

Larousse, Pierre. Grand Dictionnaire universel du XIXe siècle, français, historique, géographique, mythologique, bibliographique, littéraire, artistique, scientifique, etc., etc., Testam.-Z. 1876.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

GRAND
DICTIONNAIRE
UNIVERSEL
DU XIX^E SIÈCLE

CHASO

CHASO

Tout exemplaire non revêtu de ma griffe sera réputé contrefait et poursuivi suivant toute la rigueur des lois.

CHASO

CHASO

Larousse

CHASO

CHASO

CHASO

CHASO

CHASO

CHASO

CHASO

CHASO

Paris. — Imprimerie V^e P. Larousse et C^e, rue Montparnasse, 13.

GRAND
DICTIONNAIRE
UNIVERSEL
DU XIX^e SIÈCLE

FRANÇAIS, HISTORIQUE, GÉOGRAPHIQUE, MYTHOLOGIQUE, BIBLIOGRAPHIQUE
LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, SCIENTIFIQUE, ETC., ETC.

comprenant :

LA LANGUE FRANÇAISE; LA PRONONCIATION; LES ÉTYMOLOGIES; LA CONJUGAISON DE TOUS LES VERBES IRRÉGULIERS;
LES RÈGLES DE GRAMMAIRE; LES INNOMBRABLES ACCEPTIONS ET LES LOCUTIONS FAMILIÈRES ET PROVERBIALES; L'HISTOIRE;
LA GÉOGRAPHIE; LA SOLUTION DES PROBLÈMES HISTORIQUES; LA BIOGRAPHIE DE TOUS LES HOMMES REMARQUABLES, MORTS OU VIVANTS;
LA MYTHOLOGIE; LES SCIENCES PHYSIQUES, MATHÉMATIQUES ET NATURELLES; LES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES;
LES PSEUDO-SCIENCES; LES INVENTIONS ET DÉCOUVERTES; ETC., ETC., ETC.

PARTIES NEUVES :

LES TYPES ET LES PERSONNAGES LITTÉRAIRES; LES HÉROS D'ÉPOPÉES ET DE ROMANS; LES CARICATURES
POLITIQUES ET SOCIALES, LA BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE; UNE ANTHOLOGIE DES ALLUSIONS FRANÇAISES, ÉTRANGÈRES, LATINES
ET MYTHOLOGIQUES; LES BEAUX-ARTS ET L'ANALYSE DE TOUTES LES ŒUVRES D'ART;

PAR PIERRE LAROUSSE

« Le dictionnaire est à la littérature d'une nation ce que le fondement.	DUPANLOUP.
avec ses fortes assises, est à l'édifice. »	DEVISE FRANÇAISE
« Fais ce que dois, advienne que pourra. »	DROIT CRIMINEL.
« La vérité, toute la vérité, rien que la vérité. »	MONTAIGNE.
« Ceci est un livre de bonne foy. »	ADAM.
« Voilà l'os de mes os et la chair de ma chair. »	

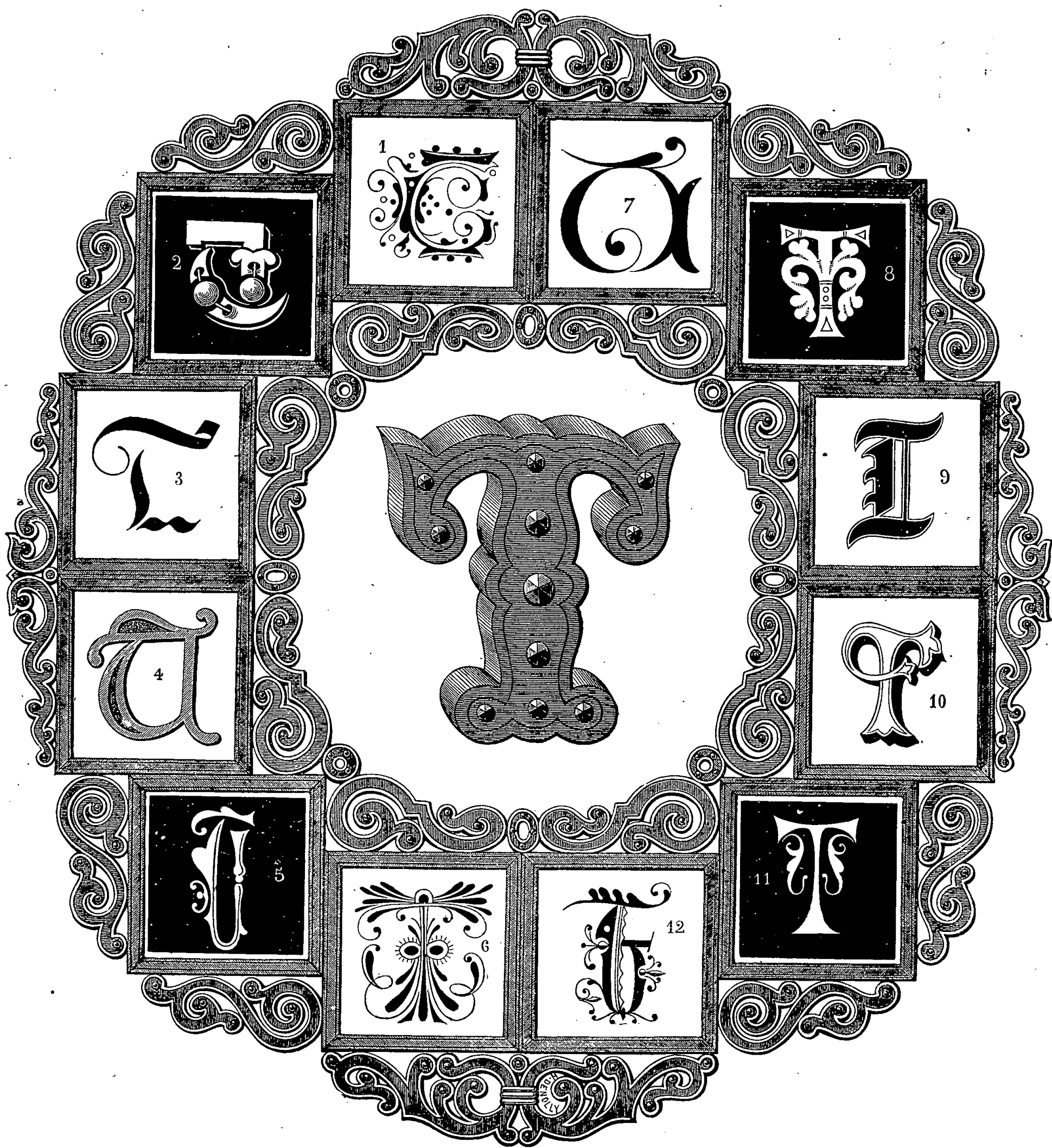
TOME QUINZIÈME

PARIS

ADMINISTRATION DU GRAND DICTIONNAIRE UNIVERSEL

19, RUE MONTPARNASSE, 19

1870



- 1 — Tiré d'un manuscrit de la Bibliothèque royale de Munich. — XII^e siècle.
 2 — Alphabet lapidaire de Turin. — XV^e siècle.
 3 — Tiré du missel du cardinal Cornelius. — XVII^e siècle.
 4 — Tiré d'un manuscrit du XVI^e siècle.
 5 — Lettres bullatiques d'Italie. — XVI^e siècle.
 6 — Tiré d'un manuscrit de Venise. — XV^e siècle.

- 7 — Tiré d'inscriptions sépulcrales de Vienne (Autriche). — XIV^e siècle.
 8 — Tiré d'un évangélaire de la Bibliothèque royale de Munich. — XI^e siècle.
 9 — Écriture d'église du XIV^e siècle.
 10 — Tiré d'inscriptions sépulcrales lapidaires de Naples. — XIII^e siècle.
 11 — Tiré de la Bible du surintendant Fouquet. — XIII^e siècle.
 12 — Alphabet vénitien du XVII^e siècle.



TESTAMENT s. m. (tè-sta-men — lat. *testamentum* — de *testari*, attester.) Acte par lequel une personne déclare ses dernières volontés et dispose de ses biens pour le temps qui suivra sa mort : *Faire son testament. Disposer de ses biens par testament. Mettre quelqu'un sur son testament. Ouvrir un testament. Par testament du moins, les tyrans mêmes ne peuvent s'empêcher de blâmer le despotisme.* (Mme de Staël.)

— *Testament authentique*, Testament fait avec certaines formalités légales et rédigé par des personnes ayant un caractère public spécial. *Testament olographe*, Testament privé, écrit, daté et signé de la main du testateur. *Testament mystique ou secret*, Testament signé de la main du testateur, clos, scellé et remis par lui, en présence de témoins, entre les mains d'un notaire. *Testament militaire*, *Testament maritime*, Testament fait à l'armée ou sur mer, avec dispense prévue par la loi de certaines formalités. *Testament nuncupatif*, Testament qu'on pouvait faire autrefois de vive voix. *Testament inofficieux*, Testament dans lequel il n'est fait aucune mention de quelqu'un des proches héritiers de droit. *Testament ad irato*, Testament inspiré par un motif de colère ou de haine. *Testament de mort*, Déclaration libre faite par un criminel, après sa condamnation. Vieille loc. *Expression de sentiments conçus et exprimés en prévision d'une mort prochaine : Il m'écrivait une lettre qui est comme son testament de mort.* (Acad.)

— *Faire son testament à quelqu'un*, Faire

son testament en faveur de quelqu'un : *Je vous promets de vous faire mon testament.*

— *Il peut faire son testament*, Il n'a pas longtemps à vivre. *Faites votre testament*, Se dit pour menacer quelqu'un de mort.

— *Prov. Grande chère, petit testament*, ou *Grasse cuisine, maigre testament*, L'homme prodigue aura peu de chose à laisser par testament.

— *Hist. Testament politique*, Écrit politique dans lequel un homme d'Etat expose les vues et intentions qui l'ont dirigé pendant sa vie politique : *Le testament politique de Richelieu, de Colbert, d'Albion, de Pierre le Grand. Il y a peu de testaments politiques qui soient authentiques.*

— *Hist. sainte. Relations de Dieu avec son Eglise : L'Ancien Testament n'était que la figure du Nouveau.*

— *Bibliogr. Ancien Testament*, Collection des livres canoniques écrits avant la venue de Jésus-Christ : *Les livres de l'Ancien Testament. Nouveau Testament*, Collection des livres canoniques écrits depuis la venue de Jésus-Christ : *Les livres du Nouveau Testament. Le Nouveau Testament comprend les Evangiles, les Actes des apôtres, quelques Epîtres et l'Apocalypse.*

— *Hist. eccl. Droit de testament*, Droit que prélevaient certains évêques sur les héritages transmis par testament dans leurs diocèses.

— *Encycl. Jurispr.* Comme la donation, le testament est une libéralité faite par une per-

sonne à une autre, mais il diffère de celle-ci en ce que, tandis que la donation est un contrat, c'est-à-dire l'œuvre de deux personnes dont le consentement est nécessaire pour la perfection de cet acte, et qu'elle transfère au donataire un droit actuel et irrévocable, le testament, œuvre d'une volonté unique, la volonté du testateur, ne produit aucun effet du vivant de celui-ci et peut être modifié ou révoqué par lui jusqu'au moment de sa mort.

Le testament, d'abord défendu dans l'ancienne Grèce, qui ne considérait le patrimoine d'un citoyen que comme un dépôt remis entre ses mains par l'Etat, fut permis plus tard par Solon aux personnes qui mouraient sans enfants. Nous retrouvons le testament à Rome, et cela aussi loin que l'on remonte dans l'histoire du peuple romain. Le testament fut d'abord pour les Romains un acte de la vie publique ; il se faisait solennellement devant les comices assemblés ou l'armée, avant de marcher au combat. Puis on imagina une forme de tester plus simplifiée. Le testateur vendait, avec les formalités de la mancipation, son patrimoine à celui qu'il voulait instituer son héritier et qui était comme un acheteur des biens de la famille. Peu à peu ce testament se modifia ; l'acheteur du patrimoine ne fut plus qu'un héritier fictif, chargé de remettre les biens à l'héritier véritable, et il se fondit enfin dans le testament prétorien, qui rejetait la nécessité minutieuse de la mancipation et se contentait d'un écrit contenant la volonté du testateur attestée par la signature de sept té-

moins. Citons encore le testament nuncupatif, par lequel le testateur exprimait de vive voix ses volontés devant sept témoins assemblés dans le même lieu et qui, après sa mort, rendaient compte de ses dernières volontés.

Au XII^e siècle, après que les serfs eurent été progressivement affranchis, quand ils eurent obtenu les droits d'aliéner, de succéder et de tester, tandis que les pays de droit écrit, suivant en cela les errements du droit romain, pratiquaient le testament nuncupatif et le testament prétorien, les pays coutumiers avaient mis en usage le testament par acte public, dérivé du testament nuncupatif. Ce testament était reçu par deux notaires ou tabellions, ou par un seul notaire en présence de deux témoins. Le testateur dictait sa volonté ; on lui en donnait lecture, et il signait avec le notaire et les témoins. C'est là l'origine de notre testament public, comme le testament prétorien est l'origine du testament mystique. Le testament olographe est une création des pays de coutume prescrite par l'article 289 de la coutume de Paris.

Les règles sur la capacité de disposer et de recevoir par testament, étant communes aux donations entre vifs et aux testaments, ont été déjà exposées à l'article DONATION. De même, ce qui concerne les dispositions testamentaires, les legs, a fait l'objet d'un article spécial. (V. DISPOSITIONS ENTRE VIFS ET TESTAMENTAIRES.) Il nous reste donc à examiner les diverses formes de testament. Nous passerons en revue les règles générales sur les formes testamentaires et celles qui sont particulières à chacun des testa-

ments ordinaires admis par le Code; nous analyserons très-brièvement les dispositions spéciales aux *testaments* privilégiés, et nous indiquerons enfin ce qui est relatif à la conservation et à l'exécution des *testaments*.

— **RÈGLES GÉNÉRALES SUR LA FORME DES TESTAMENTS.** 1^o La volonté d'un testateur ne peut se produire que sous l'une ou l'autre des formes que la loi a organisées. Le *testament* est un acte solennel, et n'existerait pas si l'on n'observait, en le faisant, ces formes exigées par la loi. Comme les trois formes prescrites par le Code requièrent toutes la solennité de l'écriture, nous en déduisons qu'il n'y a point dans notre droit de *testaments* verbaux. On ne saurait même réclamer des héritiers du testateur l'exécution de dispositions verbales que, de son vivant, ils se seraient engagés à accomplir; de même, l'acte par lequel une personne se référerait, pour ses dernières volontés, à une déclaration verbale antérieure n'aurait aucune valeur comme *testament*. Si un mourant exprimait formellement sa volonté de laisser une portion de ses biens à une personne qu'il désigne, cette personne serait-elle admise à exercer une action en dommages-intérêts contre ceux qui, par des menaces, des violences, ou par dol, auraient empêché ce mourant de tester? L'affirmative est généralement admise, non que l'on puisse conclure directement contre les auteurs de la violence à l'exécution d'un *testament* ou à la délivrance d'un legs, car il n'y a ici ni *testament* ni legs; mais on pourrait tenter une action en dommages-intérêts par laquelle on réclamerait, en se fondant sur l'article 1382, une somme égale à la valeur de l'objet que le défunt avait voulu léguer.

Bien que rien ne puisse remplacer la forme solennelle et écrite qui constitue le *testament*, on admet pourtant que si un *testament* venait à être détruit par un accident fortuit et de force majeure, tel qu'un incendie ou une inondation, ceux au profit desquels il disposait pourraient en poursuivre l'exécution en prouvant, d'une part, l'événement déterminé de force majeure et, d'autre part, quel était le contenu de l'acte et sa complète régularité. Si la perte du *testament* provenait non d'un cas fortuit, mais d'une suppression frauduleuse commise par ceux auxquels cet acte préjudiciait, il n'y aurait pas, en ce cas, à faire la preuve de la régularité du *testament*. C'est là un point constant en jurisprudence : l'auteur de la suppression est garant de la régularité de l'acte qu'il a détruit.

2^o Un *testament* ne peut être fait, d'après l'article 968, dans le même acte par deux ou plusieurs personnes, soit au profit d'un tiers, soit à titre de disposition réciproque et mutuelle. Ces *testaments*, appelés conjonctifs dans notre ancien droit, furent très-longtemps avec faveur. Si le Code les a supprimés, c'est afin que les testateurs ne fussent pas exposés aux suggestions de la personne avec laquelle ils feraient conjointement leur *testament*. « On voulut aussi, d'après M. Bigot de Préameneu, éviter la difficulté qu'aurait fait naître la question de savoir si, après le décès de l'un des testateurs conjoints, le *testament* pourrait être révoqué par le survivant. Permettre de le révoquer, c'eût été violer la foi de la réciprocité; le déclarer irrévocable, c'eût été changer la nature du *testament*, qui alors eût cessé d'être réellement un acte de dernière volonté. »

Il ne faudrait pas déduire de la prohibition des *testaments* conjonctifs que deux personnes ne puissent, par actes séparés, disposer réciproquement au profit l'une de l'autre, ni que l'on ait dû annuler deux *testaments* qui seraient écrits sur la même feuille de papier, car la réunion matérielle qui résulterait de l'écriture de ces deux actes sur la même feuille n'empêcherait pas leur indépendance intellectuelle.

Remarquons aussi que cette prohibition n'est qu'une condition de forme et qu'un Français pourrait fuir valablement un *testament* conjonctif dans un pays dont les lois autoriseraient ce mode de tester. C'est ainsi que l'on a décidé encore que des *testaments* conjonctifs, faits dans un pays où ils étaient admis, continueraient à être valables même après la réunion de ce pays à la France.

3^o D'après l'article 967, toute personne peut disposer par *testament*, soit sous le titre d'institution d'héritier, soit sous toute autre dénomination propre à manifester sa volonté. Aucuns termes sacramentels, aucunes expressions spéciales ne sont donc exigées de la part de celui qui fait des dispositions testamentaires. Il n'en était pas ainsi avant la promulgation du Code; car, tandis que les pays de droit écrit, suivant ce que les doctrines du droit romain, exigeaient que le *testament* contint une institution d'héritier, c'est-à-dire la disposition d'universalité du patrimoine du testateur, les pays de coutume prohibaient cette institution, ou même annulaient l'acte où elle était contenue.

Mais, s'il est désormais permis de disposer sous telle dénomination que l'on veut, encore faut-il qu'il y ait une disposition de tout ou partie des biens du testateur. Ainsi, la jurisprudence décide que l'exclusion prononcée par une personne contre tous ses héritiers serait sans effet s'il n'en résultait, au

moins implicitement, une disposition au profit d'autres personnes. L'exclusion de quelques-uns des héritiers légitimes impliquant un avantage au profit des autres serait parfaitement valable.

— **FORMES SPÉCIALES DES DIVERS TESTAMENTS.** A ce point de vue, on peut diviser les *testaments* dont s'occupe le Code en ordinaires et privilégiés. Les *testaments* ordinaires sont ceux dont les formes peuvent être employées par toute personne capable de tester, quelles que soient les circonstances dans lesquelles elle se trouve. Les *testaments* privilégiés, au contraire, sont ceux qui ne peuvent être valablement faits que dans certaines circonstances et par certaines personnes. Les *testaments* ordinaires sont le *testament* olographe, le *testament* par acte public et le *testament* mystique. Les *testaments* privilégiés sont le *testament* militaire, le *testament* fait en temps de peste, le *testament* fait sur mer.

Toute personne capable de tester peut choisir à son gré une quelconque des formes des *testaments* ordinaires, pourvu toutefois que des circonstances personnelles au disposant, une infirmité physique par exemple, ne lui rendent pas impossible l'accomplissement de l'une ou de l'autre de ces formes. Ainsi, un muet ne pourrait faire un *testament* en la forme authentique, puisqu'il serait dans l'impossibilité de dicter ses dernières volontés. Ajoutons que chacune de ces formes se suffit à elle-même et qu'on ne devrait pas les mêler ni les confondre.

— **Du testament olographe.** De sa forme. Le *testament* olographe, dit l'article 970, ne sera point valable s'il n'est écrit en entier, daté et signé de la main du testateur. Il n'est assujéti à aucune autre forme. Trois conditions sont donc nécessaires et suffisantes pour la validité du *testament* olographe : l'écriture en entier, la date, la signature de la main du testateur. C'est à cette simplicité de formes que le *testament* olographe doit d'être devenu très-usuel en France depuis que l'emploi en a été autorisé par le Code pour tout le territoire. Il offre un moyen sûr aux personnes qui savent écrire de faire avec réflexion leurs dispositions dernières et de les modifier suivant les circonstances, jusqu'à leur dernier jour. Cette forme peut être très-utile aux personnes qui, se trouvant dans un pressant danger, n'auraient pas le temps de recourir à un notaire et à des témoins, ou encore à celles qui seraient soumises à une surveillance soupçonneuse de la part de gens qui voudraient les empêcher de tester.

Examinons successivement chacune des conditions imposées par la loi au *testament* olographe. 1^o Il faut qu'il soit écrit en entier de la main du testateur. La raison en est que le *testament* doit être l'œuvre du testateur seul. Si un tiers avait contribué à le rédiger, il serait à présumer que le testateur aurait subi l'influence d'une volonté étrangère. Un seul mot écrit d'une main étrangère vicie le *testament*, mais il ne faut pas entendre ceci avec trop de rigueur, sinon on arriverait à cette conséquence qu'une personne entre les mains de laquelle le *testament* tomberait pourrait le détruire en y ajoutant quelques mots de sa main. Ainsi, pour qu'une écriture étrangère viciât le *testament*, il faudrait qu'elle y eût été insérée avec le consentement du testateur, et qu'elle fit partie du *testament* lui-même. Quant au point de savoir si ces mots écrits d'une main étrangère se trouvent dans le *testament* de l'aveu ou à l'insu du testateur et si on peut les considérer comme partie intégrante du *testament*, ce sera une question de fait abandonnée à l'appréciation des magistrats.

De ce qu'un *testament* olographe est nul, s'il n'est écrit en entier de la main du testateur, découle cette autre conséquence qu'il est nul si le testateur n'a pu former ses lettres qu'en se faisant guider la main par un tiers. Mais si le tiers n'est intervenu que pour aider le testateur dans la disposition matérielle de son écriture sur le papier, par exemple en replaçant la main du testateur à l'endroit où celui-ci devait continuer son écriture interrompue, il a été décidé que le *testament* était valable.

2^o La date est la seconde condition indispensable du *testament* olographe. On comprend les motifs qui ont fait prescrire de l'insérer dans cet acte. Elle permettra d'apprécier, en se reportant au moment où il a été fait, si le testateur était alors en état de capacité, s'il n'était pas mineur ou interdit, par exemple. De plus, dans le cas où l'on trouverait plusieurs *testaments* olographes, comme les premiers peuvent être révoqués par ceux qui les suivent pour toutes les dispositions qui sont contraires ou incompatibles entre elles, la date des *testaments* servira à reconnaître ceux qui ont été faits les derniers.

L'indication de la date est celle des mois, jour et an où le *testament* a été rédigé. Mais il n'est pas indispensable que le jour, le mois ou l'an soient indiqués en termes exprès; ils peuvent l'être par équivalent. Tout ce que la loi exige, c'est qu'il n'y ait aucune incertitude sur l'époque de la confection du *testament*. Ainsi, serait valable un *testament* daté du 1^{er} de l'an 1876 ou du jour de Pâques 1876. L'indication du mois et de l'an ne suffirait

pas, il faut que l'on puisse connaître le jour précis où l'acte a été fait.

Quand la date est inexacte, incomplète, elle peut être complétée et déclarée suffisante lorsque cette inexactitude est le résultat d'une inadvertance de la part du testateur, lorsque c'est dans le *testament* même que l'on puise les éléments rectificatifs de la date, et que celle-ci est fixée par là d'une manière certaine et indubitable. Par exemple, il arrive parfois que le millésime du filigrane du papier timbré sur lequel est écrit le *testament* olographe est d'une date postérieure à la date du *testament*. Ainsi, le papier timbré n'a été mis en circulation que le 1^{er} janvier 1861 et le *testament* est daté du 1^{er} juillet 1860; l'inexactitude est manifeste. On a décidé dans des cas analogues, si par exemple le testateur décède dans le courant de novembre 1861, que la date véritable est celle du 1^{er} juillet 1861, reportée par inadvertance une année en arrière, car le *testament* ne pouvait être fait en 1860, ainsi que l'atteste le papier sur lequel il est écrit, ni en 1862, le testateur étant déjà mort avant cette année.

3^o Il faut enfin que le *testament* olographe soit signé par le testateur. La signature consiste habituellement dans l'apposition du nom de famille. Mais l'apposition de ce nom n'est pas indispensable; elle n'a en effet pour but que de prouver l'individualité de la personne à laquelle un acte est attribué, et ce but est suffisamment atteint si le testateur signe de la même manière qu'il signe tous les autres actes. C'est ce qui a été jugé à l'occasion du célèbre Massillon, évêque de Clermont, qui avait signé son *testament* des initiales de ses prénoms précédées d'une croix et suivies de sa qualité.

De même, l'absence d'une ou de plusieurs lettres dans la signature du testateur ne peut faire prononcer la nullité du *testament*, lorsqu'il est constant d'ailleurs que c'est le testateur qui a ainsi tracé sa signature. Quant au point de savoir si des caractères illisibles constituent réellement la signature de telle personne, ce sera une question de fait qu'on résoudra par la comparaison de ces caractères avec des signatures non contestées de la même personne. Une simple croix ne peut jamais équivaloir à une signature.

Les trois conditions que nous venons d'examiner sont les seules dont l'observation entraîne la nullité d'un *testament* olographe. De là se déduisent des conséquences importantes.

Ainsi, la date peut être écrite en chiffres et placée indifféremment au commencement, au milieu ou à la fin du *testament* auquel elle se rapporte. La jurisprudence décide même qu'on pourrait placer la date après la signature. Quant à la signature, il va de soi qu'elle doit suivre toutes les dispositions du *testament* dont elle est le complément essentiel.

Le *testament* olographe peut être écrit sous forme de lettre missive, pourvu que cette lettre contienne non pas l'annonce d'un *testament*, mais bien de véritables dispositions testamentaires. On peut l'écrire sur quelque matière que ce soit, non-seulement sur du papier, timbré ou non, mais aussi sur du carton, du bois, du linge, de la pierre. On peut l'écrire encore à l'aide de toute matière : avec de l'encre, de quelque couleur qu'elle soit, avec du crayon et même avec du sang.

Le *testament* olographe ne doit pas nécessairement être rédigé en un seul contexte ni en un seul jour. Ainsi, le testateur pourra, s'il écrit ses dispositions à des époques différentes, dater ou signer chacune d'elles séparément, ou se contenter d'apposer à toutes ensemble la date et la signature, le jour où il termine son *testament*. Il pourrait aussi dater séparément les diverses parties de l'acte et n'apposer sa signature qu'à la fin.

— **De la force probante du testament olographe.** Lorsque la personne à laquelle on oppose un *testament* olographe méconnaît l'écriture et la signature du testateur, est-ce la partie qui invoque le *testament*, est-ce celle à qui il est opposé qui doit être chargée de la preuve? Comme le *testament* olographe n'est qu'un acte sous seing privé, la déclaration de ceux auxquels on l'oppose, lorsqu'ils méconnaissent l'écriture du défunt, oblige les légataires qui entendent se prévaloir du *testament* à faire procéder à la vérification d'écritures, dans la forme prescrite par le code de procédure civile. Cela est généralement admis aujourd'hui, lorsqu'il s'agit d'un légataire à titre particulier ou à titre universel, et même pour le légataire universel, s'il existe un héritier à réserve et, dans le cas où il n'y aurait pas d'héritier à réserve, s'il n'a pas été envoyé en possession par une ordonnance du président du tribunal. Mais lorsque le légataire a été envoyé en possession et se trouve en présence d'héritiers non réservataires, c'est une question fort délicate que celle de savoir à qui incombe la charge de la preuve. La cour de cassation et beaucoup d'auteurs l'imposent à l'héritier du sang qui, par l'envoi en possession du légataire universel, ne peut contester le *testament* olographe, en vertu duquel l'envoi en possession a été ordonné, qu'en se constituant demandeur et qui, dès lors, se trouve soumis à la règle : *Actoris est probare*. Mais la

base de cette doctrine nous paraît contestable : sans doute, l'héritier qui réclame la succession au légataire universel envoyé en possession doit, comme tout demandeur, établir le fait sur lequel il fonde son action; mais ce fait n'est point la fausseté de l'écriture du *testament*, c'est seulement le lien de parenté qui unit au testateur celui qui se prétend son héritier. Cela fait, ce sera au tour du légataire universel de prouver l'existence de l'acte par lequel le *testament*, et, si l'héritier la méconnaît, d'établir la sincérité de l'écriture et de la signature du testateur.

Il faut bien remarquer que, pour mettre le légataire dans la nécessité de poursuivre cette vérification, il ne faut pas que l'héritier *ab intestat* ait exécuté, même en partie, le *testament* olographe. Dans ce cas, il ne pourrait revenir sur la renonciation qu'en prouvant qu'elle a été le résultat d'une erreur.

Supposons que l'écriture du défunt a été reconnue volontairement ou en justice, le *testament* fait-il foi de sa date? Tout le monde l'admet; et, en effet, s'il en était autrement, il faudrait, pour fixer cette date, déposer ce *testament* chez un notaire ou le faire enregistrer et, par conséquent, remplir des formalités que n'exige pas l'article 970.

Comment pourrait-on prouver la fausseté de la date d'un *testament* olographe dont l'écriture est reconnue? En principe, cette date ne pourra être combattue qu'au moyen de l'inscription de faux. Mais on apporte à ce principe trois exceptions : 1^o lorsque le *testament* est attaqué pour cause de dol ou de fraude, on peut prouver la fausseté de la date par tous les genres de preuves; 2^o lorsque l'héritier prétend que le testateur a donné une fausse date à son *testament* pour se soustraire à l'incapacité légale dont il était frappé à l'époque où il l'a fait; 3^o lorsque les énonciations mêmes du *testament* ou son état matériel font naître des doutes sur la sincérité de sa date.

Dans ces cas exceptionnels, on pourrait se servir, pour prouver la fausseté de la date, de la preuve par témoins ou de simples présomptions; mais les légataires seraient admis à leur tour à user de toutes sortes de preuves pour en établir la sincérité.

— **Du testament par acte public.** Des personnes qui y figurent. Le *testament* par acte public est celui qui est reçu par deux notaires en présence de deux témoins, ou par un notaire en présence de quatre témoins (article 971). Ce *testament* remédie aux inconvénients que le *testament* olographe, malgré ses précieux avantages, pourrait présenter; ainsi, celui qui ne sait pas écrire ne pourra tester en la forme olographe; un *testament* fait en cette forme est susceptible d'être égaré ou détruit par accident ou par fraude, tandis que le *testament* par acte public pourra être employé par une personne illettrée ou par celle qui redouterait après sa mort une suppression de *testament*.

Trois personnes concourent à la confection d'un *testament* par acte public : le testateur, le notaire et les témoins. Nous avons peu de chose à dire du testateur qui doit, indépendamment des conditions de capacité requises de toute personne qui veut disposer par *testament*, se trouver dans les conditions exigées pour la forme spéciale de *testament* qu'il adopte. Ainsi, comme il faut dicter des volontés au notaire, le muet ne pourra tester par acte public, et comme l'on doit, une fois le *testament* écrit, en faire lecture au testateur, le sourd ne pourrait non plus se servir de cette forme pour manifester ses dernières volontés.

Quant aux notaires, ce sont aujourd'hui les seuls officiers publics qui soient compétents pour recevoir des *testaments* par acte public, à la différence de ce qui se passait dans notre ancien droit, qui attribuait compétence aux officiers de justice, aux officiers municipaux, aux curés.

Le Code, ne s'étant pas expliqué sur la capacité et la compétence des notaires en ce qui concerne la réception des *testaments*, s'est évidemment référé à la loi générale sur l'organisation du notariat, à la loi du 25 ventôse an XI, pour combler ces lacunes. Nous ferons ici cette remarque importante que, à moins de dispositions particulières relatives au *testament* par acte public, contenues dans le Code, on doit appliquer les dispositions de la loi de l'an XI sur les actes notariés, par application de ce principe que la loi spéciale ou postérieure doit être complétée par les dispositions de la loi générale ou antérieure, à moins qu'elle ne forme un système complet sur le sujet auquel elle s'applique. Nous concluons de là, en ce qui concerne la capacité des notaires, que deux notaires ne peuvent, sous peine de nullité, concourir à la rédaction d'un *testament* lorsqu'ils sont parents ou alliés, en ligne directe, à quelque degré que ce soit et, en ligne collatérale, jusqu'au degré d'oncle ou de neveu inclusivement. De même, les notaires ne peuvent recevoir des *testaments* dans lesquels leurs parents ou alliés en ligne directe et en ligne collatérale aux mêmes degrés que ci-dessus, seraient testateurs ou légataires ou qui contiendraient quelques dispositions en leur faveur personnelle. La nullité qui résulterait de la contravention à cette défense s'appli-

querait non-seulement aux libéralités faites aux notaires ou à leurs parents ou alliés, mais au *testament* tout entier. Disons enfin qu'un notaire ne pourrait, à peine de nullité, recevoir un *testament* ailleurs que dans l'étendue de son ressort.

Nous arrivons aux témoins et nous trouvons, en ce qui les concerne, deux sortes d'incapacités : les unes absolues, qui empêchent la personne qui en est atteinte de figurer comme témoin dans un *testament* quelconque ; les autres relatives et n'empêchant de figurer que dans certains *testaments*.

Parmi les causes d'incapacité absolue sont celles que l'on peut appeler naturelles et qui résultent de ce que les témoins ne possèdent pas les qualités physiques et morales nécessaires pour s'assurer de l'accomplissement des formalités prescrites par la loi, et au besoin attester que ces formalités ont été remplies. Ainsi, ne pourraient être témoins les sourds, les aveugles, les idiots, ou encore les personnes interdites pour cause de démence ou de fureur, à moins qu'elles ne fussent dans un intervalle lucide. Le muet pourrait, d'après la plupart des auteurs, servir de témoin, car il a pu voir et entendre ce qui se passait en sa présence, et il pourrait, au besoin, en rendre compte par l'écriture ou par le langage des signes. Ceux qui n'entendent pas la langue dont le testateur s'est servi ne peuvent être témoins ; mais la jurisprudence décide qu'il suffirait d'avoir eu connaissance des dispositions testamentaires par la lecture que le notaire aurait faite devant eux en traduisant.

À côté de ces incapacités naturelles se placent des causes légales d'incapacité absolue. L'article 980 dispose que les témoins appelés pour être présents aux *testaments* doivent être mâles, majeurs, Français et jouissant des droits civils, ce qui exclut de nos jours ceux qui ont encouru la dégradation civique, comme peine accessoire ou principale, et ceux qui ont subi certaines condamnations correctionnelles.

Passons aux incapacités relatives. C'est l'article 975 qui les contient. Il est ainsi conçu : « Ne pourront être pris pour témoins du *testament* par acte public ni les légataires, à quelque titre qu'ils soient, ni leurs parents ou alliés jusqu'au quatrième degré inclusivement, ni les clercs des notaires par lesquels les actes seront reçus. » Ainsi, les légataires ne peuvent être témoins, et peu importe la valeur plus ou moins médiocre du legs, peu importe que ce legs soit pur et simple ou sous condition. Remarquons que, bien que le témoin ne doive pas être légataire, il pourrait profiter indirectement du legs à un autre titre. Par exemple, les habitants d'une ville pourraient être témoins d'un *testament* qui contiendrait des dispositions au profit de la commune qu'ils habitent. Une personne peut servir de témoin dans un *testament* qui l'établit exécuteur testamentaire, pourvu, bien entendu, qu'en même temps elle ne soit pas gratifiée et ne puisse dès lors être considérée comme légataire.

Quant aux parents, ce sont les parents et alliés jusqu'au quatrième degré des légataires qui ne peuvent servir de témoins, et il va sans dire que sous ce mot d'alliés il faut entendre le conjoint d'un des légataires. Mais rien n'empêche que les parents ou alliés du testateur, et même le mari de la testatrice, ne servent de témoins, pourvu toujours qu'ils ne reçoivent rien dans le *testament*. Même solution pour les parents ou alliés du notaire ou des notaires. Les serviteurs ou domestiques, soit du testateur, soit des légataires, peuvent être témoins dans les *testaments*. Pour apprécier la capacité des témoins, il faut se reporter à l'époque de la confection du *testament*. Les changements survenus depuis cette époque dans leur capacité ne sauraient influer sur la validité de cet acte.

La sanction attachée à l'incapacité soit absolue, soit relative d'un témoin est la nullité du *testament* tout entier. Il s'agit ici d'une question de forme, et la forme est indivisible. Il peut arriver pourtant qu'un *testament* soit maintenu, malgré le défaut de capacité chez un des témoins, si, à l'époque de la confection du *testament*, ce témoin était, d'après l'opinion commune, considéré comme capable. C'est là une application de la maxime : *Error communis facit jus*, consacrée par une jurisprudence constante. Cela s'appliquerait même au cas d'incapacité résultant de la parenté ou de l'alliance de l'un des témoins avec un légataire, lorsqu'il aurait été impossible au testateur et au notaire de connaître cette incapacité.

Nous allons passer aux formalités du *testament* par acte public.

— *Formalités du testament par acte public.* Comme le code civil n'a pas établi un système complet à propos de ces formalités, on complète ses dispositions par celles de la loi du 25 ventôse an XI, dont nous avons déjà parlé.

Voici les principales règles extraites de la loi de ventôse qui s'appliquent aux *testaments*. Les *testaments* publics doivent énoncer les noms et lieux de résidence du notaire ou des notaires qui les reçoivent. Ils doivent, à peine de nullité, contenir la mention du lieu où ils ont été faits, ainsi que celle de la date à laquelle ils ont été passés. Il faut encore qu'ils contiennent les noms des témoins instrumen-

taires et leur demeure, ainsi que la mention de la signature du *testament* par le testateur et les témoins. Les mots surchargés, interlinés ou ajoutés dans le corps de l'acte sont nuls ; mais ces surcharges ou interlinés n'entraînent pas la nullité du *testament*, à moins qu'elles ne servent à remplir une des conditions essentielles exigées pour sa validité. Le *testament* doit être dressé en minute et non en brevet. Les notaires devront conserver cette minute et ne pourront s'en dessaisir que dans les cas prévus par la loi et en vertu de jugements.

Les formalités spéciales au *testament* par acte public sont déterminées par le Code dans les articles 972 à 974, et peuvent se résumer dans les opérations suivantes : le testateur doit dicter ses dernières volontés au notaire ou aux deux notaires ; l'un des notaires écrit le *testament*, puis lecture en est donnée par les notaires au testateur ; on mentionne ensuite dans l'acte l'accomplissement de ces formalités ; enfin le *testament* est signé par le testateur et par les témoins. Reprenons, en les développant, chacune de ces opérations.

Le *testament* doit être dicté par le testateur, à la différence des actes ordinaires, que le notaire peut rédiger sur des notes qui lui sont remises par les parties. La loi se montre ici plus exigeante, parce que la dictée mettra celui qui veut tester dans la nécessité de réfléchir, de bien se rendre compte des expressions qu'il emploie ; elle est une garantie que le *testament* est l'œuvre du testateur seul. Aussi le *testament* serait nul s'il était fait par interrogations adressées par le notaire au testateur ; car rien ne serait plus de nature à favoriser les surprises et les suggestions. Il ne faudrait pourtant pas exagérer ceci et défendre au notaire de demander des explications, par exemple, sur la désignation des légataires ou celle des objets légués, ou de corriger les phrases obscures ou incorrectes que le testateur aurait employées.

La dictée pourra être faite dans une langue ou dans un patois étrangers. Dans ce cas, pour que le *testament* soit valable, comme tous les actes publics en France doivent être rédigés en français, il sera indispensable que le notaire et les témoins comprennent le langage du testateur, et que le notaire traduise et écrive l'acte en français. Le notaire devra faire en marge une traduction dans la langue selon laquelle le *testament* a été dicté, mais cette traduction n'aura pas l'authenticité de la copie française, qui est la véritable *testament*. Lecture sera donnée au testateur de cette traduction faite en marge.

Le *testament* doit, en second lieu, être écrit par le notaire ou par l'un des notaires, s'il y en a deux. Nul autre qu'un notaire ne peut tenir la plume, ni un clerc, ni un témoin, ni le testateur lui-même. Peu importe que l'un des notaires ait écrit le *testament* seul, ou qu'il ait été écrit en partie par l'un d'eux et en partie par l'autre ; seulement, il faudrait faire mention de cette circonstance. Le notaire doit écrire tout ce qui doit être dicté par le testateur ; mais, quant au protocole de l'acte, aux noms et prénoms des témoins, on peut les écrire d'avance et même hors de la présence du testateur et des témoins.

La troisième formalité consiste dans la lecture du *testament* au testateur, en présence des témoins. De cette façon, le testateur vérifie si sa pensée a été exactement reproduite, et, d'autre part, les témoins s'assurent si les dispositions ont été rédigées telles qu'elles ont été dictées. Cette lecture doit porter sur le *testament*, et par conséquent sur les renvois et apostilles, s'il y en a. Faut-il que la lecture soit donnée par le notaire lui-même ou peut-il être suppléé par une autre personne, par un témoin, par un clerc ? C'est une question fort controversée. Nous pensons qu'il est nécessaire que ce soit l'officier public qui lise le *testament* ; il pourra ainsi corriger lui-même les imperfections, les inexactitudes de sa propre écriture, et il sera mieux à même que tout autre d'apprécier quelles sont les corrections à faire.

Le *testament* doit contenir une mention expresse de l'accomplissement de chacune des formalités qui précèdent. C'est là un moyen efficace de s'assurer que les conditions requises seront accomplies ; car, si le notaire déclarait mensongèrement avoir satisfait aux exigences de la loi quand il ne l'aurait pas fait, le testateur et les témoins pourraient protester et refuser leur signature, et il s'exposerait lui-même à la peine du faux. La nécessité de la mention s'applique à la dictée par le testateur, à l'écriture par l'un des notaires ou par le notaire, à la lecture au testateur en présence des témoins. Notre Code n'ayant pas indiqué la forme dans laquelle ces mentions doivent être faites, les expressions de l'article 972 peuvent être remplacées par d'autres expressions équivalentes, pourvu que ces expressions, entendues dans leur sens naturel, expriment certainement l'accomplissement de ces formalités. Ainsi, il suffit de faire mention que le *testament* a été prononcé par le testateur et écrit par le notaire, car le mot *dicter* n'est pas sacramentel. Si le notaire déclare « qu'il a retenu le *testament* au fur et à mesure qu'il lui a été dicté, ou que le *testament* lui a été dicté, qu'il l'a rédigé, fait et dressé, et qu'il en a donné acte, » ces mentions ont été regardées

en jurisprudence comme insuffisantes ; car elles n'impliquent pas d'une façon certaine que le *testament* a été écrit par le notaire lui-même. Ainsi encore on a déclaré insuffisante la mention de la lecture du *testament* en présence des témoins comme n'exprimant pas que la lecture avait eu lieu en présence du testateur, et même la mention que lecture avait été faite « au testateur et aux témoins, » comme n'indiquant pas qu'elle avait eu lieu en même temps et simultanément devant les uns et les autres.

Cette mention de l'observation des formalités testamentaires peut être mise soit à la fin, soit au milieu, soit au commencement de l'acte, la loi n'ayant point déterminé où elle devait se trouver.

La dernière des formalités de l'acte authentique, celle qui donnera à l'acte sa perfection, consiste dans les signatures du testateur, des témoins et du notaire ; d'où il résulte que, si le testateur vient à mourir avant d'avoir signé ou avant que le notaire et les témoins aient signé, le *testament* sera imparfait. À défaut de signature, il faut que le testateur déclare qu'il ne sait ou ne peut signer, et il doit être fait mention expresse de sa déclaration, ainsi que de la cause qui l'empêche de signer (art. 973).

La déclaration du testateur « qu'il ne sait signer » est régulière, car elle indique suffisamment la cause qui en empêche le testateur ; il n'en serait pas de même de la déclaration par laquelle le testateur aurait dit « ne pas savoir écrire, » car telle personne qui ne sait pas écrire, c'est-à-dire figurer indistinctement toutes sortes de mots, peut savoir signer, c'est-à-dire tracer seulement les lettres qui forment son nom. Toutefois, s'il résulte de quelque énonciation du *testament* ou de faits matériels constatés aussi par cet acte que le mot *écrire* a été employé comme synonyme du mot *signer*, la mention que nous venons de critiquer satisfait alors au vœu de la loi. Ainsi, on a jugé régulière la mention conçue en ces termes : « Le testateur requis de signer a déclaré ne savoir écrire. » Pourtant, le *testament* dans lequel le testateur aurait déclaré ne savoir signer serait nul, si cette déclaration était mensongère et s'il était prouvé que le testateur signait habituellement avant cette déclaration.

Après la signature du testateur, la loi exige celle des témoins. Dans une ville ou dans un faubourg, les deux ou quatre témoins qui assistent à la confection d'un *testament* doivent le signer, et aucune mention ne saurait suppléer l'absence de leurs signatures. Dans les campagnes, où il pourrait être parfois difficile de trouver plusieurs personnes sachant signer, il suffit qu'un des deux témoins ou deux des quatre signent le *testament* (art. 974), suivant que le *testament* est reçu par deux notaires ou par un seul. Le sens du mot *campagne* n'a été déterminé ni par le Code ni par aucune autre loi, de telle sorte que la question de savoir si le *testament* a dû être signé par tous les témoins ou par un ou deux d'entre eux seulement doit être décidée en fait par les tribunaux, d'après la population du lieu où le *testament* a été reçu.

Le *testament* par acte public a la force probante ordinaire des actes notariés, c'est-à-dire qu'il fait foi de tous les faits que le notaire a pour mission de constater et qu'on ne peut en attaquer les énonciations que par la voie de l'inscription de faux. C'est ainsi qu'il faudrait procéder si l'on prétendait, par exemple, que telle formalité dont l'observation se trouve constatée par le *testament* n'a pas été remplie en réalité. Mais on pourrait au contraire prouver par une simple enquête qu'un des témoins était incapable, car la capacité des témoins n'est point un fait dont le notaire soit juge et qu'il ait pour mission de constater.

— *Le testament mystique.* Nous arrivons à la troisième et dernière forme des *testaments* ordinaires, le *testament* mystique, qui possède par le *testament* olographe l'avantage de participer à certains égards de l'authenticité du *testament* par acte public, et sur le *testament* par acte public celui de ne mettre personne, notaire ni témoins, dans la confiance des dispositions dernières du testateur.

Voici, d'après l'article 976, les formalités à l'accomplissement desquelles le *testament* mystique est soumis. Le testateur écrit lui-même ses dispositions ou les fait écrire par un tiers ; dans tous les cas, il doit les signer. Puis il clot et scelle le papier qui contient ses dispositions ou l'enveloppe qui renferme ce papier. Il le présente ainsi au notaire et à six témoins au moins, en déclarant que ce qui est contenu en ce papier est son *testament* écrit et signé de lui ou écrit par un tiers et signé par lui. Le notaire dresse un acte qu'on appelle *acte de suscription* et qui atteste la présentation qui lui est faite ; il écrit cet acte sur le papier ou sur la feuille qui sert d'enveloppe et le signe avec le testateur et les témoins. La présentation du *testament*, la déclaration du testateur et l'acte de suscription doivent avoir lieu de suite et sans divertir d'autres actes. On peut réduire ces formalités à quatre, que nous allons successivement examiner : l'écriture du *testament*, la clôture et le scel, la présentation au notaire et l'acte de suscription, l'unité de temps et de lieu.

L'écriture peut émaner du testateur ou de toute autre personne qu'il juge convenable.

Ainsi elle peut être faite par le notaire qui dressera ensuite l'acte de suscription et qui ne jouera ici que le rôle de personne privée, ou par l'une des personnes que le testateur se propose d'employer comme témoins, ou même par quelqu'un au profit duquel il voudrait disposer. Le testateur doit toujours signer l'écrit qui renferme ses dispositions ; mais il n'est pas besoin qu'il l'ait daté, car la date du *testament* mystique n'est nullement celle de la disposition, mais celle de l'acte de suscription ; la date de la disposition serait sans utilité.

La clôture et le scel du *testament* mystique peuvent avoir lieu d'avance ou bien être accomplis en présence du notaire et des témoins. La loi n'exige pas que le testateur se serve de son propre cachet ; elle l'autorise par là à employer celui de toute autre personne. La jurisprudence décide qu'il n'est pas absolument nécessaire que le testateur appose sur le pain ou la cire à cacheter un sceau ou un cachet quelconque. Il suffit seulement que le *testament* soit clos et fermé de telle manière qu'on ne puisse pas l'ouvrir sans qu'il reste trace de cette ouverture, car de nos jours bien des gens ne possèdent pas de sceaux ou cachets particuliers, et ces sceaux ou cachets seraient du reste sans aucun caractère aux yeux de la loi.

Le testateur doit ensuite présenter le *testament* au notaire et déclarer que c'est là son *testament*. L'acte de suscription dressé alors par le notaire doit être écrit sur le papier même qui contient le *testament* ou sur l'enveloppe, de sorte qu'il y aurait nullité si le notaire avait dressé le *testament* sur un papier distinct et à part. Cet acte de suscription est soumis aux règles générales prescrites par la loi de ventôse pour les actes notariés, ainsi il doit énoncer le nom et la résidence du notaire, le nom des témoins, le lieu, l'année, le jour où l'acte est passé, etc.

Les témoins qui doivent assister à l'acte de suscription doivent être au nombre de six et jouir des qualités requises par l'article 980, c'est-à-dire être mâles, majeurs, Français, et jouissant des droits civils. Il est même nécessaire d'appeler un témoin de plus dans le cas où le testateur ne sait pas signer, ou s'il n'a pu le faire lorsqu'il a fait écrire ses dispositions ; le septième témoin assistera à l'acte de suscription, le signera comme les autres et il sera fait mention de la cause pour laquelle il aura été appelé. Les règles sur la capacité absolue des témoins doivent être les mêmes pour le *testament* mystique que pour le *testament* par acte public ; nous excluons donc l'aveugle qui ne pourrait pas voir le testateur et le sourd qui ne pourrait pas l'entendre. Mais il n'en est pas de même pour les incapacités relatives qui n'existent pas du tout pour les témoins dans les *testaments* mystiques ; ainsi les légataires à quelque titre qu'ils soient et leurs parents ou alliés, les parents, alliés et serviteurs du testateur ou du notaire peuvent ici servir de témoins.

Quant aux énonciations de l'acte de suscription, presque tous les auteurs reconnaissent qu'elles doivent constater la présentation faite par le testateur au notaire et aux témoins du papier où est son *testament*, la déclaration du testateur que c'est là son *testament*, enfin l'état du papier présenté au notaire, s'il était déjà clos et scellé, ou s'il l'a été seulement en présence du notaire et des témoins. La mention que le testateur a présenté son *testament* clos, sans ajouter les mots *et scellé*, ne remplirait pas le vœu de la loi. Mais ces trois formalités sont les seules que doit constater l'acte de suscription, et il ne serait pas nécessaire de mentionner, par exemple, que le *testament* a été écrit sur la feuille donnée par le testateur ou sur l'enveloppe, car ce n'est pas là une de ces formes qui, d'après l'article 976, doivent être ratées par le notaire sur l'acte de suscription.

Enfin les formalités constitutives de l'acte de suscription doivent être accomplies de suite et sans divertir d'autres actes. C'est là l'unité de temps et d'action, l'unité de *conteste* déjà exigée dans le droit romain.

Le motif de la loi a été d'empêcher qu'un tiers intéressé ne puisse, pendant que le testateur et le notaire procéderaient à une autre opération, substituer un acte faux au papier qui contient les dispositions testamentaires.

Signalons enfin sur le *testament* mystique les dispositions spéciales des articles 978 et 979. D'après le premier de ces articles, ceux qui ne savent ou ne peuvent lire ne peuvent tester en la forme mystique ; c'est évidemment parce que ces personnes-là, ne pouvant vérifier si le papier qu'elles présenteraient au notaire contient l'expression de leurs volontés, se trouveraient trop facilement exposées à la fraude. D'après le second article, en cas que le testateur ne puisse parler, mais qu'il puisse écrire, il pourra faire un *testament* mystique, à la charge que le *testament* sera entièrement écrit, daté et signé de sa main, qu'il le présentera au notaire et aux témoins et qu'au haut de l'acte de suscription il écrira, en leur présence, que le papier qu'il présente est son *testament* ; après quoi le notaire écrira l'acte de suscription, dans lequel il sera fait mention que le testateur a écrit ces mots en présence du notaire et des témoins (art. 978).

Les diverses formalités que nous venons d'examiner doivent être observées à peine de nullité du *testament* comme *testament* mystique. Mais si, dans le cas où le *testament* est

nul en la forme mystique, l'acte renfermant les dernières volontés du testateur était écrit en entier, daté et signé de sa main, ne pourrait-on valider le *testament* comme olographe? C'est une question très-débatue; mais la jurisprudence admet, et nous pensons avec elle, qu'en principe le *testament* doit être valide à moins qu'il ne résulte de cet acte lui-même que le testateur a entendu subordonner l'efficacité de ses dispositions à l'accomplissement exact des formalités du *testament* mystique; car, en général, si le testateur a revêtu de la forme mystique un écrit valable comme *testament* olographe, l'acte a été seulement pour mieux assurer le secret et la conservation du *testament*.

Lorsque toutes les formalités du *testament* mystique ont été observées, l'écrit intérieur ne participe pas à l'authenticité de l'acte de suscription; il n'en reste pas moins un acte sous seing privé. La déclaration par le testateur que l'acte qu'il présente est signé par lui ne fait pas que le notaire puisse attester que cette signature a été apposée devant lui, et il n'y a d'authentique que les faits dont le notaire a été témoin. Nous en concluons que, si la signature du testateur, apposée à l'écrit qui contient ses dernières dispositions, venait à être méconnue, les légataires qui se prévaudraient du *testament* seraient, comme en matière de *testament* olographe, tenus d'en poursuivre la vérification. Avant d'aborder les *testaments* privilégiés, nous examinerons brièvement les formes testamentaires qui doivent être suivies d'après la nationalité du testateur et le pays où le *testament* est fait.

— *Du testament fait par un Français à l'étranger ou par un étranger en France.* Le Français, tant qu'il reste en France, ne peut tester que dans l'une des formes admises par la loi française; s'il se trouve à l'étranger, il pourra toujours se servir de la forme olographe, ainsi que l'article 999 lui en donne le pouvoir. De plus, il pourra y tester suivant les formes usitées dans le pays où il se trouve, et, bien que la loi ne parle que de *testament* authentique, nous croyons qu'il pourrait consacrer ses dernières volontés par un acte sous seing privé dans un pays où les formes testamentaires ne comporteraient pas la présence d'un officier public. Ajoutons qu'il est une dernière forme dont pourrait se servir le Français en pays étranger, c'est de tester devant le chancelier du consulat français, en présence du consul et de deux témoins, d'après l'article 24 du livre 1er, titre II, de l'ordonnance sur la marine de 1681, confirmée par une circulaire ministérielle de 1834 : Ces *testaments* faits à l'étranger ne pourront être exécutés sur les biens situés en France qu'après avoir été enregistrés au bureau du domicile du testateur et au bureau de la situation des immeubles dont il serait disposé par *testament* (art. 1000). Ce n'est là qu'une mesure fiscale, dont l'exécution n'a aucune influence sur la validité du *testament*.

L'étranger en France peut y tester suivant l'une quelconque des formes établies par la loi française; il pourrait même se servir de la forme olographe, alors que cette forme ne serait pas usitée dans son pays; mais la jurisprudence n'admet pas qu'il puisse faire un *testament* en France suivant la forme de sa loi nationale. La règle *locus regit actum* n'est pas seulement facultative, elle est obligatoire, et, si elle n'est pas suivie, les dispositions relatives aux immeubles situés en France ne pourront pas être mises à exécution.

L'étranger qui réside à l'étranger ne pourrait disposer d'immeubles situés en France que dans l'une des formes reçues par sa loi nationale. Par exemple, il ne pourrait faire un *testament* olographe s'il n'était pas admis par sa législation personnelle.

— *DES TESTAMENTS PRIVILÉGIÉS.* Nous allons analyser en peu de mots les dispositions spéciales de la loi dans lesquelles elle a cru devoir se relâcher des règles ordinaires sur le mode de tester, eu égard aux circonstances dans lesquelles se trouvent les personnes qui peuvent user de ces formes particulières.

— *Du testament militaire.* Ce *testament* peut être reçu par un chef de bataillon ou d'escadron ou tout autre officier d'un grade supérieur, soit devant deux sous-intendants militaires ou devant un sous-intendant en présence de deux témoins. Il peut l'être aussi, lorsque le testateur est malade ou blessé, par l'officier de santé en chef assisté du commandant militaire chargé de la police de l'hospice. Ceux qui peuvent employer ces formes privilégiées sont les militaires en activité de service et les individus employés dans les armées lorsqu'ils se trouvent soit en expédition militaire, soit en quartier, soit en garnison, hors du territoire français, ou lorsqu'ils sont prisonniers chez l'ennemi. Ils peuvent même s'en servir lorsque, étant en France, ils se trouvent soit dans une place assiégée, soit dans une citadelle ou autres lieux dont les portes sont fermées et les communications interrompues à cause de la guerre. Ce *testament* doit être daté, signé par le testateur, par ceux qui l'ont reçu et par les deux témoins. Il cesse d'être valable après six mois à compter du retour du testateur dans un lieu où il a la faculté de tester selon les formes ordinaires.

— *Du testament fait en temps de peste.* Les

personnes qui se trouvent dans un lieu avec lequel toute communication est interceptée à cause de la peste ou de toute autre maladie contagieuse peuvent tester devant le juge de paix de la commune ou l'un des officiers municipaux, en présence de deux témoins. Les règles du *testament* militaire, en ce qui touche la forme, le temps pendant lequel il peut produire effet, sont applicables aux *testaments* faits en temps de peste.

— *Du testament maritime.* Les *testaments* faits sur mer, soit par des personnes qui font partie de l'équipage, soit par de simples passagers, doivent être reçus à bord des vaisseaux du gouvernement par le capitaine ou celui qui le supplée dans l'ordre du service, assisté de l'officier d'administration; à bord des bâtiments de commerce par l'écrivain du navire, conjointement avec le capitaine, le maître ou le patron. Pour faire un semblable *testament*, il faut que l'on soit, d'une part, en mer, de l'autre pendant le cours d'un voyage. D'où il suit que le *testament* serait nul si le navire était encore au port, attendant le jour du départ, ou s'il avait abordé un port français ou étranger.

Les *testaments* faits sur mer, même olographes, ne peuvent contenir aucune disposition au profit des officiers du vaisseau, s'ils ne sont parents du testateur. Un legs fait à l'un de ces officiers serait nul, mais il n'entraînerait pas la nullité du *testament* tout entier, à moins que le bénéficiaire du legs n'ait reçu lui-même le *testament* ou n'y ait figuré comme témoin.

Ce *testament* n'est valable que si le testateur meurt en mer ou dans les trois mois après qu'il est descendu dans un lieu où il aurait pu tester en la forme ordinaire. Certaines précautions doivent être prises pour assurer la conservation du *testament*; l'officier qui le reçoit en fait un double original et, lorsqu'il aborde dans un port où est un consul, il remet l'un des originaux clos et cachetés aux mains de ce consul qui doit le faire parvenir au ministre de la marine, lequel, à son tour, en fait le dépôt au greffe de la justice de paix du domicile du testateur.

— *Modes de conservation et d'exécution des testaments.* Le *testament* par acte public doit être conservé dans les minutes du notaire, qui ne peut en remettre l'original au testateur, même contre décharge que lui donnerait ce dernier. Le *testament* mystique doit aussi être conservé par le notaire qui, toutefois, devra le rendre au testateur qui le réclamera. Quant au *testament* olographe, le testateur le conserve ou le remet à telle personne qu'il juge convenable.

Quant à l'exécution, il n'y a rien à dire en ce qui concerne les *testaments* par acte public, qui sont exécutoires par eux-mêmes et dont toute personne intéressée pourra demander une expédition après le décès du testateur. Il n'en est pas de même des *testaments* olographes ou mystiques. Ceux-ci doivent, avant d'être mis à exécution, être présentés au président du tribunal de première instance de l'arrondissement dans lequel la succession est ouverte. Ce *testament* sera ouvert s'il est cacheté. Le président dressera procès-verbal de la présentation, de l'ouverture et de l'état du *testament*, dont il ordonnera le dépôt entre les mains d'un notaire par lui commis. S'il s'agit d'un *testament* mystique, l'ouverture n'en pourra être faite qu'en présence du notaire et de ceux des témoins signataires de l'acte de suscription qui se trouveront sur les lieux ou eux appelés (art. 1007). Ces formalités n'ont d'autre objet que d'assurer la conservation des *testaments* olographes ou mystiques; leur inexécution ne saurait influer sur la validité de ces *testaments*. Outre ces formalités, il en existe une spéciale et qui doit être observée lorsque le legs est universel et que le testateur ne laisse pas d'héritier à réserve : c'est la demande d'envoi en possession que doit former le légataire universel institué par un *testament* olographe ou mystique. Cette demande est adressée au président du tribunal par une requête au bas de laquelle celui-ci met l'ordonnance d'envoi en possession et à laquelle on joint l'acte de dépôt. La mission du président est d'examiner si le *testament* remplit les conditions légales pour la validité du legs universel; mais soit qu'il prononce, soit qu'il refuse cet envoi, cette mesure n'a qu'un caractère provisoire et n'enlèverait pas aux héritiers les moyens qu'ils auraient à faire valoir contre le *testament*.

Lorsqu'il n'y a pas d'héritier à réserve, le légataire universel est saisi de droit de la succession; mais le législateur n'a pas voulu qu'il pût appréhender les objets héréditaires sans qu'il fût préalablement pris des précautions pour rassurer la société et pour garantir les droits des absents intéressés. Sans doute, le légataire universel qui a pour lui un *testament* authentique n'est obligé à aucune précaution, la forme authentique de l'acte est une garantie suffisante de sa sincérité; mais lorsque le légataire est institué par un *testament* olographe ou mystique, le président du tribunal vérifiera si le *testament* est régulier, s'il ne s'élève aucun doute sur la validité du legs universel, et il pourra, s'il y a lieu, en refusant l'envoi en possession, empêcher l'appréhension de l'hérédité par un légataire dont les prétentions seraient plus tard déclarées mal fondées.

Comme l'envoi en possession ordonné par

le président n'est qu'un acte de juridiction gracieuse par lequel il ne préjuge rien sur les causes de nullité intrinsèque dont le *testament* pourrait être affecté, les héritiers légitimes n'auraient contre l'ordonnance d'envoi en possession aucune voie de recours, ni l'opposition, ni l'appel, ni la tierce opposition, car l'ordonnance dont il s'agit ne statue nullement sur les droits respectifs des héritiers et du légataire, dont les droits, au fond et en la forme, sont entièrement réservés. Mais les parties intéressées pourraient requérir des mesures conservatoires pour sauvegarder leurs droits contre les détournements, les dilapidations des biens de la succession qui seraient irréparables en cas d'insolvabilité de l'envoyé en possession. Devant qui se porteraient ces demandes d'apposition de scellés ou d'inventaire? Ce sera devant le tribunal du lieu où la succession s'est ouverte ou même simplement devant le président de ce tribunal par voie de référé; il aura alors à apprécier s'il doit modifier ou suspendre les effets de l'envoi en possession qu'il a ordonné.

Les frais de la demande en délivrance sont à la charge de la succession (art. 1016), et cela est juste, car les frais de paiement sont à la charge du débiteur, et ici la succession se trouve débitrice envers les légataires. Quant aux droits d'enregistrement et de mutation, ils doivent être supportés par ceux au profit desquels la mutation est opérée, c'est-à-dire par les légataires.

— *TESTAMENTS REMARQUABLES PAR LEUR ORIGINALITÉ ET LEUR BIZARRE.* « Il n'est rien, dit Montaigne, de quoi je m'informe si volontiers que de la mort des hommes : quelle parole, quel visage, quelle contenance ils y ont eue, ni endroit des histoires que je remarque si attentivement... Si j'étais faiseur de livres, je ferois un registre commenté de morts si diverses. » Un registre de *testaments* ne serait pas moins instructif à notre avis. La mort frappe à la porte : éperdu, tremblant, l'homme songe que tout à l'heure il faudra partir, faire dans les ténèbres le saut dont parle Hobbes, quitter pour toujours cette terre où son âme avait pris si vigoureusement racine, où il a si longtemps souffert, joué, travaillé, lutté, haï, aimé, où il laissera ses biens qu'il avait conquis par tant de peine, ses amis, ses parents, ses enfants, tout ce qui lui est cher, ce qui était le but et la source de sa vie, sa vie elle-même ! Il s'en ira seul et nu. Dans quelques instants, de ce qui fut lui, de son orgueilleuse personnalité, que subsistera-t-il en ce monde ? Rien ! Si fait, sa volonté restera debout. Tandis que, sous le gazon du cimetière, le corps pourrira oublié, la dernière volonté du mort vivra, commandera aux vivants, régnera incontestée. Ses biens, fruit de longs et rudes labeurs, il ne les abandonnera pas tout à fait en mourant; il en reste propriétaire par delà la tombe, en ce sens que tout ce qu'il aura ordonné, prescrit à leur occasion sera ponctuellement exécuté; qu'il en dispose librement, qu'il les donne à qui bon lui semble, qu'il impose à ses légataires telles conditions qu'il lui plaira; il est le maître, tous ses desirs seront accomplis. C'est alors que l'on voit souvent des choses étonnantes; en présence de la mort, dans ce dernier acte de volonté, le masque tombe, l'homme se décale; ses désirs intimes, ses goûts secrets, ses passions cachées font éclater le vernis des convenances hypocrites; l'âme se montre à nu; tel qui passait pour croyant apparaît cynique; tel qui semblait résigné se dénonce révolté; l'humble démasque des vanités énormes; ce prétendu homme d'esprit n'était qu'un sot; celui-ci, que vous avez toujours vu agir et parler raisonnablement durant toute sa vie, était aliéné; il dissimulait sa folie; l'avarice ne voulant pas lâcher ses trésors, l'orgueil hautain et méprisant, la misanthropie, la luxure, la bienveillance, l'amour timide qui n'a pas su parler, l'inimitié plus forte que la mort, la gaieté quand même, la passion dominante, le trait signalétique quel qu'il soit, est toujours celui que l'acte de dernière volonté accuse, fixe et met en lumière, pour l'enseignement de ceux qui savent voir; idée que Pléne le Jeune a ainsi exprimée : *Testamenta hominum speculum sunt mortis*.

Citons maintenant quelques testaments remarquables.

Eusèbe, Origène et plusieurs auteurs fort graves parlent des *testaments* d'Adam et d'autres patriarches. Il est bien regrettable qu'ils n'aient pas donné le texte de ces pièces d'une si haute importance. A l'occasion du *testament* de Noé surtout, ils entrent dans des détails qui méritent d'être connus. Ils disent que Noé, suivant l'ordre de Dieu, fit son *testament*. En effet, il avait une assez jolie propriété territoriale à laisser à ses enfants, et, pour éviter toute contestation après sa mort, il était bon de régler par un *testament* la portion qui revenait à chacun. En conséquence, il donna tout l'Orient à Sem, l'Afrique entière à Cham, et à Japhet l'Europe entière avec les îles et les parties septentrionales de l'Asie, recommandant bien à chacun de se contenter de sa part, de ne point chercher à empiéter sur celle du voisin, de ne lui faire aucun tort, parce que ce serait une source de discordes et de guerres intestines. Ensuite il remit l'original du *testament*, dûment lu et signé, à Sem, comme l'aîné et le plus-pieux de ses trois fils. Cédreus, dans son *Compen-*

dium historiarum, donne des détails plus positifs encore sur cet acte, sur l'âge du testateur et des héritiers, sur l'indication des domaines légués à chacun. Philastrius, évêque de Brescia au IV^e siècle, dit dans son *Traité des hérésies* (ch. LXX), qu'on regardait comme hérétiques tous ceux qui doutaient de ce partage.

« Eudamidas de Corinthe, raconte Lucien, avait pour amis Arétée de Corinthe et Charixène de Sicione; il était pauvre, mais ses amis étaient à leur aise. En mourant, il fit un *testament* qui paraîtra ridicule à bien des gens, mais qu'admireront toujours ceux qui connaissent à fond le prix de l'amitié. Ce *testament* était conçu en ces termes : « Je lègue à Arétée ma mère à mourir et je la prie d'avoir soin de sa vieillesse. Je lègue à Charixène ma fille à marier et à doter le mieux qu'il pourra. Si l'un d'eux vient à mourir, que l'autre prenne la part du défunt. » Lorsqu'on fit lecture de cet acte sur la place publique, suivant la coutume, il n'y eut personne qui ne s'en allât en riant et en disant : « Arétée et Charixène seront fort heureux s'ils acceptent leurs legs ! Eudamidas a trouvé moyen d'hériter d'eux quoiqu'ils soient encore en vie ! » Mais ces honnêtes légataires, dès qu'ils eurent connaissance du *testament*, accoururent sur-le-champ et en demandèrent la délivrance. »

La reine Austrigilde, femme du roi Gontran, exigea en mourant et obtint de son mari qu'il ferait tuer et enterrer avec elle les deux médecins qui l'avaient soignée pendant sa maladie.

Richard sans Peur, duc de Normandie, mort en 996, laissa un *testament* empreint d'une grande humilité : « Je veux être enseveli devant l'hyge (la porte) de l'église de l'écamp, afin d'être conculqué (foulé aux pieds) de tous les entrants. » Ses dernières volontés furent exécutées. Mais, peu d'années après, un abbé de l'écamp, voyant que « si digne personnage plus décente sépulture appartenait, » le fit découvrir et mettre devant l'autel. Son fils Richard II l'imita dans sa piété et son humilité lorsqu'il fit ses dernières volontés. Il voulut être enterré dans le cimetière « et sous une gouttière de l'église, » porte son *testament*. Il fut fait selon sa volonté.

On peut, comme contraste, mettre en regard de ces deux *testaments* celui d'un seigneur de la maison du Châtelet, mort vers 1280, qui voulut que son tombeau fût creusé dans un des piliers de l'église de Neufchâteau et que son corps y fût placé debout, « afin, porte la clause, que les vilains ne lui marchassent point sur le ventre. »

Saladin, sultan d'Egypte, ordonna par son *testament* que l'on distribât des sommes considérables aux musulmans, aux juifs et aux chrétiens pour que les prêtres des trois religions impressionnassent la miséricorde de Dieu pour lui; ensuite il prescrivit de porter au bout d'une pique la chemise ou la tunique qu'il aurait en mourant, qu'on la promenait dans tout le camp et à la tête de son armée, et que celui qui la porterait criât d'espace en espace : « Voici tout ce qui reste du puissant empereur Saladin; de tous les Etats qu'il a conquis, de toutes les provinces qu'il a subjuguées, des trésors immenses, de toutes les richesses qu'il a possédées, il ne lui est resté en mourant que ce linceul. »

Edouard I^{er} préparait une expédition contre les Ecossais, lorsqu'une maladie mortelle l'enleva le 7 juillet 1307. Ses dernières volontés, quoiqu'elles n'aient été que verbalement exprimées, peuvent être mises au nombre des *testaments* singuliers. Nous laissons la parole à Froissart : « Le bon roy Edouard, dit-il, trespassa en la cité de Warwich. Et quand il mourut, il fit appeler son aîné fils (Edouard II, qui après lui fut roy) par devant ses barons et lui fit jurer sur les saints qu'aussitôt qu'il seroit trespassé il le feroit bouillir en une chaudière, tant que la chair se départiroit des os, et après feroit mettre la chair en terre et garderoit les os; et toutes les fois que les Ecossais se rebelleroient contre lui, il semondroit ses gens et porteroit avec lui les os de son père. Car il tenoit fermement que tant qu'il auroit ses os avec lui, les Ecossais n'auroient point de victoire contre lui. Lequel n'accomplît rien ce qu'il avoit juré : ains fit rapporter son père à Londres, et là ensevelir; dont lui meschut. » En effet, le règne d'Edouard II ne fut qu'une série de malheurs; le Parlement de 1328 le déclara inhabile au gouvernement et le déposa.

Ce *testament* d'Edouard I^{er} rappelle celui qu'une tradition, aujourd'hui reconnue fautive, a attribué à Jean Ziska, mort en 1424. Il exigea, dit-on, qu'aussitôt après sa mort on l'écorchât et qu'on fit un tambour de sa peau. « Le bruit seul, dit-il à ses soldats, suffira pour effrayer vos ennemis et pour les mettre en déroute. »

On peut certainement mettre au rang des *testaments* singuliers celui que l'empereur

Maximilien Ier fit en 1519. Il ordonna, dans cette bizarre pièce, qu'aussitôt après son décès ses cheveux seraient coupés, ses dents broyées et réduites en cendres publiquement dans la chapelle de sa cour. Il désira encore, pour montrer la vanité des grandeurs humaines, que son corps, après avoir été exposé toute la journée, fût renfermé dans un sac rempli de chaux vive, recouvert de taffetas et de damas blanc; qu'il fût ainsi exposé dans le cercueil préparé pour le recevoir; qu'on l'inhumât, dans l'église du palais de Neustadt, sous l'autel Saint-Georges; surtout qu'il fût placé de manière que la tête et le cœur se trouvassent sous les pieds du célébrant. Ses intentions furent strictement exécutées.

On s'est quelquefois servi des formules solennelles des *testaments* pour léguer ses opinions à la postérité en même temps que ses biens à ses héritiers. Luther s'est servi de ce procédé contre Erasme : « Ceci est mon *testament*, que je laisse après moi et dont je vous prends à témoin. Je tiens Erasme de Rotterdam pour le plus dangereux ennemi du Christ. Dans son *Catéchisme*, celui de tous ses ouvrages qui m'offusque le plus, il n'enseigne aucune doctrine nette et tranchée; je n'y vois pas un mot qui pousse dans un sens plutôt que dans l'autre; en revanche, il y accumule des erreurs faites pour porter le trouble dans les jeunes âmes. Il a écrit contre moi un livre intitulé *Hyperaspistes*, dans lequel il essaye de défendre son *Traité sur le libre arbitre*, que j'ai attaqué dans mon *De servo arbitrio*. Mon ouvrage à moi n'a pas été réfuté, et ce n'est pas Erasme qui le réfutera; car j'ai la conviction que ce que j'ai écrit sur cette matière est la propre vérité de Dieu. S'il y a au ciel un Dieu vivant, Erasme sera un jour confondu et puni. Il est l'ennemi de la religion, l'adversaire déclaré du Christ, le vrai portrait d'Epicure et de Lucien. »

« Feu Montaigne, auteur des *Essais*, dit Autonne, sentant approcher la fin de ses jours, se leva du lit en chemise, prenant sa robe de chambre, ouvrit son cabinet, fit appeler tous ses valets et autres légataires et leur paya les legs qu'il leur avait laissés dans son *testament*, prévoyant les difficultés que feraient ses héritiers. »

Au xviii^e siècle, une vieille demoiselle dévote, choquée de ce que les ecclésiastiques, familiarisés avec les cérémonies lugubres des enterrements, n'y paraissent pas pour la plupart fort tristes et même y riaient quelquefois, voulut réformer cet abus, au moins pour ses funérailles. Mais le moyen qu'elle employa produisit un effet tout opposé au but qu'elle se proposait. Elle fit son *testament* et, par une clause spéciale, elle déclara que, si quelque ecclésiastique s'avisait de rire à son convoi, elle entendait qu'il ne lui fût rien payé de la somme très-forte qu'elle destinait aux honoraires du chapitre, et que la portion du ou des rieurs fût répartie sur ceux qui ne riraient pas. Quelque temps après, la bonne dame mourut; son frère, qui était son héritier, convoqua le clergé et fit part aux ecclésiastiques de l'article du *testament* qui leur prescrivait d'être sérieux pendant l'enterrement. On promit bien de l'exécuter; mais à peine le cortège funéraire fut-il en marche, qu'il n'y eut pas un seul prêtre qui, jetant les yeux sur son voisin et songeant à la clause testamentaire, pût s'empêcher de rire. Pendant le trajet au lieu saint et même au cimetière, l'hilarité continua; alors le frère, prenant acte de cette infraction au prescrit de la disposition testamentaire, refusa au clergé ses honoraires. L'affaire fut plaidée; l'avocat de l'héritier fit valoir la sagesse de la clause; mais celui du clergé lui répondit qu'il était impossible, dans une pareille circonstance, d'envisager le zèle hypocrite d'un frère héritier d'une fortune opulente, sans en rire; qu'ainsi il fallait mettre cette clause au rang des *dispositions non écrites*. Le clergé gagna sa cause. (Peignot, *Choix de testaments remarquables*.)

Un chanoine prébendé de l'église de Saint-Pierre de Genève, nommé Dominique de Viry, inséra dans son *testament*, daté des ides de février 1500, une clause à peu près semblable. Fondant un anniversaire pour lui et pour les siens, il ordonna que les chanoines absents, dormant ou buhlant pendant l'office dudit anniversaire (ce sont les expressions du fondateur) fussent privés de leur part à la rente qu'il leur assigne et dont la portion devra augmenter celle des autres.

En 185., lord N... un des plus riches gentlemen du Royaume-Uni, vint à mourir. Ses nombreux collatéraux, ses clients, le nombreux personnel de ses maisons étaient rassemblés, sur sa volonté expresse, pour assister à la lecture de son *testament*, que l'originalité bien connue du défunt faisait presager gros de surprises. Au moment où le notaire ouvrait le parchemin, après en avoir fait sauter les cachets, un jeune chat s'élança sur l'épaule d'une petite servante qui se tenait cachée derrière tout le monde. L'animal folâtre faisait de telles gambades

et de telles grimaces, que l'enfant, n'y tenant plus, partit d'un grand éclat de rire. L'assemblée entière, choquée d'une telle irrévérence et d'un si prodigieux oubli du décorum, fixa sur la pauvre fille des yeux furibonds; mais l'élan du rire est si contagieux, que plus l'enfant faisait d'efforts pour le comprimer, plus son rire éclatait. On allait, avec indignation, procéder à l'expulsion de la servante, lorsque le notaire, qui avait jeté les yeux sur le *testament*, la proclama, à la stupéfaction générale, légataire universelle; en effet, la première clause attribuait la totalité de l'héritage à la personne qui ne pourrait s'empêcher de rire à l'ouverture du *testament*. Comme de raison, les héritiers en appelèrent au tribunal, qui donna gain de cause à la jeune fille et fit respecter les dernières volontés du défunt. La servante ne se sépara plus du chat auquel elle devait sa fortune et trouva moyen de faire partager l'héritage à l'un des héritiers déconvenus.

Un avaro, au lit de mort, fit venir son notaire, s'accommoda sur ses oreillers et dit : « Ecrivez toujours le commencement, et puis je vous dicterai les articles. — Je donne, lègue et transfère..., écrit l'homme de loi en répétant la formule à mesure. — Du tout! dit tout l s'écrit le testateur, qui l'interrompt vivement. De tout cela je ne fais rien. Jamais ce ne sera ma volonté ni de donner, ni de léguer, ni de transférer quoi que ce soit. Je ne le pourrais pas. — Très-bien, fit le notaire, qui réfléchit quelque temps avant de trouver à modifier le style officiel. Si nous mettons : « Je prête jusqu'au jugement dernier? » — A la bonne heure! voilà qui peut aller, » reprit l'avaré. La difficulté était levée, et le reste du document marcha fort bien.

Pope, dans une satire, raconte une anecdote analogue :

« Je donne... (en soupirant disait le vieux Cléon) Ma ferme et mon domaine à mon neveu Léon. — Et votre argent, monsieur? — Quoi! tout le ne... [murmure]... Allons, puisqu'il le faut, je le donne à Valère. — Votre manoir, monsieur? — Ici Cléon pleura, Et criant : « Je ne puis le donner! » expira.

Un autre Harpagon écrivit à la fin de son *testament* : « On ne fera pas faire la grosse par le notaire X...; il est trop cher. »

Un joaillier nommé Paul Duhalde, qui vivait au commencement du xviii^e siècle, eut l'idée bizarre de contracter une société avec Dieu. A cet effet, il rédigea un acte transcrit sur son livre journal dans les termes suivants : « J'ai résolu de contracter une société avec Dieu, promettant et faisant vœu d'en accomplir tous les articles qui sont ci-après, et j'engage mes héritiers, quels qu'ils soient, à la teneur de tous ces articles, au cas que je meure avant de l'avoir fait par moi-même. » Puis, il déclare que cette société, qui a pour objet le commerce des pierreries, est pour cinq ans, à commencer du 2 octobre 1719. Il fixe son bien à 3,000 piastres d'Espagne (15,000 livres de France); c'est le fonds qu'il met dans la société, c'est tout ce qui lui reste. Il s'interdit la faculté de contracter aucune autre société pendant cinq ans, si ce n'est avec une femme par le mariage. Aussitôt les cinq ans écoulés, il fera son bilan; il prélèvera sur la société : 10 la mise de fonds de 3,000 piastres; 20 la dot qu'une femme pourra lui apporter; 30 les successions qui pourront lui échoir pendant ladite société; après quoi il ajoute : « Et l'excédant se partagera entre Dieu et moi. » Cette singulière société ainsi réglée, Duhalde commence des entreprises dont le résultat est heureux. A l'expiration des cinq ans, ayant liquidé ses comptes, il se reconnaît débiteur de son associé pour une somme assez considérable; mais, comme le profit de la société consiste en pierreries non encore vendues, il met ces pierreries dans des paquets sur lesquels il inscrit : « Moitié pour les pauvres, » et, au bas du compte où ce qui revient aux pauvres est réglé, il inscrit : « Malheur et malédiction à mes héritiers, quels qu'ils soient, qui, sous tel prétexte que ce puisse être, ne donneraient point aux pauvres la moitié de tout ce qui proviendra des susdits articles de pierreries, si Dieu disposait de moi avant que j'eusse satisfait par moi-même, encore que mon bien se trouvât, par quelque événement extraordinaire, réduit à la seule somme qui serait due aux pauvres, puisqu'elle doit être considérée comme un dépôt qu'il faut indispensablement rendre. » Outre cela, Duhalde, pour assurer en grande partie ce qu'il devait aux pauvres, fit, se sentant gravement malade, huit billets de 1,000 livres chacun, payables à ordre d'année en année, et il remit ces billets entre les mains du vicaire de Saint-Germain-l'Auxerrois. Peu de jours après, il mourut, laissant un *testament* dans lequel il déclarait que, sur les livres faisant mention de ses affaires, il y avait plusieurs articles qui rappelaient des choses qui intéressaient les pauvres; il priait son exécuteur testamentaire d'examiner ces articles avec toute l'exactitude possible et de les faire exécuter dans toute leur étendue.

Il y eut, à propos de ce *testament*, un curieux procès entre les administrateurs de l'Hôpital-Général et le tuteur de la veuve et des enfants que laissait l'associé de Dieu. Un arrêt, rendu le 3 avril 1726 sur les conclusions de d'Aguesseau, avocat général, déclara valable le *testament* et autres actes qui y étaient rappelés et en ordonna l'exécution.

L'acteur comique Thomas Weston, fort populaire en Angleterre au milieu du siècle dernier, était le désordre en personne, toujours endetté, toujours poursuivi par les recors, et si adonné au vin, qu'il se tua comme systématiquement à force de boire. Mais il ne perdit jamais sa gaieté naturelle et se montra plaisant jusqu'au bout sur la scène du monde comme sur la scène du théâtre. Voici son *testament*, dicté à un ami quelques semaines avant sa mort :

« Comme j'ai quelques obligations à M. Garrick, je lui lègue tout l'argent comptant que je posséderai à ma dernière heure. Cela n'ira peut-être pas loin; mais il n'aime rien au monde autant que l'argent et il ne trouvera jamais qu'il en ait trop.

« Item. A M. Reddish, un grain de probité. C'est, sans doute, un legs bien léger; mais, comme ce sera du nouveau pour lui, j'espère qu'il ne me refusera pas de l'accepter.

« Item. A M. Brereton, une petite dose de modestie; trop ne vaut rien.

« Item. Comme M. Jacobs attend depuis longtemps l'occasion de remonter sa garde-robe, sinon sa fortune, avec la friperie d'un mort, je lui lègue deux ou trois paires de mes souliers, les plus éculés, et, en conscience, c'est encore assez bon pour lui.

« Item. Comme je ne voudrais pas avoir l'air d'oublier mes amis, et surtout mes vieux amis, je lègue à Ch. Bannister mon portrait en miniature, pour le prendre après ma mort et le porter à son cou en guise de memento, afin qu'il se souvienne que la régularité est la plus sûre de toutes les méthodes pour vivre longtemps et en bonne santé.

« Item. Dabbie Davies veut absolument avoir quelque chose qui vienne de moi, à titre de vieille connaissance. Je lui fais cadeau de ma constitution; par malheur, je l'ai bien usée, et j'ai grand peur que, moi mort, elle ne vaille guère mieux que la sienne.

« Item. Je lègue à toutes les dames en général, sinon la réalité, au moins les dehors de la modestie, qui leur serviront plus souvent qu'elles ne croient.

« Item. A MM. les acteurs, un peu de tenue.

« Item. Aux acteurs du jour, un soupçon de verve.

« Item. Au public, toute ma reconnaissance. »

Un gentilhomme anglais, irlandophile, laissa un *testament* qui contenait la disposition singulière que voici : « Je donne et lègue la somme annuelle de 10 livres sterling, pour être payée à perpétuité par ma succession, laquelle somme, telle est ma volonté et mon plaisir, sera employée à acheter d'une certaine liqueur nommée vulgairement whiskey, et il sera donné avis au public que cette liqueur doit être distribuée à un certain nombre de particuliers, Irlandais seulement, le quel nombre ne sera pas au-dessous de vingt, et ils s'assembleront sur le cimetière où je dois être enterré. Là, on leur donnera à chacun un bâton en bois de chêne et un couteau, et, ainsi armés, le whiskey leur sera distribué par demi-pinte à chacun jusqu'à ce que le tout soit consommé, et je veux que cela ait lieu tous les ans, le 17 de mars ou le 10 d'octobre. Ma raison en est que les habitants grossiers d'Irlande, chaque fois qu'ils s'assemblent, ne manquent que d'armes pour s'entre-détruire, et j'ai voulu prendre le moyen le plus efficace pour les assembler, dans l'espérance qu'avec le temps ils dépeupleront eux-mêmes leur pays, qu'on pourra repeupler ensuite avec une race civilisée venue de l'Angleterre. »

Un riche particulier de Londres meurt et laisse à une certaine miss B..., qui ne le connaissait nullement, une fortune de plusieurs millions; l'article du *testament* était ainsi conçu : « Je supplie miss B..., d'accepter le don de ma fortune entière, trop faible auprès des inexprimables sensations que m'a fait éprouver pendant trois ans la contemplation de son adorable nez. »

On rencontrait à Londres, au commencement de ce siècle, un vieil original, le docteur Martin van Butchell, habillé d'une façon singulière, et dont la caricature figura souvent à la devanture des libraires. Il se faisait voir au parc le dimanche, coiffé d'un tricorne, allant et venant à l'amble sur un cheval point. On le traitait d'excentrique, même de charlatan, et l'on racontait qu'il avait fait fortune grâce à un tour assez curieux. Il avait épousé une dame appelée à jouer d'un legs considérable : tant qu'elle resterait sur la surface de la terre. Tels étaient les propres termes du *testament*. Il imagina de les prendre à la lettre, et, pour conserver l'usufruit après la mort de sa femme, il l'embaumait, enferma la momie dans une vitrine

et la garda dans sa chambre à coucher jusqu'à son dernier jour; après quoi on les enterra tous deux de compagnie. Beaucoup de gens affirmaient avoir vu de leurs yeux l'intéressante relique; dans tous les cas, l'histoire eut cours et ne rencontra pas beaucoup d'incrédulés.

La très-honorable Edith Mand Mure Campbell Raudon Abney Hastings, comtesse de London, baronnesse Campbell, London, Mancline et Terreuzene, morte à Ventnor (île de Wight) le 23 janvier 1874, a fait avant sa mort un *testament* qui contient une clause singulière. Après avoir, par ce document, légué tous ses biens à son mari survivant, Frederick Abney Hastings, et exprimé le désir que son convoi fût aussi simple que possible, la testatrice a ajouté de sa propre main la clause que voici : « Je désire que ma main droite soit détachée de mon corps et enterrée dans le parc de Donnington, sur la pente de la colline qui descend vers le Trent, et qu'on place à l'endroit où elle aura été déposée une petite croix de pierre portant les mots : *I bide my time* (J'attends le moment). »

Louis Barbier, abbé de La Rivière, était un homme assez méprisé. Parti de très-bas, il s'éleva rapidement à force d'intrigues et de bassesses. Mazarin, à qui il vendait les secrets de Gaston d'Orléans, dont il était le favori, le récompensa en le faisant nommer en 1655 évêque-duc de Langres et pair de France. On raconte à ce propos qu'un jour (c'était après la mort de Gaston) l'abbé de La Rivière faisait, en présence de Mlle de Montpensier, un grand éloge de feu son père : « C'était, disait-il, un prince très-sage, très-pieux et qui valait beaucoup. — Vous devez savoir mieux que personne ce qu'il valait, lui répondit Mademoiselle; vous l'avez vendu assez de fois pour cela... » Louis Barbier légua tous ses biens aux églises et aux hôpitaux de Langres et de Paris; mais il ne voulut reconnaître aucun de ses parents. Son *testament* contient deux articles assez curieux qui méritent d'être cités ici. Ces deux articles sont ainsi conçus : « Je ne laisse rien à mon maître d'hôtel parce qu'il y a dix-huit ans qu'il est à mon service. »

« Item. Je lègue 100 écus à qui fera mon épitaphe. »

Cette dernière clause, authentique ou non, prête à des plaisanteries et à des épigrammes, dont la meilleure est sans contredit celle de La Monnoye, ainsi conçue :

Ci-gît un très-grand personnage
Qui fut d'un illustre lignage,
Qui posséda mille vertus,

Qui ne trompa jamais, qui fut toujours fort sage.
Je n'en dirai pas davantage :
C'est trop mentir pour cent écus.

Vaugelas, le grammairien, mourut à Paris en 1650, dans une profonde misère. Fréron, dans son *Année littéraire*, rapporte qu'on l'avait surnommé le *Hibou*, parce qu'il était obligé de garder la chambre tout le jour et qu'il n'osait sortir que de nuit, de peur de tomber entre les mains de ses créanciers. Son *testament* fut remarquable; après avoir disposé de ses effets pour acquitter ses créanciers, il ajouta : « Mais comme il pourrait se trouver quelques créanciers qui ne seraient pas payés quand même on aurait reparté le tout, dans ce cas ma dernière volonté est qu'on vende mon corps aux chirurgiens le plus avantageusement qu'il sera possible, et que le produit en soit appliqué à la liquidation des dettes dont je suis comptable à la société, de sorte que, si je n'ai pu me rendre utile pendant ma vie, je le sois au moins après ma mort. »

L'aventurier Théodore, qui fut un instant roi de la Corse et qui mourut misérablement dans un pauvre garni de Londres en 1755, songea aussi à satisfaire ses nombreux créanciers, et, dans son *testament*, il leur légua son royaume; il avait même pris soin de l'hypothéquer à leur profit par-devant la cour des insolubles (*insolvent court*). L'histoire ne nous dit pas que les créanciers aient jamais bénéficié de l'hypothèque.

Le *testament* de Rabelais est célèbre. On connaît les derniers moments du maître railleur. Quand il eut reçu l'extrême-onction, il dit tout haut qu'on lui avait graissé les bottes pour le grand voyage. Le prêtre lui ayant demandé s'il croyait à la présence réelle de Dieu dans l'hostie, il répondit d'un air soumis : « Je le crois et j'en suis tout réjoui, car je crois voir mon Dieu tel qu'il était quand il entra dans Jérusalem, triomphant et porté sur un âne. » Ensuite il dicta ce *testament* burlesque : « Je n'ai rien vaillant, je dois beaucoup, je donne le reste aux pauvres. » Puis, éclatant de rire : « Tirez le rideau, la farce est jouée. » Le prêtre qui l'avait administré publia partout qu'il était mort ivre.

Ludovico Cortusio, célèbre jurisconsulte de l'adoue au xve siècle, défundit par acte de dernière volonté, à tous ses parents et amis, de pleurer à son convoi. Celui d'entre

eux qui pleurera sera déshérité, et au contraire celui qui y rira de meilleur cœur sera son principal héritier ou son légataire universel. Il défend de tendre en noir la maison où il mourra ainsi que l'église où il sera enterré, voulant, au contraire, qu'on les jonche de fleurs et de rameaux verts le jour de ses funérailles. Lorsqu'on portera son corps à l'église, il veut que la musique remplace le son des cloches. Tous les ménestriers de la ville seront invités à son enterrement; cependant, il en fixe le nombre à cinquante, qui marcheront avec le clergé, les uns devant le corps, les autres derrière, et qui feront retentir l'air du bruit des instruments, tels que luths, violes, flûtes, hautbois, trompettes, tambourins, etc., et ils chanteront *Alléluia* comme le jour de Pâques. Chacun d'eux recevra pour salaire un petit écu. Son corps, enfermé dans une bière recouverte d'un drap de diverses couleurs joyales et éclatantes, sera porté par douze filles à marier vêtues de vert et qui chanteront des airs gais et récréatifs. Le testateur leur assigne une certaine somme d'argent pour dot. Les jeunes garçons et les jeunes filles qui accompagneront le convoi porteront, au lieu de flambeaux, des rameaux ou des palmes et auront des couronnes de fleurs sur la tête, faisant chorus avec les douze porteuses. Tout le clergé, accompagné de cent flambeaux, marchera devant le convoi, avec tous les religieux, excepté ceux dont le costume est en noir, la volonté expresse du testateur étant qu'ils ne paraissent point à l'enterrement, ou qu'ils changent de costume, pour ne point troubler la fête et la réjouissance publique par leur capuchon noir, dont la couleur est une marque de tristesse. L'exécuteur testamentaire sera chargé de faire exécuter toutes ces dispositions dans leur plus grand détail, sous peine de nullité, etc.

Les funérailles de Cortusio furent célébrées comme il l'avait prescrit, et il fut enterré à l'église de Sainte-Sophie, à Padoue, avec un appareil qui ressemblait à une noce beaucoup plus qu'à un convoi funèbre. Mais le *testament* ne tarda pas à être attaqué à raison de la bizarrerie de telles dispositions; on voulait faire passer le testateur pour fou. La cour déclara cet acte valable. Les motifs de ce jugement sont eux-mêmes assez singuliers; ils consistent dans le syllogisme que voici : « Ce *testament* est l'ouvrage d'un docteur très-célèbre; or, un docteur très-célèbre ne saurait être en démence ni faire une action folle; donc, le *testament* de L. Cortusio est valable. » Le Père Garasse, après avoir cité ce trait curieux et avoir accablé l'auteur des épithètes les plus injurieuses, ajoute : « Depuis ce maudit homme, il s'est vu en Italie des athéistes qui, par leur dernière volonté, mourant sans heirs et étant chargés de richesses, ont légué : 10 100 sols à l'hôpital, une fois payés; 20 1,000 francs à chaque prostituée de Rome qui se dirait telle; 30 une rente annuelle aux bastilleurs; 40 une pension de 200 escus à deux ou trois chiens qui leur auraient donné du plaisir pendant leur vie, avec charge expresse à leurs exécuteurs testamentaires de garder ponctuellement toutes les conditions et circonstances de leur dernière volonté. »

Le peintre Bakhuyens, mort à Amsterdam en 1709, fit, dans ses derniers jours, acheter le meilleur vin qu'on put trouver, le fit mettre en bouteilles et le scella de son cachet. Ensuite, il mit dans une bourse autant de pièces d'or qu'il avait vécu d'années, c'est-à-dire soixante-dix-huit; puis il fit son *testament*, par lequel il invita ses amis à son enterrement, et il les pria de dépenser avec joie l'argent qu'il leur laissait et de boire son vin d'aussi bon cœur qu'il le leur avait destiné.

Un autre peintre hollandais, Martin Heims-kerk, laissa par *testament* une somme destinée à marier tous les ans une fille du village d'où il était, à condition que, le jour des noces, le marié et la mariée viendraient dîner avec les conviés sur sa fosse. Cela s'est exécuté, dit-on, ponctuellement tant que la fondation a existé.

« Ce *testament*-ci, plein d'impénétrable, dit le Père Garasse, est d'un vieux athéiste assez connu sur les lieux pour les débordements de sa vie. Cet homme, qui n'avait trop vécu que de soixante ans, mourut l'an 1601, en février, sur les confins du bas Poitou, dans un prieuré qui lui appartenait, et fit un *testament* aussi méchant qu'on saurait faire au milieu de la Turquie; car il ordonna : 10 que son corps ne serait point enseveli en terre sainte, mais au milieu du marché et dans un lieu profane, afin que ses os se ressentissent des danses villageoises qui se font en cette place toutes les après-souppées de l'été; 20 qu'étant mort en février, il ne voulait pas qu'on fit ses obsèques en ce mois, qui est un mois mélancolique, mais qu'on attendît au premier jour de mai, qui est le mois de réjouissance; 30 que tous les ans, au premier jour de mai, on cherchât dix-neuf jeunes enfants vierges, de l'âge de quatre ans, les plus beaux que l'on pourrait trouver deux lieues à la ronde, sept garçons et sept filles, lesquels on vendrait le plus pompeusement que faire se pourrait, les filles les cheveux épurs et les garçons un

chapeau de fleurs en tête; 40 qu'en cet équipage ils s'en iraient danser autour de son sépulcre, chantant chansons joyeuses et libres, et puis, s'étant entrelacés en lacs d'amour, planteraient leurs branches de laurier dans les trous pratiqués expressément sur la pierre de sa tombe; 50 qu'après ces entrelacs et accolades, les garçons d'un côté et les filles de l'autre devraient entonner un branle du Poitou, le plus gai qui se fût composé en toute l'année; 60 qu'après cela, la messe se devait dire en plein marché sur une table ou sur un autel portatif qui serait dressé à cet effet joignant sa tombe. Ce *testament*, ajoute Garasse, ayant été présenté en pleine cour du parlement, fut trouvé si profane et si plein d'impénétrable, que les exécuteurs testamentaires ont été relevés de ces charges par arrêt, avec défense expresse de continuer ces momeries, comme étant contraires aux sentiments du christianisme. » Les mots « continuer ces momeries » annonceraient qu'elles ont eu lieu pendant quelque temps.

Le 6 mai 1733 fut enterré à Wittesee M. Jean Unterwood de Necessington, grand admirateur d'Horace. Lorsque la fosse fut comblée et couverte de gazon, les six amis qui avaient conduit le défunt en terre chanteront la dernière strophe de l'ode à Mécène :

*Absint inani funere nenia,
Luctusque turpes et querimonia;
Compece clamorem, ac sepulchri
Mille supervacuos honores.*

Telles avaient été les dernières intentions du défunt; toutes furent suivies. On ne fit point sonner les cloches; il n'y eut d'invités que six amis, nul parent ne suivit le convoi. La bière était peinte en vert et on y plaça le corps tout habillé. On lui mit sous la tête l'Horace de Sanadon; aux pieds, le *Millon* de Richard Bentley; à la main droite, une petite Bible grecque, avec une inscription en lettres d'or terminée par les initiales J. U.; dans la main gauche, une petite édition d'Horace, avec cette inscription : *Musis amicus J. U.*; enfin, on lui mit l'Horace de Bentley sur le coccyx. La cérémonie finie, on s'en retourna à l'ancien logis du défunt, où sa sœur avait fait préparer un souper élégant; et, quand on eut dîné, ils chanteront, et, xxxix ode du 1er livre d'Horace, puis ils burent une rasade et s'en furent dans la soirée. M. Unterwood avait laissé tout son bien à sa sœur, sous la condition qu'elle fit faire ses obsèques comme il le désirait. Après avoir donné les détails du convoi, le *testament* finissait ainsi : « Ceci fait, je désire que mes amis boivent gaiement une rasade et qu'ils ne pensent plus à J. Unterwood. »

Voici un extrait du *testament* d'un homme marié, mort à Londres au mois de juin 1791 : « Vu que j'ai eu le malheur d'avoir pour femme Elisabeth M..., qui, depuis notre mariage, m'a tourmenté de toutes les manières; que, non contente de se moquer de mes avis, elle a fait tout ce qu'il lui était possible de faire pour me rendre la vie à charge; que le ciel ne semble l'avoir envoyée dans ce monde que pour m'en faire sortir plus tôt; que la force de Samson, le génie d'Homère, la prudence d'Auguste, l'adresse de Pyrrhus, la patience de Job, la subtilité d'Annibal, la vigilance d'Hermogène ne suffiraient pas pour dompter la perversité de son caractère; que rien dans le monde ne pourrait la faire changer, puisque nous avons vécu séparés pendant huit ans sans que j'y aie gagné autre chose que la perte de mon fils, qu'elle a corrompu et qui m'a totalement abandonné d'après ses conseils; pesant mûrement et attentivement toutes ces considérations, j'ai légué et je lègue à ladite Elisabeth M..., ma femme, 1 shilling. »

Un autre mari anglais légua par *testament* à sa femme une somme de 500 guinées; mais elle n'en jouira, ajoutait la clause, qu'après qu'elle sera morte, et cela, continuait le testateur, afin qu'elle ait de quoi se faire enterer convenablement.

Le comte de La Mirandole, mort à Lucques en 1625, donna toute sa fortune à une carpe qu'il nourrissait depuis vingt ans dans une piscine antique.

Une grande dame anglaise laissa le singulier *testament* que voici : « Convaincu que mon chien a été le plus fidèle de mes amis, je déclare le choisir pour seul exécuteur de mon *testament* et de mes dernières volontés, et lui laisser l'entière disposition de toute ma fortune. J'ai de grands sujets de plainte contre les hommes; le physique ne vaut pas mieux chez eux que le moral. Mes amoureux sont volages et trompeurs; mes prétendus amis faux et perfides. De toutes les créatures qui m'entourent, je n'en ai trouvé qu'une qui possède de bonnes qualités, c'est l'fidèle. Je dispose de tous mes biens en sa faveur, et j'entends que des legs soient faits à tous ceux auxquels il lui plaira d'accorder ses caresses ou qu'il distinguera en remuant la queue. »

Sur la fin du dernier siècle, vers 1781, un paysan des environs de Toulouse laissa un

testament ainsi conçu : « Je déclare que j'institue mon cheval à poil roux mon héritier, et je veux qu'il appartienne à N..., mon neveu. » Ce *testament* fut attaqué; mais il fut confirmé. Un très-grave juriconsulte, Claude Serres, professeur de droit français à Montpellier, nous apprend le motif de cette décision : « Le *testament* fut déclaré valable et la succession du testateur adjugée au neveu qu'il avait désigné propriétaire du cheval, parce qu'on regarda que la simplicité du villageois devait assurer l'exécution de sa dernière volonté, et qu'ayant désigné son neveu celui-ci devait être son héritier. »

Le lieutenant général Fournier-Salovèse, mort en 1827, a laissé par *testament* une somme de 20,000 francs à la cavalerie française; l'emploi de cette somme fut réglé par lui; la manière suivante : l'intérêt des 20,000 francs placés sur l'Etat serait réparti chaque année sur les trois plus anciens cavaliers présents sous les drapeaux. C'est donc 333 francs de rente pour chacun d'eux, tant qu'ils ne quitteront pas l'armée.

Un avocat de Colmar, mort en 1826, légua 74,000 francs à l'hôpital des fous. « J'ai gagné, dit le testateur, cette somme avec ceux qui passent leur vie à plaider; ce n'est donc qu'une restitution. »

Un riche Napolitain mourut en légua tout sa fortune aux jésuites, qu'il laissa maîtres de donner à son fils unique la somme qu'ils voudraient. Comme ils ne voulaient presque rien accorder à l'héritier légitime, celui-ci les assigna devant le vice-roi, qui se fit lire d'abord le *testament* et demanda ensuite aux jésuites ce qu'ils voulaient donner au jeune homme. Ils finirent par promettre 10,000 livres, mais avec bien de la peine, demandant l'exécution rigoureuse du *testament*. « Cela est juste, mes Pères, répondit le vice-roi, mais vous l'entendez mal. Ne voyez-vous pas qu'il est dit que le fils aura ce que vous voudrez? Or, la succession est de 300,000 livres; vous en accordez 10,000 à l'héritier, c'est donc 290,000 livres que vous voulez pour vous. Eh bien, suivant la clause du *testament*, celui-ci doit appartenir au fils; je vous ordonne de la lui rendre; les 10,000 livres restantes seront pour vous. » Il fallut en passer par là.

Une femme, faisant son *testament*, dicta la clause suivante : « Je donne à mes neveux mon collier de diamants; plus, à chacun d'eux, mille livres. » Le notaire, qui écrivait sous la dictée, mit : « à chacun deux mille livres. » Il y eut à ce sujet un procès qui dura trente-deux ans.

— Hist. sainte. *Ancien Testament. Nouveau Testament. V. BIBLE, CRITIQUE BIBLIQUE, EVANGILE, etc.*

— *Testament politique d'Auguste.* Antiquité. On appelle ainsi une grande inscription dans laquelle Auguste a résumé lui-même l'histoire de sa vie. Cette inscription, fort répandue pendant le 1er siècle de l'empire, a été retrouvée par fragments parmi les ruines d'Apollonie, puis tout entière sur les murs d'un ancien temple de la ville d'Angora (aujourd'hui Angora). Un Anglais, M. Hamilton, en découvrit d'abord quelques passages; puis des Français, parmi lesquels un élève de l'école d'Athènes, M. Georges Perrot, complétèrent le texte en copiant douze colonnes entièrement inconnues. Ce ne fut point chose facile que cette découverte, qui a fait du bruit dans le monde savant. L'inscription était gravée sur des plaques de marbre fixées sur les murs à l'extérieur du temple; or, le temple était devenu une église, puis une mosquée, puis une école, puis il était tombé en ruine, et les habitants d'Angora avaient bâti contre les murs leurs cabanes de brique et de boue; il fallut obtenir à grand prix l'entrée de ces masures malpropres, s'établir dans d'infestes greniers, travailler à la lumière, passer des semaines entières à gratter le marbre pour en tirer un mot, quelquefois faire abattre une muraille pour lire une lettre, travailler enfin longtemps avec courage et persévérance. V. l'*Exploration archéologique de la Galicie*, par MM. Perrot, Guillaume et Delbel (Paris, 1863).

Le monument ainsi restauré mérite bien ce travail opiniâtre; ce sont, à proprement parler, les mémoires d'Auguste (*Hes gesta dicit Augusti*), écrits dans ce style lapidaire dont les Romains ont eu et ont gardé le secret. Dans cette œuvre, on voit, au ton dominateur de l'écrivain, qu'il a longtemps gouverné le monde en maître absolu. Bien que l'inscription que nous étudions ait pour titre : *Tableau des actions d'Auguste*, ce n'est pas véritablement toute sa vie qu'Auguste a voulu raconter. Il y a de grandes lacunes, très-volontaires; il ne tenait pas à tout dire. Lorsque, à soixante-seize ans, le vieux despotisme jetait les yeux sur le passé pour en tracer ce résumé rapide, il y avait bien des souvenirs qui devaient le gêner. Il n'est pas douteux, par exemple, qu'il n'éprouvât une grande répugnance à rappeler les premières années de sa vie politique; cependant il fallait bien qu'il en dît quelque chose et il était

plus prudent encore de chercher à les dénaturer que de les taire. Voici en quels termes obscurs et par trop brefs il raconte ses débuts dans la vie politique. « A l'âge de dix-neuf ans, j'ai levé une armée par ma seule initiative et à mes frais. Avec elle, j'ai rendu la liberté à la république dominée par une faction qui l'opprimait. En récompense, le sénat, par des décrets honorables, m'admit dans ses rangs, parmi les consulaires, me conféra le droit de commander les troupes et me chargea, avec les consuls C. Pansa et A. Hirtius de veiller au salut de l'Etat en qualité de propréteur. Les consuls étant tous deux morts, le sénat me mit à leur place et me nomma triumvir pour constituer la république. J'ai exilé ceux qui avaient tué mon père, punissant leur crime par des jugements réguliers. Ensuite, comme ils faisaient la guerre à la république, je les ai vaincus dans deux batailles. » Dans ces quelques lignes, qui sont le début du *testament*, il y a déjà de bien singulières réticences. Ne dirait-on pas, à l'entendre, qu'il a obtenu toutes les dignités qu'il énumère en servant la même cause, et qu'il ne s'est rien passé entre les premiers honneurs qu'il a reçus et le triumvirat? Ces décrets honorables du sénat qui sont rappelés ici avec impudence, nous les connaissons grâce aux *Philippiques*. Dans ces décrets, le sénat félicita le jeune César « d'avoir défendu la liberté du peuple romain » et d'avoir combattu Antoine. Or, c'est après s'être entendu avec Antoine pour asservir le peuple romain dans la lugubre entrevue de Bologne, qu'Auguste reçut, ou plutôt qu'il prit le titre de triumvir. Sur toutes ces choses, le *testament* imite de Conrart le silence prudent. Ce qui suivit cette entrevue était plus difficile encore à raconter. C'est ici surtout qu'Auguste voulait qu'on oublie. « J'ai exilé ceux qui avaient tué mon père, punissant leur crime par des jugements réguliers. Ensuite, comme ils faisaient la guerre à la république, je les ai vaincus. » On remarquera qu'il n'est pas question des proscriptions. Qu'en pouvait-il dire, en effet? Et y avait-il des artifices de langage assez habiles pour en diminuer l'horreur? A tout prendre, il était plus honnête de n'en pas parler; mais comme, suivant la belle expression de Tacite, il est plus facile de se taire que d'oublier, nous pouvons être assurés qu'Auguste, qui n'en dit rien sur le *testament* dont nous parlons, y a plus d'une fois pensé durant sa vie.

Sur son gouvernement impérial, il s'étend avec plus de complaisance; là, il peut faire étalage de sa clémence tardive. « J'ai porté mes armes sur mer et sur terre, soutenant des guerres contre les citoyens et les étrangers. Victorieux, j'ai pardonné aux citoyens qui avaient survécu au combat, et quant aux nations étrangères qu'on pouvait épargner sans danger, j'ai mieux aimé les conserver que de les détruire. » Il rappelle avec orgueil les souvenirs glorieux que chantait Horace, son poète officiel : « J'ai repris, après des victoires remportées en Espagne et sur les Dalmates, les étendards qu'avaient perdus plusieurs généraux. J'ai forcé les Parthes à rendre les dépouilles et les drapeaux de trois armées romaines et à venir humblement demander notre amitié. J'ai fait placer ces drapeaux dans le sanctuaire de Mars Vengeur. » Mais il oublie de parler de ce désastre de Varus et des légions germaniques, qui avait si durement humilié sa vieillesse. Il insiste aussi longuement sur son administration intérieure, rappelant les distributions de terres qu'il a faites à ses légionnaires, et ce fait, honorable pour lui, qu'il remboursa aux habitants dépossédés le prix de leurs terres. Il énumère fort en détail les largesses qu'il a faites au peuple romain et les jeux qu'il lui a donnés. « J'ai compté au peuple romain 300 sesterces par tête (60 francs), d'après le *testament* de mon père, et 400 sesterces (80 francs) en mon nom, sur le butin fait à la guerre pendant mon cinquième consulat. Une autre fois, dans mon dixième consulat, j'ai encore donné 400 sesterces de gratification à chaque citoyen, sur ma fortune privée. Pendant mon onzième consulat, j'ai fait douze distributions de blé à mes frais... Toutes ces distributions n'ont pas été faites à moins de 250,000 personnes. Etant revêtu pour la dix-huitième fois de la puissance tribunitienne, j'ai donné à 320,000 habitants de Rome 60 deniers par tête (48 francs), etc. Puis ce sont les jeux : « J'ai donné des spectacles de gladiateurs plusieurs fois en mon nom, et cinq fois au nom de mes enfants ou petits-enfants. Dans ces différentes fêtes, environ 10,000 hommes ont combattu. Deux fois en mon nom et trois fois au nom de mon petit-fils, j'ai fait combattre des athlètes venus de tous les pays... J'ai fait voir vingt-six fois en mon nom ou au nom de mes fils et petits-fils des chasses de bêtes d'Afrique, dans le cirque, au Forum ou dans les amphithéâtres, et l'on y a tué environ 3,500 de ces bêtes. J'ai donné au peuple le spectacle d'un combat naval, au delà du Tibre, dans le lieu où se trouve aujourd'hui le bois des Césars. J'y ai fait creuser un canal de 1,800 pieds de longueur sur 1,200 de largeur. Là, trente navires armés d'éperons, des trièmes, des biresmes et un grand nombre de vaisseaux moins importants combattirent ensemble. Ces vaisseaux contenaient, outre leurs rameurs, 3,000 hommes d'équipage. » Cette fastueuse

énumération est une page de l'histoire de la société romaine, et, comme dit M. Boissier, « un commentaire officiel du fameux *Panem et circenses* de Juvénal. » Ce qui n'est pas moins curieux, c'est le passage dans lequel Auguste définit son indéfinissable pouvoir. « Dans mon sixième et mon septième consulat, après avoir étouffé les guerres civiles, quand l'accord de tous les citoyens me livrait le pouvoir suprême, j'ai remis le gouvernement de la république aux mains du sénat et du peuple... A partir de ce moment, quoique je fusse au-dessus des autres en dignité, dans les magistratures dont j'étais revêtu, je ne me suis jamais attribué plus de pouvoir que je n'en laissais à mes collègues. » A entendre ces paroles, on se croirait revenu aux beaux jours de Cincinnatus. Toutefois, il faut le reconnaître, ce pouvoir absolu qui se dissimulait avec tant de précaution, cherchait aussi par tous les moyens à se faire pardonner. Toutes les compensations qu'on peut offrir à un peuple pour lui faire oublier sa liberté, Auguste les a libéralement données aux Romains. Nous ne parlons pas de cette prospérité matérielle qui fit que, sous son règne, le nombre des citoyens s'accrut de près de 1 million, ni même du repos et de la sécurité qui, au sortir des guerres civiles, étaient le besoin le plus impérieux de tout le monde, mais aussi de cet éclat incomparable que ses embellissements de toutes sortes donèrent à Rome. On était sûr de plaire au peuple par ce moyen. César, qui le savait, avait dépensé en une fois 20 millions rien que pour acheter le terrain où devait être son forum. Auguste fit mieux encore. Le testament contient la liste des monuments qu'il a fait construire, et cette liste est si longue qu'il n'est pas possible de la citer toute entière. On y compte quinze temples, plusieurs portiques, un théâtre, un palais pour le sénat, un forum, etc. Rome entière fut renouvelée par lui. On peut dire qu'aucun monument ne lui échappa et qu'il fit restaurer tous ceux qu'il n'avait pas fait reconstruire. Il acheva le théâtre de Pompée et le forum de César, il rebâtit le Capitole. En une seule année, il fit réparer quatre-vingt-deux temples qui tombaient en ruine. Tant de millions n'étaient pas dépensés vainement, et toutes ces profusions, chez un prince aussi rangé, cachaient une profonde pensée politique : cette Rome de marbre devait distraire le peuple des souvenirs importuns du passé et lui faire oublier la Rome de brique. La dernière partie de son testament est pleine du récit complaisant des hommages que les pays les plus reculés du monde ont rendus à Rome sous son règne. Par cette gloire factice, il pensait faire oublier le bien réel de cette liberté qu'il avait détruite. Montrant un grand souci de la gloire de Rome, « il honorait presque autant que des dieux, dit Suetone, tous ceux qui, dans tous les temps, avaient travaillé pour elle. » Et, pour montrer que personne n'était exclu de ce culte, il fit relever la statue de Pompée, au pied de laquelle César était tombé, et la plaça dans un lieu public. Cette conduite était, du reste, fort habile. En adoptant les gloires du passé, il désarmait par avance les partis qui pouvaient être tentés de s'en servir contre lui, et en même temps il donnait une sorte de consécration à son pouvoir en le rattachant à de vieux souvenirs.

Ces compensations qu'Auguste offrait aux Romains en échange de leur liberté semblent leur avoir suffi. Le monde s'habitua vite au gouvernement nouveau et l'on peut dire qu'Auguste régna sans opposition. Les complots qui plus d'une fois menacèrent sa vie étaient l'œuvre de mécontents isolés ; ce n'était pas l'œuvre des partis. Et même peut-on dire qu'il eût encore des partis en ce moment ? Auguste a pris soin de rappeler dans son testament tous les hommages que lui ont rendus pendant cinquante ans le sénat, les chevaliers et le peuple. Ce qui explique cette longue énumération, c'est moins un accès de vanité puérile que le désir d'essayer de légitimer son autorité. Cette pensée se révèle surtout dans ces dernières lignes du testament, où il rappelle une des circonstances de sa vie dont le souvenir lui était le plus précieux : « Pendant que j'étais consul pour la treizième fois, dit-il, le sénat, l'ordre des chevaliers et tout le peuple m'ont donné le nom de *Père de la patrie*, et ont voulu que ce fait fût inscrit dans le vestibule de ma maison, dans la curie et dans mon forum... Quand j'écrivais ces choses, j'étais dans ma soixante-seizième année. » Ce n'est pas sans motif qu'il a réservé ce détail pour la fin. Ce titre de *Père de la patrie* dont il fut salué au nom de tous les citoyens par l'ancien ami de Brutus, Messala, semblait être la consécration légale d'un pouvoir acquis par l'illégalité et une sorte d'amnistie que Rome accordait au passé. On comprend qu'Auguste mourant se soit arrêté avec complaisance sur ce souvenir, qui semblait l'absoudre et qu'il ait tenu à terminer par là cette revue de sa vie politique. Tel est, rapidement analysé, le monument curieux qu'on appelle le *Testament politique d'Auguste*.

Testament (LE PETIT), de François Villon (1456). Le *Petit testament*, et le *Grand testament*, qui lui fait suite, sont deux des plus curieux monuments de notre poésie française. C'est pour un poète une idée singu-

lièrement touchante et originale que celle de se transporter en pensée à sa dernière heure, et là, de son lit de mort, d'exhaler sa vie en confessions, en adieux et en legs à tous ceux qu'il a aimés et connus. C'est pour l'inspiration un cadre large et commode, qui lui permet d'accorder avec l'unité la variété de tons et le laisse le plus libre de ses allures. Cette idée, Villon l'a eue et en a tiré l'œuvre à laquelle il a dû de passer à la postérité. D'autres l'avaient mise à exécution avant lui, comme le prouvent ces titres : les *Adieux d'Umbrius* ; le *Testament d'Alexandre*, de Lambert li Cors ; le *Conjé* ou les *Adieux*, d'Adam de La Halle ; le *Testament* et le *Codicille*, de Jean de Meung ; le *Testament de l'âne*, de Rutebeuf ; le *Testament de Charles d'Orléans* ; le *Testament de Jehan Régnier de Guerchy*. Plusieurs l'ont imité, et, après lui, ont paru successivement : le *Codicille et testament de monseigneur Des Barres* ; le *Testament d'un amoureux qui mourut par amour* ; le *Testament du chevalier outré à qui sa dame est trespassee* ; le *Testament de la mule Barbeau* ; le *Testament de P. Blanchet* ; les *Testaments de Carmentran*, de *Patelin*, de *Lucifer*, de la *Guerre*, de la *Ligue*, etc. Aucun de ces ouvrages n'est comparable aux deux *Testaments* de Villon.

Lorsqu'il écrivit son *Petit testament*, une femme, qu'il appelle Catherine de Vaucelles et qu'il paraît avoir aimée, avait obtenu contre lui, on ne sait pourquoi, une sentence du Châtelet, et Villon avait été condamné à être fouetté sur le pilori :

J'en fus batu, comme a ru telles,
Tout nud !

dit-il. Sa condamnation subie, couvert de ridicule aux yeux mêmes de ses compagnons, le poète songeait à quitter Paris ; il composa ce petit poème moitié grotesque et moitié mélancolique en guise d'adieux.

Le *Petit testament* se compose de quarante-cinq octaves ou huitains, qui se balancent chacun sur trois rimes croisées, deux simples et une quadruple, rythme savant et compliqué, dont le poète se joue avec une aisance extraordinaire. Vingt-cinq huitains seulement renferment des legs, la plupart fort plaisants, et sont encadrés entre un préambule plein d'émotion et une sorte d'épilogue qui, de religieux qu'il promettait d'être, tourne brusquement au comique, par un de ces soubresauts fréquents chez Villon. Il commence avec une gravité plaisante :

Mil quatre cens cinquante et six
Je, François Villon, escollier,
Considérant, de sens rassis,
Le frain aux dents, franc au collier,
Qu'on doit ses œuvres conseiller,
Comme Végèce le recommande,
Sage Romain, grand conseiller,
Ou autrement on se mécompte ;
En ce temps que j'ay dit devant,
Sur le Noël, morte saison ;
Lorsque les loups vivent de vent
Et qu'on se tient en sa maison,
Pour le frimas, près du bison :
Cy me vint de vouloir briser
La très amoureuse prison
Qui souloit mon cœur desbriser.

C'est tout un tableau que ces deux ou trois détails d'hiver d'une précision si pittoresque. Villon sait peindre d'un mot comme les grands poètes. Il exhale ensuite sa douleur en termes francs, naïfs et attendrissants, et annonce son départ, puis il commence à défilier le chapelet de ses legs. Le premier héritier auquel il songe, par reconnaissance, c'est son maître Guillaume Villon, puis il passe à sa maîtresse :

A celle doncques que j'ay dié,
Qui si durement m'a chassé,
Que j'en suis de joie interdit
Et de tout plaisir enchassé,
Je laisse mon cœur enchassé
Palle, piteux, mort et transy :
Elle m'a ce mal pourchassé,
Mais Dieu luy en face mercy.

Ce legs est touchant, surtout avec le pardon qui l'accompagne. Puis, comme s'il était honteux de s'être laissé attendrir, Villon passe brusquement à ses legs satiriques, et tout d'une haleine fait défilé sous nos yeux la plus bouffonne énumération que puisse inventer la fantaisie, donnant ce qu'il a, et surtout ce qu'il n'a pas. Il laisse à son ami Jacques Cardon

... En beau pur don
Ses gands et sa hucque de soie (capuchon),
qu'il mettait probablement lorsqu'il se risquait dans le monde, et de plus, attention charitable,

Deux procès que, trop n'engresse,

A René de Montigny, réservé pour Mont-faucon, trois chiens ; à Jehan Raguyer la somme

De cent frans prins sur tous mes biens,
Mais quoi ? Je n'y comprends en rien
Ce que je pourray acquérir.

Une belle créance pour Jean Raguyer et qui ne l'enrichira guère ! A Jacques, son frère,

... L'abrevoir Popin.

Le Trou de la Pomme de pin,

deux cabarets que fréquentait, sans doute, ce bon compagnon, et il lui souhaite d'y avoir souvent

Le dos aux rains, au feu la plante.

A quatre pauvres orphelins, qu'il a recueillis, dit-il, tout dépourvus et nus comme vers, il lègue la totalité de ses biens ou quatre blancs, s'ils l'aiment mieux ; c'est tout ce qu'il déclare pouvoir faire. A Guillaume Cotin et maître Thibault de Vitry, sa « nomination de l'Université, » c'est-à-dire le droit au bénéfice qu'il s'était vu refuser, et, en attendant, une rente

Sur la maison Guillot Gueuldry,
ou, en termes plus clairs, sur le pilori. Aux pigons ou prisonniers, il lègue

Son miroir bel et idoïne,

autrement dit ses bons exemples, et, ce qui prouve qu'il ne rencontra pas que des cruelles,

La grâce de la geollière.

Il donne aux hôpitaux, car en bon chrétien il se garde de les oublier,
Ses chassies tissus d'araignées ;

détail expressif et plein de couleur qui nous fait pénétrer dans le galetas du bohème.

Comme Villon a passé brusquement en commençant du pathétique au bouffon, il passe avec aussi peu de cérémonie en terminant du burlesque au grave.

Finalement, en écrivant

Ce soir, seullet, estant en bonne,

Dictant ces laiz et descriptant,

De ouys la cloche de Sorbonne,

Qui tousjours à neuf heures sonne

Le salut que l'ange prédit,

Cy suspendis et cy mis bonne,

Pour pryer, comme le cœur dit.

L'Angelus venant doucement interrompre le travail du poète et le solliciter à la rêverie, à la prière, c'est là une belle fin pour les legs et un beau pendant aux plaintes touchantes du début. Mais Villon ne saurait s'arrêter sur une idée mélancolique. Après une parodie, hardie pour l'époque, de la langue pédantesque de la Sorbonne, il veut continuer :

Je cuide finer mon propos,

Mais mon encre estoit gelée.

Et mon clerge estoit soufflé,

De feu je n'eusse pu finer (obtenir).

Si m'endormy, tout enroufflé

Et ne peuz autrement finer.

A. de Musset s'est peut-être souvenu de ces vers lorsqu'il terminait ainsi le premier chant de *Namouna* :

Il fallait me lever pour prendre un dictionnaire,
Et j'avais fait mon vers avant d'avoir cherché.
Je me suis retourné, ma plume était par terre,
J'avais marché dessus. J'ai soufflé de colère
Ma bougie et ma verve, et je me suis couché.

Testament (LE GRAND), de François Villon (1462). Dans l'intervalle de cinq ou six ans qui sépara la composition de ses deux poèmes, Villon avait trouvé moyen de se faire condamner à mort, d'échapper à la potence et de tomber entre les mains de l'évêque d'Orléans, qui le jeta dans un cul de basse-fosse, au pain et à l'eau, en punition d'on ne sait quel méfait. L'avènement de Louis XI venait de lui ouvrir les portes de sa prison ; mais il en sortait accablé à une impasse de misère et de honte. C'est dans cette situation que, croyant avoir fini avec la vie, il composa son *Grand testament*, qui renferme, comme le précédent, une longue suite de legs satiriques ; mais ces legs, au lieu de constituer le fond même du poème, n'en sont en réalité que le prétexte et la partie accessoire. Le fond du *Grand testament*, ce sont les plaintes, les regrets, les remords et les confessions qui remplissent le préambule, la plupart des ballades et le codicille. Villon y répand toute l'amertume dont sa vie errante avait été remplie. Ce sont, avec les sages conseils qu'il donne à ses compagnons de débauche, ses véritables legs à la postérité, ceux qu'elle a acceptés et qu'elle n'oubliera pas, tant qu'il y aura une langue française. A travers les bouffonneries par lesquelles cet enfant de Paris nargue la fortune résonne toujours quelque regret mélancolique.

Au début, le poète résume toute sa vie en quatre vers :

En l'an trentiesme de mon eage,

Que toutes mes hontes j'eue bues,

Ne du tout fou, ne du tout sage,

Nonobstant maintes peines eues...

Puis, après avoir maudit l'évêque Thibault d'Assigny, son persécuteur, et rendu grâce à Louis XI, son libérateur, « ici commence Villon, dit Clément Marot, à entrer en matière pleine d'érudition et de bon savoir. » Il fait son *mea culpa*, puis, enivré d'une brusque bouffée de souvenirs, il se met à soupiner l'élegie des heures envolées sans retour, à pleurer sa jeunesse, la rapidité dont elle a fui et l'emploi qu'il en a fait :

Bien scay, se j'eusse estédié

Ou temps de ma jeunesse folle,

Et à bonnes meurs délié,

J'eusse maison et couche molle.

Mais quoi ? Je fuyoye l'escolle

Comme fait le mauvais enfant ;

En écrivant ceste parolle

A peu que le cœur ne me fend !

Mes jours s'en sont allés errant

Comme, dit Job, d'une touaille

Sont les filets quand jisserant

Tient en son poing ardente paille...

Il se remémore ses amis d'enfance :

Où sont les gratieux gallans
Que je suyvoye au temps jadis
Si bien chantans, si bien parlans,
Si plaisans en faictz et en dictz ?
Les aucuns sont morte et roidiz ;
D'eux n'est-il plus rien maintenant ?
Respit ils ayent en paradis
Et Dieu saulve le remenant ! (le reste)
Et les aucuns sont devenus,
Dieu mercy ! grans seigneurs et maistres ;
Les autres mendient tous nuds
Et pain ne voyent qu'aux fenestres...

Villon était de ces derniers ; mais ce qui le console de sa misère, c'est l'égalité dans la mort, idée qui revient plusieurs fois, sous toutes les formes, dans le *Grand testament*, et qui lui souffle ses plus puissantes inspirations. Telles sont d'abord les trois ballades célèbres dont il fait suivre ce préambule. La *Ballade des dames du temps jadis*, que nous avons donnée ailleurs, mais que nous allons donner encore d'après une édition très-exacte :

Dites-moi où, n'en quel pays,
Est Flora, la belle Romaine,
Archipiada, ne Thais
Qui fut sa cousine germaine ;
Echo, parlant quand bruit on maine
Dessus rivière ou sus étan,
Qui beauté eut trop plus qu'humaine ?...
Mais où sont les neiges d'antan ?
Où est la très-sage Héloïse,
Pour qui fut chastré et puis moine
Pierre Esbaillard à Saint-Denis ?
Pour son amour eut cette essayne.
Sembablement où est la royne
Qui commanda que Buridan
Fust jeté en un sac en Seyne ?
Mais où sont les neiges d'antan ?
La royne Blanche comme un lys,
Qui chantoit à voix de seréne,
Berthe au grand pied, Bistris, Allys,
Harenbourges qui tint le Maine,
Et Jeanne, la bonne Lorraine,
Que Anglois brulérent à Rouen,
Où sont-ils, Vierge souveraine ?
Mais où sont les neiges d'antan ?

Comme pendant, il donne la ballade moins connue des *Seigneurs du temps jadis*, ou plutôt des princes morts de son temps, dont le refrain est :

Mais où est le preux Charlemagne ?

La troisième, dédiée aux saints Apôtres, avec ce refrain :

Autant en emporte li vens,

n'est guère qu'une redite des deux autres, et le poète cependant y fait preuve de son inépuisable fécondité. Dans cet ordre d'idées, il est intarissable, et le voici maintenant qui nous chante les regrets d'une fille de joie, la belle heaulmière, autrefois l'idole de tous et maintenant vieille édentée, paquet de guenilles ambulante. Elle se rappelle sa beauté, son joli visage, ses lèvres vermeilles, ses petits seins, ses hanches charnues et compare tout cela, en termes cyniques, à sa décrépitude actuelle. Comme elle regrette de n'avoir pas su au moins se gagner des rentes !

Ainsi le bon tems regrestes
Entre nous, pauvres vieilles sottes,
Assises bas, à crottopes,
Tout en ung tas, comme pelottes,
A petit feu de chencovottes
Tost allumées, tost éteintes ;
Et jadis fumées si mignottes !...
Ainsi en prend à maintz et maintes.

Du moins, elle se vengera du mépris qu'elle inspire maintenant aux hommes en donnant aux jeunes filles le conseil de mieux profiter de leurs charmes. C'est le sujet d'une autre ballade : *Conseils de la belle heaulmière aux filles de joie* :

Or y pensez, belle gantière
Qui m'escolière souiez estre ;
Et vous, Blanche la savatière,
Ores est tms de vous congnoistre ;
Prenez à dextre et à senestre,
N'espargnez homme, je vous prie :
Car vieilles n'ont me cours ne estre
Ne que monnoye qu'on décrie !

Pour lui, Villon, il se réjouit d'être en dehors des lacs d'amour et s'en félicite dans une double ballade fort plaisante :

Samson en perdit ses tunettes ;
Bien heureux est qui rien n'y a !

Tout ce préambule ne sert que d'entrée en matière et le poète commence enfin à distribuer en souvenir de lui des legs tour à tour bouffons ou sérieux, suivant le caractère des personnes auxquelles il les adresse. C'est à son corps défendant, il ne faut pas l'oublier, que Villon est sérieux ; par goût, il préférerait rire. Le malheur seul l'a rendu mélancolique, et cette lutte du rire et de la tristesse dans son âme est un des plus grands charmes de sa poésie. Il commence par léguer son âme à Dieu et son corps à la terre :

Item mon corps j'ordonne et laisse
A nostre grand'mère la terre ;
Les vers n'y trouveront grand gresse,
Trop lui a faict fain dure guerre !

Suit le legs le plus touchant du *Grand Testament* :

Item donne à ma bonne mère,
Pour saluer notre maistresse,

Qui pour moy eut douleur amère,
Dieu le scait, et mainte tristesse.
Autre chasteil où forteresse
N'ay où retraire corps et âme,
Quand sur moy court mult détresse,
Ni ma mère, la povre femme!

Ma bonne mère, la povre femme!... Il y a dans ces mots une tendresse et un amour filial qui marquent tout ce que le cœur de Villon avait conservé d'excellent, malgré les ignominies de sa vie. Ce qu'il légua à sa mère, c'est une ballade à la Vierge, où il lui fait dire, avec une naïveté qui n'a jamais été surpassée ni même égalée :

Femme je suis, porrette et ancienne,
Ne riens ne scay, onques lettre ne leuz;
Au monestier voy, dont suis paroissienne,
Paradis point où sont harpes et luz,
Et ung enfer où damnés sont boulluz;
L'ung me fait paour, l'autre joye et liesse.
La joye avoir fais-moi, haulte déesse,
A qui pécheurs doivent tous recourir,
Comblez de foi, sans faincte ni paresse,
En ceste foy je veul vivre et mourir.

« Cette dernière strophe, dit Th. Gautier, est délicieuse; on dirait une de ces vieilles peintures sur fond d'or de Giotto ou Cimabué. Le linéament est simple et naïf, un peu sec comme toutes les choses primitives; les tons sont éclatants, sans crudité, quoique les demi-teintes manquent en quelques endroits; c'est de la vraie poésie catholique, croyante et pénétrée, comme un plus grand poète ne saurait la faire maintenant. »

Alors commence une longue suite de legs, la plupart satiriques, où Villon donne pleine carrière à son humeur bouffonne. Malheureusement tout le sel de leurs allusions contemporaines est à peu près perdu pour nous, qui pouvons seulement noter un malicieux mélange d'honnêtes gens, de vauriens et de dérogés, auxquels il lance en passant plus d'un trait :

Item, aux frères mendiants,
Aux dévotés et aux béguines,
Tant de Paris que d'Orléans,
Tant turlupins que turlupines,
De grasses soupes jacobines
Et dans leur fais oblation :
Et puis après, sous les courtines,
Parler de contemplation.

Aux Quinze-Vingts, c'est-à-dire aux aveugles, il légua ses lunettes, mais avec un sous-entendu malicieux qui montre tout son esprit :

Item je donne aux Quinze-Vingts,
Qu'autant vaudroit nommer Trois-Cens
De Paris, non pas de Provins,
Car à eux teneur ne sens,
Ils auront, et je m'y consens,
Sans les estuis, mes grans lunettes,
Pour mettre à part, aux Innocents,
Les gens de bien des déshonnêtes.

Toutes ces donations sont entrecoupées de ballades, sortes de hors-d'œuvre composés sans doute à part et que le poète a intercalés dans le texte avec beaucoup d'art, de manière à lui servir de commentaires. Ces morceaux sont de petits chefs-d'œuvre; l'un est dédié aux envieux et témoigne d'une imagination singulière; l'autre y recherche toutes les mixtures vénéneuses dans lesquelles on pourrait faire frire les langues des envieux; l'autre dépeint un gras chanoine se prélassant près d'un bon feu avec sa gouvernante dans un autre, qui a pour refrain :

Il n'est bon bec que de Paris,

le poète s'amuse à comparer les caquets de toutes les femmes florentines, vénitiennes, lombardes, romaines, genevoises, piémontaises, etc., et il donne la palme à la Parisienne. La *Ballade de Villon à la grosse Margot* est trop leste pour que nous en parlions; mais, un peu plus loin, celle qu'il intitule : *Belle leçon de Villon aux enfants perdus* :

Beaux enfans, vous perdez la plu
Belle rose de vo chapeau,

est excellente; il y conseille à ses amis d'éviter la potence, autant que possible. Nous citerons en entier la *Ballade de bonne doctrine à ceux de mauvaise vie* :

Car, ou soyes porteur de bulles,
Pépeur ou hazzardeur de dez,
Tailleur de faulx coings, tu te brusles
Comme ceux qui sont eschaudez;
Traistres pervers, de foy vuidez,
Soyes larron, ravis ou pillés :
Ou s'en va l'acquest, que cuidez?
Tout aux tavernes et aux filles!

Ryme, raille, cymballe, luttas,
Comme fols, faintis, ehontez;
Farce, broille, joue des flustes;
Fais, es villes et es cités
Faintes, jeux et moralitez;
Gaigne au brehan, au glic, aux quilles;
Ou s'en va tout? Or, escoutez :
Tout aux tavernes et aux filles!

De telz ordures te recules,
Laboure, fauche champs et prez,
Serz et pansse chevaulx et mulles
S'aucunement tu n'es lettrez;
Assez auras, se prens en grez.
Mais se chanvre broyes ou tilles
Ou tend ton labour qu'as ouvrez?
Tout aux tavernes et aux filles!

Envoi.

Chausses, pourpointz esguilletz
Robes et toutes vos drapillies
Ains que cessez, vous porterez
Tout aux tavernes et aux filles.

Ce petit morceau est assez réussi. La pensée de la mort, qui est comme la note dominante de tout le poème, revient à Villon en terminant. Le charnier des Innocents, où il veut que les Quinze-Vingts, armés de ses lunettes, démêlent les honnêtes gens des coquins, l'amène une fois de plus sur ce sujet et lui inspire quelques strophes vraiment belles :

Quand je considère ces testes
Entassés en ces charniers,
Tous furent maistres des requestes,
Ou tous de la Chambre-aux-Deniers,
Ou tous furent porte-papiers,
Autant puis l'ung que l'autre dire
Car d'évesques ou lanterniers
Je n'y connois rien à redire,
Et icelles qui s'inclinaient
Unes contre autres, en leurs vies,
Desquelles les uns régnoient,
Des autres craintes et servies,
La les voy toutes assouvies,
Ensemble en ung tas, pestle-mesle;
Seigneuries leur sont ravies,
Clerc ne maistre ne s'y appelle!

Enfin le poète, après avoir fait quelques dernières dispositions, recommande de sonner à sa mort le grand beffroy, à son enterrement légua aux sonneurs quatre miches de pain, pris soin même du luminaire et chargé ses exécuteurs testamentaires des autres menus détails, prend congé du lecteur en criant *merci* à chacun, c'est-à-dire en demandant pardon à tous :

A chariteux, aussi célestins,
A mendiants et aux dévotés,
A musars et cliquetins,
Servantes et filles mignottes
Portant surcoiz et justes cottes;
A cuyderaux, d'amour transis,
Chaussans sans meshaing fauves bottes,
Je crye à toutes gens merci!

A fillettes montrant tetins
Pour avoir plus largement hostes;
A ribeulx, meneurs de hulain,
A basteteurs traînant marmottes,
A fols et folles, seiz et sottes
Qui s'en vont siffant cinq et six,
A veufves et à mariolles,
Je crye à toutes gens merci!

Sinon aux traistres chiens mastins
Qui m'ont fait ronger dures crostes (croûtes)
Et boire eau maints soirs et matins
Qu'ores je ne crains pas trois crostes,
Je feisse pour eux petz et rottes;
Je ne puis, car je suis assis.
Bien fort, pour éviter riottes,
Je crye à toutes gens merci!

Envoi.

Qu'on leur froisse les quinze costes
De gros maillets, fortz et massis,
De plombée et de telz pelottes,
Je crye à toutes gens merci!

Tout cet ensemble est d'une originalité rare dont ces citations, si nombreuses que nous les ayons faites, peuvent à peine donner une idée.

Testament et ses critiques (L'ANCIEN), par M. Kuenen, professeur à l'université de Leyde (1860); traduit par M. A. Pierson, également docteur en théologie et en philosophie, et précédé d'une préface par M. Ernest Renan (1866). Dans la préface, M. Renan expose avec précision et simplicité l'origine et la marche de la science exégétique en France, et ce n'est pas la partie la moins curieuse du livre. De nos jours, nous allons demander à l'étranger des lumières sur les grandes questions d'origine, d'authenticité et d'interprétation des livres de l'Ancien et du Nouveau Testament. L'exégèse moderne passe pour avoir en Allemagne sa vraie patrie. C'est là qu'elle a pris, entre les mains des de Wette, Gesenius, Strauss, Baur et autres, les plus vastes développements scientifiques. Les Hollandais, qui ne se croient pas inférieurs aujourd'hui sous le rapport de l'interprétation critique des livres saints, ont quelque raison de réclamer l'honneur de l'avoir abordée avant les Allemands. Spinoza n'était-il pas un de leurs compatriotes, et n'est-ce pas à Amsterdam que fut publié le *Traité théologico-politique*, où la lettre et le sens de la Bible sont traités avec une hardiesse inconnue jusque-là? M. Renan fait remarquer que la France peut disputer, même à la Hollande, la priorité de ces savantes études. Au temps même de Spinoza, elles étaient nées chez nous, mais elles avaient été violemment rejetées dans l'ombre. Un très-moderne savant français, qui n'avait probablement pas lu Spinoza et qui ne partageait rien de sa philosophie, Richard Simon, met en œuvre la méthode que Spinoza n'a fait qu'entrevoir et écrit, en 1678, *l'Histoire critique du Vieux Testament*. C'était, dit M. Renan, le Galilé d'une science nouvelle. Spinoza ne fut que le Bacon de l'exégèse. M. Renan raconte la destinée du livre extraordinaire de Richard Simon. Il allait paraître, quand Arnaud fit parvenir à Bossuet un exemplaire de la préface et de la table

des matières. Bossuet entrevit les dangers de ce nouvel esprit de recherches. M. Renan dit à ce propos, avec une sévérité à laquelle nous ne pouvons qu'applaudir : « La rage du rhéteur contre l'investigateur qui vient déranger ses belles phrases éclata comme un tonnerre. Esprit étroit, ennemi de l'instruction qui gênait ses partis pris, rempli de cette sottise prétention qu'a l'esprit français de suppléer à la science par le talent, indifférent aux recherches positives et aux progrès de la critique, Bossuet en était toujours resté, en fait d'érudition biblique, à ses cahiers de Sorbonne. Le savant incommode qui venait troubler son repos lui causa une vive impatience. » Bossuet courut chez le chancelier Le Tellier, et, quelques heures après, le lieutenant de police, M. de La Reynie, saisissait chez l'imprimeur tous les exemplaires de l'ouvrage. Il fut réimprimé à Rotterdam en 1685, où il eut plusieurs éditions. Ainsi l'exégèse, née spontanément en France, trouvait dans la libre Hollande l'hospitalité. Il n'est pas étonnant qu'elle nous revienne de ce pays avec *l'Histoire critique de l'Ancien Testament* de M. Kuenen, qui nous rend après deux siècles, et avec usure, il faut en convenir, ce que Richard Simon avait prêté à son pays.

L'ouvrage de M. Kuenen, profondément remanié par le traducteur, M. Pierson, comprend trois volumes et traite successivement : 1° des livres historiques, le *Pentateuque*, *Josué*, les *Juges*, etc.; 2° des livres prophétiques, *Ésaïe*, *Jérémie*, etc.; 3° des livres poétiques (gnomiques ou lyriques), *Proverbes*, *Job*, *l'Ecclésiaste*, etc. Sur chacun de ces livres, l'auteur se pose ces questions : « Si leur date est aussi ancienne que le prétend la tradition juive et chrétienne, si les noms des auteurs sont authentiques, si nous les possédons dans leur forme primitive, enfin s'ils ont subi des ramaniements plus ou moins considérables? » Tels sont, en effet, les points sur lesquels doit porter la critique, à quelque livre qu'elle s'attache, pour en discuter la valeur historique. Les savants comme M. Kuenen, ou comme M. Renan, croient ou se donnent volontiers l'air de croire au caractère divin des livres qu'ils soumettent à leurs discussions. On serait presque tenté de leur appliquer les vers de Voltaire sur dom Calmet :

Des oracles sacrés que Dieu daigna nous rendre
Son travail assidu perça l'obscurité.
Il fit plus; ils les crut avec simplicité.

Mais leur raison prend bientôt sa revanche, en traitant comme des produits de formation humaine des livres dont ils se plaisent à confesser l'origine divine. M. Kuenen ne semble-t-il pas avoir emprunté à M. Renan lui-même cette phrase : « Œuvre de Dieu, en tant qu'elle porte l'empreinte de son esprit, la littérature sacrée n'est pas moins une œuvre humaine soumise aux lois, aux conditions générales qui président à la vie générale et religieuse d'un peuple. » En somme, le livre de M. Kuenen est rempli d'érudition et fort curieux.

Testaments des douze patriarches. V. PATRIARCHES (testaments des douze).

Testament de Jean Meslier. V. MESLIER (Jean).

Testament de la pauvre femme (LE), drame en cinq actes, en prose, par Victor Ducange; représenté sur le théâtre de la Gaîté le 1^{er} septembre 1832. Depuis dix ans, Charles Morin n'a plus de mère. Resté seul avec une sœur qu'il aime tendrement, il la soutient du travail de ses mains, car il est ouvrier armurier. Jusqu'alors rien n'est venu troubler la vie calme et paisible de Charles et de Pauline; mais tout dernièrement la jeune fille a rencontré un jeune homme, le vicomte de Préal, qui, pour approcher plus facilement de la simple ouvrière, se fait passer pour un modeste employé. Pauline n'a pu résister aux séductions du gentilhomme, elle l'aime, et elle se dispose même à en faire l'aveu à son frère, quand l'arrivée d'un tiers dans leur petite chambrette interrompt brusquement la confidence. C'est le curé Deschamps, qui vient demander à Charles un entretien secret dans lequel il lui révèle que Pauline n'est pas sa sœur. En même temps, il lui apporte un testament, un billet, un acte de décès, un acte de naissance qui renferment la preuve de ce qu'il affirme. Charles, tout joyeux, songe déjà au bonheur de devenir le mari de Pauline, et il s'empresse de vouloir lui apprendre le secret de sa naissance; Pauline est encore plus pressée d'achever sa confidence interrompue, et c'est à qui parlera le premier. Mais Pauline est femme; c'est assez dire que dans une pareille lutte c'est à elle que reste l'avantage, et Charles s'évanouit en apprenant qu'il a un rival. Au second acte, nous sommes chez la baronne Delaunay, dont la fille doit épouser le jour même... le vicomte de Préal. Au milieu des apprêts de la noce paraît, *rursus atque iterum*, le curé Deschamps, qui raconte ce qui suit à la baronne :

« Il y a vingt ans, dit-il, j'ai entendu en confession une jeune fille qui, la veille de son mariage, vint s'accuser d'être mère. — C'est moi l'écrivie la baronne, » et au moment où elle va apprendre ce qu'est devenue sa fille, les invités arrivent et le vicomte s'approche de la jeune fiancée, et Pauline qui se trouve être la couturière des dames Delaunay s'approche aussi pour placer le bouquet de fleurs

d'oranger sur le sein de la mariée...; mais elle reconnaît son amoureux dans la personne du vicomte, et elle s'évanouit. Les autres actes préparent un dénouement facile à prévoir : Pauline renonce au noble Préal et accepte la main de Charles. Ce drame a eu le plus éclatant succès, non pas à cause de son intrigue qui, on l'a vu, ne sort guère du cadre ordinaire, mais grâce aux idées nobles et généreuses dont il est rempli. Le *Testament*, surtout à l'époque des premières représentations, était une sorte de manifeste en faveur de l'égalité sociale et une satire contre les mœurs relâchées, dont l'aristocratie donnait le déplorable exemple.

Testament de César (LE), tragédie en cinq actes et en vers, avec un épilogue, par Jules Lacroix (Théâtre-Français, 10 novembre 1849). Shakspeare et Voltaire avaient déjà traité ce sujet; le poète anglais, contrairement à ses habitudes, l'avait considéré en annaliste beaucoup plus qu'en auteur tragique; Voltaire, libre imitateur de Shakspeare, s'était emparé du *Julius César* comme d'un thème d'éloquence théâtrale; il en avait fait une tragédie régulière, classique. Il pouvait emprunter davantage à ce génie qu'il admirait, tout en l'appelant barbare; mais il sentait que le suivre de plus près, ce serait aller trop loin; en effet, les critiques de son temps, même Laharpe, lui reprochèrent l'exposition du corps sanglant de César sur le théâtre, et la harangue d'Antoine comme un hors-d'œuvre. M. J. Lacroix a découpé sa tragédie dans les deux anciennes; il a choisi sans scrupule entre les éléments divers que ses prédécesseurs avaient élaborés, adoptant la marche de l'un et employant les ressorts de l'autre. Il s'arrête, comme Voltaire, à la lecture du testament de César, en rejetant dans un épilogue la substance de la moitié de la pièce anglaise; la chute de Brutus, puis celle d'Antoine et l'avènement d'Octave à la souveraineté du monde. Aux personnages de Shakspeare il a ajouté une certaine Cithérus, courtisane inconnue des historiens, et Cléopâtre, quoique la reine d'Égypte fût tout à fait étrangère à l'événement. Il a imaginé un double escamotage de testament, successivement pratiqué par Cléopâtre d'Égypte et par le neveu du dictateur, au moyen d'une sous-traction de clef et d'une scène de paravent, où César, assistant invisible à ce vol, se félicite, en fin de compte, de la mauvaise action qui lui épargne le choix d'un héritier. Ces incidents, qui matérialisent la donnée du sujet, ne sont pas tout à fait neufs. Telle est, en gros, la texture de cette troisième pièce sur la mort et le testament de Jules César, c'est-à-dire sur la transmission d'un pouvoir illégal et indéfini, mais immense, à un successeur imprévu, obligé de maintenir les formes républicaines, même après avoir vaincu la république. Cet héritage comprenait bien autre chose que le legs d'une dictature militaire; il renfermait, ce que l'auteur a oublié, une double révolution politique et sociale : le droit de cité étendu à tous les hommes libres de l'empire, la représentation du patriciat du monde civilisé, la création d'une classe moyenne de citoyens par les affranchissements rendus plus faciles et d'une bourgeoisie vivant de son travail, l'élargissement de la patrie, un code uniforme, le droit municipal se transformant en droit des gens, l'oligarchie ou la démocratie quiritaires remplacées par des institutions générales qui auraient eu pour base l'égalité, sinon la liberté. Tel était le programme politique de César, si mal exécuté par ses successeurs. M. Jules Lacroix ne s'est occupé que du testament proprement dit; il s'est par là condamné à ne voir que des anecdotes et des tours de passe-passe dans un événement si imposant, et de plus il s'est mis dans l'impossibilité de faire une œuvre vraiment dramatique. Au théâtre, l'intérêt doit se concentrer sur tel ou tel personnage; diviser la sympathie du spectateur, c'est combattre son émotion. La partialité, indigne de l'historien, s'impose au poète. Il fallait donc sacrifier César ou Brutus. M. Jules Lacroix tient le spectateur indécis. Shakspeare, qui n'avait pas les lumières de la critique moderne, a merveilleusement pressenti la difficulté inhérente au sujet; ne pouvant se prononcer en connaissance de cause, il a simplement raconté les faits historiques. L'auteur du *Testament de César* s'est sagement abstenu de ces allusions aux choses contemporaines, dont le succès est si divers; il a eu d'autant plus raison, que les analogies superficielles sont presque toujours trompeuses. Sa tragédie est écrite en un style pompeux et sur un ton sentimental déplacés à la scène, où l'accent vrai et la diction la plus sobre, comme la plus ferme, plaisent plus que tous les efforts déclamatoires. L'emphase et la sentimentalité gâtent donc son drame, d'ailleurs assez mal bâti, quoique certaines scènes soient dignes d'éloge.

Testament de César Girodot (LE), comédie en trois actes et en prose, de MM. Belot et Villetard (théâtre de l'Odéon, 30 septembre 1859). Le sujet de cette pièce n'est pas nouveau, il s'en faut. Molière, Picard, Collin d'Harleville, Alexandre Duval, sans parler des auteurs vivants, ont représenté vingt fois la cupidité des héritiers et légataires trompés par les fantaisies d'un testateur. Les deux jeunes auteurs ont repris le même

thème une vingt et unième fois, et ils ont réussi, grâce à des combinaisons nouvelles et ingénieuses.

Les héritiers présomptifs de César Girodot sont nombreux et très-différents de caractère, d'éducation, de position sociale; ils ont tous une physionomie marquée. Il y a d'abord un savant chimiste, Félix Girodot, esprit distingué, bon, obligeant, mais incapable de prendre une résolution. Veuf et père d'une jeune fille, la jolie et gracieuse Pauline, il est plus embarrassé du parti qu'il lui faudra prendre pour son mariage que préoccupé du testament. Son frère, Isidore Girodot, est le type de l'homme jaloux de toute supériorité, toujours irrité de ce qu'on ne fait pas ou humilié de ce qu'on fait pour lui; sa femme et lui font la paire. Assez pauvres, mais plus avarés encore, ils ont un fils, Célestin, lancé dans tous les travers de la jeunesse du jour et dévorant à l'avance toutes les économies paternelles. Outre les deux neveux de César, il y a des petits-neveux qui ont des droits égaux à la succession; une belle et élégante dame, Hortense, femme d'un grand spéculateur, M. Lehuchoir, qui ne dédaigne pas de spéculer sur le million du grand-oncle, d'autant plus qu'Hortense ne lui a guère apporté que cette espérance en dot; puis un jeune garçon de cœur, Lucien, qui prétend à la main de sa cousine Pauline, après avoir été détourné de cet innocent amour par une passion moins légitime pour Mme Lehuchoir, enfin un riche paysan des environs de Pontivy, Langlumeau, plus rusé qu'il ne veut le laisser paraître et qui, tout en goguennant, est très-attentif à ses intérêts. Ajoutez à la famille l'exécuteur testamentaire, un vieil ami de l'oncle défunt, honnête et malin, et qui a l'air de se donner du mauvais tour que les dernières et mystérieuses volontés de César Girodot réservent à cette troupe avide de collatéraux.

L'énigme que renferme le testament ne laisse pas de être comique. Tous les héritiers réunis, lecture en est faite solennellement par le notaire, au milieu des marques d'assentiment, d'impatience ou de dépit que donne chacun des assistants à mesure que l'on prend connaissance d'un paragraphe qui, tour à tour, les évince tous. Au lieu de disposer de son bien, César Girodot, après avoir déclaré sa volonté de ne pas morceler son héritage, exclut un à un tous les héritiers, pour des motifs plus ou moins piquants, mais en général peu flatteurs, sauf pour Pauline et son père, puis il déclare qu'il laisse à ses neuf parents eux-mêmes le choix de l'héritier unique de toute sa fortune. Ils l'élisent dans quinze jours, au scrutin secret; si l'éllection est vicieuse par l'intrigue, la cabale, par des transactions simulées un partage, son exécuteur testamentaire remettra aussitôt toute sa fortune, montant à 1,350,000 francs, aux hospices. Tout le second acte se passe en cabales électorales à la maison de campagne de Lehuchoir, qui met tout en œuvre, même la passion que sa femme inspirait à son jeune cousin, pour recueillir des voix. Isidore, qui avec sa femme et son fils compte trois voix, travaille aussi à se faire une majorité. Félix se trouve entre ces mendiants, plus indécis que jamais; Pauline et Lucien songent moins à l'héritage qu'à leur amour, dans lequel les tentations de Mme Lehuchoir viennent jeter un ferment de jalousie; le madré paysan breton, ne voyant pas chance pour lui d'obtenir les voix des autres, se met en devoir de vendre la sienne le plus cher possible. Le scrutin se dépouille au troisième acte. Les Lehuchoir ont réussi à merveille; Hortense a six voix; Isidore n'en a que deux et il y a un bulletin blanc. Ces divers votes sont une révélation nouvelle du caractère de chacun. Les deux jeunes amoureux ont voté pour Hortense, afin de lui prouver qu'ils tiennent moins l'un et l'autre à la fortune qu'à leur mutuel amour; Langlumeau a vendu sa voix pour une ferme à sa convenance, et le fils d'Isidore a mieux aimé voter pour Lehuchoir, qui lui compta une somme fort ronde, que pour son avaré de père qui, devenu millionnaire, ne lui aurait pas donné un sou de plus. Cette infidélité amène une scène comique de colère paternelle. Mais les manœuvres électorales de Lehuchoir sont flagrantes; le vote est annulé d'avance par le testament et la fortune de l'oncle doit passer aux hospices. Il n'en est rien; le défunt a laissé un second testament postérieur au premier, qui institue Pauline sa légataire universelle. Le premier testament n'avait pour but que d'éclairer la jeune fille sur les véritables sentiments de ceux qui, comme Célestin l'a fait, ne prétendraient à sa main que pour avoir sa fortune. Accusée par les héritiers évincés d'avoir capté hypocritement les bontés de son oncle, elle déchire le testament; mais l'exécuteur en ramasse les morceaux et les déclare bons; comme elle est mineure, son père et tout acceptent le legs pour elle, en faisant don de 200,000 francs à l'oncle Isidore, qui révèle par un dernier trait son avarice et sa jalousie: « Dix mille francs de rente! Et mon chef de bureau n'en a que cinq mille. Je veux l'écraser par mon faste... Je prendrai un coupé au mois..., pendant quinze jours! »

Toutes les scènes sont vivement menées. L'opposition de tous les caractères est parfaitement entendue et féconde en effets comiques. Une foule de mots très-gais, de saillies

lies amusantes ou pittoresques tiennent le public en haleine. Il ne fallait rien moins pour rajouter avec succès un sujet si vieux.

Testament (LE) ou les **Billets doux**, opéra-comique en un acte, paroles de Planard, musique d'Auber; représenté à Feydeau le 18 septembre 1819. Cet ouvrage, le second que le compositeur fit représenter, ne réussit pas à fixer sur lui l'attention publique. Ce ne fut que l'année suivante qu'il prit possession de la scène, avec la *Bergère châteline*.

Testament d'Eudamidas (LE), chef-d'œuvre de N. Poussin. V. EUDAMIDAS (testament d').

Testament (LA LECTURE D'UN), chef-d'œuvre de D. Wilkie. V. LECTURE.

TESTAMENTAIRE adj. (tê-sta-man-tè-re — rad. testament). Qui a rapport aux testaments: *En France, la femme a les mêmes droits TESTAMENTAIRES que l'homme.* (Mme Romieu.)

— **Disposition testamentaire**, Disposition prise par testament.

— **Héritier testamentaire** ou, substantiv., **Testamentaire**, Héritier institué par testament.

— **Exécuteur testamentaire**, Personne désignée pour exécuter les dispositions d'un testament.

TESTAMENTER v. n. ou intr. (tê-sta-man-tè — rad. testament). Faire son testament: *Il a testamenter tout d'une autre manière.*

REGNARD.

Il a testamenter tout d'une autre manière.

TESTARD (Paul), sieur de LA FONTAINE, pasteur protestant français, qui vivait au XVIII^e siècle. Il exerça les fonctions de ministre évangélique à Blois vers 1626 et fut engagé dans des luites violentes à cause de ses opinions sur l'universalisme hypothétique, disputes où Amiran joua le principal rôle et qui furent portées devant le synode national d'Alençon. On a de Testard: *Épaves seu synopsis doctrinæ de natura et gratia* (Blois, 1633); *Apologie pour le sentiment des évangélistes, touchant la justification* (Saumur, 1639); *Explication du livre de l'Apocalypse* (Genève, 1644, in-8°); *Sentiments de P. Testard sur la nature et la grâce* (1649, in-8°); *Paraphrase des thèses de M. Testard touchant la doctrine de la nature et de la grâce*, manuscrit de la collection Conrart, t. XVII.

TESTATEUR, TRICE s. (tê-sta-teur, tri-se — lat. testator, de testari, attester). Personne qui fait ou a fait son testament: *La volonté du TESTATEUR. De quelque défiance qu'un TESTATEUR soit armé contre son héritier, si l'héritier sait bien se masquer, le TESTATEUR en est toujours la dupe.* (Le Sage.) *Critique le testament, mais non le TESTATEUR; il partage son bien comme il partageait son cœur.* (A. d'Houdetot.)

— Celui qui fait un testament politique: *Le TESTATEUR politique emploie une section entière à prouver qu'il faut être gouverné par la raison.* (Volt.) Il Peu usité.

TESTE-DE-BUCH (LA), ville de France (Gironde), ch.-l. de cant., arrond. et à 54 kilom. de Bordeaux, sur la rive S. du bassin d'Arcachon; pop. aggl., 3,766 hab. — pop. tot., 4,421 hab. Etablissement de bains de mer; hospice; usines pour la fabrication des matières résineuses; commerce de poissons, huîtres, lait, miel, cire, térébenthine, bois de chauffage et de construction. Le port est fréquenté par un certain nombre de navires de cabotage. Il ne reste aucun débris de l'ancien château des captaux de Buch. « Si l'on doit en croire certains historiens, dit M. Adolphe Joanne, La Teste serait bâtie sur l'emplacement qu'occupèrent tout à tour la station romaine de *Buto* et la *Testa Doiorum*, la capitale des Butois, mais rien n'est moins prouvé. Il paraît plus probable, au contraire, que ces trois villes se succédèrent sur trois points différents. Quoi qu'il en soit, La Teste fut, au moyen âge, la résidence et la capitale des captaux de Buch, qui ont joué un rôle important dans l'histoire du Bordelais et même dans l'histoire de France. Le plus célèbre de ces captaux fut Jean de Grailly, l'un des principaux seigneurs (*capitales*) de l'Aquitaine; il se distingua surtout au service de Charles le Mauvais, roi de Navarre. Froissart a publié un intéressant récit de la bataille qu'il livra en 1364 à Du Guesclin et qui est connue sous le nom de Cocherel. Plus qu'aucune autre bourgade de la baie de Gascogne, La Teste se trouvait menacée par la marche progressive des dunes qui la dominaient. On regardait déjà comme très-prochaine l'époque où elle disparaîtrait sous les sables, lorsque, vers la fin du siècle dernier, un homme de génie, M. Brémontier, inspecteur général des ponts et chaussées, conçut le projet de fixer ces dunes mobiles et menaçantes en les couvrant de forêts. Il lui fallut douze années de travaux et de démarches pour obtenir la permission de faire des essais en grand. Enfin, il réussit au delà de toute espérance, et, dans les premières années de ce siècle, La Teste s'est montrée reconnaissante envers son libérateur. Un cippus a été, en 1818, érigé à la gloire de Brémontier sur la dune la plus voisine de la ville. »

TESTE (Antoine), homme politique français, né à Bagnols (Gard) en 1744, mort dans le même lieu en 1804. Il alla étudier le droit à Toulouse, où il se fit recevoir avocat, puis devint notaire à Bagnols. Frappé des criants abus qui pullulaient sous l'ancien régime, il adressa à ce sujet à l'intendant du Languedoc des représentations énergiques, auxquelles on répondit en lançant contre lui deux lettres de cachet. Pour se soustraire à la prison, Teste se réfugia d'abord à Montpellier, puis dans le comtat d'Avignon. Au début de la Révolution, il revint à Bagnols, prit une part active à la rédaction des cahiers pour les états généraux et se lança avec ardeur dans le mouvement qui devait régénérer la France. Il avait refusé des fonctions dans la magistrature et avait décliné une candidature à la Convention, lorsqu'il consentit à accepter le poste de procureur général syndic, auquel l'appellèrent ses concitoyens (1793). Après la journée du 31 mai, il résista au parti fédéraliste, qui dominait dans le Midi, et perdit ses fonctions; mais il les reprit peu après, lorsque la Convention eut triomphé dans les départements. Toutefois, opposé aux excès, il fit tous ses efforts pour empêcher l'établissement du tribunal révolutionnaire dans le département du Gard, provoqua l'arrestation du maire de Nîmes, fut dénoncé au comité de Sécurité générale et se vit destitué de nouveau. Teste alla se réfugier au quartier général de l'armée des Alpes. Après le 9 thermidor, il revint à Bagnols et, toujours partisan de la modération, il combattit la réaction violente qui se produisit contre les vaincus de thermidor. Cette conduite lui valut d'être proscrit de nouveau. De retour en France après la journée du 13 vendémiaire an IV, Teste devint commissaire du directoire exécutif près les tribunaux du département de Vaucluse. Peu après il était destitué et poursuivi comme détenant des papiers qui intéressaient la sûreté publique. Teste se disculpa facilement en prouvant qu'il n'avait gardé que des copies de ses propres lettres. En l'an VI, il devint membre de l'administration départementale. Le Directoire, pour faire échouer sa candidature au conseil des Cinq-Cents, imagina de l'envelopper dans une prétendue conspiration dont l'innuité fut constatée. Pour le gagner, on lui offrit, mais inutilement, les fonctions de commissaire à Malte et de chef de division dans un ministère. Après le coup d'Etat du 18 brumaire, ce ferme républicain se prononça hautement contre le nouveau pouvoir et vécut, dès lors, complètement dans la retraite.

TESTE (François-Antoine, baron), général français, fils du précédent, né à Bagnols (Gard) en 1775, mort à Angoulême en 1862. Il entra à dix-sept ans dans l'armée comme engagé volontaire, fut nommé chef de bataillon à la suite d'un brillant fait d'armes et devint aide de camp du général Chabran. Étant passé en Italie, il prit une grande part à la prise du fort de Bard et fut promu chef de la 5^e demi-brigade de ligne en 1800. Teste continua à se distinguer au passage de l'Adige, à l'attaque des lignes de Caldiero, au combat de San-Pietro, où il jeta dans la Brenta l'arrière-garde de l'archiduc Charles, et reçut de Masséna, sur le champ de bataille, les épaulettes de général de brigade (1805). Teste prit part ensuite à l'expédition de Dalmatie, défendit Raguse contre les Russes et les Monténégrins, puis passa en Italie. Il fit la campagne de 1809, fut nommé cette même année baron, reçut une blessure au combat de Sacile, rejoignit ensuite l'armée en Hongrie et décida le gain de la bataille de Raab en enlevant le plateau de Sabaudhég. Nommé gouverneur de Custrin en 1811, il quitta cette place pour faire la campagne de Russie, se distingua à la Moskowa, reçut une nouvelle blessure, prit le gouvernement de Viazma et devint général de division (1813), après avoir coopéré à la retraite. Peu après, il commanda une des divisions du corps d'observation sur le Rhin, remplaça le général Haxo comme gouverneur de Magdebourg, enleva le faubourg de Plauen lors de la bataille de Dresde, fut fait prisonnier lors de la violation de la capitulation de cette ville et ne recouvra la liberté qu'après la chute de Napoléon (1814). Pendant les Cent-Jours, il fut chargé d'organiser une division du 6^e corps. Envoyé avec Grouchy à la poursuite des Prussiens, il enleva les hauteurs de Bierge et, après la bataille de Waterloo, il soutint dans Namur, avec 2,300 hommes, un combat acharné contre 15,000 Prussiens. Grâce à cette belle résistance, il arrêta court l'élan de l'ennemi et favorisa la retraite de Grouchy, qui put rentrer en France sans être entamé. Licencié au second retour des Bourbons, il fut chargé en 1828 d'une inspection d'infanterie dans l'Ouest. Après la révolution de juillet 1830, il reçut le commandement de la 14^e division militaire, qu'il garda jusqu'en 1843, et siégea à la Chambre des pairs de 1839 à 1848. A partir de cette époque, il vécut dans la retraite.

TESTE (Jean-Baptiste), jurisconsulte et homme d'Etat français, frère du précédent, né à Bagnols (Gard) en 1780, mort à Paris en 1852. Il suivit ses études au collège des Jésuites lorsque ces religieux furent expulsés en 1792. En ce moment, son père prenait

une grande part au mouvement qui régénérât la France. Jean-Baptiste Teste, malgré son extrême jeunesse, se mêla aux débats politiques des réunions publiques. Donné d'une grande facilité de parole, il se fit tellement remarquer qu'il fut un des délégués que le club de Bagnols envoya à Valence en 1793 pour assister à une grande assemblée populaire, convoquée pour aviser aux moyens d'assurer dans le Midi l'autorité de la Convention contre les fédéralistes. De là, il se rendit avec Dedelay d'Agier à Marseille, où il combattit également le fédéralisme. Après la journée du 9 thermidor, il dut se réfugier avec son père à l'armée des Alpes, où il obtint un emploi dans l'administration. A la suite des événements du 13 vendémiaire, il revint à Bagnols et devint secrétaire de la municipalité. En 1799, son père l'envoya à Paris pour y étudier le droit. Deux ans plus tard, il était reçu avocat, et ses professeurs avaient conçu de son talent une telle opinion que, quelques mois plus tard, il était nommé professeur suppléant à l'Académie de législation, dont il devint membre en 1805. En même temps, il exerçait la profession d'avocat. Cambacérès, qui eut l'occasion de l'entendre plaider, fut vivement frappé de son talent oratoire. Après la mort de son père (1807), Teste alla se fixer à Nîmes, où il tint le premier rang au barreau. Il résidait encore dans cette ville lorsque, en mars 1815, Napoléon quitta l'île d'Elbe et marcha sur Paris. Peu après, le duc d'Angoulême traversait avec une petite armée le département du Gard. Les libéraux, redoutant le fanatisme des royalistes, chargèrent Teste de se rendre à Paris et de demander à Bonaparte d'envoyer des secours dans le Midi pour étouffer le mouvement royaliste, qui y était menaçant. A la suite d'une entrevue qu'il eut avec ce dernier, il fut chargé de porter des instructions aux généraux Grouchy et Piré, et « il mit à cette mission tant de zèle et d'activité, dit Michaud, qu'en peu de jours le duc d'Angoulême, accablé par le nombre, fut contraint de signer une capitulation dont la dispersion de son armée et son embarquement pour l'Espagne furent la conséquence. » Envoyé comme commissaire général de police à Lyon, où régnaient une grande fermentation, Teste parvint à y maintenir l'ordre. Pendant ce temps (25 mai), il était nommé par les électeurs du Gard membre de la Chambre des députés, où il ne put siéger. Après la seconde rentrée des Bourbons, Teste, compris sur les listes de proscription, alla s'établir à Liège, où il exerça la profession d'avocat. Appelé à défendre le *Mercure survenant*, journal démocratique qui paraissait dans cette ville et était poursuivi comme ayant outragé les souverains signataires du traité de la Sainte-Alliance, non-seulement il ne put, malgré une éloquente plaidoirie, obtenir un acquittement, mais encore il reçut l'ordre de quitter Liège. Teste se rendit alors à Bruxelles. Après la publication de l'ordonnance du 15 septembre 1816, il revint à Paris, où il ne put se faire inscrire au barreau, et publia des articles dans un journal de l'opposition. Voyant les difficultés qu'il éprouverait à reprendre sa profession d'avocat, il résolut de retourner à Liège. Ce fut dans cette ville qu'il habita jusqu'en 1830, plaçant avec un très-grand succès et possédant une belle clientèle. Le roi Guillaume le chargea de diriger ses affaires domaniales, et lors du procès qui eut lieu, au sujet du duché de Bouillon, entre les Rohan et les d'Orléans, il fut appelé à plaider pour ces derniers. A la nouvelle de la révolution de 1830, Teste revint à Paris. S'étant fait inscrire au barreau, il s'y plaça aussitôt au premier rang et fut nommé avocat du domaine et du trésor. Aux élections de 1831, le collège électoral d'Uzès l'envoya siéger à la Chambre des députés, où il fit partie du tiers parti libéral. Teste prit part principalement aux discussions relatives à la législation, au commerce et aux travaux publics. Le 10 novembre 1834, il reçut le portefeuille du commerce, qu'il ne garda que trois jours, puis il devint vice-président de la Chambre et, le 8 mars 1839, ministre de la justice. Pendant son passage à ces fonctions, il nomma une commission chargée d'étudier les moyens de supprimer la vénalité des offices ministériels. Le 29 octobre 1840, il déposa les sceaux pour prendre le portefeuille des travaux publics et fit voter trois lois importantes, celle de l'expropriation pour cause d'utilité publique (1841), la loi des chemins de fer (1842) et celle des brevets d'invention (1843). Le 16 décembre 1843, il quitta le ministère, reçut un siège à la Chambre des pairs et fut nommé, peu après, président de chambre à la cour de cassation. Teste jouissait de la plus haute considération, lorsqu'il se vit tout à coup compromis dans un procès qui eut un retentissement énorme et qui contribua puissamment à mettre en pleine lumière la corruption et la vénalité qui s'étaient implantées dans les hautes régions gouvernementales. En 1847, le général Despaux-Cubières, ancien ministre de la guerre, fut poursuivi par plusieurs de ses coassociés dans l'exploitation des mines de sel de Gouhenans, comme ayant reçu des sommes dont l'emploi ne paraissait pas suffisamment justifié. Le 1^{er} mai 1847, le journal le *Droit* publia des extraits d'une correspondance du général Cubières, dans

laquelle on lisait ce passage d'une lettre adressée à l'un de ses associés en 1842 : « Il n'y a pas à hésiter sur les moyens de nous créer un appui intéressé dans le sein même du conseil. J'ai le moyen d'arriver jusqu'à cet appui; c'est à vous d'aviser aux moyens de l'intéresser... N'oubliez pas que le gouvernement est dans des mains avides et corrompues, que la liberté de la presse court risque d'être étranglée sans bruit l'un de ces jours et que jamais le bon droit n'eut plus besoin de protection. » Cette lettre désignait clairement Teste, ministre des travaux publics en 1842 et qui avait accordé, le 3 janvier 1843, la concession des mines de sel gemme de Gouhenans. L'opinion s'émua vivement de cette révélation, contre laquelle Teste protesta énergiquement devant la Chambre des pairs le 4 mai 1847. Le lendemain, une ordonnance royale traduisit devant la Chambre des pairs le général Despans-Cubières et ses complices. Le procureur général Delangle fut chargé de l'instruction, qui aboutit, le 8 juin, à un arrêt mettant en accusation Cubières, Parmentier, Pellapra, sous l'accusation de tentative de corruption et d'escroquerie, et Teste, comme « ayant reçu des dons et présents pour faire un acte de ses fonctions non sujet à salaire. » Le 7 juillet suivant, Teste se démit de toutes ses fonctions et dignités et, le lendemain, il compara avec ses coaccusés devant la Chambre des pairs. Teste nia énergiquement avoir reçu de Despans-Cubières, par l'intermédiaire de Pellapra, une somme de 94,000 fr. pour concéder les mines de Gouhenans; mais, le 12, Pellapra, qui était en fuite, fit parvenir à la cour des pièces accablantes pour Teste. A cette nouvelle, l'ancien ministre, désespéré, tenta de se tuer en se tirant à la tempe et dans la région du cœur deux coups de pistolet qui ne produisirent qu'une blessure légère. Il ne put comparaître à l'audience suivante, écrivit au chancelier qu'il considérait le débat comme clos et consommé définitivement à son égard et renonça à se défendre. Le 17 juillet, la cour condamna Teste à trois ans d'emprisonnement, à la restitution de 94,000 francs et à une amende de pareille somme devant être versée dans la caisse des hospices de Paris. Transféré à la Conciergerie, il y resta jusqu'au 13 août 1849. A cette époque, Louis Bonaparte, alors président de la République, l'autorisa à terminer sa peine dans une maison de santé à Chailiot et lui fit remise de 50,000 francs sur l'amende qu'il avait encourue. En juillet 1850, Teste quitta la maison de santé et mourut moins de deux ans plus tard.

TESTE (Alphonse), médecin français, né à Gray en 1814. Il s'est fait recevoir docteur à Paris en 1837. M. Teste s'est beaucoup occupé de magnétisme et a publié sur ce thème, qui est devenu depuis entre les mains de charlatans, le sujet des plus habiles mystifications, des ouvrages, dont le plus remarquable est intitulé : *Manuel pratique du magnétisme animal* (Paris, 1840, 1 vol. in-8°). Depuis plusieurs années, M. Teste a abandonné le magnétisme et s'est livré à la pratique de la médecine homéopathique. Outre le manuel précité, on lui doit les ouvrages suivants : *De la goutte, de ses causes, de son traitement le plus rationnel* (1840, in-8°); *Transactions du magnétisme animal* (1841, in-8°); *Exposé sommaire de la médecine magnétique* (1842, in-8°); *Lettre à un médecin de province sur la médecine empirique* (1843, in-8°); le *Magnétisme animal expliqué* (1845, in-8°); les *Confessions d'un magnétiseur, suivies d'une consultation médico-magnétique sur les cheveux de M^{me} Lafarge* (1849, 2 vol. in-8°); *Traité homéopathique des maladies aiguës et chroniques des enfants* (1850, in-12); *Systématisation pratique de la matière médicale homéopathique* (1853, in-8°); *Comment on devient homéopathe* (1864, in-18), etc. On lui doit encore divers opuscules et mémoires et une brochure intitulée : *Où la république ou la guerre civile* (1848, in-32).

TESTELIN (Louis), peintre et graveur français, né à Paris en 1615, mort dans la même ville en 1655. Il appartenait à une famille protestante et était fils d'un peintre des bâtiments du roi, nommé Gilles Testelin, dont on prononçait le nom Testelin. Placé par son père dans l'atelier de Simon Vouet, le jeune Louis fit des progrès rapides et fut chargé de bonne heure de travaux importants. Philippe de Champagne se l'adjoignit en 1644 pour l'aider à décorer les appartements d'Anne d'Autriche au Palais-Royal, et Le Brun fit de même pour les travaux qu'il était chargé d'exécuter dans la vieille église des religieuses du Val-de-Grâce et dans l'hôtel du commandeur de Jars, près de la porte de Richelieu. Testelin se lia intimement alors avec ce dernier peintre et épousa en 1645, une des filles de l'orfèvre Picart. Il exécuta, l'année suivante, un plafond représentant l'*Histoire de Proserpine*, dans la maison que le fermier général Bordier avait au Raincy, puis embellit de ses peintures l'appartement de la reine mère au château de Fontainebleau, le palais du Luxembourg, le château de Condans, l'hôtel de Guéméné, l'hôtel d'Avaux, etc. Testelin aida Le Brun à fonder l'Académie royale de peinture et de sculpture, dont il devint un des premiers membres (1648), puis un des professeurs (1650). « Cet artiste réussissait particulièrement à repré-

senter les sujets simples et tranquilles, dit Mariette, les jeux et les amusements de l'enfance. Il manquait de feu et d'imagination, mais il avait du goût et dessinait bien. » Il a beaucoup peint en grisaille et en camaïeu. Parmi ses tableaux, nous citerons : la *Résurrection de Tabitha* (1652), qu'on voit aujourd'hui au musée de Rouen; la *Flagellation de saint Paul et de saint Silas* (1655); le *Temps, secondé par la Prudence et l'Amour de la vertu, dissipe les nuages de l'ignorance pour découvrir la vérité de la peinture*, tableau allégorique, gravé par Audran, etc. On lui doit quatre estampes gravées avec élégance.

TESTELIN (Henri), dit le *Jenne*, peintre français, frère du précédent, né à Paris en 1616, mort à La Haye en 1695. Comme son frère, il fut élève de Vouet, devint un des fondateurs de l'Académie de peinture (1648), secrétaire de cette compagnie (1650), professeur (1658), et reçut le titre de premier peintre du roi, qui lui donna un logement aux Gobelins et le chargea de faire des modèles de tapisseries. En 1681, Testelin fut déposé de ses titres et de ses fonctions comme protestant, se réfugia en Hollande et y termina sa vie. Nous citerons de lui : la *Prise de Dôle* (1668); le *Passage du Rhin* (1672); la *Reddition de la citadelle de Cambrai*, au musée de Versailles; les portraits de Louis XIV, de Pierre Carcavi, du Chancelier Séguier, etc. On doit, en outre, à Testelin un ouvrage intitulé : *Sentiments des plus habiles peintres sur la pratique de la peinture et sculpture, mis en tables de préceptes, avec plusieurs discours académiques et conférences tenues en présence de M. Colbert* (Paris, 1680, in-fol.).

TESTELIN (Achille-Arthur-Armand), chirurgien et homme politique français, né à Lille en 1814. Il vint étudier la médecine à Paris, où il se fit recevoir docteur, puis se fixa dans sa ville natale et acquit bientôt, par son habileté et par son dévouement aux malheureux, une grande notoriété. M. Testelin était un des chefs du parti républicain dans le département du Nord lorsque éclata la révolution de 1848. Elu membre de l'Assemblée législative dans ce département (1849), il fit une vive opposition au président Louis Bonaparte, fut un des signataires de la demande de sa mise en accusation en juin suivant et fut arrêté puis exilé lors du coup d'Etat du 2 décembre 1851. De retour à Lille après l'amnistie de 1859, il reprit l'exercice de sa profession, collabora sous le voile de l'anonymat aux journaux de l'opposition dans le Nord et devint, en 1867, membre du conseil général. Très-lié avec Delescluze, il lui écrivit, en juin 1868, pour le dissuader de fonder un journal d'opposition extrême, convaincu, disait-il, que les gouvernements ont peu à craindre des partis extrêmes et qu'une révolution ne se prépare que par la formation d'un grand tiers parti d'opposition qui entraîne l'opinion. Le lendemain de la révolution du 4 septembre 1870, il fut nommé préfet de Lille, et il adressa à la population une proclamation dans laquelle il disait : « Mes opinions républicaines sont depuis longtemps connues; mais ne voyez pas en moi le représentant d'un parti. Je ne suis et ne veux être que le centre autour duquel se rallieront dans le Nord tous les bons Français pour combattre et vaincre l'étranger. » Le 30 septembre, il fut remplacé à la préfecture par M. Pierre Legrand et nommé par le gouvernement de la Défense commissaire général dans les départements de l'Aisne, du Nord, du Pas-de-Calais et de la Somme, afin de s'entendre avec les préfets de ces quatre départements pour les mesures à prendre dans l'intérêt de la défense nationale. M. Testelin déploya dans cette mission autant de zèle que de dévouement. Il fit voter par les départements un emprunt de 15 millions, fit d'importantes acquisitions d'armes et de munitions et désigna au gouvernement son concitoyen le général Faidherbe pour commander la petite armée improvisée par ses soins. A Villers-Bretonneux, il assista au premier engagement de cette armée avec les troupes allemandes. Après la bataille acharnée perdue sous Saint-Quentin, malgré la grande habileté dont Faidherbe donna tant de preuves, M. Testelin écrivit, le 20 janvier 1871, à M. Gambetta : « Nous ne recevons que des nouvelles de désastres. L'heure de la force est passée; l'habileté maintenant doit prévenir. La république, de l'aveu de tous, a sauvé l'honneur par sa résistance. Il faut traiter; la nation veut la paix. Il faut absolument que vous, personnellement, vous fassiez une manifestation publique et solennelle pour la paix. » L'armistice signé, M. Testelin rentra dans la vie privée. Au début de l'insurrection communale de Paris (mars 1871), il se rendit dans cette ville et fit, à deux reprises, de vaines tentatives pour empêcher Delescluze de prendre part au mouvement. Aux élections complémentaires du 2 juillet 1871, M. Testelin fut nommé député du Nord par 138,971 voix, et, le 8 septembre suivant, conseiller général pour le canton S.-O. de Lille. A l'occasion de son élection comme député, le parti réactionnaire ayant accusé M. Testelin d'avoir été partisan de la Commune, M. Barthélemy Saint-Hilaire écrivit à l'ancien préfet du Nord une lettre, rendue publique, et qui témoignait des efforts faits par ce dernier pour empêcher Delescluze

de se jeter dans l'insurrection. M. Testelin a fait partie à la fois des deux groupes de la gauche républicaine et de l'union républicaine. Il a soutenu le gouvernement de M. Thiers, après ses déclarations formelles en faveur de la république, a voté pour lui, notamment, le 24 mai 1873, puis a fait une opposition constante aux ministères réactionnaires qui ont dirigé les affaires depuis cette époque jusqu'à la dissolution de l'Assemblée. Il a voté, notamment, contre le septennat, pour la constitution républicaine du 25 février 1875, contre la loi sur l'enseignement supérieur, etc., et a pris très-fréquemment part aux discussions de la Chambre, traitant les questions les plus ardues avec autant d'esprit que de bon sens. Il a prononcé des discours, notamment sur son élection, sur la loi des conseils généraux (1871); sur la loi contre l'ivresse, sur la compagnie des chemins de fer du Nord, sur le tarif des matières brutes, sur le recrutement de l'armée (1872); sur les allumettes chimiques, sur l'enseignement de la médecine, sur les budgets (1873); sur le travail des enfants dans les manufactures, sur la situation des enfants dans les professions ambulantes, sur l'assistance publique dans les campagnes, sur la création d'une Faculté de médecine à Lille (1874); sur les pensions accordées à d'anciens fonctionnaires de l'Empire atteints de prétendues infirmités (1875). Le 15 décembre 1875, M. Testelin a été nommé par l'Assemblée sénateur à vie. Membre de la Société des sciences de Lille depuis 1840, de l'Académie de médecine de Bruxelles, M. Testelin est un chirurgien oculiste des plus distingués. Il a collaboré au *Bulletin médical* du Nord, traduit le traité des *Maladies des yeux* de Mackensie, etc.

TESTER v. n. ou intr. (tè-sté — du lat. *testari*, attester; formé de *testis*, témoin). Faire son testament; disposer de ses biens par testament : *Il a TESTÉ en faveur de son frère. La soif de dominer s'éteint la dernière dans l'homme : il commande après sa mort en TESTANT.* (M^{me} de Staël.) *Ne TESTEZ pas; on dit que ça porte malheur et que ça fait mourir.* (G. Sand.) *On peut TESTER malade de corps, mais il faut TESTER sain d'esprit.* (Alex. Dum.) -

TESTER v. a. ou tr. (tè-sté). Techn. Munir de nouvelles dents, en parlant d'un peigne de tisserand : *TESTER un peigne.*

TESTÉRIN s. m. (tè-sté-rain). Sorcier qui jette des sorts : *Le TESTÉRIN, qu'on appelait Péché et qui ressemblait à un dogue bourru, répondait avec un haussement d'épaules.* (Ch. Monselet.)

— Adjectiv. : *Etes-vous curieux de connaître un sorcier TESTÉRIN, un jeteur de sorts, un paysan à maléfices?* (Ch. Monselet.)

TESTI (Pulvio, comte), homme d'Etat et poète italien, né à Ferrare en 1593, mort dans la même ville en 1646. Fils d'un ancien apothicaire qui était devenu intendant du duc Alphonse II, il fit ses études chez les jésuites de Modène avec un tel succès que, dès l'âge de treize ans, il put être envoyé à l'université de Bologne, où il devint peu de temps après membre de l'Académie des Ardentis. De retour dans sa patrie, il y obtint un emploi qui lui laissait assez de loisirs pour qu'il put s'adonner à la culture des lettres. Ses poésies de cette époque sont, sous tous les rapports, supérieures à celles de ses contemporains. Un petit poème, l'*Italia* (1617, in-16), qu'il avait dédié au duc de Savoie, Charles-Emmanuel, et dans lequel il faisait l'éloge de ce prince en termes peu flatteurs pour la cour d'Espagne, le fit condamner au bannissement et à une amende; mais il s'efforça de se justifier dans une nouvelle pièce de vers et entra en grâce auprès du duc de Ferrare, qui le prit pour bibliothécaire et le chargea de former une académie. Mais, d'un caractère inquiet et surtout ambitieux, Testi trouva bientôt que ces honneurs étaient au-dessous de ses mérites et se rendit à Rome, où il intrigua pour supplanter Augustin Mascardi sans pouvoir y réussir, se lia avec Tassoni, passa de là à Naples pour y nouer des relations avec Marini, puis se rendit à Modène et offrit inutilement ses services au duc de Savoie. Après l'avènement du duc de Modène, Alphonse III, Testi parvint cependant à se faire nommer secrétaire d'Etat. Il conserva cette charge sous le duc François et remplit plusieurs missions importantes à Rome, à Milan, à Venise et à Vienne. Le même prince lui accorda en outre le titre de comte. Nommé peu après ambassadeur à Madrid, il ne sut pas se conduire dans ce poste de façon à conserver la confiance de son souverain, demanda lui-même son rappel, se vit l'objet de la haine des courtisans, qu'il avait irrités par son orgueil, et alla chercher un refuge dans la Garfagnana, dont il obtint le gouvernement (1640). Testi y trouva le moyen de s'aliéner l'esprit des habitants. Toutefois, il retourna deux ans plus tard à la cour et parvint à se faire rétablir dans ses charges. Mais il ne tarda pas à attirer de nouveau sur lui la colère du duc. Désireux de passer au service de la France, il entreuint dans ce but une correspondance secrète avec le cardinal Mazarin, qui lui promit les fonctions de secrétaire du protectorat de France à Rome. Cette correspondance ayant été découverte, Testi fut arrêté

comme coupable de haute trahison en 1646 et mourut peu après dans sa prison, sans qu'on ait jamais su avec certitude si cette mort était naturelle ou s'il périt victime de la vengeance de ses ennemis. Testi est incontestablement un des poètes lyriques italiens les plus remarquables du XVII^e siècle. Esprit primesautier, original, doué d'une vive imagination, il dédaigna de devenir un des imitateurs de Marini, si nombreux à cette époque, et ses poésies se distinguent en général par une grande vigueur de pensées et par un style aussi sobre qu'énergique. On a de lui : *Rime* (Venise, 1613, in-12; 1653, 2^e édit.), recueil qui contient, outre des poésies lyriques, genre dans lequel Testi excella, un drame intitulé : l'*Arsinda* ou la *Lignée des princes d'Este*; une tragédie, l'*Ile d'Alcine*; le premier chant d'un poème épique, *Constantin*, etc.; *Mélanges de lettres* (sans date, in-12), dont quelques-unes sont fort curieuses; l'*Italie* (Ferrare, in-4°), poème en quarante-trois stances, dans lequel l'auteur retrace en vers chaleureux la triste situation de l'Italie sous le joug espagnol. Ce fut ce poème qui fit prononcer contre Testi une sentence de bannissement. Ses pièces de théâtre ne sont pas à la hauteur de ses poésies lyriques. Un recueil des œuvres choisies de Testi a été publié au commencement de ce siècle, *Opere scelte* (Modène, 1817, 2 vol. in-8°), et sa *Vie* a été écrite par Tiraboschi (Modène, 1780).

TESTICULAIRE adj. (tè-sti-ku-lè-re — rad. *testicule*). Anat. Qui appartient aux testicules.

TESTICULE s. m. (tè-sti-ku-le — lat. *testiculus*, dimin. de *testis*, témoin). Les *testicules* seraient ainsi nommés parce qu'ils témoignent de la virilité d'un homme et de sa puissance d'engendrer. Anat. Glande qui sécrète le sperme chez le mâle : *Il se trouve des hommes qui n'ont réellement qu'un TESTICULE.* (Buff.) *En Egypte, lorsqu'on faisait un serment, on mettait la main à ses TESTICULES.* (Volt.)

— Moll. Nom vulgaire de diverses coquilles des genres natic et nérite.

— Bot. *Testicule-de-chien*, nom vulgaire de l'orchis mâle.

— Encycl. Anat. Le mot *testicule* servait primitivement à désigner l'organe principal de la génération dans les deux sexes. C'est ainsi qu'on disait les *testicules* de l'homme (*testes viriles*) et les *testicules* de la femme (*testes muliebres*). Sténon ayant créé pour ces derniers la dénomination bien plus exacte d'*ovaire*, le nom de *testicule* est aujourd'hui exclusivement donné aux deux organes glandulaires contenus dans le scrotum et dans lesquels est sécrétée la liqueur séminale ou sperme. La couche cutanée du scrotum sert d'enveloppe commune aux *testicules*, qui sont séparés l'un de l'autre par la cloison des dartos et entourés chacun par des enveloppes respectives. Ils ont la forme d'un ovale légèrement aplati dans le sens transversal, de 0m,06 environ dans le plus grand diamètre, de 0m,03 dans le petit, de résistance assez grande et du poids de 24 grammes environ. Ils sont obliquement suspendus en avant et au-dessous du cordon spermatique, de façon qu'une des extrémités est en avant, en haut et au dehors, l'autre en arrière, en bas et au dedans; le *testicule* gauche, un peu plus volumineux que le *testicule* droit, descendant un peu plus bas dans le scrotum. Chacun d'eux est surmonté d'une sorte d'appendice qu'on nomme épilidyme ou *testicule* accessoire; c'est un corps oblong, couché sur le bord supérieur du *testicule* et renflé à ses deux extrémités. Au-dessous de l'épilidyme, à son union avec le *testicule* et antérieurement, est un petit corps flottant, formé de replis sereux analogues aux franges synoviales articulaires; c'est ce qu'on appelle l'appendice testiculaire.

Les *testicules* sont formés d'une membrane fibreuse, forte et résistante, d'un blanc opaque, appliquée sur tout le parenchyme de l'organe, au sein duquel elle envoie des prolongements en forme de cloisons. Cette membrane, dite albuginée, offre sur le bord supérieur du *testicule* une saillie appelée corps d'Highmore, à travers laquelle passent les vaisseaux afférents. L'intérieur du *testicule* se compose de petits canalicules de 0m,0001 de largeur environ, gris jaunâtres et formant un réseau à larges mailles, très-complicé et très-flexueux, lequel se resout dans une trentaine de vaisseaux différents qui tous communiquent avec l'épilidyme. La face interne des tubes testiculaires est garnie de cellules épithéliales, tantôt sphériques, plus souvent polyédriques, pourvues d'un noyau sphérique à bords nets, généralement gros et à nucléole volumineux. Ce noyau est souvent masqué par des granulations graisseuses. Dès le point où les tubes traversent la tunique albuginée pour former l'épilidyme, leur épithélium devient cylindrique. La paroi propre des tubes testiculaires a 0m,0001 d'épaisseur.

C'est vers le deuxième mois de la vie embryonnaire que le *testicule* se forme chez le fœtus dans un amas de cellules épithéliales. Il naît à la face interne du corps de Wolf, tandis que le canal déférent et l'épilidyme se développent en dehors de cet organe. Plus tard, ils se réunissent et se soudent. Le tes-

ticule est alors placé au-dessous des reins. Vers le huitième mois de la vie fœtale et quelquefois même encore au moment de la naissance, les *testicules* sont situés dans le pli cruro-scrotal, au niveau de la racine de la verge. C'est quelques semaines en général avant la naissance que les *testicules*, sollicités par les contractions d'un organe particulier appelé *gubernaculum testis*, commencent à descendre pour se rendre dans le scrotum.

Chez l'enfant, les *testicules* sont petits, presque à l'état rudimentaire, et leurs canalicules très-étroits ne renferment que des cellules épithéliales transparentes. Quand vient l'âge adulte, c'est-à-dire de dix-sept à dix-huit ans, ces organes croissent sensiblement, les canalicules s'élargissent et renferment des éléments de plus grande dimension qui doivent former le sperme. A mesure que l'homme avance en âge, des granulations graisseuses s'accumulent de plus en plus nombreuses dans les *testicules* et leur donnent un aspect jaunâtre. Enfin, quand arrive la vieillesse, les *testicules* diminuent de volume et s'atrophient. Les diverses phases que le *testicule* présente dans son développement et sa migration sont souvent la source d'anomalies variées. Quelquefois ils n'acquiescent pas, à l'époque de la puberté, leur volume normal. D'autres fois, mais c'est là une anomalie très-rare, l'un des deux *testicules* ou les deux peuvent manquer dans le scrotum, parce qu'il y a absence congénitale de ces organes. Dans le premier cas, il y a monorchidie, et, si le *testicule* subsistant est à l'état normal, les fonctions génitales et la constitution virile ne sont en rien altérées; dans le second, au contraire, que l'on appelle cryptorchidie, l'individu est stérile, la production des spermatozoïdes ne pouvant plus avoir lieu dans cet organe mal placé. Le plus souvent, quand les *testicules* sont absents du scrotum, c'est qu'ils sont retenus dans l'abdomen. Cette absence peut avoir pour cause soit la réascension de l'organe par l'effet d'une contraction spasmodique et permanente du crémaster, soit un coup violent qui a fait rentrer le *testicule* dans l'aine. Dans la cryptorchidie, les deux *testicules* sont le plus souvent dans les fosses iliaques, dans les canaux inguinaux ou au niveau du pli cruro-scrotal, ou un examen attentif les fait découvrir; enfin et exceptionnellement on les trouve dans les canaux cruraux ou dans la région périméale. On peut quelquefois réintégrer les *testicules* dans le scrotum et leur rendre leur puissance en combattant les causes qui les retiennent en dehors.

Indépendamment de ces anomalies, les *testicules* peuvent accidentellement devenir le siège de plusieurs maladies. V. ENCHONDROME, EPIDIDYMITIS, HERMATOCÈLE, HYDROCÈLE, ORCHITE, SARCOÈLE, SPERMATOCÈLE.

— Art vétér. Chaque *testicule*, chez les animaux, représente un ovaire comprimé d'un côté à l'autre, logé dans le cul-de-sac de la gaine vaginale et suspendu à l'extrémité du cordon testiculaire. On considère à ces organes deux faces, deux bords et deux extrémités. Les faces, l'une externe, l'autre interne, sont lisses et arrondies. Le bord inférieur est convexe et libre comme les faces. Le supérieur, à peu près droit, se trouve en rapport avec l'épididyme, qui lui adhère par sa tête et par sa queue. Les extrémités sont obtuses et la postérieure descend toujours plus bas que l'antérieure.

Chez nos animaux domestiques, le *testicule* est libre au fond de la gaine vaginale et suspendu par son bord supérieur au cordon testiculaire ou spermatique, gros funicule contenu dans la partie supérieure de la gaine vaginale et formé par l'accolement de vaisseaux spermatiques avec le canal déférent. Ce cordon est soutenu lui-même dans la gaine vaginale par le frein qui établit la continuité entre les deux feuillets séreux de cette cavité.

La structure est la même pour les *testicules* du cheval que pour ceux de l'homme; elle comprend, en effet, l'étude d'une membrane fibreuse, d'un tissu propre, de vaisseaux lymphatiques et de nerfs.

Chez les ruminants, les *testicules* sont très-volumineux, ovoïdes et allongés verticalement. La masse qu'ils représentent à l'extérieur, avec leurs enveloppes, est pendante et occupe la région inguinale. Ceux du chien, du chat et du porc, placés dans la région périméale, au-dessous de l'anus, se montrent plus ou moins arrondis et sont toujours très-peu détachés. Dans les oiseaux, ces organes sont placés dans la cavité abdominale, à la région sous-lombaire, en arrière des poumons et sous l'extrémité antérieure des reins. Leur forme est généralement ovoïde. Le volume qu'ils présentent, variable d'une espèce à l'autre, diffère également selon les saisons; à l'époque des amours, ils sont toujours considérablement développés.

Chez le fœtus très-jeune, le *testicule* flotte dans la cavité abdominale, suspendu à la région sous-lombaire, vers le flanc, par un large repli péritonéal au bord antérieur duquel se trouvent les vaisseaux spermatiques. La gaine vaginale n'existe donc pas encore. Le mécanisme qui préside à sa formation est des plus simples, ainsi qu'on l'a vu chez l'homme. Le travail de la descente du *testicule* commence à s'opérer avant la naissance

et dans toutes les espèces. Dans l'espèce bovine, il est même achevé dès les premiers mois de la vie intra-utérine. Mais, chez les solipèdes, le *testicule* reste le plus souvent engagé dans le canal inguinal jusqu'à l'âge de six à dix mois.

Il importe, dans le choix des animaux et notamment du cheval, de s'assurer de l'intégrité des *testicules*. On doit également apporter le plus grand soin dans l'examen de ces organes chez les chevaux entiers qui ne sont pas destinés à la monte; car le cheval n'est réellement entier et ne jouit à ce titre de toute sa force que lorsque ses *testicules* ont leur développement normal et sont dans un état parfait de santé.

Les *testicules* bien développés annoncent la force; aussi les trouve-t-on volumineux dans les chevaux arabes, barbes. Ils ne doivent pas être trop pendants; cette disposition, dans les races ordinaires, indique la faiblesse. Leur rétraction, constante vers l'anneau inguinal est un indice de douleurs abdominales; mais il ne faut pas confondre cette rétraction avec celle que produit le froid, qui ride en même temps les bourses. Dans tous les cas, les *testicules* doivent être libres dans leurs enveloppes et fuir sous la pression de la main. Les bourses doivent aussi être souples, sans engorgement.

Dans le mulet et surtout dans l'âne, les *testicules* sont très-volumineux. Dans le taureau, ils sont oblongs, pyriformes et pendants. La région des bourses, chez le bouf, varie suivant l'époque de la castration et le mode opératoire mis en usage. Si l'animal a été bistourné, on retrouve les *testicules* atrophiés. En général, le bouf s'engraisse d'autant plus facilement qu'il a été châtré plus jeune et par l'ablation complète des *testicules*. La région des bourses est un des points que les bouchers consultent pour s'assurer du degré de graisse de l'animal. On trouve en avant de cette région quatre petits mamelons qui correspondent à ceux de la vache.

Dans le bouc et le bœuf, les *testicules* ressemblent beaucoup à ceux du taureau; seulement ils sont séparés inférieurement, dans le bouc surtout, par un sillon assez profond. Ceux du porc, de forme sphéroïde, sont situés presque immédiatement au-dessous de l'anus et peu pendants. Les *testicules* du chien, assez semblables à ceux du porc pour la forme et la situation, deviennent un peu pendants dans la vieillesse. Ils sont assez sujets au sarcoèle et à une dartre rongeanne qui perfora quelquefois le scrotum.

Dans toutes les maladies des chevaux qui s'accompagnent de douleurs abdominales, et notamment lorsque ces douleurs sont intermittentes, les *testicules* montent vers l'anneau inguinal et redescendent dans le bas-fond de la gaine vaginale. Dans les douleurs continues, ils remontent vers l'anneau inguinal, y restent accolés, et leurs enveloppes, aussi bien que la peau du fond de l'aine, sont mouillées par de la sueur. L'existence d'une invagination, d'un volvulus, d'un pincement de l'intestin par l'anneau inguinal, d'une hernie inguinale étranglée donne lieu à ces symptômes remarquables, que l'on retrouve aussi dans l'orchite et l'épididymite aiguës. Ces symptômes sont rarement observés sur les autres animaux domestiques. Une poussière blanchâtre, granuleuse, d'une saveur salée et composée en grande partie d'hydrochlorate de soude, se montre très-fréquemment sur la peau des bourses des solipèdes atteints d'anémie, d'altérations septiques du sang et, dans le plus grand nombre des maladies graves, avec adynamie.

L'infiltration des bourses par un liquide séro-albumineux, et parfois séro-sanguinolent, constitue l'hydrocèle externe ou l'hydrocèle par infiltration, que l'on désigne plus généralement dans la pratique par le nom d'œdème du scrotum. L'existence d'un liquide séro-albumineux dans la gaine vaginale constitue la véritable hydrocèle, nommée hydrocèle interne par épanchement, et mieux nommée encore hydrocèle vaginale. Dans d'autres cas, le *testicule* lui-même est dur, extrêmement douloureux, rétracté et tuméfié par une inflammation aiguë, désignée sous les deux noms d'orchite et de didymite.

Les enveloppes et le *testicule* peuvent aussi avoir contracté des adhérences anciennes et constituer une tumeur plus ou moins volumineuse, dure, peu douloureuse, qui peut être la conséquence soit d'une orchite simple et chronique, soit d'une orchite morvofarceuse, soit d'un stéatome, soit d'une induration des enveloppes, soit enfin d'un cancer. Dans d'autres circonstances plus rares, les *testicules* peuvent se montrer très-petits, adhérents aux enveloppes et même atrophiés; enfin un seul ou les deux *testicules* peuvent manquer et être logés dans l'abdomen. Dans ces cas, assez rares, les animaux sont désignés par les noms de cheval, de taureau ou de chien monorchide.

TESTICULÉ,ÉE adj. (tè-sti-ku-lé — rad. *testiculé*). Muni de testicules.

TESTIF s. m. (tè-stiff). Comm. Poil de chameau.

TESTIGOS, groupe d'îles des Antilles, dans l'archipel des îles Sous-le-Vent, à 80 kilom. N. de la Marguerite, par 11° 25' de latit. N. et 65° 30' de longit. O. Il appartient à l'Angleterre

TESTIMONIAL, ALE adj. (tè-sti-mo-ni-al, a-le — lat. *testimialis*; de *testimonium*, témoignage; dérivé de *testis*, témoin). Donné par témoins, résultant d'un témoignage : *Preuve TESTIMONIALE*.

— Servant de témoignage, d'attestation : *Le maire de sa commune lui a donné des lettres TESTIMONIALES*.

TESTIMONIALEMENT adv. (tè-sti-mo-ni-a-le-man — rad. *testimonia*). Par témoins : *Prouver TESTIMONIALEMENT*.

TESTIS UNUS, TESTIS NULLUS (*Témoin unique, témoin nul*). Adage de jurisprudence qui s'emploie pour faire entendre que le témoignage d'un seul ne suffit pas pour établir en justice la vérité d'un fait. Autrefois, on avait en quelque sorte plus d'égard à la quantité des témoins qu'à la qualité : un témoin ne faisait qu'une demi-preuve, deux témoins formaient la preuve entière. Cette législation a bien changé, et, depuis l'institution du jury, les jurés, qui sont juges du fait, ne doivent pas s'occuper du nombre des témoins, mais seulement de ce qu'ils déclarent; ils doivent peser la valeur de ces déclarations, et se demander ensuite si elles ont produit en eux la conviction. Vingt témoins ne suffiront point quelquefois pour la donner, et, souvent, un seul l'établit.

Au point de vue du témoignage historique, la maxime *testis unus, testis nullus* est toujours rigoureusement applicable.

« La supercherie racontée par le cardinal est-elle un fait sérieux que l'on puisse regarder comme définitivement acquis à l'histoire, ou bien faut-il appliquer à cette déposition la maxime *testis unus, testis nullus*? Quoi qu'il en soit, cette déposition a une gravité incontestable. »

LOUIS JOURDAN.

TEST-OBJET s. m. (tè-sto-bjè — angl. *test-object*; de *test*, preuve, et *object*, objet). Physiq. Préparation microscopique servant à apprécier la puissance des microscopes.

TESTON s. m. (tè-ston — du vieux fr. *teste*, tête, parce que la tête du roi était empreinte sur ces monnaies). Monnaie de Louis XII, qui portait la tête du roi sur la face, et dont la valeur varia entre 10 sous 2 deniers et 12 sous 6 deniers : *On ne vit plus que l'homme rouge et jaune, qui, pour gagner quelques TESTONS, se promenaient autour du cercle*. (V. Hugo.)

Vous qui prenez plaisir en leurs paroles, Gardez vos blancs, vos testons, vos pistoles. CALLOT.

... Tâtant le poulx, le ventre et la poitrine, J'aurais un beau teston pour juger d'une urine. REGNARD.

« Monnaie anglaise du temps de Henri VIII, valant environ 13 sous. » Monnaie des États romains, qui valait 1 fr. 62.

— S'est dit pour argent en général : *Il n'a pas un TESTON. Il tou'ours le TESTON au gousset*.

— Ne valoir pas un teston. Etre de très-mince valeur, au propre et au figuré. « Vieille loc.

— *Teston rogné*, Homme ignorant, parce que les monnaies rognées le sont sur la tranche et ne portent plus de légende. « Vieille loc.

— *Il ne donnerait pas un teston pour un quart d'écu*, Il est très-ladre, très-chiche, le quart d'écu valant à très-peu près un teston. « Vieille loc.

— Encycl. Le *teston* est aujourd'hui tellement oublié en France, que l'on aurait peine à s'imaginer qu'il y a eu cours il y a quelques trois cents ans. Le *teston* est une monnaie qui succéda au gros tournois et que Louis XII fit battre en 1513; il doit son nom à ce que la tête (teste) du roi y était gravée. Sous François II, on ne fabriquait déjà plus de *testons* dans notre pays; mais la mode s'en était répandue en Écosse et dans plusieurs autres pays. Les Italiens ont prétendu que Louis XII avait trouvé le format du *teston* dans leur patrie; nous ne les contredirons pas. Au temps de Henri III, les *testons* avaient encore cours chez nous; mais ce roi en avait interdit la fabrication; car, après le règne de François II, on en avait émis de mauvais aloi.

TESTONNER v. a. ou tr. (tè-sto-né — de l'anc. fr. *teste*, tête). Peigner, coiffer, arranger les cheveux de : *Toutes ces femmes de Saint-Germain se font TESTONNER par la Martin*. (Mme de Sév.)

Ces deux veuves, en badinant, En riant, en lui faisant fête, L'allaient quelquefois *testonner*, C'est-à-dire ajustant sa tête. LA FONTAINE.

« Vieux mot. — Frapper sur la tête : *Approche un peu, que je te TESTONNE*. (D'Ablanc.) « Vieux mot.

Se *testonner* v. pr. Se coiffer, arranger ses cheveux : *Un empereur mourut de l'esgratignure d'un peigne, en se TESTONNANT*. (Montaigne.) « Vieux mot.

TESTONNEUR s. m. (tè-sto-neur — rad. *testonner*). Coiffeur : *A l'issue des salles du*

logis des dames, estoient les parfumeurs et les TESTONNEURS. (Rabelais.) « Vieux mot.

TESTOUR, petite ville de la Tunisie, sur les bords de la Medjerda et non loin des mines de plomb argentifère de Djebba; 4,000 hab. Testour est le chef-lieu d'un ouaïen.

TESTU (Jacques), littérateur français, abbé de Belval, né à Paris vers 1626, mort dans la même ville en 1706. Dès qu'il fut entré dans les ordres, il se voua à la prédication et, grâce à ses protections, il prêcha devant la cour de Louis XIV avec un certain éclat; mais se jugeant, avec raison, fort inférieur aux orateurs de la chaire qui florissaient en ce temps-là, il fit une retraite à la Trappe, auprès de son ami, le célèbre abbé de Rancé, et là se livra à l'étude des bons modèles. Après une nouvelle tentative couronnée de succès, il renonça pour cause de santé à une carrière au-dessus de ses forces. Cet abbé galant, libertin même, aimable et recherché des femmes, dont la compagnie seule lui plaisait, parce qu'il ne pouvait supporter la contradiction et qu'il imposait facilement ses idées à un auditoire féminin, cet abbé avait parfois des scrupules religieux et, alors, il allait se confiner à l'abbaye de Saint-Victor, pour en sortir bientôt après. Souvent on le voyait bizarre, préoccupé et mélancolique; c'est qu'il traînait partout le souci d'une ambition qu'il ne put jamais satisfaire. Mme de Caylus, dans ses *Souvenirs*, a tracé de lui un portrait peu flatté, puis elle ajoute : « Le commerce de l'abbé Testu avec les femmes a nui à sa fortune, et le roi n'a jamais pu se résoudre à le faire évêque. Je me souviens qu'un jour Mme d'Hudicourt parla en sa faveur, et, sur ce que le roi lui dit : « qu'il n'était pas assez » homme de bien, » elle répondit : « Sire, il attend, pour le devenir, que vous l'ayez » fait évêque. »

L'abbé de Fontevrauld, dont il était l'ami intime et presque inséparable, Mme de Montespan, Mme de Thianges, la toute-puissante Mme de Maintenon intervinrent, mais sans plus de succès, en sa faveur. Ninon de Lenclos, en apprenant que Testu venait de manquer un évêché qu'il sollicitait depuis longtemps, dit de lui : « L'abbé Testu ne peut espérer d'évesché s'il n'en vacque une femme. » Il eut pour amis Nicolas de Rambouillet, beau-frère de Tallemant des Réaux, Mme de Cayove et surtout Mme de Coulanges et Mme de Sévigné, qui parle beaucoup de lui et de ses voyages en province. Testu était fréquemment appelé *Tuis-tu* (tais-toi), à cause de sa loquacité; il manquait de goût littéraire. Il lança Boyer contre Racine et coopéra, croit-on, à la *Judith*. Il rimait quelques petits vers et fit une épitaphe pour Segrais. Il entra à l'Académie française en 1666 et eut pour successeur Saint-Aulaire, l'homme aux quatrains. Testu a laissé des *Stances chrétiennes sur divers passages de l'Écriture et des Pères* (Paris, 1669, in-80); une autre édition (1702, in-12) est augmentée d'opuscules en vers et en prose; *La doctrine de la raison, ou l'honnêteté des mœurs selon les maximes de Sénèque* (Paris, 1696, in-12); *Lettre écrite à une personne qui avait pris la résolution de se faire religieuse* (1697, in-12); *Reflexions sur les prédicateurs* (1697, in-12). On a confondu l'abbé Jacques Testu avec Jean Testu de Mauroy, né en 1626, mort à Paris en 1706. Ce dernier devint instituteur des filles de Monsieur, frère de Louis XIV, et fut, sur la demande de ce prince, nommé membre de l'Académie française à la place du président de Mesmes (1688). Il avait fait quelques mauvais vers. Boileau le plaça auprès de Boursault dans sa VII^e satire, puis, dans une édition postérieure, remplaça le nom de Testu par celui de Pradon.

TESTUDIN, INE adj. (tè-stu-dain, i-ne). Erpét. Syn. peu usité de TESTUDINÉ, ÉE.

TESTUDINAIRE s. f. (tè-stu-di-nè-re — du lat. *testudo*, tortue). Bot. Genre de plantes grimpantes, de la famille des dioscorées, formé aux dépens des tamiers.

— Encycl. Ce genre, confondu autrefois et aujourd'hui encore par plusieurs auteurs avec les *tamus*, renferme une espèce des plus remarquables par sa végétation, la *testudinaire pied d'éléphant*. Son rhizome s'élève au-dessus du sol sous forme d'une masse à peu près hémisphérique, qui peut atteindre 1 mètre de diamètre; il ressemble à une carapace de tortue, ou à une masse de liège divisée, par des sillons croisés à angle droit, en saillies semblables à des troncs de pyramide quadrangulaire. Les tiges annuelles qui en sortent sont grêles et portent des feuilles cordiformes et des fleurs d'un jaune verdâtre, en grappes axillaires pendantes. Cette plante curieuse, originaire du Cap de Bonne-Espérance, est assez fréquemment cultivée dans nos serres tempérées.

TESTUDINÉ, ÉE adj. (tè-stu-di-né — du lat. *testudo*, tortue). Erpét. Qui ressemble ou qui se rapporte à la tortue.

— s. m. pl. Ordre de reptiles, comprenant tous les animaux connus sous le nom vulgaire de tortues et syn. de CHELONIENS.

TESTUDINELLE s. f. (tè-stu-di-nè-le — dimin. du lat. *testudo*, tortue). Infus. Genre d'infusoires systolides ou rotateurs, dont l'espèce type habite les eaux douces.

TESTUDINIDE adj. (tè-stu-di-ni-de — du

lat. *testudo*, tortue, et du gr. *eidos*, aspect). Erpét. Syn. de TESTUDINÉ, EE.

TESTUDINIDÉ, EE adj. (tè-stu-di-ni-dé). Erpét. Syn. de TESTUDINÉ, EE.

TESTUDININ, INE (tè-stu-di-nain, ine). Erpét. Syn. de TESTUDINÉ, EE.

TESTUDINITE s. f. tè-stu-di-nite — du lat. *testudo*, tortue). Erpét. Genre de tortues terrestres, trouvée à l'état fossile dans les terrains récents de l'Amérique du Sud.

TESTUDINOÏDE adj. (tè-stu-di-no-i-de — du lat. *testudo*, tortue, et du gr. *eidos*, aspect). Erpét. Syn. de TESTUDINÉ, EE.

TESTUDO s. m. (tè-stu-do — mot qui signifie tortue, et qui vient de *testa*, écaïlle, proprement vase de terre cuite. v. TEST). Chr. Tumeur enkystée ayant la forme d'une écaïlle de tortue.

— Erpét. Nom scientifique latin des tortues et de tous les chéloniens.

TESTULE s. m. (tè-stu-le — dimin. de test). Bot. Membrane extérieure de l'ovule.

TÊT s. m. (tè — du lat. *testa*. v. TEST). Syn. de TESSON.

— Chim. et métal. V. TEST.

— Comm. Débris de fonte.

— Zool. V. TEST.

— Anat. Nom donné anciennement au crâne : *Avoir le TÊT fêlé*.

— Vénér. Partie de l'os frontal d'où partent les pivots de la tête d'un animal muni d'un bois : *Le TÊT d'un cerf*.

— *Avoir les meules dans le TÊT*, Avoir les meules très-basses, en parlant du cerf.

TÊT, rivière des Pyrénées-Orientales. Elle sort de l'étang Bleu et de l'étang de Puy-Prigue, au pied de la Pique-Rouge, sur les confins de l'Arriège, s'étale tantôt sur de vastes espaces marécageux, tantôt descend en chutes rapides, baigne Fontpédrouse, Thues, Olette, Serdinya, Villefranche-de-Conflent, Ile, Millas, Perpignan et se jette dans la Méditerranée, au-dessous de Sainte-Marie-de-la-Salene, après un cours de 125 kilom. Ses affluents principaux sont : le Prats, le Valaguerre, le Graus d'Olette, le Mantet, le Cabris, l'Evol, la Roja, la rivière de Fillols, la Taurinya, la Cartillane, la Leutille, le Boules, etc. • Son lit, dit M. Joanne, large et caillouteux, rempli en hiver, n'a guère d'eau en été, par suite des dérivation qui font du Roussillon un des jardins de la France. Une centaine de canaux mettant en mouvement cinquante usines y puisent leurs eaux. Les surfaces arrosées par les canaux de la Têt, à l'exclusion de ses affluents, sont évaluées à 12,000 hectares (10,505 sont arrosées par le canal de Corbère, dont la prise d'eau est au-dessous de Millas).

TÊTA s. m. (tè-ta). Bot. Syn. de PÉLIOS-ANTHE.

TÉTANIE s. f. (tè-ta-ni — rad. *tétanos*). Pathol. Tétanos intermittent.

TÉTANIFORME adj. (tè-ta-ni-for-me — de *tétanos*, et de *forme*). Pathol. Qui a l'apparence du tétanos.

TÉTANIQUE adj. (tè-ta-ni-ke — rad. *tétanos*). Pathol. Qui est produit par le tétanos; qui est de la nature du tétanos : *La strychnine et la brucine donnent lieu à des convulsions TÉTANIFORMES* (Chomel). • Qui est affecté de tétanos : *Malade TÉTANIQUE*.

— Substantif. Personne affectée de tétanos : *Un TÉTANIQUE*.

TÉTANISATION s. f. (tè-ta-ni-za-sion — rad. *tétaniser*). Action de tétaniser.

TÉTANISER v. a. ou tr. (tè-ta-ni-zé — rad. *tétanos*). Méd. Provoquer des accidents tétaniques chez : *TÉTANISER un malade avec de la strychnine*.

TÉTANOCÈRE s. m. (tè-ta-no-sè-re — du gr. *tétanos*, tendu; *keras*, corne). Entom. Genre d'insectes diptères brachocères, de la famille des athéricères, tribu des muscides, formé aux dépens des scatophages et comprenant une vingtaine d'espèces, dont plusieurs habitent la France : *Le TÉTANOCÈRE ferrugineux se prend communément aux environs de Paris*. (E. Desmarest.) Les TÉTANOCÈRES sont de jolis diptères au corps fauve. (H. Lucas.)

— Encycl. Les *tétanocères* sont de jolis insectes, à antennes souvent empanachées, au corps fauve, à ailes fréquemment ornées d'un réseau sombre, mais élégant; les jambes intermédiaires sont ordinairement terminées par des pointes allongées. Comme les sépédons, ils vivent au milieu des plantes littorales, mais ils ne paraissent pas avoir la faculté de sauter, leurs pieds postérieurs étant moins allongés et renflés. Les larves vivent parmi les débris de plantes aquatiques; elles ont la propriété de se contracter comme des limaces ou des sangsues. La nymphe présente quelques rudiments d'ailes et de pattes. Ce genre comprend un assez grand nombre d'espèces. Le *tétanocère à front fauve* est long d'environ 0m,01; il se trouve communément aux environs de Paris.

TÉTANOÏDE s. f. (tè-ta-no-i-de — de *tétanos*, et du gr. *eidos*, aspect). Pathol. Qui

semble appartenir au tétanos : *Accidents TÉTANOÏDES*.

TÉTANOPS s. m. (tè-ta-nops — du gr. *tétanos*, tendu; *ops*, face). Entom. Genre d'insectes diptères, de la famille des athéricères, tribu des muscides, comprenant deux espèces, qui habitent la France et la Suède.

TÉTANOS s. m. (tè-ta-noss — du gr. *tétanos*, rigidité spasmodique des membres, du verbe *teindô*, je tends, qui représente la racine sanscrite *ton*, tendre, d'où aussi le persan *tanidan*, tendre, filer, le latin *tendere*, tendre, le gothique *thanjan*, anglo-saxon *thenian*, scandinave *thenia*, ancien haut-allemand *durni*, ancien allemand *danjan*, allemand *dehnen*, même sens, le lithuanien *tempti*, russe *tianu*, même sens, l'irlandais *toinuim*, filer). Pathol. Maladie caractérisée par la rigidité, la tension convulsive des muscles, et quelquefois de tout le système musculaire; *Une piqûre d'épingle peut donner un TÉTANOS mortel*. • *Tétanos intermittent*, Nevrose qui a de fausses apparences de tétanos, et qu'on observe particulièrement chez les femmes. On l'appelle aussi TÉTANIE.

— Fig. Exaltation violente d'une passion : *L'âme a son TÉTANOS comme le corps*. (Balz.)

— Encycl. L'état de crampe qui caractérise le tétanos se maintient pendant plusieurs jours et amène une immobilité invincible, qui se propage aux organes soit de la respiration, soit de la déglutition, et qui détermine fatalement la mort au milieu des souffrances les plus atroces.

Quand le tétanos est général et qu'il maintient le corps dans un état de rigidité permanente, sans le fléchir en aucun sens, c'est le tétanos droit. Quand il occupe la partie antérieure du corps et que le tronc est courbé en avant, c'est l'*emprosthotonos*. On lui donne le nom d'*opisthotonos* quand il courbe le corps en arrière; de *pleurothotonos* quand il le courbe sur un des côtés; de *trismus*, enfin, quand il n'affecte que les muscles de la mâchoire. La plupart du temps le tétanos débute par le trismus, c'est-à-dire par la contraction spasmodique des muscles masséters et temporaux, qui deviennent durs, inextensibles et appliquent fortement la mâchoire inférieure contre la supérieure. La rigidité se propage ensuite aux muscles de la face, du cou, du tronc et des membres. Sous le rapport de la fréquence, l'opisthotonos vient après le trismus, puis l'emprosthotonos, et, en dernière ligne, le pleurothotonos. Quand le tétanos est complet, le corps tout entier est roide et immobile, les contractures musculaires sont intenses, les efforts les plus puissants sont incapables de les vaincre; la douleur est suffocante et, au milieu de tout cela, le malade conserve l'intégrité de ses facultés intellectuelles.

Les impressions morales tristes et les refroidissements subits, surtout quand ils coïncident avec une blessure ou une plaie, sont la cause ordinaire de cette terrible maladie. On a employé, pour la combattre, les saignées, les ventouses scarifiées, les bains, le chloroforme et principalement le curare, qui est, par excellence le poison des nerfs moteurs. Quand il s'agit d'un tétanos traumatique, le médecin doit s'occuper avant tout de débrider et de fermer la plaie. On a eu recours à la trachéotomie, dans le cas où le tétanos semblait tenir à l'occlusion de la glotte.

— Art vétér. Tous les animaux domestiques peuvent être atteints du tétanos; mais il n'est pas également commun chez tous. L'ordre suivant lequel on paraît pouvoir les ranger, eu égard à la fréquence de la maladie, est celui-ci : âne, mulet, cheval, chien, mouton et bœuf. Le bœuf n'y est guère sujet qu'à la suite de la castration. On le voit assez souvent chez les bœliers, à la suite de ce mode d'émasculature, et chez les chiens de chasse qu'on fait coucher exposés aux courants d'air.

Le tétanos s'observe surtout sous le ciel des tropiques, pendant les grandes chaleurs, et là où les animaux sont sous l'influence d'un froid humide alternant avec une chaleur brûlante. Ses causes sont nombreuses et variées, puisque tout ce qui peut déterminer une vive irritation, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur, peut aussi léser le système nerveux. On voit le tétanos dans les localités basses et humides, et dans celles où les animaux sont exposés dans les pâturages, quand il règne des vents frais, sans doute à cause des abondantes transpirations qui peuvent être brusquement supprimées, comme lorsqu'on expose les chevaux aux intempéries du soir et de la nuit, immédiatement après que la transpiration cutanée a été très-excitée par le travail, durant la chaleur du jour. L'exposition au grand froid peut aussi le déterminer, surtout si le sujet est dans un état pléthorique. Il en est de même de l'immersion dans une eau très-froide, le corps étant couvert de sueur, et de l'exposition à l'air à la suite des orages et des pluies froides qui succèdent à une vive chaleur, principalement à l'égard d'un animal atteint d'une blessure grave. Mais il survient surtout à la suite d'une lésion traumatique, principalement de celles qui atteignent les articulations, les extrémités, et déchirent les tendons et les nerfs; et dans les guerres, au milieu des vicissitudes atmosphériques auxquelles sont exposés les chevaux. Lorsqu'il n'est pas provoqué par

une plaie, le tétanos peut encore être directement produit par une fatigue excessive.

Au début du tétanos, on observe de la roideur à la nuque, une certaine difficulté dans les mouvements de l'encolure, un embarras dans la déglutition, de la gêne dans les mouvements de la langue et dans ceux de la mâchoire inférieure. Bientôt tous les symptômes grandissent, les muscles de la tête deviennent de plus en plus rigides; l'union des deux mâchoires devient si intime qu'aucune force ne peut les desserrer. L'animal est alors dans l'impossibilité absolue de prendre aucune nourriture; il a l'oreille fixe, l'œil hagard, la pupille dilatée, la respiration laborieuse, la poitrine oppressée; puis les muscles de l'encolure se roidissent successivement; leur tension est souvent telle que la tête demeure fixe. En outre, les oreilles sont droites, la tête est tendue sur l'encolure, qui est également relevée; les narines sont dilatées; la respiration devient de plus en plus difficile et la poitrine est comme comprimée par la tension des muscles; les muscles de l'œil sont en contraction et cet organe, sans être rouge, est hagard, immobile. A leur tour, les muscles du dos et des lombes se tendent; la roideur générale s'avance à grands pas, la locomotion est très-difficile. L'abdomen est tendu, resserré sur lui-même, le flanc devient cordé et considérablement roide; la queue est roide, un peu soulevée; les membres restent très-écartés; les pieds paraissent comme cloués à terre; l'animal ne peut se coucher. La maladie continuant à faire des progrès, le sujet s'affaiblit, tant par l'effet de ce qu'il éprouve que parce qu'il ne peut pas prendre d'aliments, et aussi parce que, la respiration ne pouvant s'exécuter que d'une manière incomplète, l'hématose ne se fait pas bien. L'animal finit par tomber roide comme une masse, soit quelques instants avant la mort, soit qu'il reste encore en vie pendant quelques moments. S'il ne meurt pas tout de suite, on voit les membres tellement roides que ceux qui se trouvent au-dessus n'appuient pas sur le sol. Vers l'approche des derniers moments, le poulx devient petit, fréquent, irrégulier, intermittent; des sueurs froides et copieuses se manifestent et la mort ne tarde pas à arriver.

Le tétanos est une des affections les plus graves que le vétérinaire puisse avoir à combattre et l'une des complications les plus funestes des plaies et des blessures. En effet, si le tétanos n'est pas nécessairement mortel, il se termine dans le plus grand nombre des cas par la mort. Cependant il faut établir une différence entre le tétanos spontané et le tétanos traumatique. La guérison de ce dernier peut être considérée comme une très-rare exception. La chaleur des régions tropicales ajoute beaucoup à la gravité de la maladie. Les signes qui peuvent faire espérer que le tétanos se terminera d'une manière heureuse sont : la marche lente et le peu d'intensité des symptômes. Lorsque la mort n'est pas arrivée avant le huitième ou le neuvième jour, il y a lieu de compter, au moins en général, sur une terminaison favorable.

Au point de vue du traitement, indépendamment des indications spéciales que peuvent fournir les lésions traumatiques que vient compliquer le tétanos, il importe de rechercher dans les ressources d'une thérapeutique énergique et rationnelle les moyens de combattre une affection si redoutable. Nous nous dispenserons d'indiquer les nombreux agents qui, employés avec des succès divers contre le tétanos, ne peuvent pourtant pas être considérés d'une manière générale. La principale indication de traitement que présente le tétanos consiste à calmer l'action nerveuse excitée outre mesure, et à provoquer la réaction sécrétoire qui peut diminuer la violence des spasmes. Cette double indication est efficacement remplie, soit par l'opium à hautes doses, soit par les sudorifiques et surtout par les bains de vapeur. Les saignées, pour réussir, doivent être employées avec une énergie toute particulière et à des doses énormes. Enfin, les préparations mercurielles, administrées jusqu'à la salivation, paraissent devoir, dans certains cas, produire une modification avantageuse. Il est également utile de tenter les effets des inspirations d'éther.

TÊTAR s. m. (tè-tar). Mar. Bloc de bois dont la tête porte un cran pour loger un réa de poulie.

TÊTARD s. m. (tè-tar — rad. *tête*). Extrémité postérieure du timon d'une voiture, qui s'engage dans la fourchette.

— Erpét. Jeune batracien, incomplètement développé et dépourvu des membres locomoteurs qu'il doit posséder à l'état parfait : *Ces TÊTARDS changent successivement de formes*. (G. Bibron.)

— Ichtyol. Nom vulgaire du cyprin chevesne et d'un autre poisson du genre perche, qui vit dans l'Inde.

— Arboric. Arbre dont on a coupé la tige à une certaine hauteur, et dont on laisse croître les repousses supérieures pour les exploiter à des intervalles assez rapprochés : *On peut presque toujours placer des TÊTARDS dans les haies*. (Bosc.)

— Sylvic. Arbre conservé dans une coupe,

pour servir d'alignement et comme de tête de limite.

— Adj. Agric. *Lin Têtard*, Variété de lin.

— Encycl. Erpét. On sait que les jeunes batraciens, principalement ceux de la famille des anoures, comme les grenouilles, les rainettes, les crapauds, les pipas, naissent avec des formes très-différentes de celles de leurs parents et qu'ils subissent des métamorphoses très-remarquables. Dans les œufs de ces animaux, on distingue des points noirs qui sont les germes, entourés chacun d'une matière glaireuse analogue à l'albumen de l'œuf. Peu à peu ces points noirs grossissent, s'allongent et sortent de leur enveloppe; à cet état on les nomme *têtards*. Dans les premiers temps, le têtard reste encore logé dans la liqueur glaireuse, qui a beaucoup augmenté de volume en absorbant de l'eau et qui nage au milieu du liquide comme un nuage; il en sort seulement de temps en temps pour se fortifier par l'exercice; enfin il s'en sépare tout à fait.

Le têtard ressemble d'abord à un petit poisson et ne peut vivre que dans l'eau. Sa tête est très-grosse et son corps, dépourvu de membres, se termine par une queue comprimée, qui, dans les jours suivants, s'allonge beaucoup. Sa bouche n'est encore qu'un trou à peine perceptible et ses branchies ne consistent que dans un seul tubercule placé de chaque côté à la partie postérieure de la tête. Bientôt ces appendices s'allongent et se divisent en lanières; les yeux se dessinent à travers la peau. Un peu plus tard, les branchies se ramifient et les lèvres se recouvrent d'une sorte de bec corné, à l'aide duquel l'animal se fixe aux végétaux dont il fait sa principale nourriture. Au bout de quelques jours, les franges branchiales qui flottaient de chaque côté du cou s'enfoncent sous la peau pour y former les branchies. Celles-ci sont de petites houppes très-nombreuses, attachées aux quatre arceaux cartilagineux placés de chaque côté du cou et attachés à l'os hyoïde. L'eau arrive à ces branchies par la bouche, en passant par l'intervalle des arceaux et, après les avoir baignées, en sort par une ou deux fentes. L'appareil respiratoire présente alors la plus grande ressemblance avec celui des poissons. Quelque temps après, les pattes postérieures se montrent et se développent petit à petit. Leur longueur est déjà assez grande, qu'on ne voit pas encore les pattes antérieures. Celles-ci se développent sous la peau, qu'elles percent plus tard; la queue est résorbée par degrés, le bec tombe et laisse paraître les véritables mâchoires, les branchies s'anéantissent et les poumons exercent seuls la fonction de respirer. La queue disparaît complètement et le petit animal prend la forme qu'il doit toujours conserver. Alors aussi il change de régime; d'herbivore qu'il était d'abord, il devient peu à peu exclusivement carnivore et, à mesure que sa métamorphose s'achève, son canal intestinal, de long, mince et contourné en spirale qu'il était, devient court et presque droit.

— Arboric. Les *têtards*, appelés aussi *trognons* dans certains pays, sont des arbres dont on coupe la tige à une certaine hauteur. Il en résulte que la sève s'accumule dans la région la plus voisine de la section, d'où naissent de nombreux et forts rameaux, qu'on peut supprimer au bout de quelques années pour en laisser pousser de nouveaux. On peut donc considérer les têtards comme de véritables taillis, dont la souche, au lieu d'être placée au niveau du sol, en est éloignée d'un ou de plusieurs mètres. Presque tous les arbres peuvent être exploités de cette manière; mais on s'arrête, dans la pratique, aux essences pour lesquelles ce mode de traitement donne les produits les plus avantageux. Tels sont d'abord les saules (et surtout le saule blanc), les peupliers, l'aune, le frêne, les érables, le tilleul, le charme, l'orme, le châtaignier, le robinier, le chêne, le bouleau, le buis, etc. Quant aux résineux, ils se prêtent en général très-peu à ce genre d'exploitation, et on ne les y soumet que dans des cas exceptionnels. Le choix des essences varie du reste suivant le climat, la nature du sol, la situation, et aussi suivant les usages et les besoins locaux.

Rien de plus facile que de transformer un arbre en têtard; quand sa tige est suffisamment développée, on l'éteut, c'est-à-dire on coupe sa cime, de telle sorte que la partie conservée n'offre plus que la hauteur voulue; celle-ci doit être en général uniforme dans une même plantation. Elle varie du reste suivant l'essence et les conditions locales; la tige des têtards peut avoir ainsi de 1 mètre à 5 mètres, rarement davantage. On tient bas les têtards placés au bord des eaux ou sur les sols en pente, pour maintenir les terres; on laisse, au contraire, une plus grande élévation à ceux sous lesquels on cultive des céréales ou des plantes fourragères. Il en est de même de l'espacement. Celui-ci doit être suffisant pour que les arbres jouissent librement de l'influence de l'air et de la lumière; il varie aussi suivant l'essence, la nature du terrain, le profit qu'on veut en retirer et l'intervalle qui doit s'écouler entre deux coupes successives. Ainsi, les saules qu'on plante sur les bords des ruisseaux peuvent n'être espacés que de 2 m.

tres ; mais l'intervalle doit être le double pour ceux qu'on plante en quinconce dans les prés, et la distance sera plus grande encore s'il s'agit d'aunes, de chênes, d'ormes ou de frênes.

C'est en effet dans les pâturages, dans les prairies, au bord des champs, le long des chemins ou des cours d'eau, que les *têtards* peuvent être plantés avec avantage. On comprend dès lors que plus ils seront espacés et élevés au-dessus du sol, moins ils empêcheront les plantes fourragères croissant sous leur couvert de participer au bénéfice des influences atmosphériques. Toutefois, si on voulait laisser à la tige une hauteur plus considérable, dans le but de tirer parti de son bois, on ferait un mauvais calcul. En effet, cette manière d'exploiter altère ordinairement les couches centrales du bois, en favorisant l'infiltration des eaux pluviales, en sorte qu'il est rare de voir des *têtards* un peu vieux dont la tige ne soit pas creuse. Presque toujours l'intérieur est réduit en une sorte de terrain qui a toutefois, du moins dans la plupart des cas, une très-grande valeur pour le jardinage, quand on se trouve à portée de grands établissements horticoles ; un tronc ainsi décomposé peut donner plus de produit net que s'il était sain.

Le chiffre de la révolution, c'est-à-dire de l'âge où on exploite les *têtards*, varie de trois à dix ans ; il dépend de la croissance plus ou moins prompte des essences et de la force des bois qu'on désire obtenir. Les saules et les peupliers, qui repoussent très-vite, peuvent être exploités de trois à cinq ans, tandis qu'il faut prolonger la révolution des autres essences. La saison la plus convenable pour l'exploitation est la fin de l'hiver ou le commencement du printemps, un peu plus tôt, un peu plus tard, suivant le climat. Néanmoins, si le feuillage des *têtards* est destiné à la nourriture des bestiaux, ce qui a lieu dans les pays pauvres en fourrages, on coupe les rameaux aussitôt après la sève d'août. « Lorsque les *têtards*, disent Lorette et Parade, sont jeunes encore ou dans un âge moyen, il est avantageux de couper les rejets rez tronc ; mais, lorsqu'ils vieillissent et que l'écorce devient coriace, il vaut mieux couper les perches plus haut, afin que les nouvelles pousses trouvent une écorce tendre qu'elles puissent percer avec plus de facilité. L'emploi d'instruments bien tranchants est essentiel pour cette opération, afin que la tranche soit nette et sans éclats. Pour éviter l'infiltration des pluies, la coupe des *têtards* doit, autant que possible, être faite obliquement à l'horizon. »

Les *têtards* présentent d'immenses avantages à l'agriculture ; ils permettent d'utiliser les terres vagues en parcs, ainsi que les bords des cours d'eau. Ils maintiennent les rives contre l'action érosive des eaux et protègent les habitations et les cultures contre les glaçons que le dégel ou les inondations pourraient y apporter. Soumis à des exploitations périodiques, ils fournissent une grande quantité de bois propre au chauffage ou à la fabrication du charbon. Quelques essences même, telles que l'orme, le frêne, l'érable, le hêtre, etc., traitées de cette manière, produisent des loupes ou des broussins dont l'ébénisterie tire un bon parti. Les terrains en parcs, plantés en *têtards*, fournissent en outre des feuilles et de l'herbe pour la nourriture des bestiaux.

D'un autre côté, ces arbres n'enlèvent pour ainsi dire rien à l'agriculture, puisqu'on les plante ordinairement sur des terrains improductifs ou impropres à tout autre usage, comme les terres vaines ou vagues, les friches, les marécages, les lisières des prés, les berges des cours d'eau, en un mot dans les endroits où la charure ne pénètre pas. On ne saurait donc trop en recommander la propagation dans tous les pays où le bois a quelque valeur ; ce serait un des moyens les plus simples et les meilleurs de suppléer à l'insuffisance de la production forestière.

TÉTARD (Jean), écrivain français, né à Louvigny (Bourgogne) en 1770, mort à Paris en 1841. Il vint d'achever sa thèse de philosophie à la Révolution. Tétard étudia alors la médecine, puis devint officier de santé à l'armée du Rhin (1795). La faiblesse de sa vue le fit renoncer à suivre la carrière médicale et il devint, quelque temps après, receveur des domaines, jusqu'en 1824, époque où il prit sa retraite. Nous citerons parmi ses écrits : *Essai moral sur l'homme avec son rapport avec Dieu* ou *Discours polémiques sur l'athéisme* (Paris, 1818) ; *Contre l'obscurantisme et le jésuitisme* (Paris, 1828) ; *Les loups dans la bergerie* (Paris, 1829) ; *Conte vers sur le discours de la couronne et sur les adresses des deux Chambres* (1830, in-4°) ; *Théorie sociale présentée à l'Institut* (1832) ; *Système du monde ou théorie solaire par l'électricité ; Caractère indélébile et historique du jésuitisme et du doctrinisme* (Paris, 1832, in-8°) ; *Procès politique des prévenus d'août* (1834, in-8°) ; *Plan de l'orientation du mouvement de l'étoile* (Paris, 1839, in-8°).

TÉTARTIN s. m. (té-tar-tain). Minér. Feldspath à base de soude.

TÉTARTOËDRE adj. (té-tar-to-è-dre — du gr. *tetartos*, quatrième ; *edra*, base). Minér. Qui offre le phénomène de la tértartroédrie. On dit aussi TÉTARTOËDRIQUE.

— s. m. Cristal tértartroédre.

TÉTARTOËDRIE s. f. (té-tar-to-è-dri — du gr. *tetartos*, quatrième ; *edra*, base). Minér. Disposition des cristaux dans lesquels le quart des parties géométriquement égales est identique.

— **Encycl.** Ce nom a été donné par les cristallographes à un genre particulier de symétrie de certains cristaux, genre caractérisé par l'identité physique du quart des parties de ces cristaux, qui sont géométriquement égales. On trouvera à l'article HÉMIÉDRIE ce qu'il faut entendre par les expressions identité physique des parties des cristaux. On peut d'ailleurs définir la *tétartoédrie* : l'hémiédrie de l'hémiédrie ; c'est une sorte d'hémiédrie du second ordre, une hémiédrie nouvelle, subie par une forme, que l'on regarde comme provenant elle-même de l'hémiédrie d'une autre forme. Il en résulte que les diverses considérations au moyen desquelles on explique l'hémiédrie servent à expliquer d'une façon analogue la *tétartoédrie*. Prenons un exemple : soit un cube ; si toutes les parties de ce cube, géométriquement égales, sont physiquement identiques, les modifications que l'on pourra faire sur ce cube suivront la loi de symétrie d'Habuy, et une troncature faite sur un des arêtes solides se répètera sur les sept autres. Si l'identité physique des parties géométriquement égales n'existe que pour la moitié de ces parties, la loi de symétrie se trouvera modifiée, et les troncatures sur les angles solides, pour continuer à examiner le même exemple, ne se répèteront que sur la moitié des angles solides, ce qui conduira à une hémiédrie. Enfin, si le quart seulement des parties géométriquement égales est physiquement identique, le quart des modifications indiquées par la loi d'Habuy sera seul réalisé. Les modifications ainsi limitées dans leur nombre sont nommées *tétartoédriques*, de même que les formes auxquelles elles donnent naissance, et la *tétartoédrie* n'est autre chose que la symétrie propre à ces modifications et à ces formes. On voit par ces développements que, comme nous l'avons dit précédemment, cette symétrie particulière n'est autre chose que l'hémiédrie de l'hémiédrie.

TÉTARTOËDRIQUE adj. (té-tar-to-è-dri-ke — rad. *tétartoédrie*). Minér. Qui a rapport à la tértartroédrie, qui en a les caractères : *Modifications TÉTARTOËDRIQUES*. On dit aussi TÉTARTOËDRIQUE.

TÉTARTOPRISMATIQUE adj. (té-tar-topri-sma-ti-ke — du gr. *tetartos*, quatrième, et de *prismatique*). Minér. Qui a une forme prismatique et ne montre que le quart des faces.

TÉTASSE s. f. (té-ta-se — rad. *tette*). Pop. Grosse mamelle de femme flasque et pendante.

TÉTAZ (Jacques-Martin), architecte, archéologue et dessinateur, né à Paris en 1818, mort en 1865. Élève de Huyot et d'Hippolyte Le Bas, il entra à l'École des beaux-arts en 1836 et en sortit en 1843 avec le premier grand prix ; il avait eu le deuxième en 1842. Son sujet de concours, en 1843, un *Palais de l'Institut*, révélait une sérieuse érudition d'archéologue et un parfait bon goût. Ce travail très-estimé, et qui est l'un des bons dessins de l'époque, semblait présager un brillant avenir. Le *Temple de l'Erechtheum*, son envoi de Rome en 1848, qui fit sensation à l'Exposition des beaux-arts, et fut encore remarqué plus tard, en 1856, est un morceau hors ligne, dans lequel l'archéologie architectonique se dissimule sous les qualités sérieuses d'une invention originale. La valeur de ce dessin fut consacrée, en 1855, par une deuxième médaille. Il accepta, en 1855, la restauration du château de Pau, dont il fut nommé inspecteur. Quatre années plus tard, en 1859, il se présenta encore au Salon avec un *Projet d'Opéra* très-intéressant et très-remarquable comme dessin. Ce travail lui valut une première médaille bien méritée. Depuis lors, il n'a rien exposé.

TETCHA, rivière de la Russie d'Asie. Elle prend sa source dans le lac Kizyltash, sur le versant des monts Ourals, à 50 kilom. N.-O. de Tchéliabinsk, se dirige au N.-E. dans le gouvernement de Perm et, après un cours de 180 kilom., se jette dans l'Islet, au-dessus de Dolmatov.

TÊTE s. f. (tê-te — du latin *testa*, qui signifie primitivement en latin un vase de terre cuite, un têt de pot, un tesson, et ensuite, par extension, plusieurs objets concaves d'un côté et convexes de l'autre, tels que coque, coquille, écaille, carapace de tortue, etc. Dans la moyenne et dans la basse latinité, il se prit, dans un sens restreint, pour le crâne. Par synecdoque, *testa* nous a donné *tête*. En espagnol et en portugais, *testa* ne signifie proprement que le haut de la tête, la partie antérieure du crâne, le front. Pour désigner la tête, la première de ces langues se sert de *cabeza* et la seconde de *cabeça*, tous deux dérivés de *caput*. Il n'y a pas longtemps que nous disions en français *test*, *têt*, pour signifier la partie supérieure du crâne). Partie de l'animal, supérieure dans la station bipède, antérieure dans la station quadrupède, et qui contient le cerveau et les organes de plusieurs sens : *Lever, baisser, pencher, tourner la tête. Faire un signe de*

TÊTE. Hoher la TÊTE. Mettre un chapeau sur sa TÊTE. Marcher la TÊTE haute. S'en aller TÊTE basse. Vous n'avez que faire de hoher la TÊTE et de me faire la grimace. (Mol.) *La TÊTE de Mirabeau se montrait effrayante de laideur et de génie.* (Thiers.) *Chaque TÊTE que coupe le bûcheron coûte 6,000 francs à abattre.* (E. de Gir.)

Tenez, voilà la tête et les pieds du chapon.

RACINE.

— Crâne : *Il lui fendit la TÊTE d'un coup de hache. Il se brisa la TÊTE en tombant. Je lui plongerai un poignard dans le sein ou lui casserai la TÊTE d'un coup de pistolet.* (Le Sage.)

Ah ! je te casserai la tête assurément.

MOLIÈRE.

— Chevelure : *Une TÊTE soignée, frisée, pommadée.*

— Vie : *Il comprit qu'il y allait de sa TÊTE. Il paya cette imprudence de sa TÊTE. Il y perdit la TÊTE.*

Chacun en répond sur sa tête.

LA FONTAINE.

Songez-vous, milady, qu'il y va de la tête ?

C. DELAVIGNE.

— Esprit, intelligence : *Une bonne TÊTE. Une forte TÊTE. Je cherche seulement dans ma TÊTE un homme qui nous soit affidé pour jouer un personnage dont j'ai besoin.* (Mol.) *On ne fait pas passer ses idées dans une autre TÊTE.* (Volt.) *Le cœur sent, la TÊTE compare.* (Chateaub.) *L'homme est plus malheureux par la TÊTE que par le cœur.* (Michon.)

— Raison calme et solide : *Cet homme n'a pas de TÊTE. Voilà un homme de TÊTE. Il était homme de TÊTE, et je ne trouvais bien de ses conseils.* (Le Sage.) *La TÊTE n'y est plus, et lui qu'on avait dit de gargon-là a la TÊTE.* (Scribe.) *Je ne sais où Dieu avait la TÊTE quand il a mis tant de vert dans la nature.* (A. Karr.) *Il y a prodigieusement d'esprit en France, mais on manque de TÊTE et de bon sens.* (Chateaub.)

— Pensée, imagination : *Il n'a que de folles idées en TÊTE. J'ai dans la TÊTE certaine petite vengeance dont je vais goûter le plaisir.* (Mol.) *C'est une folie qu'il n'y a pas moyen de lui ôter de la TÊTE.* (Mol.)

Enfin, quand une femme en tête a sa folie...

RACINE.

Sont-ce des visions que je mets dans ma tête ?

MOLIÈRE.

— Présence d'esprit, sang-froid : *La TÊTE n'y est plus ; la TÊTE est partie. Il conserva la TÊTE dans ce péril et étudia avec sang-froid la situation. Il perdit complètement la TÊTE et ne sut plus ce qu'il disait. Je conservai ma TÊTE.* (Chateaub.)

— Volonté, fermeté, obstination : *Le vieux Brienne, qui avait une TÊTE de fer, affectait d'appeler Mazarin Monsieur.* (L'abbé de Choisy.) *C'est aussi une TÊTE que celle de ma femme, et depuis qu'elle est avec moi je me trouve à la tête de deux TÊTES très-difficiles à gouverner.* (Chateaub.) *Oh ! c'est que j'ai une TÊTE aussi, moi !* (Scribe.) *Ce que la volonté, la détermination d'un homme de TÊTE peut jeter d'imprévu dans la balance des événements est incalculable.* (Ste-Beuve.)

J'en veux faire à ma tête. Il le fit et fit bien.

LA FONTAINE.

Ma femme bien souvent a la tête un peu chaude.

MOLIÈRE.

Nous avons, je le vois, la tête un peu légère.

GRESSET.

La tête d'une femme est comme une girouette. Au haut d'une maison, qui tourne au premier vent.

MOLIÈRE.

— Mémoire, souvenir : *Il n'a pas de TÊTE et oublie tout ce qu'on lui apprend. Il y a cent choses comme cela qui passent de la TÊTE.* (Mol.) *Vos aventures ne peuvent lui sortir de la TÊTE.* (A. de Vigny.)

— Homme, femme ou animal considéré sous le rapport de son individualité : *Ils ont diné à 25 francs par TÊTE. Il a 1,400 TÊTES de bétail. On donne 30 francs par TÊTE de loup.*

— Homme, femme en général, et surtout l'homme, femme considérés sous le rapport du caractère et de l'esprit : *Cette TÊTE-là ne se laissera pas facilement diriger. Les TÊTES légères ne sont propres à rien.* (Mme de Puységur.)

J'ignore le destin d'une tête si chère.

RACINE.

— Représentation d'une tête d'homme ou d'animal : *Les TÊTES de bœuf entraient dans l'ornementation de l'architecture grecque. Une TÊTE de marbre. Une TÊTE antique. Une TÊTE d'étude. On raconte qu'Angelico de Fiesole ne peignait qu'à genoux les TÊTES de la Vierge et du Christ.* (Renan.)

Belle tête, dit-il, mais de cervelle point.

Combien de grands seigneurs sont bustes en ce point !

LA FONTAINE.

— Côté d'une monnaie ou d'une médaille qui porte ordinairement une tête ou une figure : *Face d'une monnaie ou d'une médaille : Jouer à TÊTE ou pile.*

— Sommité ou extrémité renflée d'un objet : *Une TÊTE de pavot, d'artichaut, de chou. La TÊTE d'un mât, d'un arbre. Une TÊTE d'ail, d'oignon, de poireau. Une TÊTE de clou, de vis, de bouton. Une TÊTE d'épingle. Une TÊTE*

de compas. Une TÊTE de note de musique. La TÊTE du fémur, de l'humérus.

— Extrémité supérieure d'une bougie ou d'une chandelle.

— Pointe, partie supérieure d'un pain de sucre.

— Partie d'un fruit opposée à la queue, lorsque cette partie est caractérisée par quelque chose, par exemple, par la présence du calice desséché : *La TÊTE d'une poire. Une pomme à deux TÊTES.*

— Objet plus ou moins arrondi : *Une TÊTE de pain. Un boulet à deux TÊTES.*

— Première partie, partie antérieure, commencement : *La TÊTE d'un canal, d'un bois, d'une station de voitures. La TÊTE d'un convoi, d'une procession, d'un cortège, d'une colonne, d'une armée. La TÊTE d'une nef, d'un vousoir.* « Objet placé au commencement : *Cette voiture est la TÊTE du convoi, la TÊTE de la station.*

— Premières feuilles d'un livre : *Il a écrit son nom en TÊTE de ce livre. Ce livre porte en TÊTE une préface de l'auteur. L'usage a permis à tout traducteur d'ornez la TÊTE de sa version ou de sa glose du panegyrique de l'original.* (Montesq.)

— Première ligne d'une feuille écrite ou imprimée : *La TÊTE d'une lettre, d'une liste, d'un catalogue. Il est inscrit en TÊTE de la liste de souscription.*

— Première place, direction : *Etre à la TÊTE d'une administration, d'une armée, d'une affaire, d'une maison. L'homme est à la TÊTE de ce monde pour l'admirer et en jouir.* (Balzac.) *L'égoïsme est à la TÊTE de nos passions personnelles.* (Alibert.)

— Têtes cassées, Personnes tuées : *Il y eut beaucoup de TÊTES cassées dans cette bagarre.*

— Tête pelée ou chauve, Crâne dénué de cheveux : *Ah ! que vous plaindriez cet autre esclave qui a sur sa TÊTE CHAUVRE une calotte de drap brun, si vous saviez tous les maux qu'il a soufferts à Alger !* (Le Sage.) « Personne dont la tête est pelée : *C'est une vieille TÊTE PELÉE qui ne sait ce qu'elle dit.*

— Tête naissante, Cheveux qui repoussent après avoir été coupés.

— Tête baissée, Témérement, sans regarder le danger : *Il se précipita TÊTE BAISSÉE au milieu des rangs ennemis.* « En aveugle, sans réflexion : *Il a donné TÊTE BAISSÉE dans le panneau. Je ne puis souffrir l'entêtement où vous êtes pour elle, et que vous donniez TÊTE BAISSÉE dans tous les pièges qu'elle vous tend.* (Mol.)

... Une chauve-souris

Donna tête baissée en un nid de belette.

LA FONTAINE.

— Tête dure, Intelligence lente, peu développée : *Laissez-moi faire, je veux l'endoctriner ; il n'a pas la TÊTE DURE, et je puis vous assurer que dans peu il en vaudra bien un autre.* (Le Sage.)

— Tête carrée, Raison ferme, droite et qui saisit la vérité avec franchise et simplicité : *Cet homme a une TÊTE CARRÉE.*

— Tête verte, Esprit jeune et léger, esprit qui n'est pas mûr. Loc. vieillie.

— Tête couronnée, Souverain : *Je suis en commerce avec toutes les TÊTES COURONNÉES.* (Volt.) *Il n'est point de TÊTE COURONNÉE qui n'ait quelques-uns de ces messieurs pour pensionnaires.* (Le Sage.)

— Tête de Turc, Sorte de dynamomètre populaire, sur lequel on essaye sa force musculaire, en frappant avec le poing fermé sur une tête souvent coiffée d'un turban. « Fig. Personne qui est le but ordinaire de certaines attaques : *Il n'est pas agréable d'être la TÊTE DE TURC d'une société.*

— Tête d'âne, de mulet ou de bœuf, Intelligence très-obtuse.

— Tête de mort, Squelette d'une tête humaine.

— Têtes de clou, Ecriture irrégulière et mal formée : *Tu donnes le nom de TÊTES DE CLOU aux bâtarde, aux coulées, aux rondes de M. Gillé, anciennement imprimeur de l'empereur !* (Balz.) « Typogr. Vieux caractère usé, bon à mettre à la fonte.

— Tête sans cervelle, évanéie ou à l'évent, Tête de linotte, Esprit léger, inconsidéré, irréfléchi.

— Tête à perruque ou simplement Tête, Figure de tête humaine sur laquelle les coiffeurs posent une perruque, pour s'exercer à coiffer. « Fig. Vieillard obstiné et sans esprit.

— Bonne tête, Jugement sain, raison solide. « Aptitude à boire : *Je n'ai pas aussi BONNE TÊTE que vous, et peu de chose me grise.*

— Mauvaise tête, Esprit léger, téméraire et irréfléchi : *Il a une MAUVAISE TÊTE.* « Mauvaise tête et bon cœur, Etourderie associée à la bonté.

— Mal de tête, Douleur intérieure que l'on éprouve surtout vers la partie antérieure du crâne :

Madame eut avant-hier la fièvre jusqu'au soir, Avec un mal de tête étrange à concevoir.

MOLIÈRE.

— Air de tête, Manière dont la tête est posée sur le cou, attitude de la tête : *Toutes ces figures ont de très-beaux AIRS DE TÊTE.*

— Coup de tête, Action étourdie, irréflé-

chie, et pouvant présenter quelques inconvénients ou quelques dangers : C'est un coup de TÊTE qu'il payera cher. Action qu'on fait sans consulter personne :

Notre singe en liberté
Veut faire un coup de sa tête.

FLORIAN.

Qu'on me traite partout du plus grand des faquins, S'il est aucun respect ni pouvoir qui m'arrête, Et si je ne fais pas quelque coup de ma tête.

MOLIÈRE.

— *Martel en tête*, Inquiétude persévérante : *Ce discours lui mit MARTEL EN TÊTE. J'aurai MARTEL EN TÊTE tant que vous ne m'aurez pas répondu.*

— *La tête la première*, La tête en bas, dans une chute : *Il se jeta à l'eau LA TÊTE LA PREMIÈRE.* Brusquement, inconsidérément : *Il s'est jeté dans cette affaire LA TÊTE LA PREMIÈRE.*

— *A la tête*, En présence, avec la qualité de chef : *Il fut cassé à LA TÊTE de sa compagnie.*

— *De cul et de tête*, comme une corneille qui abat des noix, De toutes ses forces, sans ménager ses moyens : *Il y va de CUL ET DE TÊTE, COMME UNE CORNEILLE QUI ABAT DES NOIX.*

— *De la tête aux pieds*, Sur tout le corps ; de haut en bas : *Il est boueux DE LA TÊTE AUX PIEDS. Il ne regardait DE LA TÊTE AUX PIEDS. Il vous toise les gens DE LA TÊTE AUX PIEDS.*

— *Sur la tête de*, A la charge, au profit, à la disposition, sous le nom de : *Il a mis ses biens SUR LA TÊTE DE sa femme, pour les dérober à ses créanciers. Il a mis une rente viagère de 2,000 francs SUR LA TÊTE D'un fils illégitime. Cette rente passera SUR LA TÊTE DES enfants, à la mort de leur mère.*

Les titres, les honneurs sur ma tête amassés
Sur celle de mon fils étaient encore placés.

DE BELLOY.

— *Avoir tant d'années sur sa tête*, Être âgé de tant d'années : *J'ai QUATRE-VINGT-DEUX ANS SUR MA TÊTE. La marquise était encore plus laide que vieille, quoiqu'elle eût soixante bonnes ANNÉES SUR LA TÊTE.* (Le Sage.) Loc. vieillie.

— *Deux têtes dans un bonnet*, dans un même bonnet, Deux volontés parfaitement unies, et plus souvent Deux personnes qui n'ont qu'une volonté : *Ce sont deux TÊTES DANS UN BONNET.*

— *Lever la tête*, La renverser en arrière, en levant le menton : *Se montrer, révéler son influence : Ce parti nous plus LEVER LA TÊTE.* Vous commencez à LEVER LA TÊTE. (Boss.)

— *Lever la tête*, Marcher tête levée, Agir sans crainte ou sans honte : *Je puis LEVER LA TÊTE, car rien ne me force à rougir. Je puis ALLER partout TÊTE LEVÉE. Le crime va TÊTE LEVÉE, la vertu rougit et se cache.* (Mass.)

— *Baïsser la tête*, L'incliner en avant, en abaissant le menton : *BAISSE LA TÊTE, fier Siambre, disais tant Henry à Clovis.* Rougir, avoir honte : *Vous devriez BAISSE LA TÊTE, malheureux.*

— *S'en aller tête baissée*, Se retirer avec confusion : *IL S'EN ALLÈRENT TÊTE BAISSÉE après être arrivés bien fers.*

— *Conclure la tête*, L'incliner en avant, en faisant suivre ce mouvement aux épaules : *Il faut COURBER LA TÊTE pour passer sous cette porte.* Se soumettre, malgré le sentiment qu'on a de son droit à résister : *Il faut COURBER LA TÊTE et se taire.*

— *Courber la tête sous le joug*, Se soumettre à une autorité tyrannique.

— *Donner, piquer une tête*, Se jeter dans l'eau la tête la première, par comparaison avec une épingle qu'on pique dans une pelote : *Il a piqué une TÊTE dans la rivière.* Tomber sur la tête : *IL PIQUA UNE TÊTE au milieu de la rue.*

— *Faire sa tête*, Se donner des airs : *Malaga portait de jolis bibis, FAISANT parfois sa TÊTE (admirable expression populaire) en voiture, au bois de Boulogne, où la jeunesse élégante commençait à la remarquer.* (Balz.) Génin croit que cette expression a pris naissance dans les ateliers des peintres. Un apprenti qui en a fini avec les nez, les yeux, les bouches et les oreilles passe à l'ensemble et travaille à faire des têtes ; à partir de ce jour, il est artiste, il fait le fier, l'important, il fait sa tête. Cette explication nous paraît forcée.

— *Avoir la tête dans les épaules*, Avoir le cou excessivement court.

— *Avoir la tête lourde, pesante, embarrassée*, Éprouver dans la tête une sorte de douleur sourde qui produit un sentiment de lourdeur, d'embarras.

— *Avoir des chambres vides, des chambres à louer dans sa tête*, Avoir des lacunes dans son intelligence.

— *Avoir quelqu'un en tête*, L'avoir pour concurrent, pour adversaire : *Turenne AVAIT EN TÊTE Montecuculi.*

— *Avoir du travail, des affaires par-dessus la tête*, En avoir plus qu'on n'en peut faire.

— *En avoir par-dessus la tête*, Être harassé, fatigué, ennuyé de quelque chose ou de quelqu'un.

— *Ne savoir où donner de la tête*, Ne savoir que devenir ; ne savoir de quoi s'occuper d'abord : *J'ai tant de travail que je ne sais plus où DONNER DE LA TÊTE. Il ne sied à*

personne de faire le fier, encore moins à un homme qui n'a pas le sou et qui ne sait où DONNER DE LA TÊTE. (Le Sage.)

— *Donner de la tête contre les murs*, contre un mur, Tenter une entreprise absurde, impossible.

— *Porter, donner, monter à la tête*, Causer une sorte de trouble dont la sensation se manifeste surtout à la tête : *Le vin lui AVAIT PORTÉ À LA TÊTE. Les vapeurs du chlore me MONTRÈRENT À LA TÊTE et je me sentis défaillir. Oui, le vin pur MONTE À LA TÊTE.* (Mol.) Tout ce vin de Champagne me PORTE À LA TÊTE. (Scribe.)

Qu'avez-vous donc, monsieur, et quel est ce vertige Qui vous monte à la tête ?...

MOLIÈRE.

— *Laver la tête à quelqu'un*, Le réprimander fortement : *Je vous promets de LUI LAVÉ LA TÊTE. Le marquis fut ou parut fort en colère contre son intendant, dit qu'il LUI LAVÉRAIT LA TÊTE et qu'il prétendait que je fusse payé régulièrement de quartier en quartier.* (Le Sage.)

— *Crier, chanter à pleine tête*, à tue-tête, du haut de sa tête, Déployer en chantant ou en criant toutes les forces de sa voix : *Pour chanter, il n'est pas nécessaire de CRIER À TUE-TÊTE. Il était déjà sur pied et CHANTAIT À PLEINE TÊTE, en apprêtant ses mules.* (Le Sage.)

Et cette autre personne honnête
Craint tout du haut de sa tête.

LA FONTAINE.

— *La dernière expression est presque inusitée.*

— *Jeter à la tête*, Céder à vil prix : *On se JETAIT aujourd'hui le gibier à LA TÊTE, tant il abondait sur le marché.* Jeter quelque chose à la tête de quelqu'un, Offrir quelque chose à quelqu'un, sans qu'il ait témoigné le désir de l'avoir : *Je donne mon argent quelquefois, mais je ne le JETTE PAS À LA TÊTE DES GENS.*

.. Je vis, par les vers qu'à la tête il nous jette,
De quel air il fallait que fût fait le poète.

MOLIÈRE.

— *Se jeter à la tête de quelqu'un*, Lui faire des avances excessives : *Ayez un peu de dignité, et ne VOUS JETEZ PAS comme cela À LA TÊTE DES GENS qui ne veulent pas de vous. Les femmes qui se JETTENT À LA TÊTE des hommes se trouvent bientôt sous leurs pieds.* (Mlle de L'Espinas.)

— *Faire, tenir tête à quelqu'un*, Ne point lui céder ; l'attendre de pied ferme : *Je me sens incapable de LUI TENIR TÊTE à boire. Vous avez un corps de fer ; on ne peut pas VOUS TENIR TÊTE.* (Mme de Simiane.) Un vieux sanglier s'arrête souvent pour FAIRE TÊTE aux chiens. (Buff.) Le chaussetier paraissait déterminé à TENIR TÊTE au roi. (V. Hugo.) *Faire, tenir tête à quelque chose*, Ne s'en pas laisser déborder ; faire face à toutes les difficultés qu'une chose peut présenter :

Nous ferons tête à tout, et de cette aventure
Je conçois dans mon cœur un favorable augure.

REGNARD.

— *Faire, tenir tête à l'orage*, Montrer de la fermeté, ne pas reculer dans des circonstances dangereuses.

— *Mettre un homme en tête à quelqu'un*, Le lui opposer, lui en faire un adversaire : *Je LUI AI MIS EN TÊTE UN HOMME qui le vaut bien.*

— *Perdre la tête*, Porter sa tête sur l'échafaud, Mourir sur l'échafaud de la main du bourreau.

— *Perdre la tête*, Perdre la raison, devenir fou : *La gouvernante, cette brave femme qui est toujours si prudente, il paraît qu'elle A PERDU LA TÊTE.* (X. Marinier.)

— *Mettre une tête à prix*, Promettre une récompense à celui qui tuera une personne désignée.

— *Fendre, briser la tête à quelqu'un*, L'étourdir par de grands cris ou un grand bruit : *Taisez-vous ; vos cris NOUS BRISENT LA TÊTE.*

De vos refrains vous nous brisez la tête.

C. DELAVIGNE.

C'est un bruit à tête fendre ;
Nous avons déjà jugé

Dix causes sans les entendre.

J.-B. ROUSSEAU.

— *La tête me fend*, Je souffre d'un grand mal de tête.

— *Rompre la tête à quelqu'un*, L'ennuyer, l'importuner : *Je ne puis donc gagner sur vous que vous abandonnez tous ces longs discours, qui n'aboutissent à rien qu'à ME ROMPRE LA TÊTE !* (Galland.)

Allez donc et cessez de nous rompre la tête.

RACINE.

— *Se rompre la tête*, Se livrer à quelque chose avec une application exagérée : *Ne vous ROMPEZ PAS LA TÊTE à faire des vers. NE VOUS ROMPEZ PAS LA TÊTE davantage.* (Mol.)

— *Echauffer la tête à quelqu'un*, Lui monter l'imagination : *Le mettre en colère : Si vous m'ÉCHAUFFEZ LA TÊTE, je vous ferai rire d'une autre sorte.* (Mol.)

— *Se mettre en tête*, Concevoir la pensée de : *IL S'EST MIS EN TÊTE ce projet.* Se mettre dans l'idée, saisir, savoir : *METTEZ-VOUS donc EN TÊTE que je ne me divertis pas tous les jours si bien que vous le pensez.* (Mol.)

— *Avoir la tête fêlée* ; *Avoir un coup de hache, un coup de marteau à la tête*, Avoir un grain de folie.

— *Tourner, faire tourner la tête à quelqu'un*, Troubler sa raison, exalter et égarer son imagination : *La gloire ! quelle fumée plus capable de FAIRE TOURNER LES MEILLEURES TÊTES !* (Boss.) *Tâchez que les faveurs ne vous étourdissent pas et que l'élevation ne vous fasse pas TOURNER LA TÊTE.* (A. de Vigny.)

— *La tête lui tourne*, Il éprouve des vertiges, et il lui semble que tout tourne autour de lui : *LA TÊTE TOURNE quand on se voit à une si grande élévation.* Il se trouble et perd son sang-froid : *LA TÊTE LUI EN TOURNÉ.* (Volt.) Il devient fou : *Il ne fut point à l'épreuve d'une si joyeuse nouvelle ; LA TÊTE LUI TOURNA.* (Le Sage.)

— *Sa tête donne du mal à ses pieds*, Son peu de raison, son imagination ardente jettent de l'inquiétude dans ses actions.

— *Avoir sa tête*, Jouir de son bon sens et de sa raison : *IL AVAIT toute SA TÊTE quand il mourut. Il n'avait plus sa TÊTE à lui.*

— *Agir de tête*, Agir avec sang-froid et fermeté.

— *Mettre son cœur dans sa tête*, Soumettre ses sentiments et ses affections à sa raison ou à sa volonté.

— *Avoir la tête près du bonnet*, Être irascible, s'emporter facilement.

— *Avoir la tête de plus que quelqu'un*, Dépasser sa taille de toute la hauteur de sa propre tête.

— *Placer des objets tête et queue*, Les placer de façon que la queue ou la fin de l'un corresponde à la tête ou au commencement de l'autre.

— *Être comme le bonnetier, n'en faire qu'à sa tête*, Être fort opiniâtre.

— *La tête a porté*, Il est tombé sur la tête.

— *J'y mettrais ma tête à couper*, J'en suis tellement sûr que j'y engagerais ma vie. *Je parierais ma tête*, J'en suis tellement sûr que je parierais ma vie que cela est.

— *On voit bien à ses yeux que sa tête n'est pas cuite*, On voit bien à ses yeux qu'il est ivre.

— *Ce qu'il a à la tête, il ne l'a pas aux pieds ou au talon*, Ce qu'il veut, il le veut obstinément : *Tenez, monsieur, ce que j'ai À LA TÊTE, comme on dit, JE NE L'AI PAS AU TALON.* (Dider.)

— *Prov. Mal de tête veut patir*, Il faut manger pour se guérir du mal de tête.

— *Grosse tête, peu de sens*, Les personnes à grosse tête ont peu d'intelligence ou de bon sens. *A laver une tête d'âne ou de More, on perd sa lessive*, On perd son temps et sa peine à vouloir corriger une personne têtue ou peu intelligente. *La tête de fou ne blanchit pas*, Les cheveux d'un fou ne blanchissent pas, probablement parce qu'il est exempt des soucis qui font blanchir ceux des personnes sensées. *Quand le diable nous tient par un cheveu, il faut lui abandonner toute la tête*, Quand on cède aux petites tentations, on s'abandonne bientôt aux grandes. *Autant de têtes, autant d'avis*, Autant de personnes, autant d'opinions différentes. *Mauvaise tête et bon cœur*, Les gens faciles à s'emporter ont généralement le cœur bon. *Quand on n'a pas bonne tête, il faut avoir bonnes jambes*, Celui qui manque de mémoire, qui oublie, est exposé à multiplier ses courses.

— *Hist. Têtes rondes*, Partisans du Parlement anglais et de la liberté religieuse. *Ordre de la Tête de mort*, Ordre du grand-duc de Wurtemberg, fondé en 1652 en faveur des dames de la cour, dont chacune portait suspendue au cou une petite tête de mort en ivoire.

— *Blas. Tête de Maure*, Meuble de l'écu qui représente une tête de nègre : *Canus de Romainville, D'or, à la TÊTE DE MAURE, tortillée d'argent, accompagnée de trois coquilles de queues.*

— *Jurisp. Succéder par tête*, Venir personnellement et de son chef à la succession et non en représentation d'une autre personne dont on serait directement l'héritier : *Le petit-fils succède à son grand-père en représentation de son père décédé et non PAR TÊTE.*

— *B.-arts. Longueur d'une face humaine, servant d'unité pour évaluer les dimensions du corps* : *Depuis vingt-deux siècles, il est parfaitement établi que l'homme, de la plante des pieds au sommet du front, compte sept TÊTES et demie.* (G. Planche.)

— *Archit. Tête d'un mur*, Partie plus épaisse d'un mur, à son extrémité.

— *Mus. Partie d'un instrument à cordes sur laquelle sont fixées les clefs* : *La TÊTE d'un violon, d'une contre-basse.* Voix de tête, Voix suraiguë, qui se produit quand on borne les vibrations des lèvres de la glotte à la partie ligamentuse de ces organes.

— *Jeux. Flèche qui est au coin à droite de l'adversaire, dans le jeu de trictrac.*

— *Chasse. Partie supérieure d'un filet tendu verticalement.*

— *Véner. Bois de ruminant* : *Une belle TÊTE de cerf, de daim.* Tête bien née, Bois parfaitement régulier. Tête ouverte, Bois dont les perches sont fort écartées. Tête couronnée, Bois dont le sommet porte des andouillers disposés en couronne. Tête rouée, Bois qui forme une sorte de roue. Tête paumée,

Bois dont le sommet porte une partie plane digitée. Tête en fourche, Bois dans lequel les andouillers du sommet font la fourche. Tête portant trochures, Tête de cerf dont l'extrémité porte trois ou quatre andouillers. Première, deuxième, troisième, ... tête, Premier, deuxième, troisième, ... bois, qui pousse la troisième, la quatrième, la cinquième, ... année. Faire sa tête, En parlant du cerf, Avoir un bois qui commence à pousser.

— *Fauconn. Faire la tête à un oiseau*, L'habiller au chaperon.

— *Turf. Longueur de tête*, servant à évaluer la distance dont un cheval a gagné ou dépassé son concurrent : *Gagner d'une TÊTE, de deux TÊTES, d'une demi-TÊTE.*

— *Manège. Dessus de tête*, Partie de la tête de la bride qui passe derrière les oreilles du cheval. Cheval fortement en tête, Celui qui a une large tache blanche sur le chanfrein. Cheval légèrement en tête, Celui qui a une petite tache blanche sur le chanfrein. Cheval tête de Maure ou de More, Cheval qui a la tête noire et le reste du corps d'une autre couleur. Courir ou Courre les têtes, S'exercer à éléver, frapper ou abattre des têtes de carton, avec la lance, l'épée ou le pistolet, le cheval étant lancé au galop : *Se Mojesté voulut COURRE LES TÊTES ; c'est un exercice que peu de gens ignorent, et dont l'usage est venu d'Allemagne.* (Félibien.) Tête de Méduse, Deuxième tête dans le même exercice. Tête de More ou de Turc, Troisième tête.

— *Natat. Action de piquer une tête*, de s'élancer dans l'eau la tête en avant : *C'est le portique sous lequel se discutent les grands principes de la natation ; une tête y est l'objet des plus graves dissertations.* (Briffault.)

— *Art milit. Position la plus directement opposée à l'ennemi* : *Une tête de tranchée, de pont, de défilé.* La tête du camp. On a joint, par une ligne parallèle, les deux têtes de tranchée. On assemble les gardes à la tête du camp. A l'approche du danger, l'officier fit armer de canons la tête du pont. (Thiers.) Avoir, tenir la tête, Prendre la tête, Être, se placer à la tête : *Ce régiment a LA TÊTE de l'armée. Ce régiment vient PRENDRE LA TÊTE.* Le maréchal tint constamment LA TÊTE de la défense. (Ste-Beuve.)

Têtes de corps, Cadres. Vieille loc.

— *Artill. Bande de fer qui recouvre la partie antérieure des flasques d'un affût.* Obus tête de mort, Ancien obus percé de plusieurs trous par lesquels s'échappaient des matières incendiaires.

— *Fortif. Tête de pont*, Ouvrage destiné à défendre ou à protéger le passage d'un pont.

— *Mar. Nom qu'on donnait anciennement au chouquet, sur la Méditerranée.* Tête du vent, Premières bouffées du vent. Tête de mort, Nœud d'une forme particulière. Tête d'aloette, Nœud d'un autre nœud. De tête en tête, De la tête de l'étrave à celle de l'étrave. La frégate avait six mètres de TÊTE EN TÊTE. Prendre la tête, Se tenir à l'avant de l'armée navale, pour la diriger, la conduire au combat : *Nous conûmes, don Ruiz et moi, qu'en rivière il PRENDRAIT LA TÊTE, et qu'une fois au large je conduirais la marche.* (Bougainville.) Faire tête, En parlant d'un navire, Avoir le cap sous le vent ou dans la direction du courant. Faire tête à son ancre, En parlant du navire, Se placer dans la direction de son ancre.

— *P. et chauss. Face d'un pavé qui forme la jonction de deux ruisseaux raccordés par une courbe.*

— *Navig. fluv. Premier assemblage des bois d'un train à flotter.*

— *Comm. Chacune des premières cuvées des meilleurs vins de Champagne et de Bourgogne.* Blé de première qualité. Tête de mort, Fromage de Hollande, de forme sphérique. On a donné anciennement le même nom à des cadres de tableaux unis, ayant six pouces de hauteur sur quatre ou cinq pouces de largeur. Tête de moine, Fromage du Cantal, de forme sphérique. Avoir tête et queue, Se dit d'une pièce d'étoffe qui est entière, qui a ses deux extrémités intactes.

— *Techn. Partie du fer d'un marteau opposée à la pointe.* Partie renflée de la cognée dans laquelle on adapte le manche. Partie supérieure d'un rideau. Partie saillante d'un pivot à équerre. Nom donné, dans l'industrie de la filature, à la réunion des paires de cylindres d'une machine à étirer, entre lesquelles passe un même ruban pour recevoir la totalité d'allongement que la machine peut lui donner en une seule fois : *Dans les meilleurs bancs à étirer, chaque TÊTE comprend de quatre à huit paires de cylindres, mais le plus généralement cinq.* (Alcan.) Partie de l'éventail par laquelle on saisit cet instrument pour s'en servir : *La TÊTE est formée par la réunion des brins et des panaches, et, dans les éventails de prix, elle est souvent ornée de pierres fines.* Chacune des deux extrémités d'une glace. Celle de ces extrémités qui est la plus rapprochée de la carcasse. Bourrelet épais qui l'on forme à l'extrémité la plus éloignée de la carcasse, et sur lequel on appuie pour enfourner la glace. Coutage en tête, Système de coulage des glaces dans lequel la cuvette est au-dessus du bout de la table le plus rapproché de la carcasse. Tête romaine, Tête de vis sphérique, percée d'un trou latéral qui sert à la

faire tourner. *■ Tête perdue*, Tête de clou ou de vis disposée de façon à ne point excéder la surface de l'objet dans lequel on l'enfonce. *■ Tête de nègre*, Chez les relieurs, Couleur noire ayant un reflet rougeâtre. *■ Tête de palastre*, Partie d'une serrure dans laquelle est pratiquée l'ouverture rectangulaire servant au passage du pêne. *■ Tête de mort*, Trou qui se produit à la surface d'une boiserie, lorsqu'une cheville vient à casser à l'intérieur.

— Constr. *Tête de chat*, Petit moellon trop arrondi. *■ Tête de cheval*, Pièce de bois posée horizontalement sur deux étais et portant une construction.

— Chem. de fer. *Fourgon de tête*, Fourgon à bagages placé en tête du convoi, à la suite du tender. *■ Tête de ligne*, Station où commence une ligne de chemin de fer.

— Typogr. *Ligne de tête*, Première ligne de la page, qui porte ordinairement le numéro de pagination et le titre courant, s'il y en a un.

— Min. Partie d'un gîte, d'un filon, qui est la plus voisine de la surface du sol : *Quand la tête d'un filon se montre au jour, elle prend le nom d'affleurement*. (J.-F. Blanc.)

— Assurances. *Têtes de choix*, Individus qui sont considérés comme étant dans des conditions particulières de longévité, dans les calculs sur la durée probable de la vie.

— Mécan. Partie de l'axe du cabestan qui reçoit les leviers avec lesquels on met l'appareil en mouvement.

— Astron. *Tête du Dragon*, Nœud ascendant de la lune. *■ Tête d'une comète*, Noyau de la comète, par opposition à la queue.

— Chim. *Tête morte*. Syn. de CAPUT MORTUUM.

— Anat. Extrémité arrondie de certains os longs : *Tête du fémur*, de *l'humérus*. *■ Attache supérieure d'un muscle*.

— Mamm. *Tête de mort*, Nom vulgaire d'une espèce de sapajou.

— Ornith. *Tête rouge*, Nom vulgaire d'une espèce de figuier. *■ Tête noire*, Espèce de fauvette; espèce de bouvreuil. *■ Grosse tête*, Nom picard du bouvreuil et du gros-bec.

— Erpét. *Tête plate*, Nom vulgaire d'un lézard d'Afrique et d'une espèce de gecko. *■ Tête noire*, Espèce de couleuvre d'Amérique. *■ Tête de chien*, Espèce de bou. *■ Tête fourchue*, Lophyre fourchu.

— Ichthyol. *Tête de lièvre*, Espèce de gobie. *■ Tête de tortue*, Poisson du genre térodon. *■ Tête nue*, Nom vulgaire d'un poisson du genre ésoce, de la mer des Indes, et d'un poisson du genre amie, des eaux douces de la Caroline. *■ Tête chauve*, Nom vulgaire d'un poisson de la Caroline. *■ Tête d'âne*, Nom vulgaire du chabot ou meunier.

— Entom. *Tête de mort*, Nom vulgaire du sphinx atropos. *■ Tête armée*, Aphodie fousisseur.

— Moll. *Tête de bécasse*, Coquille du genre rocher. *■ Tête de bœuf*, Nom vulgaire d'une coquille d'eau douce. *■ Tête de serpent*, Coquille du genre strombe. *■ Tête de requin*, Casque bourse. *■ Tête de fourmilier ou de tamanoir*, Pyrrhule canaliculée. *■ Tête de barbet*, Espèce de cécité. *■ Tête d'araignée*, Murex tribule.

— Bot. Syn. de CAPITULE. *■ Tête de carpe*, Espèce d'aguric. *■ Tête de coq*, Espèce de saintoin. *■ Tête de mort*, Muflier des champs.

— Arboric. Ensemble des branches d'un arbre taillé en boule : *Une tête d'oranger*. *Cet oranger fait bien sa tête*.

— Loc. adv. *Tête à tête*, Seul à seul : *Causer tête à tête*. *Dîner tête à tête*.

Quoi ! l'on ne peut jamais vous parler tête à tête !
MOLÈRE.

— *Tête pour tête*, Face à face, nez à nez : *Nous nous rencontrâmes tête pour tête*. (Mol.)

— *De tête*, De mémoire, d'imagination, sans s'aider d'un écrit ou d'un modèle : *Il pétra de tête tout un discours*. *Faire de tête le portrait de quelqu'un*.

— Loc. interject. *Par la tête* ou simplement *Tête*, Sorte de jurement : *Ah ! tête ! ah ! ventre !* (Mol.) *Par la sang ! PAR LA TÊTE ! s'il était là, je lui donnerais tout à l'heure de l'épée dans le ventre !* (Mol.)

— Encycl. Anat. Nettement séparée du reste du corps, dans les animaux supérieurs, la tête devient plus difficile à déterminer au fur et à mesure que l'on descend vers les êtres inférieurs. Ce qui caractérise la tête n'est pas, comme on le croit généralement, la présence du système nerveux central (cerveau, ganglion céphalique), qui manque complètement dans les animaux les plus simples ; c'est l'ouverture antérieure du tube digestif ; c'est l'ouverture unique chez les êtres dont l'appareil digestif se réduit à un simple sac.

Nous ne dirons rien de la tête chez les zoophytes. C'est, nous le répétons, l'extrémité de l'animal où se trouve l'ouverture buccale ou unique de l'appareil digestif. Chez les protozoaires, elle est difficile à distinguer. Les polypes sont déjà plus faciles à observer. Généralement fixés au sol par une de leurs extrémités, c'est l'extrémité libre flottante qui constitue la tête. Dans les échino-

dermes, dont l'étoile de mer peut être considérée comme type, la bouche se trouvant à la face inférieure de l'animal, c'est cette partie que l'on peut considérer en quelque sorte comme tête, ou, pour être plus exact, ces animaux sont acéphales, la bouche s'ouvrant presque immédiatement dans l'estomac.

Les mollusques sont des animaux à système digestif toujours complet, c'est-à-dire pourvu de deux ouvertures. De plus, les ganglions qui constituent leur système nerveux sont réunis entre eux par des filets nerveux formant ainsi une sorte de collier qui entoure l'œsophage. Ces animaux ont bien une tête dans l'acception que nous donnons à ce mot ; mais comme, chez quelques-uns, il est impossible de la distinguer entièrement du reste du corps, on a fait de cette absence apparente de tête un des caractères de la classification de cet embranchement.

Les mollusques acéphales sont presque tous des animaux ayant des coquilles (huitres, moules, etc.).

Les céphalopodes ont, comme leur nom l'indique, les pieds fixés à la partie antérieure de la tête.

Les insectes sont déjà beaucoup mieux ou plutôt beaucoup plus complètement organisés. Leur corps se compose de la tête, d'un thorax et d'un abdomen. La tête renferme toujours les yeux, les antennes et un appareil buccal plus ou moins compliqué. On conçoit que nous ne pouvons donner plus de détails dans un article aussi général ; on en trouvera d'ailleurs aux mots INSECTES, BOUCHE, ŒIL, ANTENNE, etc.

Les vertébrés ont tous la tête composée d'une façon identique, c'est-à-dire des mêmes éléments ; ils ne diffèrent que par les proportions relatives de ces éléments et par leur disposition. Chez un vertébré, la tête contient toujours un cerveau protégé par une boîte osseuse, la partie antérieure de l'appareil digestif ou bouche et quatre des organes des sens : la vue, l'odorat, l'ouïe et le goût. Comme pour les autres classes du règne animal, le lecteur trouvera des renseignements complets à la description particulière de chaque classe. Disons seulement ici que, si l'on divise la tête en deux parties, le crâne et la face, qui contiennent les organes des sens, le crâne se développera relativement beaucoup plus que la face en progressant dans l'échelle, c'est-à-dire en passant des poissons aux reptiles, de ceux-ci aux oiseaux et enfin des oiseaux aux mammifères pour arriver à l'homme.

La tête de l'homme est située à la partie supérieure du corps. Elle est formée par deux parties très-distinctes, le crâne et la face. Le crâne, beaucoup plus considérable, forme plus des deux tiers de la tête. A sa partie inférieure et antérieure est fixé un appendice osseux contenant les quatre organes des sens, vue, odorat, ouïe et goût.

Le crâne (v. ce mot) est une boîte ovoïde, osseuse, qui contient le cerveau, dont il est séparé par trois membranes, la dure-mère, l'arachnoïde et la pie-mère. Le crâne osseux est recouvert par une aponévrose qui réunit les muscles frontaux occipitaux et les muscles de la région temporale, et enfin par la peau, qui est doublée d'un tissu cellulaire grasseux. La peau qui recouvre le crâne, chez beaucoup de personnes, surtout chez les femmes, est à la partie antérieure lisse et onctueuse et souvent semée, çà et là, de petits points noirs qui masquent l'orifice des nombreux follicules sébacés qu'elle contient dans son épaisseur. Latéralement et en arrière, elle est couverte de cheveux. Le squelette de la voûte du crâne est formé en avant par l'os frontal, en haut par la réunion des deux os temporaux, en arrière par l'os occipital, enfin sur les régions latérales par les os temporaux et les grandes ailes de l'os sphénoïde. Cette boîte osseuse est d'une épaisseur variable ; son maximum d'épaisseur est à la partie supérieure, à la réunion des deux os pariétaux ; son minimum est à la région temporale, d'où l'opinion très-accréditée de la gravité des blessures de cette partie de la tête.

La base du crâne est formée, en allant d'avant en arrière, par la partie horizontale des os frontaux et par l'ethmoïde, par le sphénoïde, par une partie des os temporaux et par la portion basilaire de l'occipital. La portion horizontale des os temporaux, nommée rocher, contient l'organe de l'ouïe. Les trois autres organes de la vue, de l'odorat et du goût sont contenus dans la face.

La face, située à la partie inférieure et antérieure de la tête (il est bien entendu que nous donnons au mot face sa valeur anatomique ; le front n'en fait donc pas partie), est un appendice osseux pyramidal renfermant trois organes des sens et l'orifice supérieur de l'appareil digestif. En allant de haut en bas, on trouve immédiatement au-dessous de l'os frontal deux cavités de forme à peu près conique ; ce sont les orbites qui renferment les yeux.

Nous ne donnerons pas de détails sur l'orbite, qui est décrite complètement aux mots ŒIL et ORBITE ; disons seulement que, dans cette cavité, l'œil est renfermé dans une aponévrose qui recouvre les parties osseuses ; que les muscles oculaires s'insèrent d'une part à l'œil lui-même, de l'autre à l'orbite, et enfin qu'à la partie supérieure et externe de chacune des orbites s'observe une légère dé-

pression contenant la glande lacrymale, appareil sécrétant les larmes et diamétralement opposé à une ouverture qui est l'orifice supérieur du canal lacrymal, conduit servant à porter les larmes dans les fosses nasales ; car il ne faut pas oublier que la sécrétion des larmes est constante et qu'elles ne coulent à l'extérieur que quand une émotion morale ou, plus rarement, une excitation physique en a surexcité la sécrétion. Chez quelques individus, l'oblitération des voies lacrymales forçant les larmes à s'écouler à l'extérieur d'une façon permanente produit la lésion connue sous le nom d'épiphora. V. ce mot.

Entre les deux orbites, mais plus inférieurement, se trouve une cavité osseuse présentant de nombreuses saillies et anfractuosités, divisée en deux parties, qui constituent les fosses nasales. L'organe de l'olfaction réside, à proprement parler, dans la muqueuse nasale, qui est impressionnée d'une façon toute particulière par les molécules émanées des corps odorants. Cette muqueuse offre une grande étendue dans un espace relativement peu considérable au moyen des cavités que présentent les cornets osseux sur lesquels se réfléchit la muqueuse olfactive. Les fosses nasales sont formées à leur partie interne par la lame verticale de l'ethmoïde ; en haut, par la lame horizontale qui est percée d'un nombre considérable de trous pour le passage des nerfs olfactifs ; à la partie externe, par les maxillaires supérieures et les apophyses ptérygoïdes du sphénoïde ; en bas enfin, par les portions horizontales des deux mêmes os. A la partie antérieure, les fosses nasales sont ouvertes comme à la partie postérieure. Mais, contrairement à cette dernière, qui communique largement avec l'arrière-bouche, dont elle n'est séparée que par le voile du palais, l'ouverture antérieure est très-rétrécie. V. les mots FOSSES NASALES et NEZ.

Au-dessous des fosses nasales se trouve la bouche. La bouche est un organe complexe, à la fois organe du goût et élément de l'appareil digestif. L'organe du goût est essentiellement formé par la langue, à laquelle viennent s'ajouter, comme auxiliaires, les lèvres et la muqueuse buccale. Comme appareil digestif, la bouche est formée par deux mâchoires et par une série de glandes salivaires qui doivent faire subir aux aliments une première transformation chimique quand ils ont été divisés et broyés par les mâchoires. La langue et les joues agissent aussi dans la mastication pour ramener les aliments sous les dents.

Les os de la tête ne diffèrent pas moins les uns des autres par leur forme que des autres os du corps ; néanmoins, en en considérant quelques-uns isolément ou réunis, on est frappé de la grande analogie qu'ils présentent, soit entre eux, soit avec les vertébrés. Ainsi, l'occipital, le sphénoïde, réunis au frontal, et les deux os temporaux pris collectivement avec les pariétaux forment trois appareils dont chacun correspond à une vertébre, en sorte que le crâne se trouve composé de trois vertèbres placées à la suite l'une de l'autre, d'arrière en avant. Ce rapprochement peut être pleinement justifié par l'examen de la forme, du mode de développement et des fonctions de ces pièces osseuses. Mais nous nous bornerons à l'indiquer, sans entrer dans des détails qu'il serait trop long d'énumérer dans un article du genre de celui-ci. L'ethmoïde peut aussi représenter une quatrième vertèbre crânienne, enclavée entre les autres, non développée en anneau, mais aplatie latéralement. Quant à l'analogie des os de la face avec les vertébrés, elle est moins sensible et paraît même forcée. Quoi qu'il en soit, la tête osseuse tout entière peut être comparée, suivant Meckel, à une grande vertèbre composée d'autres vertèbres plus petites, articulées entre elles d'une manière immobile et accompagnées de quelques rudiments de côtes soudées ensemble. Meckel considère cette manière de voir comme d'autant plus admissible que les os du crâne et quelques-uns de ceux de la face ont beaucoup de tendance à se souder en une seule pièce ; qu'il n'est pas rare de trouver, même chez les jeunes gens, toutes les sutures effacées et qu'alors la tête se trouve composée de trois os seulement, mobiles les uns sur les autres, la mâchoire inférieure et l'hyoïde en avant, les os du crâne et toutes les autres pièces en arrière (Marjolin).

La forme, les dimensions relatives, autant que les dimensions absolues de la tête, présentent des différences remarquables lorsqu'on les étudie à divers âges. Dans les premiers temps de la vie embryonnaire, elle est beaucoup plus ronde qu'elle ne le sera plus tard, par suite du peu de développement de la face, que le crâne dépasse de tous côtés, et qui est d'autant plus petite que l'embryon est plus jeune. La tête offre d'autant plus de différence entre sa plus grande longueur et sa plus grande largeur que l'embryon se rapproche davantage de l'époque de sa formation ; elle est en même temps plus bombée sur tous les points de sa circonférence, ce qui ajoute plus de rondeur à sa forme générale. Dans les premiers mois de la vie intra-utérine, le crâne est beaucoup plus large et moins resserré aux tempes qu'il ne le sera plus tard, et l'on observe aussi alors beaucoup plus de convexité dans le frontal, les pariétaux et l'occipital. Cette forme plus ar-

rondie du crâne dépend également du développement moins considérable de la base, qui est plus courte, plus étroite et qui se joint aux faces latérales et à la face postérieure sous des angles plus obtus. Ajoutons que les os de la tête ont d'autant moins d'aspérités et d'éminences saillantes que le sujet est moins avancé en âge.

Quant à sa masse, envisagée dans sa portion osseuse, la tête présente une grande différence suivant les âges ; ainsi, les os qui la composent augmentent progressivement en étendue, en épaisseur et en poids jusqu'à leur entier développement ; dans l'âge adulte et après cette époque jusqu'à la vieillesse, ils diminuent successivement sous les trois rapports. Les os de la tête sont loin d'être également nombreux aux diverses périodes de la vie ; ils sont en petit nombre dans les premiers temps, parce que l'ossification ne commence pas dans tous les points à la fois ; ils sont ensuite très-multipliés, parce que plusieurs se forment de parties primitivement isolées ; ils restent tous distincts après leur achèvement depuis douze jusqu'à seize ou dix-huit ans environ ; des intervalles cartilagineux les séparent et concourent à joindre leurs articulations ; mais, dans la vieillesse, ils se soudent complètement les uns avec les autres et ne forment plus qu'un seul tout.

Les rapports du crâne et de la face diffèrent, venons-nous de dire, suivant l'âge ; ils diffèrent beaucoup aussi suivant les individus. La face étant la réunion de trois sens, les cavités qui les contiennent auront des dimensions relatives proportionnées au développement de chacun de ces sens, comme le crâne sera d'autant plus considérable que l'individu aura un cerveau plus développé.

Plus les organes du goût et de l'odorat sont développés, plus l'obliquité de la face est grande, plus elle s'allonge et vient proéminer en avant du crâne ; d'un autre côté, le crâne offrant d'autant plus de capacité relativement à la face que l'encéphale est plus parfait, et cet organe étant le centre commun où aboutissent toutes les perceptions, l'instrument au moyen duquel l'homme combine et compare les perceptions et en tire des résultats, en un mot réfléchit et pense, on peut conclure que la proportion respective du crâne et de la face, qui montre ainsi celle du cerveau avec deux des principaux organes extérieurs, le goût et l'odorat, est un indice du plus ou moins de perfection des facultés intérieures comparées avec les extérieures, et peut servir jusqu'à un certain point à juger du degré d'intelligence des divers individus. Mais il résulte de ces observations une autre conséquence non moins intéressante, ainsi que l'a fait remarquer Cuvier : les sens du goût et de l'odorat sont ceux qui agissent sur les animaux avec plus de force et les maîtrisent le plus puissamment, à cause de l'énergie que deux des besoins les plus pressants, la faim et l'amour, communiquent à leurs impressions. Les actions déterminées par ces besoins sont celles dans lesquelles il entre le plus d'aveugle fureur et de brutalité. Il n'est donc pas étonnant, d'après cela, que la forme de la tête et les proportions des deux parties qui la composent soient les indices des facultés des animaux, de leur instinct, de leur docilité, en un mot de tout leur être sensible. C'est là ce qui rend l'étude de ces proportions si importante pour le naturaliste. Ajoutons que l'homme, qui est placé au haut de l'échelle animale par la supériorité de son intelligence, est celui de tous les animaux qui a le crâne le plus grand et la face la plus petite, et que plus les animaux s'éloignent de ces proportions plus ils deviennent ou stupides ou féroces (Marjolin).

Bien des moyens ont été employés pour mesurer le rapport du crâne à la face ; le plus simple et le plus répandu est la mesure de l'angle facial de Camper (v. ANGLE). Une ligne est menée du bord des incisives de la mâchoire supérieure au point culminant de l'os frontal. Une seconde ligne est menée du bord inférieur de l'orifice antérieur des narines à la base du crâne (chez le vivant à l'ouverture de l'oreille) ; l'intersection de ces deux lignes donne l'angle facial. M. J. Cloquet fait remarquer avec raison que, dans cette manière de déterminer l'angle facial, on ne tient pas compte de la saillie que peuvent former la mâchoire supérieure et les dents au delà de l'épine nasale et de l'allongement de ces mêmes parties dans le sens vertical ; comme le développement des mâchoires en avant et en bas a une grande influence sur le caractère des têtes des différents peuples et des animaux, cet anatomiste pense qu'il vaut mieux faire rencontrer les lignes verticale et horizontale au niveau des dents incisives de la mâchoire supérieure. Cet angle facial, qui, chez l'homme, est environ de 80° chez les Européens, de 75° chez les Asiatiques et de 70° chez les nègres, diminue de plus en plus quand on descend l'échelle animale ; de sorte que, chez les animaux les plus inférieurs, vertébrés, bien entendu, comme les reptiles et les poissons, la tête semble formée presque en totalité par deux mâchoires horizontales qui se trouvent sur le même niveau que le crâne.

Indépendamment de ces variations de races, l'angle facial présente aussi des modifications individuelles et en rapport avec l'âge des individus. Ainsi, chez les enfants, dont

la face est moins longue, parce que les dernières molaires ne sont pas développées, la ligne faciale est plus droite et, par conséquent, l'angle plus ouvert, disposition qui concourt à rendre leur visage plus agréable, tandis qu'il enlaidit presque toujours avec l'âge. Cet angle varie environ de 65° à 85° chez l'adulte, et chez le vieillard il approche de 90° par suite du rétrécissement des mâchoires et de la chute des dents.

Cette mesure du rapport du cerveau à la face au moyen de l'angle facial est loin d'être absolument exacte; elle ne donne que des résultats approximatifs, et cela est surtout dû au développement plus ou moins considérable des sinus frontaux qui peuvent augmenter ou diminuer l'angle sans que la capacité du crâne change le moins du monde. Cuvier, Sommering et divers autres auteurs ont proposé quelques moyens de remédier à cet inconvénient, moyens qu'il serait trop long d'exposer ici et qu'on trouvera aux mots CRÂNE, ANGLE FACIAL et ENCÉPHALE.

Indépendamment des différences que nous venons de signaler, la tête en présente d'autres non moins remarquables, suivant les sexes et dans chacune des races de l'espèce humaine. Comparée aux autres parties, elle est plus considérable chez la femme que chez l'homme; chez la femme aussi, le crâne est plus grand relativement à la face, et sa partie antérieure est plus rétrécie par rapport à sa partie postérieure. On sait que rien n'est plus variable que le volume et la conformation de la tête chez les divers individus d'un même peuple, et l'on ne pourrait indiquer d'une manière générale toutes les différences qu'elle peut offrir. Mais, dans les principales races humaines, ces différences sont caractéristiques, ainsi que Blumenbach l'a démontré. Dans la race caucasique, le développement du crâne l'emporte de beaucoup sur celui de la face, et la largeur et la saillie du front sont telles qu'il semble couvrir la face quand on regarde la tête par sa partie supérieure; l'angle facial se rapproche beaucoup de l'angle droit; la face est régulière et d'un aspect agréable; ses contours sont arrondis, le nez est pyramidal et très-pro-noncé, les pommettes sont petites et peu écartées, les arcades dentaires arrondies, les dents verticales, le menton marqué et proéminent. Dans les quatre races suivantes, la partie antérieure et supérieure du crâne offre un développement moins considérable et la face est généralement plus prononcée que dans la race caucasique. Dans la race mongole, la tête est arrondie, la face large, aplatie et oblique en avant; les pommettes larges et fort écartées; la base nasale et les os du nez, qui sont petits et déprimés, se trouvent à peu près sur le même plan que les os de la pommette; les arcades sourcilières sont à peine prononcées; l'ouverture des fosses nasales est étroite, la fosse canine peu profonde; le bord alvéolaire est arrondi et le menton saillant. Dans la race nègre ou éthiopienne, le front est rétréci et aplati; la cavité du crâne est étroite dans sa circonférence et ses diamètres transverses; le trou et les condyles de l'occipital sont placés plus en arrière; les fosses temporales sont larges et profondes; ce qui caractérise encore les peuples de cette race, c'est le grand développement de la face, la saillie des mâchoires assez prononcée pour qu'elles forment une sorte de museau, l'obliquité en avant des dents, la diminution de l'angle facial, le peu de saillie du menton, la largeur et l'épaisseur des arcades zygomatiques, la largeur de l'ouverture des fosses nasales, enfin l'aplatissement et l'écrasement des os nasaux. Dans la race américaine, les pommettes sont éloignées, mais ces os sont plus arrondis, plus arqués et moins étendus transversalement que dans la race précédente; le front est étroit, déprimé et très-oblique en arrière, les orbites profondes et dirigées en haut; l'ouverture des fosses nasales est large et toute la partie inférieure de la face est très-développée et saillante au devant du crâne. Enfin, dans la race malaise, le crâne est légèrement rétréci et oblique en avant, la face large et très-développée, la saillie des mâchoires plus ou moins prononcée. Ces différentes formes naturelles de la tête sont d'ailleurs modifiées diversément, chez quelques peuples, par les pressions mécaniques qu'ils exercent sur cette partie dans un sens ou dans un autre dès le moment de la naissance. C'est ainsi que plusieurs peuplades de l'Amérique, attachant une idée de beauté à l'aplatissement extrême du front, appliquent sur la tête des enfants nouveau-nés une planchette garnie de coton, qu'ils fixent en arrière avec des liens, et produisent cette déformation en exerçant une pression continue sur la partie antérieure de la tête. V. le mot RACE.

Le lecteur trouvera au mot PHRÉNOLOGIE l'étude des rapports qui existent, d'après quelques savants, entre la conformation antérieure de la tête de divers individus et leurs dispositions intellectuelles et affectives; il serait donc inutile d'en faire ici une nouvelle exposition.

L'étude des diverses maladies de la tête est faite à chaque mot spécial.

— Art vétér. Dans nos animaux domestiques et surtout dans le cheval, la tête est importante à examiner sous le double rap-

port de sa conformation et de son expression. C'est elle qui porte le cachet de la race de l'animal; c'est sur elle que se déroule le mouvement tableau de sa physionomie; car, bien que les animaux n'aient pas, comme l'homme, la faculté d'exprimer par les muscles de leur face les sensations qu'ils éprouvent, les passions qui les animent, ils ont cependant comme lui, pour les traduire au dehors, le langage énergique des yeux, et en outre ces mouvements particuliers des oreilles, des narines et des lèvres, par lesquels ils nous révèlent, en quelque sorte, l'énergie qui les anime, les qualités dont ils sont doués et les vices qui les déprécient.

Chez un animal où elle est bien conformée, la tête affecte en quelque sorte la forme d'un prisme quadrilatère, notamment vers ses parties supérieures, dont la face antérieure, plane supérieurement et légèrement arrondie sur le chanfrein, est aussi large que possible dans toute son étendue; dont la face postérieure est concave, profonde et nette, sans aucune tuméfaction; dont les faces latérales enfin sont sèches et revêtues d'une peau fine, qui laisse apparaître les éminences des os, les saillies arrondies des muscles et dessine bien les vaisseaux sous-cutanés. Les oreilles sont droites, hardies dans leur position, fines, déliées et libres dans leurs mouvements; les yeux clairs, vifs, pleins de feu, assez gros et placés à fleur de tête; la ganache décharnée et peu épaisse, les naseaux bien ouverts, la bouche demi-fendue. Tous ces caractères indiquent enfin la noblesse, la force, la vigueur, l'énergie.

Placée à l'extrémité antérieure de l'encolure et à l'extrémité du bras de levier formé par elle, la tête mérite la plus grande attention, attendu qu'elle est susceptible d'influer, tant par ses dimensions et son poids que par ses déplacements, sur la station et les mouvements de l'animal.

Au point de vue de ses dimensions, la tête peut être longue, courte, grosse, décharnée, etc. La tête longue est, en général, pesante, surtout lorsqu'elle est grosse en même temps. Le cheval dont la tête est ainsi conformée pèse à la main et n'obéit pas à l'influence de la bride avec la promptitude nécessaire. Cette conformation est surtout nuisible au cheval de selle. Lorsque la tête est longue et en même temps décharnée, elle pèse moins à l'extrémité de l'encolure, mais elle donne à l'animal un aspect désagréable, que l'on exprime par le nom de *tête vieille*. La tête grosse présente, il est vrai, à un degré moindre, les inconvénients de la tête longue, par le poids dû au développement de sa charpente osseuse. La tête grosse ou *empâtée* est celle dans laquelle l'excès de volume est dû au développement considérable des parties molles; elle indique, en général, un animal d'une race commune, d'un tempérament lymphatique. Une tête courte et peu volumineuse est toujours une beauté pour le cheval de selle qui la porte avec grâce et se trouve en état d'obéir promptement à l'impression du mors, si elle est supportée par une encolure de longueur suffisante. La tête courte et grosse à la fois est ordinairement accompagnée d'une encolure également courte et épaisse et convient peu au cheval de selle; mais on peut la tolérer pour le cheval de gros trait.

La direction verticale de la tête, admise par Bourgelat comme position naturelle de la tête du cheval, ne se rencontre guère que dans les chevaux à encolure de *cygne*, et encore lorsqu'ils sont maintenus par la bride. Sa direction naturelle tient à peu près le milieu entre la ligne verticale et la ligne horizontale et varie, du reste, suivant que l'animal est en repos ou en exercice, le cheval portant le nez d'autant plus en avant qu'il chemine plus rapidement. Si l'animal avance la tête en la rapprochant trop de l'horizontale, on dit qu'il *porte au vent*, défaut assez grave, car cette direction nuit à l'effet du mors, dont le canon remonte et se rapproche des molaires, contre lesquelles il appuie, perdant ainsi une partie de son action sur les barres; le cheval se soustrait de cette manière à l'action du cavalier, puis il s'empporte, prend, comme on dit, le mors aux dents. Le cheval portant au vent, ne pouvant reconnaître les accidents du terrain, pose les pieds au hasard et s'expose ainsi à butter et à s'abattre; il peut aussi, surtout s'il a la bouche sensible, *battre à la main*, c'est-à-dire agiter violemment l'encolure dans le sens vertical et donner des coups de tête, que n'évite pas toujours un cavalier peu expérimenté. Les chevaux qui portent au vent ont, en général, des allures rapides, et cela doit être, cette disposition portant en avant le centre de gravité. On peut, au moyen de la martingale, remédier jusqu'à un certain point à ce qu'on aurait d'outré cette direction de la tête et maintenir celle-ci dans une position plus favorable à l'action du mors en changeant la direction des rênes du bridon par un coulant qui remplit l'office d'une poulie de renvoi.

Enfin, on dit que le cheval s'*encapuchonne* lorsque la ligne tangente à la face antérieure de la tête tend à former en bas un angle avec la verticale passant par l'articulation de l'occipital et de la première vertèbre. Dans cette position défectueuse, le cheval peut s'*armer*, c'est-à-dire se soustraire à l'action de l'embouchure en appuyant contre son poitrail les branches du mors, sur lesquelles les rênes

exercent leur traction. Le cheval qui s'empporte dans cette position peut voir le terrain, mais sur le lieu même où s'appuient ses membres antérieurs, et, s'il se présente un obstacle, il ne peut l'apercevoir qu'au moment où il lui devient impossible d'arrêter sa course pour l'éviter.

La forme de la tête peut présenter plusieurs modifications, auxquelles on a donné des noms particuliers. La plus belle forme de la tête est celle qu'on désigne sous le nom de *carrière*. Dans cette tête, le front et le chanfrein sont droits, les ganaches écartées, les naseaux bien ouverts, annonçant l'ampleur et la perfection de l'appareil respiratoire. Le véritable cheval arabe présente au plus haut degré cette conformation. On désigne sous les noms de *tête camuse* celle qui présente une dépression profonde sur le front, au niveau des yeux; *tête de rhinocéros*, celle dont la dépression est transversale sur le chanfrein; les têtes ainsi conformées ne sont défectueuses qu'en apparence, car les cavités nasales en sont larges, comme dans la tête carrée; *tête de lièvre*, celle dont les oreilles sont rapprochées, le front et le chanfrein étroits; *tête moutonnée* ou *busquée*, celle où la partie inférieure du front et surtout le chanfrein font en avant une proéminence analogue à celle de certaines races de moutons; *tête conique*, celle dont l'extrémité inférieure est très-étroite et paraît comme effilée. Toutes ces conformations sont réellement défectueuses, parce qu'elles impliquent l'étroitesse des cavités nasales.

Le mode d'union de la tête avec l'encolure doit aussi fixer l'attention. On dit la tête *plaquée* lorsqu'elle semble se continuer sans interruption avec l'encolure. Ce défaut, qui se remarque presque toujours sur les chevaux à encolure courte et épaisse, rend le cheval incapable de céder avec souplesse à l'action du mors. D'autres fois, la tête est *décousue*: c'est lorsqu'il existe un sillon trop profond entre elle et une encolure longue et grêle. Ce défaut, très-désagréable à l'œil, se lie ordinairement à une conformation générale indiquant peu de force et que l'on désigne aussi par la même expression : *cheval décousu*. Enfin, la tête est bien attachée quand son union avec l'encolure présente un sillon peu profond, qui permet un libre mouvement entre ces deux parties.

Dans les animaux de l'espèce bovine, la tête, généralement forte, varie beaucoup suivant le sexe et la race. On la dit belle quand elle est forte, courte, large, surtout vers la partie supérieure qui porte les cornes. Elle est allongée dans le bœuf qui a été châtré jeune, et, chez la vache, elle présente toujours des dimensions moins considérables. On recherche toujours une tête forte et large dans le bœuf de travail, et petite dans les vaches laitières et dans toutes celles qui sont destinées à la boucherie. On doit également préférer une tête fine dans l'espèce ovine, où la forme, du reste, varie beaucoup avec les races.

Dans le porc, la tête est droite et souvent camuse. Enfin, dans les nombreuses races de chiens, les dimensions de la tête sont très-variables. Il existe, en effet, une grande différence, relativement à la longueur, entre la tête du bouledogue ou du doguin et celle du levrier, et le crâne est beaucoup plus petit dans le groupe des mâtins que dans celui des épagneuls. Cependant la largeur de la tête est plus en rapport avec la force des mâchoires et de leurs muscles qu'avec le développement de la boîte crânienne.

Chez nos animaux domestiques, l'attitude de la tête fournit des signes très-utiles pour le diagnostic des maladies. Ainsi, elle est généralement tenue abaissée ou basse dans les inflammations de l'intestin, le vertige essentiel et symptomatique; elle est portée haut et en avant dans l'angine aiguë, la laryngite croupale et le tétanos; elle est penchée à droite ou à gauche dans certaines phlegmasies cérébrales, quand il existe des tumeurs ou des contusions dans l'un ou l'autre des hémisphères cérébraux; elle est appuyée dans l'usage ou contre le mur de face dans le vertige symptomatique; enfin elle offre une agitation de haut en bas ou de droite à gauche dans le typhus contagieux et la fièvre charbonneuse.

L'expression de la face des animaux malades est loin de fournir d'aussi nombreux et d'aussi utiles renseignements que celle de l'homme; cependant, lorsqu'on a l'habitude d'examiner le faciès des animaux, on peut en retirer des signes non équivoques et très-précieux pour le diagnostic et le pronostic d'un grand nombre d'affections. Chez les chevaux, les bêtes à cornes et les bêtes à laine qui ont la robe blanche, le bout du nez, le pourtour des yeux, des larmiers peuvent présenter une couleur rosée, rouge ou pâle; la couleur rosée indique toujours une bonne santé; la pâleur annonce l'anémie, et la rougeur dénote un excès de sang et la prédisposition aux congestions et aux hémorragies.

L'animal qui se présente avec la tête et les oreilles basses, les lèvres flasques, les paupières rapprochées, ne s'inquiétant nullement des bruits qui se font entendre ou des mouvements qui s'exécutent autour de lui, paraissant accablé par une douleur profonde, est évidemment atteint d'une lésion grave; dans cet état, on dit qu'il y a stupeur, coma. Ce

symptôme appartient aux inflammations vives du canal intestinal, aux altérations rapides et profondes du sang. Un autre animal se présente avec la tête basse, les paupières relevées, les naseaux dilatés et surmontés jusqu'au milieu de la face d'une multitude de plis formés par un froissement de la peau; ce dernier est positivement affecté d'une maladie redoutable, et l'expression de cette face prend le nom de *grippée*; on la remarque dans les entérorrhagies, dans les phlegmasies suraiguës de la plèvre et du péritoine.

— Hist. *Têtes rondes*. On donna ce nom, dès le début de la révolution de 1648, en Angleterre, à tous les partisans du Parlement et de la liberté religieuse. Ils étaient ainsi appelés à cause de leur tête rasée et par opposition avec les *cavaliers*, partisans du roi, qui portaient les cheveux longs et flottants, ainsi que le roi Charles I^{er} lui-même, comme on peut le voir dans le beau portrait peint par Van Dyck. Ce parti, qui comprenait alors indistinctement dans ses rangs tous les ennemis de la royauté, était surtout puissant dans les riches et populeux comtés du Sud, de l'Est et du Centre. Dès 1642, les *têtes rondes* étaient au nombre de 20,000 hommes. Le comte d'Essex était le général de cette armée du Parlement, où se mêlaient encore à un égal degré le sentiment de la résistance légale et l'enthousiasme religieux, l'amour de la liberté et le fanatisme puritain. Hampden, le grand citoyen des débats parlementaires qui avaient précédé, avait levé parmi ses tenants tout un régiment d'infanterie, les *colles vertes* (*green coats*), terrible aux partisans de la cause royale. Leur étendard portait cette double devise, fidèle emblème de leur double inspiration : « Dieu est avec nous » et « Pas un pas en arrière » (*Vestigia nulla retrorsum*). On voyait à la tête des *têtes rondes* de grands capitaines et de hardis novateurs, Sidney, Cromwell. Mais bientôt il arriva, ainsi qu'il arrive dans toutes les révolutions, que le grand parti de la résistance se divisa; on eut alors à la place d'un seul groupe les mille factions des presbytériens, des indépendants, des niveleurs, des anabaptistes, des millénaires, des adamicques, etc. La guerre civile commençait et bientôt l'anarchie préparait le despotisme.

Dans plusieurs de ses romans, Walter Scott nous a conservé toute vivante la curieuse physionomie des *têtes rondes*.

— *Ordre de la Tête de mort*. Un duc de Wurtemberg, Silvius Nemrod, créa en 1652 cet ordre et en nomma sa mère grande prieure. Vers 1709, il était tombé en désuétude; mais Louise-Elisabeth, princesse de Saxe-Mersebourg, le rétablit et n'y admit que des dames, qui juraient de se priver de jeux, de spectacles, de toutes les pompes et de tous les plaisirs mondains. La devise de l'ordre était *Memento mori*; la marque distinctive consistait en une tête de mort brodée sur un ruban noir et entourée d'une banderole portant la devise. L'ordre s'éteignit bientôt malgré cette résurrection.

— Blas. *Têtes d'animaux*. En armoiries, on nomme la tête des animaux lorsqu'elle figure dans l'écu avec un email autre que leur corps, ou quand elle en est détachée. De profil, les têtes ne se blasonnent pas; de front, elles se nomment *rencontres*. Il faut en excepter les têtes d'oiseaux et la tête de léopard. Les têtes de sanglier, de saumon, de brochet sont dites *xures*. Dans le langage héraldique, on doit exprimer celles qui sont *affrontées* ou *contournées*. *Lampassées* se dit des quadrupèdes; *langüées* se dit des aigles et autres oiseaux lorsque les langues sont de différent email. Les têtes *arrachées* sont celles où l'on voit quelques parties pendantes et inégales au-dessous; *têtes coupées*, celles qui, au contraire, sont sans aucun filament.

Chaselles de Lussac, en Auvergne : d'azur, à la tête de léopard d'or, lampassée de gueules, au chef cousu du même, chargé d'une étoile et d'un croissant d'argent. — **Willot de Beauchemin**, en Franche-Comté : d'azur, à trois têtes de lion d'or, lampassées de gueules. — **Causant de Rincés**, en Champagne : d'azur, au chevron d'or, accompagné de trois têtes de bœuf d'argent. — **La Forest**, en Auvergne : d'argent, à trois croissants de saule, au chef d'azur, chargé de trois têtes de cerf d'or. — **Forbin d'Oppède**, en Provence : d'or, au chevron d'azur, accompagné de trois têtes de léopard de sable, lampassées et arrachées de gueules. — **Ducés**, en l'île-de-France : d'or, au chevron d'azur, accompagné en chef de deux têtes de loup de sable, et en pointe d'une rose de gueules. — **Pont-Jarno d'Aubamoie**, en Poitou : d'azur à trois têtes et cous de cygne d'argent. — **Couffon de Kerdélec**, en Bretagne : d'argent, à trois têtes de lévrier de sable. — **Salmon du Chastelier**, en Vendôme : d'azur, au chevron d'or, accompagné de trois têtes d'aigle du même. — **Fruche de Dompel**, en Franche-Comté : de gueules, à trois têtes de lionne d'argent, les deux en chef affrontées. — **Macheco de Villy**, en Bourgogne : d'azur, au chevron d'or, accompagné de trois têtes de perdrix, arrachées du même. — **Thiroux d'Arconville**, en l'île-de-France : d'argent, à la fasce d'azur, chargée de trois bandes d'or et accompagnée en chef d'une croix ancrée de gueules, et en pointe de trois têtes de lion du même.

— **Têtes humaines.** En armoiries, on se sert de cette expression pour distinguer ces meubles de ceux qui représentent des têtes d'animaux, car on ne doit l'employer en blasonnant que lorsque l'on connaît le sexe et l'espèce auxquels ces têtes appartiennent. On dit chevelée, barbée d'une tête d'homme dont les cheveux et la barbe sont d'un autre émail; hérissée quand les cheveux sont dressés. Quand la tête humaine paraît de front, on l'exprime en blasonnant; si elle est de couleur naturelle, elle est dite de carnation. Les têtes humaines ne changent pas de nom, quoique leur position ne soit pas toujours la même. Les têtes qui personnifient les vents sont nommées aquilons. On peut dire une tête de génie, d'ange, mais non une tête de chérubin V. ce mot.

Mifans de Guiberville, en Normandie: d'azur, à trois têtes d'homme d'argent de front. — **Sarrasin de Chambelet**, en Languedoc: d'or, à trois têtes de More de sable. — **Caillote de La Villelleu**, en Bretagne: d'azur, au chevron d'argent, accompagné en pointe d'une tête d'homme du même. — **Le Clerc de Juvigny**, en Nivernais: d'azur, au chevron d'argent, chargé de deux lionceaux de sable et accompagné en chef de deux têtes de femmes de carnation, et en pointe d'une aiglette d'or. — **Cabane**, en Normandie: d'azur, à trois têtes de jeune homme d'argent. — **Didier de Mortal**, en Lorraine: de sable, à trois têtes de mort d'argent, posées de front, au chef cousu d'azur, chargé d'un cheval naissant effaré du second émail.

— **Allus. hist.** Je voudrais que le peuple romain n'eût qu'une seule tête... Mot atroce de Caligula, dont l'application est facile à saisir.

Les folies sanguinaires de Caligula lui ont mérité d'être compté parmi les monstres qui déshonorèrent la pourpre impériale. Il en était venu à multiplier les supplices, uniquement pour se donner le spectacle de la souffrance et du sang répandu. « Je voudrais, disait-il, que le peuple romain n'eût qu'une tête, pour l'abattre d'un seul coup. » Un jour, éclatant de rire devant les consuls: « Je songeais, leur dit-il, que d'un mot je puis vous faire égorger. » Il voulait, dans sa folie, anéantir les ouvrages de Virgile et d'Homère. Sa démesure alla jusqu'à se croire dieu; il s'installa un culte, se bâtit des temples et se fit adorer.

« Embrasse-moi, mon pauvre garçon, reprit Marillac les larmes aux yeux; ce n'est pas viril ce que je fais là, mais c'est plus fort que moi... Oh! les femmes! je les adore assurément; mais, en ce moment, je suis comme Caligula, je voudrais qu'elles n'eussent qu'une tête... C'est pour ces poupées-là que nous nous faisons tuer. »

CHARLES DE BERNARD.

« Le Châtelet est gangrené dans tous ses membres; les magistrats sont vendus aux ministres et leur vendraient la nation entière, si la chose était possible, eux qui, comme Caligula, voudraient que le peuple français n'eût qu'une seule tête, pour l'abattre d'un seul coup. »

FRÉRON fils.

« Les choses vont mal à Milan et partout. Toutes les têtes de l'hydre se réveillent à la fois. Hercule et Caligula avaient raison. Je voudrais la force d'Hercule, qui, en abattant la bête de Lerne, réalisa le vœu de l'empereur romain. La Révolution est aussi vivace que ce serpent de la Fable; une seule tête est aussi dangereuse que toutes. »

LAURENT PICHAT.

TÊTE DE FLANDRE, nom d'un fort de la Belgique, situé sur le bord de l'Escaut et défendant les approches d'Anvers. En cas de siège, il suffirait d'ouvrir à la Tête de Flandre une seule écluse pour inonder à plusieurs lieues les polders que ce point important domine. Pendant le siège d'Anvers, des Hollandais percèrent les digues au-dessus de la Tête de Flandre, et toute la contrée fut inondée de 4 pieds d'eau.

TÊTÉ, ville d'Afrique, sur la rive droite du Zambèze, par 16° 10' de latit. méridionale et 31° 20' de longit. orientale, à près de 500 kilom. de l'embouchure du fleuve; chef-lieu du territoire du même nom, dans la capitainerie générale de Mozambique. Elle est bâtie sur une pente qui descend jusqu'au fleuve. « La roche qui constitue la rive, dit Livingstone, est un gres teinté de gris et entamé par l'eau du fleuve; la strate en est profondément ridée, et chacune de ces rides compose l'une des rues du village, car les maisons sont construites sur la crête du pli formé par la roche. Le fort, situé sur la rive même, est dominé par le sommet du coteau. Tout le pays environnant est rocailleux et profondément déchiré; mais on a mis en culture les moindres endroits qui pouvaient l'être. Les maisons sont couvertes d'herbes et de roseaux; la pluie a délayé la vase qui en cimentait les murs, et toutes ces constructions dégradées ont un aspect misérable et malpropre. » La ville est entourée d'une muraille de 3 mètres de hauteur. Elle ne contenait en 1860 que trente maisons euro-

KV.

peennes; le reste des habitations est formé de cases construites avec des branches et du pisé. La population comptait à cette époque 4,500 habitants, dont 2,000 seulement résident dans la ville, car les natifs préfèrent s'établir en dehors des murailles. Quoique Tété soit une possession portugaise, il n'y avait alors que vingt Portugais en dehors de la garnison. La ville est défendue par un fort à quatre bastions, muni d'un petit nombre de canons, mais en bon état, et c'est grâce à lui que les Portugais doivent d'avoir conservé une partie de leurs possessions riveraines du bas Zambèze. Non loin de Tété se trouvent plusieurs veines de charbon de terre; les Portugais récoltent aussi de l'or par le lavage de certaines terres; mais la production, qui montait, vers les commencements du siècle, à 130 livres d'or environ par année, a baissé jusqu'à ne plus atteindre que le chiffre de 8 ou 10 livres. La récolte du district de Tété consiste en froment, millet, maïs, canne à sucre, café, coton, huile, indigo, manioc, plantes médicinales et tinctoriales, miel et cire. On en exporte de l'huile et des dents d'hippopotame. Tété diffère des autres villes baignées par le Zambèze sous le rapport des saisons. La quantité de pluie y est moins grande que dans les autres villes situées sous la même latitude qu'elle. Il arrive parfois qu'on est sans pluie pendant une semaine ou deux, et ces intervalles de sécheresse se produisent surtout vers la fin et le commencement de l'année. Lorsque la chaleur est excessive et que le thermomètre atteint 39° à l'ombre, il arrive ordinairement qu'un orage se forme, accompagné d'une pluie qui rafraîchit l'atmosphère. Les deux inondations annuelles qui se produisent sur le Zambèze se font sentir à Tété de novembre à janvier et vers le mois de mars. La première est beaucoup moins considérable que la deuxième. Un fluvionètre établi sur les rives de cette ville, sur la demande de Livingstone, indiqua pour hauteur de l'eau, le 13 janvier 1859, 13 pieds et 6 pouces. Les environs de Tété sont désolés par la déplorable traite des esclaves, que Livingstone a retrouvée sur le rivage occidental du lac Nyanza.

TÊTE-À-TÊTE s. m. Situation ou entente de deux personnes qui se trouvent tête à tête, seul à seul: Un agréable tête-à-tête. Un tête-à-tête dangereux. Nos tête-à-tête étaient moins des entretiens qu'un babil inintermittent. (J.-J. Rouss.) Une fille si jeune pouvait-elle braver un tête-à-tête de ce genre, sans éprouver seulement un moment de crainte et d'embarras? (G. Sand.) Ah! qu'elle est ravissante, et que ce tête-à-tête achevé de lui bien assurer sa conquête!

PICRIN.

— Absence de témoin, d'étranger: Il n'y a point de plus terrible tête-à-tête que d'être seul avec soi-même. (G. Sand.)

— Sorte de canapé à deux places et à deux dossiers: Le lit, la toilette, l'armoire à glace, le tête-à-tête, les colifichets obligés signalaient les recherches ou les fantaisies du jour. (Balz.)

TÊTEAU s. m. (tête — rad. tête). Arboric. Extrémité d'une malresse branche coupée à peu de distance du pied: Il me cria de macercher à un têteau de saule qui se trouvait à ma portée. (G. Sand.)

TÊTE-BÊCHE adv. (tête-bê-che — de tête, et de bechevet, vieux mot qui signifiait tête-bêche, et qui venait du préfixe péjoratif *bê*, et de *chevet*, petit chef, petite tête. Tête est donc pléonastique dans la locution). De façon que les pieds de l'un correspondent à la tête de l'autre: Se coucher tête-bêche.

— s. f. Nom d'un jeu d'enfants, dans lequel les joueurs se placent tête-bêche: Jouer à tête-bêche.

TÊTEBLEU ou **TÊTE-BLEU** interj. (tête-bleu — de tête, et de bleu, mis par euphémisme pour Dieu). Sorte de jurement: Tête-bleu, messieurs, me voulez-vous faire enrager aujourd'hui? (Mol.) Tête-bleu! Tu me payeras. (Brueys.) On dit aussi Par la tête-bleu: Oh! par la tête-bleu! vous rêvez vous-même, et je veux absolument lui parler. (Brueys.) Tête-bleu! où sommes-nous? (G. Sand.) Non pas, mais tête-bleu! vous voulez donc du sang!

A. DE MUSSSET.

Tête-bleu! c'est le moins qu'un homme de ma sorte ne s'aillie pas morfondre à garder une porte.

A. DE MUSSSET.

TÊTE-BEUF interj. (tête-beuff — de tête, et de beuf, mis par euphémisme pour Dieu). Sorte de jurement: Je l'ai échappé belle, criait Jehan; j'en ai senti le vent, TÊTE-BEUF! (V. Hugo.)

TÊTE-CHEVRE s. m. Ornith. V. TÊTE-CHEVRE.

TÊTE-CHRIST interj. Sorte de jurement: Le prêtre jura: Tête-Christ! vous, gens de guerre, peur d'une femme! (V. Hugo.)

TÊTE-DE-MORE s. f. Vaisseau de cuivre étamé qui sert aux distillations.

TÊTE-DIEU interj. Sorte de jurement: Tête-dieu! Pleine de reliques! me la donneras-tu? (Balz.) Vous méprisiez, belle enfant! répondait l'officier, vous méprisiez, TÊTE-DIEU! et pourquoi? (V. Hugo.)

TETÉE (te-té — rad. teter). Quantité de

lait qu'un enfant tette en une fois: Prendre une bonne TÊTH.

TETEGHEM, village de France (Nord), cant. E., arrond. et à 7 kilom. de Dunkerque, à 81 kilom. de Lille, sur le canal des Moëres; 1,360 hab. Fabriques de sucre, de produits chimiques. L'église, en partie romane, offre quelques curieux détails d'architecture. Ruines d'un fort.

TETÉMA s. m. (té-té-ma). Ornith. Passereau peu connu, du genre des grives ou des fourmiliers, qu'on croit être la femelle du colma.

TETENS (Jean-Nicolas), savant et administrateur danois, né à Tetenshull, duché de Slesvig, en 1737, mort à Copenhague en 1807. Après avoir professé dans divers collèges, il obtint une chaire de philosophie et de mathématiques à l'université de Kiel (1776), se rendit à Copenhague en 1789, fut attaché à l'administration des finances et reçut le titre de conseiller d'Etat. On a de lui, entre autres écrits: *Origine du langage et de l'écriture* (Butzow, 1772, in-8°); *J. Kraftii prælectiones mechanicae cum additamentis* (Butzow, 1773, in-4°); *Essai philosophique sur la nature humaine et sur ses développements* (Leipzig, 1777, in-8°); *Introduction au calcul des ventes viagères* (Leipzig, 1785, in-8°); *Voyage sur les côtes de la mer du Nord pour y observer la construction des digues* (Leipzig, 1788, in-8°); *Considérations sur les droits réciprocques des puissances belligérantes et des puissances neutres sur la mer* (Copenhague, 1805, in-8°).

TETER v. a. ou tr. (te-té. — V. TETTE. Double le t devant une syllabe muette: Je tette; tu tetteras). Sucer le lait de: TETER sa mère. TETER une chèvre. A cette recommandation paternelle, il ne prend comme envie de TETER mon pouce et de me commander un bourrelet. (Balz.)

Comment l'aurais-je fait, si je n'étais pas né?

Reprit l'agneau; je tette encor ma mère.

LA FONTAINE.

Il on écrit aussi *téter*; en ce cas, on change é en é devant une syllabe muette: je tète; qu'ils têtent; excepté au fut. de l'ind. et au prés. du cond.: Je téterai; nous téterions.

— Sucer, en parlant du lait que contiennent les mamelles: TETER du bon lait, du mauvais lait.

— *Teter de plusieurs laits*, Etre élevé par plusieurs nourrices successivement.

— Absol.: C'est enfant TETTE encore. Il a TETÉ jusqu'à deux ans. On doit donner à TETER aux enfants dix ou douze heures après leur naissance. (Buff.) C'est par un instinct particulier que l'enfant TETTE en venant au monde. (Cuvier.)

— Avoir tété du bon lait, du mauvais lait, Avoir une forte, une mauvaise santé.

TÊTERELLE s. f. (tête-tère — rad. teter). Biberon dont on se sert pour l'allaitement artificiel, et qui est muni d'un bout de sein élastique.

TETEREV, rivière de la Russie d'Europe. Elle prend sa source dans la partie S.-E. du gouvernement de Volhynie, sur la limite de celui de Podolie, entre dans le gouvernement de Kiev et se jette dans le Dniéper, après un cours de 330 kilom.

TÊTHÉE s. f. (té-té). Zooph. Syn. de TÊTHY.

TÊTHIE s. f. (té-ti). Zooph. Syn. de TÊTHY: Le caractère particulier des TÊTHIES est d'avoir à l'intérieur des fibres divergentes ou rayonnantes. (A. Rousseau.)

TÊTHINE s. f. (té-ti-ne). Entom. Genre d'insectes diptères, de la famille des athérécères, tribu des muscides, dont l'espèce type habite l'Angleterre.

TÊTHIROPS s. m. (té-trops). Entom. Syn. de ANÉTIS ou POLYOPSIS, genre d'insectes.

TÊTHUROA, petite île de l'Océanie, située près d'Otaïhiti, à 35 kilom. N.-O. de la pointe de Vénus, par 17° 1' de latit. S. et 151° 54' 15" de longit. O. Elle compte environ 3,000 hab. qui s'adonnent pour la plupart à la pêche.

TÊTHYDE adj. (té-ti-de — de téthye, et du gr. *eidos*, aspect). Moll. Qui ressemble ou qui se rapporte au téthye.

— s. m. pl. Ordre ou groupe d'ascidies ou de tuniciers, ayant pour type le genre téthye.

TÊTHYDÉ, ÊE adj. (té-ti-dé — de téthye, et du gr. *eidos*, aspect). Zooph. Qui ressemble ou qui se rapporte à la téthye.

— s. f. pl. Famille de spongiaires, ayant pour type le genre téthye.

TÊTHYÉ s. m. (té-ti). Moll. Genre de mollusques ou de tuniciers, formé aux dépens des ascidies: Dès que ce TÊTHYÉ est tiré de l'eau, sa surface est molle et glissante. (V. de Bomare.)

— s. f. Zooph. Genre de spongiaires à formes arrondies: Les TÊTHYÉS appartiennent à des êtres organisés dans lesquels la vie et le sentiment semblent finir. (V. de Bomare.)

— **Encycl.** Zooph. Les téthyes ont pour caractères un corps globuleux, mais irrégulier et en quelque sorte sans forme déterminée, composé d'un grand nombre de faisceaux fibreux, divergents du centre à la circonférence et agglutinés par une matière pul-

peuse, formant à l'extérieur un encroûtement peu épais, mamelonné, à cellules éparse, à peine visibles, et qui se détache sans peine ou même disparaît complètement de lui-même par la dessiccation. Ces animaux, qui sont intermédiaires entre les alcyons et les éponges, sont tous marins; mais on les trouve assez souvent aux embouchures des fleuves. Les espèces de ce genre sont très-nombreuses. Nous citerons particulièrement la *téthye* globuleuse, espèce type et la mieux connue, parce qu'elle est très-commune dans la Méditerranée, et la *téthye* asbestelle, qui vit sur les côtes du Brésil et à l'embouchure de la Plata. Quand la *téthye* est retirée de l'eau, sa surface est molle et glissante; mais elle devient rugueuse par la dessiccation ou l'exposition à l'air; elle a la forme, le volume et la couleur d'une petite orange. L'animal, surtout quand il est jeune, a une substance flexible, entourée d'une enveloppe plus épaisse d'un côté que de l'autre. « Dans la vieillesse au contraire, dit V. de Bomare, l'animal est souvent incapable de se mouvoir lui-même: c'est peut-être en restant longtemps sans se rouler que la *téthye* donne lieu aux testacés, aux pierres et à d'autres corps pesants de s'attacher autour d'elle. Ces corps l'empêchent absolument de se rouler et de passer d'un lieu à l'autre. » Enfin, devenue immobile, elle passe, d'après Donati, de l'état parfait d'animal à celui de plante-animal.

TÊTHYPOTEIBA s. m. (té-ti-po-té-i-ba). Bot. Plante parasite qui croît sur les oranges, au Brésil.

TÊTHYS s. f. (té-tiss). Moll. Genre de mollusques gastéropodes nudibranches, vivant dans les mers: Les TÊTHYS sont essentiellement hermaphrodites. (A. Rousseau.)

— **Encycl.** Moll. Les téthys ont un corps ovale allongé, assez déprimé, divisé en deux parties par un étranglement qui forme une sorte de cou; la partie antérieure, ou tête, présente au bord antérieur une sorte de voile irrégulièrement festonné, un orifice buccal simple et muni d'une petite trompe, deux tentacules larges et aplatis; la partie postérieure, ou corps, beaucoup plus allongée, plus étroite et moins épaisse, porte une double rangée d'appendices charnus et laciniés qui constituent les branchies, et à l'arrière un orifice anal. Ces animaux sont d'une substance molle et transparente, de couleur grisâtre. Ils sont hermaphrodites et vivent dans la haute mer, rampant sur le fond sablonneux ou vaseux ou sur les rochers; ils se nourrissent de plantes marines. Leur voile très-mobilité leur sert à nager; on ne les prend que dans les filets avec les poissons.

TÊTHYS (du grec *Téthys*, nom qui paraît appartenir à la même famille que *tithéné*, *tithé*, nourrice, *tithos*, mamelle, de *thao*, *thao*, teter, sucer, allaiter, *thélamo*, *thélamo*, nourricier. Comparez le gothique *thaddjan*, ancien haut allemand *thū*, allaiter, *thila*, mamelle, anglo-saxon *tite*, mamelle, allemand moderne *zitze*, ancien slave *doda*, allaiter, *doilica*, nourrice, *dete*, enfant, *deva*, vierge, et aussi, selon Curtius, le latin *filius*, *filia*, ombrien *felice*, d'un primitif *fela*, mamelle, représentant exactement le grec *thélê* et l'ancien haut allemand *thila*. Pour le changement de l'aspiration dentale en l'aspiration labiale, voir la lettre F et aussi le latin *femina*, femme, *fellare*, sucer. La racine commune de tous ces termes est dans le sanscrit *dhé*, boire, sucer, teter; d'où *dhatar*, nourrice, *dadhi*, lait coagulé, *dhénas*, vache à lait, zend *daina*, femme. Le grec *Téthys*, Téthys, signifierait donc proprement mère, nourrice), une des grandes déesses de la mythologie grecque, fille d'Océanos (le Ciel) et de Gê (la Terre), femme de l'Océan et mère de Nérée et des Océanides. Cette divinité primitive de la mer doit être distinguée de sa petite-fille Thétis, dont le nom offre une différence d'orthographe fondée sur la différence des fonctions. Thétis est la petite-fille, la délégation à la seconde génération de Téthys, la mère, la mamelle primordiale. Thétis est la véritable déesse active de la mer, l'autre est l'aïeule, Téthys, comme l'appelle Catulle dans les *Voces de Thétis et de Pélée*. Téthys a pu vieillir, quoique immortelle; Thétis au contraire est toujours jeune, toujours belle. Elle ne vit pas cachée aux regards des hommes, elle n'habite pas, dans les profondeurs de la mer, le palais de son aïeul le vieil Océan; elle a des relations avec la terre, avec les hommes; elle épouse le jeune roi phrygien Pélée; elle est la mère d'Achille. C'est la mer en mouvement, la mer en action. De là la différence, non-seulement des noms, mais de la déclinaison de ces noms passées des Grecs aux Latins, *Tethys*, génitif *Tethyos*, pour l'un; *Thetis*, génitif *Thetidis* pour l'autre. V. THETIS.

TETI (Charles), ingénieur italien, né à Nola au commencement du xvii^e siècle, mort à Padoue vers 1595. Il s'adonna à l'art de fortifier et de défendre les places, entra au service de Maximilien II, puis de la république de Venise, et termina notamment les fortifications de Bergame. On a de lui un ouvrage: *Discorsi di fortificazione, libr. IV* (Rome, 1569, in-4°), dans lequel il a développé ses idées sur l'architecture militaire et qu'il a réédité avec de grands changements et des additions sous le titre de: *Discorsi di fortificazioni, espugnazioni e difesa della città e di*

altri tuoghi, libr. VIII (Venise, 1589, in-4°), avec figures.

TÊTIER s. m. (té-tié — rad. *tête*). Techn. Ouvrier qui fait des têtes d'épingle.

TÊTIÈRE s. f. (té-tiè-re — rad. *tête*). Petite coiffe d'enfant nouveau-né: *Un enfant en TÊTIÈRE*.

— Capuchon qui recouvre la tête des chartreux.

— Chevet, côté de la tête dans un lit: *C'était Josette, qui était sur son séant, appuyée contre la TÊTIÈRE du bois de lit*. (Lamart.)

— Armur. Partie du chanfrein du cheval de guerre et de tournoi qui, au xve et au xvie siècle, protégeait le dessus de la tête.

— Mar. Cordage cousu au bord supérieure d'une voile.

— Techn. Bois dans lequel on ajuste la tête des plis d'un soufflet d'orgue. La masse du fût où est le centre d'oscillation d'un soufflet de forge. La partie d'une bride qui passe derrière le toupet du cheval et contient le mors.

— Typogr. Nom des garnitures qui forment les têtes de page.

TÊTIGUÉ interj. (té-ti-gué). Sorte de juron campagnard, dans les comédies du xviii siècle: *Hé! TÊTIGUÉ! ne lantiponez point davantage*. (Mol.) On trouve aussi TATIGUÉ, TATIGOIN, TÊTIGOV, TÊTIGUENNE.

TETIN s. m. (te-tain — rad. *tette*). Bout du sein d'une femme ou d'un homme: *Un TETIN rose. Cet enfant prend bien le TETIN. Il a été blessé sous le TETIN gauche*.

— Chacun des petits pis d'une vache, placés quelquefois en arrière de quatre gros.

— Mamelles de femme, taton: *Un joli TETIN. De blancs TETINS*. Il Vieux en ce sens.

TÉTILLE s. f. (té-ti-lle; il ml.). Bot. Genre de plantes, de la famille des francoacées, dont l'espèce type croît au Chili.

TETINE s. f. (te-tine — rad. *tette*). Pis de vache ou de truie, considéré comme aliment: *Manger de la TETINE. Les mamelles ont une graisse ferme et solide, assez semblable à la chair des TETINS du bœuf*. (Buff.) Ainsi Pindare, hier, disant avec nous chez Mécènes, louait fort une bonne TETINE de bœuf rôtie et mise à la sauce douce. (B. de Verville.)

— Mamelles d'un animal quelconque.

— Chacun des quatre principaux pis de la vache.

— Bosse que produit une balle sur une cuirasse qu'elle ne traverse pas: *Sa cuirasse est toute bosselée de TETINES*.

TÉTINE s. f. (té-tine). V. AUCHE.

TETJE s. m. (tè-tje). Mamm. V. TETTIG.

TETLATHIAN s. m. (tè-tla-ti-an). Bot. Un des noms du quao ou comocladie: *Les Mexicains appellent cet arbre TETLATHIAN*. (V. de Bomare.)

TÊTOIR s. m. (tè-toir — rad. *tête*). Techn. Machine à frapper les têtes d'épingle.

TETON s. m. (tè-ton — dimin. de *tette*). Mamelles de femme: *De petits TETONS ronds*. (Mol.) *Isabeau, je ne serai content de Jupiter que lorsqu'il aura changé vos deux TETONS blancs en deux noirs bouteilles, où je tetterai du vin de Beaune jour et nuit*. (V. Hugo.)

Teton charmant qui jamais ne repose, Vous invitez les mains à vous presser.

VOLTAIRE.

Sur le teton de sa mère expirante, Tout endormi j'ai pris le nouveau-né.

A. BARBIER.

— Teton borgne, Teton dépourvu de bout: *Je m'aperçus qu'elle avait un TETON BORGNE*. (J.-J. Rouss.)

— Moll. Teton blanc, Nom vulgaire de la natiée manuelle.

— Zooph. Espèce d'oursin fossile.

— Arboric. Teton de Vénus, Grosse variété de pêche molle, qui porte une sorte d'appendice semblable à un bout de sein: *Le TETON DE VÉNUS est la reine des pêches*. (Grimod.)

TETONNIÈRE s. f. (te-to-niè-re — rad. *teton*). Femme qui a de gros tétions.

— Bande d'étoffe dont on se sert pour soutenir les tétions.

TÉTOUAN, **TÉTOUAN** ou **TÉTOUAN**, ville du Maroc, province de Fes, à peu de distance de Ceuta, sur le détroit de Gibraltar, dans une contrée fertile et très-salubre. On y compte environ 30,000 habitants, dont une partie appartient à la race maure, une autre partie à la race dite berbère. On y voit aussi des juifs, des noirs et des Européens. On y fabrique des armes et des meubles mauresques très-recherchés, ainsi que des briques de construction. « Tétoúan, dit M. Ford, fut fondé en 1492 par les réfugiés de Grenade; beaucoup de familles de cette époque existent encore, et un grand nombre conservent les titres de leurs anciennes propriétés et les clefs de leurs portes pour y rentrer à un moment dont la venue leur paraît certaine. Tétoúan offre le type de ce qu'étaient les Maures d'Espagne et leurs villes; on doit y visiter le bazar et le jardin du sultan. Les juifs y sont nombreux, et les filles d'Israël, aussi

bien celles de Tétoúan que celles de Tanger, n'ont pas de rivales en beauté; leurs yeux et leurs pieds sont admirables, leur costume est plein d'originalité. » Tétoúan est une ville assez bien bâtie; on y remarque plusieurs édifices publics d'un aspect imposant et un grand nombre de mosquées d'un beau style. Le port laisse beaucoup à désirer sous le rapport du mouillage et de la sûreté; mais il est le centre d'un commerce très-important.

La ville de Tétoúan a servi de résidence aux empereurs du Maroc et est considérée comme un lieu important de défense et de sûreté. Tétoúan a beaucoup souffert lors de la guerre qui eut lieu, en 1860, entre l'Espagne et l'empereur du Maroc. A la suite de cette expédition, pendant laquelle les Espagnols s'emparèrent du port de Tétoúan, l'empereur de Maroc fut obligé de payer à la reine d'Espagne une indemnité de plusieurs millions. Le général O'Donnell, qui commanda l'expédition, reçut à cette occasion le titre de duc de Tétoúan. Depuis lors, l'empereur de Maroc a fait fortifier de nouveau Tétoúan, qui semble aujourd'hui s'être relevé de ses ruines. Elle était auparavant la résidence de tous les consuls européens; elle fait un commerce très-considérable avec Gibraltar, qui en tire la plus grande partie des articles nécessaires à sa consommation.

TÊTRA, préfixe qui signifie quatre, et qui est une forme altérée du grec *tessara*, *tettara*, même sens.

TÊTRA-ATOMIQUE adj. (té-tra-a-to-mi-ke). V. TÊTRATOMIQUE.

TÊTRABALNE s. m. (té-tra-bal-ne — du préf. *tetra*, et du gr. *balanos*, gland). Infus. Section des cryptomonades.

TÊTRABENZYL-SALICINÉ s. f. (té-tra-bain-zo-il-sa-li-si-ne). Chim. Composé qui dérive de la salicine par la substitution de quatre groupes benzoyls à quatre atomes d'hydrogène.

— Encycl. Ce corps est étudié sous la rubrique générale *Dérivés de la salicine* et sous la rubrique particulière *Benzoyl-salicylates* au mot SALICINE. V. SALICINE.

TÊTRABENZYL-AMMONIUM s. m. (té-tra-bain-zo-il-sa-li-si-ne). Chim. Composé qui dérive de la salicine par la substitution de quatre groupes benzoyls à quatre atomes d'hydrogène.

— Encycl. V. TOLUIDINE.

TÊTRABOTHRIE s. m. (té-tra-bo-tri — du préf. *tetra*, et du gr. *bothrion*, fossette). Helminth. Genre de vers intestinaux, formé aux dépens des bothriocéphales, et comprenant quatre espèces, dont le type vit dans l'intestin du renard.

TÊTRABOTHRIEN, **IENNE** adj. (té-tra-bo-tri-ain, i-è-ne — rad. *tétrabothrie*). Helminth. Qui ressemble ou qui se rapporte au tétrabothrie.

— s. m. pl. Groupe de vers intestinaux, formé du genre tétrabothrie.

TÊTRABRANCHIÉ, **ÉE** adj. (té-tra-bran-chi-é — du préf. *tetra*, et de *branchies*). Moll. Qui a quatre branchies.

— s. m. pl. Ordre de mollusques céphalopodes, caractérisé surtout par des branchies au nombre de quatre, et comprenant les nautilus, les ammonites et les genres analogues.

TÊTRABROMHYDROQUINONE s. f. (té-tra-bro-mi-dro-ki-no-ne — du préf. *tetra*, et de *bromhydroquinone*). Chim. Composé qui résulte du remplacement dans l'hydroquinone des quatre atomes d'hydrogène non phéniques, c'est-à-dire des quatre atomes d'hydrogène directement unis au carbone, par du brome. On l'appelle aussi BROMHYDRANILE et PERBROMHYDROQUINONE.

— Encycl. V. QUINONE.

TÊTRABROMOQUINONE s. f. (té-tra-bro-mo-ki-no-ne — du préf. *tetra*, de *brome*, et de *quinone*). Chim. Composé qui résulte de la substitution de quatre atomes de brome à quatre atomes d'hydrogène dans la quinone. On l'appelle aussi PERBROMOQUINONE et BROMANILE.

— Encycl. V. QUINONE.

TÊTRABROMOTHIONESSALLE s. m. (té-tra-bro-mo-ti-o-nè-sa-le). Chim. Corps qui dérive du thionessalle par la substitution de quatre atomes de brome à quatre atomes d'hydrogène. Il est décrit au mot THIONESSALLE. V. ce mot.

TÊTRABROMURE s. m. (té-tra-bro-mu-re — du préf. *tetra*, et de *bromure*). Chim. Composé qui contient quatre atomes de brome pour un d'un autre corps simple: TÊTRABROMURE de carbone.

— Encycl. Le tétrabromure de carbone CBr₄ est resté pendant longtemps inconnu. Löwig avait fait connaître le protobromure C₂Br₂, obtenu dans l'action du brome sur l'alcool et sur l'éther, corps que Volckel ne parvint pas à reproduire par cette méthode, mais que Lenoir prépara facilement en 1862 par l'action successive du brome et de la potasse sur l'éthylène. Le sesquibromure C₃Br₆ avait été mentionné par M. Rebolul parmi les produits de substitution du brome d'éthylène. Enfin, M. Thomas Bolas et E. Groves ont comblé la lacune qui existait dans la série

des dérivés bromés du carbone en décrivant en 1869 le tétrabromure CBr₄.

— MODES DE FORMATION. Le tétrabromure de carbone se forme aux dépens du sulfure de carbone, de la bromopicroline et du bromoforme.

— Formation au moyen du sulfure de carbone. Le brome, ainsi que Kolbe l'avait reconnu déjà, n'agit pas sur le sulfure de carbone lorsqu'on chauffe les deux corps entre 150° et 180°, ni même lorsqu'on fait passer les deux corps mélangés, à l'état de vapeur, à travers un tube chauffé au rouge. On peut arriver cependant par deux méthodes différentes à déterminer l'action du brome sur le sulfure de carbone. Toutes deux consistent à faire agir le brome sur le sulfure de carbone en présence du bromure d'iode ou du tribromure d'antimoine.

a. On chauffe ensemble dans un tube scellé à la lampe 2 parties de sulfure de carbone, 14 parties de brome et 3 parties d'iode, pendant quarante-huit heures, à une température de 150°. On verse ensuite le contenu du tube dans une fiole; on ajoute un excès de soude caustique à la solution et l'on distille le mélange avec l'eau, jusqu'à ce que les vapeurs d'eau aient cessé d'entraîner avec elles du bromure de carbone. Ce dernier corps est recueilli, desséché autant que possible, dissous dans une petite quantité d'alcool chaud, filtré et abandonné au refroidissement. Il cristallise alors en larges plaques d'un grand éclat. Il est important d'éviter d'employer l'alcool bouillant, sans quoi l'on perd une quantité considérable de produit.

Comme la plus petite quantité de sulfure indécouposé empêche le produit distillé de cristalliser après avoir été séparé de l'eau, il faut, quand on n'a pas pu éviter la présence de cette impureté, exposer le produit à l'air jusqu'à ce que le sulfure de carbone soit évaporé. Le tétrabromure reste alors comme résidu à l'état solide.

b. On peut, dans le procédé que nous venons de décrire, substituer le bromure d'antimoine au bromure d'iode. On emploie alors 4 parties de ce tribromure, 7 parties de brome et 1 partie de sulfure de carbone. Lorsque la réaction est complète, on opère comme lorsqu'on a fait usage du bromure d'iode. Les réactions se font à 100° environ.

— Tétrabromure de carbone préparé au moyen de la bromopicroline. MM. Bolas et Groves ont remarqué que l'action des agents bromurants sur la bromopicroline produit du tétrabromure de carbone, tout comme leur action sur l'anhydrosulfide sulfocarbonique. Mais, comme la bromopicroline seule se dé-

	I.	II.	III.	IV.	V.	VI.	
I. 0gr,3380 de substance ont donné	0gr,7630	—	—	—	—	—	de bromure d'argent.
II. 0gr,3620	—	—	—	—	—	—	0gr,1148 d'anhydride carbonique.
III. 0gr,5680	—	—	—	—	—	—	1gr,2860 de bromure d'argent.
IV. 0gr,5465	—	—	—	—	—	—	1gr,2400
V. 0gr,6487	—	—	—	—	—	—	0gr,8600 d'anhydride carbonique.
VI. 0gr,5190	—	—	—	—	—	—	1gr,1730 de bromure d'argent.

Ces nombres, traduits en centièmes, conduisent aux résultats suivants:

	I.	II.	III.	IV.	V.	VI.	Moyenne.	Théorie.
Carbone. . . .	—	3,63	—	—	3,62	—	3,625	3,61
Brome. . . .	96,06	—	96,36	96,54	—	96,16	96,28	96,39
							100,00	

Le produit qui a servi aux analyses II et III a été obtenu au moyen du sulfure de carbone; celui qui a servi aux analyses I, IV et V a été préparé au moyen de la bromopicroline, et celui qui a servi à l'analyse VI résulte de l'action des agents bromurants sur le bromoforme.

— III. PROPRIÉTÉS. Le tétrabromure de carbone est une substance blanche qui cristallise en plaques d'un grand éclat, lesquelles fondent à 91°. Le tétrabromure que l'on prépare au moyen de la bromopicroline présente cependant un point de fusion un peu plus élevé (93° environ). Cela tient sans doute à ce qu'il contient des traces du bromure C₂Br₂, qui se produit par la décomposition spontanée de la bromopicroline. Son odeur est éthérée et ressemble quelque peu à celle du tétrachlorure de carbone, et sa saveur est sucrée, comme la saveur bien connue du chloroforme. Le tétrabromure de carbone est presque insoluble dans l'eau, à laquelle il communique cependant son odeur. Il est, au contraire, excessivement soluble dans l'éther, le sulfure de carbone, le tétrachlorure de carbone, le chloroforme, le bromoforme, le benzol et le pétrole d'Amérique. Il se dissout aussi très-bien dans l'alcool chaud, d'où il se dépose à l'état cristallin par le refroidissement. Lorsqu'on chauffe la solution alcoolique, ce corps se décompose: il se produit de l'aldéhyde et l'on trouve de l'acide bromhydrique dans la solution. On a vainement essayé de doser le brome qui restait de ce tétrabromure pour se rendre compte de la réaction. La cause de cet échec résulte de ce que, même après une digestion prolongée à 100° et en tubes scellés, la décomposition du tétrabromure est incomplète. La solution alcoolique brûle avec une flamme vert pâle. Quoique l'alcool froid n'agisse que très-lentement sur le tétrachlorure de carbone, les solutions alcooliques de potasse et de soude

compose à chaud avec mise en liberté de brome et dégagement de vapeurs nitreuses, il est indispensable d'opérer dans une fiole munie d'un tube à digestion, au lieu de chauffer les matières dans un tube scellé à la lampe.

c. Quand on veut faire usage du tribromure d'antimoine comme agent bromurant, on prend 12 parties de ce bromure, 10 parties de bromopicroline et 3 parties de brome; la réaction est ordinairement complète au bout de trente-six heures. Il faut toutefois s'en assurer. A cet effet, on retire du flacon une prise d'essai que l'on neutralise. L'odeur caractéristique de la bromopicroline doit avoir totalement disparu. Après s'être ainsi assuré que la réaction est terminée, on neutralise les substances contenues dans la fiole et l'on en extrait le tétrabromure de carbone par la méthode décrite à l'occasion de sa préparation au moyen du sulfure de carbone. Ce procédé, toutefois, donne une quantité de produit assez petite relativement aux quantités de matière employées. On pouvait d'ailleurs s'y attendre, en considérant que la bromopicroline se décompose d'elle-même sous l'influence de la chaleur et qu'une grande partie de ce corps échappe ainsi à la réaction. Le rendement est d'ordinaire inférieur à 40 pour 100 du poids de la bromopicroline employée.

d. On peut, dans la préparation du tétrabromure carbonique par la bromopicroline, remplacer le tribromure d'antimoine par le bromure d'iode; mais l'action est alors moins rapide.

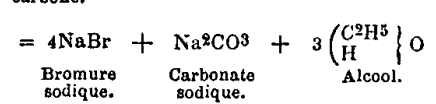
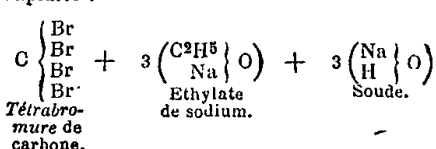
— Tétrabromure de carbone préparé au moyen du bromoforme. Le bromoforme répondant à la formule CHBr₃, il suffit de remplacer 1 atome d'hydrogène dans ce corps par 1 atome de brome pour obtenir le tétrabromure carbonique. Comme avec les corps précédents, la substitution s'opère par l'action combinée du brome et du bromure d'iode ou d'antimoine.

e. Lorsqu'on opère au moyen du bromure d'iode, on prend 2 parties de bromoforme, 3 parties de brome et 1 partie d'iode, qu'on chauffe pendant vingt-quatre heures environ dans un tube scellé à la lampe, entre 150° et 160°. On ouvre ensuite le tube pour laisser se dégager l'acide bromhydrique, puis on neutralise le contenu et l'on achève comme dans les méthodes précédentes.

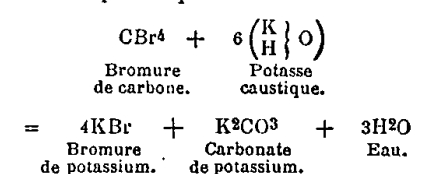
f. Quand on fait usage du tribromure d'antimoine, on emploie 2 parties de bromoforme, 2 parties de brome et 3 parties de bromure d'antimoine. On conduit l'opération de la même manière qu'avec le bromure d'iode.

— II. ANALYSES DU TÊTRABROMURE DE CARBONE.

décomposent ce corps avec une très-grande rapidité:



Les solutions aqueuses de potasse et de soude sont au contraire sans action sur lui à la température ordinaire, et n'agissent même que très-lentement à 100°; mais à 150° et au-dessus la réaction est plus rapide. Elle se fait d'après l'équation:



L'acide sulfurique n'agit pas sur le tétrabromure de carbone à la température ordinaire; mais lorsqu'on chauffe, il se produit une décomposition légère et il se dégage une odeur qui ressemble à celle de l'oxychlorure de carbone. Avec beaucoup de soin, ce corps peut être sublimé sans altération. Toutefois, lorsqu'on fait passer cette vapeur à travers un tube chauffé au rouge, une grande portion se dédouble dans ses éléments constitutifs; le carbone se dépose sur les parois du tube et le brome distille. On obtient en même temps une très-faible quantité d'une substance cristalline dont les réactions et le

nentes ou immobiles (*soni stantes*) les deux extrêmes de chaque *tétracorde*, *simi*, *ni la*. Ces deux cordes restaient toujours les mêmes. Les cordes mobiles ou variables (*soni mobiles*) étaient celles qui étaient comprises entre les extrêmes invariables. Elles étaient douées de la propriété de mobilité pour faciliter le passage de l'ordre diatonique dans le genre chromatique ou enharmonique.

• Pourtant (et c'est ici que nous allons remarquer la singulière propriété de cette corde *si*, qui, bien que formant dans les quatre *tétracordes* ci-dessus une corde immobile, devait néanmoins être altérée, parce qu'il arrivait que, dans telle disposition du chant, elle se trouvait en relation de trois tons avec le *fa*, ce qui était contraire aux lois de toute harmonie et prohibé par le sentiment de l'oreille), pourtant, disons-nous, cet ordre *tétracordal* n'était pas tellement rigoureux qu'il ne pût être interverti, soit par le déplacement de la conjonction, soit par la transposition d'un *tétracorde*. C'est ce qui avait lieu lorsque le *si*, se rencontrant tout à coup en relation de trois tons consécutifs avec le *fa* inférieur, cessant d'être le premier degré du *tétracorde* diézeugmenon, devenait le second degré d'un nouveau *tétracorde* dont la base ou le point de départ était la corde *la* ou la *mèse*, avec laquelle il n'était plus distant que d'un demi-ton, puisqu'il était bémolisé, et donnait lieu à un nouveau *tétracorde* conjoint avec le second *tétracorde* mésion, ou des moyennes, et séparé du *tétracorde* hyperbéléon, ou des aiguës, nouveau *tétracorde* qui, pour cela, était appelé *synemmenon*, et qui était figuré ainsi : *la, si, ut, ré*.

On voit quel était le mécanisme de ce système et quel ordre présidait à la succession des divers *tétracordes* dont il était composé. Pour désigner chacune des notes, Aristide Quintilien nous apprend que l'on fit choix de quatre voyelles *e, a, y, u*, et qu'en les combinant avec le *théta*, on en avait formé les quatre sons *thé, tha, thê, thô*, pour les besoins de la solimisation.

TÉTRACINE s. m. (té-tra-ki-ne — du préf. *tetra*, et du gr. *krinos*, lis). Echin. Genre d'échinodermes crinoïdes fossiles.

TÉTRACRYLIQUE adj. (té-tra-cri-li-ke — du préf. *tetra*, et de *acrylique*). Chim. Se dit d'un acide isomère de l'acide quarténique, qui se produit à l'état de dérivé chloré, en même temps que l'acide chloroquarténique, lorsqu'on traite l'acide éthyldiacétique par le pentachlorure de phosphore.

— Encycl. V. QUARTÉNLIQUE.

TÉTRACTIQUE adj. (té-tra-kti-ke — du gr. *tetraktis*, groupe de quatre unités). Arithm. Syn. de QUATÉNAIRE : *Numeration TÉTRACTIQUE*. ■ Peu usité.

TÉTRACTIS s. m. (té-tra-kti-s — du préf. *tetra*, et du gr. *aktis*, rayon). Bot. Syn. d'ENHYDRIS, genre de composées.

TÉTRACYCLE s. m. (té-tra-si-ke — du préf. *tetra*, et du gr. *kuklos*, cercle). Bot. Genre d'algues, de la tribu des diatomées ou bacillariées.

TÉTRADACTYLE adj. (té-tra-da-kti-le — du préf. *tetra*, et du gr. *daktylos*, doigt). Zool. Dont les pieds sont munis de quatre doigts.

— s. m. Erpét. Genre de reptiles, intermédiaire entre les scinques et les seps, et dont l'espèce type habite l'Australie.

— s. m. pl. Ornith. Groupe d'oiseaux échassiers, caractérisés surtout par des pieds pourvus de quatre doigts.

TÉTRADE s. f. (té-tra-de — gr. *tetras*; de *tetares*, quatre). Anc. philos. Assemblage des quatre premiers nombres.

TÉTRADÉCAPODE adj. (té-tra-dé-ka-po-de — du préf. *tetra*, et du gr. *deka*, dix; *pous*, pied). Crust. Qui a quatorze pieds.

— s. m. pl. Division des crustacés isopodes, comprenant les genres qui sont pourvus de quatorze pattes.

TÉTRADÉNIE s. f. (té-tra-dé-ni — du préf. *tetra*, et du gr. *adén*, glande). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des labiées, tribu des mentholées, dont l'espèce type croît à Madagascar. ■ Syn. de LITZEA, genre de lauracées.

TÉTRADIAPASON s. m. (té-tra-di-a-pa-zon — du préf. *tetra*, et de *diapason*). Anc. mus. Nom donné par les Grecs à l'intervalle de vingt-neuvième ou quadruple octave.

TÉTRADIE s. f. (té-tra-di — du gr. *tetradion*, groupe de quatre). Bot. Genre d'arbres, de la famille des sterculiacées, dont l'espèce type croît à Java.

TÉTRADION s. m. (té-tra-di-on — du gr. *tetradion*, groupe de quatre). Bot. Genre d'arbres, rapporté avec doute à la famille des zanthoxylées, et dont l'espèce type croît en Cochinchine.

TÉTRADISIUM s. m. (té-tra-di-zi-omm — mot lat. formé du préf. *tetra*, et du gr. *dis*, deux fois). Hist. Edifice dans lequel Constantin établit les écoles de sa nouvelle capitale.

TÉTRADITE s. m. (té-tra-di-te — rad. *tétrade*). Hist. relig. Nom donné à divers hérétiques qui affichaient un respect superstitieux pour le nombre quatre.

— Encycl. On appelait ainsi les sabbataires, parce qu'ils célébraient la pâque le qua-

torzième jour de la lune de mars, et qu'ils jeûnaient le mercredi, qui est le quatrième jour de la semaine.

On nomma de même les manichéens et d'autres qui admettaient en Dieu quatre personnes au lieu de trois.

Enfin, on donna ce nom aux sectateurs de Pierre le Foulon, parce qu'ils ajoutaient au trisagion quelques paroles par lesquelles ils insinuaient que ce n'était pas une seule des personnes de la Trinité qui avait souffert pour l'homme, mais la divinité tout entière.

TÉTRADRACHME s. f. (té-tra-dra-kme — du préf. *tetra*, et de *drachme*). Antiq. Monnaie grecque qui valait quatre drachmes.

TÉTRADYMIE s. f. (té-tra-di-mi — du gr. *tetradymos*, qui produit quatre à la fois). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des sénécionées, comprenant cinq ou six espèces, dont le type croît dans l'Amérique du Nord.

TÉTRADYMIITE s. f. (té-tra-di-mi-te). Chim. minér. Nom donné en minéralogie à un telluriure natif de bismuth, encore connu sous les noms de BISMUTH TELLURIQUE et de BORNITE. Ce minéral est décrit au mot TELLURE. V. ce mot.

TÉTRADYNAME adj. (té-tra-di-na-me — du préf. *tetra*, et du gr. *dynamis*, force). Bot. Qui a rapport à la tétradyname. ■ On dit aussi TÉTRADYNAMIQUE.

TÉTRADYNAMIE s. f. (té-tra-di-na-mi — rad. *tétradynamie*). Bot. Etat des fleurs tétradynames. ■ Quatrième classe du système sexuel de Linné, comprenant les genres qui ont des fleurs tétradynames : *La famille des crucifères compose d'elle seule la TÉTRADYNAMIE*. (Th. de Berneaud.)

— Encycl. La *tétradynamie* caractérise d'une manière essentielle et exclusive la famille des crucifères. On a cherché à expliquer cette structure assez étrange et à retrouver le type idéal et primitif de ces plantes. Pour les uns, les fleurs tétradynames auraient d'abord huit étamines, dont deux avorteraient; pour les autres, chaque fleur est originellement composée de quatre pétales et quatre étamines; mais les fleurs naissent trois par trois, se soudent ensemble, et les deux fleurs latérales avortent, sauf une seule étamine. Cette seconde hypothèse, quoique bien plus compliquée que la première, paraît néanmoins à de Candolle être l'expression de la vérité. Elle se fonde d'ailleurs sur l'observation de fleurs de cardamine qui avaient conservé leur structure primitive.

TÉTRADYNAMIQUE adj. (té-tra-di-nami-ke — rad. *tétradynamie*). Bot. Qui a rapport à la tétradynamie. ■ On dit aussi TÉTRADYNAME.

TÉTRAÉDRAL, **ALE** adj. (té-tra-é-dral, a-le — rad. *tétraèdre*). Géom. Qui appartient, qui a rapport, qui ressemble au tétraèdre : *Figure TÉTRAÉDRALE*.

TÉTRAÈDRE s. m. (té-tra-é-dre — du préf. *tetra*, et du gr. *edra*, face). Géom. Corps terminé par quatre faces planes : *Un tétraèdre régulier*.

— Adjectif. Qui a quatre faces planes : *Une pyramide TÉTRAÈDRE*.

— Encycl. Le *tétraèdre* porte aussi le nom de *pyramide triangulaire* (v. PYRAMIDE). La mesure d'un *tétraèdre* est le tiers du produit des mesures de sa base et de sa hauteur, parce que le volume de ce corps est le tiers de celui du prisme, de même base et de même hauteur. Le centre de gravité d'un *tétraèdre* est au quart de la ligne qui joint un des sommets au centre de gravité de la base opposée. Les quatre lignes ainsi menées se coupent, au reste, toutes au même point. Le *tétraèdre* est l'élément naturel des corps polyédriques, comme le triangle est l'élément des surfaces polygonales. Pour décomposer un polyèdre en *tétraèdre*, il suffit de décomposer en triangles toutes les faces qui n'aboutissent pas à un sommet choisi et de mener par ce sommet des plans passant par tous les côtés et toutes les diagonales des faces décomposées.

TÉTRAFIDE adj. (té-tra-fi-de — du préf. *tetra*, et du lat. *findo*, je fends). Hist. nat. Profondément divisé en quatre lobes.

TÉTRAGLÈNE s. m. (té-tra-glè-ne — du préf. *tetra*, et du gr. *glènè*, pupille). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des longicornes, tribu des lamiaires, dont l'espèce type vit à Manille.

TÉTRAGLOCHIN s. m. (té-tra-glo-kein — du préf. *tetra*, et du gr. *glochis*, pointe). Bot. Genre d'arbustes, de la famille des rosacées, tribu des dryadées, dont l'espèce type croît sur les Andes du Chili.

TÉTRAGNATHE s. f. (té-tra-ghna-te — du préf. *tetra*, et du gr. *gnathos*, mâchoire). Arachn. Genre d'araignées, de la tribu des araignées, comprenant une trentaine d'espèces, dont le type se trouve aux environs de Paris : *La TÉTRAGNATHE étendue forme sur les buissons une toile verticale, à réseau régulier*. (H. Lucas.)

— Encycl. Les *tétragnathes* sont caractérisées par huit yeux presque égaux, placés sur le devant du céphalothorax; la lèvre petite, courte, large et arrondie; des mâchoires très-allongées, cylindriques, un peu dilatées vers leur extrémité; le corps généralement

long et étroit; les pattes très-allongées, très-grêles, presque toujours dirigées en avant et en arrière. Ces araignées sont sédentaires; elles filent une toile à réseaux réguliers, composés d'une spirale croisée par des rayons droits, qui partent d'un centre où elles se tiennent immobiles, les pattes étendues longitudinalement. Ce genre comprend une trentaine d'espèces, dont une seule habite l'Europe.

La *tétragnathe* étendue a le corps roussâtre, avec l'abdomen d'un vert jaunâtre doré, une ligne noire ramifiée sur le dos, une bande de même couleur à la partie opposée du ventre et deux lignes jaunâtres sur les côtés. Ces couleurs sont, du reste, un peu variables suivant l'âge de l'animal. Le mâle se distingue par des chélicères plus grandes à proportion, et dont la première pièce est armée d'une forte épine. Cette araignée est assez répandue en France, et n'est pas rare aux environs de Paris; elle vit sur les buissons et les plantes touffues, notamment près des ruisseaux et des marais. Elle y file une toile verticale, à réseau régulier, au centre duquel elle se tient, les pattes étendues de toute leur longueur, les pattes antérieures en avant, les pattes moyennes latéralement et les pattes postérieures en arrière.

L'accouplement de cette espèce a lieu vers la fin du printemps, vers le coucher du soleil. ■ Les deux sexes, dit M. H. Lucas, sont suspendus en l'air et, par le moyen d'un fil, sous la toile. Ils appliquent naturellement leur ventre l'un contre l'autre; le mâle est en dessous, et son abdomen s'étend en ligne droite; celui de la femelle est courbé, et son extrémité postérieure touche la base du ventre de l'autre individu. Leurs pattes et leurs chélicères sont entrelacées. Leur réunion s'opère, comme chez les autres araignées, par le jeu alternatif des palpes. Un tubercule que l'on observe à leur dernier article est le seul organe fécondateur que Lister ait bien connu. On voit, par la description qu'il a faite de cet article, que sa structure est assez compliquée. La ponte a lieu vers la fin de juin. Le cocon est de la grandeur d'un grain de poivre, assez fort et composé de fils lâches. Les fils intérieurs sont d'un bleu verdâtre; les fils extérieurs sont plus foncés et présentent des inégalités produites par de petits globules. Les œufs sont d'un jaune pâle. Le cocon est souvent attaché à des joncs ou à des feuilles. Les œufs éclosent en automne. ■ Ces *tétragnathes* se livrent quelquefois entre elles des combats acharnés. Lister, ayant renfermé deux femelles dans une boîte, l'une d'elles tua l'autre sur-le-champ, se mit à la sucer, et une secousse de la boîte l'ayant forcée d'abandonner sa proie, elle revint ensuite la chercher, la saisit et reprit son repas. Dégager a trouvé de jeunes araignées de cette espèce adhérentes à plusieurs de ces fils de soie que l'on voit, dans les beaux jours d'automne, voltiger en l'air, et qu'on appelle vulgairement *fil de la Vierge*; il a même remarqué qu'elles les allongeaient. Elles se laissent emporter et flotter avec eux par le mouvement de l'air. Toutefois, ce naturaliste n'admet pas l'hypothèse émise par Lister au sujet de la faculté que posséderaient les *tétragnathes* d'éjecter ces fils.

TÉTRAGONAL, **ALE** adj. (té-tra-go-nal, a-le — rad. *tétragone*). Hist. nat. Qui a la forme, la disposition des figures tétragones.

TÉTRAGONE adj. (té-tra-go-ne — du préf. *tetra*, et du gr. *gonia*, angle). Qui a quatre angles.

— s. m. Géom. Figure à quatre angles plans. ■ On l'appelle plus souvent QUADRILATÈRE.

— s. f. Entom. Syn. d'AGESTRATE. ■ Genre d'insectes hyménoptères, formé aux dépens des mélipones.

— Bot. Syn. de TÉTRAGONIE.

TÉTRAGONELLE s. f. (té-tra-go-nè-le — dimin. de *tétragone*). Bot. Genre de plantes, de la famille des portulacées, tribu des aizoidées, dont l'espèce type croît en Australie.

TÉTRAGONIE s. f. (té-tra-go-ni — du préf. *tetra*, et du gr. *gonia*, angle). Bot. Genre de plantes, de la famille des portulacées, type de la tribu des tétragoniées, comprenant une quinzaine d'espèces, qui croissent surtout dans les îles de l'hémisphère austral : *La TÉTRAGONIE a pris place dans nos jardins potagers*. (P. Duchartre.) *On coupe la TÉTRAGONIE corne depuis le premier printemps jusqu'aux gelées*. (Th. de Berneaud.)

— Encycl. Les *tétragonies* sont des plantes herbacées ou sous-frutescentes, à feuilles alternes ou opposées, planes, charnues et à fleurs à pétales; le fruit est un drupe ou une noix entourée par le tube adhérent du calice, dont les angles forment des cornes ou des ailes longitudinales. Les espèces assez nombreuses de ce genre croissent surtout dans les îles de l'hémisphère austral. La *tétragonie étalée*, vulgairement nommée *épinard de la Nouvelle-Zélande*, *cresson de la mer du Sud*, a une tige herbacée, divisée dès sa base en rameaux couchés, faibles, pubescents, portant des feuilles lancéolées, d'un vert blanchâtre, et des fleurs sessiles jaunâtres. Originaires de la Nouvelle-Zélande, elle est naturalisée au Japon et, depuis quelques années, on la cultive beaucoup dans nos jardins maraîchers. C'est une plante très-vigou-

reuse, qui réussit dans tous les sols frais, légers et bien nettoyés des mauvaises herbes. Elle craint les gelées tardives; mais, en revanche, elle supporte parfaitement la chaleur et la sécheresse; elle produit d'autant plus qu'il fait plus chaud et n'est pas sujette à monter rapidement en graines, comme l'épinard. Elle prospère alors que presque tous les légumes périssent faute d'eau; pourtant il est bon de l'arroser quelquefois, surtout si l'on veut en obtenir plusieurs coupes. On la sème en place, vers la fin d'avril, en terre douce et bien terreusée; mais ce semis est souvent capricieux pour la levée; aussi conseille-t-on de mettre au même endroit trois ou quatre graines, pour ne conserver que le plant le mieux venant. Un semis fait à la fin d'octobre, et qui ne lève qu'au printemps, est souvent préférable. Enfin, comme la plante s'étale beaucoup et qu'il faut peu de plant pour garnir le terrain, il est plus commode de l'élever sur couche ou sur un bon ados recouvert de terreau; on sème en petits pots, ou en plein terreau, pour repiquer les plants en motte vers la fin d'avril. On peut récolter les feuilles depuis le printemps jusqu'aux gelées. Ces feuilles remplacent avantageusement les épinards, et bien des personnes les préfèrent même pour la saveur. D'un autre côté, la *tétragonie* étalée est un excellent antiscorbutique, et le capitaine Cook en a tiré un très-bon parti pour conserver la santé de ses équipages. Enfin, comme plante d'ornement, elle n'est pas dépourvue de mérite; mais, sous ce rapport, elle est inférieure aux *tétragonies frutescentes* et *rampantes*, dont les grandes fleurs jaunes produisent un bel effet.

TÉTRAGONIE, **ÉE** adj. (té-tra-go-ni-é — rad. *tétragone*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte à la tétragonie.

— s. f. pl. Tribu de la famille des portulacées, ayant pour type le genre *tétragonie*.

TÉTRAGONOCARPE s. m. (té-tra-go-nokar-pe — de *tétragone*, et du gr. *karpós*, fruit). Bot. Syn. de TÉTRAGONIE.

TÉTRAGONOCÉPHALE adj. (té-tra-go-nosé-fa-le — de *tétragone*, et du gr. *kephalè*, tête). Entom. Qui a la tête tétragone ou quadrangulaire.

— s. m. pl. Syn. de CORÉITES, tribu d'insectes hémiptères.

TÉTRAGONODÈRE s. m. (té-tra-go-nodè-re — de *tétragone*, et du gr. *dérè*, cou). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des carabiques, tribu des subulipalpes, comprenant une trentaine d'espèces, toutes exotiques.

TÉTRAGONOLÈPE s. m. (té-tra-go-nolè-pe — de *tétragone*, et du gr. *lepis*, écaille). Ichtyol. Genre de poissons ganadoïdes, de la famille des lépidoptères, comprenant un assez grand nombre d'espèces fossiles des terrains jurassiques.

TÉTRAGONOLOBE s. m. (té-tra-go-nolobe — de *tétragone*, et de *lobe*). Bot. Genre de plantes, de la famille des légumineuses, tribu des lotées, formé aux dépens des lotiers, et comprenant une dizaine d'espèces, qui habitent l'Europe centrale et méridionale.

TÉTRAGONOLOBIE s. m. (té-tra-go-nolob-é). Bot. Syn. de TÉTRAGONOLOBE.

TÉTRAGONOPTÈRE s. m. (té-tra-go-noptère — de *tétragone*, et du gr. *ptéron*, aile). Ichtyol. Section du genre saumon, érigée par quelques auteurs en genre particulier.

TÉTRAGONOSTOME s. m. (té-tra-go-nostome — de *tétragone*, et du gr. *stoma*, bouche). Crust. Genre de crustacés décapodes brachyures.

TÉTRAGONOTHEQUE s. f. (té-tra-go-notè-ke — de *tétragone*, et du gr. *thékè*, boîte). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des sénécionées, dont l'espèce type croît dans l'Amérique du Nord.

TÉTRAGONURE s. m. (té-tra-go-nu-re — de *tétragone*, et du gr. *oura*, queue). Ichtyol. Genre de poissons acanthoptérygiens, type de la famille des tétragonurides, dont l'espèce type se trouve dans la Méditerranée : *Les TÉTRAGONURES ont une petite rangée de dents pointues à chaque palatin*. (A. Guichenot.) *Le TÉTRAGONURE a des mouvements lents*. (Risso.)

— Encycl. Les *tétragonures*, confondus autrefois avec les muges, ont, comme ceux-ci, un corps allongé, cylindrique et convert de grandes écailles; mais ils s'en distinguent par les caractères suivants : la mâchoire inférieure à branches relevées verticalement, garnies d'une rangée de dents pointues et tranchantes, formant une sorte de scie, et s'emboutant, quand la bouche se ferme, entre celles de la mâchoire supérieure; une petite rangée de dents pointues à chaque palatin et deux au vomer; la nageoire dorsale épineuse, longue et très-basse, suivie d'une autre nageoire molle, plus élevée et plus courte; les ventrales placées un peu en arrière des pectorales; l'anale répondant à la seconde dorsale; la caudale présentant à sa base, de chaque côté, deux crêtes saillantes, ce qui la fait paraître tétragone, d'où le nom générique. On ne connaît jusqu'à présent dans ce groupe qu'une seule espèce; c'est le *tétragonure* de Cuvier, connu aussi sous les noms

Hymne en quatre parties, que l'on chante le vendredi saint, dans l'Eglise grecque.

TÉTRAODON s. m. (té-tra-o-don). Ichth. Syn. de TÉTRODON.

TÉTRAOGALLE s. m. (té-tra-o-ga-le — de *tétrao*, et du lat. *gallus*, coq). Ornith. Syn. de LOPHOPHORE, genre de gallinacés.

TÉTRAONIDÉ, ÉE adj. (té-tra-o-ni-dé — de *tétrao*, et du gr. *eidos*, aspect). Ornith. Qui ressemble ou qui se rapporte au tétras. Il On dit aussi TÉTRAONIDE.

— s. f. pl. Famille d'oiseaux gallinacés, ayant pour type le genre tétras.

TÉTRAONINÉ, ÉE adj. (té-tra-o-ni-né — rad. *tétrao*). Ornith. Qui ressemble ou qui se rapporte au tétras.

— s. f. pl. Tribu de la famille des tétraonidées, ayant pour type le genre tétras.

TÉTRAONYX s. m. (té-tra-o-niks — du préf. *tétra*, et du gr. *onyx*, ongle). Erpét. Genre de tortues, de la famille des émydes, comprenant deux espèces, qui vivent dans les fleuves de l'Inde.

— Entom. Genre d'insectes coléoptères hétéromères, de la tribu des vésicants, comprenant une quarantaine d'espèces, qui habitent l'Amérique.

TÉTRAOPHE s. m. (té-tra-o-pe — du préf. *tétra*, et du gr. *ops*, œil). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des longicornes, tribu des lamiaires, comprenant une dizaine d'espèces, qui habitent l'Amérique.

TÉTRAOPHTHALME s. m. (té-tra-o-ftal-me — du préf. *tétra*, et du gr. *ophthalmos*, œil). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des longicornes, tribu des lamiaires, comprenant sept espèces, toutes exotiques.

TÉTRAPASSE s. m. (té-tra-pa-sme). Bot. Syn. de DISCAIRE, genre de rhamnées.

TÉTRAPATHÉE s. f. (té-tra-pa-té — du préf. *tétra*, et du gr. *pathos*, passion). Bot. Genre de plantes, de la famille des passiflorées, formé aux dépens des passiflores, et comprenant plusieurs espèces, qui croissent à la Nouvelle-Zélande.

TÉTRAPÉLIS s. m. (té-tra-pél-tiss — du préf. *tétra*, et du gr. *pélis*, bouchier). Bot. Genre de plantes épiphytes, de la famille des orchidées, tribu des vandées, dont l'espèce type croît au Népal.

TÉTRAPÉTALE adj. (té-tra-pé-ta-le — du préf. *tétra*, et de *pétale*). Bot. Se dit des plantes dont les corolles ont quatre pétales.

TÉTAPHALANGARCHE s. f. (té-tra-fa-lang-gar-chi — gr. *tétraphalaggarchia*, de *tétra*, quatre; *phalang*, phalange; *arché*, commandement). Antiq. gr. Corps d'infanterie comprenant quatre phalanges.

— Encycl. Cette aggrégation de quatre phalanges se décomposait en 2 diphalangarchies, 8 mérarchies, 12 chiliarchies, 32 pentacosiararchies, 64 syntagmes, 128 taxiarchies, 256 tétrarchies, 512 illoches et comprenait un total de 13,384 hoplites. En ordre de bataille, la *tétraphalangarchie* s'ordonnait en 1,024 files; elle se partageait en deux cornes séparées par un grand intervalle qu'on appelait nonbril de phalange et qui était de 32 mètres. Chacune des cornes ou double phalange (diphalangarchie) était séparée par un petit intervalle de 16 mètres que l'on nommait bouche. Toutefois, on n'est pas d'accord sur la dimension de ces intervalles, destinés surtout au passage des psillites. Le front de la *tétraphalangarchie*, y compris les trois intervalles, a été évalué par quelques écrivains à 2,520 pieds, ce qui supposerait le terrain individuel de plus de 2 pieds; il était ordinairement d'environ 1 mètre. Le stratège qui commandait à cette quadruple phalange recevait le nom de tétraphalangarque.

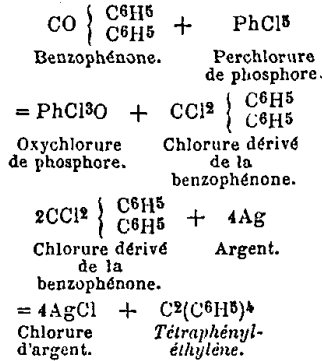
TÉTAPHALANGARQUE s. m. (té-tra-fa-lang-gar-ke — gr. *tétraphalaggarchos*, de *tétraphalangarchia*, tétraphalangarchie). Antiq. gr. Commandant d'une tétraphalangarchie.

TÉTAPHALE s. (té-tra-fa-le — du préf. *tétra*, et du gr. *phalos*, collier). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des clavipalpes, dont l'espèce type habite Java.

TÉTAPHARMACON s. m. (té-tra-far-makon — du préf. *tétra*, et du gr. *pharmakon*, médicament). Anc. pharm. Emplâtre, remède composé de quatre substances.

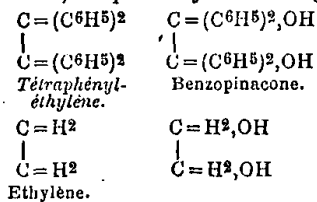
TÉTAPHÉNYL-ÉTHYLÈNE s. m. (té-tra-fé-ni-l-é-ti-l-é-ne). Chim. Hydrocarbure que l'on peut considérer comme dérivant de l'éthylène C²H⁴, par la substitution de quatre radicaux phényles (C⁶H⁵) aux quatre atomes d'hydrogène. Sa formule est donc C²(C⁶H⁵)⁴ = C²⁶H²⁰. Il se produit par l'action de l'argent réduit sur le chlorure qui résulte de la réaction du perchlorure de

phosphore à 180° sur la benzophénone, chlorure volatil, suivant Kekulé, à 220° :



On distille pour séparer cet hydrocarbure de la benzophénone inaltérée qui passe la première à la distillation. Le *tétraphényl-éthylène* passe à une température très-élevée et se concrète dans le col de la cornue.

Cet hydrocarbure est peu soluble dans l'alcool et dans l'éther; il se dissout dans la benzine bouillante qui, par le refroidissement, l'abandonne en cristaux aciculaires. Il fond à 221°. Le brome le transforme en un composé C²⁶H¹⁷Br⁵, qui est à la fois un produit d'addition et de substitution. Le *tétraphényl-éthylène* est à la benzopinacone (glycol tertiaire) ce que l'éthylène est au glycol :



À côté du *tétraphényl-éthylène* devraient se ranger le triphényl-éthylène C³H(C⁶H⁵)³, le diphenyl-éthylène C²H²(C⁶H⁵)² et le phényl-éthylène C³H³C⁶H⁵. Ces trois corps sont connus, à l'exception du triphényl-éthylène. Le diphenyl-éthylène n'est autre que le stilbène, et le phényl-éthylène n'est autre que le cinamène.

TÉTAPHOË s. m. (té-tra-fo-é). Bot. Espèce de lampourde, qui croît au Malabar : La racine du TÉTAPHOË est employée pour les hémorroïdes. (V. de Bomare.)

TÉTAPHOSPHOTÉTRIMIQUE adj. (té-tra-fo-sto-té-tri-mi-ke). Chim. Se dit d'un acide qui prend naissance à l'état de sel d'argent lorsqu'on fait agir l'azotate d'argent sur l'acide tétraphosphopentazotique.

TÉTAPHYLLE adj. (té-tra-fi-le — du préf. *tétra*, et du gr. *phyllon*, feuille). Bot. Qui se compose de quatre feuilles.

— s. m. Entom. Genre d'insectes coléoptères hétéromères, de la tribu des diptères, comprenant quatre espèces, qui habitent Madagascar, l'Australie et les îles voisines.

TÉTAPHYLLE s. f. (té-tra-fi-li-ne — du préf. *tétra*, et du gr. *phyllon*, feuille). Minér. Substance composée de quatre bases et se présentant en masses lamelleuses.

— Encycl. La *tétraphylle* a été trouvée à Keilde, près de Carumela, en Finlande. C'est une simple variété de triphylle, dans laquelle les trois phosphates de fer, de manganèse et de lithine sont associés à un peu de magnésie. D'après les analyses de Berzelius et de Nordenskiöld, elle renferme 49,60 d'acide phosphorique; 33,60 de protoxyde de fer; 12,10 de protoxyde de manganèse; 8,20 de lithine et 1,70 de magnésie.

TÉTAPHYS s. m. (té-tra-fiss — du gr. *tétraphys*, divisé en quatre). Bot. Genre de mousses, de la tribu des tétrodontées, comprenant plusieurs espèces, répandues dans tout l'hémisphère boréal.

TÉTAPILE s. m. (té-tra-pi-le — du préf. *tétra*, et du gr. *pilos*, chapeau). Bot. Genre d'arbres, rapporté avec doute à la famille des oléinées, et dont l'espèce type croît en Cochinchine.

TÉTAPLE s. m. (té-tra-pi-le — gr. *tétraploos*, quadruple). Bibliogr. Quadruple version de la Bible disposée sur quatre colonnes.

— Encycl. Origène avait fait deux éditions de l'Ancien Testament, qu'il ne faut pas confondre ensemble. L'une, connue sous le titre d'*Hexaples*, contenait le texte hébreu, en caractères hébreux, le même texte en caractères grecs, la version d'Aquila, celle de Symmaque, celle de Septante et, en dernier lieu, celle de Théodotion. L'autre édition, connue sous le titre de *Tétraples*, contenait les quatre versions des Septante, d'Aquila, de Symmaque et de Théodotion. En marge, Origène avait ajouté des notes portant principalement sur l'explication des noms hébreux.

Les copies des *tétraples* et des hexaples d'Origène, avec des corrections et scolies d'Origène lui-même, de Pamphile et d'Ensebe, restèrent longtemps dans la bibliothèque de Pamphile, à Césarée. Elles furent probablement détruites au vi^e siècle, ou lorsque la ville de Césarée fut prise par Chosroès II, roi de Perse, ou lorsqu'elle

tomba, un peu plus tard, aux mains des mahométans. Les transcriptions peu nombreuses qui en avaient été faites périrent aussi, et l'ouvrage d'Origène fut longtemps regardé comme entièrement perdu. Des fragments considérables avaient cependant été conservés dans les écrits des Pères; ils furent réunis par P. Morin et insérés par Fl. Nobilis dans la belle édition des Septante, qui parut à Rome en 1587. Ces mêmes fragments et quelques autres, enrichis de savantes notes, furent publiés sous ce titre : *Veterum interpretum graecorum in totum Veteris Testamenti fragmenta* (1622, in-4°). La plus complète édition est celle de Montfaucon, qui ajouta aux travaux précédents des notes, un lexique hébreu et grec, et tout ce que lui fournit un manuscrit récemment découvert. Il mit au jour, avec de remarquables préliminaires, l'ouvrage intitulé : *Hexaplorum Originis quæ supersunt* (Paris, 1714, 2 vol. in-fol.), et qui contenait les restes des *tétraples* aussi bien que des hexaples.

TÉTAPLEURE s. m. (té-tra-pleu-re — du préf. *tétra*, et du gr. *pleuron*, côté). Bot. Genre de plantes, de la famille des légumineuses, tribu des mimosées, formé aux dépens des adénantheres, et dont l'espèce type croît dans la Guinée.

TÉTAPLODON s. m. (té-tra-plo-don — du gr. *tétraploos*, quadruple; *odous*, dent). Moll. Genre de mollusques acéphales, du groupe des naïades, originaire du Brésil.

— Bot. Genre de mousses, de la tribu des splachnées, formé aux dépens des splachnées, et comprenant trois espèces, qui croissent presque toujours sur des substances animales.

TÉTAPLOSTÉMONE adj. (té-tra-plo-sté-mo-ne — gr. *tétraploos*, quadruple; *stémôn*, étamine). Bot. Se dit des plantes qui ont quatre étamines.

TÉTAPNEUMONE adj. (té-tra-pneu-mo-ne — du préf. *tétra*, et du gr. *pneumon*, poulmon). Zool. Qui a quatre poulmons.

TÉTAPODE adj. (té-tra-po-de — du préf. *tétra*, et du gr. *pous*, pied). Zool. Qui a quatre pieds ou organes analogues.

— s. m. pl. Ichth. Groupe de poissons osseux, comprenant les genres qui ont deux paires de nageoires latérales.

— Entom. Division de la tribu des papilionides.

TÉTAPODICHNITE s. m. (té-tra-po-dik-ni-te — du gr. *tétrapous*, quadrupède; *ichnos*, empreinte du pied). Mamm. Syn. de chéirotherium, genre de mammifères fossiles.

TÉTAPODISQUE s. m. (té-tra-po-di-ske — du préf. *tétra*; *podiskos*, pédicule). Bot. Genre d'algues microscopiques, de la tribu des bacillariées ou diatomées.

TÉTAPODOLOGIE s. f. (té-tra-po-do-lo-ji — du gr. *tétrapous*, quadrupède; *logos*, discours). Partie de la zoologie qui traite des quadrupèdes. Il On dit plus ordinairement MAMMALOGIE.

TÉTAPODOLOGIQUE adj. (té-tra-po-do-lo-ji-ke — rad. *tétrapodologie*). Zool. Qui a rapport à la tétrapodologie.

TÉTAPOME s. m. (té-tra-po-me — du préf. *tétra*, et du gr. *poma*, opercule, valve). Bot. Genre de plantes, de la famille des crucifères, tribu des camelinées, comprenant deux espèces, qui croissent en Sibérie.

TÉTAPORE s. m. (té-tra-po-re — du préf. *tétra*, et de *pore*). Bot. Genre d'arbustes, de la famille des myrtacées, tribu des leptospermées, dont l'espèce type croît en Australie.

TÉTAPTERE adj. (té-tra-pté-re — du préf. *tétra*, et du gr. *pteron*, aile). Entom. Qui a quatre ailes.

TÉTAPTÉRYGIE s. f. (té-tra-pté-ri-ji — du préf. *tétra*, et du gr. *pteryx*, aile). Bot. Genre de plantes, de la famille des crucifères, tribu des isatidées, comprenant deux espèces, qui croissent dans l'Asie Mineure.

TÉTAPTÉRYGIEN, IENNE adj. (té-tra-pté-ri-ji-ain, -é-ne — du préf. *tétra*, et du gr. *pteryx*, aile). Ichth. Syn. de TÉTAPODE.

TÉTAPTÉRYX s. m. (té-tra-pté-riss — du préf. *tétra*, et du gr. *pteryx*, aile). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des malpighiacées, comprenant plus de cinquante espèces, qui croissent dans l'Amérique tropicale.

TÉTAPTÉRYX s. m. (té-tra-pté-riks — du préf. *tétra*, et du gr. *pteryx*, aile). Ornith. Syn. d'ANTHROPOLIS.

TÉTAPTOTE adj. (té-tra-pté-to-te — du préf. *tétra*, et du gr. *ptosis*, chute). Gramm. Se dit des noms grecs ou latins qui n'ont, au singulier ou au pluriel, que quatre formes différentes : Les noms latins de la quatrième déclinaison sont TÉTAPTOTES au singulier et au pluriel.

TÉTAPTURE s. m. (té-tra-ptu-re — du préf. *tétra*, et du gr. *pteron*, aile; *oura*, queue). Ichth. Genre de poissons, de la famille des scombréroïdes, dont l'espèce type habite la Méditerranée.

TÉTAPYGE s. m. (té-tra-pi-je — du préf. *tétra*, et du gr. *pugé*, anus). Échin. Genre

tomba, un peu plus tard, aux mains des mahométans. Les transcriptions peu nombreuses qui en avaient été faites périrent aussi, et l'ouvrage d'Origène fut longtemps regardé comme entièrement perdu. Des fragments considérables avaient cependant été conservés dans les écrits des Pères; ils furent réunis par P. Morin et insérés par Fl. Nobilis dans la belle édition des Septante, qui parut à Rome en 1587. Ces mêmes fragments et quelques autres, enrichis de savantes notes, furent publiés sous ce titre : *Veterum interpretum graecorum in totum Veteris Testamenti fragmenta* (1622, in-4°). La plus complète édition est celle de Montfaucon, qui ajouta aux travaux précédents des notes, un lexique hébreu et grec, et tout ce que lui fournit un manuscrit récemment découvert. Il mit au jour, avec de remarquables préliminaires, l'ouvrage intitulé : *Hexaplorum Originis quæ supersunt* (Paris, 1714, 2 vol. in-fol.), et qui contenait les restes des *tétraples* aussi bien que des hexaples.

TÉTAPLEURE s. m. (té-tra-pleu-re — du préf. *tétra*, et du gr. *pleuron*, côté). Bot. Genre de plantes, de la famille des légumineuses, tribu des mimosées, formé aux dépens des adénantheres, et dont l'espèce type croît dans la Guinée.

TÉTAPLODON s. m. (té-tra-plo-don — du gr. *tétraploos*, quadruple; *odous*, dent). Moll. Genre de mollusques acéphales, du groupe des naïades, originaire du Brésil.

— Bot. Genre de mousses, de la tribu des splachnées, formé aux dépens des splachnées, et comprenant trois espèces, qui croissent presque toujours sur des substances animales.

TÉTAPLOSTÉMONE adj. (té-tra-plo-sté-mo-ne — gr. *tétraploos*, quadruple; *stémôn*, étamine). Bot. Se dit des plantes qui ont quatre étamines.

TÉTAPNEUMONE adj. (té-tra-pneu-mo-ne — du préf. *tétra*, et du gr. *pneumon*, poulmon). Zool. Qui a quatre poulmons.

TÉTAPODE adj. (té-tra-po-de — du préf. *tétra*, et du gr. *pous*, pied). Zool. Qui a quatre pieds ou organes analogues.

— s. m. pl. Ichth. Groupe de poissons osseux, comprenant les genres qui ont deux paires de nageoires latérales.

— Entom. Division de la tribu des papilionides.

TÉTAPODICHNITE s. m. (té-tra-po-dik-ni-te — du gr. *tétrapous*, quadrupède; *ichnos*, empreinte du pied). Mamm. Syn. de chéirotherium, genre de mammifères fossiles.

TÉTAPODISQUE s. m. (té-tra-po-di-ske — du préf. *tétra*; *podiskos*, pédicule). Bot. Genre d'algues microscopiques, de la tribu des bacillariées ou diatomées.

TÉTAPODOLOGIE s. f. (té-tra-po-do-lo-ji — du gr. *tétrapous*, quadrupède; *logos*, discours). Partie de la zoologie qui traite des quadrupèdes. Il On dit plus ordinairement MAMMALOGIE.

TÉTAPODOLOGIQUE adj. (té-tra-po-do-lo-ji-ke — rad. *tétrapodologie*). Zool. Qui a rapport à la tétrapodologie.

TÉTAPOME s. m. (té-tra-po-me — du préf. *tétra*, et du gr. *poma*, opercule, valve). Bot. Genre de plantes, de la famille des crucifères, tribu des camelinées, comprenant deux espèces, qui croissent en Sibérie.

TÉTAPORE s. m. (té-tra-po-re — du préf. *tétra*, et de *pore*). Bot. Genre d'arbustes, de la famille des myrtacées, tribu des leptospermées, dont l'espèce type croît en Australie.

TÉTAPTERE adj. (té-tra-pté-re — du préf. *tétra*, et du gr. *pteron*, aile). Entom. Qui a quatre ailes.

TÉTAPTÉRYGIE s. f. (té-tra-pté-ri-ji — du préf. *tétra*, et du gr. *pteryx*, aile). Bot. Genre de plantes, de la famille des crucifères, tribu des isatidées, comprenant deux espèces, qui croissent dans l'Asie Mineure.

TÉTAPTÉRYGIEN, IENNE adj. (té-tra-pté-ri-ji-ain, -é-ne — du préf. *tétra*, et du gr. *pteryx*, aile). Ichth. Syn. de TÉTAPODE.

TÉTAPTÉRYX s. m. (té-tra-pté-riss — du préf. *tétra*, et du gr. *pteryx*, aile). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des malpighiacées, comprenant plus de cinquante espèces, qui croissent dans l'Amérique tropicale.

TÉTAPTÉRYX s. m. (té-tra-pté-riks — du préf. *tétra*, et du gr. *pteryx*, aile). Ornith. Syn. d'ANTHROPOLIS.

TÉTAPTOTE adj. (té-tra-pté-to-te — du préf. *tétra*, et du gr. *ptosis*, chute). Gramm. Se dit des noms grecs ou latins qui n'ont, au singulier ou au pluriel, que quatre formes différentes : Les noms latins de la quatrième déclinaison sont TÉTAPTOTES au singulier et au pluriel.

TÉTAPTURE s. m. (té-tra-ptu-re — du préf. *tétra*, et du gr. *pteron*, aile; *oura*, queue). Ichth. Genre de poissons, de la famille des scombréroïdes, dont l'espèce type habite la Méditerranée.

TÉTAPYGE s. m. (té-tra-pi-je — du préf. *tétra*, et du gr. *pugé*, anus). Échin. Genre

d'échinodermes, formé aux dépens des arbores.

TÉTARCHAT s. m. (té-trar-ka — rad. *tétrarque*). Hist. anc. Autorité, dignité d'un tétrarque. Il Exerce des fonctions de tétrarque : *Jésus-Christ a vécu sous le TÉTARCHAT d'Hérode*.

TÉTARCHIE s. f. (té-trar-chi — gr. *te-trarchia*. V. TÉTARQUE). Antiq. Subdivision de la phalange grecque, formant quatre files. Il Chacune des divisions d'un Etat divisé en quatre provinces.

— Encycl. Antiq. Cette subdivision de la phalange grecque se composait de soixante-quatre hoplites, se partageait en deux dilo-chies et était la moitié d'une taxiarchie. La systase des pelastes répondait à la *tétrarchie* des hoplites, quant au nombre des files, mais non pour le nombre des hommes. Soixante-quatre *tétrarchies* formaient la phalange. Rompre par *tétrarchie*, c'était former épagogue. Le chef de la *tétrarchie* était nommé tétrarque.

— Hist. Le territoire thessalien était partagé en quatre *tétrarchies*, nommées : Phthiotide, Thessaliotide, Pélasgiotide et Histiootide. Cette division, qui laissait une certaine indépendance de gouvernement à chacune des quatre parties, fit place à l'unité sous le tagos Jason; les *tétrarchies* furent restaurées par Philippe de Macédoine. Les Gallo-Grecs qui, vers le milieu du i^{er} siècle avant notre ère, occupèrent la portion de l'Asie Mineure à laquelle ils donnèrent le nom de Galatie, étaient divisés en trois tribus; ils partageront chacune de ces tribus en quatre *tétrarchies* et eurent ainsi un gouvernement fédéral de douze *tétrarchies*. Vers la fin du i^{er} siècle avant J.-C., le nombre de ces *tétrarchies* fut réduit à quatre, puis à trois, puis à deux, enfin à une seule. Le nom de *tétrarchie* subsista néanmoins, quoiqu'il n'exprimât plus la vérité de la situation. Déjotarus, seul tétrarque de Galatie, au temps de Pompée, fut déclaré roi. La Palestine, après la mort d'Hérode, forma, suivant la division que ce roi avait lui-même établie, les *tétrarchies* de la Galilée, de la Samarie, de la Judée et de la Pérée; sous ses trois fils, qui lui succédèrent, le royaume eut seulement trois *tétrarchies* pour quatre *tétrarchies*. Dioclétien divisa l'empire romain en quatre *tétrarchies*; sous le gouvernement de deux augustes et de deux césars. Les deux augustes étaient Dioclétien lui-même et Maximien. Ils eurent dans leurs *tétrarchies*, le premier, l'Égypte, l'Asie et tout l'Orient; le second, l'Italie, l'Afrique et les îles. Les deux césars étaient Galérius et Constance-Chlore. Ils eurent dans leurs *tétrarchies* : le premier, la Grèce et l'Illyrie; le second, les Gaules, la Bretagne, l'Espagne et la Mauritanie. Ce partage du pouvoir fut plus apparent que réel; Dioclétien resta le chef suprême.

TÉTARHYNGUE s. m. (té-tra-rain-ke — du préf. *tétra*, et du gr. *rhugchos*, bec). Helminth. Genre de vers parasites, voisin des tentaculaires, et comprenant plusieurs espèces, qui vivent dans le corps des poissons et autres animaux marins : Les *TÉTARHYNGUES* sont des vers à corps court, en forme de sac. (P. Gervais.) Les *TÉTARHYNGUES* se rencontrent rarement dans les voies digestives. (H. Hupé.)

— Encycl. Les *tétrarhyngues* ont le corps aplati, non articulé; la tête munie de deux fossettes bifides et de quatre trompes rétractiles et garnies de crochets; une sorte d'appendice caudal très-moblie. On ne connaît pas bien encore leurs organes générateurs ni leur mode de reproduction. Ils ne sont presque jamais contenus dans une enveloppe particulière, mais ils vivent librement au sein des tissus charnus, rarement dans les voies digestives, mais presque toujours au milieu des viscères. Leurs mouvements sont très-vifs; leurs trompes sortent et rentrent d'une manière très-rapide, et leur queue se meut continuellement. Les espèces peu nombreuses de ce genre paraissent habiter exclusivement le corps des poissons, ou peut-être de quelques mollusques céphalopodes. Le *tétrarhyngue* appendiculé est commun chez les saumons.

TÉTARQUE s. m. (té-trar-ke — gr. *te-trarchés*, de *tettara*, quatre, et de *archos*, chef). Hist. anc. Chef d'une tétrarchie ou division de la phalange grecque. Il Gouverneur d'une tétrarchie : *Hérode le TÉTARQUE fut exilé à Lyon par Caligula*. (Chateaub.)

— Fig. En *tétrarque*, En maître absolu :

... J'espérais que Votre Majesté Adoucirait ces lois qu'elle rend en *tétrarque*, En songeant que ma robe est celle de *Pétrarque*. ALEX. DUMAS.

TÉTARRHÈNE s. m. (té-tra-rè-ne — du préf. *tétra*, et du gr. *arrhén*, mâle). Bot. Genre de plantes, de la famille des graminées, tribu des oryzées, comprenant quatre espèces, qui croissent en Australie.

TÉTRAS s. m. (té-trà — du gr. *tétrax*, qui est évidemment de la même famille que le grec *tétrix*, espèce indéterminée qu'Aristote nomme avec l'alouette, et *tétradon*, coq de bruyère. Ce dernier sens est aussi celui du lithuanien *teterwas*, celtique *teteris*, russe *teterwu*, polonais *cietrzen*. A ce même groupe appartiennent le russe *teteria*, *teterka*, gelonotte, et le persan *tadraw*, faisan, grec *ta-*

turos, même sens. Tous ces divers termes répondent au sanscrit *tittiri*, *tittira*, *tittira*, francolin, onomatopée du cri de l'oiseau. Comparez aussi le bengali *tittir*, indoustani *titar*, même sens). Ornith. Genre d'oiseaux gallinacés, type de la famille des tétraonidés, comprenant une dizaine d'espèces, répandues dans l'hémisphère nord; *On assure que les tétras femelles veillent sur leur couvée avec la plus grande sollicitude.* (Z. Gerbe.) *Le cri du tétras cupidon peut être perçu à la distance de trois à quatre milles.* (Z. Gerbe.)

— **Encycl.** Ce genre est caractérisé par un bec robuste, court, à mandibule supérieure voûtée, courbée vers le bout, plus longue que l'inférieure et la débordant de toutes parts; des narines à demi fermées par une membrane renflée et cachées par les plumes; des sourcils nus, garnis d'une peau verruqueuse; des tarses emplumés; des doigts au nombre de quatre, trois devant, un derrière, garnis d'aspérités sur les bords; des ailes courtes, concaves, arrondies; une queue quelquefois fourchue, mais en général arrondie, très-rarement étagée.

Le genre *tétras* est loin d'être aussi étendu que Linné l'avait fait d'abord; c'est avec raison qu'on en a distrait les lagopèdes, les gangas, les francolins, les perdrix qui s'en distinguent, les premiers par leurs tarses et leurs doigts entièrement revêtus de plumes, les seconds par leur pouce dont l'extrémité ne porte pas sur le sol, par leurs tarses seulement vêtus en avant; les francolins et les perdrix par leurs tarses nus et le plus généralement éperonnés. Les *tétras* sont d'un naturel sociable; comme presque tous les gallinacés, ils vivent réunis en familles, composées d'un nombre plus ou moins grand d'individus selon les espèces. C'est particulièrement dans les forêts montagneuses qu'ils établissent leur domicile; quelques-uns cependant paraissent préférer les plaines couvertes de hautes bruyères. Ils aiment à se rouler dans la poussière à la manière des poules et sont polygames. Quoiqu'on ne puisse pas les considérer comme des oiseaux chercheurs, cependant ils se montrent assez fréquemment sur les arbres; ils y montent la nuit pour y prendre leur repos; durant le jour, ils y cherchent un refuge contre l'ennemi qui les poursuit, et, à l'époque des amours, les mâles se perchent sur les branches basses, d'où ils appellent à eux les femelles. Mais le plus ordinairement ils se tiennent à terre. Leur vol est court, lourd, mais rapide; leur marche aisée et grave, leur course légère. Leur nourriture consiste principalement en baies et en fruits de plusieurs arbrisseaux, en bourgeons de bouleaux, de pins, de sapins, etc., en graines, en vers et en insectes. Régles dans leurs besoins comme les perdrix et les lagopèdes, ils ne vont dans les taillis chercher leur pâture que le matin et le soir; durant le reste de la journée, ils se retirent dans les endroits les plus fourrés des lieux qu'ils fréquentent et s'y tiennent tranquilles. Dès les premiers jours du printemps, les *tétras* commencent à s'apparier. L'amour est pour ces oiseaux une passion violente et aveugle; ils deviennent alors aussi imprudents qu'ils sont d'ordinaire défiant et farouches. Les femelles accourent à la voix des mâles sans se préoccuper du danger qui peut les menacer, et les mâles sont dans une excitation telle, qu'ils n'aperçoivent souvent pas l'ennemi qui cherche à les surprendre. On voit ces derniers soit sur le tronc d'un arbre abattu, soit à terre, les plumes de la tête et du cou hérissées, les ailes traînantes, la queue étalée, se pavaner comme le dindon, se promener en prenant toutes sortes de postures extraordinaires, passer et repasser devant les femelles, qu'ils semblent chercher à agacer, et se provoquer entre eux. Ces préliminaires à l'accouplement sont toujours accompagnés d'un cri particulier qui s'entend de fort loin. Celui du *tétras cupidon* peut être perçu de 3 à 4 milles et ressemble à la voix sourde et cavernueuse des ventriloques; aussi est-on trompé sur la distance de l'individu que l'on entend. C'est sur la terre nue et recouverte d'une légère couche de brins d'herbes que les femelles déposent leurs œufs, dont le nombre est ordinairement de huit ou dix; certaines espèces, par exemple le *tétras à ailerons*, en pond jusqu'à quinze. Elles ne font qu'une couvée par an. Les petits, élevés par la mère à la manière des poulets, restent avec elle pendant l'automne et l'hiver; elle ne les quitte que pour se livrer aux soins d'une nouvelle progéniture. Le *tétras cupidon* offre encore cette particularité de mœurs fort remarquable, c'est que les mâles oisifs d'un canton, pendant que les femelles couvent, vivent réunis en famille. Ils choisissent pour lieu de réunion un terrain uni et découvert, s'appellent avant l'aurore, se pavanant avec des mouvements lents et modérés, tournent les uns autour des autres, se provoquent de la voix et se livrent des combats qui ne cessent que vers huit ou neuf heures du matin. Pendant l'action, ils sautent à 1 ou 2 pieds de terre en poussant des cris discordants. La chair des *tétras* est saine, délicate et de fort bon goût; mais la plupart de ces oiseaux malgré leur fécondité sont très-peu multipliés et sont un luxe dans l'économie domestique. Les *tétras* appartiennent à l'ancien et au nouveau continent. On établit deux groupes caractérisés par la forme de la queue :

1^o les espèces dont la queue est assez longue, fourchue ou arrondie; ce sont le *tétras* coq de bruyère, que l'on rencontre en grand nombre en Russie, au nord de l'Asie et en Hongrie; le *tétras* à queue fourchue, le *tétras* hybride, le *tétras* obscur, le *tétras* cupidon, etc.; 2^o les espèces dont la queue est courte et étagée; ce sont le *tétras* gélinotte, que l'on rencontre en Allemagne et en France, en Suisse et en Italie; le *tétras* à fraise d'Amérique.

TÉTRASÉPALE adj. (té-tra-sé-pa-le — du préf. *tétra*, et de *sépale*). Bot. Qui a quatre sépales : *Calice tétrasépale*.

TÉTRASILICATE s. m. (té-tra-si-li-ca-te — du préf. *tétra*, et de *silicate*). Chim. Sel de l'acide-tétrasilicique.

— **Encycl.** V. SILICIQUE.

TÉTRASILICIQUE adj. (té-tra-si-li-si-ke — du préf. *tétra*, et de *silicique*). Chim. Se dit d'un acide qui dérive de l'acide silicique normal par la condensation en une de quatre molécules de cet acide, avec élimination de trois molécules d'eau. Il se dit aussi de quatre anhydrides qui proviennent de l'acide tétrasilicique par élimination de une, deux, trois ou quatre molécules d'eau, et qu'on désigne par les noms de premier, deuxième, troisième, quatrième anhydride tétrasilicique.

— **Encycl.** V. SILICIQUE.

TÉTRASIPHON s. m. (té-tra-si-fon — du préf. *tétra*, et du gr. *siphon*, tube). Infus. Genre d'infusoires systolides ou rotateurs, du groupe des hydratines.

TÉTRASOME s. m. (té-tra-so-me — du préf. *tétra*, et du gr. *soma*, corps). Bot. Genre d'algues, de la tribu des bacillariées ou diatomées.

TÉTRASPASTE s. m. (té-tra-spa-ste — du préf. *tétra*, et du gr. *spas*, je tire). Mécan. Sorte d'ancienne moule composée de quatre poulies.

TÉTRASPERME adj. (té-tra-spér-me). Bot. Syn. de TETRASPERMÉ, EE.

TÉTRASPERMÉ, EE adj. (té-tra-spér-mé — du préf. *tétras*, et du gr. *sperma*, graine). Bot. Dont le fruit contient quatre graines.

TÉTRASPORE s. m. (té-tra-spo-re — du préf. *tétra*, et de *spore*). Bot. Genre d'algues, de la famille des alvacées, tribu des palmellées, comprenant cinq ou six espèces, qui habitent les eaux douces stagnantes.

TÉTRASTACHYÉ, EE adj. (té-tra-sta-ki-é — du préf. *tétra*, et du gr. *stachos*, épi). Bot. Dont les fleurs sont en épis disposés quatre par quatre.

TÉTRASTATÈRE s. m. (té-tra-sta-tère — du préf. *tétra*, et de *statère*). Antiq. Poids et monnaie qui valait quatre statères.

TÉTRASTE s. m. (té-tra-ste — rad. *tétras*). Ornith. Syn. de BONASIE ou GELINOTTE, section du genre *tétras*.

TÉTRASTEMME s. m. (té-tra-stè-me — du préf. *tétra*, et du gr. *stemma*, couronne). Helminth. Genre de vers, de la famille des prostomes ou amphiporines, comprenant plusieurs espèces, qui vivent dans la Méditerranée et la mer Rouge.

TÉTRASTÉMON s. m. (té-tra-sté-mon — du préf. *tétra*, et du gr. *stémôn*, étamine). Bot. Section du genre *tétrazygie*.

TÉTRASTÉMONE adj. (té-tra-sté-mo-ne — du préf. *tétra*, et du gr. *stémôn*, étamine). Bot. Qui a quatre étamines.

TÉTRASTÉPHANE s. m. (té-tra-sté-fa-ne — du préf. *tétra*, et du gr. *stephanos*, couronne). Zooph. Genre de polypes, du groupe des actinies.

TÉTRASTIGMATÉ, EE adj. (té-tra-sti-gma-té — du préf. *tétra*, et de *stigma*). Bot. Qui a un stigmate quadrifide.

TÉTRASTIQUE adj. (té-tra-sti-ke — du préf. *tétra*, et du gr. *stichos*, rang). Archit. anc. Qui a quatre rangs de colonnes.

— **Prosod.** Qui est composé de quatre vers : *Stance tétrastique*. *Egigramme tétrastique*.

— s. m. Pièce ou strophe de quatre vers : *Un tétrastique*.

— **Entom.** Genre d'insectes hyménoptères, de la famille des chalcidiens, tribu des eulophites, formé aux dépens des cirrospiles.

— **Encycl.** Prosod. La strophe alcaïque était un *tétrastique* :

*O diva, gratum quas regis Anitum,
Præsens vel imo tollere de gradu
Mortale corpus, vel superbo
Vertere funeribus triumphos.*

Il en était de même de la strophe sapphique :
*Vidimus fluvium Tiberim, retortis
Littore Etrusco violenter undis,
Ire dejectum monumenta regis,
Templaque Vesta....*

Un grand nombre des pièces qui nous ont été conservées dans les anthologies grecque et latine sont des *tétrastiques*. Le mot *tétrastique* a été remplacé en français par le mot *quatrain*, qui a le même sens.

TÉTRASTOME adj. (té-tra-sto-me — du préf. *tétra*, et du gr. *stoma*, bouche). Zool. Qui a quatre bouches ou quatre suçoirs.

TÉTRASTROPHE adj. (té-tra-stro-fe — du

préf. *tétra*, et de *strophe*). Métrique. Qui se compose de quatre strophes : *Ode tétrastrophe*.

TÉTRASTYLE adj. (té-tra-sti-le — du préf. *tétra*, et du gr. *stulos*, colonne). Archit. anc. Qui a quatre colonnes de front; qui est précédé d'un portique à quatre colonnes : *Temple tétrastyle*.

— Bot. Qui porte quatre styles : *Fleur tétrastyle*.

— s. m. Archit. Edifice tétrastyle.

— **Encycl.** Archit. anc. Le nombre le plus faible des colonnes d'un portique était le nombre deux; le plus considérable était le nombre dix. Elles n'étaient jamais en nombre impair au portique, ce qui arrivait souvent pour les côtés. Si le portique était *tétrastyle*, il ne pouvait y avoir sur les côtés que des colonnes fausses, engagées dans les murs, comme c'était le cas pour le temple de la Fortune Virile, à Rome; ce temple avait cinq fausses colonnes de chaque côté des murs de la cella. Il exista chez les anciens un grand nombre de temples *tétrastyles*. Ils étaient de deux sortes : ou prostyles, c'est-à-dire n'ayant des colonnes que sur la façade antérieure, ou bien amphiprostyles, c'est-à-dire ayant quatre colonnes sur la façade antérieure et quatre colonnes sur la façade postérieure.

TÉTRASULFAMMONATE s. m. (té-tra-sul-fam-mo-na-te — du préf. *tétra*, et de *sulfammonate*). Chim. Sel d'un acide tétrasulfammonique.

— **Encycl.** V. SULFAMMONIQUE.

TÉTRASULFAMMONIQUE adj. (té-tra-sul-fam-mo-ni-ke — du préf. *tétra*, et de *sulfammonique*). Chim. Se dit d'un des acides sulfammoniques ou sulfazotés.

— **Encycl.** V. SULFAMMONIQUE.

TÉTRASYLLABE adj. (té-tra-sil-la-be — du préf. *tétra*, et de *syllabe*). Gramm. Se dit d'un mot composé de quatre syllabes : *Un mot tétrasyllabe*. Il On dit plus ordinairement TETRASYLLABIQUE.

TÉTRASYLLABIQUE adj. (té-tra-sil-la-bi-ke — du préf. *tétra*, et de *syllabique*). Gramm. Qui a quatre syllabes : *Vers tétrasyllabique*. Il On dit quelquefois TETRASYLLABE.

TÉTRATAXIS s. m. (té-tra-ta-kssis — du préf. *tétra*, et du gr. *taxis*, ordre). Foram. Genre de foraminifères ou rhizopodes.

TÉTRATÉRÉBENTHÈNE s. m. (té-tra-té-ré-ben-tène). Chim. Nom d'un polymère du térébenthène, qui se forme dans l'action du chlorure d'antimoine sur cet hydrocarbure.

— **Encycl.** Le *tétratérebenthène* est un hydrocarbure qui se forme lorsqu'on soumet le térébenthène à l'action du chlorure d'antimoine.

— **PRÉPARATION.** Pour préparer ce corps, il suffit de faire agir avec précaution le chlorure antimonieux SbCl₃ sur le térébenthène lévogyre. On introduit le réactif par petites portions dans le carbure, après l'avoir pulvérisé par écrasement entre des feuilles de papier buvard, et l'on agite vivement. On observe une réaction accompagnée de dégagement de chaleur; on la conduit modérément en ajoutant peu à peu du chlorure d'antimoine et en ayant soin de refroidir au besoin par des affusions d'eau, afin d'empêcher la température de s'élever au-dessus de 50°. On constate bientôt que, par de nouvelles additions de protochlorure, le liquide ne s'échauffe plus que faiblement. On arrête alors l'opération. La masse épaisse est constituée par un mélange de térébenthène inaltéré, de di-térébène ou colophène, de protochlorure et d'oxychlorure (si l'humidité est intervenue), d'antimoine et de *tétratérebenthène*. Cette masse est versée dans un grand volume d'alcool absolu, qui dissout tout à l'exception du *tétratérebenthène* et de l'oxychlorure d'antimoine. Par des agitations successives avec l'alcool absolu froid et, finalement, par un traitement à l'alcool absolu bouillant, on élimine encore des produits liquides; on dissout alors le résidu épais dans l'éther et l'on filtre. L'éther est ensuite éliminé par distillation et le résidu solide est abandonné pendant une heure dans le vide à la température de 240°. Il passe, avant cette température, un produit huileux, dernières traces de colophène ayant échappé à l'action de l'alcool. Le résidu se solidifie par le refroidissement; c'est le carbure cherché. On le brise et on l'enferme dans un vase plein de gaz carbonique pour éviter son oxydation à l'air, qui est très-facile.

— **PROPRIÉTÉS.** Le *tétratérebenthène* ainsi obtenu est un corps solide, amorphe, cassant, d'une couleur légèrement citrine, parfaitement transparent, à cassure conchoïdale, se réduisant en poudre blanche par l'écrasement, comme le ferait de la colophane presque incolore, dont il possède d'ailleurs l'aspect. Il s'électrise avec une grande facilité par le frottement; il est presque insoluble dans l'alcool; l'éther, le sulfure de carbone, la benzine, les pétroles et l'essence de térébenthine le dissolvent. Ce dernier liquide l'abandonne sous la forme d'un vernis incolore. Cette dernière circonstance, jointe à la facile préparation de ce corps et à son prix relativement peu élevé (car l'alcool distillé

peut servir à de nouvelles opérations), me porte à penser qu'il pourrait peut-être devenir l'objet d'applications industrielles. Le rendement en carbure solide est d'environ 20 pour 100 du poids du térébenthène, et la quantité de chlorure antimonieux nécessaire à cette opération représente 20 à 25 pour 100 du poids de ce dernier carbure.

Le *tétratérebenthène* dévie à droite le plan de polarisation de la lumière [α]_D = + 20° environ, c'est-à-dire en sens inverse du carbure générateur. Le dissolvant employé était un mélange d'éther et d'alcool à volumes égaux. On voit, d'après ces expériences que, par le fait de la soudure de quatre molécules de térébenthène lévogyre, on forme un corps polymère dextrogyre. C'est l'existence du pouvoir rotatoire dans ce produit qui a déterminé M. Ribau à le nommer *tétratérebenthène*, pour montrer qu'il dérive du térébenthène actif, et non du térébène, qui est complètement inactif.

Le *tétratérebenthène* a pour densité, à 0°, 0,977; il fond au-dessous de 100°, en passant par des états pâteux intermédiaires qui empêchent de fixer nettement son point de fusion. Porté à la température de 350°, il ne se volatilise pas. Il a la même composition centésimale que l'essence de térébenthine.

Le *tétratérebenthène* est extrêmement oxydable à la température ordinaire, surtout lorsqu'on l'expose à l'air à l'état de grande division. M. Ribau a essayé de l'oxyder lentement dans l'espoir d'obtenir des composés à fonction acide, qui seraient analogues ou identiques à ceux que l'on rencontre tout formés dans la térébenthine brute.

L'hydrocarbure, finement pulvérisé, était placé, dans ce but, sur un vase à large surface, dans une étuve maintenue à 40° à 45°. La masse était de temps à autre porphyrisée de nouveau, pour renouveler les surfaces, et analysée. On constatait ainsi la fixation successive de l'oxygène de l'air sur ce corps. Au bout de trois mois, la substance contenait 77,54 pour 100 de carbone, 10,32 pour 100 d'hydrogène, 12,14 pour 100 d'oxygène, composition qui tend vers la formule C₄₀H₆₄O₈, laquelle exigerait : carbone 76 à 92, hydrogène 10,26, oxygène 12,82; mais rien n'indique que là serait le terme de l'oxydation.

Le corps ainsi oxydé était devenu, par ce fait, plus soluble dans l'alcool bouillant, qui le dépose par refroidissement à l'état amorphe; il ne paraît pas contenir de substance à fonction acide, car il ne forme pas, avec les solutions bouillantes des alcalis caustiques, de savon résineux.

La formule du *tétratérebenthène* est fort difficile à établir, puisqu'il ne distille pas, qu'il est solide et incristallisable ainsi que ses dérivés et que, par suite, il est bien difficile d'en déterminer le poids moléculaire. M. Ribau croit que le poids moléculaire est 544 et correspond à la formule C₄₀H₆₄, d'où le nom qu'il lui a donné. Il est, en effet, parvenu à le combiner avec des hydrides et à obtenir des composés qui, s'ils ne sont pas des mélanges, s'accordent avec cette formule.

— *Bichlorhydrate de tétratérebenthène*
C₄₀H₆₄, 2HCl.

Pour obtenir ce corps, on dissout le carbure dans l'éther et l'on sature de gaz chlorhydrique la solution entourée de glace. Le produit est abandonné à lui-même pendant cinq ou six jours dans un vase fermé, car la réaction n'est pas complète à l'origine; puis la masse est lavée à l'eau et avec une solution très-faible de bicarbonate de soude.

On éloigne l'éther par distillation dans une atmosphère de gaz carbonique et l'on maintient le tout à 100° dans le vide pendant un temps suffisant pour faire disparaître les dernières traces d'éther et d'eau que la matière a pu retenir. On obtient ainsi une substance solide, même à 100°, boursoufflée, amorphe et friable.

— *Bibromhydrate de tétratérebenthène*
C₄₀H₆₄, 2HBr.

On l'obtient de la même manière que le chlorhydrate; seulement on abandonne pendant plus longtemps à elle-même la solution éthérée et fumante d'acide bromhydrique. En outre, on ne chauffe le produit dans le vide qu'à 80°, car, au-dessus, il se décompose partiellement.

Les formules du bichlorhydrate et du bibromhydrate de *tétratérebenthène* s'accordent, sans nul doute, avec la formule adoptée par M. Ribau pour cet hydrocarbure; mais malheureusement, outre que, comme toutes les formules, elles pourraient être doublées, elles sont divisibles par 2 et peuvent par conséquent être dédoublées. Elles n'apportent donc pas, au fond, une grande clarté sur la formule de l'hydrocarbure. Il en est autrement de la combinaison suivante, qui, elle, fixe, sinon la limite supérieure, du moins la limite inférieure du poids moléculaire du *tétratérebenthène*, qui n'est certainement pas inférieure à 544.

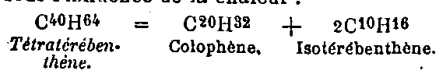
— *Monochlorhydrate de tétratérebenthène*
C₄₀H₆₄, HCl. Du *tétratérebenthène* aussi pur que possible ayant été placé dans une grosse ampoule animée d'un mouvement de rotation pour renouveler les surfaces et ayant été soumis à l'action d'un courant de gaz chlorhydrique sec, puis ayant été broyé de nouveau et de nouveau soumis à l'action du gaz,

et ainsi de suite, jusqu'à complète saturation, a absorbé une quantité de ce gaz correspondant à la formation d'un monochlorhydrate C_4H_9Cl . On voit donc que le tétratérebenthène engendre soit un bichlorhydrate, soit un monochlorhydrate, dans des conditions identiques à celles où l'on se place pour préparer le dérivé mono ou dichlorhydrique du térebenthène lui-même.

Le tétratérebenthène est donc un polymère supérieur du colophène. Il est possible du reste, et cela vient encore corroborer la formule admise, de redescendre, sous l'influence de la chaleur du tétratérebenthène, au colophène et même au β -isotérébenthène $C_{10}H_{16}$ ou à un corps analogue.

— *Action de la chaleur sur le tétratérebenthène.* Le tétratérebenthène ne bout pas à 350°. Au-dessus de cette température, il distille en se transformant en carbures plus simples. Le mieux, pour obtenir de bons résultats, est d'opérer dans le vide, quoiqu'on réussisse avec la distillation à la pression normale. Le produit de la distillation, soumis à la distillation fractionnée, se divise en : produits visqueux supérieurs au point d'ébullition du mercure, probablement le tétratérebenthène de M. Berthelot ; colophène bouillant à 318-320° et β -isotérébenthène (ou hydrocarbure très-voisin) $C_{10}H_{16}$, bouillant à 176° et déviant vers la gauche le plan de polarisation de la lumière d'une quantité égale à -89,5 ; le β -isotérébenthène dévie de 99,4. Cette déviation, de sens inverse de celle du tétratérebenthène, est de même sens que celle du térebenthène, dont ce carbure provient. On observe quelque chose d'analogue dans les alcools amyliques ; l'alcool gauche engendre des composés dextrogyres, qui régénèrent l'alcool gauche.

Tous les caractères de l'hydrocarbure $C_{10}H_{16}$ correspondent avec ceux du β -isotérébenthène. Cela se conçoit ; le térebenthène se convertissant en isotérébenthène sous l'influence de la chaleur, il est clair que c'est l'isotérébenthène, et non le térebenthène, que doit donner le tétratérebenthène soumis à la distillation sèche. L'équation suivante rend compte de la formation des principaux produits de dédoublement du tétratérebenthène sous l'influence de la chaleur :



TÉTRATHÈQUE s. f. (té-tra-tè-ke — du préf. *tetra*, et du gr. *thêdê*, boîte). Bot. Genre d'arbustes, de la famille des trimandées, comprenant une vingtaine d'espèces, qui croissent en Australie.

TÉTRATHIQUE adj. (té-tra-ti-o-ni-ke — du préf. *tetra*, et de *thionique*). Chim. Se dit d'un acide de la série thionique, que l'on peut envisager comme résultant de l'addition de deux atomes de soufre à une molécule d'acide dithionique ou hyposulfurique, d'où son ancien nom d'acide hyposulfurique bisulfuré.

— **Encycl.** V. SOUFRE.

TÉTRATHYLACION s. m. (té-tra-ti-la-si-on — du préf. *tetra*, et du gr. *thulakos*, sac). Bot. Genre d'arbres, de la famille des violariées, voisins des alsodées, et dont l'espèce type croît au Brésil.

TÉTRATOME s. m. (té-tra-to-me — du préf. *tetra*, et du gr. *tomê*, section). Entom. Genre d'insectes coléoptères hétéromères, de la tribu des diptères, comprenant quatre espèces, dont trois habitent la France.

— Bot. Genre d'arbres et d'arbrisseaux, de la famille des mimiacées, comprenant trois espèces, qui croissent dans l'Amérique tropicale.

— **Encycl.** Entom. Les *tétratomes* ont pour caractères : des antennes moniliformes, dont les quatre derniers articles perforés ou perforés forment une sorte de massue ; les palpes maxillaires avancées et saillantes ; le corps ovatoïde, allongé ; le corselet court et transversal ; les élytres durs, larges, libres, recouvrant des ailes membranées ; les jambes dépourvues d'épines ; les tarses à articles entiers. Les espèces peu nombreuses de ce genre vivent dans les champignons, et particulièrement dans les bolets. Le *tétratome des champignons* est d'un rouge fauve, avec la tête noire et les élytres d'un bleu foncé et luisant ; on le trouve communément aux environs de Paris et sur d'autres points du territoire français. Le *tétratome ancre* a la tête et le corselet testacés, les élytres noirs tachés de blanc ; il habite l'Allemagne.

TÉTRATOMICITÉ s. f. (té-tra-to-mi-si-té — du préf. *tetra*, et de *atomicité*). Chim. Caractère tétratomique : La tétratomie d'une molécule, d'un composé.

TÉTRATOMIQUE adj. (té-tra-to-mi-ke — du préf. *tetra*, et de *atomique*). Chim. Se dit des corps qui ne sont saturés que par quatre atomes d'un autre corps : Composé tétratomique. Il se dit d'un atome qui a quatre points d'attraction.

TÉTRATONON s. m. (té-tra-to-nonn — gr. *tetratonon* ; du préf. *tetra*, et de *tonos*, ton). Mus. anc. Intervalle de quatre tons, appelé aujourd'hui quinte augmentée.

TÉTRATUNGSTATE s. m. (té-tra-teung-sta-te — du préf. *tetra*, et de *tungstique*).

Chim. Sel de l'acide tétratangstique. Il On dit aussi, mais à tort, MÉTATUNGSTATE.

— **Encycl.** V. TUNGSTIQUE.

TÉTRATUNGSTIQUE adj. (té-tra-teung-sti-ke — du préf. *tetra*, et de *tungstique*). Chim. Se dit d'un acide, produit de condensation soluble de l'acide tungstique, qui résulte de l'union en une de quatre molécules d'acide tungstique soudées par l'élimination de trois molécules d'eau. Il On dit aussi, mais à tort, MÉTATUNGSTIQUE.

— **Encycl.** V. TUNGSTIQUE.

TÉTRAULACION s. m. (té-trô-la-si-on — du préf. *tetra*, et du gr. *aulax*, sillon). Bot. Genre de plantes, de la famille des personnées, tribu des gratiolées, dont l'espèce type croît au Brésil.

TÉTRAX s. m. (té-traks). Ornith. Espèce d'outarde, devenue, pour quelques auteurs, le type d'un genre particulier.

TÉTRAZYGLIE s. f. (té-tra-zi-ji — du préf. *tetra*, et du gr. *zygos*, lien). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des mélastomacées, tribu des mélastomées, comprenant cinq espèces, qui croissent aux Antilles.

TÉTRÉTHYLPHOSPHONIUM s. m. (té-tré-ti-l-fo-si-o-ni-omm — du préf. *tetra*, et de *éthyle*, et de *phosphonium*). Chim. Radical non isolé, qui résulte de la substitution de quatre radicaux éthyles aux quatre atomes d'hydrogène du phosphonium, et qu'on peut considérer comme du tétréthyl-ammonium dont l'azote est remplacé par du phosphore.

— **Encycl.** V. PHOSPHINE.

TÉTRICIDITE adj. (té-tri-si-di-te — de *tétris*, et du gr. *eidos*, aspect). Entom. Qui ressemble ou qui se rapporte au tétrix.

— s. f. pl. Tribu d'insectes orthoptères, de la famille des acridiens, ayant pour type le genre tétrix.

TETRICUS (P. Pavesius ou Pevusius), un de ceux qu'on a surnommés les trente tyrans romains, au III^e siècle de notre ère. Il était sénateur, et préfet de l'Aquitaine, lorsque, après la mort de Victorinus, il se fit proclamer empereur. Il s'associa son fils avec le titre de César, prit la pourpre à Bordeaux en 268, fut reconnu par les Gaules, l'Espagne et la Grande-Bretagne, repoussa les barbares sur les frontières du Rhin et se maintint sous le règne de Claude II et une partie de celui d'Aurélien. Mais l'indiscipline de ses troupes l'engagea à former un accord avec ce dernier pour lui restituer ses possessions. Il dut toutefois simuler un combat contre Aurélien dans les plaines de Châlons-sur-Marne (273), se livra volontairement à lui et n'en eut pas moins son triomphe avec son fils et Zénonie. Mais il fut ensuite comblé de faveurs et nommé corecteur d'une partie de l'Italie. Tetricus acheva paisiblement sa vie vers 276.

TETRIX s. m. (té-triks — du gr. *tétrix*, V. TETRIX). Entom. Genre d'insectes orthoptères sauteurs, de la famille des acridiens, type de la tribu des tétriciidites, comprenant une trentaine d'espèces, répandues dans les diverses régions du globe.

TÉTROBOLE s. f. (té-tro-bo-le — du gr. *tétrabolon*, de *tétrata*, quatre, *obolos*, obole). Métrol. anc. Monnaie grecque qui valait quatre oboles.

— **Encycl.** L'obole valait en poids 0 gr. 72 et en monnaie 0 fr. 15, la *tétrabole* valait quatre fois plus, c'est-à-dire, en poids, 2 gr. 88, et en monnaie 0 fr. 60. La *tétrabole* égalait 2 dioboles, 16 dichalcus, 32 chalcus, 224 leptons. Il fallait 9,000 *tétraboles* pour 1 talent, 150 pour 1 mine, 6 pour 1 tétradrachme, 3 pour 1 didrachme, et, pour faire 1 drachme, il fallait 1 *tétrabole* 1/2. Pendant longtemps la solde militaire, chez les Grecs, fut d'une *tétrabole*, en sorte que ce mot fut employé métaphoriquement pour désigner la vie du soldat, la guerre, de même qu'on employait, par exemple, le mot *colturne* pour désigner la tragédie.

TÉTRODE s. m. (té-tro-de — du préf. *tetra*, et du gr. *odous*, dent). Entom. Genre d'insectes hémiptères, de la famille des scutellériens, tribu des pentatomites, dont l'espèce type habite Java.

TÉTRODON s. m. (té-tro-don — du préf. *tetra*, et du gr. *odous*, dent). Ichthyol. Genre de poissons plectognathes, de la famille des gymnodontes, comprenant un assez grand nombre d'espèces, dont le type vit dans le Nil : Ainsi que les diodons, les *TÉTRODONS* peuvent se gonfler comme des ballons. (L. Baudeinent.) Le *TÉTRODON électrique* habite les bancs de corail. (A. Guichenot.) Il On dit aussi TETRAODON.

— **Encycl.** Les *tétrodons* sont caractérisés surtout par leurs mâchoires, divisées dans leur milieu par une suture, de manière à offrir l'apparence de quatre dents, deux en haut, deux en bas, et dont l'ensemble représente comme un bec de perroquet. Leur peau est armée d'aiguillons mobiles ; leurs opercules et leurs rayons sont cachés sous une peau épaisse, qui laisse voir seulement à l'extérieur une petite fente branchiale, destinée à la sortie de l'eau ; ils sont entièrement dépourvus de nageoires paires inférieures ou ventrales. La tête et la queue sont complètement lisses ; mais le reste du corps est plus

ou moins rude, suivant le nombre de piquants dont il est hérissé.

Les *tétrodons* ont un canal intestinal grand et ample, dépourvu de cæcum, et qui contient une vessie natatoire volumineuse. Ils jouissent de la faculté de se gonfler comme un ballon, en introduisant une énorme quantité d'air dans leur estomac, qui occupe toute la largeur de l'abdomen. Ainsi remplis, ils flottent renversés, le dos tourné en bas, et leur peau tendue, hérissée d'aiguillons qui adhèrent solidement, leur permet de braver leurs ennemis, qui se déchirent la bouche en voulant les prendre. Cette propriété de se gonfler a fait donner à ces animaux les noms vulgaires d'*orbes* et de *boursouffus*. Quand on les retire de l'eau, ils font entendre un bruit particulier, provenant sans doute de l'air expulsé de leur estomac. Ils se nourrissent principalement de crustacés, de mollusques et de plantes marines. Leur chair est inusquée et peu recherchée ; elle passe même pour vénéneuse.

Presque tous les *tétrodons* sont exotiques. Le *tétrodon physé*, appelé par les Arabes *fakaca*, est un des plus anciennement connus ; il a environ 0 m. 35 de longueur ; son corps est hérissé de piquants très-courts, dirigés vers la queue ; son dos et ses flancs sont barrés longitudinalement de brun et de blanc. Cette espèce est très-commune en Egypte. Quand le Nil rentre dans son lit, après les inondations, on trouve beaucoup de ces poissons sur les terres. Les enfants en ramassent pour s'en amuser, bien que les habitants les aient en horreur, parce qu'ils les regardent comme un poison violent. Le *tétrodon maculé* ou *moucheté* se gonfle d'autant plus qu'on le touche davantage et cherche ainsi à se défendre.

Le *tétrodon hérissé* se trouve dans la Méditerranée ; dans plusieurs contrées du littoral, on le fait sécher avec soin quand il est gonflé ; on le remplit de matières légères, pour lui conserver sa roideur, et on le suspend au-dessus des édifices, en guise de girouette. Sa chair est dédaignée comme aliment. Le *tétrodon électrique* est brun en dessus et vert de mer en dessous ; il atteint à peu près la longueur de 0 m. 20 ; on le trouve dans l'Océan Indien, sur les bancs de corail ; il fait éprouver de fortes commotions galvaniques à ceux qui le touchent. On peut citer encore le petit *tétrodon*, qui vit dans la mer Rouge, et dont la taille dépasse rarement 0 m. 10, et le *tétrodon long-museau*, ainsi nommé à cause de la disposition de ses mâchoires.

TÉTRODONTÉ, ÉE adj. (té-tro-don-té — rad. *tétrodontie*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte à la tétrodontie.

— s. f. pl. Tribu de mousses, ayant pour type le genre tétrodontie.

TÉTRODONTIE s. f. (té-tro-don-ti — du préf. *tetra*, et du gr. *odous*, dent). Bot. Genre de mousses, type de la tribu des tétrodontées.

TÉTROLIQUE adj. (té-tro-li-ke). Chim. Se dit d'un acide qui résulte de l'élimination d'une molécule d'acide chlorhydrique aux dépens de l'acide monochlorotétracrylique.

— **Encycl.** V. QUARTÉNYLIQUE.

TÉTROMMA s. m. (té-tromm-ma — du préf. *tetra*, et du gr. *omma*, œil). Entom. Syn. de HYPÉROPS.

TÉTRONGIE s. f. (té-tron-si — du préf. *tetra*, et du gr. *ogkos*, enflure). Bot. Genre de plantes, de la famille des alismacées, dont l'espèce type, peu connue, croît sur les bords du détroit de Magellan.

TÉTROPHTHALME s. m. (té-tro-ftal-me — du préf. *tetra*, et du gr. *ophthalmos*, œil). Entom. Syn. de CHIAZOGNATHE.

TÉTROPIE s. f. (té-tro-pi — du préf. *tetra*, et du gr. *ops*, œil). Entom. Syn. de CROMOPHE ou ISARTHON.

TÉTRORAS s. m. (té-tro-rass — du préf. *tetra*, et du gr. *oros*, bord). Ichthyol. Genre de poissons, du groupe des squales.

TÉTRORCHIDION s. m. (té-tror-ki-di-on — du préf. *tetra*, et du gr. *orchidion*, testicule). Bot. Genre d'arbres, de la famille des euphorbiacées, tribu des crotonées, dont l'espèce type croît au Pérou.

TÉTRORÉE s. f. (té-tro-ré — du préf. *tetra*, et du gr. *oros*, bord). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des longicornes, tribu des lamiaires, dont l'espèce type habite la Nouvelle-Zélande.

TÉTROSOME s. m. (té-tro-so-me — du préf. *tetra*, et du gr. *sôma*, corps, pour indiquer la forme quadrangulaire du corps. Ce mot, très-mal formé, signifie *qui a quatre corps*). Ichthyol. Genre de poissons plectognathes, de la famille des sclérodermes.

TÉTROXIE s. f. (té-tro-ksi — du préf. *tetra*, et du gr. *oxus*, aigu). Entom. Genre d'insectes hémiptères, de la famille des réduviens, dont l'espèce type habite l'Afrique.

TÉTROXYBENZINE-DISULFURIQUE adj. (té-tro-ksi-bain-zi-ne-di-sul-fu-ri-ke — du préf. *tetra*, de *oxyde*, de *benzine*, et de *disulfurique*). Chim. Acide sulfoconjugué, dérivé de la quinone.

— **Encycl.** V. QUINONE.

TÉTRYLAMINE s. f. (té-tri-la-mi-ne — de *tétryle*, et de *amine*). Syn. de butylamine, ammoniacale composée qui renferme un atome de tétryle substitué à un atome d'hydrogène du type ammoniacale.

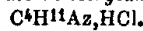
— **Encycl.** La *tétrylamine* $C_4H_9AzH_2$ est une monamine primaire qui provient de l'ammoniaque AzH_3 par la substitution d'un radical tétryle à l'hydrogène. On l'obtient en traitant le cyanate ou le cyanurate de tétryle par la potasse. Elle est métamérique avec la diéthylamine, la diméthyl-éthylamine et la méthyl-tritylamine.

Pour préparer la tritylamine, on distille d'abord 2 parties de tétryl-sulfate potassique pur avec 1 partie de cyanate de potasse récemment préparé et parfaitement sec. Il passe un mélange pâteux de cyanate et de cyanurate de tétryle. On dissout ce mélange dans l'alcool et l'on fait bouillir la liqueur avec des fragments de potasse caustique. Il se forme du carbonate de potassium qui se précipite, et il distille de la tritylamine, que l'on condense dans une très-petite quantité d'eau froide additionnée d'acide chlorhydrique. On continue l'ébullition jusqu'à ce qu'il cesse de se dégager des vapeurs alcalines. La solution de chlorhydrate de *tétrylamine* est évaporée à siccité. On fond le sel qui reste, afin de le débarrasser de l'eau qu'il retient ; on le réduit en poudre quand il est froid et on le mélange rapidement avec son poids de chaux vive en poudre. On introduit le mélange dans un tube de verre dur, que l'on remplit environ aux trois quarts de sa capacité. La partie supérieure du tube doit être pleine de fragments de baryte caustique. On adapte ensuite à son ouverture supérieure un tube de dégagement qui conduit les vapeurs dans un petit récipient entouré de glace. On chauffe ensuite avec précaution le tube de haut en bas avec une lampe à gaz. La *tétrylamine* qui se dégage se déshydrate complètement en passant sur la baryte caustique, et vient se condenser absolument pure dans le petit récipient refroidi.

La *tétrylamine* est un liquide transparent, incolore, d'une odeur fortement ammoniacale et quelque peu aromatique. En présence de l'acide chlorhydrique, elle donne des fumées blanches très-denses. Elle bout entre 69° et 70° (la péténine bout à 70° 5). L'eau, l'alcool et l'éther la dissolvent en toutes proportions. Les solutions aqueuses ont la même odeur que la base sèche et sont très-caustiques. Quand elles sont concentrées, elles sont légèrement visqueuses.

— **Sels de tétrylamine.** Un grand nombre de solutions métalliques sont précipitées par la *tétrylamine*, comme par l'ammoniaque. Les précipités obtenus avec les sels de cadmium, de zinc et de cuivre sont solubles dans un excès de réactif ; il en est de même de l'alumine gélatineuse, qui se dissout aussi dans un excès de *tétrylamine*. Les précipités qui se forment dans les solutions de chrome, de nickel et de cobalt sont insolubles dans un excès de *tétrylamine*. Avec le nitrate d'argent, cette base forme un précipité jaunâtre facilement soluble dans un excès de réactif. La silice gélatineuse se dissout aussi dans la *tétrylamine* et demeure sous la forme d'une poudre amorphe lorsqu'on évapore à siccité cette solution.

— **Chlorhydrate de tétrylamine**



Ce sel cristallise en aiguilles déliquescentes, fusibles aux environs de 100°. Chauffé à l'air, il répand des fumées blanches et se volatilise sans résidu.

Le chloraurate ($2C_4H_9AzHCl$) $Au^{III}Cl_3$ cristallise, par l'évaporation de sa solution, en plaques rectangulaires d'une couleur jaune pâle. Il est susceptible de fondre, et change de couleur à 100°, en passant au rouge orangé.

Le chloroplatinate (C_4H_9AzHCl) $2PtCl_4$ cristallise par évaporation en belles lames d'un jaune orangé, qui se dissolvent dans l'eau et l'alcool.

TÉTRYLÈNE s. m. (té-tri-lè-ne). Hydrocarbure qui renferme 4 atomes de carbone et 4 atomes d'hydrogène et qui correspond à deux molécules de gaz oléfiant réunies en une seule. Il est souvent désigné sous le nom de carbure d'hydrogène liquide de Faraday, du nom du chimiste qui l'a découvert.

— **Encycl.** Le *tétrylène*, ou butylène, est le quatrième hydrocarbure de la série du gaz oléfiant. Il répond à la formule C_4H_8 et provient de l'alcool tétrilylique ou butylique par élimination d'une molécule d'eau, exactement comme l'éthylène dérive de l'alcool ordinaire. Ce corps a été découvert en 1825 par Faraday, qui l'obtint en comprimant le gaz de l'éclairage produit dans la distillation sèche des huiles grasses. Quelques années plus tard, Kolbe l'obtint par l'électrolyse de l'acide valérique, et Wurtz a vu que c'est un des plus fréquents produits de décomposition des composés tétrilyliques. Il se forme surtout dans la déshydratation de l'alcool tétrilylique par l'acide sulfurique concentré ou le chlorure de zinc. C'est un produit secondaire de l'action du potassium ou de l'oxyde d'argent sur l'iodure de tétryle. Dans ce cas, une portion du tétryle se dédouble en *tétrylène* et hydrure de tétryle. Il se forme aussi en petite quantité lorsqu'on décompose l'al-

cool amylique à la chaleur rouge. Dernièrement, de Luynes reconnut que le tétrylène se produit lorsqu'on décompose l'iodure d'isotétryle par la potasse alcoolique ou par l'acétate d'argent. L'acétate d'isotétryle se produit aussi dans ce dernier cas.

— PRÉPARATION. 10 Au moyen du gaz d'huiles. Faraday a obtenu le tétrylène en comprimant, à 30 atmosphères, le gaz que l'on obtenait il y a quelques années à Londres par la décomposition des huiles fixes au rouge sombre. 1,000 pieds cubes de gaz, ainsi traités, fournirent environ 4 litres d'huile empyreumatique, consistant surtout en un mélange de tétrylène et de benzène. Comme le premier de ces hydrocarbures bout au-dessous de 0°, on le sépare facilement du mélange en portant graduellement celui-ci à 38°, dans un appareil en communication avec un récipient refroidi à -18°, et en répétant plusieurs fois le même traitement sur le produit, mais chaque fois à une température de plus en plus basse.

Le tétrylène se forme également lorsqu'on distille de l'acétate ou de l'oléate de sodium avec de la chaux sodée, ou du butyrate de calcium seul. Il se forme aussi quand on distille un mélange de glucose et de chaux sodée. Dans tous ces cas, toutefois, le tétrylène est accompagné par des quantités assez considérables de tritylène, d'amylène et d'autres carbures d'hydrogène. On fixe les produits gazeux qui se dégagent en les faisant passer à travers du brome, qui les convertit en bromure. On sépare ensuite le bromure de tétrylène du mélange par la distillation fractionnée (Berthelot).

20 Au moyen de l'acide valérique. On soumet une solution concentrée de valérate de potasse à l'action d'un courant électrique, en faisant usage d'électrodes de platine. Du tétrylène se dégage alors au pôle positif, en même temps que du tétryle (dit tétryle) et de l'anhydride carbonique. Au pôle négatif, les gaz dégagés consistent presque exclusivement en hydrogène. Si l'on interpose un diaphragme poreux entre les deux pôles, le tétrylène qui se dégage n'est mélangé qu'avec du tétryle et de l'anhydride carbonique. Pour séparer ces trois corps, on fait passer le mélange gazeux, d'abord à travers un tube entouré d'un mélange réfrigérant, et à travers de l'alcool pour condenser et absorber le tétryle, puis à travers de l'eau pour absorber l'alcool, et ensuite à travers une dissolution concentrée de potasse et sur de la potasse caustique pour absorber le gaz carbonique et l'eau. Le tétrylène ainsi obtenu est un produit secondaire qui se forme certainement par l'oxydation d'une portion du tétryle, au moyen de l'oxygène dégagé au pôle positif. En effet, ce produit ne se forme bien qu'au sein d'une liqueur alcaline. M. Bourgeois a démontré, en effet, que dans l'électrolyse d'un acide, comme l'acide valérique, il se dégage de l'hydrogène au pôle négatif et de l'oxyvaléryle au pôle positif. Cet oxyvaléryle (C⁸H¹⁰O) rencontre de la potasse, à laquelle il cède CO₂, et se convertit ainsi en tétryle C⁴H₆, lequel tend à se doubler pour former du ditétryle (C⁸H₁₂). Une portion de ce radical, toutefois, rencontre de l'oxygène naissant qui provient de l'électrolyse de la potasse, lui cède H et se convertit en tétrylène. Si le dégagement d'oxygène était considérable, on pourrait même n'obtenir que de l'anhydride carbonique et de l'eau.

30 Au moyen de l'alcool tétrylène. Quand on mêle l'alcool tétrylène avec un excès d'acide sulfurique et qu'on chauffe légèrement le mélange, on obtient du tétrylène mêlé d'acide sulfureux et d'acide carbonique, que l'on débarrasse de ces derniers gaz par un traitement à la potasse caustique. Le produit ainsi préparé est à peu près pur et n'est souillé que par une petite quantité d'hydrocarbure, dont le poids moléculaire est plus élevé. Quand on chauffe l'alcool tétrylène avec un excès de chlorure de zinc, il se dégage du tétrylène à peu près pur au début, et à la fin un mélange de cet hydrocarbure et d'hydrogène de tétryle.

40 Au moyen de l'érythrite. On distille cette substance avec de l'acide iodhydrique, comme nous l'avons décrit à l'article IODURE DE TÉTRYLE (v. TÉTRYLEQUE [ALCOOL]), et l'on traite l'iodure de tétryle ainsi obtenu par une solution alcoolique de potasse, ou mieux par l'acétate d'argent. A cet effet, on met l'iodure d'isotétryle dans un tube de verre épais qui renferme de l'acétate d'argent, et l'on scelle rapidement le tube. Il se produit presque aussitôt une violente réaction. Dès que cette réaction est achevée, on refroidit vivement les tubes dans un mélange de glace et de sel marin et on les ouvre, après quoi on les expose à une température de 50° à 60°. La totalité du tétrylène se dégage d'abord sous la forme d'un gaz que l'on peut recueillir et refroidir à une basse température. Il reste dans les tubes de l'acétate d'isotétryle qu'on peut en retirer par distillation.

— PROPRIÉTÉS. A -18°, le tétrylène est une huile mobile, incolore, d'une odeur éthérée, particulière et pénétrante. Il se solidifie, à la température produite par un mélange d'anhydride carbonique et d'éther, en une masse cristalline qui se liquéfie de nouveau aussitôt qu'on la retire du mélange réfrigérant. Liquide, il bout au-dessous de 0°, d'après Faraday, à 3° suivant de Luynes. La

tension de sa vapeur est égale à 4 atmosphères à -15°. Sa densité de vapeur égale 1,933 (calcul, 1,940). Le gaz brûle avec une flamme rouge bordée de bleu et très-fulgineuse. Il est difficilement absorbé par l'eau, plus facilement par l'alcool et très-facilement par l'éther. Sa solution alcoolique fait effervescence et abandonne le gaz dissous quand on y ajoute de l'eau. La solution éthérée donne lieu au même phénomène lorsqu'on y ajoute d'abord assez d'alcool pour la rendre miscible à l'eau, puis de l'eau. Il se dissout facilement dans l'acide acétique cristallisable, ainsi que dans l'acide sulfurique, avec lequel il ne donne lieu à aucun dégagement d'anhydride sulfurique. Il forme avec ce dernier acide un liquide jaune, d'où l'eau sépare une huile très-piquante (de Luynes); d'après Faraday, le produit de cette réaction serait un acide conjugué, homologue avec l'acide éthionique ou iséthionique, qui forme des sels particuliers. Le gaz est également absorbé par les huiles fixes et volatiles; l'huile d'olive en absorbe six fois son propre volume. Il s'unit avec le chlore et le brome en formant des produits huileux.

L'acide iodhydrique aqueux, saturé à 0°, absorbe rapidement le gaz tétrylène en formant de l'iodure d'isotétryle ou l'iodhydrate de tétrylène C⁴H₉I. Le corps ainsi produit est tout à fait identique avec celui qui prend naissance quand on distille l'acide iodhydrique avec l'érythrite.

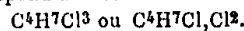
— GLYCOL TÉTRYLÉNEQUE C⁴H₈(OH)₂. Syn. Tétryl ou butyl-glycol. C'est un alcool diatomique homologue du glycol ordinaire. On l'obtient en saponifiant l'acétate de tétrylène par la potasse. C'est un liquide incolore, inodore, visqueux, d'une saveur légèrement aromatique. Sa densité égale 1,048 à 0°. Il bout entre 183°-184°. Sa densité de vapeur est de 3,19; la théorie exigerait 3,12. Il se dissout en toutes proportions dans l'eau, l'alcool et l'éther. Le tétryl-glycol est facilement oxydé par l'acide azotique, lorsqu'on le chauffe avec cet acide étendu, et il donne alors de l'acide oxalique. Si l'on verse avec précaution de l'acide azotique étendu sur une solution aqueuse de ce glycol, de façon que les deux liquides ne se mélangent que lentement, il se forme de l'acide butyrique ou oxybutyrique C⁴H₇O₃, en même temps qu'un autre acide dont le sel de chaux est insoluble et dont le sel d'argent renferme 9,2 pour 100 de carbone et 1,1 d'hydrogène. L'alcool tétrylénique, chauffé avec de l'hydrate de potassium ou de sodium, se décompose en dégageant de l'hydrogène, mais avec moins de facilité que ne le fait le glycol ordinaire. Il paraît se former de l'acide oxalique dans cette réaction. Dans aucun cas, soit qu'on oxyde le butyl-glycol par l'acide azotique, soit qu'on l'oxyde au moyen du noir de platine, soit qu'on l'oxyde avec de l'hydrate de potassium fondu, on ne trouve de l'acide succinique parmi les produits de la réaction. Ce fait peut faire supposer que le butyl-glycol actuellement connu n'est point le véritable glycol tétrylénique homologue du glycol ordinaire, mais un glycol mi-primaire, mi-secondaire, susceptible de donner un seul acide par l'oxydation.

Chauffé avec de l'acide iodhydrique, le butyl-glycol se convertit en iodure de tétryle. La réaction se fait en deux phases. Dans une première phase, le tétryl-glycol passe à l'état d'alcool tétrylène et, dans une seconde phase, l'acide iodhydrique convertit l'alcool formé en éther iodhydrique; l'iodure ainsi formé n'est point l'iodure d'isotétryle, mais l'iodure de tétryle, identique non à celui de l'alcool normal, mais à celui de l'alcool de fermentation.

— CHLORURE DE TÉTRYLÉNE C⁴H₈Cl₂. On l'obtient en combinant directement le chlore au tétrylène à la lumière diffuse, en ayant soin d'employer le tétrylène en excès. Le produit huileux, débarrassé de l'acide chlorhydrique par des lavages d'abord à la potasse faible, puis à l'eau pure, est desséché sur du chlorure de calcium et distillé. On recueille à part ce qui passe au-dessous de 130° et l'on soumet de nouveau plusieurs fois cette portion à la distillation fractionnée, jusqu'à ce que le produit bouille d'une manière constante à 125°. Le même composé se forme probablement par l'action du chlore sur l'iodure d'isotétryle, le liquide ainsi obtenu bouillant à 120°.

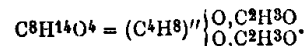
Le chlorure de tétrylène est une huile incolore, d'une odeur agréable et douceâtre. Sa densité égale 1,112 à 28°. Il bout à 123°. Sa densité de vapeur égale 4,426; le calcul exigerait 4,39. Il est insoluble dans l'eau, mais se mêle avec l'alcool et l'éther. Il brûle vivement dans la flamme d'une lampe à alcool, en répandant des fumées mêlées de vapeurs d'acide chlorhydrique. Il se décompose lorsqu'on le chauffe avec la potasse alcoolique, en donnant de l'iodure de potassium et un liquide huileux, volatil, qui consiste probablement en tétrylène chloré C⁴H₇Cl. Les portions de liquide volatiles au-dessus de 130°, qui restent comme résidu dans la distillation du chlorure tétrylénique, sont probablement aussi des produits de substitution formés par l'action directe du chlore sur le tétrylène. On obtient les mêmes corps en abandonnant le chlorure de tétrylène au soleil avec un excès de chlore. Il se forme ainsi une masse visqueuse qui renferme en

core de l'hydrogène et n'abandonne aucun cristal de sesquichlorure de carbone. Le gaz tétrylène est aussi très-promptement absorbé par le perchlorure d'antimoine. Quand on distille le produit, on obtient une huile chlorée qui répond à la formule



— BROMURE DE TÉTRYLÉNE C⁴H₈Br₂. Ce bromure se forme quand on mélange le gaz tétrylène avec du brome en vapeur, et aussi, d'après M. de Luynes, par l'action du brome sur l'iodure d'isotétryle C⁴H₉I. C'est un liquide huileux, volatil à 158°, qui, selon Cahours, se résout en bromure d'ammonium et bromotétrylène C⁴H₇Br sous l'influence d'une solution alcoolique d'ammoniaque.

— ACÉTATE DE TÉTRYLÉNE

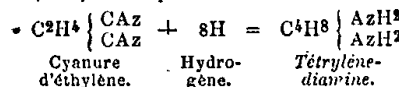


On prépare ce corps, au moyen duquel on obtient le butyl-glycol (v. plus haut), en soumettant le bromure de tétrylène à l'action de l'acétate d'argent. On purifie le produit en rectifiant à plusieurs reprises les portions qui distillent au-dessus de 140°, au-dessus de l'acétate d'argent, et, à la fin, en recueillant à part ce qui passe au-dessus de 190°. L'acétate de tétrylène est un liquide huileux, incolore, inodore à froid et qui répanche, lorsqu'on le chauffe légèrement, une légère odeur d'acide acétique. Il bout à 200° environ. Il est insoluble dans l'eau, mais facilement soluble dans l'alcool et dans l'éther. Les alcalis le saponifient promptement avec séparation d'alcool tétrylénique.

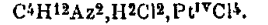
TÉTRYLÉNE-DIAMINE s. f. (té-tri-lé-ne-di-a-mi-ne). Chim. Base qui dérive de deux molécules d'ammoniaque par la substitution du radical diatomique tétrylène à deux atomes d'hydrogène.

— Encycl. La tétrylène-diamine (C⁴H₈)², 2AzH³

se produit par l'action de l'hydrogène naissant, dégagé au moyen de l'étain et de l'acide chlorhydrique, sur le cyanure d'éthylène, d'après l'équation



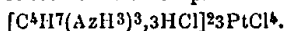
C'est une diamine primaire, qui provient de la substitution de C⁴H₈ diatomique à H₂. Elle bout au-dessus de 140°, et son chloroplatinate renferme 39,45 pour 100 de platine, ce qui concorde avec la formule



TÉTRYLÉNE-TRIAMINE s. f. (té-tri-lé-ne-tri-a-mi-ne). Chim. Base triatomique dérivée de la tétryl-glycérine hypothétique.

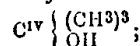
— Encycl. La tétrylène-triamine (C⁴H₇)³, 3AzH³

est une base triatomique qui résulte de la fixation de 12 atomes d'hydrogène sur le cyanoforme et qui dérive de la glycérine tétrylénique hypothétique. On l'obtient en traitant d'abord le chloroforme par le cyanure potassique et le produit par l'hydrogène naissant dégagé au moyen de l'étain et de l'acide chlorhydrique. Cette base bout au-dessus de 150° et forme un chloroplatinate

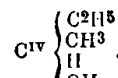


TÉTRYLÉNE adj. (té-tri-lé-ne). Chim. Se dit d'alcools isomères qui appartiennent à la série grasse saturée et qui renferment quatre atomes de carbone. On les connaît aussi sous le nom d'ALCOOLS BUTYLIQUES.

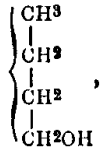
— Encycl. Les alcools tétryléniques ou butyliques C⁴H₁₀O sont au nombre de quatre isomères. L'un de ces isomères est un alcool tertiaire, le triméthyl-carbinol



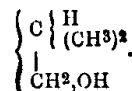
l'autre est un alcool secondaire, le pseudo-alcool butylique



Les deux autres sont des alcools primaires : l'un est un alcool normal et répond à la formule



et l'autre est un alcool primaire d'une constitution différente de celle qui précède et dont la formule est

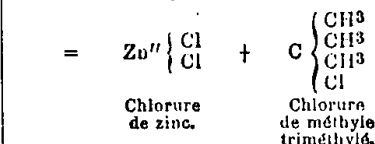
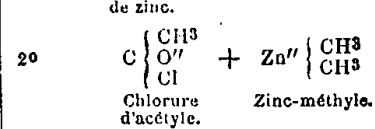
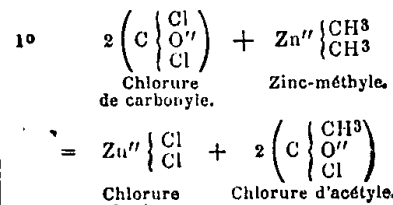


Ce dernier n'est autre que l'alcool de fermentation.

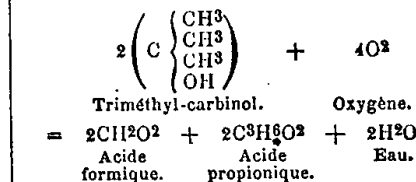
Le triméthyl-carbinol a été découvert par M. Boulterow, le pseudo-alcool butylique par M. de Luynes, l'alcool de fermentation par M. Wurtz et l'alcool normal par MM. Lieben

et Rössli. Ce dernier alcool avait été entrevu par M. Schögen.

— Triméthyl-carbinol. M. Boulterow a obtenu ce corps en faisant agir le zinc-méthyle sur le chlorure de carbonyle ou sur le chlorure d'acétyle et en soumettant le produit à l'action de l'eau. Dans le cas de l'oxychlorure de carbone, il faut admettre que la réaction s'accomplit en deux phases : dans la première, un atome de chlore est remplacé par du méthyle, et il se produit du chlorure d'acétyle; dans la deuxième, deux atomes de méthyle se substituent à l'oxygène du chlorure d'acétyle et donnent naissance à du chlorure de méthyle triméthylé. Ce chlorure, traité par l'eau, échange son chlore contre OH et se transforme ainsi en triméthyl-carbinol :



Le triéthyl-carbinol est un corps cristallisable et en même temps très-volatil. Quand on l'enferme dans un tube scellé et qu'on chauffe avec la main l'extrémité du tube où il se trouve, il se réduit en vapeurs et vient se sublimer en longs et magnifiques cristaux sur la partie du tube où l'on n'applique pas la main, comme le fait l'anhydride sulfurique. Quant aux propriétés chimiques du triméthyl-carbinol, elles ont été peu étudiées jusqu'à ce jour. On sait seulement que, sous l'influence des agents oxydants, il ne donne ni aldéhyde ni acétone, mais se détruit avec production de corps dont la molécule renferme moins d'atomes de carbone que lui, comme le font tous les alcools tertiaires :

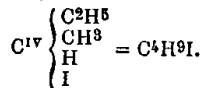


— Alcool pseudo-butylène ou tétrylène secondaire. L'alcool pseudo-butylène ou isotétrylène se produit, comme l'a observé M. de Luynes, lorsqu'on fait agir l'oxyde d'argent humide sur l'iodure d'isotétryle (obtenu par l'action de l'acide iodhydrique sur l'érythrite), ou mieux en chauffant pendant quelques heures à 100° l'acétate d'isotétryle (obtenu par l'action de l'acétate d'argent sur l'iodure correspondant) avec de l'eau alcaline. L'alcool se sépare alors à la surface du liquide sous la forme d'une couche huileuse. On le purifie en le lavant à l'eau, en le desséchant sur du carbonate de potassium et en le rectifiant enfin sur quelques fragments de sodium. C'est un liquide incolore, d'une odeur forte, d'une saveur brûlante, d'une densité de 0,85 à 0°. Il bout entre 95° et 98° (environ 10° plus bas que l'alcool de fermentation et 16° au-dessus de l'alcool normal). Il se mêle en toute proportion avec l'alcool et l'éther, se dissout dans l'eau, d'où le carbonate de potassium le précipite. Il dissout le chlorure de calcium; il absorbe l'acide iodhydrique en formant de l'iodure d'isotétryle identique à celui qui prend naissance par l'action du même réactif sur l'érythrite. Avec le brome, il forme un liquide huileux qui attaque fortement les yeux et bout entre 110° et 158°. Ce liquide paraît contenir du bromure de tétrylène.

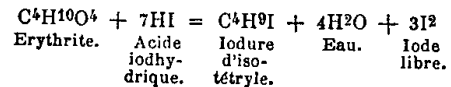
Chauffé pendant quelques heures à 250°, l'alcool pseudo-butylène se résout presque entièrement en eau et en tétrylène. L'iodure correspondant donne du tétrylène quand on le distille avec de la potasse. Ces composés isotétryléniques, par conséquent, comme les composés pseudo-amyléniques et isohexyléniques dont ils sont homologues, ont une grande tendance à se dédoubler en eau et en l'hydrocarbure homologue du gaz oléifiant qui leur correspond. A ce titre, ils paraissent réagir plutôt comme des composés de tétrylène

que comme des composés de tétryle. Aussi M. de Luynes, adoptant la nomenclature de M. Wurtz, les a-t-il désignés sous les noms d'hydrate de tétrylène, d'iodhydrate de tétrylène, etc. Mais la propriété de donner facilement du tétrylène ne fournit point un argument sérieux en faveur des vues de M. de Luynes. Cette propriété appartient en effet, quoique à un degré moindre, aux alcools spiraux, normaux ou non. Tous ces derniers, traités par l'acide sulfurique concentré ou par le chlorure de zinc, donnent à la distillation l'homologue du gaz oléfiant qui leur correspond.

— ÉTHERS DE L'ALCOOL ISOTÉTRYLIQUE.
Iodure d'isotétryle



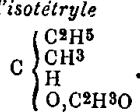
1° On obtient ce corps en distillant de l'acide iodhydrique concentré sur de l'érythrite. La réaction peut être exprimée par l'équation suivante :



On prend 30 grammes d'érythrite bien sèche que l'on dissout dans 350 grammes d'acide iodhydrique fumant de 1,99 de densité, et l'on distille lentement. Dès que le liquide bout, il distille de l'iodure d'isotétryle mélangé d'acide iodhydrique indécouposé. On recueille ce corps, on le lave à la potasse d'abord, puis à l'eau, puis on le dessèche sur du chlorure de calcium et enfin on le rectifie. Si l'on emploie un acide plus faible, par exemple de l'acide d'une densité de 1,70, le produit est verdâtre et se décompose en partie pendant la rectification. On peut le purifier par une seconde rectification sur de l'acide iodhydrique. 2° L'iodure d'isotétryle prend encore naissance par l'action de l'acide iodhydrique sur l'hydrate de ce radical.

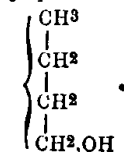
Récemment préparé, l'iodure d'isotétryle est incolore et présente une agréable odeur éthérée. Sa densité = 1,632 à 60°, 1,600 à 200° et 1,584 à 300°. Il bout à 118° environ. Sa densité de vapeur = 6,587 à 200° et 6,517 à 240°. Il est insoluble dans l'eau, mais soluble dans l'alcool et l'éther. Exposé à la lumière à une température un peu plus élevée, il se colore légèrement. Le chlorure se décompose en mettant de l'iode en liberté et en donnant un liquide aromatique qui bout à 120° (probablement $\text{C}^{\text{H}}\text{H}^{\text{H}}\text{Cl}$). Le brome se sépare aussi de l'iode et donne du bromure de tétrylène

— Acétate d'isotétryle



Ce corps se produit mêlé de tétrylène quand on chauffe l'iodure d'isotétryle avec de l'acétate d'argent dans des tubes scellés à la lampe. A la distillation, le tétrylène passe à très-basse température (80°), et l'acétate d'isotétryle passe en second lieu. C'est un liquide incolore, volatil à 111°-113°, d'une odeur forte et aromatique qui ne rappelle pas les fruits comme l'acétate de tétryle de fermentation.

— Alcool tétrylique normal



L'alcool butylique normal a été entrevu en 1864 par M. Schögen. Ce chimiste, en traitant le biéthyle $\text{C}^{\text{H}}\text{H}^{\text{H}}$ par le chlore, a obtenu un chlorure $\text{C}^{\text{H}}\text{H}^{\text{H}}\text{Cl}$ qu'il a transformé en alcool. Il paraît cependant n'en avoir obtenu que des traces, puisqu'il n'en a pas décrit les propriétés et ne l'a pas analysé. Il s'est contenté de l'oxyder et a pu préparer ainsi une petite quantité de butyrate de chaux. Ce travail laissait sans doute entrevoir la formation et l'existence probable de l'alcool butylique normal; mais on ne peut pas dire que ce corps fût dès lors connu, et la preuve c'est que M. Schögen croyait avoir obtenu l'alcool de fermentation. C'est à MM. Lieben et Rossi qu'est due la découverte du véritable alcool butylique normal, différent de l'alcool butylique que M. Wurtz avait extrait des produits de la fermentation du sucre. A cet effet, ces chimistes ont commencé par préparer l'aldéhyde butyrique par la méthode de Piria et de M. Limpricht, en soumettant à la distillation sèche un mélange de butyrate et de formate de chaux. En appliquant ensuite la méthode de M. Wurtz, ils ont pu convertir l'aldéhyde en alcool.

Quant à la préparation de l'aldéhyde butyrique, les auteurs confirment en général les indications de M. Michaelson. Cette aldéhyde bout vers 75° et possède l'odeur suffocante et caractéristique des aldéhydes. Elle constitue la fraction la plus forte parmi celles qu'on obtient en soumettant le produit brut à la distillation fractionnée. Elle est peu soluble dans l'eau, dont elle exige 27 parties pour se dissoudre. La potasse caustique pro-

duit une altération qui se manifeste par un changement d'odeur très-sensible. Aussi avons-nous eu soin, dans la transformation de l'aldéhyde en alcool, d'empêcher que la liqueur ne prit jamais une réaction alcaline.

Pour opérer cette transformation, on dissout à peu près complètement l'aldéhyde dans l'eau et l'on y introduit par petites portions de l'amalgame de sodium en même temps que les quantités correspondantes d'acide sulfurique. On soumet enfin à la distillation et l'on sépare, de la solution aqueuse qui contient l'alcool, de la solution aqueuse insoluble. Cette huile, qui bout à une température élevée, ne se forme qu'en petite quantité dans la réaction. Quant à l'alcool butylique, on l'extrait de la solution aqueuse par une série de distillations successives. On recueille séparément la première fraction formée de deux couches, dont la supérieure est l'alcool butylique, et l'on soumet la seconde fraction à une distillation nouvelle. Pour séparer plus complètement l'alcool, il convient d'ajouter du carbonate de potassium à chacune des premières fractions obtenues dans les distillations successives. L'alcool ainsi préparé, desséché par du carbonate de potasse en fusion et ensuite par le sodium, est presque pur et passe à la première distillation entre 110° et 120°.

La transformation de l'aldéhyde butyrique en alcool butylique se fait avec une grande netteté, de manière que, en opérant comme nous l'avons indiqué, on obtient en alcool les trois quarts de la quantité théorique. Il n'en est pas tout à fait ainsi de la réaction qui produit l'aldéhyde au moyen de l'acide sulfurique. Le rendement en est néanmoins encore assez satisfaisant, de sorte qu'il n'y a aucune difficulté sérieuse à préparer des quantités considérables du nouvel alcool.

Voici maintenant les propriétés qui conduisent à considérer ce corps comme de l'alcool butylique primaire et normal, véritable homologue des alcools éthylique et propylique et différent des trois alcools isomères que l'on connaissait avant lui.

Il présente une odeur alcoolique analogue à celle de l'alcool butylique de fermentation; il est plus léger que l'eau et en exige un excès considérable pour se dissoudre. Il bout à 115° (l'alcool de fermentation bout à 109°). Sa composition, établie par l'analyse, est représentée par la formule $\text{C}^{\text{H}}\text{H}^{\text{H}}\text{O}$. Le sodium s'y dissout en dégageant de l'hydrogène et en produisant un alcoolate cristallin d'une stabilité remarquable à une température élevée.

Traité par l'iode et le phosphore amorphe, l'alcool se transforme en un iodure $\text{C}^{\text{H}}\text{H}^{\text{H}}\text{I}$ qui a été analysé et qui bout à 127°, tandis que l'iodure isomérique obtenu par Wurtz bout à 121°. Enfin, soumis à l'oxydation par un mélange d'acide sulfurique et de bichromate de potasse, le nouvel alcool fournit de l'acide butyrique dont le sel d'argent a été analysé et aucun autre acide volatil. MM. Lieben et Rossi ont annoncé le dessein de faire une étude plus approfondie du nouvel alcool, et particulièrement de son éther cyanhydrique, au moyen duquel ils espèrent préparer un nouvel acide valérique. En attendant, ils exposent les considérations suivantes, qui leur paraissent dignes d'intérêt.

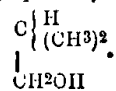
Les points d'ébullition des alcools isomères s'abaissent à partir de l'alcool butylique normal jusqu'à l'alcool butylique tertiaire. L'alcool normal bout à 115°, l'alcool de fermentation à 109°, l'alcool secondaire à 99° et l'alcool tertiaire à 82°. La même observation est applicable aux dérivés immédiats de ces alcools. Il faut remarquer toutefois que l'aldéhyde butyrique montre un point d'ébullition inférieur de quelques degrés à celui de l'acétone isomère, qu'on obtient par l'oxydation de l'alcool secondaire.

L'alcool butylique de fermentation a toujours fait exception aux régularités du point d'ébullition observées dans la série homologue des alcools. Les régularités ressortent clairement de la comparaison des points d'ébullition des alcools éthylique et propylique avec celui du nouvel alcool butylique normal. En effet, cet alcool bout, comme nous l'avons déjà dit, à 115°, l'alcool propylique normal à 97° et l'alcool éthylique à 78°,5.

Quant à l'alcool méthylique, si son point d'ébullition, 66°, se trouve plus rapproché de celui de l'alcool éthylique qu'on ne s'y attendrait, il ne faut pas oublier que cet alcool a une constitution un peu différente de celle de tous ses homologues. C'est le seul alcool dans lequel OH se trouve combiné avec CH^{H} , tandis que, dans tous les autres alcools normaux homologues, OH est combiné avec $\text{CH}^{\text{H}}\text{C}$.

La méthode qui a permis à MM. Lieben et Rossi de préparer l'alcool butylique normal au moyen de l'acide correspondant est sans doute générale et s'applique aussi bien à la préparation de l'alcool propylique normal qu'à celle de l'alcool butylique, malgré les expériences contraires qui avaient été antérieurement publiées sur ce dernier sujet.

— Alcool tétrylique de fermentation



On a d'abord extrait ce corps de l'acide amy-

lique brut, qui cependant n'en renferme pas toujours. Le mieux pour l'obtenir consiste à soumettre à la distillation fractionnée les eaux-de-vie qui proviennent de la fermentation des mélasse de betterave. On recueille à part les portions qui passent entre 80° et 105°, entre 105° et 115°, entre 115° et 125°. Les premières portions sont lavées à l'eau, puis rectifiées de nouveau. Dans toutes ces rectifications, on recueille à part ce qui passe à 104° et on le mélange à la partie qui avait passé entre 105° et 115° à la précédente distillation. De même, on rectifie la portion qui passe entre 115° et 120° et l'on réunit tout ce qui passe avant 115° à la portion volatile entre 105° et 115°. On fait alors bouillir toutes les portions volatiles entre 105° et 115° avec de la potasse caustique dans un appareil à reflux et pendant plusieurs heures. On distille ensuite l'alcool tétrylique impur, on le sépare, par décantation, de l'eau qui passe en même temps que lui, on le déshydrate en l'abandonnant pendant vingt-quatre heures sur la moitié de son poids de chaux vive et on le distille. Le produit rectifié est ensuite soumis à une série de distillations dans lesquelles on recueille ce qui passe entre 108° et 110°. Quand le point d'ébullition se maintient fixe dans ces limites pendant toute la durée de la distillation, on peut considérer l'alcool tétrylique comme pur. On peut abréger considérablement les distillations fractionnées en interposant, entre le ballon où est le liquide en ébullition et le récipient, un tube droit et long dans lequel sont soufflées deux boules. Les parties les moins volatiles se condensent alors dans ces boules et refluant dans l'appareil pour y subir une nouvelle distillation, comme dans les colonnes dont on fait usage dans l'industrie pour séparer des liquides par le système des dissolutions fractionnées.

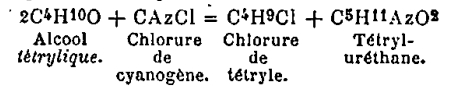
Pour purifier plus complètement encore l'alcool butylique, on le convertit en éther iodhydrique au moyen d'un mélange d'iode et de phosphore. Ce corps, qui est volatil à 121°, se sépare beaucoup plus facilement de l'iodure d'éthyle, volatil à 74°, que l'alcool butylique, volatil à 109°, ne se sépare de l'alcool ordinaire, volatil à 78°. Il en est de même pour l'iodure d'amyle, volatil à 146°, qui se sépare plus facilement de l'iodure de butyle, volatil à 121°, que l'alcool amylique, volatil à 128°, ne se sépare de l'alcool butylique, volatil à 109°. Quand on a complètement purifié l'iodure par distillation fractionnée, on le convertit en acétate en le chauffant avec un mélange d'acide acétique cristallisable et d'acétate d'argent. En dernier lieu, on saponifie l'acétate de tétryle par une solution bouillante et concentrée de potasse dans un appareil à reflux. On sépare ensuite l'alcool butylique en distillant et en séparant la couche huileuse de la couche aqueuse, et on le rectifie une dernière fois sur la baryte caustique.

— Propriétés. L'alcool tétrylique est un liquide transparent, incolore, plus mobile que l'alcool amylique, d'une odeur semblable à celle de ce dernier, mais moins piquante et plus vineuse. Il ne dévie pas le plan de polarisation de la lumière. Sa densité = 0,8032 à 18°,5. Son point d'ébullition est situé à 109°. Sa densité de vapeur trouvée est de 2,589; le calcul exigerait 2,565.

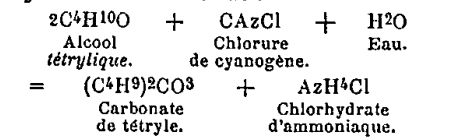
L'alcool tétrylique se dissout dans une fois et demie son poids d'eau à 18°. Le chlorure de calcium le sépare de cette solution sous la forme d'une couche huileuse; le chlorure de sodium et les autres sels facilement solubles agissent de même. Il dissout le chlorure de calcium en formant un composé cristallisable. Il dissout également le chlorure de zinc en formant un liquide sirupeux.

— Décompositions. 1° L'alcool tétrylique prend feu à l'approche d'un corps en ignition et brûle avec une flamme brillante. 2° Le potassium le décompose avec un dégagement d'hydrogène en formant du tétrylate de potassium $\text{C}^{\text{H}}\text{H}^{\text{H}}\text{KO}$. 3° La potasse caustique en état de fusion le convertit en acide butyrique avec dégagement d'hydrogène. Lorsqu'on fait tomber goutte à goutte cet alcool sur de la chaux sodée chauffée à 250°, il se décompose également avec dégagement d'hydrogène et formation d'un butyrate. 4° L'acide chlorhydrique, chauffé dans un tube scellé avec de l'alcool tétrylique, convertit ce corps en chlorure de tétryle. 5° Le perchlorure, le perchlorure et l'oxychlorure de phosphore produisent la même transformation. 6° Le brome et le phosphore, ajoutés alternativement et par petites portions, convertissent l'alcool tétrylique en bromure de tétryle avec dégagement d'acide bromhydrique. 7° De même, l'iode et le phosphore donnent lieu à une formation d'iodure de tétryle. 8° L'acide sulfurique agit avec énergie sur cet alcool, s'échauffe, se colore, dégage de l'anhydride sulfureux et donne en même temps des hydrocarbures qui se séparent sous la forme d'une couche huileuse et qui sont polymères du tétrylène. Si l'on fait rapidement le mélange et que l'on emploie l'acide sulfurique en grand excès, la chaleur produite est considérable et il se dégage un gaz dont on peut augmenter la proportion en chauffant le mélange. Ce gaz est un mélange de tétrylène, d'anhydride sulfureux et d'anhydride carbonique. Quand on mélange peu à peu l'alcool tétrylique avec

son volume d'acide sulfurique en refroidissant extérieurement, on obtient de l'acide tétryl-sulfurique. 9° L'alcool tétrylique, chauffé avec un excès de chlorure de zinc, se décompose avec formation de tétrylène, d'hydrure de tétrylène ou de tétryle et de plusieurs autres hydrocarbures moins volatils. 10° Le chlorure de cyanogène transforme l'alcool tétrylique en chlorure de tétryle et en tétryl-uréthane :



Si l'alcool tétrylique renferme des traces d'eau, ce qui est ordinairement le cas, il se produit en même temps du carbonate de tétryle et du sel ammoniac :



11° Par la distillation avec l'acide sulfurique et le dichromate de potassium, il se forme un mélange d'acide butyrique, d'acide propionique et des aldéhydes correspondants.

— ÉTHERS DE L'ALCOOL TÉTRYLIQUE DE FERMENTATION. Chlorure de tétryle $\text{C}^{\text{H}}\text{H}^{\text{H}}\text{Cl}$. On obtient ce corps par l'action de l'acide chlorhydrique sur l'alcool tétrylique. Quand on sature cet alcool de gaz acide chlorhydrique, qu'on enferme le liquide dans un tube scellé et qu'on chauffe celui-ci au bain-marie, il se produit une grande quantité de chlorure de tétryle que l'on peut avoir pur en lavant le produit à l'eau, distillant et recueillant à part ce qui passe entre 70° et 75°. On peut encore préparer cet éther, et on l'obtient même plus pur par cette méthode, en faisant agir le perchlorure ou l'oxychlorure de phosphore sur l'alcool tétrylique. On place l'alcool dans un flacon à long col que l'on refroidit énergiquement, et l'on y ajoute le composé phosphoré par petites portions successives. Il se produit une action violente, accompagnée d'un très-vif dégagement de chaleur. Quand on emploie du perchlorure, celui-ci se convertit d'abord en oxychlorure qui agit sur les dernières portions d'alcool. On peut aussi employer dès le début l'oxychlorure au lieu du pentachlorure de phosphore, et, dans ce dernier cas, l'action est moins énergique. Dans tous les cas, il faut laisser les substances en contact pendant vingt-quatre heures et distiller ensuite, en recueillant ce qui passe au-dessous de 100°. On lave le produit à l'eau pour décomposer l'excès de chlorure de phosphore, on le dessèche sur du chlorure de calcium et on le rectifie en recueillant la portion qui distille vers 70°.

Lorsqu'on distille de l'alcool amylique avec du chlorure de chaux (120 grammes d'alcool amylique avec 1,500 grammes de chlorure décolorant et 2,500 grammes d'eau), on obtient un produit huileux qui, après avoir été soumis à la distillation fractionnée, fournit environ 20 grammes d'un liquide volatil entre 62° et 64°. Ce liquide, traité par l'acide sulfurique d'abord, puis par la potasse (pour éliminer le chloroforme), laisse du chlorure de tétryle tout à fait pur.

Le chlorure de tétryle est un liquide plus léger que l'eau, d'une odeur éthérée qui rappelle un peu celle du chlore. Sa densité = 0,88. Il bout aux environs de 70°. Le potassium le décompose rapidement avec élévation de température et dégagement d'un gaz. Le chlore le convertit en trichlorure de carbone.

— Bromure de tétryle $\text{C}^{\text{H}}\text{H}^{\text{H}}\text{Br}$. On prépare ce corps par l'action simultanée du brome et du phosphore sur l'alcool tétrylique. On ajoute quelques gouttes de brome à l'alcool tétrylique et l'on projette ensuite quelques petits morceaux de phosphore dans le liquide refroidi, en agitant jusqu'à ce que la couleur du brome ait disparu. On répète ensuite l'addition du brome et du phosphore, et l'on continue ainsi jusqu'à ce qu'il se dégage d'abondantes vapeurs d'acide bromhydrique et que l'on ait ajouté une quantité de brome au moins égale au poids de l'alcool. On distille ensuite le liquide à une température qui ne doit pas excéder 100°, et l'on fait passer les vapeurs à travers un flacon rempli d'eau qui dissout l'acide bromhydrique, tandis que le bromure de tétryle impur se condense au fond du vase en une couche huileuse. On recueille cet éther, on le lave à l'eau, on le dessèche sur du chlorure de calcium et on le rectifie. Tout ce qui passe à la température de 89° peut être considéré comme du bromure de tétryle pur.

Le bromure de tétryle est un liquide huileux, d'une odeur éthérée, qui bout à 89°. Sa densité = 1,274 à 16°. Sa densité de vapeur a été trouvée par l'expérience égale à 4,720; le calcul exigerait 4,749.

Le potassium décompose le bromure de tétryle à la température ordinaire avec lenteur. A chaud, la réaction est fort énergique. Si l'on chauffe les deux substances ensemble dans un tube scellé, la décomposition commence dès que le potassium est fondu, et il se dégage une grande quantité d'un gaz qui paraît être un mélange d'hydrure de tétryle et de tétrylène, et le tube fait explo-

sion. L'ammoniaque agit sur le bromure de tétryle à la température ordinaire et convertit ce corps en bromhydrate de tétrylamine.

— *Iodure de tétryle* C_4H_9I . Cet éther se produit lorsqu'on fait agir simultanément le phosphore et l'iode sur l'alcool tétryle. On verse une partie et demi d'iode avec une partie d'alcool tétryle dans un vase entouré d'eau froide, et l'on ajoute peu à peu une quantité de phosphore égale au dixième de l'iode employé. Il faut chauffer un peu à la fin de l'opération, pour rendre la réaction complète. La couleur foncée du liquide vire graduellement au jaune brunâtre. Il se dégage de grandes quantités d'acide iodhydrique entraînant de petites quantités d'iodure de tétryle. On condense cet acide et cet iodure dans une petite quantité d'eau froide. Quand le liquide est en pleine ébullition et que la couleur de l'iode a complètement disparu, on le laisse refroidir. Celui qui s'est condensé dans le récipient est lavé successivement avec l'acide iodhydrique condensé en même temps, puis avec de l'eau. On le déshydrate ensuite par le chlorure de calcium et on le débarrasse d'un léger excès d'alcool tétryle au moyen de l'iodure de phosphore, qu'on y dissout à chaud en quantité suffisante pour qu'il cristallise par le refroidissement. On distille ensuite la masse du liquide, on le déshydrate sur du chlorure de calcium et on le rectifie en recueillant à part la portion qui passe entre 118° et 122°.

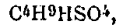
L'iodure de tétryle de fermentation est incolore lorsqu'il est récemment préparé, mais brunit rapidement par l'exposition à la lumière. Il est très-réfringent, bout à 121°; mais, lorsqu'on distille un mélange d'eau et d'iodure de tétryle, le thermomètre ne marque que 88° ou 89° au commencement de la distillation, quand l'iodure de tétryle passe. La densité de ce corps égale 1,604 à 19°; sa densité de vapeur égale 6,217; le calcul exige 6,344.

L'iodure de tétryle brûle avec difficulté et seulement au contact des corps en combustion; en brûlant, il répand des vapeurs violettes d'iode. La potasse aqueuse ne l'attaque que lentement, même à la température de l'ébullition; mais la potasse alcoolique le décompose immédiatement, avec formation d'alcool tétryle et d'iodure de potassium. Le potassium métallique décompose aussi cet éther, avec formation d'iodure de potassium et de diéthyle $(C_2H_5)_2$. Le tétryle de potassium, obtenu par la dissolution du métal dans l'alcool tétryle, le transforme en iodure de potassium et en éther tétryle proprement dit ou oxyde de tétryle $(C_4H_9)_2O$. Avec l'oxyde d'argent, il forme aussi de l'éther tétryle et de l'iodure d'argent. Avec le sulfate, le carbonate, l'acétate et les sels d'argent en général, il forme de l'iodure d'argent et un éther composé, comme le sulfate, le carbonate, l'acétate de tétryle. Une solution d'azotate d'argent est immédiatement précipitée par l'iodure de tétryle.

— *Azotate de tétryle* $C_4H_9AzO_3$. On le prépare en mêlant l'iodure de tétryle avec un peu d'urée fondue et avec un léger excès d'azotate d'argent. La réaction est immédiate et s'accompagne d'un tel dégagement de chaleur, qu'une portion du produit distille d'elle-même. On volatilise ensuite ce qui reste en chauffant à 140° ou à 150°. On purifie le produit en le lavant à l'eau, le desséchant sur du chlorure de calcium et le rectifiant.

— *Acétate de tétryle* $C_4H_9C_2H_3O_2$. On obtient ce corps en distillant ensemble des quantités équivalentes d'acétate et de tétrylsulfate de potassium ou en chauffant l'iodure de tétryle normal avec un léger excès d'acétate d'argent dans un tube scellé. On distille le liquide qui résulte de cette action, on lave le produit avec une solution faible de carbonate de soude, on le dessèche avec du chlorure de calcium et on le rectifie. C'est un liquide incolore, d'une odeur agréable, d'une densité de 0,844 à 16°, volatil à 114°. Sa densité de vapeur = 4,073, le calcul exigerait 4,017. Par une ébullition prolongée avec la potasse, il se résout en alcool tétryle normal et en acétate de potassium.

— *Sulfate de tétryle*. On ne connaît que le sulfate acide ou acide tétryl-sulfurique



encore désigné par les noms d'acide butyl-sulfurique et d'acide sulfobutylque. On le produit en mêlant de l'alcool tétryle avec de l'acide sulfurique à égal volume, en ayant grand soin d'éviter l'élévation de la température. Au bout de vingt-quatre heures, l'action est complète et l'on obtient un mélange entièrement soluble dans l'eau. La solution saturée par du carbonate de potassium et évaporée à siccité au bain-marie donne un mélange de sulfate et de tétryl-sulfate de potassium. On extrait le tétryl-sulfate de ce mélange au moyen de l'alcool bouillant, qui le dissout à l'exclusion du sulfate. Par le refroidissement de la liqueur, il cristallise en lamelles anhydres qui possèdent un éclat nacré quand elles sont sèches et qui sont onctueuses au toucher. Distillé avec du cyanate de potassium, ce sel donne un mélange de cyanate et de cyanurate de tétryle.

— *Carbonate de tétryle ou de butyle* $(C_4H_9)_2CO_3$.

On obtient ce corps : 1° par l'action du car-

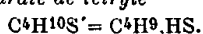
bonate d'argent sur l'iodure de tétryle; on emploie 12 grammes de chacun de ces corps, qu'on enferme dans un tube scellé, et l'on chauffe pendant quelques jours au bain-marie. On distille ensuite le produit, en recueillant à part ce qui passe au-dessus de 180°, et l'on rectifie. 2° On fait agir le chlorure de cyanogène, soit gazeux, soit liquide, sur l'hydrure de tétryle en présence de l'eau. Nous avons donné plus haut l'équation de cette réaction en nous occupant de l'alcool lui-même. Le carbonate de tétryle est un liquide limpide incolore, plus léger que l'eau et d'une agréable odeur qui rappelle celle du carbonate d'éthyle. Il bout à 190°. L'ammoniaque aqueuse le saponifie, avec régénération d'alcool tétryle et de carbonate ammonique.

— *Cyanure de tétryle* C_4H_9Cy . Il se produit lorsqu'on distille le tétryl-sulfate avec du cyanure de potassium. V. l'article CYANURE.

— *Oxyde de tétryle* $(C_4H_9)_2O$. M. Wurtz a obtenu ce composé : 1° par l'action de l'iodure de tétryle sur le tétrylate de potassium; 2° par l'action de l'iodure de tétryle sur l'oxyde d'argent sec. Le produit obtenu par la première méthode renferme toujours de l'alcool tétryle dont il est difficile de le débarrasser; ces deux liquides ayant des points d'ébullition très-rapprochés, le produit obtenu par la deuxième méthode est infiniment plus pur.

En faisant agir l'iodure d'éthyle sur le tétrylate de potassium, M. Wurtz a obtenu un liquide incolore, piquant, d'une densité de 0,7507. Ce liquide n'est autre que l'éther mixte éthyl-tétryle ou oxyde mixte de tétryle et d'éthyle $\begin{matrix} C_4H_9 \\ C_2H_5 \end{matrix} O$.

— *Sulphhydrate de tétryle*



On obtient ce corps en distillant, à la température du bain-marie, une solution aqueuse de sulphydrate de potassium mêlée avec une solution concentrée de tétryl-sulfate potassique. On reçoit le produit dans un flacon bien refroidi. L'huile qui se condense est décantée, desséchée sur du chlorure de calcium et distillée. On recueille à part la portion qui distille entre 85° et 90°.

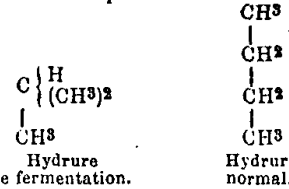
Le mercaptan tétryle est un liquide incolore, très-mobile, d'une odeur particulière et désagréable, analogue à celle des autres mercaptans. Sa densité = 0,848 à 119,5. Sa densité de vapeur expérimentale = 3,10. Il bout à 89°. Il n'exerce aucune action sur les couleurs végétales. L'eau le dissout peu. Il se dissout facilement dans l'alcool et dans l'éther. Il dissout le soufre et l'iode. Il est très-inflammable et brûle avec une flamme d'un bleu pâle. L'acide azotique étendu agit très-énergiquement sur lui, en formant un liquide huileux qui flotte à la surface de la liqueur. Le potassium le décompose avec dégagement d'hydrogène et formation d'un mercaptide de potassium blanc, granuleux, répondant à la formule C_4H_9SK . Le mercaptan tétryle est également décomposé par plusieurs oxydes métalliques ou par les solutions de leurs sels, avec lesquels il donne des tétryl-mercaptides. C'est ainsi qu'il fait la double décomposition avec l'oxyde mercurique et donne de l'eau et du tétryl-mercaptide mercurique $(C_4H_9S)_2Hg$. Ce dernier corps donne des écailles blanches nacrées, onctueuses au toucher et très-fusibles. L'acide sulhydrique le décompose avec formation de sulfure mercurique et d'alcool tétryle. Le composé plombique $(C_4H_9S)_2Pb$ est un précipité cristallin jaune qui se forme quand on évapore une solution alcoolique de mercaptan tétryle et d'acétate de plomb. Les sels d'or et de cuivre correspondants sont des précipités blancs.

— **APPENDICE AUX COMPOSÉS TÉTRyliques.** *Hydrure de tétryle* C_4H_9H = C_4H_9H . Ce corps, découvert par M. Wurtz, se produit, en même temps que le tétrylène, lorsqu'on chauffe l'alcool tétryle avec un excès de chlorure de zinc. On fait passer le gaz qui se dégage d'abord à travers un tube entouré de glace et incliné de manière que les portions les moins volatiles s'y condensent et retombent dans l'appareil. Il se condense dans le tube entouré de glace un liquide incolore, volatil, très-mobile. Ce liquide s'évapore immédiatement, à la température ordinaire, en donnant des volumes égaux de tétrylène et d'hydrure de tétryle. On peut absorber le tétrylène au moyen d'une boule de coke imprégnée d'acide sulfurique anhydre, et il reste alors de l'hydrure de tétryle pur.

L'hydrure de tétryle est aussi un des principes constituants des pétroles d'Amérique, comme l'ont démontré MM. Pelouze et Cahours. Ce liquide se trouve contenu dans les portions les plus volatiles de cette huile, qui distillent entre 50° et 100°. Ronalds, en soumettant à la distillation fractionnée la portion de ces huiles qui passe entre 0° et 40° (et qui contient de l'hydrure de tétryle avec de petites quantités d'hydrure de tétryle et d'éthyle) et en recevant le produit dans un récipient bien refroidi, a obtenu de l'hydrure de tétryle à l'état de pureté. C'est un liquide très-mobile, d'une odeur douceâtre, d'une densité de 0,60 à 0°. Sa densité de vapeur = 2,11; le calcul exigerait 2,006. Il brûle avec une flamme jaune peu éclairante, est insoluble dans l'eau et se dissout facilement

dans l'alcool et dans l'éther. L'alcool à 98° absorbe onze à douze fois son volume d'hydrure de tétryle en vapeur. Lorsqu'on mêle 1 volume de cette vapeur avec 2 volumes de gaz chlore, il se condense du chlorure de tétryle et il se produit 2 volumes d'acide chlorhydrique. Les portions du pétrole d'Amérique qui distillent entre 60° et 80° sont un mélange d'hydrure de tétryle et d'hydrure d'amyle, dont on peut extraire les deux hydrocarbures par la méthode des distillations. On obtient encore de l'hydrure de tétryle en traitant, en tubes scellés, l'iodure d'éthyle par le zinc. Cette réaction, découverte par Frankland, n'avait pas été prise d'abord pour une synthèse, parce que ce chimiste croyait avoir isolé le radical éthyle libre. Plus tard, Gerhardt montra que le composé C_2H_5 ne peut pas exister à l'état de liberté, et il donna au composé de Frankland le nom d'éthylure d'éthyle et la formule $C_2H_5.C_2H_5$. Il supposait que, dans ce corps, le radical éthyle conserve une certaine individualité, comme cela a lieu pour chaque atome d'hydrogène dans la molécule d'hydrogène libre H_2 . Mais, depuis, M. Schorlemmer a fait voir que les soi-disant radicaux alcooliques ne sont que les hydrocarbures saturés de la série $C_2H_5 + 2$, et M. Schögen a vérifié ce fait sur le corps dont nous parlons ici. Ce chimiste a constaté, en effet, que ce corps, soumis à l'action du chlore, donne un chlorure de tétryle susceptible de se transformer en un alcool tétryle, dont il n'a pas étudié les propriétés. Il est probable que cet alcool était identique à l'alcool normal de MM. Lieben et Rossi, décrit plus haut.

Le diéthyle est donc de l'hydrure d'éthyle, mais de l'hydrure d'éthyle normal, probablement isomérique avec celui que l'on obtient à l'aide de l'alcool tétryle de fermentation. Les formules suivantes rendent compte de cette isomérisie probable :



TETSCHEN ou **DIECZIN**, ville des États autrichiens (Bohême), sur la rive droite de l'Elbe, à 31 kilom. N. de Leitmeritz; 2,000 hab. Fabriques de boucles, de boutons et de cuillers; imprimerie sur toiles, filature de coton. Sur un rocher de près de 50 mètres au-dessus du fleuve, et qu'on nomme Schlossberg, s'élève un beau château, rebâti en 1775 et entouré de charmants jardins. On y remarque surtout la chapelle, la bibliothèque, une galerie d'armes, une collection de monnaies, les écuries, les serres. Les Suédois, les impériaux, les Russes et les Français occupèrent successivement le Schlossberg dans les guerres de Trente ans et de Sept ans. Les Autrichiens y prirent position en 1813.

TETTE s. f. (tè-tè). — Ce mot vient du germanique; anglo-saxon *tite*, allemand moderne *titzen*, ancien haut allemand *tita*, mamelle; gothique *daddjan*, ancien haut allemand *tað*, allaiter. Ces divers mots appartiennent à la même famille que le grec *titthos*, mamelle, *tithôê*, nourrice, *thêlê*, mamelle, *thêlê*, féminin, de *thaô*, *thamai*, teter, sucer, allaiter. Curtius compare l'ancien slave *doja*, allaiter, *doilica*, nourrice, *dete*, enfant, *deva*, vierge, et le latin *fellare*, sucer, *filus*, fils, *filia*, fille; ombrien *felu*, d'un primitif *fela*, mamelle, représentant exactement le grec *thêlê* et l'ancien haut allemand *tita*. La racine commune de tous ces termes serait dans le sanscrit *dâh*, boire, sucer, teter, d'où *dhatar*, nourrice, *dâhi*, lait coagulé, *dhênus*, vache à lait; zend *daina*, femelle). Bout de la mamelle, chez les animaux : *Les têtes d'une chèvre, d'une chatte, d'une truie*.

TETTE-CHEVRE s. m. Ornith. Nom vulgaire de l'engoulevent d'Europe : *Le nom de TETTE-CHEVRE est fondé sur le préjugé populaire que cet oiseau tette les chèvres*. (V. de Bomare.) On écrit aussi **TÊTE-CHEVRE**. Pl. **TETTE-CHEVRE**.

TETTENBORN (Frédéric-Charles, baron DE), célèbre chef allemand de partisans, né à Tetttenborn, dans le grand-duché de Bade, en 1778, mort en 1845. Il fit ses études aux universités de Göttingue et d'Iéna, entra en 1794 dans l'armée autrichienne et s'éleva rapidement au grade de capitaine. Sa brillante conduite à Wagram (1809) lui valut le grade de major, que l'archiduc Charles lui conféra sur le champ de bataille, et, à la paix, il fut attaché à l'ambassade du prince de Schwarzenberg à Paris. A l'explosion de la guerre avec la Russie, il passa au service de cette puissance, avec le grade de lieutenant-colonel; et fit preuve d'une hardiesse et d'une habileté remarquables pendant la poursuite de l'armée française en retraite. Après avoir fait franchir à un corps de cavalerie légère la Vistule et l'Oder, il opéra sa jonction avec l'armée de Tchernicheff, prit part à l'attaque de Berlin et reçut ensuite l'ordre de marcher sur Hambourg, où il pénétra le 18 mars 1813; mais l'impossibilité où il était de défendre cette place le força à l'abandonner aux ennemis le 30 mai, après dix semaines d'occupation. Placé alors sous les ordres

de Walmoden, il marcha contre Davout, qui venait d'envahir le Mecklembourg, puis contre le général Pêcheux, se porta, après la défaite de ce dernier, près de Gœhrde, sur la rive gauche de l'Elbe, et, le 15 octobre, força la ville de Brême à capituler. Il suivit ensuite le prince royal de Suède dans sa campagne contre le Danemark et, lorsque les hostilités eurent été terminées dans cette contrée, repartit en janvier 1814 pour les bords du Rhin. En France, il rendit avec son corps de cavalerie légère d'importants services aux alliés, soit en entretenant les communications entre les diverses parties de leur armée, soit en s'emparant des courriers et des dépêches de l'ennemi. En 1818, il revint au service du grand-duc de Bade, prit une part active à l'établissement de la constitution badoise et fut nommé, en 1819, ambassadeur à Vienne, où il résida jusqu'à sa mort. Varnhagen von Ense a publié l'*Histoire des campagnes du général de Tetttenborn* (Stuttgart, 1815).

TETTI (Scipion), littérateur italien, né à Naples. Il vivait au xvi^e siècle. Après avoir voyagé dans la plus grande partie de l'Italie pour y découvrir des manuscrits grecs et latins, il se rendit à Rome et s'y lia avec les hommes les plus distingués. Libre penseur, il commit l'imprudence d'exprimer publiquement ses idées, fut dénoncé et condamné, par des juges ecclésiastiques, aux galères comme athée. On ignore l'époque de sa condamnation et celle où il mourut. On a de cet infortuné martyr de l'intolérance religieuse un petit traité, *De Apollodoro*, que Benedetto Egio a publié avec sa traduction d'Apollodore et dont il fait beaucoup d'éloges; un *Catalogue* des manuscrits découverts dans ses voyages, imprimé par Labbe dans la *Nova bibliotheca manuscriptorum*. On lui a attribué à tort une *Bibliotheca scholastica latine, gallice, italica, hispanice, anglie et grace* (Londres, 1818, in-8°).

TETTIG s. m. (tè-tigh). Mamm. Nom vulgaire, dans l'Afrique australe, de l'antilope de Grimm, appelée aussi BOUC DAMOISEAU.

TETTIGADE s. f. (tè-ti-ga-de — du gr. *tettix*, cigale). Entom. Genre d'insectes hémiptères, de la famille des cicadiens, formé aux dépens des cigales, et dont l'espèce type vit au Chili.

TETTIGOMÈTRE s. f. (tè-ti-go-mè-tre — du gr. *tettix*, cigale; *metra*, ventre). Entom. Genre d'insectes hémiptères, de la famille des fulgoriens, type de la tribu des tettigomètres, dont l'espèce type habite la France. *Les TETTIGOMÈTRES se font remarquer par leur front confondu avec les parties latérales de la tête*. (Blanchard.)

TETTIGOMÉTRIDE adj. (tè-ti-go-mè-tri-de — de *tettigomètre*, et du gr. *éidos*, aspect). Entom. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre tettigomètre. Il on dit aussi **TETTIGOMÉTRIDE**.

— s. f. pl. Tribu d'insectes hémiptères, de la famille des fulgoriens, ayant pour type le genre tettigomètre.

TETTIGOMYIE s. f. (tè-ti-go-mi-1 — du gr. *tettix*, cigale; *myia*, mouche). Entom. Genre d'insectes hémiptères, de la famille des cicadiens, formé aux dépens des cigales, et dont l'espèce type habite l'Afrique.

TETTIGONE s. f. (tè-ti-go-ne). Entom. Syn. de **TETTIGONIS** : *La TETTIGONE verte est très-rare aux environs de Paris*. (H. Lucas.)

TETTIGONIDE adj. (tè-ti-go-ni-de — de *tettigone*, et du gr. *éidos*, aspect). Entom. Qui ressemble ou qui se rapporte à la tettigone.

— s. f. pl. Groupe d'insectes hémiptères, de la tribu des cercopides, ayant pour type le genre tettigone.

TETTIGONIE s. f. (tè-ti-go-ni — du gr. *tettix*, cigale). Entom. Genre d'insectes hémiptères, de la famille des fulgoriens, tribu des cercopides, comprenant un grand nombre d'espèces, répandues surtout dans les pays chauds. Il on dit aussi **TETTIGONE**.

— **Encycl.** Les *tettigones*, appelées aussi *proctigales* par quelques auteurs, sont caractérisées par un corps linéaire; une tête transversale, aussi large et un peu moins longue que le prothorax, échancrée circulairement en arrière dans toute sa largeur, avec le bord antérieur épais et arrondi. Elles sont très-voisines des cigales, dont elles se distinguent par leur taille moindre et par le nombre de leurs ocelles ou yeux lisses, qui est de deux, au lieu de trois. Les espèces très-nombreuses de ce genre sont répandues surtout dans les pays chauds. La *tettigone verte* est longue de 0m,01, jaune, avec le corselet vert, les élytres verts en dessus et noirs en dessous. On la trouve dans la plus grande partie de l'Europe, mais plus abondamment dans les régions méridionales.

TETTIN s. m. (tè-tin). Techn. Ouverture, bouche du four à potier.

TETTINANG, ville de Wurtemberg (Danube), sur le Mühlenbach, à 85 kilom. S.-O. d'Ulm, à 8 kilom. du lac de Constance; 1,500 hab. Grande récolte de cerises et de vins; fabrication de kirsch et de vinaigre. Château des anciens comtes de Montfort-Tettinang. Cette ville a appartenu à l'Autriche depuis 1783 jusqu'en 1806; elle fut cédée, à cette dernière

date, par cette puissance à la Bavière, qui la garda jusqu'en 1810, époque à laquelle elle passa sous la domination du Wurtemberg.

TÊTU, UE adj. (tê-tu, û — rad. *tête*). Obstine, opiniâtre; très-attaché à ses opinions, à ses volontés : *Homme, enfant têtus. Les filles sont quelquefois un peu têtues.* (Mol.) *Je ne lâcherai prise que quand je serai mort, car je suis têtus.* (Volt.) *On est ferme par principe et têtus par tempérament.* (J. Joubert.) Je suis, quand je m'y mets, plus têtus qu'une mule.

REONARD.

— Substantif. Personne têtue : *C'est un têtus. Le têtus est celui dont les organes, quand ils ont une fois pris un pli, n'en prennent plus ou n'en peuvent de longtemps prendre un autre.* (J. Joubert.)

— s. m. Constr. Sorte de marteau carré, avec lequel on abat la pierre près des arêtes.

— Ichtyol. Nom vulgaire du cyprin chevanne.

— Syn. Têtu, entêté, entier, etc. V. ENTÊTÉ.

TÊTUEUR v. a. ou tr. (tê-tu-é — rad. *tête*). Constr. Ebaucher avec le têtus : *TÊTUEUR des pierres.*

TÊTYRE s. f. (tê-ti-re). Entom. Genre d'insectes hémiptères, de la famille des scutellériens, type du groupe des têtys, comprenant plusieurs espèces, qui habitent l'Europe. Il Syn. d'EURYASTRE, autre genre d'insectes hémiptères.

TÊTYRIDE adj. (tê-ti-ri-de — de *têtys*, et du gr. *eidos*, aspect). Entom. Qui ressemble ou qui se rapporte à la têtys.

— s. f. pl. Groupe d'insectes hémiptères, de la famille des scutellériens, ayant pour type le genre têtys.

TETZUCO, lac du Mexique (Mexico), dans la vallée de Mexico. Dans les temps ordinaires, sa longueur, du N. au S., est de 22 kilom., et sa largeur, de l'E. à l'O., de 15; mais quand le vent souffle avec quelque violence, les bords étant peu élevés, les eaux s'écoulent en partie par la rive O., et laissent à sec une étendue de plus de 2 kilom. Il communique par un petit cours d'eau au lac de Xochimilco. Il est célèbre par ses jardins flottants (*chinampas*). Près du bord O. est situé Mexico, et à 10 kilom. à l'E. de ce lac on voit la ville de son nom.

TETZUCO, ville du Mexique, dans l'Etat et à 26 kilom. E.-N.-E. de Mexico, à 10 kilom. E. du lac de son nom, au pied d'une chaîne de montagnes qui borde la vallée de Mexico à l'E., par 19° 31' de latit. N. et 101° 11' de longit. O.; 5,000 hab. Commerce très-actif avec Mexico. Les premiers chroniqueurs du nouveau monde plaçaient cette ville fort au-dessus de Mexico et l'appelaient l'Athènes américaine, de même qu'ils surmonnaient son plus puissant monarque le Salomon de l'Anahuac. « Ce souverain, dit le *Magasin pittoresque*, qui remplit de sa gloire les premières années du xve siècle, et dont la vie aventureuse n'est pas sans une certaine analogie avec celle du grand Alfred, se nommait Netzahualcoyotzin. Il avait donné à l'architecture de l'antique Tetzucoc un caractère de grandeur qui frappa de surprise les premiers conquérants. Si l'on en croit même un écrivain national, Ixtitlcochitl, son palais effaçait par sa splendeur celui de Montezuma. Il avait de plus fait édifier, dit-on, au delà de quarante temples, remarquables par la magnificence de leur architecture. Né le 28 avril 1402, mort en 1402, ce prince était à la fois grand poète, grand orateur et législateur prévoyant; on cite de lui un code de quatre-vingts lois, qu'on admirait dans l'Anahuac. Trois de ses poésies nous ont été conservées dans la collection des anciens ouvrages publiés sur l'Amérique par M. Ternaux. L'immense palais de ce souverain américain était une véritable académie. Dans la salle des Trois-Trônes, on avait réuni autour du tambour sacré (le *huehuelt*) tout ce qui pouvait servir au maintien des traditions. L'auteur ajoute : « Au couchant du palais se trouvaient une grande salle et plusieurs chambres, où se tenaient les historiens, les poètes et les philosophes du royaume, divisés en classes, selon la science qu'ils cultivaient; on y trouvait aussi les archives royales. » A cette institution, si extraordinaire pour l'époque où elle se montrait florissante, s'ajoutait une sorte de collège royal où devaient être élevés, sous un régime sévère, le fils du souverain et les enfants de l'aristocratie; on le désignait sous le nom de *Tlacolco*. Ce gymnase, contigu au palais, était complètement séparé d'une institution analogue réservée aux jeunes filles. L'Europe n'a, en réalité, que des notions fort sommaires et des plus incomplètes sur les connaissances que ces peuples étaient parvenus à acquérir. Ce qu'il y a de bien positif, c'est que l'étude des sciences naturelles leur était familière. Nous savons qu'il y avait à Tetzucoc des ménageries habilement disposées, des aquariums immenses, de véritables jardins botaniques on ne peut mieux aménagés pour la propagation des plantes utiles. Avant Netzahualcoyotzin, Tetzucoc comptait déjà plusieurs siècles d'existence. Selon la tradition, il avait été bâti sur les rives du lac qui lui avait donné son nom dès

l'époque où apparurent les Tolteques, ce peuple auquel remonte tout ce qu'il y a de grand en architecture dans ces régions. Rebâti en 1301, Tetzucoc n'atteignit sa splendeur véritable que vers le milieu du xve siècle. Netzahualcoyotzin avait adopté une division systématique qui partageait la cité en six quartiers et affectait diverses portions de la ville à l'exercice de certains métiers. Au lieu des maigres arbres disséminés aujourd'hui sur l'étendue de ce triste paysage, les jardins qu'avait fait planter Netzahualcoyotzin étaient environnés d'une forêt de deux mille cèdres magnifiques, que l'historien Ixtitlcochitl vit encore debout. Mais, au dire du vieil historien indien, ces splendeurs de la nature, unies aux splendeurs de l'art, disparaissaient devant l'idée religieuse que le grand roi avait osé formuler d'une lumière éclatante au milieu des *téocalis* ruisselant chaque jour, comme à Mexico, du sang des victimes. Dans son vaste palais s'élevait un temple de forme circulaire, dédié au dieu *inconnu*, au dieu de paix, créateur de toutes choses, auxquelles hécatombes sanglantes étaient en abomination; neuf voûtes y figuraient les neuf cieux, et la dernière était couverte de constellations d'or sur un fond noir, représentant l'abîme incommensurable des cieux; c'est là que le Salomon de l'Anahuac se retirait pour prier, là qu'il engageait ses enfants à faire cesser tôt ou tard des sacrifices abominables. Aujourd'hui, Tetzucoc n'est plus qu'une ville secondaire qui excite assez peu l'intérêt des voyageurs; elle conserve néanmoins le titre de capitale de la province à laquelle elle appartient, et l'on y compte encore une population de 8,500 habitants. Rien ne manque à ces paisibles successeurs des Acôhuas; ils ont, comme leurs valeureux ancêtres, un ciel admirable, un sol prêt à répondre par sa fertilité aux moindres efforts des travailleurs. Malheureusement l'énergie manque totalement aux habitants et ils ne savent point profiter de leur situation.

Les familles indiennes dont se compose la plus grande partie de cette population, et qui se sont agglomérées surtout dans les faubourgs, chônent la plupart du temps. Elles trouvaient dans le tissage de certaines toiles communes un utile emploi de leurs bras; ce mouvement s'est éteint; elles s'occupaient également, avec quelque succès, de chapellerie grossière : les produits de ce genre de manufacture ont trouvé par malheur une concurrence, et le commerce avec les étrangers s'est à peu à peu fait disparaître. Disons plus : si l'on en rencontre, ils ne se fabriquent qu'à de rares intervalles.

Les bois qui étaient la gloire de l'ancienne cité, et qui dataient du xve siècle, sont tombés tout à coup, un jour, sur l'ordre du viceroi. Il s'agissait, disait-il, en abattant ces cyprès séculaires, d'assainir un cours d'eau insalubre. On a compté à terre, nous affirme-t-on, jusqu'à treize mille *chuehueltos*, presque tous gigantesques. Plus de beaux arbres, plus de monuments américains, tel fut, en définitive, pour Tetzucoc le résultat de la domination espagnole. La ville ne s'est jamais relevée de cette double injure faite, en deux cents ans, à la nature grandiose qui la paraît et à l'art original qu'il eût été intéressant d'étudier dans ses murs.

Avant d'arriver dans le voisinage immédiat de cette ville, dit Beuloch, on s'aperçoit déjà que l'on approche d'un lieu très-anciennement habité. On passe devant un grand aqueduc construit jadis pour apporter l'eau à la ville et servant encore actuellement au même usage, et près de ruines de plusieurs édifices de pierre d'une grande étendue. On traverse un pont, et pénétre de la *Bergantinos*, qui marque la place où Cortez bâtit et lança ses brigantins sur les lacs, quand il revint conquérir la capitale; mais la contrée a tellement changé d'aspect que ce pont est maintenant à une lieue et demie de l'eau; un peu plus loin, nous trouvâmes les fondations d'un bâtiment très-vaste.

TETZEL ou **TEZEL** (Jean), dominicain fameux par les événements dont il fut l'auteur involontaire, né à Pirna (Misnie) vers 1470, mort à Leipzig en 1519. Il avait embrassé l'état monastique après avoir terminé ses études à Leipzig et s'était fait remarquer dès ses débuts par des talents oratoires peu ordinaires. Il dut à sa réputation d'être nommé prieur du couvent de son ordre, à Glogau, et ensuite d'être chargé de prêcher les indulgences que le pape venait d'accorder à prix d'argent. Sa conduite scandaleuse avait indigné Maximilien qui, dit-on, donna l'ordre de le noyer; mais l'électeur de Saxe obtint sa grâce; Tetzcel dut se rendre à Rome et implorer le pardon de ses fautes. Léon X fit plus que de lui accorder son pardon; il le nomma inquisiteur de la foi et le chargea de prêcher des indulgences pour obtenir les fonds nécessaires à l'achèvement de la basilique de Saint-Pierre. Tetzcel s'acquitta de sa mission avec un zèle qui lui fut fatal et fatal au saint-siège. Il parcourut les villes de la Saxe, vendant avec un cynisme révoltant les billets d'indulgence qui ouvraient le paradis aux imbéciles. Luther attaqua son commerce honteux; il répondit par un ouvrage intitulé : *Propositiones centum et sex lutheranis adversas, quibus catholicum de indulgentiis dogma propugnabatur*. De plus il fit brûler à Francfort les thèses de Luther, alors profes-

seur de théologie à Wittenberg. Celui-ci à son tour brûla l'ouvrage du dominicain, et tout rapprochement devint impossible. Le légat du pape, Miltitz, homme savant et religieux, fit mander Tetzcel et le réprimanda avec une sévérité inspirée par les conséquences probables de sa mission dangereuse. Tetzcel en mourut de chagrin.

TETZEN (Jean de), alchimiste allemand, né à Teschen (Silésie). Il vivait à la fin du xvie siècle. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il a composé, sous le pseudonyme de *Joannes Fecionensis*, un petit poème, intitulé *Processus de lapide philosophorum*, en 141 stances latines rimées, et un traité en prose, *Enigma de lapide*. Ces deux écrits ont été publiés à Hambourg (1679), avec des traités de divers alchimistes.

TEU s. m. (teu). Métrol. Mesure de capacité chinoise, qui équivaut à peu près à 7 litres.

TEUCER (latin *Teucer*, grec *Teukros*, proprement le charpentier, de *teuchô*, construire, ou *tukô*, tailler, façonner; sanscrit *tvaksh*, *taksh*, tailler, couper, fendre, gratter, former, fabriquer, puis en général agir, travailler, formes secondaires et dérivées, selon toute probabilité, par l's des verbes désidératifs ou intensifs, de *tvak*, *tak*, onomatopées représentant le bruit de la hache qui taille. Les langues congénères nous offrent aussi ces types primitifs à côté des premiers : zend *taksh*, *tash*, couper, façonner, faire; persan *tachtan*, percer; latin *texo*, tisser; irlandais *tachaim*, gratter, racler; kymrique *lociau*, *twciau*, couper, émonder; lithuanien *taszyti*, tailler avec la hache, *taisyti*, arranger, préparer; ancien slave *tukati*, tisser, *tesati*, couper, tailler, etc.; toutes formes auxquelles se rattachent de nombreux dérivés et particulièrement les anciens noms du charpentier : en sanscrit *takshan*, *takshaka*, *tashar*, *tvashar*, celui qui taille, qui façonne, *kashthalaksh*, qui taille les bois. Dans la mythologie védique, *Tvashtar* est l'artisan céleste qui donne la forme à toute chose. Deux de ces noms ont leurs corrélatifs parfaits dans les langues européennes; outre *Teukros*, en effet, qui semble représenter le sanscrit *tashar* ou *tvashar*, le grec *tekton*, charpentier, répond à *takshan*, avec *kt* pour *ksh*, comme dans d'autres cas. Le sanscrit *takshaka* se retrouve aussi fidèlement conservé dans l'ancien irlandais *tassach*, artisan, devenu le nom propre de l'artisan au service de saint Patrice, d'après la tradition. Le russe *tekton*, charpentier, est emprunté du grec; le bohémien *tesari* se rattache directement au slave *tesati*, comme le polonais *ciestla* à *ciesac*, tailler, avec *c* pour *t* devant *i*, comme souvent d'ailleurs), nom de deux héros fabuleux des annales grecques. L'un, le fondateur de la race des Troyens, était originaire de l'île de Crète. Il était venu s'établir sur les côtes de l'Asie Mineure, où il avait épousé la fille de Scamandre, roi du pays. C'est de lui que les Teucriens prirent leur nom, et, depuis, les Troyens, descendants de Dardanus, son gendre, portèrent indifféremment le nom de Troyens ou de Teucriens. Les Troyens avaient un pieux respect pour le père de leur race; nous en voyons la preuve dans les épopées antiques, et plus particulièrement dans l'*Enéide*, où son souvenir est souvent invoqué par ses enfants.

Le second Teucer est plus célèbre encore que le premier. Il était frère d'Ajâx, fils de Télamon, le plus brave et le plus fort de tous les Grecs. Teucer suivit son frère dans l'expédition de Troie et se signala à ses côtés par sa bravoure héroïque. Lorsque Ajâx disputa à Ulysse les armes d'Achille et se tua, honteux d'avoir été jugé plus indigne de les posséder que son rival, Teucer ne sut pas venger la mort de son frère. Son père Télamon, irrité contre lui, lui défendit alors d'entrer à Salamine. C'est alors que commencèrent les longs voyages de Teucer, ses courses errantes à travers l'Océan, si célèbres dans l'antiquité. Il alla d'abord fonder un royaume dans l'île de Chypre, puis, après la mort de son père Télamon, il en réclama la succession; mais il fut forcé par Eurysace, fils d'Ajâx, de l'abandonner, et il retourna dans la ville qu'il avait fondée, la nouvelle Salamine. Là, il bâtit un temple à Jupiter; dans ce temple, on dut sacrifier un homme, coutume qui subsista dans la nouvelle Salamine jusqu'à l'époque d'Adrien. Les poètes ont souvent raconté les infortunes de Teucer. Horace lui a consacré la dernière partie d'une de ses plus belles odes, l'ode à Planus. Il conseille à son ami Planus d'oublier les chagrins de la vie et les souvenirs de la guerre civile au milieu de la joie des festins et lui rappelle à ce propos l'exemple de Teucer (ode vi du livre 1er).

... Teucer Salamina patremque
Quum fugeret, iamen inde Lyxo
Tempora populea fertur vindisse corona,
Sic tristes affatus amicos :
« Quo nos cumque feret melior fortuna parente,
Ihimus, o socii, comitesque.
Nil desperandum Teucro duce et auspice Teucro ! »

TEUCHESTE s. m. (teu-ké-te — du gr. *teuchestês*, armé). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des lamellicornes, tribu des scarabées coprophages, originaire de France.

TEUCRIE (*Teucris*), nom donné par les an-

ciens poètes à la Troade, à cause de Teucer, un de ses anciens rois.

TEUCRIEN, IENNE s. et adj. (teu-kri-ain, i-è-ne). Géogr. anc. Syn. de TROYEN, ENNE.

TEUCRIETTE s. f. (teu-kri-è-te — dimin. du lat. *teucrum*, germandrée). Bot. Nom vulgaire de la véronique des prés.

TEUCRIUM s. m. (teu-kri-omm — mot lat.). Bot. Nom scientifique du genre germandrée.

TEUDOPSIS s. m. (teu-do-psiss). Moll. Genre de mollusques céphalopodes, voisin des calmars, et comprenant plusieurs espèces fossiles des terrains jurassiques.

TEUFELSTEIN (le), célèbre rocher de Bavière (4 mètres de hauteur), près de Dürkheim, sur une montagne couverte de vignes et de châtaigniers. C'est un énorme bloc qui semble avoir été apporté à cette place par les hommes et qui s., dit-on, servi autrefois d'autel. On peut monter jusqu'au sommet par des degrés taillés dans le roc. Ces degrés sont, suivant la tradition, les marques des doigts du diable qui avait voulu le saisir pour le lancer sur le couvent de Limburg et qui ne put parvenir à le soulever, parce que, au moment où il la toucha, la pierre devint molle comme du beurre.

TEUFEN, bourg de Suisse (Appenzell), sur le penchant d'une montagne et sur le Roch, qui forme près de là une cascade, à 7 kilom. N.-E. d'Appenzell; 5,000 hab. La fabrication de la mousseline et de la broderie occupe une grande partie de la population. Patrie de l'habile tisserand Gmunders et de l'ingénieur Grubemann. Eaux minérales et bains.

TEUGUE s. f. (teu-ghe — du lat. *tegula*, tuile). Mar. Sorte d'abri qu'on élevait quelquefois à l'avant, plus souvent à l'arrière, sur la dunette.

TEULADA, cap d'Italie (Sardaigne), formant la pointe la plus méridionale de l'île, dans l'arrondissement d'Iglesias, par 38° 52' de latit. N. et 6° 16' de longit. E. Il forme avec le cap de Spartivento l'entrée du golfe de Teulada.

TEULET (A.-François), jurisconsulte français, né à Carcassonne (Aude) en 1799. Il fit ses études de droit à Paris, où il passa sa licence en 1823 et suivit la carrière du barreau. Indépendamment de nombreux articles, insérés dans des journaux de jurisprudence et dans le *Dictionnaire de la conversation*, on doit à M. Teulet plusieurs ouvrages estimés : *Dictionnaire des codes français* (1836, in-8°); *Memento de l'étudiant en droit* (1840, in-18); les *Codes annotés* (1843, 2 vol. in-8°), souvent réédités; *Formulaire des actes* (1844, in-8°); *Tarif des actes de procédure* (1846, in-8°); *Manuel du citoyen français* (1848, in-8°), recueil des constitutions politiques françaises depuis 1791, réédité en 1848 sous le titre de *Recueil des constitutions françaises*; *Journal des tribunaux de commerce* (1852, in-8°), en collaboration avec M. Camberlin; *Nouveau manuel des tribunaux de commerce* (1866, in-8°), avec le même, etc.

TEULET (Jean-Baptiste-Alexandre-Théodore), archéologue français, né à Mézières en 1807, mort à Champigny en 1866. Élève de l'Ecole des chartes de 1828 à 1831, il devint ensuite employé aux archives nationales, puis il fut attaché aux travaux historiques de l'Académie des inscriptions. M. Teulet, membre de la Société des antiquaires, obtint une médaille au concours des antiquités de 1843. Il a collaboré à la *Bibliothèque de l'Ecole des chartes* ou *Layettes du trésor des chartes* (1862, in-4°) et a publié des éditions de la *Correspondance de Bertrand de Salignac de Lamotte-Fénelon* (1838-1841, 7 vol. in-8°); des *Œuvres complètes d'Eginhard* (1840-1843, 2 vol. in-8°); des *Lettres de Marie Stuart*; des *Papiers d'Etat, pièces et documents de l'histoire d'Ecosse* (1849, 2 vol. in-4°). Il a publié les *Relations diplomatiques de la France et de l'Espagne avec l'Ecosse au xvie siècle* (1862, 5 vol. in-8°).

TEULIÉ ou **TEULIER** (Pierre), général italien, né en 1763, mort en 1807. Il suivit d'abord la carrière du barreau, puis, lorsque éclata la Révolution française, il résolut de se faire soldat. En 1796, Serbelloni, commandant en chef des milices de Milan, le nomma son aide de camp, puis il devint adjudant général, organisa avec autant de zèle que d'habileté la garde nationale, qui depuis fit la force de l'armée italienne, marcha bientôt après contre les Autrichiens qui menaçaient la Lombardie et fut chargé d'organiser un gouvernement provisoire à Vérone et à Vicence. Teulié enleva ensuite le fort Saint-Leo, prit part à la bataille de Vérone et se conduisit de la façon la plus brillante à celle de Magnano. Il resta fidèle au parti des Français après la défection du général Lahou, se jeta dans Pérouse et gagna Rome, où le général Grenier le prit pour son chef d'état-major. Peu après, les troupes françaises ayant été forcées d'évacuer l'Italie, Teulié se rendit en France, fut chargé par le premier consul Bonaparte de réorganiser à Dijon la légion italienne, puis retourna dans son pays et se signala par sa bravoure contre les Autrichiens. Après la bataille de Marengo (1800), il passa en Toscane, d'où il se rendit à Milan pour y occuper les fonctions de ministre de la guerre. Son activité, les mesures qu'il dut prendre pour réorganiser l'armée et répri-

mer les abus lui firent de nombreux ennemis. Fatigué d'avoir à lutter contre eux, il donna sa démission, reçut divers commandements, fut mis plus tard à la tête d'un conseil chargé d'organiser l'administration militaire et se vit destituer sur d'injustes soupçons; mais il fut bientôt rétabli dans ses fonctions par Bonaparte. Promu général de division en 1805, il prit part à la campagne de 1807 en Allemagne, investit Colberg et fut mortellement frappé d'un boulet pendant le siège de cette ville.

TEULON (Smile), homme politique et magistrat français, né dans le Gard en 1793. Lorsqu'il eut achevé ses études de droit, il s'établit comme avocat à Nîmes. Pendant la réaction royaliste de 1815, sa famille, dont les idées libérales étaient connues, fut en butte à de grandes vexations. Le jeune Teulon accueillit en conséquence avec une vive antipathie le gouvernement des Bourbons, ne cessa de lui faire une vive opposition et fonda, en 1818, une association pour la liberté de la presse. Il était avoué depuis quelques années lorsque éclata la révolution de juillet 1830. Il fut alors nommé secrétaire général de la préfecture du Gard, mais il ne remplit que fort peu de temps ces fonctions et, l'année suivante, le second collège électoral de Nîmes l'envoya siéger à la Chambre des députés, où il alla s'asseoir à l'extrême gauche. Peu après, il entra dans la magistrature comme conseiller à la cour d'appel de Limoges, d'où il passa au même titre à Nîmes en 1833. Il remplissait toujours ces fonctions et n'avait cessé d'appartenir au parti de l'opposition libérale lorsque Louis-Philippe fut renversé du trône (1848). Le gouvernement provisoire nomma alors M. Teulon commissaire général dans le Gard, et ce magistrat remplit ces difficiles fonctions de manière à se concilier la sympathie générale de ses concitoyens qui l'éurent, le premier sur dix, représentant du peuple à la Constituante. M. Teulon vota généralement dans cette assemblée avec le parti républicain de la nuance du *National*, combattit la politique rétrograde du président de la république et ne fut pas réélu à la Législative. Il retourna alors à Nîmes, y reprit l'exercice de ses fonctions de premier président à la cour d'appel et fut mis à la retraite en 1863. On a de lui : *Teulon et ses commettants* (1830) et une tragédie, *Henri III*, dont on trouve des fragments dans la *Notice des travaux de l'Académie du Gard*.

TEUMESUS, forêt de la Grèce ancienne, dans l'Argolide, près de la ville de Némée. C'est dans cette forêt que, d'après la mythologie, habitait le célèbre lion de Némée.

TEURNIA, ville de la Norique. V. VILLACH.

TEUS ou **BUGUEL-NOS**, génie bienfaisant, qui, d'après les paysans du Finistère, est d'une taille gigantesque et vêtu de blanc. Il apparaît dans les carrefours de nuit à deux heures et sauve, en le cachant sous son manteau, celui qui l'appelle dans un danger imprévu. On entend souvent alors passer avec un bruit effrayant le chariot du diable, qui fuit à sa vue.

TEUTA, reine d'Illyrie, qui vivait dans la première moitié du III^e siècle av. J.-C. Les Illyriens, audacieux pirates, parcouraient la mer Adriatique et les côtes de la Grèce, pillant, volant et tuant ceux qui leur résistaient. Des plaintes parvinrent jusqu'au sénat romain qui, l'an 522 de la fondation de Rome, envoya des ambassadeurs à la reine Teuta pour se plaindre des torts que les marchands romains avaient soufferts de la part des corsaires illyriens. La reine les laissa parler sans les interrompre, affectant des airs de hauteur et de fierté. Quand ils eurent fini, sa réponse fut que de sa part elle ne donnerait aucun sujet de plainte aux Romains et qu'elle n'oherrait point de pirates contre eux, mais que ce n'était point la coutume des rois d'Illyrie de défendre à leurs sujets d'aller en course pour leur utilité particulière. A ces mots, le plus jeune des ambassadeurs s'écria avec une liberté toute romaine : « Chez les Romains, dit-il, une des plus belles coutumes, c'est de venger en commun les torts faits aux particuliers; or, nous ferons en sorte, avec l'aide des dieux, que vous réformiez bientôt les coutumes des rois d'Illyrie. » La reine, en femme hautaine et violente, fut si vivement piquée de cette réponse que, sans égard pour le droit des gens, elle envoya à la poursuite des ambassadeurs, en fit tuer une partie, jeta les autres en prison et porta la cruauté jusqu'à faire brûler les conducteurs des vaisseaux qui les avaient apportés. Les Romains, à la nouvelle de cet attentat, déclarèrent la guerre aux Illyriens. Teuta, réduite aux dernières extrémités, demanda la paix et fut obligée, pour sauver sa vie, d'abandonner sa couronne.

TEUTATÈS, un des dieux de la mythologie gauloise. Le nom de cette divinité, selon M. de La Villemarqué, serait Tut-Tât, le père des hommes. L'origine de *tut*, homme, nous est inconnue; quant à l'armoricain *tât*, *tad*, père, ancien cornique *tat*, kymrique *tad*, erse *tatidh*, irlandais *daid*, c'est le même mot que le grec *tetta*, le latin *tata*, ancien allemand *toto*, frison *tote*, le lithuanien *tetis*, *tetatis*, le russe *tatita*, bohémien et serbe *tata*, polonais *tatus*, *tatim*, l'albanais *tate*. Toutes ces

formes correspondent évidemment au sanscrit *tata* ou *tatā*, père, et, en général, terme d'affection adressé à un enfant, à un ami; ce nom n'est évidemment qu'une articulation enfantine, bien qu'il ait pris ultérieurement le sens de vénérable, respectable. C'est ce que prouvent les analogies de plusieurs idiomes complètement étrangers au sanscrit. Nous ne parlons pas du mordouine *tatai*, du karélien *tato*, de l'esthonien *taat*, *tâtā*, etc., parce que les langues finnoises contiennent beaucoup de mots aryens; mais, en Afrique, le congo et angola *tota* et, en Amérique, le vilela *tole*, le mexicain *tati*, etc., ne sauraient à coup sûr provenir d'une racine sanscrite. Cependant il ne faudrait pas conclure de ces coïncidences lointaines contre une origine commune pour celles qui se remarquent dans la sphère même des langues aryennes. Il est certain que d'anciennes onomatopées se conservent souvent à travers les siècles et que, retrouvées dans les diverses branches d'une même famille de langues, elles concourent à en démontrer l'unité primitive. On ne s'expliquerait pas, sans cela, pourquoi les analogies du sanscrit *tata*, dans les autres langues aryennes, sont plus nombreuses que dans celles du reste du globe entier. Nous avons cité plus haut les analogies des langues européennes; nous trouvons encore en Orient le bengali et indoustani *tat*, le laghmani *tatiyd*, l'ossète digorien *tada*, père. Une application de cette même forme au féminin se trouve en Europe dans l'ancien allemand *tota*, mère, le lithuanien *tetta*, slave *teta*, *telka*, tante.

Teutates, dans la mythologie gauloise, est une figure obscure et formidable. C'est Gwyon envisagé non comme nain, non comme petit génie éducateur, mais comme père. A lui sont dédiés des *cairns* ou monceaux de pierres innombrables, que les Latins appellent *aceruus Mercurii*, que le moyen âge nomme des *monts-joie*; on offre à Teutates des sacrifices sanglants. De même que Koridwen, déesse de la lune, il régnait dans la nuit, dans cette nuit d'où il a tiré ses enfants les Gaulois; c'est la nuit qu'il a évoqué notre globe du chaos; c'est pourquoi l'astronomie gauloise compte par nuits et non par jours, par lunaisons et non par mois solaires. A ces sombres caractères, César le prend pour Dis, le dieu des enfers, pour le triste Pluton; mais il n'existe ni Pluton ni enfers dans la théologie gauloise. Gwyon-Teutates n'est pas seulement le père des Gaulois et leur guide sur la terre, mais le père spirituel qui enlève l'homme à la fatalité de la nature physique et lui sert d'intermédiaire près du Dieu Vérité; c'est la son rôle essentiel, celui qui fait de lui le vrai génie de la Gaule.

TEUTBERG ou **TEUTOBURGERWALD**, anciennement *Teutoburgensis Saltus*, chaîne de montagnes d'Allemagne (Prusse). Elle commence vers la source de la Lippe, au S.-E. de Paderborn, court au N.-O. et se termine sur la rive droite de l'Embs, vers le confluent de la Hopter-Aa. Sa longueur est d'environ 200 kilom. Elle n'a qu'une faible élévation; l'altitude varie entre 400 et 600 mètres. Les forêts qui en couvrent la partie méridionale, près de Driburg, sont célèbres par la massacre qu'Arminius y fit des légions de Varus, l'an 9 de notre ère. L'Embs est le principal cours d'eau qui descend de son versant S.-O.; la Haase, tributaire de l'Embs, et la Weere, affluent du Weser, prennent naissance sur son versant N.-E.

TEUTHIS s. m. (teu-tiss — mot grec qui signif. *seiche, calmor*). Ichthyol. Ancien genre de poissons acanthoptérygiens, type de la famille des teuthyes, et dont les espèces sont réparties par les naturalistes modernes entre les genres acanthure et amphacanthé.

TEUTHIS ou **ORNYTOS**, chef arcadien qui se mit à la tête d'une troupe de ses compatriotes pour aller au siège de Troie. Pendant que les Grecs étaient retenus en Attide par les vents contraires, il eut avec Agamemnon une discussion, à la suite de laquelle il résolut d'abandonner l'armée. Minerve, sous la forme de Mélas, ayant essayé de le détourner de son dessein, il la frappa de son javelot et la blessa à la cuisse. A peine arrivé en Arcadie, il tomba malade et mourut, et le lieu où il habitait, frappé de stérilité, ne porta plus de fruits.

TEUTHLACO s. m. (teu-tla-ko). Erpét. Espèce de serpent à sonnettes d'Amérique : *Le Teuthlaco est de la grosseur du bras*. (V. de Bonmare.)

TEUTHYE adj. (teu-ti — du rad. *teuthis*). Ichthyol. Qui ressemble ou qui se rapporte à l'ancien genre teuthis.

— s. m. pl. Famille de poissons acanthoptérygiens, ayant pour type l'ancien genre teuthis, et comprenant des espèces toutes étrangères à l'Europe : *Les Teuthyes sont étroitement liés à la grande famille des scombrérides*. (E. Baudement.)

— **Encycl.** La famille des *teuthyes* offre comme caractères essentiels : un corps comprimé, oblong; une bouche petite, non protractile, armée, à chaque mâchoire, d'une seule rangée de dents tranchantes, dont la langue et le palais sont dépourvus; une seule nageoire dorsale. Elle se rattache étroitement à la grande famille des scombrérides, dont elle forme en quelque sorte une dépendance. Ces poissons ont des intestins d'une

grande ampleur et un régime herbivore. Cette famille comprend les genres amphacanthé, acanthure (tous deux formés du démembrement de l'ancien genre teuthis), nason, priouré, axinure, priodon et kérés. Tous ces poissons sont étrangers à l'Europe; quelques-uns l'ont habitée aux temps géologiques, et leurs restes fossiles se trouvent aujourd'hui au monte Bolca.

TEUTOBURGERWALD. V. TEUTBERG.

TEUTOMANE s. (teu-to-ma-ne. — V. TEUTOMANIE). Personne possédée de la teutomanie.

TEUTOMANIE s. f. (teu-to-ma-ni — de *teuton*, et de *manie*). Manie des partisans outrés de l'Allemagne; admiration excessive des Allemands.

TEUTON, **ONNE** adj. (teu-ton, o-ne — latin *Teutones*, mot qui appartient à la même famille que l'allemand *Deutsch*, Allemand, gothique *thiuda*, peuple, d'où *thindars*, roi, *thindassus*, royaume, et *thindisks*, appartenant au peuple; anglo-saxon *thead* et *theadise*, peuple, scandinave *thiðd*, *thydi*, ancien allemand *diot*, *diota*, hantallemand *diot*, peuple, *diatise*, populaire, etc. Au même groupe appartient l'ancien irlandais *tuath*, *tuad*, peuple, moderne *tuath*, pays; kymrique *tôt*, *tâd*, armoricain *tud*, *tud*, peuple, nation; l'ombrien *tota*, osque *touto*, ville, territoire d'une ville, et le letique *tauta*, peuple, pays). Syn. de GERMAIN : *Les peuples TEUTONS. Les nations TEUTONNES*.

— Substantif. : *Les TEUTONS*.

— s. m. Ancienne langue germanique.

— **Encycl.** Hist. *Les Teutons*, ancien peuple de la Germanie, s'étaient établis sur la rôte de la Baltique, dans le Mecklembourg actuel. On ignore leur origine; toutefois, l'on croit qu'ils étaient originaires d'Asie et qu'ils se rendirent, vers 600 avant notre ère, sur les bords de l'Océan septentrional. D'après Plin, ils formaient la principale tribu des Ingévois, et Pythéas, au III^e siècle av. J.-C., fit mention de ce peuple comme habitant la côte d'Ambré. J. Grinm croit qu'ils ont pour descendants les Dithmarses. L'an 113 avant notre ère, les *Teutons* se joignirent aux Cimbres, emmenèrent avec eux leurs femmes et leurs enfants et se dirigèrent vers le sud-est en ravageant tout sur leur passage. Nous avons raconté ailleurs (v. CIMBRES) cette célèbre invasion, durant laquelle les *Teutons* furent exterminés par Marius près d'Aix (102). Leur chef, Teutobokhe ou Teutobochus, qui s'était rendu fameux par sa stature et sa force prodigieuse, échappa au massacre; mais arrêté peu après, il fut livré à Marius, orna le triomphe du vainqueur et mourut captif. A partir de cette époque, il n'est plus question des *Teutons* dans l'histoire. Leur nom seul (*Teutsch* ou *Deutsch*) survécut et devint celui des peuples de la Germanie. De là aussi vient le nom de langues teutoniques, qu'on donne quelquefois aux langues germaniques, et celui de chevaliers de l'ordre Teutonique, porté par les membres d'un ordre religieux célèbre, fondé par des Allemands.

TEUTONIQUE adj. (teu-to-ni-ke — rad. *teuton*). Qui appartient, qui a rapport aux Teutons : *Les mœurs TEUTONNIQUES*.

— Se dit d'une espèce d'écriture gothique : *Écriture TEUTONNIQUE. Lettres TEUTONNIQUES*.

— Hist. *Ordre des chevaliers Teutoniques* ou *Ordre Teutonique*, Ordre religieux militaire fondé à la fin du XII^e siècle. Il *Hanse teutonique*, Hanse allemande. V. HANSE.

— **Encycl.** Hist. « L'ordre *Teutonique* eut, comme celui de Saint-Jean, un hôpital pour berceau. Cet hôpital avait été fondé à Jérusalem vers 1128 par un riche Allemand, en faveur des pèlerins de sa nation. Quelques autres Allemands s'étant adjoints à lui pour assister les malades, il résulta de là une association, dont les membres furent appelés frères de l'hôpital de Sainte-Marie-des-Teutons. » (*Histoire de Prusse*, par Mazas de Sarrion.) Pendant le siège de Saint-Jean-d'Acre (Ptolémaïs) en 1289-1291, Frédéric de Souabe érigea cette association en ordre militaire. Cet ordre s'appela d'abord Maison teutonique de la sainte Vierge de Jérusalem; mais l'usage s'introduisit bientôt de lui donner le nom d'ordre Teutonique, qui est seul resté, parce qu'il se recrutait exclusivement dans la noblesse allemande. Les chevaliers *Teutoniques* rendirent aux chrétiens de la Palestine les mêmes services que ceux du Temple et de Saint-Jean de Jérusalem. Le costume des chevaliers était un manteau blanc avec une croix noire; mais le grand maître joignit ensuite à la croix noire la croix d'or de Jérusalem.

Henri de Walpott fut le premier supérieur de l'ordre *Teutonique*, ou grand maître, comme on a dit plus tard. Les membres du nouvel institut se distinguèrent dès lors autant par leur valeur que par leur charité et se consacrèrent avec un zèle infatigable, pendant toute la durée du siège, au soulagement de leurs compatriotes infirmes ou mutilés. Un siècle plus tard, à la suite de la prise de Saint-Jean-d'Acre (1291), les chrétiens furent forcés d'abandonner la Palestine.

Les chevaliers *Teutoniques* n'avaient pas attendu ce dernier désastre pour quitter l'Asie. Après avoir contribué à la prise de Damiette en 1219, où ils se signalèrent sous la conduite d'Hermann de Saltza, voyant, dit

un de leurs historiens allemands, que tous les efforts des croisés étaient inutiles contre des forces infiniment supérieures, le grand maître Hermann se crut obligé, pour sauver son ordre de l'anéantissement qui le menaçait, de se retirer à Venise avec une partie de ses chevaliers. Ils n'y restèrent pas longtemps. Le pape Honoré III et l'empereur Frédéric II leur accordèrent plusieurs domaines en Italie, en Allemagne et en Hongrie. Hermann de Saltza était, suivant toutes les apparences, un habile politique, jouissant d'une grande considération; car on voit que le pape et l'empereur le choisirent pour arbitre de leurs démêlés. Il parvint à les concilier, autant qu'ils pouvaient l'être, mais il n'oublia point son ordre, et il obtint en 1223, pour lui et les grands maîtres ses successeurs, le titre de prince de l'empire, avec le droit de porter un aigle dans l'écu de ses armes. Cinq années plus tard (1228), l'ordre *Teutonique* se transporta dans la Prusse, dont il fit la conquête. Son histoire est désormais, pendant près de trois siècles, liée d'une manière indissoluble à celle de la Prusse. Nous la donnons, ainsi que la liste des grands maîtres de l'ordre, dans l'article consacré à ce pays. Nous y arrivons jusqu'à l'année 1618, où l'ordre perdit la possession de la Prusse. Ce fut l'année de la chute irrémédiable de l'ordre *Teutonique*, qui cessa, dès lors, d'être une puissance politique. Toutefois, les chevaliers restés fidèles au catholicisme prétendirent continuer l'institution et, se retirant dans les seigneuries qu'ils possédaient en Allemagne, élevèrent Walter de Cronberg à la grande maîtrise et établirent leur siège à Mergentheim, en Franconie, qui, depuis ce temps, a été le siège principal de l'ordre jusqu'à son entière décadence.

A partir de la dispersion de ses membres, l'ordre *Teutonique* ne fut plus qu'une corporation militaire qui fournissait des mercenaires à qui voulait les solder. C'est sous cette forme qu'il se maintint obscurément jusqu'au commencement de ce siècle. Un décret de Napoléon I^{er} (1809) l'abolit entièrement. Il existe cependant encore de nom en Autriche; mais il ne constitue plus qu'une association religieuse, dont les membres font vœu de célibat et de chasteté et qui se recrute exclusivement dans la noblesse.

Teverino, roman, par G. Sand (Paris, 1845). Il ne faut pas chercher dans *Teverino* des théories, ni un plan, ni des types savamment étudiés, ni même une peinture de caractères, ni enfin tout ce que certains critiques ont voulu y voir et que d'autres ont regretté de n'y pas rencontrer. C'est une œuvre toute de fantaisie, qui ne prouve rien et ne veut rien prouver. La scène est en Italie. Lady Sabina, jeune et jolie femme, déjà blâsée sur tous les plaisirs, est en proie au spleen et appelle de tous ses vœux quelque émotion nouvelle, quelque sensation inconnue qui réveille ses sens engourdis. Précisément, Léonce, un de ses adorateurs, vient la prendre un matin et lui persuade de venir faire une promenade avec lui dans la campagne. Il la séduit par la promesse de l'étonner, de lui faire fuir sa connaissance avec cet imprévu qu'elle souhaite si ardemment, et la jeune femme se laisse convaincre par la perspective qui lui est offerte, tandis que, de son côté, Léonce, en agissant ainsi, sans compter sur autre chose que le hasard, veut tâcher de rompre la glace sous laquelle dort depuis longtemps le cœur de Sabina. On se met en route sans but arrêté; pendant la première heure, c'est tout au plus si la conversation arrive à se soutenir, et enfin, au détour d'une route, près du village de Saint-Apollinaire, on se joint au vieux curé qui, lui aussi, faisait sa promenade; quelques pas plus loin on rencontre une jeune fille, Madeleine l'oiselière, bien connue dans le pays pour savoir, à l'aide de la voix et du geste, appeler à elle les petits oiseaux, qui viennent s'abattre amoureusement à ses pieds, sur sa tête et jusque dans sa main. Un cinquième personnage vient bientôt se mêler aux autres. C'est un homme de haute stature, beau comme un Apollon, une sorte de divinité rustique, que Léonce a découvert, nonchalamment étendu, à demi nu, dans les roseaux. Il se nomme Teverino, et, à sa vue, Léonce conçoit aussitôt l'idée de le faire servir à ses projets sur Sabina. Il lui fait endosser d'élégants habits qu'il va prendre dans sa voiture et le présente à la société sous le nom du marquis Tiberino de Montefiori. Mais Madeleine ne s'y trompe pas, car Teverino est son bon ami. Quoi qu'il en soit, elle n'entrave en rien le plan de Léonce, et Sabina est bientôt émerveillée, non-seulement de la beauté physique du vagabond déguisé en marquis, mais aussi du charme de son esprit, de son érudition en toutes choses, de son imagination brillante et enfin de toutes les séductions qu'il réunit. C'est que Teverino est un véritable artiste, admirablement doué de toutes les facultés, mais qui ne s'est jamais donné la peine d'en faire valoir aucune, estimant bien plus l'oisiveté et l'indépendance de la vie au grand air que les tracasseries de la gloire et de la fortune. C'est un bohémien qui est resté grand par le cœur et les sentiments, tout en ne reconnaissant d'autre bien au monde que la liberté, d'autre guide que sa fantaisie. Lady Sabina n'est pas longtemps sans subir la fascination irrésistible de cet étrange personnage, et lorsque le

soir arrive et que la lune vient éclairer de sa pâle lumière la face de Teverino, elle est tout étonnée de ne plus oser lever les yeux sur lui, et, dans son trouble, elle va jusqu'à se laisser prendre un baiser. Cependant on s'est de plus en plus éloigné de Saint-Apollinaire et l'on est forcé de remettre au lendemain le retour. C'est Teverino qui se charge de conduire la calèche pour revenir; mais en route il s'arrête dans un couvent et ne reparaît plus. Il n'a pas voulu conserver plus longtemps son déguisement, et, trop fier pour se présenter devant Sabina dans son attirail de bohémien, il a préféré s'esquiver pour revenir à sa vie de contemplation et de paresseuse extase devant les splendeurs de la nature; il a préféré oublier le baiser que dans un instant d'oubli la dédaigneuse lady lui avait accordé. Il retournera parler d'amour à la gentille Madeleine et laissera Léonce s'approcher de Sabina, qui doit être contente de sa promenade.

TEVERONE (*Anio*), rivière d'Italie. Elle prend sa source dans les Apennins (Frosinone), coule d'abord au S., puis au N.-O., passe à Subiaco, tourne ensuite à l'O.-S.-O., baigne Vicovano et Tivoli, forme dans ce dernier endroit des cascades renommées et se jette dans le Tibre, à 4 kilom. N.-E. de Rome, après un cours de 90 kilom. C'est sur ses bords, dit-on, que Tarquin l'Ancien mit en fuite les Sabins, que Camille battit les Gaulois, l'an 368 av. J.-C., et que Manlius Torquatus tua en combat singulier un Gaulois de taille gigantesque (360).

TÉVERTIN s. m. (té-ver-tain). Syn. de TRAVERTIN.

TÉVÉTAT, personnage mythologique des vieilles légendes du royaume de Siam. Il fut l'ennemi acharné de son frère Samanakodom et parvint par ses prédications à détacher des doctrines de ce dernier la moitié du monde, notamment les Européens. Il fut englouti dans les eaux et se trouve dans les enfers, couronné d'épines et cloué sur une croix.

TEVIO (Jacques de), écrivain portugais, né à Braga, province de Minho. Il vivait au xvie siècle, vint terminer ses études en France et prit le grade de docteur en droit à Paris. De retour en Portugal, il fut chargé par Jean III d'enseigner les humanités à Coimbra (1555), et devint chanoine de la cathédrale de Miranda. On a de lui : *Commerciarius de rebus de India apud Deum gestis anno 1546* (1548, in-40), édition rare et curieuse, et des poésies latines publiées pour la première fois vers 1558 et rééditées sous le titre : *Opuscula quibus accessit commentarius, denuo in lucem edi curavit Josephus Caietanus Mesquita, Lusitanus* (Paris, 1762, in-12), où l'on trouve une tragédie en quatre actes, intitulée : *Johannes princeps, sive, unicum regni ereptum lumen*.

TEVIOT ou **TIVIO**, rivière d'Ecosse (Roxburgh). Elle prend sa source dans les monts Grampians, sur les confins du comté de Dumfries, se dirige au N.-E., passe à Hawick et se jette dans le Tweed, près de Kelso, après un cours de 60 kilom.

TEVREA s. m. (té-vré-a). Ornith. Oiseau du genre courlis, qui vit à Saint-Domingue.

TEWKESBURY, bourg et paroisse d'Angleterre, comté et à 14 kilom. N.-E. de Gloucester, dans une vallée agréable, sur l'Avon, près de son confluent avec la Severn. On y remarque plusieurs ponts; 6.000 hab. Le principal monument public est l'église de l'abbaye, seul reste du monastère fondé en 715, qui eut jadis une grande importance et qui a rendu autrefois cette ville si célèbre; cette église est un beau modèle de l'architecture normande combinée avec d'autres styles et contient des monuments funéraires dignes de fixer l'attention. Fabrique importante de bonneterie et de moutarde. Plusieurs foires par an. C'est dans le voisinage de ce bourg qu'Edouard IV battit Marguerite d'Anjou et la fit prisonnière avec son fils (4 mai 1471).

TEXAS (Etat du), un des Etats unis de l'Amérique du Nord. Il est borné au S. par le golfe du Mexique, à l'E. par la Sabine, qui le sépare de la Louisiane, au N. par la rivière Rouge, l'Arkansas et le Territoire indien, au N.-O. par le Nouveau-Mexique, à l'O. par le rio Grande, appelé également del Norte ou rio Bravo, par 26°-36° 3' de latit. N. et 95° 55' et 111° de longit. O.; 75 millions d'hectares environ; 60.000 hab. en 1835, 320.000 en 1842, 797.500 en 1876. Capitale, Austin. Les principaux fleuves sont : à l'ouest, le rio Grande, qui est navigable sur une étendue de plus de 200 milles, le Nueces, le rio Frio, le San Antonio; au centre, le Colorado, le Brazos; à l'est, le Trinity, le Meches; la Sabina; au nord, la rivière Rouge. La plupart de ces fleuves ne sont navigables qu'à leur embouchure; ils reçoivent une multitude d'affluents, qui arrosent et fertilisent des prairies immenses. Les baies de Galveston et de Matagorda sont très-poissonneuses; dans la baie de Matagorda, on trouve des tortues pesant plus de 150 kilogrammes, des épées-de-mer ayant 2 mètres de longueur et beaucoup de requins. Toutes les côtes du Texas sont formées par des dunes peu élevées et de sable

blanc et fin; elles sont défendues par une série d'îles longues et étroites et des bancs d'huîtres, sur lesquels la mer se brise en écumant; ces îles sont fréquentées par des myriades d'oiseaux aquatiques et surtout par les pélicans, dont quelques-uns neont grosseur vraiment fabuleuse. Toute la partie sud du Texas s'étend vers la mer en plaines sablonneuses et marécageuses qui, remontant vers le nord, s'élèvent, se fertilisent, s'ondulent, se couvrent de gras pâturages qui nourrissent de nombreux troupeaux de bœufs, de moutons et de chevaux; les montagnes ne se montrent guère que dans la partie nord-ouest, comme des sentinelles avancées des grandes chaînes des Andes et des montagnes Rocheuses. Les prairies sont coupées par les forêts qui bordent les rivières. Les arbres les plus communs sont : le cèdre, le magnolia, le sycomore, l'ébène, le mesquite, l'érable à sucre, le sapin, le pacanier, plusieurs variétés d'acacias, des chênes, des palmiers et d'autres espèces appartenant aux pays chauds. Le coton est d'une qualité supérieure à celui de la Louisiane; on le cultive surtout sur les bords du Brazos. Le tabac de Nacogdoches, sur la Sabine, est, dit-on, le meilleur des Etats-Unis. Partout croît le maïs, et la canne à sucre donne des produits également plus beaux que dans la Louisiane. La flore, quoique peu riche, est très-variée. Le nopal et toutes les variétés du cactus sont abondants. Les découvertes en métallurgie sont encore à peu près nulles; néanmoins l'argent, le fer et l'antimoine y existent. La température est très-chaude, mais elle est adoucie par des brises régulières qui s'élèvent du golfe du Mexique ou viennent des montagnes. Presque entièrement composée de pâturages, la partie occidentale du Texas comprend la vaste région qui s'étend du Colorado au rio Grande, et l'on se figurerait difficilement l'énorme quantité de chevaux, de gros bétail et de moutons qui y trouvent toute l'année une nourriture abondante. C'est généralement dans les vallées et parmi les montagnes où les cyprès atteignent des proportions gigantesques que l'on rencontre les bois de construction. Le chêne et le cèdre croissent aussi en grand nombre dans cette partie du Texas, ainsi qu'une foule d'essences précieuses. Les vallées, traversées par des cours d'eau, sont sous le rapport de l'agriculture extrêmement riches et productives. Il existe peu de meilleures terres de culture que dans les districts de Guadalupe, San-Marcos, Lavaca, San-Antonio, Medina et Concho, et le terrain y est coté de 50 cents à 10 dollars l'acre. On cite un propriétaire qui, dans les environs de Corpus-Christi, exploite 15.000 acres de terres encloses et possède un troupeau de 40.000 têtes de bétail. La salubrité du climat a fait donner à cette fertile contrée le nom de « jardin de la santé. » La pierre pour la construction des maisons et des clôtures y abonde. Quant au Texas central, que traverse dans sa plus grande étendue la rivière Brazos, il est aussi remarquable par sa fertilité et la richesse de ses forêts, surtout sur les territoires du Colorado et de Sabine à Trinity-River. Ses prairies confinent au golfe du Mexique et ses immenses forêts vierges offrent aux défricheurs des bois d'essences variées que les chemins de fer viendront bientôt chercher jusque dans ces parages. Dans les vallées de terres d'alluvion, on récolte facilement une balle (500 livres) de coton par acre et jusqu'à 40 à 60 boisseaux de blé. Les saisons sont uniformes et les mauvaises récoltes inconnues. Le tabac, la canne à sucre et le riz y réussissent très-bien. Les meilleures terres cultivées valent de 100 à 500 dollars l'acre. Le Texas septentrional a beaucoup d'analogie avec la partie centrale du pays sous le rapport du climat, du sol et de ses produits; les bords de la rivière Rouge sont particulièrement renommés pour la culture du coton. Un traité qui vient d'être passé pour la construction d'une ligne de chemin de fer reliant Shevport à Vermilionville, et s'embranchant sur le chemin de fer du Texas à la Louisiane, créera certainement de nouveaux et importants débouchés au commerce de cette riche contrée.

Les Toltèques, avant leur émigration au Mexique vers le viie siècle, avaient habité la partie nord-ouest du Texas, comprise entre le rio Grande, la rivière Rouge et le sud du Nouveau-Mexique. Les Aztèques habitaient la partie du Texas que fréquentent encore les Comanches, et surtout les bords du Colorado, dans le commencement du xvie siècle, c'est-à-dire avant qu'un de leurs chefs, du nom de Huizton, leur persuadât d'aller conquérir le Mexique. Avant l'année 1525, Sébastien Gaxto reconnut les côtes du Texas, mais n'entra pas dans l'intérieur du pays. Le premier des navigateurs espagnols qui fit une excursion dans le Texas fut un autre aventurier non moins célèbre, Etienne Gomez; il partit de la Floride au commencement de l'année 1524 et côtoya les rivages au nord du golfe du Mexique, dans l'intention de découvrir un détroit qui pourrait le conduire à l'Océan Pacifique. Frustré dans ses espérances, il débarqua du côté de San-Antonio et emporta sur son navire quelques Indiens qu'il avait pris sur ces bords. Plus tard, en 1527, le fameux Pamphile Narvaez, nommé gouverneur, débarqua à l'embouchure de Las Palmas, près de Tampico; il avait avec lui 9 navires, 600 Espagnols, 100 chevaux et de grandes pro-

visions. Il se dirigea alors vers le Texas actuel pour le conquérir et le peupler; mais cette expédition fut malheureuse. Les Espagnols se divisèrent en deux troupes : une partie suivit le rivage de la mer, en allant au nord; trois cents autres visitèrent la Costa-Deserta, qui est sur la rive gauche du rio Grande; ces derniers souffrirent tellement des intempéries de l'air et des maladies, que quelques-uns à peine purent se rembarquer. Jusqu'à la fin du xvie siècle, les Espagnols n'eurent aucun établissement au Texas; ce fut un Français qui s'y établit le premier, M. de La Salle, cet intrépide navigateur qui traversa deux fois l'Amérique septentrionale pour l'amour de la science et la gloire de son pays. En 1698, le *presidio* de San-Antonio-de-Bexar fut fondé, par le gouverneur de la province de Monterey probablement; Bahia, près de Goliad, fut fondée en 1716; Nacogdoches, sur les frontières de la Louisiane, ne fut bâtie qu'en 1832. Les missions ou établissements espagnols de San-Jose, La Concepcion, San-Sabba, Victoria et Refugio sont d'une date incertaine. En 1719, une colonie des habitants des îles Canaries y fut établie; la province était appelée à cette époque les Nouvelles-Philippines, et plusieurs missions ou *presidios* (postes militaires) existaient en différents endroits. Les prétentions de l'Espagne sur ce pays, dont la population était considérable, semblaient avoir été alors assez bien justifiées. Une première tentative, faite en 1812 par les Anglo-Américains et quelques aventuriers pour rendre le Texas indépendant, échoua par la victoire complète que l'armée espagnole remporta près de Tolède contre les insurgés. C'est à Galveston, au Texas, qu'en 1817 le général Lallemand voulut fonder le Champ-d'Asile. En 1820, le gouvernement espagnol accorda de grands privilèges à un Américain, nommé Moïse Austin, à la condition d'amener des émigrants et de cultiver le pays. Moïse mourut avant de pouvoir réaliser sa promesse, mais son fils Etienne arriva en 1821 avec les premiers émigrants. A cette époque fut promulgué le plan d'Iguala, qui amena la scission du Mexique avec la mère patrie, et la couronne passa sur le front du général Iturbide, qui se fit proclamer empereur. En 1824, l'empire devint république, de nouvelles lois favorisèrent la colonisation du Texas et cette province fut réunie à celle de Cohahuila. Mais les habitants de Cohahuila, jaloux de la prospérité et de la faveur dont jouissaient les Texiens, leur suscitaient des querelles à tout propos; les Américains, qui, en 1830, comptaient déjà 30.000 colons, demandèrent leur séparation. Le gouvernement mexicain, de son côté, songeait à revenir sur les lois protectrices de 1824. Alors Etienne Austin partit, en 1833, pour Mexico, afin de plaider la cause de sa colonie; ne pouvant réussir dans ses projets, il conseilla à ses amis de se séparer eux-mêmes de Cohahuila et il retourna au Texas; mais il fut arrêté en février 1834 et incarcéré durant cinq mois. Cette incarcération excita la colère des Texiens à un tel point qu'ils résolurent de déclarer, non plus leur séparation, mais bien l'indépendance du Texas. La révolution opérée par Santa-Anna en 1835 leur fournit une belle occasion dont ils se hâtèrent de profiter. Celui-ci, nommé président de la république, déposa les autorités fédérales, abolit l'indépendance des Etats confédérés et les déclara provinces de la république centrale mexicaine. Les législatures des différents Etats durent céder devant la force; le Texas seul osa résister. Santa-Anna s'approcha du Texas pour vaincre l'opposition; on répondit à ses menaces par un appel aux armes, et les hostilités commencèrent en septembre 1835. Le 11 décembre de la même année eut lieu la bataille qui donna San-Antonio-de-Bexar aux Texiens. Au mois de février de l'année suivante, Santa-Anna vint en personne au Texas à la tête de 6.000 à 8.000 hommes et, après plusieurs succès, il fut battu complètement le 21 avril 1836 dans un combat désespéré sur les bords du San-Jacinto, combat dans lequel il fut fait prisonnier. La délivrance du Texas fut le prix de cette bataille mémorable et de la liberté de Santa-Anna. Le général Houston fut élu président de la nouvelle république, mais elle était trop faible et trop pauvre pour conserver longtemps son indépendance entre deux voisins si puissants et si jaloux l'un de l'autre. En 1845, le Texas cessa d'être indépendant et se joignit à la confédération des Etats-Unis. L'année suivante, le Mexique et les Etats-Unis se brouillèrent au sujet de la démarcation des frontières du Texas; la guerre fut allumée; elle commença sur les bords du rio Grande. La paix fut signée en 1848 et les frontières fixées dans le traité de Guadalupe-Hidalgo. Depuis ce temps, l'émigration européenne et américaine au Texas s'est étendue sur une vaste échelle; des concessions importantes de terrain ont été données aux colons allemands, aux soldats des deux guerres et aux personnes qui se trouvaient établies dans le pays avant 1847. La prospérité s'est accrue de jour en jour; le commerce entre les Etats-Unis et le Mexique par le Texas devient tous les jours plus important, ce qui est pour ce pays une source de nouvelles richesses. L'Etat est administré par deux assemblées législatives : un sénat et une chambre des représentants. Le pouvoir exécutif appartient à un gouverneur élu pour deux ans.

TEXEIRA ou **TEIXEIRA** (Joseph), érudit et dominicain portugais, né à Lisbonne en 1543, mort à Paris en 1604. Admis dans l'ordre de Saint-Dominique en 1565, il se fit rapidement remarquer par son savoir et par son talent comme prédicateur et devint prieur du couvent de Santarem en 1578. Après la mort du roi Sébastien, Teixeira soutint les droits de l'infant dom Antonio contre Philippe II, s'attacha à la personne de ce prince qu'il suivit en France en qualité de confesseur, assista, près des Açores, à la bataille navale où dom Antonio fut vaincu (1582), tomba entre les mains de l'ennemi, parvint à s'échapper, rejoignit l'infant en France, puis l'accompagna en Angleterre. En 1588, Teixeira revint à Paris pour y servir la cause de son maître. Il acquit la faveur de Henri III, qui le nomma son prédicateur et conseiller du roi, se rendit à Lyon pour y remplir une mission de confiance, dont il avait été chargé par la reine mère, et excita par là la défiance des ligueurs, qui pillèrent sa cellule et brûlèrent ses livres. Teixeira chercha un refuge à Tours, retourna à Paris à la suite de Henri IV, en 1593, et fut réintégré dans les charges qu'il occupait sous le prédécesseur de ce prince. Deux ans plus tard, il assista, dans ses derniers moments, l'infant dom Antonio, et ce fut lui qui fut chargé d'instruire dans la foi romaine la veuve du prince de Condé, laquelle abjura le protestantisme à Rouen en 1596. Teixeira mourut d'une rétention d'urine au couvent des Jacobins, à Paris. C'était, dit l'Estoile, « un homme de bien, meilleur Français qu'Espagnol, grand généalogiste et assez docte pour un moine; au reste, homme pacifique et formel ennemi de toute ligue et faction, ce qui le rendoit odieux à beaucoup de son couvent. » On lui doit plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *De Portugallia ortu, regni initis, denique de rebus universo regno præclare gestis compendium* (Paris, 1582); *De electionis pure quid competat viris Portugallensibus* (Lyon, 1589, in-8°), traduit en français (1590, in-8°); *Exegesis genealogica, sive explicatio arboris gentilitis regis Henrici IV* (Tours, 1590, in-4°), traduit en français (Paris, 1595, in-4°); *Explicatio genealogia Henrici II Condai principis* (Paris, 1596, in-8°), traduit en français (1596, in-8°); *Reum ab Henrici Borboni Francia proto-principis majoribus gestarum epitome* (Paris, 1598, in-8°); *Adventure admirable par divers toutes autres des siècles passés et présents, qui contiennent un discours touchant les succès du roi de Portugal dom Sébastien*, traduit du castillan (Paris, in-8°), etc.

TEXEIRA ou **TEIXEIRA** (Pierre), voyageur et orientaliste portugais, né dans la seconde moitié du xvie siècle, mort dans la première moitié du xviii. On ignore la date précise de sa naissance et celle de sa mort. Il se rendit dans sa jeunesse en Asie, séjourna longtemps à Ormuz, où, tout en se livrant avec succès au commerce, il apprit la langue persane, réunit de précieux documents historiques et put traduire l'*Histoire de Perse* de Mir-Khond. Il se trouvait à Malacca lorsqu'il s'embarqua, en 1600, pour l'Europe. Pendant ce voyage, il aperçut Sumatra, traversa l'archipel de la Sonde, s'arrêta à Manille, puis visita la mer du Japon, dont il reconnut plusieurs îles, gagna le Mexique, La Havane et arriva à Lisbonne en 1601. Ses correspondants en Orient ayant négligé de lui envoyer certaines sommes qu'il leur avait laissées en dépôt, il fut obligé de faire un nouveau voyage à Goa afin de les recouvrer. Parti de Lisbonne en 1602, il arriva à Goa à la fin de cette même année. Dégoûté de la mer, Teixeira résolut d'opérer son retour par terre en 1604. Il se rendit à Ormuz, puis en Perse, visita successivement Bassora, Bagdad, la Mésopotamie, Alep (1605), Scanderoun, où il prit de nouveau la mer, débarqua à Venise, où il fit un court séjour, voyagea ensuite en Italie, passa de là en France et alla ensuite habiter Anvers, où il se trouvait en 1610. A partir de cette époque, on ne trouve plus aucune trace de lui. Ce fut à Anvers qu'il publia son ouvrage intitulé : *Relaciones de Pedro Teixeira del origen, descendencia y successon de los reyes de Persia y de Hormuz y de un viage hecho desde la India orientat hasta Italia, por tierra* (1610, 2 vol. in-8°). Cet ouvrage, dans lequel Teixeira a fait preuve de connaissances étendues en histoire, en géographie et en politique, a été traduit en français par Cotelendi, sous le titre de *Voyage de Teixeira ou Histoire des rois de Perse* (Paris, 1681, 2 vol. in-18). Si nous en croyons Antonio de Léon-Pinelo, la première partie de ce livre fut écrite en portugais, puis traduite en espagnol, langue dans laquelle les autres furent écrites. Les *Relaciones* se composent de trois parties. La première est une histoire des rois de Perse, compilée d'après Mir-Khond, avec une continuation de peu d'étendue; la seconde est un abrégé de l'*Histoire d'Ormuz*, par Touran-Shah, un des rois de ce pays, dont l'ouvrage ne paraît pas avoir été connu en Europe autrement que par cette traduction de Teixeira; enfin, la troisième est la relation du voyage par terre de Teixeira de l'Inde en Europe. Alphonse Lason traduisit ce livre en italien et l'inséra dans son *Orbe universal*, l'année même de la publication de l'original, et Van Laet ajouta une traduction latine du voyage de Teixeira à son ouvrage intitulé *Persia*. Avant Taver-

nier et Chardin, Texeira fut regardé comme la principale autorité pour ce qui regarde la Perse. La partie historique de son livre n'a plus aucune valeur aujourd'hui, mais on peut toujours consulter avec fruit le récit de son voyage, qui renferme de curieuses particularités.

TEXEL, île de la mer du Nord, à l'entrée N.-O. du Zuyderzée, sur la côte N. de la Hollande, à qui elle appartient, au S.-O. de l'île de Vlieland et à 3 kilom. N. de la pointe continentale du Heider; 22 kilom. sur 12; 6,000 hab. Elle est basse, mais garantie des irruptions de la mer par une chaîne de dunes, qui en longe la côte occidentale, et par de hautes digues sur les points les plus menacés. L'extrémité septentrionale du Texel est formée d'un canton considérable, qui était lui-même une île particulière avant l'année 1630, époque à laquelle il fut réuni par une digue. Ce canton se nomme Eijerland (pays des œufs), à cause de l'innombrable quantité de mouettes et autres oiseaux de mer qui viennent y déposer leurs œufs. • En 1825, dit M. J.-A. Du Pays, un ouragan du mois de février ayant rompu les digues, la majeure partie de l'île fut inondée et une grande quantité de bestiaux fut emportée par les eaux. La célèbre rade du Texel, où mouillent les vaisseaux de guerre hollandais et les grands navires de la Compagnie des Indes, est sujette à de grands inconvénients. Pour pouvoir en sortir et gagner, par le Mars-Diep, la mer du Nord, il faut attendre le vent d'est ou de nord-est, ce qui peut, en temps de guerre surtout, occasionner de grands dommages. Pour y entrer en venant de la mer du Nord, on court risque, par un temps d'orage, d'être jeté sur deux bancs de sable qui se trouvent à droite et à gauche de l'entrée du détroit et où bien des navires ont péri. On prétend que le fond de la mer, dans le voisinage de cette île, en quelques endroits est embarrassé de racines d'arbres qui rendent la navigation de ces parages dangereuse, et on peut y voir des débris de l'ancienne forêt qui couvrait autrefois une grande partie de l'étendue du terrain occupé aujourd'hui par le Zuyderzée. Si le fait est exact, cette interprétation nous semble attribuer une signification exagérée à ce qui peut très-bien n'être qu'un accident isolé. • Texel renferme plusieurs villages et une ville, Denburg, qui occupe à peu près le milieu de l'île. Les excellents pâturages du Texel nourrissent environ 30,000 moutons dont la viande et la laine sont fort estimées. On y fabrique avec du lait de brebis un fromage très-recherché et qui tire sa saveur particulière des excréments des bêtes à laine qu'on fait infuser dans le lait. C'est près de Texel que se livra entre les Anglais et les Hollandais, le 8 août 1653, le combat naval dans lequel le fameux amiral Tromp fut tué; c'est aussi près de cette île qu'en janvier 1794 un détachement de cavalerie française s'empara d'une flotte hollandaise arrêtée au milieu des glaces.

TEXIEN, **IENNE** s. et adj. (tè-kxi-ain, i-è-ne). Géogr. Habitant du Texas; qui appartient au Texas ou à ses habitants : *Les Texiens*. *La population texienne*.

TEXIER (Charles-Félix-Marie), archéologue français, né à Versailles en 1802, mort en 1871. Son père fut attaché comme médecin à la maison militaire de Louis XVI. Charles Texier entra en 1823 à l'Ecole des beaux-arts, se livra sans relâche, depuis lors, à l'étude de l'archéologie, fit diverses excursions en France et en Italie pour en étudier les monuments et reçut le titre d'inspecteur des travaux publics de Paris en 1827. Après avoir dirigé des fouilles exécutées dans les ports de Fréjus et d'Ostie pour déterminer la cause du retrait de la Méditerranée, M. Texier fut chargé par le gouvernement, en 1833, de se rendre dans l'Asie Mineure pour en explorer les antiquités. Il fit dans ce pays quatre voyages différents (1834, 1835, 1836, 1839), le parcourut tousens, en visita et dessina les ruines et en rapporta des monuments et des collections d'un haut intérêt, qui figurent dans nos galeries publiques. M. Texier parcourut, en 1839, la Perse, l'Arménie, la Mésopotamie, exécuta le nivellement de la région comprise entre le golfe Persique et Trébizonde et présenta à l'Académie le fruit de ses recherches, dont les résultats surpassent par leur richesse et leur nouveauté tout ce qui a été publié sur l'Asie Mineure par les autres voyageurs. Il se mit ensuite à publier les importants ouvrages dans lesquels il a consigné le fruit de ses recherches. En 1840, M. Texier devint professeur suppléant d'archéologie au Collège de France. Après avoir recueilli les marbres du temple de Diane Leucophrène, à Magnésie du Méandre (1842), il fut successivement nommé commissaire royal près les établissements des beaux-arts (1843) et inspecteur général des bâtiments civils en Algérie (1845). En 1855, l'Académie des inscriptions l'admit au nombre de ses membres libres, en remplacement de Barchou de Penhoen. C'est à lui qu'on doit l'introduction en France du pavot blanc. Indépendamment de nombreux articles d'archéologie, d'histoire, de géographie, insérés dans la *Revue de l'architecture*, la *Revue française*, la *Revue des Deux-Mondes*, la *Revue archéologique*, la *Revue orientale et américaine*, et de *Mémoires*, dont quelques-uns ont été couronnés par l'Académie des inscriptions, on lui doit : *Mémoire relatif à la géo-*

logie des environs de Fréjus (Paris, 1833, in-16); *Description de l'Asie Mineure, beaux-arts, monuments historiques, plans et topographie des cités antiques* (Paris, 1839-1848, 3 vol. in-fol., avec fig.), magnifique ouvrage, pour lequel l'Etat a alloué un crédit de 100,000 francs et dont la suite a été publiée à Londres, en français et en anglais, avec la collaboration de M. P. Pullan (1 vol. in-fol., avec 70 planches); *Description de l'Arménie, de la Perse, de la Mésopotamie, géographie, géologie, monuments anciens et modernes, mœurs et coutumes* (1842-1845, 2 vol. in-fol.); *Mémoire sur les ports antiques situés à l'embouchure du Tigris* (1858, in-8°); *Edesse et ses monuments, en Mésopotamie* (1859, in-8°); *Asie Mineure* (Paris, 1862, in-8°), faisant partie de l'*Univers pittoresque*; l'*Architecture byzantine, recueil des monuments des premiers temps du christianisme* (Londres, 1865, in-fol., avec 70 planches coloriées), ouvrage traduit en anglais par M. Pullan, etc.

TEXIER (Edmond), littérateur et journaliste français, né à Rambouillet (Seine-et-Oise) en 1816. Il fit ses études à Paris et débuta dans les lettres dès 1835, en faisant paraître, sous le titre de *En avant!* (in-8°), un recueil de vers, en collaboration avec M. Félix Ménard. Quelque temps après, il se lança dans la petite presse, écrivit, d'une plume élégante et facile, de nombreux articles dans l'ancien *Figaro*, le *Corsaire*, le *Charivari*, la *Revue parisienne*, etc., et collabora également, soit sous le voile de l'anonyme, soit sous divers pseudonymes, aux journaux le *Temps*, le *Commerce*, le *Globe*, etc. Lorsqu'en 1848 Emfautin créa le *Crédit*, M. Texier fut attaché à la rédaction de cette feuille. Il devint ensuite rédacteur du *Siècle*, où il donna des articles politiques et littéraires. Une chronique hebdomadaire que M. Havin le chargea de faire dans ce journal eut un succès très-vif. En qualité de chroniqueur du *Siècle*, M. Texier se rendit, en 1857, à Stuttgart, où Napoléon III avait une entrevue avec l'empereur d'Autriche. Pendant la guerre d'Italie, en 1859, il suivit l'armée française et adressa à son journal, sur les événements qui signalaient cette campagne rapide, des lettres qui furent très-remarquées et qui le firent nommer, le 15 août de cette même année, chevalier de la Légion d'honneur. En 1860, il devint rédacteur en chef de l'*Illustration*. Il n'en continua pas moins sa collaboration au *Siècle* et publia des articles dans le *Gaulois* lorsque cette feuille n'avait point encore de ligne politique. M. Edmond Texier, qui s'est placé parmi les plus agréables chroniqueurs de notre temps, a écrit, indépendamment de ses articles, un grand nombre d'ouvrages. Il est un des auteurs des *Mémoires de Bibbiquet* (1854, in-18), des *Petits-Français* (1851, in-12), etc. Nous citerons de lui : *Physiologie du poète* (1841, in-32), sous le nom de Sylvius; l'*Ane d'or* (1842, in-32), sous celui de Peregrinus; les *Journales illustrées de la Révolution* (1849, in-8°); *Biographie des journalistes* (1850, in-18); *Lettres sur l'Angleterre* (1855, in-18); *Critiques et récits littéraires* (1852, in-18); *Contes et voyages* (1853, in-18); *Tableau de Paris* (1853, 2 vol. in-4°); la *Case de l'oncle Tom* (1854, in-8°), traduit de Mme Beecher-Stowe; la *Grèce et ses insurrections* (1854, in-18); les *Hommes de la guerre d'Orient* (1854, 3 vol. in-18); *Une histoire d'hier* (1855, in-32); *Une duchesse* (1855, in-32); les *Argonautes* (1856, in-18); *Guide sur les bords du Rhin* (1856, in-18); *Appel au congrès* (1856, in-18); *Voyage pittoresque en Hollande et en Belgique* (1858, in-8°); *Amour et finances* (1857, in-18); *Chronique de la guerre d'Italie* (1859, in-18); les *Choses du temps présent* (1862, in-18); *Paris capitale du monde* (1867, in-8°), avec M. Kaempfen; le *Journal et les journalistes* (1867, in-32), etc.

TEXIÉRIE s. f. (tè-kxi-é-ri — de Texier, savant fr.). Bot. Genre de plantes, de la famille des crucifères, tribu des isatidées, dont l'espèce type croît en Orient.

TEXOCTLI s. m. (tè-ksokt-li). Bot. Arbre peu connu, qui croît sur les montagnes du Mexique.

TEXTE s. m. (tèk-stè — du latin *textus*, venu de *tezere*, tisser. *Texte* signifie donc proprement tissu, puis enchaînement d'idées et suite de mots). Propres paroles d'un auteur, par opposition aux commentaires : *Le TEXTE de l'Ecriture sainte*, de la *Vulgate*. *Le TEXTE de Platon*, de *Virgile*. *Le TEXTE hébreu*. *Le TEXTE grec*. *Le TEXTE latin*. *TEXTE obscur*. *TEXTE corrompu*. *TEXTE supposé*. *L'étude des TEXTES ne peut jamais être assez recommandée*. (La Bruy.) *Respectons le TEXTE des grands écrivains, respectons leur style*. (Ste-Beuve.) « Paroles écrites par l'auteur et dans sa langue propre, par opposition aux traductions : *Les œuvres littéraires ne peuvent être sérieusement appréciées que dans le TEXTE*.

— Passage de l'Ecriture qu'un prédicateur prend pour sujet de son sermon, de son homélie : *Un TEXTE heureux*. *Il a pris un beau TEXTE*, un mauvais TEXTE. *Vous ne pouvez que trop redire désormais les paroles de mon TEXTE* : « Qui trouvera maintenant une femme forte? » (Flécl.)

— Fig. Matière, sujet d'interprétation, de réflexions, de développements : *La nature est un grand TEXTE déployé devant nous*. (Lamenn.) *Ne prenons pas les souffrances du peu-*

ple pour TEXTS de vaines déclamations contre les classes plus heureuses. (Viennet.)

Sur quel *texte* roulaient vos saintes controverses? V. Hugo.

— *Restituer un texte*, Rétablir l'ordre, les mots, la ponctuation dont l'auteur a dû se servir.

— *Revenir à son texte*, Revenir au sujet dont il est question. « Vieille loc.

— *Il a mal pris son texte*, Se dit d'un homme qui s'appuie sur un exemple, sur un précédent qui ne lui est pas favorable.

— *Glose d'Orléans, plus obscure que le texte*, Explication moins intelligible que la chose qu'on veut expliquer.

— Liturg. Livre des Evangiles, que l'on porte aux processions et que l'on donne à baiser au célébrant et au clergé, dans les messes solennelles.

— Littér. Dans la poésie espagnole, Vers placés en tête d'une poésie et dont chacun est répété à la fin des strophes qui constituent la glose.

— Anc. typogr. *Gros texte*, Caractère qui était entre le gros romain et le saint-augustin, et que l'on appella aujourd'hui du *quatorzie*, parce qu'il porte quatorze points. « *Petit texte*, Caractère qui était entre la gailarde et la mignonne, et qui s'appelle aujourd'hui SEPT ET DEMI.

TEXTIFORME adj. (tèk-sti-for-me — du lat. *textus*, tissu, et de *forme*). Bot. Qui a la forme d'un tissu, d'un réseau.

TEXTILARINE s. f. (tèk-sti-le-re). Foram. Syn. de TEXTULAIRE.

TEXTILARINE s. f. (tèk-sti-la-ri-ne). Foram. Syn. de TEXTULAIRE.

TEXTILE adj. (tèk-sti-le — lat. *textilis*; de *tezere*, tisser). Qui peut être divisé en fils propres à faire des tissus : *Le lin, le chanvre sont des matières TEXTILES*.

— Qui se rapporte au tissage : *Industrie TEXTILE*.

— Minér. Qui est formé de filets déliés.

TEXTILE s. f. (tèk-sti-l — rad. *textile*). Moll. Genre de mollusques gastéropodes pectinibranches, du groupe des cônes.

TEXTILITÉ s. -f. (tèk-sti-li-té — rad. *textile*). Propriété des matières textiles.

TEXTOR s. m. (tèk-stor — mot lat. qui signif. tisserand). Ornith. Syn. d'ALECTO, genre de passereaux, formé aux dépens des tisserins.

TEXTOR (Benedictus), savant français, dont le véritable nom était *Tessier*, né, croit-on, dans le Forez. Il vivait au xvii^e siècle; il fit ses études médicales à Paris, et, sur le conseil de Jacques Dubois, il résolut de faciliter l'étude de Dioscoride en séparant, dans le traité de matière médicale de cet auteur, la partie qui concerne l'histoire naturelle de celle qui a trait aux prescriptions pharmaceutiques. C'est dans ce but qu'il publia l'ouvrage intitulé : *Scirptum differentiæ ex Dioscoride, secundum locos communes*; *opus ad ipsarum plantarum cognitionem admodum conducibile* (Paris, 1534, in-16), écrit dans lequel l'auteur a suivi un enchaînement méthodique.

TEXTOR (Ravisius), écrivain français. V. RAVISIUS.

TEXTORIS (Joseph - Boniface), médecin français, né à Toulon en 1773, mort en 1828. Il entra dans les hôpitaux de la marine et devint successivement aide chirurgien de la *Minerve*, médecin en chef du vaisseau le *Tonnant* (1798), chirurgien de 1^{re} classe à Toulon. Textoris faillit succomber pendant une épidémie meurtrière qui sévissait dans le lazaret de cette ville. Il prit le grade de docteur en 1803, fut nommé chirurgien en chef de la flotte qui éprouva un si grand désastre à Trafalgar (1805) et fut par la suite chargé du service de santé au port de Marseille (1816). Le docteur Textoris prit sa retraite en 1824. Il fut un des fondateurs et le premier secrétaire de l'Académie de Toulon et président de la Société de médecine de Marseille. On lui doit : un *Mémoire sur les antiquités de Thasos*; une *Dissertation sur le scorbut*, sa thèse de doctorat; un *Aperçu sur la fièvre jaune*, plein d'idées justes et ingénieuses, et un ouvrage sur l'*Etude des eaux*.

TEXTRIX s. f. (tèk-striks — mot lat., fém. de *textor*, tisserand). Arachn. Syn. de TÈGÉNAIRE, genre d'aranéides.

TEXTUAIRE adj. (tèk-stu-è-re — du lat. *textus*, texte). Philol. Qui concerne le texte : *Notes, observations TEXTUAIRES*.

— s. m. Livre qui donne le texte sans commentaire, sans annotations : *Un TEXTUAIRE de la Bible*. *Un TEXTUAIRE des Psaumes*.

— Hist. ecclés. Nom de sectaires chrétiens plus connus sous le nom de CARAÏTES.

TEXTUEL, **ELLE** adj. (tèk-stu-èl, è-le — du lat. *textus*, texte). Qui est dans le texte, qui est exactement conforme au texte : *Passage TEXTUEL*. *Citation TEXTUELLE*. *Ce que je vous dis est TEXTUEL*. (Acad.)

TEXTUELLEMENT adv. (tèk-stu-è-le-man — rad. *textuel*). D'une manière textuelle, conformément à ce qui a été dit ou écrit : *Citer TEXTUELLEMENT*. *Voici TEXTUELLEMENT ce que je lui dis, à la manière des héros d'Homère*. (Brill.-Sav.)

TEXTULAIRE adj. (tèk-stu-lè-re — du lat. *textus*, tissé). Qui concerne la texture : *Forme TEXTULAIRE des organes*.

— *Anatomie textulaire*, Histologie, anatomie des tissus.

— s. f. Foram. Genre de foraminifères ou rhizopodes, de l'ordre des énallostégues, type de la famille des textularides : *La TEXTULAIRE a une coquille non spirale*. (Dujardin.) *Les TEXTULAIRES ont toujours deux rangs de loges*. (H. Hapé.)

TEXTULARIDE adj. (tèk-stu-la-ri-de — de *textulaire*, et du gr. *eidos*, aspect). Foram. Qui ressemble ou qui se rapporte à la textulaire.

— s. f. pl. Famille de foraminifères énallostégues, ayant pour type le genre textulaire.

TEXTULARINE s. f. (tèk-stu-la-ri-ne). Foram. Syn. de TEXTULAIRE.

TEXTURE s. f. (tèk-stu-re — lat. *textura*, de *texus*, tissé). Action de tisser, état de ce qui est tissé.

— Disposition particulière, arrangement des parties d'un corps : *Texture lâche, serrée*. *La TEXTURE de la peau*. *La TEXTURE du tissu cellulaire*. *La TEXTURE d'un tronc d'arbre*.

— Fig. Liaison, arrangement, disposition des parties : *La TEXTURE d'un drame*. *Quel art prodigieux dans la TEXTURE d'un poème!* (Laharpe.)

— Anat. Mode d'arrangement des éléments anatomiques dont l'ensemble constitue un tissu : *La structure est le mode de conformation de ces éléments considérés individuellement*. *La TEXTURE varie avec les différents tissus sains et morbides*.

— Syn. *Texture*, *contexture*, *tissu*, etc. V. CONTEXTURE.

TEYLER VAN DER HULST (Pierre), philanthrope hollandais, né en 1702, mort en 1778. Il appartenait à la secte des anabaptistes et vivait à Harlem. Ayant acquis une très-grande fortune, il fonda, par legs, dans cette ville un grand établissement scientifique, qui a pris son nom et qui comprend une importante bibliothèque, un cabinet de physique, un cabinet de minéralogie, un musée de tableaux, de dessins et de gravures. Dans cette institution, à la tête de laquelle se trouvent cinq directeurs, on enseigne la philosophie, la théologie, les sciences historiques et naturelles et les beaux-arts. Chaque année, les directeurs proposent des sujets de prix. Teyler fonda, en outre, un asile pour vingt-quatre vieilles femmes.

TEYMOURAZ 1^{er}, roi de Géorgie, né vers la fin du xvii^e siècle, mort en 1659. Il fut élevé à la cour du roi de Perse, Schah-Abbas le Grand, où il avait été envoyé comme otage. Lors de la mort de son grand-père Alexandre, il obtint l'autorisation d'aller prendre possession du trône de Géorgie, après avoir juré à Schah-Abbas qu'il serait toujours vassal de la Perse. Teymouraz resta fidèle à son serment; mais ayant épousé, après être devenu veuf, la belle Darejan, sœur du roi de Khar'h'el, que Schah-Abbas avait demandée en mariage, il s'attira la colère de ce prince. Le roi de Perse fit envahir la Géorgie en 1614 et en donna le gouvernement à Bagrat-Mirza. Sommé de se rendre en personne auprès d'Abbas, Teymouraz refusa et envoya sa mère Ketwane à la cour de Perse, pour entamer des négociations, qui échouèrent. Hors d'état de résister à son formidable adversaire, le roi de Géorgie se retira dans une forteresse du Caucase, luttâ quelque temps contre Bagrat et fut obligé, après de vains efforts, d'aller chercher un refuge dans les Etats du Grand Seigneur, qui lui donna la ville de Konieh, les revenus de quelques terres dans l'Asie Mineure et s'engagea même pour lui dans une guerre malheureuse. Pressé par les Turcs de se faire musulman, Teymouraz passa en Russie, puis revint en Géorgie, obtint quelques succès, mais dut céder encore une fois à la fortune de Schah-Abbas. Il reparut de nouveau, à la mort de ce prince, dans son pays, remporta plusieurs avantages, s'empara de plusieurs forteresses, mais fut battu par les troupes du nouveau roi de Perse, Schah-Séfy, et dut se retirer auprès de son beau-frère Alexandre, roi d'Imerét. En 1658, un prince géorgien apostat, Schah-Nawaz-Khan, conquit Imerét, et le malheureux Teymouraz, fait prisonnier, fut conduit, par ordre d'Abbas II, à la cour de Perse, où il mourut de maladie et de chagrin.

TEYNG, philologue hollandais. V. CÉRA-TIN.

TEYNGA, île de la Mélanésie, au S.-E. de Mindanao par latit. N. 6° 50', longit. E. 119° 22' et 119° 22' de longit. E.

TÉYOU s. m. (té-iou). Erpét. Syn. de TÉJUS.

TEYSSÈDRE (A. PERSON DE), écrivain et mathématicien français, mort en 1857. Après avoir été élève de l'Ecole polytechnique, il composa de nombreux ouvrages, relatifs pour la plupart à des matières scientifiques. Nous citerons de lui : l'*Art de décorer les appartements* (Paris, 1824, in-12); *Arithmétique en 15 leçons* (1825, in-12); *Notions élémentaires d'arithmétique, de géométrie, de mécanique, de physique, de dessin linéaire, etc.* (1824,

in-12); *Principes de perspective*, description de plusieurs instruments (1825, in-12); le *Petit fumiste* (1824); *l'Art du serrurier* (1827); *l'Art de jouer et de gagner à l'écarté* (1826); *l'Art du menuisier* (1828); *Barème du marchand de bois* (1831); *Conducteur général de l'étranger à Paris* (1832); plusieurs fois réédité; *Manuel de l'arpenteur* (1839); *Manuel des charpentiers* (1835); *Méthode chinoise mise à la portée de tout le monde ou l'Art de calculer sans savoir ni lire ni écrire* (1841, in-18); *Éléments de géométrie populaire* (1844, in-8°). Citons encore de lui : le *Catéchisme des amants* ou *l'Art de faire l'amour* (1838); le *Courrier des amants* ou *l'Art de se faire aimer et de réussir en amour* (1838).

TEYSSONNIÈRE (Antoine-Charles-Nicolas de la), historien français. V. LA TEYSSONNIÈRE.

TÉZA, ville du Maroc, dans la province et à 130 kilom. E. de Fez. On y remarque une belle mosquée.

TEZEL (Jean), dominicain allemand. V. TERZEL.

TEZER-DÉA s. m. (té-zér-dé-a). Mamm. Un des noms de la mangouste, en Orient.

THAARUP (Thomas), poète danois, né à Copenhague en 1749, mort en 1821. Il succéda, en 1794, à Storm, comme l'un des directeurs du théâtre de Copenhague et occupa cet emploi jusqu'en 1800; mais, quoiqu'il ait survécu à Storm plus d'un quart de siècle, sa carrière littéraire ne s'étendit guère plus que celle de ce dernier, car tous ses ouvrages furent publiés avant le commencement de ce siècle. Quelques-unes de ses œuvres dramatiques, notamment la *Fête de la naissance* et la *Noce de Pierre*, sont regardées comme des chefs-d'œuvre dans leur genre. Beaucoup des chansons qui se trouvent dans ses drames sont encore aujourd'hui sur les lèvres du peuple danois. On lui doit aussi des poésies lyriques, mais où l'on sent trop le travail et l'art. Son *Chant de l'amour de la patrie* est cependant parfait sous tous les rapports et tient le premier rang parmi les modèles classiques du genre. Rabbek publia, en 1822, ses *Poésies posthumes*.

THAARUP (Frédéric), économiste danois, parent du précédent, né à Copenhague en 1766, mort en 1845. Après avoir été professeur de statistique dans sa ville natale, de 1792 à 1804, il devint gouverneur de l'île de Bornholm et entra, en 1810, dans la direction générale des douanes. Thaarup est le premier qui ait publié un bon ouvrage sur l'état du Danemark. Cet ouvrage, intitulé *Guide statistique pour le Danemark* (1799), a été considérablement augmenté par l'auteur dans une nouvelle édition (1812-1814, 6 vol.). Thaarup a donné, en outre, une *Statistique financière du Danemark* (Copenhague, 1836).

THABARI (Abou-Djafar - Mohammed ben Djorjaix), historien arabe. V. TABARI.

THABAUD DE BOIS-LA-REINE (Guillaume), homme politique français, né à Châteauroux en 1755, mort vers 1830. Il était prévôt de la connétablie à Châteauroux lorsqu'éclata la Révolution de 1789. Chaud partisan d'idées nouvelles, Thabaud devint administrateur de son district, puis, en 1792, membre de la Convention nationale, où il vota la mort de Louis XVI et siégea parmi les membres de la Montagne. Il se rangea dans le parti des thermidiens, après la chute de Robespierre, devint, en 1795, membre du conseil des Cinq-Cents, d'où il sortit en 1797, et fut alors nommé administrateur de la loterie. Thabaud entra au conseil des Anciens en 1798 et reprit, après le 18 brumaire, ses fonctions d'administrateur de la loterie. Sous l'Empire, il reçut le titre de baron. Pendant les Cent-Jours, il alla siéger à la Chambre des députés, passa en Belgique en 1816, en vue de la loi contre les régicides, revint en France après la révolution de Juillet et mourut peu après.

THABAUD DE LATOUCHE, poète et romancier français. V. LATOUCHE.

THABET BEN CORRAH, BEN HAROUN, philosophe et savant arabe, appelé souvent *Tebit* ou *Thebit* par les Européens, né à Harran (Mésopotamie) en 835 de notre ère, mort en 900. Il connaissait à fond le grec, le syriaque et l'arabe et possédait des connaissances étendues en mathématiques, en astronomie, en philosophie, en médecine, en dialectique, etc. Il alla habiter Bagdad et devint un des astrologues du calife Motaded. Thabet composa environ cent cinquante ouvrages en arabe et seize en syriaque. Nous citons, entre autres : une *Chronique des rois de Syrie*, un *Traité de musique*, un *Traité sur la religion des Sabéens*; des traductions des *Œuvres d'Euclide*, du *Traité de la sphère d'Archimède*, de *l'Almageste* de Ptolémée, des *Sections coniques* d'Apollonius de Perge, etc. Thabet appartenait à la secte des Sabéens et jouissait d'une grande faveur auprès du calife Motaded, qui l'admit dans son intimité comme astronome; il est connu par son système dit de la trépédation, qui fut accueilli d'abord par tous les astronomes et infecta, dit Delambre, les tables astronomiques jusqu'à Tycho. Ce système est développé dans un ouvrage resté inédit, dont il existe un exemplaire latin manuscrit à la Bibliothèque nationale, sous le titre *Thebit ben Chorath, De*

motu octavarum sphaerae. Pour rendre compte de la variation des points équinoxiaux et solsticiaux, il imaginait une éclipse mobile accrochée à deux petits cercles centrés sur l'équateur et glissant sur eux. Dans ce système, les points équinoxiaux avançaient et reculaient alternativement de 109 sur l'équateur regardé comme fixe. — Son fils SENAN ou SINAN BEN THABET, mort en 942 après J.-C., devint premier médecin du calife Caher Billah, qui le chargea d'examiner la capacité des médecins de Bagdad et de signaler les charlatans. Ce prince lui demanda de se faire musulman et il y consentit pour ne pas s'attirer sa colère; mais bientôt après il prit la fuite et resta dans le Khorassan jusqu'à la déposition de Caher. Il a écrit sur la médecine et l'astronomie plusieurs ouvrages. — Le fils de ce dernier, THABET BEN SENAN, devint médecin de l'hôpital de Bagdad. Il composa, entre autres ouvrages, une *Histoire de son temps*, qui s'étend de notre ère à 970 et qui est très-estimée.

THABITI s. m. (ta-bi-ti). Mamm. Syn. de TAPÉTI.

THABOR ou **TABOR**, montagne de 3,212 mètres, située entre la France et l'Italie. Le grand tunnel, dit du mont Cenis, passe à 12 kilom. à l'E. de ce pic. Le mont Thabor donne naissance à des affluents de l'Arc et de la Bardonnèche. Du sommet on découvre une vue admirable sur le Piémont, la Savoie et le Dauphiné.

THABOR ou **TABOR**, ancien *Ithabiricus mons*, le *Djebel-Tour* des Arabes, montagne de la Turquie d'Asie, en Syrie (Acre), au S.-O. du lac Tabariéh et à 11 kilom. E.-S.-E. de Nazareth, dans l'ancienne Galilée inférieure; par 32° 42' de latit. N. et 33° 5' de longit. E. C'est une montagne calcaire, dont les flancs sont couverts de chênes verts et d'un épais gazon. Le sommet forme un plateau oblong de 1 kilom. 500 environ de longueur, sur 600 à 800 mètres de largeur, bordé au S.-O. de rochers couverts de ruines et d'arbustes. Quoique le Thabor n'ait pas plus de 330 mètres au-dessus de la plaine d'Esdrélon, le panorama qui se déroule à ses pieds est cependant fort étendu. Les ruines qui couvrent le sommet du Thabor remontent à diverses époques. Tout autour se voient les débris d'une enceinte formée de grosses pierres taillées en bossage, avec des restes de tours et de bastions qui paraissent remonter à l'époque romaine. On remarque à l'angle S.-E. un portail ogival de style sarrasin, des meurtrières de l'époque des croisades et une chapelle voûtée où, tous les ans, sont célébrées des messes en commémoration de la transfiguration. Plusieurs citernes sont creusées au sommet de la montagne. • Le Thabor, dit Robinson, est mentionné plusieurs fois dans l'Ancien Testament et dans Joseph. C'est le lieu où Deborah et Barak rassemblèrent leurs guerriers, c'est l'objet des comparaisons poétiques du psalmiste et des prophètes (psaume LXXXIX, 12; Jérém., XLVI, 18; Osée, V, 1). Il paraît que, dès ces anciens temps, une ville couvrait son sommet. Le Nouveau Testament ne mentionne pas le Thabor; les écrivains grecs et romains lui donnent le nom d'*Ithabryon*; Antiochus le Grand s'en empara par ruse et le fortifia 218 av. J.-C. (Polybe, v. 70, 6). L'an 53 après J.-C., le proconsul Gabinus y battit les Juifs, commandés par Alexandre, fils d'Aristobule. Plus tard Joseph fortifia la montagne, dont il a donné une bonne description (*Vie*, 37); mais ses défenseurs se laissèrent attirer en plaine et furent tués en pièces par Placidus, lieutenant de Vespasien. On n'entend plus parler du Thabor jusqu'au temps d'Eusebe et de saint Jérôme, qui le mentionnent comme une position bien connue (*Onomasticon*). C'est vers cette époque que l'on commence à y placer le lieu de la transfiguration. D'après l'Évangile, il faudrait placer ce miracle près de Baniass. S'il est difficile de croire d'ailleurs que le Christ eût choisi une sommité occupée depuis longtemps par une forteresse, il est plus difficile encore de croire en cette transfiguration. Trois églises y furent élevées en souvenir des trois tentes que voulait dresser saint Pierre; au temps des croisades, l'ancêtre y éleva une église et y établit un couvent de bénédictins, qui furent tous massacrés par les musulmans en 1113; mais d'autres moines surent s'y défendre en 1183 contre Saladin lui-même, qui prit sa revanche en 1187. En 1212, Melek el-Adel bâtit une nouvelle forteresse, que les nouveaux croisés assiégèrent en vain en 1217; mais le khalife la détruisit bientôt lui-même. Les églises, si elles avaient échappé à ces vicissitudes, furent certainement rasées en 1263 par le sultan Bibars, et le sommet resta désert jusqu'à nos jours. •

Thabor (BATAILLE DU MONT), gagnée par Bonaparte sur Djézzar-Pacha le 17 avril 1799. Tandis que Bonaparte assiégeait Saint-Jean-d'Acre, Djézzar-Pacha, l'infatigable ennemi des Français, avait réuni dans la plaine d'Esdrélon, en Palestine, une armée de 25,000 cavaliers et de 10,000 fantassins. Pour ranimer leur courage ébranlé déjà par deux défaites, Djézzar n'avait cessé de leur répéter que l'armée française ne se composait que d'une poignée de combattants dépourvus d'artillerie, et il leur annonçait hautement son projet d'aller dégrader la ville assiégée. Bonaparte, reconnaissant le danger d'une ba-

taille livrée sous les murs mêmes de Saint-Jean-d'Acre, résolut de prévenir l'ennemi et d'opposer l'audace à l'audace. Il fit porter l'ordre à Kléber de quitter son camp de Safarie et d'engager l'action, promettant d'arriver à temps lui-même pour appuyer et décider la victoire. Kléber se mit aussitôt en marche, après avoir reçu des munitions, 4 pièces de canon et un renfort de cavalerie. Il espérait surprendre l'ennemi en désordre et rendre ainsi inutile son écrasante supériorité numérique. Mais, égaré par ses guides, retardé par les mauvais chemins, il n'arriva en vue de l'ennemi qu'au lever du soleil au lieu de le surprendre pendant la nuit, et il le trouva à cheval tout prêt à combattre.

Bonaparte, de son côté, avait fait ses préparatifs. Le 13 avril, le général Murat, avec 1,000 hommes d'infanterie et un régiment de cavalerie, reçut l'ordre de se porter à marches forcées sur le Pont-de-Jacob, de s'en rendre maître et de prendre à revers l'ennemi qui bloquait Saffet, puis d'opérer le plus promptement possible sa jonction avec Kléber, qui devait se trouver en présence de forces considérables. Kléber avait prévu qu'il partirait le 14 pour tourner l'ennemi dans sa position de Fouli et de Tabariéh. Bonaparte, suivi de la division Bon et de 8 pièces d'artillerie, se mit lui-même en marche le 15, laissant devant Acre les divisions Lannes et Régnier. Le 17, au point du jour, il se dirigea sur Fouli, et, à neuf heures du matin, il atteignait les dernières hauteurs de cette position et du mont Thabor, d'où il aperçut, à environ 3 lieues de distance, la division Kléber aux prises avec l'ennemi dans la plaine. 2,000 Français luttaient contre 25,000 cavaliers turcs ou arabes. Il vit en outre le camp des mameluks, placé à peu près à 2 lieues en arrière du champ de bataille, au pied des montagnes de Naplouse. Il prit aussitôt ses dispositions pour l'attaque, de manière à tourner l'ennemi à une grande distance afin de lui couper la retraite sur Jenny, où étaient ses magasins, de le séparer de son camp et de le rejeter jusque sur le Jourdain, où il serait arrêté par Murat. C'était un vrai désastre qui attendait Djézzar-Pacha. Bonaparte ayant formé trois carrés, deux d'infanterie et un de cavalerie, fit attaquer le camp des mameluks par ce dernier, qui commandait l'adjudant général Letourcy, qui marcha rapidement sur eux avec 2 pièces d'artillerie légère, tandis que les deux colonnes d'infanterie manœuvraient de manière à tourner l'ennemi. Kléber avait formé son infanterie en deux carrés, autour desquels tourbillonnaient les fûts de la cavalerie turque. Plusieurs fois elle avait impétueusement chargé cette troupe intrépide, perdue comme un point dans la plaine, et, à chaque assaut, elle avait été accueillie par un feu terrible qui couvrait de ses cadavres le champ de bataille.

Cependant Bonaparte n'est plus qu'à 2 kilomètres de Kléber. Il lance alors, pour le dégrader en prenant l'ennemi à dos et en flanc, la 32^e qui conduisit le général Rampon; le général Vial reçoit l'ordre de se diriger avec la 18^e sur le village de Noures afin de culbuter l'ennemi dans le Jourdain; en même temps les guides se lancent rapidement sur Jenny afin de couper la retraite à Djézzar sur ce point. Dès que les colonnes se sont mises en marche pour exécuter ces divers mouvements, Bonaparte fait tirer un coup de canon de donze, signal qui devait prévenir Kléber de son arrivée; Kléber annonce cette bonne nouvelle à ses soldats, qui l'accueillent avec des cris de joie et de triomphe. Quittant aussitôt la défensive, il se porte sur le village de Fouli, l'enlève à la baïonnette, passe au fil de l'épée tout ce qui essaye de résister, et continue au pas de charge sa marche sur la cavalerie. Le général Rampon se joint à lui, et bientôt ces brillants cavaliers sont mis en fuite. Mais ils se voient coupés vers les montagnes de Naplouse par la division du général Vial, tandis que les guides à pied exécutent une fusillade meurtrière sur les Arabes qui se précipitent vers le Jourdain. L'ennemi, séparé de son camp, coupé de toutes parts, n'ayant plus de magasins, erre au hasard à travers la plaine dans un désordre inexprimable. Il parvient enfin, grâce à la nuit, à se réfugier derrière le Thabor et à gagner le pont d'El-Mékanié; mais une foule d'Arabes se noient dans le Jourdain en voulant le traverser à gué. Le général Murat, de son côté, avait chassé les Turcs du Pont-de-Jacob, surpris le fils du gouverneur de Damas, eulève son camp, et fait périr par le fer ou par le feu tous ceux que la fuite n'avait pu dérober à la fureur de ses soldats, tandis que l'adjudant général Letourcy surprenait le camp des mameluks et leur enlevait 500 chameaux. 4,000 Français venaient de battre et de disperser une armée de 35,000 hommes. Kléber, en rejoignant Bonaparte sur le champ de bataille, se jeta dans ses bras et l'embrassa. Quant à l'ennemi, il ne pouvait comprendre qu'au même moment il eût été battu sur une ligne de plusieurs lieues d'étendue, tant il avait peu d'idée des mouvements combinés de divers corps d'armée, dirigés et conduits par un seul et même chef.

THABORITE s. m. (ta-bo-ri-te). Hist. relig. V. TABORITE.

THACKERAY (William Makepeace), célèbre écrivain anglais, né à Calcutta en 1811, mort à Londres en 1863. Il était le fils d'un

employé aux services civils de la Compagnie des Indes orientales. Son grand père, le révérend Richard Thackeray, de Dudley (Middlesex), était d'une honorable et ancienne famille du comté d'York, qui a donné plusieurs prélats et de savants théologiens à l'Eglise anglicane. Lorsqu'il eut atteint sa seizième année, Thackeray fut envoyé en Angleterre pour achever son éducation. Il fut placé à l'école de Charterhouse, située à quelques lieues de Londres, et d'où sont sortis Crashaw, Addison, Steele et John Wesley. De l'école de Charterhouse Thackeray vint à l'université de Cambridge, mais il la quitta avant d'avoir pris ses degrés. Il ne songeait qu'à devenir un artiste, et devait hériter d'une fortune considérable. Lorsqu'il eut terminé ses études, il passa quatre années à voyager en France, en Italie et en Allemagne. De 1830 à 1831, il mena à Weimar, la capitale intellectuelle de la Saxe, la vie d'un homme à la mode et fut reçu même dans l'intimité du grand-duc et de la grande-duchesse.

Dans cet intervalle, il s'était marié et son beau-père avait fondé à Londres une feuille aux allures très-libérales, le *Constitutionnel*, qui ne réussit point et absorba en grande partie la fortune de son fondateur. Thackeray se fixa à Paris et devint le correspondant de ce journal, où parurent ses premiers essais. La ruine de son beau-père fut suivie de près par la sienne; il perdit les 20,000 livres sterling dont il avait hérité à sa majorité et se vit contraint d'utiliser ses talents d'écrivain. De retour à Londres en 1834, il collabora au *Fraser's Magazine*, sous les pseudonymes de Michael - Ange Titmarsh, de George Fitz Boodle, esquire. Contes, critique littéraire, récits de voyage, poésie, il aborda tous les genres avec un égal succès. En outre, bien qu'il ne fût pas un grand peintre, il dessinait avec esprit et illustra souvent ses articles d'excellents dessins. Il entra ensuite au *Punch*, où il signait ses articles : « le gros collaborateur, » et quelques critiques perspicaces, comme John Sterling, prédirent qu'il y avait dans l'auteur du *Diamond des Hogarty*, sa première publication importante, l'étoffe d'un grand écrivain; mais le futur rival de Dickens restait dans l'ombre, malgré le mérite de ses articles, qui ne contribuèrent pas peu à la vogue des feuilles où ils parurent pour la première fois. Successivement, il publia les *Contes comiques*, les *Croquis de Paris*, les *Secondes funérailles de Napoléon*, la *Chronique du Drum* et les *Croquis irlandais*. Tous ces ouvrages devinrent populaires et commencèrent la réputation de leur auteur.

Bientôt après, il publia dans le *Punch* cette série de dessins et d'articles humoristiques intitulés les *Snobs*, et dans lesquels il fustigeait si spirituellement les ridicules de la société et de l'administration anglaises. Il fit paraître ensuite les notes d'un *Voyage de Cornhill au Caire*, le *Bal de mistress Perkins*, et, en 1846, la *Foire aux Vanités*, roman sans héros, qui est resté son chef-d'œuvre. Ce roman fut présenté, dit-on, au directeur d'une revue qui eut l'intelligence de refuser un ouvrage destiné à un si éclatant succès. Le jeune romancier se décida alors à imiter l'exemple de Charles Dickens et à publier son œuvre par livraisons mensuelles, avec des illustrations sur acier et sur bois par l'auteur. Longtemps avant la fin de l'ouvrage, le nom de Thackeray était devenu populaire et il n'a rien publié depuis qui soit de nature à diminuer une réputation si bien méritée.

Après la *Foire aux vanités*, Thackeray publia aux fêtes de Noël suivantes (1848) *Notre rive*, puis le *Docteur Birch et ses jeunes amis* (1849). Bientôt il fit paraître par livraisons, comme la *Foire aux Vanités*, son *Histoire de Pendennis*, tableau des mœurs de la gentilloumerie anglaise, et dans lequel se trouve, dit-on, le récit de sa vie aventureuse. Son héros Pendennis, sous les traits duquel on croit qu'il s'est dépeint lui-même, a été plus d'une fois comparé à Tom Jones, et l'ouvrage lui-même au chef-d'œuvre de Fielding. *Pendennis* fut achevé en 1850. A la Noël de la même année, Thackeray fit paraître dans le *Fraser's Magazine* de nouveaux articles illustrés par lui-même, sous le pseudonyme de Titmarsh. C'était une continuation fine et satirique à la fois du roman d'*Ioanhoe*, de Walter Scott, intitulée *Rebecca et Rowena*, et dans laquelle il donne à la belle et intelligente juive le pas sur cette moutonnière figure de Rowena que Walter Scott a choisie pour principale héroïne. L'année suivante parurent les *Kickleburys sur le Rhin*, roman dans lequel Thackeray exerce sa verve satirique aux dépens d'une famille ridicule de joueurs, habitués de la ville de Rougetnoir-bury, surnom humoristique de Bade.

Ce fut dans l'été de 1851 que Thackeray, quittant la plume pour la parole et le roman pour la critique, aborda la tribune du conférencier littéraire. Le sujet de ses leçons fut : les *Humoristes anglais du XVIII^e siècle*, depuis Swift jusqu'à Goldsmith; elles obtinrent un immense succès et Thackeray dut les répéter dans toutes les grandes villes d'Angleterre, en Ecosse et jusqu'en Amérique. Depuis elles ont été réunies en un volume et partiellement traduites en français. On a reproché à Thackeray une certaine partialité dans ses études; très-sévère pour Sterne et pour Swift, il ne met point de bornes à son admiration pour

Fielding, avec lequel, du reste, il a plus d'un point de contact.

Thackeray qui, à propos de ces leçons, avait étudié avec soin tout le règne de la reine Anne, conçut le projet de publier un roman sur cette période de l'histoire d'Angleterre, et c'est à cette idée que nous sommes redevables du beau roman historique d'*Henry Esmond*, publié en 1852, sous la forme autobiographique, et dans lequel revivent d'une manière saisissante les mœurs et les principaux personnages de cette curieuse époque.

L'ouvrage que Thackeray fit paraître après *Henry Esmond* passe, à juste titre, pour un de ses plus achevés. Il est intitulé : *les Newcomes (Nouveaux venus)*; *Mémoires d'une famille honorable transcrits par Pendennis, esquire*. Ce roman fut, comme ses devanciers, publié par fascicules mensuels; il fut terminé en 1855. Cette même année, Thackeray reprit ses leçons et traversa de nouveau l'Atlantique. Le sujet de ces nouvelles conférences fut la biographie intime des quatre rois qui ont occupé sous le nom de George le trône d'Angleterre. Elles ont été réimprimées depuis, sous ce titre : *les Quatre George*. Successivement, il fit paraître un roman : *les Mémoires de Charles Yelplush* (Londres, 1856); *Ballades* (Londres, 1856); *les Originiens* (Londres, 1857, in-8°); *Barry Lindon*; *Lovel* (Londres, 1860); *les Aventures de Philippe* (Londres, 1861); *Roundabout papers*, recueil d'articles publiés dans le *Cornhill Magazine* (1862), dont il avait la direction depuis 1859 avec 2,000 livres sterling d'appointements et où il écrivit jusqu'à sa mort.

On a porté contre Thackeray une seule accusation, celle de misanthropie. « Au contraire, dit miss Bronte, il y a chez ce formidable Thackeray beaucoup de sentiment, qu'il cache avec soin, mais qui n'en est pas moins sincère. Si son grand cœur ne renfermait pas une profonde sympathie pour ses semblables, il se plairait à les exterminer; loin de là, il cherche à les réformer. »

« Il aime à dévoiler l'hypocrisie, ce vice capital de la dévote Angleterre, dit à son tour M. William Hughes, à montrer l'égoïsme qui affecte la bonté, l'orgueil prenant la masque de l'humilité, la bonhomie qui a étudié ses effets devant un miroir. S'il n'a pas l'habileté de certains romanciers, qui savent intéresser le lecteur d'après des règles progressives, il a le rare mérite de peindre la comédie humaine sans jamais tomber dans la caricature. C'est un métaphysicien qui a étudié à fond les tendances de la société moderne et qui ne la flatte pas. On devine dès les premières pages qu'il décrit la vie telle qu'il l'a vue ou sentie; on coudoie ses personnages dans le monde réel. »

Thackeray a souvent été comparé à Dickens; ils ont, en effet, plus d'un point de contact : tous deux possèdent au suprême degré l'humour, cet indéfinissable esprit qui ne peut être bien compris que de l'autre côté du détroit ou par ceux qui connaissent à fond le caractère anglais; mais Thackeray, s'il n'a pas au même point que son rival la puissance de composition et l'art de faire progresser l'intérêt jusqu'au dénouement, possède, en revanche, des qualités de finesse et de sensibilité qui sont moins dominantes chez Dickens. En outre, on sent chez lui un fonds d'instruction qui manque à l'auteur de *David Copperfield*. Thackeray restera comme un des deux ou trois grands romanciers de ce siècle, et la *Foire aux vanités* sera lue plus tard au même titre que l'*Antiquaire* ou *Tom Jones*.

THACLA s. m. (ta-ka). Bot. Genre de plantes, de la famille des renonculacées, formé aux dépens des populages.

THADÉE (saint), un des douze apôtres. V. JUDÉ.

Thadée le ressuscité, roman publié, en 1833, par Michel Masson, en collaboration avec Auguste Luchet. Le comte Thadée de Wurzhelm a été pendu à Berlin, comme coupable d'avoir trempé dans une conspiration à laquelle il est resté étranger. Sauvé de la mort par l'habileté du chirurgien Elstein, mais n'osant pas même faire part à sa mère de sa résurrection, dans la crainte de compromettre son bienfaiteur, il se réfugie en France où il devient l'amant de la comtesse Clarence de Wauxbain. La grande dame encoûtée veut épouser celui en qui elle ne voit qu'un aventurier, mais il refuse, dégoûté de la bassesse des sentiments de Clarence, et lui découvre le secret de son existence. Elle le chasse comme un valet. Loin de plier sous le poids de son infortune bizarre, il entreprend contre l'adversité une de ces luttes courageuses dont le spectacle émeut profondément les hommes. Demandant au travail de ses bras le pain de chaque jour, il entre chez un compagnon menuisier, Simon, qui le traite comme un frère. Il n'abdique point ses devoirs de père et s'entend avec le nouvel amant de la comtesse pour lui ravir Mathilde, le fruit de leurs amours. Simon accusé faussement de vol va être absous s'il dit un seul mot, lorsqu'il apprend que Clarence veut lui enlever sa fille; il vole à sa défense et revient au moment où Simon vient d'être condamné. Il apprend en même temps que sa mère est à l'article de la mort et part pour la Prusse, en confiant Mathilde à l'amour de la comtesse. Il arrive à temps pour embrasser sa mère et lui fermer les yeux, puis un dernier

xv.

coup vient le frapper : Clarence lui annonce le trépas de sa fille. Sans but désormais, il suit Elstein sur les champs de bataille en qualité d'aide-chirurgien, se fait remarquer par son sang-froid et remonte peu à peu jusqu'au rang élevé d'où la fortune l'avait précipité; il ressaisit même la couronne de comte, qu'il gagne à la pointe de son épée et au prix de son sang.

Pendant ce temps, la comtesse de Wauxbain, tour à tour femme galante et maîtresse de tripot, spéculait sur la beauté de Mathilde. N'ayant pu réussir à l'introduire dans la couche du roi, elle l'a vendue à un vieux duc, qui paye un mousquetaire, le baron de Verneuil, pour devenir son époux, de son côté, Endormie par un breuvage, Mathilde se réveille dans les bras de son séducteur, qui malgré son amour véritable ne peut désormais obtenir ses faveurs. La baronne, dans une promenade, rencontre un jeune peintre, Albert; jeunes tous deux, ils s'abandonnent aux douceurs de l'amour, sans qu'elle se fasse connaître.

Tandis qu'ils vivent heureux, la France est accablée de revers, et Louis XVIII rentre à la suite de l'étranger dans Paris. Thadée accompagne son régiment. Insulté par Albert dans le Palais-Royal, il est forcé de se battre contre ce généreux enfant qui voulait anéantir un des envahisseurs de sa patrie et le blesse, mais il le soigne aussitôt avec la tendresse d'un père. A un dîner d'officiers, il apprend de la bouche même du baron de Verneuil, la preuve de l'existence de sa fille et de l'infamie de la comtesse. Il vole chez le duc, qu'il force à obtenir à prix d'argent le divorce de Verneuil, et, après une scène terrible avec Clarence, retourne au chevet d'Albert. Il y rencontre Mathilde, dont il ignore la naissance, lorsque l'apparition soudaine de Mme de Wauxbain, à la recherche de sa fille, la lui fait reconnaître. Albert veut l'épouser, mais Thadée la lui refuse. Le jeune homme, instruit par quelques mots prononcés par Clarence dans la scène de reconnaissance, lui jette ces paroles à la face : « Si vous êtes un perdu, moi je suis le fils d'un galérien, nous sommes dignes de nous allier. » Albert raconte son histoire; Thadée retrouve en lui le fils de ce Simon, condamné par sa faute, et l'unit à Mathilde. Avant de mourir, il obtient la consolation de se voir réhabiliter par le roi de Prusse, auquel il découvre le mystère de sa résurrection miraculeuse.

La situation extraordinaire de ce mort vivant a fourni à l'auteur des effets heureux, dont il a su faire jaillir une foule de situations dramatiques du plus grand effet. Les caractères sont nettement dessinés; quant au style, il est clair, net, coulant et très-châtié.

THAER (Albert), célèbre agronome allemand, né à Celle en 1752, mort en 1828. Fils d'un médecin et destiné à la même profession, il fit ses études à l'université de Göttingue, y fut reçu docteur en 1774 et revint se fixer dans sa ville natale pour y exercer la pratique de son art. Mais il s'occupa en même temps avec ardeur de l'étude de l'horticulture, de laquelle il passa bientôt à celle de l'agriculture, et, en 1794, il publia une *Introduction à la connaissance de l'agriculture anglaise* (3 vol.), dont la 3^e édition parut en 1816; en 1799, il entreprit la publication des *Annales d'agriculture de la basse Saxe* (1798-1804, 3 vol.). La guerre ayant mis obstacle à la réalisation de son désir d'entreprendre dans le Hanovre une grande exploitation agricole, il accepta avec bonheur les offres qui lui furent faites, en 1804, par le gouvernement prussien. Le roi de Prusse le nomma conseiller intime au département de la guerre et lui fit don d'une propriété de 400 arpents, située dans les marais de l'Oder. Trouvant que ce terrain, par son excessive fertilité, était peu propre aux expériences agronomiques qu'il se proposait de faire, il l'échangea contre la terre de Möglin, où il fonda, en 1807, une école agronomique. Ce fut vers la même époque qu'il écrivit son principal ouvrage, les *Principes d'agriculture rationnelle* (Berlin, 1809-1810, 4 vol.), qui a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe, en français notamment par le baron Crüd (Genève, 1811-1816, 4 vol. in-4°; Paris, 1828-1829, 2^e édit.). Lors de la réorganisation de la monarchie prussienne en 1807, Thaer avait reçu le titre de conseiller d'Etat, et il prit, en cette qualité, une part active à l'élaboration des lois destinées à réglementer la situation agronomique de la Prusse. En 1810, il fut nommé professeur d'agronomie à l'université de Berlin et conseiller rapporteur au ministère de l'intérieur. L'année suivante, il fonda les bergeries de Berlin, devenues depuis lors si renommées, et, en 1815, devint intendant général de toutes les bergeries du domaine royal. En 1818, il se démit des fonctions de professeur et, six ans plus tard, eut la satisfaction de voir son établissement de Möglin élevé au rang d'école royale d'agriculture. On a encore de lui un autre ouvrage, que Mathieu de Dombasle a traduit en français sous ce titre : *Description des nouveaux instruments d'agriculture les plus utiles* (Paris, 1821, in-4°). On lui doit d'avoir appliqué le premier les sciences naturelles à l'agriculture, d'avoir fondé le calcul comparé des frais de production et du revenu à obtenir, d'avoir donné un immense développement à la culture des pommes de terre, ainsi qu'à l'élevage des moutons

et à la production de la laine, etc. En 1843 l'assemblée des agriculteurs et des forestiers allemands de Leipzig posa dans cette ville la première pierre d'un monument consacré à sa mémoire, et qui, exécuté en bronze par Rietschel, fut inauguré le 28 septembre 1850. Les agronomes prussiens lui ont, en outre, érigé un monument à Berlin. Sa biographie a été écrite par Körte (Leipzig, 1839).

THAGARA, ville forte de l'Indoustan, dans les États du Nizam, près d'Aurangabad. Cette ville, défendue par une forte citadelle, était regardée comme la clef du Decan; mais ses fortifications ne l'ont point empêchée d'être prise et reprise plusieurs fois par les musulmans, notamment en 1294, 1306, 1595, 1634, 1758. Au commencement du xiv^e siècle, Mohammed III voulut en faire sa capitale au détriment de Delhi, et il lui donna son nom actuel, qui signifie « séjour de bonheur. » Les habitants de Delhi vinrent s'y fixer en partie, mais le successeur de Mohammed retourna à l'ancienne capitale. La fondation d'Aurangabad a porté le dernier coup à la prospérité de Thagara, qui n'est aujourd'hui qu'une ville déchuée et malsaine.

THAHER (Al-Khouzaï-ben-Hossein-ben-Massab), fondateur de la dynastie des Thahérides en Perse, mort en 822 de notre ère. Il avait acquis beaucoup de réputation comme général sous le règne d'Haroun-al-Raschid lorsque, après la mort de ce prince, la guerre ayant éclaté entre ses deux fils, Al-Mamoun et Amin, Thaher se prononça en faveur du premier, se mit à la tête de l'armée du Khorasan, battit l'ennemi à Rei, à Hamadadan, assiégea et prit Bagdad, poursuivit Amin, le fit prisonnier et le mit à mort (813). Al-Mamoun, devenu maître incontesté du califat, le nomma gouverneur de Syrie et de Mésopotamie. Par la suite, Thaher succéda à l'imman Ali-Ridha, comme gouverneur du Khorasan (821), et s'y concilia l'affection du peuple par la sagesse de son administration. Lorsqu'il put compter sur le dévouement de ses administrés, il se proclama indépendant et lança dans la grande mosquée de Merou l'anathème contre le calife; mais, dès la nuit suivante, il mourut subitement, selon toute vraisemblance empoisonné. Le calife Al-Mamoun laissa le gouvernement du Khorasan aux fils de Thaher, dont la révolte ne lui avait pas fait oublier les anciens services.

THAHMASP ou **THAMASP I^{er}** (Aboul-Mouhaffor-Behader-Khan-Schah), roi de Perse, de la dynastie des Sofys, né en 1514 de notre ère, mort en 1576. Il avait dix ans lorsqu'il succéda, en 1524, à son père Schah-Ismaël. Quatre ans plus tard, il livra en personne une bataille aux Ousbeks, qui étaient entrés dans le Khorasan (1528), les rejeta au delà du Djihoun, puis vainquit les Ousbeks du Kharism, avec lesquels il fit la paix en épousant la fille de leur kan. En 1529, Thahmasp prit Bagdad, battit ensuite la tribu de Tekelou, qu'il dispersa; mais un des chefs de cette tribu, Tekelou-Oulama-Beig, implora la protection des Ottomans, et le roi de Perse se vit peu après engagé dans une guerre avec des adversaires fort redoutables. Thahmasp perdit en peu de temps Bagdad, Mossoul et plusieurs places de l'Irak et du Diarbekir. Manquant d'artillerie, il évita avec soin les batailles décisives, se contenta de harceler l'ennemi, et malgré les avantages apparents de ce dernier, il lui fit, en fin de compte, plus de mal qu'il n'en reçut. En 1538, il réunit à la Perse le Chirvan, dont il donna le gouvernement à son frère Elkas-Mirza; mais ce prince se révolta, bientôt, fut battu et se réfugia auprès de Soliman, qu'il poussa à faire contre la Perse une nouvelle guerre, dont les résultats ne furent point favorables aux Turcs (1548). Quelque temps après, un autre de ses frères, Bahram-Mirza, se révolta aussi contre lui, mais avec aussi peu de succès que Elkas. Thahmasp s'empara ensuite de la Géorgie, s'attira par là une troisième guerre avec Soliman et signa enfin la paix avec lui à Amasie, en 1554. Ce prince passa les vingt dernières années de sa vie dans un repos honteux et se déshonora en laissant assassiner Bajazet II, qui était venu chercher un asile auprès de lui. Il mourut empoisonné, dit-on, par une de ses femmes.

THAHMASP ou **THAMASP II**, roi de Perse, de la dynastie des Sofys, mort vers 1739 de notre ère. Son père, Schah-Houcin, réduit aux dernières extrémités par les Afghans qui l'assiégeaient dans Ispahan (1722), l'envoya à Cazbyn pour y être en sûreté. Thahmasp s'y fit proclamer roi de Perse lorsqu'il apprit la mort de son père, mais se vit bientôt contraint par Mir-Mahmoud, devenu maître d'Ispahan, de se retirer à Tauris. Là, il se livra à son goût pour les plaisirs et se borna à envoyer contre Mahmoud quelques troupes qui furent battues. Bientôt après, les Russes attaquèrent Thahmasp par le nord, pendant que les Turcs entraient par l'occident dans ses États. En vain il envoya des ambassadeurs à ses puissants ennemis; il ne parvint qu'à faire avec Pierre le Grand un traité qui n'empêcha point ce souverain d'en conclure un autre avec les Turcs pour opérer le démembrement de la Perse. Thahmasp se retira alors à Fehrad, et il semblait demeurer spectateur indifférent à la lutte engagée entre les princes qui se disputaient ses États, lorsque le fameux Nadir prit le commande-

ment de ses armées et fit rentrer sous son pouvoir Ispahan et la Perse orientale (1729). Bientôt après, jaloux des succès de son lieutenant, qui semblait n'avoir relevé le trône des Sofys que pour s'y placer lui-même, le roi de Perse résolut de se signaler par quelque action d'éclat, rompit le traité signé par Nadir avec les Turcs, n'éprouva que des revers et se vit réduit à signer lui-même un traité honteux. Indigné de la conduite et de l'incapacité de ce prince, Nadir le fit déposer et donna la couronne au jeune Abbas III (1732). On croit que Thahmasp fut mis à mort sept ans plus tard par ordre de Riza-Kouli-Mirza, fils de Nadir.

THAÏ s. m. (ta-i). Linguist. Langue parlée dans le royaume de Siam.

— *Encycl.* La langue *thai* est monosyllabique et tire son origine de sources différentes; tantôt c'est du sanscrit, tantôt du pâli, idiomes sacrés de l'Inde; en général, elle emprunte plus volontiers aux langues cambodgiennes et chinoises. Aussi les mots de sources véritablement *thai* sont-ils en fort petit nombre. Son caractère particulier étant d'être une langue à tons ou chantante, comme le chinois et l'annamite, il n'est rien de plus difficile pour les Européens que de se faire à sa prononciation. Par un caractère particulier, l'alphabet constituant à lui seul toute la langue, si on le sait on connaît la langue elle-même. Sa littérature se compose surtout de livres philosophiques ou religieux et historiques. Les annales siamoises offrent les caractères d'une narration courte, nette et précise, et leurs légendes, qui n'ont ni l'ampleur ni la majesté de celles de l'Inde fabuleuse, n'en sont pas moins précieuses pour l'histoire, par suite de leur lucidité.

L'apologue est surtout très-cultivé, et c'est là surtout où éclate toute la richesse du génie oriental. On peut consulter sur cet idiome les ouvrages suivants : *A grammar on the thai, or siamese language*, by J. Low (Calcutta, 1828, in-4°); J.-Bapt. Pallegoix, *Grammatica linguæ thai* (Bangkok, 1850, in-4°); *Dictionary of the thai language*, by J.-B. Pallegoix (Paris, 1854, gr. in-4°); *Dictionary latinum thai, ad usum missionis siamensis* (Bangkok, 1850, in-4°).

THAÏMS, village de France (Charente-Inférieure), cant. de Gémouac, arrond. de La Rochelle, sur la Seudre; 40 hab. Tumulus gallo-romain.

THAÏ-N'GAN, ville de Chine, ch.-l. de département, province de Chan-toung, à 60 kilom. de Tsi-nan.

THAÏNI, ville de Barbarie, royaume de Tunis, à 15 kilom. S.-S.-O. de Sfax, près de la mer, dans une contrée inculte et sans eau. On y voit les ruines de *Thana*.

THAÏ-OUAN, ville de Chine, ch.-l. de l'île Formose, sur la côte E., très-peuplée. Le port est d'un accès difficile.

THAÏ-PHING, ville de Chine, province de Kouang-si, ch.-l. de département, par 22° 25' de latit. N. et 104° 46' de longit. E.

THAIRA s. m. (taï-ra — du gr. *thairos*, gond). Moll. Genre de mollusques gastéropodes pectinibranches, du groupe des troques.

THAÏRÉ, village de France (Charente-Inférieure), cant. d'Aigrefeuille, arrond. de La Rochelle, sur le Pontréau; 1,369 hab. La tour fortifiée de l'église date du xiv^e siècle. Le 27 juin 1574, il s'y conclut entre les députés de la reine mère et ceux de La Rochelle un armistice de deux mois.

THAÏS s. f. (ta-iss). Entom. Genre d'insectes lépidoptères diurnes, de la tribu des papilionides, comprenant plusieurs espèces, qui habitent surtout la région méditerranéenne : *Les thaïs sont des insectes printaniers.* (R. Desmarest.) Il Genre d'insectes diptères, de la famille des athéricères, tribu des muscides.

— *Encycl.* Les *thaïs* ont pour caractères : la tête assez petite; les antennes assez courtes, terminées par une massue un peu arquée de bas en haut; les yeux de médiocre grandeur; les palpes droites, velues, dépassant notablement la tête, composées de trois articles bien distincts et à peu près égaux; le corps assez mince; les ailes peu robustes, à nervures peu saillantes, les ailes inférieures ayant le bord abdominal un peu replié en dessus et comme évidé, de manière à laisser l'abdomen entièrement libre. Ces ailes sont toujours d'une couleur jaune, tachetées de rouge et de noir et bordées d'une ligne noirâtre festonnée; quant à l'abdomen, il est ordinairement tacheté de fauve et de noirâtre. Les chenilles sont cylindriques, assez courtes, munies d'épines charnues et terminées par un faisceau de petits poils roides; leur tête, assez petite, est comprimée et arrondie en avant; elles vivent solitaires ou par petits groupes sur les arborescentes; elles s'attachent aux plantes par un lien transversal et, s'entourent d'un léger tissu soyeux; elles se transforment alors en chrysalides un peu effilées, cylindro-coniques, un peu anguleuses, en avant, avec la tête tronquée et comme coupée en biseau.

Les espèces peu nombreuses de ce genre, habitent le pourtour du bassin méditerranéen.

néen, et la plupart se trouvent dans le midi de la France. Nous citerons, entre autres : la *thais hypsipyle* ou *Diane*, qui a environ 9m,05 d'envergure et habite le Languedoc, la Provence et le Dauphiné; elle a le vol un peu paresseux; sa chenille vit sur l'aristoloche clématite. La *thais médéciste* ressemble beaucoup à la précédente et habite à peu près les mêmes localités. La *thais rumia* se trouve surtout en Algérie et dans le midi de l'Espagne.

THAIS, courtisane grecque, qui vivait au IV^e siècle av. J.-C. Elle était admirablement belle et, par ses charmes, éblouissait et enivrait toute la jeunesse d'Athènes. Ménandre, le poète comique, cet admirateur de la beauté corporelle, qui déjà avait Glycère pour maîtresse, quitta celle-ci pour prendre Thais et donna son nom pour titre à l'une de ses pièces. Lorsque Alexandre, le roi de Macédoine, se fut emparé d'Athènes, il s'empara aussi de la célèbre hétéra, dont il s'éprit follement. A la suite de ce conquérant, elle parcourut l'Asie, et l'on raconte qu'au sortir d'une orgie, c'est elle qui mit aux mains d'Alexandre la torche qui devait allumer l'incendie de Persépolis.

A la mort du conquérant, Thais fut assez belle pour exciter les désirs de Ptolémée, roi d'Egypte, devint une de ses femmes et lui donna deux enfants.

THAIS (sainte), fabuleuse courtisane égyptienne, dont l'existence est rapportée au IV^e siècle de l'ère moderne. L'histoire de sa conversion est un conte à dormir debout que Marbode, évêque de Rennes, a mis en vers latins au XII^e siècle; les bollandistes ont édité ce curieux poème. Nous nous contenterons de donner le naïf récit de Jacques de Voragine : « Telle était sa beauté, dit l'hagiographe, que beaucoup de gens, vendant pour elle tout ce qu'ils possédaient, se trouvaient réduits à une extrême pauvreté, et ses amants en venaient souvent aux mains entre eux, pris de jalousie, et sa porte était arrosée de sang. L'abbé Paphnuce, étant instruit de cela, prit un habit séculier et une pièce de monnaie et il vint la trouver, et il lui donna la pièce de monnaie comme pour rémission du péché. Elle, l'ayant prise, dit : « Allons dans ma chambre. » Et quand Paphnuce fut entré et qu'elle l'invitait à monter sur le lit, qui était couvert de riches étoffes, il lui dit : « Entrons dans un appartement plus reculé. » Et elle le mena dans plusieurs autres pièces, et il disait toujours qu'il redoutait d'être vu. Elle dit alors : « C'est une chambre où personne n'entre. Mais si c'est Dieu que tu crains, il n'y a aucun endroit qui soit caché à ses regards. » Le vieillard l'ayant entendue lui dit : « Tu sais donc qu'il y a un Dieu? » Elle répondit qu'elle savait qu'il y avait un Dieu et une vie future et des tourments réservés aux pêcheurs. Il lui dit alors : « Puisque tu sais tout cela, comment as-tu pu perdre tant d'âmes? Et tu rendras compte non-seulement de la tienne, mais de toutes celles que tu as induites à pécher. » En entendant cela, Thais tomba aux pieds de l'abbé, et, versant des larmes, elle lui dit : « Je sais ce que c'est que la pénitence, mon père, et j'espère pouvoir obtenir par tes prières la rémission de mes fautes. Je te demande de m'accorder trois heures, et ensuite j'irai partout où tu voudras et je ferai tout ce que tu m'ordonneras. » L'abbé lui indiqua un endroit où elle devait se rendre, et elle, ayant rassemblé toutes les richesses qui étaient le gain de ses péchés, en fit un grand feu sur la place publique en présence de tout le peuple, en criant : « Venez tous, qui avez péché avec moi, et voyez que je brûle ce que j'ai reçu de vous! » Lorsque tout fut consumé, elle se rendit à l'endroit indiqué par Paphnuce, qui la fit entrer dans un monastère de vierges, où elle fut enfermée dans une cellule dont la porte fut murée; on lui passait chaque jour par une étroite ouverture un peu de pain et d'eau. Elle resta trois ans dans cette retraite, jeûnant, se macérant et priant; l'abbé Paphnuce sut ensuite que Dieu lui avait pardonné; il fit ouvrir la cellule et peu après Thais mourut en paix. » On célèbre sa fête le 8 octobre.

THAIS-PETIT (Armançade-Florine), actrice, née à Paris le 14 juillet 1833, morte dans la même ville le 3 décembre 1874. Elle joua dès l'âge de vingt ans et se fit remarquer comme jeune première à l'Odéon le 10^r septembre 1856, dans *Marguerite du Médecin de l'âme* de Léon Guillard et Maurice Desvignes. Elle obtint encore plus de succès en interprétant, au mois de janvier 1857, Valentine de la *Réclame*, d'Arnould Frémy. « Elle avait, dit Théophile Gautier, toute la grâce pudique et toute l'ingénuité spirituelle de son rôle. » Elle passa l'année suivante au Cirque national et créa successivement Louise du *Maréchal de Villars*, d'Eustache Loras (juillet 1858); Adrienne Lecouvreur de *Maurice de Saxe*, de Paul Foucher (janvier 1859); la duchesse de Chevreuse du *Prisonnier de la Bastille*, d'Alexandre Dumas (mars 1861); Jeanne de la *Prise de Pékin*, de Dennery (juillet 1861). Elle parcourut la province et revint à l'Odéon en 1863, pour prêter à Eros de *Diane au bois*, de Théodore de Banville, sa beauté blonde et grecque. Elle reprit en dernier lieu *Diane du Marquis de Villemor*, de George Sand (octobre 1864). Elle

quitta de nouveau Paris, joua pendant quelque temps à Bruxelles et, changeant d'emploi, créa à l'Ambigu-Comique plusieurs rôles, notamment : *Mme Duhamel*, dans l'*Artiste* 47, de Belot (octobre 1871); *Mme Stoller*, dans *Mademoiselle de trente-six vertus*, d'Arène Houssaye (mai 1873); *Mme Dalissier*, dans le *Paricide*, de Belot (octobre 1873); mistress Dayle, dans la *Lettre rouge*, de Marc Fournier et Lhermina (avril 1874). Elle venait de perdre sa mère. Minée par le chagrin et la misère, elle fut emportée un an après, laissant un orphelin de plus à la charge de l'Association des artistes dramatiques.

THAI-TCHEOU, ville de Chine, province de Tché-kiang, ch.-l. de département.

THAI-TOUNG, ville de Chine, province de Chan-si, ch.-l. de département, dans les montagnes, à 280 kilom. N.-E. de Thai-youen.

THAI-TSOUNG, empereur de la Chine, le fondateur de la dynastie des Tangs, né en 596 de notre ère, mort en 649. Il s'appelait Si-chi-min et était fils d'un gouverneur de province nommé Ly-yun. Fort jeune, il se signala par son intelligence, son courage et sa prudence, s'attira l'affection des grands et du peuple et devint le chef d'un parti puissant, qui résolut de renverser le dernier empereur de la dynastie des Souy. Une insurrection ayant éclaté, ce dernier fut massacré. Li-chi-min fit proclamer empereur son père Ly-yun, sous le nom de Kao-toun, vainquit ceux qui refusaient de reconnaître le nouveau souverain et continua à se rendre populaire par sa générosité. Son père ayant voulu le désigner pour son successeur, il refusa, voulant que son frère aîné fût l'héritier du trône, et se borna à prendre le titre de généralissime. Il s'occupa ensuite de fonder une Académie et y appela les savants les plus illustres. Ses frères, jaloux de sa popularité, résolurent de se défaire de lui. Deux d'entre eux entreprirent de l'assassiner, mais périrent dans le guet-apens qu'ils lui avaient tendu. Peu après (626), son père se démettait du trône en sa faveur, et il était proclamé sous le nom de Thai-tsoung. Il repoussa une invasion des Turcs, reforma son armée, s'entoura de savants et de lettrés, dont il encouragea les travaux, et fit construire à Si-gan-fou un immense collège. Sous son règne, l'empire fut divisé en dix grandes provinces et la législation révisée. Thai-tsoung voulut qu'on diminât les charges publiques et que les peines infligées aux coupables fussent moins cruelles. Son fils aîné ayant conspiré contre lui, il se borna à lui enlever le titre de prince héritier. Dans les dernières années de son règne, il se mit à la tête d'une armée, envahit la Corée, battit à plusieurs reprises les Coréens, mais ne put s'emparer de Gan-chi-ting, capitale de ce royaume, et se vit contraint, faute de vivres, de battre en retraite. Cet échec final lui causa le plus vif chagrin. Ce prince mourut après un règne de vingt-trois ans. Ses plus grands défauts étaient une passion exagérée pour la gloire et un amour excessif pour les femmes. Toutefois, il choisit pour épouse une femme instruite et sage, Tsang-chun-si, qui lui donna fréquemment d'excellents conseils. Thai-tsoung, très-instruit lui-même, composa deux ouvrages, l'un historique, intitulé : le *Précieux miroir*; l'autre, intitulé : *Ti-fou*, destiné à l'instruction de l'héritier du trône. Ce fut sous son règne que l'Evangile fut, dit-on, introduit en Chine par O-lo-peu en 635.

THAI-WAN, ville de Chine (Ile Formose), dans la province de Fou-kiang, ch.-l. du département de Thai-wan, sur la côte occidentale de l'île, à 330 kilom. S.-E. de Fouchéou, par 23° de latit. N. et 117° 40' de longit. E.; 800,000 hab. environ. Cette ville, une des plus importantes de la Chine, a des rues larges et droites, mais fort mal pavées, et un nombre considérable de boutiques. Son commerce est très-important. Les Hollandais y avaient établi un comptoir protégé par des bastions.

Thaïyè, célèbre poème arabe, composé par Ibn-Farêdh et traduit par M. J. de Hammer. Son nom (*Thaïyè*) signifie littéralement poème dont toutes les rimes finissent par la lettre *ta* (l'emphatique). C'est un des plus curieux échantillons de la poésie mystique des Orientaux. Le poète, dit M. Pavet de Courteille, le savant professeur du Collège de France, nous représente l'état d'une âme qui, absorbée dans la contemplation de la beauté divine, ne voit plus qu'elle, n'entend plus qu'elle, n'aspire plus qu'à se réunir à elle. Mourir d'amour est son unique désir; elle cherche à ne faire plus qu'un avec l'objet de son amour, et, pour cela, elle s'abandonne entièrement à toutes ses volontés; elle tend à se débarrasser de son corps comme d'un voile importun qui empêche la dualité de devenir unité, c'est-à-dire qui l'empêche de se fondre dans l'être divin, dont elle n'est qu'une incarnation, un écoulement. Le poète, en finissant, déclare que tous ses rivaux n'ont eu pour eux que la lie, mais que lui seul a bu ce qu'il y a d'excellent dans la coupe, en d'autres termes qu'il leur est de beaucoup supérieur en inspiration et en talent. On conçoit aisément combien un ouvrage de ce genre est difficile à comprendre, à tel point que les Orientaux eux-mêmes ne peuvent l'entendre sans un commentaire.

M. de Hammer a accompli un véritable tour de force en traduisant ce poème mystique en vers allemands. La réputation d'Ibn-Farêdh, comme poète, est, ajoute M. Pavet de Courteille, très-répandue chez les Arabes, qui le considèrent comme le premier de leurs poètes mystiques et qui lui ont donné par excellence le nom de *Sultan des amoureux*. Effectivement, Ibn-Farêdh a atteint le plus haut degré dans un genre de poésie inconnu aux Grecs et aux Romains, mais cultivé dans l'Orient depuis les temps les plus reculés et très-répandu chez les musulmans à partir du IX^e siècle.

THALA ou **TELEPTE**, ancienne ville de Numidie, dans laquelle Jugurtha avait déposé une partie de ses trésors. En 108 avant J.-C., elle tomba au pouvoir de Metellus.

Thalaba le Destructeur, poème ou roman en vers, par R. Southey (1801). Cet ouvrage est une narration fabuleuse et fantastique dans le goût oriental. L'auteur a lui-même les aventures du cheik Antara ou *Antar*, dont il existe plusieurs traductions françaises, mais à l'état de fragments. Il n'a pas précisément imité la légende héroïque du conteur arabe, qui raconte de préférence les prouesses guerrières d'un enfant du désert; il s'est inspiré plutôt de la donnée générale du poème anté-islamique, et il a mis en œuvre les superstitions qui se sont greffées sur le déisme musulman. Sous le costume arabe, il a peint des caractères européens. Tout le reste appartient au merveilleux, à la fantasmagorie. Les fictions de ce genre sont rebelles à l'analyse; puis elles finissent par ennuyer, à force de se répéter. Indiquons néanmoins les lignes principales du poème de Southey. Le père et les frères de Thalaba ont été assassinés à l'instigation de plusieurs magiciens ligés contre eux et qui avaient appris, en consultant le destin, que cette famille devait leur être funeste. La mère de Thalaba, miraculeusement sauvée avec son enfant par l'intervention de la divinité, s'enfuit avec lui à travers les déserts de l'Arabie. Elle s'arrête, mourante de faim et de fatigue, près d'un magnifique palais, et de vastes jardins se présentent devant les fugitifs. Elle y trouve un solitaire couché sous un arbre. Elle est dans le paradis d'Iram, ouvrage du roi Sheddad, qui fut puni de son impiété par l'extermination de tout son peuple et dont le palais est abandonné. Le solitaire raconte qu'il a habité ce lieu pendant une longue suite de siècles; un sort a rendu cet Eden invisible. Ce récit terminé, l'ange de la mort survient et enlève le solitaire et la mère de Thalaba; il annonce en même temps à celui-ci qu'il est destiné à venger la mort de son père et à exterminer la race des magiciens. Ses ennemis, rassemblés dans leur caverne, sous les voûtes de l'Océan, expédient un des leurs à la recherche du jeune Thalaba. La rencontre a lieu sous les palmiers d'une oasis, mais le simoun renverse le magicien armé d'un poignard. Adopté par un Arabe, le fugitif devient amoureux d'Oneiza, la fille de son protecteur. Des images vives et tendres et une grande simplicité de sentiments recommandent cet épisode. Thalaba a trouvé au doigt du magicien l'anneau merveilleux qui lui sert à se procurer l'arc et les flèches de son père, et il attend impatientement le signal d'en haut pour commencer sa mission. L'esprit de sa mère lui apparaît; ordre lui est donné de se rendre à Babylone et de demander aux anges le talisman nécessaire pour réussir dans ses desseins. En route, il fait rencontre d'un magicien chargé de le séduire ou de le tuer; un orage le débarrasse de cet émissaire infernal. Errant au milieu des ruines de Babylone, il lutte contre un étranger qui lui interdit l'entrée de la grotte des anges. Victorieux, il apprend que le talisman cherché, c'est la foi. Dès lors, les aventures du héros se multiplient : deux jours de course dans le désert sur un cheval sans bride; arrivée dans une forêt habitée par des sirènes; délivrance d'Oneiza poursuivie par un mécréant; mariage avec la jeune fille, que lui ravit Azraël, l'ange de la mort; départ à la recherche de l'oiseau divin Simorg; rencontre d'une sorcière fieuse qui le livre aux démons, lesquels le transportent dans l'île de Mohareb; délivrance miraculeuse de Thalaba; son arrivée dans une autre habitation enchantée, où il trouve une jeune fille belle comme le jour, qui dort dans un jardin, et le meurtre de cette houri par son père, le magicien Laila, dans les bras de Thalaba. Enfin, guidé par un oiseau vert, qui lui donne à manger et qui dort toutes les nuits sur son sein, c'est l'esprit de l'innocente fille de Laila, le héros continue son pèlerinage; il reçoit des instructions de l'oiseau divin; entrant dans un bateau conduit par une jeune fille, il arrive à la caverne de Dondaniel; après une longue descente, il voit un char suspendu sur un abîme; le char le porte jusqu'au seuil de l'enfer; les démons le repoussent; Thalaba évoque l'esprit de son père; il tue un géant; le paradis s'entreouvre, et une houri céleste, Oneiza, promet à son époux chéri une félicité prochaine.

Tout, dans ce poème, est invraisemblable et incohérent; il n'y a point d'unité. Le merveilleux ne peut faire illusion; il ne saurait plaire, s'il ne se mêle par intervalles à la réalité. Le poète a méconnu la première loi

du genre fantastique; il a oublié qu'il y a, au-dessous ou au-dessus du monde des chimères, la vie ordinaire, la nature, inséparable de l'homme. Ses fictions sont le rêve d'une muse en délire. Dans son extravagance, il a eu soin de trop bien régler l'intervention divine; on prévoit le dénouement, l'intérêt cesse et l'effet moral ne se dégage pas d'une fable où les incidents se succèdent sans se suivre. Cependant on reconnaît çà et là de grandes beautés; l'audace, l'éclat, la verve, la vigueur d'imagination relèvent plusieurs épisodes ou diverses descriptions d'une splendeur en rapport avec le sujet. La bizarrerie du poète devient quelquefois une originalité de bon aloi. Il est seulement regrettable qu'au lieu de faire un choix il ait tout prodigué. Southey a porté le désordre jusque dans le rythme du poème; il a adopté un mètre irrégulier, sans rime, qui possède un charme particulier sous sa main; mais changeant par caprice d'instrument et de ton, il compromet l'harmonie générale de sa poésie, tantôt lyrique, tantôt dramatique ou épique.

THALAME s. m. (ta-la-me — du gr. *thalamos*, lit nuptial). Bot. Evaselement du pédoncule, chez les synanthérées. Il fructification des lichens. Il On dit aussi THALAMION et THALAMUM.

THALAMIE s. f. (ta-la-mi — du gr. *thalamos*, lit nuptial). Bot. Syn. de PHYLLOCLADE, genre de conifères.

THALAMIFLORE adj. (ta-la-mi-flo-re — du lat. *thalamus*, lit; *flor*, fleur). Bot. Se dit des plantes dycotylédones ayant une double enveloppe florale, à pétales distincts insérés sur le réceptacle.

THALAMION s. m. (ta-la-mi-on). Bot. V. THALAME.

THALAMITE s. m. (ta-la-mi-te — du gr. *thalamos*, lit nuptial). Crust. Genre de crustacés décapodes brachyures, de la tribu des portuniers, formé aux dépens des portunes, et comprenant de nombreuses espèces, qui habitent le voisinage des tropiques dans les deux continents.

THALAMITE s. m. (ta-la-mi-te — gr. *thalamitis*; de *thalamos*, chambre, réduit). Antiq. gr. Rameur du banc inférieur, dans une trirème.

— **Encycl.** Les rangs des rameurs dans un navire étaient placés les uns au-dessus des autres. Quand on parle seulement de trois rangs, comme pour les trirèmes, il n'y a rien dans cette disposition qui paraisse extraordinaire; mais elle le devient déjà lorsqu'il s'agit de cinq rangs de rameurs. En effet, le rang le plus rapproché de l'eau devait pourtant se trouver au-dessus de sa surface, et, par conséquent, le cinquième rang devait être à une hauteur considérable; il lui fallait donc des rames d'une très-grande longueur. C'est bien autre chose quand on parle de navires à trente ou quarante bancs de rameurs, comme il y en eut quelques-uns dans les derniers siècles de l'antiquité; ici, la disposition par rangs superposés devient tout à fait incroyable. Cependant, il n'est pas permis de la mettre en doute. Elle se voit dans tous les ouvrages d'art où se trouvent représentés des bancs de rameurs. Callixène, qui a décrit le fameux navire de Ptolémée Philopator, à quarante bancs de rameurs, dit que le navire s'élevait de 53 coudees au-dessus de la surface de l'eau. Cette hauteur était suffisante pour les quarante rangs, d'autant plus que ces rangs se trouvant placés un peu en arrière les uns des autres, l'espace en hauteur qui les séparait n'était pas très-considérable. Les rameurs qui occupaient le banc le plus élevé avaient des rames longues de 38 coudees.

Dans tout navire, les rameurs les plus rapprochés de l'eau, qui étaient les *thalamites* dans les trirèmes, avaient les rames les plus courtes, et comme par cela même leur travail était le moins pénible, ils recevaient la plus faible paye.

THALAMUM s. m. (ta-la-mi-um). V. THALAME.

THALASIE s. f. (ta-la-zi — du gr. *thalid*, je verdis). Bot. Syn. de PANIC, genre de graminées.

THALASSA I **THALASSA** I (*La mer ! la mer !*) Cette exclamation rappelle l'étonnante série de marches militaires qu'on a nommée la retraite des Dix mille, et dont Xénophon fut le capitaine et l'historien.

Partis du champ de bataille de Cunaxa, où s'était brisée la fortune de Cyrus le Jeune, les dix mille auxiliaires grecs que ce prince avait pris à sa solde pour combattre son frère exécutèrent leur retraite en bon ordre, malgré les attaques continuelles des barbares, et, après une marche de seize mois à travers les déserts et les montagnes de l'Asie, ils arrivèrent épuisés au sommet de la montagne de Techès, d'où ils aperçurent le Pont-Euxin. Jamais naufrages ne poussèrent le cri de *terre !* avec plus d'ivresse que les Grecs n'en ressentirent à la vue de ces flots qui allaient enfin les conduire dans leur patrie. « La mer ! la mer ! » s'écrièrent-ils en s'embrassant et en versant des larmes de joie. Il leur fallut cependant combattre encore à travers les montagnes de la Colchide, et ce ne fut qu'après de nouvelles fatigues et de

nouveaux dangers qu'ils purent s'embarquer pour retourner en Grèce.

• A l'approche de la grande marée du mois de mars dernier, tout le monde voyait en imagination les vagues de l'Océan balayant le dessus des falaises de Dieppe et de Cherbourg, et criait comme les soldats de Xénophon : *Thalassa! Thalassa!*

BABINET.

• Le peuple allemand sent que ses intérêts ne sont pas de l'autre côté du Rhin; c'est au Nord que le pousse son instinct, c'est vers la mer qu'il tend : *Thalassa! Thalassa!* la mer, cet élément indispensable de la vie de tous les Etats civilisés, sans lequel toute nation, quelque vigoureuse qu'elle soit, doit dépérir et s'éteindre.

(Gazette de l'Allemagne du Nord.)

THALASSE s. f. (ta-las-sé — du gr. *thalassa*, mer). Ornith. Genre d'oiseaux palmipèdes, formé aux dépens des sternes. Il Quelques-uns font ce mot masculin.

THALASSÈME s. m. (ta-las-sè-me — du gr. *thalassa*, mer). Zool. Genre de vers marins, rangé, suivant les divers auteurs, dans la classe des annélides ou dans celle des échinodermes.

— Encycl. Les *thalassèmes* sont caractérisés par un corps mou, cylindrique, aminci en avant, obtus en arrière, composé d'anneaux très-nombreux et très-serrés, dont chacun est entouré d'un cercle de papilles glanduleuses, plus saillantes vers l'extrémité postérieure; la bouche très-petite, tout à fait antérieure, non rétractile, située dans la cavité de la base d'un ample tentacule courbé en forme de cuilleron, plissé longitudinalement et largement ouvert en dessous; des soies droites, plates, lisses; les deux antérieures prismatiques et crochues, les postérieures crochues aussi, plus petites, mais plus fortes, rapprochées et disposées sur deux rangs circulaires. Les espèces très-peu nombreuses de ce genre vivent dans la mer et fréquentent surtout les régions voisines des rivages. Le *thalassème commun* ou *échiure*, appelé aussi *thalassème des rochers*, *lombric de mer*, etc., se trouve sur les côtes de l'Océan, où il vit enfoncé dans le sable. Les pêcheurs reconnaissent la présence, de ce ver aux excréments qu'il laisse, à la manière des lombrics, sur le sable de la mer; ils fouillent alors ce sable avec une bêche; on prend ainsi, sur les côtes de Dieppe, des quantités considérables de ces annélides, qu'on emploie avec avantage comme appât pour prendre les poissons. Le *thalassème comestible*, qui forme aujourd'hui le type d'un genre distinct, est d'une couleur carnée; il a le corps renflé en massue à l'avant, la bouche entourée de tubercules ridés et velus, la partie postérieure dilatée et tuberculeuse; il vit dans les mers de l'Inde et de la Chine et sert à l'alimentation.

THALASSIANTHE s. m. (ta-las-si-an-*te* — du gr. *thalassios*, marin; *anthos*, fleur). Bot. Genre d'actinées, des mers d'Afrique.

THALASSIBIE adj. (ta-las-si-bi — du gr. *thalassa*, mer; *bios*, vie). Hist. nat. Qui vit, qui végète dans l'eau de la mer.

THALASSIDROME s. m. (ta-las-si-dro-me — du gr. *thalassios*, marin; *dromeus*, coureur). Ornith. Genre d'oiseaux palmipèdes, formé aux dépens des procaccines ou pétreles.

— Encycl. Le genre *thalassidrome* est caractérisé par un bec qui est plus court que la tête, mince, crochu et très-comprimé à la pointe; les narines sont réunies en un seul orifice; les tarses sont longs et grêles; les ailes aiguës; la queue carrée ou faiblement fourchue. Les *thalassidromes* se cachent pendant le jour et ne sortent de leur trou que vers le soir, ou lorsqu'une tempête se prépare. Le *thalassidrome tempête*, dit vulgairement *oiseau des tempêtes*, n'est guère plus gros qu'une alouette. Son plumage est d'un noir mat en dessus; le croupion et les sous-caudales sont de couleur blanche. On ne le voit en mer le jour qu'à l'approche des tempêtes, et quand il vient se poser sur les navires, ce n'est pas pour chercher un abri, c'est pour trouver dans le sillage du bâtiment une proie plus facile, qui consiste en mollusques et animaux articulés. Il vole avec une grande célérité en effleurant les vagues de ses pieds. Il est répandu sur les mers d'Europe et apparaît sur les côtes du nord de la France à la suite des ouragans; on le trouve alors quelquefois mort sur le rivage ou même dans l'intérieur des terres. Il se reproduit dans les crevasses des rochers des îles de la Manche qui avoisinent le Finistère. Sa ponte est d'un seul œuf presque rond, d'un blanc pur.

THALASSIE s. f. (ta-las-si — du gr. *thalassa*, mer). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des clavipalpes, dont l'espèce type vit au Cap de Bonne-Espérance.

— Bot. Genre de plantes, de la famille des naladées, tribu des zostérées, ou type de la famille des zostéracées, comprenant quatre espèces, qui habitent le golfe du Mexique et la mer Rouge.

THALASSIN, INE adj. (ta-las-sain, i-ne —

du gr. *thalassa*, mer). Hist. nat. Qui vit dans la mer.

— s. f. Crust. Genre de crustacés décapodes macroures, type de la famille des thalassinien, dont l'espèce type vit sur les côtes du Chili.

THALASSINIEN, IENNE adj. (ta-las-si-ni-ain, i-ène — rad. *thalassiné*). Crust. Qui ressemble ou qui se rapporte à la thalassinie.

— s. m. pl. Famille de crustacés décapodes macroures, ayant pour type le genre thalassinie.

THALASSIOPHYLLE s. m. (ta-las-si-o-fi-le — du gr. *thalassios*, marin; *phyllon*, feuille). Bot. Genre d'algues, de la tribu des laminariées, formé aux dépens des laminaires, et dont l'espèce type vit dans le nord de l'Océan Pacifique.

THALASSIOPHYTE s. m. (ta-las-si-o-fi-te — du gr. *thalassios*, marin; *phuton*, plante). Bot. Plante marine.

— s. m. pl. Syn. d'ALGUES ou HYDROPHYTES.

THALASSIORNIS s. m. (ta-las-si-or-niss — du gr. *thalassios*, marin; *ornis*, oiseau). Ornith. Genre d'oiseaux palmipèdes, formé aux dépens des garrots.

THALASSIQUE adj. (ta-las-si-ke — du gr. *thalassa*, mer). Hist. nat. Qui a rapport à la mer, qui appartient à la mer.

— Géol. Se dit des terrains de sédiment supérieurs, qui sont superposés à la craie.

THALASSITE adj. (ta-las-si-te — gr. *thalassa*, mer). Zool. Se dit des animaux qui vivent dans la mer.

— s. m. Ornith. Syn. de PHAETUSE ou STERNE.

— Erpét. Nom collectif donné aux tortues marines.

THALASSOCHÉLYS s. m. (ta-las-so-ké-liss — du gr. *thalassa*, mer; *chelys*, tortue). Erpét. Genre de tortues marines, formé aux dépens des chélonées.

THALASSOCRATE adj. (ta-las-so-kra-te. — V. THALASSOCRATIE). Qui domine les mers : Nation THALASSOCRATE. Il Peu usité.

THALASSOCRATIE s. f. (ta-las-so-kra-si — du gr. *thalassa*, mer; *kra-tos*, puissance). Empire des mers : Les Anglais aspirent encore aujourd'hui à la THALASSOCRATIE. Il Peu usité.

THALASSOCRATIQUE adj. (ta-las-so-kra-ti-ke — rad. *thalassocratique*). Qui appartient à la thalassocratie. Il Peu usité.

THALASSOME s. m. (ta-las-so-me). Ichtyol. Genre de poissons, de la famille des labroides.

THALASSOMÉLI s. m. (ta-las-so-mé-li — du gr. *thalassa*, mer; *melis*, miel). Pharm. anc. Potion purgative, composée d'eau de mer et de miel.

THALASSOMÈTRE s. m. (ta-las-so-mè-tre — du gr. *thalassa*, mer; *metron*, mesure). Physiq. Sonde marine.

THALASSOMÉTRIE s. f. (ta-las-so-mé-tri — rad. *thalassomètre*). Physiq. Ensemble de procédés employés pour les sondages en mer.

THALASSORHIN s. m. (ta-las-so-rain — du gr. *thalassa*, mer; *rhin*, nez). Ichtyol. Genre de poissons, formé aux dépens des squales.

THALBERG (Sigismund), célèbre pianiste allemand, né à Genève le 7 janvier 1812, mort à Naples le 27 avril 1871. Il était fils naturel du comte Dietrichstein et eut pour mère une femme distinguée, qui dirigea son éducation. Son premier professeur dans l'art qu'il devait illustrer fut Hummel, qui sut reconnaître en lui d'étonnantes aptitudes musicales, tant pour l'exécution que pour la composition; sa précision de doigté était déjà merveilleuse à l'âge de quinze ans, âge auquel il fit sa première apparition dans les concerts de Vienne; à seize ans, il publia ses premiers essais comme compositeur (1828). En 1830, il commença les voyages qui rendirent sa réputation universelle. Il parcourut d'abord l'Allemagne, puis se fixa quelque temps à la cour d'Autriche, où l'empereur Ferdinand l'attacha à sa personne avec le titre de pianiste de la chambre impériale; à Tœplitz, où était réuni un congrès de souverains, il fut comblé d'éloges et de cadeaux (1834). L'année suivante il vint à Paris, où sa renommée reçut comme la consécration suprême, parcourut la France, en donnant dans les principales villes des concerts qui furent partout très-goûtés, passa en Angleterre, puis revint en Allemagne et, parcourant de nouveau l'Europe, ne cessa plus de se faire entendre successivement à Vienne, à Londres et à Paris. Dans ces dernières années, il avait passé l'Atlantique et fait à travers les Etats-Unis une excursion des plus fructueuses.

Comme exécutant, Thalberg se distinguait par la netteté, l'élégance et la noblesse; moins original que Liszt, il apportait dans sa méthode plus de goût et de perfection. Ses compositions sont de plusieurs genres; ce sont généralement des fantaisies et des variations sur des thèmes d'opéra, *Robert le Diable*, les *Huguenots*, *Don Juan*, *Zampa*, la *Dame du lac*; il a fait aussi la musique d'un opéra, *Florinde*, représenté à Londres en

1851 sans grand succès, sur un libretto de Scribe. Son chef-d'œuvre comme compositeur est la *Prière de Moïse*, brillant morceau de salon et de concert, remarquable à la fois par l'éclat, l'élévation des idées et les difficultés d'exécution qui le rendent redoutable. On lui doit encore des *Études* pour le piano, ouvrage très-estimé. Thalberg avait épousé en 1845 une fille de Lablache, veuve du peintre Bouchot.

THALEAYN, THAN-LOUEN, MARTABAN ou **MOUTTAMA**, en chinois *Mou-kiang*, fleuve de la Chine. Il prend sa source dans la partie orientale du Thibet, province de Kam, parcourt l'E. de l'empire birman, sépare cet empire des possessions anglaises et se jette dans le golfe de Martaban, par deux branches principales qui forment un delta où se trouve la ville de Martaban. Son cours est d'environ 1,200 kilom. Le lit du fleuve est large, mais en général peu profond et rempli de bancs de sable et d'îlots qui en rendent la navigation difficile et même dangereuse.

THALEB ou **TSALAB EL-NAHOÛ**, écrivain arabe. V. CHEIBANY.

THALEBI ou **THAALEBI** (Abou-Mansour-Abd-el-Melek AL-), écrivain persan, né à Nischabour en 961 de notre ère, mort en 1038. On ne sait rien de sa vie, mais on possède de lui, sur diverses matières, un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on cite particulièrement : la *Perle des hommes du plus grand mérite de ce siècle*, histoire regardée comme son chef-d'œuvre; *Description de diverses choses, avec l'éloge et la critique de chacune d'elles*; *Anthologie ou Florilège de sentences tirées de divers poètes et orateurs*; *Intelligence de la langue arabe*, etc.

THAL-EHRENBREITSTEIN, petite ville de Prusse, aux environs de Coblentz, dans une

étroite vallée qui renferme une source minérale appelée Thalborn; 2,800 hab. Cette petite ville est dominée par un rocher escarpé que couronne la forteresse d'Ehrenbräitstein. V. ce mot.

THALER s. m. (ta-lèr). Métrol. Monnaie allemande, d'une valeur approximative de 3 fr. 70.

— Encycl. Le *thaler*, depuis longtemps en usage en Prusse, a été adopté comme unité de monnaie par les Etats formant la confédération de l'Allemagne du Nord, à la suite de la convention monétaire du 24 janvier 1857. D'après cette convention, le *thaler* nouveau doit peser 185^r,5185 au titre de $\frac{900}{1000}$. Sa valeur est de 3 fr. 7037, et, comme l'ancien *thaler*, il se divise en 30 silbergroschen. On frappe des pièces de 2 *thalers*, de 1 *thaler*, de $\frac{1}{6}$, $\frac{1}{12}$, $\frac{1}{24}$ de *thaler*.

La convention du 24 janvier 1857, qui eut pour résultat d'établir l'uniformité dans les monnaies d'Allemagne, était vivement désirée. Avant elle, en effet, la confusion la plus étrange régnait dans les transactions commerciales, et le voyageur qui, en un jour, parcourait trois ou quatre Etats de la confédération, voyait son argent changer sensiblement de valeur. Il en fut ainsi tant que la dernière pièce frappée avant le 24 janvier 1857 n'eut pas été retirée de la circulation. Les événements de 1866 et l'absorption par la Prusse de tous les petits Etats ont hâté ce moment.

Le tableau ci-après indique les lieux d'émission, le titre, le poids et la valeur des *thalers* en circulation avant la convention monétaire. Nous empruntons ce document au *Dictionnaire du commerce et de la navigation*.

LIEUX D'ÉMISSION.	POIDS en grammes.	TITRE.	VALEUR en francs.
ANHALT, FRANCFORT, HANOYRE et SAXE. Le <i>thaler</i> de 24 gros (monnaie de compte).	»	»	3,8962
BADEN. Le <i>thaler</i> de 100 kreutzers (monnaie de compte et d'espèce).	18,1409	875	3,5274
BAVIÈRE, FRANCFORT, HESSE et SAXE-COBOURG. Le <i>thaler</i> de 1 florin $\frac{1}{2}$ ou 90 kreutzers (monnaie de compte).	»	»	3,25
BRÈME et OLDENBOURG. Le <i>thaler</i> d'or de 72 gros égaux $\frac{1}{15}$ Frédéric d'or (monnaie de compte), valant ordinairement.	»	»	4,150
HESSE ÉLECTORALE. Le <i>thaler</i> .	21,2518	750	3,5420
LUBÉCK et MECKLEMBOURG-SCHWERIN. Le <i>thaler</i> de 3 marcs ou 48 schell.	27,5023	750	4,5837
PRUSSE et HESSE ÉLECTORALE. Le <i>thaler</i> .	22,2699	750	3,71
SAXE. Le <i>thaler</i> de 24 groschen, dit <i>thaler</i> de commerce.	»	»	3,667
SUISSE. <i>Thaler</i> de Bâle.	23,3770	875	4,54
— <i>Thaler</i> de Saint-Gall.	28,0524	833	5,19
— <i>Thaler</i> de Zurich.	25,5021	833	4,72

Indépendamment du *thaler* proprement dit, on se servait encore en Allemagne de diverses monnaies, telles que le *species-thaler*, le *species-thaler* de Hanovre, le *reichsthaler*, enfin le *kronenthaler*.

Le *species-thaler*, *thaler* d'espèce appelé aussi *thaler* de Maria-Louise, valait 1 *thaler* $\frac{1}{3}$ et se divisait en 32 gutgroschen. Il était usité en Anhalt, en Autriche, où on le trouve encore, en Bavière, à Francfort, dans la Hesse, à Hohenzollern, à Lippe-Detmold, à Nassau, en Saxe et à Saxe-Cobourg. Sa valeur était de 5 fr. 19.

Le *species-thaler* de Hanovre valait 5 fr. 77. Le *reichsthaler*, monnaie de compte en usage en Autriche et en Mecklembourg-Strelitz, valait 3 fr. 90.

Enfin le *kronenthaler*, usité dans le grand-duché de Bade, en Bavière, à Nassau et en Hesse-Darmstadt, valait 5 fr. 7144.

THALÈRE s. f. (ta-lè-re — du gr. *thalêros*, verdoyant). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, de la tribu des phalénides.

THALÈS ou **THALÉTAS**, poète et musicien grec, né en Crète. Il vivait au ix^e siècle avant notre ère et était contemporain de Lycurgue, qui l'emmena à Sparte pour ramener par ses chants l'union entre les citoyens. Thalès est regardé comme le second fondateur de la musique grecque; mais la réforme musicale qu'il établit nous est à peu près inconnue. On croit qu'il introduisit à Sparte et en Arcadie plusieurs sortes de danses, et les anciens prétendaient que sa musique avait le pouvoir de guérir les maladies contagieuses. Thalès composa aussi des poésies et des hymnes, dont aucun fragment n'est parvenu jusqu'à nous. Plutarque prétend que ce poète était un grand philosophe et un grand politique, qu'il faisait, par ses compositions, tout ce qu'on aurait pu attendre des législateurs les plus consommés. Ses odes inspiraient l'obéissance, la concorde, adoucissaient les mœurs et portaient à l'amour des choses honnêtes.

THALÈS, philosophe grec, le plus ancien et le plus illustre des sept sages, fondateur de l'école ionique, l'une des deux grandes sources de la philosophie grecque, né, sui-

vant une version, à Milet, d'une famille thébaine de la race de Cadmus, vers 640 avant J.-C. D'autres le font naître en Phénicie. Il voyagea, dit-on, pour s'instruire, étudia les sciences dans les sanctuaires de l'Égypte, revint se fixer et enseigner à Milet, et mourut presque centenaire, si l'on en croit ce que rapporte Diogène de Laërte, d'après les *Chroniques* d'Apollodore. Sa vie paraît avoir été méditative et dirigée vers les spéculations alors naissantes de la géométrie et de l'astronomie, et la tradition lui attribue d'avoir prédit (à une année près) une éclipse centrale de soleil, que les computations astronomiques fixent à l'année 610 av. J.-C. Il est, au reste, assez généralement regardé comme l'un des créateurs de la physique, de l'astronomie et de la géométrie. Sa doctrine était cosmologique; elle embrassait l'univers dans son ensemble et prétendait rendre raison des phénomènes, de la nature des choses et des causes premières. Il enseignait que l'eau est le principe de toutes choses (idée qu'il tenait peut-être des Égyptiens), que la terre n'est que de l'eau condensée, l'air de l'eau raréfiée, et qu'en dernière analyse tout se résolvait en eau; mais, en accordant une vitalité à cette matière unique et universelle, s'il tombait dans une sorte de panthéisme, l'ensemble de sa doctrine n'excluait cependant pas formellement, comme l'a cru Cicéron, une puissance immatérielle, un dieu distinct, âme génératrice de l'univers. Quant à ses idées sur les sciences physiques, elles offrent quelques remarques justes au milieu d'une foule d'erreurs. Il plaçait la terre au centre du monde et la croyait ronde, les astres étaient pour lui des terres enflammées, et la lune un corps opaque illuminé par le soleil, dont l'interposition entre cet astre et nous causait les éclipses. Il décrivit la petite Ourse et conseilla aux marins de s'en servir pour se guider. Il calcula la durée de l'année et des intervalles des solstices aux équinoxes, évalua grossièrement le diamètre apparent du soleil et les grandeurs relatives de cet astre et de la lune, enseigna à mesurer la hauteur des monuments par la grandeur de leur ombre, découvrit quelques-unes des propriétés du triangle sphérique, démontra, le premier, l'égalité des deux angles adjacents à la base du triangle isocèle, etc. Les doctrines de Thalès n'étaient connues dans l'antiquité que par tradition; elles nous

ont été transmises par Aristote, Diogène de Laërte et Cicéron.

THALÉTIQUE adj. (ta-lé-ti-ke). Philos. Qui appartient à Thalès, à l'école ionique.

THALIADES s. m. pl. (ta-li-a-de). Entom. Syn. de FÉRONIENS, tribu d'insectes coléoptères carnassiers.

THALICTROÏDE adj. (ta-li-kro-i-de — du gr. *thaliktron*, pigamon; *eidos*, aspect). Bot. Qui ressemble à un pigamon.

THALICTRON s. m. (ta-li-ktron — du lat. *thalictrum*, même sens). Bot. Nom scientifique du genre pigamon. || Nom vulgaire du sisymbre sophie ou sagesse.

THALIDE adj. (ta-li-de — de *thalie*, et du gr. *eidos*, aspect). Moll. Qui ressemble ou qui se rapporte à la thalie.

— s. f. Syn. de THALIE, genre de tuniciers.

— s. m. pl. Famille ou ordre de tuniciers, ayant pour type le genre thalie.

— Encycl. Zooph. Les *thalides* sont des animaux rayonnés, à corps libre, mou, gélatineux, ovale ou oblong, comprimé latéralement, dépourvu de crête dorsale ou n'en ayant qu'une très-courte, située vers une de ses extrémités; pas de tentacules sous le ventre. Les espèces peu nombreuses de ce genre vivent toutes dans les eaux des mers. La *thalide* à trois lignes, espèce type du genre, classée d'abord par Linné parmi les holothuries, a un corps gélatineux, d'une délicatesse extrême, telle qu'on ne peut la toucher sans la blesser; au moindre choc, elle périt, se résout en eau et disparaît pour ainsi dire complètement. Aussi n'habite-t-elle jamais le long des rivages; on ne la trouve qu'en pleine mer, au milieu des rochers profonds, dont les anfractuosités lui offrent un séjour plus tranquille.

THALIE s. f. (ta-li — nom mythol.). Astron. Nom d'une planète télescopique.

— Moll. Syn. de BIPHORE ou SALPA, genre de tuniciers.

— Acal. Syn. de PHYSALIE, genre d'acalèphes.

— Bot. Genre de plantes, de la famille des cannaçées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent dans les régions chaudes de l'Amérique : On cultive, comme espèce d'ornement, la *THALIE blanche*. (P. Duchartre.)

— Encycl. Astron. *Thalie* est la 23^e des petites planètes situées entre Mars et Jupiter. Elle a été découverte par Hind le 15 décembre 1852. Elle a l'apparence d'une étoile bleutée de 10^e grandeur. Voici le tableau de ses principaux éléments :

Moyen mouvement diurne . . .	831",47
Durée de la révolution sidérale . . .	1558,68
Distance moyenne au soleil . . .	2,63
Excentricité . . .	0,23
Longitude du périhélie . . .	123° 39' 14"
Longitude moyenne de l'époque . . .	74° 16' 25"
Longitude du nœud ascendant . . .	67° 38' 49"
Inclinaison . . .	18° 13' 36"
Epoque en temps moyen de Paris 12 nov. 1869	

— Bot. Les *thalies* sont de grandes plantes herbacées vivaces, dont la tige et les feuilles sont couvertes d'une poussière glauque, et dont les fleurs se groupent en un épi composé accompagné d'une spathe bivalve. Ces végétaux habitent les contrées chaudes de l'Amérique et croissent dans les terrains humides et inondés. La *thalie blanche* est une belle plante, haute de 1 à 2 mètres, à fleurs d'un rouge éramois foncé. On la propage très-facilement de graines et de rejets; on la cultive en pots, qu'on tient, pendant l'hiver, dans le bassin d'une serre tempérée, mais qu'on peut mettre en plein air durant la belle saison. Elle est d'autant plus vigoureuse que l'exposition est plus chaude et plus abritée, et le sol plus substantiel et plus limoneux.

THALIE, une des neuf Muses. Elle présidait à la joie, à la comédie, aux épigrammes et aux festins. On la trouve représentée sous les traits d'une belle jeune fille à l'air folâtre, couronnée de lierre, tenant à sa main un masque et chaussée de brodequins. On lui a attribué l'invention de la géométrie, de l'agriculture, et elle présidait à la croissance des troupeaux. Apollon la rendit mère de Corybante. — *Thalie* est aussi le nom d'une des trois Grâces.

— Iconogr. Dans la série des statues antiques des Muses trouvées à Tivoli, et qui se voient aujourd'hui au musée du Vatican, *Thalie* est représentée sous les traits d'une jeune femme assise, couronnée de lierre, tenant de la main droite un *pedum* ou bâton pastoral et appuyant la main gauche sur un *tympanum* ou tambour posé sur sa cuisse; près d'elle est un masque comique. Ces divers attributs se retrouvent dans la plupart des représentations antiques de cette Muse qui nous sont parvenues (v. MUSES). Les modernes se sont généralement conformés à ces indications. « *Thalie*, dit de Prézel (*Dict. iconol.*), est une jeune fille couronnée de lierre, qui tient un masque et vous regarde avec un sourire malin; quelquefois, on lui donne des brodequins et on met un singe à ses côtés. Vieughels l'a peinte assise, tenant sous un masque d'une main et s'appuyant de l'autre sur les *Comédies* de Ménandre et d'Aristophane. Plusieurs de ses statues la représentent encore avec un clairon, parce

qu'on s'en servait autrefois pour soutenir la voix des acteurs. » Dans le foyer de l'Opéra, à Paris, M. Paul Baudry a représenté *Thalie* assise, coiffée d'un foulard rouge, chaussée de brodequins roses et ayant sur les épaules un manteau jaune; elle est accoudée du bras gauche sur son genou et tient de la main droite un *pedum*; le visage souriant est d'un type franchement moderne. Des figures de *Thalie* ont été gravées par E. Jeaurat (d'après Vieughels), Th. Lupton (d'après Clint), Lindemann (d'après A. Bolgius), P. Audouin (d'après E. Le Sueur), etc.

THALITRON s. m. (ta-li-tron). Bot. Syn. de THALICTRON : Le *THALITRON* est d'un goût un peu astringent. (V. de Boissier.)

THALIURE s. f. (ta-li-u-re — du gr. *thallos*, feuille; *oura*, queue). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, de la tribu des noctuélides.

THALIUS (Jean), botaniste allemand, mort en 1587. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il était médecin, qu'il mourut prématurément des suites d'une chute de voiture et qu'il acquit une place honorable parmi les fondateurs de la botanique. *Thalius* s'éleva par ses propres recherches à une connaissance plus intime des plantes qu'on ne l'avait fait avant lui. On lui doit un livre intitulé : *Silva Hercynia, sive catalogus, etc.*, ou *Catalogue des plantes qui croissent spontanément dans les montagnes et autres lieux voisins de la forêt Hercynienne qui touche à la Saxe* (Frankfort-sur-le-Mein, 1588, in-4^o, avec 14 figures sur bois). Haller dit, en parlant de cet ouvrage : *Estimium opus et ex proprio clarissimè viri labore natum*. On y trouve des descriptions très-précises et neuves. Linné a donné, en mémoire de ce botaniste, le nom de *thalie* à un genre de la famille des bali-siers.

THALLE s. m. (ta-le — du gr. *thallos*, rameau, feuille). Bot. Syn. de FRONNE ou organe foliacé des cryptogames inférieurs.

— Encycl. Ce terme est fréquemment employé comme synonyme de FRONNE et sert à désigner les expansions foliacées ou foliiformes des cryptogames. En un sens plus restreint, il s'applique surtout aux lichens et désigne ces expansions foliacées ou dendroïdes, lépreuses ou farineuses qui constituent les organes de la végétation chez ces cryptogames, et qui portent tantôt des apothécies, tantôt des carpomorphes, en un mot des organes de reproduction. Le *thalie* est formé de deux parties ou couches, souvent bien distinctes : l'une extérieure, dite corticale, l'autre intérieure, dite médullaire. Sa consistance, son aspect, sa couleur, sa forme présentent des modifications nombreuses, qui fournissent souvent de bons caractères pour distinguer les genres.

THALLELÉE ou **TALLELÉUS**, jurisconsulte grec, qui vivait au VI^e siècle. Il fut avec Tribonien un des principaux rédacteurs de la compilation de lois appelée *Corpus juris Justinianum*, puis, à la demande de Justinien, il traduisit seul en grec le *Digeste* pour les provinces d'Orient. Il est cité avec éloge dans la constitution mise en tête des *Pandectes*, et Cujas l'appelle l'*Oeil des lois*.

THALLÈPE s. m. (tal-lè-pe — contract. du gr. *thalassa*, mer, et du lat. *lepus*, lièvre). Moll. Genre de mollusques gastéropodes, de la famille des aplysies, vulgairement nommés lièvres de mer.

THALLIATE s. m. (tal-li-a-te). Chim. Nom donné à un genre de sels dont un seul est connu, celui de potassium.

— Encycl. On obtient le *thalliate* de potassium en dirigeant un courant rapide de chlore à travers une lessive de potasse tenant en suspension de l'oxyde thallique (v. THALLIUM). La liqueur prend une couleur rouge violet foncé par suite de la formation du *thalliate* potassique. On peut évaporer la solution de ce sel, l'étendre et la filtrer sur du papier sans qu'elle se décompose; mais lorsqu'on la traite par un oxyde, elle se réduit à l'état de sel thallieux (v. THALLIUM et THALLIUM) avec dégagement d'oxygène. L'acide chlorhydrique donne lieu à une décomposition analogue; seulement, au lieu d'oxygène, c'est alors du chlore qui se dégage, tandis que du protochlorure de thallium se précipite.

THALLIEUX adj. (tal-li-eux). Chim. Se dit de toute une classe de sels qui renferment le thallium en minimum de combinaison. On donne encore à ces sels le nom de sels de thallium au minimum.

— Encycl. Nous verrons au mot THALLIUM que ce métal donne naissance à deux oxydes : l'oxyde *thallieux* Tl_2O et l'oxyde thallique Tl_2O_3 , à chacun desquels correspondent un hydrate et toute une série de sels. Les sels *thallieux* sont ceux qui correspondent à l'hydrate *thallieux* $TlHO$ et au protoxyde de thallium Tl_2O . On les désigne encore quelquefois sous le nom de sels de thallium au minimum ou, en suivant les règles de l'ancienne nomenclature, sous celui de sels de protoxyde de thallium.

— I. CARACTÈRES GÉNÉRAUX DES SELS THALLIEUX. Les sels *thallieux* sont, pour la plupart, incolores, à moins qu'ils ne dérivent d'un acide qui soit lui-même coloré. Ils sont ordinairement solubles dans l'eau, neutres aux réactifs colorés et doués d'une légère

saveur métallique. Le zinc précipite rapidement et le fer lentement le thallium de leur solution en cristaux métalliques. L'hydrogène phosphoré en précipite du phosphore noir de thallium. L'acide sulfhydrique agit sur les sels de thallium qui dérivent d'un acide faible comme l'acide carbonique ou l'acide acétique et en sépare la totalité du métal sous la forme d'un précipité brun foncé; mais si le sel dérive d'un acide plus énergique, si c'est par exemple un sulfate ou un azotate, le métal n'est plus précipité qu'en partie; en outre faut-il pour cela que la liqueur soit neutre au début, car, si la liqueur est acide, la précipitation n'a plus lieu du tout. Le sulfure ammonique précipite complètement le thallium de ses sels au minimum, le sulfure qui prend naissance étant complètement insoluble dans un excès de réactif ainsi que dans les alcalis caustiques, leurs carbonates et leur cyanure, et n'étant que fort peu soluble dans l'acide acétique. L'acide chlorhydrique et les chlorures solubles donnent un précipité blanc presque insoluble. L'acide bromhydrique et les bromures donnent un précipité blanc presque insoluble. L'acide iodhydrique et les iodures précipitent un iodure jaune tout à fait insoluble. Les alcalis, les carbonates alcalins neutres et les bicarbonates ne produisent aucun trouble dans la solution des sels *thallieux*. Le phosphate de sodium donne naissance à un précipité blanc très-peu soluble dans l'ammoniaque et très-soluble dans les acides. Le chromate de potassium produit un précipité jaune de chromate *thallieux*, insoluble à froid dans l'acide sulfurique et l'acide azotique, mais qui tourne au rouge orange lorsqu'on le fait bouillir dans la liqueur acide. Le chlorure platinique précipite un sel double complètement insoluble, d'un jaune très-pâle.

Il résulte de toutes ces réactions que, lorsqu'on étudie une solution métallique complexe par les procédés ordinaires de l'analyse qualitative, on trouve le thallium dans le précipité qui renferme le fer, le nickel, le cobalt, le manganèse, le zinc, l'aluminium, le chrome, etc., et qui résulte de l'action du sulfure d'ammonium sur la liqueur acide préalablement précipitée par l'acide sulfhydrique. On peut aisément le séparer de tous les métaux de ce groupe, soit en le précipitant au moyen de l'iodure de potassium, soit en le précipitant au moyen du perchlorure de platine, soit en le réduisant à l'état métallique par le zinc. D'après Heberling, l'iodure de potassium est, avec le spectroscope, le meilleur des moyens que l'on puisse employer pour découvrir le thallium. Ce réactif produit, en effet, un trouble perceptible dans une dissolution de sulfate *thallieux* renfermant seulement 0,0105 du sel dissous dans 2,000 parties de liquide, ce qui représente une solution au cent-millième. Pour les essais au spectroscope, v. THALLIUM.

— II. DESCRIPTION DES PRINCIPAUX SELS THALLIEUX.

— *acétate* $C_2H_3O_2 \left\{ \begin{matrix} O. \\ Ti \end{matrix} \right.$

On obtient ce sel en aiguilles blanches et soyeuses lorsqu'on dissout le carbonate *thallieux* dans un excès d'acide acétique concentré, qu'on évapore, qu'on fond le résidu, qu'on le dissout dans l'eau et qu'on évapore de nouveau. Il commence à se décomposer vers 171^o; il se dissout facilement dans l'eau et l'alcool et entre en déliquescence à l'air humide. L'acide sulfurique précipite immédiatement et complètement le thallium de ses solutions, parce que le sulfure métallique qui résulte de cette précipitation n'est pas attaqué par l'acide acétique. Le sel cristallise dans l'alcool comme dans l'eau, c'est-à-dire en aiguilles soyeuses.

— *arséniate thallieux*. On obtient un arséniate dihydrothallieux ou arséniate sur-acide $AsO_3(OH)(OTl)$ en faisant bouillir le peroxyde de thallium avec de l'eau et de l'anhydride arsénieux. L'oxyde thallique se réduit tandis que l'acide arsénieux se sur-oxyde. Il cristallise de ses solutions concentrées en aiguilles dures et brillantes inattaquables à 150^o. Il se dissout facilement dans l'eau. Par l'addition de l'ammoniaque, sa solution se prend en un magma de cristaux déliés qui consistent en arséniate trithallieux ou arséniate *thallieux* neutre.

— *benzoate thallieux*. Ce sel cristallise en petites plaques qui ont l'éclat perlé; il n'est pas volatil.

— *borate thallieux*. Lorsqu'on ajoute de l'acide borique à une solution de carbonate de thallium, on a du borax à la solution du sulfate *thallieux*, il se forme un précipité blanc, granuleux de borate *thallieux*. Ce sel est insoluble dans un excès de précipitant et dans l'acide sulfurique étendu, froid; il est soluble dans l'eau bouillante.

— *bromate thallieux* $TlBrO_3 = BrO_2 \left\{ \begin{matrix} O. \\ Ti \end{matrix} \right.$

Ce sel a la plus grande ressemblance avec l'iodate.

— *carbonate thallieux* $Tl_2CO_3 = CO \left\{ \begin{matrix} O. \\ Ti_2 \end{matrix} \right.$

La couche d'oxyde qui se forme à la surface du thallium, lorsqu'on l'expose à l'air, absorbe graduellement l'anhydride carbonique

et se convertit en carbonate, qui souvent forme des aiguilles cristallines. Une solution aqueuse saturée d'oxyde *thallieux* absorbe rapidement le gaz carbonique et laisse déposer le carbonate en cristaux. On peut préparer d'ailleurs de grandes quantités de ce sel pur en abandonnant dans une atmosphère légèrement chaude du thallium granulé et humide. On fait ensuite bouillir le métal carbonaté avec de l'eau renfermant un excès de carbonate ammonique et l'on filtre. Le carbonate *thallieux* se dépose, par le refroidissement de la liqueur, en cristaux jaunes, qu'une nouvelle cristallisation rend incolores. Le carbonate *thallieux* cristallise en groupes de prismes, qui offrent des faces comprises dans une zone et qui appartiennent probablement au système trimétrique. Ces cristaux sont brillants, très-réfringents et très-lourds; ils ressemblent à ceux de carbonate de plomb. Ils sont anhydres; leur saveur est à la fois astringente, sucrée et caustique; elle persiste pendant longtemps sur la langue. Chauffé, il fond, bien au-dessous du rouge, en un liquide clair qui se prend, par le refroidissement, en une masse cristalline d'un gris foncé. On peut le maintenir longtemps en fusion sans qu'il se décompose et perde de son poids; si, cependant, on pousse la chaleur jusqu'au rouge sombre, il dégage des vapeurs blanches et des bulles de gaz. La densité du sel fondu est 7,06 (Lamy). Il n'est pas très-soluble dans l'eau froide : 100 parties d'eau en dissolvent 4,02 parties à 15^o, 5,17 parties à 60^o et 27,21 parties à la température de l'ébullition. La densité de la solution aqueuse, saturée à froid, est de 1,0377. Cette solution a une saveur métallique et fortement caustique; sa réaction est alcaline et on ne parvient pas à la faire disparaître en faisant passer un excès de gaz carbonique à travers la liqueur.

— *chlorate thallieux* $TlClO_3$. On le prépare en dissolvant le thallium dans l'acide chlorique ou en mélangeant des solutions saturées de chlorate de potassium et de nitrate *thallieux*. Il est peu soluble dans l'eau, où il cristallise en longues aiguilles anhydres. Ses solutions jaunissent lorsqu'on les chauffe et dégagent des composés oxygénés du chlore, pendant que le liquide évaporé jusqu'en consistance sirupeuse laisse déposer de petits cristaux brillants, incolores, que l'eau, l'alcool ou l'ammoniaque décomposent immédiatement avec séparation d'oxyde thallique. V. THALLIUM et THALLIQUE.

— *chromates*. Le chromate neutre Tl_2CrO_4

est un précipité jaune pâle, que l'on obtient en ajoutant du chromate jaune de potassium à la solution neutre d'un sel *thallieux* légèrement alcalinisée par l'ammoniaque. Il est très-peu soluble dans l'eau. Le dichromate $(CrO_2)_2Tl_2O_7$ s'obtient sous la forme d'un précipité jaune orangé par l'addition du dichromate de potassium à la solution d'un sel *thallieux* neutre (Crookes). D'après Vain, ce sel se dépose en cristaux jaunes orangés microscopiques d'une solution du chromate neutre dans l'acide sulfurique étendu bouillant. Lorsqu'on fait bouillir l'un des deux sels précédents avec de l'acide azotique modérément concentré, on obtient une solution qui laisse déposer, par le refroidissement, des cristaux couleur cinabre, qui consistent probablement en trichromate *thallieux* $(CrO_2)_3Tl_2O_4$. Ces cristaux sont fort peu solubles dans l'eau, dont 100 parties ne dissolvent que 0,0354 partie à 15^o, 5 et 0,279 partie à 100^o. Enfin, on prépare un sesquichromate, que l'on peut considérer comme formé par la combinaison d'une molécule du sel précédent avec une molécule d'oxyde de thallium en faisant cristalliser le sel neutre dans de l'acide sulfurique d'une concentration moyenne.

Tous les chromates de thallium sont décomposés par l'acide chlorhydrique concentré, avec dégagement de chlore et formation de chlorure *thallieux* et de chlorure chromique soluble. Traités par un mélange d'acide chlorhydrique et d'alcool, ils abandonnent la totalité du thallium à l'état de chlorure entièrement ou presque entièrement insoluble dans ce liquide, tandis que le sesquichlorure de chrome entre en solution. Le sulfate de sodium, mélangé d'acide chlorhydrique, entraîne aussi la précipitation complète du chlorure de thallium.

— *citrate thallieux* $C_6H_8Tl_2O_7$. C'est un sel très-déliquescent, soluble dans l'alcool, difficilement cristallisable.

— *cyanate thallieux*. Il se précipite, lorsqu'on mélange des solutions alcooliques de cyanate de potassium et d'acétate *thallieux*, en petites plaques brillantes très-solubles dans l'eau, peu solubles dans l'alcool.

— *formiate thallieux* $CHTO_3$. On le prépare en dissolvant le carbonate dans l'acide formique. Il est très-soluble dans l'eau et fond sans décomposition au-dessous de 100^o.

— *hyposulfate ou dithionate thallieux* $Tl_2S_2O_8$. C'est un sel très-soluble dans l'eau, d'où il se sépare en cristaux vitreux qui ont la forme de tables et qui sont probablement isomorphes avec le sel de potassium qui leur correspond.

— *hyposulfite thallieux*. On obtient un hyposulfite sodico-thallieux $(Na_2SO_3)_2(Tl_2S_2O_3)_2$

en dissolvant du chlorure *thallieux* dans une solution bouillante d'hyposulfite de soude. Il cristallise en longues aiguilles soyeuses, entrelacées, qui renferment dix molécules d'eau de cristallisation. Lorsque la cristallisation a lieu au sein d'une petite quantité d'eau, il forme de petits grains dont l'eau de cristallisation n'a point été déterminée. Au rouge, il se résout en sulfure et sulfate de sodium et, fondu, il donne du sulfure de thallium qui foisonne considérablement.

— *iodate thallieux* TIIO_3 . C'est une poudre blanche qui se précipite lorsqu'on mêle de l'azotate *thallieux* avec de l'iodate potassique. Il est peu soluble dans l'eau froide, plus facilement soluble dans l'eau chaude.

— *malate thallieux*. C'est un sel déliquescant qui cristallise avec difficulté et qui fond au-dessous de 100°.

— *molybdate thallieux* TIMoO_2 . On obtient ce sel par double décomposition au moyen du molybdate de sodium et de l'azotate de thallium; il se sépare en écailles nacrées qui se dissolvent un peu dans l'eau pure et facilement dans l'eau ammoniacale.

— *nitrate thallieux* AZTI_2O_3 . Ce sel se dépose en aiguilles d'un blanc mat d'une solution de thallium dans l'acide azotique. Il fond à 205° en donnant un peu d'oxyde thallique. Ainsi purifié, il n'est point précipité par l'ammoniaque. Sa densité est de 5,8; il est insoluble dans l'alcool, mais soluble dans l'eau, dont la solution saturée en renferme 9,7 pour 100 à 180, 43,7 pour 100 à 58° et 55 pour 100 à 100° (Crookes). Les cristaux sont trimétriques et ne présentent pas de clivage distinct. L'indice de réfraction pour la partie la plus brillante du spectre, dans le plan de la section principale de la base et pour le rayon polarisé dans ce plan, est égal à 1,817 (W.-H. Miller).

— *oxalates thallieux* $\text{C}_2\text{TI}_2\text{O}_4$ et C_2HTIO_4 . Ces sels ont été décrits à propos de l'acide oxalique.

— *v-ozalate*. Nous nous bornerons à décrire ici l'oxalate cuprieo-thallieux $\text{C}_4\text{CuTI}_2\text{O}_8, 2\text{H}_2\text{O}$.

Ce sel se dépose en petites aiguilles aplaties soit d'une solution de carbonate cuivrique dans l'oxalate de thallium, soit d'un mélange de solutions des deux sels constituants. Quand on cherche à le faire recristalliser, il se décompose en partie.

— *é-phénate de thallium* C_6HTIO . C'est une poudre cristalline qui se précipite lorsqu'on mêle un sel *thallieux* avec de l'acide phénique. Il est peu soluble dans l'eau froide et cristallise, par le refroidissement, de sa solution faite à chaud, en belles aiguilles déliées. Par l'action de la chaleur, il fond sans se décomposer. Le phényl-sulfamate ou sulfanilate est déliquescant, peu soluble dans l'alcool, insoluble dans l'éther. Il cristallise avec une grande facilité dans un mélange d'eau, d'alcool et d'éther.

— *phosphates de thallium au minimum*. Les phosphates de thallium forment une série presque aussi complète que celle des phosphates alcalins, auxquels ils ressemblent par la manière dont ils se comportent lorsqu'on les chauffe. Ils sont incolores, presque tous facilement solubles dans l'eau et insolubles dans l'alcool. Leurs solutions aqueuses concentrées donnent, avec l'acide azotique, un précipité de nitrate *thallieux* et, avec les alcalis, un précipité d'orthophosphate trithallieux fort peu soluble. Elles ne donnent lieu à aucune réaction lorsqu'on les traite par les alcalis caustiques en présence d'un carbonate alcalin ou, à plus forte raison, lorsqu'on les traite par les carbonates alcalins purs.

1° *Orthophosphates*. Il en existe trois : le sel monothallieux, le sel dithallieux et le sel trithallieux.

— *Orthophosphate monothallieux*
 $\text{PO}\left\{\begin{smallmatrix} \text{OH} \\ \text{OTI} \end{smallmatrix}\right\}_2$

Ce sel prend naissance lorsqu'on mélange une solution d'orthophosphate dithallieux avec une quantité d'acide phosphorique suffisante pour lui communiquer une réaction acide. Par l'évaporation de ses solutions concentrées, il cristallise en lamelles nacrées, facilement solubles dans l'eau, insolubles dans l'alcool. Il fond sans altération à 190°, et il se convertit, si la température s'élève davantage, d'abord en pyrophosphate, puis, à la chaleur rouge, en métaphosphate.

— *Orthophosphate dithallieux*
 $\text{PhO}\left\{\begin{smallmatrix} \text{OH} \\ \text{OTI} \end{smallmatrix}\right\}_2$

Il se produit lorsqu'on neutralise, à la température de l'ébullition, l'acide phosphorique par le carbonate de thallium. La solution évaporée jusqu'à consistance sirupeuse laisse déposer d'abord des cristaux du sel anhydre, puis d'autres cristaux qui renferment une molécule d'eau de cristallisation. Cet hydrate, toutefois, en raison de son extrême solubilité, est difficile à obtenir en cristaux bien définis. Il fond à 145° sans rien perdre de son poids, donne son eau de cristallisation à 170° en se boursoufflant et devient en même temps moins soluble. Au rouge sombre, il se convertit en pyrophosphate vitreux. Le sel anhydre est soluble dans l'eau mère concentrée et modérément chaude; mais il se dissout

très-peu dans l'eau pure, dans laquelle il se décompose d'ailleurs en sel monothallieux et sel trithallieux.

— *Orthophosphate trithallieux ou normal*,
 $\text{PhO}(\text{OTI})_3$

Ce sel a été obtenu d'abord par Crookes. Il se produit sous la forme d'un précipité cristallin ayant un éclat soyeux lorsqu'on mélange des solutions saturées de phosphate disodique ordinaire et de sulfate *thallieux* (probablement il se forme en même temps des phosphates doubles sodico-thallieux, car le liquide, après précipitation, possède une réaction alcaline); il se produit encore, en même temps que le phosphate ammoniaco-thallieux, lorsqu'on traite le sel mono ou biméthallique par un excès d'ammoniaque. En fondant une molécule de métaphosphate *thallieux* avec deux molécules de carbonate *thallieux*, jusqu'à ce que tout dégagement gazeux ait cessé, et en versant ce qui reste liquide lorsque la solidification est à moitié complète on obtient l'orthophosphate trithallieux en cristaux qui ressemblent à des aiguilles et qui atteignent quelquefois 0m,01 ou 0m,02 de longueur. Ces cristaux fondent à la chaleur rouge en un liquide rouge jaunâtre qui se prend à 109° en une masse cristalline, blanche, d'une densité de 6,89. Cette masse est peu soluble dans l'eau, même bouillante. D'après Crookes, 100 parties d'eau en dissolvent 0,497 parties à 15°, 5 et 0,67 1/2 parties à 100°.

— *Orthophosphate ammoniaco-thallieux*. Lorsqu'on prépare l'orthophosphate trithallieux en ajoutant un excès d'ammoniaque à la solution du sel mono ou biméthallique, les eaux mères convenablement évaporées abandonnent ce sel double en gros prismes transparents. Chauffé, l'orthophosphate ammoniaco-thallieux laisse un résidu de métaphosphate *thallieux*.

2° *Métaphosphate thallieux*
 $\text{PhO}\left\{\begin{smallmatrix} \text{O} \\ \text{OTI} \end{smallmatrix}\right\}$

Ce sel existe sous deux modifications différentes. La première modification se produit lorsqu'on calcine l'orthophosphate monothallieux. C'est une masse opaline vitreuse, très-peu soluble dans l'eau; sa solution ne précipite pas directement l'albumine, mais la précipite après avoir été additionnée d'acide orthophosphorique, ce qui indique que l'acide orthophosphorique, en agissant sur ce sel, met l'acide métaphosphorique en liberté. La seconde modification s'obtient par la calcination de l'orthophosphate ammoniaco-thallieux. C'est un verre facilement soluble, dont la solution fort acide ne donne pas de cristaux et précipite immédiatement l'albumine. On obtient encore cette modification en fondant la modification précédente avec quelques gouttes d'acide orthophosphorique libre.

3° *Pyrophosphates thallieux*. L'acide pyrophosphorique répondant à la formule $(\text{PhO})_2(\text{OH})_4$,

on conçoit l'existence possible des quatre sels *thallieux* suivants :

$(\text{PhO})_2\left\{\begin{smallmatrix} \text{OH} \\ \text{OTI} \end{smallmatrix}\right\}_3$ $(\text{PhO})_2\left\{\begin{smallmatrix} \text{OH} \\ \text{OTI} \end{smallmatrix}\right\}_2$

$(\text{PhO})_2\left\{\begin{smallmatrix} \text{OH} \\ \text{OTI} \end{smallmatrix}\right\}_1$ $(\text{PhO})_2\left\{\begin{smallmatrix} \text{OH} \\ \text{OTI} \end{smallmatrix}\right\}_0$

De ces quatre sels, deux sont actuellement connus : le sel dithallieux, ou sel acide, et le sel tétrathallieux, ou sel neutre. Le sel dithallieux, $\text{TI}_2\text{H}_2\text{Ph}_2\text{O}_7$, se produit lorsqu'on chauffe avec soin l'orthophosphate monothallieux; il est extrêmement soluble dans l'eau, avec laquelle il forme une solution acide d'où il se dépose en prismes courts. Le sel tétrathallieux, ou sel neutre, $\text{TI}_4\text{Ph}_2\text{O}_7$, reste comme résidu lorsqu'on calcine fortement l'orthophosphate dithallieux hydraté. C'est une masse vitreuse, très-soluble dans l'eau. Sa solution, évaporée jusqu'à consistance sirupeuse, l'abandonne en aiguilles confuses que l'on décompose avec séparation d'un précipité blanc. L'orthophosphate dithallieux anhydre donne, lorsqu'on le calcine, un pyrophosphate neutre dont les propriétés diffèrent de celles du même sel préparé avec l'orthophosphate hydraté, et que nous venons de décrire. C'est une masse cristalline opaque, dont la solution donne par l'évaporation de gros prismes qui sont décomposés par l'eau pure.

A. *Picrate thallieux* $\text{C}_6\text{HTI}(\text{AzO}_2)_3\text{O}$. C'est un sel soluble dans l'eau, presque insoluble dans l'alcool. Il cristallise comme le sel potassique en aiguilles jaunes, qui présentent l'éclat soyeux et font explosion lorsqu'on les chauffe. Le picramate

$\text{C}_6\text{HTI}(\text{AzH}_3)(\text{AzO}_2)_3\text{O}$, est un précipité cristallin rouge noir presque insoluble dans l'alcool, qui se sépare en petits cristaux réguliers de sa solution aqueuse bouillante.

B. *Racémate ou paratartrate thallieux*,
 $\text{C}_4\text{HTI}_2\text{O}_6$

Il est très-peu soluble dans l'eau; il forme des groupes de cristaux qui paraissent appartenir au système dimétrique.

C. *Séleniates et sélénites thallieux*. On prépare le séléniate thallieux TI_2SeO_4 , en dissolvant dans l'acide sélénique aqueux le métal ou son carbonate. Il cristallise en longues aiguilles blanches, prismatiques, isomorphes

avec les cristaux de sulfate de potassium. Il est peu soluble dans l'eau froide, insoluble dans l'alcool et dans l'éther.

Les sélénites de thallium au minimum sont au nombre de deux : le sel neutre et le sel acide. On obtient le sel neutre, TI_2SeO_3 , soit en oxydant le sélénure de thallium (v. *THALLIUM*) par l'acide azotique, soit, plus facilement, en saturant l'acide sélénieux par un excès de carbonate de thallium. Il a une réaction alcaline, se dissout facilement dans l'eau, est insoluble dans l'alcool et dans l'éther et cristallise en lamelles micacées, très-minces. Le sel acide, TIHSeO_3 , est plus soluble dans l'eau que le précédent. Il cristallise surtout bien dans un mélange d'eau et d'alcool.

D. *Sulfates de thallium au minimum*. On connaît le sulfate *thallieux* neutre et plusieurs sels doubles.

On obtient le sulfate *thallieux*, TI_2SO_4 , en évaporant une solution du chlorure ou du nitrate dans l'acide sulfurique, ou encore en dissolvant à chaud le thallium dans l'acide sulfurique. Ce sel est soluble dans 21,1 parties d'eau à 15°, et dans 34 parties d'eau à 100°. Il cristallise de cette solution en prismes rhombiques anhydres, isomorphes avec le sulfate de potassium et allongés dans la direction de l'axe principal. En présence du sulfate d'ammonium, il se sépare sous la forme de longs cristaux striés, qui ressemblent à ceux du sulfocyanate de potassium.

Le sulfate *thallieux* forme, avec le sulfate d'ammonium, le sel double $\text{TIAL}^{III}(\text{SO}_4)_2, 12\text{H}_2\text{O}$, isomorphe avec l'alun commun. Il forme aussi, avec les sulfates de magnésium, de nickel, etc., des sels doubles renfermant 6 molécules d'eau et isomorphes avec les sels doubles analogues, auxquels donne naissance le sulfate de potassium. Le sel nickelique

$\text{TI}^{\text{Ni}}(\text{SO}_4)_2, 6\text{H}_2\text{O}$

se sépare d'une solution renfermant un excès de sulfate de nickel en prismes verts, permanents à l'air, qui perdent leur eau de cristallisation à 120° et qui se décomposent à la chaleur rouge. Le sel ferreux,

$\text{TI}^{\text{Fe}}(\text{SO}_4)_2, 6\text{H}_2\text{O}$,

obtenu de la même manière, est vert pâle. Le sel de zinc $\text{TI}^{\text{Zn}}(\text{SO}_4)_2, 6\text{H}_2\text{O}$ est incolore et possède l'éclat vitreux. Le sel magnésique $\text{TI}^{\text{Mg}}(\text{SO}_4)_2, 6\text{H}_2\text{O}$, ressemble au sel de zinc, dont il diffère par une plus grande solubilité.

E. *Tartrates thallieux*. Le sel neutre, $\text{C}_4\text{HTI}_2\text{O}_6$,

est peu soluble dans l'eau et dans l'alcool. Les cristaux, qui sont généralement en groupes jumeaux, paraissent appartenir au système trimétrique, mais diffèrent par leur forme des sels de potassium et d'ammonium. Ils sont anhydres, inaltérables à l'air, se carbonnent à 170° et, à une plus haute température, laissent de l'oxyde jaune de thallium mélangé d'une petite quantité de métal réduit. Le sel suracide $\text{C}_4\text{HTIO}_6, \text{C}_4\text{H}_4\text{O}_6$ se précipite quand on ajoute de l'acide tartrique à la solution du sel neutre. Il se présente en petits prismes aplatés, dont il est fort difficile d'effectuer la mesure, mais qui paraissent isomorphes avec les cristaux de sels sodique et potassique correspondants. Le sel suracide est moins soluble dans l'eau que le sel neutre que nous avons décrit d'abord.

F. *Tungstate thallieux*. C'est une poudre blanche, peu soluble dans l'eau, que l'on obtient par le même procédé que le molybdate.

G. *Urate thallieux*. On l'obtient par double décomposition; il est presque insoluble dans l'eau.

H. *Valérate thallieux* C_8HTIO_9 . C'est un sel très-soluble dans l'eau et dans l'alcool; il ressemble à l'acétate.

Chlorure thallieux.
Bromure thallieux.
Iodure thallieux.
Cyanure thallieux.
Fluorure thallieux.
Oxyde thallieux.
Hydrate thallieux.
Sulfure thallieux.
Sélénure thallieux.

Tous ces composés sont décrits à propos du thallium. V. *THALLIUM*.

THALLIQUE adj. (tal-li-ke). Chim. Se dit d'une série de composés qui renferment le thallium au maximum de combinaison.

— *Encycl*. Nous verrons au mot *THALLIUM* que ce métal donne naissance à deux oxydes : l'oxyde thallieux TI_2O et l'oxyde *thallique* TI_2O_3 , à chacun desquels correspondent un hydrate et toute une série de sels. Au mot *THALLIUM* (v. ce mot), nous avons décrit les sels qui correspondent au protoxyde et à l'hydrate qui en dérive; nous décrivons ici les sels qui dérivent de l'hydrate *thallique* et, par conséquent, du peroxyde TI_2O_3 . On désigne quelquefois ces sels, suivant l'usage de l'ancienne nomenclature, sous le nom de *sels de peroxyde de thallium*. On les appelle aussi *sels de thallium au maximum*.

— I. **CARACTÈRES GÉNÉRAUX DES SELS THALLIQUES**. Les sels *thalliques* se distinguent facilement des sels thallieux par la manière dont ils se comportent avec les alcalis et avec les chlorures et les bromures solubles. Leurs solutions donnent, avec l'ammoniaque, les

alcalis fixes et leurs carbonates, un précipité brun gélatineux d'oxyde *thallique* hydraté renfermant la totalité du thallium. L'acide chlorhydrique, les chlorures et les bromures solubles ne les précipitent pas lorsqu'ils sont purs; mais si la liqueur renferme en même temps un sel thallieux, il se forme un précipité de sesquichlorure ou de sesquibromure de thallium (v. *THALLIUM*). L'acide oxalique fait naître, dans la solution des sels *thalliques*, un précipité blanc pulvérulent; l'acide phosphorique, un précipité blanc gélatineux, et l'acide arsénique, un précipité gélatineux, jaune. Toutefois, ces divers précipités, devenant beaucoup plus solubles lorsqu'ils ne se trouvent pas en présence d'un grand excès d'acide libre, ne se produisant pas toujours lorsqu'on remplace l'acide libre par un de ses sels alcalins. Le sulfocyanate potassique détermine, dans les solutions acides des sels *thalliques*, un précipité gris noir; si les solutions sont très-peu concentrées, ce précipité est jaune et se dissout dans l'eau bouillante en se réduisant à l'état de sel au minimum. Le chromate de potassium ne précipite pas les sels *thalliques*, d'après Wilm, et les précipite, d'après Strecker, en jaune tournant au brun au contact de l'eau; comme en pareille matière la négative dit plus que l'affirmative, parce que, après tout, le sel à l'aide duquel on a obtenu un précipité pouvait être impur, il est probable que c'est Wilm qui est dans le vrai et que Strecker a opéré sur un mélange de sel *thallique* et de sel thallieux. Le ferrocyanure potassique précipite l'azotate *thallique* en vert et le ferriyanure le précipite en jaune. Une solution de sulfate ou d'azotate *thallique* mélangée de tartrate de sodium donne, avec l'ammoniaque, un précipité cailléboté, soluble dans un excès d'ammoniaque en un liquide qui, par l'ébullition, laisse déposer de l'hydrate de sesquioxyde de thallium brun. Si, toutefois, on fait bouillir le sesquioxyde avec de l'acide tartrique, il se dégage de l'anhydride carbonique, de l'acide formique, et il se forme une solution dans laquelle il se dépose des cristaux de tartrate thallieux (v. *THALLIUM*) par le refroidissement. La solution ammoniacale de l'oxyde *thallique*, formée en présence des acides tartrique ou phosphorique, donne, par l'acide sulfhydrique et les sulfures alcalins, un précipité brun qui fond dans l'eau bouillante en une boule possédant l'éclat métallique et soluble dans l'acide sulfurique étendu avec dégagement d'acide sulfhydrique et dépôt de soufre. L'iodure de potassium, ajouté à la même solution ammoniacale, donne un précipité noir qui, par l'ébullition, se transforme en iodure thallieux mélangé avec de petites quantités de chloroforme.

— II. **DESCRIPTION DES PRINCIPAUX SELS THALLIQUES. a-acétate thallique**

$\text{TI}^{III}(\text{C}_2\text{H}_3\text{O}_2)_2, 2\text{TI}^{III}(\text{OH})_3, 3/2\text{H}_2\text{O}$.

C'est un sel basique composé d'une molécule de sel neutre unie à une molécule de l'hydrate normal $\text{TI}^{III}(\text{OH})_3$ qui est inconnu à l'état de liberté (on ne connaît que son anhydride $\text{TI}^{III}\text{HO}_3$ [v. *THALLIUM*]). Ce sel cristallise lorsqu'on abandonne à l'évaporation spontanée une solution d'acide *thallique* dans l'acide acétique concentré préparée à la température de l'ébullition de ce liquide. Il forme des plaques incolores qui appartiennent au système rhombique, accompagnées quelquefois de petits cristaux prismatiques constitués probablement par de l'acétate thallieux. Ces cristaux, exposés à l'air, brunissent rapidement à leur surface. A une douce chaleur, ils se décomposent avec facilité en acide acétique libre et hydrate *thallique*. La décomposition est presque complète à 100°. Le sel se résout aussi, et immédiatement, dans des principes constituants sous l'influence de l'eau.

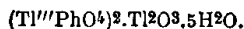
— *β-arséniate thallique* $\text{TI}^{III}(\text{As}^{III})\text{O}_4, 2\text{H}_2\text{O}$. C'est un sel neutre que l'on obtient en précipitant l'azotate *thallique* par l'acide acétique libre; il est gélatineux et de couleur jaune citron. L'acide chlorhydrique le dissout. L'ammoniaque, ajoutée à cette dernière solution, en précipite d'abord un sel cristallin, volumineux, qui paraît différer du précédent par la quantité d'eau de cristallisation qu'il renferme, puis un sel dithallique et enfin un précipité brun, si la proportion d'ammoniaque employée est plus considérable.

— *γ-azotate thallique* $\text{TI}^{III}(\text{AzO}_3)_3$. Il se sépare d'une solution concentrée en cristaux incolores bien définis, renfermant 3 molécules d'eau de cristallisation d'après Strecker et 4 d'après Wilm. A 100°, il se décompose avec séparation d'oxyde *thallique*.

— *δ-oxalate thallique* $(\text{TI}^{III})_2(\text{C}_2\text{O}_4)_3$. On l'obtient en mêlant à chaud l'oxyde *thallique* avec de l'acide oxalique aqueux ou en précipitant une solution d'un sel *thallique* par l'acide oxalique. C'est une poudre cristalline, blanche, très-peu soluble dans l'eau. Il est toujours mélangé d'oxalate thallieux. On obtient un oxalate ammoniaco-thallique $\text{C}_4\text{TI}^{III}(\text{AzH}_4)\text{O}_8, 3\text{H}_2\text{O}$

en mêlant une solution de sulfate *thallique* avec une solution d'oxalate d'ammonium. C'est un précipité blanc, presque insoluble dans l'eau froide et qui se transforme dans l'eau bouillante en sel thallieux avec dégagement d'anhydride carbonique. Calciné, ce sel laisse du métal en fusion.

— *s-phosphate thallique* $Tl'''(PhO^+)_2H_2O$. Ce sel se sépare lorsqu'on étend d'eau une solution d'azotate *thallique* préalablement additionnée d'acide phosphorique libre. C'est un précipité gélatineux qui, d'après les auteurs qui l'ont étudié, « aurait l'aspect cristallin, » ce qui est assez peu compréhensible, car l'état gélatineux ou colloïde et l'état cristallin sont opposés l'un à l'autre. Il est insoluble dans l'eau, soluble dans l'acide azotique concentré et l'acide chlorhydrique étendu. L'ammoniaque, ajoutée à la solution chlorhydrique, en précipite un sel basique vert, qui correspond à la formule

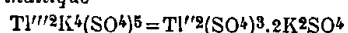


Si l'on augmente la proportion de l'ammoniaque, on finit par n'obtenir que de l'hydrate *thallique*.

— *s-sulfate thallique* $(Tl''')_2(SO_4)_3.7H_2O$. Ce sel se sépare, par l'évaporation, d'une solution d'hydrate *thallique* dans l'acide sulfurique étendu. Il forme des lamelles incolores, que l'on décompose, même à froid, avec séparation d'hydrate *thallique* brun. A 220°, il abandonne 6 molécules d'eau; à une température plus élevée, il se réduit à l'état de sulfate de thallium au minimum. V. THALLIUM.

D'après Wilm, une solution d'oxyde *thallique* dans l'acide sulfurique de concentration moyenne, et préparée à chaud, laisse déposer d'abord des aiguilles déliées du sel basique $Tl_2O_3.2SO_3.5H_2O$; puis un sulfate *thallosulfatique* à cristaux prismatiques transparents, en même temps qu'un sel amorphe et pulvérulent renfermant $Tl_2O_3.2SO_3.3H_2O$. Une solution de sulfate thallique et de peroxyde de baryum ou de plomb, puis filtrée et évaporée, donne des cristaux de sulfate *thallique* anhydre $Tl_2O_3.3SO_3 = (Tl''')_2(SO_4)_3$.

On peut obtenir un sulfate double *potassico-thallique*



en mêlant une solution concentrée de sulfate de potassium. C'est une croûte cristalline, incolore, dure, que l'eau brunit à la surface et qui est un peu, mais peu soluble dans l'acide sulfurique étendu. Un sulfate *sodico-thallique* $TlNa(SO_4)_2$ se forme de la même manière et se sépare en aiguilles incolores.

THALLIUM s. m. (tal-li-omm — du gr. *thallos*, rameau, parce que le thallium donne, dans le spectre, une raie verte). Chim. Métal blanc qui existe dans les pyrites. « Verre de thallium, Espèce de cristal dans lequel le thallium se trouve substitué au plomb.

— *Encycl.* Cet élément métallique a été découvert en 1861 par Crookes dans le dépôt sélénifère que l'on recueille à la manufacture d'acide sulfurique de Tlkerode, dans le Harz. En distillant une petite quantité de sélénium impur extrait de ce dépôt, ce chimiste obtint un résidu assez considérable, qu'il crut naturellement constitué surtout par du tellure. Mais l'analyse spectrale démontra dans ce résidu l'existence d'un élément nouveau, dont le spectre consistait en une seule ligne verte, vive et brillante, d'où le nom de *thallium* donné au nouvel élément, du grec *θαλλός*, bourgeon vert. On supposa d'abord que l'élément découvert par Crookes était un métalloïde, mais une étude plus approfondie a prouvé que c'est un vrai métal. Le *thallium* a été obtenu pour la première fois à l'état métallique, par Crookes, vers la fin de l'année 1861. Plus tard, il a été obtenu par Lancy, qui paraît avoir fait son travail sans avoir eu connaissance des expériences de Crookes. Le *thallium* a été depuis l'objet de nombreuses recherches, et un grand nombre de ses composés ont été préparés et étudiés avec soin.

— *SOURCES DE THALLIUM.* Le *thallium* est très-répandu à l'état de sulfure et accompagne, le plus souvent, le fer et le cuivre dans les pyrites de ces deux métaux. Parmi les minerais qui en renferment le plus (bien que dans ces derniers sa proportion ne s'élève jamais à plus d'un quatre-millième et descend quelquefois à un cent-millième), il faut mentionner les pyrites de fer de Theux, près de Spa, en Belgique, de Namur, de Philippeville, d'Alais, du sud de l'Espagne, de France, d'Irlande, de Cornouailles, de Cumberland, de différentes parties du nord et du sud de l'Amérique; les pyrites de cuivre d'Espagne, aussi bien que le soufre brut préparé au moyen de ces minerais. Il faut aussi mentionner, comme renfermant du *thallium* : la blende et la calamine de Theux; la blende, la calamine, le zinc métallique, le sulfure de cadmium, le cadmium métallique et le soufre en pains de la Nouvelle-Montagne; le soufre natif de Lipari et d'Espagne; les minerais de bisuth, de mercure et d'antimoine, aussi bien que les produits manufacturés de ces métaux (fréquemment les préparations médicinales d'antimoine dites pures elles-mêmes en renferment); le sélénium et le tellure du commerce enfin, dans lesquels le *thallium* paraît se trouver à l'état de sulfure.

Le *thallium* se rencontre encore fréquemment dans le cuivre et dans les sels commerciaux de ce métal. En Espagne, on prépare un cuivre très-impur, en oxydant à l'air les pyrites, lavant le minerai pour dissoudre le sulfate de cuivre ainsi produit et précipitant

le métal de cette dissolution, au moyen de rognures de fer, à l'état de cuivre pulvérisé. On recueille la poudre métallique, on la dessèche, on la comprime et on la chauffe au point de fusion. On en forme ainsi des gâteaux rectangulaires qu'on vend dans la contrée même et qui pèsent environ 10 kilogrammes chacun. Le sulfure de *thallium* s'oxydant plus rapidement à l'air et se transformant plus vite en sulfate que le sulfure de cuivre, et le *thallium* étant précipité de son sulfate par le fer, comme le cuivre, se concentre dans les gâteaux de ce dernier métal, où il se trouve à l'état d'alliage.

On rencontre encore le *thallium* dans la lépidolithe de Moravie, dans le mica de Zinnwald et dans le résidu déliquescant que les saliniers de Nauheim appellent *sel à glace*. Ce résidu consiste en un mélange de chlorure de potassium, de sodium et de magnésium renfermant des proportions relativement considérables de chlorures de rubidium et de césium, ainsi que des traces de chlorure de *thallium*.

Quelques échantillons d'acide sulfurique commercial et d'acide chlorhydrique jaune renferment du *thallium*. L'origine de ce métal est évidemment alors la pyrite qui a servi à préparer l'acide sulfurique dont on s'est ultérieurement servi pour préparer l'acide chlorhydrique du commerce.

— *EXTRACTION DU THALLIUM. a. Extraction des pyrites.* Les pyrites de la Société anonyme de Rocheux et d'Oneux (Theux) renferment environ 1 partie de *thallium* sur 4,000. On travaille deux tonnes de ce minerai de la manière suivante :

On concasse les pyrites en fragments de la grosseur d'une noix et on les distille dans des cylindres en fer fermés par un bout, que l'on place dans un fourneau à réverbère. On adapte à l'extrémité ouverte de ces cylindres, au moyen d'un lut, des tubes coniques en tôle et l'on porte le tout à une température rouge brillante, qui doit être continuée pendant plusieurs heures. A la fin de l'opération, on trouve dans les récipients de 4 à 8 kilogrammes de soufre coloré en gris ou en vert foncé, par 50 kilogrammes de minerai employé. La totalité du *thallium* que renfermaient les pyrites se trouve maintenant concentrée dans ce soufre. On peut ensuite traiter le produit par le sulfure de carbone, qui dissout le soufre et laisse un résidu insoluble de sulfure de *thallium*. On peut encore traiter le soufre par une lessive bouillante de soude. Cette dernière méthode occasionne plus de perte que la première, à laquelle on la préfère cependant, à cause des graves inconvénients qu'on éprouve, au point de vue de la santé, à travailler avec de grandes quantités de sulfure de carbone. 6 kilogrammes de soude caustique, 9 kilogrammes de soufre thallifère sont bouillis avec une quantité d'eau égale à 6 litres environ jusqu'à ce que le soufre ait disparu; on ajoute alors 9 litres d'eau, et, lorsque le liquide est refroidi, on le sépare du précipité noir volumineux qui a été séparé du soufre; on recueille ce précipité sur un morceau de calicot et on le lave; il renferme la plus grande partie du *thallium* à l'état de sulfure, en même temps que du cuivre, du fer, du mercure et du zinc. Une faible portion du *thallium* se dissout toutefois dans la liqueur alcaline et se perd ainsi. On dissout le précipité dans l'acide sulfurique chaud additionné d'un peu d'acide azotique, on étend d'eau le liquide et l'on filtre. L'acide chlorhydrique mélangé de sulfite de sodium précipite de cette solution du protochlorure de *thallium* blanc presque insoluble, qu'on recueille sur un filtre, qu'on lave et qui devient le point de départ de toutes les préparations de *thallium*. (Crookes.)

β. *Extraction du soufre des pyrites par la voie humide.* On dissout ce soufre dans l'eau régale, jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'un résidu de soufre jaune brillant; on ajoute de l'eau à la liqueur, on la filtre, on l'additionne d'acide sulfurique et on la chauffe jusqu'à ce qu'il se dégage d'abondantes vapeurs blanches de ce dernier acide et que le résidu soit presque sec. On dissout ce résidu dans une grande quantité d'eau chaude et l'on y ajoute d'abord assez de carbonate de sodium pour produire une réaction alcaline, puis du cyanure de potassium entièrement exempt de sulfure; on chauffe légèrement la liqueur pendant quelque temps, après quoi on la filtre. Le précipité renferme la totalité du plomb et du bismuth à l'état de carbonates, tandis que le *thallium* demeure en solution. On dirige alors un courant d'hydrogène sulfuré à travers la liqueur; le *thallium* se précipite alors à l'état de sulfure, tandis que le cuivre, l'antimoine, l'étain et l'arsenic restent dissous. On filtre pour recueillir le précipité de sulfure de *thallium*, on lave ce dernier, on le dissout dans l'acide sulfurique étendu et l'on précipite enfin le *thallium* à l'état de chlorure insoluble au moyen de l'acide chlorhydrique. (Crookes.)

γ. *Extraction du thallium des poussières qui se déposent dans les cheminées des fourneaux où l'on grille les pyrites.* Cette méthode est certainement la plus avantageuse, la plus économique de toutes. Lorsqu'on grille des pyrites thallifères pour la fabrication de l'acide sulfurique, le *thallium* s'oxyde en même temps que le soufre et se volatilise par la chaleur. Si le passage qui conduit du

fourneau aux chambres de plomb n'a que quelques pieds de longueur, la plus grande partie du *thallium* échappe à la condensation et arrive en vapeurs dans les chambres de plomb; là, il rencontre la vapeur d'eau, l'acide sulfureux, l'acide sulfurique et se convertit en sulfate de *thallium*. Ce dernier sel, étant facilement soluble à la fois dans l'eau et dans l'acide sulfurique étendu, et n'étant pas réduit par son contact avec les parois de plomb des chambres, reste dissous et accompagne l'acide sulfurique dans les diverses phases de sa concentration. Si, au contraire, le passage qui conduit des fourneaux aux chambres de plomb a une longueur d'au moins 10 ou 15 pieds, la presque totalité du *thallium* s'y condense, en même temps qu'un nombre considérable d'autres corps qui constituent avec lui la poussière des cheminées, *flue-dust*. Parmi ces corps, il faut citer le mercure, le cuivre, l'arsenic, l'antimoine, le fer, le zinc, le cadmium, le bismuth, le calcium, le sélénium, corps auxquels il faut ajouter l'ammoniaque et les acides sulfurique, azotique et chlorhydrique. La proportion du *thallium* dans les dépôts de fumée varie beaucoup; quelquefois elle ne s'élève pas à plus de 1/4 pour 100, tandis que d'autres fois, et sans qu'on puisse expliquer ce fait, on l'a vue s'élever à 8 pour 100.

Pour extraire le *thallium* de cette poussière sur une large échelle, Crookes a adopté la méthode suivante :

La poussière est d'abord mêlée, dans des tubes de bois, avec son volume d'eau bouillante et fortement agitée. Pendant cette opération, il se dégage des quantités considérables de gaz nitreux. Quand ce dégagement a cessé, on laisse le tout se reposer pendant vingt-quatre heures, afin que la portion indissoute ait le temps de se déposer. On siphonne la liquide, on lave le résidu et on le traite une seconde fois par l'eau bouillante. Les liqueurs réunies qui ont été séparées du dépôt au moyen d'un siphon sont ensuite abandonnées au refroidissement, puis précipitées par un grand excès d'acide chlorhydrique. On laisse déposer ce précipité, qui consiste en chlorure de *thallium* très-impur, on le recueille et on le lave sur un filtre en calicot, après quoi on le dessèche. Trois tonnes de poussière donnent ainsi 34 à 35 kilogrammes de ce chlorure impur.

Werther fait bouillir à plusieurs reprises la poussière avec du carbonate de sodium; il précipite la liqueur filtrée par un excès de sulfure d'ammonium; il convertit ensuite le précipité en sulfate en le faisant bouillir avec un mélange d'acide sulfurique et d'acide azotique, dissout ce sel dans l'ammoniaque, précipite la solution par l'iodure potassique et réduit l'iodure de *thallium* en le fondant avec un cyanure de potassium.

L'acide chlorhydrique du commerce renferme souvent du *thallium*. On peut l'en séparer en le neutralisant par l'ammoniaque et en y ajoutant du sulfure ammonique. Le précipité noir renferme le *thallium*, en même temps que le fer et quelques autres impuretés que renfermait l'acide commercial. On le dissout dans l'acide sulfurique et l'on en précipite le *thallium* par l'acide chlorhydrique à l'état de protochlorure impur.

Le protochlorure brut de *thallium* obtenu par une des méthodes précédentes est projeté par petites portions successives dans une capsule de porcelaine ou de platine contenant de l'acide sulfurique concentré bouillant. On agit le mélange et l'on continue de chauffer jusqu'à ce que la totalité de l'acide chlorhydrique et la plus grande partie de l'acide sulfurique soient éliminés. On dissout alors dans un excès d'eau le sulfate en fusion et l'on fait passer à travers la liqueur un fort courant d'acide sulfurique. On filtre pour séparer le précipité, qui renferme de l'arsenic, de l'antimoine, du bismuth, du plomb, du mercure et de l'argent, et l'on fait bouillir la liqueur filtrée jusqu'à expulsion de tout l'acide sulfurique libre qui s'y trouve. Cela fait, on alcalinise la liqueur par l'ammoniaque et on la soumet à l'ébullition; il se forme généralement, dans ces conditions, un précipité d'hydrates ferrique et aluminique qu'on sépare par le filtre, après quoi on évapore la solution claire jusqu'à ce qu'elle soit réduite à un très-petit volume. Le sulfate de *thallium* se sépare alors, par le refroidissement, en longs cristaux limpides et prismatiques. Comme le sulfate d'ammonium est beaucoup moins soluble que le sulfate de *thallium*, on peut facilement séparer ces deux sels l'un de l'autre, car ils ne cristallisent pas ensemble.

Pour éviter l'inconvénient qui consiste à évaporer de grandes quantités d'acide sulfurique, dans la décomposition du chlorure brut de *thallium*, il est quelquefois préférable de procéder comme il suit : on fait bouillir le chlorure de *thallium* pendant cinq minutes avec une solution de sulfure d'ammonium; la décomposition est presque immédiate; on filtre et on lave à l'eau distillée aussi longtemps que les eaux de lavage renferment du chlore; on dissout ensuite le sulfure, sur le filtre même, dans l'acide sulfurique étendu et l'on soumet la solution à l'action de l'ammoniaque, en terminant l'opération comme ci-dessus.

Wöhler et Gunning, chacun de son côté, ont fait connaître deux nouvelles méthodes pour extraire le *thallium* des poussières qui se déposent dans les cheminées des fours à

pyrites. Wöhler fait bouillir à plusieurs reprises la poussière avec de l'eau acidulée par de l'acide sulfurique et il ajoute de l'acide chlorhydrique à la liqueur, qui ne doit pas être concentrée au préalable, sans quoi l'arsenic se précipiterait en même temps que le *thallium*. Le *thallium* se précipite alors à l'état de chlorure, qu'on lave à l'eau et que l'on convertit en sulfate neutre par une des deux méthodes que nous venons d'exposer plus haut. On dissout ce sel dans l'eau et l'on en précipite le *thallium* au moyen de l'électrolyse. A cet effet, un grand tube de verre, autour de l'extrémité inférieure duquel est fortement attachée une vessie qui en forme le fond, est suspendu dans la solution de *thallium* et rempli avec de l'eau acidulée qui doit s'élever à peu près à une hauteur moitié moindre que la solution de *thallium* dans le vase extérieur. On place ensuite dans ce tube une plaque de zinc, en connexion par son extrémité supérieure avec un fil de cuivre ou de platine qui vient plonger dans la liqueur du vase extérieur. Au bout de quelques jours, le *thallium* est entièrement précipité sur le fil. On le lave, en évitant, autant qu'il est possible, le contact de l'air, on le comprime dans du papier buvard, on le sèche et on le fond en lingot sous le cyanure potassique.

D'après Garstanjen, il serait préférable de pétrir sous l'eau le *thallium* électrolytique de manière à en faire une masse solide, qu'on transforme ensuite en cubes denses en la martelant, de fondre ensuite ces cubes après les avoir bien desséchés et sans employer l'acide d'aucun fondant et de couler le métal en lingots. La petite quantité d'oxyde thalleux qui prend naissance pendant la fusion sert à éliminer toutes les impuretés métalliques.

Le procédé que préconise Gunning pour extraire le *thallium* des poussières des cheminées des fours à pyrites, poussières principalement composées d'acides arsénieux et arsénique mélangés à des oxydes de plomb et de fer, consiste dans l'emploi de l'acide phosphorique. On chauffe la poussière avec un mélange de cendre d'os, d'acide sulfurique et d'eau, on passe la masse à travers une toile et l'on soumet de nouveau le résidu au même traitement. Les liqueurs sont ensuite réunies et précipitées par l'acide chlorhydrique. La liqueur filtrée renferme encore du *thallium* en partie à l'état de protochlorure, en partie à l'état de sels thalliques. On la mélange avec du sulfite de sodium pour réduire les composés thalliques à l'état de composés thalleux; on la neutralise presque avec du carbonate de soude et l'on en précipite le *thallium* à l'état d'iodure au moyen de l'iodure de potassium.

Quant au précipité de protochlorure de *thallium* impur obtenu au moyen de l'acide chlorhydrique, pour en extraire le *thallium* pur, Gunning le convertit d'abord en oxyde thallique, en le mettant en suspension dans une solution aqueuse de carbonate sodique et en dirigeant un courant de chlore à travers la liqueur, en prenant soin d'ajouter de petits cristaux de carbonate de soude de temps en temps pour que la liqueur ne cesse jamais d'être alcaline. La conversion est rapide et complète. Le trioxyle insoluble est recueilli sur un filtre, lavé, puis mis en suspension dans l'eau et converti en hydrate thalleux au moyen d'un courant de gaz sulfureux, qu'on fait passer à travers le liquide. La solution ainsi obtenue, lentement évaporée soit à l'air, soit sous une cloche au-dessus de l'acide sulfurique, fournit des cristaux d'hydrate de *thallium* pur.

δ. *Extraction du thallium des résidus salins des salines de Nauheim.* On ajoute à la solution concentrée une quantité de chlorure platinique insuffisante pour une précipitation complète et l'on fait bouillir à cinq ou six reprises le précipité avec trois fois son poids d'eau; le résidu consiste en chloroplatinates de rubidium, de *thallium* et de césium. On le fait bouillir avec une lessive faible de potasse et un peu d'hyposulfite de sodium, de manière à obtenir une solution limpide. Traitée par le cyanure potassique, cette solution donne ensuite par l'hydrogène sulfuré un précipité de sulfure de *thallium*. On filtre pour séparer le liquide dans lequel demeurent dissous le césium et le rubidium, on lave le résidu, on le dissout dans l'acide sulfurique étendu et l'on en extrait le *thallium* par l'électrolyse ou par tout autre procédé.

ε. *Extraction du thallium de la lépidolithe et du mica.* A l'article RUBIDIUM, nous avons parlé d'un résidu qui reste lorsqu'on réduit les chloroplatinates de césium, de rubidium et de *thallium* obtenus au moyen de la lépidolithe et du mica (v. RUBIDIUM). C'est de ce résidu qu'on retire le *thallium*. A cet effet, on le lave à l'eau de manière à dissoudre les chlorures de rubidium et de césium et l'on dissout dans l'eau régale le platine spongieux qui reste. La liqueur est débarrassée de l'excès d'acide par l'évaporation, et la masse séchée est mise en digestion avec de l'eau, qui laisse à l'état insoluble la totalité du chloroplatinate de *thallium* (renfermant encore un peu de rubidium), tandis qu'elle dissout le chlorure de platine libre. On ajoute quelques gouttes d'acide chlorhydrique sur le résidu, puis de l'eau, de la grenaille de zinc pur et on porte le mélange à l'ébullition; l'excès de zinc se dissout dans l'acide chlorhydrique,

tandis que le *thallium* précipité par ce métal est, ainsi que le platine, insoluble dans cet acide. On recueille le mélange de ces deux métaux et on le soumet à l'action de l'acide azotique, qui dissout le *thallium* et ne dissout pas le platine. Inutile d'ajouter que le rubidium renfermé dans le chloroplatinate, n'étant pas précipité par le zinc, se trouve par cela même complètement séparé du *thallium*.

7. *Extraction du thallium des eaux mères du sulfate de zinc.* Les eaux mères d'où se sont déposés les cristaux de sulfate de zinc que l'on obtient à Goslar, dans le Harz, en travaillant les pyrites de Rammelsberg, sont, d'après Bunsen, une source avantageuse de *thallium*. Lorsqu'on les amène par l'ébullition à une densité de 1,41 à 240, elles renferment, d'après l'analyse de Neuhoft, 0,05 pour 100 de chlorure de *thallium* mélangé avec des sulfates de zinc, de cadmium, de manganèse de cuivre et avec beaucoup d'autres sels. Mêlées avec leur volume d'acide chlorhydrique, ces liqueurs fournissent un précipité de chlorure de *thallium*; avec l'iodure de potassium, pourvu qu'on opère en présence d'une quantité suffisante d'hyposulfite sodique; elles donnent un précipité d'iodure de *thallium* complètement exempt d'iodure de cuivre. Mais la méthode la plus simple pour en extraire le *thallium* consiste à en précipiter ce métal au moyen de feuilles de zinc qu'on plonge à froid dans la liqueur. Le cadmium et le cuivre se précipitent en même temps. On lave rapidement la poudre métallique ainsi précipitée, puis on la fait digérer avec de l'eau contenant de l'acide sulfurique. La solution ainsi obtenue contient le cadmium et le *thallium*. On la filtre pour en séparer le cuivre demeuré insoluble et on la précipite par l'iodure de potassium en excès. 1 mètre cube d'eaux mères a fourni par ce traitement 600 grammes de *thallium*.

8. Pour retirer le *thallium* qui reste dans les eaux mères que l'on obtient dans les diverses méthodes d'extraction que nous venons de décrire, Wilm, après avoir réduit les liqueurs par l'acide sulfurique, si c'est nécessaire, les précipite par l'iodure de potassium, décompose par l'acide azotique l'iodure de *thallium* ainsi précipité dans un appareil distillatoire permettant de recueillir l'iodure mis en liberté, et évapore la solution d'azotate de *thallium* ainsi préparée jusqu'à ce qu'elle fournisse des cristaux. Les résidus insolubles sont dissous dans l'eau régale, et les liqueurs qui en résultent sont précipitées par le sulfure d'ammonium après avoir été au préalable saturées par l'ammoniaque. On convertit ensuite le sulfure de *thallium* en sulfate en le dissolvant dans l'acide sulfurique étendu après l'avoir, au préalable, bien lavé à l'eau distillée.

— *PRÉPARATION DU THALLIUM MÉTALLIQUE.* On réduit le métal de la solution d'un de ses sels, généralement du sulfate, soit par l'électrolyse, soit par l'action du zinc.

Lorsqu'un courant électrique produit par deux ou trois éléments de Grove et conduit par des fils de platine traverse une solution acidulée de sulfate de *thallium* renfermant un poids d'eau égal au poids du sel, le métal se dépose au pôle négatif en plaques brillantes ou en cristaux ayant forme d'aiguilles qui s'étendent jusqu'au pôle positif et qui ont l'aspect de l'arbre de Saturne. La réduction est complète lorsqu'il commence à se dégager de l'hydrogène au pôle négatif. On presse le métal spongieux autour du fil de platine pour en faire une masse compacte, on le lave bien à l'eau, puis on le sépare du platine et on le pètrit entre les doigts de manière à en former des morceaux consistants.

Pour réduire des quantités de *thallium* considérables, il vaut mieux précipiter cet élément au moyen du zinc métallique. On place tout autour de la paroi intérieure d'un vase en porcelaine, de la capacité d'environ 6 litres, des plaques verticales de zinc pur ne laissant aucun résidu lorsqu'on le dissout dans l'acide sulfurique. On place ensuite dans le vase des quantités de sulfate de *thallium* cristallisé égales à environ 3 kilogrammes à la fois et l'on verse dessus assez d'eau pour recouvrir le sel. Cela fait, on chauffe. Au bout d'un petit nombre d'heures, le sulfate de *thallium* se trouve complètement transformé en éponge de *thallium* métallique, qu'une légère agitation suffit à séparer des plaques de zinc. On décante le liquide, on retire le zinc, on lave le métal précipité à plusieurs reprises, puis on le comprime fortement entre les doigts et on le conserve sous l'eau jusqu'au moment de la fusion. On peut, par cette méthode, réduire en vingt-quatre heures plus d'un quintal de *thallium*.

Pour obtenir le métal à l'état cohérent, il suffit de fondre l'éponge. On opère bien cette fusion sous le cyanure de potassium lorsqu'on fait l'opération sur une petite échelle, et dans un courant de gaz de l'éclairage, lorsqu'on le fait sur une grande échelle. Dans le premier cas, l'éponge, bien comprimée et tout à fait sèche, est brisée en petits morceaux qu'on projette l'un après l'autre dans un creuset de porcelaine renfermant déjà du cyanure de potassium fondu. La fusion est instantanée et il se forme un bouton métallique brillant au fond du creuset. Après le refroidissement, on dissout le cyanure potassique dans l'eau et on laisse le *thallium* sous la

forme d'un morceau irrégulier, ce qui tient à ce qu'il est demeuré liquide et s'est contracté, alors que le cyanure était déjà solide.

Sur une large échelle, on se sert de préférence d'un creuset de fer qu'on place dans un fourneau à gaz et qu'on dispose de manière qu'un courant de gaz amené par un tuyau spécial passe constamment dans sa partie supérieure. On projette alors dans le creuset, l'un après l'autre, des morceaux de *thallium* spongieux jusqu'à ce que le vase soit à peu près plein de métal fondu. On agite alors la masse en fusion au moyen d'une tige de fer et on peut ensuite soit granuler le métal en le versant dans l'eau, soit le couler dans une lingotière pour en faire des lingots. On a pu faire ainsi jusqu'à trente ou quarante fusions dans le même creuset sans que le fer ait subi la plus petite attaque de la part du *thallium* fondu.

D'après Wilm, on obtient du *thallium* très-pur à l'état de métal fondu et brillant en chauffant l'oxalate de cet élément dans un tube de verre.

— *PROPRIÉTÉS.* Le *thallium* est un métal parfait possédant à un haut degré l'éclat métallique. Sa couleur se rapproche de celle du cadmium. Il n'est point, en effet, d'une blancheur aussi éclatante que l'argent et n'a pas non plus la teinte bleue du plomb. On peut, du reste, à peine voir sa vraie couleur en le coupant ou en en grattant la surface, car il se ternit très-vite. On la voit mieux si on le gratte sous l'eau et mieux encore si, après l'avoir fondu dans un tube plein d'hydrogène, on fait sortir le globe fondu de la scorie et qu'on le laisse solidifier dans le gaz au milieu duquel on l'a fondu. Lorsqu'on fond une grande masse de *thallium* dans un creuset de fer, dans les conditions que nous avons indiquées plus haut, on peut à peine distinguer ce métal du mercure. Il prend un très-beau poli lorsqu'on le frotte sous l'eau avec des substances appropriées. A l'air, le *thallium* se ternit vite et se recouvre, comme le plomb, d'une couche d'oxyde qui protège complètement le métal sous-jacent contre une oxydation ultérieure. La densité du *thallium* varie avec le traitement que ce corps a subi. Un échantillon fondu et refroidi rapidement sous le cyanure potassique offrait un poids spécifique de 11,81, qui s'éleva à 11,88 par une forte pression. Le même métal, étiré en fil, avait une densité de 11,91. Lamy donne le chiffre de 11,86. Delarive attribue une densité de 11,85 au *thallium* simplement fondu et une densité de 11,80 au *thallium* étiré à la filière.

Le *thallium* est le plus mou de tous les métaux qui peuvent être exposés à l'air libre. Il est facilement rayé, même par le plomb. Il laisse sur le papier, comme la plombagine, une trace bleue d'abord, qui devient ensuite jaune, pour disparaître à peu près complètement au bout de deux ou trois jours, sans que le sulfure d'ammonium ou l'hydrogène sulfuré puisse jamais la faire réapparaître. Sa ténacité est moindre que celle du plomb; il ne devient cassant à aucune température comprise entre 150 au-dessous de 0° et son point de fusion. Très-malléable, il peut, comme l'étain, être réduit par le marteau en feuilles de papier métallique. Sa dureté ne s'accroît pas sensiblement lorsqu'on le martelle. Sa faible ténacité ne permet de l'étirer en fils que très-difficilement; mais on en forme facilement des fils par le procédé que les Anglais désignent généralement en industrie par le mot *squirting*. Les fils de *thallium* sont entièrement dépourvus d'élasticité; ils conservent toutes les formes qu'on leur imprime et n'offrent qu'une tendance excessivement faible à reprendre leur forme première. Récemment fabriqués, les fils sont amorphes et demeurent ainsi aussi longtemps qu'on les conserve à la température ordinaire dans l'anhydride carbonique, le pétrole ou l'air libre; mais, sous l'eau, ils prennent assez promptement une texture cristalline qui leur donne l'aspect de plaques d'étain moiré. Ce phénomène se produit d'ailleurs immédiatement toutes les fois qu'on fait bouillir avec de l'eau du *thallium* en fils, en lingots ou en plaques, terni ou non.

Le *thallium* est un métal très-cristallin. Il crie plus encore que l'étain lorsqu'on le ploie. Lorsqu'on fait fondre 1 ou 2 kilogrammes de ce métal, qu'on le laisse refroidir lentement et que, enlevant la croûte supérieure, on décante la partie encore liquide de celle qui est déjà solide, on obtient, comme avec le bismuth, des cristaux octaédriques bien définis, qui se groupent de manière à affecter la forme de feuilles de fougère. Le point de fusion du *thallium* est 290°, d'après Lamy, et 293°, d'après Crookes, qui l'a déterminé en faisant fondre 1 kilogramme de métal pur. Ce métal ne prend point l'état pâteux avant de fondre. Il se dilate beaucoup avant que sa fusion soit complète et se contracte beaucoup en se refroidissant. Deux pièces de ce métal réunies par une forte pression, à la température ordinaire, peuvent être étirées en une baguette solide, aussi tenace en apparence que si elle était obtenue par fusion.

La propriété la plus caractéristique du *thallium* est la couleur verte intense que ce métal et tous ses composés communiquent à la couleur de la flamme. Cette flamme colorée, examinée au spectroscope, est absolument monochromatique; elle ne fournit qu'une ligne verte, très-brillante, qui correspond au chif-

fre 1442,6 sur l'échelle graduée du spectroscope de Kirchhoff. Ce spectre est le plus simple de ceux de tous les éléments examinés jusqu'à ce jour. Un grossissement produit par seize prismes de verre lourd n'altère pas la pureté de la ligne, et aucune nouvelle ligne n'apparaît même dans les flammes très-chaudes de l'hydrogène ou du mélange oxyhydrique.

Le *thallium* a donc un spectre encore plus simple que le sodium et le lithium, les deux corps qui se rapprochent le plus de lui sous ce rapport. Sa réaction spectrale est assez délicate pour être produite par la cent-millième partie d'un milligramme de son sulfate. La longueur d'onde de la ligne verte du *thallium* est de 0,0005348.

Lorsqu'on fait passer une étincelle d'induction entre deux pièces de *thallium*, la lumière n'est plus aussi purement monochromatique. On voit alors apparaître au spectroscope quelques lignes nouvelles, particulièrement une ligne faible dans l'orangé; puis deux d'intensité égale dans le vert, plus réfrangibles que Ti₂; puis une troisième beaucoup plus faible également dans le vert, la distance de la première à la seconde et la distance de la seconde à la troisième étant sensiblement égales; enfin une ligne bien définie et très-brillante dans le bleu. Le spectre photographique renferme plusieurs groupes de lignes très-caractéristiques, qui rappellent celles des spectres du cadmium et du zinc et un peu moins celles du plomb. La ligne verte fondamentale du *thallium* n'a pas sa contre-partie parmi les lignes noires du spectre solaire. Ce métal n'existe donc pas dans l'atmosphère solaire. Le *thallium* est énergiquement repoussé par les deux pôles d'un électro-aimant. Son pouvoir diamagnétique est sensiblement égal à celui du bismuth. Par sa conductibilité électrique, il se place entre l'étain et le plomb; si l'on prend la conductibilité de l'argent égale à 100, celle du *thallium* est 9,16 d'après Mathiessen, 8,64 suivant Delarive. Mathiessen et Vogt ont trouvé que ce pouvoir conducteur décroît de 31,42 pour 100 entre 0° et 100°, ce qui est une décroissance supérieure à la décroissance observée avec tout autre métal pur. La chaleur spécifique du *thallium* donnée par Lamy est de 0,0325. Regnault donne 0,03349 - 0,03361.

Chauffé à l'air, le *thallium* commence à émettre des vapeurs d'oxyde à la chaleur rouge. Il bout au-dessous de la chaleur blanche et peut être distillé dans un courant d'hydrogène. L'hydrogène entraîne toujours mécaniquement un peu de métal, qui ne se dépose pas même en traversant un tube de verre froid de 2 mètres de longueur. A sa sortie, en effet, le gaz brûle encore avec une flamme verte.

Chauffé au rouge et plongé brusquement dans l'oxygène, le *thallium* brûle avec une flamme brillante. Sur le charbon, devant le chalumeau, il fond instantanément, en dégageant d'abondantes vapeurs brunes. La perle, obtenue au rouge, s'accroît encore quelque temps après qu'on a cessé de chauffer, en continuant de répandre des fumées qui paraissent être un mélange de vapeurs métalliques et d'oxyde. Par le refroidissement, il se dépose sur les parties adjacentes du charbon des globules du métal qui s'étaient volatilisé et qui s'est condensé. Ces globules sont entourés d'un sublimé amorphe et rougeâtre, constitué par un mélange de protoxyde et de sesquioxyde. Le principal globe de métal est également entouré d'une couche fondue de protoxyde et ressemble au plomb sous ce rapport. Lorsqu'on chauffe le *thallium* dans un tube de verre ouvert, il fond et se convertit rapidement dans le protoxyde le plus fusible. Ce protoxyde attaque le verre; il est d'une couleur rouge foncée à chaud. En se refroidissant, il se prend en une masse cristalline brune. Le *thallium* s'oxyde encore, et alors à la température ordinaire, sous l'influence du permanganate de potassium.

Plusieurs composés de *thallium* sont très-volatils. Le chlorure, par exemple, distille avec la vapeur d'eau et se volatilise lorsqu'on le chauffe seul avant d'atteindre la température de la chaleur rouge. D'autres sels (le sulfate et le phosphate sont de ce nombre) supportent au contraire une chaleur rouge intense sans perdre sensiblement de leur poids.

Le *thallium* est facilement réduit à l'état métallique. En solution aqueuse, le métal se dépose facilement, ainsi que nous l'avons vu, par l'action d'un courant électrique ou du zinc métallique. Par voie sèche, on peut le réduire à une température élevée au moyen du charbon et du carbonate sodique, ou par le cyanure de potassium; on peut aussi opérer cette réduction en opérant sur le chlorure avec un métal alcalin.

Le métal pur est à peine attaqué par l'acide chlorhydrique, même à l'ébullition. L'acide sulfurique le dissout un peu plus facilement, surtout si le *thallium* est en contact avec une pièce de platine constituant un élément galvanique; l'acide azotique l'attaque avec violence.

Au point de vue de sa place dans la série électro-chimique, le *thallium* est très-rapproché du cadmium, puisque le fer et le zinc le précipitent de son sulfate, tandis que le

cadmium, l'étain et le cuivre ne l'en précipitent pas.

Plusieurs sels de *thallium* sont très-sensibles à la lumière; le protochlorure noircit rapidement, mais beaucoup moins rapidement cependant que le chlorure d'argent.

Lorsqu'on se sert du *thallium* pour former le pôle positif d'une batterie de deux éléments Bunsen et qu'on plonge ce pôle dans de l'acide sulfurique très-étendu, le métal se convertit en trioxyde noir.

Un morceau de papier imprégné d'un sel de *thallium* au minimum brunit sous l'influence de l'ozone, à ce point que Schönbein l'a recommandé comme étant un des réactifs les plus sensibles de l'ozone. Mais, d'après Laing, le papier thallieux peut devenir brun sous l'influence de causes autres que la présence de l'ozone, et ne peut, par conséquent, pas être considéré comme un réactif sûr de cette modification de l'oxygène, à moins que ses indications ne soient corroborées par celle du papier de galac, qui bléuit. Dans ces limites, c'est un réactif beaucoup plus sensible que le papier amidonné-ioduré, et il a cet avantage de déceler l'ozone même dans une atmosphère renfermant beaucoup de vapeurs nitreuses, ces vapeurs étant sans action sur lui. Il est cependant impossible de le faire servir à des indications quantitatives.

Les sels de *thallium* sont très-vénéneux; les symptômes auxquels ils donnent lieu sont assez semblables à ceux qui résultent de l'empoisonnement par un sel de plomb.

Le *thallium* forme deux classes de composés: les composés thallieux, dans lesquels il est monovalent, comme le potassium et le sodium, et les composés thalliques, dans lesquels il est trivalent. C'est ainsi qu'il forme un protoxyde Tl₂O et un sesquioxyde Tl₂O₃, correspondant à un nombre égal de chlorures, de bromures, d'iodures et de sels oxygénés. Par quelques-unes de ses propriétés, il se rapproche des métaux alcalins. C'est ainsi qu'il forme un protoxyde soluble et très-alcalin, un carbonate également soluble et alcalin, un chloroplatinate insoluble, un sulfate thallio-alumineux, semblable à l'alun de potasse ou alun ordinaire, par sa forme et sa composition. Par d'autres propriétés, toutefois, il se rapproche davantage des métaux lourds et spécialement du plomb, auquel il ressemble beaucoup lorsqu'il est à l'état métallique, par sa densité, son point de fusion, sa chaleur spécifique et sa conductibilité électrique. Ses relations avec les métaux lourds résident, en outre, dans son poids atomique élevé, dans la complexité de son spectre photographique, qui contraste avec la simplicité du même spectre des métaux alcalins, par le caractère toxique de ses composés, par ce fait que ses sels sont réduits par le zinc, par la production d'un peroxyde brun insoluble, qui prend naissance sous l'influence de l'électricité, par l'insolubilité presque complète de ses sulfure, phosphore, iodure, chlorure, bromure, chromate et phosphate. Le *thallium* diffère encore essentiellement des métaux alcalins par la faible affinité de son protoxyde pour l'eau, cet oxyde, non-seulement n'étant pas décomposé, mais revenant à l'état anhydre lorsqu'on évapore sa solution aqueuse sous une cloche, au-dessus d'un vase renfermant de l'acide sulfurique concentré. D'ailleurs, l'argument tiré de l'existence d'un alun thallieux, pour prouver que le *thallium* appartient au groupe des métaux alcalins, a perdu à peu près toute sa valeur depuis que l'on a découvert l'alun d'argent. Toutefois, il reste acquis que le *thallium* se rapproche des métaux alcalins par plusieurs de ses caractères et des métaux lourds par d'autres, plus nombreux il est vrai. C'est pour indiquer ce fait bizarre que, par une parole imagée, M. Dumas a appelé ce corps l'ornithorhynque des métaux. On sait que l'ornithorhynque est un de ces animaux limités à cheval sur deux groupes (dans l'espèce, à cheval sur la classe des mammifères et sur celle des oiseaux) et que, par ce motif, les naturalistes ne savent où classer.

— *ALLIAGES DU THALLIUM.* Plusieurs de ces corps ont été étudiés par Corstausen. Ce sont: l'alliage de *thallium* et de zinc à proportions équivalentes; il est mou comme le cadmium, crie lorsqu'on le ploie et fond au-dessus de 360°. Celui de cadmium et de *thallium*; il est d'un blanc d'argent, d'un grain fin et cristallin, plus dur que l'alliage de zinc; il fond à 184°; il renferme les deux métaux en proportion équivalente. L'alliage en proportions équivalentes de *thallium* et de bismuth; il est d'un gris rougeâtre, cristallin, quoique mou, et fond à 170°. L'alliage de *thallium*, de cadmium et de bismuth, dans les proportions de 6 parties de Tl, 5 parties de Bi et 1 partie de Cd; il est dur et cassant; sa cassure récente est d'un gris brillant; sa structure est granulo-cristalline; il fond à 134°. L'alliage de *thallium* et de plomb à équivalents égaux, est mou, non cristallin, fond au-dessus de 250° et présente la couleur du plomb. L'alliage de *thallium*, de plomb et de bismuth, dans la proportion de 1 partie de Tl, 6 parties de Bi et 6 parties de Pb; il est un peu cristallin, dur, brillant et fond à 130°. L'alliage de *thallium* et d'étain à équivalents égaux; il fond difficilement, ne se ternit pas à l'air, est mou et ductile. L'alliage de *thallium*, d'étain et de bismuth, dans

la proportion de 1 partie de Tl , 2 parties de Bi , 1 partie de Sn ; il fond à 115° , est dur, présente une couleur blanche ou blanc gris et offre un grain fin. L'alliage de *thallium* et de cuivre à équivalents égaux, ne fond que sous le borax et à la chaleur blanche; il est jaune de cuivre, peut être coupé au couteau et se ternit lorsqu'on expose à l'air sa surface fraîchement coupée. L'alliage de *thallium* et d'aluminium à équivalents égaux, ne fond que sous le borax, à la chaleur blanche; quoique plus mou que le *thallium*, il s'oxyde sans brûler lorsqu'on le chauffe à l'air. Enfin l'alliage de *thallium* et de magnésium à parties égales, est facilement altérable et brûle comme le magnésium, avec une magnifique flamme blanche, lorsqu'on le chauffe à l'air.

Tous ces alliages, excepté celui d'étain, se ternissent à l'air et sont plus ou moins facilement attaqués par l'acide sulfurique étendu, avec dégagement de gaz hydrogène.

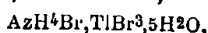
Un alliage de parties égales de *thallium* et d'arsenic est d'un gris noirâtre et cristallin, mais assez mou, néanmoins, pour pouvoir être coupé avec un couteau. La surface fraîchement coupée est d'un blanc d'argent; exposée à l'air, elle se ternit et devient d'un bleu jaunâtre. Traité par l'acide sulfurique étendu, cet alliage dégage beaucoup d'hydrogène arsénisé et laisse déposer une poudre brune.

L'alliage de *thallium* et d'antimoine à parties égales est très-dur, cassant, cristallin, et présente une cassure grise. Sous l'influence de l'acide sulfurique étendu, il dégage de l'hydrogène antimonisé. Les alliages, en proportions équivalentes, de *thallium* et de potassium ou de sodium sont mous, cristallins, déliquescents à l'air et sont attaqués violemment par l'eau. L'alliage de sodium peut être conservé dans le pétrole; mais celui de potassium s'altère même sous ce liquide, en prenant une couleur brune. L'amalgam de *thallium*, renfermant des équivalents égaux de *thallium* et de mercure, a la consistance du beurre et ne s'altère pas à l'air. D'après Nicklès, le mercure mouille et pénètre aisément le *thallium*, avec dégagement de chaleur, suivant Regnault. L'amalgam est électro-négatif vis-à-vis du métal pur.

— COMPOSÉS DU THALLIUM. *Sels haloïdes.* BROMURES DE THALLIUM. Il en existe deux : le protobromure ou bromure thallieux $TlBr$ et le tribromure ou bromure thallique $TlBr_3$, auxquels on doit ajouter un sesquibromure Tl_2Br_6 , que l'on peut considérer comme une combinaison de 1 molécule de perbromure avec 3 molécules de protobromure; on a, en effet, $Tl_2Br_6 = TlBr_3 \cdot 3TlBr$. Il existe aussi un dibromure Tl_2Br_4 que l'on peut écrire $TlBr_3 \cdot TlBr$.

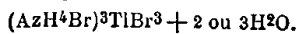
Le protobromure ou bromure thallieux $TlBr$ se forme soit par double décomposition, soit par l'action directe du brome sur le *thallium*; il forme un précipité d'une teinte jaune très-pâle, fond au-dessous du rouge et possède une solubilité intermédiaire entre celle du chlorure et celle de l'iodure, suivant Lamy. D'après Wilm, il est presque insoluble dans l'eau froide, et excessivement peu soluble dans l'eau bouillante. Au contact du brome et de petites quantités d'eau, il se dissout peu à peu, en même temps que la température s'élève, et forme un liquide qui, évaporé dans le vide, se prend en une masse cristalline déliquescente, jaune, d'odeur piquante, constituée par du tribromure ou bromure thallique impur, renfermant un peu moins de brome que n'en exige la formule Tl_2Br_6 . Lorsqu'on mélange la solution de ce tribromure impur avec du protobromure, ou lorsqu'on le réduit incomplètement, le liquide chaud abandonné, en se refroidissant, de longues aiguilles brillantes d'un jaune de soie qui, vues au microscope, ont l'apparence de prismes quadratiques d'un dibromure $Tl_2Br_4 = TlBr_3 \cdot TlBr$. L'eau décompose ces aiguilles en protobromure qui se sépare, tribromure qui reste dissous et sesquibromure $Tl_2Br_6 = TlBr_3 \cdot 3TlBr$, qui cristallise en lames hexagonales, translucides et d'un rouge orangé. L'eau décompose également ce dernier corps avec formation de protobromure.

Le tribromure forme, avec le bromure d'ammonium, un sel double,



qui cristallise en longues aiguilles jaunes, transparentes, qui perdent facilement leur eau dans le vide. Une solution alcoolique concentrée de tribromure, mêlée avec de l'ammoniaque, donne un précipité blanc du composé $TlBr_3 \cdot 3AzH_3$, qui jaunît rapidement et que l'eau décompose facilement avec séparation de sesquioxyde noir de *thallium*.

On obtient un composé de bromure thallique et d'oxyde d'éthyle $2TlBr_3 \cdot 3(C_2H_5)_2O$, en versant du brome dans de l'éther anhydre tenant en suspension du protobromure de *thallium*. Ce composé se dissout dans le chlorure ammoniac en formant le sel double



Le premier hydrate cristallise en tables rhomboïdales ou hexagonales, le second en aiguilles; l'un et l'autre fondent dans leur eau de cristallisation au-dessous de 100° .

— CHLORURES DE THALLIUM. Il existe quatre chlorures de *thallium* analogues aux quatre bromures.

— *Protochlorure de thallium* ou *chlorure thallieux* $TlCl$. Le *thallium* est attaqué par le chlore à la température ordinaire; chauffé dans ce gaz, il brûle et forme un liquide jaune, qui se prend par le refroidissement en une masse cristalline blanche ou d'un jaune pâle. Si l'on a opéré avec un excès de chlore, le produit est principalement formé par les chlorures élevés; mais si, au contraire, on opère en présence d'un excès de *thallium*, le seul, l'unique produit est le protochlorure blanc. L'acide chlorhydrique bouillant attaque aussi le *thallium*, mais fort lentement, et l'attaque s'arrête d'ailleurs bientôt par suite de l'obstacle qu'elle rencontre dans la formation d'une couche de protochlorure difficilement soluble, qui protège le métal sous-jacent. Lorsqu'on ajoute de l'acide chlorhydrique ou une solution d'un chlorure à la solution de l'hydrate ou d'un sel thallieux, il se forme un abondant précipité blanc, cailléboté de chlorure de *thallium*, qui gagne rapidement le fond du vase et qu'on peut enlever au couteau. Fondrait facilement avec le chlorure d'argent. Bouilli avec l'eau, ce précipité se dissout, comme le chlorure de plomb, pour se séparer de nouveau, mais en cristaux cette fois, par le refroidissement. Les cristaux sont toutefois beaucoup plus petits et beaucoup moins brillants que ceux qu'on obtient avec le chlorure de plomb. Le protochlorure de *thallium* se précipite encore lorsqu'on réduit la solution d'un des chlorures supérieurs au moyen de l'acide sulfureux ou d'un sulfite soluble.

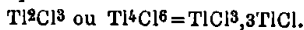
Une partie de chlorure thallieux se dissout dans 283,4 parties d'eau à 15° , et dans 52,5 parties d'eau bouillante; il est insoluble dans l'alcool et à peine plus soluble, si tant est qu'il l'y soit plus, dans l'ammoniaque, le cyanure de potassium et l'acide chlorhydrique que dans l'eau; bouilli avec de l'acide azotique ou de l'eau régale, il se convertit en un chlorure supérieur. On peut le chauffer à 2600° sans qu'il perde de poids; mais il suffit ensuite d'une très-faible élévation de température pour qu'il fonde soudain en un liquide brun en même temps qu'il dégage des vapeurs blanches. Par le refroidissement, il se solidifie en une masse cristalline blanche, brillante et quelque peu flexible. La densité du chlorure fondu est, suivant Lamy, de 7,02. Le chlorure fondu et solidifié se réduit facilement à l'état de *thallium* sous l'influence du zinc et de l'acide chlorhydrique, se rapprochant par ce caractère du chlorure d'argent qui, lui aussi, se réduit dans les mêmes conditions. D'après Lamy, le chlorure de *thallium* serait inaltérable à la lumière; mais Crookes affirme, au contraire, qu'il noircit d'une manière intense, soit qu'on l'expose aux rayons directs du soleil, soit qu'on l'abandonne à la lumière diffuse.

Le protochlorure de *thallium* forme des sels doubles avec le trichlorure d'or, le tétrachlorure de platine et le perchlorure de fer. Le chloraurate se sépare d'une solution aqueuse chaude, renfermant un léger excès de chlorure d'or, en cristaux brillants et dorés; il est légèrement soluble dans l'eau; lorsqu'on le calcine, il laisse un alliage d'or et de *thallium*.

Le chloroplatinate $2TlCl \cdot PtCl_2$ se précipite sous la forme d'une poudre cristalline d'un jaune pâle, très-peu soluble dans l'eau, beaucoup moins soluble même que les sels correspondants de potassium, de rubidium et de césium; 1 partie exige en effet, pour se dissoudre, 15,585 parties d'eau à 15° , ou 1,948 parties d'eau à 100° (Crookes).

Le chloroferrate $(TlCl)_2 \cdot FeCl_6$ prend naissance lorsqu'on ajoute du chlorure thallieux récemment précipité à une solution concentrée de chlorure ferrique additionnée d'un grand excès d'acide chlorhydrique fumant, ou lorsqu'on maintient le protochlorure de *thallium* en fusion dans la vapeur de sesquichlorure de fer. Le composé ainsi obtenu est d'un rouge cinabre brillant; il est soluble dans l'acide chlorhydrique concentré et bouillant et cristallise, par le refroidissement de cette solution, en petits prismes translucides permanents à l'air. L'eau le décompose instantanément en protochlorure de *thallium* et perchlorure de fer; aussi ne peut-on l'obtenir pur et sec qu'en le lavant à l'acide chlorhydrique fumant, l'abandonnant ensuite sous une cloche au-dessus d'un vase rempli de chaux vive, et le chauffant enfin doucement dans une atmosphère de gaz anhydride carbonique. Le même composé se sépare sous la forme d'un précipité lourd lorsqu'on ajoute de grandes quantités d'acide chlorhydrique au liquide obtenu par la lixiviation des poussières recueillies dans les cheminées des fours où l'on brûle des pyrites de fer.

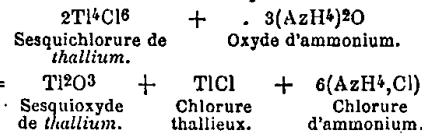
— *Sesquichlorure de thallium*



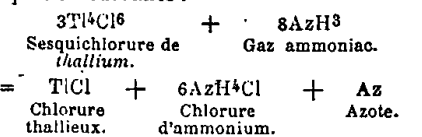
Ce composé se produit lorsqu'on dissout le *thallium* ou son protochlorure dans l'eau régale, et se sépare en écailles cristallines jaunes par le refroidissement. On peut encore le préparer en chauffant le trichlorure jusqu'à ce qu'il fonde et qu'il ne dégage plus de chlore (Werther, toutefois, n'a obtenu par cette méthode que des mélanges variables de protochlorure et de trichlorure; mais d'autres expérimentateurs ont obtenu un produit défini). Chauffé, le sesquichlorure fond au-dessous du rouge en un liquide brun foncé, qui se solidifie en une masse d'une couleur plus claire. Il est soluble dans 380,1 parties d'eau à 15° , et

dans 52,9 parties d'eau bouillante. L'eau pure le décompose légèrement, avec formation de petites quantités de sesquioxyde et de protochlorure; mais cette décomposition est facile à éviter; il suffit pour cela d'ajouter au liquide une goutte d'acide azotique ou d'acide chlorhydrique. Lorsqu'il a cristallisé lentement dans l'eau bouillante légèrement acidulée, il forme des plaques hexagonales d'un jaune orangé brillant et présente une teinte beaucoup plus foncée que lorsque sa cristallisation a été plus rapide. Il ressemble dans le premier cas à l'iodure de plomb.

Le sesquichlorure de *thallium* se précipite encore lorsqu'on ajoute du sulfite de sodium à un chlorure plus élevé en prenant assez de précautions pour ne pas pousser la réduction jusqu'à la formation du protochlorure. Toutes les fois qu'il se sépare d'un liquide, il offre des caractères cristallins très-remarquables; lorsqu'il se précipite, il donne à la liqueur un éclat satiné magnétique. Une solution d'ammoniaque, de potasse ou même d'hydrate thallieux ajoutée à ce sesquichlorure le décompose instantanément en sesquioxyde et protochlorure, suivant l'équation

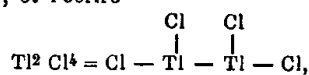


Quand on dirige un courant de gaz ammoniac sec sur du sesquichlorure de *thallium*, en chauffant ce dernier au moyen d'une lampe à alcool, le sel prend d'abord une teinte orangée foncée, sans fondre, et perd son brillant, son éclat presque métallique. Si l'on chauffe davantage, le chlorure fond en même temps qu'il se dégage en abondance des vapeurs de chlorhydrate d'ammoniaque. Le composé fondu se boursouffle et prend une teinte plus foncée, qui finit par devenir brune; après quoi elle pâlit, jusqu'au moment où il ne reste plus que du protochlorure de *thallium* entièrement blanc. La réaction qui donne lieu à ces effets entre le gaz ammoniac et le sesquichlorure de *thallium* peut être représentée par l'équation suivante:

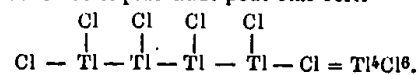


Chauffé dans un courant de gaz sulfhydrique, le sesquichlorure se convertit en sulfure noir de *thallium*, avec dégagement d'acide chlorhydrique et volatilisation de soufre. Dans les solutions aqueuses, il se forme, par l'acide sulfhydrique, un précipité rouge tendre qui disparaît par l'ébullition, en laissant seulement un peu de soufre. Les sulfures de potassium et d'ammonium le précipitent complètement. Le chlorure de platine ajouté à la solution aqueuse du sesquichlorure de *thallium* en précipite du chloroplatinate thallieux, tandis que du protochlorure de *thallium* demeure en dissolution.

— *Dichlorure de thallium* Tl_2Cl_4 . On peut considérer ce corps comme un composé de protochlorure et de perchlorure de *thallium* et l'écrire $TlCl \cdot TlCl_3$; mais on peut admettre aussi que deux atomes de *thallium* triatomique se sont unis pour former le groupe Tl_2 tétraatomique, lequel se sature par 4 atomes de chlore, et l'écrire



de même que le sesquichlorure que nous avons décrit plus haut peut être écrit



On obtient le dichlorure de *thallium* en chauffant avec précaution soit le *thallium* métallique, soit son protochlorure dans un courant de chlore très-lent, le chlorure qui en résulte étant maintenu liquide pendant la durée de l'opération. C'est un corps un peu hygrométrique, d'un jaune pâle et décidément plus fusible que le sesquichlorure. La chaleur le réduit à l'état de sesquichlorure si elle est un peu forte.

— *Trichlorure de thallium* ou *chlorure thallique* $TlCl_3$. On obtient ce composé en dissolvant le trioxyde dans l'acide chlorhydrique, ou en faisant agir un excès de chlore à une douce chaleur sur le *thallium* ou sur un chlorure inférieur. D'après Werther, la méthode de préparation la plus commode consiste à traiter le *thallium* ou son protochlorure par le chlore sous l'eau, jusqu'à ce que la liqueur ne soit plus précipitée par le chlorure platinique. On débarrasse alors la solution de l'excès de chlore libre au moyen d'un courant d'anhydride carbonique, et on l'évapore ensuite dans le vide. Elle fournit alors une masse cristalline composée de longs prismes incolores de trichlorure hydraté $TlCl_3 \cdot 3H_2O$, et quelquefois aussi de longues aiguilles déliquescentes renfermant $2TlCl_3 \cdot 15H_2O$. Ce chlorure fond facilement lorsqu'on le chauffe et se décompose en perdant du chlore, le résidu consistant, d'après Lamy, en sesquichlorure et, d'après Werther, en un mélange de trichlorure et de protochlorure à proportions très-variables.

Le trichlorure de *thallium* s'unit avec les chlorures alcalins en formant des sels doubles incolores et cristallisables, qui se décomposent facilement avec séparation d'oxyde thallique.

Le sel ammoniac $3(AzH_4Cl) \cdot TlCl_3 \cdot 2H_2O$ se produit, en même temps qu'il se forme du chlorure d'azote, lorsqu'on dirige un courant de chlore à travers une solution de chlorure thallieux renfermant un grand excès de sel ammoniac. Il s'obtient encore, et plus facilement même, en faisant digérer le composé étheré du chlorure thallique (v. plus bas) avec du sel ammoniac. Il se sépare alors en larges tables hexagonales très-solubles dans l'eau et dans l'alcool, qui appartiennent au système trimétrique.

Le sel potassique $[(KCl)_3 \cdot TlCl_3] \cdot 3H_2O$ cristallise en cubes modifiés lorsqu'on abandonne à elle-même une solution des deux chlorures constituants.

Le sel cuivrique $Cu^{II}Cl_2 \cdot 2TlCl_3$ se sépare en cristaux verts, opaques, mêlés de prismes transparents incolores qui n'ont point été encore examinés, lorsqu'on abandonne à elle-même une solution des deux chlorures constituants.

On connaît un composé d'oxyde d'éthyle et de chlorure thallique qui répond à la formule $TlCl_3(C_2H_5)_2O \cdot HCl + H_2O$.

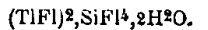
On le prépare, suivant Nicklès, en faisant passer du chlore à travers de l'éther anhydre tenant en suspension du *thallium* ou du protochlorure de *thallium*. Il se forme deux couches liquides; la couche inférieure renferme le composé thallique, qui reste comme résidu lorsqu'on évapore le liquide à 100° dans un courant d'anhydride carbonique. Ce composé se dissout dans l'éther et dans l'eau chargée d'acide chlorhydrique; il décompose les carbonates alcalins et abandonne du sesquioxyde de *thallium* lorsqu'on le soumet à l'action d'un excès de ces derniers corps. Sous l'influence de l'anhydride sulfureux, il se réduit et donne du protochlorure de *thallium*.

— *CYANURE DE THALLIUM.* On obtient ce corps en mélangeant des solutions concentrées de cyanure potassique et de carbonate thallieux, ou en neutralisant l'hydrate thallieux par l'acide prussique, ou encore, et plus facilement suivant Crookes, en mélangeant des solutions concentrées de cyanure potassique et d'azotate de *thallium*. Il se sépare en plaques cristallines brillantes, assez peu solubles dans l'eau. Chauffé, il décrépite et fond facilement. Quand on le chauffe très-fortement sur une feuille de platine, il se volatilise sans se réduire ou s'allie avec le platine.

On obtient un cyanure ferrosouthallieux ou ferrocyanure de *thallium* en précipitant le ferrocyanure de potassium par l'azotate thallieux. Il forme des cristaux jaunes peu solubles dans l'eau.

— *FLUORURES DE THALLIUM.* Le *thallium* forme deux fluorures : le protofluorure TlF et le trifluorure TlF_3 . Le *thallium* métallique n'est que très-imparfaitement attaqué par l'acide fluorhydrique; mais le carbonate se dissout facilement dans cet acide et fournit le fluorure thallieux, qui se dépose en cristaux blancs, hydratés, dérivés d'un prisme rhombique oblique, avec facettes adamantines, inaltérables à la lumière. Chauffés, ces cristaux donnent le protofluorure anhydre, qui se sublime en une masse cristalline blanche, noircissant comme le chlorure d'argent lorsqu'on l'expose à la lumière. La solution du fluorure de *thallium* est toujours acide, même lorsque ce sel a été purifié par plusieurs cristallisations. Le composé cristallisé se décompose lentement à l'air en abandonnant de l'acide fluorhydrique. Wilm, en dissolvant le carbonate de *thallium* dans l'acide fluorhydrique aqueux, et en évaporant la liqueur, a obtenu du fluorure thallieux hydraté en tables horizontales très-déliquescentes, qui perdent leur eau à 100° en subissant une décomposition partielle. D'après Buchner, le fluorure de *thallium* se sépare, par l'évaporation lente de sa solution, en cubes octaédriques incolores possédant un fort éclat vitreux. Il se dissout à 15° dans 125 parties d'eau à laquelle il communique une réaction alcaline; l'eau bouillante le dissout plus abondamment; l'alcool le dissout fort peu. Chauffé, il fond, se volatilise et redevient cristallin en se refroidissant.

Une solution renfermant un excès d'acide fluorhydrique, abandonnée sous une cloche au-dessus d'un vase rempli d'acide sulfurique, laisse déposer l'hydrofluorurate thallieux $TlF \cdot HF$ en cristaux de la même forme que ceux du fluorure thallieux. Ce composé possède une réaction acide, se dissout dans son poids d'eau et se décompose au-dessus de 100° en acide fluorhydrique et fluorure de *thallium*. Kuhlmann, en traitant le carbonate de *thallium* par l'acide silicofluorique, a obtenu un silicofluorure de *thallium*



Ce corps cristallise en cubes, se dissout facilement dans l'eau en donnant une solution acide, distille sans décomposition et attaque le verre, mais seulement au bout d'un certain temps. Werther, en soumettant le carbonate de *thallium* à l'action de l'acide fluorhydrique renfermant beaucoup de silice, a obtenu le silicofluorure anhydre de *thallium* $(TlF)_2 \cdot SiF_4$ en octaédres réguliers, qui sont

déformés au point de ressembler à des prismes hexagonaux.

Un point reste à éclaircir, malgré toutes les recherches sur le protofluorure de *thallium*. La solution de ce sel est-elle acide, comme l'affirme Kuhlmann, ou alcaline, comme le dit Buchner? De nouvelles recherches peuvent seules permettre aux chimistes de se prononcer entre ces deux affirmations contradictoires.

Le fluorure thallique ThF_3 s'obtient par l'action de l'acide fluorhydrique concentré sur l'oxyde thallique. C'est un précipité vert foncé, insoluble dans l'eau et l'acide chlorhydrique froid. Chauffé, il brunit, fond et, si la température est suffisamment élevée, se volatilise probablement à l'état de fluorure thallieux. Il serait intéressant de voir si l'on ne trouverait pas là un moyen d'isoler le fluor.

— **IODURES DE THALLIUM.** Le protoiodure ou iodure thallieux ThI se forme soit par la combinaison directe de ses éléments, soit par double décomposition; il forme une belle poudre jaune, plus foncée que le soufre, fond au-dessous du rouge en un liquide écarlate qui, à mesure qu'il se refroidit, se prend en une masse jouissant de la curieuse propriété de demeurer écarlate quelque temps après sa solidification, pour repasser ensuite au jaune brillant. Lorsqu'on répand le précipité desséché sur du papier avec un peu d'eau de gomme, il éprouve une modification analogue, mais inverse de celle qu'éprouve l'iodure mercurique lorsqu'on le chauffe: la couleur jaune passe soudain au rouge écarlate sur la flamme et souvent se conserve ainsi pendant plusieurs jours après le refroidissement; mais une forte friction avec une baguette de verre ramène la couleur du rouge au jaune (Crookes). D'après Werther, l'iodure thallieux précipité d'une solution étendue est jaune citron, tandis qu'il est jaune orangé lorsqu'il a été précipité d'une solution concentrée. Dans ce dernier cas, toutefois, il revient peu à peu au jaune citron. Lorsqu'on le précipite d'une solution très-chaude d'acétate de *thallium*, il conserve sa couleur orangée et forme des cubes microscopiques anhydres ou des cubes octaédriques qui, sous l'influence de la chaleur, fondent en un liquide noir et se subliment en partie. Cet iodure est fort peu soluble dans l'eau; il exige, d'après Crookes, 4,453 fois son poids d'eau à 170,3 et 842,4 à 1000 pour se dissoudre. D'après Heberling, 1 partie de ce sel se dissout dans 11,676 parties d'eau à 160 ou 170, dans 884 parties d'eau à 1000 et dans 18,334 parties d'alcool à 98 centièmes à 190. Suivant Werther, il est soluble dans 20,000 parties d'eau à 130,5, dans 10,000 parties à 230,4, dans 5,430 parties à 450 et dans 56,330 parties d'alcool à 85 centièmes à 130,5. Crookes affirme qu'il se dissout un peu mieux dans l'eau chargée d'iodure de potassium que dans l'eau pure. Heberling affirme, au contraire, qu'il est moins soluble dans les solutions salines, spécialement dans la solution d'iodure potassique, que dans l'eau pure. Ces discordances de résultat tiennent évidemment à ce que, avec une solubilité aussi faible, les déterminations deviennent très-inexactes, les erreurs inséparables de toute opération quantitative influençant beaucoup trop le chiffre trouvé pour que celui-ci puisse jamais être considéré comme exact.

— **Iodure thallique ThI_3 .** On le prépare en faisant agir l'iodure sur le *thallium* en présence de l'éther; il se forme une solution brune qui laisse déposer peu à peu des cristaux d'iodure thallique facilement solubles dans l'éther chargé d'iodure. Ces cristaux présentent la forme de prismes rhombiques.

— **Iodure ammonio-thallique $(\text{AzH}_4)_3\text{ThI}_3$.** Ce sel double forme des plaques rhombiques rouges qui, lorsqu'on les chauffe, perdent de l'eau et de l'iodure sans entrer en fusion.

Lorsqu'on traite une molécule d'iodure thallieux par une solution de deux molécules d'iodure dans l'iodure de potassium alcoolique, le liquide abandonne, par l'évaporation, de gros cristaux d'iodure thallico-potassique KI, ThI_3 . Ces cristaux sont noirs par réflexion, rouge grenat par transmission et donnent une poussière rouge brique. Entre 560 et 600, et plus facilement à 1000, ils se résolvent en iodure de potassium, protoiodure de *thallium* et iode libre. L'eau les décompose également.

Oxydes, hydrates et sels oxygénés de *thallium*.

— **OXYDES ET HYDRATES DE THALLIUM.** Le *thallium* forme deux oxydes: le protoxyde Th_2O et le sesquioxyde Th_2O_3 . Au premier de ces oxydes, qui est analogue à l'oxyde de potassium, correspond un hydrate Th_2HO , et au second correspond un hydrate thallique Th_2HO_2 .

Le *thallium* s'oxyde à l'air presque aussi rapidement qu'un métal alcalin, sa surface se recouvrant d'une fine couche d'oxyde qui protège le métal restant contre une oxydation ultérieure. La substance qui ternit ainsi le métal consiste en protoxyde mêlé d'un peu de sesquioxyde. La proportion de sesquioxyde ainsi formé devient un peu plus forte si l'oxydation a lieu à 100°, et cette proportion est considérable lorsqu'on a opéré l'oxydation à la température à laquelle fond le *thallium*. Le *thallium* fondu se comporte comme le

plomb et donne un oxyde qui fond à la manière de la litharge et qui est absorbé par les coupelles, de manière qu'on peut coupler un alliage de *thallium* et d'argent et de plomb. Le *thallium* ne décompose pas l'eau pure, pas plus à la température de l'ébullition qu'à la température ordinaire; mais, à la chaleur rouge, il décompose la vapeur aqueuse avec formation d'hydrate thallieux et dégagement d'hydrogène qui entraîne des vapeurs métalliques et brûle avec une flamme verte. L'alcool paraît se décomposer plus facilement que l'eau sous l'influence de ce métal.

— **Protoxyde de *thallium* ou oxyde thallieux Th_2O .** On peut préparer cet oxyde en oxydant le métal dans un courant d'air humide et un peu chaud et en le faisant ensuite bouillir avec de l'eau distillée. En répétant cette opération deux ou trois fois, on obtient une solution saturée d'hydrate thallieux. On la filtre et on l'abandonne ensuite à elle-même. La petite quantité de carbonate qui a pu prendre naissance se dépose d'abord en aiguilles blanches; après quoi, le liquide subissant un refroidissement nouveau et plus intense, l'hydrate se dépose sous la forme d'aiguilles jaunes.

Les cristaux d'hydrate thallieux, abandonnés dans le vide au-dessus d'un vase rempli d'acide sulfurique concentré, perdent de l'eau et se convertissent en protoxyde anhydre. Ce dernier constitue une masse noire rougeâtre, qui conserve la forme des cristaux primitifs. Chauffé à une température qui avoisine le point de fusion du métal, il fond en un liquide brun, limpide, qui, si la température s'élève davantage, émet des vapeurs brun rougeâtre et absorbe en même temps une nouvelle quantité d'oxygène en se convertissant partiellement en sesquioxyde. Par le refroidissement, l'oxyde fondu se prend en une masse cristalline presque noire. L'oxyde fondu attaque le verre et la porcelaine, auxquels il enlève de la silice. Au rouge, l'hydrogène le décompose en s'emparant de son oxygène pour former de l'eau et en mettant le métal en liberté. Cette décomposition n'est cependant jamais parfaite, parce que l'oxyde fond, se volatilise et s'échappe ainsi en partie à l'action désoxydante. Fondu avec du soufre, il forme du sulfure de *thallium*.

— **Hydrate thallieux ou protoxyde de *thallium* hydraté Th_2HO = $\frac{1}{2}\text{Th}_2\text{O}, \text{H}_2\text{O}$.** On le prépare comme nous l'avons dit en nous occupant de la préparation de l'oxyde anhydre. On peut encore l'obtenir par une méthode que recommande Lamy et qui consiste à décomposer le sulfate de *thallium* par l'eau de baryte, à filtrer et à évaporer la solution filtrée dans le vide sur l'acide sulfurique. Cette méthode, toutefois, est un peu fastidieuse, parce qu'on éprouve les plus grandes difficultés à obtenir l'hydrate exempt même temps et de baryte et de sulfate thallieux. Le meilleur procédé pour obtenir l'hydrate de *thallium* absolument pur consiste à ajouter de l'eau au composé huileux d'oxyde de *thallium* et d'alcool (v. ci-après **THALLIUM-ALCOOL**). L'hydrate se sépare immédiatement sous la forme d'une masse cristalline d'un jaune éclatant, qu'on peut séparer de l'excès d'eau ou d'alcool en l'exposant à un courant d'air sec et légèrement chaud.

L'hydrate thallieux forme de longs cristaux prismatiques, d'un jaune pâle, qui perdent de l'eau et qui deviennent presque noirs et anhydres lorsqu'on les expose à l'air, à la température de 100°, ou lorsqu'on les abandonne dans le vide, sur l'acide sulfurique, à la température ordinaire; mais il suffit d'ajouter de l'eau à la masse noire pour que l'oxyde se combine avec le liquide et se convertisse de nouveau en protoxyde hydraté jaune. L'hydrate a une légère tendance à absorber l'oxygène. Aussi, lorsqu'on l'évapore à l'air et qu'on le redissout ensuite, laisse-t-il toujours un léger résidu de sesquioxyde. Le zinc en précipite du *thallium* métallique; la même précipitation s'opère sous l'influence d'un courant galvanique.

Par une méthode qu'il ne décrit pas, Wilm a obtenu une seule fois l'hydrate thallieux en cristaux rhombiques, renfermant une molécule d'eau de cristallisation et répondant par conséquent à la formule $\text{Th}_2\text{HO}, \text{H}_2\text{O}$.

L'hydrate thallieux est une base puissante qui se dissout facilement dans l'eau, en formant une solution incolore qui possède une forte réaction alcaline. Cette solution a une odeur légère qui rappelle celle de la potasse. Elle attaque la peau à la manière de ce dernier alcali et détermine, lorsqu'on la touche, une sensation grasse. Elle agit fortement sur les cheveux et les poils, auxquels elle communique une coloration brun foncé persistante. Elle bleuit le tournesol brun rouge, rougit le curcuma, présente à la fois une saveur alcaline et métallique et neutralise complètement tous les acides. Elle élimine l'ammoniaque du chlorure ammonique et réagit avec l'acide chlorhydrique, l'iodure de potassium et le sulfure d'ammonium à la manière des sels thallieux en général. Elle présente plus d'analogie avec la potasse qu'avec l'ammoniaque dans ses réactions avec les sels métalliques: ainsi, elle précipite, de leurs solutions salines, sans les redissoudre, les hydrates magnésique, manganeux, manganique, zincique, cadmique, plombique, ferreux, ferrique, cobaltique, nickelique, cuivreux, cui-

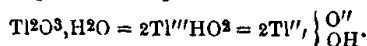
vrrique, mercurique, argentique ou thallique; avec les sels d'aluminium et de chrome, elle donne des précipités qui se dissolvent dans un excès de réactif; mais, dans le cas de l'alumine, elle n'est pas précipitée par l'ébullition et l'est par un courant d'anhydride carbonique, tandis que, dans le cas du chrome, elle donne du sesquioxyde de chrome hydraté et insoluble par le seul fait d'une ébullition un tant soit peu prolongée. Les sels que cet hydrate forme sont étudiés au mot **THALLIEUX**. V. ce mot.

— **Sesquioxyde de *thallium*, oxyde thallique, peroxyde de *thallium* Th_2O_3 .** Cet oxyde prend naissance lorsqu'on chauffe à l'air le *thallium* métallique ou même lorsqu'on évapore au contact de l'air une solution d'hydrate thallieux. Quand on brûle le métal dans l'oxygène pur, le sesquioxyde est le produit principal de la combustion; mais on l'obtient plus facilement pur en précipitant la solution d'un sel thallique par l'ammoniaque, la potasse ou même l'hydrate thallieux, lavant bien le précipité et le desséchant à 260° environ. Il prend encore naissance lorsqu'on fait passer à travers une solution de sulfate thallieux, au moyen d'électrodes de platine, un courant voltaïque produit par deux éléments de Grove. Si l'on opère avec une solution parfaitement neutre, on voit assez rapidement apparaître le *thallium* au pôle négatif, tandis que l'électrode négatif se recouvre d'une couche qui présente d'abord les brillantes couleurs de plaques minces et qui croît peu à peu en épaisseur et finit par former un gâteau d'oxyde thallique. Comme l'acide sulfurique s'accumule dans le liquide, l'oxyde thallique formé d'abord se redissout peu à peu; mais si l'on rend la liqueur alcaline au moyen de l'ammoniaque, le sesquioxyde se forme en plus grande quantité et se dépose en partie au fond du vase, en même temps qu'une autre portion s'élève le long des parois.

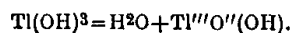
L'acide thallique se précipite encore à l'état anhydre lorsqu'on ajoute de l'hypochlorite de sodium à la solution du protochlorure de *thallium* dans le carbonate de soude.

Le sesquioxyde anhydre de *thallium* est une poudre brun foncé, qui fond difficilement et dégage de l'oxygène au rouge en se transformant en protoxyde. Il est neutre aux papiers réactifs, ne se dissout ni dans l'eau ni dans les liqueurs alcalines, mais se dissout dans les acides, en formant des sels très-instables, de la solution desquels les alcalis précipitent complètement le sesquioxyde inaltéré. D'après Werther, l'oxyde thallique, par le seul fait de la dessiccation, se réduirait partiellement à l'état d'oxyde thallieux.

— **Hydrate thallique**



On obtient cet hydrate en desséchant à 1000 le sesquioxyde précipité; il forme une poudre brune un peu plus légère que l'oxyde anhydre. Les agents réducteurs, tels que les acides sulfureux ou oxalique, le convertissent en sels thallieux; il se produit aussi une réduction partielle lorsqu'on évapore la solution d'acide chlorhydrique. Cet hydrate n'est en réalité que le premier anhydride de l'hydrate thallique normal $\text{Th}^{III}(\text{OH})_3$ encore inconnu. On a en effet



L'hydrate thallique se forme encore par l'action de l'eau oxygénée sur le *thallium*; il détone lorsqu'on le triture avec du soufre.

— **RECHERCHE ET DOSAGE DU THALLIUM.** 1° **Réactions par voie sèche.** Au chalumeau et au spectroscope, le *thallium* présente des caractères que nous avons déjà décrits en nous occupant du métal. La ligne verte Th_2 à elle seule permet de distinguer le *thallium* de tous les autres éléments. Les sels de *thallium*, quand on les chauffe, fondent généralement au-dessous du rouge et se volatilisent ensuite. Quelques-uns d'entre eux toutefois, tels que le sulfate et le phosphate, ne commencent à subir des modifications dans leur état qu'au rouge vif. Le chlorure, au contraire, distille avec la vapeur d'eau. Sur le charbon, devant le chalumeau, tous se volatilisent, en communiquant à la flamme une teinte verte intense.

2° **Réactions par voie humide.** Nous étudierons ces réactions en nous occupant des sels thallieux et thalliques, aux mots **THALLIEUX** et **THALLIQUE** respectivement. V. ces mots.

— 3° **Dosage et séparation du *thallium*.** Lorsque le *thallium* existe à l'état de sel au minimum, il convient de le doser à l'état d'iodure en le précipitant de ses solutions au moyen de l'iodure de potassium. Le précipité est tout à fait stable à l'air, à la température à laquelle on est obligé de le peser. Il n'est presque pas soluble dans l'eau, moins soluble encore dans les solutions salines, l'ammoniaque aqueuse et l'alcool à 92 centièmes; mais il se dissout sensiblement dans l'eau renfermant des acides libres ou des alcalis fixes. Lorsqu'on mêle la solution ammoniacale chaude d'un sel thallieux avec une solution d'iodure potassique, l'iodure de *thallium* se sépare aussitôt sous la forme d'un précipité cailloteux qui, après quelques heures de repos, peut être recueilli sur un filtre taré, lavé à l'alcool ou à l'ammoniaque, puis

desséché à 1150 et pesé. Il renferme 49,40 pour 100 de *thallium*.

On peut encore doser le *thallium* à l'état de sulfate thallieux; mais cette seconde méthode est moins exacte que celle que nous venons de décrire. Le sulfate supporte une chaleur rouge naissant sans se volatiliser d'une manière sensible, mais il se volatilise au rouge vif.

Le chlorure de platine précipite complètement le *thallium* de ses sels au minimum; mais le chloroplatinate est si divisé qu'il passe à travers les filtres et qu'il est très-difficile de l'utiliser pour doser le métal.

Quand le *thallium* est à l'état de persel, le mieux est de réduire le persel par le sulfate de sodium ou de potassium et de précipiter ensuite la solution par l'iodure de potassium, pour achever le dosage comme nous l'avons dit ci-dessus. On peut aussi précipiter le *thallium* à l'état de sesquioxyde par l'ammoniaque, et peser celui-ci après l'avoir recueilli sur un filtre taré et l'avoir desséché.

La séparation des oxydes thallieux et thallique peut s'effectuer, au moins dans le cas des chlorures et des sulfates, en précipitant d'abord le sesquioxyde par l'ammoniaque, filtrant, lavant et achevant la précipitation du *thallium* dans la liqueur filtrée et chaude au moyen de l'iodure de potassium. Le premier précipité fait connaître la proportion de *thallium* existant à l'état de sel thallique, et le second la proportion de ce métal existant à l'état de sel thallieux. On peut encore séparer les sels thalliques des sels thallieux au moyen du chlorure platinique, qui ne précipite que ces derniers.

La précipitation à l'état d'iodure sert encore à séparer le *thallium* des autres métaux, après, bien entendu, qu'on a traité la liqueur par un sulfite, pour réduire tout ce qui pourrait exister de *thallium* à l'état de persel. S'il y a du cuivre dans le mélange, celui-ci se précipite à l'état d'iodure cuivreux; mais le précipité, lavé à l'ammoniaque au contact de l'air, abandonne le cuivre, qui se redissout en passant à l'état de chlorure cuivreux. On continue le lavage jusqu'à ce que les liqueurs ne soient plus bleues.

On peut encore séparer le cuivre du *thallium* en précipitant le premier de ces métaux au moyen de l'hydrogène sulfuré dans une solution acide; mais ce procédé est moins exact que le précédent. Cette dernière méthode sert à séparer le *thallium* du plomb, de l'argent et du mercure; malheureusement, les précipités de sulfure entraînent toujours une petite quantité de *thallium* et déterminent une perte qui empêche le dosage d'être exact, à moins qu'on ne les redissolve et qu'on ne répète à plusieurs reprises la même opération.

Le *thallium* se rencontre souvent dans des minerais de bismuth et dans les préparations qui en proviennent, particulièrement dans le carbonate. Pour y découvrir le *thallium*, on mélange la solution étendue de la substance avec un léger excès de carbonate de sodium et une petite quantité de cyanure de potassium, on chauffe et l'on filtre. Si le composé bismuthique renferme seulement un centième de *thallium*, l'addition de quelques gouttes de sulfure d'ammonium fait naître dans la solution un précipité brun foncé de sulfure de *thallium* qui se réunit peu à peu et peut ensuite être soumis à l'examen spectroscopique. Quand le bismuth est à l'état de carbonate, on peut facilement en retirer le *thallium* en faisant digérer ce sel avec du cyanure de potassium ou du carbonate de sodium; mais le cyanure de potassium vaut mieux.

1° **Dosage volumétrique.** On peut doser volumétriquement le *thallium* au moyen du permanganate de potasse, en opérant comme pour le fer. A cet effet, il doit être à l'état de protochlorure de *thallium* ou de sel thallieux amphotère mélangé avec de l'acide chlorhydrique, et la liqueur ne doit pas contenir plus d'un cinquième de *thallium*; il faut aussi que la solution de permanganate soit plus étendue que pour le dosage du fer. On peut titrer la solution permanganique avec du fer pur, avec du *thallium* ou avec un sel thallieux pur, l'alun, par exemple. 2 atomes de fer (112 parties) correspondent à 1 atome de *thallium* (204 parties); car une molécule de protochlorure de *thallium* ThCl se convertit par l'oxydation en perchlorure ThCl_3 , tandis que deux molécules de chlorure ferreux FeCl_2 se convertissent en une molécule de chlorure ferrique FeCl_3 , de manière qu'un seul atome de *thallium* absorbe la même quantité d'oxygène que deux atomes de fer.

La solution du sel thallieux étendue, comme nous l'avons dit, est additionnée de quelques gouttes d'acide chlorhydrique et d'acide sulfureux et bouillie afin de chasser ce dernier; on y verse ensuite le permanganate jusqu'à ce que la couleur du réactif persiste, et, de la quantité de liqueur d'épreuve employée, on déduit la quantité de *thallium*.

— **Poids atomique du *thallium*.** Lamy, en décomposant le sulfate de *thallium* par l'azotate de baryte, et le chlorure par l'azotate d'argent, a obtenu des nombres qui varient entre 203,5 et 204,6; moyenne, 204,2. Crookes a trouvé 202,96 comme moyenne de cinq expériences. Werther estime aussi que le poids atomique du *thallium* est un peu inférieur à

204, 203,5 ou 203,7. Le nombre 204 est cependant celui que l'on adopte généralement.

— **PHOSPHURE DE THALLIUM.** Le thallium et le phosphore ne se combinent pas lorsqu'on les fond ensemble. Le phosphore de thallium ne se forme pas non plus lorsqu'on chauffe le phosphate de ce métal avec du charbon ou dans un courant d'hydrogène. Les solutions des sels thallieux n'agissent pas sur le phosphore; dans la solution de l'hydrate thallieux, le phosphore se recouvre d'un dépôt noir qui prend un éclat métallique lorsqu'on le chauffe, et qui se dissout peu dans l'acide chlorhydrique étendu (ce dépôt est-il formé de thallium métallique?). Lorsqu'on chauffe le thallium avec une solution d'hydrate thallieux dans un tube scellé à la lampe, il se dégage un peu de phosphore d'hydrogène et il se sépare une masse noire pendant que de petits cristaux blanchâtres se déposent sur les parois du tube et que de l'acide phosphorique reste en solution.

On obtient du phosphore de thallium sous la forme d'un précipité pulvérulent, noir, insoluble, permanent à l'air à la température ordinaire, en faisant passer un courant de gaz hydrogène phosphoré à travers une solution de sulfate thallieux.

— **SÉLÉNIURE DE THALLIUM** Tl_2Se . On l'obtient sous la forme d'une masse noire grisâtre en fondant ensemble les deux éléments en proportion équivalente. On l'obtient encore en faisant passer un courant de gaz sélénhydrique à travers une solution de carbonate thallieux; il prend alors la forme de lamelles grises, brillantes, qui noircissent par la dessiccation. Il fond à 340° et dégage du gaz sélénhydrique lorsqu'on le traite par l'acide sulfurique ou par l'acide chlorhydrique.

Le sélénure obtenu par la fusion des deux éléments est facilement fusible. Solide, il est dur, cassant, vésiculaire comme une scorie et change de couleur à l'air. L'eau ne l'attaque pas; il ne paraît pas se produire de trisélénide par la voie sèche.

— **SULFURES DE THALLIUM.** Le thallium forme un monosulfure, un trisulfure et un sulfure intermédiaire. Le monosulfure Tl_2S se forme lorsqu'on précipite la solution d'un sel neutre de thallium au minimum par l'hydrogène sulfuré ou le sulfure ammoniac. On l'obtient aussi en chauffant dans un fourneau à vent un mélange de 204 parties de thallium et de 16 parties de soufre. Il apparaît dans ce cas sous la forme d'une masse noire, brillante, cassante, à structure cristalline. Préparé par voie humide, il forme des flocons denses de couleur grisâtre ou noir brunâtre; il s'oxyde à l'air et doit, par conséquent, être lavé à l'eau chargée d'acide sulfhydrique; il se dissout facilement dans l'acide sulfurique ou l'acide azotique, mais il est insoluble dans le cyanure potassique et dans le sulfure ammoniac. Une solution chaude, et pas trop étendue, de sulfate thallieux, acidulée par des traces d'acide sulfurique, donne, par l'acide sulfhydrique, des lames brillantes de sulfure de thallium pur d'un bleu noir. Au microscope, ces lames apparaissent comme formées de tétraèdres; elles sont plus stables que le sulfure amorphe. Les sels thalliques paraissent se réduire à l'état de sulfure thallieux lorsqu'on les fait bouillir avec du sulfure d'ammonium. Le sulfure de thallium projeté dans du cyanure potassique en fusion est réduit à l'état de sulfure formant alors une masse cassante d'aspect métallique, qui présente l'éclat de la plombagine et qui fond plus facilement que le thallium métallique. Le trisulfure de thallium Tl_2S_3 prend naissance lorsqu'on fond 2 atomes de thallium avec plus de 3 atomes de soufre et qu'on chauffe de manière à volatiliser l'excès de soufre à l'abri du contact de l'air. Il est noir, facilement fusible, mou et visqueux à la température ordinaire de l'été; au-dessous de 120° , il devient cassant et présente alors une cassure vitreuse; l'acide sulfurique étendu l'attaque à chaud sans donner lieu à aucun dépôt de soufre; il n'abandonne pas non plus de soufre à l'anhydrosulfide sulfocarbonique. Fondu avec le monosulfure, il donne naissance à un sulfure intermédiaire qui cristallise en prismes gris noir. On obtient également des sulfures intermédiaires de thallium de composition variable en précipitant par le sulfure d'ammonium le soi-disant sesquichlorure ou en fondant 2 atomes de thallium avec plus de 1 et moins de 2 atomes de soufre. Ces deux sulfures répondent à la composition Tl_2S , Tl_2S_3 et $(Tl_2S)_3$ (Tl_2S_3). Ils n'abandonnent ni l'un ni l'autre aucune trace de soufre ou bisulfure de carbone; mais ils abandonnent une partie de leur soufre (et il en est de même du trisulfure) lorsqu'on les chauffe dans un tube de verre ouvert. Tous les sulfures de thallium se décomposent avec incandescence lorsqu'on les chauffe dans un courant d'hydrogène.

— **Sulfarsénite de thallium.** C'est un précipité jaune rougeâtre, qui prend naissance lorsqu'on fait passer un courant d'hydrogène sulfuré à travers la dissolution neutre ou acide d'un sel thallieux mélangé d'acide arsénieux, ou lorsque la solution ammoniacale de sulfure d'arsenic est mélangée avec la solution également ammoniacale d'un sel thallieux; sa composition est Tl_2S , As_2S_3 . Un précipité semblable se forme lorsqu'on dirige un courant d'acide sulfhydrique à travers du

chlorure de thallium brut préparé avec les poussières arsenicales des cheminées de fours à pyrites, ou à travers l'extrait aqueux brut des mêmes poussières. Quand on traite par l'acide sulfhydrique une solution renfermant de l'acide arsénieux et du sulfate thallieux dans les proportions voulues pour former le sulfarsénite, la totalité de l'arsenic se précipite; mais une portion du thallium demeure en solution, même si l'arsenic est en excès considérable au début. Si l'on filtre, qu'on ajoute une nouvelle quantité d'acide arsénieux et qu'on recommence à faire passer de l'acide sulfhydrique, il se forme un nouveau précipité qui renferme encore du thallium, et si l'on répète l'opération un nombre de fois suffisant on finit par précipiter la totalité du métal. Tous ces précipités successifs possèdent la même couleur.

— **Verre de thallium.** Le corps ainsi nommé est une espèce de cristal flint-glass dans lequel on fait entrer du thallium, soit à la place du plomb, soit à la place du potassium. Ce verre est fort dense et présente un pouvoir réfringent considérable. En fondant ensemble 300 parties de sable, 200 parties de minium et 333 parties de carbonate thallieux, on obtient un verre parfaitement homogène qui présente une agréable teinte jaune et qui est très-brillant. La densité de ce verre est de 4,23 et son indice de réfraction (pour le rayon jaune) de 1,71. Il est donc plus dense et plus réfringent que toutes les espèces de verre connues jusqu'à présent. En changeant la proportion du thallium, on obtient des verres dont la densité varie entre 4,235 et 5,025 et dont les indices de réfraction varient entre 1,71 et 1,965.

Pour compléter l'étude du thallium, v. les mots THALLIATE, THALLIUM, THALLIQUE, THALLIUM-BENZAMIDE, THALLIUM-ALCOOL, THALLIUM-TRIAMINE.

THALLIUM-ALCOOL s. m. Chim. Nom donné à des composés qui résultent de l'action du thallium sur les divers alcools, et qui sont analogues aux produits qui se forment dans les mêmes conditions avec les métaux alcalins. ■ On les appelle aussi **ALCOOLS THALLIQUES**.

— **Encycl.** Les thallium-alcools ou alcools thalliques sont des corps analogues à l'éthylate de potassium ou de sodium, corps qui prennent naissance dans l'action des divers alcools sur le thallium.

— **AMYLATE DE THALLIUM**
 $C_5H_{11} \left\{ \begin{array}{l} O \\ Tl \end{array} \right\}$

Il se produit, mais très-lentement, par l'action du thallium sur l'alcool amylique. L'action est facilitée par la chaleur. Le mieux pour le préparer consiste à mélanger des quantités équivalentes d'éthylate de thallium et d'alcool amylique et à porter le mélange à la température de 140° ou 150° . Il distille d'abord de l'alcool ordinaire, puis l'excès d'alcool amylique, et l'amylate thallieux reste sous la forme d'une huile lourde, qui rappelle l'alcool amylique par son odeur, dont la densité est de 2,465 à 2,518; son indice de réfraction pour la ligne B est de 1,572 à 2,00. Il ne se solidifie pas à 20° . L'alcool amylique le dissout aisément, l'alcool éthylique plus facilement; avec l'éther et le chloroforme, il se comporte comme l'éthylate de thallium. Chauffé, il donne de l'hydrogène, puis de l'alcool amylique, et laisse un mélange de carbonate et de valérate thallieux et de thallium métallique. Il se décompose aussi, mais moins promptement, au contact de l'air ou de l'eau. Il brûle avec une flamme blanche modérément lumineuse.

— **ETHYLATE DE THALLIUM**
 $C_2H_5 \left\{ \begin{array}{l} O \\ Tl \end{array} \right\}$

Ce corps se produit, en même temps que de l'hydrogène se dégage, lorsqu'on chauffe à 100° , dans des tubes scellés à la lampe, du thallium et de l'alcool ordinaire. Lamy préfère le préparer en suspendant des plaques minces de thallium dans une cloche placée sur une capsule dans laquelle se trouve de l'alcool absolu et en faisant passer sous la cloche un courant de gaz oxygène pur exempt d'anhydride carbonique et de vapeur d'eau. En vingt-quatre heures, le thallium est entièrement converti en éthylate à la température de 20° - 25° , en même temps qu'il se forme de l'eau; l'éthylate se réunit dans la capsule. On chauffe le produit à 100° pour le débarrasser de l'excès d'alcool, et il reste une huile d'une densité de 3,480 à 3,553 qui, après le mercure, est le liquide le plus lourd que l'on connaisse. Son coefficient de dilatation entre 0° et 100° est 0,072. A -30° , il se solidifie en diminuant beaucoup de volume. Lorsqu'on le soumet à une chaleur prolongée ou lorsqu'on l'abandonne dans le vide, il se décompose en partie, brunit, croît en densité jusqu'à 3,685 et ne se solidifie plus qu'à une température inférieure à celle où il se solidifiait d'abord. Au point de vue de ses pouvoirs réfringents et dispersifs, il dépasse tous les autres liquides connus jusqu'à ce jour, même le sulfure de carbone.

L'éthylate de thallium se dissout dans 5 parties environ d'alcool absolu; si l'alcool n'est pas tout à fait anhydre, il se dépose de l'hydrate thallieux blanc. C'est donc un ex-

cellent réactif pour juger si l'alcool est ou non absolu. Avec l'éther pur, exempt d'air, il forme une solution claire; si l'éther contient de l'eau, le liquide devient aussitôt jaunâtre ou brun et laisse déposer de l'hydrate thallieux en cristaux rayonnés qui brunissent peu à peu. Cette réaction est assez délicate pour qu'on l'utilise comme moyen de juger de la pureté de l'éther. L'éthylate de thallium se dissout aussi facilement dans le chloroforme; mais la solution se trouble vite et abandonne des cristaux de protochlorure de thallium en même temps qu'une substance qui colore ce sel en rouge foncé et qui est très-sensible à la lumière; le liquide devient très-acide et renferme un sel de l'acide formique.

Sous l'influence de la chaleur, l'éthylate de thallium donne un peu d'hydrogène à 130° et un dégagement régulier de ce gaz entre 170° et 180° ; il distille en même temps de l'alcool; il se dépose du thallium en petites lames brillantes, et il reste un résidu fort alcalin contenant du carbonate et de l'acétate thallieux. Au-dessus de 200° , il se dégage de l'oxyde de carbone et de l'anhydride carbonique, ainsi que de petites quantités d'acide acétique et d'acétone. A l'air humide, et plus rapidement encore au contact de l'eau, l'éthylate de thallium se décompose en alcool et hydrate thallieux. Lorsqu'on l'abandonne sous une couche d'alcool absolu, les parois du vase qui le contient se recouvrent peu à peu d'une couche d'oxyde noir de thallium. Si on l'enflamme en le portant dans la flamme d'une bougie, il brûle avec une flamme verte peu lumineuse et laisse un résidu d'oxyde noir de thallium et de thallium métallique. Le potassium et le sodium en séparent très-vite du thallium; mais il n'est décomposé ni par le zinc, ni par le fer, ni par le plomb, et cela se comprend, puisque ces derniers métaux, ne formant pas d'éthylate, ne peuvent se substituer au thallium dans cette classe de composés; il n'est pas décomposé non plus par le courant voltaïque. Les acides chlorhydrique et sulfurique le convertissent en un sel thallieux et en alcool. L'anhydride carbonique sec se combine directement avec ce corps en donnant naissance à un corps blanc solide, que la chaleur réduit en métal libre et en produits empyreumatiques. Lorsqu'on mêle brusquement l'éthylate de thallium avec le disulfure de carbone, il se produit une réaction violente qui donne lieu à la formation d'un corps noir sulfuré. Si, au contraire, on introduit le thallium goutte à goutte dans un excès de sulfure de carbone, il se produit une masse volumineuse, jaunâtre, qui présente l'aspect de la gélatine.

— **MÉTHYLATE DE THALLIUM**
 $CH_3TO = CH_3 \left\{ \begin{array}{l} O \\ Tl \end{array} \right\}$

Ce corps se forme, en petite quantité seulement, par la méthode que nous venons de décrire comme fournissant le composé éthylatique; mais on l'obtient facilement en soumettant l'éthylate ou l'amylate correspondant à l'action d'un excès d'alcool méthylique. Il se produit une élévation considérable de température, et le méthylate de thallium se dépose sous la forme d'une substance blanche qui, fondue et refroidie ensuite sous l'excès d'alcool méthylique, est susceptible de cristalliser en prismes obliques épais. Pressé fortement entre du papier joseph et desséché dans le vide en présence de quelques morceaux de sodium, il constitue une masse blanche et solide altérable au contact de l'air. Ce corps est environ cinq fois aussi lourd que l'eau. Il est peu soluble dans l'alcool méthylique et dans l'éther, un peu plus soluble dans le chloroforme; chauffé, il dégage de grandes quantités d'anhydride carbonique en même temps que de l'hydrogène et des vapeurs d'alcool méthylique. Il peut prendre feu et brûle alors avec une flamme fortement teintée de vert.

THALLIUM-BENZAMIDE s. f. Chim. Nom donné à un composé qui dérive de la benzamide par la substitution d'un atome de thallium à un atome d'hydrogène.

— **Encycl.** La thallium-benzamide

$C_7H_5TlAzO = C_6H_5CO, AzHTl$ représente de la benzamide C_6H_5CO, AzH_2 où un atome d'hydrogène du groupe AzH_2 est remplacé par le thallium, fonctionnant ici comme monoatomique. C'est une monamide secondaire métallique. Pour préparer ce corps on dissout un excès de benzamide dans une solution chaude de protoxyde de thallium. Par le refroidissement, l'excès de la benzamide se dépose en cristaux. On filtre et l'on ajoute à la liqueur un grand excès d'alcool absolu. La thallium-benzamide se sépare alors en fines aiguilles solubles avec réaction alcaline dans l'eau froide et dans l'eau chaude. Elle fond sans se décomposer. Chauffée modérément, elle se fonce en couleur et, à une température plus élevée, elle dégage des vapeurs blanches et inflammables qui brûlent avec une flamme verdâtre et fuligineuse. A la chaleur rouge, elle se décompose entièrement en laissant un résidu d'oxyde de thallium fondu. L'acide chlorhydrique ajouté à sa solution aqueuse en précipite un mélange de protochlorure de thallium et de benzamide.

THALLIUM-TRIAMINE s. f. Chim. Am-

moniaque composée triatomique, dans laquelle 3 atomes d'hydrogène sont remplacés par du thallium triatomique qui soude ensemble les trois atomes d'azote.

— **Encycl.** La thallium-triamine

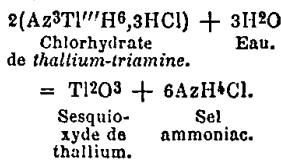


est une triamine métallique qui résulte de la substitution de 1 atome de thallium triatomique Tl''' à 3 atomes d'hydrogène dans une triple molécule d'ammoniaque



que l'atome de thallium soude ainsi en une molécule unique.

La thallium-triamine prend naissance, à l'état de chlorhydrate $Az_3Tl'''H_3, 3HCl$, lorsqu'on dissout l'oxyde thallique dans le sel ammoniac à la température de l'ébullition. La solution concentrée chaude donne par l'ammoniaque ce chlorhydrate sous la forme d'un précipité blanc et lourd que l'eau décompose en oxyde thallique et sel ammoniac, d'après l'équation



Chauffé dans un tube scellé, le même chlorhydrate se résout en ammoniac, sel ammoniac et chlorure de thallium, Tl_2Cl_2 probablement. Sa solution dans l'acide chlorhydrique fournit des cristaux cubiques ou octaédriques du sel double $(AzH_4Cl)_2Tl_2Cl_2$.

THALLIURE s. m. (tal-li-u-re — du gr. *thallos*, feuille; *oura*, queue). Ichtyol. Genre de poissons, de la famille des labroïdes.

THALLODIE adj. (tal-lo-di-ke — rad. *thallo*). Bot. Qui appartient, qui a rapport au thalle. ■ Peu usité.

THALLOPHORE s. m. (tal-lo-fo-re — gr. *thallophoros*; de *thallos*, branche; *phoros*, qui porte). Antig. gr. Vieillard qui portait des branches d'olivier dans les panathénées.

THALOTIE s. f. (ta-lo-ti — du gr. *thallos*, feuille; *ous*, *otos*, oreille). Moll. Genre de mollusques gastéropodes pectinibranches, du groupe des troques.

THALPOPHILE s. m. (tal-po-fi-le — du gr. *thalpos*, chaleur; *philos*, qui aime). Entom. Genre d'insectes coléoptères hétéromères, de la famille des mélasomes, tribu des tentyrites, formé aux dépens des akis, et dont l'espèce type habite le Sénégal.

s. f. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, de la tribu des noctuides.

THALWEG s. m. (tal-vègh — de l'allemand. *thal*, vallée; *weg*, chemin). Géogr. Ligne que décrit le fond d'une vallée, et suivant laquelle se dirigent les eaux courantes : *Le canal maritime se dirige à l'est de la ville, en faisant une courbe, et suit le THALWEG de la vallée jusqu'à ce qu'elle joigne les lacs.* (L. Figuier.)

THALWEIL, village de Suisse, canton de Zurich, près du bord occidental du lac de ce nom, sur une hauteur d'où l'on jouit d'une vue délicieuse; 1,500 hab. Fabriques de cotonnades; beaux vignobles aux environs.

THALYSIES s. f. pl. (ta-li-zî — du gr. *thalusia*; de *thallos*, rameau). Antig. gr. Fête grecque qui se célébrait en automne.

— **Encycl.** Les thalysies se célébraient après la récolte, en remerciement de la protection des dieux et de la fécondité de la terre. Le mot *thalusta* signifiait, en grec, les prémices des fruits récoltés, et le pain fait avec les prémices du blé s'appelait pain thalysien. Suivant quelques-uns, cette fête était célébrée en l'honneur de Déméter, de Dionysos et de Poseidon; suivant d'autres, en l'honneur seulement de la déesse qui présidait à l'agriculture et du dieu des raisins, c'est-à-dire en l'honneur de Déméter et de Dionysos. Une opinion, qui n'est pas moins répandue parmi les érudits, fait des thalysies une fête en l'honneur de la seule Déméter. Cette opinion est fondée sur la septième idylle de Théocrite et sur les commentaires dont elle a été accompagnée par les grammairiens de l'antiquité. Si l'on se range à cet avis, il faut prendre garde de ne pas confondre les thalysies avec les thesmophories, qui étaient aussi une fête de Déméter, mais bien plus importante, et célébrée au mois de pyanepsion (novembre), quelque temps après les thalysies.

THAMAR, mère de Pharaon et de Zarah, personnages qui figurent dans la généalogie de Jésus-Christ. Il est question d'elle dans la *Génèse*, et voici un extrait du chapitre qui la concerne : « En ce temps-là, Juda, quatrième fils de Jacob et de Lia, alla en Chanaan, et ayant vu la fille d'un Chananéen nommé Sue, il la prit pour sa femme, entra dans elle et en eut trois fils nommés Her, Onan et Sela. Il maria son premier-né, Her, à une Chananéenne nommée Thamar. Her mourut sans laisser d'enfants. Juda dit alors à Onan, son second fils : « Prends pour femme la veuve

« de ton frère, entre dans elle et féconde la semence de ton frère. » Mais Onan, sachant que les enfants qu'il ferait ne seraient point de son frère, en entrant dans sa femme (ou chez sa femme), répandait sa semence par terre; c'est pourquoi le Seigneur lui ôta la vie. Et Juda dit à Thamar, sa bru : « Va-t'en. » reste veuve dans la maison de ton père jusqu'à ce que mon troisième fils, Sela, soit en âge. » Elle s'en alla donc et habita chez son père.

Or, Juda étant allé voir tondre ses brebis, Thamar prit un voile et s'assit sur un chemin fourchu par lequel elle savait que Juda devait passer. Celui-ci crut que c'était une fille de joie, car elle avait voilé son visage, et s'approchant d'elle, il lui dit : « Il faut que je couche avec toi; car il ne savait pas que c'était sa bru; et elle lui dit : « Que me donneras-tu pour coucher avec moi? — Je t'ennuierai, dit-il, un chevreau de mon troupeau. » Elle répliqua : « Je ferai ce que tu voudras, mais donne-moi des gages. — Que me demandes-tu pour gages? » dit Juda. Thamar répliqua : « Donne-moi ton anneau, ton bracelet et ton bâton. » Il n'y eut que ce coût entre Juda et Thamar; elle devint grosse sur-le-champ, et, ayant quitté son voile, elle reprit son habit de veuve.

Juda envoya par son valet le chevreau promis pour reprendre ses gages. Le valet ne trouvant point la femme demanda aux habitants du lieu où était cette fille de joie qu'il avait rencontré assise sur le chemin fourchu; ils répondirent tous : « Il n'y a point de prostituées en ce lieu. » Juda dit : « Eh bien ! qu'elle garde mes gages; elle ne pourra pas au moins m'accuser de n'avoir pas voulu la payer. »

Or, trois mois après, on vint dire à Juda : « Ta bru, Thamar, a fornicé, car son ventre commence à grossir. » Juda dit : « Qu'on l'aille chercher au plus vite et qu'on la brûle. » Comme on la conduisait au supplice, elle renvoya à Juda son anneau, son bracelet et son bâton, disant : « Celui à qui cela appartient m'a rendue grosse. » Juda ayant reconnu ses gages dit : « Elle est plus juste que moi. »

Thamar ne fut point brûlée et bientôt après elle mettait au monde deux jumeaux, Phares et Zarah.

Voltaire, dans ses *Commentaires sur la Genèse*, fait à propos de ce singulier épisode biblique quelques réflexions très-judicieuses :

« Le Seigneur, dit-il, a beau défendre à ses patriarches de prendre des filles chanaanéennes, ils en prennent souvent; Juda, après la mort de son fils aîné Héber, donne la veuve à son second fils Onan, afin que Onan lui fasse des enfants qui hériteront du mort. Cette coutume n'était pas encore établie dans la race d'Abraham et d'Isaac, et l'auteur sacré parle par anticipation. Les commentateurs prétendent que cette Thamar fut bien maltraitée par ses deux maris; que Héber, le premier, la traitait en sodomite, et que le second ne voulait jamais consommer l'acte du mariage dans le vase convenable, mais répandait sa semence à terre. Le texte ne dit pas positivement que Héber traitait sa femme à la manière des sodomites; mais il se sert de la même expression qui est employée pour désigner le crime de Sodome. A l'égard du péché d'Onan, il est expressément énoncé. »

C'est une chose singulière que Thamar, ayant été si fort maltraitée par les deux enfants de Juda, veuille ensuite coucher avec le père, sous prétexte qu'il ne lui a pas donné son troisième fils, Sela, qui n'était pas encore en âge. Elle prend un voile pour se déguiser en fille de joie. Mais, au contraire, le voile était et fut toujours le vêtement des honnêtes femmes. Il est vrai que dans les grandes villes, où la débauche est fort connue, les filles de joie vont attendre les passants dans les petites rues, comme à Londres, à Paris, à Rome, à Venise. Mais il n'est pas vraisemblable que le rendez-vous des filles de joie, dans le misérable pays de Chanaan, fut à la campagne dans un chemin fourchu.

Il est bien étrange qu'un patriarche couche en plein jour avec une fille de joie sur le grand chemin et s'expose à être pris sur le fait par tous les paysans.

Le comble de l'impossibilité est que Juda, étranger dans Chanaan et n'ayant pas la moindre possession, ordonne qu'on brûle sa belle-fille dès qu'il sait qu'elle est grosse; et que sur-le-champ on prépare un lûcher, comme s'il était le juge et le maître du pays.

Cette histoire a quelque rapport avec celle de Thyeste, qui, rencontrant sa fille Pélopie, coucha avec elle sans la connaître. Les critiques disent que les Juifs écrivirent très-tard et qu'ils copièrent beaucoup d'histoires grecques qui avaient cours dans toute l'Asie Mineure. Joseph et Philon avouent que les livres juifs n'étaient connus de personne et que les livres grecs étaient connus de tout le monde.

Quoi qu'il en soit, ce qu'il y a de singulier dans l'aventure de Thamar, c'est que Jésus-Christ naquit, dans la suite des temps, de l'inceste du patriarche Juda. Mais le révérend père don Calmet se montre moins incrédule et moins raisonneur que Voltaire. Arrivé à cet épisode scabreux, il prend bravement son parti et se contente de dire naïvement : « Le Saint-Esprit a permis que

l'histoire de Thamar, de Rahab, de Ruth et de Bethsabée se trouve mêlée dans la généalogie de Jésus-Christ. »

Thamar et Juda ou Rencontre de Thamar et de Juda, tableau d'Horace Vernet. V. RENCONTRE.

L'histoire de Thamar et de Juda a été retracée par plusieurs artistes, notamment par H. Holbein (gravé par W. Hollar), Martin van Heemskerck (deux compositions gravées par Hermann Müller), Gio.-B. Pittoni (gravé par F. Berardi), P. Hasunann (eau-forte), L. Gassel (tableau daté de 1548, au musée du Belvédère). L'histoire de Thamar et d'Amnon (v. ci-dessous) a été traitée par Aldegrever dans une série de sept planches gravées sur cuivre (1540). Melchior Lorch a reproduit, dans une estampe datée de 1548, la scène d'Amnon faisant violence à Thamar. Une planche de H. Hondius représente Thamar en costume de courtisane. Citons enfin un tableau de Jacques Bassan, la *Justification de Thamar*, qui appartient au musée du Belvédère.

THAMAR, fille de David et de Maacha, violée par son frère Amnon, et vengée de cet outrage par son autre frère Absalon vers l'an 1032 av. J.-C.

Voici la page de la Bible (*Rois*, liv. II, ch. xiii, verset 1) où est raconté ce scandaleux épisode :

« Amnon, fils de David, aima sa sœur appelée Thamar, sœur aussi d'Absalon, fils de David; et il l'aima si fort qu'il en fut malade; car, comme elle était vierge, il était difficile qu'il fit rien de malhonnête avec elle... Or, Amnon avait un ami fort prudent, qui s'appelait Jonadab, et qui était propre neveu de David. Et Jonadab dit à Amnon : « Pourquoi maigris-tu, fils du roi? que ne m'en dis-tu la cause? » Amnon lui dit : « C'est que j'aime ma sœur Thamar, sœur de mère de mon frère Absalon. »

Jonadab lui ayant donné conseil... et Thamar étant venue chez son frère Amnon qui était couché dans son lit... Amnon se saisit d'elle et lui dit : « Viens, couche avec moi, ma sœur. » Elle lui répondit : « Non, mon frère, ne me violente pas, cela n'est pas permis dans Israël; ne me fais pas de sottises; car je ne pourrais supporter cet opprobre, et tu passerais pour un fou dans Israël... Demande-moi plutôt au roi en mariage, et il ne refusera pas de me donner à toi. » Amnon ne voulut point se rendre à ses prières; étant plus fort qu'elle, il la renversa et coucha avec elle; et ensuite il congut pour elle une si grande haine que sa haine était plus grande que ne l'avait été son amour, et il lui dit : « Lève-toi et va-t'en. » Thamar lui dit : « Le mal que tu me fais à présent est encore plus fort que le mal que tu m'as fait. » Mais Amnon ayant appelé un valet lui dit : « Chasse de ma chambre cette fille et ferme la porte sur elle. »

Absalon, fils de David, ne parla à son frère Amnon de cet outrage ni en bien ni en mal; mais il le haïssait beaucoup parce qu'il avait violé sa sœur Thamar... Et il donna ordre à ses valets que, dès qu'ils verraient Amnon pris de vin dans un festin, ils l'assassinassent en gens de cœur... Les valets firent à Amnon ce qu'Absalon leur avait commandé, et aussitôt tous les enfants du roi s'enfuirent chacun sur sa mule.

Voltaire, cet esprit droit et judicieux, plein à la fois d'ironie et de bon sens, a fait suivre cet épisode de quelques commentaires :

« L'histoire profane, dit-il, rapporte des incestes qui ont quelque ressemblance avec celui d'Amnon; et il n'est pas présumable que les uns aient été copiés par les autres; car, après tout, de pareilles impudicités n'ont été que trop communes chez toutes les nations. Mais ce qu'il y a ici d'étrange, c'est qu'Amnon confie sa passion criminelle à son cousin germain Jonadab. Il fallait que la famille de David fût bien dissolue pour qu'un de ses fils, qui devait avoir tant de concubines à son service, voulût absolument jouir de sa propre sœur, et que son cousin germain lui en facilitât les moyens.

Ce qu'il y a de plus étrange encore, c'est que Thamar dit à son frère : « Demande-moi en mariage. » Le *Lévitique* défend expressément (au ch. xviii) de révéler la turpitude de sa sœur. Mais quelques Juifs prétendent qu'il était permis d'épouser la sœur de père, et non pas de mère. C'était tout le contraire chez les Athéniens et chez les Egyptiens; il en fut, dit-on, de même chez les Perses.

C'est une grande impureté de coucher avec sa sœur, c'est une extrême brutalité de la renvoyer ensuite avec outrage; mais c'est sans doute un crime encore beaucoup plus grand d'assassiner son frère dans un festin. Il est triste de ne voir que des forfaits dans toute l'histoire de Saül et de David.

Thamar, tableau de M. Cabanel; Salon de 1875. Thamar a été outragée par son frère Amnon. « Alors, dit la Bible, la fille de David ayant déchiré sa robe s'en alla, tenant sa tête couverte des deux mains, chez son frère Absalon, où elle demeura séchant d'ennui et de douleur. Absalon congut contre Amnon une grande haine de ce qu'il avait outragé sa sœur Thamar. » Telle est l'anecdote que M. Cabanel a voulu retracer. Thamar, vêtue d'une simple jupe violette brochée d'or, le torse nu, la chevelure dénouée, pleure à demi

couchée sur les genoux de son frère. Celui-ci, assis sur un divan bleu, près d'une fenêtre ouverte entre deux colonnes, tend des yeux terribles; il est vêtu d'une tunique blanche brodée d'or, avec une draperie rouge sur l'épaule, et est coiffé d'un turban vert et rouge. Une négresse, debout et le visage tourné contre la muraille, semble partager le désespoir de sa maîtresse.

Ce tableau, un des plus importants qu'ait exécutés M. Cabanel, a été l'objet de critiques assez vives. « Après avoir longtemps regardé d'assez haut les fantaisies et les paillettes, voilà M. Cabanel qui sacrifie, tout comme un autre, aux faux dieux de la mode. Il a fait invasion dans le domaine des Alma-Tadema, des Vollon et des Regnault. Il n'y détronera personne, et il demeurera atteint et convaincu d'avoir faussé la vérité historique en étalant une architecture, une archéologie et une bimbeloterie que personne ne s'attendait à voir ici. » Ainsi s'est exprimé M. About. Un autre critique, M. Chaumelin, a raillé, dans les termes suivants, la tentative de M. Cabanel : « M. le professeur Cabanel vient d'éprouver un grand trouble dans ses facultés artistiques. Il avait remarqué depuis quelque temps que ses œuvres, si sagement composées, faisaient bâiller le public, tandis que les fantaisies orientales, fortement colorées, de quelques-uns de ses élèves obtenaient une vogue croissante. Il a cherché le secret de cette injuste préférence et a cru le découvrir dans le goût du public pour les morceaux d'une exécution turbulente et d'un caractère... décollé. Bien décidé à violenter la renommée, qui semblait vouloir lui retirer pour toujours ses faveurs, il a jeté un beau jour sa gravité professorale par-dessus les moulins et s'est lancé à corps perdu dans le sentier où fleurit l'outré-mer... Comme tous les gens qui se dérangent une fois par hasard, M. le professeur Cabanel a tenu à faire bien les choses; il ne s'est refusé aucune des voluptés qu'il s'était promises; il a entassé les coussins sur les divans, les chaises blanches sur les chaises brunes; il a dénoué les chevelures des sultanes; il a fripé les étoffes brochées d'or; il a joué avec les bracelets et les anneaux enrichis de pierres précieuses; il a distribué autour de lui les tons les plus incendiaires, les rouges, les bleus, les jaunes, les violets... Vous pouvez voir au Salon le produit de cette goguette professorale; l'auteur l'a baptisé *Thamar*. Tintamarre eût été plus juste. » Il y a, toutefois, des parties peintes avec une réelle vigueur et une grande science; le raccourci du bras d'Absalon est magistralement accusé, et le torse bronzé de la négresse est d'un fort beau ton.

THAMAR, reine de Géorgie, dans la seconde moitié du xiii^e siècle, morte en 1212. Fille aînée de Georges III, roi de Géorgie, elle succéda à son père vers 1184. Devenue reine, elle épousa un prince russe, Georges, fils d'André Bogolubski, que son oncle Usvolod avait rélégué dans le Kapchak, après l'avoir dépouillé de ses États. Au commencement de son règne, ce prince russe se distinguait à la tête des armées géorgiennes; mais bientôt il se livra à la débauche la plus effrénée et les nobles résolurent de casser son mariage; Thamar y consentit. Néanmoins, en congédiant son époux, elle lui fit de riches présents. Il se retira sur les bords de la mer Noire, d'où il passa à Constantinople. La jeune reine, devenue libre, prit pour second mari David Janslau ou Soslau, prince héritier du pays d'Ouseti, au nord de la Géorgie. Georges, excité par ses compagnons, s'opposa à ce second mariage, et, comme la reine avait passé outre, il aborda dans l'Imérétie, se fit des partisans, forma une armée et marcha sur Tiflis. Thamar se mit elle-même à la tête de ses troupes, alla au-devant de celui qu'elle avait chassé du trône et le battit deux fois. Elle le laissa pourtant sortir de ses États et même lui accorda une escorte.

Thamar fit aussi la guerre à quelques-uns de ses voisins et recula les frontières de ses États à leurs dépens. Ses conquêtes lui valurent le surnom de *Moghé*, ou roi, et elle fut mise par ses sujets au rang des plus illustres monarques de Géorgie, Vakhtang Georgasslan et David le Réparateur. Thamar n'était pas seulement entreprenante et hardie, sachant conduire une armée au combat; elle aimait aussi les choses de l'esprit et savait les apprécier. C'est sous son règne que l'on fixe l'époque la plus brillante de la littérature géorgienne.

Elle eut pour successeur Georges IV, né de son second mariage avec David Janslau, et qui fut surnommé Larcha.

THAMASP 1^{er} et II, rois de Perse. V. THAMASP.

THAMASP-KOULI-KHAN, roi de Perse. V. NADIR-SCHAH.

THAME, ville d'Angleterre, comté d'Oxford, à 20 kilom. E. d'Oxford, sur la rivière de son nom; 2,500 hab. Commerce de grains et de bétail. Cette ville est de fondation très-ancienne. Elle a beaucoup souffert des incursions des Danois au x^e siècle et des guerres civiles au xiii^e siècle. L'église contient quelques beaux monuments funéraires.

THAME, rivière d'Angleterre. Elle prend sa source dans le comté de Buckingham, à l'E.

de Winslow, se dirige vers le S.-O., entre dans le comté d'Oxford et se jette dans l'Isis, à Dorchester, pour former la Tamise, après un cours de 65 kilom. V. TAMISE.

THAMER (Théobald), théologien allemand, qui s'est rendu fameux par son opposition aux dogmes des luthériens, né à Rosheim (Alsace) au commencement du xvi^e siècle, mort à Fribourg en 1569. Après avoir étudié sous Luther et Mélanchthon, il fut appelé comme professeur de théologie et prédicateur à Marbourg (1545) par le landgrave Philippe le Magnanime. Aussitôt il prit une part active aux disputes des luthériens sur la cène. Dans un but de conciliation, on avait rédigé une formule par laquelle il était entendu qu'en recevant le pain et le vin on recevait le corps et le sang de Jésus-Christ, et que les indignes le recevaient aussi bien que les vrais pénitents. Thamer attaqua cette formule qui, selon lui, profanait le corps et le sang du Sauveur. Le landgrave lui recommanda le silence, mais il répondit que sa conscience lui faisait un devoir de protester contre un dogme obscur et impie. Il attaqua de même le dogme de la justification par la foi sans les bonnes œuvres, préconisé par Luther. Ce fut un véritable scandale dans le camp des luthériens. Le landgrave étant alors captif, son fils aîné travailla à calmer cette lutte et fit signer à Thamer une sorte de profession de foi où il était dit que, d'après saint Paul, la foi sans les œuvres de la loi justifie devant Dieu, mais que la foi qui ne se manifeste point par la charité n'est point la véritable. Toutes ces querelles avaient déconsidéré Thamer. Quand il montait en chaire, il ne voyait plus qu'un temple désert, ce qui l'exaspéra à ce point qu'il commença à prédire toute espèce de malheurs pour l'église. Les magistrats de Marbourg l'envoyèrent à la forteresse de Zugenhausen et de là à Cassel, où il fut mis en jugement. On lui défendit de retourner dans sa paroisse. De plus en plus exaspéré, il écouta les conseils du clergé catholique et devint second prédicateur de l'église catholique de Saint-Barthélemy, à Francfort. Là, il ne cessa d'attaquer ses anciens coreligionnaires, mais il porta la discussion sur un dogme nouveau. Luther n'avait encore parlé que de l'autorité des Écritures; Thamer y ajouta l'autorité de la conscience de l'homme. Il fut de nouveau destitué, parce que le landgrave s'aperçut qu'il était resté protestant, malgré sa conversion prétendue au catholicisme. Diverses réunions eurent lieu; on voulait amener Thamer à exposer clairement son système; il finit par déclarer que, sans la conscience, le Nouveau Testament est une lettre morte. Il reçut alors son congé définitif, passa à Rome, fut nommé pasteur à Minden et obligé de quitter cette ville à cause de ses discussions interminables avec ses collègues. Il se réfugia à Mayence, embrassa le catholicisme et publia sa justification (1562). On l'envoya ensuite à Fribourg comme professeur. Les ouvrages de Thamer sont complètement oubliés. Il avait publié avant son abjuration une dissertation intitulée : *An et quatenus christianus in persecutoribus sit fu-giendum?* (Marp., 1547, in-89).

THAMES, rivière du haut Canada. Elle prend sa source dans le district de London, parcourt le Western district et se jette dans le lac Saint-Clair, après un cours de 180 kilom. Elle est navigable, même pour les gros navires, pendant une partie de son cours.

Thames tunnel (Ld.), une des merveilles des environs de Londres. On donne ce nom à un tunnel qui unit les deux rives de la Tamise. Ce tunnel, qui fait le plus grand honneur à sir Isambert Brunel qui l'a mené à bonne fin, a été commencé en 1825 et terminé en 1843; il a 366 mètres de longueur. V. TUNNEL.

THAMISE ou **TAMISE**, bourg de Belgique, province de la Flandre orientale, à 14 kilom. d'Anvers, sur la rive gauche de l'Escaut; 9,000 hab. Blanchisseries de toile, imprimeries d'indiennes, commerce de dentelles, etc. Ce bourg possédait, avant 1793, une abbaye de dominicains fondée en 1507.

THAMMUZ, dieu babylonien. Quelques livres de la Bible nous ont conservé plusieurs détails intéressants relatifs à ce dieu. Ainsi, Ezéchiel, dans le récit d'une de ses visions, parle des femmes israélites pleurant Thammuz à la porte du temple de Jérusalem. Quel est, dit M. de Rougemont, ce dieu, ce héros qui fait verser ces larmes? Les écrivains classiques ne le connaissent pas, du moins sous ce nom. Nous savons seulement que ce nom était celui du mois de juin chez les Syriens et chez les Juifs après la captivité de Babylone, et que les premiers célébraient ce mois-là la fête de leur grand dieu Adonis, mort et ressuscité. Il ne serait donc point impossible qu'Adonis ou Adonai, c'est-à-dire « mon seigneur », fût le titre honorifique du dieu qui s'appelait proprement Thammuz. Telle était l'opinion de saint Jérôme et de saint Cyrille d'Alexandrie; telle est aussi celle des écrivains chrétiens originaires de Syrie. Elle a été adoptée par Calmet; Gésenius, Winer, Creuzer, Twal l'ont pareillement admise. François Lenormant prétend avoir lu le nom de Thammuz sur les monnaies cyprotes; enfin, M. de Witte a décrit un miroir étrusque représentant Adonis désigné sous le nom de Thamu. Cependant quelques auteurs n'ont pas adopté cette hypothèse; M. Chwolson,

entre autres, se basant sur un passage de l'*Agriculture des Nabathéens*, précédemment cité par Moïse Maimonide, repousse absolument l'identification d'Adonis et de Thammuz. Voici le passage en question : « Thammuz avait sommé un roi d'adorer les sept planètes et les douze signes du zodiaque; le roi l'avait fait mourir, mais il était revenu à la vie; condamné plusieurs fois à de cruels supplices, il était toujours resté vivant; cependant il mourut enfin. La mort de Thammuz fut pleurée par les anges dans les cieux. Sur la terre, les statues des dieux se réunirent de toutes les contrées de la terre dans le temple El-Askûl, à Babylone, et se rendirent toutes de là dans le temple du Soleil, vers la grande statue d'or qui est suspendue en l'air entre le ciel et la terre. Elle se tint debout dans le temple, au milieu de toutes les idoles de la terre. Autour d'elle se pressaient au premier rang celles du Soleil, de la Lune, de Mars, de Mercure, de Jupiter, de Vénus et de Saturne. Là, l'idole solaire commença à gémir sur Thammuz, et les statues des idoles pleurèrent. Elle fit une lamentation solennelle sur lui et raconta son histoire, et toutes pleurèrent du soir jusqu'au matin. » M. Chwolson part de ce récit pour démontrer que Thammuz n'est pas un dieu. « Les Nabathéens, dit-il, rendaient à Jambuschad un culte pareil à celui de Thammuz; mais le premier est incontestablement un homme, un saint, un prophète; donc le second doit être également un homme. » M. Chwolson nous apprend aussi que le culte ou du moins les honneurs rendus à Thammuz se sont perpétués jusqu'à nos jours parmi les mandaites des environs de Bassora et les sabéens de Harran, en Mésopotamie : « Les femmes, au mois de juin, pleurent encore Tazû, forme corrompue de Thammuz, en ne mangeant rien qui ait été moulu, car son seigneur l'avait mis cruellement à mort, avait moulu ses os et en avait jeté la poussière au vent. »

THAMNASTÉRIE s. f. (ta-mna-sté-ri — du gr. *thamnos*, arbrisseau; *astér*, étoile). Zooph. Syn. de THAMNASTRÉE.

THAMNASTRÉE s. f. (ta-mna-stré — du gr. *thamnos*, arbrisseau; et de *astrée*). Zooph. Genre de polypiers dendroïdes, voisin des astrées, et comprenant plusieurs espèces fossiles des terrains jurassiques.

THAMNÉE s. f. (ta-mné — du gr. *thamnos*, buisson). Bot. Genre de sous-arbrisseaux, de la famille des bruniacées, dont l'espèce type croît au Cap de Bonne-Espérance.

THAMNOBIE s. m. (ta-mno-bi — du gr. *thamnos*, buisson; *bios*, je vis). Ornith. Genre de passereaux, de la famille des saxicolides. — Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des charançons, tribu des érilhniides, comprenant quatre espèces, qui habitent la Cafrérie.

THAMNOCARPE s. m. (ta-mno-kar-pe — du gr. *thamnos*, buisson; *karpos*, fruit). Bot. Genre d'algues marines, de la tribu des desmériées, dont l'espèce type est originaire du Cap de Bonne-Espérance.

THAMNOCHORTE s. m. (ta-mno-kor-te — du gr. *thamnos*, buisson; *choros*, herbe). Bot. Genre de plantes, de la famille des restiées, comprenant une vingtaine d'espèces, qui croissent au Cap de Bonne-Espérance.

THAMNODE s. m. (ta-mno-de — du gr. *thamnodes*, qui vit dans les buissons). Ornith. Syn. de SYLVIE, genre de passereaux.

THAMNODYNASTE s. m. (ta-mno-di-naste — du gr. *thamnos*, buisson; *dynastês*, maître). Erpét. Genre de reptiles ophiidiens, formé aux dépens des couleuvres.

THAMNOPHILE s. m. (ta-mno-fi-le — du gr. *thamnos*, buisson; *philos*, qui aime). Ornith. Nom scientifique du genre batara.

— Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des charançons, type de la tribu des thamnophilides, formé aux dépens des rhynchènes, et comprenant plusieurs espèces, qui habitent l'Europe.

THAMNOPHILIDE adj. (ta-mno-fi-li-de — de *thamnophile*, et du gr. *eidos*, aspect). Entom. Qui ressemble ou qui se rapporte au thamnophile.

— s. m. pl. Tribu d'insectes coléoptères, de la famille des charançons, ayant pour type le genre thamnophile.

THAMNOPHILINÉ, **ÉE** adj. (ta-mno-fi-li-né — rad. *thamnophile*). Ornith. Qui ressemble ou qui se rapporte au thamnophile.

— s. f. pl. Tribu de la famille des lauidées, ayant pour type le genre thamnophile ou batara.

THAMNOPHIS s. m. (ta-mno-fiss — du gr. *thamnos*, buisson; *ophis*, serpent). Erpét. Genre de reptiles ophiidiens, formé aux dépens des couleuvres.

THAMNOPHORE s. m. (ta-mno-fo-re — du gr. *thamnos*, buisson; *phoros*, qui porte). Bot. Genre d'algues, de la famille des floridées, tribu des desmériées, dont l'espèce type croît sur les côtes du Cap de Bonne-Espérance.

THAMYRIS, musicien de Thrace, inventeur du mode dorien. Il osa défier les Muses au combat du chant, fut vaincu par elles et privé de la vue en punition de son orgueil. Il laissa tomber alors sa lyre dans le Balyra.

D'après Conon, les Scythes l'avaient pris pour roi. Les anciens lui attribuaient diverses poésies qui ne sont pas parvenues jusqu'à nous.

THAN (Philippe DE), écrivain français, né à Than (Normandie) vers la fin du x^e siècle, mort vers 1126. On lui doit deux ouvrages : le *Livre des créatures* (1107), recueil d'excellentes maximes de morale, auquel l'auteur a joint une chronologie, et le *Bestiaire*, poème traduit du *Liber Theobaldi de natura animalium, vel avium, seu bestiarum* (1123).

THAN (DE), grammairien français, qui vivait dans la première moitié du xviii^e siècle. Il fut professeur de philosophie et recteur à l'université de Caen. On lui doit, sous le titre de *Grammaire latine et française* (Caen, 1751, 3 vol. in-12), un ouvrage qui, bien que médiocre, eut de son temps beaucoup de succès. On y trouve des traités de poésie latine et française, d'orthographe, de l'élégance dans le style, etc.

THANAOS s. m. (ta-na-oss). Entom. Genre d'insectes lépidoptères diurnes, de la tribu des hespérides, comprenant deux espèces, qui habitent le midi de l'Europe.

— Encycl. Les *thanaos* ont pour caractères : une tête large; les antennes terminées en massue fusiforme et très-courbée en dedans; les palpes écartées, très-velues; le dernier article plus mince et saillant; le thorax assez robuste; l'abdomen assez court; les ailes très-entières, les supérieures ayant la côte repliée chez les mâles, les inférieures dépassant un peu l'abdomen. Les chenilles sont nues, ont la tête forte et échancrée, le cou très-mince et le corps renflé vers le milieu; elles se transforment en chrysalides presque fusiformes, avec un tubercule sur la tête et l'abdomen en cône allongé. Les espèces de ce genre sont peu nombreuses. Le *thanaos tages*, vulgairement nommé *grisette*, est commun en France; il paraît en avril et vers la fin de juillet; sa chenille vit sur le chardon-roland.

THANASIME s. m. (ta-na-zi-me — du gr. *thanasimos*, mortel). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des malacodermes, tribu des clairones, comprenant une dizaine d'espèces.

THANASIR, ville de l'Indoustan, dans le Delhi, par 29° 55' de latit. N. et 79° 8' de longit. E. Elle est en grande vénération chez les Indous, parce qu'elle renferme le fameux temple de Jugsoum, qui possédait jadis d'immenses richesses, dont le sultan de Ghiznih s'empara en 1012.

THANATE s. m. (ta-na-te — du gr. *thanas*, mort). Arachn. Genre d'araignées, réuni par plusieurs auteurs aux philodromes.

THANATOLOGIE s. f. (ta-na-to-lo-ji — du gr. *thanas*, mort; *logos*, discours). Théorie de la mort; traité sur la mort.

THANATOLOGIQUE adj. (ta-na-to-lo-ji-ke — rad. *thanatologie*). Qui appartient à la thanatologie.

THANATOMÈTRE s. m. (ta-na-to-mè-tre — du gr. *thanas*, mort; *metron*, mesure). Méd. Thermomètre d'une construction particulière, qu'on introduit dans l'estomac ou le rectum d'une personne en état de mort douteuse, et qui doit marquer une température inférieure à 20° si la mort est réelle.

THANATOPHILE s. m. (ta-na-to-fi-le — du gr. *thanas*, mort; *philos*, qui aime). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la tribu des silphales, formé aux dépens des silphes, et comprenant une vingtaine d'espèces, répandues sur tout le globe.

THANATOPHOBIE s. f. (ta-na-to-fo-bi — du gr. *thanas*, mort; *phobos*, crainte). Crainte excessive de la mort.

Thanatopsis, poème philosophique, par W. C. Bryant (Boston, 1816). Le titre de cet ouvrage, formé de deux mots grecs, signifie *vue de la mort*. Qu'on se rassure, l'auteur n'est pas un de ces faux poètes, esprits malades et cœurs malsains, que l'amour du paradoxe, exalté par une misanthropie désespérante, pousse à la contemplation des horreurs putrides de l'hôpital, de la morgue et des charniers. Non! le poète américain ne cueille pas à plaisir les fleurs du mal. Dans l'anéantissement des êtres et des races, il voit autre chose que des sujets d'ampitheatre, autre chose que des motifs de peinture réaliste. S'il aime à parler de la mort, c'est qu'il la regarde en face, sans peur, sans ironie; sa mélancolie est une tristesse mâle, forte, résignée. Sous le dôme verdoyant des forêts vierges, il rêve au lendemain, à la chute des feuilles, à la chute des hommes; à l'aspect des grands lacs et des grands fleuves, il se souvient avec une pieuse émotion des peuplades indiennes anéanties par la civilisation conquérante. Sa poésie est un hymne de cette religion de la nature que Wordsworth appelle « la religion des bois. » Le charme principal de ses vers élégants réside dans une tendre rêverie; son originalité consiste dans le talent de peindre le paysage américain, surtout quand cette nature revêt ses formes sauvages, solitaires et splendides. Le poète n'imité des modèles anglais que la diction; il s'efforce de donner à son style la pureté, l'aisance, la délicatesse et la simplicité gracieuse qui sont l'apanage des bons poètes de la mère patrie. Sa versification des-

vient par là mélodique jusqu'à la suavité. Ce poème, écrit en vers blancs, est la première et la meilleure production de Bryant.

THANATOS, déesse de la mort, chez les Grecs. Elle était fille de l'Érèbe et de la Nuit, et sœur du Sommeil.

THANE s. m. (ta-ne). Hist. Chef d'une bande ou d'un canton, chez les Anglo-Saxons. Il Nom donné, après l'établissement des Anglo-Saxons dans la Grande-Bretagne, à tout vassal immédiat de la couronne.

— Encycl. Le mot *thane* est souvent traduit par *minister* dans les chartes latines de la période anglo-saxonne; parfois aussi on lui donne pour équivalent *miles* ou *adelis miles*. C'est ainsi que le roi Alfred, dans sa traduction anglo-saxonne de l'*Historia ecclesiastica* de Bède, traduit *minister regis* par le *thane du roi* et se sert, en outre, du mot *thane* partout où Bède emploie celui de *miles*. La signification exacte de ce terme, employé comme titre honorifique, n'a jamais été bien déterminée; le rang ou la dignité qu'il désignait varia probablement avec les temps, et il devait y avoir plusieurs classes de *thanes*. Après la conquête, les *thanes* (*thaini* ou *taini*) sont souvent classés parmi les barons (*barones*); dans les lois de Henri I^{er}, les deux termes sont employés comme synonymes, et partout où les chroniqueurs anglo-saxons se servent du mot *thanes*, les chroniqueurs latins ont recours à celui de *barones*. La classe des *thanes* ordinaires ou inférieurs semble avoir dû correspondre à celle des *barones minores* ou noblesse campagnarde. L'un des rares faits sur lesquels on puisse avoir quelque certitude en ce qui concerne le rang de *thane*, c'est qu'il impliquait la possession d'une propriété foncière d'une certaine étendue; et cette possession semble même avoir, en certaines occasions, conféré le titre de *thane*. Une des lois d'Æthelstane porte que si un roturier vient à posséder en pleine propriété 200 arpents de terre, avec une église, une maison à beffroi, une magistrature dans un bourg et une place dans la salle du roi (le sens de ces derniers mots est assez difficile à établir), ce roturier devient *thane* de droit. Il est probable que l'on n'exigeait pas des *thanes* du plus haut rang la possession de plus de 200 arpents de terre, et un passage du *Domesday Book* prouve que cette même quantité de terrain faisait de son propriétaire un *miles*, ou vassal exposé à être appelé à servir dans les armées du roi. Le *Domesday Book* donne à un grand nombre de terres la qualification de terres de *thanes* (*terræ tainorum*), et, selon toute vraisemblance, cette dignité, de même que celle de baron chez les Normands envahisseurs, était attachée à la possession d'une terre d'importance déterminée. Les *thanes*, étaient la plupart membres du *Witenagemot* ou Parlement saxon.

Après le règne de Henri II, l'histoire d'Angleterre ne fait plus guère mention des *thanes*; mais Hailes a prouvé, dans ses *Annales*, que ce titre subsista en Écosse jusqu'à la fin du xve siècle, et le *Carrulare de Moray* mentionne un *thane* du Cawdor en l'année 1492. D'après le même Hailes, ce titre correspondait en Écosse à une dignité plus élevée qu'en Angleterre et était le plus souvent synonyme de celui de comte, qui était généralement attaché à la possession du territoire de tout un comté.

THANÉROCLÈRE s. m. (ta-né-ro-clè-re). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des malacodermes, tribu des clairones, comprenant trois espèces, qui habitent le midi de l'Asie et les États-Unis.

THANET, île d'Angleterre (Kent), à l'embouchure de la Tamise; elle est formée par la Stour et l'un de ses bras appelé Nether-gong; 120,000 hectares de terre labourable; 16 kilom. sur 12 kilom.; 20,000 hab. Elle est en général fertile et on y recueille du froment, de l'orge, des légumes, des plantes fourragères, du chanvre et du lin en abondance. Il s'y fait un grand commerce avec Londres en productions du sol. Ceux de ses habitants qui résident sur les côtes s'occupent spécialement de pourvoir les bâtiments de vivres et de les secourir en cas de détresse. Comme le climat y est très-sain, elle est fréquentée par un grand nombre d'habitants de Londres et d'autres parties de l'Angleterre. Elle est divisée en deux paroisses et renferme les petites villes de Ramsgate, Margate et Broadstairs. On prétend que le nom de cette île dérive du mot breton *tene*, qui signifie feu, parce que les habitants entretenaient plusieurs phares sur la côte, pour n'être pas surpris par les Danois ou les pirates, qui la visitaient souvent. Les Saxons y abordèrent en 447, et en 463 il s'y livra entre eux et les Bretons une bataille où ces derniers furent défaits. C'est, dit-on, dans cette île que débarqua saint Augustin avec des moines, dans l'intention de convertir au christianisme les habitants de l'Angleterre.

THANN, ancienne ville de France (Haut-Rhin), cédée à l'Allemagne par le traité de Francfort (10 mai 1871), et qui fait depuis lors partie de l'Alsace-Lorraine; chef-lieu de canton, arrond. et à 36 kilom. de Belfort, à 41 kilom. de Colmar, station du chemin de fer de Mulhouse à Wesserling, au débouché de la vallée de la Thur dans la plaine d'Alsace, au pied d'une colline que surmontent les

ruines du château d'Engelbourg; 8,150 hab. On y remarque de nombreux et importants établissements industriels, notamment une fabrique de produits chimiques, une des plus considérables et des plus renommées de toute la France; quatre tissages mécaniques, deux tissages de soie, deux fabriques d'étoffes imprimées, une filature de soie, de vastes ateliers de construction de machines et de pompes à incendie, des fonderies, des tanneries, des mégisseries, etc. « Thann, dit M. Adolphe Joanne, autrefois défendue par des fortifications, dont il ne reste que peu de traces, devrait, suivant une légende, son origine à un fait miraculeux qui est ainsi raconté : Un vieux serviteur de saint Ubald ou Thiébauld, évêque de Gubbio, en Ombrie, aurait enlevé à son maître, après sa mort, comme une sainte relique, un pouce, dont il se proposait de faire don à son église paroissiale. L'ayant caché dans le bourdon de son bâton de pèlerin, il se mit en route pour les Pays-Bas, son pays natal. Arrivé à l'entrée de la vallée de la Thur, il fut surpris par la nuit au pied du château d'Engelbourg, et, accablé de fatigue, il s'endormit, après avoir planté son bâton près d'un sapin. A son réveil, il voulut en vain l'arracher de terre; tous ses efforts furent inutiles, le bâton avait pris racine; et, comme témoignage du caractère surnaturel de ce fait, on vit à trois reprises une grande lueur jaillir de la cime d'un sapin voisin. Le seigneur d'Engelbourg, attiré par cette apparition merveilleuse, reçut du serviteur de saint Thiébauld l'aveu du pieux larcin dont il s'était rendu coupable, et on conclut de ces circonstances extraordinaires que le saint voulait que la relique demeurât au lieu où le bâton avait pris racine. Une chapelle fut alors bâtie en l'honneur de saint Thiébauld, et bientôt il se forma auprès de la chapelle un village, qui devint en peu de temps une ville importante. Malheureusement l'histoire dément la légende. Ainsi que le fait observer M. Huot, il résulte d'une charte de Wiederbald, évêque de Strasbourg, que la localité existait déjà, sous son nom actuel, près de 200 ans avant l'époque où vivait saint Thiébauld. »

La ligne masculine de la famille de Ferette, à laquelle appartenait Thann et le château d'Engelbourg, s'étant éteinte, la ville passa à la maison d'Autriche et devint en peu de temps un des points les plus importants de la haute Alsace. La campagne de l'urenne en Alsace eut pour résultat la réunion de Thann à la France. La relique de saint Thiébauld y a attiré un grand concours de pèlerins pendant toute la durée du moyen âge. Patrie du célèbre abbé Gobel, évêque constitutionnel de Paris au commencement de la Révolution.

Le plus bel édifice de Thann est l'église Saint-Thiébauld, qui était classée parmi les monuments historiques et qui justifie la grande renommée dont elle jouit par la richesse élégante de sa construction et par la profusion et l'intérêt des sculptures qui la décorent. Elle appartient au style ogival, dont elle rappelle les diverses périodes, dans leur plus belle expression, par les différentes dates de sa construction. Le grand portail est de la fin du xiii^e siècle; la nef principale et le collatéral de droite, du xiv^e siècle; le collatéral de gauche et le chœur, de la fin du même siècle ou du suivant; enfin la tour et la flèche, remarquables par leur délicatesse et leur légèreté, des premières années du xvi^e siècle. L'église de Thann a été souvent comparée à la cathédrale de Strasbourg, mais c'est là une exagération. « Le portail principal, dit M. Joanne, compris entre deux contre-forts, encadré, dans une ogive à voussures, une porte à double entrée. Les voussures, le tympan de la porte et le sommet de l'ogive sont ornés de sculptures qui se rapportent à l'histoire de la Vierge et du Christ. Les consoles en saillie sur lesquelles reposent les voussures portent de nombreuses statues. Le mur de la façade, au-dessus du portail, est percé d'une belle fenêtre et se termine par un pignon surmonté d'un charmant campanile portant la date de 1428. Le pignon, coupé par une galerie élégante qui fait le tour de l'église, à la naissance de la toiture, renferme un groupe sculpté. Sur le côté gauche de l'édifice s'ouvre un portail latéral, non moins remarquable que le portail principal par son exécution pleine de goût. Du même côté, à la naissance du chœur, s'élève la tour du clocher, carrée et à trois étages. Au dernier étage, elle forme retraite et, devenant octogonale, sert de base à une flèche élancée, travaillée avec une rare délicatesse et ornée de crochets à jour d'un charmant effet. Cette tour, qui présente dans son ensemble les plus heureuses proportions, dissimule sa masse aux étages inférieurs par une décoration de fausses arcades s'appuyant à des consoles ornées de statues. À l'intérieur, l'église de Thann comprend une nef, deux collatéraux et un chœur. L'ensemble, assez grandiose à première vue, révèle à l'examen quelques défauts de proportion. Ainsi, la nef est trop petite par rapport au chœur, qui a été construit postérieurement, avec des dimensions trop étendues; la tribune des orgues, portée sur deux piliers d'ordre dorique, réduit encore d'une façon regrettable la longueur de la nef; enfin, le bas-côté de droite, le plus ancien des deux, est sensiblement moins élevé de voûte que l'autre. La nef est éclairée par de hautes fenêtres ogi-

vaies à double compartiment; celles des bas-côtés, également en ogive, mais beaucoup plus larges, présentent trois divisions. On remarque dans l'église de Thann les arabesques ingénieuses dessinées par les nervures qui se réunissent à des clefs de voûte sculptées et peintes; quelques anciens vitraux de couleur, d'un vif éclat; des stalles en bois sculpté; la porte de la sacristie, ornée de ferrures délicates; la chaire, avec sa rampe en fer forgé, du x^e siècle; des restes d'anciennes peintures murales et de jolies chapelles.

Signalons aussi à Thann la tour qui se dresse derrière l'église et que l'on regarde comme un reste d'un ancien couvent de franciscains, des débris de fortifications, la jolie fontaine de la place du Marché et plusieurs vieilles maisons ornées de sculptures.

Le château de Thann, dont les ruines couronnent une haute colline, fut construit au xiv^e siècle et détruit par Turenne en 1674, à l'aide de la poudre. Par un effet bizarre de l'explosion, la partie supérieure d'une tour s'est détachée et est tombée sur le sol où, appuyée sur un des côtés de sa circonférence, elle offre l'aspect d'un anneau gigantesque. Ce curieux débris, à travers lequel on voit, selon les positions, tantôt un coin du ciel, tantôt les hauteurs d'alentour, comme par une lunette colossale, est appelé par les habitants l'Œil de la sorcière.

THANN (VIEUX-), ancien village du Haut-Rhin, à 24 kilom. N.-E. de Belfort, faisant partie de l'Alsace-Lorraine depuis le traité de Francfort (10 mai 1871), qui l'a cédé à l'Allemagne; 1,848 hab. Construction de machines, blanchisserie de toiles, fabriques d'allumettes chimiques, moulins, tuileries. Ce village, mentionné dès le xiv^e siècle, fut saigné en 1376 par les Anglais. L'église, en grande partie du xiv^e siècle, est ornée de beaux vitraux et renferme un curieux calvaire, qui offre un intéressant spécimen de la sculpture du moyen âge.

THANNENKIRCH, ancien village du Haut-Rhin, à 11 kilom. de Schlestadt, à 54 kilom. de Strasbourg, au pied de la montagne de son nom, cédé à l'Allemagne par le traité de Francfort du 10 mars 1871; 960 hab. A l'extrémité S. du village s'ouvre un pittoresque vallon, où se voient les restes de l'ancien château de Reichenberg. Au sommet de la montagne de Thannenkirsch, d'où l'on jouit d'un magnifique panorama, on remarque les restes du mur Payen. « Cette ancienne muraille de défense, dit M. Joanne, de 2 mètres d'épaisseur sur 1 mètre ou 1 m.50 de hauteur, est construite en pierres sèches de moyenne grandeur, grossièrement équarries et reliées entre elles, sur certains points, notamment à Sainte-Odile, par des tenons en bois dont on reconnaît encore la place dans les blocs de roches. Cette œuvre gigantesque, qui atteste une rare puissance de travail, a provoqué depuis longtemps les investigations des archéologues. Selon les uns, le mur Payen serait antérieur même à l'occupation romaine et remonterait à l'époque des druides; selon d'autres, il serait dû aux Romains, qui l'auraient élevé le long des Vosges, afin d'arrêter les invasions des Germains dans les Gaules. Quelques savants, au contraire, ont considéré cette construction comme une œuvre du moyen âge, due peut-être aux seigneurs de Ribeauvillé. Ce qui paraît le plus vraisemblable, c'est que le mur Payen, primitivement établi par les Romains, a été conservé, réparé, modifié peut-être, à des dates postérieures : à la suite de l'occupation des Gaules par les Francs, comme un ouvrage de défense contre les invasions des Germains; puis, au moyen âge, à titre de fortification purement locale, par les divers seigneurs féodaux sur le territoire desquels se trouvait des portions de cette vaste construction. A côté du mur Payen, on rencontre, sur le Thannenkirsch et aux abords de son sommet, des rochers de forme plus ou moins curieuse, que quelques personnes ont considérés comme des monuments druidiques. »

THANVILLE, ancien village du Bas-Rhin, à 11 kilom. de Schlestadt, à 54 kilom. de Strasbourg, sur le Giessen, cédé à l'Allemagne par le traité de Francfort (10 mai 1871) et compris depuis dans l'Alsace-Lorraine; 430 hab. Le beau château du comte de Castex, de forme carrée, flanqué de quatre tourelles crénelées, est un édifice du xiv^e siècle, parfaitement bien conservé. Un donjon et une tourelle défendent l'entrée de la cour.

THANYSTOME s. m. (ta-ni-sto-me). Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des carabiques, tribu des patellimanes, dont l'espèce type habite la Californie.

THAÏN, village de France (Calvados), cant. de Creully, arrond. et à 12 kilom. de Caen, sur un affluent et près de la Muse; 835 hab. L'église, monument historique, date en très-grande partie de l'époque romane; elle est surmontée d'une tour carrée, à fenêtres cintrées, couronnée par une pyramide à quatre pans que décorent des têtes d'animaux. Près de l'église s'élève une chapelle qui passe pour une ancienne léproserie.

THAPSAQUE (*Thapsacus*), ancienne *Déir*, antique et célèbre ville de la Palmyrène, sur la rive droite de l'Euphrate, à l'O. de Circesium. C'était la dernière ville de l'empire de

Salomon du côté du N.-E., d'après Bouillet. Alexandre traversa l'Euphrate à Thapsaque.

THAPSE (*Thapsus*), aujourd'hui Demsas, ville d'Afrique, en Byzacène. César y remporta, l'an 46 av. J.-C., une victoire décisive qui anéantit en Afrique la parti de Pompée.

THAPSIA s. m. (ta-psi-a). Bot. Nom scientifique des thapsies.

THAPSIE s. f. (ta-psé — du lat. *thapsus*, bouillon blanc. Ce mot latin vient du grec *thapsos*, qui se rattache soit à la racine sanscrite *dah*, brûler, soit à la racine *dabh*, même sens, soit enfin à la racine *tap*, même sens, qui est largement représentée dans les langues congénères : zend *tap*, brûler, *tafna*, brûlant; persan *taftar*, brûler, *tapidan*, *ta-bidan*, devenir chaud; latin *tepo*, tiédir, *tepidus*, tiède; anglo-saxon *thefian*, être brûlant; irlandais *tebhot*, chaleur; ancien slave *teplu*, *toplu*, chaud; russe *topiti*, chauffer, etc.). Bot. Genre de plantes, de la famille des ombellifères, type de la tribu des thapsies, comprenant une dizaine d'espèces, dont la plus connue habite le midi de l'Europe : *La Thapsie velue croît sur les bords de la Méditerranée*. (Bosc.)

— **Encycl.** Les thapsies sont de grandes plantes herbacées, vivaces, à feuilles très-découpées, à fleurs jaunes, groupées en larges ombelles terminales. La *thapsie velue*, vulgairement nommée *male herbe*, atteint la hauteur de 2 mètres; elle a une racine épaisse, jaune en dehors, blanche à l'intérieur; une tige cylindrique, cannelée, peu rameuse, et des feuilles velues, d'un vert glauque à la face inférieure. La *thapsie du Gargano* a reçu les noms vulgaires de *turbith* batar ou des montagnes, faux *turbith*, panacée d'Esculape, etc. Ces deux plantes croissent sur tout le pourtour du bassin méditerranéen. On les trouve dans les champs, les lieux stériles et ombragés, sur les pentes des coteaux, etc. On ne les cultive guère que dans les jardins botaniques. Elles demandent une exposition chaude, une terre meuble, substantielle et profonde. On les propage de graines, semées en pépinière au printemps ou aussitôt après leur maturité; dans le Nord, elles exigent un abri durant l'hiver. Ces plantes renferment une matière résineuse jaunâtre, âcre et irritante. Les racines, l'écorce des tiges, les feuilles et les fruits sont usités en médecine. On les a vantés surtout comme évacuants; on les a même regardés, mais à tort, comme pouvant remplacer l'ipécacuanha. Le suc de la *thapsie du Gargano* détermine une vive inflammation locale avec éruptions miliaires; aussi l'emploie-t-on à l'extérieur contre les maladies de la peau. On en a fait un sparadrap, plus facile à appliquer que l'huile de croton. A l'intérieur, il cause souvent de graves accidents.

THAPSIÉ, **ÉE** adj. (ta-psi-é — rad. *thapsie*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte à la thapsie.

— s. f. pl. Tribu de la famille des ombellifères, ayant pour type le genre thapsie.

THAR s. m. (tar). Mus. Sorte de tambour de basque qui est en usage chez les populations du nord de l'Afrique, principalement dans les villes.

THARACA, roi du peuple de Cousch, qui marcha contre Sennachérib au moment où celui-ci envahissait la Judée avec son armée (712 ou 714 av. J.-C.) [II, *Rois*, xix, 9; *Isaïe*, xxxvii, 9]. Le texte hébreu écrit le nom *Thirhaka*. C'est évidemment le même personnage que le *Taracos* de Manethon et le *Tearcôn* de Strabon (xv, 687), qui était roi d'Italie et possédait une partie de la haute Ethiopie. S'il faut en croire Strabon, il se serait avancé jusqu'aux colonnes d'Hercule, c'est-à-dire jusqu'au détroit de Gibraltar. On attribue généralement à son règne une durée de vingt années.

THARAND, ville du royaume de Saxe, à 14 kilom. S.-O. de Dresde, à l'extrémité de la belle vallée de Plauen, au confluent de la Weisseritz et de la petite rivière de Schlozbach; 3,000 hab. Ecole forestière et agricole; bains d'eaux minérales, tanneries et fabriques de toiles; mines d'argent dans les environs. Le château de Tharand, ancienne maison de chasse des princes saxons, est en ruine; ses débris couronnent un promontoire rocheux, d'où l'on découvre de jolis points de vue. L'école agricole et forestière de Tharand jouit d'une réputation méritée; elle contient plus de mille espèces d'arbres et d'arbrisseaux. Les environs offrent de charmantes promenades.

THARAPYHIA, divinité livonienne et esthonienne. Elle lançait la foudre et habitait au milieu des forêts, dans des bocages sacrés. Ce dieu prenait souvent la forme d'un oiseau ou d'un dragon; il surveillait aussi la fertilité des champs. Les paysans livoniens ont longtemps cru à ce dragon-dieu qui renversait leurs granges de grains et de moissons de toutes sortes. Son serviteur s'appelait *Gabie*.

THARGÉLIES s. f. pl. (tar-jé-li — gr. *thargelia*; de *thargelos*, vase dans lequel on faisait cuire les prémices des fruits de la terre). Antiq. gr. Fête athénienne dans laquelle on immolait un homme et une femme comme victimes expiatoires.

— **Encycl.** Les *thargélies* étaient des fêtes

que les Athéniens célébraient en l'honneur du soleil, auteur de tous les fruits de la terre; on croyait y expier le crime de tout le peuple en commettant un crime abominable, c'est-à-dire en sacrifiant un homme et une femme engraisés d'une longue main par les prêtres en vue de ce sacrifice.

Ces victimes portaient le nom de *pharmakoi*, en souvenir d'un certain Pharmacos qui avait été lapidé pour avoir dérobé les vases sacrés destinés au culte d'Apollon et qu'Achille avait surpris en flagrant délit. Mais quelques écrivains ont cru que le nom des victimes leur venait de *pharmaka* (médicaments), parce que, par leur sacrifice, on purgeait Athènes de ses iniquités.

Les victimes portaient des colliers et des bracelets de figues sèches et, lorsqu'elles marchaient, on les frappait avec des branches de figuier sauvage; après quoi, on les brûlait et on jetait leurs cendres à la mer.

Les admirateurs outrés des mœurs antiques peuvent comparer ces fêtes avec celles qui sont encore en honneur chez certains peuples de l'Océanie.

THARGÉLION s. m. (tar-jé-li-on — mot gr. V. THARGÉLIES). Antiq. gr. Onzième mois de l'année des Athéniens, pendant lequel on célébrait les thargélies.

THARIN (Claude-Marie-Paul), prêtre et écrivain français, né à Besançon en 1787, mort en 1843. Il était fils d'un conseiller au parlement. Il alla continuer à Saint-Sulpice, à Paris, ses études théologiques, commencées dans sa ville natale, fut ordonné prêtre en 1811 par le cardinal Maury et devint professeur, puis supérieur du séminaire de Saint-Sulpice dans les dernières années de l'Empire. Il fit, pendant les Cent-Jours, un voyage à Rome et fut nommé, à son retour, supérieur du séminaire de Bayeux. Le travail ayant altéré sa santé, il se démit de ses fonctions. Nommé peu après grand vicaire de l'archevêque de Besançon, puis évêque de Strasbourg en 1823, il devint, en 1826, précepteur du duc de Bordeaux et se démit alors de son évêché. Comme, dans un ouvrage, Tharin s'était prononcé en faveur des jésuites, sa nomination à ce dernier poste donna lieu à de vives critiques dans les journaux. Dans les derniers temps de la Restauration, des dissentiments étant survenus entre lui et le gouverneur du duc de Bordeaux, il quitta la cour. Pendant tout le règne de Louis-Philippe, Tharin vécut dans une retraite profonde. Il fut du nombre de ceux qui se laissèrent duper par l'imposteur Richemont, le prétendu Louis XVII. On a de lui : *Défense des droits sacrés du trône* (1814), sous le pseudonyme de Louis de Beaupré; *Nouvelles considérations philosophiques et critiques sur la société des jésuites et sur les suites et les causes de leur destruction* (1818), ouvrage dans lequel il fait l'apologie des jésuites et qui lui suscita des haines violentes; *Du gouvernement représentatif* (1834, in-80); *Méditations religieuses et politiques* (1835); *les Gémissements et les espérances de la religion catholique en France ou De l'état présent et de l'avenir de l'Eglise de France*.

THAROPS s. m. (ta-rops — du gr. *tharras*, audace; *ops*, aspect). Entom. Genre d'insectes lépidoptères diurnes.

THARREAU (Jean-Victor, baron), général français, né près de Cholet (Anjou) vers 1770, mort en 1812. Enrôlé volontaire en 1792, il était, deux ans plus tard, général de brigade et chef d'état major de l'armée des Ardennes. Les représentants en mission l'ayant destitué, il se rendit à Paris, où il connut Bonaparte, recouvra son emploi après le 9 thermidor et passa alors à l'armée du Rhin sous le duc de Moreau. Il se distingua particulièrement pendant la retraite de 1796, prit le commandement d'une division qui eut constamment à lutter contre des forces de beaucoup supérieures et la ramena en France avec des pertes peu sensibles. Promu général de division en 1799, il se rendit à l'armée d'Helvétie sous les ordres de Masséna, qu'il aida à remporter les victoires de Zurich et de Winterthur. Tharreau reçut ensuite le commandement supérieur de Strasbourg, passa, en 1800, en Italie, fit partie du conseil chargé par Moreau de régler les opérations de la campagne, revint en France en 1802, refusa de voter pour le consulat et pour l'empire et resta en non-activité de 1802 à 1809; mais, à cette époque, il reçut le titre de baron, le commandement de la première division de grenadiers et fit la campagne d'Autriche. Blessé en entrant à Vienne, il se signala par son intrépidité à Essling et à Wagram, puis revint en France, où il resta jusqu'en 1812. Pendant la campagne de Russie, il prit le commandement de la première division des troupes auxiliaires westphaliennes, voulut couper la retraite des Russes sur Moscou, mais fut empêché d'opérer ce mouvement par le duc d'Abrantès, eut la poitrine traversée d'une balle à la Moskova et mourut sur le champ de bataille.

THARRHALÉE s. m. (ta-ra-lé — du gr. *tharraleos*, audacieux). Ornith. Genre de passereaux, formé aux dépens des accenteurs.

THARTAK, nom d'une idole adorée par le peuple d'Awà et dont parle la Bible. Les traditions rabbiniques lui attribuent généralement la forme d'un âne. Thartak devait être probablement un démon d'origine persane, ainsi

que l'indique la signification de son nom, qui s'explique par deux racines pehliaves (*l'obscurité profonde* ou le *héros de l'obscurité*). Très-probablement, à en juger par les caractères généraux de la théogonie astrologique des Assyriens, Thartak était représenté par une planète à l'influence malfaisante, soit Saturne, soit Mars.

THARU s. m. (ta-rou). Ornith. Espèce de faucon, qui habite le Chili.

— **Encycl.** Le *tharu* est une espèce de faucon, dont la taille égale à peu près celle d'un coq ordinaire de basse-cour. Il a le bec grisâtre et les pattes jaunes; son plumage est blanchâtre varié de noir, avec la tête surmontée d'une huppe noire, les ailes et la queue de cette dernière couleur. La femelle est plus petite que le mâle et s'en distingue encore en ce que ses plumes, au lieu d'être variées de blanc et de noir, sont d'un gris uniforme. Cet oiseau se trouve au Chili; il habite les lieux sauvages, mais s'approche souvent des habitations. Ses mœurs sont assez peu connues; il a un cri fort et rauque comme celui du coq. Son courage n'est pas en raison de sa taille, et il n'attaque guère que des animaux très-faibles; il se jette aussi avec avidité sur les charognes.

THASOS, **THASSO** ou **TASSO**, ancienne *Æthria*, *Æria*, *Chrysa*, île de l'archipel grec, sur la côte E. de la Turquie d'Europe, vers l'entrée des golfes d'Orphano et de la Cavale, à 4 kilom. de la Thrace, par 40° 42' de latit. N. et 22° 18' de longit. E.; 28 kilom. sur 20; 4,000 à 5,000 hab. Ch.-l. Volgaro. Thasos est située en face des côtes de Thrace, dont elle n'est séparée que par un canal. Une colonie phénicienne vint s'y installer au xv^e siècle avant l'ère chrétienne et tira une grande richesse de l'exploitation de ses mines d'or. Les Athéniens la ruinèrent en 466, à l'occasion d'une révolte. Elle a vu naître Polygnotte, l'un des plus grands peintres de l'antiquité.

L'ancienne ville de Thasos s'élevait sur la côte N. de l'île; ses ruines s'appellent aujourd'hui Palæo-Castro. On voit encore les restes de l'ancien môle du port et quelques tombeaux ornés de sculptures. « La ville proprement dite, écrit M. Isambert, occupait trois collines séparées par de profonds ravins; ces hauteurs sont couvertes de ruines : celle du nord était l'acropole de la ville. Les Vénitiens réparèrent cette citadelle. Le lion de Saint-Marc est encore sculpté sur une porte. On remarque sur la troisième de ces hauteurs, vers le sud, un escalier taillé dans le rocher, de vastes carrières antiques et une porte que l'on peut préférer à la porte de Mycène. Non loin de la ville antique est une statue colossale du dieu Pan, sculptée dans le roc. »

THASPIE s. m. (ta-spi). Bot. Genre de plantes, de la famille des ombellifères, tribu des séséliées, comprenant trois espèces, qui croissent dans l'Amérique du Nord.

THAT IS THE QUESTION (*Cela est la question*). Fin du premier vers du monologue d'Hamlet :

To be or not to be, that is the question.

V. TO BE OR NOT TO BE.

THAU (*Tauri Stagnum*), étang de France (Hérault). Il communique au N.-E. avec la longue suite des lacs d'Ingris, de Palavas, de Maguelonne, de Pérols et de Mauguis; environ 20 kilom. de longueur sur 5 à 8 de largeur; 7,000 à 8,000 hectares de superficie. « Il n'est séparé de la mer, dit M. Adolphe Joanne que par une bande de sable étroite, que suit le chemin de fer de Bordeaux à Cette. A l'extrémité E., cette bande s'élargit, s'arrondit et se relève en un petit massif montagneux, la montagne Saint-Clair, qui domine Cette (181 m.). Au N., l'n'est domine que par des collines insignifiantes. La profondeur de l'eau, qui est fort bleue, n'est pas considérable, mais les tempêtes y sont redoutables et la rive y est souvent parsemée de débris d'embarcations. Les villes situées sur ses bords sont : Marseille, Méze, Bouzigue, Balaruc et Cette. Il reçoit l'Avène, le Pallus, l'Aygues-Vagues, le Valat, le Soupière, etc. Un canal qui traverse Cette le met en rapport avec la navigation méditerranéenne. Vers le milieu jaillit, du sein des eaux salées, la fontaine d'Abisse, si abondante qu'elle formerait, dit-on, une rivière, et que le bouillonnement de ses eaux s'élève à 0 m.30 de haut sur 3 mètres de circonférence : peut-être cette fontaine est-elle alimentée par des déperditions de l'Hérault; dans une petite anse, vis-à-vis de l'église de Notre-Dame-de-Balaruc, un autre gouffre présente un phénomène différent. Cet abîme est situé près du bord, au pied d'un roc; dans les temps pluvieux, il en sort une eau douce qui se jette dans l'étang; mais à la fin d'avril, la source tarit, et l'étang de Thau rend abondamment au gouffre, en eau salée, ce qu'il en a reçu en eau douce; ce jeu alternatif des eaux a fait donner à ce gouffre le nom d'Enversac. On l'appelle aussi fontaine d'Alésieu. Quelques-uns pensent que la fontaine d'Alésieu est formée par les pertes de quelques ruisseaux périodiques ou par celles de l'Hérault; d'autres croient qu'elle est alimentée par l'étang de Frontignan lorsque le niveau de cet étang est plus élevé que celui de Thau, et réciproquement. L'étang de Thau reçoit le canal du Midi aux Onglous, et celui des Etangs près de Cette; il fait ainsi

partie du grand canal des Deux-Mers. La traversée est de 17 kilom. »

THAULACHE s. f. (tô-la-che). Ancienne arme française, qui était une espèce de hallebarde ou d'épieu.

THAUMAC DE LA THAUMASSIÈRE (Gaspard), jurisconsulte français. V. LA THAUMASSIÈRE.

THAUMALÉE s. m. (tô-ma-lé — du gr. *thaumaleos*, admirable). Ornith. Syn. de **CHRYSOLOPHE**.

— Entom. Genre d'insectes diptères, voisin des tipules.

THAUMANTIAS s. m. (tô-man-ti-ass — du gr. *thauma*, merveille). Acal. Genre d'acnéphes médusaires, de la famille des océanides.

THAUMANTIS s. m. (tô-man-tiss — du gr. *thauantos*, admirable). Entom. Genre d'insectes lépidoptères diurnes.

THAUMAS s. m. (tô-mass — du gr. *thau-mas*, merveille, prodige). Ichthyol. Genre de poissons cartilagineux, du groupe des raies.

— Entom. Genre d'insectes lépidoptères crépusculaires, de la tribu des sphingides.

— Infus. Genre d'infusoires, de la famille des monadiens.

THAUMAS, fils de l'Océan et de la Terra. Il fut le père d'Iris et des Harpies, qu'il eut d'Electra.

THAUMASIE s. f. (tô-ma-zi — du gr. *thau-masios*, admirable). Arachn. Genre d'araignées, de la tribu des araignées, réuni aux philodromes.

— Bot. Genre d'algues exotiques, peu connu.

THAUMATOPE s. m. (tô-ma-to-pe — gr. *thaumatopios*, de *thau-ma*, merveille; *poieô*, je fais). Ant. Faiseur de tours de force, d'agilité ou d'adresse.

— Encycl. Comme nos saltimbanques et nos prestidigitateurs, les *thaumatopes* faisaient souvent leurs exercices en pleine place publique. Assez souvent aussi on les offrait en spectacle à la fin des banquets, pour alterner avec les danses et la musique. Il arrivait même qu'ils *thaumatopes* se mêlaient aux danses, principalement à la pyrrhique. Un vase de la collection Hamilton représente trois danseurs de pyrrhique; deux d'entre eux exécutent la danse; l'un est armé d'une épée, l'autre d'un poignard; ils tiennent l'un et l'autre un bouclier. Le troisième se tient debout et porte un poignard dont la pointe est en l'air. Au-dessus de la tête de l'un des danseurs est une femme, qui s'appuie sur lui d'une seule main et qui relève les jambes, comme si elle s'apprêtait à faire un saut à la renverse. Le danger de sa position s'augmente encore de la position du poignard qui est tourné vers elle. Cette femme doit être rangée dans la classe des *thaumatopes*. Une personne placée en face d'elle paraît surprise et effrayée de ce spectacle. Il y avait d'autres danses auxquelles prenaient part des *thaumatopes* de l'un ou de l'autre sexe. Un de leurs plus fréquents exercices consistait à interrompre la danse pour se jeter sur les mains et lever les jambes en l'air, puis retomber prestement sur les pieds. Ce n'était pas là une merveille, et l'on fait mieux que cela aujourd'hui; ajoutons qu'ils exécutaient ces sauts périlleux au milieu de couteaux et de poignards. Xénophon, dans son *Banquet*, nous apprend qu'on formait à terre un cercle plein de poignards, de couteaux et d'épées, la pointe en l'air, et qu'ils exécutaient leurs sauts parmi ces armes menaçantes. Il y avait également des *thaumatopes* schonobates ou funambules. Les uns, en dansant sur la corde, jouaient de la double flûte, d'autres de la lyre. Quelques-uns, tenant un cratère de la main droite et une coupe de la main gauche, se versaient à boire. Une peinture, découverte à Herculanum, représente un de ces *thaumatopes* dansant sur la corde et faisant couler en un léger filet le liquide, du rhyton qu'il tient à la main droite dans une coupe que porte sa main gauche.

On dit que l'habileté des *thaumatopes* en ce genre dépassait tout ce que nous pouvons imaginer. Nous avons vu toutefois des danses de Kabyles qui paraissaient égaler au moins ce que faisaient les anciens; il y a dans ces danses un tourbillonnement, une rapidité vertigineuse, au milieu des pointes de poignard, pour ainsi dire cherchées et évitées, qui éblouit l'œil et donne le frisson. Au temps où les Romains prenaient plaisir à ces périlleux spectacles, ils étaient aussi en usage parmi les peuples barbares. Tacite l'a constaté pour les Germains : « *Genus spectaculorum unum, atque in omni cœtu idem. Nudi juvenes, quibus id ludicrum est, inter gladios se atque infestas frameas saltu jaciunt...* » Ils n'ont qu'un seul genre de spectacle, et le même dans toutes leurs réunions. Les jeunes gens se font un jeu de se jeter nus, en sautant, au milieu des glaives et des framées qu'ils menacent. » Ils faisaient tout cela par simple amusement; c'était au contraire pour de l'argent, que travaillaient les *thaumatopes* soit en Grèce, soit chez les Romains. A ceux de leurs exercices que nous avons indiqués il faut joindre ce que nous appelons les tours de force. L'un des plus communs consistait à porter sur le front des poids énormes. Un autre, plus difficile, plus re-

cherché et très-fréquent aussi, était la pyramide humaine, que nous voyons, de notre temps, constamment reproduite dans les barbares des spectacles forains et dans les cirques. De même qu'on le fait encore aujourd'hui, le *thaumatope* élevait sur ses bras et ses épaules sept à huit enfants, en forme de pyramide.

Quant aux tours d'adresse et aux jongleries des *thaumatopes*, nous n'avons pas sur ce point de données certaines. Ils imitaient sans doute, jusqu'à un certain point, ces faiseurs de miracles qu'on a appelés des *thaumatourges* et que les chrétiens des premiers siècles partagèrent en deux catégories : les faux *thaumatourges*, qui simulaient de prétendus miracles, comme, par exemple, Simon le Magicien; les vrais *thaumatourges*, qui accomplissaient, selon les chrétiens, de vrais miracles, guérissant les malades, rendant l'ouïe aux sourds, la vue aux aveugles, et que l'Eglise catholique a placés au rang des saints.

THAUMATOSAURE s. m. (tô-ma-to-sô-re — du gr. *thau-ma*, merveille; *sauros*, lézard). Erpét. Genre de sauriens fossiles.

— Encycl. Les *thaumatosaures* sont des reptiles gigantesques analogues aux dinosauriens, mais dont les os n'ont pas de cavités médullaires à l'intérieur. Les rugosités de la surface des os de la mâchoire semblent indiquer que la tête était couverte d'écussons. Les dents sont placées dans des alvéoles bordés de parois minces et incomplètes du côté interne. Elles ont de grandes racines creuses et sont coniques, égales, un peu courbées; la couronne est légèrement striée. La seule espèce connue, le *thaumatosaure* oolithien, a été trouvée près de Neuffen, en Wurtemberg, dans l'oolithe inférieure.

THAUMATURGE adj. (tô-ma-tur-je — du gr. *thau-ma*, merveille, prodige; *ergô*, je fais). Qui fait des miracles : *Saint THAUMATURGE*.

— Substantif. Personne qui fait ou prétend faire des miracles : *Un THAUMATURGE. Les empiriques et les THAUMATURGES se disputent la crédulité du peuple et des grands.* (Lamenn.) *Mahomet ne voulut pas être THAUMATURGE, il voulut être prophète, et prophète sans miracle.* (Renan.)

THAUMATURGIE s. f. (tô-ma-tur-ji — rad. *thaumatourge*). Pouvoir de thaumatourge : *La THAUMATURGIE et la calomnie ne laissent pas que de produire quelques résultats : la Salette en est une preuve éclatante; faites des miracles, faites des miracles, disait Basile, il en reste toujours quelque chose.* (Ém. de La Bédollière.)

THAUMATURGIQUE adj. (tô-ma-tur-ji-ke — rad. *thaumatourge*). Qui appartient, qui a rapport à la thaumatourgie : *Avoir des prétentions THAUMATURGIQUES.*

THAUME s. m. (tô-me). Agric. Sorte de petite faux à long manche.

THAUMÉTOPE s. m. (tô-mé-to-pé). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, de la tribu des bombycites.

THAUMURIE s. f. (tô-mu-ri). Bot. Genre de plantes, de la famille des urticées, formé aux dépens des parietaires.

THAUSPIS s. m. (tô-spiss). Ornith. Syn. de TANGARA.

THAVAI, rivière et province de l'Indo-Chine. V. TAVAI.

THAYA, rivière d'Autriche. Elle se forme à l'O. de Raps, par la réunion de la Thaya allemande et de la Thaya morave, coule au N.-E., baigne Drosendorf, pénètre dans la Moravie, passe à Wottau, Frain, Hardeck, Lan, Durnholz, Muschau et va se perdre dans la March, après un cours d'environ 250 kilom. Ses principaux affluents sont l'Iglawa et la Schwarza. Elle forme une infinité de petites îles. Ses rives sont généralement malsaines, à cause des nombreux marécages qu'on y rencontre. Les Français, vainqueurs de l'armée autrichienne, traversèrent la Thaya, près de Lan, après la bataille de Wagram.

THÉ s. m. (té — du chinois *thé, té*, mot vulgaire usité pour désigner cette plante dans la province de Fou-Kien, où les Européens abordent quelquefois et d'où ils l'ont apportée. Le vrai nom chinois est *tcha*.) Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des ternstroemiacees, tribu des camelliées, ou type de la famille des théacées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent en Chine : *De la Chine, la culture du THÉ a été importée dans l'Inde.* (P. Duchartre.) *Un grand nombre de botanistes croyaient à l'existence de deux espèces de THÉ. (Th. de Berneaud.) Les feuilles de THÉ sont d'autant meilleures qu'elles forment une boisson plus douce.* (V. de Bonnaire.) *Il y a plusieurs manières de préparer les feuilles de THÉ.* (Dutour.) *Thé d'Amérique.* Nom vulgaire de la capraire biflore. *Thé de France.* Nom vulgaire d'une espèce de sauge. *Thé de la Martinique.* Syn. de *THÉ D'AMÉRIQUE.* *Thé des jésuites.* Nom vulgaire de la psoralée bituminose. *Thé des Apalaches.* Nom vulgaire du houx apalache. *Thé des Norvégiens.* Nom vulgaire de la ronce du Nord. *Thé d'Europe.* Nom vulgaire de la veronique officinale. *Thé du Mexique.* Nom vulgaire de l'ansérine botrys. *Thé du Paraguay.* Nom vulgaire du maté. *Thé du*

Pérou. Nom vulgaire de la coca. *Thé suisse.* Syn. de FALTRANCK.

— Feuilles de thé servant à faire des infusions : *Faire infuser du THÉ. Acheter une caisse de THÉ.* Infusion de feuilles de thé : *Boire du THÉ. Prendre une tasse de THÉ. Servir le THÉ. Le THÉ est un breuvage raffiné.* (De Custine.) *Le THÉ était une étrangeté pour des Français de la vieille roche.* (Brill. Sav.)

— Sorte de collation où l'on sert du thé : *Donner un THÉ. Les THÉS somptueux ont remplacé les soupers d'autrefois.* (Brill.-Sav.) Gardons-nous de manquer un *thé* chez Aspasia.

Viozè.

— *Thé de bœuf*, Infusion pour les malades, préparée avec de la viande hachée.

— Comm. *Thé noir*, Feuilles de thé fermentées et séchées rapidement au four. *Thé vert*, Feuilles de thé non fermentées et séchées lentement au four. *Thé impérial*, Thé de la première récolte, très-estimé. *Thé pondre à canon*, Thé en feuilles très-menues. *Thé en briques*, Préparation de feuilles en forme de brique, dont les Mongols et les Kalmouks se servent pour faire une sorte de boisson.

— Econ. rur. *Thé de foin*, Soupe au foin, foin bouilli que l'on donne aux animaux domestiques.

— Encycl. Bot. Le genre *thé* renferme de petits arbres et des arbrisseaux à feuilles alternes, pétiolées, un peu coriaces, légèrement dentées et à fleurs blanches, portées sur des pédoncules axillaires solitaires; le fruit est une capsule presque globuleuse, à deux ou trois lobes correspondant à un nombre égal de loges, dont chacune ne contient généralement qu'une seule graine. Les espèces peu nombreuses de ce genre croissent dans les régions montagneuses de la Chine. Le *thé de Chine* est l'espèce type et la plus célèbre. C'est un petit arbre qui, abandonné à lui-même, peut atteindre la hauteur de 8 à 10 mètres, mais qui, dans les cultures, reste à l'état de simple arbrisseau, haut de 2 mètres au plus. Il présente deux variétés ou races principales, que plusieurs auteurs regardent comme deux espèces distinctes : le *thé bou*, à feuilles plus courtes et à corolles composées de six pétales, et le *thé vert*, à feuilles plus longues et à fleurs composées de neuf pétales. Chacune de ces races se subdivise en plusieurs variétés.

Le végétal dont nous parlons est répandu et cultivé dans toute l'étendue de l'empire chinois, même dans les provinces du nord, où il résiste parfaitement à des hivers rigoureux, et où ses pieds sont souvent ensevelis dans la neige. Bien que son produit principal fût connu en Europe et que l'usage du *thé* en boisson fût pratiqué au commencement du XVII^e siècle, l'arbruste n'y a été introduit qu'en 1763, par les soins de Linné. Des essais ne tardèrent pas à être tentés à Paris, à Lyon, à Marseille, à Montpellier, en Corse; la culture réussit bien la première année, mais déclina ensuite. Cependant cette culture, qui forme la principale richesse de l'empire chinois, a été introduite par les Anglais dans l'Inde et à l'île Maurice. En 1812, des colons chinois apportèrent l'arbre à *thé* au Brésil, où sa culture a pris aujourd'hui une certaine importance et occupe une vaste étendue de terrain. Plus récemment, de nouveaux essais d'introduction ont été faits dans le sud-ouest de la France, dans le Milannais, en Algérie et même aux environs d'Angers. L'arbruste y végète assez bien et ses graines arrivent à maturité; mais cette maturité n'a pas lieu tous les ans dans la dernière localité. Le produit en feuilles n'est pas assez considérable pour donner lieu à une spéculation avantageuse, et on n'a encore obtenu nulle part des *thés* comparables pour la qualité à ceux de la Chine.

La culture du *thé* réussit plus ou moins aux expositions et dans les natures de sol les plus diverses. En Chine, elle a lieu en plein champ, de préférence sur la pente des coteaux exposés au midi et dans le voisinage des cours d'eau. Au Japon, on le plante en haies, sur le bord des champs, sans avoir égard à la qualité du sol. Toutefois, les conditions les plus favorables sont : un terrain de richesse moyenne, de couleur rougeâtre, mélangé de débris de roches, tenu dans un état de fraîcheur convenable, soit par la composition même de ces roches, soit par l'eau qui coule doucement sur les pentes des montagnes, enfin naturellement drainé sur les coteaux par leur pente même, dans les plaines par leur élévation au-dessus du niveau des cours d'eau. Parmi les conditions climatiques, il faut citer les pluies qui surviennent au printemps et au commencement de l'été; elles sont à peu près indispensables pour le succès de la culture.

D'après Robert Fortune, voici comment se fait en Chine la culture du *thé* : on récolte les graines aussitôt après leur maturité, qui a lieu en octobre. Puis on les met dans des paniers, mélangées avec de la terre et du sable un peu humide, et on les conserve ainsi jusqu'au printemps. Ces graines, en effet, sont sujettes à se gâter, si on les soumet à de brusques variations de température, de sécheresse ou d'humidité, et beaucoup d'entre elles ne germeraient pas si l'on ne prenait pas la précaution que nous venons d'indiquer. C'est au mois de mars qu'a lieu le

semis; rarement on le fait en place. Le plus souvent on procède par semis épais, en pépinière, sur un carré de la ferme disposé à cet effet; quelquefois même on utilise les vides qui se trouvent dans la plantation, en semant cinq ou six graines à chaque place où manque un sujet. Les semis de pépinière se font en rangées ou en planches.

« A un an, ajoute R. Fortune, les jeunes plants ont atteint 0m,26 ou 0m,30. Ils sont bons alors à transplanter. On plante les jeunes pieds de *thé* en lignes distantes de 1m,20 les uns des autres, par groupes de cinq ou six sujets, en laissant environ 1m,20 également de distance entre chaque touffe. Quelquefois, lorsque le sol est pauvre, on place les jeunes plants en lignes, serrés les uns contre les autres, ce qui forme une véritable haie lorsqu'ils ont atteint toute leur croissance. Cette transplantation s'exécute toujours en mars ou avril, lors du changement de la mousson du printemps; les fréquentes ondées de cette saison fournissent aux jeunes plants une irrigation salubre. Ils peuvent croître alors et se fortifier sans qu'on ait à prendre d'autre soin que de tenir le terrain constamment net de mauvaises herbes. »

Ces procédés de culture varient du reste un peu, suivant les localités. Quelquefois on fume tous les ans le sol avec de l'engrais humain mélangé de terre. Dans tous les cas, la fumure est indispensable quand l'arbre approche de l'âge de trois ans, mais il faut l'appliquer avant la cueillette des feuilles. Dans l'Inde anglaise, les pieds de *thé* sont plantés à la distance de 1 mètre, sur des lignes espacées elles-mêmes de 1m,50. Là aussi l'irrigation est pratiquée en grand. Si les sujets sont trop peu rameux, on les taille dès les premières années, de manière à leur faire produire beaucoup de branches. Au Japon, on sème les graines en place avec leurs capsules. En Europe, on cultive fréquemment le *thé* comme arbrisseau d'ornement, à cause de son beau feuillage persistant; on le propage, soit de graines, soit de boutures ou de marcottes faites au printemps, sur couche et sous châssis, soit enfin par la greffe sur le camellia. Dans les pays sujets à des hivers rigoureux, on entoure de paille les jeunes touffes, pour les préserver de la gelée et de la neige, qui font fendre les tiges encore tendres. Mieux vaut encore tenir l'arbruste en pots ou en caisses, que l'on rentre alors en orangerie.

Dans la troisième année de la plantation, on commence la cueillette des feuilles, ce qui a lieu ordinairement trois fois dans l'année. Les ouvriers coupent les feuilles une à une, avec des précautions assez minutieuses. Il importe de choisir le moment opportun; si l'on attend, la quantité du produit augmente, mais aux dépens de la qualité. La première récolte a lieu à la fin de février ou au commencement de mars; elle est peu abondante, mais de qualité supérieure, et sert à faire le *thé impérial*, ou *fleur de thé*, réservé à l'empereur et aux grands de sa cour. Sous l'influence des pluies printanières, de nouveaux bourgeons se développent et les branches ne tardent pas à se regarnir de feuilles, qu'on récolte à la fin de mars ou au commencement d'avril. La troisième récolte, qui est la plus abondante, se fait environ un mois après. Les feuilles sont chaque fois divisées, suivant leur qualité, en plusieurs classes, ce qui, joint à la diversité des modes de préparation, donne les nombreuses sortes de *thé* qui se trouvent dans le commerce.

Vers l'âge de six à sept ans, l'arbruste a atteint la hauteur d'un homme; mais il commence alors à donner moins de feuilles; aussi est-on dans l'usage de le rabattre alors, pour le rejuvenir, et l'année suivante il produit un grand nombre de rejetons et de jeunes branches, qui fournissent une abondante récolte. Enfin, il arrive un moment où les pieds dépérissent, par suite de ces effeuilllements réitérés; on les arrache alors, pour les remplacer par de jeunes sujets.

— *Préparation des feuilles de thé.* Aussitôt cueillies et avant qu'elles aient eu le temps de se faner, les feuilles sont étendues sur une plaque de fer chauffée par un fourneau; lorsqu'elles sont bien chaudes, on les roule avec la paume de la main. La chaleur a eu pour effet de leur faire perdre la qualité narcotique qu'elles possèdent, et le frissage, ou roulage, permet de les conserver dans un étroit espace sans qu'elles perdent leur arôme. Il se rencontre quelques localités où la feuille est jetée toute fraîche dans de l'eau chaude pour y rester quelques secondes; c'est un autre moyen de lui faire perdre ses qualités narcotiques. D'ailleurs, toutes ces opérations sont des plus délicates et demandent une grande habileté; car, trop chauffée, la feuille perd sa couleur et son prix; lorsqu'elle n'est pas assez, il est impossible de la maintenir roulée; elle ne conserve pas le pli. On est souvent dans l'obligation de la remettre plusieurs fois sur le feu.

Au fur et à mesure que les feuilles sont frisées, on les jette sur le plancher, et un autre ouvrier les trie, suivant qu'elles sont plus ou moins rôties, plus ou moins bien roulées.

Pour les *thés* les moins chers, on se contente d'un rôtissage dans un pot de terre, sans autre préparation.

D'ailleurs, les modes de préparation va-

rient non-seulement suivant les localités, mais encore suivant les propriétés, bien qu'ordinairement les manipulations aient lieu dans des maisons publiques, spécialement destinées à cet objet.

On fait plus ou moins rôti, suivant la qualité et le degré de maturité des feuilles; celles du *thé fiki* doivent être entièrement desséchées, parce qu'on les destine à être réduites en poudre.

Après cette première torréfaction, la feuille est conservée pendant plusieurs mois dans des barils; puis on la torréfie de nouveau sur un feu excessivement doux, afin de lui faire perdre toute humidité, et c'est alors seulement que le *thé* est dit marchand et peut être livré au commerce. Les Chinois le renferment dans des boîtes d'étain plus ou moins grossières, lesquelles boîtes sont enfermées dans des étuis de sapin, recouverts de feuilles de papier.

— *Analyse chimique des feuilles de thé.* Les analyses de MM. Mulder et Peligot nous apprennent qu'il existe, dans le *thé*, du tanin, une huile volatile, de la cire et de la résine, de la gomme, une matière extractive, des substances azotées analogues à l'albumine, quelques sels, un alcali végétal nommé théine et qui donne au *thé* cette saveur qu'on lui connaît. La théine est une substance azotée, cristalline, amère, peu soluble dans l'alcool et dans l'eau, identique à celle qui, dans le café, a reçu le nom de caféine. Les proportions de théine varient entre 1,27 et 1,50 pour 100, suivant les différentes sortes de *thé*.

— *Variétés.* Les variétés qui se rencontrent dans le commerce sont produites par la nature du sol, par l'exposition, par le choix des feuilles, par les époques de la récolte et, enfin, par les modes de dessiccation.

A proprement dire, il n'existe que deux variétés de *thé*, savoir : les *thés verts* et les *thés noirs*.

— *1^{re} CLASSE. Thés verts.* Ce sont des *thés* dont les feuilles, aussitôt récoltées, ont été chauffées et enroulées, sans subir aucune fermentation. On les tire particulièrement des provinces de Kiang-Nan, de Kiang-Si et de Che-Kiang; et on en distingue sept sortes, qui sont :

Thé hyson skin, *thé* d'un jaune verdâtre, peu roulé, souvent mêlé à de petites graines, d'une odeur presque nulle, d'une infusion jaune foncé et un peu trouble. On l'importe dans des caisses cubiques pesant environ 40 kilogrammes (brut).

Thé twonkey ou *son-lo*, ou simplement *thé vert*, *thé* un peu supérieur au précédent, auquel il ressemble beaucoup; son odeur est plus forte, son infusion plus âpre; c'est le *thé* préféré des Américains. Les caisses qui le contiennent pèsent, brut, de 45 à 50 kilogrammes.

Thé junior ou *young hyson*, *thé* récolté avant les mauvais temps; on y ajoute les brisures et les menues feuilles des autres espèces; il est d'un vert noirâtre, a peu de parfum et produit une infusion quelque peu semblable à celle du suivant.

Thé hyson ou *thé du printemps florissant*, *thé* recueilli au commencement du printemps, en feuilles séparées, roulées une à une avec un soin extrême; ces feuilles sont grandes, d'un vert grisâtre, d'une odeur suave, aromatique, l'infusion est limpide, d'une teinte claire, ambrée, un peu âpre, mais agréable. C'est le *thé* le plus répandu et, par conséquent, le plus fraudé; on le mélange avec des *thés* inférieurs, dont l'infusion est plus foncée et d'une saveur plus faible. Le *thé hyson* est importé en caisses pesant de 8 à 40 kilogrammes.

Thé hyson chulan. C'est le *hyson* aromatisé par la présence de fleurs d'olivier odorant d'Asie, fleurs presque imperceptibles, qui se rencontrent au fond des caisses, et dont le parfum est des plus suaves et des plus délicats. Cette sorte de *thé* nous arrive ordinairement dans de petites caisses de 8 à 10 kilogrammes.

Thé impérial. Le *thé* impérial, produit de la première récolte du *thé*, porte différents autres noms; le plus estimé, au Japon, est celui que produit le district d'Udsi, aux environs de Méaco. L'empereur, les princes, les plus hauts dignitaires du Japon font usage d'un *thé* impérial récolté dans ce district, cultivé et cueilli avec un soin particulier. Chaque plant est entouré d'un fossé large et profond, et les arbrisseaux, disposés en allées, sont nettoyés minutieusement chaque jour. Les cultivateurs ne doivent, sous de graves peines, manger aucun aliment qui ait une mauvaise odeur, parce que leur haleine pourrait corrompre les feuilles; ils sont tenus de se laver les mains plusieurs fois par jour, et encore cela ne suffit pas, on leur distribue, chaque matin, une paire de gants neufs, qu'ils mettent avant de toucher à l'arbre. Ils sont l'objet d'une surveillance constante, et malheur à qui ne prend pas toutes les précautions de propreté indiquées par le règlement.

En Chine, le *thé* impérial n'est pas tiré de tel ou tel canton; il se compose des premières feuilles séchées à l'ombre et ensuite soigneusement triées.

Le *thé* impérial, ou *thé perlé*, est plus jaune que le *hyson*, plus fortement tortillé, et sa

manière de s'enrouler lui donne une certaine analogie avec les perles. Il possède une couleur d'un vert très-argenté. Il est bien entendu que nous ne connaissons que de réputation le véritable *thé* perlé des empereurs; il ne se rencontre dans le commerce qu'à l'état de fraude. On l'importe chez nous dans de petites boîtes d'étain appelées canisters, du poids de 2 à 3 kilogrammes; on l'importe aussi en caisses.

Gunpowder ou *poudre à canon*, sorte de *thé* impérial, dont les feuilles, excessivement petites, après avoir été roulées, foiment comme de petits grains de poudre; la couleur en est d'un vert noirâtre, avec une légère teinte argentée. L'infusion de ce *thé* est limpide, ambrée, d'une finesse et d'une douceur incomparables; il nous arrive en caisses de 8 à 60 kilogrammes.

— *2^e CLASSE. Thés noirs.* On appelle ainsi les espèces de *thé* que l'on a exposées quelque temps à l'humidité, après la cueillette, afin d'en faire fermenter les feuilles, qui perdent aussitôt leurs belles couleurs vertes, pour revêtir celle d'un brun noirâtre. Les meilleurs *thés* noirs se récoltent dans la province du Fo-Kien. Ils arrivent à Canton dans les premiers jours de novembre. On distingue huit sortes de *thé* noir dans le commerce.

Le *thé bou*, *bohe* ou *bout*, mélange grossier de toute espèce de feuilles prises sans distinction, dont le goût et la couleur ont quelque analogie avec celles du *thé*. Ces feuilles, auxquelles on ajoute un peu de *thé* véritable, sont foulées dans des paniers de bambou, que l'on expose dans des magasins à une haute température, où une sorte d'amalgame a lieu par la fermentation. Ce *thé*, qui n'est qu'une contrefaçon, se reconnaît à ses feuilles peu roulées, brisées, poudreuses, sans uniformité de teinte, à son odeur herbacée, à son infusion rougeâtre et insipide.

Thé congo ou *camphou* ou *thé de feuilles choisies*. C'est un *thé* bou un peu supérieur.

Thé souchong (ouvrage fait avec soin), *thé* ordinaire des Chinois; chacun en porte sa provision dans une petite bourse, les jours de festin, et en offre aux convives; car il est de mode de fabriquer du *thé* avec chacune des matières offertes par les hôtes; on opine ensuite sur la qualité de chacun d'eux. Ce *thé*, que l'on connaît peu en Europe, en raison de son prix excessif, est d'une belle couleur, un peu violette et jaunâtre; ses feuilles sont bien roulées et élastiques; son odeur suave rappelle celle du melon bien mûr; son infusion a une belle nuance dorée. Les *thés* souchong que nous connaissons dans le commerce sont de qualité inférieure; ils nous sont envoyés dans des caisses décorées de fleurs peintes.

Thé pouchong ou *padre pouchong*, *thé* choisi feuille à feuille dans le précédent, avec tant de soin qu'à peine en retire-t-on une sur deux cents. Dans le commerce, il est enveloppé de papiers fins, et par paquets de 8 à 4 onces soigneusement rangés dans des boîtes vernies et décorées de peintures. La feuille de ce *thé* est large, longue, légèrement tortillée, d'un brun verdâtre, suave; son infusion est d'un vert ambré.

Thé pe-kao (duvet blanc), *thé* choisi parmi les jeunes feuilles de la première récolte; on lui donne quelquefois, mais improprement, le nom de *fleur de thé*. Les feuilles sont recouvertes d'un léger duvet, soyeux et blanchâtre; son odeur est douce, aromatique, odoriférante comme celle de la rose; son infusion est d'un jaune doré et rappelle, par sa saveur, notre fleur de tilleul. Le meilleur est celui qui contient le plus de feuilles blanchâtres.

Thé orange pe-kao, couleur d'un brun noirâtre, odeur peu agréable; infusion verdâtre, âpre et herbacée.

Thé ankay, sorte de souchong, un peu plus vert et d'une odeur plus forte; l'infusion a plus de montant et moins d'arôme.

Thé souchay, autre sorte de souchong, dont les feuilles sont enroulées de manière à présenter de petites formes sphériques.

— *Espèces rares ou peu connues.* Outre les sortes de *thé* qui se rencontrent dans le commerce, les voyageurs en importent tous les jours des variétés inconnues au commerce. Ainsi, le *thé en boules* est obtenu par l'agglomération de feuilles roulées ensemble en boules de la grosseur d'une noisette, et chaque boule est enveloppée d'une feuille de léger papier; le *thé en gerbes* est obtenu par la réunion en faisceau de plusieurs feuilles engerbées; le *thé en tresses* est obtenu par la torsion de feuilles qui imitent un cordonnet et qu'on a réunies ensuite en paquet. Nous devons citer aussi le *thé* aggloméré en masse cubique, dont les peuples de l'Asie centrale font une grande consommation. Leur manière de le préparer consiste à le faire bouillir dans une chaudière, avec du sel, de la farine et du beurre rance. A défaut de *thé*, ils emploient des plantes astringentes.

— *Thé en briques.* Les Kalmouks usent d'une sorte de *thé* qu'ils font venir de la Chine exprès pour eux et qui ne ressemble pas du tout au nôtre. Il est en grandes tablettes, presque aussi dures et compactes que des briques. Chaque tablette est revêtue d'un papier très-fin et chargé de caractères. Il est fort en usage dans les environs d'As-trakhan. Les Kalmouks, en cuisant ce *thé* avec du lait et du beurre, en font une espèce

de bouillon ou de boisson saine et restaurante, à laquelle on s'accoutume facilement. Presque tous les Tartares en ont adopté l'usage.

Le *thé en briques* se prépare dans la Chine septentrionale, avec les feuilles d'un arbuste sauvage qui ressemblent à celles du merisier. Après les avoir échaudées, on les humecte avec la sérosité qui se sépare du sang des moutons, et on en forme de grandes briques ou dalles d'environ 1 pouce de hauteur, de 1 demi-pied de largeur et d'à peu près 1 pied de longueur. On les met sous presse et on les fait sécher après dans un four peu chauffé. Pour préparer ce *thé*, on coupe un morceau de la brique d'environ 1 once et demie, on le concasse et on le fait bouillir avec 7 ou 8 livres d'eau dans un chaudron ou dans une haute théière de cuivre; on y ajoute une demi-once de *koudjir*; c'est le nom du sel qui se produit naturellement par efflorescence dans les steppes, et qui est composé d'un mélange de natron et de sulfate de natron. Quand le *thé* a assez bouilli, on y ajoute du beurre ou de la graisse, du lait (du lait de chameau de préférence, quand on en a), et une légère quantité de farine.

— *Infusion.* L'infusion de *thé* se prépare avec 1 gros ou 1 demi-gros de *thé*, sur lequel on verse 1 litre environ d'eau bouillante. On est dans l'usage de mélanger ensemble un tiers de *thé* noir avec deux tiers de *thé* vert, parce que le premier est plus doux et donne plus de couleur à l'infusion, tandis que l'autre lui donne plus de force. En France, on trouve le *thé* pur peu agréable, parce qu'on y est moins habitué qu'en Angleterre; on corrige sa saveur âpre avec du sucre ou du lait.

— *Notice historique.* La culture et l'emploi du *thé* datent, dans l'extrême Orient, de l'antiquité la plus reculée. En Europe, les Hollandais en ont, les premiers, introduit l'usage, leur commerce avec les Chinois et les Japonais les ayant mis les premiers à même de reconnaître les qualités de cette plante. Les premiers négociants qui revinrent du Japon en apportèrent quelques livres avec eux; on goûta la liqueur que produisait cette feuille torréfiée, on ne la trouva pas bonne, et cette première tentative ne réussit pas. Bientôt, en 1641, un médecin célèbre, Tulpius, consul d'Amsterdam, en loua les bonnes qualités. En 1667, Souquet, médecin français, reprit le même thème, et, en 1678, Bontecoe, médecin de l'électeur de Brandebourg, en loua, parallèlement les vertus dans une dissertation qui obtint un immense succès et assura celui du *thé*.

Dès la fin de ce même siècle, cette boisson se répand dans toutes les contrées maritimes, et nous voyons se créer, en Hollande ainsi qu'en Angleterre, des lieux où les buveurs ne se réunissaient que pour prendre cette liqueur, de même que l'on prend aujourd'hui du café. En France, l'usage du *thé* se répandit lentement jusqu'à la Révolution; mais chez les peuples des bords du Rhin et de la Tamise il en fut autrement. Le *thé* ne tarda pas à devenir un objet de consommation de première nécessité, non-seulement pour les gens riches, mais même pour les plus pauvres.

Le *thé* avait pris rapidement faveur, et sa consommation était déjà telle en Angleterre vers 1660, qu'on avait établi en ce pays des droits assez considérables sur l'introduction de cette denrée. Depuis cette époque la consommation n'a cessé de s'accroître, et aujourd'hui toutes les classes, depuis les plus riches jusqu'aux plus pauvres, sont tellement habituées à boire du *thé* que cette boisson est devenue pour tout le monde un besoin, une nécessité. Il en est de même en Hollande et dans plusieurs parties de l'Allemagne.

Quand l'Europe adoptait une nouvelle mode, elle l'introduisait dans ses colonies; l'usage du *thé* s'était tellement répandu déjà au siècle dernier, dans les Etats-Unis, que l'on regarde comme un effort sublime la résolution que prit le peuple américain de renoncer au *thé* plutôt que de payer l'impôt du timbre anglais.

C'est au commencement du *xix^e* siècle seulement que s'introduisit chez nous l'usage du *thé*, dans les classes riches. Mais les anciens *thés* n'avaient rien de commun avec ceux de nos jours; on pourra en juger par l'extrait suivant de l'*Almanach* de Grimod de La Reynière (1804) :

« Les *thés*, dit Grimod de La Reynière, ont été substitués à Paris aux goûters, mais quelle différence! On donne ce nom à un repas qui se donne entre deux ou trois heures du matin, où le *thé* se montre à peine, mais où les grosses pièces de four, de bœuf, de gibier, les vins capiteux et peillants, le punch et le bischoff se trouvent en abondance. Un tel repas ne convient qu'aux Crésus de la nouvelle France. Un malheureux rentier n'en pourrait parler que sur parole; il vaut donc mieux n'en rien dire.

... Ces *thés* seraient incomplets, si les pâtisseries les plus fines, les plus légères et les plus brillantes ne venaient en augmenter l'éclat... Il est reçu maintenant à Paris que l'on ne peut y donner de *thés* sans une douzaine d'assiettes de pâtisseries légères. Les dames, les enfants et les jeunes gens tombent dessus avec avidité, et ces friandises plaisent

à tous les âges, s'accordent avec tous les goûts et réjouissent tous les estomacs. »

Cette manière de prendre le *thé* fut bien vite abandonnée, et l'on en revint à une méthode plus rationnelle. Le *thé* se prend actuellement, chez nous, le soir, quelque temps après le dernier repas; il est le plus souvent accompagné de pâtisseries légères. En Angleterre, où le *thé* est un objet de première consommation, il n'en est pas de même; le *thé* se prend avant, pendant et après chaque repas, suivant les goûts; on le sert le plus souvent pur, mais souvent mêlé avec du lait, surtout lorsqu'il doit former la base du repas.

Chez les Suisses, dit Grimod de La Reynière, le *thé* est un repas qui se sert tous les jours, et le seul auquel on invite les étrangers. Vers les cinq heures du soir, la maîtresse de la maison fait elle-même, au milieu du salon, du *thé* très-fort, qu'adoucissent à peine quelques gouttes d'une crème onctueuse; de larges tartines de pain beurré l'accompagnent. Tel est le *thé* suisse dans toute sa simplicité. Mais dans la plupart des maisons opulentes, on y ajoute du café, des pâtisseries légères de toute espèce, et dont plusieurs sont même inconnues à Paris, des fruits confits ou glacés, des macarons, des biscuits, du nougat et jusqu'à des glaces. C'est, comme l'on voit, un véritable repas qui, quoique assez voisin des deux autres, ne leur fait et n'en reçoit aucun tort, tant les estomacs suisses ont de supériorité sur les estomacs parisiens.

Ces goûters, quoique bien moins dispendieux que les *thés* de Paris, le sont cependant encore assez. »

— *Propriétés du thé.* « Par lui-même, dit A. Richard, le *thé* a une odeur assez marquée et qui ne laisse pas d'être agréable. L'infusion est une boisson légèrement excitante, mais dont l'action finit par s'affaiblir par suite de l'habitude. Chez les individus qui n'en font pas journellement usage, elle provoque l'insomnie et exerce une action qui a quelque analogie avec celle du café. Ainsi, elle facilite la digestion, dispose à la diaphorèse et augmente la sécrétion des urines. On a même dit qu'à cause de son action diurétique elle devait être considérée comme propre à prévenir la formation des calculs vésicaux; mais le nombre des opérations de lithotomie que l'on pratique journellement en Angleterre repousse cette assertion. Néanmoins, on ne saurait contester son action diurétique. »

L'abus de cette boisson peut causer des accidents souvent très-graves; il provoque, à la longue, un amaigrissement plus ou moins considérable, des vertiges et souvent une maladie organique des reins qui amène une sécrétion excessivement abondante d'une urine trouble et séreuse. Ces accidents se montrent surtout chez les personnes maigres et naturellement irritables, qui habitent des climats secs et chauds; tandis que les individus replets, d'une constitution molle, qui séjournent dans les lieux bas et humides, sont ceux à qui l'usage du *thé* est le plus favorable.

On emploie fréquemment le *thé* pour remédier aux accidents qui sont la suite des digestions pénibles ou des indigestions. C'est même dans cette circonstance que son usage est le plus vulgaire. Un autre avantage attaché à l'usage du *thé*, avantage qui le rend précieux pour les Hollandais et les Japonais, c'est de corriger la saveur désagréable des eaux potables dont ces peuples se servent. Enfin, s'il fallait en croire les Chinois et quelques Européens enthousiastes de tout ce qui vient de loin, le *thé* serait une sorte de panacée propre à guérir la plupart des maladies qui affligent l'espèce humaine. Mais quand on met de côté ces exagérations, on trouve seulement une substance qui ne manque pas d'une certaine énergie, mais qui, néanmoins, à la dose à laquelle on l'emploie habituellement, ne peut être un médicament fort actif.

Le *thé* fournit comme aliment une boisson agréable, surtout lorsque quelques gouttes de crème froide mises dans chaque tasse développent son parfum et lui communiquent un velouté délicieux. Mais soit qu'on y mette de la crème ou seulement du lait, il est important de ne jamais les faire chauffer.

Une observation très-essentielle à faire, quand on veut prendre le *thé* dans toute sa bonté, c'est de ne jamais le faire bouillir. On versera sur une bonne pincée de ses feuilles environ une demi-tasse d'eau bouillante; quelques minutes après, même quantité; après le même intervalle, on remplira la théière d'eau, toujours bouillante. Par cette méthode, on développe graduellement tout l'arôme du *thé*, et le plus médiocre paraît bon; au lieu que le meilleur semble médiocre en suivant une autre méthode. On l'édulcore avec plus ou moins de sucre, selon le goût; mais les vrais amateurs en mettent peu.

On fait, avec l'infusion de cette plante, des œufs et du lait, une crème au *thé* très-agréable lorsqu'elle est bien prise et préparée avec soin. C'est à peu près là tout son usage dans la cuisine.

Thé de Polichinelle, opérette en un acte, paroles de M. Edouard Plouvier, musique de M. Poise, représentée aux Bouffes-Parisiens on mars 1856, avec M^{lles} Dulmont, Schuei-

der et Macé. On a applaudi le trio du thé, le duo des cartes et les couplets qui terminent cette bluette.

Thé (LE), journal politique et littéraire publié sous le Directoire, et dont le rédacteur était Bertin d'Antilly. C'était un organe du parti royaliste. Il était rédigé d'une manière assez piquante, mais très-satirique, et fut supprimé lors du coup d'Etat du 18 fructidor avec les autres journaux royalistes.

THÉA s. m. (té-a). Entom. Genre d'insectes coléoptères trimères, de la famille des scuripalpes, tribu des coccinellides, dont l'espèce type habite l'Europe.

— Bot. Nom scientifique du genre thé.

THÉACÉ, ÉE adj. (té-a-sé — du lat. *thea*, thé). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte au thé.

— s. f. pl. Syn. de **CAMELLIACÉES** et de **TERNSTROMIACÉES**, famille de plantes dicotylédones, qui comprend le thé et le camellia.

— **Encycl.** Le petit groupe des *théacées* ou des camellées, réuni par la plupart des auteurs, comme simple tribu, à la famille des ternstromiacées, a paru à quelques-uns assez important pour constituer une famille distincte. Il renferme des arbrisseaux ou de petits arbres à feuilles alternes, simples, entières ou dentées, persistantes; les fleurs ont des anthères incombantes, s'ouvrant dans toute leur longueur. Le fruit est une capsule à déhiscence loculicide, renfermant des graines nucamentacées. L'embryon, à cotylédons plans et très-épais, est dépourvu d'albume. Ce groupe comprend les genres thé et camellia; les espèces qui les composent sont originaires de l'Asie orientale; mais on les cultive sur presque tout le globe.

THÉAGÈNE DE THASOS, célèbre lutteur grec, né dans l'île de Thasos vers la fin du vie siècle av. J.-C. Il obtint tous ses triomphes de la LXX^e à la LXXX^e olympiade (500-460 av. J.-C.), et il était contemporain des célèbres statuaires Glaucias d'Égine et Pythagore de Rhégium, qui coulerent en bronze quelques-unes de ses nombreuses effigies. Les athlètes tenaient une place si considérable dans la civilisation grecque, que Pausanias est plein de détails circonstanciés sur celui-ci. « On le disait, rapporte-t-il, fils de Timosthène, mais les Thasiens prétendaient que Timosthène n'était pas son père, et qu'Hercule Thasien, dont il était prêtre, prit sa ressemblance et eut commerce avec la mère de Théagène. A l'âge de neuf ans, revenant de l'école, il vit sur la place publique une statue en bronze, de je ne sais quelle divinité, qui lui plut fort; il l'enleva de son piédestal et, l'ayant mise sur ses épaules, il l'emporta chez lui. Cette action ayant irrité contre lui la multitude, un personnage marquant et d'un âge avancé empêcha qu'il ne fût tué, et lui ordonna de reporter cette statue de sa maison sur la place publique. Théagène, l'ayant reportée, acquit sur-le-champ une grande célébrité par sa force, et le bruit de cette action se répandit par toute la Grèce. Elle présageait ses succès futurs. »

Il remporta aux jeux olympiques tous les prix pour lesquels il concourut. Aux jeux pythiques, il obtint trois prix au pugilat; aux jeux néméens, neuf prix, soit au pugilat, soit au pancrace; aux jeux isthmiques, dix prix, dans les mêmes luttes. « A Phéie, dit Pausanias, il renonça à ces deux exercices, et ne songea qu'à se rendre célèbre à la course parmi les Grecs. Il obtint le prix du dolichus, ce qu'il fit, à ce que je pense, pour rivaliser avec Achille, voulant remporter le prix de la course dans la patrie du plus vaillant de ceux qu'on nomme héros. Il obtint en tout quatorze cents couronnes. Une statue en bronze lui fut élevée dans le stade d'Olympie; elle était l'œuvre de Glaucias d'Égine. Cependant, lors de la célébration des jeux de la LXXV^e olympiade, il parut démeriter et s'attira une censure sévère. Il avait, aux jeux précédents, remporté le prix du pancrace, et un autre athlète, Euthimus, le prix du pugilat; il se fit inscrire, à ceux-ci, pour le pugilat et pour le pancrace à la fois, afin de vaincre Euthimus; il eut, en effet, l'avantage dans le premier de ces jeux, mais, ses forces se trouvant épuisées par ce premier combat, il ne put pas remporter le prix du pancrace, et les Helladonies le condamnèrent à payer un talent d'amende envers le dieu, plus un talent de dédommagement à Euthimus, parce qu'il semblait que c'était à dessein de lui nuire qu'il avait entrepris de combattre au pugilat. L'olympiade suivante, Théagène paya l'amende à laquelle il avait été condamné envers le dieu et, pour indemniser Euthimus, il ne se présenta pas au pugilat, dont Euthimus remporta le prix en cette olympiade et en la suivante.

Diverses statues furent érigées à Théagène de Thasos, à Némée, dans l'Isthme et à Thasos. Pausanias prétend même qu'on lui en érigea dans un grand nombre de villes grecques et jusque chez les nations barbares; qu'on lui rendait partout une sorte de culte, dans la croyance où l'on était qu'il procurait la guérison de certaines maladies. La statue qu'on lui avait élevée à Thasos, œuvre de Pythagore de Rhégium, a une légende curieuse. « Lorsque Théagène fut mort, raconte Pausanias, un de ceux qui avaient été ses ennemis acharnés

pendant sa vie allait toutes les nuits battre de verges sa statue, comme si Théagène avait dû sentir les coups qu'il donnait au bronze; mais cette insulte ne resta pas impunie, et cette statue le tua en tombant sur lui. Les enfants du mort attaquèrent en justice la statue comme coupable de meurtre, d'après une loi de Dracon, qui, dans celles qu'il a données aux Athéniens sur les meurtres, a ordonné qu'on portât hors des frontières les choses même inanimées qui, en tombant, ôteraient la vie à un homme. Les Thasiens jetèrent la statue dans la mer. Depuis ce temps, comme leur pays ne produisait aucun fruit, ils envoyèrent des députés à Delphes, et l'oracle leur ordonna de rapeler les exilés; ils les rappelèrent, mais la stérilité ne cessa pas pour cela. Ils allèrent donc une seconde fois vers la Pythie, et lui dirent que, quoiqu'ils eussent fait ce qui leur avait été ordonné, la colère des dieux durait toujours. Alors elle leur dit : « Vous n'avez laissé dans l'oubli Théagène, le plus grand de vos concitoyens. » Comme ils étaient très-embarrassés sur les moyens de retrouver la statue, on dit que des pêcheurs, s'étant avancés dans la mer pour chercher des poissons, l'amenèrent dans leurs filets et la reportèrent ensuite à terre. Les Thasiens, qui l'ont replacée dans l'endroit où elle était primitivement, lui offrent des sacrifices comme à une divinité. »

Théagène et Chariclée, sous-titre qui sert généralement à désigner les *Éthiopiennes*, roman qui fut composé vers la fin du i^{er} siècle par Héliodore, évêque chrétien de Trissac, en Thessalie, et qui était destiné à intéresser le public par un récit moral. Égaré pendant longtemps, cet ouvrage fut pris par lui et publié, en 1536, sous le titre des *Éthiopiennes*, parce que l'héroïne est née en Éthiopie. Chariclée, fille du roi de ce pays, étant née blanche, est éloignée et envoyée en Égypte par sa mère, qui craint de voir son époux soupçonner sa fidélité. Un prêtre d'Apollon l'emmena à Delphes et la fit prêtresse de Diane. Là, elle se fiança en secret à un jeune Thessalien, Théagène, et le suit sur un vaisseau phénicien qui part pour l'Égypte. Des pirates les font prisonniers et les séparent. Les deux amants sont exposés à une foule de dangers, qui mettent en relief l'habileté, le courage et la vertu de Chariclée. Une guerre les fait tomber entre les mains du roi d'Éthiopie, et ils se retrouvent comme par miracle; le mystère de la destinée de Chariclée s'écarterait, Théagène est reconnu pour un puissant prince et ils se marient.

Le roman de *Théagène et Chariclée* a joui, à son apparition, et aussi pendant toute l'époque byzantine, d'une grande réputation qu'il n'a pas tout à fait perdue. « Il se présente à nous, dit M. Chassaux, recommandé par trois grandes autorités : Anoyot, qui l'a traduit, Racine, qui dans son adolescence en faisait sa lecture favorite, et Boileau, qui le met en parallèle avec le *Télémaque* de Fénelon. »

Ce roman n'est pourtant qu'un pastiche plus ou moins heureux des poèmes épiques de l'antiquité. A chaque page on trouve des imitations d'Homère et aussi d'Euripide. Le style en garde une empreinte ineffaçable. C'est de la prose poétique, autrement dit le style le plus détestable qu'on puisse imaginer, fut-il employé par un homme comme Chateaubriand. Mais ce n'est pas seulement par la forme et par l'expression que *Théagène et Chariclée* se rapproche de la poésie; il tient de l'épopée par le sujet même et par les idées. Héliodore bâtit son roman sur le modèle de l'*Odyssée*. Les épisodes sont presque tous des reminiscences des poèmes anciens. Rien n'est à lui dans son ouvrage. Il exhibe toutes les défectuosités de l'antiquité; voilà tout. Ses personnages ont les costumes et les caractères des héros épiques et tragiques, sauf les noms. Pourtant, si la conception laisse à désirer, on ne peut nier que l'exécution atteste un talent réel. Le plan est bien suivi, les caractères sont bien tracés. Enfin, surtout, l'œuvre est morale; parfois le ton s'élève jusqu'à l'homélie, ce qui est un défaut, mais un défaut si rare dans les romans grecs, qu'il devient presque un mérite.

THÉAKI, nom moderne de l'ancienne **ITHAQUE**.

THÉALIE s. f. (té-a-li). Crust. Genre de crustacés décapodes brachyures, de la famille des oxystomes, tribu des calappiens, dont l'espèce type habite les mers de la Chine.

THÉANDRIQUE adj. (té-an-dri-ke — du gr. *theos*, dieu; *anér*, homme). Théol. Qui est à la fois divin et humain, qui est homme et dieu. || Qui appartient à l'Homme-Dieu : *Les opérations* **THEANDRIQUES**.

— **Encycl.** On ne sait pas quel est le premier Père de l'Eglise qui a commencé à se servir de ce mot. Les eutychiens ou monophysites, qui n'admettaient en Jésus-Christ qu'une seule nature composée de la divinité et de l'humanité, soutinrent qu'il n'y avait en lui qu'une seule opération, et ils la nommaient *théandrique*, en attachant à ce terme le sens conforme à leur thèse. Mais, selon eux, la nature de Jésus-Christ n'était plus

la nature divine ni la nature humaine, c'était une troisième nature composée ou mélangée de l'une ou de l'autre. Par la même raison, son opération n'était ni divine, ni humaine : elle ne pouvait être appelée *théandrique* que dans un sens abusif et erroné.

Ce n'est pas ainsi que l'avaient entendu les Pères de l'Eglise. Saint Athanase, pour donner une notion des actions de Jésus-Christ, citait pour exemple la guérison de l'aveugle-né et la résurrection de Lazare.

Le pom et le dogme des opérations *théandriques* furent examinés avec soin au concile de Latran, tenu l'an 649 à l'occasion de l'erreur des monothélites, qui n'admettaient en Jésus-Christ qu'une seule volonté. Le pape Martin I^{er}, qui y présidait, expliqua nettement le sens dans lequel les Pères grecs avaient employé le mot *théandrique*, sens fort différent de celui que lui donnaient les monophysites et les monothélites; conséquemment, l'erreur de ces derniers fut condamnée. Mais l'abus qu'ils avaient fait d'un terme n'a pas dû empêcher les théologiens de s'en servir dès qu'il est susceptible d'un sens très-orthodoxe.

THÉANO s. m. (té-a-no). Entom. Syn. de **HYDROCÈRE**.

THÉANO, grande prêtresse de Minerve à Troie. Elle était fille de Cissée et femme d'Antenor. Ce fut elle qui déposa sur les genoux de Minerve les offrandes des femmes troiennes pour obtenir l'aide de la déesse; mais ses prières furent rejetées. Ce fut également Théano, dit-on, qui livra le palladium aux Grecs.

THÉANO, femme poète grecque, qui vivait à Athènes au ve siècle avant notre ère. Elle donna, à ce que rapporte Plutarque, un exemple, rare chez ses pareilles, de modération et de fermeté : pendant la nuit qui devait précéder son départ pour la Sicile, Alcibiade, avec ses compagnons ordinaires de débauche, avait célébré les mystères de Cérès et l'orgie avait fait entendre dans Athènes ses chants et ses rires avinés. Durant cette nuit, les nombreuses statues de Mercure placées dans les différents quartiers de la ville ayant été mutilées, on accusa de ce sacrilège le neveu de Périclès. Dès que le bel Athénien fut hors de la Grèce, on songea à donner satisfaction au peuple. Il fut cité à comparaître devant l'aréopage, mais il refusa d'obéir, et, pour avoir célébré les mystères de Cérès en particulier, il fut condamné à perdre la vie (v. *ALCIBIADE*). On vendit ses biens. On grava sur une colonne l'édit qui le proscrivait et le rendait infâme. Enfin, les prêtres et les prêtresses de tous les temples eurent ordre de prononcer contre lui des imprécations terribles. Tous obéirent, à l'exception de la prêtresse Théano, qui répondit : « Je suis ministre des dieux pour prier et bénir, non pour détester et maudire. » Réponse, dit Barthélémy, qui méritait mieux d'être gravée sur une colonne que le décret du peuple.

THÉANTHROPE s. m. (té-an-tro-pe — du gr. *theos*, Dieu; *anthrôpos*, homme). Théol. Homme-Dieu.

THÉANTHROPIE s. f. (té-an-tro-pi — rad. *théanthrope*). Théol. Opinion de ceux qui donnent à la divinité les attributs de l'homme. || Syn. d'**ANTHROPOMORPHISME**.

THÉATIN s. m. (té-a-tin — les religieux de cette congrégation sont ainsi nommés parce qu'elle a été fondée par Jean-Pierre Caraffa, évêque de Chieti, autrefois *Téate* ou *Théate*). Hist. relig. Membre d'une congrégation italienne fondée au xvi^e siècle.

— **Encycl.** La congrégation des *théatins* fut instituée en Italie, sous le titre de clercs réguliers, par Gaétan de Tiene, en 1524; ce gentilhomme, natif de Vicence, fut aidé dans cette fondation par Jean-Pierre Caraffa, archevêque de Théato, aujourd'hui Chieti, dans le royaume de Naples. Les clercs réguliers de cet ordre prirent le nom de *théatins* lorsque l'archevêque de Théato eut été élu pape sous le nom de Paul IV. « Les fondateurs se proposaient la réforme des désordres qui non-seulement régnaient à Rome, mais encore dans tout le reste de la chrétienté, et surtout parmi les ecclésiastiques... Ils entreprirent de faire renaitre dans le clergé la parfaite pauvreté des apôtres et des premiers disciples de Notre-Seigneur, lesquels n'avaient ni argent, ni fonds, ni revenus certains, et néanmoins ne demandaient pas l'aumône, mais l'attendaient de la charité prévenante des fidèles; de rétablir le culte et les cérémonies extérieures; la fréquentation des sacrements de pénitence et d'eucharistie; d'annoncer la parole de Dieu et de purger la chaire de vérité de tous les discours profanes et récits ridicules qu'on y avait introduits; de visiter les malades et de les assister jusqu'au dernier moment de leur vie; d'accompagner les criminels au supplice, et enfin de poursuivre partout les nouvelles hérésies. » (Hélyot, *Histoire des ordres monastiques*, t. IV.) Suivant les engagements de leur institut, les *théatins* n'avaient ni terres, ni revenus, ne demandaient jamais l'aumône et subsistaient uniquement de dons volontaires. Pour se conformer, comme ils prétendaient le faire, à l'exemple des apôtres, ils auraient dû subsister de leur travail manuel, puisque Paul, Barnabé, Jacques avaient vécu de leurs métiers de tisserand, de vannier, de

charpentier, etc. Ces religieux portaient l'habit des autres ecclésiastiques; ils ne s'en distinguaient que par leurs bas blancs. Lors du sac de Rome par l'armée du connétable de Bourbon, leur maison fut pillée et la soldatesque leur fit subir toute espèce de mauvais traitements pour les forcer à livrer des trésors imaginaires; enfin, sans ressources, sans asile, ils furent forcés de quitter Rome et se réfugièrent à Venise, d'où ils se répandirent dans toute l'Italie. Ils fondèrent des établissements nombreux en Espagne, en Pologne, en Allemagne; ils s'employèrent aussi aux missions étrangères et eurent des maisons en Mingrélie, en Circassie, en Tartarie, en Géorgie. En 1642, le cardinal Mazarin appela à Paris quatre *théatins*, et les établit dans une maison située rue Malaquais; ce couvent fut institué sous le titre de Sainte-Anne-la-Royale, hommage du prélat courtesan à la reine Anne d'Autriche. Les *théatins* furent fidèles à Mazarin jusque dans ses disgrâces; ils le suivirent lorsqu'il fut contraint de s'enfuir de Paris. Le cardinal leur laissa en mourant un magnifique témoignage de sa bienveillance : il leur légua, par son testament, une somme de 300,000 livres, pour bâtir une église dont l'exécution fut confiée au Père Guarini, religieux de l'ordre, qui passait, parmi ses confrères, pour un savant architecte. Cette église fut commencée en 1662, et le prince de Conti en posa la première pierre au nom du roi. Elle atteignait aux bâtiments du couvent et était située près de la Seine, sur le quai appelé depuis quai Voltaire. Guarini ne justifia pas la confiance que l'on avait en ses talents; il construisit un monument du plus mauvais goût, et il lui donna des proportions si gigantesques, qu'il fallut bientôt suspendre les travaux. En 1714, le roi, suivant l'usage du temps, autorisa une loterie dont les fonds permirent de reprendre la construction de cette église, qui fut achevée en 1720; du plan primitif on ne conserva que fort peu de chose. Le couvent du cardinal Mazarin avait été inhumé dans l'église des *théatins*; on y voyait aussi les tombeaux de plusieurs personnages distingués : de Boursault, auteur comique, mort en 1701, dont le fils entra dans l'institut des *théatins* et se distingua comme prédicateur; de Louis d'Abusson, duc de La Feuillade, mort en 1725; de Frédéric-Jules de La Tour d'Auvergne, connu sous le nom de chevalier de Bouillon et de prince d'Auvergne, mort en 1733. Dans la chapelle de la Vierge se trouvait la mausolée du marquis du Terrail, exécuté par Broche jeune. Cette église, transformée successivement en théâtre, en salle de bal et en café, a fini par être démolie en 1823. Sur son emplacement se sont élevées des maisons particulières; les bâtiments du cloître ont également disparu. Les *théatins* ont encore un grand nombre de maisons ou de provinces dans différentes parties de l'Europe.

Le Père Ventura était *théatin*.

THÉATINE s. f. (té-a-ti-ne). Hist. relig. Membre d'un ordre religieux de femmes, soumises à la direction des théatins.

— **Encycl.** L'ordre des *théatines* fut institué à Naples, en 1583, par une personne dévote nommée Ursule Benincasa. Cet ordre, érigé en l'honneur de l'Immaculée Conception de la Vierge, était divisé en deux congrégations distinctes; dans l'une, dite simplement la *congrégation*, les religieuses ne faisaient que des vœux simples; les personnes qui entraient dans l'autre congrégation s'appelaient *théatines* de l'Ermitage et s'engageaient par des vœux solennels. Les *théatines* de la congrégation étaient assujetties à la vie en commun, au travail des mains, à la pauvreté, à l'humilité, à la charité. Les *théatines* de l'Ermitage n'étaient occupées que du soin de prier Dieu, dans la retraite et la solitude. La fondatrice, en instituant ces deux congrégations, voulut qu'une fût l'office de Marthe, en s'adonnant à la vie active, et l'autre l'office de Marie, en s'appliquant à la vie contemplative. Cet ordre, qui était placé sous la direction des théatins, ne prit jamais une grande extension.

THÉATOPS s. m. (té-a-topss — du gr. *theatês*, spectateur; *ops*, aspect). Myriap. Genre de myriapodes, de l'ordre des chilopodes, famille des scolopendrides, dont l'espèce type vit aux Etats-Unis.

THÉÂTRAL, ALE adj. (té-à-tral, a-le — rad. *théâtre*). Qui a rapport, qui appartient au théâtre : *Action* **THÉÂTRALE**. *Situation* **THÉÂTRALE**. || Pl. **THÉÂTRALES**.

— Qui rappelle le théâtre par l'exagération du geste, par une forme plus ou moins ampoulée : *Un débit* **THÉÂTRAL**. *Un ton* **THÉÂTRAL**. *Il a quelque chose de* **THÉÂTRAL** *dans le débit, dans le geste.* (Acad.) *Les mœurs de la chevalerie sont singulièrement* **THÉÂTRALES**. (Grimm.) *En Irlande, comme en France, les masses sont* **THÉÂTRALES**, *amies des décorations et des costumes.* (Ph. Chasles.)

— *Année théâtrale*, Temps de l'année pendant lequel un théâtre reste ouvert au public.

Théâtral (REFLEXIONS SUR L'ART), par Talma, placées en tête des *Mémoires de Lekain* (1825, in-8^o). Le grand tragédien a consigné dans ces études, excellentes au point de vue théorique comme au point de vue littéraire, les résultats de sa grande ex-

périence de la scène et de l'intuition qui lui était propre en tout ce qui regarde l'art théâtral. En analysant le mérite et les procédés de l'ekain, il a fait un retour sur lui-même et s'est efforcé de se faire revivre en exposant les moyens à l'aide desquels il était parvenu au comble de l'art. La pensée que Victor Hugo a exprimée d'une manière si concise : « Talma meurt tout entier, Mirabeau à demi », l'acteur tragique l'avait exprimée avec une certaine mélancolie : « Un des malheurs de notre art, dit-il dans la première page de ses *Réflexions*, c'est qu'il meurt pour ainsi dire avec nous ; tandis que les autres artistes laissent des monuments dans leurs ouvrages, le talent de l'acteur, quand il a quitté la scène, n'existe plus que par le souvenir de ceux qui l'ont vu et entendu. »

Ses *Réflexions* mériteraient de servir de guide à tous ceux qui abordent la scène. Les considérations qu'il développe sur le rôle du tragique, sur la manière de prononcer les vers avec pureté et naturel sont excellentes. Shakspeare, dans la scène des comédiens d'*Hamlet*, Molière, dans l'*Impromptu de Versailles*, n'ont pas insisté avec plus de force sur ce chapitre, et il a fallu cependant que plusieurs siècles se fussent écoulés, qu'un Talma eût paru, pour que le naturel prit enfin la place du ton emphatique et déclamatoire.

Talma n'avait pas seulement beaucoup médité sur l'art de bien dire au théâtre, il avait profondément étudié le système des grands maîtres de l'école classique, et pesé les reproches que l'on commençait à leur faire très-vivement. « J'entends souvent dans le monde, dit-il, des personnes, très-instruites d'ailleurs, dire que la tragédie n'est pas dans la nature : c'est une idée qu'on répète sans réflexion, qui se propage et finit par être établie comme une vérité. Les gens du monde, occupés d'autres objets, n'ont pas fait une étude approfondie de tous les mouvements des passions ; ils jugent légèrement, et, d'ailleurs, les auteurs médiocres et les acteurs qui donnent peu d'attention à leur art servent encore à accréditer cette erreur. Certes, la manière dont ils conçoivent la tragédie, le style des uns, le jeu des autres ne sont pas propres à désabuser de cette fautive idée. Mais qu'on examine la plupart de ces personnages politiques ou passionnés de Corneille et de Racine : comme souvent leur langage est à la fois simple et élevé ! Voltaire, dans le style duquel l'ambition du poète apparaît davantage, comme son expression est pathétique et vraie, quand il est saisi par la passion ! Certes, ce n'est pas la négligence et l'abandon d'une conversation vulgaire qu'on retrouve dans les belles scènes de ces grands poètes : c'est le langage naïf, c'est l'expression agrandie, mais exacte, de la nature même. Qu'on examine sous toutes les faces l'exposition et le dénouement de *Venceslas*, le cinquième acte de *Rodogune*, celui de *Cinna*, le rôle du vieil Horace, les scènes d'Agamemnon et d'Andromaque, d'Hermione, et je défie qu'on puisse leur prêter un langage plus naturel et plus vrai ; ôtez la rime, et tous ces personnages n'auraient pas, dans la réalité, parlé d'une autre manière. »

A l'appui de cette conclusion, transcrivons une tirade de *Britannicus*, telle que Talma l'avait notée ; le vers de Racine se trouve assoupli, par la prononciation, d'une façon singulière : « N'en doutez pas Burrhus ; — malgré ses injustices, c'est ma mère, — et je veux ignorer ses caprices. — Mais je ne prétends pas ignorer et souffrir Le ministre insolent qui les ose nourrir ! — Pallas de ses conseils empoisonne ma mère ; — Il séduit chaque jour Britannicus mon frère ; Ils l'écoulent lui seul ; — et qui suivrait leurs pas. Les trouverait peut-être assemblés chez Paulus ; C'en est trop ! — De tous deux il faut que je l'écarte ; — Pour la dernière fois qu'il s'éloigne, qu'il parte, Je le veux, je l'ordonne, — et que la fin du jour Ne les retrouve plus dans Rome ou dans ma cour. — Allez, cet ordre importe au salut de l'empire. — Vous, Narcisse, approchez ; — et vous, qu'on se retire. »

Ses préceptes relatifs à l'art de composer un rôle, de ressusciter un personnage, après l'avoir profondément étudié dans sa vie, dans ses mœurs, après avoir vécu avec lui par la pensée, de façon à le bien connaître, sont poussés très-loin. Aucun acteur n'avait eu, avant Talma, un tel souci de ce qu'on a appelé depuis la couleur locale, et il raconte comment il parvenait à se pénétrer d'une individualité par la lecture, par l'étude des monuments, des statues, des tableaux, de manière à se composer une physionomie d'une vraisemblance frappante, à être, pour quelques heures, le personnage lui-même.

Le jeu muet, dont il se préoccupait beaucoup et dans lequel il excellait, lui a également inspiré des considérations à méditer. « Pylade et Bathylle apportèrent à Rome un genre inconnu, qui joignait un mérite réel aux attraits de la nouveauté ; ils déployaient dans leurs gestes seuls toutes les ressources de l'éloquence. »

Dans le geste de lady Macbeth qui, somnambule, croit voir du sang sur ses mains, les froter pour l'effacer et croit toujours le

voir, quelle effrayante expression du remords ! quelle pantomime ! Elle en dit plus qu'un long discours. »

L'acteur doit toujours intéresser, même en gardant le silence. Son extérieur doit annoncer, avant qu'il parle, ce qu'il va dire. Le sublime de l'art est d'être deviné, par un jeu muet, des uns et des autres ; enfin, de faire parler le silence. En Angleterre, mistress Siddons, Kean, Kemble ; en Allemagne, Ifland et Eckhoff ont donné la plus grande importance au jeu de leur physionomie. »

L'acteur vulgaire joue de la voix et du geste ; le grand comédien joue de la physionomie ; il est véritablement peintre et grand peintre. Il connaît tous les signes, toutes les nuances des affections humaines. Sans se mouvoir, sans parler, il peut à volonté les exprimer, et faire passer dans l'âme des spectateurs les impressions les plus variées.

Garrick, surtout, a excellé dans ce langage silencieux. A une représentation du *Don Quichotte*, il porta à un tel degré de sublimité le pathétique, que deux hommes, placés au milieu du parterre, poussèrent des hurlements, et se meurtrirent le visage. Ces deux hommes étaient des chefs de tribus sauvages, qu'un capitaine de vaisseau de la compagnie des Indes avait amenés avec lui. Les cris de ces insulaires attirèrent Garrick autant que les applaudissements de l'assemblée entière. »

En dehors de sa valeur technique, cette étude sur l'art théâtral est intéressante ; elle contient sur Talma des particularités curieuses, elle aide à comprendre et à se figurer les moyens du grand artiste. De plus, mérite assez rare, elle est écrite d'un style sobre, exact, qui fait plaisir. Talma écrivait sur son art comme il le pratiquait.

THÉÂTRALEMENT adv. (té-à-tra-le-man — rad. *théatral*). D'une manière théâtrale, avec appareil, avec emphase : *Napoléon présente THÉÂTRALEMENT l'impératrice Marie-Louise et son fils aux officiers de la garde nationale.* (Lamart.)

THÉÂTRE s. m. (té-à-tre — lat. *theatrum*, gr. *theatron*). Ce mot se rattache au verbe *theôsthai*, regarder avec admiration, contempler, voir. Le grec *theôsthai*, *theromai*, ionien *theômai*, dorien *thamai*, *thaomai*, d'où aussi *thauma*, prodige, merveille ; *thaustikon*, échafaud pour voir un spectacle ; *thea* ; dorien *thaa*, coup d'œil, spectacle, appartient à la même famille que l'ancien slave *divitiis*, regarder avec admiration ; *divus*, étonnement ; bohémien *divadlo*, théâtre ; lithuanien *dyvotis*, être étonné, être émerveillé ; *dyvas*, miracle, prodige ; *dyvnas*, merveilleusement, d'une façon qui tient du prodige. Les formes grecques, en effet, avaient à l'origine un digamma : *theômai*, *théômai*, *thaômai*, *théômai*, *théômai*. Plusieurs philologues avaient rapproché le grec *theôsthai* de la racine sanscrite *dhjati*, observer, méditer ; mais ce rapprochement a été écarté par Bopp, à l'opinion duquel Curtius se rallie. Lien où l'on représente des ouvrages dramatiques, des pièces à personnages : *Les théâtres de Paris, de Rouen, de Londres.* Le théâtre de Versailles. Un théâtre de pantomimes. Un théâtre de marionnettes. Ouvrir un théâtre. Fréquenter les théâtres. D'où vient que l'on rit si librement au théâtre et que l'on a honte d'y pleurer ? (La Bruy.) Il ne faut pas que la multitude sorte du théâtre sans emporter avec elle quelque moralité austère et profonde. (V. Hugo.)

Scène, sorte de grande estrade où jouent les acteurs : *Le fond, le derrière du théâtre.* S'avancer sur le bord du théâtre. Le théâtre représente une forêt, un palais. On ne vient point crier de dessus un théâtre ce qui doit se dire en particulier. (Moli.)

Le théâtre est un lieu glissant pour une fille. RIGAUD.

Art, profession de comédien : *Se destiner au théâtre. Se vouer au théâtre. Renoncer au théâtre.* Shakspeare quitta brusquement le théâtre à cinquante ans, dans la plénitude de ses succès et de son génie. (Chateaub.)

Art dramatique, art de composer des ouvrages pour le théâtre : *Les règles, la pratique du théâtre.* Cet auteur fait bien les vers, mais il n'entend pas le théâtre. (Acad.) Le théâtre n'est pas ennemi de ce qui est vicieux, mais de ce qui est bas et petit. (Fonten.) Le théâtre, qui ne peut rien pour corriger les mœurs, peut beaucoup pour les altérer. (J.-J. Rouss.) Corneille découvert par la force de son génie les lois du théâtre. (D'Alemb.) Le théâtre est une chose qui enseigne et qui civilise. (V. Hugo.) Le théâtre nous distrait de la vie. (A. Karr.) Le théâtre ne se charge pas de nous rendre meilleurs. (Rigault.)

Le théâtre instruit mieux que ne fait un gros livre. VOLTAIRE.

Recueil des œuvres dramatiques d'un auteur : *Le théâtre de Corneille, de Racine, de Voltaire.* Le théâtre de Molière, de Regnard. Le théâtre de Casimir Delavigne. Le théâtre de Corneille élève l'âme, celui de Racine l'attendrit. (Bois.) Ensemble des pièces de théâtre que possède une nation : *Le théâtre grec. Le théâtre anglais, italien, espagnol.*

Fig. Situation où l'on est en vue où

l'on attire les regards : *Dans les occasions d'éclat, l'homme est sur le théâtre, il représente.* (Mass.) Le monde est un grand théâtre sur lequel beaucoup de gens jouent la comédie. (Boitard.) Lieu physique ou moral où se produisent certains événements, certains faits : *Le théâtre de la guerre. O pauvre cœur humain, de combien de vanités es-tu le jouet, de combien de passions es-tu le théâtre !* (Boss.) L'histoire est le théâtre où la politique et la morale sont mises en action. (Barthel.) Le pays de Chanaan est le premier théâtre sur lequel la philologie peut étudier le développement des langues sémitiques. (Renan.)

A signifié Amphithéâtre : *Théâtre d'anatomie. Théâtre d'architecture.* Théâtre de jardin.

Habits de théâtre, Costumes qui servent dans les représentations dramatiques : *Nous en donnons l'argent à compte à des ouvriers qui nous font à chacun un habit de théâtre.* (Le Sage.)

Roi de théâtre, Roi faible, sans aucune autorité. L'homme qui a une gravité solennelle et affectée.

Coup de théâtre, Événement soudain qui change tout à coup la marche de l'action dramatique. Fig. Changement soudain, transformation rapide et inattendue.

Pièce de théâtre, Ouvrage scénique, destiné à être joué sur la scène : *Faire représenter, faire jouer une pièce de théâtre.* Mettre une pièce au théâtre, La faire représenter : *Voltaire n'avait que vingt-quatre ans quand il mit Edipe au théâtre.* Mettre un sujet au théâtre, En faire une pièce destinée à être représentée sur le théâtre. Ecrire, travailler pour le théâtre, Composer des ouvrages destinés aux représentations théâtrales : *Par scrupule religieux, autant que par modestie, Louis Racine s'interdisait d'écrire pour le théâtre.* (Villem.)

Fermer le théâtre, Cesser les représentations dramatiques. Rouvrir le théâtre, Recommencer à jouer.

Dresser un théâtre, Construire un théâtre qui ne doit rester que peu de temps : *Après la fête, on enleva le théâtre qui avait été dressé la veille.* (Compl. de l'Acad.)

Le théâtre change, Se dit lorsque, dans un même acte, la décoration d'un théâtre est changée subitement : *Le théâtre change et représente une place publique.* Vieille loc.

Archit. hydraul. Théâtre d'eau, Disposition de plusieurs allées d'eau, avec jets, cascades, figures, etc.

Mar. Emplacement de la cale ou du faux pont où l'on dépose les blessés pendant un combat. L'ancien nom du château d'avant, sur la Méditerranée.

Techn. Sécher pour la poudre à canon. Pile de bois à brûler, dans les chantiers. Petit plancher sur lequel travaillent les tailleurs. Chantier sur lequel on fait égoutter les morues qu'on vient de laver.

Encycl. Archit. Dès que le genre de plaisir inhérent aux jeux de la scène acquiert chez un peuple un certain degré de fixité, le besoin d'un édifice spécial, affecté aux représentations, se fait sentir. Athènes et Rome nous offrent les spécimens les plus complets du théâtre antique. A l'origine, en Grèce aussi bien qu'en Italie, les théâtres ne furent que des constructions légères et provisoires, en bois, et que l'on démontait à volonté. Peu à peu, le goût des spectacles devenant chaque jour plus vif, on consacra au genre de productions appelées œuvres dramatiques des édifices permanents, pour lesquels on alla bientôt jusqu'à inventer une architecture spéciale. Nous donnerons une idée d'un théâtre grec et d'un théâtre romain.

Les Grecs choisissaient d'habitude, pour la construction de leurs théâtres, le versant d'une colline ou d'une montagne ; dans les flancs de cette colline ou de cette montagne ils creusaient et étagaient des sièges nombreux pour les spectateurs ; la scène proprement dite était construite au pied de cet amphithéâtre, sur le terrain plat. Quand un terrain accidenté faisait défaut, on établissait un amphithéâtre à peu près pareil à celui dont on trouve tant d'exemples en Italie, sorte d'hémicycle venant converger vers la scène proprement dite. La partie où étaient assis les spectateurs était découverte ; on la nommait *koilon* ; elle était subdivisée en étagés par des corridors et en compartiments par des escaliers qui, tous, convergeaient vers le centre. Au haut des gradins des portiques, des colonnades permettaient aux spectateurs de se délasser des longues représentations, qui parfois duraient des journées entières, et de prendre le frais sans cependant perdre de vue l'ensemble du spectacle. L'orchestre (*orchestra*), qui occupait à peu près la portion que nous désignons encore sous ce nom, au lieu d'être occupé par des spectateurs, ne l'était que par le chœur. Au centre de l'orchestre s'élevait l'autel de Dionysios (Bacchus). Quant à la scène, elle était divisée en deux parties : la scène proprement dite, d'où parlaient les acteurs (*logeion*), et le fond de la scène, borné par un mur permanent (*skéné*). Là finissait le théâtre grec, vu des gradins ; mais les bâtiments affectés à la scène et aux services divers du théâtre

avaient quelquefois des dimensions considérables. Ces constructions formaient généralement trois corps de bâtiments ; celui du fond était appelé *episcénion*, ceux des deux côtés ailes ; on y logeait le matériel du théâtre, les décors, les costumes, les masques ; des chambres ou vestiaires y étaient réservés aux acteurs, et c'est devant leurs façades intérieures que se dressaient les décors mobiles appropriés à chaque pièce. Leur façade extérieure ne paraît pas avoir été très-ornée.

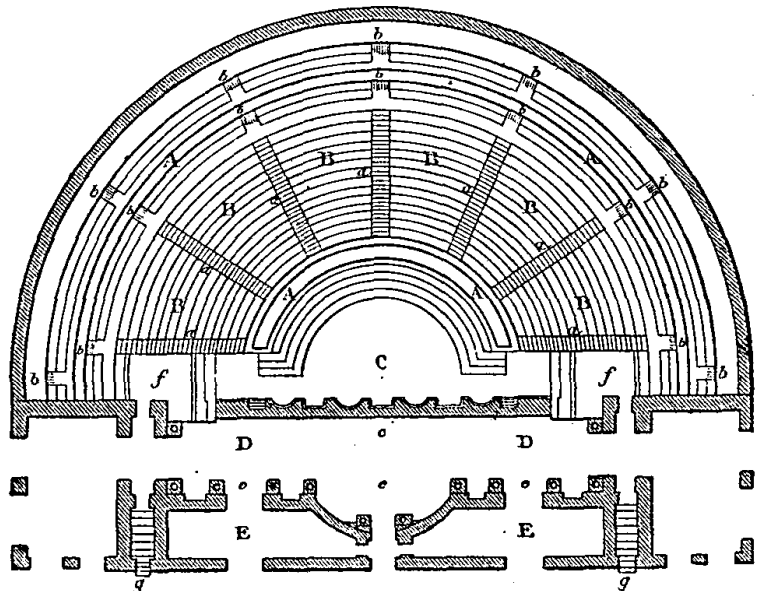
Le premier théâtre de pierre fut construit à Athènes au temps d'Eschyle (500 ans environ av. J.-C.) et porta le nom de *théâtre de Bacchus* ; il remplaçait un vieux théâtre en bois qui s'était effondré. On le construisit, suivant les règles que nous venons d'indiquer, en creusant les gradins dans l'Acropole ; il pouvait contenir 30,000 spectateurs. Les théâtres d'Epidaure, d'Ephèse, de Syracuse, bâtis sur le même plan, purent offrir jusqu'à 150,000 places.

L'immensité de ces théâtres forçait les anciens à avoir recours à divers procédés qui, chez nous, sembleraient détruire l'illusion scénique. Toute une population pouvait s'asseoir sur ces vastes amphithéâtres, dont la hauteur dominait même les bâtiments de la scène et au delà desquels les spectateurs, rangés en plein air, apercevaient, soit la ville, soit les montagnes des environs, soit la mer, grands horizons qui faisaient naturellement le cadre de la scène. Outre que ce cadre grandiose devait changer les formes mêmes de l'art dramatique, pour que le spectacle y fût proportionné, les acteurs avaient besoin d'être grands, de doubler ou de tripler l'étendue naturelle de leur voix, de présenter des physionomies accentuées et tout en relief. De là l'usage du cothurne, qui exhaussait l'acteur, et celui du masque, qui non-seulement exagérât les proportions de la tête, mais était aussi agencé de façon à servir de porte-voix. De là aussi le rôle considérable du chœur, dont les évolutions rythmiques, dans l'orchestre, occupaient les yeux en même temps que ses chants charmaient les oreilles. Des actions brèves et parfaitement intelligibles, quelques scènes caractéristiques encadrées dans les psalmodies du chœur, des péripéties rapides et d'un haut intérêt patriotique ou national, telles étaient les conditions imposées à un art dramatique qui se développait sur une telle scène ; tel est, en effet, tout le théâtre grec. Qu'on ne croie pas néanmoins que ces théâtres fussent notablement inférieurs aux nôtres comme mise en scène ; les anciens ont connu les décorations ; elles étaient disposées de façon que l'objet qui devait avant tout attirer les regards et paraître le plus rapproché occupât le milieu ; les perspectives étaient ménagées des deux côtés. C'est le contraire qui est aujourd'hui la règle. Au fond du théâtre on plaçait ce que nous nommons aujourd'hui les accessoires et ce que très-souvent, à défaut d'accessoires, la décoration de nos jours figure en relief. Le théâtre représentait souvent, ou du moins avait souvent l'ambition de représenter un décor considérable ; par exemple, à gauche, on voyait la ville à laquelle appartenait le palais ou le temple figuré au milieu de la scène ; à droite, la campagne, les montagnes ou le rivage de la mer. Quant aux décorations latérales, elles étaient dressées sur des échafaudages tournant sur pivot, car les anciens connurent aussi les changements à vue ; ils s'opéraient tantôt en tournant, tantôt en tirant les décorations ; le premier moyen était suivi pour les côtés ; le second, pour le fond de la scène. Parfois même, la paroi du milieu s'entr'ouvrait et découvrait une nouvelle perspective.

Les décorations imitaient la plupart du temps des morceaux d'architecture ; souvent elles représentaient de véritables paysages ; comme le fait judicieusement remarquer un critique, les anciens tiraient parti même de l'absence de toiture de leurs théâtres ; ainsi, les apostrophes au soleil, à la lumière n'étaient pas feintes et l'acteur levait bien véritablement les yeux vers la lumière et le soleil, qu'il invoquait réellement, mêlant ainsi la fiction à la vérité, ce qui souvent était d'un grand effet. Les Grecs connurent même l'usage des machines destinées à tenir les dieux suspendus dans les airs ; dans le *Prométhée* d'Eschyle, l'Océan traversait les airs sur un griffon ailé qu'on faisait vivement glisser d'un bout de la scène à l'autre, et le chœur des océanides le traversait de même dans un char. Le bruit de la foudre, de l'orage, les éclairs, etc., en un mot ce que depuis on nomme les ficelles du métier, étaient même déjà familiers. Il n'y a pas jusqu'au rideau, jusqu'à la toile, que les anciens n'aient connus ; seulement, tout au contraire de la toile des théâtres modernes, leur toile se levait des bas-fonds du théâtre pour en dérober la vue ; quand la pièce se jouait, le rideau tombait. Le chœur, ce personnage collectif si important dans le théâtre antique, se tenait autour de l'autel de Bacchus (*thymélé*) ; le coryphée montait sur le *thymélé* et de là suivait l'action, prêt à s'y mêler.

Nous avons remarqué que le *koilon*, la partie servant de siège aux spectateurs, était, chez les Grecs, à ciel découvert. Mentionnons néanmoins quelques exceptions à cette règle : par exemple, l'Odéon de Périclès, à

Athènes, qui était recouvert d'un toit, en bois probablement, dont il ne reste plus vestige. Le théâtre romain offre cette différence avec le théâtre grec qu'il était bâti sur un terrain plat; il se composait, à l'extérieur, de plusieurs étages d'arcades superposées; un grand nombre d'escaliers conduisaient les spectateurs à un hémicycle, adossé aux arcades, dont les proportions étaient à peu près les mêmes que celles de l'hémicycle grec. Autant qu'on peut en juger par les ruines qui nous restent, notamment par celles du théâtre de Marcellus, il y avait trois étages, appartenant chacun à un ordre d'architecture: celui du bas, à l'ordre dorique; le second, à l'ordre ionique; le dernier, étage supérieur, à l'ordre corinthien. Dans les ruines, il a complètement disparu et on n'a pu le reconstruire qu'à l'aide de patientes recherches. La salle était à ciel ouvert. Les sièges de l'hémicycle (*gradus*) s'élevaient circulairement en lignes concentriques les uns au-dessus des autres. Ces rangées de sièges, d'après la figure suivante, que nous empruntons, avec ses explications, au *Dictionnaire des antiquités* d'Antony Rich, étaient divisées horizontalement en étages séparés par de larges corridors (*præcinctiones*, A, A, A, A) et verticalement, en compartiments cunéiformes (*cunei*, B, B, B, B) par un certain nombre d'escaliers (*scala*, a, a, a) qui servaient aux spectateurs à descendre jusqu'à leurs rangées respectives; ils débouchaient



Les principaux théâtres de Rome étaient : le théâtre de Pompée, construit par Pompée à son retour de la guerre du Pont (69 de Rome); il était en pierre et contenait 40,000 sièges à deux places; il fut brûlé sous Tibère, réédifié sous Caligula et finalement détruit par les Wisigoths; le théâtre de Scaurus, construit par Scaurus, gendre de Sylla, vers la même époque; c'était le plus orné des théâtres de Rome; son ordonnance extérieure se composait de trois rangs de colonnes superposées, le premier rang de marbre, le second de cristal, le troisième de bois doré; dans les intervalles des colonnes, qui étaient au nombre de 360, étaient placés pareil nombre de statues d'airain; le théâtre de Balbus Cornélius, édifié sous Auguste (740 de Rome), était construit entièrement de marbre et présentait une enceinte composée de deux rangs de portiques élevés l'un sur l'autre; le théâtre de Marcellus, également construit sous Auguste et dédié par cet empereur à son aïeul; on croit que Vitruve en fut l'architecte; il en existe encore des débris entre le Tibre et le Capitole. Les Romains construisirent, en outre, une foule de théâtres dans les principales villes de l'Italie et dans les provinces conquises; les ruines imposantes de ces édifices excitent encore l'admiration. Tels sont : le théâtre d'Herculanum, qui offrait dix-huit rangs de gradins taillés dans le tuf et pouvait contenir 35,500 spectateurs; l'orchestre était pavé de dalles de marbre jaune; les théâtres d'Orange et de Lyon; le théâtre d'Antioche, etc.

Rien ne comble l'intervalle de quinze siècles qui s'étend entre la construction des derniers théâtres antiques et celle des premiers théâtres modernes; l'Eglise, toute-puissante au moyen âge, proscrivait les jeux de la scène, et l'art théâtral subit une longue éclipse. Lorsqu'il commença à renaître en France, par les mystères, les soties et les moralités, il eut trop peu d'importance pour que des édifices spéciaux fussent élevés en vue des représentations. Les confrères de la Passion et les clercs de la Basoche jouaient leurs compositions un peu partout, dans les vestibules des hôtels seigneuriaux, dans les grandes salles des hôtels de ville, sur la table de marbre du Palais. Les premières représentations d'opéra eurent lieu dans une galerie du Louvre sous Louis XIII. Au XVIII^e siècle, lorsque les troupes d'acteurs s'installèrent dans des salles permanentes, ces salles,

dans l'enceinte par des vomitoires (*vomitaria*, b, b, b, b) qui se trouvaient au haut de chaque escalier et qu'ils atteignaient au moyen de passages et de couloirs couverts ménagés dans l'épaisseur du bâtiment. Au bas des premiers rangs de gradins était l'orchestre (*orchestra*, C), formant une demi-circonférence exacte; il contenait les sièges destinés aux magistrats, au lieu de servir, comme l'orchestre des théâtres grecs, aux évolutions du chœur. Un peu en arrière de l'orchestre, il y avait un mur bas (*pulpitum* ou *proscenium pulpitum*), qui formait le devant de la scène (*proscenium*, D, D) du côté des spectateurs et la séparait de l'orchestre. Derrière le *proscenium* se trouvait un mur élevé en brique ou en maçonnerie (*scena*, e, e, e) qui formait d'une manière permanente le fond du théâtre, avec trois grandes entrées pour les principaux acteurs; derrière ce mur s'élevaient les appartements où s'habillaient les acteurs, les magasins où se remisaient les costumes et les accessoires; c'étaient les *post-scentia* (E, E). Deux petites constructions, marquées en f, f, aux deux extrémités du *proscenium*, ont été relevées dans le théâtre d'Herculanum; on suppose que ces sortes de loges d'avant-scène étaient réservées aux premiers magistrats de la ville; mais peut-être n'étaient-elles qu'un caprice de l'architecte. Chacune d'elles avait une entrée particulière pratiquée au portique de derrière (g) et était desservie par un escalier spécial.

aménagées dans divers édifices, l'hôtel de Bourgogne, le Petit-Bourbon, qui n'avaient pas reçu originellement cette destination spéciale, restèrent bien au-dessous de celles qui, depuis le XVI^e siècle, étaient affectées en Italie aux représentations dramatiques. Le Bramante construisit à Rome, dans la grande cour du Vatican, le premier théâtre moderne; il était imité des théâtres antiques quant aux lignes principales de l'architecture, mais de dimensions moins vastes et couvert. Peu de temps après, Palladio éleva le théâtre de Vicence aux frais de la Société olympique; c'est un magnifique édifice construit d'après les règles de Vitruve et reproduisant également les grandes lignes des théâtres antiques. Il en est de même du théâtre de Parme, construit en 1618 par Alcott; sa forme générale est un hémicycle prolongé par des lignes droites; autour du parterre est un vaste amphithéâtre surmonté de deux galeries ornées d'arcades entre des colonnes. Au-dessus est un acrotère et des figures qui semblent porter le plafond. Vers les deux faces, en retour de l'avant-scène et à la jonction des loges, sont deux arcs de triomphe surmontés de figures équestres. La seule différence appréciable qui existe entre ces théâtres et les théâtres antiques consiste, outre la couverture, dans le remplacement d'une partie des rangs de gradins par un rang ou deux de loges. Au XVIII^e et au XIX^e siècle, les théâtres de l'Italie prirent de plus en plus la forme moderne. Toutes les villes importantes, Milan, Florence, Venise, Mantoue, Bologne, Naples, en firent construire, et ces édifices ont tous quelques points de communs. La forme adoptée, après bien des tâtonnements, fut l'ellipse, comme présentant la courbe la plus favorable à la circulation du son et à la disposition des loges. L'ouverture de l'avant-scène était fixée sur une ligne parallèle au petit diamètre de l'ellipse et occupant le grand diamètre au quart de sa longueur; la profondeur du théâtre était déterminée par la largeur de la scène. Ces dispositions, qui ont été adoptées pour un certain nombre de théâtres renommés en Italie, entre autres l'ancien théâtre de Fano, construit par Toselli, celui de Mantoue par Galli da Bibiena, celui d'Imola par Cosme Morelli, le théâtre San-Benedetto et la Felice, à Venise, la Scala de Milan, etc., n'ont pas toujours été suivies par les architectes contemporains, qui ont préféré à l'ellipse le

cercle, tronqué au quart par l'avant-scène et au cinquième par le rideau. Le théâtre San-Carlo, à Naples, le Grand-Théâtre de Bordeaux et le Théâtre-Français de Paris, œuvres tous deux de l'architecte Louis, l'ancien théâtre de la Porte-Saint-Martin, construit par Lenoir, l'Opéra de la rue Lepelletier, œuvre de Debret, le théâtre des Variétés, construit par Cellierier, furent autant d'applications de ce nouveau principe, préconisé par les architectes comme plus favorable encore que l'ellipse à la circulation du son et surtout à la bonne disposition des loges; cette disposition permet à tous les spectateurs de voir la scène sans être gênés les uns par les autres.

En Espagne, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, les théâtres étaient carrés; c'est une disposition tout à fait primitive et qu'on ne trouve plus chez nous que dans les baraques des théâtres forains. Au-dessus des trois rangs de loges qui formaient l'enceinte était disposé un amphithéâtre; les loges de la façade du fond, ayant vue directement sur la scène, étaient grillées et réservées aux femmes et aux moines; le milieu du carré était disposé en gradins, avec un espace libre au milieu.

Le programme le plus difficile qu'un architecte puisse avoir à remplir, dit M. Debret, est sans contredit celui d'un théâtre. Aussi les Italiens, qui les premiers élevèrent de vastes salles de spectacle, sont-ils restés bien au-dessous des conditions qui aujourd'hui nous sont imposées en France. En Italie, par exemple, à l'exception du théâtre San-Carlo, à Naples, et celui que Bibiena éleva à Bologne vers 1763 et qu'il fit précéder d'un portique, tous les théâtres de Milan, Florence, Turin, Rome même, n'avaient point de façade extérieure pour les caractériser, point de portique pour contenir la foule, soit à l'entrée, soit à la sortie; point d'abri pour descendre de voiture, de foyer pour la promenade des spectateurs pendant les entr'actes. Ces données sont devenues aujourd'hui de première nécessité. La décoration extérieure et intérieure ne doit pas, suivant le même auteur, être livrée au caprice. Elle est prescrite par le genre du théâtre et résulte essentiellement de la disposition architectonique, du ton local et des détails allégoriques qui lui sont spécialement applicables. C'est une erreur de croire qu'il soit possible d'adapter à deux salles de différente grandeur une disposition semblable, tout en suivant les mêmes proportions, par exemple un nombre égal de rangs de loges fermées. Les lois de l'optique s'y opposent, et dans une petite salle construite exactement sur le modèle d'une grande, une partie des spectateurs ne pourrait apercevoir la scène.

L'éclairage des salles de théâtre s'est longtemps pratiqué à l'aide des appareils les plus simples : des rangs de chandeliers d'abord, puis de quinquets. L'éclairage au gaz et l'invention du lustre réalisèrent un important progrès; cependant, l'éclat de la rampe, qui aveugle les spectateurs de l'orchestre, et les dimensions du lustre, qui gêne ceux des galeries supérieures, sans compter qu'il exhale une chaleur suffocante, ne sont pas sans inconvénients. Dans quelques nouveaux théâtres, notamment le Théâtre-Lyrique, le théâtre du Châtelet et le Vaudeville, on a remplacé le lustre par un plafond lumineux, immense verre ovale, dépoli et ciselé, au-dessus duquel sont concentrés de puissants becs de gaz, dont la lumière arrive comme tamisée dans la salle. Ce mode d'éclairage, après avoir joui d'un instant de vogue, a été considéré comme défectueux par les personnes qui venaient au théâtre moins pour voir que pour être vues. On a dit qu'il ne projetait qu'une lumière terne et triste, bien inférieure à celle du lustre, et l'architecte du nouvel Opéra, M. Ch. Garnier, l'a abandonné pour revenir au lustre, ce dont pourraient se plaindre les spectateurs qui, n'ayant pas dix francs à dépenser pour payer leur place, sont réduits à se loger dans les parties supérieures du Grand-Opéra.

Littér. Les articles COMÉDIE, DRAME et TRAGÉDIE, longuement traités dans le *Grand Dictionnaire*, nous dispensent de refaire ici, à un point de vue général, l'histoire du théâtre antique et du théâtre moderne; le lecteur trouvera de plus dans l'article consacré à la littérature de chaque pays, soit au nom du pays même, soit à celui de la langue, un paragraphe spécial sur l'origine, les développements et le caractère de l'art dramatique en Grèce, à Rome, en Angleterre, en Italie, en Espagne, en Russie, même dans l'Inde et en Chine. Il nous a semblé cependant utile de résumer l'histoire du théâtre en France durant les quatre-vingt-dix dernières années, c'est-à-dire depuis la Révolution, parce que cette période, toute récente, a une importance de premier ordre. Pour les origines du théâtre en France, nous renvoyons aux articles FARCES, MORALITÉS, MYSTÈRES, SOTIES, et pour la période dite classique (XVII^e siècle et XVIII^e siècle) jusqu'en 1789, à l'article général consacré à la littérature française, ainsi qu'aux articles TRAGÉDIE et COMÉDIE.

Le théâtre en France pendant la Révolution. La Révolution fit entrer le théâtre dans une phase absolument nouvelle. D'une part, en affirmant les principes qui allaient

devenir les bases de l'état social de la France, elle imprima à l'art une impulsion puissante en même temps qu'elle agrandit son domaine. D'un autre côté, il eût été illogique que cette liberté naissante de 1789 n'eût pas profité à l'art en même temps qu'aux mœurs. Il s'ensuivit qu'il naquit un théâtre nouveau, inconnu jusque-là, qui, nous n'essayerons pas de le nier, tomba plus d'une fois dans l'exagération et la licence, mais n'en prépara pas moins inconsciemment, sans s'en douter, la grande révolution littéraire de 1829-1830 qui a été, en réalité, le 1789-1793 de l'art sous toutes ses formes.

Quant à la valeur littéraire de ce théâtre, elle est faible : pas un grand nom, pas un homme de génie. C'est qu'alors les poètes; les hommes de génie, au lieu d'écrire des tragédies en faisant d'héroïques, au lieu de la plume tenaient l'épée, au lieu du bureau paillasse occupaient la tribune. Le même effet se reproduit à toutes les époques où les idées envahissent les peuples : le génie agit au lieu de rêver.

Le théâtre de la Révolution, nous pourrions dire le théâtre moderne, est né le 27 avril 1784. Ce soir-là, le Théâtre-Français joua pour la première fois le *Mariage de Figaro*, cette œuvre singulière, sans précédents, pétillante et rapide comme une traînée de poudre. Elle fut la première et la plus vive fustige des préjugés et des abus de l'ancien régime. Ce comte Almaviva, qui n'a eu que « la peine de naître », personnifiait la noblesse, alors déchu, dégénérée au point qu'un laquais, Figaro, le peuple, enfin, pouvait lui dire en face : « Aux vertus que vous exigez d'un domestique, combien trouveriez-vous de maîtres dignes d'être valets ! » Ce Basile, sombre et traître, la calomnie ! Ce Basile noir et hypocrite, qui sent la fièvre et qu'on envoie « coucher » plus tard, qu'est-ce autre chose que la personification de l'intolérance et de la persécution religieuse, souterraine et terrible; enfin, ce Brid'oison imbécile, mais respectable comme « la chose jugée », n'est-ce pas cette magistrature décrépite et vendue dont les *Mémoires* de Beaumarchais nous ont d'ailleurs déjà fait connaître les hontes ? Œuvre profonde, en somme, que ce *Mariage de Figaro*, qui ébranla les bases vermouluées du passé.

Le 14 juillet 1789, la Bastille est prise et rasée. La Révolution commence; mais Louis XVI régnait encore. Necker est au ministère. La Comédie-Française reprend une vieille comédie de Destouches, l'*Ambitieux* et l'*Indiscret*, où les acteurs, Molé et Mlle Conat, ont cru trouver des sujets d'allusions au roi et à son ministre. Mais bientôt, forcée de suivre le mouvement, elle jouait (4 novembre 1789) *Charles IX* ou l'*Ecole des rois*, de Marie-Joseph Chénier. Le retentissement de cette œuvre fut immense. Il y avait là une large pâture aux passions du moment. Quant à la valeur littéraire, voici l'avis de l'auteur lui-même dans la préface : « Voltaire a fait quelques tragédies où le public français entendait au moins prononcer des noms français; mais parmi ces tragédies, d'ailleurs fondées sur des faits inventés, *Zaïre* est la seule qui soit admise des connaisseurs; les Français n'y sont qu'accessoirs. J'ai du moins saisi la seule gloire où il m'était possible d'aspirer, celle d'ouvrir la route et de composer le premier une tragédie vraiment nationale. » Marie-Joseph Chénier oubliait les tentatives de Du Belloy, auteur du *Siege de Calais*, qui bien avant lui avait rêvé, lui aussi, un théâtre national. De plus, Chénier était ingrat envers Voltaire qui écrivait en 1764 :

« Un jour viendra sans doute où nous mettrons les papes sur le théâtre; un temps viendra où le Saint-Barthélemy sera un sujet de tragédie. » Chénier eut donc beaucoup moins le mérite de l'initiative qu'il ne veut bien s'en vanter. Mercier, quelques années avant, avait déjà donné quelques coups de pioche aux vieux errements classiques; aux tragédies qui, suivant l'auteur du *Tableau de Paris*, ne sont que « des pièces muettes pour la multitude. » Elles n'ont point, dit-il dans son *Nouvel essai sur l'art dramatique*, l'âme, la vie, la simplicité, la morale et le langage qui pourraient servir à les faire goûter comme à les faire entendre. Et bien avant Mercier, le président Hénault (1747) ne disait-il pas dans la préface de son *François II* : « On se plait à voir ensemble Sertorius et Pompée discutant les plus grands intérêts, Auguste délibérant avec Cinna et Maxime s'il quittera l'empire. Pourquoi ne trouverait-on pas dans notre histoire d'aussi grands intérêts à traiter et d'aussi grandes passions à peindre ? Il est vrai que l'on n'est point accoutumé à voir l'amiral de Coligny, Catherine de Médicis, le duc de Guise... Est-ce que le cardinal de Lorraine et le duc de Guise méditant la perte du prince de Condé ne sont pas aussi intéressants que les confidents de Ptolémée délibérant sur la mort de Pompée ? Est-ce que Catherine de Médicis ne vaut pas bien la Cléopâtre de Rodogune et l'Agrippine de Néron ? » L'abbé Galiani en dit autant dans une de ses lettres. Rendons néanmoins cette justice à Chénier que son œuvre, bien qu'elle lui ait été tracée par ses devanciers, fut encore une tentative hardie.

Une comédie d'un nommé Carbon Flins, le *Réveil d'Épiménide*, inaugure l'année 1790. Le point de départ est ingénieux. Épiménide qui, comme on sait, n'est pas mort, mais se

réveille tous les cent ans, s'est endormi en dernier lieu en 1689, sous Louis XIV. Il se réveille en 1789, et nous laissons à penser son étonnement extrême. Il s'informe : deux jeunes gens veulent bien lui servir de guide. L'un d'eux vante Louis XVI en invectivant d'autant son aïeul. La chose est en vers :

Son auguste et douce présence
Apporte le bonheur à son peuple calmé.
Il ne s'entoure pas d'une garde étrangère :
Au sein de ses enfants que peut craindre un bon père ?
Plus on le voit de près et plus il est aimé.

Pardon, dit Epiménide, dites-moi,

... Près d'ici, j'aperçus tout à l'heure
Des hommes qui marchaient modestement vêtus.
Les bourgeois, pour les voir sortant de leur demeure,
S'écriaient : « Les voilà, ces sages citoyens,
De l'Etat et du roi les plus fermes soutiens. »

— Ce sont les députés, répondent les guides dans une périphrase qui eût rendu Delille jaloux. En effet, en ce temps-là, le mot député ne pouvait entrer dans un vers. On apprend à Epiménide que la Bastille n'existe plus ; il en est ravi. La pièce est, en somme, un vaudeville à tiroirs.

L'*Honnête criminel*, drame par Fenouillac de Falbaire, dont la Comédie-Française fit suivre le *Réveil d'Epiménide*, est d'un ordre plus élevé. *Charles IX* avait fêté le fanatisme religieux et le despotisme royal. L'*Honnête criminel* mit à nu cette plaie qui a failli ruiner la France en la décimant par la mort et par l'exil : l'Intolérance.

En 1791, il circula une pièce singulière ; elle fut quelque temps sans être jouée, mais tout le monde la lisait ; c'est la *Journée du Vatican* ou le *Mariage du pape*, comédie-parade en trois actes avec ses agréments, jouée à Rome sur le théâtre de la Liberté, le 2 avril 1790. Voici le pape en colère : « Quel nom donner à cette Assemblée nationale ? Encore si je pouvais... Si j'osais !... Non, ils se moqueraient de mes excommunications... Mariage des prêtres ! divorce ! renvoi des moines ! ils n'en finiront pas ! » Le pape soupe sans façon avec Mmes Lebrun et de Polignac : « Allons, papa, de la gaieté ! » s'écrie cette dernière avec un geste plus que familier sur l'abdomen du saint-père. Bernis assiste à ce souper, ainsi que Juigné ; l'archevêque de Paris, qui est un peu inquiet de voir quelques autres visages, demande si le saint-père a eu bon soin de barrer sa porte à ces bavards de journalistes. Assez bonne bouffonnerie, en somme, que cette pièce et estimable surtout en ce qu'elle remue des idées.

Le *Mari directeur* ou le *Déménagement du comte*, par l'auteur du *Réveil d'Epiménide*, est loin d'avoir la même valeur. Mais la portée n'en fut pas moins grande. Il s'agit ici d'un mari qui se déguise en capucin pour avoir l'agrément de recevoir des confidences féminines. Est-il besoin de dire que sa première pénitente est sa propre femme et qu'elle lui apprend les choses les plus désagréables ? La pièce est imitée d'un conte de Boccace.

On comprend que l'aristocratie Comédie-Française devait trouver intolérable l'obligation de jouer chaque jour des œuvres de cette nature. Il s'ensuivit bientôt une scission volontaire. Ce fut Monvel, père de Mlle Mars, qui en donna le signal. Il émigra au *théâtre du Palais-Royal* (ancien *théâtre des Variétés*) inauguré, le 15 mai 1790, par quelques vaudevilles sans prétention, et comme il était en même temps bon écrivain et patriote, il saisit la situation, se mit à l'œuvre et écrivit les *Victimes cloîtrées*, imitation spirituelle de la *Religieuse forcée*, de La Harpe.

Le grand succès de cette comédie décida la scission imminente de la Comédie-Française : Talma, Mme Vestris, Mlle Desgarcins passèrent au Palais-Royal, et la Comédie demeura avec Molé, Fleury, Dazincourt, Mlle Contat, Davienne, Joly, état-major respectable, mais qui n'eut pas trop de tout son talent pour soutenir la redoutable concurrence que Monvel lui faisait. La Comédie-Française attendit héroïquement la lutte ; ce fut Chénier qui fournit le premier prétexte des hostilités ; désertant le théâtre de son premier et éclatant succès, il apporta au Palais-Royal sa tragédie de *Henri VIII*. Les rôles furent distribués à Talma (Henri VIII), Mme Vestris (Anne de Bouleyn), Mlle Desgarcins (Jane Seymour), etc. La représentation fut une bataille ; mais la victoire resta au *théâtre du Palais-Royal*, et le succès se décida dès le lendemain ; succès d'une influence décisive : à l'avenir, une scène était ouverte aux écrivains nouveaux peu soucieux de se courber sous les fourches caudines de la Comédie-Française.

A *Henri VIII* succédèrent l'*Intrigue épistolaire*, de Fabre d'Eglantine, *Calas*, de Chénier, *Marius à Minturnes*, d'Arnault. C'est aussi à ce moment que se placent quelques-unes des imitations de Shakspeare par Ducis, envers qui la critique n'a pas été juste ; c'est à Ducis qu'on doit, en somme, d'avoir osé le premier porter sur la scène les créations de Shakspeare, regardé jusque-là comme un barbare, auquel Voltaire, injuste pour ce grand poète, reconnaissait néanmoins du génie. *Othello*, surtout, emporta, força la succès (1792). Talma y remplit le principal rôle. Le grand tragédien jouait d'ailleurs avec un égal succès les rôles comiques. Dans l'*Intrigue épistolaire*, dans une autre comé-

die de Fabre, l'*Héritière*, il remplit les premiers rôles de la façon la plus remarquable. De plus, il faut mentionner ici la révolution radicale que Talma introduisit en même temps dans le costume. Talma fut le premier qui porta, en effet, dans les accessoires l'exactitude la plus complète, la plus rigoureuse. Il partagea la gloire de cette révolution avec un acteur oublié aujourd'hui et auquel il convient de rendre la justice qui lui est due. Boucher, à la fois peintre et acteur, et qui aida plus d'une fois Talma de ses conseils. En résumé, la Comédie-Française touchait à sa ruine, lorsque Colin d'Harleville, par son excellente pièce, le *Vieux célibataire*, vint lui donner un renfort dont elle avait le plus grand besoin.

Peu à peu, cependant, la lutte entre les deux théâtres s'aigrit au point de devenir une guerre de partis, guerre qui avait lieu dans la salle. Les applaudissements royalistes de la Comédie-Française répondaient aux bravos républicains de la rue Richelieu. Cependant les années marchent ; nous sommes en 1793, et la Comédie-Française est devenue le *théâtre de la Nation*. Laya y donna l'*Ami des lois* (3 janvier), pièce qu'il y avait quelque courage à écrire dans les circonstances présentes, mais qui fut sifflée par les partisans de Robespierre et qui acheva de dépopulariser la Comédie-Française, déjà si mal notée. L'*Ami des lois*, dénoncé à la Convention, fut suspendu à la douzième représentation. Ce jour-là, la lutte fut presque sanglante ; mais force resta à la loi, représentée par Santerre. Le lendemain, on donna *Sémiramis* ; le public royaliste redemanda l'*Ami des lois* ; on le mit à la porte. *Paméla*, de François de Neufchâteau, fut la dernière tentative de lutte. Ces deux vers :

Ah ! les persécuteurs sont les plus condamnables,
Et les plus tolérants sont les plus raisonnables,
Parurent empreints d'un esprit trop réactionnaire. Dans la nuit qui suivit la représentation, les comédiens furent arrêtés chez eux. Molé seul échappa par une transaction ; plantant la tête, il entra au *théâtre* que Mlle Montansier, quittant le Palais-Royal, venait d'élever près de la Bibliothèque. Il y joua le rôle de Marat dans les *Catilina modernes*. Quant aux collègues de Molé, Collot d'Herbois formula cette sentence terrible qui, heureusement, ne fut point exécutée : « La tête de la Comédie-Française sera guillotinée et le reste déporté. »

Pendant ce temps, le *théâtre de la rue de Richelieu* changeait, lui aussi, son nom et devenait le *théâtre de la Liberté-et-de-l'Egalité*, titre qu'il changea ensuite contre celui de *théâtre de la République*. On y joua l'*Emigrant* ou le *Père jacobin*, puis (7 novembre 1793) le *Modéré*, ce modéré, pendable, qui... N'a du citoyen, en un mot, que la carte.

Jusque dans le costume des personnages, on retrouve la préoccupation patriotique des auteurs ; l'un est « en uniforme national, coiffure de jacobin ; » d'autres sont désignés dans la mise en scène comme devant être « proprement mis, en bons sans-culottes, » etc. Une pièce de Sylvain Maréchal, le *Jugement du dernier des rois*, jouée le 18 octobre 1793, contient des maximes dans ce style : « Mieux vaut avoir pour voisin un volcan qu'un roi. » L'impératrice Catherine II est appelée la « Catau du Nord. » Le pape, aussi, figure dans la pièce, et la mise en scène porte cette mention : « L'impératrice et le pape se battent, l'une avec son sceptre, l'autre avec sa croix. Un coup de sceptre casse la croix ; le pape jette sa tiare à la tête de Catherine et renverse sa couronne. Ils se battent avec leurs chaînes. » Sur quoi une éruption de volcan englutit les deux personnages : châtiement mérité !

La liste suivante des pièces en vogue à cette époque exulante nous épargnera des analyses inutiles : la *Guillotine d'amour*, la *Veuve du républicain*, *Wenzel* ou les *Volontaires en route* ou la *Descente des cloches*, la *Mort de Dampierre*, *Mutius Scævola*, la *Mort de Marat*, *Marat dans le souterrain des Cordeliers*, les *Peuples et les rois*, le *Républicain à l'épreuve*, *Lepelletier de Saint-Forgeux*, la *Prise de Toulon*, la *Royauté abolie*, *Jean-Jacques Rousseau au Paraclet*, la *Liberté des nègres*, la *Journée de Marathon*, l'*Intérieur d'un ménage républicain*, *Manlius Torquatus*, *Epicharis et Néron* ou *Conspiration pour la liberté*, la *Famille patriotique*, le *Départ des volontaires pour l'armée*, *Encore un curé*, les *Crimes de la féodalité*, les *Brigands de la Vendée*, le *Corps de garde patriotique*, l'*Apothéose du jeune Barra*, la *Fête civique*. Ces titres en disent assez et suffisent à constituer la physionomie de l'époque. On joua *Buzot*, *roi du Calvados*, avec Palaisinette pour reine, bouffonnerie dirigée contre les girondins.

Une création particulière de cette époque est celle du type de Nicodème, imaginé par Belfroy de Régné, plus connu sous le nom de cousin Jacques, dans son *Nicodème dans la lune*. L'idée de la pièce est des plus simples : il s'agit d'un villageois qu'un vieux savant emmène avec lui en ballon. Au milieu de la nuit, le savant s'endort et, dit l'auteur spirituellement, « tombe dans la rueille. » Nicodème, le paysan, arrive seul dans la lune, dont il trouve les habitants en pleine révolution. On devine la suite. Ce qui se passe chez les lunatiques, c'est ce qui se passe en France.

Nous citerons ce couplet, qui donnera une idée de l'honnêteté assez audacieuse de la pièce :

Gnia pourtant d'honn' lois en France...
Oui, mais qu'on n'suit pas.
Gnia z'un frein à la licence...
Qu'on n' respecte pas.
Gnia d' braves gens dans le ministère...
On n' les y laiss' pas.
Gnia d's auteurs qui veul' bien faire...
On n' les écou' pas.

Le type de Nicodème une fois admis, on le fit reparaitre, comme autrefois celui de Janot, dans toutes les pièces. Il y eut les *Deux Nicodèmes*, *Nicodème aux enfers*, etc. L'auteur de *Nicodème dans la lune* fit jouer ensuite le *Club des bonnes gens*, autre pièce semi-réactionnaire dont le but était la conciliation des partis.

A côté de ces vaudevilles, une œuvre heureuse, singulière, la *Folie de George*, tragédie en prose de Lebrun-Tossa, qui contient des hardesses singulières. George, en robe de chambre, a une entrée tout à fait à la Shakspeare : « Taiaut ! taiaut ! s'écrie le roi fou, forcez la bête ! la voilà ! la voilà !... Il était beau, ce cerf !... Toulon pris et repris en douze heures... c'est incroyable... Ils nous ont tué beaucoup de monde, selon toute apparence... Lâchez la meute !... » Cela rappelle de loin la folie du roi Lear.

Avec cela, force allusions. L'émigration y joue un rôle ; on voit au second acte le parti whig combattant le parti tory et provoquant une révolution qui n'est autre que la Révolution française. La Tour de Londres joue le rôle de la Bastille ; l'émeute la met à bas. Il n'y a pas jusqu'au gouverneur qui ne rappelle, fait pour fait, M. de Launay. La couleur locale n'y est pas davantage observée ; le peuple anglais est armé de piques, ses meneurs sont coiffés du bonnet rouge et crient : *Vive la nation !* à tue-tête. Calonne, émigré, est conduit par les rues, à cheval sur un âne qui porte une couronne entre les deux oreilles ; dans le dos un écrivain lui pend avec cette étiquette : *Faux-monnayeur, voleur public*.

La liberté des théâtres avait été proclamée, et nous devons cette justice à cette époque, c'est qu'elle en sut mieux profiter que la nôtre. Deux vaudevillistes d'alors, très-connus depuis, Radet et Desfontaines, ayant eu la maladresse d'attaquer la Révolution toute-puissante, furent incarcérés et ne durent leur liberté qu'à une concession analogue à celle de Molé : ils firent des pièces patriotiques.

Vers le même temps, on jouait la *Chaste Suzanne*, pièce biblique, où Brazier, dans son *Histoire des petits théâtres*, croit voir une allusion à la reine. Nous croyons qu'il se trompe. L'attaque serait trop anodine eu égard à l'époque brûlante où l'on se trouvait alors. Et d'ailleurs rien n'appuie l'opinion de Brazier.

Un autre vaudeville, *Encore un curé*, donnera une idée complète de ce qu'était devenu le *théâtre* ; la pièce eut un grand succès et c'est pour cela que nous nous y arrêtons de préférence ; nous y voyons un curé marié, trinquant avec un soldat. Le soldat trouve la femme du curé charmante : « Bravo, curé ! Elle est fort bien, la petite gouvernante ! — Ce n'est pas ma gouvernante. — C'est ta nièce ? — C'est ma femme. — Ta femme ? Tu es connaisseur. — Je m'ennuyais d'être seul ! » répond mélancoliquement le curé. Et là-dessus (puisqu'il s'agit d'un vaudeville), il chante un couplet dans lequel il remercie le code nouveau qui lui a permis de prendre « la plus jolie de ses aimables brebis. » Le soldat approuve en trinquant joyeusement ; car, dit-il :

Baptiser les enfants d'autrui,
C'est un fort joli ministère,
Mais il vaut mieux, prêtre et mari,
Baptiser ceux dont on est père.

Tel était le *théâtre* à l'aurore de la Révolution. Nous ne parlons que pour mémoire des changements faits à l'ancien répertoire : on supprimait le mot roi, par exemple, partout où on le rencontrait et on le remplaçait par loi. Les réactionnaires se sont beaucoup égayés de ces faiblesses du moment et d'une intention louable, en somme. Mais il est un *théâtre* auquel, avant de nous occuper de l'état de la scène après la réaction thermidorienne, il est juste de consacrer quelques lignes : c'est l'Opéra, dont le genre comporte peu la politique et qui n'entra dans cette voie qu'assez tard ; l'Opéra occupait alors le *théâtre* Montansier, dont la troupe avait été déposée par décret. La première pièce, jouée en 1793, dans cet ordre d'idées, fut le *Triomphe de la République* ou le *Camp de Grandpré*, divertissement en un acte, paroles de Chénier, musique de Gossec. C'est dans cette œuvre, oubliée depuis, que se trouve la *Ronde du camp de Grandpré*, sur l'air de laquelle se chanta depuis le *Roger Bon Temps* de Béranger. Le *Triomphe de la République* n'est du reste qu'une berquinade. Elle fut suivie de *Fabius*, de *Miltiade à Marathon*, d'*Horatius Coclès*, de la *Patrie reconnaissante* ou l'*Apothéose de Beaurepaire*, du *Siege de Thionville*, de la *Montagne ou la Fondation du temple de la Liberté*, de la *Fête de la Raison* ou la *Rosière républicaine*, de Grétry ; de *Toulon soumis*, de la *Réunion du 10 août* ou l'*Inauguration de la République française*, de la *Journée du 10 août* ou la *Chute du dernier tyran*, etc. Citons encore la *Papesse Jeanne*, un acte joué à Feydeau, petit opéra-comique, dans le goût d'*Une*

journée au Vatican, pièce que nous avons citée plus haut.

La réaction thermidorienne fut très-violente au *théâtre* ; les hommes qui avaient renversé Robespierre n'en étaient pas moins pour cela républicains ; mais ils furent obligés, sous peine de passer pour remplacer une tyrannie par une autre, de rendre la liberté à la presse et au *théâtre*. Du jour au lendemain, les dominateurs devinrent les vaincus. Déjà commençait à poindre la faction royaliste des incroyables, armés de gourdins nouveaux ; elle agit terriblement et exerça de sanglantes représailles.

Les reprises des pièces interdites sous le régime précédent ouvrirent la marche. L'*Ami des lois*, de Laya, et le *Club des bonnes gens* revinrent braver les feux de la rampe et recevoir les applaudissements de la foule, l'*Ami des lois* surtout.

Un nommé Cange, commissionnaire de prison, s'était vanté d'avoir partagé sa bourse avec un prisonnier et sa femme et de leur avoir ainsi adouci les rigueurs d'une injuste captivité. Vrai ou faux, le fait devint la proie des vaudevillistes. Cange passa à l'état de héros larmoyant et dramatique. Cange lui-même venait de temps en temps recevoir sur la scène les applaudissements et les couronnes, suivi de sa femme et de tous les siens. Un autre fait, dramatisé à l'envi, fit pleurer tous les yeux : c'est l'histoire de ce fermier qui a racheté à beaux deniers comptants l'héritage de ses maîtres, guillotinés en pleine Terreur, et qui le restitue aux enfants, sans rien demander en retour. Sous la Restauration, ce sujet paraissait encore tout neuf.

En 1795, ce fut Ségur le vaudevilliste qui transporta le premier à la scène l'histoire du bon fermier. Le *Bon fermier* fut joué à Feydeau. A côté de ces pièces puériles paraissaient des bouffonneries réactionnaires très-équivoques, comme l'*Intérieur des comités révolutionnaires* et le *Souper des jacobins*. Pour la première, par la liste seule des personnages, on pouvait juger l'esprit. On y voyait : Aristide, ancien chevalier d'industrie. Scævola, perruquier.

Torquatus, rempailleur de chaises.

Brutus, portier escroc, etc.

La bonne plaisanterie consistait à se moquer des gens dont le tort principal était d'avoir cherché des noms et des exemples dans la Rome antique. L'auteur s'appelait Ducancel.

Le *Souper des jacobins*, représenté en 1795, avec les tendances réactionnaires de l'*Intérieur des comités*, attaquait les terroristes sous une autre face. L'auteur, Armand Charlemagne, nous les montre réunis après le 9 thermidor et soupant incognito dans un pauvre hôtel garni. Ici comme là, ce sont toujours les mêmes injures grossières, violentes. Un convive manque à l'appel. Pourquoi ? C'est qu'il a été roué de coups, il y a une heure. Et le parterre de rire. Les noms des personnages aident cette hilarité : Crussidor, Furtifin, Aristide (toujours Aristide). Au dessert, tout le monde se prend aux cheveux.

Un tout jeune homme, Martainville, naguère emprisonné sous la Terreur, fit vers le même temps son entrée à la scène. Elle fut brillante, Martainville était d'ailleurs populaire avant ses débuts ; on se répétait à l'envi sa réponse au président du tribunal révolutionnaire, lui demandant son nom : « Martainville. — De Martainville, sans doute ? — Citoyen président, je suis ici non pour être allongé, mais bien pour être raccourci. » Son jeune âge (quinze à seize ans, dit-on) et surtout la protection du Provençal Antonelle le sauvèrent. Un an après, Martainville faisait jouer aux Variétés - Montansier le *Concert de la rue Feydeau*. On y chantait des couplets de cette force :

Naguère, on voyait dans la France
Un régiment de scélérats,
Portant pour habit d'ordonnance
Le pantalon, les cheveux plats.
Des crins qui garnissaient leur nuque,
Ils choisissaient bien la couleur,
Car de leur âme la noirceur
Était peinte sur leur perruque.
Lorsque l'on voudra dans la France
Peindre des monstres destructeurs,
Il ne faut plus de l'éloquence
Emprunter les vives couleurs.
On peut analyser le crime,
Car tyran, voleur, assassin,
Par un seul mot cela s'exprime,
Et ce mot-là, c'est jacobin.

Cette fois, le parti qu'on croyait terrassé releva la tête, et des rixes ensanglantèrent le *théâtre* Feydeau. Un soir, un coup de pistolet fut même tiré dans la salle, sans, par hasard, blesser personne. Ce fut le signal de la fin de la réaction thermidorienne.

Pendant que ces rapsodies occupaient les scènes secondaires, il ne faut pourtant pas oublier que des œuvres sérieuses étaient représentées au Théâtre-Français : le *Léviathan*, tragédie en cinq actes et en vers, de N. Lemercier ; le *Tartuffe révolutionnaire*, comédie du même auteur ; l'*Abusar*, de Ducis, la plus poétique de ses tragédies ; la *Paméla*, de François de Neufchâteau. Toutes ces pièces furent jouées en 1795. L'année suivante parurent deux assez bonnes comédies d'Alex. Duval : la *Jouissance de Richelieu* et les *Héritiers*, et l'année 1797 fut signalée par quatre productions dramatiques qui ont gardé une

certaine valeur : *Agamemnon*, tragédie de Lemerrier; la *Prude*, comédie du même auteur; la *Mère coupable*, drame de Beaumarchais, complément de cette belle trilogie dont les deux premières parties sont le *Barbier de Séville* et le *Mariage de Figaro*; enfin *Médiocré et rampant*, comédie en cinq actes et en vers de Picard.

Le calme ne fut pas long, et ce fut encore Martainville qui, à l'occasion des élections de 1797, fit jouer les *Assemblée primaires* ou les *Elections*. Martainville mettait en scène le balayeur du comité révolutionnaire et lui faisait exprimer ses doléances en ces termes :

A balayer le comité,
Je prenais bien d'la peine;
Mais, je peux dire, en vérité,
Qu'elle était toujours vaine.
Tout était propre à s'y mirer,
Grâce aux peins les plus durs;
Mais dès qu'ils membres v'naient d'entrer,
Il était plein d'ordures.

Peut-être le gouvernement n'eût-il pas répondu à des provocations aussi directes, si à cette affaire isolée n'était venue se joindre une guerre générale de couplets et de factums, guerre insoutenable, plus dangereuse mille fois dans un pays comme le nôtre qu'une attaque directe et armée. La réaction thermidorienne avait pu être étouffée, et voici que de nouveau la cause des libertés était compromise par les lazzi de quelques joyeux insoucients; car, que l'on ne s'y trompe pas, à cette époque de dévergondage moral, les ennemis du Directoire n'étaient les amis que d'eux-mêmes pour la plupart, et, s'ils attaquaient une cocarde blanche à leur boutonnière, c'était par désœuvrement, comme de nos jours les dandys y attachent leur carte de sport. Le Directoire crut donc nécessaire de sévir et il sévit vigoureusement. Le 18 fructidor eut raison de toute opposition. La prison, la déportation à Cayenne notamment, firent succéder un silence de mort aux criailleries de la veille. Cette mesure est appréciée ailleurs, et nous ne sortirons pas du cadre que nous nous sommes tracé.

La verve des chansonniers et des vaudevillistes, bridée par les lois de fructidor, se retourna contre les particuliers, et la guerre qu'on ne pouvait plus faire au gouvernement, on la fit aux mœurs. Certes, jamais coup d'œil pareil ne sera donné à contempler aux générations futures. On vit alors des bouleversements subits de fortunes, du jour au lendemain; tel s'élevait pauvre, qui la veille était riche, tel s'élevait dans un hôtel somptueux, qui volait pour vivre la veille. Le jeu de Bourse venait d'être inventé. Sur les marches boiteuses d'un escalier qui fait face à la rue Vivienne, le Perron, comme on l'appelle, se tiennent les arbitres de la fortune publique qui dirigent la hausse ou la baisse à leur gré, suivant la puissante expression d'un écrivain du temps, « tâtent le pouls de la fortune publique moribonde et en disposent, » semant des bruits faux, les démentant, poussant le louis, chose invraisemblable, jusqu'à 23,000 livres (6 juin 1796). Et cela se comprend : plus de numéraire; du papier, du papier, rien que du papier. Mercier, dans son *Tableau de Paris*, nous donne le costume de ces maîtres de l'agio : redingote bleue, chapeau rond, bottes luisantes, machonnant le cure-dent, gourmandant de l'œil toute l'infanterie d'agitateurs en sous-ordre, dont l'uniforme est un bonnet à poil de renard. Que de fortunes faites et défaits! Que de parvenus qui savaient à peine lire, qui hier encore brosaient les habits de leurs maîtres, sont aujourd'hui millionnaires! Et comme cela ne peut manquer d'arriver pour ces intelligences mal dressées auxquelles la fortune tombe par surprise, c'est le triomphe de la vie brutale et matérielle, le règne de la goinfrerie, le dévergondage du luxe bête et grossier.

La comédie devait s'emparer de ce monde étrange. Ce fut l'auteur du *Souper des jacobins* qui tailla sa plume le premier. L'*Agitateur* est une honnête comédie en vers; un personnage y porte un nom qui sent son grec d'une lieue, Crusophile. A côté de tirades sentimentales, sur lesquelles nous glisserons, il y a des vers assez amusants, car l'*Agitateur* est en vers :

On trouve du café chez plus d'un chapelier;
Voulez-vous des chapeaux? Allez chez l'épicier.
J'achetai mes souliers chez mon apothicaire,
Et mon voisin, qui fut autrefois avocat,
Tient du poivre et du suif, du sucre et du tabac...
Je tiens tout, je vends tout, des bijoux et du vin,
Du sel et du coton, des mouchoirs et du pain,
De la poudre et du drap, du sucre et des chandelles,
Des livres et du fer, du beurre et des dentelles,
Du fil et du savon, du suif et des tableaux,
De l'huile et du café, du poivre et des chapeaux.

Nous n'analyserons pas la pièce, purement épisodique. Nous avons hâte d'arriver au type capital de l'époque, à Mme Angot. C'est Maillet qui l'a créée. Mme Angot, ou la *Poisarde parvenue*, incarnée grotesquement la femme de ce temps tout à coup élevée au pincel de la fortune et faisant jurer son éducation boiteuse avec son nouveau rang. Il a été fait dans le *Grand Dictionnaire* une analyse de Mme Angot, en tant que type. Nous n'avons donc à parler ici que de l'œuvre théâtrale. Toute l'intrigue roule sur ceci : la fille de Mme Angot est courtisée par un soi-disant chevalier qui n'a rien de vrai, pas même ses

mollets. Tout le comique est dans le détail et dans le dialogue. *Queue magnière! Queue galantise!* s'écrie Mme Angot, reconnaissant dans le chevalier de La Girardière son futur gendre. Et comme elle ne veut pas rester en reste, elle gourmande son domestique : « Il faut leur z'y montrer qu'on a zeu de l'éducation comme il faut! » La rêve de Mme Angot a aussi son charme :

L'sapeau z'au ballon,
Au cou l'médailillon,
Ruban pour ceinturon,
Riches blouques pendantes!

Et lorsqu'elle se trouve mal, repoussant le flacon de sels : « Non, non! donnez-moi plutôt une goutte d'eau-de-vie. » Tout, dans cette excellente bouffonnerie, est frappé au coin de la sincérité et de la belle humeur. Mais tout en attaquant les nouveaux enrichis, tout en les personnifiant dans Mme Angot, l'auteur ne nous en donne pas moins son héroïne comme s'étant honnêtement enrichie dans le commerce de la morue. Il y a là un défaut, et la pointe s'émousse. N'importe, l'impulsion était donnée; elle ne s'arrêta pas. De même que pour les Janots et les Jocrisses, une nuée de vaudevillistes s'empara du type de Mme Angot. Mme Angot au sérail de Constantinople est la meilleure de ces continuations. Un joli couplet mérite d'être cité. Une femme de chambre enrichie se demande quelle robe elle mettra pour aller au bal. Elle est fort perplexé. Elle chante :

Mettrai-je ma robe de basin
Ou ma grande sultane?...
Aimez-vous mieux celle de satin
Que celle en tarlatane?
Passerai-je ma robe lilas,
Ou mettrai-je ma robe brune?
— Tu n'avais pas tous ces embarras
Quand tu n'en avais qu'un!

répond à part lui l'interlocuteur, résumant la pensée de toute la salle.

Deux autres comédies sur les mœurs du jour méritent encore une mention : les *Mœurs enrichis*, de Pajou, représentés en 1797 sur le théâtre de la République. On y voit un grand dadais grotesque qui singe l'incroyable et s'habille

Le cou dans une nappe et le corps dans un sac;
il s'appelle Victor de son petit nom et se fait appeler de Saint-Victor; trait caractéristique qui indique combien se relâchait la sévérité des lois qui avaient imposé à tous le titre de citoyen, comme un niveau égalitaire.

La seconde comédie, l'*Entrée dans le monde*, de Picard, jouée en 1799, ne s'attaque aux nouveaux enrichis qu'épisodiquement. Un ancien laquais fait l'homme d'importance et le moraliste :

... Chez qui voyons-nous aujourd'hui la richesse?
Chez des sots parvenus, chez des hommes de leur bien,
En débauches sans nombre épuisant tout leur bien;
Des bonnes mœurs, des arts, aucun ne se soucie.

Hâtons-nous de terminer cette nomenclature. Nous réservons pour la fin le seul grand nom que cette époque ait vu se produire au théâtre. Pinissens-en d'abord avec les actualités et les comédies de circonstance. Le temps marche rapidement et les esprits perspicaces voient dans l'avenir la chute prochaine du Directoire. Bonaparte est en Egypte. En reviendra-t-il? La guerre est partout, et nos soldats nu-pieds, volés par les fournisseurs des guerres, gagent victoires sur victoires. Le vaudeville laissera-t-il passer cela? Voici comment il fait parler un gros fournisseur :

Notre pays s'est agrandi
Et mon ventre s'est arrondi.
Ces chers enfants de la Victoire,
Je les fais marcher à la gloire
Sur des semelles de carton.

Pour comble de malheur, il y eut un fournisseur des guerres qui s'appelait Rapinat. D'où le quatrain à jamais célèbre :

Le bon Suisse qu'on assassine
Voudrait au moins qu'on décidât
Si Rapinat vient de rapine
Ou rapine de Rapinat.

L'heure du 18 brumaire a sonné. Trois jours après le coup d'Etat, le théâtre Favart jouait les *Mariniers de Saint-Cloud*, par Sewrin, écrivain qui n'avait pas perdu de temps. On peut, dès cette première pièce, prévoir ce que va devenir le théâtre pendant toute une période : une longue flagornerie, précédée, comme du temps de la réaction thermidorienne, d'une continuelle insulte au pouvoir tombé. Après le théâtre Favart, le théâtre du Vaudeville joua la *Girolette de Saint-Cloud*; mais les auteurs s'étaient mis à six pour aller aussi vite que Sewrin tout seul; Barré, Radet, Desfontaines, Dupaty, Bourguet, Maurice Ségulier mirent la main à cette pâte indigeste. Le théâtre des Troubadours suivit de près le théâtre du Vaudeville par : *Une journée à Saint-Cloud* ou la *Pêche aux jacobins*, due à l'active collaboration de MM. Léger, Chazet et Armand Gouffé. Tout ce monde d'hommes de lettres se rue comme une meute sur le cadavre encore chaud de la République; car qu'est la République après le 18 brumaire? Tout ce monde rivalise à qui lèchera le mieux la main du triomphateur. Et l'effronterie se mettant de la partie, ils inventent un personnage, Tourniquet (la giroquette de Saint-Cloud), l'homme qui a tourné à tous les vents politiques, depuis le début de la Ré-

volution, et ils lui jettent au nez, dans un couplet de facture, ses différentes volte-face :

Chauveteiste,
Maratiste,
Royaliste,
Anarchiste,
Hébertiste,
Dantoniste,
Babouviste,
Brissotin,
Girondin,
Jacobin,
Il n'insiste,
Ne persiste
jamais,
Mais
Il suit tout à la piste.
Ce clubiste
Se désiste,
Sans effort,
En faveur du plus fort.

Au point de vue littéraire, tout cela est nul absolument. Nous citerons deux autres couplets. C'est de l'histoire mise en vers à coups de dictionnaire de rimes; d'abord le retour du maître :

La suite en Egypte jadis
Conserva le Sauveur des hommes.
Pourtant quelques malins esprits
En doutent au siècle où nous sommes.
Mais un fait bien sûr en ce jour,
Du vieux miracle quoi qu'on pense,
C'est que de l'Egypte un retour,
Ramène un sauveur à la France.

Voilà donc Bonaparte passé à l'état de Christ. Le général arrive, et si vous voulez savoir en tout vers le dénoûment de la situation, la *Journée de Saint-Cloud* vous le donne en ces termes :

Nos soldats sans verser de sang
Font bientôt maison nette.
Le poignard devient impuissant
Contre la baïonnette.
Plus d'un conspirateur troublé,
Prévenant sa défaite,
A, sur l'air du pas redoublé,
Battu vite en retraite.

Jamais l'écrivain dramatique n'est descendu plus bas qu'à cette triste époque, et n'a plus effrontément compromis sa dignité.

Un homme d'esprit, Dupaty, ayant donné le 27 février 1802, à l'Opéra-Comique, avec Dalayrac, un petit acte, l'*Antichambre* ou les *Valets entre eux*, il fallut lui en coûter cher. On voyait dans cette pièce deux fripons, vrais Scapins de théâtre, Picard et Lafleur, se présenter comme gens de qualité chez un certain Belval, dont ils ont guigné l'un la fille, l'autre la nièce, tous deux la fortune.

Leur plan est découvert, et l'intrigue ourdie se retourne contre eux. Une contre-mine s'organise. Au lieu de M. Belval, c'est un laquais de ce dernier, vêtu en riche bourgeois, qui les reçoit et, finalement, les berne à qui mieux mieux. La pièce était la continuation du genre des *Madame Angot*, un agréable persiflage des nouveaux enrichis. Le premier consul prit cela pour lui, et tous ces parvenus d'une grande flexibilité d'échine, qui meublaient la nouvelle cour, se crurent jônés. L'*Antichambre* n'eut qu'une seule représentation. Dupaty, sous un prétexte de dette envers le service militaire, fut arrêté, jeté dans un fourgon entre deux gendarmes, expédié à Brest et confiné sur un ponton, ni plus ni moins qu'un forçat, en attendant qu'on l'incorporât dans l'expédition de Saint-Dominique. Il ne fallut pas moins que la protection de Joséphine de Beauharnais pour délivrer, au bout de plusieurs mois, le pauvre écrivain. Il recouvra enfin la liberté, très-corrigé par cette dure leçon, on ne le croira. Encore tout ému, il saut la plume, changea le scénario et jusqu'au titre. Au lieu de l'*Antichambre*, la pièce devint *Picardos et Diego* ou la *Folle soirée*, et elle se passa en Espagne, chez M. Guzman, au lieu de se passer chez Belval.

La mésaventure de Dupaty n'empêcha pas Alexandre Duval, un écrivain prudent s'il en fut, de faire jouer *Edouard en Ecosse*. Duval avait trouvé dans ce roi errant et poursuivi un personnage intéressant au théâtre et peut-être n'avait pas songé à un rapprochement quelconque entre Edouard et Louis XVIII; il lut, avant la représentation, sa pièce chez Chaptal, alors ministre de l'intérieur, qui n'y aperçut rien de séditieux. Mais à la représentation, les émigrés, qui venaient de rentrer en France, se portèrent en foule au théâtre et ne virent dans la pièce qu'une suite d'allusions flagrantes. Ce furent des trépignements d'enthousiasme et des bravos. Le lendemain, Alexandre Duval recevait les cartes et les félicitations de toute la noblesse de France. Il courut aussitôt chez le ministre de la police, Fouché, qui ordonna des coupures, et le premier consul résolut d'assister à la seconde représentation. Le hasard voulut que précisément en face de sa loge se tint, dans la loge parallèle, le quartier général royaliste, commandé par de Choiseul. Ce soir-là, ce fut un déchaînement. Le front de Bonaparte se rembrunit et, en quittant le théâtre, il ordonna la suspension de la pièce. Duval, épouvanté, redoutant le sort de Dupaty, s'enfuit en Russie, estimant que jamais un trop grand espace ne le séparerait de son redoutable ennemi. Il parvint à rentrer un an après (1803), alors qu'on ne son-

geait plus à *Edouard en Ecosse*. Reprenant la plume, il donna au Théâtre-Français *Guillaume le Conquérant*. Cette fois, l'auteur avait longuement élaboré son œuvre, et la censure l'avait épluchée comme la censure sait le faire. Le jour de la représentation arriva. Les deux premiers actes marchèrent sans encombre. Au troisième, on entonna la *Chanson de Roland*, musique de Méhul :

Mais j'entends le bruit de son cor,
Qui résonne au loin dans la plaine...
Eh quoi! Roland combat encor?
Il combat! O terreur soudaine!
J'ai vu tomber ce fier vauquelin;
Le sang a baigné son armure.
Mais, toujours fidèle à l'honneur,
Il dit en montrant sa blessure :
« Soldats français, chantez Roland.
Son destin est digne d'envie.
Heureux qui peut, en combattant,
Vaincre et mourir pour sa patrie! »

Il fallait être bien pénétrant pour voir là une allusion au premier consul préparant son expédition contre l'Angleterre et une prophétie de mauvais augure! Le conquérant prévenu, et qui n'avait pas oublié *Edouard en Ecosse*, interdit de même *Guillaume*. La pièce de *Téléphé* ou le *Siège de Montgatz*, par Guilbert de Fixécourt, dans laquelle un magnat hongrois errait de chaumière en chaumière, traqué par l'Autriche, eut le sort de *Guillaume*. Toujours l'allusion.

Un seul homme tint tête héroïquement; ce fut Népomucène Lemerrier. C'est par lui que nous terminons l'histoire de cette période qui, commencée en pleine liberté, s'était peu à peu, sous la machine pneumatique du pouvoir arbitraire. Lemerrier, pour avoir refusé, aux sollicitations du premier consul, de dénouer sa tragédie de *Charlemagne* (1803) par le couronnement de ce monarque comme empereur, perdit son crédit et toute espérance de succès. Dès ce jour, la plupart de ses pièces tombèrent sous les cabales. Ce trait de Bonaparte, demandant à un poète de préparer, par un dénouement de *théâtre*, la voie à Napoléon, est caractéristique.

— *Le théâtre en France pendant l'Empire* (1804-1814). Nous avons vu les différentes phases de la Révolution imprimer à notre théâtre les caractères les plus variés et les plus contradictoires. A côté des pastorales idéalisées de 1789, nous avons vu venir s'abattre les comédies dévergondées, mais libres au moins, dans la période de 1792 à 1794. Nous avons assisté aux efforts de la réaction thermidorienne essayant de dépopulariser par le théâtre les hommes tombés au 9 thermidor et, par contre, de ruiner la Révolution, efforts un instant anéantis par le Directoire. Puis nous avons vu le 18 brumaire faire son entrée dans l'histoire et ce que le théâtre devint dès l'apparition de Bonaparte : une école de flatterie sous peine de mort, c'est-à-dire de clôture du théâtre, d'arrestation de l'auteur, etc. Le 18 mai 1804, un sénatus-consulte proclamait l'Empire, et le lendemain 19 le Théâtre-Français donnait *Pierre le Grand*, tragédie en cinq actes de M. de Carion-Nisas, camarade de Bonaparte à l'école de Brienne et ex-officier de cavalerie, auteur d'un *Montmorency* joué sans succès en 1802. On voulait voir dans cette pièce, qui arrivait juste le lendemain de la création de l'Empire, une intention; cependant, bien que le sujet soit une victoire remportée par un empereur sur des sujets rebelles, la pièce n'est pas précisément de circonstance. Il s'agit de la révolte d'Alexis Petrovitch, chef du vieux parti moscovite et fils du czar Pierre le Grand, contre son père, de la défaite du parti et de la fin tragique du jeune chef. Mais l'Empire une fois prévu, il est probable que l'auteur sut retoucher son œuvre dans le sens le plus agréable au nouveau pouvoir et à la pompe despotique qu'il commençait à étaler. On ne s'y trompa point, et un fait, devenu bien rare, se produisit : un groupe de jeunes libéraux, dernière légion de la liberté expirante, parvint à remplir le parterre le soir de la première représentation, résolu à faire courageusement la seule protestation possible contre le nouvel état de choses. Ce fut une soirée mémorable. Non seulement la salle était comble, mais encore une foule nombreuse assiégeait les portes et, ne pouvant entrer, stationna jusqu'à minuit dans la rue, recevant des bulletins de ce qui se passait à l'intérieur et se mettant par ses cris à l'unisson du sentiment général. La pièce était fort bien montée : Talma jouait Pierre, Monvel le patriarche de Moscou. Par elle-même, elle n'avait qu'une valeur relative; c'était une œuvre toute classique, avec la haine du mot propre et la recherche acharnée de la périphrase. On y disait l'Arabe pour le Turc, le Bosphore pour la Turquie, les Germains pour les Allemands. Les seuls vers un peu bien frappés, triste hasard pour le malheureux auteur, pouvaient précisément se retourner contre le nouveau pouvoir et paraissaient une ironie calculée : « Etrangers, s'écrie Pierre,

Etrangers, les amis de mon peuple et les miens,
Esclaves qui par moi deviendrez citoyens,
Je rends avec la paix le bonheur à la terre.
Reprenons les travaux que suspendit la guerre.
Ses stériles lauriers ont pour moi peu d'appas;
Je la hais, je la fuis, mais je ne la crains pas.
Charles mit son honneur à ravager le monde;
Il détruisait, je créai; il renversa, je fondai! »

Le parterre éclata au dernier vers; les comédiens ne purent aller jusqu'au bout, et Monvel, s'avancant vers la rampe, ayant demandé au public : « Faut-il continuer ? » La salle tout entière répondit d'une seule voix : « Non, non. » Le pouvoir ainsi insulté, combattu se vengea en faisant pratiquer le plus grand nombre d'arrestations possible. La force armée envahit la salle et fit main basse sur les spectateurs. Le lendemain, les comédiens reçurent l'ordre de donner la deuxième représentation de *Pierre le Grand*; mais le vacarme recommença, et la troisième représentation annoncée n'eut pas lieu. *Pierre le Grand* ne fut qu'un accident, qu'une protestation isolée; l'Empire n'en poursuivit pas moins sa carrière, effrayant ceux qu'il n'effrayait pas, et les beaux jours d'adulation, dont le Consulat avait été marqué, lurent de nouveau sur notre théâtre. Chénier, l'auteur de *Charles IX*, le tribun, l'ami de David, subit l'entraînement. Le couronnement de l'empereur eut lieu le 2 décembre 1804, et le 8 décembre le Théâtre-Français donnait le *Cyrus* de Chénier, tragédie avec couronnement final. Le vieux républicain, pour mettre en repos sa conscience, spécifiait, il est vrai, le programme à suivre dans le rang suprême. Le serment de Cyrus, couronné, mérite d'être transcrit : « Je jure, dit-il,

D'obéir à la loi, d'aimer la vérité,
De donner pour limite à mon autorité
Ce qui peut l'affermir : la justice éternelle,
Les intérêts, les droits du peuple qui m'appelle;
D'aller chercher, d'atteindre en versant des bienfaits
L'infortune muette et les malheurs secrets;
Père des citoyens, juge pour les entendre,
Roi pour les gouverner, soldat pour les défendre,
D'illustrer le pouvoir déposé dans mes mains,
De respecter les dieux, de chérir les humains,
De régner par l'amour et jamais par la crainte,
Fidèle sur le trône à la liberté sainte,
Don qui nous vient des dieux, base des justes lois,
Premier besoin du peuple et soutien des bons rois.

Sauf le défaut de couleur locale (Cyrus jurant de respecter la liberté, fort inconnue de son temps), c'étaient là de beaux vers, c'était là un noble langage, et nous serions près de nous étonner que le gouvernement impérial n'ait pas arrêté les représentations de *Cyrus* comme subversives. Ne faut-il pas voir aussi une ironie amère dans ce vers :

Fidèle sur le trône à la liberté sainte.

Nous le croyons. Il s'ensuivit que *Cyrus* eut un succès négatif qui ne satisfait personne. Le gouvernement n'y trouvait pas son compte, et les libéraux trouvèrent Chénier bien tiède, presque apostat. *Cyrus* fut la dernière pièce publiée du vivant de Chénier. Le poète, découragé, se renferma dans une solitude sombre et composa *Tibère*, pièce trop peu connue, où passe comme un soufle de Tacite. (On y retrouve le langage d'un grand poète en même temps que celui d'un citoyen. Il explique ainsi ce que c'est que régner :

Un seul, maître de tous, ordonnant de leur sort
Et permettant la vie ou prescrivant la mort.
Un seul ! et les Romains tremblent devant un homme !
Les Romains ! où sont-ils ? Dans les tombeaux de
Et que sont désormais les pères de l'Etat ? [Rome.
Un fantôme avili qu'on appelle sénat.
O lâches descendants de Dèce et de Camille !
Enfants de Quintius ! postérité d'Emile !
Esclaves accablés du nom de leurs aïeux,
Ils cherchent tous les jours leur avis dans mes yeux,
Réservant aux proscriptions leur vaine insolence,
Plaignent par leurs discours, flâtent par leur silence,
Et, craignant de penser, de parler et d'agir,
Me font rougir pour eux sans même oser rougir.

On dit que Talma, vers la fin de sa vie, presque mourant, avait conçu le projet de créer Tibère, de jeter en plein théâtre ces vers perçants. La mort en décida autrement. D'ailleurs, le gouvernement qui succéda à l'Empire n'eût probablement pas souffert d'avantage la représentation de *Tibère* fut joué seulement le 15 décembre 1813.

En dehors de Chénier, le théâtre ne comptait alors que deux noms : Lemerrier, républicain dès l'origine et qui ne devia jamais; Ducis, royaliste en pleine Terreur, demeuré inflexible et que jamais Napoléon ne put s'attacher. Mais Ducis ne produisit rien sous l'Empire. Nous avons vu, en 1803, Lemerrier refuser de dénouer sa tragédie de *Charlemagne* par un couronnement d'empereur. Une cabale impérialiste s'en vengea en faisant tomber *Isule et Oroïse*, joué la même année. Cependant, Lemerrier était lié d'amitié avec le premier consul. Quelques jours avant que Bonaparte fût couronné, Lemerrier lui écrivit cette lettre :

« Bonaparte, car le nom que vous vous êtes fait est plus mémorable que le titre qu'on vous fait, vous m'avez permis d'approcher assez de votre personne pour qu'une sincère affection pour vous se mêlât souvent à mon admiration pour vos qualités. Je suis donc profondément affligé de ce qu'ayant pu vous placer dans l'histoire au rang des fondateurs, vous préférâtes être imitateur. Mes sentiments particuliers, plus que votre autorité, me font, à dater de ce jour, une obligation de me taire. Les vertus de la France parleront pour sa liberté de siècle en siècle. Je fais passer à M. de Lacépède mon brevet de la Légion d'honneur, ne pouvant m'engager par serment à rien de plus qu'à me soumettre aux

lois, quelles qu'elles soient, qu'adoptera mon pays. » Voilà pour le citoyen; quant à l'auteur dramatique, Lemerrier fut certainement un de ceux qui contribuèrent à l'émancipation de l'art. Venu à une époque de transition, il est tombé dans un oubli injuste. Victor Hugo, le chef du romantisme et son successeur à l'Académie, a rendu justice au poète d'Agamemnon et de *Pinto*. Voici ce que Lemerrier lui-même disait dans la préface de cette dernière œuvre : « Mon but, en composant la comédie de *Pinto*, a été de dépouiller une grande action de tout ornement poétique qui la déguise, de présenter deux personnages parlant, agissant comme on le fait dans la vie, et de rejeter le prestige, quelquefois infidèle, de la tragédie et des vers. Heureux, après m'être efforcé dans *Agamemnon* de prouver mon respect pour les lois de Melpomène, si je pouvais ouvrir une route nouvelle au théâtre, où l'on suit trop souvent les ornières des chemins battus. » Il y avait loin de ces principes à ceux de M. Luce de Lancival, par exemple, et des coryphées de la littérature impériale, MM. Baour-Lormian, Briffaut et autres, troupeau servile d'imitateurs sous la main desquels le théâtre s'en allait mourant. Lemerrier vint trop tôt et fut impuissant à combattre des ennemis nombreux et qui renaissaient, pour ainsi dire, de leurs cendres, sans avoir cependant rien de commun avec le phénix. Ajoutez à ces résistances du vieux parti littéraire routinier l'arbitraire impérial, ombrageux à l'excès, et qui ne souffrait au théâtre aucune œuvre qui ne fût entièrement composée sous ses auspices, qui enchaînait la pensée, en un mot, et on verra ce qu'un novateur comme Lemerrier pouvait faire. *Christophe Colomb*, le dernier drame qu'il donna sous l'Empire, ne fut pas plus heureux que ses aînés. Quelques scènes de tumulte ayant eu lieu au parterre, le pouvoir interdit cette pièce qui, bravaient toutes les routines du vieux théâtre, ne laissait guère plus rien à faire aux innovations des romantiques. Nous retrouverons Lemerrier en étudiant le théâtre sous la Restauration, car il fut sur la brèche jusqu'au dernier moment.

En dehors de Lemerrier, on ne peut guère citer que Raynouard, l'auteur des *Templiers* (1805), tragédie consciencieusement faite, sans grand souffle, mais animée des meilleures intentions; Baour-Lormian et son *Onassis*; Aignan et sa *Bruielaut*; Briffaut et son *Ninus II*.

Abordons maintenant la série des pièces, oubliées depuis, qui se succédèrent sous cette ère impériale si brillante en victoires, si riche en moissons d'hommes, si pauvre en littérature. Le pouvoir, qui se souvenait de la soirée orageuse de *Cyrus*, où une poignée de libéraux lui avait tenu tête, y mit ordre par un grand coup. En juin 1806, deux jeunes gens ayant fait un peu de bruit au théâtre de Rouen, Napoléon écrivit lui-même à Fouché la lettre suivante :

« Ceux des jeunes gens qui ont fait tapage au spectacle de Rouen, qui ne sont pas mariés et qui ont moins de vingt-cinq ans, seront envoyés au 5^e de ligne qui est en Italie. Faites-les mettre sur-le-champ en marche. En vivant avec les militaires, ils apprendront à les connaître et verront que ce ne sont pas des sbires. » On peut lire cette lettre dans la *Correspondance de Napoléon I^{er}*. Les spectateurs ainsi prévenus, la censure organisée sur une grande échelle, l'œil du maître planant au-dessus de tout cela, Napoléon attendit paisiblement qu'un Corneille parût et illustrât son règne.

Pour commencer la campagne, le monopole théâtral fut rétabli (décret de 1807). Les théâtres furent réduits à neuf : Théâtre-Français, théâtre de l'Impératrice (installé à l'Odéon et composé de l'ancienne troupe de Louvois), Opéra, Opéra-Comique, Opéra-Bouffe, Vaudeville, Variétés, Gaité, Ambigu. Du même coup, quinze théâtres se virent supprimés et ruinés. En voici les noms : Théâtre sans prétention, théâtre Molière, rue Saint-Martin; théâtre de la Cité, Boudoir des Muses (rue Vieille-du-Temple); théâtre du Marais, rue Culture-Sainte-Catherine; théâtre des Jeunes-Elèves, rue Dauphine; théâtre des Jeunes-Artistes, rue de Lancry; théâtre des Jeunes-Comédiens, sur l'emplacement de la rue de la Paix; théâtre des Nouveaux-Troubadours, boulevard du Temple; théâtre de la Victoire, théâtre de la rue du Bac, théâtre Mareux, théâtre du Pamphéon, théâtre de l'Hôtel des Femmes, rue de Grenelle-Saint-Honoré, et théâtre de la Jeune-Maïaga, boulevard du Temple. Le décret parut le 29 juillet, et il enjoignait aux théâtres condamnés d'être fermés avant le 15 août de la même année. Délai de quinze jours; pas un sou d'indemnité; ruine des directeurs, ruine surtout des malheureux dont ces théâtres étaient l'unique gagne-pain, artistes, ouvrières, machinistes. Tel fut le résultat du premier décret du grand organisateur qui voulut discipliner l'art, après avoir discipliné la France. Aux théâtres restés debout, ajoutons le Cirque et les Jeux-Gymniques, mais seulement pour mémoire, les attributions de ces théâtres n'ayant rien de littéraire et ne devant, par conséquent, pas nous occuper autrement.

Nous esquissons rapidement l'histoire de ce théâtre, qui ne fut qu'une longue palinodie. Trois vaudevillistes, bien connus pour faire rimer gloire et victoire, laurier et guer-

rier, pour crier au besoin : *Chantons le conquérant illustré* ou bien : *Chantons le retour des Bourbons* voire même : *Chantons la grande République*, Barré, Radet et Desfontaines, ouvrent la marche. Le *Rêve* ou la *Colonne de Rosbach*, joué en 1806, à propos de la victoire d'Iéna, va immédiatement édifier sur la littérature qui régna dix ans en France et qui pouvait seule fleurir sous le règne d'un despote tel que Bonaparte.

Ce qu'il y a tout d'abord à remarquer dans le *Rêve* ou la *Colonne de Rosbach*, c'est que les auteurs, tout en fêtant « l'illustre guerrier » d'Iéna, ne pouvaient s'affranchir de la préoccupation déjà incessante à cette époque, la paix. Le couplet suivant en est la preuve :

Vous verrez qu'il était divin,
Cet abbé de Saint-Pierre
Qui rêva qu'un beau jour, enfin,
On n'aurait plus de guerre.
Les héros réaliseront
Une fable aussi belle,
Et sa valeur nous donnera
La paix universelle.

Cette interprétation d'une victoire ne manque pas d'une certaine habileté. Cette tendance vers la paix, expression du vrai sentiment qui dominait alors, se retrouve encore dans une autre pièce, les *Voitures versées*, de Dupaty. C'était presque andacieux pour l'époque; aussi Dupaty fut-il toujours en froid avec le pouvoir.

Un autre sentiment peut être relevé dans le *Rêve* : c'est la haine de l'Anglais, qui commence à revivre, de l'Anglais sans cesse ridiculisé, dans son costume et dans son parler. Dans un couplet agressif, un personnage, s'avancant vers la rampe, après avoir, sur l'air depuis célèbre du *Sénateur* de Béranger, établi le rôle de l'Angleterre, excitant, suivant lui, la guerre et demeurant passive, se gavant dans son gîte et de bière et de rosbiif, ajoutait d'un ton menaçant :

Mais bientôt viendra son tour,
Et nous donnerons un jour,
A l'Anglais bien repu,
Un dessert à l'improptu.

Et le parterre de battre des mains. Après la menace, le ridicule. Désaugiers en 1807, dans *Un dîner par victoire*, faisait chanter à un fils d'Albion (premier comique), à propos de la paix de Tilsitt, avec l'accent exagéré qui est de tradition :

Mon pays, avec la France,
Il s'est jamais entendu.
Quand l'un pleure, l'autre danse;
Quand l'un bat, l'autre est battu;
Et parce que le Angleterre
Il fait la guerre sur l'eau,
La France il vient de faire
La paix sur un radeau.

Ce titre, d'ailleurs, de *Un dîner par victoire*, indique déjà qu'à un an de distance l'opinion avait profondément changé et que l'enthousiasme était général. Le 2 janvier 1807, Baour-Lormian, s'adjoignant trois musiciens, Winter, Lesueur, Persuis, faisait jouer à l'Opéra *l'inauguration du temple de la Victoire*, qualifié sur l'affiche d'intermède mêlé de chant et de danse. Le branle est donné. Dans les vers de Baour-Lormian, « les foudres remis au héros n'attendent, pour gronder encore,

Que le signal du chef qui commande aux destins.

Napoléon passe/demi-dieu, et même dieu entier :

Déjà l'aigle déploie
L'éclair de son vol souverain,
Et déjà ses serres d'airain
Déchirent les flancs de sa proie.

La même année, l'Opéra donna le *Triomphe de Trajan*, par Esmaud, que les lauriers de Baour-Lormian empêchaient probablement de dormir. La pièce était d'une valeur littéraire presque nulle; c'était l'éternel langage bourgeois et de convention dont nous avons parlé déjà maintes fois. Toujours la haine du mot propre, la recherche de la périphrase, se retrouvant jusque dans les noms de peuple. On y voyait la *Dacie* pour la Prusse, les *Sarmates* pour les Polonais, les *Scythes* pour les Russes. Quant au fond de l'œuvre, c'était tout simplement le célèbre trait de clémence de Napoléon, tant cité parce qu'il est unique dans l'histoire du conquérant. Napoléon était à Berlin quand on saisit une lettre adressée par le prince de Hatzfeld, chef de l'administration municipale de la ville, aux généraux prussiens. Le prince allait être traduit devant une commission française dont l'arrêt, arrêté de mort, n'était pas douteux, quand sa femme alla se jeter aux pieds de l'empereur en demandant sa grâce. « Eh bien ! dit Napoléon ému, jetez au feu cette malheureuse lettre ! » Dans l'œuvre d'Esmaud, les noms de Napoléon, Hatzfeld, etc., trop vulgaires sans doute aux yeux du malheureux poète, étaient avantageusement remplacés par ceux de Trajan, Sigismar, Dacébal et Elfride. C'est ainsi qu'alors on entendait le genre sérieux et élevé. Puis l'auteur était très-pressé. Napoléon allait si vite en victoires que ses poètes ordinaires, semblables à la Flippote du grand Molière, « avaient peine à le suivre. » Cette précipitation d'Esmaud dans son travail peut seule aussi expliquer et excuser le plagiat, très-franc d'ailleurs, de son *Invocation au Soleil*, calquée sur le prologue de l'*Hé-*

stone de Danchet. L'époque fournit, d'ailleurs, plus d'un exemple de cette nature, et les écrivains se le rendaient. Ce n'était plus plagiat, mais simplement emprunt.

Rougemont, qui signait de Rougemont, bien plus oublié encore qu'Esmaud, mérite aussi une mention. Tour à tour passant du grave au doux, sans jamais néanmoins perdre de vue un but unique, la louange du maître, tantôt, dans le *Mariage de Charlemagne*, il remonte aux âges anciens pour célébrer l'union de Marie-Louise avec l'empereur; tantôt, dans un modeste vaudeville en collaboration, il nous présente la nouvelle impératrice sous une image qui perdrait trop à être analysée :

Voyez cette charmante fleur,
Dont la tige en l'air se balance,
Quitter le jardin enchanteur
Où naguère elle prit naissance.
Sur ce gage d'un doux accord
Le bonheur des Français repose.
Jusque sous les glaces du Nord
L'abeille a deviné la rose.

La pièce s'appelle les *Fêtes françaises* ou *Paris en miniature*. Un personnage s'avise de trouver que le temps n'est pas sûr, et que de gros nuages qu'il aperçoit à l'horizon pourraient bien, en crevant, compromettre les fêtes qui se préparent. Ne crains rien, lui répond majestueusement un compère :

Il est protégé dans les cieux
Comme il est aimé sur la terre !

En 1811, nouvel événement : le roide Rome vient au monde. Dupaty, que le pouvoir continue à regarder de travers, saisit l'occasion au vol et parvient, avant tous ses concurrents, à écrire le *Triomphe du mois de mars* ou le *Berceau d'Achille*. Kreutzer bâcle là-dessus une musquette, et l'Opéra le joue à toute vapeur. C'est qu'en ce temps-là c'était un véritable steeple-chase à qui, d'entre les écrivains dramatiques, arriverait le premier à célébrer chaque événement relatif à l'auguste maison. Les douze mois de l'année se disputent la prééminence et font valoir à l'appui leurs mérites respectifs. Mars écrase ses rivaux de sa supériorité, ayant eu la gloire de voir naître, sous l'augure de son nom guerrier, le roi de Rome, etc. Pas un théâtre, cette année-là, ne manqua au tribut. A l'Opéra-Comique, c'est Rougemont (la *Fête villageoise* ou l'*Heureux militaire*); au Vaudeville, ce sont Barré, Radet et Desfontaines, les infatigables, dans la *Dépêche télégraphique* (il s'agit du télégraphe aérien, invention nouvelle alors); aux Variétés, c'est Gentil (l'*Heureuse nouvelle* ou le *Premier vent*). Et ce fut ainsi jusqu'à la fin. Ces pièces de circonstance constituent la vraie littérature de l'Empire.

En 1814 brillèrent les derniers éclairs du chauvinisme. Baour-Lormian, resté fidèle à l'empereur jusqu'à sa chute, écrivit rapidement un opéra, l'*Oriphanne*. C'est, comme intrigue, l'histoire de Charles-Martel repoussant dans les chaumières de la Touraine l'invasion des Sarrasins. Les autres théâtres suivirent l'exemple : l'Ambigu donna aussi son *Charles-Martel* ou la *France sauvée*; la Gaité, *Philippe-Auguste à Bouvines*; l'Opéra-Comique, *Bayard à Mézières*; les Variétés, *Jeanne Hachette*. Le Théâtre-Français ayant voulu, lui aussi, jouer sa pièce de circonstance s'arrêta, après avoir longtemps cherché, à une reprise du *Siège de Calais* de Du Belloy.

Pendant que la tragédie affichait ainsi ses tendances officielles, qu'était devenue la comédie ? Quelques hommes la représentaient : c'étaient Picard, Collin d'Harleville, Andrieux, Etienne, A. Duval, etc. Nous ne citons que les principaux. Picard a laissé au répertoire la *Petite ville* et le *Collatéral*, qui longtemps firent la joie de nos pères; elles avaient été jouées dans la période précédente (1799 et 1801). Sous l'Empire, il fit représenter : les *Tracasseries*, la *Jeune femme colère*, les *Susceptibles*, les *Filles à marier*, les *Marionnettes*, les *Ricochets*, etc., toutes pièces amusantes et spirituelles, mais sans grande portée comique. Une seule pièce d'Alexandre Duval se jouait encore il y a une quinzaine d'années; c'est la *Jeunesse de Henri V* (1806), assez faible esquisse qu'il a su tirer d'un drame de Mercier, jugé d'ailleurs impossible par tout le monde, *Charles II dans un mauvais lieu*. Mercier se plaignait amèrement du plagiat, mais sa voix n'eut pas d'écho.

Etienne n'est plus guère connu, lui aussi, quo par la polémique qu'il eut à soutenir à propos de sa comédie, les *Deux gendres* (1810), qu'on l'accusa d'avoir volés à un jésuite espagnol, Conaxa. L'accusation, disons-le, était injuste; Etienne n'a plagié personne, et si sa comédie rappelle une autre pièce, c'est le *Roi Lear* de Shakespeare, mais comme *Zaire* rappelle *Othello*. Il serait aussi insensé de dire que le *Père Goriot* de Balzac n'est pas autre chose que les *Deux gendres*. C'est la même idée, soit; mais c'est une idée qui appartient à tout le monde, parce qu'elle est éternelle. L'*Antigone* de Sophocle est plus vieille encore que le *Roi Lear*, et cependant c'est toujours l'idée grandiose de l'amour filial et de l'amour paternel idéalisés. A part les *Deux gendres*, pièce honnêtement conçue, sagement écrite, mais très-plaie, Etienne n'a rien laissé au répertoire. Nous ne parlons pas des livrets d'opéras-comiques qu'il donna à Nicolo.

Citons encore Andrieux et Collin d'Harle-

ville, dont les premiers succès, les *Etourdis* (1787) et le *Vieux célibataire* (1792), remontaient bien plus haut que la période impériale, mais qui soutinrent leur réputation, le premier surtout par *Molière et ses amis* (1804).

Ce qui manque à cette époque du théâtre, c'est la *vis comica*, c'est un génie enfin. Et pourtant chaque matin Napoléon demandait au grand maître de l'Université, M. de Fontanes : « Eh bien, monsieur, m'amenez-vous un poète ? » — « Si Corneille eût vécu de mon temps, disait-il encore, je l'eusse fait prince. » Napoléon croyait aux poètes pensionnés et mis en cage ! Or, c'est précisément dans cette mise en cage qu'il faut voir la cause de la décadence littéraire de cette époque ; lorsque la volonté d'un homme brida la pensée, lorsque la censure étouffa jusqu'à la moindre aspiration libre, l'heure est mauvaise pour les génies. N'est-ce pas la censure impériale qui obligeait l'infortuné M. Brifaut à convertir une tragédie espagnole en tragédie assyrienne, et cela uniquement parce que la guerre de la Péninsule venait d'éclater et qu'il n'était plus permis de prononcer le nom d'Espagnols ! Nous allons donner un exemple encore plus éclatant de cet arbitraire tout-puissant ; c'était en 1810 : Raynouard, l'auteur des *Templiers*, venait de terminer les *Etats de Blois*, pièce consciencieuse, qui mettait en scène le meurtre du duc de Guise par Henri III. L'empereur voulut avoir la primeur de l'œuvre. En conséquence, elle fut jouée pour la première fois à Saint-Cloud, le 22 juin. Or Raynouard, dans sa pièce, avait donné un rôle très-flatteur à Henri de Bourbon, et l'auditoire commença à témoigner sa sympathie par un murmure presque imperceptible ; c'en fut assez. Le front de Napoléon se rembrunit aussitôt. Mais ce ne fut pas tout : au cinquième acte, Catherine de Médicis essaya de séduire Crillon et de l'amener à assassiner le duc de Guise. Mais, dit-elle,

Mais comment frapper Guise, à moins de le sur-Crillon ! vous m'entendez ? [prendre ?]

CRILLON.

Je crains de vous entendre.

LA REINE.

L'instant presse. Arrêtons d'horribles attentats. Crillon, le roi lui-même a choisi votre bras.

Et le brave Crillon répond en étendant la main :

Quand je reçus l'honneur de la chevalerie, Le roi me dit : « Sers Dieu, ton prince, ta patrie ; Sois fidèle à l'honneur... » Et j'en fis le serment. Chaque jour j'ai rempli ce saint engagement, J'en atteste mon roi, les braves et la France. Confiez à Crillon une noble vengeance. C'est en guerrier français que je venge mon roi ; Si ma vie est à lui, mon honneur est à moi.

On vit à ces vers Napoléon se lever furieux et sortir avec fracas. Il avait vu dans les *Etats de Blois* une allusion à la mort du duc d'Enghien. La pièce fut défendue et Raynouard disgracié.

Quant à la censure proprement dite, jamais ses arrêts n'atteignirent à ce degré de bouffonnerie ; un vaudeville portait dans la liste de ses personnages : « Dubois, valet intrigant et fripon. » Le censeur écrivit en marge : « Changer le nom de Dubois par respect pour monsieur le préfet de police. » Dans les *Deux gendres*, cités plus haut, on lisait ce vers : Le chambellan Saint-Phar vient de se dégrader.

Etienne fut obligé de mettre : « Le comte de Saint-Phar, » par respect pour la dignité de chambellan. Ailleurs il dut écrire :

Cependant je connais des gens très-importants Et qui de mon crédit ne sont pas mécontents,

au lieu de : « Gens très-élevés, » qui auraient pu faire penser à la cour. La dernière pièce jouée par les Variétés le 28 mars 1814 s'appelait : *Monsieur et madame Jobineau ou la Manie des campagnes*. Ce dernier titre, bien innocent dans l'intention de l'auteur, empruntait aux circonstances une raillerie amère : deux jours après, les alliés entraient à Paris.

— Le théâtre pendant la Restauration (1814-1830). Ce qui domine tout d'abord dans le théâtre de cette période, c'est le spectacle de la scène devenue souvent une arène politique, avec les partis et leurs divers camps pour auditeurs. Avec la charte, une liberté relative venait enfin faire respirer l'opinion étranglée si longtemps par un arbitraire terrible. Peu à peu, ce qui restait de libéral en France en profita, et il faut louer dans les quelques écrivains qui courageusement portèrent haut pendant quinze ans au théâtre le drapeau des idées nouvelles, sinon toujours la valeur littéraire, du moins l'intention honnête. C'est donc à la conquête de la liberté dans l'art que nous allons assister.

Dans les premiers jours qui suivirent l'entrée des alliés, il y eut dans les théâtres un instant d'irrésolution. Les théâtres fermés le 31 mars rouvrirent le lendemain. L'Opéra fut le premier à sortir du désarroi ; le temps pressant, on arrangea au goût du jour et dans le sens des circonstances le *Triomphe de Trajan*, cette pièce dont nous avons parlé plus haut et qui était les triomphes impériaux ; on en retrancha tout ce qui pouvait

rappeler l'usurpateur et ses conquêtes ; on s'arrangea de façon que d'habiles changements désignassent clairement dans Trajan l'empereur Alexandre de Russie ; après quoi, on invita Leurs Majestés russe et prussienne. Sa Majesté russe donna une leçon inattendue aux flatteurs et refusa, comme le dit l'acteur chargé de faire l'annonce au public, « l'encens qui lui était offert dans Trajan. » Au lieu de Trajan, on joua la *Vestale*. La représentation eut lieu aux cris de : « Vive Alexandre ! Vive Guillaume ! Vive Louis XVIII ! Vive les Bourbons ! » L'orchestre, interrompant la musique de Spontini, joua : *Vive Henri IV*, et Lays, un des principaux chanteurs d'alors, s'avança vers la rampe et chanta sur cet air l'improvisation suivante due à la plume d'un courtisan nommé M. de Chalandre :

Vive Guillaume
Et ses guerriers vaillants !
De ce royaume
Il sauve les enfants !
Par sa victoire,
Il nous donne la paix
Et compte sa gloire
Par ses nombreux bienfaits !
Vive Alexandre !
Vive ce roi des rois !
Sans rien prétendre,
Sans nous dicter des lois,
Ce prince auguste
A le triple renom
De héros, de juste,
De nous rendre un Bourbon !

Ce fut alors du délire, et les femmes distribuèrent des cocardes blanches. Le lendemain, même scène à l'Opéra-Comique, puis à la Comédie-Française.

Deux vaudevillistes, Théaulon et Dartois, virent que le moment était venu et commencèrent la série des pièces de circonstance. Le Vaudeville donna les *Clefs de Paris* ou le *Dessert de Henri IV*. On y chantait :

Français ! Français ! bénis le jour chéri
Qui t'a rendu les fils du bon Henri !

La Comédie-Française donna une pièce de Collé, depuis si longtemps dans l'oubli, la *Partie de chasse de Henri IV*. L'Opéra-Comique put offrir une primeur, les *Héritiers Michau*, paroles de Planard, musique de Bochsa. Le titre dit assez que ce n'était qu'une nouvelle édition de la *Partie de chasse*. Le Théâtre-Français, désespérant d'atteindre ses concurrents, se rejeta sur les pièces de l'ancien répertoire, où il entrevoyait quelques vers de circonstance. Dans *Adélaïde Du Guesclin*, ces vers :

... Le sang des Capets est toujours adoré.
Tôt ou tard il faudra que de ce tronc sacré
Les rameaux divisés et courbés par l'orage, [brage,
Plus unis et plus beaux, soient notre unique ornement
furent acclamés. De même ceux-ci de *Méropée* :

Ah ! montrez-vous, madame, à la ville calme.
Du retour de son roi la nouvelle semée,
Volant de bouche en bouche, a changé les esprits ;
Nos amis ont parlé, les cours sont attendris,
Le peuple impatient verse des pleurs de joie ;
Il adore le roi que le ciel lui renvoie.

Il est vrai que l'opposition bonapartiste pouvait saluer au passage, comme s'appliquant à Napoléon, ces deux vers de la même tragédie :

Le premier qui fut roi fut un soldat heureux.
Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aleux !

La manie des allusions était telle, qu'on vit plus d'une fois un écrivain fait royaliste malgré lui. M. Lebrun, dont l'*Ode sur la bataille d'Austerlitz* disait assez les tendances napoléoniennes, avait en portefeuille depuis longtemps une tragédie d'*Ulysse*. Les événements en retardèrent l'apparition, et le Théâtre-Français ne se trouva prêt à la jouer que le 28 avril 1814. Le comte d'Artois venait d'arriver. Voilà qu'à ces vers :

Tant que de ses vieux rois il reste un rejeton,
Le peuple au moindre bruit se rallie à son nom,

qui sont applaudis à outrance, « Bravo ! Vive le roi ! » crie la foule. L'acteur poursuit :

Et d'un règne plus doux concevant l'espérance,
Il érige en vertu son esprit d'inconstance ;
Lassé d'un même objet son œil se porte ailleurs,
Et les rois qu'il n'a pas sont toujours les meilleurs.

Alors des murmures s'élèvent ; mais le tumulte se calme et l'on arrive au vers :

Il est des dieux vengeurs près des tombeaux assis !

Tonnerre d'applaudissements. M. Lebrun demande à un spectateur de lui expliquer pourquoi cet enthousiasme soudain : « Ne comprenez-vous pas l'allusion au meurtre du duc d'Enghien ? » lui répondit-on. Les applaudissements reprirent à ces vers :

Tous, les larmes aux yeux, bénissent l'heureux jour
Qui rend après vingt ans un père à leur amour.

M. Lebrun, dévoué impérialiste, venait de consolider la monarchie bourbonnienne.

Le trio Barré, Radet, Desfontaines, vieilles connaissances que nous avons déjà souvent rencontrées chantant tour à tour le sans-culottisme et Bonaparte, ne resta pas en arrière et inonda le Vaudeville de couplets élogieux. Rougemont, le même qui comparait Marie-Louise à « une rose du Nord dévinée

par une abeille, » et qui célébrait le mariage du nouveau Charlemagne, fit jouer au Vaudeville le *Souper de Henri IV*. Il essaya même la tragédie royaliste dans son *Marcel ou Paris sauvé*. Désaugiers et Gentil firent jouer le *Retour des îles*, bientôt suivi de *l'Ile de l'Espérance*. Saluons au milieu de ce tohu-bohu de pièces éphémères, de cette course à la louange, à la flagornerie, le spirituel vaudeville de Dumersan et Sewrin, joué en décembre 1814, les *Anglais pour rire*, où Potier a laissé un souvenir de comique inimitable.

Au retour de l'île d'Elbe, ce qu'il y a d'impayable, c'est que l'Opéra joua le *Triomphe de Trajan* dans son texte primitif. A part cela, les Cent-Jours ne furent marqués par aucune tentative de tragédie ou de cantate élogieuse, et, après Waterloo, écrivains dramatiques et comiques se mirent de nouveau à flagorner les Bourbons. On vit alors le *Roi et la Ligue*, de Théaulon et Dartois, à l'Opéra-Comique, et *Chacun son tour* ou *l'Echo de Paris*, de Désaugiers et de Chazet, etc. Il est inutile d'insister sur ces pantalonades. Glissons sommairement sur ce tourbillon du moment et abordons les œuvres, sinon remarquables par elles-mêmes, du moins dignes d'attention par les passions qu'elles soulevèrent et les conséquences qu'elles eurent.

Ce que l'on saluait dans les Bourbons, c'était moins les descendants de Henri IV, comme les pièces dont nous venons de parler pourraient le faire croire, que les restaurateurs d'un régime nouveau apportant la paix et mettant fin aux hécatombes humaines. Les Bourbons étaient le repos, la joie, la famille retrouvée, réorganisée, les larmes séchées. Cela dura un an, au bout duquel on se prit à penser que Louis XVIII ne réalisait pas l'idéal des gouvernements. L'exil avait frappé le peu qui restait d'hommes du passé. David, le peintre, Arnaut, le poète, et bien d'autres étaient à Bruxelles. A l'intérieur, les prérogatives menaçaient chaque jour de devenir envahissantes parmi les nobles. L'opposition se forma. Un événement dramatique en affirma l'existence. Arnaut avait laissé, en partant pour l'exil, une tragédie de *Germanicus*, regue au Théâtre-Français. La première représentation en eut lieu le 22 mars 1817. La pièce était admirablement montée : Talma jouait Germanicus ; Mlle Duchesnois, Agrippine ; Mlle Georges, Plancine. La foule fit queue rue de Richelieu. La situation de l'auteur, un grand nombre de vers énergiques et que la censure n'avait pas osé retrancher, tout cela excita les esprits ; ce furent d'un côté des applaudissements frénétiques, de l'autre des coups de sifflet persistants. Les cannes, que l'on ne déposait pas alors au vestiaire, jouèrent leur partie dans ce tumulte. Deux gardes du corps voulurent tirer l'épée ; on les culbuta. La pièce finit, Talma s'avance pour proclamer le nom de l'auteur. Les sifflets l'emportent un instant, puis les bravos et les cris éteignent les sifflets. Talma fut obligé par la police de déclarer que l'auteur désirait garder l'anonymat. Après *Germanicus*, le théâtre donna l'*Epreuve*, cet innocent petit acte de Marivaux. La querelle continua à propos d'un bouquet de lis que Mlle Bourgoin portait à la ceinture, comme Mlle Mars avait porté à la sienne un bouquet de violettes, signe de ralliement bonapartiste.

Les gardes du corps ne laissaient échapper aucune occasion d'applaudir Bourgoin aux dépens de Mars. De là tout le tumulte qui, après avoir escorté *Germanicus*, poursuivit encore l'*Epreuve*.

Arnaut, bien qu'écrivain secondaire, presque oublié aujourd'hui, mérite un souvenir, et, en ce temps de pénurie littéraire, il est juste de saluer au passage les quelques hommes qui faisaient ce qu'ils pouvaient pour tenir le drapeau aussi ferme, sinon aussi haut, que possible. Arnaut est l'auteur de *Marius à Minturne*, joué en 1791 avec succès, malgré la prédiction du duc de Chartres, qui avait parié qu'une tragédie sans femmes ne réussirait jamais. Il est aussi l'auteur d'une *Lucrèce* estimable, de *Cincinnatus* ou la *Conspiration de Spurius Melius*, pièce dirigée contre Robespierre ; car, chose à remarquer, Arnaut fut hostile aux hommes de la Révolution et ne servit réellement que Napoléon ; c'est le littérateur de la période impériale, bien que ses fonctions de secrétaire général de l'Université ne lui aient pas laissé le loisir de donner pendant cette période un pendant à son *Marius*. *Blanche et Montcassin*, joué en 1798, et *Don Pédre*, vers 1802, complètent son bagage dramatique.

Le lendemain de la soirée orageuse de *Germanicus*, la pièce fut interdite, et on rédigea le règlement de police encore en vigueur, qui défend l'entrée des cannes et des armes au théâtre. Ajoutons, comme détail anecdotique amusant, qu'en mémoire de cette soirée on appela longtemps les rotins nouveaux qui y avaient joué un rôle actif des *germanicus*. La seconde représentation de *Germanicus* n'eut lieu que huit ans après la première (20 décembre 1824).

La même année, un vaudeville qui comptait à mettre à lumière le nom de Scribe, alors tout nouveau, fut cause d'un tumulte d'un autre genre. Le titre de ce vaudeville, le *Combat des montagnes*, est assez obscur ;

mais le nom du personnage principal, Calicot, l'éclaircit. La pièce de Scribe raillait un ridicule fort amusant en 1817. Les fumées de gloire impériale n'étaient pas encore dissipées et les commis de magasin, spécialement ceux qu'on a depuis désignés sous le nom de *calicot*, affectaient les allures militaires, portaient des moustaches, la cravate noire, des bottes, des éperons et l'œillet rouge à la boutonnière. « Excusez, monsieur, dit un personnage à Calicot, grâce à cette cravate noire, ces éperons et surtout ces moustaches, je vous prenais pour un brave. — Il n'y a pas de quoi ! » répond naïvement Calicot. D'abord on rit, puis on se fâcha. Les commis crièrent qu'ils étaient tous insultés. Chaque soir, un certain nombre de calicots couchaient au violon. Mais Scribe était un homme paisible ; il bâcla à la hâte un nouveau vaudeville, le *Café des Variétés*, dans lequel il mettait en scène précisément la querelle suscitée par le *Combat des montagnes* et s'efforçait de concilier tout en donnant le spectacle de l'embarras d'un pauvre auteur, qui ne sait plus à quel travers s'en prendre pour parler librement :

Ne dites rien des procureurs
Et silence sur les notaires.
 Craignez nos modernes docteurs,
 Respectez les apothicaires.
 Ne parlez pas des grands seigneurs,
 Des journaux, des vers ni des belles ;
 Mais du reste peignez nos mœurs,
 Et surtout qu'elles soient fidèles.

Scribe est l'homme qui, pendant quinze ans, régna en maître sur les théâtres. Il avait débuté en 1810 par un vaudeville, le *Prétendant par hasard* ou *l'Occasion fait le larron*, et si nous ne l'avons pas dit à son rang de date, c'est que Scribe ne personifiait aucunement l'esprit du théâtre sous l'Empire, tandis qu'au contraire il incarne le théâtre sous la Restauration. Une nuit de la garde nationale (1815) commença une réputation que le bruit fait autour du *Combat des montagnes* consacra. Scribe inaugura déjà cette comédie agréable qui, moins sévère encore que le précepte du poète latin, châtie les mœurs, non pas en riant, mais en souriant.

Louis XVIII passe pour avoir collaboré à la *Famille Glinet* ou les *Premiers temps de la Ligue*, comédie en cinq actes et en vers, jouée par la troupe de l'Odéon incendié, le 18 juillet 1815, et signée Guyonnet de Merville. La part de collaboration du monarque se réduit à quelques annotations faites par lui sur le manuscrit de la censure. La pièce est dirigée tout entière contre le fanatisme religieux, mais en termes peu violents. Quelques vers préchent la concorde et semblent même une attaque dirigée contre les ultras :

J'entends des cris sans doute et je vois des alarmes,
 Mais pour y mettre fin où diriger nos armes ?
 Contre qui des combats poursuivis les succès ?
 Dans quel sang nous baigner ? Dans celui des Français !
 Malheureux ! ah ! sachez, sachez que la patrie [çais ?
 Désavoue et maudit cette fureur impie ;
 Qu'en vos affreux débats, c'est vous qui l'offensez,
 Vous qui trompez ses vœux et qui la trahissez !

La censure avait quelque temps arrêté la pièce ; elle interdit également le *Charles VI* de Lemercier, puis l'*Enfant du régiment*, sous prétexte d'impérialisme. Il s'opéra à cette époque une sorte d'engouement subit pour l'uniforme, pour tout ce qui rappelait les soldats de l'Empire. Le libraire Poncekouke venait de publier *Victoires et conquêtes*, énorme compilation qui embrassait la période de 1792 à 1815 ; on la dévora, et l'esprit militaire se réveilla plus fervent que jamais. Les vaudevillistes virent tout le parti à tirer de cet engouement, et alors commença un déluge de pièces farcies de vieux colonels, de vieux grenadiers, de vieux sergents ; les premiers rôles furent les rôles à moustaches grises. Les chausvins applaudissaient le fameux couplet :

La lâcheté ne vaut pas la vaillance ;
 Mille revers ne font pas un succès !
 La France, amis, sera toujours la France,
 Et les Français seront toujours Français.

Ces vers, chantés par Lepeintre sur l'air : *T'en souviens-tu ? disait un capitaine*, la main sur le cœur et des larmes dans les yeux, enlevaient la salle. Scribe fit vivement *Michel et Christine*, où se trouve le distique célèbre :

Un vieux soldat sait souffrir et se taire
 Sans murmurer !

Le Polonais fit son apparition dans cette pièce. Depuis, on en a abusé au point d'avoir rendu presque ridicule ce peuple héroïque :

Les Polonais de la Pologne
 Seront toujours les Polonais !

Mais alors c'était nouveau, et Scribe, en sa qualité d'homme habile avant tout, profita de la veine.

Mais la pièce typique du moment, ce ne fut pas Scribe qui la fit, ce fut Dumersan, en collaboration avec Brazier et Francis. Qui ne connaît le *Soldat laboureur* ? Qui n'a vu chez les brocanteurs d'estampes la gravure représentant le soldat coiffé d'un bonnet de police, décoré de la Légion d'honneur et une bêche sur l'épaule ? Ce mélange d'agriculture et de militarisme était une trouvaille. Dans la pièce, c'est d'abord le soldat laboureur qui

raconte ses exploits aux paysans ébahis. Survient un colonel qui chante à son tour :

Moi, j'avais dix-neuf ans à peine
Lorsqu'on me fit sous-lieutenant;
A trente ans j'étais capitaine,
Je suis colonel maintenant !

Tout à coup le colonel aperçoit le soldat labourer :

Je reconnais ce militaire;
Je l'ai vu sur le champ d'honneur;
Un mouvement involontaire
Près de lui fait battre mon cœur !

« Mais, non ! je ne me trompe pas... c'est toi, Francœur, qui me sauvas la vie dans cette bataille funeste... — Ah ! mon colonel ! ah ! mon colonel ! — Dans mes bras, mon ami ! » Et le parterre d'applaudit à chaudes larmes. Citons encore *Attila et le troubadour*, dans lequel le roi des Huns chante agréablement le couplet de facture. Béranger passe pour avoir collaboré à *Attila*. Le couplet suivant rappelle, en effet, la façon de l'auteur du *Dieu des bonnes gens* :

Honte au Français dont la muse profane
A l'étranger prodigue un vil encens;
Que sur son front, sa couronne se fane,
Qu'il se consume en transports impuissants !
Quand le poète à sa lyre chérie
Demande un rythme et des accords nouveaux,
C'est pour chanter de sa belle patrie
L'honneur sans tache et les preux sans rivaux.

Malgré cette collaboration, vraie ou supposée, *Attila* tomba à plat. Les vaudevillistes en revinrent aux vieux colonels, et Scribe même, pour faire du nouveau, imagina le colonel de vingt ans, figure insensée d'invasibilité, mais qui tourna toutes les têtes et fit les beaux jours du Gymnase, devenu le théâtre de Madame.

Avant d'en venir à une période nouvelle, disons quelques mots d'un écrivain qui fut en son temps le rival de Scribe, Théaulon, qui un jour aborda la comédie en vers dans l'*Artiste ambitieux* et nous a légué un trait de mœurs très-joliment stéréotypé d'après nature. C'est un officier qui parle :

Mes affaires déjà n'alliaient vraiment pas mal;
Encor dix ans de guerre et j'étais général.
La paix a dérangé mes projets de fortune.
Cette calamité (car la paix en est une)
A mis bien des héros dans la nécessité
De regarder l'hymen comme une indemnité,
Et mainte veuve antique a vu sur son douaire
Affecter notre solide et les impôts de guerre.

Théaulon est encore l'auteur du *Bénéficiaire*, des *Inconvénients de la diligence*, du *Père de la débâcle*, de la *Comtesse du Tonneau* et de vingt autres vaudevilles. Il avait le travail extrêmement facile et écrivait d'abondance. Au second rang, c'est un des bons écrivains dramatiques de l'époque qui nous occupe.

Nous voici parvenus à 1819. Cette année-là, deux noms, sinon nouveaux, du moins attendus encore la consécration de leur renommée, surgissent en pleine lumière, C. Delavigne et Ancelot. Le premier donne à l'Odéon, reconstruit sous le nom de second Théâtre-Français, les *Vépres siciliennes*, tragédie classique, dont le succès tint principalement aux idées de liberté et de patriotisme dont le jeune et sympathique auteur des *Messéniennes* avait rempli son œuvre. Ancelot fit jouer à la Comédie-Française son *Louis IX*, tragédie légitimiste, beaucoup plus ennuyeuse que les *Vépres siciliennes*, mais d'un mérite de style au moins égal et qui valut à l'auteur des lettres de noblesse et une pension, sans compter la croix de la Légion d'honneur. Comme valeur dramatique, les *Vépres siciliennes*, tableau peu mouvementé, mais enfin tableau, de la révolte d'un peuple contre ses oppresseurs, valait mieux, à tout prendre, qu'une perpétuelle déclamation admirative, comme le sont les cinq actes du *Louis IX*. Les libéraux ulcérés firent acte d'opposition en applaudissant les *Vépres siciliennes*, et les royalistes, en acclamant *Louis IX*, protestèrent de leur dévouement envers le roi. D'autres œuvres sérieuses virent aussi le jour presque en même temps : la *Pille d'honneur*, comédie en cinq actes et en vers, d'Alex. Duval; *Saint Louis*, tragédie de Lemercier; *Marie Stuart*, tragédie de P. Lebrun, etc.

A côté de ces œuvres recommandables, rappelons une petite pièce qui fut jouée quelques mois après aux Variétés, l'*Ours et le Pacha*, de Scribe, sifflée le premier soir, applaudie le lendemain et restée une des meilleures bouffonneries du théâtre moderne.

La naissance du duc de Bordeaux amena un nouveau regain de pièces de circonstance. Nous nous contenterons de citer les principales. L'Opéra donna *Blanche de Provence* ou la *Cour des Fées*, paroles de Théaulon, musique de Berton, Boieldieu, Cherubini, Kreutzer et Paër; le Théâtre-Français, *Jeanne d'Albret* ou le *Berceau*, paroles de l'infatigable Théaulon. Le théâtre Feydeau joua le *Panorama de Paris* ou *C'est fête partout*, toujours par Théaulon, aidé de Dartois. L'Odéon eut l'*Hôtel des Invalides* ou la *Députation*, par Dubois; le Gymnase, le *Château de Chambord*, par Ménière et Martin; les Variétés, le *Garde-chasse de Chambord*, par Brazier, Merle et Rougemont.

Le 27 décembre 1821, une nouvelle solennité dramatique eut lieu : le Théâtre-Français donna le *Sylla* de M. de Jouy. Comme Arnault, comme Lemercier, de Jouy se rat-

tachait au régime précédent; mais il avait été un des premiers, en 1814, à changer sa cocarde tricolore contre une cocarde blanche. *Sylla* est une pièce un peu froide, mais sévère et renfermant de beaux vers. On connaît le fameux :

J'ai gouverné sans peur et j'abdique sans crainte.

Les suivants furent une révélation :

Qu'on nomme violence ou même cruauté
Ce que j'ai fait pour Rome et pour la liberté,
Un reproche pareil ne saurait me confondre;
Du sang que j'ai versé, je suis prêt à répondre !
J'ai gouverné le monde à mes ordres soumis,
Et j'impose silence à tous mes ennemis.
Leur haine ne saurait atteindre ma mémoire :
J'ai mis entre eux et moi l'abîme de ma gloire.

Talma jouait Sylla; mais nul ne voulut voir en lui le dictateur romain, c'était Napoléon lui-même. M. de Jouy, d'ailleurs, avait travaillé sciemment l'allusion; il recueillait donc ce qu'il avait semé, un succès politique. *Frédérigo et Bruneau*, de Lemercier, le *Paria*, de Casimir Delavigne, joués cette même année, ont une plus grande valeur littéraire.

Une autre tragédie, conçue dans les mêmes données, *Régulus*, de Lucien Arnault, le fils de l'auteur de *Marius à Minturnes*, jouée en 1822, eut les mêmes destinées, bien que littérairement la pièce ne valût pas *Sylla*. Mais là encore la politique sauva tout; l'auteur avait su habilement habiller son Régulus en Napoléon et sa Carthage en Angleterre. Le succès fut décidé. Les vers :

Croyez-en les transports du peuple et des soldats :
Notre père est absent; sa gloire ne l'est pas [moire].
Dans nos camps dans nos murs remplis de sa mè.
De ses hauts faits passés tout conserve l'histoire.
Les mères en pleurant les content à leurs fils.
La jeunesse enflammée à ces nobles rêveries
Fait du nom du héros retentir ses murailles,
Et son souvenir seul gagnerait des batailles,

électrisèrent la salle. On voit tout le chemin qu'en six ans avait fait la réaction semi-libérale, semi-bonapartiste.

L'année 1822 vit poindre à l'horizon la nouvelle école qui, renouvelant le théâtre, devait finir par lui conquérir sa liberté. Lemercier venait de donner la *Démence de Charles VI*; le premier il avait eu l'audace de faire dire à un roi ces mots vulgaires et humains : « Du pain ! je veux du pain ! » Et Talma les disait de façon à faire frémir toute la salle. La même année parut la traduction de Shakspeare par M. Guizot, celle de Schiller par M. de Barante, et celle dite des *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*, qui fit connaître Calderon, Lope de Vega, Alarcón, etc. La lumière se faisait peu à peu.

Une troupe anglaise arriva sur ces entrefaites et joua à la Porte-Saint-Martin *Ohello*, ce chef-d'œuvre du poète anglais. Ce soir-là (31 juillet 1822) fut en quelque sorte joué dans la salle le prologue de la soirée d'*Hernani*. Une cabale classique et surtout politique avait envahi la salle, et *Ohello* ne se termina qu'au bruit des sifflets et des cris : « A bas les Anglais ! » Etrange patriotisme qui condamnait chez ses ennemis jusqu'aux chefs-d'œuvre de leurs poètes ! Le lendemain, la courageuse troupe essaya de recommencer la lutte avec l'*Ecole du scandale* de Sheridan. La soirée redoubla de scènes de violence; la pièce ne put être achevée; Martinville, le rédacteur du *Drapeau blanc*, qui passait pour protéger la troupe anglaise, faillit être assassiné comme partisan de l'Angleterre. Le moment où ces chefs-d'œuvre étrangers allaient être enfin appréciés à leur juste valeur n'était pas encore venu; mais l'heure allait sonner. Cinq ans plus tard (1827), une nouvelle troupe anglaise, dans laquelle, il est vrai, brillaient Kean, Macready et miss Smithson, excitait l'enthousiasme dans ce même chef-d'œuvre si outrageusement reçu cinq ans auparavant. C'est que la nouvelle école littéraire avait fait des progrès rapides, c'est que la liberté dans l'art commençait à lever la tête; c'est surtout que les passions politiques étaient éteintes.

Un *Oreste* de Mily-Janin prouva également à son auteur que décidément les temps étaient changés et que l'opposition était devenue forte au point d'être tyrannique. L'Odéon, dès lors, devint le théâtre de la jeunesse, le théâtre indépendant par excellence, et malheur à la pièce royaliste, malheur à la tragédie qui osait s'y montrer. M. Guizot, auteur de l'*Orphelin de Bethléem*, mauvaise imitation biblique, fut sifflé. M. Royou n'eut pas plus de chance avec sa tragédie de la *Mort de César*. Brutus y était donné comme un abominable assassin et César comme la malheureuse victime de quelques factieux. Au troisième acte, le dictateur déclama ces vers :

Encor trois ans de guerre,
Il n'existera plus qu'un peuple sur la terre;
Mais pour le gouverner il faut un souverain,
Et non pas un forum sans pudeur et sans frein,
Foyer toujours brûlant de discorde civile.
Il faut avoir un roi pour n'en avoir pas mille.

Le royaliste montrait trop le bout de l'oreille; cette tragédie eut une chute éclatante. M. Ancelot achevait vers la même époque le *Maître du palais*. Il se garda bien de le porter à l'Odéon; royaliste, pensionné, anobli par Louis XVIII, son sort n'eût pas été douteux; mais il ne fut pas plus heureux à la Comédie-Française et la critique l'écrasa. Sur cette

dernière scène, quelques autres pièces eurent un meilleur sort, entre autres *Clytemnestre* et *Saül*, deux tragédies de Soumet; les *Macchabées*, d'Alex. Guiraud, et *Valérie*, comédie de Scribe.

La ridicule guerre d'Espagne (1823), la prise du Trocadero inspirèrent quelques pièces de circonstance : *Vendôme en Espagne*, par Empis et Mennechet, musique d'Auber et d'Hérold; la *Route de Bordeaux*, par Désaugiers, Gentil et Gersin; *Une journée de Vendôme*, par Draparnaud; le *Duc d'Aquitaine*, par Théaulon, Dartois et de Rancé, musique de Blangini; *Plus de Pyrénées*, par Désaugiers et Gentil; la *Fête de la Victoire*, par Dupeuty et de Villeneuve; les *Adieux à la frontière*, par Brazier, Carmouche et de Courcy, etc. Nous en passons, et des pires. Neuf mois après (16 septembre 1824), Louis XVIII mourait.

Au point de vue du théâtre, cette période (1814-1824) fut une époque de transition; mais des hommes de talent allaient surgir. Le nouveau roi, Charles X, s'annonçait comme un esprit libéral, du moins en littérature, très-coulant sur la censure, affable et débonnaire. A la revue qu'il passa l'année même où il succéda à son frère, un vieux grognard de l'Empire sort des rangs : « Sire, dit-il, trente ans de service, vingt campagnes, dix blessures valent la croix, et je ne l'ai pas. — Tu l'auras, mon brave, » répondit Charles X. Et, détachant sa propre croix, il décora le vieux brave. La chose avait probablement été préparée; les vaudevillistes saisirent la balle au bond; MM. Brazier, Carmouche et de Courcy encadrèrent le mot royal dans la *Croix d'honneur* ou le *Vieux soldat*, que les Variétés jouèrent avec un succès étourdissant. Jenny Vertpré y chantait le couplet suivant :

Autour de moi j'entendais dire :
Que de noblesse et de gâté !
Que de confiance il inspire !
Il régnera par la bonté.
En le voyant, chacun sent son cœur battre;
C'est un roi qui sait allier
A la franchise d'Henri quatre
La grâce de François premier.

Dans un autre vaudeville, on chantait encore :

Nous retrouvons dans le meilleur des princes
Tous les grands rois que la France a perdus.

La solennité du sacre de Charles X donna un nouvel élément à cette recrudescence de louanges royales. L'Opéra donna *Pharamond*, d'Ancelot, Guiraud, Soumet, Boieldieu, Berton et Kreutzer; le Théâtre-Italien donna le *Voyage à Reims*, dont Rossini, déjà illustre, composa la musique; le Théâtre-Français fut moins heureux dans la *Clémence de David*, de Draparnaud, désignée sur l'affiche comme « tragédie de circonstance ». Citons encore : à l'Opéra-Comique, le *Bourgeois de Reims*, paroles de Saint-Georges et Ménière, musique de Fétis; à l'Odéon, *Louis XII* ou la *Route de Reims*, par de Saint-Georges et Lauréal, sur de la musique de Mozart adaptée aux paroles; au théâtre de Madame, *Pendres à louer*, par Désaugiers; au Vaudeville, les *Châtellaines* ou les *Nouvelles amazones*, de Théodore Anne et Dartois, et aux Variétés la *Couronne de fleurs*, par Vial, Gersin et Gabriel.

Le Gymnase, devenu théâtre de Madame, fut le théâtre à la mode durant tout le règne de Charles X. Scribe y fut en quelque sorte attaché exclusivement, et ce fut là qu'il donna les innombrables vaudevilles qui composent les deux tiers de son répertoire. La duchesse de Berry, qui avait donné son nom à ce théâtre, gardait encore quelque popularité, mais Charles X perdait la sienne. Béranger, dans sa chanson, *Hommes noirs, d'où sortez-vous ?* nous donne la clef de ce changement. Le roi défendait les jésuites, était même, disent certains historiens, jésuite lui-même; or, on ne peut imaginer quelle exaltation excitait en 1826 ce mot de jésuite, détesté d'ailleurs encore de nos jours. Ce revirement fit de *Tartufe* une pièce de circonstance. *Tartufe*, que l'on ne jouait plus que par hasard, devint l'œuvre préférée. Chaque soir, un parterre furieux applaudissait à grands cris d'« A bas les jésuites ! à bas les ministres ! » la fameuse tirade de Cléante sur les faux dévots. Le vers des dernières scènes,

Nous vivons sous un prince ennemi de la fraude,
ce vers si acclamé sous Louis XIV, n'était plus accueilli que par un silence glacial ou par des rires ironiques.

La guerre de Grèce réveilla un peu la popularité royale (1828). *L'Enseigne et le Pilote*, qui mettait en scène l'héroïque dévouement de Bisson, l'officier de marine qui se fit sauter plutôt que de se rendre, et les *Français en Morée* sont les seules pièces de circonstance qui méritent un souvenir.

Cette même année 1828 vit éclore la *Muette de Portici*, ce chef-d'œuvre d'Auber. Casimir Delavigne éprouvait en même temps un échec avec la *Princesse Amélie*, comédie qui tomba complètement. *Louis XI*, qui lui succéda et qui rappelle à s'y méprendre dans la plupart des détails les *Martyrs de Soult*, de Lemercier, vengea Casimir Delavigne. Le succès de cette pièce, qui est assurément la meilleure de son auteur, ne s'est jamais démenti.

La nouvelle école, pendant ce temps, faisait des progrès. M. de Vigny donnait sa traduction d'*Othello*, bien supérieure à l'imitation de Ducis. Antérieurement, en 1825, Pichat avait fait jouer un *Léonidas* qui, bien que conçu dans la forme classique, n'en contenait pas moins des hardiesses dignes d'encouragement et promettait pour l'avenir. *Jane Shore* et *Fiesque*, tragédies de M. Ancelot; *Jeanne Darc*, tragédie de M. Soumet; *Rienzi*, de M. G. Drouineau; *Perkins Warbek*, drame de Fontan, toutes œuvres de transition, frayaient la route aux novateurs. Le grand succès de *Henri III* (11 février 1829) affirma le gain de la bataille. On connaît ce drame, le premier d'Alexandre Dumas. L'auteur a fait mieux depuis; mais tel qu'il était, malgré ses longueurs et ses puérilités, il passionna. *Henri III* annonçait de grandes qualités dramatiques, que la suite des œuvres de l'auteur n'a pas démenties. Les vétérans de la tragédie essayèrent d'arrêter cet envahissement de notre première scène et adressèrent dans ce but une pétition à Charles X. On connaît la spirituelle réponse du monarque : « Je n'ai, comme tout le monde, que ma place au parterre. » Un nouveau coup acheva l'émancipation du théâtre et de l'art; le 25 février 1830 eut lieu la première représentation de *Hernani*. Cette représentation, à jamais célèbre par les détails qui s'y rattachent et qui sont fort connus, équivalut, au théâtre, à la révolution de 1830 en politique.

La prise d'Alger, le dernier événement politique de la Restauration, eut à peine le temps d'être célébrée par les vaudevillistes, faiseurs ordinaires de pièces de circonstance; vingt jours après, Charles X signait les ordonnances et la révolution de Juillet éclatait.

— Le théâtre depuis 1830 jusqu'à la révolution de 1848. La révolution de 1830 donna au théâtre la liberté qui lui manquait; elle acheva ce que le romantisme avait commencé. Le théâtre eut ses beaux jours durant cette période. Ce fut en ce temps-là que commença réellement l'éducation d'un public difficile, prévenu contre les audaces de ce qu'on appelait la nouvelle école. Mais, à côté du théâtre purement littéraire, nous ne négligerons pas plus que dans les articles précédents ce théâtre de circonstance, toujours éphémère, mais précieux, pour donner le cachet du moment, pour fixer les tendances de l'heure présente. Dans ce dernier genre encore, l'époque parlementaire est riche. Que d'événements ! que d'actualités ! Nous les reprendrons dès le début.

Les vaudevillistes n'avaient pas en le temps de tailler leur plume pour mettre en couplets la prise d'Alger. Ils se trouvèrent prêts, quatre jours après la révolution, pour célébrer le triomphe. Les Nouveautés, sous le nom d'*A-propos patriotique*, donnèrent une sorte de scène mêlée de couplets, sans valeur littéraire, comme toutes les œuvres ainsi bâclées. Le Vaudeville, quinze jours après, joua *Les 27, 28, 29 juillet*, pièce dont le titre dit assez les tendances et dont le principal auteur, M. Etienne Arago, pouvait dire : « J'y étais. » Nous n'insisterons pas sur cette pièce, qui dépassait le but; et il y eut comme une furie de massacre, et elle a été écrite les doigts encore noirs de poudre et dans l'indignation du moment. Le cri : « Des Suisses ! j'en veux, des Suisses ! » vociféré dans la pièce par un combattant populaire, rappelait un souvenir qu'il eût mieux valu effacer : il est toujours mauvais de prêcher la tuerie. Le type jésuitique y reparait dans le personnage d'un sieur Cafardin, rentier congréganiste en « large houppe de maron, dessous noir, souliers à boucles, cravate blanche très-étroite et dont le nœud figure un rabat, cheveux plats et tombant sur les tempes. » Il y a aussi beaucoup d'esprit dans une comédie, jouée quelques jours après à l'Odéon, le *Gentilhomme de la chambre* ou *Dix jours après*, par MM. Sauvage et Ozanneux.

L'idée de la pièce, qui a servi depuis à beaucoup d'autres, repose sur ceci : un vieux gentilhomme « à ailes de pigeon. » M. de Courbignac, gentilhomme de la chambre de Charles X, s'est endormi le 26 juillet et, par suite d'une potion soporifique prise à dose exagérée, ne se réveille que dix jours après. On juge de son étonnement quand il apprend la chute du trône. Il frémit et voit déjà se dresser la République, cet épouvantail de son parti... Mais non, c'est un autre roi, voilà tout, mais c'est un roi. M. de Courbignac finit par se consoler. Un pareil cadre prête, comme on le pense bien, à des épisodes nombreux et comiques, que l'on devine sans qu'il soit besoin d'y insister. Le mot de La Fayette est incrusté dans cette pièce comme trait final d'un couplet :

Oui, d'Orléans est le roi qu'il nous faut :
C'est la meilleure république.

Un point à noter, point capital, c'est le sentiment napoléonien qui, dans cette œuvre, commence à revenir au jour, plus vivace que jamais, s'amalgamant en quelque sorte à cette monarchie constitutionnelle, qui ressemblait si peu cependant au despotisme impérial. Cette tendance ne fera que croître sous le règne de Louis-Philippe. Nous assisterons à ses progrès. Nous verrons préparer, aussi patiemment qu'inconsciemment, le nouveau triomphe de la dynastie napoléonienne, qu'on crut ruinée en 1815, et à laquelle le chauvinisme, travaillé dans ses fibres sensibiles par

la légende habilement présentée du « grand homme », prépara la résurrection complète que chacun sait.

Un drame joué le 28 août, *Jeanne la Folle*, de Fontan, avec Mlle Georges et Ligier pour principaux interprètes, eut un succès très-vif, justifié par de belles situations et un soufflé shakespérien. Une autre pièce du même auteur, jouée quelques jours avant *Jeanne la Folle*, *André le chansonnier*, répétait l'éternel canotage d'actions de grâce sur le départ des Bourbons.

Nous passons sommairement en revue, pour en finir avec les pièces de circonstance inspirées par les événements des « trois glorieuses », comme on disait alors : *Trois jours en une heure*, de MM. Gabriel et Masson, mu-tique d'Adolphe Adam et Romagnesi, à l'Opéra-Comique; aux Variétés, *M. de La Joubardière* ou *la Révolution imprévue*, de Dumersan et Dupin; à la Galté, le *Te Deum et le tocsin*, etc. Toutes ces pièces chantaient le nouveau régime aux dépens de l'ancien. L'opposition allait naître.

M. d'Epagny, l'auteur de *Dominique le possédé*, commença le feu par les *Hommes du lendemain*, joué à l'Odéon le 11 septembre 1830 avec un certain éclat. Ce titre indique les tendances de la pièce : l'écrivain s'attaque aux nouveaux parvenus, à tous ces beaux fils qui se sont cachés pendant les trois jours, ont laissé faire le peuple et, le danger passé, la cocarde tricolore au chapeau, se sont jetés comme une meute sur le pouvoir nouveau, « gneusant quelque bout de galon », comme dit le poète. Dans la comédie de M. d'Epagny, un certain vicomte expose ses théories avec autant de crânerie que de manque de style :

Il s'agit, mon ami, de conserver sa place, Et même une meilleure (!). On monte en fonction, Que l'on soit contre ou pour la révolution, Lorsque l'on est adroit. Vous comprenez de reste. Qu'on n'ira pas courir après l'homme modeste, Qui ne se vante pas, qui ne demande rien ; [sien. Pour lui les coups, pour nous l'argent; chacun le

Le Vaudeville joua la *Foire aux places*; les Variétés, la *Coalition*. Cette dernière pièce revenait encore sur les jésuites, de même que la *Contre-lettre* ou le *Jésuite*, par MM. Duport et Monnaix; la *Demande en mariage* ou le *Jésuite retourné*, de MM. Monnaix et Arago; le *Jésuite*, drame joué à la Galté; sans compter les reprises des *Visitandines*, de Picard; des *Victimes clâtrées*, de Monvel; des *Dragons et les bénédictins*, de Pigault-Lebrun; du *Fénelon*, de Chénier, toutes pièces dirigées contre le clergé. Il est curieux de voir avec quelle liberté on pouvait, il y a quarante-cinq ans, mettre ses idées sur la scène. Ici, c'est un abbé Serinet qui laisse maladroitement tomber de sa soutane un poignard et un pistolet à vent; et comme un interlocuteur s'indigne : « Jeune homme, dit l'abbé, vous parlez le langage de nos ennemis. C'est très-bien. Moi aussi, je le parle quelquefois. Je leur ai même juré fidélité; c'est notre maxime. Mais, croyez-moi, rapprochez-vous de nous en secret. Soyez sûrs que nous reviendrons sur l'eau; c'est notre habitude. » Et là-dessus, il chante un couplet qui rappelle la chanson de Béranger :

Eteignons les lumières
Et rallumons le feu !

Dans une autre pièce, le jésuite s'appelle Judacin.

Parfois, il semblait au public qu'on allait trop loin. Deux écrivains s'étaient avisés de mettre à la scène Minguet, le prêtre assassin condamné pour viol et meurtre, la salle tout entière protesta par d'énergiques sifflets. On siffla de même un *Urban Grandier*, fait dans les mêmes errements. Il est vrai qu'on applaudissait l'*Incendiaire* ou le *Sac de l'archevêché*, la *Papessa Jeanne* et ses grivoiseries, enfin *Napoléon en paradis*; mais dans cette pièce se fusionne la furie irréligieuse du moment avec l'engouement bonapartiste. Les personnages sont : saint Pierre, Napoléon, le chœur des anges, la danseuse Zéphyrine, la sœur de charité Camille et un vieux soldat. Saint Pierre prédit ce qui se passera au jugement dernier de la manière la plus bouffonne :

Quand sonnera la trompette
Pour le jugement dernier,
Chacun doit à cette fête
Ressusciter tout entier.
Ceux qui par maints accidents
Furent mutilés vivants,
Pour le jour du grand arrêt
Seront tous au grand complet.
On verra, pour leur renouée,
Des membres en tas, si bien
Que chacun aura son compte
Et retrouvera son bien.
D'ici voyez-vous, là-bas,
Le manchot chercher son bras ?
Et, sortant de son cercueil,
Le borgne chercher son œil ?
Et cette vieille édentée,
Pour plaire à ses prétendants,
A peine ressuscitée
Aller ramasser ses dents ?
Voyez, avec leurs bâtons,
Ces aveugles, à tâtons,
Cherchant bien, et tout joyeux
De retrouver leurs deux yeux ?

Et ce boiteux, dans la lice,
Courant sur tous les chemins
Après sa jambe ou sa cuisse,
Qu'il ramasse avec ses mains ?
Bref, ceux qui voudraient alors
Mettre de leur pauvre corps
Quelques fragments à l'écart
Seraient toujours repris ; car,
Quand sonnera la trompette
Pour le jugement dernier,
Chacun doit à cette fête
Ressusciter tout entier.

Enfin le vieux soldat, qui révolutionne tout le paradis pour forcer la main à saint Pierre, lequel ne veut pas y recevoir le « grand homme », chante à son tour ce couplet irrévérencieux :

Vous l' craignez encore aujourd'hui ;
Vous vous rappelez, mes bons apôtres,
Qu' jadis il était maître chez lui
Et souvent même chez les autres.
En le laissant libre en ce lieu,
On craindrait qu'un jour de goguette
Le caporal dise au bon Dieu :
« Ot' toi d' là que j' m'y mette. »

Ces pièces servent à constater cette double tendance : progrès du chauvinisme napoléonien, progrès de la haine contre les gens d'Eglise et même contre l'Eglise. Nous en verrons plus loin les conséquences. Faisons, comme diversion, une excursion momentanée dans le théâtre purement littéraire.

Les grands succès de *Henri III* et d'*Hernani* étaient le prélude d'un théâtre renouvelé, brillant, qui tint une partie des promesses que ses deux aînés avaient fait concevoir. Alexandre Dumas avait fait suivre *Henri III* de sa pièce de *Christine*, sa première œuvre, mais largement remaniée en forme de trilogie, sous le titre de *Stockholm, Fontainebleau, Rome* : la reine, l'amante, la repentie. Mlle Georges jouait le principal rôle, Mlle Noblet Paula; mais, malgré cette magnifique interprétation, le troisième acte ne passa qu'avec la plus grande difficulté. A la seconde représentation, la pièce ne porta plus sur l'infatigable que le titre de *Stockholm et Fontainebleau* et s'arrêta au meurtre de Mollathoschi. Ce drame, parmi de nombreuses beautés, offrait, à part de graves incorrections de style, des situations fausses et gênées. A côté de beaux vers comme celui-ci, dit par Christine,

Et j'assistais vivante à la postérité,

on en lisait d'absolument intelligibles.

A côté de l'école nouvelle, deux hommes essayaient de garder le terrain qu'elle envahissait chaque jour un peu : Casimir Delavigne et Ancelot. Le premier, poète des libéraux, avait derrière lui des plumes convaincues qui l'appuyèrent chaudement; le second, dans ce conflit artistique, perdait chaque jour une bataille, car, royaliste, fait baron sous les Bourbons, il était moins que jamais populaire. Il tenta un grand coup et, dans le *Roi fâinéant*, fit des concessions à l'école nouvelle. Ce vers du troisième acte, dit par Pépin sur Childebert ivre,

Qu'on ramasse le roi des Francs et qu'on l'emporte !

était un vers romantique; mais Ancelot était gêné dans le nouveau style auquel il essayait de se faire. De nombreuses maladresses, plus encore, l'absence d'intérêt d'une pièce empruntée aux temps mérovingiens, ne permirent pas au *Roi fâinéant* d'aller bien loin.

Presque en même temps, un grand succès venait s'offrir à Victor Hugo, auteur dramatique : *Marion Delorme* était jouée à la Porte-Saint-Martin par Bocage et Mme Dorval. On connaît trop le drame pour que nous y insistions. Disons seulement que l'idée d'*Antony*, qu'avait fait jouer à quelque temps de là Alexandre Dumas, lui fut inspirée par le caractère de Didier, en sorte que, *Marion Delorme* n'ayant vu le feu de la rampe qu'après *Antony*, Hugo semblait avoir plagié Dumas, pendant que c'était tout le contraire. Cela venait de ce que l'auteur d'*Antony* avait assisté à la lecture du drame de Hugo et que ce drame, par suite du veto de la censure, s'était vu forcé d'attendre la chute des Bourbons pour voir le jour. On connaît *Antony*, ce drame sauvage et décousu, sorte de cri en cinq actes, plein d'énergie et d'effets violents, où Bocage et Mme Dorval furent également superbes. En même temps, le courant bonapartiste se manifestait dans les théâtres secondaires. Le Cirque joua le *Passage du mont Saint-Bernard* (31 août 1830). La Porte-Saint-Martin donna aussitôt *Schanbrunn et Sainte-Hélène*, de Dupont et Régnier-Destourbet. Le Cirque, piqué au jeu, donna sans retard l'*Empereur*, suite de tableaux qui prenaient Bonaparte au Directoire pour ne le quitter qu'à Longwood. Le hasard fit que deux hommes, deux acteurs eussent avec l'empereur une certaine ressemblance. Aidée d'un grimace habile, cette ressemblance était frappante à la rampe. Le Cirque avait Edmond; Gobert jouait à la Porte-Saint-Martin. Tous deux, pendant de longues années, de neuf heures à minuit, furent Napoléon. L'Opéra-Comique joua *Joséphine* ou le *Retour de Wagram*, paroles de Gabriel et Delaboulaye, musique d'Adolphe Adam. Le Vaudeville joua *Bonaparte lieutenant d'artillerie*, par Duvert et Saintine; les Variétés, *Napoléon à Berlin*, par Dumersan et Dupin (le sujet était le pardon de Napoléon au prince de Hatzfeld, trait qui avait déjà servi de base au *Triomphe de*

Trajan); la Galté, coupable du *Napoléon en paradis* analysé plus haut, passa du plaisant au sévère dans la *Malmaison et Sainte-Hélène*, par Victor Ducange, Pixérécourt et Sauvage. Bobino eut ses *Quatorze ans de la vie de Napoléon* ou *Berlin, Potsdam, Paris, Waterloo, Sainte-Hélène*, œuvre de début de M. Clairville, le fécond vaudevilliste depuis si connu. Aux Nouveautés, Déjazet paraissait dans *Bonaparte à Brienne*, puis dans le *Fils de l'homme*, où elle jouait le rôle du duc de Reischstadt. Cependant l'Odéon n'avait pas encore suivi l'entraînement. L'Odéon était alors dirigé par Harel, dont l'empereur avait deviné l'esprit actif et qu'il avait nommé préfet en 1815. Alexandre Dumas raconte, dans ses *Mémoires*, qu'un soir, ayant eu l'imprudence d'aller voir Harel chez lui, le directeur lui déclara qu'il était son prisonnier et qu'il ne sortirait pas de la maison avant d'avoir fourni un *Napoléon*. Dumas prit la chose gaiement, se fit apporter des livres, entre autres les *Mémoires* de Bourrienne et *Napoléon Bonaparte*, et, le neuvième jour, *Napoléon Bonaparte* était terminé. Ce drame, fait sur commande, contient de belles scènes, et la création de l'espion, auquel Napoléon a fait grâce de la vie et qui ne survit pas à son protecteur, est une des meilleures de l'auteur. Frédéric Lemaitre joua l'empereur. La série de ce genre de pièces se poursuivait jusqu'à la révolution de 1848 et eut un nouveau regain lors de la candidature du prince Louis-Napoléon, candidature au succès de laquelle cette littérature spéciale, infiltrée dans les masses, ne fut certes pas inutile. En revanche, la République était tournée en dérision dans *M. Cagnard* ou les *Conspirateurs*, œuvre de deux hommes d'esprit, Brazier et Dumersan, qui ouvrit l'année 1831. Dans cette œuvre, la Révolution est personnifiée dans le portier Manique, type burlesque, en opposition avec M. Cagnard, bourgeois trembleur, et un jeune lieutenant ami de l'ordre. Le dialogue qui parfois s'engage entre les personnages est des plus comiques : « Je l'ai vu, moi, la République, dit Manique, j'en ai zébré. J'ai connu M. de Robespierre... Allez, il avait ses idées ! Si on l'avait laissé faire ! Mais on ne lui en a pas donné le temps. — Votre Robespierre, c'est un monstre, un scélérat ! s'écrie une dame qui regrette Charles X. — C'est pourtant lui qui a décrété l'Etre suprême, répond Manique, et l'immortalité de l'âme. Vous ne l'auriez peut-être pas aujourd'hui l'immortalité de l'âme, sans M. de Robespierre ! »

Quelques pièces essayèrent de venger la Révolution : *Junius Brutus*, d'Andrieux, faible esquisse bien dénuée; *Charlotte Corday*, de Régier-Destourbet, œuvre singulière qui contient un beau monologue de Robespierre. Bientôt l'histoire contemporaine fut jetée toute palpitante à la scène; on dramatisa des faits dont les acteurs vivaient encore : *Madame de La Valette*, par Barthélemy, Brunswick et Lhéry, s'éleva sur l'affiche des Variétés; le *Maréchal Bruns* vint à la Porte-Saint-Martin raviver les passions assoupies; de même les *Jumeaux de La Réole* ou les *Frères Faucher* et les *Quatre sergents de La Rochelle*, de Delaboulaye et Gabriel.

Une pièce sérieuse, la *Maréchal d'Ancre*, de M. Alfred de Vigny, mérita d'être placée ici à son rang. Le drame, joué à l'Odéon par Mlle Georges, est une œuvre remarquable, d'un grand style et d'une vraie couleur historique. En tant qu'œuvre théâtrale, il pêche seulement un peu par le manque de concentration et l'abondance des détails; mais l'auteur, poète et romancier, esprit délicat et soigneux, a mis le fond avant la forme et a voulu faire une œuvre sérieuse. Un défaut plus grave, c'est l'absence dans ce drame du personnage de Louis XIII; il est surtout regrettable que l'auteur, obéissant à des sentiments royalistes, leur ait sacrifié la vérité historique. Déjà, dans son *Cinq-Mars*, il avait chargé Richelieu pour excuser le monarque. Ces réserves faites, la pièce est une œuvre qui méritait le succès qu'elle obtint.

Le vent tournait de plus en plus d'ailleurs à ces tableaux d'histoire, à ces drames historiques dont le genre, un peu passé de mode dans ces dernières années, semble depuis quelque temps reprendre faveur. *L'Homme au masque de fer*, de M. Fournier et Meyer, en fut une preuve, après bien d'autres. Ce drame, joué en 1831, a été repris depuis avec succès.

Cette même année, le 22 octobre 1831, la première représentation du *Procès d'un maréchal de France*, annoncée pour le soir, fut suspendue par ordre du préfet de police. Le pouvoir commençait à s'émouvoir en voyant sans cesse les vieilles haines ravivées au feu de la rampe, et on devine que le *Procès d'un maréchal de France* n'était autre chose que la mise en scène du maréchal Ney. La foule s'amassa aux portes du théâtre, protestant par des cris contre l'interdiction arbitraire. En effet, que devenait l'article 7 de la charte de 1830 ? Les Français ont le droit de publier et faire imprimer leurs opinions en se conformant aux lois; la censure ne peut jamais être rétablie. M. d'Argout, alors ministre des beaux-arts et du commerce, endossa l'impopularité de cette mesure. On le chansonna à cette occasion dans une revue de fin d'année, le *Fossé des Tuileries*, à propos du parterre réservé que le roi faisait établir, aux grands cris de l'opposition; mais le

Fossé des Tuileries eut le sort du *Procès d'un maréchal*. L'auteur, Dartois, croyant toujours que les temps n'avaient pas changé, s'était aussi permis de railler certaine fourniture de fusils anglais de qualité très-inférieure, spéculation dans laquelle M. Gisquet, préfet de police, était accusé d'avoir trempé. Le lendemain Dartois fut mandé chez M. d'Argout, qui, furieux, lui posa comme alternative ou la fermeture du théâtre ou la suppression entière de la scène qui déplaisait à M. Gisquet.

L'année 1831 finit par un grand événement artistique; *Robert le Diable*, l'opéra dont Scribe avait écrit les paroles, révéla Meyerbeer. Il est bon de rappeler ici que le docteur Véron, qui dirigeait alors l'Opéra, ne joua l'œuvre qu'à son corps défendant et en proclamant qu'elle était détestable et qu'il marchait à sa ruine. Eclatante preuve du goût et du flair du célèbre docteur, qui depuis lors, il est vrai, ne laissa jamais échapper l'occasion de critiquer sur les toits qu'il a, le premier, deviné Meyerbeer et révéla au monde étonné l'auteur de l'*Africaine*.

Le pouvoir, une fois entré dans la voie de la sévérité, ne s'en départit pas, et on vit reparaître les beaux jours de la censure. Les drôleries ne manquèrent pas. La censure exigea d'un auteur qu'il changeât le mot « capucine » en celui d'une autre fleur quelconque, parce qu'alors M. Guizot était ministre des affaires étrangères, que ce ministère était alors situé boulevard des Capucines, et qu'en y mettant malice le public n'aurait pas manqué de reconnaître une allusion à M. Guizot. Une pièce importante, *Une révolution d'autrefois*, donnée à l'Odéon en 1833 par Félix Pyat, fut le signal du déchaînement des foudres autocratiques.

Les opinions radicales de Félix Pyat sont assez connues pour que l'on comprenne quelles devaient être les tendances de son drame. Il s'agit de la révolution de palais qui suivit la mort de Caligula. On cherche un empereur : « Oh, j'en connais un, pour ma part, un empereur ! oh, la meilleure pâte d'empereur ! il est imbécile des pieds à la tête; ce sera la crème des empereurs. Figurez-vous qu'il est gros, gras et bête; qu'il mange plus que tu ne bois; qu'il reste à table plus qu'un prétorien à sa faction. Quand vous connaîtrez mon Claude, vous ne regretterez plus Caligula ! » Le public de l'Odéon, turbulent comme on sait, voulut absolument voir dans Caligula Charles X et dans Claude Louis-Philippe. Assurément, l'auteur, en écrivant sa pièce, n'avait pas songé à ce rapprochement, car rien de commun n'existait entre Claude et le roi citoyen, pas plus qu'entre le roi chasseur et Caligula. Mais, au fond, il n'était peut-être pas fâché que ce rapprochement, le public se chargeât de le faire. Chaque soir, le mot final de la pièce : « Tuer Caligula pour avoir Claudel » était bien la peine ! était couvert d'applaudissements. La police intervint, ordonna des coupures, et comme le public n'en criait que plus fort, en réclamant les passages supprimés, un beau soir la garde municipale envahit la salle et arrêta les plus ardents. On juge de la nouvelle somme de haine qui s'amassa contre le pouvoir.

Nous entrons dans cette trop fameuse année (1832), à jamais célèbre par les ravages du choléra et aussi par le déluge de religions qui s'abattit tout à coup sur la France. La courte, mais terrible insurrection de Saint-Merry eut lieu aussi cette triste année. C'était l'époque de l'ébullition des idées; ceux qui ne pensaient pas voulant avoir l'air de penser; c'étaient les imbéciles; d'autres s'imaginaient penser réellement; c'étaient les fous. Parmi ceux-là étaient le mercier Chesneau, surnommé le dieu Chesneau par Alphonse Karr; le pédicure l'abbé Palaprat, qui se disait le successeur de Jacques Molay et le chef destiné à relever l'ordre des Templiers. C'était le temps où des écrivains de talent, MM. Antier, de Comberousse et Brienne, portaient à l'Ambigu un drame sur ce sujet et avec ce titre : *L'Abolition de la peine de mort*. En ce temps-là, on un mot, on vivait, et Victor Hugo pouvait dire :

Ce siècle est grand et fort; un noble instinct le mène; Partout on voit germer l'idée en mission.

Quant au sujet du drame de MM. Antier et autres, c'est l'épisode célèbre du grand-duc Léopold de Toscane qui, manqué par un assassin, le soustrait lui-même à la fureur de la foule en s'écriant : « La peine de mort est abolie. » Et aussitôt la foule de s'écrier : « Vive Léopold ! plus d'échafauds ! plus de supplices ! » Les saint-simoniens commencèrent vers le même temps à apparaître, et le théâtre braqua sur un eux son artillerie légère. Puis ce fut le tour de Châtel, ce prêtre novateur qui voulait que chacun comprît ses prières, priât en français, et qui voulait faire des citoyens en même temps que des chrétiens. Tout priant des Gaulois qu'il s'intitulait, l'abbé Châtel n'était pas riche; il installa d'abord sa petite église à un troisième étage. Un vaudevilliste saisit l'occasion aux cheveux :

Nous avons notre église à Paris, au troisième. Quand de l'abbé Châtel le Dieu loge en garni, L'Eternel est chez nous dans ses meubles. Aussi, Vous qui venez chez lui déposer votre clerge, Frappez à sa maison et parlez au concierge.

Le terrible fléau qui sévissait au loin ne tarda pas à arrêter l'hilarité. Les Nouveautés venaient à peine de jouer une revue sous ce

titre, qui avait l'air d'un défi : les *Pilules dramatiques* ou le *Choléra-morbus*, que le choléra s'abattait sur Paris, venant de Londres. En un jour, neuf cents personnes moururent (9 avril 1832). Les *théâtres* restèrent courageusement ouverts, car leur clôture aurait augmenté la panique. Il est même curieux que les Variétés donnèrent, au plus fort du fléau, l'excellente bouffonnerie, *Mme Gibou et Mme Pochet*. Une fort jolie comédie de M. Alexandre Dumas, le *Mari de la veuve*, date aussi de cette année et de ce moment-là. Les barricades du cloître Saint-Merry achevèrent d'assombrir cette triste année, et quelques auteurs crurent devoir donner aux vaincus le coup de pied de l'âne. Nous allons oublier un dernier événement, le soulèvement de la Bretagne par Mme la duchesse de Berry, déguisée en paysan sous le nom de Petit-Pierre, et son arrestation par suite de la trahison du juif allemand Deutz. Un vaudeville ne se gêna pas pour flétrir le traître; ce fut le *Dernier chapitre*, de Mélesville, Dumanoir et Mellian.

C'est à peu près à la même époque qu'il faut placer le *Louis XI* de Casimir Delavigne, sa meilleure pièce à notre avis. De beaux vers, une étude consciencieuse de l'histoire assurent à ce drame, déguisé sous le nom de tragédie, une place honorable dans l'avenir. L'interdiction du *Roi s'amuse* le fit oublier.

Le nouveau drame de Victor Hugo, on le sait, met à la scène un François Ier réel, non pas le François Ier de convention, beau diseur, beau faiseur de distiques, mais le François Ier qui hantait volontiers les bouges et les filles. On hurla. Le *National*, journal d'opposition, se mit du parti de la morale outragée. La pièce fut sifflée à outrance, et, le lendemain de la première et unique représentation, un ordre du ministère interdit les suivantes. On sait le reste et le procès qui s'ensuivit. V. ROY S'AMUSE (le).

Cependant Casimir Delavigne, qui travaillait beaucoup, achevait une nouvelle œuvre, les *Enfants d'Edouard*. Une chanson de Béranger lui avait inspiré *Louis XI*; le tableau de Paul Delaroche lui inspira une nouvelle tragédie. On était en 1833. La censure fut effarouchée des allusions qu'elle crut voir dans l'œuvre honnête de l'auteur des *Messe-niennes*, et il fallut l'intervention de Louis-Philippe pour rendre à Casimir Delavigne cette pièce si menaçante pour le trône. Est-il besoin d'ajouter qu'elle fut jouée avec succès et que pas le moindre désordre n'accompagna la représentation? Mentionnons ici un fait peu connu et qui fait le plus grand honneur au poète. Un légittimiste, voulant à toute force reconnaître dans Gloucester Louis-Philippe et dans Edouard V Henri V, écrivit à Casimir Delavigne une lettre de félicitations sur sa « conversion à la bonne cause ». L'auteur déclina dans une lettre très-fière ces félicitations intempestives : « Je fais, disait-il en terminant, pour votre conversion politique tous les vœux que vous m'adressez pour la mienne ».

Scribe poursuivait tout doucement pendant ce temps-là le cours de ses succès, presque continus, basés sur une profonde entente de la scène. Abordant la haute comédie, il donna *Bertrand et Haton* au Théâtre-Français (1833). C'est de l'histoire vue par le petit bout de la lorgnette, de l'histoire réduite aux proportions de l'actualité. Bertrand de Rantzaux rappelle Talleyrand un peu plus qu'il ne faudrait; c'est la théorie du succès érigée en vertu, en mérite unique.

Cependant le Théâtre-Français n'avait pas, à ce qu'il paraît, dans Scribe une confiance illimitée, car il essaya de s'attacher l'école nouvelle, lui, le sanctuaire du passé. Il voulut débiter dans cette voie par un coup d'éclat, emprunta Bocage et Mme Dorval à la Porte-Saint-Martin et annonça une brillante reprise d'*Antony*. Cette reprise n'eut pas lieu. La presse classique poussa de tels cris que le ministère interdit la pièce. Alexandre Dumas accusa MM. Etienne et Jay, rédacteurs du *Constitutionnel*, d'avoir provoqué cette mesure sévère pour se venger des railleries que contint à l'adresse du vieux journal tant berné une scène du drame.

Bertrand de Rantzaux, ce cynique en habit brodé, fut, selon nous, l'ancêtre d'un type célèbre auquel nous voici parvenus : nous voulons parler de Robert Macaire, célèbre figure qui incarnera les vices et l'esprit de toute cette époque. On peut dire que Frédéric Lemaitre en fut le parrain, sinon le père. MM. Antier, Saint-Amand et Polyanthe, lorsqu'ils donnèrent sous la Restauration l'*Auberge des Adrets*, avaient cru écrire un bon gros mélodrame naïf et furent tout surpris quand ils virent ce que Frédéric Lemaitre avait fait du rôle, effacé suivant eux, de Robert Macaire. Mais ce type n'avait pas alors, même joué par Frédéric, l'extension qu'il lui donna depuis. Le grand acteur fit accepter ses idées aux auteurs, et *Robert Macaire* fut mis à l'étude aux Folies-Dramatiques. La première représentation eut lieu le 14 juin 1834. Ce fut une révélation. On commençait à s'occuper déjà à cette époque des sociétés en commandite; Robert Macaire incarnera ces industriels qui font des appels de fonds continus, payent zéro pour cent à leurs actionnaires et détendent lorsque la place n'est plus tenable. M. Gogo, l'actionnaire typique, eut un succès étourdissant.

Robert Macaire fit école au théâtre. Nous

xv.

ne citerons pas les nombreux vaudevilles qui se mirent à graver autour de lui; un des plus drôles est la pièce donnée le 18 juillet 1834 au théâtre des Funambules par MM. Dupuis et Guillemé, *Une émeute en paradis* ou le *Voyage de Robert Macaire*. Tandis que la censure autorisait la représentation de cette bouffonnerie cynique, elle interdisait le *Roi s'amuse* et *Antony*. Ainsi s'accusait la sottise d'une administration tracassière et antilibérale.

Une interdiction nouvelle, qui rappelle celle des drames de Victor Hugo, est l'interdiction d'*Ango*, drame de Félix Pyat et d'Auguste Luchet. Les auteurs, poussant, il est vrai, l'in vraisemblance un peu loin, avaient peint dans ce drame un François Ier poltron qui, surpris par un mari jaloux, tremblait et demandait grâce. Le ministère exigea des remaniements, et, l'attentat de Fieschi ayant eu lieu quelques jours après, la censure opposa un veto absolu.

A quelque temps de là, Casimir Delavigne donnait au Théâtre-Français *Don Juan d'Aultriche* et Scribe la *Camaraderie*, pièces humblement construites, mais qui n'étaient pas dans le mouvement réel. A côté d'eux, Alexandre Dumas, ce nouveau venu, se faisait un nom éclatant et tenait en maître le sceptre scénique. *Angèle*, *Térèse*, *Kean*, *Don Juan de Marana* et vingt autres drames le posaient comme un maître sans rival. Alexandre Dumas régna, on peut le dire, au théâtre dans toute la période qui va de 1835 à 1848. Après les drames que nous venons de citer, la *Tour de Nesle* rappelle un des plus brillants succès du siècle. Nous n'en finirions pas si nous voulions suivre le fécond romancier dans cette course vertigineuse, qu'il accomplissait alors dans le feuilleton comme au théâtre. Nous le retrouverons encore; il fermait avec un drame et un refrain le règne de Louis-Philippe.

En même temps apparaissaient les drames de Victor Hugo, ces œuvres sublimes, trop lyriques peut-être, mais grandes comme l'épopée shakspearienne, *Lucrèce*, *Borgia*, *Marie Tudor*, *Angelo*, *Ruy Blas*. On eût pu croire la bataille romantique achevée, la cause de la liberté dans l'art gagnée, à voir le succès de ces chefs-d'œuvre; on était, au contraire, à la veille de la réaction classique.

Mais avant tout il nous faut continuer chronologiquement notre tâche. Nous rencontrons, en 1838, une comédie de Dumersan et Varin, les *Salimbanques*, qui a fait fortune dans le monde. Qui ne connaît Bilboquet, ce Robert Macaire honnête, et ses bonnes facéties? C'est de la gaieté et du comique de bon aloi. Mais Odry n'a pas encore pu être remplacé dans le rôle de Bilboquet. Ce rôle bon enfant, mais plus ardu qu'il n'en a l'air, tenta un jour Frédéric Lemaitre; le grand acteur s'y risqua en 1862, sur les planches du Palais-Royal; il y échoua complètement, et les sifflets eussent été plus bruyants si le public, qui a de la mémoire, ne se fût souvenu de Ruy Blas, de Don César, de Richard d'Arlington et de tant de créations de génie.

Le ministère Guizot avait pour l'Angleterre une dévotion qui frisait la crainte; en 1839, la censure se mit à sévir contre les drames et les comédies assez osées pour attaquer John Bull. Défense aux *Pontons anglais* de Scribe et Goubaux de conserver ce titre. Défense à l'opéra de *Charles VI* (1843) de conserver le refrain célèbre : « Guerre à l'Anglais! » obligation de le travestir en : « Guerre aux tyrans! » M. Léon Gozlan avait composé une pièce qui, sous ce titre : *Il était une fois un roi et une reine*, mettait en scène des événements qui se passaient en Angleterre; l'auteur se vit contraint de remanier sa pièce et de transporter l'action en Suède.

C'est dans cette même année (1843) que s'accroît la réaction littéraire que nous signalions tout à l'heure; elle avait été préparée par les reprises des tragédies classiques, auxquelles Rachel avait prêté son admirable talent. Un jeune poète arrivait de Vienne, en Dauphiné, avec une tragédie dans son portefeuille; ce jeune poète s'appelait Ponsard, la tragédie *Lucrèce*; la tragédie était une œuvre estimable, sans grand mouvement dramatique, mais écrite d'un style soigné. On commençait à se fatiguer de la gloire de Hugo et de Dumas, car le public est toujours pareil au citoyen d'Athènes qui s'ennuyait d'entendre appeler Aristide le Juste. Précisément, l'auteur de *Notre-Dame de Paris* venait de donner à la Comédie-Française un nouveau chef-d'œuvre, les *Burgraves*, sorte d'épopée gigantesque que lui avait inspirée son récent voyage en Allemagne, œuvre parfois abrupte, mais homérique et eschyléenne, grave comme le passé qu'elle voulait peindre. La réaction choisit la balle au bond, siffla les *Burgraves* et fit un succès prodigieux à *Lucrèce*. La chute du drame de Hugo fut aussi bruyante que l'avait été le succès d'*Hernani*. Les feuilletons du temps nous indiquent les vers qui excitèrent tout particulièrement l'hilarité de ces messieurs :

Quand ses petites mains touchaient ma barbe blanche
produisant un délire de joie. La réponse d'Otbert à Régina, sublime d'emportement amoureux :

Mais je remplacerais, moi, ton père et ta mère :
Ton père, j'ai mon bras; ta mère, j'ai mon cœur,

ne trouva pas grâce devant un parterre où figurait, entre autres siffleurs, nous sommes bien aise de le dire (et d'ailleurs il s'en vante dans une de ses productions), M. Nadaud, le chansonnier des *Deux gendarmes*. L'aventure bouffonne de *Hernani*, de ce vieillard qui entendait : « vieilles de pique », au lieu de : « vieillards stupides », se renouvela aux *Burgraves*; un spectateur, à ces mots du drame : « Triplez les sentinelles! » entendit : « Il pleut des sentinelles! » et trouva que cela sentait bien mauvais. Victor Hugo, tout héroïque qu'il était, paraît avoir gardé un amer souvenir de cette chute, à laquelle il assista calme en apparence, mais profondément ulcéré de l'injustice d'une cabale qui sifflait de parti pris à tort et à travers. Il dit pendant un entr'acte au directeur du théâtre : « Vos portes s'ouvrent et grincent d'une manière insupportable, mon cher; vous devriez bien graisser les gonds! » Mais ceci n'était qu'une condescendance. Depuis les *Burgraves*, la rancune du poète envers le parterre français a tenu bon, les *Burgraves* attendant encore leur pendant.

Vers la fin du règne de Louis-Philippe, les événements se précipitaient avec rapidité. Les symptômes de la tourmente qui grossissait ne tardèrent pas à se manifester. Cette fois (1847), ce ne fut plus Napoléon que MM. Labrousse et Mellian, les fournisseurs habituels du Cirque, mirent à la scène, ce fut la *Révolution française*. Les hommes de la Convention défilèrent devant un public mécontent, qui grondait sourdement contre le pouvoir et n'attendait qu'une occasion de soulèvement; la mise en scène des enrôlements patriotiques vint exciter la fibre nationale. Les esprits étaient mûrs et l'heure allait sonner.

Quelque temps auparavant, Alexandre Dumas avait fondé, sous le patronage du duc de Montpensier, le *théâtre Historique*. Il voulait continuer au théâtre ce qu'il avait commencé dans le livre; il créait une scène pour la représentation des œuvres qui avaient principalement trait aux chroniques nationales, scène qui, en effet, manque chez nous, et cela par une bonne raison, c'est que nous n'avons pas de *théâtre* national. Shakspeare nous manque, et ni Corneille ni Molière n'en peuvent tenir lieu. La tentative d'Alexandre Dumas était digne d'encouragement. L'ouverture du nouveau théâtre fut brillante; on donna la *Reine Margot*, drame taillé dans un des meilleurs romans du fondateur, et le succès fut très-grand. *Hamlet*, la *Jeunesse des Mousquetaires*, le *Chevalier d'Armentail*, *Urban Grandier* suivirent, puis *Monte-Cristo*, drame en 30 actes, que l'on jouait en six soirées consécutives; le spectateur y passait sa semaine entière. Cette tentative sans précédent fut malheureuse et excita la verve des petits journaux. Bientôt la fortune tourna. Des bruits d'émeute circulèrent. Alexandre Dumas, pour marcher à l'unisson des événements, fit jouer le *Chevalier de Maison-Rouge*. Les efforts du chevalier pour sauver Marie-Antoinette passèrent inaperçus dans ce tableau ardent qu'un homme de talent offrait aux passions populaires. On ne vit que les girondins, on ne retint que le mot *liberté*; le *Chant des girondins* devint la *Marseillaise* nouvelle.

La première représentation du *Chevalier de Maison-Rouge* est du 27 octobre; la révolution ne se fit pas attendre. Dès les premiers jours du mois de février, les *théâtres* ne faisaient plus que des recettes insignifiantes, symptômes des préoccupations du moment. Le 22 les attroupements commencèrent, et le Théâtre-Français ferma pour ne se rouvrir que sous un autre gouvernement.

— Le théâtre en France depuis la révolution de Février 1848 jusqu'au rétablissement de l'Empire, en 1852. Au rebours de la révolution de 1830 qui, accomplie par le peuple, tourna au profit exclusif de la bourgeoisie, la révolution de Février, préparée et presque consommée par la bourgeoisie, s'annonça tout d'abord comme devant profiter surtout au peuple. Le théâtre reçut un contre-coup violent des événements. La Comédie-Française n'avait pas de spectacle républicain tout prêt; elle se contenta d'intercaler dans son programme la *Marseillaise*, que chanta Charles Brindeau, habillé en garde national. La Porte-Saint-Martin reprit le *Chiffonnier de Paris*, un des grands succès de Frédéric Lemaitre; on y ajouta l'a-propos suivant : le chiffonnier, à un certain moment de la pièce, vide sa hotte et fait des réflexions mordantes ou sceptiques à propos des diverses épaves qu'elle contient; ce soir-là (26 février), Frédéric Lemaitre, parmi divers débris, trouva une couronne. C'était là une allusion d'actualité, s'il en fut. L'Opéra donna les *Barricades* de 1848, paroles de Brisebarre et Saint-Yve, musique de Pilati et Gauthier, pièce d'actualité, où la Révolution française était personnifiée par trois incarnations : un survivant de 1789, un vivant de 1830 et un gamin de Paris de 1848. Les auteurs des *Barricades* avaient été vite en besogne; cet opéra fut joué le 5 mars, neuf jours après la révolution! La cantate fut à l'ordre du jour dans tous les *théâtres*, et ce fut à qui célébrerait la glorieuse victoire du peuple.

Quant aux allusions proprement dites, quant au procès fait au gouvernement tombé, disons que ces allusions furent loin d'avoir le caractère blessant et même calomnieux

des premières pièces qui saluèrent la chute des Bourbons et que ce procès n'eût jamais recours à la calomnie. Dans les *Filles de la Liberté*, à-propos de MM. Clairville et Jules Cordier (Éléonore de Vaulabelle, frère de l'historien), on voit la Liberté sortir du mont Saint-Michel et assister au banquet réformiste. Le gouvernement déchu était représenté sous la forme d'un habit et d'une épée de sergent de ville. Au surplus, rien de subversif dans la pièce de MM. Clairville et Cordier, au contraire : un couplet pour rassurer les trembleurs :

Où régneront toutes les libertés,

La licence n'est pas à craindre;

un couplet sur Pie IX, « pontife respecté, »

qui,

Au nom du Dieu fait homme, prêche la liberté;

un couplet sur les Polonais, dont on recommandait à parler; un couplet aux ouvriers et aux patrons :

Ouvriers! à l'ouvrage!

Maitres! rassurez-vous!

enfin, réconciliation générale :

Entre enfants de la France,

Il n'est pas de vaincus!

Cette pièce synthétise l'esprit général du moment, et on voit que la haine, l'envie et la rancune n'y jouaient aucun rôle. Cette retenue, cette décence dans un moment où aucune espèce de censure n'existait est digne de remarque. Au Théâtre-Français, l'exemple de Brindeau fut suivi par Rachel qui, dans la *Marseillaise*, électrisait la salle. Elle déclama, du reste, l'hymne célèbre plutôt qu'elle ne le chantait. Tout cela explique pourquoi une pièce sur le *Maréchal Ney*, par MM. Anicet Bourgeois, Dupaty et Dennery, laquelle montrait plus que de raison le bout de l'oreille napoléonienne, n'eut à la Porte-Saint-Martin aucun succès. La réaction se fera bientôt.

Durant la période qui s'étend entre le 24 février et les néfastes journées de juin, il n'y eut pas jusqu'à l'incapacité du pouvoir exécutif institué qui, au lieu d'exciter la colère, ne fit que faire sourire. Un vaudeville se bornait à aiguïser sur lui ce couplet innocent :

A la tête d'la république,

Nous avons mis un pouvoir;

S'il n'est pas paralytique,

Qu'il nous le fasse savoir;

Car pour être exécutif,

Suffit-il d'être inactif?

Ce vaudeville, les *Volcaniennes* de Saint-Malo, raillait tout spécialement les clubs de femmes, d'invention récente. Les clubs, à cette époque, faisaient fureur. M. Labiche, le gai comique que nous applaudissons encore, dans le *Club champenois* excita l'hilarité générale. Il s'agit des élections dans une petite bourgade champenoise, pacifique s'il en fut, où le secrétaire du sous-commissaire de la République, le citoyen Farouchot, est venu porter la terreur avec ses grands gestes et son gilet à la Robespierre. Farouchot est une assez bonne charge des braves gargons d'alors, qui croyaient indispensable au triomphe des idées libérales de calquer les manières et le costume des hommes de 1793, innocents, errant qui, habilement exploitée par les ennemis de la République, contribua à donner créance à l'absurde spectre rouge, épouvantail ridicule qui n'en a pas moins ajourné le triomphe du progrès.

Les occasions de rencontrer une œuvre purement artistique à cette époque de troubles, où, au théâtre, l'actualité régnait en maîtresse, seront trop rares pour que nous ne nous bâtions de dire ici quelques mots d'un drame célèbre, le *Tragaldabas* de M. Auguste Vacquerie, que sa chute brillante illustra plus peut-être qu'un succès. La première représentation eut lieu dans les premiers jours de juillet 1848. Les deux premiers actes furent accueillis avec chaleur. L'opposition commença au troisième, et au quatrième l'hostilité fut déclarée. Jamais sifflets ne se trouvèrent à pareille fête. Nous ne ferons pas ici l'analyse de la pièce, fantaisie excessive sans doute, mais pleine de gaieté énorme et où passe par moment comme un souffle shakspearien.

La revue de fin d'année de M. Clairville : *Les lampions de la veille* et *les lanternes du lendemain*, accusa des tendances plus réactionnaires encore. Les fameux vingt-cinq francs des députés leur étaient jetés à la tête avec amertume. Ces vingt-cinq francs ont été une source inépuisable de plaisanteries.

Le théâtre, une fois lancé dans cette voie, ne s'arrêta plus. Les séances de l'Assemblée devenaient de plus en plus orageuses.

Une pièce non moins célèbre, et qui fit, elle aussi, époque dans l'histoire, est la bouffonnerie intitulée : *La propriété c'est le vol*. Des habiles s'emparèrent du mot que Proudhon venait de lancer, et en firent un épouvantail. Les auteurs, MM. Clairville et Cordier, écrivirent un vaudeville fort spirituel, il faut en convenir, mais où la liberté dont Aristophane jouissait du temps de Socrate était dépassée encore.

Deux vaudevillistes bien connus pour leurs opinions monarchiques, MM. Cogniard et Th. Nicot, profitèrent de l'occasion et, dans les *Marrons d'Inde*, offrirent le tableau burlesque d'une séance invraisemblable, reflet

pourtant exact, suivant eux, de celles du palais Bourbon.

MM. de Leuven et Brunswick allèrent encore plus loin, dans la *Four aux idées*, dont la première partie fut jouée le 16 janvier 1849. Voici un échantillon du dialogue qu'on y échangeait. Le 6 janvier, comme on sait, est l'Épiphanie ou la fête des Rois. Un nommé Savarin, le républicain, ne veut pas entendre parler de les tirer : « C'est juste, mais alors, monsieur, qu'est-ce qu'on pourrait tirer ? — On tirera la République... chacun doit la tirer... d'embarras ! — Mais qu'est-ce qu'on criera ? — La République boit ! — Chut !... malheureux, vous prononcez mal ! J'ai entendu : la République boit. » Plus loin, la France, mise en scène et personnifiée, se plaint d'avoir été épuisée par la République. Heureusement, dit-elle, sa convalescence s'avance : « J'ai choisi à l'essai, pour quatre ans, un intendant, un factotum qui présidera à mes affaires... — Et, répond le *Capital*, quand il aura fait ses preuves... », quand il se sera montré économe, intelligent, honnête et courageux... — Je le renverrai... c'est l'ordonnance des médecins. » Il était impossible de prêcher plus ouvertement la nécessité des coups d'État. La *Four aux idées* eut quatre séries et tint l'affiche pendant très-longtemps, excitant les passions au plus haut degré, irritant les gens sincères et dégoûtant les timides. Éternel jeu de ces ennemis qui profitent de la liberté pour écraser le pouvoir populaire qui l'accorde, et qui criaient à la tyrannie si une nouvelle Terreur mettait ordre à leurs insultes. MM. de Leuven et Brunswick osaient personnifier le type du représentant dans un drôle qui chante le *Ca ira* pour cent sous et *Vive Henri IV* pour deux louis, et couvrir de ridicule l'élévation des nègres au rang de citoyens.

Les principes libéraux sont tournés dans le sens le plus odieux. Les mots *égalité, fraternité* y sont expliqués d'une façon toute nouvelle : l'*égalité* consiste dans un combat acharné où des drôles luttent à qui accapara le plus de places et de dignités ; la *fraternité* consiste dans le vol à main armée. On ne vole plus une montre ; on fraternise une montre. Ici les auteurs supposent que la République a accordé la liberté des *théâtres*, et imaginent les nouveaux spectacles que cet odieux régime n'a pu manquer de faire naître : *théâtre des atrocités, théâtre des monstruosités, théâtre des nudités, théâtre des crudités, la calomnie, le mensonge*, tout était bon.

Un public friand était là tout prêt à applaudir les fantaisies réactionnaires. M. Arthur de Beauplan fit jouer les *Grenouilles de mandant un roi*. Dans cette pièce, en collaboration avec Clairville et Cordier, les représentants sont appelés les 900 grenouilles nationales. Les grenouilles chantent la *Marseillaise* en couac couac en guise de paroles. L'infatigable M. Clairville donna, deux mois après (août 1849), aux Variétés, les *Caméléons* ou *Soixante ans en soixante minutes*, sorte de revue historique, mêlée de couplets de chaque époque, et où la République continuait à être bafouée.

Et cependant, ce peuple dont on essayait de faire un tigre, un épouvantail, qu'applaudissait-il pendant que le parti conservateur riait aux *Grenouilles* et à la *Four aux idées* ? Il applaudissait un drame de MM. Laloue et Labrousse : *Louis XVI et Marie-Antoinette*, il avait la faiblesse de faire à cette œuvre historique un succès d'émotion et de larmes.

L'expédition de Rome produisit un nouveau drame des mêmes auteurs. Dans *Rome*, le pape Pie IX était mis en scène et mêlé à une intrigue de *théâtre* à travers laquelle les événements politiques venaient se dérouler. Le meurtre de Rossi était mis en action. C'était un tableau historique, d'actualité brûlante ; Pie IX n'était pas maltraité : l'assassinat y était flétri ; mais c'est tout. Cette pièce n'en fut pas moins un événement politique. Il y eut un tel tumulte à la première représentation (29 septembre 1849), que le lendemain la pièce fut interdite. Le directeur obtint du Président la levée du veto, au prix de nombreuses suppressions. Les derniers tableaux notamment, qui montraient le triomphe de la république romaine, furent supprimés ; il y avait un moment où Pie IX disait : « Le pouvoir temporel ne doit plus avoir pour emblème la croix de l'apôtre, car c'est le Christ qui a dit : « Mon royaume n'est pas de ce monde. » L'emblème de ce pouvoir, c'est le sceptre royal ou les faisceaux de la République. » Garibaldi, alors jeune, apparaissait au même tableau. Ces passages furent coupés. A ce prix, deux autres représentations eurent lieu. Le jour de la quatrième, le nonce du pape d'un côté, de l'autre le général Changarnier qui prétendait qu'on insultait l'uniforme français, obtinrent la suppression définitive, et *Rome* disparut de l'affiche.

Une nouvelle pièce vint offrir une nouvelle pâture aux passions du moment. Le général Changarnier passait pour vouloir jouer le rôle de Monk. Deux théâtres s'empressaient de porter à la scène la Restauration des Stuarts : M. Jules de Wailly au Gymnase, par *Monk* ou le *Sauveur de l'Angleterre*, et M. Eugène Guinot au Vaudeville, dans la *Restauration des Stuarts*. La première pièce tomba sous l'ennui général ; la

seconde excita des tempêtes ; très-réactionnaire et toute d'allusions, elle montrait sous des noms anglais tout le personnel du gouvernement républicain : Milton, c'était Lamartine ; lady Arabelle, George Sand ; Parnick figurait Parnin, le chef des montagnards de l'Hôtel de ville.

Une pièce vraiment littéraire vint cette année trancher sur ce fond de médiocres pièces d'actualité. M. Ponsard donna au Théâtre-Français sa *Charlotte Corday*. La pièce était mal charpentée, mais contenait de beaux vers. Chose singulière, le succès fut froid. On attribuait cet échec à un refus de Mlle Rachel de jouer le rôle principal. La très-belle scène des *Triumvirs*, entre Robespierre, Marat et Danton, jouée par Geoffroy, Bignon et Fonta, ne parvint pas à fixer l'attention. En ce temps-là, Rachel régnait, galvanisant la tragédie passée et se souciant peu du *théâtre* moderne. Quand elle abordait celui-ci, elle préférait les héroïnes de Scribe à la grande figure révolutionnaire que venait d'évoquer Ponsard.

Scribe, que nous avons vu vaudevilliser puis se lançant à la Comédie-Française dans la haute comédie, ne demeurait pas inactif. Il donnait, en collaboration avec M. Ernest Legouvé : les *Contes de la reine de Navarre* ou la *Revanche de Pavie*. Le *Toussaint Louverture* de M. de Lamartine, joué à la Porte-Saint-Martin, le 6 avril 1850, avec Frédéric Lemaître, est bien supérieur. A vrai dire, ce n'est pas un drame, mais un poème : ni le génie de Lamartine, essentiellement lyrique, ni son style ample et abondant ne sont faits pour la scène, qui demande le mouvement, la vie réelle et non le rêve dans les nuages. Frédéric eut de très-beaux élans, mais la pièce ne se soutint cependant qu'un petit nombre de soirées.

Toussaint Louverture clôt le *théâtre* vraiment républicain de cette époque. Le 30 juillet 1850, la censure fut rétablie. L'ancien régime regagnait pas à pas le terrain perdu.

Une nouvelle étoile commençait à poindre : c'était celle du président de la République, en qui tout le monde, avec un peu de perspicacité, devinait aisément un empereur futur. Dès 1849, MM. Marc Fournier et Henry de Kock avaient commencé par lui jeter à la tête non l'encens, mais l'encensoir. Dans une revue assez mauvaise, la *Danse des écus*, un personnage qualifié le *louis* personnifiait métaphoriquement la dynastie des Bourbons, et un autre, qualifié le *napoléon*, la dynastie du premier empereur. Un couplet osait dire :

Ces deux passés forment un nom :
Pour l'avenir heureux emblème,
Entrez, Louis-Napoléon !

Ce pavé de l'ours fut si lourd qu'on supprima la pièce. Mais ce qu'on laissa aller, ce qu'on soutint même, ce fut les reprises des vieilles pièces militaires sur l'époque impériale, que nous avons vu jouer avec tant de succès chauvin sous le gouvernement de Juillet. Chaque *théâtre* se remit à découper dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*.

Moins d'un an après, le 22 octobre 1852, le président assistait à une représentation solennelle du Théâtre-Français, où se déclama la plate cantate d'Arène Housaye, l'*Empire c'est la paix*, dite par Mlle Rachel, et suivie de *Il ne faut jurer de rien*, d'Alfred de Musset ; c'était un rapprochement malicieux. Le tout se termina par des cris plus ou moins payés de : Vive l'Empereur !

— Le *théâtre en France sous le second Empire*. Depuis 1852, quatre écrivains se sont successivement emparés du *théâtre* : MM. Alexandre Dumas fils, Emile Augier, Théodore Barrière et Victorien Sardou. Chacun de ces écrivains personnifie un genre, chacun a fait entrer le *théâtre* dans une phase nouvelle ; il convient donc de les étudier sommairement dans l'influence considérable qu'ils continuent encore à exercer sur nos scènes. Tempéraments et caractères tout distincts, l'un procédant de lui seul et de son siècle, les deux autres de Beaumarchais, le quatrième de Scribe, tous méritent l'examen. A côté d'eux, nous grouperons les noms secondaires qui, pour briller au second rang, n'en méritent pas moins une place que nous n'avons jamais refusée à leurs devanciers, et, après la haute comédie incarnée dans les quatre noms que nous allons analyser, nous ne pourrions nous dispenser par exemple de juger les opéras-bouffes de MM. Halévy et Offenbach, sous peine d'être incomplets.

Constatons avant tout la rareté de plus en plus grande de l'allusion politique dans tout le *théâtre* de cette période. On connaît trop la sévérité des premiers temps du second Empire sur ce qui de près ou de loin touchait à la presse, à la liberté de la parole et de la pensée, pour que nous ayons besoin d'y insister. Cet arbitraire eut cependant son bon côté en ce qu'il obligea les esprits à agrandir le cercle de leurs œuvres et à semouvoir dans les généralités morales, le domaine de l'actualité et des personnalités leur étant interdit. Il va sans dire que par actualité nous entendons uniquement les actualités politiques, car pour les autres, pour toutes celles qui se rattachent à la fantaisie, jamais époque n'a plus usé, nous dirons même abusé du droit de les mettre à la scène. Mais un *théâtre* surveillé de si près manque naturellement de passion et par conséquent d'œu-

vres vraiment dramatiques. Le temps des *Antony*, des *Ruy Blas* semble passé.

Quand un écrivain nouveau surgit, on dirait qu'il craint ce titre de drame, qui promet tant de choses, et souvent il intitule son œuvre comédie ou simplement pièce, étiquette qui ne dit rien.

L'Empire venait à peine de se consolider, qu'un jeune écrivain de race, M. Alexandre Dumas fils, donna au Vaudeville la *Dame aux camélias*, pièce tirée d'un roman qui avait fait grand bruit déjà. Le succès fut prodigieux.

Le roman d'où la pièce est tirée, sorte d'autobiographie légèrement dithyrambique, finit par cette phrase significative : « Cette histoire est une exception, mais, si c'eût été une généralité, ce n'eût pas été la peine de l'écrire. » L'auteur ayant transporté cette histoire à la scène, nous sommes en droit de considérer cette phrase comme sa loi littéraire et dramatique ; il paraît en effet l'avoir suivie et ne s'être guère occupé que de mettre à la scène des exceptions. Les maîtres passés sont toujours partis d'un principe diamétralement opposé : ce n'est pas l'exception, c'est au contraire la généralité qu'ils ont voulu peindre. Prenez Corneille et le *Cid* : est-ce que Rodrigue vengeant l'honneur de son père, est-ce que Chimène persistant à aimer le meurtrier de son père sont des exceptions ? Nullement, car l'honneur et la pitié n'en sont heureusement pas. Prenez Molière : est-ce que Tartuffe est une exception ? Nullement, car il a fait souche, et sa progéniture lui survit encore de nos jours. Turcaret de Lesage, Almaviva de Beaumarchais sont-ils des exceptions ? Ce sont des caractères. Des caractères et non des exceptions, voilà ce que l'écrivain dramatique doit peindre, doit avoir en vue avant tout. C'est en cela que M. Dumas fils et son école ont eu une mauvaise influence sur le *théâtre* contemporain.

Les *Filles de marbre*, de M. Th. Barrière, suivirent de près la *Dame aux camélias* sur la scène du Vaudeville, où vibraient encore le souvenir de Marguerite Gautier ; elles en sont la contre-partie sévère, cruelle même : Marco, l'héroïne, c'est l'éternelle femme vampire qui ruine, qui tue, qui brise l'homme assez faible ou assez fou pour s'être laissé prendre à son masque de grâce et d'amour, pour l'aimer enfin. En regard de Marco, l'auteur plaçait Desgenais, une création qui fait époque et mérite aussi une mention. Desgenais, c'est l'incarnation du bon sens uni à une haine vigoureuse du vice, mais une haine cachée sous le rire railleur. Alfred de Musset l'avait créé le premier, dans sa *Confession d'un enfant du siècle*. Mais depuis, indépendamment de M. Th. Barrière, qui donna encore une extension nouvelle à ce type dans son drame les *Parisiens de la décadence*, presque tous les auteurs introduisirent un Desgenais dans leurs pièces ; Desgenais devint un procédé ; les Desgenais remplacèrent définitivement dans le *théâtre* contemporain les raisonneurs de l'ancien répertoire.

Les *Filles de marbre* semblaient une protestation contre l'intrusion au *théâtre* du monde interlope ; mais jamais protestation, si c'en fut une, ne frappa plus à faux. M. Th. Barrière fit plus pour le monde qu'il flagellait de sa phrase stridente que la *Dame aux camélias* et ses aphorismes doucereux n'avaient jamais fait. La lorette était passée à l'état de victime ; on la persécutait, donc on comptait avec elle : n'est pas en effet persécuté qui veut. Il s'ensuivit que les *Filles de marbre*, qui peut-être, dans l'intention de l'auteur, honnête et vigoureux talent, voulaient arrêter le mal dans sa racine, ne firent que donner à la lorette ses grandes lettres de naturalisation sur la scène française. Les *Parisiens de la décadence* succédèrent aux *Filles de marbre*. Ici, Desgenais n'était plus relégué au second plan : c'est au premier qu'il donnait son avis, d'un ton ironique et tranchant, aux fils de famille prêts à se déshonorer, après avoir vendu à vil prix le château de leurs pères à des industriels qui en ont fait « des cuisines. » L'œuvre fut loin d'avoir le succès des *Filles de marbre*. Reprise plus tard et réduite en quatre actes, elle a été accueillie favorablement par le public impressionnable de l'Odéon.

Les *Filles de marbre* et les *Parisiens* mirent tout à fait en vue deux actrices dont la renommée date d'alors : Mme Fargueil, l'actrice de Marco et de tant d'autres créations hors ligne, et Mlle Favart, de la Comédie-Française, les deux grandes prêtresses du drame moderne, les dernières héritières de Mme Dorval et de Mlle Georges ; puis Felix, qui s'est tellement identifié avec le rôle de Desgenais, qu'il en arrivait à le jouer à la ville sans s'en douter.

Au Gymnase, *Diane de Lys*, autre pièce taillée par M. Dumas fils dans un de ses romans, essaya bientôt de sortir un peu de cette voie ; ici, il ne s'agissait plus des femmes du monde interlope, mais bien d'une femme du monde réel. C'était la mise en scène d'une liaison entre cette femme et un artiste : le mari surprenait sa femme au cinquième acte, et un coup de pistolet tiré sur l'amaït formait un dénouement brutal mais nouveau. L'élément artiste fit son entrée dans cette pièce. Par l'élément artiste nous entendons le choix de personnages artistes, gens fort commodes et dans la bouche des-

quels l'auteur peut placer un peu toutes choses. Les artistes, pas plus que les lorettes (qu'on ne voit pas à un rapprochement moral), n'appartiennent au monde social réel, admis par les conventions. Or, *Diane de Lys* fit école en ceci que, depuis lors, pendant dix ans et plus, aucun auteur dramatique ne se permit de présenter au public un jeune premier qui ne fût ni peintre ni pianiste, ou tout au moins poète élégiaque. Un autre abus de cette rage nouvelle a été souvent l'emploi, comme lieu d'exposition d'une comédie, d'un atelier de peinture, lieu vague, comme le fameux vestibule classique.

M. Emile Augier avait, sous le régime précédent, fait ses premières armes à l'Odéon, par la *Cigüe*. Cette petite comédie néo-grecque avait été accueillie avec faveur, et on avait cru voir dans l'auteur un nouvel adepte du genre aimable. Plus tard, M. Augier, qui cherchait encore sa voie, donna quelques comédies de mœurs, le plus souvent en collaboration avec M. Jules Sandeau : la *Pierre de touche*, la *Chasse au roman* ; un drame en vers, *Diane*, assez faible imitation de la *Marion Delorme* de Victor Hugo. M. Augier alors était un des pontifes de la prétendue école du bon sens, comme elle s'intitulait, et dont le chef était M. Ponsard. On était loin de soupçonner en lui l'écrivain actif et parfois violent que nous ont révélé ses œuvres postérieures. Le « bon sens » voulait de la tenue et surtout de la retenue. En même temps que M. Dumas fils surpassait ses créations précédentes en donnant le *Demi-monde*, M. E. Augier, dans le *Mariage d'Olympe*, mit hardiment en scène le mariage d'un gentilhomme, un instant aveuglé par son amour, avec une femme semi-actrice, semi-courtesane, et les conséquences désastreuses de cette union. L'auteur montrait cette créature regrettant sa fange, comme les carpes de Versailles regrettaient la leur ; et le dénouement était, comme dans *Diane de Lys*, un coup de pistolet qu'un vieillard, soucieux de l'honneur de sa maison, tirait à temps sur la drôlesse pour l'empêcher de déshonorer le nom qu'elle devait à un moment de folie et de passion. La pièce eut un grand retentissement.

A la même époque, le Gymnase jouait le *Demi-monde*, dont le titre seul était une trouvaille. Le mot fut accepté ; il manquait, et fit fortune. Un autre fleau, en même temps que la lorette, envahissait chaque jour nos mœurs : la bourse et ses jeux dangereux, ses conséquences souvent désastreuses. Le sujet tenta Ponsard, et, sous ce titre, la *Bourse*, il flétrit l'amour insatiable du gain vite acquis, ce vice spécial à notre temps. Son plus grand succès, avant la *Bourse*, avait été l'*Honneur et l'argent*, œuvre honnête, pleine de vers faciles, mais qui ne peut être classée parmi ces pièces vigoureuses destinées à flageller les vices de leur époque. La *Bourse*, qui fut loin d'avoir le succès de l'*Honneur et l'argent*, était, à ce point de vue, bien préférable. C'était de l'audace que de s'attaquer au veau d'or, tandis que l'*Honneur et l'argent* n'était qu'un long hymne à l'usage des honnêtes gens, lesquels n'ont aucun besoin d'être convertis.

M. Théodore Barrière, l'auteur des *Filles de marbre*, sortit le premier du cercle dans lequel il avait annoncé par ses débuts devoir se mouvoir. Les *Faux bonshommes*, qu'il donna au Vaudeville, obtinrent un succès énorme, et c'est, en effet, une des meilleures comédies de notre époque. Sans doute le comique y est un peu outré, ainsi que les caractères, mais tout cela est, aux époques en général, profondément vrai ; les Péponnet, les Dufour, les Verillac, tout ce monde vit et grouille autour de nous. La pièce, d'ailleurs, était conçue comme le sont à peu près toutes les comédies contemporaines. Ces comédies, remarquons-le des maintenant, ne procèdent plus par unité, par type unique, mais par galerie de types. Autrefois, l'ancien répertoire intitulait une pièce le *Glorieux*, l'*Inconstant*, le *Méchant* ; dans ces œuvres, un seul glorieux, un seul inconstant, un seul méchant promenaient sa personnalité pendant cinq actes. Le répertoire moderne procède tout différemment, et, au lieu d'un glorieux, par exemple, il n'eût pas manqué de nous offrir une galerie des différents glorieux que l'on rencontre aux divers échelons sociaux. C'est un progrès, à la condition, bien entendu, que chaque type soit sérieusement étudié et fouillé. Le malheur, c'est que, très-souvent, il n'en est rien, et qu'on se contente de présenter des personnages tout superficiels. Cette critique, répétons-le, ne s'adresse pas aux *Faux bonshommes*, pièce sérieusement composée et bien observée. M. Barrière, d'ailleurs, n'a point fait cette pièce à lui seul. Il a fait les *Filles de marbre* avec M. Lambert Thiboust ; les *Faux bonshommes* avec M. Ernest Caperdu. Cette extension de la collaboration aux grandes comédies est encore une maladie du *théâtre* de ce temps. Le vaudeville seul la supportait jadis. Nos descendants ne comprendront jamais que des talents aussi personnels que M. Barrière, M. Emile Augier se soient avertis à ce travail à deux, qui peut nuire à l'originalité.

En même temps que M. Barrière donnait au Vaudeville les *Faux bonshommes*, M. Dumas fils donnait au Gymnase la *Question d'argent*, « pièce d'économie domestique », comme l'appela plaisamment un critique, et dont le succès tranquille a certes été au-dessous de

la valeur de l'œuvre. L'apparition de cette comédie désorienta un public habitué à voir dans M. Alexandre Dumas fils le photographe spécialiste; l'auteur de la *Dame aux camélias* entrant de plain-pied dans le monde bourgeois, et nous montrant la maîtresse de maison faisant ses comptes de marché elle-même, fut difficilement pris au sérieux, et l'on ne voulut pas lui accorder tout d'abord la connaissance approfondie d'un monde qu'il avait négligé jusqu'alors, et dont il nous a depuis cependant offert des peintures si fidèles. Dans la *Question d'argent*, on reconnaît du premier coup, sous le masque du banquier Giraud, un financier déjà célèbre alors, et qu'un long procès et un acquittement éclatant devaient rendre, à quelques années de là, presque illustre, M. Mirès. On dit spirituellement de cette comédie : *Castigat ridendo mores*. Le portrait n'était pas flatté, et la victime se plaignait amèrement. L'auteur cependant n'avait pas songé à une personnalité mesquine; il avait voulu résumer en un type accentué, d'après le procédé classique, les diverses figures d'hommes d'argent qui régnaient alors.

Le mot le plus caractéristique placé par lui dans la bouche de son Giraud : « Les affaires, c'est l'argent des autres ! » n'avait jamais été prononcé, par M. Mirès, mais bien par le roi de l'intrigue et de la réclame, M. Emile de Girardin. La *Question d'argent* était écrite d'un style sobre, sans éclats, et elle offre, avec deux autres comédies, le *Fils naturel* et le *Père prodigue*, la transition naturelle de la *Dame aux camélias* à sa manière définitive, applaudie de nos jours dans le *Supplice d'une femme*.

Le *Fils naturel* met en scène, après Diderot, l'éternel préjugé qui, dans notre état social, s'attache aux malheureux que leur naissance met hors de la légalité. M. Alexandre Dumas fils traite ce sujet avec une fougue, une énergie et une logique remarquables. Jusqu'alors, on avait peint le fils naturel obligeant son père à le reconnaître, ou le père le reconnaissant de bonne volonté. M. Dumas nous montre, au contraire, son fils naturel refusant d'être reconnu, après avoir imposé l'estime et l'admiration par ses qualités personnelles. La thèse était neuve et, de plus, présentée avec une grande force de logique. Le *Père prodigue*, conçu avec la même hardiesse, trait, dit-on, sa donnée fondamentale de la manière de vivre du père même de l'auteur, ce viveur d'un autre âge, toujours jeune, toujours vivant l'or par les fenêtres, antithèse singulière de son propre fils, soigneux et rangé. Mais ce ne serait tout au plus qu'une lointaine indication. Toutes ces pièces offrent ceci de commun qu'elles sont essentiellement positives; c'est la réalité nue que M. Dumas fils traîne sur la scène :

Rêves si vous voulez ! voilà ce qu'il a vu !

comme dit Musset. Oui, voilà ce qu'a vu M. Dumas fils : son époque, rien que son époque.

Vers les premiers jours de l'Empire, un jeune homme absolument inconnu avait fait jouer à l'Odéon, à force de démarches et sous ce titre : la *Taverne des étudiants*, une comédie en trois actes et en vers. La chute en avait été éclatante, et, depuis ce temps, l'auteur n'avait pas reparu; on le croyait englouti dans l'ouragan de sifflets et de cris qui avait accueilli sa première tentative. Environ cinq ans plus tard, il fit jouer au théâtre Déjazet les *Premières armes de Rigard*, comédie en trois actes, en collaboration avec Vanderbuck. La pièce était écrite d'un style alerte et courant; c'était un pastiche adroit du style de Beaumarchais, et rien de plus. L'auteur a depuis conquis un rang honorable au théâtre; mais, bien qu'il ait immédiatement abordé la comédie de mœurs et de caractères, il n'est resté qu'en second ordre.

La jolie comédie des *Patte de mouche*, dont il fit suivre ses *Premières armes*, est une délicate fantaisie pleine de détails ingénieux; mais c'est du Scribe, avec quelque chose de plus cependant, le sentiment artistique de l'ensemble et du détail. Scribe est bourgeois toujours; Sardou est artiste, même quand il peint des bourgeois. Il y a dans ces *Patte de mouche* beaucoup de détails excellents; mais ce sont des riens cousus bout à bout, s'efforçant de soutenir une intrigue bâtie sur une pointe d'aiguille.

Ces défauts et ces qualités devinrent encore plus saillants dans les œuvres de M. Sardou qui suivirent. La grande comédie de *Nos intimes* est la plus complète expression du système de l'auteur, qui consiste à accumuler les petits moyens et à leur faire dénouer des situations dramatiques et en apparence sérieuses.

Deux pièces tranchent néanmoins dans son œuvre : les *Femmes fortes* et la *Famille Benoiton*. La première, bien que peu connue et n'ayant eu qu'un succès très-relatif, n'en est pas moins une des meilleures de M. Sardou. Cette peinture de mœurs étranges, qui, d'ailleurs, annonçait déjà la *Famille Benoiton*, est traitée avec vigueur. Cet Américain jeté au milieu de la civilisation européenne, avec sa sécheresse, sa brutale franchise et son positivisme, était une création curieuse et non encore mise à la scène. Le style est sobre, bref, bien en harmonie avec le sujet. La *Famille Benoiton* est restée l'un des grands succès dramatiques de notre époque. Ici M. Sardou s'attaquait à un vice particu-

rement parisien, d'ailleurs : cette disposition dangereuse qui tend à établir incessamment une confusion par le costume et les manières, les façons et le langage, entre le monde des parvenus bourgeois, les *bourgeoises gentilles femmes* et le monde interlope. Il y avait une certaine audace à remplir cinq actes d'un thème purement satirique à l'adresse même de bon nombre de spectateurs, qui riaient de M. Benoiton et ne croyaient rire que de leurs voisins.

Nous ne mentionnerons que pour mémoire le surplus du théâtre de M. Sardou, pastiches agréables de l'ancien genre, et qui, avec Déjazet dans le principal rôle, eurent aussi une grande vogue : *Monsieur Garat*, les *Prés Saint-Gervais*, le *Défilé*, etc. Les pièces qu'il a données au Palais-Royal, les *Jeux de la rue* et les *Pommes du voisin*, sont loin d'avoir eu le succès de ses autres œuvres; et même une comédie sérieuse, *Maison-Neuve*, n'a obtenu qu'un nombre de représentations très-restreint, laissant bien loin derrière elles celles des *Ganaches* et de *Nos bons villageois*.

Nous retrouvons en 1862 M. Emile Augier le héros d'un grand tumulte. Cherchant toujours sa voie, dont le *Mariage d'Olympe* peut être considéré comme l'étape la plus importante, il avait donné quelques comédies, comme le *Gendre de M. Poirier*, aux Français; *Philiberte*, au Gymnase, et la *Jeunesse*, à l'Odéon (ces deux dernières en vers); *Un beau mariage*, au Gymnase. Mais ce fut surtout la vigoureuse comédie des *Effrontés*, jouée à la Comédie-Française, qui l'affirma comme un des maîtres de ce temps-ci. M. Augier, dans les *Effrontés*, abordait la comédie politique. Mettant en présence le passé, représenté par le marquis d'Auberive, et le présent, incarné dans le faiseur Vernouillet, il nous faisait assister à ce duel d'idées opposées et donnait son avis par la bouche de Giboyer, création puissante, sorte de Robert Macaire honnête et savant, sous son enveloppe rude à dessin. Reprenant ce personnage, dans lequel Got s'était incarné au point d'être Giboyer dans tous les rôles qu'il joue depuis ce temps, Emile Augier, sous le nom du *Fils de Giboyer*, donna l'excellente comédie qui fait suite aux *Effrontés* et qui excita dès son apparition le tumulte dont nous parlions tout à l'heure. C'est que cette fois l'auteur s'attaquait, non plus à des généralités, mais à des personnalités, et des personnalités ombrageuses. Les cléricaux étaient vigoureusement tancés dans la personne de Déodat (masque transparent de M. Veuille) et dans celle du jeune comte d'Outreville. M. Guizot était reconnaissable dans ce d'Aigremont protestant, mais qui soutient le pouvoir temporel du pape. Il n'y eut pas jusqu'à l'ancien auteur des *Biographies*, M. Eugène de Mircourt, qui ne voulût se reconnaître et qui ne criât que l'acteur Got s'était grisé à son image. Quoi qu'il en soit, le *Fils de Giboyer* fut, avec les *Misérables* de Victor Hugo, le grand succès de l'année, et l'on vit ce spectacle rare, deux œuvres littéraires prendre les proportions d'événements politiques.

La Comédie-Française devait remporter, peu de temps après, une nouvelle victoire avec le *Supplice d'une femme*, cette comédie de M. Emile de Girardin refaite par M. Dumas fils et que personne ne signa. M. Dumas fils, qui était sinon le père, du moins le parain du *Supplice d'une femme*, inaugura dans cette pièce la forme brève, rapide, exempte de développements, marchant droit au but qu'il a continué à poursuivre dans *Heloise Parquet* (que M. Durantin signa), dont les *Idees de Mme Aubray*, au Gymnase, sont l'expression dernière et accomplie. Le théâtre cette fois rentrait dans le droit commun.

Nous ne pousserons pas plus loin notre revue du théâtre en France. Les pièces qui se sont jouées depuis l'époque où nous nous arrêtons, et dont la plupart se jouent encore, n'appartiennent pas au passé, mais au présent de notre théâtre, et c'est du passé seul que nous avons voulu esquisser l'histoire. Dans quelques années, on jugera mieux l'époque actuelle et l'influence qu'elle aura exercée sur le goût public, sur le talent des auteurs dramatiques et sur l'art lui-même.

— Législ. Les lois, décrets et ordonnances qui régissent le théâtre sont de deux sortes; une partie des prescriptions regarde l'exploitation matérielle des théâtres et la régle, sous forme d'autorisation préalable, de privilèges et de subventions; l'autre a trait aux ouvrages représentés que l'administration s'est, de tout temps, arrogé le droit de surveiller et d'interdire au besoin. Nous avons traité, au mot CENSURE DRAMATIQUE, cette seconde partie de la législation du théâtre; nous ne nous occuperons ici que de la première.

Dès que les représentations théâtrales commencèrent à être goûtées du public et qu'il se forma des troupes spéciales, l'administration intervint et réglementa la matière. Le plus ancien document intéressant l'exploitation des théâtres est de 1398; c'est une ordonnance du prévôt de Paris faisant défense à tous les habitants de sa juridiction de représenter aucun jeu de personnages, soit des vies des saints ou autrement, sans le congé du roi. Le congé du roi n'ayant été accordé à personne, toute représentation fut interdite pendant quatre ans. En 1402, les confrères

de la Passion obtinrent des lettres patentes qui leur permirent de reprendre leur industrie dans un petit théâtre qu'ils aménagèrent près de la porte Saint-Denis. Ils avaient un privilège, c'est-à-dire que nul, excepté eux, ne pouvait donner de représentations, et ce privilège leur fut confirmé en 1518; en 1548, ils obtinrent la permission de jouer des pièces profanes et s'établirent à l'hôtel de Bourgogne. Ce fut le commencement de la Comédie-Française.

Ce système du privilège subsista jusqu'à la Révolution française; mais diverses ordonnances permirent d'ouvrir d'autres salles de théâtre, également privilégiées, telles que le théâtre du Marais, où débuta Molière, celui des comédiens de Monsieur, au Palais-Royal, le théâtre de la rue Guénégaud, ouvert en 1673, et l'Opéra, ouvert en 1669. Le privilège de ces théâtres était de telle nature que les petits théâtres, ouverts également après autorisation, étaient astreints à leur payer une redevance et à rester strictement dans les limites tracées par leur genre spécial. Ainsi, lorsque les bouffons italiens fondèrent un théâtre, à la fin du XVIII^e siècle, ils eurent souvent maille à partir avec la Comédie-Française et l'Opéra, qui exigèrent d'eux une redevance annuelle considérable et leur lièrent les mains autant qu'il était possible. Lorsque ce théâtre changea son genre et voulut jouer des pièces françaises, lorsque Marivaux, Le Sage et quelques autres lui apportèrent les comédies qui devaient le rendre célèbre, la Comédie-Française, qui le cabla de vexations et de procès. Ce fut le tour de l'Opéra, quand il fut adjoint le chant à son répertoire ordinaire. Celui-ci lui fit défendre de laisser ses acteurs chanter, ce qui lui inspira un expédient singulier. Lorsqu'un acteur arrivait à l'endroit où il devait chanter un couplet, il déroulait un grand écriteau, sur lequel le couplet était écrit en gros caractères, l'orchestre attaquait l'air, et toute la salle se mettait à chanter en chœur les vers interdits au comédien. Lorsque la Comédie-Italienne eut à son tour obtenu un privilège, elle se joignit à ses anciens persécuteurs pour entraver la marche des théâtres inférieurs. Le théâtre de Nicolet, devenu le théâtre de la Galté (1760), ne put d'abord exhiber à son public que des danseurs de corde, des bateleurs, des équilibristes; l'Ambigu, fondé en 1772, ne dut exhiber que des marionnettes. Lorsque l'un de ces établissements voulait obtenir une franchise quelconque, outre les démarches qu'il lui fallait faire auprès de l'autorité supérieure, il était tenu d'entrer en arrangement avec les grands théâtres, qui taxaient leur bienveillance et le faisaient financer. Ils accordaient, par exemple, la faculté de présenter en scène de vrais acteurs, mais en ne les mettant en vue qu'à travers un rideau de gaze, ou bien ils permettaient à ces acteurs de parler, mais non point de chanter. D'autres fois, un théâtre ne s'ouvrait qu'à la condition de n'avoir pour comédiens que des enfants; encore ces enfants ne pouvaient-ils prononcer un mot; et tandis qu'ils occupaient la scène par une pantomime, le dialogue était débité dans la coulisse par des acteurs invisibles.

Cependant, et grâce au succès qu'ils obtenaient auprès du public, les petits théâtres en venaient presque toujours à leurs fins, mais à la suite de tracasseries de toutes sortes et d'une guerre très-onéreuse pour eux. Accablés d'impôts, de redevances, de droits de toute nature, ne sachant jamais au juste ce qu'ils pouvaient se permettre, leur existence demeurait toujours extrêmement difficile. Tout cela pourtant devait prendre fin, et la liberté allait bientôt régner, au théâtre comme ailleurs.

Dès les premiers jours de la Révolution, cette question si importante de la liberté théâtrale s'imposait à tous les esprits justes et sensés; chacun comprenait la nécessité d'une réforme radicale sous ce rapport, et, le 24 août 1790, une pétition était présentée à l'Assemblée nationale, demandant : 1^o l'abolition des privilèges de spectacle; 2^o la jouissance pour tous les théâtres, indistinctement, des ouvrages des auteurs anciens; 3^o la faculté pour tout particulier, possédant un théâtre ou le faisant construire, d'y faire jouer la comédie; 4^o enfin, le droit, pour les auteurs vivants, de statuer eux-mêmes sur la valeur de leurs ouvrages, de gré à gré avec les directeurs, ceux-ci ne pouvant en aucun cas les faire représenter sans le consentement des premiers.

Cette pétition, rédigée et présentée par Laharpe, avait été signée par lui, ainsi que par Chamfort, Sedaine, Fenouillet de Fulbair, Mercier, Ducis, Leblanc, Palissot, Bret, Marie-Joseph Chénier, Fabre d'Églantine, Lemierre, Cailhava, Collot-d'Herbois, Fallet, Laujon, Dudoey, Beaumarchais, Forgoot, Sauvigny, Gudin, Maisonneuve, Blin de Saintmore, Murville et Cubières.

Dès le 15 novembre suivant, l'Assemblée s'occupait de cette pétition, et son comité de constitution, dans une décision prise par lui et signée par Chapelier, Rabaud et Target, déclarait que « le principe général est que tout homme peut établir un spectacle, et que la police en a la surveillance. » Le 13 janvier, en séance, la question fut mise à l'ordre du jour, et une longue discussion s'établit, à laquelle prirent part, outre Chapelier,

deux hommes qu'on ne s'attendait pas sans doute à trouver en cette affaire : l'abbé Maury et Robespierre lui-même. C'est dans cette même séance que l'Assemblée rendit un décret qui détruisait le régime des privilèges, et dont l'article premier, ainsi conçu, était suffisamment explicite : « Tout citoyen pourra élever un théâtre public et y faire représenter des pièces de tous les genres, en faisant, préalablement à l'établissement de son théâtre, sa déclaration à la municipalité des lieux. »

Cette législation fut abolie par le décret du 8 juin 1806, qui exigea l'autorisation préalable pour l'ouverture de tout théâtre public, et par celui du 29 juillet 1807, qui fit fermer un grand nombre de théâtres secondaires et enjoignit aux huit théâtres qui furent seuls conservés (Opéra, Comédie-Française, Odéon, Opéra-Comique, Vaudeville, Variétés, Galté et Ambigu-Comique) de s'en tenir à l'exploitation d'un seul genre strictement délimité. Outre l'autorisation préalable, tout entrepreneur de théâtre fut tenu de justifier des moyens qu'il possédait pour tenir ses engagements; un règlement ministériel (19 août 1814) permit d'exiger un cautionnement en immeubles. Le refus d'autorisation était sans appel et ne pouvait faire l'objet d'un recours au conseil d'Etat. Aucun déplacement d'une troupe d'une salle dans une autre ne put avoir lieu sans l'autorisation du pouvoir exécutif, sur le rapport du ministre de l'intérieur.

La Restauration et le gouvernement de Louis-Philippe ne modifièrent en rien cette législation; ils se contentèrent de donner des autorisations plus fréquentes. Les Folies-Dramatiques, le Palais-Royal, la Renaissance, le Théâtre-Historique, l'Opéra national et quelques autres scènes secondaires prirent naissance à cette époque, et à la fin du règne de Louis-Philippe il existait à Paris une quinzaine de théâtres environ.

Les théâtres de province furent divisés en trois catégories : troupes de comédiens sédentaires, placées à poste fixe dans les villes; troupes dites d'arrondissement, parcourant divers départements compris dans leur circonscription; ces deux genres de troupes ne pouvaient exister que sous la conduite de directeurs nommés pour trois ans par le ministre de l'intérieur (ordonnance du 8 décembre 1824); la troisième catégorie était formée par les troupes ambulantes, exploitant les villes qui ne faisaient partie d'aucun arrondissement théâtral, ou celles dans lesquelles la troupe d'arrondissement désignée négligeait de donner au moins quinze représentations en six mois. Le privilège des directeurs de troupes sédentaires ou de troupes d'arrondissement leur conférait le droit de percevoir un cinquième sur la recette brute des spectacles de curiosité de tout genre, défalcation faite du droit des pauvres.

La révolution de 1848 ne changea rien non plus à la législation qui régissait les théâtres. Le gouvernement honnête, mais éphémère, de la république, n'eut pas le loisir de s'occuper de cette question d'une importance secondaire, quoique très-réelle, et le régime des privilèges continua de subsister comme par le passé.

Cependant, des réclamations s'élevaient plus d'une fois dans la presse à ce sujet. Tous les hommes sensés réclamaient, en cette matière, le retour aux doctrines établies par le décret de 1791, doctrines qui partaient d'un point de vue parfaitement juste et qui avaient été sabrées d'un trait de plume par le vainqueur du 18 brumaire. Les écrivains qui s'occupaient de cette question faisaient observer avec raison que la protection que l'on prétendait accorder à l'art, en le limitant, n'avait au contraire pour résultat que d'empêcher son expansion la plus complète et de rendre stériles les efforts les plus intelligents. A partir de 1860, une véritable campagne s'organisa dans les journaux de Paris à l'effet de réclamer la liberté en matière de théâtre, et tous les feuilletonistes les plus autorisés se mirent successivement de la partie, entre autres MM. Fiorentino, Francisque Sarcey, Alexis Azevedo, etc. etc. Bientôt la province se mêla au mouvement, et ce ne fut plus qu'un cri général pour demander la diffusion des genres et la suppression des privilèges. Le décret du 6 janvier 1864 satisfait à ces demandes en faisant du répertoire classique la propriété de toutes les entreprises théâtrales, en abolissant la délimitation des genres établie par le décret de 1806, et en donnant la faculté à tout citoyen de construire et d'ouvrir un théâtre. Depuis lors, nous sommes en possession, non point d'une liberté absolue, car les théâtres continuent d'être soumis à la censure, mais du moins de la liberté de l'industrie théâtrale.

En dehors de la censure et des subventions, dont nous parlons plus bas, l'administration n'a conservé avec les théâtres qu'un petit nombre de rapports. Les maires et, à Paris, le préfet de police sont chargés du maintien du bon ordre dans les spectacles (loi des 16-24 août 1790); cette loi continue toujours d'être en vigueur. Les théâtres sont placés, en outre, sous la surveillance des commissaires de police; aucun autre fonctionnaire n'a juridiction pour requérir, en cas de désordre, la force armée, provoquer l'expulsion des spectateurs ou la fermeture momentanée du théâtre. Parmi les soins qui incom-

bent à la municipalité sont placés tout ce qui regarde la solidité de la salle, qu'elle doit faire examiner par des experts avant de permettre qu'elle soit livrée au public, et les précautions contre l'incendie.

— **THÉÂTRES SUBVENTIONNÉS.** Quelques-uns des grands *théâtres* de Paris, l'Opéra, le Théâtre-Français, l'Opéra-Comique, l'Odéon, et un grand nombre de *théâtres* de province reçoivent, dans l'intérêt de l'art, des subventions plus ou moins considérables. A Paris, ces subventions sont fournies par l'Etat et la capitale; dans les départements, elles sont à la charge des municipalités. Le décret du 6 janvier 1864, relatif à la liberté des *théâtres*, a laissé subsister, sous ce rapport, une inégalité choquante entre les diverses entreprises dramatiques. En effet, ce décret n'a pas complètement créé la liberté, et n'a pas absolument détruit les privilèges, puisqu'il a maintenu les subventions ordinaires accordées à divers *théâtres* de Paris, et qu'il a laissé aux municipalités de province la faculté d'en gratifier certains autres.

Les subventions ont été créées jadis pour protéger certains établissements dramatiques, et, disant-on, dans l'intérêt de l'art sérieux, qu'elles étaient destinées à soutenir et à propager. L'Opéra et la Comédie-Française furent, à Paris, les premiers *théâtres* qui en jouirent; l'Opéra surtout fut toujours favorisé sous ce rapport; mais alors c'était la ville de Paris qui avait la charge de l'entreprise, soit en la faisant vivre à son compte, soit en la soutenant de ses deniers.

En 1749, un arrêté du conseil donna à la ville de Paris la direction de l'Opéra, et la ville de Paris ne se dégagea de cette charge qu'en 1757, après avoir payé 1,290,000 livres d'anciennes dettes de cet établissement. En 1769, un arrêté du conseil remit à nouveau la direction de l'Opéra à la ville de Paris, qui fit gérer par Berton, Trial, Dauvergne et Joiveau. Cela dura jusqu'en 1776, date à laquelle la ville avait perdu 500,000 livres. En 1777, la ville assura à Devismes, le nouveau directeur, une subvention annuelle de 80,000 livres; c'est la première allocation régulière. Le 19 mars 1780, un arrêté du conseil retira l'Opéra à la ville de Paris, en lui laissant, toutefois, 200,000 livres de déficit à payer et 1,200 livres de pensions à servir. Le roi accorda alors 150,000 livres de subvention et donna un matériel évalué à 1,500,000 livres. En 1790, la ville de Paris reprit l'Opéra, et le bilan de l'année 1791 accusa un déficit de 627,590 livres. Sous le premier Empire, les subventions des *théâtres* impériaux étaient payées par le ministère de la police, qui percevait à cette époque le produit de la ferme des maisons de jeu de Paris. En 1803, 1804, 1805, ces subventions s'élevèrent, pour l'Opéra seulement, de 800,000 à 950,000 francs. Au commencement de la Restauration, les recettes de la ferme des jeux furent divisées en deux parties; l'une des parties fut versée à la liste civile qui, dès ce moment, resta chargée de payer la subvention aux *théâtres*. Une ordonnance rendue le 4 août 1818 concéda à la ville de Paris le produit de la ferme des jeux, à la condition qu'elle emploierait 5,500,000 fr. à payer diverses dépenses, parmi lesquelles se trouvaient les subventions aux *théâtres*. Les fonds qui étaient appliqués aux subventions des *théâtres* de la ville de Paris étaient donc des fonds municipaux. La liste civile y ajoutait une somme importante, et il y avait encore les redevances payées à l'Opéra par les autres spectacles de Paris, plus diverses gratifications, telles que les loyers gratuits, etc., etc. Voici le détail de ces sommes allouées alors aux *théâtres*:

	Fr.
10 Par la ville de Paris.	1,300,000
20 Par la liste civile	548,000
30 Par les redevances à l'Opéra.	200,000
40 Par diverses gratifications et loyers.	352,000
Total	2,400,000

Jusqu'alors, l'Etat, à proprement parler, n'entrerait que pour peu de chose dans les subventions théâtrales. A partir de la révolution de 1830, après la suppression des jeux, il dut fournir les sommes destinées à soutenir les cinq grands *théâtres*, c'est-à-dire l'Opéra, la Comédie-Française, l'Opéra-Comique, le Théâtre-Italien et l'Odéon.

L'Opéra a toujours absorbé, à lui seul, beaucoup plus que tous ses confrères subventionnés pris ensemble. Voici quelques chiffres à ce sujet:

	Fr.
En l'an XI, l'Opéra (alors <i>théâtre</i> des Arts) touchait	600,000
Sous l'Empire	750,000
Sous Louis-Philippe, pendant la première année de la direction du docteur Véron.	810,000
Pendant la seconde année de cette direction.	760,000
Pendant la troisième.	710,000
Sous le second Empire, jusqu'à 1866.	820,000
Sous le second Empire, à partir du 15 avril 1866.	920,000

En 1829, les *théâtres* subventionnés de Paris coûtaient à l'Etat la somme de 906,983 fr.,

et, en 1868, le total était de 1,540,000 fr., ainsi répartis:

	Fr.
Opéra	920,000
Comédie-Française	200,000
Opéra-Comique	240,000
Odéon	100,000
Théâtre-Lyrique (on avait supprimé la subvention précédemment accordée au Théâtre-Italien pour la reporter à celui-ci)	100,000
Total	1,560,000

Voici comment se décomposaient, en 1875, les 1,604,000 fr. accordés par l'Assemblée aux *théâtres* et établissements subventionnés:

	Fr.
Opéra	800,000
Caisses des retraites de l'Opéra	20,000
Théâtre-Français	240,000
Opéra-Comique	140,000
Théâtre-Lyrique	100,000
Odéon	60,000
Conservatoire et succursales.	220,000
Conservatoire de Dijon.	4,000
Divers	20,000
Ensemble	1,604,000

Il n'est pas sans intérêt de voir, pendant ce temps, quels sacrifices s'imposaient les grandes villes de province pour soutenir leurs *théâtres* lyriques, car l'opéra est généralement plus encouragé en province que la comédie.

En 1866, la municipalité de Marseille, dont le budget était de 10 millions et demi environ, donnait à son Grand-Théâtre une subvention de 220,000 francs; Lyon, sur un budget de 9 millions, fournissait au sien 250,000 francs; Bordeaux, dont le budget ne s'élevait guère à plus de 4 millions, en distrairait pourtant 234,000 francs au profit de son Grand-Théâtre; Rouen, avec un revenu de 3,600,000 fr., donnait 130,000 francs au *théâtre* des Arts; Lille, avec moins de 2,500,000 fr. de recettes municipales, sacrifiait environ 75,000 fr. en faveur de son Grand-Théâtre; celui de Toulouse recevait 87,000 fr., quoique le budget de la ville ne s'élevât qu'à 2 millions. Ce sont là des sacrifices énormes; mais les bons chanteurs et même les chanteurs ordinaires se font payer fort cher, et dans les villes qui reculent devant ces sacrifices il est impossible d'avoir un *théâtre* lyrique supportable.

— **THÉÂTRES DE PARIS.** Nous donnons ci-après, dressée avec le plus grand soin et telle que jamais elle n'a été établie, la liste complète des *théâtres* qui ont existé à Paris depuis plus de trois siècles, c'est-à-dire depuis la fondation du *théâtre* de l'hôtel de Bourgogne en 1548. Cette liste a été dressée par ordre chronologique, en prenant pour point de départ l'année de la création de chaque scène, et elle forme ainsi un tableau exact et complet du mouvement dramatique à Paris pendant la longue période que nous venons d'indiquer. Pour les renseignements détaillés et plus minutieux, nous sommes obligés de renvoyer à l'article général que nous avons consacré à la plupart de ces *théâtres*.

Théâtre de l'hôtel de Bourgogne, construit dans une dépendance de l'hôtel des ducs de Bourgogne, rue Mauconseil, près de la halle aux vins. Edifié et occupé par les fameux confrères de la Passion, c'est le premier *théâtre* régulier et vraiment digne de ce nom qui fut établi à Paris. Son existence s'étend de 1548 à 1680.

Théâtre du Petit-Bourbon, ouvert en 1577, dans une salle de l'hôtel du Petit-Bourbon, par une troupe des *gelosi*, comédiens italiens.

L'illustre théâtre, fondé en 1644 par Molière, dans le jeu de paume des Métayers, au lieu même où se trouve aujourd'hui la cour de l'Institut. Il n'eut qu'une durée éphémère.

Opéra, l'un des premiers *théâtres* lyriques de l'univers. Ouvert le 19 mars 1671, dans une salle construite pour lui rue Mazarine, sur l'emplacement du jeu de paume de la Bouteille, il en occupa ensuite un grand nombre, dont plusieurs furent détruites par le feu. Il logea ainsi successivement rue de Vaugirard, aux Tuileries, au Palais-Royal, boulevard Saint-Martin, rue de Richelieu, rue de Louvois, rue Le Peletier. A la fin d'octobre 1873, la salle de la rue Le Peletier fut la proie des flammes. Le 5 janvier 1875, on a inauguré la salle du nouvel Opéra, construit par M. Garnier, et dont la façade donne sur le boulevard des Capucines.

Comédie-Française. C'est notre grand *théâtre* national, fondé réellement en 1680, situé aujourd'hui au coin de la rue de Richelieu et de la place du Palais-Royal. Asile de toutes nos gloires, soit littéraires, soit dramatiques, ce *théâtre* est encore aujourd'hui considéré comme le premier du monde entier.

Comédie-Italienne. D'abord consacré uniquement au genre indiqué par son titre et occupé seulement par des comédiens italiens, ce *théâtre* se transforma peu à peu et s'adonna d'abord à la comédie française, puis à l'opéra-comique, aux *pièces à ariettes*. De transformations en transformations, de

changements en changements de domicile, il finit, après s'être appelé un instant *théâtre Favart*, par devenir l'Opéra-Comique, que nous mentionnerons plus loin. Créée réellement en 1716, la Comédie-Italienne était située rue Mauconseil.

Opéra-Comique (premier du nom), créé dans le même temps. Il se réunit, vers 1768, à la Comédie-Italienne et se fondit avec elle.

Théâtre de la Gaité, connu d'abord sous le nom de Spectacle des grands danseurs du roi et même sous celui de *théâtre* de Nicolet, qu'il tenait du fondateur; créé en 1760, sur le boulevard du Temple, qu'il ne quitta qu'au bout d'un siècle, en 1862, pour aller, lors de la destruction de ce boulevard, s'installer au square des Arts-et-Métiers, boulevard de Sébastopol. C'est le plus ancien *théâtre* de second ordre qui existe encore à Paris.

Ambigu-Comique, fondé en 1767 par Audinot, situé d'abord à la foire Saint-Germain, puis sur le boulevard du Temple, et depuis longtemps déjà transféré au coin du boulevard Saint-Martin et de la rue de Bondy.

Théâtre des Associés, connu pendant la Révolution sous le nom de *théâtre* Patriotique, puis de *théâtre* Sans prétention. Il avait été créé en 1774 et vécut jusqu'en 1807, époque où la reconstitution des privilèges en matière dramatique le fit tomber avec tant d'autres.

Théâtre des élèves de l'Opéra, créé en 1777, afin de donner de l'expérience aux jeunes danseurs qui devaient ensuite s'élancer sur les planches de notre première scène lyrique. Il était situé sur le boulevard du Temple.

Théâtre des Variétés amusantes (premier du nom), au Palais-Royal, sur l'emplacement occupé aujourd'hui par la Comédie-Française. Ouvert le 12 avril 1779, il devint, dans les premières années de la Révolution, le Théâtre-Français de la rue de Richelieu.

Cirque national, fondé en 1780, dans le faubourg du Temple, par les frères Artley, écuyers anglais, précédés de frères Franconi. Après des vicissitudes de toutes sortes, cet établissement fut transféré, après la chute de l'Empire, sur le boulevard du Temple, ferma, après de longues années de succès, vers 1850, vit pendant un instant sa salle servir à l'exploitation de l'Opéra national, rouvrit ensuite sous le nom de Cirque impérial, puis, en 1862, fut transféré à la place du Châtelet et devint le *théâtre* du Châtelet.

Théâtre de l'Odéon, situé au faubourg Saint-Germain, près du palais du Luxembourg. Il prit naissance en 1782, fut incendié deux fois et deux fois reconstruit. On sait qu'il est plus florissant que jamais.

Théâtre des Délassements-Comiques, établi en 1785 sur le boulevard du Temple. Disparu à l'époque de la Révolution, à la suite de revers incessants, on le vit se montrer de nouveau après 1830, sous la direction de Mme Saqui, dont il prit le nom, reprendre ensuite sa première appellation et se transférer rue de Provence en 1862, lors de la destruction du boulevard du Temple. On le reconstruisit en 1866 sur le boulevard du Prince-Eugène.

Théâtre des Beaujolais, situé au Palais-Royal, dans la salle occupée plus tard par le *théâtre* Montansier et aujourd'hui par celui du Palais-Royal. Il ouvrit en 1786 et disparut en 1791.

Théâtre de Monsieur, situé d'abord aux Tuileries, puis rue Feydeau, où il prit le titre de *théâtre* Feydeau. Ouvert le 28 février 1789 et consacré d'abord à l'opéra italien, il changea bientôt de genre et devint le rival du *théâtre* Favart (ancienne Comédie-Italienne) pour l'opéra-comique français. Cette rivalité étant préjudiciable aux intérêts des deux établissements, le *théâtre* Feydeau se réunit, en 1805, au *théâtre* Favart, et de cette fusion naquit celui de l'Opéra-Comique.

Théâtre-Français, comique et lyrique, situé au coin des rues de Lancry et de Bondy, sur l'ancien emplacement des Variétés amusantes, qui avaient été détruites vers 1785. Ouvert dans les premiers mois de l'année 1790, ce *théâtre* disparut vers 1793, et sa salle devint plus tard l'asile des Jeunes-Artistes.

Théâtre Montansier, connu aussi sous les noms de *théâtre* de la Montagne, *théâtre* des Variétés-Palais-Egalité et *théâtre* Montansier-Variétés, au Palais-Royal, dans la salle occupée aujourd'hui par le *théâtre* du Palais-Royal. Ouvert le 12 avril 1790, le *théâtre* Montansier est transféré provisoirement, le 1er janvier 1807, dans la salle de celui de la Cité, et, peu de mois après, il vient prendre possession de celle qu'on lui avait bâtie sur le boulevard Montmartre. Depuis lors, il prit définitivement le nom de *théâtre* des Variétés, qu'il porte encore.

Théâtre de la Liberté, à la foire Saint-Germain, né le 7 février 1791, disparut dans le courant de 1792.

Théâtre du Cirque du Palais-Royal, connu successivement sous le nom de Veillées de Thalie, de Lycée des arts et sous celui de d'Opéra-Bouffon. Etabli dans le jardin du Palais-Royal, où il fut inauguré le 14 avril 1791, il fut détruit par un incendie le 16 décembre 1798, et on ne le reconstruisit point.

Lycée comique et lyrique, à la foire Saint-Germain. Il ouvrit ses portes en avril ou mai 1791 et les ferma presque aussitôt.

Théâtre Molière, qui porta aussi les noms de *théâtre* des Sans-Culottes, de *théâtre* des Amis des arts et des Elèves de l'Opéra-Comique, et enfin de *théâtre* des Variétés nationales et étrangères. Situé dans le passage des Nourrices, rue du Faubourg-Saint-Martin, il fut inauguré le 18 juin 1791 et supprimé par le décret restrictif de 1807. Sa salle existe toujours et sert à un établissement qui a pris le nom de bal Molière.

Théâtre Louvois, qui fut appelé aussi *théâtre* des Amis de la patrie, Théâtre-Français de la rue de Louvois, et qui devint enfin le *théâtre* de l'Impératrice. Il était situé au numéro 8 de la rue de Louvois. Ouvert le 16 août 1791, fermé le 12 juin 1808, il servit un instant d'asile à l'Opéra en 1820, à la suite de l'assassinat du duc de Berry. Détruit ensuite, on y transporta le magasin de décors de l'Opéra.

Théâtre du Marais, construit rue Culture-Sainte-Catherine, inauguré le 1er septembre 1791, fermé en 1807. Ce *théâtre* porta aussi un instant le nom de *théâtre* des Etrangers, pour reprendre ensuite sa dénomination première.

Variétés comiques et lyriques, à la foire Saint-Germain, dans la salle occupée jadis par Audinot (Ambigu-Comique). Ouvert le 16 octobre 1791, son existence se termina en août 1792.

Théâtre Mareux, connu aussi sous les noms de Théâtre-Lyri-Comique et de Spectacles des élèves dramatiques et lyriques. Situé au numéro 46 de la rue Saint-Antoine, ce *théâtre* vécut de 1791 à 1807.

Théâtre des Variétés amusantes (deuxième du nom), sur le boulevard du Temple, dans la salle qui avait servi précédemment à l'exploitation du *théâtre* des Elèves de Thalie. Le directeur de ce spectacle était un Italien nommé Lazari, qui jouait les Arlequins, et souvent on donnait son propre nom à son *théâtre*. C'est en 1791 que Lazari rouvrit la salle des Elèves de Thalie, qui fut incendiée au bout de peu d'années. Lui-même perdit la vie dans cet incendie.

Théâtre des Petits comédiens du Palais-Royal, situé au Palais-Royal, sous les piliers à gauche, en entrant par la rue Vivienne. Né en 1791, disparu l'année suivante.

Théâtre de la Concorde, rue du Renard-Saint-Merry. Ouvert en 1791, fermé en la même année.

Théâtre des Muses, connu aussi sous le nom de l'Estrapade, situé dans le quartier de l'Estrapade, près du Panthéon. Né en 1791, disparu en 1793.

Théâtre des Elèves de Thalie, boulevard du Temple. Né, comme le précédent, en 1791, il s'éteignit la même année.

Théâtre des Enfants comiques, sur le boulevard du Temple, à côté du café Turc. Il naquit, végéta et mourut dans le cours de l'année 1791.

Théâtre des Petits comédiens français, aussi sur le boulevard du Temple, mais, de l'autre côté, touchant les Délassements-Comiques. Ouvert au milieu de 1791, il disparut dès les premiers mois de l'année suivante.

Théâtre du Lycée dramatique, ouvert en 1791, sur le boulevard du Temple; il disparut rapidement.

Théâtre lyrique du faubourg Saint-Germain, à la foire Saint-Germain, dans la salle occupée d'abord par le *théâtre* de Monsieur. Créé dans le courant de mars de l'année 1791, mort au mois de juillet ou au mois d'août de la même année.

Théâtre du Vaudeville, inauguré le 12 janvier 1792. Il est aujourd'hui, avec les Variétés, l'un des deux seuls *théâtres* de la période révolutionnaire qui soient restés debout.

Théâtre de la Cité, qui porta aussi les noms de *théâtre* du Palais-Variétés, *théâtre* de la Fantomime nationale et de *théâtre* Mozart. Situé dans la Cité, vis-à-vis du Palais de justice, sur le terrain occupé depuis par le fameux bal du Prado et aujourd'hui par le tribunal de commerce, ce *théâtre* ouvrit ses portes le 20 octobre 1792 et fut fermé en 1807.

Théâtre National, rue de la Loi (rue Richelieu), en face de la Bibliothèque. Ouvert le 15 août 1793, il fut fermé l'année suivante, et l'Opéra, dès lors, y fut transporté jusqu'en 1820. A la suite de l'assassinat du duc de Berry, l'Opéra abandonna cette salle, qui fut rasée et sur la place de laquelle on éleva une chapelle expiatoire, qui a fait place depuis à la place Rameau.

Théâtre Doyen, scène bourgeoise fondée rue Notre-Dame-de-Nazareth en 1795, sous le titre de *théâtre* d'Emulation.

Théâtre sans prétention, dans la salle de l'ancien *théâtre* des Associés, boulevard du Temple. Connu aussi sous le nom de *théâtre* Patriotique, cet établissement ouvrit en 1795 pour fermer en 1807, à la suite du décret qui ramenait l'ancien régime des privilèges en matière d'exploitation dramatique.

Théâtre des Jeunes-Artistes, rue de Bondy,

au coin de la rue de Lancry, dans l'ancien local du Théâtre-Français comique et lyrique. Ouvert en 1798 et marchant de succès en succès, il fut tué en pleine prospérité par le décret de 1807.

Théâtre d'Emulation (deuxième du nom), dans la salle des anciens grands danseurs du roi (*théâtre de Nicolet*), sur le boulevard du Temple, depuis *théâtre de la Gaîté*. Ouvert en 1798, fermé en 1798.

Théâtre des Victoires nationales, connu aussi sous le nom de *théâtre de la rue du Bac*, situé dans le haut de cette rue, sur l'emplacement occupé aujourd'hui par une salle de bal dite salle du Pré-aux-Clercs. Inauguré le 17 septembre 1798, il traîna jusqu'en 1807 une pénible et misérable existence.

Théâtre lyrique et dramatique de la foire Saint-Germain, situé, comme son titre l'indique, à la foire Saint-Germain. Il vécut pendant quelques mois de l'année 1798.

Théâtre des Troubadours, d'abord dans la salle du *théâtre Louvois*, puis dans celle du *théâtre Molière*. L'existence de ce théâtre dura du 5 mai 1799 au 20 février 1801.

Théâtre des Jeunes-Elèves (premier du nom), situé dans la rue de Thionville (rue Dauphine). Il fut inauguré le 21 mai 1799 et frappé de mort par le décret de 1807.

Théâtre des Jeunes-Elèves (deuxième du nom), sur le boulevard du Temple. Ouvert en 1799, peu de mois après le précédent, il vécut concurremment avec lui pendant quelques années.

Théâtre des Veillées de Momus. Comme le précédent, on ignore où celui-ci avait établi domicile, et l'on sait seulement que sa courte existence s'écoula aussi dans le courant de l'année 1799.

Théâtre des Lombards, situé sans doute rue des Lombards, à laquelle il aura emprunté son nom. Il naquit et mourut en 1799.

Théâtre mythologique. Encore une victime de cette même année 1799. Le *Théâtre mythologique* avait établi ses pénates dans une maison de la rue de l'Échiquier.

Théâtre du Faubourg-Saint-Germain, dans la salle anciennement occupée à la foire Saint-Germain par les grands danseurs du roi. Date de naissance, bientôt suivie de mort, 1800.

Théâtre de la Société olympique, situé au n° 15 de la rue de la Victoire. Ouvert en 1801, ce théâtre devint ensuite l'asile de la troupe chantante italienne, mais il dut disparaître en 1807. C'était l'un des plus vastes, des plus élégants et des plus magnifiques de tout Paris.

Opéra-Comique (deuxième du nom), boulevard des Italiens et rue Favart. Les troupes des deux théâtres Favart (v. COMÉDIE-FRANÇAISE) et Feydeau (v. THÉÂTRE DE MONSIEUR), composées chacune d'acteurs et de chanteurs excellents, se portaient un tort mutuel en exploitant le même genre et en se faisant une concurrence à toutes deux. Des pourparlers furent entamés, les artistes s'entendirent, les conditions d'une fusion furent arrêtées en commun, et cette fusion s'opéra en effet. La réunion du personnel des deux théâtres eut lieu dans la salle Feydeau le 16 septembre 1801, et depuis lors les deux administrations, confondues en une seule, adoptèrent la dénomination de *théâtre de l'Opéra-Comique*, qui a toujours été conservée depuis.

Théâtre-Italien. C'est à partir de 1801 seulement que Paris posséda une troupe italienne chantante permanente. Cette troupe s'établit dans la salle du *théâtre de la Société olympique*, dont il vient d'être parlé. Peu de temps après, elle alla partager celle de la rue de Louvois avec les comédiens de l'Odéon, qui venait d'être incendié; chaque compagnie jouait de deux jours l'un. Lorsque l'Odéon eut été reconstruit, les deux troupes s'y transportèrent et continuèrent d'y faire bon ménage. Plus tard, les chanteurs italiens occupèrent un instant la salle Favart, et depuis trente ans ils sont installés à la salle Ventadour, près du passage Choiseul et de la rue Neuve-des-Petits-Champs.

Théâtre de la Porte-Saint-Martin, boulevard Saint-Martin, dans la salle prétendue provisoire construite pour l'Opéra en 1784. Ouvert le 30 septembre 1802, fermé en 1807, rouvert en 1810 sous le titre de Salle des jeux gymniques, fermé de nouveau, enfin rétabli une dernière fois en 1814, sous son premier titre, ce théâtre n'a cessé d'exister depuis lors.

Théâtre du Boudoir des Muses, connu aussi sous le nom de *théâtre de la rue Vieille-du-Temple*, où il était situé. Il ouvre ses portes dans le courant de 1804 et se voit obligé de les fermer par suite du décret de 1807.

Théâtre des Petites-Variétés du Palais-Royal, au Palais-Royal, ouvert en 1804, fermé au bout de peu de mois.

Théâtre des Jeunes comédiens, boulevard des Capucines. Inauguré le 10 avril 1805, il disparaît, lui aussi, en 1807.

Théâtre des Nouveaux troubadours, ouvert on ne sait où dans le courant de 1805, fermé en 1806 ou en 1807.

Théâtre des Variétés, situé sur le boulevard Montmartre, attenant d'un côté à l'une des galeries latérales du passage des Panoramas. Il succède au *théâtre Montansier*, dont il continue l'étonnante fortune et la vogue soutenue, et ouvre ses portes au public le 24 juin 1807. Depuis lors, et jusqu'à ce jour, il n'a cessé d'avoir des succès constants.

Spectacle des jeux forains (dans l'ancienne salle du *théâtre Montansier*, au Palais-Royal), ouvert en 1808, fermé au bout de deux ans environ.

Jeux gymniques (dans la salle de la Porte-Saint-Martin, inoccupée depuis 1807), ouverts le 1er janvier 1810, fermés en 1812.

Théâtre Comte (d'abord dans une salle de la rue du Mont-Thabor, puis dans celle du passage Choiseul, occupée depuis 1855 par les Bouffes-Parisiens), ouvert dans les premiers mois de l'année 1817, fermé en 1854.

Funambules, boulevard du Temple, ouvert aux environs de 1820, détruit en 1862.

Gymnase dramatique (d'abord *théâtre de Madame*), ouvert le 2 décembre 1820, existant encore aujourd'hui. Situé entre les rues d'Hauteville et du Faubourg-Poissonnière, sur le boulevard Bonne-Nouvelle, qu'il n'a jamais quitté depuis sa naissance.

Panorama dramatique, situé sur le boulevard du Temple, ouvert le 5 avril 1821, fermé le 21 juillet 1823, et presque aussitôt détruit.

Théâtre des Nouveautés, place de la Bourse, dans la salle occupée depuis par l'Opéra-Comique et le Vandeville, ouvert le 1er mars 1827, fermé le 15 février 1832.

Théâtre du Lazari, sur le boulevard du Temple, où il fut ouvert en 1831, et d'où il disparut en 1862, lors de la destruction complète de ce boulevard et de la dispersion des théâtres qui s'y trouvaient groupés.

Théâtre du Palais-Royal, au Palais-Royal, dans la salle occupée successivement par les Beaujolais, par la Montansier, puis par les Jeux forains, ouvert le 6 juin 1831. Il n'a pas cessé d'exister depuis lors.

Théâtre des Folies-Dramatiques, ouvert sur le boulevard du Temple le 22 juin 1831, transporté, en 1862, dans la rue de Bondy, auprès de l'Ambigu-Comique, où il se trouve encore actuellement.

Théâtre Bobino ou du Luxembourg, rue de Madame, près du jardin du Luxembourg. Ouvert en 1832, il fut détruit en 1868.

Théâtre du Panthéon, situé dans le voisinage de l'ancien cloître Saint-Benoît, près de l'église Sainte-Geneviève, ouvert dans le courant de l'année 1832, fermé vers 1845, et détruit depuis, croyons-nous.

Théâtre Nautique, dans la salle qui sert depuis vingt ans à l'exploitation du Théâtre-Italien, ouvert en juin 1834, fermé peu de mois après.

Théâtre Beaumarchais, d'abord *théâtre Saint-Antoine*, situé boulevard Beaumarchais, près de la colonne de Juillet, ouvert au mois de décembre 1835. Il existe encore en 1876.

Théâtre Saint-Marcel, situé rue Pascal, non loin de la rue Mouffetard, ouvert au commencement de l'année 1838, fermé définitivement vers 1864, après la direction du grand comédien Bocage; détruit en 1868.

Théâtre de la Renaissance, à la salle Ventadour, occupée aujourd'hui par le Théâtre-Italien, ouvert en novembre 1838, fermé en 1842.

Théâtre ou cirque de l'Hippodrome, construit en 1845, près de l'Arc de triomphe, détruit par un incendie en 1870.

Théâtre-Historique, boulevard du Temple, dans la salle occupée plus tard par le Théâtre-Lyrique, ouvert le 20 février 1847, fermé en 1849.

Opéra-National, boulevard du Temple, dans la salle occupée avant et après par le Cirque-National, ouvert le 15 novembre 1847, fermé dans le cours du mois de mars de l'année suivante.

Théâtre-Lyrique, d'abord au boulevard du Temple, dans la salle construite pour le Théâtre-Historique, puis transféré, lors de la destruction du boulevard, sur la place du Châtelet. Il existe encore aujourd'hui, mais est passé en 1874 entre les mains de M. Castellano qui y fait jouer le drame et le vaudeville, et ce au grand désappointement des amateurs de musique.

Folies-Nouvelles, d'abord Folies-Mayer, puis Folies-Concertantes, situées sur le boulevard du Temple, près du passage Vendôme, dans la salle qui porte aujourd'hui le nom de *théâtre Déjazet*. Ouvertes en 1854, les Folies-Nouvelles se sont transformées en 1860, sous la direction de M. Eugène Déjazet, et le théâtre continue d'exister.

Théâtre des Bouffes-Parisiens, d'abord établi aux Champs-Élysées, dans la petite salle qui porte aujourd'hui le nom de Folies-Marigny. Ouvert le 5 juillet 1855, ce théâtre fut transféré, le 29 décembre de la même année, au passage Choiseul, dans le local occupé précédemment pendant tant d'années par le petit *théâtre Comte*, et c'est dans ce local, considérablement agrandi ensuite pour lui, qu'il se trouve encore.

Théâtre Déjazet, boulevard du Temple, dans la salle des Folies-Nouvelles, auxquelles il succéda. Il existe encore aujourd'hui.

Théâtre du Châtelet, situé sur la place du Châtelet, vis-à-vis du Théâtre-Lyrique. Le théâtre du Châtelet est le successeur direct du Cirque-National, et il adopta cette nouvelle dénomination lorsque, à la destruction du boulevard du Temple, il fut transféré dans la nouvelle salle, où il se trouve actuellement et qui est la plus vaste de tout Paris.

Théâtre du boulevard du Temple, exploité pendant quelques mois de l'année 1862 dans la salle construite d'abord pour le Théâtre-Historique, et qui avait servi ensuite au Théâtre-Lyrique. Cette exploitation dura seulement, à partir du transport de ce dernier théâtre à la place du Châtelet jusqu'à la démolition de l'immeuble.

Folies-Marigny, situées aux Champs-Élysées, carré Marigny, dans la salle construite pour le prestidigitateur Lacaze, et occupée ensuite par les Bouffes-Parisiens, puis par le théâtre Delauray et le théâtre des Champs-Élysées. Il continue d'exister, après avoir été ouvert à la fin de 1864.

Théâtre de Cluny, d'abord *théâtre Saint-Germain*, puis Folies-Saint-Germain, situé sur le boulevard Saint-Germain, près du musée des Thermes. Inauguré le 24 novembre 1864, il continue d'exister.

Grand théâtre Parisien, situé rue de Lyon, non loin de la gare du chemin de fer. Ouvert dans le courant de 1865, il ferma au bout de dix-huit mois environ et fut démoli à la fin de l'année 1867.

Théâtre des Folies-Saint-Antoine, appelé d'abord Petit-Théâtre, sur le boulevard Richard-Lenoir. Ouvert en 1865, il existe encore.

Théâtre Saint-Pierre, situé non loin du précédent, dans un passage qui donne sur le même boulevard. Ouvert en 1865, il existe encore.

Théâtre des Fantaisies-Parisiennes, 27, boulevard des Italiens, le seul théâtre vraiment lyrique qu'ait produit le décret de 1864. Son inauguration a eu lieu le 2 décembre 1865, et depuis lors il n'a cessé d'avoir des succès.

Théâtre du Prince-impérial, d'abord cirque du Prince-impérial, situé rue de Malte. Ouvert au commencement de 1866, fermé peu de temps après et rouvert en 1868 sous la direction de M. Hostein.

Théâtre des Nouveautés (deuxième du nom), 60, faubourg Saint-Martin, dans une petite salle dite *Salle Raphaël*, qui servait à des séances de physique amusante et de prestidigitation. Ouvert le 7 mai 1866, il existe encore.

Théâtre des Menus-Plaisirs, sur le boulevard de Strasbourg, à l'endroit occupé précédemment par un café-concert qui portait le nom de Grand concert du dix-neuvième siècle. Ouvert le 15 décembre 1866, il est maintenant très-bien vu des habitants du quartier.

Théâtre Lafayette, situé au coin des rues Lafayette et du Faubourg-Saint-Martin. Inauguré le 29 janvier 1867, il n'a pas cessé d'exister.

Théâtre Rossini, situé rue de la Tour, 76, dans le quartier qui formait l'ancienne commune de Passy. Ouvert le 26 mars 1867, il ferma au bout d'une semaine, rouvrit ensuite dans des conditions beaucoup plus modestes, et poursuit aujourd'hui le cours de son existence obscure et mélancolique.

Théâtre International, construit en 1867, dans l'enceinte même de l'Exposition universelle. On en fit l'inauguration le 11 juin de cette année, et au bout d'une quinzaine il n'en était plus question.

Théâtre de l'Athénée, rue de Scribe, dans la salle construite en 1866 pour l'Athénée, établissement dans lequel on donnait des concerts et des conférences. Ce théâtre ouvrit ses portes le 13 décembre 1867, et il continue d'avoir du succès.

Théâtre de la Renaissance (deuxième du nom), situé salle Ventadour, où il donnait alternativement ses représentations avec la troupe du Théâtre-Italien. Ouvert le 16 mars 1868, il ferma au bout de quelques semaines.

Théâtre de la Renaissance (troisième du nom), construit près de la porte Saint-Martin, sur les ruines du restaurant Deffieux. Il a été inauguré le 13 mars 1873.

Théâtre des Arts, situé boulevard de Strasbourg. Il a été inauguré en 1874.

Théâtre Tailbout, inauguré en 1875, dans la rue de ce nom, près du boulevard des Italiens.

Nous pourrions encore citer les théâtres de l'ancienne banlieue, qui se trouvent aujourd'hui dans l'enceinte de Paris : ceux des Batignolles, de Belleville (ouvert en 1823), de Grenelle, de Montmartre, de Montparnasse (ouvert en 1812) et de la Villette.

— Allus. littér. Il dînait de l'autel et soupaît du théâtre. Le matin catholique et le soir idolâtre. Vers d'une épigramme satirique de l'abbé l'Épigramme. V. AUTEL.

Théâtre de l'agriculture et message des champs, par Olivier de Serres (1600, in-40). Ce livre n'est que l'exposition vive et nette d'une science toute pratique. Avant Olivier de Serres, beaucoup d'ouvrages d'agriculture avaient été composés pendant toute la durée du xvi^e siècle; mais ils ne sont guère que d'arides compilations et des imitations sans originalité des livres anciens, dont on reproduisait tout, jusqu'aux recettes superstitieuses. Le *Théâtre de l'agriculture* est l'œuvre d'un agriculteur qui a tout vu par lui-même, tout essayé, tout jugé, et à qui l'érudition ne fait point dire de sottises. Il est, chose rare à cette époque, composé avec netteté et non sans un certain art. Le style de l'ouvrage est remarquable à plus d'un titre; si la phrase n'est pas encore très-bien construite, le choix des mots est heureux et les tours ont une certaine grâce simple et naïve. Quelquefois l'expression est ingénieuse et raffinée; il appelle le jardinier « l'orfèvre de la terre, parce qu'il surpasse d'autant plus le simple laboureur que l'orfèvre le commun forgeron. » Il y a parfois dans ce langage, qui n'a rien d'affecté, quelque chose de Montaigne et quelque chose de saint François de Sales. Le *Théâtre de l'agriculture* eut, au reste, un grand et durable succès. Pendant plusieurs mois, Henri IV s'en faisait lire des passages, après chaque dîner, une demi-heure durant, et il eut, avant 1675, une vingtaine d'éditions. On l'a réimprimé en 1804.

Théâtre (LA PRATIQUE DU), ouvrage de l'abbé d'Aubignac, qui eut une certaine importance dans les discussions littéraires du xvi^e siècle. Les règles du théâtre, telles que les entendait l'Académie, telles que les auteurs cherchaient à s'y conformer depuis la *Sophonisbe* de Mairet et les critiques élevées contre le *Cid*, y sont exposées avec une grande étendue d'esprit. Il n'y est question ni de la poésie, ni de la nature, ni de la passion, ni du sens commun, mais simplement de ce qu'a dit ou de ce que n'a pas dit Aristote. L'autorité d'Aristote y tient lieu de tout, de sens commun, de passion, de nature et de poésie; l'auteur ne semble même pas soupçonner qu'on puisse rien trouver à y répondre. L'ouvrage est divisé en quatre livres. Dans la préface, l'auteur traite de la nécessité des spectacles et de l'estime dans laquelle les ont tenus les anciens. En voici le début : « Je n'ai pas la vanité d'entreprendre cet ouvrage pour avertir les poètes des choses qu'ils pratiquent tous les jours si heureusement, ni pour corriger des fautes qu'ils ne sont plus capables de faire. J'écris seulement pour faire connaître au peuple l'excellence de leur art et pour lui donner sujet de les admirer, en montrant combien il faut d'adresse, de suffisance et de précautions pour achever des ouvrages qui ne donnent à nos comédiens que la peine de les récrire et qui ravissent de joie ceux qui les écoutent. En quoi, certes, il me semble que je pourrai contribuer en quelque chose, non-seulement à la gloire de nos poètes, mais encore au plaisir de tout le monde. Car on goûte avec plus de satisfaction les belles choses quand on peut découvrir les raisons qui les rendent agréables. » Sous cette apparence de bonhomie, il y avait chez l'abbé d'Aubignac une grande vanité et une bile toujours prête à s'échapper en querelles incessantes. Il critique assez aigrement divers auteurs dans le cours du livre, et par la suite il attaque plusieurs de ceux qu'il y avait loués. Ainsi, le grand Corneille n'ayant pas fait mention de lui dans les *Examen* de ses tragédies, il écrivit contre ses ouvrages avec une violence extrême. On ne s'étonnera pas qu'il ait eu à subir des représailles et qu'il se soit trouvé lui-même en butte à de vives critiques. Lorsqu'il fit jouer sa tragédie de *Zénobie*, où il avait scrupuleusement suivi les règles d'Aristote, mais dont il n'avait fait qu'un détestable ouvrage, il se vit attaqué de toutes parts, et l'on se plut à répéter les paroles du prince de Condé : « Je sais bon gré à l'abbé d'Aubignac d'avoir si bien suivi les règles d'Aristote; mais je ne pardonne pas aux règles d'Aristote d'avoir fait faire une si mauvaise tragédie à l'abbé d'Aubignac. »

La première édition de la *Pratique du théâtre* fut imprimée à Paris en 1657 (in-40). Il en existe des exemplaires sous la date de 1669; mais ils ne diffèrent pas de l'édition précédente. Une nouvelle édition fut donnée à Amsterdam en 1715 (2 vol. in-8). Il ne s'y trouve plus aucune des louanges que l'auteur avait faites d'abord des pièces de Corneille. L'abbé d'Aubignac travailla jusqu'à la fin de sa vie à retoucher sa *Pratique du théâtre*; il y ajouta un chapitre *Sur les discours de piété dans les tragédies*. Ce chapitre a été inséré dans la *Continuation des mémoires de littérature et d'histoire du P. Desmolets* (t. VI, p. 210).

Théâtre des Grecs (LE), par le Père Bru moy (1730, 3 vol. in-40). Cet ouvrage ne contient que sept tragédies traduites en entier et des analyses de diverses autres pièces, le tout accompagné de notes et d'exemples. Il est accompagné de trois discours : 1° *Sur le théâtre grec*; 2° *Sur l'origine de la tragédie*; 3° *Parallèle du théâtre ancien et du théâtre moderne*. L'auteur y fait preuve d'une profonde connaissance de l'histoire et des mœurs des anciens, mais, en général, de plus de science que de goût.

Le système de traduction du Père Brumoy se rattache au système général suivi dans les deux derniers siècles; dans presque tous les genres, même infidélité, même inexactitude à reproduire les caractères, les mœurs et les costumes des anciens. Le Père Brumoy avait encore une circonstance contre lui, c'est que son état ne lui permettait pas de se familiariser de visu avec les chefs-d'œuvre de notre scène. « Il a trop souvent, dit Palissot dans ses *Mémoires sur la littérature*, le défaut des scolastes, qui est de se passionner avec excès pour les ouvrages qu'ils entreprennent de commenter ou de traduire; mais son livre n'en est pas moins utile. » Ses remarques, en effet, supposent des recherches profondes, et la plupart sont judicieuses. Si ses conjectures ne sont pas toujours exactes, nous devons le lui pardonner d'autant plus que, dès à présent, il nous échappe bien des choses dans Molière et que, à plus forte raison, il a pu en échapper bien davantage au Père Brumoy sur des poètes morts depuis deux mille ans. Ce n'est pas qu'il ne tombe dans des erreurs de goût purement personnelles, comme en ne comprenant pas la prodigieuse différence qui se trouve entre le *Misanthrope* de Molière et les *Grenouilles* d'Aristophane; mais le bien l'emporte de beaucoup. Son ouvrage obtint à son époque un légitime succès. Aujourd'hui, il a vieilli pour nous, qui, comparant le *Théâtre* du Père Brumoy avec les *Etudes sur les tragiques grecs* de M. Patin, sommes à même de constater quels progrès ont faits depuis un siècle les études philologiques et la véritable connaissance de l'antiquité en France.

Théâtre français (HISTOIRE DU), par les frères Parfaict (1734-1739, 15 vol. in-12). Cette publication embrasse l'histoire du théâtre en France depuis son origine jusqu'en 1721. Claude et François Parfaict, qui avaient consacré leur vie à des recherches patientes sur l'histoire du théâtre, ont mis dans cet ouvrage, le plus célèbre qu'ils aient écrit, les résultats d'une érudition consciencieuse, mais quelquefois insuffisante. On leur reproche des erreurs assez nombreuses, touchant surtout les premiers moments de notre histoire dramatique. On ne saurait pour cela déprécier leur ouvrage, qui devient excellent pour les temps modernes et qui a fourni d'amples renseignements à ceux qui ont traité du théâtre au XVIII^e siècle. Mais, à leur époque, les origines n'avaient point attiré l'attention comme elles l'ont fait de notre temps; les investigateurs étaient rares qui se risquaient dans les obscurités historiques de nos antiquités. L'insuffisance des frères Parfaict en cette partie de leur œuvre a été rachetée aujourd'hui par la science moderne, et le livre de M. Magnin, les *Origines du théâtre moderne*, dont nous parlons plus loin, supplée à la lacune qu'ils nous ont laissée. L'*Histoire du théâtre français* devait être primitivement continuée jusqu'en 1752, si l'on s'en rapporte à une introduction au tome XV, paru en 1749, où les auteurs annoncent la publication ultérieure de trois autres volumes. On ignore la cause qui a empêché la publication de ces trois volumes complémentaires, d'autant plus qu'après la date que porte ce quinzisième volume ils ont encore publié sur l'histoire des théâtres de la foire et de l'ancien théâtre italien des ouvrages que l'on consulte avec fruit. Ils ont joint à leur grand travail une *Table chronologique des principales œuvres dramatiques qui ont été représentées en France depuis 1380 jusqu'en 1721*. M. Hippolyte Lucas, dans son *Histoire du Théâtre-Français*, a continué cette table jusqu'en 1842. Il n'y aurait guère que quelques dates à changer et quelques erreurs à corriger dans les xiv^e, xv^e et xvi^e siècles pour faire de cette annexe des frères Parfaict à leur grand ouvrage une œuvre qui pourrait être encore consultée. Le même travail de correction serait possible pour l'ouvrage tout entier. Les parties défectueuses seraient facilement ramenées à un meilleur état en s'aidant des excellentes publications qui ont vu le jour sur ce sujet dans notre siècle, et, en conservant les renseignements précieux pour le théâtre moderne, surtout le théâtre contemporain des auteurs, on aurait un ouvrage très-bon et très-utile. Mais on ne pourrait guère rien conserver de l'esprit même des frères Parfaict. Ils vivaient dans un temps où la vieille littérature française et même celle du xvi^e siècle étaient assez méprisées, parce qu'elles étaient peu comprises. Or, les frères Parfaict n'étaient point de force à combattre les préjugés de leur époque. Dans l'hypothèse d'une réédition corrigée, il faudrait effacer tous les vestiges de cet esprit étroit, qui semblerait un peu ridicule aujourd'hui. Quant au style des auteurs, il n'y a guère à en parler. D'ailleurs, dans les ouvrages de ce genre, on n'a pas l'habitude de chercher d'autres qualités littéraires que la clarté et la précision; mais il faut reconnaître que cette dernière qualité n'est point celle qui recommande particulièrement l'ouvrage. En somme, l'*Histoire du théâtre français*, première tentative sérieuse faite dans cette voie, mérite une estime qui la maintiendra parmi les livres que l'on consulte.

Théâtre (LE NOUVEAU), par le président Hénault (1747, 1 vol. in-8°). Quoique ce volume ne contienne qu'une seule pièce, *Fran-*

çois II, drame en cinq actes et en prose, il a une importance réelle dans l'histoire du théâtre en France. C'est le premier essai, en théorie et en pratique, du drame historique, dont Shakspeare a donné le modèle, et qui n'a commencé à être goûté chez nous qu'au xix^e siècle, après qu'Alfred de Vigny, Dumas et Victor Hugo l'eurent réalisé avec grand talent. Ces novateurs, qui parurent si hardis en 1828, avaient ainsi un prédécesseur qui datait de Louis XV.

Le drame du président Hénault, *François II*, n'a pas par lui-même un grand intérêt; c'est l'histoire, un peu sèche, découpée par scènes, moins à la manière de Shakspeare, qui a su donner tant de vie et de relief à ses personnages, qu'à la manière de M. Vitet, qui a suivi complètement le système du président Hénault dans sa série d'études dramatiques sur Henri III et son époque. La préface est remarquable en ce qu'elle pose nettement les conditions de ce que l'auteur appelle le « nouveau théâtre ». La tragédie de *Henri VI* paraît l'avoir particulièrement inspiré. « J'ai trouvé, dit-il, dans *Henri VI* du poète anglais, les faits à peu près à leurs dates; j'ai vu les principaux personnages de ce temps-là mis en action; ils ont joué devant moi; j'ai reconnu leurs mœurs, leurs intérêts, leurs passions, qu'ils m'ont apprises eux-mêmes, et tout à coup, oubliant que je lisais une tragédie, et Shakspeare aidant lui-même à mon erreur par l'extrême différence qu'il y a de sa pièce à une tragédie, je me suis cru avec un historien et je me suis dit : Pourquoi notre histoire n'est-elle pas écrite ainsi, et comment cette pensée n'est-elle venue à personne ? »

« Je souhaite, ajoute-t-il plus bas avec une modestie qui n'a rien de simulé, je souhaite, pour le profit de l'histoire, que quelqu'un soit tenté de suivre cette idée; il n'en sera certainement pas rebuté; il n'en sera certainement pas rebuté par la pensée de faire des moyens de perfectionner ce nouveau genre... Abandonnant toute prétention d'auteur tragique, un historien qui, au lieu de raconter des faits, les mettrait en action trouverait en même temps le secret d'instruire mieux que ne le fait ordinairement l'histoire et d'exciter dans l'âme des spectateurs la terreur et la pitié, ces deux grands mobiles de la tragédie.

« Les admirables conversations que l'on trouve dans Corneille ont leurs beautés indépendantes de toutes les règles dramatiques. On se plait à voir ensemble Sertorius et Pompée discutant les plus grands intérêts; Auguste délibérant avec Cinna et Maxime s'il quittera l'empire ou apprenant à ce même Cinna qu'il est instruit de toute la conjuration; Agrippine rappelant à Néron, dans Racine, l'histoire de son temps et lui reprochant tous les crimes dont elle s'est chargée pour élever à l'empire un fils qui n'est qu'un ingrat; la conversation de Jocraste et d'Œdipe, dans l'auteur moderne, où ils se disent pour se rassurer tout ce qui apprend aux spectateurs qu'ils sont coupables; et ainsi des autres. Pourquoi ne trouverait-on pas dans notre histoire d'aussi grands intérêts à traiter et d'aussi grandes passions à peindre? Il est vrai que l'on n'est point accoutumé à voir sur nos théâtres l'amiral de Coligny, Catherine de Médicis, le duc de Guise, etc., et qu'il y a un respect pour les noms et pour les faits anciens dont l'intérêt profite; mais ce serait une habitude bientôt prise, et le comte d'Essex est encore plus moderne que Louis I^{er}, prince de Condé. Croira-t-on que l'on ne vit pas avec plaisir ces personnages mis ensemble? Est-ce que le cardinal de Lorraine et le duc de Guise méditant la perte du prince de Condé ne sont pas aussi intéressants que les confidents de Ptolémée délibérant sur la mort de Pompée? Est-ce que Catherine de Médicis ne vaut pas bien la Cléopâtre de *Rodogune* et l'Agrippine de *Britannicus*? Et, pour sortir du règne de François II, est-ce que Charles-Quint, Elisabeth, François I^{er}, Henri IV, etc., ne sont pas des héros à mettre à côté de Nicomède, de Sertorius, de Silcon, de Mithridate, etc., je ne dis pas seulement pour leur héroïsme, mais par les événements qu'ils ont produits? Est-ce, enfin, que la France ne vaut pas le Pont, la Bythinie, etc. ? »

Ces préceptes sont excellents et le temps a donné raison à leur auteur. Dès 1773, Mercier, l'auteur du *Tableau de Paris*, réédita en d'autres termes, mais sans parler de son prédécesseur, la poétique du nouveau genre. L'essai pratique tenté par lui dans son drame de la *Mort de Louis XI* est entaché de trop de déclamation pour qu'on puisse dire qu'il soit réussi. C'est à nos illustres contemporains, aux novateurs de la littérature française, qu'il fut donné de réaliser véritablement le drame shakspearien, entrevu par le président Hénault.

Théâtre d'éducation, par Mme de Genlis (1779-1780, 4 vol. in-12). Ce théâtre peut être rangé parmi les ouvrages dont Dussault a dit : « Ils sont écrits dans les meilleurs principes; ils respirent la morale la plus pure; ils sont dignes d'une bonne mère de famille. » — Nous avons lu plus d'une fois, dit Palissot dans ses *Mémoires sur la littérature*, et jamais sans plaisir, celui de ses ouvrages qui nous paraît le plus digne d'elle, son *Théâtre d'éducation*, où il a valu de

très-jolis vers, d'autant plus flatteurs pour elle qu'ils sont de M. Laharpe, qui ne loue guère que ce qu'il a fait. Nous nous plaignons à redire ici que ce *Théâtre*, le seul des ouvrages de Mme de Genlis que nous ayons conservé, contient plusieurs petites comédies d'une invention heureuse, écrites avec beaucoup de naturel, de facilité, souvent même de grâce; que, sans annoncer, comme plusieurs autres de ses compositions, la manie de régenter, les principes de la saine morale s'y trouvent développés et mis en action. Il est peu de familles qui ne puissent jouir de l'avantage de le faire lire ou d'en permettre la représentation à leurs enfants. Il est même de ces pièces qui auraient pu mériter, il nous semble, les succès du théâtre, le *Magistrat*, par exemple, fait pour servir de leçon à l'une des classes de citoyens la plus importante à l'ordre public.

Voici les titres des pièces qui composent ce recueil : la *Mort d'Adam*, imitée de Klopstock; *Agar dans le désert*; *Isaac*; *Joseph*; *Ruth et Noémi*; la *Veuve de Sarepta* ou l'*Hospitalité récompensée*; le *Retour du jeune Tobie*; la *Colombe*; la *Belle et la Bête*; les *Flacons*; l'*Île Heureuse*; l'*Enfant gâté*; la *Curieuse*; les *Dangers du monde*; l'*Aveugle de Spa*; *Cécile*; les *Ennemis généreux*; la *Bonne mère*; l'*Intrigante*; le *Bal d'enfants*; le *Voyageur*; *Valheck*; les *Faux amis*; le *Magistrat*; la *Rosière de Salency*; la *Marchande de modes*; la *Lingère*; le *Libraire*; le *Vrai sage*; le *Portrait*.

Théâtre de société, par Mme de Genlis (1781, 2 vol. in-12). La plupart des pièces de théâtre renferment un nombre assez considérable de personnages et exigent des changements de décors difficiles à exécuter promptement et à peu de frais; aussi est-on souvent embarrassé dans les sociétés où l'on désire jouer la comédie en famille. Mme de Genlis eut, l'une des premières, l'idée de composer un *Théâtre de société* comme elle avait écrit un *Théâtre d'éducation*. Les comédies qui le composent sont : la *Mère rivale*; l'*Amant anonyme*; les *Faussettes délicieuses*; la *Tendresse maternelle*; la *Cloison*; le *Méchant par air*; la *Curieuse*; *Zélie* ou l'*Ingénue*. De la simplicité, de l'élégance et de la facilité dans le style, une pointe de douce philosophie et de l'esprit de bon aloi, telles sont les qualités qui distinguent ces petites pièces. Nous en apprécierons une, pour donner un exemple du genre visé en quelque sorte par l'auteur. Nous choisissons le *Méchant par air*. Voici le portrait que trace du chevalier de Semur, le « méchant par air, » son domestique : « M. le chevalier se calomnie à plaisir pour se faire valoir. Il a cette manie, il veut passer pour un homme qui a un esprit fort. Devant tout le monde il me brusquera, fera le fier, et, quand nous sommes seuls, il cause familièrement, amicalement et il est doux comme un mouton. En toutes choses c'est là son caractère. Il est naturellement très-sensible; eh bien, à l'entendre, il a le cœur plus dur qu'un rocher. Tenez, il est amoureux comme un fou de Mlle Henriette, il désire bien qu'elle en soit persuadée; mais il serait au désespoir que les autres le pensassent; il joue l'indifférent, l'ingrat même. Il prétend qu'il est vindicatif, haineux, et il n'a pas plus de fiel qu'un enfant. En un mot, il s'amuse à se décrier, à se noircir lui-même de gaieté de cœur; c'est là son passe-temps favori. Il veut être craint, considéré et regardé comme un philosophe, un homme sans préjugés. »

Ce portrait une fois connu, il est facile de prévoir que le chevalier se mettra dans des situations critiques pour soutenir sa réputation d'homme grincheux. Une chanson court sur l'oncle de sa maîtresse; il la donne comme de lui et il l'a copiée dans un vieux livre oublié, puis il s'arrange si bien, qu'il fait passer Henriette pour sa complice et veut faire retomber la faute sur son rival, Volsain. Se voyant découvert, il implore le pardon d'Henriette et, pour preuve de la sincérité de son amour, lui remet un paquet de lettres de la comtesse de Nélize, son ancienne maîtresse. Lorsque la jeune fille rend sa correspondance à la comtesse, elle est toute surprise de se voir faire la même restitution par sa rivale, à laquelle le chevalier avait également remis les lettres d'Henriette. La jeune fille, indignée, le chasse, et il se venge en faisant parvenir par la comtesse elle-même au père d'Henriette un billet où Mme de Nélize le traitait plus que cavalièrement. « Le tour est excellent, dit le père d'Henriette, il faut en convenir. Engager la femme qui le fait chasser à porter et à donner elle-même l'écrit qui doit la démasquer, le trait est charmant et du meilleur genre! C'est ainsi que les méchants finissent tôt ou tard par se dévouer réciproquement; ils se trahissent sans scrupule et nous découvrent eux-mêmes l'excès de leur perversité. » Edifié sur ces faux amis, il maria Henriette à Volsain, deux bons cœurs faits l'un pour l'autre.

La moralité est parfaite, mais la pièce ne l'est pas. Le fond ne répond pas au titre. Le chevalier de Semur n'est pas un méchant par air; il l'est foncièrement et de nature.

Théâtre français (HISTOIRE DU), par Suard (1803, in-8°). « L'ouvrage le plus considérable de Suard, dit J. Chénier, est une *Histoire du théâtre français*, plus détaillée que celle de Fontenelle et beaucoup moins lon-

gue que celle des frères Parfaict. Elle a du mérite. » Cette histoire se divise en quatre longs chapitres, dont le premier est consacré à l'origine du théâtre. Dans le second, l'auteur parcourt l'histoire du théâtre depuis la défense des mystères jusqu'à l'établissement d'un théâtre régulier à Paris avec Jodelle, Garnier et Larivey. Le troisième chapitre comprend la période qui part de l'établissement d'un théâtre régulier jusqu'à Corneille; et enfin le quatrième et dernier est consacré à Corneille et à ses contemporains. L'ouvrage n'est lui-même, en grande partie, qu'une analyse des pièces remarquables parues dans les diverses périodes que traverse chez nous l'art dramatique depuis sa naissance; mais les deux premiers chapitres, qui se composent de l'histoire proprement dite du théâtre, exposent les idées propres de l'auteur sur la matière.

Presque tous ceux qui ont porté leurs recherches sur l'origine du théâtre sont allés fouiller jusque dans les annales des anciens troubadours pour trouver à ceux-ci quelque air de famille avec les créateurs de notre théâtre. Le seul rapport qui existe entre les troubadours et nos premiers auteurs dramatiques, si on peut les appeler de ce nom, tient, d'après Suard, à ce que la rime, apportée en France par les troubadours provençaux, et que ce fut en vers rimés que, plusieurs siècles après, on composa les premiers essais dramatiques. Les véritables fondateurs de notre théâtre sont, pense-t-il, les confrères de la Passion, association de quelques hommes du peuple qui, revenant du pèlerinage de la terre sainte, s'en allaient dans les carrefours de Paris, le boudon en main, jouant les saints, la Vierge et Dieu par piété. Ce fut vers la fin du xiv^e siècle qu'on vit arriver à Paris cette singulière troupe de comédiens, la première qui ait jamais paru en France, et ce fut à Saint-Maur, près de Vincennes, que pour la première fois, vers 1398, elle donna ses représentations en un lieu fermé. Les acteurs mirent en scène les mystères de la passion de Jésus-Christ, à la grande joie du public, et bientôt, en 1402, ils obtinrent du roi Charles VII toute permission pour donner leurs représentations où et quand ils voudraient. D'après Suard, on peut à la lettre attribuer la naissance de notre théâtre comique à l'Eglise même, car, dit-il, l'Eglise reconnaissait si bien cette maternité, que, lorsque le théâtre de l'hôpital de la Trinité fut établi d'une manière régulière, on convint, dans quelques paroisses, d'avancer l'heure des vêpres, afin qu'elles n'empêchassent pas le peuple d'assister à ces édifiants spectacles.

Quels que puissent être les progrès d'un art, il n'inspirera jamais autant d'enthousiasme qu'au moment de sa découverte. « Les charmes de la perfection, dit Suard, ne peuvent valoir ceux de la nouveauté, et cette délicatesse de goût, qui sent les beautés mais relève les défauts, n'est qu'une première nuance de la satiété. On n'aperçoit guère les défauts de sa maîtresse que lorsqu'on commence à être moins amoureux d'elle. Aussi le plus beau spectacle ne pourrait-il causer maintenant parmi nous des transports pareils à ceux qu'excita la représentation des premiers mystères. » Suard dit dans ses annales de notre théâtre que la réputation des mystères vola jusque dans le Nord, et que celui de la passion, le plus ancien que nous connaissions, fut aussi le premier ouvrage dramatique représenté en Suède. Les chroniques du xiv^e et du xve siècle nous ont d'ailleurs transmis fidèlement le souvenir de la magnificence que déployèrent les différentes villes pour la représentation des mystères. Néanmoins, ces spectacles ne jetèrent en province qu'un éclat passager. Le seul élément stable fut le théâtre de Paris, souche de tous les théâtres actuellement existants, car à l'hôpital de la Trinité succéda sans interruption l'hôtel de Flandre et à l'hôtel de Flandre l'hôtel de Bourgogne. Suard signale une particularité vraiment frappante dans ces singulières productions de la piété de nos pères, c'est l'idée qu'elles nous donnent des lumières répandues dans le gros de la nation à une époque qui n'a précédé que de deux cents ans le siècle de Louis XIV; on y voit un commencement d'érudition se mêler à une ignorance barbare. Suard relève encore une chose singulière, c'est que, dans un de nos mystères, on trouve toute l'histoire d'Œdipe attribuée à Judas, qui, ainsi que le fils de Laïs, prédestiné au crime, est exposé sur un rivage étranger, tue son père sans le savoir, à la suite d'une querelle, puis épouse sa mère; après quoi, instruit de sa naissance et pressé par les remords, il se met à la suite de Jésus-Christ.

A la fin, les représentations des mystères offrirent de tels scandales, qu'elles ne furent plus soutenues par aucune autorité respectée ni même par l'opinion publique; en 1548, elles furent défendues par un arrêt du parlement et ne reparurent plus. Mais ces premiers essais avaient donné l'élan et l'exemple, et depuis longtemps il s'était établi des représentations théâtrales de trois autres sortes : les moralités, dont la plupart étaient, pour le fond et pour la conduite, assez semblables aux mystères, mais dont quelques-unes cependant semblaient renfermer la première idée du drame; les farces et les soties,

auxquelles bien plus sûrement la comédie doit son origine, puisqu'une des premières, racontée de nos jours, se joue encore avec succès : nous parlons de l'*Avocat Pathelin*. L'origine des farces remonte, d'après Suard, presque aussi haut que celle des mystères. La *Farce de Pathelin* est la plus célèbre comme la plus ancienne que nous connaissions, quoiqu'elle ne soit pas la première qui ait été composée. « Sa réputation fut telle, dit Suard, qu'on en fit plusieurs traductions en diverses langues, que le nom de Pathelin devint un nom de caractère et que plusieurs mots de cette farce sont passés en proverbes et parvenus jusqu'à nous, comme cette phrase si usitée : « Revenons à nos moutons. » Autre fait noté par Suard : il est curieux que les théâtres, qui sont devenus l'objet de la censure des personnes sévères, aient tous été établis dans un but moral. « Les mystères, dit-il, avaient pour objet de ranimer la dévotion du peuple; les moralités, de l'exciter à la vertu; les sotties furent inventées pour fronder les vices du temps, et principalement ceux de la noblesse et du clergé. Aussi, à cause de cette considération, les auteurs de ces pièces appelées sotties devaient-ils appartenir à une classe plus élevée que ceux des mystères et des moralités. »

Nos premières tragédies et nos premières comédies, d'après Suard, tout informées qu'elles étaient, ressemblent si peu à ce qu'avaient été nos premiers mystères, qu'il est assurément assez difficile de dire que les unes soient sorties des autres ou que la *Cléopâtre* de Jodelle, pièce régulière, coupée à la manière des pièces grecques et soumise aux trois unités, soit un perfectionnement du mystère de la *Passion* et d'autres mystères, où l'action se transportait continuellement, sans nulle difficulté, de Rome ou d'Égypte à Jérusalem, et qui n'étaient divisés en scènes et en journées que parce qu'il fallait que les acteurs parlassent chacun à leur tour, ce qui formait la division des scènes, et parce que le soleil se couche tous les soirs, ce qui déterminait la fin de la représentation de chaque jour. Ce ne fut que quatre ans après la représentation du dernier mystère que furent jouées la première tragédie et la première comédie : la *Cléopâtre* de Jodelle, tragédie, et sa comédie, *Eugène* ou la *Rencontre*. « Les succès de Jodelle, dit l'auteur de l'*Histoire du théâtre*, firent sortir de tous les coins une foule d'auteurs dramatiques, et, après ces premiers essais, tout le monde crut pouvoir faire des comédies et des tragédies, et tout le monde en fit. »

Nous trouvons encore dans Suard quelques détails fort curieux. Dans aucune des pièces de Larivey ni même dans celles qui parurent à la même époque, c'est-à-dire de 1570 à 1600, on ne trouve rien de semblable à l'*Eugène* de Jodelle, dont toute l'intrigue roule sur les amours d'un ecclésiastique et d'une femme mariée. « Il paraît, remarque Suard, que les ecclésiastiques n'étaient guère introduits sur la scène, du moins comme personnages comiques. Pour les femmes mariées, il faut avouer qu'on ne les montre pas, en général, comme des modèles de vertu; ce qu'il y a même de plaisant, c'est que, dans tout notre ancien théâtre, on peut remarquer que les maris sont toujours punis des infidélités qu'ils veulent faire à leurs femmes et que les femmes ne le sont jamais des leurs qu'elles font réellement à leurs maris. » L'auteur analyse quelques passages des pièces de Garnier et de Larivey, et cite comme la meilleure production de Garnier sa tragédie des *Juives*; le comique n'était pas son genre; « d'ailleurs, il faut avouer, ajoute Suard, que son siècle n'était celui ni de la tragédie ni de la comédie. » Le *Bradamante* de Garnier est la première tragi-comédie où la scène ne soit pas ensanglantée et aussi la première sans chœurs; mais on n'y trouve rien de comique. Larivey réussit mieux en ce genre; il a composé huit comédies assez bien conduites; on en trouve même une ou deux dont l'intrigue est plus simple et peut-être meilleure qu'il ne semblait appartenir à ce temps-là. Quant aux mœurs des comédies de Larivey, elles sont peut-être un peu moins mauvaises que celles de nos premières comédies. Suard termine son étude par cette réflexion : « Nous avons quelque peine à nous représenter un temps qui déjà commençait à se rapprocher du nôtre, du moins quant aux mœurs, et où les représentations théâtrales étaient à Paris une chose rare, souvent une sorte de fête, où tout le monde n'était pas admis. C'est ce qui existait encore dans les deux ou trois dernières années du xvi^e siècle, c'est-à-dire vingt-sept ans avant l'époque de la première pièce de Corneille. Depuis l'année 1548, où les confrères de la Passion avaient en même temps pris possession de la salle de l'hôtel de Bourgogne et reçu défense du parlement de Paris de représenter aucun sujet tiré de l'histoire sainte, cette société avait fait une sorte d'alliance avec celle des Enfants sans-souci, à peu près aussi discréditée que la sienne, et s'était adonnée au genre de la farce, mais d'une farce si plate et si grossière qu'elle avait éloigné tout ce qui n'était pas absolument de la dernière classe du peuple, et Paris, chose remarquable, était pour ainsi dire sans comédie ! »

Théâtre indien (CHEFS-D'ŒUVRE DU), traduits du sanscrit en anglais par Wilson

(Londres, 1828, 2 vol. in-8°); traduit en français par A. Langlois (Paris, 1829, 2 vol. in-8°). Cette traduction comprend six drames entiers et l'analyse de plusieurs autres. Wilson, qui était un poète élégant en même temps qu'un très-grand érudit, a traduit en vers certaines parties des drames qu'il a publiés. À l'époque où parurent les *Chefs-d'œuvre du théâtre indien*, on n'avait encore traduit que deux pièces entières, dont l'une, *Sacountala*, avait produit une certaine sensation; l'autre, *Prabhoda Tchandrôdaya* (le *Lever de la lune de l'intelligence*), traduite par le docteur Taylor, de Bombay, était plus intéressante au point de vue métaphysique qu'au point de vue dramatique. Enfin, on connaissait, par une analyse de Colebrooke insérée dans les *Recherches asiatiques*, le drame de *Malati et Mâdhava*. Toutes ces pièces, bien que donnant des aperçus déjà satisfaisants, ne permettaient point de se faire des opinions bien précises sur le système dramatique des Indous et la place qu'occupaient, dans leurs mœurs et dans leur littérature, les choses du théâtre. La publication de Wilson fut en ce sens une révélation, aussi bien par les pièces qu'il traduisit que par l'exposition très-importante qu'il fit sur le système dramatique des Indous. On vit alors que les pièces comme *Sacountala* formaient une sorte d'exception dans cette littérature, et la multiplicité des règles qui régissent le théâtre prouva dans quelle estime les jeux de la scène étaient auprès des peuples de l'Inde. On put juger alors combien était personnel aux Indous et conforme à leur caractère doux et religieux un système dramatique dont la loi principale interdisait les dénouements sanglants. Enfin, on fut surpris de trouver, en des temps relativement si reculés, des pièces dont la composition générale offrait tant de points de ressemblance avec les drames anglais et espagnols. Cette composition, si différente du théâtre grec, est encore le meilleur argument que l'on puisse opposer aux érudits qui ont voulu voir dans le drame indien une importation hellénique, effectuée après les conquêtes d'Alexandre. L'originalité incontestable des drames indiens semble protester contre l'opinion qui leur attribue une semblable origine.

Les pièces contenues dans l'ouvrage de Wilson sont : 1° le *Mritchakatik*, ou le *Chariot d'argent*, dont Méry et Gérard de Nerval ont donné une imitation en vers sous le titre du *Chariot d'enfant*. Cette pièce, dont la texture excessive dramatique atteste une étonnante habileté, est aussi la plus intéressante et la plus précieuse pour la connaissance des mœurs indoues. Elle est attribuée à un prince célèbre dans l'histoire indienne, le prince Sudraka, qui vivait deux ou trois siècles avant notre ère; 2° *Vikrama et Ourvasi*, ou le *Héros et la Nymphe*, sorte de drame féerique en cinq actes; c'est l'histoire d'un roi aimé d'une apsara ou nymphe céleste. La magnificence des descriptions un peu voluptueuses, le charme et la délicatesse des sentiments et des pensées en font une œuvre digne de l'auteur de *Sacountala*, le poète Kâlidâsa, auquel elle est attribuée; 3° *Malati et Mâdhava*, ou le *Mariage par surprise*, drame en dix actes; les Indous regardent cette pièce comme la plus belle qu'ils possèdent avec *Sacountala*. Ce drame, qui n'est tiré ni de la mythologie ni de l'histoire, qui est purement imaginé, est du poète Bhavabhuti, qui vivait au viii^e siècle de notre ère, à la cour de Yasovarna, roi de Canouge; 4° *Ouitara-Rama-Tcharitra*, ou *Suite de l'histoire de Rama*, drame en sept actes, attribué au même Bhavabhuti; le sujet de ce drame est tiré du *Râmâyana*; 5° le *Moudra-Râkshasa*, ou l'*Anneau du ministre*, pièce politique fort intéressante, attribuée à Visâkhadatta, un prince, fils du grand roi Prithou, qui a régné probablement au xiii^e siècle de notre ère; 6° le *Ratnaduti*, ou le *Collier*, drame en quatre actes, semi-historique, attribué à Harschadêva. Les beautés de cette pièce n'empêchent point de reconnaître une œuvre de décadence. Le reste de la publication de Wilson contient l'analyse de vingt-trois comédies, dont quelques-unes bouffonnes et satiriques.

Théâtre moderne (ORIGINES DU), par M. Charles Magnin (1838, 4 vol. in-8°). À quelle époque faut-il faire remonter exactement la première origine du théâtre moderne, de ce théâtre qui en France est parti de Hardy pour arriver à Corneille, en Angleterre de Marlowe pour éclater dans Shakespeare, qui en Allemagne a débuté avec le cordonnier Hans Sachs et en est venu aux drames du conseiller Schiller et du ministre Goethe, qui en Espagne et en Italie enfin a commencé à Lope de Rueda et au cardinal Bibiena, pour passer par Calderon et finir à Alfieri? Cette question a préoccupé tous les érudits et particulièrement tous les historiens du théâtre français, depuis le duc de La Vallière et Beauchamps jusqu'aux frères Parfaict. Est-ce dans les mystères, les moralités et les sotties du xiii^e et du xiv^e siècle qu'il faut voir les premiers signes de la renaissance dramatique? On avait bien cité quelques compositions antérieures, par exemple la petite pièce les *Virgées folles* et les *virgées sages*, écrite au x^e siècle, en latin et en provençal; le *Jeu de l'Antechrist*, publié dans le recueil de Pez, et encore la *Tétralogie latine de saint Nico-*

las. Tout le monde se rappelle aussi les pages consacrées par M. Villemain, en son *Tableau de la littérature au moyen âge*, aux naïfs et curieux drames d'une pauvre nonne saxonne du x^e siècle, Hroswitha. Dans son livre plein d'érudition, M. Magnin ne s'adresse plus cette question difficile sur les sources récentes du théâtre moderne, question inutile pour lui, puisque son livre est destiné à prouver que le génie dramatique ne s'est jamais éteint en Europe, et qu'assoupi parfois il a cependant laissé partout et à toutes les époques quelques traces de son existence. Sans doute il n'y a pas eu de tout temps un théâtre officiel, légalement organisé et tel que la situation de l'art dramatique depuis Corneille peut en donner l'idée. Mais après les derniers jeux du cirque païen, après les derniers et pompeux spectacles de la décadence romaine et byzantine, il n'y a point eu tout à coup arrêt dans les représentations dramatiques. Le christianisme a lutté longtemps sans pouvoir détruire les dernières traditions du paganisme; dans la continuité de la lutte, son zèle a même fini par s'amoindrir, et quelquefois il a, pour attirer à lui les hommes de l'ancienne religion sans cependant froisser leurs mœurs, adopté en les modifiant quelques-unes de leurs coutumes. C'est ce qui est arrivé pour le théâtre; sans parler des traces positives de compositions tragiques ou comiques qu'on retrouve après les Romains et avant le xiii^e siècle (comme le *Querolus*, suite de l'*Aulularia* de Plaute, au v^e siècle, ou la *Clytemnestre* grecque de la même époque, ou encore la *Médée* en centons de Virgile, citée par Tertullien), M. Magnin montre le génie dramatique se perpétuant au moyen âge dans les agapes, les dialogues funéraires sur les tombeaux des abbés, les drames liturgiques des processions et des églises, les *entremets* et *jeux partis* des repas féodaux, et enfin dans toutes les singulières coutumes sacerdotales, populaires ou chevaleresques que nos aïeux avaient empruntées, en les altérant, au monde romain, ou dont ils avaient trouvé la source dans leur propre imagination. M. Magnin voit deux éléments bien distincts dans les origines du théâtre moderne : la tradition et la spontanéité, et deux périodes bien déterminées : la civilisation antique et le moyen âge. Pour faire la part de chacun de ces éléments, il remonte jusqu'à la Grèce et à Rome. Il examine donc avec détail les différentes institutions dramatiques des anciens, leurs spectacles, leurs fêtes, etc. La tragédie, perfectionnée par Thespis, Phrynicus et Eschyle, est sortie des *chorodios* ou chœurs tragiques; la comédie est née des parodies, des chants *amabées*. Mais l'auteur procède suivant un autre système de classification; il établit des divisions utiles et commodées, sinon absolument vraies. Les trois différentes variétés du génie dramatique qu'il considère, drame sacerdotal, drame populaire, drame aristocratique, furent souvent confondues en réalité. En Grèce les mystères d'Éleusis et de Bacchus donnèrent naissance au drame hiératique; le drame populaire sortit des fêtes nationales, éleusiniennes, panathénées, etc.; le drame aristocratique, dont on a deux exemples mémorables dans les funérailles d'Éphestion (le tombeau coûta 72 millions de notre monnaie) et dans celles de Mausole, accompagnait les jeux funébres, les festins, les solennités célébrées par les familles opulentes. L'art dramatique grec ne grandit que sous le régime de la liberté; il dégénéra sous les successeurs d'Alexandre; il flatta les princes et les tyrans barbares ou civilisés de l'Égypte et de l'Asie occidentale. Alors les mines supplantèrent les tragédies et les comédies des poètes d'Athènes; alors aussi Théocrite écrivit pour la scène quelques-unes de ses idylles. En Italie, les fêtes religieuses trouvant peu d'éléments dramatiques dans les institutions indigènes. Le drame populaire, se dégageant des fêtes rurales, des jeux militaires, des scènes de carrefour, produisit la *satura* (sorte d'opéra-bouffe), les *atellanes* (parades obscènes), les *jeux fescennins* (parades satiriques), et créa deux types grotesques, originaux, du Polichinelle napolitain et du Croquemitaine. Rome ne connut la comédie que par des imitations du théâtre grec; Livius Andronicus, Ennius, Mævius, le Gaulois Cecilius, Plaute, le Carthaginois Térence, le célèbre acteur gaulois Roscius, ami de Sylla et Romain avant la conquête, introduisirent ces imitations. Le patriciat, comme le peuple, avait pris des habitudes théâtrales. Bientôt la décadence de l'art suivit le luxe oriental importé dans les mœurs républicaines; et comme la débauche ne se sépara pas de la cruauté, les orgies des grands amenèrent les jeux sanglants. César célébra la mort de sa fille par un festin funèbre où vingt-deux mille tables convièrent le peuple; Octave donna à Pérouse des jeux publics où 300 habitants de cette ville furent mis à mort. D'ailleurs, le goût de la réalité fut toujours un des caractères de l'art chez les Romains; il finit par les réduire à la copie servile, à l'exposition grossière des objets eux-mêmes : exercices d'infanterie et de cavalerie, simulacres de guerre, naumachies où les galères flottaient quelquefois sur un lac de vin, chasses et combats d'animaux, scènes de cruauté et de débauche. La parole étant toujours dangereuse, le despotisme favorisait les drames muets : combats de gladiateurs, pantomimes, danses obscènes, infâmes

mascarades, tableaux impudiques. Plus d'un empereur se fit histrion, athlète, belluaire. Alors on applaudit les Hylas, les Pylade, les Bathylle. Aux ignobles férociétés et aux pompes sanglantes du cirque, certains Césars mélaient des plaisanteries atroces. Il y eut donc transposition de rôles : les meurtriers et les supplices de l'arène furent transportés dans les pièces de théâtre, et dans l'amphithéâtre furent introduits les décorations de la scène, les personnages mythologiques, qui venaient constater la mort et ramasser les cadavres des gladiateurs. M. Magnin établit que les spectacles qui servaient aux divertissements du peuple ont subsisté les derniers et servi comme de lien entre le théâtre antique et le théâtre moderne, fondé plus tard par le concours du clergé et des hautes classes.

Il y a donc deux éléments bien distincts dans les origines du théâtre moderne, la tradition et la spontanéité, ce dont la scène a hérité de la civilisation antique et ce qu'elle a dû aux innovations du moyen âge; mais pour déterminer la part qu'a eue chacun de ces éléments, pour établir dans quelle mesure ils ont préparé le génie de Shakespeare, de Molière, de Lope de Vega, il faut parfaitement connaître ce que Rome et la Grèce légèrent au monde renouvelé. Que l'on ne s'étonne pas de voir M. Magnin chercher dans les manifestations de l'art poétique, si diverses et quelquefois un peu détournées, les premiers éléments du théâtre. Pour lui, tout ouvrage où le poète, se mettant lui-même de côté, parle et agit, ou fait parler et agir des acteurs au nom de personnages fictifs dans le but d'exciter la curiosité ou la sympathie de l'auditoire, est un drame. Un peuple, en son développement poétique, passe du simple au composé. La forme lyrique et la forme épique précèdent toujours chronologiquement le drame, dont la composition complète suppose déjà un certain raffinement de l'art, un besoin d'illusions et de ressorts extérieurs, qui veut voir les sentiments exprimés dans les poésies lyriques se refléter sur des figures humaines et les héros des poèmes se mouvoir et agir véritablement sur la scène. M. Magnin a raison en ce sens de ne pas chercher seulement les origines du drame dans le drame lui-même, mais d'interroger tout ce qui, dès le principe, en a recélé les germes les plus éloignés, les moins distincts.

Telle est la méthode suivie par le savant auteur; dans le premier volume, il n'a guère fait que l'essayer sur l'antiquité; dans les trois autres, il l'applique au théâtre du moyen âge, tout en profitant de sa curieuse excursion à Rome et à Athènes. Les *Origines du théâtre moderne* ont coûté à leur auteur de très-longues recherches et une grande patience, qui ont amené d'importants résultats. Ce livre a sa place marquée dans la science archéologique par la finesse de l'érudition, la sagacité vive et nette des aperçus, qu'on désirerait trouver plus fréquemment, la rectitude des classifications, un peu trop multipliées toutefois. L'auteur, qui fait la part trop large à l'imitation dans les manifestations de l'intelligence, a porté trop loin le scrupule scientifique; il n'a pas assez fondu dans la masse les détails, qui sont très-multipliés, et il n'a pas assez ménagé l'emploi des expressions abstraites et techniques. Son travail, riche de faits savamment éclaircis, de rapprochements et d'aperçus ingénieux, se recommande surtout par l'abondance des résultats, par la finesse de l'érudition et par l'élégance du style.

Théâtre chinois, collection de pièces chinoises, traduites par M. Bazin (1838, in-8°). Le traducteur, dans sa préface, divise l'histoire du théâtre chinois en quatre époques. La première comprend les pièces composées sous la dynastie des Thangs, de 720 de notre ère à 905; la seconde époque embrasse la dynastie des Songs, de 960 à 1119; la troisième, qui s'étend de 1123 à 1341, est remplie par la dynastie Kiu et Youen. C'est à cette époque qu'on place la composition de l'*Orphelin de la famille Tchad*. Les Chinois ne reconnaissent point de religion nationale, le théâtre, chez eux, ne fut pas comme dans l'Inde d'institution hiératique; de là, malgré la protection accordée par les empereurs aux jeux de la scène, l'espèce de mépris où ils sont tenus chez ce peuple. Le théâtre tire son origine en Chine de ces bandes de mimes et de danseurs dont les amusements sont très-populaires. Le premier monument dramatique, vraiment digne de ce nom, est attribué à l'empereur Hiouen-thsang (720); mais cette opinion est combattue par ceux qui font remonter l'art dramatique à 581, sous Wen-ti, fondateur de la dynastie des Soui. Une révolution dans la musique, qui est fort goûtée des Chinois, bien qu'elle y soit toujours restée dans l'enfance, signala l'avènement du drame. Chaque pièce chinoise, écrite en prose, est mêlée d'ariettes; le principal personnage, à chaque instant, se détache de ses compagnons pour chanter en vers, sur un air trahant et nasillard, quelques belles maximes de morale.

Le drame chinois s'éloigne du drame indou de toute la distance qui sépare un réalisme étroit et vulgaire du génie poétique. Les drames chinois, très-secs, très-prosaïques, de sentiments que nous appellerions bourgeois, n'offrent ni l'intérêt dramatique ni la richesse poétique du drame indou. On y cher-

cherait vainement cette fantaisie allée et colorée qui inspira aux Indous leurs merveilleuses fées et leurs étonnantes bouffonneries aristophanesques. Le Chinois apparaît dans son drame comme dans son histoire, enfantin et vieillot, raisonneur et puéril. Il ne faut pas conclure de là que la connaissance du théâtre chinois soit sans intérêt; il n'est pas inutile de connaître un peuple si nombreux et si singulier; et il n'y a pas pour cette connaissance de meilleure étude que celle du théâtre. Le volume de M. Bazin contient quatre pièces : la première, les *Intrigues d'une soubrette*, a pour auteur Tching-tchéi; la seconde, la *Tunique confrontée*, qui est peut-être la plus dramatique du recueil, est de Tchang-koué-pin; la troisième, sans nom d'auteur, est intitulée la *Chanteuse* et nous fait connaître une partie curieuse de la vie chinoise; la quatrième, intitulée le *Ressentiment de Teoungo*, est de Koum-han-king. Il serait à souhaiter qu'un éditeur intelligent réunît à ces quatre pièces traduites par M. Bazin quatre ou cinq pièces traduites séparément. On aurait ainsi un répertoire du théâtre chinois qui, bien incomplet encore, offrirait une base assez large aux études critiques.

Théâtre français du moyen âge, publié par MM. Francisque Michel et Monmerqué (1839, in-8°). Les différentes pièces contenues dans ce recueil ont été composées du XI^e siècle au XIV^e. Les auteurs ont mis en tête de leur volume une bibliographie de toutes les pièces du moyen âge rééditées à part ou dans des collections et des ouvrages qui se rapportent à l'histoire du théâtre pendant le moyen âge. La pièce qui ouvre le volume est un mystère que l'on croit être du XI^e siècle et dont le sujet est emprunté à l'Evangile : les *Virgines sages et les vierges folles*; il est écrit en vers latins rimés, mêlés de quelques vers en langue vulgaire. C'est la mise en action de la parabole des vierges folles qui, oubliant l'époux qui doit venir, ont négligé de tenir leurs lampes allumées. L'époux rentre, les repousse, et aussitôt des démons les saisissent et les précipitent en enfer. Mais le mystère n'est point fini là. Les plus célèbres personnages de l'histoire sainte apparaissent tour à tour pour glorifier Jésus : Virgile parle parmi les prophètes et répète en une latinité singulièrement dégénérée son vers célèbre :

Jam nova progenies caelo demittitur alto,
que le poète inconnu des *Virgines folles* traduit ainsi :

Ecce polo demissa solo nova progenies est.

On ne saurait nier qu'il y a un fond réel de poésie sous la barbarie fruste de ce mystère dont le texte barbare sent de loin son latin d'Eglise. Le second mystère de ce recueil, la *Résurrection du Sauveur*, est d'un siècle probablement postérieur au précédent. Il est en langue vulgaire et la fin en a été perdue. On y voit Joseph « d'Arimachie » qui vient réclamer à Pilate le corps du Christ; les deux personnages conversent avec une parfaite courtoisie. Le poète a dramatisé, comme péripétie, la légende de Longin, si célèbre au moyen âge. Ce Longin était un aveugle qui perça d'un coup de lance le flanc de Jésus; l'eau et le sang sortirent de la plaie et mouillèrent les mains du soldat qui, ayant porté ses mains à ses yeux, recouvra la vue et se convertit. A maître Adam de La Halle la forme dramatique commence à s'accuser plus vivement et à se préciser. Les personnages, qui, dans les deux mystères précédents, ont encore toute la roideur épique ou légendaire, se dégourdissent avec le poète artésien. Ce sont des hommes réels qui conversent sur les objets, sur les choses de la vie réelle et quotidienne. Les caractères ont plus de relief et le style a déjà une clarté qui annonce les grandes qualités de la langue française. La plaisanterie, assaisonnée de gros sel gaulois, est joviale et franche et déjà, en maint endroit, effleure impertinemment les sujets les plus dangereux. Le *Jeu d'Adam*, d'Adam de La Halle, sa pastorale de *Robin et Marion*, qui est presque un opéra-comique, sont des tableaux vraiment saisissants de bonne humeur et de vérité, sous les grâces encore un peu embarrassées du langage. Bien qu'il ne faille parler, à propos de ces essais d'un art qui commence, ni de composition, ni d'arrangement vraiment dramatique, le *Jeu d'Adam* et surtout *Robin et Marion* sont déjà réellement des pièces de théâtre. Le même éloge est mérité par un autre poète d'Arras de la même époque, Jean Bodel, et par le robuste créateur de la satire française, Rutebeuf. Tous les deux sont représentés dans le *Théâtre français au moyen âge*, Rutebeuf par le *Miracle de Théophile*, sujet populaire au moyen âge, déjà traité en poème par la célèbre Hrosvitha, et Jean Bodel par le *Jeu de saint Nicolas*, qu'un disciple d'Abailard, Hilaire, avait mis sous forme dramatique avant Bodel, au XII^e siècle. Mais quels que soient les mérites de ces deux mystères, aucun d'eux ne nous paraît égalier le *Jeu d'Adam* de La Halle, parce que la préoccupation de s'élever à la hauteur d'un sujet religieux, presque liturgique, nuit à la naïveté et à la sincérité de Bodel et de Rutebeuf. Leur œuvre présente également un moindre intérêt à l'historien, car ce dernier ne peut y étudier qu'indirectement les mœurs et le caractère de leur époque. Ce-

pendant il faut partager l'opinion de MM. F. Michel et Monmerqué, qui saluent en ces trois hommes les premiers créateurs de l'art dramatique français. Après avoir mentionné dans ce volume les chansons sur *Robin et Marion*, que les auteurs ont eu l'heureuse idée d'éditer à côté de la pastorale d'Adam de La Halle, nous signalerons une étude fort attrayante de M. Bottée de Toulmon sur Adam de La Halle considéré comme musicien. Le reste du volume est occupé par des mystères, dont l'un, plutôt une complainte qu'un mystère, est intitulé : *De Pierre de la Broche qui dispute fortune devant Reson*. Cette pièce, où l'on rencontre des beautés poétiques assez élevées, est une satire contemporaine contre ce Pierre de Labrosse, favori de Philippe le Hardi, qui fut pendu en 1276. Dans les autres mystères, on s'aperçoit de l'invasion qu'avait faite dans tous les esprits le culte de la Vierge. Si l'on en excepte le *Miracle de saint Ignace* et le *Miracle de saint Valentin*, elle est le personnage principal des sept autres compositions qui terminent le recueil : le *Miracle de Notre-Dame*, comme *quoï elle garda une femme d'être brûlée*; le *Miracle de Notre-Dame* et de l'impératrice de Rome, mystère qui offre cette curiosité que l'intrigue ressemble à celle de *Cymbeline* de Shakespeare; le *Miracle de Notre-Dame*; *Comment la fille du roi de Hongrie se coupa la main plutôt que d'épouser son père*; on trouve dans ce mystère une scène naïve et divertissante où le pape et les cardinaux se consultent ensemble pour accorder au roi de Hongrie le droit d'épouser sa fille, par cette excellente raison qu'on ne peut refuser à un roi ce qu'on refuserait à un vulgaire mortel; car, dit un cardinal, à chaque pot ne convient pas la même cuiller. Un dernier *Miracle de Notre-Dame* est le plus curieux de tous; il met en scène d'une façon naïve la conversion de Clovis. Ce recueil est fort important pour notre histoire littéraire, autant par les pièces originales qu'il contient que par le grand nombre de notes précieuses dont les auteurs l'ont enrichi. Outre l'intérêt de curiosité qu'il présente, il offre aussi un grand intérêt à ceux qui voudraient suivre les progrès de la langue française pendant ces trois siècles. Si l'on veut résumer l'impression dramatique qui ressort de la lecture de tous ces mystères, on ne saura mieux la comparer qu'à l'impression produite en nous par ces vieux tableaux où les choses et les personnages disproportionnés sont mêlés et confondus sur le même plan. Aux mystères comme aux tableaux, il n'a manqué que la perspective.

Théâtre impossible, par M. Edmond About (1861, in-18). L'auteur a réuni sous ce titre ses essais dramatiques; ils n'ont pas été heureux. Des cinq pièces qui composent ce recueil, deux ont essayé d'être jouées, *Gullery et Gaëlana*; elles se sont écroulées sous les sifflets; les autres sont d'une donnée telle qu'on ne pouvait même songer à les représenter.

Gullery et Gaëlana étant suffisamment, sinon avantageusement connus et ayant d'ailleurs dans le *Dictionnaire* des articles à part, nous n'avons à nous occuper que des trois autres : l'*Assassin*, l'*Education d'un prince* et le *Chapeau de sainte Catherine*.

L'*Assassin* est une bluette amusante et très-jouable; mais le ridicule dont l'auteur affuble l'un des principaux personnages, un procureur du roi, lui interdit l'accès de la rampe. La censure ne permit pas que la magistrature fût jouée à ce point sur un théâtre. Un jeune artiste, Alfred Ducamp, amoureux d'une jolie veuve, M^{me} Pérard, a gagné un de ses domestiques et s'est caché dans un pavillon de son jardin pour l'admirer plus à son aise. Dans les environs rôde un forçat échappé, Corbillion, qu'on accuse d'avoir assassiné l'artiste, dont on a perdu la trace. M. Lecoineux, le procureur du roi, qui doit épouser M^{me} Pérard, vient déjeuner chez elle, et là, par suite d'un amusant quiproquo, il prend Alfred Ducamp pour Corbillion et il le somme d'avouer qu'il s'est assassiné. En vain la jolie veuve se révolte de ne trouver qu'un magistrat là où elle cherchait un amant, M. Lecoineux pousse la violence jusqu'à faire des perquisitions chez elle. Tout se découvre et il perd à la fois une cause célèbre et une femme ravissante.

L'*Education d'un prince* est une farce amusante, plutôt dans le genre de Tabarin que de Molière. Elle n'est rien moins que morale. C'est l'histoire d'un prince qu'on a fait élever par des précepteurs si vertueux, qu'une fois marié il ne sait comment s'y prendre pour devenir le mari de sa femme. Ses précepteurs et son père, à leur tour, sont fort embarrassés pour lui donner ce complément d'instruction. Un paysan vient à leur secours. Il excite la jalousie du prince contre un rival imaginaire et lui révèle ses devoirs d'époux par cette chanson :

Ton cœur à moi ! mon cœur à toi !
Cette chambre est la nôtre ;
Mais nos deux bouches sont, ma foi !
Trop loin l'une de l'autre !
Embrasse-moi !
Tu m'appartiens de par la loi !
Ce grand lit est le nôtre ;
Deux oreillers ! c'est trop, ma foi !
J'en ôte un, dors sur l'autre
Auprès de moi !

Nous sommes deux ; c'est trop, je crois,
Pour l'un comme pour l'autre.
Ne soyons plus qu'un ! Dans neuf mois,
Quel bonheur est le nôtre !
Nous serons trois !

L'auteur a pris l'idée de cette bluette dans Saint-Simon; mais le chroniqueur de Louis XIV et de la Régence est encore plus lesté. Dans son récit, fort authentique, c'est une dame de la cour, vieille coquette enragée, qui donne une façon préparatoire au jeune prince derrière une porte, sur un tabouret.

Le *Chapeau de sainte Catherine* est une autre gaillardise presque aussi risquée. Le jour où elles atteignent vingt-six ans sans être mariées, on dit que les jeunes filles coiffent sainte Catherine. C'est presque le cas de Léonie de Morhanges, car elle a vingt-cinq ans onze mois et vingt-neuf jours. Deux hommes lui font la cour, Gaston Lentz, un petit auditeur au conseil d'Etat, sans avenir ni fortune, et le duc de Clarigny, ministre tout-puissant, auquel sa femme dénie ses droits d'époux depuis qu'il les a méconnus. Léonie apprend, dans un bal, l'histoire d'une dame qui a découvert un moyen original pour se marier. Elle a parié avec deux beaux messieurs, qui la courtoisaient sans aucune arrière-pensée de mariage, qu'elle ne se marierait pas dans l'année. L'enjeu était une discrétion. Dès ce moment deux hommes sont personnellement intéressés à la marier; ils lui trouvent un époux, elle paye la discrétion et le mari jouit d'un bonheur sans nuage. Le plan de Léonie est promptement arrêté. Elle feint de céder à la passion du ministre et lui donne la clef de sa chambre, à la condition qu'il lui trouvera un futur convenable. Le traité conclu, elle dresse si bien ses batteries que le choix du duc de Clarigny tombe sur Lentz; il l'enrichit, l'anoblit et le fait parvenir à une haute position. Il s'agit maintenant pour Léonie de se débarrasser du duc; elle excite la jalousie de la duchesse, éveille son intérêt, et parvient à se faire renvoyer par le duc la clef de sa chambre en lui faisant rouvrir celle de sa femme. Elle est plus heureuse que sage, cette machiavélique jeune personne; la comédie qu'elle a jouée était scabreuse; c'est le défaut de celle de M. About. Une grande habileté sauve le côté périlleux de la situation; mais aucun théâtre ne s'aviserait d'en appeler de l'arrêt prononcé par l'auteur lui-même, qui a jugé cette pièce impossible, comme tout son théâtre.

Théâtre de salon, par Méry (1861, in-18). Quoique Méry ait eu beaucoup de succès au théâtre, son genre d'esprit recherché et paradoxal le portait à écrire de ces petites bluettes précieuses, où le fond n'est rien et dont tout l'intérêt réside dans la finesse du dialogue. Les pièces qu'il a réunies dans son *Théâtre de salon*, et qui n'ont pas toutes été écrites pour être jouées dans des salons, sont d'un esprit un peu trop quintessencié. Une intrigue légère s'y déroule moins en action qu'en paroles et arrive prestement, en quelques péripéties plus gracieuses qu'émouvantes, au dénouement inévitable du mariage. En voici la liste avec l'indication des lieux où elles ont été représentées. *Après deux ans*, comédie en un acte et en prose, représentée à la salle Hertz; la *Coquette*, comédie en un acte, en prose, représentée dans le salon de M^{me} Orfila; *Aimons notre prochain*, parabole en un acte, en prose, représentée à la salle Hertz; le *Château en Espagne*, comédie en un acte et en vers, représentée à l'hôtel Castellani; *Etre présent*, comédie en un acte et en prose, représentée à Bade; la *Grotte d'azur*, légende napolitaine, jouée dans un salon; *Une veuve inconsolable*, ou *Planètes et satellites*, comédie en quatre parties, en prose, représentée à l'Odéon; enfin l'*Essai du mariage*, comédie en un acte, en prose, représentée au Théâtre-Français.

La qualité dominante des pièces de salon doit être l'élégance; on la trouve au plus haut point dans celles de Méry. Son esprit ne manque pas de vivacité; mais dans ce cadre factice il devait briller par la recherche de la distinction. Les personnages du *Théâtre de salon* appartiennent au grand monde. Ils ont invariablement pour centre une jeune et belle veuve dans tout l'épanouissement de la grâce et de la beauté, dont il s'agit de disputer le cœur au charme de la liberté ou au souvenir d'une première affection, thème assez commun qui demande à être relevé par des variations ingénieuses. Méry le relève surtout par le style. Il professe une sainte horreur pour le langage prétendu naturel et qu'il appelle de l'argot. Il nous prévient lui-même qu'il a eu le bonheur de voir le grand monde parisien, qu'après avoir longtemps écouté il a essayé de se souvenir, et qu'il a appris par expérience que la langue de la causerie distinguée et l'esprit aristocratique de salon n'ont pas subi de décadence. Si précieux que fussent de semblables souvenirs, il était dangereux de les porter sur la scène dans notre siècle où les Julie d'Angennes sont des exceptions; car les exceptions conviennent peu au théâtre et y revêtent un air d'invraisemblance qui nuit à l'illusion, et partant à l'intérêt. L'exagération du beau langage n'échappe pas à cet inconvénient. L'esprit de Méry et de ses divers personnages est toujours fardé. Bien souvent même il l'est trop et la recherche du beau langage

le fait tomber dans une finesse prétentieuse qui devient à son tour de l'argot. Ecoutez cette excuse d'une belle veuve qui, après deux ans de retraite, s'est laissée aller à un excès de gaieté dans un premier tête-à-tête avec un ami de son mari : « Ah ! monsieur le comte ! si vous saviez ! Une longue et solitaire douleur comme la mienne choisit la première occasion pour demander ses vacances; ma tristesse a pris un congé d'une heure; votre réflexion la fait rentrer au logis avant le terme. » La même veuve dit au même personnage : « Je vous remercie de cette confiance, monsieur le comte, elle est fort curieuse; une passion de tropique, retour de l'Inde ! Je comprends; vous avez rencontré à Madras ou une créole coquette, c'est-à-dire une créole, ou une fiancée de Lammermoor fiancée à un Anglais, ou une Pénélope indienne amoureuse de son mari. Trois écueils oubliés sur la carte du golfe de Bengale. » Dites plutôt sur la carte du Tendre !

Voici de l'esprit plus moderne, mais non moins excessif. La noble veuve mettant en avant la réserve, qui doit être la seule vertu de la femme, et la crainte du monde, « le seul juge qui ne pardonne jamais, » son aristocratisme soupirent reprend avec plus de verve que de distinction : « Oh ! madame, ceci est de l'ancien régime tout pur, maximes antérieures aux chemins de fer et aux paquebots à vapeur. Le monde si vieux que nous habitions est séparé de l'Amérique par un ruisseau. Si le vieux monde nous tyrannise trop avec son vieux code, nous sautons sur le nouveau; on meurt dans celui-ci ; on ressuscite dans l'autre. L'océan est le chemin d'azur qui mène au paradis, et l'Amérique deviendra bientôt la Belgique des veuves en faillite. New-York est un Bruxelles nuptial. » Ce dont on ne se douterait guère, c'est que le soupirant qui alambique ainsi son style et qui parle si lestement de la faillite et de la fuite des veuves voit la duchesse pour la première fois et n'est venu chez elle que pour lui rapporter les derniers gages d'amour de son mari, tué sous les murs de Sébastopol. Ce n'est pas par l'observation des règles du genre que le *Théâtre de salon* a dû de réussir; son succès a tenu aux exagérations mêmes des qualités propres à l'auteur. C'est la causerie transportée du salon sur la scène; on la voit étincelante et pleine de traits; le dialogue doit être une joute, un assaut perpétuel destiné à faire admirer également l'auteur et ses interprètes. A ces brillantes passes d'armes tout le monde trouve son compte, et l'acteur mondain qui lance la saillie, et le spectateur qui l'applaudit et s'applaudit lui-même de l'avoir comprise. Chacun s'assimile à sa manière l'esprit de l'auteur donné en spectacle et chacun est content; car le mérite n'est pas tant d'avoir de l'esprit que de faire croire aux autres qu'ils en ont, en leur faisant les honneurs de celui qu'on possède.

Théâtre de Nohant, par George Sand (1864, in-18). L'auteur a réuni dans ce volume des pièces jouées, comme le titre l'indique, au château de Nohant, et dont quelques-unes seulement ont été reprises à Paris. On y trouve le *Drac*, rêverie fantastique; *Plutus*, étude d'après le théâtre antique; le *Pave*, la *Nuit de Noël*, fantaisie d'après Hoffmann; *Mariette*, comédie. Certaines de ces pièces ne sont pas de véritables œuvres de théâtre; ce ne sont que des nouvelles dialoguées, mais pleines de charme et d'intérêt. L'auteur a compris que certaines situations de la vie intime ou certaines émotions individuelles se retraceraient plus aisément par le dialogue que par le récit et s'est plu à leur donner la forme d'une conversation entre un petit nombre de personnages. D'autres pièces sont des improvisations faites par les acteurs sur un canevas donné, ce qui est le propre de la *commedia dell'arte*. Dans la chaleur de l'improvisation, on rencontre des traits heureux et des accents d'une vérité frappante. Ce sont ces dialogues que George Sand a tâché de retrouver et qu'elle a livrés à l'appréciation du public. Elle a voulu par là ouvrir une voie nouvelle à l'art, persuadée qu'il pourrait gagner à ces essais particuliers, en supposant qu'ils fussent nombreux; car alors le public pourrait prendre goût à un genre de théâtre très-intime, où certains développements d'idées confiés à des artistes délicats, en présence d'auditeurs choisis, saisiraient l'attention et charmeraient l'esprit, sans avoir recours à des moyens d'une grande puissance ou à des effets forcés. Les grands moyens seront toujours nécessaires sur les théâtres où l'on se préoccupe avant tout de produire l'illusion scénique; mais ils ne sont pas conformes à la nature; ils gâtent même le talent des acteurs, car les véritables individualités sont plus elles-mêmes dans un petit cadre.

C'est donc un modèle du genre que George Sand a voulu produire dans son *Théâtre de Nohant*. Rien de plus simple en effet que les sujets qu'elle a choisis. Prenons le *Pave* pour exemple. Un vieux géologue a recueilli une jeune fille qui le sert en qualité de bonne. Elle aime Jean, le domestique du savant, et en est aimée, mais le maître la trouve à son goût et il lui prend fantaisie d'en faire une servante-maitresse en l'épousant. Désespoir des deux amoureux, qui aiment bien leur maître, mais préfèrent leur bonheur, ce qui

est tout naturel. Tandis qu'ils se lamentent, le géologue les entend. Il apprend « que les gens les plus simples en savent quelquefois plus long sur la morale du cœur et les délicatesses de la conscience que les plus orgueilleux savants. » Il appelle les deux jeunes gens, fait semblant de n'avoir pas écouté leur conversation, préoccupé qu'il est par un pavé très-curieux, et leur annonce qu'il compte se marier le même jour qu'eux.

On ne pouvait mieux prêcher d'exemple que ne le fait George Sand, et, dans plus d'un salon de Paris, où la comédie est à la mode, on serait fort heureux d'avoir toujours à représenter d'aussi jolies bluetttes. Ce n'est cependant pas à eux qu'elle destine son *Théâtre de Nchant*; elle l'a écrit en vue des réunions d'amateurs à la campagne. « Ces petits essais, dit-elle, conviendraient moins aux salons de Paris, où il faut de l'esprit et point du tout de naïveté, de l'art un peu factice, comme les rapports superficiels que le monde exige, et très-peu d'étude des passions. » On sent que les pièces que ce recueil renferme, écrites sans prétention, n'ont pas visé à éblouir, mais à écouvrir modérément les spectateurs, et que le théâtre ainsi compris et travaillé devient véritablement une école de mœurs.

THÉÂTRE (L'HISTOIRE PAR LE), par Théodore Muret (1865, 3 vol. in-18). « Derrière les grands faits historiques connus de tous, il y a toujours, dit l'auteur, une ample moisson de faits secondaires qui souvent aident puissamment à les expliquer. Il y a l'histoire traduite et reflétée par les manifestations de l'esprit public, notamment par celles dont le théâtre est l'organe ou l'occasion. Œuvres de circonstance, caractère et physiognomie des pièces, allusions cherchées par les auteurs ou créées par les spectateurs, applaudissements, sifflets, soirées triomphales ou orageuses, ces détails où les successeurs du Tacite ne sauraient entrer, abondent en révélations, en signes curieux, qui resteraient inconnus, si l'on ne donnait à leurs livres un complément moins sévère qu'on pourrait appeler le *feuilleton de l'histoire*. » Il n'est point d'art en effet ou de genre littéraire qui donne de plus près que le théâtre aux idées d'un peuple, qui reçoive plus promptement le contre-coup des événements et qui manifeste mieux les variations du caractère national.

Ce feuilleton de l'histoire, M. Théodore Muret a entrepris de l'écrire; sauf le *Marriage de Figaro*, qui lui sert d'introduction, il ne remonte pas au delà de 1789, par la raison que cette époque commence pour le théâtre un rôle nouveau. Cette assertion n'est pas à l'abri de toute attaque, et l'on pourrait démontrer que l'histoire du théâtre, même avant 1789, jette un grand jour sur l'histoire des nations. Quoi qu'il en soit, la période choisie par M. Théodore Muret, et qui s'étend de 1789 à 1851, est la plus intéressante. Nous avons apprécié, dans la biographie de l'auteur, ce curieux ouvrage, plein de renseignements qu'on perdrait beaucoup de temps à chercher dans les pièces et dans les journaux du temps et qui sont rassemblés là avec une remarquable impartialité. Quoique légitimiste et protestant, M. Théodore Muret a parfaitement compris que l'historien doit présenter sans parti pris les détails qui donnent du relief et de la vérité aux physiognomies de ceux qui lui sont antipathiques comme de ceux qu'il aime, qu'il doit tout prendre avec empressement de ce qui peint une société, odieuse ou aimable, et caractérise ses mœurs, bonnes ou mauvaises. L'histoire anecdotique surtout doit se montrer plus avide de connaître que de juger, et quoique l'auteur laisse voir ses préférences, ce qui est fort naturel, il n'en flétrit pas moins avec énergie ces œuvres de réaction honteuse dont tout l'esprit en 1795, comme en 1815, en 1830 et en 1848, consistait à donner des coups de pied aux vaincus. Nous avons fait de fréquents emprunts à son livre dans l'exposé que nous donnons plus haut de l'histoire du théâtre en France, de 1789 à 1852.

THÉÂTRE (LE), par Ch. Garnier, étude remarquable (1871, gros volume in-89), manuel complet, ex professo, qui, à l'avenir, devra servir de guide à tout architecte chargé de la construction d'un théâtre. L'auteur s'est mis tout entier dans son œuvre; aussi avons-nous cru devoir ne pas séparer le livre de l'homme. V. GARNIER (Charles).

THÉÂTRIFIÉ, ÉE adj. (té-a-tri-fié — de théâtre, et du latin *facere*, faire). Identifié avec le théâtre : *Il y a si longtemps qu'il paraît sur le théâtre qu'il est, pour ainsi dire, THÉÂTRIFIÉ.* (Le Sage.) » Inus.

THÉAULON (Etienne), peintre français, né à Aigues-Mortes en 1744, mort à Paris en 1780. Il suivit les leçons de Vien, s'adonna à la peinture de genre et fut reçu agrégé à l'Académie de peinture en 1777. Théaulon excellait à reproduire des scènes populaires ou des sujets gracieux et érotiques dans le genre de Fragonard. Ses tableaux sont exécutés d'un pinceau spirituel et facile, mais on lui reproche de viser trop visiblement à l'effet du groupe principal en noyant dans l'ombre les seconds plans ou en ne faisant qu'ébaucher les parties accessoires. Cet artiste exécuta plusieurs tableaux pour la dé-

xv.

coration des boudoirs de Bagatelle. On voit de lui au Louvre un *Portrait de vieille femme* (1777).

THÉAULON (Marie-Emmanuel-Guillaume), auteur dramatique français, né à Aigues-Mortes en 1787, mort à Paris en 1841. Il a signé une foule de pièces appartenant pour la plupart au genre du vaudeville, pièces fort guies d'ordinaire, qui ne sont souvent que des pochades écrites à la hâte, mais où la verve et l'entrain, l'esprit et l'à-propos ne manquent jamais. Son collaborateur le plus assidu a été Armand Dartois, avec qui il avait débuté. Les deux amis furent, par excellence, les auteurs royalistes des deux Restaurations. Rendons-leur cette justice qu'ils ne furent pas, comme tant d'autres, des marchands de louanges à tout venant lorsqu'ils célébrèrent en prose et en vers les événements gros ou petits d'une époque fertile en flatteries de toutes sortes. Les premiers ils avaient salué au théâtre le retour des Bourbons par une pièce intitulée : *les Clefs de Paris* ou le *Dessert de Henri IV*, jouée au Vaudeville le 20 avril 1814, c'est-à-dire treize jours avant l'entrée de Louis XVIII à Paris. Saisissant toutes les occasions propices, ils donnèrent encore : le *Roi et la Ligue*, opéra-comique en deux actes (1815); *Charles de France* ou *Amour et gloire*, opéra-comique en deux actes (1816); le *Panorama de Paris* ou *C'est fête partout*, vaudeville en cinq tableaux (1821), etc. Outre ces à-propos, auxquels il faut joindre *Jeune d'Albret* ou le *Berceau*, un acte en vers, au Théâtre-Français, et *Blanche de Provence* ou la *Cour des fées*, en trois actes, donnés à la suite l'un par Théaulon, en collaboration avec MM. Rochefort, Carmouche et de Ranée, à l'occasion du baptême du duc de Bordeaux, notre fécond auteur compte une foule de rapides et faciles esquisses où se trouvent reproduits sous une forme plaisante et vive les modes, les travers et les ridicules de l'époque. Dans ce genre, nous citerons la *Girafe*, à-propos inspiré par l'arrivée au Jardin des Plantes, dans l'été de 1827, de cette bête inconnue et merveilleuse qui mit en mouvement toute la badauderie parisienne et qui servit de maraine à toutes les modes du jour. Doué d'un grand talent, auquel ont manqué l'étude et la réflexion, Théaulon a montré par deux comédies en cinq actes et en vers, *l'Artiste ambitieux* ou l'*Adoption* (1820) et *l'Indiscret* (1825), représentées l'une et l'autre à l'Odéon et qui offrent des scènes excellentes, il a montré, disons-nous, ce qu'il aurait pu faire s'il eût été moins prodigue et moins fécond. Sa facilité de travail lui a nuï au moins autant que le décousu de sa vie. C'était d'ailleurs un singulier personnage que Théaulon, un dépensier comme il y en a peu en fait d'esprit et en fait d'argent, un de ces hommes de la famille de Dufresny, que tout l'or de la Californie ne parviendrait pas à protéger contre la détresse. En veut-on la preuve? C'est de Théaulon qu'est le *Petit Chaperon rouge*, dont le succès énorme promettait une ample moisson pour l'auteur des paroles comme pour le musicien. Théaulon, à qui l'argent coulait des mains aussi facilement qu'il le gagnait, vendit d'avance le poème du *Petit Chaperon rouge* pour 1,500 francs, une fois payés, à Huet, l'auteur de l'*Opéra-Comique*, qui réalisa sur ce marché plus de 20,000 francs de bénéfices. Ce n'est pas la seule affaire de ce genre que notre homme ait faite; ses droits d'auteur étaient toujours aliénés d'avance à vil prix à des usuriers. Ce n'était pas que Théaulon eût une existence luxueuse, quoiqu'il gagnât beaucoup d'argent, mais il subissait les conséquences de son désordre et parfois aussi des idées folles, des fantaisies nées de la vivacité de sa cervelle méditerranéenne. Un jour l'idée lui vint d'apprivoiser des renards, ou plutôt de les civiliser. Alors, on voyait notre homme battre le pavé de Paris, l'air radieux, promenant un de ces animaux désagréables sur son épaule, lui faisant dévorer des corbeilles d'échaudés. Mais la plus excentrique des inventions de ce grand et naïf enfant fut d'entreprendre sur une vaste échelle l'éclouage des œufs de poule par le moyen d'un four, procédé renouvelé de l'antique Égypte. Oubliant drames, comédies et vaudevilles, il loua un hangar au faubourg Saint-Honoré et y fit construire un four; puis, chargeant son bonhomme de père d'être jour et nuit le surveillant de la *cuvée*, il place une centaine d'œufs dans ce four, chauffé au degré indiqué par la science... Son pauvre père, aussi naïf que lui, obéit. Vingt jours et vingt nuits se passèrent ainsi. Hélas! la fatalité voulut que la vingtième nuit l'excellent père dormit une heure de trop... Quand son fils haletant arriva pour récolter les poulets, il ne récolta que des œufs durs. C'est depuis cet incident que l'on dit au théâtre qu'une pièce a *fait four*, quand elle a une chute complète. Théodore Muret raconte qu'ardent et prompt en toutes choses, Théaulon, la mobilité même, devint amoureux une fois parmi bien d'autres. Pour correspondre avec l'objet de sa flamme, il se mit à publier tout exprès un journal littéraire intitulé *l'Apollon*, paraissant plus ou moins régulièrement, messager galant qui aurait pu mieux encore s'appeler le *Mercury* et qui portait à la belle la prose ou les vers dont elle était la mystérieuse héroïne. Ce port de lettres exception-

nel coûtait assez cher à Théaulon, mais il n'y regardait pas de si près. *L'Apollon* parut tant que l'imprimeur fut payé ou tant que dura cette flamme éternelle. Dans l'un ou l'autre cas, il n'eût pas une longue existence. Avec de telles habitudes et de tels caprices, on conçoit aisément le désarroi dans lequel devaient se trouver sans cesse les affaires de Théaulon; mais les embarras de toute nature qui pesaient constamment sur lui ne l'inquiétaient que médiocrement. Pour écrire ses pièces, il allait ordinairement au café de la Rotonde, se plaçant dans un coin, ayant devant lui, sur la table de marbre, une écriture et un petit verre, et travaillant sans se préoccuper de ce qui se passait autour de lui. Ses collaborateurs venaient le trouver la plus souvent chez lui. Théodore Muret, qui a relaté ses rapports d'auteur avec Théaulon, fait observer avec raison qu'il fallait une organisation exceptionnelle pour employer des procédés de composition pareils. Sa facilité, dit-il, était étonnante; il avait des facultés créatrices sans cesse en activité. Il lui arrivait d'écrire une pièce en deux ou trois jours. On prétend même qu'il en ébaucha en quelques heures. Un ouvrage de lui était refusé ou tombait; il s'en mettait peu en peine, tout charmé des autres idées qui miroitaient à ses yeux et bouillaient dans sa tête. A une répétition, le directeur lui faisait-il une observation, lui proposait-il un changement, Théaulon, qui n'avait pas du tout l'amour-propre irritabile, prenait le manuscrit pour faire ce qui lui était demandé. Quelquefois, le lendemain, c'était toute une autre pièce qu'il rapportait; une idée en avait amené une autre; il avait non-seulement modifié, mais changé presque entièrement son édifice en le reprenant par le rez-de-chaussée, sinon même par la cave. C'était bien chez lui que l'imagination méritait d'être appelée la *folle du logis*. Dans la foule des conceptions qu'il enfantait, il y en avait d'aimables et piquantes, il y en avait de bizarres et impossibles. Aussi, quoique Théaulon ait fait jouer un très-grand nombre de pièces, deux cent cinquante à trois cents, ce chiffre doit être loin de représenter tout ce qui a jailli de son cerveau et de sa plume. Le même auteur croit, et c'est aussi l'avis des collaborateurs mêmes de Théaulon, que ce dernier aurait pu, en apportant plus d'ordre, plus de réflexion et de maturité dans le travail, occuper une place non moins belle que celle que Scribe a conquise au théâtre. « J'oserais même ajouter, dit-il, que, par certains côtés, Théaulon lui aurait été supérieur. Scribe possédait au plus haut point l'habileté scénique, la sûreté de main, la manière de tirer parti d'un sujet; il mettait en œuvre et assaisonnait si bien une donnée connue qu'il trouvait moyen de se l'approprier et de la faire paraître nouvelle; mais, chez Théaulon, la faculté inventive était certainement plus riche, aussi bien que la faculté poétique, tout à fait absente chez Scribe, il faut l'avouer. L'auteur de *Bertrand et Raon* était porté, au contraire, à ramener toute poésie au positif de la prose, et ce n'est pas à lui qu'on reprochera jamais le vol capricieux de la fantaisie, dont il coupait plutôt les ailes. »

Cependant Théaulon se maria; il se maria deux fois. Sa première femme, qui était une demoiselle de Bury, mourut jeune et lui laissa un fils qui mourut à l'âge de dix-sept ans. Remarié avec la fille de Mlle Desmarest, actrice du Vaudeville, Théaulon trouva en elle un ange de patience, de douceur et de dévouement. Comme il avait jeté sa vie ainsi que son talent aux quatre coins de Paris, il était réduit sur la fin de sa carrière et quoique peu âgé à un état de santé déplorable. Heureusement, sa femme possédait en propre un petit avoir; autrement les derniers jours de Théaulon eussent été livrés au hasard. Pourtant, il avait gagné assez d'argent pour se faire de belles notes, et, indépendamment de ses ouvrages restés au répertoire, ceux, bien entendu, qu'il n'avait pas aliénés, il travaillait encore et toujours. On le trouvait constamment le nez sur son papier, car sa vue aussi s'était bien affaiblie, noircissant feuillets sur feuillets d'un barbouillage indéchiffrable qui représentait des scénarios et des pièces. Tout ce qui restait de vie à ce cadavre ambulatoire, qui avait été un cavalier de bonne mine, s'était concentré dans le cerveau. Devenu aveugle, Théaulon mourut après de longues et cruelles souffrances. Il avait cinquante-quatre ans seulement.

Outre les ouvrages que nous avons déjà cités, nous rappellerons de lui les vaudevilles suivants : *la Mère au bal* et *la fille à la maison*, *Elle et lui*, le *Bénéficiaire*, en cinq actes; *Paris à Pékin*, le *Chiffonnier* ou le *Philosophe nocturne*, en cinq actes, pièce dont le titre a peut-être inspiré le drame de M. Félix Pyat; *les Inconvénients de la diligence*, les *Femmes romantiques*, le *Père de la débâcle*, *Sans nom*, la *Comtesse du Tonneau*, *Mr. Jovial* ou *l'Huissier chansonnier*, *Un ange au sixième étage*, *Un page du Régent*, le *Sculpteur* ou *Une vision*, *Jean*, le *Marquis de Brandy*, en cinq actes, etc. A l'Opéra-Comique, il a été, pendant un temps, l'un des auteurs les plus heureux. Sans compter le *Petit Chaperon rouge*, en trois actes, musique de Boieldieu, dont nous avons parlé plus haut, qu'il nous suffise de citer les *Rosières*, la *Clochette*, l'un et l'autre en trois

actes, musique d'Hérold. Il a aussi mis son nom à un gros mélodrame joué par Mlle Georges et intitulé : *la Guerre des servantes* (1837). Enfin, notre désir de ne rien omettre nous fait un devoir de dire que la conception et l'exécution première de *Kean*, drame signé par Alexandre Dumas, appartiennent à Théaulon en société avec Frédéric de Courcy. Alexandre Dumas se borna à imprimer son cachet à la pièce; ce cachet, demandé par l'acteur Frédéric Lemaître, qui pressentait dans le principal rôle une de ses plus belles créations, était absolument nécessaire, disait-on. Quand il fallut signer, Théaulon et de Courcy consentirent à s'effacer; mais la paternité véritable de l'ouvrage leur appartient.

Thébaïde (LA), poème épique de Stace, composé vers l'an 88 de notre ère. Cette épopée a pour sujet la querelle d'Étéocle et de Polynice, traitée déjà par Eschyle dans les *Sept chefs devant Thèbes*; elle est dédiée à Domitien. La principale source de Stace a été la *Thébaïde* d'Antimaque, qui ne nous est pas parvenue. Le sujet était bien choisi; la guerre civile entre les fils d'Œdipe offrait une fable vraiment épique, riche en scènes terribles; mais Stace l'a gâtée en lui donnant une forme historique, ornée seulement d'épisodes et de machines. « Il ne manque pas d'imagination, dit Schöhl, d'idées hardies et de sentiments; on le préfère, sous ce rapport, à Valerius Flaccus; mais il ignore l'art sublime d'Homère de donner à chacun de ses héros un caractère individuel. Sa diction n'est pas simple et naturelle; il prend, comme Lucain, l'exagération pour la grandeur et les subtilités pour de l'esprit. Ces défauts sont ceux de son siècle, comme l'est aussi la maxime d'étaler de l'érudition, qui caractérise tous les poètes épiques de cette période. » Comme les *Argonautiques* de Valerius Flaccus, la *Thébaïde* est, en effet, avant tout, une œuvre d'érudition mythologique. « Tous deux, d'après M. Nisard, ont tiré de là toute la substance de leurs poèmes. Ils relèvent par toute la Grèce tous les temples que la guerre ou le temps y ont détruits; ils consacrent de nouveau tous les lieux consacrés; ils refont les généalogies avec plus de soin que ces généalogistes aux gages des grandes maisons, lesquels recevaient un salaire pour entasser les quartiers et pour cacher la tête de la famille dans les nuages de la barbarie; travail immense si l'on considère combien les traditions sont obscures et contradictoires. Evidemment, Valerius Flaccus et Stace croyaient avoir retrouvé la poésie grecque, ayant retrouvé son personnel de dieux et de héros. » Mais ces matériaux mythologiques, Stace est plus habile que Valerius à les disposer, à en tirer parti; mieux que lui aussi, il ménage et gradue l'intérêt de son poème, trouve et prépare les épisodes et sait fonder dans un tout harmonieux les emprunts qu'il fait à ses devanciers. En outre, il a plus de feu dans l'imagination et saisit plus vivement les objets. Quelques-uns de ses caractères ressemblent à une ébauche vigoureusement touchée. Ses descriptions de batailles ne sont pas inférieures à celles de Silius Italicus. « Quelques-unes, dit M. Nisard, sont remuantes et sans un faux luxe de mots extraordinaires et de blessures ridicules. » Les comparaisons de Stace sont généralement fort belles et valent presque celles de Virgile, sous le patronage duquel il s'était mis, désespérant de l'égalité, modestie bien rare aux époques de décadence. Son principal mérite consiste dans le style, correct et élégant, mais surchargé d'un luxe stérile de fleurs et d'ornements. L'exagération gâte les inventions et l'affectation corrompt le style. Néanmoins, Juvenal nous apprend que toute la ville de Rome était en mouvement pour aller entendre Stace quand il devait réciter ses vers en public, suivant l'usage du temps, et que la lecture de la *Thébaïde* était une fête pour les Romains. Chaque chant avait coûté une année de travail à l'auteur. L'épisode le plus remarquable est le combat entre Étéocle et Polynice et ce qui précède ou suit ce combat, au XI^e chant. La rencontre d'Antigone et d'Argie pendant la nuit, sur le champ de bataille, où elles vont chercher les cadavres de leurs frères pour leur donner la sépulture, est aussi de la plus grande beauté.

Il existe de la *Thébaïde* un certain nombre de traductions françaises, mais, dit M. Pierson, Stace traduit n'est plus Stace, et il n'en reste presque rien, une fois sa poésie dépouillée de son rythme, de son charme musical et de son élégance. »

Thébaïde (LA) ou les *Frères ennemis*, tragédie en cinq actes et en vers, de Racine (théâtre du Petit-Bourbon, 20 juin 1664). Œdipe, roi de Thèbes, a ordonné en mourant que ses deux fils Étéocle et Polynice régneraient alternativement chacun pendant un an. Le sort a couronné d'abord Étéocle, et Polynice s'est retiré à la cour du roi d'Argos, dont il a épousé la fille. A la fin de la première année de son règne, Étéocle ne veut point céder le trône à son frère, qui vient, avec des troupes argiennes, pour le lui disputer. Jocaste, mère des deux princes, et Antigone, leur sœur, font tous leurs efforts pour les engager à mettre bas les armes et à se conformer aux dernières volontés d'Œdipe. Mais les deux frères, nés d'un hymen

incestueux, ont tant de haine l'un pour l'autre, qu'ils ne peuvent consentir à aucun accord. On consulte les oracles. Ils annoncent que, pour faire cesser les troubles qui désolent Thèbes, il faut que le dernier prince du sang de ses rois meure. Ménéécée, le plus jeune des fils de Créon, frère de Jocaste, croit que ce décret des dieux le concerne, et, voulant rendre le calme à son pays et à sa coupable famille, il se tue au milieu des deux armées, en conjurant leurs chefs de se réunir et de vivre en paix. Cependant, l'ambitieux Créon se plait à entretenir la haine implacable de ses neveux, espérant que, détruits tous les deux l'un par l'autre, ils le laisseront libre possesseur du trône. Il se flatte également de ravir à Hémon, son fils aîné, l'amie de Polydice, le cœur et la main d'Antigone. Mais cette princesse est aussi vertueuse que ses frères sont criminels, et quand elle apprend qu'Hémon est mort en cherchant à séparer Étéocle et Polydice, qui se sont massacrés l'un l'autre, elle se tue elle-même. Antigone n'a pu survivre à la perte de son amant, à celle de sa mère que la fureur des deux princes a forcée à mourir et à celle d'Étéocle et de Polydice. Créon veut se tuer aussi, puisqu'il perd Antigone; mais son confident Attale l'en empêche. Cependant, il meurt de désespoir, pour la plus grande gloire des oracles, qui ont compris dans la proscription toute la race de Laïus et celle de Jocaste. Racine composa la plus grande partie de cette pièce durant son séjour à Uzès, lorsqu'il fut à peu près décidé à renoncer au bénéfice que son oncle, le Père Sconin, chanoine régulier de Sainte-Geneviève, avait promis de lui résigner. On raconte des circonstances curieuses sur la manière dont elle fut achevée et représentée. Il y avait alors deux théâtres à Paris, celui de l'hôtel de Bourgogne et celui de Molière, à l'hôtel du Petit-Bourbon. Molière était fâché de voir presque tous les auteurs tragiques porter leurs ouvrages à l'hôtel de Bourgogne. On devait y donner une pièce nouvelle dans deux mois; résolu d'avoir aussi une tragédie pour le même temps et se souvenant d'un jeune homme qui lui avait communiqué un plan de tragédie où il avait découvert des germes de talent, il le fit chercher. Racine lui montra ce qu'il avait esquissé des *Frères ennemis* et s'engagea à lui en apporter un acte par semaine. La pièce fut jouée dans le temps que Molière désirait. Cette précipitation fut cause que Racine ne fit pas difficulté d'y insérer d'abord deux beaux récits tirés tout entiers de l'*Antigone* de Rotrou, tragédie sur le même sujet; mais lorsqu'il fut question d'imprimer, il y substitua deux morceaux de sa composition. Molière le gratifia d'un présent considérable, et la *Thébaïde* eut quinze représentations. Le titre de cette pièce occasionna une singulière méprise à l'auteur du *Nérolage de Port-Royal*. Cet écrivain crut que Racine avait mis en scène des anachorètes : « Lié, dit-il, avec les savants solitaires qui habitaient le désert de Port-Royal, cette solitude lui fit produire la *Thébaïde*, qui lui acquit une très-grande réputation, dans un âge peu avancé. » L'auteur de ce *Nérolage* ne se doutait pas que la *Thébaïde* de Racine fut une tragédie dont les personnages étaient Grecs et païens. « Une tradition constante veut que le sujet de cette pièce ait été donné par Molière à Racine, disent les frères Parfaict. Si cela était vrai, ce serait une obligation que nous aurions de plus à Molière de nous avoir acquis cet admirable génie. » Racine convient dans la préface de cette tragédie qu'on l'engagea à travailler pour le théâtre et que le sujet de la *Thébaïde* lui fut proposé, mais il ne dit pas que ce fut par Molière : « Voilà, dit Louis Racine en parlant de la *Thébaïde* dans ses *Remarques* sur les tragédies de son père, voilà d'où est parti celui qui est arrivé jusqu'à *Athalie*, et, quel que éloigné qu'il en soit, il en prend le chemin, parce qu'il prend le bon chemin. La *Thébaïde*, malgré ses défauts, est le coup d'essai d'un génie qui donne de grandes espérances. Le bon poète se fait reconnaître non-seulement par quelques beaux morceaux, comme le monologue de Jocaste dans le troisième acte, l'entrevue des deux frères dans le quatrième et le récit de leur combat dans le dernier, mais par la manière dont il conduit son sujet, et même par sa prédilection pour ce sujet. Instruit par la lecture d'Aristote que les poètes doivent chercher des sujets terribles, il osa entreprendre un sujet si terrible, qu'on peut dire qu'il répand l'horreur plutôt que la terreur, et il est remarquable que le poète qui a été appelé depuis le « peintre de l'amour » ait pour son coup d'essai fait le tableau de la plus affreuse haine qu'on ait jamais vue. Il a fait entrer, à la vérité, l'amour dans ce triste sujet; mais comment eût-il présenté une pièce sans amour? C'était alors être déjà très-hardi que de n'y faire entrer que peu d'amour, et on lui en fit apparemment un reproche, puisqu'il parait s'en justifier dans sa préface en disant que, si c'était à recommencer, il ne mettrait peut-être pas plus d'amour dans cette tragédie, parce qu'il ne trouve que fort peu de place parmi les incestes et les parricides de la famille d'Édipe. L'amour n'y devait en trouver aucune. Celui de Créon ne s'accorde ni avec son âge ni avec son ambition, et celui d'Antigone ne contribue en rien à

l'action. Pourquoi donc, éclairé comme il l'était par la lecture des tragédies grecques, l'auteur de la *Thébaïde* a-t-il mis de l'amour dans cette tragédie? Il se conformait au goût de son siècle. On ne connaissait point alors de tragédie sans amour. Quoique la versification de cette pièce, comparée à celle des autres œuvres de Racine, paraisse faible, on y trouve plusieurs vers très-heureux et quelques-uns qui sont admirables. On y remarque cette grande facilité à rimer à laquelle un jeune homme s'abandonne aussi bien qu'à la fécondité de son esprit. Quand on pense vers, à l'exemple de Corneille. Il se corrigera dans la suite de ce défaut, et il saura dire plus de choses en moins de paroles. On le verra aussi devenir autant ennemi des antithèses et des pointes qu'il en est amoureux dans cette première pièce. Quoique nourri de la lecture des bons auteurs, son premier penchant l'entraîne vers le bel esprit. Le brillant séduit aisément la jeunesse, et si l'on fait attention au goût qui régnait alors, on s'étonnera de ne pas trouver plus de défauts dans cette pièce. Et il ramène la versification au style naturel, et il sait éviter ce ton de déclamation qui se trouvait autrefois dans les tragédies, comme dans tous les autres ouvrages. »

Ce sujet avait déjà été traité par Robelin et par l'abbé Boyer, mais l'œuvre de Racine est bien supérieure à celles de ses devanciers.

THÉBAÏDE, ancienne *Thebaïs*, *Thebaica regio*, une des trois grandes divisions de l'Égypte ancienne. Cette région, appelée aussi *haute Égypte* ou *Égypte supérieure*, occupait la partie méridionale de l'Égypte, avait pour chef-lieu Thèbes et était divisée selon les uns en 7 nomes, selon d'autres en 16. Elle forme aujourd'hui le Sald et la partie méridionale de l'Ouestaniéh. La Thébaïde est fameuse par les déserts qui, à l'est et à l'ouest, environnaient sa partie habitée. C'est dans ces solitudes qu'aux premiers siècles du christianisme se réfugièrent un grand nombre de chrétiens, pour fuir la persécution ou pour se dérober aux séductions du monde et se livrer au jeûne, à la prière, à toutes les austerités de la vie ascétique. Le plus illustre d'entre eux, saint Antoine, avait donné l'exemple en distribuant sa fortune aux pauvres pour vivre du travail de ses mains. Sa réputation de sainteté se répandit au loin, et bientôt des milliers de disciples vinrent se grouper autour de lui. Pendant quelque temps, le désert fut, en quelque sorte, repeuplé de moines et d'anachorètes, parmi lesquels nous citerons saint Macaire, saint Pacôme, saint Siméon Stylite, etc. Mais enfin la dépopulation générale de l'Égypte amena l'extinction de presque tous les monastères qui s'étaient formés. Des cellules vides, marquées du symbole des chrétiens, indiquent seules aujourd'hui le séjour de ces religieux dans les temples païens ruinés et les grottes sépulcrales de la Thébaïde.

Dans le langage ordinaire, *Thébaïde* se dit d'un désert, d'une solitude profonde, où l'on vit retiré du monde; mais ce mot est loin de se prendre toujours en mauvais part. On en fait souvent usage, en poésie surtout, pour désigner une retraite favorite que l'on s'est choisie soi-même pour jouir, loin du tumulte, des douceurs de l'amitié ou même de sentiments plus tendres :

Un frais cottage anglais, voilà sa *Thébaïde*;
Et si son front de nacre est coupé d'une ride,
Ce n'est pas, croyez-moi, qu'elle songe à la mort;
Pour craindre quelque chose elle est trop espiègle.
Mais c'est que de Paris une robe attendue
Arrive chiffonnée et de taches peignée.

TR. GAUTIER.

« Ce Port-Royal est une *Thébaïde*; c'est un paradis; c'est un désert où toute la dévotion du christianisme s'est réfugiée; c'est une sainteté répandue dans tout le pays à une lieue à la ronde. »

Mme DE SÉVIGNÉ.

« Ça et là s'élevaient des arbres verts aux formes élégantes, aux feuillages variés. Puis des grottes habilement ménagées, des terrasses massives avec leurs escaliers dégradés et leurs rampes rouillées imprimaient une physionomie particulière à cette sauvage *Thébaïde*. L'art y avait élégamment uni ses constructions aux plus pittoresques effets de la nature. »

HONORÉ DE BALZAC.

« Je ne sache rien d'aussi flasque que la dévotion de ces ascètes musqués du XIX^e siècle. Qu'ils soient obligés de passer, je ne dis pas une année dans les déserts d'une *Thébaïde* ou une semaine dans les galetas du prolétaire, mais seulement un jour et une nuit d'hiver dans la cellule d'un chartreux, et vous verrez s'ils résisteront à cette bénigne épreuve. »

LAROCHE.

« A cette époque, où des forêts séculaires couvraient les montagnes, rétrécissaient les horizons, dérobaient le ciel; où les eaux des torrents débordés dans les prairies formaient des lacs, des étangs, des marécages; où nulle

autre route que des sentiers creusés par le pied des mules ne débouchait dans ce bassin d'eau courante et de feuillage; où quelques rares chaumières de chasseurs, de pêcheurs, de bûcherons fumaient de loin en loin sur la cime des bois, la gorge de Cluny était une *Thébaïde* des Gaules. »

LAMARTINE.

THÉBAÏNE, AINE s. et adj. (té-bain, è-ne). Géogr. anc. Habitant de Thèbes, en Égypte, ou de Thèbes, en Béotie; qui appartient à l'une de ces villes ou à ses habitants : *Les Thébaïnes*. *Les antiquités thébaïnes*.

— Hist. relig. *Légion thébaïne* ou *thébaïenne*, Légion uniquement composée de chrétiens, et qui, d'après les hagiographes, fut martyrisée tout entière.

THÉBAÏNE s. f. (té-ba-i-ne — rad. *thébaïque*). Chim. Alcaloïde de l'opium, appelé aussi PARAMORPHINE.

THÉBAÏQUE adj. (té-ba-i-ke). Antiq. Qui appartient, qui a rapport à Thèbes, d'Égypte, ou à la Thébaïde.

— Géol. *Pierre thébaïque*, Variété de granit d'Égypte.

— Pharm. *Extrait thébaïque*, Extrait aqueux d'opium, ainsi dit à cause de la grande quantité d'opium que produit l'Égypte.

THEBALDEO, **TEBALDEO** ou **TIBALDEO** (Antoine), poète italien, né à Ferrare en 1463, mort à Rome en 1537. Après avoir exercé la profession médicale, il servit pendant quelque temps dans l'armée du marquis de Gonzague, puis se livra à son goût pour la poésie. S'étant rendu à Rome, il y acquit beaucoup de réputation et reçut du pape Léon X une gratification de 500 écus d'or pour une seule épigramme. Lorsque, en 1527, le connétable de Bourbon fit le sac de Rome, Thebaldeo perdit tout ce qu'il possédait, et il se fut trouvé dans la plus profonde misère si le cardinal Bembo n'était venu à son secours. Ses poésies italiennes et latines se ressentent de l'enfure, de la recherche et de l'affectation qui étaient les défauts de son temps. On a de lui : *Sonetti e capitoli* (Modène, 1499, in-4°), recueil plusieurs fois réédité sous le titre d'*Opere volgare* ou d'*Opere amorose*; *Stanze nuove* (Venise, 1590); *Capitoli non stampati*, insérés par l'abbé Parisotti dans le tome XIX du recueil de Calogera; *Epigrammata*, que l'on trouve dans les *Deliciae poetarum italicorum* de Gruter et dans les *Carmina illustrium poetarum italicorum* de Toscano. On trouve, en outre, un choix de ses poésies dans les *Poesie pastorali e rusticali* (Milan, 1808, in-8°). Si Thebaldeo fut loué outre mesure par ses contemporains, il a peut-être été, en revanche, jugé trop sévèrement par la postérité. Muratori, entre autres, ne lui a pas épargné les rigueurs de sa critique, à laquelle Baruffaldi a répondu par une *Lettre à Muratori pour la défense d'Antonio Thebaldeo* (1709, in-8°).

THÉBAUDIN (Pierre-Alexandre-Marie), baron DE BORDIGNÉ, publiciste français, né à Paris en 1783, mort en 1849. Il a acquis une assez grande notoriété après 1830 par son dévouement à la cause légitimiste, par son énergie et par les sacrifices pécuniaires qu'il n'a cessé de faire pour rendre des services aux princes exilés. En 1832, il prit part au commencement d'insurrection qui eut lieu en Vendée au nom de la duchesse de Berry et fut condamné à mort par contumace; Thébaudin passa ensuite en Portugal, servit la cause de dom Miguel contre dona Maria, suivit en Angleterre ce prince, qui le nomma commandeur de l'ordre du Christ, fit purger sa contumace en 1838 et fut acquitté. Le baron de Bordigné ne cessa, jusqu'à sa mort, de manifester son dévouement au comte de Chambord, à dom Miguel, à la duchesse de Berry, à la duchesse d'Angoulême, qu'il visita plusieurs fois dans leur exil. Il a publié sans nom d'auteur les écrits suivants : *Légitimité portugaise* (Paris, 1830, in-4°); *Don Carlos et dom Miguel. Out ou non, est-il de l'intérêt des puissances légitimes et monarchiques de laisser périr dans la Péninsule la monarchie et la légitimité?* (Paris, 1838, in-4°); *Leuchtenberg et Cobourg* (Paris, in-4°).

THÉBÉ ou **THISBÉ**, femme d'Alexandre, tyran de Phères, dans la Thessalie. Elle vivait au IV^e siècle avant notre ère. Craignant de devenir la victime de la barbarie de son mari, elle forma avec les frères de celui-ci (et non avec les siens, comme le dit Prudhomme) le complot de le tuer et l'exécuta. Alexandre occupa par le dague féroce; on n'y parvenait que par une échelle. Thébé endormit le chien au moyen d'un narcotique, garnit de laine les échelles, puis montra le chemin à Tisiphonius, Lycophron et Pitholaüs, qui assassinèrent Alexandre (357 av. J.-C.).

THÉBÈN, **ÈENNE** s. et adj. (té-bé-ain, è-ne). Syn. de **THÉBAÏNE**.

THÈBES, aujourd'hui *Thiva* ou *Stives*, ville de Grèce, ch.-l. d'une éparchie du même nom, dans le nome d'Attique-et-Béotie; 6,000 hab. Thèbes est bâtie sur la Cadmée, colline élevée d'environ 50 mètres et complètement séparée des hauteurs environnantes. La ville actuelle se compose d'une grande rue, qui suit la Cadmée dans le sens de sa longueur, et de quelques rues latérales. La

ville antique était bornée à l'E. par l'Ismène, qui jaillit de la fontaine Saint-Jean (l'antique Mélia), et à l'O. par la Dirce, qu'alimentent plusieurs sources, dont la principale est la fontaine Paraporti. Ces deux rivières, qui se rejoignent au N., servent de défense à la ville. « Le ruisseau de Strophia, dit M. Isambert, coule entre la Dirce et l'Ismène et sépare la Cadmée des hauteurs Isménus et Amphion. L'acropole occupait la Cadmée, mais la position de la ville est problématique. Forchhammer la place sur les hauteurs Isménus et Amphion, à droite de la Strophia; Leake suppose, au contraire, qu'elle était située dans la petite vallée comprise entre la Cadmée et le Teumessus, où l'on voit encore les ruines d'un aqueüs; mais aucun reste de monument ne vient confirmer ces hypothèses. On peut suivre la ligne des murailles franques qui entouraient la Cadmée. Au N., près d'une grande tour carrée, on voit quatre ou cinq assises de construction cyclopéenne; ce mur, épais de 8m,40, faisait peut-être partie de celui que la tradition attribue à Amphion. Quant aux sept portes, qui avaient valu à la ville son surnom poétique, il n'en reste aucun vestige, et l'examen attentif des lieux permet seul de déterminer approximativement la position de trois d'entre elles. La première, Proétides, était située au N.-E., dans la direction du village de Saint-Théodore, et probablement au point où la route de Chalcis traverse le lit de l'Ismène; la seconde, Electra, au S., entre la Cadmée et le mont Isménus, sur la route de Platiee; la troisième, Neitæ, au N.-O., près de la Dirce et sur la route de Delphes. »

« Des fouilles, faites il y a peu de temps sur la Cadmée, ont mis à découvert des soubassements antiques, qui semblent avoir appartenu à un temple. Sur la colline Isménus, les ruines de l'église Saint-Luc marquent l'emplacement du temple d'Apollon. Le pavé antique se retrouve presque en entier hors de l'église, à 6m,16 environ au-dessous du sol. Pres du chœur de cette église, on remarque un tombeau de marbre qui passe pour celui de saint Luc. Ce monument n'est pas antérieur au III^e siècle, et deux inscriptions grecques à moitié effacées nous apprennent qu'il a servi de sépulture à un dignitaire romain. »

Les origines de Thèbes sont des plus obscures, et, jusqu'au VI^e siècle av. J.-C., la fable se mêle presque constamment à l'histoire. « On connaît, dit M. Isambert, les légendes de Cadmus, qui, vers 1580, s'établit le premier sur la Cadmée avec une colonie phénicienne; la légende de Zéthus et d'Amphion, qui agrandirent la ville et la fortifièrent (1457); celles de Laïus et de Jocaste, d'Édipe et d'Antigone, chantées par Sophocle. La rivalité d'Étéocle et de Polydice, l'expédition malheureuse des sept chefs contre Thèbes, la prise de Thèbes par les fils des sept chefs appartiennent à l'histoire. Vers l'an 1126, les Thébaïns adoptèrent la forme républicaine et leur ville devint la cité dominante de la fédération béotienne. Poussés par leur haine contre les Athéniens, les Thébaïns s'allièrent aux Perses; mais, vaincus à Platée et affaiblis par leurs guerres avec Athènes et Sparte, ils ne tardèrent pas à perdre le premier rang qu'ils occupaient dans la fédération. Maîtres de Thèbes, les Athéniens firent peser pendant trois ans le joug le plus tyrannique sur ses habitants jusqu'au jour où Pélopidas, un des proscrits, entra dans la ville sous un déguisement, massacra les tyrans et mit fin à la servitude de sa patrie. Une nouvelle ère de prospérité commença dès lors pour les Thébaïns, qui devinrent plus puissants que jamais et arrivèrent à l'apogée de leur gloire, grâce à Epaminondas, qui anéantit l'armée spartiate à Leuctres, envahit quatre fois le Péloponèse et porta le dernier coup à la prééminence de Lacédémone par la création de la ligue arcadienne et le rétablissement de Messène. Mais la mort d'Epaminondas, après la bataille de Mantinée, mit un terme à la puissance de Thèbes, et à une ère de prospérité brillante succéda une ère de terribles malheurs. Après avoir vaincu les Athéniens et les Thébaïns à Chéronée, Alexandre se rendit maître de Thèbes en 338 et, trois ans plus tard, pour punir les Thébaïns révoltés, la détruisit. Cassandre la rebâtit vingt ans après, mais ne lui rendit pas sa splendeur perdue à tout jamais. Du temps de Pausanias, l'acropole seule était habitée. Au moyen âge, Thèbes acquit une certaine importance, grâce à ses fabriques de soie. La domination turque ne lui a guère été favorable; c'est aujourd'hui le chef-lieu d'une éparchie. »

Nous venons de dire qu'Alexandre ruina la ville de Thèbes; donnons quelques détails au sujet de cet événement, un des principaux de l'histoire ancienne.

Lorsque Alexandre eut résolu de porter chez les Perses les ravages qu'ils avaient tant de fois exercés au sein de la Grèce, il comprit la nécessité de ne laisser derrière lui aucun élément de résistance. Les grandes villes de la Grèce lui étaient hostiles, entre autres Thèbes, qui n'était point encore déchu de la puissance qu'elle avait acquise sous Epaminondas. En franchissant les Thermopyles, il dit à ses amis : « Démosthène, dans ses harangues, m'a appelé enfant pendant que j'étais en Illyrie et dans le pays des Triballes; il m'a appelé jeune homme quand j'ai été en Thessalie. Il faut donc lui montrer au pied

des murailles d'Athènes que je suis homme fait. » Alexandre marcha sur Thèbes avec une telle rapidité qu'il arriva devant ses murs avant que les habitants eussent été instruits de son approche. Ils devaient s'attendre à un grand acte de vengeance, car, quelques jours auparavant, ils avaient massacré une partie de la garnison macédonienne qu'ils avaient dans leur citadelle. Alexandre, avant d'agir, voulut cependant leur laisser le temps de la réflexion et du repentir; il demanda seulement qu'on lui livrât les deux principaux chefs de la révolte, promettant amnistie pleine et entière à tous ceux qui feraient leur soumission. Les Thébains, par une ironie aussi déplacée qu'insultante, lui répondirent en demandant à leur tour qu'il leur abandonnât deux de ses principaux lieutenants, Philotas et Antipater. Alexandre se vit donc contraint d'appeler à la force des armes. Une bataille sanglante s'engagea sous les murs de Thèbes; les habitants se défendirent vaillamment; mais ils n'en furent pas moins vaincus, et Alexandre entra dans Thèbes, que son armée pilla et saccagea. Après avoir hésité quelque temps sur le sort qu'il réserverait à cette malheureuse ville, il résolut de la détruire. Il ne conserva que la Cadmée et la maison de Pindare, le grand poète, pour lequel il professait la plus vive admiration; tout le reste fut ruiné de fond en comble. 30.000 habitants furent vendus comme esclaves; le vainqueur ne conserva la liberté qu'aux prêtres, à tous ceux qui avaient droit d'hospitalité avec les Macédoniens et aux descendants de Pindare. Cette terrible et sauvage exécution glaça d'épouvante tous les peuples de la Grèce (335 av. J.-C.).

La prise de Thèbes fut signalée par un héroïque épisode qu'Alexandre ne put s'empêcher d'admirer lui-même. Tandis que l'armée victorieuse mettait tout à feu et à sang, des Thraces pénétrèrent chez une noble Thébaine, nommée Timoclée, pillèrent ses trésors et détruisirent sa maison de fond en comble. Puis leur capitaine se porta envers elle aux derniers outrages et ne craignit pas de lui demander ensuite si elle n'avait pas de l'or et des bijoux cachés. « Oui », lui répondit cette femme, outrée de colère, de honte et d'indignation. Alors, elle le conduisit dans son jardin et lui montra un puits, en lui disant que, voyant la ville forcée, elle avait jeté là tout ce qu'elle avait de plus précieux. L'officier, ravi, s'approcha alors du puits et se pencha sur le bord pour en examiner la profondeur. Alors Timoclée, le saisissant vivement par les jambes, le précipita au fond, puis l'accabla sous une multitude de pierres. En ce moment, les Thraces, à la recherche de leur capitaine, la surprirent, l'enchaînèrent et la conduisirent à Alexandre, qui lui demanda à quelle famille elle appartenait. « Je suis, lui répondit-elle fièrement, la sœur de Théagène, qui combattit contre ton père, Philippe, pour la liberté de la Grèce, et qui fut tué à la bataille de Chéronée. » Alexandre, frappé du courage de cette femme, ordonna qu'on la mit en liberté et qu'elle pût se retirer où elle voudrait avec ses enfants.

Thèbes (LES SEPT CHEFS DEVANT), tragédie d'Eschyle. V. SEPT.

Thèbes (ROMAN DE), roman de chevalerie, attribué à Benoît de Saint-Maure, trouvère du XIII^e siècle. Le *Roman de Thèbes* ne contient guère que l'histoire tragique d'Étéocle et Polydice.

Il paraît que Benoît pensait que de tels sujets de poèmes étaient trop relevés pour être écoutés par des oreilles vulgaires; car il avertit, dans le prologue, que ses personnages ne sont pas d'une vile condition :

Ne parlerai de peltièrs,
Ne de vitains, ne de bouchiers;
Mais de deux frères parlerai
Et leur geste raconterai.

Il raconte en effet leur *geste*, mais, à la manière des trouvères : ce sont les rois, les chevaliers de son temps qu'il met en scène, au lieu des rois et des héros des siècles homériques. Au reste, en transformant en seigneurs des temps féodaux les grands personnages de l'antiquité grecque, il les peint peut-être avec plus de vérité que Racine, lorsque celui-ci les représente sous le costume et leur fait parler le langage des courtisans de Louis XIV. Il y a une certaine analogie entre les gouvernements de l'antique Grèce et les gouvernements que les Francs établirent dans les Gaules. Agamemnon, président du conseil de cent guerriers décorés du titre de rois, ressemble un peu à Charlemagne entouré de ses pairs et de ses seigneurs palatins.

THÈBES, célèbre ville de la haute Egypte, dont il reste d'immenses ruines, situées sur les deux bords du Nil, qui coupait la ville en deux parties presque égales; par 25° 42' de latit. N. et 30° 17' de longit. E. Fondée antérieurement au XXV^e siècle av. J.-C. par une tribu sacerdotale venue d'Ethiopie, elle fut la capitale de l'Egypte sous les rois de la onzième à la vingtième dynastie, appelées pour ce motif dynasties thébaines. Les rois des dix premières dynasties résidaient généralement à Memphis, et les dynasties postérieures à la vingtième choisirent aussi cette dernière ville pour capitale. La splendeur de Thèbes, un moment déchu pendant l'invasion des Hiksos (XVII^e siècle av. J.-C.), s'ac-

crut considérablement sous les rois de la dix-septième à la vingtième dynastie; Séthos, Ramsès I^{er}, Ramsès II, Ramsès III, Aménophis II la dotèrent de gigantesques monuments qui ont résisté pour la plupart jusqu'à présent à l'action du temps et des hommes.

Thèbes, appelée *Tape* par les Egyptiens, *No-Ammon* ou ville d'Ammon dans l'Ancien Testament, *Diospolis* par les Grecs, était surnommée dans l'antiquité la Ville aux cent portes. Elle ne paraît pas cependant avoir eu d'enceinte, car il n'en reste aucune trace, si ce n'est d'enceintes partielles enfermant autrefois certains édifices et leurs dépendances; elle dut sans doute ce surnom aux nombreux pylônes placés en avant des principaux monuments et que les étrangers prenaient pour des portes. Déjà éclipsée par Memphis après l'avènement des dynasties de la basse Egypte, Thèbes fut dévastée par les Perses de Cambyse et décapitalisée définitivement par les Ptolémées, qui se fixèrent à Ptolémaïs, fondée par Ptolémée Lagus I^{er}. Sous la domination romaine, elle devint le chef-lieu de la province de la Thébaïde. Mais le quartier que l'on appelait la ville du temple et qui correspond à la ville actuelle de Karnak, avait seul une population considérable; il y fut fait jusque sous les Antonins des réparations importantes. Les Arabes construisirent quatre villes distinctes sur l'immense étendue des ruines de Thèbes : Karnak et Louqsor sur la rive droite du Nil; Medinet-Abou et Gournah sur la rive gauche.

J.-J. Ampère a donné une excellente topographie des ruines de Thèbes en comparant, comme moyen mnémotechnique, la situation des principaux édifices de la vieille capitale de l'Egypte à celle de quelques-uns des monuments de Paris. « Thèbes, dit-il, était bâtie sur les deux rives du Nil comme Paris a été construit sur les deux rives de la Seine; il n'y a de différence que la largeur beaucoup plus considérable du premier fleuve. Nous commencerons notre topographie comparative par la rive droite du Nil, la rive orientale. La position de Karnak, qui renferme les plus majestueux édifices de l'ancienne Egypte, est à peu près celle de l'arc de l'Etoile, le plus colossal monument de notre époque. De là, une avenue de sphinx conduisait au palais de Louqsor, comme, toute révérence gardée, l'avenue des Champs-Élysées conduit à la place Louis XV, où Louqsor est représenté par l'obélisque qu'il nous a donné. Voilà pour la rive droite, passons à la rive gauche. Presque en face de Karnak, on trouve le palais de Gournah, dont nous désignerons l'emplacement par celui de l'Ecole militaire, qui s'élève à peu près en face de l'arc de l'Etoile. En remontant le fleuve et en nous éloignant de ses bords, nous arrivons à un monument dans lequel on a voulu retrouver le fameux tombeau d'Osymandias, et que Champollion, qui l'a reconnu pour être l'œuvre de Ramsès le Grand, a appelé le Ramesséum. La situation du Ramesséum sera représentée par celle du palais du Luxembourg. Remontant encore à peu près parallèlement au fleuve, mais s'en rapprochant un peu, on parvient aux colosses de Memnon, dont nous indiquerons l'emplacement par celui de l'Ecole de médecine. Enfin, il reste un grand ensemble de monuments qu'on trouve plus loin, toujours en remontant le cours du fleuve. C'est ce qu'on appelle Medinet-Abou. Medinet-Abou est, comme Karnak, une collection d'édifices de différents caractères et de différents âges; son emplacement répond à celui du Muséum, à l'extrémité du Jardin des Plantes. Ainsi, sur la rive droite, deux groupes de monuments : Karnak et Louqsor; sur la rive gauche, trois groupes de monuments : Gournah, le Ramesséum et Medinet-Abou. Tels sont les points dont il faut tâcher de graver dans sa mémoire les positions respectives pour pouvoir se reconnaître dans la vaste plaine où fut Thèbes. Les monuments de moindre importance se grouperont facilement autour de cinq monuments principaux. » Enfin, la Thèbes de la rive gauche est bordée par une chaîne de collines analogues, quant à la position, aux collines qui s'étendent de Meudon à Clamart, en les supposant toutefois plus voisines de la Seine. Ces collines nues sont criblées de grottes funéraires qui ont servi de tombeaux à des particuliers. Derrière cette chaîne est une vallée parallèle au Nil, et qui renferme les tombeaux des rois, vastes demeures souterraines creusées dans le roc. Avec ces indications, on peut, ce me semble, se représenter la distribution des monuments que nous allons parcourir et rapidement examiner. J'ajouterai encore que la véritable ville, la ville d'Ammon, ou, comme disaient les Grecs, la ville de Jupiter (*Diospolis*), occupait la rive droite, qui est la rive orientale. La rive gauche confinait à la nécropole ou ville des morts, laquelle était située comme toujours au couchant, parce que la région du couchant était la région des morts. C'est encore un moyen mnémotechnique : les catacombes de Paris se trouvent sur la gauche. Comment communiquaient les deux parties de la grande cité thébaine? Était-ce par des barques innombrables, comme les calques de Constantinople, ou par un pont, ainsi qu'à Babylone? Si ce pont a existé à Thèbes, il a dû être formé de bateaux, car autrement il resterait quelque trace de la maçonnerie. Du reste, les

ponts n'étaient point inconnus des anciens Egyptiens; on voit un pont représenté sur deux des monuments de Thèbes. Il ne reste rien de la fameuse enceinte; il est donc permis de révoquer en doute l'existence des murs sur lesquels pouvaient se promener des chars. Si cette enceinte eût jamais existé, elle aurait laissé quelques vestiges. L'enceinte, moins antique, il est vrai, de la ville d'Elithya, a bien subsisté presque intacte jusqu'à nos jours, et l'on trouve, amoncelées en collines, les briques des murailles de Babylone. » Après ce coup d'œil général jeté sur la topographie de Thèbes, il est temps d'en visiter les débris. Par où faut-il commencer? Je n'hésite point à répondre : par le plus beau. En voyage, on doit, je pense, aller à ce qui est frappant; on a, de la sorte, une impression forte et complète.

Si l'on arrive par gradation aux objets les plus remarquables, l'impression s'affaiblit et s'atténue pour avoir été trop préparée. A Rome, il faut se diriger d'abord vers le Colisée ou vers Saint-Pierre et ne rien regarder sur la route. D'après ce principe, je commence par Karnak. Quand on a traversé un petit bois de palmiers, on rencontre un vaste pylône, large comme la moitié de la façade des Invalides et haut comme la colonne de la place Vendôme. Il n'a pas été achevé. Par ce pylône, on entre dans un vaste péristyle au milieu duquel s'élevaient douze colonnes. Toutes, une seule exceptée, ont été couchées par un tremblement de terre. En face est un second pylône, placé en avant de la grande et merveilleuse salle à colonnes qu'on appelle la salle hypostyle de Karnak. Ici, on commence à éprouver le sentiment du gigantesque. Le tremblement de terre a fait croquer un des massifs du second pylône, qui présente maintenant l'aspect d'un éboulement de montagne. En présence de ces débris, on ne pense à aucun monument humain; on pense aux grandes catastrophes de la nature. Une statue colossale et mutilée se tient debout au seuil de la grande salle; c'est l'image de Ramsès le Grand, celui qu'on appelle Sésostris, bien qu'il ne soit pas le vrai, l'ancien Sésostris, mais parce qu'il était déjà confondu dans la tradition avec le grand conquérant au temps de Germanicus. Ayant eu la fortune de découvrir une de ses filles enfouie dans un coin du musée de Marseille, je passe devant lui avec la confiance d'un homme qui a été assez heureux de rendre quelques services à la famille, et je pénètre dans la grande salle. Le spectacle que j'ai devant les yeux surpasse tout ce que j'ai vu sur la terre. Non, M. Wilkinson n'a point exagéré en disant que c'est la plus vaste et la plus splendide ruine des temps anciens et modernes. Pour Champollion, dont l'âme, naturellement ouverte au sentiment du grand, savait aussi bien admirer l'Egypte que la comprendre, on voit qu'il fut étourdi et comme foudroyé à l'aspect de cette merveille du passé. Les Egyptiens, écrivait-il, « en présence de ce que je vois, concevaient des hommes de 100 pieds de hauteur, et l'imagination, qui, en Europe, s'élance bien au-dessus de nos portiques, s'arrête et tombe impuissante au pied des cent trente-quatre colonnes de la salle de Karnak. Je me garderais bien de rien décrire, ajoutait-il, car ou mes expressions ne vaudraient que la millième partie de ce qu'on doit dire en parlant de tels objets, ou bien, si j'en traçais une faible esquisse, même très-colorée, je passerais pour un enthousiaste et peut-être même pour un fou. » Ainsi, Champollion trouvait plus facile de lire Karnak que de le décrire. Au risque de passer aussi pour un enthousiaste et pour un fou, j'essayerai de donner une idée de la prodigieuse salle de Karnak et de l'impression qu'elle a produite sur moi. Imaginez une forêt de tours, représentez-vous cent trente-quatre colonnes égales en grosseur à la colonne de la place Vendôme, dont les plus hautes ont 70 pieds de hauteur (c'est presque la hauteur de notre obélisque) et 11 pieds de diamètre, couvertes de bas-reliefs et d'hiéroglyphes; les chapiteaux ont 65 pieds de circonférence; la salle a 319 pieds de longueur, presque autant que Saint-Pierre, et plus de 150 pieds de largeur. Il est à peine besoin de dire que ni le temps ni les deux races de conquérants qui ont ravagé l'Egypte, les pasteurs, peuple barbare, et les Perses, peuple fanatique, n'ont ébranlé cette architecture impérissable. Elle est exactement ce qu'elle était il y a trois mille ans, à l'époque florissante des Ramsès. Les forces destructives de la nature ont échoué ici contre l'œuvre de l'homme. Le tremblement de terre qui a renversé les douze colonnes de la cour que je viens de traverser a fait, je l'ai dit, croquer ce massif du grand pylône, qui me rappelait tout à l'heure une chute de montagne; mais les cent trente-quatre colonnes de la grande salle que je contemple maintenant n'ont pas chancelé. Le pylône en tombant a entraîné les trois colonnes les plus voisines de lui; la quatrième a tenu bon et résiste encore aujourd'hui à ce poids immense de débris. Cette salle était entièrement couverte; on voit encore une des fenêtres qui l'éclairaient. Ce n'était point un temple, mais un vaste lieu de réunion, destiné sans doute à ces assemblées solennelles qu'on appelait des panégyries. L'hiéroglyphe, dont ce mot grec semble être une traduction, se compose d'un signe qui veut dire *tout* et d'un toit supporté par des

colonnes semblables à celles qui m'entourent. Ce monument forme donc comme un immense hiéroglyphe au sein duquel je suis perdu. La grande salle de Karnak a été achevée par Ramsès-Sésostris, mais elle avait été construite presque entièrement par son père Séthos, dont les exploits sont représentés sur les murs de l'édifice. Ces tableaux forment littéralement une épopée en bas-reliefs, dont le héros est le pharaon Séthos, une *Séthéide* sculptée et ravissante. Qu'on ne s'étonne pas de cette expression; ces peintures sont tellement homériques, que M. Wilkinson a pu penser qu'Homère les avait vues dans un voyage en Egypte et s'en était inspiré pour peindre les combats de l'*Iliade*. Chaque compartiment est comme un chant distinct. Au delà de cette merveilleuse salle, on trouve encore à Karnak un certain nombre de monuments, les uns en ruine, les autres assez bien conservés; mais ils ne sont plus comparables pour la grandeur à ce qu'on vient de voir; on a quitté la demeure des géants, on est entré parmi les hommes. Pour être moins considérables, ce qu'on peut appeler comparativement les petits monuments de Karnak n'en offrent pas moins d'intérêt et souvent de beauté. Rien n'est plus beau, par exemple, que les hiéroglyphes qui décorent l'obélisque qu'on aperçoit sur la gauche en sortant de la grande salle de Karnak. En pénétrant à travers les débris, on arrive à l'emplacement où furent élevés, plusieurs siècles avant que Séthos construisît la salle gigantesque, les plus antiques édifices de Karnak. Là était le sanctuaire des premiers pharaons de la dix-huitième dynastie; là, un roi bien plus ancien, Osortasen I^{er}, de la douzième, avant l'invasion des pasteurs, avait gravé sur des colonnes, qui ont échappé aux ravages de la conquête, son nom, que j'ai déjà lu sur l'obélisque d'Héliopolis. Les débris de cette époque sont précieux, car ils sont rares; ils reportent la pensée vers une période de l'histoire d'Egypte postérieure de bien des siècles aux rois des pyramides, mais qu'on appelle néanmoins l'*ancien royaume*, par comparaison avec l'âge, relativement moderne, qui vit bâtir les monuments de Thèbes, cet âge de Thoutmosis et des Ramsès, qui est lui-même antérieur d'environ quinze cents ans à l'ère chrétienne. Vraiment, ici les siècles sont entassés sur les siècles, comme les ruines sont amoncelées sur les ruines. Si maintenant on laisse à gauche le palais de Karnak et qu'on avance vers le sud, on trouve quatre grands pylônes placés à la suite et à une certaine distance les uns des autres. Le troisième est appelé pylône d'Horus, parce qu'il a été élevé sous le roi de ce nom. Horus appartient à cette dix-huitième dynastie sous laquelle l'art égyptien atteignit à toute la perfection dont il était susceptible. Aussi le pylône qui porte son nom est-il revêtu de bas-reliefs dont on ne saurait se lasser d'admirer la beauté. Ici, les descriptions ne peuvent rien; il faut voir. Près des pylônes est un temple dédié au dieu Khous, dont les Grecs traduisaient le nom par celui d'Hercule. Le temple ne présente pas, comme le palais de Karnak, l'empreinte de la puissance des Ramsès; mais il offre, ce qui est plus curieux peut-être, les traces d'une usurpation qui a suivi cette puissance. Le temple de Khous a été élevé sous les faibles descendants du grand Ramsès II, celui que l'admiration des peuples confondait avec l'antique Sésostris. Après de leurs noms sans gloire, on voit figurer les noms des membres d'une famille de prêtres thébains, qui substituèrent graduellement le pouvoir théocratique au pouvoir militaire. Telles sont les principales ruines de Karnak. Joignez-y plusieurs petits édifices que je ne mentionne pas dans cette première vue d'ensemble, et surtout trois pylônes gigantesques s'élevant l'un au sud, l'autre à l'est et l'autre au nord, comme pour garder ces ruines, amas de palais, de temples, de portiques, que domine la salle aux cent trente-quatre colonnes et du milieu desquelles s'élèvent deux élégants obélisques, dont la pointe effilée se détache sur un ciel parfaitement pur.

De l'angle sud-ouest des ruines de Karnak part une allée de sphinx à tête de bétier, qui se dirige vers le sud et allait autrefois rejoindre le palais de Louqsor. Quel aspect sévère et majestueux devait offrir cette double file d'images mystérieuses et sacrées se prolongeant ainsi presque en ligne droite pendant une demi-lieue, et réunissant deux masses de palais telles que l'Europe n'en connaît point! Des arbres comme on en voit encore sur une partie du chemin la bordaient sans doute. A l'ombre des palmiers, des acacias, des sycomores, les processions marchaient entre ces figures symboliques qui, muettes et accroupies, les regardaient passer. Il faut se transporter par l'imagination dans un autre état de choses pour retrouver la grandeur de cette singulière décoration; car, dans l'état où elles sont aujourd'hui, les fameuses avenues de sphinx préparent au voyageur un véritable désappointement. Les sphinx sont pour la plupart mutilés ou renversés. Ici, ce n'est pas ce que l'on voit, mais c'est ce que l'on sait qui est grand. »

Louqsor, ce qui veut dire en arabe *les Palais*, est comme Karnak un assemblage de monuments de différents siècles; seulement cet assemblage est moins considérable et la chronologie en est plus simple. Tout se rap-

porte aux deux époques entre lesquelles se partagent aussi les principaux monuments de Karnak. La partie la plus ancienne est l'œuvre d'Aménophis III, celui que les Grecs ont appelé Memnon, et dont le double colosse s'élève sur l'autre rive du fleuve. Aménophis construisit le sanctuaire et le corps principal du temple; Ramsès II, cent soixante-dix ans plus tard, y ajouta les pylônes, qui en forment au nord la partie antérieure, et y fit dresser les deux magnifiques obélisques qui en décoraient l'entrée. Dans cette partie inégale des deux princes, la principale revient à Aménophis; aussi son nom et ses louanges se retrouvent-ils dans les décorations sans nombre qui décorent toutes les parties du temple. On y vante les richesses et la grandeur du pharaon « auquel tous les peuples apportent leurs tributs, leurs enfants, leurs chevaux et d'immenses quantités d'argent, de fer et d'ivoire. » Les rois et les peuples tributaires venaient de pays si éloignés, qu'avant ce temps où les armes du roi les soumettaient, « ils ne connaissaient ni la route ni le nom de l'Égypte. » Aménophis est aussi glorifié dans ses inscriptions pour avoir construit des temples à son père céleste, le dieu Amoun, « pour avoir agrandi la ville de Thèbes et avoir remplacé d'anciennes constructions en brique par des édifices en pierre. » Le dromos qui précédait l'entrée du temple est aujourd'hui enseveli sous le monticule de débris et de sable sur lequel est bâti le village arabe; dans l'état actuel des ruines, les premières constructions qui se présentent en quittant le village sont les pylônes de Ramsès, devant lesquels ce prince avait fait dresser ses deux obélisques et ses deux statues colossales. Les deux statues, taillées, de même que les obélisques, dans un seul bloc de granit rouge des carrières de Syène, sont enterrées aux trois quarts en arrière des obélisques, n'ayant au-dessus du sol que le buste et la tête très-mutilés. Comme toutes les images analogues qui se rencontrent devant les monuments égyptiens, celles-ci sont assises; leurs proportions sont celles d'une statue de 13 mètres. Les deux obélisques étaient d'une hauteur un peu inégale. Le plus grand, qui est à gauche, mesure 26^m,06 depuis sa base jusqu'au sommet du pyramidon; le second, qui était placé à droite, n'a que 23^m,57. C'est ce dernier, donné à la France par Mohamed-Ali, qui a été transporté à Paris en 1836 et que l'on voit aujourd'hui sur la place de la Concorde. Tous deux sont d'une beauté d'exécution extrêmement remarquable; les hiéroglyphes, gravés en creux sur leurs quatre faces, ont une pureté et une finesse que le temps n'a pas altérées. Les inscriptions n'ont pas, du reste, de caractère historique; elles ne contiennent que les titres de Ramsès, accompagnés de tout le formulaire honorifique du style égyptien. Le double pylône, devant lequel se dressaient les monolithes, se compose de deux massifs pyramidaux que réunit un portail de 17 mètres de hauteur, surmonté d'une corniche, dont il ne reste plus que quelques arrachements; les deux parties du pylône dépassent de 6 mètres la hauteur du portail et s'étendent à 30 mètres de part et d'autre. Les scènes qu'on y a sculptées se rapportent à une campagne de Ramsès contre les Kethans et d'autres peuples de la Syrie, dans la cinquième année de son règne. Le portail passé, on se trouve dans une cour rectangulaire de 59 mètres sur 52 mètres environ, entourée d'un double rang de colonnes qui formaient une galerie continue surmontée de larges terrasses; mais les murailles dont cette cour est encombrée permettent à peine d'en reconnaître la disposition. C'est là que les musulmans ont construit leur mosquée. C'était ce vaste péristyle et le pylône antérieur qui composaient les additions de Ramsès; le reste des constructions, y compris le pylône qui forme le fond de la cour en regard de celui de Ramsès, appartient à l'édifice primitif d'Aménophis. Après avoir franchi le pylône d'Aménophis, on voit, en se retournant, une grande colonnade qui couvre la façade intérieure de ce pylône sur une longueur de 53 mètres. Les colonnes, au nombre de quatorze, sur deux rangs, sont enfouies jusqu'aux deux tiers de leur hauteur, qui est de 15 mètres; leur diamètre, près du chapiteau, n'est pas de moins de 3 mètres. A 18 mètres de cette colonnade, toujours en s'avancant au sud, vient un nouvel espace découvert, qu'on peut regarder comme une seconde cour, ou dromos, dont la profondeur est de 48 mètres sur 52 mètres de largeur, avec deux galeries latérales de douze colonnes chacune sur deux colonnes de largeur, et, au fond, un portique couvert, soutenu par quatre rangées de huit colonnes chacune. Le fond de ce portique était fermé par un mur, dont quelques arrachements percent encore les débris. A la suite de ce mur, ou de l'axe qu'occupe sa base actuellement enfouie, il y a un espace de 15 mètres, qui s'étend de droite à gauche dans toute la largeur de l'édifice, et qui, sans doute, était occupé par des appartements ayant leur entrée sous le portique. Les sordides constructions des Coptes et des fellahs, élevées sur les débris de ces parties du temple, en ont tout à fait changé l'aspect. Quelques pièces s'y conservent encore, notamment un vestibule soutenu par quatre colonnes et, à gauche du vestibule, une chambre décorée de peintures curieuses, entre autres d'une com-

position représentant la naissance du roi Aménophis, mis au monde par la reine Moutemou, sa mère, et reçu par les divinités qui président aux délivrances. La porte principale du fond du vestibule, située dans le grand axe du temple, donne accès à une grande salle, dans l'intérieur de laquelle s'élève une construction entièrement isolée. Cette construction isolée est le *sécos* ou sanctuaire. C'est la seule partie de l'édifice dont les murs soient en granit. Deux portes y sont percées en regard dans le sens du grand axe du temple. Le plafond est revêtu de couleurs où le bleu domine, et les murs sont couverts de scènes religieuses. Le sanctuaire primitif avait été détruit par Cambyse; celui-ci fut reconstruit par Ptolémée Lagus, au temps qu'il n'était encore que gouverneur de l'Égypte, comme nous l'apprend une inscription dédicatoire en caractères hiéroglyphiques. C'est un témoignage fort remarquable de la politique habile adoptée par les Macédoniens dès les premiers temps de la conquête. Après le sanctuaire et le couloir qui l'environne, on se trouve dans une galerie transversale de 22 mètres de longueur sur une profondeur de près de 9 mètres, dont le plafond est soutenu par douze colonnes sur deux rangées. Six portes sont disposées symétriquement et donnent accès à une suite de chambres qui donnaient la partie extrême du naos et de tout l'édifice. Plusieurs de ces chambres existent encore. Le temple de Louqsor longe, à très-peu de distance, le bord du Nil. Pour le protéger tout à la fois contre les envahissements et les débordements du fleuve, on a construit sur ce point un quai en blocs de grès, sur une longueur de 65 mètres. Cette construction est du temps des derniers Ptolémées ou des Césars; postérieurement encore, on l'a prolongée en amont du fleuve par un quai additionnel en briques. En remontant au-dessus du temple vers le sud-est, à la distance de 3 kilomètres 1/2 et à 2 kilomètres du fleuve, il y a les restes d'une enceinte rectangulaire de 1,700 mètres de hauteur sur 1,050 mètres de largeur. Les talus en briques crues qui l'environnaient ne s'élèvent aujourd'hui au-dessus du sol que de 3 à 4 mètres au plus; tout le reste est maintenant couvert par les débris du Nil, qui, depuis l'époque des Ramsessides, ont exhausé de 4 à 5 mètres le niveau de la plaine.

Nous reprendrons de nouveau J.-J. Ampère pour guide dans l'exploration de la rive gauche. Remontant, dit le voyageur, la plaine de Thèbes du N. au S. parallèlement au Nil, sur la rive gauche, comme nous l'avions fait sur la rive droite, nous avons d'abord rencontré Gournah. C'est le nom d'un édifice beaucoup plus simple que ceux de Louqsor et surtout de Karnak. Gournah est un monument de l'âge des Ramsès; aucune partie de l'édifice ne date d'une époque antérieure; il n'offre donc pas le mélange; il n'est pas non plus d'un effet aussi extraordinaire. Vu de face, il rappelle davantage un temple grec. Deux pylônes isolés, qui réunissent une avenue de sphinx, élèvent à une certaine distance de l'édifice leurs massifs inclinés. Arrivé au monument lui-même, on est immédiatement en présence d'un portique de 150 pieds, soutenu par dix colonnes. L'aspect qu'il offre aux yeux n'a rien de gigantesque; il est sévère et seulement grand. Cela repose de Karnak. Il y a bien ici une salle soutenue par des colonnes; mais, au lieu d'en compter cent trente-quatre, on en compte six. Cependant le monument de Gournah date des mêmes règnes que la salle de Karnak, les règnes glorieux de Séthos et de son fils Ramsès le Grand, qu'on a confondu avec Sésostri. De même aussi le père construisit l'édifice, et le fils y mit la dernière main, les derniers ornements. Le Ramséséum, dit Champollion, est peut-être ce qu'il y a de plus noble et de plus pur. M. Wilkinson dit qu'il peut rivaliser avec tout autre monument de l'art égyptien. C'est le Parthénon de Thèbes. Il mérite donc qu'on entre dans son intérieur pour admirer la grâce noble et chaste des colonnades. Ce n'est plus l'écrasante majesté de Karnak; ce sont des dimensions modestes pour l'Égypte, et qui, partout ailleurs, seraient grandioses. La salle des panégories ou assemblées solennelles n'est pas supportée par cent trente-quatre colonnes comme à Karnak, mais elle en offre encore trente qui, comme le dit Champollion, charmeraient par leur élégante majesté, les yeux même les plus prévenus contre tout ce qui n'est pas architecture grecque ou romaine. A peu de distance du Ramséséum, on trouve un vaste emplacement semé de débris que le limon du Nil a enfouis en partie et que recouvrent les hautes herbes, mais qui cependant reparaissent par intervalle. Ces tronçons de colonnes et ces fragments de statues gigantesques sont les restes du palais de Memnon. C'est le nom donné par les Grecs au pharaon Aménophis III, de la dix-huitième dynastie, qui avait élevé un édifice sur cette rive, comme il en avait élevé un sur l'autre rive à Louqsor. Le premier a été renversé, et cette destruction n'est pas facile à expliquer. Il ne reste plus de l'Aménophium de la rive gauche que les deux colonnes encore intactes. Assis au milieu de la plaine de Thèbes, qu'ils remplissent de majesté, tous deux sont le portrait du même roi. Celui qui est le plus au N., célèbre par les

sons qu'il rendait au lever de l'aurore, a été fameux sous le nom de statue de Memnon. Les bas-reliefs et les hiéroglyphes sculptés sur les trônes des deux colosses sont d'une perfection achevée. Champollion a dit des derniers que ce sont de véritables camées de 1 pied de hauteur. Soixante-douze inscriptions latines et grecques, les unes en prose, les autres en vers, couvrent la jambe énorme de la statue. Pour les lire, on monte sur le pied, qui a 1 mètre d'épaisseur. Ces inscriptions sont des souvenirs laissés par de nombreux visiteurs, qui tous affirment avoir entendu la merveilleuse voix. Parmi ces inscriptions beaucoup sont insignifiantes, quelques-unes sont touchantes ou curieuses, et d'autres sont ridicules. On remarque, au milieu de ces noms obscurs, le nom de l'empereur Adrien et celui de Sabine, son épouse.

« Il nous reste à voir encore un grand ensemble de ruines, le Karnak de la rive gauche, Médinet-Abou. L'ensemble des édifices de Médinet-Abou se compose de deux groupes de monuments. Ici, comme à Karnak, comme à Louqsor, on voit en présence l'élévante architecture du temps des Thoutmasis et l'architecture majestueuse de l'âge des Ramsès. A côté d'un petit temple de Thoutmasis III, Ramsès III, appelé Méiamoun, aussi grand conquérant que ses aïeux Ramsès le Grand et Séthos, a élevé des bâtiments immenses précédés d'un palais qu'on appelle son pavillon. Ces deux architectures, au lieu d'être placées l'une à la suite de l'autre, comme à Karnak et à Louqsor, sont ici placées côte à côte. En avançant vers le grand palais de Ramsès-Méiamoun, on passe bientôt d'une maison de plaisance royale à la majesté d'un édifice de représentation solennelle; à la demeure intime de l'homme succède la résidence publique du pharaon. Un grand pylône, dont les bas-reliefs rappellent les campagnes du roi et dont les inscriptions contiennent les noms des peuples qu'il a vaincus, conduit dans une première cour, bordée à gauche par une colonnade, à droite par une galerie qui forment des piliers à figure humaine. Après avoir traversé cette première cour, où des chapiteaux imitant la fleur du lotus semblent s'épanouir à la surface du sol amoncelé autour des colonnes enfouies à demi; après avoir franchi un second pylône, on arrive à une seconde cour entourée d'un péristyle soutenu ici par de magnifiques colonnes, là par de puissantes caratides; cette cour est une des merveilles de l'Égypte. Nulle part la grandeur des pharaons n'est représentée par une suite de bas-reliefs aussi remarquables que ceux de la grande cour de Médinet-Abou. Des colonnes corinthiennes, débris d'une église chrétienne, s'élèvent au milieu de la cour. L'édifice antique est intact; les murs extérieurs de la grande cour sont couverts de bas-reliefs comme les murs intérieurs. Sur la paroi du sud est un calendrier sacré, contenant l'indication des fêtes de chaque mois, c'est-à-dire un tableau complet de la vie religieuse des Égyptiens; mais ce curieux document est en partie enfoui sous le sol amoncelé contre le mur. Le déblayement serait facile. On en peut dire autant de plusieurs tableaux de la paroi septentrionale, qui représentent les divers événements d'une campagne entreprise par Ramsès-Méiamoun, dans la onzième année de son règne, contre plusieurs peuples asiatiques dont les noms se trouvent dans le récit hiéroglyphique gravé au-dessus des bas-reliefs. Il y a là une grande page d'une histoire inconnue à mettre en lumière.

« La montagne qui regarde Thèbes, du côté de l'O., est criblée de tombeaux dont les hôtes, comme on le voit, par les inscriptions hiéroglyphiques, appartenaient tous aux classes élevées de la société. Où étaient enfouis les morts d'une condition obscure? L'asile sépulcral des pharaons était plus mystérieux, plus séparé du monde des vivants. Pour l'atteindre, il faut franchir cette montagne de l'O., et on ne peut le faire qu'avec assez de fatigue. Alors on arrive dans la vallée des Rois, gorge d'un aspect sévère, où rien ne rappelle la vie, et qui n'est habitée et habitable que par la mort. Là, dans le sein du roc, dans les profondeurs du sol calcaire, sont creusés des palais souterrains composés d'un grand nombre de chambres et formés quelquefois de plusieurs étages. Les palais, dont tous les murs sont couverts d'hiéroglyphes et de peintures, et resplendissent aux flambeaux des couleurs les plus brillantes, ce sont les tombeaux des rois. Pour arriver dans cette vallée funèbre, on passe auprès d'un groupe de ruines qui, par diverses raisons, offre un assez grand intérêt. Ce lieu s'appelle El-Assasif. Près de l'Assasif est un tombeau creusé dans la montagne et qui a trois étages. Il est plus vaste qu'aucun des tombeaux des rois. Cependant ce n'est pas le tombeau d'un roi, mais seulement celui d'un prêtre nommé Rêtemenof. Les sculptures et les hiéroglyphes qui couvrent les murs des galeries et des chambres sont d'une grande perfection. On voit là ce qu'étaient à Thèbes certaines existences sacerdotales. L'étendue occupée par la demeure funèbre de ce Rêtemenof est évaluée par Wilkinson à plus de 20,000 pieds carrés ou à une acre un quart. Contre l'ordinaire, on n'y voit point figurer les membres de sa famille; je n'y ai trouvé que le nom de sa mère; il était donc à peu près seul dans

son grand tombeau. Jamais créature humaine n'a occupé plus d'espace après sa mort que ce prêtre de Thèbes. On voit qu'Hérodote a eu raison de dire que les Égyptiens ne cherchaient point à donner de la durée à leurs maisons, parce que la vie est passagère, mais à leurs tombeaux, parce que la mort est éternelle. On a trouvé dans Thèbes les traces d'une maison, et on y trouve les tombeaux par milliers. Je ne veux prendre de Thèbes qu'une vue d'ensemble, et je me hâte de la compléter en franchissant la montagne de l'O. pour aller dans la vallée des Rois. Je ne ferai qu'indiquer la disposition générale des monuments extraordinaires que je vais visiter. Ces monuments se trouvent tant dans la vallée parallèle au Nil que dans une vallée adjacente moins fouillée et qui semble avoir été le lieu de sépulture de pharaons de la dix-huitième dynastie, comme l'autre était destinée à recevoir ceux de la dix-neuvième. Ainsi, ces deux grandes dynasties, celle de Thoutmasis et celle de Ramsès, que nous avons vues à Karnak, à Louqsor, à Médinet-Abou, élever, l'une auprès de l'autre, l'architecture rivale de leurs palais, avaient choisi chacune son vallon de mort pour y construire cette autre architecture plus singulière et plus durable encore, ces palais funèbres qui ont pour murs les solides parois de la montagne, demeures magnifiques et mystérieuses, dont pendant tant de siècles, les splendeurs n'ont été ni éclairées par un rayon de lumière ni contemplées par un œil humain. En effet, chose étrange, ces galeries, ces salles nombreuses, étaient creusées dans le roc avec beaucoup de travail et d'effort; des légendes innombrables, des figures de dieux, d'hommes, d'animaux, des scènes de la vie et de la mort étaient sculptées et peintes avec un grand soin sur les parois souterraines, où pas une place ne restait vide; et quand tout était fait, quand on avait mis le mort dans son sarcophage de granit, on fermait l'entrée, et on le laissait seul en possession de ces merveilles patientes, qui n'étaient destinées qu'à lui. Cependant on pénétrait quelquefois dans cette nuit, où peut-être la pitié des descendants allait honorer les aïeux. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à l'époque gréco-romaine les tombeaux des rois furent visités comme ils le sont de nos jours, par des curieux qui ont laissé, dans une centaine d'inscriptions, les traces de leur passage. En général, ces inscriptions expriment l'admiration qu'a fait éprouver aux voyageurs l'aspect des *syngas*, c'est le nom que les Grecs donnaient à ces demeures souterraines. Depuis les visiteurs de l'antiquité, les tombeaux des rois, dont les abords étaient presque tous enfouis sous les éboulements de la montagne, ne reconquirent toute leur célébrité que le jour où l'intrepide Belzoni tourna vers eux l'attention de l'Europe, en découvrant le plus beau de tous, celui du père de Ramsès le Grand, de Séthos, qui a élevé la salle gigantesque de Karnak. Ainsi ce nom se trouve écrit à Thèbes sur le plus grand édifice et dans le plus magnifique tombeau. Vingt et un tombeaux ont été retrouvés. Strabon dit que, de son temps, on en connaissait quarante. En pénétrant dans l'intérieur d'un tombeau royal, on trouve en général une pente, tantôt douce, tantôt rapide, quelquefois même escarpée. Le nom du pharaon est écrit près de l'entrée. Des deux côtés du corridor incliné, d'immenses inscriptions hiéroglyphiques se déroulent sur les murailles; à droite, les lignes marchent dans un sens; à gauche, elles marchent dans le sens opposé; de sorte que la lecture de ces inscriptions, dont l'étendue représente des volumes, peut se faire en descendant dans la demeure funèbre et en remontant de ses profondeurs vers la lumière du jour. Ces volumes d'hiéroglyphes ne se déchiffrent pas encore couramment, il s'en faut; mais on voit que ce sont des prières semblables à celles que se lisent sur les papyrus funéraires et sur les caisses des momies. C'est un long office des morts à l'intention du roi pour lequel a été creusé le tombeau. En avançant, les représentations figurées se montrent parmi les inscriptions hiéroglyphiques. C'est toujours, comme dans les papyrus funéraires, mais sur une échelle infiniment plus considérable, l'histoire de l'âme après la mort, le tableau des épreuves qu'elle doit subir, les jugements qui sont prononcés sur elle par les dieux et par une foule de génies à tête d'homme, de quadrupède, d'oiseau et de serpent. » V. BIBAN-EL-MOLOUK.

Thèbes et à Méroé (VOYAGES A.), par F. Caillaud (1821, 1826 et 1827). Caillaud a exploré le bassin du Nil en géologue, en minéralogiste, en antiquaire. Après avoir visité la Hollande, l'Italie, la Sicile, une partie de la Grèce, la Turquie d'Europe et d'Asie, il entreprit des recherches dans le nord-est de l'Afrique.

Premier voyage. Arrivé en Égypte au mois de mai 1815, Caillaud gagna l'amitié de Méhémet-Ali, qui le chargea d'étudier le sol du pays, le long du Nil et dans les déserts adjacents. Il pénétra en Nubie et il explora les ruines situées entre les deux dernières cataractes. Au mont Zabarrah, il retrouva une ancienne mine d'émeraude, dans laquelle une multitude d'excavations et de canaux souterrains étaient pratiqués : quatre cents ouvriers y travaillaient jadis. Il re-

connut des chaussées et de grands travaux ; il vit dans les mines des cordages, des paniers antiques, des leviers, des outils, des meules, des vases, des lampes abandonnés ; il observa sur place les procédés d'extraction. Ce gisement d'émeraudes a été exploité par les Ptolémées et peut-être par les pharaons ; Cailliaud a raison de soutenir cette opinion, mais il ignorait que l'exploitation eût été continuée par les princes arabes. Il rapporta lui-même 10 livres d'émeraudes à Méhémet-Ali. Ces émeraudes étaient-elles de bonne qualité ? Cela est peu probable ; on ne s'expliquerait pas l'abandon qu'on a fait de la mine, si ces pierres étaient vraiment précieuses. A côté de cette carrière, le voyageur retrouva les vestiges d'une petite ville avec des temples gréco-égyptiens, ainsi que des inscriptions. Sur les bords de la mer Rouge, il reconnut une montagne de soufre, et il découvrit aussi l'ancienne route du commerce entre l'Inde et l'Egypte. Cailliaud a visité Thèbes neuf fois ; il a pratiqué des fouilles dans les hypogées ; l'oasis de Thèbes, riche en monuments, en peintures et en inscriptions, lui a fourni une abondante moisson de faits et de remarques. Vivant de la vie des Arabes du désert, le voyageur hésitait à rentrer en Europe ; un cheik vénérable lui offrit le commandement de sa tribu et une belle jeune fille, dont les charmes auraient pu lui faire oublier sa patrie. Mais il continua de fouiller le sol, de dessiner les monuments, de copier les inscriptions, de lever des plans, de prendre des observations astronomiques, de noter la direction des routes et de tenir compte des distances.

Deuxième voyage. De retour en Egypte en 1819, après un court séjour à Paris, Cailliaud se procura un firman du pacha, et, traversant durant dix-huit jours les déserts à l'occident de l'Egypte, il arriva le 10 décembre 1819 à la ville de Syouah ; il vit les restes du temple d'Ammon au milieu d'une mer de sable. En 1821, il accompagna le prince Ismail, fils du pacha, dans l'expédition de la haute Nubie, et parvint jusqu'au 100 degré de latitude nord, 130 lieues plus loin que Sonn-ar, dans la direction de la branche principale du Nil. La mort du jeune pacha interrompit ce voyage entrepris dans des conditions si favorables, et fécond en résultats d'un haut intérêt pour la géographie, les arts et la connaissance de l'antiquité. Les immenses débris, les vestiges magnifiques de Méroé sont les archives monumentales de l'histoire. Sur ces ruines, Cailliaud a copié plus de cent inscriptions. Observateur attentif et judicieux, il n'oublie pas de recueillir des renseignements sur les mœurs, les productions et le commerce de ces contrées. Il a publié quatre ouvrages sur les pays qu'il a explorés : *Voyage à l'oasis de Thèbes*, récit animé et intéressant (1821, 2 vol. grand in-fol., texte et planches), traduit en anglais ; *Voyage à l'oasis de Syouah* (1823, 1 vol. in-fol.) ; *Voyage à Méroé, au fleuve Blanc, etc.* (1826-1827, 4 vol. in-8°, avec planches) ; *Recherches sur les arts et métiers des anciens peuples de l'Egypte, de la Nubie, de l'Ethiopie, etc.* (petit in-fol.). Ces divers ouvrages ont été rédigés par M. Jomard.

THEBESTUS (Adam-Christien), médecin allemand, né à Hirschberg (Silésie), où il pratiqua son art. Il vivait au XVIII^e siècle, devint membre de l'Académie des Curieux de la nature et se fit connaître par de bonnes observations sur divers points d'anatomie pathologique, insérées dans les recueils de cette compagnie. On cite particulièrement de lui une savante dissertation, *De sanguinis circulo in corde* (Leyde, 1708, in-8°), qui a fait donner son nom à la valvule de la veine coronaire gauche du cœur. Les orifices des veines cardiaques entourant la fosse ovale sont aussi appelés par les anatomistes « trous de Thebestus. » — Un autre médecin du même nom, Jean-Ehrenfried THEBESTUS, a pratiqué également la médecine à Hirschberg au XVIII^e siècle et a laissé, entre autres écrits, un *Guide des sages-femmes* (Leignitz, 1757, in-8°).

THEBIT ou **THÉBIT** BEN-CORRAH, philosophe et savant arabe. V. THABET.

THÉBOLACTATE s. m. (té-bo-la-kta-te). Chim. Sel produit par la combinaison de l'acide thébolactique avec une base.

THÉBOLACTIQUE adj. (té-bo-la-kti-ke). Chim. Se dit d'un acide isomère ou identique à l'acide lactique, découvert dans les eaux mères de la préparation de la morphine.

— *Encycl.* MM. T. et H. Smith ont découvert dans les eaux mères de la préparation de la morphine un acide isomère ou identique avec l'acide lactique, auquel ils ont donné le nom d'acide *thébolactique*. Pour extraire cet acide, ils précipitent les eaux mères de la morphine par une base, pour les débarrasser de tous les alcalis organiques qu'elles renferment, et ils les font digérer avec de l'oxyde de plomb. Le liquide évaporé est ensuite mêlé avec une grande quantité d'alcool et d'acide sulfurique. On filtre pour séparer les sulfates qui se précipitent, on sature par un lait de chaux et l'on évapore à consistance sirupeuse. Après refroidissement, le liquide se prend en une masse cristalline de thébolactate calcique. L'opium ture fournit 2 pour 100 de ce sel. D'après une analyse de thébolactate d'argent fait par Stenhouse, l'acide *thébolactique* paraît avoir la même composition centésimale

que l'acide lactique ; mais, d'après MM. Smith, les sels de morphine et de cuivre diffèrent par leurs caractères cristallographiques des lactates correspondants, et le thébolactate de ferrium se comporte autrement que le lactate vis-à-vis de l'ammoniaque.

THÈCA s. m. (té-ka). Bot. Syn. de *TECK* : La feuille du THÈCA donne une liqueur qui sert à teindre en pourpre. (V. de Bonmare.)

THÉCACÈRE s. m. (té-ka-sè-re — du gr. *théké*, étui ; *keras*, corne). Entom. Genre d'insectes coléoptères hétéromères, de la tribu des hélopiens, dont l'espèce type vit au Brésil.

THÉCACORIDE s. m. (té-ka-ko-ri-de — du gr. *théké*, boîte ; *chorisid*, je sépare). Bot. Genre d'arbres, de la famille des euphorbiacées, tribu des buxées, dont l'espèce type croît à Madagascar.

THÉCADACTYLE s. m. (té-ka-da-kti-le). Erpét. V. THÉCHODACTYLE.

THÉCAMONADIEN, **IENNE** (té-ka-mo-nadi-ain, i-è-ne — du gr. *téké*, boîte, et de *monadien*). Infus. Se dit des infusoires renfermés dans un tégument non contractile.

— s. m. pl. Famille d'infusoires, comprenant ceux qui ont le corps revêtu d'un tégument non contractile, dur ou membraneux.

THÉCAPHORE s. m. (té-ka-fo-re — du gr. *théké*, boîte ; *phoros*, qui porte). Bot. Réceptacle portant des thèques.

THÉCATHÈRE s. m. (té-ka-tè-re — du gr. *théké*, étui ; *thér*, animal). Moll. Genre de mollusques gastéropodes gymnobranches.

THECEL. Un des mots écrits, dit la Bible, par une main mystérieuse sur l'un des murs de la salle du festin de Balthazar. V. MANE, THECEL, PHARES.

THÉCESTERNE s. m. (té-sè-stèr-ne — du gr. *théké*, étui ; *sternon*, poitrine). Entom. Syn. de LITHODE.

THÉCHODACTYLE s. m. (té-ko-da-kti-le — du gr. *théké*, étui ; *daktulos*, doigt). Erpét. Genre de reptiles sauriens, du groupe des gekkos. || On dit aussi THÉCADACTYLE.

THÉCIDÉE s. f. (té-si-dé — du gr. *théké*, étui ; *eidos*, aspect). Moll. Genre de mollusques brachiopodes, comprenant une espèce qui vit dans la Méditerranée, et plusieurs autres, fossiles des terrains crétacés.

THÉCIGÈRE adj. (té-si-jè-re — du gr. *théké*, boîte, et du lat. *gero*, je porte). Bot. Se dit de l'enveloppe membraneuse qui porte les graines.

THÉCLE s. f. (té-kle). Entom. Genre d'insectes lépidoptères diurnes, de la tribu des lycénides, comprenant une dizaine d'espèces, qui habitent l'Europe.

— *Encycl.* Les *thécles* ont pour caractères : une tête assez étroite ; des antennes longues, droites, terminées en masse cylindrique ou ovale ; les yeux couverts de poils ; les palpes écaillonnées ou à peine ciliées, terminées en alène ; les ailes inférieures ordinairement terminées en arrière par une petite queue linéaire. Les chenilles, en forme d'écusson aplati, large en avant, rétréci en arrière, vivent généralement sur les arbres ou les arbustes ; elles se transforment en chrysalides courtes, convexes en dessus, plates en dessous, pubescentes et un peu rugueuses. Ce genre renferme d'assez nombreuses espèces, toutes de moyenne ou de petite taille, et qui sont disséminées dans les diverses régions du globe. Nous citerons les plus intéressantes de celles qui habitent nos contrées.

La *thécle du prunier* a environ 0m,03 d'envergure ; les ailes brun noirâtre en dessus, brun jaunâtre en dessous ; sa chenille est verte, rayée de blanc et ponctuée de noir ; elle vit de préférence sur le prunellier et se trouve aussi sur l'épine-vinette, le chêne, le noisetier, le bouleau, etc. ; elle ne paraît qu'une fois par an, en mai, et est très-difficile à trouver ; le papillon éclôt vers la mi-juin, fréquente les clairières des bois et aime à se poser sur les buissons, notamment sur ceux du cornouiller sanguin, qui est alors en fleur ; il ne vole que par les temps chauds et serains ; on le trouve très-communément, en certaines années, dans les bois des environs de Paris ; il est aussi très-répandu dans les autres parties de la France.

La *thécle du bouleau*, une des plus grandes espèces du genre, atteint 0m,04 d'envergure ; ses ailes sont brun foncé en dessus, jaunâtres en dessous ; la chenille est verte, avec des raies jaunes ; elle vit sur les pruniers cultivés, le prunellier, le bouleau, etc. ; elle paraît en juin ; le papillon se montre depuis la mi-juillet jusqu'en septembre ; il est répandu dans toute l'Europe ; mais, comme il vit solitaire, on ne le trouve nulle part en abondance.

La *thécle W blanc* paraît au commencement de l'été ; rare dans les bois, elle fréquente surtout les lieux retirés, plantés d'ormes et se repose d'ordinaire sur les fleurs du marrube blanc ; sa chenille est verte, tachée de rouge ; elle vit exclusivement sur l'orme et ne se montre qu'une fois dans l'année ; vers la fin de mai, elle a acquis tout son développement, et sa couleur est passée au brun ; alors elle cherche un abri pour se chrysalider, et il n'est pas rare de la rencontrer sur le tronc de l'arbre où elle est née.

La *thécle lyncée* a 0m,03 d'envergure ;

les ailes d'un brun noirâtre chatoyant, un peu moins foncé en dessous ; sa chenille est duveteuse, d'un vert pâle, rayée de jaune ; elle vit sur le chêne et n'a qu'une génération par an ; il est rare de la trouver, bien qu'elle soit très-commune, parce qu'elle se tient de préférence sur les taillis de jeunes chênes, qu'il faut secouer fortement pour l'en faire tomber ; sur le point de se transformer, elle devient rougeâtre ; le papillon, qui paraît au commencement de l'été, se pose d'ordinaire sur les fleurs de la ronce et du serpolet.

La *thécle de l'épine* n'a guère été observée, en France, que dans les provinces de l'Est et du Midi ; elle se montre une seule fois par an, en juillet et août, et vole dans les clairières des bois ; sa chenille, verte, rayée de jaune, vit sur le prunellier, avec l'âge, elle prend une teinte roussâtre.

La *thécle du chêne* a les ailes brunes en dessus, grises en dessous ; elle est assez commune dans toute la France, bien qu'elle ne s'y montre qu'une fois par an ; mais il est assez difficile de la prendre, parce qu'elle vole presque toujours à la cime des arbres, où les individus des deux sexes se poursuivent continuellement ; elle paraît au commencement de juillet ; la chenille, qui est pubescente et d'un gris brunâtre, vit sur le chêne, où on la trouve dans le courant de juin ; on se la procure en la faisant tomber de l'arbre.

La *thécle de la ronce* a les ailes brunes en dessus et d'un beau vert brillant en dessous ; elle paraît une fois par an, vers la fin d'avril, et se pose indifféremment sur toutes les plantes qui sont en fleur à cette époque ; sa chenille, d'un vert jaunâtre, vit sur les ronces communes et à fruit bleu, les genêts à balais et tinctorial, le sainfoin, etc. Nous citerons encore la *thécle de l'acacia*, des régions montagneuses ; les *thécles équippe* et du *marronnier*, qui se trouvent, au printemps, dans les garrigues de nos provinces méridionales, etc.

THÈCLE (sainte), vierge chrétienne, née à Icone. Elle vivait au IV^e siècle de notre ère et appartenait à une famille riche. Thécle avait dix-huit ans et elle était fiancée à Thamyris, lorsque, ayant entendu les prédications de saint Paul, elle résolut de renoncer au mariage et de se faire chrétienne. D'après une légende acceptée, bien qu'apocryphe, et remplie de ces détails fantastiques qui abondent dans toutes les légendes plus soucieuses du merveilleux que de la vérité, Thamyris fit arrêter Paul, qu'il accusa devant le gouverneur, Castellius, de détourner les vierges du mariage. Thécle, ayant visité Paul dans sa prison, fut également arrêtée et condamnée à être brûlée. Conduite devant un bûcher allumé, elle s'y jeta, dit la légende, en faisant le signe de la croix. Aussitôt apparut un nuage chargé de pluie, qui éteignit la flamme. Thécle suivit ensuite Paul à Antioche, où elle fut condamnée aux bêtes ; mais les animaux féroces qu'on lâcha pour la mettre en pièces vinrent lui lécher les pieds. On voulut alors la faire écarteler par des taureaux ; mais les cordes se rompirent sans qu'elle eût aucun mal. Rendue à la liberté, elle retourna à Icone, puis se rendit à Séleucie, où elle opéra de nombreuses conversions, se retira seule sur une montagne et mourut à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Saint Méthode la fait paraître dans son célèbre *Danquet des vierges* et lui met dans la bouche un fort long discours sur la virginité.

Saint Isidore de Péluze et Evagre lui donnent le titre de première martyre. Saint Chrysostome dit qu'elle a acquis la double couronne du martyre et de la virginité. L'Eglise catholique l'honore le 23 septembre.

THÉCOCARPE s. m. (té-ko-kar-pe — du gr. *théké*, étui ; *karpous*, fruit). Bot. Genre de plantes, de la famille des ombellifères, tribu des smynniées, dont l'espèce type croît en Perse.

THÉCODONTE adj. (té-ko-don-te — du gr. *théké*, gaine ; *odontos*, dent). Zool. Qui a les dents implantées dans des alvéoles.

— s. m. pl. Groupe de reptiles sauriens fossiles, caractérisé surtout par des dents implantées dans des alvéoles.

THÉCODONTOSAURE s. m. (té-ko-don-to-sô-re — du gr. *théké*, gaine ; *odontos*, dent ; *sauros*, lézard). Erpét. Genre de reptiles sauriens, du groupe des thécodontes, trouvé à l'état fossile dans les couches inférieures du grès rouge de Redland, près de Bristol.

— *Encycl.* Ces fossiles se rapprochent beaucoup des varans, dont ils diffèrent par leurs dents implantées dans des alvéoles distinctes ; ces dents sont rapprochées, coniques, comprimées, très-aiguës. Leurs bords antérieurs et postérieurs sont finement lenticulés, et l'extrémité est légèrement recourbée. La seule espèce connue est le *thécodontosaure antiques*, qui a vingt et une dents à la mâchoire inférieure et provient de l'étage inférieur du terrain permien (conglomérat dolomitique des environs de Bristol).

THÉCOMYSE s. f. (té-ko-mi — du gr. *théké*, gaine ; *myta*, mouche). Entom. Genre d'insectes diptères, de la famille des athérécères, tribu des dolichocères, dont l'espèce type vit à la Guyane.

THÉCOSTOME adj. (té-ko-sto-me — du

gr. *théké*, gaine ; *stoma*, bouche). Entom. Se dit des insectes dont le suçoir est renfermé dans une gaine.

THEDEN (Jean-Christien-Antoine), chirurgien prussien, né dans le Mecklembourg en 1714, mort en 1797. Après avoir suivi l'école de Butzow, il fit le métier de copiste et fut sur le point d'embrasser celui de tailleur. Il se mit enfin en apprentissage chez un chirurgien et suivit à Rostock les cours d'anatomie. Il alla ensuite à Hambourg et à Dantzig et, en 1742, il fut en état d'entrer dans un régiment de cuirassiers prussiens en qualité de chirurgien d'escadron. Un séjour de deux ans qu'il fit à Berlin lui permit de mettre à profit les leçons de Scharschmidt. En 1744, il fut nommé chirurgien de régiment et, l'année suivante, chirurgien pensionné du roi. Après la deuxième guerre de Silésie, il revint encore continuer ses études à Berlin. En 1748, il fut envoyé à Stettin comme chirurgien de camp ; il se signala pendant la guerre de Sept ans, par son habileté chirurgicale et fut nommé, en 1768, chirurgien général du corps de l'artillerie. Frédéric II, qui l'avait vu de près et connaissait tout son mérite, l'éleva en 1786 au poste de premier chirurgien général des armées. Le successeur de Frédéric, que Theden avait deux fois sauvé de maladies graves, le nomma membre du collège médical supérieur. Les ouvrages de Theden sont riches en observations curieuses ; on y remarque surtout ce qui se rapporte à l'emploi de la compression dans le traitement de plusieurs maladies, et à celui de l'eau froide dans les pansements. Ces ouvrages sont : *Nouvelles observations et expériences servant à enrichir la chirurgie* (Berlin, 1771, in-8°, 3 vol.) ; *Instructions pour les sous-chirurgiens de l'armée* (Berlin, 1774, 2 vol. in-8°).

THÉE s. m. (té — du lat. *tæda*, torche de bois résineux). Pêche. Bois de pin très-sec, dont on se sert, dans le midi de la France, pour pêcher aux flambeaux.

THÉÉTÈTE (LX) ou **De la science**, dialogue de Platon. Le sujet de cet entretien est la science et son fondement. Il s'agit d'y déterminer, non pas quels sont les objets de la science, ni quelles sont les différentes sciences, mais ce que c'est que la science considérée en elle-même, ce qui la caractérise et la constitue. L'adversaire de Socrate propose trois solutions à ce problème. D'abord, il répond que savoir, c'est sentir. Battu sur ce point, il a recours à une solution un peu plus étendue et avance que savoir, c'est juger, substituant déjà à une impression des sens une opération de l'intelligence. Cette opération semblant encore trop circonscrite pour embrasser toute la science, il s'adresse au raisonnement, à la définition, à l'analyse. Ce système, qui n'est autre que l'empirisme, Socrate, dans le *Théétète*, l'explique avec plus de méthode et en coordonne les diverses parties plus profondément que ne l'avaient fait Héraclite et Protagoras, si bien que Locke, Condillac et Hume n'ont fait que suivre ses indications. Mais Platon réfute ce système. Il s'attache à établir que ce principe : « La science est la sensation » détruit toute science et contient le scepticisme. C'est où aboutissent les propositions suivantes :

1° Si la sensation est la science, il ne faut pas dire seulement que l'homme est la mesure de toutes choses, il faut le dire aussi de tout être capable de sensation, du dernier des animaux comme de l'homme.

2° Si la sensation est la règle unique, chaque être est juge de ce qui lui paraît, et, dans ce sens, tous nos jugements sont toujours vrais, ou plutôt ils ne sont ni vrais ni faux, et personne n'est juge du faux et du vrai. Alors pourquoi Protagoras se croit-il plus savant qu'un autre et seul capable de connaître et d'enseigner la vérité ?

3° Si la science n'est que la sensation, la sensation étant bornée à l'instant présent, il suit qu'il ne peut y avoir aucune science du passé, que la mémoire n'a aucune certitude et ne fonde aucune connaissance.

4° Si la science n'est que la sensation, la sensation se composant de plus et de moins, il suivrait, en appliquant ceci à tous les sens, que la science varierait, augmenterait ou diminuerait à chaque instant, qu'elle serait soumise aux plus frivoles inconstances et que le même homme, par le moindre changement de position, saurait ou ne saurait pas la même chose.

5° Il faudrait dire en morale, dans la science du juste, que ce qui est juste, c'est ce qui paraît tel à chacun, que la morale publique ou privée est toute relative, qu'une loi est juste là où elle est établie et tant qu'elle est établie, mais pas au delà. Et dans la politique, dans la science de l'utilité, si la science est la sensation, tout individu, en tant que sensible, est constitué juge absolu de l'utilité en général, et la législation entière est soumise aux caprices de la sensibilité individuelle.

Ces conséquences accablent Protagoras. Platon achève sa victoire en ajoutant que c'est un fait incontestable que tous les hommes pensent, que tout n'est pas arbitraire, faux et vrai à la fois, juste ou injuste, mais qu'il y a du vrai et du faux, de la justice et de l'injustice, de la sagesse et de la folie, de la science et de l'ignorance. Or, une saine philosophie ne peut protester contre le sen-

timent universel, car ce serait protester contre la nature humaine. Et avec quoi protesterait-on contre elle? Avec elle-même!

Il y a plus; non-seulement le principe de Protagoras: « La science est la sensation, » détruit toute science, mais le principe d'Héraclite, dont il émane, savoir que toute chose est dans un mouvement perpétuel, détruit le principe même de Protagoras, qu'il semble fonder. En effet, toute chose participe à un double mouvement: le premier extérieur, qui fait que tout change de lieu; le second intérieur, qui fait que tout s'altère et se transforme. Tout changeant et s'altérant à la fois, il est impossible de fixer, même par la parole, cette perpétuelle mobilité. Chose étrange, c'est seulement en vertu de ce principe: « Tout est en mouvement, » que l'on conclut que la science est la sensation, et c'est précisément en vertu de ce principe qu'il est impossible de dire que la science est la sensation, car on ne peut pas plus dire qu'une sensation existe qu'affirmer qu'elle n'existe pas. En effet, la sensation est un rapport de l'être sentant à la chose sensible, et la chose sensible et l'être sentant n'étant pas, à parler rigoureusement, mais changeant et s'altérant sans cesse dans un perpétuel mouvement, là où les deux termes n'ont pas de réalité fixe, leur rapport n'en peut avoir davantage et se trouve dans une impuissance absolue de fonder aucune définition légitime. La science n'est donc pas plus science que la sensation n'est sensation, que l'être sentant n'est identique à lui-même et la chose sensible identique à elle-même. La variabilité absolue, le changement et la contradiction sont donc les lois de ce monde, Qui, cela est vrai dans le monde des phénomènes et de la sensation; mais il existe des lois immuables, mathématiques, présidant à ces changements. Sous cette action infinie de forces diverses se cache une force absolue qui crée, soutient, embrasse toutes les autres et en est à la fois la cause, la raison et le lien harmonique. Et dans la conscience de l'homme, n'y a-t-il pas en opposition avec les impressions passives des sens une force personnelle qui s'en sépare, reconnaît et proclame elle-même son indépendance? La volonté n'est pas fille, mais rivale de la sensation, dont elle sait qu'elle doit devenir la maîtresse.

Il y a plus; la raison n'est pas moins distincte et indépendante de la sensation que la volonté; elle la domine, puisqu'elle la juge, tandis que toute idée de relation est interdite à la sensation. La sensation, dont le caractère propre est l'arbitraire et la contingence, comment instituerait-elle le caractère de la nécessité et de l'universalité qui distingue certaines notions, qui s'élèvent irrésistiblement dans l'intelligence de l'homme? Comment aurait-elle empreint d'une obligation morale absolue la distinction du bien et du mal moral? Elle enfin, dont la destinée éphémère est de paraître et de disparaître, dont l'essence est de n'en point avoir, comment serait-elle la source de cette notion mystérieuse d'essence, d'existence, de substance, dont l'esprit humain ne peut pas plus se séparer qu'il ne peut se séparer de lui-même. En effet, toute pensée, tout acte, tout phénomène interne se rattachent et ne peuvent pas ne pas se rattacher à un sujet, à un être actif et pensant. Cette grande idée de l'existence, comment la demander à la sensation, qui devient sans cesse sans être jamais? Il y a au contraire opposition irréconciliable entre la sensation et l'essence.

En résumé, la science se rapporte à la vérité; toute vérité ne se trouve que dans l'essence; si donc l'essence et la sensation se repoussent, la science ne réside pas dans la sensation.

La seconde partie du *Théétète* est un vrai labyrinthe de subtilités logiques et grammaticales, mais dont on finit cependant par trouver l'issue quand on a un peu l'habitude de ce genre de discussions. Platon y démontre que ni le raisonnement, ni la définition, ni l'analyse ne sont la science.

La sensation et la dialectique n'expliquant point la science, où la trouver? Quelle est la solution du problème? Platon, en apparence, n'en donne aucune, comme pour faire entendre qu'il dédaigne les solutions positives et préfère l'esprit philosophique à la philosophie. Mais en y réfléchissant attentivement, on découvre la solution de Platon. Lorsqu'en cherchant avec Théétète la science, depuis les impressions les plus grossières des sens jusqu'aux impressions les plus raffinées de la dialectique, Platon lui a prouvé que la certitude n'est pas là, il lui fait entrevoir au delà la région des idées. En effet, pour confondre la sensation et le raisonnement, il leur demande de rendre compte de certaines notions de l'intelligence humaine, des idées du beau, du bien, du juste, de l'égalité, de l'identité, de l'unité et enfin de l'existence. N'est-ce pas dire implicitement: la vraie science, celle que ne donnent ni les sensations qui passent, ni l'analyse, ni la définition, ni le raisonnement, instruments stériles, sans données primitives, la vraie science est précisément dans ces idées qui échappent à la dialectique et au sensualisme, dans ces éléments intégrants de toute pensée, dans ces principes indécomposables, évidents par eux-mêmes, universels et nécessaires, que l'esprit tire de ses propres profondeurs et de l'immédiate contemplation de son essence? Platon se

contente d'esquisser légèrement ce résultat dans le *Théétète*; dans d'autres dialogues, il appuiera sur les traits, en y repassant à plusieurs reprises.

THÉGAN, chroniqueur franc, qui vivait au ^{ix}e siècle, il fut coadjuteur de l'archevêque de Trèves, s'occupa beaucoup de travaux littéraires et entra en relation avec les savants du temps. On lui doit une chronique intitulée: *De la vie et des actions de l'empereur Louis le Pieux*, publiée pour la première fois par Pithou, en 1588. On y trouve des détails intéressants sur la vie de Louis le Débonnaire et sur l'état de la société à cette époque. Le président Cousin en a donné une médiocre traduction dans son *Histoire de l'empire d'Occident*. On en trouve une meilleure dans les *Mémoires relatifs à l'histoire de France*.

THÉGEL s. m. (té-jèl). Ornith. Oiseau du genre jacana, qui habite le Chili.

— **Encycl.** Le *thégel* est un oiseau de la taille d'une pie; son plumage est noir sur la tête, la gorge et la moitié de la poitrine; violet sur le dos, blanc sous le ventre; les plumes des ailes et de la queue sont d'un brun noirâtre; le bec est allongé, ainsi que les pattes, et le front est orné d'une protubérance rouge, charnue et bide. « Cet oiseau, dit un auteur anonyme, habite le Chili; il ne vit que d'insectes; silencieux tout le jour, il ne fait entendre son cri que de nuit; on rapporte qu'il est très-courageux et se défend avec vigueur contre l'homme, surtout lorsque celui-ci veut s'emparer de ses petits. » Comme les jacanas, il a le pli de l'aile armé de l'éperon en forme de lancette qui a fait donner à ceux-ci le nom vulgaire de *chirurgien*. Voisin des vanneaux et des pluviers, il n'en partage pas les instincts voyageurs.

THEGLAT-PHALASSAR, roi d'Assyrie. V. TEGLAT-PHALASAR.

THÉGONNEC (SAINT-), bourg et commune de France (Finistère), ch.-l. de cant., arrond. et à 15 kilom. de Morlaix; pop. aggl., 636 hab. — pop. tot., 3,640. Fabriques de toiles, tanneries; église en granit.

THÉIER, ÈRE adj. (té-é, è-re — rad. *thé*). Qui a rapport au thé, qui concerne le thé: *Industrie théière*.

THÉIÈRE s. f. (té-è-re — rad. *thé*). Vase dans lequel on fait infuser le thé: *Théière d'argent*. *Théière de porcelaine*.

THÉIFORME adj. (té-i-for-me — de *thé*, et de *forme*). Bot. Qui ressemble au thé. — *Infusion théiforme*, infusion que l'on prépare comme le thé.

THEIL (Ls) bourg de France (Orne), ch.-l. de cant., arrond. et à 35 kilom. de Mortagne; pop. aggl., 492 hab. — pop. tot., 1,031 hab.

THEIL (Jean-François-Napoléon), philologue français, né à Langon (Gironde) en 1808. Lorsqu'il eut terminé ses études à Paris, il suivit la carrière de l'enseignement et devint successivement maître surveillant à l'Ecole normale, maître de pension à Lamoignon, professeur d'humanités à Nancy, puis aux collèges Henri IV et Saint-Louis, à Paris. Nommé chef de bataillon de la garde nationale après la révolution de février 1848, M. Theil concourut, à ce titre, à réprimer l'insurrection de Juin, fut compromis, l'année suivante, à la suite de la tentative de soulèvement du 13 juin, recouvra la liberté en vertu d'un arrêt de non-lieu, mais perdit sa place de professeur, qui lui fut rendue en 1852. Indépendamment de pièces de vers, d'articles insérés dans le *Journal de l'instruction publique*, de plusieurs éditions d'auteurs grecs et latins, des traductions des *Traditions allemandes* des frères Grimm, des *Prisons* de Silvio Pellico, de l'*Histoire abrégée de la littérature ancienne* de Ficker (1837), on doit à M. Theil des travaux de philologie fort estimés: *Dictionnaire complet d'Homère et des homérides* (Paris, 1842, in-8°), en collaboration avec M. Hallez d'Arros; *Grammaire élémentaire de la langue grecque*, d'après Kühner (1846, in-8°); *Grand dictionnaire de la langue latine* (1855-1856, 3 vol. in-8°), trad. de l'allemand de G. Freund, sur un plan nouveau, avec des additions considérables; *Dictionnaire classique de mythologie, de géographie et d'histoire* (Paris, 1866, in-8°), d'après les travaux de Lübner et de Smith, etc.

THEIL (LA PORTE DU), helléniste français. V. LA PORTE.

THÉINE s. f. (té-i-ne — rad. *thé*). Chim. Principe actif du thé.

THEINER (Johann-Antoine), savant théologien allemand, né à Breslau en 1795. Il fit ses études à l'université et au séminaire de sa ville natale et, tout frais émoulu de l'école, fit paraître quelques écrits en faveur de l'émancipation du clergé. En 1823, il fut nommé vicaire desservant de Zollen, d'où il passa à Liegnitz, avec la même qualité. L'année suivante, il obtint une chaire d'exégèse et de droit canon à l'université de Breslau, où, tant dans ses leçons que dans ses écrits, il se montra l'adversaire déclaré de l'ultramontanisme. En 1826, on le trouve mêlé au mouvement réformiste de la Silésie et, dans le courant de la même année, il se

fait recevoir docteur en droit canon. Mais bientôt les événements l'obligèrent à se démettre de sa place de professeur. Il reentra dans l'exercice de son ministère et, pendant quinze années (1830-1845), occupa diverses cures, et en dernier lieu celle de Hundsfield, dans les environs de sa ville natale. Mêlé ensuite au mouvement catholique allemand, il fut destiné par l'évêque de Breslau et se renferma désormais dans l'enseignement privé, employant ses loisirs à des études théologiques. On a de lui: *Tentatives réformatrices de l'Eglise catholique* (Altenbourg, 1845); *Disscriptio codicis manuscripti qui versionem Pentateuchi Arabici continet* (Breslau, 1822); les *Douze petits prophètes* (Leipzig, 1830); le *Dogme de la béatitude dans l'Eglise catholique romaine* (Breslau, 1847).

THEINER (Augustin), théologien allemand, frère du précédent, né à Breslau en 1804, mort à Civita-Vecchia en 1874. Il s'adonna dans sa ville natale à l'étude de la philosophie, de la jurisprudence et de la théologie, se prononça à cette époque, sous l'influence de son frère, contre les doctrines ultramontaines et en faveur de l'émancipation du clergé, et prit le grade de docteur en 1829. Theiner obtint alors du gouvernement prussien un subsidie pour aller compléter son instruction par des voyages. Après avoir visité l'Autriche, l'Angleterre et la France, il se rendit à Rome en 1831. Peu après, il entra au séminaire des jésuites de Saint-Eusèbe, mais il ne tarda pas à le quitter pour se faire admettre dans la congrégation de l'Oratoire, reçut la prêtrise et devint membre de plusieurs congrégations. Theiner publia en 1833 son *Histoire de Clément XIV* et excita par cette publication le mécontentement des jésuites, qui demandèrent inutilement à Grégoire XVI de la mettre à l'index. Pie IX le nomma préfet et coadjuteur des archives secrètes du Vatican, et quoique les fonctions délicates attachées à cette charge fussent une preuve de la confiance qu'avait le pape dans le P. Theiner, on fut généralement d'avis que cette place ne lui avait été confiée que dans le but de paralyser presque complètement son activité littéraire. Le P. Theiner n'en continua pas moins de publier des travaux fort remarquables, dont l'un surtout, relatif au concordat français, blessa vivement les jésuites, qui en demandèrent à Pie IX la suppression. Malgré son grand savoir, l'éminent oratorien ne fit partie d'aucune des nombreuses commissions chargées de préparer les travaux du concile réuni en 1869 à Rome. Mais, dès que les évêques allemands, français et américains furent arrivés dans cette ville, le P. Theiner, dont on connaissait la vaste érudition, se vit extrêmement recherché. Ami personnel d'un grand nombre d'évêques des deux partis, il vit indifféremment des membres de la majorité et des prélats de l'opposition, se tenant également avec tous dans les meilleurs termes. Mais ses ennemis avaient résolu de le perdre dans l'esprit du pape, et ils y réussirent facilement en l'accusant de fournir des livres et des documents inconnus pour combattre le dogme de l'infailibilité papale, de donner des conseils et des informations à Rauscher, Strossmayer et autres évêques hostiles à ce dogme, de communiquer des documents des archives à lord Acton. Pie IX le destitua de ses fonctions de préfet des archives et mit à sa place le prélat Cardoni, partisan fanatique des jésuites (juin 1870). « On supposait le P. Theiner, dit M. Erdan, et il était en réalité, bien qu'avec une grande discrétion, un des quelques personnages ecclésiastiques considérables de Rome qui n'approuvent, dans la conduite des intérêts de la papauté, ni la direction latine et absolutiste du groupe jésuitique, ni l'éternel « voir venir » de cette espèce de fataliste oriental, le cardinal Antonelli. En somme, il était de cette catégorie assez peu définissable des P. Tosti, des P. Ventura, etc., de ces natures d'esprit qui, tout en protestant au fond, ne se séparent pas. » Dans une lettre qu'il écrivit au duc de Broglie le 22 janvier 1873, malgré toute sa circonspection, le P. Theiner n'hésitait point à dire: « La chute inévitable du pouvoir temporel sera une source abondante de salut pour l'Eglise, pour la tranquillité des Etats. De quoi le pape peut-il se plaindre? Se plaindrait-il d'être prisonnier au Vatican? Mais c'est là une abominable comédie inventée par ce parti plus coquin et furibond qu'aveugle. C'est là une duperie pour laquelle il n'y a pas d'expression; le monde entier est étonné qu'elle ait pu être propagée dans toute la chrétienté. » Avant de mourir à Civita-Vecchia, il avait eu soin de mettre en sûreté les études qu'il avait tirées des archives du Vatican, les résumés des observations qu'il avait faites lui-même sur le temps présent. Parmi ces documents, il faut citer au premier rang les lettres que le P. Theiner avait écrites à un de ses amis, le célèbre professeur Friedrich, et que celui-ci a publiées dans la *Gazette de Cologne*, au mois d'août 1874, aussitôt après la mort de Theiner. Ces lettres, qui respirent la haine la plus violente contre le jésuitisme, contiennent des révélations intéressantes sur le concile de 1870, sur les moyens employés par les jésuites pour amener la proclamation du dogme de l'infailibilité papale et pour assurer le triomphe de la

nouvelle constitution de l'Eglise, et, en général, pour dominer l'Eglise et le monde, depuis le premier jour de la fondation de leur ordre. Le P. Theiner a laissé, en outre, des travaux de pure érudition, dont les plus importants sont relatifs aux débats du concile de Trente.

On doit à ce savant oratorien: *Du mariage des prêtres et de ses conséquences* (Altenbourg, 1828, 2 vol.), en collaboration avec son frère; *Commentatio de Romanorum pontificum epistoliarum decretalium collectionibus antiquis* (1829); *Recherches sur plusieurs publications inédites de décrétales du moyen âge* (Paris, 1832); *Histoire du pontificat de Clément XIV* (Leipzig et Paris, 1833), trad. en français (1852, 3 vol. in-8°); *Histoire des établissements d'éducation ecclésiastique* (Mayence, 1835), trad. en français (1841, 2 vol. in-8°); *Histoire du retour des maisons régnautes de Brunswick et de Saxe dans le sein de l'Eglise catholique* (1845); *Disquisitiones in præcipuis canonum et decretalium collectiones* (Rome, 1836); la *Suède et le saint-siège sous les rois Jean III, Sigismond III et Charles IX*, trad. en français par Cohen (1842, 3 vol. in-8°); *Vicissitudes de l'Eglise catholique des deux rites en Pologne et en Russie* (1843, 2 vol. in-8°), avec un avant-propos de Montalembert; *L'Eglise schismatique russe*, trad. en français (1849, in-8°); *Etat de l'Eglise catholique en Silésie, de 1740 à 1748* (1852, 2 vol.); *Clementis XIV epistolæ et brevia* (Paris, 1852); *Documents inédits relatifs aux affaires religieuses de la Prusse de 1750 à 1800* (1858, 2 vol. in-8°); *Vetera monumenta Hungariorum sacrorum illustrantia* (Rome, 1856, 2 vol.); *Monuments historiques relatifs aux règnes de Fédor III et de Pierre le Grand, empereurs de Russie* (1859, in-fol.); *Code diplomatique domini temporali Sanctæ Sedis* (1862, 3 vol. in-fol.); *Histoire des deux concordats* (1868), etc.

THÉIS s. m. (té-iss). Bot. Syn. de RHODODENDRON.

THÉIS (Marie-Alexandre ds), littérateur français, né à Sinceny (Aisne) en 1738, mort à Paris en 1796. Son père était inspecteur général des manufactures. Après avoir terminé ses études à Paris, il commença à se faire connaître par des poésies légères, remplit ensuite pendant quelques années les fonctions de maître des eaux et forêts à Nantes, puis se retira à la campagne, en Flandre, où il s'occupa d'une façon toute particulière de l'éducation de ses enfants, dont l'un fut le baron Théis et l'autre la princesse de Salm. C'était un des hommes les plus instruits et les plus spirituels de son temps. On a de lui quelques ouvrages qui se distinguent par l'imagination, les traits brillants, la versification vive et facile. Nous citerons particulièrement: *le Triptol comique*, comédie en prose et en vers (1772); *Frédéric et Clélie* (1773), comédie en vers libres, imitée du Faucou de La Fontaine; *Contes et nouvelles*, en vers, suivis de quelques poésies (Paris, 1773, 2 vol. in-12), où l'on trouve d'heureuses imitations de La Fontaine; *Encyclopédie morale ou le Code primitif* (1785, in-12), en vers blancs.

THÉIS (Alexandre-Etienne-Guillaume, baron ds), littérateur et administrateur français, fils du précédent, né à Nantes en 1765, mort à Paris en 1842. Il fit d'excellentes études sous la direction de son père, s'établit à Laon, dont il devint maire en 1808, puis fut nommé conseiller de préfecture (1812) et secrétaire général de l'Aisne (1814). Sous la Restauration, il perdit ces fonctions; toutefois, grâce au crédit de sa sœur, la princesse de Salm, il reçut le titre de baron. S'étant rallié au gouvernement de Louis-Philippe en 1830, le baron de Théis devint successivement préfet de la Corréze et de la Haute-Vienne. On lui doit divers ouvrages, qui furent bien accueillis lors de leur apparition, mais qui sont aujourd'hui oubliés: *Glossaire de botanique* (Paris, 1810, in-8°), où les noms des plantes sont puisés pour la plupart aux sources celtiques et orientales; *Mémoires d'un Espagnol*, roman (Paris, 1818, 2 vol. in-12); *Voyage de Polyclète ou Lettres romaines* (Paris, 1821-1828, 3 vol. in-12), imitation du *Voyage d'Anacharsis*. Ce voyage, écrit dans un esprit antilibéral, a eu un grand succès de parti. Adopté par l'Université pour être distribué en prix aux élèves, il s'en est écoulé cinq ou six éditions et il a été traduit en plusieurs langues. On doit encore à de Théis: *Mémoires d'un Français*, roman (Paris, 1825, 3 vol. in-12); *Politique des nations* (Paris, 1828, 2 vol. in-8°), ouvrage agréable et instructif, réédité en 1829 sous le titre de *Précis de l'histoire universelle; conseils aux jeunes gens qui sortent des écoles primaires* (Paris, 1834, in-12).

THÉISME s. m. (té-i-sme — du gr. *theos*, dieu). Philos. Système, doctrine de ceux qui croient à l'existence d'un dieu, d'un être suprême: *Le théisme des hommes éclairés est de la véritable philosophie*. (Mme de Staël.) Le théisme se rencontre dans presque tous les livres sacrés de l'Inde. (B. Const.)

— **Encycl.** V. DÉISME et DIÉU.

Théisme chrétien (DS L'AVENIR DU), considéré comme religion, par Pécout (Paris, chez Cherbuliez, 1864; 1 vol. in-12). L'auteur, connu pour l'indépendance de ses idées religieuses, a commencé, comme beaucoup

de nos contemporains, par l'orthodoxie la plus rigide, et, rejetant tout à tour les traditions dogmatiques et les miracles, il en est arrivé à se faire une religion personnelle qu'il appelle le théisme chrétien. « On demandera quelle est la méthode du théisme et quel est son contenu. Sa méthode découle d'une idée chrétienne, idée qui est même l'essentiel du christianisme : c'est l'affinité de l'homme et de Dieu, par conséquent la divinité de l'ordre naturel, c'est-à-dire Dieu se révélant dans l'univers, et surtout dans le monde moral, à quiconque l'y cherche d'un cœur pur. De là l'autorité suffisante et unique de la conscience humaine, éclairée de Dieu par les voies régulières; de là, la vérité se démontrant par son accord avec les besoins permanents et universels de l'âme religieuse.

Mais pourquoi ce théisme est-il appelé chrétien? C'est, vous répond M. Pécourt, que nous l'avons appris à l'école de Jésus-Christ; c'est qu'avant d'être la religion du monde moderne il a été la religion du Crucifié. « Sans doute il était homme, et sa doctrine était une doctrine humaine, mais il n'y a rien là qui rabaisse à nos yeux sa personne ou son œuvre. Il était ce qu'il ne pouvait pas ne pas être, l'un des nôtres, d'autant plus digne de notre reconnaissance et de notre imitation qu'il s'est élevé plus haut au-dessus de l'ordinaire.... Nous l'appelons notre maître, mais non pas notre Dieu; notre maître, non unique, mais premier entre tous; nous ne prétendons lui attribuer ni la sainteté divine, ni la perfection humaine, ni l'omniscience, ni l'infailibilité.

Cette religion étant donnée, a-t-elle quelque chance de durée? a-t-elle encore quelque avenir? Le théisme chrétien sera-t-il capable d'entretenir la vie morale, de former une Église, d'organiser un culte, d'inspirer la prédication, d'enflammer le zèle missionnaire, de présider à l'éducation de la jeunesse? M. Pécourt s'efforce de le démontrer. En définitive, que fait le théisme chrétien en supprimant les légendes, les miracles, les traditions erronées? Il sépare la vérité morale de tout ce qui pourrait l'obscurcir; il lui donne un nouveau relief et une force nouvelle; en ne cherchant pas à séduire l'imagination, mais à gagner seulement les consciences, il traite les hommes en hommes et non en perpétuels mineurs, ce qui est le principe suprême de l'éducation. Sans doute, ce principe est d'un emploi délicat, mais son action dépasse toute attente, parce qu'il suscite, en y faisant appel, toutes les forces endormies de l'âme.

Si convaincu pourtant que soit l'auteur de la vérité et par conséquent de l'utilité du théisme, il ne propose pas de fonder des maintenant la religion qu'il a choisie. Il tient compte des nécessités intellectuelles et politiques, de la préparation des esprits. « Je sais, dit-il, que le culte théiste ne s'établira pas de sitôt, au moins dans un cercle étendu. » Mais, en attendant, que chacun se prépare et soit fidèle à sa propre pensée.

THEISS, anciennement *Pathysus* et *Tibiscus*, en hongrois *Tisza*, en slave *Tisa*, rivière de Hongrie, formée dans le comitat de Mar-moros, sous 48° 3' de latit. N. et 21° 54' de longit. E., par la réunion de la Theiss-Noire et de la Theiss-Blanche, qui sortent des monts Karpathes, sur les frontières de la Galicie, coule à l'O. et au S., sur 1,000 kilom. environ, par Szigeth, Nemeny, Saint-Marton, Szolnok, Csongrad, Szegedin, Szenta et Tis-tel, et se jette dans le Danube au-dessous de cette ville, à 45 kilom. de Peterwardein. Ses principaux affluents sont le Bodrog, le Sajó, la Zagyya, le canal de l'Empereur-François, le Szamos, le Koros, le Maros et l'Aranka. Tant qu'elle coule au milieu des montagnes, ses eaux sont d'une limpidité et d'une rapidité extrêmes; elles deviennent bourbeuses et lentes quand elles ont atteint le pays des plaines. Des travaux considérables, entrepris dans ces derniers temps pour régulariser le cours de cette rivière, ont transformé en terrains arables une bonne partie des marais qui avaient pour origine, dans la partie inférieure de son cours, les fréquentes inondations et y formaient des foyers de peste. La Theiss donne son nom à deux des grandes divisions actuelles de la Hongrie, le cercle en deçà de la Theiss et le cercle au delà de la Theiss, remplacés, de 1850 à 1860, par les cercles de Gross-Wardein et de Kaschau.

THÉISTE s. m. (té-i-ste — du gr. *theos*, dieu). Celui qui professe le théisme, qui croit à l'existence d'un dieu, d'un être suprême : *J'ai vu les THÉISTES de mon temps, et le blasphème a erré sur mes lèvres*. (Proudh.)

— Adjectif. Qui professe le théisme : *Philosophe THÉISTE*. || Qui a rapport au théisme : *Système THÉISTE*.

THEISZ (Frédéric-Félix), membre de la Commune de Paris, né à Paris en 1839. Habile ciseleur en métaux, il fonda à Paris un établissement qu'il dirigea avec habileté et s'adonna en même temps à l'étude des questions économiques et sociales. S'étant fait affilier à l'Internationale, M. Theisz ne tarda pas à s'y faire remarquer, devint secrétaire correspondant du conseil central de Londres, membre du comité de résistance (1866) et assista, en 1868, au Congrès de Bruxelles. En 1869, il signa une protestation d'ouvriers contre la répression violente dont

les grèves d'Aubinet et de la Ricamarie avaient été l'objet, et, l'année suivante, une proclamation contre le plébiscite. Poursuivi peu après comme affilié à l'Internationale, M. Theisz subit une longue prison préventive et fut traduit, ainsi que ses coaccusés, devant le tribunal correctionnel le 20 juin 1870. Il fit preuve, dans sa défense, d'une grande habileté, exposa ses idées avec beaucoup de netteté et prononça ces paroles remarquables : « Depuis 1789, toutes nos constitutions affirment et prétendent garantir la liberté, l'égalité, la fraternité. Or, chaque fois qu'un peuple accepte comme but une formule abstraite, philosophique, politique ou religieuse, il n'a plus ni repos ni trêve, qu'il n'ait fait passer cet idéal du domaine des théories dans le monde des faits. Nous voulons, nous, faire descendre la formule révolutionnaire des abstractions politiques, où elle se tient depuis 1789, dans les réalités sociales. » Le 9 juillet, il fut condamné à deux mois de prison et 50 francs d'amende comme faisant partie d'une société de plus de vingt membres, non autorisée. Après la révolution du 4 septembre 1870, il servit dans le 152^e bataillon de la garde nationale, posa sa candidature à l'Assemblée le 8 février 1871 et obtint 49,230 voix, mais ne fut point élu.

Après l'insurrection du 18 mars 1871, M. Theisz fut nommé à la fois membre de la Commune dans le XI^e et dans le XVIII^e arrondissement (26 mars), et fit partie de la commission de travail et d'échange. Le 30, M. Rampont, directeur des postes, ayant quitté Paris pour se rendre à Versailles et donné l'ordre aux employés de quitter leurs fonctions, M. Theisz fut désigné par la Commune pour le remplacer et s'occupa activement de réorganiser le service. Il prêta son appui aux propositions faites par les chambres syndicales du commerce parisien dans l'intérêt du service postal, sans prendre part, toutefois, aux tentatives de conciliation. Dans les séances de la Commune, il fit partie de la minorité modérée, la ligne de conduite adoptée par la majorité étant contraire à ses principes anti-autoritaires et lui paraissant compromettre la Révolution, dont il désirait le triomphe. Il attaqua vivement, le 25 avril, Raoul Rigault, qui avait fait mettre au secret des prisonniers politiques et vota contre l'établissement du comité de Salut public, « pouvoir dictatorial qui n'ajoutera rien, dit-il, à la force de la Commune, véritable usurpation de la souveraineté du peuple. » Après l'entrée de l'armée de Versailles (22 mai) il contribua à préserver l'Hôtel des postes de l'incendie, puis se joignit aux combattants et se trouvait auprès de Vermorel lorsqu'il fut blessé à la barricade du Château-d'Eau. Le bruit courut que le gouvernement lui avait donné un sauf-conduit pour quitter la France. Dans une lettre datée de Londres (11 septembre 1871), il démentit ce bruit. Grâce à l'aide d'amis dévoués qui lui avaient donné asile, il quitta Paris le 29 juillet seulement et se rendit à Londres, où il a repris sa profession de ciseleur.

THEIX, village et commune de France (Morbihan), arrond. et à 9 kilom. de Vannes; pop. aggl., 496 hab. — pop. tot., 2,507 hab.

THEK s. m. (ték). Bot. V. **TECK**.

THEKA ou **THEKKA** s. m. (ték-ka). Bot. Syn. de **TECK**.

THÉKAKISQUI, chef des Iroquois dans l'Amérique du Nord, né en 1756, mort en 1802. Grâce à son intrepidité, à son audace, à son habileté au tir et à la course, il devint, à vingt ans, chef de sa tribu, fit plusieurs incursions dans les colonies espagnoles et devint ensuite l'auxiliaire des Anglais contre les Américains insurgés. Il mit tout à feu et à sang pendant une incursion dans la Caroline, y fit prisonniers des esclaves noirs qu'il conduisit dans le territoire des Iroquois et céda, en 1794, une partie de son territoire aux États-Unis. Sous son gouvernement, les Iroquois commencèrent à devenir une peuplade agricole, ce qui exerça bientôt une grande influence sur leurs mœurs. Thékakisqui mourut à Chillosvi.

THÉLAIRE s. f. (té-lé-re — du gr. *thélé*, mamelle). Entom. Genre d'insectes diptères, de la famille des athérigères, tribu des muscides, dont l'espèce type habite l'Europe.

THÉLALGIE s. f. (té-lal-ji — du gr. *thélé*, mamelle; *algos*, douleur). Pathol. Douleur du mamelon.

THÉLALGIQUE adj. (té-lal-ji-ke — rad. *thélagie*). Pathol. Qui appartient, qui a rapport à la thélagie : *Douleur THÉLALGIQUE*.

THÉLASIDE s. f. (té-la-zi-de). Bot. Genre de plantes, de la famille des orchidées, tribu des vandées, comprenant trois espèces épiphytes, qui croissent à Java.

THELAVI, ville de Russie. V. **TELAVI**.

THÉLÈME (l'abbaye de), allusion à une communauté de parfaits épicuriens imaginée par Rabelais dans son célèbre ouvrage. V. **GARGANTUA**.

THÉLÉHITE s. (té-lé-mi-te). Religieux, religieuse de la prétendue abbaye de Thélème.

THÉLÉNÔTE s. f. (té-lé-no-te — du gr. *thélé*, mamelle; *notos*, dos). Echin. Section du genre holothurie.

THÉLÉPHORE s. m. (té-lé-fo-re). V. **TÉ-LÉPHORE**.

THÉLÉPOGON s. m. (té-lé-po-gon — du gr. *thélé*, mamelon; *pogon*, barbe). Bot. Genre de plantes, de la famille des graminées, tribu des andropogonées, dont l'espèce type croît dans l'Inde.

THÉLÉPROCTOPHYLLE s. m. (té-lé-prokto-fi-le — du gr. *thélé*, mamelon; *prôktos*, anus; *phyllon*, feuille). Entom. Genre d'insectes névroptères, de la famille des fourmilions, formé aux dépens des ascalaphes, et dont l'espèce type habite le midi de l'Europe.

THÉLESPERME s. m. (té-lé-spér-me — du gr. *thélé*, mamelon; *sperma*, graine). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des sénécionées, dont l'espèce type croît au Brésil.

THÉLICONE s. m. (té-li-kô-ne — du gr. *thélé*, mamelon, et de *cone*). Moll. Genre de mollusques gastéropodes pectiniibranches, du groupe des cônes.

THÉLIDE s. f. (té-li-de — du gr. *thélé*, mamelon; *eidos*, aspect). Entom. Genre d'insectes diptères, de la famille des athérigères, tribu des muscides, dont l'espèce type habite la Bourgogne.

THÉLIDÈRME s. m. (té-li-dér-me — du gr. *thelus*, délicat; *derma*, peau). Moll. Genre de mollusques acéphales, du groupe des nautiles, voisin des mytilacées.

THÉLIDOME s. m. (té-li-do-me — du gr. *thelus*, délicat; *domos*, maison). Moll. Genre de mollusques gastéropodes pectiniibranches, du groupe des sabots.

THÉLIE s. f. (té-li). Genre d'insectes hémiptères, de la tribu des membracides, dont l'espèce type habite l'Amérique du Nord.

THÉLIME s. m. (té-li-me — du gr. *thélé*, mamelon). Entom. Genre d'insectes hémiptères, de la famille des scutellériens, tribu des pentatomites, dont l'espèce type vit au Brésil.

THÉLIRE s. m. (té-li-re). Bot. V. **THÉLYRE**.

THÉLIS (le comte de), économiste et philanthrope français, né dans le Forez vers 1730, mort vers 1790. Il devint lieutenant des gardes-françaises, mais il passa la plus grande partie de son temps dans ses terres, s'attacha à améliorer le sort de ses vassaux, demanda l'abolition de la corvée (1772), obtint le droit de flottage sur la rivière d'Heure, dans le Charolais, ce qui lui permit de livrer au commerce des bois qui n'avaient pas auparavant de débouché, et proposa de créer un établissement dans lequel on apprendrait aux jeunes orphelins des professions utiles. Louis XVI approuva ses vues et lui fit remettre une somme pour fonder à Issy une école pratique, qui cessa de fonctionner en 1787. On doit au comte de Thélis les ouvrages suivants : *Sur la législation du flottage des bois* (Paris, 1775, in-8°); *Moyens proposés pour le bonheur des peuples qui vivent sous le gouvernement monarchique* (1778, in-4°); *Héflexions d'un militaire* (1778, in-4°); *Mémoire sur les rivières et canaux* (1779, in-4°); *Plan d'éducation nationale en faveur des pauvres enfants de la campagne* (1779, in-12).

THÉLITE s. f. (té-li-te — du gr. *thélé*, mamelon). Pathol. Inflammation du mamelon, fréquente chez les nourrices.

THÉLODERME, s. m. (té-lo-dér-me — du gr. *thélé*, mamelon; *derma*, peau). Erpét. Genre de batraciens anoures, du groupe des rainettes.

THÉLORRHAGIE s. f. (té-lor-ra-ji — du gr. *thélé*, mamelon; *rhégnunt*, je fais éruption). Pathol. Hémorragie ayant pour siège le mamelon.

THÉLOTRÈME s. m. (té-lo-trè-me — du gr. *thélé*, mamelon; *tréma*, trou). Bot. Genre de cryptogames, de la famille des lichens, comprenant une douzaine d'espèces, dont une seule croît en Europe.

THELPEUSE s. f. (tél-feu-ze). Crust. Syn. de **THELPHUSE**.

THELPHUSIEN, **IENTNE** adj. Crust. Syn. de **THELPHUSIEN**, **IENTNE**.

THELPHUSE s. f. (tél-fu-ze). Crust. Genre de crustacés décapodes brachyures, de la famille des catométopes, type de la tribu des thelphusiens, comprenant une dizaine d'espèces, qui habitent les bords des cours d'eau dans les régions chaudes de l'ancien continent.

— Encycl. Les *thelphuses* ont la carapace beaucoup plus large que longue, notablement rétrécie en arrière, très-légèrement bombée en dessus; le front très-peu incliné; les orbites ovales; les antennes intermédiaires bifides, logées dans des fossettes très-étroites; les pattes-mâchoires externes allongées; le plastron sternal aussi long que large; les pattes antérieures terminées par des pincées pointues, très-allongées et finement denticulées. Ce genre comprend une dizaine d'espèces, répandues dans les contrées chaudes et tempérées du globe, et qui vivent la plupart dans les eaux douces, quelquefois même à terre.

La *thelphuse fluviatile*, type du genre, est longue d'environ 0m,07; son test est rugueux ou granulé en divers endroits. Elle habite l'Europe méridionale et le pourtour du bas-

sin méditerranéen; on la trouve même jusqu'en Perse. C'est un des crustacés les plus anciennement connus. Elle a joui chez les anciens, chez les Grecs surtout, d'une grande réputation, à cause des hautes vertus médicales qu'on lui attribuait. On assure même qu'elle est le type de la constellation zodiacale dite le *Cancer*. On la trouve mentionnée notamment dans Aristote, Hippocrate, Dioscoride, Plinie, Avicenne et autres. Elle est représentée sur plusieurs médailles antiques, entre autres sur celles d'Aggrigente. D'après Elien, ce crustacé, qu'il appelle crabe de rivière, peut prévoir les débordements du Nil et, un mois à l'avance, avoir la précaution de se retirer sur les hauteurs voisines.

La *thelphuse fluviatile* est commune sur les bords des ruisseaux et des lacs, notamment de ceux qui sont formés par les cratères d'anciens volcans; elle se tient ordinairement cachée sous les pierres. A Rome, on apporte sur les marchés ces crustacés attachés à une corde, mais placés à une certaine distance les uns des autres, afin qu'ils ne puissent pas se dévorer ou se ronger entre eux. On les mange pendant toute l'année, et surtout dans les jours d'abstinence. Quelques personnes, pour rendre plus savoureuse la chair des *thelphuses*, les font mourir dans le lait. D'après Belon, les caloyers du mont Athos en font une grande consommation et préfèrent les manger crues; elles leur paraissent meilleures. Les Arabes nomment ce crustacé *sarataa*; mais, comme ils désignent aussi de la même manière des ocy-podes du pays, il paraîtrait que cette dénomination est synonyme de celle de tourlourou, donnée par divers voyageurs aux crabes de terre et de rivière.

La *thelphuse indienne* est un peu plus petite que la précédente; elle habite la côte de Comandé, où elle est connue sous le nom de *tillé-naudon*. Une espèce qui se rapproche beaucoup de celle-ci a été trouvée par Lachenault de La Tour dans les rivières des montagnes de l'île de Ceylan. Lalande en a découvert une autre au Cap de Bonne-Espérance.

THELPHUSIEN, **IENTNE** adj. (tél-fu-zi-in, i-é-ne — rad. *thelphuse*). Crust. Qui ressemble ou qui se rapporte à la thelphuse.

— s. m. pl. Tribu de crustacés décapodes, de la famille des catométopes, ayant pour type le genre thelphuse.

Thélusson (hôtel), célèbre demeure du XVIII^e siècle, située jadis rue de Provence, à l'extrémité de la rue d'Artois, depuis rue Lafitte, et supprimée lors du prolongement de cette rue. Pierre-Isaac Thélusson, riche banquier de Genève, était venu s'établir à Paris en qualité de résident de sa république et pour continuer ses affaires de finance. Il habitait alors rue Michel-Lecomte, et le eut J.-J. Rousseau pour commensal et le célèbre Necker, depuis ministre, pour commis, puis pour associé. A sa mort, survenue en 1780, sa veuve se fit construire, par l'architecte Ledoux, l'hôtel qui fait l'objet de cet article. L'hôtel Thélusson s'étendait jusqu'à la rue Chantierine, depuis rue de la Victoire. Les bâtiments étaient entourés de jardins et semblaient eux-mêmes, avec leurs colonnettes, leurs rochers servant de base aux appartements du rez-de-chaussée, de simples ornements du paysage. Callet avait peint les plafonds des salons et celui de la salle à manger. Un seul défaut jurait avec l'ordonnance heureuse de l'ensemble : c'était la porte donnant sur la rue, porte gigantesque qui avait l'air d'un arc de triomphe et annonçait des grandeurs absentes; d'où le mot de Sophie Arnould : « C'est une grande bouche qui s'ouvre pour ne rien dire. » L'hôtel Thélusson n'en était pas moins une des plus jolies résidences de Paris. Sa construction coûta 2 millions. Ledoux, son architecte, amoureux de l'excessif et du bizarre, fit éclater dans les constructions tout ce que son talent avait de trop ingénieux; on remarquait surtout l'escalier du belvédère, à colonnes ioniques, placé du côté de la rue Chantierine et d'où l'on découvrait tout Montmartre. Mme Thélusson mourut peu de temps après l'achèvement des travaux, et, en 1788, son hôtel devint la propriété du comte de Saint-Maurice, lieutenant général, que la Révolution fit émigrer. L'hôtel Thélusson subit alors diverses vicissitudes; commissions et administrations s'y succédèrent, puis une destination nouvelle lui fut donnée; c'est là que se donnèrent ces fameux bals des victimes, où l'on n'entrât qu'en justifiant d'un parent guillotiné et où les danseurs se présentaient le cou entouré d'une mince soie rouge, figurant la section du couperet. Vers le même temps s'y transporta un lycée (assemblée poétique) qui, depuis trois ans environ, résidait au faubourg Saint-Honoré, dans l'hôtel Marbeuf, et qui devint le lycée Thélusson. Ses membres fondateurs furent Vigée, Legouvé, Laya. Ils créèrent même un journal, les *Veillées des Muses*, où l'on insérait les pièces de vers lues au lycée. Cette réunion littéraire émigra peu après à l'hôtel Séguier, à la suite d'une querelle avec un cercle rival, le Portique républicain, querelle qui donna lieu à un poème burlesque attribué à Colnet et intitulé : *La Guerre des petits dieux ou le Siège du lycée Thélusson par le Portique républicain*. L'hôtel Thélusson resta, jusque sous le Consulat, un centre de bals et de fêtes et aussi un foyer de conspirations royalistes. L'Empire y installa

magnifiquement Murat, devenu gouverneur de Paris; puis ce fut l'hôtel de l'ambassade de Russie. Il était vacant et bien oublié, quand, en 1823, un tailleur spéculateur du Palais-Royal, le sieur Berchut, l'acheta pour le démolir. L'œuvre de destruction s'accomplit et, sur l'emplacement, s'ouvrit le prolongement de la rue d'Artois jusqu'à la rue de la Victoire.

Avant d'abandonner l'hôtel Thélusson, nous devons dire quelques mots d'un fait peu connu et qui a servi de base à un roman célèbre; ce fait s'applique précisément à un membre de la famille Thélusson, le fils du banquier Thélusson et banquier comme lui. Ce Thélusson, ayant émigré, transporta à Londres sa maison de banque, qui prit bientôt un accroissement colossal. Il mourut dans le comté de Kent en 1798, riche d'une fortune de près de 22 millions, dont, chose singulière, il ne légua à sa femme et à ses enfants que 2,500,000 francs; il avait trois fils et trois filles. Le reste fut réservé, fructifiant sans cesse, jusqu'à ce que l'arrière-petit-fils du testateur eût atteint treize ans. Voici comment M. Edouard Fournier explique les causes et l'origine de ce testament étrange: « Dans la maison de banque fondée à Londres par Thélusson, beaucoup d'émigrés avaient apporté tout ce qu'ils avaient pu sauver du naufrage de leur fortune; mais il y en eut auxquels, faute de réclamation, Thélusson ne put rien restituer; ils s'en étaient allés mourir sur le Rhin, en Russie ou aux États-Unis, sans faire savoir à leurs héritiers en quelles mains étaient déposés les débris de leur ancienne opulence. M. Thélusson se trouvait donc être ainsi, pour de fortes sommes, une sorte de dépositaire à perpétuité; il voulut que la plus grande partie de sa fortune restât intacte pendant une longue suite d'années, afin que la restitution des sommes qui pouvaient être réclamées s'effectuât sans peine et sans débat, à bureau ouvert, comme s'il eût toujours été vivant, et non point, comme on l'a dit, afin que sa fortune devînt plus considérable par l'accumulation des intérêts capitalisés. » Inutile d'ajouter que c'est précisément cette dernière version qui fut adoptée dans l'opinion publique, et c'est sur cette version qu'Eugène Sue a bâti l'idée de la succession Rénépoit, un des épisodes essentiels de son roman du *Juif errant*. Quant aux créanciers inconnus de l'honnête banquier, aucun ne réclama jamais et l'immense fortune finit par rentrer dans la famille.

THELWALL (Jean), littérateur anglais, né à Londres en 1764, mort en 1834. Fils d'un marchand de soieries, il suivit d'abord la carrière commerciale; mais, comme elle avait peu d'attrait pour lui, il y renonça au bout de trois ans et se mit à étudier le droit, qu'il abandonna également à l'âge de vingt-deux ans, pour se consacrer exclusivement à la littérature. Ses premières poésies (1787, 2 vol.) le firent admettre dans la rédaction d'une revue, et il prit dès lors une part active aux événements politiques de l'époque. Il avait d'abord adopté les principes des Tories, mais il ne tarda pas à faire volte-face et devint membre de la *Corresponding Society*, où la hardiesse de ses idées et la facilité de son éloquence attirèrent sur lui l'attention des hommes qui étaient alors à la tête du gouvernement. Impliqué, avec Horne Tooke et Thomas Hardy, dans une accusation de haute trahison, il fut acquitté, mais abandonna, dès lors, complètement la politique et ne s'occupa plus que d'études sur l'art de parler en public et sur les moyens d'employer la science de l'élocution à la guérison du bégayement et des autres défauts de l'organe vocal. Il avait autrefois étudié l'anatomie, et les connaissances qu'il avait acquises dans cette science, ainsi que son habitude de parler en public, le servirent admirablement dans ses nouveaux travaux. Il ouvrit des cours d'éloquence, qui obtinrent beaucoup de succès et qu'il n'interrompit que peu de temps avant sa mort. On a encore de lui: *Poèmes écrits à la Tour et à Newgate*; la *Tribune* (3 vol.); *Mélanges politiques*; *Lettre à M. Cline sur le bégayement*; le *Péripatéticien* (3 vol.); la *Fille adoptive*, nouvelle. Il avait, en outre, fourni plusieurs mémoires au *Medical and Physical Journal* et au *Monthly Magazine*.

THÉLYCHITON s. m. (té-li-ki-ton — du gr. *thélus*, délicat; *chiton*, tunique). Bot. Genre de plantes, de la famille des orchidées, tribu des aréthusées, comprenant trois espèces, qui croissent dans l'île Norfolk.

THÉLYGONE s. m. (té-li-go-ne — du gr. *thélus*, délicat; *gonu*, genou). Bot. Genre de plantes, type de la famille des cynorambées, dont l'espèce type croît dans la région méditerranéenne.

— **Encycl.** Le *thélygone cynorambe* est une plante herbacée, annuelle, à tiges rondes, diffuses, flexibles, succulentes; à rameaux opposés, divergents, portant des feuilles ovales, un peu obtuses, lisses, rudes sur les bords, et des fleurs verdâtres, unisexuées, les fleurs mâles sessiles à l'aisselle des feuilles, les fleurs femelles placées au-dessous; le fruit est une petite capsule coriace, uniloculaire et monosperme. Cette espèce, qui à elle seule constitue le genre, est regardée par quelques auteurs comme originaire de l'Inde. Elle croît abondamment sur le littoral de la Mé-

diterranée française. Le fruit, à sa maturité, est couvert d'une poussière blanchâtre, dont l'aspect rappelle celui de l'amiante et qui persiste longtemps; elle se compose de petits cristaux aciculaires d'oxalate de chaux, dont l'agglomération fait paraître le fruit comme ridé.

THÉLYMITRE s. f. (té-li-mi-tre — du gr. *thélus*, féminin, et de *mitre*). Bot. Genre de plantes, de la famille des orchidées, tribu des néotties, comprenant vingt-deux espèces, qui croissent en Australie et à la Nouvelle-Zélande.

THÉLYPHONE s. m. (té-li-fo-ne — du gr. *thélus*, inoffensif; *phônus*, meurtrier; par allusion à l'absence d'aiguillon dangereux). Arachn. Genre d'araignées, de l'ordre des scorpionides, comprenant une dizaine d'espèces, qui habitent l'Inde et les îles voisines, ainsi que les régions chaudes de l'Amérique: *Le Thélyphone géant a le Mexique pour patrie*. (H. Lucas.)

— **Encycl.** Les *thélyphones* ont avec les scorpions une grande ressemblance extérieure, à laquelle ils doivent sans doute leur mauvaise réputation. Ils en diffèrent, toutefois, en ce que l'appendice caudiforme qui termine leur abdomen est dépourvu d'aiguillon. Les espèces peu nombreuses de ce genre habitent l'Amérique centrale, l'Inde et les îles voisines. On les trouve ordinairement à terre, sous les pierres, dans les lieux humides. A la Martinique, on les désigne sous le nom de *vinatigrier*, à cause de l'odeur de vinaigre qu'ils exhalaient quand on les inquiète ou qu'on cherche à s'en emparer. Ce sont des animaux parfaitement inoffensifs, et c'est bien à tort qu'on les croit vénéneux et qu'on les craint pour ce motif.

THÉLYPODE s. m. (té-li-po-de — du gr. *thélus*, délicat; *pous*, pied). Bot. Genre de plantes, de la famille des crucifères, tribu des sisymbriées, comprenant trois espèces, qui croissent dans l'Amérique du Nord.

THÉLYRE s. m. (té-li-re — du gr. *thélus*, délicat; *oura*, tige). Bot. Genre d'arbres, de la famille des chrysobalanées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent à Madagascar.

THÉLYTHAMNOS s. m. (té-li-ta-mnos — du gr. *thélus*, délicat; *thamnos*, buisson). Bot. Syn. ou section du genre *SPHENOGYNE*, de la famille des composées.

THÉMA s. m. (té-ma). Ornith. Espèce de merle du Chili, appelé aussi moqueur.

THÉMAMUSICUM s. m. (té-ma-mu-si-kom). Moll. Genre de mollusques gastéropodes, formé aux dépens des volutes, et ayant pour type la volute musicale.

THEMAR, ville du duché de Saxe-Meiningen, à 15 kilom. S.-E. de Meiningen, sur la rive droite de la Werra; 1,500 hab. Fabriques de draps; moulins à papier et à huile, brasseries, papeteries. Aux environs, ruines du château fort d'Osterburg.

THÉMATIQUE adj. (té-ma-ti-ke — gr. *thematikos*; de *thema*, thème). Gramm. Qui a rapport au thème des mots: *Suffixes THÉMATIQUES*.

— Mus. Qui a rapport aux thèmes musicaux.

— **Catalogue, table thématique**, Catalogue, table des morceaux d'un opéra, dans lequel on indique souvent la première phrase musicale d'un morceau.

THÈME s. m. (té-me — latin *thema*, grec *thema*, sujet posé; de *théo*, *tithêmi*, poser, placer, qui se rattache à la racine sanscrite *dhd*, placer, poser, mettre). Sujet de développement; matière, proposition que l'on entreprend de prouver, d'éclaircir: *Cet homme-là n'a pas bien pris, n'a pas bien suivi son thème*. (Acad.) *Vous n'avez pas besoin de mes lettres pour écrire; vous discourez fort bien sans avoir un thème*. (Mme de Sév.) *La poésie et la musique ne sont, pour ainsi dire, que les thèmes sur lesquels chacun brode ses propres sentiments*. (Lamart.)

— Sujet qu'on donne aux écoliers à traduire de leur langue dans une autre langue qu'on veut leur apprendre: **THEME grec**. **THEME latin**. *Cours de THEMES. Donner, dicter un THEME. Quoiqu'il eût douze ans accomplis et qu'il eût déjà eu trois ou quatre maîtres, à peine était-il capable des premiers thèmes*. (Le Sage.) *Le thème est le complément nécessaire de la grammaire*. (Mme Guizot.) Composition, travail de l'écolier qui traduit de sa langue en une langue étrangère: *Faire un thème*. *Corriger un thème*. *Il compose un thème, madame, que je viens de lui dicter sur une épître de Cicéron*. (Mol.)

— **Thème de deux façons**. Double traduction qu'on donnait autrefois à faire, aux écoliers, d'un morceau écrit dans leur langue. *Fig. Faire son thème de deux façons*. Dire, écrire la même chose de deux manières différentes; tendre au même but par des moyens différents. *« Vieille loc.*

— *Fort en thème*. Se dit, par plaisanterie, d'un jeune homme qui ne réussit que dans des exercices d'école, et qui manque totalement d'imagination.

— *Prendre mal son thème*. Avancer quelque chose mal à propos, quelque chose qu'on ne peut soutenir. *« Vieille loc.*

— Hist. Légion chargée, sous le Bas-Empire, de la garde d'un gouvernement.

— Gramm. Mot dépouillé de sa désinence de flexion.

— Mus. Motif sur lequel on compose un morceau de contre-point ou des variations.

— Astrol. Position où se trouvent les astres au moment de la naissance de quelqu'un, et qui sert à tirer son horoscope. *« Figure que tracent les astrologues quand ils veulent tirer l'horoscope de quelqu'un.*

THÉMÉDA s. m. (té-mé-da). Bot. Syn. d'ANTHISTÉRIE, genre de graminées.

THÉMÉONE s. f. (té-mé-o-ne — du gr. *thénou*, amas). Foram. Syn. de POLYSTOMELLE.

THÉMÉSIE s. f. (té-mé-zi). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la tribu des clythrides, dont l'espèce type vit au Brésil.

THÉMINES (Pons de LAUZIERES, marquis DE), maréchal de France, né vers 1552, d'une ancienne famille du Languedoc, mort à Auray en 1627. Nommé capitaine des gendarmes par Henri III, puis sénchal du Quercy, il sut empêcher les ligueurs de s'établir dans le Rouergue et le haut Languedoc, défendit, en 1592, Villemar contre le duc de Joyeuse, arrêta, en 1616, le prince de Condé et fut nommé, le même jour, maréchal de France. L'année suivante, il soumit les villes de Champagne qui avaient embrassé le parti des princes, assista au siège de Montauban (1621), sous les ordres du roi, fut chargé de pacifier la Guyenne, dont il devint lieutenant général (1622), enleva les places de Tonneins et de Saint-Aubin, mais se vit forcé de lever le siège de Castres, que défendait l'héroïque duchesse de Rohan. Ayant voulu entrer dans le comté de Foix pour s'y procurer des vivres, il se vit arrêté pendant vingt-quatre heures par sept soldats enfermés dans une bicoque. En 1626, il fit le blocus de La Rochelle et força les habitants à demander la paix. Vers la fin de cette même année, il remplaça le duc de Vendôme comme gouverneur de Bretagne, mais il ne sut pas réprimer les excès de ses soldats dans cette province et le parlement porta contre lui des plaintes qui lui causèrent un tel chagrin qu'il en mourut. Thémines était plus brave qu'habile comme homme de guerre. Il aimait la magnificence, la prodigalité et se souciait médiocrement de payer ses dettes.

THÉMINES (Alexandre-François-Amédée-Adon-Anne-Louis-Joseph DE LAUZIERES DE), prêtre français, de la famille du précédent, né à Montpellier en 1742, mort à Bruxelles en 1829. Il était grand vicaire de Senlis et aumônier du roi lorsqu'il fut nommé, en 1776, évêque de Blois. En 1788, il demanda à Louis XVI de rappeler à Paris le parlement exilé à Troyes. Ayant refusé, en 1791, de prêter serment à la constitution civile du clergé, il fut déclaré démissionnaire et remplacé par l'abbé Grégoire. Toutefois, il ne quitta Blois qu'en présence d'un soulèvement populaire et sur l'invitation de la municipalité. Thémines se retira alors en Savoie, puis en Espagne, refusa, en 1801, de donner au pape Pie VII sa démission d'évêque de Blois, protesta contre le concordat en 1802 et alla habiter Londres vers 1810. Ayant reconnu publiquement, en 1811, le gouvernement impérial, il se vit fermer tous les salons de l'émigration. Thémines vécut, à partir de ce moment, dans la retraite. Il refusa de revenir en France en 1814, passa à Bruxelles en 1829 et y mourut peu après. On a de lui: *Oraison funèbre de Marie-Thérèse* (1781, in-8°); *Instruction et cahier du hameau de Madon* (1789); *Projet de lettre commune de l'Eglise gallicane aux fidèles dispersés* (Londres, 1811, in-8°); *Lettre à Sa Majesté impériale et royale* (Londres, 1811); écrit contenant des lettres à Napoléon, à Talleyrand, au pape, au président du concile de 1811, au clergé de Blois, et dont presque tous les exemplaires ont été détruits.

THÉMINES (Achille-Théodore DE LAUZIERES DE), littérateur français, de la famille des précédents, né à Naples en 1818. Son père, ayant suivi dans cette ville le roi Joachim Murat, s'y était marié avec la fille du général Balzani. Bien que Français, M. de Thémines fut élevé à Naples. Il y fit son droit et, en 1836, il débuta dans la carrière littéraire par des œuvres poétiques, publiées d'abord dans les gazettes napolitaines, plus tard en volume, sous le titre de *Syrius*. En 1837, il s'essaya dans le genre théâtral par un drame en cinq actes intitulé *Une seconde vie*, représenté sur la scène des Fiorentini, puis par des poèmes d'opéra. Pacini, Donizetti, Mercadante mirent souvent en musique ses vers italiens. En 1848, un souffle d'indépendance ayant traversé la péninsule, M. de Thémines fonda avec Mancini, le célèbre publiciste, un journal intitulé *Il Riscatto italiano*; puis il fut un des principaux rédacteurs politiques de la *Libertà italiana*, feuille qui poussa vigoureusement à l'unification de l'Italie. En même temps, il se fit remarquer par sa verve mordante dans un journal charivarié qui, sous une forme légère, raillait impitoyablement les séparatistes. Mais ces idées d'unification, qui devaient triompher seulement une douzaine d'années plus tard, n'étant pas en-

core mûres en 1848 et 1849, M. de Thémines, harcelé par la police napolitaine, se vit obligé de s'éloigner de Naples, à la suite de la suppression de ses deux journaux. Il se rendit à Florence, où il se remit à ses études littéraires et y publia un roman historique, *Gian di Nisida*; un autre, intime, sous le titre de *Voyage à travers les sept péchés capitaux*, et un grand nombre de brochures sur des sujets d'art. Il ne quitta l'Italie qu'après avoir fait des stations dans les villes principales, à Rome, à Venise, à Gênes, à Turin, etc. Il vint à Paris en 1853 et acheva un petit poème sur les *Derniers moments de Donizetti*, qui, chanté par Roger, fut beaucoup apprécié. M. Granier de Cassagnac, ayant lu des articles critiques de cet écrivain dans le *Journal franco-italien*, le prit avec lui lors de la fondation du *Réveil*, pour qu'il y fit la critique dramatique. Ce journal ayant cessé de paraître, M. de Thémines suivit son rédacteur en chef au *Pays* et y collabora de 1859 à 1861. A cette époque, le ministre Cavour l'appela à Turin pour y organiser une direction de la presse à l'instar de celle de Paris; mais, quelques semaines après, Cavour mourut, et M. de Thémines, n'ayant pu se mettre d'accord avec le successeur de Cavour au sujet de la nouvelle organisation, revint à Paris et entra à la *Patrie*, où il fit la critique musicale. Il a publié, en outre, dans ce journal deux romans qui ont eu du succès: *le Diable à quarante ans* et les *Compagnons de la mort*. Il est aussi un des rédacteurs les plus actifs et les plus assidus de l'*Art musical*, où il publie depuis 1861 des études et des travaux spéciaux. On lui doit, en outre, un grand nombre de traductions italiennes et françaises des opéras de nos grands maîtres. C'est lui qui a mis en vers italiens le *Pardon de Piémont*, *Martha*, *Faust*, *Don Carlos*, *Hamlet*, *le Domino noir*, *Paul et Virginie*, etc. M. de Thémines travaillait en 1875 à une œuvre de longue haleine sur la *Peinture et la sculpture en Italie au XVIII^e siècle*.

THÉMIRE s. f. (té-mi-re). Entom. Genre d'insectes diptères, de la famille des athérécères, tribu des muscides.

THÉMIS s. f. (té-miss — nom mythologique). Justice personnifiée, Juges:

D'une *Thémis* vénale il marchande l'honneur
Et d'un bien usurpé grossit son opulence.

GASTON.

— *Temple de Thémis*, Palais de justice:

Quoi! le temple sacré de la grave *Thémis*
Entend de sons impurs retentir ses lambris!

DUMOLARD.

— *Ministres de Thémis*, Juges, magistrats.

— *Arrêts de Thémis*, Jugements.

— Astron. Un des noms de la constellation de la Vierge. *« Nom d'une planète télescopique.*

— **Encycl.** *Thémis* est la 24^e des petites planètes situées entre Mars et Jupiter. Découverte, le 6 avril 1853, à l'observatoire de Naples, par de Gasparis, elle offre l'apparence d'une étoile de 10^e grandeur. Ses principaux éléments sont:

Moyen mouvement diurne . . .	637" 22
Durée de la révolution sidérale . . .	2033" 84
Distance moyenne au soleil . . .	3,14
Excentricité	0,123
Longitude du périhélie	134° 20' 19"
Longitude moyenne de l'époque . . .	171° 46' 19"
Longitude du nœud ascendant . . .	35° 49' 29"
Inclinaison	0° 49' 26"
Epoque en temps moyen de l'aris	4 mai 1853.

THÉMIS, fille du Ciel et de la Terre, reine de Thessalie. Elle rendait des oracles à Delphes avant Apollon, et elle s'appliqua avec tant de sagesse à rendre la justice à ses peuples qu'on la regarda depuis comme la déesse même de la Justice. Elle eut des temples sur le Parnasse, dans la ville d'Athènes, etc. Ses attributs sont le glaive et les balances. D'après Hésiode, Jupiter la rendit mère des Heures et des Parques, ce qui ne l'empêchait pas de vivre en bonne intelligence avec Junon lorsqu'elle habitait l'Olympe. Elle présidait à la sagesse, aux sciences, à l'observation des traités, etc.

Dans le style poétique, *Thémis* personnifie la justice; au premier chant du *Lutrin*, nous voyons la Discorde s'arrêter au pied du palais:

Là, d'un oeil attentif contemplant son empire,
A l'aspect du tumulte elle-même s'admire.
Elle y voit par le coche et d'Evreux et du Mans
Accourir à grands flots ses fidèles Normands;
Elle y voit aborder le marquis, la comtesse,
Le bourgeois, le manant, le clergé, la noblesse,
Et partout des plaideurs les escadrons épars
Faire autour de *Thémis* flotter ses étendards.

Quelquefois les poètes appliquent au juge lui-même le nom de *Thémis*; nous en avons un exemple plus haut:

Plus souvent, les juges, les magistrats sont appelés les *prêtres*, les *ministres*, les *pontifes de Thémis*. C'est ainsi que Ménage a dit du président de Bellière:

Ce ministre sacré de la juste *Thémis*.

Par la même raison, les lois, les jugements deviennent les *arrêts de Thémis*, et le monument où se rend la justice s'appelle le *temple de Thémis*.

THÉMISCYRE (*Themiscyra*), aujourd'hui Thermèh, ville du Pont occidental. Elle était célèbre dans la Fable comme résidence principale des Amazones.

THÉMISBUIL (Hyacinthe CORDONNIER, chevalier de). V. SAINT-HYACINTHE.

THÉMISON, médecin grec, né à Laodicée. Il vivait au 1^{er} siècle avant notre ère. Tout ce que l'on sait de lui, c'est qu'il fut disciple d'Asclépiade ou du moins l'un des sectateurs de son école pendant une bonne partie de sa vie, et qu'il jeta dans sa vieillesse les bases de la doctrine méthodique. Convaincu de la futilité des théories corpusculaires de son maître Asclépiade, Thémison voulut ramener la médecine à la méthode expérimentale, proscrire toute recherche des causes premières et trouver dans l'organisme lui-même la raison des maladies et la véritable source des indications thérapeutiques. Il fut ainsi conduit à ranger les altérations morbides en deux principales classes, relatives à la condition qu'elles imprimaient à la fibre organique élémentaire. Dans la première se manifestait le resserrement, la tension de cette fibre, *strictum*; dans la seconde, la flaccidité, le relâchement, *laxum*. Ses indications consistaient dans l'emploi des médicaments et des moyens relâchants pour le premier, toniques pour le second. On voulut même créer un état intermédiaire entre ces deux extrêmes sous le nom de *mixtum*. Cette condition devenait ainsi moins un effet morbide que l'état physiologique proprement dit. La doctrine de Thémison comptait plusieurs médecins remarquables, au nombre desquels nous citons A. Mussa, Celse, Soranus, etc.

THÉMISTIADÈS, nymphes qui prédisaient l'avenir. Elles tiraient leur nom d'une célèbre dévotion, Carmenta, appelée aussi Thémis et Thémista.

THÉMISTIUS DE PAPHLAGONIE, né en 325. Si nous éprouvons une émotion douloureuse chaque fois que le culte de la vérité nous oblige de saper une réputation qui semble solidement établie, en revanche c'est avec un vif sentiment de plaisir que nous accomplissons cet acte de justice qui consiste à tirer de l'obscurité un homme de talent et de cœur dont le caractère et les écrits méritent d'être mis en lumière. Or, rarement cette satisfaction sera aussi légitime qu'à propos de Thémistius. Esprit sérieux et élevé, il est de plus homme d'État, et, quoiqu'il se souvienne un peu trop qu'il a été professeur de rhétorique, la chaleur de ses convictions, la noblesse de ses sentiments, la hauteur de ses idées impriment à son style cette gravité éloquente, cette qualité indéfinissable qui font estimer l'écrivain, parce que sous cet écrivain il y a un homme. Tout jeune, il composa la *Philosophie d'Aristote* et de Platon un remarquable commentaire; mais ce sont ses *Discours* qui lui ont valu une certaine réputation, bien au-dessous de son mérite. La plupart roulent sur des sujets d'une importance réelle. Il nous en est parvenu trente-trois, écrits en grec, pleins d'énergie et d'élévation. Ils prouvent que Thémistius ne craignait pas d'adresser de sévères remontrances aux princes de son temps. Dédaignant, dans sa juste fierté, de s'abaisser aux flatteries et aux banales adulations dont les déclinatoires de cette époque de servitude et d'avilissement fatiguaient les puissants de la terre, il communiqua à la philosophie une vie nouvelle par son éloquence élégante, pure et variée. Il professait les doctrines de Platon et d'Aristote, mais son culte pour ces grands penseurs n'allait pas jusqu'à l'aveuglement, ni jusqu'à lui faire abdiquer cette indépendance d'esprit qui est une des premières qualités du philosophe sérieux. Il ne jurait sur la parole d'aucun maître, et son caractère était à la hauteur de son talent. Nous allons donner un aperçu de ses discours.

Les plus remarquables sont : le troisième, où il parle de l'imitation et trouve le moyen, après les admirables ouvrages de Cicéron et de Sénèque, de traiter ce sujet d'une façon neuve et intéressante; le quatrième, sorte d'apologie où il défend sa réputation attaquée et sa vertu calomniée; le douzième et le vingt-deuxième, qui roulent à peu près sur le même sujet. Le premier de ces deux discours, adressé à l'empereur Jovien, contient un plaidoyer fort habile et fort énergique en faveur de la liberté de conscience : « Dieu, dit l'orateur, Dieu, l'auteur et le souverain maître de tout cet immense univers, aime la variété. Il veut que les Syriens, les Grecs, les Égyptiens, en un mot que tous les peuples divers aient chacun leurs institutions particulières et leurs rites propres; pourquoi nous opposerions-nous par la violence à un état de choses que nous ne saurions détruire, pas même modifier? » Le second est adressé à l'empereur Valens, dont Thémistius tente d'apaiser le courroux contre les catholiques. C'est un philosophe païen qui donne ici aux chrétiens l'exemple de la tolérance religieuse. On sait que Valens s'était déclaré en faveur des ariens contre les orthodoxes et persécutait ces derniers. L'orateur ne craint pas de lui déclarer qu'il « a tort de se prononcer ainsi contre une partie de ses sujets, que ce n'est pas un crime d'avoir une manière de penser différente de la sienne, qu'il ne doit pas être surpris de rencontrer parmi les chrétiens plusieurs sectes, lorsqu'on rencontre

xxv.

dans les écoles de la Grèce plus de trois cents sectes philosophiques. » Voici avec quelle vigueur de bon sens et de raison il pousse Valens dans ses derniers retranchements : « Il est des bornes où expire le pouvoir de la force. Les décrets et les colères des rois sont forcés d'avouer la liberté des vertus et, par-dessus tout, des sentiments religieux. On commande, on impose les opérations du corps; mais aux sentiments du cœur, aux actes et aux dispositions de la pensée appartiennent l'indépendance et la souveraineté. Un despotisme insensé a déjà usé de cette violence sur les hommes et, méprisant leur résistance, a prétendu imposer à tous les opinions d'un seul; mais à quoi a-t-il abouti? En face du supplice, tous ont dissimulé leurs sentiments véritables, sans se convertir. Ce qui est hypocrite ne saurait durer. Or, une religion née de la crainte et non de la volonté, qu'est-ce autre chose qu'une hypocrisie? »

Un païen d'un si noble caractère a dû naturellement soulever l'animosité du fanatisme religieux, qui, ne pouvant consentir à louer le mérite et la vertu ailleurs que chez les siens, trouve commode de les nier chez ses adversaires. Le jésuite Pétau, qui a donné en 1828 une édition écourtée des *Discours* de Thémistius, a décrié de toutes ses forces cet écrivain. En sa double qualité de philosophe et d'apôtre de la tolérance religieuse, Thémistius ne pouvait guère espérer l'approbation d'un disciple de Loyola, grand admirateur de la très-sainte inquisition. Mais cette divergence d'opinions n'autorisait nullement le révérend Père à calomnier Thémistius et à l'appeler fausement un adulateur servile, doué, il est vrai, de quelque savoir. Oui, Thémistius ne ménage pas les félicitations et les éloges aux empereurs, mais il ne loue pas pour louer, ni par esprit de parti, ni par intérêt, comme tant d'autres : il loue pour avoir le droit d'instruire. L'éloge chez lui sert d'introduction au blâme.

Il résulte de cette appréciation que les œuvres de Thémistius sont loin de mériter l'oubli, et nous serions presque tenté de croire que la rancune religieuse au moyen âge a organisé contre elles la conspiration du silence. On devrait les mettre entre les mains des princes; le fanatisme y perdrait, mais la civilisation ne pourrait qu'y gagner. Le style de Thémistius est clair, correct, harmonieux, généralement exempt de mauvais goût, quoique un peu apprêté; mais ce qui le distingue surtout, c'est l'énergie et la précision. Saint Grégoire de Naziance lui a décerné le titre flatteur de *Roi de la parole* et ses contemporains celui de *l'Orateur bien disant*.

THÉMISTO s. f. (té-mi-sto — nom mythol.). Crust. Genre de crustacés amphipodes, de la famille des hypérines, comprenant deux espèces, originaires du Groenland.

THÉMISTO, seconde femme d'Athamas, roi de Thèbes. Son époux l'ayant répudiée pour épouser Ino (ou Leucothée), elle en éprouva une telle jalousie, que, pour se venger, elle conçut le projet de faire périr les enfants d'Ino, Léarque et Méléerte; mais la nourrice de ces derniers, ayant pénétré son dessein, revêtit de leurs habits les enfants de Thémisto, qui massacra ainsi ses propres fils, croyant mettre à mort les enfants de sa rivale. Ayant reconnu son erreur, elle s'ôta la vie.

THÉMISTOCLE, général, homme d'État, né à Athènes vers 528 av. J.-C., d'un père Athénien et d'une mère étrangère. Il sut de bonne heure faire oublier à son égard les préventions qu'on avait à Athènes contre les enfants de deux races mêlées et montra dès son enfance ce génie inquiet et ardent qui ne peut supporter une fortune vulgaire, méprisant les plaisirs de son âge et les arts d'agrément pour s'adonner exclusivement aux études qui peuvent rendre propre au maniement des affaires publiques. Il prit une part brillante à la bataille de Marathon (490), fut chargé d'un commandement secondaire dans cette journée et, depuis, se montra triste et pensif, disant à ses amis que *les lauriers de Miltiade l'empêchaient de dormir*. Cet amour excessif de la gloire et de la célébrité le porta à rechercher avec ardeur la faveur populaire; mais il rencontra un redoutable adversaire dans Aristide, que ses concitoyens avaient surnommé *le Juste*. Grave, intègre, austère, épris des formes aristocratiques du gouvernement de Sparte, ce dernier était placé à la tête du parti de l'oligarchie. Ses opinions l'exposaient à de violentes attaques; mais ses talents et ses vertus lui donnaient un grand crédit sur le peuple. Moins estimable sous le rapport du caractère, Thémistocle représentait cependant bien mieux le génie national et les passions orageuses de la démocratie. Bien mieux que son illustre rival, il comprit les véritables intérêts de sa patrie et montra un sens politique admirable pour en préparer la grandeur. Nommé au commandement de la flotte chargée de soumettre les îles de la mer Egée qui avaient trahi la Grèce en favorisant les Perses, il termina glorieusement cette entreprise, commencée par Miltiade. Après que les Athéniens, fatigués des éternelles divisions des deux rivaux d'influence et de popularité, eurent frappé Aristide du ban de l'ostracisme, Thémistocle fit adopter les mesures les plus importantes. Prévoyant, contre l'opinion commune, que la

défaite des barbares à Marathon n'était que le prélude de plus grands combats, il voulut faire de sa république une puissance maritime, afin de la préparer à tous les événements et lui assurer la prépondérance en Grèce. Il prit occasion de la nécessité de châtier les pirateries des Éginètes, réveilla habilement l'antipathie des Athéniens pour ces rivaux de leur puissance navale et de leur commerce et obtint qu'on affecterait le produit des mines d'argent du mont Laurium à la construction de cent trirèmes de guerre. Athènes eut désormais une marine qui s'accroissait de jour en jour. Les forces navales d'Égine furent détruites, ainsi que celles de Corcyre. En servant l'ambition d'Athènes, Thémistocle rendait un service signalé à la confédération grecque et purgeait la mer des pirates qui l'infestaient. Mais il fut surtout admirable lors de l'invasion de Xerxès, en faisant consentir les cités de la Grèce à suspendre leurs dissensions pendant la guerre où l'indépendance nationale était menacée, fut l'âme de toutes les opérations et donna à Artémision l'exemple de l'esprit de concorde et d'union en consentant à ce que le commandement de la flotte fût délégué au Spartiate Eurybiade, bien que les Athéniens eussent fourni plus de vaisseaux que tous les Grecs ensemble. Quand les confédérés eurent appris que Léonidas avait été tué aux Thermopyles et que Xerxès était maître des passages de terre, ils se déterminèrent à quitter les côtes de l'Éubée pour rentrer dans l'intérieur de la Grèce et concentrer toutes leurs forces à l'isthme de Corinthe, laissant ainsi l'Attique ouverte aux armes des barbares. Au milieu de la consternation publique, Thémistocle fit embrasser aux Athéniens la résolution la plus généreuse qu'ait jamais adoptée une nation. Interprétant un oracle (évidemment dicté par lui) qui recommandait à ses concitoyens de se renfermer dans des murailles de bois, il leur persuada de fuir l'esclavage en abandonnant la ville, qu'on ne pouvait songer à défendre contre un nombre si prodigieux d'ennemis, en montant sur leurs vaisseaux et en joignant leurs forces à celles des alliés, après avoir mis leurs femmes et leurs enfants en sûreté. En même temps, il faisait généreusement révoquer la loi d'exil portée contre Aristide. Ce fut encore lui qui, malgré la plus violente opposition, déterminait les chefs grecs à combattre dans la position avantageuse du détroit de Salamine. On sait que c'est pendant les discussions orageuses qui eurent lieu à ce sujet qu'il désarma la colère d'Eurybiade en prononçant ce mot devenu fameux, au moment où l'impérieux Lacédémonien levait sur lui son bâton de commandement : *Frappe, mais écoute!* Il eut la plus grande part à la glorieuse victoire qui sauva la Grèce (480), releva ensuite Athènes de ses ruines (elle avait été dévastée par les Perses), en fit reconstruire les murs et fortifier le port du Pirée, malgré l'opposition jalouse de Sparte. Il fit prendre encore diverses mesures pour développer la marine d'Athènes, assurer la grandeur politique de l'ambitieuse république et enlever aux Lacédémoniens la prééminence qu'ils avaient en Grèce. Les événements justifiaient la grandeur de ses vues politiques. Les *murs de bois* devinrent la véritable patrie des Athéniens, et, moins d'un demi-siècle après lui, Athènes s'était placée par sa marine à la tête de la confédération hellénique. Mais les Spartiates, dont il avait blessé l'orgueil et amoindri la puissance et qui, d'ailleurs, étaient les ennemis naturels de la démocratie, dans tous les États de la Grèce, l'envelopperent dans un réseau d'intrigues pour le perdre dans sa propre cité. Lui-même se rendit odieux par son faste, son arrogance et ses exactions dans les îles de la mer Egée. Violentement attaqué, il se défendit avec hauteur, prétendit se couvrir de l'éclat de ses services passés, mais il n'en fut pas moins banni par l'ostracisme (475). Les Lacédémoniens voulurent même l'impliquer dans la trahison de Pausanias. Poursuivi de pays en pays, ne trouvant nulle part une retraite sûre, il prit la résolution hardie d'aller chercher un asile auprès d'Artaxerxès, successeur de Xerxès, qui l'accueillit magnifiquement. Il ne rougit pas d'accepter les bienfaits de ces Perses qu'il avait tant de fois combattus; mais du moins il ne ternit pas sa gloire en portant les armes contre sa patrie. Invité par le grand roi à prendre le commandement d'un corps de troupes destiné à agir contre les Grecs, il l'empoisonna pour ne pas être forcé d'obéir (470 av. J.-C.); c'est du moins la version de Plutarque. Suivant Thucydide, il mourut de sa mort naturelle.

Le mot de Thémistocle : *Frappe, mais écoute*, est resté célèbre, comme nous l'avons dit plus haut, et les écrivains le rappellent fréquemment.

Dans un repas auquel assistait le poète Chapelle, un seigneur, après avoir débité quelques nouvelles, vint à parler des poètes qui avaient la hardiesse de faire des chansons contre quelques personnes de condition, et dit en même temps : « Si je les connaissais, je leur donnerais volontiers vingt coups de canne. » Chapelle, fatigué de ce discours, et, d'ailleurs, impatienté contre ce seigneur qui était son voisin et qui le serrait trop à table, se lève en présentant le dos et lui dit : *Frappe, mais va-t'en*. Cette réponse eut tout le succès de celle de Thémis-

tocte; le seigneur devint aussi obséquieux qu'il avait été arrogant, et Chapelle put dès lors manger à son aise.

« Mendier n'est pas honte à la cour; c'est toute la vie d'un courtisan. Actif, infatigable, le courtisan ne s'endort jamais; il veille le jour et la nuit, guette le temps de demander, comme vous celui de semer, et mieux. Aucun refus, aucun mauvais succès ne lui fait perdre courage. Si nous mettions dans nos travaux la moitié de cette constance, nos greniers chaque année rompraient. Il n'est affront, dédain, outrage qui puisse le rebuter. Econduit, il insiste; repoussé, il tient bon; qu'on le chasse, il revient; qu'on le batte, il se couche à terre : *Frappe, mais écoute...*, » et donne. »

P.-L. COURIER.

« Nous ferons volontiers à de moins avancés le sacrifice de notre initiative, pourvu que par leurs mains la révolution s'accomplisse. Nous dirons à Robespierre, comme Thémistocle à Eurybiade : *Frappe, satellite du gouvernement; frappe, sycophante de la Révolution; frappe, bâtarde de Loyola, Tar-tufe de l'Etre suprême; frappe, mais écoute.* »

P.-J. PROUDHON.

Thémistocle (*Themistocle*), opéra italien livret de Métastase, musique de Porpora; représenté à Londres en 1748. Cet ouvrage, qui a obtenu un grand succès, renferme les airs suivants : *Ch'io spero? Ah padre amato; Al furor d'avversa sorte; Chi mai d'iniqua stella; Basta dir, ch'io sono amante; Fra mille furori; Io partitò, ma tanto; Contrasto assai più degno; Non m'abbaglia quel lupo fagace; E' specie di tormento; Scagliar fra mille un core; Fu troppo audace, è vero; Tal per altrui diletto! Ah d'ascoltar già parmi; Quando parto, e non rispondo; Ammìro quel volto; Oh Dei, che dolce incanto; A dispetto d'un tenero affetto; Serberò fra ceppi ancora; Di, che a sua voglia eleggere; L'ire tue sopporto in pace; Ora a danti d'un ingrato; Ah frenate il pianto imbelte; Di quella fronte un raggio; Ah si resti... Onor mi sgrida; E' dolce vendetta; Non tremar, vassallo indegno; Aspri rimorsi atroci; et le chœur final : *Quando s'innoltra d'invia, suivi d'un air de circonstance, Mai non sarà felice.**

THÉMOGNATHE s. f. (té-mo-gna-te — du gr. *thémón*, amas; *gnathos*, mâchoire). Entom. Syn. de STIGMODERE.

THÉNAC, village de France (Charente-Inférieure), arrond. et à 9 kilom. de Saintes; 837 hab. Carrières qui fournissent des timbres, grandes auges contenant jusqu'à 10 hectolitres.

THÉNAR s. m. (té-nar — grec *thenar*, paume de la main, et aussi plume du pied. Ce mot appartient à la même famille que le sanscrit *dhanvan*, pays plat, *dhanus*, arc, courbure, et l'ancien haut allemand *tenar*, paume de la main; *temi*, allemand *tenne*, aire; anglo-saxon *dem*, vallée. Kuhn rapporte tous ces termes à la racine sanscrite *tan*, étendre. Curtius préfère une dérivation du radical *then*, qui est dans le grec *theinô*, battre, frapper). Anat. Saillie musculaire située à la région antérieure du palmaire de la main, en dehors, et dont la pointe se termine au pouce.

THÉNARD (Marie-Madeleine PORRAIN, dite), actrice française, morte en 1849, dans un âge très-avancé. Elle débuta en 1777 à la Comédie-Française, alla ensuite jouer pendant quelque temps en province, puis repartit au Théâtre-Français, où elle joua avec succès les rôles d'Alzire, de Merope, de Zelmire, ceux d'amoureuses dans la comédie et devint sociétaire. Plus tard, elle prit les rôles à caractère, dans lesquels elle a établi sa réputation, et se montra surtout très-remarquable dans Mme Abraham, de l'École des bourgeois, et dans la baronne, de la Fanfane Agnès. D'abord un peu froide, elle devint ensuite un modèle par l'expression et la franchise allure de son jeu. C'était une sociétaire précieuse, car elle était sans caprice, une femme excellente et pleine de cœur. Elle prit sa retraite en 1826 et perdit la vue dans les dernières années de sa vie.

THÉNARD (Etienne-Antoine PORRAIN, dit), comédien français, fils de la précédente, né en 1779, mort à Paris en 1825. Il débuta à la Comédie-Française dans les rôles de valets, puis alla jouer à Lyon en 1806. Ayant débuté de nouveau à Paris en 1807, il fut cette fois très-bien accueilli du public, se trouva, à partir de 1809, chef d'emploi des valets, à la suite de la retraite de Dugazon et de Dazincourt, et fut reçu en 1810 sociétaire. C'était un acteur très-studieux, doué d'une très-grande mémoire, d'un organe agréable, un comique remarquable et de bon goût, qui se montrait aussi pétillant dans le rôle de Figaro que finement rusé dans celui de Mascarille.

THÉNARD (Auguste CHEVALIER-PORRAIN, dit), connu sous le nom de Thénard jeune ou de *Coco-Thénard*, acteur, frère du précédent, né à Paris en 1783, mort dans la même ville en 1853. Ses débuts ne furent pas heureux à la Comédie-Française, et sa mère en ressentit un véritable chagrin. Cependant il ne se découragea pas. Fort de sa jeunesse et des con-

seils de son frère, il tenta au théâtre de l'Impératrice une seconde épreuve, qui réussit. Bien accueilli dans le rôle de Firmin, de *Jacques Dumont* (1804), il prouva qu'il ne manquait ni de comique ni de sentiment. Il interpréta avec assez de verve et d'entrain les comédies de Picard, de Georges Duval et de d'Epagny. L'Odéon le conserva longtemps; il joua en dernier lieu à l'Ambigu-Comique, où il n'eut pas le même succès, et s'en alla mourir à l'hospice.

THÉNARD (Louise CHEVALIER-PORRAIN, dite), actrice, sœur des précédents, née à Paris en 1793. Digne élève de sa mère, elle débuta comme soubrette au Théâtre-Français en 1823. Dans l'ancien répertoire, elle interpréta avec succès pendant de longues années : *Marinette*, du *Dépit amoureux*; *Dorine*, de *Tartuffe*; *Cateau*, des *Précieuses ridicules*; *Charlotte* et *Mathurine*, du *Festin de Pierre*; *Zerbinette*, des *Fourberies de Scapin*; *Martine*, des *Femmes savantes*; *Toinette*, du *Malade imaginaire*; *Lisette*, de *Turcaret*; *Suzanne*, de la *Mère coupable*, etc. Dans la tragédie, elle joua des rôles moins importants : *Julie*, des *Horaces*; *Elvire*, du *Cid*; *Fulvie*, de *Cinna*; *Albine*, de *Britannicus*; *Céphise*, d'*Andromaque*; *Elfride*, des *Vêpres siciliennes*; *Anais*, de *Marie-Stuart*, etc. Elle créa ou reprit, entre autres rôles, dans le répertoire moderne : *Javotte*, du *Voyage interrompu*; *Mme Behnont*, de la *Petite ville*; *Zoe*, du *Mari à bonnes fortunes* (1824); *Justine*, de l'*Agiotage* (1826); *Mme Florent*, des *Rendez-vous* (1831); *Marthe*, de *Louis XI* (1832); *Lucette*, d'*Une fête de Néron*, etc. À la mort de Mme Desmousseaux, elle changea d'emploi et devint une excellente digne, la fée Bougon du bon sens, comme l'appelaient volontiers Théophile Gautier. Elle joua successivement : en 1853, la baronne, du *Chevalier à la mode*; en 1854, Mme Michelin, du *Double veuvage*; *Thérèse*, de la *Jeune femme colère*; en 1855, *Marceline*, du *Mariage de Figaro*; *Mme Perrinelle*, de *Tartuffe*; *Mme Abraham*, de l'*Ecole des bourgeois*; en 1856, la comtesse, du *Joueur*; *Béline*, des *Femmes savantes*. Elle se retira définitivement du théâtre en 1857, après une représentation de *Turcaret* donnée à son bénéfice. Elle comptait quarante-cinq ans de service et n'avait jamais quitté notre première scène qu'à l'époque où elle vécut avec sa mère pour l'entourer de soins pendant sa dernière maladie. Mme Thénard est la plus ancienne pensionnaire de la Comédie-Française; c'est peut-être la doyenne de toutes les actrices de l'Europe.

THÉNARD (Etienne CHEVALIER-PORRAIN, dit), chanteur, fils d'Auguste Thénard, né à Paris en 1802, mort à Bruxelles en 1838. Il joua d'abord au théâtre des Nouveautés, qu'il quitta pour entrer à l'Opéra-Comique, où il se fit remarquer autant par sa voix que par son jeu. Il tenait l'emploi des Elleveux et chantait avec goût. Il interpréta beaucoup de rôles, notamment : *Armand*, des *Voitures versées*; *Firmin*, du *Maitre de Chapelle*; *M. de Renneville*, de la *Fête du village voisin*; *Demont*, de la *Lettre de change*; *Florville*, des *Deux mousquetaires*; *Victor*, du *Concert à la cour*; *Torrellas*, de *Mazaniello*; *Adolphe*, de *Marie*; *Alphonse*, de *Zampa*; *Léon*, du *Maçon*; le comte de *Mergy*, du *Pré aux Clercs* (1832); le solitaire, de la pièce de ce nom (1832). Il joua aussi le drame par exception et créa sur la même scène, au moment où le choléra faisait désertir les spectateurs, *Du-leau*, de *Teresa*, d'Alexandre Dumas. Thénard chanta pour la dernière fois à Paris dans le *Souper du mari*, opéra-comique en un acte, de Charles Desnoyer et Hippolyte Cogniard (24 janvier 1833). Engagé au théâtre de Bruxelles, il y resta huit ans. Il venait de répéter encore la veille, quand on apprit qu'il était mort. Des chagrins domestiques avaient déterminé un transport au cerveau.

THÉNARD (Gabrielle-Reine Boustiauss, dame), femme du précédent, née à Paris en 1809, morte en 1861. Issue d'une famille de comédiens, elle se destina de bonne heure au théâtre. Dès ses débuts, elle se fit remarquer au Vaudeville où, sous la direction de M. Etienne Arago, elle joua avec Arnal, Lafont, Emile Taigny, Mmes Brohan et Guillemin. Engagée comme ingénue, elle aborda bientôt les grandes coquettes. Elle créa successivement des rôles dans le *Régent*, d'Anicet; *Un an de plus*, de Paul de Kock; *Un caprice*, de Charles Potron; *Aissé la Géorgienne*, de Marie Aycard; le *Dandy*, de Léon Laya; les *Jours gras sous Charles IX*, de Lockroy (1832), etc. On lui reconnaissait un jeu fin et spirituel. Elle eut encore plus de succès à Bruxelles qu'à Paris quand elle interpréta, en 1833, le *Démon de la nuit* et *Trente ans* ou la *Femme raisonnable*, deux de ses meilleurs rôles. Après la mort subite de son mari, elle quitta brusquement la Belgique et revint jouer au Vaudeville, où elle retrouva les mêmes applaudissements.

THÉNARD (Louis-Jacques), célèbre chimiste français, né à La Louptière, près de Nogent-sur-Seine (Aube), le 4 mai 1777, mort à Paris le 21 juin 1857. Fils aîné d'un simple cultivateur chargé de famille, il quitta le toit paternel à dix-sept ans, avec deux amis d'enfance, pour venir étudier à Paris. Il se proposait d'acquiescer le titre de docteur en médecine; ses deux camarades voulaient devenir

pharmaciens. Leurs ressources réunies fournissaient un total de 48 sous par jour; quant à leur savoir, il se réduisait aux connaissances acquises dans les leçons qu'avait bien voulu leur donner le curé du village. Déjà aussi habile que prévoyant, Thénard, après s'être logé avec ses deux amis dans une mansarde du quartier latin, confia les fonds communs à la femme d'un porteur d'eau qui habitait la même maison, et assura ainsi l'existence journalière de la petite colonie. La mère Bateau était bonne femme, mais elle exigeait de ses hôtes une sévère exactitude; quand elle avait desservi, il fallait attendre au lendemain ou s'adresser ailleurs. « Quelques jours de rude abstinence qu'elle me fit subir, racontait Thénard, me firent contracter une habitude de ponctualité dont je ne suis jamais départi depuis et qui a ajouté à ma reconnaissance pour cette excellente femme. » Thénard s'était empressé de se rendre aux cours gratuits de Fourcroy et de Vauquelin, mais il voulait pratiquer lui-même. La difficulté était grande : songer à acheter des appareils et des produits chimiques était impossible; d'un autre côté, pour entrer comme élève dans un laboratoire, il fallait encore pouvoir fournir une petite cotisation mensuelle, et les 16 sous quotidiens étaient déjà absorbés par la table et le loyer. Thénard alla bravement trouver Vauquelin et lui proposa ses services comme garçon de laboratoire. Il ne dut le succès qu'à l'intervention d'une des sœurs du célèbre chimiste qui, présente à l'entretien, dit à son frère : « Tu devrais le garder; il aiderait dans le laboratoire et surveillerait notre pot-au-feu, que tous tes muscadins laissent trop bouillir. » « Je n'ai jamais été assez ingrat, disait Thénard, pour oublier depuis qu'un pot-au-feu qui bout ne fait que de mauvaise soupe. »

Trois ans se passèrent ainsi sans apporter le moindre changement à la fortune du futur pair de France, mais son caractère facile et la sagacité de son esprit lui avaient gagné l'affection de son maître. Vauquelin le fit admettre comme professeur dans une institution, puis, songeant déjà à le faire entrer à l'Ecole polytechnique comme répétiteur du cours de chimie, il lui confia quelque temps son propre cours sous prétexte d'une absence. Thénard avait en tout conservé les formes provinciales, qu'il n'a jamais complètement perdues; ses premiers leçons laissent beaucoup à désirer; cependant, à la cinquième, il avait pris un peu d'assurance et déjà osait promener ses regards dans la salle, lorsqu'il aperçut dans un coin Fourcroy et Vauquelin qui souriaient à ses efforts. Cette vue le désarçonna au point qu'il s'enfuit au plus vite. Mais ses deux protecteurs avaient résolu de le faire monter.

Ses premiers travaux datent de 1799. Un jour Chaptal, ministre de l'intérieur, le fait appeler dans son cabinet, et, sans autre préambule : « Le bleu d'outremer nous manque, lui dit-il; d'ailleurs, c'est en tout temps un produit fort rare et fort cher, et Sèvres a besoin d'un bleu qui résiste au grand feu. Voici 1,500 francs, va me découvrir un bleu qui remplisse les conditions que j'indique. — Mais, dit Thénard, je... — Je n'ai pas de temps à perdre, reprend Chaptal, va-t'en et apporte-moi mon bleu au plus vite. » Un mois après, Thénard avait résolu le problème.

Sa fortune grandit alors rapidement. Vauquelin renonça d'abord pour lui, en 1802, à sa chaire du Collège de France; il fut nommé ensuite successivement : membre du comité consultatif des manufactures; membre de l'Institut, en remplacement de Fourcroy (1810); membre de la Légion d'honneur (1815); vice-président du conseil supérieur de l'instruction publique; président de la Société d'encouragement et du jury de l'Exposition quinquennale; doyen de la Faculté des sciences (1821). Charles X le fit baron en 1825.

Après avoir été membre de la Chambre des députés pendant quatre ans (de 1828 à 1832), il fut nommé pair de France en 1832, grand officier de la Légion d'honneur en 1842, et peu après chancelier de l'Université. Les circonstances de sa nomination au Collège de France méritent d'être rapportées. Un matin, à l'aube du jour, Vauquelin frappe à sa porte : « Allons, allons ! dit-il, et qu'on se fasse beau ! — Qu'y a-t-il ? dit Thénard, en se frottant les yeux appesantis par une longue veillée. — Il y a, répond Vauquelin, que la loi sur le cumul me force à renoncer à ma chaire du Collège de France et que je veux que vous m'aidiez à demander ma succession. — Je ne le puis, je ne le dois pas, reprend Thénard. — Dépêchez-vous donc, j'ai pris un cabriolet à l'heure et vous me ruinez avec vos retards. » Thénard fit avec Vauquelin les visites nécessaires et réussit grâce à ce puissant patronage. Son élection à l'Académie exalta son cœur beaucoup plus que sa tête : « Dès que je fus bien sûr, écrit-il, que je pouvais y croire, je fis mon paquet et je partis pour La Louptière. Quelle joie j'allais causer à ma mère ! Pour comble de bonheur, j'avais dans mon bagage l'*Imitation de Jésus-Christ*, en gros caractères, où elle pourrait lire sans lunettes. » Au retour, il obtint la main de la petite-fille de Conté, dans la famille de qui il était reçu depuis longtemps avec affection. Il commença dès lors à édifier la grande fortune qui lui a permis plus tard de faire tant de bien. Thénard était toujours resté assez rude de manières. « Ne faisant,

dit Flourens, qu'un nombre restreint d'expériences, il les voulait rigoureuses, frappantes, présentées au moment précis. A la plus légère inadvertance, au plus léger mécompte, de rudes bourrasques venaient assaillir les pauvres aides, qui eussent eu la vie bien dure sans les prompts retours de son bon cœur. Un jour, pour consoler un préparateur qu'il venait de malmenier rudement, il s'écria devant l'auditoire : « Fourcroy m'en a fait bien d'autres ! Cela donne de la promptitude dans l'esprit. »

Berzélius vint exprès de Stockholm pour le voir et, après l'avoir entretenu quelques instants, se dirigea vers le Collège de France, où Thénard s'était lui-même rendu pour faire sa leçon. Au bout de quelque temps, Thénard reconnaît dans l'auditoire son visiteur du matin; il se trouble, balbutie, puis s'écrie : « Messieurs, vous allez comprendre mon trouble, M. Berzélius est là. » Les applaudissements éclatèrent, et Berzélius fut obligé de venir siéger près du professeur.

Pendant une de ses leçons à l'Ecole polytechnique, il but, par mégarde, une gorgée d'une solution de sublimé corrosif. « Messieurs, dit-il, je viens de m'empoisonner, qu'on m'aide à chercher des secours. Les élèves volèrent de tous côtés pour en rapporter; l'un d'eux, courant jusqu'à la Faculté de médecine et pénétrant dans l'amphithéâtre de Dupuytren : « Thénard, dit-il, vient de s'empoisonner à l'Ecole polytechnique. » Dupuytren dit simplement : « Vous entendez ! » et il sauta dans un cabriolet. La rentrée de Thénard fut saluée, quelque temps après, par les témoignages du plus vif et plus cordial enthousiasme.

Les découvertes de Thénard qu'on cite le plus souvent sont celles du bleu qui porte son nom et de l'eau oxygénée; la chimie lui en doit d'autres beaucoup plus importantes, puisqu'elles se rapportent aux principes mêmes de la science, et sur lesquelles, pour cette raison, nous insisterons davantage. Ces dernières ont été faites en commun avec Gay-Lussac. Les deux jeunes rivaux s'étaient rencontrés chez Berthollet, à Arcueil, et s'y étaient liés d'une amitié qui ne s'est pas démentie depuis. Ils découvrirent un nouveau corps simple, le bore. Berzélius venait de découvrir la propriété que possède le courant voltaïque de séparer les éléments des corps composés, et Davy avait obtenu le grand prix de l'Institut pour avoir décomposé la potasse et la soude au moyen de la pile; Gay-Lussac et Thénard donnèrent bientôt après un procédé pour préparer en grand le potassium et le sodium, par des réactions purement chimiques. Leur méthode a depuis été étendue aux bases terreuses. Leur travail fut publié en 1811, sous le titre de *Recherches physico-chimiques*. Thénard s'appliquait en même temps à multiplier les applications industrielles de la chimie; il donna aux peintres une belle couleur bleue minérale, à base de cobalt, apprit à épurer les huiles d'éclairage par la méthode que l'on suit encore aujourd'hui, inventa avec Roard un procédé ingénieux pour la fabrication de la céruse; avec d'Arcet, un mastic hydrofuge pour la peinture à fresque, etc. Dans les dernières années de sa vie, il institua la Société de secours des amis des sciences, destinée à venir en aide aux héritiers de ceux que la culture des sciences n'empêche malheureusement pas toujours de tomber dans le dénuement. Son *Traité élémentaire de chimie théorique et pratique*, dont la première édition date de 1813, et la sixième et dernière de 1836, a régné seul dans les écoles pendant plus de vingt-cinq ans. On peut dire, avec Flourens, que « presque toute l'Europe a appris de M. Thénard la chimie et que la plupart des grands chimistes français ou étrangers s'honorent aujourd'hui en lui rendant hommage de leur savoir. »

Outre les ouvrages publiés à part que nous avons cités plus haut, on trouve de Thénard, dans le *Journal de l'Ecole polytechnique*, dans les *Annales de chimie*, dans les *Annales de physique* et de chimie et dans le *Recueil de l'Académie des sciences*, un grand nombre de notes ou mémoires, dont nous citerons les principaux. Ce sont : *Notice sur l'acide sébacique* (1802); *Recherches sur les oxydes et les sels de mercure* (1806), avec Fourcroy; *Notice sur la purification de l'huile de colza*; *Notice sur les tartrates*; *Sur les phosphates de soude et d'ammoniaque*; *Sur les oxydes de cobalt et les composés ammoniacaux-métalliques*; *Sur le nickel*; *Sur l'oxydation des métaux en général, et en particulier du fer*; *Sur l'analyse de la sueur, l'acide qu'elle contient et les acides de l'urine et du lait*; *Sur différents éthers*; *Sur les produits de l'action des matières métalliques*; *Sur la décomposition de la potasse et de la soude*; *Sur l'analyse des matières végétales et animales*; *Sur les mordants employés en teinture*; *Réplique aux mémoires de Davy*; *Expériences sur le phosphore*; *Expériences sur le gaz ammoniac*; *Sur l'eau oxygénée*; *Mémoire sur l'action des acides végétaux sur l'alcool*; *Mémoire sur la combinaison de l'oxygène avec l'eau et sur les propriétés extraordinaires que possède l'eau oxygénée*.

THÉNARDITE s. f. (té-nar-di-té) — de Thénard, chimiste fr.). Bot. Genre d'arbustes grimpants, de la famille des apocynées, tribu des échitées, dont l'espèce type croît au Mexique.

THÉNARDITE s. f. (té-nar-di-té) — de The-

nard, chimiste franç.). Minér. Sulfate anhydre de soude naturel.

— **Encycl.** La *thénardite* est blanche, soluble dans l'eau, très-efflorescente. Elle cristallise en octaèdres rhomboïdaux, groupés les uns sur les autres, et dont la forme primitive est un prisme droit rhombique de 129°. Sa pesanteur spécifique est de 2,73. Soumise à la calcination, cette substance ne donne pas d'eau. Sur 100 parties en poids, elle en renferme 56 d'acide sulfurique et 44 de soude. La *thénardite* n'a encore été trouvée que dans un seul endroit, aux salines d'Espartinas, entre Madrid et Aranjuez, où elle existe en croûtes cristallines au fond de l'eau où on la recueille pour la fabrication de la soude artificielle.

THÉNAUD (Jean), cordelier et écrivain français, désigné quelquefois, à tort, sous le nom de *Thavoud*, né dans l'Angoumois dans la seconde moitié du xve siècle; on ignore la date de sa naissance et celle de sa mort. Grâce à la protection de Louise de Savoie, il put faire ses études, entra dans l'ordre de Saint-François, prit les grades de maître es arts, de docteur en théologie, et fut aîné prieur des cordeliers à Angoulême. En 1511, il quitta son couvent, se rendit en Palestine et visita diverses contrées du Levant. A son retour, il publia un ouvrage curieux et devenu fort rare, sous le titre de *Voyage et itinéraire d'outre-mer* (Paris, in-8°, sans date). On doit, en outre, au P. Thénau plusieurs ouvrages restés manuscrits : *Lignée de Saturne*; la *Marguerite de France*, histoire du gouvernement français; *Traité des divinités poétiques*; le *Triomphe des vertus*, curieux ouvrage allégorique, en trois parties, sorte de pèlerinage de la vie humaine. « Précurseur de Rabelais, dont il a quelquefois la verve, dit Montfaucon, Thénau nous fait passer en revue, comme le curé de Meudon, les états de la société, les écueils de la vie, les vices et les vertus que l'on doit éviter ou tenter de pratiquer. Il y a dans l'exécution du plan de la philosophie, de l'érudition et quelquefois de la profondeur. Le style, pédantesque dans les dédicaces, est moins entaché de ce défaut dans le corps de la composition. » Citons encore de lui la *Cabale chrétienne*, production en vers, qui n'offre pas l'intérêt de la précédente.

THÉNON s. m. (tain-son). Art milit. Sorte d'ancienne masse d'armes.

THÈNE s. m. (té-ne). Crust. Genre de crustacés décapodes macroures, de la tribu des scyllariens, dont l'espèce type vit dans l'Océan Indien.

THÈNEZAY, village et commune de France (Deux-Sevres), ch.-l. de cant., arrond. et à 15 kilom. N.-E. de Parthenay; pop. aggl., 876 hab. — pop. tot., 2,340 hab.

THÉNON, village et commune de France (Dordogne), ch.-l. de cant., arrond. et à 40 kilom. S.-E. de Périgueux; pop. aggl., 750 hab. — pop. tot., 1,854 hab.

THÉNOT (Jean-Pierre), peintre, lithographe, né à Paris en 1803, mort dans la même ville en 1857. Elève de l'architecte Thibault, il entra à l'Ecole des beaux-arts où, faute de persévérance, il n'obtint aucun résultat satisfaisant. Cependant, au Salon de 1827, deux ou trois aquarelles d'après nature semblaient révéler en lui un paysagiste véritable. Elles furent remarquées et lui valurent des encouragements flatteurs, entre autres les compliments de la duchesse de Berry, dont le bon goût faisait alors autorité. Thénot n'avait qu'à se laisser aller à ses propres instincts, mais il était d'une nature contemplative et rêveuse et se laissait exclusivement dominer par son imagination. Il ne sut pas se réserver des loisirs futurs dans les bénéfices du présent. Un jour vint où les commandes cessèrent; ses études patientes sur nature ne se vendaient pas. Il lui fallut songer à un autre moyen d'existence. C'est ainsi qu'il se mit tout à tour à faire des dessins, des lithographies, des articles de critique à la *Gazette de France*. Il faut remarquer qu'à notre époque les peintres ne pardonnent guère à un peintre de comprendre autre chose que la peinture. Il advint que le malheureux Thénot perdit peu à peu la confiance qu'avaient inspirée ses aquarelles. Dès lors qu'il écrivait avec goût des critiques sensées et très-indulgentes, il ne pouvait être qu'un peintre insuffisant, tout au plus un amateur. Les marchands ne lui achèteront plus rien. Ses illustrations, offertes à des prix impossibles de bon marché, furent refusées partout ou à peu près, et il tomba dans une profonde misère. Pierre Thénot pourtant était peintre; de superbes études le prouvent, entre autres la *Fort de Fontainebleau au temps de Clovis*, qui est tout un poème. La protection de la duchesse de Berry l'aurait sauvé peut-être s'il avait pu la conserver; triste, il se cachait et demeurait seul.

En dehors des articles d'art de la *Gazette de France* et des dessins, aquarelles, lithographies que l'on retrouve un peu partout, Thénot a laissé : un *Essai de perspective pratique* (1826, in-4°); *Cours de perspective* (1829); *Règle de la perspective mise à la portée de toutes les intelligences et indispensable pour l'étude du dessin en général* (1839). Ce sont de bons livres, savants et bien écrits.

THENSA ou **TENSA** s. f. (tain-sa). Antiq.

rom. Char sur lequel on transportait, dans les cérémonies solennelles, les statues de certains dieux, avec tous leurs attributs.

— **Encycl.** Nous ignorons la forme précise de la *thensa*. Toutefois, suivant quelques écrivains, c'était un char à deux roues, orné d'ivoire et d'argent et attelé de quatre chevaux de front. Elle était escortée par les principaux sénateurs en costume officiel et par les jeunes patrices, qui tenaient des cordons ou rubans attachés aux côtés du char. C'était un devoir sacré d'accompagner la *thensa*. Auguste, à l'époque où il recherchait encore la popularité, jugea utile de faire partie du cortège et le suivit dans une litière. Si l'un des chevaux tombait, ou qu'un des conducteurs prit les rênes dans la main gauche, il fallait recommencer la procession.

Les seuls dieux que les historiens nomment positivement comme transportés dans les *thensas* sont Jupiter et Minerve. On leur joint d'ordinaire Mars, sur l'autorité de Dion Cassius. Le passage de Dion Cassius, sur lequel on s'appuie dans cette circonstance, dit seulement qu'à la procession des jeux du cirque célébrés en 216 av. J.-C. la statue du dieu Mars tomba à terre. Quant à Denys d'Halicarnasse, dans sa minutieuse description de la pompe du cirque, il ne parle pas des *thensas*; il représente les statues des dieux placées sur des espèces de plateaux (*fercula*), que des hommes portaient sur leurs épaules. Cicéron, à la fin de son dernier discours contre Verres, s'exprime dans une solennelle invocation : « *Omnesque dii, qui vehiculis thesaurum solennes catulis ludorum iuvitis; Et vobiscum, dii, qui, portés sur les thesensas, ouvrez la pompe des jeux.* » Il semble résulter de ces paroles que le nombre des dieux ainsi transportés était considérable. L'un des honneurs les plus exagérés que la flatterie décerna à César fut de décréter que sa statue accompagnerait les images des dieux dans la pompe du cirque, et non portée sur un *ferculum*, c'est-à-dire sur un simple plateau, mais sur une *thensa*. Cette *thensa*, dans l'intervalle des fêtes, resta placée au Capitole et directement opposée à celle de Jupiter.

Nous voyons chez d'autres nations antiques des hommages semblables rendus aux dieux. Par exemple, dans la curieuse relation que fait Hérodote d'une fête célébrée à Paupremis en l'honneur d'une divinité égyptienne que l'historien grec identifie avec Arès, la statue du dieu est placée dans une chapelle de bois ouvrage, que les prêtres traînent sur un char à quatre roues. De même, Athènes, en racontant d'après Callixène de Rhodes la pompe splendide qui se fit à Alexandrie, sous le règne de Ptolémée Philadelphe, parle d'un char de Bacchus qui était d'une beauté et d'un luxe prodigieux, par la richesse des matières qu'on y avait employées et par l'art consommé avec lequel elles étaient travaillées. Ce char, sur lequel on avait placé l'image du dieu, était traîné par cent quatre-vingt hommes. On remarquera que de nos jours on promène les saints dans des chasses et même sur des chars dans la procession de sainte Agathe, à Catane, et dans celle de sainte Rosalie, à Palerme.

THÉO (Cécile Piccolo, dame VACHER, dite), chanteuse, née à Paris en 1854. Sa mère, Anna, directrice du café-concert de l'Horloge, aux Champs-Élysées, voulut la soustraire de bonne heure aux chansonnettes grivoises de son établissement et la mit dans un couvent, où elle reçut une excellente éducation. Elle était bonne musicienne et avait déjà l'instinct du théâtre, malgré la résistance de sa mère pour la détourner de cette carrière. La jeune fille échappa à l'autorité maternelle en se mariant, à l'âge de dix-sept ans, avec un coupeur du tailleur Dusautoy, qu'on appelait M. Théo, par abréviation de son nom de baptême. Libre de suivre son penchant, elle chanta vers cette époque à l'Eldorado. Blonde et vaporeuse, elle avait de belles dents, de grands yeux, le sourire mutin et la voix un peu chevrotante. Il n'en fallait pas tant pour devenir la diva de ce café-concert. Offenbach la vit et en fut tellement enthousiasmé, s'écria : « Dussé-je dépenser 1,000 francs par jour, je veux la voir avant peu en possession d'une réputation capable d'amener à mon théâtre les plus brillantes recettes. » Il devint juste, car, engagée immédiatement à la Renaissance, elle attira bientôt la foule en créant, le 4 septembre 1873, Catherine, de *Pomme d'api*, opérette en un acte de MM. Ludovic Halevy et William Busnach. Elle obtint ensuite un immense succès dans le rôle de Rose Michon, de la *Jolie parfumeuse*, de MM. Hector Crémieux et Ernest Blum. Elle chantait à ravir la musique d'Offenbach et atténuait par des attitudes pleines d'espièglerie les situations les plus risquées. On lui faisait bisser chaque soir les couplets : *Je suis chatouilleuse*, et on l'applaudissait encore bien davantage lorsqu'elle se cachait derrière les demoiselles d'honneur avec de petits airs de colombe effarouchée. Elle n'a pas retrouvé depuis un pareil triomphe. Après avoir repris aux Bouffes-Parisiens ses deux rôles de *Pomme d'api* et de la *Jolie parfumeuse*, elle joua Cupidon, d'*Orphée aux enfers*, et Régina, de la *Princesse de Trébizonde*. Elle créa avec un succès médiocre les rôles de *Manon Lescaut*, de *Mme Pont-aux-choux*, de Pitou, des *Hannetons*, revue printanière de MM. Grangé et Millaud (22 avril

1875). Elle réussit mieux en allant interpréter, au mois de décembre, à Bruxelles, *Mme l'Archiduc*, avant de répéter aux Bouffes la *Boîte au lait*, de MM. Jules Noriac et Grangé, dont le rôle principal fut autrefois créé par Mlle Fautin. « Mme Théo, dit M. Félix Jahyer, ne peut sans doute avoir encore l'expérience de la scène, mais la fragilité de son organe m'inquiète, et je lui voudrais voir sacrifier un peu davantage son aimable fantaisie aux exigences de la saine comédie. Elle n'en serait pas moins charmante en épurant son goût. On ne sent pas jusqu'à présent chez cette artiste ce qui devra un jour remplacer fortement la beauté et permettre au charme qu'elle opère actuellement de se perpétuer. »

THÉOBALD ou **THIEBAULT**, prince bohémien, fils du roi Wladislas I^{er}. Il vivait au XII^e siècle. Son frère, le roi de Bohême Wladislas II, ayant été contraint d'aller demander des secours à l'empereur Conrad en 1142, Théobald reçut la mission de défendre la Bohême et le fit avec succès, malgré la faiblesse numérique de ses troupes. En 1147, en l'absence de Wladislas qui était parti pour la terre sainte, il reçut la régence du royaume, qu'il administra avec autant de zèle que de fermeté, et fit prisonnier le prince Sobieslas, qui avait jugé les circonstances favorables pour envahir la Bohême. Frédéric Barberousse invita Théobald, en 1157, à assister à la cérémonie de son mariage, puis l'emmena avec lui dans son expédition de Silésie (1158). Mais ce fut surtout pendant les campagnes d'Italie que Théobald donna de nombreuses preuves de sa valeur (1162-1163). La guerre terminée, il resta en Italie, où il mourut.

THÉOBALD (Louis), littérateur anglais, né à Sittingburn (comté de Kent). Il vivait au commencement du XVIII^e siècle. Il suivit d'abord la carrière du barreau, qu'il abandonna pour cultiver les lettres. Il publia divers ouvrages poétiques et critiques, mais se fit surtout connaître par ses travaux et ses recherches sur Shakespeare, par l'édition qu'il donna de ses œuvres et par les vives discussions qu'il eut à ce sujet avec Pope. Ce dernier venait de publier une édition des *Œuvres de Shakespeare* (1725, 7 vol. in-40), lorsque Théobald publia son *Shakespeare restored* (1726), dans la préface duquel il relève les fautes dans lesquelles était tombé Pope. Celui-ci s'en vengea en faisant figurer Théobald au premier rang dans sa *Dunciade*. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en puisant aux sources Théobald avait donné une édition plus correcte que Pope. Le *Shakespeare restored* a été réédité sous le titre suivant : *Œuvres de Shakespeare, collationnées et corrigées sur les plus anciennes copies, avec des notes par Théobald* (Londres, 1762, 7 vol. in-80).

THÉOBROME s. m. (té-o-bro-me — du gr. *theos*, dieu; *broma*, mets). Bot. Nom scientifique du genre *CACAOYER*.

THÉOBROMINE s. f. (té-o-bro-mi-ne — rad. *theobrome*). Chim. Corps découvert dans le cacao ou théobrome.

— **Encycl.** La *theobromine* a été découverte en 1841, par Woskresensky, dans le cacao (*theobroma cacao*). Quelques chimistes la considèrent comme une amine faible. Pour la préparer, on épuise le cacao par l'eau au bain-marie, on précipite la solution par l'acétate de plomb et l'on fait passer dans la liqueur filtrée un courant d'hydrogène sulfuré. On filtre et on évapore la solution. Le résidu cède à l'alcool bouillant la *theobromine* qui cristallise après le refroidissement. On la purifie par plusieurs cristallisations dans l'alcool. Elle forme des cristaux microscopiques qui se subliment entre 290° et 295°. Elle est peu soluble dans l'eau, dans l'alcool et dans l'éther. Elle forme avec les acides des sels que l'eau décompose. D'après sa composition, la *theobromine* est homologue avec la caféine :



Après l'urée, c'est le principe organique le plus azoté, et non la caféine, comme on le dit généralement.

THÉOBUTE, hérétique qui vivait au I^{er} siècle de notre ère. Il appartenait à la religion chrétienne lorsque, s'étant mis sur les rangs pour obtenir le siège épiscopal de Jérusalem, il se vit préférer Siméon. Théobute se sépara alors de l'Eglise et forma un corps de doctrines puisé dans les opinions émises par les diverses sectes juives qui existaient de son temps.

THÉOBUTIEN s. m. (té-o-bu-si-ain). Hist. relig. Hérétique partisan de Théobute.

THÉOCATOXOSTE s. m. (té-o-ka-toxno-ste — gr. *theos*, dieu; *katoxosis*, condamnation). Hist. eccl. Nom donné par Jean Damascène à des hérétiques qui condamnaient certaines paroles attribuées à Dieu dans les Écritures.

THÉOCOLAX s. m. (té-o-ko-laks — du gr. *theos*, dieu; *kolax*, fluteur). Entom. Genre d'insectes hyménoptères, de la famille des chalcidiens, tribu des spalangins.

THÉOCRATE s. m. (té-o-kra-te. — V. *THÉOCRATIE*). Membre d'une théocratie; celui qui exerce un pouvoir théocratique.

THÉOCRATIE s. f. (té-o-kra-ti — gr. *theokratia*; de *theos*, dieu, et *kratos*, pouvoir). Gouvernement de Dieu; gouvernement où les

chefs sont regardés comme étant les ministres de Dieu, les interprètes de sa volonté : *Le gouvernement de Dieu sous les juges, et avant qu'ils eussent un roi, était une véritable THÉOCRATIE*. (Acad.) *Je déteste la THÉOCRATIE, parce qu'elle revendique la tyrannie au nom de Dieu, et qu'elle la perpétue en la sacrant*. (Lamart.) *La THÉOCRATIE est la source du pouvoir absolu, de même que la liberté et l'égalité ont leur principe dans le droit de l'homme*. (Fronthon.)

— **Encycl.** Dans le monde antique, les Indiens, les Perses, les Ethiopiens, les Egyptiens n'ont jamais connu d'autre forme de gouvernement que la *théocratie*. Les peuples les moins barbares du nouveau monde, les Mexicains, les Péruviens, étaient régis par des monarques soumis eux-mêmes à des collèges de prêtres qui les dirigeaient.

Si l'on a cru pendant longtemps que la Grèce antique n'avait jamais été soumise à des législations théocratiques, c'est tout simplement parce qu'on ne savait pas remonter assez haut dans son histoire. Depuis que la science a réussi à soulever en partie le voile qui recouvre les âges primitifs, on s'est convaincu qu'elle n'avait pas fait exception à une règle qu'on peut regarder comme générale, et qu'elle avait, comme toutes les autres sociétés humaines, débuté dans la vie civilisée par des institutions théocratiques. « Entre le culte si simple et si grossier, dit M. Guignaut, entre l'adoration presque muette des antiques Pélasges, qui ignoraient jusqu'aux noms des dieux, et les légendes développées, les fables religieuses si brillantes dans lesquelles Homère et Hésiode, les premiers, donnèrent à chaque divinité sa généalogie, ses titres et ses honneurs, ses attributs et sa figure visible, il y a nécessairement un état moyen qui a dû frayer le passage entre ces deux époques dont les caractères sont si opposés. Or, cette époque intermédiaire est celle qu'on pourrait spécialement appeler la période du sacerdoce, c'est-à-dire l'époque théocratique. »

Si l'on considère que la *théocratie* s'est produite partout invariablement dans l'enfance des peuples, qu'elle ne s'est maintenue qu'au milieu de ceux qui n'ont pas dépassé un degré de culture comparativement élémentaire, tandis que le petit nombre des nations qui se sont élevées dans les sphères supérieures de l'intelligence en ont au contraire brisé le cadre, devant trop étroit pour la libre expansion de leur vie intellectuelle, on n'hésitera pas à reconnaître qu'elle est la forme sociale la moins parfaite.

Mais, malgré cette imperfection relative, elle n'en a pas moins rempli dans le monde une des plus grandes missions. C'est elle qui a créé et organisé les peuples, qui a introduit la civilisation parmi les hommes.

Quand on remonte à l'origine des nations, on les voit naitre toutes, sans exception, de la transformation de peuples nomades qui, renonçant à leurs habitudes grossières et violentes et adoptant la vie sédentaire, se font une patrie et posent les premières assises des sociétés civilisées.

Cette transformation ne s'opère jamais qu'avec les plus grandes difficultés. Non-seulement la vie vagabonde a des charmes étranges pour la nature humaine, mais encore les instincts, les sympathies, les habitudes du nomade répugnent essentiellement à toute innovation, à tout changement d'état. Le travail des champs est odieux aux peuples nomades, le labourage leur semble méprisable. L'esprit d'ordre, de prévoyance, de calcul, vertus indispensables aux citoyens d'un Etat civilisé, est, non pas étranger, mais antipathique à des peuplades qui ont toute l'insouciance des enfants. Leur imagination mobile est incapable de se fixer un seul instant sur la même impression, leur humeur légère se soumet à une règle. Les mesures de police les plus simples, les plus élémentaires dans toute société régulière, leur paraissent un joug insupportable. Par la grossièreté de leurs mœurs, ces peuplades tiennent plus ou moins de la bête. On connaît leur imprévoyance : pour cueillir le fruit, elles coupent l'arbre qui le porte. Elles ont un amour désordonné de la variété, une inquiétude qui les force en quelque sorte à changer constamment de place et une passion d'indépendance qui ne connaît aucun frein. Les idées de décence n'entrent pas mieux dans leur tête que celles de gêne ou de règle quelconque. Les passions du sauvage ont la mobilité et la vivacité de celles de l'enfant. Dominé par ses caprices, il agit sans réflexion; ce n'est que quand il médite une vengeance qu'il est habile à calculer et à combiner. La faim le rend vorace, cruel; pour la satisfaire, tout lui est bon; il se nourrit d'insectes, de reptiles, d'animaux morts de maladie, des restes de ceux que les bêtes fauves ont déchirés dans les bois. De là des infirmités sans nombre, qu'une hideuse malpropreté aggrave encore.

Sous quelle influence s'opère le passage de la vie errante à la vie sédentaire, condition indispensable de la civilisation? Cela ne se fait point par la contrainte. Sur des populations nomades, vivant au jour le jour, libres de changer à chaque instant de résidence et de se soustraire ainsi au joug auquel on voudrait les soumettre, la force est sans action. Les Kourdes et les Arabes du désert ont été

vaincus bien souvent; mais le vainqueur n'a jamais pu les contraindre par les armes à renoncer à leurs habitudes nomades. Les populations chasseresses de l'Asie et de l'Amérique ont toujours reculé devant la conquête; elles ont été parfois anéanties par les nations civilisées voisines; on n'a pas réussi par la violence à les attacher au sol. La conquête eût-elle d'ailleurs apporté une fois la civilisation au milieu de peuplades barbares, il resterait toujours à expliquer comment les conquérants avaient eux-mêmes été civilisés.

Voudrait-on en faire honneur à la réflexion et prétendre que des familles nomades, fatiguées de leurs misères, auraient un jour associé, par un contrat, leurs intérêts et leurs efforts, et auraient ainsi créé les premières sociétés civilisées? Cette hypothèse, soutenue par Hobbes et par les philosophes du siècle dernier, ne résiste pas à l'examen. L'histoire n'a conservé aucun souvenir d'associations semblables; elle nous montre partout les hordes barbares en état permanent d'hostilité; et, si parfois elles s'unissent ensemble, ce n'est que momentanément, dans un but déterminé; dès que le but est atteint, le lien qui les avait rapprochées se brise, et chacune d'elles rentre dans son isolement primitif.

Depuis plus de trois siècles que des voyageurs européens ont occasion de visiter et d'observer des peuplades sauvages, on n'a jamais vu aucune sortir d'elle-même, par ses seuls efforts, par suite d'un travail raisonné, de son état de dégradation. Comment, n'ayant aucune notion ni de la vie civilisée ni par conséquent des avantages qu'elle procure, pourraient-elles concevoir le dessein de faire le sacrifice de leur indépendance et de se soumettre à des lois communes, pour atteindre un but qui leur est entièrement inconnu?

Le spectacle des bienfaits de la civilisation n'en a pas même séduit une seule et ne lui a jamais inspiré le moindre désir d'améliorer son sort. Les hordes sauvages ou barbares qui vivent depuis plusieurs siècles à côté de peuples avancés dans l'industrie et dans la culture intellectuelle ne leur ont emprunté que leurs vices; elles ont constamment repoussé leurs vertus, leurs sciences et leurs arts, qu'elles paraissent même ne pas comprendre.

L'éducation n'a eu aucune prise sur les sauvages, quelque favorables que fussent les circonstances dans lesquelles l'expérience en a été tentée. Turnbull raconte qu'un particulier, plein d'humanité et de douceur, essaya d'élever dès l'enfance un garçon et une fille pris dans une peuplade sauvage. Ils furent instruits et soignés avec toute l'attention nécessaire; on ne négligea rien pour les former aux habitudes européennes. À peine eurent-ils atteint l'âge fixé pour le terme de leur éducation, qu'ils s'affranchirent de toute dépendance, et, jetant les habits auxquels on les croyait accoutumés, ils s'enfuirent dans les bois pour reprendre la vie de leurs amis et de leurs parents. On sait avec quel empressement et quelle satisfaction les divers habitants des îles de l'Océan Pacifique amenés en Europe, soit par Cook, soit par Bougainville, reprirent les mœurs et les habitudes de leur pays dès qu'ils y furent rentrés. On peut citer bien d'autres exemples de sauvages de la Nouvelle-Hollande qui ont préféré souffrir de la faim et s'exposer à toute l'inclémence d'un climat rigoureux plutôt que de s'astreindre aux usages des peuples civilisés.

La religion seule est capable de dompter l'indépendance irritable et soupçonneuse des tribus primitives, et d'agir assez fortement sur leur imagination pour les subjuguier et les plier à des mœurs nouvelles. Tout autre sentiment que la crainte des puissances supérieures à la nature humaine et le désir égoïste de s'attirer leur faveur resteraient sans action sur des hommes qui ne diffèrent des enfants que par la violence de leurs passions brutales; ou du moins nul autre sentiment n'aurait une force suffisante et n'exercerait un effet assez continu pour les retenir dans une vie régulière, contre laquelle leurs instincts grossiers se révoltent.

Que les peuples nomades qui sont devenus plus tard de grandes nations ne se soient fixés au sol et n'aient courbé la tête sous l'empire de la loi que vaincus par la religion, c'est ce que prouve ce double fait : d'un côté la forme des législations primitives qui, toutes, se donnent elles-mêmes pour un enseignement direct de la divinité, et d'un autre côté les traditions antiques, qui s'accordent partout à attribuer aux dieux l'invention de l'agriculture et des arts utiles. En Egypte, Isis, une faucille à la main, présidait aux travaux de la moisson. C'est d'elle que les habitants des bords du Nil avaient appris à filer le lin et à le tisser, à planter l'olivier et à extraire de ses fruits une huile savoureuse. Cérès fut pour les Grecs ce qu'Isis était pour les Egyptiens. Elle inventa l'agriculture, constitua la propriété des terres, établit les diverses lois nécessaires à la sécurité et à la prospérité des populations agricoles. L'invention de la culture de la vigne et de la fabrication du vin était rapportée en Egypte à Osiris, dans la Grèce à Bacchus. Cependant il ne faut pas croire que toute espèce de religion soit capable de donner naissance à la civilisation. Nous n'en voulons d'autre preuve que l'état de sauvagerie dans lequel ont persisté une foule de tribus qui ont cependant une religion, un culte et des pré-

tres qui se prétendent aussi en rapport avec des puissances supérieures. S'il suffisait d'une *théocratie* quelconque pour que la vie policée s'établît, il y a longtemps que les hordes barbares qui errent ou qui végètent encore dans les forêts et dans les déserts se seraient fait une patrie et seraient devenues à leur tour de puissantes nations.

La religion ne devient un principe de civilisation que du moment qu'elle se fonde sur le sentiment moral. Aussi longtemps que les dieux ne sont conçus que sous la catégorie de la force, c'est-à-dire uniquement comme des êtres plus puissants que l'homme, leur pensée ne peut exercer la moindre influence salutaire sur la conscience. Ces dieux s'inquiètent peu que leurs adorateurs soient bons ou mauvais, bienfaisants ou cruels. Qu'on tremble devant eux et qu'on s'acquitte des redevances qui leur sont dues, cela leur suffit, ils n'en demandent pas davantage; tout le reste leur est indifférent. Et leurs adorateurs, de leur côté, ont rempli tous leurs devoirs envers eux et se sont assurés de leur protection quand ils ont rendu hommage à leur puissance et qu'ils ont déposé des offrandes sur leurs autels.

Il en est tout autrement dès que les dieux apparaissent, non plus seulement comme des êtres puissants, mais aussi comme des êtres purs et justes. Il ne s'agit plus alors, pour mériter leurs bienfaits, de les séduire par des présents et des flatteries; le devoir de leurs adorateurs est de les prendre, en un certain sens, pour modèles et de chercher à être purs et justes comme ils le sont eux-mêmes. Sous l'impression de cette conception de la divinité, les actes violents et cruels sont condamnés comme coupables et les mœurs brutales et grossières comme inconvenantes, tandis qu'une vie paisible, décente, régulière est regardée comme agréable aux dieux, et par conséquent comme nécessaire pour leur plaisir et s'attirer leur faveur.

Quand cette conception morale de la divinité s'est emparée de la conscience d'un homme, la civilisation a un apôtre qui, tôt ou tard, la fera triompher. Comment pourrait-il ne pas consacrer sa vie tout entière à la propagation, à la réalisation d'une idée dont la vérité le presse et qui, d'ailleurs, comparée aux grossières croyances de ses contemporains, lui paraît riche en applications bienfaisantes? Sans doute, cette conception s'alliait encore dans l'esprit des législateurs primitifs à une foule de ces superstitions qui sont propres à l'enfance de l'humanité. Mais elle était suffisamment claire à leurs yeux pour leur donner un idéal comparativement élevé de la vie humaine, et c'est d'après cet idéal qu'ils entreprirent de transformer les peuplades auxquelles ils appartenaient. Si Moïse prescrivait aux Israélites d'être saints, c'est, il nous le dit lui-même, parce qu'il concevait Dieu comme saint. Zoroastre n'imposa à ses disciples la pureté dans leurs pensées, dans leurs paroles et dans leurs actions, que parce qu'Ormuzd était pour lui un être pur par excellence.

Le point de départ des législateurs primitifs étant une conception de la nature morale de la divinité, leur œuvre fut nécessairement empreinte d'un caractère éminemment religieux. C'est pour la cause de Dieu qu'ils combattirent; ils furent les interprètes de sa volonté auprès des hommes; ils se regardèrent, tous sans exception, comme appelés par une vocation d'en haut à faire triompher l'ordre moral au milieu de leurs concitoyens.

Déjà Diodore de Sicile, qui avait été frappé de ce fait constant, que toutes les législations primitives se présentent sous la forme d'une révélation, avait eu l'idée d'en chercher une explication psychologique. Tout en reconnaissant que les anciens législateurs auraient bien pu emprunter les noms des dieux pour donner une plus grande autorité à leurs lois sur l'esprit des peuples, il ne tient pas pour impossible qu'ils aient regardé leur intelligence, mise au service de l'humanité, comme animée d'un souffle divin et surnaturel.

Leurs conceptions dépassaient, en effet, à un si haut degré le niveau commun de leur temps, qu'elles les remplissaient eux-mêmes d'étonnement et d'admiration. Peu exercés à l'analyse, ils ne pouvaient suivre les termes moyens par lesquels ils y étaient arrivés. Elles leur apparaissaient comme des idées en quelque sorte étrangères à leur esprit, à la production desquelles ils ne sentaient pas qu'ils avaient pris part. Ils se croyaient forcés, par conséquent, de les rapporter à une puissance supérieure.

L'établissement de la *théocratie* n'a pas été, comme on le croit d'ordinaire, l'œuvre de castes sacerdotales. Les législateurs primitifs n'ont été nulle part des prêtres. Il est certain, on peut l'affirmer du moins pour ceux des peuples antiques dont les documents positifs nous permettent de reconstruire en partie les âges primitifs, qu'il n'existait chez eux, avant la transformation qui les fit entrer dans la vie policée, ni prêtres ni castes sacerdotales.

On sait très-bien comment les familles de pasteurs, issues de Jacob, se transformèrent en un peuple d'agriculteurs. Ce changement s'opéra, après la sortie d'Égypte, par les soins de Moïse, ou, si l'on aime mieux, par les efforts réunis d'un certain nombre de législateurs, dont l'œuvre collective s'est personnifiée dans celui qui fut peut-être le plus

éminent d'entre eux, ou peut-être encore qui donna à leur idée religieuse et sociale sa forme dernière et parfaite. Avant cette époque, il n'y avait point de prêtres en Israël. Chaque père de famille célébrait le culte dans sa maison, entouré de ses enfants et de ses serviteurs. Ni Moïse ni aucun des chefs du peuple qui l'aidèrent dans son entreprise ne se donnèrent pour des prêtres; ce qui ne les empêcha pas de célébrer eux-mêmes les cérémonies qu'ils établirent ou qu'ils tenaient de leurs ancêtres; c'était un droit qui avait appartenu jusque-là aux pères de famille et qui leur resta longtemps encore après l'établissement du peuple d'Israël dans la terre de Chanaan. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que la famille à laquelle fut confié le sacerdoce chez les Israélites ne fut pas celle qui s'opposa le moins aux plans du législateur.

Le mazdéisme prit naissance et s'établit dans d'autres conditions que le mosaïsme; mais il ne fut pas plus que lui l'œuvre d'un sacerdoce. Zoroastre nous est donné par la tradition antique pour un sage et non pour un prêtre. Un sacerdoce puissant se forma plus tard au milieu des mazdéens; il n'existait pas avant la réforme religieuse et sociale qui fit de quelques-uns des clans de la famille aryenne un peuple de cultivateurs. Il n'est pas question des mages dans les parties les plus anciennes de l'Avesta. Tout au plus la formation d'une caste sacerdotale chez les mazdéens daterait-elle du père du mazdéisme; on a cependant de bonnes raisons de croire qu'elle lui fut postérieure.

Enfin, si nous portons les yeux sur les origines de la civilisation des Indous, nous serons témoins d'un spectacle analogue. Le Rig-Véda, la première base de cette civilisation, ne parle ni de prêtres ni de caste sacerdotale. Le sacerdoce prit plus tard une prépondérance énorme parmi les peuples de l'Inde; mais ce n'est pas sous sa direction qu'ils firent les premiers pas dans la vie civilisée. Les brahmanes se sont donnés pour les descendants et les héritiers des poètes dont les chants ont été recueillis dans le Rig-Véda; peut-être l'étaient-ils, en effet, quoiqu'on n'en ait aucune preuve; mais ces poètes étaient des guerriers et des chefs de famille; ils n'étaient pas des prêtres; ils n'appartenaient pas à une caste sacerdotale; la division en castes était inconnue de leur temps.

Chez les Hébreux, comme chez les mazdéens et les Indous, les origines de la civilisation remontent au delà de l'époque qui vit se former une classe de prêtres. L'analogie nous autorise à supposer qu'il en fut de même chez tous les autres peuples de l'antiquité dont la civilisation n'a pas été le résultat d'une importation étrangère.

Il est un fait qui peut servir de contre-épreuve à la thèse que nous soutenons: c'est que les peuplades sauvages ou barbares au milieu desquelles se trouve un sacerdoce dont elles subsistent plus ou moins l'influence ne se sont jamais élevées à la vie civilisée. On ne pourrait en citer une seule à laquelle ses prêtres aient cherché à donner une éducation supérieure et qu'ils aient tirée de la barbarie. On a vu des corporations sacerdotales apporter, avec leurs croyances, la civilisation qui leur est propre au milieu de peuplades barbares étrangères. C'est ce que font encore aujourd'hui les missionnaires chrétiens; c'est ce qui eut lieu, sur une vaste échelle, à partir du ^{ve} siècle de notre ère, dans l'Europe occidentale, avec cette différence toutefois que le clergé catholique n'eut pas besoin de se transporter au milieu des barbares qu'il s'agissait de convertir, les barbares étant venus s'établir dans les lieux mêmes où il avait déjà fait prévaloir son influence. Mais on n'a jamais vu les corporations sacerdotales appeler à un nouveau mode d'existence les peuplades au milieu desquelles elles dominent ou seulement cherchent à dominer.

Les civilisations primitives, quelque théocratiques qu'elles soient, ne furent donc pas l'œuvre du sacerdoce. Mais il faut ajouter qu'elles eurent toutes pour conséquence de donner naissance à des castes sacerdotales. C'est un fait qu'il est superflu d'établir; mais, comme il est fondé sur la nature même des choses, il convient d'en indiquer la raison.

Les législations primitives eurent toutes, on l'a déjà vu, une origine divine. Dieu fut censé avoir parlé par la bouche d'hommes privilégiés auxquels il avait fait connaître sa volonté. Leurs instructions restèrent les lois du nouvel ordre de choses. Ecrites ou orales, ces lois eurent besoin, pour être conservées, et aussi pour être appliquées convenablement, d'hommes exclusivement chargés de ce soin. Pour des lois d'origine humaine, il faut une magistrature laïque; mais quand il s'agit d'un code révélé par Dieu, la magistrature à laquelle la conservation et l'application en sont confiées devient nécessairement un sacerdoce, c'est-à-dire un corps gardien de la loi sainte, continuateur, sinon de la pensée du législateur, qui d'ordinaire s'obscurcit bientôt, du moins de ce qu'on prend pour elle, héritier de sa puissance et du prestige qui entoure sa mémoire, et, comme lui, organe et ministre de la divinité.

Dans les sociétés faites depuis longtemps à la vie civilisée, les rapports sociaux se maintiennent par un effet de l'habitude. Chaque

génération suit à peu près l'exemple de celle qui l'a précédée. On ne comprend guère que les choses puissent marcher autrement qu'elles ne vont. Pour empêcher le lien social de se relâcher, le magistrat n'a qu'à réprimer les natures perverses, qui ne sont jamais que des exceptions; il n'a pas à prévenir des regrets et des goûts pour les mœurs de la vie sauvage, dont le retour, s'il était possible, serait, de l'avis unanime, le plus grand de tous les maux. Il n'en est pas ainsi d'un peuple naissant, mal façonné aux nouveautés de la vie civile, encore tout imprégné des souvenirs des temps où ses pères erraient, dégagés de toute contrainte, dans les forêts et les déserts. Que seraient devenues, au milieu d'un tel peuple, des institutions dont le côté moral lui échappait et n'était pas capable de faire une bien vive impression sur son esprit, et dont la contrainte lui était trop sensible pour lui permettre d'en apprécier les bienfaits, s'il n'y avait eu une autorité assez forte pour en garantir l'exécution et pour empêcher tout retour à la vie nomade? Le législateur mort, son œuvre, abandonnée à elle-même, aurait bientôt disparu. Pour en assurer la durée, il fallut, au moins pendant plusieurs générations, un pouvoir entièrement analogue à celui qu'il avait possédé, puisant sa force dans le même ordre de faits, c'est-à-dire enseignant et agissant au nom et par l'ordre de Dieu. Ce pouvoir, condition indispensable de l'existence des institutions théocratiques, dut nécessairement, une fois établi, se continuer et même grandir à mesure que le régime théocratique se consolidait et qu'il prenait plus d'empire sur les consciences.

C'est ainsi que, par la force même des choses, se constituèrent les castes sacerdotales. Elles se retrouvent, sous un nom ou sous un autre, chez tous les peuples soumis au régime théocratique. On ne saurait citer une seule exception. Elles ont varié dans leurs formes. En général elles ont été héréditaires; il y en a eu cependant qui se recrutèrent elles-mêmes, soit en appelant dans leur sein des hommes qu'elles croyaient capables de les seconder, soit plus ordinairement en formant des disciples qui restaient dévoués aux intérêts de l'ordre. Mais elles ont eu toutes ce caractère commun de se regarder comme les mandataires de la divinité, les dispensateurs de ses faveurs et les ministres de ses jugements. Ce caractère était une conséquence de la nature même des institutions théocratiques.

Un des caractères les plus frappants des législations théocratiques est l'excès de la réglementation. Il n'est pas un seul acte de la vie humaine, depuis le plus considérable jusqu'au plus humble, qui ne soit déterminé à l'avance par quelque article de la loi; rien n'est abandonné à l'initiative et à la spontanéité de l'individu. On ne se contente pas de lui prescrire l'amour de Dieu, la bienveillance pour les autres membres de l'État, la commiseration pour les pauvres, la veuve et l'orphelin, tous les sentiments, en un mot, qui constituent le domaine propre de la religion. On ne lui commande pas seulement d'éviter les attentats à la vie, à la liberté, à l'honneur de ses concitoyens, ce qui forme la matière des lois civiles et pénales des nations civilisées. On s'attache encore avec non moins d'attention à lui apprendre ce qu'il est permis de boire et de manger, et même de quelle manière les aliments autorisés doivent être préparés; de quelles étoffes on peut se vêtir et quelle forme il convient de donner aux vêtements; quels sont les soins qu'il faut accorder au corps, quel est le nombre des ablutions, quel doit en être le mode et quels sont les cas qui en nécessitent de particulières.

Le code de Manou, qui a été l'objet d'un travail systématique de classification, est, par cela même, plus propre qu'aucune autre législation de ce genre à nous apprendre jusqu'à quel degré la *théocratie* crut nécessaire de réglementer l'existence humaine. Cette loi indique à l'Indou de quelle manière il doit manger, boire, se vêtir, vaquer aux soins de l'hygiène et de la propreté, se laver les pieds, se tailler les ongles et les cheveux, prendre un bain et même s'acquitter des fonctions les plus secrètes. Elle lui désigne d'une manière précise les heures du lever et du coucher; elle lui trace les précautions à prendre pour veiller à sa sûreté personnelle, pour se garantir du feu, de l'eau, pour voyager en toute sécurité; elle énonce les droits et les devoirs particuliers de chaque caste et de chaque subdivision de caste, des blanchisseurs, des tisserands, des vachers, etc., etc., des maîtres et des serviteurs; elle désigne les personnes que l'on peut visiter et celles dont il importe de fuir la société; la manière de se comporter envers ses hôtes suivant leur qualité, le taux du salaire qu'il faut donner à chaque classe de domestiques.

La législation égyptienne avait pris soin de tracer aux rois un programme détaillé. Les rois d'Égypte, dit Diodore de Sicile, ne pouvaient pas agir selon leur gré. Tout était réglé par des lois, non-seulement leur vie publique, mais encore leur vie privée et journalière. Les heures du jour et de la nuit auxquelles le roi avait quelque devoir à remplir étaient fixées par des lois et n'étaient pas abandonnées à son caprice. Éveillé dès le matin, il devait d'abord recevoir les lettres qui lui étaient envoyées de toutes parts, afin de prendre une connaissance exacte de tout ce qui

se passait dans le royaume. Ensuite, après s'être baigné et revêtu des insignes de la royauté et de vêtements magnifiques, il offrait un sacrifice aux dieux... Il y avait un temps déterminé, non-seulement pour les audiences et les jugements, mais encore pour la promenade, pour le bain, pour la cohabitation, en un mot pour tous les actes de la vie. Les rois étaient accoutumés à vivre d'aliments simples, de chair de veau et d'oie; ils ne devaient boire qu'une certaine mesure de vin, fixée de manière à ne produire ni une trop grande plénitude ni l'ivresse; en somme, le régime qui leur était prescrit était si régulier, qu'on aurait pu croire qu'il était ordonné, non par un législateur, mais par le meilleur médecin, tout occupé de la conservation de la santé.

Que penser de ce flet d'ordonnances qui enlacent de ses mailles serrées la vie tout entière de chaque individu? Faut-il y voir l'effet d'une tyrannie ombrageuse qui ne veut rien laisser à la libre détermination de l'homme, de peur que l'usage de sa liberté dans les moindres choses ne finisse par lui inspirer le désir de l'indépendance dans les grandes, et un ingénieux moyen de domination qui, habituant l'individu à ne consulter jamais ni sa raison ni sa volonté et à n'agir que sous la pression d'un commandement étranger, le façonne à n'être qu'un instrument passif entre les mains des ministres de Dieu? On l'a soutenu bien souvent; rien n'est pourtant plus loin de la vérité. Sans doute, ces ordonnances multipliées servirent plus tard au sacerdoce à tenir les consciences entre ses mains et à assurer sa domination. Mais ce n'est pas en vue de ces effets lointains qu'elles furent imaginées. Cette inflexible et minutieuse réglementation de tous les actes de l'existence fut d'une impérieuse nécessité dans les premiers moments de l'entrée des peuples nomades dans la vie civilisée. Ces peuples n'avaient aucune idée et encore moins l'habitude des devoirs du nouvel ordre de choses dans lequel ils étaient transportés, presque sans préparation et, dans tous les cas, sans une préparation suffisante. Comment les auraient-ils remplis, si on ne leur en avait tracé un programme complet et détaillé?

Il ne suffisait pas de montrer la route à ces hommes, qui étaient loin encore d'être habitués à leur nouvel état. Il fallait, pour ainsi dire, les prendre par la main et les conduire comme des enfants. On ne pouvait compter en rien sur leur intelligence, ni sur leur spontanéité, ni sur leur prévoyance. On leur donna pour guide cette multitude de prescriptions qui se retrouvent dans toutes les législations primitives; elles devaient les empêcher de dévier de la ligne de conduite qui leur était tracée.

On a fait remarquer plus d'une fois que, pour une foule de cas, il n'y a point de proportion, dans les législations théocratiques, entre l'offense et la peine dont elle est frappée. Il est certain qu'un très-grand nombre d'actes, dont les uns constitueraient à peine aujourd'hui un simple délit et dont les autres ne sont que des fautes insignifiantes, parfois même imaginaires, sont punis de la peine capitale. Faudrait-il pour cela accuser ces législations d'une excessive rigueur et leur reprocher d'avoir mis l'arbitraire le plus révoltant à la place de la justice? Oui, sans doute, s'il fallait les juger d'après les sentiments et les conceptions de notre temps. Mais ce n'est pas avec cette mesure que nous avons à les apprécier. C'est en regard des circonstances dans lesquelles elles furent établies et des effets qu'elles étaient destinées à produire qu'il convient de les considérer; et quand on les envisage de ce point de vue, on reste bien vite convaincu que ces offenses légères, insignifiantes, ou même imaginaires pour nous, avaient une très-haute gravité dans les âges théocratiques.

Tout acte qui, inspiré par des souvenirs de la vie nomade, tendait à maintenir ou à faire revivre les mœurs barbares que ces législations se proposaient avant tout de faire oublier portait une atteinte mortelle à l'ordre social qu'il s'agissait d'établir. Il constituait, par conséquent, quel qu'il fût d'ailleurs en lui-même, un crime capital ou, pour mieux dire, un véritable crime d'État. Ajoutez que, la loi tout entière venant de Dieu, la transgression du plus petit commandement était une offense envers son divin auteur, tout aussi criminelle que la violation du plus considérable, ou, pour mieux dire, dans une législation théocratique, il n'y a, à proprement parler, ni grand ni petit commandement: ils ont tous une égale importance, à cause de leur origine divine.

Il n'est pas sans intérêt de remarquer que, dans les cas de ce genre, les législateurs semblent avoir eu conscience qu'ils étaient infidèles à leurs principes. Ils ont tous cherché quelque moyen de couvrir leur inconséquence. Chez les Hébreux et les Égyptiens, on eut recours à ce qu'on appelait les sacrifices de substitution. Au coupable qui méritait la mort, on substituait un animal qui portait la peine méritée par l'offense. Le sang avait coulé, une vie avait été donnée, la justice était satisfaite, et, après quelques cérémonies qui étaient à la fois l'aveu de son crime et la marque de son repentir, le coupable recevait sa grâce de Dieu, qui se déclarait satisfait.

Que le gouvernement théocratique ait été

la seule école à laquelle les peuples, dans leur enfance, ont pu se former à la civilisation, et qu'il ait rendu par là un éminent service à l'humanité, il serait aussi insensé de le nier qu'il serait injuste de ne pas lui en garder une éternelle reconnaissance. Mais, une fois que la société s'est assise, que les sentiments de paix, de conservation, de concorde ont remplacé généralement les instincts vagabonds, cruels et destructeurs des pasteurs et des chasseurs nomades et indisciplinés; une fois que les facultés humaines, cessant d'être le jouet des accidents extérieurs, des sens, des passions les plus grossières ou d'une imitation enfantine, se sont accoutumées à n'être en jeu, le plus ordinairement, que d'après des croyances fixes, des idées réfléchies, des intérêts sérieux et raisonnables, l'œuvre de la *théocratie* est accomplie, et il ne lui reste qu'à remettre son autorité en des mains plus capables de diriger le nouvel ordre de choses, ou à remplacer elle-même ses institutions primitives, établies en vue de barbares qu'il s'agissait de former à la vie policée, par d'autres institutions qui soient en rapport avec les nouvelles aptitudes intellectuelles et morales, et avec les conditions d'existence des sociétés dont la civilisation est déjà avancée.

Mais la *théocratie* ne veut, disons mieux, la *théocratie* ne peut faire ni l'un ni l'autre. C'est un fait incontestable que les institutions théocratiques, quand elles ne sont pas renversées, après qu'elles ont accompli leur œuvre, ont toujours pour effet inévitable de paralyser les forces vives de l'intelligence et d'enfoncer dans une sorte d'abaissement les peuples sur lesquels elles font peser leur empire. Le manque absolu de liberté, d'initiative, de personnalité maintient nécessairement l'ignorance, ne permet pas à l'intelligence de dépasser un cercle très-borné, affaiblit les caractères et amène à la suite de ces maux des maux plus grands encore et qui en sont la conséquence, la paresse, la misère, la dégradation morale. La vie s'éteint peu à peu dans les sociétés où tout est disposé de manière que l'homme n'ait pas à mettre constamment en jeu ses facultés et à les entretenir par le travail, les luttes légitimes et une louable émulation. La monotonie y tue toute initiative; une langue funeste s'y empare des esprits; les cœurs s'y dessèchent, parce qu'il n'y a plus pour eux ni joie ni espérance, et la mort spirituelle enveloppe de ses froides ombres aussi bien les maîtres que le vil troupeau d'esclaves qui leur obéit aveuglément.

Ce triste tableau ne convient pas seulement à des civilisations passées, à des nations éteintes depuis des siècles; nous en voyons encore des traces autour de nous. La *théocratie* n'a pas disparu tout entière du sol de la vieille Europe. Son influence, il est vrai, même dans les lieux où elle semblerait avoir de profondes racines, est loin d'être toute-puissante; elle y est contre-balançée par les tendances philosophiques, politiques et littéraires, qui datent de l'époque de la renaissance des lettres et dont les conséquences inévitables doivent être l'émancipation de la conscience individuelle. La lutte est engagée depuis longtemps, au milieu de nous, entre les deux principes contraires; elle remplit depuis trois siècles notre histoire; il n'est pas un seul événement de quelque importance qui ne s'y rapporte. On peut prévoir déjà auquel des deux partis restera la victoire. En attendant, on peut s'assurer que la prospérité intellectuelle, morale et matérielle de chacun des peuples engagés dans la lutte monte ou baisse dans la même proportion que l'influence théocratique s'affaiblit ou se fortifie.

Il en est des sociétés humaines comme des individus. Ce n'est jamais qu'un infiniment petit nombre d'hommes qui, après s'être fait une claire conscience du but de leur existence, s'efforcent volontairement de l'atteindre. Tout le reste, enfant jusqu'aux dernières limites de la vieillesse, n'arrive jamais à la pleine possession de soi-même et suit aveuglément la tradition, sans s'inquiéter même ni d'en rechercher la valeur, ni de s'assurer au moins qu'elle est un guide sûr et désintéressé. La foule n'a d'autre mobile qu'un sentiment vague; elle agit par des entraînements spontanés, et presque jamais par suite de réflexions bien dirigées. Que ce sentiment la conduise au bien, que ces entraînements soient le fait d'une nature généreuse, nous le voulons bien; mais il est évident que l'idéal moral réclame autre chose que ces mouvements irrésistibles, dont l'agent est incapable de se rendre compte et qui ne remplissent pas certainement toutes les conditions contenues dans la notion du devoir.

Il n'en est pas autrement des sociétés humaines. La plupart d'entre elles ne s'élèvent pas plus que la grande majorité des individus au-dessus de ce degré de la vie morale dans lequel tout est du domaine de la spontanéité et du sentiment vague. Les nations que la fermeté de leur génie, la lucidité de leur intelligence, leur caractère bien trempé, et presque toujours aussi quelque heureux concours de circonstances, mettent en état de se posséder et de se rendre capables de se gouverner librement elles-mêmes, sous l'impulsion réfléchie de la conscience et de la raison, sont comparativement aussi rares que les hommes d'élite qui suivent la loi morale, le

sachant et le voulant, sous leur propre responsabilité et avec un entier désintéressement. Ces nations sont les seules qui ne soient pas condamnées à une enfance éternelle. Le monde antique n'en a connu que deux, nous voulons parler de la Grèce et de Rome.

De tous les peuples de l'antiquité, les Grecs et les Romains ont seuls parcouru la carrière complète de l'existence sociale. Avant de tomber dans la caducité, ils ont eu un âge viril. Aucune des autres nations antiques ne peut nous offrir un spectacle analogue. Tandis que nous regardons celles-ci presque du même œil que nous considérons des êtres informés qui nous apparaissent comme des jeux de la nature, nous retrouvons l'homme tout entier, tel que nous le concevons, dans le Grec du siècle de Périclès et dans le Romain des beaux temps de la république. Nous n'éprouverions aucune répugnance à être leurs concitoyens; nous ne concevons pas même la possibilité de nous associer à la vie des Chalcéens ou des Égyptiens de l'antiquité. Il manque à ces peuples théocratiques une foule de choses dont, à notre jugement, l'homme ne peut se passer sans renoncer à ce qui fait la gloire et le bonheur de sa nature. Ces lacunes ne nous frappent pas au même degré, tant s'en faut, chez les Grecs et les Romains. Ce serait, assurément, une exagération de les prendre pour l'expression définitive, absolue de l'idéal de l'humanité; mais, du moins, l'humanité s'est élevée en eux au plus haut point de perfection qu'il lui fût possible d'atteindre dans les temps et dans les circonstances au milieu desquels ils vécurent.

Les Grecs, surtout, nous remplissent d'un sentiment profond d'admiration par le tableau qu'ils nous présentent d'un développement harmonieux de toutes les facultés de la nature humaine. Les Romains leur sont inférieurs sous plusieurs rapports, soit que leur génie propre ait été moins complet que celui des Grecs, soit encore parce qu'ils ne se dégagèrent ni aussi vite ni aussi radicalement que ces derniers de toute empreinte théocratique. La Grèce eut le bonheur de s'affranchir de la tutelle de la *théocratie* et même de l'influence des souvenirs, qu'elle laissa à Rome, précisément au moment où, après l'avoir formée à la vie policée, les institutions sacerdotales n'auraient plus eu d'autre effet que de retener, que d'étouffer ses admirables facultés. C'est grâce à cet heureux affranchissement, autant au moins qu'aux dons brillants qu'elle avait reçus de la nature, qu'elle doit d'être devenue la nation la plus remarquable de l'antiquité par ses arts, ses lettres, sa civilisation la plus libérale, la plus attrayante, la plus véritablement sympathique et humaine peut-être qui ait existé depuis le commencement du monde, la patrie d'Homère, de Phidias, de Sophocle, de Platon, d'Aristote.

Si, par quelque fâcheux concours de circonstances, la *théocratie* n'avait pas fait place, dans la Grèce, à une civilisation d'un ordre supérieur, laissant à la raison humaine la facilité de se développer librement, le génie grec, qui s'est montré, au plus haut degré, capable de sentir et d'exprimer les sentiments les plus vrais et les plus nobles de la nature humaine, retenu dans les puériles conceptions de l'enfance, enfermé dans une sphère d'idées de convention, arrêté par les entraves des constitutions sacerdotales, n'aurait produit, au lieu des œuvres si remarquables de pureté et de maturité qu'il a léguées à l'admiration de la postérité, que des ouvrages plus semblables à des rêves discordants qu'à des créations d'un esprit maître et sûr de lui-même. A la place des chants immortels de l'*Iliade* et de l'*Odyssee*, les poètes de la Grèce théocratique n'auraient composé que des poèmes informes dans le genre des poésies du cycle de Charlemagne; Platon n'aurait été qu'un Duns Scot parlant grec, Aristote qu'un Simon de Tournay ou qu'un Roger Bacon; la trilogie du *Prométhée* d'Eschyle n'aurait pas dépassé la hauteur des mystères du moyen âge; Hérodote et Thucydide nous auraient laissé des chroniques dans le genre de celles des religieux de Saint-Denis ou du *Speculum historiale* de Vincent de Beauvais.

THÉOCRATIQUE adj. (té-o-kra-ti-ke — rad. *théocratie*). Qui appartient, qui a rapport à la théocratie : *Les brahmanes, dans l'Inde, ont eu longtemps le pouvoir THÉOCRATIQUE.* (Volt.) *L'uniformité est le propre des gouvernements THÉOCRATIQUES.* (Kératry.)

THÉOCRATIQUEMENT adv. (té-o-kra-ti-ke-man — rad. *théocratique*). D'une manière théocratique : *Etat gouverné THÉOCRATIQUEMENT.*

THÉOCRATISER v. a. ou tr. (té-o-kra-ti-zé — rad. *théocratie*). Soumettre à un pouvoir théocratique : *THÉOCRATISER une nation, un peuple.* ■ Peu usité.

THÉOCRÈNE ou **THÉOCRENUS**, littérateur italien. V. TAGLIACARNE.

THÉOCRITE, poète bucolique grec, le père et le prince de la poésie pastorale, né à Syracuse vers 290 av. J.-C. Il vécut sous le roi Hiéron le Jeune, qu'il célébra dans ses vers, fut attiré à la cour d'Alexandrie par les libéralités de Ptolémée Philadelphe et fit partie de la fameuse pléiade. De retour en Sicile, il mourut, à ce qu'on croit, dans un âge très-avancé, après la prise de Syracuse

par Marcellus. Il ne reste de lui que vingt-neuf idylles et vingt-trois épigrammes (dont douze seulement sont considérées comme authentiques). Parmi ses petits poèmes, on ne compte guère que douze églogues proprement dites; mais il a répandu dans ses autres tableaux une teinte champêtre qui, sans nuire à l'énergie de son pinceau, donne à ses récits une grâce inimitable. Ses pièces rustiques se distinguent par une naïveté gracieuse et piquante, un naturel exquis, une harmonie, une vivacité de dialogue, un charme de descriptions qui en ont fait le modèle comme le désespoir des poètes bucoliques. Mais on souhaiterait que la décence n'y fût pas si souvent violée. Dans quelques-unes de ses autres pièces (les *Dioscures*, la *Magicienne*, etc.), il s'élève jusqu'au lyrisme de l'épopée. Virgile a imité ses poésies pastorales; mais, malgré la grâce ravissante, la douceur et l'élégance de ses vers, il ne les a pas fait oublier, et l'on a dit avec raison que la victoire est restée indécise entre le cygne de Mantoue et le berger de Syracuse.

• Théocrite, dit M. Léo Joubert, est un poète savant et naturel, qui connaît à fond toutes les ressources de son art et les dissimule en les employant. Il a les défauts de son temps, mais il les domine et les transforme souvent en beautés. Il ressemble à ses contemporains, sans qu'il soit possible de le confondre avec eux. Il égale presque les poètes des âges classiques, bien qu'il porte les marques incontestables d'un siècle de déclin. En tout, c'est un poète à part, que pourtant l'on jugerait mal si on le détachait de son époque. Il garda du dialecte sicilien, dialecte dont il trouvait d'excellents modèles dans Epicharme et Sophron, ce qui était intelligible à tous, et, combinant ce doric populaire avec le doric lyrique de Stésichore et de Pindare, il se forma un style familier et poétique, abondant, naïf, varié, qui se prêtait à rendre les situations et les sentiments les plus contraires, la querelle des deux pères ou la plainte passionnée de Simétha, la chanson du moissonneur ou les dernières paroles de Daphnis, les propos des deux Syracusaines coudoyées dans la foule, ou le chant des femmes d'Alexandrie célébrant la résurrection d'Adonis. Rarement un poète disposa d'un instrument aussi souple et aussi énergique. Théocrite ne s'en contenta pas. Il s'approprie encore pour ses descriptions épiques la langue d'Homère, et, pour ses essais lyriques, le vieil éolien d'Alcée et de Sapho. S'il étend une main hardie sur les richesses de l'ancienne poésie, il ne dédaigne pas les artifices de la poésie contemporaine. Il recherche, comme Callimaque, le contraste des idées élevées et des expressions communes, et il place des proverbes populaires à côté de périphrases poétiques dignes de Lycophron. Ces savants effets de style ne déplaisent pas chez lui, parce que, au-dessus de cet art alexandrin, on sent passer un souffle vivifiant d'inspiration, un souffle qui a traversé les grands bois de chênes de l'Elma et qui s'est mis à la brise marine sur les rivages de Syracuse. • L'édition princeps de Théocrite a paru sans date à Milan (in-fol.) vers 1481. Une des principales éditions de ce poète est celle de Boissonade (Paris, 1837). On estime aussi celle d'Ameis (collection Didot), avec une traduction latine et les scolies. Parmi les traductions françaises en prose de cet écrivain, nous citerons celles de Geoffroy (1800) et de Leconte de Lisle (1861). Longepierre l'a traduit en vers (1688), ainsi que Servan de Sugny (1822) et Firmin Didot (1833).

THÉODÉSIES s. f. pl. (té-o-dé-zi — gr. *theodaisia*; de *theos*, dieu; *dainumi*, je partage). Antiq. gr. Fête libyenne en l'honneur de Bacchus.

— **Encycl.** On sait, par Hésychius, que Bacchus était nommé en Crète Theodasius. Ainsi les *théodasies* sont, chez les Crétois, des fêtes en l'honneur de Bacchus. On ignore si les Crétois observaient dans cette fête les mêmes rites que les autres peuples de la Grèce. En Libye, on associait les nymphes à Bacchus. Il en était peut-être de même en Grèce, mais il est difficile de l'assurer faute d'autorités. Hésychius joint cette fête aux hérochies; ce qui pourrait faire soupçonner que ces deux fêtes se célébraient ensemble, ou du moins à peu de temps de distance l'une de l'autre, ou bien encore que c'était la même fête sous deux noms différents. Mais, comme il est parlé des hérochies dans le traité conclu entre les Hiérapyntiens et les Priamiens, et des *théodasies* dans celui qui eut lieu entre les Latiens et les Olontiens, nous pensons que ce sont deux fêtes différentes. Le passage d'Hésychius et ce dernier traité sont les seuls documents que nous ayons sur cette fête.

THÉODAMAS ou **THIODAMAS**, roi des Dryopes. Il refusa de donner l'hospitalité à Hercule, qui traversait ses Etats avec Déjanire. Le héros, irrité de cette conduite, tomba sur les Dryopes, dont il massacra un grand nombre, tua Théodamas et lui enleva son fils Hylas. Dans cette bataille, Déjanire combattit avec courage et reçut une blessure.

THÉODAT, roi des Ostrogoths d'Italie, neveu de Théodoric, dernier rejeton des Amals, mort près de Ravenne en 536. Amalasonte, mère du dernier roi, Athalaric, l'éleva

sur le trône en l'épousant (534). Théodat avait cependant toujours été son ennemi secret, et bientôt après il la fit assassiner. L'empereur Justinien prit le prétexte de venger ce meurtre pour tenter d'arracher l'Italie aux Ostrogoths (535). Le lâche Théodat, plongé dans la débauche, laissa Bélisaire envahir la Sicile et conquérir la basse Italie et Naples. Son armée, indignée, proclama Vitigès, qui le fit poursuivre sur la route de Ravenne et mettre à mort (536). C'était un prince lâche, avare, perfide et cruel, adonné aux plaisirs. Il avait reçu dans sa jeunesse une forte éducation, était très-versé dans les lettres grecques et latines, dans la philosophie platonicienne; mais ses études n'avaient eu aucune influence sur sa mauvaise nature. Th. Corneille a pris ce prince pour le sujet d'une de ses tragédies.

THÉODEBALD, roi d'Austrasie, né en 533, mort en 553. Il succéda en 547 à son père, Théodebert 1^{er}, fut reconnu par les chefs austrasiens malgré sa jeunesse, ne fit rien de remarquable et mourut d'une paralysie. Clotaire 1^{er}, après avoir épousé sa veuve, Wultrade, réunit l'Austrasie à ses Etats.

THÉODEBERT 1^{er}, petit-fils de Clovis, né vers 504, mort en 548. Il succéda (534) à son père, Thierry, comme roi de Metz ou d'Austrasie. Il avait fait preuve d'habileté et de bravoure dès l'âge de dix-huit ans en repoussant une invasion de pirates normands près de l'embouchure de la Meuse et en tuant leur chef Cochiliac. Théodebert faisait la guerre aux Wisigoths, lorsqu'il dut aller prendre possession de son trône, à Metz. C'était un prince actif, entreprenant, libéral envers les églises, ce qui lui a valu de grands éloges de la part de Grégoire de Tours. Appelé en même temps en Italie par Justinien et par les Ostrogoths, il reçut les présents des deux partis, les trompa dans l'intention de les perdre l'un par l'autre et de s'agrandir à leurs dépens, puis les combattit successivement, ravagea la Ligurie, d'où il rapporta un immense butin, et se disposait à exécuter les plus vastes projets et à marcher sur Constantinople (déjà même il avait pris le titre d'Auguste, comme on le voit par une de ses monnaies), lorsqu'il se tua à la chasse. Ce prince fut le plus capable et le plus brave des descendants de Clovis. Le premier de sa race, il fit frapper des monnaies à son effigie.

THÉODEBERT II, roi d'Austrasie, né en 586, mort en 612. Après la mort de son père, Childébert II (596), il gouverna d'abord sous la direction de son aïeule Brunehaut, à laquelle avait été confiée la régence, mais qu'il chassa de son royaume à l'instigation des seigneurs. Cette princesse suscita contre lui Thierry II, roi de Bourgogne, qui le vainquit à Toul et à Tolbiac. Livré à Brunehaut, il fut dépouillé des ornements royaux et mis à mort. L'un de ses fils, Sigebert, est regardé comme la tige de la maison de Habsbourg.

THÉODECTE, poète tragique et orateur grec, né à Phasélis (Lycie). Il vivait vers le milieu du iv^e siècle avant notre ère et se rendit à Athènes, où il suivit les leçons d'Isocrate et devint l'ami d'Aristote, qui lui dédia un de ses traités de rhétorique. D'après Quintilien, Théodecte possédait une mémoire prodigieuse. Il mourut, croit-on, à Athènes, âgé de quarante et un ans. Les habitants de Phasélis lui élevèrent une statue sur la place publique. Théodecte composa des discours, des préceptes en vers et cinquante tragédies, parmi lesquelles on cite : *Ajax*, *Edipe*, *Alcméon*, *Helène*, *Oreste*, *Philoctète*, *Tyde*, *Mausole*. Il ne reste que de rares fragments de ces compositions.

THÉODELINDE, reine des Lombards, morte en 625. Elle était fille de Garibald, duc de Bavière, qui la fit élever dans la religion catholique, et elle épousa, en 589, le roi des Lombards, Autharic. Elle sut si bien gagner l'affection de ses sujets, qu'après la mort de son mari (590) les Lombards lui proposèrent d'accepter pour roi le prince qu'elle choisirait pour époux. Théodelinde se maria alors avec Agilulph, duc de Turin, qui se montra digne de ce choix. Sur les instances de cette princesse, Agilulph abandonna l'arianisme pour se faire catholique. De cette union naquit un fils, Adalald, dont Théodelinde eut la tutelle après la mort de son mari, de 614 à 625. Cette princesse exerça le pouvoir avec fermeté et sagesse et mourut emportant les regrets des Lombards.

THÉODEMIR, prince wisigoth, né en Espagne, mort vers 720. Il était, croit-on, fils ou gendre du roi Egiza. Commandant de la flotte des Wisigoths sous le règne de ce roi, il battit une flotte grecque qui ravageait les côtes de l'Espagne (665) et fit subir le même sort à une armée navale de musulmans sous le règne de Witiza (709). Sous Roderic, il assista à la fameuse défaite de Guadalete, qui livra l'Espagne méridionale aux musulmans, appelés dans la péninsule par le comte Julien (711), et parvint à sauver une partie de l'armée des Goths en se retirant au delà de la sierra Morena, où il fut élu roi. Pour suivi par Abd-el-Aziz, fils de Mousa, il lutta longtemps avec avantage dans les montagnes, se fit complètement battre en descendant dans la plaine de Lorca, parvint à se jeter dans la ville forte d'Orhuela, s'y dé-

fendit vaillamment et conclut avec Abd-el-Aziz, en 713, un traité honorable et avantageux en vertu duquel il était, moyennant un léger tribut, reconnu souverain de la contrée qu'il occupait. Le calife Walid 1^{er} ratifia ce traité et même exempta du tribut Théodémir, qui régna tranquillement jusqu'à sa mort. La province de Murcie a longtemps porté son nom.

THEODIA ou **MATALA**, cap de la Turquie d'Europe, à 52 kilom. S.-O. de Candie, par 34°53' de latit. N. et 22°24' de longit. E. Ce cap est le point le plus méridional de l'Europe.

THÉODICÉE s. f. (té-o-di-sé — du gr. *theos*, dieu; *dike*, justice). Justice de Dieu. || Peu usité.

— Philos. Traité de la justice de Dieu : *Toute la Théodicée de Leibniz ne vaut pas une expérience de Nollet.* (Volt.) || Partie de la philosophie qui se rapporte à Dieu, à son existence, à ses attributs.

— Encycl. Hist. A première vue, le mot *théodicée* semble la traduction exacte d'un mot grec. Pourtant, la *théodicée* telle qu'on l'entend aujourd'hui était inconnue aux anciens. En effet, que veut dire ce mot *théodicée*? Il signifie, si l'on traduit à la lettre les deux mots grecs dont il est composé, justice de Dieu. Les anciens nous ont laissé des théories, des traités sur la justice de Dieu, sur la Providence, mais ils n'intitulaient pas ces traités *théodicée*. La recherche des attributs de Dieu, la démonstration de l'existence de la divinité formaient pour eux le domaine propre de la métaphysique. Plus tard, lorsqu'une religion nouvelle s'éleva sur les débris du vieux polythéisme grec et romain, lorsque au-dessus de la raison humaine les docteurs du christianisme prétendirent placer la révélation divine, la science de Dieu cessa d'être ce qu'elle était auparavant. A côté de la libre recherche du principe premier, je veux dire à côté de la métaphysique, vint se placer l'interprétation du dogme. La *théodicée* était créée. Le mot *théodicée* ne vit le jour qu'au xviii^e siècle. Leibniz l'imagina pour le mettre en tête de son traité sur la bonté divine et sur la liberté humaine. Si *théodicée* veut dire justice de Dieu, traité sur la Providence divine, le livre de Leibniz était bien un livre de *théodicée*; le contenu n'en excédait pas les limites mêmes du titre, puisque la question générale de la Providence se résout dans ces deux questions particulières : Dieu est-il juste et bon? L'homme est-il libre? et s'il est libre, comment concilier la liberté humaine avec la prescience divine? Le mot inventé par Leibniz convenait bien à son livre. Ce mot fut longtemps à devenir populaire. Pendant la fin du xviii^e siècle et pendant tout le xix^e, on ne le voit pas apparaître une seule fois, si ce n'est lorsqu'on cite l'ouvrage de Leibniz sur la bonté divine et la liberté humaine.

Tout à coup, au commencement du xix^e siècle, le mot *théodicée* fut tiré des ténèbres où il gisait, et il devint d'un usage fréquent, à tel point qu'on désigne encore aujourd'hui par ce nom la partie de la philosophie officielle qui traite de Dieu et de ses attributs. Voici comment se fit la fortune subite de ce mot. Au commencement du siècle, la philosophie sensualiste de Locke et de Condillac tenait encore en France le haut du pavé. Laromiguière, l'ingénieur logicien, l'enseignait à la Sorbonne. On voulait remplacer cette philosophie dure, précise, exacte, par quelque chose de plus sonore, de plus grandiose, de plus éblouissant. Royer-Collard et Victor Cousin se mirent à l'œuvre. M. Taine a raconté d'une manière charmante, dans ses *Philosophes français du xix^e siècle*, comment Royer-Collard, qui venait de recevoir, sans l'attendre, une nomination de professeur de philosophie à la Sorbonne, se promenait tout soucieux sur le quai, ne sachant que dire dans ce cours qui lui tombait du ciel, lui qui n'avait jamais fait de philosophie. Il rencontre par hasard, dans l'échoppe d'un bouquiniste, un petit livre anglais de Dugald-Stewart sur les facultés de l'âme. Il prend le livre, le parcourt, l'emporte précieusement chez lui; il venait de mettre la main sur ce qui devait être le spiritualisme français au xix^e siècle : l'eclectisme était fondé. Pendant plusieurs années, Royer-Collard traduisit et commenta à la Sorbonne les œuvres des Ecossais, de Thomas Reid et de Dugald-Stewart. Son jeune et brillant disciple, Victor Cousin, à peine sorti de l'Ecole normale, lui succéda dans sa chaire de philosophie. Il entreprit de pousser plus loin l'œuvre du maître et de donner à la France une philosophie nouvelle. Il commença par réfuter Locke et Condillac, et tous les sensualistes français et étrangers du xviii^e siècle. Mais après avoir remplacé ces résultats de l'analyse condillacienne par une sorte d'idéalisme à la manière de Platon, après avoir disserté avec éloquence sur la liberté, sur les devoirs et les droits de l'homme, il fallait couronner l'œuvre par une théorie sur Dieu et sur les attributs de Dieu. La société au milieu de laquelle Victor Cousin enseignait avait ses exigences; il lui fallait une démonstration en règle de la Providence divine. C'est alors que Victor Cousin, pour donner un nom à cette partie de la philosophie, que jamais avant lui on n'avait séparée de la métaphysique, avec laquelle elle se

confond en réalité, reprit le mot *théodicée*, créé par Leibniz. Dans les programmes qu'il publia comme ministre de l'instruction publique, dans les leçons qu'il fit comme professeur, dans les livres qu'il fit imprimer, le mot *théodicée* signifie « science de Dieu ». C'était un contre-sens. C'est *théologie* qui signifie science de Dieu. Le sens du mot *théodicée* est beaucoup plus restreint; il ne s'applique qu'à la science de la Providence, c'est-à-dire à une seule partie de la théologie.

Si Victor Cousin, pour respecter la langue, eût voulu donner à cette partie de son enseignement le seul nom qui lui convînt, celui de *théologie*, le clergé n'eût pas manqué de jeter les hauts cris. On eût vu là une tentative d'usurpation, une immixtion funeste de la science dans la religion; on eût cru l'arche sainte menacée. Par prudence, Victor Cousin voulut ménager les susceptibilités du clergé et assurer son propre repos; il appela *théodicée* ses théories sur Dieu, et ce nom leur est resté. Mais ne serait-il pas temps, aujourd'hui que les nécessités du moment sont peut-être moins pressantes qu'il y a quarante ans, aujourd'hui surtout qu'on revendique dans toute son intégrité la liberté de la pensée, ne serait-il pas temps de remplacer le mot impropre de *théodicée* par le mot propre de *théologie*, fût-on froissé quelques susceptibilités attardées?

Nous n'exposerons pas ici les principes de la *théodicée*, comprise dans le sens de théologie rationnelle, parce que le *Grand Dictionnaire* donne ailleurs les théories métaphysiques relatives à la notion de Dieu. Nous y renverrons nos lecteurs, et principalement au mot Dieu lui-même.

Théodicée (ESSAIS DE), par Leibniz (1710). Cet ouvrage, écrit en français, fut composé pour répondre aux difficultés soulevées par Bayle sur l'origine du mal, soit physique, soit moral. Il comprend : un *Discours sur la conformité de la foi avec la raison*, des *Essais sur la bonté de Dieu, la liberté de l'homme et l'origine du mal*, et deux *Appendices*, consacrés l'un au livre de Hobbes sur la *Liberté, la nécessité et le hasard*, l'autre à celui de King sur l'*Origine du mal*. C'est dans cette *Théodicée* que se trouve exposé et développé l'Optimisme de Leibniz, si bien réfuté par Voltaire dans *Candide*. « La sagesse infinie du Tout-Puissant, dit Leibniz, jointe à sa bonté immense, a fait que, tout compté, rien ne pouvait être créé de meilleur que ce qui a été créé par Dieu, et, par conséquent, que toutes choses sont harmoniques en perfection et concourent ensemble avec le plus parfait accord, les causes formelles ou les âmes avec les causes matérielles ou les corps, les causes efficientes ou naturelles avec les causes finales ou morales, le règne de la grâce avec le règne de la nature. » Pour bien comprendre l'économie du plan divin, il ne faut pas s'arrêter à considérer exclusivement telle partie, tel moment, tel acte; il faut embrasser l'ensemble dans le temps et dans l'espace, étendre ses regards au passé et à l'avenir, les élever au-dessus de notre terre vers ces astres sans nombre que l'on peut supposer habités par des créatures heureuses. Dans cet univers, qui a mérité la préférence divine, se trouvent comprises les douleurs et les mauvaises actions humaines; mais elles font partie de la série la meilleure et la plus avantageuse qui soit possible. Au point de vue métaphysique, le mal a son fondement nécessaire dans la limitation, l'imperfection essentielle des créatures, imperfection qui doit subsister dans le monde le plus parfait, puisque la création n'est pas susceptible d'une perfection infinie. Le mal physique ou la souffrance est une punition et une épreuve; en tant que punition, c'est un bien d'un ordre supérieur, un bien moral; en tant qu'épreuve, non-seulement il sera largement compensé, mais il doit servir à l'accroissement de notre mérite et de notre bonheur. Quant au mal moral ou au péché, rien ne nous autorise à affirmer que la perfection du monde, c'est-à-dire la manifestation des attributs de Dieu dans le monde, n'exigeait pas que Dieu permit cet effet du libre arbitre de l'homme. S'il est vrai qu'elle l'exigeait, Dieu non-seulement a pu, mais encore il a dû le permettre, puisqu'il n'aurait pu l'empêcher sans préférer par un choix indigne de sa sagesse un monde moins parfait au plus parfait des mondes.

Tel est le squelette de cette *Théodicée*, que Fontenelle juge ainsi : « Elle suffirait pour représenter Leibniz; une lecture immense, des anecdotes curieuses sur les livres et les personnes, beaucoup d'équité et même de faveur pour les auteurs cités, fût-ce en les combattant, des vœux sublimes et lumineuses, des raisonnements au fond desquels on sent toujours l'esprit géométrique, un style où la force domine et où cependant sont admis les agréments d'une imagination heureuse, voilà ses titres de recommandation. » A part les *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, la *Théodicée* de Leibniz est l'ouvrage qui a le plus fait pour sa gloire. Il est vrai que l'auteur n'a point acquis, grâce à lui, la réputation d'un chrétien très-orthodoxe, mais plutôt celle d'un théiste et d'un moraliste de premier ordre. « On a vu de tout temps, dit-il dans sa préface, que le commun des hommes a mis la dévotion dans les formalités; la solide piété, c'est-à-dire la lumière et

la vertu, n'a jamais été le partage d'un grand nombre. Il ne faut point s'en étonner, rien n'est si conforme à la faiblesse humaine; nous sommes frappés par l'extérieur, et l'interne demande une discussion dont peu de gens se rendent capables. Comme la véritable piété consiste dans les sentiments et dans la pratique, les formalités de dévotion l'imitent et sont de deux sortes : les unes reviennent aux cérémonies de la pratique et les autres aux formulaires de la croyance. Les cérémonies ressemblent aux actions vertueuses, et les formulaires sont comme des ombres de la vérité et approchent plus ou moins de la pure lumière. Toutes ces formalités seraient louables si ceux qui les ont inventées les avaient rendues propres à maintenir et à exprimer ce qu'elles imitent; si les cérémonies religieuses, la discipline ecclésiastique, les règles des communautés, les lois humaines étaient toujours comme une haie à la loi divine pour nous éloigner des approches du vice, nous accoutumer au bien et nous rendre la vertu familière. » Leibniz est loin d'estimer qu'il en soit ainsi. Il n'a pas une meilleure opinion des formules dans lesquelles les religions s'enferment, sans toutefois les mépriser entièrement : « Elles seraient passables, dit-il, s'il n'y avait rien qui ne fût conforme à la vérité salutaire, quand même toute la vérité dont il s'agit n'y serait pas. » Malheureusement, le plus souvent, les opinions personnelles tiennent la place de la vérité; aussi l'auteur s'est-il proposé, en écrivant sa *Théodicée*, de dégager Dieu et ses attributs moraux des erreurs accumulées sur cette matière difficile. Outre ce but, des motifs particuliers engageaient aussi Leibniz à entreprendre sa *Théodicée*. Il avait fréquemment traité ce sujet dans ses conversations et dans ses lettres; interrogé par beaucoup de personnes sérieuses, il voulait répondre à toutes les questions en une fois, tout en réfutant Bayle, qu'il admirait : « Je suis d'un autre sentiment, écrivait-il, mais je suis bien aise qu'un si beau génie ait fourni l'occasion d'approfondir ces matières aussi importantes que difficiles. »

Avant d'entamer la discussion sur Dieu et ses attributs, Leibniz donne un *Discours sur la conformité de la foi avec la raison*. Il conseille l'emploi de la philosophie dans la théologie. L'objet de la foi, comme celui de la raison, est la recherche de la vérité. Quoique les vérités qu'elles recherchent ne soient pas du même ordre, elles se touchent par une foule de points notables.

Le titre complet de l'ouvrage : *Essais de théodicée sur la bonté de Dieu, la liberté de l'homme et l'origine du mal*, en indique suffisamment la distribution. Il se divise en trois parties et se termine par un *Abrégé de la controverse réduite à des arguments en forme*. Il s'agit de la controverse engagée par Bayle dans son *Dictionnaire*, et qui avait eu un immense retentissement en France, en Allemagne et en Angleterre. On trouve ordinairement, à la suite de la *Théodicée*, quelques opuscules se rattachant au même sujet ou à des opinions contradictoires; ce sont : 1^o *Réflexions sur l'ouvrage que M. Hobbes a publié en anglais*, De la liberté, de la nécessité et du hasard; 2^o *Remarques sur le livre* Sur l'origine du mal, publié depuis peu en Angleterre; 3^o *Causa Dei asserta per justitiam ejus cum cæteris perfectionibus cunctisque actionibus conciliatam*. Ce dernier opuscule, écrit en latin et que l'on regarde d'ordinaire comme faisant partie intégrante de la *Théodicée* de Leibniz, en est peut-être le morceau le plus considérable par la valeur, sinon par l'étendue.

La méthode syllogistique, en dépit du dédain de Descartes et de toute l'école cartésienne, était restée en usage parmi les plus grands écrivains du siècle, comme dans les collèges. Leibniz écrivit donc sa *Théodicée* d'après les règles de cette méthode, ce qui nuit beaucoup à sa valeur littéraire, et partant à son intérêt.

L'auteur de la *Théodicée* l'a surtout écrite pour s'opposer à l'envahissement des esprits par la doctrine de la nécessité, mise en crédit par Hobbes et Spinoza. C'était, aux yeux de Leibniz, la grande hérésie du xvi^e siècle.

L'idée mal entendue de la nécessité étant employée dans la pratique, écrit-il, a fait naître ce que j'appelle *Fatum mahometanum*, le Destin à la turque, parce qu'on impute aux Turcs de ne pas éviter les dangers et de ne pas même quitter les lieux infectés par la peste sur des raisonnements qu'on peut réduire à ces maximes : Tout est écrit; Ce qui est écrit est écrit, etc. Ce qu'on appelle *Fatum stoicum* n'était pas si noir qu'on le fait; il ne détournait pas les hommes du soin de leurs affaires, mais il tendait à leur donner la tranquillité à l'égard des événements, par la considération de la nécessité, qui rend nos soucis et nos chagrins inutiles.

Quoi qu'il en soit, Leibniz n'a réellement combattu le fatalisme qu'en lui opposant l'optimisme, et à la place de la formule de Mahomet : « C'était écrit, » il a voulu mettre celle du docteur Pangloss : « Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. »

La première édition de la *Théodicée* parut à Amsterdam en 1710 (1 vol. in-8°); une seconde a paru dans le même format en 1712, encore à Amsterdam. La meilleure est la

troisième, faussement indiquée comme la seconde par Erdmann, le savant éditeur de Leibniz, et qui fut publiée à Amsterdam (1 vol. in-8°) en 1747, par les soins du chevalier de Jaucourt, augmentée d'une histoire de la vie et des œuvres de Leibniz.

Théodicée chrétienne, par l'abbé Maret. La méthode de ce théologien consistait simplement à exposer successivement l'histoire et la philosophie du dogme. Suivant le dogme à travers les siècles, il cherche à établir qu'il n'est pas un emprunt fait aux traditions antiques ou à la spéculation philosophique, ni un assemblage d'éléments hétérogènes, mais que toujours un, immuable, constant avec lui-même, il se montre infiniment supérieur aux systèmes hérétiques ou philosophiques qui ont voulu le combattre ou l'abolir. Appuyée sur cette base historique, la philosophie du dogme a pour but de lever les difficultés de la raison et de présenter le dogme comme la véritable explication de Dieu, de l'homme et du monde.

Le but évident de l'ouvrage est de combattre le rationalisme sur son propre terrain, et il s'attaque courageusement à forte partie, à Hegel, Schelling, Lamennais, V. Cousin, Pierre Leroux. Il n'entend pas, par rationalisme, la saine philosophie, qui cherche à reculer sans cesse les limites de la science; loin de là, il fait une large part à la raison. Mais il prétend prouver que la raison ne suffit pas et qu'elle ne peut se passer de la révélation et de l'histoire.

Quant à la partie didactique de cette *théodicée*, elle peut se résumer ainsi : le monde a une cause, et cette cause est Dieu. La création est la manifestation extérieure de Dieu. Cet acte d'absolue liberté est essentiellement la production de substances qui n'existaient pas auparavant. La bonté, l'amour, parfaitement désintéressés et par conséquent toujours libres, sont le motif de la création.

Inépuisable dans son principe, aussi indéfinie qu'on la suppose, et dans sa durée, et dans son étendue, et dans la multitude des êtres qu'elle renferme, cette création est toujours nécessairement finie; car sa loi essentielle est le temps, l'espace et le nombre, qui impliquent toujours des bornes. Mais quoique essentiellement finie, elle est digne de Dieu, puisqu'elle est faite à son image. Reproduisant les lois internes de l'être divin par un progrès incessant et continu, elle s'élève sans cesse vers Dieu, et, dans ses âmes les plus nobles, elle tend à s'unir à lui de la manière la plus parfaite, sans jamais se confondre avec lui.

Tel est le résumé de toute la partie positive de l'enseignement de l'abbé Maret; nous disons enseignement, car sa *théodicée* n'est que la reproduction de leçons faites à la Faculté de théologie de Paris en l'année scolaire 1842-1843.

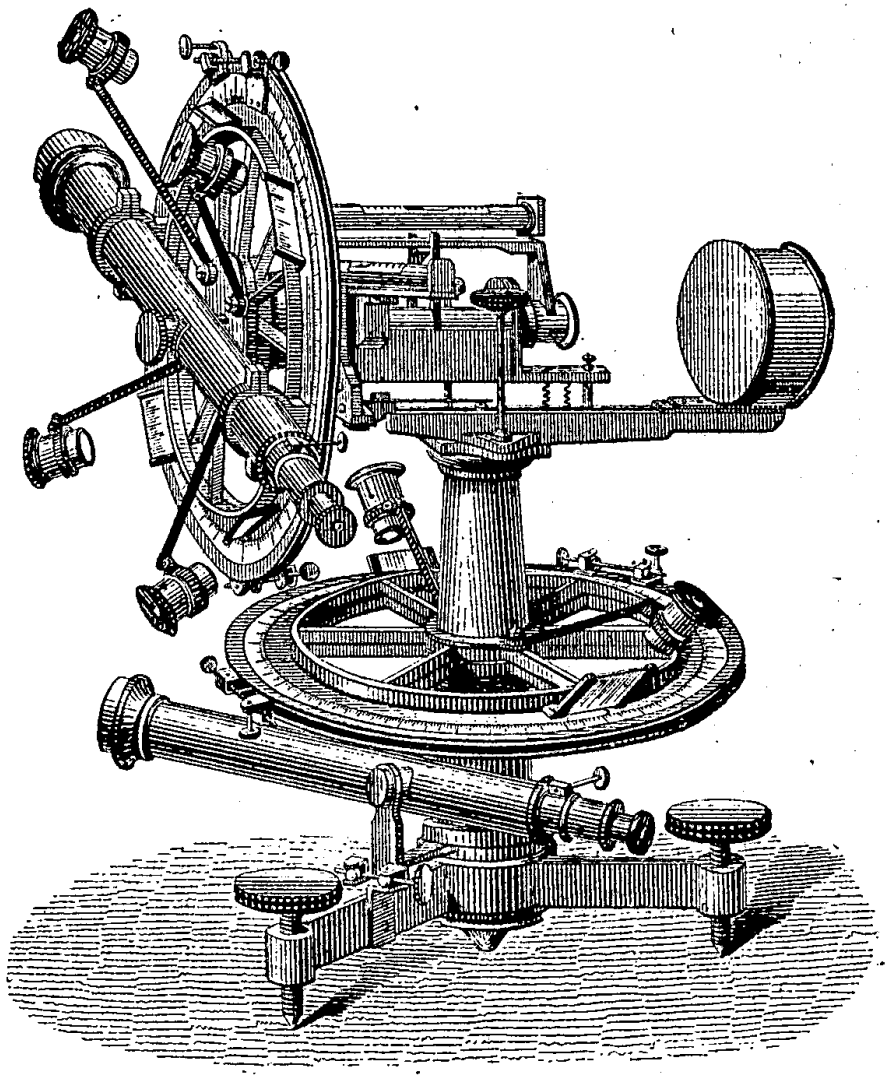
La *Théodicée chrétienne* et l'*Essai sur le panthéisme* de l'abbé Maret s'appuient et se complètent l'un par l'autre. On dirait deux prédications d'une croisade contre le rationalisme et la philosophie universitaire. Mais l'abbé Maret, nous nous plaisions à le constater, tout en rompant vigoureusement des lances contre les rationalistes, joute toujours avec courtoisie.

Théodicée, Etudes sur Dieu, la création et la Providence, par A. de Margerie (1865, 2 vol. in-8°). Ce livre est un résumé des diverses doctrines philosophiques, des diverses opinions émises par les plus grands esprits. L'auteur, professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Nancy, s'élève surtout contre le panthéisme et rejette toutes les idées émises en dehors d'une intelligence première. Cette étude, qui semble inspirée par les travaux de M. Cousin, est peut-être trop timide dans la forme et dans la pensée. Elle admet la liberté dans une certaine mesure; elle n'aborde qu'en tremblant la question du droit à l'erreur et s'empresse d'en montrer le sophisme et le danger. Fénelon et Bossuet semblent les maîtres de M. de Margerie. Avec eux, il attaque vivement l'athéisme; c'est là sa préoccupation dominante. Il n'a pas assez de foudres pour le matérialisme, ce mot mal défini et mal compris, et se hâte de faire une profession de foi spiritualiste. Malgré ces timidités et ces faiblesses inhérentes à l'école officielle, ce livre est un résumé précieux; il nous montre les travaux des anciens philosophes, de Descartes, de Bossuet, de Leibniz, de Fénelon, de Hegel. Toute la partie relative aux sciences expérimentales a une importance réelle. L'ouvrage a été couronné par l'Académie.

THÉODISÈLE, roi des Wisigoths. V. THASIDISELS.

THÉODOLITE s. m. (té-o-do-li-te — du gr. *theomai*, je vois; *dolichos*, long. Il est déjà difficile d'appliquer cette étymologie à l'instrument primitif, qui était un instrument d'arpenteur, sans lunette. Pour le théodolite actuel, qui n'a aucun rapport avec celui-là, on a cherché une autre étymologie : *théod*, je vois, et *odos*, route. Elle n'est pas acceptable. Il faut donc reconnaître que *théodolite* est un mot mal fait). Géod. et astron. Instrument dont on se sert pour mesurer les angles réduits à l'horizon et les distances zénithales. || *Théodolite autographe*, instrument photographique au moyen duquel on peut lever des plans.

— Encycl. Le *théodolite* se compose essentiellement de deux cercles divisés : l'un horizontal, pouvant tourner autour d'un axe vertical passant par son centre, l'autre vertical, pouvant tourner autour d'un axe horizontal passant également par son centre ; et d'une lunette munie d'une alidade à vernier, parallèle au plan du cercle vertical et pouvant tourner autour de son axe. L'appareil est monté sur un trépied muni de vis à caler. Le cercle vertical est placé à une petite distance de l'axe du cercle horizontal et peut tourner autour de cet axe en entraînant les vis, qui d'ailleurs rencontrent l'autre, et une alidade à vernier.



nier qui parcourt les divisions du cercle horizontal. Quand on veut employer l'instrument à la détermination d'une distance zénithale, on n'utilise que le cercle vertical, dont on dirige le plan vers l'objet; l'inclinaison de la lunette au moment où son axe optique est dirigé vers cet objet donne le complément de l'angle cherché.

Pour déterminer l'angle des plans verticaux passant par le point de station et deux objets éloignés, on fait tourner le cercle vertical autour de l'axe vertical, de manière à amener le zéro du vernier de l'alidade horizontale au zéro du cercle horizontal, et on fixe alors le cercle vertical à l'axe vertical. On fait ensuite tourner le cercle horizontal, autour de son centre jusqu'à ce que le plan du cercle vertical, entraîné dans ce mouvement, vienne passer par le premier objet, celui de gauche, si le sens de la graduation sur le cercle horizontal est de gauche à droite; une vis de rappel permet de modérer le mouvement autant qu'on le veut, lorsqu'on approche du but. En même temps, on dirige la lunette vers l'objet visé; une vis de rappel permet également de modérer le mouvement de cette lunette. En agissant alternativement sur les deux vis de rappel, on arrive bientôt à placer l'objet à la croisée des fils du réticule. Cela fait, on fixe le cercle horizontal à l'axe vertical, on décale le cercle vertical et on le fait tourner seul autour de l'axe vertical jusqu'à ce que son plan passe par le second objet, celui de droite. En même temps, on dirige la lunette vers le second objet. Quand on a amené l'axe optique à passer par le point visé, il ne reste qu'à lire l'angle cherché, indiqué par la graduation du point du cercle horizontal où s'est arrêté le zéro du vernier de l'alidade qui en parcourt les divisions.

L'observateur n'a souvent à s'occuper que d'un seul objet, dont il s'agit de déterminer la hauteur au-dessus de l'horizon et l'azimut, c'est-à-dire l'angle du plan vertical passant par le point de station et l'objet avec le plan méridien. Le *théodolite* est éminemment propre à donner à la fois ces deux angles. Le plan de l'axe vertical de l'instrument et du zéro du cercle horizontal étant amené et fixé dans le plan méridien, il suffit de faire tourner le cercle vertical autour de l'axe vertical, de manière à amener l'objet dans l'axe optique de la lunette, pour avoir l'azimut donné par le point où s'est arrêté le zéro de l'alidade horizontale, et la hauteur donnée par celui où s'est arrêté le zéro de l'alidade qui porte la lunette.

La mise en station du *théodolite* exige un grand nombre de vérifications attentives. Il faut rectifier l'axe vertical, l'axe horizontal et l'axe optique de la lunette. Les deux pre-

mières opérations s'effectuent à l'aide de niveaux, en agissant sur les vis calantes pour l'axe vertical, et, pour l'axe horizontal, sur une vis qui permet de donner à cet axe, dans le sens vertical, un petit mouvement autour du point par lequel il est relié à l'axe vertical. L'axe qui doit être vertical étant exactement perpendiculaire, dans l'instrument, au plan du cercle qui doit être horizontal, il suffit de rendre le plan de ce cercle horizontal, ce que l'on obtient au moyen des vis du trépied. Quant à l'axe qui doit être horizontal, pour le rectifier, on se sert d'un niveau mobile à pieds fourchus, qu'on place en équilibre sur la surface cylindrique concentrique à l'axe et qu'on retourne ensuite bout pour bout. L'horizontalité est assurée quand la bulle de ce petit niveau occupe le même plan dans les deux positions.

Pour rectifier l'axe optique de la lunette, il suffit de viser successivement un même objet fixe en portant le cercle vertical d'abord à gauche de l'axe vertical, ensuite à droite, et de faire, dans les deux cas, la lecture sur le limbe horizontal. Si la ligne de visée est bien parallèle au plan du cercle vertical, les deux angles lus doivent différer de 180°. Si la vérification ne se fait pas, le complément à 180° de la différence trouvée est le double de l'inclinaison de l'axe optique sur le plan du cercle vertical. On annule cette inclinaison en déplaçant le réticule dans un sens convenable, le long d'une perpendiculaire au plan du cercle, au moyen d'une vis micrométrique.

THÉODORA s. m. (té-o-do-ra — du gr. *theos*, dieu; *doron*, présent). Bot. Genre de la famille des légumineuses, tribu des césalpiniées, réuni aujourd'hui comme simple section au genre *schotia*.

THÉODORA (sainte), pénitente du vie siècle, dont les hagiographes placent la naissance sous le pontificat de Symmaque et le règne de l'empereur Anastase, vers 510 de l'ère chrétienne. Ses aventures tiennent du roman. Née à Alexandrie, d'une famille noble, elle épousa un riche seigneur dont on ne dit pas le nom et ne lui fut pas longtemps fidèle; le diable et une vieille entremetteuse la tentant, elle se laissa aller à commettre un adultère et, pour se punir, résolut de s'enfermer dans un couvent d'hommes, distant d'Alexandrie d'environ 6 lieues. L'abbé la reçut sans se douter de son déguisement, et l'employa à porter de l'eau, à laver la vaisselle, à faire les commissions. Un jour qu'on l'avait envoyée chercher de l'huile, elle coucha en route au monastère de Noue, où une fille, croyant que c'était un homme, vint se coucher près d'elle. « N'ayant pas trouvé ce qu'elle désirait, dit naïvement le Père Ri-

deneyra, tout épris du feu infernal de la concupiscence, elle s'abandonna à un autre. Dans la suite, étant interrogée sur celui qui lui avait fait commettre cette faute, elle dit que c'était le moine Théodore, désignant la nuit et le lieu de son péché. » Les moines de Noue envoyèrent l'enfant dont elle était accouchée au monastère où vivait Théodora, et l'abbé, lui mettant l'enfant dans les bras, la chassa ignominieusement. Théodora, dédaignant de se disculper emporta l'enfant, qu'elle nourrit de lait de brebis, et vécut elle-même pendant sept ans d'herbes et d'eau. « Le diable, dit le même hagiographe, non content de lui avoir suscité cette disgrâce, pour l'affliger davantage prenait souvent la figure de son mari, lui répétant les plaintes et les paroles amoureuses dont il l'entretenait autrefois, puis la priait de mettre fin à ses ennuis et de retourner en sa maison. Quelquefois les diables la venaient environner sous la forme de bêtes sauvages ou de soldats et d'une armée conduite par un grand prince qui ordonnait qu'elle fût foudroyée, parce qu'elle avait refusé de l'adorer, et les diables la foudroyaient si rudement qu'ils la laissaient à demi morte. » L'abbé de son ancien monastère ayant enfin pitié d'elle la fit rentrer, et peu de temps après elle mourut. La confession qu'elle fit alors à son prétendu fils, et que l'abbé, caché près de sa cellule, entendit, édifica tous les religieux, et ils l'honorèrent dès lors comme une sainte. Son mari, averti par un ange de l'endroit où Théodora était morte, prit l'habit qu'elle avait porté et mourut à son tour, longtemps après, dans la même cellule. Quant à l'enfant, il devint abbé du monastère. On voit que le roman est complet; les hagiographes l'ont trouvé si intéressant qu'ils ont écrit deux fois. Ils attribuent exactement les mêmes aventures à sainte Marthe.

Sainte Théodora est honorée par l'Eglise le 11 septembre. Elle n'a cependant pas accompli beaucoup de miracles; une fois, dans une sécheresse, elle a fait tomber de la pluie; une autre fois, elle fit mourir un crocodile qui voulait la manger et empêcha une bête féroce de dévorer le portier du couvent. Ce ne sont là, dirait Rubelais, « que de menus suffrages. » La chapelle d'un des anciens couvents de la rue des Postes, à Paris (aujourd'hui rue Lhomond), était placée sous l'invocation de sainte Théodora.

THÉODORA, femme de Justinien Ier, impératrice d'Orient, née dans l'île de Chypre vers l'an 500 ou 501, morte à Pythie au mois de juin 548. Théodora est une des figures les plus étranges de l'histoire, bassesment hypocrite et à la fois fière et dédaigneuse, pleine de courage et commettant des lâchetés, prostituée et sainte, en un mot mélange de bien et de mal, de vices odieux, crapuleux, et de grandes vertus, elle a pu être blâmée par les uns et louée par les autres, sans que ni les uns ni les autres s'écartassent de la vérité.

C'est aux sources que nous avons étudié celle dont nous avons à esquisser la vie, même aux sources impures de Procope, dont nous avons à citer, en les volant, plus d'une gaillarde anecdote. De cette étude il est résulté pour nous une conviction qui n'est point celle de Silentiarius, mais pas davantage celle de Barontius; la voici, avant d'aller plus avant. Jusqu'aujourd'hui, par une très-grande habileté, grâce à ses charmes et au hasard, elle est devenue impératrice, Théodora n'a été qu'une vierge folle, folle de baisers, d'amours, folle de plaisir; mais, égarée seulement par son tempérament de feu et par les conseils d'une mère odieuse; dès qu'elle est devenue l'épouse de Justinien, elle se réveille tout à coup, chasse de son esprit toutes les pensées malsaines qui l'ont obsédée jusqu'alors comme dans un cauchemar et apparaît avec toutes les qualités qui sommeillaient en elle et par lesquelles elle était digne, elle l'a bien prouvé dans la suite, d'être associée à l'empire d'Orient.

Le père de Théodora se nommait Acacius; il était originaire de l'île de Chypre. Sous le règne d'Anastase, prédécesseur de Justinien sur le trône, Acacius était chargé de la garde des bêtes destinées aux spectacles et qu'entretenait la faction des verts; à cause de l'emploi qu'il exerçait, on le surnommait le *maître des ours*. Acacius mourut, laissant trois filles, dont l'aînée avait à peine sept ans. Celle-ci avait nom Comito; elle se maria plus tard à Sittas, duc d'Arménie, et, d'après Alemannus, elle serait la mère de l'impératrice Sophie; la seconde se nommait Anastasie; elle donna le jour, toujours d'après l'annotateur de Procope, aux deux neveux de Théodora, dont parient quelques auteurs; la troisième est celle dont nous avons à raconter la vie.

La veuve d'Acacius essaya de procurer à un second mari les fonctions qu'occupait le premier; ce fut en vain. Réduite à la misère, elle s'imagina de faire paraître dans l'amphithéâtre où avaient lieu les spectacles dont son premier époux avait été l'ordonnateur, et en un jour de fête solennelle, ses trois filles en habits de deuil, en habits de suppliants. La faction des bleus fut émue, eut pitié; la faction des verts, de laquelle les orphelins auraient dû attendre compassion et assistance, ne les reçut qu'avec mépris.

Théodora grandit, et avec l'âge grandit

aussi sa beauté incomparable. Un jour elle parut sur le théâtre de Byzance, où ses sœurs jouaient déjà, où Comito surtout se faisait remarquer. Elle ne joua d'abord que des rôles muets, puis des rôles d'esclave « portant sur sa tête le siège pliant. » Enfin, « elle eut la permission de travailler pour son propre compte, » suivant la maligne expression de Gibbon, qui, d'après Procope, fait la part de la future impératrice à l'époque de ses débuts de comédienne : « Ses traits, dit-il, avaient de la délicatesse et de la régularité; son teint, un peu pâle, était cependant animé d'une légère nuance d'incarnat; la vivacité de ses yeux exprimait sur-le-champ toutes les sensations; ses mouvements aisés développaient les grâces d'une taille élégante, quoique peu élevée, et l'amour ou l'adulation pouvaient défilier le pinceau du peintre et celui du poète de rendre l'incomparable perfection de ses formes. »

Plus d'un peintre et plus d'un sculpteur cependant ont tenté ce que Gibbon dit impossible. Sur une place de Constantinople, on voyait une statue de Théodora posée sur une colonne de porphyre (v. Procope, *De ædificiis*, A. 1, c. xi). Alemannus a fait son portrait d'après une mosaïque de Ravenne, représentant l'épouse de Justinien ornée de perles.

A peine fut-il permis à Théodora de travailler pour son propre compte, ainsi que dit l'historien du Bas-Empire, que tout à coup elle fut célèbre et que les applaudissements saluèrent son apparition sur la scène. « Elle ne dansait pas, dit l'historien que nous venons de citer, elle ne chantait pas, elle ne jouait pas de la flûte, et ses talents se bornaient à l'art de la pantomime; elle excellait dans les rôles bouffons, et dès qu'elle enfilait ses joues et que, prenant un ton et des gestes comiques, elle se plaignait des coups qu'elle avait reçus, des éclats de rire et des applaudissements remplissaient le théâtre de Constantinople. » Mais c'est bien moins son talent mimique qui rendit célèbre Théodora que sa beauté enivrante, qui faisait rêver ceux qui l'avaient entrevue une fois. On dit que tous purent faire de leurs rêves une réalité.

Nous ne raconterons pas complaisamment, comme Procope, l'histoire presque légendaire des débauches de Théodora. Douée d'un tempérament de feu, Théodora se livre à un amour physique, charnel, comme Cléopâtre, comme Jeanne de Naples, comme Messaline, comme tant d'autres; elle s'y livre poussée par sa nature, d'une façon inconsciente. Qu'on ne dise pas qu'elle faisait de l'amour un métier; c'est sa mère qui faisait de sa fille un objet de vente; celle-ci cherchait les amants riches, celle-là, dit Gibbon, les amants robustes. « Théodora, dit cet historien, surpassait la Crispin d'Ausone (ep. 71); qui imitait le *capitalis luxus* des femmes de Nole (Quintilien, int. VIII, 6). Elle fit un fameux souper où, environnée de trente esclaves, elle accorda ses faveurs à dix jeunes gens. »

Un jour vint où l'on put croire que l'enivrante Cyprioite allait renoncer à sa scandaleuse existence. Elle s'était éprise follement d'un certain Eccebole, de Tyr, et ne vivait plus, ne voulait plus vivre que pour lui. Eccebole est nommé au gouvernement de la Pentapole d'Afrique; elle s'attache à son amant et, heureuse, fuit avec lui le théâtre de ses débordements. Ce temps de vie calme dura peu; la nature reprit bientôt ses droits, et d'autant plus violemment qu'elle avait été comprimée. Eccebole chassa Théodora. Elle se rendit à Alexandrie et de là revint à Constantinople, réduite à la plus extrême misère. Elle offrit son beau corps à ceux qu'elle rencontrait sur son chemin en échange de sa subsistance. « Dans sa route laborieuse, dit Gibbon, elle fit, sur son passage, jouir de ses attraits toutes les villes d'Orient et se montra digne d'avoir reçu le jour dans l'île favorite de Vénus. »

De retour dans la capitale de l'empire d'Orient, tout à coup il se fit en la vie de Théodora un changement complet, étrange, miraculeux; la fille folle de son corps, et dont la ceinture était toujours prête à se dénouer, devint une femme décente en sa mise, austère même; ceux qui autrefois, la rencontrant dans la rue, « détournèrent la tête de peur d'être compromis, » sauf à aller, la nuit venue, gratter à sa porte, n'ont plus à redouter cette rencontre; la courtisane vit maintenant retirée dans une petite maison; elle y vit seule, sage, chaste, gagnant honnêtement son pain de chaque jour et filant de la laine au coin de l'âtre, comme une matrone romaine au beau temps de la république. Un grand nombre d'historiens, d'érudits ont exercé leur sagacité à la recherche de la cause qui, du jour au lendemain, avait d'une hétaire fait une honnête femme. Quelques-uns ont prétendu que le genre de vie adopté tout à coup par Théodora n'était de sa part qu'un appât nouveau, un moyen pour attirer vers elle les galants; d'autres ont cru à la fable qui courut plus tard, d'un rêve qui aurait annoncé à la courtisane sa grandeur future, l'avertissant en outre que Justinien ne lui offrirait sa main que lorsqu'elle aurait renoncé pour jamais à ses débordements. Ce qui, selon nous, est le plus probable, c'est que Justinien, épris des charmes irrésistibles de Théodora, exigea d'elle cette retraite mo-

mentanée comme une sorte de purification, et que la courtisane y consentit, heureuse d'être aimée par celui qui gouvernait déjà l'Orient sous son oncle en qualité de patrice, et qui était appelé à l'empire.

Le neveu de Justin, après avoir relevé et élevé jusqu'à lui la pécheresse, et déjà, par ce fait, l'avoir presque réhabilitée, veut achever l'œuvre commencée et, poussé par des scrupules religieux autant peut-être que par sa folle affection, donner à sa concubine le titre d'épouse. « Mais les lois de Rome, dit Gibbon, défendaient expressément le mariage d'un sénateur avec une femme déshonorée par une extraction servile ou par la profession du théâtre. L'impératrice Lupicina ou Euphemia, née d'une famille de barbares, de mœurs grossières, mais d'une vertu sans tache, ne voulait pas d'une prostituée pour sa nièce. Vigilant, elle-même, la mère de Justinien, remplie de frayeurs superstitieuses, quoiqu'elle convint de l'esprit et de la beauté de Théodora, craignait que la légèreté et l'arrogance de cette artificieuse maîtresse ne corrompissent la piété et ne troublassent le bonheur de son fils. » Les deux amants attendirent. L'impératrice mourut. Vigilant se laissa fléchir ou ne fut pas écouté, disent quelques historiens, et mourut de chagrin ; et bientôt après, l'an 521 ou 522, était publié, sous le nom de l'empereur Justin, un édit abolissant la sévère loi romaine : « on laissait la possibilité d'un glorieux repentir aux femmes infortunées qui avaient prostitué leur personne sur le théâtre, et on leur permettait de contracter une union légale avec les plus illustres des Romains. »

A peine cet édit était-il publié, que le mariage de Théodora et de Justinien était solennellement et pompeusement célébré. Bientôt après (527), lorsque Justin eut revêtu de la pourpre son neveu, que depuis longtemps il avait appelé près de lui et qui gouvernait à sa place, le patriarche de Constantinople posa le diadème sur les têtes de l'empereur et de l'impératrice d'Orient. Justinien, en son fol amour, ne voulut pas s'arrêter là, et la fille d'Acacius, la fille du maître des ours, celle qui avait joué les rôles bouffons sur les théâtres de Constantinople, qui s'était prostituée au plus offrant, vit alors prosternée à ses pieds, rampants, vils, tous les graves magistrats, tous les patriarches, tous les grands, tous ceux qui naguère se détournaient de leur chemin de peur de scandale quand ils la rencontraient. La femme de Justinien en conçut pour tous ceux qui l'entouraient un mépris absolu, un profond dégoût, à ce point que, lorsqu'on s'imaginait qu'elle allait vouloir paraître fière, hautaine, dans toute la splendeur de son titre et de sa puissance en cette ville, théâtre de sa vie désordonnée, elle quitta Constantinople, préférant au séjour de la capitale de l'empire celui des palais somptueux, mais retirés, qui bordaient les côtes de la Propontide et du Bosphore. C'est là qu'elle vécut presque constamment, c'est de là qu'elle gouverna, tandis que son mari régnait.

On a dit que Théodora sur le trône fut avari, ce qui est vrai, c'est que, durant une grave maladie de son mari, elle vit peu à peu s'éloigner d'elle ses fidèles courtisans, et qu'elle songea qu'à la mort de celui qui l'avait élevée si haut elle pourrait bien retomber dans son état premier de misère et d'abjection. Alors elle amassa des richesses, sachant bien que par elles, si son époux venait à mourir, elle garderait la puissance qu'elle tenait de son amour.

On a aussi accusé Théodora de cruauté. Cette accusation n'est que trop vraie et restera comme la tache la plus grande, la plus ineffaçable de sa vie, quoique cette impératrice fût amenée à cette cruauté par son profond mépris de ceux qu'elle gouvernait et par le soin qu'elle dut prendre de sa conservation ; elle avait de nombreux espions, qui pénétraient partout, dans les fêtes, dans les théâtres, dans les familles, et malheur à ceux que ces espions désignaient comme ayant laissé échapper de leurs lèvres des propos, un mot contre la dignité de l'impératrice ! Ils étaient aussitôt jetés en prison et cruellement châtiés.

Mais dans l'histoire de cette étrange Théodora, à côté de pages où sont consignés des faits barbares, que de pages remplies d'actions grandes et belles ! La plus belle, à notre avis, c'est la construction, sur la côte asiatique du Bosphore, d'un palais où, un jour, elle fit conduire, pour les y entretenir à ses frais et toujours, 500 femmes de Constantinople que la débauche ou la misère avait conduites où elle avait été conduite elle-même, à la prostitution. « La reconnaissance de la plupart d'entre elles fit oublier, dit Gibbon, le désespoir de quelques-unes, qui se jetèrent dans la mer. »

Il y avait vingt-deux ans que Théodora régnait sans contrôle, lorsque la mort vint la surprendre tout à coup au milieu des grands. Sa santé avait toujours été délicate, peut-être les débauches de sa jeunesse l'avaient-elles beaucoup altérée ; cependant les imputations de Procope à ce sujet et les insinuations de Gibbon ne sont point prouvées, et Théodora mourut, à ce que l'on croit communément, non de la maladie qu'ils prétendent, mais d'un cancer. Lorsque se fut déclarée cette terrible et incurable affection, les médecins ordonnèrent à Théodora les

bains chauds de Pithyè, et elle dut s'y rendre. Mais, à peine arrivée à Pithyè, elle expira. C'était au mois de juin 548. Elle régna, avons-nous dit, depuis vingt-deux ans ; elle était mariée depuis vingt-quatre et avait environ quarante-sept ans.

Elle ne laissa pas d'enfant à Justinien. Une fille, seul fruit de ses amours avec l'empereur, était morte en bas âge. On a dit qu'elle avait eu un autre enfant au temps de sa folle vie. Le fait n'est point prouvé, pas plus que le crime dont cet enfant légendaire aurait été la victime. Voici, du reste, ce qu'en dit Gibbon : « Le libertinage et d'odieuses précautions la garantirent du danger qu'elle courait d'être enceinte. Elle devint cependant mère une fois. L'enfant, sauvé par son père et élevé sous ses yeux en Arabie, apprit de lui, à sa mort, qu'il était fils d'une impératrice. Plein d'ambitieuses espérances et ne soupçonnant aucun danger, le jeune homme se hâta d'arriver à la cour, et il fut admis en présence de sa mère. Comme on ne le revit plus, même après la mort de Théodora, ce fut avec justice que la femme de Justinien fut soupçonnée de l'avoir fait disparaître. »

THÉODORA, impératrice d'Orient, troisième dans la première moitié du IX^e siècle de notre ère. Elle épousa Léon l'Arménien, dont elle obtint, pour des raisons de dévotion, qu'il différât le supplice de Michel le Bègue, condamné, la veille de Noël, à être brûlé dans le fourneau des bûches impériales, et fut pour ce fait épargnée par les assassins de son mari. Conduite d'abord à l'île de Protée avec ses quatre fils, dont l'aîné, Constantin, portait depuis plusieurs années le titre d'Auguste, elle eut la douleur de les voir mourir, puis fut transférée dans l'île de Chalcis, vers 833.

THÉODORA, impératrice d'Orient, troisième dans la première moitié du IX^e siècle de notre ère. Elle épousa Léon l'Arménien, dont elle obtint, pour des raisons de dévotion, qu'il différât le supplice de Michel le Bègue, condamné, la veille de Noël, à être brûlé dans le fourneau des bûches impériales, et fut pour ce fait épargnée par les assassins de son mari. Conduite d'abord à l'île de Protée avec ses quatre fils, dont l'aîné, Constantin, portait depuis plusieurs années le titre d'Auguste, elle eut la douleur de les voir mourir, puis fut transférée dans l'île de Chalcis, vers 833.

THÉODORA DESPUNA, impératrice d'Orient. V. DESPUNA.

THÉODORA, dame romaine, née dans la seconde moitié du IX^e siècle. Grâce à sa naissance illustre, à ses immenses richesses, à sa grande beauté, à son esprit d'astuce et d'intrigue, elle se fit un nombre considérable de partisans. Secondée dans son besoin de domination par des amants aussi nombreux que dévoués, elle fut en quelque sorte, pendant trente ans (890-920), la véritable souveraine de Rome, et on la vit disposer de la tiare, qu'elle fit donner, en 914, à Jean X. On ignore l'époque de sa mort. Elle eut deux filles, qui furent également célèbres par leur beauté et par leurs galanteries scandaleuses, MAROZIA (v. ce nom), et **THÉODORA**, qui épousa le consul Gratien, fut peut-être la maîtresse de celui qui devint pape sous le nom de Jean X ; car on ne sait pas au juste si ce fut la mère ou la fille qui fit donner la tiare à ce pontife.

THÉODORE DE CYRENE, surnommé l'Arche, philosophe grec de la fin du IV^e siècle av. J.-C. Disciple d'Arété, fille d'Aristippe, le chef de l'école cyrénaïque, il s'attira de nombreux et puissants ennemis par la singularité de ses doctrines et la hardiesse de ses ouvrages. Banni de sa patrie, il se réfugia à Athènes, où il éprouva la sévérité de l'Aréopage, qui le condamna, dit-on, à boire la ciguë. D'autres rapportent qu'il fut sauvé par Démétrius de Phalère. Son livre *Sur les dieux* lui valut le surnom d'Arche ; mais on sait que ce titre était donné par le peuple à tous ceux qui ne respectaient pas les superstitions du paganisme, et peut-être ne faut-il pas le prendre dans le sens que nous lui donnons aujourd'hui. Ce qui prouve que Théodore n'était point un homme méprisable, c'est l'ambassade dont Ptolémée I^{er} le chargea auprès de Lysimaque, ainsi que la fermeté et la grandeur d'âme qu'il fit paraître en cette occasion. « N'es-tu pas, lui dit Lysimaque, ce Théodore chassé d'Athènes ? — On ne t'a pas trompé, lui répondit le philosophe ; les Athéniens, comme Sémélé, qui eut trop faible pour porter Bacchus, n'ont pas eu la force de me garder chez eux. — Je te ferai mourir. — Une cantharide en ferait autant. — Tu seras mis en croix. — Peu m'importe de pourrir en l'air ou dans la terre. — Ne repars pas devant moi. — Non, à moins que Ptolémée ne me charge d'y paraître encore. » On peut consulter sur lui Diogène de Laërte, Cicéron, Strabon, Eusèbe, Suidas, etc.

THÉODORE (sainte), vierge et martyre, décapitée à Alexandrie sous Dioclétien, vers 304. Ayant refusé de sacrifier aux dieux, elle fut conduite devant le juge qui, n'ayant rien pu obtenir d'elle, la fit frapper de verges et ordonna de la conduire dans un lieu infâme pour y être exposée à la brutalité publique. Un chrétien, vêtu en soldat et appelé Didyme, la suivit aussitôt, la rassura, changea avec elle de vêtements et la fit échapper. Le juge, averti de ce qui s'était passé, condamna Didyme à être décapité. On conduisit ce dernier au supplice, lorsque Théodore accourut, voulut partager son supplice et eut, en effet, la tête tranchée en même temps que lui. L'Eglise l'honore le 28 avril.

THÉODORE (saint), archevêque de Cantorbéry, né à Tarse (Cilicie) en 602, mort en 690. Il fit ses études à Athènes, acquit une connaissance approfondie de la littérature profane et sacrée, puis se rendit à Rome, où il s'enferma dans un cloître. Bien qu'il ne fût point entré dans les ordres, il avait acquis une telle réputation de sagesse et de savoir que le pape Vitalien le nomma, en 668, archevêque de Cantorbéry et primat de la Grande-Bretagne. Après avoir reçu le même jour l'ordre de la prêtrise et la consécration épiscopale, Théodore partit pour l'Angleterre avec l'abbé Adrien et Benoît Biscop, traversa la France, passa l'hiver à Paris, arriva dans son diocèse au commencement de 669 et se mit aussitôt à l'œuvre. Il créa des écoles, propagea les arts et les sciences, rétablit la discipline, présida le concile d'Hetfield (680), qui fixa la doctrine de l'Eglise d'Angleterre sur le mystère de l'incarnation, rendit le siège d'York à saint Wilfrid, exilé en Frise, et composa, sous le titre de *Pénitentiel*, des canons destinés à régler le temps des pénitences publiques. Ce recueil a été publié à Paris (1677, 2 vol. in-40), avec notes. L'Eglise célèbre la fête de saint Théodore le 19 septembre.

THÉODORE STUDITE (saint), écrivain ecclésiastique, né à Constantinople en 759, mort en 826. Il se sépara de sa femme, Anne, pour embrasser la vie religieuse, devint abbé du monastère de Saccudion (794), refusa d'approuver le divorce de l'empereur Constantin IV (795) et fut exilé à Thessalonique. Rappelé à la mort de son persécuteur (797), il devint abbé de Stude (d'où son surnom). Théodore subit, par suite de son caractère rigide, entier et violent, un nouvel exil sous Nicéphore (806) et fut emprisonné par l'empereur iconoclaste Léon V, l'Arménien, qui poussa la cruauté jusqu'à punir sa noble fermeté par de cruelles flagellations. En 824, sous Michel II, il quitta Constantinople et finit par se retirer dans l'île de Chalcis. On a de ce saint prélat un grand nombre d'ouvrages de théologie, dont une partie a été publiée par le P. Sirmond (en grec et en latin) dans le tome V de ses *Œuvres* (Paris, 1696, in-fol.). On y remarque surtout d'excellents discours sur la question des images et contre les iconoclastes. Un grand nombre de lettres qui nous restent de lui sont intéressantes au point de vue de la connaissance des troubles religieux de cette époque. Une édition complète de ses *Œuvres* a été publiée par l'abbé Migne (Paris, 1860, in-80).

THÉODORE I^{er}, pape, né à Jérusalem vers 580, mort à Rome en 649. Il succéda à Jean IV^{er} sur le trône pontifical en 642, écrit par Paul, patriarche de Constantinople, pour lui reprocher de favoriser le monothéisme, et, comme le patriarche ne tenait aucun compte de ses avertissements, il le fit déposer dans un concile tenu à Rome (648). En réponse à cette condamnation, Paul interdît les légats du pape de leurs fonctions et persécuta les évêques attachés au parti de Théodore. Ce pontife était doux, charitable et zélé. Martin I^{er} lui succéda.

THÉODORE II, pape, né à Rome, mort dans la même ville en 898. Elu à la place de Romain le 12 février 893, il ne conserva le siège pontifical que pendant vingt jours. Il rappela les évêques chassés de leurs sièges et rétablit les clercs ordonnés par Formose. Jean IX lui succéda.

THÉODORE L'ANGE, empereur grec de Thessalonique. Il régna de 1222 à 1230 ; sa famille était alliée à celle des Comnène. En 1204, il entra au service de Théodore I^{er} Lascaris, souverain de Nicée, puis il passa en Epire, où son frère Michel s'était créé une principauté, et à la mort de ce dernier (1216) il lui succéda. Théodore conquit alors la Thessalie et la Macédoine, qu'il ajouta à l'Epire. Ayant fait prisonniers Pierre de Courtenay et le légat du pape, qui se rendaient à Constantinople en traversant l'Albanie, il excita contre lui par ce fait une indignation générale en Europe et relâcha le légat pour éviter de voir fondre sur lui une armée de croisés (1218). Quant à Courtenay, il venait de mourir en prison. Peu après, Théodore se fit proclamer empereur à Thessalonique (1222), prit Andrinople aux Latins, maîtres de Constantinople, et se rendit jusque sous les remparts de cette ville. Engagé ensuite dans une guerre contre les Bulgares, il tomba entre les mains de leur roi, Asan II (1230), qui lui fit crever les yeux et ne lui rendit la liberté qu'au bout de sept ans. Théodore retourna alors en Epire, enleva le pouvoir à son frère Manuel (1237) ; mais comme il était

aveugle, il ne le garda point et fit conférer le titre d'empereur à son fils Jean.

THÉODORE I^{er} et THÉODORE II LASCARIS, empereurs de Nicée. V. LASCARIS.

THÉODORE (Théodore-Antoine, baron de Neuhor, plus connu sous le nom de), roi de Corse, né à Metz en 1690, mort à Londres le 11 décembre 1756. Son père, qui possédait une baronnie dans le comté de la Marck (Westphalie), avait été capitaine des gardes, de l'évêque de Munster ; mais, s'étant marié avec la fille d'un marchand de Vise, il fut obligé de se retirer en France, où la duchesse d'Orléans lui fit obtenir le commandement d'un fort dans le pays Messin. Il mourut en 1695, laissant deux enfants en bas âge, Théodore et une fille nommée Elisabeth. Théodore fut admis très-jeune parmi les pages de la duchesse d'Orléans. Il en sortit à dix-sept ans et entra, en qualité de lieutenant, dans le régiment de la Marck, au service de France. Mais il n'y resta que peu de temps. Son esprit aventureux et son ambition précoce le firent passer dans l'armée suédoise. Là, il plut à l'entrepreneur ministre de Charles XII, le baron de Goertz, qui complotait la rétablissement des Stuarts sur le trône d'Angleterre. Il l'envoya en Espagne pour s'entendre à ce sujet avec le cardinal Alberoni, que divers motifs portaient à favoriser cette restauration. Théodore réussit dans sa mission secrète, revint se concerter avec le baron de Goertz et fit plusieurs voyages à Londres pour y préparer l'avènement projeté ; mais la trame ayant été découverte par le ministre anglais, Théodore n'eut que le temps de se sauver à La Haye, auprès de l'ambassadeur d'Espagne. Après la fin tragique du comte de Goertz (2 mars 1719), Alberoni le fit venir en Espagne et le chargea de divers travaux diplomatiques ; il resta en faveur près du successeur d'Alberoni, le duc de Ripperda, qui lui donna un brevet de colonel et lui fit épouser miss Saarsfeld, fille de lord Kilmarnock, dame d'honneur de la reine Elisabeth, femme de Philippe V. Mais cette femme, laide et acariâtre, ne tarda pas à lui inspirer du dégoût. Après quelques mois de mariage, il quitta nuitamment Madrid, emportant les bijoux de sa femme. Arrivé à Paris au moment où, près de sa déconiture, le système de Law attirait encore les spéculateurs, il prit des actions du Mississippi et y perdit ses dernières ressources. En quête de nouvelles aventures, Théodore parcourut divers Etats de l'Europe, contracta un peu partout des dettes importantes et vécut ainsi pendant plusieurs années, fuyant ses créanciers de pays en pays et cherchant à inspirer la confiance à l'aide de titres peu authentiques, tels que celui de chargé d'affaires de l'empereur Charles VI, qu'il prit en arrivant à Florence (1738). C'est dans cette ville que le hasard le mit en rapport avec les émigrés corses vaincus dans la dernière insurrection. A cette époque, l'insolence des procédés de l'autorité génoise s'était jointe à un redoublement d'injustice qui devait porter ses fruits. Quoique l'île fût ruinée, les Génois exigeaient de la Corse des contributions excessives et lui faisaient subir un jour odieux. De nouvelles séditions ne tardèrent pas à éclater. Au commencement de 1734, les habitants de la paroisse d'Orezza commencèrent les premiers ; ils furent suivis par plus des deux tiers des autres paroisses ; tant en dedans qu'au delà des monts. Giovan Giacomo Castinetta, homme puissant et accrédité dans le district du Cap-Corse, se mit à la tête de ceux de son pays ; Gimistro, Gentili, Ornano, Mialdini et plusieurs autres furent déclarés chefs des insurgés, chacun dans son district. Jusque-là, il n'avait pas été question, de la part des Corses, de se gouverner eux-mêmes ; ils avaient bien souvent témoigné de leur haine pour la domination génoise, mais ils avaient paru désirer ardemment que quelque autre puissance voulût les délivrer de ce joug. Au commencement de 1735, les principaux chefs résolurent d'opposer république à république et formèrent le dessein d'établir dans l'île une espèce de gouvernement aristocrate-démocratique, sous la protection directe de la vierge Marie. On convoqua à cet effet une assemblée générale des paroisses de l'une et de l'autre partie de l'île. Chaque communauté y envoya un député, et tous ensemble convinrent de nouvelles lois suivant lesquelles la Corse serait gouvernée à l'avenir. Andrea Ceccaldi, Giacinto Paoli et don Luigi Giafferi furent élus primats du royaume et décorés du titre d'altesses royales. L'acte fut proclamé le 30 janvier 1735 à Corte. Le 17 mars, les lois et statuts des Génois furent brûlés devant le peuple assemblé sur la place publique de Corte. Les commissaires de la république de Gènes se virent chassés de partout. Pendant deux ans, les chefs corses soutinrent la lutte avec vigueur, et rien n'annonçait que Gènes pût réduire la Corse par ses seules forces, lorsque, pensant élever plus haut sans doute leur pays et le mieux mettre en état de se suffire à lui-même, les Corses furent amenés à se donner un roi. Ils jetèrent les yeux sur Théodore, homme de belles manières, d'un agréable abord, s'exprimant bien en italien et doué d'une vivacité singulière. Voyant en lui un homme hardi, entreprenant, ambitieux et résolu, très-capable de risquer sa vie pour son ambition, ils le jugèrent propre à assurer l'indépen-

dance de la Corse. Il leur promit son appui en échange du pouvoir royal que l'on convint de lui conférer. Les chefs des villes principales préparèrent les esprits à cet événement, et le comte Domenico Rivarola, qui était l'agent de la junte corse en Toscane, prit une assez grande part à ces préliminaires. Théodore, après avoir tenu plusieurs conférences à Livourne avec Ortuoni, Rivarola et quelques autres notables corses, parcourut l'Europe, demandant à toutes les cours où il était connu un secours qu'il n'obtint nulle part. Il passa à Tunis avec une recommandation pour le consul d'Angleterre. Il vit le bey et en obtint plusieurs audiences intimes, dans lesquelles son éloquence eut un plein succès; il exposa au bey et à son conseil tous les avantages que le gouvernement de Tunis pourrait tirer d'une alliance avec la Corse, où la voix des chefs nationaux l'appelaient, lui Théodore, à exercer la puissance royale, et il fit si bien que la régence consentit à lui fournir un secours considérable, consistant en 10 pièces de canon, 4,000 fusils, 10,000 sequins marqués, plus une certaine somme de demi-sequins et de quarts de sequins de Barbarie, 3,000 paires de souliers, 700 sacs de blé et une assez grande quantité de munitions de bouche et de guerre. Théodore aborda le 12 mars 1736 au port d'Aleria, sous pavillon britannique, vêtu d'un long habit écarlate doublé de fourrure, couvert d'une vaste per rugue, d'un chapeau retroussé à larges bords, portant au côté une longue épée à l'espagnole et à la main une canne à bec de corbin en guise de sceptre. Les Corses le reçurent comme un libérateur et il fut porté en triomphe au château de Cervione, où il installa sa petite cour. L'enthousiasme ne connut plus de bornes devant la majesté de sa personne et l'aménité de son accueil, et la consulte générale de la nation, convoquée à Aleria le 15 avril, l'élut unanimement roi de Corse sous le nom de Théodore I^{er}. A cette occasion fut promulguée une nouvelle charte constitutive de la Corse, délibérée et votée par les représentants du peuple et que le nouveau roi jura solennellement d'observer. Théodore se fit couronner en grande pompe dans l'église des récollets de Tavagna, nomma aussitôt des secrétaires d'Etat, des gardes, donna des titres de noblesse, fit battre monnaie et fonda un ordre de chevalerie sous le titre d'ordre de la Délivrance. Il notifia son élévation au trône au sénat de Gènes et se prépara à la lutte. Les premiers ennemis qui se présentèrent, composés d'un ramassis de brigands que Gènes avait attirés, leur promettant complète immunité, furent facilement dispersés. Gènes mit à prix la tête du roi, qui répondit par un manifeste déclaratif de guerre; mais l'argent s'épuisait, les secours promis n'arrivaient pas, et, craignant de voir s'écrouler le trône qui ne reposait que sur sa réputation, Théodore annonça à son peuple qu'il allait presser l'exécution des engagements contractés à son égard, et, le 11 novembre 1736, il s'embarqua à Aleria, déguisé en abbé. Il échappa aux croisières génoises, arriva à Livourne, de là passa à Rome, à Turin, à Paris, à Amsterdam. Partout il éveilla une si grande curiosité, qu'il put retirer quelques secours qu'il envoyait dans l'île. Alors survint l'intervention française en Corse, et le peuple croyait que c'était fait de son roi, lorsqu'il parut à la tête d'une flottille de trois bâtiments pourvus de provisions de guerre et de bouche. Il devait ce secours à des négociants d'Amsterdam qui l'avaient tirés des prisons de cette ville où ses créanciers l'avaient fait enfermer. Il débarqua le 20 septembre 1738 près de Torre-delle-Prunette, où il tint une assemblée sur la plage, en plein air, et où il eut le plaisir d'entendre encore une fois des voix populaires de pâtres et de pêcheurs crier : *Viva il nostro re Teodoro!* Les Français, alliés de la république de Gènes, avaient alors des forces considérables dans l'île; mais la résistance reprit le dessus, et, le 13 décembre 1738, à Borgo, ils éprouvèrent une cruelle défaite, qui prit le nom de *Vépres corses*. Des renforts furent envoyés de France, et bientôt une proclamation de Boissieu contre Théodore découragea les partisans de celui-ci. Il quitta de nouveau la Corse le 15 octobre, se rendit à Naples et passa de là encore en Hollande, ne désespérant pas d'y trouver de nouveaux secours pour tenter de là d'engager dans sa querelle l'Angleterre et les Provinces-Unies. Il passa à Londres vers la fin de 1739 et y contracta de nouvelles dettes dans l'intérêt de sa cause. De passage à Livourne, Théodore parvint à intéresser à sa cause l'amiral anglais Matthews, qui lui prêta trois vaisseaux avec lesquels il débarqua à l'île-Rousse. Il publia aussitôt un manifeste; mais les temps étaient changés, et, devant le froid accueil qui lui fut fait en Balagne, Théodore crut prudent de quitter de nouveau l'île. Réfugié finalement à Londres, il y mourut à l'âge de soixante-six ans, après avoir passé cinq années dans une prison pour dettes, où ses créanciers l'avaient fait jeter. Il en était sorti quelques mois auparavant par les soins d'Horace Walpole, au moyen d'une souscription ouverte en sa faveur. Il obtint sa libération prononcée par les juges, qui constatarent son insolvabilité complète. On l'enterra dans le cimetière de Sainte-Anne, à Westminster. Dans les sept mois que dura son règne, Théodore avait paru plus occupé de prendre au sérieux son

XV.

titre de roi avec ses pompes extérieures que d'en remplir les devoirs. D'ailleurs, sa nature brillante, mais fautive, courageuse sans persistance et vicieuse sans grandeur, ne pouvait longtemps s'accommoder au milieu des rudes caractères qui l'entouraient. Son nom est cependant resté populaire de l'autre côté des monts, où l'on ne sut jamais de son règne que les récits enthousiastes qui y avaient pénétré, considérablement grossis par l'imagination, et les gens du peuple disent encore : *Al tempo del re Teodoro*. Voltaire, dans *Candide*, a placé Théodore parmi les six rois détrônés avec lesquels Candide et Martin soupèrent à Venise. Les domestiques avaient traité chacun de ces personnages de sire et de majesté. « Tous les domestiques ayant disparu, les six étrangers, Candide et Martin demeurèrent dans un profond silence. Enfin Candide le rompit : « Messieurs, dit-il, voilà une singulière plaisanterie! Pourquoi êtes-vous tous rois? Pour moi, je vous avoue que ni moi ni Martin nous ne le sommes. » Cinq de ces rois expliquèrent comme quoi ils l'étaient. Il restait un sixième monarque à parler : « Messieurs, » dit-il, je ne suis pas si grand seigneur que vous; mais enfin j'ai été roi tout comme un autre. Je suis Théodore; on m'a élu roi en Corse; on m'a appelé Votre Majesté, et à présent à peine m'appelle-t-on monsieur; j'ai fait frapper de la monnaie et je ne possède pas un denier; j'ai eu deux secrétaires d'Etat et j'ai à peine un valet; je me suis vu sur un trône et j'ai été longtemps en prison sur la paille. J'ai bien peur d'être traité de même ici, quoique je sois venu comme Vos Majestés passer le carnaval à Venise. »

THÉODORE, empereur d'Abyssinie. V. THÉODOROS.

THÉODORE, dit d'*Héracle*, prélat grec, mort vers 355. Il fut nommé par Constantin évêque de sa ville natale, devint un des chefs du parti arien, fut un des commissaires envoyés en Egypte par le concile de Tyr pour instruire contre Athanase (336) et présenta, en 342, à Constance la constitution d'Antioche. Il assista, en 347, au concile de Sardes, qu'il quitta avec d'autres prélats ariens pour former le concile de Philippopolis, et, bien que déposé par la première de ces assemblées, il n'en conserva pas moins son siège épiscopal. C'était un des hommes les plus instruits de son temps. Il avait composé plusieurs ouvrages aujourd'hui perdus, entre autres une *Exposition des Evangiles* et des *Commentaires sur les Actes des apôtres*.

THÉODORE, dit de *Mopsueste*, théologien hérésiarque, né à Antioche vers 350, mort en 428. Il cultiva dans sa jeunesse les lettres, la philosophie et l'histoire, embrassa la vie monastique sous l'inspiration de saint Jean Chrysostome, fut ordonné prêtre en 382 et combattit avec un grand éclat l'hérésie des apollinaristes et celle des ariens. Elu évêque de Mopsueste en 392, il mérita l'estime de Théodose, assista au concile de Constantinople (394), mais tomba bientôt, dit-on, dans les opinions des pélagiens. Toutefois, il ne se déclara pas ouvertement et il mourut emportant la réputation d'un des plus grands docteurs de l'Orient. Saint Cyrille attaqua sa mémoire, et le cinquième concile œcuménique de Constantinople (553) condamna sa personne et ses écrits. Il avait composé un nombre immense d'ouvrages, dont il ne nous est parvenu qu'un *Commentaire sur les psaumes*, inséré dans les *Catenæ* du Père Cordes; des *Commentaires sur les petits prophètes*, publiés dans *Scriptorum veterum nova collectio* de Mai (1825); quelques *Commentaires sur saint Luc* (1788) et des *Fragments* de ses écrits, publiés par Facundus (1619).

THÉODORE, surnommé le *Lecteur*, parce qu'il en remplit les fonctions dans l'église de Constantinople, historien grec qui vivait au vi^e siècle. On ne sait rien de sa vie. Il est auteur d'une *Histoire de l'Eglise*, qui s'étend de la vingtième année du règne de Constantin jusqu'au règne de Julien. Elle a été publiée en grec par Robert Estienne (Paris, 1544), en grec et en latin (Genève, 1612; Paris, 1673), avec les notes de Valois, et traduite en français par le président Cousin, dans son *Histoire de l'Eglise*.

THÉODORE, surnommé *Aelidas*, archevêque de Césarée, en Cappadoce. Il vivait au vi^e siècle de notre ère et était visiteur d'un monastère en Palestine, lorsqu'il se rendit vers 537 à Constantinople, dans le dessein d'y répandre les doctrines des origénistes. Il acquit un grand crédit auprès de l'empereur Justinien, et surtout de Théodora, et parvint à se faire nommer archevêque de Césarée. Ce fut lui qui poussa, en 546, Justinien à publier un décret condamnant les œuvres de Théodore de Mopsueste, la lettre d'Ibas et l'écrit de Théodoret contre les douze anathèmes de saint Cyrille. Les évêques de l'empire ayant reçu l'ordre de souscrire ce décret sous peine d'être déposés et exilés, il s'ensuivit un trouble profond dans l'Eglise. L'année suivante, le pape Vigile s'étant rendu à Constantinople pour examiner l'affaire condamna l'édit impérial dit des *trois chapitres* par un décret appelé *Judicatum* (548), sans préjudice toutefois pour l'autorité du concile de Chalcedoine et à condition que personne ne parlerait et n'écrirait plus sur cette question.

Théodore n'en continua pas moins à susciter par ses intrigues de nouveaux troubles dans l'Eglise et fut privé par le pape de l'épiscopat et de la communion catholique. L'archevêque de Césarée répondit à cette condamnation en provoquant des mesures vexatoires contre Vigile, qui se réfugia dans une église à Chalcedoine. Enfin eut lieu, en 563, à Constantinople, un concile reconnu par l'Eglise comme œcuménique et qui confirma solennellement celui de Chalcedoine, en le plaçant au même rang que les quatre premiers conciles généraux. Les doctrines des origénistes y furent solennellement condamnées, et Théodore, qui avait perdu toute son influence depuis la mort de Théodora, vécut depuis dans la retraite.

THÉODORE, dit de *Pharan*, évêque de Pharan, en Arabie. Il vivait au commencement du vi^e siècle. On ne sait rien de la vie de ce prélat, qu'on regarde généralement comme le premier auteur du monothélisme. Ce fut au concile tenu, en 626, à Constantinople qu'il fut pour la première fois question de cette hérésie, laquelle consistait à reconnaître en Jésus-Christ deux natures, mais une seule volonté et une seule opération. Théodore contribua beaucoup moins à l'établissement et à la propagation que Sergius, patriarche de Constantinople, Athanase, patriarche de Jacobites, et Cyrus, évêque de Phaside. Parmi les fauteurs de cette hérésie, condamnée par le concile de Latran en 626, on trouve le pape Honorius. Il est vrai qu'à cette époque l'infailibilité personnelle du pape n'était pas encore inventée. On ne sait ni où ni à quelle époque mourut Théodore de Pharan.

THÉODORE (J.), religieux de Saint-Sabas, en Palestine, mort en 833. Le patriarche de Jérusalem l'envoya vers 820 à Constantinople pour rendre témoignage contre la doctrine des iconoclastes. Théodore partit avec son frère Théophane et se présenta avec lui devant l'empereur. Ce prince, ayant vainement essayé de lui faire abandonner son opinion, le fit frapper de verges et l'envoya avec son frère dans une prison du Pont-Euxin. Après la mort de Léon l'Arménien, ils revinrent à Constantinople, où ils opérèrent quelques conversions. Emprisonnés de nouveau sous Michel le Bègue, ils eurent à souffrir de nouvelles persécutions sous l'empereur Théophile qui, par un raffinement de cruauté, leur fit piquer le visage de manière à y graver douze vers lambrques, puis les envoya en exil.

THÉODORE, métropolitain de Carie. Il vivait au ix^e siècle et se rangea d'abord dans le parti de Photius, puis revint à résipiscence, se rendit au concile général de Constantinople (869), demanda à se réconcilier avec l'Eglise, reçut de nouveau le pallium du patriarche Ignace et siégea avec beaucoup de distinction. Toutefois, les légats du pape ne voulurent point prendre sur eux de le rétablir dans ses fonctions de métropolitain de Carie sans l'avis du souverain pontife, et l'on ignore quelle fut la réponse du pape. Théodore était très-versé dans les lettres grecques et arabes. On possède de ce prélat, surnommé *Abucara* ou *Père de Carie*, quarante-deux opuscules contre les mahométans, les juifs et les hérétiques. Ces opuscules ont été publiés par le savant Gretsar (Ingolstadt, 1606, in-4°).

THÉODORE (Santabaren), prélat grec, mort vers 912. Il fut élevé au monastère de Stude, à Constantinople, puis se lia intimement avec Photius, qui lui fit donner un évêché. Présenté par ce dernier à l'empereur Basile vers 878, il capta la confiance de ce prince, qui le garda auprès de lui, s'efforça de faire rétablir Photius sur le siège patriarcal de Constantinople et n'y put réussir, parce que le patriarche Ignace vivait encore, mais parvint toutefois à obtenir que Photius exerçât publiquement ses fonctions épiscopales, bien qu'un concile l'eût déposé. A la mort d'Ignace, Photius reprit possession du patriarcat et récompensa le zèle que Théodore avait montré pour sa cause en le faisant nommer archevêque d'Euchaité et protothronaire ou évêque du premier siège, dépendant du patriarcat. Théodore prit une part des plus actives au concile de Constantinople (879), qui reconnut Photius comme patriarche, et continua à exercer une grande influence sur l'esprit de l'empereur Basile. Ce prince ayant perdu son fils Constantin, Théodore, grâce à un subterfuge, parvint à persuader à cet imbécile souverain qu'un prétendu fantôme, apparu dans une forêt, était l'ombre de son fils qui venait l'embrasser. Le prince Léon, qui devint à la mort de Constantin l'héritier presumptif du trône, ayant manifesté à diverses reprises sa vive antipathie contre Théodore, qui le considérait comme un intrigant abusant de la faiblesse de son père, Théodore résolut, dit-on, de le perdre. Il l'engagea, lorsque son père sortirait, à l'accompagner, armé d'un poignard, pour pouvoir le défendre s'il était attaqué; puis il déclara secrètement à Basile que son fils avait résolu d'attenter à sa vie et qu'il profiterait d'une circonstance favorable pour l'assassiner. Basile ayant acquis la preuve que son fils était armé, un jour où il sortit avec lui, crut à la véracité des paroles de Théodore. Il le fit arrêter, jeter en prison et, sans l'intervention du sénat, il l'eût fait mettre à mort. Quelque temps après, Basile s'éteignait, et Léon montait sur le

trône. Ce prince, prétextant un complot tramé par Théodore pour le renverser, ordonna qu'on le frappât de verges, qu'on lui crevât les yeux, puis il l'envoya en Natolie. Par la suite, il le fit revenir à Constantinople, où il lui donna une pension.

THÉODORE (Mélitenote), savant grec. Il vivait au xiii^e siècle de notre ère. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il fut grand sacristain (sacellaire) de l'Eglise patriarcale de Constantinople. Il a laissé un traité sur l'astronomie en trois livres, dont un manuscrit se trouve à la Bibliothèque nationale de Paris et dont Vossius a publié l'introduction et le premier chapitre sous le titre de : *Theodori Meliteniotæ, magni sacellarii magnæ Ecclesiæ Constantinopolitanæ prœmunit in astronomiam* (Paris, 1663, in-4°).

THÉODORE (Jacques), médecin et botaniste allemand. V. TABERNEMONTANUS.

THÉODORE BALSAMON, caoniste grec. V. BALSAMON.

THÉODORE GAZA ou *GAZÈS*, philologue byzantin. V. GAZA.

THÉODORE HYRTACENE, rhéteur byzantin, né, croit-on, à Artace, près de Cyzique. Il vivait au commencement du xiv^e siècle et devint surintendant ou doyen des professeurs de rhétorique à Constantinople. C'était un érudit dont le style a une certaine élégance, mais dont les écrits manquent de substance et ne contiennent ni faits intéressants ni pensées neuves. Nous citerons de lui : trois *Monodies* ou oraisons funèbres, un *Discours de félicitation à l'empereur Andronic*, un *Eloge de saint Ananias le Thaumaturge*, *Éloge de la sainte Vierge, mère de Dieu*, insérés dans les *Anecdota de Boissonade*; vingt-trois *Lettres* dans les notices et extraits de La Porte du Theil, etc.

THÉODORE MÉTOCHITE, théologien grec, mort en 1332. V. MÉTOCHITE.

THÉODORE PRODROME, écrivain byzantin. Il vivait au commencement du xiv^e siècle, devint moine et prit alors le nom d'*Hilarion*. Théodore acquit beaucoup de réputation en composant de nombreux ouvrages sur la théologie, la philosophie, l'histoire, l'astronomie, la grammaire, etc. Parmi ces ouvrages, généralement médiocres, nous citerons : les *Amours de Rhodante et de Diosclès*, roman en vers iambiques et en neuf livres, dénué de tout intérêt, publié à Paris (1625, in-8°); *Amarante* ou les *Amours d'un vieillard*, dialogue publié avec l'ouvrage précédent; *Combat des rats et du chat*, poème que Ilgen a publié dans ses *Hymnes comiques* (Halle, 1796, in-8°); *Epigrammata, quibus omnia utriusque Testamenti capita comprehenduntur*, en grec (Bâle, 1536, in-12); *L'Amidie en exil* (Paris, 1549, in-4°); trad. en vers français par Fagon (Toulouse, 1553, in-8°), petit drame dans le genre des moralités du moyen âge; *De sapientia* (Paris, 1608, in-8°); un petit poème de mille vers adressé à l'empereur E. Comnène et publié par Cora dans les *Atakta* (Paris, 1828), etc.

Théodore et Paulin, comédie lyrique en trois actes, paroles de Desforges, musique de Grétry; représentée aux Italiens le 18 mars 1784. Cette pièce ne réussit point et le compositeur s'opposa à ce qu'on en donnât une seconde représentation. Ayant remarqué que se mélange des personnages nobles et des paysans n'avait pas été heureux, il proposa à Desforges d'exclure les premiers, tout en conservant la donnée première de la pièce. Cet opéra-comique fut remis à la scène la même année, le 24 juin 1784, sous le titre de *L'Epreuve villageoise*.

THÉODORÉE s. f. (té-o-do-ré — de *Théodore* de Saussure, botan. suisse). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des carduacées, formé aux dépens des saussurées.

THÉODORET, écrivain ecclésiastique grec, évêque de Cyr (Syrie), né à Antioche vers 387, mort vers 458. Il reçut une éducation brillante, dirigée surtout vers la philosophie, la théologie et les langues, distribua ses biens aux pauvres après la mort de ses parents et le retira dans un monastère, près d'Apamée. En 423, il fut placé sur le siège épiscopal de Cyr, ville dont il parvint à faire diminuer les impôts et qu'il enrichit de monuments utiles. Doué d'un esprit de tolérance bien rare en tous les temps et surtout à cette époque, il s'attacha à ramener les dissidents à l'orthodoxie par la persuasion, défendit avec chaleur contre les attaques véhémentes de saint Cyrille son ami Nestorius, dont il ne partageait pas cependant les opinions, refusa de souscrire à sa condamnation et fit partie de la minorité des membres du concile d'Ephèse qui se prononcèrent, en 431, pour la déposition de Cyrille. Vainement, pour ramener la paix entre les deux partis, il proposa qu'on se fit des concessions réciproques; Cyrille refusa toute transaction. Après la mort de ce dernier, son successeur au patriarcat d'Alexandrie, Dioscore, ne se prononça pas seulement contre les nestoriens; il alla jusqu'à soutenir ouvertement les doctrines d'Eutychès, lança l'anathème contre Théodoret et tint, en 449, le fameux concile désigné par les écrivains ecclésiastiques sous le nom de *brigandage d'Ephèse*, dans lequel furent déposés Théodoret et plusieurs évêques qui

11

avaient condamné les doctrines d'Eutychès au concile de Constantinople en 448. Par suite de cette sentence, l'empereur Théodose II exila Théodoret dans un couvent d'Apamée. Ce prélat en appela alors au pape Léon le Grand, qui reconnut son orthodoxie et le releva de sa déposition. Théodose II étant mort sur les entrefaites (450), Théodoret fut rappelé par Marcien, rétabli dans son siège épiscopal par le concile de Chalcédoine (451), prit pour coadjuteur Hypatius et passa ses dernières années à s'occuper de travaux littéraires. Ce prélat, charitable, bon, instruit, tolérant, a laissé un grand nombre d'écrits intéressants sur des sujets d'histoire, de controverse, d'exégèse. Ses principaux ouvrages sont : une *Histoire ecclésiastique* (de 324 à 429), continuation de celle d'Eusèbe, supérieure quant au style, mais qui contient des erreurs chronologiques; elle a été traduite en français par Mithée (Poitiers, 1544); une *Histoire des amis de Dieu*, qui renferme les vies de cinquante solitaires contemporains; un *Traité de la Providence*, traduit en français (1855, in-40, et 1740, in-80); *Histoire abrégée des hérésies* et le *Mendiant*, en trois dialogues (Rome, 1545, in-40); *De la cure des préjugés des Grecs* (Oxford, 1839, in-80). On lui doit encore des *Commentaires* sur une grande partie de l'Ancien Testament et des épîtres de saint Paul, des *Homélies*, des *Disserations*, 180 lettres intéressantes par le Père Sirmond (Paris, 1642-1684, 5 vol. in-fol.), par L. Schulze et de Nessellet (Halle, 1768-1774, 5 vol. in-80) et par l'abbé Migne (Paris, 1859-1860, 5 vol. in-80).

THÉODORIAN (Sarkisse-Varsabet), savant arménien, né à Bülisse, en 1783. Il vint habiter vers 1803 Constantinople, d'où, après de sérieuses études, il se rendit à Venise pour achever ses études au célèbre couvent des méchitaristes. En 1809, il reçut les ordres et fut chargé, huit ans après, d'aller dans l'Inde pour recueillir un legs de 2 millions d'un riche Arménien, habitant de Madras, Samuel Moorat, dans le but de fonder un collège pour les enfants pauvres ou orphelins, ses compatriotes. N'ayant pu être mis en possession de cet héritage dans ce premier voyage, il retourna dans l'Inde, en 1824, et cette fois y resta onze années avant de pouvoir toucher ses 2 millions. Il les emporta enfin et revint en Italie. Le collège arménien fut fondé à Padoue et prit le nom de son fondateur (1834). L'abbé Théodorian fut appelé à le diriger. Onze ans plus tard, cet établissement fut transféré à Paris, et ce fut pour Théodorian l'occasion de rendre de nombreux services à ses compatriotes. A la suite de discussions avec les méchitaristes de Venise, qu'appuyait la cour de Rome, il fut indignement chassé avec trois de ses collègues de cet établissement, à la création et à la prospérité duquel il avait consacré près de quarante ans de sa vie. Il alla fonder à Grenoble un collège national arménien, qu'on l'obligea de fermer en 1856. Ce fut alors que la dignité d'évêque lui fut offerte par le chef suprême de l'Eglise arménienne, mais il la refusa pour rentrer dans la vie privée. M. Théodorian a publié plusieurs ouvrages d'éducation, parmi lesquels nous citerons : *le Droit et le devoir* et *l'Education des enfants*, puis il a publié son autobiographie et une *Histoire du collège de Samuel Moorat*.

THÉODORIC I^{er} ou **THEUDERIC**, roi des Wisigoths, fils du grand Alaric, mort en 451. Elu roi après la mort de Vallia (419), il voulut reculer les limites de ses Etats jusqu'au Rhône, assiégea vainement Arles (428) et Narbonne (437), qui appartenaient encore aux Romains, fut repoussé de la première de ces villes par Aëtius, de la seconde par son lieutenant Litorius, se vit assiégé, en 438, dans Toulouse par ce dernier, mais battu à son tour l'ennemi et fit prisonnier Litorius, qui fut mis à mort. A la suite de cette victoire, Théodoric se trouva maître du pays jusqu'au Rhône et conclut une paix avantageuse avec les Romains, augmenta ses possessions tant en Espagne que dans les Gaules, et resserra son alliance avec les Vandales en mariant une de ses filles au fils de Genséric. Lors de l'invasion des Huns, comprenant qu'il était de son intérêt de s'opposer à Attila, il se joignit aux Romains, concourut avec Aëtius à sauver Orléans et périt à la fameuse bataille de Châlons-sur-Marne (451). Son fils Thorismond lui succéda.

THÉODORIC II, fils du précédent, roi des Wisigoths, né en 426, mort à Toulouse en 466. Il monta sur le trône en 453 par le meurtre de son frère Thorismond, contribua à l'élévation d'Avitus à l'empire; vainquit, en 458, à Peramo, près d'Astorga, le roi des Sueves, Réchiaire, qui avait renvoyé avec mépris ses ambassadeurs, pénétra au cœur de la Lusitanie, s'empara des Etats de Réchiaire, à qui il fit trancher la tête et comprima la révolte d'Agulf, son lieutenant en Espagne. Vers la même époque, il fit alliance avec Genséric pour renverser du trône d'Occident Majorien; obtint, en 462, Narbonne de Sévère, ou plutôt de Ricimer, qui régna sous le nom de ce fantôme d'empereur, essaya non sans succès de reculer les limites de ses Etats en remontant vers la Loire et fut à son tour assassiné par son frère Euric. Sidoine Apollinaire, dans une de ses lettres, fait un magnifique éloge de ce prince, qui possédait quelques grandes

qualités et qui avait eu Avitus pour maître de grammaire et de rhétorique.

THÉODORIC I^{er} Grand, roi des Ostrogoths et fondateur de leur monarchie en Italie, né vers 457, issu de la race royale des Amales. Elevé, comme otage, à la cour de Constantinople, il recueillit une somme d'idées remarquable sur la philosophie, la jurisprudence, la politique et l'art militaire. On assure cependant qu'il ne sut jamais écrire et qu'il se servait d'une lame d'or percée pour signer son nom. Renvoyé à son père Théodoric par l'empereur Léon (473), il lui succéda deux ans plus tard comme roi des Goths, cantonnés alors dans une partie de la Pannonie et de la Mœsie, agrandit ses possessions par suite des concessions de l'empereur Zénon, au rétablissement duquel il avait contribué, et qui lui conféra les titres de patrice et de consul, en même temps qu'il l'autorisait à envahir en son nom l'Italie, soumise alors à Odoacre. En 488, il conduisit les Ostrogoths dans la Péninsule, dont il se rendit maître par une suite de victoires brillantes, força Odoacre dans Ravenne et le fit mettre à mort (493). Il se fit ensuite reconnaître roi d'Italie par l'empereur Anastase et prit les plus sages mesures pour assurer à ce pays la paix et la prospérité. Chose remarquable, ce barbare se montra pendant ses trente années de règne l'un des plus grands princes qui eussent gouverné Rome depuis les Antonins. Il conserva à Rome et dans chaque ville les magistrats, les tribunaux et le régime municipal, adopta en partie les lois des Romains, leur langue pour tous les actes civils et même leur habilement, assura la liberté religieuse et, quoique très-attaché à l'hérésie des ariens, comme tous ceux de sa nation, respecta les privilèges de l'Eglise romaine et pratiqua la plus large tolérance envers les catholiques. Cependant, sur la fin de sa vie, irrité des persécutions que ses coreligionnaires subissaient en Orient, il envoya le pape Jean I^{er} à Constantinople réclamer pour eux la liberté de conscience, en menaçant d'user de représailles envers les catholiques italiens; mais le tout se borna à quelques emprisonnements. Il n'y eut point, comme on l'a prétendu, un édit de persécution signé de lui. Malgré ses talents pour la guerre, il s'attacha à faire fleurir la paix, le commerce et l'agriculture dans ses Etats, consacra ses trésors à rétablir les cités ruinées par les invasions, obtint de quelques-uns de ses alliés barbares qu'ils rendissent les cultivateurs italiens qu'ils avaient emmenés comme esclaves et repeupla ainsi plusieurs contrées que la guerre avait transformées en déserts. Toutefois, il donna à ses compagnons, les Goths, des privilèges assez étendus qui les plaçaient dans une condition supérieure à celle des Romains. Après la soumission de l'Italie, Théodoric, qui possédait déjà une partie de l'Illyrie et de la Pannonie, s'agrandit encore de ce côté aux dépens des Bulgares, alla secourir les Wisigoths de la Gaule contre les Francs (508), vainquit le fils de Clovis à Arles et garda pour lui la Ille Narbonnaise, ainsi que l'Espagne, qu'il gouverna quinze ans et qu'il légua à son petit-fils. En même temps, il avait travaillé à se fortifier par des alliances avec les chefs barbares. Clovis lui avait donné sa sœur pour épouse (493), Alaric II avait épousé une de ses filles naturelles, une autre avait été épousée par Gondebaud, roi des Burgondes, etc. Pour l'administration intérieure, il s'aidait du célèbre Cassiodore et avait fixé auprès de lui les hommes les plus remarquables de son époque. La loi gothique qu'il promulgua ne modifia pas profondément la loi romaine. En 525, une conspiration se forma contre lui, dans laquelle se trouva impliquée le sénateur Boèce et Symmaque. Oubliant sa modération ordinaire, il les fit tous deux mettre à mort et tomba dans une mélancolie qui le conduisit au tombeau. Son petit-fils Athalaric lui succéda. Son histoire a été écrite par Cassiodore et Jordanès. La ville de Ravenne posséda son mausolée. C'est peut-être le seul monument gothique qui reste au monde. Il n'a rien qui rappelle l'architecture hardie et légère à laquelle on donne arbitrairement le nom de gothique et fait plutôt penser aux pesantes constructions des Pélasges.

« Théodoric, dit M. Lebeau, se nommait dans la langue de sa nation *Dieterich*, comme son père Théodoric s'était nommé *Diuthar*. Les auteurs septentrionaux l'appellent *Théodoric de Vérone*, parce qu'ayant remporté près de Vérone la victoire qui décida de son établissement en Italie, il aima cette ville, en fit quelquefois le lieu de sa résidence et prit soin de l'embellir. Il avait le teint vif et animé, un air majestueux, une taille avantageuse, le regard serein. Il était terrible dans sa colère, doux et aimable dans la société, libéral et même magnifique; il n'estimait les richesses que pour les répandre à profusion. Aussi grand politique que grand capitaine, il chercha la paix et sut faire la guerre... Les Goths ne traitèrent pas l'Italie comme les autres barbares avaient traité leurs conquêtes; ils ne touchèrent pas à la condition des personnes. Théodoric ne voulut pas régner en conquérant, mais en roi. Il honora le sénat; les charges furent données aux plus dignes; il protégeait les descendants des maisons nobles et comptait pour services rendus à sa personne ceux que leurs ancêtres avaient rendus à l'Etat. Il déclara que les naturels du pays

lui seraient aussi chers que ses anciens sujets et qu'il ne donnerait de préférence qu'à ceux qui seraient plus fidèles à observer la loi : « Nous détestons, dit-il, les oppresseurs; ce n'est pas la force qui doit régner, c'est la justice. Pourquoi établissons-nous des tribunaux, si ce n'est pour désarmer la violence ? Vous êtes réunis sous le même empire, que vos cœurs soient unis; les Goths doivent aimer les Romains comme leurs voisins et leurs frères, et les Romains doivent chérir les Goths comme leurs défenseurs. »

Tandis qu'il posait avec netteté, en face de l'empire d'Orient, son indépendance comme roi des barbares, dit M. Amédée Thierry, Théodoric se faisait Romain vis-à-vis des barbares et revendiquait sur eux la suprématie des empereurs. Sans renier la paternité résultant de leur commune origine, il voulait qu'ils le considéraient principalement comme le successeur des Césars et que les Amales devinssent une vraie famille impériale parmi les maisons royales des Germains. Il parlait aux rois ses égaux avec un ton de supériorité paternelle, qui rappelait le langage des anciens maîtres du monde, leur adressant des remontrances, des encouragements, des conseils en faveur de la justice et de la concordie mutuelle, et se servant perpétuellement du grand nom de Rome pour leur inspirer le respect ou la crainte... Vis-à-vis de son peuple et dans l'art de le gouverner, son habileté ne fut pas moins grande. Après l'avoir établi en colonie romaine sur les territoires dont il dépouilla les soldats d'Odoacre et qui faisaient un tiers de l'Italie, il ajouta à cet immense domaine des Goths d'autres confiscations opérées sur la propriété italienne... Enracinés à l'Italie par la propriété, les Ostrogoths s'y multiplièrent. Les sujets d'Odoacre n'avaient formé sur le sol qu'une armée d'occupation, ceux de Théodoric y furent à la fois une armée et un peuple, peuple conquérant et maître, distinct des vaincus par ses lois, par son langage, par sa religion (il était arien) et seul investi du privilège souverain de porter les armes. Théodoric, quoiqu'on ait prétendu le contraire, maintint fermement la séparation des deux races dans ses points essentiels. S'il jugea utile qu'à son exemple les princes et princesses des Ostrogoths fussent élevés dans la connaissance des lettres et des sciences pour apprendre à mieux gouverner les Romains, il défendit au peuple de fréquenter les écoles où il pourrait s'amolir. Son système d'administration fut celui-ci : « Au Romain, les occupations de la paix; au Goth, celles de la guerre. »

THÉODORIC, chirurgien qui vivait au XIII^e siècle. Disciple de Hugues de Lucques et lui-même chirurgien fort renommé, il ne se consacra pas tout entier à l'art de guérir. Engagé dans l'ordre ecclésiastique, il fut d'abord moine prêcheur et pénitencier du pape Innocent IV, il devint ensuite évêque à Bologne, puis à Cervia et se fixa enfin à Bologne. On a de lui un ouvrage qui a pour titre : *Chirurgia secundum medicamentum Hugonis de Lucca* (Venise, 1490, in-fol.)

THÉODORINE s. f. (té-o-do-rine — de *Théodore* de *Saussure*, botan. suisse). Bot. Genre de plantes, de la famille des orchidées, dont l'espèce type croît au Brésil.

THÉODORINE (Mlle), actrice française. V. MÉLINGUE (Alme).

THÉODOROS ou **THÉODORE II**, négous ou empereur d'Abyssinie, né à Cherhié, capitale du district montagneux de Kouara, dans l'Abyssinie centrale, en 1818, mort en 1868. Son père, Hailo Mariam, appartenait à une des familles les plus illustres de la contrée et gouvernait le Kouara en commun avec son oncle Konfou. La mère de Théodoros descendait de l'ancienne famille des empereurs abyssins, laquelle, suivant la tradition, tirait elle-même son origine de Menilek, fils du roi Salomon et de la reine de Saba. Le vrai nom de Théodoros était *Kassa Kouarannaya*. On ne sait rien de sa jeunesse. L'Abyssinie, plongée depuis plus d'un demi-siècle dans une anarchie complète, était devenue le théâtre de guerres sans fin entre les gouverneurs des provinces et les grandes familles féodales. Les trois principaux royaumes, le Tigré, l'Amhara et le Schoa, avaient conquis chacun une existence indépendante, et, si la tradition accordait encore au possesseur de l'Amhara et de sa capitale Gondar une apparence de suzeraineté sur les rois des deux autres pays, il était cependant besoin d'un homme capable pour rendre cette suzeraineté réelle. Le père et l'oncle de Kassa moururent vers 1839, peu de temps après la défaite que le dernier, guerrier habile et intrépide, avait fait essuyer aux troupes de Méhémet-Ali, vice-roi d'Egypte, qui voulait profiter de l'anarchie à laquelle l'Abyssinie était en proie pour faire la conquête de cette contrée. Des parents ambitieux s'emparèrent de l'héritage des deux morts et envoyèrent le jeune Kassa au couvent de Djankar, dans le voisinage du lac Tsana, afin qu'il y étudiât sous la direction des moines, qui devaient lui inculquer l'amour de la science et le tenir à l'écart de toute idée ambitieuse. Mais, peu de temps après, Maro, l'un des chefs insoumis de l'Abyssinie, prit le couvent d'assaut et massacra les élèves qui s'y trouvaient et qui étaient, pour

la plupart, les fils d'autres chefs. Kassa réussit à échapper à la mort et chercha un asile dans la famille de son oncle. Mais il se vit bientôt après obligé de prendre de nouveau la fuite; car Gocho, prince de Godscham, remporta sur cette famille une sanglante victoire et s'empara de ses possessions. Kassa se réfugia alors dans les montagnes isolées de Saharo et s'y fit le chef d'une bande de brigands. Lorsqu'il se vit à la tête d'une troupe assez forte, il résolut de s'emparer de la principauté de Dembea, dans l'Amhara, qui était alors gouvernée par Menéne, amazone originaire des Gallas, et par Ras-Ali, fils de cette dernière. Au premier engagement, Kassa battit l'armée de ses adversaires, et Menéne lui offrit la souveraineté de Dembea et la main de sa petite-fille. Le vainqueur accepta. Encouragé par ce succès, il visa plus haut encore et entreprit une expédition contre les Egyptiens; mais ceux-ci, plus aguerris que ses soldats, lui firent éprouver une défaite complète. Cependant, la tentative de Menéne et de Ras-Ali pour se débarrasser de lui, en profitant de la position critique dans laquelle il se trouvait, échoua complètement et ne fit qu'affermir davantage sa domination sur Dembea, en lui fournissant un prétexte de s'emparer de Gondar, l'antique capitale de l'Abyssinie. Maître de cette ville, il conquit le dessein de rétablir l'unité de l'empire et de soumettre à son sceptre l'Abyssinie entière. Sa première tentative pour arriver à ce but faillit amener sa perte totale; car Gocho, prince de Godscham, détruisit son armée dans une sanglante bataille et prit possession de Dembea. Une année plus tard, Kassa revint à la tête d'une nouvelle armée, avec laquelle il tua Gocho dans les environs du lac Tsana (1853). Ras-Ali, qui se souleva de nouveau à cette époque, fut aussi réduit à l'obéissance, et Kassa se trouva le souverain incontesté de l'Abyssinie centrale. Il tourna alors ses armes contre Oubié, roi du Tigré, le vainquit dans la bataille de Deraskié (5 février 1855) et, le lendemain même de la victoire, se fit couronner, par l'aboua ou grand prêtre, négous négous *Adiopiya* (roi des rois d'Ethiopie), sous le nom de Théodore II. Un Théodore I^{er} avait régné en Abyssinie au xve siècle, et Kassa choisit ce nom parce que, d'après une tradition universellement répandue dans la contrée, un Théodore devait rétablir l'ancien empire d'Ethiopie et extirper l'islamisme. Dans l'été de 1855, le royaume de Schoa succomba aussi sous les armes victorieuses du nouveau souverain.

Théodoros s'occupa alors avec la plus grande énergie de la régénération du pays et montra d'abord autant de sagesse comme souverain qu'il avait montré de courage et d'intrépidité comme guerrier. Ce qu'il fallait avant tout, c'était délivrer l'Abyssinie des bandes de voleurs qui infestaient toutes les routes et toute la région des plaines. Par un édit, rendu en août 1855, il fut ordonné « que chacun devait revenir aux occupations de ses ancêtres, le marchand à son comptoir, le laboureur à sa charrue. » Une extrême sévérité fut déployée pour la mise à exécution de cet édit, et en peu de temps le brigandage fut détruit et la sécurité des routes rétablie. On raconte que les Abyssiniens de Tschaba, sur le mont Issag, se rendirent à cette époque au camp de Théodoros pour lui demander le renouvellement des privilèges que le négous Labiela avait jadis octroyés à leurs ancêtres pour l'exercice de leur profession. « Quelle est cette profession ? demande le négous. — Nous avons été de tout temps, répondirent-ils, voleurs de grand chemin. — Écoutez, reprit le négous; je vous pardonne les crimes que vous avez commis jusqu'à ce jour et je veux vous fournir l'occasion de devenir d'honnêtes gens. Je vous donne les plaines de Launge, ainsi que des charrues et des bœufs pour les cultiver. Voulez-vous accepter mon offre ? — Certainement non, répondirent-ils, nous nous en tenons à la lettre de l'édit. » Le négous leur accorda aussitôt ce qu'ils lui avaient demandé et les congédia. Ils crurent l'avoir intimidé et s'en retournèrent tout joyeux. Mais, arrivés à la passe étroite de Ferka, ils furent rejoints par un escadron de *neftenia* (carabiniers) à cheval, dont le chef leur adressa les paroles suivantes : « Il se peut que le négous Labiela vous ait octroyé le privilège de voler sur les grandes routes; mais Claudius, qui était à la fois un saint et un négous, a autorisé les soldats de l'Etat à exterminer les voleurs de grand chemin. Carabiniers, feu ! » Le brigandage ayant été ainsi exterminé, les routes des caravanes furent rendues praticables et l'on en traça de nouvelles dans toutes les directions, le commerce fut affranchi d'une foule de taxes onéreuses et la douane n'exista plus qu'en trois lieux de transit bien déterminés. Théodoros abolit la coutume barbare de livrer le meurtrier aux parents de la victime, et les criminels furent des lors jugés par les autorités publiques. Des juges de paix furent établis dans les campagnes; l'armée reçut pour la première fois une solde régulière, et les soldats furent obligés d'acheter leurs vivres au lieu de les prendre de force comme autrefois. Une mesure importante, et qui contrastait radicalement avec les usages des pays mahométans environnants fut l'abolition de l'esclavage. Les pauvres furent placés sous la protection directe du négous, et

chaque matin tous les malheureux avaient accès auprès de lui et pouvaient lui exprimer librement leurs plaintes. Enfin, une mesure qui couronna toutes les autres fut la confiscation des biens du clergé, qui avait en sa possession les deux tiers du sol. Théodorus détruisit ainsi le pouvoir et l'influence de cette caste et ouvrit en même temps de nouvelles sources au bien-être des masses.

Deux hommes qui contribuèrent le plus à l'introduction de ces sages mesures furent les Anglais James Bell et Walter M-tcalfe Plowden. Ce dernier était arrivé à Gondar en qualité de consul de l'Angleterre et avait conclu, dès 1849, un traité de commerce avec Ras-Ali. Il avait de bonne heure prévu que Rassâ s'élèverait à une haute destinée et il s'était attaché à lui. Il vivait en partie des libéralités du négous et prenait rarement le titre de consul; du reste, le négous s'était refusé à le reconnaître comme consul, disant que, pour affermir son autorité, il fallait que son peuple n'entendît parler d'aucun autre pouvoir que du sien. Bell avait d'abord servi sur la flotte anglaise et était venu en Abyssinie, poussé par la soif des aventures. Il était tout dévoué à Théodorus, qui en avait fait son confident et l'avait élevé à l'honneur, mais périlleux emploi de *ikamankua*, c'est-à-dire qu'il était l'un des quatre officiers qui, dans une bataille, portaient le même costume que le négous, afin de détourner sur eux les coups qui menaçaient ce dernier. Ce fut d'après les conseils de ces deux hommes éclairés que Théodorus fit venir en Abyssinie des ouvriers européens, ainsi que des missionnaires suisses et anglais.

Théodorus, désireux d'entrer en étroite relation avec l'Angleterre, résolut, une fois affermi sur son trône, d'envoyer une ambassade à la reine Victoria. Plowden écrivit à ce sujet à son gouvernement. La réponse de lord Clarendon, alors ministre des affaires étrangères (1856), renfermait les premiers germes du désaccord qui devait refroidir les vifs sentiments d'amitié que Théodorus professait à cette époque pour les Anglais. Clarendon déclarait que la reine était toute prête à recevoir une ambassade abyssinienne, pourvu seulement que l'empereur d'Éthiopie renoncât à ses anciens projets de conquête en Égypte et sur Massoua. Théodorus répondit que, dans les circonstances présentes, une pareille déclaration signifiait qu'il devait renoncer au droit de représailles vis-à-vis des attaques de l'Égypte; mais que, quelque irrité qu'il fût, l'amitié qu'il portait aux deux Anglais présents ne se refroidirait nullement. Bien plus, Plowden ayant été tué en 1859, lors d'un soulèvement, il vengea sa mort en faisant massacrer 1,700 rebelles qui étaient tombés entre ses mains. Quelques semaines après, Bell était tué à son tour, et, presque à la même époque, le négous perdait Tsoubedge, son épouse bien-aimée. Dès lors, un changement complet s'opéra dans le caractère de Théodorus, et sa conduite fut désormais plutôt celle d'un despote féroce que celle d'un sage réformateur. De nombreux soulèvements dans les différentes parties de l'empire, soulevements réprimés avec une cruauté barbare, contribuèrent sans doute beaucoup à amener et à fortifier cette métamorphose.

Cependant, lorsque, en 1862, l'Angleterre et la France, par l'intermédiaire des consuls Cameron et Lejean, renouèrent des relations commerciales avec l'Abyssinie, il montra d'abord les dispositions les plus amicales; mais, dans le cours de l'année 1863, pour des raisons que l'on n'a jamais connues au juste, il chassa du pays le consul Lejean et, peu après, fit emprisonner le consul Cameron et les missionnaires étrangers à Magdala, ville et forteresse de l'Amhara. Toutes les tentatives faites pour obtenir la liberté des prisonniers demeurèrent sans effet, et le gouvernement anglais résolut enfin d'envoyer contre le négous une expédition d'environ 20,000 hommes de troupes indiennes pour la plupart. L'expédition, sous les ordres de Robert Napier, débarqua en décembre 1867 à Zoula, port sur la mer Rouge, et de là pénétra sur le plateau abyssinien. Théodorus avait concentré toutes ses forces devant Magdala, où se livra, le 10 avril 1868, une bataille dans laquelle les Anglais furent vainqueurs. Le négous se retira alors dans la forteresse et renvoya au camp des Anglais les prisonniers européens. Napier n'en exigea pas moins qu'il se rendît sans condition et, comme il ne voulut pas y consentir, donna, le 13 avril, l'assaut à la forteresse. Théodorus, forcé dans ses derniers retranchements, se donna, dit-on, lui-même la mort, tandis que deux de ses fils étaient faits prisonniers; 14,000 Abyssiniens rendirent les armes; les pertes des vainqueurs furent presque insignifiantes. V. MAGDALA.

C'est une histoire profondément tragique que celle de ce Théodorus d'Abyssinie. Jamais jusqu'à ce jour l'Afrique n'avait produit un caractère doué d'aussi grandes qualités, de talents aussi remarquables. Mais il devait fatalement succomber aux embarras inextricables dans lesquels l'avaient plongé ses efforts en faveur de la civilisation européenne dans une contrée barbare, entourée presque de tous les côtes de peuplades sauvages et de déserts arides. L'avenir nous dira si le triomphe des Anglais à Magdala n'a pas reculé indéfiniment, sinon anéanti pour jamais, l'espérance de voir un jour l'antique Éthiopie redevenir

un foyer de lumières pour l'Afrique orientale. A consulter : Lejean, *Théodore II et le nouvel empire d'Abyssinie* (Paris, 1865).

THÉODOSE, célèbre géomètre grec, né en Bithynie, suivant Vossius; il vivait au i^{er} siècle de notre ère. Il est nommé quelquefois **Théodose de Tripoli**, et on l'a confondu à tort avec un philosophe sceptique de ce nom, qui vivait à la fin du x^e siècle de notre ère. On ne sait rien de la vie de ce géomètre, contemporain de Sosigène et de Geminus de Rhodes. Il reste de lui trois ouvrages estimables : *Spherice*, *De habitantibus* et *De diebus et noctibus*. Le premier, qui a été longtemps classique, a été d'abord traduit par les Arabes; la première édition qui en a paru en Europe, en 1518, a été faite d'après l'arabe. Jean Pena en a donné une nouvelle, grecque et latine, en 1557; les dernières ont été publiées l'une à Londres, en 1675, par Isaac Barron; l'autre, en 1709, à Oxford, par Jean Hunt. Cet ouvrage, divisé en trois livres, a pour objet l'établissement des principes géométriques de l'astronomie sphérique. Le troisième livre est remarquable par plusieurs propositions assez difficiles, que Pappus a cru devoir commenter. Les traités *De habitantibus* et *De diebus et noctibus* traitent sur la diversité des mêmes phénomènes célestes observés de divers points de la surface de la terre, et sur les variations du jour et de la nuit aux différentes époques de l'année. Ces deux ouvrages ont été traduits et publiés en 1587 par Jean Auria, géomètre italien. On suit par Strabon (liv. XII) que Théodose avait deux fils qui cultivaient les mathématiques avec succès.

THÉODOSE ou THÉODOSIE (sainte), martyre, née à Tyr, morte à Césarée, en Palestine, vers l'an 308, sous le règne de l'empereur Galère-Maximien. Théodose était issue de parents chrétiens et avait été élevée dans la foi catholique. Elle n'avait pas encore dix-huit ans, lorsque la persécution exercée sur ses coreligionnaires la poussa à confesser publiquement sa foi. Son zèle, dit Baillet, la porta à aller voir les confesseurs prisonniers qu'on avait menés, les fers aux mains, dans la salle du palais (à Césarée) pour y être jugés.... Les soldats de la garde du gouverneur l'entendirent féliciter les prisonniers de leur bonheur prochain et les exhorter à la persévérance. Ils l'arrêtèrent aussitôt et l'amènèrent devant le gouverneur : c'était un nommé Urbain, ami particulier de l'empereur, aux passions duquel il avait aveuglément dévoué son ministère. Ce persécuteur forcé, que le mauvais succès de ses violences contre les martyrs de la foi catholique n'avait fait qu'aigrir depuis trois ans et demi qu'il était gouverneur de Palestine, n'eut pas pitié de la jeunesse de la pauvre chrétienne. Il ordonna qu'on l'étendît sur le chevalet, qu'on lui déchirât les seins avec des ciseaux et des crochets de fer; on ne put arracher de sa bouche ni une plainte ni un soupir. Alors le gouverneur ordonna de jeter à la mer le corps en lambeaux de cette héroïque fille. C'était, suivant Baillet, le dimanche de l'octave de Pâques de l'an 308; suivant saint Eusèbe, le 2 avril.

THÉODOSE (saint), le **Cénobiarque**, supérieur de tous les cénobites de la Palestine, né à Marisse, petite ville de la Cappadoce, en 423, mort en 528, à l'âge de cent cinq ans. Il reçut de bonne heure, dans l'Eglise, le titre de lecteur, visita sur sa colonne Siméon Stylite, puis se rendit à Jérusalem. Là, il embrassa la vie cénobitique, se livra à toutes sortes d'austérités et devint le centre d'un groupe d'anachorètes. Il se vit bientôt à même de construire un vaste monastère avec des infirmeries pour les vieillards, les malades, les infirmes et quatre églises. Salluste, évêque de Jérusalem, appréciant ses services, le nomma supérieur de tous les cénobites de la Palestine. Sous l'empereur Anastase, il fut exilé pour n'avoir pas voulu adopter l'hérésie d'Eutychès; mais, après la mort de ce prince, il put retourner dans son monastère, où il termina ses jours. L'Eglise l'honore le 11 janvier.

THÉODOSE I^{er} (Flavius), dit le **Grand**, empereur romain, né à Cauca (Espagne), en 346, mort près de Milan le 16 janvier 395. Il était fils de Théodose, général qui avait rendu de grands services en combattant en Espagne et en Afrique. Ce fut sous les ordres de son père qu'il fit ses premières armes. S'étant signalé par ses talents militaires dans maints combats contre les barbares, Théodose fut nommé, en 374, commandant militaire de la Mésie, qu'il préserva d'une invasion des Sarmates. En 376, son père ayant été injustement décapité à Carthage, par ordre de Valens, il se démit de ses fonctions et se retira en Espagne, où il vécut pendant près de trois ans dans la retraite. Après la mort de Valens, Gratien, effrayé de l'irruption des barbares, appela auprès de lui Théodose, lui confia le commandement d'une armée, avec laquelle celui-ci remporta d'importants succès, et l'associa peu après à l'empire, à Sirmium, en lui abandonnant l'Orient, la Grèce et la moitié de l'Illyrie (379). Théodose n'avait pas accepté sans difficulté le pouvoir qui lui incombait dans les circonstances les plus critiques et qui n'était rien moins qu'enviable. Toutefois, dès qu'il

eut été proclamé empereur d'Orient, il déploya la plus grande énergie, réunit des troupes, attaqua les Goths qui s'étaient divisés, remporta, soit par lui-même, soit par ses généraux, une série de victoires sur les envahisseurs, leur prit un butin considérable, et les contraignit à demander la paix. Au commencement de 380, Théodose tomba gravement malade à Thessalonique. Dès qu'il fut rétabli, il se fit baptiser par l'évêque saint Ascole et, vraisemblablement à l'insu dans les querelles de l'Eglise et de détruire l'arianisme. Il préluda à la persécution en rendant le fameux édit de Thessalonique (28 février 380), qui ordonnait de suivre la religion enseignée par saint Pierre aux Romains, de croire à la divinité du Père, du Fils et du Saint-Esprit, autorisant ceux qui professaient cette doctrine à se nommer catholiques. Théodose, après avoir publié cet édit, priva les ariens des charges publiques et du droit de tester. « Il enjoignit, dit Chateaubriand, à Démophile, évêque arien, de reconnaître le symbole de Nicée et de céder Sainte-Sophie et les autres églises à des prêtres de la foi orthodoxe. Grégoire de Nazianze fut installé dans la chaire épiscopale par Théodose en personne, au milieu de ses gardes. Mais les sanctuaires étaient vides et la population arienne poussait des cris. Cette résistance amena la proscription de l'arianisme dans tout l'Orient, et un synode, convoqué à Constantinople l'an 382, confirma le dogme de la consubstantialité. L'intervention du pouvoir politique n'empêcha pas saint Grégoire, fatigué, d'abandonner son siège et d'aller mourir dans la retraite. »

Tout en s'occupant, aux applaudissements des catholiques, de frapper les ariens, Théodose avait à lutter contre les Wisigoths, qui, sous les ordres de Frétilgar, s'emparaient de la Thessalie, de l'Épire et de l'Achaïe, et contre les Ostrogoths, qu'Alathius conduisait en Pannonie. Ne pouvant vaincre le torrent barbare, il négocia avec divers chefs, leur fit des concessions de terres, et incorpora dans ses armées un grand nombre des envahisseurs. En 381, le vainqueur de Valens, le roi goth Athanaric, se rendit auprès de lui à Constantinople. Théodose l'accueillit de la plus brillante façon, parvint à le gagner à la cause de l'empire, ainsi que les chefs goths qui l'accompagnaient, et, le roi barbare étant mort peu après, il ordonna qu'on lui fit de pompeuses funérailles. A partir de ce moment, il conclut une alliance avec les Goths, qu'il parut presque favoriser. Cette même année, un de ses généraux, Saturnin, parvint à repousser les Huns, qui avaient envahi la Mésie. Pendant quelque temps, la tranquillité parut renaître dans l'empire d'Orient, et avec elle l'agriculture et le commerce purent refleurir. En 383, Théodose associa à l'empire son jeune fils Arcadius, alors âgé de huit ans. A cette époque, il était encore occupé de faire disparaître l'arianisme. Dans l'ardeur de son zèle catholique, il résolut en même temps de sévir de la façon la plus rigoureuse contre les païens, les manichéens les chrétiens qui revenaient au christianisme primitif. Non-seulement il violenta les consciences, mais encore il fit raser des temples, notamment le magnifique sérapéum d'Alexandrie, et contribua à la destruction de monuments précieux pour l'art. Cette même année 383, son collègue et son bienfaiteur Gratien, empereur d'Occident, fut détrôné et tué par l'usurpateur Maxime. Théodose se borna à demander à Maxime que Valentinien II, frère de Gratien, conservât l'Italie et l'Afrique. L'année suivante, il reçut une ambassade de Sapor III, roi de Perse, avec qui il avait fait la paix. Des chagrins domestiques vinrent troubler peu après la vie de ce prince, jusqu'alors presque constamment heureux. Il perdit presque en même temps sa fille Pulchérie et sa femme, l'impératrice Flaccille (385), qui lui laissait un second fils, Honorius. Une nouvelle invasion de barbares vint le distraire de son chagrin. Les Goths étant entrés dans la Thrace pour envahir l'empire, Théodose marcha à leur rencontre, les surprit, les battit complètement et leur fit un grand nombre de prisonniers que, selon son habitude, il incorpora dans son armée. Peu après son retour à Constantinople, il épousa la belle Galla, sœur de Valentinien II (386). Les secours qu'il envoya à son jeune beau-frère, pendant une famine qui désolait Rome, l'ayant réduit à lever des taxes énormes, les habitants d'Antioche se soulevèrent, renversèrent les statues de l'empereur, de ses deux fils et de Flaccille. Furieux, Théodose ordonna non-seulement de mettre à mort les coupables, mais encore de raser la ville et d'en massacrer les habitants. Heureusement, les hommes à qui il avait confié l'exécution de cet ordre sangulaire cédèrent à la voix de l'humanité et aux supplications des principaux habitants, parmi lesquels se trouvait l'évêque Flavien. Ce prélat partit pour Constantinople et parvint à obtenir de l'empereur la révocation de son édit. Ce fut sur ces entrefaites que Maxime, qui régnait dans les Gaules depuis la mort de Gratien, résolut de s'emparer des Etats de Valentinien II et pénétra en Italie. Valentinien II, contraint de fuir, se réfugia avec sa mère Justine à Thessalonique et implora le secours de Théodose. Celui-ci,

sur les instances de sa femme Galla, se mit à la tête d'une armée de Romains, de Huns, d'Alains et de Goths, parvint, par un habile stratagème, à forcer Maxime à diviser ses forces, et, au lieu d'entrer en Italie par mer, il y pénétra par les Alpes Juliennes (mai 388). Maxime accourut au-devant de lui avec ce qu'il put réunir de troupes. Vaincu sur les bords de la Save et forcé de fuir, il se réfugia dans Aquilée; mais il y fut pris, dépouillé des ornements impériaux et conduit au camp de Théodose, où sa tête tomba peu d'instants après sa couronne.

Théodose rétablit alors Valentinien II sur le trône et réunit à ses Etats ceux dont Maxime s'était emparé. Justine, mère de Valentinien, étant morte quelque temps après, Théodose retourna en Italie et, pendant trois ans, il gouverna en quelque sorte comme tuteur les Etats de son jeune beau-frère, qu'il envoya en Gaule avec Arbogaste. A Rome et à Milan, où il habita tour à tour, l'empereur d'Orient s'occupa principalement de porter le dernier coup au paganisme, qui comptait encore en Italie de nombreux adhérents, notamment l'illustre Symmaque. Ce fut à cette époque surtout qu'il fit détruire de nombreux temples païens. Malgré son prosélytisme poussé jusqu'au fanatisme, il n'édicte pas moins plusieurs lois utiles et empreintes de sagesse, qui améliorèrent la situation de l'empire. En 390, l'emprisonnement d'un cocher du cirque aimé du public ayant amené une révolte à Thessalonique, révolte pendant laquelle le gouverneur de la ville et quelques officiers trouvèrent la mort, Théodose fit exterminer par ses soldats plus de 7,000 personnes qui s'étaient rendues au cirque. Saint Ambroise, en apprenant à Milan cette épouvantable exécution, interdit à l'empereur l'entrée de sa cathédrale, et l'arrêtant sous le portique : « Tu as imité David dans son crime, lui dit-il; imite-le dans sa pénitence. » Il ne le laissa pénétrer dans l'église qu'après qu'il se fût purifié par huit jours de repentir et par une pénitence publique.

Quelque temps après, en 391, Valentinien II ayant atteint sa vingtième année, Théodose lui laissa le soin de gouverner en Occident et retourna dans son propre empire, menacé par de nouvelles hordes barbares. En traversant la Macédoine, il fut attaqué par une bande de brigands et ce ne fut pas sans peine qu'il leur échappa.

En 392, Théodose apprit que le faible empereur d'Occident, Valentinien, venait d'être assassiné par le Franc Arbogaste, qui, dédaignant la pourpre pour lui-même, en avait revêtu le rhéteur Eugène. Pour venger la mort de son beau-frère, Théodose passa en Italie, et, après une victoire près d'Aquilée, resta seul maître des empires d'Occident et d'Orient (394). Il mourut d'une hydropisie l'année suivante, à Milan, après avoir divisé l'empire entre ses deux fils, Honorius et Arcadius. Théodose avait de grandes qualités politiques et guerrières, mais il ne put que retarder la chute de l'empire romain, qui était déjà comme un corps épuisé d'où la vie se retire, assailli de toutes parts par les barbares, et dont la décomposition fut encore activée par l'incapacité de ses successeurs.

M. Zeller a porté sur Théodose le jugement suivant : « De tous les empereurs romains, Théodose est le seul à qui le postérité ait été tentée d'accorder l'épithète de *Grand*. Les circonstances au milieu desquelles il arriva à l'empire ne promettaient pas à son nom une si heureuse fortune. Une administration discréditée, une armée sans discipline, des provinces ruinées, des sectes pullulantes au sein de la religion venue pour régénérer le monde, en face du paganisme encore vivant, enfin deux empereurs presque coup sur coup engouffrés sous le débordement de la barbarie germanique, qui ne devait plus rentrer dans son lit, tel était l'état de l'empire.... Il pensa qu'il n'y avait plus d'autre moyen pour sauver l'empire que d'employer à sa défense les barbares qui venaient le détruire, en les établissant dans les provinces épuisées ou en les faisant passer sous les enseignes romaines, affaiblies ou désertées. Fils d'un homme qui avait demandé à recevoir le baptême à la veille de son supplice, éprouvé de bonne heure par l'infortune, Théodose inclinait trop au christianisme pour être la dupe des plaintes païennes; et le bon sens pratique, qui était une de ses qualités, lui faisait juger que le christianisme ne remporterait une victoire complète que lorsqu'il serait mis d'accord avec lui-même. Le nouvel empereur se proposa donc aussi pour but, dans les affaires religieuses, de faire triompher au sein du christianisme l'orthodoxie, et d'assurer ensuite sur les débris du paganisme encore vivant la victoire de la chrétienté réunie. C'est au mérite d'avoir accompli ces deux desseins que Théodose doit sans doute un surnom qui n'était plus guère de mise à cette époque. A retarder de quelques années la chute d'une grande chose, il y a encore de la grandeur. »

Théodose le Grand (HISTOIRE DE), par Fléchier. Cet ouvrage, publié en 1679, est une espèce de *Cypédie* écrite sous les yeux de Bossuet pour instruire le dauphin de ses devoirs, en offrant un modèle à son émulation. Aujourd'hui l'histoire aurait à retoucher bien

des traits du tableau esquissé par Fléchier, tout en acceptant comme un grand homme l'empereur qui sut se montrer éminent capitaine et administrateur habile ; qui s'occupa, pour les améliorer, des armées, des finances, de la police intérieure, des lois, des tribunaux, qui terrifia les barbares et rétablit l'ordre dans cet empire croulant, que tant d'ennemis attaquaient de tous côtés. Bayle écrivait, au moment de la publication de cette histoire : « M. l'abbé Fléchier vient de nous donner la *Vie du grand Théodose*. On l'estime fort, tant pour la belle élocution que pour les beaux événements dont elle donne le détail. » Mme de Sévigné en vante en plusieurs endroits « le beau style, » et, pour le mérite de la diction, ce livre restera parmi les meilleures compositions historiques du XVIII^e siècle.

THÉODOSE II, dit le Jeune, empereur d'Orient, fils d'Arcadius et petit-fils du grand Théodose, né en 401, mort à Constantinople en 450. Il fut élevé sur le trône à l'âge de huit ans, en 408, après la mort d'Arcadius, au moment où l'empire était en pleine décadence. Le sage ministre Anthémios prit d'abord la régence de l'empire, gouverna avec habileté jusqu'en 414 et résigna alors le pouvoir, en faisant asseoir sur le trône, à côté du jeune et faible empereur, une des sœurs de celui-ci, Pulchérie, âgée seulement de quinze ans, mais qui, par ses vertus et par ses talents, soutint l'empire au penchant de sa ruine, et qui devait lui succéder. Cette princesse fit épouser à Théodose la belle et savante Athénais, fille du philosophe Léontius, laquelle prit le nom d'Eudoxie (421). Ce choix ne fut heureux ni pour l'un ni pour l'autre des deux époux, et, sans les éloges absolus qu'on s'accorde à faire de Pulchérie, on serait tenté de croire qu'elle avait amené cette union afin de conserver le pouvoir. Ce n'était pas une femme savante, mais une femme prudente et habile qu'il fallait au simple et dévot, au débile et incapable empereur. En 421, Théodose envoya le général Aradaburius faire aux Perses une guerre sans gloire, terminée par un traité de paix. Trois ans plus tard, le même général fut chargé d'aller combattre en Occident l'usurpateur Jean et d'affermir sur le trône le jeune Valentinien III, à qui Théodose donna, en 447, sa fille Eudoxie en mariage. Parmi les autres événements de ce long règne, nous citerons une expédition contre les Vandales d'Afrique, terminée par un traité honorable ; les querelles religieuses du nestorianisme et de l'eutychianisme, l'invasion d'Attila (431), qui détruisit soixante-dix villes en Grèce et en Thrace, et ne se retira qu'après avoir exigé des sommes d'autant plus considérables, qu'il fut instruit que le lâche empereur, craignant de le combattre, avait voulu le faire assassiner (447). En 438, Théodose avait chargé sept jurisconsultes de composer le recueil connu sous le nom de *Code théodosien*. Cette compilation était fort incomplète, car, par un exclusivisme chrétien mal raisonné, on n'y inséra pas les lois antérieures à Constantin. Ce prince, très-dévo, s'occupa beaucoup des questions religieuses. Lors des querelles de Nestorius et de saint Cyrille, il se montra d'abord zélé partisan du premier, puis le chassa pour rapeler à la place le patriarche d'Alexandrie, qu'il avait exilé. Le dernier acte concernant les affaires religieuses auquel Théodose prit part fut l'expulsion de saint Flavian par les partisans d'Eutychès, après le fameux concile dit le brigandage d'Ephèse. Sur des soupçons jaloux, il avait relégué en Palestine sa femme, Eudoxie, lorsqu'il mourut des suites d'une chute de cheval faite à la chasse, sa passion favorite. Sa sœur Pulchérie lui succéda et fit monter en même temps Marcien sur le trône.

THÉODOSE III, empereur d'Orient de 716 à 717. Il était, en 716, receveur à Adramyte (Bithynie), et se trouvait à Rhodes lorsqu'une armée en révolte le força, malgré ses refus obstinés, d'accepter la pourpre et de marcher sur Constantinople. Il déposa Anastase, et fut bientôt contraint lui-même d'abdiquer, dès que Léon l'Isaurien se présenta comme son compétiteur (717). Il passa le reste de sa vie dans un monastère d'Ephèse, où il s'occupa à transcrire en lettres d'or les Évangiles et des livres de piété.

THÉODOSE D'ALEXANDRIE, grammairien grec, qui vivait au IV^e siècle de notre ère. On ne sait rien de sa vie. Il composa plusieurs ouvrages dont l'un a été publié. C'est un commentaire sur l'*Art grammatical* de Denys de Thrace. Osann et Bekker en avaient donné quelques fragments, lorsque Goettling l'a publié en entier sous le titre de *Theodosii Alexandrini grammatica* (Leipzig, 1822, in-8°).

THÉODOSE, dit le Grammairien, écrivain, né à Syracuse, vers le milieu du IX^e siècle. Il embrassa la vie monastique, cultiva avec succès les sciences et les lettres, puis fut attaché comme diacre à la cathédrale de Syracuse par l'évêque Sophrone. Cette ville ayant été prise par les Sarrasins en 880, Théodose fut soumis avec son évêque à une dure captivité à Palerme ; c'est alors qu'il écrivit à l'archidiacre Léon, sur le siège de Syracuse, une lettre intéressante, qui a été plusieurs fois publiée. Hase en a donné la traduction avec des notes à la suite de l'his-

toire de Léon diacre (1819, in-fol.). Cujatien possédait deux autres écrits de Théodose, dont l'un se trouve à la bibliothèque du Vatican. Ils sont intitulés : *Anacronia de exordio Syracusarum ad S. Saporum* ; *itemque alia ejusmodi poemata* ; *Opusculum adversus vituperatores vite monasticæ*.

THÉODOSE (DOM), infant de Portugal, né en 1632, mort en 1653. Il avait huit ans, lorsque son père, Jean IV, devint roi de Portugal, et fut alors reconnu par les états du royaume comme son successeur légitime. Ce prince était doué d'une vive intelligence et des qualités les plus heureuses. Il acquit une instruction aussi variée qu'étendue, devint en même temps habile dans tous les exercices du corps, fut admis à siéger dans le conseil du roi et y fit preuve d'une précoce capacité. Ce fut grâce à son intervention que furent sauvés deux princes, neveux de l'infortuné Charles I^{er}, poursuivis jusque dans le port de Lisbonne par le général anglais Black. Comme la guerre entre le Portugal et la Castille traînait en longueur, l'infant rejoignit secrètement l'armée, en 1651, pour se mettre à sa tête, mais le roi lui donna l'ordre de revenir et, craignant l'ambition du jeune prince, l'écarta des affaires. Théodose en conçut un si vif chagrin, qu'il mourut peu après, vivement regretté de la nation.

THÉODOSIE (*Theodosia*), aujourd'hui CAFFA ou KAFFA, ville de la Russie (Tauride), sur une vaste baie de la mer Noire. Autrefois l'entre-foi des contrées environnantes.

THÉODOSIEN, IENNE adj. (té-o-do-ti-ain, i-è-ne). Qui appartient à Théodose le Grand ou à Théodose II, son petit-fils.

— *Code théodosien*, Code publié sous Théodose II.

— *Colonne théodosienne*, Colonne érigée à Constantinople par Théodose II.

— *Table théodosienne*, Nom donné quelquefois à la table de Peutinger.

— *Encycl. Code théodosien*. V. CODE.

— *Colonne théodosienne*. V. COLONNE, au Supp.

— *Table théodosienne*. V. PEUTINGER.

THEODOSIOPOLIS (*Colonia Septimia Re-sinestorum*), ville d'Asie. V. RESINA.

THÉODOTE, hétaire grecque, contemporaine d'Aspasie et de Distime. Elle est surtout connue par la visite que lui fit Socrate et dont le souvenir a été conservé par Platon : comme on lui parlait de la beauté de Théodote et de l'art merveilleux avec lequel elle gardait tous ses amants : « Voilà, dit-il à ses élèves, un grand maître de philosophie, et je ne sais ce qui me retient que nous n'allions sur-le-champ lui demander son secret, et comment elle fait pour conduire sa barque à travers tant d'écueils. — Allons-y donc, » s'écrièrent les disciples, parmi lesquels se trouvait Alcibiade. La courtesane les reçut tous à merveille, et Socrate prit aussitôt la parole : « On nous a dit, Théodote, que vous étiez un grand esprit, très-habile à rencontrer toutes sortes d'arguments auxquels on ne savait pas résister, et je viens, en ma qualité de rhéteur, pour que vous nous enseigniez quelques-unes de ces formules, qui deviendraient l'ornement de notre école. » Théodote ne répondit que par un sourire, et il parut que, de tous ses arguments, c'était le plus fort. « Oh ! dit Socrate, je comprends maintenant : toute votre logique est dans vos yeux. » Cependant, comme il ne voulait pas être venu pour rien, il se mit à lui expliquer par quels moyens légitimes elle pouvait tirer le meilleur parti possible de ses vingt ans, de sa beauté et de sa grâce. « Par ce grand art que savait Socrate, — il les savait tous, dit J. Janin — Aspasie, Phryné et Laïs ont joué leur grand rôle sous le ciel athénien, entre Périclès et Philias, ces modèles de l'art d'aimer. Elles avaient écouté Socrate, elles avaient suivi ses conseils. Elles avaient inventé, grâce à ses leçons, le refus, le refus qui promet tout. » « Ainsi, ma belle, dit pour conclure Socrate à Théodote, il faut savoir parfois refuser ce qu'on brûle d'accorder ; tel est le sage conseil que je vous laisse en vous quittant. »

THÉODOTIEN s. m. (té-o-do-ti-ain). Hist. relig. Sectateur de Théodote de Byzance, hérétique du II^e siècle.

— *Encycl.* Les auteurs ecclésiastiques prétendent que, pendant la persécution que souffrirent les chrétiens sous Marc-Aurèle, Théodote, surnommé le Corroyeur, à cause de sa profession, arrêté avec plusieurs autres, renia Jésus-Christ, et que, blâmé par les chrétiens, il s'enfuit à Rome, où il enseigna des doctrines nouvelles, qui le firent excommunier par le pape Victor, qui, suivant les chronologistes, tint le siège de Rome de 185 jusqu'en 197. A peu près dans le même temps, un certain Artémas ou Artémon répandit à Rome une doctrine semblable, et trouva des disciples qui furent nommés *artémonites*. Il disait que Jésus-Christ n'avait commencé à recevoir la divinité qu'à sa naissance (par la divinité il entendait seulement les qualités divines) et que, suivant son opinion, Jésus-Christ ne pouvait être appelé Dieu que dans un sens impropre.

Il est difficile de savoir précisément en quoi la doctrine de ces deux partis s'accordait ou se contredisait, les anciens ne nous

l'apprennent pas assez clairement. Il est seulement probable que les partisans de l'une et de l'autre se réunirent et ne formèrent qu'une secte, qui ne dura que peu de temps.

Un ancien orateur, que l'on croit être Caïus, prêtre de Rome, qui avait écrit contre Artémon, et duquel Eusèbe a rapporté les paroles, semble confondre ensemble les *théodotiens* et les *artémonistes*. « Ces sectaires, dit-il, soutiennent que leur doctrine n'est pas nouvelle, qu'elle a été enseignée par les apôtres et suivie dans l'Eglise jusqu'au pontificat de Victor et de Zéphyrin, son successeur, mais que la vérité a été altérée depuis ce temps-là. »

S'il était certain que les *Extraits de Théodote*, qui se trouvent à la suite des ouvrages de Clément d'Alexandrie, sont de Théodote le Corroyeur, il faudrait lui attribuer encore d'autres erreurs ; mais il y a eu un second Théodote, surnommé le Changeur ou le Banquier, disciple du premier, et qui fut le chef de la secte des melchisédecians ; on croit qu'il en exista un troisième de même nom, qui était disciple de Valentin. L'auteur des *Extraits* enseigne que Jésus-Christ, les anges, les âmes humaines, les démons sont corporels, que Jésus-Christ avait besoin de rédemption, et qu'il l'obtint lorsqu'une colombe descendit sur lui lors de son baptême ; que Dieu avait souffert en Jésus-Christ, avait deux âmes, l'une matérielle, l'autre spirituelle qui se sépara de lui avant sa passion ; que les choses de ce monde et même les actions humaines sont déterminées par le cours des astres, etc., etc.

THÉODOTON ou THÉODOTE, traducteur grec, né à Sinope dans le Pont, vivait dans la seconde moitié du II^e siècle de notre ère. Il fut successivement disciple de Tatien, marcionite et ébionite. On lui doit la troisième traduction qui ait été faite de l'Ancien Testament en grec. Cette traduction est celle des Septante accommodée aux opinions de la secte des ébionites ; elle fut néanmoins acceptée par les orthodoxes, qui en firent généralement usage en ce qui concerne l'explication du livre de Daniel. Saint Irénée en fait mention dans son *Livre contre les hérétiques*, écrit, en 160 de notre ère. On la trouve dans les *Hexaples* d'Origène.

THÉODOXE s. m. (té-o-do-kse — du gr. *Theos*, Dieu ; *doxa*, gloire). Moll. Genre non adopté de mollusques gastéropodes pectinibranches, fondé sur la nêrite ou nêritine fluviatile.

THÉODRADE, fille de Charlemagne et abbesse du prieuré d'Argenteuil, au commencement du IX^e siècle. On ne sait d'elle que très-peu de chose ; le biographe de Charlemagne, Eginhard, lui a consacré une demi-page. Charlemagne lui donna l'abbaye d'Argenteuil ; mais Théodrade, tant que son père vécut, ne quitta pas la cour et même s'y fit remarquer par une conduite peu régulière. En 814, à la mort de cet empereur, Louis le Débonnaire, son successeur, intima l'ordre aux princesses ses sœurs de rentrer dans les couvents dont elles étaient abesses ; Théodrade revint à Argenteuil, et n'y imposa pas, comme on peut le penser, une règle bien sévère. Théodrade vivait encore en 838. Elle obtint, cette année-là, de Louis le Débonnaire, un diplôme, confirmé par Lothaire son fils, qui autorisait les abbés de Saint-Denis à rentrer dans le couvent du prieuré d'Argenteuil aussitôt qu'elle serait morte. Les prescriptions de ce diplôme ne furent pas exécutées, et les princesses du sang impérial restèrent en possession du prieuré.

THÉODULFE, évêque d'Orléans, un des restaurateurs des lettres en France, né vers le milieu du XVIII^e siècle, dans la haute Italie ou dans la Narbonnaise, d'une famille gothique, mort à Angers, en 821. Ses talents et son érudition le firent appeler à la cour de Charlemagne, qui le fit évêque d'Orléans vers 794, et le pourvut en même temps d'une des plus belles abbayes, celle de Fleury-sur-Loire, maintenant Saint-Benoît. Il siégea en qualité d'évêque, la même année, au concile de Francfort, tenu contre l'hérésie de l'*adoptionisme*. Théodulfe écrivit à ce sujet une épitre dogmatique sur l'*Essence du Christ*. A Fleury-sur-Loire, où il figure comme le quatorzième abbé, l'illustre évêque accrût la renommée déjà éclatante de ce monastère, en y fondant de grandes écoles pour les jeunes nobles ; suivant un annaliste de Fleury, il y réunit jusqu'à 5,000 écoliers, ce qui est exagéré assurément, mais il est certain que sous sa direction ce monastère fut un des plus grands foyers intellectuels du moyen âge. Il restaura aussi un autre grand monastère près d'Orléans, celui de Micy (Saint-Mesmin), fondé par Clovis peu de temps après Tubiac et qui tombait en ruine. Comme Théodulfe en surveillait les travaux de reconstruction, il s'y rencontra, suivant Mabillon, avec le fondateur des bénédictins, saint Benoît d'Aniane, dont le corps, transporté plus tard à Fleury, fit de ce monastère un des lieux de pèlerinage les plus fréquentés. Théodulfe ramenait en même temps la culture des lettres dans son diocèse ; Orléans lui doit ses premières écoles publiques. Les lettres lui étaient à la même époque redevables de la conservation et de la transcription de nom-

breux manuscrits, seul moyen de diffusion de la science à cette époque. La *Bible de Théodulfe*, conservée au Puy, dans le Trésor de la cathédrale, est antérieure d'un siècle à celle de Charles le Chauve, est réputée comme plus précieuse encore. Des hospices, des chapelles, une église magnifique, fondée à Germigny, attestent la féconde activité de cet évêque, en même temps que ses *Capitulaires* à son clergé le montrent soucieux de réformer ou de maintenir la discipline ecclésiastique. Charlemagne, auprès de qui il vivait familièrement, si l'on en juge par les nombreuses poésies qu'il écrivit sur les événements de sa cour, Charlemagne mit à profit ses capacités et ses connaissances en en faisant un de ses *missi dominici*. Il lui confia une mission, une sorte d'enquête à faire avec Leydrate, archevêque de Lyon, dans la Narbonnaise (798), et une deuxième, dans l'Aquitaine, en 811. D'après le récit qu'il a fait lui-même de ces missions (*Carmina*, lib. I), leur rôle était de veiller à la réforme de l'administration de la justice. Il fut un de ceux qui signèrent le testament de Charlemagne.

Louis le Débonnaire lui témoigna la même confiance que son père pendant les premières années de son règne. Théodulfe le reçut à Orléans, en 814, et alla à Rome, deux ans plus tard, recevoir des mains du pape le *palium*. Il est douteux qu'il ait trempé dans la révolte de Bernard, roi d'Italie, qu'il y rencontra et qui, en 817, leva l'étendard contre son père ; mais enveloppé, sur de faux rapports, dans cette trahison, Théodulfe se vit privé de son évêché et de ses bénéfices et jeté en prison à Angers, où il mourut quatre ans plus tard. Une légende sans fondement veut qu'il ait été mis en liberté par Louis le Débonnaire, qui, passant à Angers et se rendant à la messe, l'avait entendu chanter, à travers les barreaux de sa prison, un hymne composé par lui-même. S'il reçut son pardon, ce fut avec ceux des complices de Bernard, le petit nombre échappé à la mort, qui furent amnistiés précisément cette année (721). On croit qu'il fut empoisonné en route, comme il se rendait à Orléans, sans doute par les détenteurs de ses biens ecclésiastiques, peu soucieux de le voir revenir, et ramené à Angers, où il regut la sépulture.

Comme évêque, comme administrateur, comme écrivain, Théodulfe est une des grandes physionomies du règne de Charlemagne. Outre ses écrits dogmatiques, son traité *De essentia Christi*, son livre *De baptême*, ses *Capitulaires* à son clergé, on a de lui un volume de poésies, *Carminum libri sex*, qui suffirait à le placer au premier rang. Nourri de l'antiquité, surtout des auteurs de la décadence, Théodulfe était le poète favori de la cour de Charlemagne. Prudence et l'Espagnol Juvenace, qu'il appelle le *Toumant*, sont ses modèles ; aussi son style est-il un peu entaché d'affectation ; il se ressent du goût du temps. Plus rhétoricien que lyrique, il n'a pas le souffle de Fortunat, quoiqu'on lui ait longtemps attribué l'hymne célèbre *Vexilla regis prodeunt*, œuvre de ce dernier. Mais il est l'auteur de quelques autres que l'Eglise a conservées ; on chante encore son *Gloria, laus, honor*, à la procession des Rameaux. Ce que ses poésies ont de remarquable, c'est qu'elles sont pour ainsi dire des mémoires et que l'on y peut suivre pas à pas non-seulement la vie de Théodulfe, mais les principaux événements de son temps. Ses fondations de Fleury-sur-Loire, de Micy, de Germigny y sont chantées sur le mode héroïque, parfois avec un peu d'emphase. On y rencontre une épitre à Charlemagne sur la défaite des Avars, une autre pour exhorter le souverain à convertir les pays conquis, une autre pour le féliciter de la vengeance tirée par lui d'un affront fait au pape Léon III ; l'épithaphe de la reine Fastrade, morte pendant le concile de Francfort ; l'épithaphe du pape Adrien. Ses missions sont racontées, l'une sous le titre de : *Exhortation aux juges* ; c'est un poème de près de mille vers et qui traite de son voyage dans la Narbonnaise ; c'est un des rares documents que l'on ait sur les *missi dominici*, et il est précieux à ce titre ; il est regrettable que la forme poétique ait nui à la précision ; l'autre, intitulée *Itinéraire*, sur sa mission en Aquitaine, n'est qu'un fragment. La plus curieuse de ces poésies relate les fêtes d'une cour plénière tenue par Charlemagne à Aix-la-Chapelle en 796. C'est une peinture complète de la cour du grand monarque, de ses fils, de ses filles, de ses femmes, des grands officiers de la couronne. Dans une autre pièce, où il envoie un psautier à une des filles de l'empereur, la princesse Gizla, pour le jour de son mariage, il donne aussi sur les mœurs du temps de précieux détails. Il n'y a pas un de ces livres de poésies, poèmes, élégies, stances, épigrammes, qui n'ait trait aux mœurs du temps, à quelque événement considérable. Comme Ovide, il se consolait dans sa prison d'Angers en écrivant des élégies à ses amis, Agilulf et Modoin, l'un archevêque de Bourges, l'autre évêque d'Autun ; ces poèmes forment, avec les réponses en vers des deux savants prélats, presque tout le quatrième livre des poésies de Théodulfe ; l'autre moitié du livre, consacrée aux arts libéraux, donne des renseignements utiles sur l'état des lettres et des études au VIII^e siècle.

La meilleure édition des œuvres de Théodulfe est celle de M. de La Roche.

duife est celle qui se trouve dans la collection du Père Sirmond (t. II).

THÉOGAMIES s. f. pl. (té-o-ga-mi — gr. *theogamia* : de *theos*, dieu, et de *gamos*, noces). Antiq. gr. Fêtes célébrées en mémoire de l'enlèvement de Proserpine par Pluton.

THÉOGNIS, poète grec, né à Mégare, en Achale, vers 570 av. J.-C., mort vers 485. Il appartenait, par sa naissance et par ses opinions, au parti oligarchique, qui fut tout-puissant à Mégare pendant sa jeunesse. Il faisait à cette époque partie d'une réunion d'amis riches et nobles et composa des poésies dans lesquelles il célébrait les dons de la fortune et les joies de la vie. Le parti démocratique ayant triomphé, il fut privé d'une partie de ses biens, eut la douleur de voir une jeune fille qu'il aimait donnée en mariage à un homme de basse naissance, fut exilé de sa patrie, parcourut alors la Sicile, l'Eubée, visita Lacédémone, Thèbes, reçut partout un accueil distingué, puis revint à Mégare, où il vivait encore lors de l'invasion des Perses. Les poèmes qu'il composa dans cette seconde période de sa vie portent l'empreinte de ses colères et de ses tristesses. Théognis est le poète gnomique par excellence (*gnomé*, sentence), et ses maximes de morale sont citées avec respect par les hommes les plus éminents de l'antiquité. Platon, Xénophon, Isocrate, Plutarque, etc. Toutefois sa morale est souvent amère, misanthropique et parfois trop peu sévère. Beaucoup de ses élégies, particulièrement celles dans lesquelles il parle avec indignation des changements survenus à Mégare et du règne du parti démocratique, sont adressées à son ami Cynrus, fils de Polypas. Ces élégies étaient pour la plupart des pièces de circonstance. Les anciens en recueillirent des fragments, rapprochés plus ou moins arbitrairement, et en formèrent un recueil de sentences, de conseils, de préceptes applicables à tous les temps. Les *Sentences élégiaques* de Théognis, telles qu'elles nous sont parvenues, comprennent 1,392 vers. Elles ont été imprimées un très-grand nombre de fois. L'édition la plus ancienne est celle qu'a donnée Aldo l'Ancien (Venise, 1495, in-fol.), à la suite de Théocrite. Parmi les meilleures éditions, nous citerons celles de Bekker, avec 159 vers inédits (Leipzig, 1815, in-8°), de Welcker, qui, dans ses *Theognidis reliquæ* (Frankfort, 1826, in-8°), a cherché à rétablir le texte dans l'ordre primitif et a donné d'excellents prolegomènes; de Boissonade dans les *Poetæ græci gnomici* (Paris 1823, in-32). Il existe plusieurs traductions françaises des sentences. Nous mentionnerons celle de Pavillon (Paris, 1578), en vers, et celle que Lévassque a donnée dans les *Moralistes anciens* (1783, in-16).

THÉOGONIE s. f. (té-o-go-ni — gr. *theogonia* : de *theos*, dieu, et de *gonos*, génération). Génération des dieux; ensemble de divinités dont le culte forme le système religieux d'un peuple : La théogonie des Égyptiens. La théogonie des Grecs. La théogonie des Étrusques.

Théogonie ou Généalogie des dieux, poème d'Hésiode. Cet ouvrage, de mille et quelques vers, est, avec les poèmes d'Homère, la principale source de la mythologie grecque. La première partie n'est presque qu'une nomenclature de dieux et de déesses de tout rang et de toute espèce; mais, vers la fin de l'ouvrage, le poète, dont la diction est, en général, douce et harmonieuse, prend tout à coup un ton infiniment plus relevé pour chanter la guerre des dieux contre les géants, tradition fabuleuse dont il est le plus ancien auteur. La peinture du Tartare, où les Titans sont précipités par la foudre de Jupiter, offre des traits de ressemblance avec l'enfer de Milton, si frappants qu'il est permis de supposer que l'un a servi de modèle à l'autre.

C'est au chaos qu'Hésiode fait remonter la chaîne de la généalogie céleste, et il peupla de divinités innombrables la terre, le ciel, la mer, les enfers. Dans quelques-unes de ces divinités, le symbolisme, emprunté par la Grèce aux traditions aryennes, est encore visible; le Chaos est un être purement métaphysique, la Nuit, l'Érèbe, le Ciel, la Terre, le Temps sont la personnification de phénomènes naturels. Les écoles philosophiques de la Grèce ont longuement disputé sur ces mythes et en ont voulu faire sortir tout le système cosmogonique des premiers âges; la science moderne s'est aussi appliquée à les étudier, et elle leur a trouvé de grandes ressemblances avec les traditions consacrées par la Bible. Le mythe de Pandore, par exemple n'est autre que le mythe d'Eve; cette première créature humaine est *pétrée avec de la terre*, comme Adam, et elle est cause de tous les maux qui viennent désoler l'humanité; l'âge d'or d'Hésiode rappelle le paradis terrestre de la *Genèse*; la guerre des Titans contre les dieux, celle des anges rebelles contre Jéhovah. Hésiode n'a certainement pas emprunté ces mythes aux Juifs et les Juifs ne connaissent pas la *Théogonie* d'Hésiode; mais les uns et les autres ont puisé à de vieilles sources orientales, à d'anciennes et vagues traditions, qu'ils ont accommodées chacun à sa manière. Aujourd'hui, grâce au christianisme, qui passe pour avoir détruit

la mythologie, toute cette mythologie est devenue article de foi.

La plupart du temps, Hésiode n'est qu'un sec généalogiste; les noms se suivent dans ses vers, les descendances s'accumulent et s'entre-croisent sans que le poète paraisse derrière le nomenclateur. La *Théogonie* fut évidemment composée, non pour servir à l'amusement des esprits, comme les poèmes homériques, mais pour conserver dans la mémoire, sous la forme plus facile du vers, des traditions anciennes sur le point de disparaître. Parfois pourtant, un trait rapide emprunté à ces traditions mêmes, une courte légende, une simple épithète rapprochent ce poème de l'épopée. Quant aux épisodes, comme celui de la guerre des Titans, ils sont disproportionnés avec le reste de l'ouvrage.

La *Théogonie* porte en maint endroit la trace visible d'interpolations, surtout dans le prologue, qui comprend 115 vers et n'en devait avoir à l'origine que 35. Il y a de plus, çà et là, un foule de gloses mythologiques et grammaticales et des vers qui ne se rapportent ni à ce qui précède ni à ce qui suit. Hésiode ne possède ni la fécondité d'Homère, ni sa puissance de création, ni l'art de coordonner les différentes parties d'un tout; son poème est composé avec une sorte de négligence, il vise plus à enrichir le fond qu'à perfectionner la forme, sa diction semble parfois un peu triste et sévère et rappelle, pour ainsi dire, les brumes d'Ascræ, sa patrie; mais il y a dans la *Théogonie* tel récit, comme celui de la guerre des Titans, qui ne palirait pas trop, comparé même aux plus brillantes créations de l'épopée homérique. Ses descriptions sont faites de main de maître; la touche en est forte et quelquefois gracieuse, et si l'on remarque des inégalités dans le coloris, la vigueur de l'expression y compense ce qui manque du côté de la lumière et de l'éclat. « Un caractère saillant de la *Théogonie*, remarque Otfried Müller, c'est que jamais la poésie n'est le but unique auquel le poète s'abandonne et dont ses idées reçoivent leur direction; partout les intérêts pratiques s'y trouvent mêlés. Il est impossible de méconnaître que la poésie y perd de sa beauté et de son éclat, et pourtant elle y gagne nous ne savons quoi de vénérable, qui ne laisse pas que de nous charmer. »

Théogonie d'Hésiode (DE LA), par M. Guignaut. M. Guignaut a présenté, sous la forme d'une thèse, des considérations intéressantes et originales sur la *Théogonie* d'Hésiode. Nous savons que M. Guignaut est l'un des premiers en France qui, appliquant aux sujets de la mythologie ancienne les méthodes critiques déjà appliquées avec succès au delà du Rhin, ait étudié sous ces symboles, qui forment comme le fond de la poésie ancienne, l'histoire des premiers essais de la pensée humaine cherchant à expliquer le monde; cette thèse sur la *Théogonie* d'Hésiode nous indique déjà en même temps que les tendances de l'esprit de M. Guignaut, ses principales qualités : une pénétration qui ne se laisse point détourner de son but par la multitude des détails; une hauteur et une profondeur de vues capables d'expliquer par la philosophie la poésie primitive de l'humanité, et de découvrir le lien mystérieux qui, à une époque si reculée, les unit l'une à l'autre.

Il nous montre la *Théogonie* d'Hésiode comme la première tentative considérable faite pour systématiser les traditions religieuses des Grecs et pour donner à ce peuple artiste, dans la mesure de son caractère et de l'esprit du temps, une sorte de théologie. « Avant Hésiode, ces traditions existaient éparpillées dans l'imagination des poètes orphiques et de la foule. Il est, en quelque sorte, la source commune où viennent se confondre et se réunir tous ces minces filets d'eau. Il y a dans cette œuvre antique comme un premier germe d'exégèse; on y rencontre pour la première fois l'esprit humain cherchant, sans pouvoir y arriver et même sans en avoir conscience, à se rendre compte de lui-même.

La succession des générations divines, représentant symboliquement les grandes phases du développement du monde dans l'espace et dans le temps, telle est la donnée fondamentale de la *Théogonie*, comme la guerre des Titans et des dieux olympiens en est l'action principale et en forme le nœud. Le dénouement, le but du poème, sa moralité pour ainsi dire, c'est la victoire de Jupiter sur les Titans, c'est-à-dire du principe de l'ordre sur les agents du désordre, et par suite l'organisation du monde dans son état actuel. C'est ainsi que M. Guignaut lui-même nous indique la pensée philosophique qui couve, pour ainsi dire, sous ce poème, et qui ne recevra que bien plus tard une forme précise et abstraite. Cette lutte, c'est la personnification des lois de la nature établissant l'harmonie là où était le chaos; le Chaos et la Terre sont, d'après Hésiode, les divinités antérieures à toutes les autres et sont la matière dont toutes choses seront faites; l'harmonie du monde est représentée par l'Amour, principe générateur, force active et productrice. C'est ainsi que sous son influence nous voyons sortir du Chaos l'Érèbe et la Nuit, d'où naissent ensuite l'Éther et le Jour (*Hémera*). La terre engendre Ouranos, le Ciel étoilé, puis les grandes Montagnes, puis Pontos, la profondeur de la mer. Unie

au Ciel, la Terre met au jour l'Océan, le fleuve des fleuves, et Téthys; de ce couple naissent Chronos, le Temps, et Rhéa, sa sœur, et tous ces êtres, tels que Thémis et Mnémosyne, qui nous paraissent les principes élémentaires et comme les prototypes des forces physiques et morales, par le concours desquelles la création s'est développée dans l'étendue, entre le ciel et la terre.

Bientôt la haine désunit ce qu'avait uni l'amour; haine féconde, qui est elle-même le principe de nouvelles créations. La création se développe par la haine aussi bien que par l'amour, par la lutte et le combat aussi bien que par l'union. C'est ce qui nous explique la génération des Titans, ces fils orgueilleux de la Terre qui tentent de renverser Zeus, le nouveau tyran, l'élément victorieux et organisateur, le principe d'ordre. C'est à cette lutte que se rattache le mythe profond de Prométhée. Avec lui apparaissent non plus seulement les forces de la nature, mais les destinées humaines; la mythologie a fait un progrès; elle s'idéalise en quelque sorte au lieu de se neutraliser. Prométhée enchaîné nous représente la triste condition de l'humanité ici-bas : triste et grande à la fois; triste, puisque l'humanité est soumise aux dures lois du travail et de la souffrance; grande, puisque, comme Prométhée attendant Hercule son libérateur, l'humanité vit dans l'espérance et trouve dans la certitude qu'elle a de conquérir une situation meilleure la force même qui l'aide à supporter ses maux. Telles sont les hautes pensées que M. Guignaut a cru pouvoir découvrir dans la *Théogonie* d'Hésiode.

Persuadé que bien souvent on est allé trop loin dans la voie où s'est engagé l'auteur de la thèse que nous occupons, nous lui laisserons l'entière responsabilité de ses idées et nous nous contenterons de faire observer qu'Hésiode, fort probablement, n'avait pas vu tant de choses dans les mythes de la Grèce.

Théogonie, de Louis Feuerbach. On devine que la *Théogonie* de Feuerbach ne ressemble pas à celle d'Hésiode : elle en est tout juste l'inverse. Hésiode avait fixé la mythologie, Feuerbach la dissout et la ramène à son principe psychologique; en d'autres termes, il a cherché quelle a été, dans l'homme, la source du sentiment religieux; car pour lui toutes les formes religieuses sont des anthropomorphismes. Toute religion a son côté humain. Schiller l'avait affirmé, et bien d'autres avant lui; mais Feuerbach affirme qu'elle n'a que celui-là. Ici encore, Feuerbach n'a pas de contradicteur. Quand il affirme que les religions ne sont point réelles, il a également pour lui la raison. Mais Feuerbach ne voit pas dans les religions une invention des prêtres; il les considère comme une des manifestations, comme une phase inévitable de la vie de l'esprit. Leur principe, d'après lui, est le désir, aspiration née des bornes mêmes et des faiblesses de notre nature. L'homme ne peut faire ce qu'il veut; il cherche en dehors, au-dessus de lui, des auxiliaires à sa volonté. Voilà la thèse de Feuerbach, et cette thèse, il cherche à la prouver dans son livre par l'analyse des principaux monuments religieux de l'antiquité et surtout par celle des poèmes homériques. Cette analyse est fine et ingénieuse, parfois peut-être un peu subtile. Elle met en parfaite lumière un fait évident, important, auquel on ne s'arrête généralement pas assez : on se représente résolument les figures de la mythologie classique comme des types fixes et invariables. Il n'en est rien; ce sont des figures continuellement mobiles et changeantes, dont les attributs varient suivant les lieux et les circonstances, c'est-à-dire selon la volonté de l'homme, les prières qu'on leur a adressées, les services qu'on leur a demandés. « Les dieux sont les désirs humains affranchis des liens de la nécessité. » Ils sont toujours gais, toujours sages, toujours bien portants, toujours jeunes; telles sont les principales idées de Feuerbach. La foi religieuse ne les acceptera pas toujours, elle peut les condamner, mais elle ne peut pas les combattre victorieusement. En se plaçant au point de vue de Feuerbach, la critique présente diverses objections. Tisot, qui a fait une analyse des œuvres de Feuerbach, invoque les arguments suivants : que le désir humain s'élève vers un être supérieur, c'est un fait incontestable; mais que les dieux soient sortis du désir et rien que de là, comme de leur germe, Feuerbach a tort de l'affirmer. En effet, il est certain que la crainte a dû, aussitôt que l'intelligence est arrivée chez l'homme à un certain développement, amener la création de divinités d'autant plus nombreuses, qu'étaient plus nombreux les phénomènes qui terrifiaient l'humanité naissante. Feuerbach reconnaît que les dieux, considérés dans leurs rapports avec la nature, reposent sur la loi de causalité, c'est-à-dire sur l'invincible penchant qui pousse l'homme à assigner une cause à tout ce qui arrive. En résumé, ce livre est une thèse philosophique étayée de preuves historiques; l'analyse psychologique y joue le rôle principal, et les documents le rôle accessoire. La théogonie, telle que l'entend Feuerbach et dans les limites où elle peut se constituer, se dégagera naturellement de l'analyse comparée des monuments religieux de l'antiquité, analyse à laquelle ont concouru

et concourent tant d'esprits laborieux et distingués.

THÉOGONIQUE adj. (té-o-go-ni-ke — rad. *theogonie*). Qui appartient, qui a rapport à la théogonie, à une théogonie : *Doctrines théogoniques*.

THÉOLOGAL, ALE adj. (té-o-lo-gal, a-le — rad. *théologie*). Qui a rapport à la théologie : *Arguments théologiques*. Il Peu usité; on dit *théologique*.

— Théol. *Vertus théologiques*, Vertus qui ont principalement Dieu pour objet, et qui sont au nombre de trois : la foi, l'espérance, et la charité.

— s. m. Chanoine institué dans le chapitre d'une cathédrale pour enseigner la théologie, prêcher dans certaines occasions : *Le théologal de Paris*. Le *théologal de Lyon*, de *Rouen*. La plupart des *théologaux* n'enseignent plus. (Acad.) Si la question avait été débattue entre des *théologaux*, il y aurait eu des *excommunications* et du sang répandu. (Volt.)

THÉOLOGALE s. f. (té-o-lo-ga-le — rad. *théologal*). Charge, dignité de théologal.

THÉOLOGALEMENT adv. (té-o-lo-ga-le-man — rad. *théologal*). Avec la gravité, la solennité affectée d'un théologal, d'un prédicateur : *Après que tout le monde eut snoré et théologalement toussé, craché et craché...* (Sature Ménippée.) Il Vieux mot.

THÉOLOGASTRE s. m. (té-o-lo-ga-stre — rad. *théologie*). Mauvais théologien, ergoteur en matières religieuses : *Cet oracle corché de nos libertés gallicanes a passé sans nom au milieu des théologastres et des hérésiarques, dont les fougueuses déclamations tiennent une place si mal employée dans nos bibliothèques*. (Ch. Nod.)

THÉOLOGÉION s. m. (té-o-lo-jé-ion — gr. *theologion*; de *theos*, dieu, et de *logos* discours). Antiq. gr. Endroit de la scène où apparaissaient les dieux de l'Olympe.

— Encycl. Le *théologéion* était une des machines, ou, pour employer un terme vulgaire, était un des *trucs* du théâtre chez les anciens Grecs. Ces trucs étaient plus nombreux et plus ingénieux que ne se l'imaginent les modernes. Il y en avait de toute sorte, depuis la machine à imiter le bruit du tonnerre, jusqu'à la machine qui représentait les dieux et les héros paraissant au milieu des airs. Comme on appelait *logéion* la partie de la scène où les acteurs se plaçaient pour déclamer, de même on appelait *théologéion* (de *theos*, dieu, et de *logéion*) la place où les dieux de l'Olympe paraissaient dans toute leur majesté. Nous savons que le *théologéion* était dans une partie élevée de la scène; mais, selon certaines critiques, il était fixé et ne changeait jamais de place; suivant d'autres, il n'apparaissait pas d'ordinaire et était manœuvré de façon à descendre lorsque les dieux devaient se montrer pour prendre part à l'action et, le plus souvent, amener le dénouement. C'était bien proprement le *deus ex machina*.

THÉOLOGICO-POLITIQUE adj. (té-o-lo-ji-ko-po-li-ti-ke — de *théologique*, et de *politique*). Qui concerne la religion et la politique : *Ouvrage* THÉOLOGICO-POLITIQUE.

Théologico-politique (TRAITÉ), par Spinoza. Cet ouvrage, publié en 1770, contient les idées du philosophe hollandais sur la religion et la politique. Il eut un immense retentissement et souleva de violents scandales, en produisant pour la première fois, à la face des deux religions juive et chrétienne, une interprétation rationnelle de la Bible. Spinoza s'efforce d'y établir que les prophéties, les miracles, les mystères n'ont aucune valeur intrinsèque, que les livres saints ne présentent pas l'authenticité qu'on leur attribue, et que les traditions sont loin de s'accorder sur les points de dogme et d'histoire. Selon lui, et avec raison, le mot *surnaturel* n'a pas de sens; ce qui est hors de la nature est hors de l'être et par conséquent inaccessible à l'intelligence. C'est rêver que d'attribuer aux prophètes, aux révélateurs un corps humain en leur refusant une âme humaine, une conscience et des sensations humaines. Ce sont tout simplement de grands esprits qui se sont distingués de leurs contemporains par la puissance extraordinaire de leur imagination; aussi voit-on que c'est par images et paraboles qu'ils percevaient et enseignaient toutes choses. Toute nation a eu ses prophètes comme la nation juive. Dire que Dieu a revêtu la nature humaine, c'est parler un langage aussi absurde que celui qui dirait qu'un cercle a revêtu la nature du carré. La chute d'Adam, la nécessité de la rédemption et la résurrection de Jésus-Christ ne doivent être prises qu'au sens allégorique. Du reste, la spéculation philosophique n'a rien à voir avec les Écritures, et il est absurde de prétendre que les symboles chrétiens voient une métaphysique profonde. La religion ne doit pas dominer l'État; c'est l'État qui doit régler et surveiller la religion.

A l'état de nature, qui est un état de guerre, a succédé l'état social, parce que les hommes ont compris que, pour mener une vie heureuse et pleine de sécurité, il fallait renoncer à suivre la violence de leurs appétits individuels et se conformer de préférence à la volonté et au pouvoir de tous les hommes réunis.

nis. Il ne peut d'ailleurs y avoir transport complet des droits naturels au pouvoir social, et c'est ici que la théorie de Spinoza diffère de celle de Hobbes. La résignation des droits naturels entre les mains de l'Etat ne saurait aller jusqu'à l'abdication de la nature humaine; le souverain ne peut qu'annuler lui-même son propre droit, s'il met ses actes en contradiction avec sa raison d'être; il le diminue d'autant plus qu'il fournit à un plus grand nombre de citoyens des raisons de s'associer dans un commun grief; en un mot, s'il veut vivre et durer, il est tenu de renfermer son pouvoir dans les limites de la raison et de laisser aux sujets la liberté de juger, de raisonner et d'enseigner pourvu que cette liberté s'exerce sans fraude ni colère.

THÉOLOGIE s. f. (té-o-lo-jî — gr. *theologia*; de *theos*, dieu, et de *logos*, discours). Science de la religion, des choses divines : *Cours de théologie. Leçons de théologie. Chaire de théologie. Professeur de théologie. Docteur en théologie. Question de théologie. Traité de théologie. Enseigner la théologie. Étudier en théologie. La théologie des anciens. La théologie des Indes, des mahométans. L'inscription des écoles de théologie devrait être la même que celle de quelques cadrans, solaires : Quod ignoro doceo; j'enseigne ce que je ne sais pas.* (Hévéat.) *La chute de l'homme dégénéré est le fondement de la théologie de presque toutes les anciennes nations.* (Vol.) *S'il n'existe pas dans la religion védique de théologie proprement dite, on y trouve cependant un fonds commun de croyances et d'idées.* (A. Maury.) *La théologie est la forme essentielle de toutes les histoires primitives chez les Sémites.* (Renan.)

— Doctrine théologique : *La théologie des Pères de l'Eglise. La théologie de Bossuet.*

— Ouvrage, traité théologique : *La théologie de Bellarmin, de Liguori.*

— Cours d'études théologiques : *Faire sa théologie.*

— *Théologie naturelle*, Science de Dieu, du bien et du mal moraux, étudiés avec les données seules de la raison, sans le secours de la révélation. *Théologie dogmatique*, Partie de la théologie qui concerne les choses à croire. *Théologie morale*, Partie de la théologie qui concerne les choses à pratiquer. *Théologie mystique*, Partie de la théologie qui concerne la vie contemplative. *Théologie positive*, Science des monuments que les théologiens acceptent comme autorités dans leur argumentation, tels que l'Ecriture, les ouvrages des Pères, la tradition orale, etc. *Théologie canonique*, Science des canons ou lois de l'Eglise. *Théologie liturgique*, Science des cérémonies du culte. *Théologie parénétique*, Science de la prédication.

— **Encycl.** Contrairement à ce qu'on enseigne communément, la *théologie* est postérieure à la philosophie. Elle est née en Orient, contrée ravagée dès l'époque antéhistorique, par un doute étranger à l'Occident. La philosophie et la civilisation ont maintes fois édifiés en Orient des monuments et des établissements bien supérieurs aux nôtres par la pensée et la splendeur. Tout cela est mort, et la *théologie* s'est installée sur ces débris divers. Elle règne sans conteste sur l'empire où des sociétés florissantes et des philosophes dont la nôtre n'est qu'un souvenir avaient cru bâtir pour l'éternité. Le scepticisme a tué la science et le bien-être dans ces régions, qui furent le berceau de notre espèce, bien avant que la science et le bien-être fussent connus de l'Occident. Aussi la *théologie*, qui n'a pas d'armes rationnelles contre la science et le bien-être, car la science et le bien-être sont issus de la raison, essaye-t-elle de déraciner l'autorité de la raison par le doute. De sorte que l'invasion du doute dans un état social a toujours été jusqu'ici l'indice de l'avènement prochain d'une *théologie* nouvelle. La *théologie* chrétienne succédant à la science des Grecs et au bien-être des Romains de l'empire en est un exemple historique qu'on ne récusera pas.

Le dédain de la *théologie* pour les sciences n'est pas seulement contemporain de l'établissement du christianisme; il a traversé les siècles. Bossuet, le plus grand théologien moderne, méprise profondément la science. Tous les Pères, tous les docteurs de l'Eglise nomment orgueil les prétentions de la raison à la vérité. Pascal avoue que le pyrrhonisme a servi à la religion. On se souvient encore des invectives de Lamennais proférées au nom de la *théologie*, dans le second volume de *l'Essai sur l'indifférence*, contre la science. Sa tentative parut audacieuse à ceux d'entre les membres du clergé qui ne possédaient plus l'esprit du christianisme. Les vrais adeptes de la *théologie* ne furent pas émus et approuvèrent l'entreprise.

En Grèce, il y avait des théologiens et point de *théologie*; car personne avant la décadence n'avait songé à réunir dans un corps de doctrine les données éparses et incohérentes dont se composaient les croyances.

Ainsi, dans l'antiquité, les poètes s'occupaient de *théologie* au point de vue de l'imagination, et quelques philosophes au point de vue de la raison. Mais le législateur s'en occupait bien davantage au point de vue des mœurs et de la conduite des hommes. La

théologie, en définitive, est distincte de la raison et, par conséquent, de la science; elle avait pour fonction spéciale de régler l'exercice public et privé de la volonté. C'est à ce titre que le législateur a dû s'occuper d'elle. En Grèce, la religion était un des ressorts de l'Etat; Socrate mourut victime de cette nécessité impérieuse. A Rome, la religion était une religion d'Etat; ses ministres étaient des magistrats politiques; elle intervenait à chaque instant dans les moindres incidents, et de fait l'Etat et la religion païenne ont succombé ensemble. Varron, au témoignage de saint Augustin (*Cité de Dieu*), distinguait trois sortes de *théologie* : 1^o la *théologie* poétique, due à la tradition et transmise par les écrivains; 2^o la *théologie* physique, créée par les philosophes et confondue avec la philosophie; 3^o la *théologie* civile fondée par la législation et les hommes d'Etat.

Du reste, la *théologie* païenne ne comportait à aucun degré ce que les modernes appellent la *révélation* et qui a donné lieu à une division nouvelle de la *théologie*, en *théologie* naturelle et *théologie* positive, la première résultant des données de l'entendement et la seconde des dogmes établis par la révélation. Cette division est même très-récente dans le sein du christianisme; Leibniz ne la connaissait pas encore. Elle a été indiquée pour la première fois d'une façon nette par le philosophe allemand Wolf dans son ouvrage intitulé : *Theologia naturalis methodo scientifica pertractata* (Francfort et Leipzig, 1736-1737, 2 vol. in-4^o). « Tout ce qu'on enseigne dans la *théologie* naturelle, dit M. Wolf, doit être démontré. La *théologie* doit être une science. Or, une science consistant dans la démonstration de ce qu'on affirme et de ce qu'on nie, il faut démontrer ce qu'on enseigne dans la *théologie* naturelle. » Cette *théologie* naturelle que Leibniz nomme *théodicée*, sans la distinguer suffisamment, a pour objet, au dire de Wolf, Dieu, ses attributs, les conséquences de ces attributs par rapport aux êtres de la création et la réfutation des arguments contraires. On peut noter néanmoins que la *théologie* naturelle de Wolf ne répond qu'imparfaitement à ce qu'on appelle maintenant religion naturelle. Wolf s'étudie à ne contrecarrer en rien la *théologie* positive, tandis que la *théodicée* moderne agit dans le domaine des idées religieuses, comme s'il n'existait aucune *théologie* positive. La *théodicée* se confond de fait avec la métaphysique dans le sens où on l'entend aujourd'hui. Quant à la *théologie* naturelle de Wolf, née en Allemagne pour les besoins propres de la Réforme, elle conserve dans ce pays une importance considérable dans l'économie des sciences humaines. La *théologie* positive présente deux grandes divisions dans lesquelles on range tout l'objet de la connaissance; ce sont : 1^o la *théologie* dogmatique; 2^o la *théologie* morale. La première est un exposé non-seulement de la cosmogonie, telle qu'on l'entend dans l'Eglise catholique, mais une démonstration sur *generis* des divers objets de la métaphysique, tels qu'ils ont été définis par les Pères, les docteurs, les conciles et les papes ou tels qu'on les trouve décrits dans les livres orthodoxes. La seconde est une vaste casuistique fruit de la pratique chrétienne, depuis l'origine du christianisme. L'esprit général qui règne d'un côté comme de l'autre ne consiste point à rechercher ce qui doit être, mais à constater ce qu'ont enseigné et mis en œuvre les directeurs de l'Eglise dans tous les siècles de son histoire; de sorte que la *théologie* catholique est proprement un cours d'histoire des idées et des mœurs de la tradition chrétienne.

Cette tradition est vieille; il n'en reste guère que la lettre, car ceux qui l'interprètent en perdent de plus en plus l'esprit. Cela n'empêche pas la *théologie* catholique de le prendre de haut avec la science, la raison et l'idéal, qui lui échappent de plus en plus. « La *théologie* fera bien, dit M. de Rémusat (*Essais de philosophie*, t. III), si elle est sincère et veut rester digne de son objet, de quitter pour jamais les manières humilaines et le ton dédaigneux avec la science et la raison. Après tout, elle n'y a rien gagné : la science a marché, la raison a brisé ses fers et ne se sent point fort touchée de ses mépris. Les efforts auxquels la raison se livre, les travaux qu'elle accomplit, les problèmes qu'elle étudie, les vérités qu'elle découvre, les mystères qui l'arrêtent, tout cela est désormais hors de la portée de la religion. Les questions qui touchent le plus cette dernière ne sont pas éclaircies par elle-même : Comment la création est-elle possible? Comment le mal est-il conciliable avec la nature ou la bonté de Dieu? Comment la liberté avec sa prescience? Comment la création absolue ou l'éternité de la matière avec la nature immatérielle ou sa suprême puissance? Qu'est-ce que l'espace? Qu'est-ce que le temps? D'où viennent les idées et sont-elles éternelles? Qu'est-ce que la substance et la cause? D'où vient l'âme? »

La solution d'un seul de ces problèmes suffirait à rendre la *théologie* fautive. Elle pourrait répondre, il est vrai, que cela ne la regarde pas, qu'elle a pour mission de former la volonté et non d'expliquer, le mystère de la nature. Le malheur est qu'elle refuse de se renfermer dans ses attributions, et que, pour

ce motif, la philosophie a été contrainte de se mettre en opposition avec elle, de diriger contre elle des attaques presque toujours victorieuses.

Nous avons eu très-souvent, dans ce *Dictionnaire*, l'occasion de traiter un grand nombre de questions qui se rattachent à la *théologie*. Nous allons indiquer les principaux articles que nos lecteurs pourront consulter à loisir. V. CASUISTE, CATECHÉTIQUE, CATHOLICISME, CONCILES, DIEU, ECRITURE SAINTE, EVANGILE, LITURGIE, HERESIE, MORALE SACREE, MYSTICISME, PARÉNÉTIQUE, PATRISTIQUE, POLEMIQUE RELIGIEUSE, PROTESTANTISME, RELIGION, SACREMENTS, SCOLASTIQUE, etc.

— Bibliogr. *Encyclopædia bibliographica : A library manual of theological and general literature, and guide to books for authors, preachers, students and literary men, analytical, biographical and bibliographical*, by Jos. Darling (London, Darling 1854, in-8^o), 2^e vol. : *Holy Scriptures* (London, 1859), 3^e vol. : *The Church*; l'abbé Martigny, *Dictionnaire des antiquités chrétiennes* (Paris, 1855, gr. in-8^o); *Histoire de la théologie* (jusqu'à saint Bernard); ouvrage posthume de D. Bonav. d'Argonne, chartreux, publié par le Père Vincent Fassin (Lucques, 1785, 2 vol. in-4^o); K.-F. Staudlin's, *Geschichte der theologischen Wissenschaften, seit d. Verbreitung der alten literatur* (Gött., 1810-1811, 2 vol. in-8^o); Melch., *Canis de locis theologis, libri XII* (Salmanticae, 1563, in-fol.), réimprimé à Louvain en 1569 in-8^o, et avec d'autres ouvrages de l'auteur, sous le titre : *Opera theologica*; *Dictionnaire des sciences ecclésiastiques*, par Richard (Paris, 1760, 6 vol. in-fol.); *Dictionnaire théologique*, par Bergier, extrait de l'*Encyclopédie méthodique* (Liège, 1789, et Toulouse 1817, aussi Besançon, 1827, 8 vol. in-8^o). Ce différentes réimpressions sont augmentées des articles auxquels on renvoie dans l'édition in-4^o en 3 vol., qui fait partie de l'*Encyclopédie méthodique*. La dernière édition est accompagnée de notes par M. Gousset; *Dictionnaire encyclopédique de la théologie catholique*, rédigé par les plus savants professeurs de l'Allemagne catholique moderne, publié par les soins du docteur Wetzer et du docteur Welte, trad. de l'allemand par I. Goschler (Paris, Gaume frères, 1858, et ann. suiv., 25 vol. in-8^o à 2 col.; le tome XIX, paraissant en 1863, conduit au mot RATISSONNE); *Thesaurus theologicus, continens dissertationes præcipuum theologorum ad ordinem tractatum et materiarum dispositas*, a Fr.-Ant. Zaccaria collectus (Venetis, 1762, 13 t. en 16 vol. in-4^o); *Theologia dogmatica et moralis*, auctore Lud. Hubert (Paris, 1736, 8 vol. in-12); *Institutiones theologicæ* (Pictavi, 1753, seu 1778, 6 vol. in-12); P. Collet, *Institutiones theologicæ* (Paris, 1744 seu 1777, 7 vol. in-12, seu 1757, 2 vol. in-4^o); *Exæm breviori forma* (1768, 4 vol. in-12); *Summa S. Thomæ hodiernis academiarum moribus accommodata sive cursus theologiæ juxta mentem D. Thomæ*, opera et studio Car.-Ren. Billuart (Leodii, 1746-1751, seu 1769, 19 vol. in-8^o; nova editio, Paris, 1827-1830, 20 vol. in-8^o); *Prælectiones theologicæ quas in collegio romano S. J. habebat Jo. Perrone*; editio secunda emendata et locupletata (Romæ, 1840-1844, 9 vol. in-8^o; réimprimé à Prato, 1844, 4 t. en 5 vol. in-8^o, et à Montrouge, en 2 vol. gr. in-8^o; il y a aussi une édition de Louvain, 1838 en 8 vol.); *Méthode pour étudier la théologie*, par L. Elies Dupin (Paris, Coustelier, 1716, in-12, nouvelle édition augmentée par l'abbé Diquart, Paris Desprez 1758, in-12); *Théologie dogmatique du R. P. Perrone*, traduite sur l'édition Migne, augmentée du *Traité sur l'immaculée conception*, par MM. Védries, Banel et Fournet (Besançon et Paris, Vivès, 1858, 6 vol. in-8^o); *Theologia dogmatica et moralis*, auctore Lud. Bailly (Divioni seu Lugduni, 1810, et aussi Bisontii, 1823, 8 vol. in-12); *Theologia dogmatica*, auctore F.-L.-B. Liebermann (Moguntiae, 1840, 5 vol. in-8^o); *Institutiones theologicæ de Liebermann*, traduites en français, 3^e édition (Paris, Gaume frères, 1856, 5 vol. in-8^o); *Théologie dogmatique ou Exposition des preuves et des dogmes de la religion chrétienne*, par Mgr Thomas M.-J. Gousset (Paris, Lecoffre, 1848, aussi 1853); 2 vol. in-8^o); *Théologie morale, à l'usage des curés et des confesseurs*, par Mgr Thomas M.-J. Gousset, 10^e édition (Paris, 1855, 2 vol. in-8^o); *Theologiæ cursus completus, ex tractatibus omnium perfectissimis ubique habitis... conflatus*; annotarunt vero simul et ediderunt fr. J.-P. et V.-S. M... [Migne] (Paris, 1839-1842, 27 vol. gr. in-8^o, dont 2 de supplément).

Théologie chrétienne (*Theologia christiana*), par Abailard; publiée pour la première fois dans le t. V du *Tresor des anecdotes* de Martène et Durand, d'après un manuscrit que l'on conserve à la bibliothèque de Tours. Elle est divisée en cinq livres. Le premier est un traité de la Trinité, d'après le témoignage des prophètes et des philosophes; le second réfute les calomnies des écrivains sacrés contre les philosophes, dont Abailard décrit longuement la vie, les vertus et les doctrines; le troisième est une dissertation contre les dialecticiens, et les écrivains en général, qui veulent expliquer Dieu à l'aide des seules lumières de la raison. Il contient aussi un exposé sommaire de tout ce qui concerne l'unité et la trinité divines et la solution des

objections qu'on oppose sur la matière. On trouve dans le quatrième une histoire de la génération du Verbe, le Père représentant la puissance et le Fils la sagesse de Dieu. Il y est aussi traité de la procession du Saint-Esprit et de ce que Platon entendait par l'âme du monde. Le cinquième énumère les raisons qu'on a de croire qu'il n'y a qu'un seul Dieu, et non plusieurs. Abailard explique, en outre, ce qu'il pense de la perfection et de l'incommutabilité du souverain bien, qui ne peut ni croître, ni diminuer, ni varier.

Les travaux de l'illustre philosophe entraînaient souvent hors des limites du christianisme, sur le terrain de l'antiquité païenne. Le but de sa *Théologie chrétienne* est de justifier sa conduite; il entendait ainsi réconcilier la philosophie avec les idées catholiques. « Il lui importait, dit M. de Rémusat, de se laver de toute connivence avec ceux qui ne consultaient les gentils que pour s'écarter de l'Eglise, qui abusaient des sciences du siècle et corrompaient le dogme par la dialectique. La philosophie de son temps, comme de tout temps, était prévenue d'incrédulité et de libertinage. Abailard répond qu'il y a deux philosophies, la vraie et la fausse, et nous le verrons chercher à se disculper de son attachement à l'une en s'acharnant contre l'autre. Il déclamera avec violence et, s'il le faut, avec fanatisme contre ceux qu'il se complait à nommer les pseudo-philosophes. Plus franche et plus hardie, et comme pour achever sa pensée, Héloïse appelait les adversaires d'Abailard du nom injurieux que saint Paul donnait à ses calomniateurs; saint Bernard était pour elle un pseudo-apôtre. »

Au fait, saint Bernard avait raison d'accuser son adversaire de saper les bases du christianisme en ayant l'air de le servir. On trouve, en effet, dans le livre d'Abailard la dialectique placée à la tête de la théologie, et l'esprit caché du nominalisme minant les bases du christianisme sans les attaquer directement.

Abailard, qui prévoit l'objection, parle sans cesse de l'abus de la dialectique en matière de religion, de la pureté de sa doctrine et de la créance que méritent les philosophes. « Si l'autorité des apôtres, dit-il, si celle des Pères, si celle, enfin, de la raison ne suffisent pas, même contre des philosophes qui n'invoquent que la dernière, il ne nous reste qu'à renvoyer leurs traits à nos ennemis. En repoussant une à une leurs objections, étouffons les aboiements de ceux qui cherchent à diffamer aux yeux des fidèles tout ce que, dans une intention sincère, nous avons écrit pour la défense de la foi. Ils reculent eux-mêmes les philosophes comme gentils et leur contestent toute autorité en faveur de la foi, comme étant condamnés par elle... Mais tous les philosophes, gentils peut-être de nation, ne le furent point par la foi... Comment, en effet, dévouerions-nous à la damnation ceux à qui Dieu même, au témoignage de l'apôtre, a révélé les secrets de la foi et les profonds mystères de la Trinité, et dont les vertus et les œuvres sont célébrées par des saints docteurs. » L'auteur passe en revue toutes les doctrines de la philosophie grecque qui s'accordent avec la doctrine chrétienne. Il n'est pas difficile d'en trouver beaucoup, car le christianisme primitif s'est approprié, comme on sait, tout ce qu'il a trouvé à sa convenance dans les écrits des anciens et en particulier de Platon.

Au fait, dit Abailard, le principal grief de nos évêques chrétiens contre la philosophie est que les philosophes ont des doctrines parfois répréhensibles. Il faudrait pourtant voir ce qu'ils font eux-mêmes. « Mais comment les évêques et les docteurs n'écartent-ils pas les poètes de la cité de Dieu, quand Platon leur interdit la cité du siècle? Bien plus, dans les jours solennels des grandes fêtes, qui devraient être employés tout entiers aux louanges du Seigneur, ils appellent à leur table les bateleurs, les danseurs, les sorciers, les chanteurs d'infames. Ils célèbrent jour et nuit la fête et le sabbat en leur compagnie, puis ils les récompensent par de grands dons qu'ils dérobent aux bénéfices ecclésiastiques, aux offrandes des pauvres, évidemment pour sacrifier aux démons. Qu'est-ce, en effet, que ces histrions, sinon les hérétiques et, pour ainsi dire, les apôtres des démons?... Oui, ce qui se dit dans l'église fatigue, ennue de tels auditeurs. C'est un fardau pour eux que de faire l'oblation aux autels du Christ, et jusque dans les solennités de la messe, pendant l'espace d'une heure, ils ne peuvent sevrer leur langue de propos vains. Toute leur âme brûle pour le dehors et aspire à la cour des démons, aux conventuels d'histrions. C'est là qu'ils sont prodiges d'offrandes et attentifs avec le plus grand silence et la plus grande passion à la prédication diabolique. Mais, apparemment, c'est peu de chose pour le diable que ce qu'ils font hors du sanctuaire des basiliques, s'il n'introduit pas dans l'église de Dieu les turpitudes de la scène. O douleur! l'ose. O honte! il l'accomplit, et, devant l'autel même du Christ, toutes les infamies sont introduites de toutes parts; les temples, au milieu des réunions des fêtes solennelles, sont dédiés aux démons, et, sous le voile de la religion et de la prière, tous, hommes et femmes, ne semblent réunis que pour satisfaire librement leur lascivité; et ainsi sont célébrées les veilles de Vénus. »

Ceci n'est pas seulement instructif en ce

qui concerne l'histoire du théâtre dans les églises du moyen âge; il nous montre l'attitude d'Abailard devant les pouvoirs publics. Ses livres sont autant des pamphlets que des traités de théologie ou de métaphysique. Ils ne se distinguent pas seulement par l'originalité des idées et la hauteur de l'intelligence, ils châtient les mœurs du siècle et surtout des puissants, qui ne pouvaient être flagellés sans danger que par une bouche autorisée comme celle du philosophe.

Théologie chrétienne au siècle apostolique (HISTOIRE DE LA), par Edouard Reuss (Paris, 2 vol. in-80, et Strasbourg, 1860, 2^e édit.). Ce livre du savant professeur de la Faculté de théologie et du séminaire protestant de Strasbourg a une grande importance, non-seulement à cause de son mérite intrinsèque, mais aussi parce qu'il a été le point de départ de la nouvelle école de théologie protestante. On sait que pendant longtemps les protestants ont regardé l'Écriture comme une règle de foi, comme une norme, une autorité infaillible. Le postulat d'une pareille conception, c'est l'unité d'enseignement des livres saints. Et la thèse, en effet, soutenue par les auteurs protestants part invariablement de l'idée que le Nouveau Testament n'est pas un recueil de livres, mais un livre unique, dicté d'un bout à l'autre par le Saint-Esprit. Des lors, la théologie chrétienne n'avait pas d'histoire, puisque l'histoire n'existe que là où il y a variation. On pouvait constater, comment les pensées de l'Écriture, on ne pouvait pas les raconter. M. Reuss protesta de la bonne manière contre cette illusion, je veux dire en exposant l'histoire de la théologie chrétienne au siècle apostolique.

L'auteur ne se dissimulait pas les difficultés de son travail. « Le respect dont cinquante générations ont entouré les grands noms de cette période, écrit-il dans sa conclusion, avertit d'avance l'observateur que son étude, pour être indépendante, sera jugée hostile; que ses résultats paraîtront d'autant plus téméraires qu'ils seront plus nouveaux et plus près de la vérité. Le monde aime le clair-obscur; la tradition est ennemie de tout retour sur elle-même; tout ce qui recule en soi un germe de vie et de mouvement est poussé par une déplorable fatalité à se figer dans des formes rigides et inflexibles. » Après avoir montré l'état des croyances du peuple juif au moment de la naissance de Jésus-Christ, il prouve, par la comparaison, l'originalité de l'Évangile. Mais, à son avis, cette originalité consiste moins dans la nouveauté de certains dogmes ou de certains préceptes moraux, que dans la nouveauté de la base qu'il donne à la vie religieuse tout entière. L'Évangile ne se pose pas devant le monde comme un système destiné à remplacer des systèmes antérieurs, mais comme un principe de vie assez puissant pour changer la nature même de l'homme.

Mais à la mort de Jésus, son enseignement s'altère. Ses disciples, à côté de l'instruction qu'ils ont reçue de la bouche de leur maître, subissent une autre influence dans leur développement spirituel. Cette influence, c'est celle des idées qui dominaient dans leur pays et qui, pendant une grande partie de leur vie, avaient eu le privilège exclusif de façonner leur esprit. Selon qu'ils subiront cette action ou qu'ils réagiront contre elle, nous aurons le judéo-christianisme ou le paulinisme.

Ces deux tendances conservèrent quelque temps leurs partisans, qui, poussant leurs opinions à l'extrême, finirent par tomber d'un côté dans l'hébraïsme et de l'autre, dans l'anti-omisme gnostique. Mais, entre ces deux partis opposés, la masse adopta une théologie de transition, qui affaiblit à la fois les principes de Paul et ceux du judéo-christianisme, et dont nous retrouvons l'expression dans l'*Épître aux Hébreux*, l'*Épître de Pierre*, celle de Barnabas, celle de Clément, dans les *Actes des apôtres* et dans les Évangiles de Matthieu, de Luc et de Marc.

Avec Jean, nous arrivons à une théologie beaucoup plus spéculative. Déjà, dans les dernières *Épîtres* de Paul, nous voyons une tendance à soulever des questions abstraites; mais avec le quatrième Évangile, cette tendance s'accroît de plus en plus. Ici nous trouvons pour la première fois les termes de l'école appliqués aux faits de l'histoire évangélique. Christ n'est plus le Messie, il est devenu le Verbe; l'Évangile prend des allures philosophiques.

Il est donc établi par le livre de M. Reuss que la théologie du siècle apostolique a une histoire, qu'elle a eu des développements, des variations, qu'elle présente de grandes diversités. En un mot, l'histoire apostolique rentre dans l'histoire. En terminant, nous ne saurions trop louer la sagesse de méthode et la science de M. Reuss. Il nous a donné un de ces livres comme l'Allemagne seule en possédait, et M. Scherer a eu raison de dire, dans ses articles sur la *Vie de Jésus* de Renan, que l'ignorance où l'on est parmi nous des travaux de M. Reuss prouve surabondamment l'indifférence du public pour les études théologiques.

THÉOLOGIE, IENNE s. (té-o-lo-ji-ain, i-é-ne — rad. *théologie*). Personne qui connaît la théologie, qui écrit sur la théologie; le féminin est peu usité : *C'est la plus mince THÉOLOGIE que soit au monde.* (Boss.) *L'âne*

simple et bien intentionnée ne fait point tant la THÉOLOGIE que la savante. (Bourdai.)

— Élève en théologie : *Une classe de THÉOLOGIE.* Les THÉOLOGES d'un séminaire.

— Antiqu. gr. Poète de l'école mythique.

— Adjectif. Qui est versé dans la science théologique : *Je vous ai toujours trouvée supérieure à Héloïse, quoique vous ne soyez pas aussi THÉOLOGIQUE qu'elle.* (Volt.)

THÉOLOGIQUE adj. (té-o-lo-ji-ke — rad. *théologie*). Qui appartient, qui a rapport à la théologie : *Doctrine THÉOLOGIQUE. Question THÉOLOGIQUE.*

Théologie (L'INSTITUTION), ouvrage de Proclus. V. INSTITUTION THÉOLOGIQUE (L').

THÉOLOGIQUEMENT adv. (té-o-lo-ji-ke-man — rad. *théologie*). D'une manière théologique, selon les principes de la théologie : *Toutes les vertus sont des vices quand on n'a pas la foi; or, vous n'avez pas la foi; donc, malgré vos vertus, vous êtes des coquins, THÉOLOGIQUEMENT parlant.* (Volt.)

THÉOLOGISER v. n. ou intr. (té-o-lo-ji-zé — rad. *théologie*). Parler, raisonner de matières théologiques : *Les pères n'envoient pas leurs enfants au catéchisme pour y apprendre à THÉOLOGISER.* (Proudh.) *D'accord, mais, s'il vous plaît, ne THÉOLOGISONS pas, Aramis.* (Alex. Dum.)

THÉOLOGISME s. m. (té-o-lo-ji-sme — rad. *théologie*). Abus de la théologie, des procédés théologiques, des discussions théologiques : *Mon intention a été de raconter l'histoire de la parole et de l'écriture sans pédantisme, sans philosophisme, sans THÉOLOGISME.* (Ch. Nod.)

— Par ext. Subtilité, ergoterie : *J'écarte tout THÉOLOGISME, toute théorie absolue.* (Proudh.)

THÉOLOGUE s. m. (té-o-lo-ji-ge — rad. *théologie*). Synonyme peu usité de THÉOLOGISTE.

THÉOMANCIE s. f. (té-o-man-si — du gr. *theos*, dieu; *mantia*, divination). Divination dans laquelle on se disait inspiré par une divinité.

THÉOMANCIEN, IENNE s. (té-o-man-si-ain, i-é-ne — rad. *théomancie*). Personne qui pratique la théomancie.

THÉOMANIAQUE s. (té-o-ma-ni-a-ke — rad. *théomanie*). Personne qui est atteinte de théomanie.

THÉOMANIE s. f. (té-o-ma-ni — du gr. *theos*, dieu, et de *manie*). Pathol. Manie, folie dans laquelle on se croit Dieu ou inspiré de Dieu.

THÉOMYTHIE s. f. (té-o-mi-ti — du gr. *theos*, dieu; *mythos*, mythe). Système des mythes antiques conservés par tradition.

THÉOMYTHIQUE adj. (té-o-mi-ti-ke — rad. *théomythie*). Qui appartient à la théomythie.

THÉOMYTHOLOGIE s. f. (té-o-mi-to-lo-ji — du gr. *theos*, dieu; *mythos*, mythe; *logos*, discours). Science ou traité des mythes païens.

THÉOMYTHOLOGIQUE adj. (té-o-mi-to-lo-ji-ke — rad. *théomythologie*). Qui appartient à la théomythologie.

THÉON DE SMYRNE, mathématicien et astronome grec. Il vivait au II^e siècle de notre ère, sous les règnes de Trajan et d'Adrien. On ne sait rien de la vie de ce savant, qui appartenait à l'école pythagoricienne et qui, d'après Ptolémée, fit des observations sur Mercure et Vénus. Il ne reste de lui qu'une *Arithmétique*, publiée par Boulliau (Paris, 1647), avec traduction et notes latines, dans laquelle on trouve une curieuse théorie des nombres musicaux, et une *Astronomie*, publiée par H. Martin, avec traduction et commentaires en latin (Paris, 1849), et qui contient de précieux renseignements sur l'histoire de l'astronomie, de la philosophie et de la littérature grecque, ainsi que de nombreuses citations et extraits d'auteurs aujourd'hui perdus.

THÉON D'ALEXANDRIE, mathématicien et astronome grec. Il vivait dans la seconde moitié du IV^e siècle de notre ère, fut l'un des derniers géomètres qui maintinrent l'éclat que l'étude des sciences avait jeté sur l'école d'Alexandrie et observa, en 365, des éclipses de lune et de soleil. Ce fut lui qui dirigea l'éducation de sa fille, l'illustre et infortunée Hypathie. Les seuls ouvrages qui nous restent de lui sont : un *Commentaire sur les éléments d'Euclide*; de médiocres *Scolies* sur Aratus, publiées avec les œuvres de ce dernier, notamment à Berlin (1828, in-80); une continuation du *Canon royal* de Ptolémée; *Tables manuelles astronomiques*, publiées pour la première fois à Paris (1822-1824, 3 part. in-40); des *Commentaires* en onze livres sur l'*Atmospère* de Ptolémée, publiées avec l'édition princeps de l'*Atmospère* (Bâle, 1538, in-fol.). Ce dernier ouvrage est intéressant en ce qu'il contient des modèles de calculs arithmétiques, tandis que Ptolémée ne donne jamais que les résultats. C'est en grande partie à Théon que l'on doit de connaître à peu près les procédés de calcul des Grecs.

THÉON (Ælius), sophiste et rhéteur grec. Il vivait à Alexandrie postérieurement à l'ère

chrétienne, mais à une époque incertaine, et il ne nous a été transmis aucun détail biographique sur Théon, dont Suidas mentionne plusieurs ouvrages. Un seul de ses écrits est parvenu jusqu'à nous. Il a pour titre : *Pro-gymnasmatia* ou *Exercices*, et a été publié pour la première fois en grec (Rome, 1520, in-40). C'est un traité assez peu méthodique, dans lequel l'auteur donne les règles nécessaires, selon lui, pour former un orateur. La meilleure édition de ces *Exercices* est celle de Leyde (1626, in-80), avec une traduction latine revue et corrigée par le savant Heinsius.

THÉONÉE s. f. (té-o-né). Zooph. Genre de polypiers fossiles, voisins des millépores.

THÉOPASCHITE s. m. (té-o-pa-ski-te — du gr. *theos*, dieu; *paschô*, je souffre). Hist. relig. Membre d'une secte qui affirmait que Jésus avait souffert comme Dieu.

THÉOPHAGE s. (té-o-fa-je — du gr. *theos*, dieu; *phagô*, je mange). Personne qui mange Dieu; surnom injurieux donné par les protestants aux catholiques, qui prétendent recevoir Dieu dans la communion.

THÉOPHANE, fille de Bisaltès. Elle était d'une extrême beauté, qui la fit rechercher par un grand nombre de prétendants. Neptune, amoureux de la jeune fille, l'enleva et la transporta dans l'île de Crinise; mais bientôt les prétendants l'y suivirent. Pour la soustraire à leur poursuite, Neptune métamorphosa alors les habitants de l'île en moutons, Théophraste en brebis et lui-même en bœuf. Ce fut alors qu'il la rendit mère du fameux bœuf à la toison d'or, qui porta le nom de Phryxus, en Colchide.

THÉOPHANE, historien et poète grec, né à Mitylène, dans l'île de Lesbos. Il vivait au I^{er} siècle avant notre ère, vint en Italie à la suite de Sylla, pendant les guerres contre Mithridate, et s'attacha à Pompée, qu'il suivit dans toutes ses expéditions et qui lui fit obtenir le droit de cité romaine. Plus tard, il se rallia pourtant à César. Le plus important de ses ouvrages était une *Histoire des guerres des Romains sous le commandement de Pompée*, qui a beaucoup servi à Plutarque pour écrire la vie de ce capitaine et dont il ne nous reste que quelques fragments dans Strabon et Plutarque. On a aussi de lui deux *Épigrammes* dans l'*Anthologie*.

THÉOPHANE ou THEOPHANO, impératrice d'Orient. Elle vivait au X^e siècle et était de naissance obscure, fille d'un cabaretier, dit-on, mais belle au delà de toute expression, ambitieuse, habile surtout. Par ses intrigues et par son adresse, elle sut inspirer une passion violente au fils de Constantin VII, qui, tout jeune encore, l'épousa l'an 949. On crut déguiser l'origine de cette fille en lui donnant le nom de Théophraste, au lieu de celui d'*ANASTASIE* qu'elle portait auparavant. Ce changement de nom et de fortune ne put corriger sa bassesse de cœur.

Impatiente de régner, elle excita son mari enfant au parricide. Constantin, légèrement indisposé, devait prendre médecine. On gagna, à force d'argent, le maître d'hôtel Nicetas, qui lui donna un poison que ce malheureux mêla avec la liqueur médicinale. Par bonheur, l'empereur, tenant en main la coupe empoisonnée, fit un faux pas et en répandit la plus grande partie. Ce qu'il en but n'eut pas assez de force pour lui ôter immédiatement la vie, mais le fit tomber dans une langueur dont il mourut peu de temps après. Alors Théophraste, qui dominait toujours le faible Romain, devient maîtresse de l'empire. Par elle sont chassées de la cour la mère de Romain, Hélène, et ses cinq sœurs, qui sont reléguées dans un monastère, puis, et tandis que l'empereur s'amuse avec des femmes perdues, des bouffons, qu'il vit au cirque, au milieu des chevaux et des cochers, dans les forêts, au milieu des sangliers et des chasseurs, elle gouverne et abaisse l'empire. Un jour, il lui advient la fantaisie de régner seule, sans contrôle, et elle empoisonne son mari, comme elle avait empoisonné son beau-père (15 mars 963). Romain avait vingt-quatre ans.

Cependant, dit Gibbon, « Théophraste s'aperçut bientôt de l'instabilité d'un trône qui n'avait pour appui qu'une femme qu'on ne pouvait estimer et deux enfants qu'on ne pouvait craindre. Dès lors, elle songea à se donner un soutien, et, par ses intelligences avec Nicéphore Phocas, elle prépara l'usurpation de ce guerrier, qu'elle épousa ensuite (963). »

Lasse bientôt de son nouvel époux, elle le fit assassiner par Jean Zimisces, son amant (décembre 969), qui, à son tour, se fit proclamer empereur, au détriment des fils de Romain le Jeune. Mais, après s'être servi de Théophraste comme marchepied, afin d'arriver au trône, il la repoussa du pied et la relégué dans l'île Proconèse. « La première fois que Zimisces sortit du palais, dit Le Beau, ce fut pour aller à Sainte-Sophie se faire couronner, selon l'usage. Comme il approchait, le patriarche Polyeucte vint au-devant de lui pour lui déclarer qu'il ne pouvait lui donner entrée dans l'église, tandis qu'il avait encore les mains toutes fumantes du sang de son prédecesseur et de son parent; qu'il fallait auparavant expier ce forfait, chasser du palais l'impératrice qui avait ourdi cette trame criminelle, déclarer et punir le meurtrier et re-

mettre entre les mains du synode le décret porté contre l'Église. Zimisces promit d'obéir à tout, et tint parole, sacrifiant à sa couronne les ministres de son crime et Théophraste elle-même. Il jura qu'il n'avait point trempé ses mains dans le sang de Nicéphore, que les assassins étaient Léon Valens et Théodore le Noir; il les bannit avec leurs complices, et tous périrent misérablement. Théophraste, reléguée dans l'île Proconèse, trouva moyen de revenir secrètement à Constantinople, et se réfugia dans l'église de Sainte-Sophie. Basile l'en ayant fait tirer de force, la fit transporter en Arménie, dans un monastère que Nicéphore avait fondé. Mais, avant de sortir de Constantinople, ayant obtenu de parler à Zimisces, elle éclata contre lui avec fureur, lui reprochant ouvertement tout ce qu'elle aurait dû cacher, et voyant son fils Basile auprès du prince, elle lui sauta au visage et l'accabla de coups de poing, l'appelant un Scythe, un barbare. Elle l'eût étranglé si on ne l'eût arraché de ses mains. »

À l'avènement de ses fils, en 975, Théophraste fut rappelée à Constantinople. Mais Basile, le vrai, le seul empereur, ne permit pas à sa mère de s'occuper des choses de l'État; il la laissa, dit l'historien du Bas-Empire, languir dans une vieillesse voluptueuse.

THÉOPHANE ISAUROS, historien byzantin, né en 758, mort dans l'île de Samothrace en 818. Issu d'une famille puissante, il fut élevé à la cour impériale et marié à une riche héritière; mais, entraîné par une grande exaltation religieuse, il vécut avec sa femme dans la continence, la détermina à entrer dans le cloître et se retira lui-même dans le monastère de Mégalure (Mysie), dont il devint l'abbé. S'étant rendu au concile de Nicée en 787, il y défendit avec chaleur le culte des images, fut jeté en prison par ordre de l'empereur iconoclaste Léon V, puis relégué dans l'île de Samothrace, où il termina sa vie. On lui doit une continuation de la *Chronologie* de Georges le Syncelle, de 277 à 811. Ce travail, intéressant au point de vue historique, a été publié, en grec et en latin, par Combefils (Paris, 1655, in-fol.). La meilleure édition est celle qu'on trouve dans l'*Histoire byzantine*, publiée à Bonn (1839, 2 vol. in-80).

THÉOPHANE, surnommé *Cerameus* (le potier), prélat, ne, croit-on, à Taormine (Sicile). Il vivait, paraît-il, au XI^e siècle. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il devint archevêque de sa ville natale. On a de lui soixante-deux sermons estimés des théologiens, et dans lesquels il explique l'Évangile en un style simple et clair. Ces sermons, traduits du grec en latin, ont été publiés par le jésuite François Scorse, sous le titre de : *Theophanis Ceramei homilia in evangelia dominicalia et festa totius anni* (Paris, 1644, in-fol.).

THÉOPHANIE s. f. (té-o-fa-ni — du gr. *theos*, dieu; *phainô*, j'apparaître). Apparition, révélation d'une divinité, chez les Grecs. « Ancien nom de l'Épiphanie, chez les chrétiens.

— s. f. pl. Fêtes qu'on célébrait à Delphes en l'honneur du séjour d'Apollon dans la contrée où se trouvait cette ville, et auxquelles on croyait que le dieu assistait chaque année.

THÉOPHILANTHROPE s. m. (té-o-fi-lan-tro-pe. — V. THÉOPHILANTHROPISME). Membre d'une société qui se forma en France sous le Directoire : *Les THÉOPHILANTHROPE ne préconisaient pas les intérêts; ils recommandaient les devoirs.* (Chateaub.) *Les THÉOPHILANTHROPE annonçaient un Dieu invisible dont rien n'offrait l'image.* (Fouquier.)

— Encycl. Les *théophilanthropes* ne formaient pas, à proprement parler, une secte religieuse, et même ils se défendirent toujours d'en avoir voulu fonder une. Inbus de la philosophie du XVIII^e siècle, du déisme de Voltaire et des idées de J.-J. Rousseau sur le rôle nécessaire de la religion dans l'État, ils pensaient que la croyance en Dieu est indispensable au maintien de la morale privée comme de l'ordre public, que le sentiment religieux existe à un état plus ou moins latent chez le plus grand nombre, et que, si l'on ne se hâtait de satisfaire à ce besoin qu'éprouve l'homme de prier, il était à craindre que le peuple ne prit le chemin des églises catholiques, n'allât demander à l'ancienne religion la satisfaction de ce besoin.

C'est en 1795 qu'eurent lieu les premières réunions de cette association nouvelle; elles furent provoquées par Haüy, père du célèbre minéralogiste et connu lui-même par l'invention des procédés encore en usage aujourd'hui pour l'instruction des aveugles. Haüy ne faisait, du reste, que donner une extension plus grande à une association du même genre, fondée à peu près à l'époque où Robespierre instituait la fête de l'Être suprême, et qui avait pris le nom de Société des théo-androphiles. Il appela à lui les membres influents de cette société, Chemin, Moreau, Mandat, personnages tout à fait ignorés aujourd'hui, et l'association prit une extension rapide. Les *théophilanthropes* se réunissaient une fois par semaine pour faire ou entendre des exhortations morales, des lectures philosophiques, célébrer la divinité par des chants religieux. Dans leur pensée, le sentiment religieux sommeille chez l'homme, s'il n'est pas entretenu par la communication

avec les autres hommes, par la prière en commun et par de grandes réunions donnant à la prière une certaine solennité. Ces réunions constituaient tout le culte; le Dieu qu'ils adoraient était celui de la *Profession de foi du vicaire saoyard*. Ne lui donnant d'autres attributs que la puissance et la bonté infinies, les *théophilanthropes* exclurent de leurs temples toute représentation, toute image, tout objet symbolique. Ils calquèrent la simplicité des cérémonies des protestants, en la poussant encore plus loin. Ce furent des assemblées à peu près pareilles à celles qu'on a vues depuis en Amérique, tenues par Channing et les unitaristes.

Le Directoire, à la sollicitation d'un de ses membres, Larevellière-Lépeaux, accorda aux *théophilanthropes* la jouissance de la plupart des églises de Paris, où ils furent libres de tenir leurs réunions. Ce fut l'apogée de la religion nouvelle. Notre-Dame devint ou plutôt resta le temple de la Raison, nom que lui avait donné la Commune; Saint-Etienne-du-Mont, le temple de la Piété filiale; Saint-Eustache, le temple de l'Agriculture; Saint-Gervais, le temple de la Jeunesse; Saint-Jacques-du-Haut-Pas, le temple de la Bienfaisance; Saint-Laurent, le temple de la Vieillesse; Saint-Merry, le temple du Commerce; Saint-Nicolas-des-Champs, le temple de l'Hymen; Saint-Roch, le temple du Génie; Saint-Sulpice, le temple de la Victoire; Saint-Thomas-d'Aquin, le temple de la Paix, etc. C'est à cette concession des églises, alors sans emploi, que se borna l'intervention de Larevellière-Lépeaux, qui passa à tort pour l'inventeur de la *théophilanthropie*. Larevellière, un des plus parfaits honnêtes hommes et des plus énergiques qu'on ait connus, partageait, il est vrai, la plupart des opinions de la société, et, vers la même époque, il exposait à l'Institut, dont il était membre, une théorie sur l'utilité de fonder un culte déiste, qui ressemblait beaucoup à ce que les *théophilanthropes* commençaient à pratiquer. Néanmoins, il n'eut jamais de rapport public avec eux-ci et s'abstint de paraître à aucune de leurs réunions.

Ces réunions, qui eurent lieu le jeudi d'abord, puis le dimanche, attirèrent dans les premiers temps un grand concours de personnes, sans doute des gens du peuple et des femmes, catholiques au fond, mais qui se prenaient, sans trop y regarder, à la première religion venue; il faut le croire, puisque, mieux instruites des tendances du culte nouveau par les journaux réactionnaires qui commençaient alors à paraître, ces foules ne revinrent plus, et, au bout de peu de temps, les réunions se trouvèrent réduites au petit nombre des membres de la société. Elles continuèrent cependant à se tenir dans les églises, au milieu de l'indifférence et même de la moquerie générale, jusqu'au 21 octobre 1801. Un arrêté des consuls enleva alors l'usage des églises aux *théophilanthropes*, qui, après ce coup, ne tardèrent pas à s'éteindre dans l'obscurité. La société n'avait guère jamais fait de prosélytes en dehors de Paris.

THÉOPHILANTHROPIE s. f. (té-o-fi-lan-tro-pi — du gr. *theos*, dieu; *philos*, j'aime; *anthrôpos*, homme). Doctrine des *théophilanthropes*, principalement basée sur l'amour de Dieu et des hommes.

THÉOPHILANTHROPIQUE adj. (té-o-fi-lan-tro-pi-ke — rad. *théophilanthropie*). Qui a rapport à la *théophilanthropie* ou aux *théophilanthropes*.

THÉOPHILANTHROPISME s. m. (té-o-fi-lan-tro-pi-sme). Syn. de **THÉOPHILANTHROPIE**.

THÉOPHILE (saint), évêque d'Antioche et l'un des Pères de l'Eglise, né au commencement du II^e siècle, mort vers 190. Nourri dans le paganisme, il fut converti à la foi chrétienne par la lecture des livres saints, fut élevé au siège épiscopal d'Antioche vers 168 et défendit jusqu'à sa mort le christianisme, soit par ses discours, soit par ses écrits. Théophile avait composé un livre contre Hermogène, un autre contre le dualisme de Marcion; mais ces deux ouvrages sont perdus. Saint Jérôme lui attribue une *Harmonie des Évangiles* et un *Commentaire sur les Évangiles* et sur les *prophètes de Salomon*. Le seul ouvrage de lui qui soit parvenu jusqu'à nous est un traité apologétique et polémique de la religion chrétienne, intitulé les *Trois livres à Autolycus*. Cet ouvrage, publié pour la première fois par Gesner (Zurich, 1546, in-fol.), a été plusieurs fois réédité. Il a été traduit en latin par Clauser (1546) et en français par de Genoude, dans le *Recueil des Pères de l'Eglise*. Dans cette apologie, Théophile s'adresse à un philosophe païen, Autolycus, aussi éloquent qu'instruit. Il s'attache à lui montrer l'absurdité de l'idolâtrie, la fausse idée que le paganisme se fait de Dieu, qui est sans forme et immatériel; puis il expose la partie dogmatique du christianisme, cherche à établir par des citations que Moïse et les prophètes l'emportent sur les écrivains païens par l'ancienneté et la sainteté de la doctrine, professe le dogme de la création ex *néhilo*, parle, sans en avoir une idée bien exacte, de la Trinité, etc. En résumé, la dialectique de Théophile est faible et son ouvrage n'a qu'une médiocre valeur.

THÉOPHILE, empereur d'Orient, né à Amorium (Phrygie), mort en 842. Il était fils de Michel le Bègue, à qui il succéda en 829.

Théophile commença par punir les assassins de Léon l'Isaurien, puis il marcha contre les musulmans, qui, de tous côtés, menaçaient l'empire. D'abord battu, il faillit tomber aux mains de l'ennemi, qu'il battit à son tour l'année suivante; éprouva en 832 une sanglante défaite et ne dut son salut qu'au courage d'un de ses généraux appelé Michel. La guerre traînait sans résultat décisif, lorsque, en 837, Théophile s'empara de la Syrie et détruisit Zapetia, ville où était né le calife Motassem. Ce dernier, pour s'en venger, marcha sur Amorium, qu'il réduisit en cendres et dont il massacra les habitants. Cette catastrophe causa une profonde douleur à Théophile. Il tomba dans une sombre mélancolie, refusa de prendre de la nourriture et fut emporté par une dysenterie. C'était un prince de talent et de mérite, qui, chose rare, joignait à l'esprit de justice l'amour du bien public et qui encourageait le commerce et les lettres. Pongueux partisan des iconoclastes, il n'hésita point, tant était grande l'antipathie que lui causait le culte des images, à chasser tous les peintres de son empire. Son fils Michel III lui succéda.

THÉOPHILE, patriarche d'Alexandrie, mort en 412. Il fut élevé, en 385, à la dignité de patriarche, eut d'assez vifs démêlés avec saint Jean Chrysostome et prit une part active aux querelles religieuses de son temps. Théophile avait composé plusieurs ouvrages, entre autre un *Cycle pascal*, qui embrassait 418 années, un traité contre Origène, etc. Il ne reste de lui que quelques lettres, trois épîtres pasciales, traduites en latin par saint Jérôme, et des fragments publiés dans des collections ecclésiastiques.

THÉOPHILE, jurisconsulte grec, mort à Constantinople vers 536. Il professa la jurisprudence à Constantinople, devint docteur en droit, conseiller d'Etat (528), dut à sa grande réputation de savoir les titres de *Ma-gister* et d'*Illustre* et fut, choré, par Justinien, d'aider Tribonien et quelques autres jurisconsultes à élaborer les grands recueils de lois publiés sous son règne, le *Digeste*, le *Code*, les *Institutes*. De 534 à 536, il fit un cours, dans lequel il commentait en grec les trois premières parties du *Digeste*. On trouve dans les scolies des *Basiliques* des fragments de ce commentaire. Théophile est l'auteur d'une *Paraphrase des Institutes*, laquelle est encore le meilleur commentaire et contient de précieux renseignements sur des particularités de l'ancien droit romain. Cette paraphrase, dont le texte a été très-altéré par les copistes, fut découverte par Van Zui-chemus, qui l'édita en grec (Bâle, 1534, in-fol.). La meilleure édition est celle de Reitz (La Haye, 1751, 2 vol. in-80), avec traduction latine et commentaire. Une traduction française en a été donnée en 1847 (in-80).

THÉOPHILE, surnommé *Protospathaire*, médecin byzantin, qui vivait dans la première moitié du VII^e siècle. On ne sait rien de certain sur sa vie. Il jouit de beaucoup de réputation comme médecin, fut, croit-on, le maître d'Etienne d'Athènes et se retira vers la fin de sa vie dans un cloître. Ses écrits montrent qu'il était d'une grande piété et très-attaché à l'orthodoxie. On cite, comme étant de lui, les ouvrages suivants : *De corporis humani fabrica* (Paris, 1555, in-80); *Commentarii in Hippocratis aphorismos* (Venise, 1549, in-80), abrégé clair et précis d'un ouvrage de Galien; *De urinis* (Bâle, 1533, in-80); *De excrementis alvinis* (Leyde, 1703), traité publié avec le précédent par Guidot; *De pulsibus* (Bâle, 1533, in-80), etc.

THÉOPHILE, surnommé *le Moine* ou *le Prêtre*, artiste du X^e ou du XI^e siècle et dont la patrie est inconnue. On croit que son véritable nom était Roger, qu'il était né en Allemagne, et l'on pense, d'après le titre d'un manuscrit qui se trouve à Cambridge, qu'il habita assez longtemps la Lombardie. Ce moine fit, ainsi qu'il nous l'apprend, de nombreux voyages. Il est l'auteur d'un très-curieux ouvrage, intitulé *Diversarum artium schedula*, et écrit à la fois avec un profond enthousiasme et une extrême modestie. Dans ce traité, d'une valeur capitale pour l'histoire de l'art, le moine Théophile traite ce qui concerne la peinture sur toile, sur bois, sur velin, sur verre, la peinture à l'encaustique et à fresque, l'art d'exécuter des mosaïques avec des cristaux colorés, l'orfèvrerie et les arts qui en dépendent, etc. « O toi qui liras ce livre, dit-il dans sa préface, qui que tu sois, ô mon fils, je ne te cacherais rien de ce qu'il m'a été possible d'apprendre. Je t'enseignerai ce que savent les Grecs dans l'art de choisir et de mélanger les couleurs; les Italiens dans la fabrication de l'argenterie, le travail de l'ivoire, l'emploi des pierres fines; la Toscane, particulièrement, dans le vermeil et la fonte des *nielli*; l'Arabie dans la damasquinerie; l'Allemagne dans le travail de l'or, du cuivre, du fer, du bois; la France dans la construction de ses brillants et précieux vitraux. » On voit dans ce livre que la peinture à l'huile était connue de son temps, mais qu'on s'en servait peu parce qu'on n'avait pas encore trouvé le moyen de la faire sécher rapidement. Cet écrit, divisé en trois livres et très-complet sur les arts à cette époque, a été imprimé dans les *Mémoires d'histoire et de littérature* (Brunswick, 1781), sous le titre de *Diversarum artium schedula*.

M. de L'Escalopier en a donné une édition nouvelle avec une traduction française (Paris, 1843, in-40).

THÉOPHILE, poète latin, né à Brescia. Il vivait au X^e siècle, entra dans l'ordre de Saint-Benoît, voyagea en Hongrie et dans quelques pays du Nord et s'adonna dans sa jeunesse à la poésie. On cite de lui : *De vita solitaria et civili*, dialogue en vers hexamètres; *De vita et moribus S. Bernardi abbatis Clarevallensis*, *carmen encomiasticum*, en vers élégiaques, poème en sept chants; *Hymni novem*, en vers saphiques. Ces diverses compositions ont été réunies et publiées sous le titre de *Theophili Briziani carmina* (1496, in-40).

THÉOPHILE DE VIAU, poète français. V. VIAU.

THÉOPHOBIE adj. (té-o-fo-be. — V. THÉOPHOBIE). Ennemi de Dieu; qui a en horreur Dieu, l'idée de Dieu : *Ecrivain THÉOPHOBIE. La philosophie moderne est THÉOPHOBIE* (Ventura).

— Substantiv. : Un **THÉOPHOBIE**.

THÉOPHOBIE s. f. (té-o-fo-bi — du gr. *theos*, dieu; *phobos*, crainte). Horreur de Dieu, de l'idée de Dieu.

THÉOPHOBIQUE adj. (té-o-fo-bi-ke — rad. *théophobie*). Qui appartient, qui a rapport à la *théophobie*.

THÉOPHRASTE s. m. (té-o-fra-sta — de *Théophraste*, nom d'homme). Bot. Genre d'arbres, de la famille des myrsinées, type de la tribu des *théophrastées*, dont l'espèce type croît aux Antilles. || On dit aussi **THÉOPHRASTE** et **THÉOPHRASTÉE**.

— Encycl. Le genre *théophrasta* renferme des arbrisseaux à feuilles très-grandes, coriaces, dentées, très-rapprochées et comme verticillées, d'un vert foncé, persistantes; les fleurs sont groupées en épis courts, à l'aisselle des feuilles; le fruit est une sorte de pomme globuleuse, charnue, à enveloppe grenue ou ridée; renfermant des graines rondes, assez grosses, osseuses et noires. Les espèces peu nombreuses de ce genre habitent les contrées les plus chaudes de l'Amérique; on les désigne souvent sous le nom vulgaire de *coquemolliers*. Le *théophrasta d'Amérique*, espèce type, atteint à peine la hauteur de 2 mètres; sa tige droite et nue se termine par un bouquet ou un faisceau de feuilles épineuses, longues de 0m,40; ses fleurs sont d'un jaune rougeâtre. Cette espèce habite l'île d'Haïti, où elle croît dans les forêts, les savanes et les lieux incultes. Les naturels mangent le pulpe de ses fruits, qui est sucrée, rafraîchissante et d'une saveur agréable; la décoloration de ses feuilles est réputée excellente contre les ulcères et le farcin des chevaux. Le *théophrasta de Justieu* est un peu plus petit que le précédent; ses feuilles atteignent 0m,50 de longueur sur 0m,10 de largeur; ses fleurs blanchâtres sont disposées en grappes terminales; il croît aussi à Saint-Domingue. Le *théophrasta à grandes feuilles* est l'espèce la plus remarquable. Le *théophrasta impérial* appartient aujourd'hui au genre curatelle. Ces végétaux sont admis dans nos cultures d'ornement pour la beauté de leur feuillage. Ils demandent la serre chaude humide, un sol substantiel, mais très-perméable, bien mélangé de terreau et d'engrais, et une exposition bien éclairée. Ils végètent moins bien en pots qu'en pleine terre. On les multiplie de boutures, et même par le bouturage des feuilles.

THÉOPHRASTE, philosophe grec, ami, disciple et successeur d'Aristote, né dans l'île de Lesbos l'an 371 av. J.-C., mort à l'âge de 107 ans en 264. Il s'appelait *Tyrtaque*; son éloquence lui fit donner par ses auditeurs le nom de *Théophraste* (parleur divin). Il suivit d'abord les leçons d'un philosophe appelé Alcippe ou Leucippe, à Eresos, sa ville natale, puis se rendit à Athènes, où il eut pour maître Platon, et pour condisciple Aristote. Après la mort de Platon, il parcourut la Grèce, contribua à délivrer Lesbos des tyrans qui l'opprimaient, passa ensuite en Macédoine, puis revint à Athènes après la bataille de Chéronée. Aristote ayant ouvert à cette époque une école célèbre dans le Lycée, Théophraste devint un des auditeurs les plus assidus de son ancien condisciple et lui succéda, en 328, dans la direction de cette école, où il compta bientôt deux mille auditeurs. Par son éloquence, par l'aménité de ses manières, par son caractère, il sut se concilier la bienveillance du peuple athénien, aussi bien que l'amitié des rois de Macédoine et d'Égypte. Exilé un instant d'Athènes avec tous les autres philosophes, sur la proposition de Sophocle (316), il y fut bientôt après rappelé et, depuis ce moment, il ne fut plus inquiété. « Tout en adoptant les principes des péripatéticiens et les hautes sciences qu'Aristote professait, dit M. Thiébaud de Berneaud, Théophraste voulait marier ensemble la morale de Socrate et le style nombreux de Platon. Il donna un nouveau lustre à l'école et amena ceux qui la suivaient à bien observer la nature, à vivre en véritables philosophes et en bons citoyens. On le voyait sans cesse s'élever contre les prétentions audacieuses des oligarchies, contre les fureurs des démagogues, contre les délateurs, enfin attaquer ouvertement tous les préjugés et poursuivre la corruption de son siècle. » En philosophie,

Théophraste s'attacha particulièrement à compléter, à interpréter les idées d'Aristote, pour qui il professait une profonde admiration, et s'il modifia parfois les doctrines de ce dernier, ce fut pour les rendre plus intelligibles, sans y apporter jamais d'idées qui lui fussent propres, car c'était un érudit et non un penseur original, un observateur judicieux des mœurs et des faits et non un esprit créateur, ouvrant des voies nouvelles. Son savoir immense embrassa toutes les connaissances de son temps. Diogène Laërce nous a conservé les titres de deux cent vingt-neuf traités écrits par lui sur toutes sortes de sujets; quelques-uns seulement sont parvenus jusqu'à nous. Théophraste est surtout connu par son traité des *Caractères*, dont La Bruyère s'est inspiré et qu'il a traduit (v. **CARACTÈRES**). Comme naturaliste, il a fait pour les plantes ce qu'Aristote, son maître, avait fait pour les animaux. Il classait en six divisions les cinq cents espèces qu'il connaissait. Il démontre que la division vulgaire des végétaux en herbes et en arbres est dénuée de caractère philosophique. Il décrit exactement la différence qui existe entre le bois de palmier et celui des arbres à couches concentriques. Nous avons de lui une *Histoire des plantes* en neuf livres, un *Traité des causes de la végétation* en six livres, un *Traité des pierres*, un *Traité des signes du beau temps*, un *Traité des vents*, etc. Il avait laissé plusieurs ouvrages mathématiques, que nous ne connaissons que par les écrits de Diogène Laërce, de Théon d'Alexandrie et de Proclus; le plus important était une *Histoire de la géométrie* en quatre livres, de l'*Astronomie* en six livres et de l'*Arithmétique* en un livre; la porte de ce dernier est surtout regrettable. L'édition princeps des *Œuvres de Théophraste* a été donnée à Venise (1498, in-fol.); l'édition la plus estimée est celle de J.-G. Schneider : *Theophrasti Eresii quæ supersunt opera* (Leipzig, 1818-1821, 5 vol. in-80).

THÉOPHRASTÉE, EE adj. (té-o-fra-sté — rad. *théophrasta*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte au *théophrasta*.

— s. f. Bot. Syn. de **THÉOPHRASTA**.

— s. f. pl. Tribu de la famille des myrsinées, ayant pour type le genre *théophrasta*, et érigée par quelques auteurs en famille distincte.

— Encycl. La famille des *théophrastées* renferme des arbrisseaux à feuilles simples, coriaces, dépourvues de stipules; les fleurs, régulières, disposées en grappes, présentent un calice à cinq sépales; une corolle monopétale à cinq divisions, accompagnées de cinq appendices pétaloïdes, qui alternent avec elles; cinq étamines opposées aux divisions de la corolle; un ovaire libre, uniloculaire, surmonté d'un style simple très-court, terminé par un stigmate entier, rarement lobé; le fruit est un drupe renfermant des graines à albumen charnu ou presque corné. Cette famille, qui a des affinités avec les ardisiacées et les sapotacées, comprend les genres *théophrasta*, *clavija*, *jacquinie* et *corynocarpe*. Les *théophrastées* ne se trouvent guère que dans les régions chaudes de l'Amérique; quelques-unes sont cultivées dans nos serres; leurs propriétés économiques ou médicales sont peu connues.

THÉOPHYLACTE, surnommé *Simoecasta*, historien byzantin, né à Locres vers 570, mort vers 640. Il alla habiter Constantinople, où il remplit des fonctions publiques sous Héraclius. On a de lui trois ouvrages : *Histoire de l'empereur Maurice*, en huit livres, publiée pour la première fois à Ingolstadt (1604, in-40), avec une traduction latine, et dont un abrégé a été fait par Photius; *Problèmes de physique*, en vingt chapitres (Leipzig, 1653, in-40), traduit en français par F. Morel (Paris, 1603, in-12); *Lettres morales, champêtres et amoureuses*, au nombre de quatre-vingt-cinq, imitées des lettres d'Aristénète, publiées dans divers recueils et en dernier lieu par Boissonade (1835). Ses œuvres ont été réunies et publiées par André Schott, sous le titre de *Theophylacti quæ reperiri poterunt omnia* (Anvers, 1598-1599, 2 vol. in-80). On trouve, dans le premier ouvrage cité de Théophylacte, des renseignements précieux pour l'histoire et la géographie. Le style de cet écrivain manque de simplicité et d'élégance. On y trouve le langage recherché des rhéteurs et les expressions figurées de la poésie lyrique.

THÉOPNEUSTIE s. f. (té-o-pneust — du gr. *theos*, dieu; *pneustos*, inspiré). Théol. Inspiration divine.

— Encycl. L'inspiration des livres de l'Ancien Testament était généralement admise par les Juifs, au temps de Jésus-Christ. Philon lui-même déclare que les prophètes n'ont été que de dociles instruments dans la main de Dieu; qu'un prophète ne dit rien de son propre chef; qu'il se borne à répéter ce qu'il entend; que sa conscience humaine se tait devant la volonté divine; cependant, le savant alexandrin cherche dans d'autres endroits à séparer, dans l'Écriture, le divin de l'humain, d'où l'on peut conclure que ses idées n'étaient point fixées sur le phénomène de l'inspiration.

Un autre écrivain juif, non moins célèbre, l'historien Josèphe, vint, quelques années plus tard, renchérir sur les idées de Philon, et donna le nom de prophètes aux auteurs

de tous les livres de l'Ancien Testament. Il étendit même le privilège dont il croyait que ces auteurs avaient joui aux auteurs de la traduction des *Septante* (v. ce mot), en répétant une fable inventée par les Juifs d'Alexandrie, d'après laquelle Ptolémée Philadelphe aurait appelé en Egypte soixante-dix rabbins pour qu'ils traduisissent en grec l'Ancien Testament, et leurs traductions, bien qu'ils eussent travaillé chacun dans une cellule séparée, se seraient trouvées conformes jusque dans les mots. Cette théorie d'une inspiration littéraire fut adoptée par les chrétiens avec d'autant plus de facilité qu'elle était sanctionnée par l'autorité de Jésus et des apôtres. Cependant les premiers Pères de l'Eglise ne parlent de l'inspiration l'Ancien Testament n'existant pas encore) que d'une manière très-vague. Justin, martyr, dès le milieu du II^e siècle, s'explique déjà plus clairement. Pour lui et pour ses disciples, les écrivains sacrés n'ont été, comme pour Philon et Josèphe, que des instruments dans la main de Dieu. D'après eux, les évangélistes avaient été placés sous la même inspiration directe que les prophètes. Cette opinion sur l'inspiration du Nouveau Testament devint bientôt générale. Irénée et Tertullien, entre autres, s'en firent une arme contre les gnostiques. Selon Irénée et plusieurs théologiens du III^e et du IV^e siècle, l'inspiration s'est étendue jusqu'aux mots, en sorte que chaque syllabe, chaque lettre même des livres saints présente en quelque sorte un caractère sacré. D'autres Pères allèrent plus loin et ne restreignirent pas à la Bible l'action directe de l'esprit de Dieu; Tertullien l'étendait à tous les ouvrages d'éducation; Clément d'Alexandrie attribuait une inspiration égale aux écrits des philosophes grecs et à ceux des prophètes hébreux, à toute notion enfin du vrai et du bon. Cyprien, évêque de Carthage vers le milieu du III^e siècle, devait partager ces idées, puisqu'il se prétendait lui-même inspiré de Dieu. De toutes ces opinions diverses sur le degré et sur l'étendue de l'inspiration, il paraît résulter que, pendant les trois premiers siècles, les chrétiens n'eurent qu'une idée confuse de la *théopneustie*. Origène seul s'en fit une idée plus claire et plus précise. Il croyait, comme tous les chrétiens de son temps, à l'inspiration de l'Ecriture, c'est-à-dire à une action directe du Saint-Esprit sur les auteurs sacrés, mais il admettait des degrés dans l'inspiration, et il voulait que l'on distinguât avec soin l'élément divin de l'élément humain dans les écrits des prophètes et des apôtres, car les contradictions qu'on remarque fréquemment entre les divers livres de la Bible et même entre divers passages d'un même livre n'avaient pas pu échapper à la sagacité de ce théologien. Eusèbe, évêque de Césarée, esprit moins pénétrant qu'Origène, croyait à l'inspiration littéraire; il qualifiait d'impudente audace l'opinion de ceux qui prétendaient que les écrivains sacrés ont quelquefois substitué un nom à un autre. L'illustre saint Jean Chrysostome semblait d'abord avoir partagé cette opinion : « *ὁ θεὸς τὸν προφητὴν στίχον ἔγραψε καὶ ὁ θεὸς* » La bouche des prophètes est la bouche de Dieu, dit-il dans sa dix-neuvième homélie sur les Actes des apôtres; mais il est permis de ne voir dans cette phrase qu'une exagération de style familière aux écrivains orateurs, puisque, dans sa première homélie sur l'Evangile selon saint Matthieu, Chrysostome reconnaît qu'il y a des erreurs dans le Nouveau Testament, erreurs qui, d'après lui, attestent la véracité des auteurs et la confiance que doivent nous inspirer leurs enseignements et leurs récits, parce que, dit-il, si tout s'accordait dans leurs livres, on pourrait soupçonner une fraude peinte : singulière explication, en vérité ! Saint Augustin, dont le génie a exercé une influence si puissante sur la théologie de l'Eglise d'Occident, semble admettre aussi, dans certains de ses écrits, la passivité la plus absolue chez les écrivains sacrés. L'Ecriture est, selon lui, le véritable style de l'Esprit-Saint; les apôtres ne sont que la main qui écrit ce qui leur est dicté; mais ailleurs il ne voit dans les évangélistes que des hommes non plus écrivant sous la dictée du Saint-Esprit, mais donnant à leurs récits plus ou moins de développement selon que leur mémoire les sert, en sorte que l'intervention divine se borne à les préserver d'erreur. On ne peut guère citer, parmi les théologiens de cette époque, que Théodore de Mopsueste, vivant au V^e siècle, qui ait osé exercer une critique indépendante et douter de l'inspiration, sinon de la Bible entière, au moins de quelques-uns des livres qu'elle renferme, du *Cantique des cantiques*, par exemple, où il refusait de voir autre chose qu'un épithalame composé par Salomon à l'occasion de son mariage avec une princesse égyptienne; ce qui fait dire à Léonce de Byzance qu'il interprète « le plus saint des plus saints cantiques » avec « la plus incroyable audace » et « avec l'âme et le langage lubriques d'une prostituée (*libidinoso, mentis et lingua meretricia*) ». Théodore fut anathématisé par le cinquième concile œcuménique (553).

C'est ainsi, dit M. Eug. Haag, que la doctrine juive de la *théopneustie* passa dans l'Eglise chrétienne, s'y affirma et s'y développa. Les scolastiques l'y trouveront fortement établie et l'admirent d'autant plus facilement qu'elle ne leur offrait qu'un intérêt secon-

xv.

daire, l'inspiration permanente de l'Eglise rendant à peu près inutile l'inspiration des livres saints. L'autorité ecclésiastique elle-même, si prompt à réprimer les hérésies, partagea cette indifférence et laissa passer, sans les condamner, les assertions les plus hardies, celle entre autres d'Agobard, archevêque de Lyon, qui s'écrie, en parlant de la *théopneustie* : « *Quanta absurditas est!* Quelle absurdité ! » et celle d'Abailard affirmant que les prophètes n'ont pas toujours été inspirés, et que parfois il leur est arrivé d'annoncer des faussetés (*falsa protulisse*). Le dogme de la *théopneustie*, ou de l'inspiration littéraire, n'acquiesça donc toute son importance qu'à l'époque de la Réforme, car les réformateurs sentirent tout d'abord la nécessité d'opposer à l'infailibilité de l'Eglise une autre autorité également infailible, comme règle de foi. Les formules absolues qui dominèrent dans la théologie protestante, à dater du XVI^e siècle, ne triomphèrent pourtant pas sans opposition. Luther lui-même, tout en proclamant bien haut, dans un intérêt dogmatique évident, que la Bible est la seule règle de la foi, avait des idées assez larges sur l'inspiration, comme le prouvent plusieurs de ses jugements sur certains livres de la Bible, sur l'épître de saint Jacques, par exemple, qu'il qualifiait d'épître de paille, « parce qu'elle relève le mérite des bonnes œuvres, ou sur les écrits des prophètes, dans lesquels, dit-il, tout n'est pas or et pierres précieuses, mais où l'on trouve quelquefois du foin, de la paille et du chaume. » Les disciples du célèbre réformateur comprirent bien qu'il ne fallait pas s'appuyer d'un côté sur la *théopneustie* et, de l'autre, critiquer à son gré tel ou tel ouvrage de la Bible; qu'il était nécessaire, au contraire, d'opposer à la révélation permanente que l'Eglise romaine prétendait recevoir sans cesse de Dieu la théorie d'une révélation absolue de l'Ecriture sainte. Aussi Quenstedt, l'un des plus fameux dogmatistes de l'Eglise luthérienne, affirme-t-il que Dieu seul est l'auteur de la Bible; les prophètes et les apôtres n'ont été que ses secrétaires, *notarii fuerunt*; de la diversité de leur style on doit seulement conclure que le Saint-Esprit s'est accommodé à l'individualité de chacun d'eux. Calov, autre théologien allemand non moins célèbre, orthodoxe rigide, qui pria tous les jours Dieu « de le remplir de la haine des hérétiques », admettait l'inspiration non-seulement des mots de la Bible, mais même des points-voyelles du texte hébreu, s'appuyant sur cette parole de Jésus-Christ : « Il ne disparaîtra pas de la loi un seul iota. » Tout le monde sait quel grec incorrect est celui du Nouveau Testament. Calov n'en convient pas. Le Saint-Esprit n'a pu commettre de solécismes. Une telle opinion est un blasphème, selon lui. « Le texte de l'Ecriture, dit-il, est grave et digne de la majesté divine; il n'est souillé par aucune faute grammaticale, aucun barbarisme, aucun solécisme. » Il est facile de comprendre que de telles exagérations durent soulever les protestations des littérateurs. Le théologien Musæus et le célèbre Calixte essayèrent en effet de réfuter Calov et les partisans de l'inspiration littéraire. Ils ne réussirent qu'à se faire accuser d'hérésie. Bien loin de leur faire la moindre concession, les théologiens orthodoxes recherchèrent, pour les réfuter, sur les idées de Calov, si c'est possible. G. Nitsch, surintendant à Gotha, poussa sa foi en la *théopneustie* jusqu'au délire; il en vint à poser très-consciencieusement cette question saugrenue : L'Ecriture sainte est-elle Dieu lui-même, ou bien une créature de Dieu ?

Les calvinistes allèrent moins loin. Tout en admettant avec Calvin l'inspiration de la Bible, plusieurs, et entre autres Louis Cappel, soutinrent avec raison que les points-voyelles ont été ajoutés au texte hébreu par les massorètes, seulement au VI^e siècle de l'ère chrétienne, selon toute probabilité.

L'Eglise catholique elle-même n'alla jamais aussi loin que les orthodoxes luthériens dans l'affirmation de la *théopneustie*. Un grand nombre de ses docteurs limitaient l'inspiration aux articles essentiels de la foi et pensaient que, dans les choses qui ne concernent pas le salut, comme les récits historiques, les écrivains sacrés, abandonnés à eux-mêmes, ont pu commettre des erreurs. Les facultés de Louvain et de Douai condamnèrent, en 1586, plusieurs jésuites qui avaient professé cette opinion. Le savant oratorien Richard Simon émettait, à la fin du XVII^e siècle, la même théorie de l'inspiration. Socin et ses disciples bornaient aussi l'inspiration de l'Ecriture à une influence générale du Saint-Esprit. Le célèbre Grotius n'admit comme inspirés que les livres prophétiques, refusant cette qualité aux livres historiques : « *A Spiritu sancto dictari historiam nihil fuit opus*; Il ne fut nullement utile que l'Esprit Saint dictât des histoires. »

Peu à peu allait ainsi en s'affaiblissant le dogme de la *théopneustie*. La philosophie du XVIII^e siècle lui porta les derniers coups. Ce fut en Angleterre que commença la guerre. Les théologiens déistes Toland, Collins, Woolston attaquèrent l'inspiration; l'illustre David Hume vint après eux et ébranla, par sa puissante dialectique, non-seulement les dogmes chrétiens, mais même toute base de certitude. Lord Bolingbroke, ennemi déclaré du clergé, frappa plus violemment le dogme de l'inspiration, parce que le cercle de ses

attaques était plus restreint. Non-seulement il nia la *théopneustie*, mais il prétendit reconnaître dans le Nouveau Testament deux Evangiles, l'un de Jésus-Christ, conforme à la loi naturelle et à la philosophie de Platon, l'autre de saint Paul, rempli de doctrines immorales et impies.

Les philosophes français attaquèrent violemment le christianisme et dirigèrent leurs traits les plus acérés contre le dogme fondamental de la révélation, la *théopneustie*. Montesquieu ouvrit la campagne dans les *Lettres persanes*; tous les encyclopédistes entrèrent dans la lice et livrèrent combat avec la vigueur de la conviction, les lumières de la science et le succès de la raison. Mais nul ne porta à la *théopneustie* des coups plus terribles que Voltaire, qui se moquait implacablement des prophètes, tournait les miracles en ridicule et ne voyait dans la Bible qu'un tissu de superstitions, de fables, d'immoralités et de mensonges; dans la morale chrétienne, qu'une pâle copie des maximes des sages de l'antiquité. Jean-Jacques Rousseau, plus respectueux envers la Bible, sans doute à cause de son éducation protestante, attaqua la *théopneustie*, l'origine surnaturelle du christianisme et les miracles avec une modération qui rendit plus terribles les coups qu'il leur porta. Il combattit l'inspiration en protestant de l'émotion et de l'enthousiasme qu'excitaient en lui la « majesté de la Bible, la sainteté de l'Evangile. » Les théologiens ne se laissèrent pas prendre à ces égards, peut-être un peu affectés.

Il n'est pas nécessaire d'entrer dans de longues discussions métaphysiques pour montrer que la simple raison repousse la *théopneustie*; il suffit d'étudier les faits. Tout d'abord, si Dieu a parlé par les auteurs sacrés, il faut nécessairement admettre qu'il aura préservé les esprits de toute inexactitude et les écrits de toute erreur. La conservation providentielle du texte est la conséquence nécessaire de la *théopneustie*. Or, que voyons-nous ? C'est que le texte sacré n'a pas été miraculeusement conservé; les variantes au contraire se comptent par milliers. Mais ce n'est pas tout. La Bible croit que le soleil se lève et se couche; qu'en l'arrêtant dans sa course on peut prolonger la durée du jour; elle croit à l'existence du phénix dans le livre de *Job*; elle dit, dans le *Lévitique*, que le lièvre est un ruminant; elle donne comme vraies une foule de croyances dont la science a depuis longtemps démontré l'absurdité. Il arrive aussi que les écrivains sacrés se contredisent eux-mêmes. Ces contradictions se rencontrent en grand nombre jusque dans les Evangiles. Parmi les théologiens modernes, ceux qui n'osent pas nier les progrès de la science, les résultats les plus manifestes des travaux de la critique historique, reconnaissent que l'inspiration divine doit être restreinte aux faits les plus importants, aux enseignements les plus nécessaires. C'est l'Eglise qui détermine l'importance des faits et celle des enseignements; c'est elle par conséquent qui est chargée de nous dire quels sont les passages inspirés, et c'est à elle seule, en définitive, que reste applicable le principe de l'inspiration. Ainsi expliquée, la *théopneustie* n'est plus qu'un vain nom, sans aucune portée pratique.

THÉOPOMPE, roi de Sparte, qui vivait au VIII^e siècle avant notre ère. Sous son règne eut lieu l'institution ou plutôt l'agrandissement du pouvoir des éphores, magistrats chargés de surveiller la conduite des sénateurs et même celle des rois. Comme sa femme lui reprochait de consentir à l'amoindrissement du pouvoir royal, Théopompe lui répondit : « Je laisserai à mes héritiers une autorité plus grande, car elle sera plus durable. » Une contestation s'étant élevée entre les Spartiates et les Argiens au sujet de la possession d'un petit canton appelé Tyrée, il fut décidé que trois cents champions, choisis par chacun des deux peuples, décideraient la querelle. Ils en vinrent aux mains, et tous les combattants périrent, à l'exception d'un Spartiate nommé Athriades, qui décida la victoire en faveur de sa nation. Quelques temps après commença une longue guerre entre Sparte et la Messénie. D'abord vainqueur, puis vaincu, Théopompe tomba entre les mains de l'ennemi, qui le mit à mort.

THÉOPOMPE, orateur et historien grec, né à Chio vers 378, mort vers 305 av. J.-C. Il appartenait avec son père au parti aristocratique et reçut d'Isocrate des leçons d'éloquence. Son père ayant été exilé, il quitta avec lui l'île de Chio, parcourut les principales villes de la Grèce, où il se fit connaître en prononçant des discours, des panégyriques, et remporta le prix d'éloquence lors du concours qui eut lieu pour les funérailles de Mausole (352). Théopompe vit, par ordre d'Alexandre le Grand, se rouvrir pour lui les portes de sa patrie (339) et y devint un des chefs du parti aristocratique. Après la mort d'Alexandre, avec qui il entretenait une correspondance, Théopompe, qui s'était fait de nombreux ennemis par son orgueil et l'apreté de son langage, dut prendre de nouveau la route de l'exil. Il passa alors en Egypte (305), et, depuis cette époque, on ne sait plus rien de sa vie. Outre des *Panégyriques* et une diatribe contre Platon, Théopompe écrivit une *Histoire de la Grèce* en douze livres, pour faire suite à celle de Thucydide : elle s'a-

tend jusqu'à la bataille de Leuctres; les *Phittipiques*, c'est-à-dire l'histoire de Philippe V, roi de Macédoine, vaste ouvrage en cinquante-huit livres, qui jouit dans l'antiquité de beaucoup de réputation et dans lequel l'historien montre un penchant marqué pour la critique acerbe. De ces ouvrages il ne reste que des fragments, publiés par Wickers (Leyde, 1829, in-4°) et insérés dans les *Fragmenta histor. græcor.* de Didot.

THÉOPOMPE, écrivain dramatique grec, qui vivait au III^e siècle av. J.-C., du temps d'Aristophane. On ne sait rien de la vie de cet auteur, qui composa, d'après Suidas, quatre-vingts pièces de théâtre. Parmi ces pièces, on cite : les *Guerrières*, les *Aphrodisies*, le *Voluptueux*, *Admète*, *Thésée*, *Pénélope*, *Phryné*, *Némée*, *Pamphile*, etc. Il n'en reste que de rares fragments, réunis et publiés par Meinecke dans sa collection des auteurs comiques grecs.

THÉORBE ou **THORBE** s. m. (té-or-be — de *Thorba*, nom de l'inventeur). Mus. Sorte de luth qui avait deux manches, et dont le son était plus grave que celui du luth ordinaire. On a écrit encore *THORRE* et *TORRE*.

— Encycl. Le *thorbe* était une des nombreuses variétés du luth. Il eut pendant un certain temps un très-grand succès, fut en honneur auprès des belles dames et des grands seigneurs; il paraissait, au XVI^e et au XVII^e siècle, dans les concerts de chambre, où il servait, avec quelques autres instruments, à accompagner les madrigaux, villanelles, airs sérieux, chansons à boire et autres compositions chantées à plusieurs parties. La forme du *thorbe* se rapprochait sensiblement de celle du luth proprement dit; mais il avait deux manches accolés parallèlement. Le plus petit de ces manches était presque absolument pareil à celui du luth et portait, comme celui-ci, onze cordes; le second, qui était beaucoup plus grand, supportait huit autres cordes qui servaient pour les basses. De même aussi que le luth, le *thorbe* était pincé. Tous les concerts que représentent les tableaux du Titien, de Valentin et des autres peintres anciens de l'école italienne offrent, dit M. Fétis, des réunions d'instruments à cordes pincées et de chanteurs. Quoiqu'ils n'eussent qu'une qualité de son peu éclatante, ces mêmes instruments faisaient aussi partie des orchestres dans l'origine de l'opéra. On en voit un exemple dans le drame musical intitulé : *Il San-Alessio*, composé par Etienne Landi en 1634. L'instrumentation de cet ouvrage était composée de trois parties distinctes de violons, de harpes, de luths, de *thorbes*, de basses de viole et de clavecins pour la basse continue. Un pareil orchestre paraîtrait aujourd'hui bien sourd, mais l'effet en serait original.

Fort en faveur jusque vers le milieu du règne de Louis XIV, le *thorbe*, comme le luth, vit son influence décroître ensuite de jour en jour et fut définitivement remplacé par la guitare. Le père de Ninon de Lenclos, dit Castil-Blaze, donnait des leçons de *thorbe*, et cette femme célèbre en jouait fort bien elle-même.

THÉORE s. m. (té-o-re — grec *theōros*, mot qui signifie proprement spectateur, et qui s'est dit ensuite des députés qu'une ville envoyait à quelque fête ou à quelque oracle. *Theōros* vient de *theōomai*, ionien *thēomai*, dorien *thanai*, *thaomai*, regarder, contempler, admirer). Antiq. gr. Chacun des individus qui faisaient partie d'une théorie ou procession. Député d'une ville, chargé d'aller à Delphes ou à Olympie offrir des sacrifices aux dieux.

— Infus. Genre d'infusoires systolides ou rotateurs, de la famille des hydratides.

THEORELL (Sven-Lorens), magistrat et écrivain suédois, né à Halljunga en 1784. Son père, qui était pasteur, l'envoya faire ses études à l'université d'Upsal. Après avoir donné pendant quelque temps des leçons particulières, il se rendit à Stockholm en 1814 et devint successivement copiste à la chambre des comptes (1815), notaire, membre de la commission législative (1841), conseiller à la cour des comptes (1845). La réputation de savoir et d'intégrité qu'il avait acquise lui valut d'être nommé en 1848, par les états du royaume, procureur de justice, président du comité de la liberté de la presse et d'être chargé de veiller à l'exécution des lois. On doit à Theorell : *Sur la politique d'Aucharswærd et sur la diète de 1840* (Stockholm, 1841); *Influence des fabriques sur le salaire des ouvriers et sur l'éducation de leurs enfants* (1845), livre couronné par la Société des sciences et belles-lettres de Gothenbourg; *Sur la représentation nationale de Suède* (1844), etc. On lui doit encore une traduction en suédois de l'*Esprit du gouvernement* d'Ancillon (1827).

THEORELL (Jean-Pierre), publiciste suédois, frère du précédent, né à Halljunga en 1791. Après avoir occupé un emploi à la chancellerie, il fonda en 1820 le *Courrier de Stockholm*, qu'il fit paraître pendant deux ans, acheta une imprimerie, éditâ plusieurs ouvrages, publia l'*Omibus quotidien*, dont il fit un journal politique, la *Feuille d'hiver* (1831), à laquelle il collabora jusqu'en 1848, et devint alors un des rédacteurs du journal démocratique la *Poste du soir*. Outre diverses

traductions et des brochures politiques, on doit à M. Theorell des essais historiques : *Sur la guerre des Deux-Roses* (1816) et *Sur la chute du royaume de Lombardie* (1848), publiés dans les *Mémoires* de l'Académie des sciences de Suède, qui les avait couronnés.

THÉORÈME s. m. (té-o-rè-me — gr. *thēorēma*; de *theōrein*, examiner). Proposition à démontrer : **THÉORÈME** de géométrie. **THÉORÈME** de mécanique. *Considérés sans préjugé, les théorèmes mathématiques se réduisent à un assez petit nombre de vérités primitives.* (D'Alemb.)

— Géom. *Théorème local*, Proposition exprimant une propriété commune à tous les points d'une ligne.

THÉORÉTIQUE adj. (té-o-ré-ti-ke — rad. *théorème*). Philos. Spéculatif, qui appartient à la théorie. Il Peu usité; on dit **THÉORIQUE**.

THÉORÈTRES s. m. pl. (té-o-rè-tre — gr. *thēōrētrai*; de *theōrēō*, je regarde). Antiq. gr. Présents que le futur époux faisait à sa fiancée, la première fois qu'elle était son voile devant lui.

THÉORICIEN, **IENNE** s. (té-o-ri-si-ain, i-ène — rad. *théorie*). Personne qui connaît les principes, la théorie d'un art : *Un bon théoricien*. Une parfaite **THÉORICIENNE**. Le **THÉORICIEN** marche avant le praticien lorsqu'il s'agit de discuter la science. (Gardanne.)

THÉORICON s. m. (té-o-ri-konn — mot gr. dérivé de *theōrein*, théâtre). Antiq. gr. Fonds publics affectés aux dépenses des fêtes publiques, à Athènes.

— **Encycl.** D'après les anciennes lois de la république, ce qui restait du revenu annuel, lorsque les dépenses de l'administration civile avaient été payées, devait être placé dans le fonds militaire et consacré à la défense du pays. Cet ordre de choses commença à changer avec Périclès. On sait quelle passion le peuple d'Athènes avait pour les fêtes, et, comme le dit Xénophon, elles étaient bien plus nombreuses dans cette ville que dans tout le reste de la Grèce. Outre celles auxquelles prenaient part tous les citoyens, il y en avait pour chaque tribu, pour chaque deme, pour chaque famille. Les frais de ces fêtes particulières étaient payés par les communautés qui les célébraient. Mais, pour les fêtes générales, c'était au trésor public de les payer, du moins en grande partie. Or, les plus importantes de ces fêtes, comme les dionysiaques, les panathénées, les éleusines, les thargélies et quelques autres, ne consistaient pas seulement en sacrifices, mais en processions, représentations théâtrales, luttes gymnastiques, jeux de toutes sortes. La dépense était proportionnée à la splendeur, qui, dans certains cas, prenait les plus grandes proportions. Démosthène, dans sa première *Philippique*, se plaint que la fête des panathénées ou celle des dionysiaques coûte à l'État plus d'argent qu'une expédition militaire. Il est vrai qu'une partie des frais était au compte des citoyens chargés de la liturgie; mais il en restait beaucoup au compte de l'État. La même chose se passait pour les députations religieuses, comme la théorie de Délos, ou pour les députations envoyées aux jeux Olympiques, Isthmiques, Néméens et Pythiens.

Les largesses au peuple, lors des fêtes nationales, commencèrent à une époque reculée; mais, d'abord peu considérables, elles s'élevèrent peu à peu et devinrent enfin très-lourdes pour le trésor public. Une des principales fut le prix d'entrée aux représentations dramatiques. Dans les commencements, le théâtre était en bois et tout citoyen pouvait y entrer librement. On ne tarda pas à reconnaître qu'il résultait de là beaucoup de confusion, même des dangers. Vers l'an 500 av. J.-C., l'échafaudage qui supportait le plancher s'écroula pendant une représentation, et cet accident causa de grandes alarmes. Il fut décidé que l'entrée ne serait plus gratuite. On fixa le prix de la place à 2 oboles; ce prix revenait au *theatron*, c'est-à-dire à l'entrepreneur du spectacle, qui s'obligeait à réparer le théâtre et à le tenir constamment prêt pour les représentations. La construction d'un théâtre en pierre ne modifia pas cet usage; il fallut que chaque spectateur continuât à payer le prix d'entrée. Périclès, voulant épargner cette dépense aux plus pauvres d'entre les citoyens et leur donner en même temps le moyen d'assister au spectacle, fit passer une loi en vertu de laquelle ils recevaient du trésor public la somme nécessaire pour payer le prix d'entrée. Plus tard, ce genre de largesse fut fait pour d'autres plaisirs que les représentations dramatiques. Elle consista ordinairement en 2 oboles par personne. Si la fête durait deux jours, elle était de 4 oboles; si elle en durait trois, de 6 oboles. Elle ne pouvait aller au delà. Si le trésor public ne se trouvait pas dans une situation satisfaisante, la somme était proportionnellement diminuée. Il arriva que l'appétit de peuple pour ces largesses s'accrut démesurément, surtout quand il fut stimulé par les propositions des démagogues, et, au temps de Démosthène, ce n'était plus seulement la classe des citoyens pauvres qui y participait.

Une si grande dépense absorbait les ressources du trésor; il ne restait presque plus rien pour des objets d'une haute importance,

et le fonds militaire se trouvait épuisé. Peu après Périclès, certains démagogues avaient poussé le peuple à placer dans le *théoricon* toute la partie des contributions que laisseraient libre les services de l'administration civile, en sorte que tous les frais de la guerre ou de la défense territoriale étaient demandés aux contributions extraordinaires. Un autre démagogue, Eubulus, tenta de rendre ce système définitif. Il fit voter une loi par laquelle la proposition d'appliquer le *théoricon* au service militaire serait poursuivie comme un crime capital. Cette loi causa de grands embarras à Démosthène dans ses projets pour la défense nationale; il semble avoir réussi à la faire abroger, mais seulement vers 339 av. J.-C. Dans les commencements, le *théoricon* n'était pas sous la direction de trésoriers spéciaux; c'étaient les collecteurs de taxes levées sur les alliés qui déboursaient les sommes exigées par le service des fêtes. Il n'y avait pas encore, à proprement parler, d'impôt théorique, c'est-à-dire d'impôt spécialement affecté aux amusements du peuple. Quand le système des largesses devint plus considérable, des trésoriers furent spécialement chargés de diriger un fonds dont l'existence était rendue nécessaire. On en nomma dix, un par chaque tribu; leur élection eut lieu vers l'époque des grandes dionysiaques, par le vote à main levée. Au temps d'Eubulus, plusieurs autres branches de l'administration étaient placées sous leur contrôle, par exemple la construction des magasins publics et des arsenaux, l'entretien des rues, le corps des receveurs, etc. Cet accroissement extraordinaire d'attributions données à des agents qui avaient eu à l'origine des fonctions restreintes et d'une importance relativement médiocre s'explique par la préoccupation constante du peuple athénien au sujet du *théoricon*. Ce peuple, devenu si désireux des fêtes et des largesses qu'il sacrifiait à cette passion les plus graves intérêts, espéra ainsi empêcher efficacement qu'aucune portion de l'impôt théorique ne fût distraite de sa destination, et il imagina qu'il en augmenterait la somme en augmentant les attributions de ceux qui en avaient la direction.

THÉORIE s. f. (té-o-ri — gr. *theōria*; de *theōrēō*, je considère). Connaissance spéculative, purement rationnelle et considérée indépendamment de toute application : *La théorie de la musique*. *La théorie de la peinture*. Ceci n'est beau qu'en théorie, que dans la théorie. La théorie ne tire son exactitude que des principes ou axiomes confirmés par l'expérience. (L. Pinel.) La théorie est l'application des faits par les causes réelles. (Flourens.) La vraie théorie des langues n'est, en un sens, que leur histoire. (Renan.) La théorie n'est autre chose que la pratique réduite en règles par l'expérience. (B. Const.) En toute chose, la théorie n'est rien auprès de la pratique. (A. de Vigny.) Séparer la théorie de la pratique est le propre de l'ignorance. (Colins.) Il n'y a rien d'excellent dans la pratique sociale qui n'ait été, longtemps avant d'être pratique, la théorie de quelque sage. (Ch. Roinet.)

— Opinions systématiques : *Les théories politiques, sociales, gouvernementales*. La théorie de la souveraineté du peuple n'est que la théorie de la servitude. (Lamenn.) La théorie de la femme libre ne semble une théorie aussi fatale qu'insensée. (E. Legouvé.) Le ridicule d'une théorie n'est pas toujours ce qui lui ôte son crédit. (Lecouturier.)

— Ensemble scientifique résultant d'une série de lois auxquelles on rattache des faits d'observation : *La théorie du son*. *La théorie de l'électricité*. *La théorie de la lumière*.

— Ensemble de principes propres à un art : *Une théorie dramatique*.

— *Théorie de la terre*, Géologie.

— Art milit. Principes des manœuvres, des exercices : *Connaitre la théorie, sa théorie*. *Chaque arme a sa théorie particulière*. (Sicard.) « Petit livre dans lequel sont exposés ces principes. » Leçon de théorie : *Il y a théorie deux fois par semaine*. « Faire la théorie, Enseigner la théorie.

— Astron. Ensemble des éléments qui servent à calculer les mouvements d'une planète : *La théorie de Vénus*.

— **Encycl.** Philos. Il faut tout d'abord ne pas confondre la *théorie*, bien qu'elle soit spéculative, avec la spéculation pure. La *théorie* se distingue toujours, il est vrai, de la pratique; mais elle peut être en même temps spéculative et expérimentale. La spéculation pure est opposée à la fois à la pratique et à l'expérience et se prend, par conséquent, dans un sens plus restreint que la *théorie*. Par exemple, en philosophie, la logique, comme la psychologie, la morale et la théodicée, donne lieu à des *théories*; la métaphysique est purement spéculative. De même, dans les mathématiques, il y a une partie de pure spéculation, celle qui n'a pas d'application dans les arts.

On a souvent médié de la *théorie*; mais il faut à ce sujet se rappeler le mot de Mme de Staël : « Il n'y a que les gens médiocres qui mettent en opposition la *théorie* et la pratique. » Sans *théorie*, rien de certain dans la pratique; sans pratique, la *théorie* reste stérile.

Si nous pouvions posséder le savoir parfait, nous connaîtrions tout ensemble les lois, les causes, les effets, les rapports et les applications; nous ne séparerions donc jamais l'étude spéculative de l'application, la *théorie* de la pratique. Mais notre intelligence ne nous permet pas un coup d'œil si large et si profond. En parcourant l'histoire de la science à toutes les époques et chez tous les peuples, nous les voyons procéder, suivant leur génie propre, par la pratique ou par la spéculation. L'union de l'une et de l'autre révèle une période scientifique déjà avancée, et plus les nations progressent, plus elles savent comprendre toutes les conséquences et toutes les applications d'une vérité nécessaire dans l'ordre des vérités contingentes. Traçons, au point de vue de la tendance soit théorique, soit pratique, une rapide esquisse du travail successif de l'humanité.

Dans l'Inde, le pays où la spéculation s'est produite si abondamment, comme un fruit naturel du sol, ce sont surtout les *théories* philosophiques et les déductions logiques qui occupèrent les esprits. On a parlé beaucoup de leur astronomie, et les Indous eux-mêmes, la prétendant révélée, l'ont fait remonter à des centaines de siècles; mais elle fut fondée en grande partie sur les données des astronomes grecs alexandrins; de même, les doctrines superstitieuses des astrologues grecs ont fourni beaucoup à leur astrologie. On a vanté aussi l'originalité de la géométrie des Indous, et l'on a cru en trouver la preuve dans la compilation géométrique de Brahmagupta; mais il est reconnu aujourd'hui que cette compilation eut sa source dans l'abrégé d'un ouvrage d'Héron d'Alexandrie. Ce qu'ils paraissent avoir cultivé surtout avec succès, après la philosophie, c'est l'arithmétique; cependant, on ne sait pas ce que, dans cette science, ils purent devoir aux arithméticiens grecs.

En Chine, nous voyons le contraire de ce que l'Inde a produit : point de *théorie*, mais l'empirisme pratique poussé fort loin; des arts assez avancés, mais pas de sciences dignes de ce nom. Les Chinois ont le talent de l'observation sans y ajouter la puissance inductive; ils font admirer des procédés ingénieux, suivis avec une infatigable patience et perfectionnés sans *théorie*, par tâtonnements. Dès les temps les plus reculés, ils eurent une astronomie remarquable par les procédés pratiques; mais ce fut moins, chez eux, une science qu'un art, et, comme ils ne s'appuyaient sur aucune *théorie* pour en continuer les progrès, ils furent surpassés par les Grecs d'Alexandrie.

Les anciens Égyptiens ressemblèrent aux Chinois pour le génie des arts utiles à la vie, pour l'empirisme et l'esprit pratique. Si l'on pénètre dans leur astronomie, à laquelle se mêlait beaucoup d'astrologie, on n'y voit presque rien de fixe et qui soit nettement établi sur des lois. Dans leur géométrie, point de *théorie*, point de démonstrations, mais des résultats purement pratiques et des procédés ingénieux que leur empruntèrent les arpenteurs grecs et romains. L'absence de *théorie* empêcha leurs progrès, et si, jusqu'à l'époque des guerres médiques, ils eurent des connaissances mathématiques à communiquer aux Grecs, ce fut en suite, au contraire, de ces derniers qu'ils reçurent les connaissances nouvelles.

Les Chaldéens firent des observations astronomiques dans lesquelles ils ne furent guidés d'abord que par les superstitions astrologiques. Ils firent empiriquement d'intéressantes découvertes; mais ils échouèrent dans la *théorie* et ne commencèrent à y faire quelque progrès qu'avec l'aide des hypothèses grecques. Les Perses, les Mèdes, les Arabes ne comptent pas dans la science, soit pratique, soit théorique, jusqu'à l'ère chrétienne et même jusqu'à la fondation de l'islamisme. Les Juifs, placés à part dans le monde oriental sous le rapport de l'idée religieuse, restent loin des Égyptiens, des Indous, sous le rapport de la science, et n'ont pas d'importance dans le mouvement scientifique de l'antiquité.

La nation qui tient, sans contredit et de beaucoup, le premier rang dans la science parmi les nations du monde ancien, c'est la nation grecque. De la Grèce vinrent, à une certaine époque, soit directement, soit par l'intermédiaire des Romains, toutes les notions appelées à remplacer les connaissances primitives des autres pays ou à les vivifier. C'est que la science est en Grèce un développement régulier, une méthode rationnelle, une *théorie* et, par conséquent, un principe de progrès. Elle s'y confondit longtemps avec la philosophie, et, même à l'époque où la philosophie et la science furent distinguées l'une de l'autre, elles restèrent unies par plus d'un point. « Platon, a dit M. Franck, est le premier de tous les philosophes de la Grèce qui ait essayé de tracer une division hiérarchique des sciences. Au premier rang il place la connaissance de Dieu et des idées, objet sublime de la raison, mais auquel il faut s'élever peu à peu par la méthode dialectique, en partant des données de l'observation, et d'où il faut descendre aux applications morales et politiques. Au second rang il place la connaissance des mathématiques, objet de la science, considérée par Platon comme intermédiaire entre la raison et l'opinion et comme participant à la certitude de la première. Enfin, au troisième

rang il place les connaissances physiques, objet de l'opinion, où n'atteint pas la certitude, mais seulement la vraisemblance. Il rattache l'astronomie aux sciences mathématiques, mais en la fondant sur l'hypothèse et le calcul, sans y donner assez de place à l'observation. Il n'a pas deviné ce que pouvaient devenir les sciences physiques fondées sur l'observation et l'induction et précisées par les mathématiques. Il avait cependant sous les yeux l'exemple de la *théorie* mathématique des sons, formulée par les pythagoriciens; mais il croyait sans doute que cette *théorie* avait été trouvée *a priori* et que l'expérience n'était qu'imparfaitement d'accord avec elle. Il avait aussi sous les yeux l'exemple du légitime succès qu'Hippocrate avait obtenu par l'induction expérimentale dans une science éminemment utile, dans la médecine. Mais Platon la considérait sans doute moins comme une science que comme un art conjectural. La médecine avait, en effet, beaucoup trop ce caractère dans les écrits des philosophes ioniens et pythagoriciens qui s'en étaient occupés avant Platon. Mais, philosophe lui-même, Hippocrate était entré avec une rectitude d'esprit et une perspicacité merveilleuses dans la voie de l'observation médicale, dont il avait su faire prédominer les résultats au milieu des hypothèses physiologiques nécessairement fort inexactes de son temps, et malgré l'insuffisance des connaissances anatomiques de cette époque. Aristote organisa ce que Platon n'avait fait qu'esquisser avec génie. Il fonda la métaphysique sur une analyse puissante, bien qu'imparfaite, des notions naturelles de l'esprit humain. Il établit l'histoire naturelle et la météorologie descriptives, la psychologie, la morale, la politique, la rhétorique et la poétique sur l'observation et la comparaison des faits. Il formula les lois de la méthode déductive d'après un examen approfondi de ses procédés; il indiqua la méthode inductive, mais sans en tracer les règles si compliquées, sans en montrer les conditions et les ressources, sans en marquer toute la portée et sans signaler toute l'étendue de ses applications. Dans les sciences physiques, il n'assigna à l'induction qu'un rôle préliminaire pour atteindre les idées générales et pour dégager les principes nécessaires; mais c'est par la déduction et en partant de la métaphysique qu'il voulut construire les *théories* physiques, et c'est ainsi qu'il leur donna une apparence trompeuse d'exactitude et de rigueur. Son œuvre immense excita l'admiration plutôt que l'émulation. Il eut beaucoup de commentateurs, mais non d'imitateurs ou de continuateurs dignes de lui. »

Quelle que fût l'insuffisance des méthodes d'Aristote et quoique l'antiquité n'en ait pas tiré tous les fruits qu'elles semblaient promettre, il y eut cependant, par l'union de la *théorie* aux procédés d'observation, d'admirables progrès dans les sciences mathématiques pures, dans l'astronomie, pour laquelle Hipparque inventa la trigonométrie, dans la géographie mathématique, dans l'optique, pour laquelle Ptolémée unit la *théorie* à l'expérience, dans la mécanique, dans l'anatomie, etc. Mais les doctrines d'Aristote furent peu à peu moins suivies et finirent par être presque délaissées. La nouvelle Académie concentra des efforts stériles sur le problème de la certitude. Les épicuriens portèrent dans tout leur scepticisme insouciant, et les stoïciens, faisant dominer dans les sciences naturelles le dogmatisme de leur panthéisme matérialiste, les obscurcissent par la doctrine superstitieuse des sympathies et des antipathies occultes et les détournèrent de leur voie pour les jeter dans les petits détails ou dans la recherche des faits extraordinaires ou merveilleux. Dans une grande partie du domaine scientifique, l'observation sérieuse était délaissée aussi bien que la *théorie*, lorsque le monde ancien fit place au monde nouveau.

Le moyen âge, courbé sous le dogme et l'autorité de l'Église, ne posséda pas cette indépendance d'esprit sans laquelle la science n'édifie point de *théories* et ne porte qu'un regard timide sur les vérités d'observation. La théologie domina tout, et la méthode aristotélique, remise en honneur, ne servit qu'aux exercices de la scolastique. Les efforts de l'intelligence humaine se bornèrent à la gymnastique de la logique et à l'étude de quelques textes. Cependant les Arabes musulmans étudiaient, commentaient les anciens Grecs et faisaient eux-mêmes d'importantes découvertes. Ce trésor se trouva réuni aux œuvres de l'antiquité lorsque surgit la Renaissance. Un des plus curieux et des plus intéressants spectacles que présente l'histoire entière de l'humanité est celui où elle se montre à cette époque brisant ses liens, cherchant la voie qui devait la conduire au vrai. Elle la trouva enfin, et l'esprit scientifique moderne naquit à la vie; après une lutte longue et ardente, il remporta la victoire, se manifesta au grand jour et fit reconnaître définitivement ses lois au monde. Descartes formula, dans ses traits principaux, la méthode philosophique, et Bacon la méthode inductive, que perfectionna Newton. Dans le même temps, la méthode analytique se substituait dans les mathématiques à la méthode synthétique et, à l'aide des signes de l'algebre, atteignit à des résultats jusqu'alors in-

connus. Dès lors, appuyée sur des *théories* de mieux en mieux faites et se guidant sur des observations multipliées et toujours plus précises, la science marcha d'un pas ferme de progrès en progrès. Grâce à l'imprimerie, qui lui fournit le moyen de communications faciles, elle n'eut qu'un seul et même développement, auquel concourut chaque nation.

On peut, d'après cette rapide esquisse, se faire une idée de ce que fut la *théorie* scientifique aux diverses époques de l'histoire humaine. Ce qui frappa surtout, c'est qu'au premier âge de la vie intellectuelle des peuples il n'y a aucune *théorie* dans les sciences. Chez les uns, l'expérience domine, sans méthode, pour ainsi dire naïve et enfantine; chez les autres, c'est l'imagination, la tradition ou l'autorité divine. Dans les pays où le panthéisme régnait, ou, en conséquence, la raison et la liberté humaines sont méconnues, la spéculation pure tient la place de l'enseignement scientifique; tout ressort de l'imagination ou de ce qu'on appelle l'inspiration divine; aucun progrès régulier n'est possible. Dans les pays où l'esprit humain se possède, sent sa force et peut user de quelque liberté dans l'exercice de sa raison, là on voit la science se former réellement, s'affirmer en *théories*, marcher peu à peu régulièrement et progressivement. Partout, dans les débuts, l'objet embrassé est immense : c'est le problème universel, le problème de l'origine des choses, le problème de l'origine et de la destinée du genre humain. Quand l'esprit scientifique se perfectionne, il cesse d'embrasser ces questions vagues et si complexes, il les divise en questions de plus en plus restreintes et précises, qu'il distingue soigneusement, qu'il étudie à part et dont il établit les rapports de façon à les lier logiquement entre elles et à distribuer les diverses connaissances suivant un système de subordination dont l'intelligence suit sans effort les divers degrés. Cependant, à aucune époque, les sciences ne purent faire de progrès sans recourir à l'imagination, qui trouve des hypothèses sur lesquelles se fondent les *théories* dont l'expérience confirmera la vérité ou réformera les erreurs. Il y a aussi une liaison entre les connaissances scientifiques et rationnelles qui composent les *théories*, et celles qui dérivent soit de l'empirisme aveugle, soit du principe d'autorité. Le philosophe déjà cité plus haut dit à ce sujet : « Les mêmes connaissances peuvent quitter peu à peu le dernier de ces deux caractères pour revêtir le premier, et c'est ce qui est arrivé successivement à tous les ordres de connaissances aujourd'hui purement rationnelles. Bien plus, certaines connaissances doivent participer toujours à ces deux caractères. L'histoire ne releva d'abord que de la mémoire et de l'imagination appliquées aux témoignages conservés par tradition; elle commença à devenir une science lorsqu'elle s'inquiéta de contrôler les témoignages et d'appliquer les principes de la critique à la détermination des faits passés, des circonstances et des époques où ils se sont produits et du lien qui les unit entre eux. Elle fut plus scientifique encore lorsque, par des inductions légitimes, elle s'inquiéta d'expliquer les faits par leurs causes, et surtout lorsque, au nom des principes de la morale, du droit et de l'économie politique, elle s'efforça d'apprécier les institutions et les événements et qu'elle essaya de déterminer les lois du libre développement de l'humanité. Mais elle devra toujours admettre beaucoup de faits sans pouvoir les expliquer, et elle devra toujours s'appuyer principalement sur l'autorité du témoignage. Le droit naturel, source commune de ce qu'il y a de bon et de vrai dans les principes généraux de toutes les législations, est l'objet d'une science rationnelle et qui peut être parfaitement vraie, mais qui sera toujours vague; qui sera toujours indispensable, mais toujours insuffisante. Le droit naturel aura son complément nécessaire dans le droit positif, qui s'est établi primitivement par l'usage et par l'empirisme, mais qui, plus tard, a demandé des inspirations à la science et qui est devenu lui-même l'objet d'une science lorsqu'on s'est inquiété de rattacher ses prescriptions à une *théorie*, de les interpréter d'après les principes et de les apprécier d'après les lumières du droit naturel. Mais le droit positif, dans ses dispositions spéciales appropriées à tel peuple et à telles circonstances, relèvera toujours du principe de l'autorité humaine. »

Si la *théorie* joue un rôle des plus importants dans le savoir humain, il est essentiel que la science établisse ses *théories* conformément aux règles reconnues les meilleures par suite des progrès de l'esprit scientifique. En voici le résumé, d'après les hommes supérieurs qui se sont plus spécialement préoccupés de ces questions élevées. Il faut d'abord une notion distincte de ces principes antérieurs et supérieurs à l'expérience que tout homme applique, et qui ont reçu le nom d'axiomes. Il faut ensuite que les définitions mettent en évidence le contenu implicite de nos idées. Il faut, en troisième lieu, comparer et grouper les données de l'expérience, puis appeler au secours de l'expérience d'un côté la raison et ses principes nécessaires, de l'autre la foi à la stabilité des lois de la nature, et alors étendre légitimement à tous les êtres semblables entre eux, à tous les

phénomènes de même espèce les notions acquises par l'observation de quelques individus ou de quelques faits de chaque espèce, enfin étendre à tous les temps et à tous les lieux les notions acquises par des observations faites en un temps et en un lieu donnés. Il faut, de plus, découvrir les lois suivant lesquelles les phénomènes se produisent et, si ces lois sont complexes, les décomposer en des lois plus simples et tenter d'arriver ainsi à des lois tout à fait simples qui, combinées entre elles, deviennent le principe d'inductions quelquefois merveilleuses. Arrivée à cette hauteur, la *théorie*, bien qu'elle ne puisse atteindre la perfection refusée aux œuvres humaines, défie cependant les critiques, brave les préjugés des ignorants, et, au-dessus des applications pratiques dont l'utilité frappe plus vivement les yeux du vulgaire, elle se maintient dans tous ses droits. C'est elle surtout qui fortifie la pensée, instrument de nos connaissances; c'est elle aussi qui ouvre la voie à l'application pratique de ces connaissances, et souvent, comme on l'a dit, à une application dont l'imprévu égale l'extraordinaire. Pour n'en citer que deux exemples, c'est de la *théorie* sur le calorique et sur les corps dilatables que sont nées les machines à vapeur; c'est de la *théorie* sur l'électricité qu'est né, comme un prodige soudain, ce fil merveilleux qui bientôt reliera toutes les parties du monde, le télégraphe électrique.

— Art milit. Napoléon, dans ses *Mémoires*, dit que, « dans toutes les sciences nécessaires à la guerre, les *théories* sont bonnes pour donner des idées générales qui forment l'esprit; mais leur stricte exécution est toujours dangereuse. » (Général Gourgaud, 1823, t. II, p. 192.) « La victoire, a dit Odiot, doit appartenir au plus brave, à condition qu'il sera le mieux guidé dans la pratique de sages et savantes *théories*. » Telle est l'application juste du mot *théorie*; mais on l'a appliquée aussi aux règlements d'exercice et aux démonstrations qui y sont contenues. Ce dernier sens a fini par prévaloir depuis le commencement de ce siècle. La *théorie*, comme l'entendent les troupes, n'est point un raisonnement ou un discours en explication de principes; ce n'est plus que le récit, fait par cœur, des règlements d'exercices. On distingue les *théories* : 1° d'administration; 2° d'armement; 3° de caporaux; 4° de sergents; 5° de service; 6° de siège; 7° d'infanterie; 8° d'officier. L'école faite aux officiers et aux sous-officiers par les chefs de bataillon et les adjudants-majors, sur les manœuvres, le maniement des armes, le service des places et les règlements militaires, s'appelle également *théorie*. Chaque arme a sa *théorie* particulière.

Théorie des aliments, par Jacob Moleschott (1850). En guise de préface, Moleschott a placé en tête de ce livre une lettre adressée à son père, médecin à Bar-le-Duc, et dans laquelle il commence par justifier sa tentative « devant un juge compétent qui, plus qu'aucun professeur, dit-il, avait attiré son attention sur l'utilité de la science des aliments. » Il pressentait, en effet, le mouvement que cet ouvrage allait provoquer, les ennemis qu'il lui attirerait. Il insiste donc principalement sur la nécessité de faire parvenir directement la science jusqu'au peuple. « C'est l'exemple de M. de Humboldt, dit-il, qui m'a animé et encouragé à communiquer au peuple des résultats d'études servant originairement à une publication savante à l'adresse des médecins et des naturalistes. »

Et, comme si l'autorité de l'illustre auteur du *Cosmos* ne suffisait encore pour l'excuser, il ajoute : « Je n'ai qu'un seul désir : puisse-je avoir ton approbation pour m'être occupé d'un sujet aussi utile à la santé qu'à l'éducation du peuple. N'était-ce pas la devise de tous nos efforts : Utilité publique et éducation du peuple ! » Moleschott expose en ces termes sa pensée la plus intime : « Les temps sont passés où l'esprit était censé être indépendant de la matière; mais aussi les temps s'en vont où l'on croyait humilier l'esprit en disant qu'il ne se manifeste que dans et par la matière. Devons-nous mépriser la substance qui reproduit notre vie ? N'est-il pas plus digne de l'homme de voir clair dans cet enchaînement de rapports nécessaires qui transforment la nourriture en sang, le sang en chair, en os, en nerfs, et qui fait dépendre de la substance nutritive la chaleur du cœur, la force des muscles, la solidité des os, l'activité du cerveau ? La pensée fondamentale de la morale moderne, Moleschott la fait ressortir du mot célèbre de Mme de Staël : Tout connaître, c'est tout pardonner. » La haute portée morale de la science, c'est qu'elle peut s'étendre jusqu'à cette connaissance exacte qui approfondit les lois nécessaires de la matière, qui arrive à savoir que nous en dépendons, et comment nous en dépendons, connaissance qui nous rend indulgents envers les autres, tout en indiquant les moyens de nous corriger de nos fautes et de nos misères. C'est l'intelligence qui fait de l'homme un être vraiment libre. Notre liberté ne saurait être autre chose que notre obéissance réfléchie aux lois de la matière, c'est-à-dire à nos propres lois, puisqu'elles deviennent nôtres du moment que nous les connaissons et que nous agissons avec connaissance de cause. Quand la science aura étudié toutes les propriétés

des choses qui existent, elle connaîtra l'essence de toute chose; car l'essence de toute chose est la somme de ses propriétés; et la philosophie deviendra science exacte, de même que celle-ci se confondra avec la philosophie. Moleschott termine son introduction en exprimant l'espérance de contribuer à une amélioration sociale en popularisant la science exacte des substances dont notre vie dépend.

La *Théorie des aliments* est divisée en trois livres. La première partie traite de la circulation et de l'échange des substances dans le corps; la seconde, de la composition et de la préparation des aliments; la troisième est une savante hygiène à la portée et à l'usage de tout le monde, une véritable macrobiotique, en tant que la vie dépend de la nourriture. Moleschott ne conseille pas d'acheter une longévité problématique au prix de tous les charmes et de toutes les fonctions supérieures de la vie humaine. La science, dit-il, est la seule base de la morale; lier la volonté par des vœux insensés, c'est traiter l'homme en animal qu'on emprisonne dans l'étable, pour qu'il ne s'égaré ni ne s'évade. En général, Moleschott recommande une grande variété dans le régime et fait ressortir la funeste influence morale d'un régime uniforme ou trop régulier qui, tout en conservant le corps, tue l'élan de l'âme et le génie créateur de l'esprit. La *Théorie des aliments* touche à la science sociale. La haute portée morale de ces doctrines physiologiques perçue au grand jour dans la partie qui traite du régime des travailleurs. Voici le résumé de toute la théorie de Moleschott et les conclusions pratiques que MM. Pouchet et Musset en ont tirées. Bien que la composition de la matière détermine sa fonction, ce n'est pourtant que l'échange rapide, la circulation vive, le mouvement incessant des substances dont elle est composée qui crée la force du corps et l'énergie de l'âme. Les membres qu'on laisse en repos se relâchent; les organes et les facultés qu'on n'exerce pas s'affaiblissent et s'éteignent. La rapidité de l'échange des substances dans les organes augmente leur force, et réciproquement; l'effort des organes augmente l'échange des substances. Tout effort, ou des muscles, ou des nerfs, provoque une circulation plus intense du sang, une transformation plus active de ses éléments, et par conséquent aussi un besoin plus grand de nourriture, pour restituer les déperditions. L'homme doit travailler non-seulement pour se procurer les moyens de vivre, mais pour augmenter sa vie, toutes les forces de son être. L'homme qui travaille doit se nourrir plus abondamment que celui qui ne travaille pas, parce qu'il lui est impossible de produire quelque chose par le mouvement des muscles et des nerfs, sans éprouver de déperdition dans le sang. Une nourriture complète est un besoin impérieux du travailleur. Tant qu'il n'y a pas d'équilibre entre la production et la consommation, entre les dépenses et les recettes, l'appauvrissement du sang et le paupérisme de la société en sont les conséquences fatales. L'équité morale n'est rien que l'expression de l'équilibre; ce n'est pas seulement le sentiment, c'est la loi fatale de la nature qui s'oppose à l'iniquité. La physiologie, comme l'économie sociale, le constate : tant que l'équilibre entre la production et la consommation n'est pas établi, les sociétés, comme les individus, sont en danger de mourir de faim.

La *Revue des cours scientifiques* de 1867 a reproduit les cours de Moleschott à Zurich. Ces cours ne sont que la reproduction sous une autre forme de la *Théorie des aliments*.

Théories et des idées morales dans l'antiquité (histoire des), par J. Denis (Paris, 1856, in-8°), ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques. L'auteur passe en revue tous les philosophes de l'antiquité, depuis Pythagore jusqu'à Julien et Proclus. Ce n'est pas une suite d'analyses froides et sèches, sans lien véritable et sans originalité sensible; l'ouvrage, au contraire, présente une grande unité et vaut plus encore peut-être par l'ensemble et par le plan que par les détails curieux qu'il renferme. M. J. Denis a cherché au fond de tous les systèmes l'idée morale, guidé par cette conviction, qui est à la fois l'inspiration et le résultat de ses études, que la vie morale de l'humanité est une, comme l'homme est un; que les vérités morales, nécessaires à la vie de l'homme, ne sont le privilège d'aucun temps ni d'aucun peuple; que partout on retrouve la même conscience, avec des transformations et des développements particuliers. « Par sa méthode, comme par ses conclusions, cet ouvrage est bien un ouvrage vraiment scientifique. La forme est loin d'être aride et rebutante; on trouve partout du mouvement, des idées neuves et un cachet tout personnel. C'est de l'érudition sans pédanterie et sans obscurité. »

Théorie de la terre, par Buffon. V. TERRE.

Théorie des sentiments moraux, par Adam Smith. V. SENTIMENT.

Théorie des quatre mouvements et des destinées générales, ouvrage de Ch. Fourier. V. MOUVEMENT.

Théorie des premiers principes selon Aristote, par E. Vacherot. V. PRINCIPE.

Théorie de l'impôt, par P.-J. Proudhon. V. IMPÔT.

Théorie de la science, par Gottlieb Fichte. V. SCIENCE.

THÉORIE s. f. (té-o-ri — gr. *theoria*, pompe, procession; de *theoros*, qui signifie proprement spectateur, et qui s'est dit ensuite des députés qu'une ville envoyait à ces fêtes). Antiq. gr. Pompe religieuse, procession en général. « Députation solennelle que les différentes villes de la Grèce envoyaient à certains sanctuaires, pour y offrir des sacrifices aux divinités auxquelles ces sanctuaires étaient consacrés : »

Regardez sur les mers cette poupe fleurie;
C'est le vaisseau sacré, l'heureuse *théorie*.

LAMARTINE.

— Encycl. Les *théories* avaient pour mission d'accomplir quelque devoir religieux, de consulter un oracle, ou d'offrir un sacrifice pour le salut de l'Etat. En général, elles se composaient de deux chœurs, jeunes garçons et jeunes filles, sous la conduite de guides plus âgés. Ces guides, qui étaient les ambassadeurs de la *théorie*, portaient le nom de théores dans quelques Etats doriens, chez les Egéniotes, les Trézéniens, les Messéniens et les Mantiniens; c'étaient des prêtres réputés habiles à interpréter les réponses des oracles. A Sparte, ils se nommaient prêtres pythiens et allaient, sur l'ordre des rois, à Delphes, consulter l'oracle de la Pythie. A Athènes, il n'y avait pas de théores en titre; ce nom était donné pour la circonstance aux citoyens que l'on chargeait de conduire les ambassades religieuses. Les plus importantes de ces ambassades athéniennes étaient celles des jeux Olympiques, Pythiques, Néméens et Isthmiques, celle qui allait consulter le dieu à Delphes, celle qui allait à Délos tous les cinq ans célébrer dans de solennelles processions la mémoire de Thésée et de ses compagnons, revenus heureusement de Crète après la mort du Minotaure. La dépense de ces ambassades était faite en partie par l'Etat, en partie par des citoyens riches, qui s'en faisaient déclarer les chefs suprêmes et qu'on appelait archithéores. Comme le chef suprême de la *théorie* représentait l'Etat, il déployait souvent une grande magnificence, et se présentait sur un splendide chariot, une couronne d'or au front. Nicias, qui était fort riche, fit d'incroyables dépenses lorsqu'il conduisit la *théorie* à Délos; Alcibiade étonna tous les spectateurs à Olympie par la magnificence de ses chariots et de ses chevaux.

De toutes les *théories* athéniennes, la plus belle et la plus renommée était celle de Délos. Il y avait un navire consacré à cette mission et qui portait le nom de *Théoria*. Avant le départ, le prêtre d'Apollon le décorait de branches de laurier, et un sacrifice solennel était célébré à Marathon, afin d'obtenir un heureux voyage. Pendant l'absence du navire, qui pouvait durer trente jours, la ville d'Athènes était purifiée, et la loi défendait de mettre à mort aucun criminel jusqu'à son retour. Cet usage est rappelé au début du dialogue de Platon intitulé *Criton*. Socrate est dans sa prison, et Criton vient lui dire qu'il apporte une mauvaise nouvelle, sinon pour lui, du moins pour ses amis. « Quelle nouvelle ? dit Socrate. Est-ce que le navire après le retour duquel il faut que je meure est revenu de Délos ? — Il n'est pas pas encore revenu, répond Criton; mais je crois qu'il viendra aujourd'hui, d'après ce que rapportent quelques personnes venant de Sunium et l'ayant laissé là. Il est évident, d'après eux, qu'il arrivera aujourd'hui, et qu'il faudra demain, ô Socrate ! que tu termines ta vie. — Eh bien ! Criton, réplique Socrate, à la bonne fortune ! Si j'ai plait ainsi aux dieux, qu'il en soit ainsi... »

Les Athéniens rattachaient communément la *théorie* de Délos au souvenir de Thésée; cependant des traditions faisaient remonter l'établissement de cette fête à une époque antérieure même à ce héros fabuleux. Plutarque rapporte que le navire employé par le fondateur de la *théorie* fut conservé avec soin, et que, souvent réparé, il servit aux Athéniens jusqu'à l'époque de Démétrius de Phalère. D'un autre côté, d'après d'autres écrivains grecs, le navire *Théoria*, qu'on appelait aussi *Délien* et *Salaminien*, quoique principalement destiné à la *théorie* de Délos, fut aussi employé dans d'autres occasions. Il est donc peu probable que ces navigations fréquentes aient permis de le conserver aussi longtemps que Plutarque le donne à entendre.

THÉORIQUE adj. (té-o-ri-ke; rad. *théorie* — gr. *theorikos*; de *theoria*, théorie). Qui appartient, qui a rapport à la théorie : *Cours théorique et pratique*. Les lois théoriques ne valent que par leur usage pratique. (H. Taine.)

— Abstr. gr. *Impôt théorique*, Impôt dont le produit était consacré aux représentations théâtrales.

THÉORIQUEMENT adv. (té-o-ri-ke-man — rad. *théorique*). D'une manière théorique : *Traiter un sujet théoriquement*.

THÉORISER v. n. ou intr. (té-o-ri-sé — rad. *théorie*). Créer une théorie, des théories : *Au besoin, il théorise sur le hasard*. (H. Castille.)

THÉORISTE s. (té-o-ri-sé — rad. *théorie*). Personne qui fait des théories, qui se livre à

des conceptions purement théoriques : *Que dirions-nous d'une poignée de théoristes échauffés, qui proposeraient une constitution à un souverain légitime comme on propose une capitulation à un général assiégé?* (J. de Maistre.) Les théoristes oublient le calcul des améliorations possibles et négligées en civilisation. (Fourier.)

THÉOSOPHE s. m. (té-o-so-fe — du gr. *theos*, dieu; *sophos*, sage). Philos. Illuminé qui pratique la théosophie : *Poète, métaphysicien, théosophe, historien et publiciste, il a tout abordé, il a tout tenté.* (Saint-Priest.)

— **Encycl.** On a donné le nom de *théosophes* à certains mystiques, tels que Jacques Boehme, Valentin, Weigel, Swedenborg, Saint-Martin, etc. La théosophie n'est pas du tout la théologie, bien qu'elles semblent très-proches parentes, à en croire l'étymologie. L'une est la connaissance de Dieu par le moyen de l'Antique et du Nouveau Testament tels que l'Eglise les éclaircit et les développe; la théosophie est la connaissance immédiate de Dieu et de ses attributs, par une illumination venant de Dieu même. Entre le *théosophe* et Dieu il y a communication directe, au dire du *théosophe*, bien entendu. D'autres mystiques en Occident, et surtout en Orient, ont prétendu à la même familiarité avec Dieu; mais ce qui distingue les *théosophes*, c'est que les marques d'un cachet particulier, c'est que, non contents d'avoir reçu des lumières surnaturelles touchant la divinité, ils ont eu tous l'ambition d'éclairer de ces lumières les sciences naturelles, la science de l'homme et du monde physique. Ils ont été conduits par là à mêler l'enthousiasme et l'observation, l'alchimie et la théologie, l'érudition et la rêverie la plus désordonnée. Ils ont compté parmi eux des savants du caractère le plus singulier, comme Paracelse, par exemple. Celui-ci est au reste le fondateur de la théosophie; c'est lui qui a ouvert cette route obscure et ambiguë. La communication avec Dieu, comme doctrine, et le goût de la curiosité des sciences naturelles, comme tendance, voilà ce qu'il y a de commun à tous les *théosophes*, qui, d'ailleurs, diffèrent grandement entre eux, dans la suite et le développement de leurs systèmes. Exposer ces systèmes sommairement nous conduirait trop loin; disons quelques mots seulement de celui qui fut le plus populaire, celui de Saint-Martin : L'homme religieux et fervent peut s'élever jusqu'à Dieu, l'atteindre et entrer en liaison avec lui. Alors il interrogera, il entendra l'esprit suprême dans le silence de l'extase; il en recevra des inspirations et des conseils, et l'union devenant parfaite à la fin, il ne se servira plus de sa raison, il n'aura plus besoin de son serviteur guidé en tout par l'intelligence divine. A ces opinions, Saint-Martin en mêlait d'autres qui relèvent du spiritisme. Il avait adopté et conservé cette idée de son premier maître, Martinez de Pasqualis, que l'espace circumterrestre, ce qu'il appelle la région astrale, est peuplé d'êtres supérieurs à l'homme, inégaux entre eux, formant de l'homme à Dieu une échelle aux degrés infinis. Saint-Martin commença donc par invoquer les esprits de la région astrale; mais on conçoit que lorsqu'il fut entré en liaison avec Dieu, il dut négliger singulièrement la familiarité des esprits subalternes. D'ailleurs, il déclare quelque part avec beaucoup de sérieux qu'il n'a pas toute confiance dans les esprits, qu'ils ne sont pas d'un commerce sûr. Saint-Martin, qui passa sa vie à aller de Tours à Bordeaux, de Bordeaux à Paris, de Paris à Strasbourg, finit par se former dans chacune de ces villes un petit groupe d'amis, d'adeptes, une petite Eglise enfin, qui comptait plus de femmes que d'hommes, cela va de soi. Quelques-unes étaient de fort grandes dames; Saint-Martin jouait auprès d'elles un rôle qui rappelle tout à fait celui du directeur catholique.

THÉOSOPHIE s. f. (té-o-so-fi — du gr. *theos*, dieu; *sophia*, sagesse). Philos. Science qui enseigne la théorie des sacrifices, la divination, les moyens de se mettre en rapport avec la divinité.

— **Encycl.** V. THÉOSOPHE.

THÉOSOPHIQUE adj. (té-o-so-fi-ke — rad. *théosophie*). Philos. Qui a rapport à la théosophie ou aux théosophes : *Confiez-moi les œuvres théosophiques de Swedenborg.* (Balz.)

THÉOSOPHISME s. m. (té-o-so-fi-sme — rad. *théosophie*). Doctrine théosophique.

— Philos. Nom donné par Kant au système des philosophes qui croient voir tout en Dieu.

THÉOT (Catherine), fameuse visionnaire française, née à Barenton (Manche) en 1725, morte à Paris en 1794. Elle commença de bonne heure à donner des signes d'aliénation mentale, à se dire inspirée de Dieu et destinée à devenir la mère d'un nouveau Messie. Le curé de son village l'adressa, à Paris, à l'abbé Grisel, qui la fit admettre par charité au couvent des Miramions, d'où elle sortit en 1779, sans avoir recouvré la plénitude de sa raison. Comme elle débitait publiquement toutes sortes d'extravagances, on l'enferma à la Bastille, puis à la Salpêtrière. Sortie de cet hospice à l'époque de la Révolution, elle se lia avec d'autres illuminés qui se réunissaient chez la duchesse de Bourbon, et finit par faire cercle elle-même. Ses prin-

cipaux adeptes étaient le chartreux dom Gerle, ex-constituant, et Quesvremont-Lamotte, ancien médecin du duc d'Orléans, zélé partisan de Mesmer et de Swedenborg. Les réunions avaient lieu chez Catherine, rue Contrescarpe (actuellement rue Mazet), dans un grenier. Elle se faisait appeler la « Mère de Dieu », disait qu'elle allait prochainement enfanter le Verbe divin, réparer les malheurs causés au genre humain par nos premiers parents et réaliser la Rédemption, qui n'avait été opérée qu'en figure. Les habitants du globe devaient être réduits à 140.000, tous ses élus. Elle leur promettait non-seulement l'immortalité de l'âme, mais celle du corps. Pour eux, elle allait rétablir le Paradis terrestre, où ils pourraient jouir sans fin de l'éclat radieux de son antique virginité. Son trône devait être érigé près du Panthéon, dans le local occupé maintenant par l'Ecole de droit. C'est de là qu'elle devait régir l'univers, commander aux soldats du Dieu des armées, et lancer la foudre qui devait pulvériser les trônes, anéantir les mécréants, aplanir les montagnes, dessécher les mers. Pour être initié à ces mystères, il fallait être en état de grâce et faire abstinence de tous les plaisirs charnels. Le récipiendaire était obligé d'appliquer sept baisers sur la vénérable face de la « Mère de Dieu » : deux au front, deux aux tempes, deux aux joues, le septième au menton. Le nombre sept était le symbole des sept dons du Saint-Esprit, des sept sceaux de l'Apocalypse, des sept sacrements de la Loi nouvelle, des sept allégresses et des sept douleurs de la Vierge.

La vieille sibylle n'aurait probablement pas attiré grand monde chez elle; aussi lui avait-on donné pour acolytes deux jeunes filles; l'une, très-jolie, et qu'on appelait l'Eclaircieuse, avait pour mission de paraître en robe blanche, le front ceint d'un bandeau, lors de la célébration des mystères, aux cérémonies d'initiation, et de psalmodier des lambeaux de la Bible; les adeptes se réservaient de la substituer adroitement à Catherine Théot, lorsqu'elle mourrait, en faisant croire sans doute à une transmigration d'âme, car la « Mère de Dieu » devait être immortelle, tout au plus pouvait-elle changer de corps. Une seconde jeune fille, également fort jolie, qu'on appelait la Colombe, était tenue en réserve pour suppléer l'Eclaircieuse et figurait également dans les initiations. Toutes ces farces mystiques cachaient, selon toute apparence, d'obscures intrigues cléricales et réactionnaires. La sottise humaine a des bornes, et combien, parmi les adeptes, pouvaient prendre au sérieux Catherine Théot? Cette vieille folle et deux ou trois illuminés étaient peut-être les seuls qui fussent de bonne foi. Au moment où Robespierre se préparait à faire décréter la fête de l'Être suprême, Catherine Théot et ses familiers reconnurent ou firent semblant de reconnaître en lui le Messie prédit par les oracles. Une lettre lui fut écrite par la visionnaire et tout fut préparé dans le cénacle pour son initiation. Il n'est pas supposable que Robespierre, cet homme d'un esprit si froid, ce métaphysicien congelé dans l'abstraction, ait pu le moins du monde donner dans les folies de l'illuminisme; mais aux esprits défilants et soupçonneux comme le sien, tout moyen de police et d'espionnage est bon. Il s'était même déjà créé dans Paris plusieurs centres de ce genre. « Nul homme de l'Europe », dit Michelet, n'excitait si vivement l'intérêt de ces mystiques que l'étonnant Maximilien. Sa vie, son élévation à la suprême puissance par le fait seul de la parole n'était-elle pas un miracle, et le plus étonnant de tous? Plusieurs lettres lui venaient qui le déclaraient un Messie. Tels voyaient distinctement au ciel la constellation Robespierre. Le 2 août 1793, le président des jacobins désignait, sans le nommer, « le Sauveur qui allait venir. » Une infinité de personnes avaient ses portraits chez elles, comme image sainte. Des femmes, des généraux même portaient un petit Robespierre sur leur sein, boisaient, priaient la miniature sacrée. Ce qui est plus étonnant, c'est que celles qui le voyaient sans cesse et l'approchaient de plus près, « ses saintes femmes », une baronne, une Mme de Chalabre qui l'aidait dans sa police, ne le regardaient pas moins comme un être d'une autre nature. Elles joignaient les mains, disant : « Oui, Robespierre, tu es Dieu. »

Le long du petit hôtel où se tenait le comité de Salut public régnait un corridor obscur. Là les hommes de la police venaient remettre les paquets cachetés. De là de petites filles portaient les lettres ou les paquets chez la grande dévote du Sauveur futur, chez cette Mme de Chalabre, femme de l'entrepreneur des jeux.

L'amer Cèvenol, Rabaut-Saint-Etienne, avait très-bien indiqué que ces momeries ridicules, cet entourage de dévotes, cette patience de Robespierre à les supporter, c'était le point vulnérable, le talon d'Achille, où l'on percerait le héros. Grey-Dupré, dans un noël piquant et facétieux y frappa, mais en passant. N'était-ce pas le sujet de cette comédie de Fabre d'Eglantine qu'on fit disparaître et pour laquelle peut-être Fabre disparut? Dans ses instincts de police, insatiablement curieux de faits contre ses ennemis, contre le comité de Sûreté qu'il voulait briser, il faisait volontiers dans les cartons de ce Comité.

Il y trouva, prit, emporta des papiers relatifs à la duchesse de Bourbon, et refusa de les rendre. Cela rendit curieux. Le Comité s'en procura des doubles et vit que cette affaire, si chère à Robespierre, était une affaire d'illuminisme. Le dossier de la duchesse de Bourbon mit le comité sur la voie et lui fit découvrir le petit cénacle de Catherine Théot, avec qui la duchesse avait été en relation; des perquisitions furent ordonnées, et on arrêta les illuminés au milieu même d'une de leurs réunions. On trouva dans la paillassade de Catherine le brouillon d'une lettre adressée à Robespierre, dans laquelle on appelait celui-ci « le Fils de l'Être suprême, le Verbe éternel, le Rédempteur du genre humain, le Messie désigné par les prophètes. » Au nombre des prisonniers était dom Gerle, à qui Robespierre avait fait récemment délivrer un certificat de civisme. Les membres des comités, que Robespierre avait indisposés par sa fête de l'Être suprême, virent dans cette affaire un moyen de prendre leur revanche. Vadier présenta à la Convention un rapport rédigé par Barère, et obtint le renvoi des visionnaires conspirateurs par devant le tribunal révolutionnaire (14 juin 1794). Au tribunal, il aurait fallu lire les pièces, et conséquemment la fameuse lettre suïse, dont il n'avait pas été question dans le rapport. C'est à partir de ce moment que Robespierre cessa de paraître au comité de Salut public. Il fit tout ce qu'il put pour que l'affaire ne fût pas appelée et il y réussit par l'influence qu'il avait sur l'accusateur public et le président. Mais le coup n'en était pas moins porté; on avait réussi à rendre Robespierre ridicule, le reste importait peu. La plupart des adeptes de la « Mère de Dieu » furent mis en liberté après le 9 thermidor; Catherine Théot, que Vadier appela plaisamment Théos (Dieu) dans son rapport, était morte en prison quelques jours auparavant.

THÉOTISME s. m. (té-o-ti-sme.) Philos. Doctrine de Catherine Théot.

THÉOTISQUE adj. (té-o-ti-ske — germanique : vieux allemand *theodisc*, diotisc, national, allemand moderne *deutsch*, italien *tedesco*, bas latin *theodiscus*, vieux français *diotis*). Linguist. Se dit du tudesque ou ancien allemand, et particulièrement du dialecte de la tribu franque : *Vers le même temps l'usage de la rime s'établit également dans la poésie théotisque et germanique.* (Tissot.)

THÉOTOKY (Nicéphore), théologien et mathématicien grec, originaire de Corfou, mort dans les premières années de ce siècle. Après avoir fait ses études dans les écoles grecques, il alla se perfectionner en Italie, et, à son retour dans sa patrie, embrassa l'état ecclésiastique. Il joignait déjà d'une telle réputation de savoir et d'éloquence, qu'à peine ordonné prêtre il fut admis à prêcher dans l'église patriarcale de Constantinople. Ami de la famille Ghika, il y prononça l'oraison funèbre de la mère de Grégoire Ghika, hospodar de la Valachie, et, entraîné par sa douleur, fit de cette princesse un éloge tellement exagéré, que le patriarche de Constantinople, Samuel, en fut choqué. Lorsque Théotoky, en descendant de la chaire, s'approcha du patriarche pour lui baiser la main et lui demander sa bénédiction, selon l'usage, l'Eglise, lui dit Samuel, veut des prédicateurs et non des flagorneurs. Théotoky, blessé d'un affront que rendait encore plus douloureux la présence d'un nombreux public, donna sa démission et quitta Constantinople. Plus tard, il se retira en Russie, où Catherine lui fit un accueil bienveillant et le promut, peu après, à l'archevêché d'Astrakan. Ce fut là qu'il passa le reste de ses jours, s'occupant avec un zèle infatigable de la conversion des peuplades encore à demi païennes de son diocèse. On a de lui, entre autres ouvrages : *Cours complet de mathématiques; Eléments de philosophie naturelle ou Physique expérimentale* (Leipzig, 1766); *Défense du Nouveau Testament contre Voltaire* (Vienne, 1794); *Commentaires sur le Pentateuque, le Livre des rois et le Livre de Job; Kyriacodrome ou Dominicale*, recueil de sermons (Moscou, 1796), etc.

THEOTONICUS ou **THÉOTONIC** (Jacob), alchimiste grec qui vivait au XII^e siècle. M. Hœfer est un des rares écrivains qui aient parlé de cet alchimiste; il a, en effet, découvert dans les manuscrits latins de la Bibliothèque nationale de Paris un écrit commençant par ces mots : *Incipit practica alchymie Jacobi Theotonici*. Ce manuscrit, qui renferme la *Pratique de l'alchimie*, est du XIV^e siècle et a été traduit du grec en latin. Il est écrit avec clarté, dit M. F. Hœfer, sans emphase, et présente beaucoup d'analogie avec les écrits de Geber. On y trouve des notions assez exactes sur la calcination, la distillation, la cristallisation et la purification des sels; la préparation de l'arsenic blanc (acide arsénieux) y est indiquée; elle consiste à traiter l'arsenic jaune (sulfure d'arsenic) par le sel commun et le vinaigre, puis à soumettre le mélange à la distillation et à la calcination. Au point de vue des origines de la science chimique, cet ouvrage est intéressant et mérite d'être consulté.

THÉOXÉNIES s. f. pl. (té-o-ké-ni — gr. *theoxenia*, de *theos*, dieu, et *xenos*, étranger). Antiq. gr. Fêtes qu'on célébrait spécialement

à Delphes et à Pallène, en l'honneur d'Apollon et des dieux étrangers.

THÉQUE s. f. (té-ke — du gr. *théké*, boîte). Bot. Urne des mousses. Conceptacle qui contient les spores des végétaux cryptogames.

THÉRA, une des Cyclades.

THÉRAD ou **THÉRAUD**, ville de l'Indousthan (Guzarate), à 24 kilom. N.-O. de Radampour; par 23° 45' de latit. N. et 69° 37' de longit. E.; 16,000 hab. La contrée environnante est privée d'eau et on ne peut s'en procurer qu'en creusant la terre à 40 mètres.

THÉRAIN, rivière de France. Elle prend sa source à l'E. de Forges (Seine-Inférieure), entre dans le département de l'Oise, arrose Songeons, Beauvais, et se jette dans l'Oise, près de Creil, après un cours d'environ 80 kilom.

THÉRAMÈNE, général, homme d'Etat et orateur athénien, né dans l'île de Céos, vers le VI^e siècle av. J.-C., mort en 404. Adopté par un citoyen distingué d'Athènes, au temps de Périclès, il fut instruit dans l'éloquence par Prodicus de Céos, reçut des leçons de Socrate et devint un des orateurs les plus influents dans le gouvernement de la république. Mais il fut en même temps l'un des hommes les plus versatile de son époque, passant, au gré des circonstances et de son intérêt, du parti de l'oligarchie dans celui de la démocratie et *vice versa*, ce qui lui avait fait donner le surnom de *Cothurne*, d'une espèce de brodequin qui servait indifféremment pour chacun des deux pieds. En 411, il réunit ses efforts à ceux de Pisandre et d'Antiphon pour abolir la démocratie et y substituer la tyrannie éphémère des Quatre-Cents, qu'il abandonna après la manifestation de l'armée de Samos, pour se mettre à la tête d'une sorte de tiers-parti. Quand les Quatre-Cents furent renversés, il fut un des principaux du gouvernement mixte qui leur succéda. Dans l'affaire des généraux vainqueurs aux Arginuses, il se fit le dénonciateur de ses collègues et échappa ainsi à la condamnation qui les frappa. Après le désastre d'Égos-Potamos, il fut le premier à se mettre d'intelligence avec l'ennemi et intrigua pour que la ville se rendit aux Lacédémoniens, qui le mirent au nombre des trente tyrans qu'ils firent nommer pour gouverner Athènes. Il s'associa d'abord aux violences de ses collègues, mais essaya ensuite de les traverser, fut accusé de trahison par Critias, l'un des plus violents de cette faction oligarche, vainement défendu par Socrate et condamné à boire la ciguë (403). Les anciens le citent comme un des grands orateurs de son temps. Aristophane, dans sa comédie des *Grenouilles*, a bien apprécié le caractère peu honorable de ce personnage.

THÉRAMÈNE, nom du gouverneur d'Hipolyte dans la *Phèdre* de Racine. C'est lui qui, au cinquième acte, fait à Thésée le récit de la mort du jeune prince. Quand ce nom revient sous la plume des écrivains, c'est presque toujours par allusion à ce récit, qui est un chef-d'œuvre de poésie, mais un chef-d'œuvre peut-être déplacé.

THÉRAPEUTE s. m. (té-ra-peu-te — gr. *therapeutés*; de *therapeuô*, je sers). Hist. relig. Sorte de moine juif.

— **Encycl.** Les *therapeutes* formaient vraisemblablement une des branches de la secte des esséniens. Ils étaient répandus en Egypte et surtout aux environs d'Alexandrie, vivaient s'adonnant à la prière, aux austerités et à la contemplation, dans des *semmes* ou habitations assez semblables aux monastères et qui étaient dispersées dans les solitudes. L'historien Philon est le premier qui ait parlé de ces précurseurs du monachisme chrétien. Les *therapeutes* avaient les doctrines, les mœurs, la manière de vivre des esséniens, dont ils ne différaient qu'en ce qu'ils renouaient à tout pour s'adonner à la contemplation. V. ESSÉNIENS.

THÉRAPEUTIQUE adj. (té-ra-peu-ti-ke — rad. *therapeute*). Hist. relig. Qui appartient aux *therapeutes* : *Vie thérapeutique*.

THÉRAPEUTIQUE adj. (té-ra-peu-ti-ke — gr. *therapeutikos*; de *therapeuô*, je soigne). Méd. Qui a rapport au traitement des maladies.

— s. f. Partie de la médecine qui concerne le traitement des maladies : *Cours de thérapéutique*.

— **Encycl.** Méd. La *thérapeutique* s'occupe de la guérison des maladies, ou plutôt de leur traitement, car la guérison est souvent impossible, et, dans l'état actuel de nos connaissances, beaucoup de maladies sont réputées incurables. Ainsi, l'objet de la *thérapeutique* est de guérir les maladies ou au moins de les pallier quand il est impossible de les guérir; mais cette partie importante de la médecine suppose d'abord la connaissance de l'homme malade, et celle-ci ne peut être établie d'une manière solide qu'après l'étude préliminaire de l'homme sain. La *thérapeutique* est donc le complément nécessaire de toutes les connaissances médicales et le but vers lequel doivent tendre tous les efforts des médecins. La pathologie, considérée isolément, ne serait qu'une partie de l'histoire naturelle de l'homme et un simple objet de pure curiosité

ou de statistique, si on la séparait de la *thérapeutique*.

Malheureusement, cette dernière partie, la plus essentielle de la médecine, est encore la moins avancée. Plusieurs causes s'opposent à ses progrès : le champ de cette partie de la médecine est très-étendu et beaucoup plus vaste que celui de la pathologie. On conçoit, en effet, que le nombre des maladies, malgré leurs modifications, leurs complications et leurs combinaisons diverses, est néanmoins circonscrit dans de certaines limites et borné, comme l'organisation l'est elle-même, tandis que les moyens qui peuvent agir sur l'homme sain ou malade sont presque innombrables, puisqu'ils comprennent non-seulement la connaissance de l'action de tous les corps de la nature d'une part, mais encore, de l'autre, toutes les modifications que l'art et l'esprit inventif de l'homme peuvent imprimer à ces mêmes corps, et cette classe de produits n'a d'autres limites que celles de l'intelligence humaine, qui sont incalculables.

Indépendamment de la multitude des moyens *thérapeutiques* que l'on peut mettre en usage, les résultats de l'expérience sont extrêmement difficiles à constater, parce que la vie se compose d'une série de phénomènes qui se succèdent rapidement, se modifient d'une manière presque insensible, et qu'elle n'est jamais semblable à elle-même, non-seulement sur des individus différents, mais aussi sur le même individu considéré à des instants très-rapprochés les uns des autres. Ajoutez qu'une foule de causes agissent à chaque instant sur elle et lui impriment sans cesse de nouvelles modifications. Il est donc fort difficile de faire la part de l'agent extérieur que l'on met en jeu sur l'économie vivante, soit dans l'état de santé, soit dans l'état de maladie, qui complique encore le problème. Un élément qui vient encore rendre le problème plus insoluble résulte de la tendance de l'homme à rechercher sans cesse des remèdes nouveaux dont l'action soit plus active que celle des remèdes connus et déjà employés. De toutes ces causes réunies ont dû naître une foule d'erreurs, de déceptions, de théories, de préjugés, que le charlatanisme et l'ignorance exploitent à loisir, et qui ont encore contribué à retarder et à entraver les progrès de l'art de guérir.

On divise la *thérapeutique* en deux parties distinctes : on donne le nom de *thérapeutique générale* à l'ensemble des considérations qui doivent diriger l'emploi des moyens *thérapeutiques* dans les maladies vues en masse, et le nom de *thérapeutique particulière* ou spéciale aux règles de traitement propres à chaque maladie en particulier. La *thérapeutique générale* comprend trois objets principaux : 1° la connaissance des moyens *thérapeutiques* en eux-mêmes ; 2° celle de leur manière d'agir sur l'homme sain ou malade ; 3° l'emploi de ces moyens *thérapeutiques* généraux dans le traitement des maladies.

— Art vétér. La constitution et le tempérament des animaux domestiques, l'organisation diverse, l'étendue variable de leur appareil digestif, la vascularité plus ou moins grande de leur peau et l'épaisseur différente de son épiderme apportent dans l'action des médicaments et dans les effets qui en résultent des modifications sensibles. Il est donc indispensable de connaître ces différences importantes, envisagées sous le point de vue de la *thérapeutique*. C'est que, en effet, si on veut obtenir dans les animaux une action médicamenteuse prompte, énergique, durable et suivie d'un effet curatif certain, il n'est point indifférent de choisir, selon l'espèce d'animal, certaines surfaces de l'organisme. Ainsi, dans tel animal, c'est la muqueuse gastrique qui doit être préférée à la peau, tandis que dans tel autre c'est à cette dernière ou au tissu cellulaire que l'on doit confier l'action et les effets locaux ou généraux des médicaments. Il est aussi très-important de savoir, dans les animaux herbivores monogastriques, polygastriques ou carnivores, comment et sous quelle forme les médicaments doivent être administrés pour en obtenir des effets constants et efficaces. C'est ainsi que les expériences de Daubenton, de Gilbert et de Girard ont démontré, par exemple, que les médicaments dont l'action doit se passer sur la caillotte et dans l'intestin des ruminants doivent être données en breuvages, versés peu à peu dans la bouche et déglutis à petites gorgées ; c'est ainsi que dans le chien, qui vomit avec la plus grande facilité les remèdes qu'on lui administre par la bouche, il est souvent préférable de confier à la peau l'absorption de certains médicaments dont on désire obtenir des effets généraux ; c'est ainsi enfin que chez le mouton, dont la peau est épaisse, sensible et très-vasculaire, l'action médicamenteuse peut être obtenue avec plus de certitude par une friction, pénétrante qu'en faisant déglutir le médicament, dont une partie peut tomber dans le rumen ou s'arrêter dans le foie. Or, si telle surface doit être préférée à telle autre surface pour faire produire de bons et salutaires effets aux médicaments, il est également utile de connaître la forme sous laquelle on administre les substances médicamenteuses, car cette forme contribue beaucoup à favoriser leur action locale et générale. C'est pourquoi on les donne sous forme de breuvage, d'électuaire, de pilules,

de friction simple ou pénétrante, de fumigation, d'injection.

Les moyens mis à la disposition du thérapeute vétérinaire pour modifier les organes malades sont de trois ordres : les moyens hygiéniques, les moyens chirurgicaux et les moyens médicamenteux.

— *Moyens hygiéniques*. Les causes de presque toutes les maladies des animaux domestiques se rencontrent dans le travail auquel ils sont soumis, les aliments dont ils sont nourris, les boissons dont ils s'abreuvent, les lieux qu'ils sont forcés d'habiter. La connaissance des moyens d'hygiène permet de prévenir les maladies, d'en arrêter les funestes effets lorsqu'elles sévissent, et de concourir puissamment à leur guérison. En effet, c'est en évitant les erreurs de régime que l'on prévient le développement de maladies graves qui déciment parfois les troupeaux de bêtes ovines et bovines, alors que déjà quelques animaux en ont été victimes. C'est en transportant les troupeaux d'une localité dans une autre, quelquefois même d'un pâturage dans un autre pâturage où la nature du sol, la disposition topographique, l'exposition, l'espèce, la quantité, la qualité des plantes qui y croissent sont différentes, que l'on prévient et que souvent on fait cesser l'existence de quelques maladies graves, comme le sang de rate, la cachexie aqueuse, les météorisations, l'hématurie, les maladies charbonneuses, etc. C'est également en assainissant les écuries, les étables, les bergeries, que l'on parvient à faire disparaître ces fâcheuses maladies connues sous les noms de fièvres putrides, de fièvres charbonneuses, de phthisie pulmonaire, de morve et de farcin, dues à l'insalubrité des étables, causes si bien signalées par un grand nombre de vétérinaires. C'est surtout en diminuant les travaux pénibles auxquels on soumet les chevaux de poste, de diligence, de trait, que l'on prévient les altérations septiques du sang. Dans toutes ces circonstances, les ressources *thérapeutiques* tirées de l'hygiène ont une puissance que ne sauraient posséder les médicaments ni les moyens chirurgicaux, parce qu'elles mettent d'abord les animaux dans des conditions opposées à celles qui ont fait naître le mal, et qu'ensuite elles modifient la prédisposition de l'économie en exerçant une utile influence sur plusieurs grandes et importantes fonctions, comme la respiration, la digestion, les sécrétions cutanées et urinaires, la locomotion, enfin sur les actes de chimie vivante qui constituent la nutrition. Les moyens hygiéniques n'ont point une action prompte, perturbatrice, comme les médicaments, mais ils modifient lentement, par des mutations intestines et occultes, les éléments qui constituent les matériaux réparateurs de l'économie, soit en diminuant, soit en augmentant, soit en changeant la nature de ces matériaux, soit enfin en régularisant le jeu des organes pour ramener l'organisme à l'état normal. C'est, notamment dans les maladies chroniques, dans celles qui sont dites organiques, et surtout dans celles qui ont leur siège au sein des liquides circulatoires, que l'hygiène développe toute sa puissance et l'incontestable utilité de ses moyens.

— *Moyens chirurgicaux*. Jusqu'à ce jour, les moyens chirurgicaux ont donné des preuves incontestables de leur pouvoir *thérapeutique* pour la guérison des maladies, soit externes, soit internes. Ces moyens consistent à brûler, à exciser, à extirper, à amputer, etc., tout ce qui est capable d'occasionner la mort ou de déterminer des accidents graves et sérieux que la main armée de l'instrument a seule la prérogative de pouvoir guérir ; ils consistent encore dans les saignées, les sétons, les cauterisations, les débridements, soit seuls, soit associés à d'autres moyens curatifs qui ont une efficacité incontestable dans beaucoup de maladies internes. En médecine vétérinaire, ces moyens chirurgicaux sont d'un grand secours ; car non-seulement ils ont l'immense avantage d'être expéditifs et quelquefois d'un succès incontestable, mais ils ont encore celui d'être mis en pratique à peu de frais, motif très-important à considérer dans la médecine des animaux, qui doit généralement être faite à bon marché.

— *Moyens médicamenteux*. Les effets provoqués par les agents médicamenteux ne sauraient être comparés à ceux des précédents. Choisis généralement parmi les substances minérales et végétales et fort peu dans le règne animal, les médicaments mis en rapport avec les parties vivantes ne déterminent que des effets passagers, dont le résultat peut amener la guérison. Là se borne leur action ; ils rétablissent les dérangements de l'organisme, mais ils ne contribuent point à le consolider, inhabiles qu'ils sont, pour la plupart, à servir d'éléments convenables à la nutrition et à faire partie intégrante de la composition des organes. Ces propriétés distinguent le médicament de l'aliment, qui est digéré et assimilé à l'économie pour en faire partie, et le différencient du poison, qui porte en lui des éléments destructeurs capables d'amener la mort, quoique cependant les poisons, à une dose plus ou moins faible, puissent devenir des médicaments doués de vertus curatives fort énergiques. Les avantages que le vétérinaire peut retirer de l'application des médicaments sont placés sous

la dépendance de connaissances positives sur la nature, le siège, les phases, le type, les terminaisons, les complications des maladies, l'âge, le tempérament, la constitution et l'espèce d'animal domestique. Leur vertu curative dépend encore de leur choix, de leur confection, de leur administration, de l'art d'en augmenter, d'en diminuer, d'en régulariser la puissance, conditions si nombreuses, si variées et parfois si difficiles à remplir.

THÉRAPEUTISTE s. m. (té-ra-peu-ti-sté — rad. *thérapeutique*). Celui qui se livre spécialement à la thérapeutique : *Les médicaments irritants sont d'un grand secours pour le thérapeutiste*. (J. Cloquet.)

THÉRAPHE s. m. (té-ra-fe). Entom. Syn. de corize, genre d'insectes hémiptères, de la famille des coréides.

THÉRAPHOSE s. m. pl. (té-ra-fô-ze). Arachn. Tribu d'araneïdes, ayant pour type le genre mygale.

THERAPIA, village de la Turquie d'Europe, situé à 8 kilom. N.-E. de Constantinople, sur le golfe de Buyuk-Déré, formé par le Bosphore, avec un bon port, appelé anciennement *Pharmaca*. Résidence d'un métropolitain grec ; maison d'été de l'ambassadeur français ; 3,000 hab., presque tous grecs. Le nom de Therapia, qui veut dire *guérison*, est justifié par la salubrité du lieu, sans cesse rafraîchi par la brise de la mer Noire. Les ambassadeurs de France et d'Angleterre y ont leur palais d'été, et le sultan y possède un kiosque. Le port, formé par une crique naturelle, a été témoin de plusieurs combats entre les Vénitiens et les Génois ; ses quais offrent un agréable aspect. Le palais de France, dit M. Théophile Gautier, est un grand bâtiment à la turque, tout en bois et en pisé, sans aucun mérite architectural, mais vaste, aéré, commode, d'une fraîcheur à l'abri des plus violentes ardeurs de l'été et dans la plus admirable situation du monde. Derrière le palais se développent des jardins en terrasse, plantés d'arbres centenaires d'une hauteur prodigieuse, incessamment agités par les brises de la mer Noire. Arrivé au remblai supérieur, on jouit d'une perspective merveilleuse. La rive d'Asie étale devant vous les frais ombrages des eaux de la Sallane ; plus loin bléuit le mont du Géant. Sur la rive d'Europe, Buyuk-Déré arboré sa courbe gracieuse, et le Bosphore, au delà de Roumli-Kavak et d'Anadolou-Kavak, s'évase jusqu'aux fies Cyanées et se perd dans la mer Noire. Des voiles blanches vont et viennent comme des oiseaux marins, et la pensée s'égare dans un rêve infini. Le palais d'Angleterre n'offre rien de remarquable.

THÉRAPIS s. m. (té-ra-piss — du gr. *therapis*, esclave). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, de la tribu des phanénides.

THERAPNE ou **THERAMNÉ**, aujourd'hui *Calamata*, ville de Laconie, à l'O. de l'Eurrotas, près de Sparte. Patrie d'Hélène, de Castor et de Pollux.

THERAPON s. m. (té-ra-pon). Ichtyol. Genre de poissons acanthoptérygiens, de la famille des percoides, type de la tribu des théraponins, comprenant une dizaine d'espèces.

THERAPONIN, **INE** adj. (té-ra-po-nain, ine — rad. *therapon*). Ichtyol. Qui ressemble ou qui se rapporte au thérapon.

— s. m. pl. Tribu de poissons acanthoptérygiens, de la famille des percoides, ayant pour type le genre thérapon.

THERARQUE s. m. (té-rar-ke — du gr. *thér*, bête sauvage ; *archos*, commandant). Antiq. gr. Celui qui commandait les soldats portés sur des éléphants.

THERASSE (Victor), sculpteur, né à Paris en 1807, mort en 1865. Elève de Lemoine et de Bridan, il débuta au Salon de 1831 par la *Mort d'Ajazz*. Cette figure, consciencieusement exécutée, d'une conception sage et bien entendue, ne fut certes pas admirée par les romantiques de l'époque, enthousiastes de Pradier et de David d'Angers. Mais l'autre partie du public trouva des qualités et du charme peut-être dans la sculpture de M. Thérasse. Cet artiste obtint une 2^e médaille en 1834, avec ses bustes de *Duquesne*, *Cl. Perrault*, *Latouche-Tréville*, du *Général Stengel*, que l'on voit à Versailles. Il exposa ensuite la statue de *Cydippe* en 1837 ; celle de la *Régente Bathilde* (1848), que l'on voit au jardin du Luxembourg ; en 1857, un *Napoléon 1^{er}* et la *Statue de H. Rigaud* pour le nouveau Louvre, en 1859.

THERATE s. m. (té-ra-te — du gr. *thératés*, chasseur). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des cicindélides, tribu des collyrides, comprenant douze espèces, toutes exotiques.

THÉRATICHTHYS s. m. (té-ra-ti-ktiss). Ichtyol. V. *TÉRATICHTHYS*.

THERBOURSC ou **THERBOUSCH** (Anne-Dorothea LISCEWSKA, dame), femme artiste polonaise, née à Berlin en 1798, morte en 1872. Elle était fille d'un peintre de portrait, qui enseigna son art à tous ses enfants ; mais parmi ceux-ci nul n'eut un talent égal à celui de Dorothea. Elle avait déjà acquis une certaine réputation dans sa ville natale, lorsqu'elle vint à Paris, où ses œuvres attirèrent l'atten-

tion des connaisseurs et obtinrent les éloges de la critique. L'Académie de peinture l'admit, en 1867, au nombre de ses membres pour son tableau d'*Un homme éclairé par une bougie et tenant un verre de vin*, qui est conservé au musée du Louvre. Après un séjour de quelques mois à Paris, où, si nous en croyons certains passages des *Salons* de Diderot, la vie intime de cette artiste prôta prise à la médisance, Mme Therboursch revint à Berlin, où elle fut nommée peintre du roi. On a d'elle plusieurs tableaux d'histoire, ainsi que des portraits, entre autres celui de *Frédéric II*, qu'elle peignit en 1772 et que l'on voit aujourd'hui dans l'une des galeries de Versailles.

THERÉBINTÉ s. m. Bot. V. *TÉRÉBINTHE*. **THERÉE** s. m. (té-ré — du gr. *theredus*, chasser). Entom. Genre d'insectes lépidoptères diurnes.

THERÉMIN (Etienne), pasteur protestant français, né au Grand-Gallargues, près de Nîmes, en 1636, mort en 1706. Il sortit de France à la révocation de l'édit de Nantes et arriva à Genève le 1^{er} novembre 1685. De là, il passa à Lausanne, d'où il fut appelé comme pasteur à Brème. Ayant donné sa démission, par suite de disputes avec son collègue, Thérémmin partit pour Berlin et fut placé comme ministre à Gross-Ziethen en 1698. Il avait publié une relation de ses disputes avec Icard, son collègue, et un autre ouvrage intitulé : *Réflexions sur les droits que les magistrats fidèles ont dans l'Eglise*.

THERÉMIN (Louis-Frédéric), premier prédicateur du roi de Prusse et l'un des plus éloquents orateurs de la chaire en Allemagne, descendant du précédent, né à Gramzow, en 1780, mort en 1848. Il fit ses études à Berlin, puis à Halle, où il eut Wolf pour professeur. Il fut consacré à Genève en 1805 et, cinq ans plus tard, appelé à desservir à Berlin l'église du Werder. En 1815, le roi de Prusse le nomma prédicateur de la cour, distinction que Thérémmin dut à l'immense succès de son livre sur l'éloquence. Quoique distingué comme écrivain et comme penseur, Thérémmin doit surtout sa réputation à ses talents oratoires. « Comme orateur de la chaire, dit M. Haag, il s'adressait plutôt au cœur de ses auditeurs qu'à leur raison. Croyant sincère, dévoué jusqu'à l'enthousiasme à la cause de son maître, enclin au mysticisme, il ne cessait d'insister sur la nécessité d'entrer en communion avec Dieu par la soumission à sa volonté et le renoncement à soi-même ; mais comme il était né orateur et poète, il savait tirer de ce thème monotone des enseignements variés, qui frappaient d'autant plus vivement son auditoire qu'il les présentait sous une forme toujours nouvelle, n'obéissant, lorsqu'il était en chaire, qu'à ses inspirations et dédaignant de se soumettre aux règles prescrites par l'homiletique allemande. Les publications de Thérémmin, presque toutes en allemand, sont assez nombreuses. Elles se composent surtout de *Sermons*.

THERÉSA (Emma VALADON, dite), chanteuse française, née à La Bazouche-Gouet (Eure-et-Loir) le 25 avril 1837. Son père, modeste musicien, l'amena de bonne heure à Paris et la présenta tout enfant à Théodore Cogniard, qui la fit chanter et la renvoya à son maître de ballet pour lui apprendre la danse (1844). Orpheline à l'âge de douze ans, elle fut recueillie par un oncle qui exerçait, dit-on, la profession de dentiste. Cette particularité a fourni l'occasion à l'auteur apocryphe des *Mémoires de Thérèse* (Dentu, 1 vol. in-12, 1847) de montrer la fillette faisant la parade au plein vent, en compagnie d'un queue-rouge. Ce qu'il y a de certain, c'est que, mise en apprentissage chez une modiste, elle courut souvent la ville un carton à la main. Elle se lassa bien vite de ce métier, se faucha un jour dans les coulisses de la Porte-Saint-Martin et demanda cette fois elle-même une audition. On se contenta de lui faire jouer un rôle de bohémienne dans le *Fils de la nuit* (1856). Elle ne s'empressa pas de renouveler son engagement et entra comme caissière au café Frontin, du boulevard Poissonnière. Il n'y avait plus qu'un pas à franchir pour aller débiter à l'Alcazar. Après avoir chanté d'abord sans succès dans ce café-concert, elle parut pour Lyon, y fit un court séjour et revint à Paris, où elle ne tarda pas, en 1863, à primer les premières chanteuses du petit café Moka. Engagée immédiatement à l'Heldorado, aux appointements de 200 francs par mois, elle y chanta la romance de préférence à la chansonnette. C'est là que, dit un biographe, s'inspirant de Darcier, dont elle admirait le talent, elle se façonna à ses côtés, acquit plusieurs de ses inflexions de voix et puisa auprès de lui cette qualité rare de bien dire, de prononcer clairement, que ce chanteur lui-même avait acquise à l'école de Deshayes. Elle apporta dans la charge et dans la parodie, où elle se lança tout d'un coup et où elle devait définitivement trouver sa manière, cette même diction claire et limpide, ces mêmes intonations justes et puissantes. Le succès de Thérèse fut immense, et les cafés-concerts se disputèrent à l'envi sa possession. L'Alcazar enfin l'emporta, et la réputation de l'artiste grandit encore quand on l'entendit chanter les *Canards tyroliens*, *Rossignolet*, le *Chemin du moulin*, les *Hommes au cabaret*, la *Femme à barbe*, surtout la

Gardeuse d'ours et ces refrains devenus populaires : *Rien n'est sacré pour un sapeur ; C'est dans le nez que ça m'chatouille*. Bonne musicienne, elle composa quelquefois elle-même les paroles et la musique de quelques-unes de ses chansons. On la surnomma très-injustement *la Pâté de la canaille* et *la Diva du ruisseau*. On emprunta cette dernière expression à M. Louis Veullot, qui a écrit dans les *Odeurs de Paris* : « Quant à son chant, il est indescriptible comme tout ce qu'elle chante. Il faut être Parisien pour en saisir l'attrait, Français raffiné pour en savourer la profondeur et parfaite ineptie. Cela n'est d'aucune langue, d'aucun art, d'aucune vérité. Cela se ramasse dans le ruisseau. » Un autre écrivain a été beaucoup plus vrai lorsqu'il a dit : « Thérèse possède, toute originalité à part, les qualités les plus précieuses : la voix est franche, rustique et d'une émission parfaite ; la prononciation est une merveille de netteté et la bonne humeur communicative de l'artiste est incomparable. Ce qui a fait pousser les hauts cris à ses détracteurs est moins imputable à Thérèse qu'à d'autres causes dont il faut tenir compte. Thérèse, à quelques exceptions près, a exploité un répertoire navrant, déplorable. À qui la faute ? au goût public, qui était ce qu'il pouvait être à une époque malsaine où, tout étant pourri en haut, rien ne pouvait vibrer en bas. » Ce fut vers ce temps-là que Thérèse, invitée d'abord en cachette aux Tuileries, y chanta ouvertement son répertoire. L'Alcazar était devenu d'ailleurs le rendez-vous des gens du monde. On voyait stationner devant les portes de cet établissement une longue file d'équipages appartenant à la haute aristocratie. L'engouement de Paris se communiqua à la province et Thérèse fit son tour de France, recueillant partout les applaudissements les plus frénétiques. L'année de l'Exposition universelle approchait ; Thérèse, revenue à Paris, fut engagée sur une de nos grandes scènes. Malheureusement elle tomba malade et ne put faire légitimer sa réputation. L'année suivante, elle interpréta au théâtre du square des Arts-et-Métiers Pierrette, de la *Chatte blanche*, puis elle joua au Châtelet. Elle eut ou reprit aux Menus-Plaisirs, en 1871, le *Puits qui chante* ; en 1872, la *Reine Carotte* ; à la Galté, en 1873, Fanfreluche, de la *Poule aux œufs d'or* ; à la Renaissance, en 1874, Pervenche, de la *Famille Trouillot* ; à la Galté, en 1875, Briscotte, de *Geneviève de Brabant*. Ces pièces n'ont rien ajouté à sa réputation ; elles auraient pu la compromettre si l'actrice ne disparaissait complètement devant la grande chanteuse populaire, unique dans son genre, comme Rachel l'a été dans le sien.

Thérèse, roman par Mme Charles Reybaud (1840, in-80). C'est l'histoire mouvementée d'une noble fille espagnole, où se montrent l'honneur dans son fanatisme et la vengeance dans ses excès. Thérèse, qui n'a commis d'autre crime que celui d'abandonner, le jour de ses noces, le riche seigneur à qui elle va s'unir, laissant sur le seuil de son palais le bandeau de pierres et la couronne de mariée, pour s'enfuir avec don Alonzo, qu'elle épouse la nuit, dans une église déserte, Thérèse est condamnée par sa famille et par la religion impitoyable à mourir dans un couvent. Mais, inéluctable à son tour, elle sort de son tombeau pour se venger de don Alonzo qui, après l'avoir enlevée, l'a abandonnée au moment du danger. Elle découvre une conspiration dans laquelle il a trempé et le fait condamner au dernier supplice. Ce livre touche à l'histoire par l'apparition de Philippe IV et de sa cour, tout en restant dans la sphère du roman. Le style en est facile et rapide. Le romancier conte pour conter, amuser et plaire ; au milieu des plus belles occasions pour raisonner ou déraisonner, il détourne la tête et passe son chemin. Le succès de *Thérèse* tient à la nature même du talent de l'auteur ; il n'y a là nulle prétention ambitieuse : « La plume de Mme Charles Reybaud, dit Léon Gozlan, n'est pas une arme, mais une séduction, et le monde est toujours indulgent pour les femmes qui ne veulent que plaire, il ne les gronde qu'en souriant. Mme Reybaud ne cherche à soutenir l'intérêt de ses récits par aucune opinion nouvelle et hardie. Il est même remarquable que ses livres puissent saisir un public froid et biaisé sans le moyen du scandale, cette eau-forte qui mord sur le fer. » Itien, en effet, de tel dans *Thérèse* ; une jeune femme aimante et malheureuse, victime de son cœur, tel est l'élément qui soutient l'intérêt d'un bout à l'autre. Aussi les éditeurs qui eurent l'idée, en 1842, de former une bibliothèque intitulée : *Romans du cœur*, commencèrent-ils cette entreprise par la publication de *Thérèse*.

THÉRÈSE s. f. (té-rè-ze — *Thérèse*, n. pr. de femme). Sorte d'ancienne coiffure de femme : *Sous ce capuchon noir, assez semblable aux THÉRÈSES de nos grand-mères, on porte ordinairement une robe rose ou lilas, à grands volants*. (Th. Gaut.)

— s. f. Ornith. Passereau du genre bruant, qui vit à la Martinique.

THÉRÈSE DE JÉSUS (sainte), religieuse espagnole, célèbre comme écrivain mystique et comme réformatrice de l'ordre des Car-

mélites, née à Avila (Castille) le 28 mars 1515, morte au couvent des carmélites d'Albe, en 1582. Les jugements les plus divers peuvent être portés sur cette femme étrange. Au point de vue catholique, c'est une sainte ; la sainteté s'exhale des moindres actes de sa vie, de ses écrits, de ses visions, de ses fondations pieuses, à plus forte raison de ses miracles. Au point de vue d'une critique plus sévère, ce n'est qu'une âme ardente, une hallucinée dotée de l'imagination la plus vive et de la foi la plus sincère ; un physiologiste ne serait pas loin d'attribuer son exaltation religieuse, son mystique amour, à un simple déplacement des facultés. Dans ses écrits, qui restent des modèles inimitables, il suffirait de changer le nom de Jésus pour avoir des hymnes d'amour plus brûlants que les strophes de Sapho.

Sainte Thérèse appartenait à une très-noble famille ; son père, Alonzo de Cepeda, et sa mère, Béatriz de Ahumada, possédaient en Castille un rang considérable. Dès son jeune âge, d'après ses biographes religieux, elle montra un esprit exalté, impressionnable. Elle aimait qu'on lui lût les vies des saints et ces pieux récits enflammèrent tellement son imagination qu'avec son frère, à peine plus âgé qu'elle, elle résolut de quitter la maison et d'aller se faire couper la tête chez les Maures. Elle a elle-même raconté cet épisode enfantin avec une grâce naïve. « Comme je voyais les martyres que pour Dieu souffraient les saints, dit-elle, il me parut qu'ils achetaient à vil prix le bonheur de mourir pour Dieu et je désirai de mourir ainsi. C'est pourquoi je me mis à me concerter avec mon frère sur le meilleur moyen d'y arriver, et nous décidâmes d'aller chez les Maures, en demandant l'aumône le long du chemin, afin qu'ils nous coupassent la tête. Il me semblait que Dieu nous en donnerait le courage, à un âge si tendre, pourvu que nous trouvions quelque moyen ; mais le plus grand embarras était notre famille... Dès que nous vîmes qu'il nous était impossible d'aller nous faire tuer pour l'amour de Dieu, nous résolûmes de nous faire ermites. Dans un jardin qu'il y avait à la maison, nous construisions des grottes en entassant des pierres, qui aussitôt croulaient. Impossible de satisfaire nos desirs ! Ces singuliers préludes de sa vocation religieuse ne durèrent pas ; elle parut même avoir été prise, un peu plus tard, d'une fièvre malsaine, d'un goût tout naturel pour les parures, les ajustements, qu'elle se reprocha très-amèrement plus tard. Sa mère était morte, son père n'exerçait sur elle qu'une surveillance assez négligente. Au dire de ses contemporains, elle était d'une beauté accomplie, et, d'après ses propres aveux, sa vertu courait un certain péril. « La crainte seule de me déshonorer me retint, » dit-elle. (*El temor de la honra me fuera para no la perder*.) Elle n'avait que quatorze ans. Son père, averti sans doute, se hâta de la confier aux sœurs du couvent de Notre-Dame-de-Grâce, où étaient élevées bon nombre de jeunes filles nobles de la ville. Là elle prit goût à la vie monastique, et après quelques années d'irrésolution, qu'elle a très-bien dépeintes, elle se décida à prendre l'habit de religieuse au couvent de l'Incarnation d'Avila (1533, 2 novembre.)

Dans une maladie qu'elle fit quelque temps après sa prise d'habit et qui la mit à deux doigts de la mort, elle eut, au milieu des transports de la fièvre, ses premières visions. La vie de sainte Thérèse offre ceci de particulier qu'elle renferme autant de visions, si ce n'est plus, que de faits réels, et que le biographe est obligé d'en tenir compte. C'est une existence double : elle a toujours, comme dit le poète, *les pieds ici, les yeux ailleurs* (V. Hugo), et celui qui n'étudierait que les faits réels ne connaîtrait que la moitié de sa vie. Revenue à la santé, ce fut sa vertu qui courut péril à son tour. Le couvent n'était pas soumis à la claustration et Thérèse recevait beaucoup de visiteurs, attirés par sa beauté et un commencement de réputation que lui avaient déjà acquis son esprit et son amabilité. Des attachements mondains, un amour fugitif peut-être, la préoccupèrent. Elle a raconté qu'elle fut plus d'un an sans prier. « Ma vie était alors fort pénible, dit-elle ; d'un côté Dieu m'appelait, de l'autre j'écoutais le monde. Les choses divines avaient de puissants attraits pour moi, mais les choses du monde m'enchaînaient encore. Je semblais vouloir unir deux choses absolument contraires, les consolations de la vie spirituelle et les jouissances sensibles. J'éprouvais mille angoisses en priant, car mon esprit, loin d'être le maître, était esclave, et je ne parvenais pas, quoique ce fût mon unique manière de prier, à me recueillir et à m'enfermer en moi-même sans y enfermer en même temps toutes les idées vaines qui m'obsédaient. Je passai ainsi bien des années et je ne m'étonne que d'une chose, qui est d'avoir pu supporter cette double vie sans interrompre jamais l'une ni l'autre. Tantôt je succombais, tantôt je me relevais, mais non comme il aurait fallu, puisque je retombais bientôt après. Je vivais d'une manière si imparfaite que je ne faisais presque pas attention aux péchés véniels ; je ne redoutais que le péché mortel, sans fuir les occasions qui pouvaient m'y faire tomber. »

Quelques biographes ont vu dans ces lignes et dans quelques autres passages semblables

des confessions de sainte Thérèse l'aveu d'une faute commise. Peut-être ne faut-il y voir, avec ses panégyristes ecclésiastiques, que l'aveu de faiblesses bien innocentes au point de vue mondain, exagérées démesurément dans leur expression par la ferveur de la sainte. Quoi qu'il en soit, cette période de crise passée, elle fut tout à Dieu et à ses visions. La lutte qu'elle soutint pendant ces quelques années eut pour effet de l'exténuer davantage, d'accroître encore son mysticisme et son exaltation ; à partir de cette époque, le corps ne fut plus rien pour elle et elle apparut comme presque dégagee des liens terrestres. Rentrée dans le couvent de l'Incarnation, elle y vécut vingt ans, obscure, livrée tout entière à ces visions intérieures auxquelles elle se complaisait singulièrement et qu'elle exaltait encore par le jeûne, les veilles, les macérations. Elle décrivit plus tard ces visions, avec une sûreté de mémoire et une lucidité étonnantes. C'est que chez elle le rêve avait l'intensité de la vie ; elle ne croyait pas voir, elle voyait. Nul écrivain plus qu'elle ne s'est replié sur lui-même, n'a analysé sa vie intérieure ; ses idées, ses transports, ses visions, elle a tout dit, tout raconté, naïvement, crûment parfois, souvent en termes sublimes, enlevée qu'elle était par la foi. Ce ne fut, il est vrai, que sous l'inspiration de ses confesseurs qu'elle écrivit, beaucoup plus tard et pour que ces écrits servissent à l'édification de ses religieuses (*Relacion de su vida : Las Moradas*) ; mais si elle eût inventé, son style n'aurait pas cette netteté, cette vérité singulière. Elle voyait « avec les yeux de l'âme, plus puissants, dit-elle, que les yeux du corps. » C'est ainsi qu'elle vit, à plusieurs reprises, l'enfer, Jésus à la colonne, saint Pierre et saint Paul, la Vierge, Catherine de Sienne, Catherine de Cardone, sainte Claire, etc. ; pendant un certain temps, deux ans et demi, elle marcha voyant toujours Jésus-Christ à sa droite (*Morada VII*). Elle écrivit : « Dieu, versez-moi l'eau de la vie éternelle, » et, dans l'ardente invocation de sa prière, elle croyait se désalterer à cette source. Quand elle communiait, il lui semblait que son corps perdait sa pesanteur, qu'elle se soulevait de terre, et il s'est trouvé des témoins, son confesseur et un évêque, pour affirmer la réalité du prodige. Mais ce n'est qu'en lisant ses mystiques écrits que l'on se rend un compte exact de cette exaltation permanente ; cela vaut mieux qu'un miracle, fût-il attesté par un confesseur. Quoi de plus poétique, que de plus saisissant, en même temps, que sa vision du miroir ! « Il me semblait voir mon âme, dit-elle, éblouissante de clarté comme un miroir, et au centre venait à moi le Christ, notre Seigneur, comme j'ai coutume de le voir. Il me semblait que dans toutes les parties de mon âme je le voyais, comme dans ce miroir, et ce miroir, je ne sais dire comment, était absorbé en entier par le Seigneur, dans une sorte de confusion amoureuse, au point que je ne saurais le dire. Je compris qu'avoir l'âme en état de péché mortel, c'est couvrir le miroir d'un voile sombre. » Les jours qu'elle n'avait pas sa vision, elle appelait cela « être absente de Dieu. »

Les vingt premières années de sa vie monastique se passèrent ainsi au couvent d'Avila. Sa grande œuvre temporelle, celle qui remplit toute la dernière période de sa vie, fut la réformation des carmélites. Ce fut après vingt ans de visions, d'extases, de méditations, qu'elle entreprit cette réforme, excitée, comme toujours, par un rêve. Le renom de la sainte s'était propagé dans toute l'Espagne ; le clergé, après quelques hésitations, y prêta la main. Cette réforme a son importance religieuse : c'est l'opposition catholique au luthéranisme, le contre-coup catholique des doctrines qui agitaient le centre de l'Europe. Après avoir vaincu bien des résistances, sainte Thérèse obtint de fonder à Avila un monastère suivant la règle qu'elle voulait établir, celle d'Albert le patriarche, conservée seulement en Palestine, dans le couvent du Mont-Carmel. Son point distinctif est la prière perpétuelle ; jour et nuit, une des religieuses est prosternée devant l'autel ; suivant cette règle, il ne peut y avoir pour l'homme d'autre occupation que de prier Dieu. Les commencements furent humbles ; dans une petite maison, achetée des deniers d'une des prosélytes de sainte Thérèse, Jeanne de Ahumada, la sainte installa quatre jeunes filles, dont elle fut la prieure. Puis, comme cette réforme répondait à un besoin du temps et que le clergé s'aperçut de tout le parti qu'il pouvait tirer de l'exaltation mystique de la réformatrice et de son grand renom, chaque ville voulut avoir son couvent de carmélites. Appelée de toutes parts pour présider à ces pieuses fondations et animer de son esprit les néophytes, sainte Thérèse déploya une activité prodigieuse. Medina del Campo, Malagon, Valladolid, Tolède, Pastreña, Segovie, Séville, Burgos, la virent tour à tour, et rapidement sa réforme s'étendit en France et en Italie. C'est en même temps dans cette période de sa vie qu'elle rédigea, pour l'instruction des religieuses désireuses de marcher sur ses traces, les œuvres qui l'ont placée au premier rang des écrivains mystiques. Ce sont : la *Relacion de sa vida* (1562), mémoires précieux qui font pénétrer dans toute la

vie intérieure de la sainte par le récit de ses visions ; *El camino de perfection* (1563) ; *El libro de los fundaciones*, qui, comme son titre l'indique, énumère les fondations de monastères opérées sous sa direction ; *El Castillo interior o las Moradas* (1577) ; écrit considéré à juste titre comme son chef-d'œuvre ; des fragments de ses *Conceptos de amor de Dios*, qu'elle avait composés en entier, mais dont son confesseur lui fit brûler une partie, et enfin ses *Letras*, son œuvre la plus originale peut-être et où elle se peint le mieux en entier. Une telle activité, à l'âge qu'elle atteignait, dépassait les forces de ce corps exténué par les veilles et les pénitences. Épuisée par les fatigues de ses continuelles voyages, elle fut atteinte d'un flux de sang, en se rendant de Burgos à Albe, et mourut dans le couvent des carmélites de cette ville, où elle fut d'abord inhumée. Son corps fut ensuite transporté chez les religieuses d'Avila, sa ville natale, qui le réclamèrent.

Ses œuvres ont été traduites dans toutes les langues. En Espagne elles eurent de nombreuses éditions (Salamanque et Madrid, 1587). Les *Letras*, recueillies çà et là et conservées comme des reliques, n'ont été imprimées qu'en 1618. M. de Ochoa, dans la collection espagnole Baudry, a donné un excellent choix des œuvres de sainte Thérèse, avec sa biographie, en deux livres, par Yépes. A peine sainte Thérèse était-elle descendue au tombeau que la légende s'empara de cette existence, merveilleuse par certains côtés. Aussi, lors de la translation de ses dépouilles d'Albe à Avila, les témoins oculaires attestèrent que le corps de la sainte, au bout de plus d'un an, non-seulement n'avait pas été attaqué par la décomposition, mais exhalait une odeur de parfums. C'est ce que l'Eglise espagnole appelle le miracle du corps saint. Le jour même de sa mort, elle apparut en divers monastères, à ses prosélytes les plus zélés. Ces apparitions, à ne les prendre que par leur côté véritable, c'est-à-dire comme des songes, attestent à quel degré les vertus et le mysticisme de sainte Thérèse avaient frappé l'imagination de ses contemporains.

Thérèse (LETRES DE SAINTE). Recueil volumineux, intéressant à bien des points de vue, de la correspondance de la sainte d'Avila. On possède assurément la plus grande partie de ces lettres qui, dans l'esprit de celui qui les écrivait, n'étaient pas destinées à la publicité ; mais on ne peut s'empêcher de regretter la perte d'un bon nombre. Le Père Gratien, un de ses correspondants Tavoris, en avait fait relier un paquet de l'épaisseur de trois doigts ; on n'en a certainement pas le tiers. Saint Jean de la Croix, le correspondant qu'elle aimait le plus et qui portait toujours sur lui les lettres de la sainte, avec la Bible, arrêté par l'inquisition, les brûla. Cette correspondance, au point de vue de la doctrine, devait être très-curieuse. Après la mort de sainte Thérèse, il y eut pour elle une telle ferveur, en Espagne et en France, que les couvents s'en disputaient la moindre lettre comme une relique. Aujourd'hui encore un autographe de quelques lignes, insignifiant, vaut de 3,000 à 4,000 réaux. De son vivant même, on en fit des copies fort précieuses, qui ont servi à composer les diverses éditions qui paraurent à partir de 1653, c'est-à-dire plus de soixante-dix ans après sa mort. Cette dévotion exceptionnelle nous donne lieu de croire tout au moins qu'à part les lettres adressées à saint Jean de la Croix, aucun morceau important n'a échappé.

De tous les recueils qui ont été faits de ces lettres, le dernier et le meilleur est celui de la bibliothèque espagnole Ribadeneyra (1862, 1 vol. in-40) ; il forme le tome second des *Œuvres complètes de sainte Thérèse* et se trouve, malheureusement pour les lecteurs français, postérieur aux deux bonnes traductions que nous possédons, celle de l'abbé Migne (1840, 1 vol. in-40) et celle du Père Bouix (1861, 3 vol. in-80). Cette dernière traduction ne comprend que 354 lettres ; le volume espagnol en contient 403. Il est précédé d'une très-bonne étude de don Vicente de La Fuente ; par contre, le Père Bouix a intercalé dans sa traduction des notes excellentes sur les personnages avec qui la sainte était en relation ; elles sont d'un très-grand secours pour l'intelligence des *Letras*.

Du reste, le plus ou moins grand nombre des fragments de cette correspondance n'est qu'une affaire d'exactitude pour les éditeurs d'ouvrages de piété, l'on pourrait dire pour les admirateurs de la sainte ; ne possédait-on que le tiers des lettres qui ont été sauvées, on n'en serait pas moins fixé sur le caractère plein de grâce et de charme de cette correspondance. Il n'y a peut-être pas un autre livre de piété, car ce n'est qu'un ensemble d'exhortations religieuses, qui se fasse lire avec autant de plaisir, avec moins de fatigue. Le ton de ses lettres est aussi varié que la condition, le rang, le caractère des personnes à qui elle les adresse. Dans toutes, on retrouve cette onction qu'elle a mise dans ses moindres œuvres et qu'elle devait à sa foi ardente, à son état perpétuel d'extase ; mais, grave et dogmatique avec ses confesseurs, avec Pierre d'Alcantara, à qui elle raconte ses visions, elle devient affectueuse et touchante avec son frère, Laurent de Cepeda, à qui elle écrit au delà des mers, à Quito ; elle trouve une bonne parole pour tous ceux

qui la consultent et veulent s'entourer de ses lumières. Et tout cela sans sortir jamais du ton simple, naturel, familier. « Tous ses écrits sont pleins de la doctrine céleste, dit avec lyrisme l'évêque d'Osma, Palafox; mais dans ses lettres familières s'épanche davantage l'âme, la vie de l'auteur; elle peint de couleurs plus vives et plus vraies sa situation intérieure et extérieure que dans tous ses traités spéciaux. C'est dans ses *Lettres* qu'elle manifeste surtout son zèle ardent, son esprit admirable, sa prudence et sa charité merveilleuses. Véritablement, de tant de choses qu'elle a faites, de tant de lettres qu'elle a écrites, rien ne doit rester ignoré des fidèles. »

Ces *Lettres*, écrites dans les vingt-deux dernières années de sa vie, de 1500 à 1582, à l'époque où, ayant reçu l'autorisation de réformer l'ordre des carmélites, elle déploya pour la fondation de ses monastères une si prodigieuse activité, se rapportent presque toutes, naturellement, à ce qui était alors sa grande pensée et son œuvre principale. On suit pas à pas, dans ses exhortations aux nouvelles fondatrices, dans les conseils qu'elle leur donne, les progrès de l'ordre religieux qui lui était cher. C'est Louise de La Cerda, sœur du duc de Medina-Celi et fondatrice des Carmélites de Malagon; Marie de Mendoza, sœur de l'évêque d'Avila et fondatrice du monastère de Valladolid, et avec elles bien d'autres femmes de haut rang qui, séduites par ses ardentes prédications, embrassèrent la règle sévère des carmélites. Ses lettres à ses confesseurs sont fort nombreuses, et l'on peut y suivre les phases diverses de l'extase perpétuelle dans laquelle elle semble avoir vécu. Dans celles qu'elle écrit aux gens du monde, l'unction n'exclut pas un certain enjouement, qui, sous sa plume, a un grand charme. Il y a aussi comme une douce gaieté dans les sobriquets sous lesquels elle masque certains personnages, à l'époque où, persécutée par l'inquisition, elle craignait que ses lettres ne tombassent entre des mains ennemies. Elle appelle les inquisiteurs des anges et le grand inquisiteur l'ange-major; son ami, Jean de la Croix, à cause de son ton sentencieux et de sa petite taille, devient Sèneque, le petit Sèneque (*Seneguita*); ses carmélites sont des aigles (*aguilas*), parce qu'elles peuvent fixer Dieu; en revanche, les religieuses des autres ordres, à cause de leur babil intarissable, sont appelées des cigales (*cigarras*); les carmes chaussés sont des chats; les jésuites, des oiseaux de nuit, des corbeaux (*corvos, aves nocturnas*).

Nous avons parlé plus haut des traductions françaises de l'abbé Migne et du Père Bouix; il y en eut de bien antérieures qui attestent le retentissement des œuvres de sainte Thérèse, même à l'étranger. Dès 1660, deux ans après l'apparition du premier recueil espagnol, le docteur Pellicot en fit une traduction; beaucoup de lettres y sont mutilées; les bolandistes, sans traduire ni donner le texte, essayèrent, dans les *Acta sanctæ Theresæ*, une classification des lettres, qui est très-judicieuse. Chappe de Ligny et la Mère Maupéau, abbesse des carmélites de Saint-Denis, traduisirent le recueil espagnol de 5 vol. in-80 qui était alors en réputation, quoiqu'il fût incomplet et peu méthodique. La traduction faite sous la direction de l'abbé Migne est bien supérieure; le traducteur y ajouta, sans dire où il les prenait, les trois lettres originales qui sont à l'église des Carmélites de la rue d'Enfer, et qu'ignoraient les éditeurs espagnols. Le texte qu'il en publia, mal copié, offrait quelques fautes; don Vicente de La Fuente demanda à en voir les originaux, et l'abbé Migne lui répondit que ces lettres lui étaient inutiles, la traduction faite, il les avait déchirées. De là, la profonde indignation du pieux éditeur espagnol. « Déchirer des lettres de sainte Thérèse! s'écrie-t-il; et l'abbé Migne est un prêtre! Un juif les eût conservées! » C'était un malentendu; l'abbé Migne n'avait déchiré que des copies, puisque les trois originaux sont encore aux Carmélites. La traduction du Père Bouix (1861, 3 vol. in-80) est plus complète, enrichie de notes nombreuses et très-opportunes; mais on s'est plus attaché à l'esprit qu'à la texture de la phrase, de sorte que les Espagnols ne reconnaissent plus le style de leur sainte Thérèse. C'est du moins l'opinion de M. de La Fuente.

Thérèse (SAINTÉ). Iconogr. On lit dans la vingt-deuxième livraison des *Analeceta juris pontificii*, revue dogmatique publiée à Rome: « Quoique les images de sainte Thérèse soient très-communes et se trouvent dans les mains de tout le monde, on en rencontre très-peu qui ressemblent au vrai portrait. La sainte ne voulut jamais se laisser peindre pendant sa vie, si ce n'est une seule fois, sur l'ordre formel que lui en donna son supérieur. Ce serait le type exécuté alors qu'il faudrait reproduire, si l'artiste eût été habile; mais ce travail, malheureusement, fut confié à un religieux, qui s'appela le frère Jean de la Misère et qui était loin d'avoir un talent de premier ordre. Après la mort de la sainte, on s'empressa de peindre divers portraits qui existent encore aujourd'hui; mais ce ne sont pas les traits vivants et expressifs. Le couvent des carmélites d'Avila possède un portrait authentique de la sainte; nous ignorons si c'est celui qui aurait été exécuté par le

frère Jean de la Misère. On voit dans le même monastère un buste de sainte Thérèse.

Parmi les figures de cette sainte que l'on doit à la statuaire, la plus célèbre est celle que le Bernin exécuta pour l'église de Santa-Maria-della-Vittoria, à Rome; nous lui consacrons ci-après un article spécial. Une statue de proportions colossales, sculptée par Filippo Valle, se voit dans la grande nef de Saint-Pierre de Rome; une autre, sculptée par Caresana, décore la façade de l'église de Sainte-Christine, à Turin; une autre, sculptée par J. Feuchère et qui a été exposée au Salon de 1840, appartient à l'église de la Madeleine de Paris. Les peintures et les gravures relatives à sainte Thérèse sont innombrables. Les principaux épisodes de sa vie avaient été retracés par de Séve dans le petit oratoire de la reine, au château de Vincennes: des guirlandes de fleurs encadraient chaque sujet. La *Vie de sainte Thérèse* a été gravée au xviii^e siècle par Guillaume Chasteau. Le trait suivant de l'*Enfance de sainte Thérèse* a été représenté plusieurs fois, notamment par M. A.-R. Roberts (Salon de 1866): la jeune sainte est ramenée par un de ses oncles à la maison paternelle, d'où elle s'était enfuie pour aller chercher le martyre dans le pays des Maures. Mais la scène qui a été le plus souvent retracée est l'*Extase de sainte Thérèse*; beaucoup de peintres, à l'exemple du Bernin, ont montré l'ange perçant du trait de l'amour divin le cœur de la mystique Espagnole; le sujet est ainsi traité dans un tableau de Parodi, dans l'église de Saint-Bernardin, à Bergame, et dans une gravure de Schelte A. Bolswert; un tableau du Moncalvo, qui décore le maître-autel de l'église Sainte-Thérèse, à Turin, représente cette sainte soutenue dans son extase par deux anges, tandis que l'Enfant Jésus lui perce le cœur d'une flèche, au grand étonnement de la Vierge et de saint Joseph. D'autres *Extases de sainte Thérèse* ont été gravées par B. Guidobono (à l'Académie de Gènes), Cl. Jacquand (tableau exposé au Salon de 1839 et gravé par J.-A. Allais), Gérard de Laresse (estampe dont il y a une copie par P. van den Bergh), Auguste Glaise (Salon de 1841), J. Ravel (Salon de 1863), Brustoloni (le *Ravissement de sainte Thérèse*, gravure), Ercole Lolli (*Sainte Thérèse en prière*, gravure), François Langot (*Sainte Thérèse aux pieds du Sauveur*, gravure), etc.

L'église des Missions, à Aix-en-Provence, possède un très-beau tableau du Guerchin: le Christ, debout, retenant son manteau, de la main gauche montre le ciel à sainte Thérèse agenouillée à ses pieds; un ange est placé derrière celle-ci, prêt à la soutenir dans ses défaillances mystiques; d'autres anges entourent le Père Éternel dans les cieux. « Cette toile nous paraît supérieure à toutes celles que le Louvre a du Guerchin, a dit M. Marius Chaumelin (les *Trésors d'art de la Provence*, p. 59). Le Christ a une fierté d'attitude, une grandeur et une noblesse d'expression qui imposent. Les anges sont dessinés avec une rare distinction. La couleur a un éclat et une puissance extraordinaires; la robe rouge et le manteau bleu du Christ, si élégamment drapés, sont peints dans des tons superbes. » Une autre église d'Aix, celle de la Madeleine, renferme un remarquable tableau de Jean Daret, *Sainte Thérèse recevant les insignes de son ordre des mains de la Vierge et de saint Joseph*. Au musée du Belvédère, à Vienne, est une grande composition de Gaspard de Crayer qui représente *Sainte Thérèse recevant un collier des mains de la Vierge*: la Madone apparaît sur les nuages, au milieu des anges; plus haut, la sainte Trinité est entourée d'une gloire. Le même sujet a été traité par Giovanni-Andrea Carlone (église Saint-Philippe, à Gènes), par Castellino Castillo (église Sainte-Agnès, à Gènes), etc.

À la vente de la galerie Salamanca (1875), on a adjugé au prix de 4,700 francs une belle et savante peinture d'Alonso Coello représentant la *Communauté de sainte Thérèse*: la sainte, revêtue d'une robe brune et d'un manteau blanc surmonté d'une cape noire, est agenouillée devant saint Pierre, évêque d'Alcantara, qui lui administre la communion; derrière celui-ci est un moine; un saint diacre est agenouillé au premier plan et un autre, placé au fond, offre une fleur de lis à la sainte. Un tableau sur le même sujet, que l'on croit exécuté par quelque élève des Carrache, appartient au musée de Madrid.

Rubens a peint pour l'église des Carmélites d'Anvers une *Sainte Thérèse intercédant en faveur des âmes du purgatoire*; cette composition, qui a été gravée par Bolswert, appartient aujourd'hui à l'Académie d'Anvers. Un petit tableau de Rubens sur le même sujet a fait partie des collections Rubens, Braemcamp, Van Saeckhem, Patureau (1857). Une autre peinture de Rubens, le *Christ apparaissant à sainte Thérèse*, fut exécutée par le maître pour l'église des Carmélites de Bruxelles.

Citons, pour finir, divers tableaux de Gio. B. Discepoli (église Saint-Thérèse, à Côme), N.-N. Coppel (gravé par J.-Ph. Le Bas), D. Pugliani (église de Sainte-Marie-Majeure, à Florence), Ch. Le Brun (gravé par Bazin, Filloul, etc.), J. Stella (gravé par Abr. Bosse), Carlo Dolci (palais Gherardesca, à Florence), Michel Corneille (gravé par Benoit Audran), Fr. Gérard (gravé par D. Ber-

nard, par J.-M. Leroux), Taillasson (gravé par G. Demarteau), Barrias (gravé par Le-moine), E. Cibot (Exposition universelle de 1855), Caminade (Salon de 1841), X. Dupré (Salon de 1842), Eugène Thirion (Salon de 1875), etc.

Thérèse en extase (SAINTÉ), groupe de marbre, chef-d'œuvre du Bernin; dans l'église Santa-Maria-della-Vittoria, à Rome. Un ange, armé d'une flèche qui est censée figurer le trait de l'amour divin, s'apprête à percer le cœur de sainte Thérèse; celle-ci se pâme dans une attitude de voluptueuse extase et ferme à demi ses yeux remplis de larmes. Deux autres anges se tiennent là, comme pour applaudir à l'exploit de leur frère.

Le Bernin considérait ce groupe comme le meilleur ouvrage qui fût sorti de sa main. Les Romains de ce temps-là étaient absolument de son avis. Aujourd'hui, la composition nous paraît d'un goût déplorable au point de vue religieux; mais, si nous faisons abstraction de l'idéal chrétien, nous sommes bien obligés de reconnaître que l'exécution est pleine de charme et que les figures sont du galbe le plus gracieux; suivant le mot de M. Taine, « on n'a jamais fait un roman si séduisant et si tendre. » Ce groupe a été gravé par Claude Melan.

THÉRÈSE ou TAREJA, comtesse souveraine du Portugal, née vers 1070, morte en 1130. Elle était fille d'Alphonse VI, roi de Léon et de Castille, et de Ximena-Nuñez de Guzman. Sa légitimité a été mise en doute. « Certains auteurs castillans et même des portugais », dit M. P. Denis, ont affirmé que doña Thérèse ou Tareja était fille illégitime d'Alphonse VI, et il faut convenir qu'ils établissent leur opinion sur des documents d'une valeur réelle, puisque la *Chronique de Floirac* elle-même allègue ce fait en termes positifs. Cependant, des hommes d'une prodigieuse érudition, notamment Joseph Barbosa, ont présenté la question sous un autre aspect: ils ont puisé dans la texture de la lettre pontificale, établissant la légitimité de l'union d'Alphonse avec Chimène, leur principal argument, et il faut convenir qu'ils l'ont fait avec une supériorité assez grande pour qu'on incline vers leur opinion. En 1093, en récompense de ses services contre les Maures, Henri de Bourgogne obtint la main de Thérèse. Belle, intelligente, instruite, la fille d'Alphonse VI gâta toutes ses qualités par sa fierté haitive, son ambition démesurée, la légèreté, le dévergondage de ses mœurs. Le 1^{er} novembre 1112, son mari étant mort, elle fut nommée régente de son fils Alphonse-Henriquez, né en 1109. Ambitieuse, elle dédaigna le titre que lui avait légué son mari et prit le nom de reine; galante, autant que le fut sa sœur Urraca, reine de Castille et de Léon, elle eut des amants nombreux, parmi lesquels on compte Fernando Pais, comte de Trastamara, que plus tard, dit-on, un mariage secret fit son époux; hardie, impétueuse, violente, en 1119 elle déclara la guerre à sa sœur, prétendant avoir des droits sur la couronne de Castille, et entra en Galice à la tête d'une armée. Elle s'empara de Thuy; mais dans une bataille qui eut lieu sur les bords du Minho, Thérèse fut complètement défaite, réduite à chercher son salut dans la fuite, et son vainqueur, par représailles, porta le ravage dans les États du Portugal. Quelques auteurs cependant assurent que Thérèse sut arrêter les progrès de l'ennemi en gagnant par ses charmes ou par son argent l'évêque de Compostelle, qui affaiblit l'armée castillane. En 1127, l'implacable et turbulente Thérèse fit une nouvelle et soudaine invasion en Galice; cette fois encore elle fut vaincue par Alphonse VIII, fils et successeur d'Urraca, et obligée d'accepter de son vainqueur une paix dont les conditions étaient pour elle humiliantes. Elle s'apprêtait à tenter une fois encore le sort des armes, à venger sa défaite, lorsqu'elle fut dépossédée de la régence et de tout pouvoir par son fils, Alphonse-Henriquez. « Lorsque le jeune prince, dit M. Denis, eut atteint l'âge de dix-huit ans, il réclama l'exercice de ses droits. Thérèse refusa d'abandonner la régence; Alphonse-Henriquez la demanda impérieusement; et l'on vit commencer alors une des guerres les plus funestes qui aient ensanglanté le pays. Le fils se vit contraint d'employer la force des armes pour obliger sa mère à lui céder le pouvoir, et la bataille de Saint-Mamede, qui eut lieu non loin de Gumaraens le 24 juin 1128, est marquée dans les annales du Portugal comme une des journées les plus déplorables que l'histoire ait à signaler. Alphonse-Henriquez y demeura vainqueur des partisans de Thérèse et il put dès lors se regarder comme maître absolu du territoire anciennement concédé à son père. Ce ne fut pas toutefois sans contestation qu'il saisit le pouvoir; la reine, renfermée dans le château de Lanho, envoya implorer le secours du roi de Léon, et ce prince accourut à son aide. La bataille de Valdoz, gagnée par Alphonse, fit de nouveau justice des prétentions d'une mère ambitieuse. » Thérèse survécut peu de temps à la perte de son pouvoir; elle mourut aux environs de Braga le 1^{er} novembre 1130. On lui attribue plusieurs fondations religieuses, entre autres la cathédrale de Visou et l'église de Gedofeita, qui communi-

quait par un chemin, appelé encore chemin de la reine, à la résidence habituelle de dona Thérèse.

THÉRÈSE, infante de Portugal et reine de Léon, née vers 1170, morte en 1250. Elle était fille de Sanche I^{er}, roi de Portugal, et de Dulce d'Aragon; Sanche avait une sœur naturelle, Urraca, qui fut mère d'Alphonse IX, roi d'Aragon. Or, Alphonse IX et Thérèse s'aimèrent et s'unirent. Mais ils étaient cousins germains, et, pour une telle union, il fallait des dispenses du pape. On se dispensa des dispenses. Rome se plaignit. « Le pape Clément III, que les deux rois avaient, la chose accomplie, fait instruire des raisons qui devaient faire regarder ce mariage comme légitimement contracté, dit un écrivain, fit choix, en 1191, d'Hyacinthe, cardinal du titre de Sainte-Marie-in-Cosmedin, pour aller en Espagne, en qualité de légat, prendre connaissance de cette affaire. Mais, avant le départ de ce légat, Clément mourut et le même cardinal Hyacinthe lui succéda le 27 mars, sous le nom de Célestin III. Le nouveau pape choisit, pour la légation qu'il avait dû remplir, Grégoire, cardinal diacre du titre de Saint-Ange, qui vint en Espagne la même année. Le mariage fut déclaré nul, comme fait dans le second degré de consanguinité. Les évêques de Léon, d'Astorga, de Salamanca et de Zamora soutinrent la validité du mariage. Leur raison était que l'empêchement de consanguinité n'est ni de droit divin ni de droit ecclésiastique, et qu'il est purement de droit civil et politique, établi par les princes, qui, par conséquent, peuvent s'en dispenser. Les deux rois s'en tinrent à l'opinion de ces quatre évêques, qui furent excommuniés par le légat. Tous les autres prélats exhortèrent les deux rois à consentir à la dissolution du mariage; mais leurs instances furent inutiles. En 1193, le roi de Léon et la reine Thérèse continuant de vivre ensemble, le légat Grégoire jeta l'interdit sur les deux royaumes de Léon et de Portugal. Cette mesure fit murmurer hautement les peuples. Cependant le roi de Léon envoya Guillaume, évêque de Zamora, à Rome, supplier le pape de lever, par une dispense subéquente, l'empêchement qui rendait son mariage nul. Célestin III tint ferme sur l'observance des canons, et tout ce que Guillaume en obtint fut d'être absous lui-même de l'excommunication lancée contre lui par le légat. Le pape, sur les plaintes que la plupart des évêques des deux royaumes lui firent au sujet de l'interdit, qui ne servait qu'à chagriner des innocents et qui ne faisait point changer la résolution du roi Alphonse, leva l'interdit et défendit seulement de célébrer quelque part que ce fût aucun office divin en présence de ce prince et de la reine, sa femme. Cette affaire ne fut terminée qu'en 1195; à cette époque, les rois de Léon et de Portugal, cédant aux prières de leurs sujets, consentirent enfin à la cassation du mariage. La reine Thérèse, après avoir eu trois enfants, l'infant Ferdinand, qui mourut jeune, et les infantes Sanche et Dulce, fut renvoyée en Portugal, et le légat acheva de lever solennellement l'interdit et les autres censures. Cette princesse résolut alors de consacrer le reste de sa vie à des œuvres de piété. Informée que la discipline monastique était absolument relâchée dans le monastère de Lorbin et que les moines ne voulaient point entendre parler de réforme, elle pria son père de lui donner ce monastère pour y mettre des religieuses. Sanche fit consentir l'abbé Julien à lui céder son monastère. La reine en prit aussitôt possession et le peuple de religieuses de Cîteaux. Dégoutée du monde, elle prit, l'an 1238, le voile dans ce monastère, après avoir recommandé au roi de Léon les infantes leurs filles. Le prince lui donna pour dot la ville de Valbuena.

Thérèse Aubert, roman, par Charles Nodier (1819, in-12). De tous les romans du célèbre écrivain, celui de *Thérèse Aubert* est un de ceux qui ont eu le plus de succès, bien qu'il présente au lecteur des tableaux trop sombres et qu'il éveille des sentiments trop pénibles. Mais ce qui rend ce récit si intéressant et si vivant, c'est que le fond en est exact et que l'on sent que l'auteur en a connu les personnages. Certains détails même ont été évidemment imposés par la réalité à l'auteur, car son goût exquis ne les lui aurait jamais fait inventer de lui-même. Ce roman est le journal d'un jeune Vendéen de dix-sept ans et demi qui s'est fait arrêter à dessein pour être envoyé à la mort et ne pas survivre à celle qu'il aimait. Adolphe, après une expédition malheureuse, est obligé de se déguiser en fille pour échapper au supplice. Un juge charitable, M. Aubert, l'adresse à sa fille comme une compagne digne de son amitié. Mais, en changeant de vêtements, Adolphe n'a pas changé de sexe et il devient amoureux fou de Thérèse. Après avoir longtemps lutté, emporté par la violence de sa passion, il lui révèle son secret. Thérèse l'aime aussi, mais elle est vertueuse et elle exige son départ. Bientôt une lettre le rappelle; Thérèse, frappée de la petite vérole, est devenue aveugle et va mourir. Adolphe revient éperdu et sent son amour redoubler en face des souffrances de la pauvre enfant qu'il ne peut arracher au trépas. Elle expire entre ses bras, et c'est alors qu'il va se livrer à ses

bourreaux. C'est dans sa prison qu'il écrit pour lui-même le récit de ses douleurs, pour soulager son cœur ou pour achever de le briser.

Que de douceur et de charme dans cette histoire si simple et si touchante! Quo de passion aussi! Rien de gracieux comme la scène de la séparation de Thérèse et d'Adolphe. Au dénouement, quelle situation déchirante et passionnée, lorsque Adolphe retrouve sa pauvre Thérèse aveugle et défigurée par la maladie et la presse avec amour toute mourante entre ses bras! Comment le dégoût ne l'emporte-t-il point sur l'intérêt et ne nous contraint-il pas à fermer le livre? C'est qu'au milieu de son agonie cette jeune fille est plus belle encore; c'est qu'il semble que son âme se montre à nous plus pure et plus céleste au travers des plies et sous les flétrissures imprimées à son corps par le fléau dévastateur. On comprend le sombre désespoir d'Adolphe, en dépit de sa jeunesse, et on applaudit à son suicide déguisé, comprenant, comme lui, qu'on ne saurait survivre à Thérèse. On pleure et les larmes ne raisonnent pas; aussi passe-t-on, sans s'en douter, sur de légères fautes de goût et même sur quelques incorrections, défaut qu'on ne saurait relever dans les autres productions de Charles Nodier. C'est qu'il écrivait ces dernières avec son esprit et qu'il a écrit *Thérèse Aubert* avec son cœur.

Thérèse Dunoyer, roman, par Eugène Sue (1832, 2 vol. in-8°). Cet ouvrage est regardé avec raison comme un des meilleurs de l'auteur. Il offre d'ailleurs un double attrait : la peinture de deux nobles caractères et une certaine saveur âcre que le surnaturel, obligatoire dans les histoires bretonnes, ne manque cependant jamais de leur prêter. Ewen de Ker-Ellis, un jeune seigneur breton, après avoir pris une part glorieuse aux guerres de la Vendée, vit retiré dans ses terres, ne connaissant d'autres plaisirs que la chasse, des promenades en mer avec le pilote Mor-Nader, un véritable type de sorcier breton, et de douces causeries avec sa nourrice Ann-Jann, son mari Les-en-Goch, ou avec l'abbé de Kérouellan. Un jour, sa gaieté disparaît; il a trouvé dans sa chambre un portrait qui répond si exactement à l'idéal d'une compagne qu'il s'est formé dans l'esprit, qu'il tombe amoureux de cette image inanimée. L'abbé de Kérouellan lui conseille d'aller à Paris pour se distraire et veiller à ses intérêts qu'il croit compromis par son banquier, M. Dunoyer. Ewen part et, coïncidence singulière, mais qu'expliquent le voyage d'un de ses oncles à Paris et ses relations avec la femme du banquier, il trouve dans Thérèse Dunoyer l'original du portrait qui l'a tant frappé dans son manoir et qui représentaient une de ses parentes. Il devient amoureux fou d'elle et obéit sans motif à la comédie sans son cousin, M. de Montal, un homme sans cœur ni honneur, qui convoite Thérèse à cause de sa dot, feint de prendre les intérêts d'Ewen et parvient à déshonorer la jeune fille pour forcer M. Dunoyer à la lui donner. Les calculs de Montal sont déjoués; le banquier révèle sa honte en prouvant que Thérèse n'est pas sa fille et la chasse de chez lui. C'est alors que Montal se révèle dans toute sa bassesse; il ne vise qu'à un but, se débarrasser de Thérèse pour tenter une autre aventure matrimoniale qui tourne mieux. Thérèse va devenir mère; c'est le moment qu'il choisit pour l'abandonner, après avoir emprunté, soi-disant pour les frais de couché, de l'argent à une actrice, son ancienne maîtresse qu'il a voulu épouser et qui a refusé net son nom en lui montrant qu'elle avait deviné sa cupidité. Thérèse tombe dans une affreuse misère; elle travaille pour nourrir son enfant, mais les forces lui manquent; elle va mourir lorsque survient Ewen. Il supplie Thérèse d'assurer le sort de son enfant qu'il reconnaît, si elle veut l'accepter pour époux de nom seulement. Ils partent pour Ker-Ellis et la commence pour eux la vie la plus affreuse; Ewen espère toujours que Thérèse oubliera Montal et sera véritablement sa femme; Thérèse, désespérée, ne peut chasser de son cœur l'image du lâche qui l'a abandonnée. L'original du portrait ressemblant à Thérèse a été cause de la mort du grand-père d'Ewen; Thérèse ne sera pas moins funeste au petit-fils. Nous voici au dénouement. On est dans le mois de novembre, que le vieux sorcier Mor-Nader prétend fatal aux Ker-Ellis. L'enfant de Thérèse a succombé; rien ne la rattache plus à la vie. Ewen, désespéré, a renoncé à se faire aimer de Thérèse; il n'aspire plus qu'à la mort, comme terme de ses douleurs. Les deux époux préparent froidement leur suicide. La scène est grandiose et terrible; le vent siffle, la tempête mugit, les arbres se brisent, Mor-Nader arrive avec une barque noire et chantant son chant de mort. Tous trois montent dans la nacelle funèbre. Le lendemain on repêcha les cadavres d'Ewen et de Thérèse dans la baie des Trépassés, tandis que l'abbé de Kérouellan, Ann-Jann et Les-en-Goch priaient à genoux pour le salut d'Ewen. Pendant ce temps, le lâche auteur de la mort de ces deux nobles cœurs, Montal, couronnait ses turpitudes par une dernière infamie; il épousait Mme de Beauregard, une veuve immensément riche, mais à laquelle sa conduite scandaleuse avait fait fermer toutes les portes.

Le sujet est dramatique, les incidents bien amenés, une fois le côté fantastique admis; le style vif, imagé. Malheureusement c'est le mal qui triomphe : Montal s'enrichit; Ewen et Thérèse se tuent, victimes de leur destinée implacable. Une scène originale et pleine de talent, mais plus invraisemblable que la science fatidique de Mor-Nader, frappe le lecteur. Le marquis de Beauregard, après avoir acquis la preuve que sa femme, qu'il adore, le trompe avec deux de ses intimes, réunit dans un souper de garçon quelques amis et quelques lorettes en vogue, et là, pour prévenir le ridicule, dévoile lui-même sa honte, excite l'un contre l'autre les deux amants de sa femme, déclarant d'un air tout à fait régence que, pour sa part, il n'a rien à voir dans les relations de Mme de Beauregard avec ses amants. C'est une vraie scène de roman et par cela même elle manque son effet, puisque dans la réalité elle est évidemment impossible. Or, qu'est-ce qu'une peinture de mœurs qui ne peint que des mœurs qui n'existent pas? Heureusement pour la réputation de l'auteur qu'Ewen et Thérèse sont plus que possibles; ils sont vivants et animés.

Thérèse Raquin, roman par Emile Zola (1867, in-18°). La donnée de ce roman est simple et vulgaire. C'est, dit M. Vapereau, un fait divers de la *Gazette des Tribunaux*; c'est l'histoire de l'adultère cherchant la sécurité dans l'assassinat du mari et n'y trouvant qu'une horrible source d'inquiétudes, de tourments et de crimes. Thérèse Raquin, née sous le brûlant climat de l'Afrique, dont l'ardeur est passée dans son sang, a été élevée par sa tante, Mme Raquin, avec son cousin Camille, être chétif et maigre. La vieille dame, croyant faire un trait de génie, les marie à vingt ans; le lendemain du mariage, rien ne paraissait changé à la monotonie de cette vie à trois. Mme Raquin s'établit avec Thérèse dans une boutique de mercerie et Camille entre comme employé à 1,200 francs au chemin de fer d'Orléans. Thérèse renferme dans un mutisme absolu l'écœurement que lui cause son insipide existence, dont l'ennui n'était rompu que le jeudi soir par une réunion de vieux amis, véritable cercle de momies. Un soir, Camille introduisit un nouveau personnage, un de ses collègues, Laurent, grand gaillard carré d'épaules, au cou de taureau, à large poitrine, un Hercule en comparaison de Camille. Cette robuste nature fit une profonde impression sur les sens de Thérèse, à tel point qu'un jour qu'ils se trouvaient seuls, d'un mouvement violent il la prit contre sa poitrine et lui renversa la tête, lui écrasant les lèvres sous les siennes; elle eut un mouvement de révolte, sauvage, emporté, et tout d'un coup elle s'abandonna, glissant par terre sur le carreau; ils n'échangèrent pas un mot. A partir de ce moment, ils assouvirent sans crainte, sans retenue, la fureur de leurs desirs. Mais, un jour, on refuse à Laurent la permission de sortir de son bureau; comment se voir? Thérèse vint dans la mansarde de Laurent. Camille les gênait; il fallait se débarrasser de cet obstacle; un crime fut arrêté à mots couverts dans cette entrevue. Quelques semaines après, Thérèse, Camille et Laurent faisaient une partie de canot à Saint-Ouen. Le soleil baissait, la campagne devenait sombre; Laurent saisit tout d'un coup Camille et après une lutte courte, mais effrayante, il le précipita dans la Seine. Le malheureux revint deux fois à la surface, puis disparut. Thérèse n'a pas fait un mouvement pour secourir son mari; elle a consenti tacitement au crime.

Quinze mois plus tard, Laurent épousa Thérèse. Ils attendaient ce jour avec d'autant plus d'impatience que les inquiétudes, les remords, les secousses nerveuses les troublaient jusqu'à l'hallucination. La nuit, Camille les visitait; son cadavre sortait de l'eau, venait les torturer; les traits altérés de la victime donnaient à sa bouche contractée une sourire sardonique. Le jour désiré vint enfin. La nuit des noces fut affreuse. Ils n'osèrent pas se coucher. Camille était là entre eux deux. Ils passèrent ainsi huit nuits. La neuvième, ils se serrèrent dans un embrassement horrible. La douleur et l'épouvante leur tint lieu de desirs. Quand leurs membres se touchèrent, ils crurent qu'ils étaient tombés tous deux sur un brasier. Ils poussèrent un cri et se pressèrent davantage, afin de ne pas laisser entre leur chair de place pour le noyé. Et ils sentirent toujours des lambeaux de Camille qui s'écrasaient ignoblement entre eux, glaçant leur peau par endroits, tandis que le reste de leur corps brûlait. Alors ils se prirent l'un contre l'autre de défiance et de haine, s'accusant mutuellement de l'horrible situation où ils s'étaient jetés et finirent par s'injurier et se battre chaque nuit. Sur ces entrefaites, Mme Raquin fut atteinte d'une paralysie qui la métamorphosa en une sorte de cadavre vivant. Dès lors, la vie des deux époux devint intolérable. Ils ne conservèrent aucune retenue et s'accrurent mutuellement devant la malade. Ce fut pour celle-ci un coup terrible; son regard, de doux qu'il était, devint d'une fixité terrible et menaçante. Laurent l'aurait tuée, s'il n'avait pas dû rester de traces de ce crime, surtout un soir où, par un suprême effort, elle essaya de les dénoncer, mais n'en eut

pas la force. A partir de ce moment, ils se débattirent contre les angoisses de leur union, plus lourde à supporter que le boulet du forçat. Laurent essaya de peindre; mais, sous les traits les plus divers, il ébaucha toujours la même tête, celle de la victime, avec l'expression grimaçante que la mort lui avait donnée. De son côté, Thérèse essaya du vice pour s'étourdir; elle ne réussit qu'à fatiguer ses sens. Tous deux craignent d'être dénoncés l'un par l'autre, et tous deux sentent en même temps qu'il faut que l'un d'eux disparaisse pour rendre à l'autre, non la tranquillité, mais la sécurité. Un soir, Laurent verse un flacon d'acide prussique dans l'eau sucrée de Thérèse et, en se retournant, l'aperçoit un couteau à la main. Ils se regardent un instant, muets et froids, puis, se comprenant, ils se font horreur et pitié. Thérèse saisit alors le verre, en vide la moitié et, sans mot dire, le tend à Laurent, qui l'achève. Ils tombent foudroyés « devant Mme Raquin, roide et muette, qui les contemplait à ses pieds, ne pouvant se rassasier les yeux, les écrasant de regards lourds. »

Thérèse Raquin n'est que l'histoire d'une passion brutale, dont la répercussion intérieure, par l'effet de l'inquiétude et de la peur, présente les divers symptômes des crises morales. « On serait tenté, dit M. Vapereau, d'y voir une monographie du remords et de ses effets psychologiques, mais ce serait une erreur; c'est l'étude psychologique du trouble jeté dans l'organisation par une impression violente qui détruit tout d'un coup l'équilibre des facultés. » C'est du réalisme savamment hideux, peint avec un talent remarquable et une vigueur de touche puissante. Outre les scènes principales, ce qui témoigne en faveur du mérite de l'œuvre, c'est l'intérêt que l'auteur a su nous inspirer pour un spectacle qui nous dégoûte et des personnes qui nous font horreur. Les lecteurs de *Thérèse Raquin* éprouvent la même sensation que l'oiseau qui, fasciné par le serpent, ne peut néanmoins s'empêcher de le regarder. Il y a encore dans ce roman des peintures qui mériteraient d'être détachées comme échantillons de ce que le réalisme peut produire de plus énergique et de plus reposant. Tel est ce tableau de la Morgue, si complaisamment traité et si intimement rattaché au roman par l'intérêt qui conduit Laurent à la recherche du cadavre de Camille, trois semaines de suite, dans ce lieu sinistre, et par les âcres sensations qui l'accompagnent. « Il est un mot dont M. E. Zola abuse beaucoup, dit M. Vapereau, c'est le mot chair; il n'abuse pas moins de la chose; c'est la chair qu'il met en scène tour à tour dans ses jouissances et dans les douloureuses réactions exercées sur elle par l'esprit. Il s'acharne à analyser des instincts de brutes et à montrer l'intelligence entière asservie à leurs aveuglements. L'instinct déréglé ne peut offrir que d'horribles spectacles; M. E. Zola s'y complait, s'y arrête, s'y attarde; c'est là qu'il trouve la plus belle matière à exercer son talent d'anatomiste et de peintre. » Ce qui relève encore la vigueur de ce talent, c'est la ferme simplicité du style, auquel on ne peut reprocher qu'un peu de tension et un excès d'énergie, qui parfois rend la lecture fatigante. En somme, *Thérèse Raquin* est une œuvre de mérite; on peut se demander toutefois si tout le talent dépensé dans cette œuvre assez malsaine n'aurait pas pu être mieux employé.

Thérèse, opéra-comique en deux actes, paroles de Plébard et de Louven, musique de Carafa; représenté le 26 septembre 1838. Le livret a de l'analogie avec celui de la *Dame blanche*, et la partition n'a pas semblé tenir les promesses que l'auteur du *Solitaire* et de *Masaniello* avait fait concevoir.

THÉRÉSIAENPOL, ville des Etats autrichiens (Hongrie), dans le comitat de Bac, à 42 kilom. S.-O. de Szegedin, dans une grande plaine, près de la rive O. du lac Paltisch, par 46° 5' de latit. N. et 17° 20' de longit. E.; 54,000 hab. Les seuls édifices publics sont de grandes casernes, une église catholique, une grecque et trois couvents. Gymnase royal; école supérieure catholique; fabrique de draps, de toiles, de tapis, de savon, etc. Commerce en gros bétail, chevaux, moutons, laines, peaux et vins.

THÉRÉSIE s. f. (té-ré-zi). Entom. Genre d'insectes diptères, de la famille des athérécères, tribu des muscides, dont l'espèce type habite la Caroline.

THÉRÉSIAENSTADT, ville forte des Etats autrichiens (Bohême), à 4 kilom. S.-S.-E. de Leitmeritz, près du confluent de l'Elbe et de l'Éger; 2,000 hab. Haras. Cette ville fut bâtie de 1780 à 1787, sous le règne de l'empereur Joseph II, au milieu de vastes marais. La tour de l'église de la Garnison, haute de 60 mètres, domine ses murailles.

Thérésina ou l'**Enfant de la Providence**, nouvelle, par Mme de Genlis (1826). Une jeune fille de douze ans, Thérésina Trapani, après avoir été miraculeusement sauvée dans un naufrage, perdit sa mère et son père, et se trouva seule, sans parents, sans ressources. Mme de Genlis se chargea de son éducation, écrivit à son profit le récit de ses aventures et la mit en état de gagner honorablement sa vie comme institutrice. *Théré-*

sina n'offre donc pas le même genre d'intérêt qu'une œuvre d'imagination. La seconde partie, intitulée *Education de Thérésina*, renferme en quelques pages le résumé des idées et des principes de l'auteur sur l'éducation des filles (c'est le côté important du livre), ainsi que l'énumération des qualités qu'elle exige d'une institutrice parfaite sous le double rapport de la ménagère et de la femme du monde. Nulle personne n'était, par sa position, plus à même que Mme de Genlis de traiter la matière à bon escient; aussi ce petit manuel d'éducation est-il excellent; mais nous préférons ne voir dans *Thérésina* que le côté humain, la bonne action. Il n'est pas étonnant que celle qui prêchait si bien d'exemple parlât si éloquemment de la vertu.

THÉRÈTRE s. m. (té-rè-tre — du gr. *thérèter*, chasseur). Entom. Genre d'insectes lépidoptères crépusculaires, de la tribu des sphingides.

THÉREUTICOGRAPHE s. m. (té-reu-ti-ko-gra-fe — du gr. *théreutikos*, qui a rapport à la chasse; *graphô*, j'écris). Auteur d'un ouvrage sur la chasse. « Peu usité.

THÉRÈVE s. m. (té-rè-ve — du gr. *thérèvé*, chasser). Entom. Genre d'insectes diptères, de la famille des tipulaires, tribu des xylostomes, comprenant une quinzaine d'espèces, qui presque toutes habitent l'Europe.

TERHAA s. m. (té-ra-a). Epais tapis de laine qui couvre la charpente du corps de la selle des cavaliers algériens.

THERIAICAL, **ALE** adj. (té-ri-a-kal, a-le — rad. *thériaque*). Pharm. Qui contient de la thériaque; qui a les propriétés de la thériaque : *Eau, essence thériacale*. « Pl. thériacaux.

THÉRIAQUE s. f. (té-ri-a-ke — du gr. *thériaké*, féminin de *thériakos*, bon contre la morsure des bêtes sauvages ou venimeuses; de *thér*, bête sauvage, bête féroce ou venimeuse). Pharm. Ancien électuaire qui passait pour être souverain contre tous les venins et poisons.

— *Thériaque du pauvre*, Nom donné à l'ail, à cause des propriétés médicales qu'on lui suppose, et aussi à l'électuaire diatessaron.

— *Thériaque allemande*, Extrait de genre.

— *Encycl. Pharm.* Cet électuaire polypharmaque, très-ancien, ne doit pas tant ses propriétés aux substances qu'il renferme qu'à l'opium qui s'y trouve en quantité notable. 4 grammes de *thériaque* renferment un peu moins de 0,67,95 d'opium brut, qui équivalent à 0,67,925 d'extrait d'opium. On en attribue la composition à Mithridate, roi de Pont, et l'on ajoute que la formule en ayant été revue par Andromaque, médecin de Néron, la *thériaque* reçut le nom de *thériaque d'Andromaque*; c'est ainsi que la nomme Galien, qui nous a laissé de longues dissertations sur ce médicament. « Pompée, dit Soubeyran, après avoir vaincu Mithridate, donna au médecin Damocrates la fameuse formule de l'électuaire-antidote du roi de Pont. Damocrates la publia en vers. Cent cinquante ans plus tard, Néron chargea son médecin Andromaque de la perfectionner. Celui-ci en publia la recette en vers élégiaques. Nicandre, médecin et poète, lui appliqua le nom de *thériaque* (bête féroce), soit à cause des vipères qui entraient dans sa composition, soit à cause des bons effets qu'on lui attribuait pour guérir la morsure des animaux venimeux. »

Venise, pendant longtemps, eut le monopole de la préparation de cette composition, la plus célèbre, sans contredit, de la polypharmacie. On l'y préparait chaque année en grande pompe. « A Paris, dit Dorvault, le collège de pharmacie la préparait aussi à une certaine époque de l'année avec un cérémonial particulier, et c'était presque une obligation aux pharmaciens d'acheter cette *thériaque*. »

La *thériaque* est, sans contredit, le produit pharmaceutique le plus composé que nous ait légué l'antiquité, fort riche en produits de ce genre. Elle a beaucoup varié dans sa composition. La formule originale est celle qu'on trouve dans Galien. Elle n'a été reproduite fidèlement par aucune pharmacopée, celle du Piémont exceptée. Elle a subi des réformes plus ou moins heureuses, ou qui ont porté sur des substances inertes ou de peu de valeur, de telle sorte que ce « vieux débris de la médecine orientale » n'est plus que l'ombre de la formule primitive. On a classé les médicaments qui entrent dans la composition de la *thériaque*, d'après leur analogie de nature et de propriétés, en treize séries : 1° substances âcres : pulpe de scille, racine d'asaure, agaric blanc, semences de buniac ou navet sauvage et de thlaspi; 2° substances amères : myrrhe, sommités de petite centaurée, racines de gentiane et de rhubarbe, herbes de scordium, de chamædrys et de chamæpithys, sommités de millepertuis; 3° substances astringentes : pétales de roses rouges, racine de potentille rampante, suc d'hypociste, suc d'acacia colcothar; 4° aromates exotiques : écorce de cannelle et de cassia lignea, racine de gingembre, poivre long, poivre noir, amorce, cardamomes, feuilles de mala-

thrium, herbe de schénante, racine et tige de nard des Indes, racine de nard celtique, de costus d'Arabie et d'acore vrai, bois d'aloès; 50 aromates indigènes : safran, écorce de citron sèche, calament des montagnes, dictame de Crète, fleurs de stéchas d'Arabie, verticilles de marrube, sommités de pouliot, de narcisse et de marjolaine, racine d'iris de Florence; 60 aromates tirés des ombellifères : semences de persil de Macédoine, d'ammi, de fenouil, d'anis, de séseli, de daucus de Crète, racine de mûm; 70 résines et baumes : xylolbalsame, carpolbalsame, opobalsamum, oliban, térébenthine de Chio, mastic, baume de Judée, storax calamite; 80 substances fébriles : racines de grande valériane et d'aristolochie menue, galbanum, opoponax, sagapénium castoréum; 90 substance vireuse : opium; 100 terre inerte : terre de Lemnos; 110 gommes, féculés, etc. : gomme du Sénégal, mie de pain, farine d'orobe, chair de vipère; 120 substances douces : suc de réglisse, miel de Narbonne; 130 vin d'Espagne.

Récemment préparée, la *thériaque* est de couleur marron; mais, avec le temps, elle noircit et change d'odeur, à cause d'une fermentation qui s'y établit. Son emploi est aujourd'hui à peu près abandonné, et les médecins qui s'en servent encore l'ordonnent dans un petit nombre de cas; ainsi dans les langueurs et les faiblesses d'estomac, chez les chlorotiques, chez les vieillards, dans les convalescences des affections de longue durée qui ont réduit les malades à un état presque anémique et dans le marasme qui accompagne les grandes suppurations, dans les gastralgies, principalement sous forme d'épithème, arrosé de laudanum et appliqué sur la région épigastrique. Troussseau la conseillait dans les fièvres de mauvais caractère, dans les variétés confluentes, dans la rougeole, lorsque l'éruption s'affaîsse et que de graves désordres surviennent, soit du côté de la tête, soit du côté de la poitrine, ou bien encore lorsque, au début de l'éruption, une violente diarrhée jette le malade dans l'affaiblissement et ne lui laisse plus assez de force pour suffire à l'élimination du principe morbide.

Sydenham appréciait beaucoup ce singulier électuaire, et Bordeu a écrit les lignes suivantes : « Il me semble que la *thériaque*, qui tient essentiellement des liqueurs spiritueuses et qui ne peut être suppléée en partie que par le vin et ses préparations, contient éminemment toutes les vertus nécessaires dans les incommodités et dans beaucoup d'accidents des maladies; elle console la nature, elle la remet, dans tous les cas de langueur, de faiblesse, de tristesse; elle réveille les fonctions de l'estomac, toujours en faute dans les maladies; elle excite dans le corps un tumulte d'ivresse nécessaire pour vaincre les dérangements de ce viscère important, qui est, à tant d'égards, un des centres de la vie, de la santé et de l'exercice de toutes les fonctions. Elle réussit dans mille cas qui semblent opposés, parce qu'elle a mille côtés favorables à la santé; elle réunit, pour ainsi dire, tous les goûts possibles de tous les estomacs. » Peut-on en être mieux engoué?

— *Thériaque allemande* ou des Allemands. C'est l'extrait ou rob de genièvre.

— *Thériaque céleste* ou d'Hoffmann. Elle diffère de la *thériaque* ordinaire par le cinabre, qui y remplace le colocot, et par l'absence de substances fermentescibles.

— *Thériaque diatessaron*. Electuaire renfermant de la myrrhe, de la gentiane, de l'aristolochie, des baies de laurier et du miel de Bretagne; c'est la *thériaque* vétérinaire.

— *Thériaque des paysans*. Ce n'est qu'un autre nom du diatessaron et de la *thériaque allemande*.

Pour la manière de fabriquer la *thériaque* et certaines autres particularités qui concernent cette préparation pharmaceutique, v. ÉLECTUAIRE.

THÉRICLÉEN adj. m. (té-ri-clé-ain). Ant. rom. Se disait de vases sculptés dans le genre de ceux qui avaient été faits par un artiste grec nommé Thériclés.

THÉRIDIDE adj. (té-ri-di-de — de *théridion*, et du gr. *éidos*, aspect). Arachn. Qui ressemble ou qui se rapporte au théridion.

— s. m. pl. Famille d'araignées, ayant pour type le genre théridion.

THÉRIDION s. m. (té-ri-di-on — du gr. *théridion*, petite bête). Arachn. Genre d'araignées, du groupe des araignées, comprenant plus de soixante espèces, répandues sur tous les points du globe.

— **Encycl.** Les *théridions* présentent comme caractères principaux : huit yeux, presque égaux entre eux, occupant le devant du céphalothorax; la lèvre courte, plus large à sa base; les mâchoires étroites, cylindriques, allongées, inclinées; les pattes allongées, fines, celles de la première paire les plus longues. Ces araignées sont sédentaires; elles tissent une toile à réseaux irréguliers, composés de fils qui se croisent en tous sens sur plusieurs plans différents. Les nombreuses espèces de ce genre sont répandues dans toutes les régions du globe. La plus connue est le *théridion bienfaisant*; sa longueur est de 0m,005; ses couleurs sont variées de brun, de fauve et de gris. Ce *théridion* est très-

commun, surtout dans les jardins et les potagers; il se plat à tendre des fils, formant une toile irrégulière très-fine, sur la surface des feuilles, entre les corymbes de fleurs, au sommet des bruyères, des graminées et d'autres plantes. La femelle fait trois pontes dans le cours de l'été; elle enveloppe ses œufs d'un tissu serré, d'un blanc très-éclatant, formant un coco aplati et lenticulaire. Le mâle et la femelle habitent ensemble sur la même feuille. La toile de cette araignée, malgré sa finesse, suffit pour préserver les raisins des attaques des insectes. Il est rare qu'on serve de ces fruits en automne sans qu'il y ait plusieurs *théridions*, et les personnes les plus dégoutées en ont avalé bien des fois avec leur coco sans s'en apercevoir. On peut citer aussi le *théridion malmignatte*, auquel on a attribué, peut-être à tort, des propriétés venimeuses.

THÉRIDOMYS s. m. (té-ri-do-miss — du gr. *théridomys*, sauvage; mus, rat). Mamm. Genre de mammifères rongeurs fossiles.

THÉRIE s. f. (té-ri — du gr. *thér*, bête sauvage). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, de la tribu des phalénides. Le genre d'insectes diptères, de la famille des athéricères, tribu des muscides, dont l'espèce type vit aux environs d'Angers.

THÉRINE s. f. (té-ri-ne — dimin. du gr. *thér*, bête fauve). Entom. Genre d'insectes diptères, de la famille des athéricères, tribu des muscides, dont l'espèce type habite l'Allemagne.

THÉRINIE s. f. (té-ri-ni — dimin. du gr. *thér*, bête fauve). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, de la tribu des phalénides.

THÉRIOPHONIE s. m. (té-ri-o-fo-nie — du gr. *thérion*, animal; phônè, je fais périr, par allusion aux propriétés vénéneuses de la plante). Bot. Genre de plantes, de la famille des arôles, tribu des cryptocorinées, dont l'espèce type croît dans l'Inde.

THÉRISTIQUE s. m. (té-ri-sti-ke — du gr. *théristés*, moissonneur). Ornith. Genre d'oiseaux échassiers, formé aux dépens des tanais ou des ibis.

THÉRISTRE s. m. (té-ri-stre — gr. *théristrion*; de *thérizô*, je passe l'été). Ant. rom. Vêtement léger, vêtement d'été à l'usage des femmes.

THÉRITE s. m. (té-ri-te — du gr. *thérizô*, je passe l'été). Entom. Genre d'insectes lépidoptères diurnes.

THERMA, premier nom de THESSALONIQUE.

THERMÆ HIMERENSES, ville d'Italie. V. THERMI.

THERMAL, ALE adj. (tér-mal, a-le — rad. *thermes*). Se dit des eaux minérales chaudes : *Eaux thermales*. Les eaux des terrains primordiaux sont presque toutes thermales. (Chevreul.)

Se dit des établissements placés près d'une source d'eau thermale, et où se rendent les malades à qui on a prescrit l'usage : *Le département possède un grand nombre d'établissements thermaux*. (Abel Hugo.)

— Hist. nat. Se dit des animaux et des végétaux qui vivent dans les eaux thermales.

THERMALITÉ s. f. (tér-ma-li-té — rad. *thermal*). Nature, qualité des eaux thermales.

THERMANOMÈTRE s. m. (tér-ma-no-mètre — du gr. *thermè*, chaleur, et de *manomètre*). Physiq. Manomètre indiquant le rapport de la tension de la vapeur avec sa température.

THERMANÉMIQUE s. f. (tér-ma-né-mi-ke — du gr. *thermè*, chaleur; *anemos*, vent). Appareil qu'on avait imaginé pour utiliser la chaleur perdue dans les tuyaux de cheminée.

THERMANIQUE adj. (tér-ma-ni-ke — du gr. *thermainô*, j'échauffe). Méd. Qui agit par l'élévation ou l'abaissement de la température : *Dans les maladies, il faut tenir compte des causes thermales*. Il peu usité.

THERMANTIQUE adj. (tér-man-ti-ke — du gr. *thermantikos*, de *thermainô*, j'échauffe). Méd. Se dit des remèdes excitants, des substances échauffantes.

THERMASTRIS s. f. (tér-ma-striss — mot gr. qui signif. proprement *chaudière*). Ant. rom. Sorte de danse dans laquelle on se livrait à des mouvements violents.

THERMES s. m. pl. (tér-me — latin *thermæ*, sous-entendu *aquæ*, eaux, eaux chaudes). *Thermæ* représente le grec *therma*, sous-entendu *udata*, eaux chaudes, bain chaud; de *thermos*, chaud, mot de la même famille que *therô*, chauffer, *theros*, été, *thermé*, chaleur, *thermainô*, échauffer). Ant. rom. Établissement de bains publics : *Thermes de Titus, de Dioclétien, de Julien*.

— Établissement thermal. Il peu usité.

— **Encycl.** Ce nom fut donné sous l'empire, chez les Romains, aux bains d'eau chaude, soit que la chaleur en fût naturelle, soit qu'elle fût produite par des moyens artificiels. Plus tard, on appliqua le même nom au bâtiment qui contenait tout ce dont se composait un établissement de bains complet. Tels étaient, par exemple, les *thermes* qu'Agrippa légua au peuple romain et dont le bel édifice que nous appelons maintenant le Panthéon formait une partie. Ils furent proba-

blement construits l'an 722, pendant l'édilité d'Agrippa, époque à laquelle il amena l'eau de la Virgo à Rome au moyen d'un aqueduc qui aboutissait dans le champ de Mars. Dion Cassius dit qu'Agrippa établit un bain de vapeur, *sudatorium laconicum*, en 729; il faut prendre cette assertion strictement à la lettre, c'est-à-dire qu'il ne faut pas croire que Dion entende parler de la construction des bains en général, mais d'une étuve ajoutée aux bains déjà existants. En effet, du temps d'Agrippa, l'usage des bains de vapeur était peu répandu et on n'avait pas encore commencé à appeler les bains des *thermes*. Le vaste édifice des bains d'Agrippa renfermait des salles pour les lotions à toutes les températures : bain froid, bain tiède, bain chaud, bain de vapeur. Il y avait, en outre, des cours entourées de portiques où, suivant l'usage, les baigneurs pouvaient prendre le plaisir de la promenade ou jouer à la paume après s'être lavés. L'an 742, Agrippa légua ces bains au peuple.

Ceux qui existaient primitivement à Rome portaient simplement le nom de *balneæ* ou *balneæ*. C'étaient des établissements publics où l'on pouvait prendre des bains d'eau chaude et d'eau froide, aussi bien que des bains de vapeur, et qui, selon Varro, avaient deux corps de pièces, l'un pour les hommes, l'autre pour les femmes.

On comprendra facilement le système d'après lequel les établissements des Romains étaient disposés et la méthode ingénieuse de leur construction, en suivant avec une grande attention l'explication que nous allons donner ci-après.

Ces bains avaient sur la rue six entrées distinctes, les trois premières étaient pour les clients; les deux suivantes, pour les esclaves et pour les différents besoins du service de l'établissement; la dernière donnait accès dans les bains des femmes, qui n'avaient aucune communication avec l'autre corps de bâtiment, beaucoup plus vaste.

Commençons notre visite par la première entrée. On rencontrait d'abord, à main gauche, la *latrina*, dont le nom indique suffisamment la destination; puis une cour découverte, entourée de trois côtés par une colonnade; elle formait une sorte d'*atrium* pour le reste de l'édifice. Sur un des côtés de cette cour se trouvaient des sièges de pierre pour les esclaves qui attendaient que leurs maîtres revinssent du bain ou pour la commodité des gens qui attendaient le retour de leurs amis. Sur un autre côté de la même cour s'ouvrait une chambre qui servait de salle d'attente pour les baigneurs, ou qui probablement était destinée au surveillant des bains.

Il y avait une autre *latrina* près de la seconde entrée principale, d'où un corridor, qui tournait brusquement vers la droite, donnait dans l'*apodyterium*, chambre où l'on se déshabillait et qui communiquait avec chacune des entrées principales et avec chacune des pièces où l'on prenait des bains chauds ou froids; de chaque côté de la salle étaient des sièges en maçonnerie où les baigneurs pouvaient s'asseoir pour s'habiller ou se déshabiller. Cette pièce s'ouvrait sur le *frigidarium* ou salle contenant le bain d'eau froide; le bain lui-même (*baptisterium*) était un bassin de marbre circulaire de 3 mètres à 4 mètres de diamètre; deux gradins y étaient pratiqués et il y avait au fond un siège bas sur lequel le baigneur pouvait s'asseoir et se laver.

Tout auprès était la chambre où se tenait le *capsarius*, esclave chargé de la garde des vêtements des baigneurs; il paraît que cet emploi demandait beaucoup de vigilance; car nous voyons dans Ovide et dans Plaute que le vol des habits était très-fréquent dans les bains publics à Rome. Sur l'*apodyterium* donnait le *tepidarium* ou chambre tiède; on en maintenait l'atmosphère à une température agréable au moyen d'un brasier. Le *tepidarium* de la partie réservée aux femmes était ordinairement chauffé par des tuyaux de calofière courant sous le plancher.

Cette pièce servait surtout à tempérer le passage soudain du chaud au froid quand le baigneur retournait de la pièce chaude à l'air libre. Tout autour de l'appartement, sous la corniche qui supportaient des figures d'hommes (*telamones*), se trouvaient des espèces de compartiments où l'on déposait des parfums et tous les objets qui servaient aux baigneurs. C'est aussi dans cet appartement qu'on se faisait froter avec le *strigile* et oindre après le bain. De cette salle, une porte conduisait le baigneur dans le *calidarium*, ou étuve.

Dans les bains qu'on a découverts, tant publics que particuliers, cette pièce est constamment disposée sur un plan uniforme et se compose de trois parties principales : une alcôve circulaire (*laconicum*) à l'une des extrémités, avec un *labrum* sur un pied élevé au centre; un espace vide au milieu de la pièce (*sudatio*, *sudatorium*) et un bain d'eau chaude (*alveus*) à l'autre extrémité. Dans la partie centrale, le baigneur s'appliquait à lever des poids et à faire des exercices de gymnastique pour provoquer la transpiration; il s'asseyait ensuite dans le *laconicum* et éprouvait une transpiration abondante, provoquée d'ailleurs par les tuyaux qui étaient sous le plancher de la chambre, ou bien il entrait dans le bain d'eau chaude s'il le pré-

férait. Il est probable que, dans des constructions magnifiques et considérables telles que les *thermes* de Rome, il y avait pour chacune de ces choses des appartements séparés; mais, dans les établissements inférieurs, tels que les bains de Pompéi, et dans les maisons particulières, l'étuve (du moins toutes celles qu'on a découvertes jusqu'ici, et elles sont nombreuses) est uniformément disposée comme nous venons de la décrire.

Telle était la disposition générale des bains publics à Rome avant Auguste; mais après ce prince, quand les Romains eurent tourné leur attention vers les arts de la paix et qu'ils employèrent à l'embellissement de la ville une partie des trésors qu'accumulaient entre leurs mains les tributs payés par leurs immenses provinces, le nom de *thermes* fut plus particulièrement réservé à ces magnifiques établissements, disposés sur le plan d'un gymnase grec, mais construits avec plus de luxe encore et dans de plus grandes proportions, qui, outre des bassins et des pièces pour toute espèce de bains chauds, froids ou de vapeur, contenaient des salons de conversation et de discussion, des bibliothèques, des galeries de tableaux, des appartements pour toute espèce de jeux et d'exercices, des promenades à ciel ouvert et ombragées, des corridors couverts, des portiques pour courir, sauter, faire toute sorte d'exercices gymnastiques, enfin toutes les dépendances qui pouvaient contribuer à procurer des jouissances intellectuelles ou matérielles à une population riche et adonnée au luxe. On peut encore voir dans Rome les ruines très-considérables de trois anciens édifices publics de ce genre : les *thermes* de Titus, sur l'Esquilin, où fut trouvé le fameux groupe du Laocoon; les *thermes* de Caracalla ou *Antoninæ*, sur l'Aventin, où l'on découvrit les statues de l'Hercule Farnèse, de la Flora Farnèse et le groupe de Dirce attachée par Zéthus et Amphion à un taureau sauvage, chefs-d'œuvre conservés dans l'ancien musée Bourbon, à Naples; enfin les *thermes* de Dioclétien, qui couvrent une partie à la fois du Viminal et du Quirinal, et d'une seule salle desquels Michel-Ange fit une église, Santa-Maria-degli-Angeli, la plus grande qui soit à Rome après Saint-Pierre. Nous allons essayer de restituer, d'après Anthony Rich (trad. Chéruel), les *thermes* de Caracalla, qui, autant que nous pouvons en juger aujourd'hui, ont été les plus magnifiques.

Ils s'ouvraient par une colonnade sur la rue; cette colonnade n'existait pas primitivement; Héliogabale la commença et Alexandre Sévère la fit terminer. Derrière cette colonnade était une rangée de petites pièces qui, à ce que pense Pardini, étaient des chambres de bain séparées, accompagnées chacune d'un *apodyterium*, ou cabinet pour se déshabiller, pour les personnes qui n'aimaient pas à se baigner en public. Derrière ces salles réservées couraient trois corridors simples, régnant autour de la masse centrale des bâtiments et l'entourant. Dans ces corridors se trouvaient des sièges, ou *exedrae*, où s'asseyaient et causaient les philosophes, les littérateurs, avec une abside semi-circulaire. Immédiatement après, en s'enfonçant sur les flancs du monument, étaient des galeries semblables aux *zystæ* grecs, en avant des bâtiments consacrés aux exercices gymnastiques et ayant à chaque bout un appartement séparé, qui servait probablement à des exercices ou à des jeux empruntés aux Grecs. Au fond, tenant toute la largeur du monument, se trouvaient des promenades découvertes (*hypæthræ ambulatores*), plantées d'arbres et d'arbrisseaux, avec des ronds-points qui servaient aussi à toute espèce d'exercices du corps. Derrière était établi le stade, avec des sièges tout alentour, qui permettaient aux spectateurs de suivre la course et les autres exercices auxquels on s'y livrait; de là le nom qu'il portait aussi de *theatridium*. Les massifs derrière le stade contenaient les cuves, avec des fourneaux au-dessous, qui élevaient l'eau servant aux bains jusqu'à une certaine température, avant que des tuyaux la transportassent dans des chaudières tout à fait coniques aux chambres de bain.

Le bâtiment qui bordait les massifs derrière contenait le réservoir général (*castellum*) et l'aqueduc qui le remplissait; il y avait également sur la même ligne d'autres appartements dont il est difficile de déterminer l'usage et le nom; tout ce que l'on peut faire, c'est d'intéresser de leur place auprès des terrains consacrés à la gymnastique qu'ils se rattachaient en quelque manière au même ordre d'exercices. Le massif central contenait les chambres de bain, dont quelques-unes gardent des traces suffisantes de leur premier usage pour qu'on puisse leur donner avec confiance une destination et un nom précis. On remarquait parmi elles la *natio*, grand bassin où l'on pouvait nager, flanqué de chaque côté d'une suite de cabinets où l'on se déshabillait (*apodyteria*) et de chambres pour les esclaves (*capsarii*) qui veillaient sur les habits de ceux qui se baignaient, la simplicité de ces chambres et l'absence de toute ornementation indiquant assez qu'elles étaient faites pour les domestiques. Au centre du bâtiment central se trouvait le *caldarium*, avec quatre bains à eau chaude (*alvei*) et un *labrum*, ou bassin, sur chacun des deux grands côtés du parallé-

gramme. Les marches qui conduisaient dans chacun des bassins subsistent encore, ainsi qu'une partie du tuyau par lequel arrivait l'eau dans l'un d'eux; le toit au-dessus de la partie centrale de cette pièce était, comme celui de la *natio*, supporté par huit colonnes immenses. En continuant à s'avancer dans le même sens, on rencontre des appartements trop ruinés pour qu'on puisse les restaurer avec quelque certitude, mais qui contenaient, sans aucun doute, le *laconicum*, ou bain de vapeur, auquel servait probablement la pièce circulaire qui forme le fond de l'édifice. Des deux côtés étaient des citernes à eau placées près des chambres de bain et alimentées par les cuves situées à l'autre bout de l'édifice. Deux pièces spacieuses, placées symétriquement sur les flancs du bâtiment central, étaient des chambres couvertes servant à faire de l'exercice dans les mauvais temps, et elles semblent bien appropriées aux jeux de balle (*sphæristeria*) auxquels se livraient les Romains. Celles qui se trouvent plus loin, à côté de la double galerie, étaient des bassins d'eau froide (*baptisteria*), avec une chambre où l'on se frottait le corps d'huile (*oleothesium*), et, de chaque côté, une chambre fraîche (*frigidarium*). L'ensemble des bâtiments a, en tout, un mille de tour, et le massif du milieu avait un étage supérieur, dont il existe encore des traces et où étaient probablement placés des bibliothèques et des galeries de tableaux. Empereur dit, en parlant des *thermes* de Dioclétien : « Les *thermas* qui portent son nom, mais qui, en réalité, furent l'œuvre collective des quatre Augustes et des deux Césars qui se partageaient le monde romain et dont aucun ne vécut dans Rome, que ses maîtres commençaient à abandonner, ces *thermes* attestent par leur étendue et par le grand aspect de ce qui en subsiste, surtout de la salle dont Michel-Ange a fait une des plus belles églises de Rome, ce que l'architecture était encore au temps de Dioclétien. »

THERMES, c'est-à-dire bains chauds, nom de plusieurs villes antiques et d'un grand nombre de monuments, qui portent pour la plupart les noms des empereurs romains qui les ont fait construire.

Thermes (PALAIS DES), à Paris. Paris possède les restes d'un établissement du genre de ceux que nous venons de décrire, et qui est le seul vestige considérable de la résidence des Romains dans cette capitale.

Les restes du palais des Thermes, convertis depuis quelques années en lieu d'asile pour tous les débris antiques retrouvés dans le sol parisien, présentent leur point de vue principal sur le boulevard Saint-Michel. L'ensemble général de ces ruines offre un aspect grandiose, où l'on retrouve les proportions imposantes et la hardiesse des constructions du peuple-roi.

L'origine de ce palais a donné lieu à bien des controverses; l'opinion la plus accréditée en attribue la fondation à l'empereur Constant Chlore, qui séjourna quatorze ans dans les Gaules, tandis que son collègue Dioclétien régnait à Rome. Pendant longtemps, l'empereur Julien a été regardé comme le fondateur du palais des Thermes, qui était sa résidence favorite quand il habitait à sa chère Lutèce; et il y fut même proclamé empereur. Un examen approfondi des matériaux et du système de la décoration a fait reconnaître que, bien que l'édifice portât le nom de *Thermes de Julien*, sa construction était antérieure au règne de ce prince.

Le palais des Thermes était très-vaste; au dire de quelques auteurs, ses dépendances et ses jardins s'étendaient depuis la Seine jusqu'au sommet de la montagne Sainte-Genève; rien n'avait été épargné pour faire de cette résidence impériale une habitation splendide; elle était protégée par un camp établi sur l'emplacement actuel d'une partie du jardin du Luxembourg; les empereurs Valens et Valentinien firent dans ce palais un séjour de quelque durée.

Quelques-uns des rois francs habitèrent le palais des Thermes; le poète Fortunat célèbre la magnificence et l'étendue de cet édifice; d'après lui, le roi Childébert se rendait, sans quitter les jardins du logis impérial, à l'abbaye de Saint-Vincent, aujourd'hui Saint-Germain-des-Près. Le palais occupait donc tout le terrain des quartiers de l'École-de-Médecine et de Saint-André-des-Arts. Abandonné par Charlemagne et par ses successeurs, dévasté par les Normands, il cessa d'être la résidence des souverains et devint, à ce que l'on croit, la possession des comtes de Paris. Quoi qu'il en soit, vers la fin du xiii^e siècle, le palais des Thermes était dans un état parfait de conservation; Jean de Hauteville nous apprend dans ses poésies que cette antique demeure faisait encore à cette époque l'admiration des Parisiens.

Peu à peu, cependant, des quartiers populeux enveloppèrent le palais et ses jardins; ce domaine fut morcelé et envahi par les rues et les maisons, et il était probablement déjà bien amoindri quand, en 1218, Philippe-Auguste en fit don à Henri, son chambellan.

Ce qui subsistait encore du palais fut, à la fin du xiv^e siècle, acquis par les abbés de Cluny, qui, sur une partie de l'emplacement des Thermes, élevèrent l'hôtel où se trouvent réunies aujourd'hui tant de collections

précieuses pour l'art et pour les études archéologiques.

Il y a peu d'années encore, ce qui restait du palais des Thermes, enserré par des constructions modernes et enterré sous une couche profonde de terre végétale, servait de cave à un tonnelier et soutenait un jardin où croissaient des arbres dont les racines disjoignaient les pierres de la voûte romaine. La sollicitude de Louis XVIII sauva ces vestiges vénérables, menacés par tant de causes de destruction. Ce prince ordonna la démolition des maisons qui obstruaient le monument; les ruines furent achetées par le préfet de la Seine; les terres qui pesaient de tout leur poids sur la voûte furent promptement enlevées; dès 1820, des travaux de consolidation commencèrent; en même temps avaient lieu des fouilles qui amenèrent de nouvelles découvertes. Les restaurations accomplies depuis cette époque ont mis ces ruines intéressantes à l'abri des injures du temps et des dégradations plus funestes encore qu'y aurait pu causer la main des hommes.

La partie la mieux conservée du palais des Thermes est une immense salle dont la voûte s'élève fièrement à quarante pieds de hauteur et dont l'architecture, simple et noble à la fois, commande l'admiration par son caractère d'inébranlable solidité et par le grandiose de ses proportions. Des poutres de navires, servant de consoles aux retombées des voûtes, et trois niches, entourées de claveaux découpés dans la brique et la pierre, sont les seuls ornements de cette salle, qui mesure 21 mètres de longueur sur 12 mètres de largeur. On croit qu'elle servait aux bains froids; c'était le *frigidarium* des bains romains. Au nord se trouve une autre pièce du même style, mais de moindre dimension, et qui formait la piscine. Au couchant de la salle des bains froids, c'est-à-dire en venant vers le boulevard, on parvient, après avoir traversé un vestibule, dans le *tepidarium* ou salle des bains chauds, dont il ne reste plus que des murailles en ruine; cette salle était bordée de grandes niches; on y voyait des débris d'hypocauste, de réservoirs et d'escaliers.

Les Thermes s'étendaient vers le levant; des murailles antiques, enclavées dans les bâtiments de l'hôtel de Cluny, ne laissent subsister aucun doute à cet égard. Ces constructions sont exécutées en petit appareil carré, formant des murs d'une solidité à toute épreuve, composés d'assises de moellons et d'assises de briques, disposées alternativement et unies par ce ciment indestructible dont le secret est perdu. Les murs des salles étaient intérieurement recouverts d'une couche de stuc de trois à quatre pouces d'épaisseur, dont on voit encore, çà et là, quelques traces.

Au-dessous du sol de la grande salle existent des restes d'aqueducs, des traces de réservoirs et plusieurs salles curieuses, les unes voûtées, les autres couvertes en plafond, vestiges du double étage de souterrains dans lesquels se réfugia le philosophe Julien pour se soustraire aux ennuis de la pourpre dont ses légions voulaient le décorer. On n'a jamais su jusqu'où s'étendaient ces souterrains; mais des explorateurs dignes de foi ont assuré que, dans presque toutes les caves des maisons situées entre la rue des Mathurins-Saint-Jacques et la rivière, ils ont vu des piliers et des voûtes du même genre de maçonnerie que celle des Thermes.

Les sources de Rungis, situées à trois lieues de Paris, alimentaient les piscines du palais des Thermes; les eaux pures et saines de ces sources étaient amenées dans les réservoirs des bains par un aqueduc qui traversait le vallon d'Arcueil sur une suite de hautes arcades d'un beau caractère architectural, et dont quelques-unes, respectées par le temps, présentent le même appareil de construction que les murailles du palais.

Parmi les monuments que les Romains ont laissés dans diverses parties des Gaules, il en est plusieurs qui, par leur importance artistique et par leur état de conservation, laissent loin derrière eux le palais des Thermes; Lillebonne, Narbonne, Orange, Nîmes surtout, où se trouvent réunis dans un étroit espace des chefs-d'œuvre tels que le temple et la fontaine de Diane, la Maison carrée, la porte de César, etc., sont, à cet égard, plus favorisés que la vieille Lutèce; mais, telles qu'elles nous ont été conservées, les ruines du palais des Césars, sur lesquelles quinze siècles ont passé, commandent l'admiration et par les souvenirs que leur présence évoque et par leur caractère de hardiesse architecturale et d'inébranlable solidité.

THERMES (Paul DE LA BARTHE, seigneur DE), maréchal de France, né à Couserans (Gascogne) en 1482, mort à Paris en 1562. Il appartenait à une famille noble, mais pauvre. Ayant tué dans un duel un homme fort bien en cour, il dut quitter la France. En 1528, il prit part, sous les ordres de Lautrec, au siège de Naples, tomba entre les mains de corsaires turcs en revenant en France avec les débris de l'expédition et subit deux années de dure captivité. Racheté en 1530, il reçut de François I^{er} une compagnie de chevaliers, se distingua en Piémont, dans le Roussillon et commanda 1,600 chevaux au siège de Perpignan (1542). Nommé, en ré-

compense de son activité, de sa prudence et de sa valeur, gouverneur de Savillan, il défendit cette place avec succès contre les efforts réunis du duc de Savoie et du marquis de Vasto, reçut ensuite le commandement de Lans, château près de Turin, prit une part brillante à la bataille de Cérizoles, où il fut fait prisonnier (1544), et fut échangé peu après. Lorsque la guerre eut recommencé, en 1547, de Thermes s'empara du marquisat de Saluces et de Revel, place forte du Piémont, puis il passa en Ecosse en 1549, pour y défendre la reine Marie et enleva plusieurs places aux Anglais. De retour en France (1550), il reçut la mission de se rendre auprès du pape Jules III, pour le détourner de faire la guerre à Octave Farnèse, protégé par la France. N'ayant pu y parvenir, il se jeta dans Parme, qu'il défendit contre Gonzague et Marignan (1551), excita à la révolte et défendit la petite république de Sienna, alla soumettre, en 1554, une partie de l'île de Corse à la France et fut appelé, l'année suivante, au commandement général du Piémont. Après avoir fait deux campagnes, en 1555 et 1557, et reçu de Henri II le comté de Comminges et le bâton de maréchal (1557), de Thermes contribua à la reprise de Calais (1558), qui était depuis deux cent dix ans au pouvoir des Anglais, fut nommé gouverneur de cette ville, prit peu après d'assaut Dunkerque et s'avança jusqu'à Nieupoort en ravageant tout le pays; mais bientôt il se vit attaqué par les Espagnols et par le comte d'Égmont, dut battre en retraite, fut atteint et vaincu à Gravelines par l'ennemi, entre les mains duquel il tomba, et recouvra la liberté lors du traité de Cateau-Cambrésis (1559). Attaché aux Guises et chargé du gouvernement de Paris au commencement des troubles religieux, il fut destitué à cause de sa modération et mourut peu de temps après cette honorable disgrâce. De Thermes avait acquis la réputation d'un des plus braves capitaines de son temps.

THERMÉSIE s. f. (tér-mé-zî — du gr. *thermê*, chaleur). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, de la tribu des noctuides.

THERMIA, ancienne *Cythnos*, île du royaume de Grèce, dans les Cyclades septentrionales, au S.-S.-E. de Zea, par 37° 24' de latit. N. et 23° 5' de longit. E.; 20 kilom. sur 8; 6,000 hab. Elle est montagneuse, mais très-fertile là où le sol peut être cultivé. On y recueille particulièrement de l'orge, du coton et du vin, et on y élève des moutons, des vers à soie et des abeilles. Elle produit de l'orge, du vin, du miel, de la cire et de la laine. Elle renferme deux bourgs, Silackea et Thermia. Ce dernier, qui en est le chef-lieu et la résidence d'un évêque grec, compte 4,000 habitants.

THERMIATRIE s. f. (tér-mi-a-trî — de *thermes*, et du gr. *iatriâ*, médecine, guérison). Méd. Partie de la thérapeutique qui a pour objet les eaux thermales.

THERMIDOR s. m. (tér-mi-dor — du gr. *thermê*, chaleur). Onzième mois du calendrier républicain, commençant le 19 ou le 20 juillet et finissant le 17 ou le 18 août.

— Adj. *Style thermidor*, Genre de décoration lourd et de mauvais goût qui caractérise les édifices construits dans les dernières années de la Révolution française.

Thermidor (JOURNÉE DU 9) [27 juillet 1794]. Depuis le rapport de Vadier sur Catherine Théot, Robespierre avait cessé de prendre part aux délibérations du comité de Salut public, où il ne comptait plus que des adversaires, de même que dans le comité de Sûreté générale. Le seul membre influent qui fût son ami, Saint-Just, remplissait une mission aux armées. Celui-ci étant de retour, Robespierre songea à frapper un grand coup pour ressaisir la direction des affaires, qui échappait de ses mains. Envoyer à l'échafaud les députés qui lui étaient le plus hostiles dans les deux partis extrêmes, en les représentant comme les continuateurs d'Hébert et de Danton, tel était son moyen. Déjà, il les avait renfermés dans un cercle étroit d'espionnage, mais non sans leur donner l'éveil. Le 8 thermidor, il lut à la tribune un long discours dans lequel il attaquait les comités de gouvernement, désignait, sans les nommer, ceux qu'il voulait sacrifier et faisait sa propre apologie. Dans le premier moment, la Convention vota l'impression du discours et son envoi à toutes les communes; mais les représentants sur la tête desquels était suspendu le glaive éclatèrent tout à coup contre le *dictateur*, et le décret fut rapporté. Le soir, Robespierre lut son discours aux Jacobins; on l'applaudit beaucoup; on chassa de la salle ceux des députés qui s'étaient opposés à l'impression; Billaud-Varennes et Collot d'Herbois, deux membres du comité de Salut public, étaient du nombre. Ils se rendirent au comité pour lui faire part du traitement dont ils venaient d'être l'objet. L'indignation fut grande parmi leurs collègues. Saint-Just était là, silencieux, écrivant sur une table. On l'interpella vivement, on s'approche, on saisit son manuscrit : c'était un projet de discours, où, plus explicite que Robespierre, il dénonçait nominativement les membres des comités. On lui fit promettre de ne pas faire usage de ce qu'il avait écrit; mais le lendemain, des

l'ouverture de la séance de la Convention, il monta à la tribune pour y lire sa harangue. Il ne put pas aller au delà du quatrième alinéa. Tallien (v. ce nom) l'interrompit. Ce fut alors un torrent de dénégations, d'imprécations et d'injures contre Robespierre. La Plaine, sur laquelle il comptait, l'abandonna. Chaque fois qu'il voulait prendre la parole, sa voix était étouffée par le cri : « A bas le tyran ! » poussé de tous les côtés de la salle. Enfin on le décréta d'arrestation, lui, son frère, Saint-Just, Couthon et Lebas. La même mesure fut prise contre Hanriot, commandant de la garde nationale, Dumas, président du tribunal révolutionnaire, et autres. Ils restèrent à peine en prison quelques heures; on les délivra par ordre du conseil de la Commune, alors en pleine insurrection contre la Convention nationale. Lorsque la Convention apprit qu'ils étaient à l'Hôtel de ville, elle les mit hors la loi, ainsi que tous les municipaux. Ceux-ci prenaient des mesures énergiques pour assurer le succès de l'insurrection. Ils avaient déjà réuni la plupart des sections autour d'eux; mais Hanriot, investi du commandement, était ivre depuis le matin. Robespierre, hésitant devant cette levée de boucliers contre la représentation nationale, paralysait le mouvement par son inertie. La Convention, au contraire, agissait avec vigueur. Elle avait chargé Barras et d'autres représentants de diriger la force armée contre la Commune. Ils se répandirent dans tous les quartiers de Paris pour y haranguer le peuple et ils obtinrent un plein succès. A sept heures du soir, la Convention n'avait pas un seul homme pour elle; mais vers trois heures du matin, elle avait réuni assez de forces pour envahir l'hôtel communal et se saisir de tous ceux qui s'y trouvaient. Parmi les prisonniers, cent quatre furent exécutés les 10, 11 et 12 thermidor, après la seule constatation de leur identité devant le tribunal révolutionnaire; c'étaient Robespierre et son frère, Saint-Just, Couthon et Lebas, le commandant de la force armée, le président du tribunal révolutionnaire, le dernier président des Jacobins, le maire de Paris, l'agent national de la Commune, tous les membres de la municipalité ou du conseil général. V. ROBESPIERRE, TALLIEN, MERDA, etc.

THERMIDOR (NOTRE-DAME DE), surnom donné à Mme Tallien, à cause de l'influence réelle qu'elle avait eue sur les événements en excitant Tallien, qui n'était pas encore son époux, à préparer la chute de Robespierre au 9 thermidor. Elle était alors à la Force et menacée du tribunal révolutionnaire. D'autres la nommèrent *Notre-Dame de Septembre*, mais rien de plus absurde et de plus injuste; car, lors des massacres de septembre, elle était à Bordeaux et ne connut Tallien qu'à l'époque de sa mission en cette ville, en octobre 1793. Elle ne pouvait donc avoir eu aucune influence sur sa conduite en septembre 1792 (on sait qu'il était accusé, à tort ou à raison, d'avoir trempé dans les massacres).

Thermidor (NOTRE-DAME DE), roman d'Ar-sène Houssaye. V. TALLIEN (Mme).

THERMIDORIENNE, ienne adj. (tér-mi-dori-ain, i-è-ne — rad. *thermidor*). Hist. Qui a rapport aux événements du 9 thermidor an II : *La réaction THERMIDORIENNE est une des plus lâches que la France ait produites.* (G. Sand.)

— s. m. Nom donné aux instigateurs et aux auteurs des événements du 9 thermidor an II : *Robespierre n'était pas tout à fait si nul qu'on l'a fait au gré des THERMIDORIENS.* (Ch. Nod.)

— Encycl. On donna ce nom à ceux qui prirent une part active à la journée du 9 thermidor, bien qu'ils ne fussent pas tous unis de vues. D'un côté, Billaud-Varennes, Collot d'Herbois, Vadier, Amar, Léonard Bourdon avaient renversé Robespierre pour écarter un homme intraitable, impérieux, qui voulait imposer ses idées, souvent fort étroites, aux autres membres du gouvernement; mais ils n'avaient point entendu arrêter l'essor du mouvement révolutionnaire. Tallien, Legendre, Fréron, Thuriot, Bourdon (de l'Oise), Rovère, Merlin (de Thionville), Barras, au contraire, voulaient que la chute de Robespierre fût le signal de la réaction, et ils l'emportèrent facilement, appuyés qu'ils étaient par la majorité modérée de la Convention. Les premiers ne tardèrent pas à être proscrits : c'étaient les dupes; les autres eurent à lutter pour n'être pas emportés eux-mêmes avec la République, tant la marche rétrograde fut rapide : les révolutionnaires devenaient-ils menaçants, ils s'appuyaient sur les royalistes; si ceux-ci remuaient, ils appelaient les autres à leur aide. C'est par ce système de bascule que Tallien et ses amis arrivèrent à se maintenir jusqu'à la fin de la session conventionnelle (13 brumaire an IV ou 4 novembre 1795). Alors cessa la dénomination de *thermidoriens*. La plupart de ces hommes étaient d'une immoralité profonde; ils léguaient cet héritage au Directoire. Une fête commémorative du 9 thermidor, qu'ils avaient instituée en l'an III, sur la proposition du député Olivier Gèrente, fut célébrée jusqu'en l'an VII.

THERMIQUE adj. (tér-mi-ke — du gr. *thermê*, chaleur). Physiq. Qui a rapport à la chaleur, à la température : *Indications THER-*

MIQUES d'un appareil. *■ Carte thermique*, Carte donnant la température moyenne ou les températures extrêmes des pays qui y sont figurés.

THERMO, préfixe qui indique la chaleur, et qui vient du grec *thermê*, chaleur.

THERMO-BAROMÈTRE s. m. (tér-mo-baro-mè-tre — du préf. *thermo*, et de *baromètre*). Physiq. Instrument qui donne à la fois des indications thermométriques et barométriques.

THERMO-BAROMÉTRIQUE adj. (tér-mo-baro-mè-tri-ke — rad. *thermo-baromètre*). Physiq. Qui concerne le thermo-baromètre : *Appareil THERMO-BAROMÉTRIQUE*.

THERMOCHIMIE s. f. (tér-mo-chi-mi — du préf. *thermo*, et de *chimie*). Chim. Branche de la science chimique qui s'occupe de la détermination de la quantité de chaleur dégagée dans les combinaisons.

— *Encycl.* La *thermochimie*, science toute moderne encore, donnera certainement la loi de la stabilité des corps, loi qui, jointe à celle de l'atonicité des éléments, permettra de construire *a priori* toute la série possible des composés réalisables. La *thermochimie* est encore peu avancée. On n'a guère étudié jusqu'à ce jour que la chaleur absorbée ou dégagée dans des combinaisons rapides telles que celles qui résultent de la combustion complète d'un corps dans l'oxygène ou le chlore, et la chaleur absorbée ou dégagée dans certaines réactions par voie humide, qui sont également instantanées, comme l'hydratation des acides et la formation des sels. Toutefois, M. Berthelot est parvenu, comme nous le verrons bientôt, à déterminer par le calcul, en partant des chaleurs de combustion que l'on peut déterminer expérimentalement, les chaleurs de combinaison des corps pour lesquels cette détermination expérimentale est impossible.

MM. Favre et Silbermann ont déterminé, à l'aide d'un appareil que nous ne pouvons décrire ici, les chaleurs de combustion d'un grand nombre de substances organiques. Mais pendant longtemps on n'a fait aucune tentative pour appliquer les résultats de leurs belles recherches à une théorie de *thermochimie*.

M. Berthelot a publié en 1866 des travaux de *thermochimie* qui comblent cette lacune et qui ont grandement augmenté l'intérêt qui s'attachait jusque-là aux expériences de MM. Favre et Silbermann. Nous allons résumer son travail.

Partant de l'hypothèse que, dans le cas des combinaisons chimiques, les atomes des corps qui entrent en combinaison se précipitent les uns sur les autres avec une grande vitesse, et que, de leur choc, résulte la chaleur dégagée, M. Berthelot croit pouvoir appliquer à la *thermochimie* les principes de la théorie mécanique de la chaleur; car, dans cette supposition, les réactions chimiques se ramènent à des phénomènes mécaniques très-compliqués. Par conséquent, il applique aux réactions chimiques les principes de la théorie mécanique de la chaleur, admet que, de même que pour amener un système mécanique d'un état initial à un état final, il faut une certaine somme de travail qui est indépendante de la voie par laquelle la transformation s'est effectuée; de même, on peut poser comme principe général de *thermochimie* le théorème suivant : « Lorsqu'un système de corps simples ou composés éprouve des changements chimiques ou physiques qui le font passer à un autre état sans production d'effets mécaniques extérieurs au système, la quantité de chaleur dégagée ou absorbée dépend uniquement de l'état initial et de l'état final du système; elle est la même, quelles que soient la nature et la suite des états intermédiaires. » C'est là le principe de l'équivalent calorifique des transformations chimiques.

Pour poser ce théorème, M. Berthelot a supposé *a priori* l'équivalence entre la quantité de chaleur dégagée ou absorbée dans une transformation chimique et la somme des travaux moléculaires nécessaires pour les produire. Il en déduit que :

1° La chaleur absorbée dans la décomposition d'un corps est égale à la chaleur dégagée dans sa formation, pourvu que l'état initial et l'état final soient identiques.

2° La quantité de chaleur dégagée dans une suite de transformations égale la somme des quantités de chaleur dégagées dans chaque transformation, les corps étant ramenés à des états identiques.

3° La différence entre la quantité de chaleur dégagée dans deux séries de transformations partant de deux états distincts pour arriver au même état final est égale à celle qui est dégagée ou absorbée en passant de l'un des états initiaux à l'autre.

4° Si un corps *a* dégage de la chaleur en s'unissant à *b* pour former *ab*, et si *ab* cède ensuite *a* à un troisième corps *c* pour former *ac*, la quantité de chaleur dégagée dans cette réaction est plus petite que celle qui se dégage dans la formation directe du composé *ac*, et cela de la quantité de chaleur dégagée dans la combinaison *ab*. Dans un cas, en effet, nous partons de l'état initial *ab* pour arriver à *ac*, et, dans l'autre, de l'état *a* et de l'état *c* pour aboutir à *ac*; par conséquent, conformément au principe posé, la quantité

de chaleur doit être moindre de la quantité de chaleur nécessaire pour produire l'état initial *ab*.

M. Berthelot fait l'étude du phénomène. La chaleur de combinaison doit être en raison des effets mécaniques extérieurs produits dans la réaction; par exemple elle doit être différente dans les quatre cas suivants qu'il cite :

1° Nous prenons deux gaz sous pression atmosphérique; nous les mélangeons dans un réservoir où ils se combinent sans explosion.

2° La combinaison se fait dans le réservoir avec explosion.

3° La combinaison se fait dans un récipient dans lequel les gaz ont été comprimés, mais sans explosion.

4° On peut enfin mélanger et comprimer les gaz et les lancer dans l'atmosphère en enflammant le jet gazeux.

La première de ces conditions est la condition normale; il n'y a pas de travail extérieur produit, et la chaleur dégagée correspond entièrement à la force de combinaison chimique des deux gaz; elle la représente. Dans le cas de l'explosion, il y a effet mécanique, par conséquent chaleur absorbée, et la chaleur totale dégagée est moindre que dans le premier cas. Le troisième cas doit donner, d'après des considérations théoriques, la même chaleur que le premier. Dans le quatrième cas, la force vive des jets de gaz comprimés et lancés dans l'atmosphère se trouve détruite, c'est-à-dire transformée en chaleur qui devra s'ajouter à la chaleur de combinaison proprement dite; toutefois, cet effet peut être compensé, car les molécules des gaz communiquent leur force vive aux molécules de l'air, ce qui exige une dépense de force vive.

C'est dans ces dernières conditions que l'on a déterminé la chaleur de combustion des gaz; mais l'erreur indiquée est négligeable, vu que la vitesse d'arrivée du gaz dans le calorimètre est très-petite. On peut donc dire que, dans toutes les données d'expériences citées plus bas pour les chaleurs de combinaison des gaz, il n'y a pas eu de travail appréciable qui ait accompagné cette combinaison.

Après avoir éliminé de cette manière le travail extérieur, M. Berthelot passe à l'étude de l'influence que la température exerce sur la chaleur de combinaison. La quantité de chaleur dégagée dans une combinaison varie avec la température à laquelle la combinaison s'est faite. Cette variation est exprimée par une formule que M. Berthelot développe comme il suit :

Soit $2t$ la chaleur dégagée lorsque la combinaison s'est faite à la température t . Soit U la chaleur nécessaire pour porter le système initial sans combinaison chimique de t à T ; cette chaleur est absorbée par le système. Soit $2T$ la chaleur de combinaison du système ainsi chauffé préalablement à T ; enfin, soit V la quantité de chaleur qui se dégagerait si l'on ramenait les produits de la réaction sans changement chimique de T à t . Les états initiaux étant les mêmes dans les deux cas, c'est-à-dire quand la combinaison a été directement effectuée à t , et quand le système a été préalablement chauffé à T , puis, après réaction, ramené par refroidissement à t , nous aurons :

$$2t = 2T - U + V,$$

d'où l'on tire : $2T = 2t + U - V$.

$U - V$ représente la variation de la chaleur de combinaison avec la température.

Mais

$$U = u_1 + u_2 + u_3 + \dots,$$

qui se rapportent à chacun des corps simples ou composés qui forment le système initial; de même $V = v_1 + v_2 + v_3 + \dots$

Ces valeurs se décomposent en chaleur absorbée sans changement d'état par le simple changement de température et chaleur absorbée avec changement d'état. La première de ces valeurs s'obtient en multipliant la chaleur spécifique moyenne de chacun des corps par l'intervalle de température $(T - t)$ et par le poids dudit corps mis en expérience. Le second terme se compose des chaleurs moléculaires de fusion ou de vaporisation (chaleurs de fusion et de vaporisation multipliées par le poids moléculaire de chaque corps). Dans le cas où les corps n'éprouvent pas de changement d'état, la formule pour la chaleur de combinaison est :

$$QT = Qt' + [2C - 2C_1](T - t),$$

$2C$ étant la somme des chaleurs spécifiques moyennes du corps primitif pour l'intervalle $(T - t)$ que l'on considère, et $2C_1$ la même somme pour le système final. Il est clair que, dans ce cas, la chaleur de combinaison croîtra avec la température, quand $2C$ l'emportera sur $2C_1$.

Dans le cas où les corps composants et le composé possèdent tous le même état, solide, liquide ou gazeux, par exemple H_2 et O formant H_2O au-dessus de 100° , anhydride et eau formant de l'alcool amylique, ou bien S et Pb formant du sulfure de plomb, l'expérience prouve que la somme des chaleurs spécifiques des composants est souvent supérieure à celle du composé, et, par conséquent, la chaleur de combinaison ira en croissant pour l'intervalle de t , dans lequel cette condition est réalisée.

Si pendant un intervalle de temps, t , qui ne correspond à aucun changement d'état, il ar-

rive que $2C_1$ diffère peu de $2C$ et que la chaleur de combinaison soit très-grande, la correction $[2C - 2C_1](T - t)$ peut être négligeable.

Mais il en est autrement lorsqu'il y a changement d'état; soient f_1, f_2, \dots , les chaleurs moléculaires de fusion des corps du système initial; f'_1, f'_2, \dots , les valeurs correspondantes pour les corps du système final; τ_1, τ_2, \dots , les chaleurs de vaporisation des corps du système initial; τ'_1, τ'_2, \dots , la même valeur pour les corps du système final; soient

$$t_1, t_2, \dots, t_n, \dots, t_a,$$

$$U = 2C(t_1 - t) + 2C'(t_2 - t_1) + \dots + 2C^a(T - t_a) + \Sigma f + \Sigma \tau.$$

$$V = 2C_1(t_1 - t) + 2C'_1(t_2 - t_1) + \dots + 2C^a_1(T - t_a) + \Sigma f' + \Sigma \tau'.$$

La formule générale devient alors

$$QT = Qt' + (2C - 2C_1)(t_1 - t) + \dots + (2C^a - 2C^a_1)(T - t_a) + \Sigma f + \Sigma \tau - \Sigma f' - \Sigma \tau'.$$

On peut, dans cette formule, négliger le terme $(2C - 2C_1)(t_1 - t)$ quand la chaleur de combinaison est très-grande et que l'on se contente d'une première approximation; la formule simplifiée sera, dans ce cas :

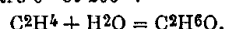
$$QT = Qt' + \Sigma f + \Sigma \tau - \Sigma f' - \Sigma \tau'.$$

Dans quelques cas, la chaleur moléculaire de fusion est beaucoup plus faible que celle de vaporisation et peut être négligée comparativement à cette dernière; il ne sera nécessaire alors que de tenir compte de la chaleur de vaporisation.

Ici, nouvelle simplification. M. Berthelot, en se fondant sur les chiffres donnés par M. Regnault, dit que la chaleur nécessaire pour convertir en deux volumes de vapeur une molécule d'un grand nombre de corps oscille entre 6,000 et 11,000 calories, et que l'on peut adopter comme moyenne le nombre 8,000 calories. En se contentant de cette moyenne, on calcule la chaleur de combinaison à une température plus élevée que celle à laquelle elle a été trouvée par l'expérience, comme première approximation, par la formule suivante : soient n et n' les nombres des atomes des corps initial et final qui deviennent gazeux; on a

$$QT = Qt'(n - n')8,000.$$

Quand $n = n'$, $QT = Qt'$, les chaleurs de combinaison sont égales entre elles aux différentes températures; c'est ce qui arrive dans la formation de l'alcool avec l'eau et le gaz oléfiant entre 0° et 200° :



Dans le premier terme, deux volumes d'eau deviennent gazeux entre 0° et 200° , et, dans le second terme, deux volumes d'alcool deviennent également gazeux en passant de 0° à 200° ; n est donc égal à n' et les quantités de chaleur dégagées dans cette réaction seront les mêmes aux différentes températures comprises dans les limites indiquées.

Nous voyons par là que les chaleurs dégagées dans les combinaisons chimiques ne sont pas généralement constantes; elles varient avec l'état physique des corps et la température; ces quantités ne sont comparables que quand les corps se trouvent dans les mêmes conditions. On ne peut comparer la chaleur de Cl et H gazeux pour former HCl gazeux avec la chaleur de combinaison de I solide avec H gazeux pour former HI gazeux. Avant de faire la comparaison, il faut ramener à des conditions auxquelles cette comparaison soit possible. M. Berthelot croit y arriver par une élévation suffisante de température à laquelle les corps entrent en combinaison, et le produit de cette combinaison se rapproche de l'état gazeux parfait. La chaleur spécifique des gaz simples rapportée aux formules A^2, Az^2, O^2 et à deux volumes est la même et égale 6,85. Les gaz composés, se rapprochant de l'état de gaz parfaits, possèdent également des chaleurs spécifiques égales à la somme de celles des gaz simples qui les composent. A partir de la température où un gaz est arrivé à l'état de gaz parfait, sa chaleur moléculaire doit devenir indépendante de la température et égale à la somme des chaleurs moléculaires des gaz composants,

$$2C = 2C',$$

et la formule générale deviendra $QT = Qt'$, parce que, dans la formule $QT = Qt' + U - V$, U sera devenu égal à V . M. Berthelot appelle « chaleur atomique (moléculaire) de combinaison » la chaleur dégagée à la température à laquelle les composants et les composés peuvent être regardés comme des gaz parfaits, et à laquelle cette chaleur est indépendante d'un nouvel accroissement de température.

Il résulte de ce qui a été dit, que la chaleur de combinaison dégagée ou absorbée dans une réaction chimique se réduit à deux termes :

a. La chaleur moléculaire de combinaison provenant du seul effet des affinités chimiques mises en jeu dans des conditions comparables, c'est-à-dire lorsque les corps sont à l'état de gaz parfaits.

β. La chaleur provenant de changements d'état, de chaleur spécifique, ou de modifications physiques des corps. Cette seconde cause fait que les quantités de chaleur dégagées ou absorbées dans une seule et même réaction varient suivant les circonstances. Il faut évidemment ramener aux chaleurs

les températures correspondant à ces fusions et à ces vaporisations rangées en ordre croissant de t à T .

Soient C et C_1 les chaleurs spécifiques moyennes dans l'intervalle de t à t_1 , C' et C'_1 les mêmes chaleurs spécifiques moyennes dans l'intervalle de t_1 à t_2 , C^a et C^a_1 les chaleurs spécifiques moyennes dans l'intervalle de t^a à T .

En introduisant ces valeurs dans la formule primitive, on donne la forme suivante à U et à V :

moléculaires de combinaison la chaleur que l'on peut comparer dans les réactions chimiques. Malheureusement, cette chaleur ne peut être que rarement déterminée et représente une définition idéale toutes les fois que les corps qui entrent en réaction ne peuvent sans décomposition exister à l'état de gaz parfaits. Un autre moyen de ramener les corps à un état comparable consiste à produire un abaissement de température tel que tous prennent l'état solide; l'équation reviendrait dans ce cas à

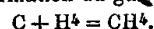
$$Qt = QT + (2C_1 - 2C)(T - t),$$

et l'on peut admettre comme approximation, dans le cas de dégagement considérable de chaleur, que les chaleurs spécifiques varient peu et que, par conséquent, toutes les fois que les corps mis en réaction sont solides dans le système initial et dans le système final, les réactions chimiques peuvent être regardées comme comparables. Les comparaisons seraient tout à fait rigoureuses si le 0° absolu pouvait être réalisé; c'est là un état limite tout aussi important que l'état gazeux parfait, mais impossible à réaliser, même d'une manière approximative dans nos expériences.

Mais en dehors de ces cas, où les réactions sont comparables pour tous les corps, il y a des groupes de corps de fonctions chimiques analogues qui, dans le cas de réactions analogues exécutées dans les mêmes conditions, donnent des dégagements de chaleur comparables entre eux et pour les groupes en question. La formation des sels solubles à l'aide d'acides et de bases solubles en est un exemple. MM. Favre et Silbermann ont montré que ces quantités de chaleur diffèrent peu pour les différents acides et les différentes bases quand ils sont dissous dans assez d'eau pour qu'une nouvelle addition de ce liquide ne produise plus de dégagement de chaleur appréciable. Dans ces conditions de désagrégation moléculaire, les différences entre le gaz ammoniac, la baryte caustique et la potasse, par exemple, disparaissent, et les corps ainsi dissous se trouvent ramenés à des états presque comparables.

Mais les quantités de chaleur dégagées dans la formation des sels ainsi dissous sont très-différentes de la chaleur de combinaison moléculaire correspondant à leur formation dans les conditions ordinaires.

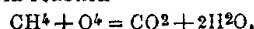
M. Berthelot applique ensuite les considérations théoriques que nous venons d'exposer d'une manière abrégée au calcul des quantités de chaleur dégagées dans la formation des composés organiques. Comme la formation des corps organiques se fait généralement d'une manière trop lente pour qu'il soit possible de mesurer d'une manière directe la quantité de chaleur dégagée dans ces réactions, il a fallu prendre pour cela un moyen détourné. M. Berthelot explique par un exemple la méthode dont il s'est servi pour calculer ces quantités de chaleur, en utilisant pour cela les chaleurs de combustion trouvées par les expériences de Dulong, Andrews, Favre, Silbermann, restées jusqu'à présent sans valeur théorique. Supposons que nous ayons à calculer la chaleur dégagée dans la formation du gaz des marais



Cette quantité de chaleur peut être calculée quand on connaît la chaleur de combustion du carbone, de l'hydrogène et enfin du gaz des marais, nombres que nous ont donnés les expériences de MM. Favre et Silbermann.

Prenons C, H^4, O^4 à 0° et à l'état que nous connaissons à ces corps. On peut changer ce système en $2H_2O$ et CO_2 de deux manières différentes. a. On combine directement C à O^2 et H^4 à O^2 pour former CO_2 et $2H_2O$. Les chaleurs moléculaires de combustion (l'expérience directe nous donne les chaleurs de combustion rapportées à l'unité de poids; il faut les multiplier par les poids moléculaires des corps mis en expérience) sont faciles à calculer. Nous trouvons par ce calcul que, dans cette combustion exécutée à 0° , il se dégage 232,000 calories. b. Nous formons avec C et H^4 le gaz des marais, ce qui mène le dégagement d'une quantité de chaleur que nous ne pouvons pas mesurer directement, vu les conditions de la réaction, et que nous nommons z .

Le gaz CH^4 ainsi formé, nous le combinons à O^4 par la réaction



et nous mesurons la chaleur dégagée dans cette combustion; elle est égale à 210,000 calories; dans les deux cas, nous sommes partis du même système initial C, H^4, O^4 pour aboutir au même système final $CO^2 + 2H^2O$. Les quantités de chaleur dégagées dans les deux réactions doivent être égales entre elles par conséquent. Dans la formation directe de $2H^2O$ et CO^2 , nous avons vu qu'il s'était dégagé 232,000 calories; dans le second cas, il a été dégagé x calories lors de la formation de CH^4 , et 210,000 calories dans la transformation de CH^4 en $CO^2 + 2H^2O$. Nous avons donc

$$232,000 \text{ cal.} = x + 210,000 \text{ cal.},$$

d'où

$$x = 232,000 - 210,000 \text{ cal.} = 22,000 \text{ cal.}$$

M. Berthelot formule la loi déduite de ces considérations, et dont il s'est servi dans tous ses calculs, en disant que la différence entre la chaleur de combustion de deux systèmes équivalents est égale à la quantité de chaleur dégagée ou absorbée lorsqu'un des systèmes se transforme dans l'autre. Nous résumons sommairement les résultats auxquels le chimiste a été amené par l'application de cette loi, sans entrer dans le détail des calculs.

Dans le cas de l'oxydation graduelle d'un même corps, avec formation de termes successifs renfermant le même nombre d'atomes de C, les quantités de chaleur dégagées sont sensiblement proportionnelles au nombre d'atomes de O consommés. Pour l'oxydation de l'alcool C^2H^6O et sa transformation successive en aldéhyde, acide acétique, acide oxalique, le nombre de calories correspondant à la consommation de chaque O est à peu près égal à 54,000. Pour l'alcool méthylique, ce sera 50,000, nombre différent du précédent.

Dans les séries homologues, les quantités de chaleur dégagées par la fixation de O vont en croissant à mesure que le poids moléculaire s'élève.

L'étude de l'isomérisation peut gagner beaucoup à la considération des phénomènes thermochimiques. Toute transformation d'un corps dans un corps isomère est accompagnée d'une absorption ou d'un dégagement de chaleur. Nous en voyons un exemple dans le soufre.

On peut reconnaître a priori que la somme des travaux, tant positifs que négatifs, nécessaires pour transformer un corps dans ses isomères n'est égale à 0 que dans des cas exceptionnels, et que, comme règle générale, ces travaux nécessitent un dégagement ou une absorption de calorique. Quelques données que M. Berthelot a recueillies à ce sujet confirment ce qu'il avance. La chaleur de combustion des hydrocarbures $C^{10}H^{16}$ sera pour:

L'essence de citron. . .	1,490,000 calories.
de térébenthine. . .	1,475,000 —
Le térébène.	1,450,000 —

Les deux premiers hydrocarbures sont doués du pouvoir rotatoire dont le dernier est privé. La perte de ce pouvoir amène un certain dégagement de chaleur correspondant à un travail moléculaire qui a amené cette perte. L'expérience confirme ce fait. Quand on traite de l'essence de térébenthine par de l'acide sulfurique, elle perd son pouvoir rotatoire et dégage une quantité considérable de chaleur. Du reste, cette réaction n'est pas très-nette, car elle est accompagnée de la formation de produits polymères.

Les polymères offrent également des phénomènes intéressants; la transformation d'un corps dans son polymère est accompagnée d'un dégagement de chaleur. Ceci se retrouve, par exemple, lorsque le térébène est transformé en di-térébène. On remarque en même temps que le point d'ébullition s'élève et que la densité devient plus forte; seule, la chaleur spécifique demeure invariable. La comparaison des corps métamères de fonction différente est aussi d'un grand intérêt. L'acide formique peut, avec l'alcool méthylique, donner deux composés isomères différents: le formiate de méthyle et l'acide acétique; le premier par réaction directe et le second par l'intermédiaire du cyanure de méthyle.

La chaleur de combustion du formiate de méthyle est égale à 252,000, et celle d'acide acétique à 210,000 calories. M. Berthelot en conclut que la transformation du formiate de méthyle en acide acétique serait accompagnée d'un dégagement de 42,000 calories. Mais c'est un fait reconnu, qu'un dégagement de chaleur considérable, accompagné d'un changement de propriétés physiques, correspond à une combinaison plus intime des éléments composants. En effet, dans le cas en question, l'éther méthyl-formique peut être facilement transformé en alcool méthylique et en acide formique, tandis que l'acide acétique présente une stabilité bien plus grande. M. Berthelot en conclut que l'acide acétique est un principe unitaire et l'éther formique un principe secondaire, en comprenant sous la première dénomination les combinaisons plus stables et plus intimes que celles auxquelles il applique la seconde dénomination. Le même fait s'observe pour les éthers formiques de tous les alcools comparés aux acides qui leur sont isomères, ainsi que généralement pour les acides $C^2H^2O^2$ comparés aux éthers isomères.

Par exemple, l'acide butyrique dégage on

brûlant 497,000 calories, l'éther acétique 553,000.

L'acide caproïque dégage 812,000 calories, l'éther méthyl-valérique, 856,000.

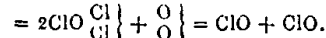
Généralement, plus une combinaison est stable, plus la chaleur dégagée dans la formation est grande. Le composé formé dans ces conditions a une densité et un point d'ébullition supérieurs à celui de son isomère.

M. Berthelot fait remarquer fort justement que les transformations réciproques des corps isomères se rattachent aux notions les plus générales de la mécanique chimique; il se dégage de la chaleur: 1° lorsque plusieurs molécules se réunissent pour former un polymère; 2° lorsqu'un composé secondaire se transforme en un composé unitaire. En dernier lieu, M. Berthelot applique le principe que nous venons d'énoncer à l'étude de la formation des différentes séries de corps organiques, étude du plus haut intérêt, dans laquelle les limites de cet article ne nous permettent pas de le suivre.

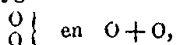
— **Corps explosibles.** M. Berthelot n'a point abordé cette question; mais on sait que les corps explosibles, tels que les composés oxygénés du chlore, dégagent de la chaleur en se décomposant et conséquemment en absorbent pour se former. Ce fait, au premier abord, semble inexplicable. On comprend, d'après la loi posée plus haut, que la stabilité d'un composé étant plus faible que celle d'un autre, la chaleur dégagée dans la formation du premier soit inférieure à celle dégagée dans la formation du second; mais on ne comprend pas qu'elle soit nulle, ce point ne paraissant pouvoir être atteint que lorsque, la stabilité elle-même devenant infiniment faible, les éléments ne se combinent plus. Encore moins, par conséquent, peut-on concevoir que la quantité de chaleur dégagée puisse devenir négative; cela semblerait indiquer une combinaison entre des éléments qui, au lieu de s'attirer, se repoussent, conditions dans lesquelles la combinaison serait impossible. Et cependant le fait existe. Il est des corps qui se forment avec absorption et qui se décomposent avec dégagement de chaleur. Comment l'expliquer?

Si les molécules des éléments se confondaient toujours avec leur atome, comme c'est le cas pour le mercure, cette explication serait absolument impossible à donner; mais, très-souvent, la molécule d'un élément est composée de plusieurs atomes. Ainsi, la molécule d'oxygène renferme 2 atomes, celle du chlore 2, et celle du phosphore 4. Partant de ces données, nous pourrions expliquer un phénomène qui, sans cela, serait inexplicable ou tout au moins renverserait toutes nos idées sur la théorie dynamique de la chaleur.

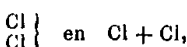
Supposons, en effet, 1 molécule d'oxygène O et 1 molécule de chlore Cl . L'union de deux O et de deux Cl peut donner naissance à 2 molécules d'oxyde de chlore



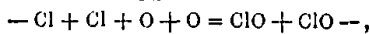
Comme on le voit, la réaction ne consiste pas en une simple combinaison de Cl avec O; elle est plus compliquée. Elle se compose de trois phénomènes, savoir: 1° décomposition de la molécule d'oxygène



ce qui, comme toute décomposition, entraîne une absorption de chaleur; 2° décomposition de la molécule de chlore



ce qui entraîne également une absorption de chaleur; 3° combinaison de chacun des deux atomes de chlore respectivement avec un des deux atomes d'oxygène



ce qui, comme toutes les combinaisons, entraîne un dégagement de chaleur.

Les corps explosibles ne forment donc qu'une exception apparente à la loi générale, et, loin d'infirmer cette loi, ils en sont une éclatante confirmation.

Il est inutile, nous le croyons, de faire ressortir tout ce que promet la *thermochimie*. Actuellement, la chimie est encore obligée, pour coordonner les faits, pour diriger le savant dans ses recherches, de recourir aux hypothèses; un jour viendra où, grâce à la *thermochimie*, ces hypothèses pourront être éliminées pour la plupart. Ce jour-là, la chimie, entrée dans sa période exacte, formera un système de faits et de lois mathématiquement enchaînés, où tout pourra être logiquement déduit sans qu'on ait besoin de recourir à l'imagination.

THERMOCHEMIE adj. (tér-mo-chi-mi-ke — rad. *thermochimie*). Qui a rapport à la thermochimie.

THERMOCHROÏQUE adj. (tér-mo-kro-i-ke — rad. *thermochrose*). Physiq. Se dit des rayons calorifiques dont un ou plusieurs rayons ont été absorbés, et qui sont analogues, en cela, aux rayons dits colorés.

THERMOCHROSE s. f. (tér-mo-kro-ze — du préf. *thermos* et du gr. *chrôsis*, coloration). Physiq. Propriété par laquelle un rayon coloré est plus ou moins transmissible à travers une substance diathermane.

THERMODON, aujourd'hui *Thermoh*, petit rivièr de l'Asie Mineure (Pont), qui coulait du S. au N. et se jetait dans le Pont-Euxin. Suivant la Fable, les Amazones habitaient les bords du Thermodon, qui traversait Thémiscyre, leur capitale.

THERMODOTE s. m. (tér-mo-do-te — gr. *thermodôtês*; de *thermê*, chaleur, et de *dôtês*, qui donne). Antig. gr. Celui qui distribuait de l'eau chaude dans les bains publics.

THERMODYNAMIQUE s. f. (tér-mo-di-na-mi-ke — du préf. *thermo*, et de *dynamique*). Théorie mécanique de la chaleur.

— **Encycl.** I. DÉFINITIONS. NOTIONS PRÉLIMINAIRES. On donne le nom de *thermodynamique*, ou de théorie mécanique de la chaleur, à cette partie de la physique qui traite des effets mécaniques dus à la chaleur et de la chaleur produite par les agents mécaniques. C'est une science toute moderne, de laquelle est sortie, sur la nature de la chaleur, une conception qui, réagissant sur toutes les branches de la physique, en a profondément modifié les bases.

Cette science repose sur quelques notions fondamentales de mécanique qu'il est utile de rappeler sommairement.

Lorsqu'un point matériel est sollicité par une force constante, la variation du carré de la vitesse, en un temps donné, est égale au double de la force motrice, multipliée par le chemin parcouru et divisé par la masse du point mobile. Cette variation est d'ailleurs un accroissement ou une diminution, suivant que la force motrice agit dans le sens de la vitesse primitive ou en sens contraire.

Le produit de la force par le chemin parcouru reçoit le nom de travail de la force. On convient de le regarder comme positif ou négatif, suivant que la force est mouvante ou résistante, c'est-à-dire suivant qu'elle agit dans le sens de la vitesse initiale ou en sens opposé.

On appelle force vive du point mobile le produit de sa masse par le carré de sa vitesse.

A l'aide des deux définitions que nous venons de donner, on peut formuler ainsi la loi ci-dessus énoncée: *Dans le mouvement d'un point, le travail de la force, en un temps donné, est égal à la moitié de la variation de la force vive.*

Cette proposition se généralise sans difficulté. On écarte la restriction relative à la direction, en convenant d'appeler travail d'une force inclinée sur la direction du mouvement le travail de sa composante parallèle au mouvement. Enfin, on considère un système quelconque de corps et de forces, et on démontre que, dans tous les cas:

La somme des travaux des forces, en un temps donné, est égale à la moitié de la variation que subit, dans le même temps, la somme des forces vives. Tel est le principe connu sous le nom de principe du travail ou des forces vives, sur lequel est fondée toute la théorie des machines.

Pour abréger le discours, on désigne souvent comme équivalentes les quantités de travail et de force vive, dont le rapport numérique est celui de 1 à 2. Ce sont d'ailleurs toujours les quantités de travail que l'on évalue en nombres et que l'on rapporte au kilogrammètre, ou travail d'une force égale au poids de 1 kilogramme, dont le point d'application parcourt, suivant la direction de la force, un chemin égal à 1 mètre. Ainsi, par exemple, s'il arrive de dire que « le travail d'un système de forces est positif et égal à 160 », cela signifie qu'on peut obtenir de ce système les mêmes effets mécaniques qu'on obtiendrait de la chute d'un poids de 100 kilogrammes tombant de la hauteur de 1 mètre, ou de la chute d'un poids de 1 kilogramme tombant de la hauteur de 160 mètres, si l'on regarde la pesanteur comme constante.

Inversement, un travail négatif et égal à 100 représentera un système d'effets mécaniques qui exigerait, pour être produit, la même dépense de travail que l'élévation d'un poids de 100 kilogrammes à la hauteur de 1 mètre, ou que l'élévation d'un poids de 1 kilogramme à la hauteur de 100 mètres.

Rappelons encore, pour compléter l'énoncé des principes qui constituent toute la théorie des machines: 1° que, « dans toute machine parvenue à l'état de mouvement uniforme, le travail moteur est égal et de signe contraire au travail résistant; » 2° que, si, dans une série de transformations successives, il arrive que les corps du système se trouvent deux fois dans les mêmes situations, la somme des forces vives est la même à ces deux époques et la somme des travaux des forces est nulle dans l'intervalle qui les sépare. » Cette loi, qui n'est autre chose que le principe de l'impossibilité du mouvement perpétuel, fait voir, en effet, qu'il est impossible, par aucune combinaison, d'obtenir une machine dont les pièces, une fois mises en mouvement et abandonnées, dans une certaine position, à leurs réactions mutuelles et à l'action de la pesanteur ou de forces extérieures analogues, reviennent ultérieurement à cette position, avec des vitesses supérieures à leurs vitesses initiales. Mais, chercher le mouvement perpétuel, c'est chercher une machine qui, livrée à elle-même après avoir été mise en mouvement, reprendrait, à des époques périodiques, sa vitesse initiale, tout en ayant communiqué dans chaque période une vi-

tesse finie à des corps primitivement en repos; or il est clair que les deux espèces d'impossibilités sont identiques.

Eh bien, ces deux principes, le principe de « l'égalité du travail moteur et du travail résistant, » et le principe de « l'impossibilité du mouvement perpétuel, » deviennent contradictoires et absurdes si l'on continue d'attribuer les phénomènes de la chaleur à une substance matérielle, à un fluide impondérable. Pour concilier ces principes avec les faits, pour sauvegarder la théorie des machines, il a fallu transporter aux phénomènes de la chaleur les raisonnements et les conclusions qui s'appliquaient aux phénomènes du mouvement; il a fallu, en un mot, reconnaître ou supposer l'identité du mouvement et de la chaleur, en considérant celle-ci comme un mouvement vibratoire, analogue au mouvement lumineux.

— II. DU FROTTEMENT. L'insuffisance des deux principes que nous venons de rappeler a été de tout temps connue et signalée; on l'expliquait par l'intervention des résistances passives. On savait que, dans les machines, le travail moteur est supérieur au travail utile; mais, disait-on, cette inégalité est causée par des forces (résistances passives) qui, faisant obstacle au mouvement de la machine, exercent un travail négatif, précisément égal en valeur absolue à l'excès du travail moteur sur le travail utile. Celle de ces forces dont l'influence est la plus grande, c'est le frottement. Or, le frottement peut, dans certaines machines, être diminué à tel point que le travail des forces moléculaires d'où il résulte, c'est-à-dire l'usure, doive être, pendant la période qui sépare deux états identiques de la machine, considéré comme nul, puisque la situation relative des molécules réagissantes, au commencement et à la fin de la période, est la même. La perte du travail moteur ne peut donc, dans ce cas, être compensée par le travail du frottement, puisque ce dernier travail est en réalité nul. La question est dès lors celle-ci: Qu'est devenu le travail moteur, dont nous avons signalé la disparition?

Tout le monde sait que, lors même qu'il n'y a pas d'usure sensible, il se produit sur les surfaces frottantes un échauffement d'autant plus considérable que le frottement est plus puissant, ou que la perte de travail inexplicable est plus sensible. De plus, à cet échauffement ne correspond le refroidissement d'aucune partie de la machine. Il y a donc, à la suite de ce frottement, comme une véritable création de chaleur. Quoi dès lors de plus naturel que d'y voir l'équivalent de la différence entre le travail moteur et le travail utile, différence que nous cherchons à expliquer?

Le principe de « l'égalité du travail moteur et du travail résistant » n'est donc rigoureusement vrai qu'à la condition de considérer la chaleur comme un mode de mouvement. Nous allons faire voir qu'il en est de même du principe de « l'impossibilité du mouvement perpétuel. » Il est aisé d'établir, en effet, que toute machine mise en mouvement au moyen de la chaleur apparaît, lorsqu'on va au fond des idées reçues, comme une réalisation du mouvement perpétuel; que cette machine crée sans cesse de la force vive dans les corps qui l'environnent, sans qu'il se produise dans son intérieur aucun changement, sans qu'il y ait réellement un travail positif des forces motrices équivalant à la force vive développée.

Prenons pour exemple la machine à vapeur, et, pour fixer les idées, supposons qu'il s'agisse d'une machine à condensation et à détente. Que s'y passe-t-il pendant la durée de va-et-vient du piston? Une certaine quantité d'eau à basse température est prise dans le condenseur par la pompe d'alimentation, passe dans la chaudière, s'y échauffe, s'y transforme en vapeur saturée, d'une température supérieure à 100°, se rend au corps de pompe dans son nouvel état, soulève le piston, se détend et retourne enfin au condenseur pour y reprendre son état primitif d'eau à basse température; en sorte qu'à la fin de cette série de transformations, tout, dans la machine, se trouve au même état qu'au commencement. La quantité d'eau qu'il a fallu injecter dans le condenseur, pour déterminer le retour de la vapeur à l'état liquide, ne doit pas faire illusion; elle n'est qu'un moyen de réfrigération qui pourrait être remplacé par d'autres sans que le jeu de la machine fût altéré. Il est donc de toute évidence qu'au commencement et à la fin d'une de ces périodes, dans lesquelles se décompose naturellement l'activité de la machine, l'état du liquide moteur et du mécanisme est absolument le même, et l'on est fondé à en conclure que la somme des travaux des forces qui, dans l'intervalle, ont agi à l'intérieur de la machine a dû être nulle. Cette séparation du liquide moteur et du liquide réfrigérant, qui est matériellement réalisée dans les machines à vapeur d'éther et de chloroforme, est toujours concevable, par la pensée, dans les machines à vapeur d'eau. La conclusion est donc générale. Le travail moteur de la vapeur, tel qu'on le calcule ordinairement, n'est, comme le travail du frottement, que l'expression empirique et provisoire d'un fait incomplètement compris. Dans la réalité, le travail des forces élémentaires

le travail des actions mutuelles, qui s'exercent entre les molécules du liquide, de la vapeur et des pièces solides de la machine, est nul, et cependant la machine communique sans cesse de la force vive à des corps extérieurs, soulève les poids, façonne des métaux, en un mot travaille. Le mouvement perpétuel paraît réalisé. Au travail extérieur de la machine ne semble correspondre, dans son intérieur, ni un travail équivalent, ni une disparition équivalente de forces vives.

Il en est ainsi, au moins tant que nous ne voyons dans la machine à vapeur que des phénomènes mécaniques, tant que nous n'y cherchons d'autre force vive que celle du mouvement sensible des pièces qui la composent. Mais la difficulté s'évanouit dès que nous avons égard aux forces vives calorifiques.

Par suite du jeu de la machine, la vapeur, en se formant, enlève, à chaque coup de piston, de la chaleur à la chaudière; elle en apporte, au contraire, au condenseur lorsqu'elle vient s'y liquéfier. Si ces deux quantités sont égales entre elles, la contradiction, que nous cherchons à faire disparaître, subsiste dans toute sa force; si elles sont inégales, si la quantité de chaleur que reçoit le condenseur est inférieure à la quantité que cède la chaudière, la difficulté est résolue. La disparition d'une quantité déterminée de chaleur dans les transformations successives de la vapeur équivaut, en effet, d'après les nouveaux principes, à l'annihilation d'une certaine quantité de forces vives. Par conséquent, en même temps qu'à l'extérieur de la machine un travail est effectué, ou des forces vives sont développées, à l'intérieur il disparaît une quantité de forces vives équivalente, et les lois générales de la mécanique sont satisfaites. (Verdet, *Exposé de la théorie mécanique de la chaleur*.)

L'étude de deux phénomènes, d'ordre très-différent, nous a montré tantôt la chaleur transformée en travail mécanique, tantôt le travail transformé en chaleur; et, dans les deux cas, l'analyse et l'expérience sont d'accord, ainsi que nous le verrons tout à l'heure, pour assigner une même relation numérique qui lie l'un à l'autre les deux termes de la transformation.

— III. IDENTITÉ DE LA CHALEUR ET DE LA LUMIÈRE. Les expériences de Delaroche, Bérard, Forbes, Melloni, Fizeau et Foucault ont révélé une ressemblance si frappante entre les lois qui régissent la réflexion, la réfraction, la polarisation, l'absorption, l'interférence, etc., de la lumière et de la chaleur rayonnante, qu'il ne peut guère rester de doute sur l'identité des causes qui engendrent ces deux ordres de manifestations.

Comme il a été démontré, surtout par les recherches théoriques et expérimentales de Young et de Fresnel, que la lumière est le résultat des ondulations d'un fluide éminemment élastique et remplissant tout l'espace, on est puissamment fondé à conclure que la chaleur est aussi le résultat d'un mouvement, et non une matière. La chaleur rayonnante ne diffère de la lumière que comme une note grave diffère d'une note aiguë.

Nous admettons donc, comme une vérité incontestée, poursuit M. Verdet, que, tout autour d'un corps porté à une température élevée, il naît, par l'effet même de cette élévation de température, un mouvement ondulatoire particulier, en d'autres termes, qu'il se développe une certaine quantité de forces vives. En même temps, le corps dont la température élevée est la cause de ce phénomène se refroidit. Inversement, si le mouvement ondulatoire, qui constitue un système de rayons calorifiques, disparaît ou s'affaiblit en rencontrant un corps doué de la faculté que nous appelons pouvoir absorbant, ce corps s'échauffe. Ainsi:

1° Au refroidissement d'un corps chaud par voie de rayonnement correspond, dans l'espace extérieur, le développement d'une certaine quantité de forces vives.

2° A l'échauffement d'un corps froid, qui résulte d'une absorption de chaleur rayonnante, répond, au contraire, la disparition d'une certaine quantité de forces vives.

D'ailleurs, l'échauffement et le refroidissement sont toujours des phénomènes de même nature, par quelque cause qu'ils soient produits. Ils devront donc, dans tous les cas, être regardés comme des phénomènes tout mécaniques. Le volume du corps change par l'action de la chaleur; les molécules s'écartent ou se rapprochent des positions d'équilibre où leurs actions mutuelles tendaient à les maintenir, et ces actions mutuelles accomplissent un travail négatif. En même temps se produit le changement de propriétés que nous appelons variation de température, et il est naturel d'y voir l'effet de la variation de la somme des forces vives qui appartiennent aux derniers éléments des corps.

Le travail dont il s'agit résulte, il est vrai, de déplacements moléculaires qui échappent à l'observation et ne nous sont connus que par le changement de la forme et des dimensions extérieures du corps. La force vive développée nous est pareillement insensible comme telle; elle existe, selon toute apparence, dans les vibrations de ces derniers éléments de la matière, pondérable ou impondérable, que nos sens sont impuissants à dis-

tinguer. Mais, au point de vue mécanique, les spéculations de cette nature n'ont pas de valeur et ne peuvent nous empêcher de voir, dans l'échauffement d'un corps, l'équivalent d'un travail mécanique, aussi clairement que dans l'élévation d'un poids ou la mise en mouvement d'un projectile. Nous pouvons donc conclure avec Davy (*Chemical philosophy*, 1812):

« La cause immédiate du phénomène de la chaleur est le mouvement, et les lois de sa communication sont exactement les mêmes que celles du mouvement. »

— IV. EQUIVALENT MÉCANIQUE DE LA CHALEUR. Si la chaleur n'est autre chose qu'un mode de mouvement, il devient facile d'expliquer la perte du travail moteur dans les machines, perte dont la mécanique pure est impuissante à rendre compte. Du moment, en effet, que la chaleur engendrée par le frottement est un phénomène mécanique, elle peut, elle doit être prise pour l'équivalent de la différence entre le travail moteur et le travail utile. L'équation du travail étant nécessairement satisfaite dans tous les cas, nous y devons faire entrer non-seulement les forces vives ou les travaux sensibles que nous avons l'habitude de considérer, mais encore ces forces vives et ces travaux d'une nature spéciale, qui nous sont sensibles sous forme de chaleur. Si, lorsqu'on néglige ces termes, le théorème fondamental de la mécanique appliquée paraît en défaut, il doit suffire de les rétablir pour résoudre toutes les difficultés.

Mais, avant l'analyse, l'expérience avait déjà prononcé. En évaluant, d'une part, la chaleur dégagée par le frottement dans les machines, et, d'autre part, la différence entre le travail moteur et le travail utile, on obtient deux nombres dont le rapport est constant et égal, en moyenne, au nombre 425. C'est ce rapport qu'on appelle l'équivalent mécanique de la chaleur.

Arrêtons-nous un instant sur le rôle et la signification de ce rapport ou nombre 425.

Quand la chaleur, ou plutôt quand le mouvement calorifique se communique à un corps, il en résulte, en général, trois effets: 1° le mouvement vibratoire, déjà existant dans ce corps, est modifié; l'amplitude et la vitesse de vibration augmentent, et c'est en cela que consiste l'élévation de température ou l'échauffement du corps; c'est du mouvement communiqué, mais non transformé; 2° en outre, le corps se dilate, ses molécules s'écartent en surmontant les résistances des actions moléculaires, et il en résulte un travail interne plus ou moins considérable; 3° enfin, en troisième lieu, les pressions extérieures sont déplacées et il en résulte un autre travail qu'on appelle le travail externe.

La distinction entre la chaleur qui produit l'échauffement du corps et celle qui produit le travail total de la dilatation est fondamentale dans la théorie mécanique de la chaleur. On la retrouve notamment dans plusieurs travaux de M. Regnault. V., entre autres, le premier *Mémoire sur les chaleurs spécifiques*.

Ainsi, échauffement, travail interne, travail externe, tels sont les trois effets que produit la force vive de la chaleur quand elle se communique à un corps. La partie de la chaleur qui a produit l'échauffement est donc seule restée à l'état de mouvement, ou de force vive; le reste s'est transformé en travail; c'est ce qu'on appelle de la chaleur détruite. Ce mot, comme on le voit, ne doit pas être pris dans un sens absolu; il signifie chaleur transformée, et pas autre chose: car, si nous pouvons transformer le mouvement, nous sommes aussi impuissants pour le créer et pour le détruire que pour créer et détruire la matière. C'est dans ce sens qu'il faut toujours comprendre le symbole de la nouvelle théorie: chaleur détruite, travail produit, et, réciproquement, travail détruit, chaleur produite. Ces manières de parler signifient simplement que la chaleur, ou la force vive, se transforme en travail, et cette transformation est toujours assujettie à cette grande loi de la mécanique, que nous avons rappelée au commencement de cet article: *Le travail produit est toujours la moitié de la force vive détruite*.

L'équivalent mécanique de la chaleur est le travail produit par la destruction d'une calorie, c'est-à-dire de la quantité de chaleur capable de porter la température d'un kilogramme d'eau de zéro à un degré. Pour le déterminer, que faut-il faire? Il faut commencer par mesurer en calories la chaleur qui a pénétré dans le corps, en retrancher celle qui correspond à l'échauffement seulement, c'est-à-dire celle qui échaufferait le corps sans le dilater; la différence sera la chaleur détruite ou transformée, et elle doit être précisément équivalente à tout le travail produit. Il faut, en second lieu, mesurer ce travail, tant interne qu'externe et le diviser par la chaleur détruite. On trouvera ainsi des nombres qui pourront varier avec la nature des corps sur lesquels on aura opéré, mais dont les différences devront être attribuées uniquement aux incertitudes de l'expérience. Ces nombres ne diffèrent, du reste, pas beaucoup les uns des autres; le plus probable, ainsi que nous l'avons dit, est 425. Cela veut dire que 1 calorie peut se transformer en 425 kilogrammètres.

Au lieu d'employer un corps à détruire de la chaleur pour produire du travail, on peut le faire servir à détruire du travail, et alors il produira de la chaleur. Une partie du travail communiqué produira dans le corps un travail moléculaire interne, qu'il faudra tout d'abord retrancher du travail employé pour modifier le corps; la différence sera le travail détruit ou transformé, et c'est cette différence qu'il faut diviser par la chaleur développée pour avoir l'équivalent mécanique de la calorie.

Une barre de fer qui s'échauffe se dilate. Une partie de la chaleur qui y pénètre se transforme donc en travail d'écartement des molécules ou en travail de dilatation. La théorie nous apprend bien que l'échauffement et le travail doivent produire la chaleur communiquée, mais elle ne nous dit pas quel sera le sens du travail moléculaire, si le corps se dilatera ou bien s'il se contractera; c'est à l'expérience à nous l'apprendre. En général, les corps se dilatent quand on les échauffe. Mais il y en a qui se contractent, comme le caoutchouc; il y en a même qui subissent l'un et l'autre effet, comme l'eau.

Mais, si la théorie est impuissante pour nous faire prévoir le signe du travail moléculaire produit par la chaleur, elle peut en assigner *a priori* les conséquences. Ainsi le fer, en absorbant de la chaleur, se dilate; donc, si on l'étire sous l'action d'une force extérieure, il absorbera de la chaleur, qu'il prendra à sa propre substance et il se refroidira. Le caoutchouc se dilate, au contraire, quand on le refroidit ou quand on lui prend de la chaleur; donc, si l'on étire une lame de caoutchouc, elle s'échauffe. Dans l'étirage du fer, une partie de la chaleur du fer se transforme en travail moléculaire; dans l'étirage du caoutchouc, une partie du travail moléculaire se transforme en chaleur.

Les phénomènes inverses découlent des précédents. Quand le fer se refroidit, ou quand il dégage de la chaleur, il se contracte; donc, si on le comprime, il s'échauffe. Quand on donne de la chaleur au caoutchouc, ou quand il absorbe de la chaleur, il diminue de volume; donc, quand on le comprime, il se refroidit.

Les changements d'état nous offrent un exemple curieux de la transformation de la chaleur en travail moléculaire. Quand on donne de la chaleur à de la glace, on ne l'échauffe pas, on la fond. Ici, la force vive communiquée est entièrement transformée en travail moléculaire. Les molécules, qui étaient orientées dans la glace, se séparent pour se grouper de toutes les manières possibles. En général, dans ce nouvel arrangement qui constitue l'état liquide, les molécules sont plus écartées que dans l'état solide, et le corps, en fondant, se dilate. Mais il y a des exceptions, et notamment pour la glace, qui, en fondant, diminue de volume. Nous ne pouvons donc pas dire *a priori* si les molécules s'écartent ou se rapprocheront. Il est seulement certain qu'elles se déplaceront, et ce déplacement, quel qu'en soit le sens, constitue un travail moléculaire qui absorbe une quantité de force vive ou de chaleur: c'est là ce qu'on appelle la chaleur latente. L'expérience apprend que pour la glace cette chaleur latente est de 79 calories $\frac{1}{4}$. Nous en concluons que la désagrégation des molécules de la glace et le nouveau groupement, qui les constitue à l'état liquide, sont une opération mécanique qui, lorsqu'elle s'opère sur 1 kilogramme de glace, exige un travail de $79 \frac{1}{4} \times 425 = 33,681$ kilogrammètres.

Ici encore, la théorie intervient utilement pour nous indiquer les conséquences du fait fondamental emprunté à l'expérience. Quand de la glace à 0° absorbe de la chaleur, elle fond et diminue de volume sans s'échauffer; toute la chaleur est absorbée par le travail de la contraction. Mais si nous fournissons ce travail par une compression extérieure, la chaleur nécessaire à la fusion sera moindre et la glace pourra fondre au-dessous de 0°. Le point de fusion de la glace doit donc s'abaisser par la compression, et il en sera de même pour tous les corps qui se dilatent en se solidifiant. Ce sera l'inverse pour ceux qui se contractent.

Quand de l'eau s'échauffe de 0° à 100°, elle ne se dilate que de la vingt-troisième partie de son volume; elle repousse alors la pression atmosphérique, en accomplissant un travail externe qui est peu considérable, car il ne s'élève pas à $\frac{1}{2}$ kilogrammètre par litre d'eau. Mais, une fois que l'eau est arrivée à 100°, une nouvelle addition de chaleur ne l'échauffe plus; elle la transforme en vapeur, en lui faisant prendre un volume dix-sept cents fois plus grand que le sien. Ici le travail externe est considérable; car il est toujours égal au produit de la pression atmosphérique par l'augmentation de volume, et ce produit, calculé pour un litre d'eau, est de 17,000 kilogrammètres. Ce travail extérieur absorbe déjà, pour sa part, 40 calories. Mais il y a, en outre, un travail moléculaire qui doit être très-grand, car tout ce travail, tant interne qu'externe, absorbe 537 calories par kilogramme d'eau;

c'est là ce qu'on appelle la chaleur latente de la vapeur d'eau. C'est, en réalité, la force vive de 537 calories qui s'est transformée en travail de deux espèces: 40 calories ont été employées à repousser la pression atmosphérique, en produisant un travail de 17,000 kilogrammètres, et, en même temps, 497 calories ont été employées à écarter les molécules de la vapeur d'eau, en produisant un travail de 211,225 kilogrammètres.

Voilà le plus bel exemple de la transformation de la force vive de la chaleur en travail. De l'eau à 100° est de l'eau dans un certain état vibratoire, dont la force vive est indiquée par la température. Elle est en contact avec un foyer plus chaud ou dont la force vive est plus grande, et cependant la force vive du mouvement vibratoire primitif n'est pas augmentée, puisque la température est restée stationnaire. Qu'est donc devenu le mouvement que le foyer a communiqué à l'eau, la force vive qu'il y a introduite? Elle s'est transformée en travail, et l'eau s'est vaporisée. Dans l'acte de la vaporisation, le travail extérieur n'est pas négligeable, mais il est cependant moindre que le travail moléculaire. Dans la fusion, le travail externe est trop petit pour qu'il soit nécessaire d'en tenir compte; le travail interne est seul à considérer. Dans la dilatation des gaz, tout porte à croire que c'est, au contraire, le travail interne qui est négligeable. Que conclure de là? C'est que le travail interne est très-variable et qu'en général il échappe à toute détermination directe. Consulter le *Rapport sur les progrès de la thermodynamique en France*, par M. Berthelot (Paris, 1877).

— V. ENONCÉ DE LA LOI GÉNÉRALE DE LA THERMODYNAMIQUE. Nous la donnons ainsi, d'après Verdet, en plusieurs propositions:

1° Dégager de la chaleur, c'est communiquer aux molécules, tant pondérables qu'impondérables, d'un ou plusieurs corps, une certaine quantité de force vive, et si les corps changent de volume, c'est accomplir, en outre, un travail équivalent à une somme de forces vives déterminée.

2° Dans toute application de l'équation du travail, il importe également de tenir compte de la force vive sensible et de la chaleur dégagée ou absorbée, représentée par son équivalent mécanique.

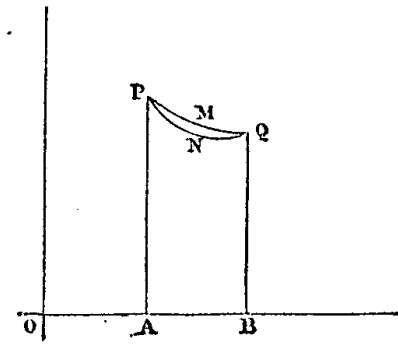
3° Toutes les fois qu'il n'y a pas équivalence entre la somme des travaux des forces et la variation de la somme des forces vives, ou que cette équivalence n'existe qu'en apparence par l'introduction d'une équation empirique, telle que le prétendu travail du frottement, la prétendue perte de forces vives qui accompagne le choc des corps, etc., il y a production d'un phénomène calorifique concomitant, par lequel l'équivalence est rétablie.

4° Si la somme des travaux des forces excède la moitié de l'accroissement de la somme des forces vives, le phénomène calorifique est un dégagement de chaleur, et il y a autant d'unités de chaleur dégagées qu'il y a de fois 425 unités dans l'excès du travail des forces sur le demi-accroissement de la somme des forces vives.

5° Enfin, si la somme des travaux des forces est moindre que la moitié de l'accroissement de la somme des forces vives, le phénomène calorifique est une absorption de chaleur, et il disparaît autant d'unités de chaleur qu'il y a de fois 425 unités dans l'excès du demi-accroissement de la somme des forces vives sur la somme des travaux des forces.

— VI. FORMULE GÉNÉRALE DES RELATIONS QUI EXISTENT ENTRE LES PROPRIÉTÉS MÉCANIQUES ET LES PROPRIÉTÉS CALORIFIQUES. On peut, dit M. Verdet, sans connaître la constitution intérieure des corps, établir des relations entre leurs propriétés mécaniques et leurs propriétés calorifiques, en considérant une série de changements successifs telle que, l'état final et l'état initial étant identiques, le travail intérieur soit nul.

Soit, en effet, un corps quelconque, solide, liquide ou gazeux, possédant le volume v , à la température t et sous la pression p . Appelons a l'état physique défini par ces trois circonstances et représentons le volume v par l'abscisse OA et la pression p par l'ordonnée AP.



Diminuons la pression extérieure et, en même temps que le corps se dilate, communiquons-lui de la chaleur, de manière que sa température varie suivant une loi déterminée. Arrêtons cette première série de modifications lorsque le corps est parvenu à

l'état a' , caractérisé par la température θ' , le volume v' et la pression p' . Soient $OB = v'$, $BQ = p'$, et admettons que l'abscisse et l'ordonnée de la courbe PMQ représentent le volume du corps et la pression extérieure aux divers instants de la transformation qui vient d'être décrite et que nous appellerons la transformation B.

Dans cette transformation, une certaine quantité Q de chaleur est communiquée au corps et une quantité T de travail extérieur est effectuée. L'une et l'autre quantité peuvent se calculer, si, entre les limites de température θ et θ' , l'expérience a complètement déterminé l'influence de la pression extérieure sur le volume du corps et les quantités de chaleur que le corps absorbe en éprouvant un changement donné de température ou de volume. Elles peuvent donc s'exprimer théoriquement au moyen des constantes élastiques et des deux chaleurs spécifiques, pourvu qu'on regarde ces divers éléments comme des fonctions de la température et du volume. Le travail T est d'ailleurs représenté géométriquement, sur la figure, par l'aire de la surface comprise entre la courbe PMQ, l'axe des abscisses et les deux ordonnées extrêmes AB et BQ.

Concevons maintenant que, par un accroissement graduel de la pression extérieure, succédant à la diminution qui vient d'avoir lieu, nous ramenions le corps à son volume initial. Pendant cette seconde transformation, que nous appellerons B' , enlevons sans cesse de la chaleur au corps à mesure qu'il se comprime, de façon que la température correspondante à un volume donné soit constamment moindre que dans la transformation B, excepté au commencement et à la fin de l'expérience. Le corps reprendra, en définitive, son état initial; mais, dans tous les états intermédiaires caractérisés de la transformation B' , la pression correspondante à un volume donné sera moindre que dans la transformation B. La courbe QNP, qui représentera cette seconde relation entre la pression et le volume, aura donc toutes ses ordonnées, sauf les deux ordonnées extrêmes, inférieures aux ordonnées de la courbe PMQ. L'aire de la courbe QNP, limitée par les mêmes ordonnées AP et BQ, représentera le travail T' de la pression extérieure appliquée au corps, et il est clair qu'on aura $T' < T$. On pourra d'ailleurs calculer T' et Q' de la même façon et à l'aide des mêmes éléments que T et Q .

Mais les deux opérations B et B' peuvent être envisagées comme n'en formant qu'une seule, dans laquelle l'état final et l'état initial sont identiques. Les situations relatives de tous les éléments du corps étant les mêmes au commencement et à la fin, il résulte des principes généraux de la mécanique qu'il y a compensation exacte entre les travaux des forces moléculaires, et que le travail intérieur correspondant à la transformation B est entièrement égal et contraire au travail intérieur correspondant à la transformation B' . Il n'y a donc pas lieu de s'en occuper. D'autre part, T' étant plus petit que T , on voit que, dans le cycle d'opérations qui vient d'être défini, le corps, en s'écartant de son état initial par un certain chemin et y revenant par un chemin différent, développe une quantité de travail extérieur égale à $T - T'$ et représentée géométriquement par l'arc PMQN, différence des deux aires par lesquelles les travaux T et T' sont représentés. Aucun travail intérieur n'ayant lieu, aucune force vive sensible ne disparaissant, il est de toute nécessité qu'une quantité correspondante de chaleur soit consommée. Il faut donc, premièrement, que dans l'opération B le corps absorbe plus de chaleur qu'il n'en dégage dans l'opération B' ; en second lieu, que le rapport du travail effectué $T - T'$ à la chaleur consommée $Q - Q'$ soit égal à l'équivalent mécanique E de la chaleur.

La formule $T - T' = E(Q - Q')$, à laquelle nous nous trouvons conduits, donnera une relation numérique entre les phénomènes mécaniques et les phénomènes calorifiques dont l'étude est considérée ordinairement comme appartenant à deux sections distinctes de la physique, aussitôt que T et T' , Q et Q' seront exprimés au moyen des constantes élastiques et des deux ordres de chaleurs spécifiques, ainsi que des températures et des volumes. Toutefois, autant on imaginera de cycles particuliers d'opérations, autant on obtiendra de relations spéciales. Pour avoir une équation générale qui les comprenne toutes implicitement, il suffira de supposer infiniment petite la transformation que l'on considère. La formule ci-dessus se réduira alors à une équation différentielle dont les intégrales particulières exprimeront les lois de la dilatation des corps par la chaleur, dans telles circonstances qu'on voudra spécifier. Deux autres équations différentielles, obtenues par des considérations analogues, et qui renfermeront d'autres éléments, gouverneront le phénomène de la fusion et de la vaporisation.

Il est évident que, si l'on considère un de ces cas exceptionnels où l'action de la chaleur produit sur les corps une diminution de volume, le raisonnement devra être renversé. On aurait une première période, dans laquelle le corps se dilaterait en se refroidissant et, par conséquent, effectuerait un travail extérieur T , tout en abandonnant une

quantité de chaleur Q . Dans une deuxième période, qui ne serait pas exactement l'inverse de la précédente, le corps reviendrait à son état initial par l'application d'une quantité de travail extérieur T' et en absorbant une quantité de chaleur Q' . Si T' était plus petit que T , il y aurait, en définitive, un travail extérieur produit, égal à $T' - T$. Une absorption équivalente de chaleur étant nécessaire, Q' devra être plus grand que Q , et l'on aura l'équation $T - T' = E(Q' - Q)$.

— VII. APPLICATIONS ET HISTORIQUE. La théorie nouvelle, nous l'avons dit, trouve son application dans tous les phénomènes de la nature; elle exigerait une revue complète des sciences, car il n'est pas un phénomène dans lequel la température ne joue un certain rôle. Il y aurait un intérêt particulier à étudier sous ce nouveau rapport les machines thermiques, c'est-à-dire celles dont la puissance motrice a pour origine l'action de la chaleur, telles que la machine à gaz et la machine à vapeur.

On peut distinguer deux périodes dans l'histoire de la thermodynamique. Dans l'une, qui s'étend jusqu'à l'année 1842, tantôt des idées analogues à la théorie mécanique de la chaleur sont émises par divers auteurs, tantôt les mêmes phénomènes que cette théorie explique sont envisagés à d'autres points de vue, et d'utiles tentatives sont faites pour les ramener à des lois générales. Mais, le véritable principe n'étant pas trouvé, tous ces efforts demeurent isolés, stériles, sans influence sensible sur la marche générale de la science. Tout ce travail inaperçu finit cependant par porter ses fruits, et, aux environs de l'année 1842, l'idée nouvelle, comme il arrive le plus souvent pour les grandes découvertes, se révèle claire et précise à plusieurs esprits au même moment.

On sait que pendant longtemps la chaleur, sous le nom de calorique, a été regardée comme une matière. Il était alors tout naturel de supposer que l'introduction du calorique dans un corps devait en augmenter le volume. Dans le cas même où l'échauffement produit une contraction, on savait recourir, pour sauver la théorie, à des analogies séduisantes. On citait, par exemple, les mélanges d'eau et d'alcool, les alliages de cuivre et d'étain, dans lesquels le volume du composé est considérablement moindre que la somme des volumes des composants.

Il en était de même de ce que, dans l'ancienne théorie, on appelait les chaleurs-spécifiques. On admettait que différents corps, dans leur combinaison avec le calorique, en exigeaient des proportions différentes pour produire des effets égaux sous forme de changement de température. Ainsi, en prenant pour unité la chaleur spécifique de l'eau, celle du mercure est 0,033. Cela voulait dire que 1 kilogramme d'eau, pour produire une variation donnée de température, absorbe environ trois fois plus de calorique que 1 kilogramme de mercure.

Le fait que, en chauffant de la glace, on n'observe aucune élévation de température, quelle que soit la quantité de chaleur fournie, tant que toute la glace n'est pas fondue, ainsi que les phénomènes semblables qui se manifestent dans tous les cas de fusion, de liquéfaction, d'ébullition, de vaporisation, etc., amenèrent Black à proposer la célèbre doctrine de la chaleur latente, etc.

Mais un autre genre de phénomènes, pourtant très-ordinaires, ne semblait pas se prêter à une application aussi aisée de l'ancienne théorie. De ce nombre est, nous l'avons vu, le développement de la chaleur par le frottement ou le choc.

La première idée de la transformation de la chaleur en travail paraît remonter à Daniel Bernoulli qui, dans son *Hydrodynamique*, publiée en 1738, a donné de la constitution des gaz une théorie peu éloignée de celle à laquelle on revient aujourd'hui. Elle fut, à cette époque, négligée et oubliée; mais elle n'était pas encore lorsque, en 1780, Laplace et Lavoisier publièrent leur célèbre *Mémoire sur la chaleur*. Ils y discutent les diverses hypothèses admises sur la nature de cet agent, et examinent en particulier celle dans laquelle la chaleur ne serait autre chose que la force vive qui résulte des mouvements insensibles des molécules d'un corps. Ils reconnaissent que plusieurs phénomènes, en particulier la chaleur produite par le frottement, sont favorables à cette hypothèse. Mais, malgré cette déclaration, ils se décident pour un autre point de vue. Plus tard, de 1798 à 1799, une expérience de Rumford, sur la chaleur dégagée dans le forage des canons, et une autre de Davy, sur la fusion de la glace par le frottement, auraient pu ramener les physiciens sur l'insuffisance de la théorie qui avait cours alors.

Sadi Carnot, dans un profond et précieux essai qui parut en 1824, sous le modeste titre de *Réflexions sur la puissance motrice du feu*, s'efforce d'expliquer comment il se fait que la chaleur produise un effet mécanique. Il croit, avec quelques doutes cependant, à la matérialité de la chaleur; mais il n'a fallu que changer son hypothèse pour que les formules de raisonnement dont il est l'auteur fussent applicables à la théorie nouvelle.

Les démonstrations de Sadi Carnot seraient peut-être retombées dans l'oubli, si elles n'eussent été rendues plus accessibles et, en

quelque sorte, vulgarisées par Clapeyron en 1834.

En 1839, Seguin, neveu du célèbre Montgolfier, de qui il tenait, disait-il, ses idées sur la chaleur, dans un curieux ouvrage, *Sur l'influence des chemins de fer*, publia des données tendant à regarder le nombre 650 kilogrammètres comme valeur de l'équivalent mécanique de la chaleur.

En 1842, un médecin allemand, Jules-Robert Mayer, à la suite d'un grand nombre de mémoires et d'expériences, assigna 365 kilogrammètres à la valeur de ce même élément.

On a beaucoup exagéré le mérite de Seguin et surtout celui de Mayer, et l'on n'a peut-être pas fait assez attention au grand nombre d'assertions fausses que ce dernier a produites sous le couvert d'une idée vraie. La méthode de Seguin est fondée sur ce principe, que le travail produit par un corps qui se dilate est l'équivalent de la chaleur perdue par ce même corps pendant l'opération de la dilatation. Le principe de Mayer est que la chaleur développée par la compression est équivalente au travail représenté par cette compression. Or, ces deux principes, vérifiés à l'égard de quelques substances, sont faux dans leur expression générale. Et ce n'est pas sans étonnement que nous avons lu, dans la *Théorie mécanique de la chaleur*, publiée en 1867 par M. Combes, « qu'un gaz ou tout autre corps étant réduit, par le travail dû à des forces extérieures, à diminuer de volume, il y aura en même temps production d'une quantité de chaleur, qui sera dans le même rapport constant avec le travail mécanique dépensé. »

Vers 1843, un ingénieur des eaux de la ville de Copenhague, Colding, publia divers mémoires, qu'il avait antérieurement présentés à la Société royale des sciences du Danemark, dans lesquels il annonçait avoir trouvé 350 pour valeur de l'équivalent mécanique de la chaleur; mais les travaux de Colding, poursuivis isolément et publiés dans une langue peu répandue, furent sans influence sur les progrès de la thermodynamique.

Le principe de l'équivalence du travail mécanique et de la chaleur était donc déjà connu en 1843; mais ce fut Joule qui en rendit la démonstration parfaite et eut l'honneur d'en déduire une théorie complète, harmonieuse et féconde, dont les développements conduiront, si ce n'est déjà fait, à une révolution radicale de la science. Les premières expériences de Joule ont été décrites dans l'appendice d'un article publié en 1843 dans le *Philosophical Magazine*. Pendant sept ans, le patient et ingénieux professeur de Manchester prit toutes les substances possibles, les frotta les unes contre les autres et détermina la chaleur dégagée par le frottement. En sortant de ses mains, la thermodynamique était fondée. Les hommes dont nous allons citer les noms n'ont fait que confirmer, perfectionner et étendre les démonstrations de Joule.

Helmholtz, en 1847, dans un mémoire sur la conservation de la force, réunit en corps de doctrines les idées nouvelles et en étudia les applications aux diverses branches du magnétisme, de l'électricité, etc.

Mocquorn Rankine, en 1850, tire de la nouvelle théorie un système ingénieux, basé sur l'hypothèse des tourbillons moléculaires. Ce physicien est l'auteur du premier traité spécial où la thermodynamique soit envisagée au point de vue de ses applications pratiques.

Clausius, dans une série de mémoires qui ont été traduits et traduits en français, s'est surtout attaché à perfectionner les démonstrations analytiques.

W. Thomson, depuis 1849, s'attache à ramener toutes les sciences aux principes de celle qui nous occupe. Tyndall l'a présentée sous une forme élémentaire.

A ces noms, qui sont les noms des maîtres, il faut ajouter ceux de Verdet, Hirn, dont la *Théorie mécanique de la chaleur*, *exposition analytique et expérimentale*, a eu deux éditions; Regnault, etc.

THERMO-ÉLECTRICITÉ s. f. (ter-mo-é-lè-ktri-si-té — du préf. *thermo*, et de *électricité*). Physiq. Électricité développée par la chaleur. Il partie de la physique qui traite de l'électricité développée par la chaleur.

THERMO-ÉLECTRIQUE adj. (ter-mo-é-lè-ktri-ke — du préf. *thermo*, et de *électrique*). Physiq. Qui a rapport à la thermo-électricité, ou à la chaleur et à l'électricité: *Phénomènes thermo-électriques*. *Théorie thermo-électrique*.

THERMOGÈNE adj. (ter-mo-jè-ne — du préf. *thermo*, et du gr. *gennao*, j'engendre). Physiq. Qui engendre la chaleur: *Propriétés thermogènes*.

— Mécan. Se dit des appareils destinés à produire mécaniquement de la chaleur.

— Encycl. On donne, d'une manière générale, le nom d'appareils *thermogènes* à des machines fondées sur les principes de la thermodynamique et dont le jeu est destiné à transformer un travail mécanique en chaleur. On a remarqué de tout temps que la percussion et le frottement dégagent de la chaleur; mais ce n'est que depuis quelques années qu'on a su tirer profit de la chaleur

ainsi produite. Le moyen pratique ordinairement suivi a été indiqué dans une expérience célèbre de Rumford. Ce physicien, en faisant forer une pièce de canon, qui, enfermée dans une caisse pleine d'eau, y faisait 32 tours par minute, constata qu'au bout de deux heures et demie l'eau entraînait en ébullition.

Dans les usines où la force motrice abonde on peut donc faire de l'eau chaude à volonté et à bon marché. Cette eau sert ensuite soit à produire de la vapeur, soit à chauffer des appartements, soit à alimenter des lavoirs, etc.

Voici la description d'une machine propre à atteindre ce résultat; elle est due à MM. Beaumont et Mayer.

Une chaudière cylindrique en tôle est traversée dans sa longueur par un tube en cuivre un peu conique, soudé aux deux extrémités de ladite chaudière. L'intérieur de ce tube est rempli par un cône en bois entouré d'une tresse de chanvre qui reçoit, d'un mécanisme extérieur, un mouvement de rotation propre à lui faire faire 400 tours par minute. Pour empêcher l'usure des surfaces frottées, le chanvre est continuellement arrosé d'huile. L'espace compris entre le tube de cuivre et les parois du cylindre en tôle est rempli d'eau. Sous l'action de la chaleur que le frottement développe à la surface du cuivre, l'eau s'échauffe, et sa température, en quelques heures, arrive à 130°. Il en résulte une vapeur dont la tension dépasse

2 atmosphères $\frac{1}{2}$. Cette vapeur est conduite

par un tuyau dans les appareils que l'on veut chauffer. Elle est, d'après les inventeurs, capable de fournir une quantité de travail égale à la moitié de celui qui a été dépensé pour faire mouvoir la machine.

THERMOGÈNOSE s. f. (ter-mo-jé-nô-zo — du préf. *thermo*, et du gr. *genos*, origine). Pathol. Maladie provenant d'une élévation ou d'un abaissement brusque de la température. « Peu usité. »

THERMOGRAPHE s. m. (ter-mo-gra-fe — du préf. *thermo*, et du gr. *grapho*, j'écris). Physiq. Thermomètre enregistreur.

THERMOGRAPHIE s. f. (ter-mo-gra-fi — du préf. *thermo*, et du gr. *grapho*, j'écris). Physiq. Emploi du thermographe.

THERMOLAMPE s. m. (ter-mo-lan-pe — du préf. *thermo*, et de *lampe*). Physiq. Appareil inventé au dernier siècle, et qui utilise le gaz d'éclairage produit dans les appareils de chauffage.

— Encycl. Cet appareil est dû à l'ingénieur Philippe Lebon, qui l'a défini ainsi : « *Thermolampes*, ou poêles qui chauffent, éclairent avec économie et offrent, avec plusieurs produits précieux, une force motrice applicable à toute espèce de machine. » Sans entrer dans les divers genres d'application que Philippe Lebon énumère, nous parlerons dans cet article du *thermolumpe* sous le point de vue de l'éclairage au gaz. C'est vers l'année 1786 qu'il conçut la première idée de faire servir à l'éclairage les gaz qui proviennent de la combustion du bois. En l'an VII, il annonça sa découverte à l'Institut, et, en l'an VIII, à la date du 6 vendémiaire (28 septembre 1799), il prit un brevet d'invention pour un appareil qu'il désignait sous le nom de *thermolumpe*, et qui devait fournir à la fois de la lumière et de la chaleur. Philippe Lebon a publié un mémoire qui démontre suffisamment, dit M. L. Figuier, qu'il avait pressenti toute l'étendue que ses idées pourraient recevoir un jour. Tout en signalant dans son mémoire les matières grasses et la houille comme propres à remplacer le bois, Philippe Lebon n'employa jamais que cette dernière substance dans son *thermolumpe*. Cet appareil était d'une simplicité que les détails suivants mettront en évidence. L'inventeur plaçait dans une grande caisse métallique des bûches de bois, qu'il soumettait à la distillation sèche. La matière organique se décomposait sous l'action de la chaleur et donnait naissance à des gaz inflammables, à des matières empyreumatiques, à de l'eau et à de l'acide acétique. Le résidu de cette distillation sèche était du charbon. Le gaz inflammable servait à l'éclairage. La chaleur du fourneau était utilisée pour le chauffage des appartements. Ces quelques mots font comprendre la justesse du mot *thermolumpe*. Philippe Lebon indique lui-même, dans son *Addition au brevet d'invention de quinze ans*, les meilleures dispositions à prendre. « Le gaz qui produit la flamme, bien préparé et purifié, ne peut avoir les inconvénients de l'huile, ou du suif, ou de la cire employés pour nous éclairer. Cependant l'apparence d'un mal étant quelquefois aussi dangereuse que le mal même, il n'est pas inutile de faire remarquer combien il est facile de ne répandre dans les appartements que la lumière et la chaleur, et de rejeter à l'extérieur tous les autres produits, même celui résultant de la combustion de ce gaz inflammable. Voici pour cet objet ce qui est exécuté chez moi : la combustion du gaz inflammable se fait dans un globe de cristal soutenu par un trépied et mastiqué de manière à ne rien laisser échapper au dehors des produits de la combustion. Un petit tuyau y amène l'air inflammable; un second tuyau y introduit l'air atmosphérique, et un troisième tuyau emporte les produits de la combustion. Celui de ces tuyaux qui

conduit l'air atmosphérique le prend dans l'intérieur de l'appartement quand on veut le renouveler, ou autrement il le tire de dehors. Comme ces tuyaux s'unissent au-dessous du globe, il est nécessaire que celui du tirage s'élève verticalement dans une autre partie de sa course, et qu'il y soit un peu échauffé au commencement de l'opération pour déterminer le tirage. D'ailleurs, chacun de ces tuyaux peut avoir un robinet ou une soupape, afin que l'on puisse établir le rapport que l'on peut désirer entre les fournitures du gaz et le tirage. On conçoit, sans qu'il soit besoin de l'expliquer, que le globe peut être suspendu et descendu du plafond; que, dans tous les cas, il est facile, par la disposition des tuyaux, de rendre prompte et immédiate la combustion, de distribuer et de gouverner les surfaces lumineuses et de gouverner et suivre l'opération, et qu'enfin, par ce moyen, la chaleur et la lumière nous sont données après avoir été filtrées à travers du verre ou du cristal, et qu'elles ne laissent rien à craindre des effets des vapeurs sur les métaux. Il n'est point indispensable cependant, pour absorber les produits de la combustion, qu'elle ait lieu dans un globe exactement fermé; un petit dôme ou capsule de pierre ou de cristal, de porcelaine ou d'autre matière, peut les recevoir pour les introduire dans un tuyau qui, par son tirage, les pousserait continuellement.

Les premiers *thermolampes* de Philippe Lebon furent établis au Havre, dans le but d'appliquer le gaz à l'éclairage du phare et d'utiliser le goudron pour les usages de la marine. Les expériences exécutées dans ce port n'eurent pas un grand retentissement, parce que Lebon ne s'était pas préoccupé du moyen d'épurer son gaz, dont l'odeur était très-désagréable, et que les fluides élastiques qui prennent naissance dans la combustion du bois (oxyde de carbone, hydrogène carboné, etc.) ont un très-faible pouvoir éclairant. Aussi Lebon revint-il à Paris sans avoir pu réussir à mettre ses vues en pratique. Il réalisa dans cette ville l'application de la houille à l'éclairage. On vit éclairés par ce moyen les appartements et les jardins qu'occupait Seignelay dans la rue Saint-Dominique. Mais l'inventeur négligeait toujours l'épuration et ne s'inquiétait pas assez de la pureté du gaz, des produits nuisibles qui s'échappaient. Presque ruiné par les dépenses forcées de ses expériences, il se retira bientôt à Versailles et établit une fabrique d'acide pyroligneux, près de l'aqueduc de Marly.

THERMOLOGIE s. f. (tér-mo-lo-jî — du préf. *thermo*, et du gr. *logos*, discours). Partie de la physique relative au calorique. || *Traité du calorique*.

THERMOLOGIQUE adj. (tér-mo-lo-ji-ke — rad. *thermologie*). Physiq. Qui a rapport à la thermologie.

THERMOMAGNÉTIQUE adj. (tér-mo-magné-ti-ke; gn mill. — du préf. *thermo*, et de *magnétique*). Physiq. Qui appartient au thermomagnétisme.

THERMOMAGNÉTISME s. m. (tér-mo-magné-ti-sme; gn mill. — du préf. *thermo*, et de *magnétisme*). Physiq. Magnétisme développé par la chaleur. || Partie de la physique qui traite du magnétisme développé par la chaleur.

THERMOMÈTRE s. m. (tér-mo-ma-no-mètre — du préf. *thermo*, et de *manomètre*). Physiq. Sorte de thermomètre employé pour mesurer les températures élevées.

— *En cycl.* La tige de cet appareil est graduée en atmosphères ou fractions d'atmosphère, d'après les relations connues entre les tensions de la vapeur d'eau à son maximum de densité et les températures correspondantes. Cet instrument a été employé pour mesurer la tension de la vapeur dans les chaudières des machines à vapeur; mais sa fragilité et le peu d'exactitude des pressions accusées l'ont fait complètement abandonner. Afin d'éviter les erreurs, la boule du *thermomanomètre* ne doit pas plonger dans la vapeur de la chaudière, attendu que la pression fausserait les indications thermométriques. Elle est enfermée dans un tube de métal, fermé par le bas et rentrant dans la chaudière, aux parois de laquelle il est fixé; on remplit l'espace restant entre la boule et les parois du tube métallique avec de la limaille de cuivre ou de tout autre corps bon conducteur du calorique.

THERMOMÉCANIQUE adj. (tér-mo-mé-ka-ni-ke — du préf. *thermo*, et de *mécanique*). Physiq. Qui a rapport à la mécanique du calorique.

— s. f. Mécanique du calorique.

THERMOMÈTRE s. m. (tér-mo-mètre — du préf. *thermo*, et du gr. *metron*, mesure). Instrument qui sert à évaluer ou à comparer les températures : *THERMOMÈTRE à mercure*. *THERMOMÈTRE à alcool*. *THERMOMÈTRE à air*. *THERMOMÈTRE électrique*. *THERMOMÈTRE enregistreur*. *THERMOMÈTRE à maxima*. *THERMOMÈTRE à minima*. *THERMOMÈTRE de Réaumur*. *THERMOMÈTRE centigrade*.

— Fig. Indice, objet dont les variations donnent la connaissance de certains faits auxquels elles se rattachent : *La dépense doit être le thermomètre de la fortune d'un par-*

ticulier. (Volt.) *La politesse est, pour ainsi dire, le thermomètre de toutes les civilisations*. (Boitard.) *Les amis sont les thermomètres par lesquels nous pouvons juger de la température de notre fortune*. (Mme de Blesington.) *La sensibilité est le thermomètre de la bonté*. (A. Guyard.) *La table est le plus sûr thermomètre de la fortune, dans les ménages parisiens*. (Balz.)

— *En cycl.* Les thermomètres sont fondés sur la propriété que possède le calorique de dilater les corps. Pour construire un *thermomètre*, on choisit un tube capillaire parfaitement cylindrique, afin que, en le divisant en parties égales, chaque division ait la même capacité; on termine ce tube par une ampoule ou par une spirale, puis on y introduit du mercure ou de l'alcool. Comme il serait impossible d'y faire entrer ce liquide au moyen d'un entonnoir, on chauffe l'ampoule pour dilater l'air qu'elle renferme et le faire sortir; on plonge ensuite l'extrémité ouverte dans du mercure bien pur, sec et chaud; le liquide s'introduit dans le tube à mesure qu'il se refroidit. Celui-ci ainsi rempli, on le chauffe assez fortement pour dilater le mercure et le faire sortir, de manière que le reste, étant revenu à la température ordinaire, ne remplisse qu'une partie du tube; en fondant le bout de celui-ci, on le ferme à l'extrémité, pendant que le mercure dilaté s'élève encore jusqu'à son sommet. On le gradue alors suivant l'espèce de *thermomètre* que l'on veut obtenir. En France et dans la plus grande partie de l'Europe, le *thermomètre* en usage a deux termes fixes, celui de la glace fondante et celui de l'eau bouillante. Pour fixer ces deux termes, on plonge d'abord l'instrument dans l'eau à l'état de glace fondante, où on le maintient jusqu'à ce que l'équilibre de température soit bien établi, et l'on marque un trait au point où le mercure s'arrête. On plonge ensuite le tube dans l'eau bouillante ou plutôt dans la vapeur d'eau bouillante, sous la pression atmosphérique de 0^m,760, et l'on marque un nouveau trait à l'endroit où le mercure reste stationnaire. Cela fait, si le tube est cylindrique, il ne reste qu'à diviser l'intervalle entre ces deux termes en un certain nombre de parties égales; on peut prolonger les divisions au delà des points fixes. Chaque partie prend le nom de *degré*. Les degrés au-dessous du trait indiquant la glace fondante, et que l'on marque par un zéro, s'expriment par le signe *moins*; ceux qui sont au-dessus par le signe *plus*. Les *thermomètres* à liquides sont ceux qui sont le plus en usage; mais celui auquel on donne la préférence est le mercure; 1^o parce qu'il ne s'attache pas aux parois du tube; 2^o parce qu'il supporte, avant de bouillir, une plus haute température que les autres liquides; 3^o parce qu'étant meilleur conducteur que beaucoup d'autres, il se met plus promptement et plus facilement en équilibre; 4^o parce que les irrégularités qu'il manifeste dans sa dilatation sont moindres que pour les autres liquides. Dans le *thermomètre centigrade*, le terme zéro de l'échelle correspond à la température constante de la glace fondante, et le nombre 100^o à la température aussi constante de l'ébullition de l'eau pure, sous la pression barométrique 0^m,76 de mercure. Chaque division de ce *thermomètre* représente 1^o centigrade. Dans le *thermomètre* de Réaumur, le zéro correspond à la glace fondante et le nombre 80^o à l'eau bouillante. Le *thermomètre* de Fahrenheit, dont on se sert en Angleterre, a pour point fixe inférieur la température d'un mélange réfrigérant de sel ammoniac et de glace, et pour point fixe supérieur celle de l'eau bouillante; l'intervalle entre ces deux points fixes est divisé en 112 parties. Le zéro des *thermomètres* centigrades coïncide avec le 32^e degré Fahrenheit, ce qui donne 180^o depuis ce terme jusqu'à celui de l'eau bouillante. Le *thermomètre* de Delisle, dont on se sert en Russie, n'a de point fixe que celui de l'eau bouillante; c'est à ce point que se trouve le zéro; les degrés au-dessous sont des dix-millièmes de la capacité de la boule et du tube. Le zéro du *thermomètre centigrade* correspond à 150^o de cette échelle descendante. Ces différentes manières de fixer les points de départ, ainsi que les divisions des échelles, constituent la différence des *thermomètres* les plus usités. Les relations qui existent entre les températures indiquées par ces différents *thermomètres* sont :

$$C = \frac{5}{4} R,$$

$$C = \frac{5}{9} (F - 32),$$

$$R = \frac{4}{5} C,$$

$$R = \frac{4}{9} (F - 32),$$

$$F = \frac{9}{5} C + 32,$$

$$F = \frac{9}{4} R + 32.$$

A l'aide de ces formules, on a créé les tableaux de relation suivants :

RÉAUMUR.	CENTIGRADE.	RÉAUMUR.	CENTIGRADE.	CENTIGRADE.	RÉAUMUR.	CENTIGRADE.	RÉAUMUR.
0 ^o	0 ^o	35 ^o	43 ^o ,75	0 ^o	0 ^o	35 ^o	28 ^o ,0
1	1,25	36	45,00	1	0,8	36	28,8
2	2,50	37	46,25	2	1,6	37	29,6
3	3,75	38	47,50	3	2,4	38	30,4
4	5,00	39	48,75	4	3,2	39	31,2
5	6,25	40	50,00	5	4,0	40	32,0
6	7,50	41	51,25	6	4,8	41	32,8
7	8,75	42	52,50	7	5,6	42	33,6
8	10,00	43	53,75	8	6,4	43	34,4
9	11,25	44	55,00	9	7,2	44	35,2
10	12,50	45	56,25	10	8,0	45	36,0
11	13,75	46	57,50	11	8,8	46	36,8
12	15,00	47	58,75	12	9,6	47	37,6
13	16,25	48	60,00	13	10,4	48	38,4
14	17,50	49	61,25	14	11,2	49	39,2
15	18,75	50	62,50	15	12,0	50	40,0
16	20,00	51	63,75	16	12,8	51	40,8
17	21,25	52	65,00	17	13,6	52	41,6
18	22,50	53	66,25	18	14,4	53	42,4
19	23,75	54	67,50	19	15,2	54	43,2
20	25,00	55	68,75	20	16,0	55	44,0
21	26,25	56	70,00	21	16,8	56	44,8
22	27,50	57	71,25	22	17,6	57	45,6
23	28,75	58	72,50	23	18,4	58	46,4
24	30,00	59	73,75	24	19,2	59	47,2
25	31,25	60	75,00	25	20,0	60	48,0
26	32,50	61	76,25	26	20,8	61	48,8
27	33,75	62	77,50	27	21,6	62	49,6
28	35,00	63	78,75	28	22,4	63	50,4
29	36,25	64	80,00	29	23,2	64	51,2
30	37,50	65	81,25	30	24,0	65	52,0
31	38,75	66	82,50	31	24,8	66	52,8
32	40,00	67	83,75	32	25,6	67	53,6
33	41,25	68	85,00	33	26,4	68	54,4
34	42,50	69	86,25	34	27,2	69	55,2
35	43,75	70	87,50	35	28,0	70	56,0

FAHRENHEIT.	CENTIGRADE.	FAHRENHEIT.	CENTIGRADE.	FAHRENHEIT.	CENTIGRADE.
— 40	— 20 ^o ,00	33 ^o	0 ^o ,56	70 ^o	21 ^o ,11
— 3	— 19,44	34	1,11	71	21,67
— 2	— 18,89	35	1,67	72	22,22
— 1	— 18,33	36	2,22	73	22,78
0	— 17,78	37	2,78	74	23,33
1	— 17,22	38	3,33	75	23,89
2	— 16,67	39	3,89	76	24,44
3	— 16,11	40	4,44	77	25,00
4	— 15,56	41	5,00	78	25,56
5	— 15,00	42	5,56	79	26,11
6	— 14,44	43	6,11	80	26,67
7	— 13,89	44	6,67	81	27,22
8	— 13,33	45	7,22	82	27,78
9	— 12,78	46	7,78	83	28,33
10	— 12,22	47	8,33	84	28,89
11	— 11,67	48	8,89	85	29,44
12	— 11,11	49	9,44	86	30,00
13	— 10,56	50	10,00	87	30,56
14	— 10,00	51	10,56	88	31,11
15	— 9,44	52	11,11	89	31,67
16	— 8,89	53	11,67	90	32,22
17	— 8,33	54	12,22	91	32,78
18	— 7,78	55	12,78	92	33,33
19	— 7,22	56	13,33	93	33,89
20	— 6,67	57	13,89	94	34,44
21	— 6,11	58	14,44	95	35,00
22	— 5,56	59	15,00	96	35,56
23	— 5,00	60	15,56	97	36,11
24	— 4,44	61	16,11	98	36,67
25	— 3,89	62	16,67	99	37,22
26	— 3,33	63	17,22	100	37,78
27	— 2,78	64	17,78	101	38,33
28	— 2,22	65	18,33	102	38,89
29	— 1,67	66	18,89	103	39,44
30	— 1,11	67	19,44	104	40,00
31	— 0,56	68	20,00	105	40,56
32	— 0,00	69	20,56	106	41,11

Les indications d'un *thermomètre* sont d'autant plus précises que la boule de l'instrument est plus grosse et le diamètre du tube plus petit. En effet, l'étendue de chaque division sur le tube étant plus grande, l'œil apprécie mieux les petites fractions de degré. Cependant, en donnant une grande capacité à la boule, on rend le *thermomètre* moins sensible, c'est-à-dire moins promptement obéissant aux variations de température; il est évident, en effet, que, plus la masse du mercure est grande, plus il faut de temps pour que la chaleur la pénètre.

Les *thermomètres* à air présentent sur le *thermomètre* à mercure, et en général sur les *thermomètres* formés par les substances solides et liquides, un avantage qui tient à la grandeur de la dilatation de la substance thermométrique. Dans un *thermomètre* quelconque, formé par une substance liquide ou gazeuse, les indications de l'instrument dépendent de la dilatation de cette substance et de celle de l'enveloppe. Or, la dilatation du mercure n'est guère que sept fois celle du verre qui le renferme; les variations que l'on remarque dans la loi des dilatations des différentes espèces de verre forment donc des fractions très-sensibles des dilatations apparentes du mercure et influent, par suite, d'une

manière notable sur les indications de l'instrument. Dans le *thermomètre* à gaz, au contraire, la dilatation du gaz étant 160 fois celle du verre, les variations dans la loi de dilatation des diverses espèces de verre n'influent plus sensiblement sur les indications de l'appareil et n'empêchent pas les instruments d'être comparables.

Le *thermomètre* à gaz est composé d'un réservoir A, que l'on place dans l'enceinte dont on veut connaître la température; d'un tube capillaire *ab*, qui l'éloigne de l'enceinte; d'un tube *cd*, ouvert à sa partie supérieure, et par lequel on introduit du mercure; enfin d'un robinet *r*, établissant à volonté la communication : 1^o entre le tube *df* et l'atmosphère; 2^o entre le bas du tube *cd* et l'atmosphère; 3^o entre les deux tubes *df*, *cd*; 4^o simultanément entre les tubes *df*, *cd* et l'atmosphère. La plaque de fonte *i* qui relie les tubes et le robinet porte deux pattes qui servent à fixer l'appareil contre une cloison pendant l'expérience. Le tube capillaire *df* remplit les fonctions de la tige divisée du *thermomètre* à mercure et sert à recueillir le gaz que l'élévation de la température chasse du réservoir A; ce tube est, d'ailleurs, maintenu à la température de l'air ambiant. A un

moment quelconque de l'expérience, le gaz renfermé dans l'appareil se compose de deux parties : la première, qui occupe le réservoir A, se trouve à la température x ; la se-

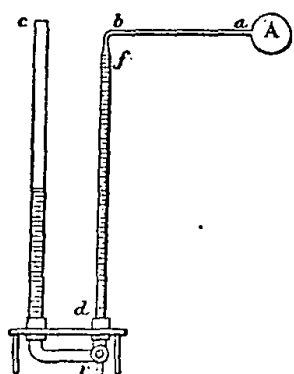


Fig. 1.

conde, recueillie dans le tube df , se trouve à la température ambiante t . Ces deux portions de gaz supportent la pression atmosphérique, parce qu'on a fait écouler le mercure jusqu'à ce qu'il ait pris le même niveau dans les deux tubes. Ce thermomètre présente un inconvénient très-grave quand il est destiné à mesurer des températures élevées, parce que la plus grande partie de l'air vient dans le tube calibré df et qu'il n'en reste plus qu'une portion très-petite dans le réservoir A; de sorte que la partie qui sort encore par une nouvelle élévation de température est très-petite et se mesure difficilement avec une précision suffisante. Soient: V le volume du réservoir A à la température 0^0 ; k le coefficient de dilatation cubique moyen du réservoir A depuis 0^0 jusqu'à la température à évaluer x ; α le coefficient de dilatation du gaz, que l'on suppose constant; v le volume que l'air occupe dans le tube gradué df à la température t , quand le réservoir A est placé dans la glace fondante; v' le volume que l'air occupe dans le tube df à la même température t , quand le réservoir A est à la température x ; H la force élastique du gaz en millimètres (égale à la pression atmosphérique si le mercure a le même niveau dans les deux tubes df , cd); H' la force élastique du gaz, quand le réservoir A est à la température x (à l'aide du robinet r , on pourra faire en sorte que H diffère le moins possible de H'); d la densité du gaz à 0^0 et sous la pression de $0^m,760$. Si le réservoir A est à la température 0^0 , le poids du gaz contenu dans l'appareil est exprimé par

$$P = \left(V + \frac{v}{1 + \alpha t} \right) d \times \frac{H}{760};$$

si le réservoir est à la température x , le poids du gaz est donné par la relation

$$P' = \left(V + \frac{1 + kx}{1 + \alpha x} v' + \frac{1}{1 + \alpha t} \right) d \times \frac{H'}{760}.$$

Ces deux poids P et P' étant nécessairement égaux, on a

$$\left(V + \frac{v}{1 + \alpha t} \right) d \times \frac{H}{760} = \left(V + \frac{1 + kx}{1 + \alpha x} v' + \frac{1}{1 + \alpha t} \right) d \times \frac{H'}{760},$$

ou, en simplifiant,

$$(1) \quad \left(V + \frac{v}{1 + \alpha t} \right) \frac{H}{H'} = \left(V + \frac{1 + kx}{1 + \alpha x} v' + \frac{1}{1 + \alpha t} \right).$$

équation qui permet de calculer x , soit

$$x = \frac{[(V + \alpha t)H' - H] + v'H' - vH}{[(V - \alpha t)H - H'] + \alpha(vH - v'H')}.$$

Si la température x s'élève de dx , le volume v' devient $v' + dv'$, et l'on déduit de l'équation (1):

$$\frac{1}{V} \times \frac{1}{1 + \alpha t} \times \frac{dv'}{dx} = \alpha \frac{1 + kx}{(1 + \alpha x)^2} - k \frac{1}{1 + \alpha x}.$$

Ainsi, dv' , qui représente la sensibilité de l'appareil, varie à peu près en raison inverse du carré de $1 + \alpha x$.

Dans ses recherches, M. Regnault a fait usage d'un thermomètre à air, dans lequel le volume du gaz est maintenu constant. La température est évaluée à l'aide de l'augmentation de force élastique du gaz, due à la dilatation qu'il aurait subie par suite de son accroissement de température, et cela en admettant la loi de Mariotte sur la compression des gaz. Ce thermomètre est plus commode que celui à pression constante, et il donne plus de précision; de plus, il a l'avantage de présenter autant de sensibilité dans les hautes températures que dans les basses.

L'appareil se compose de deux tubes en verre df , cd , de $0^m,012$ à $0^m,014$ de diamètre intérieur, qui sont mastiqués dans une pièce de fonte i à robinet r , comme pour le thermomètre précédent. Le tube cd est ouvert à sa partie supérieure, df communique avec le ballon A par un tube capillaire ab . B représente le couvercle de la chaudière dont on veut évaluer la température. CD est une cloison en bois à laquelle est fixé le ma-

nomètre-thermomètre, et qui le sépare de la chaudière. La réunion des deux parties du

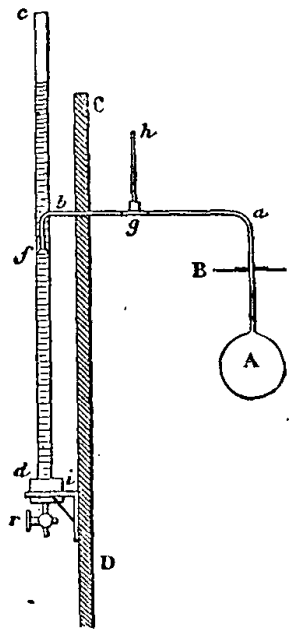


Fig. 2.

tube capillaire ab se fait en amenant les bouts en contact et en mastiquant par-dessus les deux bouts, qui ont le même diamètre, une petite tubulure g en laiton, qui passe exactement à frottement. Cette tubulure reçoit un troisième tube capillaire h , qui sert à mettre l'appareil en communication avec une pompe pneumatique, au moyen de laquelle on peut dessécher l'appareil et y introduire le gaz. On commence par dessécher complètement l'appareil; à cet effet, on fait passer un peu de mercure dans le tube bd , et l'on tourne le robinet r de manière qu'il n'y ait communication du tube bd ni avec le tube cd ni avec l'ouverture libre du robinet; puis on met le tube h en communication avec une pompe aspirante, munie de plusieurs tubes remplis de pierre ponce imbibée d'acide sulfurique concentré, qui sont destinés à absorber l'humidité. On fait le vide un grand nombre de fois, et on laisse rentrer chaque fois l'air très-lentement. Pour être sûr que la dessiccation est complète, on maintient le ballon chauffé à 50^0 ou 60^0 . On sépare alors la pompe, mais en laissant le tube h en communication avec un tube desséchant. Ceci fait, on enveloppe le ballon A de glace fondante, on établit la communication entre les tubes bd , cd ; on verse du mercure dans le manomètre, de façon à affleurer le sommet de la colonne à un trait de repère f tracé sur le tube bd , très-près de son extrémité supérieure. Les deux colonnes de mercure se mettent de niveau, puisque l'appareil communique avec l'atmosphère par le tube h ; on ferme alors ce dernier à la lampe. Si l'on veut que la pression dans l'appareil soit inférieure à l'atmosphère, on pompe par le tube h , et par la différence de niveau dans les deux colonnes du manomètre on juge quand la raréfaction est convenable; on ferme alors l'appareil en fondant à la lampe le tube h , puis on verse du mercure dans le manomètre de manière à affleurer le repère f . En recherchant, comme précédemment, le poids de l'air contenu dans l'appareil à la température 0^0 ou à la température x , on arrive à l'équation suivante, de laquelle on peut tirer la valeur de x :

$$\left(V + \frac{v}{1 + \alpha t} + \frac{v'}{1 + \alpha t'} \right) (H - h) = \left(V + \frac{1 + kx}{1 + \alpha x} v' + \frac{v}{1 + \alpha t} + \frac{v'}{1 + \alpha t'} \right) (H' \pm h').$$

dans laquelle: V est la capacité à 0^0 du ballon A et de la portion du tube capillaire qui sera dans la chaudière; v le petit volume d'air contenu dans la portion bf du tube; v' le petit volume d'air contenu dans le tube ab et l'appendice gh ; α le coefficient de dilatation de l'air pour une force élastique initiale $H - h$; t la température indiquée par un thermomètre placé près de bf ; t' la température indiquée par un thermomètre placé près de ab . H la pression atmosphérique; h la différence de niveau du mercure dans les deux branches du manomètre quand le ballon A est dans la glace fondante; x la température demandée; k le coefficient de dilatation du verre du ballon A; H' la pression barométrique au moment où se termine l'opération (elle ne peut différer de H que d'une petite quantité); h' la différence du niveau du mercure dans les deux branches du manomètre. Le niveau du mercure devant être maintenu en f dans le tube bd , ce que l'on fait en introduisant à H' ou s'en retranche suivant que ce niveau est au-dessus ou au-dessous du repère f dans le tube cd . Quand l'air est introduit à la pression atmosphérique H dans l'appareil, on fait $h = 0$, et l'on remplace $\pm h'$ par $+$ dans la formule précédente. Si l'on veut mesurer des températures très-élevées, la force élastique du gaz intérieur devenant très-considérable, il est à craindre que l'enveloppe ne subisse une dé-

formation permanente. On remédie à cet inconvénient en introduisant dans l'appareil de l'air sous une pression initiale plus faible que celle de l'atmosphère, lorsque le réservoir est à 0^0 . On peut, de cette manière, maintenir les forces élastiques entre des limites aussi resserrées que l'on veut. Il est clair, d'ailleurs, que l'appareil devient d'autant moins sensible que la force élastique du gaz à 0^0 est plus faible; mais, comme la mesure des forces élastiques se fait avec une précision extrême, les indications de l'appareil présentent encore une exactitude suffisante dans le plus grand nombre de cas, lors même que la pression initiale du gaz à 0^0 n'est que de $1/4$ d'atmosphère. Le thermomètre à mercure n'étant pas un instrument comparable au delà des températures qui ont servi à déterminer les points fixes de son échelle, on ne doit pas s'en servir, dans des expériences précises; il faut avoir recours au thermomètre à air. Mais l'emploi de ce dernier appareil est beaucoup plus difficile; il exige des manipulations très-délicates, et il peut se présenter des circonstances dans lesquelles il devienne complètement inapplicable; telle est, par exemple, celle où l'on a à déterminer la température d'un espace très-rétréci; il faut alors nécessairement se servir d'un thermomètre à mercure; mais il convient de faire préalablement une comparaison directe de cet instrument avec un thermomètre à air. M. Regnault a comparé ce dernier à des thermomètres à mercure faits avec différents verres. Nous indiquons quelques-unes des différences qui existent entre les indications de ces instruments à partir de 10^0 . Le thermomètre à gaz marquant 200^0 , 300^0 , 350^0 , le thermomètre à mercure, en cristall de Choisy-le-Roi, donne $201^0,25$; $305^0,72$; $360^0,50$; le thermomètre en verre ordinaire marque $199^0,70$; $301^0,08$; 354^0 .

On donne le nom de thermomètre différentiel au thermomètre qui sert à déterminer les plus petites différences entre des températures très-rapprochées. Il se compose d'un tube capillaire tellement fin qu'on ne peut y employer le mercure. On se sert de l'alcool. Grâce à l'extrême finesse du tube, on peut avec un réservoir suffisamment petit avoir, pour une longueur totale de l'appareil de $0^m,20$ à $0^m,25$, une échelle de 2^0 à 3^0 seulement qui, divisée en 350 ou 500 parties, donne facilement à la lecture le millième de degré. L'appareil est réglé à une température voisine de celle des observations différentielles à faire. On obtient les indications au moyen d'une petite bulle de mercure qui, située à la partie supérieure de la colonne d'alcool dont on veut suivre la dilatation, en traduit les oscillations.

V. THERMOSCOPE.

Le thermomètre métastatique, dû à Walferdin, est disposé de telle sorte, dit Littré, que la quantité de mercure contenue dans la cuvette et la tige capillaire peut être rendue variable. Grâce à cette disposition, on peut, avec une tige divisée en 200 parties, qui répondent à 100 centigrades réels, par exemple, lire directement $1/200$ de degré, lorsque l'œil est habitué à diviser en dix l'intervalle compris entre deux traits de l'échelle. Quant aux 10^0 compris entre les points extrêmes de la tige capillaire, ils répondent aux degrés compris entre 0 et 10, 10 et 20, 20 et 30, etc., du thermomètre étalon, suivant la quantité de mercure que contiennent la cuvette et la tige de l'instrument. Lorsque, ayant à faire par courir à la cuvette des parties de température maximum de l'observation, on se sert d'un autre instrument, également dû à Walferdin, le thermomètre maximum à mercure, dans lequel l'étendue de l'échelle correspond à 1^0 est encore considérable, quoiqu'elle soit beaucoup moins que dans l'instrument précédent. Une autre espèce de thermomètre, le thermomètre métastatique à bulle d'air de Walferdin, réunit toutes les qualités du thermomètre maximum à l'exquise sensibilité du thermomètre métastatique. Cet appareil est terminé supérieurement par une double chambre. La première, dans laquelle on fait passer du mercure à volonté en chauffant la cuvette, en fait un thermomètre métastatique, c'est-à-dire le règle à la température nécessaire, donnant avec une grande sensibilité les indications intermédiaires à deux points très-rapprochés de l'échelle centigrade. La seconde chambre peut recevoir une petite quantité de mercure qui, séparée du reste de la colonne par une bulle d'air, fait de l'appareil un instrument à maxima différant du précédent en ce que ses indications sont susceptibles d'osciller entre deux températures assez rapprochées, mais variables avec la quantité de mercure préalablement logée dans la chambre supérieure. Lorsque l'appareil est bien construit, la colonne de mercure peut alors être brisée par une bulle d'air sans que le mercure contenu dans la chambre supérieure tombe dans la chambre inférieure.

On entend par thermomètres à maxima et à minima les instruments destinés à conserver la trace du maximum et du minimum de température dans un certain laps de temps. Les plus simples de tous sont disposés comme les thermomètres ordinaires, mais ils sont horizontaux; ceux qui sont destinés à marquer le maximum sont à mercure et renferment un petit cylindre d'acier que le mercure pousse devant lui quand la température s'élève et

qu'il abandonne quand elle baisse. Les thermomètres à minima sont à alcool, et leur tige renferme un petit index en émail que le liquide entraîne quand la température baisse et qu'il abandonne dans sa position quand elle s'élève.

C'est à la catégorie des thermomètres à maxima et à minima qu'appartiennent les thermomètres construits de manière à indiquer d'une manière permanente le plus haut et le plus bas degré de température auxquels ils sont parvenus dans un temps déterminé. On se sert de ces espèces de thermomètres pour déterminer la température de la mer à différentes profondeurs. Le thermomètre pour se compose d'un réservoir rempli d'alcool, qui communique avec un tube recourbé contenant une colonne de mercure. A son extrémité libre, cette colonne est également surmontée par de l'alcool. Deux index plongent dans ce dernier liquide au-dessus de chacune des extrémités de la colonne mercurielle; ces index sont poussés par le mercure quand il monte d'un côté ou de l'autre, mais sans suivre le liquide lorsqu'il se retire. Quand cet instrument est refroidi, l'alcool se contracte, le mercure remonte vers le réservoir et pousse l'index qui est de ce côté tant que la température baisse. Cet index marque donc le minimum de température, tandis que l'index placé de l'autre côté indique le maximum. Les index sont en fer, et à l'aide d'un aimant on les met en contact avec le mercure avant de commencer l'opération. L'instrument est laissé au fond de l'eau pendant une demi-heure environ, pour qu'il puisse se mettre en équilibre de température avec le liquide ambiant.

Parmi les thermomètres, c'est-à-dire les thermomètres construits de manière à enregistrer les états successifs de la température, nous citerons le thermomètre de Walferdin, dont la tige, contenant la colonne mercurielle, plonge dans un petit réservoir d'alcool qui sépare du réservoir de mercure l'extrémité de la tige. A la partie supérieure se trouve également un réservoir d'alcool. Afin de préparer l'instrument pour l'observation, on opère ainsi: on le plonge d'abord dans un bain dont la température est inférieure à celle que l'on suppose devoir obtenir au fond de la mer; on incline ensuite l'appareil afin que le mercure touche la pointe inférieure de la tige, au réchauffant un peu le réservoir pour faire passer le mercure dans la tige. Cette opération terminée, on redresse l'appareil, et on le plonge dans un bain de température connue et supérieure au minimum que l'on recherche, puis on note la division que marque le sommet de la colonne mercurielle. Lorsqu'on descend ce thermomètre ainsi préparé dans la mer, si les couches qu'il rencontre en premier lieu sont à une température plus haute que celle qu'il indiquait, le mercure s'élève et peut même se déverser dans le réservoir supérieur. Quand l'instrument atteint les couches les plus froides, le mercure rentre tout entier dans la tige et retombe en partie dans le réservoir inférieur; il ne peut pas y retomber tout entier à cause du soin qu'on a eu de faire monter le mercure dans la tige à une température inférieure à celle du fond de la mer. Quand l'instrument remonte à la surface, la dilatation de l'alcool soulève dans la tige la colonne de mercure qui y est restée. Cette colonne occupe une longueur correspondant à un certain nombre de degrés. Ce nombre, soustrait de la température du point de réglage, donne l'abaissément au-dessous de ce point de la température des couches inférieures.

Le thermomètre de M. Bréguet, neveu de l'inventeur du thermomètre métastatique à bulle d'air, n'est que le thermomètre Bréguet perfectionné. Il est construit de manière à laisser des indications précises relativement aux températures auxquelles le thermomètre s'est trouvé exposé à des intervalles égaux de temps, par exemple d'heure en heure. L'aiguille porte un stylet chargé d'encre, auquel un mouvement d'horlogerie imprime d'heure en heure un petit choc qui en amène la pointe en contact avec la plaque divisée. Cette plaque est animée d'un mouvement continu de rotation, par suite duquel elle fait un tour entier en vingt-quatre heures; sa circonférence est divisée en 24 parties égales, dont les points de séparation passeront sous l'aiguille aux différentes heures successives si la température restait constamment celle de la glace fondante, et sur chacune de ces 24 parties sont reproduites les divisions centésimales correspondant aux degrés de température, de sorte que, d'une part, le numéro de la division principale indique l'heure et que, de l'autre, la place du point noir marqué par le stylet indique la température correspondante.

Citons encore le thermomètre de M. MM. Negretti et Zambra, opticiens à Londres. Cet instrument, présenté à la Société royale de Londres en 1874, permet de reconnaître avec une grande exactitude la température réelle de la mer à une profondeur quelconque: il se compose d'un thermomètre ordinaire en verre, à cuvette à boule, qui se replie en forme de siphon; à la partie inférieure de la branche repliée, il porte un petit réservoir de mercure. Une disposition mécanique très-simple permet d'imprimer à cet appareil un mouvement de bascule qui le

renverse complètement, lorsqu'on est arrivé à la profondeur précise à laquelle on veut observer la température. Par un mouvement rotatoire qui se fait autour d'un axe, la boule du *thermomètre* est relevée puis redescendue, et le mercure, qui a passé alors de la branche du réservoir dans celle qui correspond à l'échelle des degrés, y reste et indique la température exacte du milieu au moment de la rotation. Un mouvement d'horlogerie analogue à un réveille-matin, appliqué au mécanisme de rotation, permet également de l'appliquer sur terre ou en ballon, à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, réglée d'avance par le réveille-matin; l'instrument ainsi modifié donne l'indication de la température du milieu dans lequel l'instrument était plongé au moment de la rotation. Grâce à ce mouvement, l'instrument peut s'appliquer aussi facilement aux observations terrestres qu'aux observations sous-marines.

Terminons par quelques mots sur le *thermomètre électrique*. Ce *thermomètre* consiste en un circuit fermé, composé d'un fil de fer et d'un fil de cuivre soudés à leur point de jonction; il renferme un galvanomètre gardant parfaitement le zéro. Le principe à l'aide duquel se déterminent les températures avec cet instrument est très-simple, dit Littré : quand la température est la même aux deux soudures, l'aiguille aimantée reste à zéro, il ne se produit pas de courant thermo-électrique; mais, s'il y a une différence de température et par conséquent production de courant, si l'une des soudures se trouve dans un lieu dont on ne puisse observer la température avec un *thermomètre*, vient-on à élever ou à abaisser la température de l'autre jusqu'à ce que l'aiguille aimantée soit revenue à zéro, on sera certain alors que cette température sera égale à celle qui est inconnue. Cet instrument, convenablement disposé, donne la température à moins de 1/40 de degré près. En donnant aux fils métalliques un diamètre suffisant, on peut observer la température des grandes couches terrestres. Cette opération exige trois choses : un puits foré, un câble thermo-électrique et un galvanomètre avec ses accessoires.

THERMOMÉTRIE s. f. (tèr-mo-mé-tri — rad. *thermomètre*). Physiq. Mesure de la chaleur.

— Méd. *Thermométrie clinique*. Détermi-

nation des variations de la chaleur animale qui se produisent dans le cours d'une maladie.

THERMOMÉTRIQUE adj. (tèr-mo-mé-tri-ke — rad. *thermomètre*). Physiq. Qui a rapport au thermomètre ou à la thermométrie : *Expérience thermométrique*. *Echelle thermométrique*.

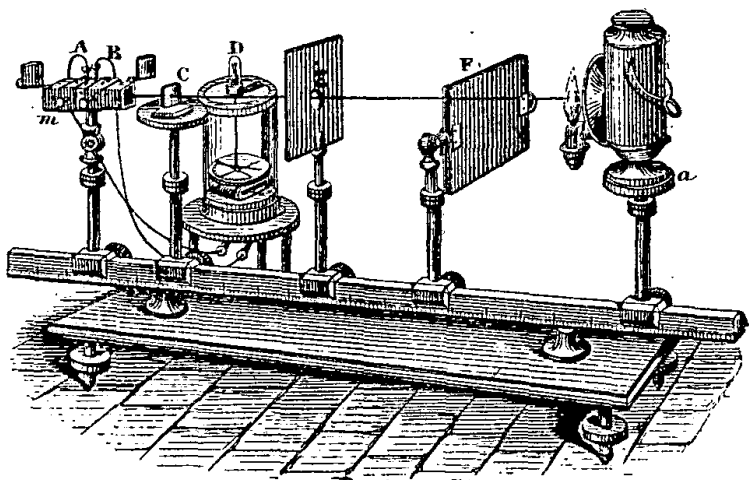
THERMOMÉTROGRAPHE s. m. (tèr-mo-mé-tro-gra-fe — du préf. *thermo*, et du gr. *metron*, mesure; *graphô*, j'écris). Physiq. Thermomètre qui enregistre les températures auxquelles il a été soumis. On dit aussi **THERMOGRAPHIE**. II Thermomètre enregistreur spécial, dont on se sert pour connaître les températures de la mer à différentes profondeurs.

— Encycl. V. **THERMOMÈTRE**.

THERMO-MULTIPLICATEUR s. m. (tèr-mo-mul-ti-pli-ka-teur — du préf. *thermo*, et de *multiplieur*). Physiq. Instrument qui rend sensibles de très-petites quantités de chaleur.

— Encycl. Seebeck, de Berlin, a découvert, en 1821, que la chaleur peut développer des courants électriques dans des circuits formés de substances métalliques différentes, soudées les unes aux autres (v. **COURANTS THERMO-ÉLECTRIQUES**). Les courants ainsi formés dévient de sa direction normale une aiguille aimantée, librement suspendue. On peut donc concevoir la possibilité de construire un appareil au moyen duquel la présence et l'intensité de la chaleur seront accusées par les déviations de l'aiguille aimantée. La création de cet appareil est due à Becquerel; mais l'idée première en appartient à Nobili, qui perfectionna la pile thermo-électrique (v. **PILE**), dans laquelle des courants sont engendrés par l'échauffement de la moitié des points de soudure de plusieurs barreaux d'antimoine et de bismuth. En associant cette pile avec le galvanomètre, Melloni obtint un appareil thermométrique d'une extrême sensibilité, auquel il donna le nom de *thermo-multiplieur*, et dont voici la description, qui sera facile à comprendre, si l'on connaît celle des deux instruments que nous venons de rappeler.

Sur une tablette de bois, supportée par quatre vis calantes, est fixée de champ une règle de cuivre divisée en centimètres.



Sur cette règle glissent divers supports que l'on fixe où l'on veut par des vis de pression. A ces supports, dont le nombre peut d'ailleurs être augmenté, sont attachées les principales pièces de l'appareil, savoir : une source calorifique *a*; l'écran *F* formé par une double lame de laiton que l'on peut élever ou abaisser autour d'une charnière horizontale; un écran limitateur *E*, percé d'orifices plus ou moins larges, destinés à restreindre l'étendue du faisceau calorifique; le corps *c* sur lequel on observe les effets de la chaleur rayonnante, et enfin la pile thermo-électrique *m*. La face de cette pile destinée à recevoir la chaleur incidente est munie d'un cône métallique, poli à l'intérieur, dont l'ouverture est tournée du côté de la source calorifique.

Près de là est un galvanomètre *D*, muni d'un fil court et gros, qui vient communiquer en *A* et en *B* avec les deux pôles de la pile.

Cet appareil est tellement sensible, que l'aiguille du galvanomètre dévie par l'effet de la chaleur naturelle d'une personne placée à 10 mètres de la pile. Nobili et Melloni, en plaçant sur le support *a* diverses sources calorifiques, ont constaté des résultats inattendus. Ils ont mesuré la chaleur dégagée par des corps d'insectes, par la lueur du phosphore, par les rayons de la lune, etc. Mais la présence trop rapprochée de l'observateur, ou l'existence d'un foyer même éloigné, ou le rayonnement des parois de la salle, peuvent avoir sur l'appareil une influence qui, s'il n'en était tenu compte, fausserait les résultats. On doit donc se tenir loin de l'instrument, supprimer toute cause extérieure de réchauffement ou de refroidissement, envelopper la pile tout entière et le galvanomètre dans une tente en toile, sur laquelle on ne laissera que les ouvertures strictement

nécessaires pour la manœuvre, et l'on évitera de jamais toucher avec la main une des pièces voisines de la pile.

Un pareil instrument est difficile à graduer. Il y a déviation de l'aiguille du galvanomètre chaque fois qu'il y a différence de température entre les deux faces de la pile, et le sens de la déviation varie suivant celle des deux faces qui est la plus chaude. Si, par exemple, la face antérieure est plus chaude que la face postérieure, l'aiguille marchera de gauche à droite; elle se dirigera au contraire de droite à gauche, si la face postérieure est plus chaude que l'antérieure. Dans ce dernier cas, le corps dont on évalue la température rayonne du froid, puisqu'il refroidit la pile. Au sens du mouvement de l'aiguille, on reconnaît donc, non pas si la température de la source calorifique, placée en *a*, est au-dessus ou au-dessous de zéro, mais seulement si elle est supérieure ou inférieure à celle du milieu ambiant. On voit déjà par là qu'il sera impossible de rapporter les indications du *thermo-multiplieur* à celles d'un thermomètre ordinaire.

Comme il est impossible que deux *thermo-multiplieurs* soient identiques dans toutes leurs parties, substances et dimensions, il est impossible aussi qu'ils fournissent, dans une même expérience, des indications absolument concordantes. La graduation de l'un ne peut donc pas être comparée à celle de l'autre; c'est dire que chaque appareil doit avoir une graduation particulière.

Ce n'est pas tout : dans chaque *thermo-multiplieur*, les déviations de l'aiguille ne sont pas, en général, proportionnelles aux effets calorifiques constatés. Lors donc que l'on veut évaluer ces effets, on est obligé, au préalable, de construire une table, spéciale à chaque appareil, donnant l'intensité de la chaleur correspondante à chaque déviation.

Pour dresser une table de cette nature, Melloni employait deux moyens. Voici le plus simple.

On admet, d'après l'expérience, que les déviations de l'aiguille du galvanomètre sont proportionnelles aux intensités de chaleur constatées, jusqu'à 20°. Cela posé, on fait agir sur la pile une source de chaleur qui produit une faible déviation, par exemple, de 10°. On interpose ensuite une lame de verre, qui intercepte une partie de la chaleur; la déviation est aussitôt diminuée, et n'est plus, par exemple, que de 5°. On en conclut qu'en toute circonstance la lame intercepte la moitié de la chaleur produite : donc le degré réel de chaleur est le double de celui qui est accusé par l'interposition de la lame. Supposons que la source de chaleur donne une déviation de 30°. On interpose la lame, et la déviation, au lieu d'être de 15°, est de 17°,6. On en conclut que le degré réel de chaleur émanée de la source calorifique est le double de 17°,6, ou 35°,2. Par conséquent, sur la table, on aura deux colonnes, l'une pour les *déviations marquées*, l'autre pour les *déviations vraies*. Dans la première, on écrira 30°, et, dans la seconde, en regard, 35°,2. Les nombres seront les mêmes, dans les deux colonnes, jusqu'à 20°. A partir de là, la première colonne contiendra la suite naturelle 21°, 22°, 23°, etc., et la seconde les degrés correspondants obtenus par le procédé que nous venons d'indiquer. Quant aux fractions de degré, on les estime au moyen d'une proportion.

THERMONECTE s. m. (tèr-mo-nè-cte — du préf. *thermo*, et du gr. *nectos*, nageur). Entom. Syn. d'**ACILIS**.

THERMO-NEUTRALITÉ s. f. (tèr-mo-neu-trali-té — du préf. *thermo*, et de *neutralité*). Chim. Etat des sels qui ne perdent ni ne gagnent de chaleur quand on les dissout.

THERMO-PATHOLOGIQUE adj. (tèr-mo-pa-to-lo-j-i-ke — du préf. *thermo*, et de *pathologique*). Méd. Qui a rapport à la chaleur morbide.

THERMO-PHYSIOLOGIE s. f. (tèr-mo-fi-zo-lo-j-i — du préf. *thermo*, et de *physiologie*). Théorie de la chaleur que développent les actions physiologiques.

THERMOPODE s. m. (tèr-mo-po-de — du préf. *thermo*, et du gr. *pous*, pied). Sorte de cuvette dont on se sert pour prendre des bains de pieds.

THERMOPOLE s. m. (tèr-mo-po-le — gr. *thermopolion*; de *thermos*, chaud, et de *poles*, je vends). Antiq. Etablissement public où l'on vendait de l'eau chaude, des boissons chaudes : *Peut-être y avait-il encore à Athènes quelques-uns de ces THERMOPÔLES ou cabarets d'eau chaude que nous retrouverons plus tard si nombreux à Rome.* (Fr. Michel.)

— Encycl. Les *thermopoles* étaient fréquentes, en général, par les classes moyennes de la société; ils correspondaient, en quelque sorte, à nos cafés modernes. On y buvait du vin cuit, du vin doux, de l'hydromel, et surtout du vin avec de l'eau chaude et des épices. Les vases dans lesquels ces boissons étaient servies étaient souvent d'une rare élégance et présentaient une disposition particulière. Il est facile d'en juger par le dessin d'un de ces vases, qui fait partie du *Museo Borbonico*. Au milieu du vase est un petit fourneau cylindrique; il renfermait le bois ou le charbon destiné à maintenir la boisson chaude; quatre petits trous percés dans le bas donnaient passage aux cendres. Tout autour du fourneau se développe le vase, en forme d'oves assemblés, porté sur trois pieds de griffon et garni de deux anses. Sur le côté droit, une petite coupe communiquant avec la partie qui entoure le fourneau permettait de la remplir de liquide sans enlever le couvercle; sur le côté gauche, un tuyau communiquant avec la même partie servait à verser le liquide dans les coupes. Le couvercle est de forme conique; il se termine à l'extrémité supérieure par une sorte de bouchon percé d'un trou; ce trou formait le sommet d'une petite cheminée partant du fourneau et établissant le courant d'air indispensable à la combustion.

On lit dans Le Sage : « Mille et mille fois plus estimables et plus innocents que les cabarets de nos jours, ces *thermopoles* des siècles passés, où l'on n'allait pas honteusement prostituer son bien et sa vie en se gorgeant de vin, mais où l'on s'assemblait pour s'amuser honnêtement et sans risque à boire de l'eau chaude. » Si Le Sage a voulu parler ici des *thermopoles* romains, il a commis une grosse erreur; on ne buvait pas exclusivement de l'eau chaude dans ces *thermopoles*, malgré leur nom, pas plus que l'on ne boit exclusivement de la limonade dans les cafés dont les gérants s'appellent des limonadiers; la limonade est peut-être même la boisson qui y est le moins consommée. Chez les Romains, l'eau chaude était mêlée à des vins dont le degré alcoolique était souvent fort élevé, en sorte que de telles boissons pourraient bien se comparer, pour la force, aux grogs anglais. Ensuite les *thermopoles* romains, loin d'être des lieux innocents et estuables, étaient en général peu différents des lupanars. Dans une des maisons de Pompéi, que l'on croit avoir été un *thermopole*, se trouve derrière la salle des buveurs une chambre dont les murs sont couverts de peintures ob-

scènes. Les empereurs essayèrent, à plusieurs reprises, de réglementer les *thermopoles* ainsi que tous les cabarets. Claude ordonna même de les fermer; mais, si son ordre fut suivi d'effet, ce fut pour peu de temps, et on ne tarda pas à les voir ouverts de nouveau. Néron défendit de rien y vendre qui ne répondît à leur nom. Vespasien porta un édit dans le même sens. Ceux qui tenaient les *thermopoles* étaient en très-pauvre estime, aussi bien que les aubergistes, les maîtres de tavernes et d'autres lieux publics. Quand Horace emploie les épithètes *perfidus* et *malignus* pour les appliquer aux aubergistes, il se sert de termes qui exprimaient l'opinion générale sur toute la classe dont les aubergistes faisaient partie, et l'on pourrait, à ce qu'il semble, les appliquer également à ceux qui tenaient les *thermopoles*.

THERMOPOMPE s. m. (tèr-mo-pom-pe — du préf. *thermo*, et de *pompe*). Nom donné à un appareil particulier d'éclairage et de chauffage.

THERMOPSIDE s. f. (tèr-mo-psi-de). Bot. Genre de plantes, de la famille des légumineuses, tribu des podalyriées, comprenant une dizaine d'espèces, qui habitent l'Asie et l'Amérique du Nord.

THERMOPYLES (*Thermopylæ*), c'est-à-dire les *Portes chaudes*, aujourd'hui *Lycostomos* ou *Bouche-du-Loup*, défilé de la Grèce, situé entre le golfe de Négrepont, au N., et le mont Œta, au S., par 38° 52' de latit. N. et 20° 19' de longit. E. Ce passage avait jadis une grande importance, car il était le seul par lequel une armée pût pénétrer de la Thessalie dans la Grèce propre, et de plus il présentait une facile défense. Le passage le plus étroit du pays, dit Hérodoté, est devant et derrière les *Thermopyles*; car derrière, près d'Alpènes, il ne peut passer qu'un char de front, et devant, près de la rivière Phœnix et de la ville d'Anthœla, il n'y a de place aussi que pour un char. A l'O. des *Thermopyles* est une montagne inaccessible, escarpée, qui s'étend jusqu'à l'Œta; le côté du chemin à l'E. est borné par la mer et des marais. La largeur du terrain qui formait le passage était seulement de cinquante à soixante pas; elle est actuellement doublée par le retrait de la mer et la formation ultérieure d'un sol d'alluvion. Ce défilé est surtout fameux par la mort de Léonidas et de ses trois cents soldats, et par plusieurs engagements livrés de nos jours pendant les guerres de l'indépendance.

A 300 mètres environ du passage se trouvent des sources chaudes, dont l'une fait tourner un moulin. Les Phocéens, pour se mettre à l'abri des incursions des Thessaliens, avaient construit un mur aux *Thermopyles*; de plus, suivant Hérodoté, ils se servaient des eaux thermales pour inonder le passage.

Thermopyles (BATAILLE DES). V. LÉONIDAS.

Thermopyles (LÉONIDAS AUX), tableau de David, musée du Louvre. V. LÉONIDAS.

THERMO-RÉGULATEUR s. m. (tèr-mo-ré-gu-la-teur — du préf. *thermo*, et de *régulateur*). Techn. Appareil au moyen duquel on règle la chaleur dans les fourneaux sécheurs ou torréfacteurs.

— Encycl. Un *thermo-régulateur* est un grand thermomètre à air combiné avec une soupape à flotteur. M. Rolland, ingénieur, directeur des tabacs, a fait de nombreuses expériences dans le but d'établir une théorie d'après laquelle on puisse combiner toutes les parties de cet appareil en vue d'obtenir une grande sensibilité. Le *thermo-régulateur* que ce savant ingénieur a appliqué à ses torréfacteurs mécaniques, destinés à soumettre une matière solide quelconque à l'action d'une température fixée à l'avance, est composé d'un double siphon, communiquant par une tubulure avec un réservoir métallique placé entre les enveloppes qui recouvrent le cylindre torréfacteur. La branche du milieu communique librement avec l'atmosphère par sa partie supérieure. Le siphon, à partir d'un certain niveau, est rempli de mercure, auquel se transmet directement la pression du gaz contenu dans le réservoir et sous l'influence des variations de laquelle il oscille d'une certaine quantité autour de son niveau. Un cylindre en fer est immergé en partie dans le mercure et tend à descendre ou à monter avec le niveau du liquide. Ce cylindre est attaché à une tige qui est portée par un couteau fixé au fléau d'une balance, lequel repose lui-même sur un autre couteau fixé au haut d'une colonnette boulonnée à la plaque de fondation. La longueur de la tige est réglée au moyen de deux vis de rappel, de façon que le cylindre plonge d'une quantité convenable dans le mercure. A la plaque de fondation est fixé un cylindre en tôle qui, en outre, est scellé dans la maçonnerie du carneau qui conduit l'air au cendrier et forme ainsi le débouché de ce carneau vers l'extérieur du fourneau. Au-dessous de ce cylindre est suspendue librement à l'extrémité droite du fléau de la balance une soupape, disposée de telle manière que la différence de pression produite par le tirage de la cheminée, entre l'air extérieur et l'air contenu dans le cylindre en tôle, soit sans influence sur son mouvement. A cet effet, cette sou-

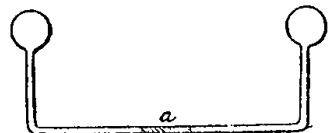
pape se compose de deux parties annulaires entièrement semblables et réunies par une cloison cylindrique extérieure. Les deux anneaux portent sur leurs circonférences intérieures deux petits cylindres verticaux terminés en biseaux aigus d'égal diamètre. Un disque métallique, de diamètre un peu plus grand que celui des biseaux, reçoit l'un de ces derniers quand la soupape est au bas de sa course, pendant que l'autre repose sur la plaque de fondation. A ce moment, l'orifice du réservoir en tôle est entièrement fermé par la soupape, sans que celle-ci soit en rien surchargée par l'excès de pression existant entre l'air extérieur et l'air compris dans le réservoir, ce qui résulte de ce que les pressions sur les anneaux se font équilibre. Cette disposition de la soupape a encore l'avantage de laisser pénétrer l'air en abondance dans le réservoir en tôle dès que la soupape est soulevée. Un contre-poids, monté sur une tige, de manière à pouvoir être fixé en un point quelconque de sa hauteur, sert à régler l'équilibre de la balance en chargeant plus ou moins de grains de plomb la cuvette qu'il porte. En faisant varier la position des contre-poids, on peut également changer la hauteur du centre de gravité de la balance au-dessus de son centre de rotation; la fixation convenable de cette hauteur joue un rôle capital pour la sensibilité du *thermo-régulateur* et demande à être faite avec le plus grand soin. Le curseur de la balance peut être plus ou moins rapproché du centre de rotation du fléau, et l'on peut modifier ainsi le moment statique des divers poids suspendus à celui-ci. Ce curseur porte un index dont l'extrémité parcourt une échelle gravée sur le bras du fléau. Les divisions de cette échelle sont réglées exactement de telle sorte que, pour un déplacement du curseur égal à l'une d'entre elles, le moment statique de ce dernier et de toutes les pièces solidaires avec lui varie d'une quantité égale et de signe contraire à celle dont varie le moment du cylindre pour un changement déterminé dans la hauteur barométrique. Cette disposition donne ainsi la facilité de compenser, pendant le fonctionnement du *thermo-régulateur*, la cause perturbatrice produite par les variations de la pression atmosphérique. Une éprouvette, remplie de mercure, a pour but d'intercepter la communication de l'une des branches du siphon avec l'atmosphère; elle constitue alors une véritable soupape hydraulique que l'on peut ouvrir et fermer à volonté, à l'aide d'un verrou.

Pour régler la marche d'un *thermo-régulateur*, de sorte qu'il maintienne la température du fourneau à un point fixé à l'avance, on commence par établir, en ouvrant l'éprouvette, la libre communication du réservoir avec l'atmosphère; ensuite on amène l'index du curseur sur la division du fléau portant le chiffre correspondant à celui qui marque la hauteur du baromètre au moment où l'on opère. Ceci fait, on établit l'horizontalité du fléau et le parfait équilibre de la balance au moyen du contre-poids à cuvette. On laisse alors monter graduellement la température dans le fourneau, et, dès que le degré voulu est atteint, ce dont on peut s'assurer à l'aide d'un thermomètre, on ferme l'éprouvette. Dès lors, le gaz du réservoir métallique, torréfacteur, se trouvant emprisonné, produit, par ses dilatations et ses contractions, la régularisation cherchée de la température.

THERMO-RHÉOSTAT s. m. (tèr-mo-ré-o-s-ta — du préf. *thermo*, et du gr. *rhéô*, je coule; *stés*, qui arrête). Physiq. Instrument au moyen duquel on régularise une émission de chaleur.

THERMOSCOPE s. m. (tèr-mo-sko-pe — du préf. *thermo*, et du gr. *skopéô*, j'examine). Physiq. Sorte de thermomètre à air, servant à étudier le calorique rayonnant.

— **Encycl.** Le *thermoscope*, dont on se sert pour étudier le calorique rayonnant, est un tube de verre terminé par deux boules remplies d'air. Il renferme une goutte de liqueur colorée *a* qu'on nomme index. Si les deux boules sont également échauffées, l'air se trouvant au même degré d'élasticité, l'index reste stationnaire; mais, si l'une des deux boules est plus échauffée que l'autre, l'index est poussé du côté de la boule la plus froide. Cet instrument est extrêmement sensible et



très-propre à indiquer les plus faibles degrés de chaleur accumulée dans un point avant que l'air environnant en soit affecté. En présentant la main à une boule, on voit à l'instant l'index se porter du côté opposé. L'effet devient encore plus sensible si la boule à laquelle on présente la main est enduite d'une matière noire. Leslie, qui a inventé un instrument semblable, à la forme près, pour les expériences qu'il a faites sur le calorique, a depuis employé cet instrument comme photomètre, en évaluant ainsi la vivacité de la lumière par le calorique rayonnant, qui sem-

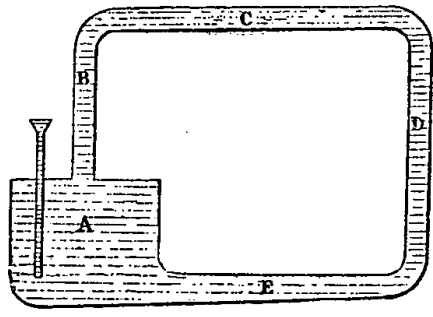
ble lui être proportionnel. L'instrument de Leslie, appelé thermomètre différentiel, consiste en deux tubes recourbés, joints ensemble, terminés chacun par une boule et contenant une certaine quantité d'acide sulfurique coloré en rouge, qui s'élève à la même hauteur dans les deux tubes. Les tubes contiennent en outre de l'air, qui se dilate lorsqu'on chauffe une des branches et refoule le liquide dans la branche opposée. Dix degrés de cet instrument répondent à un degré centigrade. Le *thermoscope* de Rumford ne diffère du précédent que parce qu'il est plus grand et qu'il contient de l'alcool coloré au lieu d'acide sulfurique.

THERMOSCOPIE s. f. (tèr-mo-sko-pi — rad. *thermoscopie*). Physiq. Mesure de la chaleur atmosphérique.

THERMOSCOPIQUE adj. (tèr-mo-sko-pi-que — rad. *thermoscopie*). Physiq. Qui a rapport au thermoscope ou à la thermoscopie.

THERMOSIPHON s. m. (tèr-mo-si-fon — du préf. *thermo*, et de *siphon*). Physiq. Appareil destiné au chauffage des serres : *Le jardinier avait déjà obtenu des résultats très-heureux dans les serres en répandant de la fleur de soufre sur les tuyaux des THERMOSIPHONS qui servent à y entretenir la chaleur.* (L. Figuier.)

— **Encycl.** Bien que les Romains aient appliqué aux thermes et aux étuves l'art de distribuer la chaleur au moyen de l'eau, ce n'est que vers la fin du XVIII^e siècle que le principe du *thermosiphon* a été l'objet d'une application raisonnée. C'est un Français, Bonnemain, qui eut, vers 1775, l'idée du chauffage par la circulation de l'eau. Les Anglais s'emparèrent de son système en l'améliorant, sans changer les dispositions de son appareil. Depuis cette époque, MM. René Duvoir, Grison-Gervais, en France, et Perthuis, Charles Hood, Weeks, en Angleterre, ont apporté des changements importants à ce mode de chauffage.



Le *thermosiphon* se compose d'un récipient A placé sur un fourneau. Lorsque l'eau qu'il contient est échauffée, elle tend à s'élever et se met en mouvement dans le tuyau B, poussant devant elle l'eau contenue dans les tuyaux C, D et E. Un mouvement circulaire s'établit; l'eau chaude sort de la chaudière, l'eau froide y revient. Il ne reste plus, ce principe connu, qu'à adopter, pour la construction des *thermosiphons*, les dispositions convenables pour le but à atteindre et suivant la nature des serres à chauffer. Ainsi, lorsqu'il s'agit de serres chaudes, de serres de primeurs ou de serres à multiplication, on adopte des appareils renfermant peu d'eau, susceptibles d'un échauffement presque immédiat, mais dans lesquels la chaleur ne se conserve pas longtemps. S'il s'agit, au contraire, de serres tempérées, dans lesquelles on veut, avant tout, entretenir une température douce et persistante, on préfère des appareils contenant de grandes masses d'eau, parce qu'ils se refroidissent lentement, ce qui permet de cesser le feu pendant une partie de la nuit.

L'appareil Weeks consiste en un certain nombre de tubes métalliques d'un faible calibre, les uns horizontaux, les autres verticaux, communiquant en haut et en bas avec un tuyau circulaire. Le tuyau inférieur donne accès à l'eau qui revient après s'être refroidie, tandis que le tuyau supérieur donne issue à l'eau chaude. Le foyer est placé au-dessous des tubes horizontaux, et l'air chaud qui en sort s'élève entre les tubes verticaux qui sont disposés de manière à former une espèce de cage.

Ce système est économique, en ce sens que toute la chaleur est employée, que la masse d'eau à chauffer est moindre, le foyer plus petit, l'échauffement plus rapide, le développement des tuyaux énorme, avantages qui ont fait adopter ce système par les horticulteurs les plus riches et qui ont fait dire à M. Naudin : « Le *thermosiphon* tubulaire est aux anciens *thermosiphons* ce que sont les canons rayés aux pièces des anciens modèles. » Dans quelques grands établissements, on emploie des appareils mixtes, combinaisons plus ou moins ingénieuses du *thermosiphon* et du calorifère à air chaud. Le premier porte, par ses tubes d'eau, une chaleur modérée sur les points les plus éloignés, tandis que l'air chaud est utilisé pour chauffer à une température plus élevée les locaux plus voisins de l'appareil de chauffage.

C'est en 1836 qu'un maraîcher des environs de Paris, M. Goutier, fit, pour la première fois, usage du *thermosiphon* pour la culture forcée sous châssis. Depuis lors, l'usage de

cet instrument a fait concurrence à l'ancien mode de chauffage par les couches de fumier.

Le *thermosiphon* offre l'avantage de se refroidir lentement, de sorte que, pendant les plus grands froids, le maraîcher peut se confier à lui pour l'entretien de la chaleur et n'a pas besoin d'être sans cesse sur le qui-vive; la température ne variant pas rapidement, on n'est pas forcé de la ramener à son degré ordinaire en élevant subitement la chaleur, opération dangereuse que les jardiniers et les maraîchers nomment coup de feu.

Cet appareil rend de grands services aux maraîchers, parce que sa chaleur constante est préférable à celle du fumier; on fait passer les tuyaux du *thermosiphon* entre deux terres, sous les coffres. Des cloisons mobiles, de distance en distance, permettent d'arrêter à un moment donné et sur un point donné la circulation de l'eau chaude.

« Le chauffage au *thermosiphon*, dit Joigneaux, a sur l'ancien mode de forçage l'avantage de livrer les plantes à la consommation beaucoup plus tôt qu'autrefois; mais l'emploi du *thermosiphon* n'est pas à la portée de tout le monde, et le forçage par ce moyen est plus compliqué que par le vieux procédé. Il ne faut donc pas encore renoncer absolument à celui-ci. »

Un *thermosiphon* en cuivre, pour le chauffage d'une serre de 4 à 5 mètres de largeur, sur 5 mètres de hauteur et 25 mètres de longueur, ne coûte pas moins de 400 francs, y compris la porte, la grille et le tuyau de remplissage. Ces tuyaux sont en cuivre; ils ont une forme ovale ou cylindrique du diamètre de 0m,08 à 0m,10 et coûtent de 8 à 10 francs le mètre. Les soupapes d'arrêt pour la circulation coûtent de 15 à 20 francs, prix qui varient suivant que le cuivre coûte lui-même plus ou moins le kilogramme. « Les tuyaux ne sont pas toujours en cuivre, dit M. A. Pouriau; par économie, on a cherché à en construire avec divers matériaux et notamment en briques fortement cimentées et recouvertes de plaques d'ardoise à la partie supérieure. »

THERMUS, THERMON ou THERMOS, ville de la Grèce ancienne, capitale de l'Etolie, près du mont Panætolios. C'est là qu'avaient lieu les diètes générales de l'Etolie. Philippe V de Macédoine la surprit et la pilla en 218 av. J.-C.; il la détruisit quelques années plus tard. Les ruines de Thermus se voient près du hameau de Vlokhio. L'enceinte, dit M. Isambert, présentait un développement de 3 à 4 kilomètres. Sa forme est celle d'un triangle, dont l'acropole occupe le sommet. De chaque côté, la colline est isolée par un ravin profond. C'est du côté de l'ouest que les murs sont le mieux conservés. On voit au milieu de l'enceinte les restes d'un édifice public, qui ne forment plus qu'une pyramide carrée de pierres informes. L'emplacement de l'acropole est de forme ovale. A l'est, au delà du ravin, s'étendent les pentes du mont Panætolion (mont Vénus ou Kyria Eugénia). On peut redescendre le long du ravin par un sentier très-roide jusqu'au village de Kénourio, d'où l'on va visiter, près du village de Kouvelo, les ruines d'un palæokastron hellénique sur une des dernières collines du mont Panætolion. Plus loin, au bord du lac, on trouve encore d'autres ruines. Les montagnes s'élèvent à pic au-dessus de l'extrémité sud-est du lac.

THERMUSE, reine parthe, de la dynastie des Arsacides, née vers l'an 30 av. J.-C. L'historien juif Josèphe nous a conservé sur elle quelques détails, qui ont été confirmés par les découvertes de l'archéologie et de la numismatique. Thermuse était l'épouse de Phraates IV, roi des Parthes, et c'est en passant par les plus étranges vicissitudes qu'elle arriva à une position aussi brillante. Elle n'était qu'une jeune esclave italienne, envoyée au roi des Parthes par Auguste avec d'autres présents. Ce n'est pas le côté le moins curieux de l'histoire de cette reine, que de retrouver sur un des premiers trônes de l'Asie une Romaine de basse condition. La nouvelle esclave, douée d'une beauté extraordinaire, sut prendre sur l'esprit de son royal maître un empire considérable, et, en ayant eu un enfant mâle, elle parvint à se faire reconnaître comme son épouse légitime. Ce n'est pas tout; elle assura le trône à son fils Phraatacès, au détriment des autres enfants plus âgés du roi, qui furent, à son instigation, envoyés à Rome comme otages. Il paraîtrait même qu'elle finit par tuer son mari pour faire passer plus rapidement la couronne sur la tête de son fils. Ces détails, fournis par Josèphe, sont justifiés par l'existence d'une monnaie d'argent frappée à l'effigie et au nom de cette reine, et que Visconti a étudiée dans un des cahiers du *Journal des Savants* de l'année 1817. Cette monnaie, qui est une drachme, porte d'un côté l'effigie de Phraates IV, très-reconnaissable aux deux Victoires qui, comme dans les autres pièces frappées sous son règne, voltigent autour de sa tête. Au revers, on voit le buste de Thermuse, portant sur sa tête la couronne ou tiare droite (*tiara recta*), attribut de la royauté. La légende porte : THEAS OURANIAS OUSÉS BASILISSES, littéralement : « De la déesse céleste, la reine use. » Le mot Thermuse dont nous reproduisons la mutilation a été, grâce aux renseignements que nous ve-

nons de mettre sous les yeux de nos lecteurs ingénieusement restitué par Visconti, et cette opération nous semble historiquement et épigraphiquement inattaquable. Visconti, d'après les sigles de la pièce, suppose qu'elle a été frappée à Artémida, célèbre ville grecque de l'Assyrie. Cet exemple unique, dit Visconti, de l'effigie et du nom d'une reine empreints sur la monnaie des Arsacides témoigne assez jusqu'à quel point cette femme ambitieuse disposait du cœur et de l'autorité de son époux. Il a été élevé une question d'importance secondaire sur la forme exacte du nom de cette reine; les manuscrits de Josèphe qui nous sont parvenus l'appellent tantôt Thermousa, tantôt Thesmousa. Nous croyons avec Visconti que la première est la seule acceptable.

D'après Josèphe, la reine Thermuse ne se serait pas contentée de faire périr son mari, Phraates IV; elle aurait encore commis un inceste avec Phraatacès, pour perpétuer sur le fils l'empire qu'elle avait pris sur le père.

THERMUTIAQUE, bras du Nil, ainsi nommé d'une ville de Thermutis, placée sur ses bords. Il sortait de la branche Athribitique et rejoignait la branche Agathodemon, entre Nauratis et Andropolis.

THERMUTIS s. m. (tèr-mu-tiss). Bot. Genre de cryptogames, du groupe des byssacées ou collémacées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent sur les rochers humides.

THERNACTIS, nom donné à la déesse égyptienne Isis lorsqu'elle est irritée et préside, comme la Mégis grecque, au châtiment des coupables.

THERODAMAS, roi de Scythie. Il nourrait des lions de sang humain, pour augmenter leur férocité. D'où l'expression d'Ovide : *therodamanthaos leones*.

THEROGÉRON s. m. (té-ro-jé-ron). Bot. Genre de sous-arbrisseaux, de la famille des composées, tribu des astérées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent en Australie.

THEROIGNE DE MÉRICOURT (Anne-Joseph TERWAGNE, dite), une des héroïnes de la Révolution française, née au village de Marcourt (et non Méricourt, comme on l'a dit à tort), dans le Luxembourg belge, le 13 août 1762, morte à Paris le 9 juin 1817. Fille de Pierre Terwagne ou Théroigne, paysan qui s'adonnait au commerce et possédait une assez jolie fortune, elle fut élevée dans l'abbaye de Robermont, puis revint chez son père. Selon les uns, n'ayant pu s'entendre avec sa belle-mère, Anne Théroigne quitta son village pour se jeter dans la plus aventureuse existence; selon d'autres, à dix-sept ans, elle s'enfuit avec un jeune noble qui l'avait séduite et qui ne tarda pas à l'abandonner. Après avoir habité l'Angleterre, elle se rendit en France. Au début de la Révolution, elle vivait à Paris, menant une existence luxueuse. A cette époque, elle entra en relation avec Mirabeau, Sieyès, Danton, Camille Desmoulins, puis avec Romme, Ronsin, Momoro, Pétion, etc., qu'elle recevait chez elle, rue de Tournon. Les idées nouvelles produisirent sur elle une vive impression. D'après Lamartine, l'amour outragé l'ayant jetée dans le désordre, le vice, dont elle rougissait, lui avait donné la soif de la vengeance; en frappant les aristocrates, elle pensait réhabiliter son honneur. Ce qui est plus vraisemblable, c'est que Anne Théroigne, femme galante, mais non dépravée, douée d'une imagination très-vive, d'un esprit très-ouvert, fut très-frappée du grand mouvement de rénovation qui se produisait devant ses yeux et s'y jeta avec enthousiasme. Le 14 juillet 1789, elle assista à la prise de la Bastille et, à partir de ce moment, elle prit part à toutes les grandes journées de la Révolution, dans un costume qui rehaussait encore sa beauté piquante et attirait sur elle l'attention. Vêtue en amazone, coiffée d'un chapeau à la Henri IV, orné d'une plume, portant des pistolets à la ceinture, un sabre au côté, elle accompagnait, pendant les journées du 5 et du 6 octobre, les femmes de la capitale qui se rendirent à Versailles. Son costume pittoresque, son exaltation, une certaine facilité de parole lui donnèrent un grand ascendant sur cette foule confuse; mais il est juste de dire que, si elle contribua à l'entraînement, elle fit aussi tous ses efforts pour la détourner des excès. Pendant la nuit, elle parvint, en les haranguant, à détourner du parti de la cour un grand nombre de soldats du régiment de Flandre et, le lendemain, elle revint à Paris, se tenant près de la voiture royale avec Jourdan, l'homme à la grande barbe. Le nom de Mlle Théroigne, la belle étrangère, la belle Liégeoise, comme on l'appelait alors, était dans toutes les bouches. Les journaux royalistes la représentaient comme une femme de mauvaise vie et la criblaient d'épigrammes et d'injures, pendant que les patriotes la proclamaient la première amazone de la Liberté. En février 1790, elle se présenta à la barre du club des Cordeliers, où elle fut accueillie avec enthousiasme. « C'est la reine de Saba, s'écria un membre, qui vient visiter le Salomon des districts. » Elle proposa au club d'ouvrir une souscription nationale pour élever un palais à l'Assemblée constituante sur les ruines mêmes de la Bastille. « C'est pour enrichir, pour embellir cet édifice, dit-elle, qu'il faut nous défaire de notre or et de nos pierres; j'en donnerai l'exemple la première. » Sa

proposition fut très-applaudie, et aussitôt Danton, Camille Desmoulins et Fabre d'Églantine furent chargés de rédiger une adresse dans ce sens aux quatre-vingt-trois départements. Néanmoins, le club passa à l'ordre du jour sur la demande faite par l'héroïne d'être admise aux séances avec voix consultative. Peu après, le Châtelet de Paris lança contre elle un décret de prise de corps, à raison du rôle qu'elle avait joué les 5 et 6 octobre 1793. Elle passa dans les Pays-Bas et habita quelque temps Liège. Les émigrés français, alors en grand nombre dans ce pays, lui firent toutes sortes d'avances et signalèrent sa présence aux autorités autrichiennes. Arrêtée dans les premiers jours de 1791, sous la fausse accusation d'avoir voulu attenter à la vie de Marie-Antoinette, elle fut emprisonnée dans la forteresse de Kuffstein (Tyrol), puis conduite à Vienne. L'empereur Léopold voulut voir la célèbre agitatrice et, à la suite d'un entretien qu'il eut avec elle, il lui fit rendre la liberté. Théroigne de Méricourt revint à Paris en 1792 avec l'intention d'y publier des mémoires sur les persécutions dont elle venait d'être victime. En attendant, elle alla, le 1^{er} février, en faire le récit sommaire aux Jacobins. « Vous venez d'entendre, dit Manuel, une des premières amazones de la liberté. Je demande que, présidente de son sexe, assise aujourd'hui à côté de notre président, elle jouisse des honneurs de la séance. » La société n'admit pas cette proposition. En ce moment, sa popularité atteignit son apogée. Au mois d'avril, elle prit, avec Louis David, l'initiative de la fête qui fut donnée aux Suisses du régiment de Châteauneuf. Le 20 mai suivant, elle se mit à la tête d'une des armées des faubourgs qui marchèrent sur les Tuileries; elle prit également part à la journée du 10 août. Ce jour-là, on lui montra Sureau qui venait d'être arrêté avec une troupe de royalistes. Ce journaliste, dans les *Actes des apôtres*, l'avait criblée de sarcasmes et traitée comme une prostituée. Il avait, en outre, dans le *Tocsin des rois*, aidé à la ruine de la révolution de Liège. A sa vue, Théroigne de Méricourt ne put contenir sa colère. Elle se précipita sur lui, le saisit au collet, et bientôt après la foule se ruait sur Sureau, qui fut tué à coups de sabre. On a prétendu, mais à tort, que la belle Liégeoise avait pris part aux massacres de septembre. Non-seulement elle y resta étrangère, mais encore, à partir de ce moment, elle abandonna le parti avancé pour prendre le parti des girondins. Le 31 mai 1793, elle prit la défense de Brissot dans les groupes formés autour de la Convention. Peu d'instants après, elle se promenait sur la terrasse des Feuillants, dans le jardin des Tuileries, lorsque des femmes du peuple, attachées au parti de la Montagne, l'entourèrent, lui levèrent les jupes et la fouettèrent publiquement. Théroigne poussa des cris, des hurlements de désespoir. Lorsqu'on la lâcha, elle était folle. On la conduisit dans une maison de santé du faubourg Saint-Marceau, puis à la Salpêtrière (1800); quelques mois plus tard, on la transféra aux Petites-Maisons; enfin, en 1807, on l'envoya de nouveau à la Salpêtrière, où elle termina sa vie après avoir recouvré la raison. Le médecin Esquirol, qui la traita et qui fit mettre le portrait de Théroigne dans son livre des *Maladies mentales*, rapporte qu'elle était en proie à une manie aiguë. Longtemps folle furieuse, elle hurlait comme au premier jour, et en plein hiver, nue, il lui arrivait de répandre sur elle un seau d'eau glacée sans s'en apercevoir.

THÉRON, tyran d'Agrigente, né en Béotie, mort vers 470 avant notre ère. Il était gendre de Gélon, et Pindare a célébré ses succès aux jeux Olympiques, où il fut proclamé plusieurs fois vainqueur.

THÉROSAURE s. m. (tê-ro-sô-re — du gr. *thér*, bête sauvage; *sauros*, lézard). Épét. Syn. d'IGUANODON, genre de reptiles sauriens.

THÉROUANNE (*Taruenna*), village de France (Pas-de-Calais), cant. d'Aire, arrond. et à 12 kilom. de Saint-Omer, sur la Lys; 635 hab. C'était autrefois une ville florissante. Son fondateur, le préteur Licinius Tarvanus ou Tarvanicus, lui donna son nom à l'époque de la conquête romaine et en fit la capitale de la Morinie. Elle était entourée d'une enceinte flanquée de grosses tours; six grandes voies y aboutissaient. Théroianne fut, sous Néron, le centre d'une révolte de la Belgique, révolte qui fut bientôt réprimée. Le premier évêque de Théroianne, Autimon, éleva sur les ruines du temple renversé du dieu Mars la cathédrale de Saint-Martin. Childéric fit de Théroianne son séjour de prédilection. Les Huns et les Normands vinrent tour à tour dévaster Théroianne dans le cours du ix^e siècle. En 936, Arnoul le Grand, comte de Flandre, rétablit son enceinte et la réunit à son domaine; mais elle ne fut complètement restaurée que vers 998 par Robert 1^{er}, roi de France. Elle ne tarda pas à reprendre son importance; car, au xii^e siècle, lorsque saint Bernard la visita, elle s'étendait sur les deux rives de la Lys. Les réparations et l'agrandissement de la cathédrale datent aussi de cette époque. En 1303, les Flamands, vainqueurs à Courtray, investirent Théroianne, y pénétrèrent, après un assaut de douze heures, et y mirent tout à feu et à sang. En 1339, Robert d'Artois essaya, mais en vain, de s'en faire

reconnaître seigneur. Après la bataille de Crécy, les Anglais s'emparèrent de la ville, puis la rendirent aux Flamands. L'évêque de Théroianne, Louis de Luxembourg, s'attacha définitivement, lors de la défaite d'Azincourt, au parti anglo-bourguignon, et l'on voit le nom de ce prélat figurer parmi ceux des juges qui condamnèrent Jeanne d'Arc. En 1479, Théroianne fut assiégée par l'archiduc Maximilien, mais l'archiduc ne parvint à y entrer que sept ans plus tard, et encore en fut-il bientôt chassé. La grande ligne conclue entre le pape, l'Empereur et les rois d'Angleterre et d'Aragon contre la France fit revenir les mauvais jours. Les Anglais vinrent de nouveau, en 1513, assiéger Théroianne; Maximilien accourut à leur aide et la diversion essayée par les troupes françaises du côté de Guinegate n'aboutit qu'à la captivité de Bayard et du duc de Longueville. Maîtres de la ville, les Anglais en comblèrent les fossés et en renversèrent les murailles. François 1^{er} les releva et fit de Théroianne sa principale forteresse contre les Pays-Bas. Surprise par les Impériaux en 1553, Théroianne se trouvait dépourvue de presque toute ressource. Défendus par François de Montmorency et par d'Essé, les assiégés, dit un vieil historien (André Duchesne), « y soutinrent à trois reprises un des plus rudes assauts qu'il est possible, où de part et d'autre il y eut grande perte. Du côté des Français y furent tués les sieurs d'Essé, de Vienne, de Beaudisné, de La Roche Posé, de Blandy, et le capitaine Ferrières, avec plusieurs gentilshommes et soldats. Depuis, les assiégeants firent tant de grands efforts à miner et à saper, tant qu'enfin par une sage promptement faite ils comblèrent le fossé. Ce que voyant, le sieur de Montmorency, par avis de tous les capitaines, demanda composition; mais tandis qu'on parlementait, les Allemands et les Bourguignons entrèrent par divers endroits et se prirent à tuer tout ce qu'ils rencontrèrent. Les Espagnols, amis d'argent, garantirent plusieurs gentilshommes et soldats français. Le sieur d'Ouarti, pour sauver la vie au sieur de Montmorency, son général, fut grièvement blessé, dont il mourut tost après. Les nouvelles de cette prise resjouyrent fort l'Empereur, lequel fit raser Théroianne jusques aux fondements. » Le traité de Cateau-Cambrésis rendit Théroianne à la France, mais la ville anéantie par Charles-Quint ne se releva jamais. Les villes voisines se disputèrent les dépouilles de Théroianne. Son horloge échut à Cassel, le grand portail de la basilique à Saint-Omer, etc. Rebâti en partie après le traité de Cateau-Cambrésis, Théroianne fut ravagée par les Français en 1628. Un siècle plus tard, la plupart de ses maisons furent renversées par une tempête et un incendie la détruisit complètement en 1799. Relevée encore une fois, Théroianne était en 1801 l'un des chefs-lieux de canton de l'arrondissement de Saint-Omer. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un chétif village, triste exemple des désastres qui peuvent accabler une ville dans le cours de quelques siècles.

« L'archéologue, dit l'auteur de la *France monumentale*, ne doit point parcourir ces lieux désolés avec l'espoir d'y rencontrer quelques restes de monument qui puissent lui rappeler la riche et puissante Théroianne. En s'élevant sur un monticule qui formait jadis un calvaire, il verra seulement une enceinte parallélogrammatique bordée de larges et profonds fossés jonchés de ruines. Au lieu de six voies romaines qui aboutissaient à la cathédrale des marins, il n'apercevra plus qu'une étroite chaussée au pied de la butte, et formant le seul vestige restant des travaux romains. Il semble que la malédiction haineuse que Charles-Quint a jetée sur la pauvre et fidèle Théroianne en faisant semer du sel sur son emplacement se soit étendue jusque sur l'esprit des habitants de la triste bourgade à laquelle on a donné son nom; car le souvenir de l'antiquité glorieuse et de la splendeur de la ville détruite paraît effacé de leur mémoire, comme la ville a été effacée de dessus la terre. »

THÉROULDE, nom de l'auteur présumé de la *Chanson de Roland*. Sur quoi s'est-on appuyé pour émettre cette proposition que Théroutle était celui qui avait imaginé notre grande épopée nationale? Sur un seul vers souligné par M. Génin, dans son édition :
Ci fait la geste que Turoldus decline.
Mais d'abord que signifie le mot *decliner*? Selon toute apparence, il est pris dans le sens de notre mot français achever. Seulement, même en admettant cette supposition, l'incertitude ne diminue pas. Théroutle achevé-t-il de « trouver » son poème, ou achevé-t-il de le chanter? Les deux sens sont parfaitement valables; nul ne peut nous répondre là-dessus. Le plus grand nombre des épopées carlovingiennes sont des ouvrages anonymes et, si l'on peut à l'aide de certaines indications déterminer leur date, on ne peut guère, à moins de renseignements très-sûrs, préciser les noms de leurs auteurs. La question de savoir si Homère a jamais existé est encore débattue; à plus forte raison peut-on avoir quelques doutes sur le génie de Théroutle, que personne ne connaissait avant M. Génin. Nous n'avons d'ailleurs aucun document sur ce poète, dont le nom même est peut-être purement imaginaire.

THERRIN (André-Charles), littérateur, né à Paris en 1746, mort dans la même ville en 1815. Il professa les humanités au collège de Nancy de 1768 à 1776, se fixa dans cette ville et y fit paraître, de 1778 à 1787, le *Journal littéraire* (24 vol.), feuille périodique dans laquelle il publia un grand nombre d'articles. A l'époque de la Révolution, il fit partie de la rédaction des *Actes des apôtres*, journal qui défendait les idées royalistes avec beaucoup de verve et d'esprit. Craignant d'être accusé d'incivisme, il accepta la place de secrétaire greffier du district. Il n'en fut pas moins porté sur la liste des suspects, se réfugia dans un village près de Paris, et obtint, après la chute de Robespierre, par l'intermédiaire de son ami Coste, l'emploi de secrétaire de l'inspection générale du service de santé, qu'il garda jusqu'à sa mort.

THERSANDRE, fils de Polynice et d'Argie. Il devint roi de Thèbes et épousa la fille d'Amphiaras Démonax, dont il eut un fils appelé Tisamène. Lors du siège de Troie, il marcha contre cette ville avec des Thébains, se signala par sa valeur, fit partie des guerriers qui se cachèrent dans le cheval de bois et fut tué par Téléphos en Mysie. Les Grecs lui élevèrent un monument à Elée, sur le bord du Calque. Son fils Tisamène lui succéda.

THERSITE, le plus lâche et le plus vil des guerriers du siège de Troie, suivant Homère. L'auteur de l'*Iliade* trace ainsi son portrait dans le II^e chant de ce poème : « Bavard sans mesure, c'était un homme à débiter toutes sortes d'injures, déblatérant contre les rois à l'écourdie et sans vergogne, uniquement soucieux de faire rire les Grecs; d'ailleurs le plus laid de ceux qui étaient venus devant Troie. Il était boiteux, il avait les épaules voûtées et ramassées sur la poitrine, la tête pointue au sommet, et sur laquelle voltigeaient quelques rares cheveux. » On a reproché à Homère ce hideux portrait, en disant qu'il ne l'eût pas traité si mal s'il eût tenu le sceptre, et que sa colère ne dégradait ainsi que les faibles. On a pensé aussi que ce personnage était un portrait contemporain et que le poète exerçait une vengeance. Quoi qu'il en soit, cet homme aussi vil qu'audacieux, « qui outrageait les rois afin d'exciter le rire de la multitude, » adresse à Agamemnon des reproches aussi justes que piquants. Achille le tua d'un coup de poing pour le punir de ses sarcasmes au sujet des larmes que versait le héros après la mort de l'amazone Penthésilée. Son nom est employé, par antonomase, pour personnifier l'insolence et surtout la lâcheté. En voici quelques exemples :

« L'ancienne civililé voulait qu'on se servit du mouchoir à la dérobee, sans bruit, avec une adroite dissimulation. Que ce soit plus ou moins toilette, il serait convenable de ne pas arborer le mouchoir inutilement. On n'élude pas ce précepte en ornant le mouchoir de dentelles et de broderies. Un pot de nuit en porcelaine de Saxe n'en est pas moins un pot de nuit. *Thersite* se fût affublé du manteau d'Agamemnon qu'il n'en eût pas moins été *Thersite*. »

ALPH. KARR.

« L'esprit du dévouement le plus complet, du sacrifice le plus absolu, se saisit à certains moments de toute une armée. Alors la vie militaire présente la plus haute expression de la noblesse de l'homme comme de sa force. Le sentiment du sacrifice grandissant tous ceux qui le portent en eux, tel qui, hors de là, serait pris pour un *Thersite*, devient alors le pareil d'Achille. »

MICHEL CHEVALIER.

« Ce qui est certain, c'est que tu n'étais pas (Hébert) avec nous en 1789 dans le cheval de bois; c'est qu'on ne t'a point vu parmi les guerriers des premières campagnes de la Révolution; c'est que, comme les goujats, tu ne t'es fait remarquer qu'après la victoire, où tu t'es signalé en dénigrant les vainqueurs, comme *Thersite*, en emportant la plus forte part du butin et en faisant chauffer ta cuisine et tes fourneaux de calomnies avec les 120,000 francs et la braise de Bouchotte. »

CAMILLE DESMOULINS.

Et puis j'aurais fouetté d'ardentes philippiques Les *Thersites* fuyards de nos combats épiques; Spectateurs nonchalants qui, de leur balcon d'or, Applaudissaient Paris comme un toréador; Qui, le drame achevé, tombèrent de leur loge Pour s'inscrire vivants sur un martyrologe, S'enivrer au banquet dressé pour les vainqueurs, Et rougir de cordons leurs poitrines sans cœurs.

HÉA. MOREAU.

THERSO, bourg et paroisse d'Ecosse (Caithness), au fond d'une baie, à l'embouchure de la rivière du même nom, où se trouve l'un des ports les meilleurs et les plus fréquentés de la Grande-Bretagne, à 36 kilom. N.-O. de Wick; 5,000 hab. Elle est irrégulièrement bâtie, mais possède quelques belles maisons et une jolie église. On y remarque en outre un vieux château, la tour d'Harold et les ruines de l'ancien château des évêques de Caithness. « La baie semi-circulaire au fond de laquelle elle est bâtie

et qui porte son nom, comme la rivière qui s'y jette, est bornée, dit M. A. Esquiros, à l'O. par Holburn Head et le rocher détaché du Clett, et au N.-E. par Dunnet Head. Entre ce promontoire, de plus de 100 mètres de hauteur, et par-dessus lequel jaillit l'écoule des vagues pendant les gros temps, on aperçoit les rochers de Hoy et les autres Orades. C'est sur le promontoire de Holburn que nous conseillons d'aller contempler l'Océan pendant une tempête, si l'on aime les grands spectacles de la nature. »

THÉRY (Augustin-François), administrateur et littérateur, né à Paris en 1796. Lorsqu'il eut achevé ses études à Versailles, il entra, le premier, à l'École normale supérieure (1816), se fit ensuite recevoir docteur ès lettres, licencié en droit, puis fut successivement, au collège de Versailles, professeur de seconde, de rhétorique, censeur des études (1820) et proviseur (1831). En 1844, M. Théry devint recteur à Montpellier, qu'il quitta pour aller remplir les mêmes fonctions à Rennes, à Caen et à Clermont. Mis à la retraite en 1868, il a été nommé inspecteur général honoraire, et a reçu, en 1866, la croix de commandeur de la Légion d'honneur. M. Théry a débuté, comme littérateur, en remportant en 1821 le prix d'éloquence à l'Académie française, par un morceau en prose intitulé le *Génie poétique*. L'année suivante, une pièce de lui en vers, la *Renais-sance*, obtint l'accès unique au concours de poésie à la même Académie. Depuis, il a publié une traduction en vers des *Satires* de Perse; les *Origines du collège de Versailles*; *Conseils aux mères*, qui ont obtenu le prix Montyon en 1839 et ont trouvé place dans le *Cours d'éducation des jeunes filles* édité par Hachette; *Précis d'histoire d'Angleterre*; *Choix d'oraisons funèbres*; *Histoire des opinions littéraires* (1844, 2 vol. in-80), un de ses meilleurs ouvrages; *Modèles de discours* (1845-1856); *Lettres sur la profession d'instituteur*, qui ont valu à l'auteur une médaille de la Société d'instruction élémentaire en 1854; *Histoire de l'éducation en France depuis le ve siècle* (1853, 2 vol.); le *Génie philosophique et littéraire de saint Augustin* (1861, in-80). Citons encore de M. Théry des livres classiques estimés : *Exercices de mémoire et de lecture* (1844); *Conciones français* (1846), etc.

THÉSAURISATION s. f. (tê-zô-ri-za-si-on — rad. *thésauriser*). Action de thésauriser : *L'esprit de THÉSAURISATION est nuisible*. (Necker.)

— Fig. Accumulation de richesses intellectuelles : *Le progrès qui se manifeste dans les sciences et l'industrie est l'effet de notre THÉSAURISATION historique*. (Proudh.)

THÉSAURISER v. n. ou intr. (tê-zô-ri-zé — lat. *thesaurisare*; de *thesaurus*, trésor). Amasser de l'argent, des espèces métalliques ou des valeurs; se former un trésor : *Il THÉSAURISE, il aime à THÉSAURISER. Le roi ne THÉSAURISE pas; s'il THÉSAURISAIT, il y perdrait lui et l'Etat*. (Volt.)

L'avare rarement finit ses jours sans pleurs : Il a le moins de part au trésor qu'il enserre, *Thésaurisant* pour les vœux, Pour ses parents ou pour la terre.

LA FONTAINE.

— Fig. Accumuler des biens intellectuels ou moraux : *Vous ne devez plus THÉSAURISER que pour le ciel*. (Mass.)

THÉSAURISEUR, **EUSE** s. tē-zô-ri-zeur, eu-ze — rad. *thésauriser*). Personne qui thésaurise : *Avancer un liard au jeu de mouche pour risquer d'en avoir cinq, de coup en coup, constituait pour la vieille THÉSAURISEUSE une opération financière*. (Balz.)

Thesaurus græce lingue, par Henri Estienne. V. TRÉSOR DE LA LANGUE GRECQUE.

THÈSE s. f. (tê-ze — lat. *thesis*, gr. *thesis*, position; action de poser; de *théo*, *tithénai*, poser, placer, mettre). Proposition que l'on avance, que l'on soutient : *Défendre sa THÈSE. C'est une THÈSE généralement reçue dans la vieille école, que le chaldéen est plus ancien que l'hébreu*. (Renan.)

— Proposition ou ensemble de propositions que l'on soutient publiquement dans les universités, dans les écoles publiques : *THÈSE de médecine. THÈSE de droit. THÈSE de théologie*. II Discussion publique de ces propositions : *Présider, assister à une THÈSE*.

— Feuille de papier ou de satin sur laquelle on imprimait autrefois les thèses qu'on se proposait de soutenir publiquement : Peindrai-je son jupon bigarré de latin, Qu'ensemble composaient trois thèses de satin?

BOILEAU.

II Brochure imprimée qui sert aujourd'hui au même usage : *Envoyer, distribuer des exemplaires de sa THÈSE*.

— En *thèse générale*, D'une façon générale, en réduisant la question à ses termes généraux : EN THÈSE GÉNÉRALE, la justice vaut mieux que la bonté.

— Changer de thèse, Passer à un autre sujet, déplacer la question : *La douairière, voyant sa petite perdue, changea de thèse*. (A. de Musset.) II Changer la thèse, Modifier la question, l'état des choses :

LA CHAUSSEÉ.

— Encycl. Enseignement. C'est à Aristote, de qui date la langue de la logique, que remonte le mot *thèse*. Il donne ce nom à toute proposition qui, sans être un axiome, sert de base à la démonstration et n'a pas besoin elle-même d'être démontrée. Il distinguait deux espèces de *thèses*, l'une qui exprime l'essence de la chose, l'autre son existence ou sa non-existence. Il confondait la première avec la définition et distinguait la seconde par la dénomination d'hypothèse, signifiant subordonnée à la *thèse*. Chez Cicéron, le mot *thèse* a le sens d'une question générale d'où découlent naturellement les cas particuliers. Dans le langage moderne, ce même mot a encore changé de signification, et voici comme il a été défini dans le *Dictionnaire de l'Académie* : « Toute proposition qu'on énonce, toute question qu'on met en avant, dans le discours ordinaire, avec l'intention de la défendre si elle est attaquée. » De ce sens général est né un sens plus restreint, et on entend le plus souvent par *thèse* une question soutenue publiquement dans les écoles pour obtenir un grade.

L'usage des *thèses* exista dans l'ancienne Université dès une époque fort ancienne que l'on ne peut préciser. Suivant Crevier, saint Bonaventure introduisit les *thèses* dans l'ordre des franciscains, dont il était supérieur, dans le but de contrôler l'enseignement des maîtres, aussi bien que d'examiner les progrès des disciples. En 1266, il tint un chapitre général à Paris et fit soutenir en sa présence des *thèses* publiques sur la théologie au collège des Cordeliers. Cet exemple passa en loi chez les franciscains, puis fut imité par plusieurs ordres religieux. Le plus souvent la tenue des chapitres généraux fut accompagnée de *thèses* solennelles, propres à exciter l'émulation des étudiants et de ceux qui présidaient aux études. On chercherait vainement à savoir si les *thèses* de l'Université devancèrent celles qu'institua saint Bonaventure. Ce qui paraît seulement certain, c'est que la *thèse* nommée sorbonique se soutenait au moins dès l'année 1323. Après avoir été reçu maître es arts, celui qui voulait suivre jusqu'à leur couronnement les études théologiques avait à prendre les trois degrés de bachelier, de licencié et de docteur. Pour obtenir le degré de bachelier, il fallait subir deux examens de quatre heures chacun, l'un sur la philosophie, l'autre sur la troisième partie de la *Somma* de saint Thomas, et soutenir pendant six heures une *thèse* qu'on appelait tentative. L'examen de licence ne pouvait être passé que deux ans après. Durant ces deux années, le bachelier était obligé d'assister à toutes les *thèses* sous peine d'amende, d'y argumenter souvent et d'en soutenir trois : la première, nommée mineure ordinaire, concernait les sacrements et durait six heures; la seconde, nommée majeure ordinaire, durait également six heures et avait pour objet la religion, l'Écriture sainte, l'Église, les conciles et divers points de critique de l'histoire ecclésiastique; la troisième portait le nom de sorbonique, parce qu'elle se soutenait toujours en Sorbonne; elle durait de six heures du matin à six heures du soir, sans autre intervalle que celui d'un léger repas pris sur le lieu même vers l'heure de midi; cette *thèse* devait traiter des péchés, des vertus, des décisions de l'Église, de l'incarnation et de la grâce. Ceux qui, après avoir disputé aux *thèses* pendant deux années, soutenaient victorieusement ces trois actes étaient regus licenciés. Pour obtenir le degré de docteur, le licencié soutenait, de trois heures après midi jusqu'à six, une *thèse* nommée vespérale; des docteurs seuls argumentaient contre lui. Le lendemain, après avoir regu le bonnet de docteur des mains du chancelier de l'Université, il présidait, dans la salle de l'archevêché de Paris, à une *thèse* nommée anlique, *ab aula*, du lieu où on la soutenait. Tous les docteurs étaient appelés à enseigner, c'est-à-dire à être régents en théologie; mais, avant d'exercer la régence, il leur fallait soutenir une nouvelle *thèse* qu'on appelait résumpte, c'est-à-dire récapitulation de toute la théologie; on y déclarait qu'ayant terminé le cours d'enseignement comme licencié on prétendait le reprendre comme docteur. Jusqu'au XVIII^e siècle, la résumpte fut soutenue aussitôt après la promotion au doctorat et généralement le lendemain. Mais, durant le cours de ce siècle, on ne la soutint plus que sept ans après avoir acquis le doctorat, et elle donna le droit d'entrer aux assemblées de la Faculté, qui n'admettaient pas les simples docteurs.

Il y eut dans les Facultés de théologie une autre sorte de *thèse* qui n'avait pas rapport aux examens et qui était un simple exercice d'école. On lui a donné le nom de *thèse* quolibétaire, parce qu'on y proposait des questions quiconques (*questiones quolibetice*) et souvent des questions énigmatiques, équivoques, sans importance, parfois même des questions burlesques et ridicules; c'est de là que paraît être venu le mot quolibet. On a aussi, dans certains livres, rangé, mais à tort, parmi les *thèses* la paranympe, discours que le président des concours dans les facultés adressait aux aspirants licenciés qui venaient de subir leurs épreuves, soit en théologie, soit en médecine.

L'une des *thèses* qui, dans l'ancienne Université, firent le plus de bruit, est celle que

l'abbé de Prades soutint en Sorbonne pour le doctorat en théologie le 18 novembre 1751. Il y mit en avant les propositions les plus hardies sur l'essence de l'âme, sur le bien et le mal moral, sur la loi naturelle et la religion révélée, sur les miracles, l'origine de la société, etc. Il y établit même un parallèle entre les guérisons opérées par Jésus-Christ et celles qu'avait pu faire Esculape. La Sorbonne approuva cette *thèse*; mais plusieurs prélats et le pape Benoît XIV l'ayant condamnée, la Sorbonne s'empressa de revenir sur sa décision et traita d'impie l'auteur, qui fut aussi condamné par le parlement, à la requête de l'avocat général d'Ormesson.

L'usage des *thèses* a subsisté dans l'Université, mais elles sont soutenues avec moins d'apparat et surtout moins de prolixité qu'autrefois. On soutient des *thèses* pour la licence et le doctorat devant les Facultés de théologie et de droit, pour le doctorat seul devant les Facultés de médecine, des lettres et des sciences. Les *thèses* pour la licence sont, en général, peu importantes, et un grand nombre de celles qui ont en vue le doctorat en médecine ne sont malheureusement qu'une vaine formalité. Il n'en est pas ainsi de celles qui sont soutenues pour le doctorat dans les lettres, les sciences, le droit et la théologie. On en compte beaucoup qui sont restées des titres littéraires ou scientifiques pour leurs auteurs et qui, remaniées et augmentées, ont formé de très-importants ouvrages. Quelques-unes aussi se distinguent par la nouveauté des points de vues et la hardiesse des idées; parfois même cette hardiesse est poussée si loin que la Faculté refuse de les accepter. Il y a surtout une remarquable indépendance de doctrine dans les bonnes *thèses* de médecine, qui sont rares, comme nous l'avons dit, relativement à leur grand nombre, mais qui en sont d'autant plus distinguées du monde savant. On se rappelle le bruit fait récemment, au milieu des discussions sur le matérialisme de la Faculté de Paris, par une *thèse* de M. Grenier, qui affichait ouvertement le matérialisme et qui fut rejetée par décision supérieure.

Les *thèses* sont imprimées dans un format particulier, grand in-8^o ou petit in-4^o, que l'on désigne sous le nom de format des *thèses*. Dans les siècles passés, les *thèses* soutenues devant les Facultés de Paris s'imprimaient dans le format in-folio. Pendant longtemps, on en fit tirer sur de la soie ou du satin quelques exemplaires destinés à être offerts en cadeau. Ainsi s'expliquent les vers de Boileau :

Peindrai-je son jupon bigarré de latin,
Qu'ensemble composaient trois *thèses* de satin,
Présent qu'en un procès sur certain privilège
Firent à son mari les régents d'un collège,
Et qui sur cette jupe à maint rieur encor
Derrière elle faisait lire : Argumentator ?

THÈSÉE s. m. (nom mythol.). Astron. Ancien nom de la constellation d'Hercule, ou, selon d'autres, de l'un des Gémeaux.

THÈSÉE, fils d'Égée et d'Éthra, un des plus célèbres héros des légendes grecques. Il fut le dixième roi d'Athènes et s'illustra principalement par sa victoire sur le Minotaure. Il exempta ainsi les Athéniens de l'odieux tribut que leur avait imposé Mino; il défendit Athènes contre les Amazones, détruisit les brigands, les monstres, les pirates, fonda des temples, régla le culte, établit les lois et fut vénéré comme un second Hercule. On lui attribue, entre autres fondations nationales, celle de la fête des panathénées, dont le nom même indiquait qu'il avait réuni en un seul corps les différents démes de l'Attique.

On raconte au sujet de sa naissance la légende suivante : Égée, roi d'Athènes, était allé consulter l'oracle de Delphes pour savoir s'il aurait des enfants. Il ne reçut de la prêtresse qu'une réponse ambiguë, pour se la faire expliquer, il passa par Trézène chez le sage Pithée, qui crut ne pouvoir mieux faire que de saisir cette occasion pour s'allier avec le roi d'Athènes en lui faisant épouser sa fille Ethra; mais comme Égée pouvait aspirer à une alliance plus avantageuse, on usa d'artifice et l'on ne fit point connaître au jeune prince quelle était la personne qui allait partager son lit. Lorsqu'il sut le lendemain qu'elle était, il cacha, en sa présence, une épée et des souliers sous une grosse pierre et lui dit que, si l'enfant qu'elle avait conçu pendant la nuit était un fils, elle lui fit lever la pierre quand il serait en âge d'en avoir la force et l'envoyât à Athènes avec ces preuves de sa naissance; que, jusque-là, elle ne fit connaître à personne ce secret. Thésée, fruit de cette union, fut ainsi appelé par sa mère lorsqu'il naquit, à cause des marques de reconnaissance, disait la légende (par allusion au verbe *tithehai*, poser, avoir *thésai*), que son père avait posées sous la pierre. Cependant Pithée, ne voulant pas que l'avenir de sa fille fut connue, avait déclaré, la voyant enceinte, qu'elle avait été visitée par Neptune, la grande divinité de Trézène. Dans la suite, Thésée se vanta de cette extraction divine. Pausanias rapporte, à ce sujet, que, Thésée étant allé en Crète, Mino lui dit qu'il n'était pas fils de Neptune comme il s'en vantait et le défia de lui rapporter un témoignage de cette origine, puis jeta sa bague dans la mer. Thésée rapporta non-seulement la bague, mais encore une couronne qu'Am-

phitrite lui avait mise sur la tête. Les mythographes modernes ont vu dans Égée une personnification marine qui explique cette double paternité attribuée à Thésée par les anciens.

On rapporte plusieurs traits du courage et de la force que Thésée fit paraître dans ses premières années. Les Trézéniens racontent qu'Hercule étant venu voir Pithée, qui était, par sa sœur Lysidice, oncle d'Alcmène, quitta sa peau de lion pour se mettre à table. Plusieurs enfants de la ville, entre autres Thésée, qui n'avait alors que sept ans, attirés par la curiosité, étaient accourus chez Pithée; mais tous eurent peur de la peau de lion, à l'exception de Thésée, qui, croyant voir un véritable lion, arracha une hache d'entre les mains d'un esclave et vint pour attaquer la bête fauve.

Lorsque, à l'âge de seize ans, il eut appris de sa mère le secret de sa naissance, souleva la pierre et pris les objets destinés à le faire reconnaître comme héritier du roi d'Athènes, il se rendit secrètement dans cette ville. Là, il parut avec une robe traînante et de beaux cheveux frisés déroulés sur les épaules, qui firent dire à des ouvriers occupés à terminer la voûte du temple d'Apollon Delphien : « Où va donc cette belle grande fille ainsi seule ? » Pour toute réponse à cette plaisanterie injurieuse, il détela deux bœufs qui étaient à un chariot, prit le chariot et le jeta plus haut que les ouvriers qui travaillaient à la toiture du temple. Puis, au lieu de se faire reconnaître, il résolut de se rendre digne d'être le fils d'Égée par des exploits auxquels le poussait l'émulation des faits héroïques de son cousin Hercule. Il commença dès lors sa vie aventureuse et se mit à purger l'Attique des brigands qui l'infestaient. Ici se placent ses expéditions contre le géant Sinis, dont il épousa la fille, Périgone; contre PérIPHÈTES, autre géant surnommé le porteur de massue; la laie Phaië, mère du sanglier de Calydon; Procuste, l'homme au lit de fer; Scyron, autre brigand, etc. Après ces victoires sanglantes, il se porta sur les bords du Céphise et se fit purifier par les descendants de Phytalos, à l'autel de Zeus Melikios, pour avoir souillé ses mains du sang de Sinis, entre autres, lequel descendait comme lui de Pithée.

Il entra alors dans Athènes et se présenta devant Égée. Médée, qui, réfugiée de Corinthe à Athènes, s'était rendue maîtresse de l'esprit du roi, lui inspira des soupçons sur le compte du jeune héros qu'avait précédé le bruit de ses victoires et le détermina à faire empoisonner Thésée dans un festin qu'Égée devait lui donner par honneur. Mais au moment où Thésée allait avaler le poison, il fut reconnu par son père à la garde de son épée. Médée fut chassée d'Athènes, et Thésée, rétabli dans tous ses droits, eut tout d'abord à se défendre, ainsi que son père, contre les conspirations de son oncle Pallas et de ses cousins les Pallantides. Vainqueur de ces adversaires, il fut encore expier leur mort, bien qu'elle eût été juste, et s'exila d'Athènes pour un an; après ce temps, il fut absous au tribunal des juges qui s'assemblaient dans le temple d'Apollon Delphien.

A cette époque de la vie de Thésée se place la victoire qu'il remporta sur un taureau qui ravageait les plaines de Marathon, légende dont le sens nous conduit à voir dans Thésée un héros de l'agriculture et un bienfaiteur de l'Attique.

Il rendit bientôt à ce pays un service plus signalé en le délivrant du tribut annuel de sept jeunes garçons et de sept jeunes filles qu'Athènes payait à la Crète et qui étaient dévorés par le Minotaure. Avant de partir pour son expédition contre le monstre crétois, Thésée, en héros pieux, nous dit Plutarque, s'efforça de se rendre les dieux propices par un grand nombre de sacrifices. Il consulta l'oracle de Delphes, qui lui promit un heureux succès dans son expédition si l'amour lui servait de guide. En effet, ce fut grâce à l'amour qu'il inspira à Ariane, fille de Mino, qu'il put surmonter tous les dangers de cette entreprise. V. **ARIANE**, **PÉRIBÈÈ**.

A son retour de Crète, il trouva que son père Égée s'était tué de douleur à la pensée que lui-même avait succombé. Ses premiers soins furent de rendre à son père les derniers devoirs. Ensuite, pour remercier les dieux de l'heureux succès de son expédition, il établit en leur honneur plusieurs fêtes, dont la dépense devait être fournie par les familles des jeunes garçons et des jeunes filles voués au Minotaure, qu'il avait ramenés sains et saufs de l'île de Crète. Mais surtout il ne manqua pas de mettre à exécution le vœu qu'il avait fait à Apollon, en partant, d'envoyer tous les ans à Délos offrir des sacrifices en action de grâces. On se servit pour ce voyage, qu'accomplirent fidèlement chaque année des députés couronnés de branches d'olivier, du même vaisseau qu'avait monté Thésée; et l'on entretint ce vaisseau avec tant de soin qu'il parut toujours le même et que les poètes le déclarèrent immortel. Au temps de Ptolémée Philadelphe, c'est-à-dire environ mille ans après l'époque qu'on assignait à la mort de Thésée, ce vaisseau, dit la légende, aurait encore, ainsi que la coutume d'envoyer, en commémoration de la victoire de Thésée, des députés à Délos. Nous avons déjà rapporté cette tradition au mot **THÉORIE**.

Un grand nombre d'autres cérémonies et coutumes religieuses, ainsi que plusieurs cha-

nelles ou enceintes sacrées élevées en l'honneur de différents héros, se rattachaient à différents actes et à des règlements spéciaux de Thésée. Ces fêtes spéciales s'appelaient les *thésées*. V. plus loin.

Thésée rendit aux Athéniens un service plus important encore que les premiers en les défendant contre l'invasion redoutable des Amazones. On raconte que les Argonautes avaient trouvé ces femmes guerrières sur les bords du fleuve Thermodon, dans leur expédition le long de la côte méridionale du Pont-Euxin. C'est dans ce même endroit, alors qu'elles n'avaient pas encore réparé les pertes subies dans ce rude combat, que Thésée les assaillit, les défit et emmena prisonnière leur reine, dont il fit une de ses femmes et dont il eut Hippolyte. Elles vengèrent cette injure en envahissant l'Attique, entreprise que Plutarque ne trouve « ni insignifiante ni féminine, » et pour laquelle, si l'on en croit Hellanicus, elles traversèrent le Bosphore Cimmérien par la glace de l'hiver en partant du côté asiatique du Palus-Méotide. Elles surmontèrent toutes les difficultés dans cette marche prodigieuse et pénétrèrent jusque dans Athènes elle-même; ce fut là, au cœur de la ville, que fut livrée la bataille dans laquelle Thésée les écrasa, bataille soutenue avec peine et qui fut un moment douteuse. Les antiquaires athéniens indiquaient avec confiance la position exacte qu'avaient occupée les deux armées rivales; l'aile gauche des Amazones s'était arrêtée sur le lieu où l'on éleva le monument commémoratif appelé l'*Amazonion*; l'aile droite touchait le *Pyx*, endroit où plus tard furent tenues les assemblées publiques de la démocratie athénienne.

La fin de la vie de Thésée fut remplie par la part importante qu'il prit à tous les exploits de l'âge héroïque, tels que la conquête de la toison d'or et la chasse du sanglier de Calydon. Il joua un rôle plus personnel dans l'enlèvement d'Hélène et dans sa descente aux enfers avec Pirithoüs. Un autre enlèvement, celui de Proserpine, tenté, avec l'aide de Thésée, par Pirithoüs, fut cause qu'ils furent attachés sur un rocher, et c'est là que les rencontra Hercule lorsqu'il descendit également aux enfers. Il parvint à délivrer Thésée; mais, lorsqu'il essaya de détacher Pirithoüs, la terre trembla. La délivrance de Thésée, suivant M. Maury, est vraisemblablement, dans ce récit, une addition postérieure, effectuée dans le but de rattacher au grand héros de Thèbes celui de l'Attique, dont il prenait peu à peu la place. Quoi qu'il en soit, le retour de Thésée à Athènes fut marqué par la mort de son fils Hippolyte, qu'il dévoua à la vengeance de Neptune sur la fausse accusation de Phédre, sa propre épouse (V. **PHÈDRE**). Il finit par être chassé d'Athènes et alla mourir à Scyros. Suivant la tradition, ce ne fut qu'assez tard que les Athéniens rendirent justice au héros auquel ils étaient redevables de la plupart de leurs institutions. Cependant quelques auteurs nous présentent le culte de Thésée comme ayant été, au contraire, effacé peu à peu par celui d'Hercule.

Thésée, dit M. Maury, offre une assez grande analogie avec Hercule; il est, pour Athènes et les Ioniens, ce que le fils d'Alcmène est pour Thèbes, le héros national. Il a comme lui ses travaux. On lui rendit également un culte après sa mort. De là des traditions tirées de la ressemblance des deux héros et qui les mettent en rapport. Ces rapprochements mythologiques expliquent comment la légende d'Hercule fut enrichie d'une aventure qui appartient à celle de Thésée, l'enlèvement de la ceinture de la reine des Amazones, Hippolyte, ou, comme Diodore de Sicile l'appelle, Ménalippe. Thésée, dont le souvenir demeurait attaché à cet exploit, fut sacrifié à la gloire d'Hercule et ne devint plus qu'un de ses compagnons. Aristide nous apprend qu'à une époque postérieure on consacra à Hercule plusieurs temples dédiés auparavant à Thésée.

Thucydide, en dessinant le caractère de Thésée, le représente comme un homme qui possédait à la fois un grand courage et une grande sagacité politique et qui rendit à sa patrie l'incalculable service de réunir en une société politique commune tous les démes de l'Attique jusqu'alors séparés et se gouvernant eux-mêmes. D'après le juste respect accordé à l'assertion de Thucydide, il est d'usage de considérer cette assertion comme historiquement authentique et de traiter les accès romanesques que nous trouvons dans Diodore et dans Plutarque comme s'ils étaient un élément fictif ajouté à cette base réelle. Selon M. Grote (*Histoire de la Grèce*, 1^{re} partie, chap. xi), c'est une erreur que de voir la chose ainsi. « Le robuste et amoureux chevalier errant, dit cet auteur, est l'antique version du caractère; le politique profond et sage est une correction ultérieure, introduite, il est vrai, par des hommes d'un esprit supérieur, mais dépourvue de garantie historique et naissant de leur désir de trouver des raisons personnelles, afin de concourir à la vénération que le public en général témoignait à son héros national avec plus de facilité et de sincérité que ces écrivains eux-mêmes. Thésée, dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée*, combat avec les Lapithes contre les Centaures; Thésée, dans les poèmes hésiodiques, est aveuglé par sa passion pour la belle Aglè, fille de Panopeus; et le Thésée décrit

dans la biographie de Plutarque est en grande partie une continuation et un épanouissement de ces mêmes attributs ou d'attributs semblables, mêlés à une foule de légendes locales, expliquant, comme les *Fastes* d'Ovide ou l'*Aitia*, aujourd'hui perdu, de Callimaque, la formation primitive de coutumes religieuses et sociales dominantes. Plutarque a sans doute beaucoup adouci et modifié les aventures qu'il trouvait dans les légendes athéniennes, ainsi que dans les épopées poétiques appelées *Théséides*. En effet, dans sa préface de la *Vie de Thésée*, après avoir expressément déclaré qu'il est près de franchir la limite et de ce que l'on sait et de ce que l'on peut savoir, mais qu'il ne saurait résister à la tentation de comparer le fondateur d'Athènes avec celui de Rome, il termine par les mots remarquables qui suivent : « Je forme le vœu que ce sujet fabuleux puisse si bien répondre à mes efforts qu'il présente, une fois purifié par la raison, l'aspect de l'histoire; mais là où il montre un mépris hautain pour la plausibilité et n'admet pas d'alliance avec ce qui est probable, je demanderai des auditeurs indulgents disposés à accueillir avec bienveillance un antique récit. » Nous voyons ici que Plutarque se proposait, non de raconter les vieilles fables telles qu'il les trouvait, mais de les purifier par la raison et de leur donner l'aspect de l'histoire. Nous avons à le remercier d'avoir conservé, après cette épuraison, autant de l'élément romanesque et merveilleux; mais nous pouvons être sûrs que les sources auxquelles il puisait étaient plus romanesques et plus merveilleuses encore. C'était la tendance des hommes éclairés d'Athènes, à partir du temps de Solon, d'épurer le personnage de Thésée et de lui donner un caractère politique. Pisistrate même effaça de l'un des poèmes hésiodiques le vers qui décrivait la passion violente du héros pour la belle Egée, et les poètes tragiques trouvèrent plus conforme aux sentiments de leur auditoire de le représenter comme un noble et libéral souverain que comme un batailleur cherchant tout seul les aventures; mais les poètes alexandrins restèrent plus fidèles aux anciennes fables. Callimaque traita l'histoire d'Hécabé, la vieille femme hospitalière qui reçut et bénit Thésée lorsqu'il vint combattre le Minotaure et qu'il trouva morte quand il revint lui apprendre la nouvelle de son succès, et Virgile doit avoir eu l'esprit plein des légendes non épurées quand il mettait cet Hercule athénien au nombre des malheureux patients condamnés à une peine éternelle dans les enfers :

... Sedet internumque sedebit
Infelix Theseus.

V. SÉDÉT.

M. Maury retrouve la trace d'une origine naturaliste et spécialement marine dans la personnalité de Thésée, auquel l'*Iliade* donne l'épithète de fils d'Egée, c'est-à-dire fils de la mer ou des vagues. Toutefois, ajoute cet auteur, la personnalité du héros athénien, de même que celle de la déesse Athénè, avec laquelle il offre quelque ressemblance, ne tarde pas à se dégager de l'idée naturaliste dont elle était l'enveloppe, pour revêtir le type d'une race. Thésée devint le héros fondateur des colonies anciennes de l'Attique et fut transformé plus tard en un roi d'Athènes.

Thésée, tragédie de La Fosse (Théâtre-Français, 5 août 1700). Egée croit que son fils Thésée, que, par crainte d'un oracle, il avait confié à un berger, est tombé sous les coups d'un assassin. Il le regrette d'autant plus vivement qu'il est en guerre avec Pallante; il est obligé de confier le commandement de son armée à Sténéus, un jeune héros d'une race étrangère, qui n'est autre que Thésée lui-même. Médée, qui veut épouser Egée, cherche à perdre Sténéus dans son esprit, et les circonstances la servent à souhait. Deux femmes naufragées ont été recueillies par Egée; Thrasile, confident de Médée, a surpris Sténéus s'entretenant avec elles et découvert que l'une d'elles est Erixène, la fille de Pallante. Vite Médée fait croire à Egée qu'Erixène et Sténéus conspirent contre sa vie. Il les interroge séparément; la princesse s'avoue noblement fille de Pallante, mais elle repousse avec horreur l'accusation de complot. Quant à Thésée, il s'indigne de pareils soupçons avec tant d'énergie, qu'une voix secrète dit à Egée qu'il n'est pas coupable :

EGÉE

Avec ce que je sens, te puis-je condamner?
Après ce que je sais, te puis-je pardonner?

THASILE

Ni l'un ni l'autre ici n'est en votre puissance;
Vous ne pouvez, seigneur, condamner l'innocence,
Ni la juste fierté n'admet point de pardon;
Ce serait une tache imprimée à mon nom.

Thésée veut faire échapper Erixène; Thrasile à la tête des troupes l'en empêche; le héros est fait prisonnier, mais après avoir tué son persécuteur. On rapporte à Egée son glaive comme preuve du crime, et, grâce à cette pièce de conviction, il est reconnu pour le fils du roi; il épousera Erixène. Médée furieuse s'enfuit avec ses partisans.

Cette tragédie est bien inférieure au *Manlius* du même auteur. Médée ne s'y montre pas féroce, comme le prescrit Horace; il est

vrai qu'elle-même donne le motif de sa douleur calculée :

Je dois craindre en ces lieux, où je dois être reine,
D'effaroucher les cœurs par l'éclat de ma haine.
L'intérêt languit par moment, et le personnage le plus touchant est Erixène, et non Thésée. On remarque néanmoins quelques beaux vers.

Thésée, tragédie en cinq actes et en vers, de Mazoyer (Théâtre-Français, novembre 1800). Cette pièce ouvre l'ère des œuvres insipides, des froides tragédies du genre pseudo-classique qui affaiblirent et énervèrent le goût français sous l'Empire. On met toujours à contribution la mythologie et la Fable; mais les grands sujets étant épuisés par les grands poètes, on se rejette sur les petites légendes qui ne pouvaient donner que de petites inspirations. C'est ainsi que Mazoyer composa son *Thésée* sur une donnée stérile, qui n'avait tenté aucun des grands tragiques. Au lieu de la Médée d'Euripide, terrible et belle celle-là, mais devenue banale à force d'imitations, il choisit une autre Médée, empoisonneuse aussi, mais sans excuse et sans intérêt. Femme d'Egée, le roi d'Athènes, un vieil imbécile, elle apprend que son époux a eu jadis d'une princesse étrangère un fils qui doit succéder à son père lorsque, robuste et courageux, il viendra présenter au vieillard l'épée déposée près de son berceau. Ce fils a grandi, il est à Athènes, c'est Thésée, et la chaîne de sa marâtre l'a deviné plus tôt que l'amour paternel. Médée, assistée d'un certain Pallante, héritier présomptif du trône athénien, jure la perte du fils d'Egée, et l'imprudent jeune homme favorisé par ses folles bizarreries le courroux de sa belle-mère. Au lieu de se découvrir à Egée, il s'amuse à l'intriguer; il l'engage à réunir le peuple dans un sacrifice solennel, puis il écrit à sa femme Antiope de venir à Athènes partager la couronne avec lui. Thérémène est chargé de porter la lettre à son adresse, et il s'acquitte du message avec une classique docilité. Egée pourtant trouve étranges, et non sans raison, les façons d'agir du nouveau venu; sa terrible femme n'a pas de peine à lui persuader que ce jeune homme est un astucieux usurpateur; la lettre de Thésée à sa femme, enlevée au fidèle Thérémène, confirme ces soupçons. Médée propose à son mari d'empoisonner Thésée; Egée résiste mollement et finit par céder. Mais, tout à coup, il aperçoit au côté du jeune homme l'épée qu'il laissa près de son berceau; il aurait pu l'apercevoir plus tôt, et son fantasme n'aurait-il pas dû la lui montrer avant tout? Heureusement, la sottise du vieillard, l'imprudence du jeune homme n'ont aucune fâcheuse conséquence. Thésée n'a rien bu des mains de sa belle-mère; il régnera. En vain Médée, irritée, comploté avec Pallante d'assiéger le palais d'Egée, de détrôner le père et le fils. Le ciel prend à la fin le parti des imprudents contre les criminels. Pallante est battu, et Thérémène, fidèle à ses vieilles habitudes, vient raconter en un long radotage que Médée a été engloutie dans les enfers avec éclairs et tonnerre. Telle est cette pièce, sans caractères et sans suite. Le style est à l'avenant. Un critique du temps y releva ces gentilleses :

C'est cette noble envie et cette vive ardeur
Par qui d'un nom fameux j'ai reçu la splendeur...
Mon cœur dans son courroux n'a rien qui persévère...
Je n'examine point quel désir empressé
Vous fit hâter mon bras à ce crime poussé.

Tout manquait à la fois à la vieille école classique, style et imagination, force et goût. Le romantisme devenait nécessaire.

Thésée, tragédie lyrique en cinq actes, précédée d'un prologue, paroles de Quinault, musique de Lulli; représentée par l'Académie royale de musique, à Saint-Germain-en-Laye, devant le roi, le 3 février 1675, et ensuite à Paris au mois d'avril. Cet opéra est un des meilleurs de cette époque au double point de vue de l'intérêt dramatique et de la musique. Il fut repris au moins dix fois; la dernière représentation eut lieu le 1^{er} avril 1779, c'est-à-dire cent quatre ans après la première. Ce ne sont pas des ouvrages médiocres, ceux qui firent ainsi pendant plus d'un siècle l'admiration des esprits cultivés. Cependant la pièce est loin d'être la meilleure de Quinault. Les événements y sont trop pressés et les enchantements de Médée sont puérils. La scène du prologue se passe dans les jardins de la façade du palais de Versailles. Le fond du sujet de la tragédie est l'amour éprouvé de Thésée et d'Egée, princesse placée sous la tutelle du roi d'Athènes, Egée, et que ce roi veut épouser. Thésée, exposé par son père dans son enfance à Trézène, a promis sa foi à Médée, la magicienne. Il revient à Athènes, combat une sédition qui menaçait le trône de son père, devient l'idole du peuple, mais porte ombrage à Egée. Celui-ci, poussé par la fureur jalouse de Médée, accepte de ses mains un breuvage empoisonné qu'il donne à boire à Thésée. Mais il aperçoit tout à coup dans l'épée qu'il porte le signe de reconnaissance qu'il avait attaché au corps de son fils lorsqu'il fut exposé par ses ordres. Médée prend la fuite, le fils et le père s'embrassent, Egée est au comble de ses vœux, et le peuple d'Athènes chante un chœur d'allégresse.

La partition n'est pas inférieure aux au-

tres ouvrages de Lulli. Les chœurs ont de la puissance; celui des prêtresses de Minerve, qui termine le premier acte, a de l'ampleur et de la grâce. Nous signalerons le rôle de Médée et particulièrement les airs : *Doux repos, innocente paix; Revenez, amours*; la mélodie des vers suivants :

Un peu d'amoureuse tendresse
Sied bien aux plus fameux vainqueurs.
Si l'amour est une faiblesse,
C'est la faiblesse des grands cœurs.

Et aussi le monologue de Médée : *Dépité mortel, transport jaloux*, dont la déclamaion est superbe. Il y règne comme un souffle de Cor-

neille et de Gluck. Les chansons dansées dans le quatrième acte par les bergers ont du caractère et de la grâce. L'invocation magique de Médée faisait une grande impression. Ce personnage fut successivement interprété par Mlles Saint-Christophe, Le Rochois, Desmâtins, Antier, Chevalier; celui d'Egée par Mlles Aubry, Moreau, Jounet, Tulou, Pélissier, Le Maure, Fel; celui de Thésée par Cledière, Dumesny, Coche-reau, Murayre, Tribou et Jélyotte. Enfin, dans le ballet, on remarque les noms de Noblet, Bouteville, Pécourt, Prévost, Balon, Dumoulin, Javillier, Sallé, Camargo. Nous donnons l'air : *Revenez, amours*.

Thésée, tragédie lyrique en cinq actes, paroles de Quinault, musique de Mondonville; représentée par l'Académie royale de musique le 13 janvier 1767. Refaire un des plus beaux ouvrages de Lulli était une idée qui ne pouvait éclore que dans un cerveau gonflé par la vanité. L'ancienne musique française était si attaquée, qu'on crut à l'opportunité de la tentative de Mondonville; mais le public s'irrita, et il criait plaisamment : « Taisez-vous, Mondonville. » L'opéra eut quatre représentations. Ce fut le dernier ouvrage de ce musicien actif.

Thésée, tragédie lyrique de Quinault; réduite en trois actes par Morel, remise en musique par Gossec; représentée par l'Académie royale de musique le 26 février 1782. Malgré le talent déployé par le compositeur, la sonorité nouvelle de son orchestration, le public applaudit un air de Lulli, conservé de l'ancien opéra, plus que tout le reste. L'arrivée, chargée du rôle d'Egée, chantait d'ailleurs très-bien cet air : *Faites grâce à mon âge*. Mme Saint-Huberti, dont le talent a laissé tant de souvenirs, chantait le rôle d'Egée, princesse d'Athènes. Legros et Mlle Duplan chantèrent aussi ces rôles.

Il y a dans l'opéra de *Thésée* un chœur de démons d'un bel effet. Gossec excellait dans les compositions chorales. Il n'employait que les bonnes notes des différentes espèces de voix et rejetait de l'harmonie toutes les notes parasites, de telle sorte que ses ensem-

bles ont je ne sais quoi de mâle et de fier que n'offrent pas les compositions modernes, cependant si prodigues d'effets combinés et compliqués de tant de modulations.

Thésée. Iconogr. Thésée était l'un des héros favoris d'Athènes; il n'est donc pas étonnant que ses exploits aient été souvent retracés par les artistes de cette ville. On suppose que le temple qui fut construit en son honneur, après que Cimon eut rapporté ses ossements de Scyros, eut pour architecte Micon, qui fut chargé ensuite, avec Polygnote, de peindre sur les murailles les aventures du héros. Micon retraça la *Guerre des Amazones* et le *Combat des Athéniens contre les Centaures*; Polygnote représenta *Thésée prouvant à Minos qu'il est le fils de Neptune*. Le roi de Crète ayant jeté son anneau dans la mer, Thésée se précipita aussitôt dans les flots pour retirer le joyau; mais, ajoute la légende, les nymphes et les divinités marines le saisirent et le conduisirent devant Amphitrite, qui lui remit une couronne étincelante d'or et de pierreries, gage de son illustre origine, symbole en même temps de la puissance et des richesses promises à un peuple de marins. « Peu de tableaux », dit M. Beulé, étaient plus propres à toucher le cœur des Athéniens; on en devine pourtant la difficulté. Une double scène, un paysage, de la perspective, la transparence des flots, des divinités belles et richement ornées, voilà ce que devait rendre un art qui n'avait en-

core que peu de ressources. » Le Theseion ou temple de Thésée est encore debout (v. ATHÈNES, I, p. 860), mais les peintures de Polygnote et de Micon ont disparu; parmi les sculptures des métopes, il en est qui représentent les *Exploits de Thésée*; dans la frise du pronos, Muller a cru reconnaître le *Combat de Thésée contre les Pallantides*. Un groupe de *Thésée précipitant Scyron dans la mer* ornait le portique de l'Agora, d'après ce que nous apprend Pausanias. Il nous est parvenu plusieurs antiques représentant le *Combat de Thésée contre les Amazones*; il nous suffira de citer un bas-relief au musée du Capitole et la peinture d'un vase grec qui a fait partie de la collection Pourtalès. Dans cette dernière composition, Thésée, imberbe et nu, coiffé d'un casque surmonté d'un grand panache, ayant une épée suspendue au côté et portant au bras gauche un bouclier orbiculaire, enfonce le fer de sa lance dans le corps de l'Amazone Hippolyte; celle-ci, montée sur un cheval qui se cabre, riposte vainement par un coup de lance qui glisse sur le bouclier du héros; derrière elle, Dinomaché, l'une de ses compagnes, s'apprête à décocher une flèche à Thésée. Cette intéressante peinture a été publiée par Millin (*Monuments antiques inédits*, I, pl. 36) et par Visconti (*Antiques du cabinet Pourtalès*, de Panofka, pl. 35). Sur un vase de Vulci qui a figuré dans la même collection, on voit *Thésée vainqueur du Minotaure*. Le même sujet est retracé dans une peinture d'Herculanum et dans deux mosaïques qui appartiennent au musée des Staji.

Les aventures de Thésée ont inspiré un grand nombre d'artistes modernes. Un petit tableau italien du xve siècle, qui a figuré au musée Cimpagna, nous montre *Thésée recevant d'Artaue le fil conducteur et terrassant le Minotaure*. Le Louvre possède un beau dessin de Pierino del Vaga, *Thésée combattant les Amazones*, qui a fait partie des collections de Crozat et de Mariette et qui a été gravé par Enea Vico. Au musée des Offices est un tableau de Poussin représentant *Thésée à Trézène* : le héros, en présence de sa mère Ethra, soulève l'énorme pierre sous laquelle Egée, son père, avait caché ses armes. Ce tableau a été gravé dans la *Galleria di Firenze* (pl. 132). Le même sujet a été peint par Brenet (musée du Louvre), par Angelica Kauffmann (gravé par Th. Fielding, 1784), etc., et a inspiré à J.-B.-J. de Bay une statue qui a figuré au Salon de 1827. Un tableau de Carl Vanloo, *Thésée domptant le taureau de Marathon*, appartient au musée de Besançon; il a été gravé par F.-A. David. M. Paul Jourdy a peint *Thésée reconnu par son père* (musée de Dijon).

Un des premiers ouvrages par lesquels Canova fonda sa réputation représente *Thésée vainqueur du Minotaure*. « Il y a de la noblesse et tout ensemble du mouvement dans cette composition, a dit Quatremère de Quincy; rien n'y est exagéré, ni recherché; les formes y sont écrites avec simplicité, sans dureté, ni sécheresse, ni prétention. La tête de Thésée est formée sur le galbe des têtes héroïques, et le monstre terrassé, sur lequel son vainqueur est assis, présente encore dans plus d'une partie de ses membres étendus à terre et de sa tête de taureau renversée des parties d'imitation d'une excellente étude. » Nous consacrons ci-après un article spécial à un autre groupe de Canova, *Thésée vainqueur d'un Centaure*, que l'on doit ranger, suivant Quatremère, « au nombre, non-seulement des plus beaux et des plus hardis ouvrages de l'auteur, mais encore des principaux de ceux dans lesquels la sculpture moderne peut affronter la parallèle avec l'antiquité. » Quatremère ajoute que l'œuvre de Canova ne rappelle en rien la manière dont le même sujet a été traité dans un groupe antique dont le *Museo Fiorentino* a donné une gravure et dans une composition sculptée par Jean de Bologne. « Nulle ressemblance dans l'action. Thésée, dans l'antique, simplement debout, pèse sur la tête du Centaure, qui, loin d'être renversé, lutte encore contre la pression du héros. Quant au groupe de Jean de Bologne, il y a plus de mouvement, si l'on veut, dans le Centaure et une action plus expressive dans Thésée; mais Canova n'y a rien pu emprunter, tant est différente la scène qu'il a voulu représenter. » Le chef-d'œuvre du maître italien a été gravé par Bettelini et Bonato.

A l'exemple de Canova, Barye a exécuté deux groupes représentant *Thésée combattant le centaure Biénor* et *Thésée combattant le Minotaure*; nous décrivons ci-après ces deux œuvres capitales de notre grand artiste, ainsi que le *Thésée vainqueur du Minotaure* sculpté par Ramey et qui est placé dans le jardin des Tuileries. Ce dernier sujet a été donné au concours de sculpture en bas-relief pour le prix de Rome en 1830. Le premier grand prix a été remporté par M. Aristide Hussen et le deuxième par M. Ramey; une mention honorable a été accordée à M. Eugene Bion; les autres concurrents étaient MM. Joffroy, Etex, Brian, Daumas et Jacques.

Un des premiers ouvrages de Rude fut une statue de *Thésée ramassant un pallet*; il l'exécuta à Dijon et l'apporta à Paris lorsqu'il y vint compléter ses études; on raconte que le baron Deon en fut si charmé qu'il s'intéressa dès lors à la carrière de l'artiste.

M. Falguière a exposé au Salon de 1865 une charmante statue de *Thésée enfant*, et M. Otin a fait paraître au Salon de 1869 un groupe colossal de *Thésée précipitant dans la mer le brigand Scyron*.

Thésée, statue grecque (British Museum). Des dépouilles du Parthénon qui ornent aujourd'hui le musée Britannique, les deux statues principales sont celles que l'on a nommées le *Thésée* et l'*Ilissus*. Malgré les mutilations qu'elles ont subies, elles sont encore de précieux modèles de la grandeur et de la simplicité imposante du style grec. Le *Thésée* était placé sur le fronton de l'est, près des chevaux d'Hypérior. Il se repose, à demi couché, sur un fragment de roche couvert d'une peau de lion. La belle proportion des diverses parties du corps, les muscles fortement accusés expriment à la fois une noble élégance et une vigueur exercée. En étudiant son attitude, il semble que l'on comprenne mieux la vie et le caractère de ce jeune héros athénien, qui fut, sans contredit, le plus aventureux et le plus civilisé de cette sorte de divine chevalerie grecque formée sur les traces d'Hercule. Le repos pesant et la monstrueuse encolure du dieu aux douze travaux n'eussent pas convenu à celui dont le premier exploit fut de vaincre l'homme-taureau dans l'arène du Labyrinthe pour mériter un sourire de la fille du roi Minos et qui, plus tard, s'en alla faire la guerre aux Amazones pour enlever leur reine et l'épouser. Thésée ne semble-t-il pas être, dans ces temps barbares, un précurseur d'Alciabiade?

Thésée vainqueur d'un Centaure, groupe célèbre de Canova, en marbre, placé aujourd'hui dans le jardin du Peuple, à Vienne, et qu'on peut appeler le chef-d'œuvre du statuaire vénitien.

Ce chef-d'œuvre n'est cependant pas complet. La figure de Thésée manque de puissance et d'énergie. C'est un Thésée dameret. On a peine à comprendre que ce combattant vulgaire triomphe d'un si terrible adversaire. En revanche, le Centaure est superbe. Il est à demi renversé, son ventre touche la terre, sa tête tombe en arrière, ses pieds s'agitent convulsivement, et la douleur semble courir dans chacun des muscles et dans chacun des nerfs de sa croupe frémissante. C'est le Centaure vaincu d'André Chenier :

L'insolent quadrupède en vain s'écrie; il tombe,
Et son pied bat le sol qui doit être sa tombe.

On raconte que Canova, voulant exprimer toutes les nuances et les dégradations de l'agonie et prendre sur le fait ce passage de la vie à la mort, fit expirer lentement sous ses yeux un beau cheval. Cette barbarie inspirée par l'amour de l'art a été imaginée pour rendre raison de la rare perfection de cette magnifique et singulière statue. Ce Centaure est bien supérieur aux lions si vantés du tombeau de Clément XIII (Rezzonico).

Thésée vainqueur du Minotaure, groupe en marbre par Ramey, dans le jardin des Tuileries. Un genou appuyé sur la poitrine du monstre et la main gauche sur sa tête cornue, le héros lève de la main droite sa redoutable massue et se dispose à assener un dernier coup au Minotaure. Celui-ci s'arc-boute au sol avec son bras gauche; mais on sent déjà ce bras fléchir, ainsi que la main droite qui repousse Thésée. Ce groupe a paru au Salon de 1827 et y a obtenu un grand succès; voici en quels termes il a été apprécié par Jal, un des critiques les plus autorisés de l'époque : « Le *Thésée* de M. Ramey fils est hardiment composé; les figures ne touchent à la plinthe que par quelques points et sont en équilibre sur ces attaches naturelles; elles sont dans un beau mouvement. Le demi-dieu a terrassé le monstre, sans que la lutte ait ému ses traits; c'est un autre Apollon vainqueur d'un autre Python. L'exécution de ce morceau est fort louable; l'auteur n'a pas traité du même ciseau les deux figures. La bête et l'homme n'ont pas les mêmes chairs; la double nature du Minotaure est exprimée par une musculature forte, courte, épaisse. On ne reprend dans ce beau travail qu'un peu de rondeur dans le modelé de quelques parties. » Le *Journal des artistes* (VIII, p. 449) a fait au sujet de ce groupe les remarques suivantes : « Le corps du monstre est grand, robuste, herculéen, matériel sans être ignoble. La tête de l'animal s'attache bien au corps de l'homme; peut-être la peau du cou fait-elle des plis plus multipliés qu'il n'était nécessaire. Une observation qui nous semble plus importante, c'est que Thésée, appuyant la main gauche sur la tête du monstre, entre les deux cornes, ne pourra faire autrement que de s'écraser les doigts sous le poids de la massue qui va frapper. Il était plus naturel de saisir l'ennemi par l'une de ses cornes, afin de le maîtriser mieux et de le frapper plus facilement. Le geste aurait gagné du côté de la vérité plus qu'il n'aurait pu perdre du côté de la noblesse. Quoi qu'il en soit, le *Minotaure* de M. Ramey est l'un des ouvrages les plus remarquables de notre époque. » Une gravure de ce groupe, exécutée au trait par Normand fils, a paru dans le *Journal des artistes*.

Thésée combattant le Centaure Biénor ou le *Centaure et le Lapithe*, groupe en bronze par Barye. Thésée s'est élancé sur le dos du cheval du Centaure et s'y tient presque agenouillé, et, de là, il lutte avec la partie hu-

maine du monstre; d'une main, il l'a saisi à la gorge et, de l'autre, il le menace de son poignard. Biénor renverse sa tête en arrière et, de ses deux bras, s'efforce, mais en vain, de se dégager de l'étreinte de Thésée. Le mouvement de la partie chevaline est très-expressif, douloureux, frémissant; les jambes de derrière se ploient et les sabots se cramponnent vigoureusement au sol. La composition est pleine de simplicité et nous al lions dire de calme, malgré son énergie. La musculature de la bête et celle de l'homme sont accusées par plans larges et fermes. Ce groupe, qui fut exposé pour la première fois au Salon de 1850 sous le titre de *Centaure et Lapithe*, a été l'objet de quelques critiques un peu hasardées, auxquelles un admirateur enthousiaste de Barye, M. A. Genevais, a répondu en ces termes : « Que les genoux du vigoureux Lapithe, si audacieusement jetés sur le dos du ravisseur des jeunes filles, fassent ou ne fassent pas des angles aigus, l'exagération même du mouvement nous semble nécessaire; sans cette étreinte violente, où serait le point d'appui du cavalier attaché comme un tigre sur sa proie? Ce que nous admirons est l'énergie de la composition, le beau renversement de la tête du Centaure et l'entrain vigoureux avec lequel la scène est modelée. Nous ne dirons rien de la science anatomique; elle est constante dans les ouvrages de Barye. » Ce dont on peut louer surtout ce groupe, c'est d'offrir cette superbe impassibilité dans la lutte que l'antiquité savait prêter à ses dieux et à ses héros, jointe à l'énergie du mouvement des maîtres du xve siècle.

Thésée combattant le Minotaure, groupe en bronze, chef-d'œuvre de Barye. Debout, les jambes écartées, celle de droite portée en avant, Thésée tient de la main gauche l'oreille du Minotaure et lève sur lui un cou-telas dont son autre main est armée. Le monstre, violemment repoussé par le héros, résiste avec une énergie terrible; il lutte à la fois comme taureau et comme homme, la tête baissée en avant, arc-bouté sur sa jambe gauche, tandis que de la droite il essaye de faire ployer le jarret de son adversaire.

Ce groupe a toute la chaleur de la vie, toute la puissance de la réalité et, en même temps, toute la simplicité et toute la beauté de l'antique. « Quand il entreprit ce travail, a dit M. A. Genevais, Barye dut certainement songer au *Thésée* du Parthénon; cependant il ne craignit pas d'affronter cette redoutable comparaison, et il eut raison; car, placez cette œuvre à côté des plus nobles restes de l'antiquité, elle ne faiblira pas. Ses dimensions sont petites, direz-vous? mais, en la contemplant, isolez-vous, et bientôt elle prendra des proportions colossales; le *Thésée* de Barye deviendra aussi grand qu'une statue de Phidias ou que le *Milon* de Puget. Par la fierté de son attitude, par son mouvement et son calme tout ensemble, Thésée ressemble à un des combattants qui figurent sur le temple d'Égine. Quel geste énergique du bras droit, et comme l'on sent bien que le glaive, tenu à main renversée, va se plonger jusqu'à la garde dans le front du monstre! Le Minotaure n'est point indigne de celui qui doit être son vainqueur... Louer la science anatomique qui se montre dans ce groupe serait puéril en parlant d'un maître qui travaillait mathématiquement, sans se permettre jamais la moindre négligence ou la plus légère tricherie. Le dos courbé, les épaisses jambes du fils de Pasiphaé, dont Barye a su garder la double nature, sont étudiés avec un art large, plein, et rien de plus savant, depuis la plante des pieds si fortement appuyés jusqu'à la tête modelée d'une main si énergique, que le corps du héros. A notre sens, *Thésée et le Minotaure* est, en mettant à part les groupes du Louvre, le chef-d'œuvre de Barye, un des plus nobles efforts de l'art. »

Thésée (TEMPLE DE) ou **Théséion**, monument d'Athènes. V. ATHÈNES.

THÉSÉIDE s. m. (té-zé-i-de). Descendant de Thésée.

— Antiq. gr. Coiffure imitée, disait-on, de celle de Thésée, qui s'était fait couper les cheveux de devant pour les offrir à Apollon.

THÉSÉIES s. f. pl. (té-zé-i — du gr. *thesaia*; de *Thesous*, Thésée). Antiq. gr. Fêtes qu'on célébrait à Athènes en l'honneur de Thésée.

— Encycl. Les *théséies* avaient lieu le huitième jour de chaque mois; d'où cette fête est quelquefois appelée par les anciens auteurs grecs *ogdodion* (huitième jour). Pour rappeler que Thésée avait établi la forme démocratique du gouvernement athénien, on distribuait dans les *théséies* du pain et des vivres aux pauvres citoyens, afin qu'ils ne manquaient de rien pendant leur célébration et qu'ils pussent s'imaginer alors être tout à fait les égaux des citoyens plus riches. Aulu-Gelle dit qu'il y avait, à l'occasion des *théséies*, un concours public; mais il ne nous apprend pas en quoi il consistait. Les érudits croient que cette fête ne fut instituée qu'après l'époque où Cimon rapporta de Scyros à Athènes les restes de Thésée, c'est-à-dire après l'année 469 avant notre ère. Les grandes *théséies* n'avaient lieu qu'une fois l'an, le huitième jour du mois *pyanepsion*; c'est

à cette fête solennelle qu'avait lieu le concours.

Théséion (LE) ou **Temple de Thésée**, l'un des plus beaux monuments de l'ancienne Athènes. V. la description au mot ATHÈNES.

THESEUS AMBROSIOUS, orientaliste italien. V. Teseo Ambrosio.

THÉSIE s. f. (té-zt). Bot. Syn de THÉSION. **THESIGER** (sir Frédéric), homme politique et magistrat anglais. V. CHELMSFORD.

THÉSIGNY (François-Denis DRULLIER DE), auteur dramatique, né à Paris vers 1760, mort en 1825. Il suivit la carrière des finances, devint trésorier de France et acquit une grande fortune, qu'il perdit en partie pendant la Révolution. Arrêté alors comme suspect, il recouvra la liberté après la chute de Robespierre, continua à se livrer à ses goûts pour le plaisir, s'éprit de Mlle Desmarres, une des plus charmantes comédiennes du temps, l'épousa, mais divorça bientôt avec elle. Il a composé, soit seul, soit en collaboration, plusieurs pièces qui ont été représentées avec plus ou moins de succès au Vaudeville. Nous citerons de lui : la *Petite Métromanie*, comédie en un acte (an VI, in-8°), avec Chazet; l'*Anglomanie*, en deux actes, jouée l'an VII; le *Beauvais* ou *Un tour à Paris*, en un acte, joué en l'an XI, avec Chazet; l'*Un pour l'autre*, en un acte (1802, in-8°), avec Maurice Séguier; *Catinat à Saint-Gratien*, en un acte (1802, in-8°), avec Th. de la Madelaine; les *Usuriers*, en un acte, avec Maurice Séguier; le *Voyage aux mines de Sainte-Marie*, en un acte (1803).

THÉSION s. m. (té-zt-on). Bot. Genre de plantes, de la famille des santalacées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent en Europe et au Cap de Bonne-Espérance.

THÉSIOSYRIS s. m. (té-si-o-si-riss). Bot. Section du genre *thésion*, comprenant les espèces qui croissent au Cap de Bonne-Espérance.

THÉSIS s. f. (té-ziss — mot gr. dérivé de *tithēmi*, je dépose). Prosod. anc. Temps faible du pied.

Anc. mus. Temps faible de la mesure, qui s'indiquait par le frappé, lequel indiquait aujourd'hui le temps fort. Il Passage de l'aigu au grave.

— Encycl. De même que dans la mesure, en musique, il y a le temps fort et le temps ou les temps faibles, de même, dans la prosodie des anciens, chaque pied présentait un temps fort, c'est-à-dire une syllabe sur laquelle la voix s'élevait, une syllabe plus fortement accentuée, et un ou plusieurs temps faibles, c'est-à-dire une ou plusieurs syllabes sur lesquelles la voix s'abaissait, une ou plusieurs syllabes prononcées plus faiblement. Le syllabe fortement accentuée, ou temps fort, portait le nom d'*arsis* (v. ce mot). La syllabe ou les syllabes moins fortement accentuées, ou temps faibles, avaient le nom de *thesis*. Il y avait *arsis* sur chaque première syllabe d'un pied; il y avait *thesis* sur toutes les autres. Le spondée, ne comprenant que deux syllabes, se composait exclusivement d'une *arsis* et d'une *thesis*. Le dactyle, comprenant trois syllabes, se composait d'une *arsis* et de deux *thesis*. Les pieds de quatre syllabes avaient une *arsis* et trois *thesis*. Il nous suffira de prendre pour exemple le plus connu des vers de l'antiquité, l'hexamètre héroïque. Comme il était formé de six pieds, il avait nécessairement six *arsis*, puis un nombre de *thesis* qui dépendait du plus ou moins grand nombre de spondées ou de dactyles. Nous citerons ici les deux premiers vers des *Bucoliques* de Virgile, en soulignant les *arsis* :

Tityre, tu patula recubans sub tegmine fagi,
Sylvestrem tenui musam meditaris avena.

On trouve quelques exemples, mais très-rare, de la *thesis* influant sur la quantité : ce sont des trochées formant le quatrième pied de l'hexamètre, et dont la *thesis*, tombant sur un repos, devient longue.

Le mot *thesis* a été aussi employé autrefois dans la langue musicale. On disait d'un chant, d'un contre-point, d'une fugue, qu'ils étaient *per thesin* (par *thesis*), quand les notes montaient du grave à l'aigu. Lorsque, au contraire, elles descendaient de l'aigu au grave, on disait que c'était *per arsin*. Ce que nous appelons aujourd'hui fugue renversée ou contre-fugue, c'est-à-dire celle dans laquelle la réponse se fait en sens contraire au sujet, était nommée autrefois fugue *per arsin* et *thesin* (par *arsis* et *thesis*).

THESKÉRÉ s. m. (té-ské-ré). V. TESCARET.

THESMOPHORE adj. (tés-mo-fo-re — gr. *thesmophoros*, législateur; de *thesmos*, loi; *phoros*, qui porte). Mythol. gr. Epithète donnée à Cérès.

— s. Législateur, législatrice : *La THESMOPHORE du Nord assembla, en 1767, des députés de toutes les provinces.* (Volt.)

THESMOPHORIES s. f. pl. (tés-smo-fo-ri — gr. *thesmophoria*; de *thesmophoros*, *thesmophore*). Antiq. gr. Fêtes qui se célébraient dans l'Attique, en l'honneur de Cérès *thesmophore*.

— Encycl. Les *thesmophories* étaient, sous quelques rapports, la fête de la propriété foncière. Hérodote pense qu'elles vinrent d'Égypte en Grèce et furent instituées par

Danaüs et ses filles vers le xvi^e siècle avant notre ère. On y portait en procession les tables de la loi constitutive de la propriété, tables qu'on attribuait à Cérès et qui étaient déposées à Athènes dans l'Aréopage; les livres sibyllins de Rome passaient pour n'en être qu'une imitation. Lanzi a cru reconnaître sur un vase antique les emblèmes des *thesmophories*. C'est une scène où figure Cérès voilée, entourée de plusieurs femmes dont les unes paraissent la consoler, les autres la servir. Près d'elle est Triptolème, debout, armé d'une lance, et à quelque distance, en haut, est assis Célèus, tenant la perche de l'arpenteur, emblème du partage des terres et de la propriété. Aux pieds du groupe principal se voient un trépied, un bassin et un miroir. Au-dessus de la scène plane le génie des mystères de l'Attique, Bacchus, avec une bandelette; une autre peinture de ce vase montre Cérès déployant le volume sacré de ses lois au-dessus du jeune Bacchus, son élève, debout devant elle et tenant une corbeille de fruits. Une tête de femme sort d'une fenêtre, sans doute celle d'une prêtresse attentive à ce grand spectacle. Ici donc se trouvent réunies dans une même épiphanie les deux divinités auxquelles les anciens rapportaient les bienfaits divers de l'agriculture et des institutions sociales qui en découlaient (Creuzer). Sur une médaille syrienne de Démétrius Soter, on voit Cérès revêtue du double caractère de la déesse qui nourrit les hommes et leur donne des lois. Elle est portée sur un trône soutenu par des femmes ailées; d'une main elle tient une corne d'abondance et de l'autre un style.

On célébrait les *thesmophories* à Athènes et à Eleusis au mois de pyanepsion (octobre). On les célébrait aussi sur le promontoire Colias, où, suivant la tradition, Vénus avait un temple à côté de celui de Cérès.

Les *thesmophories* étaient proprement la fête des semailles et peut-être de la fécondité des femmes. Le temple où elle avait lieu à Athènes s'appelait Thesmophorion. Les femmes seules y étaient admises, et il était défendu aux hommes d'y assister sous peine de mort. Chaque tribu de l'Attique choisissait, dit Creuzer, deux femmes chargées d'assister aux *thesmophories*. Elles devaient être nées d'un mariage légitime et légitimement mariées elles-mêmes; le droit d'élection appartenait à leur sexe. Les hommes qui possédaient un capital de trois talents étaient tenus de fournir à leurs épouses l'argent nécessaire pour subvenir aux frais qu'entraînait la célébration de la fête; c'était un des services publics imposés aux citoyens d'Athènes. Le but même et le caractère des *thesmophories* s'accordent avec le témoignage formel des anciens et établissent que cette fête devait avoir pour ministres des femmes mariées. En effet, nous savons que c'était une fête des semailles d'automne, et les expressions qui désignent les semailles aussi bien que le labour s'appliquaient également au mariage. La génération et les semailles d'automne étaient des idées et, pour ainsi dire, des faits connexes que les *thesmophories* étaient destinées à consacrer dans leur connexion même, ainsi que le souvenir de la fondation des lois civiles.

Cependant on voit des vierges participer à la célébration de cette fête de l'hymen. Lucien appelle prêtresse de la déesse *thesmophore* « une femme qui n'a jamais éprouvé le contact d'un homme ». Ailleurs, il oppose les prêtresses de Cérès *thesmophores* aux hétaires. Il est donc probable que plusieurs cérémonies de la fête étaient confiées à des vierges. On faisait ainsi la part de la virginité honorée à Dodone dans la personne des vestales et dans d'autres fêtes antiques. « La virginité ou du moins une continence périodique, dit Creuzer, plus ou moins prolongée, est une des conditions qu'imposent à leur culte les divinités mêmes qui donnent la fécondité. »

On se préparait aux *thesmophories* par l'abstinence et la privation du commerce charnel entre époux. Ces deux abstinences duraient neuf jours et neuf nuits, suivant Ovide. Pendant cette neuvaïne, les femmes étaient tenues de s'asseoir sur le sol; durant les fêtes, les femmes s'asseyaient sur des plantes qui étaient censées émonner l'aiguillon de l'amour, telles que l'*agnus castus* et la *conyse*, fort usitée dans la pharmacie antique. On parle aussi de branches de pin et du fruit de la grenade, dont il était défendu aux femmes de goûter durant les *thesmophories*, qui duraient quatre jours. Au contraire, l'usage de l'ail était prescrit ainsi que celui de l'asphodèle, plante de l'espèce du lis et consacrée à Cérès; on la semait sur les tombeaux. Il est déjà question dans Homère d'une prairie d'asphodèles qui existe aux enfers. Il n'est pas de plante à laquelle les anciens aient reconnu des vertus plus puissantes et en plus grand nombre : de là, sans doute, la vénération dont jouissait cette plante merveilleuse.

Dioscoride et Plin^e ne tarissent pas sur son mérite. « Elle guérit du venin des serpents et des scorpions; elle favorise la menstruation et on l'emploie avec succès pour les inflammations des testicules et des seins. »

Ces détails suffisent à faire connaître le vrai sens des *thesmophories*; c'était la fête de la végétation et de la fécondité. Le génie hellénique avait déployé autour d'elle tou-

tes les ressources de son imagination et son goût pour l'adoration des forces productives de la nature.

Du reste, les *thesmophories* paraissent n'être qu'une importation pure et simple des fêtes nocturnes de Sais, décrites par Hérodote. La lune, envisagée comme la déesse de la fécondité passive, en était l'origine. De là ces vases en forme de mamelle ou de demilune, modelés sur le sein nourricier de la déesse, en usage en Egypte, et qu'on retrouve dans les *thesmophories* grecques. « C'était un usage consacré par la religion de Bacchus, si intimement unie, dit encore Creuzer, à celle de Cérès *Thesmophore*, et dans les récits de l'antiquité et sur les monuments, d'appliquer sur les seins nus des femmes certains vases larges et profonds de l'espèce des phiales. Nous savons d'un autre côté que les anciens avaient une sorte de vase appelé mamelle, soit à cause de sa forme, soit à raison de la manière dont on s'en servait, et que ce nom d'origine reculée, ainsi qu'un autre analogue, était usité chez les habitants de Paphos. Enfin, il nous est raconté qu'Hélène avait dédié à Minerve une coupe d'ambre jaune faite d'après la mesure de son sein. » Les relations intimes des *thesmophories* et du culte de Sais en l'honneur de l'agriculture sont d'ailleurs connues par une foule de monuments.

Thesmophorion, édifice d'Athènes. V. **THESMOPHORIES**.

THESMOPHYLACE s. m. (tè-smo-fi-la-se — du gr. *thesmophylax*; de *thesmos*, loi, et de *phulax*, gardien). Antiq. gr. Nom que donnaient les Athéniens à onze magistrats chargés de faire exécuter les jugements rendus par les tribunaux et les assemblées du peuple.

— Encycl. V. ONZE (les).

THESMOTHÈTE s. m. (tè-smo-tè-te — gr. *thesmothetês*; de *thesmos*, loi, et de *tithêmi*, je pose). Antiq. gr. Nom donné à six archontes chargés de préparer et de proposer les modifications à apporter aux lois.

— Encycl. Les *thesmothètes* n'étaient pas des législateurs, au sens rigoureux de ce mot, et ils auraient été plus justement appelés « gardiens des lois ». C'étaient eux qui se trouvaient chargés de la révision annuelle de toutes les lois; qui recherchaient s'il n'y avait pas entre elles des contradictions, et si le texte ne présentait pas des superfluités; qui examinaient si on ne laissait pas subsister dans les recueils publics quelque ancienne loi abrogée. Leur rapport était soumis à l'assemblée du peuple, et, après la délibération de cette assemblée, on chargeait des corrections à faire un comité législatif, dont les membres choisis dans ce but portaient le nom de nomothètes.

Une autre fonction très-importante des *thesmothètes* consistait à faire des enquêtes, à recevoir des informations, en suite desquelles ils déféraient certaines causes aux tribunaux, et donnaient publiquement connaissance du jour où viendrait chaque cause. Ils ne jugeaient pas eux-mêmes, mais ils étaient une sorte de grand jury ou de cour d'enquête. Si, par exemple, ils apprenaient qu'un citoyen n'avait pas payé ses contributions ou devait quelque somme à l'Etat, ils étaient obligés de le traduire en justice, et, faute de le faire, ils perdaient leur droit d'entrer dans l'Aréopage après avoir accompli leur année de magistrature. C'étaient les *thesmothètes* qui informaient en cas d'injure contre les personnes, contre le sénat ou un tribunal, en cas de complots pour renverser la forme démocratique du gouvernement. Ils avaient encore à informer quand un citoyen cohabitait avec une étrangère, quand un homme donnait en mariage la fille d'un autre comme sa propre fille, quand une personne élevait une fausse accusation d'adultère. Le devoir des *thesmothètes* était de porter ensuite ces informations devant le peuple ou devant le sénat, et, quand une condamnation intervenait, ils déféraient le jugement à un tribunal, qui le confirmait ou en ordonnait la révision. La charge des *thesmothètes* comprenait en outre la ratification des traités avec les Etats étrangers, des conditions selon lesquelles ces Etats traiteraient les Athéniens et selon lesquelles leurs nationaux seraient traités sur le territoire de la république athénienne.

THESPÉSIE s. f. (tè-spé-zî — du gr. *thespestios*, divin). Bot. Genre d'arbres, de la famille des malvacées, tribu des hibiscées, comprenant des espèces qui habitent l'Asie et l'Océanie tropicale.

THESPIEN, IENNE s. et adj. (tè-spi-uin, i-è-ne). Géogr. anc. Habitant de Thespie; qui appartient à cette ville ou à ses habitants : Les THESPIENS. La population THESPIENNE. Junon THESPIENNE.

THESPIES (*Thespiæ*), aujourd'hui *Neocorio* ou *Erimo-Castro*, ville de la Béotie, située au pied de l'Hélicon. Elle était spécialement consacrée aux Muses. Les Thespiens prirent part à la défense du défilé des Thermopyles et se firent héroïquement tuer à côté des Spartiates de Léonidas. Thespie, une des plus anciennes villes de la Béotie, fut, comme Platée, la rivale de Thèbes, et refusa de s'allier aux Perses. Plusieurs fois prise et ruinée, elle se releva chaque fois, et elle avait même acquis une certaine importance du

temps de Strabon, qui la cite comme une des localités les plus remarquables de la Béotie. Elle est encore mentionnée par Plin^e, par Ptolémée, par Pausanias et par Hiérocles au xii^e siècle après J.-C.

L'emplacement de Thespies est au lieu nommé Lefka, au pied de la colline d'Erimo-Castro, auprès d'une source abondante qui coule par cinq bouches et forme le ruisseau de Kanavari. « Leake, dit le *Guide en Orient*, a trouvé les fondations d'une enceinte oblongue et ovale, d'une construction solide et régulière, d'environ 800 mètres de circonférence; de plus, toute la région S.-E. est couverte de ruines et de pierres helléniques, qui semblent les restes de maisons particulières bâties hors de la ville. L'emplacement des anciens temples est sans doute marqué par les églises, qui contiennent quelques fragments de colonnes et d'architraves. »

THESPIIS s. m. (tè-spiss — mot gr. qui signifie *devin*). Entom. Genre d'insectes orthoptères coureurs, de la famille des mantiens, réuni par plusieurs auteurs, comme simple section, au genre mante, et dont l'espèce type habite la Guyane.

— Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des astérées, comprenant deux espèces, qui croissent dans l'Inde.

THESPIIS, le créateur de la tragédie chez les Grecs, né dans le bourg d'Icarie, en Attique. Il vivait dans le vi^e siècle av. J.-C. Dans les temps primitifs, et jusqu'à l'époque de Solon, le théâtre n'existait pas. Aux fêtes de Bacchus, on chantait des hymnes qui peignaient le délire de l'ivresse, et des bacchants et des faunes, rangés autour des images obscènes qu'on portait en triomphe, y répondaient par des chansons lascives ou des traits satiriques contre les spectateurs. Dans les campagnes, cette fête avait un caractère encore plus désordonné. Des vendangeurs barbouillés de lie, ivres de joie et de vin, montaient sur des chariots et se poursuivaient d'injures et de railleries grossières. Thespiis avait vu que l'acteur qui chantait les hymnes en l'honneur de Bacchus formait une sorte de dialogue avec le chœur. Cela lui donna l'idée d'introduire dans ce chœur un personnage qui, pour le délasser et lui donner le temps de reprendre haleine, récitait une aventure de quelque personnage illustre. Peu à peu, il traita des sujets tirés de l'histoire nationale, et le chœur ne joua plus qu'un rôle secondaire. Le théâtre était fondé. C'est vers le même temps que Susarion, par la représentation de farces satiriques, donna naissance à la comédie. Banni d'Athènes par la sévérité de Solon, qui voyait un danger moral dans ces fictions dramatiques, Thespiis promena son chariot dans les campagnes de l'Attique, couvert d'un masque de toile le visage de ses acteurs, d'abord barbouillé de lie, composa des actions dramatiques et ouvrit la voie au grand Eschyle. On a les titres de quelques-unes de ses pièces : *Pentée*, les *Prêtres*, les *Jeunes gens*, les *Jeux funèbres de Pélidas* ou *Phorbas*; mais aucun fragment n'est parvenu jusqu'à nous. Les quelques vers qu'on cite de Thespiis, et qu'on trouve dans les *Fragmenta tragicorum graecorum* de Didot, ne sont pas de lui, mais d'un grammairien grec qui eut l'idée de refaire ses pièces.

THESPIUS ou **THESTIUS**, fils d'Erechthée, roi de Thespie, en Béotie. Il eut cinquante filles, les Thespiades, qu'il livra à Hercule, son ami. Une d'entre elles ayant refusé de céder aux desirs du héros, il la fit prêtresse du temple qui lui avait été élevé à Thespie, en l'obligeant à rester vierge. Quant à ses autres sœurs, elles devinrent toutes mères d'un fils, et ces enfants allèrent pour la plupart s'établir en Sardaigne sous la conduite d'Iolas.

THESPROTIE, ancienne contrée de l'Epire occidentale, à l'O. d'Ambracie et le long de la mer. Ses villes principales étaient Butthrotum et Onchesme. Cette contrée était arrosée par l'Achéron et le Cocyte. Dodone et son célèbre oracle se trouvaient en Thesprotie.

THESSALIE, primitivement *Hémonie*, contrée de la Grèce septentrionale, bornée au N. par le mont Olympe, à l'E. par le Pinde, au S. par le mont Céta et à l'E. par le Pélion et l'Ossa. Comprise aujourd'hui dans l'empire ottoman, elle forme le livah de Larisse ou lenitscher, dans l'eyalet de Janina, pour la partie au N. de l'Othrys; on y compte environ 330,000 hab., dont 6,000 juifs et 50,000 musulmans. La partie entre l'Othrys et l'Céta appartient au royaume de Grèce, où elle forme l'éparchie de Phthiotide, dans le nome de Phthiotide-et-Phocide; Zeitoun est le ch.-l. de l'éparchie et de tout le nome. « La chaîne du Pinde, qui traverse la partie O., forme, dit le *Dictionnaire géographique universel*, le partage des eaux entre la mer Ionienne, à laquelle elle envoie l'Aspropotamos (Achéloüs), et l'Archipel, qui en reçoit la Salembria (Salamée). Les côtes, très-irrégulières et généralement escarpées, présentent les caps Kisosso, Zagora, Saint-Georges, et surtout le grand golfe de Volo, formé par une longue presqu'île qui le sépare de l'Archipel et du canal de Trikeri. La Salembria, qui arrose les plaines du milieu de cette province, la parcourt entièrement et en est la principale rivière; elle s'y grossit de la Tricala et du Saranta-Poros, à gauche, du

Fanari et du Sataldgi, à droite; c'est vers l'embranchure de ce cours d'eau qu'est la fameuse vallée de Tempé, resserrée entre les monts Olympe et Kisosso (Ossa). La partie S. est baignée par l'Hellada, qui dépend du bassin du golfe de Zeitoun. Le climat est délicieux et le sol très-fertile; l'huile et la soie y viennent surtout en abondance, et c'est la Thessalie qui fournit la plus grande partie des soies qui entrent dans le commerce de Salonique. L'industrie s'exerce particulièrement dans des fabriques de coton filé rouge. « La Thessalie, appelée Yanish par les Turcs, a joué un très-grand rôle dans la haute antiquité. Les Thessaliens ont été civilisés avant tous les autres Grecs. L'agriculture, favorisée par la fertilité du sol, y avait fait de grands progrès; les chevaux et les bœufs de la Thessalie étaient considérés à cette époque comme les plus beaux de l'univers. Les Thessaliens inventèrent, dit-on, l'art de l'équitation, ce qui fit donner le nom de Centaures à quelques peuplades thessaliennes, surtout à celles qui habitaient le mont Pélion et le mont Ossa. C'était dans la Thessalie que les anciens Grecs allaient chercher les plus beaux produits des arts manufacturiers. Elle était subdivisée en plusieurs districts : *Hestœotis*, *Pélasgiotis*, *Magnesia*, *Thessaliotis*, *Phthiotis*, *Ferrhæbia*, *Dolopia*, *Aniana* ou *Etæara* et *Malis*. On distinguait dans la société politique des Thessaliens quatre classes, dont deux étaient formées des conquérants. C'étaient les grandes familles descendant des anciens rois de la race d'Hercule, dont l'autorité, quelque temps maintenue après la conquête, avait fait place à une oligarchie multiple; celles des Aleuades, à Larisse; des Crantides, à Pharsale, et des Scopades, à Cranon. Au-dessous d'eux était le vulgaire des Thessaliens, ne pouvant se vanter d'une origine héroïque et n'ayant reçu qu'une petite portion du territoire conquis, mais exerçant, à titre de partie du peuple conquérant, le droit de voter dans l'élection des magistrats. Il y avait deux classes également parmi les vaincus : les uns jouissaient de la liberté personnelle, mais payaient un tribut pour les terres qu'on leur avait laissées et n'avaient aucun droit politique; les autres, appelés *pnestes* (pauvres), formaient une classe analogue à celle des ilotes à Sparte. Soumis aux rois de Macédoine, les Thessaliens ont toujours suivi depuis cette époque le sort des Macédoniens et sont tombés avec eux, après la bataille de Cynocéphales (197 av. J.-C.), sous la domination romaine. Constantin fit de la Thessalie une province particulière, dépendant de la préfecture d'Illyricum. Elle passa ensuite sous le sceptre des empereurs de Byzance, puis, au commencement du xiii^e siècle, sous celui des empereurs latins. C'est en 1460 qu'elle tomba au pouvoir des Turcs. Dans le grand nombre de ses villes, il faut mentionner, comme historiquement remarquables et généralement importantes par les ruines qui en subsistent encore : Pharsale, Larisse, Héradée, Gomphi (aujourd'hui les ruines de Skumbos), Troca (aujourd'hui Trikkala), Oloosson (aujourd'hui Ellassona), Gonnos (Lykostomo), Gyrtou (avec les ruines de Tattari), Cranon (Palaos-Larissa), Lanna (Zituni), Hypata (Neopatra), appelée aussi Hypati (aujourd'hui Patrazik).

THESSALIEN, IENNE s. et adj. (tè-sa-lin, i-è-ne). Géogr. Habitant de la Thessalie; qui appartient à ce pays ou à ses habitants : Les THESSALIENS. La population THESSALIENNE.

— s. m. Gramm. Variété du dialecte éolien.

THESSALONICIEN, IENNE s. et adj. (tè-sa-lo-ni-si-ain, i-è-ne). Géogr. anc. Habitant de Thessalonique; qui appartient à cette ville ou à ses habitants : Les THESSALONICIENS. La population THESSALONICIENNE.

Thessaloniciens (1^{re} ET 2^e ÉPÎTRES DE SAINT PAUL AUX). V. ÉPÎTRE.

THESSALONIQUE, appelée d'abord *Therma*, à cause des sources thermales qui abondent dans ses environs, ville de la Turquie d'Europe (Macédoine), sur le golfe Thermaïque; 70,000 hab. environ. La ville de Therma fut prise par les Athéniens au début de la guerre du Péloponèse et rebâtie en 315 par Cassandre, qui lui donna le nom de sa femme, Thessalonique, sœur d'Alexandre. Cette ville, sous la domination romaine, devint la capitale de toute la Macédoine; elle servit de quartier général au sénat et au parti de Pompée. Plus tard, elle reçut le titre de cité libre, en récompense de sa fidélité à Octave et Antoine, et fut pendant longtemps la capitale de tout le pays compris entre l'Adriatique et la mer Noire. Sa population dépassait 200,000 hab.; au i^{re} siècle, elle fut érigée en colonie romaine. Tout le monde connaît le massacre de Thessalonique ordonné par Théodose et la pénitence publique que saint Ambroise imposa à cet empereur. Thessalonique fut prise et pillée en 904 par les Sarrasins, en 1185 par les Normands, sous la conduite de Tancrede, et enfin, en 1430, par les Turcs, qui la possèdent encore aujourd'hui.

Thessalonique, située au fond du magnifique golfe du même nom, s'élève en amphithéâtre au-dessus de la mer. Son vieux château, ses blanches murailles garnies de tours, ses maisons étagées sur les flancs de la colline, ses élégants minarets lui donnent un aspect pittoresque; mais les rues sont étroites,

sinieuses, sales et bordées de chétives maisons, pour la plupart en bois. Grâce à la profondeur et à la sécurité de son port, elle est l'entrepôt principal du commerce de la Macédoine et l'une des échelles les plus importantes de l'Orient. On y remarque plusieurs monuments intéressants que nous allons décrire.

La citadelle ou château des Sept-Tours, qui domine la ville, est une construction vénitienne qui repose sur des soubassements helléniques. « A l'intérieur, dit M. Isambert, se trouvent des fragments de colonnes en vert antique, appartenant sans doute à un temple de Jupiter, et les débris d'un arc de triomphe. Une inscription nous apprend que ce dernier monument fut élevé sous le règne de Marc-Aurèle, en l'honneur d'Antonin le Pieux et de sa fille Faustine.

Les murailles, qui ont environ 8 kilom. de circuit, reposent sur des fondations cyclopéennes; elles datent du moyen âge et se composent de débris antiques de toute espèce. Ces murailles crénelées et garnies de tours forment autour de la ville une ceinture d'une blancheur éblouissante. La ville est encore défendue du côté de l'E. et de l'O. par deux ravines profondes qui descendent de la citadelle jusqu'à la mer.

Thessalonique est coupée de l'E. à l'O. par la grande rue du Bazar. Si l'on en juge par les deux arcs de triomphe dont on voit encore les débris à ses deux extrémités, cette rue suit la même direction que l'antique *Via Egnatia*, qui mettait en communication la Thrace et la Macédoine avec les bords de l'Adriatique.

L'arc de Constantin, situé près de la porte de Callamaria et à l'extrémité E. de la grande rue, a été élevé en l'honneur de Constantin, après sa victoire sur Licinius ou sur les Sarmates. Cet arc, à moitié ruiné, était bâti en brique et recouvert de plaques de marbre, sur lesquelles on distingue quelques bas-reliefs représentant des chameaux.

A l'autre extrémité de la rue et près de la porte Vardar se trouve un second arc, qui rappelle probablement la victoire d'Octave et d'Antoine à Philippi. Sa base est enfoncée dans le sol; il mesure environ 5m,60 de hauteur sur 3m,60 de largeur. On y remarque un bas-relief représentant un Romain couvert de sa toge et debout près d'un cheval. Une inscription fort curieuse, que l'on peut encore déchiffrer, donne une liste des politarques ou chefs de la ville.

Près de la rue du Bazar et dans le quartier juif s'élève le Sured-Maleh, ou Propylées de l'Hippodrome. Ces ruines remarquables se composent de quatre colonnes corinthiennes, dont l'architrave supporte des cariatides. Les juifs croient que ces figures ont été pétrifiées par enchantement et les appellent *las Incantadas*. La Rotonde, maintenant convertie en mosquée, était primitivement un temple bâti sous Trajan et consacré au culte des dieux Cabires. Ce monument, comme son nom l'indique, est de forme circulaire et rappelle le Panthéon de Rome. L'extérieur du dôme est revêtu de mosaïques.

La mosquée de Sainte-Sophie, ancienne église chrétienne, représente sur une échelle moins vaste le même plan que Sainte-Sophie de Constantinople. Selon la tradition, elle fut aussi construite sous le règne de Justinien, par l'architecte Anthémios. On y montre au voyageur crédule une chaire en vert antique, dans laquelle saint Paul aurait prêché pendant son séjour à Thessalonique.

La mosquée de Saint-Dimitri, autrefois l'église métropolitaine, est remarquable par son architecture et par une double rangée de colonnes en vert antique.

La mosquée d'Eski-Djuma occupe l'emplacement du temple de Vénus Thérapique. On y remarque encore six colonnes doriques du pronaois enclavées dans le mur.

Plusieurs conciles ont été tenus à Thessalonique. En 519, Dorothee, évêque de cette ville, souscrivit, dans un concile tenu avec la plupart de ses suffragants, le formulaire du pape Hormisdas, en présence du comte Licinius. Peu de temps après, Dorothee, qui n'avait souscrit que par hypocrisie, déchira ce même formulaire et déclara publiquement qu'il ne l'approuverait jamais. Au concile de 649, Paul de Thessalonique, attaché au monothéisme, dressa une exposition de sa doctrine qu'il envoya au pape saint Martin avec une lettre synodale pour la défendre. Le pape, pour toute réponse, lui envoya deux députés qu'il avait chargés d'une profession de foi catholique avec ordre de la lui faire signer, sous peine d'anathème. En 650, les légats du pape saint Martin étant arrivés à Thessalonique, Paul assembla un nouveau concile dans lequel il signa l'écrit du souverain pontife, mais après en avoir retranché l'anathème et omis le mot de *naturelle*, dont le pape s'était servi en parlant de la volonté et de l'opération de Jésus-Christ; il le remit ensuite aux légats, qui s'en déclarèrent satisfaits.

THESTA, sœur de Denys l'Ancien, tyran de Syracuse. Elle vivait vers l'an 405 av. J.-C. Plus jeune que son frère de quelques années, elle épousa un des plus généreux citoyens de Syracuse, nommé Polyxène, qui, ainsi qu'elle, n'avait aucun goût pour la tyrannie. Très-riche et possédant de grands biens en Grèce et en Italie, il s'échappa de Syracuse, ne

pouvant plus, lui mandait-il, être témoin de sang-froid des actes du tyran son beau-frère; il alla vivre libre parmi les Locriens, où sa femme le rejoignit plus tard. Thesta, restée seule à Syracuse, courut quelque danger; Denys la fit rechercher et lui demanda impérieusement en quel lieu s'était réfugié Polyxène. « Crois-tu, lui répondit cette courageuse femme, que j'aie pu connaître le départ de mon mari sans l'accompagner dans sa fuite, et ne serais-je pas plus glorieuse d'être nommée partout la femme de Polyxène banni que d'être appelée ici la sœur du tyran? » Denys n'osa faire périr sa sœur, et Thesta put, quelque temps après, s'échapper à son tour de Syracuse et se rendre auprès de son mari. Ils survécurent l'un et l'autre au tyran et virent l'avènement de son fils, Denys II, qui continua de régner avec des vicissitudes diverses pendant dix ans encore, jusqu'à ce que ses mauvais mœurs, son ivrognerie et le mépris où il était tombé amenassent sa chute.

THESTIUS, roi d'Étolie, fils de Mars ou, selon d'autres, d'Agénor. Il épousa Laophonte ou Déidamia, dont il eut plusieurs fils, qui périrent en combattant contre Mégare, et des filles, notamment Iéda, qu'il donna en mariage à Tyndarus, chassé de Sparte.

THESTIUS, roi de Thespiés. V. **THESPIUS**.

THESTOR s. m. (tê-stor). Entom. Genre d'insectes lépidoptères diurnes, formé aux dépens des papillons.

THESTOR, un des Argonautes, à qui sa science avait valu d'être nommé aussi *Idmon*. Il eut deux fils, Calchas et Alcaemon, et deux filles, Leucippe et Théonoe. Cette dernière ayant été enlevée par des pirates qui la vendirent à Icarus, roi de Carie, Thestor partit pour se mettre à sa recherche, fut jeté par la tempête en Carie et devint l'esclave du roi de ce pays. Peu après, Leucippe alla consulter l'oracle de Delphes, qui lui répondit que, pour retrouver son père et sa sœur, elle devait parcourir le monde sous les habits d'un prêtre d'Apollon. Arrivée en Carie, Leucippe fut aperçue par sa sœur Théonoe qui, ne la reconnaissant point, s'éprit du jeune prêtre, voulut lui faire partager son amour et, sur son refus, donna l'ordre à un esclave de tuer Leucippe. Or, cet esclave était Thestor, qui reconnut alors ses deux filles. Le roi de Carie, informé de cette aventure, renvoya dans leur pays, chargés de présents, Thestor et ses deux enfants.

THÈTE s. m. (tê-te — gr. *thés*, même sens). Antig. gr. Nom donné à Athènes aux mercenaires qui composaient la quatrième classe des citoyens.

— **Encycl.** Les *thètes* sont désignés dans l'*Odyssée* (IV, 644 ; XVIII, 356) comme des hommes libres qui travaillent pour vivre, et ils y sont distingués des *dmôes*, ou esclaves. C'est surtout dans l'organisation de la population athénienne, telle qu'elle fut établie par Solon, que le mot *thète* se trouve employé. Jusqu'à ce législateur, la naissance avait fait les droits et les privilèges des citoyens; il fonda les droits et les devoirs des citoyens, non plus sur la naissance, mais sur la propriété plus ou moins considérable. Dans ce dessein, il établit quatre classes de citoyens : les *pentacostomédimniens*, qui avaient un revenu d'au moins 500 médimnes, soit en grains, soit en fruits, soit en liquides; les cavaliers, qui avaient un revenu de 300 médimnes au moins et qui étaient regardés comme pouvant nourrir un cheval; les *zeugites*, qui avaient un revenu de 150 médimnes au moins et étaient regardés comme pouvant posséder un attelage de bœufs (*zeuges*); en dernier lieu les *thètes*, classe qui renfermait tous ceux dont le revenu n'atteignait pas 150 médimnes. Les *thètes* étaient donc les plus pauvres des citoyens d'Athènes; mais ils étaient citoyens et, comme tels, concouraient à former l'assemblée du peuple, participaient au vote des lois, à l'élection des magistrats, des généraux, des juges et de tous les fonctionnaires, aux discussions pour la paix et la guerre, pour la levée des impôts, etc. Seulement, s'ils possédaient le droit d'élection, ils n'avaient pas l'éligibilité, ils n'étaient pas admis aux emplois publics, qui étaient réservés aux trois premières classes. En compensation, ils ne payaient pas d'impôt, et toutes les charges de l'Etat pesaient sur les trois autres classes seules. On rencontre cependant chez les auteurs grecs certaines expressions qui pourraient faire croire à une taxe sur les *thètes*; mais les érudits sont d'accord pour les expliquer dans un sens différent.

THETFORD, *Sitomagus* des Romains, bourg et paroisse d'Angleterre (Norfolk), au confluent de l'Ouse et de la Thet, à 46 kilom. S.-O. de Norwich, 130 kilom. N.-N.-E. de Londres; 4,218 hab. Brasseries, fonderie, fabrique de machines; commerce considérable de grains. L'Ouse, qui y est navigable, y donne lieu à un important commerce de blé et de houille. Patrie de Thomas Paine. Cette ville, autrefois très-considérable, est aujourd'hui bien déchue de son ancienne splendeur; on y remarque cependant quelques débris d'édifices, notamment du palais de Jean de Gand et de l'abbaye de Bigod, la porte du Saint-Sépulchre, la chapelle du couvent de Canute, la vieille église Saint-Pierre, bâtie en cailloux noirs, l'hôtel de ville et la grande

salle du château. Durant l'Heptarchie, cette ville fut la capitale des Angles orientaux; dans le XII^e siècle, elle avait un évêché, qui fut ensuite transféré à Norwich. Elle est surtout célèbre pour avoir possédé un grand nombre d'établissements religieux. On n'y comptait pas moins de vingt églises et de huit monastères.

THÉTÈYE s. f. (tê-ti). Zooph. V. **TÉTÈYE**.

THÉTIDIE s. f. (tê-ti-dé — de *thétis*, et du gr. *eidos*, aspect). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, de la tribu des phalénides, dont l'espèce type habite l'Espagne et l'Algérie.

THÉTIS s. m. (tê-tiss). Poétiq. Mer personnifiée :

Sous un nouveau Xerxès, Thétis croit voir encore
Au travers de ses flots promener les forêts.

J.-B. ROUSSEAU.

— Astron. Nom d'une planète télescopique.

— Moll. Genre de coquilles bivalves.

— **Encycl.** Astron. *Thétis* est la 17^e des petites planètes qui circulent entre Mars et Jupiter. Découverte le 17 avril 1852 par Luther, elle offre l'apparence d'une étoile de 10^e grandeur. Voici le tableau de ses principaux éléments :

Moyen mouvement diurne. . .	912''59
Durée de la révolution sidérale. . .	1,420j,13
Distance moyenne au soleil. . .	2,47
Excentricité.	0,13
Longitude du périhélie. . . .	259° 22' 44''
Longitude moyenne de l'épo-	
que.	214° 30' 40''
Longitude du nœud ascendant. . .	125° 25' 55''
Inclinaison.	50 35' 28''
Epoque en temps moyen de	
Paris.	21 avril 1856

THÉTIS, divinité marine de la Grèce et la plus célèbre des Néréides, c'est-à-dire des filles de Nérée et de Doris. Elle épousa un simple mortel, Pélée, et fut mère d'Achille.

On a souvent confondu cette déesse (*Θητις*) avec *Τηθύς*, Téthys, épouse de l'Océan, dont Thétis est quelquefois donnée comme la fille. Chez nos poètes, Thétis est considérée comme la mer, et Mme Deshoulières dit dans ce sens qu'elle portera la gloire de Louis XIV des lieux où se lève

L'estre qui mesure
Les jours et les nuits...
Jusqu'en ces climats
Où, sans doute las
D'éclairer le monde,
Il va chez Thétis
Ballumer dans l'onde
Ses feux amors.

La même confusion a été faite dans le joli madrigal de Saint-Aulaire :

La divinité qui s'amuse
A me demander mon secret,
Si j'étais Apollon, ne serait pas ma Muse;
Elle serait Thétis... et le jour finirait.

Mais l'erreur n'est pas aussi considérable qu'on pourrait le croire. Thétis est une personnification féminine de l'Océan, dont son père Nérée est une personnification masculine, tandis que Téthys est l'épouse de l'Océan et la mère des Océanides.

« A côté d'Amphitrite et en tête des autres déesses marines se place, dans la mythologie homérique, dit M. Maury, Thétis, représentée comme habitant dans une grotte, au fond des mers. Cette circonstance a donné à penser qu'elle était une personnification des eaux mêmes. Car, dans la physique des premiers âges, on supposait que les eaux de l'Océan s'échappaient, à la manière des eaux de source, d'une grotte ou cavité souterraine. De là peut-être l'étymologie de son nom (*θητ*, sortir, couler); l'épithète d'*αἰσχρῆ*, qui lui est donnée, indique une personnification de la mer (*αἰ*, qui coule, (*σχ*) qui arrose. »

Thétis a pour compagnes les Néréides, dans lesquelles se personnifient le mouvement des vagues, leur couleur et leur aspect. Nérée, leur père, dont le nom reparait sous la forme de Nélée, par le changement fréquent de r en l, comme celui de Nélades (qui n'est qu'une forme de Néréides, obtenue par la chute de la même lettre r), se rattache à un thème primitif qui signifie couler, et il est également une personnification des eaux; aussi le donne-t-on pour père à Thétis, à la place de l'Océan.

Thétis n'était pas une des déesses les moins vénérées chez les Grecs, peuple essentiellement maritime; elle était particulièrement honorée en Laconie. Elle avait à Sparte un temple célèbre par une statue talismanique qui était donnée comme son image. Ce temple avait été bâti par Anaxandre, roi de Lacédémone, dans une circonstance que fait connaître Pausanias. Anaxandre, dit cet auteur, faisant la guerre aux Messéniens révoltés, prit en Messénie quelques femmes, entre autres Cléo, prêtresse de Thétis, qui lui fut demandée par sa femme Léandris. Celle-ci, ayant trouvé entre les mains de la prisonnière une statue de bois représentant Thétis, porta, sous l'inspiration d'un songe, son mari à ériger un temple à cette déesse. La statue en bois de Thétis, ou plutôt sa statuette (c'était sans doute une de ces figurines que les dévots du paganisme portaient sur eux, comme ceux du christianisme leurs médailles bénites et leurs scapulaires), fut conservée pieusement dans un endroit secret du temple.

Les alcyons, oiseaux amis des vagues de la mer, étaient consacrés à Thétis, *dilectæ Thetidi alcyones*, dit Virgile. André Chénier s'est souvenu du vers de Virgile au début de son élégie de la *Jeune Tarentine* :

Pleurez, doux alcyons! O vous, oiseaux sacrés,
Oiseaux chers à Thétis, doux alcyons, pleurez!

Thétis n'est donnée par Apollodore que comme la dixième des Néréides. Cependant le même auteur lui accorde une place à part lorsqu'il raconte que Vulcain, « tombé en Lemnos et boiteux de cette chute, fut sauvé par Thétis. » D'elle, poursuit Passerat dans sa naïve traduction d'Apollodore, fut amoureux Jupiter et en jouit, après qu'elle se fut changée en main de femme pour lui échapper. Mais quand il aperçut qu'elle étoit grosse, il se hâta de l'engloutir; cause qu'elle disoit qu'après avoir eu une fille elle auroit un garçon qui seroit maître et seigneur du ciel. Craignant que cela n'advint, il la dévora... » Telle aurait été l'origine de la naissance d'Athéné. Dans ce récit, où peut-être faudrait-il lire Thémis ou Métis au lieu de Thétis, la mère d'Athéné est identique avec la Titanide, fille de l'Océan, qui est aussi donnée comme la mère de Pallas Tritonide.

Apollodore raconte encore d'une autre façon l'issue des amours de Jupiter et de la Néréide : Pélée, dit-il, après avoir épousé Antigone, se maria encore à une autre; « ce fut à Thétis, fille de Nérée, pour laquelle avoir en mariage Jupiter et Neptune jadis eurent débat ensemble. Néanmoins Jupiter ne poursuivit plus outre quand il ouït ce qu'elle prophétisoit, à savoir que ce qui naîtroit d'elle seroit plus fort et plus puissant que son père. Plusieurs disent que Jupiter eût sur le point de coucher avec elle fut averti par Prométhée que ce qui en naîtroit devoit commander au ciel. D'autres maintiennent que ce fut Junon qui lui desconseilla de s'acoïter de Jupiter, qui par despit voulut qu'elle ne fût mariée qu'à un homme mortel. Pélée pria Chiron de lui enseigner le moyen de la prendre et contraindre de demeurer avec lui. Car pour s'échapper elle se changeoit en diverses sortes, maintenant en feu, tantôt en eau, puis en beste sauvage. Mais Pélée s'en étant une fois saisi ne la voulut jamais lâcher qu'elle n'eût repris la première forme. Les dieux se trouvèrent à leurs noces, qui se firent sur le mont Pélion, et donnèrent chacun leur présent aux nouveaux mariés. Chiron donna à Pélée une lance de fresne; Neptune deux chevaux, Balaüs et Xanthus, qui étoient immortels; Vulcain une épée, et les autres quelque autre chose. Thétis eut de Pélée un beau fils qu'elle désira rendre immortel. Et pour parvenir à son intention, de nuit, au desqu de son mary, elle le couvrit tout de feu, brûlant ce qui étoit en lui de mortel du costé de son père. Et de jour l'ignoït d'ambrosie. Peleus, qui espioit curieusement ce que faisoit sa femme, avisa son fils au milieu du feu et s'escria hautement. Adonques Thétis, voyant qu'elle avoit failli à son entreprise, laissa là l'enfant et s'en retourna avec les Néréides... »

Une tradition, dont le sens historique est assez clair, voulait que, Lycurge, fils de Dryas, roi d'un peuple qui habitait près du fleuve Strymon, ayant chassé Bacchus et enchaîné ses prêtresses, le dieu asiatique eût été contraint de s'enfuir vers Thétis, c'est-à-dire par mer.

Thétis est elle-même représentée, ainsi que ses sœurs les autres Néréides, comme protectrice des Argonautes, grâce à la prière de Junon.

Lucien, dont l'ironie est universelle, n'a pas manqué de plaisanter sur l'inquiétude que Prométhée met au cœur de Jupiter à l'endroit de ses amours projetés avec Thétis. D'après la version adoptée par le critique de Samosate, Jupiter, prévenu à temps des suites que doit entraîner sa passion, la réprime prudemment :

Prométhée. Si je te dis où tu vas en ce moment, te paraîtra-t-il pour le reste un prophète digne de foi?

Jupiter. Pourquoi pas?

Prométhée. Tu vas trouver Thétis, pour coucher avec elle.

Jupiter. Tuas deviné; mais que s'ensuivra-t-il? Car il me semble que tu vas me dire la vérité.

Prométhée. Garde-toi bien, Jupiter, d'avoir commerce avec la Néréide; si elle devient grosse de tes œuvres, son enfant te traitera comme tu as traité Saturne.

Jupiter. Tu veux dire qu'il me détronera.

Prométhée. Puisse cela ne jamais arriver, Jupiter! mais c'est l'issue qui menace tes amours avec elle.

Jupiter. Adieu donc, Thétis.

On sait avec quel soin jaloux Thétis chercha à dérober son fils Achille au destin qui lui avait été prédit par un oracle s'il prenait part à la guerre de Troie. Achille, dans l'*Iphigénie* de Racine, rappelle ces préoccupations maternelles :

Pour qui, sourd à la voix d'une mère immortelle
Et d'un père éperdu négligeant les avis,
Vais-je chercher la mort tant prédite à leur fils?

Elle le cacha en vain dans l'île de Scyros, sous le déguisement que l'on connaît. On peut voir dans Homère avec quelle tendre sollicitude elle veilla sur lui durant toute cette

guerre. C'est elle qui demande pour lui une armure à Vulcain : c'est elle qui le console, lorsqu'il va l'implorer au bord de la mer dans ses douleurs ; ce sera elle enfin qui pleurera sur son corps avec les autres néréides et qui transportera ces tristes restes dans les files Heureuses.

Suivant M. Maury, Achille, fils de Thétis, la déesse nationale de Phthie, rappelle l'idée d'un fleuve. C'est du moins ce qui résulte du sens étymologique du nom du héros, et ce que confirment plusieurs traits de sa légende.

Thétis et Péloée (ÉPITHALAME DE), poème de Catulle, le seul qu'il ait écrit en vers hexamètres. Quoiqu'aucun grammairien de l'antiquité n'ait parlé de l'origine de cet ouvrage, on a tout lieu de croire qu'il est imité de quel que poème alexandrin. Catulle a beaucoup emprunté aux écrivains de cette période, dont le goût artistique, la grâce un peu raffinée convenaient admirablement à son génie délicat et fantaisiste. Le poème est d'une composition originale et un peu artificielle, qui n'indique pas une source bien classique. Le poète raconte que, lorsque les Argonautes partirent pour la conquête de la toison d'or, les nymphes et les néréides s'élevèrent à la surface des flots pour voir cette troupe héroïque, et que leurs beaux seins apparurent au-dessus des ondes. Ce fut alors que Péloée se sentit pris d'un vif amour pour la belle Thétis ; Thétis partagea cette passion, et le grand Jupiter consentit à les unir. La Thessalie vit alors accourir en foule les mortels et les dieux, conviés aux noces.

Ce sujet ne sert au poète que de cadre pour raconter l'aventure d'Ariane et de Thésée. Le lit nuptial est, en effet, couvert d'un riche tapis sur lequel est brodée toute cette légende. Sans plus tarder, il se lance dans le récit de l'amour que le jeune Athénien inspira à la fille de Minos :

*Hinc simul ac cupido conspexit lumine virgo
Regina, quam suaves expirans castus odoros
Lectulus in molli complexu matris alebat,
Quales Eurotae progiunt flumina myrtos...*

La vierge royale le contempla d'un regard amoureux ; elle était dans les bras de sa mère, couchée sur un lit chaste, d'où s'exhalait de doux parfums, toute semblable à ces myrtes que portent les rives de l'Eurotas. « Cette gracieuse poésie est comme un écho lointain de Théocrite ; puis viennent les combats de Thésée contre le Minotaure, sa victoire, les transports des deux amants, enfin l'abandon d'Ariane par le héros infidèle. Ariane éperdue, debout sur le rivage, voit s'éloigner le vaisseau qui l'emporte. La poésie de Catulle est toute pleine de peintures et d'images gracieuses ; Ariane s'élançait au milieu des flots, « relevant ses voiles légers qui laissent voir sa jambe mise à nu ; »

Mollia undata tollentem tegmina sura.

Ici l'artiste fait peut-être un peu de tort au poète passionné ; mais bientôt la passion éclate tout entière dans les plaintes éloquentes de la jeune fille abandonnée :

*Sicine me patriis avictam, perfide, ab oris,
Perfide, deserto lituisti in litore, Thesee!
Si tibi non cordi fuerant connubia nostra
Sæva quod horribas prius præcepta parentis,
Attamen in vestras potuisti ducere sedes,
Quæ tibi iuvando famularer serua labore,
Candida permixtas liquida vestigia lymphis
Purpureæ tuam consternens vestie cubile!*

Ainsi, tu m'arrachais, perfide, aux rivages paternels, pour m'abandonner sur un rivage désert, perfide Thésée ! Si mon hymen ne te souriait pas, si tu redoutais les ordres sévères de ton vieux père, tu pouvais au moins m'emmener à ta suite dans votre palais ; là, devenue ton esclave, j'aurais eu la joie de te servir, d'arroser doucement d'une eau pure tes pieds blancs, d'étendre sur ton lit les tapis de pourpre.

Le châtiment de Thésée aussitôt commence. La fatide nef aux voiles noires que l'infidèle a oublié de remplacer est aperçue de loin par son père, Egée, qui, de désespoir, se précipite dans les flots. Les plaintes du malheureux père, dans le poème de Catulle, sont un des plus beaux morceaux de la muse latine.

L'épisode achevé, Catulle reprend son cadre ; il achève de décrire les noces de Thétis et de Péloée. Virgile a beaucoup emprunté à ce poème, d'une large facture, empreint d'une grâce et d'une passion souveraines ; il lui doit les éloquentes récriminations de Didon, abandonnée comme Ariane, et n'a pas même daigné de copier çà et là quelques vers.

Thétis et Péloée, tragédie lyrique en cinq actes, avec un prologue, paroles de Fontenelle, musique de Colasse ; représentée à l'Académie royale de musique le 11 janvier 1689. La pièce est précédée d'un prologue, où la Nuit, la Victoire et le Soleil dialoguent et chantent les louanges du roi ; on était à la veille de la guerre de la ligue d'Augsbourg, et rien ne faisait encore prévoir que Louis XIV, alors à l'apogée de sa gloire, était sur le point d'éprouver de longs revers. Ce prologue est un écho des fêtes de Versailles. La tragédie elle-même est un écheveau de quatre ou cinq amours enchevêtrés, qui se débrouille on ne sait point pour comment. Péloée aime Thétis, déesse de la mer, et en est aimé ; mais il a pour rival Neptune, redoutable concurrence qui force les amants à

xv.

celer leurs feux ; Neptune vient saluer Thétis dans toute la pompe de sa cour, et Jupiter lui-même s'éprend de la belle déesse abusée par un stratagème de Doris, qui aime Péloée et veut s'assurer qu'elle est payée de retour. Croyant à la perfidie de son amant, Thétis lui fait une querelle qui finit, comme toujours, par une réconciliation. Au milieu de l'entretien, Jupiter arrive, fait sa déclaration et, fort étonné de l'accueil froid qu'on lui fait, essaye d'éblouir la déesse par le spectacle de sa puissance. Neptune, attiré par le chant des peuples qu'a évoqués Jupiter, brave et menace ce nouveau rival ; sur quoi le rideau tombe. L'acte suivant nous transporte au temple du Destin, où Péloée vient consulter l'oracle. On lui répond que le livre des Destinées ne s'ouvre pas pour un simple mortel. Neptune, qui survient, réussit, en sa qualité de grand dieu, à faire parler l'oracle. Une voix mugissante répond du fond du temple que l'époux de la belle Thétis doit être un jour moins grand, moins puissant que son fils. Neptune, personnage pratique, n'hésite pas à sacrifier son amour à sa puissance ; il se désiste, abandonne la poursuite de Thétis et fait politiquement annoncer à Jupiter sa résolution sans en dévoiler le motif. Débarassé de ce rival, Jupiter est vivement irrité lorsqu'il apprend de Doris qu'il y en a un autre, et que ce rival n'est qu'un simple mortel ; dans sa colère, il appelle les Euménides et les Vents et leur ordonne d'emporter et de clouer Péloée sur le rocher de Prométhée. A la fin, il apprend de Mercure la cause du désistement de Neptune, et la crainte de se voir quelque jour détrôner par le fils qui maltraitait de son union avec Thétis le décide également à abandonner la poursuite de la déesse. Il ordonne aux Vents de ramener Péloée, et la pièce finit par une apothèse représentant les noces de Thétis et de Péloée. Cet opéra fut repris huit fois jusqu'en 1750. Mlle Marthe Le Rochois, actrice d'esprit, se distingua dans le rôle de Thétis ; Thévenard et Chassé, dans celui de Neptune. A l'occasion de cet opéra, Colasse, élève de Lulli, fut accusé de copier trop servilement son maître. Fontenelle assista à la reprise de son œuvre en 1750, à l'amphithéâtre où il s'était trouvé soixante et un ans auparavant, lors de la première représentation.

Thétis. Iconogr. Le Louvre possède une statue antique en marbre de Paros, que Winckelmann avait d'abord prise pour une figure de *Vénus Euphrasie* (favorable aux navigateurs), et dans laquelle il reconnut ensuite Thétis. La déesse est debout sur l'avant d'un navire, le front ceint d'un diadème, la main droite abaissée comme pour retenir son manteau qui est descendu au-dessous de ses flancs, la main gauche appuyée sur une rame autour de laquelle s'enroule la queue d'un hippocampe. Sur le bordage du navire sont sculptés trois glaives, ceux des Argonautes pour lesquels Junon obtint la protection de Thétis pendant une tempête. « Grand admirateur de cette statue, Winckelmann la place parmi les chefs-d'œuvre de l'antiquité ; cependant, fit un critique, elle présente quelques imperfections qui ne permettent pas de la mettre au premier rang. La pose, quoique gracieuse, est trop indécise et semble être plus que naïve ; mais les contours de toute la partie nue sont d'une délicatesse extrême et pleins de charme. La draperie est d'une légèreté exquise et faite avec tant de soin, que l'adresse de la main ne peut aller plus loin. La tête est d'un joli caractère ; on peut cependant la croire l'ouvrage de quelque artiste moderne. Le bras droit, une partie du bras gauche, la main gauche et une portion du vaisseau sont aussi des restaurations modernes. » Cette statue a été trouvée dans les jardins d'Antonin, près de Lanuvium, et a appartenu à la villa Albani. Elle a été gravée au trait par Réveil (*Galerie de l'histoire et des arts*, t. I, pl. 22).

On voit dans la cathédrale d'Amalfi un bas-relief antique représentant les *Noces de Thétis et de Péloée* ou, selon quelques archéologues, les *Noces de Mars et de Rhea*. Au musée des Studi est une peinture antique trouvée à Pompéi, et qui a pour sujet *Thétis suppliant Jupiter en faveur de son fils Achille*. Ce dernier sujet a été retracé par Ingres dans un grand tableau, exécuté à Rome en 1811 et qui appartient au musée d'Aix, en Provence. La tête dans une éclaircie du ciel, le torse en partie nu et en partie couvert, le bras gauche appuyé sur un ancre et la main droite tenant un sceptre, Jupiter est assis sur son trône. Thétis, blanche comme l'écume de la mer, souple et svelte comme une néréide, se glisse timidement entre les bras du maître des dieux et lui touche la barbe. Dans un coin du ciel apparaît le visage de la jalouse Junon.

Le musée de Naples possède une camée antique en cornaline, où l'on voit Thétis sur un triton, portant les armes d'Achille. Dans la même collection est un beau camée moderne en agate, qui la représente debout sur un dauphin, accompagnée d'un triton et de Zéphire. Un tableau de Luca Giordano nous la fait voir montée sur un char en forme de coquille, que traînent des dauphins (musée de Florence). Noël Coypel a attelé des cygnes à son char et a placé l'Amour à ses côtés (dans un tableau du grand Trianon). Le *Triomphe de Neptune et de Thétis* (quel-

ques auteurs disent d'*Amphitrite*) a été peint par Le Brun dans une des voatures de la galerie d'Apollon, au Louvre ; le char des deux divinités est traîné par des chevaux marins et escorté par une foule de tritons et de néréides. Une composition du Rosso, *Neptune caressant Thétis*, a été gravée par R. Boyvin. D'autres sujets relatifs à *Thétis et Neptune* ont été gravés par Giorgio Ghisi, de Mantoue, d'après Pierino del Vaga, et par Jacopo da Leonardi, d'après Séb. Conca. Un groupe de marbre sculpté, par Gabriel de Gruppello, pour la décoration d'une fontaine et représentant Neptune et Thétis avec un cheval ailé portant un génie, appartient au musée de Bruxelles.

Wyngeerde a gravé les *Noces de Thétis et de Péloée*, d'après Rubens. Une peinture de ce dernier maître, *Thétis suppliant Jupiter*, a été payée 25 guinées à la vente de la collection de J. Reynolds en 1795. Edme Jenuurat a gravé, d'après Nicolas Vieughels, *Thétis plongeant Achille dans les eaux du Sijx* (1719). Nous consacrons ci-après des articles spéciaux au tableau de Gérard, *Thétis portant l'armure d'Achille*, et à la composition de Henri Regnault retraçant le même sujet, et qui a obtenu le grand prix de Rome en 1866. Un pensionnaire de la villa Médicis, M. Lafrance, a envoyé de Rome, en 1873, un bas-relief ayant pour sujet *Thétis recevant les armes d'Achille* : Vulcain présente à la déesse le casque étincelant qu'il a fabriqué ; trois nymphes chargent les autres pièces de l'armure sur le char attelé de deux chevaux ailés qui a amené Thétis ; les Cyclopes ont suspendu un instant leur rude labeur pour contempler les divines visitieuses. M. J. Klagman a exécuté en 1859, pour la décoration d'une cheminée monumentale de l'ancien ministère des colonies et de l'Algérie, un bas-relief représentant *Thétis, sœur de l'Océan, nymphe de la Méditerranée*. Des statues de *Thétis* ont été sculptées par Etienne Le Hongre et par Desjardins, pour le château de Versailles. Girardon, Regnaudin, Guérin et de Marsy ont exécuté, pour la décoration d'une des grottes du parc, une vaste composition, *Apollon chez Thétis*, comprenant sept figures et deux groupes de chevaux et de tritons. Au musée de Caen est un tableau de Jouvenet, qui représente *Apollon sortant des bras de Thétis* ; une néréide et un triton poussent le char du dieu ; la Nuit fait disparaître ses voiles ; une des Heures arrange la chevelure de Thétis. Jouvenet a peint aussi, pour Trianon, une allégorie relative au coucher du soleil : Apollon descend de son char et s'approprie à se retirer dans les bras de Thétis ; celle-ci paraît dans un coin du tableau et semble pénétrée de l'honneur qu'elle va recevoir. Le grand Trianon a conservé un tableau de Ch. de La Fosse, relatif à *Apollon et Thétis*.

Dans plusieurs compositions allégoriques, la mer a été figurée sous les traits de Thétis. C'est ainsi que, dans une des peintures de la voûte de la grande galerie de Versailles, Ch. Le Brun, pour exprimer la puissance maritime de la Hollande, a représenté cet Etat sous les traits d'une femme armée d'un trident et tenant une chaîne à laquelle Thétis est attachée.

Thétis portant l'armure d'Achille, tableau de Gérard, collection particulière. Patrocle ayant revêtu l'armure d'Achille pour aller au combat dans lequel il périrait victime de sa vaillance, le fils de Péloée se trouvait sans armes. Thétis, sa mère, obtint de Vulcain qu'il lui en forgerait de nouvelles, et c'est alors que le dieu du feu exécuta ce célèbre bouclier si admirablement décrit par Homère dans l'*Iliade*. « A peine l'ouvrier illustre a-t-il fini cette armure, dit le poète, qu'il se hâte de la présenter à la mère d'Achille. Soudain la déesse, semblable au vautour, s'élançait des sommets de l'Olympe et emportait ses armes, présent superbe de Vulcain. » Gérard composa ce sujet pour servir de pendant au *Triomphe de Galatée*, peint par Raphaël, et le tableau parut au Salon de 1822. On y remarqua surtout l'élégance du dessin et la grâce de la composition, qualités ordinaires du peintre. Cette composition, déchue de sa première place lorsque le tableau de Raphaël fut rendu en 1815, est maintenant en la possession du prince Pozzo di Borgo. Réveil l'a gravée au trait.

Thétis apportant à Achille les armes forgées par Vulcain, tableau de Henri Regnault ; à l'Ecole nationale des beaux-arts, à Paris. La déesse, soulevant d'une main la lourde draperie qui ferme l'entrée de la tente d'Achille, tient de l'autre un casque richement ciselé ; elle est grave, impassible, solennelle, comme la Destinée ; une épaisse chevelure blonde couvre ses épaules. Achille, qui était couché sur le corps de Patrocle, se relève à demi, le poing serré, les yeux fixés sur les armes divines qui lui apportent la vengeance, les narines dilatées, la bouche frémissante. Cette composition dramatique a remporté le grand prix de Rome en 1866 ; elle est loin d'être sans défaut, mais on y découvre déjà quelques-unes des grandes qualités que Regnault manifesta depuis et qu'il eût sans doute poussées si loin, s'il n'eût été enlevé prématurément à l'école française. M. Arthur Duparc, qui a recueilli la *Correspondance de Henri Regnault* (Paris, 1873), a rapporté une piquante anecdote au sujet de la *Thétis*. « Au

début du concours, dit-il, Regnault travailla avec ardeur ; mais bientôt l'entraînement lui manqua, sa composition lui déplut, il est mécontent de lui et, prévoyant un échec, il abandonne son œuvre inachevée et semble renoncer à la lutte.... Le concours touchait à sa fin ; encore quelques jours, et les concurrents allaient sortir de loge, lorsque Henri, étant venu avec moi passer la soirée chez un ami, y rencontra une jeune fille dont les traits expressifs et la physionomie étrange lui causèrent une impression profonde. Il en fit aussitôt deux croquis, et nous le vîmes devenir pensif. Dès le lendemain, il se remit à l'œuvre ; d'une esquisse en hauteur il fit un tableau en largeur, sans modifier pourtant sa composition et l'arrangement des personnages, et donna à sa *Thétis* le profil fin et distingué de la jeune fille qu'il avait rencontrée la veille. Son ardeur au travail était fiévreuse ; on le sentait comme oppressé par une vision intérieure qu'il s'efforçait de reproduire. En douze jours, son tableau fut refait et obtint le prix. Si quelques passages se ressentent de la rapidité de l'exécution, combien de qualités les rachètent ! Quelle vie, quelle énergie dans cette figure d'Achille ! Quelle noblesse, quelle élégance, quelle exquise pureté de lignes dans la *Thétis* ! Quelle fierté, quelle allure de déesse ! »

THEU s. m. (teu). Syn. de **THEUGUE**.

THEUDELINDE, reine des Lombards vers la fin du vie siècle et au commencement du viie. Veuve d'Anthraxide en 590, elle s'unit en secondes noces à Agilulph, duc de Turin, et plaça sur la tête de son nouvel époux la couronne qu'elle avait su conserver ; mais, afin de satisfaire les populations qu'elle gouvernait et les prêtres par qui elle était gouvernée, elle ne fit cela qu'après que le duc de Turin eut embrassé, lui et ceux qui lui étaient soumis, la foi catholique. Cette foi n'était pourtant pas bien vive chez la reine des Lombards. On la vit, peu de temps après cet acte d'excessif prosélytisme, engagée par les évêques d'Istrie dans le schisme provoqué par l'affaire des trois chapitres ; mais saint Grégoire le Grand sut, par la persuasion, un peu aussi par les menaces, ramener la reine à l'Eglise romaine. Agilulph étant mort vers la fin de l'année 615, Theudelinde gouverna, comme régente de son fils Adolalde, jusqu'en 626.

THEUDIS, roi des Wisigoths, le premier qui ait résidé en Espagne, mort à Barcelone en 548. Envoyé en Espagne par Théodoric le Grand, pour défendre ce pays contre les Francs pendant la minorité d'Amalaric, il devint vice-roi, se rendit tout-puissant, surtout après son mariage avec une riche indigène, tant par ses qualités personnelles que par la sagesse de son gouvernement, et se fit facilement nommer roi en 531 à la mort d'Amalaric. Theudis fixa sa résidence à Barcelone, se laissa enlever par les Francs une partie de ses possessions du midi de la Gaule, mais recouvra le bas Languedoc jusqu'au Rhône, après le départ de Childéric (534). Vers cette époque, il refusa de secourir Gélimer, dernier roi des Vandales, puis envoya des troupes à Gondemar, roi des Bourguignons, en guerre avec les Francs. Ceux-ci s'en vengèrent en marchant, en 542, contre les Wisigoths et en allant assiéger Saragosse. Theudis se défendit avec une telle vigueur que Childéric et Clotaire durent lever le siège et eurent leur arrière-garde taillée en pièces dans les gorges des Pyrénées. Quelques années après, Justinien envoya des troupes reprendre en Afrique la ville de Ceuta, prise par le roi des Wisigoths. Ce dernier se mit lui-même à la tête de son armée, mais fut complètement défait par les Grecs, et ce ne fut pas sans peine qu'il parvint à repasser le détroit. Theudis fut assassiné dans son palais par un de ses ennemis qui contrefaisait le fou. Quoique attaché, comme son peuple, à la secte des ariens, ce prince se montra fort tolérant envers les catholiques. Il eut pour successeur Theudisèle.

THEUDISÈLE ou **THÉODISÈLE**, roi des Wisigoths d'Espagne, mort à Séville en 549. Il était, croit-on, neveu de Theudis, qui le mit à la tête de ses armées. Ce fut lui qui, après la levée du siège de Saragosse par les Francs, en 542, tailla en pièces leur arrière-garde dans les gorges des Pyrénées. Après la mort de Theudis, les Wisigoths appelèrent à monter sur le trône. C'était un prince dissolu, cruel, qui s'attira, par ses débordements, la haine de ses sujets et fut assassiné dans un festin à Séville. Grégoire de Tours raconte qu'il fut mis à mort la veille d'un jour où il devait démontrer la fausseté d'un prétendu miracle. Il eut pour successeur Agila.

THEURGIE s. f. (té-ur-jé — gr. *theourgia* ; de *theos*, dieu, et *ergon*, ouvrage). Sorte de magie par laquelle on prétendait se mettre en rapport avec les divinités bienfaisantes : *La theurgie était opposée à la goétie, comme la magie blanche, dans le langage ordinaire, est opposée à la magie noire*. (Acad.) *Le monde romain se relevait encore pour chercher la vie qui lui échappait dans les visions de la magie et de la theurgie*. (H. Martin.)

— Science du merveilleux ; art de faire des miracles.

— Dans le système des néoplatoniciens,

Art de faire descendre Dieu dans l'âme et de créer pour elle un état extatique.

— **Enceyl.** La *théurgie* est née en Orient comme tous les mysticismes. Le prêtre théurgique devait être irréprochable dans ses mœurs, et tous ceux qui avaient part aux rites devaient être également purs. Ceux qui aspiraient à devenir prêtres de cette secte devaient passer par toutes sortes d'épreuves d'initiation : jeûner, prier, vivre dans la continence, se purifier par diverses expiations. Puis venaient les grands mystères, où il n'était plus question que de méditer et de contempler toute la nature, qui ne devait plus avoir rien de caché pour ceux qui avaient passé par ces épreuves. On croyait que c'était par le pouvoir de la *théurgie* qu'Hercule, Jason, Thésée, Castor et Pollux et tous les autres héros opéraient ces prodiges de valeur qu'on admirait en eux.

Aristophane et Pausanias attribuent l'invention de la *théurgie* à Orphée ; il enseigna comment il fallait servir les dieux, apaiser leur colère, expier les crimes et guérir les maladies ; on a encore les hymnes composés sous son nom vers le temps de Pisistrate. Ce sont de véritables conjurations théurgiques.

Il y avait une grande conformité entre la magie théurgique et la théologie païenne. Apollonius de Tyane, Apulée, Porphyre, Jamblique, Julien, comptent parmi les théurges les plus célèbres de l'antiquité. On y pourrait mettre aussi Jésus.

Les formules théurgiques, d'après Jamblique, avaient d'abord été composées en langue égyptienne ou en langue chaldéenne. Les Grecs et les Romains qui s'en servaient conservèrent beaucoup de mots de langues orientales qui, mêlés avec des mots grecs et latins, formaient un langage barbare et inintelligible aux hommes, mais clair, disait-on, pour les dieux. Au reste, il fallait prononcer tous ces termes sans en omettre un seul, sans hésiter ni bégayer, le plus léger défaut d'articulation étant capable de faire manquer toute l'opération. V. les mots **MAGIE** et **MYSTICISME** MÉDICAL.

Dans l'antiquité, c'est au nom de la religion et dans les temples que les prêtres ont accompli leurs guérisons miraculeuses. Dans l'ancienne Égypte et en Chaldée les astrologues attribuaient aux astres une influence sur les diverses parties du corps. Le soleil ou le dieu Ra agissait sur la tête, Cinubis sur le nez et les lèvres, Hathor sur les yeux, Selk sur les dents, Moon sur la chevelure, Rieth sur les genoux, etc. En Grèce, dès l'époque de la guerre de Troie, nous voyons qu'on invoque les dieux pour mettre fin aux épidémies. Des temples médicaux furent élevés en divers lieux, notamment à Epidaure. Ceux de Pergame, en Asie Mineure, de Cos et de Cyrée, en Libye, furent très-célèbres. Ces temples étaient situés dans des lieux agréables, près de sources thermales ou de cours d'eau et entourés de jardins. Les prêtres conseillaient les remèdes appropriés à chacune des maladies, mais seulement après que les malades s'étaient préparés durant plusieurs jours et plusieurs nuits par l'abstinence, le jeûne, les prières, les offrandes, les sacrifices, etc. ; puis le dieu se faisait entendre mystérieusement ; une voix cachée expliquait leurs songes aux malades et rendait, sous forme d'oracle, les arrêts de sa thérapeutique sacrée. Ainsi excitée par la terreur et la foi, l'imagination des malades venait en aide à la nature, réagissait sur l'économie, et quelques-uns se trouvaient immédiatement guéris, tandis que d'autres attendaient plus longtemps et même toujours l'efficacité des remèdes. En somme, il y avait bien plus de malades exploités que de malades guéris. Voici un exemple des superstitions des prêtres médecins. Pour faire voltiger Hécate sous la forme d'un feu aérien, un compère, caché dans une chambre obscure, attendait la fin d'une évocation magique et lâchait un milan ou un hibou auquel était attachée de l'étope enflammée. Aussitôt le malade, prévenu d'avoir à se prosterner lors de l'apparition du feu, se cachait la face contre terre jusqu'à ce que le magicien lui ordonnât de se lever, ce qu'il ne faisait qu'après avoir repris l'oiseau et lorsque le feu était éteint. Le mysticisme médical et la *théurgie* furent en grand honneur en Grèce jusqu'à l'époque d'Aristote, grâce à qui l'enseignement de la médecine commença à devenir plus séculier.

Chose curieuse, ces aberrations mentales ne s'introduisirent que bien plus tard à Rome, et n'y eurent qu'un crédit passager. Les prêtres, les aruspices, les devins, les fabricants de charmes et de philtres, etc., n'eurent pas un long succès dans la masse du peuple, soucieuse d'autres idées et déjà d'une virilité robuste.

Dans la Gaule, la *théurgie* eut pour représentants les druides qui, eux aussi, s'attribuaient le pouvoir de commander aux esprits et d'opérer des cures merveilleuses. Quand le christianisme vint, les évêques combattirent la magie, la divination et la sorcellerie anciennes, mais ils les remplacèrent par de nouvelles erreurs. Les dieux de l'Olympe furent remplacés par un Dieu unique et par un démon, également tout-puissants dans la production et dans la cure des maladies. Malheureusement, on ne laissait point à Dieu le soin de guérir les maladies produites par le démon, et quand un infortuné semblait

atteint de quelqu'une de ces dernières, si l'exorcisme ne l'en guérissait pas, on l'envoyait à la torture et de là au bûcher. Ainsi périrent dans les flammes des milliers d'individus prétendus possédés du démon et qui n'étaient que de pauvres malades. La croyance au démon et aux influences miraculeuses dans la production ou la guérison des maladies a duré jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. Elle existe encore dans bien des campagnes où le prêtre a conservé une grande influence, preuve bien frappante de la misérable faiblesse de la plus grande partie de l'humanité.

Jacques II, mort en exil à Saint-Germain, avait, dit-on, reçu du ciel le don d'opérer des miracles. Comme ses prédécesseurs, et comme les rois de France, il croyait guérir les scrofuleux en les touchant du bout du doigt. C'était sa distraction à Saint-Germain. D'après Salgues, il faisait marcher les boiteux, dégourdissait la jambe des goutteux, faisait parler les muets, absolument comme Jésus-Christ. Pour répondre à ces guérisons extraordinaires, on répandit le bruit qu'un janséniste, nommé Vialart, avait rendu pendant sa vie la vue à des aveugles. Comme il était enterré à Châlons-sur-Marne, on vit aussitôt une foule de malades accourir dans cette ville, pour recouvrer la santé, sur le tombeau de Vialart. L'idée vint alors à certaines gens d'organiser à Paris le même système de cures miraculeuses. Un diacre janséniste, nommé Paris, connu par sa grande piété, vint à mourir et fut inhumé au cimetière de Saint-Médard. On répandit le bruit que sa dépouille avait la puissance de guérir les maladies. Des malades furent envoyés la nuit dans le cimetière, et là on les fit coucher sur sa sépulture. Leur effet se traduisit par des convulsions et quelques-uns s'en revinrent guéris. Ce fut alors une véritable procession d'aveugles, de muets et de paralytiques, tous pleins de foi et saisis de terreur, qui vinrent demander la santé aux restes mortels du diacre Paris. A la même époque, on observa dans le même lieu l'épidémie des flagellants. Ici des femmes nerveuses et hystériques, qui venaient chercher sur ce tombeau la guérison de leurs maux, tombaient dans un état d'insensibilité parfaite et se roulaient par terre dans mille contorsions. On les frappait à coups redoublés, on leur marchait sur le corps sans qu'elles éprouvasent la moindre douleur. Bien plus, elles criaient : « Continuez, frères, continuez. » Ces scènes, où le scandale et l'érotisme ne tardèrent point à se mêler, prirent bientôt un caractère tel que la police fut obligée d'y mettre ordre.

Il convient de rattacher au mysticisme médical les étranges doctrines que Gassner, Mesmer et Cagliostro tentèrent à la même époque de faire prévaloir comme systèmes de traitement des maladies. Ces trois hommes sont les promoteurs de la doctrine du magnétisme animal. Ils proféraient que les maladies peuvent être guéries par un fluide spécial que le magnétiseur communique au malade au moyen de manœuvres particulières, généralement connues sous le nom de *passes magnétiques*. Ces passes se pratiquaient au son d'une musique langoureuse, dans un appartement richement meublé et à la faible et discrète lumière d'une lampe entourée de gaze. Les malades et surtout les femmes ne résistaient point aux attouchements du médecin, vêtu d'ailleurs avec une élégance irréprochable. Elles éprouvaient des attaques de nerfs et des crises, s'évanouissaient, perdaient connaissance, quelquefois même s'endormaient, et se réveillaient plus ou moins guéries. Au moment même où l'on commençait à se désabuser des supercheries de Cagliostro et de Mesmer, parut, en 1790, une nouvelle transformation du mysticisme médical. Un médecin allemand, Hahnemann, enseigna que l'action des remèdes est en raison inverse de la quantité administrée. Il donna pour guérir les maladies des *nouveaux décollionismes* de gramme de substances médicamenteuses, prétendant que plus le médicament est dilué ou atténué, plus il se dynamise et acquiert de vertu. C'est, comme on le voit, la magnétisation du remède, semblable à la magnétisation des arbres par Mesmer, et à la magnétisation des tables par les spirites.

Nous venons de prononcer le mot de spirites. Le spiritisme est encore une des aberrations mystiques les plus curieuses de l'histoire humaine, si pleine, sur ce chapitre, de folies incroyables. Nous renvoyons pour la connaissance des faits qui s'y rapportent et de tous ceux qui ont trait aux autres folies congénères, aux articles spéciaux.

De nos jours, le mysticisme médical règne chez certaines peuplades sauvages, et y présente des caractères assez intéressants. Ainsi, chez les Indiens de l'Amérique (Peaux-Rouges), on croit que la médecine et la religion, filles du ciel émanées du sein du Grand Esprit, ont été données aux hommes par Monabodzo. Elles s'exercent toutes deux dans les temples, par les soins de prêtres-médecins, espèces de sorciers, dont la pathologie se résume dans cet aphorisme : « La cause des maladies est due à l'esprit d'un animal malfaisant qui s'introduit dans le corps de l'homme. » Pour visiter les malades, ils ont un costume particulier fait avec une peau d'ours jaune, qui les couvre presque

entièrement. Ils s'attachent autour du cou, de la ceinture et des bras une foule d'animaux empaillés et de serpents, crapauds, chauves-souris, chouettes, etc. Dans leurs mains se trouvent le tambour à médecine et la lance magique. Ce tambour est une boîte contenant des parfums et des herbes, et cette lance, un bâton auquel sont suspendues des dépouilles de rats, de lézards et de couleuvres. Ils se livrent alors sur le malade à des espèces de passes, à des exorcismes, à des frictions, etc., et lui administrent quelques remèdes végétaux, le tout pour chasser l'esprit malfaisant, le démon.

Il est singulier de voir combien est enracinée dans toutes les civilisations et à toutes les époques cette croyance à un mauvais génie, cause des maladies et surtout des maladies nerveuses. Les hommes les plus éminents ont eu, sur ce chapitre, la crédulité des plus barbares. Pythagore pensait que les maladies sont dues à des démons répandus dans l'air, et pour lui comme pour les autres philosophes grecs, les purifications et les ablutions n'avaient qu'un but : de chasser ces démons. La même doctrine fut admise par les grands docteurs chrétiens, et il se trouve qu'elle règne aussi chez les peuples barbares. Plusieurs philosophes ont essayé de systématiser ces croyances et d'en trouver une raison ; d'autres ont été jusqu'à fournir la démonstration de leur légitimité.

La mysticisme médical a eu pour supput le mysticisme philosophique de l'école d'Alexandrie, bien que plusieurs des disciples de cette école aient protesté contre la magie. L'inconséquence des disciples n'empêche pas les conséquences de la doctrine.

Les faits que nous avons rapportés démontrent que le mysticisme médical, compagnon des croyances théologiques, est comme elles le résultat de cette disposition à croire au merveilleux, qui se retrouve chez tous les peuples non encore parvenus à leur maturité. La magie des Chaldéens et des Égyptiens, la *théurgie* de la Grèce et de Rome, la *théurgie* chrétienne, la démonomanie et la sorcellerie du moyen âge, les puissances occultes du magnétisme, le somnambulisme, l'homéopathie, etc., toutes ces aberrations étranges représentent, qu'on les considère ou non dans leurs rapports avec la médecine, le fruit des spéculations d'une intelligence sans mesure, sans lumière et sans frein, avide de croire et d'espérer, amoureux des choses qui l'étonnent et la déconcertent, facile à convaincre quand on fait luire devant elle l'idée d'un plaisir ou d'une satisfaction, rebelle quand on lui propose la tempérance et l'austérité, soit dans les choses de l'esprit, soit dans les choses du corps. Telle est du moins l'intelligence humaine quand la science ne l'a point disciplinée. La science est le seul remède aux funestes erreurs du mysticisme.

THÉURGIQUE adj. (té-ur-ji-ke — rad. *théurgie*). Qui appartient, qui a rapport à la théurgie : *Pratiques THÉURGIQUES.*

THÉURGISTE s. m. (té-ur-ji-ste — rad. *théurgie*). Celui qui pratique la théurgie. « On dit aussi THÉURGITE : *Un savant qui avait composé treize volumes sur les propriétés du grifon, et qui, de plus, était grand THÉURGITE, se hâta d'aller accuser Zadig auprès d'un archimage.* (Volt.)

THEURIET (André), littérateur français, né à Marly-le-Roi (Seine-et-Oise) en 1833. Après avoir achevé ses études au collège de Bar-le-Duc, où s'écoula son enfance, il vint à Paris en 1856 et publia l'année suivante ses premiers vers, dans la *Revue de Paris* et dans la *Revue des Deux-Mondes*. Ces petits poèmes, pleins de fraîcheur et de sentiment, eurent le plus heureux succès. Il les recueillit dans son *Chemin des bois* (1867, 1 vol. in-18), œuvre qui suffirait à la réputation d'un poète, et que l'Académie française a couronnée en 1868. Ses *Nouvelles intimes* : *Claude Blouet*, *Labbé Dantel* et *Lucette Désenclos*, le firent connaître ensuite avantageusement comme romancier. Il voulut tenter le théâtre et donna à l'Odéon, le 11 octobre 1871, *Jean-Marie*, drame en un acte, en vers, qui est resté au répertoire. On a encore de lui : le *Bleu et le Noir*, poèmes de la vie réelle, couronnés également par l'Académie (1873, in-18) ; le *Marriage de Gérard* (1875, in-18) ; la *Fortune d'Angèle* (1876, in-18). Il a collaboré, en outre, au *Correspondant* et au *Musée universel*. Poète élégant et naturel, M. André Theuriets s'est assuré par ses ouvrages une place fort distinguée parmi les écrivains de l'époque actuelle.

THEUTYES s. m. pl. (teu-ti). Ichthyol. V. **THEUTYES**.

THEUX, ville de Belgique (Liège), à 24 kilom. S.-E. de Liège ; 3,625 hab. Fabriques de draps, tanneries, marbreries. C'est de ce bourg, ancienne capitale du marquisat de Franchimont, que partirent, en 1488, les 600 braves Franchimontois qui allèrent attaquer le camp du duc de Bourgogne. Le manoir de Franchimont, qui s'élève aux environs, existait dès le XII^e siècle. Guillaume de La Marck, dit le Sanglier des Ardennes, en releva les murs. A sa mort, ses frères s'y retranchèrent et s'y maintinrent jusqu'en 1503, malgré tous les efforts que put faire l'évêque de Liège pour les en chasser. « Dans les der-

nières années qui précédèrent la Révolution française, dit M. Gens, la forteresse, déjà presque en ruine, servait de prison d'État. Sous la République, on y établit une fabrique de salpêtre que des explosions ont mise en l'état où elle est aujourd'hui. On pénètre dans le château par une seule porte haute, large, solide comme une porte de ville. Au-dessus de la clef de voûte se lisent les écussons de Franchimont et de Liège-Bavière. Entre le corps du château et le rempart extérieur, règne tout autour un espace vide communiquant avec l'intérieur par une seconde porte dont le cintre est écroulé. Un escalier dresse encore sa spirale de pierre bleue, fréquemment interrompue par des lacunes qu'aucune enjambrée ne saurait franchir ; puis à la hauteur des étages, dont les planchers ont disparu, on reconnaît des manteaux de cheminées encore conservés et les effets du feu sur l'âtre noirci. » Walter Scott a raconté la légende du château de Franchimont dans un poétique récit qui commence par ce vers :

The towers of Franchimont

et dont nous donnons ici la traduction :

« Les tours de Franchimont, qui, semblables à un nid d'aigle perché dans les airs, dominant le torrent et le hameau. Au dire des paysans, un immense trésor, amassé par le dernier seigneur de Franchimont, le fruit de ses rapines et de ses brigandages, est enseveli sous ses voûtes profondes. Le coffrefort qui le renferme est solidement verrouillé ; un chasseur veille constamment à côté. Le cor de ce gardien est pendu à son cou ; à son côté il porte son couteau de chasse ; à ses pieds sont étendus ses limiers. N'était son œil cadavéreux, dont on ne peut supporter le regard fixe, on le prendrait pour un chasseur aussi plein de vie qu'aucun de ceux qui ont sonné du cor sur les bruyères voisines ou répondu aux aboiements des chiens.

« Dans ce même cachot, un vieux prêtre, adonné à la nécromancie, s'efforce constamment de chasser cet ennemi pour conquérir le trésor qu'il garde. Il y a cent ans au moins que cette lutte commence entre eux, et depuis ni l'un ni l'autre ne l'a emporté sur son adversaire. Souvent les paroles magiques du nécromancien font tressaillir et rugir le génie inflexible qui l'attaque. Souvent les barres de fer qui entourent le coffre-fort se brisent ; souvent vole en éclats une serrure qui se referme violemment presque aussitôt qu'elle a été ouverte. Ce combat magique que se livrent ces deux cadavres durera jusqu'au jour du jugement dernier, à moins que le prêtre n'apprenne le mot fatal qui a rivé l'enchantement lorsque Franchimont enferma son trésor dans ce souterrain. Plus d'un siècle s'est écoulé, et à peine s'il a conquis trois lettres. »

THEUX DE MEYLANDT (Barthélemy-Théodore, comte DE), homme d'État belge, né au château de Schabroek en 1794, mort au château de Meylandt en 1874. Il appartenait à une ancienne famille du Limbourg. M. de Theux fit ses études de droit à Liège, puis devint, lors de la révolution de 1830, député suppléant au congrès national qui proclama l'indépendance de la Belgique. Admis à prendre part aux débats relatifs à la constitution, M. de Theux prit à plusieurs reprises la parole, combattit l'influence française, se prononça pour l'exclusion définitive de la dynastie de Nassau, appuya d'abord la candidature au trône du prince de Leuchtenberg, puis se rallia à celle du prince Léopold, qui fut proclamé roi des Belges. Le rôle important que M. de Theux joua dans cette assemblée le plaça au nombre des hommes politiques les plus considérables de son pays et surtout du parti clerical, auquel il appartenait et dont il devait être le principal chef. En 1831, il fut élu membre de la Chambre des représentants, à laquelle il n'cessa d'être réélu jusqu'à sa mort, et fut appelé, cette même année, à prendre le portefeuille de l'intérieur qu'il garda jusqu'à l'année suivante. Le 4 août 1834, les catholiques étant revenus au pouvoir, M. de Theux fut de nouveau ministre de l'intérieur, puis il prit la direction des affaires étrangères et contribua, pendant son passage au pouvoir, au grand développement qui eut lieu à cette époque dans la prospérité matérielle de la Belgique. Durant le cours de cette seconde administration, il se présenta une question grave qui faillit de nouveau jeter le pays dans une guerre avec la Hollande. La conférence de Londres venait d'exiger de la Belgique le sacrifice du Limbourg et d'une partie considérable du Luxembourg. L'opinion publique résistait, ne voulant entendre parler d'aucune concession à cet égard, et le discours du trône, en 1838, avait paru encourager cette résistance, en déclarant que les droits de la nation seraient défendus « avec persévérance et courage. » Néanmoins, en présence des résolutions de la conférence, M. de Theux ne crut pas devoir prolonger la lutte. Le 4 mars 1839, il monta à la tribune, et, au milieu d'une explosion de toutes les colères que pouvait soulever le patriotisme humilié, il lut le projet de loi qui autorisait le gouvernement à signer la paix avec la Hollande sur les bases de la convention de Londres. Le 18 avril 1840, M. de Theux quitta le ministère, mais il fut une troisième fois appelé à en faire partie le

31 mars 1846, époque où il prit le portefeuille de l'intérieur. A la suite des événements de 1848, le ministère tomba (12 juin). M. de Theux regut du roi le titre de ministre d'Etat et alla se replacer à la tête du parti clérical dans la Chambre des députés, où il continua à prendre une part des plus actives aux débats parlementaires. Il était considéré comme le chef de l'opposition, lorsque, en 1871, le cabinet libéral présidé par M. Frère-Orban dut céder la place à un cabinet clérical. M. de Theux se borna à y siéger comme ministre d'Etat, et il y resta jusqu'à la fin de sa vie le chef de son parti. Le comte de Theux avait la réserve, l'esprit de suite et l'autorité qui font d'un homme politique un homme d'Etat. Sans être orateur, il commandait l'attention par la dignité de son maintien et la sobriété de sa parole. Diplômé consommé, d'une science très-appreciée et d'une habileté très-sûre dans les jeux de coulisse et dans les petites manœuvres de la stratégie parlementaire, il avait le talent d'imposer sa direction et sa pensée sans paraître peser sur les résolutions de son parti.

THÈVE, rivière de France. Elle prend sa source dans le département de la Marne, arrosissement de Meaux, où elle sort d'un étang, coule au N., entre dans le département de l'Oise, traverse les bois d'Ermenonville et de Mortefontaine et se jette dans l'Oise, par la rive gauche, sur la limite du département de Seine-et-Oise, après un cours d'environ 30 kilom.

THEVENARD (Antoine-Jean-Marie, comte), marin français, né à Saint-Malo en 1733, mort à Paris en 1815. Dès l'âge de quatorze ans, il entra dans la marine, servit d'abord sous les ordres de son père, capitaine de vaisseau au service de la Compagnie des Indes, assista à plusieurs combats, devint en 1754 lieutenant de vaisseau et fut alors chargé d'aller détruire à Terre-Neuve les établissements des Esquimaux, ce qu'il fit avec un succès complet. A cette époque, il s'adonna d'une façon toute particulière à l'étude de l'architecture navale et fit construire sur ses plans deux frégates qui furent trouvées si belles par le célèbre ingénieur Goussier, que celui-ci le chargea de diriger la construction de plusieurs frégates à Saint-Malo (1757). C'est également à cet officier qu'on doit les deux premières canonnières faites en France. Il en reçut peu après le commandement et donna la chasse aux corsaires qui inquiétaient les navires de commerce sur les côtes de la Manche. Capitaine de vaisseau au service de la Compagnie des Indes en 1767, il fut incorporé, en 1769, dans la marine royale comme capitaine de port, puis nommé successivement capitaine de frégate (1770), capitaine de vaisseau (1773, brigadier des armées navales (1782), chef d'escadre (1784). Membre de l'Académie royale de marine en 1773, il devint membre correspondant (1778), puis titulaire de l'Académie des sciences (1785). Lorsque la Révolution éclata, Thévenard se montra favorable aux réformes opérées par la Constituante et succéda, en 1791, comme ministre de la marine à Fleuriat. Il garda ces fonctions du 16 mai au 17 septembre, puis devint commandant du port de Brest, vice-amiral (1792), commandant du port de Toulon, puis de Rochefort, préfet maritime à Toulon (1801). Napoléon l'appela en 1810 au Sénat et lui donna le titre de comte. Louis XVIII en fit, en 1814, un membre de la Chambre des pairs. Thévenard avait réuni et publié ses *Mémoires relatifs à la marine* (Paris, 1800, 4 vol. in-80).

THÉVENEAU (Nicolas), jurisculte français, né à Poitiers. Il vivait au xvi^e siècle. On ne sait rien de sa vie, mais il acquit dans son temps une assez grande réputation par ses ouvrages. Nous citerons de lui : *Commentaire sur la coutume du Poitou* (Poitiers, 1595, in-80), ouvrage estimé ; *De la nature des contrats* (Poitiers, 1599) ; une traduction de l'*Euchiridion* d'Imbert (Lyon, 1559, in-80).

THÉVENEAU (Charles-Simon), mathématicien et poète, né à Paris en 1759, mort en 1821. Dès l'âge de quinze ans, il devint professeur de mathématiques à l'école navale de Brest. Pendant la Révolution, il revint à Paris, obtint dans une administration un emploi que lui fit perdre la roideur de son caractère et mena jusqu'à la fin de sa vie l'existence la plus précaire. Pour vivre, il donna des leçons de latin, de mathématiques, aida des poètes dans leurs travaux, fut correcteur d'épreuves et finit par tomber dans l'indigence. Six personnes, qui s'intéressaient à lui, lui assignèrent chacune un jour de la semaine pour prendre ses repas à leur table, de sorte qu'il ne se trouva plus chargé de sa subsistance que le dimanche. Tombé dans cet état de dépendance humiliante, Thévenneau passait la plus grande partie de son temps soit au lit, soit au café et se livrait à des excès de débauche qui pouvaient passer pour de vrais tours de force. Il faisait d'assez jolis vers, qu'il lui arrivait souvent de réciter en public, monté sur une table de cabaret. Il improvisait avec facilité soit en français, soit en latin. Ses poésies ne manquent ni de verve ni de correction, mais on y trouve dans la coupe du vers une symétrie qui décele le géomètre. Peu de temps avant de mourir, il regut du ministre de l'intérieur une pension de 600 francs. On a de lui : *Cours*

d'arithmétique à l'usage des écoles centrales et du commerce (1800, in-80) ; *Tables de logarithmes*, dans le *Cours d'arithmétique* de Bezout (1802, in-80) ; *Plan du poème de Charlemagne, suivi du 1^{er} chant* (1804, in-80) ; *L'Illusion*, poème précédé et suivi de diverses autres poésies (1816) ; des articles insérés, dans les *Annales dramatiques* ou *Dictionnaire général des théâtres* (1808 et suiv.). Thévenneau a achevé et revu la traduction du *Théâtre tragique* de A. Soumarokov (1802, 2 vol.) et donné des éditions de quelques ouvrages de mathématiques.

THÉVENIN (Pantaléon), poète français, né à Commercy. Il vivait au xvi^e siècle, fut pendant quelque temps conseiller ou secrétaire du duc de Lorraine et passa la plus grande partie de sa vie à Pont-à-Mousson. Thévenin était fort instruit et lié d'amitié avec les hommes les plus distingués de la Lorraine. Nous citerons de lui : *Sonnets à Messieurs, princes et autres seigneurs et gentilshommes de Lorraine* (Nancy, 1581, in-40) ; *Hymne de la philosophie de Ronsard*, commenté (Paris, 1582, in-40) ; la *Sepmaine ou Création du monde*, de Guillaume de Saluste, seigneur du Barlas, illustrée de commentaires (Paris, 1585, in-40) ; *Pantaléon Thévenin disticha sacra et alia carmina* (Lingstadt, 1585, in-40), etc.

THÉVENIN (François), chirurgien français, né à Paris, mort dans la même ville en 1656. Il acquit une grande réputation comme opérateur et fut surtout un lithotomiste et un oculiste distingué. Thévenin traitait l'hydrocèle au moyen de caustiques et de l'introduction de bourdonnets dans la cavité de la tunique vaginale et était partisan de l'opération de la bronchotomie. Il emprunta la plupart de ses idées aux ouvrages d'Ambroise Paré. Ses écrits ne répondent point à la célébrité dont l'auteur jouit de son vivant ; mais aussi faut-il considérer que ce n'est point lui qui les a publiés et qu'ils ne virent le jour qu'après sa mort. Ils sont réunis sous ce titre : *Œuvres contenant un traité des tumeurs et un dictionnaire des mots grecs servant à la médecine* (Paris, 1658, in-40).

THÉVENIN (Charles), peintre, membre de l'Institut, né à Paris en 1764, mort dans la même ville en 1838. Elève de Vincent, il eut en 1791 le premier grand prix de peinture. Mais la Révolution n'avait ni le loisir de s'occuper des artistes ni l'argent pour les encourager. Le jeune lauréat ne put donc aller à Rome. Resté à Paris, Charles Thévenin exposa pour son début, en 1793, la *Prise de la Bastille*. Peu soucieux de faire de ce grand épisode révolutionnaire une peinture académique, il se contenta de retracer le fait avec exactitude ; il avait scrupuleusement étudié son sujet, et il reproduisit surtout avec un grand relief la physionomie du fait d'armes et de ses principaux acteurs ; de là un enthousiasme bien naturel de la part des héros de cette journée mémorable pour le peintre qui les avait mis en scène. Thévenin continua de suivre cette voie. Après plusieurs tableaux moins historiques qu'anecdotiques, exposés par lui de 1793 à 1798, il s'adonna à la peinture militaire et peignit, dans cette dernière année, *Augereau au pont d'Arcole*. La Convention acheta ce tableau et le donna au général ; il figure actuellement dans les galeries de Versailles. Une tentative qu'il opéra dans la peinture académique, *Oédipe et Antigone* (1799), n'ayant eu aucun succès, car toute la place était prise, en ce genre, par David, Thévenin reprit son faire habituel dans la *Prise de Gête par le général Rey*, qui parut en 1800, et dans le *Passage du mont Saint-Bernard* (Salon de 1806). Cette dernière composition à l'adresse de Napoléon 1^{er} fut, par ordre, déclarée un chef-d'œuvre et rapporta, en 1810, le prix décennal. Thévenin exposa ensuite avec le même succès toute une série de peintures officielles, telles que : les *Apprêts du passage du mont Saint-Bernard* (1808), la *Bataille d'Iéna*, l'*Attaque de Ratibonne*, la *Prise de Ratibonne* (1810). En 1815, il allait exposer une immense composition, la *Reddition d'Ulm* ; la rentrée des Bourbons lui fit cacher dans un grenier, d'où elle ne sortit qu'en 1833 ; cette toile est aujourd'hui à Versailles. Thévenin n'avait cependant pas de parti pris, et il peignit les victoires des Bourbons comme il avait peint celles du peuple, puis celles de Napoléon. La guerre d'Espagne lui donna occasion d'exposer, en 1824, une *Soumission de Barcelone*, qui fut achetée par l'Etat et placée, comme les autres, à Versailles. En 1827 parut l'*Audience donnée par Henri IV aux professeurs du Collège royal après la reddition de Paris*. On n'accueillit cette toile qu'avec un enthousiasme fort modéré ; Géricault, Gérard, Prud'hon, Gros et d'autres avaient montré ce que doit être un tableau, et Thévenin était bien inférieur à ces grands artistes. On s'avisait de lui demander un compte sévère de sa notoriété, et le peintre officiel de la République, du Consulat, de l'Empire et de la Restauration fut assez malmené. Les critiques lui furent d'autant plus sensibles qu'il n'en avait point l'habitude. De tout temps, les récompenses les plus enviées étaient venues le trouver. Après avoir eu toutes les médailles, il avait été fait chevalier de la Légion d'honneur en 1825, et la même année s'étaient ouvertes pour lui les portes de l'Institut. Après son échec de

1827, il fut néanmoins nommé conservateur du cabinet des estampes à la Bibliothèque Richelieu. On lui confia aussi à cette même époque la décoration d'une chapelle à Saint-Etienne-du-Mont ; il y peignit le *Martyre de saint Etienne*. Il a aussi laissé quelques portraits de mince valeur, dont quelques-uns sont à Versailles.

THÉVENIN (Claude-Nobél), peintre français, né à Crémieux en 1800, mort à Paris en 1849. Elève de Mariot, miniaturiste peu connu, il débuta par un portrait au Salon de 1822. Deux ans plus tard, il entra dans l'atelier d'Abel de Pujol. Un *Saint Pierre pleurant sa faute aux pieds du Christ*, exposé en 1836, lui valut une médaille de 2^e classe, et, grâce à cette page académique, le peintre reçut plusieurs commandes du gouvernement. Parmi ses œuvres les plus connues et qui font regretter sa mort prématurée, nous citerons : le *Martyre de sainte Barbe* (1840) ; le *Christ apparaissant à la Madeleine* (1841) ; la *Visitation de la Vierge* (1843) ; le *Christ expirant sur la croix* (1844) ; le *Martyre de saint Laurent* (1845) ; les *Apôtres au tombeau de la Vierge* (cathédrale de Grenoble) ; la *Prière d'un pauvre* (1847) et *Sainte Marguerite en prison*, la dernière de ses productions. On voit encore de lui à Versailles le *Portrait de Louis XI* et celui de *Chapelain*. Homme d'érudition surtout, Thévenin n'a fait que des tableaux irréprochables au point de vue technique ; mais rien dans son œuvre ne révèle le maître : aussi son nom est-il à peu près oublié aujourd'hui, bien qu'il ait eu, il y a vingt-cinq ans, une certaine notoriété.

THÉVENIN (Jeanne-Françoise), comédienne française, plus connue sous le nom de *Sophie Devienne*. V. DEVIENNE.

THÉVENOT (Léonard), curé de Saint-Sauvin, converti au protestantisme en 1601. Il remplit les fonctions du ministère évangélique dans différentes églises de la Saintonge et revint à l'Eglise romaine. Suivant la coutume, il publia les motifs de sa conversion dans une *Lettre écrite aux ministres assemblés en leur synode à Mose* (Paris, 1634, in-80) ; mais il ne se contenta pas de cet écrit. Voulant sans doute réparer par la violence la faiblesse qu'il avait eue en quittant l'Eglise catholique, il publia contre les protestants un pamphlet intitulé : *Naissance, qualités, mœurs et humeurs des hérétiques de ce temps, leurs ruses à séduire, les violences par lesquelles ils ont établi l'hérésie et les étranges désolations qui s'en sont ensuivies* (Paris, 1635, in-80). Le clergé lui montra sa reconnaissance en lui donnant une pension de 600 livres, qu'il n'eut garde de refuser.

THÉVENOT (Melchisédech), voyageur, né à Paris vers 1620, mort à Issy, près de Paris, en 1692. Poussé par son goût pour les voyages, il parcourut une grande partie de l'Europe, fut envoyé par le gouvernement à Gênes en 1645, à Rome en 1652, assista à l'ordre du roi, en 1654, au conclave où Alexandre VII fut élu pape, puis revint à Paris et fut nommé en 1684 garde de la Bibliothèque du roi. C'était un homme très-versé dans la connaissance de l'histoire, des mathématiques, de la géographie, des langues orientales. Il était en relation avec les savants, les voyageurs et avait réuni de précieux documents, une intéressante bibliothèque dont le catalogue a été publié en 1694. Ce fut chez lui que se continuèrent les réunions de savants qui avaient d'abord eu lieu chez Montmor et d'où sortit l'Académie des sciences. On lui doit une intéressante collection intitulée : *Relations de divers voyages curieux qui n'ont point été publiés et qu'on a traduits ou tirés des originaux des voyageurs français, espagnols, allemands, portugais, hollandais, persans, arabes, etc.* (Paris, 1663-1672, 2 vol. in-fol., avec cartes et fig.). Parmi les pièces curieuses ou utiles et les relations que contient ce recueil, nous citerons la *Relation des Cosaques*, due à Pierre Chevalier, conseiller à la cour des aides, qui, pendant ses voyages en Pologne, avait réuni un recueil de particularités relatives aux Cosaques. Thévenot a publié en outre : *Recueil de voyages* (Paris, 1681, in-80), recueil estimé ; *De l'art de nager* (Paris, 1695, in-80).

THÉVENOT (Jean de), voyageur français, neveu du précédent, né à Paris en 1633, mort en Arménie en 1667. A peine eut-il achevé ses études que, maître d'une fortune qui lui permettait de se livrer à ses goûts, il se mit à parcourir la plupart des Etats de l'Europe (1652). Il avait visité l'Angleterre, la Hollande, l'Allemagne et l'Italie, lorsque l'orientaliste d'Herbelot lui donna l'idée de voir l'Orient. En 1655, s'embarquant à Civita-Vecchia, il aborda en Sicile et à Malte, d'où il se rendit à Constantinople. Traversant l'Anatolie, il passa en Egypte. D'Alexandrie il alla à Rosette, puis au Caire, d'où il fit plusieurs excursions aux Pyramides, le long du Nil et sur les rives de la mer Rouge. Des pirates arabes et des Maltais l'attaquèrent pour le dépouiller. Un vaisseau anglais le mena à Tunis, ensuite à Livourne, après avoir soutenu un combat sanglant contre trois corsaires espagnols. Thévenot traversa l'Italie et revint en France (1659), où, pendant quatre ans, il se livra à des études spéciales. Mais les fatigues qu'il avait essayées, les dangers qu'il avait courus n'avaient point calmé son ardeur pour les voyages. Le 16 octo-

bre 1663, il quitta Paris à l'improviste. De Marseille, il fit voile pour Alexandrie. De là il se rendit dans le Levant, visitant tour à tour Seide, Dams, Alep, Mossoul. Descendant le Tigre jusqu'à Bagdad, il entra en Perse ; il séjourna à Ispahan et visita les antiquités de Schiraz. Arrivé à Bassora, il monta à bord d'un vaisseau anglais, qui le conduisit à Surate au commencement de 1666. Dans l'Inde, Thévenot parcourut le Guzarate et visita Amedabad, Cambaye, Masulipatan, Bérampour, Aurengabad, Golconde et les fameuses pagodes d'Elora. En février 1667, de retour à Surate, il s'embarqua pour Bender-Abassietrepassa par Schiraz et Ispahan. Il se proposait de revenir en Europe par l'Arménie et l'Asie Mineure ; mais déjà ses longues fatigues avaient compromis sa santé. Continuant sa route néanmoins, il s'avança jusqu'à 30 lieues de Tauris ; il succomba le 28 novembre 1667 à Mina, au moment où il se disposait à retourner en Europe par l'Arménie et l'Asie Mineure. Ce fut lui, dit-on, qui apporta le premier le café en France. Thévenot était très-instruit en mathématiques, en géographie, en botanique et possédait parfaitement, outre plusieurs langues d'Europe, l'arabe, le turc et le persan. On lui doit des ouvrages très-estimés, aussi curieux qu'exactes et instructifs : *Relation d'un voyage fait au Levant, où il est traité des Etats du Grand Seigneur de l'Archipel, terres saintes, Egypte, Arabie, etc.* (Paris, 1664, in-40) ; *Suite du même voyage, où il est traité de la Perse* (Paris, 1674, in-40) ; *Relation de l'Indostan, des nouveaux Mogols et des autres peuples et pays des Indes* (Paris, 1684, in-40). Ces diverses relations ont été réunies sous le titre de : *Voyages de M. de Thévenot tant en Europe qu'en Asie et en Afrique* (Paris, 1699, 5 vol. in-12).

THÉVENOT (Magloire), pédagogue français, né à Dampierre, près d'Arcy-sur-Aube, en 1746, mort à Troyes en 1821. Il fut à Brion une maison d'éducation, qu'il transporta en 1780 à Troyes et qui resta constamment ouverte pendant la Révolution, bien que Thévenot n'eût point adopté les idées nouvelles. Lors de la réorganisation de l'Université, il fut nommé professeur de quatrième au collège de Troyes. On lui doit quelques ouvrages pour les classes : *Cours de septième* (Troyes, in-12) ; *Eléments des langues française et latine* (Troyes, 1783) ; *Principes de grammaire française* (Paris, 1801) ; *Questions sur les principes généraux de la langue française* (in-80) ; *Anthologia poetica latina* (Paris, 1811, 2 vol. in-80).

THÉVENOT DE COULON (Jean-Félicité), inventeur de la tachygraphie, membre de l'Institut, né à Paris en 1755, mort en 1814. Il chercha, dès l'âge de onze ans, à retrouver le secret d'un art connu dans l'antiquité, dont Xénophon se servait pour recueillir les leçons de Socrate, et qu'Ennius, Tiron, Philargius employèrent à Rome. Il parvint à imaginer une combinaison de signes assez simples, au moyen desquels on pouvait reproduire un discours avec la rapidité de la parole. Ce procédé, auquel il donna le nom de *tachygraphie*, avait déjà reçu la sanction de l'expérience en 1779 ; mais c'est surtout à partir de 1789 qu'il commença à rendre des services importants, en permettant de donner *in extenso* et le même jour les discussions de l'Assemblée constituante. L'Anglais Taylor a publié en 1788 un *Traité de sténographie*, mais Thévenot a la priorité de l'invention, et son système, d'ailleurs, a généralement prévalu, même en Angleterre. Coulon, au commencement de la Révolution, assista aux assemblées politiques, particulièrement aux séances du club des Jacobins, dont il sténographait les séances, qu'il vendait à divers journaux. Mais ayant été atteint de surdité, il dut se borner à faire des élèves et à donner des leçons chez lui, avec l'aide de sa fille, qui enseignait la tachygraphie avec beaucoup d'intelligence. La Fayette l'emmena ensuite à l'armée du Centre et le chargea de sa correspondance intime (1792). Par la suite, il fut chargé de débrouiller des paquets d'actes mortuaires envoyés des armées, puis obtint dans les hôpitaux militaires un emploi qui suffisait à peine à ses besoins. Il fut dépouillé par les Cosaques en 1814, sur la route de Bohême, et mourut de misère. Avant la Révolution, les Bordelais avaient fait mettre dans leur musée le buste de cet homme utile, avec ces deux vers en bas :

C'est lui qui, de nos jours, a trouvé l'art sublime
De peindre la parole aussitôt qu'on l'exprime.

On doit à Thévenot : *Sur un moyen mécanique de perfectionner l'art d'écrire* (1767, in-40) ; *l'Art d'écrire réduit à parallélogrammes rectangles et non rectangles* (1768, in-80) ; *Tableau tachygraphique ou Moyen d'apprendre de soi-même à écrire aussi vite que la parole* (1768, in-80) ; *Tachygraphie fondée sur les principes du langage, de la grammaire et de la géométrie*, ouvrage qui a eu une vingtaine d'éditions.

THÉVENOT DE MORANDE, pamphlétaire français. V. MORANDE.

THÉVENOT DE SAULES (Claude-François), jurisculte français, né à Coiffé-la-Ville (Champagne) en 1723, mort à Vesoul en 1797. Il suivait avec distinction la carrière du barreau, lorsqu'il fut chargé de plaider la cause des jésuites devant le parlement. Son plai-

doyeur le fit remarquer au chancelier Maupeou, qui le nomma avocat général à Orléans lors de la création des conseils supérieurs. Le parlement de Paris ayant été rétabli en 1774, Thévénos se vit fermer l'accès du barreau et vécut depuis lors dans la retraite. On a de lui : *Traité sur les substitutions fidéicommissaires, avec des commentaires sur l'ordonnance de 1747* (1 vol. in-fol.); *Dictionnaire du Digeste ou Substance des Pandectes justiniennes* (1808, 2 vol. in-40).

THÉVENOTIE s. f. (té-ve-no-si — de *Thévenot*, voyageur français). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des carduacées, dont l'espèce type croît en Perse.

THEVET (André), voyageur français, né à Angoulême en 1502, mort à Paris en 1590. C'était un cordelier qui, pour tromper l'ennui des longues heures de la claustration monastique, se mit à dévorer un grand nombre d'ouvrages. Il en retint le contenu, acquit d'assez vastes connaissances et put bientôt parler sur toutes sortes de sujets. Avidé de voir et d'apprendre encore, il obtint la permission de visiter l'Italie. Le cardinal de Lorraine, qu'il rencontra à Plaisance, lui fournit l'argent nécessaire pour passer en Orient. Il s'embarqua à Venise (juin 1549), toucha à Scio et, de là, se rendit à Constantinople. Là, il trouva le savant Pierre Gillius (Gilles), avec qui il alla explorer l'Asie Mineure. Thevet le suivit jusqu'à Chalcédoine et l'aida à chercher des monnaies et des objets antiques. Ayant repris la mer à Rhodes, il fut poussé sur le littoral grec et visita les ruines d'Athènes, non encore fouillées et mises à contribution par l'avidité scientifique des archéologues de l'Occident. Ensuite Thevet alla hiverner à Alexandrie, en Egypte, et, au printemps de 1551, il arrivait en Palestine. Revenu en France en 1554, il donna la relation de ce voyage, qui reçut un bon accueil. L'année suivante, Thevet suivit l'aventureux chevalier de Villegaignon au Brésil, à l'embouchure du rio de Janeiro, où il s'agissait de fonder une colonie protestante. Ce concours de Thevet prouve qu'il ne pratiquait point l'intolérance en matière de religion ou qu'il n'avait aucun éloignement pour les doctrines de la Réforme. Cela se passait en 1555; le cordelier tomba malade en débarquant et n'était point rétabli quand il reprit la mer l'année suivante, sans avoir pu explorer le Brésil. Il ne laissa pourtant pas d'en donner la description. En 1558, Thevet jeta le froc et obtint d'être sécularisé. Protégé par Catherine de Médicis, il devint l'aumônier de cette reine. Il fut ensuite nommé historiographe et cosmographe du roi, avec des appointements considérables. Il travaillait alors à la *Vie des hommes illustres*. Généreux et serviable, il obligea de son crédit et de sa bourse ses amis, parmi lesquels on cite Baif, Robert Garnier, Jodelle et Jean Dorat. Il mourut à l'âge de quatre-vingt-huit ans, comme l'attestait une épitaphe qu'on voyait aux Cordeliers. « Il était d'une excessive curiosité, dit M. Weiss; mais il avait des connaissances au moins dans les langues et en géographie. » On lui doit les ouvrages suivants : *Cosmographie du Levant* (Lyon, 1554, in-40, fig.; Lyon, 1556, in-40, avec planches); *les Singularités de la France antarctique, autrement nommée Amérique, et de plusieurs autres terres et îles découvertes de notre temps* (Paris, 1556, in-40, fig.; Anvers, 1558, in-80; traduit en italien, Venise, 1584, in-80). Il ne parle que d'après les dires des matelots et passagers « qui se sont fréquemment amusés de sa bonne foi et de sa simplicité. » L'éry signale dans son *Voyage au Brésil* les erreurs nombreuses et les fables débitées par Thevet, entre autres celles du prétendu géant *Quintabec*, qui faisait l'exercice avec un canon et jouait avec des boulets; *Discours de la bataille de Dreux* (Paris, 1563, in-80); *Cosmographie universelle, illustrée de diverses figures des choses les plus remarquables vues par l'auteur* (Paris, 1571, 2 vol. in-fol., et 1575, 2 vol. in-fol.), ouvrage qui fut vivement critiqué par François de Belleforest; *les Vrais portraits et vies des hommes illustres, grecs, latins et païens, recueillis de leurs tableaux, livres, médailles antiques et modernes* (Paris, 1584, 2 vol. in-fol.). L'édition de 1621 (3 vol. in-12) porte ce titre : *Histoire des plus illustres et savants hommes de leurs siècles, avec leurs portraits* (augmenté de plusieurs articles). Thevet, s'il faut l'en croire, contribua beaucoup aux progrès de la gravure dans notre pays. Citons-le à ce propos : « J'ai attiré de Flandre les meilleurs graveurs, et, par la grâce de Dieu, je me puis vanter être le premier qui ai mis en vogue à Paris l'imprimerie en taille-douce, tout ainsi qu'elle estoit à Lyon, Anvers et ailleurs. » On a prétendu qu'il fut l'introduit du tabac en France. Aujourd'hui, les voyages de Thevet, placés au rang de ceux de Marc Lescarbot et devenus rares, ne sont regardés que comme des drôleries parfois très-réjouissantes. Les ouvrages de ce moine voyageur sont devenus rares. Le prince Aug. Galitzin a publié la *Cosmographie moscovite* de Thevet (1858, in-16).

THÉVÉTIE s. f. (té-vé-si — de *Thevet*, n. pr.). Bot. Genre d'arbres, de la famille des apocynées, tribu des ophioxylées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent dans l'Amérique tropicale.

THEW (Robert), graveur anglais, né à Paddington (Yorkshire) en 1758, mort en 1802. D'abord tonnelier, puis soldat, il s'établit à Hull en 1783 et se mit à graver des cartes de visite et des adresses. Bien que sans maître, il fit de grands progrès dans la gravure et exécuta plusieurs estampes, dont l'une, représentant une *Tête de vieille femme*, d'après Gérard Dow, attira vivement l'attention du célèbre Fox et de la duchesse de Devonshire. Grâce à la protection de ces personnages, Thew devint graveur d'histoire du prince de Galles. Il fut bientôt après mis en relation avec Boydell, qui le chargea d'exécuter un grand nombre d'estampes d'après des tableaux de Reynolds, de Westall, de Fussell, de Northcote, de Peters, etc. Parmi ces gravures, remarquables par la reproduction fidèle du style du tableau, par la délicatesse du burin, on cite particulièrement : *Edouard V prenant congé de son frère, le duc d'York*, d'après Northcote; le *Cardinal Wolsey entrant dans l'abbaye de Leicester*, d'après Westall, et neuf grandes figures destinées à illustrer le *Shakespeare* de Boydell.

THEYS, village et commune de France (Isère), canton de Goncelin, arrond. et à 40 kilom. de Grenoble; pop. aggl., 923 hab. — pop. tot., 2,294 hab.

THEYS (Pierre de), dit *Lacoeche*, capitaine protestant dauphinois, mort en 1569. Voué au métier des armes et huguenot déterminé, Lacoeche fut l'un des plus braves lieutenants du baron des Adrets. Il accompagna son chef (mai 1562) dans sa première expédition sur Grenoble, y resta en garnison et eut à défendre cette place importante contre Vinay, capitaine catholique, qui s'était emparé du faubourg de Trés-Clottes. Devenu gouverneur de la ville l'année suivante, Lacoeche eut à repousser une nouvelle et plus sérieuse attaque, celle du baron de Sassenage, qui commandait 6,000 hommes. La garnison protestante n'excédait point 200 hommes; mais ces soldats étaient pleins de dévouement et de résolution. Theys ne laissa pas de tenir en échec les forces catholiques qui, ne pouvant emporter la ville, convertirent le siège en blocus et détruisirent les moulins sur l'Isère qui pourvoyaient à la subsistance de la garnison. Il continua toutefois de tenir bon; mais, ayant vainement réclamé le secours de des Adrets, campé devant Vienne, il eut l'idée chevaleresque de proposer à Sassenage un cartel entre un nombre égal de réformés et de papistes, à la condition expresse que la levée du blocus ou la reddition de la place dépendrait de l'issue de ce duel à plusieurs. Le baron refusa, et il fallut bien se résoudre à capituler pour ne pas mourir de faim. Sur ces entrefaites, un secours inespéré fut amené par le capitaine Furmeyer. Les catholiques, tombés dans une embuscade sur les bords de la rivière du Drac, durent lever le siège et se retirer (16 novembre 1562). Le capitaine Lacoeche s'acquitta, par ces deux défenses de Grenoble, le renom d'un très-brave soldat. En 1563, il se rangea sous le commandement du célèbre Montbrun, devenu le chef des protestants du Dauphiné par suite de la honteuse défection du baron des Adrets. Il suivit Crussol à l'armée des princes, en Guyenne, combattit à Jarnac, à Moncontour, puis reprit la route du Dauphiné, à la tête de huit cents seigneurs de fantassins et de quelques débris de cavalerie. Malheureusement, il lui fut impossible d'opérer sa jonction avec Montbrun et il se vit contraint, par la façon dont tournait la guerre, de se diriger vers l'Allemagne par la frontière suisse. Aux environs de Saverne, en Alsace, attaqué par les forces du duc de Nemours et commandant des soldats épuisés par une longue marche, semée d'escarmouches meurtrières et d'embûches, il se retransforma en héros d'armes abattues, dans une forêt, et, par un dévouement qui l'honore, fit sauver des personnages importants avant l'action. Fait prisonnier, il fut lâchement assassiné avec Michalon, son enseigne, pendant qu'on le conduisait à Metz (23 novembre 1569). — Un autre personnage de la même famille, Pierre de THEYS, se signala pendant les guerres de la Ligue en Dauphiné. Il était lieutenant de Lesdiguières. Les historiens de la province l'appellent à tort Hercule, du nom de l'une de ses terres, celle d'Herculez.

La maison de Theys, d'ancienne origine et en possession d'un fief des environs de Grenoble, dans les Alpes, est connue depuis l'an 1250. Le château de Theys est appelé dans les anciens titres *Tadium* (ennui). « Sa situation semble ne mériter pas d'autre nom, » dit Chorier dans son *Etat politique* (tome III).

THÈZE, village et commune de France (Basses-Pyrénées), ch.-l. de cant., arrond. et à 22 kilom. N. de Pau; pop. aggl., 309 hab. — pop. tot., 506 hab.

THIA s. f. (ti-a — nom mythol.). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des longicornes, tribu des cérambycins, dont l'espèce type habite les États-Unis.

— Crust. Genre de crustacés décapodes brachyures, de la famille des oxytomes, tribu des corystiens, dont l'espèce type habite les bords de la Manche et de la Méditerranée.

— Annél. Genre d'annélides dorsibranches.

THIA, épouse d'Hypérion, titan, fils de

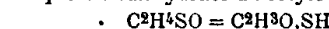
Cœlus, dans la mythologie. Elle était la mère du Soleil, de la Lune et de l'Aurore.

THIACÉTANILIDE s. f. (ti-a-sé-ta-ni-li-de — de *thionique*, de *acétyle* et de *anilide*). Chim. Amide acétique de la thianiline, corps sulfuré qui résulte de la réunion en une de deux molécules d'acétanilide, soudées ensemble par la substitution d'un atome diatomique de soufre à deux atomes d'hydrogène pris chacun dans une molécule d'acétanilide différente.

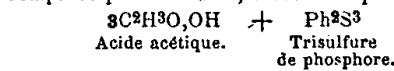
— Encycl. V. **THIANILINE**.

THIACÉTIQUE adj. (ti-a-sé-ti-ke — du gr. *theion*, soufre, et de *acétique*). Chim. Se dit d'un acide obtenu par l'action d'un sulfure de phosphore sur l'acide acétique, et des corps dérivés de cet acide : *Acide THIACÉTIQUE*. *Anhydride THIACÉTIQUE*.

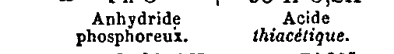
— Encycl. *Acide thiactique*. L'acide thiactique ou sulphydrate d'acétyle



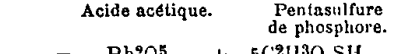
est à l'acide acétique ce que le mercaptan est à l'alcool, ce que l'acide sulhydrique est à l'eau. On l'obtient : 1° par l'action du trisulfure ou du pentasulfure de phosphore sur l'acide acétique cristallisable; dans ce cas, l'oxygène typique de l'acide acétique est remplacé par du soufre, suivant l'équation



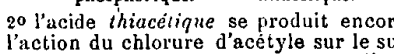
Acide acétique. Trisulfure de phosphore.



Anhydride phosphoreux. Acide thiactique.

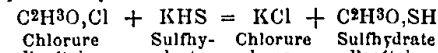


Acide acétique. Pentasulfure de phosphore.



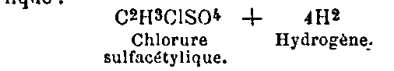
Anhydride phosphorique. Acide thiactique.

2° l'acide thiactique se produit encore par l'action du chlorure d'acétyle sur le sulphydrate de potassium. Dans ce cas, l'acétyle prend la place du potassium, comme l'exprime l'équation suivante :

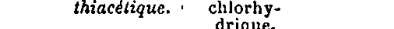


Chlorure d'acétyle. Sulphydrate de potassium. Chlorure de potassium. Sulphydrate d'acétyle.

3° par l'action de l'eau ou des alcalis sur le disulfure d'acétyle; 4° par l'action de l'hydrogène naissant sur le chlorure sulfacétyle :



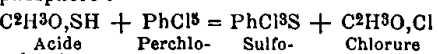
Chlorure sulfacétyle. Hydrogène. Acide thiactique. Eau.



Acide thiactique. Chlorure d'acétyle. Eau.

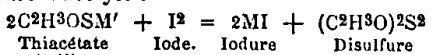
— I. PRÉPARATION. On remplit à moitié une cornue avec un mélange de pentasulfure de phosphore et d'acide acétique cristallisable, formé de 300 parties de la première de ces substances et de 108 parties de la seconde. On applique la chaleur jusqu'à ce que la réaction commence, et on laisse ensuite celle-ci se continuer d'elle-même, en recueillant à part ce qui distille sous cette seule influence. 650 grammes d'acide acétique et 1,800 grammes de sulfure de phosphore donnent, après une simple rectification du produit, 250 grammes d'acide thiactique absolument pur.

— II. PROPRIÉTÉS. L'acide thiactique est un liquide incolore, qui jaunit lorsqu'on l'abandonne à lui-même. Il a une odeur désagréable qui rappelle à la fois celle de l'acide acétique et celle de l'acide sulhydrique. Il bout à 95° et se dissout dans l'alcool et l'éther. L'acide azotique concentré le décompose à une douce chaleur, et l'acide fumant le décompose, même à froid, avec explosion. Avec le perchlorure de phosphore, il donne du chlorure d'acétyle et du sulfochlorure de phosphore :



Acide thiactique. Perchlorure de phosphore. Sulfochlorure de phosphore. Chlorure d'acétyle.

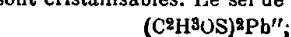
— III. THIACÉTATES. L'acide thiactique est monobasique comme l'acide acétique. La formule générale de ses sels est C^2H^3O,SM' ou $(C^2H^3OS)^2M'$. La plupart des thiactates sont aisément solubles dans l'eau et dans l'alcool et peuvent être obtenus par la dissolution de l'oxyde ou du carbonate dans l'acide thiactique, ou par l'action des sulfates solubles sur le thiactate de baryum. Le sel de plomb, qui n'est que fort peu soluble dans l'eau, s'obtient par précipitation. L'acide thiactique dissout le potassium avec dégagement d'hydrogène. Il se comporte de même avec le zinc sous l'action de la chaleur. Les thiactates sont décomposés par l'iode, avec formation d'un iodure métallique et de disulfure d'acétyle :



Thiactate métallique. Iode. Iodure métallique. Disulfure d'acétyle.

Le sel de potassium C^2H^3O,SK , le sel de sodium $(C^2H^3O,SNa)^2,H^2O$, le sel de baryum $(C^2H^3OS)^2Ba'',3H^2O$, le sel de strontium $(C^2H^3OS)^2Sr'',2H^2O$

sont cristallisables. Le sel de plomb



obtenu en précipitant l'acétate de plomb par l'acide thiactique, cristallise en aiguilles soyeuses de sa solution aqueuse ou alcoolique. Il est très-instable et se détruit rapidement, avec séparation de disulfure de plomb, qu'il soit sec ou qu'il soit humide. Le sel mercurique est un précipité blanc qui noircit rapidement; il s'obtient par double décomposition au moyen du thiactate de potassium et du chlorure mercurique. Les sels d'argent et de cuivre sont plus instables encore. L'hydrate ferrique récemment précipité se dissout dans l'acide thiactique en formant une dissolution verdâtre qui laisse déposer du sulfure de fer lorsqu'on la chauffe.

— *Thiactate d'éthyle* C^2H^3O,SC^2H^5 . On obtient cet éther en faisant agir le pentasulfure de phosphore sur l'acétate d'éthyle. C'est un liquide plus léger que l'eau et insoluble dans ce menstrue. Son odeur rappelle tout à la fois celle de l'acétate d'éthyle et celle de l'acide sulhydrique. Il bout à 80° environ.

— *Anhydride thiactique*. L'anhydride thiactique ou acide thiactique anhydre $(C^2H^3O)^2S$,

se produit par l'action du pentasulfure de phosphore sur l'anhydride acétique. Lorsqu'on chauffe doucement le mélange de ces deux corps, il se produit une violente réaction et l'anhydrosulfide thiactique distille. Purifié par une nouvelle distillation, ce corps se présente sous la forme d'un liquide incolore, d'une odeur particulière, volatil à 121°. Projeté dans l'eau, il va d'abord au fond sans se décomposer et se dédouble ensuite en acide acétique et en acide sulhydrique.

— *Disulfure d'acétyle* $(C^2H^3O)^2S^2$. Ce corps prend naissance lorsqu'on traite les thiactates métalliques par l'iode. On ajoute peu à peu l'iode à la solution légèrement acidulée d'un thiactate, jusqu'à ce que le liquide prenne une teinte brune persistante. On fait ensuite disparaître l'excès d'iode en ajoutant quelques nouvelles gouttes de la solution du thiactate. Le disulfure d'acétyle se sépare alors sous la forme d'un liquide jaune. Pour le purifier, on le lave à l'eau froide, on le dessèche sur du chlorure de calcium, on le filtre et on l'abandonne dans un lieu froid. Il se prend alors en une masse cristalline. On peut séparer les dernières traces de soufre qu'il contient en le dissolvant dans la plus petite quantité possible de sulfure de carbone et en ajoutant à la liqueur bien refroidie une nouvelle portion de disulfure acétique cristallisé; le liquide laisse alors déposer le corps sous la forme de gros cristaux incolores bien définis.

Le disulfure d'acétyle pur fond à 200. Il a une odeur spéciale qui rappelle un peu le foie de soufre. L'eau ne le dissout pas; mais l'alcool, l'éther et le sulfure de carbone le dissolvent facilement. L'eau le décompose lentement à froid, rapidement à la température de l'ébullition; il se forme, dans ce cas, du soufre et de l'acide thiactique. Les alcalis produisent instantanément une décomposition analogue. L'acide azotique concentré attaque ce corps avec violence; l'acide azotique faible l'oxyde et le transforme en un mélange d'acide sulhydrique et d'acide acétique. Distillé, il perd de l'acide thiactique à 93°. A 160°, il donne un produit foncé qui distille et qui ressemble aux dernières gouttes de liquide qu'on obtient dans la rectification de l'acide thiactique. Le disulfure d'acétyle est décomposé par le mercure, même au-dessous de 100°; mais ce métal ne lui enlève jamais la totalité du soufre.

THIAGO-DE-CACEM (SAN-), ville de Portugal, province d'Alentejo, à 75 kilom. S. de Sétubal, au pied d'une colline couronnée par un château, sur la rive septentrionale de la lagune de la Pera, golfe formé par l'Atlantique, où elle a un petit port de pêche; 2,500 hab.

THIAIS, village et comm. de France (Seine), canton de Villejuif, arrond. et à 8 kilom. de Sceaux; 1,300 hab. Le 30 septembre 1870, il s'y livra un combat entre les troupes de Paris et les Allemands.

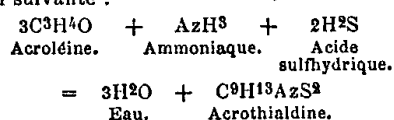
THIALDINE s. f. (ti-al-di-ne). Chim. *Thialdine acrylique*. Corps qui se produit par l'action de l'acroléine sur le sulfure d'ammonium.

— Encycl. L'acroléine $C^3H^3AzS^2$ est à l'acroléine ou aldéhyde acrylique ce que la thialdine $C^3H^3AzS^2$ est à l'aldéhyde ordinaire. Elle se produit lorsqu'on fait agir l'acroléine sur le sulfure d'ammonium incolore saturé d'hydrogène sulfuré et refroidi. C'est une matière blanche, cristallisée indistinctement, de l'apparence du camphre, presque sans saveur, d'une odeur faiblement alliée, d'une densité voisine de celle de l'eau. Cette combinaison est aussi indifférente que les composés disacryliques; elle est insoluble dans l'eau, très-soluble dans l'alcool, l'éther, la benzine et le chloroforme. Le sulfure de carbone la dissout; après évaporation, il reste des morceaux vitreux incolores. Sa composition est exprimée par la formule $C^3H^3AzS^2,5H^2O$.

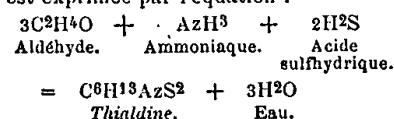
On peut lui faire perdre $2H^2O$; mais l'hydrate $C^3H^3AzS^2,3H^2O$ présente de la stabilité.

Les acides dissolvent fort peu la substance sèche; l'acide chlorhydrique étendu dissout

1 pour 100 environ d'acrotialdine récemment préparée, cette solution donne, avec les chlorures de platine et de mercure, des précipités qui s'altèrent facilement. L'acrotialdine, chauffée avec l'acide chlorhydrique concentré, est décomposée; une ébullition prolongée avec l'eau produit le même effet. Sa formation est expliquée par l'équation suivante :



La réaction est la même que celle qui donne naissance à la *thialdine* ordinaire, réaction qui est exprimée par l'équation :



THIALF ou **TIALFE**, serviteur du dieu scandinave Thor. Il l'accompagna dans son voyage dans le pays des géants et, à Utgarda, voulut lutter de vitesse dans la course aux patins avec Hugo, un géant; mais Hugo, qui représentait la pensée avec toute sa promptitude, le vainquit facilement.

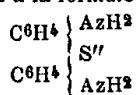
THIAN-CHAN, c'est-à-dire *Monts célestes*, chaîne de montagnes de l'empire chinois, entre le Turkestan chinois au S., la Dzoungarie au N., la province de Kansou à l'E.; elle court de l'O. à l'E., dans la partie N.-O. du grand plateau central de l'Asie. Les points culminants sont les trois cimes neigeuses du Bogdo-Vola (montagne sainte), de Sidechan (mont neigeux) et de Péchan (mont blanc); ces points ont de 4,000 à 5,000 mètres d'élévation. Le Péchan, d'après les traditions chinoises, vomissait autrefois, sans interruption, du feu et de la fumée et rejetait une grande quantité de sel ammoniac et de soufre. « La pente septentrionale des Thian-CHAN présente encore, dit le *Dictionnaire géographique universel*, d'autres phénomènes volcaniques, dont le principal est la sulfatation d'Ouromtsi; ce vaste espace de 5 lieues de circonférence, sur lequel la neige ne peut rester en hiver et au-dessus duquel les oiseaux ne peuvent voler sans être frappés de mort, est sans cesse couvert de cendres et s'appelle la *Plaine enfumée*; une pierre qu'on y jette fait jaillir de la fumée et une fumée noire qui dure longtemps. Près de là est la *Posse-des-Cendres*, gouffre un peu moins étendu, dont la surface se durcit quand il a plu et sur laquelle la chute d'une pierre fait alors entendre un bruit semblable à celui du choc d'un bâton contre le fer; tout animal qui marche sur cet abîme est à jamais englouti. Les crevasses qu'offrent d'autres parties de cette chaîne laissent échapper de la fumée et fournissent un sel ammoniac très-blanc et très-pur. Le volcan de Tourfan, situé sur le versant méridional des Thian-CHAN, fournit encore beaucoup de cette substance. Le jour, on voit s'élever sans cesse une colonne de fumée qui, la nuit, est remplacée par une flamme semblable à celle d'un incendie; les reflets rougeâtres de cette flamme sur tous les objets environnants, qui en sont éclairés au milieu de la nuit, forment un des spectacles les plus curieux de ces contrées. Le Tourfan porte le nom de Hotcheou (ville de feu), ancienne ville voisine, aujourd'hui détruite. »

THIANGES, village et commune de France (Nièvre), arrond. et à 26 kilom. S.-E. de Nevers; 385 hab. Houille. Près de Thianges s'élève le vieux manoir de Romeny, qui a appartenu à Gui Coquille, l'historien du Nivernais.

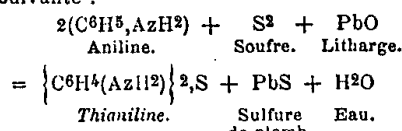
THIANILINE s. f. (ti-a-ni-li-ne). Chim. Composé basique qui résulte de la substitution d'un atome de soufre à deux atomes d'hydrogène dans deux molécules d'aniline soudées en une par le soufre diatomique.

— **Encycl.** Lorsqu'on chauffe un mélange d'aniline et de soufre dans la proportion de deux molécules du premier de ces corps pour une molécule (2 atomes) du second, il se dégage un courant continu d'hydrogène sulfuré; on opère dans une cornue munie d'un réfrigérant de Liebig, renversé de manière que l'aniline volatilisée retourne dans l'appareil. Le dégagement de gaz sulphydrique dure plusieurs jours. Lorsqu'il a cessé, la cornue renferme une huile épaisse constituée par un mélange d'aniline inaltérée, de diverses résines et d'une nouvelle base organique, la *thianiline*. On distille ce produit avec l'eau qui entraîne l'aniline, puis on fait bouillir le résidu avec de l'acide chlorhydrique très-dilué qui dissout la *thianiline* et un peu de matière résineuse. Pour débarrasser la base de la résine, on évapore à siccité la solution chlorhydrique, on reprend par l'eau le résidu et l'on soumet la liqueur à la précipitation fractionnée par les alcalis. Il est peut-être préférable de précipiter directement la solution chlorhydrique, en ayant soin de n'y ajouter qu'une proportion d'alcali suffisante pour neutraliser l'excès d'acide et pour précipiter une partie seulement de la base. On filtre, on achève la précipitation, on recueille la base sur un filtre, on la dissout dans un mélange d'alcool et d'éther et l'on ajoute de l'acide sulfurique étendu à la liqueur

éthéro-alcoolique, au sein de laquelle se dépose alors le sulfate de *thianiline*. Ce sel est lavé à plusieurs reprises avec de l'éther alcoolisé et, à plusieurs reprises, soumis à une forte pression. On obtient ainsi un sulfate blanc, que l'on redissout dans l'eau et d'où l'on précipite la base par un alcali. Enfin, pour achever la purification de cette dernière, on la redissout dans l'acide chlorhydrique et on la précipite une dernière fois. Les chiffres obtenus à l'analyse de cette matière conduisent à la formule

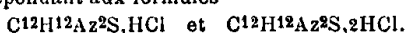


de la *thianiline*, c'est-à-dire d'une base qui dérive de deux molécules d'aniline par la substitution d'un atome de soufre diatomique S'' à deux molécules d'hydrogène de phényle, ces deux atomes d'hydrogène étant pris sur deux molécules différentes d'aniline qui se trouvent ainsi soudées ensemble par l'atome de soufre, comme l'indique aux yeux la disposition de la formule ci-dessus. On facilite beaucoup l'action du soufre sur l'aniline en ajoutant de la litharge au mélange; la réaction est alors exprimée par l'équation suivante :



Pour opérer par cette méthode, on porte le mélange de soufre et d'aniline entre 150° et 160° et l'on y ajoute la litharge petit à petit. Il se dégage beaucoup de gaz, et le liquide mousse considérablement. Quand le dégagement gazeux cesse, on ajoute une nouvelle et assez forte proportion de litharge. La masse est maintenue encore pendant quelque temps à 160°, puis abandonnée au refroidissement et épuisée par l'alcool bouillant. La substance qui reste après la distillation de l'alcool est soumise au traitement que nous avons décrit plus haut et finit par laisser de la *thianiline* identique avec celle obtenue par la première méthode.

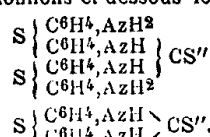
La *thianiline* se dissout très-peu dans l'eau froide ou chaude. L'éther, l'alcool et la benzine la dissolvent facilement. Elle cristallise de ces solutions en aiguilles ou en plaques qui fondent dans l'eau au-dessous de 100° et, à l'état sec, à 105° seulement. A la distillation sèche, elle se détruit, dégage de l'hydrogène sulfuré, des vapeurs d'aniline et laisse un résidu charbonneux. Avec les agents d'oxydation, comme l'eau de chlore, le chromate de potassium, le chlorure ferrique, etc., elle donne lieu à des réactions colorées caractéristiques. Elle forme deux classes de sels : des sels monoacides et des sels diacides. Ainsi, l'on a préparé et analysé deux chlorhydrates répondant aux formules



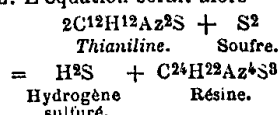
On connaît, en outre, le chloroplatinate, le sulfate et l'oxalate qui correspondent au chlorhydrate diacide. Ces sels ont tous une forte réaction acide, ce qui est assez naturel, la base libre étant neutre vis-à-vis des réactifs colorés. Pendant la purification de la *thianiline* par la précipitation au moyen de l'acide sulfurique, on a remarqué qu'il se forme un sulfate isomérique insoluble d'où l'on a pu extraire une base non cristalline.

— **Thiacetanilide** $[C^6H^4AzH(C^2H^3O)]_2S$. On obtient cette amide en faisant agir le chlorure d'acétyle sur la *thianiline* dissoute dans la benzine, ou mieux par l'action sur la *thianiline* sèche, placée dans un appareil à reflux, de l'acide acétique cristallisable, que l'on maintient pendant longtemps en ébullition. La thiacetanilide fond entre 213° et 213°,5.

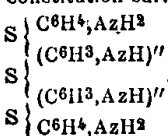
— **Thio-sulfo-carbanilide**. Lorsqu'on chauffe une solution alcoolique de *thianiline* et de sulfure de carbone, il se dégage de l'hydrogène sulfuré, et il se forme un mélange en proportions variables des deux composés dont nous donnons ci-dessous les formules :



La résine obtenue dans l'action directe du soufre sur l'aniline paraît résulter de l'action secondaire du soufre sur la *thianiline* formée d'abord. L'équation serait alors



En acceptant cette formule, MM. Merz et Weith, auxquels sont dus ces travaux sur la *thianiline*, proposent, pour le corps résineux, la formule de constitution suivante :



— **APPENDICE. Thiotoluidine**. La toluidine et le soufre réagissent l'un sur l'autre, absolument comme le soufre et l'aniline, mais plus facilement encore; il se produit de la thiotoluidine en même temps qu'une résine sulfurée. On purifie la thiotoluidine en suivant la même marche que pour la purification de la *thianiline*, à laquelle elle ressemble sous beaucoup de rapports. Comme cette dernière, elle forme des sels diacides qui ont une réaction acide très-intense. On a analysé le chlorhydrate, le sulfate et la base libre, et toutes ces analyses donnent des nombres qui conduisent, pour la thiotoluidine, à la formule $[C^6H^3(CH^3)AzH^2]_2S$.

THIANISOIQUE adj. (ti-a-ni-zo-i-ke — de *thionique*, et de *anisoïde*). Chim. Se dit d'un acide qui contient les éléments de l'acide thionique et de l'essence d'anis.

— **Encycl.** L'acide *thianisoïque* répond à la formule $C^{10}H^{14}SO^4 = C^{10}H^{12}O.H^2SO^3$. Il renferme les éléments de l'acide sulfureux H^2SO^3 et de l'essence d'anis $C^{10}H^{12}O$. Il a été obtenu par Stödeler et Wächter. D'après Stödeler, il est identique avec l'acide anisoïque de Limpricht et Ritter. Pour le préparer, on fait bouillir l'anethol (essence d'anis) avec de l'acide azotique de 1,1 de densité. L'huile qui se produit est mélangée d'acide oxalique et d'un peu d'acide anisique. On la rectifie, et l'on abandonne pendant quelque temps, avec une solution concentrée de bisulfite de sodium, la portion du produit qui passe à la distillation entre 215° et 245°. Le sel de sodium de l'acide *thianisoïque* cristallise alors si l'on a soin d'ajouter quelques gouttes d'alcool au mélange.

Pour avoir l'acide pur, on décompose le sel de baryum par l'acide sulfurique. La solution filtrée l'abandonne sous la forme cristalline lorsqu'on la laisse évaporer spontanément. Ce corps a une saveur fortement acide et astringente, suivie d'un arrière-goût sucré. Il se dissout facilement dans l'eau, l'alcool et l'éther. Ses solutions étendues ne se décomposent pas par l'ébullition. Les cristaux renferment $C^{10}H^{14}SO^4.2H^2O$; ils fondent au-dessous de 200°, et, si la chaleur n'a pas été portée trop haut, l'acide se sépare de nouveau en masse cristalline par le refroidissement. Si l'on maintient la température à 100°, l'eau de cristallisation se dégage et l'acide, en se refroidissant, se prend en une masse amorphe. A une température plus élevée, l'acide *thianisoïque* noircit et se décompose en dégageant de l'anhydride sulfureux et en répandant une odeur qui rappelle un peu l'odeur d'anis, mais qui est un peu félide.

— **Thianisoates**. L'acide *thianisoïque* est monobasique et forme le plus souvent des sels cristallisables, facilement solubles dans l'eau, peu solubles dans l'alcool et insolubles dans l'éther. Le sel d'ammonium forme des cristaux qui renferment une molécule d'eau; il ressemble au sel de sodium. Le sel de baryum $[C^{10}H^{12}Ba^{1/2}SO^4.3H^2O]$ se sépare lorsqu'on mélange des solutions concentrées de thianisoate de sodium et de chlorure de baryum. Il forme des lames délicates et cristallise d'une solution aqueuse chaude en beaux groupes étoilés. On peut le faire recristalliser dans l'acide chlorhydrique sans qu'il subisse d'altération. Il se dissout dans 12 parties d'eau froide. Les cristaux perdent 2 molécules d'eau à 103° et le reste à 130°.

Le sel de calcium $[C^{10}H^{12}Ca^{1/2}SO^4.2H^2O]$ se dépose lorsqu'on mélange des dissolutions concentrées de chlorure de calcium et de thianisoate de sodium. Il forme des aiguilles brillantes, plus solubles dans l'eau que le sel de baryum et modérément solubles dans l'alcool chaud.

Le sel cuivrique cristallise en lames noires brillantes, d'un mélange de thianisoate de sodium et de sulfate de cuivre en dissolution aqueuse.

Le sel de plomb cristallise en tables épaisses ou en prismes bien définis lorsqu'on ajoute une solution du sel sodique à une solution d'acétate de plomb.

Le sel de magnésium $[C^{10}H^{12}Mg^{1/2}SO^4.5H^2O]$ s'obtient aussi par double décomposition et cristallise en tables rectangulaires modérément solubles dans l'eau et dans l'alcool. Il perd 3 molécules d'eau de cristallisation à 100° et le reste à 130°.

Le sel d'argent forme des lames prismatiques délicates, modérément solubles dans l'eau et décomposables par l'eau bouillante. Le sel de sodium $[C^{10}H^{12}NaSO^4.H^2O]$ se prépare comme nous l'avons dit plus haut. C'est lui qui sert de matière première pour la préparation de tous les autres sels. Il cristallise en lames brillantes qui forment des groupes verveux, quelquefois aussi en tables rhombiques minces. Il se dissout dans 6,5 parties d'eau à la température ordinaire. L'alcool le dissout peu à froid, facilement à chaud. Les cristaux sont légèrement efflorescents et perdent la totalité de leur eau à 100°.

THIAN-KIEOU-CHAN (*Mont du ciel éternel*), Ile de l'empire chinois, près de la côte occidentale de la grande Lieou-Kheou; par 26° 43' de latit. N. Elle est montagneuse et couverte d'habitations jusqu'au tiers de sa hauteur.

THIAN-MEN-CHAN, montagne de Chine, province de Kan-sou, par 34° 32' de latit. N. Elle est couverte de neiges éternelles.

THIARD ou **TYARD** (Pontus DE), poète et prélat français, né à Bissy en 1521, mort à Bragny-sur-Saône en 1605. Ce contemporain et émule de Ronsard fut un des caractères et un des esprits les plus originaux du xvi^e siècle. Son père, Jean de Tyard, seigneur de Bissy, fut nommé lieutenant général au bailliage du Mâconnais, et sa mère, Jeanne de Ganay, était parente de Jean de Ganay, chancelier de France. Lui-même, il a signé invariablement toutes ses lettres et tous ses livres Pontus de Tyard; mais sa famille adopta depuis l'orthographe Thiard, qui a prévalu dans toutes les biographies. Le président de Thou, qui l'appelle *Pontus Thiardeus*, nous dit, dans son *Histoire*, qu'il avait reçu une forte éducation classique et que, nourri dans les lettres hébraïques, grecques et latines, il débuta par de remarquables poésies françaises sous le règne de Henri II, si fertile en bons poètes. En 1543, à l'âge de vingt-deux ans, il fit paraître ses premiers vers; plus tard, il dédia à la dame de ses pensées un petit recueil, les *Erreurs amoureuses* (Lyon, chez Jean de Tournes, 1549, in-4°), qui contient un grand nombre de sonnets, stances, chansons et épigrammes. On le loua, de son temps, d'avoir « retiré notre poésie hors du borbier d'ignorance et servi de guide, par la publication de ce livre, à une foule de beaux esprits. » En 1549, il fit une seconde édition des *Erreurs amoureuses*, augmentée d'un second livre. On a justement remarqué à propos de ces dates, 1548 et 1549, que Ronsard n'avait point encore terminé ses études et que ses premières poésies n'ont paru qu'en 1551, c'est-à-dire un an après la seconde édition de celles de Pontus. Il fut de même le précurseur de Du Bellay, qui n'entra dans la carrière poétique qu'à la fin de 1550, par la publication de son *Olive*.

En 1555, Pontus de Thiard publia un nouveau recueil intitulé *Vers lyriques*, composé d'odes, de sonnets, de stances, d'épîtres et de pièces diverses. Toutes ces poésies furent réunies par lui sous le titre d'*Œuvres poétiques*. L'épître à Ronsard dont il les fit précéder montre quelle était sa déférence pour le chef de la pléiade :

Je n'oserois, Ronsard, je n'oserois penser
Que de toi, qui m'es cher, l'heur me puisse offenser;
Mais je confesse bien que ma trahisante vie
Porte à la tienne heureuse une secrète envie :
Non parce que tu as l'œil gracieux du roi,
Le désir courtois ne me tient en émoi;
Ni parce que Fortune en biens te favorise,
Elle, aveugle, me suit plus que je ne la prise;
Ni parce que dispos, jeune et beau je te voi,
Nature de tels biens ne fut trop chiche en moi;
Ni parce qu'à jamais ton savoir te fait vivre,
En cela me suffit d'admirer et te suivre; [serfs,
Mais parce qu'en l'amour, duquel nous sommes
Tu te gagnes toujours, et toujours je me perds.

Ces vers ne sont pas les meilleurs de Pontus de Thiard; mais ils montrent, par leur tour aisé et leur élégance, que ce poète pouvait être mis en parallèle avec les meilleurs de son temps. Ses amis lui décernèrent même le surnom de *Grand*, comme à Ronsard :

Du grand Tyard le beau portrait témoignage
Son rare esprit et ses perfections;
Mais ses écrits font foi que la Bourgoigne
En rien ne cède aux autres nations.

Mais peut-être faut-il entendre l'épithète *grand* au propre et non au figuré, car Pontus de Thiard était un homme corpulent et de haute stature, grand buveur et grand mangeur, comme on le voit par ce passage de de Thou : « Comme il avoit un grand corps et qu'il estoit assidu à l'étude, il mangeoit beaucoup, et, quelque violents que soient les vins qui croissent sur les bords de la Saône, il en buvoit beaucoup et ne s'enivroit point, quoiqu'il n'y mit jamais d'eau. Mais ce qu'il y a de merveilleux, c'est qu'en se mettant au lit il avaloit un grand verre de vin pur sans que sa santé en fût altérée. »

A cette époque, Pontus de Thiard, qui avait pris ses degrés en théologie, entra dans les ordres et se livra plus particulièrement aux études philosophiques. Il fit paraître successivement les ouvrages suivants, qui portent des titres assez bizarres : *Solitaire premier* ou *Prose des Muses* et la *Fureur poétique*, plus quelques vers lyriques (Lyon, chez Jean de Tournes, 1552, pet. in-8°); *Solitaire second* ou *Prose de la musique* (Lyon, chez Jean de Tournes, 1555, in-4°); *Mantice* ou *Discours de la vérité, divination par astrologie* (Lyon, chez Jean de Tournes, 1558, in-4°); *Deux discours de la nature du monde et de ses parties, assavoir : le premier curieux traitant des choses matérielles, et le second curieux des intellectuelles*, avec un avant-discours par J.-D. Du Perron (Paris, chez Mamert Patisson, imprimeur du roy, au logis de Rob. Estienne, 1578, in-4°); *Discours du temps, de l'an et de ses parties* (Paris, chez Mamert Patisson, 1578, in-4°).

En 1571, il avait été promu d'emblée, par Henri III, évêque de Chalon-sur-Saône et il sut s'acquitter avec dignité des devoirs de sa charge. Il se fit aussi remarquer par son zèle pour la défense des prérogatives royales.

Pontus de Thiard, dit Etienne Pasquier (*Recherches*, liv. VII), composa en sa jeunesse les *Erreurs amoureuses*, se jouant sur ce mot d'*erreurs* à cause de son nom de Pontus. Et sous ce gage acquit tel crédit entre les poètes, que Ronsard lui donna l'honneur d'avoir été le premier introducteur des son-

nets en France, et moi-même, en mon *Monophile*, l'aggrégai en tiers pied avec Ronsard et Bellai. Toutefois, depuis il quitta la poésie et en son lieu embrassa tant la philosophie que les mathématiques. Et sur cette opinion traduisit en notre langue les *Dialogues* de Léon Hébreu, livre qui, sous le *Discours de l'amour*, comprend toute la philosophie. Et pareillement composa son *Solitaire* ou *De l'univers*, plein de très-grande érudition et doctrine. Continuant ses études de cette façon, fut fait évêque de Chaalons-sur-Saône en 1571, et de là en avant adonna tout son esprit à notre théologie, sur laquelle il fit quelques livres, entre lesquels est l'homélie très-belle sur la Patenotre, employée en toutes les affaires du clergé de la province de Bourgogne, où son évêché estoit assise. Et surtout il me souviendra qu'estant le premier des députés de sa province en l'assemblée des états qui fut tenue à Blois l'an 1583, lui seul se roidit pour le service du roi contre le demeurant du clergé, lequel en ses communes délibérations ne respiroit que rebellion et avilissement de la majesté de nos rois. J'en eus parler comme celui qui lors le voyois de deux ou trois jours l'un.

Ses écrits en prose ont été réunis sous le titre de *Discours philosophiques* (1587, in-4°). Cette édition, contenant 308 feuillets, plus une dédicace latine à Henri III, un sonnet latin de Jean Dorat, les corrections faites après l'impression, un extrait du privilège et une table des principales matières, fut publiée à Paris, chez Abel L'Angelier, l'un des libraires célèbres du temps, avec le portrait de l'auteur gravé par Th. de Leu. Les éditions originales de ces divers discours sont recherchées des bibliophiles et ont atteint des prix très-élevés dans les ventes. On doit encore à Pontus de Thiard : *De recta nominum impositione* (Lugdunum, Jacobus Rous-sin, 1603, in-8°), à ce volume sont joints deux opuscules curieux du même auteur : *Annotationes in librum Philonis Judæ de transmutationis et Annotationes in librum Philonis Judæ allegoriz.* Duchesne (*Bibliothèque des auteurs qui ont écrit de l'histoire de France*) rapporte qu'on attribue à Pontus de Thiard un livre qui a pour titre : *Extrait de la généalogie de Hugues surnommé Capet et des successeurs de la race de Charlemagne*, où sont combattues les doctrines du jésuite Ro-sières.

THIARD (Héliodore de), comte de Bissy, officier français, neveu du précédent, né à Bissy en 1558, mort à Beaune en 1594. Succéssivement page de Charles IX, écuyer de Henri III, guidon d'une compagnie d'ordonnance (1575), il se fit remarquer par sa brillante valeur, devint capitaine d'une compagnie d'hommes d'armes et se distingua dans les combats que les troupes du roi eurent à soutenir contre les ligueurs en Bourgogne. En 1591, il mit à ses frais en état de défense et pourvut de munitions la ville de Verdun-sur-Saône, intercepta toutes les communications avec Chalons, fut attaqué dans Verdun par le vicomte de Tavannes, qui se vit obligé de battre en retraite, puis marcha sur Chalons, dont il attira dans une embuscade la garnison, qu'il tua en pièces. Quelques temps après, Tavannes alla de nouveau l'assiéger dans Verdun, mais dut encore une fois lever le siège, pendant lequel la jeune et belle femme de Thiard trouva la mort, au moment où elle distribuait des munitions aux soldats (1593). L'année suivante, Thiard marchait sur Beaune pour s'en emparer, lorsque, ayant rencontré un gros de cavalerie de Mayenne, il tomba percé de coups entre les mains de l'ennemi et fut transporté à Beaune, où il mourut quelques jours après. — Son frère, Cyrus de Thiard, mort en 1624, fut grand archidiacre de l'église de Chalons-sur-Saône, puis il succéda à son oncle comme évêque de cette ville en 1594. Il rédigea un *Pastoral* (Chalons, 1605, in-4°), pour le clergé de son diocèse.

THIARD (Claude de), comte de Bissy, général français, petit-fils du précédent, né au château de Pierres (Bourgogne) en 1620, mort à Metz en 1701. Il entra tout jeune dans l'armée, fit les campagnes de Catalogne et devint colonel en 1649. En 1664, il fit partie d'un corps de troupes envoyé en Hongrie pour y combattre les Turcs, reçut le commandement de la cavalerie dans l'armée qui opérait sous les ordres de Montecuculli et se conduisit de la façon la plus brillante au combat de Kermen et à la bataille du Saint-Gothard (1664), où le corps français défit à lui seul l'armée ottomane. Sa conduite dans cette journée lui valut deux lettres autographes de Louis XIV. Claude de Thiard prit part ensuite aux campagnes de Flandre (1667) et de Franche-Comté (1672). Il devint maréchal de camp en 1672, lieutenant général en 1677, conseiller d'Etat, puis gouverneur d'Auxonne, commandant en chef dans la province de Lorraine et de Barrois, dans le duché de Luxembourg et les Trois-Évêchés. C'était un officier probe, plein d'équité et d'un grand courage. Il laissa en manuscrit une *Relation* en forme de journal de sa campagne en Hongrie (1664), laquelle a été publiée à la suite de *l'Histoire de Pontus* (1784).

THIARD (Jacques de), marquis de Bissy, général français, fils du précédent, né au château de Pierres (Bourgogne) en 1648,

mort en 1744. Il devint successivement colonel en 1676, brigadier en 1693, gouverneur d'Auxonne en 1701, lieutenant général en 1704 et gouverneur de Mantoue en 1705. Jacques de Thiard se fit remarquer par sa bravoure dans les campagnes qui eurent lieu de 1672 à 1707 et donna sa démission à la suite d'un passe-droit que lui fit le ministre Chamillard.

THIARD (Henri de), cardinal de Bissy, frère du précédent, né au château de Pierres en 1657, mort à Paris en 1737. Dès l'âge de douze ans, il fut pourvu d'une abbaye. Envoyé à Paris, il se fit recevoir docteur en théologie, se livra à la prédication et à des missions dans la Lorraine allemande et fut nommé par Louis XIV évêque de Toul en 1687, mais ne fut sacré qu'en 1692. Quelque temps après, Henri de Thiard eut de longs démêlés avec le duc de Lorraine, au sujet d'éclits portés par ce prince et condamnés en 1703 par le pape Clément XI comme contraires à la juridiction ecclésiastique. Nommé archevêque de Bordeaux en 1697, il refusa ce siège; mais il accepta, après la mort de Bossuet, l'évêché de Meaux (1704), les abbayes de Trois-Fontaines et de Saint-Germain-des-Prés, à Paris, enfin le chapeau de cardinal (1715). Ce prélat jouit de la plus grande faveur auprès de Louis XIV et de Mme de Maintenon, et devint en quelque sorte le théologien de la cour. C'était un ultramontain fougueux, un catholique intolérant, un grand partisan des jésuites, un ennemi acharné des jansénistes. Sous la Régence, il obtint un arrêt du conseil qui condamnait comme diffamatoires deux écrits dirigés contre une de ses instructions pastorales. Ce fut lui qui fit construire à ses frais le marché Saint-Germain, à Paris (1721-1727). On lui doit un grand nombre d'*Instructions pastorales*, de *Mandements* contre les opposants à la bulle *Unigenitus*, contre les *Institutions théologiques* du Père Juénin, contre les novateurs, etc. Il fit publier un *Rituel* pour le diocèse de Toul, le *Missel* de Meaux, un *Traité théologique* du Père Dupré, adressé au clergé du diocèse de Meaux (1722, 2 vol. in-4°), etc.

THIARD (Anne-Claude de), marquis de Bissy, général, neveu du précédent, né au château de Savigny (Lorraine) en 1683, mort à Pierres en 1765. Après avoir été menin et page, il entra dans les mousquetaires, reçut à vingt ans le brevet de colonel, se distingua pendant la guerre de la succession d'Espagne en Italie, particulièrement aux affaires de Luzzara, de Cassano, de Castiglione, passa ensuite, comme brigadier de cavalerie, aux armées du Rhin et du Dauphiné et obtint le grade de maréchal de camp en 1719. En 1732, le gouvernement l'envoya comme ministre plénipotentiaire auprès du duc de Parme. Deux ans plus tard, il reçut un commandement dans les troupes espagnoles qui combattaient en Italie, se distingua à la bataille de Bitonto, pendant la conquête de Naples et le siège de Gaète, et fut promu lieutenant général. Tombé en disgrâce en même temps que son beau-frère le ministre Chauvigny, il se retira dans ses terres, où il termina ses jours.

THIARD (Anne-Louis de), marquis de Bissy, général, fils du précédent, né à Paris en 1715, mort à Maëstricht en 1748. Sa naissance et une bravoure éclatante, dont il donna des preuves nombreuses pendant la campagne de Naples, où il combattit auprès de son père en 1734, lui valurent d'être nommé commissaire général de la cavalerie légère (1736) et maréchal de camp (1743). Louis de Thiard, après avoir servi aux armées du Haut-Rhin et de Flandre (1746), alla prendre le commandement de Gènes, qu'il fortifia et approvisionna (1747). Il repoussa les attaques des impériaux, puis battit les Corses, à qui il prit Bastia, et reçut, en récompense de ses services, une épée d'honneur de la république génoise. En 1748, il alla prendre part au siège de Maëstricht, eut la jambe fracassée par un boulet et mourut peu après.

THIARD (Claude de), comte de Bissy, général et littérateur, cousin du précédent, né à Paris en 1721, mort au château de Pierres en 1810. A quinze ans, il entra dans les mousquetaires, fit les campagnes de Bavière, de Flandre, d'Allemagne, se distingua à la tête de la gendarmerie à la bataille de Minden (1757), reçut, la même année, le grade de lieutenant général et fut nommé lieutenant général du Languedoc en 1771. Le comte de Bissy vécut à la cour beaucoup moins en courtisan qu'en gentilhomme philosophe, partageant son temps entre la culture des lettres et les plaisirs. En 1750, il fit paraître une traduction des *Lettres sur l'esprit de patriotisme*, sur l'idée d'un roi patriote, de Bolingbroke (Londres, 1750, in-8°). Cette traduction, qui, d'après Collé, n'était point de Claude de Thiard, mais de son maître d'anglais, valut au comte de Bissy d'être élu membre de l'Académie française en remplacement de Terrasson (1750). Après la mort de Louis XV, Claude de Thiard se retira dans ses terres, où il traversa sans être inquiété la période la plus agitée de la Révolution, et fut admis dans la classe de la littérature lors de la réorganisation de l'Institut. On lui doit : *Discours de réception prononcé dans l'Académie française* (Paris, 1750,

in-4°); *Histoire d'Enna ou De l'âme* (Paris, 1752, in-12), traduction des deux premières *Nuits* d'Young, publiée dans les *Variétés littéraires* de Suard.

THIARD (Henri-Charles, comte de), général, frère du précédent, né à Paris en 1726, mort dans la même ville en 1794. Il entra au service en 1737, fit les campagnes de 1742 à 1762 en Westphalie, en Bohême, en Allemagne et reçut le grade de lieutenant général en 1762. Nommé premier écuyer du duc d'Orléans, il jouit d'une grande faveur à la cour de Louis XVI et devint successivement commandant en chef de la Provence (1782), puis de la Bretagne (1787). Thiard alla occuper ces dernières fonctions dans les circonstances les plus difficiles. Il se vit contraint, en 1788, d'imposer par la force l'établissement d'un grand bailliage au lieu du parlement et excita une grande fermentation qui s'accrut encore et se traduisit par des émeutes lors des élections pour les états généraux. Il parvint à arrêter l'effusion du sang à Reims au péril de sa vie (27 février 1789), reçut le cordon bleu et fut rappelé à Paris. Pendant la Révolution, il resta fidèle à la cause royale, défendit Louis XVI pendant la journée du 10 août, fut emprisonné après la mort de ce prince et passa devant le tribunal révolutionnaire, qui le condamna à la peine capitale. C'était un homme d'un esprit fin et distingué, qui cultivait la poésie et les lettres. On a de lui un recueil d'*Œuvres posthumes* (Paris, 1799, 2 vol. in-12).

THIARD (Gaspard Pontus, marquis de), littérateur français, de la famille des précédents, né au château de Juilly, près de Semur, en 1723, mort à Semur en 1786. D'une faible santé, il abandonna le métier des armes pour se livrer à ses goûts littéraires et artistiques et devint membre de l'Académie de Dijon. On trouve de lui, dans le recueil de cette société savante, un *Mémoire sur une statue de Mercure trouvée à Auxerre* et des *Mémoires sur la bonne chère des anciens*. Il a publié une *Histoire de Pontus de Thiard de Bissy, suivie de la généalogie de cette maison et de la relation de la campagne de 1664 en Hongrie* (Neufchâtel, 1784, in-8°). Enfin, il a laissé en manuscrit un *Ana* et une *Histoire de la ville de Semur*.

THIARD DE BISSY (Auxonne-Théodore-Marie, comte de), général, fils du comte Claude, né à Paris en 1772, mort dans la même ville en 1852. Sous-lieutenant lorsque la Révolution éclata, il contribua à réprimer les désordres de la garnison de Nancy, puis émigra, se rendit à l'armée des princes et se fit remarquer dans diverses occasions. Ayant vers cette époque trouvé chez un ministre protestant des ouvrages empreints de la philosophie et des idées qui venaient de triompher en 1789, il subit en les lisant une transformation radicale dans ses opinions et fut constamment fidèle depuis lors à la cause de la liberté. De retour en France sous le Consulat, il devint membre du conseil général de Saône-et-Loire et attira l'attention de Bonaparte, qui le nomma son chambellan en 1804. Chargé d'aller négocier un traité d'alliance avec le duc de Bade, il s'acquitta de cette mission avec autant de célérité que de succès et fut récompensé de son zèle par le grade de chef d'escadron et par la fonction d'aide de camp du chef de l'Etat. Thiard fit à ce titre les campagnes de 1805 à 1807, devint, en 1806, gouverneur de Dresde, du cercle de Misnie et de la Lusace, fut chargé de ratifier le traité de Posen, qui transformait en royaume le duché de Saxe, et se fit remarquer par l'intégrité et la sagesse de son administration. Il jouissait d'une grande faveur auprès de Napoléon, lorsque des lettres dans lesquelles il blâmait les tendances absolutistes du gouvernement et qui étaient adressées à sa femme furent mises sous les yeux du despote. Celui-ci en témoigna son mécontentement à Thiard, qui répondit en se démettant de tous ses emplois. Exilé dans le département de Saône-et-Loire, il vécut dans la retraite jusqu'à la chute de l'Empire. Louis XVIII le nomma, en 1814, maréchal de camp et lui donna à Paris un commandement que ses opinions libérales lui firent bientôt après retirer. Toutefois, le 10 mars, on lui donna le commandement de l'Aisne, avec ordre de marcher contre les frères Lallemand. Thiard refusa d'obéir, devint membre de la Chambre des représentants pendant les Cent-Jours, fut impliqué, après le retour de Louis XVIII, dans la conspiration de Didier (1816) et subit un emprisonnement de six mois. S'étant retiré ensuite dans son département, il devint député de Saône-et-Loire en 1820 et ne cessa depuis lors de siéger à la Chambre jusqu'en 1848. Ami de Foy, de Benjamin Constant et de Manuel, il vota constamment avec les membres de la gauche et en faveur des mesures libérales, fut, en 1830, inspecteur des gardes nationales de la France et remplit, de 1848 au commencement de 1849, les fonctions de ministre de la République française en Suisse. En lui s'éteignit le dernier rejeton mâle de la famille des Thiard.

THIARE s. f. Moll. Autre orthographe du mot TIARE.

THIAELLE. Moll. Autre orthographe du mot TIARELLE.

THIASOS s. m. (ti-a-zoss — mot gr. dé-

rivé de *theios*, divin). Antiq. gr. Chœur de chant et de danse, qu'on exécutait pendant les processions.

— *Encycl.* Le plus fameux *thiasos* était celui des dionysiaques. On y voyait l'enthousiasme poussé jusqu'à l'extravagance et à l'ivresse, qui caractérisait ces fêtes. Les hommes, déguisés en pans, en satyres, la figure colorée de vermillon ou d'une teinture extraite de diverses plantes, cherchaient à imiter les compagnons de Dionysos. Les femmes, en bacchantes, en thyades, en naïades, en nymphes, cherchaient à se rendre dignes de ce cortège. Les uns et les autres portaient le thyrsus; ils avaient tous ou ils simulaient un enthousiasme digne du dieu qu'ils célébraient. Le phallus, symbole de la fertilité de la nature, était porté en triomphe; une troupe d'hommes déguisés en femmes le suivait. Une femme portait dans une longue corbeille l'image de Dionysos. La musique des flûtes et des cymbales accompagnait le chœur, qui chantait des dithyrambes, où la liberté des mœurs s'associait à l'audace des images.

Les Grecs donnaient encore le nom de *thiasos* à une sorte d'hétairie ou société amicale; les hétairies appelées *thiasos* étaient celles qui avaient un but religieux.

THIASSE, géant de la mythologie scandinave. Il s'empara un jour du dieu Loke et ne le rendit à la liberté qu'après lui avoir fait promettre de lui procurer Idunna et ses pommes, qui avaient le don de rajeunir les Ases. Sa fille Skade épousa Niord; il fut tué par les Ases, et Odin plaça ses deux yeux au firmament au milieu des étoiles.

THIAT, village de la Haute-Vienne, station du chemin de fer de Poitiers à Limoges, près de la rive droite de la Brème; 764 hab. Fabriques de poteries et de grands cuivres auxquels une cuisson spéciale donne le ton brûlé de certaines poteries celtiques. Les rives de la Brème offrent des sites sauvages et pittoresques.

THIAUCOURT, ville de France (Meurthe-et-Moselle), ch.-l. de canton, arrond. de Toul, à 22 kilom. de Pont-à-Mousson, sur le rapt de Mad, qu'y traverse un pont de sept arches; pop. aggl., 1,385 — pop. tot., 1,402 hab. Thiaucourt possède une église moderne, une chapelle qui paraît dater du xve siècle et des débris d'anciennes fortifications. Ce bourg est très-ancien. On y voyait jadis une abbaye de l'ordre de Cîteaux, qui fut brûlée par les Messins en 1258, sacagée en 1471 et que le duc Antoine fit entourer de murs. Tout a disparu aujourd'hui. Le territoire de Thiaucourt fournit les meilleurs vins du département. Une couleur convenable, de la délicatesse et un goût agréable sont les qualités qui les distinguent et les font placer parmi les vins d'ordinaire de seconde qualité. On recherche particulièrement le vin du cru nommé Rud-de-mâ. Le vin ne s'expédie qu'en tonneaux; on ne le met en bouteilles qu'après sept ou huit ans de futaie. Le vignoble de Thiaucourt compte environ 195 hectares de vignes réparties sur une série de coteaux; le sol est partout calcaire et, en général, orienté à l'est, à l'ouest et au sud, en pente assez rapide. Deux cépages sont cultivés : le petit raisin noir, variété de pineau; le héric noir ou liverdun, cépage de quantité, peu sujet à la coulure, d'une fécondité soutenue, qui réclame un sol fertile et se trouve relégué au bas des coteaux. La culture est très-simple : on donne un labour à la houe fourchée depuis la fin de février jusqu'à la mi-mars; on eclaircit aussitôt, on courbe les grands cours. L'ebourgeonnement a lieu dès qu'on distingue facilement les grappes. On n'égrappe pas la vendange; on la foule dans la cuve et on l'abandonne à elle-même jusqu'à ce que la fermentation soit achevée. Les cuves ne sont généralement pas couvertes.

THIBAUD, archevêque de Cantorbéry, mort en 1161. Après avoir été abbé du Pec, il se rendit en Angleterre, où il fut nommé au siège de Cantorbéry en 1139. Thomas Becket lui ayant été recommandé, il le nomma diacre de son église. A cette époque, des différends s'étant élevés entre le pape et le roi Etienne, Thibaud se prononça en faveur du souverain pontife, vit son temporel saisi, dut quitter l'Angleterre et se réfugia à Saint-Omer; il put ensuite reprendre possession de son siège; mais, sur son refus de prendre part au couronnement d'Eustache, fils du roi, il fut jeté en prison. Lorsque Henri II se fut emparé du trône d'Angleterre en 1154, Thibaud fut rétabli sur son siège et jouit de la faveur de ce prince, qui en fit son confident et son ami. On a sous son nom de nombreuses lettres, publiées avec les œuvres de son secrétaire, Jean de Salisbury, qui ne fut pas étranger, dit-on, à leur rédaction.

THIBAUDE s. f. (ti-bô-de — de *Thibaud*, nom de berger, dans les anciennes pastorales). Comm. Tissu grossier de poil de vache, dont on se sert pour doubler les tapis de pied.

THIBAUDEAU (Antoine-René-Hyacinthe), homme politique et magistrat français, né à Poitiers en 1739, mort en 1813. Il commença à suivre la carrière du barreau en 1762, se fit rapidement remarquer par ses talents oratoires et par ses idées libérales et fut élu, en 1789, député aux états généraux. S'il ne prit point part aux grandes discussions de cette assemblée, il vota du moins toutes les réfor-

mes qui devaient inaugurer une ère nouvelle, puis retourna dans sa ville natale, où il remplit successivement, avec autant d'habileté que de modération, les fonctions de procureur syndic du district, de président du tribunal criminel (1791), de procureur général syndic (1792), d'administrateur de la Vienne. Bien qu'il se fût opposé de toutes ses forces à l'envoi d'un contingent à l'armée que les fédéralistes réunissaient à Bourges, il se vit accusé d'agir de concert avec eux, fut jeté en prison et reconvra la liberté après le 9 thermidor. Thibaudau devint de nouveau président du tribunal criminel de Poitiers en 1795 et entra cinq ans plus tard à la cour d'appel. En 1802, il alla siéger au Corps législatif comme député de la Vienne; mais, à la suite d'une chute grave, il donna sa démission et vécut dans la retraite (1804). Il publia un *Abrégé de l'histoire du Poitou* (Paris, 1782, 6 vol. in-12), continué par M. de Sainte-Hermine jusqu'en 1789.

THIBAUDEAU (le comte Antoine-Claire), homme politique et écrivain français, fils du précédent, né à Poitiers en 1765, mort à Paris en 1854. Ainsi qu'il nous l'apprend dans ses mémoires, son père, avocat de plusieurs chapitres et convents, prétendait être philosophe et déiste, bien qu'il fréquentât les églises. Un ancien jésuite, homme d'esprit, exerça une assez grande influence sur l'esprit du jeune Thibaudau en lui prêtant des livres prohibés de philosophie et de politique et en les lui expliquant. Il put constater, en outre, par les faits qui se passaient autour de lui, l'état de décomposition de la société, l'arrogante impudence des nobles, la corruption du clergé. Aussi avait-il compris la nécessité de réformes profondes lorsque commença la Révolution. A cette époque, il était avocat depuis deux ans. Son père ayant été nommé par le tiers état député aux états généraux, Antoine Thibaudau le suivit à Versailles. Là, il entra en relation avec un grand nombre de députés, suivit assidûment les débats de l'Assemblée nationale, entraîna son père, d'un esprit timide, à voter pour toutes les réformes réclamées par l'opinion et assista à tous les événements qui se produisirent alors. « Témoin de beaucoup de rassemblements populaires, dit-il, loin de les blâmer, j'y prenais un grand intérêt, comme à un puissant véhicule, nécessaire au succès de la Révolution. Je n'ai jamais pas à m'y mêler en acteur; ce n'était pas dans ma nature. » De retour à Poitiers, où dominaient les nobles, il les vit émigrer spontanément, comme s'ils allaient à une partie de plaisir, en annonçant : « que dans quelques mois ils reviendraient triomphants, qu'ils remettraient à leur place ces bourgeois insolents, la canaille patriote et leur feraient payer leurs frais de voyage. » Pour secouer de sa torpeur une population craintive, abrutie par le joug, Thibaudau fonda à Poitiers un club, qui devint une école d'éducation politique pour le peuple et produisit les effets les plus heureux. En 1790, les idées ayant rapidement marché, il fut député par ses concitoyens à la fête de la Fédération de Paris, où il retrouva Camille Desmoulins et plusieurs hommes politiques avancés avec qui s'était lié. De retour à Poitiers, il fut successivement élu substitut, procureur de la commune et enfin, en 1792, membre de la Convention. Thibaudau alla siéger à la Montagne, et, lors du procès de Louis XVI, il vota pour la mort sans appel ni sursis. Toutefois, il ne prit qu'une part insignifiante aux grands débats de l'Assemblée et ne voulut point faire partie du club des Jacobins. Le 10 mai 1793, il fut chargé, avec Creuzé, d'une mission dans l'Ouest. Après la chute des girondins, il dut prendre la parole pour défendre son père, son frère et des habitants de Poitiers accusés de fédéralisme. Accusé lui-même de modérantisme, il se vit dans une situation très-difficile et dut se borner uniquement à prendre part aux travaux des comités dont il faisait partie. Ce fut à cette époque qu'il rédigea un remarquable rapport sur les moyens de régénérer la marine française (7 mai 1794) et qu'il fit décréter l'institution d'un jury chargé de signaler les ouvrages les mieux faits pour l'éducation des enfants (6 juillet). Après le 9 thermidor, il devint un des chefs du parti modéré et joua un rôle très-actif. Il demanda la réintégration dans la Convention des députés qui en avaient été exclus le 31 mai, la suppression de la loi des suspects et de celle du maximum, la restitution des biens confisqués par les tribunaux révolutionnaires, enfin la révision de la plupart des lois qui avaient été votées pendant la période dite de la Terreur. Le 6 mai 1795, il devint président de la Convention. « Thibaudau, dit Rabbe, fit preuve du plus grand courage au 12 germinal an III, repoussa avec force les pétitionnaires des sections, s'éleva contre la constitution de 1793 et contre l'insurrection partielle qu'elle autorisait, attaquait le côté gauche avec vigueur, se plaignait de l'absence de la plus grande partie des membres qui le composaient et fut élu membre du comité de Sécurité générale et de la commission des lois organiques. Peu après, il proposa de supprimer le comité de Sécurité générale et de confier le gouvernement à un comité de Salut public de 24 membres. Dans la journée du 10 prairial, il provoqua hautement des mesures de rigueur contre ses collègues accusés

d'en être les auteurs, voulut que l'on s'en tint à la déportation à l'égard de Collot, Billaud et Barère, et s'opposa à ce qu'on traduisit Romme, Duquesnoy, etc., à un autre tribunal que celui de la Seine. Un des principaux rédacteurs de la constitution de l'an III, il discuta le projet dans toutes ses parties, repoussa avec énergie les projets des sections de Paris à l'approche du 13 vendémiaire an IV, blâma leurs pétitions, se déclara prêt à combattre ce qu'il appelait l'anarchie royale et les accusa de vouloir décapiter la Convention et rétablir la monarchie sur les ruines de la République. » En octobre 1795, Thibaudau devint membre du comité de Salut public. Peu après, il attaqua Tallien, Fréron et autres thermidoriens qui réclamaient le retour aux idées révolutionnaires et prononça ces paroles : « Je serai toujours la barre de fer contre laquelle viendront se briser les complois des factieux ; ce qui lui valut le surnom de *Barre de fer*. Lors des élections au conseil des Cinq-Cents, Thibaudau fut élu député à la fois par trente-deux départements, et il opta pour celui de la Vienne. Secrétaire, puis président de cette Assemblée (février 1796), il lutta à la fois contre les royalistes et les révolutionnaires, voulant le maintien de la constitution républicaine à laquelle il avait coopéré et l'adoption de mesures d'apaisement. On le vit alors s'opposer à la création d'un ministère de la police, à la loi du 3 brumaire, qui excluait des fonctions publiques les parents des émigrés et des députés; accuser Tallien d'avoir été un des instigateurs des événements du 2 septembre 1792 et du 31 mai 1793; signaler, d'autre part, les intrigues des royalistes, les dilapidations des agents du Directoire, demander la destitution des commissaires de la trésorerie, la mise en accusation des ministres des finances pour avoir favorisé les opérations de la Compagnie Dijon; défendre contre les meneurs royalistes du club de Clichy la liberté des sociétés populaires, etc. Le 19 août 1797, il fut nommé membre de la commission des inspecteurs et fit un rapport sur la marche des troupes. Hostile au coup d'Etat du 18 fructidor, il se vit porté par le Directoire sur la liste des proscrits; mais, grâce aux actives démarches de Boulay de la Meurthe, il conserva son siège au conseil des Cinq-Cents jusqu'aux élections de mai 1798. N'ayant point été réélu à cette époque, Thibaudau entra dans la vie privée et retourna dans sa ville natale, où il exerça la profession d'avocat. Après le coup d'Etat du 18 brumaire, Bonaparte le nomma préfet de la Giroude (3 mars 1800). Thibaudau eut la faiblesse d'accepter et, au mois de septembre suivant, il entra au conseil d'Etat, où il prit part à la rédaction des codes. En sa qualité de conseiller, il défendit devant le Tribunal le projet de loi sur la procédure criminelle, sur les justices de paix, fut chargé de rédiger l'exposé de la situation de la République jusqu'en 1802, etc. Dans les discussions qui eurent lieu au conseil d'Etat, il fit preuve d'une réelle indépendance et combattit souvent les idées du premier consul, notamment en ce qui touche le consulat à vie, l'insitution de la Légion d'honneur et le concordat. Cette attitude déplut à Bonaparte, qui ne pouvant souffrir la contradiction, l'élimina du conseil d'Etat et le nomma en 1803 préfet des Bouches-du-Rhône. En 1804, Thibaudau devint commandeur de la Légion d'honneur, et, en 1809, il reçut le titre de baron. Après l'abdication de Napoléon (1814), il quitta Marseille, où il était encore préfet, et revint à Paris, où il vécut dans la retraite. A son retour de l'île d'Elbe, Napoléon le nomma successivement conseiller d'Etat, commissaire extraordinaire dans la Côte-d'Or et membre de la Chambre des pairs, bien qu'il se fût tenu à l'écart et qu'il eût montré peu de sympathie pour un pouvoir qu'il jugeait devoir être éphémère. Ce fut lui qui, le 27 mars, rédigea la délibération pleine de hardiesse que le conseil d'Etat présenta à Bonaparte. Après la défaite de Waterloo, il prononça à la Chambre des pairs un discours des plus vifs contre les Bourbons. « Nous sommes les représentants d'un peuple qui a prononcé l'expulsion de ce gouvernement, dit-il... Si ce sont les Bourbons qu'on veut nous imposer, je déclare que jamais je ne consentirai à les reconnaître. » Le 6 juillet suivant, il quitta la France, passa en Suisse et fut arrêté à Lausanne. Rendu peu après à la liberté, mais frappé par la loi contre les régicides, il alla habiter successivement Prague, Vienne (1819) et Bruxelles (1823). Pendant ses années d'exil, il écrivit ses mémoires et une *Histoire de Bonaparte*. Après la révolution de Juillet 1830, Thibaudau revint en France, mais il vécut dans la retraite, employant ses loisirs à des travaux historiques. On raconte qu'un soir, se trouvant à Poitiers dans un salon, il faisait une partie de whist avec sa sœur, Mme Thomé. Celle-ci ayant joué un roi, Thibaudau coupa. « Peste, mon frère, s'écria la vieille révolutionnaire, comme vous tranchez les rois ! » Thibaudau posa ses cartes, jeta un regard autour de lui et d'une voix nette : « Et ainsi ferai-je encore, ma sœur ! » dit-il. Le vieux conventionnel avait quatre-vingt-sept ans. Son intelligence était affaiblie par l'âge lorsque, après le coup d'Etat du 2 décembre 1851, Louis Bonaparte le fit figurer sur la première liste de ses sénateurs (26 janvier 1852). Il ne réclama point contre cette nomination, qui eût été

une injure pour un vrai républicain ; il avait servi le premier Empire élevé sur les ruines de la République, et servit le second issu du coup d'Etat de décembre. En dépit de son grand âge, il était inexcusable. Le second Bonaparte le compta au nombre des siens ; il eut raison et l'année suivante, il le nomma grand officier de la Légion d'honneur. Voici dans quels termes Thibaudau a jugé lui-même sa carrière politique, dans une lettre qu'il écrivit en 1815 : « La Révolution commençait en France lorsque je suis entré dans le monde. J'y suis entré avec elle, elle me suis trouvé porté très-jeune dans la carrière politique. Je n'ai été l'homme d'aucun parti, ni le courtisan ni le favori des gouvernements qui se sont succédés. J'ai été l'homme de la Révolution et je suis toujours resté fidèle aux principes raisonnables qu'elle a développés. J'aurais pu, comme beaucoup d'autres, m'accommoder avec les circonstances et les événements ; mais j'ai toujours préféré succomber que de transiger avec ma conscience. » En tenant ce langage, Thibaudau oubliait, comme nous le disons ci-dessus, qu'il avait servi le détestable régime du premier Empire, et tout à la fin de sa carrière il commit la faute, non moins grave, d'accepter un siège au sénat de l'homme qui venait d'étouffer la liberté de son pays dans le sang et les proscriptions. Outre des *Discours*, des *Rapports*, des *Mémoires* sur divers sujets, on lui doit : *Recueil des actes héroïques et civiques des républicains français* (Paris, 1794, in-8°) ; *Histoire du terrorisme dans le département de la Vienne* (1795, in-8°) ; le *Congrès de Rastadt* dans les *Mémoires de tous* (1824, in-8°) ; *Mémoire sur la Convention et le Directoire* (1824, 2 vol. in-8°), ouvrage intéressant, exact, portant la marque d'une grande sincérité, mais d'un style lourd et ampoulé, et dont la publication fut sur le point de le faire expulser des Pays-Bas ; *Mémoire sur le Consulat par un ancien conseiller d'Etat* (1826, in-8°) ; *Histoire générale de Napoléon Bonaparte* (1827-1828, 5 vol. in-8°), restée inachevée et s'arrêtant au Consulat ; la *Bohème*, roman historique (1834, 2 vol. in-8°) ; le *Consulat et l'Empire ou Histoire de France et de Napoléon Bonaparte* de 1799 à 1815 (1835-1838, 10 vol. in-8°), complétant l'*Histoire générale de Napoléon Bonaparte* ; *Histoire des états généraux* (1843, 2 vol. in-8°). En outre, Thibaudau a laissé manuscrits : une critique de l'*Histoire de la Révolution* par M. Thiers ; le *Poitou*, roman historique ; des *Considérations sur la Révolution française* et des *Mémoires* sur lui-même et les événements publics depuis sa jeunesse jusqu'à la fin de sa vie. Un fragment très-intéressant en a été publié sous le titre de : *Mémoires de A. Thibaudau avant sa nomination à la Convention de 1795* d 1792 (Paris, 1875, in-8°).

THIBAUDEAU (Adolphe-Narcisse, comte), administrateur français, fils du précédent, né à Poitiers en 1795, mort à Paris en 1856. Il combattit en 1814 contre les alliés à la barrière de Clichy, suivit en 1816 son père en exil, puis revint à Paris en 1823, entra en relation avec les hommes les plus avancés et les plus éminents du parti libéral et prit part à la révolution de Juillet 1830. Intimement lié avec Carrel et Godefroy Cavaignac, Thibaudau devint un des rédacteurs les plus actifs du *National*, où il combattit le gouvernement de Louis-Philippe, et prit part à la tentative d'insurrection de 1832 et à la défense du cloître Saint-Merry, où il fut fait prisonnier. S'étant rendu en Angleterre, il se livra avec ardeur à l'étude des questions économiques et industrielles, et, de retour en France, se jeta dans les affaires. Il devint un des fondateurs du chemin de fer de Paris à Rouen et au Havre, puis des voies ferrées exécutées dans la Normandie et la Bretagne. Ce fut également lui qui émit l'idée, adoptée depuis par M. Fould, de faire souscrire les emprunts publics par voie de souscription nationale. En 1855, il devint secrétaire général adjoint de la commission de l'Exposition universelle et y fit preuve d'une grande capacité. On doit à Thibaudau de nombreux articles et une correspondance envoyée d'Angleterre et signée O dans le *National*, des articles financiers dans le *Journal des chemins de fer*, des *Mémoires sur la jonction économique de Paris à la mer*, *Sur le dessèchement du lac de Haarlem* et *Histoire de monts, écrits et correspondances restés manuscrits*.

THIBAUDIE s. f. (ti-bô-di — de *Thibaud de Chanvalton*, botan. fr.). Bot. Genre d'arbustes et d'arbrisseaux, de la famille des vacinées, comprenant plus de quarante espèces, qui croissent sur les montagnes des régions tropicales des deux continents.

THIBAUD D'AUSSIGNY, évêque d'Orléans, V. AUSSIGNY.

THIBAUT (SAINT-), village de France (Côte-d'Or), canton de Vittaux, arrond. de Semur, sur le canal de Bourgogne ; 501 hab. L'église, classée parmi les monuments historiques, date de 1282. On remarque surtout : le portail du XIII^e siècle, enrichi de statuettes et de bas-reliefs d'une parfaite exécution ; une chapelle du XIV^e siècle et le chœur qui rappelle par sa forme, dit M. Joanne, celui de l'église Saint-Urbain de Troyes. On conserve dans cette église plusieurs objets d'art précieux : un beau retable en bois et une

châsse en bois du XIV^e siècle, un reliquaire en cuivre, un tombeau, etc.

THIBAUT (SAINT-), village de France (Aisne), canton de Pismes ; 131 hab. Dès le VIII^e siècle, il y existait un prieuré dont l'église subsiste encore en partie; les restes ont une certaine valeur architecturale.

THIBAUT, dit le *Tricheur*, comte de Blois et de Chartres, puis de Troyes, de Beaugny et de Meaux, mort vers 978. Il s'allia à Hugues le Grand contre Louis d'Outre-mer, prit part à toutes les grandes affaires de son temps et mérita, par ses perfidies, l'énergique surnom que lui infligèrent ses contemporains.

THIBAUT I^{er}, comte de Champagne et de Blois, mort à Eprenay en 1039. A la mort de son père, Eudes II, dont il était le fils cadet, il obtint en partage les comtés de Blois et de Tours; mais, ayant refusé de rendre hommage au roi, il se vit enlever ses possessions, qui passèrent entre les mains du comte d'Anjou, et fut vaincu par ce dernier vers 1042. A la mort de son frère aîné (1047), Thibaut s'empara de la Champagne, dont il dépouilla son neveu. Dix ans plus tard, il recommença la guerre avec le comte d'Anjou et soutint avec lui une lutte acharnée. Thibaut eut pour successeur, dans le comté de Champagne, son fils, Hugues I^{er}, et, dans le comté de Blois, son autre fils, Etienne.

THIBAUT II, dit le *Grand*, comte de Champagne et de Blois, né vers 1090, mort en 1152. Il était petit-fils du précédent et fils d'Etienne, comte de Blois, à qui il succéda en 1102, sous la tutelle de sa mère, Alix, fille de Guillaume le Conquérant. Thibaut II s'allia d'abord aux Anglais; mais, en 1124, il se joignit à Louis VI pour combattre l'empereur d'Allemagne. L'année suivante, il obtint de son oncle Hugues la cession de la Champagne. Son frère Etienne s'étant emparé du trône d'Angleterre en 1135, il envahit la Normandie, qu'il abandonna en 1137, moyennant une rente annuelle de 2,000 marcs d'argent. Thibaut refusa, après la défaite et lors de la captivité de son frère en 1141, de prendre la couronne d'Angleterre que lui offraient les barons normands. L'année suivante, la guerre éclata entre lui et le roi de France, au sujet de l'élection de Pierre de La Châtre, archevêque de Bourges. Louis VII pénétra dans la Champagne, prit Vitry et fit périr dans les flammes 1,300 personnes renfermées dans une église (1142). Après cet acte de cruauté, saint Bernard intervint auprès du roi, qui renonça à continuer la guerre, reconnut comme archevêque Pierre de La Châtre et partit pour la croisade. Thibaut II jouit de la paix à partir de ce moment. Il fonda de nombreuses églises, acheva le monastère de Clairvaux et créa à Troyes plusieurs établissements industriels. Il avait épousé Mathilde, fille du duc de Carinthie, dont il eut dix enfants.

THIBAUT III, comte de Champagne, petit-fils du précédent, né en 1177, mort en 1201. En 1197, il succéda à son frère Henri II, fit, l'année suivante, hommage de Melun au roi de France, résolut de prendre part à une croisade, dont il fut élu chef, et mourut au moment où il allait se mettre en route. Peu après, sa femme, Blanche de Navarre, mit au jour un fils posthume, qui fut le célèbre Thibaut IV.

THIBAUT IV, dit le *Faiseur de chansons*, comte de Champagne, puis roi de Navarre et célèbre poète, fils du précédent, né en 1201, mort le 10 juillet 1253. Il était, par sa position, le plus important vassal de la couronne de France. Sa minorité, placée sous la tutelle d'une femme, Blanche de Navarre, sa mère, ne fut pas exempte d'orages. On lui contesta son droit au trône, parce qu'il tenait sa couronne de comte d'un frère aîné qui était parti pour la croisade et qui avait accepté le trône de Jérusalem. Les fils de ce frère revendiquèrent leurs titres, et le mari de l'une d'elles, le seigneur de Brienne, prit les armes pour soutenir la cause de sa femme. Thibaut porta le litige devant Philippe-Auguste, qui s'établit juge du différend et convoqua à Melun une assemblée de barons. L'assemblée condamna Brienne et donna raison à Thibaut. Lors de la guerre contre les albigeois, il accompagna Louis VIII dans cette expédition, et comme son devoir de vassal ne l'obligeait qu'à quarante jours de service, les quarante jours écoulés il s'en alla, sans vouloir se rendre aux exhortations de son souverain, qui voulait le retenir auprès de lui. On sait que Louis VIII mourut dans le cours de cette campagne. Les malveillants accusèrent le comte d'avoir empoisonné son roi, de connivence avec Blanche de Castille, qui aurait été sa maîtresse. Il est probable que l'histoire de l'empoisonnement n'est qu'une imputation mensongère. Ce qui est plus positif, c'est l'entrée de Thibaut dans la ligue des seigneurs contre leur souverain encore enfant. Ici, on ne peut nier l'influence de la reine mère. Grâce à elle, Thibaut, qui allait s'unir au comte de Bretagne (1241), abandonna ses projets. Il ne pouvait, à vrai dire, satisfaire tout le monde. Ses anciens alliés, voyant qu'il les quittait, lui suscitèrent une rivalité sur ses propres terres, la reine de Chypre, qui faillit arriver à son but. La Champagne fut ravagée; à la fin, on s'entendit, et Thibaut paya un dédommagement. Comme ses biens n'étaient pas en très-bon état,

Louis IX lui avança la somme nécessaire et reçut pour ce service la cession des droits du comte sur Blois, Chartres, Sancerre et Châteaudun.

Sur ces entrefaites, l'oncle maternel de Thibaut, le roi de Navarre, Sanche le Fort, mourut, laissant un sceptre à son neveu. Ce dernier se hâta de profiter de l'occasion, accourut en Espagne et fixa à Pampelune le siège de son gouvernement. Les domaines qu'il avait cédés lui tenaient fort au cœur. Il revint en France, afin de tâcher de les ravoir. Mais le roi n'était pas disposé à s'en dessaisir. Un nouveau dissentiment surgit. Thibaut fut battu, réduit à l'obéissance et se décida à partir pour la croisade. Il ne repart dans ses terres que pour y rendre le dernier soupir.

Le surnom de *Faiseur de chansons* est resté au comte. Son enfance s'était écoulée dans un milieu qui lui avait donné des goûts littéraires; mais, à proprement parler, ces goûts étaient héréditaires dans la famille à laquelle il appartenait. Son éducation avait été extrêmement soignée; il était très-instruit. Il a laissé un recueil de vers dont les beautés sont à peu près intelligibles pour nous aujourd'hui. Cependant, il faut bien croire qu'il jouissait d'une grande réputation, puisque les anciennes chroniques disent de lui qu'il fit « les plus belles, les plus délectables et mélodieuses chansons qui furent oncques oyées ». Cette appréciation est un peu exagérée; mais il faut reconnaître qu'on trouve dans les œuvres de Thibaut un grand nombre de passages qui sont empreints de naïveté et de grâce. Raynour lui accorde « un esprit chevaleresque, un talent aimable et ingénieux, une sensibilité vive et touchante, l'énergie sévère qui caractérise les ouvrages des troubadours ».

Nous voulons bien qu'il ait eu toutes ces qualités, puisque M. Raynour se porte garant de la chose; mais, à notre sens, il est difficile, à une si grande distance des événements, de porter un jugement exact. Ce que Thibaut eut comme mérite particulier, ce fut principalement le sentiment de l'harmonie. Il passe, mais seulement près de certains écrivains, pour l'inventeur de la rime féminine.

Thibaut IV (CHANSONS DE), Comte de Champagne et de Brie, roi de Navarre. La meilleure édition que l'on ait de cet ouvrage estimé a pour titre : *Poésies du roi de Navarre avec des notes et un glossaire français*, par l'évêque de La Rochelle (Paris, 1742, 2 vol. petit in-8°). Le premier volume, fort recherché, contient cinq lettres sur les chansons et un mémoire intitulé : *Révolution de la langue française depuis Charlemagne jusqu'à saint Louis*, puis un autre mémoire sur l'antiquité de la chanson en France. On possède une nouvelle édition des poésies de Thibaut (Reims, 1851, 1 vol. in-8°), qui fait partie de la collection des poètes champenois de M. Prosper Tarbé.

Les chansons de Thibaut sont au nombre de quatre-vingt-une et furent composées à des époques très-diverses de la vie de l'auteur. Quatorze ont le titre de *Jeux partis* et sont des discussions amoureuses; dix sont des cantiques religieux adressés à la Vierge; six sont des dialogues. Des cinquante et une qui restent, treize sont dédiées à des amis ou à des confrères; les autres sont purement et simplement des chants d'amour.

Au voulu faire de Thibaut le chevalier servant de la reine Blanche de Castille, dont il aurait été l'amant et pour laquelle il aurait chanté. Voici comment les *Grandes chroniques de France* parlent de l'entrevue qui aurait motivé cet amour. On est en 1234; la reine reproche à Thibaut son ingratitude : « Le comte, dit le chroniqueur, regarda la reine qui tant estoit sage et tant belle, que de la grant beauté d'elles il fut tout estuili. Si ly respondist : « Par ma foy, madame, mon cœur et mon corps et toute ma terre est en vostre commandement; ne n'est rien qui vous puit plaire que je ne feisse volontiers. Ne jamais, se Dieu plaist, contre vous ne contre les vos je n'irai. » D'ilec se parti tout pensif; et ly venoit souvent en remembrance du doux regard de la reine et de sa belle contenance. Lors li entroit en son cœur une pensée douce et amoureuse; mais quant ly souvenoit qu'elle estoit si haute dame, de si bonne vie et de si nete qu'il n'en porroit ja joir, si muoit sa douce enpensee amoureuse en grant tristesse. Et pour ce que profondes pensees engendrent mélancolie, ly fu il loé d'auleuns suiges hommes qu'il s'estudiat en beaux sons de vieille et en dous chants délectables et mélodieuses que onques feussent oïes en chanson ne en vieille et les fist escrire en la sale à Provins et en celle de Troyes. Et sont appelées les chansons au roy de Navarre, car le royaume de Navarre luy eschez de par son frère qui mourut sans hoir de son corps ».

Thibaut avait fondé deux universités, à Provins et à Troyes. On voit le cas que les contemporains faisaient de sa muse. Quant à son amour pour Blanche de Castille, on n'est guère autorisé à croire qu'il sortit des bornes d'un pur amour chevaleresque, c'est-à-dire platonique. Le caractère et les mœurs de la reine étaient des obstacles assez sérieux, et ceux qui soutenaient que Thibaut fut réellement son amant se foudrent sur des médailles dépourvues d'autorité.

Parmi les chansons du roi de Navarre, quelques-unes seulement peuvent être datées. La plupart de celles qui restent sont postérieures à son avènement au trône de Navarre. Celles de sa jeunesse sont perdues sans doute, ou il n'a pas cru qu'elles valussent la peine d'être écrites. D'ordinaire, il nous apprend lui-même la circonstance qui le détermine à prendre sa lyre. Il vint d'ailleurs dans la compagnie des meilleurs poètes ou son frère Gilles le Vignier, Baudouin des Autels, Raoul de Soissons, Raoul de Coucy, Philippe de Nanteuil, Thibaut de Blazon, Renaud de Sabeuil, Bernard de La Ferté, Jean d'Argies, Guce Brulé, Gérard d'Amiens, Robert de Blois, etc., tous poètes fort peu connus de nos jours, mais qui étaient alors des célébrités, du moins dans les châteaux de la noblesse féodale.

La dame des pensées de Thibaut ne ressemble pas beaucoup d'ailleurs à Blanche de Castille. Ses portraits conviennent à toutes les femmes qui ont une figure jolie et une belle taille. Ce sont deux détails sur lesquels il appuie toujours. Dans plusieurs chansons, le poète dit que sa dame est blonde :

Cele por qui sopir,
La blonde colorée
Peut bien dire et gehir
Que par li sans mentir
S'est amours moult hastée.

Varillars conclut de là que Blanche de Castille avait un teint de lis et de rose. Malheureusement, il arrive à Thibaut d'appeler sa dame Brunette, d'où l'on peut conclure qu'il aimait alternativement la blonde et la brune, au gré de son cœur volage. Il en nomme une *comtesse*; c'était, à ce qu'on suppose, la femme de Raoul de Soissons, seigneur de Cœuvres, poète et chevalier du comte de Champagne et en outre son ami :

Ne je n'os à li parler
De ma chanson fais message;
Car tant est cortoise et sage
Que ne puis ailleurs penser.
Se je puis oblier
Sa biauté et ses bons dis
Et son tres dous esgarder
Bien puisse estre gariz.
Mais n'en puis mon cuer oster
Tant i pens de haut corage.
Espoir s'est fait grant folage;
Mais moi convient endurer.
Chascuns dist qu'il muert d'amors,
Mais je n'en quiers ja morir.
Mieux aim soffrir ma dolours,
Vivre et attendre et languir;
Qu'ele me puet bien méier
Mes maus et ma coursiée.
N'aime pas à droit, qui bée
Qu'il en porroit avenir.

On voit que la galanterie en vers et les délicatesses outrées de la poésie prodiguées aux dames ne datent point de Dora et du chevalier de Boufflers.

On sait aussi que Thibaut faisait des chansons pour ses amis; dans celles-là, la politesse remplaçait l'amour comme inspiration. Quelques-unes ont peut-être été faites pour Blanche de Castille; la suivante, faite à son retour de terre sainte, le montre encore amoureux :

Sé j'ai longtemps esté en Romanie
Et outre mer fait mon pèlerinage
Soffert i ai moult douloureux domage
Et enduré mainte grant maladie.
Mais or ai pis qu'onques n'oi en Surie;
Que bon amour m'a donné tel malage
Dont nulle fois la doulour n'assouge.
Ains croist a des, et double et multiplie
Si que la face en ai toute palie,
Car jeune dame et couite et envoisie
Douce et plaisant, belle, cortoise et ange
M'a mis au cuer une si douce rage
Que j'en oubli le voir et la ouye,
Si comme cil qui dort en léthargie
Dont nus ne puet esveiller son corage;
Car quant je pens à son tres dous visage
De mon penser aim mieux la compagnie
Qu'onques Tristan ne fist Yseult, s'amie.
Bien m'a amour féra en droite vaine
Par un regard plein de doulce espérance
Dont navré m'a la plus sage de France
Et de biauté la rose souveraine,
Et m'esmerveil que la playe ne saigne;
Car navré m'a de si doulce semblance
Qu'onques ne vis si treuchant fer de lance;
Mais il ressemble au chant de la siraine
Dont la doulceur attend doulour et paine.
Puisse je sentir sa très-douce haleine
Et retenir sa simple contenance
Que je desire s'amour et s'acointance
Plus que Paris ne fist onques Héléne.
Et s'amour n'est envers moi trop vilaine,
Ja sans merci n'en ferai pénitence,
Car sa biauté et sa très-grant vaillance
M'ont cent sospirs le jour doué d'estraïne
Et li biaux vis où la vie primeraine
Et sa face qui tant est douce et belle
Ne m'a laissé qu'une seule pensée.
Et c'elle m'est au cuer si embrasée,
Que je la sens plus chaude et plus isnelle
Qu'onques ne fut ni braise n'estincelle.
Si ne puis pas avoir longue durée
Sé de pitié n'ai ma dame navrée,
Quant ma chanson lui dira la nouvelle
De la doulour qui pour lui me flaele,
Chanson va l'en à Porchier, qui vielle
Et à Raoul de Soissons, qui m'agrés :
Di leur qu'amours est trop treuchant espée.

Le style des chansons de Thibaut n'est pas uniforme. Il y en a qui paraissent d'un siècle ou deux plus vieilles que les autres. Peut-être celles qui paraissent plus modernes sont-elles restées longtemps en circulation, c'est-à-dire ont-elles été chantées dans les manoirs féodaux, ce qui a permis de les rajeunir. Il est plus probable que Lévêque, dont l'édition fait autorité, les a remaniées systématiquement, afin de permettre aux contemporains de les lire avec plus de facilité. Elles ont donc besoin d'un éditeur nouveau qui les confronte avec les manuscrits qu'on en a et s'applique à leur restituer leur physionomie primitive. Les linguistes modernes leur accordent une grande importance au point de vue du langage. Les amateurs de notre vieille poésie en font le même cas. C'est un des monuments littéraires du moyen âge où l'on distingue le mieux cette clarté de la pensée et cette légèreté du ton qui, jointes à une précision remarquable, en font un modèle de notre esprit gaulois, facile, concis, sans prétention, d'une lucidité transparente pour ainsi dire. Thibaut de Champagne, par ses qualités poétiques, fut le Béranger du XIII^e siècle. Le milieu et le siècle dans lesquels les deux poètes ont vécu diffèrent beaucoup, mais il y a une foule de rapports qui les rapprochent et en font presque les deux côtés d'une même médaille.

THIBAUT V, comte de Champagne et roi de Navarre, fils du précédent, né en 1240, mort en Sicile en 1270. Il succéda à son père à l'âge de treize ans sous la tutelle de sa mère Marguerite de Bourbon, épousa la fille aînée de Louis IX et montra un grand attachement à ce roi, qu'il accompagna dans sa dernière croisade.

THIBAUT (Jean), médecin empirique français, né dans la seconde moitié du XII^e siècle. On ignore le lieu et la date de sa naissance, ainsi que celle de sa mort. Après avoir exercé la médecine en France, où il prit le titre de médecin ordinaire de Louis XII, et pratiqué l'astrologie, Thibaut passa dans les Pays-Bas et fut attaché pendant quelque temps à la maison de Marguerite d'Autriche, tante de Charles-Quint. Il se rendit ensuite à Malines (1530), où régnait une maladie épidémique, fut empêché par les médecins de cette ville de pratiquer son art et retourna à Paris. Là encore, il eut maille à partir avec ses confrères, qui le firent mettre en prison et obtinrent qu'on lui interdît l'exercice de la médecine (1536). Thibaut avait la manie de prophétiser et prétendait guérir les maladies par la connaissance des astres. On lui doit les ouvrages suivants : *la Physionomie des songes et visions fantastiques des personnes* (Lyon, in-4°, sans date); *le Triomphe de la paix célébrée en Cambray* (Anvers, 1529, in-4°); *les Tables du soleil et de la lune*; *Prognostication nouvelle de frère Thibaut* (Lyon, in-8°); *Treasure du remède preseroutif et guerison bien expérimentée de la peste* (Paris, 1544); *Grande et merveilleuse prophétie* (1545).

THIBAUT (Jean-Thomas), peintre et architecte français, membre de l'Académie des beaux-arts, né à Montier-en-Der (Haute-Marne) en 1757, mort à Paris en 1826. Il s'adonna d'abord à la peinture, particulièrement au paysage, et fut chargé par le prince de Conti d'exécuter divers tableaux à l'île-Adam. Bientôt il se livra aussi à l'étude de l'architecture, reçut les leçons et les conseils de Boule et de Paris et remporta le grand prix de Rome. Pendant son séjour en Italie, il se perfectionna en exécutant des études aussi nombreuses que variées d'après les chefs-d'œuvre anciens et modernes. De retour en France, Thibaut fut chargé d'exécuter des travaux à Neuilly, à la Malmaison, à l'Élysée, puis passa en Hollande, où il construisit et acheva divers monuments, restaura l'hôtel de ville d'Amsterdam, embellit le palais de La Haye, etc. Nommé membre de l'Institut (1818), il fut appelé quelque temps après à professer la perspective à l'École des beaux-arts et devint membre du conseil des bâtiments civils. On lui doit un ouvrage intitulé : *Application de la perspective linéaire aux arts du dessin* (1827, in-4°), avec 55 planches.

THIBAUT (Antoine-Frédéric-Just), juriste allemand, né à Hameln en 1774, mort en 1840. Il fit ses études à Göttingue, à Königsberg, puis à Kiel, où il prit ses grades en 1796 et y devint, trois ans plus tard, professeur de droit. En 1802, il passa à Iéna, en la même qualité, mais fut bientôt après appelé à l'université d'Heidelberg, où il professa, jusqu'à sa mort, avec le plus grand succès. Son principal ouvrage est le *Système du droit des Pandectes* (Iéna, 1803-1846, 9^e édition donnée par Buchholtz), qui se distingue surtout par l'exactitude et la méthode avec laquelle l'auteur a su grouper toutes les décisions du droit romain et en exposer les modifications successives jusqu'à l'époque moderne. On a encore de lui : *De genuina juris personarum et rerum indole veroque hujus divisionis pretio* (Kiel, 1796, in-8°), dissertation inaugurale qui valut au jeune auteur l'honneur d'une polémique avec le savant Hugo; *Encyclopédie et méthodologie juridiques* (Altona, 1797); *Essai sur différentes parties de la théorie du droit* (Iéna, 1798, 2 vol.); *Théorie d'une interprétation logique du droit romain* (Altona, 1799-1806, 2^e edit.); *Sur la*

possession et sur la prescription (Iéna, 1802); *Documents pour la critique de la révision faite par Feuerbach des idées fondamentales du droit pénal* (Iéna, 1802); *Dissertation de droit civil* (Heidelberg, 1814). Lorsque la chute de la domination de Napoléon eut fait naître en Allemagne des idées et des désirs nouveaux, Thibaut fut l'un des premiers à reconnaître l'importance qu'aurait, pour la bonne organisation d'une confédération des États germaniques, la mise en vigueur d'un droit uniforme pour toute l'Allemagne. Ce fut dans ce but qu'il écrivit, sous ce titre : *De la nécessité d'un droit civil universel pour l'Allemagne* (Heidelberg, 1814), un ouvrage que Savigny chercha cependant à combattre dans sa brochure intitulée : *De la vocation de notre époque pour la législation et la jurisprudence* (Berlin, 1815). Thibaut avait fondé avec Loehr et Mitternauer les *Archives pour la pratique du droit civil* (Heidelberg, 1818 et années suiv.). Grand amateur de la musique, il rendit hommage à Palestrina dans sa brochure intitulée : *De la pureté de l'harmonie* (Heidelberg, 1825-1861, 4^e edit.), où prévenu contre les novateurs il attaqua avec acharnement les innovations musicales et qui lui attira une polémique des plus vives avec Nœgeli de Zurich. Après sa mort, ses précieuses collections musicales passèrent à la bibliothèque de la cour et à la bibliothèque publique de Munich. Ses *Œuvres posthumes de jurisprudence* furent publiées par Guyet (Berlin, 1841-1842, 2 vol.). — Son frère, Bernard-Frédéric THIBAUT, né en 1775, mort en 1832, fut professeur de mathématiques à Göttingue. Il s'est fait connaître avantageusement par des *Éléments de mathématiques pures* (Göttingue, 1801-1823, 4^e edit.) et par des *Principes d'arithmétique générale* (Göttingue, 1809-1830, 2^e edit.).

THIBERT (Félix), médecin français contemporain. Il se fit recevoir docteur à Paris en 1834, puis s'occupa exclusivement de la fabrication et de l'exploitation de pièces anatomiques en carton-pâte, moulées en relief sur la nature elle-même et coloriées après coup. Ces pièces imitant parfaitement les objets qu'elles représentent, sont solides, portatives, et par conséquent se prêtent admirablement à l'étude. Le musée Dupuytren possède un grand nombre de ces pièces. Le docteur Thibert a publié : *Musée d'anatomie pathologique*; *Bibliothèque de médecine et de chirurgie pratiques, représentant en relief les altérations morbides du corps humain* (1844, in-8°).

THIBERVILLE, village et commune de France (Eure), ch.-l. de cant., arrond. de Bernay; pop. aggl., 832 hab. — pop. tot., 1,426 hab. Fabriques de toiles.

THIBÉRY (SAINT-), village de France (Hérault), cant., et à 9 kilom. d'Agde; 1,814 hab. L'Hérault est traversé par un pont romain classé parmi les monuments historiques. L'ancienne abbaye de Saint-Thibéry, qui figure aussi parmi les monuments historiques, offre un curieux escalier à vis et quelques restes de bâtiments remarquables par leur architecture.

THIBET ou **TIBET**, en chinois *Si-Dzang*, contrée de l'extrême Asie, dans la partie occidentale de l'empire chinois, entre 27° et 37° de latit. N. et entre 71° et 102° de longit. O. Ses limites sont : à l'E. l'empire de Chine, au S. l'Inde Transgangaïque, l'Indoustan et l'Afghanistan, à l'O. la Petite Boukharie, au N.-O. ce même pays et au N.-E. le pays de Khoukhou-noor. Superficie, 21,700 myriamètres carrés; 7,000,000 d'hab. environ. Capitale, Lhassa ou Lassa. C'est la partie la plus élevée de l'Asie septentrionale. Elle est séparée de l'Indoustan par la gigantesque chaîne de l'Himalaya, et traversée par diverses ramifications élevées, ou masses isolées de montagnes. Des vallées profondément encaissées la parcourent dans tous les sens, ce qui lui donne la physionomie générale d'une contrée alpestre. La chaîne de montagnes qui borne le Thibet au nord forme une continuation de l'Hindoukouch, ayant 235 myriamètres de développement, s'étend en droite ligne à l'est, et se confond avec la région alpestre de la Chine. Une seconde chaîne se détache de sa partie occidentale; elle s'étend parallèlement à l'Himalaya, d'abord au sud-est, puis à l'est. Ainsi tout ce plateau se trouve partagé en une grande moitié septentrionale et une moindre moitié méridionale. La partie nord est encore aujourd'hui peu connue; toutefois, depuis quelques années, le missionnaire Hue et, en 1872-1873, le voyageur russe Prjevalsky ont donné sur une partie de cette région des détails pleins d'intérêt. La confusion qu'on a faite autrefois entre les divers plateaux et les pics les plus élevés de l'Asie centrale a fait exagérer l'élévation du Thibet. Suivant M. de Humboldt, sa hauteur moyenne dans le Thibet oriental est à peine de 3,600 mètres. Elle atteint son point extrême d'altitude aux bords des lacs, appelés saints par une ancienne tradition. Des montagnes forment le rebord méridional et oriental du Thibet et longent les fleuves les plus considérables. C'est là que l'Indus ou Sind, le Irraoudy et les principaux fleuves de la Chine ont leur source. Le Thibet possède de nombreux lacs, dont les principaux sont le Namtso ou Tengri-Noor, le Boku-Noor, l'Iké-Namtso, le Bakkan-Amour, le Manassarovar, etc. L'hiver

y est long et rigoureux, l'été court et très-chaud. La neige, qui séjourne éternellement sur les montagnes, tombe en abondance pendant les six ou sept mois d'hiver. Pendant l'été, la sécheresse est excessive. Les saisons intermédiaires sont marquées par de violentes tempêtes; l'air est salubre: on ne trouve pas au Thibet de maladies épidémiques comme dans le sud de l'Asie.

Le sol n'est guère fertile que dans les vallées; sur les plateaux dénudés, il est généralement d'une extrême stérilité. L'agriculture, quoique bien pratiquée, ne produit pas assez pour les besoins des populations tibétaines; la vigne y prospère beaucoup et les fruits abondent dans les vallées. Le riz et la rhubarbe sont récoltés dans les montagnes. L'éducation du bétail est la principale ressource des habitants, qui se nourrissent surtout de viande, de lait, de fromage et de beurre; les gens aisés consomment beaucoup de thé et vivent du reste à la manière chinoise. Parmi les animaux du Thibet on remarque la chèvre, dont les poils soyeux servent à la fabrication des châles précieux dits de cachemire, les moutons à queue grasse, le chameau, le daim musqué, l'antilope, la gazelle, l'orongo, le mouflon, le cheval sauvage, le buffle tibétain ou yak, dont la queue tresséchée sert dans l'Inde de chasse-mouche, etc. Le sol recèle de grandes richesses minérales, de l'or, de l'argent, du plomb, du cuivre, du marbre, du sel gemme, le tinkal, autre espèce de sel, qui se dépose sur le bord des lacs et dont on tire le borax, enfin des pierres précieuses, surtout des turquoise et des lapis-lazuli. D'après le docteur Campbell, il n'y a pas de mines de fer dans le Thibet oriental; mais en revanche on y trouve d'importantes mines d'or, principalement dans la vallée de la rivière Garou. De beaucoup, les mines les plus utiles sont les carrières de sel qui occupent les hauts plateaux de Lache entre Ladak et Digarchi, à l'altitude moyenne de 6,600 mètres. Les hommes et les brebis peuvent seuls atteindre ces hauteurs. Les mineurs emploient les brebis comme animaux de somme, et leur font porter des charges qui varient de 3 à 10 kilogrammes, suivant la roideur des pentes. Plus bas, ce sont les yaks qui portent les charges de sel.

— *Population, mœurs.* La population du Thibet est évaluée à près de 7 millions d'habitants, appartenant à la race de la haute Asie, dans laquelle ils constituent une famille particulière. Les Tibétains sont tous bouddhistes, vivant dans des habitations fixes, où ils s'occupent d'agriculture et surtout de l'élevage du bétail; ils exercent différents métiers et s'adonnent surtout à la fabrication des tissus de laine et des objets métalliques; quelques-uns vivent à l'état nomade. Le commerce qui s'y fait avec la haute Asie, ainsi que dans l'Inde et la Chine, n'est pas sans être important. La culture scientifique est très-avancée dans le haut plateau du Thibet; elle est l'objet de soins tout particuliers d'un des couvents bouddhistes, qui sont très-nombreux dans le Thibet.

Les Tibétains appartiennent à la grande famille uryale. Ils ont le front déprimé, la tête de forme carrée, les os des joues très-prononcés, l'arcade sourcilière peu prononcée, le nez mince et droit, le menton légèrement proéminent, la taille moyenne, les épaules larges et carrées, les extrémités courtes, le cou de même, les cheveux noirs, la barbe noire et les yeux noirs ou bruns. Dans le petit Thibet, appelé Ladakh, les maisons sont construites en pierres cimentées de terre, avec toits en forme de terrasse et sans cheminées. Dans les autres parties du pays, elles sont formées avec des pierres superposées sans ciment et n'ayant que des branches d'arbre pour les fixer les unes aux autres. Des nattes étendues à terre servent à la fois de lit et de siège. Les deux sexes s'habillent principalement avec du drap de couleur rouge ou jaune, et portent par dessus des peaux de mouton, de chèvre ou de chaval. Les affaires se traitent pendant le jour; la soirée est toujours consacrée à la musique et à la danse. Toute la nation est divisée en deux classes bien distinctes: ceux qui s'occupent des affaires terrestres et ceux qui n'ont des relations qu'avec le ciel. Jamais le profane vulgaire ne s'occupe des choses du clergé, pas plus que celui-ci ne se mêle des affaires civiles, à moins que ce ne soit sous le caractère sacré du magistrat. Les prêtres du Thibet sont appelés *lamas*, et le grand lama ou *dala-lama* est regardé par les sectaires comme une incarnation de la divinité sous la forme humaine. Dès que la vieillesse du dala-lama est un peu avancée, il assemble son conseil et lui déclare qu'il passera dans le corps de tel enfant nouveau-né qu'il désigne. On élève avec soin cet enfant jusqu'à l'âge de six ou sept ans et on remplit alors une foule de formalités prescrites par les rites bouddhiques. Les autres lamas sont aussi considérés comme des divinités incarnées. On a remarqué que les couvents d'hommes et de femmes dans le Thibet avaient beaucoup d'analogie avec ceux de l'Eglise romaine. Les lois écrites du Thibet remontent à la plus haute antiquité; on les a modifiées, il y a peu de temps, pour les faire concorder avec celles de la Chine. Ces lois sont très-sévères pour le vol; le meurtre est puni de mort. Les Tibétains, dit Ennery, considèrent beaucoup les femmes. En

général, ils n'en épousent qu'une; mais il arrive souvent dans les classes pauvres que plusieurs frères prennent ensemble une seule femme, et les enfants qui proviennent de ce mariage restent à la charge de l'aîné; si elle parvient à conserver la bonne intelligence entre ses maris, elle est honorée, et on lui donne le titre d'*accomplie*. L'adultère n'est pas regardé comme honteux, et l'on voit fréquemment la femme, l'amant, le mari et la maîtresse vivre en parfaite harmonie sous le même toit. Les enterrements des Tibétains sont vraiment singuliers: quelques jours après la mort, on porte le défunt chez un officier public, qui le fait couper en petits morceaux qu'on donne à manger aux chiens; ceci s'appelle la *sépulture terrestre*. Quant aux os, on les pile dans un mortier de pierre, on les mêle avec de la farine, on en fait des boulettes qu'on jette encore aux chiens, et l'on en nourrit les vautours; c'est la *sépulture céleste*. Les cadavres de ceux qui ne laissent pas assez d'argent pour se faire découper sont jetés dans l'eau; cette espèce de sépulture est appelée *l'aquatique* et regardée comme ignominieuse. Les corps des prêtres sont brûlés et leurs ossements renfermés dans des obélisques. Les Tibétains sont généralement très-doux et exempts de toute intolérance religieuse; ils marient souvent leurs filles à des mahométans et ne s'opposent pas à ce qu'elles embrassent la croyance de leurs maris. Les hommes se rasant la barbe et conservant les moustaches; les femmes ornent leurs cheveux de turquoises, d'émeraudes et de perles. Le climat de cette contrée est de des habitements chauds; les basses classes portent en été des vêtements d'un drap de laine grossier, et en hiver des pelisses de mouton et de renard. Dans le voisinage de l'Indoustan, les gens riches ont adopté l'usage des draps anglais; ils portent aussi des soieries chinoises et des cotonnades de l'Inde; en hiver, leurs habits sont garnis de peaux de martre zibeline et de loutre. Les arts et les sciences sont cultivés par le clergé, et tout le peuple sait lire et écrire; c'est un précepte de la religion bouddhique. Dans chacun des nombreux couvents de ce pays se trouve une bibliothèque. Les Tibétains ont des ouvrages encyclopédiques et des livres de doctrines morales et de prières religieuses; ils connaissent depuis longtemps l'imprimerie et la lithographie, qui leur sont venues de la Chine. Les années se comptent à la manière des Turcs et comprennent un cycle de douze années, dont chacune porte le nom d'un animal, comme *ichetchhan-ul* (l'année du chat), *daoud-ul* (l'année de la vache), etc.; les mois ne sont pas désignés par des noms particuliers. On les distingue par premier, deuxième et troisième mois, etc. Les tailleurs de pierre et les menuisiers tibétains travaillent très-bien, de même que les ouvriers qui font les ornements et les métaux, surtout les parures de tête des femmes; la sculpture est aussi très-soignée.

D'après une intéressante communication faite à la Société de géographie de Paris par l'abbé Desgodins en mai 1875, le peuple tibétain a peu d'estime pour l'art militaire; il n'a ni conscription ni armée permanente. La guerre étrangère n'est pas toujours imminente, et, quant à la police intérieure, chacun la fait de son mieux avec l'aide de ses voisins. On trouve cependant, au point de vue militaire, quelques principes d'organisation, sinon d'une armée, au moins d'un corps d'officiers. Le dala-lama et le roi de Lassa ont chacun une compagnie de gardes du corps de 150 hommes. Ceux du dala-lama sont lamas et portent le titre de *ise-djrongs* (protecteurs de la vie). Ceux du roi sont laïques; ce sont les *ichrong-kor* (entourages de la poitrine). En temps ordinaire, ils font le service du palais comme conseillers, hommes d'affaires, chambellans, cortège de cérémonie, etc. Tout cela est fort peu militaire. On choisit souvent parmi eux les mandarins civils ou autres, que l'on envoie dans les provinces; ce sont eux qui sont désignés pour remplir des missions extraordinaires, et ce service les réjouit fort, car c'est pour eux une excellente occasion de s'enrichir. Il y a de plus, à Lassa, quatre grands généraux tibétains nommés *da-peuns* (officiers de la flèche). Ils sont nommés par l'empereur de la Chine sur la présentation des ambassadeurs chinois résidant à Lassa. Leur diplôme est le *baretone* de corail, et leur traitement est payé par l'empereur. Par contre, ils sont révocables par l'empereur et même par les ambassadeurs. En temps de paix, les *da-peuns* sont membres du conseil supérieur du roi pour le règlement des affaires intérieures du royaume, sous la direction et la surveillance des ambassadeurs. S'il survient une guerre de quelque importance, l'un d'eux va prendre le commandement de l'armée et surveiller les opérations. Comme tous les grands mandarins, ils doivent avoir leur *kou-tso* (représentant de la personne). Ces *kou-tso* composent au Thibet la classe noble et privilégiée; c'est une noblesse héréditaire; elle forme le conseil officiel des chefs indigènes; ceux-ci les accompagnent comme escorte d'honneur, soit dans les expéditions, soit dans les cérémonies publiques. Moyennant finance, ils occupent presque tous les emplois civils ou militaires. S'ils sont exemptés des impôts, ce sont eux qui sont chargés de les faire percevoir; c'est cette noblesse qui rem-

place au Thibet nos Ecoles polytechnique, de Saint-Cyr, de droit, etc.; elle n'est assujettie, pour cela, à aucune étude spéciale, à aucun examen. Les gouverneurs généraux des provinces, *tiguidé*, et les préfets, *dibas*, ont seul droit à un certain nombre de *kou-tso* pour leur service. Dans les lieux où se trouvent deux *dibas*, le premier est censé chef civil, et le second chef militaire du pays; mais, au fond, leurs fonctions sont à peu près les mêmes; seulement c'est le premier qui choisit parmi les *kou-tso* les *chel-ngo* (bouche et figure ou sous-préfets); il choisit aussi les autres mandarins civils inférieurs, tandis que le deuxième nomme parmi les *kou-tso* les *ma-peuns*, officiers de guerre, dont le nombre ne dépasse jamais quatre ou cinq par préfecture. Ces *ma-peuns* ont sous leurs ordres quelques *quia-peuns* (centurions), et ceux-ci quelques *kia-peuns* (décurions). Ces deux dernières dignités sont ordinairement héréditaires dans certaines familles aisées ou alliées à celles des *kou-tso*. Dans les lieux où ils exercent leur juridiction, les *ma-peuns* ont le droit de lever sur le peuple un certain impôt nommé *ma-la* (salaire pour la guerre), destiné à payer leurs soldats imaginaires. Ces soldats, en effet, sont certains hommes du peuple qu'ils convoquent quand ils en ont besoin, soit pour donner la chasse à des bandes de brigands, soit pour s'en faire une escorte quand ils vont faire des promenades à cheval. Ajoutons que cette troupe ne reçoit qu'une très-faible partie de la *ma-la* qui se lève, et que le seul bon plaisir du mandarin préside à cette distribution. Telle est toute la hiérarchie des mandarins militaires au Thibet; rien ne les prépare à ces hautes fonctions, soit comme études, soit comme exercices particuliers; l'argent et la naissance tiennent lieu de vocation et de mérite. Ils n'ont d'ailleurs ni uniformes, ni marques de dignité, ni armes spéciales; chacun d'eux s'habille et s'arme suivant son goût et ses moyens. Ce qui fait désirer l'emploi de mandarin militaire, comme d'ailleurs tout autre emploi, c'est le désir d'y trouver une situation lucrative. Quant aux sentiments de patrie, d'honneur du drapeau, l'officier tibétain y est absolument étranger; le sacrifice et le dévouement lui sont inconnus; la bravoure est pour lui un mot vide de sens.

L'armée ne se voit nulle part en temps de paix. Quand l'autorité civile a décidé de faire une guerre véritable, une grande guerre, l'armée se recrute par mode de corvée. Suivant la gravité des événements, il est décidé qu'un homme sur dix, cinq, trois, deux devra se tenir prêt avec telle quantité de munitions et de vivres suffisante pour un temps déterminé. De plus, chaque district doit payer un impôt pour frais généraux de la guerre. Des *kou-tso* portent les décrets dans les chefs-lieux des districts qui doivent payer le contingent et s'arrangent de façon, en en pressant l'exécution, à se faire donner des présents qu'ils considèrent comme des appointements. Leurs chefs, qui reçoivent leur part de ces largesses forcées, ne trouvent rien à y redire. Les ordres reçus par les *chel-ngo* (sous-préfets) sont transmis aux *ding-peuns* (chefs votants), qui sont des sortes de juges de paix cantonaux. Les *ding-peuns* les communiquent aux *bessets*, ou maires de villages. C'est à ceux-ci à s'entendre avec leurs administrés pour trouver les hommes qui consentent à subir la corvée du service militaire et à leur fournir le salaire, les vivres, les munitions. Il convient d'ajouter à cela la distribution des impôts exceptionnels réclamés par le *kou-tso*. Au début de la guerre, les chefs supérieurs cherchent à amener l'ennemi à composition; mais si les menaces restent inutiles, on commence la campagne par la ruse. Après avoir demandé la paix, après avoir proposé de se retirer, après avoir même simulé le renvoi des soldats, les deux armées, qui ont consciencieusement usé des mêmes subterfuges, se lancent non contre l'ennemi, mais contre le peuple désarmé. Les villages sont pillés et brûlés; c'est une razzia générale de tout ce qui n'a pas été mis en lieu sûr. Les soldats se livrent entre eux une guerre d'embuscades et de surprises; la chasse remplace la guerre, presque jamais les armées ne se trouvent face à face. La guerre a surtout pour objectif les populations. Femmes, enfants, vieillards, prisonniers, propriétés particulières, tout est sacrifié. Et pourtant la destruction des hommes est moins considérable qu'on ne pourrait le supposer; les habitants, qui connaissent ces usages barbares, ont soin de mettre leur vie en sûreté, mais la contrée ne tarde pas à être pleine de ruines et de désolation. Le chef le plus faible abandonne la partie et s'exile; s'il est fait prisonnier, les supplices les plus horribles et la mort la plus misérable l'attendent. Le peuple vaincu fait sa soumission au nouveau maître. La guerre finie, chacun retourne chez soi, et il n'y a plus d'armée.

Les grandes guerres de la nature de celles dont nous venons de parler sont rares. Les plus fréquentes, pour être moins importantes, ne sont pas moins pernicieuses. Deux chefs voisins sont en désaccord sur les limites du territoire, sur un droit de pâturage, sur une dette ou sur toute autre question d'un ordre secondaire; l'un d'eux, pour en finir, rassemble les *kou-tso*, ses domestiques et une partie de son peuple; il fond à l'improviste sur les villages frontières de son adversaire,

les pille et se paye largement de ce qu'il croit lui être dû, puis il se retire, au risque de subir des représailles. Quelquefois des villages se plaignent d'être pressurés outre mesure par leurs chefs ou par leurs *kou-tso*. Les habitants se fâchent, désertent en masse, refusent les corvées et l'impôt. Le chef éprouve une bande de *kou-tso*; le village est rançonné, les plus mutins sont emmenés au chef-lieu, où ils sont punis jusqu'à réciprocité et paiement de rançon. Souvent deux lamaserie voisines se jalouent; des transfuges mécontents sont passés de l'une à l'autre; malgré la médiation des grands lamas voisins, la paix ne peut s'établir. Tout à coup, la lamaserie la plus puissante se transforme en camp; tous les lamas valides déposent la robe religieuse et endossent l'habit laïque, le fusil et le sabre. Suivis de leurs fermiers armés, ils vont surprendre la lamaserie la plus faible, qui dort peut-être d'un profond sommeil. Elle est pillée, brûlée, ses habitants sont dispersés, les principaux religieux emmenés prisonniers. Si la faute qu'on leur reproche est grave, leurs confrères vainqueurs les écorchent vivants et suspendent les peaux remplies de paille dans la pagode. Si la faute est moins grave, on se contentera peut-être de leur crever les yeux ou de leur couper les mains, puis on les lâchera. C'est ainsi que se terminent de vieilles querelles. Les lamas n'ont souvent pas d'autre procédé pour réclamer au peuple de vieilles redevances dont l'origine se perd dans la nuit des temps, mais qui se sont arrodées par les intérêts des intérêts. Quelquefois aussi c'est le peuple qui, poussé à bout par la rapacité lamaique, marche contre la lamaserie. Dans les deux cas, il est bien rare que le peuple ne paye pas largement les frais de la guerre.

Les brigands de grande route, nommés *kia-pas*, infestent le pays. Au Thibet, tout habitant est plus ou moins *kia-pa* quand il peut le faire incognito et impunément. Que cinq ou six individus voyagent pour leur commerce dans un pays où ils sont à peu près inconnus, s'ils rencontrent dans un endroit désert un pauvre diable isolé, poussant devant lui son bœuf ou son âne chargé de marchandises, ils ne se gênent point pour le dévaliser. Le coup fait, ils l'attachent à un arbre dans la forêt et gagnent du terrain. Le malheureux restera là jusqu'à ce que, par ses cris, il ait pu attirer l'attention des passants qui viendront le délier. Il y a surtout les *kia-pas* de profession; on connaît même plusieurs petites tribus qui en sont peuplées; si le mandarin des environs est faible ou indulgent, ou de connivence avec les *kia-pas*, ceux-ci se multiplient et infestent toutes les routes. Ne pouvant compter sur la protection de l'autorité, voyageurs et marchands se réunissent en caravanes nombreuses, capables de résister en cas d'attaque. Dans certains cas, si les brigands deviennent trop insolents, le mandarin, craignant d'être mis en cause, ordonnera une battue. La plupart du temps, cette expédition se résume en une promenade dans une direction opposée à celle où les brigands exercent leur industrie; si par hasard on les rencontre, dès le premier coup de fusil tiré de derrière les rochers ou les broussailles, c'est une débandade des faux défenseurs de l'ordre.

Le Thibet est divisé en *Wei* et *Thsang* ou haut et bas Thibet. Le Wei se subdivise lui-même en 8 cantons et 39 cités féodales, nommées *boozes*. Le Thsang comprend 7 cantons. Ces deux provinces sont administrées par deux ministres envoyés par la cour de Pékin et par deux grands prêtres, le *dabot-lama* pour le Thibet inférieur et le *bantchein-erdun* pour le haut Thibet. Tous les titres de noblesse et tous les emplois sont approuvés par les officiers chinois. Le gouvernement a le monopole du commerce. Celui qui se fait avec la Chine a lieu par Silling ou Sinning, ville frontière, à l'est. Les Tibétains ont des usages singuliers dans leur culte et dans leurs fêtes nationales. Tout le peuple chante en chœur, et les chœurs sont accompagnés d'instruments bruyants comme en Chine et dans l'Inde. Ce sont surtout des trompettes, des tambours, des cymbales, des chalumeaux et des conques. La civilisation, comme on le voit, est encore dans l'enfance au Thibet.

— *Langue.* La langue tibétaine fait partie du groupe des idiomes de la région transgangeétique. On la classe généralement parmi les langues monosyllabiques, mais M. Max Müller la fait entrer dans une des branches méridionales de la famille touranienne. Le tibétain propre est parlé par les Tibétains, nommés par les Chinois Thou-fan, qui a remplacé le nom de Thou-po ou Thou-bo, qui portaient leurs ancêtres. Ils habitent la plus grande partie des Etats régis par les trois pontifes connus sous les noms de dala-lama, bogdo-lama et darma-lama, indépendants les uns des autres, mais sous la protection de l'empereur de la Chine. Le tibétain est aussi la langue liturgique des lamas ou prêtres mongols et kalmouks.

De même que tous les idiomes du sud-est de l'Asie, l'alphabet tibétain compte beaucoup de consonnes aspirées, et il a, comme le chinois et le birman, de nombreuses dentales sifflantes, telles que *ts, tch, ds, zh*. Ces lettres, jointes au *gn*, au *h* initial, par leur placement devant d'autres consonnes, rappo-

chent le tibétain, surtout le tibétain archaïque, du système vocal primitif du birman. Il se distingue de celui-ci par des combinaisons particulières de consonnes, dont l'effet vocal est plus doux et plus amolli; les accents ou tons du chinois, qui ne sont déjà plus qu'un nombre de deux dans le birman, ont complètement disparu dans cette langue.

Le tibétain a beaucoup de racines communes avec les idiomes de l'Indo-Chine, ainsi qu'avec le chinois et les langues indiennes. M. Wulner a cru lui reconnaître un nombre considérable de racines communes, d'une part, avec les idiomes indo-européens et, d'autre part, avec les idiomes sémitiques. Mais son système grammatical a conservé toute la simplicité des langues chinoises. Une foule de noms et d'adjectifs sont des monosyllabes composés souvent d'une simple consonne, que l'on prononce avec le son *a* qui y est inhérent comme en sanscrit. Le tibétain n'a de genres que pour les noms des objets animés. La déclinaison a huit cas et s'opère par l'adjonction de suffixes. Dans la conjugaison, les personnes sont distinguées, non par des désinences, mais par la présence des pronoms personnels. Les principaux auxiliaires, tant pour l'actif que pour le passif, sont les verbes *faire* et *devenir*. La syntaxe du tibétain présente le même caractère que celle du birman. Des particules placées après le mot en modifient le sens; mais ces particules, quoique nombreuses et souvent composées, n'ont, quant à leur valeur indicative de temps et de direction, qu'un sens incomplet. L'ordre des mots dans la phrase est inverse de l'ordre logique, et parfois, dans leur succession, les mots principaux sont liés entre eux par une particule commune ou mot ligatif, rejeté après le dernier des mots ainsi joints. Cette particularité, propre au tibétain et au birman, permet de composer des phrases de mots disjoints, liés seulement entre eux par la vertu rétroactive d'un mot final; et c'est de la sorte que ces langues parviennent à rendre les idées de temps les plus compliquées. L'analogie qui rattache le tibétain au birman se retrouve dans la manière d'exprimer les idées, laquelle se présente, au contraire, tout différemment dans les langues du sud-est de l'Asie. Quoique les différences qui séparent le birman du tibétain, tant pour la grammaire que pour le vocabulaire et la prononciation, soient trop marquées pour qu'on puisse croire que ces langues dérivent l'une de l'autre, elles peuvent être regardées, ainsi que le fait observer M. Logan, comme les restes d'une langue antérieure ou, plutôt, d'une formation linguistique qui s'étendait sur une région très-vaste et avait la même base que le chinois, le birman se rapprochant plus de cette dernière langue, tandis que tibétain, soumis à plus d'altérations, se serait éloigné davantage de la forme primitive.

Le tibétain s'écrit avec un alphabet particulier formé sur le modèle du devanagari, avec lequel il présente aujourd'hui beaucoup moins de rapport par la forme des lettres que par l'ordre dans lequel elles sont classées. Il paraît qu'il fut inventé soixante ans avant Jésus-Christ; mais quelques savants n'admettent l'introduction de l'écriture au Tibet qu'au VII^e siècle de notre ère. Quoi qu'il en soit, l'alphabet tibétain se trace de gauche à droite, comme le nôtre et comme ceux de l'Inde, et se compose de trente caractères auxquels il faut ajouter quatre signes pour les voyelles et deux signes de permutation. On distingue quatre sortes de caractères différents, inventés à diverses époques: le *doudjan*, dont la forme est carrée, s'emploie dans l'impression des livres et pour les usages théologiques; le *dou-min* ou *dou-med* est l'écriture cursive et sert dans les usages ordinaires; le troisième, nommé *bamyif*, a une forme plus carrée encore; enfin le *brutsha* se compose de traits moitié arrondis, moitié anguleux.

Il y a des consonnes qu'on désigne sous le nom de *quiescentes*, parce que l'usage permet de les élider dans la prononciation; on les place avant, dessus ou après la consonne principale. L'orthographe tibétaine est très-irrégulière, et la prononciation diffère beaucoup de l'écriture. Les Tibétains ont été de bonne heure initiés par les Chinois à l'imprimerie, dont l'usage a répandu à ce point l'instruction dans leur pays que tous les habitants savent lire.

On connaît très-peu les dialectes du tibétain. Selon le missionnaire russe Hyacinthe, il n'y en a aucun. Toutefois, on est fondé à admettre ceux de Kombo, de Ladak ou petit Tibet, du Boutan et du Si-fan ou Tibet oriental, qui diffèrent le plus de celui de Lassa, le plus poli et le plus doux de ces dialectes. Dans tous, le style se modifie quand on s'adresse à un supérieur; beaucoup d'expressions usitées envers un égal sont alors remplacées par des circonlocutions révérencieuses.

Le Tibet étant comme la terre sacrée du bouddhisme, les monuments littéraires sont presque entièrement consacrés au récit des faits relatifs à l'histoire de Bouddha, à l'exposition de sa morale et de ses rites. La littérature primitive du pays, qui remonte au VIII^e siècle, consiste en traductions du sanscrit. Le *Kah-Gyur* forme cent volumes et renferme mille quatre-vingt-trois ouvrages.

Le *Stan-Gyur* forme deux cent vingt-cinq volumes et renferme quatre mille traités.

On rattache au tibétain l'idiome des Uniyas, qui habitent le pays d'Urna-Desa, une des contrées les plus élevées du Tibet, et celui des Bhutias, peuple qui vit dans les plus hautes vallées de l'Himalaya, dont une partie est comprise dans le Boutan dépendant du darma-lama, une autre dans le Népal et le Kumaon, districts de l'Inde anglaise, et une autre partie dans la principauté de Sikkim, tributaire des Anglais.

On peut consulter sur la langue tibétaine les ouvrages suivants: *Georgii alphabetum tibetanum* (Rome, 1762, 2 vol. in-4°); *Alphabetum tangutanum, seu tibetanum* (Rome, 1773, in-8°); *A grammar of the tibetan language in english*, by Alex. Csoma de Kőrös (Calcutta, 1834, in-4°); *Grammaire de la langue tibétaine*, par Phil.-Ed. Foucaux (Paris, 1858, in-8°); *Essay towards a dictionary tibetan and english*, by Alex. Csoma de Kőrös (Calcutta, 1834, in-4°); *A dictionary of the bhoutan or boutan language*, by Schrœter (Serampore, 1826, in-4°); *Tibetisch-deutsches Wörterbuch*, von J.-J. Schmid (Saint-Petersbourg, 1841, in-4°); le *Tibet, le bouddhisme et la langue tibétaine*, par Feer (Paris, 1864, in-8°).

Les Chinois ont appris aux Tibétains l'usage d'une sorte de presse stéréotypée, sur laquelle on imprime les livres de prières et les actes publics. La lithographie fleurit de temps immémorial dans la capitale du Tibet; les archives des couvents possèdent une quantité de documents imprimés, importants pour l'histoire et la géographie. Un linguiste hongrois, Csoma, qui vécut longtemps avec les moines de Lassa, a découvert une encyclopédie des sciences et des arts en 44 volumes et d'autres documents précieux pour l'histoire et la philosophie. Hyacinthe, archimandrite russe, a publié dans sa langue une description très-exacte de ce pays, traduite du chinois, que l'on peut consulter.

— *Histoire.* — Cette contrée, suivant les traditions, était, dit le *Dictionnaire géographique universel*, anciennement habitée par différentes tribus barbares qui vivaient de la chasse et du produit de leurs bestiaux; ce ne fut que vers la fin du VI^e siècle avant notre ère que ces tribus reçurent la première leçon de civilisation par un prince indien, nommé Oupadhi, qui, après une grande bataille que son père avait perdue, s'était sauvé avec les siens dans les montagnes du Tibet, y devint le prince des habitants nomades de ce pays; le fils d'un autre roi de l'Inde y arriva aussi bientôt après, et fut le chef de la famille des rois du Tibet: cet événement eut lieu l'an 313 av. J.-C. Ce ne fut qu'environ 700 ans après, vers l'an 407 de l'ère chrétienne, sous le règne de H'at-totori-nian-chal, que la religion bouddhique fut introduite au Tibet: cette croyance contribua principalement à répandre la civilisation dans le pays et à dompter les penchants encore barbares de ses habitants; mais les arts et les sciences ne commencèrent à y prospérer que sous le roi Strondzan-Gambo, qui, en 632, envoya un de ses ministres et seize autres personnes dans l'Inde, pour y étudier la doctrine de Bouddha et former un alphabet propre à écrire la langue tibétaine. A cette époque commencèrent aussi les relations des souverains de Tibet avec les empereurs chinois, qui leur donnèrent de temps en temps des princesses de leur cour en mariage; c'est par ce moyen que la littérature chinoise se répandit dans le Tibet. Strondzan-Gambo et ses successeurs soumettre toute l'Asie centrale jusqu'aux monts Thian-chan et jusqu'aux sources du Djihoun et du Sir-Daria; ils soutinrent des guerres sanglantes contre les Chinois et les Arabes, qui avaient conquis la Perse et la Transoxiane, et devinrent redoutables à tous leurs voisins. Cependant leur puissance commença à décliner sous le règne de Dharma, dans le IX^e siècle, et dans la première moitié du X^e siècle ils étaient déjà renfermés dans leurs anciennes limites, et si faibles qu'ils furent obligés de reconnaître la souveraineté de la Chine; Tchinghiz-Khan fit la conquête du Tibet en 1206. Sous ses premiers successeurs, la partie occidentale de ce pays fut totalement dévastée par les Mongols. Depuis ce temps, le Tibet a été plus ou moins soumis aux empereurs de la Chine, qui flattaient le haut clergé bouddhique en lui conférant des titres honorifiques, des sceaux en or et des pierres précieuses; les rois de ce pays portaient le titre de d'heba. Le d'heba Sandzé, s'étant révolté, fut tué par Ladzgang, kang de Lassa, qui envoya une ambassade à Pékin pour annoncer cette nouvelle; cette démarche lui valut de la part de l'empereur Khang-hi le titre de d'heba. Sur ces entrefaites, un autre rebelle, Trévan Arabtan, envoya des troupes au Tibet sous le commandement du Mongol Tzerez-Donjoub, qui tua Ladzang et fit prisonnier son fils Sourdzou, sous le prétexte de rétablir la religion menacée, disait-il, mais réellement pour s'emparer du pays; les Tibétains envoyèrent alors des députés en Chine pour demander des secours. Les troupes chinoises exterminèrent les révoltés, la paix fut rétablie et le dalai-lama, qui, depuis l'établissement de cette dignité au milieu du X^e siècle, n'était que le chef de la religion dominante, fut mis en possession du Tibet par une ordonnance impériale de 1720.

En 1727, la tranquillité fut de nouveau troublée et rétablie encore par l'intervention des Chinois. En 1739, Polonaf fut élevé, par une ordonnance, à la dignité de prince de la 2^e classe et confirmé dans sa charge par le gouverneur général du Tibet, titre qui venait le premier après celui de dalai-lama, et, après sa mort, son second fils, Djournmot Nangha, fut investi de ses pouvoirs; mais, s'étant révolté contre les Chinois, il fut mis à mort en 1750. La dignité de gouverneur général fut alors abolie, et, du consentement du dalai-lama, le gouvernement fut confié à des généraux chinois qui commandent à Lassa et qui sont soldés tant par l'empereur de la Chine que par le souverain spirituel du Tibet.

THIBET (petit). V. LADAK.

THIBÉTAIN, AINE s. et adj. (ti-bé-tain, è-ne). Géogr. Habitant du Tibet; qui appartient à ce pays ou à ses habitants: *Les THIBÉTAINS. Les coutumes THIBÉTAINES.*

— s. m. Langue parlée dans le Tibet: *Etudier le THIBÉTAIN.*

THIBOURET (François), écrivain français, né à Gorze, ancienne province des Trois-Évêchés, vers la fin du XVI^e siècle. Il fut professeur de mathématiques et devint un habile chirurgien. Thibouret a publié en 1626 un vol. in-4° sur les machines de guerre et sur l'art de l'artificier. Cet ouvrage contient une élogie contre Berthold Schwartz, inventeur d'une poudre à canon, une dissertation sur la polygraphie de l'abbé Trithème, et une autre sur les moyens d'écrire la nuit à son ami et d'en recevoir une réponse.

THIBOUST (Claude-Louis), imprimeur et poète lauréat, né à Paris en 1667, mort en 1737. Il appartenait à une famille de typographes. Thiboust donna de nombreuses éditions d'ouvrages classiques longtemps estimées pour la correction et la pureté du texte. C'était un homme très-versé dans les langues anciennes. On lui doit un poème latin: *De typographiæ excellentia* (1718), d'un style élégant et précis. Son fils, Claude-Charles Thiboust, né en 1701, mort à Bercy, en 1757, lui succéda comme imprimeur. On lui doit une traduction française du poème de son père, *Sur l'excellence de l'imprimerie* (1755), et *Clastrum Carthusiæ Parisiorum, a celeberrimo Lesueur coloribus expressum, carmen historicum gallice redditum* (1755, in-4°), traduction française des vers latins sur la vie de saint Bruno qu'on lisait dans le cloître des Chartreux à Paris.

THIBOUST (Lambert), auteur dramatique français, né en 1827, mort à Paris en 1867. Il voulut d'abord être comédien, remporta au Conservatoire, en 1848, un prix de tragédie, et joua quelque temps à l'Odéon, puis au théâtre Beaumarchais. Il courut ensuite la province, et alla notamment jouer, en 1850, à Caen, le rôle de Barbarus dans la *Charlotte Corday* de Ponsard, particularité qui a donné lieu à un singulier rapprochement. En effet, à dix-sept ans de là, Thiboust, emporté par une maladie subite, suivait dans la tombe le fils du conventionnel Barbarus, mort le 8, et l'auteur de *Charlotte Corday*, mort le 7 juillet. Dans cette première profession, qu'il abandonna vite, Lambert Thiboust n'a laissé que de bons et joyeux souvenirs. Mais il a marqué plus vaillamment sa place comme auteur dramatique et, dans cette carrière où l'envie pousse comme une plante folle, il sut se faire pardonner ses nombreux succès par ses rivaux, restés tous ses amis. C'était d'ailleurs un charmant esprit, sans fiel, sans amertume, et possédant la gaieté, ce don si précieux. Et cette gaieté était communicative. Il savait voir autour de lui le côté comique des choses et il le dessinait d'un trait franc, vif, spirituel; à travers les collaborations, on reconnaissait sa touche, et quand on riait, on disait volontiers: il a passé par là. Son œuvre est légère, mais c'est quelque chose d'amuser et de charmer, de mettre la comédie dans le vaudeville, d'inventer des bouffonneries comme la *Fiancée du mardi gras*, et de petits actes pleins de cœur comme *Je dine chez ma mère*. Aristophane eût amicalement tiré l'oreille à ce garçon joyeux qui a écrit sa part des *Filles de marbre*, a dit M. Théophile Gautier. Ajoutons, pour achever de peindre l'homme, que, sous cet enjouement, se cachaient les qualités les plus sérieuses.

Lambert Thiboust, mort subitement à l'âge de quarante ans, après avoir donné à tous les théâtres de genre, qui le regretteront longtemps, des preuves nombreuses de sa verve inaltérable, a signé seul, ou en collaboration, cent six pièces, qui sont la plupart des vaudevilles et qui toutes ont été représentées. Son premier ouvrage, *l'Hôtel Lambert*, en un acte, avait été joué à l'Odéon le 5 mars 1848, et, en mai de la même année, il avait donné *Une heure en Bretagne*, comédie. Mais du second Théâtre-Français tombant aux Délassements-Comiques, il fit jouer, en 1849, les vaudevilles suivants: *Aux innocents les mains pleines*, un acte; *Fanfare le trompette*, un acte (avec Raymond Deslandes); *Quand on écoute aux portes*, un acte. En 1850, sa pièce en trois actes, *l'Homme au petit manteau bleu*, obtint un certain succès. S'associant, vers la même époque, avec M. Delacour, il porta au Vaudeville les *Trois donjons* et signa aux Folies-Dramatiques, avec M. Marc

Leprévost, le *Voyage des escargots*, revu de 1850. Dès lors, nous le voyons collaborer, soit avec les auteurs déjà cités, soit avec MM. Clairville, De Courcelle, Théodore Barrière, Siraudin, Paul de Kock, Grangé, Choler, etc., aux ouvrages dont voici la liste: le *Diable*, à la Porte-Saint-Martin; la *Corde sensible*, élogue des mansardes de Paris, au Vaudeville; *Truc, trac, troc*, aux Folies-Dramatiques, 1851; *Paris qui dort*, les *Souvenirs de jeunesse*, *Un monsieur qui ne veut pas s'en aller*, les *Variétés* de 1852, aux Variétés; les *Néréides et les Cyclopes*, au Vaudeville; la *Perdrix rouge*, au Palais-Royal, 1852; *Une femme qui se grise*; *L'Amour qu'est-ce que ça?*, les *Mystères de l'été*, les *Enfers de Paris*, *Diane de tis et de camélias*, aux Variétés; *Une femme dans une fontaine*, au Palais-Royal, 1853; et la même année (17 mai), au Vaudeville, avec M. Théodore Barrière, les *Filles de marbre*, drame en cinq actes, un des plus grands succès de l'époque; les *Oiseaux de la rue*, pièce populaire en trois actes et quatre tableaux, aux Variétés; les *Rues de Paris*, mélodrame en six actes, à l'Ambigu-Comique; le *Cabaret du Pot cassé*, vaudeville en trois actes, au Vaudeville; *Histoire d'un sou*, en un acte, au Palais-Royal, 1854, le *Quart de monde*, parodie du *Demi-monde* de M. Alexandre Dumas fils, aux Variétés; *Un bal d'Auvergnats*, *Ninette*, *Avant pris femme...*, au Palais-Royal; *Je dine chez ma mère*, jolie comédie en un acte, au Gymnase, 1855; *Madame Lovelace*, au Vaudeville; *Madame Roger-Bontemps*, *Madelon Lescaut*, les *Enfants terribles*, les *Néfles*, *Un tyran domestique*, la *Lanterne magique*, aux Variétés; le *Turur de lions*, au Palais-Royal; *l'Escamoteur dramatique*, à l'Odéon, 1856; la *Veuve au camélin*, les *Vaches landaises*, au Palais-Royal; les *Princesses de la rampe*, les *Chansons de Béranger*, *Une maîtresse bien agréable*, aux Variétés, 1857; la *Descente aux enfers*, au Luxembourg; les *Femmes qui pleurent*, au Gymnase; la *Chasse aux biches*, les *Fils de la belle au bois dormant*, le *Punch Grassot*, *En avant les Chinois!* 1858; le *Capitaine Chérubin*, les *Chevaliers du pince-nez*, aux Variétés; *Rosalinde ou Ne jouez pas avec l'amour*, comédie en un acte, au Gymnase; *Tant va l'autruche d'eau*, la *Fête des fous*, *l'Omelette du Niagara*, au Palais-Royal, 1859; la *Pénélope normande*, drame en cinq actes, découpé dans le roman de M. Alphonse Karr, dont le nom seul a paru sur l'affiche, au Vaudeville; la *Petite Pologne*, mélodrame en cinq actes, à la Galté; les *Mémoires de Mimi Bamboche*, roman en cinq chapitres, parodie des honteux Mémoires d'une fille de mauvais lieux, qui fit un instant parler de sa trop légère personne; *Rédaction et Rédemption*, le *Passage Radziwil*, le *Passé de Ninette*, au Palais-Royal; la *Fille du diable*, le *Guide de l'étranger dans Paris*, revue, aux Variétés, 1860; la *Beauté du diable*, vaudeville en trois actes et huit tableaux; la *Marriede du mardi gras*, vaudeville en trois actes, l'un des plus grands succès de gaieté de la saison, au Palais-Royal; *Yameneir*, parodie en trois actes; *Brouillés depuis Wagram*, en un acte; les *Dances nationales de France*, en trois actes et cinq tableaux, aux Variétés; le *Crétin de la montagne*, drame en cinq actes et huit tableaux, à la Galté, 1861; les *Tousses* ou la *Chanson de l'amour*, comédie en quatre actes, qui n'eut qu'une vogue passagère, et à laquelle on a reproché un style outré, au Vaudeville; *Un jeune homme qui a tant souffert*, *Une demoiselle de Nanterre*, *Une cornelle qui abat des noix*, le *Chalet de la Méduse*, au Palais-Royal; les *Poseurs*, parodie en trois actes, dont quelques types ont été fort bien accueillis par le public; *Un mari dans du coton*, *Deux chiens de foinence*, 1862; le *Secret de miss Aurora*, drame en cinq actes et huit tableaux, destiné à exploiter sur notre théâtre du Châtelet, avec la fable du roman, les procédés de magie décorative suggérés par le livre de miss E. Aradon, *Aurora Floyd*; les *Mousquetaires du carnaval*, *l'Infortunée Caroline*, aux Variétés; *Jean Torgiole*, *l'Oiseau qui fait son nid*, les *Diabes roses*, comédie-vaudeville en cinq actes, qui a joui de la plus grande vogue, 1863; *Aux crochets d'un gendre*, comédie en quatre actes jouée au Vaudeville, pièce qui va sans cesse de la comédie de mœurs à la charge, et qui pousse à leurs limites les qualités et les défauts propres à ces deux genres différents; *L'homme n'est pas parfait*, aux Variétés, 1864; *Un clou dans la serrure*, les *Jocissés de l'amour*, comédie en trois actes; le *Supplice d'un homme*, parodie du *Supplice d'une femme*, au Palais-Royal; la *Voluse d'enfants*, mélodrame en cinq actes et huit tableaux, à l'Ambigu-Comique; la *Marieuse*, comédie en deux actes, au Gymnase, 1865; *La consigne est de rafter*, bluette en un acte; le *Chic*, la *Dent de sagesse*, le *Pays des channettes*, en deux actes, au Palais-Royal; les *Amours de Paris*, mélodrame en cinq actes et sept tableaux; la *Bergère d'Ivry*, drame en cinq actes, à l'Ambigu-Comique, 1866.

Toutes ces pièces, pour la plupart faites un peu vite, ont été imprimées dans les collections théâtrales. On peut regretter que leur auteur ait éparpillé un heureux talent dans de trop nombreuses collaborations et dans des productions où le gros sel tient plus de place que le style. Lambert Thiboust, doué d'excellentes qualités, eût pu certainement marquer sa place, et une place éminente,

parmi les écrivains dramatiques les plus estimés des théâtres du premier ordre; en s'abandonnant à sa verve facile, en se hâtant de produire, en cédant sans beaucoup de mesure à la mode, au caprice du jour, à la circonstance, il a rencontré la réussite passagère, mais il n'a pas trouvé le succès durable ni la gloire. Nous n'osons dire que rien ne lui survivra; mais si deux ou trois pièces restent au répertoire quelques années encore, son nom, effacé par celui de quelque collaborateur plus heureux ou simplement vivant, s'oubliera peu à peu. Quoi qu'il en soit, il restera longtemps encore de ce bon garçon, au sourire épanoui et cordial, un heureux souvenir. Ce souvenir, ses amis ont voulu le rendre plus durable en lui construisant, par voie de souscription volontaire, un tombeau sur lequel le catholique M. Louis Vuilliot a trouvé bon de jeter quelques rai-leries de sacristain en goguette, avant la pose même de la première pierre, et dès le lendemain de la mort de ce jeune écrivain, trop tôt frappé. Outre les ouvrages déjà cités, Lambert Thiboust laissait plusieurs pièces inachevées, entre autres, une féerie attendue par le Châtelet, le *Petit chaperon rouge*, en collaboration avec M. Grangé. Le Palais-Royal répétait son dernier vaudeville, la *Puce à l'oreille*, pendant qu'un accès de rhumatisme au cœur le tuait à l'improviste.

THIBOUVILLE (Charles, baron d'ERBIGNY, sieur de), né à Rouen en 1655, mort à Thibouville (Eure), en 1730. Il vécut longtemps, dit Th. Lebreton, dans une grande intimité avec Fontenelle, son compatriote et son ami d'enfance. Il eut comme lui beaucoup de cet esprit d'agrément qui faisait alors réussir dans la société; il fit des madrigaux, des épigrammes et quelques chansons qui au mérite de l'à-propos joignaient encore celui de la pensée exprimée avec autant de facilité que d'élégance. Ce poète avait aussi composé, dans sa jeunesse, un poème intitulé : *l'Art d'aimer*, publié à tort dans une édition des œuvres de l'abbé de Gréouart. Les poésies de Thibouville sont, pour la plupart, restées à l'état de manuscrit, entre les mains de sa famille.

THIBOUVILLE (Henri-Lambert d'ERBIGNY, marquis de), littérateur, parent du précédent, né à Paris en 1710, mort à Rouen en 1784. Il suivit d'abord la carrière des armes et il était colonel des dragons de la reine lorsque, ayant reçu l'ordre de rejoindre l'armée d'Italie, vers 1745, il fut saisi d'une telle peur à la pensée d'aller affronter pour la première fois le feu de l'ennemi, qu'il renonça à se mettre à la tête de son régiment et dut se démettre de son grade. Le marquis de Thibouville, à défaut de courage, avait une grande fortune et beaucoup d'esprit. Ses mœurs étaient extrêmement relâchées et Collé va jusqu'à l'accuser d'un vice honteux, auquel Voltaire a fait allusion dans son poème de la *Pucelle*. Ce dernier entra en relations intimes avec Thibouville, qui devint son constant intermédiaire auprès des acteurs qui jouaient ses pièces, et il lui écrivit un grand nombre de lettres. Thibouville était un littérateur médiocre. On lui doit les ouvrages suivants, qui ont paru sous le voile de l'anonyme : *Thélamire*, tragédie en cinq actes (Paris, 1739, in-8°), pièce qui offre de l'intérêt, mais dont la versification est faible; *l'Ecole de l'amitié*, roman (Amsterdam, 1767, 2 vol., in-12); *le Danger des passions ou Anecdotes syriennes et égyptiennes* (Paris, 1758, 2 vol., in-12); *Réponse d'Abailard à Héloïse, héroïne* (Paris, 1758, in-12); *Qui ne risque rien n'a rien* (Paris, 1772); *Plus heureux que sage* (1772, in-8°). Ces deux derniers ouvrages sont des proverbes en trois actes et en vers.

THICKNESSE (Philippe), littérateur anglais, né dans le comté de Northampton en 1719, mort en 1792. A l'âge de seize ans, il fut attaché à la mission du général Oglethorpe en Géorgie, servit ensuite, comme lieutenant, à la Jamaïque, passa, en 1741, dans un régiment de la marine, et devint, en 1749, gouverneur du fort Landguard. Il était veuf pour la seconde fois, lorsqu'il se remaria, en 1763, avec l'héritière d'un procureur; mais ses goûts de dépense et son amour des voyages eurent bientôt diminué considérablement sa fortune, et ce fut alors qu'il songea à se créer de nouvelles ressources par des travaux littéraires. Il visita la France, voulut aller s'établir en Espagne, mais en fut empêché par les événements politiques, et vint alors habiter Bath, où il avait fait bâtir une magnifique maison, que l'état précaire de sa fortune le força plus tard à vendre. Enfin, en 1791, il vint passer quelque temps à Paris, revint en Angleterre, et se décida, l'année suivante, à retourner en France pour s'y fixer définitivement. Ce fut au cours de ce voyage qu'il mourut subitement à quelque distance de Boulogne. On a de lui, entre autres écrits : *Analyse de l'art de l'accoucheur* (1765); *Observations sur les coutumes et les mœurs de la nation française, dans lesquelles cette nation est justifiée des calomnies de quelques écrivains* (1767); *Conseils utiles à ceux qui font le voyage de France* (1767, in-8°); *Esquisses et caractères des personnages les plus éminents et les plus singuliers actuellement vivants* (1770); *Traité de l'art de déchiffrer* (1772); *Voyage d'une année en France et en Espagne* (1777, 2 vol., in-8°); *Nouveau guide à Bath* (1778); *Guide*

du valétudinaire à Bath ou Moyens d'obtenir la santé et une longue vie (1780); *Voyage d'une année dans les Pays-Bas autrichiens* (1784); *Mémoires sur la vie et les tableaux de Gainsborough* (1788); *Mémoires de Philippe Thicknesse, ex-gouverneur du fort Landguard, et malheureusement père de Georges Touchet, baron Audley* (1788, 2 vol., in-8°), ouvrage qui obtint un grand succès de curiosité et de scandale, et auquel l'auteur ajouta un troisième volume en 1791. La *Correspondance* de Thicknesse, précédée de sa biographie, a été insérée par J. Nichols dans le tome IX de ses *Anecdotes littéraires du XVIII^e siècle*.

THIE s. f. (ti). Petit instrument de métal, qu'on ajoute quelquefois à la partie supérieure du fuseau à filer, pour faciliter l'enroulement du fil.

— Zool. Syn. de THIA.

THIEBAUDIE s. f. (tié-bô-di). Bot. Syn. de THIEBAUTIE ou BLÉTIE.

THIEBAULT (Timothée-François), juriconsulte français, né à Nancy (Lorraine) en 1700, mort à Bains en 1771. Le roi Stanislas le nomma conseiller d'Etat et lieutenant général au bailliage de Nancy. Il acquit la réputation d'un savant juriconsulte et devint membre de l'Académie de cette ville. On lui doit les ouvrages suivants : *Tableau des avocats* (1739, in-12); *Histoire des lois et usages de la Lorraine dans les matières bénéficiales* (1763, in-fol.); la *Femme jalouse*, comédie en cinq actes et en vers.

THIEBAULT, écrivain ecclésiastique français, mort à Esenfeld-sur-le-Mein en 1795. Il fut successivement professeur de théologie, curé à Metz, supérieur du collège de Saint-Simon dans la même ville, puis alla siéger aux états généraux de 1789. Thiebault se prononça contre toutes les idées et les réformes nouvelles, émigra après la session et passa en Allemagne, où il termina sa vie. On lui doit divers ouvrages ascétiques, entre autres : *Homélies sur les évangiles de tous les dimanches et principales fêtes* (Metz, 1761, 4 vol., in-12); *Homélies sur les épîtres des dimanches et fêtes* (Metz, 1761, 4 vol., in-12); *Doctrines chrétiennes en forme de prière* (Metz, 1772, 6 vol., in-12); *Explication littéraire, dogmatique et morale des Évangiles* (Metz, 1776, 4 vol., in-12).

THIEBAULT (Dieudonné), littérateur français, né à La Roche (Vosges) en 1733, mort à Versailles en 1807. Il fut élevé par les jésuites qui, frappés de sa vive intelligence, le pressèrent d'entrer dans leur ordre, ce qu'il fit, sans recevoir toutefois la prêtrise. Thiebault professa d'abord les humanités dans divers collèges de sa compagnie, se livra en même temps à des travaux littéraires et écrivit des poésies françaises et latines. En 1762, il quitta l'habit de jésuite et se mit à étudier le droit. Mais, s'étant rendu quelque temps après à Paris, il résolut de suivre la carrière des lettres. Il entra en relation avec les hommes les plus distingués du parti philosophique, commença à se faire connaître par quelques ouvrages écrits avec une extrême facilité et obtint, en 1765, sur la recommandation de d'Alembert et de l'olivier, la chaire de grammaire générale à l'École militaire de Berlin. Parfaitement accueilli par Frédéric II, il gagna bientôt entièrement la confiance du roi, devint le lecteur de tout ce que ce prince envoyait à l'Académie, le correcteur d'un grand nombre de ses ouvrages et l'éditeur de presque tout ce qu'il faisait imprimer. Pendant vingt ans, Thiebault vécut dans l'intimité de ce souverain, qui lui avait donné une pension et une place à l'Académie. Toutefois, en 1784, il retourna en France et s'y fixa. C'est alors qu'il rédigea deux projets, l'un sur la formation d'une compagnie d'assurance contre l'incendie, l'autre sur la réorganisation de la librairie. Le premier de ces projets, qui devait être réalisé plus tard, fut repoussé alors comme inexecutable; le second, au contraire, plut tellement à M. Vidau de La Tour, directeur de la librairie, que celui-ci le nomma chef de ses bureaux (1785), place à laquelle il joignit ensuite celle de garde des archives et inventaires du garde-meuble de la couronne. Lors de la convocation des assemblées nationales et provinciales, il reçut le privilège de créer l'unique journal qui serait autorisé à parler des travaux de ces assemblées, et fut chargé, au commencement de la Révolution, de la direction de la librairie. Peu après, il perdit les diverses fonctions qu'il occupait; mais, comme il était très-favorable aux idées nouvelles, il devint successivement inspecteur des rôles à Epinal, commissaire pour la réunion du Tournais à la France, directeur d'une poste aux chevaux, chef du secrétariat du Directoire (1795) et président de l'École centrale de la rue Saint-Antoine, où il enseigna la grammaire générale (1799). Enfin, en 1803, il fut nommé professeur du lycée de Versailles. Indépendamment des mémoires insérés dans le *Recueil de l'Académie de Berlin*, d'articles publiés dans le *Journal littéraire* de cette ville (1772-1776) et dans le *Journal de l'instruction publique* (1793-1794), on lui doit de nombreux écrits, parmi lesquels nous citerons : *Apologie des jeunes ex-jésuites qui ont signé le serment prescrit par arrêté du 6 janvier 1764* (1764, in-12); *Discours sur la pro-*

nonciation (Berlin, 1765); *Les adieux du duc de Bourgogne et de l'abbé de Fénelon ou Dialogues sur les différentes formes de gouvernement* (1772, in-12); *Essai synthétique sur l'origine et la formation des langues* (1774, in-8°); *De l'enseignement dans les écoles centrales* (1796, in-8°); *Traité de l'esprit public* (1798, in-8°); *Traité du style*, un des meilleurs ouvrages de l'auteur, publié en 1774 sous le titre d'*Essai sur le style*; *Grammaire philosophique* (1802, 2 vol., in-8°); *Principes de lecture et de prononciation* (1802, in-8°); *Mes souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin* (Paris, 1804, 5 vol., in-8°), recueil plein de faits curieux.

THIEBAULT (Paul-Charles-François-Adrien-Henri-Dieudonné, baron), général et écrivain français, fils du précédent, né à Berlin en 1769, mort à Paris en 1846. Il venait de faire ses études de droit, lorsque éclata la Révolution, dont il adopta chaleureusement les principes. Thiebault s'enrôla dans l'armée du Nord après le 10 août, se distingua à Biatow, à Bernisart, à Nerwinde, fut emprisonné après la défection de Dumouriez et fut sauvé par Granville, qui le prit pour secrétaire dans son ambassade de Danemark. Étant rentré ensuite dans l'armée, il prit part aux campagnes du Rhin, de Hollande et de Belgique, sous les ordres de Pichegru, d'Italie en 1796, et y remplit d'une façon brillante les fonctions de chef d'état-major. Sa vaillante conduite à la prise de Naples, en 1799, lui valut le grade d'adjudant général. Thiebault concourut ensuite à la défense de Gènes sous Masséna et fut promu général de brigade (1800). Après avoir rempli divers commandements à l'intérieur, il passa, en 1805, à la grande armée, contribua au succès de la bataille d'Austerlitz (1805), en se maintenant au village de Pratzen, malgré la grande infériorité de ses troupes, y reçut une grave blessure et devint gouverneur de Fulda (1806). Envoyé en Portugal en 1807, il combattit sous les ordres de Junot, fut promu, en 1808, général de division, passa ensuite en Espagne, devint gouverneur de la Biscaye, de la Vieille-Castille, puis de Salamanque, de Toro, de Zamora, de Ciudad-Rodrigo d'Almeida, regut le titre de baron en 1811, et quelques mois plus tard celui de comte. Il battit, cette même année, l'arrière-garde de Wellington à Aldea-de-Porte. Appelé en 1813, il se rendit à l'armée d'Allemagne et prit le gouvernement de Hambourg, puis de Lubbeck. Après la chute de Napoléon, Louis XVIII donna à Thiebault le commandement de la 18^e division militaire. Après une courte disgrâce, il passa dans le corps d'état-major et fut mis à la retraite en 1824. C'était un homme instruit qui aimait et cultivait les lettres. L'université de Salamanque lui conféra le titre honorifique de docteur. On lui doit les ouvrages suivants : *les Soupers du jeudi* (Paris, 1789, in-8°); *Vues sur la réorganisation des quartiers généraux et des états-majors* (Paris, 1800, in-8°); *Manuel des adjudants généraux et des adjoints employés dans les états-majors* (Paris, 1800, in-8°); *Journal des opérations militaires du siège et du blocus de Gènes* (Paris, 1801, in-8°); *Recueil de pensées* (Paris, 1811, in-8°); *De chant et particulièrement de la romance* (1813, in-8°); *Manuel général du service des états-majors* (Paris, 1813, in-8°); *Rélation de l'expédition de Portugal faite en 1807 et 1808* (Paris, 1817, in-8°); *Reflexions sur le corps d'état-major* (Paris, 1820, in-8°); *Influence d'une noblesse héréditaire et du droit de primogéniture sur la civilisation et la liberté* (Paris, 1825, in-8°); la *Défense de Paris* (Paris, 1841, in-8°), etc. On lui doit, en outre, des *Mémoires* en 5 vol., restés manuscrits, ainsi que divers autres ouvrages, et des articles insérés dans l'*Encyclopédie*, les *Annales militaires* et le *Spectateur*.

THIEBAULT (Jean-Gabriel), général français, né à Montmédy (Meuse) en 1783, mort en 1874. Élève de l'École polytechnique, puis de l'École de Metz, il servit dans le génie, passa en Espagne en 1809 et fit partie du corps d'armée dont Dupont signa la capitulation à Baylen. Rendu peu après à la liberté, il reçut le grade de capitaine, fut attaché comme aide de camp au général Rognat et assista à plusieurs sièges. Envoyé à la grande armée en 1813, il se distingua à Bautzen, fut alors promu lieutenant-colonel, reçut la mission de diriger les travaux de défense de l'Elbe et fut, après la prise de Dresde, emmené prisonnier en Hongrie. A son retour en France, il fut attaché au 3^e corps comme chef d'état-major et assista à ce titre à la bataille de Waterloo. Thiebault était colonel depuis 1825, lorsqu'en 1837 il fut envoyé en Afrique, où il dirigea le génie et contribua à la prise de Constantine. L'année suivante, il reçut la mission de construire les fortifications de Lyon et obtint en 1843 le grade de général de brigade. Peu après, il fut placé dans le cadre de réserve.

THIEBAULT, prince bohémien. V. THÉOBALD.

THIEBAULT DE BERNEAUD (Arsène), savant et littérateur français, né à Sedan en 1777, mort à Paris en 1850. Enrôlé volontaire en 1792, il se signala en maintes circonstances, particulièrement à la bataille de Kaiserslautern (1793), y reçut cinq blessures et fut déclaré, par décret de la Convention,

avoir bien mérité de la patrie. Ses blessures lui rendant désormais impossible le service actif, il quitta l'armée avec le grade de capitaine, obtint une place dans l'administration et remplit par ordre de Carnot, en 1796, une mission auprès du général Moreau, en Bavière. De retour en France, le jeune Thiebault se livra à l'étude des lettres et des sciences, puis se mit à voyager pour accroître son instruction. Il visita l'Italie, les îles voisines, quelques parties de la Grèce, mais ne put, par suite des événements politiques, visiter tout le bassin de la Méditerranée, comme il en avait le projet. A son retour à Paris, il entra comme bibliothécaire à la bibliothèque Mazarine (1808). Élevé dans les idées républicaines, il y était resté constamment fidèle, et on le vit refuser, en 1807, la croix de la Légion d'honneur qui venait de lui être décernée. C'était un grand ami de A. Tissot, dont il partageait les opinions, un esprit droit, un savant distingué, dont tous les ouvrages sont le fruit d'observations particulières. Thiebault de Berneaud a beaucoup écrit, et sur des sujets très-divers. Indépendamment de nombreux articles insérés dans la *Bibliothèque des propriétaires ruraux*, la *Bibliothèque physico-économique*, les *Annales des voyages*, les *Annales de la Société linéenne*, dont il était membre et secrétaire; le *Cours pratique d'agriculture*, le *Dictionnaire d'histoire naturelle*, l'*Encyclopédie des gens du monde*, la *Biographie universelle*, etc., et divers ouvrages inédits, nous citerons de lui : *Voyage à l'île des Peupliers* (1798), réédité en 1819 sous le titre de *Voyage à Ermenonville*; *Traité du père de famille* (Paris, 1799); *Exposition du tableau philologique des connaissances humaines* (Paris, 1802, in-8°), ouvrage dans lequel il reprit le travail de Bacon et de Condorcet et qui lui valut les suffrages de l'Institut; *Voyage à l'île d'Elbe, suivi d'une notice sur les îles de la mer Tyrrhénienne* (Paris, 1808, in-8°); *Du genre sous le rapport de ses espèces et de ses propriétés* (Paris, 1810, in-8°); *Annuaire de l'industrie française ou Recueil des inventions, découvertes, etc.* (Paris, 1811-1812, 2 vol.); *Préjugés particuliers à l'agriculture* (Paris, 1812, in-8°); *Traité de l'éducation des animaux domestiques* (Paris, 1820-1823, 2 vol.); *Recherches sur les plantes connues des anciens sous le nom d'ulva* (Paris, 1822); *Manuel du vigneron* (Paris, 1823); *Manuel du cultivateur français* (Paris, 1829); *Mémoire sur les dahlias* (Paris, 1834); *Bibliothèque du propriétaire rural et de la ménagère* (Paris, 1839); *Nouveau manuel complet de la laitière* (Paris, 1842), etc. On lui doit encore des *Éloges* historiques de Sonnini, de Palisot de Beauvois, de A.-P. Tissot, de l'abbé Rozier, de Broussonnet, de Thouin.

THIEBAUTIE s. f. (tié-bô-si — de Thiebaut de Berneaud, botan. fr.). Bot. Syn. de BLÉTIE, genre d'orchidées.

THIEBLEMONT, village et commune de France (Marne), ch.-l. de cant., arrond. de A. à 12 kilom. de Vitry-le-François; 363 hab.

THIEDEVILLE, village de France (Seine-Inférieure), cant. de Bacqueville, arrond. de Dieppe, sur la Saône; 308 hab. Ses environs offrent de nombreux débris d'antiquités romaines, tels que tuiles à rebords, poteries rouges, monnaies, etc. Dans l'opinion des habitants, ce village occupe l'emplacement d'une ancienne ville qui portait le nom de *Tiede*.

THIEFFRIES DE BEAUVOIS (le comte Félix-Gaspard), officier français, né vers 1750, mort après 1830. A dix-sept ans, il entra dans l'armée comme sous-lieutenant, visita l'Allemagne pour accroître ses connaissances militaires et se signala, dès le commencement de la Révolution, par l'ardeur qu'il mit à soutenir la cause royale. Pendant l'invasion de la Belgique, à laquelle il prit part comme capitaine, Thieffries, accusé d'avoir contribué à la déroute par des cris de sauve qui peut, lors de la première rencontre des Français avec l'ennemi, s'enfuit et passa à l'armée des princes. Peu après il reentra en France, se rendit en Vendée, fut chargé par Charette, en 1794, de recruter des officiers pour l'armée royale (1794), tomba entre les mains des autorités républicaines et subit un long emprisonnement, à la suite duquel il se réfugia en Allemagne. De retour en France, il vécut dans la retraite jusqu'au retour des Bourbons, dont il n'avait cessé de soutenir la cause; mais, malgré les services qu'il leur avait rendus, il n'obtint alors que le grade de chef de bataillon et une pension de 600 livres. On lui doit : *Mémoires sur l'agriculture et le commerce* (Paris, 1822, in-8°); *Conduite politique et services militaires du comte Thieffries* (Paris, 1825); *Administration générale du royaume* (Paris, 1830, in-8°).

THIEL ou **THEL**, ville de Hollande (Gueldre), sur le Wubal, à 29 kilom. S.-E. d'Utrecht; 4,100 hab. Toiles, lainages, raffineries de sel, commerce de transit. Elle fut prise par Turenne en 1672. Patrie du général Chassé.

THIÈLE, **TOILE** ou **ZIHL**, rivière de Suisse. Elle prend sa source dans le canton de Vaud, sur le versant oriental du Jura, entre dans le lac de Neuchâtel, sort de l'extrémité N.-E. de ce lac, forme bientôt celui de Bièvre et se jette dans l'Aar, par la rive gauche, après un cours d'environ 125 kilom. L'Orbe est son

affluent principal. Cette rivière est navigable et ses rives offrent de gracieux paysages.

THIELE (Jules-Matthias), écrivain danois, né à Copenhague en 1795. Son père, imprimeur dans cette ville, était originaire de Westphalie. Il entra, en 1820, à la bibliothèque royale en qualité de copiste et devint, en peu de temps, l'un des secrétaires du gouverneur. En 1835, il fut appelé à la direction du département des estampes et, peu après, nommé bibliothécaire de l'Académie des beaux-arts et des manuscrits. Depuis, il est devenu conseiller de justice (1840) et conseiller d'Etat (1851). Il était déjà chevalier du Danebrog et de l'ordre de Wasa. On a de M. Thiele : la *Vallée du mineur* (1817); *Traditions populaires du Danemark* (Copenhague, 1818-1823); *Pilgrimage*, tragédie (1829); *Kynast*, drame (1821); *Thorwaldsen et ses œuvres* (1831-1850, 4 vol. in-4°), avec 363 estampes; *Histoire de la collection royale des estampes de Copenhague* (Leipzig, 1835); *Lettres d'Angleterre et d'Ecosse* (1837); *Histoire de la jeunesse de Thorwaldsen, d'après sa correspondance et ses papiers* (Copenhague, 1851, in-8°), etc.

THIELEN (Jean-Philippe VAN), peintre flamand, né à Malines en 1618, mort dans la même ville en 1667. De l'atelier de son beau-frère, Théodore Rombouts, il passa dans celui de Daniel Seghers, à Anvers, s'adonna uniquement à la peinture de fleurs et acquit beaucoup de réputation. Après avoir longtemps vécu à Anvers, il retourna dans sa ville natale. On trouve de beaux tableaux de ce peintre dans les musées d'Anvers, de Vienne, de Milan et de Lille.

THIELÉODOXE s. m. (tié-lé-o-do-kse — de Thiele, botan. allem., et du gr. *doxa*, gloire). Bot. Genre d'arbres, de la famille des rubiacées, comprenant deux espèces, qui croissent au Brésil.

THIELLAS s. m. (tié-las). Ornith. Syn. de *Puffin*, genre d'oiseaux palmipèdes.

THIELMANN (Jean-Adolphe, baron DE), général prussien, né à Dresde en 1765, mort en 1824. Entré au service en 1782, il fit, en qualité de lieutenant de hussards, la campagne de 1791 contre les Français et, pendant la guerre de 1806-1807, assista au siège de Danzig et à la bataille de Friedland, après laquelle il devint major et aide de camp du roi. Promu successivement colonel (1809), major général et lieutenant général (1810), il commanda, pendant la guerre contre la Russie, la brigade des cuirassiers saxons, se distingua à la bataille de la Moskowa et jusqu'à la fin de la guerre se trouva toujours dans l'entourage de Napoléon. Lorsque, le 26 février 1813, il eut été chargé de la défense de Torgau, le roi de Saxe lui imposa la neutralité comme une loi absolue. Thielmann espérait que les négociations de ce prince avec l'Autriche amèneraient une transformation complète de l'état des choses en Allemagne, et il se rendit avec empressement, sur l'invitation qui lui en fut faite, à Dresde pour avoir un entretien avec les monarches alliés. Mais le roi de Saxe lui ayant donné l'ordre, après la bataille de Luizen (30 mai), de rendre Torgau aux Français, il ne vit d'autre moyen d'échapper à l'exécution de cet ordre que de remettre le commandement au général immédiatement placé sous ses ordres et de donner sa démission. Il se rendit ensuite au quartier principal des alliés et entra d'abord au service de la Russie, puis, après la réorganisation de l'armée saxonne, à celui de la Prusse. Il fit encore preuve de son habileté et de sa valeur accoutumées dans la nouvelle guerre contre la France. A Waterloo il arreta près de Wavre, avec son corps d'armée, le corps français de Grouchy, conserva ses positions et contribua ainsi efficacement au succès des alliés. Il était à sa mort commandant général du 8^e corps de l'armée prussienne à Coblenz.

THIELT, ville de Belgique (Flandre occidentale), à 20 kilom. S.-E. de Bruges; 12,000 hab. Toiles, dentelles, chapeaux, savon; marché de toiles très-fréquenté. Patrie d'Olivier Le Daim, d'abord barbier, puis premier ministre de Louis XI, et du littérateur Pierre Simons, second évêque d'Ypres. C'est une ville très-ancienne; elle fut fortifiée en 1172.

THIEME (Charles TRAUGOTT), écrivain allemand, né à Canitz, près d'Oschatz, en 1745, mort en 1802. Il fut, de 1777 jusqu'à sa mort, recteur des écoles latines à Lubben, à Merseburg et à Lobau. On a de lui des ouvrages estimés : *Première nourriture pour le bon sens* (Leipzig, 1776, in-8°); *Gutmann ou l'Ami des enfants en Saxe* (Leipzig, 1794, 4 vol. in-8°); *Sur les obstacles du libre développement de l'esprit en Allemagne* (Leipzig, 1788, in-8°); *Sur le rang dû à la morale dans les écoles publiques* (Leipzig, 1789, in-8°); *Erdmann, histoire psychologique* (Leipzig, 1801, 3 vol. in-8°).

THIÉMON ou **DIETHMAR**, prélat et artiste allemand, né vers le milieu du XI^e siècle, mort en 1101. Il appartenait à une illustre famille et fut élevé au monastère de Nieder-Altaich, où il s'appliqua surtout à l'étude des beaux-arts. Il acquit, dans la peinture, dans la sculpture et dans la mécanique des connaissances très-étendues pour son époque, et eut de ses œuvres un grand nombre d'églises. Nommé successivement abbé de Saint-

Pierre, dans le diocèse de Salzbourg (1079), puis archevêque de cette ville (1090), il partit en 1099 pour la terre sainte, où il mourut deux ans plus tard. La légende rapporte qu'il fut massacré par ordre d'un chef musulman, entre les mains duquel il était tombé et qui lui avait inutilement ordonné de réparer une idole à laquelle il manquait un bras. L'Eglise a adopté cette tradition, qui n'est rien moins qu'authentique, et a placé Thiémon au rang des martyrs.

THIENEMANN (Frédéric-Auguste-Louis), ornithologiste allemand, né à Gleina, près de Fribourg-sur-l'Unstrutt, en 1793, mort en 1858. Il étudia la médecine et les sciences naturelles à l'université de Leipzig, y fut reçu docteur en 1819, employa deux années à visiter le nord de l'Europe et fit en Islande un séjour de treize mois. En 1822 il ouvrit à Leipzig des cours sur la zoologie, fut nommé trois ans plus tard sous-inspecteur du cabinet d'histoire naturelle de Dresde et y travailla, en collaboration avec son frère Guillaume THIENEMANN et avec Brehm, à une *Exposition systématique de l'histoire de la propagation des oiseaux de l'Europe* (Leipzig, 1825-1833, 5 parties). En 1839 il fut nommé conservateur de la bibliothèque royale, mais l'état de sa santé le força en 1842 de renoncer à cet emploi. Son principal ouvrage est l'*Histoire de la propagation de tous les oiseaux* (Leipzig, 1846-1856, 10 livraisons avec 100 planches coloriées), dont la matière principale est pour base sa collection de nids et d'œufs, qui comprenait plus de 200 échantillons des premiers et plus de 15,000 des seconds. On a encore de lui : *Voyages dans le nord de l'Europe* (Leipzig, 1824-1827, 2 vol.); *Manuel de zoologie* (Berlin, 1825); une traduction latine des *Tableaux explicatifs d'anatomie comparée* de Carus (Leipzig, 1840-1850, livr. I à VIII) et *Rhœa, journal d'ornithologie universelle* (Leipzig, 1846-1848, 2 cahiers).

THIENNES, village de France (Nord), cant. et arrond. d'Hazebrouck, à 5 kilom. d'Aire, à 62 kilom. d'Arras, station du chemin de fer de Paris à Calais; 1,029 hab. La seigneurie de Thiennes fut érigée en comté en 1745. L'église est surmontée d'une haute tour carrée. L'ancien château fort est en ruine.

THIER (Jean DU), seigneur DE BEAUREGARD, contrôleur général des finances, né à Sens (Yonne) au commencement du XVII^e siècle, mort en 1559. Secrétaire du connétable Anne de Montmorency, il fut initié par lui à la connaissance des affaires de l'Etat, le suivit dans son exil en 1541, mais n'en reçut pas moins, en 1542, une charge de secrétaire du roi et devint en même temps receveur des domaines à Sens. Après l'avènement de Henri II (1547), le connétable, redevenu tout-puissant, fit nommer du Thier conseiller et secrétaire des commandements et finances. En 1559, du Thier reçut le titre de secrétaire d'Etat, eut dans son département les affaires relatives à Rome, au Piémont, à Venise, à tout le Levant, à Lyon, au Dauphiné et devint contrôleur général des finances en 1553. Il cultivait la poésie et les lettres. On a de lui : les *Louanges de la folie, traduites fort plaisamment en forme de paradoxe, traduites d'italien* (Paris, 1566), opuscule facétieux en prose, devenu très-rare et recherché des amateurs.

THIER (Léon DE), littérateur et publiciste belge, né à Huy en 1826. Il a débuté dans la carrière des lettres en publiant, de 1850 à 1856, des articles dans l'*Organe* de Huy. En 1856, M. de Thier a fondé à Liège le journal la *Meuse*, dont il est depuis cette époque le directeur et qu'il rédige avec son frère, M. Charles de Thier. Il collabore à l'*Office de publicité* de Bruxelles depuis plusieurs années sous le pseudonyme de M., auteur des *Lettres liégeoises*. Léon de Thier a publié en 1860 un livre qui eut du succès et qui a pour titre : la *Chasse au coq de bruyère*, récit de chasse dans les Ardennes. On lui doit, en outre, plusieurs opuscules intitulés : les *Vieux châteaux de la province de Liège*. La *Chasse illustrée*, éditée par Firmin Didot, à Paris, en 1867, le comptait parmi ses collaborateurs ainsi que la *Chasse et la Pêche*, journal fondé à Paris en 1868 par M. Bénédicte Revoil.

THIÉRACHE, anciennement *Theoracia* ou *Theoracensis Pagus*, ancien petit pays de France, dans la Picardie. Il est aujourd'hui compris dans le département de l'Aisne; Guise en était le chef-lieu. Thiérache signifiait en patois *mauvais terrain*. Placé entre les Pays-Bas et la Picardie, ce pays eut tellement à souffrir que ses habitants ne purent faire valoir les richesses de son sol. Couvert de forêts et d'étangs, d'une altitude de 200 à 250 mètres au-dessus du niveau de la mer, on lui avait appliqué dans le siècle dernier le surnom de Sibérie de la France. Aucun pays n'a plus ressenti les avantages de la grande transformation de la fin du siècle dernier; débarrassée des dîmes et des terrages, son agriculture a pu se transformer. Ses terres, jadis stériles, sont devenues de riches pâturages; ses forêts comptent parmi les plus belles du nord de la France; son industrie, qui n'avait qu'une seule branche, la verrerie, comprend en outre maintenant la filature et le tissage des laines fines, la vannerie, la métallurgie. La Thiérache est aujourd'hui un des plus riches pays de France. Elle est traversée par plusieurs routes et cinq voies ferrées; son sol, com-

posé de terrains des premières formations, contenant de nombreux fossiles, est souvent un sujet d'étude pour les géologues. On peut consulter sur cette contrée : *Recueil de documents sur la Thiérache*, par Papillon, et le *Nord de la Thiérache avant l'an 1200*, par Desmasures.

THIÉRACHIEN s. m. (ti-é-ra-chi-ain). Nom donné à des nomades de la Brie, originaires de la Thiérache, en Picardie.

— **Encycl.** Les *thiérachiens* vivent à la manière des bohémien, mais leur origine est toute différente; leur nom suffit pour apprendre qu'ils proviennent de la Thiérache, ancien pays de France qui faisait partie de la Picardie. Ils travaillent quelquefois à gage chez les fermiers; mais, la nuit venue, ils reviennent coucher à leur lieu de campement, à l'abri de leurs charrettes. Leurs chevaux sont lâchés dans les prairies sous la garde de l'un d'eux. A la moindre alerte, un coup de sifflet se fait entendre, tous les chevaux se rassemblent, et les *thiérachiens* décampent en un clin d'œil.

THIERROT, ami de Voltaire. V. **THIRIOT**.

THIERNE s. f. (ti-èr-ne). Min. Galerie faite diagonalement à la direction d'un gîte, d'une couche, d'un filon.

THIERMES, dieu lapon, le Thor des peuples scandinaves et le Jupiter des Romains, le lanceur de la foudre, le maître de la vie et de la mort. L'origine qu'on prête à Thiermes est fort étrange. Une jeune fille était assise sous un arbre, quand tout à coup un homme se présenta devant elle et lui dit de remplir sa fourrure de bois goudronné. Elle obéit, mais aussitôt le bois prit feu et la jeune fille voulut fuir épouvantée. Elle ne le put, et bientôt elle mit au monde un garçon qui ne cessa un instant de crier. Cet enfant fut ensuite enlevé dans le ciel; mais comme il était fils de Perkel, le diable, il arrive parfois que son origine mauvaise se fait jour quand, au lieu de lancer la foudre sur les roches dans lesquelles se cachent les démons, il détruit les temples et les bois sacrés. Chaque famille laponne érigeait à Thiermes un autel sous forme de table, en arrière de la chaumière qu'elle habitait. On le parait de branches de pin ou de bouleau, et on en répandait sur tout le chemin qui y menait. Thiermes était le dieu suprême dans la trinité laponne. A la fin de l'automne on offrait différents sacrifices à lui d'abord, puis, s'il refusait, à Storjunker, et enfin à Baiwe. Si aucune de ces divinités ne voulait accepter l'offrande, les dieux étaient irrités et l'hiver s'annonçait rigoureux.

THIERNOIS, OISE s. et adj. (thiér-noi, oïze). Géogr. Habitants de Thiers, qui appartient à cette ville ou à ses habitants : *Les Thiernois*. La population thiernoise.

THIERRET (Marguerite - Félicité), veuve GEORGIN, actrice française, née à Paris vers 1812, morte dans la même ville le 1^{er} mai 1873. Elève du Conservatoire, elle débuta au Théâtre-Français en 1832, dans *Théodore des Deux pages*, et s'attira tout d'abord la critique de Charles Maurice, qui n'aimait point Saint-Aulaire, son professeur. Quoi qu'il en soit, elle continua de jouer avec succès et parcourut ensuite la province. Elle fut engagée à l'Odéon en 1849 et entra au Palais-Royal, où elle eut, en 1855, une réputation justement méritée à côté de Henri Monnier dans le *Bonheur de vivre aux champs*. Elle interpréta avec une verve bouffonne *Philaminte des Précieuses*, de Labiche et Lefranc. Au mois d'octobre 1857, elle revint à l'Odéon, où elle remplit le rôle de Dorine. Elle lui a donné un costume très-simple : des coiffes de toile, des jupes de serge lisérées de noir, un corsage échancré carrément et une guirlande qui montait trop haut pour motiver l'exclamation hypocrite de Tartuffe. Son débit était large, ferme et bien accentué, sans trop de finesses et d'intentions soulignées. Elle ne cherchait pas, comme on dit, la petite bête dans ce style si ample, si mâle et si franc. Jouant principalement dans le répertoire classique, elle se distingua encore en 1858 à une reprise du *Chevalier à la mode*. Elle retourna au Palais-Royal en 1860 et justifia pleinement ce surnom de « duègne exhalante », qui lui est resté, en créant la *Mariée du mardi gras* (2 février 1861), *Bébé acricce*, *Célimare le bien-aimé*, Madame Karadec du *Brésilien* (9 mai 1863) et bien d'autres rôles moins importants. Engagée aux Bouffes-Parisiens en 1867, elle eut le même succès dans la *Main têtée*, dans les *Luteurs* et dans la *Diva d'Offenbach*; mais elle tomba malade et s'éloigna momentanément de la scène. Elle créa la même année *Fisapour du Rajah de Mysore*, de Lecoq; en 1870, *Stéphaneska de Boule de Neige*; en 1871, Paola de la *Princesse de Trébizonde*. Elle joua en dernier lieu au théâtre des Menus-Plaisirs la *Cocotte aux œufs d'or* (février 1873). Ce fut la dernière création de l'Arnal des femmes. La pauvre Mme Thierret s'allia pour ne plus se relever.

THIERRI (saint), disciple de saint Remi, mort vers 533. Il fut abbé du mont d'Hoir, près de Reims. L'Eglise l'honore le 1^{er} juillet.

THIERRI 1^{er} ou **THÉODORIC**, roi d'Austrasie, né vers 486, mort en 534. Il était fils aîné de Clovis, roi des Francs, et d'une de ses concubines. A la mort de ce dernier (511), ses quatre fils, suivant l'usage des Barbares, se partagèrent le commandement. Thierri

eut les campements de Metz; ses guerriers furent établis dans l'Austrasie et dans l'Auvergne. L'événement le plus important de son règne est la conquête de la Thuringe (528), à la suite de laquelle Hermenfried, roi de ce pays, fut précipité du haut des murs de Tolbiac (530), contre la foi jurée. Ayant conduit ses soldats dans l'Auvergne, qui s'était révoltée contre lui et rangée sous l'autorité de Childébert, Thierri mit tout à feu et à sang dans cette contrée, dont il confia le gouvernement à son parent Sigewald. Il vint de s'allier avec son frère Clotaire pour combattre les Wisigoths lorsqu'il mourut, laissant le pouvoir à son fils Théodebert. On lui attribue la rédaction du code des Francs Ripuaires.

THIERRI II, roi d'Austrasie et de Bourgogne, né en 587, mort à Metz en 613. Il était le deuxième fils de Childébert II. A la mort de son père, en 596, il obtint Orléans et la Bourgogne, pendant que son frère Theudebert héritait de l'Austrasie. Il accueillit en 598 son aïeule, la fameuse Brunehaut, chassée par Theudebert, et bientôt cette artificieuse princesse gouverna la Bourgogne, de concert avec son favori Proadius. Après avoir poussé Thierri à envahir les Etats de Clotaire II (604), elle persuada à ce prince que son frère Theudebert était un enfant supposé, que par conséquent il avait usurpé le royaume d'Austrasie, et l'amena à lui déclarer la guerre (612). Vainqueur à Toul et à Tolbiac, Thierri s'empara de Cologne et des trésors de Theudebert, qui tomba bientôt après dans ses mains, et devint maître de toute l'Austrasie. Il mourut l'année suivante, à l'âge de vingt-six ans, d'une dysenterie, selon les uns, empoisonné par Brunehaut, selon d'autres.

THIERRI III, roi des Francs, le dernier fils de Clovis II, né vers 654, mort en 692. A la mort de Clotaire III, il fut élevé au trône de Neustrie et de Bourgogne par le maire Ebroïn (670), renversé par son frère Childéric II, roi d'Austrasie, et enfermé à Saint-Denis, d'où il sortit en 678. Rétabli alors sur le trône, il resta spectateur oisif des événements de son règne et subit, après la bataille de Testry (687), gagnée sur les Neustriens par Pépin d'Héristal et les grands d'Austrasie, la domination du vainqueur.

THIERRI IV, dit de *Chelles*, parce qu'il avait été élevé dans le monastère de ce nom, roi des Francs, né en 713, mort en 737. Il succéda à Chilpéric II, en 720, à l'âge de sept ans, et régna de nom jusqu'à l'époque de sa mort. Son maire du palais, Charles Martel, véritable maître du gouvernement, ne lui donna pas de successeur, sans cependant prendre ce titre de roi, réservé aux descendants éternels de Clovis. L'inter règne dura jusqu'en 742.

THIERRI (Jean), érudit français, né à Pin, près Vesoul, vers la fin du XVI^e siècle, mort vers 1660. Il était tout enfant lorsque, atteint de la petite vérole, il perdit la vue; mais, doué d'une vive intelligence et d'une mémoire étonnante, il parvint à s'instruire, se fit recevoir docteur en théologie et en droit à Dôle, et obtint l'autorisation d'entrer dans les ordres. Après s'être adonné avec succès à la prédication, il fonda à Besançon une maison d'éducation, dans laquelle il forma d'excellents élèves. Cet aveugle possédait des connaissances très-étendues. Il fit paraître un ouvrage intitulé *Définitions philosophiques* (1634, in-24), qui a été plusieurs fois réédité.

THIERRI DE NIEM, prélat et écrivain allemand. V. **DIETRICH DE NIEM**.

THIERRIAT (Augustin-Alexandre), peintre français, né à Lyon en 1789, mort dans la même ville en 1870. Elève de Revoil, il débuta, en 1817, par l'*Intérieur du vieux cloître de Saint-André-le-Bas*, peinture un peu dure, mais consciencieuse et savante, qui fut achetée pour la galerie d'Orléans, où elle est. Vers 1820, il exposa la *Gerbe de fleurs*, dont il fut fait, en 1828, tant de lithographies, et qui fut assez remarquée à l'Exposition. Ce tableau est bien arrangé, d'une finesse de ton peu commune et de ce charme d'exécution qui distingue les peintres de l'école de Lyon. Thierriat, fort répandu dans le monde le plus brillant, s'était fait une certaine notoriété par les deux tableaux que nous venons de citer, aussi les œuvres qui suivirent furent-elles accueillies avec bienveillance. Citons, parmi celles qui eurent le plus de succès, la *Récréation*, le *Volttigeur battant en retraite*, *Fête religieuse*, *Enlèvement d'un chartréux*, etc., qui parurent successivement jusqu'en 1837. Ses *Recueils de fleurs* (lithographies), ses *Fruits* et ses *Ornements* étaient déjà connus. Certes, l'auteur n'avait pas à se plaindre. Aussi a-t-on peine à comprendre qu'il ait, à cette date (1827), presque renoncé à la peinture pour accepter la place de professeur à l'Ecole de Lyon, et surtout les fonctions actives de directeur et conservateur du musée de peinture et d'antiquités de cette ville. En effet, ses œuvres, depuis ce moment, sont devenues de plus en plus rares.

THIERRY (SAINT-), village et commune de France (Aisne), canton de Bourgogne, arrond. et à 8 kilom. de Reims; 460 hab. Tuileries, fours à chaux; éducation d'abeilles; vins de Champagne, dits vins de Montagne,

très-estimés. Restes d'un ancien château des archevêques de Reims.

THIERRY D'ALSACE, comte de Flandre, mort à Gravelines en 1168. A la mort de son parent, Charles I^{er} de Flandre (1127), il se présenta pour lui succéder; mais s'étant vu préférer Guillaume Cliton, dit le Normand, il fit la guerre à ce dernier, qui mourut pendant la lutte. Thierry fut alors proclamé comte de Flandre (1128). Ce prince fit plusieurs voyages en Palestine, s'occupa du bien-être de ses peuples, promulgua des ordonnances relatives à une meilleure administration de la justice et fit plusieurs fondations pieuses.

THIERRY, nom d'une famille d'imprimeurs français, dont les principaux membres sont les suivants : Henri THIERRY, né à Paris dans la première moitié du xvi^e siècle, était fils d'un libraire natif de Champagne, et fonda une imprimerie dans sa ville natale. Il imprima des volumes remarquables pour la beauté des caractères et la correction du texte, notamment : *Origine des Bourguignons* (1581, in-fol.); *Ordinarium carthusiense* (1582, in-40); *S. Hieronymi opera* (1588, 4 vol. in-fol.). — Son neveu, Rollin THIERRY, mort en 1623, lui succéda. Il devint imprimeur de la ligue, dont il était un chaud partisan. Rollin publia, entre autres écrits : le *Dialogue entre le malin et le bon* (1594, in-8); *Parthénie ou Histoire de l'église de Chartres* (1609, in-8); *Disputations de controverses christianæ fidei* (1613, 4 vol. in-fol.); les *Annales ecclésiastiques de Baronius* (1616, 12 vol. in-fol.). — Son fils, Denis THIERRY, né en 1609, mort en 1657, fut reçu à vingt ans imprimeur et libraire, et imprima un grand nombre d'ouvrages. — Son second fils, également appelé Denis THIERRY, mort en 1712, devint syndic de sa corporation en 1671 et fut le libraire de Boileau, dont les œuvres contribuèrent à l'enrichir. Parmi les ouvrages sortis de ses presses, on cite : *Histoire de Mézeray* (1685, 3 vol. in-fol.); *Corpus juris canonici* (1687, 2 vol. in-fol.); *Œuvres de Molière* (1682, 8 vol. in-12); *Œuvres diverses de Boileau* (1701, in-40); *Œuvres choisies de La Fontaine* (1668, in-40), édition princeps; etc.

THIERRY (Jean), sculpteur français, né à Lyon en 1669, mort à Paris en 1730. S'étant rendu à Paris, il y reçut les leçons de Coysevox et de Coustou, fut chargé de divers travaux pour les résidences royales et devint, en 1717, membre de l'Académie des beaux-arts. Appelé en Espagne par Philippe V, en 1721, il exécuta pour ce souverain d'importants ouvrages, qui ornent pour la plupart le palais et les jardins de Saint-Ildefonso. En 1728, il revint en France avec une pension de 2,000 livres, et fut alors nommé professeur adjoint à l'Académie. Parmi ses œuvres on cite *Léda*, son morceau de réception, charmante statuette qu'on voit au musée du Louvre; la *Vigilance* et l'*Éternité*, bas-relief à la chapelle du palais de Versailles; les statues de *Pomone*, de *Vertumne*, de *Cérès*, de *Zéphire*, d'*Amphitrite*, des *Groupes d'enfants*, le *Tage*, le *Douro*, la *Pisuerge*, le *Printemps*, l'*Europe*, une *Dryade*, des *Naiades*, etc.

THIERRY (François), médecin français, né à Nancy vers 1718, mort à Paris en 1792. Il fut reçu docteur à Paris en 1740. Quelques thèses remarquables qu'il fit soutenir à la Faculté commencèrent sa réputation. L'amour de la science lui fit entreprendre des voyages dans le but d'étudier l'influence des climats sur la santé et les maladies. Il séjourna près de trois ans en Espagne. De retour à Paris, il eut une très-vaste clientèle. Il entretenait une correspondance suivie avec Haller. Parmi ses ouvrages, qui ne sont pas sans mérite, nous citerons : *Médecine expérimentale ou Résumé de nouvelles observations pratiques et anatomiques* (Paris, 1755, in-12); *Sur les funestes effets de la poudre purgative du sieur Ailhaud* (Paris, 1758, in-8); *Lettre contenant la relation d'un voyage à Barèges, Cauterets et Bagneres* (Paris, 1760, in-40); *Vœux d'un patriote sur la médecine en France* (Paris, 1789, in-8); *Observations de physique et de médecine faites en différents lieux de l'Espagne; on y a joint des considérations sur la lèpre, la petite vérole et la maladie vénérienne* (Paris, 1791, 2 vol. in-8).

THIERRY (Jacques-Nicolas-Augustin), célèbre historien français, né à Blois en 1795, mort en 1856. Il sortit de l'Ecole normale en 1813, après y avoir passé deux ans, professa dans un collège de province et revint à Paris l'année suivante, pour remplir auprès de Saint-Simon les fonctions de secrétaire. Augustin Thierry devint bientôt le disciple et le collaborateur du philosophe, dont il se disait le fils adoptif. Ils publièrent en commun : *De la réorganisation de la société européenne* (1814, in-8); *Opinion sur les mesures à prendre contre la coalition* (1815, in-8); *L'industrie littéraire et scientifique ligée avec l'industrie commerciale et manufacturière* (1817, in-8). Il se sépara de son maître dans le courant de cette dernière année, par suite de dissentiments sur des théories qu'il ne partageait pas dans tout ce qu'elles avaient d'absolu. C'est à l'école de Saint-Simon qu'Augustin Thierry apprit à envisager l'histoire à un point de vue élevé et vraiment philosophique. Dès 1817, il donna dans le *Conteur*

européen une série d'articles intitulés : *Vue des révolutions d'Angleterre*. Ce n'était que l'ébauche de l'*Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*, qu'il fit paraître en 1825 (4 vol. in-8). Cet ouvrage eut un beau et légitime succès. Il créait un nouveau genre historique; les chroniques y étaient rectifiées par les manuscrits et les vieilles chartes, éclairées par l'archéologie, par les données modernes sur les races, sur leurs migrations, et de tous ces éléments sortait un tableau vrai, concis, animé par un style poétique, une histoire enfin, et tout à la fois une épopée. Augustin Thierry réunit, en 1827, en un volume, les *Lettres sur l'histoire de France*, qu'il avait déjà publiées dans le *Courrier français* et la *Revue des Deux-Mondes*; puis il donna successivement : *Dix ans d'études historiques* (1834, in-8); *Récits des temps mérovingiens* (1840, 2 vol. in-8); *Essai sur l'histoire de la formation et des progrès du tiers-état* (1833, in-8). Tous ces ouvrages sont des travaux de bénédictin, animés du souffle de vie du xix^e siècle. Ils lui obtinrent plusieurs fois le prix Gobert, que l'Académie lui conserva jusqu'à la fin de sa vie. Ils lui avaient aussi ouvert les portes de l'Institut, le 7 mai 1830; mais les recherches prodigieuses auxquelles ils l'avaient obligé avaient rapidement altéré ses organes et, dès 1826, il était devenu aveugle et paralysique. Il ne pouvait plus travailler qu'à l'aide de secrétaires intelligents, au nombre desquels nous trouvons Armand Carrel. En 1827, Charles X lui accorda, sur la demande de l'Académie des inscriptions, une pension de 1,500 francs. Peu après, il quitta Paris et alla s'établir à Carqueiranne, près d'Hyères (1828). Ce fut là qu'il apprit avec joie la révolution de 1830 et l'avènement de Louis-Philippe. Comme il nous l'a appris lui-même, il joignait à la haine du despotisme militaire l'aversion des tyrannies révolutionnaires; il était sans parti pris sur la forme du gouvernement; il aspirait, dit-il, vers une liberté dont la formule devrait être celle-ci : « Gouvernement quelconque, avec la plus grande somme possible de garanties individuelles et le moins possible d'action administrative. » Il crut que le gouvernement du roi bourgeois, comme il l'appela Louis-Philippe, se rapprocherait de son idéal, et il y adhéra avec chaleur. Peu après, il alla habiter près de son frère, Amédée Thierry, devenu préfet de la Haute-Saône, et ce fut l'année suivante (1831) que, se trouvant aux eaux de Luxeuil, il connut et épousa Mlle de Querangal, qui devint sa compagne dévouée. En 1835, le duc d'Orléans, à qui il venait de dédier les *Récits mérovingiens*, publiés dans la *Revue des Deux-Mondes*, le nomma bibliothécaire du Palais-Royal. Augustin Thierry retourna alors à Paris et alla habiter le passage Sainte-Marie. Dans cette retraite, il continua ses travaux historiques avec une nouvelle ardeur. M. Guizot, ministre de l'instruction publique, l'avait chargé depuis quelques temps de publier dans la collection des documents inédits de l'histoire de France les monuments de l'histoire du tiers-état. Aidé de MM. Guesard, Ch. Louandre, Hourquolot, Granier de Cassagnac, Lalanne, Bordier, il se mit à l'œuvre avec ardeur, et commença la publication, restée inachevée, de ce vaste recueil, dont l'introduction, due à sa plume, a paru sous le titre d'*Essai sur l'histoire de la formation du tiers-état* (1833). En 1844, ayant eu la douleur de perdre sa femme, il alla habiter, rue Montparnasse, chez la princesse Belgiojoso, et ce fut là qu'il passa les dernières années de sa vie, entouré des soins d'une nièce de son frère Amédée, au milieu d'un cercle d'amis dévoués, au nombre desquels se trouvait Ary Scheffer, qui nous a laissé son portrait. Le caractère d'Augustin Thierry était digne de son talent. Il a résumé sa vie dans ces belles paroles qu'on trouve dans la préface de *Dix ans d'études historiques* : « Aveugle et souffrant sans espoir et presque sans relâche, je puis rendre ce témoignage qui, de ma part, ne sera pas suspect : il y a au monde quelque chose qui vaut mieux que les puissances matérielles, mieux que la fortune, mieux que la santé même, c'est le dévouement à la science. »

Il est peu d'écrivains dont le mérite ait été plus universellement apprécié et la popularité plus grande. Augustin Thierry, dit M. Guigniant, fut le plus original, le plus hardi, sinon le plus profond et le plus complet de cette pléiade d'esprits éminents qui ont renouvelé de nos jours le champ vaste autant que divers de l'histoire; celui qui ouvrit les perspectives les plus neuves et les plus étendues. Reprenant des mains de Fauriel la grande question des races dont la lutte et le mélange ont enfanté les études modernes, il en poussa trop loin peut-être les conséquences politiques; mais le premier il revendiqua avec une éloquence persuasive les droits des nationalités opprimées, et en cela il a été, dans sa mesure, le clairvoyant précurseur des événements qui s'accomplissent sous nos yeux et dont rien n'arrêtera le cours. Il ne douta pas avec moins de sagacité, ne peignit pas avec moins d'énergie l'origine et la marche de ces révolutions intérieures qui, des communes affranchies, firent sortir le tiers-état et du tiers-état la nation. Ses ouvrages, populaires par son style, par ce feu intérieur qui circule avec sa pensée, sous la

forme pure et correcte de ses récits ou de ses considérations, ont exercé une action singulière sur le développement des études historiques dans notre pays. Le buste d'Augustin Thierry, exécuté par M. Iselin, a été placé, par ordre du gouvernement, au musée de Versailles.

Sa femme, née Julie de Querangal, était douée d'un esprit supérieur et d'une grande bonté de cœur. Non-seulement elle l'entoura des soins les plus affectueux, mais encore elle s'associa à ses travaux. On lui doit quelques ouvrages, dans lesquels on trouve de l'imagination, des observations pleines de finesse et un style net et exact. Nous citerons d'elle : *Scènes de mœurs et de caractère au xix^e siècle et au xviii^e siècle* (Paris, 1835, in-8); *Adélaïde. Mémoires d'une jeune fille* (Paris, 1839, in-8). Mme Augustin Thierry mourut à Paris en 1844, et cette perte causa la plus vive douleur à son mari, déjà si cruellement éprouvé.

THIERRY (Amédée-Simon-Dominique), historien et homme politique français, frère du précédent, né à Blois en 1797, mort à Paris en 1873. Il entra à vingt-trois ans, comme rédacteur, au ministère de la marine, se mit bientôt à la culture des lettres et de l'histoire, collabora à la *Revue encyclopédique*, à la *Revue française*, au *Globe* et fit paraître un *Résumé de l'histoire de Guyenne* (Paris, 1826, in-18). D'après les conseils de son illustre frère, Amédée Thierry entreprit de faire connaître les origines de notre histoire nationale, les populations primitives, les races qui s'y sont juxtaposées, la conquête de la Gaule par les Romains, etc., et fit paraître un important travail sous ce titre : *Histoire des Gaulois* (Paris, 1828, 3 vol. in-8). Cet ouvrage, le plus remarquable qu'il ait publié, lui valut d'être nommé, cette même année, professeur d'histoire à la Faculté de Besançon; mais ses idées, alors très-libérales, déplurent au successeur de M. de Vatimesnil, et, par ordre du nouveau ministre de l'instruction publique, son cours fut suspendu. Ce fut avec joie qu'Amédée Thierry accueillit la révolution de 1830 et l'avènement de Louis-Philippe. Nommé peu après préfet de Vesoul, il se montra administrateur aussi habile qu'éclairé et opéra de nombreuses et utiles réformes. Pendant son séjour dans cette ville, il appela auprès de lui Augustin Thierry, à qui il donna, durant quatre ans, les soins d'une touchante hospitalité. En 1838, il retourna à Paris pour remplir les fonctions de maître des requêtes près le conseil d'Etat. Pendant ses loisirs, il continua ses travaux historiques et fut élu, en 1841, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, en remplacement de Bignon. Amédée Thierry continua à faire partie du conseil d'Etat sous la République et sous l'Empire. En 1853, il devint conseiller en service ordinaire, et comme il avait complètement oublié qu'il avait été libéral, il fut appelé, en 1860, à occuper un siège au Sénat et reçut, en 1868, la croix de grand officier de la Légion d'honneur. Pendant un voyage en Angleterre, en 1862, l'université d'Oxford lui conféra le diplôme de docteur.

Amédée Thierry appartient à l'école historique de son frère. Comme lui, mais avec moins d'art et d'éclat, il s'est attaché à présenter les faits historiques, étudiés avec soin dans les sources, sous une forme naïve et imagée qui instruit et charme à la fois. Outre les ouvrages précités, on lui doit : *D'Ausone et de la littérature latine en Gaule au iv^e siècle* (Besançon, 1829, in-40); *Histoire de la Gaule sous l'administration romaine* (Paris, 1840-1847, 3 vol. in-8), faisant suite à son *Histoire des Gaulois*; *Lettres à M. Genou, député* (1845-1846, in-40); *Histoire d'Attila, de ses fils et de ses successeurs jusqu'à l'abandonnement des Hongrois en Europe* (1850, 2 vol. in-8); *Tableau de l'empire romain* (1862, in-8); *Récits de l'histoire romaine au ve siècle* (1860, in-8); *Nouveaux récits de l'histoire romaine* (1864, in-8); *Saint Jérôme, la société chrétienne à Rome et l'émigration romaine en terre sainte* (1867, 2 vol. in-8), etc. — Son fils, M. Gilbert-Augustin THIERRY, a fait ses études de droit, puis s'est adonné aux études historiques. Il s'est fait connaître par des études sur la révolution d'Angleterre, publiées en 1864, dans la *Revue française*, et par un roman historique, *L'Aventure d'une âme en peine* (1875), ouvrage remarquable, dans lequel il fait revivre, dans un style coloré, la société de la fin du xvi^e siècle et du commencement du xvii^e siècle.

THIERRY (Alexandre), chirurgien français, né à Paris en 1803, mort dans la même ville en 1858. Il étudia la médecine, devint aide d'anatomie à la Faculté et passa son doctorat en 1828. Tout en se livrant avec succès à la pratique de son art, il collabora au *National* avec Armand Carrel, dont il était l'ami, et devint, en 1832, un des officiers supérieurs de l'artillerie de la garde nationale. Bien qu'il fût républicain, Louis-Philippe le nomma un de ses chirurgiens. En 1846, il fut élu membre du conseil municipal de Paris. Après la révolution de 1848, le gouvernement provisoire le nomma directeur des hôpitaux et des services civils, fonctions dans lesquelles il déploya un grand zèle. Réélu au conseil municipal, il en devint le vice-président. Après le 2 décembre 1851, il ne s'occupa plus que de la pratique de la chirurgie. On a de

lui : *Sur la torsion des artères* (1829) et *Opinion sur la clinique chirurgicale* (1837).

THIERRY (Joseph-François-Désiré), paysagiste et décorateur, né à Paris en 1812, mort en 1866. Elève de Gros, il débuta par quelques tableaux de genre, où la pureté de la forme, la science de l'arrangement étaient fort contestables, mais qui révélèrent en revanche un instinct véritable de la décoration. Quelques observations lui ayant été adressées sans doute à ce sujet par des amis éclairés, Thierry abandonna ce domaine après sa deuxième exposition, pour entrer dans l'atelier de M. Philastre. Ses progrès y furent aussi brillants que rapides et lui valurent, au bout de quelques années, de pouvoir s'associer avec M. Cambon. Il a peint, en collaboration avec ce maître célèbre, les décors principaux de *l'Ame en peine*, *Robert Bruce*, le *Prophète*, *Jérusalem*, le *Juif errant*, la *Nonne sanglante*, *Joseph*, *Quentin Durward*, *l'Etoile du Nord*, le *Songe d'une nuit d'été*, *Manon Lescaut*, etc., qui lui ont conquis une notoriété sérieuse. Cependant Thierry n'avait point tout à fait renoncé aux sujets plus intimes qu'il avait aimés à son début. Il exposa, au Salon de 1853, une *Ronde du guet des métiers*, ramassant un homme toré; en 1855, une *Lisière de forêt* et la *Route des caravanes*; le *Juif errant* en 1857; le *Récit*, en 1869; *l'Arrivée de la nocce* et le *Royaume des fées* en 1863; *Restes d'un temple* (1865); *Faust* (1866). En 1863, il avait été décoré de la Légion d'honneur.

THIERRY (Edouard), littérateur et critique, frère du précédent, né à Paris en 1813. Son père, pharmacien distingué, lui fit faire ses études au collège Charlemagne, où il obtint de brillants succès scolaires. Le jeune homme s'essaya d'abord dans la poésie, puis se tourna, en 1836, vers la critique dramatique, à laquelle il s'est, pendant de longues années, consacré à peu près exclusivement dans de nombreux journaux. Son talent élégant et littéraire, son style discret, fin et parfois un peu précieux en sa délicatesse, sa mesure, sa modération, l'impartialité ordinaire de sa critique et de ses jugements le firent bientôt remarquer et lui valurent d'être chargé du feuilleton dramatique dans le *Moniteur universel*. En 1856, Théophile Gautier, étant entré au *Moniteur* comme directeur du feuilleton littéraire, prit pour lui la critique des théâtres. M. Ed. Thierry n'en continua pas moins à rester attaché au journal officiel, dans lequel il écrivit une revue littéraire. En 1855 et en 1856, il fit partie de la commission chargée de décerner des prix aux meilleurs ouvrages dramatiques. Lorsqu'en 1859, à la suite de différends entre le ministre d'Etat et M. Empis, ce dernier quitta l'administration du Théâtre-Français, ce fut M. Ed. Thierry qui fut appelé à lui succéder. Pendant son administration, qui fut des plus prospères, il fit représenter une partie du théâtre d'Alfred de Musset, des essais de débutants dans des genres plus ou moins étrangers jusqu'alors aux traditions du Théâtre-Français, remit sur la scène *l'Hernani* de Victor Hugo, dont la reprise eut un succès retentissant, etc. En 1868, M. Ed. Thierry et le comité de lecture du Théâtre-Français furent l'objet des plus vives attaques de la part de M. Latour-Saunders, qui s'était vu refuser une pièce en vers, intitulée *Alexandre*, et peu après de la part de M. Ed. Fournier, à qui pareille mésaventure était arrivée pour son drame de *Guteberg*. Ces attaques firent beaucoup de bruit dans la presse et dans le monde des lettres, et une commission, instituée par le ministre Vailant, fut chargée d'examiner les modifications à apporter dans le comité de lecture du Théâtre-Français. Le 8 juillet 1871, M. Thierry fut remplacé comme administrateur de ce théâtre par M. Perrin. M. Thierry est, depuis une vingtaine d'années, bibliothécaire à l'Arsenal et, depuis 1862, officier de la Légion d'honneur. Indépendamment d'un grand nombre d'articles de critique dans la *Revue du théâtre*, la *Charte* de 1830, le *Messenger des Chambres*, le *Moniteur du soir*, la *France littéraire*, la *Chronique*, le *Monde musical*, le *Conservateur*, la *Vérité*, l'*Assemblée nationale*, le *Moniteur officiel*, on lui doit : les *Enfants des anges* (Paris, 1833, in-16), recueil de poésies; *Sous les rideaux*, contes (Paris, 1834), avec M. H. Triat; *Notice sur M. Le Chantre, commissaire principal de la marine* (Cherbourg, 1849, in-16); *Histoire de Djoudar le pêcheur* (Paris, 1853, in-18), conte traduit de l'arabe avec M. Cherbonneau; *De l'influence du théâtre sur les classes ouvrières* (1862, in-18), conférences faites à l'Association polytechnique; une remarquable notice sur le comédien Charles Varlet de Lagrange, en tête du *Registre de Lagrange*, publication dont il eut le premier l'idée et qui a paru avec un grand luxe typographique en 1870.

THIERRY (Eugène-Edouard), chanteur français, né à Amiens le 12 novembre 1834. Il fit ses études pour être prêtre et se sentit une tout autre vocation en jouant, au petit séminaire de sa ville natale, les *Fourberies de Scapin*. Il se distingua comme soprano solo dans toutes les messes en musique chantées à la cathédrale. Après avoir servi dans l'artillerie pendant trois ans, il entra au chemin de fer d'Orléans et fut tour à tour conducteur, chef de station et receveur-caissier à la gare de Paris. C'est alors que, ayant perdu son

père, qui s'était toujours opposé à ce qu'il prit la carrière des arts, il s'y livra tout entier. Il profita si bien, au Conservatoire, des leçons de Rêviel et de Mockel qu'il trouva, au bout d'un an, un engagement pour le Grand-Théâtre de Nantes, où il obtint le plus beau succès dans l'opéra de *Charles VI*. Il chanta ensuite sur les théâtres de Lille, de Montpellier, de Toulouse, de Bordeaux et d'Alger. Il vint à Paris et parut sur la scène des Fantaisies, qu'il quitta bientôt pour débiter à la salle Feydeau. Il chanta alternativement à ce théâtre : *Biju, du Postillon de Longjumeau*; Gil Pères, du *Domino noir*; Girrot, du *Préaux Clercs*; Belamy, des *Dragons de Villars*; Antonio, des *Noëes de Figaro*; Gaveston, de la *Dame blanche*; Charlot, de *Bonsoir voisin*; Lothario, de *Mignon*. Il a créé, en 1869, la *Fontaine de Berny*; en 1873, le *Roi l'a dit*; en 1874, *Gille et Gillotin*, le *Cerisier*; en 1875, *Don Mucarade*, qu'il joua et chanta en maître.

THIERS s. m. (tièr — nom de ville). Comm. Article de coutellerie fabriqué dans la ville de Thiers.

THIERS, ville de France (Puy-de-Dôme), ch.-l. d'arrond., à 32 kilom. de Clermont-Ferrand; pop. aggl., 11,464 hab. — pop. tot., 16,635 hab. Cette ville est une des plus curieuses et des plus pittoresques de France. Les rues sont, pour la plupart, de véritables escaliers. Les maisons, noires et malpropres, n'ayant en général au rez-de-chaussée que de grandes ouvertures sans portes ni fenêtres, s'étagent les unes au-dessus des autres dans une pittoresque pêle-mêle. On se croirait dans une ville du moyen âge, ressuscitée tout à coup par la baguette d'une fée, pour la plus grande joie des artistes.

Les monuments de Thiers, notamment ses églises, méritent que nous leur consacrons quelques lignes. L'église Saint-Genès, à laquelle on a fait l'honneur mérité de la classer parmi les monuments historiques, date des premières années du x^e siècle, mais elle a subi depuis de nombreux remaniements. Au-dessus des arcades ouvertes de la nef règnent des arcades fermées renfermant une galerie à triple ouverture cintrée. Les chapiteaux des colonnes attirent surtout l'attention. Les travaux de restauration dont cet édifice a été l'objet ont mis à jour une curieuse mosaïque en marbres variés, qui occupait toute l'étendue de la première travée de la nef; elle se compose d'une vingtaine de médaillons figurant les animaux naturels ou imaginaires dont la représentation était familière aux artistes du x^e siècle.

L'église du Moutier, ainsi nommée d'un monastère de bénédictins dont elle faisait autrefois partie, remonte à une époque très-reculée. L'abside date du vi^e ou du vii^e siècle. Une grande partie de l'édifice a été reconstruite au x^e siècle; la tour est relativement moderne. Les chapiteaux du narthex attirent surtout l'attention. A côté de l'église se voit une porte fortifiée de l'ancien monastère.

L'église Saint-Jean appartient au style ogival du x^e siècle. Ses minces piliers font l'effet de troncs d'arbres, d'où partent comme de faibles branches les nervures frêles et les arêtes qui, dessinant les voûtes des bas-côtés et de la nef, se dissimulent au point de rencontre sous les fleurons et les culs-de-lampe.

L'ancien château de Thiers a presque complètement disparu; il n'en subsiste que quelques tourelles et une tour du xiii^e siècle. La ville possède plusieurs maisons du xiv^e, du xve et du xvi^e siècle, en briques, en pisé, décorées de curieuses sculptures et offrant de jolis détails d'architecture. La plus intéressante de toutes, celle qu'on pourrait appeler le joyau d'art de la ville et qui fait l'admiration des visiteurs, est située sur la place de Pierreux. L'édifice tout entier repose sur deux piliers de charpente faisant saillie et formant, en haut de l'escalier, une sorte de vestibule voûté. Au premier, au second et au troisième étage, les poutrelles se mêlent à la pierre, en croix, en X, en losange, ou s'avancent en balcons à jour. Le toit, pointu, à angle aigu, est traversé par deux pièces courbées dessinant une ogive, et une seconde toiture semble sortir de la première en bec de corbeau. La vue dont on jouit de la terrasse du rempart est une des plus belles de l'Auvergne; on découvre, en effet, presque toute la Limagne et la chaîne des monts Dômes. De la place aux Arbres, on jouit d'un joli coup d'œil sur la gorge de la Duroille et le rocher de la Margeride. Le cimetière, d'où l'on découvre aussi de beaux points de vue, renferme une pierre consacrée à la mémoire du peintre Marilhat.

« Depuis trois siècles environ, dit M. Adolphe Joanne, l'industrie et le commerce de Thiers ont pris un accroissement considérable, par suite de l'importation de la fabrique de grosse coutellerie, qui avait fait jusque-là la richesse de Châteldon. Bien que le fer soit apporté des départements voisins, on est étonné de la modicité du prix des articles fabriqués à Thiers : les couteaux de table s'y vendent 7 francs la grosse; les meilleurs rasoirs, garantis, 12 francs la douzaine pour l'exportation; il y a des rasoirs à 0 fr. 10 la pièce. La gainerie, la tannerie et la papeterie à la cuve forment les autres branches de l'industrie de Thiers. Ses papeteries fabri-

quent spécialement du papier destiné au timbre. Le nombre total des ouvriers de tout âge et de tout sexe employés par ces différentes industries, tant à Thiers que dans les villages voisins, dans un rayon de 10 à 12 kilomètres, est d'environ 40,000 ouvriers, dont 12,000 pour la coutellerie, qui compte 416 ateliers; leur salaire varie de 1 fr. 50 à 10 francs par jour. Le chiffre des affaires s'élève à 30 millions par an. »

Dans les premiers temps de la monarchie, Thiers n'était qu'un château très-fort que Thierry, roi de Metz, prit et détruisit en 532, mais qui fut bientôt rétabli et devint un des plus grands fiefs de l'Auvergne. Vers la fin du vi^e siècle, saint Avit, évêque de Clermont, y construisit une église sur le tombeau de saint Genès, qui avait été martyrisé en ce lieu. Au commencement du x^e siècle, la seigneurie de Thiers appartenait à des vicomtes particuliers; elle passa plus tard aux dauphins d'Auvergne, puis à la maison de Bourbon, fut donnée par François I^{er} au chancelier Duprat, enfin restituée en 1569 au duc de Montpensier et élevée au rang de baronnie. La fille de Gaston d'Orléans, Mlle de Montpensier, la donna à Lauzun, qui la vendit à Crozat, receveur général du clergé.

On peut faire aux environs de Thiers des promenades très-intéressantes.

THIERS, village de France (Oise), arrond. et cant. de Senlis, près de la forêt de Chantilly; 274 hab. Un grand pignon, avec consoles et machicoulis, domine à l'O. les ruines d'un château fort que défendaient neuf tours. « Le diamètre des tours, dit M. Woillez, est de 11 mètres, et les murailles, appareillées en grès, ont encore près de 9 mètres de hauteur et 3 mètres d'épaisseur. Les fenêtres sont ogivales, trilobées, accompagnées de colonnettes dont les chapiteaux présentent tous les caractères du xiii^e siècle. »

THIERS (Jean-Baptiste), théologien et érudit français, né à Chartres en 1636, mort à Vibraye (Maine) en 1703. Son père, qui était cabaretier, le destina à l'Eglise. Jean-Baptiste alla terminer ses études à Paris, puis y professa les humanités et devint bachelier en théologie. De retour dans son pays natal, il fut nommé curé de Champrond (1666); mais des démêlés fort vifs qu'il eut avec le chapitre de Chartres sur une question de discipline ecclésiastique l'engagèrent à quitter ce diocèse, où il fut décrété de prise de corps, et il obtint, en 1692, la cure de Vibraye, qu'il occupa jusqu'à sa mort. C'était un savant très-remarquable, un critique éclairé, un esprit plein de sagacité, qui a traité une foule de sujets, s'attachant volontiers à éclaircir, avec un grand renfort de preuves historiques, certaines questions quelquefois bizarres, sur lesquelles peu d'érudits avaient songé à écrire avant lui. Il a eu depuis un émule en Allemagne dans le savant Böttger, non moins curieux investigateur de ces sortes de sujets. On doit à J.-B. Thiers divers ouvrages ingénieux et pleins d'érudition sur les anciennes coutumes de l'Eglise et sur des particularités d'un tout autre genre. Presque tous sont encore de quelque intérêt, moins sans doute par le sujet que par la manière dont l'auteur suit l'envisager et en présenter les côtés par lesquels il se rattache à l'histoire générale des mœurs, des idées et des coutumes. Voici les plus curieux : *Traité de l'exposition du saint sacrement* (1673, 2 vol. in-12); *Dissertation sur les porches des églises* (1679, in-12); *Traité de la clôture des religieuses* (1681, in-12); *Traité de la dépouille des curés* (1683, in-12); *Traité des jeux et divertissements qui peuvent être permis ou défendus aux chrétiens* (1686, in-12); *Traité des superstitions qui regardent les sacrements* (1697-1704, 4 vol. in-80); *Traité de l'absolution de l'hérésie* (1693); *Dissertation sur la sainte larme de Vendôme* (1699, in-12), etc.

Jean-Baptiste Thiers est surtout célèbre par son *Histoire des perruques*, ouvrage assurément très-singulier, sortant de la plume d'un théologien. La première édition est de 1690 (1 vol. in-12) et la dernière de 1779 (égale-ment in-12). En voici le titre complet : *Histoire des perruques, où l'on fait voir leur origine, leur usage, leur forme, l'abus et l'irrégularité de celles des ecclésiastiques*, par M. Thiers, docteur en théologie, curé de Champrond (Paris, 1690). L'édition de 1779 a été donnée à Avignon par le libraire L. Chambeau. Cet ouvrage, fruit des recherches les plus étendues et les plus variées, était principalement dirigé contre les prêtres et les ecclésiastiques, fort adonnés, pendant le xvii^e siècle, au luxe des perruques, qui était grand à cette époque chez la noblesse et le clergé. Thiers, sur ce sujet singulier, a déployé toute son érudition et fait preuve d'immenses lectures. Ses ouvrages sont encore aujourd'hui recherchés des curieux et des savants.

THIERS (Louis-Adolphe), homme d'Etat et historien français, né à Marseille le 15 avril 1797. Fils d'un ouvrier du port, il fut élevé dans la famille de sa mère, d'origine levantine et un peu parente des ducs de Chênier. Cette famille, adonnée au commerce et d'ailleurs peu aisée, obtint pour le jeune Thiers une bourse au lycée de Marseille. Il y fit de bonnes études, comme il arrive assez ordinairement aux boursiers, stimulés par leur situation précaire. En outre, il parut qu'il était déjà ce qu'il s'est toujours montré,

actif, ardent au travail, quelque indiscipliné, avide de savoir autant par amour-propre que par ambition, en même temps que rempli de cette inaltérable confiance en soi qui n'a jamais nui au succès. A sa sortie du collège, il suivit les cours de droit à la Faculté d'Aix et fut reçu avocat vers 1819. Ce fut à cette époque qu'il se lia avec un jeune étudiant, Mignet, d'une amitié qui ne s'est jamais atté- diée à travers les événements et les années et qui les honore tous deux.

Ici se place un trait qui peint déjà d'une manière originale et sa facilité de travail, et sa nature envahissante, et sa précoce habileté. L'Académie d'Aix avait mis au concours l'éloge de Vauvenargues. Thiers l'écrivit deux fois, à des points de vue différents, et gagna du même coup le premier prix et l'accessit. Ce tour d'écolier, cette sorte de mystification destinée à produire un certain éclat, n'a-t-elle pas la valeur d'un présage?

Mais il fallait un théâtre plus vaste au jeune ambitieux, qui n'était pas d'humeur à s'enfermer dans la poussière d'un petit tribunal de province. Il partit, léger d'argent, en 1821, pour tenter la grande aventure de Paris. Mignet l'avait précédé de quelques mois. Tous deux se logèrent ensemble dans un triste grenier, non loin du Palais-Royal. Ils ne firent qu'y passer. On était à cette époque de la Restauration où les polémiques de la presse ouvraient une large carrière aux combattants de la plume. Les deux amis se firent journalistes. Mignet entra au *Courrier français*, où il ne tarda pas à conquérir une position distinguée.

Thiers, remuant, actif et hardi, sûr de lui, d'une force de volonté allant parfois jusqu'à l'entêtement, n'était pas homme à se morfondre longtemps dans le silence et la pauvreté. Il arriva d'un bond, ou plutôt comme de plain-pied, avec une facilité surprenante. Il était recommandé à Manuel, l'orateur populaire, qui le présenta à Lafitte. Sa vivacité, sa loquacité spirituelle, son mérite réel et son imperturbable assurance le firent distinguer tout de suite, et le voilà enrôlé parmi les recrues de l'opposition. Son stage ne fut pas long; il enfouit d'un coup d'épaule la porte du *Constitutionnel*, le journal le plus important d'alors. Pour un débutant inconnu, cette prise de possession pouvait passer pour un coup de maître. Ses articles eurent du succès, et bientôt de larges honoraires, puis une part dans le revenu d'une action du journal lui assurèrent une complète indépendance.

Des ses premiers pas dans la vie, la fortune lui avait souri, et peu d'hommes dans sa position ont eu des commencements aussi faciles; mais il le méritait, en définitive, non seulement par son talent et sa remarquable facilité, mais encore par sa persévérance, ses habitudes laborieuses, son opiniâtreté au travail. Levé chaque jour dès cinq heures du matin, il préparait les matériaux de son labeur quotidien, il augmentait la somme de ses connaissances, plus étendues, plus variées que profondes peut-être, mais qui n'en témoignaient pas moins d'efforts soutenus et virils et de l'existence la plus laborieuse.

On a accusé M. Thiers de n'avoir jamais eu, en histoire comme en politique, d'autre culte que le succès. Il faut reconnaître que ce reproche est quelque peu fondé; mais il avait été de si bonne heure lui-même l'enfant gâté du succès, qu'il put s'accoutumer à le considérer comme le critérium du mérite d'un homme ou de la moralité d'un événement.

Ces bonnes fortunes, que tant d'hommes d'un talent plus haut et d'un caractère mieux équilibré n'ont pas toujours rencontrées, donnent de bonne heure à M. Thiers une sorte d'infatuation, qui d'ailleurs était un peu dans sa nature et qui le portait à traiter avec la même assurance toutes les espèces de sujets. Sa facilité, souvent un peu vulgaire, entretenait ses illusions sur sa compétence universelle. A cet âge déjà, il abordait tout sans aucune hésitation : politique, littérature, diplomatie, histoire, finances, sciences militaires, critique d'art, etc.

Les salons de l'opposition lui étaient ouverts, et, malgré les défauts qu'on était bien obligé de lui reconnaître, il y brillait par son esprit, sa vive imagination et les séductions de son intarissable causerie. Deux ans à peine après son arrivée à Paris, il était classé, il comptait, et le vieux Talleyrand a pu dire de lui plus tard : « Il n'est pas parvenu, il est arrivé. »

Bientôt le journalisme ne fournit plus un aliment suffisant à son activité intellectuelle. Il entreprit son *Histoire de la Révolution*, d'abord en collaboration avec Félix Bodin, auteur de résumés historiques, qui signa avec lui les deux premiers volumes, sans y avoir d'ailleurs beaucoup collaboré. Il parut toutefois que ce fut celui-ci qui eut l'idée de ce travail; mais dès le troisième volume son nom disparut, Thiers n'ayant plus dès lors besoin de caution pour les libraires. Il sentit l'insuffisance de ses études pour un si grand sujet et il se remit au travail, consultant les hommes du temps qui vivaient encore et qui peuplaient les salons de l'opposition, apprenant au vol, avec sa manière hâtive et un peu superficielle, les détails militaires avec Jomini, le général Foy et autres officiers; les finances, avec le baron Louis; la diplomatie, avec Talleyrand, etc. Ainsi lesté comme une abeille gonflée de butin, armé de connaissances plus ou moins

sûres et plus ou moins bien digérées, il pous- sait en avant avec l'ardeur et la précipitation de la jeunesse, et il continuait son histoire, qui était achevée en 1827 (10 vol. in-80).

Ce livre célèbre eut un grand succès, favorisé d'ailleurs par les circonstances et l'état de la société, et qui s'accroît plus encore à partir de 1830, car on sait que les éditions se multiplièrent depuis en quelque sorte indéfiniment. Nous avons donné une notice sur cet ouvrage à la suite de l'article RÉVOLUTION FRANÇAISE. Nous ajouterons cependant ici quelques mots pour compléter ce que nous en avons dit.

A l'époque où ce livre fut publié, la Révolution était devenue comme une sorte de légende sinistre et on ne s'en souvenait plus que pour la maudire. Les hommes et les événements de ce temps héroïque avaient été l'objet de tant de calomnies, qu'on osait à peine les rappeler. Il y avait donc un certain courage juvénile à braver des préventions si fortement enracinées, et cette histoire, quelque imparfaite qu'elle soit sous beaucoup de rapports, était un événement et comme une sorte de résurrection. C'était, en somme, une réhabilitation de la grande épopée révolutionnaire, chose nouvelle et d'une hardiesse remarquable pour le temps. Il n'est pas inutile de rappeler que l'ouvrage parut sous Charles X et que le rôle du comte d'Artois y est présenté sous les plus tristes couleurs, tandis que celui du duc de Chartres s'y dessine de la façon la plus avantageuse, moyen sûr de déplaire au parti régnant en se ménageant l'appui du pouvoir probable du lendemain. C'était encore un acte d'opposition en même temps que de prévoyance. Quoi qu'il en soit, le réveil fut éclatant et cet ouvrage ne fut pas une des armes les moins puissantes contre la Restauration.

Sans doute, il a beaucoup vieilli; il n'est plus à la hauteur des recherches nouvelles, il est écrit avec trop de facilité, et, au point de vue de la critique et de la doctrine, il nous paraît aujourd'hui un peu suranné; il est empreint, notamment, de cet esprit en quelque sorte fataliste qui est la pure doctrine de M. Thiers, et qui n'est que la froide acceptation du fait accompli et pour ainsi dire la glorification du succès, tout au moins la justification des hommes et des partis tour à tour triomphants.

C'est probablement en vertu de ce système que M. Thiers a successivement remanié, altéré les éditions de son histoire au cours de son existence, pour la mettre à l'unisson de ses fluctuations politiques et de ses changements d'opinion.

A cette époque, il ne dissimulait point son antipathie pour les Bourbons restaurés, et, sous ce rapport, il avait gardé fidèlement les traditions nationales de la France nouvelle. Il désirait l'expulsion de cette famille, mais il était trop prudent, trop avisé pour se mêler aux conspirations du libéralisme militant. Il pensait, du moins il disait tout haut, que la charte suffirait pour vaincre. De là son mot : « Enfermons-les dans la charte comme dans la tour d'Ugolin. »

Toutefois, l'opposition bénigne et sans péril du *Constitutionnel* finit par ne plus lui paraître suffisante pour faire face aux nécessités de la lutte. Le renversement du ministère Martignac et la formation menaçante du cabinet Polignac ne laissèrent plus aucun doute sur les intentions du gouvernement. Il ne restait plus qu'à le combattre, toujours sur le terrain de la charte, mais résolument et sans préoccupations dynastiques. Ce fut dans ce but que M. Thiers fonda, avec Armand Carrel et Mignet, le journal le *National*, dont le spécimen parut le 1^{er} janvier 1830. La nouvelle feuille, incisive, hardie, d'une opposition plus tranchée, ne tarda pas à exercer une influence décisive sur l'opinion publique, et M. Thiers ne contribua pas peu à ce résultat. Ses articles produisaient presque toujours une véritable sensation, notamment le morceau célèbre où il déterminait les prérogatives royales et où il établissait le système du gouvernement représentatif en le résumant dans sa maxime si connue : « Le roi règne et ne gouverne pas. »

Des cette époque, il était ouvertement rallié au duc d'Orléans, dont l'élévation prochaine ne faisait plus doute pour les hommes clairvoyants. C'était déjà le soleil levant, c'était le succès prévu du lendemain, et M. Thiers ne pouvait manquer de se tourner de ce côté, autant d'ailleurs en haine des ultras, des ennemis de la liberté constitutionnelle, que par les tendances naturelles de son esprit.

Lors de la publication des fameuses ordonnances qui urent le signal de la révolution de Juillet, il conseilla la résistance. « Il faut un acte, dit-il, et il faut que les journaux insèrent cet acte. » Ce fut lui qui fut chargé de rédiger la célèbre protestation des journalistes, véritable manifeste révolutionnaire, qui parut signé de quarante-trois noms. Il prit ensuite part aux préparatifs de la lutte; mais des ordres ayant été donnés pour son arrestation, il se réfugia, le 28 au soir, aux environs de Saint-Denis, accompagné de Mignet et d'Armand Carrel.

Les chances de la résistance armée paraissaient alors fort douteuses et les premières escarmouches n'avaient pas été favorables au peuple; mais le lendemain, le combat prenant une tournure sérieuse, les fugitifs rentrèrent dans Paris. Le *National* devint, dans

ces heures émouvantes, l'un des centres du mouvement, ainsi que l'hôtel de Laffitte. Contrairement à l'opinion d'un certain nombre de députés, M. Thiers s'opposa à ce qu'on écoutât les propositions décevantes de la cour; la révolution lui paraissait dès lors comme une partie gagnée; ce n'était plus seulement un changement de ministère que le peuple et l'opposition pouvaient exiger, mais le renversement de la dynastie.

Quand la victoire fut assurée, deux camps étaient déjà formés, l'un à l'hôtel de ville, qui tendait à entraîner La Fayette vers la République, l'autre à l'hôtel Laffitte tout en faveur du duc d'Orléans et de la monarchie constitutionnelle. M. Thiers était acquis déjà à cette dernière solution. Ce fut lui qui rédigea la proclamation orléaniste lancée, à titre d'essai, par le *National* dans la soirée du 29; ce fut lui également qui fut envoyé le lendemain à Neuilly auprès du duc d'Orléans, pour le déterminer à entrer dans le mouvement et à en accepter la direction. On sait comment se termina cette scène de haute comédie. Louis-Philippe, après un semblant de résistance, consentit à se charger du fardeau du pouvoir, dont il avait poursuivi la possession avec tant de persévérance et d'habileté. Il fut nommé lieutenant général du royaume, puis roi des Français. M. Thiers avait, dans une mesure assez large, contribué à ce résultat, et il fut en réalité un des fondateurs de la monarchie de juillet. Il avait même essayé d'agir sur les chefs de la jeunesse républicaine, les Godefroy Cavaignac, les Bastide et autres hommes aussi distingués par le cœur que par le caractère et l'esprit, mais sans parvenir à les rallier au nouveau gouvernement. Il n'avait eu d'autres vues que d'utiliser leur influence et leur énergie au profit de l'établissement orléaniste. Mais chacun suivit sa voie; tandis qu'il allait monter au pouvoir, les autres se rejetaient dans la lutte au nom des grands principes de la Révolution française, et bientôt il aura le malheur d'avoir pour prisonniers ceux qui avaient été ses compagnons dans le combat contre la Restauration.

M. Thiers fut presque aussitôt récompensé de ses services et nommé conseiller d'État, et en même temps attaché au département des finances. Par son sens pratique, sa facilité, ainsi que par les conseils du ministre, le baron Louis, il fut rapidement à la hauteur de ses fonctions, qu'il continua à remplir sous Laffitte. Dès le 23 novembre, il était chargé, comme commissaire du gouvernement, de traiter devant la Chambre l'importante question de la spécialité financière en matière de crédit. Il le fit avec autant de netteté que de précision, et, sans que nous ayons à discuter ici ses théories, souvent attaquées, il faut reconnaître qu'il sut prendre dès ses débuts une certaine autorité dans les matières de finances, qu'il fut appelé souvent à débattre à la tribune.

Nommé député par le collège d'Aix, sous-secrétaire d'État aux finances, écouté dans le conseil et à la Chambre, il se retira avec Laffitte, mais refusa de le suivre dans l'opposition et soutint le cabinet du 13 mars 1831 et la politique de Casimir Périer. Précédemment, il s'était montré partisan d'une politique belliqueuse; dès lors, il soutint le système de la paix, se résigna aux traités de 1815 et s'opposa à la réunion de la Belgique à la France, dans la crainte d'un conflit européen. Nous ne disons pas qu'il eût absolument tort; mais nous notons le fait comme une preuve de plus de sa flexibilité de caractère et d'opinion.

C'est ainsi, pour donner un autre exemple, qu'il se fit le défenseur de l'hérédité de la pairie, ce qui ne semblait nullement dans les principes qu'il avait affichés jusqu'alors. Il déploya pour le triomphe de cette idée le genre d'éloquence qui lui a souvent réussi et qui était un peu nouveau à la tribune française, espèce de conversation à la manière britannique, prolixe, interminable comme ses ouvrages, un peu terre à terre, trop facile, mais attrayante, après tout, et semée de traits spirituels ou piquants.

Nous n'avons pas à le suivre dans les innombrables discussions auxquelles il fut appelé à prendre part, soit sur les questions financières, soit sur les autres sujets de l'administration et de la politique; mais nous rappellerons un fait caractéristique qui donne une idée de sa prodigieuse facilité de travail. En janvier 1832, un changement inattendu d'ordre du jour ne lui laissa que vingt-quatre heures pour rédiger un volumineux rapport sur le budget. Cela était matériellement impossible. Il se contenta alors de quelques notes et chiffres, s'excusa sur l'impossibilité où il se trouvait de présenter un rapport écrit, parla pendant quatre heures, abordant tous les détails du budget, en faisant l'historique, épuisant toutes les questions financières, politiques, administratives, accumulant les chiffres, les calculs, les développements; étonnant, enfin, et confondant ses auditeurs par sa fécondité et les ressources de son esprit.

Il s'était montré l'un des défenseurs les plus ardents du cabinet de Casimir Périer. Après la mort de ce ministre, il conseilla la mise en état de siège de Paris, lors de l'insurrection des 5 et 6 juin 1832, et fut appelé au ministère de l'intérieur dans le cabinet du 11 octobre, présidé par le maréchal Soult. La

situation était fort tendue; l'Ouest était troublé par l'insurrection légitimiste. M. Thiers mit tous ses soins à découvrir la duchesse de Berry et à la faire arrêter, pensant avec raison que cela mettrait fin à la guerre civile. Il s'égara dans ses recherches, quand une aventure romanesque vint le mettre sur la trace. Une lettre anonyme l'invita à venir, le soir, aux Champs-Élysées, allée des Veuves, pour entendre des révélations sur la duchesse. Il s'y rendit en personne, rencontra le juif Deutz, agent légitimiste, dont il paya la trahison et qui lui vendit le secret de la retraite de la princesse; celle-ci fut arrêtée (7 novembre). Nous ne jugeons pas, nous racontons. Quel que soit le jugement que l'on porte sur cet acte de haute police, la Vendée fut pacifiée. Quelque temps après, la prise d'Anvers par l'armée française et l'affranchissement de la Belgique donnèrent une nouvelle consistance au ministère dont faisait partie M. Thiers, mais il eut à soutenir néanmoins des luttes assez vives à la Chambre, et au dehors contre le parti républicain. L'année 1833 fut féconde en grands travaux d'utilité publique, routes, canaux, ports, monuments de Paris, musées, bibliothèques, encouragements à l'industrie, aux arts et au commerce, etc. Le ministre du 11 octobre avait été le principal promoteur de ce grand mouvement, en demandant pour cet objet et en obtenant de la Chambre un crédit de 100 millions.

Mais, d'un autre côté, il eut sa part de responsabilité dans les procès de presse, dans la loi contre les associations, qu'il soutint avec énergie, et dans les répressions contre les républicains. Ce plébéien, ce « petit bourgeois », comme il s'est lui-même qualifié plus tard, avait, dans une mesure assez large, le vice des parvenus du juste milieu, l'oubli de ses origines, le dédain de la démocratie et de ses légitimes revendications. C'est lui qui prononcera, au milieu de nos discordes civiles, ce mot que n'eussent osé articuler alors les représentants de la plus haute noblesse, « la vile multitude. »

Après avoir occupé le ministère du commerce et des travaux publics, non sans éclat, il avait repris le département de l'intérieur lors de l'insurrection lyonnaise et des journées d'avril 1834 à Paris. Il se montra alors ce que son langage annonçait, l'homme de la politique de résistance à outrance. Les drames de la guerre civile, les sanglantes répressions de Lyon et les terribles exécutions de la rue Transnonain, à Paris (v. avril 1834), ont laissé sur son nom une tache qui n'a jamais été effacée.

Par suite de dissidences avec les maréchaux Soult et Gérard, M. Thiers donna sa démission (11 novembre); mais, après une crise ministérielle et un cabinet improvisé qui dura trois jours, il reprit sa place dans le ministère Mortier (18 novembre). Il était alors d'accord avec M. Guizot; mais ces deux hommes d'État ne devaient pas tarder à entrer en rivalité d'influence et à se combattre tour à tour, soit au pouvoir, soit dans l'opposition; lutte parlementaire et politique qui ne tint que trop de place dans le règne de Louis-Philippe.

Il serait oiseux de passer en revue toutes les crises de cabinet et tant de petits incidents parlementaires qui fatiguaient le public et que l'histoire aura peine à suivre. Dans l'intervalle de ces épisodes secondaires de sa vie publique, M. Thiers avait été nommé membre de l'Académie française, distinction qui lui causa, dit-on, une émotion plus douce que ses triomphes de tribune et l'éclat de sa haute position.

A la suite de l'attentat de Fieschi, il présenta et défendit, de concert avec MM. de Broglie, Persil, etc., les fameuses lois de septembre contre la liberté de la presse. V. SEPTEMBRE.

Il était donc résolument, comme nous l'avons dit, pour la politique de résistance et de répression. Toutefois, il est juste de rappeler que dans le conseil il opinait constamment pour que les accusés d'avril ne fussent pas enlevés à la juridiction ordinaire de la cour d'assises pour être livrés à la cour des pairs.

Lors de la proposition de M. Humann, ministre des finances, pour la conversion des rentes (février 1836), une nouvelle crise ministérielle eut lieu et M. Thiers se retira, mais pour remonter au pouvoir quelques jours après, comme ministre des affaires étrangères et président du conseil.

C'est de cette époque que date sa scission complète avec M. Guizot et que les deux partis principaux qui ont amené dans la majorité de la Chambre de fréquentes et curieuses oscillations ont été personnifiés dans ces deux hommes d'État, qui ont donné aux affaires la principale direction. Tous deux représentaient deux écoles différentes, ou du moins deux nuances bien tranchées, l'un le centre droit, l'autre le centre gauche, l'un le feuillantisme de 1789, l'autre le système doctrinaire et l'école anglaise. On sent bien que de plus longs développements ne seraient pas à leur place ici. D'ailleurs, cette longue lutte parlementaire, qui n'a plus qu'un intérêt historique, n'avait pas seulement pour mobiles des questions de principes, mais encore, répétons-le, des rivalités de portefeuille et d'ambition.

Le 22 février 1836, M. Thiers avait été placé à la tête d'un nouveau cabinet. Il pré-

senta une série de projets de loi empreints de l'esprit libéral du centre gauche, sur les chemins vicinaux, la suppression des maisons de jeu et des loteries d'immeubles, la responsabilité ministérielle, la réforme douanière, l'abaissement des tarifs de la navigation intérieure, etc.

Partisan d'une intervention en Espagne contre les carlistes, il ne put faire agréer cette idée à Louis-Philippe et donna sa démission le 25 août 1836.

Il continua à prendre une part active aux travaux de la Chambre et fut l'un des chefs de la coalition contre le ministère Molé, dans la session de 1838. Mais il n'entra pas dans le cabinet du 12 mai 1839 et ne reprit le pouvoir qu'au 1^{er} mars 1840, comme président du conseil, avec le portefeuille des affaires étrangères.

Tout en luvoyant entre les partis qui divisaient la Chambre, suivant ses habitudes invétérées, il fit étendre les effets de l'amnistie politique de 1837, mais maintint les lois de septembre et repoussa la réforme électorale et parlementaire.

On sait que ce fut lui qui, dans le but peut-être de flatter les préjugés populaires, raviva l'idolâtrie napoléonienne en faisant voter un crédit d'un million pour la translation en France des restes de l'empereur.

Outre ses travaux législatifs sur la conservation du privilège de la banque de France, la question des sucres, l'abolition du monopole de la fabrication du sel, etc., cette période de sa vie est encore marquée par ses velléités de guerre à propos de l'éternelle question d'Orient. Il soutenait Méhémet-Ali contre la Turquie, dans le but de lui assurer la possession de l'Égypte. Après le traité du 15 juillet, conclu entre la Russie, l'Angleterre, la Prusse, l'Autriche et la Turquie, qui excluait la France du concert européen et qui tendait à affaiblir la puissance égyptienne, M. Thiers fit un peu bruyamment des préparatifs de guerre, rappela les réserves, fit ouvrir des crédits pour l'armée et la marine, déclara d'utilité publique et d'urgence les fortifications de Paris, embastillaient qui parut moins destiné à défendre la capitale qu'à la comprimer, menaça l'Autriche d'une descente en Italie, etc. Ces préparatifs n'aboutirent, pendant des mois entiers, qu'à des agitations stériles, et le bombardement de Beyrouth par les Anglais, le rappel de notre flotte, la neutralité de la France au milieu de si graves événements vinrent montrer que le système de la paix armée avait prévalu. C'était évidemment une reculade. Ni le roi, ni les Chambres, ni la majorité du conseil ne voulaient se lancer dans les mesures extrêmes, et peut-être que M. Thiers lui-même voulait surtout faire impression sur l'Europe par ses manifestations belliqueuses.

Quoi qu'il en soit, sa politique avait reçu un grave échec, et, après avoir déjà offert sa démission, il se retira définitivement le 29 octobre, et cette fois pour ne plus remonter au pouvoir pendant tout le règne de Louis-Philippe. Le règne de M. Guizot allait commencer.

Évidemment, M. Thiers s'était laissé jouer par la diplomatie étrangère. Mais il subit bien d'autres attaques ou insinuations, même au sein de la Chambre; on alla jusqu'à dire que des dépêches télégraphiques annonçant des nouvelles de la plus haute gravité, le traité du 15 juillet, la déchéance de Méhémet-Ali, le bombardement de Beyrouth, avaient été tenues cachées dans un but de spéculation de bourse. Ces bruits étaient sans aucun doute calomnieux, mais ils firent néanmoins impression sur le public. M. Thiers y répondit d'ailleurs avec dignité.

Depuis lors, tenu à l'écart, il se vouta à ses travaux historiques, tout en prenant une part active aux travaux de la Chambre. Ce fut lui notamment qui fut le président, puis le rapporteur de la commission chargée de l'examen du projet de loi pour les fortifications de Paris. Il demeura le chef du centre gauche, l'inspirateur de l'opposition contre le cabinet Guizot.

C'est dans cette période qu'il publia son *Histoire du Consulat et de l'Empire*, vaste ouvrage que nous avons amplement analysé à la suite de l'article CONSULAT, et sur lequel nous n'avons pas à revenir ici.

A la fin du règne de Louis-Philippe, son opposition était devenue plus vive, par conviction sans doute, mais aussi dans le but de reconquérir la popularité et le pouvoir. En général, on peut dire de lui que dans sa longue carrière il se souvenait des principes de la Révolution surtout chaque fois qu'il était retombé du gouvernement dans l'opposition.

Lors de la révolution de Février, il fut appelé par la monarchie expirante à former un cabinet; mais il était trop tard, et la pale opposition dynastique dont il était le chef n'était plus à la hauteur de la situation. Mal accueilli par le peuple soulevé, il fut impuissant à conjurer la crise et contraint de laisser les événements suivre leur cours.

Il avait certainement, et sans le désirer, contribué à la chute du gouvernement de Louis-Philippe, et ce n'est pas nous qui lui en ferons un reproche. Après la proclamation de la République, il ne voulut pas, comme il le dit alors, « rester étranger aux destinées nouvelles de son pays. » Par tempérament, comme par théorie, M. Thiers était toujours

disposé à accepter les arrêts de la victoire, quitte à prendre sa revanche le lendemain avec une patiente ténacité, car il n'abandonne jamais ses idées particulières.

Bien qu'il eût dit alors le mot célèbre : « La République est le gouvernement qui nous divise le moins, » il est certain qu'il ne se ralliait que provisoirement, alors, à cette forme de gouvernement, se réservant un rôle d'opposition sur le terrain légal.

Écarté aux élections générales, il fut ramené par les progrès de la réaction et nommé le 4 juin, dans des élections partielles, par quatre départements. Il opta pour la Seine-inférieure. Tous ses efforts tendirent dès lors à se placer à la tête du parti qui, sous le prétexte de défendre l'ordre, n'avait d'autre but que de renverser la République.

Outre son rôle dans le parlement, il écrivit, pour combattre les idées socialistes, un petit livre assez faible sur la propriété, et dont nous avons donné une analyse bibliographique à la suite de l'article PROPRIÉTÉ.

Après avoir voté pour l'élection à la présidence de Louis Bonaparte, qu'il méprisait, il s'associa, dans la Législative, à toutes les mesures de réaction qui préparèrent l'Empire, dont il redoutait l'établissement. On se souvient de son fameux cri : « L'Empire est fait ! » Hélas ! il avait lui-même contribué à le faire.

Mais on pourrait signaler, dans sa longue existence politique, plus d'une contradiction de cette nature. Ainsi, par exemple, dans son ouvrage sur le Consulat et l'Empire, on retrouve constamment le même respect pour la force et le succès, et cependant, par une conséquence honorable, il ne s'est pas mis, lors de la restauration de l'Empire, du côté de la force et du succès. Comme député, il réclama toujours les « libertés nécessaires, » et dans son histoire rien ne paraît lui sembler moins nécessaire que la liberté; il s'est toujours montré attaché au système parlementaire et hostile au gouvernement personnel et, comme historien, il n'a que des éloges ou des excuses pour le gouvernement le plus personnel, le plus absorbant qui fut jamais; il n'a que des paroles de blâme soit pour les opposants si modérés du Tribunal, soit pour le corps législatif de 1813, c'est-à-dire pour les seules manifestations parlementaires qui se soient produites pendant cette période.

On pourrait multiplier ces exemples, qui prouvent combien il y a de mobilité dans les idées de M. Thiers, et combien, lorsqu'il faut agir, il se laisse souvent dominer par des considérations tout à fait personnelles.

Arrêté au 2 décembre et jeté à Mazas, M. Thiers fut ensuite banni momentanément du territoire français. Après divers voyages, il put rentrer en France dans le mois d'août 1852. Il reçut dès lors dans la retraite et se consacra à l'achèvement de *l'Histoire du Consulat et de l'Empire* et à son culte éclairé pour les beaux-arts.

Aux élections de 1863, il fut nommé député par la deuxième circonscription de Paris, et réélu en 1869. Dans cette période de sa vie, au milieu d'un parlement servile, soutenu seulement par l'opinion et par le petit groupe de députés indépendants qui composaient l'opposition, il lui fut donné, dans l'âge du repos, de reprendre un rôle actif et de défendre les libertés publiques si indignement violées. Il le fit avec son talent habituel et sa prodigieuse facilité, et c'est au feu de ces luttes qu'il reconquit une certaine popularité.

On sait avec quelle énergie il combattit le funeste projet de guerre contre la Prusse, malgré les insultes d'une majorité servile (v. GUERRE DE 1870). Mais le langage de la raison ne fut pas écouté, et M. Thiers, comme tous les patriotes éclairés, eut la douleur de voir le pays précipité dans une criminelle aventure dont il était facile de prévoir l'issue.

A son âge, après un demi-siècle de vie militante, il semblait à la fin de sa carrière; mais, après l'effondrement de l'Empire au 4 septembre, il allait être appelé à d'autres luttes et à une nouvelle destinée.

Lorsque la nouvelle du désastre de Sedan arriva à Paris, il fut évident pour tous que l'Empire ne survivrait pas à cette dernière honte. M. Thiers présenta au Corps législatif la proposition suivante : « Art. 1^{er}. Une commission de défense nationale est instituée par le Corps législatif. Art. 2. Une Constituante sera nommée aussitôt que les circonstances le permettront. » Mais ce projet, dont l'urgence fut déclarée, parut insuffisant à la conscience publique. Quelques instants plus tard, la République était proclamée (4 septembre 1870) et le gouvernement provisoire, dit *gouvernement de la Défense nationale*, était installé à l'hôtel de ville. M. Thiers fut, avec Bancel, alors gravement malade, le seul député de Paris qui ne fit point partie du gouvernement nouveau. Il refusa d'y entrer.

Dans une réunion tenue le soir du 4 septembre à l'hôtel de la présidence du Corps législatif et à laquelle assistaient un certain nombre de membres de la Chambre virtuellement dissoute, il prononça ces paroles : « Je proteste contre la violence que nous avons subie aujourd'hui et contre toutes les violences de tous les temps dirigées contre nos assemblées; mais ce n'est pas le moment de donner cours à nos ressentiments. Est-il possible de nous mettre en hostilité avec le gouvernement provisoire en ce moment su-

prême ? En présence de l'ennemi qui sera bientôt sous Paris, nous n'avons qu'une chose à faire, nous retirer avec dignité. » Puis, s'adressant à deux membres présents du nouveau gouvernement : « Vous vous êtes chargés, dit-il, d'une immense responsabilité. Notre devoir à tous est de faire des vœux ardents pour que vos efforts réussissent dans la défense de Paris, des vœux ardents pour que nous n'ayons pas longtemps sous les yeux le spectacle navrant de la présence de l'ennemi. » M. Thiers ne se borna pas à faire des vœux. Dans la situation terrible où l'Empire avait mis la France, il ne voulait point rester à l'écart et saisir la première occasion qui s'offrit à lui de pouvoir être utile à son pays. Le nouveau ministre des affaires étrangères, M. Jules Favre, avait pu constater, dès le 5 septembre, à la suite de longs entretiens avec un ancien ministre, M. de La Tour d'Auvergne, et avec l'ambassadeur d'Angleterre, lord Lyons, que l'inepte gouvernement de Napoléon III avait entrepris la guerre sans une seule alliance, isolé au milieu de l'Europe hostile. S'il était chimérique de chercher des alliances à la France vaincue, on pouvait du moins espérer obtenir des grandes puissances européennes une intervention utile en faveur de la paix. M. J. Favre proposa à M. Thiers de se rendre dans ce but à Londres, Vienne, Saint-Petersbourg et Florence. M. Thiers s'empressa d'accepter, quitta Paris le 12 septembre et arriva le lendemain à Londres. Il eut plusieurs entretiens avec lord Grandville, ministre des affaires étrangères, et avec M. Gladstone, mais tout ce qu'il put obtenir du cabinet anglais, ce fut la réponse suivante, qu'il consignait dans une lettre adressée à M. J. Favre le 14 septembre : « Si, dans un moment qu'il vous appartient de choisir, vous trouvez utile de vous aboucher avec M. de Bismarck, au camp prussien, l'Angleterre se fera votre intermédiaire, portera au camp prussien l'expression de votre désir et l'approuvera fortement, comme le moyen le plus simple de mettre les parties belligères en mesure de s'expliquer et de s'entendre, et formera au nom de l'humanité le vœu de voir bientôt cesser l'effusion du sang et le calme se rétablir en Europe au moyen d'une paix également honorable pour les deux parties. » Malgré tous ses efforts, M. Thiers ne put rien obtenir de plus que cette réponse peu satisfaisante. Sans prendre un moment de repos, il quitta Londres, traversa la France en passant par Tours (19 septembre), où venait de s'établir une délégation du gouvernement, puis gagna l'Autriche, après avoir traversé le nord de l'Italie. Pendant les deux jours qu'il passa à Vienne, M. de Beust, chancelier de l'empire, lui déclara qu'il s'était efforcé d'ôter à M. de Gramont toute illusion sur la possibilité d'une alliance entre l'Autriche et Napoléon III; il ajouta que le gouvernement autrichien était dans l'impossibilité d'aider la France et qu'en Russie seulement pouvait se produire une initiative puissante et efficace pour nous. M. Thiers partit aussitôt pour Saint-Petersbourg. Le prince Gortschakoff, qu'il s'empressa d'aller voir, lui dit : « Vous trouverez ici de vives sympathies pour la France; mais ne vous y trompez point; en Russie, l'empereur seul est le maître; seul il gouverne; or, l'empereur veut la paix et ce n'est pas le neveu du roi de Prusse qui résistera à vos instances, mais le souverain qui se doit à son peuple et à son peuple seul. Du reste, vous trouverez auprès de lui des secours pour négocier et pas pour autre chose. On vous aidera à traiter sans perte de temps et, croyez-moi, il n'y a pas autre chose à faire. » L'empereur de Russie, qui lui accorda une audience, confirma le langage de son ministre. Il déclara qu'il ne ferait pas la guerre, mais qu'il prêterait son appui à la France dans les négociations et ferait son possible pour qu'elle fût en territoire et en argent les moindres pertes possibles. Peu après, l'empereur Alexandre consentait à faire demander au roi Guillaume, à Versailles, la faculté pour M. Thiers d'entrer à Paris pour se procurer le pouvoir de signer un armistice, qu'il irait ensuite négocier à Versailles même. En quittant Saint-Petersbourg, M. Thiers repassa par Vienne, puis se rendit à Florence, où il arriva le 13 octobre. D'après M. Hector Pessard, M. Thiers demanda à Victor-Emmanuel d'intervenir en faveur de la France, non d'une façon diplomatique, mais par les armes. Il lui demanda d'envoyer en France un secours de 100,000 soldats, destinés à opérer sous Lyon, de concert avec les 40,000 Français qui s'y trouvaient réunis. « Le roi Victor-Emmanuel, dit M. Pessard, entraîné par la patriotique éloquence de M. Thiers, ému au souvenir des dettes de gratitude contractées par l'Italie vis-à-vis de la France, approuva sans réserve les projets de M. Thiers; mais, roi constitutionnel, il ne pouvait prendre une résolution sans consulter ses ministres. Il dit à M. Thiers qu'il le ferait assister au grand conseil qu'il venait de convoquer, et tint fidèlement sa promesse. M. Thiers, introduit dans le conseil, y plaida pendant de longues heures la cause de la France et put croire un instant qu'elle était gagnée, car tous les militaires approuvèrent son plan. Les ministres seuls reculèrent. Selon eux, la nation italienne voulait la paix et le maintien d'une stricte neutralité. » En résumé, à Florence, comme à Vienne, à Saint-Petersbourg et à

Londres, tout ce que le négociateur avait pu obtenir, c'était que les quatre grandes puissances appuieraient la proposition d'un armistice entre la France et la Prusse.

En quittant Florence, M. Thiers se rendit à Tours (21 octobre), auprès de la délégation du gouvernement de la Défense nationale, et lui rendit compte de sa mission. Le 28 octobre, il quitta Tours et partit pour Paris. Grâce à un sauf-conduit, qu'il avait obtenu pour lui l'empereur de Russie et le cabinet britannique, il put traverser le territoire occupé par les Allemands et arriva à Versailles le 30, accompagné d'un officier bavarois. Il avait été convenu avec le comte de Bismarck qu'il n'aurait pas d'entrevue avec lui jusqu'à ce qu'il eût pu faire compléter à Paris les pouvoirs nécessairement incomplets qu'il avait reçus de la délégation de Tours. Toutefois, pendant les quelques instants qu'il passa à Versailles, il vit M. de Moltke et il causa avec ce dernier lorsque M. de Bismarck entra dans la pièce où se trouvaient les deux interlocuteurs. « Monsieur le comte, lui dit M. Thiers, je ne puis vous parler que pour vous dire que je ne puis vous parler. — Je le comprends, » répondit M. de Bismarck. Après une courte conversation, qui roula sur des choses insignifiantes, M. Thiers put s'acheminer vers le pont de Sèvres et se trouva bientôt dans les lignes françaises. En arrivant à Paris, il alla voir le général Le Flô, puis se rendit au ministère des affaires étrangères, où il trouva réunis les membres du gouvernement. La nuit fut employée en délibérations et, après une résolution prise à l'unanimité, M. Thiers reçut les pouvoirs nécessaires pour négocier et conclure l'armistice, dont l'idée avait été conçue et l'initiative prise par les puissances neutres. Il traversa de nouveau les avant-postes le 31 octobre, arriva à Versailles et le 1er novembre, à midi, il entra en conférence avec M. de Bismarck. Dans un rapport daté de Tours le 9 novembre 1870, M. Thiers a raconté les péripéties et le résultat de cette entrevue. Il exposa au chancelier prussien qu'il avait pour mission de conclure un armistice ayant pour objet de mettre fin à l'effusion du sang entre les deux nations les plus civilisées du monde et de permettre à la France de constituer, au moyen d'élections libres, un gouvernement régulier avec lequel il serait possible de traiter dans une forme valable. « L'armistice proposé était plus qu'à demi obtenu, dit M. Claretie, lorsque la nouvelle de la journée du 31 octobre arrivait au camp prussien modifia aussitôt, et totalement, les dispositions de M. de Bismarck. Après avoir triomphé de plus d'une exigence du chancelier de la Confédération, M. Thiers croyait toucher au but poursuivi, lorsque M. de Bismarck, inquiet et préoccupé, lui annonça la constitution d'un nouveau gouvernement parisien. Dès lors, tout fut dit. M. de Bismarck allait exiger des conditions plus dures, refuser le ravitaillement, réclamer une position militaire dans Paris, un fort, plus d'un peut-être. Les négociations étaient rompues et la Prusse prenait devant le monde et l'histoire la responsabilité de cette guerre à outrance que la France ne pouvait plus se dispenser d'accepter. » Ainsi que M. Thiers le fit remarquer à M. de Bismarck, refuser le ravitaillement pendant l'armistice, c'était prendre un mois de la résistance de Paris; exiger un ou plusieurs de ses forts, c'était demander ses remparts; c'était, en fait, demander Paris, puisqu'on aurait donné aux Prussiens les moyens de l'affamer et de le bombarder. Le 5 novembre, muni d'un sauf-conduit, M. Thiers put avoir, vers les avant-postes français, une entrevue avec M. Jules Favre, à qui il exposa la situation tant au point de vue politique que militaire. Ce dernier retourna à Paris et envoya le lendemain au négociateur la réponse officielle du gouvernement de la Défense. M. Thiers reçut l'ordre de rompre les négociations et fut engagé à se rendre à Tours pour se mettre à la disposition du gouvernement, dans le cas où son intervention serait jugée utile pour des négociations futures.

Pendant la lutte à outrance qui se poursuivait contre les Allemands jusqu'à la capitulation de Paris affamé (28 janvier 1871), M. Thiers habita successivement Tours et Bordeaux, mais ne joua plus aucun rôle. Lors des élections du 8 février, il fut élu député à l'Assemblée nationale par les vingt-six départements suivants : Aube, Basses-Alpes, Bouches-du-Rhône, Charente-Inférieure, Cher, Dordogne, Doubs, Drôme, Finistère, Gard, Gironde, Hérault, Ille-et-Vilaine, Landes, Loire, Loir-et-Cher, Loiret, Lot-et-Garonne, Nord, Orne, Pas-de-Calais, Saône-et-Loire, Seine, Seine-Inférieure, Seine-et-Oise et Vienne. Ce fut pour le département de la Seine, où il avait obtenu 109,945 suffrages, qu'il opta. En ce moment, la plus grande partie de la France voulait la paix à tout prix. M. Thiers, qui, après avoir protesté avec tant d'énergie contre la guerre follement entreprise par l'Empire, s'était fait connaître de tous par ses négociations en vue de la paix, devenait l'homme de la situation et se trouvait désigné pour prendre le pouvoir par les vingt-six mandats de député dont il se trouvait simultanément investi. Le 13 février, l'Assemblée nationale tint sa première séance à Bordeaux et accepta la démission du gouvernement de la Défense nationale.

Quatre jours plus tard, le 17, sur la proposition de MM. Grévy, Victor Lefranc, Du-faure, etc., l'Assemblée nomina presque à l'unanimité M. Thiers chef du pouvoir exécutif de la République française et le chargea de constituer un ministère dont il aurait la présidence. Immédiatement après ce vote, les ambassadeurs d'Angleterre, d'Italie et d'Autriche vinrent apporter à M. Thiers, au nom de leurs cours, la reconnaissance du gouvernement que la France s'était donné, et cet exemple fut suivi peu après par les agents diplomatiques des autres puissances. Le cabinet que le chef du pouvoir exécutif forma le 19 février comprenait, avec des anciens membres du gouvernement de la Défense, des représentants des deux partis monarchiques qui se comptaient et songeaient de cette époque à préparer une restauration. M. Jules Favre prenait les affaires étrangères; M. Picard, l'intérieur; M. Du-faure, la justice; M. Jules Simon, l'instruction publique; le général Le Flô, la guerre; le vice-amiral Pothuan, la marine; M. Lambercht, le commerce, et M. de Larcy les travaux publics.

En faisant connaître à l'Assemblée la composition du ministère, M. Thiers exposa son programme politique, qui fut accepté et qui devait devenir fameux sous le nom de *paix de Bordeaux et de trêve des partis*. « Pacifier, réorganiser, relever le crédit, ranimer le travail, dit-il, voilà la seule politique possible et même concevable en ce moment. A celle-là tout homme sensé, honnête, éclairé, quoi qu'il pense sur la monarchie ou sur la république, peut travailler utilement, dignement; et n'y eût-il travaillé qu'un an, six mois, il pourra rentrer dans le sein de la patrie le front haut, la conscience satisfaite... Quand cette œuvre de réparation sera terminée, et elle ne saurait être bien longue, le temps de discuter, de peser les théories de gouvernement sera venu, et ce ne sera plus un temps dérobé au pays. Déjà un peu éloignés des souffrances d'une révolution, nous aurons retrouvé notre sang-froid; ayant opéré notre reconstitution sous le gouvernement de la république, nous pourrions prononcer en connaissance de cause sur nos destinées, et ce jugement sera prononcé non par une minorité, mais par la majorité des citoyens, c'est-à-dire par la volonté nationale elle-même. » A la suite de ce discours, l'Assemblée nomma une commission de quinze membres chargés d'assister le gouvernement dans les négociations de paix. Le lendemain, M. Thiers partait pour Versailles, et le 21 il entamait les négociations avec M. de Bismarck. Il fit de suprêmes efforts pour amener ce dernier à n'exiger que des conditions que pût accepter un négociateur français. Au début, le ministre de l'empereur Guillaume exigeait d'une part 10 milliards d'indemnité, de l'autre l'Alsace, la Lorraine avec Metz et Nancy, notre colonie de Pondichéry, une partie de notre flotte; enfin un traité de commerce et l'entrée à Paris sans condition. Avec de pareilles exigences, il n'y avait plus de possible qu'un appel à la nation et une guerre sans merci avec l'envahisseur. Enfin, après les plus pénibles débats, le 26 février, les préliminaires de paix furent signés sur les bases de la cession de l'Alsace, moins Belfort, d'une grande partie de la Lorraine, y compris Metz, et le paiement de 5 milliards d'indemnité. 1 milliard au moins devait être payé la première année, et le reste dans l'espace de trois ans. L'ennemi devait occuper une partie du territoire jusqu'à libération complète; enfin les Prussiens devaient entrer à Paris, qui, après avoir enduré héroïquement tant de souffrances, allait recevoir un dernier affront. Le lendemain, M. Thiers retourna à Bordeaux avec la commission qui lui était adjointe, et le 28 il exposa à l'Assemblée le résultat déplorable des négociations. Son discours se terminait par ces paroles : « J'ai engagé ma responsabilité; il faut engager la vôtre; tous nous devons prendre notre part de responsabilité. » Le 1er mars, à la suite d'un très-remarquable discours de M. Thiers sur les ressources et la situation militaire de la France, l'Assemblée nationale vota les préliminaires de paix par 546 voix contre 107, et ce jour même, à l'unanimité moins 5 voix, elle prononça la déchéance de Napoléon III, comme responsable de l'invasion et du démembrement de la France.

Lorsque l'Assemblée décida qu'elle quitterait Bordeaux, M. Thiers, voyant la majorité monarchique hostile à l'idée de s'installer à Paris, effrayé du reste de la fermentation qui y régnait, proposa de choisir provisoirement la ville la plus rapprochée, Versailles. A cette occasion (10 mars), M. Thiers prononça ces mots : « J'ai parcouru l'Europe... Eh bien ! j'ai vu que la résistance de Paris relevait le cœur de tous nos amis en Europe, et, pour ma part, je ne pourrais sans me faire horreur à moi-même être ingrat pour cette grande population qui a relevé la France aux yeux du monde entier. Il n'est pas vrai que Paris ait été toujours l'auteur de la guerre civile en France. Il en a été plus souvent le théâtre que l'auteur. » Puis il ajoutait ces paroles : « Quant à moi, je jure devant mon pays et devant l'histoire de ne tromper aucun de vous, de ne préparer aucune solution constitutionnelle à votre insu. Ce serait une sorte de trahison. Je vous le dis à tous, monarchistes, républicains, ni les

uns ni les autres vous ne serez trompés. Nous ne nous occuperons que de réorganiser le pays. Si nous sortions de cette tâche, nous nous diviserions et vous aussi. Cependant, qu'il me soit permis de dire aux hommes qui ont donné leur vie à la République : Soyez justes. La réorganisation de la France se fera avec la forme républicaine. Tous les actes émanés du gouvernement s'accomplissent au nom de la République. Ne nous priez pas de ne pas perdre la République. La République est dans vos mains; elle sera le prix de votre sagesse et pas d'autre chose. »

Au moment où il faisait appel à la conciliation, à la sagesse, M. Thiers, ainsi qu'il l'a déclaré dans sa déposition devant la commission d'enquête sur les événements du 18 mars, était sous le coup de la plus vive anxiété. La fermentation la plus grande régnait à Paris, agitée par les souffrances du siège, déçu dans toutes ses espérances, exaspéré de la capitulation et de l'entrée des Prussiens dans ses murs, et dont l'irritation avait été portée à son comble en voyant que la majorité de l'Assemblée nationale était hostile à la République. Or, Paris possédait, outre les 2,000 bouches à feu en batterie sur ses murailles, 250 bouches à feu de campagne et des armes et des munitions en quantité. En cas d'insurrection, le gouvernement se trouvait dans la situation la plus difficile, car il ne pouvait disposer de qu'environ 25,000 hommes. M. Thiers avait nommé, le 5 mars, M. d'Aurelle de Paladines commandant en chef des gardes nationales de la Seine. C'était un choix malheureux, parce que ce général, notoirement connu comme royaliste, ne pouvait qu'exercer les défiances de la population parisienne. Le chef du pouvoir exécutif essaya ensuite de se faire remettre les 250 canons qui avaient été réunis à Montmartre lorsque les Prussiens étaient entrés à Paris; mais ses négociations échouèrent et il résolut de les faire enlever de vive force. L'ordre fut donné au général Vinoy de s'en emparer le 18 mars au matin; mais l'opération ayant été mal conduite ne réussit point; le peuple s'ameuta, empêcha les troupes d'enlever les canons, et l'on vit alors commencer cette formidable insurrection du 18 mars qui pendant plus de deux mois resta maîtresse de Paris. M. Thiers concentra à Versailles 22,000 hommes, fit occuper le Mont-Valérien et, malgré le traité qui limitait à 40,000 hommes l'armée de Paris, il obtint de M. de Bismarck que cette armée fût portée à 100,000, puis à 130,000 hommes, et qu'il facilitât cet accroissement de forces en renvoyant un nombre considérable de prisonniers. En même temps, M. Thiers faisait transporter devant Paris une artillerie formidable et donnait au maréchal de Mac-Mahon le commandement de l'armée assiégée (11 avril). En ce moment, toute tentative de conciliation avait échoué. La mission de l'amiral Saisset n'avait pas abouti; Paris avait élu les membres d'une Commune qui prit en main le gouvernement de la ville. Vainement, M. Thiers avait dit dans son discours du 27 mars : « A ceux qui nous accusent de préparer une solution monarchique, je donne un démenti formel. Je le répète encore une fois : nous avons trouvé la République comme un fait accompli; nous avons pris le gouvernement avec ce fait. Rien dans nos actes ne tendra à changer ce fait établi. Je ne trahirai pas la forme du gouvernement que nous avons trouvée. Je le jure devant Dieu et devant les hommes. » Ces paroles furent accueillies avec défiance à Paris, et le 3 avril la guerre civile éclata. Nous n'avons pas à raconter ici ce lugubre épisode de notre histoire, ni la compression rapide des mouvements communistes qui éclatèrent à la fin de mars à Lyon, à Marseille et à Toulouse. M. Thiers, pour empêcher le mouvement de s'étendre, s'engagea formellement envers des députés municipaux de plusieurs grandes villes de province à maintenir le gouvernement de la République, et il demeura fidèle à cet engagement, ce qui commença à lui aliéner une partie des monarchistes de l'Assemblée. Le 8 mai, il adressa aux Parisiens une proclamation pour les engager à secourir eux-mêmes le joug de la Commune. Le comité de Salut public se chargea de lui répondre en prenant, le 10, un arrêté portant que les biens meubles du chef du pouvoir exécutif seraient saisis et que sa maison de la place Saint-Georges serait rasée. Ce même jour, M. Jules Favre signait à Francfort le traité de paix avec la Prusse, qui fut ratifié huit jours plus tard par l'Assemblée. Le 11 mai, s'adressant à des membres de la majorité qui se plaignaient de la lenteur des opérations contre Paris, M. Thiers les apostrophait en ces termes : « Il y a parmi vous des imprudents qui sont pressés. Il faut huit jours encore; au bout de ces huit jours, il n'y aura plus de danger et la tâche sera proportionnée à leur courage et à leur capacité. »

Dix jours plus tard, le 21 mai, l'armée de Versailles pénétra dans Paris. Il ne fallut pas moins de sept jours pour vaincre la plus formidable des insurrections, qui fut étouffée dans des flots de sang. Dans cette effroyable lutte, il appartenait au chef de l'Etat, alors tout-puissant, de faire entendre la voix de l'humanité et d'empêcher l'horrible hécatombe humaine qui marquera parmi les plus tristes pages de notre histoire. M. Thiers ne songea point à intervenir. Devenu maître de Paris,

Il continua avec une ardeur juvénile, avec une infatigable activité, à diriger les affaires de l'Etat et à intervenir directement, avec une extrême fréquence, dans les débats de l'Assemblée. Le 5 juin, il nomma M. Lambrécht ministre de l'intérieur, M. Victor Le-franc ministre du commerce et le général Cissey ministre de la guerre. Trois jours plus tard, il intervint dans la discussion du projet de loi relatif à l'abrogation des lois qui bannissaient les princes de la maison de Bourbon. Il déclara qu'il avait toujours considéré les lois dites de proscription comme des lois de précaution, renouvela ses déclarations en faveur du maintien de la République, demanda qu'on continuât la politique du pacte de Bordeaux et prononça ces paroles, si souvent répétées depuis par les monarchistes : « On a dit : « La République n'a jamais réussi ; c'est vrai, j'en demande pardon à ceux qui m'écourent, dans les mains des républicains. » Mais ce paradoxe d'une République dirigée par les adversaires déclarés de ce régime, M. Thiers en devait reconnaître plus tard l'innanité. Le 20 juin, il fit voter par l'Assemblée la loi qui autorisait un emprunt national de 2 milliards pour commencer à payer la rançon exigée par la Prusse. Le 22, il déclina le droit de grâce qui lui avait été conféré le 17 du même mois, et l'Assemblée y suppléa par la nomination d'une commission de quinze membres dite commission des grâces. Lors des élections complémentaires du 2 juillet suivant pour l'Assemblée nationale, le pays envoya en très-grande majorité des républicains, et l'on remarqua que, sur vingt-cinq députés nommés en remplacement de M. Thiers, qui avait opté pour Paris, vingt-deux étaient favorables à la République. Le rôle de modérateur que le chef du pouvoir avait cessé de remplir depuis qu'il était à la tête des affaires, surtout pour combattre les exigences impolitiques de la majorité, il dut le remplir de nouveau lorsque le 22 juillet, eut lieu devant l'Assemblée la discussion relative à la pétition de plusieurs évêques qui exigeaient que le gouvernement intervint auprès des puissances étrangères pour rétablir le pape dans son ancien pouvoir temporel. Aux outrecuidantes prétentions des cléricaux, il répondit par ces paroles pleines de sens : « L'Italie est faite. Il y a une Italie, il y a un royaume d'Italie qui a pris place parmi les puissances considérables de l'Europe. Que voulez-vous que nous faisons ? Il faut parler net ; il ne faut pas nous imposer une diplomatie qui aboutirait à ce que vous désavoueriez publiquement, c'est-à-dire la guerre... Lorsque toute l'Europe, les yeux fixés sur l'avenir, compte avec une des grandes puissances que le malheureux aveuglement du gouvernement déchu a créée, lorsque tout le monde compte avec elle, vous voulez que, seul, je prépare contre elle des rapports qui compromettraient l'avenir. Eh bien ! messieurs, non, je ne puis pas en prendre l'engagement. » Le 2 août, M. Thiers appela M. de Rémusat à succéder à M. J. Favre comme ministre des affaires étrangères et fit passer à la Prusse le premier milliard de l'indemnité de guerre.

Cependant, la lutte entre le gouvernement, qui s'inspirait de l'esprit du pays et la majorité réactionnaire de l'Assemblée commençait à se manifester visiblement. Dans le but d'affirmer le pouvoir précaire du chef de l'Etat, M. Rivet fit à l'Assemblée, le 12 août 1871, la proposition suivante : « Considérant qu'il importe, pour répondre aux vœux du pays, de satisfaire aux intérêts les plus pressants du travail et du crédit, de donner des garanties nouvelles de durée et de stabilité au gouvernement établi, l'Assemblée nationale décrète : Article 1er. M. Thiers exercera, sous le titre de président de la République, les fonctions qui lui ont été dévolues par le décret du 17 janvier dernier. Article 2. Ses pouvoirs sont prorogés de trois ans. » Le même jour, M. Adnet présentait la proposition suivante : « L'Assemblée, confiante dans la sagesse et le patriotisme de M. Thiers, lui continue son concours et au nom du pays reconnaissant, lui confirme les pouvoirs qu'elle lui a confiés à Bordeaux. » Pendant que ces deux propositions étaient soumises à l'examen d'une commission, un incident très-vif se produisit à l'occasion du vote de dissolution de toutes les gardes nationales exigée par la majorité (24 août). Près de quatre cents membres ayant demandé que la dissolution fût immédiate, M. Thiers essaya de leur prouver qu'ils avaient tort. Interrompu bruyamment et fréquemment, il se sentit piqué au vif et dit : « Si, lorsque le gouvernement que vous avez institué croit que vous vous trompez, vous ne voulez pas l'écouter, il n'a qu'une chose à faire ! Et les rumeurs continuant : « Je n'ajoute plus qu'un mot, dit-il, je sais la résolution que me commande le spectacle auquel j'assiste. Je n'ai rien de plus à dire à l'Assemblée. » M. Thiers descendit de la tribune aux applaudissements de la gauche, et la majorité, comprenant qu'elle était allée trop loin, déclara qu'elle donnait carte blanche au gouvernement pour procéder, quand il le jugerait opportun, au désarmement. Le 30 août, l'Assemblée vota la proposition de M. Viet, par laquelle elle se reconnaissait le pouvoir constituant, et le lendemain elle vota la proposition Rivet, amendée en ce sens que les pouvoirs de M. Thiers, à qui elle conférerait le titre de président de la

XV.

République, ne devaient finir qu'avec la dissolution de l'Assemblée.

Pendant les derniers mois de l'année 1871, M. Thiers s'occupa de l'établissement de nouveaux impôts pour équilibrer le budget et des moyens de libérer le plus promptement possible le territoire. Dès le 11 septembre, le ministre des affaires étrangères, M. de Rémusat, annonçait que les Allemands venaient d'évacuer les foris de la rive droite de la Seine, les départements de la Seine, de Seine-et-Oise, de Seine-et-Marne et de l'Oise. Du 16 septembre au 4 décembre, pendant la prorogation de l'Assemblée, on vit se produire peu de faits notables. Nous nous bornerons à citer l'envoi de M. Pouyer-Quertier à Berlin pour terminer les négociations relatives au traité douanier (7 octobre), l'élection des conseillers généraux (8 octobre), la nomination de M. Casimir Périer au poste de ministre de l'intérieur (11 octobre), la promulgation de la convention additionnelle au traité de paix entre la France et l'Allemagne, signée à Berlin le 12 octobre, et la convention séparée conclue à la même date relativement à l'évacuation, par les troupes allemandes, de six départements et au paiement du quatrième demi-milliard de l'indemnité de guerre ; la suspension des journaux *l'Avenir libéral* et le *Pays* (17 novembre) et du *Rappel* (24 novembre).

Après la rentrée en session de l'Assemblée, M. Thiers lui lut un long message (7 décembre), dans lequel il exposa le tableau de la situation politique, financière et économique du pays. Dans les derniers jours de cette année, le président de la République se prononça, devant la commission d'initiative, en faveur de la proposition Duchâtel, demandant le retour de l'Assemblée à Paris, et prit une part des plus importantes aux questions relatives aux impôts qui furent alors débattues. Partisan acharné du vieux système protecteur, il manifesta son intention de demander l'abrogation des traités de commerce qui avaient pour base les idées libre échangistes, combattit avec une ardeur passionnée le projet d'impôt sur le revenu (26 et 27 décembre) et proposa avec non moins d'ardeur l'impôt sur les matières premières au commencement de janvier 1872. Ce fut pendant le cours de ces débats qu'eurent lieu, le 7 janvier, dix-sept élections complémentaires à l'Assemblée nationale, élections qui montrèrent une fois de plus quels progrès la République avait faits dans le pays. Après dix-huit jours de discussion, l'Assemblée adopta à soixante-dix voix la proposition Feray, aux termes de laquelle le principe de l'impôt sur les matières premières était momentanément écarté (19 janvier). Irrité de cet échec, M. Thiers adressa à M. Grévy, président de l'Assemblée, un message dans lequel il donnait sa démission. Mais cette démission, l'Assemblée ne voulut point l'accepter, et dans un ordre du jour elle déclara, le 20 janvier, que le vote de la veille ne saurait impliquer le refus du concours qu'elle avait toujours donné au gouvernement. Sur les instances d'un grand nombre de membres de la gauche, M. Thiers consentit à reprendre le pouvoir. Le 2 février, l'Assemblée accorda au président de la République la faculté de dénoncer les traités de commerce avec l'Angleterre et la Belgique ; mais, ce jour même, la majorité repoussa la proposition Duchâtel, demandant le retour de l'Assemblée à Paris. M. Casimir Périer, à la suite de ce vote, remit sa démission de ministre de l'intérieur et fut remplacé par M. V. Leffranc (6 février). Nous n'énumérons pas ici les nombreuses lois financières ou politiques qui furent votées à partir de cette époque sur l'initiative ou avec l'approbation du gouvernement ; nous nous bornerons à citer celles contre l'Internationale (13 mars) et sur la déportation (23 mars).

Bien qu'ayant soixante-quinze ans, M. Thiers continuait à mettre une activité infatigable au service de l'Etat et de ses idées, qu'il tenait essentiellement à imposer. Lorsque M. Pouyer-Quertier eut donné sa démission de ministre des finances (5 mars), à la suite de sa déposition, qui fit scandale, dans le procès de M. Janvier de La Motte, M. Thiers, n'ayant point encore de ministre des finances définitif, s'empressa de saisir cette occasion pour en jouer le rôle et traiter la question du budget. Il demanda l'augmentation des dépenses de l'armée (15 mars) et, trois jours plus tard, il soumit à la commission des tarifs des douanes un nouveau projet de tarif sur les textiles. Le 22 mars, il demanda et obtint l'ajournement indéfini de l'interpellation sur la pétition des évêques, donnant ainsi le coup de grâce à une démonstration ultramontaine aussi stérile qu'impolitique. Enfin, le 30 mars, à l'occasion de la prorogation de l'Assemblée jusqu'au 22 avril, il prononça un grand discours sur la situation de la France et de l'Europe.

Pendant les vacances de l'Assemblée, M. Thiers nomma M. de Goulard ministre des finances et lui donna pour successeur au ministère de l'agriculture M. Teisserenc de Bort, qui partageait ses idées économiques quelque peu surannées (23 avril). Le 27 mai commença la discussion de la loi sur le recrutement de l'armée. M. Thiers s'empressa d'y intervenir. Malgré son étonnante lucidité d'esprit, le président de la République n'avait point paru comprendre la nécessité du ser-

vice obligatoire universel, nécessité surabondamment démontrée par la guerre de 1870-1871. Aussi routinier sur cette question que sur les questions commerciales, il n'hésita point à se jeter en travers des idées qui s'imposaient non-seulement à la nation, mais même à la majorité de l'Assemblée. Toutefois, il finit par en accorder le principe, mais il y ajouta des tempéraments qui tendaient à l'annuler et exigèrent un long temps de service sous les drapeaux. La vive résistance que lui opposa la commission de la loi militaire l'amena à transiger ; néanmoins, il voulut que le temps du service militaire actif fût au moins de cinq ans. Dans deux grands discours qu'il prononça devant l'Assemblée, le 8 et le 10 juin, il demanda impérieusement à la Chambre de repousser les quatre ans de service proposés par le général Charette, en déclarant qu'il donnerait sa démission si cet amendement passait. Cette persistance à poser à la Chambre une sorte d'ultimatum toutes les fois qu'il voulait emporter un vote, produisit l'impression la plus déplorable. Ceux-là mêmes qui pensaient que le chef du pouvoir avait rendu les plus grands services protestaient intérieurement contre ce qu'ils regardaient, à juste titre, comme une violence réelle faite à leur liberté.

Bien que M. Thiers fût toujours l'homme de la situation, sa politique d'équilibriste ne satisfaisait absolument aucun parti. Les républicains voyaient toujours en lui l'ancien ministre de Louis-Philippe, gouvernant avec l'état de siège et avec des fonctionnaires pris pour la plupart dans la réaction, acceptant la République, mais à la condition qu'elle fût coulée dans le moule de la monarchie constitutionnelle et qu'on excitât du gouvernement les républicains demandant la réalisation des idées démocratiques. D'autre part, les partisans de la monarchie, convaincus au début que M. Thiers s'empresserait de jouer le rôle de Monk, n'avaient pas vu sans inquiétude, puis sans irritation, cet homme d'Etat répéter à diverses reprises qu'ayant été chargé, comme d'un dépôt, de la République, il rendrait ce dépôt intact, et que la République bénéficierait de ce qui avait été fait en son nom. Tous, du reste, reconnaissaient que M. Thiers avait fait preuve d'intelligence que de dévouement dans la tâche qui lui était incombée de réparer les maux que l'Empire avait légués à la France ; mais tous se demandaient également avec inquiétude ce qu'il adviendrait le jour où l'œuvre de réparation terminée, le territoire délivré de l'étranger, on verrait qui l'emporterait de la République ou de la monarchie. Les républicains, bien qu'en minorité à la Chambre, voyaient leur nombre s'accroître à chaque nouvelle élection partielle. Les monarchistes en éprouvaient une vive irritation, et bientôt ils en arrivèrent à rendre M. Thiers responsable du mouvement qui se produisait contre eux dans le pays. Pour eux, il importait au plus haut point de mettre un terme à cet état de choses, et ce fut dans ce but que les députés de la droite et du centre droit envoyèrent, le 20 juin 1872, neuf de leurs membres, MM. Changarnier, de Broglie, Saint-Marc Girardin, d'Audiffret-Fraser, Audren de Kerdel, Batbie, Depierre, La Rocheboucaud-Bisaccia et de Cumont, auprès de M. Thiers pour lui demander de s'inspirer dans tous ses actes des vœux de la majorité monarchique. Tout en affirmant qu'il était autant que personne attaché aux idées conservatrices, le président de la République leur répondit qu'il était en désaccord avec eux sur la conduite à suivre pour la défense de ces mêmes idées, et qu'il ne pouvait s'engager dans la voie qu'ils lui indiquaient. L'échec de la « manifestation des bonnets à poil » causa à la majorité monarchique une irritation profonde contre M. Thiers, et dès lors sa chute fut résolue. Bien que partisan de la monarchie constitutionnelle, cet homme d'Etat avait trop de clairvoyance pour ne pas comprendre que, si les légitimistes, les orléanistes et les bonapartistes pouvaient s'entendre pour renverser la République, il était devenu impossible à aucun d'eux d'obtenir une majorité dans le pays, et que, si par impossible une restauration quelconque avait lieu, la France se trouverait fatalement poussée vers de nouvelles révolutions. Quelque discutable que soit en M. Thiers l'homme politique, on ne saurait lui dénier un ardent patriotisme, et c'est au nom du salut de la patrie que ce monarchiste en était arrivé à conclure que le seul gouvernement possible était la République, mais aussi que la République devait, par la prudence et la modération de son gouvernement, se concilier les intérêts, toujours si prompts à s'effrayer. Aussi n'hésita-t-il point à faire, le 12 juillet suivant, au milieu des protestations indignées des monarchistes, la déclaration suivante : « Je ne sais quelle sera la forme future du gouvernement ; mais si je puis quelque chose à celle-ci, ce sera la République conservatrice, oui, la République conservatrice. »

Au moment où avait lieu la manifestation des bonnets à poil, le chef de l'Etat était occupé à hâter la grande œuvre de la libération du territoire, son plus beau titre de gloire. Le 29 juin 1872, M. de Rémusat, ministre des affaires étrangères, signait avec le comte d'Arnim, ambassadeur d'Allemagne, une convention qui réglait les condi-

tions de paiement, par la France, des sommes qu'elle devait encore à la Prusse pour l'indemnité de guerre et de l'évacuation du territoire par les troupes allemandes. Le 10 juillet, l'Assemblée vota la loi qui autorisait le gouvernement à contracter dans ce but un emprunt de 3 milliards. La souscription à l'emprunt, ouverte le 23 juillet, fut close le lendemain. Le total de la souscription s'éleva à plus de 41 milliards, succès colossal qui montrait l'attachement du crédit de la France sous le gouvernement républicain. Quelques jours auparavant, le 17 juillet, M. Thiers avait soulevé de nouveau la question d'impôt sur les matières premières, en demandant, cette fois, un débat à fond, et repoussé l'ajournement qu'on avait proposé sur ce sujet. C'est dans cette discussion que M. Thiers, abordant la solution qu'il désirait, prononça avec une grande vivacité ces mots, qui firent demander un rappel à l'ordre : « Je défie qu'on trouve un homme sérieux qui ne pense pas comme moi sur cette question. » A la demande du rappel à l'ordre, M. Thiers répondit : « Soit ! un rappel à l'ordre ou un vote de confiance ! »

Pendant les vacances de l'Assemblée (4 août-11 novembre 1872), les seuls événements notables qui se produisirent furent l'expulsion du territoire, par ordre de M. Thiers, du prince Napoléon Bonaparte, qui se trouvait chez M. Maurice Richard ; les élections législatives du 20 octobre, qui envoyèrent à la Chambre six républicains sur sept députés ; enfin le choix fait par le roi d'Angleterre et le roi de Portugal de M. Thiers pour statuer, comme arbitre, sur un différend existant depuis plusieurs années entre les deux gouvernements.

Le 13 novembre, M. Thiers lut à l'Assemblée, qui venait de se réunir, un message dans lequel il proclamait la nécessité de fonder définitivement la République. Cette lecture fut accueillie par les murmures de la droite, et un de ses membres, M. de Kerdel, demanda aussitôt et obtint la nomination d'une commission chargée d'examiner le message et d'y répondre. Le 18, à la suite d'une interpellation du général Changarnier sur le discours prononcé à Grenoble par M. Gambetta le 6 septembre, le nombre des votants, par suite d'un grand nombre d'abstentions, n'ayant point atteint la majorité exigée par le règlement, M. Thiers, irrité au plus haut point, déclara que, puisqu'on lui refusait un vote de confiance, il donnait sa démission. Ce ne fut que sur les instances de plusieurs républicains, délégués par leurs bureaux, qu'il consentit à ne pas donner suite à une résolution qui eût si bien fait les affaires de la droite. Appelé à prendre la parole devant la commission nommée sur la demande de M. de Kerdel, M. Thiers y fit, le 23 novembre, la déclaration suivante : « Je soutiens la République parce que mon honneur y est engagé et parce que ma raison me dit que c'est une nécessité. Mon honneur est engagé à soutenir la République, parce que c'est elle dont le dépôt m'a été confié par le pacte de Bordeaux. » Ces déclarations n'étaient nullement du goût de la majorité de la commission, qui choisit pour rapporteur M. Batbie et résolut de renverser M. Thiers s'il n'appelait au ministère les chefs des partis monarchiques. Le 28 novembre, M. Batbie engagea le débat devant l'Assemblée en présentant son rapport, dans lequel il demandait un gouvernement de combat ; le lendemain, M. Thiers prononça un discours mémorable et obtint encore une fois gain de cause ; l'Assemblée vota, par 372 voix contre 335, l'amendement du ministre de la justice, M. Du faure, demandant la nomination d'une commission de trente membres, chargée de présenter des projets de loi sur les attributions des pouvoirs publics et sur la responsabilité ministérielle.

Les monarchistes se vengèrent de cet échec en forçant M. Victor Leffranc à donner sa démission de ministre de l'intérieur (30 novembre) et en obtenant de la commission des Trente (5 décembre). Le 7 décembre, M. de Goulard prit le portefeuille de l'intérieur ; M. Léon Say le remplaça aux finances et M. de Fourtou devint ministre des travaux publics. Le 11 du même mois, la Chambre repoussa la demande qui lui était faite de se dissoudre, et, le 21, elle abrogea le décret de 1852 qui avait confisqué les biens de la famille d'Orléans. A partir du vote de cette loi, les royalistes reprirent avec une ardeur nouvelle leur projet d'amener la fusion des deux branches de la famille des Bourbons et le prompt rétablissement de la monarchie.

Pendant les premiers mois de l'année 1873, M. Thiers fut entendu, à plusieurs reprises, par la commission des Trente, et se livra à d'interminables discussions byzantines et fit adopter par l'Assemblée, le 13 mars, un projet de loi qui avait surtout pour objet d'empêcher le président de la République de prendre la parole à la Chambre. Le 15 mars, M. Thiers signa avec l'Allemagne un traité pour la libération anticipée du territoire, et le 17 il annonça à la Chambre que, le 5 septembre suivant, le dernier soldat allemand aurait évacué le territoire. La nouvelle de ce traité produisit dans le pays tout entier une émotion et une joie profondes. L'Assemblée nationale, en grande majorité, s'associa

à ces sentiments et déclara que M. Thiers avait bien mérité de la patrie (17 mars 1873).

Deux mois plus tard, M. Thiers était renversé du pouvoir par cette même Assemblée. A l'article MAI 1873 (révolution parlementaire du 24), nous avons raconté comment et à la suite de quelles circonstances les meneurs des deux partis monarchistes s'étaient coalisés avec les bonapartistes pour renverser M. Thiers, s'emparer du pouvoir et établir contre les républicains un gouvernement de combat qui, d'après eux, devait infailliblement amener la restauration de la monarchie, que la France en voulût ou non; nous avons raconté cette grande lutte parlementaire des 23 et 24 mai, pendant laquelle, avec un admirable bon sens et une saisissante clairvoyance, M. Thiers démontra à la Chambre et au pays que, dans l'état des partis, toute restauration monarchique était impossible; que le seul gouvernement qui pût assurer à la France l'ordre et la liberté, la mettre à l'abri des révolutions périodiques était la République; nous avons dit enfin comment la subite défection du groupe Target donna la majorité aux coalisés et comment M. Thiers, ne voulant pas se faire l'instrument des folles et menaçantes intrigues des monarchistes, descendit volontairement du pouvoir. Nous n'y reviendrons donc point ici.

M. Thiers, en quittant le gouvernement de la France, recueillit les plus vifs témoignages de sympathie et n'eut plus qu'à attendre que l'événement démontrât la justesse de ses prévisions. Il avait rendu à la France deux inappréciables services, celui d'avoir débarrassé avec une prodigieuse rapidité le pays de l'occupation étrangère et le service non moins grand d'avoir attiré à la République toute la partie riche et influente de la bourgeoisie qui, n'étant pas aveuglée par l'esprit de parti, joignait la clairvoyance à un libéralisme véritable. A partir du 24 mai 1873, il ne prit que très-rarement part aux débats de l'Assemblée, mais il resta le véritable chef du parti républicain conservateur et il contribua puissamment à amener l'union des trois groupes de la gauche, à imprimer au parti républicain tout entier cet esprit de sagesse politique et de modération qui lui ont valu, malgré l'acharnement des partis hostiles coalisés, un triomphe final.

Si M. Thiers parla peu à la Chambre, en revanche il parla beaucoup au pays. Au moment même où, la fusion étant faite, les monarchistes entonnaient un chant de triomphe, le 29 septembre 1873, M. Thiers écrivit au maire de Nancy une lettre qui eut un grand retentissement. « Bienôt, disait-il, nous aurons à défendre, non-seulement la République qui, pour moi, reste le seul gouvernement capable de rallier au nom de l'intérêt commun les partis si profondément divisés, mais tous les droits de la France, ses libertés civiles, politique et religieuse, son état social, ses principes qui, proclamés en 1789, sont devenus ceux du monde entier; son drapeau enfin, sous lequel l'univers la connaît... C'est tout cela qu'il nous faudra bientôt défendre, non par des moyens trop faciles à dénaturer, mais par la froide et solide raison. J'ai donc vous visiter, non pas aujourd'hui, mais plus tard, lorsque, la crise que nous traversons franchie, nous pourrons nous réjouir en sécurité et en repos de la libération du territoire. » Dans ses nombreux entretiens, il ne cessa de proclamer que la tentative de restauration ne pouvait aboutir, que son échec ne ferait qu'ajouter une démonstration nouvelle à la nécessité de la République, et, lorsque le piteux avortement des projets des monarchistes eut prouvé qu'il avait raison, il continua à plaider en faveur de ce qui était devenu le besoin impérieux du pays, l'organisation définitive du gouvernement républicain.

Pour la première fois depuis le 24 mai, M. Thiers reparut à la tribune de l'Assemblée le 27 mars 1874 pour prendre part à la discussion au sujet des fortifications de Paris. Il se prononça, mais sans succès, pour qu'on fortifiât immédiatement les points que, de l'avis de tout le monde, il était urgent et nécessaire de garantir par des fortifications nouvelles, mais qu'on ajournât jusqu'à plus ample étude le vote des fortifications sur les points contestés. Au mois de septembre de cette même année, il fit un voyage en Italie et eut à son passage à Turin une entrevue avec le roi Victor-Emmanuel. S'étant arrêté, à la fin du même mois, à Vizille, chez M. Casimir Périer, il y reçut la visite des notabilités républicaines de l'Isère. Dans un discours qu'il leur adressa, il prononça ces paroles : « On a renversé un gouvernement qui avait fait la paix, rétabli l'ordre, le crédit, les finances, l'armée, parce qu'il ne se prêtait pas au rétablissement de la monarchie. Eh bien! cette monarchie, l'avez-vous établie? Non. On a usé le temps et les forces du pays en tiraillements qui nous affaiblissent et qui, aux yeux de l'Europe, ne nous laissent ni la réalité ni l'apparence d'une politique ferme, arrêtée dans ses vues, sachant et pouvant ce qu'elle veut. La question reste donc la même. La monarchie ne répond pas à l'état des choses et des esprits en France. D'ailleurs, la concurrence de trois partis voulant des dynasties et des institutions différentes, prêts à se coaliser contre le trône qu'on aurait élevé rond toute monarchie pratiquement impossible. Eh bien!

puisqu'on ne peut avoir la monarchie, il faut avoir la République, l'avoir sage, bien ordonnée, mais franche, sincère, s'appelant de son nom, pour n'être pas d'avance déconsidérée comme un mensonge. »

Le 25 février 1875, l'Assemblée nationale faisait enfin ce que, presque deux ans auparavant, lui avait demandé M. Thiers et ce qui l'avait fait tomber du pouvoir: elle votait une constitution républicaine. La République reconnue en principe, il restait la question d'application, la question de savoir quel esprit devait présider aux élections futures. M. Thiers, voulant faire connaître son opinion sur ce sujet, profita d'une invitation qui lui fut faite à Arcachon, et à laquelle assistaient les principaux représentants du parti républicain dans la Gironde, pour prononcer un discours des plus remarquables (17 octobre 1875). Il y montra la question de la monarchie vidée une fois pour toutes par l'insuffisance des efforts des monarchistes eux-mêmes, rappela que les coalisés du 24 mai n'avaient cessé de donner depuis lors le spectacle monotone et triste de l'impuissance des partis, s'accusant les uns les autres d'être impossibles; il réfuta l'une après l'autre les objections des ennemis de la République, expliqua, par un brillant tableau des changements introduits dans la politique des cabinets européens depuis 1830, qu'il était erroné de prétendre que la République française resterait isolée au milieu de l'Europe monarchique par cela seul qu'elle était une République; enfin, abordant la question relative à la conduite à tenir sur les moyens de faire réussir la République votée, M. Thiers dit ces paroles : « Les élections approchent, et c'est à la France qu'il appartient d'imprimer au gouvernement l'unité dont il a absolument besoin; que, se gardant de tout esprit d'exclusion, car les gouvernements exclusifs sont stériles, la France, agissant avec discernement, accueille tous les hommes qui ont su prendre leur parti et se garde de ceux qui, républicains le jour du scrutin, se hâteraient, le lendemain, d'expliquer leur profession de foi par l'article de nos lois constitutionnelles qui stipule la révision. » Comme on le voit, M. Thiers reconnaissait ce qu'il y avait de paradoxal dans la théorie qu'il émettait, trois ans auparavant, d'une République sans républicains.

Lors des élections sénatoriales faites par l'Assemblée, M. Thiers contribua à la tactique habile qui eut pour résultat de faire nommer cinquante-six sénateurs républicains sur soixante-quinze sénateurs à vie (décembre 1875). Il ne voulut point qu'on posât sa candidature au Sénat devant l'Assemblée, préférant faire partie des deux cent vingt-cinq sénateurs élus par le suffrage à deux degrés. Plusieurs départements lui ayant offert la candidature, il ne voulut accepter que celle de Belfort, dont il était parvenu, lors des préliminaires de paix avec la Prusse, à conserver le territoire à la France. Le 30 janvier 1876, M. Thiers a été élu presque à l'unanimité sénateur dans ce collège électoral.

Outre de nombreux articles publiés dans le *Globe*, le *National*, l'*Encyclopédie progressive*, la *Revue française*, la *Revue des Deux-Mondes*, ses discours politiques, dont beaucoup ont été publiés séparément, et les deux grands ouvrages dont nous avons parlé plus haut, on doit à M. Thiers : *Law et son système de finances* (1826), réédité sous le titre d'*Histoire de Law* (1858, in-12); la *Monarchie de 1830* (1831, in-8); *Du droit de propriété* (1848, in-18); *Du communisme* (1849, in-12); *Sainte-Hélène* (1862, in-12); *Waterloo* (1862, in-12); *Congrès de Vienne* (1863, in-12). Enfin, depuis quelques années, M. Thiers prépare un important ouvrage philosophique dans lequel il doit condenser ses vues sur les questions les plus importantes agitées dans notre temps.

THIERS (PORTRAITS DE). David d'Angers a fait de M. Thiers un médaillon de bronze qui a été lithographié par Marc; cet homme d'Etat est représenté de profil, sans les lunettes qu'il porte habituellement. Cet accessoire n'arien de sculptural, il faut en convenir, mais il donne à la physionomie un caractère particulier et très-expressif; le supprimer, c'est altérer la ressemblance du personnage qui en est pourvu; les peintres n'ont aucun motif de faire cette suppression. Paul Delaroche, cependant, a cru, comme David d'Angers, qu'il convenait de dépouiller M. Thiers de ses lunettes dans le portrait qu'il a fait de lui en 1856. M. Louis Ulbach a écrit, au sujet de cette peinture, les lignes suivantes dans la *Revue de Paris* (1857) : « Nous ne pensions pas qu'on pût faire de ce petit homme vif, spirituel, trivial, la représentation d'un homme d'Etat. Je n'ai jamais cru que M. Thiers ait été ministre en France. J'ai toujours pensé que c'était un faux bruit flatteur que ses amis faisaient courir. Mais le portrait peint par Delaroche m'a ébranlé. Par un habile arrangement, ce petit homme, qui monte l'escalier de la tribune et qui n'y est pas encore, gagne à l'exhaussement des marches une sorte de piédestal par occasion, qui lui donne une taille sérieuse. Il y a dans sa figure, dont on a ôté les lunettes, de l'esprit et de la fermeté; ce n'est pas Mirabeau, ce n'est pas Danton, ce n'est pas un tribun

ni un homme d'Etat; mais c'est un homme d'affaires qui porte l'éclair de l'intelligence dans son œil, la réflexion et la verve sur les lèvres, et qui tient à la main un rapport sur le budget, dont il va expliquer, détailler, démonter et remonter toutes les pièces devant un auditoire surpris et charmé. Ce portrait en prose a une éloquence de vérité mathématique qui en fait une œuvre remarquable. Il fallait, sans l'idéaliser, faire de M. Thiers un premier ministre. C'est là ce qu'a cherché M. Delaroche, et c'est ce qu'il a merveilleusement atteint. » Le tableau de Paul Delaroche a été gravé par M. Paul-Alphonse Bellay.

Un portrait de M. Thiers, *président de la République française*, a été exposé par Mlle Nélle Jacquemart au Salon de 1872 et a fait grand bruit à cette époque. Mlle Jacquemart n'a pas hésité à laisser les lunettes à son modèle; elle s'est contentée d'en atténuer autant que possible la monture d'acier. Les yeux, de couleur brun clair, dirigent vers le spectateur des regards pleins de finesse et de bonhomie. La bouche a une expression spirituelle, malicieuse, soigneusement étudiée et habilement rendue. Le front, haut et large, est bien éclairé; les veines bleues des tempes transparaissent sous l'épiderme rosé. Le nez légèrement crochu, la petite houppe de cheveux blancs, les favoris également blancs et très-courts complètent la physionomie si connue du premier président de la troisième République française. La main gauche est posée sur la hanche; la droite s'appuie sur une table couverte de papiers et où sont quatre volumes au dos desquels on lit les noms de *Tacite* et de *Vauban*. Les critiques des journaux réactionnaires ne se sont pas fait faute de dire du mal de ce portrait; l'œuvre de l'artiste leur a servi de prétexte pour attaquer le modèle. La vérité est que le tableau de Mlle Jacquemart n'est pas exécuté dans toutes ses parties avec une fermeté suffisante; il manque des qualités d'ampleur, de gravité, de style qui conviennent aux portraits des personnages historiques; mais, au demeurant, c'est une œuvre consciencieusement et délicatement étudiée. « On n'a pas assez rendu justice, a dit M. Marius Chaumelin, à la précision avec laquelle l'artiste a accusé la physionomie si fine du président de la République. Si elle n'en a pas traduit la mobilité, qui en est un des caractères distinctifs, c'est que l'art ne va pas jusque-là. Après cela, je la blâmerai volontiers d'avoir habillé le grand homme d'Etat d'un paletot couleur chocolat qui a déteint quelque peu sur le reste de la toile, et dont le plus grand tort est de ne regourvir que le vide. »

Un portrait de M. Thiers, peint par M. Georges Healy, artiste américain, et qui appartient à M. Wahsburne, ministre des Etats-Unis à Paris, a été exposé au Salon de 1874.

Parmi les nombreux portraits gravés et lithographiés qui ont été faits de M. Thiers, il nous suffira de citer un petit portrait finement gravé par M. Pannier vers 1849 et une remarquable lithographie exécutée par M. Tony Toulouin au lendemain du 24 mai 1873. Ce dernier ouvrage, qui a été tiré à plusieurs milliers d'exemplaires, traduit à merveille l'intelligente physionomie du président de la République française; il est dessiné avec une délicatesse et une netteté qui le font prendre, au premier aspect, pour une gravure au burin.

THIERSCH (Frédéric-Guillaume), érudit et philosophe allemand, né à Kirscheidungen (Prusse) en 1784, mort à Munich en 1860. Il fit ses études à Fribourg-sur-l'Unstrutt, puis alla étudier le droit et la théologie aux universités de Leipzig et de Göttingue et, en 1808, fut nommé professeur au lycée de cette dernière ville. Il fut ensuite appelé, en 1809, pour faire un cours de philologie au collège de Munich, qui eut sur les études en Bavière une grande influence, mais lui suscita beaucoup d'ennemis. Ce fut à cette occasion qu'il publia une brochure intitulée : *Dissentiments entre le nord et le sud de l'Allemagne*, qui souleva contre lui de telles animosités qu'il faillit, dit-on, être assassiné. En 1812, il fonda l'institut philologique de Munich, qui se fonda bientôt avec la nouvelle université; en même temps, il commençait à publier ses *Acta philologorum monacensium*, qui ont paru à Munich de 1811 à 1826. En 1813, Thiersch prit part à la guerre de l'indépendance allemande. L'année suivante, il se lia à Vienne avec Capo d'Istria et fut un des fondateurs les plus actifs de la Société littéraire des amis des Muses. Sympathique à la cause des Grecs, il fit plus tard dans leur pays un voyage, à la suite duquel il publia un livre intitulé : *De l'état actuel de la Grèce et moyens pour arriver à sa restauration*, qui contribua, dit-on, fortement à faire accepter aux Grecs pour roi un prince allemand. Plus tard, Thiersch travailla activement à la réforme des études en Bavière et se montra partisan déclaré du système de bifurcation, c'est-à-dire du système qui admet au bout d'un certain temps le mélange des études classiques et des études spéciales ou professionnelles. Il exposa ses vues à ce sujet dans un ouvrage qui a pour titre : *Sur les écoles savantes, principalement en Bavière* (Tubingue, 1826). Il publia ensuite ses *Nouvelles attaques contre*

l'université (Tubingue, 1837); *Etat actuel de l'instruction publique dans les Etats de l'ouest de l'Allemagne, en Hollande, en France et en Belgique* (Tubingue, 1838). Le plan d'études préconisé par Thiersch prévalut de 1830 à 1853, grâce aux sociétés de professeurs qu'il avait fondées dans plusieurs villes importantes d'Allemagne. On a de Thiersch un grand nombre de dissertations publiées dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences de Munich*, puis : *Grammaire grecque, surtout pour le dialecte d'Homère* (Leipzig, 1826); *Grammaire classique* (Leipzig, 1854); *Pindare*, édition critique (1820); *Des différentes époques de la sculpture en Grèce* (Leipzig, 1820); *Voyages en Italie* (Leipzig, 1826), etc. Thiersch, fort célèbre en Allemagne, était lors de sa mort conseiller intime de Bavière.

THIERSCH (Bernard), philologue allemand, frère du précédent, né à Kirscheidungen en 1794, mort en 1855. Successivement professeur à Gumbinnen (1816), à Lyck, dans le grand-duché de Posen, et à Halberstadt (1823), il prit en 1832 la direction du gymnase de Dortmund et la conserva jusqu'à sa mort. On cite, parmi ses travaux, les *Recherches sur l'époque et sur la patrie d'Homère* (Halberstadt, 1832, 2^e éd.) et une édition d'*Aristophane*, en collaboration avec Ranke (Leipzig, 1830, t. I et II). Il est aussi connu en poésie par sa *Chanson de Prusse*. — Un troisième frère, Ernest-Louis Thiersch, longtemps forestier en chef, puis maître forestier à Eibenstock, dans l'Erzgebirge saxon, a publié un grand nombre d'écrits sur la théorie et sur la pratique de la science forestière.

THIERSCH (Henri-Guillaume-Josias), théologien allemand, connu surtout comme l'un des principaux chefs de la secte des irvingiens, né à Munich en 1817. Il est le fils aîné de Frédéric-Guillaume Thiersch, étudiant d'abord la philologie dans sa ville natale, puis la théologie à Erlangen et devint successivement professeur à l'Ecole des missions de Bâle (1838), répétiteur et *privat docent* à Erlangen (1839) et professeur à Marbourg (1843). Dès cette époque, il entra en relation avec les communes « apostoliques » d'Angleterre et d'Ecosse, des convictions desquelles il se rapprocha progressivement de plus en plus. Après avoir fait, en 1849, un voyage en Ecosse, il se donna, l'année suivante, de sa chaire pour se consacrer tout entier au service des communes irvingiennes qui se formaient à cette époque en Allemagne. Depuis 1864, il se livra à l'enseignement libre à Munich. On a de lui : *Essai sur la restauration du point de vue historique pour la critique des écrits du Nouveau Testament* (Erlangen, 1846); *Leçons sur le catholicisme et sur le protestantisme* (Erlangen, 1848, 3^e éd.); *Grammaire de la langue hébraïque* (Erlangen, 1856, 2^e éd.); *Histoire de l'Eglise à l'époque des apôtres* (Francfort, 1857, 2^e éd.); *De la vie de famille chrétienne* (Francfort, 1859, 4^e éd.), ouvrage qui forme avec le précédent les deux productions principales de l'auteur et a été traduit en plusieurs langues; *Idee de Döllinger sur le christianisme primitif* (Erlangen, 1862); *Destinées de la Grèce depuis le commencement de la guerre de l'indépendance jusqu'à la crise actuelle* (Francfort, 1863); *Vie de Frédéric Thiersch* (Leipzig, 1866, 2 vol.); *Les Lois pénales en Bavière pour la protection des bonnes mœurs* (Munich, 1868), etc.

THIERSCH (Charles), chirurgien allemand, frère du précédent, né à Munich en 1822. Il fit ses études médicales aux universités de sa ville natale, de Berlin, de Vienne et de Paris, prit part, comme chirurgien volontaire, à la campagne de 1850 dans le Slesvig et, pendant cette campagne, profita beaucoup de l'enseignement pratique de Stromeyer. Après avoir été de 1843 à 1854 prosecteur d'anatomie pathologique à Munich, il fut nommé professeur de chirurgie à Erlangen, d'où, en 1867, il a passé en la même qualité à l'université de Munich. Parmi ses travaux scientifiques, il faut citer : une *Recherche sur le développement des génitales internes*, qui n'a pas été sans influence sur la théorie de l'hermaphroditisme (insérée dans la *Revue médicale de Rubner*, 1852, t. 1^{er}); une recherche expérimentale sur la propriété infectante du choléra, sujet sur lequel il a publié une brochure intitulée : *Essai d'infection sur des animaux au moyen de l'intérieur de l'intestin d'un chatélique* (Munich, 1856), qui a été couronnée en 1867 par l'Académie de médecine de Paris; puis les recherches qu'il a faites à Erlangen sur les excroissances morbides du corps humain et dont il a consigné les résultats dans son ouvrage sur le *Cancer épithélial de la peau en particulier* (Leipzig, 1865, in-fol.), avec un atlas dont les figures, exécutées par O. Schreën, dépassent en perfection tout ce qu'on a fait de mieux jusqu'à ce jour; enfin, dans le *Manuel de chimie générale et particulière* de Billroth et Pitha (1867) une recherche sur les transformations anatomiques des parties molles atteintes de blessures.

THIERSCH (Louis), peintre allemand, frère des précédents, né à Munich en 1825. Il suivit quelque temps les cours de l'université de sa ville natale, mais se consacra bientôt tout entier à l'art et étudia à l'Académie de la même ville d'abord la sculpture sous Schwanthaler, puis la peinture sous la direction de Jules et de Charles Schnorr. Pendant un séjour de trois ans à Rome (1849-1852), il accorda toute son attention aux œuvres des

anciens maîtres, ainsi qu'aux mosaïques des églises de cette ville. En 1852, il partit pour Athènes, où il fut nommé professeur à l'Ecole des beaux-arts et chargé de la décoration de l'église de l'ambassade de Russie. De retour dans sa patrie en 1853, il fut appelé trois ans plus tard à Vienne pour y orner de fresques l'église du Marché à la viande. De 1860 à 1864, il exécuta à Saint-Petersbourg, dans les chapelles des palais des grands-ducs Michel et Nicolas, de grands tableaux à la manière stéréochromique et sur fond d'or, entre autres un *Jugement dernier* de 16 mètres de longueur sur plus de 10 mètres de largeur. Tous ces tableaux d'église doivent être regardés comme des tentatives faites par l'artiste pour ennobler, sans lui enlever son caractère typique, le genre traditionnel de la peinture religieuse byzantine. Depuis 1864, M. Thiersch réside à Munich, où il s'occupe presque exclusivement de peinture historique. Il faut encore mentionner, parmi ses œuvres : *Caron, nautonier des âmes; Marche triomphale de Bocchus; Plaintes de Thétis sur Achille*; trois tableaux à l'huile dans la galerie du baron de Sina, à Vienne; deux grands tableaux à l'huile pour une église protestante, à Bade; des portraits, etc.

THIÉRY DE MENONVILLE (Nicolas-Joseph), botaniste français, né à Saint-Michel (Lorraine) en 1739, mort à Saint-Domingue en 1780. Il exerçait depuis quelque temps la profession d'avocat à Pont-à-Mousson, lorsqu'il y renonça pour s'adonner entièrement à son goût pour la botanique. En 1776, il passa à Saint-Domingue dans le but d'y naturaliser la cochenille, qu'on ne trouvait alors qu'au Mexique et d'où les Espagnols l'emportaient de sortir. Sous le nom d'un médecin catalan, Thiéry pénétra dans ce pays, apprit l'art de cultiver le nopal, envoya des cochenilles en France, d'autres à Saint-Domingue, où il retourna, et parvint à les multiplier dans un jardin qu'il avait créé à Port-au-Prince; mais il mourut bientôt après, et avec lui la cochenille disparut de la colonie. On lui doit : *Traité de la culture du nopal et de l'éducation de la cochenille dans les colonies françaises d'Amérique* (1787, 2 vol. in-8°), publié par la Société des philadelphes.

THIESSÉ (Nicolas-François), homme politique et jurisconsulte français, né à Forges-les-Bains en 1759, mort vers 1840. Reçu avocat au parlement de Normandie (1783), il devint un membre distingué du barreau de Rouen. En 1789, il se prononça hautement pour l'affranchissement de la justice soumise au régime féodal et souffrant de ses abus. Thiessé, étant officier municipal, apaisa une émeute très-menaçante, en proposant aux insurgés d'envoyer des députés au gouvernement. Accusé de modérantisme, il fut jeté en prison; mais le 9 thermidor le rendit à la liberté. Il fut pendant quelque temps procureur syndic de l'administration du district de Rouen et ensuite accusateur public près le tribunal criminel de la Seine-Inférieure. Thiessé apporta dans l'exercice de ces délicates fonctions un dévouement, un zèle et une conscience qui lui valurent l'estime et le respect de ses concitoyens. En l'an VI, il fut envoyé au conseil des Cinq-Cents, où il défendit l'ordre et la liberté et fit preuve d'un patriotisme sage et éclairé. Devenu, après le 18 brumaire, membre du Tribunal, il fut chargé de l'examen des premiers titres du code civil, s'opposa à l'établissement des tribunaux criminels spéciaux et sortit de cette assemblée le 10 ventôse an X. Il revint à Rouen reprendre la profession d'avocat et devint procureur impérial au tribunal des douanes (1814), fonction qui fut supprimée cette même année. On lui doit : *Assassinat commis à Rouen le 15 mars 1782* (sur la personne d'un garçon perruquier) par Honoré Bourdon, dit Neuville, directeur du spectacle de la même ville; on trouve des détails sur ce curieux procès dans les *Biographies manuscrites* d'Adrien Pasquier (cf. Thiessé); *Plaidoyer pour Laurent de Verton, citoyen français, prononcé devant le tribunal criminel du département de la Seine-Inférieure* (Rouen, 1793, in-8°).

THIESSÉ (Léon), littérateur et administrateur français, fils du précédent, né à Rouen en 1793, mort en 1854. Il vint de bonne heure à Paris, où il se fit recevoir avocat. Thiessé partagea, en 1813, avec Casimir Delavigne le prix fondé par Tissot pour le meilleur éloge en vers de Delille et commença, vers cette époque, à collaborer à divers journaux littéraires et politiques, au *Diable boiteux*, au *Mercur*, à la *Revue encyclopédique*, au *Constitutionnel*, etc., puis il fonda lui-même, en 1820, un recueil périodique intitulé : *Les Lettres normandes*. Après la révolution de 1830, Thiessé, qui s'était fait connaître par ses idées libérales, fut successivement préfet des Deux-Sèvres et des Basses-Alpes. Il remplit avec zèle ces fonctions administratives jusqu'en 1841, époque où il rentra dans la vie privée. On lui doit : les *Catacombes de Paris*, poème (1815); la traduction de la *Fiancée d'Abydos* de Byron (1816); *Manuel des braves ou Victoires des armées françaises* (1817-1819, 7 vol. in-12), avec Eugène Baillet; *Derniers moments des plus illustres personnages français condamnés à mort* (1818, in-8°); le *Trébuchet secret* (1833), tragédie en cinq actes, représentée à l'Odéon, où elle fut jouée une dizaine de fois; *Résumé de l'histoire de Pologne* (1824, in-18); *Nouvel*

almanach des gourmands (1825); *Histoire de la Révolution française* (1826, in-18), résumé, etc. Comme éditeur, on lui doit : les *Constitutions françaises* (1821); *Collection des meilleurs ouvrages de la langue française*; les *Œuvres de Voltaire* (1829); les *Débats de la Convention* (1828, 5 vol. in-8°); les *Œuvres d'Estienne* (1851-1853, 5 vol. in-8°), précédées d'une notice biographique et littéraire.

THIEUILLIER (Louis-Jean Le), médecin français, né à Laon en 1700, mort à Paris en 1767. Il fit ses études médicales dans la capitale, y fut reçu docteur en 1724, s'y fixa et devint un praticien très-répandu. Nous citerons parmi ses écrits, en général assez médiocres : *Lettre à l'auteur des observations sur la petite vérole* (Paris, 1725, in-12); *Observations medico-practicæ* (Paris, 1732, in-12); *Consultationes medicæ* (Paris, 1732, in-8°); *Observations de médecine sur un remède sympathique contre le rhumatisme simple et goutteux* (Paris, 1746, in-8°), etc.

THIÉZAC, bourg de France (Cantal), canton de Vic-sur-Cère, arrond. et à 27 kilom. d'Aurillac, au-dessus d'une gorge hérissée de rochers pittoresques et au fond de laquelle la Cère mugit et se brise de cascade en cascade; 1,829 hab. On y remarque une belle église ogivale et une croix du xiv^e siècle dans le cimetière. Aux environs se trouvent une montagne percée de grottes, le château de Trémoulet, près duquel un torrent forme une belle cascade et un site sauvage et pittoresque connu sous le nom de Pas-de-la-Cère. La rivière, dit M. Adolphe Joanne, descendant des gradins supérieurs, a rencontré une coulée de lave qu'elle a coupée dans sa longueur et presque sciée perpendiculairement. On l'entend bouillonner entre deux murailles, que rouge depuis deux mille ans l'action de ses eaux; l'escarpement de la roche mesure environ 140 mètres.

Après avoir franchi un torrent, qui va se précipiter dans la Cère par une série de petites cascades, on voit se dresser à droite un rocher surmonté d'un beau tilleul. C'est le rocher de Muret, jadis couronné par un château fort, qui fut détruit en 1575. La vallée de la Cère s'élargit ensuite et change complètement d'aspect. Plus loin, on passe, à droite, au pied du mont de la Garde (1,040 mètres). A gauche, sur la rive opposée de la Cère, s'élèvent de belles montagnes couvertes de chênes, parmi lesquelles la plus haute, celle de Saint-Clement, atteint 1,127 mètres d'altitude.

THIGA s. m. (ti-ga — du gr. *thigô*, je touche). Bot. Syn. de LAURÉLLE, genre de monimiacées.

THIKIDÉ, ÉE adj. (ti-ki-dé — du gr. *théké*, gaine; *eidos*, aspect). Infus. Se dit des infusoires systolides qui n'ont pas d'organe rotatoire distinct.

— s. f. pl. Famille d'infusoires systolides ou rotateurs, de l'ordre des strombolopharées, comprenant la majeure partie des genres qui n'ont pas d'organe rotatoire distinct.

THIL-CHÂTEL, village et commune de France (Côte-d'Or), canton d'Is-sur-Thil, arrond. et à 25 kilom. de Dijon; 905 hab. Hauts fourneaux, forge pour le fer fin et la fonte fine; restes d'aqueducs, de tombeaux gallo-romains et d'un ancien fort. L'église, qui figure parmi les monuments historiques, date du xiv^e et du xiv^e siècle. Elle est ornée de bas-reliefs, de colonnes et de chapiteaux travaillés avec la plus grande délicatesse. On y remarque aussi un curieux tableau sur bois du xiv^e siècle et un tabernacle dont les sculptures reproduisent la légende de saint Honoré.

THILE (Louis-Gustave DE), général et homme d'Etat prussien, né dans la Prusse orientale en 1781, mort en 1852. Il entra en 1795 au service, fut attaché, pendant la campagne de 1806, au quartier principal du prince de Hohenlohe, puis au corps de Blücher jusqu'à la capitulation de Lübeck, devint, en 1812, aide de camp du roi, fut en même temps chargé des rapports militaires et remplit les mêmes fonctions pendant les campagnes de 1813 à 1815. Promu colonel à cette époque, il s'éleva successivement jusqu'au grade de lieutenant général et prit sa retraite en 1835, mais sans cesser d'appartenir à l'entourage du roi qui avait en lui la plus grande confiance. Nommé en 1840, sous Frédéric-Guillaume IV, ministre d'Etat et de cabinet, il fut, en outre, placé à la tête de l'administration du trésor public et de la monnaie et occupa ce poste jusqu'aux événements de mars 1848, époque où il résigna son portefeuille en même temps que les autres membres du cabinet. Les attaques dont son administration avait été l'objet furent victorieusement réfutées par l'excellente situation dans laquelle on trouva le trésor. A sa mort, le roi de Prusse voulut assister lui-même à ses funérailles et lui fit élever un beau tombeau dans le cimetière de Francfort.

THILENIUS (Maurice-Gérard), médecin allemand, né à Eddigehausen (Hesse-Rothembourg) en 1745, mort à Lauterbach en 1809. Il commença ses études médicales sous la direction de son père et alla les continuer à Göttingue en 1761. Au milieu de ses travaux scientifiques, comme il allait visiter ses parents, on s'empara de sa personne par ordre supérieur et il fut fait soldat malgré lui. Cette vie, qui n'était nullement de son goût, il ne

la mena pas longtemps et revint à l'université de Göttingue, où il prit ses degrés en 1765. Il fut médecin pensionné de Lauterbach en 1770 et séjourna dans cette ville pendant plus de trente années. En 1803, il fut nommé premier médecin du prince de Nassau. Sa réputation d'habile praticien était répandue dans toute l'Allemagne. On lui doit plusieurs ouvrages, dont le plus important est un recueil d'observations et de remarques pratiques qui a pour titre : *Remarques médicales et chirurgicales* (Francfort-sur-le-Mein, 1789, in-8°).

THILLAYE (Nicolas), habile mécanicien français, constructeur de pompes à incendie, né près de Lisieux en 1709, mort à Rouen en 1784. Venu de bonne heure à Rouen, où il s'établit, Thillaye développa considérablement son industrie, obtint du roi, sur le rapport de l'Académie des sciences, un privilège pour la construction de ses machines et devint directeur des pompes de la ville. On lui doit : *Manuel nécessaire à ceux qui achètent la machine pneumatique du sieur Thillaye* (Rouen, 1766, in-12); *Analyse en général des pompes à incendie, en particulier de celles de Rouen* (Rouen, 1778); *Mémoire sur la marine économique de Papin*, dont Thillaye modifia avantageusement le système.

THILLAYE (Nicolas-Noël-Vincent), mécanicien français, fils du précédent, né à Rouen en 1749, mort au Val-de-la-Haye en 1802. Après avoir étudié les mathématiques avec ardeur, il s'associa aux travaux de son père, dont il fut l'auxiliaire intelligent et dévoué. S'étant rendu à Paris, il obtint comme son père un privilège du roi et les encouragements précieux de l'Académie des sciences. A l'époque de la Révolution, il revint dans sa ville natale et donna une grande extension à l'industrie de la mécanique hydraulique. Thillaye avait reçu de l'Académie de Copenhague, en 1772, une médaille d'or pour un mémoire rédigé avec le concours de son père et qui traite du meilleur moyen de construire les pompes à incendie. Ce mémoire fait partie de l'ouvrage intitulé : *Analyse en général des pompes à incendie* (1778), par Thillaye père.

THILLAYE (Jacques-François-René), savant français, frère du précédent, né à Rouen en 1750, mort en 1791. Il se livra d'abord à l'étude de la médecine et de l'anatomie, puis s'adonna au commerce de l'épicerie et de la droguerie. En même temps, Thillaye se prit d'un goût très-vif pour la minéralogie et la botanique. En 1782, il présenta à l'Académie de Rouen une flore des plantes qui croissent en Normandie, sous le titre de *Flora normannica*; en 1788, un mémoire intitulé : *Essai analytique des végétaux et des animaux ou Traité de la génération des plantes*, avec figures; puis, en 1789, l'*Histoire naturelle des trois règnes de la côte Sainte-Catherine*, localité voisine de Rouen. Reçu membre de la même Académie en 1791, il lui donna communication d'un ouvrage considérable sur la botanique, enrichi de plus de 1,000 dessins originaux, figurant des racines, des feuilles, des fleurs, etc. Il devint aussi membre de la Société d'histoire naturelle de Paris.

THILLAYE (Jean-Baptiste-Jacques), médecin français, frère des précédents, né à Rouen en 1752, mort à Paris en 1832. Après avoir étudié l'anatomie dans sa ville natale, sous le savant Le Cat, il se rendit à Paris pour suivre les cours de chirurgie et remporta des prix. En 1784, Thillaye fut reçu membre du collège et de l'Académie de chirurgie. On lui donna la chaire d'anatomie à Rouen, puis celle de Paris, et on le nomma, en même temps, conservateur des collections. Sa science justifiait ce cumul. Il était aussi chirurgien en chef de l'hôpital Saint-Antoine et membre de la Société d'histoire naturelle de Paris. On lui doit : *Traité des bandages et appareils* (Paris, 1798, in-8°, fig.); *Éléments d'électricité et de galvanisme*, trad. de l'anglais (Paris, 1816, in-8°), et de nombreux mémoires, rapports et dissertations, insérés dans les bulletins de l'ancienne Faculté de médecine de Paris.

THILLAYE (Antoine), savant français, neveu du précédent, né à Rouen en 1782, mort à Paris en 1807. Il étudia la pharmacie sous M. Robert, à l'Hôtel-Dieu de Rouen, et remporta des prix de chimie pharmaceutique. Livré exclusivement, pendant quelque temps, à l'étude de la chimie appliquée à l'industrie, il fit de fort nombreux essais sur les teintures, particulièrement sur celle du nankin et du rouge des Indes, puis s'occupa, en même temps, de l'épuration des huiles végétales, ainsi que de la fabrication de l'alun, au moyen des résidus des distilleries d'eau-forte et d'acide sulfurique. En 1805, il fut nommé pharmacien interne dans un des hôpitaux de Paris et mourut prématurément. On trouve de lui dans les *Annales de chimie* un mémoire intitulé : *De la carbonisation de la tourbe ou Procédé à l'aide duquel on peut tirer tous les avantages possibles des produits négligés jusqu'à ce jour dans cette opération*.

THILLOT (LX), bourg de France (Vosges), ch.-l. de cant., arrond. et à 23 kilom. de Remiremont, au débouché des vallées du Mesnil et du Vaceux; pop. aggl., 1,202 hab. — pop. tot., 2,188 hab. C'est un des principaux centres de commerce de la vallée supérieure de la Moselle: marchés très-fréquentés. La

plupart des maisons sont décorées d'arcades. Aux environs, mines de cuivre, complètement délaissées aujourd'hui.

THILLOYS (Georges), auteur dramatique français qui vivait au commencement du xvi^e siècle. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il habitait Reims et qu'il prenait le titre de rhétoricien et de bachelier en théologie. Thilloys est auteur d'une tragédie en cinq actes et en vers, intitulée : *Soliman II, quinzième empereur des Turcs* (Reims, 1517, in-8°), extrêmement rare. D'après Paul La Croix, on y trouve çà et là des traits d'une grande force.

THILO (Jean-Charles), théologien allemand, né à Langensalza en 1794, mort en 1853. Il fut successivement professeur à l'établissement des orphelins et au pädagogium de Halle, puis au séminaire pédagogique de cette ville. Après avoir voyagé en France avec Gênesius (1820), Thilo s'adonna à des travaux d'érudition et devint professeur de théologie (1825) et conseiller de consistorio (1832). Pendant longtemps, il s'occupa de publier une édition des livres apocryphes du Nouveau Testament. Après avoir donné les *Acta Thomæ* (1823), il mit au jour les *Evangelia supposita* (1832), avec des notes latines, qui témoignent de son érudition. On lui doit, en outre : *Lettres critiques sur les écrits d'Eusèbe d'Alexandrie et d'Eusèbe d'Emèse* (1832); *De calo empyreo*, dissertation (1832) et une édition des *Leçons sur les croyances chrétiennes* de Knapp (1836, 2 vol.).

THILORIER (Jean-Charles), jurisconsulte français, né vers 1750, mort en 1818. Il devint avocat au parlement de Paris, défendit Cagliostro dans l'affaire du collier, puis fut l'avocat de Favras, pour qui il publia deux mémoires et devint, après la Révolution, avocat au conseil d'Etat et à la cour de cassation. On lui doit l'invention d'un radouan plongeur pour remonter les fleuves et celle d'une sorte de voiture appelée passe-partout ou voiture à croix. Thilorier a publié les ouvrages suivants : *Génése philosophique*, précédée d'une dissertation sur les pierres tombées du ciel (1803, in-8°); *Système universel ou De l'univers et de ses phénomènes considérés comme les effets d'une cause unique* (1815, 4 vol. in-8°).

THIMERAIS, anciennement *Theadomirensis Pagus*, pays de l'ancienne France, qui faisait partie du Perche et dont le chef-lieu était Châteauneuf-en-Thimerais. Il fut partie du département d'Eure-et-Loir.

THIMON s. m. (ti-mon). Erpét. Genre de reptiles sauriens, de la famille des lacertiens, formé aux dépens des lézards, et ayant pour type le lézard ocellé.

THIMONIER (Barthélemy), un des inventeurs de la machine à coudre, né à L'Arbresle (Rhône) en 1793, mort à Amplepuis en 1857. Tout enfant, il vint habiter cette dernière localité, où il se maria en 1813. Ce fut là qu'il eut l'idée de construire une machine à coudre, au moyen de laquelle il réussit, en 1830, à produire le point de chaînette, ou pour mieux dire une imitation de ce point. Thimonier résolut de la transporter à Paris pour en tirer parti. Comme il n'avait pas l'argent nécessaire pour le voyage, il partit à pied d'Amplepuis, emportant sur son dos sa précieuse machine et se dirigea à petites étapes sur Paris. Dans chaque endroit où il s'arrêtait, il exhibait son invention, puis faisait une quête qui lui permettait de manger. Lorsque la générosité des spectateurs n'était pas suffisamment excitée par l'ingénieuse machine, Thimonier montait un petit théâtre de marionnettes qu'il avait fabriqué et parvenait ainsi à payer son frugal repas. Arrivé à Paris, il éprouva les déceptions les plus cruelles. Non-seulement on ne s'intéressa pas à son invention, mais des ouvriers tailleurs, lui reprochant de chercher à envahir leur industrie, le menacèrent de lui faire un mauvais parti. Thimonier revint à Amplepuis aussi pauvre qu'il en était parti. Ce ne fut que lors de l'Exposition de Londres en 1851 qu'il retira de son invention une rémunération à peine suffisante aux charges d'une nombreuse famille. Les perfectionnements considérables apportés depuis quelques années aux machines à coudre ont fait complètement oublier celle de l'ingénieux Thimonier.

THIN-LE-MOUTIER, village de France (Ardennes), à 8 kilom. N. de Dommercy; 1,525 hab. Ancienne résidence de Clovis. Vestiges d'un pavillon, qui paraissent avoir appartenu à une construction très-ancienne et peut-être à la forteresse habitée par Clovis.

THINES, village de France (Ardèche), canton de Vans, arrond. de Largentière, sur le penchant d'une colline escarpée dominant des gorges profondes, dans lesquelles bondissent les eaux de plusieurs ravins qui se sont creusés un lit dans les rochers; 735 hab. C'est certainement un des villages les plus pittoresques de France. Il communique avec la route de Bourg-Saint-Andéol au Puy, au moyen d'un sentier étroit et rocheux qui a dû être pratiqué sur la crête rocheuse d'une colline; ce sentier est coupé, à de très-courtes distances, par des escaliers de 0m,50 à 0m,80 de hauteur, que forment les diverses couches de la montagne. Le village occupe

à peu près le fond d'un vaste entonnoir formé par des collines schisteuses, couvertes dans le bas de châtaigniers et d'arbres à fruit, et dans le haut de rochers noirs et de genêts. Une autre particularité de ce curieux village, c'est qu'il possède une des plus belles et des plus anciennes églises du Vivarais. Cette église, classée à bon droit parmi les monuments historiques, date du XI^e ou du XII^e siècle; elle offre un beau type d'architecture romano-byzantine. Sa forme est celle d'une basilique à une seule nef, terminée par une abside des plus gracieuses. Le linteau du portail, en gris blanc, représente l'Entrée de Jésus à Jérusalem. Tout le revêtement extérieur des murs de l'église, ses contre-forts, son couronnement ont été construits en grès gris, à gros grain, apporté d'assez loin sur les lieux à bras d'homme ou à dos de mulet. Quelques archéologues font remonter cette église au règne de Charlemagne; elle a été construite, disent-ils, sur les ruines d'un château, dernier refuge des Sarrazins dans le Vivarais. Ce serait donc une chapelle bâtie par ordre de Charlemagne. La corniche qui règne autour du toit offre les sculptures les plus curieuses : têtes grimaçantes, harpies, oiseaux, monstres, diables, animaux fantastiques, etc. Cette église, peu connue et si digne de l'être, mérite la visite de tous les touristes. Malheureusement, les chemins qui y conduisent ne sont praticables qu'aux piétons.

THINGVALLA, lac d'Islande, dans le Sud-land, entre Reikiavik et Skalholt. Ce lac, pittoresquement situé, renferme plusieurs îles et à environ 30 kilom. du N.-N.-O. au S.-S.-E. Il se décharge dans le golfe de Thorlak par un cours d'eau qui en sort par l'extrémité méridionale.

THINOBATE s. m. (ti-no-ba-te — du gr. *thin*, rivage; *bated*, je marche). Entom. Genre d'insectes coléoptères hétéromères, de la famille des mélomèles, tribu des pinéliarines, comprenant deux espèces, qui vivent au Chili.

THINOCORE s. m. (ti-no-ko-re — du gr. *thin*, rivage; *koré*, je nettoie). Ornith. Genre d'oiseaux gallinacés, de la famille des pontogallus ou des chionidées, type de la tribu des thinozorinées, comprenant deux espèces, qui habitent l'Amérique du Sud.

THINOCORINÉ, EE adj. (ti-no-ko-ri-né — rad. *thinocore*). Ornith. Qui ressemble ou qui se rapporte au thino-core.

— s. f. pl. Tribu d'oiseaux gallinacés, de la famille des chionidées, ayant pour type le genre thino-core.

THINTA s. m. (tain-la). Ichthyol. Espèce de malacoptère électrique, qui habite la Cafrérie.

THIOACÉTANILIDE s. f. (ti-o-a-sé-ta-ni-li-de). Chim. Syn. de THIANILIDE. Ce corps est décrit au mot THIANILIDE.

THIO-ANILINE s. f. (ti-o-a-ni-li-ne). Chim. Nom sous lequel on désigne quelquefois la thianiline.

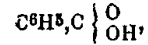
THIOBENZOATE s. m. (ti-o-bain-zo-a-te — du gr. *theon*, soufre, et de *benzoate*). Chim. Sel d'un des acides thiobenzoyliques. Il est l'acide monothiobenzoylique, souvent appelé aussi plus simplement acide thiobenzoylique.

— Encycl. V. THIOBENZOLIQUE.

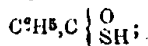
THIOBENZOLIQUE adj. (ti-o-bain-zo-i-ke — du gr. *theon*, soufre, et de *benzoïque*). Chim. Se dit de deux acides, dont l'un, l'acide monothiobenzoylique, qu'on appelle souvent acide thiobenzoylique, dérive de l'acide benzoïque par la substitution d'un atome de soufre à un atome d'oxygène, et dont l'autre, l'acide dithiobenzoylique, résulte de la substitution de deux atomes de soufre à deux atomes d'oxygène.

— Encycl. A chacun de ces acides correspondent des sels et des éthers; au premier correspond, en outre, un anhydride et un anhydride sulfuré (bisulfure de benzoyle); au second correspond un dérivé chloré. Le mot *thiobenzoylique* s'applique aussi à un aldéhyde benzoïque dont le soufre remplace l'oxygène. Cette aldéhyde devrait être appelée isothiobenzoylique, pour rappeler que c'est à l'acide isothiobenzoylique et non à l'acide thiobenzoylique qu'elle correspond.

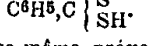
L'acide benzoïque étant



l'oxygène peut, dans ce corps, être remplacé en totalité ou en partie par du soufre, donnant ainsi naissance à des acides sulfurés qui portent le nom générique d'acides thiobenzoyliques. Lorsque la substitution porte sur un seul atome d'oxygène, on a l'acide monothiobenzoylique, ou simplement thiobenzoylique

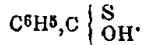


lorsqu'elle porte sur les deux, on a l'acide dithiobenzoylique

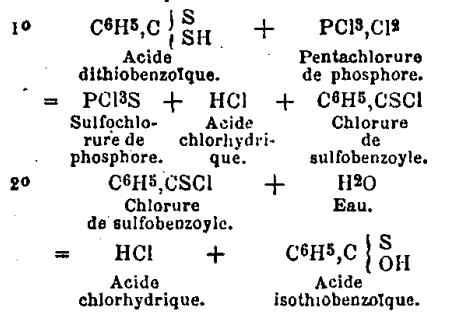


La théorie laisse même prévoir deux acides monothiobenzoyliques isomères, dont l'un résulterait de la substitution du soufre à l'oxygène typique; c'est celui que l'on connaît, et dont l'autre, encore inconnu, résulterait du

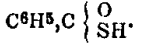
remplacement de l'oxygène non typique par le soufre et répondrait à la formule



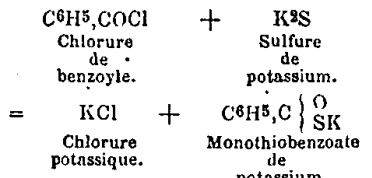
Peut-être obtiendrait-on ce dernier corps en traitant l'acide dithiobenzoylique par le perchlore de phosphore et en décomposant par l'eau le chlorure de sulfobenzoyle formé dans cette réaction. Les équations suivantes rendraient compte de cette double réaction :



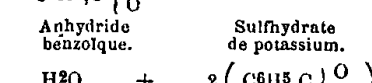
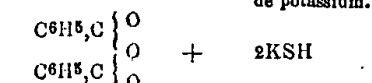
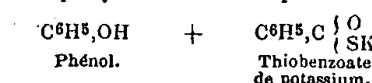
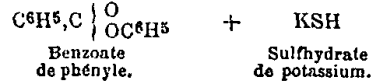
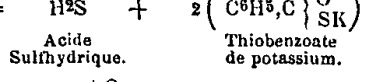
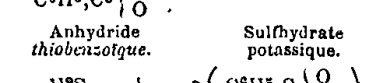
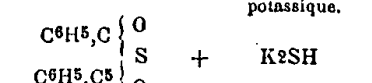
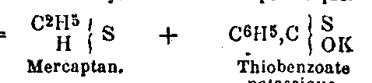
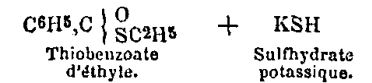
— ACIDE MONOTHIOBENZOLIQUE ou THIOBENZOLIQUE



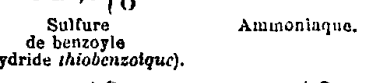
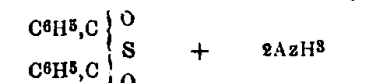
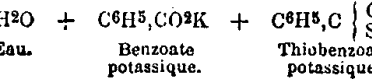
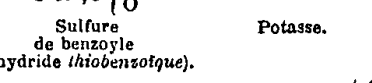
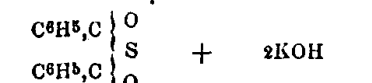
MM. Engelhardt, Latschinoff et Malyschew ont obtenu ce corps : 1^o par l'action du chlorure de benzoyle sur le monosulfure de potassium :



2^o En laissant bouillir le thiobenzoylate d'éthyle ou d'amyle, l'anhydride thiobenzoylique (sulfure de benzoyle), le benzoate de phényle ou l'anhydride benzoïque avec une solution alcaline de sulfhydrate de potassium :



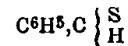
3^o En chauffant le sulfure de benzoyle avec de la potasse alcoolique ou avec une solution aqueuse d'ammoniaque :



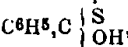
4^o En chauffant le bisulfure de benzoyle avec une solution alcoolique d'hydrate ou de sulfhydrate de potassium. Dans toutes ces réactions, l'acide thiobenzoylique est obtenu à l'état de sel potassique; pour l'avoir libre, on le précipite par l'acide chlorhydrique de la solution aqueuse de ce sel. Il forme d'abord une huile jaune qui, refroidie dans de la glace, se prend en une masse cristalline blanche et rayonnée qu'on peut purifier en

la lavant à l'eau et en la dissolvant à l'air. Cet acide fond à la température de la main (24^o environ) et présente une odeur sulfureuse particulière. Exposé à l'air, il se volatilise un peu, probablement en se décomposant partiellement. On peut le distiller avec le secours de la vapeur d'eau; mais il se décompose à la distillation sèche, avec production d'acide benzoïque, de produits divers et d'un résidu charbonneux. L'alcool le dissout facilement, l'éther et le sulfure de carbone le dissolvent en toutes proportions. Il ne cristallise pas de sa solution dans un de ces deux derniers liquides, quelque concentrée que puisse être cette solution, et même si on la refroidit avec de la neige et du sel marin. Toutefois, abandonnée à l'évaporation au contact de l'air, ces solutions laissent une huile jaune qui se prend ensuite en une masse cristalline de bisulfure de benzoyle. V. plus loin.

Fleischer a obtenu une modification cristalline de l'acide thiobenzoylique par l'ébullition prolongée de l'aldéhyde thiobenzoylique avec l'acide azotique de 1,3 de densité. Pour séparer ce corps de l'acide benzoïque formé en même temps, on sature le liquide par le carbonate sodique, puis on y ajoute de l'acide chlorhydrique aussi longtemps qu'une addition de cet acide donne lieu à la formation d'un précipité huileux. On recueille ce précipité, on le chauffe à 160^o dans un courant de gaz carbonique et on le fait cristalliser dans l'eau chaude. L'acide thiobenzoylique ainsi obtenu est plus soluble dans l'eau que l'acide benzoïque et se sépare de ce liquide sous la forme d'une poudre cristalline jaunâtre, tandis qu'il cristallise en touffes d'aiguilles blanches dans l'alcool ou la benzine. L'acide cristallisé C₇H₅O₂S, 1/2 H₂O perd son eau de cristallisation (6,1 pour 100) à 110^o et devient alors moins soluble dans l'eau. Fortement chauffé, il noircit sans fondre. Si l'on songe que l'aldéhyde thiobenzoylique répond à la formule



et que l'oxydation des aldéhydes transforme ces corps en acides par la substitution de OH à H, il y a tout lieu de supposer que l'acide thiobenzoylique de Fleischer n'est autre que l'acide isothiobenzoylique

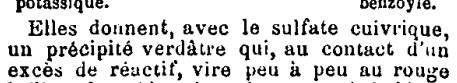
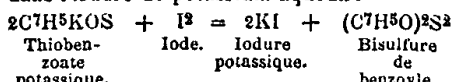


dont nous prévoyions plus haut l'existence et la formation probable par l'action successive du perchlore de phosphore et de l'eau sur l'acide dithiobenzoylique.

M. Cloez avait aussi décrit jadis un corps auquel il avait donné le nom d'acide thiobenzoylique et dont il avait fixé le point de fusion à 180^o; mais, d'après Engelhardt, Latschinoff et Malyschew, ce corps n'était autre que le bisulfure de benzoyle (v. plus bas), composé dans lequel l'acide thiobenzoylique se convertit facilement par oxydation à l'air, lorsqu'il est à l'état liquide.

Chauffé avec de l'acide azotique, l'acide thiobenzoylique s'oxyde et forme du bisulfure de benzoyle et de l'acide benzoïque. Il se dissout dans l'eau de baryte et dans les solutions aqueuses de carbonate de sodium, d'où il expulse l'anhydride carbonique. L'ammoniaque aqueuse le dissout; mais en évaporant la liqueur au bain-marie, on détermine la décomposition d'une partie du sel ammoniac, avec production de sulfure d'ammonium.

— **THIOBENZOATES**. Thiobenzoylate de potassium C₇H₅O₂SK. On le prépare comme nous l'avons dit plus haut. Il est très-soluble dans l'eau, ainsi que dans l'alcool chaud. Par le refroidissement de sa solution alcoolique, il cristallise en larges tables ou prismes d'une transparence parfaite, qui possèdent toutefois une légère teinte jaune. Ses solutions aqueuses laissent déposer du bisulfure de benzoyle lorsqu'on les traite par l'iode dissous dans l'iodeure de potassium aqueux :



Elles donnent, avec le sulfate cuivrique, un précipité verdâtre qui, au contact d'un excès de réactif, vire peu à peu au rouge brillant. Le sulfure de carbone extrait du bisulfure de benzoyle de ce précipité une fois qu'il est devenu rouge. Avec le chlorure ferrique elles produisent un précipité brun violet qui tourne au jaune lorsqu'on le chauffe. Le même sel potassique, mais en solution alcoolique, prend, sous l'influence du chlorure ferrique, une couleur brun violet fugace et laisse ensuite déposer du bisulfure de benzoyle blanc, tandis que le chlorure ferrique se réduit à l'état de chlorure ferreux.

— **Thiobenzoylate de sodium** C₇H₅OSNa. On le prépare en dissolvant l'acide libre dans du carbonate de sodium. Il est très-soluble dans l'alcool, d'où il se sépare, lorsqu'on évapore sa solution, sous la forme d'une masse cristalline indistincte.

— **Thiobenzoylate de baryum** (C₇H₅O₂)₂Ba'' (à 120^o). Ce sel est également très-soluble dans l'alcool. Il cristallise, par l'évaporation de sa solution alcoolique, en lamelles hydratées qui perdent facilement leur eau. Le sel barytique de l'acide thiobenzoylique de Fleis-

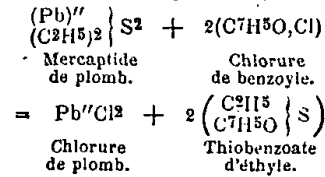
cher (isothiobenzoylate) se dissout facilement dans l'eau, difficilement dans l'alcool et forme des crâtes dures, composées de petits nodules renfermant (C₇H₅O₂)₂Ba'', 2H₂O, qui perdent facilement leur eau lorsqu'on les abandonne sous une cloche au-dessus d'un vase rempli d'acide sulfurique.

— **Thiobenzoylate de plomb** (C₇H₅O₂)₂Pb''. C'est un précipité blanc, insoluble dans l'eau, mais facilement soluble dans le sulfure de carbone bouillant, d'où il se sépare par le refroidissement en petites touffes d'aiguilles. Chauffé, il noircit par suite de la formation d'une certaine quantité de sulfure de plomb.

— **Thiobenzoylate d'argent** C₇H₅O₂Ag. C'est un précipité blanc jaunâtre, insoluble dans l'eau. L'eau bouillante ne le décompose que très-peu; mais si l'on fait bouillir une solution aqueuse de thiobenzoylate potassique avec un excès d'azotate d'argent, le précipité formé noircit et se convertit en sulfure d'argent et en acide benzoïque.

— **THIOBENZOATES ALCOOLIQUES ou ÉTHERS THIOBENZOLIQUES**. Thiobenzoylate d'éthyle C₇H₅O₂SC₂H₅.

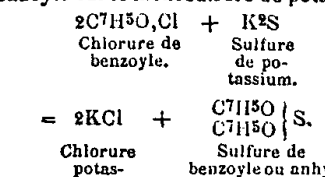
Ce corps a été obtenu pour la première fois par Tutscheff dans l'action du chlorure de benzoyle sur le mercaptide de plomb :



Il se forme encore lorsqu'on fait bouillir un mélange d'iodeure d'éthyle et de thiobenzoylate d'argent. C'est un liquide huileux, incolore, transparent, qui, par son odeur, rappelle à la fois le mercaptan et le benzoate d'éthyle. Il bout à 243^o, est insoluble dans l'eau, soluble dans l'alcool et l'éther. Bouilli avec des solutions alcooliques d'hydrate et de sulfhydrate de potassium, il donne du mercaptan, du benzoate et du thiobenzoylate potassiques. Bouilli avec de l'acide azotique et suivant la concentration de ce dernier, il donne de l'acide benzoïque ou nitro-benzoylique et de l'acide éthyl-sulfureux. Le thiobenzoylate d'amyle C₇H₅O₂SC₅H₁₁, obtenu par l'action du chlorure de benzoyle sur le mercaptan amylique, est liquide, huileux, insoluble dans l'eau, facilement soluble dans l'alcool et l'éther, bouillant à 271^o en se décomposant en partie. Ses réactions sont complètement analogues à celles du thiobenzoylate d'éthyle.

— **ANHYDRIDE THIOBENZOLIQUE ou SULFURE DE BENZOYLE** C₇H₅O₂S.

Ce corps se produit par l'action du chlorure de benzoyle sur le monosulfure de potassium :

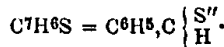


Le produit de la réaction, lavé avec de l'eau chargée de carbonate de soude, laisse une huile soluble dans l'éther. En évaporant la solution éthérée, on obtient le sulfure de benzoyle sous la forme d'une huile qui se solidifie à une basse température en une masse cristalline et qu'on peut purifier par une nouvelle cristallisation dans l'éther. L'anhydride thiobenzoylique est insoluble dans l'eau, facilement soluble dans l'éther, d'où il se sépare, lorsqu'on évapore sa solution en une basse température, en gros cristaux prismatiques qui ont l'éclat de la cire. Il bout à 43^o et se décompose à la distillation sèche, en laissant un résidu de charbon et en donnant plusieurs composés huileux ou cristallins non encore examinés. Il se dissout facilement dans l'ammoniaque aqueuse tiède, en formant de la benzamide et du thiobenzoylate d'ammonium. Il se dissout aussi dans le sulfhydrate de potassium en solution alcoolique avec formation de thiobenzoylate de potassium.

— **BISULFURE DE BENZOYLE** (C₇H₅O)₂S₂. C'est le corps que Cloez avait autrefois décrit comme acide thiobenzoylique. On l'obtient en oxydant à l'air une solution éthérée ou sulfocarbonique d'acide thiobenzoylique. On peut aussi employer l'acide azotique, ou bien oxyder le thiobenzoylate de potassium en solution aqueuse par l'iode, le sulfate cuivrique et le perchlore de fer. Il prend encore naissance, en même temps que le monosulfure étudié ci-dessus, lorsqu'on chauffe doucement du sulfure de plomb avec une solution éthérée de chlorure de benzoyle. Mosling l'a obtenu par l'action du sulfure d'hydrogène sur l'anhydride benzoïque. Une bonne méthode de préparation consiste à verser, dans une solution de thiobenzoylate potassique, une solution aqueuse d'iodeure de potassium chargée d'iode. Il se forme un précipité qu'on dessèche et qu'on fait bouillir avec du sulfure de carbone. La solution sulfocarbonique légèrement refroidie, on évapore à une température qui ne soit pas trop élevée, abandonne le bisulfure de benzoyle en larges pris-

mes brillants ou en tables à six côtés. Si l'évaporation est rapide, les cristaux prennent la forme de tables rhombiques à six côtés. Le bisulfure de benzoyle se dissout avec difficulté dans l'éther bouillant et dans l'alcool. Il fond à 128° et prend une couleur violette lorsqu'on le chauffe à quelques degrés au-dessus de son point de fusion. Il est insoluble dans l'eau et dans l'ammoniaque aqueuse. L'acide azotique n'agit pas sur lui. L'hydrate de potassium en solution alcoolique le dissout avec formation d'acide benzoïque, d'acide thiobenzoïque et probablement de sulfure de potassium. Il se dissout aussi facilement dans une solution alcoolique de sulfhydrate de potasse, avec dégagement de gaz hydrogène sulfuré et formation d'acide thiobenzoïque on, plus exactement, de thiobenzoate de potassium.

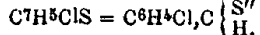
— ALDÉHYDE THIIBENZOÏQUE ou HYDRURE DE THIIBENZOÏLE



Le produit que Laurent avait obtenu par l'action du sulfure d'ammonium sur une solution alcoolique d'essence d'amandes amères est probablement identique avec l'aldéhyde thiobenzoïque (sulfure de benzyldène ou sulfobenzol) que Cahours a obtenu, de son côté, en traitant le chlorure de benzyldène $\text{C}_7\text{H}_5\text{Cl}_2$ (résultant de l'action du perchlorure de phosphore sur l'essence d'amandes amères) par un sulfhydrate de potassium. Il est bien vrai que Laurent a décrit son produit comme une poudre blanche qui se ramollit entre 90° et 95°, tandis que Cahours décrit le sien comme cristallisant en petites écailles micacées fusibles à 64°; mais ce dernier corps, examiné par Fleischer et soumis par lui à la distillation sèche, donne, quoiqu'il fonde entre 68° et 78°, contrairement aux assertions de Laurent, les mêmes produits de décomposition que Laurent avait obtenus, à savoir : le stilbène $\text{C}_{14}\text{H}_{12}$ et le thionessale $\text{C}_{20}\text{H}_{18}\text{S}$. Les deux produits constituent donc un même corps qui dérive de l'aldéhyde benzoïque par la substitution du soufre à l'oxygène et qui a reçu successivement les noms de sulfure de benzyldène, sulfobenzol, hydrure de thiobenzoyle et aldéhyde thiobenzoïque. Ces deux derniers noms méritent seuls d'être conservés. Le composé $\text{C}_7\text{H}_5\text{S}$ est, en effet, à l'acide thiobenzoïque ce que l'aldéhyde benzoïque est à l'acide benzoïque. Ajoutons cependant que ce corps donnant, à l'oxydation, de l'acide isothiobenzoïque est, en réalité, l'aldéhyde isothiobenzoïque ou l'hydrure d'isothiobenzoyle. L'aldéhyde thiobenzoïque ou hydrure de thiobenzoyle, en effet, ne saurait exister, puisque, l'acide thiobenzoïque étant du sulfhydrate de benzoyle $\text{C}_7\text{H}_5\text{O}_2\text{SH}$, au lieu d'en être de l'hydrate $\text{C}_7\text{H}_5\text{O}_2\text{OH}$, comme l'acide benzoïque, le radical qui fonctionne dans l'acide thiobenzoïque et dans l'acide benzoïque est le même.

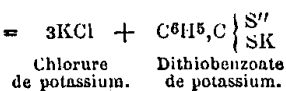
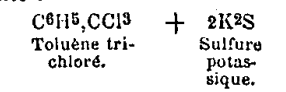
L'aldéhyde isothiobenzoïque se dissout facilement dans l'éther et la benzine et moins facilement dans l'alcool, au sein duquel elle cristallise en lamelles blanches brillantes, tandis que l'éther l'abandonne en prismes transparents. Sa solution alcoolique ne donne aucune réaction avec l'oxyde mercurique. Avec le chlorure mercurique et l'acétate de plomb, elle donne lieu à des précipités qui se décomposent facilement. Le bromure produit dans sa solution éthérée une huile brune qui attaque fortement les membranes muqueuses. L'acide azotique de 1,3 de densité la convertit en un mélange d'acide benzoïque, sulfurique et isothiobenzoïque. V. plus haut.

— Aldéhyde parathiorothiobenzoïque ou, plus exactement, parathioro-isothiobenzoïque



Ce corps se sépare, d'après Beilstein et Kuhlberg, lorsqu'on fait passer un courant de gaz acide sulfhydrique sec à travers une solution alcoolique d'aldéhyde parathiorothiobenzoïque, obtenue elle-même par l'ébullition prolongée du chlorure de chlorobenzyle $\text{C}_6\text{H}_4\text{Cl} - \text{CH}_2\text{Cl}$ avec de l'eau et de l'azotate de plomb. C'est un précipité floconneux rose pâle, insoluble dans l'alcool et facilement soluble dans la benzine qui, en s'évaporant, l'abandonne sous la forme d'un vernis.

— ACIDE DITHIOBENZOÏQUE $\text{C}_6\text{H}_4\text{CS}_2\text{SH}$. Syn. Sulfhydrate de thiobenzoyle ou mieux d'isothiobenzoyle. L'acide dithiobenzoïque a été obtenu à l'état de sel potassique par MM. Engstrand et Lataschnoff, par l'action du monosulfure de potassium sur le toluène trichloré renfermant les trois chlores dans la chaîne méthyle, toluène trichloré qui se produit lui-même lorsqu'on chauffe à 206° en vases clos du chlorure de benzoyle et du perchlorure de phosphore. La réaction qui donne naissance au dithiobenzoate potassique est la suivante :



On chauffe une molécule de toluène trichloré avec deux molécules de monosulfure de po-

tassium en solution alcoolique étendue, de manière à modérer la réaction qui sans cela serait trop violente. L'opération se fait dans un appareil à reflux.

Il se sépare d'abord du chlorure de potassium; puis l'action se ralentit et l'on chauffe alors le mélange à 100° pour la rendre complète. On filtre ensuite la liqueur, qui est rouge, on lave à l'alcool le chlorure potassique précipité et l'on ajoute de l'eau aux solutions alcooliques réunies, de manière à en précipiter une petite quantité de substance résineuse qu'elles renferment. On filtre de nouveau et l'on obtient ainsi une liqueur qui renferme du sulfure, du thiobenzoate et des traces de chlorure de potassium. Mêlée avec de l'acétate de plomb, cette liqueur donne d'abord un précipité noir de sulfure plombique, puis, si on la filtre et qu'on la traite par une nouvelle quantité du même réactif, un précipité rouge de dithiobenzoate de plomb presque pur. Ce précipité peut être complètement purifié par cristallisation dans l'huile de houille volatile entre 122° et 130°. Traité ensuite par le sulfure de potassium ou d'ammonium, le sel de plomb pur donne une solution rouge de dithiobenzoate de potassium ou d'ammonium.

L'acide dithiobenzoïque prend encore naissance, à l'état de sel de plomb, lorsqu'on traite à une haute température le sulfure de plomb par le chlorure de benzoyle, tandis qu'aux basses températures il se forme, comme nous l'avons déjà vu, du monosulfure et du bisulfure de benzoyle. Fleischer paraît encore avoir obtenu cet acide sous la forme de sel potassique, en même temps que de l'aldéhyde thiobenzoïque (isothiobenzoïque) en traitant le chlorure de benzyldène par une solution alcoolique de sulfhydrate de potassium. Nous nous servons du mot benzyldène, mais nous pourrions tout aussi bien nous servir du mot benzyldène, parce que, dans la série benzoïque la chaîne latérale ne renfermant qu'un seul atome de carbone, il ne peut pas exister d'isomérisie analogue à celle qui existe entre l'éthylène et l'éthylène, parce que conséquemment le benzyldène et le benzyldène sont un seul et même radical.

Pour préparer l'acide dithiobenzoïque libre, on traite par l'acide chlorhydrique le sel d'ammonium ou de plomb. C'est un corps instable, qui se décompose rapidement au contact de l'air. Il est insoluble dans l'eau; l'alcool et l'éther le dissolvent facilement. Une petite quantité de cet acide dissous dans l'éther suffit pour colorer celui-ci en rouge carmin. Lorsqu'on évapore à l'action de l'air, pendant quelque temps, l'acide huileux obtenu par la décomposition du sel de potassium ou d'ammonium, en ayant soin de le maintenir sous une couche d'eau, cet acide se convertit en une résine insoluble dans l'ammoniaque étendue, résine qui consiste probablement dans un mélange des deux composés $(\text{C}_7\text{H}_5)_2\text{S}_2$ et $(\text{C}_7\text{H}_5)_2\text{S}_4$.

— DITHIOBENZOATES. Dithiobenzoate d'ammonium. En solution aqueuse, ce sel possède une couleur orangée foncée; il donne, avec l'acétate de plomb, un précipité couleur de minium; avec l'azotate d'argent, un précipité rouge brun; avec le chlorure mercurique, un précipité jaune brunâtre; avec l'azotate de bismuth, un précipité rouge; avec le sulfate cuivrique, un précipité brun noir. Ses solutions aqueuses s'altèrent lorsqu'on les évapore au contact de l'air, avec production d'une résine semblable à celle qui prend naissance dans l'oxydation de l'acide libre.

— Dithiobenzoate de potassium. Il se dissout facilement dans l'eau, l'alcool et l'éther, mais ne se dissout pas dans le sulfure de carbone. Ses solutions aqueuses se décomposent comme celles du sel ammoniac lorsqu'on les évapore.

— Dithiobenzoate de plomb $(\text{C}_7\text{H}_5\text{S}_2)_2\text{Pb}$. Ce sel est insoluble dans l'eau; il se dissout un peu dans l'éther et dans l'alcool bouillant, où il cristallise en aiguilles orangées, très-minces; le sulfure de carbone le dissout en proportion plus forte et la benzine bouillante en proportion plus forte encore (il s'agit de la benzine brute du commerce bouillant entre 122° et 130°). Il se sépare de ces deux dernières solutions en fort belles aiguilles rouges. Lorsqu'on le fait bouillir avec de l'acide chlorhydrique aqueux, il donne du chlorure de plomb et de l'acide dithiobenzoïque libre que l'on peut extraire du mélange en agitant avec de l'éther l'eau qui contient celui-ci en suspension. L'acide azotique oxyde le dithiobenzoate plombique et donne naissance, entre autres produits, à du sulfate de plomb.

— Dithiobenzoate mercurique $(\text{C}_7\text{H}_5\text{S}_2)_2\text{Hg}$. On le prépare par double décomposition. Il est insoluble dans l'eau, soluble dans l'alcool bouillant, l'éther et la benzine. Il cristallise dans l'alcool en lamelles brillantes d'une couleur jaune d'or orangée, qui ressemblent à l'or muissif. Dans la benzine, il forme des touffes de lames qui possèdent un éclat doré.

— Dithiobenzoate d'argent $(\text{C}_7\text{H}_5\text{S}_2)_2\text{Ag}$. C'est un précipité brun, insoluble dans l'eau et dans la benzine.

— ACIDE CHLORODITHIOBENZOÏQUE $\text{C}_6\text{H}_4\text{ClCS}_2\text{SH}$.

On l'obtient en traitant par une solution alcoolique de sulfure de potassium le toluène tétrachloré $\text{C}_6\text{H}_4\text{Cl}_4$, obtenu lui-même par l'action du chlore sur le toluène trichloré

(trichlorure benzoïque) $\text{C}_6\text{H}_5\text{CCl}_3$, qui résulte de la réaction du perchlorure de phosphore et du chlorure de benzoyle. On opère absolument comme pour la préparation de l'acide dithiobenzoïque.

— Chlorodithiobenzoate de plomb $(\text{C}_7\text{H}_4\text{ClS}_2)_2\text{Pb}$.

C'est un précipité couleur de minium, qui se dissout dans la benzine et dans le sulfure de carbone bouillants et qui cristallise, au sein de ces menstrues, en belles aiguilles rouges déliées. Chauffé avec de l'acide chlorhydrique concentré, il donne l'acide chlorodithiobenzoïque libre sous la forme d'une huile d'un rouge tirant sur le violet.

— Sel mercurique $(\text{C}_7\text{H}_4\text{ClS}_2)_2\text{Hg}$. On l'obtient en précipitant une solution alcoolique ou étherée de l'acide libre par le chlorure mercurique. Il est un peu moins soluble dans l'alcool bouillant que le dithiobenzoate; par le refroidissement de sa solution alcoolique, il cristallise en petites lamelles brillantes de la couleur de l'or vert.

THIOBENZOÏLE s. m. (ti-o-bain-zo-y-le — du gr. *theion*, soufre, et de *benzoyle*). Chim. Radical qui fonctionne dans l'acide thiobenzoïque de Fleischer ou acide isothiobenzoïque, dans l'aldéhyde thiobenzoïque ou isothiobenzoïque et dans l'acide dithiobenzoïque, radical qui représente du benzoyle dont l'oxygène est remplacé par du soufre, mais qui n'existe pas à l'état de liberté.

— Encycl. V. THIIBENZOÏQUE.

THIOCHRONIQUE adj. (ti-o-kro-ni-ke). Se dit d'un acide sulfoconjugué qui résulte de l'action de la tétrachloroquinone sur le bisulfite potassique.

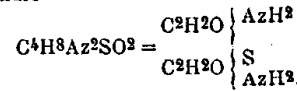
— Encycl. V. QUINONE.

THIODAMAS, roi des Dryopes. V. THÉODAMAS.

THIODIE s. f. (ti-o-di — du gr. *theiodés*, sulfureux). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, de la tribu des pyralides.

THIODIGLYCOLLAMIDE s. f. (ti-o-di-gli-co-la-mi-de). Amide de l'acide thiodiglycollique.

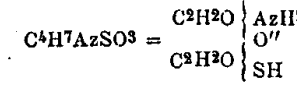
— Encycl. La thiodiglycollamide répond à la formule



On l'obtient en faisant agir le sulfure neutre d'ammonium sur une solution alcoolique de chloracétamide. La réaction, qui consiste dans la substitution d'un atome de soufre à deux atomes de chlore dans une double molécule de chloracétamide, ne laisse aucun doute sur la constitution de ce produit. Ce corps, lavé à l'alcool et recristallisé dans l'eau, forme de petits octaèdres blancs, quadratiques, qui fondent lorsqu'on les chauffe et qui se décomposent alors en répandant l'odeur du sulfure d'ammonium.

THIODIGLYCOLLAMIQUE adj. (ti-o-di-gli-co-la-mi-ke). Chim. Se dit d'une amide acide de l'acide thiodiglycollique.

— Encycl. L'acide thiodiglycollamique



a été découvert par M. Schulze en 1855. Son sel de baryum répond à la formule $(\text{C}_4\text{H}_6\text{AzS}_2\text{O}_3)_2\text{Ba} \cdot \text{H}_2\text{O}$.

Il prend naissance lorsqu'on traite la thiodiglycollamide par l'eau de baryte froide. Le liquide évaporé sur l'acide sulfurique l'abandonne sous la forme d'aiguilles. Si, au contraire, l'évaporation est rapide, ce sel reste sous la forme d'une masse gommeuse. Traité par l'acide sulfurique, le thiodiglycollamate de baryum fournit l'acide thiodiglycollamique libre. Celui-ci peut encore se produire lorsqu'on maintient pendant plusieurs jours le sel d'ammonium à une température de 145°. Il cristallise en prismes incolores, permanents à l'air, qui fondent à 125° et qui, à une température plus élevée, se convertissent en thiodiglycollamide. Il se dissout lentement dans l'eau froide, plus facilement dans l'eau bouillante. Il forme ainsi une solution acide qui ne précipite ni les sels de plomb ni les sels d'argent. Le sel de calcium $(\text{C}_4\text{H}_6\text{AzS}_2\text{O}_3)_2\text{Ca} \cdot \text{H}_2\text{O}$

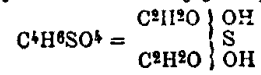
se dépose en petites aiguilles d'une solution sirupeuse. Le sel d'argent $\text{C}_4\text{H}_6\text{AzS}_2\text{O}_3\text{Ag}$ peut aussi cristalliser dans l'eau chaude.

THIODIGLYCOLLYLE s. m. (ti-o-di-gli-co-li-ke). Radical de l'acide thiodiglycollique.

— Encycl. Chim. Chlorure de thiodiglycollyle. Le chlorure de thiodiglycollyle prend naissance lorsqu'on traite l'acide thiodiglycollique par le perchlorure de phosphore. C'est un corps incolore, difficile à purifier, qui donne, avec l'alcool, une huile insoluble dans l'eau. Cette huile ne paraît pas identique avec le thiodiglycollate d'éthyle. L'ammoniaque le décompose avec formation de sulfure aminique.

THIODIGLYCOLLIQUE adj. (ti-o-di-gli-co-li-ke). Chim. Se dit de l'acide diglycollique dans lequel un atome d'oxygène est remplacé par du soufre, et de l'éther qui en dérive.

— Encycl. L'acide thiodiglycollique



représente de l'acide diglycollique; dont un atome d'oxygène est remplacé par du soufre. On peut aussi le considérer comme résultant de la substitution d'un atome de soufre diatomique à deux atomes d'hydrogène dans une double molécule d'acide acétique. On l'obtient en faisant bouillir la thiodiglycollamide jusqu'à cessation de tout dégagement d'ammoniaque, avec de l'eau de baryte. On précipite par l'acétate de plomb la solution aqueuse du sel de baryte ainsi formé, on décompose le sel de plomb par l'acide sulfhydrique et l'on évapore la liqueur filtrée. L'acide thiodiglycollique se dépose alors en cristaux.

Un autre mode de préparation consiste à faire agir le sulfhydrate de potassium sur le chloracétate d'éthyle. Deux molécules de chloracétate perdent chacune leur chlore, auquel se substitue du soufre diatomique qui réunit les deux molécules en une seule; il se forme ainsi du thiodiglycollate d'éthyle. Cet éther, traité par la potasse alcoolique, se saponifie et donne de l'alcool et du thiodiglycollate de potassium. On convertit ce sel en sel de plomb et l'on achève comme dans la méthode précédente.

L'acide thiodiglycollique cristallise en grosses plaques rhombiques, fusibles à 129° suivant Schulze, à 126° suivant Wislicenus; il se volatilise entièrement lorsqu'on le chauffe avec précaution. Il se dissout dans 2,37 parties d'eau à 18° et il est complètement insoluble dans l'alcool. Sa solution aqueuse est précipitée par les sels de plomb et d'argent. Cet acide n'est point attaqué par l'acide chlorhydrique fumant, même à la température de 180°; mais lorsqu'on le chauffe à 150° avec un excès d'acide iodhydrique, il se réduit et se transforme de nouveau en acide acétique.

La plupart des thiodiglycollates sont solubles dans l'eau, insolubles dans l'alcool et facilement cristallisables.

Le sel acide d'ammonium s'obtient par l'action d'une solution alcoolique de sulfure d'ammonium sur le monochloracétate ammoniac. Il cristallise en octaèdres, qui passent très-souvent au prisme. A 180°-200°, il perd de l'eau et de l'ammoniaque et se convertit en thiodiglycollimide $\text{C}_4\text{H}_5\text{AzS}_2\text{O}_2$.

Le sel neutre de potassium cristallise en gros prismes incolores, qui perdent une molécule d'eau de cristallisation à 120°. Wislicenus a obtenu ce sel en aiguilles renfermant aussi une molécule d'eau, par l'action de la potasse alcoolique sur le thiodiglycollate d'éthyle.

Le sel acide de potassium est anhydre, permanent à l'air et moins soluble à l'eau que le sel neutre.

Le sel de baryum $\text{C}_4\text{H}_4\text{Ba}''\text{SO}_4$ à l'état anhydre, forme des cristaux cristallins peu solubles. Lorsqu'on l'abandonne pendant longtemps au sein de son eau mère, il se convertit en un hydrate qui renferme 5 molécules d'eau et qui s'obtient en cristaux prismatiques, inaltérables à l'air, qui deviennent opaques lorsqu'on les plonge dans l'eau.

Le sel cuivrique $\text{C}_4\text{H}_4\text{Cu}''\text{SO}_4 \cdot \text{H}_2\text{O}$ se forme lorsqu'on mêle des solutions modérément concentrées de thiodiglycollate d'ammonium et de sulfate de cuivre. C'est un précipité cristallin d'un blanc bleuâtre qui, lorsqu'on chauffe le liquide, se convertit en cristaux bleus et anhydres.

Le sel neutre de plomb $\text{C}_4\text{H}_4\text{Pb}''\text{SO}_4$ est cristallin et se dissout dans l'eau chaude et l'acide azotique étendu.

Un sel basique $\text{C}_4\text{H}_4\text{Pb}''\text{SO}_4 \cdot \text{Pb}''\text{O}$ se forme lorsqu'on mêle le sel d'ammonium avec du sous-acétate de plomb en solution bouillante.

Le sel d'argent est un précipité floconneux. Le sel de zinc cristallise avec quatre molécules d'eau en plaques rhombiques peu solubles.

— THIODIGLYCOLLIQUE D'ÉTHYLE $\text{C}_4\text{H}_4(\text{C}_2\text{H}_5)_2\text{SO}_4$.

On l'obtient : 1° en saturant la solution alcoolique de l'acide par l'acide chlorhydrique gazeux; 2° avec d'autres produits par l'action du sulfhydrate de potassium sur le monochloracétate d'éthyle. Lorsqu'on traite le produit de cette réaction par l'eau, il se sépare une huile fade qui, rectifiée, donne le thiodiglycollate d'éthyle entre 287° et 268°. Cet éther est un liquide incolore, d'une odeur éthérée faible. Il est insoluble dans l'eau, distille pour la plus grande partie imitée entre 240° et 250° et donne de la thiodiglycollamide sous l'influence de l'ammoniaque.

THIOFORMIQUE adj. (ti-o-for-mi-ke — de *thionique*, et de *formique*). Chim. Se dit d'un acide qui prend naissance par l'action de l'acide sulfhydrique sur l'acétate de plomb.

— Encycl. L'acide thioformique est un composé probablement homologue avec l'acide thi-acétique qui se produit en petite quantité par l'action de l'acide sulfhydrique sur le formiate de plomb entre 200° et 300°. Il forme de petits cristaux transparents, d'odeur alliacée, insolubles dans l'eau, qui peuvent être recristallisés dans l'alcool à 120° et qui se subliment à une plus basse température. Le sulfure de potassium ne les dissout pas, et la lessive de potasse, même bouillante, ne les dissout que très-peu. Leur solution alcoolique

que ne rougit pas le tournesol. Elle donne, avec l'acétate de plomb, un précipité jaunâtre et, avec l'azotate d'argent, un précipité blanchâtre. Ces deux précipités noircissent sous l'influence de la chaleur.

On ne peut guère se figurer la nature de la réaction qui a lieu entre le formate de plomb et l'acide sulfhydrique. Théoriquement, c'est, en effet, de l'acide formique, et non de l'acide thioformique qui devrait se former.

THIOHYDROBROMOBENZOÏQUE adj. (ti-o-i-do-bro-mo-bain-zo-i-ke). Chim. Se dit d'un acide qui résulte de la réduction par l'étain et l'acide chlorhydrique du chlorure qui se forme lorsqu'on traite l'acide orthomobromosulfobenzoylique par le perchlorure de phosphore.

— **Encycl.** L'acide thiohydrobromobenzoylique $C_6H_5Br.SH.CO_2H$ se produit à l'aide de l'acide orthobromosulfobenzoylique. On chauffe le sel potassique de ce dernier corps avec deux molécules de pentachlorure de phosphore et on lave à l'eau le produit de la réaction. On obtient ainsi du chlorure sulfobenzoylique, sous la forme d'une huile entièrement insoluble dans l'eau. On fait bouillir cette huile pendant quelques heures avec de l'acide chlorhydrique et de l'étain, et l'acide qui se produit et qui apparaît sous la forme d'une masse blanche insoluble est lavé à l'eau, après quoi on le dissout dans l'ammoniaque et on le reprecipite par l'acide chlorhydrique. Le précipité, bien lavé, dissous dans l'alcool, précipité par l'eau de sa solution alcoolique et finalement purifié par cristallisation dans l'alcool, constitue l'acide thiohydrobromobenzoylique pur. Cet acide fond à 242° ou 243° . Il est presque insoluble dans l'eau et très-soluble dans l'alcool.

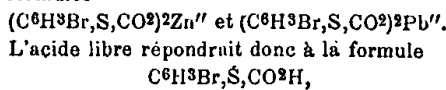
Son sel de zinc $(C_6H_5Br.SH.CO_2)_2Zn$ est insoluble et se précipite lorsqu'on ajoute une solution de sulfate de zinc à une solution de thiohydrobromobenzoylique.

Le sel de plomb $(C_6H_5Br.SH.CO_2)_2Pb$ est blanc, insoluble dans l'eau et s'obtient également par double décomposition au moyen du sel ammoniac et de l'acétate plombique.

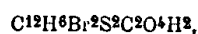
Le sel de baryum $C_6H_5Br.SH.CO_2)_2Ba$ est aussi un précipité blanc. On l'obtient par double décomposition, comme les deux précédents, au moyen du sel ammoniac et du chlorure de baryum; il est un peu plus soluble dans l'eau bouillante que les sels de plomb et de zinc. Par l'évaporation de sa solution aqueuse, il se sépare en cristaux microscopiques.

Le sel de calcium est un précipité blanc qui ressemble au sel de baryum.

Le sel de sodium décomposé par l'action de l'iode donne un acide fusible à 130° , dont les sels de plomb et de zinc sont des précipités blancs, insolubles dans l'eau, répondant aux formules



ou mieux

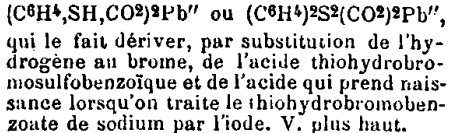


le corps $C_6H_5Br.S.CO_2H$ étant un radical (corps non saturé) d'atomicité impaire qui ne peut, par suite, exister qu'en se doublant.

— **ACIDE MÉTATHIOHYDROBENZOÏQUE.** Lorsqu'on abandonne pendant plusieurs semaines l'acide thiohydrobromobenzoylique avec de l'alcali de sodium et de l'eau, de l'hydrogène se substitue au brome, et, en ajoutant de l'acide sulfurique à la solution alcaline très-étendue, on en précipite l'acide métathiohydrobromobenzoylique en flocons bleus. Comme l'action prolongée de l'hydrogène paraît devoir donner naissance à d'autres produits, il est nécessaire de purifier l'acide brut en le faisant cristalliser à plusieurs reprises dans l'alcool, où il est très-soluble. L'acide métathiohydrobromobenzoylique est peu soluble dans l'eau bouillante, d'où il se sépare par le refroidissement en flocons blancs qui, vus au microscope, ont une apparence cristalline.

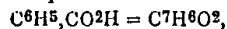
Le sel de zinc est un précipité soluble dans l'eau bouillante, mais incristallisable.

Le sel de plomb répond à la formule

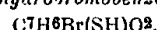


qui le fait dériver, par substitution de l'hydrogène au brome, de l'acide thiohydrobromosulfobenzoylique et de l'acide qui prend naissance lorsqu'on traite le thiohydrobromobenzoylique de sodium par l'iode. V. plus haut.

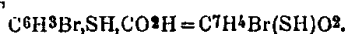
— **REMARQUES.** M. J. Røsters de Lennep, à qui est due l'étude des précédents acides, leur a donné les noms que nous venons d'indiquer. Ces noms nous paraissent impropres. L'acide benzoïque étant



l'acide hydrobenzoïque est $C_7H_8O_2$. L'acide bromohydrobenzoïque serait donc $C_7H_7BrO_2$ et l'acide thiohydrobromobenzoylique



Or, l'acide obtenu par M. J. Røsters de Lennep, et que nous venons de décrire, ne répond pas à la formule $C_7H_6Br(SH)O_2$, mais bien à la formule $C_7H_4Br(SH)O_2$. On a, en effet,



Or, la formule $C_7H_4Br(SH)O_2$ n'est plus celle de l'acide thiohydrobromobenzoylique, mais celle de l'acide thioxybromobenzoylique (thioxy,

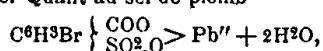
parce qu'elle renferme un groupe SH et un groupe OH, puisqu'elle dérive de l'acide oxybenzoïque par la substitution de S à O). L'acide benzoïque étant $C_6H_5.CO_2H$, l'acide bromobenzoylique est, en effet, $C_6H_4Br.CO_2H$, l'acide oxybenzoïque $C_6H_5Br(OH).CO_2H$ et l'acide thioxybromobenzoylique



La même remarque s'applique à l'acide que nous avons décrit d'après M. J. Røsters de Lennep sous le nom d'acide métathiohydrobenzoïque et qui n'est, en réalité, que l'acide métathioxybenzoïque.

Les noms de M. J. Røsters de Lennep sont donc impropres, et il est difficile de se rendre compte des raisons qui ont porté ce chimiste à les adopter.

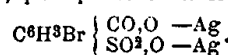
— **APPENDICE. ACIDE ORTHOMONOBROMOSULFOBENZOÏQUE.** Cet acide cristallise en toutes petites aiguilles déliquescentes; on l'obtient en décomposant le sel de plomb par l'hydrogène sulfuré. Quant au sel de plomb



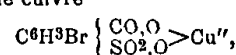
M. J. Røsters de Lennep l'a préparé en faisant bouillir, avec le carbonate de plomb, l'acide brut qui résulte de l'action de l'anhydride sulfurique à chaud sur l'acide bromobenzoylique et dont nous décrivons plus bas la préparation en nous occupant des sels de calcium et de baryum.

L'orthobromosulfobenzoylique de plomb cristallise en masses verruqueuses, formées d'aiguilles agglomérées. Il est légèrement soluble dans l'eau et dans l'alcool, assez cependant dans ce dernier liquide pour qu'on puisse l'y faire cristalliser à plusieurs reprises et le purifier ainsi.

Le sel d'argent préparé par l'action de l'acide libre sur le carbonate d'argent cristallise en aiguilles blanches difficilement solubles dans l'eau, qui répondent à la formule

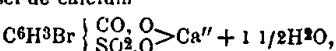


Le sel de cuivre



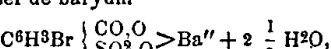
obtenu comme le sel d'argent, forme des masses vertes, verruqueuses, formées d'aiguilles agglomérées, qui sont fort peu solubles dans l'eau.

Le sel de calcium



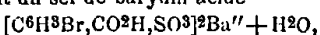
peut être obtenu comme il suit. Un mélange d'acide bromobenzoylique fusible à 152° et d'une quantité d'anhydride sulfurique à peine suffisante pour le liquéfier est chauffé jusqu'à ce qu'il ne se dégage plus d'anhydride sulfurique. On jette ensuite le produit dans l'eau, on filtre pour séparer l'acide bromobenzoylique inattaqué et l'on sature la liqueur par la chaux vive ou le carbonate de chaux. Ce sel forme des aiguilles microscopiques, facilement solubles dans l'eau et difficilement solubles dans l'alcool, soit à chaud, soit à froid. On peut facilement le purifier par cristallisation dans l'alcool.

Le sel de baryum



se prépare comme le sel calcique; il cristallise en touffes d'aiguilles facilement solubles dans l'eau et l'alcool bouillant. Traité par l'acide sulfurique, il fournit l'acide libre chargé d'acide sulfurique, dont on le débarrasse en le transformant en sel de plomb, qu'on décompose ensuite par l'hydrogène sulfuré.

Le sel de magnésium forme de petites aiguilles très-solubles dans l'eau et difficilement solubles dans l'alcool, soit à froid, soit à chaud. Outre ces sels, tous neutres, on connaît un sel de baryum acide

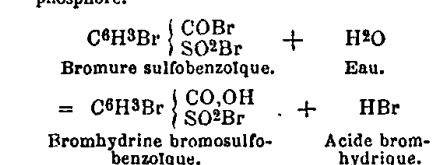
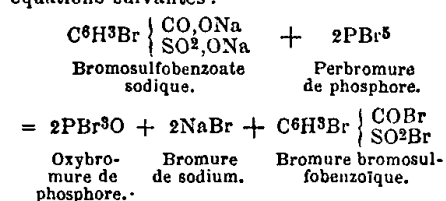


qui cristallise mieux que le sel neutre en aiguilles distinctes, quoique petites, et qu'on obtient en faisant cristalliser le sel neutre dans l'acide chlorhydrique; un sel de sodium acide, $C_6H_5Br.CO_2H.SO_3ONa$, obtenu de la même manière que le sel acide de baryum et qui cristallise dans l'alcool en grosses aiguilles distinctes; enfin un sel acide de calcium, qui cristallise en aiguilles polies et déliées lorsqu'on évapore la solution chlorhydrique du sel neutre.

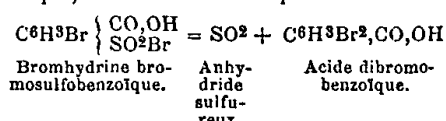
Tous ces sels, et les sels neutres surtout, cristallisent mal. On ne les purifie pas aisément et il est difficile de déterminer l'eau de cristallisation qu'ils renferment. L'acide orthomobromosulfobenzoylique est souvent désigné, plus simplement, par le nom d'acide bromosulfobenzoylique et ses sels sous le nom de bromosulfobenzoylates.

— **ACTION DU PENTABROMURE DE PHOSPHORE SUR LE BROMOSULFOBENZOÏQUE DE SODIUM.** L'action mutuelle du bromosulfobenzoylique de sodium et du pentabromure de phosphore donne une huile qui, lavée d'abord à l'eau pour être débarrassée du bromure sodique, puis bouillie avec ce liquide de manière que le groupe COBr se transforme en groupe CO.OH, forme la bromhydrine de l'acide bromosulfobenzoylique $C_6H_5Br.CO_2H.SO_2Br$. Ce corps

prend naissance conformément aux deux équations suivantes :

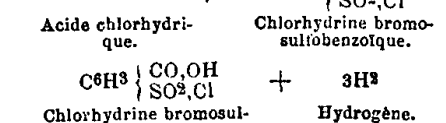
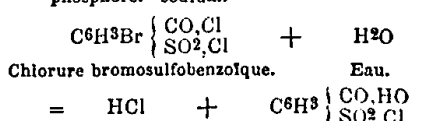
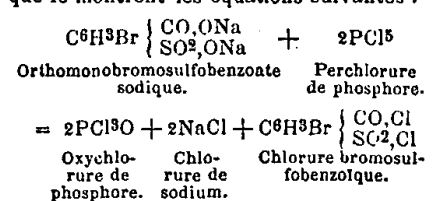


Chauffée, la bromhydrine bromosulfobenzoylique perd SO_2 et laisse de l'acide dibromobenzoylique, conformément à l'équation



Ce dernier acide a été, d'ailleurs, préparé en trop petite quantité pour être purifié. Par deux ou trois sublimations cependant, on a pu l'obtenir en aiguilles fusibles entre 182° et 184° .

Le perchlorure de phosphore agit probablement comme le perbromure, ce qui permet d'expliquer la formation de l'acide thioxybromobenzoylique (acide thiohydrobromobenzoylique de M. Røsters de Lennep), ainsi que le montrent les équations suivantes :



Tous ces corps sont des dérivés bromés de l'acide sulfobenzoylique et des composés qui en dérivent.

THIOIS, OISE s. et adj. (ti-oi). Allemand, Allemande. Vieux mot.

— s. m. Linguist. Ancienne langue allemande, et particulièrement dialecte franc.

THIOLLET (François), architecte français, né à Poitiers en 1782, mort à Paris vers 1864. Il s'est fort peu soucié, durant sa longue carrière, de l'esthétique de son art; son esprit est resté froid, essentiellement utilitaire et pratique; il n'a même dirigé que fort peu de constructions : le gymnase Amoros, le monument funéraire de Reicha, etc. Mais, en revanche, il a écrit beaucoup de traités *ex professo*. On a de lui des recueils intéressants, qui lui ont valu d'être nommé professeur au Dépôt d'artillerie. Nous citerons de Thiollet : *Traité d'ornements* (1819); *Antiquités, monuments et vues pittoresques du haut Poitou* (1823-1824); *l'Art de lever les plans* (1825); *Choix de maisons, édifices et monuments de Paris* (1830); *Recueil de décoration intérieure* (1832-1833); *Modèles et dessins pour la décoration* (1836-1837); *Recueil de machines employées dans les constructions* (1838); *Principes et études d'architecture* (1839); *Leçons d'architecture* (1842). On lui doit encore une édition de la *Collection des portes monumentales de Donaldson* (1837) et du *Traité de l'art de la charpente* de Krafft. Ces ouvrages jouissent d'une certaine autorité dans le monde des architectes et des constructeurs.

THIOMÉNAPHTOXYL-NITRILE s. m. (ti-o-mé-na-fto-ksil-ni-tri-le). Chim. Produit qui résulte de l'union du cyanure de naphthyle avec l'acide sulfhydrique.

— **Encycl.** V. MÉNAPHTOXYLIQUE.

THION DE LA CHAUME (Claude-Esprit), médecin militaire, né à Paris en 1750, mort en 1786. Il fit ses études médicales à Paris, mais il prit le grade de docteur en médecine à la Faculté de Reims. En 1773, il fut nommé médecin de l'hôpital militaire de Monaco. Au bout de cinq ans, il passa, au même titre, à l'hôpital militaire d'Ajaccio. Nommé médecin d'un corps de troupes destiné à faire le siège de Minorque, puis de Gibraltar, il eut à combattre une épidémie meurtrière qui se déclara sur les escadres fran-

çaise et espagnole combinées, et il en fut lui-même atteint. Rentré en France, il fut nommé médecin par quartier du comte d'Artois. Les premiers symptômes de la phthisie pulmonaire se déclarèrent chez lui dans l'hiver de 1785-1786. Il alla habiter le midi de la France, mais le climat ne put rien contre sa maladie; il mourut l'année suivante. Ses écrits sont peu nombreux, mais très-estimables; en voici la liste : *Tableau des maladies vénériennes* (Paris, 1772, in-8°); *Topographie d'Ajaccio et recherches préliminaires sur l'île de Corse* (1872, in-4°); *Mémoire sur les maladies qui règnent le plus communément parmi les troupes pendant la saison de l'automne, sur les moyens de les prévenir et sur la méthode la plus simple, la plus facile et la moins dispendieuse de les traiter* (1789); *Essai sur les maladies des Européens dans les climats chauds et sur les moyens de les prévenir*, traduit de l'anglais de Lind (Paris, 1785, 2 vol. in-12).

THIONAMIDE s. f. (ti-o-na-mi-de). Chim. Amide de l'acide sulfureux, qui prend naissance dans l'action du gaz ammoniac sec sur le chlorure de thionyle.

— **Encycl.** V. SULFUREUX.

THIONAPHTATE s. m. (ti-o-na-fta-te — du gr. *theion*, soufre, et de *naphthique*). Chim. Nom donné aux sels de l'acide thionaphtique. On les appelle aussi DISULFONAPHTALATES, HYPOSULFONAPHTALATES, et surtout NAPHTHYLÈNE-SULFATES.

— **Encycl.** V. SULFUREUX.

THIONAPHTIQUE adj. (ti-o-na-fti-ke — du gr. *theion*, soufre, et de *naphthique*). Chim. Se dit d'un éther sulfureux acide de l'oxynaphtol. On l'appelle aussi quelquefois ACIDE DISULFONAPHTALIQUE, ACIDE HYPOSULFONAPHTALIQUE, mais plus souvent ACIDE NAPHTHYLÈNE-SULFUREUX.

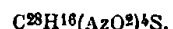
— **Encycl.** V. SULFUREUX.

THIONATE s. m. (ti-o-na-te — du gr. *theion*, soufre). Chim. Sel formé par la combinaison d'un acide de la série thionique avec une base.

THIONESE s. m. (ti-o-nè-sa-le — du gr. *theion*, soufre). Chim. Composé qui prend naissance dans l'action de la chaleur sur le thioibenzol, le sulfure de benzyle, le disulfure de benzyle et la sulfobenzide.

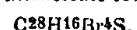
— **Encycl.** Le thionessale $C_6H_5S_2$ se produit en même temps que le stilbène, dans la distillation sèche du thioibenzol. Le sulfure et le disulfure de benzyle et la sulfobenzide en fournissent aussi. On l'obtient en épuisant d'abord le produit de la distillation par l'éther, où il est peu soluble, et en reprenant ensuite le résidu par le pétrole bouillant. Par le refroidissement de l'hydrocarbure, le thionessale cristallise en aiguilles soyeuses, fusibles à 180° , petites et blanches. On peut, au lieu de l'extraire par le pétrole, l'extraire par l'alcool, mais le pétrole vaut mieux parce que, du pétrole à l'éther, sa solubilité va en diminuant. Lorsqu'on le prépare au moyen du sulfure ou du disulfure de benzyle ou au moyen de la sulfobenzide, on opère de la même manière. Dans le cas du sulfure de benzyle $(C_6H_5)_2S$, il distille d'abord du toluène et du sulfhydrate de benzyle, puis du toluylène (stilbène), puis, à une température très-élevée, un mélange de sulfure de toluylène et de thionessale.

Le thionessale fondu, lorsqu'on le refroidit, demeure liquide encore pendant quelque temps et ne se solidifie que quand sa température est égale à celle de l'air ambiant; il se prend alors en une masse à structure cristalline. A 229° , il cristallise aussitôt qu'on jette un cristal dans la masse en fusion. Contrairement à ce qui avait été dit, il paraît n'être décomposé ni par la potasse en fusion ni par le sodium métallique. A plus forte raison, la potasse alcoolique même bouillante est-elle sans action sur lui. L'acide azotique bouillant le convertit lentement en une croûte jaune de tétranitrothionessale



Le brome l'attaque avec violence, avec production d'une masse solide qui présente la formule $C_6H_5Br_4S$ du tétrabromothionessale; lorsqu'on fait agir le brome en présence de l'eau, le corps produit répond à la formule $C_6H_5Br_3S$ et constitue du tribromothionessale.

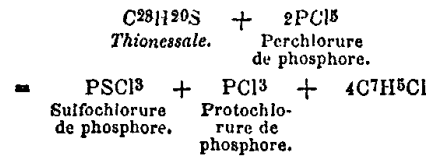
— **TRIBROMOTHIONESSALE** $C_6H_5Br_3S$. C'est une poudre grenue jaunâtre, qui prend naissance lorsqu'on ajoute du brome à du thionessale en suspension dans l'eau. Lavée à l'alcool et à l'éther bouillant, cette poudre se dissout dans les pétroles d'un point d'ébullition élevé et y cristallise par le refroidissement en petites aiguilles microscopiques très-dures. Le tribromothionessale fond entre 225° et 270° ; il n'est attaqué ni par la potasse alcoolique ni par la benzine bouillante tenant du sodium en suspension. Un nouveau traitement par le brome le convertit en thionessale tétrabromé



entièrement insoluble dans l'alcool, l'éther et le pétrole.

Chauffé entre 130° et 140° avec deux mo-

lécules de pentachlorure de phosphore, le *thionessal* se décompose suivant l'équation :

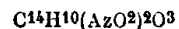


Le produit, huileux, se solidifie par l'addition de l'eau. Il est peu soluble dans l'alcool, très-soluble dans l'éther et la benzine chaude, d'où il se sépare, par le refroidissement, en aiguilles fusibles entre 130° et 132°.

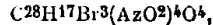
Ce corps qui répond à la formule $\text{C}^{17}\text{H}^{10}\text{Cl}$, ou à un multiple de ses rapports, n'est point altéré lorsqu'on le chauffe à 180° avec de l'eau ou de l'ammoniaque alcoolique, ou lorsqu'on le soumet à l'action du sodium en suspension dans la benzine bouillante.

Ajoutons toutefois que, contrairement à ces résultats publiés par Fleischer, Dorn assure que le *thionessal* ne perd pas son soufre sous l'influence du perchlorure de phosphore. D'après ce dernier chimiste, lorsqu'on chauffe le mélange de ces deux corps dans un vase ouvert, il se formerait du dichlorothionessal $\text{C}^{28}\text{H}^{12}\text{Cl}_2\text{S}$, lequel se présenterait en cristaux blancs, fusibles à 219°; on vase clo, 4 atomes d'hydrogène au lieu de 2 seraient remplacés par du chlore; mais le soufre resterait toujours dans la molécule. Dorn a, en outre, remarqué qu'on peut faire passer le *thionessal* sur du fer très-divisé chauffé au rouge sombre, sans que ce composé subisse d'altération. Si l'on remplace le cuivre par le fer, la majeure partie du *thionessal* passe encore inaltérée, mais il se forme une très-faible quantité d'un produit fusible à 60°, qui est probablement du tolane $\text{C}^{14}\text{H}^{10}$. Traité par un mélange d'acide chlorhydrique et de chlorate potassique, le *thionessal* se convertit en oxylépidène (v. LÉPIDÈNE); le dichlorothionessal, subissant la même transformation, se convertit en dichloroxylépidène.

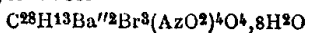
Nous avons déjà dit que l'acide azotique fumant agit énergiquement sur le *thionessal* en produisant d'abord du nitrothionessal amorphe $\text{C}^{28}\text{H}^{12}(\text{AzO}_2)_4\text{S}$. Il se forme ensuite un autre composé nitré, exempt de soufre et répondant à la formule



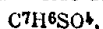
et enfin de l'acide paranitrobenzoïque et de l'acide sulfurique. Le tribromothionessal, traité par l'acide azotique, donne une poudre jaune $\text{C}^{28}\text{H}^{12}\text{Br}_3(\text{AzO}_2)_4\text{O}_8$ peu soluble dans l'alcool chaud, et un acide



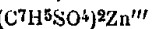
facilement soluble dans l'alcool et l'éther, fusible à 180° et susceptible de former avec la baryte un sel



cristallisé en nodules jaunâtres. A la température ordinaire, le *thionessal* se dissout dans l'acide sulfurique fumant; il se dissout également dans l'acide sulfurique ordinaire; mais alors il faut chauffer. Dans les deux cas, il se forme un acide déliquescant



qui cristallise dans l'alcool en lamelles ou en touffes d'aiguilles. Cet acide donne un sel de baryum $(\text{C}^{17}\text{H}^{10}\text{SO}_4)^{1/2}\text{Ba}^{1/2} + 4\text{H}_2\text{O}$ cristallisable en crâtes dures, et un sel de zinc



cristallisable en aiguilles ou en lames déliquescentes.

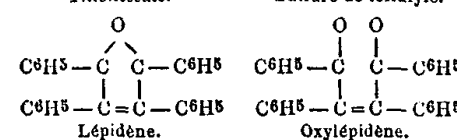
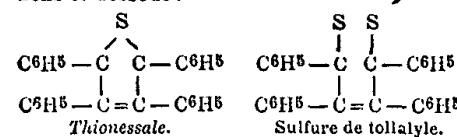
La vapeur de *thionessal* dirigée sur de la chaux sodée chauffée au rouge donne du sulfure de tellaïde, qui passe dans le récipient sous la forme d'une poudre jaune.

Le *thionessal* et le sulfure de tellaïde sont des composés sulfurés analogues aux composés connus sous le nom de lépidène et d'oxylépidène. Le sulfure de tellaïde n'est donc que du *thionessal* sursulfuré et répond à la formule $\text{C}^{28}\text{H}^{12}\text{S}_3$. C'est à cause de ces analogies qu'on a adopté pour le *thionessal* la formule $\text{C}^{28}\text{H}^{12}\text{S}$ au lieu de la formule



que l'on avait admise pendant très-long-temps.

Dorn représente le *thionessal* et le sulfure de tellaïde d'une part, le lépidène et l'oxylépidène d'autre part, par des formules de constitution qui font ressortir le parallélisme qui existe entre ces corps, et que nous donnons ci-dessous :



THIONIDES s. m. pl. (ti-o-ni-de — gr. *theion*, soufre). Chim. Famille de corps qui comprend le soufre et ses composés.

THIONIQUE adj. (ti-o-ni-ke — du gr. *theion*, soufre). Chim. Qui a rapport au sou-

fre ou à ses composés. || *Série thionique*, Série d'acides produite par la combinaison du soufre avec l'oxygène.

— **Encycl.** La série *thionique* comprend des acides dont le premier (dithionique) représente de l'acide sulfureux et de l'acide sulfurique unis, avec élimination d'une molécule d'eau, et dont les autres (trithionique, tétrathionique et pentathionique) représentent de l'acide dithionique auquel se sont ajoutées une, ou deux, ou trois molécules de soufre. A côté de ces corps il faut placer un acide qui dérive de l'acide trithionique par la substitution d'un atome de sélénium à un atome de soufre.

On a encore désigné l'acide dithionique sous le nom d'acide hyposulfurique et les acides tri, tétra et pentathionique, sous les noms d'acides hyposulfuriques monosulfurés, hyposulfuriques bisulfurés et hyposulfuriques trisulfurés. Ces noms sont aujourd'hui abandonnés.

Tous les composés de la série *thionique* sont étudiés au mot **SOUFRE**.

THIONVILLE, en allemand *Diedenhofen*, ancienne ville de France (Moselle), ch.-l. d'arrond., à 27 kilom. de Metz, station du chemin de fer de Paris à Luxembourg, sur les deux rives de la Moselle, cédée à la Prusse par le traité de Francfort (10 mai 1871), et qui fait partie depuis lors de l'Alsace-Lorraine; 3,770 hab. Place forte de 1^{re} classe; collège communal; produits agricoles, chanvre, lin; brasseries, tanneries, fabrique de tuyaux de drainage, tuileries, distilleries d'eau-de-vie, verreries, forges. La ville est située presque entièrement sur la rive gauche de la Moselle; la partie établie sur la rive droite consiste exclusivement en un fort de construction moderne, renfermant une belle caserne de cavalerie, l'hôpital et la prison militaires, des magasins et une promenade où se tiennent tous les ans une foire très-importante.

L'histoire monumentale de Thionville, qui serait si curieuse à tant de titres, est malheureusement, et en dépit de savantes recherches, à peu près inconnue. Le palais qui vit la cour de Charlemagne et de ses descendants, les édifices dont ils ne manquèrent pas, sans doute, de doter leur résidence, seraient un précieux sujet d'étude pour l'historien. Il n'en reste malheureusement que des souvenirs. La tour du château des comtes de Luxembourg, qui remonte, dit-on, au x^e siècle et qui est désignée vulgairement sous le sobriquet de tour aux Pucés, constitue à peu près tout ce qui reste du Thionville du moyen âge. On y trouve cependant, au dire de quelques savants, certains vestiges de construction qui dateraient du temps de Charlemagne. Près de la tour aux Pucés s'élève une jolie maison de la Renaissance, offrant de charmants détails d'architecture et de sculpture. Le beffroi appartient au xiv^e et au xv^e siècle. A côté s'élève l'église paroissiale, bâtie au xviii^e siècle et offrant un portail d'ordre dorique, compris entre deux tours que termine une plate-forme. On remarque à l'intérieur les colonnes ioniques de la nef et le baldaquin rehaussé de dorures qui surmonte le maître-autel. Le beau pont en pierre qui relie la ville au fort de la Double-Couronne a 125 mètres de longueur et a remplacé un pont très-ancien. Mentionnons aussi la sous-préfecture, le collège, le théâtre et la halle aux blés.

— **Histoire.** Thionville (*Theodonis villa*) doit, suivant la tradition, son origine à un chef franc, Théodon, qui, venu d'Allemagne à l'époque des invasions, choisit un vaillon fertile sur la rive gauche de la Moselle et y jeta les fondements d'un château qui, plus tard, devint célèbre au temps de la domination carlovingienne sous le nom de son fondateur. A cette époque on le voit, en effet, figurer parmi les résidents habituels des souverains. Tout à tour visité par Charlemagne et par ses fils, le château de Thionville fut le théâtre de plusieurs événements importants de cette époque. En 783, la reine Hildegarde y perdit la vie. Plusieurs assemblées générales de la nation et quelques conciles s'y tinrent successivement; c'est à Thionville notamment que les prélats restés fidèles à la cause royale et présidés par l'évêque Drogon, fils naturel de Charlemagne, vengèrent Louis le Débonnaire en déposant Ebbon, archevêque de Reims, auteur principal de la chute du monarque. Thionville passa ensuite sous l'obéissance de Lothaire, de Louis le Germanique et de Lothaire II (840-855). A partir de cette dernière date, le château cessa d'être résidence royale et la garde en fut simplement confiée à un gouverneur. Quant à la ville proprement dite, elle ne tarda pas à se grouper à l'ombre des murailles de la forteresse, dont le secours était indispensable à cette époque pour protéger les populations contre les invasions incessantes. Il en résulta bientôt une place importante qui, en 936, excita les craintes de l'empereur Othon I^{er} : après s'être emparé de Metz, il marcha sur Thionville et en détruisit la chapelle et quelques fortifications naissantes. De 963 à 1354, Thionville, tout en demeurant sous la suzeraineté impériale, figura dans une cession du château de Luxembourg (*Lucilinburhuc*) et de quelques autres domaines, consentie par un abbé de Trèves à Sigefroy, comte des Ardennes. Les descendants de Sigefroy octroyèrent à la ville, dès

1239, une charte de commune; sa municipalité fut organisée et les comtes instituèrent un sénéchal qui, à l'autorité militaire, réunissait la haute juridiction administrative. C'est à Thionville que fut décidée en 1324, entre le duc de Lorraine, Ferry IV, Edouard I^{er}, comte de Bar, Baudouin, archevêque de Trèves, et Jean, roi de Bohême et comte de Luxembourg, l'entreprise qui avait pour objet l'abolition de la république messine. La guerre qui s'alluma bientôt porta ses ravages jusqu'aux murs de la ville où elle avait pris naissance. Le dernier comte de Luxembourg, héritier de Sigefroy, ayant péri à la bataille de Crécy, l'empereur Charles IV érigea en duché le comté en faveur de son frère Venceslas (1354). La jacquerie exerça peu de temps après ses vengeances dans Thionville. En 1388, Venceslas II, ruiné par ses prodigalités, fut forcé d'engager le duché de Luxembourg à Josse, marquis de Moravie; le duc d'Orléans remboursa à ce dernier la somme prêtée et devint ainsi le détenteur provisoire du duché; il se rendit à Thionville et en prit possession. Cette possession ne fut pas de longue durée, grâce à l'assassinat du duc par Jean sans Peur (1407), et Luxembourg et Thionville, après être retournés au marquis Josse, passèrent bientôt entre les mains d'Elisabeth de Goritz à l'époque de son mariage avec Antoine de Bourgogne (1409). Les difficultés qu'elle éprouva, après la mort de ce dernier, à résister aux tentatives de la maison de Saxe, la décidèrent à appeler à son aide le duc de Bourgogne, Philippe le Bon : cet appel irrita les Thionvillois, qui ouvrirent leurs portes aux troupes saxonnes, tandis qu'Elisabeth était contrainte à la fuite. Philippe le Bon accourut et mit le siège devant la place; il s'éloigna, désespérant de la réduire, quand elle tomba par surprise en son pouvoir (1443). Jean de Neufchâtel en prit aussitôt possession au nom d'Elisabeth et du duc. En 1451, la lutte recommença. Un traité, dont Jacques de Sierck, archevêque de Trèves, fut le principal médiateur, et par lequel Thionville se trouva confiée à la garde de ce prélat, interrompit momentanément. La mort de Ladislas V, roi de Hongrie et de Bohême, dont le beau-frère céda ses droits à Charles VII, changea encore cet état de choses. Le roi de France ne parut pas néanmoins avoir jamais pris possession de ses nouveaux États à cette époque; car nous voyons le Luxembourg et, par conséquent, Thionville faire partie du domaine des ducs de Bourgogne jusqu'au moment où ce dernier État passa sous la domination de la maison impériale d'Autriche par le mariage de Marie de Bourgogne avec l'archiduc Maximilien. En 1514, Robert de La Marck, duc de Bouillon, fit cependant sur Thionville et au nom du roi de France une tentative qui échoua. La ville augmenta, quatre ans plus tard, ses anciennes fortifications; Charles-Quint, qui s'en trouvait alors le souverain, récompensa Thionville par de nombreux privilèges et par l'établissement d'une foire franche. La grande lutte de Charles-Quint et de François I^{er} eut, comme on le sait, pour principal théâtre le pays messin : Thionville ne tarda pas à s'applaudir de ses sacrifices; car, tandis que Metz, assiégée par les troupes royales, tombait en leur pouvoir, l'ancienne cité carlovingienne repoussait victorieusement toutes les attaques et demeurait sous l'obéissance espagnole. Le 23 juin 1558, enveloppée par l'armée du duc de Guise, elle fut forcée de capituler après deux mois de siège. Elle rentra néanmoins au pouvoir de la monarchie espagnole à la suite du traité de Cateau-Cambrésis, le 3 juin de l'année suivante. L'occupation française, en obligeant les habitants de Thionville, Espagnols ou Allemands pour la plupart, à émigrer, avait enlevé à la place son ancienne splendeur. Sans cesse sous le coup des entreprises de la garnison de Metz, investie successivement par les troupes de Henri de Bouillon en 1596, et par celles du maréchal de Biron en 1597, sa décadence était complète l'année suivante, époque où fut conclue la paix de Vervins. Les événements de la guerre de Trente ans attirèrent sur Thionville de nouveaux désastres : ses environs furent ravagés par le duc de Weimar et une épidémie acheva de décimer la population. La place retrouva cependant assez d'énergie, en 1639, pour opposer une vive résistance au marquis de Feuquières, qui vint l'assiéger, le 15 mai, à la tête d'une armée de 12,000 hommes; Thionville fut, il est vrai, secourue en cette circonstance par Piccolomini, qui, après avoir jeté des renforts dans la place, livra bataille à l'armée française et la défit. La victoire de Rocroy mit seule fin aux succès des Espagnols; le grand Condé marcha aussitôt sur Thionville, l'investit, et la ville, après une résistance héroïque pendant laquelle son maire et son gouverneur furent tués sur la brèche, dut capituler pour éviter un dernier assaut dont l'issue n'offrait plus d'espoir à la garnison. Devenue dès lors ville française, Thionville, tout en conservant ses anciens privilèges, fut gouvernée comme les autres villes du royaume. Elle fut placée sous la juridiction du parlement de Reims. Louis XIV chargea Vauban d'y élever de nouvelles fortifications. En 1673, la ville fut dotée du remarquable pont couvert qui traverse la Moselle et que construisit Rodolphe de Salsgaber. A partir de cette époque jusqu'à la

Révolution, aucun fait marquant ne signale l'histoire politique, militaire ou civile de la place. En 1792, le 23 août, les Autrichiens, sous les ordres du prince de Hohenlohe-Kirchberg, parurent sous ses murs. Le blocus, conduit faiblement, ne causa à Thionville qu'un dommage insignifiant, et la place, défendue par Wimpfen, fut délivrée le 16 octobre de la présence des étrangers. Un corps d'émigrés accompagnait les Autrichiens et parmi eux se trouvait Chateaubriand, qui fut blessé au cours du blocus. L'invasion de 1814 fournit à Thionville une nouvelle occasion de signaler l'excellence de ses fortifications : un corps d'armée prusso-hessois vint l'investir, et cette fois conduisit le blocus avec la plus grande vigueur. Thionville était alors commandé par le général Léopold Hugo, le père du poète, qui déploya dans ces circonstances difficiles des talents et une énergie rares. Manquant de troupes et des approvisionnements les plus indispensables, il se défendit jusqu'au moment où le Sénat adhéra à l'acte d'abdication de Bonaparte. Le dernier épisode de l'histoire de Thionville est le siège et la prise de cette ville par les Allemands en 1870 (v. plus bas) et la perte pour la France d'une de ses plus importantes places fortes.

Plusieurs conciles ont été tenus dans cette ville. Dans celui de 805, Charlemagne publia un capitulaire en seize articles sur des questions de discipline et autres. Au concile de 822, l'empereur Louis pardonna à tous ceux qui avaient pris part à la révolte du roi d'Italie, Bernard, contre son autorité. Cette assemblée édicta de fortes peines contre ceux qui frappaient un clerc. Le concile de 835 fut convoqué par l'empereur Louis le Débonnaire, pour faire annuler les procédures faites contre lui, lorsqu'il fut déposé par les intrigues de son fils Lothaire, au concilium de Compiègne en 833. En 844, l'empereur Lothaire, s'étant réconcilié avec ses frères Charles et Louis, convoqua un concile près de Thionville, dans un endroit appelé aujourd'hui Jeust, alors *Judicium*. Les trois frères promirent, en présence d'un grand nombre de prélats, présidés par l'évêque de Metz, Drogon, de garder entre eux une paix inviolable et de concourir ensemble à repaquer les maux de l'Eglise si profondément troublée par leurs divisions.

Thionville a vu naître le littérateur Pierre Stator, l'historien François de Bock et le célèbre conventionnel Merlin de Thionville.

Thionville (SIÈGE ET CAPITULATION DE), un des épisodes de la guerre franco-allemande de 1870-1871. L'investissement de cette place de guerre, située à peu de distance de la frontière prussienne, suivit presque immédiatement nos premières défaites, et rencontra tout d'abord une énergique résistance. Jusqu'aux premiers jours d'octobre, les opérations du siège ne furent pas poussées très-vigoureusement, et plusieurs fois la garnison, dans des sorties hardiment exécutées, put bouleverser les travaux de l'ennemi et lui infliger même des pertes sérieuses. Le 6 septembre, un parlementaire prussien se présenta devant la place et la somma de se rendre pour éviter un bombardement immédiat; mais il ne remporta qu'un refus énergique du commandant, M. Turnier, colonel de l'état-major des places. Vers le milieu d'octobre, le siège commença à être poussé avec plus d'activité; l'investissement était alors complet, et l'ennemi attendait, pour agir avec plus d'efficacité, les gros canons qui avaient servi à foudroyer Strasbourg. Jusque-là Thionville, qui, en 1814, pendant onze mois, avec Wimpfen, s'était défendu victorieusement contre l'armée autrichienne, avait tenu en respect et même à distance le corps assiégeant. Après la désastreuse capitulation de Metz (28 octobre), de nouveaux renforts purent se diriger sur Thionville, et la 14^e division du 7^e corps de l'armée allemande, qui faisait le siège de la place sous les ordres du général von Kamecke, put prendre une initiative meurtrière. Après avoir établi 16 batteries, occupé les villages environnants et exécuté quelques travaux d'approche, l'ennemi inaugurait, le 13 novembre, un de ces bombardements sauvages que les Prussiens se font gloire d'avoir réunis en honneur. Le commandant, M. Turnier, demanda vainement à ce von Kamecke de laisser les femmes et les enfants quitter la ville; la réponse brutale fut que leur présence hâterait le dénouement, ce que, dans le style des universités allemandes on appelle le *moment psychologique*. De tels récents remettent en mémoire ce jugement exact que H. Heine portait sur les Prussiens ses compatriotes : « La nature les avait faits bêtes; la science les a rendus méchants. » 80 pièces tonnaient contre la malheureuse ville, avec une intensité de 18 coups par minute. Après avoir cessé pendant quelques jours, la pluie de boulets et d'obus recommença à inonder Thionville le 22 novembre, continua le 23 sans interruption et redoubla de fureur dans la nuit du 23 au 24. La ville était presque entièrement détruite, et le commandant se décida à capituler dans la journée du 24. Le lendemain, à onze heures du matin, les Prussiens firent leur entrée dans Thionville, où ils s'emparèrent de 200 canons et firent 4,000 prisonniers.

Dans sa séance du 18 août 1872, le conseil

d'enquête a émis l'avis suivant sur la capitulation de Thionville :

« Considérant que le colonel Turnier, commandant supérieur de la place de Thionville, a rendu à l'ennemi la place dont le commandement lui était confié sans avoir rempli les conditions exigées pour une capitulation par le décret du 13 octobre 1863; que, de son propre aveu, il pouvait encore tenir quelques jours ;

« Considérant qu'il a livré à l'ennemi un matériel de guerre intact, une quantité considérable de munitions et d'approvisionnement sans avoir rien tenté pour les détruire; qu'il a accepté dans la capitulation la clause en vertu de laquelle les officiers, séparant leur sort de celui de la troupe, étaient autorisés à rentrer dans leurs foyers, en prenant l'engagement d'honneur de ne pas servir contre l'Allemagne pendant la guerre ;

« Est d'avis que le colonel Turnier mérite le blâme. »

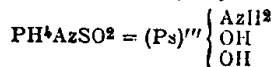
Ajoutons que ce colonel Turnier, qui gardait si précieusement ses canons intacts pour les Allemands, est celui dont le nom revient si souvent, relativement aux émissaires et aux dépêches, dans la douloureuse histoire de la capitulation de Metz.

THIONYLE s. m. (ti-o-ni-le — du gr. *theon*, soufre; *ylé*, matière). Chim. Nom que l'on donne au radical diatomique qui fonctionne dans l'acide sulfureux et dans le chlorure qui en dérive.

— **Encycl.** V. SULFUREUX ET SOUFRE.

THIOPHOSPHAMIQUE adj. (ti-o-fos-fa-mi-ke — du gr. *theon*, soufre; *phosphore*, et de *amiqué*). Chim. Se dit de l'acide phosphorique dans lequel un tiers de l'oxygène est remplacé par du soufre.

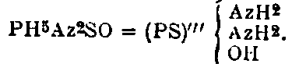
— **Encycl.** L'acide thiophosphorique



a été découvert par MM. Gladstone et Holmes, qui lui avaient donné le nom d'acide sulfoxyphosphorique. Il se forme lorsqu'on fait agir une solution aqueuse d'ammoniaque sur le sulfochlorure de phosphore. On ajoute le sulfochlorure à une solution aqueuse concentrée d'ammoniaque, qu'on a eu soin d'écarter d'abord de son volume d'eau. Le sulfochlorure se dissout lentement par l'agitation et forme une liqueur qui renferme du chlorure d'ammonium et de l'acide thiophosphorique. Cet acide n'a point été isolé; mais sa solution, après avoir été neutralisée par une base, donne, avec les sels des métaux denses, une série de sels qui ressemblent aux thiophosphorates, et qui répondent à la formule $\text{P}^3\text{H}^3\text{M}^3\text{AsSO}_2$. Les solutions de nickel, de cobalt, de fer, de baryum, de calcium, de magnésium et d'aluminium ne sont pas précipitées. Une solution de chlorure potassico-stanneux y fait naître un précipité blanc volumineux, soluble dans l'acide chlorhydrique. Le chlorure mercurique en précipite du sulfochlorure de mercure de couleur jaune; ce dernier, en présence d'un excès d'acide thiophosphorique, vire au noir. Cette réaction permet de distinguer l'acide thiophosphorique d'avec l'acide thiophosphodiamique.

THIOPHOSPHODIAMIQUE adj. (ti-o-fos-fa-di-a-mi-ke — du gr. *theon*, soufre; *de phosphore* et de *diamique*). Chim. Se dit de l'acide phosphodiamique dans lequel la moitié de l'oxygène est remplacée par du soufre.

— **Encycl.** L'acide thiophosphodiamique a été découvert par MM. Gladstone et Holmes. Il répond à la formule



C'est un acide amidé monobasique, qui prend naissance en même temps que du chlorure d'ammonium, par l'action du gaz ammoniac ou d'une solution aqueuse excessivement concentrée d'ammoniaque sur le sulfochlorure de phosphore. Le sulfochlorure s'empare de 4 molécules d'ammoniaque (40 p. 100 de son poids), et se convertit en une masse blanche facilement soluble dans l'eau, avec laquelle elle forme une solution acide. Celle-ci, après neutralisation préalable, fournit, par double décomposition, des thiophosphodiamates $\text{P}(\text{AzH}_2)_2\text{M}^3\text{SO}$ et $\text{P}(\text{AzH}_2)_2\text{M}^3\text{SO}$. Elle fournit aussi des sels $\text{P}(\text{AzH}_2)_2\text{M}^3\text{HSO}$ et $\text{P}(\text{AzH}_2)_2\text{HSO}$. Ces sels se décomposent par la chaleur, en répandant de l'ammoniaque et du sulfure d'ammonium. Le sel cuivrique est un précipité d'un blanc jaunâtre, insoluble dans l'acide chlorhydrique étendu et dans l'ammoniaque, soluble dans le cyanure de potassium et jouissant de la propriété de brunir lorsqu'on le chauffe. Le sel de zinc est un précipité floconneux blanc, facilement soluble dans l'acide chlorhydrique étendu et dans l'ammoniaque. Le sel de calcium possède des propriétés analogues. Le sel de plomb s'obtient par l'addition du chlorure de plomb à la solution préalable-ment neutralisée de l'acide. C'est un précipité blanc qui noircit quand on le chauffe dans l'eau et qui se dissout dans l'acide azotique étendu. Le sel d'argent s'obtient en mélange de chlorure d'argent, sous la forme d'un précipité blanc, insoluble dans l'acide

azotique, qui noircit en présence d'un excès de sel d'argent. Le chlorure stanneux et le chlorure mercurique forment, dans la solution neutralisée de l'acide thiophosphodiamique, des précipités blancs, dont le dernier se convertit promptement en un précipité jaune



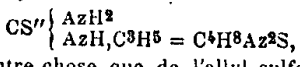
mais ne se convertit jamais en sulfure noir de mercure. Ce caractère distingue l'acide thiophosphodiamique de l'acide thiophosphorique. La solution filtrée renferme un acide qui n'a pas été encore examiné. Les sels de cobalt donnent un précipité blanc bleuâtre, et les sels de nickel un précipité blanc verdâtre, tous deux solubles dans l'ammoniaque et dans les acides étendus. Les sels barytiques, calciques, magnésiques, aluminiques et ferriques ne sont pas précipités. Lorsqu'on cherche à isoler l'acide de son sel d'argent ou de cuivre, on obtient un liquide qui se décompose avec dépôt de soufre lorsqu'on l'évapore sur de l'acide sulfurique.

THIORSAAAC, rivière d'Islande, dans le Sudland. Elle descend des montagnes qui courent sur la limite septentrionale, se dirige d'abord au S., puis à l'O.-S.-O., et se jette dans l'Atlantique par deux branches qui forment l'île du même nom, à 40 kilom. environ de Skalholt, après un cours d'environ 140 kilom.

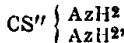
THIOSALICYLOL s. m. (ti-o-sa-li-si-lol — du gr. *theon*, soufre, et de *salicyl*). Chim. Syn. de SULFOSALICYLOL.

THIOSINAMINE s. f. (ti-o-si-na-mi-ne — du gr. *theon*, soufre, et de *sinamine*). Chim. Syn. ALLYL-SULFOCARBAMIDE, RHODALLINE. Composé qui résulte de l'union du sulfo-cyanate d'allyle avec l'ammoniaque.

— **Encycl.** La thiosinamine



n'est autre chose que de l'allyl-sulfo-carbamide ou allyl-sulfurée, c'est-à-dire n'est autre chose que de l'urée sulfurée



dans laquelle 1 atome d'hydrogène est remplacé par de l'allyle C^3H^5 . Elle prend naissance dans la réaction de l'ammoniaque sur l'essence de moutarde, sulfo-cyanate d'allyle, absolument comme l'allyl urée ou allyl-carbamide, dans la réaction de l'ammoniaque sur le cyanate d'allyle, et l'urée ordinaire dans la réaction de l'ammoniaque sur l'acide cyanique. La thiosinamine a été découverte en 1834 par Dumas et Pelouze, étudiée plus tard par Aschoff, par Löwig et Weidman, par Robiquet et Bussy, par Will et enfin par Maly.

— I. PRÉPARATION. On sature l'essence de moutarde par le gaz ammoniac, ou on mélange cette essence avec trois ou quatre fois son volume d'ammoniaque aqueuse concentrée, et l'on abandonne le mélange à lui-même jusqu'à ce qu'il se prenne en une masse cristalline. Si l'on évapore l'eau mère après l'avoir séparée de ces cristaux, par filtration, de manière à en chasser l'excès d'ammoniaque et qu'on la fasse bouillir avec du noir animal, on obtient un liquide incolore qui, par une évaporation convenable, fournit, jusqu'à la dernière goutte, des cristaux de thiosinamine pure. Il est bon d'employer dans cette opération de l'essence de moutarde pure, parce que l'essence brute donne lieu, sous l'influence de l'ammoniaque, à la production d'une substance résineuse, qu'il est ensuite extrêmement difficile de séparer de la thiosinamine formée en même temps, sans perdre une quantité considérable de produit.

— II. PROPRIÉTÉS. La thiosinamine, purifiée par une seconde cristallisation, quand c'est nécessaire, forme des prismes blancs, brillants, qui, suivant Schabus, appartiennent au système monoclinique et se clivent parallèlement aux faces $\pm P\infty$ et OP . Elle est inodore et présente une saveur amère. Elle fond à 700,6 suivant Dumas et Pelouze, à 740 suivant Wertheim, en formant un liquide incolore que l'on ne peut pas distiller sans qu'il se décompose. A faible dose, la thiosinamine n'exerce sur l'organisme humain aucune action toxique intense; elle détermine néanmoins de l'insomnie et des palpitations. Elle est neutre aux couleurs végétales, et présente cependant quelques-uns des caractères de l'ammoniaque, comme, par exemple, la faculté de dissoudre l'oxyde de cuivre et le chlorure d'argent. L'eau chaude la dissout beaucoup plus abondamment que l'eau froide; elle est très-soluble dans l'alcool et dans l'éther.

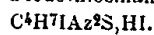
Les propriétés de la thiosinamine sont les mêmes soit qu'on la prépare avec l'essence de moutarde naturelle, soit qu'on la prépare avec l'essence de moutarde artificielle.

— III. DÉCOMPOSITIONS ET COMBINAISONS. 10 La thiosinamine se décompose complètement aux températures élevées, avec production d'acide sulfo-cyanique et d'autres produits volatils, en laissant un résidu charbonneux. 20 Par l'électrolyse, elle donne des acides sulfureux et cyanhydrique, en même temps qu'un composé organique sulfuré jaune, qui se dépose au pôle négatif. 30 Le chlorure de l'acide sulfurique aqueux de la thiosinamine, avec formation d'acide

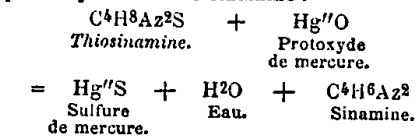
sulfurique et d'acide chlorhydrique; mais sans qu'il se forme la plus petite quantité d'acide sulfo-cyanique. 40 Le brome détermine la formation d'un précipité blanc dans les solutions de thiosinamine; mais, suivant Maly, ce phénomène ne se manifeste que si la thiosinamine est impure. En solution alcoolique, cette urée dissout le brome, sans qu'on observe le moindre dégagement d'acide bromhydrique, et, par évaporation, il se dépose des cristaux de bromhydrate de bromothiosinamine $\text{C}^3\text{H}^5\text{BrAz}_2\text{S}, \text{HBr}$, qu'on peut encore nommer bromure de thiosinamine et écrire $\text{C}^3\text{H}^5\text{Az}_2\text{SBr}^2$. 50 L'iode, ajouté en quantité suffisante à une solution aqueuse d'allyl-sulf-urée, en précipite une huile brune. Le liquide aqueux présente ensuite une réaction acide et laisse déposer, lorsqu'on le fait bouillir, une substance blanche, iodée et sulfurée, qui se dépose. En solution alcoolique, l'iode agit comme le brome et donne du diiodure de thiosinamine



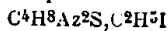
ou iodhydrate d'iodo-thiosinamine



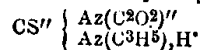
60 Les acides sulfurique et phosphorique étendus, chauffés avec la thiosinamine, dégagent de l'acide sulfo-cyanique. 70 L'acide azotique détermine une action oxydante. 80 Le potassium décompose la thiosinamine lorsqu'on chauffe les deux corps à la température de fusion du métal. La baryte aqueuse décompose l'allyl-sulf-urée à l'ébullition, avec production de sulfure et de carbonate de baryum. Il ne se dégage que très-peu d'ammoniaque dans cette réaction et, lorsqu'on filtre la liqueur et qu'on la fait évaporer, il reste une matière sirupeuse, à peine alcaline, qui paraît être une base différente de la sinamine. Les autres alcalis fixes agissent comme la baryte. 100 Les protoxydes de plomb et de mercure enlèvent à la thiosinamine une molécule d'acide sulfhydrique H_2S , en formant un sulfure métallique et de l'eau, et il reste une base non sulfurée, qui a reçu le nom de sinamine :



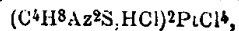
110 Les solutions aqueuses de thiosinamine forment, avec les sels mercuriques, un précipité blanc; avec les sels mercuriels, un précipité gris; avec le trichlorure d'or, un précipité jaune brunâtre; avec l'azotate d'argent, un précipité blanc, etc. Elles décolorent peu à peu le chlorure ferrique, dans la solution duquel elles font naître, à l'ébullition, un précipité floconneux. Elles décolorent également les solutions peu concentrées de chlorure cuivrique, qui laissent ensuite déposer des flocons bleus par l'addition de l'alcool. A chaud, elles dissolvent le chlorure d'argent récemment précipité; le liquide devient laiteux par le refroidissement et laisse déposer alors une substance poisseuse, renfermant de la thiosinamine et du chlorure d'argent. 120 L'iodure d'éthyle se combine à la thiosinamine en formant un composé que l'on peut écrire



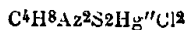
et nommer éthyl-iodure de thiosinamine, ou écrire $\text{C}^3\text{H}^5(\text{C}_2\text{H}_5\text{I})\text{Az}_2\text{S}_2\text{HI}$ et nommer iodhydrate d'éthyl-thiosinamine; l'iodure d'amyle agit de la même manière. 130 Le cyanogène gazeux agit sur les solutions alcooliques de thiosinamine comme l'iode et le brome, c'est-à-dire qu'il se combine à cette base en donnant un dicyanure $\text{C}^3\text{H}^5\text{Az}_2\text{S}_2, (\text{CAz})^2$, qui, sous l'influence de l'acide sulfurique étendu et chaud, donne de l'oxalyl-allyl-sulf-urée



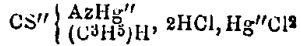
140 La thiosinamine ne forme aucun sel cristallisable avec les acides sulfurique, azotique et oxalique. 150 A l'état de fusion, elle absorbe l'acide chlorhydrique gazeux et donne un chlorhydrate $\text{C}^3\text{H}^5\text{Az}_2\text{S}_2\text{HCl}$, qui, à l'air humide, répand des vapeurs d'acide chlorhydrique. 160 Lorsqu'on mélange, avec du perchlorure de platine, une solution aqueuse de thiosinamine, préalablement saturée par du gaz chlorhydrique, il se forme du chloroplatinate de thiosinamine



précipité rouge jaunâtre constitué par des cristaux rhombiques en forme d'aiguilles, qui fond et noircit à une douce chaleur et se décompose à une plus haute température, en laissant un résidu de sulfure de platine. Lorsqu'on mêle les liquides à chaud, ou encore lorsque le chlorure platinique renferme de l'acide azotique, ou que la solution foncée de la thiosinamine dans l'acide chlorhydrique renferme un excès d'acide, il se forme un précipité de composition variable. 170 On obtient un chloromercurate



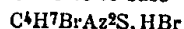
ou



sous la forme d'un précipité blanc, caillotté, insoluble dans l'acide acétique, en mélangeant des solutions aqueuses de chlorure mercurique et de chlorhydrate de thio-

namine. 180 L'azotate d'argent se combine également avec la thiosinamine en formant un précipité cristallin blanc, qui répond à la formule $\text{C}^3\text{H}^5\text{Az}_2\text{S}_2, \text{AgAzO}_3$, lorsqu'on mélange des solutions aqueuses concentrées des deux corps constitutifs. Lavé à l'eau et desséché à 100°, le nouveau corps forme une masse blanc verdâtre, qui s'altère rapidement à la lumière et que l'eau bouillante décompose en sulfure d'argent et en divers autres produits non encore étudiés. L'acide sulfhydrique régénère la thiosinamine de cette combinaison en formant du sulfure d'argent et de l'acide azotique libre.

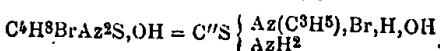
— **DÉRIVÉS DE LA THIOSINAMINE.** 10 **Dérivés renfermant des corps halogénés ou des radicaux acides.** BROMOTHIOSINAMINE $\text{C}^3\text{H}^5\text{BrAz}_2\text{S}$. Le bromhydrate de cette base



prend naissance, comme nous l'avons vu plus haut, par l'addition directe du brome à la thiosinamine, lorsqu'on mêle ces deux corps en présence d'un excès d'alcool, une molécule de la base absorbant une molécule du métalloïde halogène, sans qu'on observe le moindre dégagement de gaz bromhydrique. Par l'évaporation, ce sel se sépare sous la forme d'une masse cristalline, soluble dans l'eau et l'alcool. Il fond entre 1460 et 1470. A une température plus élevée, il se décompose, laisse un résidu de cendres très-poreuses et dégage des vapeurs qui possèdent l'odeur irritante des composés allyliques. Sa solution aqueuse donne, avec l'azotate d'argent, un abondant précipité de bromure d'argent, et, avec le chlorure platinique, des écaillés brillantes, jaune orangé, du chloroplatinate $(\text{C}^3\text{H}^5\text{BrAz}_2\text{S}, \text{HBr})^2\text{PtCl}_4$.

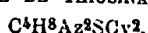
Le chlorure d'argent ajouté à la solution aqueuse de ce bromhydrate en élimine la moitié du brome, en donnant naissance à du bromure d'argent et à du chlorhydrate de bromothiosinamine $\text{C}^3\text{H}^5\text{BrAz}_2\text{S}, \text{HCl}$, soluble dans l'eau et dans l'alcool, et qui se dépose de ses solutions aqueuses en cristaux groupés comme ceux de la wavelite; dans l'alcool, ce sel forme des cristaux plus volumineux, qui paraissent appartenir au système monoclinique; il fond entre 1290 et 1300. Il forme, avec le perchlorure de platine, des écaillés brillantes, jaune orangé, du chloroplatinate $(\text{C}^3\text{H}^5\text{BrAz}_2\text{S}, \text{HCl})^2\text{PtCl}_4$, insoluble dans l'alcool bouillant, soluble dans l'eau bouillante et décomposable en partie par cette dernière. Avec le trichlorure d'or, il se forme un précipité rouge pourpre foncé de chloraurate, en même temps que du bromure d'or.

Une solution de bromhydrate de bromothiosinamine, traitée par l'oxyde d'argent, donne du bromure d'argent et un liquide assez fortement alcalin, que l'on peut concentrer jusqu'en consistance sirupeuse, et qui, saturé par l'acide chlorhydrique, fournit du chlorhydrate de bromothiosinamine. Ce liquide alcalin renferme en dissolution de l'hydrate de bromothiosinammonium

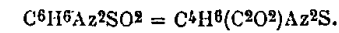


— **IODURE DE THIOSINAMINE** $\text{C}^3\text{H}^5\text{Az}_2\text{S}_2\text{I}_2$. Ce corps se forme, comme le bromhydrate de bromothiosinamine, par addition directe, lorsqu'on mélange des solutions alcooliques de thiosinamine et d'iode. Il est soluble dans l'eau et dans l'alcool et se sépare de ce dernier liquide en groupes de cristaux cassants, presque incolores. Ces cristaux commencent à fondre et à se décomposer à 900; à une température plus élevée, ils répandent des vapeurs violettes, puis des produits qui ont l'odeur des composés allyliques; à une température plus élevée encore, ils se volatilisent complètement. L'acide sulfurique colore en violet les solutions d'iodure de thiosinamine et en élimine de l'acide iodhydrique; l'acide azotique concentré en précipite l'iode sous la forme d'une poudre noire. L'azotate d'argent en enlève tout l'iode; mais le chlorure d'argent récemment précipité n'en enlève qu'un seul atome d'iode, lequel est remplacé par du chlore et donne naissance à l'iodochlorure de thiosinamine $\text{C}^3\text{H}^5\text{Az}_2\text{S}_2\text{ICl}$, qui se sépare de l'alcool en cristaux incolores, facilement solubles dans l'eau et l'alcool, fondant en un liquide jaune lorsqu'on les chauffe et finissant par se décomposer si la température s'élève davantage. Lorsqu'on traite une solution aqueuse de diiodure par le cyanure d'argent et qu'on évapore le liquide filtré, il se produit un composé de cyanure d'argent et d'iodocyanure de thiosinamine, sous la forme d'une poudre lourde, d'un jaune blanchâtre, qui, lorsqu'elle vient de se séparer du liquide, est insoluble dans l'eau, l'alcool, l'éther et l'ammoniaque. L'acide sulfurique décompose ce corps, et, lorsqu'on le chauffe, celui-ci se boursouffle en forme de serpent, absolument comme le sulfo-cyanate de mercure. Ce fait, que, dans le diiodure de thiosinamine, un atome d'iode s'élimine par double décomposition au moyen des sels d'argent, démontre qu'on peut considérer le diiodure comme de l'iodhydrate d'iodothiosinamine, absolument comme on considère le dibromure comme du bromhydrate de bromothiosinamine. On doit alors écrire ce corps $\text{C}^3\text{H}^5\text{I}_2\text{Az}_2\text{S}_2\text{HI}$.

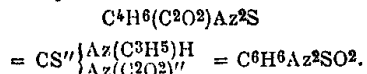
— **DICYANURE DE THIOSINAMINE**



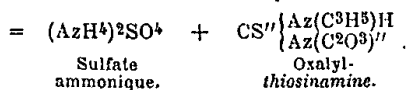
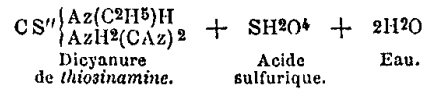
On prépare ce corps en dirigeant un courant de gaz cyanogène à travers une solution alcoolique de *thiosinamine*, et on le purifie par plusieurs cristallisations dans l'alcool chaud. Il forme un tissu lâche de lames cristallines brillantes d'un jaune d'or, modérément solubles dans l'alcool bouillant, très-peu solubles dans la benzine et dans l'éther, insolubles dans l'eau. Bouillie avec l'oxyde d'argent, la solution alcoolique jaune de ce corps ne donne pas de cyanure d'argent. La potasse le dissout facilement, en dégageant à chaud de l'ammoniaque, et donne une solution d'un jaune tendre, qui possède une légère fluorescence verte. Sous l'influence de l'acide sulfurique étendu et chaud, le dicyanure de *thiosinamine* se transforme en oxalyl-*thiosinamine*.



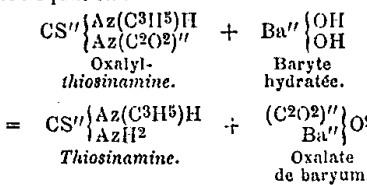
— Oxalyl-*thiosinamine*



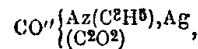
Nous venons de dire que ce corps prend naissance lorsqu'on chauffe une solution de dicyanure de *thiosinamine* dans l'acide sulfurique étendu. Il se sépare, par le refroidissement, en larges groupes d'aiguilles jaunes citron, dont une portion reste en dissolution dans l'eau mère, laquelle renferme également le sulfate d'ammonium. La réaction est la suivante :



L'oxalyl-*thiosinamine* est modérément soluble dans l'eau froide, assez soluble dans l'eau chaude, très-soluble dans l'alcool et l'éther. Elle fond entre 80° et 90° et brûle avec flamme sur la feuille de platine. Sa solution aqueuse possède une réaction distinctement acide; le chlorure de baryum n'y produit aucun trouble; l'azotate d'argent, l'acétate de plomb et l'eau de baryte y font naître des précipités fort instables. L'acide azotique concentré la décolore. L'acide sulfurique étendu et le zinc la décolorent également, en dégageant de l'acide sulfhydrique. L'acide sulfurique concentré dissout l'oxalyl-*thiosinamine*, en prenant une teinte orangée. La potasse ne l'altère pas sensiblement. Par l'eau de baryte, ce corps se résout en acide oxalique et *thiosinamine* suivant l'équation :



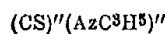
Avec l'azotate d'argent en solution alcoolique, l'oxalyl-*thiosinamine* donne du sulfure d'argent et un dérivé argentique de l'oxalyl-allyl-urée



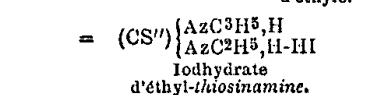
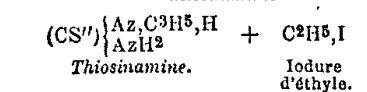
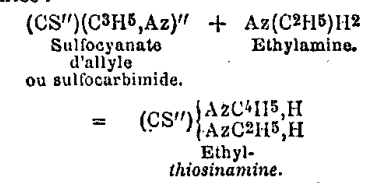
qui cristallise en groupes d'aiguilles blanches soyeuses. Si l'on fait bouillir l'oxalyl-*thiosinamine* avec un excès d'azotate d'argent, il se produit de l'oxalate d'argent et de l'allyl-urée.

2° Dérivés renfermant des radicaux alcooliques ou phéniques.

— ETHYL-THIOSINAMINE $C_4H_7(C_2H_5)A_2S_2$. Syn. *Thiosinéthylamine*. Ce corps prend naissance par la combinaison directe du sulfo-cyanate d'allyle ou sulfo-carbimide



et de l'éthylamine $Az(C_2H_5)H_2$, ou, à l'état d'iodhydrate, par l'action de l'iodure d'éthyle sur la *thiosinamine*. Ces deux réactions peuvent être représentées par les équations suivantes :



L'essence de moutarde (sulfo-cyanate d'allyle) absorbe l'éthylamine en donnant lieu à une élévation considérable de température. Lorsque, au lieu d'éthylamine à l'état gazeux, on fait arriver de l'éthylamine liquide goutte à goutte, chaque goutte détermine un bruissement analogue à celui d'un fer rouge qu'on plonge dans l'eau; enfin, si on

xv.

verse l'huile de moutarde dans un excès d'éthylamine liquide, la violence de la réaction est telle que le mélange est projeté hors du vase. Quand, en même temps qu'on dirige un courant d'éthylamine gazeuse à travers l'essence de moutarde, on refroidit celle-ci avec de la glace, on obtient une liqueur sirupeuse qui possède l'odeur de l'éthylamine et une saveur aromatique et amère. Abandonnée pendant quelque temps à elle-même, cette liqueur devient rouge brun, mais ne laisse déposer aucun cristal et ne donne aucun sel cristallisable avec les acides; chauffée, elles répand des fumées blanches qui se condensent en gouttes alcalines communiquant au chlorure ferrique une coloration rouge de sang.

L'iodhydrate $C_6H_{12}A_2S_2SI$ s'obtient, comme nous l'avons déjà dit, par l'action de l'iodure d'éthyle sur la *thiosinamine*. On dissout dans l'alcool des quantités équivalentes de ces deux substances, et l'on abandonne la liqueur à l'évaporation spontanée jusqu'à ce qu'elle soit devenue sirupeuse. Elle laisse alors déposer de gros cristaux bien définis, transparents et incolores, qui se dissolvent en toutes proportions dans l'eau, sont très-solubles dans l'alcool et l'éther, se décomposent à 72°, et perdent la totalité de leur iode par double décomposition lorsqu'on traite leurs solutions par des solutions argentiques. Abandonnées pendant longtemps à l'air, les solutions d'iodhydrate d'éthyl-*thiosinamine*, comme celles de tous les iodures, perdent de l'iode et se colorent en jaune brun.

Le chlorhydrate s'obtient par double décomposition au moyen de l'iodhydrate. On décompose ce dernier sel par l'oxyde d'argent humide, on filtre, et l'on traite par l'acide chlorhydrique, qui précipite l'excès d'argent et se combine à la base libre. La liqueur filtrée de nouveau et évaporée, abandonne le chlorhydrate sous la forme d'une masse sirupeuse, incristallisable, soluble dans l'eau et dans l'alcool.

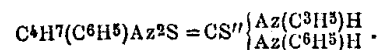
— Chloroplatinate $(C_6H_{12}A_2S_2, HCl)PtCl_4$. Pour obtenir ce sel, on sature par le gaz chlorhydrique le liquide sirupeux qui provient de l'action de l'éthylamine sur l'essence de moutarde; on dissout dans l'alcool absolu la masse visqueuse ainsi produite, et l'on ajoute à la liqueur une solution alcoolique de chlorure platinique. Le chloroplatinate d'éthyl-*thiosinamine* se sépare aussitôt sous la forme d'aiguilles cristallines jaunes. D'autres cristaux, mieux définis, du même sel se déposent lorsqu'on abandonne pendant quelque temps les eaux mères à elles-mêmes. Le chlorhydrate sirupeux pur, obtenu comme nous l'avons vu plus haut, c'est-à-dire au moyen de l'iodhydrate, traité par le chlorure de platine, a fourni à M. Weltzien une masse cristalline jaune, peu distincte, assez soluble. Il est évident que les sels obtenus dans les deux méthodes sont identiques et que les différences ne peuvent tenir qu'aux conditions dans lesquelles la cristallisation a eu lieu.

— MÉTHYL-THIOSINAMINE. C'est un sirop brun, incristallisable, que l'on prépare par l'action de la méthylamine sur l'essence de moutarde. Elle fournit un chloroplatinate cristallin.

— AMYL-THIOSINAMINE. On obtient ce corps soit par la combinaison directe de l'amyamine et de l'essence de moutarde, soit, à l'état d'iodhydrate, par l'action de l'iodure d'amyamine sur la *thiosinamine*. La base libre est un sirop incristallisable qui, saturé par l'acide chlorhydrique et traité ensuite par le perchlorure de platine, fournit un chloroplatinate cristallin.

L'iodhydrate $C_4H_7(C_3H_7)A_2S_2HI$ forme de larges cristaux incolores et déliquescents.

— PHÉNYL-THIOSINAMINE ou THIOSINANILINE



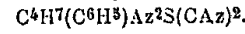
On obtient ce corps en mélangeant des quantités équivalentes d'essence de moutarde et d'aniline dissoutes dans trois ou quatre fois leur poids d'alcool à 90° centésimaux. Le mélange s'échauffe et laisse déposer par le refroidissement la phényl-*thiosinamine* en cristaux foliés. Si la dissolution sur laquelle on opère est plus étendue, les cristaux atteignent quelquefois une longueur de 0m,004, et présentent la forme de tables à quatre ou à six faces.

La phényl-*thiosinamine* est incolore, transparente, inodore, insipide, insoluble dans l'eau, très-soluble dans l'alcool et dans l'éther. Elle fond à 95° en un liquide incolore, qui se prend, par le refroidissement, en une masse radiée. Distillée, elle donne une huile qui a l'odeur du poireau et qui ne se solidifie pas. L'hydrate de plomb dissout la *thiosinamine* et fournit une substance très-soluble dans l'alcool et cristallisable en aiguilles soyeuses. Il se forme en même temps un corps résineux.

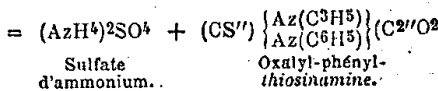
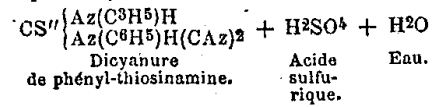
La thiosinamine n'a point une grande tendance à se combiner aux acides. Elle se dissout cependant à chaud dans l'acide chlorhydrique concentré; mais l'eau la précipite inaltérée de cette solution. Elle cristallise également inaltérée d'une solution alcoolique additionnée d'acide chlorhydrique

ou d'acide sulfurique. Chauffée avec l'acide azotique, elle se décompose, en donnant naissance à un corps résineux. La phényl-*thiosinamine* se combine à l'iode comme la *thiosinamine*; mais le produit ne cristallise pas. Avec le brome, elle se décompose.

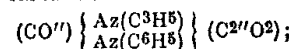
On obtient un dicyanure de phényl-*thiosinamine* analogue au dicyanure de *thiosinamine*, en faisant passer un courant de gaz cyanogène à travers une solution alcoolique de phényl-*thiosinamine*, précipitant par l'eau et faisant cristalliser dans l'alcool. Ce corps forme une masse de cristaux groupés en forme d'étoiles et répond à la formule



Il est difficile de le débarrasser complètement de la phényl-*thiosinamine* qui y adhère. Lorsqu'on chauffe sa solution alcoolique avec de l'acide sulfurique étendu, le liquide se prend en une masse de longues aiguilles très-déliées d'oxalyl-phényl-*thiosinamine*, formées d'après l'équation

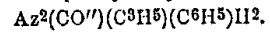


L'oxalyl-phényl-*thiosinamine* est insoluble dans l'eau, un peu soluble dans l'alcool froid, très-soluble dans l'alcool chaud, la benzine, l'éther et l'alcool amylique. L'acide azotique chaud la décolore, mais sans donner naissance à la formation d'acide sulfurique. L'acide sulfurique concentré la dissout; l'eau la précipite inaltérée de cette dissolution. Elle fond à 161° en un liquide jaune clair et se solidifie par le refroidissement en une masse cristalline radiée. Traitée par l'eau de baryte en solution alcoolique, elle se résout en acide oxalique et phényl-*thiosinamine*. La solution alcoolique tiède forme, avec l'azotate d'argent, un précipité de sulfure d'argent et une solution d'oxalyl-allyl-phényl-carbamide



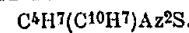
cette réaction consiste en une simple substitution de l'oxygène au soufre du groupe CS.

L'oxalyl-allyl-phényl-carbamide ou oxalyl-allyl-phényl-urée est insoluble dans l'eau, mais se dissout facilement dans l'alcool concentré, la benzine, le sulfure de carbone et l'alcool amylique tiède. Elle fond à 108° et n'est point précipitée par les sels métalliques. L'acide sulfurique et l'acide azotique concentrés la dissolvent; l'eau la précipite inaltérée de ces dissolutions. Sous l'influence de l'eau de baryte, elle se résout en acide oxalique et en phényl-allyl-carbamide



Ce dernier composé cristallise en aiguilles blanches et brillantes, qui fondent entre 95° et 97°.

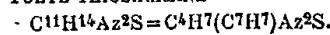
— NAPHTYL-THIOSINAMINE



Syn. *Thiosin-naphtylamine*. Ce composé prend naissance lorsqu'on ajoute 30 parties en poids d'essence de moutarde à la solution de 43 parties de naphtylamine dans huit fois son poids d'alcool à 90° centésimaux. Il se sépare au bout de quelque temps sous la forme de cristaux groupés en petits hémisphères blancs et rayonnés. Les eaux mères, convenablement évaporées, donnent une quantité additionnelle de ces cristaux. La naphtyl-*thiosinamine* est blanche, insoluble dans l'eau, peu soluble dans l'éther et dans l'alcool froid, plus soluble dans l'alcool bouillant. Elle fond à 130° en formant un liquide clair, qui se solidifie par le refroidissement et reprend alors la forme cristalline. Si l'on applique la chaleur avec soin, une portion de cette substance peut distiller sans subir d'altération.

La naphtyl-*thiosinamine* est décomposée par l'hydrate de plomb, avec production de sulfure de plomb, d'une substance qui cristallise dans l'alcool bouillant en grains soyeux et d'une substance onctueuse encore plus soluble dans l'alcool. Avec les acides, elle se comporte comme la phényl-*thiosinamine*.

— TOLYL-THIOSINAMINE

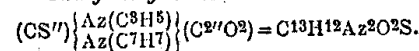


Jaillard a le premier obtenu cette substance en chauffant à 109°, pendant plusieurs heures, un mélange d'essence de moutarde et de toluidine. Il se forme une masse qui se solidifie en lamelles par la cristallisation dans l'alcool. On l'obtient plus facilement encore en traitant l'huile essentielle de moutarde par la toluidine dissoute dans l'alcool; la réaction a lieu à la température ordinaire. Au bout de quelque temps, le liquide se prend en une pulpe cristalline, qui renferme la tolyl-*thiosinamine*, ainsi qu'un second composé que l'on sépare aisément de cette base au moyen de l'alcool bouillant, qu'il dissout avec une extrême facilité, et qui ne dissout, au contraire, la tolyl-*thiosinamine* que très-difficilement. Par le refroidissement de sa solution alcoolique bouillante, la tolyl-*thiosinamine* se dépose sous la forme d'une masse cristalline

blanche et molle qui, une fois desséchée, se compose de lamelles onctueuses.

La tolyl-*thiosinamine* est inodore, insoluble dans l'eau, facilement soluble dans l'alcool et dans l'éther. Elle fond à 109° (Jaillard), à 97° (Maly). Les oxydes de plomb et de mercure la convertissent en un composé exempt de soufre et cristallisable en aiguilles.

— Oxalyl-tolyl-*thiosinamine*



Ce corps se produit lorsqu'on sature une solution alcoolique de tolyl-*thiosinamine* par du gaz cyanogène et qu'on chauffe ensuite pendant quelque temps, avec de l'acide sulfurique étendu, le produit de la réaction. Par le refroidissement, il se prend en une masse d'aiguilles jaunes qui, lavées dans l'alcool et à l'eau, puis recristallisées à l'alcool bouillant, fournissent l'oxalyl-tolyl-*thiosinamine*, sous la forme d'aiguilles longues, étroites et très-molles, qui possèdent une couleur jaune d'or et l'éclat métallique. Cette substance est très-soluble dans l'alcool chaud, peu soluble dans l'alcool froid; sa solution alcoolique est neutre. Elle est insoluble dans l'eau, l'éther, la benzine, l'alcool méthylique, l'alcool amylique et le sulfure de carbone la dissolvent facilement. Elle fond à 157° en un liquide jaune foncé, qui se solidifie par le refroidissement en une masse cristalline, sans donner lieu au phénomène de la surfusion. On peut la sublimer complètement et sans décomposition dans un tube de verre.

L'acide sulfurique concentré dissout l'oxalyl-tolyl-*thiosinamine* en formant un liquide jaune, d'où cette base parait être précipitée sans altération par l'eau. L'azotate d'argent fait naître dans sa solution alcoolique un précipité de sulfure d'argent; le chlorure d'or y détermine la formation d'un précipité qui rappelle l'oxyde ferrique par sa couleur; le chlorure platinique ne la précipite pas. L'acide azotique concentré dissout l'oxalyl-tolyl-*thiosinamine*, mais ne l'altère pas. L'eau de baryte la décompose à chaud en acide oxalique et en tolyl-*thiosinamine*.

THIOSINANILINE s. f. (ti-o-si-na-ni-li-ne). Chim. Base qui résulte de la substitution d'un groupe phényle à un atome d'hydrogène, dans la thiosinamine. Il faut dire mieux PHÉNYL-THIOSINAMINE.

— Encycl. V. THIOSINAMINE.

THIOSME s. m. (ti-o-sme — du gr. *theion*, soufre; *osmè*, odeur). Mamm. Genre de mammifères carnassiers, de la tribu des muséiliens.

THIOSUCCINIQUE adj. (ti-o-su-ksi-ni-ko — de *thionique*, et de *succinique*). Chim. Se dit d'un acide qui dérive de l'acide succinique par la substitution de 2 atomes de soufre à 2 atomes d'oxygène.

— Encycl. V. SUCCINIQUE.

THIOSUCCINYLE s. m. (ti-o-su-ksi-ni-le — de *thionique*, et de *succinyle*). Corps que l'on peut considérer comme de l'anhydride succinique où un atome d'oxygène a été remplacé par du soufre.

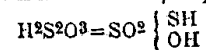
— Encycl. V. SUCCINIQUE.

THIOSULFOCARBANILIDE s. f. (ti-o-sulfo-kar-ba-ni-li-de — de *thionique*, et de *sulfo-carbanilide*). Chim. Composé qui se forme dans l'action du sulfure de carbone sur la thianthine.

— Encycl. V. THIANTHINE.

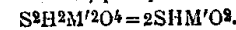
THIOSULFURIQUE adj. (ti-o-sul-fu-ri-ke — de *thionique*, et de *sulfurique*). Chim. Se dit d'un acide qui jusqu'à ce jour a été exclusivement connu sous le nom d'acide hyposulfureux, et qui représente de l'acide sulfurique où un atome d'oxygène est remplacé par du soufre.

— Encycl. L'acide *thiosulfurique*



n'est autre que l'acide communément appelé acide hyposulfureux, nom sous lequel nous l'avons étudié et décrit, et qui se produit par la sulfuration de l'acide sulfurique absolument comme l'acide sulfurique se produit par l'oxydation du même corps. Nous ajoutons ici des développements théoriques et des faits qui n'ont pas trouvé place ailleurs.

Quelques chimistes, ainsi que nous l'avons déjà dit dans l'article où nous traitons de l'acide hyposulfureux, ont pensé que cet acide, loin d'être représenté par la formule $S_2H_2O_3$, devait l'être par la formule SH_2O_3 , qui en ferait un acide monoatomique analogue à l'acide formique CH_2O_3 . Cette manière de voir s'appuyait : 1° sur ce qu'on supposait que l'acide hyposulfureux se formait par l'action réductrice du zinc, du sodium et d'autres métaux sur l'acide sulfurique; 2° sur ce que, d'après Rozé, tous les hyposulfites auraient renfermé une molécule d'eau qu'on aurait dû considérer non comme de l'eau de constitution, mais comme de l'eau de cristallisation, les hyposulfites ne pouvant point être desséchés sans se décomposer; s'il en eût été ainsi, en effet, la formule de ces sels, au lieu d'être $S_2M^2O_3$, aurait été $S_2M^2H_2O_3$ et aurait pu être dédoublée, puisque

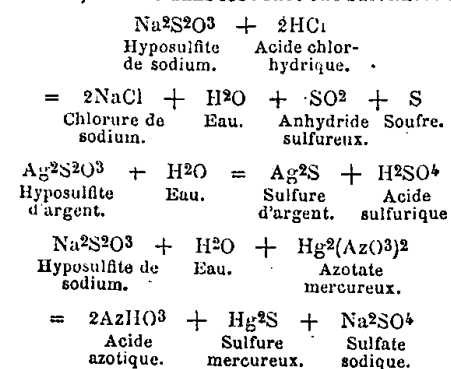


Mais, en 1864, Pape découvrit que l'hyposul-

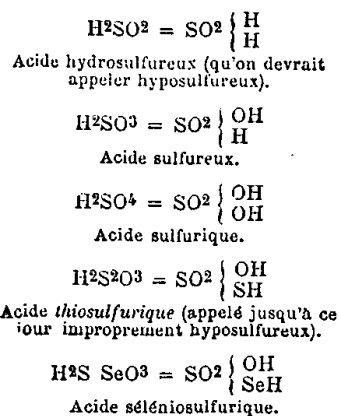
fite de plomb ne renferme pas d'eau de cristallisation et répond à la formule $S^{2+}Pb^{2+}O_3$ lorsqu'il a été desséché à 1000°, et que, de plus, les sels correspondants de potassium, de sodium et de baryum perdent leur eau vers 2150° et ne se décomposent avec séparation de soufre qu'à une température un peu plus élevée, entre 2200° et 2250°. Ces expériences de Pape, qui cependant faisaient disparaître la principale objection invoquée en faveur de la formule $SH^{2+}O_3$, ne paraissent pas avoir attiré l'attention comme elles le méritaient, puisque Dupré, en 1865, et Odling, en 1869, se rangeaient encore à l'opinion de ceux qui admettaient la formule $SH^{2+}O_3$, formule qu'Odling écrivait



pour en faire la formule d'un hydracide, afin d'expliquer ce fait observé par Stokes que la fluorescence des solutions de quinine est affectée par l'acide hyposulfureux de la même manière que par l'acide chlorhydrique et les autres hydracides. Mais Schorlemmer, en attirant l'attention sur ces expériences de Pape, a plus tard établi que la tendance de l'acide dit hyposulfureux à se dédoubler en acide sulfureux et en soufre s'explique beaucoup mieux si l'on admet 2 atomes de soufre dans sa molécule. Dans beaucoup de réactions, en effet, la molécule se brise d'une telle manière que l'atome de soufre antérieurement contenu dans l'oxyde sulfureux reste à l'état oxydé, tandis que le second atome se sépare soit à l'état de soufre libre, soit à l'état de sulfure, comme dans les réactions suivantes :



Enfin, la question peut être considérée aujourd'hui comme entièrement tranchée par la récente découverte de Schützenberger. Ce chimiste, en effet, a démontré que, dans l'action réductrice du zinc et d'autres métaux sur l'acide sulfureux, l'acide qui prend naissance n'est point celui que l'on a improprement désigné jusqu'ici sous le nom d'acide hyposulfureux, mais un acide nouveau auquel ce dernier nom devrait être réservé et que M. Schützenberger a nommé acide hydrosulfureux, pour éviter toute confusion (v. HYDROSULFUREUX), acide qui répond à la formule $SH^{2+}O_2$. Il est donc rationnel d'adopter, pour le corps qui résulte de la sulfuration de l'acide sulfureux, le nom d'acide *thiosulfurique*. Ajoutons que la formule $H_2S^{2+}O_3$ de l'acide *thiosulfurique* est encore corroborée par l'existence d'un acide séléniosulfurique que nous allons décrire plus bas et qui diffère de l'acide *thiosulfurique* par la substitution du sélénium au soufre. L'acide *thiosulfurique* peut être considéré comme faisant partie de la série suivante :

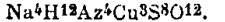


— **RECHERCHE DE L'ACIDE THIOSULFURIQUE.** Les plus faibles traces d'un sel de ruthénium soluble peuvent être découvertes au moyen d'un thiosulfate. Lorsqu'on fait bouillir avec du thiosulfate (hyposulfite) de sodium une solution ruthénique rendue alcaline par l'ammoniaque, la liqueur prend peu à peu une teinte rouge qui passe au carmin le plus riche et le plus pur. Si les solutions sont étendues, elles deviennent presque noires. 1/4000 de thiosulfate donne encore un rose rouge, et 1/25000 donne une teinte rouge pâle encore perceptible. Il est évident qu'inversement les thiosulfates peuvent être employés pour déceler le ruthénium.

— **THIOSULFATES MÉTALLIQUES.** Nous avons décrit ailleurs le thiosulfate (hyposulfite) de sodium. Ajoutons ici que Fréde de recomman de ce sel : 1° pour la préparation de tous les composés métalliques qu'on obtient d'ordinaire en fondant les carbonates alcalins avec

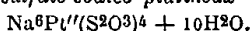
du soufre; 2° comme réactif dans les analyses et particulièrement pour découvrir les ferrocyanures et les ferricyanures, pour la séparation des métaux du groupe de l'arsenic d'avec ceux du groupe du plomb, les premiers se convertissant facilement sous son influence en sulfosels solubles, tandis que les seconds demeurent insolubles; pour la séparation des métaux lourds d'avec l'acide phosphorique et même pour la séparation de cet acide d'avec le fer et l'aluminium, comme Chancel l'a conseillé depuis fort longtemps; 3° comme un réactif permettant au chalumeau de déceler les métaux lourds. Chauffé avec certains sels métalliques, il produit, en effet, des teintes particulières (les sels manganéux sont décolorés, ceux de cobalt se colorent en vert bleu, les molybdates en rouge brun, les chromates en vert), après quoi la teinte propre au sulfure disparaît dans la flamme oxydante pour réparaître sous l'influence d'une nouvelle quantité du réactif. Fréde de a également décrit une méthode générale d'analyse des composés insolubles qui consiste à chauffer la substance avec du thiosulfate de sodium, de baryum ou d'ammonium, ce qui convertit les métaux lourds en sulfures, tandis que les terres alcalines passent à l'état de sulfates.

— **Thiosulfate de cuivre.** Lorsqu'on abandonne pendant six à huit jours à elle-même une solution de chlorure cuivrique additionnée de thiosulfate de sodium, qu'on filtre pour séparer le sulfure de cuivre et qu'on mêle le liquide filtré avec un excès d'ammoniaque, celui-ci devient incolore et il se dépose des cristaux vitreux, violets et rhombiques, dont on obtient une nouvelle quantité en ajoutant de nouveau de l'ammoniaque aux eaux mères. Ces cristaux sont presque insolubles dans l'eau et sont décomposés par l'eau chaude avec dégagement d'ammoniaque, séparation de flocons bruns et dépôt spéculaire sur le verre; le liquide, refroidi, filtré et mêlé avec de l'ammoniaque, redonne des cristaux, bleus cette fois. Ces cristaux ont pour formule



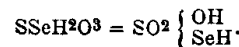
Chauffés avec une lessive de potasse, ils donnent un précipité qui consiste en hydrate cuproso-cuprique qui, sec, répond à la formule $Cu_3O_2 \cdot 2H_2O$, et $Cu_3O_2 \cdot H_2O$ quand la dessiccation a eu lieu dans le vide.

— **Thiosulfate sodico-platineux**



On obtient ce corps en ajoutant des cristaux de platino-chlorure ammoniac pulvérisés à une solution concentrée de thiosulfate de sodium, mélangeant le liquide avec deux ou trois fois son volume d'alcool absolu, séparant du liquide incolore la couche huileuse lourde qui se solidifie peu à peu en cristaux, dissolvant celle-ci dans une petite quantité d'eau, la reprécipitant par l'alcool, en ayant soin de laisser une partie du sel dissoute. Par une troisième dissolution, suivie d'une troisième précipitation incomplète par l'alcool, le composé platineux s'obtient tout à fait pur. Desséché sur l'acide sulfurique, il forme une masse compacte, jaune, en partie brunâtre, qui ne paraît pas distinctement cristalline au microscope. L'eau le dissout facilement. La potasse et la soude caustique ne l'altèrent pas, même à la température de l'ébullition; l'acide chlorhydrique l'altère peu à froid, rapidement à chaud, avec dégagement d'anhydride sulfureux et précipitation de sulfure de platine. L'hydrogène sulfuré ne précipite pas le platine de ses solutions froides, neutres ou acidulées. Le même sel double paraît se former lorsqu'on dissout le platinochlorure d'ammonium dans le thiosulfate sodique; mais on ne peut alors pas l'isoler à cause de la grande instabilité de la liqueur qui prend ainsi naissance. La composition de ce sel donne une preuve de plus du caractère bibasique de l'acide *thiosulfurique*, caractère dont il est une confirmation décisive.

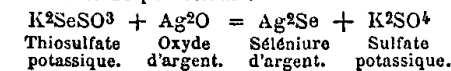
— **ACIDE SÉLÉNIO-SULFURIQUE**



Syn. *Acide sélénio-hyposulfureux, acide sélénio-dithioneux.* Cet acide prend naissance par l'addition du sélénium à l'acide sulfureux. Cloez l'a obtenu le premier à l'état de sel potassique et Rohke l'a ultérieurement étudié. Lorsqu'on fait digérer du sélénium avec une solution neutre de sulfite potassique et qu'on abandonne à lui-même, après l'avoir filtré et étendu d'eau, le liquide facilement décomposable ainsi obtenu, et cela à la température ordinaire, il cristallise d'abord au sein de ce liquide un sel sélénifère peu soluble en petits prismes brillants, puis un sel beaucoup plus soluble qui est le principal produit de la réaction. La liqueur retient en dissolution l'excès du sulfite.

Le sel sélénifère le plus soluble est le sélénio-sulfate de potassium K^2SeSO_3 . Ce sel se forme encore en même temps que le thiosulfate correspondant lorsqu'on mélange une solution de sélénio-sulfure de potassium avec de l'acide sulfureux. Il cristallise facilement, même dans des quantités de liqueur relativement petites, et forme de grosses tables à six pans, qui appartiennent au système rhombique, qui sont déliquescentes à l'air humide et efflorescentes sur l'acide sulfurique, au-dessus duquel elles perdent une partie de leur eau de cristallisation. Chau-

fés, ces cristaux brunissent et donnent du polysulfure potassique. L'eau en sépare du sélénium, et la liqueur filtrée donne, lorsqu'on l'évapore, de nouveaux cristaux qui réagissent de la même manière en présence de l'eau, de telle façon que, par une série de cristallisations successives, la totalité du sel se décompose; le liquide renferme alors du sélénio-trithionate. Les acides, même l'acide sulfureux, précipitent la totalité du sélénium de ses solutions aqueuses. Le chlorure de baryum et l'eau de baryte en précipitent un mélange de sélénium et de sulfite barytique. Les sels de calcium et de manganèse donnent lieu à une décomposition semblable. Avec la solution ammoniacale d'argent, le sélénio-sulfate forme un précipité de sélénure d'argent mêlé de sulfate de potassium :



Une solution neutre d'argent décompose en même temps une partie de l'acide en sélénium et acide sulfureux. Le cyanure mercurique, à la température de l'ébullition, donne du sélénium mercurique et du sulfate de potassium. Les solutions neutres de cadmium précipitent du sélénio-sulfate de cadmium blanc et peu soluble que la chaleur résout en acide sulfureux et en sulfure de cadmium. Par digestion avec du sulfure d'argent récemment précipité, le sélénio-sulfate se convertit aisément et complètement en sélénure d'argent et thiosulfate de potasse. L'iode précipite du sélénium qu'un excès de réactif oxyde. Le chlorure ferrique donne également un précipité de sélénium en même temps qu'un précipité brun renfermant du fer.

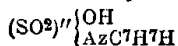
Les sulfites de sodium, d'ammonium et de magnésium réagissent sur le sélénium de la même manière que le sel de potassium. Le sel magnésique, toutefois, réagit moins facilement que les autres. Les sélénio-sulfates de sodium et d'ammonium sont très-instables.

THIOTOLUIDINE s. f. (ti-o-to-lu-i-di-ne — de *thionique*, et de *toluidine*). Chim. Base sulfurée qui résulte de la réunion de deux molécules de toluidine, soudées en une par la substitution d'un atome diatomique de soufre à deux atomes d'hydrogène, pris chacun dans une molécule de toluidine différente.

— **Encycl.** V. **THIANILINE.**

THIOTOLUIQUE adj. (ti-o-to-lu-i-ke — du gr. *thion*, soufre, et de *toluique*). Chim. Se dit de l'acide sulfamique dans lequel un atome d'hydrogène est remplacé par le benzyle. Il en dit aussi **TOLYL-SULFAMIQUE**.

— **Encycl.** L'acide benzyl-sulfamique



n'est autre chose que de l'acide sulfamique dans lequel un atome d'hydrogène est remplacé par du benzyle C^7H^7 . Cet acide est au toluène C^7H^8 ce que l'acide naphtyl-sulfamique $C^{10}H^9AzSO_3$ (encore appelé thionaphthamique) est à la naphthaline $C^{10}H^8$. Pour préparer l'acide *thiotoluique*, on fait bouillir, pendant huit ou dix heures, 60 grammes de nitroloène avec 400 grammes d'une solution concentrée de sulfite ammoniac, un peu de carbonate d'ammonium et une petite quantité d'alcool absolu. L'ébullition se fait dans un appareil à reflux et doit être continuée jusqu'à ce que le liquide prenne une réaction acide. On laisse refroidir la liqueur; on la filtre pour la séparer des cristaux qui se déposent, on la sature avec du carbonate d'ammonium et on la concentre par évaporation. La liqueur rouge ainsi obtenue abandonne le benzyl-sulfamate d'ammonium en se refroidissant. Ce sel se présente en groupes d'aiguilles déliées groupées au centre, que l'on peut rendre complètement incolores par des lavages répétés à l'éther, qui ne les dissout pas. Elles se dissolvent facilement dans l'eau et dans l'alcool, ne s'altèrent pas à l'air sec et rougissent à l'air humide. Chauffé, ce sel fond d'abord, puis se charbonne. Les acides n'altèrent pas sensiblement sa solution aqueuse, même à la température de l'ébullition, et cette solution ne donne généralement pas de précipité avec les sels métalliques. Le chlore en précipite des gouttelettes huileuses qui ont l'odeur de la quinine tétrachlorée.

Le sel barytique se présente en croûtes cristallines blanches. On l'obtient en ajoutant de l'eau de baryte au sel ammoniacal, faisant bouillir le mélange jusqu'à ce que les vapeurs n'aient plus l'odeur ammoniacale, chassant l'excès de baryte par un courant d'anhydride carbonique, filtrant et faisant cristalliser. Le sel de potassium $C^7H^8K^2SO_3$ s'obtient par l'ébullition du sel ammoniacal avec du carbonate de potassium. On évapore à siccité et l'on reprend par l'alcool, qui dissout le benzyl-sulfamate potassique et laisse le carbonate de potassium en excès. Par le refroidissement, la solution alcoolique abandonne ce sel en petits groupes de nodules cristallins moins solubles dans l'eau et dans l'alcool que le sel d'ammonium. Le sel de sodium s'obtient de la même manière. Il forme de petits nodules cristallins blancs, facilement solubles dans l'eau, peu solubles dans l'alcool absolu.

L'acide benzyl-sulfamique n'a pas été obtenu à l'état de liberté. L'eau mère du sel ammoniacal brut ne donne pas non plus par

l'acide chlorhydrique de composé analogue à l'acide naphthionique.

THIOUT (Antoine), horloger français, né à Jouvelle, près de Vesoul, en 1692, mort à Paris en 1767. Il vint exercer sa profession à Paris, se fit remarquer par son habileté et inventa diverses pièces de mécanique et d'horlogerie. On lui doit un *Traité de l'horlogerie mécanique et pratique*, approuvé par l'Académie royale des sciences (Paris, 1741, 2 vol. in-40), ouvrage estimé.

THIOXYBROMO-BENZOÏQUE adj. (ti-o-ksi-bro-mo-bain-zo-i-ke). Chim. Se dit d'un acide que l'on peut considérer comme de l'acide oxybromo-benzoïque où un atome d'oxygène est remplacé par du soufre. Il Cet acide est généralement désigné sous le nom impropre d'acide **THIOHYDROBROMO-BENZOÏQUE**.

THIREL (Louis), poète français, né à Lisieux vers le commencement du XVII^e siècle. C'était un prêtre qui devint doyen d'Envermeu. Vous à la poésie latine et à la poésie française, il fut cinq fois lauréat de l'Académie des Palinods de Rouen (de 1635 à 1641) et fut juge des concours de cette compagnie. L'abbé Thirel avait également été couronné aux Palinods de Dieppe et de Douai. Cet ecclésiastique a mis au jour ses vers sous ce titre : *la Muse sans artifice, etc.* (Rouen, 1658, in-80). Il a aussi publié séparément une ode, dédiée à *Messire Philippe Cospean, évêque et comte de Lysieux* (Rouen, in-40).

THIRION (Didier), conventionnel français, né à Thionville en 1763, mort dans la même ville en 1816. Il professait la rhétorique lorsque éclata la Révolution. Chaud partisan des idées nouvelles, il se signala à l'attention de ses concitoyens, qui l'envoyèrent siéger à la Convention. Thirion vota pour la mort du roi sans appel ni sursis, demanda qu'après l'exécution de Louis XVI la peine capitale fût abolie, « personne ne pouvant être aussi criminel que le tyran, » fut un des défenseurs de Marat (1793), proposa l'établissement du maximum, et poursuivit à plusieurs reprises les girondins de ses attaques. Envoyé cette même année en mission en Vendée, il en fut rappelé peu après sur le rapport de Couthon, et en conquit un vir dépit. De retour à Paris, il devint président du club des jacobins, montra une certaine hostilité contre le comité de Salut public, attaqua Robespierre à la Convention, le 8 thermidor, et empêcha de décréter l'impression du discours qu'il prononça pour sa défense. Après avoir fait cause commune avec les thermidoriens, parlé contre les sociétés populaires, quitté les jacobins, Thirion craignit d'être allé trop loin dans le sens de la réaction. Il réclama la mise en activité des institutions républicaines, se fit le défenseur de Collot d'Herbois, prit part à la révolte des 2 et 3 prairial an III, se rangea du côté des envahisseurs de la Convention, fut arrêté et recouvra la liberté par suite de l'amnistie de l'an IV. Sous le Directoire, Thirion devint commissaire près le tribunal de Bruges (1796), près l'administration de la Moselle (1799), puis entra dans l'enseignement. Il professa les belles-lettres à l'Ecole centrale de Sambre-et-Meuse et passa en 1809 comme professeur à la Faculté de Douai (1809). Atteint en 1816 par la loi qui frappait les régicides, il s'empoisonna. On a de lui : *Opinion dans le procès du roi* (1792, in-80).

THIRIOT ou **THIERIOT**, personnage connu par sa longue intimité avec Voltaire, né en 1696, mort en novembre 1772. A l'âge de dix-huit ans accomplis, Thiriote fut placé chez un procureur nommé Alain, où il se lia avec Voltaire. Leur amitié dura jusqu'à la mort et c'est à elle que Thiriote dut une célébrité qu'il a conservée jusqu'à nos jours. Qui ne connaît en effet Thiriote ? Ainsi que son célèbre camarade, il aimait les spectacles et la littérature; ils allaient ensemble où les poussaient leurs goûts communs; tandis que l'un arrivait à la gloire, l'autre fréquentait les cafés et y déclamait les vers de son ami; ce rôle, qui dura longtemps, valut à celui qui le jouait plus d'un sobriquet amusant. Le Sage le mit en scène sous le nom de *P-tine-verre*; dans le monde, on l'appela la « mémoire de Voltaire » et, par le fait, celui-ci oubliait souvent les improvisations légères qu'il avait composées, et c'était Thiriote qui les retenait pour lui. Voltaire, qui ne détestait pas les flatteurs, n'eut garde d'oublier un homme aussi enthousiaste. En 1724, il le proposa pour secrétaire au duc de Richelieu, nommé ambassadeur à Vienne. Mais Thiriote, habitué à Paris et paresseux de son naturel, refusa la place; il prétexta qu'il donnait tous ses soins à une édition de Chaulieu. Vers cette époque, il se lia avec Desfontaines et le présenta à l'auteur de *Zaïre*, qui n'eut guère à se louer de cette connaissance, mais qui acceptait indifféremment tout ce qui venait de Thiriote. Lors de l'édition projetée de la *Henriade*, Thiriote ramassa une centaine de souscriptions et garda les fonds. N'importe! ce qu'il faisait était toujours bien fait. On imprima à son profit les *Lettres philosophiques* en 1733. Trois ans après, il fut désigné comme le correspondant littéraire du prince Frédéric, qui devint plus tard le roi Frédéric II; la charge rapportait 1,200 livres d'appointements. Il partagea avec Arouet la somme que lui rapporta le *Droit du seigneur*, Thiriote,

lors de la querelle de Voltaire avec Desfontaines, tint une conduite équivoque; il ne voulut prendre parti ni pour l'un ni pour l'autre des adversaires, quelles que fussent les obligations notaires que chacun lui connaissait. Voltaire en fut très-froissé, car il écrivait à son camarade de cœur : « Ce scélérat d'abbé Desfontaines a donc obtenu ce qu'il désirait; il m'a ôté votre amitié. Voilà la seule chose que je lui reproche. Je ne m'attendais pas que, depuis le 14 décembre que son libelle a paru, je ne recevrais qu'une lettre de vous. Si vous m'aviez écrit avec amitié et tout uniment, comme à l'ordinaire, je n'aurais point eu à me plaindre. Personne ne vous a demandé de lettre ostensible; mais moi je demandais à votre cœur des marques de votre amitié, et j'ai eu la mortification de n'en recevoir aucune, pendant que les plus indifférents m'écrivaient les choses les plus fortes et les plus touchantes et m'offraient les plus grands services. » Thiriot n'était pas dans une position de fortune brillante. Occupé exclusivement de choses intellectuelles, il vivait avec une demoiselle Taschin, à laquelle il abandonnait le soin de ses finances. Elles étaient petites. Outre les 1,200 livres ci-dessus indiquées, il avait une rente annuelle de 3,000 francs. Voltaire se conduisait de façon à ne pas laisser son ami intime dans le besoin. Il lui abandonnait souvent une grande partie de ses droits d'auteur. Par lui-même, Thiriot ne produisit rien. Lorsqu'il mourut, il laissa dans ses papiers un nombre assez considérable d'opuscules dus à la plume de celui qui avait signé *Cédispe* et les articles de l'*Encyclopédie*; Mlle Taschin, qui voyait à lui revenu, insista pour qu'on les recueillît et pour qu'on les publiât. Les *Pièces inédites* de Voltaire proviennent de cette fouille. Elles ont été éditées en 1820 et forment 1 vol. in-8° et in-12.

THIRLWALL (Connop), théologien et historien anglais, né à Stepney, comté de Middlesex, en 1797, mort à Bath en 1875. Il étudia le droit au collège de la Trinité à Cambridge et fut inscrit au barreau de Lincoln's Inn en 1825; mais il renonça à la profession d'avocat pour entrer dans les ordres, devint d'abord recteur de Kirby-under-Dale, puis en 1840 évêque de Saint-David, fonction dont il se démit en 1874. On a de lui : *Histoire de Rome* par Niebuhr, traduite en anglais en collaboration avec Jules-Charles Hore (Cambridge, 1828-1832, tomes I et II, in-8°); le III^e vol., traduit par W. Smith et L. Schmitz; *Histoire de la Grèce* (1835, 8 vol. in-12), ouvrage qui fait partie de l'*Encyclopédie* de Lardner et que l'auteur a refait complètement sur un plan beaucoup plus étendu (1845-1852, 8 vol. in-8°), etc. Voici comment cet ouvrage est apprécié par L. Schmitz, qui a lui-même écrit une *Histoire de la Grèce* basée sur celle de Connop Thirlwall (1851) : « Depuis cinquante ans, il a été plus fait par les historiens anglais et étrangers pour éclairer l'histoire de la Grèce qu'à aucune autre époque depuis la renaissance de la science, et les résultats de tous ces travaux sont deux ouvrages anglais sur l'histoire de la Grèce, ouvrages supérieurs à tous ceux que possèdent les autres nations. Ces deux ouvrages ont été exécutés par l'évêque Thirlwall et par M. Grote, de manière à surpasser tout ce qu'on avait essayé de faire jusqu'alors en ce genre. » On doit encore au R. Thirlwall quelques recueils de sermons.

THIRON-GARDAIS, bourg et commune de France (Eure-et-Loir), ch.-l. de cant., arrond. et à 15 kilom. E. de Nogent-le-Rotrou, sur la Thérone; pop. aggl., 396 hab. — pop. tot., 600 hab.

THIRON (Charles-Joseph), acteur français, né à Paris en 1831. Son père, marchand lunetier, le plaça d'abord dans plusieurs maisons de commerce où il ne montra ni assiduité ni goût pour le travail. Il étudia ensuite le dessin industriel aux Arts-et-Métiers et échoua quand il fallut passer son examen. Livré dès lors à lui-même, il entra en 1848 au Conservatoire et obtint l'année suivante un accessit de comédie, puis le premier prix aux concours de 1850. Petit de taille et manquant d'ampleur, il ne plut pas à Bocage, directeur de l'Odéon, qui après ses débuts le remercia. Un peu découragé, il s'engagea dans la troupe que Rachel traînait toujours après elle pour ses excursions lointaines. Le 21 juillet 1852, il débuta une première fois au Théâtre-Français dans Lubin de *Georges Dandin*; le 6 août suivant il joua *Mascarille* des *Précieuses ridicules*. Mais il n'eut que peu de succès sur notre première scène, qu'il abandonna pour un engagement plus solide à l'Odéon, où il obtint une rapide popularité. Jouant presque constamment dans l'ancien comme dans le nouveau répertoire, il créa beaucoup de rôles importants, notamment Popin dans l'*Oncle Million* de Bouchet; Eaque dans le *Parasite* de Pailleuron; en 1861 Ringston dans *Beatrice* de Legouvé; Naigelin dans les *Frelons* de Capendu; Beau-château fils dans le *Mur mitoyen* de Pailleuron; Vadé dans le *Mariage de Vadé* de Roland et Du Boys; en 1863, Putanier des *Ouvrières de qualité* de Paulin Deslandes; Aristide des *Indifférents* de Belot. Il reprit avec le plus vif succès les *Parisiens*, l'*Honneur et l'Argent*, le *Comte Boursois* de Voltaire et même M. Loyal de *Tartufo*; il réussit moins dans *Figaro* du *Mariage de Figaro*.

Devenu pensionnaire de la Comédie-Française, en 1869, il fut nommé sociétaire le 9 janvier 1872 et il a créé depuis : en 1872, Briquerville dans l'*Être de la Saint-Martin* de Meilhac et Halévy; en 1873, Montlouis dans *Jean de Thomeray* d'Emile Augier et Sandeau; en 1874, le capitoul Claude dans la *Belle Paule* de Denayrouse; en 1875, Dubuis dans la *Grand'maman* de Cadol; en 1876, Moriceau dans l'*Etrangère* de Dumas fils.

THIROUX D'ARCONVILLE (Marie-Geneviève-Charlotte DARLUS, dame), femme auteur, née à Paris en 1720, morte en 1805. Elle n'avait que quatorze ans lorsque son père, qui était fermier général, la maria à Thiroux, conseiller au parlement. A l'âge de vingt-trois ans, la jeune femme fut atteinte de la petite vérole, dont elle resta très-marquée. On la vit alors abandonner les plaisirs du monde, prendre le costume d'une vieille femme et ne plus s'occuper que des plaisirs de l'esprit. Elle étudia l'histoire, la médecine, la physique, la chimie, etc., suivit les cours d'anatomie et de botanique du Jardin du roi et acquit des connaissances aussi étendues que variées. Mme Thiroux eut des rapports avec Voltaire et entra en relations avec les hommes les plus distingués du temps, qu'elle réunissait dans son salon, notamment avec Turgot, Malesherbes, Montyon, Jussieu, Fourcroy, Lavoisier, Sainte-Palaye, Gresset, Valmont de Bomare, etc. Lorsqu'éclata la Révolution, Mme Thiroux montra une profonde antipathie contre les idées nouvelles. Pendant la Terreur, elle fut emprisonnée à Picpus avec un de ses fils, Thiroux de Crosne, et avec son beau-frère, le lieutenant civil Angran d'Alleray; mais elle recouvra la liberté après le 9 thermidor et elle conserva jusqu'à sa mort la vivacité de son imagination et de ses facultés. Elle a publié sous le voile de l'anonyme de nombreux ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Pensées et réflexions morales sur divers sujets* (Avignon, 1760); *De l'amitié* (Paris, 1761); *L'Amour éprouvé par la mort ou Lettres modernes de deux amants de vieille roche* (Paris, 1763); *Des passions* (Paris, 1764); *Essai pour servir à l'histoire de la putréfaction* (Paris, 1766); *Mémoires de Mlle de Valcourt* (Paris, 1767); *Donna Gratia d'Ataide* (Paris, 1770); *Vie de Marie de Médicis* (Paris, 1774, 3 vol. in-8°); *Mélanges de littérature, de morale et de physique* (Amsterdam, 1775, 7 vol. in-12); *Histoire de François II* (Paris, 1783, 2 vol. in-8°). On lui doit aussi plusieurs traductions d'ouvrages anglais, entre autres les *Leçons de chimie* de lord Halifax (1759) et les *Méditations* d'Hervey (1771).

THIROUX DE CROSNE (Louis), magistrat, fils de la précédente, né à Paris en 1734, mort sur l'échafaud dans la même ville en 1794. Successivement avocat du roi au Châtelet, conseiller au parlement, maître des requêtes, il fut chargé des fonctions de rapporteur lors de la révision du procès de la famille Calas, et fit preuve à cette occasion d'une impartialité et d'un talent qui lui méritèrent les éloges de Voltaire (1765). Quatre ans plus tard, il fut nommé adjoint à l'intendance de Rouen, puis intendant. Il se signala dans cette charge par son activité, par son zèle, dota Rouen et la Normandie de plusieurs établissements d'utilité publique et fut appelé en 1785 à succéder à Lenoir comme lieutenant général de police. Thiroux apporta dans ces fonctions si délicates l'intelligence et le tact dont il avait donné tant de preuves. Ce fut lui qui fit supprimer les anciens cimetières situés au cœur de Paris et ordonna de transporter dans les catacombes les ossements qu'on en avait extraits; on lui doit, en outre, la construction du pont Louis XVI, celle d'une nouvelle salle d'opéra, l'achèvement du quai d'Orsay, la démolition des maisons situées sur les ponts, etc. A l'approche de la Révolution les fonctions de Thiroux de Crosne devinrent de plus en plus difficiles et il se démit le 16 juillet 1789. Peu après, il se rendit en Angleterre. De retour en France à l'époque de la Terreur, il fut arrêté, enfermé à Picpus, condamné à mort par le tribunal révolutionnaire et exécuté.

THIROUX DE MONDÉSIR, frère du précédent, né en 1739, mort à Paris en 1822. Il suivit la carrière des armes et devint lieutenant général. On lui doit : *Manuel du dragon*, par un officier de dragons (Paris, 1781, in-12); *Manuel pour le corps de l'infanterie* (Paris, 1781, in-12).

THIRSÉ s. m. (tir-sé). Erpét. Espèce de tortue, qui habite les rives du Nil : *Le Thirsé fait, avec l'ichneumon, une guerre dangereuse au crocodile*. (V. de Bomare.)

THIRSK, ville d'Angleterre, comté et à 35 kilom. N.-O. d'York, sur les bords de la petite rivière Codbeek, qui la divise en ville vieille et en ville neuve; 5,350 hab. Fabriques de sacs, tanneries. L'église Sainte-Marie est un bel édifice, qui passe pour avoir été construit avec les débris de l'ancien château, détruit sous le règne de Henri II. Cette église contient plusieurs monuments remarquables. La propriété de lady Frankland Russel, qui se trouve aux environs de Thirsk, renferme une belle église et une jolie avenue de tilleuls. On voit aussi à quelques milles de Thirsk les magnifiques ruines de Byland Abbey et la maison de Sterne.

THIRSTY-SOUND, baie du grand Océan équinoxial, sur la côte E. de la Nouvelle-Hollande, par 22° 6' de latit. S. Elle a reçu son nom du capitaine Cook.

THIS, ancienne ville d'Egypte, dans la Thébaïde, sur un canal, au N.-O. d'Abydos. Elle fut la résidence des deux plus anciennes dynasties royales de l'Egypte, puis le chef-lieu d'un nome. Elle a entièrement disparu.

THISA ou **DISA**, déesse de la justice, dans la mythologie scandinave. On a prétendu, à tort probablement ou d'après une mauvaise interprétation, qu'elle était l'épouse de Thor. Chaque année, à Upsala, on célébrait en son honneur, vers le commencement de février, une fête qui durait sept jours. Tous les habitants du royaume devaient y assister, à cause des grands débats judiciaires sur les questions les plus solennelles qui s'y tenaient. On raconte de Thisa l'histoire suivante. Une grande famine désolait le royaume du roi Sigtrug; le souverain, ne sachant quel parti prendre, ordonna de faire tuer toutes les vieilles gens qui ne servaient à rien. Thisa fit dire au roi qu'elle avait un meilleur conseil à lui donner. Sigtrug, se défilant de la science de la déesse et voulant la mettre à l'épreuve, la pria de venir ni habillée ni nue, ni à pied ni à cheval, ni en voiture ni en litière, ni le jour ni la nuit, ni à la croissances ni au déclin de la lune. La malicieuse déesse se revêtit d'un filet de pêcheur, fit préparer un traîneau et y attela un bouc, puis, mettant un pied sur le traîneau et l'autre sur le bouc, arriva pendant le crépuscule, le jour même de la pleine lune, dans le château d'Upsala et conseilla au roi d'envoyer une grande partie de ses sujets dans les pays du Nord, où ils pouvaient gagner leur vie à faire la récolte des fruits. Sigtrug suivit ce conseil et s'en trouva fort bien; aussi institua-t-il la fête de la déesse Thisa, et mit-il sous son invocation les juridictions du monde. A Orething, en Danemark, on a longtemps remarqué sur la place publique de la ville une grosse pierre, sur laquelle on lisait : *Efte Disaloyer ter gen kerdit diu hid*, c'est-à-dire : « Comme il faut tenir en honneur les lois de la déesse Thisa, les plaintes sont déposées ici. »

THISANTHE s. m. (ti-zan-te — du gr. *this*, amas; *anthos*, fleur). Bot. Genre de plantes, de la famille des crassulacées, tribu des crassulées.

THISBÉ s. m. (ti-sbé). Entom. Genre d'insectes lépidoptères diurnes, formé aux dépens des papillons.

— s. f. Astron. Nom d'une planète télescopique.

— Encycl. Astron. *Thisbé* est la 8^e petite planète. Sa découverte, opérée le 20 juin 1866, est due à M. Peters, directeur de l'observatoire d'Elton (New-York). Voici le tableau de ses principaux éléments :

Moyen mouvement diurne. . .	770" 18
Durée de la révolution sidérale.	1,682 j. 72
Distance moyenne au soleil. . .	2,77
Excentricité.	0,165
Longitude du périhélie.	308° 41' 16"
Longitude moyenne de l'époque.	304° 56' 56"
Longitude du nœud ascendant.	277° 43' 21"
Inclinaison.	5° 14' 35"
Epoque en temps moyen de Paris.	4 août 1866.

THISBÉ, jeune Babylonienne, amante de Pyrame. V. PYRAME.

THISTED (Waldemar-Adolphe), écrivain danois, plus connu dans son pays sous le pseudonyme de *Emmanuel de Saint-Hermind*, né à Aarhus en 1815. Il est le fils d'un pasteur protestant qui s'est occupé de littérature et a publié de petits romans et des ouvrages de théologie. En 1840, M. Thisted passa ses examens de théologie et fonda à Skanderborg une maison d'éducation libre dont il conserva la direction jusqu'en 1844. Il parcourut ensuite l'Allemagne et la Suisse et, revenu en Danemark, fut nommé professeur à l'Ecole des arts et métiers d'Aarhus. Trois ans après, en 1849, le roi lui ayant accordé une subvention, il voyagea de nouveau en Allemagne et parcourut pour la première fois l'Italie. L'Ecole des arts et métiers ayant été supprimée, M. Thisted s'adonna de nouveau à l'étude de la théologie et fut nommé pasteur successivement à Høirup, dans le Slesvig septentrional (1855), et à Thømmurup dans l'île de Seeland (1862). Son premier ouvrage, intitulé *Etrement*, a paru en 1834; il a publié depuis : *Le Cœur du désert* (Copenhague, 1850); *la Fiancée* (Copenhague, 1851); *le Danemark existe* (1849); *Une excursion dans le Sud* (1843); *la Femme de mer, épisode de la vie de mon grand-oncle* (1846); *Perdu et gagné* (1849); *Contes, esquisses et traditions* (1850); *Episodes d'une vie de voyage* (1850); *Mosaïques romaines* (1851); *Aquarelles napolitaines* (1853); *Chez soi et en voyage* (1854); *l'île des Strènes* (1853); *le Trésor de famille* (1854) et divers recueils de sermons. Plusieurs de ces ouvrages ont été traduits en allemand. L'auteur s'est aussi essayé dans différents genres de poésies, mais le recueil de ses œuvres poétiques, qui a paru en 1861, est bien inférieur à ses œuvres en prose. M. Thisted, qui a été longtemps rédacteur en chef du

Nord, revue de la littérature française, a traduit en danois plusieurs romans d'Alexandre Dumas.

THISTLE, fle sur la côte de la Nouvelle-Hollande, à l'embouchure du golfe de Spencer, par 34° 56' de latit. S. et 33° 43' de longit. E. Elle a environ 20 kilom. de longueur sur 5 de largeur. Le centre en est très-élevé. Elle a été explorée par le capitaine Flinders.

THISTLEWOOD (Arthur), conspirateur anglais, né en 1772, exécuté le 1^{er} mai 1820. Il était fils d'un fermier qui le fit entrer comme lieutenant dans la milice du comté de Lincoln. Grâce à ses avantages extérieurs, il épousa une riche jeune fille, qui mourut au bout de quelque temps. Thistlewood, à partir de ce moment, mena une vie de désordre, perdit au jeu et dans des paris des sommes considérables, puis voyagea en France et aux Etats-Unis, d'où il rapporta en Angleterre une haine profonde contre la royauté. Arrêté lors des troubles de Spaffelds comme un des complices de Watson, il fut relâché peu après, parce qu'il n'y avait pas contre lui des charges suffisantes. Un duel qu'il proposa à lord Sidmouth lui attira de nouvelles poursuites, à la suite desquelles il se montra plus circonspect. S'étant lié avec deux hommes d'une grande audace, le boucher James Ings et le cordonnier Thomas Brunt, ils complotèrent ensemble de renverser le gouvernement. Dans ce but, ils projetèrent d'assassiner les ministres, qui devaient se réunir, le 23 février 1820, chez le président du conseil, lord Harrowby, puis d'appeler le peuple aux armes, de proclamer la déchéance du roi et de constituer un gouvernement provisoire. Thistlewood était parvenu à faire entrer dans ses vues une trentaine de conjurés et tout était prêt pour le coup de main, lorsqu'un des affiliés, Thomas Hidon, révéla au premier ministre le danger qu'il courait. Des mesures furent prises aussitôt pour s'emparer des conjurés, qui se rassemblèrent, le 23, dans une maison voisine de l'hôtel de lord Harrowby; ils avaient réuni des armes. Pendant qu'ils rédigeaient des proclamations au peuple et à l'armée, en attendant l'heure d'agir, des agents de police, accompagnés d'un détachement de gardes, pénétrèrent tout à coup dans la maison. Les conjurés se précipitèrent sur leurs armes; un combat s'engagea, et Thistlewood et Brunt parvinrent à s'échapper; mais quelques heures plus tard, Thistlewood était arrêté, ainsi que Brunt. Deux mois après, onze des conjurés furent traduits devant le tribunal d'Old-Bailey. Thistlewood déclara, ainsi que ses coaccusés, qu'il avait eu l'intention de renverser le gouvernement et de se débarrasser des ministres, dans le but de rendre sa patrie libre et heureuse; et il déclara que c'était devenu un nommé Edwards, un des plus actifs promoteurs du complot, qui avait fourni l'argent, demandé les mesures les plus violentes et s'était écrié au moment de l'exécution du complot. On se garda bien de lui répondre, et il devint évident que cet Edwards n'était autre qu'un agent provocateur. Les onze conjurés furent condamnés à la peine capitale. Six d'entre eux demandèrent leur grâce et obtinrent que leur peine fût commuée en celle de la déportation. Quant à Thistlewood et à ses cinq autres compagnons, ils montrèrent en face du supplice autant de fermeté que de résolution (1^{er} mai 1820). Lorsque les cinq condamnés eurent été pendus, l'exécuteur sépara du tronc la tête de chacun d'eux. Un cri d'indignation s'éleva alors de la multitude, jusque-là silencieuse, qui assistait à l'exécution, et un homme du peuple s'écria en montrant l'exécuteur : Tirez un coup de fusil à cet assassin.

THIVA, l'ancienne *Thèbes*.

THIVIERS, ville de France, ch.-l. de cant. (Dordogne), arrond. et à 32 kilom. de Nontron, station du chemin de fer de Paris à Bordeaux, au sommet d'une petite colline abrupte que domine à l'E. une riante vallée; pop. aggl., 1,899 hab. — pop. tot., 3,011 hab. Fabriques de poterie et de faïence émaillée; commerce considérable de truffes, de vins du pays et de bestiaux; foires très-fréquentes. C'est, dit M. Célestin Port, une jolie petite ville, gaie, active, aisée, remuante, campée au sommet d'une colline abrupte, que traverse dans toute sa longueur la route impériale, formant une rue bruyante, bordée sur la pente extérieure de riches et élégantes maisons bourgeoises, qui dominent une riante vallée. Les derniers hôtels au midi, presque en dehors de la ville, vers Périgueux, sont : à gauche, la gendarmerie, installée dans un bâtiment moderne accosté d'une vieille tourrelle; à droite, l'Hôtel-Dieu, qui, des deux côtés, découvre un horizon infini de verdure.

» Vers le milieu de la rue Neuve, à gauche, l'église, édifice du XIII^e siècle (1245), vient d'être rajoutée de fond en comble. Un massif clocher carré roman, nu jusqu'à la base et qu'éclairaient sur chaque face trois étroites fenêtres ogivales à léger meneau trilobé, forme un porche intérieur dans lequel est percé un portail bas et écrasé, à multiples voussures en retrait correspondant à une série de légères colonnettes. En dehors, sur le mur plat, à hauteur des chapiteaux, se continue un cordon de fausses baies d'ogive, dont chaque arc se termine de chaque côté par une tête grimaçante. La nef est coupée en trois tra-

vées d'inégale grandeur par de larges piles plates, dont les côtés, s'évasant à angles droits, supportent les retombées des arcs d'une voûte à cinq pans et le formeret latéral, tandis que la face antérieure reçoit l'arc de chaque travée.

• Le transept s'appuie sur de grosses colonnes engagées dans la face du pilier et couronnées de très-curieux chapiteaux historiés. »

Le presbytère est une ancienne maison forte, à machicoulis. Le château, détruit en grande partie au xvi^e siècle, mais restauré depuis, est, dit M. Joanné, une sorte de pentagone irrégulier, dont la façade principale est flanquée à droite d'une tourelle ronde avec terrasse, machicoulis et toit pointu. L'antique château de Plaman a complètement disparu, mais la ville a conservé quelques maisons à tourelles et à baies ogivales ou romanes.

La position même de Thiviers, sur un des points culminants des Marches du Périgord, en fit dès les temps antiques une place forte, exposée, par suite, à toutes les ruines. Gui V, comte de Limoges, la prit d'assaut au commencement du xiii^e siècle (1211); les protestants la saccagèrent en 1575.

THIZY, ville et commune de France (Rhône), ch.-l. de cant., arrond. et à 30 kilom. de Villefranche, pittoresquement assise sur un plateau qui s'avance comme un promontoire, en se détachant des flancs d'une montagne, que dominent les restes d'un ancien château fort; pop. aggl., 2,821 hab. — pop. tot., 3,059 hab. Nombreuses fabriques de toiles, de fil et de coton. Thizy est une des plus anciennes villes du Beaujolais; elle fut prise par les protestants le 23 mai 1570.

THLADIANTHE s. m. (tla-di-an-te — du gr. *thladias*, eunuque; *anthos*, fleur). Bot. Genre de plantes, de la famille des cucurbitacées, dont l'espèce type croît en Chine.

— **Encycl.** Le *thladianthe* est une plante vivace, à racines très-allongées, portant de distance en distance des renflements tuberculeux, jaunâtres, ovoïdes ou arrondis. Sa tige grimpante, rameuse, haute de plusieurs mètres, est munie de feuilles hérissées, entières, ovales, cordiformes. Les fleurs sont dioïques; on ne connaît jusqu'à présent que les mâles, qui sont très-nombreuses, campanulées, à pétales dressés, connivents, d'un beau jaune d'or; elles se succèdent tout l'été. Cette plante, originaire de la Chine, est rustique et vient bien en terre ordinaire, meuble et un peu fraîche; elle peut servir à garnir les bergeaux, les tonnelles et les treillages. On la multiplie facilement par la division des tubercules, opérée à l'automne ou au printemps. Ces tubercules ressemblent à ceux des pommes de terre, mais sont impropres à l'alimentation.

THLASPI s. m. (tla-spi — gr. *thlaspis*; de *thlô*, je comprime; *aspis*, bouclier, par allusion à la forme du fruit). Bot. Genre de plantes, de la famille des crucifères, type de la tribu des thlaspidées, comprenant un grand nombre d'espèces, qui croissent presque toutes dans les régions moyennes de l'Europe et de l'Asie : *Les thlaspi* varient singulièrement dans leur taille. (Th. de Berneaud.)

« Nom donné improprement aux ibériques.

— **Encycl.** Les *thlaspi* sont des plantes herbacées, annuelles ou vivaces, à feuilles alternes, entières ou dentées, glabres, souvent un peu glauques, et à fleurs blanches, réunies en grappes terminales; le fruit est une silicule comprimée latéralement, oblongue et échancrée au sommet, à deux valves carénées et ailées. Les espèces assez nombreuses de ce genre croissent presque exclusivement dans les régions moyennes de l'Europe et de l'Asie. Quelques-unes ont une certaine importance en agriculture, bien qu'elles ne soient cultivées nulle part.

Le *thlaspi* des champs a des tiges rameuses, hautes de 0m,35, et des feuilles glabres, lancéolées, dentées. « Il croît dans les champs sablonneux, dit le *Dictionnaire d'agriculture*, quelquefois en si grande quantité qu'il semble y avoir été semé exprès; ses fleurs s'épanouissent au milieu de l'été. Tous les bestiaux le mangent, mais ne le recherchent pas. Il donne un mauvais goût à la viande des moutons, au lait, au fromage et au beurre des vaches qui s'en nourrissent pendant quelques jours. Les semences sont acres et laissent dans la bouche un goût d'ail ou d'oignon. On les emploie comme salivaires, incisives, détersives et apéritives. Elles entrent dans la grande thériaque. Le meilleur usage qu'on puisse faire de cette plante lorsqu'elle est très-abondante dans les champs, c'est de l'arracher au moment de sa floraison pour la porter sur le fumier et augmenter ainsi les engrais. On peut aussi, avec avantage, l'enterrer avec la charrue à la même époque. » D'après Haller, on met dans les greniers de petits tas de cette plante, dont l'odeur éloigne les charançons. On assure qu'on peut aussi l'employer pour chasser les punaises des lits.

Ces propriétés se retrouvent, à un degré plus énergique, dans le *thlaspi alliace*, plante commune dans nos champs, et dont la saveur est plus agréable que ne pourrait le faire croire son odeur caractéristique. On l'a employé en guise de masticatoire, et à l'exté-

rieur pour déterger les ulcères. On mange en salade les feuilles des *thlaspi alpestre* et *perfoli*. Le *thlaspi champêtre* a des graines d'une saveur âcre et piquante. Le *thlaspi bourse à berger* est une plante commune partout; ses feuilles sont mangées par les bestiaux, et ses graines par les petits oiseaux. V. CAPSELLA.

THLASPIDÉ, ÉE adj. (tla-spi-dé — de *thlaspi*, et du gr. *eidos*, aspect). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte au *thlaspi*.

— s. f. pl. Tribu de la famille des crucifères, ayant pour type le genre *thlaspi*.

THLASPIDIE s. f. (tla-spi-di — de *thlaspi*, et du gr. *eidos*, aspect). Bot. Genre de plantes, de la famille des crucifères, réuni aujourd'hui, comme simple section, aux bisculittes.

THLINGHA-DINNEH, tribu indienne de l'Amérique du Nord. V. CHÉPÉWYANS.

THLIPSENCEPHALE s. m. (tli-psan-sé-fa-le — du gr. *thlipsis*, compression, et de *encephale*). Tératol. Monstre dont le cerveau est comprimé latéralement.

THLIPSENCEPHALIE s. f. (tli-psan-sé-fa-li — rad. *thlipsisencephale*). Tératol. Conformation des thlipsisencephales.

THLIPSENCEPHALIQUE adj. (tli-psan-sé-fa-li-ke — rad. *thlipsisencephalie*). Tératol. Qui a rapport à la thlipsisencephalie.

THLIPSIE s. f. (tli-psé — du gr. *thlipsis*, compression). Méd. Compression progressive des vaisseaux, produite par une cause externe.

THLIPSOCARPE s. m. (tli-psy-kar-pe — du gr. *thlipsis*, compression; *carpos*, fruit). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des chioracées, dont l'espèce type croît dans le midi de l'Espagne.

THLIPSOMYZE s. f. (tli-psy-mi-ze — du gr. *thlipsis*, compression; *myia*, mouche). Entom. Genre d'insectes diptères, de la famille des tanyptères, tribu des bombyliens, dont l'espèce type habite l'Algérie.

THNÉTOPSYCHIQUE s. m. (tné-to-psi-chi-ke — du gr. *thnéto*, mortel; *psyché*, âme). Hist. ecclésiastique. Nom donné aux membres d'une secte qui affirmait que l'âme est mortelle.

THOA s. m. (to-a — du gr. *thoos*, prompt). Zooph. Genre de polypiers phytoides, de la famille des sertulariées. « Syn. de GNET ou GNETUM, genre de conifères.

THOARD, village de France (Basses-Alpes), cant. et arrond. de Digne; 1,025 hab. Fabrication de toiles; commerce important d'excellentes pommes recueillies dans les environs; carrières de gypse, remarquable par sa belle couleur rouge. On y voit une tour très-ancienne, un vieux château, dit maison des Baschi, et les ruines d'une castle féodal.

THOAS, roi de Lemnos. Il épousa Myrène ou, d'après quelques mythographes, Callicopis. Thoas, s'étant aperçu que Callicopis était devenue la maîtresse de Bacchus, entra dans une grande colère; mais le dieu parvint à l'apaiser en lui faisant goûter du vin, en lui apprenant à cultiver la vigne et en lui donnant les royaumes de Byblos et de Chypre. Par la suite, les femmes de Lemnos ayant résolu de mettre à mort leurs maris, Hypsipyle, fille de Thoas, sauva la vie à son père, qui s'enfuit en Tauride ou dans l'île de Chio.

— Un autre **THOAS**, roi de la Chersonèse Taurique, fit une loi en vertu de laquelle tout étranger qui abordait dans ses États devait être immolé à Diane. D'après Euripide, dans sa tragédie d'*Iphigénie en Tauride*, Iphigénie parvint à sauver Oreste et Pylade, condamnés à mort par Thoas, et s'enfuit avec eux en Grèce, en emportant la statue de Diane, dont elle était prêtresse.

THODURE, village de France (Isère), cant. de Roybon, arrond. de Saint-Marcellin, sur une colline qui domine à la fois la Vallière et un ravin arrosé par un ruisseau formant de jolies petites cascades; 995 hab. On y remarque les restes des tours et des murs d'un château féodal, encadrés dans des vergers magnifiques.

THOÉ s. m. (to-é — du gr. *thoos*, prompt). Crust. Genre de crustacés décapodes brachyures, de la famille des oxyrhynques, dont l'espèce type vit aux îles Gallapagos.

THOFÉIL (tbn), philosophe arabe. V. Ibn-THOFÉIL.

THOGHTEKIN (Abou-Mansour-Dhahir-Eddyn), fondateur de la dynastie des Thoghtekinides à Damas, mort en 1128 de notre ère. Il servit d'abord, comme mameluk, Toutousch, souverain de la Syrie, et parvint par ses talents aux premiers grades de l'armée. Devenu sous Dekak, fils de ce dernier, atabek et premier ministre, il prit part à la bataille d'Antioche et joua un grand rôle dans les affaires de Syrie. Après la mort de Dekak (1104), il mit sur le trône et déposa tour à tour un fils et un frère de ce prince, se décida pour le fils, dont l'extrême jeunesse favorisait ses projets d'ambition, et s'empara définitivement du pouvoir en 1106. Cette même année, il battit Hugues de Tibériade, puis Gervaise, successeur de ce dernier, s'unifia aux Français par un traité secret contre le sultan de Perse, qu'il craignait de voir marcher contre lui; néanmoins, en 1113, il s'allia avec Maudoud, roi de Mossoul, qui s'é-

taît mis à la tête des armées persanes, marcha avec lui contre les chrétiens, et prit part à la victoire remportée sur le roi de Jérusalem. En 1115, pour résister aux forces de la Perse commandées par Acencar, il s'unifia successivement à Ylgazy, roi de Mardin, et aux princes chrétiens, recommença ensuite la guerre contre ces derniers, perdit Tyr, fut battu par Baudouin, roi de Jérusalem, et mourut après un règne d'environ vingt-deux ans. C'était un prince actif, vaillant, habile, mais perfide et cruel.

THOGRAÏ (Abou-Ismaïl-Housein), poète persan. V. TOGRAÏ.

THOGRUL ou **THOGRULIER** (Abou-Thaled-Rokn-Eddin-Mohammed), fondateur de la dynastie turque des Seldjoudides, mort en 1063 de notre ère. Il était un des chefs de la puissante tribu des Seldjoudides, relégués par Mahmoud, sultan de Gazna, dans le Khorasan septentrional, lorsque, après l'avènement de Masoud, successeur de ce prince, il fut appelé à prendre le commandement suprême de sa tribu. Plein d'énergie, d'activité et de courage, il résolut de fonder la puissance de sa nation. Il fit avec succès des expéditions dans le Kharizme et dans diverses parties du Khorasan, battit les lieutenants de Masoud, s'empara de Hérat et du Khorasan entier, consolida ses conquêtes en remportant une victoire complète sur Masoud en personne (1039), et se déclara indépendant. Thogrul fit alors dire la khotbah en son nom dans toutes les mosquées du Khorasan. Poursuivant ensuite ses conquêtes, Thogrul enleva aux Bowakides Ispahan, dont il fit sa capitale (1051), puis, à l'appel du calife Caïm (1055), se rendit à Bagdad, délivra ce prince de la tyrannie du rebelle Bessasiry et reçut le titre d'émir-al-omra. Quelque temps après, Thogrul eut à lutter contre plusieurs chefs seldjoudides et son frère, entre lesquels il avait partagé les pays conquis et qui voulaient se créer des principautés indépendantes. Il parvint à les vaincre, dut encore une fois combattre Bessasiry, qui avait profité de son absence pour se rendre maître de Bagdad, le força à fuir (1059) et punisit les Arméniens et les Géorgiens qui avaient favorisé les rebelles. Ayant affermi le trône chancelant des Abbassides, il obtint pour récompense de ses services la main de Seïda, fille du calife; mais il mourut peu après les cérémonies du mariage, à l'âge de soixante-dix ans. Son neveu, Alp-Arslan, lui succéda. C'était un prince habile, sage, valeureux, aimé de ses peuples et redouté de ses ennemis.

THOGRUL II (Aboul-Modhaffer-Rokn-Eddyn), sultan seldjoudide. V. MASOUD (Aboul-Felhal).

THOGRUL III (Mogaïth-Eddyn), dernier sultan seldjoudide, né en 1169, mort en 1194. Il succéda, à sept ans, à son père Melek-Arslan, sous la tutelle de l'atabek Fehreran-Mohammed, qui conserva le pouvoir jusqu'à sa mort en 1184. Le frère de ce dernier, Kizil-Arslan, voulut alors continuer à gouverner; mais le jeune sultan s'y opposa et Kizil leva l'étendard de la révolte. Thogrul le battit, prit l'Irak-Adjemi, vainquit l'armée envoyée par Nasser, calife de Bagdad, au secours du rebelle; mais, peu après, il tomba entre les mains de Kizil, qui s'empara du pouvoir, se rendit odieux et fut égorgé. Thogrul recouvra alors la liberté et le pouvoir souverain; néanmoins, il fut assailli bientôt par de nouveaux dangers. Il faillit être empoisonné par la veuve de Pehlevan, puis le fils de cette femme, Inanedj, appuyé par les Kharisimiens, lui fit la guerre. Le sultan le vainquit, et, croyant son pouvoir affermi, se plongea dans toutes sortes de débauches. Attaqué de nouveau par les Kharisimiens, il perdit le trône et la vie dans une bataille, près de Reï.

THOINAN (Antoine-Ernest ROQUET, connu dans les lettres sous le pseudonyme de), musicien français, né à Mantes vers 1827. Grand amateur de musique, dilettante passionné, possesseur d'une des plus belles bibliothèques spéciales qui existent en France, il a collaboré à quelques journaux, l'*Art musical*, la *France musicale*, le *Guide musical* (de Bruxelles), et a publié les écrits suivants : la *Musique à Paris* en 1862, en collaboration avec M. Albert de Lasalle (Paris, 1863, in-12); les *Trois au Père-Lachaise*, lettre de feu Nantho, ex-imbailleur soliste, ex-membre de la société des buccinophiles et autres sociétés savantes (1863, in-80); *Déploration de Guillaume Crétin sur le trépas de Jean Okeghem*, remise au jour, précédée d'une introduction biographique et critique, et annotée (1864, in-80); *Chapelle-musique des rois de France* (1864, in-16); *Maugars, sa réponse faite à un curieux sur le sentiment de la musique d'Italie* (1865, in-80); *Antoine de Censu et les singulières destinées de son livre rarissime : la Musique universelle* (1866, in-16); *Curiosités musicales et autres, trouvées dans les œuvres de Michel Coysard, de la compagnie de Jésus* (1866, in-12), etc.

Thoinette et Alizon, dialogue en patois lorrain du xvii^e siècle, publié par A. de La Fizelière (Paris, 1856). « Cette petite pièce est une plaisanterie du même caractère et de la même famille que les *Caquets de l'accouchée*, l'*Évangile des quenouilles*, dans la vieille littérature française, et certaines *Scènes popu-*

laires de Henri Monnier, dans la littérature moderne. » C'est une critique très-réelle, sous une forme naïve, de ces diseurs de rien, dont la conversation se passe en phrases inutiles. L'auteur anonyme a mis en présence deux femmes; mais combien d'hommes, comme disait le bon La Fontaine, sont femmes sur ce point! Thoinette rencontre Alizon et lui demande des nouvelles de sa sœur, qui lui paraît toute *biscassée* (défaite, pâle). « Ce n'est que trop vrai, dit Alizon; ma sœur est bien malade, et elle en a eu tant de *marisson* que son *home ien avome cude moussi* (que son mari avait pensé en mourir). » Ici, le dialogue devient d'une réalité qui rappelle la nature. Alizon raconte qu'elle a été trouver le médecin, grâce aux conseils de la commère la Levrasse : « Je la vis, dit-elle, et elle me dit : Eh! Alizon, et ta sœur, que fait-elle? — Ma foi, lui fis-je, elle ne va ni d'avant ni d'arrière, et pourtant je lui ai tout fait et refait. — Mais, me fit-elle, il y a un grand médecin, etc. » Visite au médecin, qui est un simple charlatan, et à qui Alizon dit poliment « qu'elle est venue pour lui faire un petit mot d'importation, s'il l'a pour agréable. » Après une enquête minutieuse, le médecin, assuré que la pauvre affligée mange bien, boit bien, dort bien, et n'éprouve que de la faiblesse pour travailler, déclare qu'elle a une « *lomme* maladie, qu'il suffira de lui donner un clistère; » prix de la consultation, « trois sols marquez, qui furent perdus, dit Alizon, comme si l'ussons joués à tras (trois) dés. » Mais enfin, dit Thoinette, « que dit-il que c'est de ce mau? — Il dit, répond Alizon, qu'elle a ce qu'elle a et qu'il vaut encore mieux qu'elle ait ce qu'elle a que de ce qu'elle ait les fièvres. »

La langue employée par l'auteur de cette saynète a un véritable charme de naïveté, et l'on y sent je ne sais quel vague souvenir de Molière, dont on jouait, à peu près à la même époque, le *Médecin malgré lui*. Le patois, qui est celui de la haute Lorraine, porte un cachet d'authenticité, malheureusement fort rare dans les œuvres écrites dans nos dialectes provinciaux, et présente un véritable intérêt pour les linguistes, par le grand nombre de locutions romanes qu'il renferme et par les formes grammaticales très-antiques qu'il semble affecter.

THOIRAS, village de France (Gard), cant. de La Salle, arrond. du Vigan, sur une colline, près du confluent de la Salindrique et du Gardon d'Anduze; 450 hab. Aux environs s'ouvre une grotte remarquable par la beauté de ses stalactites et de ses stalagmites.

THOIRAS (Paul de RAPIN-), historien français. V. RAPIN-THOIRAS.

THOIRETTE, village de France (Jura), cant. d'Arinthod, arrond. de Lons-le-Saunier, à 40 kilom. de Nantua; 647 hab.; au pied des montagnes; patrie du célèbre médecin Bichat.

THOISSEY, petite ville et commune de France (Ain), ch.-l. de cant., arrond. de Trévoux, sur la rive gauche de la Chalaronne; pop. aggl., 1,414 hab. — pop. tot., 1,609 hab. Cette petite ville, dont l'origine est très-ancienne, résista quatre fois aux ducs de Savoie et resta longtemps fidèle au duc de Mayenne, pendant les guerres de la Ligue. C'était la seconde ville de la principauté de Dombes. Un collège y fut fondé en 1680 par Mlle de Montpensier.

THOISY-LA-BERCIÈRE, village de France (Côte-d'Or), cant. de Saulieu, arrond. de Semur, sur la limite extrême du Morvan; 1,118 hab. Il est dominé par un beau château flanqué de tourelles et dont les parties les plus anciennes datent du xii^e siècle. La voûte de la chapelle seigneuriale est couverte de fresques.

THOKA s. m. (to-ka). Bot. Nom birman du genre *amberstie*.

THOKE, femme de géant de la mythologie scandinave, le seul être qui, après la mort de Balder, ne voulut pas verser de larmes pour faire revenir le dieu de l'empire de Hela. Quelques légendes racontent que c'était Loke lui-même qui avait pris la figure de Thoke et résistait à toutes les supplications.

THOL (duc de) s. m. Hortic. Variété de la tulipe odorante.

THOLA, juge d'Israël après la royauté éphémère d'Abimélec, de 1309 à 1306 avant notre ère. Il appartenait à la tribu d'Issachar, et il exerça les fonctions de juge pendant vingt-trois ans.

THOLE s. m. (to-le — du gr. *tholos*, coupole). Acal. Genre d'acalèphes médusaires, du groupe des nucléifères.

THOLEN, ville de Hollande, province de Zélande, arrond. de Zierikzee, dans l'île de son nom, sur l'Eendragt; 2,500 hab. L'église renferme le tombeau de Guy, bâtard de Blois, et de sa femme Claire de Boland.

THOLEN (île de), dans la province de Zélande (Hollande). Elle a environ 18 kilom. d'étendue sur 10 kilom. dans sa plus grande largeur. Elle est formée par l'Escaut oriental et diverses branches de la Meuse. Cette île fut en partie submergée en 1825. Elle contient des polders très-fertiles.

THOLER (Gabrielle), actrice française, née

à Faulquemont (Meuse) en 1851. Elève du Conservatoire dès l'âge de onze ans, elle obtint les deux premières médailles de solfège et de piano. Elle suivit ensuite la classe de Régner et remporta au concours de 1868 le second prix de comédie. MM. Ernest Legouvé et Jules Claretie lui auraient accordé volontiers le premier prix. « Voilà, dit ce dernier, ou je me trompe fort, une comédienne véritable. » Elle débuta le 4 mai 1869, au Théâtre-Français, par le rôle de Mme de Cressy, dans *Julie* de M. Octave Feuillet. Engagée comme pensionnaire, elle joua dans l'ancien répertoire : l'Infante, du *Cid*; Elise, de l'*Avare*; Clélie, de l'*Étourdi*; Zéphire, de *Psyché*; Lucrèce, du *Menteur*; Marotte, des *Précieuses ridicules*; Marianne, de *Tartuffe*, Angélique, du *Malade imaginaire*; Henriette, des *Femmes savantes*; Cécile, de *Sganarelle*. Dans le répertoire moderne, elle interpréta : Ursule, du *Mari à la campagne*; Isaure, du *Voyage à Dieppe*; Julie, de *Méridet*; Cécile, de l'*Aventurière*; Hippolyte, de la *Cigüe*; Valentine de Santos, du *Demi-monde*; Lucienne, du *Mari qui pleure*, etc. Elle créa aussi le rôle d'Adrienne dans *Christiane*, de M. Gondinet (décembre 1871), et Mme Calmeron, dans l'*Etrangère* d'Alexandre Dumas fils (février 1876). Nous devons signaler encore la remarquable création que cette jolie et intelligente comédienne a faite dans les *Deux reines de France*, tragédie lyrique de M. Legouvé, représentée exceptionnellement au théâtre Ventadour (salle des Italiens) en 1872.

THOLÈRE s. f. (to-lè-re — du gr. *tholeros*, bourbeux). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, de la tribu des noctuides.

THOLÈRE s. f. (to-lè-ré — du gr. *tholeros*, bourbeux). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, de la tribu des pyralides.

THOLIA s. f. (to-li-a — mot gr. dérivé de *tholos*, voute). Antiq. gr. Sorte de chapeau de femme.

— **Encycl.** On portait la *tholia* pour se garantir du soleil. Les femmes grecques et romaines se servaient, ainsi qu'on peut le voir sur les vases antiques, d'ombrelles dont la forme était à peu près semblable à celle des ombrelles modernes; comme celles-ci, elles pouvaient facilement s'ouvrir et se fermer. Quand les femmes grecques n'avaient pas d'ombrelle ou qu'elles ne voulaient pas s'en servir, elles prenaient, pour se garantir du soleil, un chapeau pointu à bords évasés; c'est ce chapeau qui reçut le nom de *tholia*, ce qui signifiait « en coupole » (*tholos*, coupole). Les hommes, pour aller au soleil, portaient de même le pétase.

THOLOS s. m. (to-loss — mot gr.). Antiq. Edifice circulaire, couvert d'une coupole.

— **Encycl.** A Athènes, on donnait plus spécialement le nom de *Tholos* au nouveau Prytanée, construit près du palais du sénat, et qu'il ne faut pas confondre avec l'ancien Prytanée, situé au pied de l'Acropole. Ce fut dans la *Tholos* que les prytanes offrirent leurs sacrifices et prirent leurs repas en commun. Il était orné de quelques petites statues d'argent. Près de l'entrée se trouvaient, dans le Céramique, les dix statues des éponymes qui avaient donné leur nom aux dix tribus attiques.

D'autres villes de la Grèce avaient des monuments publics auxquels leur forme valut, comme au précédent, la dénomination de *tholos*. Tel était celui que Polyclète bâtit à Epidaure, en marbre blanc, et que Pausanias décora de peintures. Il fut primitivement entouré de colonnes, dont six seulement restaient debout au siècle de Pausanias, qui nous a transmis ces détails. Sur les colonnes se trouvaient inscrits les noms des personnes qui avaient été guéries de quelque maladie par Esculape, et en même temps les noms de ces maladies et l'indication des remèdes par lesquels la guérison avait été obtenue. Le *tholos* d'Epidaure était donc un temple. Il y eut en Grèce un assez grand nombre de temples de forme circulaire, surmontés d'une voute hémisphérique. Les auteurs anciens nous apprennent effectivement que les *tholos* furent presque tous des temples, dont les dimensions quelquefois ne dépassaient pas celles d'une chapelle.

THOLUCK (Frédéric-Auguste-Gottreu), célèbre théologien allemand, né à Breslau en 1799. Fils d'un orfèvre, il était primitivement destiné à la même profession, mais son goût pour l'étude l'emporta et il put suivre sans obstacle les cours de l'université de sa ville natale, puis de celle de Berlin, où il eut pour protecteurs l'orientaliste Von Diez et le ministre Altenstein. Mais bientôt ses relations avec quelques-unes des personnalités éminentes de la société féminine de Berlin et l'influence de Neander le jetèrent dans une grande exaltation religieuse, dont les fruits furent deux ouvrages : la *Vraie conservation du sceptique* (8^e édition, 1867, sous ce titre : la *Doctrina du pêcheur et du réconciliateur*; traduit en français, en anglais, en danois, en suédois et en hollandais) et *Explication de l'Épître aux Romains* (Berlin, 1824; 1856, 5^e éd.). Nommé en 1824 professeur extraordinaire de théologie, M. Tholuck exécuta, l'année suivante, aux frais du ministère prussien, un voyage en Angleterre et en Hollande

et, à son retour (1826), il succéda à Knapp dans la chaire de théologie de l'université de Halle. Mais l'état de sa santé le força d'aller passer une année à Rome, où il fut attaché, comme aumônier, à l'ambassade de Prusse. Il revint à Halle en 1829, et depuis cette époque il n'a cessé d'y déployer une activité aussi grande que féconde, tant par ses leçons sur la dogmatique et la morale et par ses ouvrages que par ses prédications et ses rapports personnels avec les étudiants. Il est devenu, en 1843, membre du consistoire de Magdebourg et, en 1867, conseiller supérieur consistorial. Au point de vue religieux, il appartient à la théologie dite médiatrice. Adversaire du rationalisme, qui, à l'époque de son arrivée à Halle, dominait dans cette université, il montra dans ses attaques contre cette doctrine des talents et une érudition bien supérieurs à ceux de ses adversaires. Mais il fut moins heureux dans sa polémique avec Strauss. Parmi ses écrits exégétiques, il faut citer : *Commentaire pratique sur les Psaumes* (Hambourg, 1843); *Commentaire pratique sur l'Évangile de saint Jean* (Gotha, 1857, 7^e éd.); *Commentaire sur l'Épître aux Hébreux* (Hambourg, 1850, 3^e éd.); *Explication philologique et théologique du sermon sur la montagne* (Gotha, 1856, 4^e éd.). Il a exposé avec beaucoup de clarté ses idées dogmatiques dans son *Indicateur littéraire pour la théologie et surtout pour la science chrétienne* (Halle, 1830 et années suiv.); dans l'*Authenticité de l'histoire de l'Évangile* (Hambourg, 1837), ouvrage dirigé contre Strauss et traduit en français par Valroger, sous le titre d'*Essai sur la crédibilité de l'histoire évangélique* (1847, in-89); dans la brochure intitulée : *les Prophètes et leurs prophéties* (Gotha, 1860), et dans les *Heures de recueillement chrétien* (1844-1852, 3 vol. in-12), traduit en français par Sardinou. Comme fruit de ses études orientales, nous citerons : *Sufismus sive theosophia Persarum pantheistica* (Berlin, 1821); *Anthologie du mysticisme oriental* (Berlin, 1825); la *Théorie spéculative de la Trinité dans l'ancien Orient* (Berlin, 1826). On trouve un grand nombre de documents pour la théologie historique dans ses *Œuvres mêlées* (Gotha, 1864, 2 vol., 2^e éd.). Enfin, on lui doit encore plusieurs ouvrages relatifs à l'histoire de l'Eglise et de la théologie protestante, et écrits d'après des sources la plupart inexploitées jusqu'ici, savoir : *L'Esprit des théologiens luthériens de Wittenberg au xvi^e siècle* (Hambourg, 1852); *Histoire primitive du rationalisme* (1^{re} partie, la *Vie académique du xvi^e siècle*, Halle, 1853-1854, 2 vol.; 1^{re} partie, la *Vie religieuse du xvi^e siècle*, Halle, 1861-1862, 2 vol.); *Épreuves de l'Eglise luthérienne* (Gotha, 1859); *Histoire du rationalisme* (Berlin, 1865, 1^{re} partie); le *Caractère moral du paganisme* (Gotha, 1867, 3^e éd.).

THOLY, village de France (Vosges), cant. de Vagney, arrond. et à 16 kilom. de Remicourt, sur le versant d'une montagne; 1,510 hab. Ce village doit son origine à un prieuré fondé vers 1660. Scieries, tissage mécanique de lin; commerce assez important de bois, de fromages, de coton, de toiles, etc.

THOM (James), sculpteur anglais, né dans le comté d'Ayr en 1799, mort en 1850. D'abord maçon, il apprit seul la sculpture et exécuta quelques statuettes dont il avait emprunté le sujet aux poèmes de Burns. Le succès obtenu par ces premiers essais l'encouragea à faire des statues de grandeur naturelle, et il exécuta en grès celles de *Tam O'Shanter* et de *Souther Jérémie*, qui obtinrent une popularité extraordinaire. Après avoir été exhibées dans toute l'Ecosse, elles furent transportées à Londres, où elles n'excitèrent pas moins l'attention, et le sculpteur qui n'avait pas eu de maître devint le lion du moment. Il dut faire un grand nombre de reproductions de ces statues, où il y a sans doute de l'esprit et de l'humour, mais qui pèchent beaucoup sous le rapport de la conception et de l'exécution. Il exécuta ensuite une statue de *Old mortality* (la vieille mortalité) et plusieurs autres œuvres; mais il retomba dans son obscurité première vers 1836 et alla s'établir en Amérique, où ses travaux, comme sculpteur et comme architecte, lui procurèrent une assez grande aisance.

THOM (William), poète tisserand anglais, né à Aberdeen en 1799, mort en 1850. Envoyé en apprentissage chez un tisserand, il parvint, pendant ses courts loisirs, à apprendre la lecture, l'écriture, la musique, se maria en 1829 et mena une existence des plus précaires. Vers 1838, Thom fut cruellement frappé dans ses affections de famille, et la douleur le fit poète. Une pièce de vers, *L'enfant aveugle*, qu'il envoya à l'*Aberdeen Herald*, fut très-remarquée et lui attira des protecteurs. L'un d'eux le conduisit à Londres, où il fut recherché et fêté; mais ce moment de vogue fut de courte durée. De retour à Inverrary, il publia, sous le titre de *Rimes et souvenirs d'un ouvrier tisserand* (1841), un recueil de vers qui manquait de puissance et d'originalité et qui eut peu de succès. Il ne tarda pas à retomber dans le dénuement et vécut ainsi jusqu'à sa mort.

THOMAN (Maurice), missionnaire allemand, né à Loutkirch (Souabe) en 1722, mort vers 1790. Elevé chez les jésuites, il entra

dans leur congrégation et fut envoyé, comme missionnaire, en Afrique d'abord, puis en Asie. Il se trouvait dans l'Inde portugaise lorsque ses confrères en furent expulsés (1758). Transporté en Portugal, avec cent soixante autres membres de la congrégation, il fut renfermé dans les cachots de la citadelle Saint-Julien, où il subit une rigoureuse détention, à laquelle mirent fin la mort de Joseph II et la chute de Pombal (1777). Réclamé alors par l'ambassadeur d'Autriche, il recouvra sa liberté, en même temps que onze autres jésuites allemands, et se retira à Botzen (Tyrol), où il résida jusqu'à sa mort. Ce fut là qu'il écrivit son autobiographie, qui parut sous ce titre : *Vie et voyages de Maurice Thoman, ex-jésuite et missionnaire en Asie et en Afrique, écrits par lui-même* (Augsbourg, 1788, in-89). Indépendamment du récit émouvant des souffrances de l'auteur, cet ouvrage renferme des détails précieux pour la géographie, encore si peu connue de nos jours, des contrées que Thoman avait visitées.

THOMAN DE HAGELSTEIN (David), érudit allemand, né dans la seconde moitié du xiv^e siècle. Il fit partie du sénat d'Augsbourg et fut député par cette ville à la diète de Ratisbonne. Il a publié en allemand, vers 1700, sous le titre : *Actes publics, constitutions et propositions relatifs au système monétaire en Allemagne* (Augsbourg, in-fol., sans date), un traité devenu classique pour l'histoire des monnaies en Allemagne.

THOMANDER (Jean-Henri), théologien suédois, né dans la province de Schonen en 1798. Il s'adonna tout jeune à l'enseignement, entra dans les ordres en 1821, fut chargé cinq ans plus tard d'un cours de théologie au collège de Lund, devint professeur en titre en 1833, docteur en théologie en 1836 et pasteur de la cathédrale de Gothenbourg en 1850. Il avait fait partie, en 1838, d'une commission chargée de reviser le droit canon de l'Eglise danoise. Thomander a acquis dans son pays une grande réputation par son éloquence et par ses idées libérales. Il a rédigé de 1825 à 1832 le *Journal de théologie*. On lui doit des recueils de sermons, divers traités de théologie et d'instruction religieuse, des traductions de diverses pièces de Shakspeare, du *Manfred* de lord Byron, etc.

THOMANN (Joseph-Nicolas), médecin allemand né à Grunsfeld en 1764, mort à Würzburg en 1805. Il fut reçu docteur en médecine à Würzburg et pratiqua l'art de guérir dans plusieurs villes. Devenu médecin en chef de l'hôpital Julius de Würzburg, professeur de clinique médicale et de thérapeutique spéciale, il mourut d'une attaque d'apoplexie à peine âgé de quarante et un ans. Observateur habile et praticien judicieux, il promettait à la science des travaux importants; il n'a laissé que des recueils utiles d'observations rédigées sous ses yeux, à sa clinique de l'hôpital Julius, et des mémoires insérés dans divers journaux : *Dissertatio sistens peripneumoniam theoriam* (Würzburg, 1788, in-89); *De fluxu menstruo ejusque vitiis* (1796, in-89); *De mania et amenitia* (1798, in-89), etc.

THOMAR, ville de Portugal, province d'Estramadure, à 150 kilom. de Lisbonne, sur la rive droite du Nabao, dans une contrée riante couverte d'oliviers; 4,000 hab. Filatures de coton, savonneries, fabriques de soieries et de chapeaux, tanneries; commerce actif. On y remarque un des plus beaux couvents du Portugal, bâti en 1180 par D. Galadin Paez, grand maître de l'ordre des Templiers. « Cette vaste habitation, dit un écrivain portugais, se composait de trois parties bien distinctes : le couvent proprement dit avec son église, ses cloîtres, ses dortoirs et toutes les divisions qui appartiennent à une maison régulière; le château avec son enceinte et ses boulevards, et, en troisième lieu, la quinta ou le parc muré du couvent. » L'architecture « présente, dit M. Germond Delavigne, un cachet particulier, des ornements nautiques, des sphères, des cordages, des amarres, qui symbolisent la mission d'exploration que s'étaient donnée les chevaliers du Christ. La chapelle, qui est fort remarquable, renferme un retable doré, peint et sculpté, d'une exécution parfaite. Sa reconstruction partielle date du xve siècle. Le château appartient au célèbre ministre Costa Cabral, qui porte le titre de comte de Thomar. On remarque encore le fameux aqueduc commencé par Philippe II, en 1595, et fini par Philippe III, en 1613. La ville, dont l'aspect est fort agréable, a pris un certain essor sous le rapport de l'industrie. Il s'y trouve d'importantes filatures de coton, des fabriques de soieries et de chapeaux et des tanneries. D'après une opinion accréditée, il faudrait considérer Thomar comme occupant l'emplacement d'une ville fondée par les Romains, et qui portait le nom de *Concordia*. »

THOMAS s. m. (to-ma. — L'origine de ce mot très-familier est inconnue. Quelques-uns l'ont fait venir des mots latins *Vide, Thomas*, « Vois, Thomas », qu'on chante dans une hymne de Pâques, et ont admis un jeu de mots irrespectueux sur les mots *vide, videz*. Bien que cette interprétation ne paraisse pas avoir été donnée sérieusement, elle n'est pas cependant inadmissible). Pop. Pot de chambre.

THOMAS (SAINT-), village de France (Pyrenées-Orientales), arrond. de Prades. Il a donné son nom à trois sources sulfureuses jaillissant à 500 mètres en amont sur la rive gauche d'un torrent. Un petit établissement de bains y a été construit.

THOMAS (SAINT-), île du golfe de Guinée, à 73 milles au S.-O. de l'île du Prince et à 105 milles au N.-E. de celle d'Annobon; entre 0° 2' 00" 30' de latit. N. et 40° 22' 40" 31' de longit. E. Elle a 28 milles dans sa plus grande longueur, mesurée depuis la pointe Figo, la pointe du Morro-Carregado ou celle du Morro-Peixe, rangées toutes trois sur une même ligne au N., jusqu'à la pointe de Baléu au S., et 19 milles dans sa plus grande largeur. La superficie est de 270 milles carrés, ou à peu près 92,900 hectares; le développement total des côtes est de 75 à 80 milles. Autour sont disséminés plusieurs îlots. « L'île, dit l'*Univers pittoresque*, est généralement montagneuse. Vers la côte occidentale surgit un pic très-élevé, couvert d'arbres touffus si nombreux et si denses, qu'on ne peut le gravir, par un chemin escarpé et tortueux, qu'au prix de peines infinies. La cime en est couverte d'une neige épaisse qui résiste à toutes les ardeurs du soleil équinoxial, et de toutes les parties de la montagne descendant vers la mer des ruisseaux considérables. Ce pic n'est pas le seul qui domine la masse générale de l'île : à moins d'une lieue dans l'E. se dresse la cime pyramidale du pic d'Anna-de-Chaves, haut de plus de 2,000 mètres. De ce massif central se détachent deux chaînons élevés, l'un courant à l'E. vers la baie de Mecia-Alves, où il se termine à pic; l'autre projetant au S.-E. le pic de Maria-Fernandez et le pic Mocondon, puis tournant au S.-O., jalonné par les cimes de Cão-Grande, Cão-Pequeno, Ponta-Preta et le pic aigu de la Praia-Lança, qui sans doute lui doit son nom.

La partie septentrionale de l'île présente une vaste et fertile plaine, arrosée par une multitude de ruisseaux et coupée en deux par un troisième chaînon, qui court au N., en simples collines onduleuses. Une autre plaine plus petite se développe au S.-O., à la base d'un amphithéâtre de montagnes, autour de cette flexion du rivage appelée baie de Praia-Lança. De grandes et fécondes vallées pénètrent d'ailleurs au sein des terres élevées, et des eaux abondantes surgissent de toutes parts, pour rendre au sol l'humidité que lui enlève l'action incessante des rayons solaires.

Les côtes présentent un assez grand nombre de petites baies et d'ansees d'un facile accès pour les chaloupes, les balandres et autres embarcations de petit tonnage; c'est par là que se font la plupart des communications et des transports. Mais les grands navires n'y trouvent que deux ports, l'un à la baie d'Anna-de-Chaves, au fond de laquelle est bâtie la ville de São-Thomé; l'autre à la baie de São-João, tous deux sur la côte orientale, et quatre mouillages, savoir : celui de l'Ilheo das Cabras, au N.-E., le plus fréquenté de tous; ceux de la Praia das Conchas et de l'Agua-Ambô, au N., et celui de la baie Sainte-Catherine à l'O. Les localités les plus importantes de l'île Saint-Thomas sont : la ville de Saint-Thomas et les bourgs de Nossa-Senhora-da-Guadalupe, de Santo-Amaro et de la Trinidad.

L'île de Saint-Thomas possède l'un des sols les plus fertiles de l'univers, sol qui n'a jamais besoin d'engrais, sans cesse arrosé d'eaux abondantes, abrité par des arbres touffus et dans la position la plus favorable pour l'acclimatation des plantes précieuses des régions équatoriales. Malheureusement, les bras et les capitaux lui font défaut.

THOMAS (SAINT-), CHAVES ou PANOASAN, ville ch.-l. de l'île Saint-Thomas, dans le golfe de Guinée, par 0° 22' 30" de latit. N. et 40° 28' 32" de longit. E., au fond de la baie Anna-de-Chaves; 5,000 hab. L'aspect en est gai et agréable. Les rues, larges, propres et bien percées, sont bordées d'environ 900 maisons, presque toutes en bois. Au-dessus de leur masse confuse s'élancent les clochers des églises, en pierre pour la plupart et dont la plus remarquable est la cathédrale. Les principaux édifices de la ville sont, après les églises, le palais du gouverneur, vaste construction empreinte d'une certaine majesté, l'hôtel de ville et la douane. Il s'y tient chaque jour un marché bien approvisionné. Au S. de la ville s'étend un vaste marais que les pluies transforment en lac et d'où s'exhalent les miasmes les plus infects; aussi le climat de Saint-Thomas est-il tristement renommé pour son insalubrité.

THOMAS (SAINT-), port du Guatemala (Amérique centrale), au fond de la baie de Honduras, entre le Potochic au N. et la Montagua au S. Ce port est d'une rare beauté. Entouré de tous côtés par de hautes montagnes, il offre la plus grande sécurité aux vaisseaux, qui y sont à l'abri de tous les vents; les plus grands navires qui aient été construits jusqu'à ce jour peuvent mouiller près du rivage, où il y a 6 brasses de profondeur. Ils peuvent y entrer et en sortir en tout temps. On doit mentionner, sur cette partie du littoral et dans le territoire de la Vera-Paz, l'essai de colonisation que tenta la Belgique en 1843, essai poursuivi jusqu'ici avec plus de persévérance que de succès décisif, malgré l'appui que lui a prêté le gouvernement belge.

THOMAS (SAINT-), île des Antilles, la principale du groupe des îles Vierges; superficie, 60 kilom. carr.; 16,000 hab. Ch.-l., Saint-Thomas. Le sol, qui est généralement montagneux, atteint par endroits une altitude de 500 mètres et ne se compose guère que de rochers; puis les pluies torrentielles qui y règnent une partie de l'année entraînent la terre des montagnes, en sorte qu'il ne reste que fort peu de sol arable. Le climat y est très-chaud et le thermomètre centigrade s'y maintient presque toujours, en été, à 31° au-dessus de zéro. Mais cette île est dévastée par la fièvre jaune, qui y sévit presque continuellement, et par des tremblements de terre, qui, se faisant sentir du S. au N., y ont souvent causé d'affreux désastres, notamment en 1867. Plus terribles encore sont les ouragans, qui, de 1713 à 1867, en ont bouleversé huit fois la surface. Parmi les habitants, on compte 3,000 Européens appartenant à toutes les nationalités; le reste se compose de nègres et de mulâtres émancipés depuis 1847. La consommation propre de l'île est insignifiante. Le commerce d'importation s'y fait principalement avec la Grande-Bretagne, les villes hanséatiques, la France, l'Italie, la Belgique, le Danemark et les Etats-Unis; la valeur totale des importations s'élève à 37 millions de francs, dont plus de la moitié appartiennent au commerce anglais. L'exportation est à peu près nulle.

— *Histoire.* L'île Saint-Thomas et les îles voisines furent découvertes par Christophe Colomb pendant son second voyage en 1494, et, plus tard, les Hollandais, les Anglais, les Français et les Danois en prirent successivement possession. En 1625, les Anglais et les Hollandais s'y établirent, notamment à Sainte-Croix, la plus petite de toutes ces îles, dont les Français s'emparèrent à leur tour en 1650, mais sans réussir à en tirer aucun parti. Les circonstances devinrent plus favorables lorsqu'en 1671 la compagnie danoise des Indes occidentales commença à faire travailler les plantations par des noirs, et surtout en 1685, époque où un traité avec le gouvernement danois permit à d'actifs négociants brandebourgeois de s'établir à Saint-Thomas. En 1755, ces îles passèrent de la dépendance de la Compagnie sous celle de la couronne de Danemark, qui, en 1764, la liberté du port de Saint-Thomas-Tombées, en 1801 et 1807, au pouvoir des Anglais, et rendues en 1807, puis en 1815, au gouvernement danois, ces îles ont été cédées, en 1868, par ce dernier aux Etats-Unis, moyennant la somme de 12 millions de thalers danois (138 millions de francs).

THOMAS (SAINT-), chef-lieu de l'île du même nom, dans l'archipel des Antilles; 13,000 hab. Il est situé à l'extrémité S. de l'île, dans le fond d'un beau port entouré de montagnes de tous côtés et pouvant contenir 300 vaisseaux. Les maisons, remarquables surtout par leur propreté, sont construites en terrasses sur les trois montagnes de la ville et sur le bord de la mer; elles forment une grande rue principale, le long de laquelle sont disposés les bureaux d'affaires et les magasins de marchandises. Les seuls édifices publics sont les trois temples protestants, l'église catholique et la synagogue. La langue de la conversation est l'anglais, mais c'est l'espagnol que l'on emploie dans les correspondances et les affaires commerciales. Depuis plus d'un siècle et demi, il a suffi de la liberté du commerce pour fuir de ce rocher aride l'un des centres les plus importants de l'archipel. Dès 1701, un voyageur français, le Père Labat, parlait avec enthousiasme « de ce lieu riche et toujours plein de toutes sortes de marchandises, de ce port ouvert à toutes les nations et servant d'entrepôt au commerce que les Français, les Anglais, les Espagnols et les Hollandais n'osaient faire ouvertement dans leurs îles. » Labat y achetait pour 5 écus ce qui en valait 25 à la Martinique, et pour 15 ce qui en eût coûté 100 en France. Le gouvernement danois eut le bon esprit de consacrer officiellement cette liberté en 1764, et, depuis lors, les sottes entraves apportées au commerce des îles voisines n'ont cessé de donner à la prospérité de Saint-Thomas un essor dont il est impossible de ne pas être frappé dès le premier coup d'œil jeté sur la ville. Tout y est mouvement et animation, tout y respire la confiance et la richesse. Les débarcadères sont incessamment couverts d'une foule active et bariolee, occupée à charger ou à décharger les navires de toute nation qui peuplent le port, car chacun vient y chercher fortune, Danois et Américains, Français et Anglais, Allemands et Espagnols. De plus, c'est là qu'aboutissent les diverses lignes des paquebots transatlantiques; c'est le centre du réseau, l'étape obligatoire de tous les voyageurs. Deux fois par mois, la rade se couvre en un jour ou deux des nombreux courriers secondaires qui se rattachent à l'artère principale.

THOMAS-LE-GARDE (SAINT-), village de France (Loire), cant. de Saint-Jean-Soleymieux, arrond. de Montbrison; 323 hab. Ce village fut nommé primitivement Saint-Thomas-les-Nonnains, à cause d'un couvent de bénédictines, dont la chapelle sert aujourd'hui d'église paroissiale. Au N. de Saint-Thomas s'élevait le château de la Garde, qui appartenait au maréchal de Villars. Les coteaux voisins produisent d'excellent vin.

THOMAS (saint) ou DIDYME, c'est-à-dire *jumeau*, un des douze apôtres de Jésus-Christ, né en Galilée d'une famille de pêcheurs. Il suivit le Christ pendant les trois années que dura sa prédication et lui montra le plus grand attachement. Cependant, quand les disciples lui annoncèrent sa résurrection, il refusa d'y ajouter foi, disant qu'il ne le croirait point s'il ne voyait dans ses mains la marque des clous et s'il ne mettait le doigt dans ses plaies et la main dans son côté. Huit jours après, Jésus apparut de nouveau dans l'assemblée de ses disciples : « Portez ici votre doigt, dit-il à saint Thomas; voyez mes mains et mon côté, et ne soyez pas incrédule, mais fidèle. » Suivant la tradition, l'apôtre serait allé prêcher l'Evangile aux Parthes et jusque dans l'Inde, et aurait subi le martyre. Les divers ouvrages qui lui ont été attribués sont apocryphes.

L'incrédulité de saint Thomas est devenue célèbre; il est resté le type de ceux qui ne croient une chose qu'à bon escient, qu'après avoir vu, examiné, touché du doigt la vérité de ce qu'on leur affirme. Ces allusions sont le plus souvent plaisantes.

« Un débiteur promettait à son créancier d'acquitter sa dette dans un avenir prochain. Celui-ci, auquel la même assurance avait déjà été donnée vainement plusieurs fois, marquait un peu d'incrédulité. Le débiteur s'en offensa et murmura entre ses lèvres le nom de saint Thomas : « Certainement, reprit le créancier, je professe envers le débiteur l'incrédulité de l'apôtre : je ne crois qu'après avoir touché. »

« A parler franchement, interrompit le docteur, je vous avouerai que mon désir le plus ardent a toujours été de pouvoir disséquer une âme. — Et comme on n'en a point étendu sur vos tables d'amphithéâtre, vous refusez d'y croire? Plus difficile que Thomas, qui voulait toucher la vérité du doigt, il vous faut la toucher du scalpel. »

CLEMENT CARAGUEL.

« M. Tardif n'entend pas raillerie sur son assassinat. Il vient de publier un mémoire dans lequel il se défend hautement d'avoir été son propre meurtrier. M. Tardif prouve, clair comme le jour, qu'il n'a nullement trempé la main dans son sang de substitut. Et puis, à ceux que n'aurait point encore satisfaits cette justification, M. Tardif offre des preuves irrécusables et positives. Comme Jésus-Christ disait à Thomas, M. Tardif dit aux incrédules : « Approchez, je me montre; venez voir mes vingt-quatre blessures à la poitrine. »

(Revue des Deux-Mondes.)

« Je suis loin d'accuser le ministère actuel; je suis même disposé à croire que d'une mauvaise affaire il a cherché à en faire une bonne et à s'en tirer le moins mal possible. L'ancien ministère seul est coupable d'avoir si mal placé l'argent de la France, et il me tarde d'être convaincu que l'administration actuelle a agi pour le mieux. Mais je dirai toujours comme notre cher collègue M. Thomas : « Je ne refuse pas de croire, mais je ne veux voir; sans cela, je reste incrédule. »

DUPIN aîné.

Thomas (SAINT). Iconogr. On lit dans la vingt-deuxième livraison des *Analecta juris pontificii*, revue dogmatique publiée à Rome : « Les peintres ont l'habitude de reléguer saint Thomas au dernier rang des apôtres. Néanmoins, saint Marc lui donne la huitième place, saint Luc la septième, les *Actes des apôtres* la sixième, le canon de la messe l'énumère aussi à la sixième place. Si les peintres semblent avoir une petite opinion de cet apôtre, on peut soupçonner que c'est à cause de son incrédulité à la résurrection du Sauveur. Ils se trompent aussi sur le genre de martyre qui couronna sa vie; le martyrologe romain nous apprend formellement que saint Thomas fut percé de coups de lance par les ordres d'un roi de l'Inde. Un fait entièrement apocryphe et dont les peintres doivent se défier, c'est celui de la ceinture que la sainte Vierge, en montant au ciel, aurait laissée à l'apôtre saint Thomas, à cause de son incrédulité. » Ce dernier trait, qui n'est pas l'un des moins curieux de la légende de saint Thomas, a été représenté par Domenico Ghirlandajo dans une fresque qui décore la sacristie de l'église de Saint-Nicolas, à Florence; l'Académie des beaux-arts de la même ville possède un tableau de fra Paolino da Pistoja et un bas-relief en terre cuite vernissée de Luca della Robbia, représentant le même sujet. Au musée de Bruxelles est un volet de triptyque, de l'ancienne école flamande, provenant de l'église du Sablon et sur lequel sont représentés divers épisodes de la légende de saint Thomas : son incrédulité, sa présence aux noces de la fille de Gondofore, roi de l'Inde, où il est reconnu comme Israélite par une joueuse de flûte juive; l'insulte qui lui est faite par un échanton et la mort de celui-ci, qui est déchiré par un lion et dont un bras est rapporté à l'apôtre par un chien; le baptême d'Abgar, roi

d'Edessa; la conversion de Sintice, dans l'Inde, etc. Dans l'oratoire de Saint-Thomas, à Gènes, on voit un tableau de Gio.-B. Carlone, représentant cet apôtre prêchant les Indiens, et un tableau de Gio.-Andrea Ansaldo, qui a pour sujet *Saint Thomas baptisant trois rois dans un temple*. Dans l'église de Saint-Marc, à Venise, une mosaïque exécutée par L. Gaetano, d'après Tizianello, représente *Saint Thomas en présence d'un roi*.

L'incrédulité de saint Thomas est l'épisode de la vie de cet apôtre que les artistes ont le plus fréquemment retracé. Parmi les plus anciennes compositions que nous connaissons sur ce sujet, nous citerons un tableau de Buffalmacco, qui a été gravé par J.-C. Barth, et une peinture sur soie, par Cosme, au musée de Cluny (n° 720). Nous décrivons ci-après les tableaux peints par Rubens, Van Dyck, le Guerchin, le Calabrese. Le musée du Louvre possède deux peintures de l'incrédulité de saint Thomas, l'une par Girolamo Muziano et l'autre par le Salviati; elles représentent l'apôtre agenouillé et touchant le côté du Christ, debout au milieu des autres disciples. Elles ont été gravées l'une et l'autre dans le recueil de Landou (V, pl. 39, et VII, pl. 41). Un tableau de Simone Cantarini, qui appartient à la pinacothèque de Munich, nous montre Jésus accompagné de deux disciples seulement et écartant, des deux mains, son manteau, pour découvrir la plaie de son côté, où Thomas, l'incrédule, enfonce ses doigts. La même scène a été retracée d'une façon très-énergique et très-réaliste par le Caravage (tableau ayant fait partie de la célèbre galerie Giustiniani, et estampe), Gérard Honthorst (musée de Madrid), Bernardo Strozzi (au palais Brignole-Sale, à Gènes), Fr. Herrera le vieux (tableau de l'ancienne collection Standish), Finsonius (à la cathédrale d'Aix), etc. Une *Incrédulité de saint Thomas*, par Rembrandt, a été payée 100 florins à la vente de Philippe Van Dyck en 1753; elle est connue par la gravure de R. Lawrie. Une belle composition sur ce sujet a été gravée par Gérard Audran, d'après le Poussin. Signalons encore : une fresque de Lorenzo di Bicci (dans une chapelle de la cathédrale de Florence); une mosaïque exécutée d'après un tableau de V. Camuccini (à Saint-Pierre de Rome); un tableau d'Annibal Carrache, qui était au xviii^e siècle dans le cabinet de M. Canlet d'Hauteville, à Paris; diverses peintures, par Giannicola (église San-Tommaso, à Pârouse), Luca Giordano (gravé par Luetzenkirchen), H. de Hess (fresque dans l'église de Tous-les-Saints, à Munich), E. Le Sueur (gravé par F. Briot), Carlo Maratte (gravé par J.-P. von Langer), le Padovano (église des Ermitani, à Padoue), Salvator Rosa (église della Morte, à Viterbe), le Tilién (gravé par P. Meyer), Santi di Tito (cathédrale de Borgo-San-Seppolcro), Ph. Veit (gravé par Schaeffer), Alexandre Véronèse (tableau payé 3,470 livres à la vente du prince de Conti en 1777), A. van der Werff (gravé dans la *Tresham Gallery*), etc. Parmi les peintres français de notre époque qui ont représenté l'incrédulité de saint Thomas, il nous suffira de citer Alphonse Masson (Salon de 1839), Adolphe Sturler (Salon de 1844), Hugues Fouran (Salon de 1842), Louis Lamothe (Exposition universelle de 1855), Eugène Delacroix (esquisse).

Le *Martyre de saint Thomas* a été gravé par Jacob Neefs, d'après Rubens.

Les figures isolées de saint Thomas le représentent tantôt avec le livre de l'Evangile à la main, tantôt avec une lance, instrument de son supplice. Des statues de cet apôtre ont été sculptées par Le Gros (église de Saint-Jean-de-Latran, à Rome, gravé par Aquila), Vincenzo Rossi (cathédrale de Florence), Ippolito Salza (cathédrale d'Orvieto), Jérôme Duquesnoy (église Sainte-Gudule, à Bruxelles), J.-B.-J. de Bay (église Saint-Eustache, à Paris), Doublemard (église de la Trinité, à Paris), Barthélemy Frison (église de la Trinité, à Paris), etc. Des figures de saint Thomas ont été peintes par Wohlgemuth (musée du Belvédère, à Vienne), Ribera (musée de Madrid), le Guide (à Pesaro), le Dominiquin (musée de Berlin), F. Boucher (gravé par L. Jacob, 1726), etc.

Thomas (L'INCRÉDULITÉ DE SAINT), tableau de Rubens; musée d'Anvers. Rubens, dans ce tableau, a suivi exactement le texte de l'Evangile; le Christ, debout et à moitié nu, montre ses plaies à saint Thomas qui paraît les considérer avec curiosité; mais le peintre, à part les beautés incontestables de l'exécution, n'a pas mis dans sa composition le sentiment qu'on aurait dû attendre de lui, et l'incrédulité de saint Thomas, examinant les cicatrices de Jésus, n'a rien d'intéressant, tandis que sa conversion subite à l'apparition de son maître aurait offert une scène plus intéressante; c'est, au reste, ce dernier moment que le Poussin a choisi pour faire un tableau, tandis que le Tilién, le Guerchin, le Mutian, Michel-Ange de Caravage et Le Sueur ont comme Rubens représenté le fait matériel. « Ce n'est pas sans quelque étonnement, dit Duchesne, qu'on retrouve la même figure du Christ dans d'autres tableaux de Rubens; néanmoins celui-ci est peint avec beaucoup de soin, et les teintes sont fondues avec une recherche dont on trouve rarement des exemples dans les ouvrages de Rubens. Il a orné

le tombeau du bourgmestre Rockox, et, après avoir été au musée de Paris, il a été réporté à Anvers.

Thomas (INCRÉDULITÉ DE SAINT), tableau de Van Dyck; galerie de l'Ermitage, à Saint-Petersbourg. Jésus, debout, presque nu, tend à saint Thomas ses mains percées par les clous de la croix; le saint regarde avec effroi et surprise la preuve sanglante qui doit confondre son incrédulité; au fond, deux disciples contemplant Jésus avec stupeur. Van Dyck, dans ce tableau, a bien montré l'expression d'incrédulité de saint Thomas se rendant, quoique avec peine, à l'évidence, et son divin maître lui reprochant avec douceur d'avoir refusé de croire ce que lui avaient affirmé les autres disciples. L'attitude du Christ est d'un abandon plein de grâce, mais on désirerait plus de correction dans le dessin, afin qu'il répondît davantage à l'extrême beauté du coloris. Ce tableau, qui fait aujourd'hui l'ornement de la galerie de l'Ermitage, à Saint-Petersbourg, a été gravé par Réveil dans le *Musée de peinture*.

Thomas (L'INCRÉDULITÉ DE SAINT), tableau du Guerchin; au musée du Vatican. L'apôtre incrédule approche le doigt vers le côté de Jésus ressuscité et examine, avec l'expression de la plus vive curiosité et de la surprise la plus complète, les stigmates de la passion. Les figures sont peintes à mi-corps; la tête du Christ est fort belle, et toute sa personne est bien éclairée; les autres parties du tableau ont beaucoup noirci. Cette composition, qui fut transportée à Paris sous le premier Empire, a été gravée par Giuseppe Craffonara et par Gio.-B. Pasqualini (1619).

Les biographes du Guerchin assurent qu'il a traité plus de cent fois ce sujet de l'incrédulité de saint Thomas.

Thomas (L'INCRÉDULITÉ DE SAINT), tableau du Calabrese; au musée de Dresde. Le Christ, n'ayant d'autre vêtement qu'une draperie autour des hanches, tient de la main gauche la croix; de l'autre main, il prend celle de Thomas et l'approche de la blessure de son côté. L'apôtre, enveloppé d'un vaste manteau qui laisse à découvert une partie de ses épaules, se penche avec une curiosité mêlée de crainte et tend le doigt vers la plaie; sa tête chauve est vue de profil. Quatre autres disciples assistent à cette scène; l'un d'eux est assis à droite, le dos tourné au spectateur, et cause avec saint Jean. A gauche, un apôtre, au crâne dénudé, écarte les mains, en signe d'étonnement et d'admiration. Les figures, de grandeur naturelle, sont vues jusqu'au genoux.

Ce tableau a été gravé par Giuseppe Canale et Beauvarlet, dans la *Galerie de Dresde* (t. n° 34), et par J. Robert, sur bois, dans l'*Histoire des peintures de toutes les écoles*. Une autre peinture du Calabrese sur le même sujet se voit au musée du Belvédère, à Vienne.

THOMAS DE CANTORBÉRY (saint), célèbre prélat anglais. V. BECKET.

Thomas-du-Louvre (ÉGLISE SAINT-). Dans les premières années du règne de Philippe-Auguste, Robert de Dreux, frère de Louis VII, éleva en l'honneur de saint Thomas de Cantorbéry, martyr, une église qu'il érigea en collégiale; il établit autour de l'église un hôpital et un collège pour des pauvres étudiants. Telle fut l'origine de l'église à laquelle on donna le nom de Saint-Thomas-du-Louvre, parce qu'elle était située près du château royal.

En 1733, cette église menaçant ruine, le roi avait accordé aux chanoines 150,000 livres pour les aider à la reconstruire; les travaux s'avancèrent, lorsque le 15 octobre 1739 le clocher s'écroula, écrasa la voûte, un des côtés du chœur et la salle capitulaire; des onze chanoines, six furent ensevelis sous les débris. A cette époque, le chapitre de Saint-Thomas fut joint à celui de l'église voisine de Saint-Nicolas; en 1749, le chapitre de Saint-Maur-des-Fossés fut adjoint aux deux premiers.

L'église Saint-Thomas reconstruite changea de patron et fut dédiée à saint Louis, roi de France. On voyait dans cette église le mausolée du cardinal Fleury, sculpté par Le-moine. Saint-Louis-du-Louvre servit pendant la Révolution au culte protestant; depuis il a complètement disparu, ainsi que la rue qui avait conservé le nom de l'ancienne église, dans les travaux de réunion du Louvre aux Tuileries.

THOMAS ou **TOMASO**, chroniqueur dalmate, né à Spalatro vers 1200, mort en 1263. Il fut chanoine, puis archidiacre de l'église métropolitaine de sa ville natale et se fit remarquer par ses vertus. Thomas a laissé, sous le titre d'*Historia salontana*, une intéressante chronique en cinquante et un chapitres sur les événements anciens et modernes de sa ville natale. Elle a été publiée avec notes à la suite de l'ouvrage de Jean Lucius sur la Dalmatie.

THOMAS (Hubert), diplomate et historien, né à Liège. Il vivait au xvi^e siècle. Après avoir été secrétaire de l'assesseur du tribunal de Worms, il devint secrétaire de l'électeur palatin Louis V le Pacifique, puis entra au service du palatin Frédéric II, qui l'emmena dans ses voyages et lui confia des missions importantes auprès de Charles-Quint,

de François Ier, de Henri VIII, etc. On lui doit : *De Tungris et Eburonibus aliisque inferioris Germaniae populis* (Strasbourg, 1541, in-8°), ouvrage savant et curieux ; *Bellum Sickingense*, écrit relatif à la guerre de François de Sickingen contre l'archevêque de Trèves (1522) et publié dans les *Scriptores rerum Germanicarum* de Marquard Freher ; *Annales de vita et rebus gestis illustrissimi principis Frederici II comitis Palatini* (Francfort, 1624, in-4°) ; *Stemma Leostenianum, seu genealogia illustrium et generosorum dominorum ac heroum comitum in Loweinstein* (Francfort, 1624, in-4°).

THOMAS (Artus), sieur d'EMERY, littérateur, né à Paris vers le milieu du xvi^e siècle, mort après 1614. On ne possède aucun détail sur sa vie. C'était un écrivain médiocre et sans goût, qui publia une édition de la traduction des *Tableaux* de Philostrate ; par Vigenère, en l'accompagnant d'épigrammes, et une édition de la *Vie d'Apollonius de Tyane* (1611), avec des commentaires. D'après L'Estoile, il est l'auteur de la *Description de l'île des Hermaphrodites*, vigoureuse satire contre les mœurs immondes de la cour. On lui attribue aussi le *Discours de Jacobophile à Limone*, allégorie sans goût, publiée à la suite de l'île des Hermaphrodites.

THOMAS (le Grand) ou le Docteur Thomas, célèbre charlatan du xvi^e siècle. Il avait d'abord été chirurgien dans le régiment des gardes-françaises, puis garçon chirurgien de l'Hôtel-Dieu. En 1719, peut-être même dès 1711, il s'établit vis-à-vis de la statue de Henri IV, qu'on nommait alors le Cheval de bronze, arachant les dents et vendant un élixir qu'il qualifiait d'*esprit solaire*. Vêtu l'hiver comme l'été, il se tenait sur un char construit dans une forme extraordinaire, recouvert d'une espèce de toiture, entouré de barrières et porté sur quatre petites roues. Une chanson, qu'il était à la mode au siècle dernier vers 1755, célèbre les mérites du Docteur Thomas :

Il y débitait pour cinq sous
La médecine universelle

Et par une secrète cause
Qu'il connaissait dans tous les maux,
Il ordonnait la même dose
Pour les hommes et les chevaux.

Sa main surpassait son conseil ;
J'en atteste l'expérience
Et le titre de Sans-Pareil
Que lui mérita sa science.
Dentiste, honorez son talent,
Rendez hommage à sa mémoire :
Il arrachait une mâchoire
Plus vite que vous une dent.

Aussi avait-il auprès de lui, à ce qu'on rapporte, un homme avec un drapeau portant cette inscription encourageante : *Lentem si non mazillam*. La dent une fois arrachée, le Grand Thomas envoyait le patient se rincer la bouche avec de l'eau-de-vie à la boutique d'une femme, qu'il avait surnommée Mme Rogomme. Le 4 septembre 1729, au moment où la nouvelle se répandit que la reine était accouchée d'un fils à cinq heures du matin, le Grand Thomas fit conduire son char sur le pont Neuf, monta dessus et ordonna à son valet de battre la caisse. Lorsque le peuple fut rassemblé, il annonça dans un éloquent discours qu'en réjouissance de la naissance du dauphin il arracherait pendant quinze jours les dents et donnerait ses remèdes gratis. Puis il alla en cérémonie complimenter le roi et la reine. On a conservé une gravure qui représente l'opérateur se rendant à Versailles. Cette estampe, une autre qui le représente opérant sur le théâtre ordinaire de ses exploits, au pont Neuf, et la chanson dont nous avons reproduit quelques vers, voilà les titres qui ont conservé jusqu'à nous le nom et les hauts faits du Grand Thomas.

THOMAS (le Père), capucin français, né vers 1670. Envoyé en mission dans le Levant, il se rendit à Constantinople et gagna l'affection du Père Alexis de Sommevoir, gardien des missions de l'ordre en Orient, qui le chargea en mourant de publier un ouvrage auquel il travaillait depuis quarante ans. Pour remplir cette tâche, le Père Thomas repassa en France, où il publia le *Trésor de la langue grecque vulgaire et de la langue italienne* (1709, 2 vol. in-4°), et, comme complément nécessaire à l'ouvrage de son ami, il fit paraître la même année une *Nouvelle méthode pour apprendre les principes de la langue grecque vulgaire, divisée et partagée en douze heures* (1709, in-8°).

THOMAS (Elisabeth), femme poète anglaise, née en 1675, morte en 1730. Elle aimait depuis longtemps avec passion un jeune homme, nommé Gwynet, et allait être unie à lui, lorsqu'il mourut subitement. Cette mort brisa le cœur d'Elisabeth, la plongea dans une profonde mélancolie et éveilla, dit-on, ses talents poétiques. Elle était liée avec tous les hommes remarquables de l'Angleterre par l'esprit ou la naissance. Ayant entre ses mains des lettres de Cromwell avec les réponses de Pope, elle les confia au libraire Curli qui les livra à l'impression. Le poète en fut piqué, et pour se venger il donna à Elisabeth une place peu agréable dans sa *Dunciade*. Miss Thomas n'écrivait point pour le public, mais seulement pour elle et quelques amis intimes. Ce n'est que deux années

après sa mort que furent publiées ses lettres et ses poésies. Elle fut, en son vivant, surnommée la Corinne de l'Angleterre.

THOMAS (Thomas), capucin français, né à Charnes-sur-Moselle (Vosges) en 1703, mort à Nancy vers 1760. Il professa longtemps la théologie et devint définitive de sa province. On lui doit : *Totius theologiae moralis luculentatque dilucida elucubratio* (1749, 3 vol. in-8°) ; *Theologia universa* (1750, 6 vol. in-8°), ouvrage qui eut un très-grand succès et dont Thomas donna lui-même un abrégé très-bien fait, intitulé : *Compendium theologiae universae ad usum examinandum*.

THOMAS (Ant.-Léonard), littérateur français, né à Clermont-Ferrand en 1732, mort au château d'Oullins, près de Lyon, en 1785. Il fut quelque temps clerc chez un procureur, puis professeur au collège dit de Beauvais, à Paris, et se fit connaître par quelques travaux littéraires et par des *Réflexions philosophiques et littéraires sur le poème de la Religion naturelle*, réfutation médiocre de Voltaire, que l'auteur a désavouée plus tard. Quand arriva le terrible désastre de Lisbonne, Thomas composa un *Mémoire sur les causes des tremblements de terre*, et l'opuscule remporta le prix-accessit à l'Académie de Rouen (3 août 1757). On ne trouve point ce mémoire dans les éditions de ses œuvres complètes, ce qui semble indiquer qu'il n'en faisait pas grand cas. En 1759, il donna *Junonville*, poème en quatre chants, dont le sujet est le meurtre d'un jeune officier de ce nom assassiné en Amérique par les Anglais en 1753, sans nul respect pour le titre inviolable d'envoyé français. Thomas dit ceci, dans sa préface : « Puisque, pour le malheur du genre humain, il n'y a point de tribunal où l'on puisse citer les nations coupables, du moins que la postérité en tienne lieu, qu'elle les flétrisse, et que la crainte de l'infamie soit au moins un frein qui les retienne. »

On ne peut qu'applaudir à ce langage honnête et patriotique. Il y a dans cette œuvre quelques beaux vers, au milieu de beaucoup de vulgarités. A cette époque, l'Académie française, voulant donner plus d'intérêt à ses concours, ouvrit une voie nouvelle en proposant pour sujets d'éloquence les éloges des grands hommes de la nation. Thomas publia alors son *Eloge du maréchal de Saxe*, qui obtint le prix (1759). Grimm ne trouva dans ce discours « que du verbiage, » et Fréron appelle ce morceau « dissertation historique en style pompeux, gazette ampoulée. » Thomas tint compte des critiques et retoucha cette élucubration par trop emphatique. C'est, du reste, par l'emphase que se distinguent toutes ses productions. L'*Eloge du chancelier d'Aguesseau* lui valut encore un prix académique en 1760, et Thomas concourut la même année pour le prix de poésie ; dans *Épître au peuple* obtint le premier accessit ; Delille eut le deuxième. Marmontel, ami de Thomas, s'était aussi mis sur les rangs. Le fragment suivant de l'*Épître au peuple* suffit pour donner une idée des vers de Thomas :

Je te rends grâce, ô ciel, dont la bonté propice
M'écarta de ces rangs qu'un sort précipice ;
Je n'ai point, en naissant, reçu de mes aïeux
De l'or, des dignités, l'éclat d'un nom fameux ;
Mais si j'ai des vertus, si mon mâle courage
A toujours dédaigné l'intrigue et l'esclavage,
Si mon cœur est sensible aux traits de la pitié,
S'il éprouve le feu de la tendre amitié,
Et si l'horreur du vice et l'animé et m'enflamme,
Mon sort est trop heureux : j'ai la grandeur de l'âme.

Ce sont des vers de rhétoricien ; leur seul mérite est de bien faire connaître le caractère de l'auteur, la droiture de son esprit et la noblesse de ses sentiments.

L'*Eloge de Duguy-Trouin* obtint la palme académique en 1761. La prosopopée qui termine le discours fit même sensation. En 1762, le prix de poésie fut décerné à son *Ode sur le Temps*, où l'on remarque quelques belles strophes. Thomas avait, en outre, envoyé au concours un autre morceau sur les *Devoirs de la Société, ode adressée à un homme qui veut passer sa vie dans la solitude*. « Ne voulant rien dérober aux devoirs de sa place de professeur, Thomas, dit un de ses biographes, était obligé de passer une partie des nuits à l'étude, afin de pouvoir satisfaire son ardeur pour la célébrité. Ce travail opiniâtre altéra bientôt dans sa poitrine un ardeur dont il eut à souffrir toute sa vie et qui sans doute en abrégua la durée. » L'usage des eaux du mont Dore, du lait, son aliment ordinaire, et les séjours qu'il fit à la campagne purent seuls le soutenir et retarder la catastrophe. Il occupait une chaire de troisième lorsqu'il renonça à la carrière de l'enseignement. C'était un excellent, un très-intelligent professeur, qui compta parmi ses élèves Dupaty, futur magistrat, et Desforges, futur auteur dramatique, à qui notre théâtre doit la *Femme jalouse*, comédie.

Thomas abandonna sa chaire, pour raison de santé, et le duc de Praslin, ministre des affaires étrangères, le prit pour son secrétaire particulier. Ce fut alors qu'il composa l'*Eloge de Sully*, couronné en 1763. Grimm dit de cet *Eloge* qu'il « mérite lui seul plus de couronnes que les trois autres ensemble. » Fontanes n'était nullement de cet avis ; il aurait dû pourtant estimer, pour cause personnelle, ce genre de composition où la pompe et l'emphase oratoire jouent un si grand rôle.

Une particularité digne de remarque, c'est que les docteurs de Sorbonne chargés d'examiner ce discours en supprimèrent l'épigraphie, qui consistait dans cette seule exclamation : *O utinam!* Ils virent là une réticence menaçante pour le repos de l'Etat. Un fait qui honore Thomas, c'est que, porté pour l'Académie par le duc de Praslin, ennemi de Marmontel, Thomas, qui affectionnait ce dernier, repoussa l'offre qui lui était faite. Par suite de la froideur qui s'ensuivit, il abandonna son emploi et ne garda que sa place de secrétaire-interprète des cantons suisses. Marmontel fut élu, et Thomas n'eut le fauteuil qu'en 1766. L'*Eloge de Descartes* avait été couronné l'année précédente. Il renferme des beautés incontestées, enveloppées comme toujours de phrases ambitieuses et d'expressions forcées. Thomas l'ayant envoyé à Voltaire, celui-ci lui adressa une lettre des plus aimables, dans laquelle il l'engageait à venir le rejoindre dans sa solitude, « pour y vivre avec lui comme un frère que l'éloquence, la poésie et la philosophie lui avaient donné. » Ce ne fut pas probablement en ce temps-là que le vieillard de Ferney se permit aux dépens de l'orateur ce jeu de mots si cruel et si connu : « Il ne faut plus dire du *gali-Mathias*, mais du *gali-Thomas*. »

En 1766, Thomas, à la prière du comte d'Angiviller, son ami, composa l'*Eloge de Louis XV, dauphin de France* ; ce prince, fils de Louis XV, était mort l'année précédente. L'*Eloge* eut à subir plusieurs critiques assez mordantes. En 1767, année où il prononça son discours de réception à l'Académie, l'orateur, voulant s'essayer dans un autre genre de composition, fit jouer *Amphion*, opéra en un acte, musique de La Borde, premier valet de chambre de Louis XV. Cette tentative ne fut point couronnée de succès. Parut ensuite l'*Eloge de Marc-Aurèle*, lu à l'Académie le jour de la Saint-Louis 1770. « Ce panegyrique, dit Saint-Surin, était la meilleure réponse qu'il pût opposer à ses détracteurs ; toutes ses beautés s'y fortifient, presque tous ses défauts y disparaissent. » En qualité de directeur de l'Académie française, il eut aussi, la même année, à répondre au discours que M. de Loménie de Brienne, archevêque de Toulouse, prononça à l'Académie française le 6 septembre, jour de sa réception. On doit encore à Thomas : *Essai sur le caractère, les mœurs et l'esprit des femmes, dans les différents siècles* (1773) ; *Œuvres en prose* (1773, 4 vol. in-8° et in-12) ; *Essai sur les éloges* (1773, in-8°) ; *A la mémoire de madame G...*, poème (1777, in-8°). Mme Geoffrin, que désigne cette initiale, était l'amie de l'auteur et sa bienfaitrice. Thomas fut, en outre, intimement lié avec Ducis, Delille, d'Alembert, Marmontel, Chamfort, Chabanon et Barthe. Watelet, plein d'estime pour sa personne et son talent, lui offrit une pension de 1,200 livres, qu'il refusa. Il avait presque perdu la vue par excès de travail, quand il succomba au château de M. de Montazet, membre de l'Académie française, à la suite de l'émotion violente que lui causèrent la mort presque subite de Barthe et le terrible accident de voiture qui faillit enlever Ducis au retour d'un voyage à Chambéry. L'archevêque de Montazet fit graver sur sa tombe une simple épitaphe. Quelques années avant sa mort, on avait composé pour son portrait le quatrain suivant :

On ne sait en l'aimant ce qu'on chérit le plus
De son âme ou de son génie.
Par ses nobles talents il irrite l'envie,
Et la soumet par ses vertus.

Quelles que soient, en effet, la pompe et l'enflure de son style, Thomas, littérateur consciencieux et d'une instruction fort étendue, fut, de plus, un homme d'un caractère honorable, ce qui a fait dire de lui qu'il pratiquait avec simplicité la vertu, mais qu'il n'en pouvait parler sans emphase. Ses *Œuvres complètes* ont été recueillies et publiées par Saint-Surin (1825, 6 vol. in-8°). On y trouve, outre les ouvrages cités plus haut, un *Traité sur la langue poétique*, la *Correspondance de Thomas avec Mme Necker, Ducis*, etc., et de grands fragments d'un poème médiocre auquel il travaillait au moment de sa mort, la *Pétréide*. Des extraits de ses divers écrits ont paru sous ce nom : *Esprit de Thomas* (Leyde, 1788, in-12).

THOMAS (Jean), général français, né à Cheminot (Moselle) en 1770, mort en 1853. Il entra dans l'armée en 1791, fut élu capitaine quelques jours après, se distingua pendant les campagnes de 1792 à 1796, particulièrement au siège de Thionville, à Froeschwiller (1794), au siège de Charleroi, à la prise du village de Melke (1796), et passa, en 1799, en Italie, avec le grade de chef de bataillon. Pendant treize ans qu'il resta dans ce pays, il donna de nombreuses preuves de son intrépidité, fut blessé au siège de Gaëte (1806), devint, l'année suivante, adjudant-commandant et reçut le commandement de l'île de Capri, qu'il garda jusqu'en 1812. A cette époque, il passa à la grande armée, combattit à Lutzel, où il fut de nouveau blessé, devint général de brigade (1813) et prit alors le commandement du département de la Manche. Nommé gouverneur de Sarrelouis pendant les Cent-Jours, il défendit cette place avec une inébranlable fermeté et fut mis en non-activité après le retour de Louis XVIII.

En 1830, Louis-Philippe lui donna le commandement du département de la Creuse, puis il prit sa retraite. On lui doit un ouvrage intitulé : *De la force publique en France* (Metz, 1830, in-4°).

THOMAS (Jean-Baptiste), peintre et dessinateur, né à Paris en 1781, mort dans la même ville en 1854. Après des études sérieuses et divers succès à l'Ecole des beaux-arts, Thomas obtint le grand premier prix de Rome en 1816. Son séjour à la villa Médicis parut révéler un instant des tendances nouvelles dans son tempérament. Ainsi, au lieu de se livrer à l'étude des maîtres anciens, d'en faire des copies ou des dessins, il se mit à courir la campagne de Rome, vivant de la vie des paysans, observant sur nature leurs mœurs les plus intimes, prenant des notes et faisant des croquis charmants, à la fois pleins d'humour et de réalisme. De ce travail de plusieurs années, il publia un *Recueil* (1823, in-fol.) qui renferme soixante-douze planches et quarante-quatre pages de texte. Cet album eut un succès mérité et mit l'auteur en vogue ; aussi les éditeurs et les publications illustrées s'empressèrent-ils de lui demander à son retour des travaux de ce genre. Mais, tout en satisfaisant à quelques-unes de ces demandes, Jean Thomas se rappela qu'il était peintre et prix de Rome. La ville de Paris venait d'ailleurs de lui commander un tableau, le *Christ chassant les vendeurs du temple*. Cette composition, savante et réfléchie, mais sans originalité, est aujourd'hui à Saint-Roch. Deux ans plus tard, il fut chargé par le gouvernement de deux toiles décoratives pour le conseil d'Etat. La première représentait *Achille de Harlay résistant aux menaces de Bussy-Leclerc*, et la seconde la *Journée des barricades*. Il faut citer, comme étant des morceaux estimables, une *Procession de saint Janvier à Naples* et l'*Ermite cherchant un abri par un temps d'orage*.

THOMAS (Clément), homme politique français, né à Libourne en 1809, fusillé à Paris le 13 mars 1871. Lorsqu'il eut terminé ses études à Paris, il s'enrôla dans l'armée, devint maréchal des logis, prit part alors au complot de Lunéville et se signala par l'ardeur de son républicanisme. Compris au nombre des accusés du fameux procès d'avril, il fut condamné à la détention (1835) ; mais, peu après, il parvint à s'enfuir de Sainte-Pélagie avec quelques-uns de ses codétenus, passa en Angleterre et y resta jusqu'à ce que l'amnistie proclamée en 1837, à l'occasion du mariage du duc d'Orléans, vint lui rouvrir les portes de la France. M. Thomas revint alors à Paris et devint un des rédacteurs du *National*. Lors de la révolution de 1848, le gouvernement provisoire nomma Clément Thomas commissaire dans le département de la Gironde, où dominait l'esprit de réaction. Lors des élections pour la Constituante, il fut néanmoins élu représentant du peuple dans ce département, mais seulement le treizième sur quinze. De retour à Paris, il devint, à l'élection, colonel de la 2^e légion de la garde nationale, puis il dut au zèle qu'il mit à secourir l'Assemblée constituante, lors de la journée du 15 mai, d'être nommé commandant en chef de la garde nationale de la Seine, à la place du général Courtais. Il conserva ces fonctions jusqu'au moment où éclata la formidable insurrection de juin et fut alors remplacé lui-même par le général Changarnier. A l'Assemblée, il vota avec le parti républicain du parti du *National*, se prononça, dans une discussion qui eut beaucoup de retentissement, contre l'institution de la Légion d'honneur, traita la décoration de « hochet de la vanité » et souleva contre lui, pour cette qualification aussi juste que hardie, de très-vives récriminations. Après l'élection de Louis Bonaparte comme président de la république, il fit à son gouvernement réactionnaire une opposition constante et ne fut pas réélu, en 1849, à l'Assemblée législative. Lors du coup d'Etat du 2 décembre 1851, Clément Thomas se rendit dans la Gironde pour y organiser la résistance ; mais ses efforts furent vains. Exilé par une commission mixte, il passa en Belgique, puis résida dans le grand-duché de Luxembourg. Lors de l'amnistie de 1859, comme Victor Hugo, Louis Blanc, Quinet, Charras, etc., il ne voulut point en bénéficier et publia à cette occasion une lettre dans laquelle il disait : « A ceux qui me demandent si je rentrerai en France par la porte qu'ouvre l'homme de décembre, je réponds : Jamais. » Il est permis de penser qu'il eût peut-être mieux fait de rentrer pour lutter avec les jeunes contre l'Empire.

Lorsque Clément Thomas, qui se trouvait alors en Suisse, apprit la honteuse capitulation de Sedan et la révolution du 4 septembre 1870, il accourut à Paris et apporta au gouvernement le concours de son dévouement. Elu, au début du siège de Paris, chef du 148^e bataillon de la garde nationale, il fut presque immédiatement appelé au commandement du 3^e secteur des fortifications. Après la journée du 31 octobre, Clément Thomas fut adjoint, avec le titre d'adjoint général, au général Tamiéris (1^{er} novembre) ; mais celui-ci ayant donné sa démission, Thomas devint, le 3 novembre, commandant supérieur des gardes nationales de la Seine. A ce titre, il fut chargé de l'organisation des

bataillons de guerre fournis par les soldats citoyens et devint, le 4 novembre, lorsque trois armées furent créées à Paris, commandant en chef de la première armée, comprenant 266 bataillons de la garde nationale. Dans ces fonctions si difficiles, Clément Thomas déploya plus de zèle que d'énergie. Le 19 janvier 1871, il commanda la garde nationale mobilisée dans la sortie sur Montretout et Buzenval, sortie qui fut sans résultat, mais qui montra ce que Paris aurait pu faire s'il s'était trouvé à la tête de la défense en général à la hauteur de la situation. Aux élections du 8 février, Clément Thomas déclina toute candidature. Le 14 du même mois, au moment où expiraient les pouvoirs du gouvernement de la Défense nationale, il adressa sa démission au général Trochu et rentra dans la vie privée. Lorsque éclata à Paris l'insurrection du 18 mars, Clément Thomas, ayant appris qu'un de ses anciens aides de camp avait été arrêté par des insurgés, partit, en habits bourgeois, pour se rendre à Montmartre. Lorsqu'il arriva sur la place Pigalle, un garde national, l'ayant reconnu à sa grande barbe blanche, alla à lui et lui dit : « N'êtes-vous pas le général Clément Thomas ? — Eh bien ! quand ce serait moi, riposta le vieux républicain, est-ce que je n'ai pas toujours fait mon devoir ? — Vous n'êtes qu'un misérable et un traître ! » s'écria le garde national en le saisissant au collet. Aussitôt survinrent d'autres individus qui entraînaient le général dans la direction de la rue des Rosiers, où siégeait, au n° 6, le comité central de Montmartre. Le sort de l'infortuné Clément Thomas fut décidé séance tenante, et, sans qu'il eût même été procédé à un simulacre de jugement, un groupe de gardes nationaux le conduisirent dans le jardin de la maison, l'adosèrent contre un mur et le fusillèrent presque à bout portant. Peu après, le général Lecomte subissait dans le même lieu le même sort. L'Assemblée nationale décréta le 26 mars qu'une pension viagère serait accordée aux veuves des deux généraux et qu'un monument leur serait élevé aux frais de l'Etat. Ce monument a été construit au Père-Lachaise, en grès de Flandre, et a 8 mètres de hauteur. Les restes des généraux Thomas et Lecomte y ont été déposés le 26 décembre 1875.

THOMAS (Frédéric-William), romancier et poète américain, né à Baltimore vers 1810. En 1830, il alla se fixer à Cincinnati, où il cultiva les lettres et ne tarda pas à se faire avantageusement connaître par des productions en vers et en prose. Parmi les premières, on cite surtout : *l'Emigrant ou Réflexions en descendant l'Ohio* (1833), poème, le *Héros*, conte en vers. Parmi les secondes, nous mentionnerons des romans dans lesquels l'auteur s'est particulièrement attaché à faire connaître la vie et les mœurs des habitants de l'ouest des États-Unis. Tels sont : *Clinton Bradshaw* (1835); *Est et Ouest* (1836); *Howard Pinckney* (1840), etc.

THOMAS (Charles-Louis-Ambroise), compositeur français, né à Metz le 5 août 1811. Son père, professeur de musique, commença de très-bonne heure son éducation musicale, puis il lui fit apprendre le violon et le piano. Admis à dix-sept ans au Conservatoire de Paris, il étudia le piano sous la direction de Zimmermann et de Kalkbrenner, l'harmonie et l'accompagnement sous celle de Dourlen, et eut pour maître de composition Lesueur, pendant que Barbereau lui apprenait le contre-point. M. Ambroise Thomas remporta successivement le premier prix de piano (1829), le premier prix d'harmonie (1830) et le premier grand prix de composition musicale (1832). Il partit alors pour l'Italie où il passa trois ans, visita les principales villes de la péninsule, se familiarisant avec la musique italienne dont il adopta le style, et, après un voyage en Autriche, il revint à Paris en 1836. Il débuta l'année suivante, en faisant représenter à l'Opéra-Comique la *Double échelle*, en un acte; puis il donna successivement le *Perruquier de la Régence*, opéra-comique en trois actes (1838); la *Gipsy*, ballet en deux actes, avec M. Benoît, représenté au Grand-Opéra (1839); le *Panier fleuri*, en un acte (1839); *Carlina*, opéra-comique en trois actes (1840); le *Comte de Carmagnola*, en deux actes, joué au Grand-Opéra (1841); le *Guerillero*, en deux actes (1842); *Angélique et Médor*, opéra-comique en un acte (1843). Ces derniers opéras ayant eu peu de succès, M. Ambroise Thomas resta quelques années sans rien faire représenter. Le *Caid*, opéra-comique en trois actes, joué en 1849, eut un très-vif succès, et le *Songe d'une nuit d'été*, en trois actes, représenté en 1850, ne fut pas moins bien accueilli. A partir de ce moment, M. Thomas fut classé parmi nos compositeurs les plus distingués. Depuis lors, il a donné successivement : *Raymond*, opéra-comique en trois actes (1851); la *Tonelli*, en deux actes (1853); la *Cour de Célimène*, en deux actes (1855); *Psyché*, en trois actes (1857); le *Carnaval de Venise*, en trois actes (1857); *Mignon*, charmant opéra-comique en trois actes (1856), arrangé depuis en grand opéra; *Hamlet*, grand opéra en cinq actes (1868), son œuvre capitale, à laquelle nous avons consacré un article spécial, ainsi qu'aux meilleurs opéras de ce compositeur; enfin *Gille et Gillotin*, opéra-comique en un acte (1874). Outre ces opéras,

M. Thomas a composé des fantaisies, une messe de *requiem*, des caprices, des rondos, des nocturnes, des chœurs, des quatuors, des trios, etc.

En 1851, M. Ambroise Thomas a succédé à Spontini comme membre de l'Académie des beaux-arts. Nommé commandeur de la Légion d'honneur en 1868, il fut appelé, le 9 juillet 1871, à remplacer Auber comme directeur du Conservatoire. En lui annonçant sa nomination, M. Jules Simon, ministre de l'instruction publique, dit à l'auteur d'*Hamlet* : « Vous êtes si unanimement désigné pour la place de directeur du Conservatoire, que, si je ne vous nommais pas, j'aurais l'air de signer votre destitution. » Dans la plupart de ses opéras-comiques, M. Thomas a imité Auber et fait des pastiches de la musique italienne. Ses œuvres laissent à désirer au point de vue de l'imagination. Ainsi que le fait remarquer M. Weber, quand les idées lui manquent, et elles lui manquent souvent, M. Ambroise Thomas sait, comme Meyerbeer, en déguiser l'absence si habilement par le métier, que le public s'y trompe fort bien. C'est, du reste, un très-remarquable compositeur. « Talent fin, gracieux, élégant, toujours distingué, dit Fétis, ayant l'instinct de la scène, souvent mélodiste, écrivant en maître et instrumentant de même, cet artiste a le charme délicat et l'esprit; mais quelquefois il lui manque la force... Homme d'esprit, ayant de l'instruction et de la littérature, il a plusieurs fois porté la parole à l'Institut comme directeur de l'Académie des beaux-arts ou comme rapporteur, et ses travaux en ce genre se sont fait remarquer par un style pur, élégant et facile. »

THOMAS (Frédéric), avocat et littérateur français, né à Castres le 5 janvier 1814. Il fit ses études dans sa ville natale et son cours de droit à Toulouse. Entré de bonne heure par un penchant irrésistible vers la littérature, il concourut aux Jeux floraux et fut l'un des élus du cercle de Clémence Isaura. En même temps, il envoyait des articles à la *Revue du Midi* et à la *France méridionale*. Possédant quelque fortune, il voulut user de ses ressources pour développer le goût des lettres chez les Toulousains et fonda une feuille littéraire intitulée le *Gascon*; puis il créa, en 1835, un journal politique, la *Patrie*. Poursuivi pour un article en cour d'assises, M. F. Thomas se défendit lui-même par un plaidoyer en vers, qui arracha à la justice des applaudissements et un acquittement bien gagné. Le procureur général fut tellement charmé de l'esprit de l'accusé, qu'il le prit en amitié et l'envoya à Paris avec une chaleureuse lettre d'introduction pour Armand Carrel. Grâce au rédacteur en chef du *National*, M. Frédéric Thomas se vit ouvrir successivement les colonnes de la *Minerve*, du *Figaro* et de la *Presse*. Les succès dramatiques tentèrent alors sa nature ardente, et il composa une douzaine de pièces dont l'une, la *Chaine électrique*, jouée aux Variétés en 1840, a fourni à Scribe le sujet de la *Part du diable*. Ce n'était point encore assez pour une activité débordante comme la sienne; il publia près de trente-cinq volumes de nouvelles, dont une grande partie en collaboration avec Michel Masson. Les plus connues sont : *Un coquin d'oncle* (1843, 2 vol.), *Un mariage pour l'autre monde*, le *Capitaine des trois couronnes* et la *Chanson des trois capitaines*. C'est encore M. Frédéric Thomas qui osa se charger avec M. Charles Babou d'achever un roman inachevé de Balzac, les *Petits bourgeois*. Lorsque éclata la révolution de 1848, M. Frédéric Thomas revint dans sa ville natale, où il fonda l'*Electeur du Tarn*, et s'attira cinq procès et quatre duels, dont il se tira heureusement. Il exerça la profession d'avocat à Castres à partir de 1850, puis vint à Paris, où il fut inscrit au tableau des avocats le 2 mai 1855. Le conseil de l'ordre réduisit à une année les trois ans de stage obligatoires qu'il devait faire, appuyant cette faveur sur la solidité de quelques articles qu'il avait publiés dans des journaux de droit. Le nouveau stagiaire était déjà à cette époque rapporteur du comité de la Société des gens de lettres et décoré de la Légion d'honneur. C'est alors qu'il commença la publication d'un recueil mensuel, qu'il poursuivait pendant trois ans sous ce titre : les *Petites causes célèbres*, et qui contribua puissamment à établir sa réputation. Encouragé par le succès de cet ouvrage, M. Frédéric Thomas ne cessa plus d'exploiter cette mine dont le premier filon avait donné de si heureux résultats. Dans le *Figaro*, l'*Estafette*, la *Presse*, l'*Audience* et le *Siècle* depuis 1850, il a rédigé la chronique judiciaire avec une verve et un esprit qui ont pu être égalés, mais non dépassés. Sa revue, qui porte dans le *Siècle* le titre de *Lettres du palais*, paraît à l'article *Variétés* et étincelle de verve. M. Frédéric Thomas a été élu président de la Société des gens de lettres en 1868 et réélu en 1869 et 1870. Ses opinions républicaines bien connues lui valurent d'être nommé par le gouvernement de la Défense nationale préfet du Tarn le 6 septembre 1870. Il remplit ces fonctions jusqu'au 9 février 1871, époque où il donna sa démission. Il revint alors à Paris et posa sa candidature aux élections partielles du 2 juillet 1871, mais ne fut point élu.

Confrère plein de bienveillance, dès qu'un

journal ou un homme de lettres a quelque difficulté avec la justice, M. Frédéric Thomas lui prête l'appui de son talent si généreux, si dévoué et si éloquent. Il en est quitte pour raconter lui-même le lendemain sa victoire dans le *Siècle*; le palais et les abonnés du journal y gagnent tous les deux. Comme avocat et comme écrivain, M. Frédéric Thomas se distingue par un style incisif et spirituel, et cependant plein de naturel et de fraîcheur. Il s'est fait plus d'une fois applaudir dans des conférences et des cours publics. Outre les ouvrages précités, on doit à M. Frédéric Thomas : les *Vieilles lunes d'un avocat*, premier quartier (1863, in-12); *Du châtiment et de la réhabilitation* (1874, in-8°), œuvre forte et originale, résumé d'intéressantes études.

THOMAS (Félix), architecte, archéologue et peintre français, né à Nantes en 1815. Ses aptitudes nombreuses, puissantes et variées se révélèrent de très-bonne heure. Il entra en 1837 à l'Ecole des beaux-arts, où il eut pour maître H. Lebas et d'où il sortit en 1845 avec le premier grand prix d'architecture. Son concours, *Un projet de cathédrale*, fut très-remarqué par l'archaïsme de son style, l'originalité de la silhouette, le bon goût des détails. En 1849, il envoya de Rome à l'Ecole des beaux-arts le *Temple de Neptune*, qui reparut à la grande exposition de 1855 et ne fut pas moins remarqué à la seconde exhibition qu'à la première. L'œuvre méritait cette attention à plus d'un titre. Elle était d'un archaïsme irréprochable, et de plus elle avait le charme d'un tableau. A son retour à Paris en 1851, M. Thomas fut envoyé en Babylonie comme architecte et dessinateur attaché à la mission scientifique dirigée par M. V. Place. En 1857, il rentra à Paris avec une riche collection de dessins, d'études, de documents précieux, qui devaient former toute une *Description pittoresque* de ces contrées encore mal ou incomplètement explorées. Deux ans plus tard, au Salon de 1859, il exposa quelques-uns de ces dessins et deux ou trois peintures, qui lui valurent une 2^e médaille. Sa notoriété dès lors n'a fait que s'accroître, grâce aux tableaux excellents qu'il n'a cessé d'envoyer à chaque exposition. Citons, parmi les meilleurs : *Une ferme dans la campagne de Rome*, les *Dunes d'Escoubac*, *Entrée de la rivière de Nantes* (1861); *Environs de Pornic*, *Vue d'une mosquée persane*, *Visite du pacha de Mossoul aux fouilles de Khorsabad* (1863); *Bords du Tibre*, *Vue prise dans l'île de Noirmoutiers* (1864); *Vue d'Ostie*, l'*Anse des Etangs* (1865); *Environs d'Alcamo* (Sicile); *Environs de Pornic* (1866); *Chevaux en pâturage*, *Bords de la Néva* (1868); les *Roches Scirontennes*, *Pâturages dans les dunes de Saint-Michel* (1869); l'*ORAGE*, *Environs de Pornic* (1870); *Soir de mai à Fluminiello* (1873), etc. M. Thomas a obtenu une médaille de 2^e classe en 1859, une médaille en 1865, une médaille de 3^e classe à l'Exposition universelle de 1867 et, cette même année, la croix de la Légion d'honneur.

THOMAS (Georges-H.), général américain, né dans la Virginie en 1816, mort en 1870. Entré, à vingt ans, à l'école militaire de West-Point, il devint, quatre ans plus tard, lieutenant d'artillerie, servit dans la Floride et dans le Texas et donna des preuves de bravoure pendant la guerre du Mexique. Colonel de cavalerie au moment où commença la guerre de Sécession, il prit une part brillante au combat de Falling-Waters (2 juillet 1861) le premier de la campagne. Le vieux général Winfield Scott, qui avait pu apprécier ses qualités militaires, demanda aussitôt pour lui le grade de major général et l'envoya dans l'Ouest. Le 19 mars 1862, il livra la bataille de Mill-Spring (Kentucky méridional), dans laquelle il battit le général sudiste Zollikofer. Il servit ensuite sous les ordres du général Mac-Clellan, combattit à Shiloh et à Perryville et prit part à toutes les opérations de son chef dans le Kentucky. Lorsque le général W.-S. Rosencranz eut pris le commandement en chef à la place de Buell, Thomas fut l'un des officiers dans lesquels il eut le plus de confiance et devint, en peu de temps, le général le plus populaire de l'armée du Tennessee. La fermeté et la décision de son caractère, sa sagesse dans l'élaboration et son énergie dans l'exécution d'un plan, sa loyauté et l'abnégation qu'il faisait de toute ambition personnelle lui avaient gagné les cœurs de tous ses collègues et de tous ceux qui servaient sous ses ordres. On ne le connaissait dans l'armée que sous le sobriquet de *papa Thomas*. Dans chaque bataille, c'était toujours lui que l'on plaçait au poste le plus important ou le plus périlleux. Ce qui mit le comble à sa réputation militaire, ce fut son énergie et brillante conduite à la bataille de Chickamauga, qui fut si fatale à l'armée de l'Union. Tandis que Rosencranz se trouvait séparé de son armée par suite d'une fausse manœuvre et que le corps principal essayait une défaite complète, Thomas se maintint dans ses positions et, après avoir soutenu le choc de l'armée ennemie entière, opéra sa retraite en bon ordre. A la bataille des Deux-Jours (17 et 20 septembre), son sang-froid et sa calme intrépidité sauvèrent l'armée fédérale d'une entière destruction. Mais il fallut ensuite conserver l'importante ville de Chattanooga, dont la prise par les

sudistes eût compromis l'issue de la guerre. L'inquiétude était générale dans les États du Nord; mais elle cessa comme par enchantement lorsque Thomas eut répondu à Grant, qui lui demandait par le télégraphe s'il pourrait s'y maintenir : « Je tiendrai jusqu'à ce que nous soyons morts de faim. » En 1864, Thomas commandait un des corps de l'armée de Sherman, pendant la marche de ce dernier sur Atlanta, en Géorgie, et, à la fin de cette campagne, il fut appelé à un commandement indépendant dans l'Etat de Tennessee. Il avait à défendre l'arrière-garde de Sherman, qui exécutait alors sa marche hardie sur Savannah, contre J.-B. Hood, l'un des plus intrépides généraux de l'armée des rebelles. Ce fut là qu'il eut la meilleure occasion de montrer ses talents de général, et non-seulement il excita encore une fois l'admiration des Américains, mais il sut aussi gagner les suffrages des tacticiens les plus autorisés. Ses opérations avant et pendant la bataille décisive de Nashville (15 et 16 décembre 1864) sont peut-être la plus habile application qui ait été faite à notre époque des principes de l'art militaire. Pour cette campagne, le congrès lui adressa des remerciements publics, et l'Etat de Tennessee fit frapper en son honneur une médaille d'or.

Après la guerre, il reçut le commandement militaire des États du centre de l'Amérique du Sud, et, dans cette position qui entraînait une haute responsabilité, il s'acquit la réputation d'un homme modéré et équitable, d'un ami de la paix et de l'ordre, usant d'une égale justice envers tous les habitants de son district militaire, sans distinction de race et de position sociale. Il eut encore une fois l'occasion de donner une preuve brillante de la noblesse et de l'indépendance de son caractère en résistant à toutes les tentatives de séduction du président Andrew Johnson et en refusant de lui servir d'instrument contre le général Grant. Le général Thomas était un homme d'une taille athlétique; la lenteur et la régularité de ses mouvements lui avaient valu dans l'armée le surnom de *Vieux trot lent* (*Old slow-trot*), et rien ne pouvait jamais le faire sortir de ses habitudes méthodiques.

THOMAS (Alexandre-Gérard), littérateur, né à Paris en 1818, mort à Bruxelles en 1857. A la suite de brillantes études, il entra dans l'enseignement, professa l'histoire au collège Bourbon, la rhétorique au collège Charlemagne et se fit recevoir docteur ès lettres en 1844, avec une thèse remarquable, intitulée *Une province sous Louis XIV*, qui fut couronnée en 1845 par l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Thomas fut alors nommé professeur d'histoire à la Faculté de Dijon et devint collaborateur du *Journal des Débats* et de la *Revue des Deux-Mondes*. En 1847, il fut chargé par le directeur de cette revue de se rendre à Berlin pour examiner sur les lieux mêmes la situation politique de la Prusse. Sur ces entrefaites, le ministre Salvandy, qui avait contre lui quelques griefs, lui enleva sa chaire d'histoire. Thomas en appela au conseil général de l'instruction publique, qui lui donna gain de cause. En 1848, il alla habiter Clermont-Ferrand, puis se rendit à Versailles et continua sa collaboration à la *Revue des Deux-Mondes*, où il fut chargé de la chronique politique de la quinzaine. Après le coup d'Etat du 2 décembre, il quitta Paris, passa à Bruxelles, y rédigea le *Bulletin français*, dans lequel il attaqua avec vigueur le gouvernement de Napoléon III, se rendit ensuite en Angleterre, où il collabora à la *Revue d'Edimbourg*; puis, fatigué par le climat de ce pays, il retourna en Belgique et y mourut. On cite, parmi les études qu'il a fait paraître dans la *Revue des Deux-Mondes* : *Négociations de l'Angleterre et de la Russie au sujet de la Perse et de l'Afghanistan* (1845) et *Tableau des affaires extérieures : les Révolutions et les nationalités européennes* (1849).

THOMAS (Gabriel-Jules), sculpteur, né à Paris en 1824. Elève de M. Dumont, il entra de bonne heure à l'Ecole des beaux-arts, où il eut le premier grand prix en 1848. Son concours, *Philoctète partant pour Troie*, est même regardé comme un des bons morceaux de l'école. A son retour en 1855, M. Thomas exposa une figure d'*Orphée*; un bas-relief, *Soldat spartiate rapporté à sa mère*, et en 1857 une statue en plâtre, *Attila*, qui obtint une 3^e médaille. Cet encouragement stimula le statuaire, qui exposa, en 1859, une *Eve* d'une belle exécution, dont le mérite fut constaté par une 2^e médaille. De plus, elle valut à l'auteur la commande d'un *Virgile* pour le ministère d'Etat. Ce marbre fut exposé en 1861. On sait combien les commandes officielles nuisent d'ordinaire à l'inspiration des artistes, combien elles nous ont valu et nous vaudront encore, probablement, d'œuvres ennuyeuses, péniblement élaborées. Par exception, l'œuvre de M. Thomas fut excellente. L'exécution en est large et facile, mais sobre pourtant, sans tours de force de ciseau. C'est un marbre excellent et la plus heureuse création du maître. Elle lui procura un succès brillant et légitime, que vint consacrer une 1^{re} médaille. M. Thomas a encore exposé : la statue de *Lucien Donaparte*, prince de Canino (1863); *Mlle Mars*, élégante statue en marbre (1865); *Jeune guerrier*, statue en marbre, achetée par M. de Rothschild (1866); *Saint Denis*, statue en marbre

(1867); deux bustes (1869); la *Pensée*, statue en marbre (1870); les *Quatre parties du monde*, statues en bois pour la Banque de France (1872); *Christ en croix* (1875), etc. Citons encore de lui un bas-relief représentant la *Mort de saint Etienne* (1864), qui se trouve à l'église Saint-Etienne-du-Mont, à Paris. Cet artiste distingué, au faire élégant, mais sans grande originalité, a obtenu une médaille de 1^{re} classe à l'Exposition universelle de 1867, où figura la statue de Mlle Mars, et, cette même année, la croix de la Légion d'honneur.

THOMAS (Pierre-Emile), publiciste, né à Paris en 1822. Elève de l'Ecole centrale des arts et manufactures, il en sortit avec le diplôme d'ingénieur civil et devint, en 1846, professeur d'économie rurale à l'Athénée de Paris. Après la proclamation de la république en 1848, M. Marie, ministre des travaux publics, ayant dû organiser les ateliers nationaux, en donna la direction à M. Emile Thomas, qui la conserva jusqu'au 27 mai suivant. A cette époque, il fut conduit à Bordeaux sous le prétexte d'y remplir une mission, qui n'existait pas en réalité. A la fin de la même année, il partit pour les colonies afin d'y étudier la question du travail libre et du travail forcé. De retour en France, il prit part à la rédaction du journal le *Dix décembre* et, après le coup d'Etat de 1851, il reprit ses travaux d'ingénieur civil. On doit à M. Emile Thomas, outre de nombreux articles sur la liberté commerciale : *Histoire des ateliers nationaux* (1848, in-8°); *Rapport sur la réorganisation du travail libre et l'immigration européenne aux Antilles* (1849); *Des conditions vraies de la science économique, de la théorie de la rente et du principe de population* (1850); *L'Organisation de l'industrie* (1852), traduit de M. Banfield, etc.

THOMAS A KEMPIS, célèbre écrivain ascétique allemand. V. KEMPIS.

THOMAS D'AQUIN (saint), le plus grand théologien de l'Eglise d'Occident, le plus grand philosophe du moyen âge, né dans le royaume de Naples en 1225 ou 1227, de la famille des comtes d'Aquin. Par son oncle paternel, François de Souabe, il descendait de la race impériale d'Allemagne; il était petit-neveu de l'empereur Frédéric Barberousse, cousin de l'empereur Frédéric II; par sa mère Théodora, de la maison de Caraccioli, il était issu des princes normands, conquérants de la Sicile. Dans son enfance, il fut envoyé à l'abbaye du Mont-Cassin, de l'ordre de Saint-Benoît, et, un peu plus tard, il fréquenta l'université de Naples, que Frédéric II venait de restaurer et qui était l'objet de la protection particulière de ce prince. Ses premiers précepteurs furent un maître du nom de Martin, sous lequel il étudia la grammaire et la logique, et Pierre d'Hibernie, qui lui enseignait la philosophie et les sciences. Malgré la brillante destinée qui s'ouvrait devant lui, le jeune héritier des comtes d'Aquin forma dès l'âge de seize ans le projet de se retirer dans un monastère et d'embrasser la règle de saint Dominique. Ni les prières, ni la violence, ni la ruse ne purent changer son dessein. On raconte que ses frères, après avoir épuisé tous les moyens de persuasion, imaginèrent de le renfermer seul avec une courtisane d'une grande beauté, espérant amollir par la volupté ce cœur trop résolu. Mais la chasteté de saint Thomas repoussa les séductions de la luxure avec non moins de constance que les supplications et les menaces. Vaincue par tant de fermeté, sa famille se résigna et ne combattit plus la vocation irrésistible qui le poussait vers le cloître et la pauvreté.

Sur la fin de l'année 1244, saint Thomas, ayant prononcé ses vœux, quitta le royaume de Naples pour accompagner Jean le Teutonique, supérieur général des dominicains, qui se rendait à Cologne en passant par la France. Ce fut alors qu'il fut confié aux soins d'Albert, qui lui-même, sorti de la noble famille des comtes de Bollstadt, avait renoncé au monde vingt-quatre années auparavant, après avoir entendu les prédications de Jordan, et s'était consacré tout entier, sous la robe de dominicain, aux devoirs de la vie monastique et à la culture de la philosophie. Nul autre maître ne possédait plus à fond Aristote; nul ne s'était livré à des travaux plus considérables dans tous les ordres de connaissances et ne jouissait d'une réputation de savoir et de génie mieux établie. Sous la direction d'un guide aussi expérimenté, saint Thomas étendit rapidement le cercle de ses idées, compléta sa propre éducation et apprit à diriger celle des autres. Son caractère taciturne l'avait fait surnommer par ses disciples le *Grand bœuf muet de Sicile*. Un jour, il fut interrogé par le maître sur des questions très-épineuses, et comme il répondait avec une sagacité surprenante : « Nous l'appelons un bœuf muet, dit Albert; mais sachez que les mugissements de sa doctrine s'entendront bientôt par toute la terre. » Après avoir pendant quelques années assisté Albert dans ses fonctions, tantôt à Cologne, tantôt à Paris, il fut envoyé en 1252 dans cette dernière ville, pour y recevoir la licence et la maîtrise. Son succès dépassa toutes les espérances, et, dès ses débuts, il se révéla comme le plus utile soutien de sa communauté.

Les temps étaient devenus difficiles pour

xv.

les nouveaux ordres religieux. L'Université de Paris, qui les avait d'abord accueillis, s'était émue et irritée de la faveur dont ils jouissaient, et elle venait de les retrancher de son corps sous prétexte qu'ils n'avaient pas soutenu ses privilèges ni interrompu leurs leçons lorsqu'elle avait jugé à propos de suspendre les siennes, à la suite de l'emprisonnement de quelques écoliers. La lutte à peine engagée avait pris des proportions considérables. Guillaume de Saint-Amour, ancien recteur de l'Université de Paris, publiait son livre célèbre, *Des périls des derniers temps*, dans lequel il dénonçait les frères mendiants comme le fléau de la chrétienté et conjurait l'Eglise et les fidèles d'aviser. Soutenu par un puissant parti, répandu dans le clergé et dans le peuple, l'ouvrage obtenait un succès comparable à celui des *Provinciales* dans des circonstances et pour une cause qui ne sont pas sans analogie avec ces débats oubliés. Il s'agissait, non-seulement de la bonne renommée, mais de l'existence même des dominicains, qui, dans cette querelle également passionnée des deux parts, devaient vaincre ou se résigner à disparaître. Saint Thomas fut désigné, avec Albert et quelques autres, pour la défense de l'ordre. Il se rendit à Rome afin de plaider cette cause devant le saint-siège, et, tant par ses démarches que par ses réponses écrites au livre de Guillaume de Saint-Amour, il contribua à faire maintenir les frères prêcheurs en possession de leurs chaires et de toutes leurs prérogatives. L'Université de Paris, qui avait d'abord refusé la maîtrise à saint Thomas à cause de l'habit qu'il portait, la lui conféra par nécessité en 1256, et elle montra, il faut le dire à sa gloire, si peu de rancune du succès obtenu contre elle que, peu après, elle en référa au nouveau docteur pour décider cette question, alors très-agitée parmi les théologiens, si les accidents ou caractéristiques ont une existence réelle ou s'ils ne sont que de simples apparences.

En 1261, saint Thomas quitta la France pour se rendre en Italie, où il était appelé par le pape Urbain IV, élevé depuis peu au trône pontifical. Il visita plusieurs villes, Orvieto, Viterbe, Anagni, Pérouse, surtout Rome, et y enseigna les sciences divines dans les maisons de l'ordre de Saint-Dominique. Par sa naissance et par son génie, il paraissait appelé aux premiers honneurs de l'Eglise; mais, à l'exemple de son maître Albert, qui résigna l'évêché de Ratisbonne, il repoussa toutes les dignités qui lui furent offertes et se contenta de vivre dans une retraite studieuse et honorée. En 1269, il revint à Paris, au couvent de sa communauté, y séjourna environ deux années et vint ensuite à Naples, sur la demande du roi de Sicile, frère de saint Louis, prêter son concours et l'autorité de son nom aux écoles où il avait passé sa première jeunesse. Il débutait sur ce nouveau théâtre, lorsque, vers la fin de l'année 1273, le pape Grégoire X l'appela au concile qui devait se tenir à Lyon en vue de venir au secours des croisés en terre sainte et d'opérer la réunion des Eglises grecque et latine. Malgré l'affaiblissement de sa santé altérée par le travail, il partit accompagné du Père Réginald, qui a été associé à ses travaux, afin de se rendre à l'invitation du souverain pontife. Au château de Maganza, habité par une de ses nièces, la comtesse de Ceccano, il tomba dans une longue extase qui l'affaiblit beaucoup et après laquelle il sentit que sa fin était prochaine. Comme il désirait mourir dans une maison de son ordre, il essaya cependant de continuer sa route; mais la faiblesse l'obligea de s'arrêter à l'abbaye de Fossa-Nuova, de l'ordre de Clitax, à peu de distance de Terracine. Son mal était sans remède, et il expira le 7 mars 1274, à l'âge de quarante-sept ou quarante-neuf ans, suivant la date à laquelle on rapporte sa naissance. Les dominicains, dont il était l'honneur, et les cisterciens, qui avaient reçu son dernier soupir, se disputèrent ses restes mortels pendant plus d'un siècle, avec une ardeur intéressée qui toucha au scandale. La querelle dura encore, lorsque Thomas d'Aquin fut élevé au rang des saints, vingt-six ans après sa mort, sous le pontificat de Jean XXII. Elle ne cessa qu'en 1368, par une bulle du pape Urbain V, qui ordonna que les reliques du saint seraient transportées chez les dominicains de la ville de Toulouse, dans laquelle saint Dominique avait fondé sa communauté; un bras fut accordé au couvent de Saint-Jacques, à Paris, dont les murs avaient si souvent retenti des leçons d'Albert le Grand et de son disciple.

Il nous faut maintenant énumérer les ouvrages de saint Thomas d'Aquin et en donner la chronologie, c'est-à-dire retracer brièvement sa vie d'écrivain. En 1252 s'ouvre la féconde série des œuvres qui ont immortalisé son nom. Le premier de tous ses ouvrages est le *Commentaire sur le Maître des sentences*, résumé lumineux des leçons qu'il avait données de 1252 à 1254. Il le fait suivre à peu de distance de ses *Controverses sur la vérité*, au nombre de vingt-neuf (*Questiones disputatae de veritate*), de cinq *Questions quodlibétiques*, du *Commentaire sur l'Evangile de saint Matthieu* et de ses deux opuscules, *De l'être et de l'essence* (*De ente et essentia*) et *Des principes de la nature* (*De principiis naturæ*). Ce sont là les fruits de son premier enseignement. A ces ouvrages de métaphysique religieuse, il mêle des écrits polémiques, et

pour la défense de son ordre et de ses propres droits contre l'Université de Paris, qui refuse aux religieux mendiants la faculté d'occuper des chaires publiques, il écrit son *Traité contre les adversaires du culte de Dieu et de la religion* (*Contra impugnantes Dei cultum et religionem*), en réponse au livre de Guillaume de Saint-Amour, *Des périls des derniers temps*. Enfin, il réunit les matériaux de la *Somme contre les gentils*, qu'il va entreprendre, à la demande de Raymond de Penafort, pour combattre les erreurs des mahométans, des hérétiques et des philosophes.

Urbain IV étant monté, en 1261, sur le trône pontifical, saint Thomas est rappelé en Italie. Il compose, à la demande du souverain pontife, sa *Charte d'or*, le traité *Contre les erreurs des Grecs* (*Contra errores Græcorum*) et l'*Office du saint sacrement*. Il met la dernière main à la *Somme contre les gentils*, commente le livre de Job, écrit cinq nouvelles *Questions quodlibétiques* et l'*Abrégé de théologie adressé au frère Réginald* (*Compendium theologiæ ad P. Reginaldum*). Enfin, il inaugure, par l'*Exposition de la métaphysique et de la morale d'Aristote*, cette précieuse série de commentaires qui devaient contribuer si utilement à réconcilier le Stagirite avec l'Eglise et à consolider son empire dans les écoles. Sous le pontificat de Clément IV, qui succède à Urbain en 1265, Thomas continue de séjourner dans diverses villes d'Italie. Là, il jette les premières assises du monument qui doit surpasser aux yeux de la postérité tous ses autres écrits, la *Somme de théologie*, pendant qu'aux adversaires des ordres mendiants, et surtout à Gérard d'Abbeville, qui soutient Guillaume de Saint-Amour rentré dans la lice, il oppose de nouvelles apologies de la vie spirituelle (*De perfectione vitæ spiritualis, contra pestiferam doctrinam retrahentium homines a religionis ingressu*).

Mais Paris était le centre des études par excellence et, comme disent les philosophes, la cité des philosophes, *civitas philosophorum*. Après la mort de Clément IV, saint Thomas repartit sur le théâtre de ses premiers succès, et il y demeura depuis les derniers mois de l'année 1269 jusqu'à la fin de 1271, partagé entre les soins de l'enseignement et la composition de nouveaux ouvrages. A peine remonté dans sa chaire du couvent de la rue Saint-Jacques, il publie contre les partisans d'Averroès dans l'université de Paris son traité *De l'unité de l'entendement* (*De unitate intellectus contra Averroistas*), écrit ses dernières controverses sur les créatures spirituelles et sur les vertus, commente l'Evangile selon saint Jean, les premières *Epîtres* de saint Paul, poursuit la *Somme de théologie*. Enfin, en 1271, le saint docteur quitte la France et se rend à Naples, où il est appelé, à la demande du roi, par ses supérieurs. Grégoire X occupait alors la chaire de saint Pierre, où il venait de monter après un interregne de trois ans. Sous son pontificat, saint Thomas rédige la dernière partie de la *Somme de théologie*, dans laquelle il traite des sacrements et qui, par cette raison, est désignée par quelques historiens sous le titre de *Sacramentelle*. Mais les événements ne permirent pas qu'il la conduisit au delà de la soixante-douzième question qui a pour objet la pénitence. Désigné pour assister au concile qui devait se tenir au mois de mai 1274 dans la ville de Lyon, saint Thomas tombe malade, s'arrête à l'abbaye de Fossa-Nuova et la dicte d'une voix affaiblie une explication du *Cantique des cantiques* qui n'est pas parvenue jusqu'à nous; ce fut sa dernière œuvre.

Nous terminerons cette biographie en mettant sous les yeux des lecteurs divers jugements portés sur saint Thomas et sa philosophie.

Victor Cousin. Saint Thomas ne voulut être que professeur, mais il fut un professeur incomparable. Aussi l'appela-t-on *Doctor angelicus*, l'Ange de l'école. Mais ce surnom mal entendu pourrait tromper sur la nature de son talent. Ce n'est point un homme éloquent dont la parole ou la plume ait une grande élévation; c'est un maître accompli dont le mérite essentiel est une clarté parfaite. Il décompose, divise et subdivise les questions, au risque de paraître les amoindrir, ne songeant à rien qu'à les éclaircir et sans nul souci de l'intérêt littéraire. Son style n'a ni éclat, ni grandeur, ni élégance, mais il est d'une fermeté, d'une rigueur, d'une précision qui ne fléchissent jamais. C'est juste la manière opposée à celle de saint Augustin. Celui-ci, comme Platon, son maître, habite dans la région de l'idéal; il a le souffle puissant, et, jusque dans la plus austère dialectique, il introduit du mouvement, de la vie et de la grâce. Celui-là, comme son maître Aristote, demeure toujours dans l'école, sévère comme l'analyse et presque aussi froid que l'abstraction. Jamais un mot qui parte du cœur, qui élève et qui soutienne. Il ne faut pas non plus rêver dans saint Thomas un membre de la famille des grands philosophes, un rival de Platon, d'Aristote ou de Plotin; son originalité est bien plus dans la qualité de son esprit que dans celle de sa doctrine. Il n'a mis dans le monde ni une méthode, ni un principe, ni même une doctrine qui lui appartienne; mais à défaut de génie, on n'a pas plus de justesse, de mesure, d'équilibre dans ses pensées. Ajoutez que saint Thomas, tout grand théologien

qu'il est, ne cesse jamais d'être fidèle à l'esprit philosophique. Si, dans les choses de l'ordre surnaturel, il soumet la raison à la règle de la foi, il n'en méconnaît pas la puissance dans les choses de son ressort, et il se plait à reconnaître que la lumière naturelle est parfaitement capable par ses propres forces de s'élever à la connaissance et même à la démonstration de l'existence de Dieu et de ses principaux attributs. Son chef-d'œuvre est la fameuse *Somme*, *Summa theologiæ*, qui est un des monuments les plus respectables du moyen âge et comprend, avec une haute métaphysique, un système entier de morale et même de politique, et cette politique est trop chrétienne pour n'être pas libérale.

Paul Janet. La philosophie de saint Thomas est l'image fidèle de son temps; c'est le nœud du moyen âge, c'est le moyen âge lui-même; c'est là qu'il a rassemblé, en apparence pour l'éternité, tout ce qu'il a su, pensé et aimé. La philosophie de saint Thomas est un grand et admirable effort de l'esprit pour associer deux éléments bien différents : la philosophie humaine et la philosophie divine, Aristote et le christianisme. Les premiers siècles de l'ère chrétienne nous avaient éloignés de l'antiquité; le moyen âge nous y ramène... La philosophie de saint Thomas est une œuvre artificielle, inférieure par cela même aux grandes doctrines morales de l'antiquité et même à celle d'Aristote, mais qui les complète cependant et leur donne plus de précision qu'elles n'en avaient. Ce vaste enchaînement de principes et de conséquences, ce travail d'un esprit puissamment logique pour constituer une science immobile, absolue, définitive, ces tentatives mêmes de conciliation entre la philosophie humaine et la philosophie divine, donnent à la *Somme* de saint Thomas une sorte de grandeur et une véritable majesté.

Frédéric Morin. Avec un esprit moins philosophique qu'Albert, moins pénétrant qu'Alexandre de Hales, moins accessible que saint Bonaventure aux influences vivifiantes de la morale évangélique, saint Thomas fit ce que ne put faire aucune de ces trois grandes intelligences : il organisa la révolution intellectuelle qui s'agitait déjà sourdement dans le XI^e siècle, éclata au XII^e et qui se calma au XIII^e sous la parole du Docteur angélique. Là est la gloire de saint Thomas qui, sous ce rapport, apparaît comme le Descartes du moyen âge. Mais la magnifique synthèse philosophique et théologique qu'il rêva fut-elle et pouvait-elle être le dernier mot de la pensée chrétienne? Le fut-elle même au moyen âge? Tout, dans les vingt-cinq in-folio de l'illustre docteur, tout est-il vérité pure et infaillible, vérité en physique, vérité en astronomie, vérité en physiologie, vérité en psychologie, vérité en interprétation des saintes Ecritures, vérité en compréhension des conditions logiques et ontologiques du dogme? Le moyen âge ne le crut pas, et la preuve, c'est que toutes les écoles ne furent pas thomistes à partir de saint Thomas. Le XIII^e siècle ne pensa pas plus que les précédents qu'on dût croire à l'infaillibilité philosophique de saint Thomas, et personne n'ignore que non-seulement Bossuet et Arnauld, mais l'Épiscopat et bien d'autres, dont l'attachement au centre de l'unité catholique est incontestable, eurent devoir en appeler à une tradition très-différente de la tradition péripatéticienne. Ajoutons enfin que les thomistes mêmes du moyen âge ou de la Renaissance, Cajetan, par exemple, et Suarez, ne considéraient pas le thomisme comme l'incarnation de la vérité catholique dans la philosophie et la science... C'est à une date très-rapprochée de nous que se produisit une théorie historique qui regarde ou tend à regarder tout l'enseignement philosophique, scientifique et scolastique de saint Thomas comme l'expression suprême du catholicisme. Les écrivains qui soutiennent cette théorie ont dû avoir une grave raison pour la soutenir, et nous allons la présenter dans toute sa force qui est, en effet, considérable. Il y a dans l'histoire de l'Eglise un certain nombre d'intelligences douées à un degré éminent de l'esprit d'organisation. Ces intelligences résument en elles toute une époque, et en même temps elles la résument en assimilant le plus possible au dogme catholique tous les éléments intellectuels et sociaux de cette époque. Magnifique représentation dans un cerveau humain de ce travail gigantesque et divin par lequel la pensée chrétienne, considérée dans son ensemble, meut, vivifie et organise la raison humaine en prenant dans celle-ci tout ce qu'elle renferme de principes vrais pour les faire éclore et pour les harmoniser en les mettant en relation avec les idées révélées. Il y a deux hommes qui, venus à deux époques différentes, ont eu, entre tous, le don d'organiser chrétiennement les idées qui s'y étaient développées. Ces deux hommes sont saint Augustin et saint Thomas. Le premier résuma tout le travail des Pères; le second résuma celui du XI^e et du XII^e siècle, prépara celui du XIII^e siècle et restera comme l'esprit, sinon le plus original, du moins le plus compréhensif et le plus chrétiennement compréhensif du moyen âge. Ces deux génies incomparables, quel que soit le point de vue philosophique auquel ils se sont placés et qui leur a été donné par leur siècle, ont donc une incontestable parenté par la fonction qu'ils semblent représenter dans ce siècle et qui est l'image humaine et par conséquent lointaine et imparfaite de la fonction

même du dogme révélé au sein de l'entendement humain... Ce n'est donc pas à tort qu'on les compare, qu'on les rapproche, qu'on les identifie, bien que leurs principes métaphysiques soient assez différents, car toutes ces différences sont couvertes en eux par une similitude supérieure, et c'est dans cette similitude qu'éclatent leur gloire et leur originalité.

Il faut donc distinguer trois choses dans saint Thomas : d'abord son rôle comme représentant de la théologie positive proprement dite, comme témoin des traditions religieuses ; puis son rôle comme ayant tenté de faire voir tous les rapports de la théologie positive et du dogme avec la raison en général et en particulier avec la philosophie telle qu'elle régnait de son temps ; en troisième lieu, enfin, son rôle comme métaphysicien, c'est-à-dire comme adhérent d'une certaine doctrine sur l'être, sur l'âme, sur la nature des choses, et nous ferons rentrer dans ce dernier point de vue les idées scientifiques de l'illustre docteur... Sous le premier rapport, saint Thomas a justement une autorité immense ; ce serait trop dire sans doute que tout ce qu'il a dit sur le dogme est parfaitement certain et qu'il est défendu de s'en écarter... Comme représentant d'un essai de systématisation des idées de la raison, telles qu'elles étaient comprises de son temps, et des idées révélées telles qu'elles vivent dans leur immutabilité à travers tous les temps, saint Thomas, nous l'avons dit, peut encore être rapproché de saint Augustin. Les idées philosophiques de ces deux grands génies diffèrent beaucoup, bien qu'elles aient certains points de contact, mais ils se rencontrent dans un désir commun de les élever à une hauteur où elles rencontrent les notions révélées en se subordonnant à elles ; de telle sorte que, réunies en une synthèse vivante, elles constituent le point de vue général du haut duquel tout l'ensemble des phénomènes, des êtres et des rapports se dévoile au regard de l'homme... Reste la troisième question. En métaphysique, c'est-à-dire sur la notion capitale de la substance et sur toutes celles qui s'y rattachent, saint Thomas est péripatéticien. Les idées péripatéticiennes sur la réalité potentielle de la matière et la réalité à la fois spécifique et actualisante de la forme sont-elles le dernier mot de la raison humaine ? Et surtout peut-on les considérer comme l'expression philosophique du dogme révélé ? Résoudre dans un sens affirmatif la seconde de ces questions serait évidemment le comble de la folie. La révélation ne nous dit rien, au moins directement, sur la nature de l'être en général ou de la substance ; elle laisse cette recherche à nos disputes ou à la science. Quant à la supposition que le dogme catholique ou, si l'on veut, la révélation primitive eût dû produire, par son énoncé propre, le théorème péripatéticien sur la substance, elle serait une hypothèse ridicule et une hypothèse qui nous condamnerait à jeter l'anathème aux Pères de l'Eglise.

— *Doctrine de saint Thomas*. V. THOMISME.
— Bibliogr. Consulter : *Vie de saint Thomas d'Aquin*, par le Père Tournon (Paris, 1740, in-4°) ; *Vita D. Thomæ Aquinæ, Othon Veneri ingenio et manu delineata* (Antwerp, 1610, pet. in-fol., avec 30 planches et le portrait de Venius) ; *Histoire de saint Thomas d'Aquin*, par l'abbé Bareille (Paris, Sagnier, 1846, in-8°) ; *Histoire de la vie et des écrits de saint Thomas d'Aquin*, par P.-J. Carli (Paris, impr. de Bailly, 1846, gr. in-4°) ; tiré à 200 exemplaires non destinés au commerce) ; *Commentaires de saint Thomas d'Aquin*, traduits pour la première fois, avec sommaires, notes et notice, par l'abbé Brulé (Paris, 1869, 6 vol.).

— Iconogr. Une des plus anciennes peintures relatives à saint Thomas d'Aquin est un tableau qu'un artiste du xiii^e siècle, Tommaso de Stefani, a exécuté pour l'église San-Domenico, à Naples, et dans lequel il a représenté le miracle du *Crucifix parlant* à saint Thomas et lui disant ces mots : *Bene de me scripsisti, Thomas*. « Tu as bien écrit sur moi, Thomas. » Le *Crucifix* qui passe pour avoir ainsi pris la parole se voit dans cette même église de San-Domenico ; on croit qu'il a été peint vers l'an 1200. Un tableau exécuté au xiv^e siècle par un artiste flamand italianisé représente le Docteur angélique en costume de dominicain, coiffé d'une toque noire, vu de face et assis, posant l'index de sa main droite sur le pouce de sa main gauche et semblant faire ainsi une démonstration. Cette peinture, provenant de la collection Campana, appartient au Louvre. Dans l'église de San-Domenico, à Bologne, est un *Saint Thomas d'Aquin écrivant*, par le Guerchin. Un tableau relatif au saint docteur, peint par Soderini, appartient à l'église San-Domenico-nel-Maglio de Florence ; un autre, par le Guide, se voit au palais Corsini, dans la même ville. C. Bloemaert a gravé, d'après R. Vanni, une figure de saint Thomas pour la *Vita di san Tommaso d'Aquino*, de Paolo Trigerio (Rome, 1668, in-4°). D'autres estampes relatives au même saint ont été gravées par Anton Birkhardt, d'après Hiebel (1721), J.-Fr. Fisher, Augustin Neuräuter (1708), Ch. Audran, Schelte à Bolswert, Pietro Monaco (1740), etc. Gilbert van Veen a gravé une suite de sujets relatifs à la *Vie de saint*

Thomas d'Aquin. Une gravure attribuée à Lanfranc représente *Saint Thomas d'Aquin faisant fuir le démon*. Le miracle du *Crucifix parlant* à saint Thomas a été peint par Santi di Tito (église San-Marco, à Florence), par D. Piola (église San-Domenico, à Gènes), etc. Amédée Vanloo a exposé au Salon de 1763 un *Saint Thomas d'Aquin inspiré du Saint-Esprit dans la composition de ses ouvrages*, de qui Diderot a dit : « Rien n'est mal dans cette composition, ni le saint, ni les livres, ni les chaises, ni le pupitre, mais tout est discordant. On dirait que ce tableau a déjà séjourné vingt ans dans une église humide ; il est d'ailleurs terne, sec et froid. » Un tableau d'Ary Scheffer, *Saint Thomas d'Aquin prêchant pendant la tempête*, a paru au Salon de 1824 : l'attitude du saint, qui montre le ciel à ceux qui désespèrent, est fort belle ; toute la scène est très-pathétique et parfaitement éclairée. Un peintre contemporain, M. Omer Charlet, a représenté : la *Dernière leçon de saint Thomas d'Aquin* (Salon de 1849) ; *Saint Thomas d'Aquin à la table de saint Louis* (Salon de 1870) ; *Saint Thomas d'Aquin et saint Bonaventure* (Salon de 1873). La *Visite de saint Thomas d'Aquin à saint Bonaventure* a été peinte par M. D.-A. Magaud (Salon de 1857).

Le musée du Louvre possède un tableau de Benozzo Gozzoli, divisé en trois parties : dans le haut, Jésus-Christ, environné de chérubins, ayant à ses côtés saint Paul, Moïse et les quatre évangélistes, prononce les paroles suivantes inscrites au-dessous de lui : *Bene de me scripsisti Thomma (sic)*. Au-dessous, dans la partie centrale du tableau, saint Thomas est assis entre Aristote et Platon ; il tient sur ses genoux plusieurs ouvrages ; à ses pieds est étendu le docteur de l'Université de Paris, Guillaume de Saint-Amour, foudroyé par l'éloquence du saint. Dans la partie inférieure du tableau, le pape Alexandre IV, assis sur un trône et assisté par deux camerlans, préside l'assemblée d'Anagni (1256), tenue à l'occasion des discussions survenues entre Guillaume de Saint-Amour et saint Thomas d'Aquin au sujet des ordres mendiants. Outre ces deux docteurs, on remarque, parmi les assistants, saint Bonaventure, les cardinaux Hugues de Saint-Cher et Jean des Ursins, Albert le Grand, maître du palais pontifical, Humbert des Romans, général des dominicains, etc. Cette curieuse peinture, qui se voyait autrefois dans la cathédrale de Pise, a été gravée dans la *Storia della pittura* de Rosini (pl. xx). Une composition analogue a été peinte par Francesco Traini pour l'église Sainte-Catherine de Pise.

Dans l'église de la Minerva, à Rome, est une belle composition de Fra Filippo Lippi, représentant la *Dispute de saint Thomas d'Aquin avec les docteurs* ; elle a été gravée par Corsi, dans l'ouvrage de Rosini, et par Chapon, dans l'*Histoire des peintres de toutes les écoles*. D'autres sujets relatifs à saint Thomas ont été peints à fresque, dans la même église, par Lippi. Un tableau de l'église Santa-Zita, à Palerme, attribué à Antonello de Messina, a pour sujet la *Controverse de saint Thomas avec Averroès*.

Une statue de *Saint Thomas d'Aquin*, sculptée en marbre par Francavilla, est placée dans une chapelle de l'église San-Marco, à Florence. Une statue en pierre a été exécutée, il y a quelques années, par M. Cavellier, pour l'église Saint-Augustin, à Paris.

THOMAS DE CANTIMPRÉ ou **CANTIMPRÉ**, écrivain légendaire belge et versificateur latin, né à Leuw-Saint-Pierre, près de Bruxelles, en 1201, mort en 1263. Il devint en 1217 chanoine régulier de l'ordre de Saint-Augustin, à l'abbaye de Cantimpré, près de Cambrai, où il passa seize années, puis se fit bénédictin vers 1232, se rendit ensuite à Cologne, où il suivit les leçons d'Albert le Grand, et à Paris. Vers 1246, il se fixa au couvent des bénédictins de Louvain, devint sous-prieur et se livra à l'enseignement.

Thomas se distingua par ses prédications en Allemagne, en Suisse, en France et composa plusieurs ouvrages qui consistent, pour la plupart, en vies de saints et de saintes, insérées dans le recueil des bollandistes et qui ne sont qu'un tissu de fictions pieuses, de miracles et d'apparitions. Nous citerons de lui : *Vie de Jean, premier prieur de Cantimpré* ; *Hymne en l'honneur du bienheureux Jordan* ; *Vie de la bienheureuse Christine surnommée Mirabilia* ; *Vie de sainte Lutgarde* ; *Vie de la bienheureuse Marguerite de Tyres* ; *Donum universale de apibus* (Douai, 1597, in-8°), sorte de recueil hagiographique en deux livres, composé d'histoires édifiantes et miraculeuses et traduit en français par Villart, sous le titre de : *le Bien-être universel ou les Abeilles mystiques* (Bruxelles, 1650, in-4°).

THOMAS DU FOSSÉ, littérateur français. V. FOSSÉ.

THOMAS ILLYRIQUE (frère), prédicateur italien, né, croit-on, à Ostino (États de l'Eglise) dans la seconde moitié du xve siècle. Selon les uns, il s'appelaient *Euclyon* ; selon d'autres, il appartenait à une famille d'origine illyrienne, d'où son surnom d'*Illyrien*. Tout ce qu'on sait de sa vie, c'est qu'il entra dans l'ordre des Frères mineurs ou cordeliers et qu'il vint habiter Toulouse. Là, il enseigna la théologie, se livra à la prédication, le plus

souvent sur des places publiques, écrivit plusieurs lettres et composa des vers latins. On cite de lui : un recueil de lettres et de sermons, intitulé *Thomæ Illyrici, minoritæ verbi Dei præconis opuscula quædam* (Turin, 1523, in-4°) ; *Sermones aurei* (Toulouse, 1521, in-4°) ; *Devotes oraisons en français, avec une chanson d'amour divin* (Paris, 1528) ; *Prophétie faite par frère Thomas Illyric, translatée d'italien* (in-4°).

THOMAS DE JÉSUS (le Père), théologien portugais, né à Lisbonne en 1529, mort à Maroc en 1582. Dès 1534, il entra dans l'ordre des ermites de Saint-Augustin, fit sa théologie à Colimbre et devint directeur des novices de son couvent. Ayant suivi le roi dom Sébastien en Afrique, il fut blessé et fait prisonnier à la bataille d'Alcazar. Devenu l'esclave d'un marabout, il eut à subir, de la part de celui-ci, les plus durs traitements et recouvra la liberté, grâce à l'ambassadeur portugais. Toutefois, il ne voulut point quitter l'Afrique, où il passa les dernières années de sa vie à donner des consolations aux chrétiens captifs. On a de lui un traité sur la passion de Jésus-Christ, qu'il écrivit pendant sa captivité et qui a été traduit en plusieurs langues, notamment en français, par le Père Alleaume, sous ce titre : *Souffrances de Jésus-Christ* (Paris, 1695, 2 vol. in-12).

THOMAS DE MEDZOPH, historien arménien, né dans la seconde moitié du xive siècle, mort en 1448. Il devint supérieur du monastère de Medzoph, le plus célèbre des établissements conventuels de l'Arménie. Pendant une invasion des hordes de Timour, il dut fuir, et, de retour dans son couvent, il se mit à écrire sur les événements de son temps. On lui doit une intéressante *Chronique*, qui s'étend de la fin du xiv^e siècle vers le milieu du xve, et dont la partie politique offre un grand intérêt. La Bibliothèque nationale en possède un manuscrit. On attribue à cet écrivain divers autres écrits.

THOMAS DE VILLENEUVE (Thomas Garcias, plus connu sous le nom de saint), prêtre espagnol, né à Fuenllana (diocèse de Léon) en 1488, mort à Valence en 1555. Après avoir enseigné la philosophie aux universités d'Alcala et de Salamanca, il entra dans l'ordre de Saint-Augustin, se fit ordonner prêtre en 1520 et se livra à la prédication avec un succès qui lui valut le surnom de *Nouvel apôtre de l'Espagne*. Thomas de Villeneuve rentra ensuite dans son couvent, où il enseigna la théologie, remplit les fonctions de prieur, puis celles de provincial, devint prédicateur particulier de Charles-Quint et fut contraint, malgré ses refus réitérés, d'accepter l'archevêché de Valence en 1545. Ce prélat s'attacha à réformer les abus et le relâchement de la discipline, fonda des écoles, apporta des améliorations dans les prisons, se signala par sa charité et fit distribuer au moment de sa mort tout ce qui lui restait aux malheureux. Alexandre VII le canonisa en 1658, et l'Eglise l'honore le 18 septembre. Ses sermons et son commentaire sur le livre des cantiques ont été publiés pour la première fois à Alcala (1581, 2 vol. in-fol.) et plusieurs fois réédités depuis.

— Iconogr. Plusieurs peintres ont représenté *Saint Thomas de Villeneuve distribuant des aumônes*, un très-beau tableau de Murillo sur ce sujet fait partie de la collection de sir Richard Wallace (ancienne galerie Hertford) : on y voit le saint faisant l'aumône à un pauvre accroupi par terre, le torse nu ; une femme, debout et serrant son nourrisson contre sa poitrine, donne la main à un autre enfant. Une vigoureuse esquisse de cette importante composition figurait dans la collection donnée au roi Louis-Philippe par M. Standish. Un autre petit tableau de Murillo, où l'on remarque deux enfants comptant l'argent qu'ils ont reçu du saint archevêque de Valence, a fait partie de la galerie du marquis de Las Marismas. La même scène a été peinte par P.-F. Cittadini (pinacothèque de Bologne), Gio-B. Carlone (église des Augustins, à Sestri-di-Ponente, près de Gènes), Domenico Fiasella (église de Sant'Agostino, à Gènes), C. Maratte (grave par Guillaume Chasteau), etc. Elle nous est offerte encore par une gravure de L. Ciambellano et par un beau groupe de marbre d'Ercolo Ferrata, qui appartient à l'église Sant'Agostino, à Rome. Le musée de la Merced, à Séville, possède un tableau de Zurbaran représentant l'*Apothéose de saint Thomas de Villeneuve* : le saint archevêque est vêtu de l'habit monacal, robe blanche et manteau noir ; il tient une plume et regarde devant lui d'un air inspiré ; à ses côtés deux docteurs de l'Eglise sont assis ; au-dessus de lui, dans le haut du ciel, apparaissent le Christ assis sur un nuage et portant sa croix, la Vierge et deux saints ; dans le bas de la composition, on voit un monarque couronné d'une espèce de mitre dorée et des seigneurs agenouillés. Cette composition, qui n'est pas sans analogie avec le *Triomphe de saint Thomas d'Aquin* de Gozzoli, que nous avons décrit ci-dessus, est peinte avec une remarquable énergie et passe pour être le chef-d'œuvre de Zurbaran. Elle a été gravée par M. Darodes. D'autres tableaux relatifs à *Saint Thomas de Villeneuve* ont été peints par Scannavini (église des Augustins, à Ferrare), Agostino Veracini (église de San-Michelino, à Flo-

rence), le Sarzane (église Santa-Maria-della-Consolazione, à Gènes), R. Varni (église Sant'Agostino, à Sienne), A. Cavazzoni (gravé par D. Cunego), J.-B. de Wael (gravé par C. Lauwers), etc.

THOMAS DE SAVOIE, premier prince de la branche de Carignan. V. CARIGNAN.

THOMASEN (Jacques), en latin *Thomasius*, philologue et philosophe allemand, né à Leipzig en 1622, mort dans la même ville en 1684. Son père, un juriconsulte distingué, dirigea sa première instruction, puis mourut. Le jeune Thomassen continua ses études à Leipzig, à Wittenberg, où il apprit les lettres, les sciences, la philosophie, la théologie, puis, de retour dans sa ville natale, il donna des leçons particulières. Nommé quelque temps après professeur à l'école Saint-Nicolas, il y enseigna pendant plus de quarante ans, avec un grand éclat, l'éloquence, la dialectique et la philosophie, et devint recteur de l'école Saint-Nicolas (1670), puis de l'école Saint-Thoms (1676). C'était un homme d'une grande érudition, d'une extrême modestie et d'un commerce des plus agréables. Il sut jeter une vive lumière sur les doctrines des philosophes de l'antiquité et introduisit dans la méthode scientifique alors acceptée des idées beaucoup plus rationnelles. Thomassen compta au nombre de ses élèves Leibniz et son fils Chrétien. Outre divers ouvrages estimés, on lui doit un grand nombre de dissertations pleines de recherches et écrites avec élégance et pureté. Nous citerons de lui : *Origines historiarum philosophicarum et ecclesiasticarum* (Leipzig, 1665, in-4°), ouvrage qui a été longtemps l'histoire la plus exacte de la philosophie ancienne et dont Brucker a beaucoup profité ; *De stoica mundi exustione cum dissertationibus XX ad historiam philosophiarum stoicæ* (Leipzig, 1674, in-4°) ; *De plagio litterario et index centum playtorum* (Leipzig, 1678, in-4°), traité sur le plagiat ; *Orationes XXI variis argumentis* (Leipzig, 1683, in-8°) ; *Dissertationes LXIII magnam partem ad historiam philosophicam pertinentes* (Halle, 1693, in-8°), recueil de mémoires remarquables et intéressants ; *Philosophia practica tabulis comprehensa* (1709, in-fol.) et de nombreuses dissertations dans les *Observationes Halenses*.

THOMASEN (Chrétien), en latin *Thomasius*, remarquable érudit et juriconsulte allemand, fils du précédent, né à Leipzig en 1655, mort à Halle en 1728. Il se forma sous la direction de son père, qui l'initia de bonne heure à la connaissance de la philosophie et de l'histoire. A dix-sept ans, il prit le grade de maître es arts, puis il alla faire ses études de droit à Francfort sur-l'Oder (1675), où il se fit recevoir docteur en 1679. Après avoir fait un voyage dans les Pays-Bas, Thomassen retourna à Leipzig et y exerça la profession d'avocat. Doué d'un esprit plein de vigueur et d'originalité, fuyant les routes battues, ennemi de la routine, il montra comme avocat un extrême dédain des formes juridiques, auxquelles il s'attacha à substituer, dans les procès, les règles de la justice et de la morale. Avec de pareilles idées, il ne pouvait rester longtemps attaché au barreau ; aussi ne tarda-t-il point à l'abandonner pour se livrer à l'enseignement. Mais là aussi, et avec plus d'éclat encore, il se montra avec toute la hardiesse de ses idées et se mit aussitôt à battre en brèche les procédés pédantesques et puérils qu'on employait alors pour enseigner la philosophie. Devant un auditoire nombreux, attiré par son éloquence, par sa verve caustique, par la nouveauté de ses aperçus, souvent lumineux, Thomassen attaquait avec une extrême vigueur les méthodes surannées, la scolastique, Aristote et sa philosophie, montra la nécessité de substituer au joug de la routine la raison et le droit naturel, et, le premier, substitua l'allemand au latin dans l'enseignement. Ces nouveautés firent grand bruit et lui attirèrent de nombreux ennemis. Le nombre de ses ennemis s'accrut encore lorsque, après la mort de son père, Thomassen, ne gardant plus aucun ménagement, prit à partie, non plus les vieilles méthodes, mais les érudits et les professeurs qui s'en servaient, et sur lesquels il versa à pleines mains le ridicule. Pour atteindre plus facilement ce but, il fonda en 1688 un journal mensuel, intitulé *Pensées libres, sérieuses et amusantes*, où il s'abandonna sans réserve à son humeur satirique jusqu'en 1699. Aux érudits qu'il attaquait se joignirent bientôt les théologiens, qui l'accusèrent d'impiété et de mépris pour la religion. Soit dans ses écrits, soit dans son enseignement, Thomassen avait émis, en effet, diverses propositions qui causèrent un grand scandale. Il avait avancé notamment que, d'après le droit naturel, le suicide et le divorce sont parfaitement légitimes, et qu'on ne saurait trouver nulle bonne raison pour condamner la fornication et la polygamie. Il parvint néanmoins, par ses explications, à conjurer l'orage ; mais la protection qu'il donna peu après à Franck, chef des piétistes, et l'apologie qu'il fit des alliances entre les luthériens et les calvinistes, alliances regardées comme hérétiques, excitèrent contre lui de telles clameurs qu'il dut quitter sa ville natale, où il n'était plus en sûreté, et il se rendit à Berlin. L'électeur Frédéric III fit au savant un accueil des plus favorables et lui donna une chaire à l'Acadé-

mie noble de Halle. Thomassen continua avec le même éclat son enseignement dans cette ville, contribua puissamment à la fondation d'une université (1694), où il occupa une chaire de jurisprudence, et reçut, outre une pension de 500 thalers, le titre de conseiller intime.

Thomassen a exercé une grande influence sur les progrès de l'esprit humain en Allemagne, en appelant ses compatriotes à donner à la science une direction pratique, à se débarrasser des vaines subtilités de l'école, à travailler au perfectionnement de leur langue. Cet éminent érudit s'est particulièrement attaché, en outre, à populariser la philosophie, à faire connaître le droit naturel fondé sur l'idée de la liberté et de la raison, à demander qu'on appliquât le plus souvent possible ce droit dans les tribunaux, à combattre les prétentions des théologiens exigeant des restrictions à la liberté de la presse, à battre en brèche, en un mot, tout ce qui lui paraissait un préjugé et une idée fautive. Il a rendu d'incontestables services à ses compatriotes; toutefois, il a mérité quelques-uns des très-nombreux reproches qu'on lui a faits. C'est ainsi que, dans son amour de la nouveauté, dans son désir de se faire comprendre de la multitude, il s'est montré souvent superficiel, a trop sacrifié à l'effet et à l'originalité et est tombé fréquemment dans le trivial et le burlesque. Ecrivain facile et infatigable, il a laissé, en latin et en allemand, un nombre considérable d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *De injusto Pontii Pilati judicio* (Leipzig, 1676, in-4°); *De crimine bigamiae* (Leipzig, 1685, in-4°); *Introduction in philosophiam aulicam* (Leipzig, 1688, in-8°); *Introduction à la logique* (Halle, 1691, in-8°), ouvrage fort remarquable; *Introduction à la philosophie morale ou De l'art d'aimer conformément à la raison et à la vertu* (Halle, 1692, in-8°), le meilleur traité de ce genre qui eût été publié; *l'Art, nouvellement découvert, de pénétrer les sentiments des hommes, même malgré eux, par leur conduite ordinaire* (Halle, 1691, in-8°); *Histoire de la sagesse et de la folie* (Halle, 1693); *De natura et essentia spiritus sive principia naturalis et moralis doctrinae* (Halle, 1699, in-4°); *De crimine magis* (Halle, 1701) écrit dans lequel il proteste énergiquement contre les prétendus crimes de sorcellerie; *De tortura ex foris christianorum proscriptenda* (Halle, 1705, in-4°); *Principia iuris de jurisconsultorum prudentia consultatoria* (Halle, 1705, in-4°), traité où il expose ses idées sur le droit naturel; *Specimen prudentiae iudicialis ex iure naturae et gentium exhibitum* (1706, in-4°), servant de complément à l'ouvrage précédent; *Institution de jurisprudence divine* (Halle, 1709, in-4°); *De concubinato* (Halle, 1713, in-4°); *Autorité des premiers évangélistes dans les disputes religieuses* (Halle, 1714, in-4°); *Essai sur la nature de l'esprit* (Halle, 1718, in-8°); *Fundamenta iuris naturae et gentium* (1718, in-4°); *Paulo plenior historia juris naturalis* (Halle, 1719); *Pensées raisonnables et chrétiennes et réflexions sur divers points de philosophie et de législation* (1723-1726, 3 vol. in-8°); *Historia contentiois inter imperium et sacerdotum usque ad saeculum XVI* (1722, in-8°); *la Philosophie morale mise en pratique* (Halle, 1726, in-8°); *Selecta feudalia* (1728, 2 vol. in-8°); *Cours complet de droit ecclésiastique* (1740, 2 vol. in-8°); *Delinatio historiae iuris romani et germanici* (Erfurt, 1740, in-4°); *De stoica mundi exultatione, cui accessere dissertationes XXI* (Leipzig, 1753, in-4°); *Dissertationum academicarum varii argumenti* (Halle, 1773-1780, 4 vol. in-8°), etc. Citons encore de lui une *Vie d'Aristote*, dans laquelle il a fait entrer toutes les anecdotes par lesquelles Patrizzi a voulu noircir la mémoire de ce philosophe.

THOMASIE S. F. (to-ma-zî — de Thomas, botan. suisse). Bot. Genre d'arbustes, de la famille des byttneriacées, tribu des lasiopétales, comprenant trente espèces, qui croissent en Australie.

THOMASIS (Joseph, chevalier de), homme politique italien, né en 1767, mort en 1830. Il fit ses études de droit à Naples, mais s'abstint de paraître au barreau et de prendre part aux affaires politiques jusqu'en 1806, époque à laquelle il fut nommé sous-préfet de Sulmona. Appelé, peu après, à la prefecture de la Calabre Ulérieure, il fit preuve, en cette qualité, de talents administratifs qui lui valurent le titre de conseiller à la cour de cassation de Naples, puis de procureur général à la cour des comptes. Après la restauration de Ferdinand sur le trône de Naples, il fut maintenu dans ses fonctions et, après la révolution de Palerme (1820), reçut le portefeuille de la marine. Il fit l'usage le plus libéral du pouvoir que ces fonctions lui conféraient et mérita le surnom de *Ministre citoyen*. Après le 7 décembre 1820, il passa au ministère de l'intérieur; mais l'immixtion de l'Autriche dans les affaires intérieures du royaume de Naples et le triomphe des réactionnaires l'obligèrent à donner sa démission. Il reprit alors ses fonctions à la cour des comptes; mais le nouveau ministère était peu desirieux de laisser en possession d'une position aussi influente un homme qui avait toute la confiance du souverain, et ce dernier n'eut pas l'énergie d'imposer sa volonté à son entourage. Thomasis dut renoncer à tout emploi public et se retira à Rome, d'où il ne revint que quelques années

plus tard. Il vécut, dès lors, à l'écart des affaires.

THOMASIIUS (Godefroy), théologien allemand, né à Egenhausen (Franconie) en 1802. Il fit, de 1821 à 1826, ses études aux universités d'Erlangen, de Halle et de Berlin, devint en 1829 pasteur de Nuremberg et, l'année suivante, professeur de religion au gymnase de cette ville, et passa en 1842 à Erlangen, en qualité de professeur ordinaire de théologie et d'aumônier de l'université. M. Thomasius est l'un des représentants les plus influents de l'orthodoxie luthérienne, dont il cherche cependant à atténuer l'ancienne sévérité; il est en outre, avec son collègue Hoffmann, le chef le plus remarquable de l'école théologique d'Erlangen, répandue non-seulement en Bavière, mais dans toute l'Allemagne du Nord, et dont les principes théologiques, religieux et politiques ont leur organe dans la *Revue pour le protestantisme et l'Eglise*, de laquelle M. Thomasius a été l'un des fondateurs. On a de lui : *Origène, document pour l'histoire dogmatique du III^e siècle* (Nuremberg, 1837); *Documents pour la christologie ecclésiastique* (Erlangen, 1845); *la Confession de l'Eglise évangélique luthérienne dans la conséquence de son principe* (Nuremberg, 1848); *la Confession de l'Eglise luthérienne sur la conciliation* (Erlangen, 1857); *la Personne et l'œuvre du Christ; Exposition de la dogmatique luthérienne au point de vue de la christologie* (1856 et ann. suiv., 3 parties, 2^e édit.); enfin, plusieurs recueils de sermons.

THOMASIIUS (Jacques et Chrétien), érudits allemands. V. THOMASSEN.

THOMASSIN (Philippe), graveur français, né à Troyes vers 1556, mort à Rome dans un âge avancé. Il se rendit tout jeune à Rome, se mit d'abord à graver des ornements, puis entra dans l'atelier du Hollandais Cort, qui lui apprit la taille-douce. Thomassin devint un de ses meilleurs élèves et ouvrit à Rome, où il passa le reste de sa vie, une école, où se formèrent des artistes remarquables, entre autres Callot, Cochin et Dorigny. C'était un artiste de talent, dont le dessin n'est pas irréprochable, mais dont le burin était plein de vigueur et de netteté. Parmi ses œuvres, qui comprennent plus de 200 planches sur cuivre et sur bois, on cite : *la Purification*, d'après le Barroche; une *Sainte Famille* et une *Adoration des rois*, d'après Zuccharo; une *Nativité*, d'après V. Salembien, et surtout son *Recueil de portraits des souverains et des capitaines les plus illustres* (1600, in-4°), qu'il dédia à Henri IV et qui a eu de nombreuses éditions. Son élève Callot, qu'il avait accueilli avec une extrême bonté dans sa maison, y porta le trouble en noyant une intrigue amoureuse avec Mme Thomassin.

THOMASSIN (Simon), graveur français, neveu du précédent, né à Troyes vers 1652, mort à Paris en 1732. Il fut initié aux premières notions de son art par son père, qui était graveur en cachets, et partit pour Paris, y suivit les leçons d'Etienne Picart, puis se rendit en Italie, où il passa plusieurs années. De retour en France, il devint membre de l'Académie de peinture et graveur du roi. Ses estampes se font remarquer par la correction et la fidélité du dessin. Les plus estimées sont : *la Transfiguration*, d'après Raphaël; *l'Enfant Jésus parmi les docteurs*, d'après Lesueur; *Saint Benoît en contemplation*, d'après Philippe de Champagne; *le Ravissement de saint Paul*, d'après Poussin, etc. On cite encore de lui ses portraits de Louis XIV, de Charles XII, du duc du Maine, du duc et de la duchesse de Bourgogne, du cardinal d'Ossat, exécutés d'après ses propres dessins, et un *Recueil de statues, groupes, fontaines, vases, etc., du château et parc de Versailles* (Paris, 1694, in-8°).

THOMASSIN (Henri-Simon), graveur, fils du précédent, né à Paris en 1688, mort dans la même ville en 1741. Il reçut des leçons de son père et de Benoît Picart, avec qui il passa trois ans en Hollande. L'Académie de peinture l'admit en 1728 au nombre de ses membres. C'était un homme de beaucoup d'esprit et de finesse, d'un caractère enjoué et du commerce le plus agréable. Comme artiste, il fut supérieur à son père et à son grand-oncle. On a de lui bon nombre d'œuvres excellentes par la pureté du dessin, la vigueur et l'élégance de la touche, l'exactitude merveilleuse de la reproduction. Parmi ses estampes les plus recherchées, nous citerons : *la Mélancoïtie*, d'après Feti, qui passe pour son chef-d'œuvre; les *Disciples d'Emmaüs*, d'après Paul Veronèse; *la Femme au bain*, d'après Rubens; le *Magnificat*, d'après Jouvenet; *Coriolan*, d'après La Fosse; *la Peste de Marseille*, d'après Troy; le *Retour du bal*, d'après Watteau, etc. On lui doit, en outre, de très-bons portraits de Michel-Ange, du cardinal Fleury, du dauphin, du czar Pierre, de Thomas Corneille, etc.

THOMASSIN (Louis de), controversiste français, né à Aix (Provence) en 1619, mort à Paris en 1695. Son père était avocat à la cour des comptes de Provence. Il entra fort jeune dans la congrégation de l'Oratoire, professa la littérature et la philosophie dans divers collèges de province, puis fut chargé, de 1654 à 1666, d'enseigner la théologie positive, l'histoire et la discipline ecclésiastique

au séminaire de Saint-Magloire, à Paris. Ce fut à cette époque que Louis de Thomassin résolut d'apporter la paix dans l'Eglise en s'efforçant de concilier les doctrines des jansénistes, dont il avait été jusqu'alors partisan, avec celles des molinistes, et, dans ce but, il composa, sous le titre de *Dissertationes in concilia generalia et particularia* (Paris, 1667, in-4°), dix-sept dissertations qui, au lieu d'être bien accueillies, comme il l'espérait, excitèrent, au contraire, contre lui les clameurs de tous les partis, du clergé, du parlement, de l'archevêque de Paris et même du régent. Malgré son échec, il n'en continua pas moins à vouloir jouer le rôle si périlleux de médiateur entre deux opinions religieuses et écrivit des *Mémoires sur la grâce*, dont le chancelier Séguier empêcha l'impression, mais qui furent néanmoins publiés à Louvain en 1668 (3 vol. in-8°). Louis de Thomassin ne réussit pas mieux que dans sa première tentative, et le supérieur de l'Oratoire, craignant de voir sa congrégation regardée comme solidaire des écrits d'un de ses membres, ordonna à Thomassin de quitter le séminaire de Saint-Magloire et de se retirer dans la maison des oratoriens. Ce fut dans cette retraite que le savant controversiste passa les dernières années de sa vie et qu'il composa les ouvrages auxquels il doit la plus grande partie de sa réputation. Les principaux sont : *Ancienne et nouvelle discipline de l'Eglise touchant les bénéfices et les bénéficiers* (Paris, 1678-1679, 3 vol. in-fol.), que Thomassin traduisit en latin, à la demande du cardinal Cibo, et dont Innocent XI fut si satisfait qu'il voulut attirer l'auteur à Rome, en lui promettant un chapeau de cardinal; *Dogmata theologiae* (Paris, 1680-1689, 3 vol. in-fol.); *Traité historique et dogmatique sur divers points de la discipline de l'Eglise et de la morale chrétienne* (Paris, 1681-1683, 2 vol. in-8°); *Méthode d'étudier et d'enseigner les lettres humaines, par rapport aux lettres divines* (Paris, 1681-1682, in-8°); *Méthode d'étudier et d'enseigner la philosophie* (Paris, 1685, in-8°); *Traité de l'unité de l'Eglise* (Paris, 1686-1688, 2 vol. in-8°); *Méthode d'enseigner la grammaire ou les langues par rapport à l'Ecriture sainte* (Paris, 1690-1693, 2 vol. in-8°); *Traité de la vérité et du mensonge* (Paris, 1691, in-8°); *Méthode d'étudier et d'enseigner les historiens profanes, par rapport à la religion chrétienne* (Paris, 1693, 2 vol. in-8°); *Traité de l'aumône* (Paris, 1695, in-8°); *Traité du négoce et de l'usure* (Paris, 1697, in-8°); *Traité des édits pour maintenir l'unité de l'Eglise catholique* (Paris, 1703, 3 vol. in-8°).

THOMASSIN (Thomas-Antoine VICENTINI, dit), acteur de l'ancienne Comédie-Italienne, fameux dans les rôles d'Arlequin, né à Vicence en 1682, mort à Paris en 1739. Il jouait depuis longtemps sur les différentes scènes de sa patrie et s'y était fait remarquer, lorsqu'on l'appela à se joindre à la troupe de comédiens italiens formée par ordre du Régent en 1716. Ses débuts eurent lieu sur le théâtre du Palais-Royal le 18 mai 1716, par le rôle d'Arlequin dans *l'Heureuse surprise*, et quand ses camarades s'installèrent à l'hôtel de Bourgogne, il alla y briller dans un emploi que le souvenir de Dominique rendait difficile à tenir. Outre son talent, qui ne pouvait être aisément surpassé, Dominique avait accoutumé le public à certain défaut de la voix dont il avait eu l'adresse de se servir, si bien qu'on n'imaginait point depuis sa mort qu'un Arlequin pût être supportable sans parler de la gorge et affecter un ton de perroquet. Le débutant, instruit de ce fait, n'en fut pas médiocrement alarmé, son organe, à lui, étant net et naturel. Afin d'habituer le parterre au nouvel Arlequin, on combina dans *l'Heureuse surprise* plusieurs scènes de nuit. Léo et appela son valet Arlequin, qui d'abord ne répondait point et répondait ensuite par intervalle, paraissant se rendormir après chaque réponse. Léo l'appela chercher, l'amena sur le théâtre, dormant tout debout; il l'éveillait avec bien de la peine et lui parlait. Arlequin en lui parlant se laissait glisser à terre et se rendormait. Son maître le relevait et Arlequin ronflait sur son bras. Enfin, le public, favorablement disposé par cette scène, après avoir ri et applaudi pendant un quart d'heure, sans que le nouvel Arlequin eût prononcé autre chose que quelques monosyllabes, ne songea plus à le chicaner sur la netteté de sa voix lorsqu'il vint à se faire entendre, et il lui fut permis d'être naturel sans risquer d'être sifflé. Thomassin avait d'ailleurs plus d'un tour de ce genre dans sa gibecière, et sa présence d'esprit rendit souvent son concours précieux sur une scène où les harangues au public se produisaient à tout propos. A ce sujet, on raconte de lui une anecdote qui rappelle l'aventure de son prédécesseur Dominique, obtenant de Louis XIV, par un bon mot, de parler comme il voudrait. On donnait *Arlequin, bouffon de cour*, canevas en trois actes, qui avait fait beaucoup de plaisir. Après une représentation de cette pièce, Thomassin s'avança sur le bord de la scène, et s'adressant aux spectateurs, dans un jargon moitié italien, moitié français, très-amusant dans sa bouche, il dit : « Messieurs, je veux vous dire une *picciola* fable que j'ai vue ce matin; car il me prend quelquefois envie de devenir savant; mais la *diro* en italien, et ceux qui l'enten-

deranno l'explicheranno à ceux qui ne l'entendent pas. » Alors il raconta, de la manière la plus comique, la fable de La Fontaine, *le Meunier, son Fils et l'Ane*, s'accompagnant de tous les gestes qui lui étaient familiers, descendant de l'âne avec le meunier, y remontrant avec le jeune homme, prenant le trot. Il ajouta en français : « Messieurs, venons à l'application : je suis le bonhomme, je suis son fils et je suis encore l'âne. Les uns me disent : Arlequin, il faut parler français, les dames ne vous entendent point, et bien des hommes ne vous entendent guère. Lorsque je les ai remerciés de leurs avis, je me tourne d'un autre côté; des seigneurs me disent : Arlequin, vous ne devez pas parler français; vous perdrez votre feu, etc. Je suis bien embarrassé; parlerai-je italien? parlerai-je français? je vous le demande, messieurs. » Alors quelqu'un se leva dans la salle et répondit : « Parlez comme il vous plaira; vous ferez toujours plaisir. » A quoi tout le parterre applaudit. Thomassin s'adressait ainsi du même coup et à ceux qui demandaient que les comédiens italiens traduisissent leurs bouffonneries en français, et à ceux qui, au contraire, voulaient qu'il leur fût interdit de jouer des pièces françaises, comme ils essayaient de le faire.

De tous les acteurs italiens venus à Paris en 1716, Thomassin est peut-être celui dont le succès fut le moins contesté. Il n'eut pas, comme Léo, Mario, Flaminia et Silvia, de critiques à essuyer. Adopté immédiatement par le public, il régna sur lui avec un égal bonheur pendant vingt-trois ans et ne put être dignement remplacé que par Carlin. Dominique, Thomassin, Carlin, trinité joyeuse d'Arlequins incomparables, dont le souvenir est à jamais lié à celui de la Comédie-Italienne, eurent le même sort; ils firent école et inspirèrent beaucoup de mauvaises copies; que de pitoyables coups de batto et d'effreuses grimaces on vit autour de ces maîtres du genre, dont le dernier, en mourant, ne laissa pas d'héritier. Il est vrai que sa royauté s'en allait au moment où s'en allaient toutes les royautés. Est-ce à dire que nous n'avons plus d'Arlequins? Si, sans doute, et dans la politique et ailleurs il en est bon nombre qui jouent chaque jour, au naturel, *Arlequin muet par crainte*, *Arlequin maître et valet*, *Arlequin parvenu*, *Arlequin bouffon de cour*, *Arlequin roi par hasard*, *Arlequin valet de deux maîtres*, *Arlequin voleur*, *prévu et juge*, et autres canevas italiens qui se comprennent en toutes les langues. Mais revenons à Thomassin.

Thomassin avait beaucoup de souplesse; sa gaieté et la grâce de son jeu s'ajoutaient à de rares qualités qui faisaient de lui un comédien accompli. Il était vrai, naïf, original et pathétique; au milieu de l'hilarité exécutée par ses lazzi, un trait, une réflexion, un simple geste surprenait tout à coup l'auditoire; souvent même, après avoir commencé par rire de la façon dont le balourd exprimait son chagrin, on finissait par éprouver l'attendrissement dont il paraissait pénétré. Mime parfait, il pouvait sans parler rendre les sentiments les plus divers et les faire partager à ceux qui l'entouraient. Comme la plupart des comédiens italiens, il avait de la religion et des mœurs patriarcales. Le lendemain de son début à Paris, il vint au café Gradot, pour captiver la bienveillance des gens de lettres qui s'y assemblaient alors, et comme on lui demandait s'il n'avait pas éprouvé quelque crainte en paraissant devant un public nouveau, Thomassin répondit qu'en effet, ayant aperçu au travers de la toile une assemblée nombreuse et choisie, il avait tremblé bien fort, mais que, s'étant un peu remis, il s'était adressé à la Providence divine, qui avait béni son labeur. Aussi quand il mourut, après une longue maladie, pendant laquelle il avait renoncé au théâtre, à ses pompes et à ses œuvres, il fut enterré à Saint-Laurent, sa paroisse, et l'eau bénite, qu'on avait refusée à Molière, inonda la face barbouillée de suite d'Arlequin. — La femme de Thomassin, Marguerite RUSCA, connue sous le nom de *Violette*, jouait les rôles de suivantes aux côtés de son mari. — Son fils aîné, Vincent-Jean VICENTINI, né en 1717, mort en 1769, et son petit-fils, GUSTAVE-ADRIEN, mort en 1807, remplirent après lui les mêmes rôles. — Une de ses filles, Catherine VICENTINI, qui épousa son camarade Dehesse, fut regu à la Comédie-Italienne en 1727, pour les rôles d'amoureuses et de soubrettes. — Une autre y débuta le 15 octobre 1730, dans la *Folle raisonnable*, et ne fut regu qu'en 1740. Celle-ci s'appelait STONIZ. — Jochim VICENTINI, son dernier enfant, débuta à la Comédie-Italienne, dès l'âge de dix-huit ans, par le personnage d'Arlequin, dans *Timon misanthrope*, le 26 août 1741; mais, comme les talents ne sont point héréditaires, il ne fut point regu, et, moins heureux que le fils de Dominique, il dut aller végéter sur les théâtres de province.

THOMASSIN (Louis), ingénieur, né à Paris vers la fin du XVIII^e siècle. On ne sait rien de lui, si ce n'est qu'il était parent par alliance de Mignard. Il a laissé divers écrits, parmi lesquels nous citerons : *Traité des fortifications* (1 vol. in-4°); *Lettres sur les canaux proposés pour former la jonction des mers par la Bourgogne* (Dijon, 1736); *Lettre sur la colonne de Cussy et sur d'autres sujets d'anti-*

guités de Bourgogne (1725, in-8°); *Histoire des antiquités d'Autun*, etc.

THOMASSIN (Jean-François), chirurgien français, né à Rochefort, près de Dôle, en 1750, mort en 1806. Il servit comme officier de santé dans les armées et fut médecin de l'hôpital de Besançon. Il obtint quatre fois des médailles dans les concours de l'Académie royale de chirurgie, pour des mémoires, dont deux sont restés inédits. Il fit longtemps des cours de chirurgie à Besançon. Parmi ses écrits, nous citerons : *Dissertation sur le charbon ou la pustule maligne* (Besançon, 1780, in-8°); *Observations sur quelques points de la structure de l'œil, relatives à l'extraction d'une cataracte membraneuse* (Francfort, in-8°); *Précis sur l'abus de la compression et l'avantage des contre-ouvertures dans le traitement des abcès et des ulcères caverneux* (Strasbourg, 1788, in-8°); *Dissertation sur l'extraction des corps étrangers des plaies et spécialement de celles faites par les armes à feu* (Strasbourg, 1788, in-8°); *Description abrégée des muscles, avec deux nomenclatures* (Besançon, 1800, in-8°).

THOMASSIN DE JUILLY (Bernard-Joseph), littérateur français, né à Arc-en-Barrois, en 1783, mort au même lieu en 1798. Il suivit la carrière des armes, devint mestre de camp de cavalerie, sous-lieutenant des gardes du corps et enfin gouverneur de Nogent-le-Roi. Pendant ses loisirs, il s'adonna à la poésie, aux lettres et devint membre de plusieurs Académies de province. Outre des pièces de vers publiées dans le *Mercur*, on lui doit une *Vie du maréchal de Catinat* (1717, in-12).

THOMASSIN DE MONTBEL (Pierre), littérateur français, neveu du précédent, né à Arc-en-Barrois en 1779, mort en 1810. Il fut pendant quelque temps inspecteur des vivres et devint membre de la Société académique des sciences de Paris. On lui doit quelques ouvrages médiocres : la *Batavie d'Éna*, poème (Paris, 1806, in-8°); les *Délices de la Pologne* (1807, in-8°); la *Diligence philosophique* (1808, 2 vol. in-8°); le *Siège d'Alise* (1809, in-8°), tragédie en cinq actes et en vers.

THOMASSY (Marie-Joseph-Raymond), littérateur français, né à Montpellier en 1810, mort en 1863. Il suivit les cours de l'école des chartes et prit part aux travaux exécutés sous la direction d'Augustin Thierry pour réunir la collection des monuments inédits du tiers état. Indépendamment de nombreux articles dans la *Revue maritime*, les *Nouvelles annales des voyages*, le *Correspondant*, l'*Encyclopédie catholique*, la *Revue contemporaine*, on doit à Thomassy : l'*Abbaye Saint-Guilhem-du-Désert* (1837); *Essai sur les écrits politiques de Catherine de Médicis* (1838, in-8°); *De la politique maritime de la France sous Louis XIV* (1841, in-8°); *Jean Gerson* (1844, in-12); le *Maroc et ses caravanes* (1845, in-8°); *Missions et pêcheries* (1853, in-8°), etc. — Son frère, Edouard Thomassy, a cultivé les lettres. On lui doit, entre autres productions : le *Jardin des plantes de Montpellier* (1839), poème; *Filillon ou l'Héroïne de la régence* (1840), drame en cinq actes.

THOMASTON, ville des États-Unis (Maine), sur la rive O. de la baie de Penobscot, à l'embouchure de la rivière Saint-George, à 71 kilom. E.-N.-E. de Wiscasset; 7,000 hab. Fabrication et exportation de chaux. La rivière y est navigable pour des navires de 200 tonneaux. Les habitants sont très-industrieux et possèdent quelques bâtiments marchands.

THOMÉ (SAN-), MAILAPORAM ou MÉLIAPOUR, ville de l'Indoustan anglais, présidence et à 9 kilom. S. de Madras, sur une petite baie, à l'extrémité d'une belle plaine. Evêché catholique. Fabriques de toile de coton. « Elle fut bâtie, dit le *Dictionnaire géographique universel*, sur les ruines de Mailaporam ou Méliapor, que les Portugais prirent en 1545 et dont ils firent le chef-lieu de leurs établissements sur la côte de Coromandel. Quoiqu'ils l'eussent fortifiée de bons remparts bastionnés, elle fut prise en 1672 par les Français, qui la cédèrent, deux ans après, aux Hollandais; mais les Anglais l'enlevèrent à ces derniers en 1749. »

THOMÉ (SAN-), île de l'Afrique portugaise, dans le golfe de Guinée, à 200 kilom. N.-O. du cap Lopez, par 0° 27' de latit. N., et 4° 24' de longit. E.; 2,000 kilom. carrés environ; 20,000 hab. Chef-lieu, San-Thomé (2,000 hab.), où réside un évêque. Découverte en 1471 par Vasconcellos.

THOMERY, village de France (Seine-et-Marne), canton de Moret, arrond. et à 5 kilom. de Fontainebleau; 840 hab. Il doit sa réputation à la culture du chasselas, qui rapporte de 400,000 à 500,000 francs par an. V. CHASSÉLAS.

THOMINES DU BOSQ (Pierre), théologien protestant français. V. BOSQ (du).

THOMIRE (Pierre-Philippe), ciseleur et bronzier français, né à Paris en 1751, mort en 1843. Il a régénéré l'industrie des bronzes en substituant au genre maniéré du siècle de Louis XV les formes pures et harmonieuses de l'antique et l'exacte combinaison des proportions. De bonne heure, il apprit l'art de fabriquer les objets de bronze, travailla dans les ateliers de Pajou et de Houdon, et fut

chargé par ce dernier de surveiller la fonte de son *Ecorché*, puis de reproduire la statue de *Voltaire assis* pour l'impératrice de Russie. Employé quelque temps après dans les manufactures royales, Thomire y reproduisit les chefs-d'œuvre de Chaudet, de Pigalle, de Roland, etc. Ce fut lui qui exécuta le service commandé par Louis XVI en mémoire de la guerre d'Amérique. Pendant la Révolution, il dut renoncer à travailler; mais, sous l'Empire, il fut chargé de nombreux travaux, parmi lesquels on cite des *Surtouts* de table pour les Tuileries et pour la ville de Paris, une *Psyché* et une *Toilette*, offertes par les Parisiens à Marie-Louise; le *Berceau du roi de Rome*, etc. Tous ces ouvrages se recommandent par la pureté du dessin et par le fini de l'exécution.

THOMISE s. m. (to-mi-ze — du gr. *thomissô*, je lie). Arachn. Genre d'araneïdes, de la tribu des araignées, comprenant un grand nombre d'espèces, répandues dans toutes les parties du monde : *Les affinités les plus intimes des thomises sont avec le genre éripus*. (H. Lucas.)

— **Encycl.** Les thomises ont pour caractères : huit yeux presque égaux, placés sur deux lignes en croissant au devant du céphalothorax; la lèvre grande, plus haute que large, triangulaire, arrondie à l'extrémité; les mâchoires allongées, inclinées, conniventes; les mandibules courtes, cunéiformes ou cylindroïdes; les pattes étendues latéralement, très-inégales, les deux paires postérieures notablement plus courtes, ce qui les rend inhabiles à la course et au saut. Ils présentent une ressemblance assez grande, mais purement extérieure, avec certains crustacés. Ce genre renferme de nombreuses espèces, dont plusieurs habitent nos contrées. Le *thomise crêlé* n'atteint pas 0m,01 de longueur; l'abdomen, aplati chez les mâles, renflé chez les femelles, ordinairement de couleur fauve, mais variant du brun au blanc, est surmonté d'une bande plus claire, bordée de brun, qui simule une sorte de crête ou de plumage étage; les pattes, chez les mâles, sont plus allongées et de couleur plus foncée. On le trouve communément aux environs de Paris. « Cette espèce, dit M. H. Lucas, a les mouvements lourds et lents; elle se cache sous les pierres et les écorces et survit aux plus grands froids. La femelle se renferme dans des feuilles et tend des fils isolés à l'entour, où elle se suspend quelquefois. Elle pond dans cette retraite des œufs dans un cocon aplati, de 3 lignes de diamètre, dont le tissu est gonflé par les œufs et présente des éminences arrondies. L'araneïde se place sur ce cocon et ne l'abandonne que lorsqu'on la touche. Quelquefois ce cocon renferme cent vingt œufs qui sont d'un blanc jaunâtre. » Les thomises *tronqué* et *Diane* se trouvent dans les mêmes localités.

THOMISIDE adj. (to-mi-zi-de — de *thomise*, et du gr. *eidos*, aspect). Arachn. Qui ressemble à ce qui se rapporte au thomise.

— s. m. pl. Famille d'araneïdes, ayant pour type le genre thomise.

THOMISME s. m. (to-mi-sme). Théol. Doctrine de saint Thomas d'Aquin théologique et philosophique.

— **Encycl.** Philos. Nous exposerons successivement la méthode, la théodicée, la métaphysique, la psychologie et la morale du thomisme.

— **Méthode thomiste.** La méthode peut être considérée sous deux points de vue, ou, ce qui revient au même, le mot de méthode peut être pris dans deux acceptions; il signifie : 1° l'ordre dans lequel nous rangeons nos pensées, nous disposons les questions à résoudre; 2° l'ensemble des procédés que nous employons pour les résoudre. Ces deux sens du mot sont, par la force même des choses, étroitement liés, et la pensée va si aisément de l'un à l'autre que c'est à peine si les philosophes prennent le soin de les distinguer. Disons quelle est, sous ce double point de vue, la méthode de saint Thomas.

Il part des questions les plus hautes, de celles qui concernent Dieu, son existence, ses attributs, ses rapports avec le monde. Il descend de Dieu à l'homme, et dans l'homme il considère la nature de l'âme et son union avec le corps, avant de parler de ses opérations, de ses penchants, de ses facultés. De même, en morale, il commence par traiter du souverain bien, de la fin dernière, et il n'arrive à parler des devoirs particuliers qu'après avoir épuisé la question générale de la doctrine et du devoir. Saint Thomas, en un mot, débute constamment par les questions métaphysiques et n'aborde qu'en dernier lieu le point de fait et de détail.

Quant au procédé de saint Thomas, il découle de l'ordre dans lequel il a rangé les parties de la science. Comme il se place d'abord sur les sommets les plus élevés pour descendre ensuite de ces hauteurs aux particularités et à l'application, il ne pouvait pas suivre et n'a pas suivi d'autre procédé que celui qui va du général au particulier, à savoir la déduction. Il l'a suivie sous la forme que la déduction avait alors, c'est-à-dire le syllogisme, en posant des prémisses et en tirant des conclusions, sur la base desquelles il élève d'autres syllogismes, depuis la première question qui ouvre la *Somme de théologie* jusqu'à la fin de l'ouvrage.

— **Théodicée thomiste.** Il y a trois points à noter dans tout système de théodicée : 1° la démonstration de l'existence de Dieu; 2° les attributs divins; 3° les rapports de Dieu et du monde. Sur le premier point, saint Thomas, s'inspirant à la fois d'Aristote et de saint Paul, démontre l'existence de Dieu par le mouvement et par les autres effets visibles de la puissance divine. Il n'admet pas, avec saint Anselme, que Dieu soit prouvé par l'idée qu'on en a. Contre cette preuve, qui a été reproduite par Descartes, il élève deux difficultés : 1° tous les hommes n'ont pas l'idée de Dieu; 2° on peut penser à Dieu sans songer qu'il existe, puisqu'il n'est pas de soi évident qu'il existe un être plus grand que tous les autres.

Sur les attributs divins, saint Thomas établit les quatre points suivants : 1° il n'est pas impossible à un esprit créé de connaître les attributs essentiels de Dieu; 2° l'esprit créé ne peut voir l'essence de Dieu ni dans cette vie, ni par ses seules forces et indépendamment du secours de la grâce; 3° en cette vie, l'homme, avec ses facultés propres et naturelles, peut connaître Dieu par ses œuvres; 4° la connaissance de Dieu que nous acquérons par la vue de ses œuvres est certaine et positive; elle exprime fidèlement les perfections qui appartiennent à l'être divin. Cette doctrine écarte du même coup deux prétentions opposées : l'une, que la raison peut, dès cette terre, obtenir l'intuition immédiate de la divinité; l'autre, que les perfections divines sont inaccessibles, que nous sommes réduits à n'en rien savoir, que nos efforts pour pénétrer ce qu'elles sont en elles-mêmes aboutissent à des formules purement relatives et sans valeur scientifique.

Voici maintenant la doctrine thomiste sur l'entendement et la volonté, la science et l'activité de Dieu. Dieu, selon saint Thomas, connaît premièrement son être et toutes ses perfections, mais aperçoit aussi les choses créées et périssables. En ce second point, saint Thomas se sépare de son maître Aristote. Ou Dieu aperçoit-il les êtres contingents? Dans son essence infinie. C'est la condition de l'homme de ne connaître les divers objets que par l'impression de leurs images sur l'esprit; mais il suffit à Dieu de considérer l'étendue de sa puissance. Source première de l'existence, tous les êtres sont renfermés en lui, comme l'effet dans la cause; donc, en se voyant lui-même, il les voit; en se connaissant lui-même, il les connaît. Saint Thomas établit que cette connaissance que Dieu a de ses œuvres n'est pas seulement générale, indéterminée et confuse, mais qu'elle est particulière et distincte. « En effet, dit-il, comprendre une chose d'une manière générale, sans en avoir une notion particulière, c'est ne la connaître qu'imparfaitement. Donc, si Dieu ne connaissait les choses hors de lui que d'une manière générale, son intelligence ni par conséquent son être ne seraient pas absolument parfaits. » Poursuivant la définition de la science divine, saint Thomas affirme qu'elle n'est pas une science discursive comme celle de l'homme, mais immédiate et invariable; qu'elle embrasse toutes les vérités à la fois; qu'elle comprend avec le présent le passé et l'avenir. L'esprit de l'homme aperçoit successivement dans le temps les choses que le temps voit naître; mais Dieu les aperçoit dans l'éternité qui est au-dessus du temps. Il sait de là que les futurs contingents ne nous sont pas connus avec certitude, tandis que Dieu les voit tous présents devant ses yeux. C'est ainsi que le voyageur qui marche dans un chemin ne voit pas ceux qui viennent après lui, au lieu qu'une personne qui est placée sur une hauteur, d'où elle embrasse toute la route, voit simultanément tous ceux qui passent.

Passons à la volonté divine. Le premier et nécessaire objet de la volonté de Dieu, d'après la doctrine thomiste, est sa propre essence. Dieu, étant le souverain bien, s'aime d'abord lui-même d'un amour infini, qui se confond, comme la pensée, avec son être. Mais, de même que l'intelligence divine connaît ce qui existe hors d'elle, de même la divine volonté s'étend à toutes les choses créées. Pourquoi? Parce que ces choses participent à la bonté de leur auteur et qu'elles sont coordonnées vers une fin dernière, qui est cette bonté suprême. Reste à savoir pourquoi, tandis que Dieu s'aime nécessairement lui-même, il n'est pas nécessaire à vouloir ses créatures. Saint Thomas en donne la raison : c'est que les créatures n'ajoutent rien à son être, qui est entier et parfait sans elles. Lorsque la volonté divine s'exerce au dehors, elle a donc pour caractère l'absence de la nécessité ou la liberté. Toutefois, saint Thomas fait cette réserve importante que, le rapport des choses avec la bonté divine étant ce qui détermine Dieu à les vouloir, sa volonté n'opère pas au hasard; mais elle a une raison, qui est la bonté. Pourquoi, par exemple, Dieu nous a-t-il donné l'intelligence? Pour que nous fussions hommes. Et pourquoi des hommes? Pour le bien de l'univers. Et pourquoi le bien de l'univers? Pour qu'il portât la trace de la perfection de son auteur. En sorte qu'il faut repousser l'opinion de ceux qui rapportent tout à la volonté arbitraire de Dieu, en ne donnant d'autre raison des œuvres divines, sinon que Dieu l'a

voulu ainsi, « doctrine, dit le Docteur angélique, condamnée même par la sainte Écriture, où Dieu nous apprend par la bouche de son prophète qu'il fait toutes choses selon l'ordre de sa sagesse. »

Mais si la volonté en Dieu est réglée par la sagesse, comment n'en serait-il pas de même de la puissance? Dieu, pour saint Thomas et ses disciples, est tout-puissant parce qu'il peut toutes les choses qui sont absolument possibles et que nul de ses effets ne l'épuise; mais sa toute-puissance ne s'étend pas à ce qui est en dehors de toute possibilité, à ce qui implique contradiction. Ainsi, Dieu ne peut rien qui marque une altération ou un défaut de son être; il ne peut ni s'accroître, ni faillir, ni se lasser, ni oublier, ni se repentir. Dieu ne peut faire que les choses passées n'aient pas existé, ni que celles qui sont ne soient pas au moment où elles sont, ni qu'elles soient en dehors des conditions de leur existence; il ne peut faire, par exemple, que l'homme ne possède pas une âme. Dieu ne peut agir contre les principes ou vérités premières, gravées de ses mains dans tous les esprits et qui sont comme le fond de sa propre sagesse; il ne dépend pas de lui que le genre ne s'affirme pas de l'espèce; que les rayons du cercle ne soient pas égaux; que la somme des angles d'un triangle ne soit pas égale à deux angles droits. Dieu enfin ne peut pas faire ce qu'il ne peut pas vouloir, et, comme il veut nécessairement sa bonté et sa bonté, il s'ensuit qu'il ne peut faire le mal.

La puissance divine nous conduit naturellement aux rapports de Dieu avec le monde. Dieu créateur du monde, Dieu conservateur du monde, Dieu présent dans le monde et cependant distinct du monde, voilà en quatre mots la doctrine de saint Thomas sur ces rapports. Il commence par poser la création *de nihilo*, dont il précise le sens en disant que le néant n'est pas la matière et la cause de l'être, mais que l'être succède au néant comme le jour succède à l'aurore. *Et post nihilum, sicut post mane fit meridies*. La création est un acte éminemment libre. Elle n'est nécessaire ni par la nature de Dieu, ni par les lois de son intelligence, ni même absolument par sa justice. La justice consiste à rendre à chacun ce qui lui est dû; or, Dieu n'est tenu d'aucune dette envers ses créatures. A quel motif a-t-il donc obéi en créant? Il a consulté sa sagesse et la suprême convenance, *condecencia*, de sa bonté. Toutefois, la détermination d'appeler le monde à l'existence avait pour résultat une obligation hypothétique, *conditionalis*, que saint Thomas expose de la manière suivante. Premièrement, obligation par rapport à l'ensemble de l'univers, qui, pour être parfait, a besoin de toutes ses parties. Ainsi, par là même que Dieu a voulu faire l'univers tel qu'il est, il a dû créer le soleil, l'eau et toutes les autres choses sans lesquelles cet univers n'existerait pas. Secondement, obligation par rapport aux conditions diverses des créatures. Si, par exemple, Dieu a voulu l'existence des animaux et des plantes, il a dû faire les corps célestes qui les conservent. De même, s'il a voulu l'existence de l'homme, il lui a fallu créer les plantes, les animaux et les autres choses semblables qui nous sont nécessaires pour atteindre notre perfection. Troisièmement, obligation par rapport à chaque créature en particulier, pour tout ce qui concerne son organisation, ses propriétés et ses facultés. Ainsi, dès lors que Dieu voulait l'existence de l'homme, il devait, non pas à nous ses créatures, mais à son propre dessein et à lui-même, d'unir une âme à un corps et de nous ménager, indépendamment des sens, soit en nous, soit hors de nous, tous les instruments, tous les ressorts nécessaires au complément de notre être. Dieu a multiplié ses œuvres. Pourquoi? Il pouvait ne créer qu'une seule espèce, dit saint Thomas, qui aurait renfermé tous les êtres; mais, dans ce cas, l'univers aurait reproduit trop imparfaitement l'image de son auteur; car une espèce unique ne pouvait être proportionnée à la nature immense de Dieu. Il ne fallait pas moins que la variété prodigieuse des choses créées et les rapports innombrables qui existent entre elles pour offrir un reflet encore bien pâle de la puissance, de la sagesse et de la bonté suprêmes. Dieu a voulu cette variété et ces rapports comme la manifestation la moins incomplète de lui-même, et il a mis la dernière main à son ouvrage en créant au-dessus des êtres matériels les substances intelligentes, sans lesquelles l'univers n'aurait pas atteint le degré de perfection dont il était susceptible. « Ainsi, conclut l'Ange de l'école, il y a une justice naturelle qui préside à la création et à la propagation des êtres, et c'est pourquoi nous disons que Dieu crée et gouverne tout selon les règles de la justice et de la raison. »

Outre la nécessité conditionnelle qui a pour principe la bonté de Dieu, saint Thomas va jusqu'à supposer dans certaines existences créées une nécessité absolue. En effet, quelles sont les choses qui n'existent pas nécessairement, c'est-à-dire qui peuvent ne pas exister? Ce sont les choses matérielles, parce que la matière qui est en elles peut se séparer de sa forme et en revêtir une autre. Mais cet élément de contingence ne se retrouve pas dans les substances immatérielles, comme les anges, ni dans les êtres dont

L'existence n'est apte à recevoir qu'une forme unique. Donc, leur existence est simplement et absolument nécessaire, *ess igitur simpliciter et absolute necesse est esse*. Sans doute Dieu est libre de créer ou de ne pas créer, mais il n'en résulte pas qu'il ne puisse diversifier ses œuvres et rendre par un libre décret l'existence des uns nécessaire, tandis que les autres sont contingentes, afin que cette diversité même soit un témoignage de plus à la gloire de ses perfections. Plus une chose s'éloigne de l'être qui existe par lui-même, c'est-à-dire de Dieu, plus elle est voisine du non-être; plus, au contraire, elle s'éloigne du non-être, plus elle se rapproche de l'infini. Donc, ce qui est très-près de Dieu, et par conséquent très-éloigné du non-être, doit se trouver dans de telles conditions pour la perfection de l'ordre de l'univers, qu'il ne puisse pas ne pas exister, qu'il soit absolument nécessaire.

Ici se pose la question de la création éternelle. Puisque le décret divin peut communiquer aux choses créées une existence nécessaire, pourquoi n'a-t-il pu les produire de toute éternité? La réponse de saint Thomas à cette question est curieuse. Après avoir réfuté les arguments invoqués en faveur de la création éternelle, il montre que le commencement de la création ne peut être l'objet d'une démonstration philosophique. Il y voit un objet de foi. La philosophie, selon lui, peut détruire les arguments contraires au dogme; elle ne peut pas établir directement le dogme; elle réfute à merveille ceux qui prétendent prouver que le monde est éternel; elle ne prouve pas elle-même que le monde n'est pas éternel. « En effet, dit-il, le mouvement du monde ne résulte pas nécessairement de sa nature, dont la définition n'implique nulle idée de temps ou d'espace, et elle ne peut pas se prouver par des raisons tirées de la cause première, puisque la création dépend du libre décret de Dieu, dont les volontés nous sont cachées tant qu'il ne les a pas lui-même révélées. C'est donc par la foi seulement que nous pouvons la connaître. »

A propos de la conservation du monde, saint Thomas s'élève contre un système qui était soutenu de son temps et qui a été repris au XVIII^e siècle par Malebranche, et d'après lequel les créatures seraient dépourvues de toute réelle activité. « Selon quelques philosophes », dit-il, l'opération divine dans chaque être doit être entendue en ce sens que nulle vertu créée n'agit dans la réalité et que toute action procède immédiatement de la puissance divine. Mais c'est là une thèse impossible, d'abord parce que, dans une pareille supposition, la causalité des créatures serait détruite, ce qui taxerait le Créateur d'impuissance, puisqu'il appartient à la cause première de donner aux effets qu'elle engendre la vertu d'en produire de nouveaux; secondement, parce que les pouvoirs actifs que nous remarquons dans les créatures leur seraient accordés en vain si elles ne les appliquaient pas à des actes réels. Que dis-je? Les créatures elles-mêmes, privées de toute opération propre, paraîtraient exister inutilement, puisque la fin de l'existence de chaque chose, c'est l'action. »

Dans la question générale des rapports de Dieu et du monde, du gouvernement providentiel du monde, se trouve comprise la question particulière des rapports de la toute-puissante action divine avec la volonté humaine, de la grâce avec le libre arbitre. Saint Thomas la résout par le système de la « prénotion physique », lequel consiste à soutenir que l'impulsion souveraine et irrésistible de la volonté divine peut obtenir de la volonté humaine des actes qui n'en restent pas moins libres. « Il appartient, dit-il, à la Providence, non pas de corrompre la nature des êtres, mais de la conserver. Ainsi, elle meut tous les êtres conformément à leur nature, de telle sorte que l'opération divine fait produire aux causes nécessaires des effets nécessaires et aux causes contingentes des effets contingents. Il répugnerait à l'opération divine que l'impulsion qu'elle donne à la volonté fût nécessaire contrairement à l'essence de la faculté de vouloir; il ne répugne pas qu'elle fasse mouvoir librement la volonté comme sa nature le demande. » Et ailleurs : « Dieu est la cause première qui meut à la fois et les causes naturelles et les causes volontaires. Et comme, lorsqu'il meut les causes naturelles, il n'empêche pas que leurs actes ne soient naturels; de même, lorsqu'il agit sur les causes volontaires, il n'empêche pas leurs actions d'être volontaires; mais il leur donne plutôt ce caractère, car il agit dans chaque être d'une manière conforme à sa nature propre. »

Dans la solution qu'il donne au problème du mal, saint Thomas se montre optimiste. « Dieu, dit-il, fait ce qu'il y a de mieux pour l'ensemble, mais non ce qu'il y a de mieux pour chaque partie, à moins que les parties ne soient considérées dans leur rapport avec le tout. Or, le tout, c'est-à-dire l'universalité des créatures, est meilleur et plus parfait s'il renferme des êtres qui puissent s'écarter du bien, et qui, en effet, s'en écartent avec la permission de Dieu, qui leur en laisse la liberté... Comme le dit saint Augustin, Dieu est si puissant que du mal il peut faire sortir le bien. Ainsi, il y aurait une foule de biens anéantis, si Dieu ne permettait pas au

mal d'exister. La mort des animaux dévorés par le lion est ce qui le fait vivre. De même, sans l'iniquité, il n'y aurait pas lieu d'exercer la justice, qui châtie, ni la patience qui se résigne. » Mais l'optimisme de saint Thomas n'est ni celui de Malebranche ni celui de Leibniz. La bonté de Dieu n'est pas liée, suivant lui, à la production du monde actuel; elle aurait pu en créer un autre, ou meilleur ou pire, et le soumettre à d'autres lois. La fin des œuvres de Dieu est Dieu lui-même. Or, la créature étant séparée de cette fin sublime par une distance infinie, elle ne peut recevoir un degré de perfection sans que la raison en conçoive un autre plus élevé que la sagesse du Créateur peut ou lui accorder ou lui refuser. Lorsqu'une œuvre est proportionnée à sa fin, c'est alors que l'ouvrier a devant soi un ordre déterminé d'où il est tenu de ne pas s'écarter; mais, quand cette proportion n'existe pas, il est chimérique de supposer un plan unique et inviolable qui détermine invariablement la volonté de l'artisan suprême. L'optimisme, tel que saint Thomas le comprend et l'admet, consiste à dire que ce monde, pris dans son ensemble, est l'expression la plus fidèle des desseins du Créateur. Dieu pouvait changer ces desseins, il pouvait créer d'autres cieux, et une autre terre qui aurait été peuplée d'autres êtres; mais, étant données les choses que la création comprend actuellement, Dieu les a soumises à l'ordre qui convient le mieux à leur nature, et c'est précisément dans cet ordre que consiste la beauté de l'univers. Nulle main ne pourrait ajouter à la perfection d'un seul être sans troubler la perfection et l'harmonie de l'ensemble. C'est comme une lyre dont on ne peut forcer une corde sans détruire la mélodie.

— *Métaphysique thomiste.* La métaphysique du thomisme reproduit, en ses traits généraux, celle du péripatétisme. Nous la résumerons brièvement. La philosophie proprement dite ou première a pour objet, selon saint Thomas, l'être en tant qu'être, *ens in quantum ens*. Dans le sens le plus général et le plus abstrait du mot être, il y a deux espèces d'êtres (*entia*) : les êtres existant réellement, comme nous disons aujourd'hui objectivement (*esse in re*), et les êtres qui ne sont que des abstractions de la pensée ou des négations et des privations, tels, par exemple, que la pauvreté, la cécité, le défaut en général. La pauvreté, la cécité, la privation existent; ce sont des *entia*, mais ce ne sont pas des *essentia*. Les essences, substances ou êtres véritables (*essentia, substantia*), se divisent à leur tour en essences simples ou pures et en essences composées. Il n'y a qu'une essence simple ou forme pure sans mélange de matière : c'est Dieu. Tout le reste se compose de forme et de matière. La matière et la forme sont toutes deux des êtres (*entia*); elles se distinguent l'une de l'autre en ce que la forme est *in actu*, tandis que la matière n'est qu'*in potentia*. Dans un sens général, est matière tout ce qui peut être, tout ce qui existe en possibilité. Selon que la chose possible est une substance ou un accident, la métaphysique thomiste distingue entre *materia ex qua aliquid fit* (être substantiel en possibilité) et *materia in qua aliquid fit* (accident en possibilité). La *materia ex qua* n'existe pas en soi, la *materia in qua* existe comme sujet relativement indépendant (*subjectum*). La forme est ce qui donne l'être à une chose. Selon que cette chose est une substance ou un accident, nous avons affaire à une forme substantielle ou à une forme accidentielle. L'union de la matière (*esse in potentia*) et de la forme (*esse in actu*) est la génération (*generatio*), qui est à son tour génération substantielle ou génération accidentelle. Toutes les formes s'unissent à la matière, s'y individualisent et constituent les genres, les espèces et les individus. La forme des formes seule, c'est-à-dire Dieu, ne s'unit à aucune matière et il n'y a en elle ni génération ni corruption. Plus une forme est imparfaite, plus elle tend à augmenter le nombre des individus qui la réalisent; plus une forme est parfaite, moins elle multiplie ses individualités; la forme des formes, Dieu, ne constitue plus une espèce, composée d'individus séparés les uns des autres, mais un être unique au sein duquel les différences des personnes se confondent incessamment dans l'unité de l'essence. Dieu seul étant forme pure (*actus purus*), sans matière, est sans imperfection, la matière étant ce qui n'est pas encore, c'est-à-dire le défaut d'être.

Dans la question des universaux, saint Thomas prend une voie moyenne entre le réalisme et le nominalisme. Il repousse, comme les nominalistes, les universaux *a parte rei*. « L'universel, dit-il, ce qui est commun à plusieurs, n'existe que dans l'intelligence. Le genre animal, par exemple, en dehors de l'entendement, n'est rien autre que Platon, Socrate et les autres êtres animés. » Et ailleurs : « Les universaux ne sont pas des substances; ils ne se réalisent que dans le particulier. » Mais, pour lui, le genre n'est pas un vain mot, ni même une simple collection d'analogies éparpillées que l'entendement abstrait et coordonne; c'est une essence, qui ne subsiste, il est vrai, que dans les choses particulières, mais qui ne dépend pas de ces choses et qui a son fondement

dans la pensée divine. Si les essences des choses étaient originellement individuelles, il serait impossible, d'après saint Thomas, de penser le général. Que sont-elles donc? Quelque chose, répond le savant docteur, qui peut recevoir indifféremment ou l'empreinte de l'universalité ou celle de l'individualité. Elles reçoivent la première dans l'entendement et par l'action de l'entendement, alors qu'ayant été dégagées de tous les accidents particuliers sous le voile desquels elles s'offrent à nos sens, l'esprit ne les aperçoit plus que comme des formes plus ou moins complexes qui ne conviennent pas à un être plutôt qu'à un autre, mais qui s'appliquent à tous indifféremment et qui se nomment, pour ce motif, générales ou universelles. Mais comment s'accomplit, au sein de l'essence, la transformation opposée, l'individuation?

Cette question a beaucoup occupé les docteurs de la philosophie scolastique. Saint Thomas a trois théories sur le principe de l'individuation, selon qu'il s'agit des corps, des purs esprits ou de l'âme de l'homme. L'individuation des corps a lieu par la matière; celle des purs esprits a sa raison dans leur nature même; celle de l'âme dérive de son commerce réel ou possible, présent ou passé avec le corps auquel elle est unie.

— *Psychologie thomiste.* Il faut d'abord noter que cette psychologie est animiste. Saint Thomas n'admet qu'un seul principe pour la pensée et la vie; il réfute les docteurs qui soutenaient la pluralité des âmes. « Ce qui constitue l'unité d'un être, dit-il, c'est sa forme. Supposons qu'il y eût une forme, l'âme végétative par exemple, qui rendit l'homme vivant, puis une autre, par exemple l'âme sensitive, qui le fit animal, et enfin une troisième, l'âme raisonnable, qui le fit homme, il s'ensuivrait que l'homme ne serait pas un être absolument simple et un, pas plus, comme le dit Aristote argumentant contre Platon, que si l'idée d'animal différait de celle de bipède, un animal bipède ne serait, à proprement parler, un seul être. C'est par le même motif qu'Aristote demandait aux philosophes qui supposent dans un même corps plusieurs âmes différentes : « Qu'est-ce qui maintient ces âmes, c'est-à-dire qu'est-ce qui fait leur unité? » Il n'est pas possible de répondre que cette unité est la conséquence de celle du corps, car il paraîtrait bien plutôt que c'est le corps dont les différentes parties trouvent dans l'âme le lien qui les rapproche et les unit. » En même temps que ces raisons métaphysiques, saint Thomas invoque ce fait d'expérience, à savoir qu'une opération de l'âme, quand elle est très-intense, étouffe et empêche toutes les autres, ce qui n'aurait pas lieu si le principe de nos actions n'était pas essentiellement un.

Contre le panthéisme averrhoïste qui paraît sortir assez logiquement de la métaphysique aristotélicienne, saint Thomas défend avec force la personnalité et l'activité propre et individuelle de l'entendement. Il se refuse à admettre un intellect impersonnel, qui serait commun à tous les hommes, sans appartenir à aucun d'eux, auquel tous participeraient, mais qui serait antérieur et supérieur et, à vrai dire, étranger à chaque nature individuelle. La pensée, dit-il, est étroitement liée à la volonté. Donc, si le principe de la pensée n'est pas partie intégrante de notre nature, si l'intelligence ne fait qu'apparaître chez l'individu, sans lui appartenir en propre, le principe de notre volonté est nécessairement hors de nous; nous cessons de vouloir, comme nous cessons de connaître, c'est-à-dire nous ne sommes pas les maîtres de nos actes; nous ne pouvons ni mériter ni démentir; la responsabilité humaine devient une chimère. A entendre les partisans d'Averrhoës, les adversaires de sa doctrine ne la rejetteraient que par déférence pour la foi. Sans doute elle est opposée à la foi, mais elle ne l'est pas moins au sens commun et à la vérité. Ici, saint Thomas s'applique à établir que la thèse de l'unité de l'entendement conduit à confondre la pensée et les volontés de tous les hommes. En général, un même agent qui emploie des instruments divers peut produire des actions multiples; ainsi le même musicien produira plusieurs sons s'il touche à la fois une harpe et une lyre. La diversité des instruments sert, dans ce cas, à diversifier l'action. Mais l'intelligence est à elle-même son instrument; elle ne suppose pas d'organe extérieur; donc, si elle est une, son action est nécessairement une, et puisque les hommes, dans le système d'Averrhoës, ne forment qu'un seul être intelligent, de même ils ne sauraient avoir, par rapport aux mêmes intelligibles qu'une seule et même intellection. Vainement opposera-t-on que chacun de nous reçoit une impression, une espèce différente. Entend-on parler des espèces sensibles? Elles peuvent sans doute différer selon les individus; mais l'espèce sensible est particulière aux sens et n'a rien à voir avec l'entendement. La forme propre de l'entendement est l'espèce intelligible que l'abstraction dégage des données de la sensation, mais qui se retrouve la même dans toutes les intelligences, comme elle s'applique indistinctement à tous les objets de la même classe, et qui, dès lors, étant une et identique en soi, ne peut contribuer aux différences qui existent entre les individus. Donc, si l'entendement est un pour tous les hommes, toutes les pensées huma-

nes se trouveront ramenées à une opération unique : le genre humain tout entier pensera, voudra, agira de la même manière.

La théorie averrhoïste de l'impersonnalité et de l'unité de l'intellect fournissait des arguments contre la vie future. Saint Thomas réfute avec vigueur ces arguments. A ceux qui objectaient que le corps étant la cause de l'individuation de l'âme, elle doit perdre son individualité en quittant le corps, il oppose sa propre théorie de l'individuation. Il soutient que l'individualité, dépend-elle du rapport des deux substances, ce rapport peut survivre à leur séparation et l'âme conserver, même après la mort des organes, certaines dispositions, manières d'être, habitudes qui sont l'empreinte durable de son commerce avec la matière et qui suffisent à caractériser son être. Il tire un argument plus direct des penchants de l'homme, de ce besoin de prolonger son existence, de cette soif d'immortalité qu'on retrouve, dit-il, dans tous les cœurs et qui est, pour ainsi dire, l'élan de la nature humaine vers sa destinée. Enfin, comme exemple de l'activité propre du sujet intelligent et de sa vie distincte et indépendante, il invoque les rêves, l'extase et cette vivacité singulière que la pensée peut acquérir chez ceux qui savent commander à leurs passions.

A la suite et à l'exemple d'Aristote, saint Thomas distingue cinq facultés principales de l'âme : 1^o la faculté végétative, qui a pour objet le corps et qui prend les noms de générative, d'augmentative ou de nutritive, selon qu'elle pourvoit à la génération, à l'accroissement ou à la conservation des corps; 2^o la sensibilité; 3^o l'appétit; 4^o la faculté motrice; 5^o l'entendement. Le point de départ de la connaissance humaine pour saint Thomas, comme pour Aristote, est la perception sensible. La perception a lieu au moyen de cinq facultés, les sens extérieurs, le sens commun, le jugement, l'imagination et la mémoire. Au-dessus de la perception sensible est l'entendement. La sensation est commune à tous les animaux, l'entendement est le propre de l'homme : l'une ne suit que les corps; l'autre conçoit l'incorporel, comme la sagesse, la vérité, les relations. L'entendement a pour objets essentiels : 1^o l'être en général, ce qui comprend sans exception tous les intelligibles, de même que les couleurs particulières sont toutes comprises dans l'idée générale de la couleur; 2^o les principes premiers ou axiomes, comme le principe de contradiction, « vérités que personne n'ignore, dit saint Thomas, mais que tous les hommes connaissent naturellement »; 3^o les genres et les espèces. Comment s'opère le passage de la connaissance sensible à la connaissance intellectuelle? L'objet perçu par le sens dépose dans l'âme une image de lui-même qui est la condition du souvenir et de l'imagination. L'entendement actif (*intellectus agens*) s'empare de cette image; en vertu de sa puissance propre, il en abstrait les conditions matérielles, tout ce que l'image renferme de particulier et de local; il dégage une espèce intelligible qui représente les points de vue généraux de l'objet, sa forme universelle, terme de la définition. L'espèce intelligible agit sur l'entendement possible (*intellectus possibilis*), comme l'objet avait agi lui-même sur le sens; elle le pénètre, l'informe et détermine un nouvel acte de l'esprit qui est la connaissance intellectuelle.

La psychologie thomiste ne met pas une différence de nature entre la passion et la volonté. L'une et l'autre rentrent dans la faculté appetitive. Comme il y a chez l'homme deux ordres de connaissances, il possède deux sortes d'appétits, l'un sensible et l'autre rationnel. L'appétit sensible est le mouvement de l'âme qui accompagne la perception des sens; il consiste tantôt à rechercher ce qui convient aux sens et à éviter ce qui leur est nuisible, tantôt à réagir contre les choses qui sont pour l'âme un obstacle dans la poursuite du bien et dans la fuite du mal. De là dans le sein de l'appétit la distinction de la partie concupiscible et de la partie irascible. A l'appétit se rapportent les passions qui sont, d'après saint Thomas, au nombre de onze : l'amour et la haine, le désir et l'aversion, la joie et la tristesse, l'espérance et le désespoir, la crainte et l'audace, enfin la colère. La volonté n'est pas autre chose que l'appétit éclairé par l'intelligence, l'appétit rationnel. Elle suppose, en effet, deux conditions : 1^o un principe d'action intérieur, qui est la faculté appetitive prise d'une manière générale; 2^o la connaissance de la fin vers laquelle tend l'appétit.

En vertu de l'impulsion première qu'elle reçoit de Dieu, la volonté tend vers le bien général et universel qui est Dieu même; elle y tend sans cesse; il est son objet propre et sa fin nécessaire, tout comme dans l'ordre de la connaissance les premiers principes sont l'objet et la fin de l'entendement. Mais de même que l'adhésion de l'entendement n'est nécessitée qu'à l'égard des premiers principes et des propositions connexes, et qu'en dehors il y a un grand nombre de choses intelligibles qui n'obligent pas l'assentiment, et que l'esprit peut également croire ou rejeter sans cesser d'admettre les vérités premières; de même, en dehors du bien général et des choses qui s'y rattachent immédiatement, il y a des biens particuliers qui, n'étant pas nécessairement compris dans la

béatitude, ne nécessitent pas la volonté; elle peut, selon qu'il lui plaît, les rechercher ou les repousser. Cette puissance d'élection qui appartient à la volonté de l'homme est, selon saint Thomas, ce qui constitue le libre arbitre. La volonté et le libre arbitre ne sont pas, dans la psychologie thomiste, deux pouvoirs distincts, mais un seul et même pouvoir diversement appliqué. La volonté s'attache au bien général; la liberté aux biens particuliers; l'une considère la fin dernière de l'homme; l'autre les moyens qui mènent à cette fin. Il y a entre elles la différence du raisonnement qui s'attache aux conséquences, à l'entendement qui a pour objet les principes, quoique dans le fond l'entendement et le raisonnement soient une seule et même faculté.

— *Morale thomiste*. Nous nous bornerons à résumer ici, et c'est par là que nous terminerons cet article, la doctrine thomiste des lois. Saint Thomas, selon la méthode scolastique, cherche d'abord la définition de la loi, puis il donne la division des lois et examine chacune des espèces en particulier. Quelle est l'essence de la loi? Suivant saint Thomas, c'est la raison. La loi, dit-il, est une règle et une mesure des actes, selon laquelle chacun est obligé à agir ou à ne pas agir. Or, la règle et la mesure n'appartiennent qu'à la raison. On oppose la maxime du Digeste : *Quod principi placuit legis habet rigorem*, maxime qui semble donner à la loi pour principe la volonté ou le bon plaisir d'un homme. Sans doute, dit saint Thomas, il faut que la loi soit portée par une volonté; mais, pour que cette volonté elle-même ait force de loi, il faut qu'elle soit réglée par la raison. C'est dans ce sens que la volonté du prince a force de loi, sans qu'elle soit plutôt iniquité que loi. A ce premier caractère fondamental de la loi, saint Thomas en ajoute trois autres : 1° que la loi tende au bien commun; 2° qu'elle soit portée par celui qui en a le droit; 3° qu'elle soit promulguée. Et il conclut par cette définition générale : La loi est un ordre de la raison imposé pour le bien commun par celui qui est chargé du soin de la communauté et suffisamment promulgué.

Quant à la division des lois, saint Thomas en reconnaît de quatre espèces : 1° la loi éternelle; 2° la loi naturelle; 3° la loi humaine; 4° la loi divine positive. La loi éternelle est la raison du gouvernement des choses préexistant en Dieu. La loi naturelle est l'inclination naturelle qui porte les créatures raisonnables vers leur véritable fin. Elle se résume en un seul précepte : faire le bien et éviter le mal. De ce précepte fondamental dérivent tous les autres. La loi naturelle ne fait qu'établir certains principes communs et indémodables. Il est nécessaire que la raison humaine en tire des applications particulières. De plus, pour arriver à la perfection de la vertu, il est impossible de s'en rapporter à l'homme lui-même; car, s'il y a des hommes bons, il y en a aussi de méchants et de corrompus, qui ne peuvent être détournés facilement du mal par des paroles. Il a donc fallu employer la force et la crainte, afin qu'au moins, en s'abstenant du mal, ils laissent aux autres la vie tranquille, et qu'eux-mêmes fussent peu à peu amenés par l'habitude à faire volontairement ce qu'ils ont d'abord fait par force. Or, il vaut mieux tout décider par des lois que de s'en rapporter à l'arbitraire des juges, et cela pour trois raisons : d'abord, il est plus facile de trouver quelques sages qui fassent de bonnes lois qu'un grand nombre de juges habiles à juger dans les circonstances particulières; en second lieu, ceux qui font les lois ont le loisir de réfléchir longtemps, et ceux qui jugent jugent sur-le-champ; enfin les législateurs décident sur le général et sur l'avenir et ne sont pas influencés par les circonstances présentes. Quoique la loi humaine soit une application de la loi naturelle, cependant elle est insuffisante pour diverses raisons, et elle appelle une loi supérieure, également positive, mais divine, qui corrige les imperfections de la loi naturelle et de la loi humaine. Cette loi divine positive, ou loi révélée, est nécessaire pour quatre motifs : 1° il faut une loi qui soit proportionnée à la fin de l'homme; or, la fin de l'homme dépasse la portée de la nature; 2° les jugements humains sont obscurs et incertains; il faut une loi claire, exacte, infallible, sur laquelle l'homme n'ait point à discuter et qu'il ne puisse ni altérer ni améliorer; 3° la loi humaine n'ordonne que les actes extérieurs; 4° la loi humaine ne peut tout punir.

THOMISTE adj. (to-mi-ste). Théol. Qui appartient, qui a rapport au thomisme : *Opinions thomistes*.

— s. m. Partisan du thomisme, de la doctrine de saint Thomas d'Aquin : *Ce n'est pas une hérésie, c'est une opinion orthodoxe, tous les thomistes la soutiennent*. (Pasc.) *La Sorbonne, en général, était thomiste*. (Renan.)

THOMISTIQUE adj. (to-mi-sti-ke — rad. thomiste). Théol. Qui a rapport à saint Thomas d'Aquin ou à sa doctrine.

THOMON (Thomas-Jean THOMAS DE), architecte, né à Paris en 1759, mort en 1813. A vingt-six ans, il se rendit à Rome aux frais du gouvernement, et il se trouvait encore en Italie lorsque le comte d'Artois le nomma son architecte; mais, en ce moment (1791), le comte

d'Artois avait émigré et Thomon ne voulut point revenir en France. Sur la demande du prince Esterházy, il se rendit en Hongrie (1796), passa en 1798 en Russie et s'y fixa. Thomon fut nommé professeur à l'Ecole d'application du génie et à l'Académie des beaux-arts de Saint-Petersbourg. Devenu architecte du czar, il fut chargé de construire un assez grand nombre de monuments, notamment le grand théâtre et la Bourse, à Saint-Petersbourg, le théâtre et l'hôpital d'Odessa, la colonne commémorative de Pultava, le tombeau de Paul Ier, à Pavlosk, etc. Habile aquarelliste, il exécuta quelques beaux morceaux, dont on voit un certain nombre au palais de l'Ermitage.

THOMPSON (George), théologien d'origine écossaise, né dans la seconde moitié du xvie siècle. Il vint en France pour se soustraire au gouvernement épiscopal établi dans sa patrie par le roi Jacques et exerça les fonctions du ministre évangélique à La Châteigneraye vers le commencement du xvii^e siècle. On manque de renseignements sur sa vie, mais il est connu comme auteur de deux ouvrages, dont le second eut beaucoup de retentissement. En voici les titres : *Ouverture de tous les secrets de l'Apocalypse ou Révélation de saint Jean*, par J. Napier, c'est-à-dire Nompereil, mise en français par G. Thompson (La Rochelle, 1602, in-4°); 2^e édit., amplifiée d'annotations et de quatre harmonies sur l'Apocalypse par le translateur (1603, in-8°); la *Chasse de la beste romaine, où est recherché et évidemment prouvé que le pape est l'Antechrist* (La Rochelle, 1608, in-8°). Ce livre fut condamné par le parlement de Paris, qui en interdit la vente ou la réimpression par arrêt du 11 mars 1610; néanmoins, une nouvelle édition en fut donnée à La Rochelle l'année suivante (1611, in-8°) et une autre à Genève (1612, in-8°), aux frais de laquelle contribua pour une somme de 300 livres le synode national de Privas.

THOMPSON (Guillaume), poète anglais, né vers 1718, mort vers 1766. Il était fils d'un pauvre vicaire du Westmoreland, qui l'envoya achever ses études à Oxford. Guillaume était encore sur les bancs du collège lorsqu'il composa un poème, *Stella sive Amores* (1734) et six *Pastorales* (1736), œuvres de jeunesse, qu'il n'a pas mises dans le recueil de ses œuvres. Après avoir pris le grade de maître ès arts, il entra dans les ordres, occupa diverses cures et devint en dernier lieu doyen de Raphol (Irlande), où il termina sa vie. Pendant ses loisirs, il continua à cultiver la poésie et imita fréquemment le mètre adopté par Spenser, pour qui il professait une grande admiration. Nous citerons, parmi ses œuvres : *Poèmes sur divers sujets* (Londres, 1757, 2 vol. in-8°); la *Maladie* (Londres, 1757, 2 vol. in-8°), son œuvre la plus remarquable; *Gondibert* et *Bertha* (Londres, 1751), tragédie, etc.

THOMPSON (Edouard), littérateur anglais, né à Hull, dans le comté d'York, en 1727, mort en 1786. Entré fort jeune dans la marine marchande, il passa, en 1755, dans celle de l'Etat, où il obtint, deux ans plus tard, le grade de lieutenant. Le courage qu'il montra en diverses rencontres lui valut, en 1772, une commission de capitaine et le fit appeler par la suite au commandement des bâtiments *l'Aéna* et le *Grampus*. Il avait débuté en 1761 dans les lettres par quelques pièces de vers, la *Méreticride*, entre autres, qui ne se recommandaient pas précisément par leur moralité. Un recueil de ces premiers essais parut en 1769 sous ce titre : *la Cour de Cupidon* (2 vol. in-8°). Dans l'intervalle, cependant, l'auteur avait paru revenir à un genre plus sérieux, et ses *Lettres d'un matelot écrites à ses amis en Angleterre pendant ses voyages dans l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique de 1744 à 1759* (2 vol. in-12) ne renfermaient rien qui pût blesser les lecteurs pudibonds et ne manquaient pas d'intérêt, bien que le style, tout en étant facile et agréable, laissât un peu à désirer sous le rapport de la correction. On a encore de Thompson deux recueils littéraires : le *Miroir des Muses* et l'*Hôpital des orphelins d'esprit*; *Echappé du Triculo* ou *Jubilé*, pièce en vers libres, écrite à l'occasion du pèlerinage fait en 1769 par Garrick à Stafford-sur-l'Avon, pour fêter le jubilé de Shakspeare; plusieurs pièces de théâtre aujourd'hui oubliées; enfin des éditions des *Œuvres* de Jean Oldham (1770, 3 vol.), de Paul Whitehead (1777) et d'André Marwell (1777, 3 vol.).

THOMPSON (Gilbert), littérateur et médecin anglais, né en 1728, mort en 1804. Il exerça avec succès à Londres la pratique de l'art médical et devint membre du collège des médecins de la même ville. On a de lui : *Dissertation de exercitatione* (1753); *Mémoire sur la vie et Tableau du caractère du docteur J. Fothergill* (1782, in-8°); *Traductions d'Horace et d'Horace*, suivies de *Poèmes originaux* (in-8°); différents mémoires dans les *Observations et recherches* d'une société médicale, dont il était secrétaire, mais qui n'existe plus aujourd'hui, quoique ses travaux aient beaucoup contribué aux progrès de la médecine en Angleterre.

THOMPSON (Alexandre), littérateur anglais, né en 1762, mort en 1803. Il n'est guère connu que par ses œuvres, parmi lesquelles nous citerons : le *Whist*, poème en deux

chants, assez remarquable comme invention et comme style (1791, in-8°); le *Paradis du goût*; *Mélanges allemands*, recueil de drames, contes et nouvelles, traduits de l'allemand; *Essai sur les romans, suivi de six sonnets* (1794, in-4°). Cet *Essai* est une épître adressée à un évêque ancien et à un évêque moderne; l'évêque ancien est Héliodore, auteur des *Amours de Théagène et de Chariclée*, le premier roman que l'on connaisse; l'autre évêque est R. Hurd, qui, dans ses *Lettres sur le roman et la chevalerie*, avait condamné ces œuvres d'imagination. Thompson les place, au contraire, au rang des productions qui coûtent le plus au génie humain, et fait un éloge enthousiaste du *Werther* de Goethe, qu'il déclare un chef-d'œuvre inimitable.

THOMPSON (Thomas-Peyronnet), économiste, homme politique et général anglais, né à Hull en 1783, mort en 1869. Il fit ses études à l'université de Cambridge. En 1803, il s'embarqua en qualité de midshipman, à bord de l'*Isis*, et, trois ans plus tard, quitta la marine pour entrer dans l'armée de terre comme lieutenant. En 1808, Wilberforce le fit nommer gouverneur de Sierra-Leone. Dans ce poste, il s'efforça de s'opposer à la traite des nègres; mais l'excès de son zèle déplut au ministère et il fut bientôt remplacé. En 1812, il rentra dans les cadres de l'armée active, combattit en Espagne et fut nommé capitaine en 1814. L'année suivante, il partit pour les Indes orientales et fut attaché comme officier interprète à l'expédition dirigée contre les tribus arabes révoltées des bords du golfe Persique. En 1825, il était nommé major et bientôt après lieutenant-colonel. Revenu en Angleterre, le colonel Thompson se jeta dans la politique et devint bientôt l'ami des membres les plus distingués du parti radical, entre autres, Jérémie Bentham. Devenu propriétaire de la *Revue de Westminster*, il y publia, en 1824, un article intitulé : *l'Instrument des échanges*, qui fut très-remarqué. Deux ans plus tard, sa *Vraie théorie de la rente*, où il soutint les doctrines d'Adam Smith, contre Ricardo, obtint neuf éditions successives. L'un des premiers, il combattit les lois sur les céréales et publia, à cet effet, un *Catéchisme sur le monopole des lois sur les céréales*, qui a été souvent réimprimé. Lors de l'organisation de la fameuse ligue de Cobden en 1839, M. Thompson vint prêter au célèbre économiste l'appui de son talent et d'une réputation populaire, et, jusqu'en 1846, on le vit parcourant les meetings et les banquets, et prenant la parole en toute occasion pour la défense de la ligue. Il est incontestable qu'il a été pour beaucoup dans le triomphe de cette ligue. M. Thompson avait siégé une première fois au Parlement, de 1835 à 1837, pour la ville de Hull. Il n'y reparut qu'en 1847, comme représentant de Bradford, et, toujours fidèle à ses convictions, y défendit la réforme parlementaire, la sécularisation de l'enseignement et toutes les mesures qui pouvaient contribuer à amener une application pratique du principe de la liberté du commerce. Il ne fut pas réélu cependant en 1852. D'un autre côté, ses efforts en faveur de la cause du radicalisme avaient eu une fâcheuse influence sur sa carrière militaire et lui avaient fait refuser tout avancement par le gouvernement. Celui-ci dut à la fin donner satisfaction à l'opinion publique et il fut promu général en 1854. De 1857 à 1859, il siégea de nouveau au Parlement, toujours pour la ville de Bradford, et se signala surtout par l'ardeur avec laquelle il prit la défense de l'armée des cipayes et des populations de l'Inde. Depuis cette époque jusqu'à sa mort, il a vécu dans une retraite et un éloignement des affaires que son grand âge rendait nécessaires. On cite encore de M. Thompson une *Théorie de l'harmonie musicale*, une *Géométrie sans axiomes*, une *Contre-enquête*, destinée à combattre celle qui eut lieu en France en 1834, et le *Catéchisme de la circulation monétaire*. Il a publié, en 1843, une édition complète de ses *Œuvres* en 6 vol. in-8°.

THOMPSON (Daniel-Pierce), écrivain américain, né à Charlestown (Massachusetts) en 1795. Il fut élevé dans une ferme, située dans la partie la plus sauvage du Vermont, et habitué dès l'enfance aux rudes travaux des champs. Il parvint à se donner, à force d'intelligence et de volonté, une instruction suffisante pour entrer au collège de Middlebury, dans le Vermont, où il termina ses études. Thompson devint ensuite professeur particulier en Virginie, où il étudia le droit, et revint à Montpellier, dans le Vermont, exercer la profession de juriconsulte. En 1853, il a été nommé secrétaire de l'Etat de Vermont. C'est en 1835 que M. Thompson a commencé à publier des romans historiques, tous relatifs au pays qu'il habite et dont la plupart ont obtenu le succès le plus vif. Nous citerons, entre autres : *May Martin* ou les *Chercheurs d'or* (1835); les *Fils du Vermont* (1840); *Locke Amidem* ou le *Maître d'école* (1841); les *Rangers du Vermont* ou la *Fille du tory* (1850), etc. On lui doit aussi un grand nombre d'articles littéraires et de nouvelles.

THOMPSON (Guillaume), naturaliste irlandais, né à Belfast en 1805, mort en 1852. Il venait d'embrasser la carrière commerciale, lorsque le hasard lui entra ses mains l'ouvrage de Bewick sur les *Oiseaux de la Grande-Bretagne*. Ce livre éveilla en lui un pen-

chant décidé pour les recherches ornithologiques, et, pendant longtemps, son unique préoccupation fut de recueillir des oiseaux de toute espèce. De là, il passa plus tard à l'étude de l'histoire naturelle en général, et, à dater de 1832, il fournit au recueil de la Société zoologique de Londres différents travaux sur la zoologie de l'Irlande. En 1841, il suivit dans ses voyages le professeur Edouard Forbes et eut ainsi de nombreuses facilités pour faire de nouvelles observations. Son ouvrage le plus important est une *Histoire naturelle spéciale de l'Irlande* (1849-1851, tomes Ier à III), dont sa mort arrêta la publication. Les volumes parus jusqu'à cette époque n'avaient trait qu'à l'ornithologie de cette Ile; il laissait en manuscrit un quatrième volume, qui fut publié en 1856, par les soins de l'Académie royale irlandaise, de laquelle l'auteur était membre. Les autres travaux de Thompson ne consistent guère qu'en monographies, parmi lesquelles nous citerons : *De quelques oiseaux rares de l'Irlande*; *De l'histoire naturelle de l'Irlande*; *Tableau de la faune irlandaise*; *De quelques vertébrés à classer dans la faune irlandaise*, etc. Il avait, en outre, de 1841 à 1843, collaboré activement aux *Annales d'histoire naturelle* et fourni à différents recueils plus de soixante-dix mémoires sur l'histoire naturelle de son pays natal.

THOMPSON (Robert-Anchor), écrivain anglais, né à Durham en 1821. Il s'adonna d'abord plus particulièrement à l'étude des sciences dans sa ville natale et à l'université de Cambridge, obtint un emploi à l'observatoire de Durham (1848), puis il entra dans les ordres, et depuis lors il a rempli des fonctions pastorales. On lui doit : *Observations astronomiques* (1849); *Recueil de sermons* (1853); *Essai philosophique*, ouvrage qui a obtenu le premier prix Burnett, d'une valeur de 45,000 francs.

THOMPSON (Benjamin), comte de Rumford, physicien et philanthrope anglais. V. RUMFORD.

THOMPSONIE s. f. (tomm - pso - nt — de Thompson, botan. angl.). Bot. Genre d'arbustes grimpants, de la famille des passiflorées, dont l'espèce type croît à Madagascar.

THOMS (William-John), archéologue et littérateur anglais, né à Westminster en 1803. Après avoir reçu une excellente éducation, il entra dans la secrétairerie de l'hôpital de Chelsea, fut plus tard attaché au département des imprimés dans la Chambre des lords et y devint, en 1863, bibliothécaire délégué (*deputy librarian*). On a de lui : *Recueil d'anciens romans en prose* (1828); *Chansons et légendes de différentes nations* (1834); le *Livre de la cour* (1838); *Anecdotes et traditions* (1839); *Plan de Londres de Stow*, avec des notes et une notice sur la vie et les écrits de Stow (1842); les *Antiquités primitives du Danemark* par Vorsace, traduites en anglais avec une préface et des notes qui ajoutent beaucoup à la valeur de l'ouvrage (1849, in-8°). M. Thoms, qui est membre des Sociétés d'antiquaires de Londres, d'Edinburgh et de Copenhague, a publié depuis 1849 les *Notes and queries* (*Notes et questions*), recueil qui jouit d'un grand crédit parmi les antiquaires anglais, et qui, par l'abondance des curieux renseignements qu'il renferme, surpasse toutes les publications du même genre en Angleterre.

THOMSEN (Jean-Henri), poète slesvigéois, né en 1749, mort en 1777. Il s'éprit de la fille d'un riche fermier qui répondit à son amour et qui, forcée d'épouser un autre homme, en mourut de chagrin. Ce fut la douleur que Thomsen éprouva de cette perte qui le créa poète. Il composa alors des élégies, qui parurent dans l'*Almanach de Voss*, puis donna, dans l'*Almanach des Muses*, des poésies anacréontiques qui furent très-goutées et qui lui assignèrent un rang distingué parmi les poètes allemands. Plusieurs de ces pièces ont été mises en musique. Ses poésies restées manuscrites ont été publiées, avec une notice sur sa vie, à Copenhague (1783).

THOMSEN (Christian-Jurgensen), archéologue danois, né à Copenhague en 1738. Il suivit la carrière du commerce, qu'il abandonna presque aussitôt pour se livrer à son goût pour l'histoire, les antiquités et les beaux-arts. Des articles remarquables qu'il publia dans divers journaux et recueils danois, allemands, anglais et russes le firent avantageusement connaître et lui valurent de devenir, en 1816, membre de la Société royale d'histoire et de langue danoises. En 1827, Thomsen fit partie de la commission instituée pour la conservation des antiquités, puis il devint successivement directeur du musée fondé par cette commission, inspecteur du musée des beaux-arts (1839), conseiller de justice cette même année, directeur du cabinet royal des monnaies et médailles (1842) et inspecteur du nouveau musée ethnographique (1847). M. Thomsen est commandeur du Danebrog et décoré de plusieurs autres ordres. Ses ouvrages les plus estimés sont : les *Antiquités septentrionales* (Copenhague, 1831, in-8°), qui ont été traduites en allemand et en anglais, et le *Catalogue du museum Mænterianum* (1835-1839, 3 part.).

THOMSON (James), l'un des poètes les plus célèbres de la Grande-Bretagne, né à Ednam

(Ecosse) en 1700, mort en 1748. Il était fils d'un pauvre ministre presbytérien et ne reçut une éducation convenable que grâce à des secours généreux. Dès son enfance, il se livrait à la poésie; mais chaque année, au 1^{er} janvier, il rangeait toutes ses pièces par ordre et les jetait au feu, en faisant précéder cette exécution d'un arrêt en vers dans lequel il examinait les fautes et exprimait les motifs de la condamnation. Après la mort de son père, il vint à Londres, où, raconte le docteur Johnson, « il passa le premier jour à flâner avec toute la curiosité d'un nouvel arrivant, faisant plus attention au premier objet venu qu'à ses poches. » Aussi lui volait-on son mouchoir, qui renfermait des lettres de recommandation pour diverses personnes influentes, et seul, sans appui dans cette ville immense, le poète sentit pour la première fois son manque d'expérience et sa pauvreté. Le premier besoin qu'il éprouva fut celui d'une paire de souliers, et le premier bien qu'il posséda fut le manuscrit de son poème de l'*Hiver*. Il eut grand-peine à trouver un acheteur pour cette œuvre; enfin, le libraire Miller consentit à en donner une faible somme et la publia en 1726. Elle fut peu lue jusqu'au jour où Whateley et Spence en parlèrent si favorablement, que l'attention publique s'émut; le poème eut aussitôt un grand succès et plusieurs éditions en furent publiées l'une après l'autre. De plus, ce succès valut à l'auteur de nombreux amis, dont l'un, le docteur Rundell, le présenta au chancelier Talbot, qui le choisit plus tard pour précepteur et compagnon de voyage de son fils aîné. Dans l'intervalle, la muse de Thomson n'était pas demeurée inactive. En 1727, il fit paraître l'*Été*, un beau poème sur la mort de Newton et une satire patriotique contre le ministre, *Britannia*; puis, en 1728, le *Printemps*; enfin, ayant achevé l'*Automne* en 1730, il publia l'œuvre complète des *Saisons*. L'année précédente, il avait donné au théâtre la tragédie de *Sophonisbe*, pompeuse et froide composition qui ne fit pas oublier aux Anglais les drames irréguliers, mais sublimes de Shakspeare.

Après avoir suivi en Italie le fils de son protecteur, il obtint du prince de Galles une pension de 100 livres et plus tard la place d'intendant des lles Loeward, sinécure parfaitement appropriée à sa nature indolente et dont le salaire suffisait amplement à ses besoins. La longue opposition faite à cette époque à sir Robert Walpole avait éveillé parmi les Anglais l'amour de la liberté, et ce besoin de la nation parut à Thomson à la fois un sujet de circonstance et une matière digne de sa muse. Il écrivit alors son poème intitulé la *Liberté*, auquel il consacra deux ans, et qu'il regardait comme la meilleure de ses œuvres, sans doute parce qu'elle lui avait coûté le plus d'efforts. La postérité n'a pas complètement ratifié ce jugement, et si la *Liberté* renferme de beaux vers, on y trouve, en revanche, beaucoup de froideur et de monotonie. Ce poème se compose de cinq parties, qui furent publiées séparément, savoir : 1^o *Comparaison de l'Italie ancienne et de l'Italie moderne* (1735); 2^o la *Grèce* (1735); 3^o *Rome* (1735); 4^o la *Grande-Bretagne* (1736); 5^o la *Perspective* (1736). Thomson écrivit encore successivement la tragédie d'*Agamemnon*; celle de *Tancrède et Sigismond*, imitée de *Gil Blas*, la meilleure de ses compositions dramatiques; *Coriolan*; le *Château de l'Indolence*, poème charmant, qui fut le dernier de ses ouvrages. Il succomba à un rhume violent, dans toute la force de son talent. Thomson n'a rien écrit en prose. Outre les ouvrages cités, on a de lui des hymnes, des odes et quelques poésies fugitives, qui sont des modèles de goût et de délicatesse, ainsi que le chant national *Rule Britannia*. Son poème des *Saisons* est sans contredit son œuvre capitale; c'est aussi celle qui a été le plus souvent réimprimée. Il a été traduit en prose française par Mme Bontemps (1759), par M. Deleuze (1801 et 1806); en vers, par M. Poullin (1802); imité par plusieurs poètes français, Saint-Lambert, Roucher, etc.

Voici le jugement porté par M. Taine sur l'auteur des *Saisons*: « Fils d'un ecclésiastique et très-pauvre, Thomson vécut, comme la plupart des écrivains du temps, de gratifications et de souscriptions littéraires, de sinécures et de pensions politiques, ne se maria point faute d'argent, fit des tragédies parce que les tragédies étaient lucratives, et finit par s'établir dans une maison champêtre, restant au lit jusqu'à midi, indolent, contemplatif, mais bon homme et honnête homme, affectueux et aimé des autres. Il voyait et aimait la campagne jusque dans ses plus minces détails, non par grimace, comme Saint-Lambert, son imitateur; il en faisait sa joie, son divertissement, son occupation habituelle, jardinier de cœur, ravi de voir venir le printemps, heureux de pouvoir enclore un champ de plus dans son jardin. Il peint toutes les petites choses, il n'en a pas honte: elles l'intéressent; il prend plaisir à l'odeur de la laiterie; vous l'entendez parler des cheneilles et de la feuille qui se recroqueville, empoisonnée par leur morsure; des oiseaux qui, sentant venir la pluie, se lissent d'huile leur plumage pour que l'eau lui-même puisse glisser sur leur corps. Il sent si bien les objets, qu'il les fait voir; on reconnaît le paysage anglais, vert et humide, à demi noyé de vapeurs mouvantes, taché

et là de nuages violacés qui fondent en ondées sur l'horizon qu'ils ternissent, mais où la lumière se distille, finement tamisée par la brume, et dont le ciel lavé reluit par instants avec une incomparable pureté. Là (*Spring*, 142-195), « le vent du sud amollissant échauffe le large espace de l'air et, sur le vide du ciel, souffle les lourdes nuées distendues par les pluies printanières. Tout le long du jour, les nuages gonflés versent leurs ondées bienfaisantes, et la terre arrosée se gorge profondément de vie végétale, jusqu'à ce que, dans le ciel occidental, le soleil penché sorte resplendissant du milieu de la pourpre des nuages qu'il a rompus. Soudain, le rapide rayonnement frappe la montagne illuminée, ruisselle à travers la forêt, ondoie sur les flots et dans un brouillard jaunâtre qui fait fumer au loin l'interminable plaine, allume dans les gouttes de rosée des myriades d'étincelles. » Voilà d'enthousiasme, mais voilà de l'opulence. Il y a dans cet air et dans cette végétation, dans cette imagination et dans ce style un entassement « comme un empatement de teintes noyées ou éclatantes; elles sont ici la robe chatoyante et lustrée de la nature et de l'art. Il faut les voir dans Rubens, il est le peintre et le poète du climat plantureux et humide; mais on les découvre aussi chez les autres, et dans cette magnificence de Thomson, dans ce coloris surchargé, luxuriant, grandiose, on retrouve quelquefois la grasse palette de Rubens. »

THOMSON (William), écrivain anglais, né à Burnside, comté de Perth, en 1746, mort en 1818. Grâce aux heureuses dispositions dont il était doué, il fut admis à l'université de Saint-André, où ses succès le désignèrent à l'attention du comte de Kinnoul. Ce personnage devint son protecteur, le prit pour secrétaire, le fit entrer dans les ordres, puis le plaça auprès d'un ministre protestant. Mais, à la suite de quelques aventures amoureuses, Thomson dut quitter l'Ecosse et se rendit à Londres avec une pension que lui donna son protecteur. Dans cette ville, il entra en relation avec les hommes les plus distingués et se voua à la carrière des lettres. Il revint et compléta l'*Histoire de Philippe III*, roi d'Espagne, par Waston, rendit compte des débats du Parlement dans plusieurs journaux, compila pendant dix ans la partie historique de l'*Annual Register* de Dodley, publia des traductions et des ouvrages et reçut de l'université de Glasgow le titre de docteur ès lois. Nous citerons, parmi ses écrits : l'*Homme dans la lune* (1782, 2 vol. in-12); *Voyages en Europe, en Asie et en Afrique* (1782, in-8); *Mémoires de la guerre en Asie de 1780 à 1784* (1788, 2 vol. in-8); *Manuel ou la Nature humaine développée sur une grande échelle, dans un voyage avec les croyants dans les parties centrales de l'Afrique* (1789, 2 vol. in-12); *Appel au peuple d'Angleterre au sujet de l'affaire Hastings* (1788, in-8); *Histoire de la Grèce de Goldsmith, avec une continuation depuis Alexandre le Grand jusqu'à la prise de Constantinople* (2 vol. in-8); *Voyage dans les Hébrides* (1793, in-8); *Introduction à l'histoire du procès de M. Hastings* (1796, in-8); *Mémoires militaires* (1805, in-8); *Voyage à Surinam et dans l'intérieur de la Guyane*, traduit par Henri (Paris, 1799, 3 vol. in-8), etc. — Sa femme, mistress Thomson, cultivait également les lettres. Nous citerons d'elle : les *Labyrinthes de la vie* (in-12); *Sensibilité excessive* (in-12); *Fatales folies* (in-12); *l'Orgueil des ancêtres* (1804, 4 vol. in-12).

THOMSON (James), publiciste anglais, né à Crieff en 1768, mort en 1856. Neveu d'un ministre protestant, il l'aïda dans ses fonctions, puis devint, en 1795, un des collaborateurs de l'*Encyclopédie britannique* et fournit à ce recueil plusieurs articles remarquables. Thomson publia ensuite une édition du *Spectateur*, avec des notices biographiques; *Commencement, progrès et conséquences des nouveaux principes introduits en France* (1799, in-8) et devint, en 1803, rédacteur du *Journal littéraire* de J. Mill, dans lequel il publia des articles philosophiques. Quelques années plus tard, Thomson remplit des fonctions pastorales, en dernier lieu à Edimbourg, où il vécut de 1847 à 1857, et reçut le titre de docteur de l'université de Saint-André.

THOMSON (Thomas), chimiste et géologue écossais, né à Crieff en 1773, mort en 1852. A vingt-trois ans, il devint un des collaborateurs du supplément de l'*Encyclopédie britannique*, auquel il donna de nombreux articles de chimie, de physique, de minéralogie et commença à fonder sa réputation, en 1802, par la publication de son *Système de chimie*. Thomson introduisit dès lors dans la science les symboles chimiques admis depuis, défendit avec beaucoup d'ardeur la théorie des atomes et attacha son nom à un grand nombre d'expériences nouvelles. Ce savant fit plusieurs voyages scientifiques en Suède, en France, en Italie, se rendit en 1813 à Londres, où il fonda les *Annales de philosophie ou Magasin de chimie*, et devint, en 1817, professeur de chimie à Glasgow. La Société royale de Londres l'admit au nombre de ses membres. Les ouvrages de ce savant, presque tous traduits en français, sont aussi connus chez nous qu'en Angleterre. Nous citerons de lui : *Système de chimie* (Edimbourg, 1802, 4 vol. in-8), trad. en français par Riffault, avec

une introduction de Berthollet (1809, 9 vol. in-8); *Éléments de chimie* (1810); *Essai de chimie fondé sur l'expérience* (Londres, 1825, 2 vol. in-8), trad. en français la même année; *Éléments de minéralogie et de géologie* (1836, 2 vol.); *Esquisse de la science de la chaleur et de l'électricité* (Londres, 1840, in-8); *Chimie des corps organiques végétaux* (Edimbourg, 1843); la *Botanique du droguiste*, trad. en français par Pelouze (1827, in-12). On lui doit encore une *Histoire de la Société royale*, un *Voyage en Suède pendant les années 1812 et 1813* et de nombreux mémoires insérés dans des recueils scientifiques anglais.

THOMSON (Anthony-Todd), médecin anglais, né à Edimbourg en 1778, mort en 1849. Il fit ses études médicales à l'université de sa ville natale, où il suivit les cours de Munro, de Gregory, de Black et de Dugald-Stewart, devint, en 1798, membre de la Société spéculative et, ayant été reçu docteur en 1799, alla exercer à Londres la pratique de son art, dans laquelle il ne tarda pas à obtenir beaucoup de succès. Elu en 1826 membre du Collège royal des médecins de Londres, il fut nommé, en 1828, professeur de matière médicale à l'université de cette ville et y devint, en 1832, professeur de jurisprudence médicale. On a de lui : *Conspectus pharmacopœ* (1810), ouvrage qui a eu quatorze éditions; *Dispensaire de Londres* (1811), tableau méthodique de tous les remèdes usités dans la Grande-Bretagne, traduit en plusieurs langues et parvenu à sa 10^e édition en Angleterre; *Leçons de botanique* (1821); *Éléments de matière médicale* (1832, 1840, 3^e édit.); *Recherches sur les affections cutanées* (1839); *Traité pratique sur les maladies qui affectent la peau*, ouvrage que la mort l'empêcha de terminer et qui a été publié depuis par le docteur Parkes. Il avait, en outre, traduit du français l'ouvrage de Salverte sur la magie, les augures et les miracles apparents, donné une édition des *Saisons* de Thomson, précédée d'une vie de l'auteur, et fourni de nombreux articles à l'*Encyclopédie de médecine pratique*; il fut lui-même, pendant plusieurs années, l'éditeur du *Medical Repository*. — Sa femme, mistress A.-T. Thomson, morte ces dernières années, s'est fait connaître en littérature par plusieurs ouvrages de biographie et d'historie, ainsi que par des romans et des nouvelles. Nous citerons, entre autres : *Mémoires de la cour de Henri VIII* (1826, 2 vol. in-8); *Mémoires de Sarah, duchesse de Marlborough, et de la cour de la reine Anne* (1839, 2 vol. in-8); *Mémoires des jacobites de 1715 et 1745* (1845, 3 vol. in-8); *Mémoires de la vicomtesse Soudon, maîtresse de la garde-robe de la reine Caroline, épouse de George II, avec des lettres des personnages les plus remarquables du temps* (1847, 2 vol. in-8); *Souvenirs de caractères littéraires et d'endroits célèbres* (2 vol. in-8), recueil des articles qu'elle avait fournis au *Bentley's Miscellany* et au *Fraser's Magazine*, où elle signait : Une femme de moyen âge.

THOMSONIE s. f. (tom-mo-ni) — de Thomson, chim. angl.). Bot. Syn. de PYTHONIE, genre d'aroidées.

THOMYRIS, reine des Scythes, qui vivait au vie siècle avant notre ère. Le roi des Perses, Cyrus, ayant fait prisonnier le prince de Scythie et l'ayant ensuite fait mettre à mort, sa mère, la reine Thomyris, animée par la passion de la vengeance, se mit à la tête de son armée et présenta la bataille au monarque jusqu'alors invincible des Perses. Par des retraites habiles, des fuites simulées, elle l'attira dans une embuscade et se rendit maîtresse de lui, ainsi que de 200,000 hommes de son armée. On raconte que, voulant, en reine barbare, jouir de la honte du meurtrier de son fils, Thomyris alla visiter son prisonnier; mais son ennemi, superbe après sa chute comme au temps de sa puissance, lui parla d'une façon hautaine, l'accabla de tout son mépris. C'est alors que Thomyris fit couper la tête de Cyrus et la jeta dans une outre pleine de sang en s'écriant : « Bois à loisir, bois, cruel, d'une liqueur dont tu n'as pu te rassasier pendant ta vie et, puisque rien n'a pu contenter ta soif que le sang, savourent-en pour le moins après ta mort. » Le fait sanglant que nous venons de rapporter et dont la reine des Scythes serait l'héroïne est très-contesté. Hérodote, qui le raconte et qui se trouve si souvent en contradiction avec Xénophon, avertit lui-même qu'il existait différentes versions sur l'histoire de Cyrus, et il est permis de penser qu'il a préféré celle qui lui a paru la plus capable de frapper ses lecteurs.

Thomyris faisant plonger dans le sang la tête de Cyrus, tableau de Rubens, au Louvre. Vêtu d'une magnifique robe de satin brodé d'or et d'un manteau doublé d'hermine, assis sur un trône exhaussé de cinq marches, sous un dais de velours rouge, et tenant à la main son sceptre, la ruine des Scythes n'a rien de barbare que le sang-froid extrême avec lequel elle savoure sa vengeance en contemplant le soldat aux bras nus qui s'apprête à plonger la tête de Cyrus dans une cuvette d'or pleine de sang. Un seigneur, en robe de pourpre et en bonnet fourré, les mains derrière le dos, regarde dédaigneusement cette même tête qui, vivante, l'eût fait trembler.

Un ministre se tient auprès de la reine et deux soldats sont debout par derrière; au pied du trône, deux jeunes femmes et une vieille sont groupées. Un petit chien lèche le sang tombé sur le tapis. On est bien obligé de reconnaître que la couleur locale fait absolument défaut à ce tableau; mais la couleur... pittoresque est extrêmement riche et puissante. Nous ne connaissons pas de gravure ancienne de cette composition; il y en a une belle copie par Largillière au musée de Toulouse.

Un autre tableau de Rubens sur le même sujet est passé de la galerie du duc d'Orléans dans celle du comte de Darnley et a été gravé par P. Pontius, Ragot, Duchange et Launay. « La *Thomyris* du Louvre, dit W. Bürger (*Trésors d'art exposés à Manchester*), est assurément un des meilleurs Rubens qu'on ait en France; la *Thomyris* du comte de Darnley est cependant encore bien supérieure comme qualité et comme composition. Le tableau du Louvre est un tableau d'apparat, la reine étant sur un trône, le sceptre à la main. Dans le tableau du comte de Darnley, le peintre a pris le côté dramatique du sujet et engagé la reine directement dans l'action : elle est debout, en longue robe traînante de satin blanc broché d'or et doublé de jaune; elle touche presque du pied le vase d'or au-dessus duquel un jeune homme, deminu et agenouillé, égoutte la tête sanglante; elle se penche un peu pour mieux voir; mais ses nerfs de femme ont un frissonnement instinctif qui se trahit jusque dans le bout de ses doigts; sa main droite crispée est une merveille. Derrière elle, quatre de ses femmes qui regardent, avec des expressions très-vivantes, cette tête morte; parmi les femmes, deux gentils pages. Toute la droite est occupée par neuf figures d'hommes, dont un de face, en turban, longue barbe, gros ventre, robe violette; un autre, de profil, longues moustaches pendantes à la chinoise, tout en rouge, avec un haut bonnet de fourrure formant deux cornes; il a les mains derrière le dos, à la manière des enfants et des vieillards quand ils contemplent quelque chose qui les intéresse vivement; personnage étrange, extrêmement original, le même à peu près que l'homme à la robe cramoisie dans la *Thomyris* du Louvre; d'autres sont casqués et armés ou drapés magnifiquement. Il y a aussi, au premier plan, un superbe lévrier. » Ce tableau a été payé 1,200 guinées à la vente de la galerie du duc d'Orléans, en 1798.

THON s. m. (ton — latin *thunnus*, grec *thunnos*, mot qui vient sans doute de *thuein*, *thuein*, *thuaen*, *thuein*, agiter, se précipiter, s'élaner, bondir avec fureur, d'où aussi *thuitas*, bacchante, *thumos*, impétuosité, *thuella*, ouragan, tempête. Le grec *thuein* répond exactement à la racine sanscrite *dha*, agiter, secouer). Ichthyol. Genre de poissons acanthoptérygiens, de la famille des scombrides, type de la tribu des thynnines, comprenant plusieurs espèces répandues dans les diverses mers : *La préparation du thon varie dans les différents pays*. (E. Baudement.) Le *THON* est un excellent poisson. (Cuv.) Toute la partie supérieure du *THON* est d'un noir bleuitre. (A. Guichenot.)

— Chair de ce poisson : Un *pâté de THON*. Omelette au *THON*.

— *Encycl.* Ichthyol. Les *thons*, regardés autrefois comme une simple section des scombres, forment aujourd'hui un genre distinct, caractérisé par une sorte de corselet formé par de grandes écailles autour du thorax; un corps fusiforme, épais, entièrement couvert d'écailles très-petites; deux nageoires dorsales, dont la première se prolonge jusque tout près de la seconde et la touche même souvent; une anale et une seconde dorsale, constamment divisées, séparées en fausses nageoires dans leur partie postérieure, et les côtés de la queue ayant entre deux crêtes une lame cartilagineuse. Les espèces de ce genre sont peu nombreuses; mais elles se sont fait remarquer de très-bonne heure par leurs mœurs, leur taille, l'excellente qualité de leur chair et les ressources considérables qu'elles offrent à l'économie domestique. Il en est une surtout qui présente sous tous ces rapports le plus vif intérêt.

Le *thon commun* atteint ordinairement la longueur de 2 mètres; mais il n'est pas rare de le voir dépasser cette dimension; on a pêché en 1838, sur les côtes de Dieppe, un individu long de plus de 3 mètres, et le Père Cotti assure que sur les côtes de Sardaigne on a en pris qui mesuraient jusqu'à 5 mètres; sa grosseur est à proportion. Son corps est arrondi, épais et va en s'amincissant vers la queue; sa peau est couverte de très-petites écailles. Son museau est pointu et sa gueule très-grande; sa nageoire caudale, échancrée en croissant, est accompagnée de saillies latérales qui donnent à cette partie du corps une apparence prismatique. Le dos est d'une couleur noirâtre, qui paraît verdâtre ou azurée suivant l'inclinaison des rayons lumineux; le ventre et la partie inférieure des flancs sont argentés. Les nageoires sont en général noires; mais les dorsales sont quelquefois teintées de jaune ou de rouge.

Ce poisson, qui se montre quelquefois dans l'Océan, abonde surtout dans la Méditerranée. A certaines époques, il longe les côtes

en troupes innombrables, dont l'arrivée est ordinairement annoncée par celle des sardines et des maquereaux. Le dauphin le poursuit souvent et le force, en quelque sorte à se jeter dans les filets. Il n'en est pas de même de l'espadon, qui accompagne quelquefois les bandes de *thons*, mais qui cause de grands dommages en déchirant les filets et en ouvrant ainsi une issue par laquelle s'échappent les poissons. On a cru pendant longtemps que le *thon* était simplement de passage dans la Méditerranée. Grégory, s'appuyant sur les observations des marins, partage cette opinion : « Après avoir franchi, dit-il, le détroit de Gibraltar, les *thons* se divisent en deux bandes, dont l'une se dirige à droite vers l'Afrique, tandis que l'autre se porte à gauche, vers les côtes de l'Europe; elles suivent la même direction jusqu'à la pointe de Byzance, que Plin nomma la *Corne d'or*. A l'automne, ils se répandent dans la mer Noire et dans la mer d'Azov. »

D'après Aristote et Strabon, le *thon* ne fraye que dans ces deux dernières mers; il y entre en suivant le rivage oriental et revient par le bord opposé. Mais M. Milne Edwards pense que les *thons* ne se livrent pas à d'aussi longs voyages; nés dans la Méditerranée même, ils passent une partie de l'année dans ces eaux profondes, tandis qu'en d'autres saisons ils se rapprochent de la terre et la côtoient souvent. On trouvait autrefois le *thon* sur les côtes du Portugal; Grégory explique sa disparition par le tremblement de terre de 1755, qui, refoulant de l'Afrique contre l'Europe une immense quantité de sable, éleva considérablement le fond des mers d'Espagne et en rendit ainsi le séjour inhabitable pour ce poisson.

Le *thon* vit, en effet, à une profondeur de 30 à 40 mètres. Salvien avait sans doute bien peu observé ses mœurs, lorsqu'il lui attribue une prédilection marquée pour les endroits limoneux, d'où le nom de *limonis* qu'il lui donne. Il semble que l'immensité des mers convient seule à un aussi puissant nageur, qui accompagne les vaisseaux pendant des mois entiers et fait à leur suite de longs voyages. Quelques auteurs prétendent que ce poisson se nourrit de plantes marines; on a peine à les croire, en voyant l'avidité avec laquelle il se jette sur les matières animales. C'est probablement pour manger celles que jettent les matelots qu'il suit ainsi les navires à de grandes distances. Il nage avec une vitesse très-grande et soutenu, qu'il doit sans doute à la force de sa queue; aussi, lorsqu'il en frappe les filets, le bruit s'entend-il de très-loin. Cet organe est pour lui une arme et un moyen de défense des plus puissants.

Cet animal paraît pourtant fort timide et le moindre bruit le fait fuir; on recourt quelquefois au son du cor de chasse pour le pousser vers les filets. Il voyage par grandes troupes, dont la disposition affecte toujours un ordre assez régulier. « Dans de nombreuses localités, dit M. Milne Edwards, les bandes de *thons* se montrent au printemps et se dirigent tous vers l'orient, tandis qu'à la fin de l'été et en automne ils suivent une direction opposée. Ainsi, à La Ciotat, on fait une pêche d'arrivée depuis mars jusqu'en juillet, et une seconde pêche, dite de retour, depuis la mi-juillet jusqu'à fin octobre; mais, sur d'autres points, on voit les *thons* arriver en même temps, en suivant des directions très-différentes, et ailleurs encore c'est en hiver seulement qu'on en trouve. A Cassis, par exemple, cette pêche commence en novembre et se continue jusqu'à fin décembre. » Les *thons* fréquentent également, suivant Pennant, les côtes de la Grande-Bretagne, mais non pas en troupes nombreuses, comme dans la Méditerranée; ils ne sont pas très-rare dans les golfes de l'Ecosse, où ils poursuivent les harengs et déchirent souvent les filets.

La pêche du *thon* remonte à la plus haute antiquité. Elle était, pour Byzance et pour les côtes d'Espagne, une grande source de richesses. Ce poisson est figuré sur des médailles byzantines, italiennes et espagnoles. Les Grecs l'avaient consacré à Diane. Sa chair était tenue en haute estime; à Carthage, il était d'usage d'en manger dans les noces. Galien place au premier rang le *thon* salé de Sardaigne. Le poème d'Oppien sur la pêche de ce poisson fut magnifiquement récompensé par Caracalla. Cette industrie paraît avoir perdu de son importance au moyen âge; mais elle fut reprise avec activité au XVIII^e siècle. Aujourd'hui, cette pêche s'est presque exclusivement concentrée dans la Méditerranée; c'est en Catalogne, en Provence, sur la côte de Gènes, en Sardaigne et en Sicile qu'elle est le plus active, et c'est là aussi qu'elle donne les résultats les plus satisfaisants.

On fait cette pêche de diverses manières, dont les plus remarquables sont la madrague et la thonnaire. Celle-ci se pratique pendant tout l'été sur les côtes du Languedoc et du Roussillon, notamment à Collioure. « La thonnaire, dit A. Dupuis, consiste en une enceinte de filets que les pêcheurs forment dans la mer pour arrêter les *thons* au passage. Lorsque la sentinelle, postée sur un lieu élevé, voit approcher les poissons attendus, elle fait un signal pour indiquer leur arrivée et la direction qu'ils suivent. Alors, tous les pêcheurs montent dans leurs bateaux et partent sous le commandement d'un chef; arrivés à l'en-

droit convenable, ils se rangent en demi-cercle, jettent leurs filets et en forment une enceinte qu'ils resserrent peu à peu, de manière à ramener les *thons* vers la plage. Lorsqu'il n'y a plus que 2 ou 3 brasses d'eau, on jette un dernier filet de très-grande dimension et dont le fond est prolongé en cône; on le tire vers la terre, et il ne resta plus qu'à prendre les *thons*. Les petits se prennent à bras; mais les gros sont préalablement tués avec des crocs. Cette pêche produit souvent 3,000 quintaux de poissons. »

La madrague, appelée aussi *tonara* par les Italiens, constitue un engin beaucoup plus compliqué; c'est un immense édifice, un grand parc établi en pleine eau, dans lequel le poisson est conduit par une chasse ou cloison de filets qui s'étend jusqu'à la côte. Ce genre de pêche se pratique surtout en Sicile, en Sardaigne et en Provence. Tout le mois d'avril est employé pour les préparatifs nécessaires à la formation et au rassemblement des filets. Le 3 mai, on trace la madrague sur l'eau au moyen de deux cordes parallèles (*intitole*), qui en représentent les deux grands côtés. Le lendemain, on plonge le filet, dont l'enceinte est divisée en plusieurs chambres à parois formées avec des joncs de mer, excepté celles de la dernière ou *chambre de mort*, qui sont faites d'un filet de chanvre à mailles solides et étroites, maintenu par de grosses et solides cordes.

Il y a, en outre, une chasse, appelée *queue* et *codarde*, formée d'un même filet qui se déploie depuis la madrague jusqu'à terre, sur une longueur d'environ 400 mètres; elle sert à conduire dans l'appareil les *thons* qui passent entre celui-ci et la côte. « Tous les filets qui forment la madrague, dit Grégory, sont assujettis au fond de l'eau par un poids énorme de lest de pierres et tenus verticalement au moyen de plusieurs nattes de liège de 1 pied carré. Les parois sont affermies par un grand nombre de cordes fixées d'un bout sur celle qui borde la tête des filets, et de l'autre amarrées à une ancre mouillée au fond de la mer. Tout ce grand établissement est assez solide pour résister à l'impétuosité des vents, aux courants de la mer et aux efforts des poissons qu'il renferme. »

Les *thons*, qui suivent toujours la côte, passent entre elle et la madrague; arrivés à l'extrémité de celle-ci, ils trouvent la queue ou *codarde*, qui arrête leur marche et les force d'entrer dans une grande chambre dont la porte leur est toujours ouverte. Dès qu'ils y ont pénétré, on emploie divers moyens pour les contraindre à passer successivement par les diverses chambres jusqu'à la dernière, appelée *corpou* ou chambre de mort, dans laquelle un filet, tendu horizontalement à 100 pieds de profondeur, forme un immense plancher.

Le chef donne alors le signal de la pêche ou *mattance*; on commence par soulever du fond de la mer le filet horizontal, qui emprisonne de toutes parts les poissons. Ce filet, à cause de son poids, monte très-lentement; mais enfin il arrive près de la surface, et les *thons* apparaissent, d'abord isolés, puis en masse. Les pêcheurs, armés de crocs, leur livrent un combat acharné; la mer est bientôt rouge de sang. Les poissons, en se débattant contre la mort, frappent l'eau, qui rejait bruyamment, et font souvent de tels bonds pour s'élancer hors des filets, qu'ils viennent tomber tout vivants dans les bateaux. Leur nombre s'accroît sans cesse, à mesure que le filet monte, et le combat finit par devenir une véritable boucherie. La mattance accomplie, les *thons* sont harponnés, chargés sur les bateaux et transportés à terre dans des sortes de grandes halles ou boucheries; là, on les dépèce; on coupe la chair en morceaux pour la préparer et la conserver de diverses manières; on sale les œufs à part; on jette les têtes et les os dans de grandes chaudières, pour en extraire l'huile; enfin, ces os, quand ils sont secs, sont jetés sous les chaudières et servent ainsi à entretenir le feu.

Il arrive souvent que les pêcheurs conservent des *thons* dans le *corpou*, ou mieux encore dans des enceintes ou parcs de filets établis près de la côte; ils les y conduisent par des sortes de canaux également formés de filets. Grâce à ces réservoirs, on peut attendre les circonstances les plus favorables à la vente du poisson. Les madragues, dont l'utilité a été diversement appréciée, constituent des propriétés importantes, quelquefois des concessions de l'Etat, protégées par les lois; dans certains pays, on fixe la distance qui doit se trouver entre elles, de telle sorte qu'elles ne puissent se nuire l'une à l'autre. La pêche est toujours une fête pour les populations du littoral, et les propriétaires des madragues offrent souvent une large hospitalité aux visiteurs, qui s'en retournent avec une bonne provision de poisson dont on leur a fait cadeau. Alors aussi arrivent les lancements qui viennent charger le *thon* salé, et la côte devient un véritable marché. On pêche annuellement, en Sardaigne, environ 30,000 *thons*; on assure que ce nombre s'élevait autrefois jusqu'à 50,000.

Sur les côtes de l'Asie Mineure et dans d'autres localités, la pêche du *thon* se fait au filet; le plus souvent, on emploie des courantilles volantes, grands filets très-forts et à larges mailles, appelés aussi *tonnars* et confondus quelquefois à tort avec les tho-

naires. D'autres fois, on emploie un hameçon particulier, qu'on lance avec force et qui est vivement halé dès que le poisson a avalé l'amorce. C'est le moyen dont on se sert sur les côtes de la Grande-Bretagne et surtout de l'Ecosse, en mettant un hareng pour appât. D'autres fois encore, on a recours aux lignes volantes amorcées. La sardine est pour le *thon* un appât tellement puissant, qu'il se laisse prendre par un leurre reproduisant tant bien que mal la forme de ce petit poisson. « Les pêches, dit V. de Bomare, dans lesquelles on emploie les haims se font au doigt, à la canne, etc. » Mais les haims sont très-grands et les lignes très-fortes.

La chair du *thon* est ferme, grasse et d'un très-bon goût, qui rappelle un peu celui de la viande de boucherie; fraîchement coupée, elle a une couleur rougeâtre qui passe au brun par la cuisson. Pour en faire des conserves, on la prépare ou on la confit de trois manières différentes, à l'huile, au sel ou au vinaigre, puis on la met en baril. On en expédie, de Marseille et de Cadix, dans presque toute l'Europe. La chair du *thon* est la plus estimée pour les conserves et les salaisons; coupée en morceaux, cuite et confite à l'huile, elle constitue ce qu'on appelle la *panse de thon*. La chair du dos est salée pour servir à faire le *thon mariné*, auquel on donne en Italie le nom de *tavnillo*, parce qu'il en vient beaucoup de Tarente. Les autres parties forment la *thonine commune*; dépourvues de graisse et ayant peu de saveur, elles sont généralement abandonnées aux basses classes. L'huile de *thon* est utilisée dans la tannerie.

— Art culin. Ce poisson n'arrive presque jamais frais à Paris; mais nous le recevons en pâtés, ou mariné à l'huile vierge; on l'a surnommé le « veau des chartreux », parce qu'il a le goût et la blancheur du quadrupède dont on lui a appliqué le nom. « Il est très-profitable, dit Grimod de La Reynière à la Faculté, comme la source de beaucoup de digestions pénibles. »

— Pâté de *thon*. Préparez 2 kilogr. de *thon*; retirez peau et arêtes; préparez 1 kil. 500 de farce de merlan; foncez un moule; étendez une couche de farce au fond et mettez dessus des lames de *thon* de 0m.04 d'épaisseur; saupoudrez de sel épicé; étendez couche de farce et couche de *thon*, en alternant, jusqu'à ce que le pâté soit rempli. Couvrez.

— Bateau de *thon* mariné. Coupez le *thon* en lames que vous rangerez dans le bateau en chevalet les lames les unes sur les autres; mettez deux petits bouquets de câpres aux extrémités et deux au milieu; arrosez d'huile et servez.

— *Thon à la provençale*. Choisissez un tronçon de *thon* d'une épaisseur de trois ou quatre doigts, de préférence dans la partie du ventre; ratissez-le, enlevez le sang attaché à l'arête; lavez-le, essuyez-le avec soin, mettez le marinier un instant dans un plat de terre, avec huile d'olive, sel, poivre, persil en branches, thym, laurier et oignons coupés; pendant qu'il imprègne de cet assaisonnement, émincez sept ou huit oignons blancs, faites-les blanchir, égouttez-les sur un tamis; mettez-les dans une casserole sur le feu avec quelques cuillerées d'huile d'olive et un morceau de beurre frais. Quand ils commenceront à se colorer, mouillez-les de deux verres de vin blanc sec, ajoutez-y un bouquet garni, du thym, du laurier, du basilic, deux clous de girofle, un peu de sel, une gousse d'ail hachée, recouvrez rapidement votre morceau de *thon* d'un papier huilé ou beurré, et mettez-le sur cette sauce; activez l'ébullition et, dès qu'elle a lieu, couvrez la casserole; laissez mijoter une demi-heure avec feu dessus et dessous. Lorsque, au bout de ce temps, la cuisson est achevée, retirez le tronçon de *thon* de la casserole, ainsi que les oignons et tenez-les chauds séparément; passez la sauce, dégraissez-la, faites-la réduire et ajoutez-y deux ou trois cuillerées de sauce espagnole ou de sauce tomate, puis les oignons émincés et une cuillerée à bouche de câpres. Liez cette sauce, versez-la sur le *thon* dressé dans le plat.

— *Thon grillé*. Préparez un morceau de *thon*, comme il est dit ci-dessus, faites-le griller et servez-le sur une sauce quelconque, grasse ou maigre.

— *Thon mariné*. Le *thon* mariné, quoique indigeste, est d'une excellente ressource dans les moments où l'on est forcé d'improviser un repas. Voici par quel procédé on marine le *thon* dans les ménages : vous couperez le *thon* par tranches d'environ 0m.03 d'épaisseur, en choisissant de préférence les parties du corps de ce poisson qui sont comprises entre le ventre et la queue; vous mettez ces tranches dans une casserole, avec de bonne huile d'olive, dans laquelle il doit baigner; vous faites chauffer lentement jusqu'à l'ébullition; et dès les premiers bouillons vous jetez un peu de sel dans l'huile. Retirez aussitôt du fourneau et laissez refroidir le tout ensemble; après quoi, vous retirez le poisson de l'huile, vous le mettez dans des vases de verre et vous versez dessus de l'huile d'olive très-fine qui doit exactement recouvrir le poisson. Bouchez avec du liège et recouvrez avec du parchemin.

Disons en terminant que le *thon* frais, as-

sez peu estimé à Paris, se prépare comme l'esturgeon.

THONAIRE s. m. (to-nè-re — rad. *thon*). Pêche. Enceinte de filets dont on se sert pour pêcher le *thon* : *La pêche du thon se pratique de deux manières : à la thonnaire ou à la madrague*. (E. Bandement.) *Thonnaire de poste*. Celui qui est à poste fixe. *Thonnaire de courantille*. Celui qu'on laisse dériver.

THÔNES, bourg de la Haute-Savoie, arrond. d'Annecy, à 625 mètres d'altit., au confluent du Nom et du Fier, au pied d'une montagne d'où l'on découvre une belle vue; pop. aggl., 1,057 hab. — pop. tot., 2,770 hab. Marchés très-fréquentés.

THONIE s. m. (to-ni). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la tribu des érotyliens, dont l'espèce type habite la Colombie ou Nouvelle-Grenade.

THONINE s. f. (to-ni-ne — rad. *thon*). Ichtyol. Nom vulgaire de diverses espèces de thons.

— Comm. Chair de *thon* salé.

THONISSEN (Georges-François), économiste belge, né à Hasselt en 1817. Il se fit recevoir avocat, remplit d'abord diverses fonctions dans la magistrature et l'administration et fut nommé, en 1847, professeur de droit criminel à l'université catholique de Louvain. L'Académie des sciences morales et politiques l'a admis, en 1869, au nombre de ses membres correspondants. On lui doit les ouvrages suivants : *le Socialisme et ses promesses* (1850, 2 vol.); *le Socialisme dans le passé* (1851, 4 vol.); *le Socialisme depuis l'antiquité jusqu'à la constitution française du 14 janvier 1852* (1852, 2 vol.); *Principes d'économie politique* (1854); *Histoire de Léopold et de la Belgique sous son règne* (1857 et suiv.); *Léopold 1^{er}* (1860); *De la prépondérance nécessaire de la peine de mort* (Louvain, 1864, in-8°); *Etude sur l'histoire du droit criminel des peuples anciens* (Bruxelles, 1869, 2 vol. in-8°), etc.

THONON, ville de France (Haute-Savoie), ch.-l. d'arrond.; pop. aggl. 3,335 hab. — pop. tot. 5,272 hab. Elle se divise en haute et basse ville. La basse ville est baignée par le lac. On remarque dans la haute ville : l'église, le collège et l'hôtel de ville. De la terrasse, qui forme la plus agréable promenade de Thonon, on jouit d'une vue charmante sur le Léman et sur sa rive droite.

THOPHA s. m. (to-fa). Entom. Genre d'insectes hémiptères, de la famille des cicadens, formé aux dépens des cigales.

THOPHAIL (Abou-Bekr Ibn), philosophe arabe. V. IBN-THOFÉIL.

THOR (Lg), bourg et commune de France (Vaucluse), cant. de l'Isle, arrond. d'Avignon, sur la Sorgue; pop. aggl. 1,808 hab. — pop. tot. 3,678 hab. Ses environs sont très-fertiles; on y cultive surtout le mûrier et la garance. Le baron des Adrets s'empara du Thor en 1562. « Son église paroissiale, Sainte-Marie-du-Lac, dit M. Joanne, doit son nom à une statue de la Vierge qu'un taureau, si l'on en croit la tradition, fit découvrir dans un étang. C'est un monument historique, du style romano-byzantin, et l'un des mieux conservés du Midi. L'ogive et le plein cintre s'y trouvent mêlés. Le toit, peu incliné comme c'est l'usage dans le Midi, est formé de larges dalles juxtaposées; la voûte de la nef est ogivale; l'abside, hexagone à l'extérieur, est semi-circulaire à l'intérieur. Elle est ornée d'une arcature que supportent des colonnes octogones de pierre ou de marbre à chapiteaux romans. « Tout cela, dit M. Courtet, accuse au moins la fin du XI^e siècle. » Sur le chœur, au centre de l'édifice, s'élève une lanterne octogone, achevée seulement en 1834. »

THOR, dieu scandinave, fils aîné d'Odin et de Frigga. Il était surtout adoré en Norvège, où il avait plus de temples qu'Odin lui-même. C'est probablement le même dieu que le Taranis des Celtes et des Saxons, et nous verrons plus loin l'analogie que présente son nom avec le Mithras persan. Sa fête se célébrait au mois de janvier ou vers le solstice d'hiver, et s'appelait Juël ou Joul. Il est assez curieux que la fête chrétienne de Noël se soit célébrée à la même époque. Tous les neuf ans on lui sacrifiait des chevaux, des chiens et des coqs, quelquefois des hommes, mais rarement. Thor, après Odin, est le plus illustre des dieux scandinaves. On l'appelle *Asa Thor*, le seigneur Thor, ou *Ake Thor*, l'agile Thor. C'est le plus fort des dieux et des hommes. La fonction de lancer la foudre le fait passer pour la plus belliqueuse et la plus redoutable de toutes les divinités. C'est lui qui règne sur les airs, distribue les saisons, excite et apaise les tempêtes. On le regarde en général comme une divinité favorable aux hommes, comme celle qui les défendait contre les attaques des géants et des mauvais génies. Il les combattait et les poursuivait sans cesse. Comme il était le premier né du dieu suprême, la première et la principale intelligence issue de son union avec la matière, on en avait fait un médiateur entre Dieu et les hommes. Il est vraisemblable que plusieurs peuples l'ont aussi vénéré comme l'intelligence qui animait le soleil et le feu. Le culte des Perses avait à cet égard,

comme à bien d'autres, la plus grande confor-
 mité avec celui des peuples scandinaves.
 Les premiers disaient que la plus illustre des
 intelligences créées était celle qu'on servait
 sous le symbole du feu ou du soleil, dans le-
 quel elle résidait. Ils l'appelaient *Mithras*, ou
 le seigneur médiateur (le mot *as* signifie en-
 core seigneur en persan). Ils entretenaient,
 aussi bien que les Scandinaves, un feu sacré et
 perpétuel. Les Scythes, d'après Hérodote,
 adoraient cette divinité sous le nom de
Gaëto-Syrus, lequel signifie bon astre. Le
 royaume de Thor s'appelle Trudwanger. Il
 y possède un palais, Bilskeirnir, dans lequel
 il y a 540 salles. Le char de Thor est tiré par
 deux boucs ; il possède en outre trois choses
 précieuses. La première est une massue,
 nommée Mjölner, que les géants de la gelée
 et ceux des montagnes reconnaissent bien,
 car plus d'une fois le dieu a brisé, avec cet
 instrument redoutable, les têtes de leurs pè-
 res et de leurs parents. Le second joyau est
 ce qu'on nomme le baudrier de vaillance ;
 lorsqu'il le ceint, ses forces s'accroissent
 de moitié. Le troisième enfin, ce sont ses gants
 de fer, dont il ne peut se passer quand il
 veut prendre le manche de sa massue. Les
 aventures de ce dieu pendant ses nombreu-
 ses excursions rempliraient un volume. Nous
 nous bornerons à en rapporter les plus cu-
 rieuses et les plus répandues dans les tradi-
 tions des peuples scandinaves. Un jour, le
 dieu Thor partit avec Loke dans son char
 traîné par deux boucs, et, le soir étant venu,
 ils allèrent loger chez un paysan. Le dieu
 Thor tua aussitôt ses deux boucs et, les ayant
 écorchés, les mit cuire. Quand cela fut fait,
 il se mit à table pour souper et invita le
 paysan et ses enfants à manger avec lui ; le
 fils de son hôte se nommait Tialfe et sa fille
 Raska. Thor leur recommanda de jeter tous
 les os dans les peaux de ces boucs, qu'il tenait
 étendues près de la table ; mais le jeune
 Tialfe, pour avoir de la moelle, rompit avec
 son couteau l'os d'une jambe d'un des boucs.
 Après avoir passé la nuit dans ce lieu, Thor
 se leva de grand matin, et, s'étant habillé,
 il brandit sa massue ; il ne l'eut pas plus tôt
 fait, que les deux boucs reprirent leur forme,
 mais l'un d'eux boitait d'une jambe de der-
 rière. A cette vue, le dieu ne douta pas que
 le paysan ou quelqu'un de sa maison n'eût
 manié trop rudement les os de ses boucs ; ir-
 rité de cette imprudence, il fronce les sour-
 cils, tourne les yeux, empoigne sa massue et
 la serre avec tant de force que les jointu-
 res de ses doigts blanchissent. Le paysan
 tremblant craignait d'être terrassé d'un seul
 de ses regards ; ses enfants se joignent à lui
 pour supplier Thor de leur pardonner, lui of-
 frant tous leurs biens. Enfin, touché de leur
 repentir, il s'apaisa et se contenta d'emmen-
 ner avec lui Tialfe et Raska. Il se mit en
 route pour le pays des géants et, étant arrivé
 au bord de la mer, il la traversa à la nage,
 accompagné de Tialfe, de Raska et de Loke.
 Le premier était un excellent coureur et por-
 tait la valise de Thor. Quand ils eurent fait
 quelques pas, ils trouvèrent une vaste plaine
 dans laquelle il y avait une grande disette de vi-
 vres. Comme la nuit s'approchait, ils cher-
 chèrent de tous côtés un endroit où ils pour-
 raient se reposer, et ils trouvèrent enfin dans
 les ténèbres la demeure d'un géant. Ce fut
 là qu'ils résolurent de passer la nuit ; mais,
 vers le milieu de la nuit, ils sentirent un
 grand tremblement de terre qui secouait vi-
 olamment toute la maison. Thor se leva et ap-
 pela ses compagnons pour chercher avec eux
 quelque asile ; ils trouvèrent à main droite
 une chambre voisine, dans laquelle ils entre-
 rent. Mais Thor, se tenant à la porte pendant
 que les autres, frappés de crainte, se ca-
 chaient au fond de leur retraite, s'arma de
 sa massue pour se défendre à tout événe-
 ment. Cependant on entendait un terrible
 bruit, et le matin étant venu, Thor sortit et
 aperçut près de lui un homme qui était pro-
 digieusement grand et ronflait de toutes ses
 forces. Thor comprit que c'était là le bruit
 qu'il avait entendu pendant la nuit. Aussitôt
 il prit sa vaillante ceinture ; mais le géant
 s'étant éveillé, Thor effrayé n'osa plus lui
 lancer sa massue et se contenta de lui de-
 mander son nom : « Je m'appelle Skrymner,
 répondit l'autre ; pour moi, je n'ai pas besoin
 de te demander si tu es le dieu Thor et si tu
 ne m'as pas pris mon gant. » En même temps
 il étendit sa main pour le reprendre, et Thor
 s'aperçut alors que cette maison où ils avaient
 passé la nuit était ce gant même et la cham-
 bre un des doigts du gant. Là-dessus, Skrym-
 ner lui demanda s'il ne voyageait pas en com-
 pagnie, et, sur la réponse affirmative de
 Thor, le géant prit sa valise et en tira de
 quoi manger. Thor en ayant fait autant avec
 ses compagnons, Skrymner voulut joindre
 les deux valises, et, les mettant sur son
 épaule, il commença à marcher à grands pas.
 Le soir, quand ils furent arrivés, le géant
 alla se coucher sous un chêne, montrant à
 Thor le lieu où il voulait dormir et lui disant
 de prendre à manger dans la valise. En même
 temps, il se mit à ronfler fortement. Thor,
 ayant voulu ouvrir la valise, ne put jamais
 défaire un seul nœud ; aussi, prenant de dé-
 pit sa massue, il la lança à la tête du géant.
 Celui-ci s'éveillant demanda quelle feuille lui
 était tombée sur la tête et ce que cela pou-
 vait être. Thor fit semblant de vouloir aller
 dormir sous un autre chêne ; mais, vers mi-

xv.

nuit, entendant ronfler de nouveau Skrym-
 ner, il prend sa massue et la lui enfonce par
 derrière dans la tête. Le géant s'éveille et
 demande à Thor s'il lui est tombé quelque
 grain de poussière sur la tête, et pourquoi il
 ne dort pas. Thor répond qu'il va s'endormir.
 Mais, un moment après, résolu de porter à
 son ennemi un troisième coup, il recueille
 toutes ses forces et lui lance sa massue dans
 la joue avec tant de violence qu'elle s'y en-
 fonce jusqu'au manche. Skrymner se réveille
 de nouveau et, portant la main à sa joue,
 dit : « Y a-t-il des oiseaux perchés sur cet
 arbre ? Il me semble qu'il est tombé une plume
 sur moi ; » puis il ajouta : « Pourquoi veilles-
 tu, Thor ? Je crois qu'il est temps de nous
 lever et de nous habiller. Vous n'avez pas
 beaucoup de chemin à faire encore pour ar-
 river à la ville qu'on nomme Ulgard ; je vous
 ai entendus vous dire à l'oreille les uns aux
 autres que j'étais d'une bien grande taille,
 mais vous en verrez là de bien plus grande,
 que moi. C'est pourquoi je vous conseille,
 quand vous y serez arrivés, de ne pas trop
 vous vanter, car on ne souffre pas volontiers
 dans cet endroit-là de petits hommes comme
 vous ; je crois même que ce que vous auriez
 de mieux à faire serait de vous en retourner ;
 cependant, si vous persistez dans votre ré-
 solution, prenez votre route à l'Orient ; pour
 moi, mon chemin me mène au Nord. » Là-
 dessus, il mit la valise sur son dos et entra
 dans une forêt. Le dieu Thor continua sa
 route avec ses compagnons, et aperçut,
 comme il était près de midi, une ville située
 au milieu d'une vaste campagne. Cette ville
 était si élevée qu'il ne pouvait la voir sans
 renverser la tête sur les épaules. La porte
 était fermée par une grille que Thor ne put
 jamais ouvrir, mais lui et ses compagnons
 passèrent à travers les barreaux. Etant en-
 trés, ils virent un grand palais et des hom-
 mes d'une taille prodigieuse. On les mena
 devant le roi, Ulgard-Loke, qui, les ayant
 regardés, se mit à rire en tordant la bouche
 de fort mauvaise grâce. « Il est trop tard,
 dit-il, pour vous interroger sur le long
 voyage que vous avez fait ; cependant, si je
 ne me trompe, ce petit homme que je vois
 là doit être Thor ; peut-être est-il plus grand
 qu'il ne me paraît ; mais, pour m'en assurer,
 voyons un peu quels sont les arts dans les-
 quels tu te distingues, toi et tes compagnons ;
 car personne ne peut rester ici à moins qu'il
 n'entende quelque art et qu'il n'y excelle même
 par-dessus tous les autres hommes. » Loke
 dit alors que son art était de manger plus
 que personne au monde et qu'il était prêt à
 soutenir un défi dans ce genre d'escrime. Le
 roi voulut le mettre à l'épreuve, et, ayant
 fait venir un de ses courtisans, appelé Loge
 (le feu), on plaça sur le parquet un baquet
 plein de viande, et les deux champions se
 mirent aussitôt à dévorer ces viandes avec
 tant de vitesse qu'ils se rencontrèrent bientôt
 au milieu du baquet et furent obligés de s'ar-
 rêter. Mais Loke n'avait mangé de sa por-
 tion que la chair seulement, tandis que l'autre
 avait dévoré et la chair et les os. Tout
 le monde jugea donc que Loke était vaincu.
 Le roi demanda alors quel tour savait
 faire ce jeune homme qui était avec Thor.
 Tialfe répondit qu'il disputait avec l'im-
 porte qui le prix de la course en patins. Le
 roi dit que c'était là un très-beau talent,
 mais qu'il lui fallait user de diligence s'il
 voulait demeurer vainqueur. Il conduisit
 Tialfe dans une plaine et désigna un jeune
 homme appelé Hugo (l'esprit ou la pensée),
 pour disputer le prix de la course avec lui.
 Mais ce Hugo devança tellement Tialfe qu'en
 revenant au but d'où ils étaient partis il le
 rencontra encore face à face. Ils tentèrent
 une seconde course, et Tialfe n'était plus
 qu'à une portée de trait du but quand Hugo
 y arriva. Ils coururent une troisième fois, mais
 Hugo avait déjà touché la borne lorsque
 Tialfe n'était pas encore à moitié chemin.
 Là-dessus, tous ceux qui étaient présents
 s'écrièrent que c'était assez s'essayer dans
 cet exercice-là.

Le roi demanda enfin à Thor dans quel art
 il voulait faire preuve de son habileté si re-
 nommée. Thor répondit qu'il voulait disputer
 avec quelqu'un de sa cour à qui boirait le
 mieux. Le roi y ayant consenti, il fit cher-
 cher une grande corne dans laquelle les cour-
 tisans étaient obligés de boire lorsqu'ils
 avaient commis quelque infraction au céré-
 monial de la cour. L'échanson la remplit et
 la présenta à Thor, pendant que le roi lui
 disait : « Lorsqu'un homme boit bien, il doit
 vider cette corne d'un seul coup ; quelques-
 uns le font en deux, mais il n'y a point de si
 petit buveur qui ne la vide en trois fois. » Thor
 considéra cette corne et ne fut étonné que de
 sa longueur ; cependant, comme il avait ex-
 trêmement soif, il se mit à boire avec force
 et aussi longtemps qu'il le put sans reprendre
 son souffle, afin de ne pas être obligé d'y re-
 venir une seconde fois ; mais quand il eut
 éloigné la coupe de sa bouche pour regarder
 dedans, à peine s'aperçut-il que la boisson eût
 diminué. S'étant remis à boire de toutes ses
 forces, il n'avança pas plus que la première
 fois ; enfin, plein de colère, il l'approcha en-
 core de ses lèvres la corne et fit les plus
 grands efforts pour la vider entièrement.
 Mais il trouva que la liqueur s'était à peine
 un peu abaissée ; aussi, ne voulant plus es-
 sayer, il rendit la corne. « On voit bien, lui
 dit le roi, que tu n'es pas si vaillant que nous

l'avons cru ; mais veux-tu faire encore de nou-
 velles tentatives ? — Certainement, dit Thor,
 des coups comme ceux que j'ai bus ne se-
 raient pas réputés petits parmi les dieux ;
 mais quel jeu voulez-vous me proposer ? — Il
 y a ici un jeu de peu d'importance auquel
 nous exerçons les enfants, lui répondit le roi ;
 il consiste à lever de terre mon chat, et je ne
 t'en parlerais pas si je ne m'étais aperçu que
 tu n'es pas tel que l'on te disais être. » En
 même temps un grand chat, couleur de fer,
 sauta dans la salle. Thor s'approcha et lui
 passa la main sous le ventre en le soulevant
 de toutes ses forces, mais le chat courba le
 dos et ne leva jamais qu'une seule patte. « Le
 succès, dit le roi, a été tel que je le prévoyais ;
 le chat est grand, mais Thor est petit en com-
 paraison des hommes d'ici. — Si je suis petit,
 répliqua Thor, faites paraître quelqu'un avec
 qui je puisse lutter. » Le roi regarda de tous
 les côtés et dit : « Je ne vois ici personne qui
 ne regarde au-dessous de lui d'entrer en lice
 avec moi, mais qu'on fasse venir ma nourrice
 Hela (la Mort) pour lutter avec le dieu Thor ;
 elle en a terrassé de plus forts que lui. » Au
 moment même, une vieille édentée entra dans
 la salle et lutta avec Thor ; mais, après que
 de part et d'autre ils se furent portés de
 grands coups et qu'ils eurent longtemps et
 vigoureusement combattu, Thor tomba sur
 un genou, et le roi, s'approchant, leur ordonna
 de finir, ajoutant qu'il n'y avait plus dans sa
 cour personne à qui on pût honnêtement pro-
 poser de se battre avec lui. Thor passa la
 nuit dans ce lieu avec ses compagnons, puis
 le lendemain, de grand matin, il se prépara à
 partir ; mais le roi le fit appeler et lui donna
 un magnifique festin, après lequel il accom-
 pagna Thor hors de la ville. Comme ils étaient
 prêts à se dire adieu, le roi demanda à Thor
 ce qu'il pensait du succès de son voyage.
 Thor répondit qu'il sortait de chez lui hon-
 teux et mécontent. « Il faut donc, dit le roi,
 que je vous découvre à présent la vérité,
 puisque vous êtes hors de notre ville, dans
 laquelle vous ne rentrerez jamais tant que je
 vivrai et que je régnerai. Je vous assure bien
 aussi que, si j'avais pu prévoir que vous eus-
 siez tant de force, je ne vous y eusse point
 laissé entrer ; mais je vous ai enchanté par
 mes prestiges d'abord dans la forêt où je vins
 au-devant de vous, car vous ne pûtes défaire
 la valise parce que c'était moi qui l'avais fer-
 mée avec une chaîne magique. Ensuite vous
 voulûtes me frapper trois fois avec votre
 massue ; le premier coup, quoique léger, eût
 suffi pour me terrasser ; mais lorsque vous
 serez sorti d'ici, vous trouverez un très-grand
 rocher, dans lequel il y a trois vallées de
 forme carrée, et l'une d'elles extrêmement
 profonde : ce sont les endroits que votre mas-
 sue a frappés, parce que je me cachais alors
 derrière un rocher que vous ne pouviez voir.
 J'ai usé des mêmes prestiges dans les com-
 bats que vous avez soutenus contre les gens
 de ma cour. Dans le premier, Loke a dévoré
 comme un affamé toute sa portion, mais Loge,
 son adversaire, était un feu dévorant qui eût
 bientôt consumé et les viandes et les os et le
 baquet même. Hugo, qui a disputé le prix de
 la course contre Tialfe, était mon esprit, et il
 n'était pas possible que Tialfe pût l'égalier en
 rapidité. Quand vous avez voulu vider la
 corne, vous avez fait, sur ma foi, une mer-
 veille que je ne pourrais pas croire si je ne
 l'avais vue ; car un des bouts de la corne s'é-
 tendait jusqu'à la mer, ce dont vous ne vous
 êtes pas aperçu ; et quand vous irez pour la
 première fois au bord de la mer, vous verrez
 combien elle a diminué. Vous n'avez pas fait
 un moindre miracle en soulevant le chat, et
 pour vous parler vrai, quand nous avons vu
 qu'une de ses pattes quittait la terre, nous
 avons tous été extrêmement surpris et ef-
 frayés, car ce qui vous paraissait un chat
 était en effet le grand serpent de Midgard,
 l'ormoungoudour, qui environne toute la terre
 de ses replis, et un moment, tant votre main
 en l'élevant s'est approchée du ciel, il était
 à peine assez long pour que sa queue et sa
 tête touchassent encore la terre. A l'égard
 de votre lutte avec une vieille, il est bien
 étonnant qu'elle ne vous ait fait tomber que
 sur un genou, car c'est contre la Mort que
 vous avez combattu ; et il n'y a personne
 qu'elle n'abatte à la fin. Mais à présent, puis-
 que nous allons nous quitter, je vous déclare
 que, si vous voulez revenir vers moi, je me
 défendrai encore par d'autres prestiges, en
 sorte que vous ne pourrez jamais rien contre
 moi. » Comme il disait ces mots, Thor indigné
 prit sa massue et voulut la lancer sur le roi ;
 mais celui-ci disparut, et le dieu, ayant voulu
 retourner vers la ville pour la détruire, ne
 trouva plus que de vastes campagnes cou-
 vertes de verdure. Après cette aventure, il
 revint dans son palais.

On a voulu tenter un rapprochement en-
 tre Hercule et Thor à propos de ces luttes
 gigantesques et de ces travaux héroïques ;
 mais il est plus simple de s'en rapporter à la
 religion persane, d'où Odin et avec lui tous
 les Ases sont sortis, pour trouver la véritable
 origine de ces fictions. La mythologie grec-
 que et la mythologie romaine n'ont en géné-
 ral rien de commun avec les traditions reli-
 gieuses du Nord. Dans toute la théodicée des
 peuples scandinaves, tout aussi bien que dans
 les dogmes orientaux, domine le principe de
 l'éternelle lutte du bien et du mal. Chaque
 peuple y a ajouté sa couleur locale, on dirait
 presque le goût du terroir. C'est ainsi qu'on

remarque dans l'histoire précédente un com-
 bat qui s'engage à qui mangera ou boira le
 plus, à qui courra le plus vite sur la glace, etc.
 Le patin et la corne dénotent tout aussitôt la
 latitude sous laquelle l'histoire a été inven-
 tée, mais le fond oriental se retrouve dans
 cette lutte que Thor soutient avec la Mort, à
 laquelle il paye même un tribut passager en
 tombant sur un genou. A chaque instant, on
 raconte dans l'*Edda* comment Thor brise la
 tête des géants, et l'une des plus marquantes
 parmi ses aventures est celle où, les géants
 ayant voulu lui voler son Mjölner, il s'introduit
 chez eux sous les habits et la figure de
 Freya et détruit, dans un festin qu'on lui of-
 fre, Thrym et toute sa race. Dans toutes ses
 luttes, on trouve cette trace de l'antagonisme
 perpétuel du bien et du mal. La plus sail-
 lante de ces luttes est celle qu'il soutint avec
 le serpent l'ormoungoudour.

Thor avait résolu d'attaquer le grand ser-
 pent s'il en trouvait l'occasion. Il partit donc
 d'Asgard sous la forme d'un jeune garçon
 pour se rendre auprès du géant Hymer et
 pria celui-ci de lui permettre de monter avec
 lui sur sa barque quand il irait pêcher. Le
 géant lui répondit qu'un petit garçon ne pou-
 vait lui servir de rien et qu'il mourrait de
 froid lorsque, suivant sa coutume, il aurait
 gagné la haute mer. Thor répondit qu'il ne
 craignait rien et lui demanda ce qu'il voulait
 employer pour amorce. Hymer lui dit de cher-
 cher lui-même quelque chose. Thor s'appro-
 cha alors d'un troupeau de bœufs qui appar-
 tenait au géant, et, prenant un de ces ani-
 maux, il lui arracha la tête de sa main, puis
 retournant à la barque où était Hymer, il se
 plaça au milieu, faisant mouvoir deux rames
 à la fois. Hymer voyait avec surprise com-
 bien Thor faisait avancer rapidement la bar-
 que et lui fit observer que, s'ils s'éloignaient
 davantage des côtes, ils ne seraient pas en
 sûreté contre le grand serpent. Thor s'ob-
 stina et ne voulut s'arrêter que bien au large ;
 alors tirant une ligne à pêcher très-forte, il
 y attacha la tête du bœuf et la jeta dans la
 mer. L'appât ayant gagné le fond, le serpent
 se précipita sur cette proie, mais l'humu-
 con lui resta enfoncé dans le palais. Aussitôt
 le douleur l'ayant fait remuer avec force,
 Thor fut obligé de se cramponner des deux
 mains aux chevilles qui soutiennent les ra-
 mes ; mais l'effort qu'il fit de tout son corps
 fut cause que ses pieds percèrent la barque
 et allèrent jusqu'au fond de la mer, tandis que
 de ses mains il tirait avec violence le serpent
 sur son bord. Le dieu lança des regards ter-
 ribles, tandis que le monstre vomissait des
 flots de poison contre lui. Le géant Hymer
 voyant avec effroi que l'eau entraît de tous
 côtés dans sa barque, coupa de son couteau
 la corde de la ligne, pendant que Thor allait
 frapper le serpent avec sa massue. Le mon-
 stre retomba dans le fond de la mer, pour ne
 plus sortir qu'au *Ragnarök* (v. ce mot), où
 crépuscule des dieux, et Thor tua le géant
 d'un coup de poing et regagna la rive à la
 nage.

L'*Edda* raconte enfin comment Thor, quand
 la fin du monde arrive et que le serpent mar-
 che dans les rangs des ennemis des Ases, à
 côté du loup Fenris et du chien Garm, tue le
 monstre, mais tombe lui-même asphyxié par
 les flots de poison que la bête a vomis contre
 lui. De son épouse Sif, Thor avait eu un fils.
 De la géante Jarnsaxa, il en eut deux autres,
 Mode et Magour, qui survivent au grand ca-
 tacle et, après la régénération du monde,
 se retrouvent avec Balder et plusieurs autres
 élus dans les plaines verdoyantes d'Ida.

THORA s. f. (to-ra). Bot. Espèce de ren-
 noncule très-vénéneuse.

THORACANTHE s. m. (to-ra-kan-té — du
gr. thorax, poitrine ; *akantia*, épine). Entom.
 Genre d'insectes hyménoptères, de la tribu
 des chalcidides, comprenant plusieurs espè-
 ces, toutes américaines.

THORACENTE s. f. (to-ra-san-té-ze —
 du *gr. thorax*, poitrine ; *kentein*, percer). Chir.
 Opération qui consiste à pratiquer une ou-
 verture à travers les parois du thorax, pour
 donner issue à un épanchement séreux ou
 séro-purulent qui se trouve dans la cavité
 pleurale.

— Encycl. Quand un épanchement aigu
 emplit la totalité de la cavité pleurale et oc-
 casionne du côté de la respiration des acci-
 dents d'orthopnée, de suffocation, d'asphyxie
 tels que la vie du malade soit en danger, il
 faut pratiquer la *thoracente*. Comme cette
 opération est grave, il ne faut l'entreprendre
 qu'avec une grande circonspection et après
 avoir soigneusement pesé les raisons déter-
 minantes. La *thoracente* convient dans la
 pleurésie sans fièvre, appelée aussi hydro-
 thorax aigu ; dans la seconde période de la
 pleurésie inflammatoire, quand tout l'appa-
 reil fébrile est tombé et qu'il ne reste plus
 que l'épanchement, et enfin dans tous les
 épanchements considérables de la plèvre. Le
 lieu choisi pour pratiquer la ponction est en
 général le septième espace intercostal, en
 comptant de haut en bas et à 0m,03 ou 0m,05
 du bord externe du muscle grand pectoral.
 Le malade doit être penché sur le bord du lit
 et maintenu du côté opposé à celui où doit
 se faire la ponction par un aide qui l'empê-
 che de fuir devant la pointe de l'instrument.
 Ce dernier est habituellement une canule du
 volume d'une plume d'oie et pourvue d'un

tube en baudruche. On pratique l'opération en deux temps. Dans le premier, on fait avec la lancette une incision à la peau, un peu au-dessous du point où l'on veut ponctionner. Cette incision préalable a pour but de rendre la ponction plus facile et plus régulière, car la pointe de l'instrument a ainsi moins de chance de dévier, et de plus, comme cette incision est seule douloureuse, on n'a plus à redouter de la part du malade un mouvement qui compromettrait l'opération. Dans le second temps, l'aide tire un peu la peau en haut, et l'opérateur, plaçant l'index de la main gauche sur le bord supérieur de la huitième côte, fait glisser sur ce doigt le trocart introduit dans la plaie, puis, rasant exactement le bord supérieur de la côte, il enfonce brusquement l'instrument dans la poitrine. Une sensation de résistance vaincue, une mobilité spéciale de l'instrument font savoir qu'il a bien pénétré au centre du foyer purulent. Il importe d'opérer énergiquement, parce qu'autrement la pointe de l'instrument pourrait pousser une fausse membrane sans la percer et ne pas atteindre le but.

THORACHIQUE adj. (to-ra-chi-ke — rad. *thorax*). Anat. Syn. de **THORACIQUE**, d'après l'Académie. Mais personne ne se sert de cet étrange barbarisme.

THORACICO-ABDOMINAL, ALE adj. (to-ra-si-ko-a-bdo-mi-nal — de *thoracique*, et de *abdominal*). Anat. Qui appartient au thorax et à l'abdomen.

THORACIS s. m. (to-ra-si-de — rad. *thorax*). Crust. Partie antérieure du corps des crustacés.

THORACIQUE adj. (to-ra-si-ke — rad. *thorax*). Anat. Qui appartient, qui a rapport au thorax, à la poitrine : *Cavité thoracique*. || *Canal thoracique*, Tronc lymphatique formé par la réunion des vaisseaux lymphatiques d'une grande partie du corps. || *Membres thoraciques*, Nom donné aux deux membres supérieurs, parce qu'ils s'articulent avec les vertèbres supérieures et latérales du thorax. || *Viscères thoraciques*, Ceux qui, comme le cœur, les poumons, le thymus et les gros vaisseaux, sont contenus dans le thorax.

— s. m. pl. Ichtyol. Classe de poissons osseux, caractérisés par des nageoires ventrales, placées bien au-dessous des pectorales.

— *Encycl. Artères thoraciques*. Elles sont au nombre de trois. La *thoracique supérieure*, branche de l'acromio-thoracique, passe entre le grand et le petit pectoral, se distribue à ces deux muscles et fournit des rameaux à la mamelle et aux téguments. La *thoracique inférieure*, encore nommée mammaire externe, naît de la sous-clavière, descend le long des parois latérales du thorax et se termine au niveau du sixième espace intercostal, après avoir envoyé des ramifications aux muscles grand et petit pectoral, au grand dentelé, au sous-scapulaire, aux intercostaux et aux téguments de cette région. La *thoracique interne* est plus connue sous le nom de mammaire interne. V. ce mot.

— *Canal thoracique*. C'est un gros tronc lymphatique formé par la réunion successive de tous les vaisseaux lymphatiques des membres pelviens, de l'abdomen, du membre supérieur gauche, du côté gauche de la tête, du cou et du thorax. Il s'étend de la troisième vertèbre lombaire, où il commence, jusqu'au confluent des veines jugulaire et sous-clavière gauche, où il se termine. Il présente immédiatement au-dessous du diaphragme une dilatation en ampoule, connue sous le nom de citerne ou réservoir de Pecquet. Dans tout le reste de son parcours, son volume est presque le même. Dans l'abdomen, il est situé au devant de la colonne rachidienne; dans le thorax, il est un peu à droite de la ligne médiane, entre la veine azygos et l'aorte. Avant de s'aboucher avec la sous-clavière gauche, il se recourbe en crosse et se bifurque quelquefois.

THORACOCENTÈSE s. f. (to-ra-ko-san-tè-ze). Chir. Forme régulière, mais peu usitée, du mot **THORACENTÈSE**.

THORACODIDYME s. m. (to-ra-ko-di-di-me — du gr. *thorax*, poitrine; *didymos*, jumeau). Tératol. Monstre double, formé de deux individus soudés par le thorax.

THORACODYNIE s. f. (to-ra-ko-di-ni — du gr. *thorax*, poitrine; *odyné*, douleur). Méd. Douleur de poitrine.

THORACODYNIQUE adj. (to-ra-ko-di-ni-ke — rad. *thoracodynie*). Méd. Qui se rapporte à la thoracodynie.

THORACOPHORE s. m. (to-ra-ko-fo-re — du gr. *thorax*, cuirasse; *phoros*, qui porte). Entom. Genre d'insectes coléoptères hétéromères, de la tribu des hélopiens ou des adéliades, comprenant une dizaine d'espèces, dont le type habite l'Australie.

THORACOSCOPIE s. f. (to-ra-ko-sko-pi — du gr. *thorax*, poitrine; *skopé*, j'examine). Méd. Exploration de la cavité thoracique.

THORACOSCOPIQUE adj. (to-ra-ko-sko-pi-ke — rad. *thoracoscopie*). Méd. Qui appartient à la thoracoscopie : *Procédés thoracoscopiques*.

THORACOSPERME s. m. (to-ra-ko-spér-me — du gr. *thorax*, cuirasse; *sperma*, graine). Bot. Syn. de *SIMONCHILIS*, genre d'éricinées.

THORADELPHIE s. m. (to-ra-dél-fe — du gr. *thorax*, poitrine; *adelphos*, frère). Tératol. Monstre formé de deux corps soudés supérieurement en un seul, depuis l'ombilic.

THORAISE, village du Doubs, cant. de Boussières, arrond. et à 13 kilom. de Besançon, sur la rive gauche du Doubs et sur le canal du Rhône au Rhin, au pied d'une colline. On y remarque la galerie souterraine percée dans la colline pour le passage du canal, longue de 165 mètres et entièrement voûtée en pierre.

THORALE adj. (to-ra-le). Anat. S'est dit de la ligne qui traverse la paume de la main et que l'on appelait aussi **LIGNE MENSALÉ** ou **LIGNE DE VENUS**.

THORAME-BASSE, village des Basses-Alpes, arrond. et à 32 kilom. de Digne, près de la rive gauche du torrent de Cisolles; 808 hab. Aux environs se montre la vieille tour carrée de Château-Garnier.

THORASÈNE s. f. (to-ra-sè-ne). Entom. Genre d'insectes diptères, de la famille des notacanthès, tribu des stratiomydes, dont l'unique espèce est étrangère à l'Europe.

THORAX s. m. (to-ra-kse — mot gr.). Anat. Cavité qui contient les principaux organes de la circulation et de la respiration. || Nom donné à la poitrine des insectes, des arachnides et des crustacés : *Dans les animaux articulés, on a appelé THORAX la région qui vient immédiatement après la tête.* (Laur.)

— Moll. Nom vulgaire de la porcelaine monnaie.

— *Encycl. Anat.* Le *thorax* est, chez l'homme et chez les animaux supérieurs, une vaste cavité, de forme conoïde, circonscrite postérieurement par les vertèbres, latéralement par les omoplates, les côtes et les muscles intercostaux, antérieurement par le sternum; bornée en haut par la clavicule et en bas par le diaphragme. Les côtes et le sternum en font une espèce de cage destinée à loger et à protéger les principaux organes de la respiration et de la circulation, les poumons et le cœur. Il occupe la partie supérieure du tronc. Ses limites, bien tranchées supérieurement, n'ont, en bas, d'autre démarcation que la cloison musculieuse qui le sépare de la cavité abdominale. Le développement considérable du *thorax* indique une constitution vigoureuse, des poumons puissants, une respiration et une circulation actives et, partant, de grandes forces musculaires. Comme il est destiné à remplir les doubles fonctions de boîte protectrice et de soufflet, il est à la fois résistant et dilatable. Dépouillé des parties molles qui l'entourent, il a la forme d'un cône dont la base regarde en bas et le sommet en haut. Il ne contient pas seulement les viscères thoraciques, mais aussi quelques organes abdominaux immédiatement sous-diaphragmatiques. La paroi antérieure ou sternale de sa charpente a environ 0m,12 de hauteur; sa paroi postérieure a 0m,27 et ses parois latérales 0m,34, de telle sorte que la poitrine se trouve limitée en bas par un plan curviligne qui, partant de l'extrémité inférieure du sternum, irait se terminer en arrière aux dernières côtes. La distance de la colonne vertébrale au sternum est, en haut, de 0m,06 environ et, en bas, de 0m,15. Quant au diamètre transversal, il a supérieurement 0m,099 et inférieurement 0m,26.

Au reste, la forme du *thorax* varie beaucoup suivant les individus, leur sexe et leur âge. Chez les phthisiques, la poitrine est généralement longue et étroite, ce qui explique la saillie habituelle de leurs omoplates; chez les emphysémateux asthmatiques, le *thorax* est, par contre, bombé. Il peut se trouver déformé par le rachitisme, par les progrès de l'âge, par les maladies du cœur et des poumons, surtout par la pleurésie, et enfin par l'usage d'un corset trop serré.

La surface extérieure du *thorax* présente à considérer : en avant, la face cutanée du sternum, la série des cartilages costaux avec leurs articulations sternales et costales; sur les côtés on peut remarquer l'espèce de grill curviligne et convexe formé par les côtes et les espaces intercostaux. En arrière on trouve sur la ligne médiane les apophyses épineuses des vertèbres dorsales, les apophyses transverses dorsales et les angles costaux postérieurs. La surface intérieure du *thorax* présente en arrière la saillie considérable formée par la colonne vertébrale et de chaque côté des deux gouttières pulmonaires. Son sommet est tronqué pour laisser passer la trachée-artère, l'œsophage, le canal thoracique, plusieurs veines et artères très-importantes, le sommet des poumons et quelques muscles du cou. La circonférence inférieure du *thorax*, fortement échancrée en avant, au-dessous de l'appendice xiphôide du sternum, répond à des insertions musculaires très-nombreuses.

— *Art vétér.* Chez les quadrupèdes domestiques, la cavité thoracique, considérée dans son ensemble, représente un cône creux, couché horizontalement, déprimé d'un côté à

l'autre, surtout en avant vers son sommet, et dont la base, formée par le diaphragme, se trouve coupée obliquement, par suite de la direction de ce dernier muscle. En vertu de cette disposition, le diamètre antéro-postérieur du *thorax* est une fois plus grand en haut qu'en bas.

On divise la surface inférieure de la cavité thoracique en six régions : une supérieure, une inférieure, deux latérales, une base et un sommet. La région supérieure présente, sur la ligne médiane, une forte saillie qui est formée par les corps vertébraux et, latéralement, deux gouttières profondes dites vertébro-costales. Ces gouttières, plus larges en arrière qu'en avant, sont formées par l'extrémité supérieure des arcs costaux; elles logent le bord supérieur des lobes pulmonaires. Quant à la saillie médiane, elle se trouve comprise entre ces deux lobes. Couverte en avant par l'extrémité postérieure du muscle long du cou, cette saillie répond, dans le reste de son étendue, à l'aorte postérieure, au canal thoracique, à la veine azygos. De chaque côté, on voit les cordons sous-dorsaux du grand sympathique. La région inférieure, beaucoup moins étendue en longueur que la précédente, est aussi plus étroite en avant qu'en arrière. Elle a pour base la face supérieure du sternum, les cartilages sternaux et le muscle triangulaire. Elle donne attache, en arrière, au péricarde, membrane fibreuse qui contient le cœur. Les régions latérales, plus étendues que les deux premières, sont concaves sur leurs deux diamètres. Elles sont constituées par la face interne des côtes et les muscles intercostaux profonds, et répondent à la face externe du poumon. La base, ou région postérieure, formée par la face convexe du diaphragme, est circonscrite, sur son contour extérieur, par le cercle des cartilages sternaux et par la dernière côte. On y remarque trois ouvertures qui traversent le diaphragme. Le sommet ou l'entrée du *thorax* représente une ouverture ovale, allongée verticalement, comprise entre les deux premières côtes et le muscle long du cou, ouverture en partie fermée par un paquet de ganglions lymphatiques et qui livre passage à la trachée, à l'œsophage, aux artères axillaires et carotides, à la veine cave antérieure, aux nerfs pneumogastriques, grand sympathique, laryngés inférieurs et diaphragmatiques.

Comme l'abdomen, la cavité thoracique est tapissée par deux membranes sereuses désignées sous le nom de plèvres. Ces membranes forment deux sacs adossés l'un à l'autre dans le plan médian et forment ainsi une cloison qui porte le nom de médiastin, divisant la cavité thoracique en deux compartiments latéraux. Chaque plèvre tapisse donc une des parois externes ou costales du *thorax* et la moitié correspondante de la paroi diaphragmatique; elle se replie ensuite dans le plan vertical et antéro-postérieur de la cavité pour concourir à la formation de la cloison médiastine, d'où elle se porte sur le poumon; disposition qui montre quatre portions dans la plèvre, savoir : une costale, une diaphragmatique, une médiastine, représentant dans leur ensemble le feuillet pariétal de la membrane et une pulmonaire ou viscérale. La plèvre costale est appliquée sur la face interne des côtes et des muscles intercostaux internes. Elle est doublée d'une lame de tissu jaune élastique sur sa face adhérente, au niveau de chaque espace intercostal, et répond, par sa face libre, au plan externe du poumon, avec lequel elle ne contracte à l'état normal aucune adhérence. Elle se continue en arrière avec la plèvre diaphragmatique, en avant, en haut et en bas, avec la plèvre médiastine. La plèvre diaphragmatique est lâchement unie à la portion charnue du muscle, mais d'une manière plus serrée sur la portion aponeurotique. Elle est en rapport, par sa face libre, avec la base du poumon, et se confond avec le médiastin par la partie interne de sa périphérie. La plèvre médiastine s'adosse, par sa face adhérente, contre celle du côté opposé et produit ainsi la cloison médiane qui sépare en deux la cavité thoracique. En anatomie vétérinaire, on appelle médiastin antérieur la partie de la cloison qui est en avant du cœur compris entre cette cloison, et médiastin postérieur la partie située en arrière; termes qui n'ont pas la même signification qu'en anatomie humaine. Le médiastin antérieur, plus épais que le postérieur, mais bien moins étendu, contient supérieurement la trachée, l'œsophage, l'aorte antérieure et ses divisions, la veine cave antérieure, le canal thoracique, les nerfs cardiaques, pneumogastriques, récurrents et diaphragmatiques; il comprend aussi le thymus chez le fœtus et le très-jeune sujet. Le médiastin postérieur est beaucoup moins étendu en bas qu'en haut à cause de la position oblique du diaphragme. Sa partie inférieure, toujours déviée à gauche, est extrêmement mince et percée de petits trous qui lui donnent l'apparence d'une dentelle. Traversé en haut par l'aorte postérieure, la veine azygos et le canal thoracique, ce médiastin contient un peu plus bas, entre ses deux lames, l'œsophage, les cordons œsophagiens des pneumogastriques et le nerf diaphragmatique gauche. Ce sont les lames de ce médiastin qui se portent au poumon pour constituer la plèvre pulmonaire, en se reliant en haut et en bas, sur une ligne hori-

zontale étendue depuis la racine du lobe pulmonaire jusqu'à la face postérieure du diaphragme. La plèvre pulmonaire ou viscérale, continue avec la plèvre médiastine, répond, par sa face libre, au feuillet pariétal de la membrane. Sa face profonde est intimement adhérente, chez les solipèdes, au tissu propre du poumon. Indépendamment de ces quatre feuillets sereux, la plèvre droite fournit un repli membraneux spécial, qui naît de la paroi inférieure de la cavité thoracique et qui monte sur la veine cave postérieure pour se développer autour de ce vaisseau. Ce repli soutient encore le nerf diaphragmatique gauche.

Dans le bœuf, le *thorax* présente, à sa partie supérieure surtout, une longueur moindre que dans les solipèdes, en raison du peu d'obliquité du diaphragme et de son mode d'attache sur les côtes. Du reste, la capacité totale de cette cavité se trouve certainement inférieure à celle qu'offre la poitrine du cheval. Il en est de même, relativement, dans le mouton, la chèvre et le porc, tandis que le chien possède sous ce rapport une incontestable supériorité sur les solipèdes. Du reste, tous ces animaux, sans exception, se distinguent des solipèdes par la conformation du médiastin postérieur; cette cloison n'est plus découpée à jour dans sa partie inférieure, mais aussi solide, aussi épaisse et aussi complète dans ce point que partout ailleurs; aussi l'épanchement consécutif à une pleurésie se localise-t-il aisément dans l'un des sacs pleuraux chez les premiers animaux, tandis que cette localisation est impossible chez les seconds.

Le *thorax* n'est pas une simple cavité de réception, mais il joue un rôle actif très-important dans l'acte de la respiration. En effet, il se dilate et se resserre alternativement par le jeu du diaphragme et des côtes. Or le poumon, étant immédiatement appliqué sur les parois thoraciques et ne pouvant à aucun moment en être séparé par un vide, suit cette cavité dans ses mouvements, se dilate en aspirant l'air atmosphérique et se resserre en expulsant celui-ci. Les mouvements du *thorax* sont d'une importance capitale; ils constituent le phénomène initial de la respiration et tiennent sous leur dépendance tous les autres actes de la fonction.

THORAXOPHORE s. m. (to-ra-kso-fo-re — du gr. *thorax*, poitrine; *phoros*, qui porte). Entom. Syn. de **GLYPTOME**.

THORBECKE (Jean-Rodolphe), homme d'État hollandais, né à Zwolle en 1796, mort en 1872. Il suivit, à partir de 1815, à l'université de sa ville natale, les cours de Lennep, de Swinden et de Van Keenen, alla ensuite continuer ses études à Leyde, s'y fit recevoir, deux ans plus tard, docteur en droit et exécuta alors en Allemagne, aux frais du gouvernement hollandais, un voyage de deux ans, pendant lequel il visita les plus célèbres universités de cette contrée. Thorbecke s'y appliqua surtout à l'étude de la philosophie, et cette circonstance l'empêcha d'obtenir une chaire à son retour dans sa patrie. Il revint alors en Allemagne, s'y livra à l'enseignement privé jusqu'en 1824 et fut nommé l'année suivante professeur de sciences politiques à l'université de Gand. Il occupa cette chaire jusqu'en 1830, époque où la révolution de Belgique le força à se retirer à Leyde, où il obtint une chaire à la faculté de droit, et où il étendit son enseignement à l'histoire politique, à la statistique et à l'économie politique, à l'histoire du droit romain, du droit commercial, du droit hollandais et de la constitution de 1815. Il y rencontra les plus vives sympathies et y fonda en quelque sorte une école, qui a été le centre où se sont formés les jeunes hommes politiques de la Hollande. Lorsqu'en 1840 le roi Guillaume Ier résolut d'introduire des modifications dans la constitution, Thorbecke fut élu membre des Chambres, qui avaient à se prononcer à cet égard. Il se rangea parmi ceux qui votèrent pour une transformation complète de la constitution et, le nouveau roi Guillaume II ne s'étant pas montré favorable à cette idée, la défendit énergiquement, tant par ses discours que par ses écrits, jusqu'au moment (1844) où, avec huit de ses collègues, il présenta aux Chambres un projet de constitution élaboré sur des bases toutes nouvelles. Le projet fut rejeté cependant, et Thorbecke ne fut pas réélu en 1845. Il n'en demeura pas moins l'un des chefs les plus influents du parti de la réforme et, lorsqu'après la révolution française de Février le roi eut enfin compris la nécessité de cette réforme, il fut nommé membre de la commission chargée de la révision de la loi fondamentale. Le projet de cette commission, qui, dans les points principaux, était d'accord avec le projet présenté en 1844, reçut à quelques modifications près l'adhésion des Chambres et de la couronne. A dater de cette époque, l'histoire de Thorbecke est intimement liée avec celle de la Hollande. En 1849, il devint ministre de l'intérieur, et, bientôt après, chef du cabinet. La loi organique qu'il avait élaborée et qui avait pour but d'amener à une application pratique les stipulations posées en principe dans la constitution fut acceptée par les états généraux. Ses talents administratifs, aussi bien que la fermeté de son attitude comme ténor de l'État, lui acquirent rapidement une grande popularité, et il eût

longtemps tenu tête à ses adversaires, les partisans de l'ancien système gouvernemental, si les mouvements d'avril 1853 et l'agitation que provoqua la création de sièges épiscopaux, ainsi que l'allocution du pape à ce sujet, n'eussent contraint le roi à congédier le cabinet. A partir de cette époque, Thorbecke fut le chef de l'opposition dans la seconde Chambre et exerça comme tel une grande influence. En 1862, il fut rappelé à la tête d'un nouveau ministère, dont les actes ne répondirent pas cependant aux espérances qu'on avait conçues. Le désaccord qui se mit entre les hommes de son parti, surtout au sujet de l'administration des colonies, le força à quitter le ministère en mars 1866, et son collègue, Van der Putte, ministre des colonies, fut chargé de former un nouveau cabinet, qui, privé de l'appui de Thorbecke, ne se maintint que quelques mois. Sous le régime gouvernemental qui fut alors mis en vigueur, et dont les tendances réactionnaires se sont traduites par deux dissolutions consécutives de la seconde Chambre, Thorbecke redevint le chef de l'opposition libérale. En 1868, le roi le chargea de former un cabinet; mais il ne put réussir à créer un ministère homogène et renonça à rentrer au pouvoir. Alarmé de la politique prussienne après la bataille de Sadowa, il manifesta ses appréhensions à diverses reprises et protesta, en janvier 1870, contre l'exécution du traité de Prague. Appelé de nouveau à la présidence du conseil, il remplissait ces fonctions lorsqu'il mourut. On avait espéré qu'il couronnerait sa brillante carrière d'homme d'Etat en dotant la Hollande de réformes désirées depuis longtemps; mais il ne répondit point à cette attente, et ses antipathies contre les vœux de la nouvelle génération libérale, désireuse de marcher en avant dans le sens de la démocratie, avaient lentement détaché de lui un assez grand nombre d'hommes politiques.

On a de lui : *Considérations touchant le droit et l'Etat* (Amsterdam, 1825); *Des changements du système politique en Europe résultant de la Révolution française* (1830); *Projet de la loi fondamentale; Essai d'une révision de la loi fondamentale; Essais historiques* (1860), etc.

THORBURN (Robert), miniaturiste célèbre de l'école anglaise, né à Dumfries (Ecosse) en 1818. Les plus rares aptitudes pour la miniature, dont il devait être plus tard l'expression la plus haute, signalèrent ses premières études, et son père l'envoya en 1833, à peine âgé de quinze ans, à Edimbourg, dans l'atelier de sir W. Allan. Trois années plus tard, après avoir remporté tous les prix de l'école d'Edimbourg, il vint à Londres et se fit admettre aisément aux cours de l'Académie. Ses progrès furent encore plus brillants et plus rapides, et il débuta en 1837 par deux *Portraits*, qui firent sensation dans la société anglaise; l'année suivante il envoya à l'exposition de l'Académie de Londres huit miniatures de femmes, dont le succès fut encore plus éclatant. Grand fut l'étonnement de Newton et de Ross, ces miniaturistes ordinaires du patricat anglais. Le sceptre de la mode leur était disputé par un tout jeune homme, qu'ils traitaient d'enfant! Puis, sur la et fort riches, ils avaient des amis dans la presse et ils essayèrent d'arrêter cet intrus audacieux. L'attaque fut chaude, plus chaude encore fut la défense que les femmes organisèrent en faveur du jeune artiste. En cette occasion, comme en bien d'autres, le sort voulut ce que les femmes voulaient; Ross et Newton furent vaincus, et Thorburn resta le roi incontesté de la miniature. Il entassait ivoire sur ivoire, car il pointillait avec autant de rapidité que de prestesse. Enfin, de baronne en marquise, de comtesse en duchesse, de lord en pair du royaume, il arriva à peindre le prince Albert en personne; dont le portrait, enchâssé dans un cadre de 25,000 francs, fut exposé en 1845, entouré des plus grands seigneurs des trois royaumes. Cette splendide exhibition mit le comble à la vogue de M. Thorburn. Dès ce moment, chacune de ses expositions lui valut un succès et ne fit qu'accroître sa réputation. En 1847, il exposa le portrait de la *Duchesse de Mecklenbourg-Strelitz* et celui des *Enfants du roi des Belges*. Cette dernière miniature, supérieure non-seulement aux précédentes, au double point de vue de la couleur et du ton, mais encore à toutes celles que les Anglais avaient admirées jusque-là, s'éleva presque à la hauteur d'un tableau véritable, tant les figures qui le composent y sont bien groupées, tant l'effet en est intelligent et réussi. En 1848, le portrait de la *Reine Victoria* et ceux des ladies *Vane*, *Grosvenor*, etc., vinrent apprendre à l'Europe que l'heureux M. Thorburn était le premier miniaturiste de son pays et le plus célèbre de son temps. Lors de l'Exposition universelle de 1855, il fut envoyé à Paris les portraits de *Mistress Sydney Herbert* et de ses enfants, de *Lady Lindsay* et de sa sœur, qui excitèrent une grande admiration et lui valurent une médaille de 1^{re} classe. A l'époque de l'Exposition universelle de 1867, on ne vit figurer qu'une seule œuvre de cet éminent artiste, une *Madeleine*, qui, comme les précédentes, se recommanda par la correction du dessin, le charme de la composition, la grâce et la légèreté de l'exécution.

THORDA, anc. *Salinz*, en allemand *Thorenburg*, ville des Etats autrichiens (Transylvanie), chef-lieu de l'Aranyos, qui y devient navigable sur le ruisseau de Salzbach, qui la divise en vieille et nouvelle; au S. du cercle et à 28 kilom. S.-E. de Klausenbourg, par 46° 31' de latit. N. et par 11° 28' de longit. E.; 8,000 hab. Gymnase unitaire. Ecole militaire. Salines considérables, qui ont été exploitées par les Romains et qui fournissent annuellement environ 240,000 quintaux de sel. Trajan vainquit les Daces à peu de distance de cette ville.

THORDA ou **THORENBORG** (COMITAT DE), dans les Etats autrichiens (Transylvanie), compris entre les comitats de Klausenbourg au N. et à l'O., Unterweissenbourg au S. et Maros à l'E.; 4,776 kilom. carrés; 150,000 hab. Sa surface est entrecoupée de montagnes et de belles vallées. Les principaux cours d'eau qui l'arrosent sont la Maros, la Gergeny, l'Aranyos, la Toplitz, la Dorn, etc. Le climat est doux. Les productions les plus importantes sont : le vin, le blé, le bois, le fer, le sel. Dans le N.-E., l'éducation du bétail constitue la principale ressource des habitants. On trouve, sur certains points, des gisements de minerai aurifère et des mines d'or d'alluvion.

THORDO ou **THORD-DEGN**, juriconsulte danois, qui vivait au xiv^e siècle. Il devint premier juge de la province du Jutland septentrional sous le règne de Waldemar III et mérita d'être appelé le *légalisateur du Danemark* (*Danica legifer*), pour avoir recueilli les lois en vigueur depuis plus de deux siècles dans cette contrée et les avoir réunies dans un code, qui fut publié en danois, à Ripen, en 1504, et à Copenhague en 1508. Ludvig en a donné la traduction latine dans le tome XII de ses *Reliquiæ manuscriptorum omnis ævi diplomatum ac monumentorum ineditorum*, et Krubbe en a publié une version allemande dans les *Monumenta* de Westphal. Dans ce code, Thorðo a ramené les anciennes lois de Danemark à un système simple et régulier de législation. C'est un recueil des plus précieux pour connaître parfaitement la législation de l'ancienne Scandinavie, et il a servi de base à tous les travaux importants qui ont eu pour objet l'étude comparée des institutions pénales de l'Europe.

THORE (Jean), médecin et botaniste français, né à Mont-Saur (Armagnac) en 1762, mort en 1823. Il étudia la médecine à Bordeaux, où il passa son doctorat en 1792, fut ensuite attaché au service médical de l'armée des Pyrénées-Occidentales et alla, en 1795, s'établir à Dax, où il pratiqua son art et cultiva en même temps la botanique. De 1809 à 1815, il remplit les fonctions de médecin en chef de l'hôpital militaire de Dax. On a de lui : *Essai d'une chorologie du département des Landes* (1803, in-8°); *Promenade sur le golfe de Gascogne ou Aperçu topographique, physique et médical des côtes occidentales de ce golfe* (Bordeaux, 1810, in-8°); *Description d'un engin de pêche ou machine propre à prendre toute espèce de poisson* (in-8°).

THORE (A.-M.), médecin français, mort en 1856. Il vint faire ses études médicales à Paris, où il devint interne des hôpitaux et prit le grade de docteur. Le docteur Thore s'est fait connaître par un assez grand nombre d'écrits, qui lui valurent d'être nommé membre de plusieurs sociétés savantes. Les principaux sont : *Recherches statistiques sur l'aliénation mentale* (Paris, 1841); *Mémoire et observations sur le vice de conformation du cœur, consistant seulement en une oreillette et un ventricule* (1842-1843); *De la résection du coude et d'un nouveau procédé pour la pratiquer* (1843, in-4°); *Etudes sur les maladies incidentes des aliénés* (1847, in-8°). On trouve de lui divers mémoires dans les *Archives médicales* et la *Gazette médicale*.

THORÉ, village de France (Loir-et-Cher), cant. et arrond. de Vendôme, sur une colline, en face du Breuil; 369 hab. Il est dominé par une église que surmonte un clocher dont la construction est attribuée aux Anglais. Des sarcophages, des fondations de tours ou de constructions circulaires et des puits taillés dans le roc ont été découverts aux environs. Deux de ces puits contenaient des squelettes d'hommes, des cendres et des ossements d'animaux.

THORÉ, rivière de France. Elle prend sa source dans le département de l'Hérault, arrond. de Saint-Pons-de-Thomières, entre dans le département du Tarn et se jette dans l'Agout, à 2 kilom. S.-O. de Castres, après un cours d'environ 50 kilom.

THORÉ (Etienne-Joseph-Théophile), homme politique et écrivain français, né à La Flèche le 23 juin 1807, mort à Paris le 30 avril 1869. Il fit ses études au Prytanée militaire de sa ville natale, vint à Paris, s'y fit recevoir avocat et prit part à la révolution de 1830. Nommé substitut à La Flèche, il conserva très-peu de temps ces fonctions de juriste, pour lesquelles sa nature généreuse et enthousiaste n'était pas faite. Du reste, il n'avait pas tardé à s'apercevoir que le gouvernement nouveau, qui prétendait être « la meilleure des républiques », n'avait en aucune façon l'humeur démocratique. De retour à Paris, il se jeta avec ardeur dans la politique; il collabora de la façon la plus active

à presque toutes les publications libérales de l'époque, à la *Revue républicaine*, au *Journal du peuple*, à l'*Encyclopédie populaire*, à la *Revue sociale*; on le vit, avec Raspail, au *Réformateur*; avec Louis Blanc, à la *Revue du Progrès*; à la *Réforme* avec Flocon; avec Pierre Leroux et George Sand, à la *Revue indépendante*. Il fut rédacteur du *Siècle* à l'époque de sa fondation. Puis il voulut créer un journal à son tour; il publia le prospectus d'un organe nouveau, la *Démocratie*, et une énergique brochure, la *Vérité sur le parti démocratique* (1840). Ces deux publications lui valurent une double condamnation et une année entière passée à Sainte-Pélagie. En prison, il connut Lamennais, avec lequel il se lia d'une étroite amitié; il fit aussi la connaissance de Béranger, qu'il séduisit par la droiture de son caractère et la générosité de son esprit. En 1845, il publia une nouvelle brochure, la *Recherche de la liberté*.

Thoré fut un des plus actifs promoteurs de la révolution de 1848. Il prit part à toutes les délibérations qui aboutirent à l'organisation du gouvernement provisoire et fit preuve, d'ailleurs, du plus rare désintéressement. Lamartine insistant pour que, à défaut de fonctions politiques, il consentît à se charger de la direction des Beaux-arts, il demanda et obtint que cet emploi fût confié à un artiste distingué, M. Jeanron. Pour lui, il crut ne pouvoir mieux servir la république qu'en continuant à écrire. Le 26 mars 1848, il créa un journal, la *Vraie république*, où il eut pour collaborateurs George Sand, Pierre Leroux et Barbès, et où il eut bientôt l'occasion de signaler et de flétrir les palinodies et les tentatives de réaction de certains hommes politiques. La *Vraie république* fut supprimée par Cavaignac le 13 juin. Dix jours auparavant, le citoyen Thoré avait brigué le mandat de représentant de Paris à l'Assemblée constituante, en concurrence avec le prince Louis Bonaparte, et n'avait été distancé par celui-ci que de quelques centaines de voix. Le 9 mars 1849, il fit paraître le *Journal de la vraie république*, avec cette épigraphe : « Sans la révolution sociale, il n'y a point de vraie république. » Le 15 mai suivant, il fut un des chefs du mouvement populaire qui envahit l'Assemblée et l'Hôtel de ville. Cette tentative n'ayant pas abouti, il fut traqué comme une bête fauve; le bureau de son journal et son appartement particulier furent saccagés; mais il réussit à dérober sa personne en demeurant caché pendant plusieurs semaines chez une famille dévouée et en prenant ensuite le chemin de l'exil. La haute cour martiale convoquée à Bourges le condamna, comme contumace, à la peine de mort. De 1849 à 1860, il demeura exilé. Rentré en France, il s'abstint complètement de se mêler à la politique, conservant jusqu'à la fin toute sa fierté et toute sa fermeté républicaines, mais ayant rapporté de ses luttes avec les intrigants et les fourbes qui firent sombrer la république de 1848 une sorte de misanthropie politique. Au reste, nul n'aima l'humanité en général plus qu'il ne l'aimait; il avait pour les travailleurs une sympathie profonde; il souffrait des souffrances du peuple et s'irritait des injustices sociales. Personnellement, il consuma sa vie dans le travail et fit preuve en toute occasion d'un désintéressement stoïque. Un publiciste fort éloigné de ses idées, M. de Girardin, a dit quelque part : « Je ne connais guère en France que deux hommes qui soient restés incorruptibles : Proudhon et Thoré. »

Nous venons de retracer la carrière politique de Théophile Thoré; il nous reste à parler de ses travaux purement littéraires, qui lui seront certainement beaucoup plus comptés par la postérité que ses efforts impuissants pour hâter une révolution sociale. Thoré a été le critique d'art le plus profond de notre époque. Il commença, dès 1832, à rendre compte des expositions et publia, en 1836, un petit volume extrêmement curieux, sous ce titre : *Dictionnaire de phrénologie et de physiognomonie à l'usage des artistes*. Il va sans dire que, dans les luttes ardentes qui mettaient alors aux prises les romantiques, c'est-à-dire les partisans d'un art original et vibrant, avec les classiques, défenseurs acharnés des routines et des traditions, Thoré se rangea du côté des premiers. Il fut l'ami, le confident et, nous dirions volontiers, le collaborateur des plus vaillants artistes de son temps, d'Eugène Delacroix, d'Ary Scheffer, d'Alexandre Decamps, de Diaz, de David d'Angers, de Théodore Rousseau; il habita avec ce dernier le même logement pendant plusieurs années. Possédant au plus haut degré la passion du beau et du vrai, ayant une profonde intelligence des besoins et des aspirations modernes, il ne cessa d'être l'apôtre ardent, convaincu, de la régénération de l'art par le sentiment humain, par l'amour de la nature. Il exhorta les jeunes artistes à briser les formules étroites, surannées, où se cantonne aveuglément l'enseignement officiel; il cribla de ses sarcasmes les pontifs académiques, protesta sans relâche contre la reproduction servile des types, des symboles devenus inintelligibles, et réclama avec éloquence des œuvres conformes au génie moderne. Ennemi de la théorie égoïste de « l'art pour l'art », il souhaita que l'on fit « l'art pour l'homme »; c'est-à-dire qu'au lieu d'être seulement une distraction de raf-

finés et d'érudits, une sorte de curiosité aristocratique, comme il l'a toujours été depuis la Renaissance, l'art devint une monnaie courante pour l'échange et la transmission des sentiments, une langue usuelle à la portée de tous. Il sentait qu'à une société nouvelle il fallait nécessairement un art nouveau; que l'humanité, dégagée des préjugés philosophiques, religieux, politiques, littéraires, qui l'avaient si longtemps enlacinée et paralysée, éprouvait le besoin de secouer aussi le joug des préjugés artistiques; et, selon lui, la révolution à faire ne concernait pas seulement la forme, le style, la manière, l'expression, mais plus directement encore la pensée et le sujet même des arts. Mais, en demandant ainsi à l'art de marcher et de se métamorphoser en même temps que la société, Thoré n'entendait pas dire qu'il dût se faire l'apôtre de telle ou telle doctrine littéraire, philosophique ou politique; il savait trop bien que l'artiste véritable est essentiellement naïf, spontané, indépendant, qu'il a une réputation invincible pour les systèmes préconisés, pour les théories toutes faites, pour les spéculations pures. On a reproché à Thoré d'avoir eu des préférences exclusives pour certains groupes d'artistes. La vérité est, comme il l'a dit lui-même, qu'il aimait tout en général, si ce n'est qu'il abhorrait les vieilles routines. Doué du goût le plus délicat, le plus sûr, il se montra également sévère pour les dévergondages de couleur des ultra-romantiques et pour la roideur compassée des préraphaélites, pour les trivialités d'un certain réalisme et pour les créations subtiles des abstraits d'idéal, pour les négligences et les niaiseries des peintres de *chic* et pour les *restitutions* minutieuses, pédantes, des peintres archéologues. Il n'était pas de ces critiques qui érigent en système la bienveillance et qui, sous prétexte que l'art est difficile, témoignent à tout venant une mansuétude infatigable. Il croyait être plus utile aux artistes en leur disant toujours la vérité. Et, en cela, il avait bien raison. D'ailleurs, s'il lui est arrivé de traiter un peu rudement certaines réputations, on n'a jamais pu lui faire le reproche de n'être pas sincère, loyal et parfaitement désintéressé.

M. Henri Martin a dit de Thoré, dans un éloquent discours prononcé sur sa tombe, « qu'il fut un des très-rares écrivains qui eurent le secret de la critique vivante dans les beaux-arts, de la critique qui ne dissèque ni ne décompose, mais qui s'identifie avec les œuvres qu'elle interprète et en manifeste pour ainsi dire l'âme. » Et l'éminent historien a ajouté : « On peut dire que Thoré ressemblait pour écrire ses *Salons*, ses notices, ses articles de revue, la plume de Diderot, avec qui il avait tant d'affinité morale, mais en ajoutant à la critique du xviii^e siècle ce que lui découvraient les horizons plus larges du xix^e. » Ce n'est pas la première fois que l'on a comparé Théophile Thoré à Diderot. « Il est impossible, a dit M. Marius Chaumelin (*l'Art contemporain*, p. 194), de ne pas être frappé des analogies qui existent entre les deux critiques. Même verve, même sévérité, même humour; même délicatesse de goût et même originalité de vues; même fantaisie et même profondeur; même sensibilité et même fougue, mêmes attendrissements à l'endroit de l'humanité et mêmes indignations contre tout ce qui est injuste, tyrannique, hautain ou rampant. Il n'est pas jusqu'au style de l'un qui ne se rapproche du style de l'autre par la netteté, la vigueur, la rapidité, les saillies imprévues et les éclats soudains, la franchise et le sans façon. Ce sans façon, Thoré l'a poussé parfois un peu loin, surtout dans ses derniers écrits, où, pour me servir d'une allusion littéraire dont il n'eût pas manqué de rire, il ne sacrifierait pas suffisamment aux Grâces. Il avait une horreur insurmontable pour les anas, les mots consacrés, les citations ressassées, les périodes gonflées, les métaphores surannées et tout ce qui sent la rhétorique. Il voulait que l'écrivain fût naturel et simple dans sa manière d'écrire comme l'artiste dans sa manière de peindre. Dans son amour extrême de la concision, il eût volontiers admis une sorte de style télégraphique, ne conservant du langage que les mots sous lesquels peuvent se placer des idées. Aussi n'avait-il rien de commun avec les critiques qui dissimulent la pauvreté de leurs connaissances en art sous les brillants pompons de leurs phrases. Il ne croyait pas qu'il fût bon de faire de la poésie descriptive à propos d'un tableau, de se substituer au peintre et de refaire au besoin, avec des mots, une peinture manquée... Il lui suffisait de quelques phrases courtes et rapides pour apprécier un tableau, pour en indiquer le sujet, pour en fixer les traits saillants, pour en faire ressortir les qualités ou les défauts. Ses descriptions n'étaient que des esquisses, mais des esquisses de maître, lumineuses et mouvementées. S'il dédaignait les fioritures et les *orfèvreries* du style, il n'en avait pas moins l'âme, la sensibilité, la chaleur, l'enthousiasme du poète... »

Les articles que Thoré écrivit sur l'art avant 1848 parurent dans le *Siècle*, dans l'*Artiste*, dans le *Réformateur*, dans le *Journal du peuple*, dans la *Revue de Paris*, dans le *Constitutionnel*. Quatre de ses *Salons* furent publiés en brochures : le *Salon de 1844*, précédé d'une lettre à Théodore Rousseau (avec une eau-forte de Jacque); le *Salon de*

1845, précédé d'une lettre à Béranger; le *Salon de 1846*, précédé d'une lettre à George Sand; le *Salon de 1847*, précédé d'une lettre à Firmin Barrion. Une nouvelle édition, comprenant ces quatre *Salons* et quelques pages sur le Salon de 1848, a été publiée par Thoré en 1868, sous ce titre: les *Salons de T. Thoré avec une préface par W. Bürger*. William Bürger est le pseudonyme que Thoré avait adopté vers la fin de son exil et sous lequel il est particulièrement connu de la génération actuelle, tant en France qu'à l'étranger. Nous avons consacré à ce nom de BÜRGER un article spécial, dans lequel nous avons donné la liste des nombreux et remarquables écrits que Thoré a publiés depuis 1857, tant sur l'art ancien que sur l'art contemporain. Thoré avait fait, durant son exil, une étude toute particulière des maîtres flamands et hollandais; ses jugements sur ces deux écoles font autorité. Il avait entrepris, vers la fin de sa vie, les *Salons de W. Bürger avec une préface de T. Thoré*. Cet ouvrage, formant deux volumes, a paru en 1870; la préface en a été écrite par M. Marius Chaumelin, l'élève de Thoré et le légataire de ses manuscrits. Parmi ces manuscrits se trouve une œuvre considérable, malheureusement inachevée, *Rembrandt, l'homme et l'œuvre*, dont la publication, plusieurs fois annoncée, est impatiemment attendue par le monde artistique. V. BÜRGER.

THORECTE s. m. (to-rè-kte — du gr. *thórèktês*, cuirassé). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des lamellicornes, tribu des scarabées coprophages, comprenant une dizaine d'espèces, qui habitent le midi de l'Europe et le nord de l'Afrique.

THORÉE s. f. (to-ré — de *Thore*, botan. fr.). Bot. Genre d'algues, de la tribu des batrachospermées, dont l'espèce type croît dans les eaux courantes de la France.

THORENBURG, ville des États autrichiens, dans la Transylvanie, sur la rive droite de l'Aranyos, dans le cercle de Klausenbourg; 8,500 hab. Dans les environs, importante mine de sel gemme.

THORENS, bourg et commune de France (Haute-Savoie), chef-lieu de cant., arrond. d'Annecy, dans une vallée, sur la rive droite de l'Aranyos, dans le cercle de Klausenbourg; 8,500 hab. Dans les environs, importante mine de sel gemme.

THORENTIER (Jacques), écrivain religieux français, né en 1626, mort à Paris en 1713. Il abandonna la profession d'épicer en 1651 pour entrer dans la congrégation de l'Oratoire, professa la philosophie et la théologie dans plusieurs collèges de son ordre et se livra avec beaucoup de succès à la prédication, tant à Paris qu'en province. Il remplit les fonctions de visiteur, d'assistant du général et de grand pénitencier de Notre-Dame. Ses principaux ouvrages sont : *l'Ursure expliquée et condamnée par l'Écriture et par la tradition* (1679, in-12); *Consolations contre les frayeurs de la mort* (1695, in-12); *Dissertation sur la pauvreté religieuse* (1726, in-12), ouvrage posthume.

THORER (Alban), en latin *Albanus Thorinus*, médecin et philologue suisse, né à Winterthur en 1489, mort à Bâle en 1550. Après s'être fait recevoir maître es arts à Bâle (1522), il reçut dans cette ville la direction de l'école de Saint-Pierre, où il fit l'application d'une méthode d'enseignement qui est celle de l'enseignement mutuel introduit en France en 1814. Thorér obtint, en 1532, la chaire de rhétorique de l'Académie de Bâle, mais il s'en démit bientôt pour aller étudier la médecine en France. Reçu docteur à Montpellier, il retourna à Bâle, y pratiqua son art et professa, de 1537 jusqu'à sa mort, la médecine théorique avec un succès qui répandit son nom dans toute l'Allemagne. On a de lui : *Abregé de la grammaire grecque* d'Emmanuel Chrysoloras (Bâle, 1523, in-8°); *Apologia contra J. Guinterium Andermaccum de translatione Pauli Eginetæ* (Bâle, 1539, in-8°), ouvrage où l'auteur cherche à prouver que sa traduction des œuvres de Paul d'Egine est supérieure à celle de Gonthier; *Cottidiani colloquii libellus* (Bâle, 1541), où il expose sa méthode d'enseignement; *Familiarium colloquiorum formulæ* (Bâle, 1542, in-8°). Thorér a, en outre, traduit en allemand l'*Anatomie* de Vésale (1551) et, en latin, l'ouvrage de saint Epiphane *Sur la vie et la mort des prophètes*, ainsi que plusieurs traités de médecine ancienne. Enfin, il a publié un recueil des principaux auteurs anciens qui ont écrit sur la matière médicale (Bâle, 1528, in-fol.).

THORESBY (Ralph), antiquaire anglais, né à Leeds (Yorkshire) en 1658, mort en 1725. Il s'adonna de bonne heure à l'étude de l'archéologie et, placé à vingt et un ans à la tête d'une importante maison de commerce, il consacra une partie de sa fortune à l'avancement de sa science favorite. C'est ainsi qu'en achetant la collection archéologique de lord Fairfax il commença la formation d'un musée, dans lequel vinrent s'accumuler une foule d'objets antiques, et qui porte encore aujourd'hui le nom de *Museum Thoresbiana*. Ses recherches particulières l'amènèrent à

découvrir dans le comté d'York de nombreux vestiges des travaux exécutés pendant la domination romaine, et les mémoires dans lesquels il rendit compte de ses découvertes lui valurent, en 1697, le titre de membre de la Société royale de Londres. Il a, en outre, publié à part plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons les deux suivants : *Ducatus Leodensis ou Topographie de Leeds et des contrées adjacentes* (1714) et *Vicaria Leodensis ou Histoire de l'Eglise de Leeds* (1724).

THORICTE s. m. (to-ri-kte — du gr. *thórèktês*, cuirassé). Erpét. Syn. de DRAGONNE, genre de reptiles sauriens. On dit aussi THORICTIDE.

— Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la tribu des peltides, comprenant quatre espèces, qui habitent le nord de l'Afrique.

THORIGNY, bourg de la Manche. V. TOIGNY.

THORIGNY (Pierre-François-Elisabeth LEULLION DE), magistrat et homme politique français, né à Bessanay (Rhône) en 1798, mort à Montrésor (Indre-et-Loire) en 1869. Il se fit recevoir avocat à Paris en 1824, entra dans la magistrature après la révolution de juillet 1830, fit partie, comme substitut, du parquet de la cour de Lyon et fut chargé, à ce titre, d'instruire le procès des insurgés d'avril (1834). Appelé à Paris en 1844, il y remplit les mêmes fonctions près la cour royale, devint, l'année suivante, avocat général, et fut destiné après la révolution de 1848. M. de Thorigny se fit alors inscrire comme avocat au barreau de Paris, où il plaida dans plusieurs affaires politiques, notamment pour la *Gazette de France*. Etant entré en relation avec des bonapartistes, il se rallia au président de la république, à la politique de l'Elysée, et fut appelé, le 15 octobre 1851, à prendre le portefeuille de l'intérieur, qu'il garda jusqu'au coup d'Etat du 2 décembre suivant. Il ignorait complètement les projets de Louis Bonaparte, lorsqu'il fut tout à coup remplacé par M. de Morny. M. de Thorigny adhéra complètement au coup d'Etat, fit partie de la commission consultative, puis devint successivement conseiller d'Etat (1852), sénateur (1853) et premier président de la cour d'Amiens (1858).

THORIGNY (Jean-Baptiste BEAUFORT-), général français. V. BEAUFORT.

THORILD (Thomas), poète et publiciste suédois, né à Svarteborg (Bohuslén) en 1759, mort en 1808. Il fit ses études à Lund et se fixa ensuite à Stockholm, où il débuta par une ode sur la passion, qui fut vivement critiquée par Kellgren. En 1786, il publia deux mémoires, adressés l'un au roi et l'autre au peuple, en faveur de la liberté de la presse, mais il fut tellement mécontent du peu d'effet qu'ils avaient produit, qu'il résolut de quitter sa patrie et de se rendre en Angleterre. Avant de partir, il se fit recevoir docteur à l'université d'Upsal, avec une thèse sur la *Critique de Montesquieu*, qui fut soutenue, en présence du roi lui-même et de toute la cour, contre quinze adversaires. La même année (1788), Thorild arriva en Angleterre, où il séjourna un an et demi et où il publia, en anglais, deux pamphlets remarquables : le *Sermon des sermons sur l'impie des prêtres et la décadence de la religion* (Londres, 1789) et la *Religion purement céleste établie* (1790). De retour dans sa patrie en 1790, il y reprit ses travaux poétiques. Peu de temps après la mort de Gustave III, il publia une nouvelle édition d'un de ses ouvrages qui avait paru précédemment, *l'Essai sur la liberté de l'esprit public*; il l'avait fait précéder d'une dédicace au duc de Sudermanie, dans laquelle on lisait ces lignes entre autres : « Donnez-nous la liberté de l'esprit public, honnêtement et de bonne foi, avant qu'elle soit prise par le sang et par la violence. » Ce passage et quelques autres du même genre attirèrent à Thorild un procès de haute trahison, qui se termina, en 1799, par une condamnation à quatre années d'exil. Ce fut là l'événement à la fois le plus remarquable et le plus honorable de la vie du poète, qui montra le plus grand sang-froid pendant tout le cours du procès et qui écrivit plusieurs poèmes dans sa prison. Il se retira ensuite à Greifswald, qui faisait alors partie de la Poméranie suédoise, et, un an seulement après sa condamnation, y fut nommé par le gouvernement suédois bibliothécaire, puis professeur à l'université. Le recueil des *Œuvres complètes* de Thorild (Upsal et Stockholm, 1819-1824) se compose de trois volumes, dont le premier renferme des poésies et les deux autres des critiques littéraires et des essais sur différents sujets. Pendant son séjour à Greifswald, il s'était lié avec Herder, qui, à sa mort, le chargea d'éditer ses œuvres.

THORILLIÈRE (Léonor DE LA), nom d'une famille d'acteurs français. V. LA THORILLIÈRE.

THORINE s. f. (to-ri-ne — rad. *thorium*). Chim. Nom par lequel on désigne souvent l'oxyde ou l'hydrate de thorium.

THORINIUM s. m. (to-ri-ni-omm). Syn. de THORIUM.

THORINUS (Albanus), médecin et philologue suisse. V. THORER.

THORIQUE adj. (to-ri-ke — rad. *thorium*).

Chim. Se dit de l'oxyde de thorium et des sels de cet oxyde.

THORISMOND, roi des Wisigoths, mort à Toulouse en 453. Il était fils aîné de Théodoric I^{er}, qui chargea Avitus de lui donner des leçons. Après la bataille de Châlons-sur-Marne, pendant laquelle il avait fait des prodiges de valeur en combattant les Huns et où son père avait trouvé la mort (451), Thorismond fut proclamé roi des Wisigoths. D'après les conseils d'Aetius, il renonça au projet de continuer la lutte contre les Huns pour venger la mort de son père et retourna à Toulouse pour prendre possession du trône et des trésors de Théodoric. En 453, Thorismond marcha, d'après Grégoire de Tours, contre les Alains, d'après Jornandès contre les Huns, les battit complètement, puis assiégea Arles, reçut d'Aetius, pour lever le siège, un vase d'or pesant 500 livres et rempli de pierres précieuses, tomba malade et fut assassiné par ses frères, qui le haïssaient. L'un d'eux, Théodoric, lui succéda.

THORITE s. f. (to-ri-te — rad. *thorium*). Miner. Silicate hydraté de thorium, d'où l'on extrait ce métal et qui est également connu sous le nom d'ORANGITE.

— Encycl. La *thorite* ou *orangite* est un silicate hydraté de thorium qu'on rencontre dans l'île de Løvön, non loin de Brevig, en Norvège. Elle est massive, compacte, de couleur noire; elle possède l'éclat vitreux; elle est opaque dans la masse et un peu translucide vers les arêtes; sa poussière est rouge grisâtre; elle est cassante. Sa dureté varie de 4,5 à 5 et sa densité est égale à 4,63. Au chalumeau, elle devient rouge brun, sans fondre si on la chauffe seule; mais elle forme avec le borax une perle qui est colorée par des traces de fer et qui donne, par l'addition de la potasse, les réactions du manganèse. Dans son état naturel, elle est soluble dans l'acide chlorhydrique avec dégagement de chlore et précipitation de silice gélatineuse; après calcination, l'acide chlorhydrique ne l'attaque plus que très-faiblement.

La variété plus spécialement désignée sous le nom d'orangite, que l'on trouve mêlée au zircon-syénite, près de Brevig, est jaunâtre, jaune ou brune, d'où son nom, donne une poussière jaune orange, est translucide ou transparente sous une très-faible épaisseur et présente une densité de 5,2 à 5,4 et une dureté de 4,5.

Les analyses que Berzélius a faites de la *thorite* conduisent, pour ce minéral, à la formule $\text{Th}^{72}\text{SiO}_4 \cdot 2\text{H}_2\text{O}$. Celles de l'orangite conduisent à la formule $(\text{Th}^{72}\text{SiO}_4)_3 \cdot 4\text{H}_2\text{O}$; mais il est probable que cette différence de composition n'est qu'apparente et n'est due qu'aux impuretés que, comme presque tous les minéraux naturels, la *thorite* renferme. En effet, l'orangite est quelquefois si intimement liée à la *thorite*, qu'on doit considérer les deux corps comme identiques. L'orangite est la variété la plus pure.

THORIUM s. m. (to-ri-omm — du nom du dieu *Thor*). Chim. Métal très-rare, appartenant au groupe des métaux terreux, que Berzélius a découvert en 1828 dans un minéral de l'île Løvön, connu sous le nom de thorite.

— Encycl. Le *thorium* est un métal très-rare. Il a été découvert en 1828 dans un minéral nommé thorite, originaire d'Emark, dans l'île Løvön (Norvège), par Berzélius. Wöhler l'a ensuite trouvé dans le pyrochlore; Karsten, dans la monazite; Bergmann et d'autres, dans la variété de thorite connue sous le nom d'orangite; Mosander et Chydenius, dans l'euxénite d'Arendal; Bahr, enfin, dans la gadolinite, l'orthite et quelques minéraux voisins de l'orthite. Bahr avait d'abord envisagé la terre qu'il retirait de ces minéraux comme formée par l'oxyde d'un nouveau métal pour lequel il proposait le nom de wasium; mais il a fini par reconnaître que le prétendu oxyde de wasium n'était autre que de l'oxyde de *thorium* ou *thorine*. On représente, dans les formules chimiques, le *thorium* par le symbole Th. Le poids atomique de ce métal est égal à 115,72. Le *thorium* est diamagnétique comme le baryum, le calcium, etc.

Pour obtenir le *thorium* métallique, on chauffe le chlorure anhydre de ce métal avec du potassium ou du sodium. La décomposition s'accompagne d'une détonation légère et d'une incandescence à peine perceptible; aussi peut-on opérer dans des vases en verre. Le *thorium*, devenu libre et débarrassé par des lavages des sels solubles auxquels il est mêlé, constitue une poudre métallique grise que l'on peut facilement agglomérer par la pression; trituré avec de l'agate polie, il prend un éclat métallique gris de fer. Sa densité est, d'après Chydenius, de 7,657 à 7,795. Chauffé, il brûle avec un grand éclat et avec production de thorine d'un blanc de neige, mais sans offrir la moindre trace de fusion ou d'aggrégation. L'eau ne l'oxyde ni à froid ni à chaud. D'après Berzélius, il n'est que peu attaqué par les acides azotique, sulfurique ou fluorhydrique; mais il se dissout facilement dans l'acide chlorhydrique, surtout si l'on aide la réaction par une douce chaleur. Suivant Chydenius, au contraire, il est très-soluble dans l'acide azotique et peu soluble dans les acides chlorhydrique et sulfurique, qui ne réagissent guère sur lui qu'à chaud. Que croire

parmi ces affirmations qui se contredisent? Berzélius affirme, en outre, que le *thorium* n'est point attaqué par les alcalis caustiques en solution dans l'eau.

— COMPOSÉS DU THORIUM. OXYDE DE THORIUM OU THORINE ThO . La thorine est le seul oxyde connu du *thorium*: on l'extrait de la thorite, de l'orangite ou de l'euxénite.

a. *Extraction de la thorite ou de l'orangite*. On réduit le minéral en poudre fine et on le décompose par l'acide chlorhydrique. On sépare la silice comme à l'ordinaire en évaporant à siccité, faisant digérer le résidu avec de l'eau acidulée et filtrant; on soumet la liqueur filtrée à l'action d'un courant d'acide sulfhydrique pour en précipiter le plomb et l'étain, et l'on en précipite ensuite par l'ammoniaque la thorine mélangée avec de petites quantités d'oxydes de fer, de manganèse et d'uranium. On redissout le précipité dans l'acide chlorhydrique et l'on ajoute à la solution, qui doit être presque neutre, une solution saturée à chaud de sulfate neutre de potassium; il se forme aussitôt un précipité de sulfate potassico-thorinique, tandis que le fer, le manganèse et l'uranium demeurent dissous dans la liqueur. On filtre, on lave le précipité à l'eau froide, on le dissout dans l'eau bouillante et on traite le liquide par l'ammoniaque. Il se dépose aussitôt un dépôt d'hydrate de *thorium* qui, par la calcination, fournit la thorine anhydre. On peut encore, au lieu de transformer le chlorure de *thorium* en sulfate potassico-thorinique, précipiter directement le premier de ces sels par une solution d'acide oxalique et convertir ensuite l'oxalate en oxyde de *thorium*, ce qui se fait par une simple calcination.

β. *Extraction de l'euxénite d'Arendal*. L'euxénite d'Arendal renferme environ 6 pour 100 de thorine. On la calcine, on la réduit en poussière et on la chauffe avec de l'acide sulfurique concentré. La masse pâteuse qui résulte de cette action est mise à digérer avec de l'eau froide, où elle se dissout presque complètement, et l'on fait ensuite bouillir la liqueur, qui laisse alors déposer de l'acide titanique et de l'acide niobique; il faut toutefois prolonger l'ébullition pendant plusieurs jours pour que la séparation de ces acides soit complète. Quand elle l'est, on laisse refroidir le liquide, on le filtre et l'on en précipite les bases par l'ammoniaque. On dissout le précipité dans l'acide chlorhydrique et on ajoute un excès de sulfate neutre de potassium à la liqueur. Le *thorium* se précipite alors à l'état de sulfate potassico-thorinique, tandis que de l'yttrium reste en dissolution dans la liqueur, en même temps que plusieurs métaux communs. On redissout le sel double dans l'eau bouillante, on le précipite par l'ammoniaque et l'on calcine l'hydrate ainsi préparé pour le convertir en oxyde de *thorium*, ou thorine anhydre.

γ. *Propriétés*. La thorine anhydre est blanche et possède une densité de 9,402, suivant Berzélius. D'après Chydenius, l'oxyde obtenu par la calcination de l'hydrate est jaune verdâtre; fondu avec du borax dans un four à porcelaine, il donne des cristaux quadratiques, probablement isomorphes avec le rutile et le minéral d'étain; sa densité est alors de 9,77 à 9,20. L'oxyde calciné est insoluble dans l'acide chlorhydrique et l'acide azotique; l'acide sulfurique concentré et bouillant le dissout, mais assez lentement encore. On ne parvient pas à le rendre soluble dans l'acide chlorhydrique et l'acide azotique en le calcinant avec des alcalis caustiques ou avec des carbonates alcalins.

δ. *Hydrate de thorium*. C'est le précipité qui se forme lorsqu'on ajoute de l'ammoniaque à la solution aqueuse d'un sel de *thorium*. Il forme une masse gélatineuse qui gagne promptement le fond du vase. Abandonnée à l'air, il en absorbe l'anhydride carbonique et se prend alors en morceaux durs et vitreux. Sous la machine pneumatique, il prend, en se desséchant, la forme d'une poussière blanche. Tous les acides le dissolvent facilement, excepté les acides oxalique, molybdique et fluorhydrique.

— SELS OXYGÉNÉS DE THORIUM. Ces sels sont incolores et possèdent une saveur fortement astringente. Ceux qui possèdent des acides volatils perdent leur acide et se convertissent en oxyde anhydre lorsqu'on les calcine. Nous ferons connaître leurs caractères distinctifs à la fin de cet article, en même temps que nous nous occuperons du dosage du *thorium* et de sa séparation.

L'acétate de *thorium* $\text{Th}^{72}(\text{C}^2\text{H}_3\text{O}_2)_3$ (à 100°) forme des groupes de fines aiguilles; il est insoluble dans l'eau et ne se dissout un peu que dans l'acide acétique étendu.

Le carbonate $\text{Th}^{72}\text{CO}_3 \cdot 3\text{H}_2\text{O}$ s'obtient lorsqu'on dirige un courant d'anhydride carbonique à travers de l'eau qui tient en suspension de l'hydrate de *thorium*, ou encore lorsqu'on précipite une solution de chlorure thorique par un carbonate alcalin. C'est alors un précipité amorphe qui s'aggrave en une masse compacte par la dessiccation.

Le chromate $\text{Th}^{72}\text{CrO}_4 \cdot 4\text{H}_2\text{O}$ cristallise d'une manière peu distincte lorsqu'on évapore une solution aqueuse de thorine et d'acide chromique. Une solution de chlorure de *thorium* donne, par le dichromate potassique, après addition d'ammoniaque, un précipité jaune de chromate basique.

Le citrate et le tartrate sont des précipités gélatineux qui se forment lorsqu'on ajoute de l'acide citrique ou de l'acide tartrique à la solution d'un sel neutre de *thorium*.

Le formiate $\text{Th}^{IV}(\text{CHO})_2 \cdot 2\text{H}_2\text{O}$ donne naissance à des cristaux efflorescents qui affectent la forme de tables et qui perdent 9,77 pour 100 d'eau lorsqu'on les dessèche.

Le molybdate est un précipité floconneux blanc soluble dans l'acide chlorhydrique.

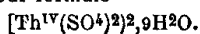
L'azotate $\text{Th}^{IV}(\text{AzO}_3)_2$ se dissout avec facilité dans l'eau et dans l'alcool. Ses solutions aqueuses, abandonnées sous une cloche au-dessus d'un vase rempli d'acide sulfurique, se dessèchent en une masse cristalline; évaporées à l'air libre, elles fournissent un épais sirop suivant Berzélius, tandis qu'elles donnent facilement des cristaux d'après Chydenius.

L'azotate double de *thorium* et de potassium $\text{K}_2\text{Th}^{IV}(\text{AzO}_3)_4$ forme une masse rayonnée, soluble dans l'eau et dans l'alcool.

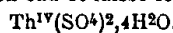
L'oxalate $\text{C}_2\text{Th}^{IV}\text{O}_4 \cdot \text{H}_2\text{O}$ est un précipité blanc et lourd, insoluble dans l'eau, très-légèrement soluble dans l'acide oxalique et dans les acides minéraux étendus. L'oxalate thorinico-potassique est un précipité blanc, insoluble dans l'eau et dans l'acide oxalique aqueux; il noircit lorsqu'on le calcine et laisse alors, s'il est en contact avec l'air, un mélange blanc de thorine et de carbonate de potassium.

Le phosphate est un précipité floconneux qui, sec, forme une poudre blanche, insoluble dans l'eau et l'acide phosphorique; il fond avec difficulté au chalumeau.

Le sulfate $\text{Th}^{IV}(\text{SO}_4)_2$ s'obtient sous la forme d'une poudre blanche lorsqu'on dissout la thorine dans l'acide sulfurique concentré et qu'on évapore pour chasser l'excès d'acide. Delafontaine le prépare en mélangeant de la poussière de thorite ou d'orange avec de l'acide sulfurique concentré, de manière à en faire une pâte épaisse; il chauffe ensuite cette pâte pour en chasser l'excès d'acide à 400° environ; elle s'échauffe d'ailleurs assez d'elle-même pour répandre des fumées acides. Lorsque l'acide sulfurique a cessé de se dégager en vapeur, on laisse refroidir la masse et on la dissout dans l'eau froide en agitant continuellement. On chauffe enfin à 100° la liqueur préalablement filtrée; dans ces conditions, le sulfate de *thorium*, moins soluble à chaud qu'à froid, se sépare. On peut le purifier en le dissolvant à plusieurs reprises dans l'eau froide et en le reprécipitant par l'application de la chaleur. Ainsi obtenu, ce sel constitue un précipité blanc, lourd et cailloteux, formé de petites aiguilles microscopiques entrelacées qui, d'après Delafontaine, ont pour formule



Lorsqu'on évapore lentement la solution aqueuse de ce sel à la température de 100 à 150°, il s'y dépose un sel qui renferme une quantité double d'eau de cristallisation. Berzélius, par l'évaporation lente d'une solution renfermant un peu d'acide sulfurique libre, a obtenu un hydrate à 10 molécules d'eau qui, à une température un peu plus élevée, perd les 6/10 de son eau et laisse le sel



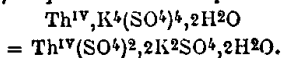
Cet hydrate se sépare directement des solutions évaporées à des températures élevées. Il est probable toutefois que les deux hydrates décrits par Berzélius sont les mêmes qui, étudiés plus complètement depuis par Delafontaine et Chydenius, renferment 9 et 4 1/2 molécules d'eau de cristallisation.

L'hydrate $\text{Th}^{IV}(\text{SO}_4)_2 \cdot 9\text{H}_2\text{O}$ cristallise, suivant Chydenius, en prismes translucides et efflorescents qui appartiennent au système monoclinique.

Une solution aqueuse de sulfate de *thorium* légèrement acidulée et soumise à l'ébullition donne un précipité floconneux qui se redissout par le refroidissement de la liqueur et qui renferme $\text{Th}^{IV}(\text{SO}_4)_2 \cdot 3\text{H}_2\text{O}$. Si les solutions sont plus étendues, le sel ne renferme plus qu'une seule molécule d'eau; enfin, on obtient un produit amorphe qui renferme $2\text{H}_2\text{O}$ en poussant l'évaporation aussi rapidement que possible à 250°, soit au moyen du vide, soit au moyen d'un courant d'air. Le sel à 9 molécules d'eau perd la moitié de cette eau à 100° et le reste entre 400° et 450°. Le sel anhydre produit un sifflement lorsqu'on le dissout dans l'eau. Le sulfate thorinique est insoluble dans l'alcool et perd la totalité de son anhydride sulfurique à la chaleur rouge. On obtient un sel basique en ajoutant de l'ammoniaque au sel acide dissous dans l'eau aussi longtemps qu'une nouvelle portion d'alcali fait naître un précipité dans la liqueur.

L'existence du sel neutre $\text{Th}^{IV}(\text{SO}_4)_2$ démontre que, si le *thorium* fonctionne le plus souvent comme un métal divalent, il peut aussi, à la manière du fer et du manganèse, fonctionner quelquefois avec une atomicité égale à quatre.

— Sulfate potassico-thorinique



Ce sel se sépare, suivant Berzélius, sous la forme d'une poudre cristalline blanche lorsqu'on suspend un cristal de sulfate potassique dans une solution de sulfate thorinique. Il est assez facilement soluble dans l'eau, in-

soluble dans l'alcool et dans l'eau saturée de sulfate de potassium. Il cristallise par le refroidissement de ses solutions aqueuses bouillantes en prismes rectangulaires qui perdent leur eau de cristallisation à une douce chaleur, sans cependant se désagréger. D'après Chydenius, c'est le sel $\text{Th}^{IV}\text{K}_2(\text{SO}_4)_4 \cdot 2\text{H}_2\text{O}$ qui se sépare en cristaux déliés lorsqu'on plonge du sulfate de potassium solide dans une solution de sulfate thorinique à la température de 600 à 700°.

Le silicate de *thorium* est un minéral nommé thorite. V. ce mot.

— CHLORURE DE THORIUM $\text{Th}^{IV}\text{Cl}_4$. On prépare ce corps en chauffant au rouge, dans un courant de chlore sec, un mélange intime de thorine et de charbon. La réaction se fait petit à petit, et le chlorure thorinique, qui n'est pas très-volatil, se dépose sous la forme d'un sublimé blanc, cristallin, sur les parties froides de l'appareil. Par une nouvelle sublimation, on peut l'obtenir en cristaux blancs, brillants, qui ont, d'après Chydenius, la forme de tables rectangulaires dont les crêtes sont tronquées par des faces inclinées à 129° 7' et à 143° 9' sur la base. Ces cristaux sont déliquescents à l'air et se dissolvent dans l'eau avec élévation de température. Ils ne distillent pas encore à la température de 440°.

L'hydrate thorinique se dissout facilement dans l'acide chlorhydrique, et la solution, suffisamment concentrée, se solidifie, surtout si elle renferme un excès d'acide, et forme une masse cristalline rayonnée de chlorure hydraté. La solution évaporée à siccité laisse une masse saline déliquescente, qui perd de l'acide chlorhydrique à une température élevée. Le chlorure de *thorium* est soluble dans l'alcool.

On obtient un chlorure double de *thorium* et d'ammonium $(\text{AZH}_4\text{Cl})_2 \cdot \text{Th}^{IV}\text{Cl}_2 \cdot 4\text{H}_2\text{O}$ en chauffant un mélange sec de chlorure de *thorium* et de sel ammoniac dans un courant de gaz chlorhydrique, dissolvant le produit dans l'eau et l'évaporant.

Il existe aussi un chlorure double de *thorium* et de potassium. Ce sel est très-soluble, presque déliquescent, mais peut être déshydraté par la calcination dans un courant de gaz chlorhydrique. Il se dissout dans l'alcool. Chauffé avec du potassium, il donne du *thorium* métallique.

— Oxychlorure de *thorium*. Dans la préparation du chlorure, telle que nous l'avons décrite plus haut, ce corps passe, avec l'excès de chlorure, sous la forme d'un nuage blanc qui se condense en une poudre blanche amorphe. L'eau le décompose, dissout le chlorure de *thorium* et laisse un résidu de thorine.

— BROMURE DE THORIUM. On obtient ce corps en dissolvant la thorine dans l'acide bromhydrique; il se dessèche, lorsqu'on l'évapore, en une masse gommeuse. Il forme un sel double avec le bromure de potassium.

— IODURE DE THORIUM. D'après Chydenius, ce corps cristallise avec difficulté et brunit lorsqu'on l'expose à l'air.

— FLUORURE DE THORIUM Th^{IV}F_4 . Berzélius, en traitant l'hydrate de *thorium* par l'acide fluorhydrique et en évaporant de manière à chasser l'excès d'acide, a obtenu le fluorure thorinique sous la forme d'une poudre lourde, d'un blanc d'émail. La calcination n'altère pas ce corps, qui ne se décompose même qu'imparfaitement lorsqu'on le chauffe avec du potassium.

— Fluorure hydraté $\text{Th}^{IV}\text{F}_3 \cdot 2\text{H}_2\text{O}$. On l'obtient, par double décomposition, sous la forme d'un précipité gélatineux, blanc, insoluble dans l'eau et dans l'acide fluorhydrique. Il perd une partie de son eau à 200° et se convertit en thorine par la calcination.

— Fluorures potassico-thoriniques. a. Le composé $\text{Th}^{IV}\text{F}_2 \cdot \text{KF} \cdot 2\text{H}_2\text{O}$ se produit lorsqu'on fait bouillir l'hydrate de *thorium* récemment précipité avec un mélange de fluorure de potassium hydraté et d'acide fluorhydrique libre; il se sépare sous la forme d'une poudre lourde et fine.

β. Le composé $(\text{Th}^{IV}\text{F}_2)_2 \cdot (\text{KF})_2 \cdot \text{H}_2\text{O}$ se précipite lorsqu'on ajoute une solution de fluorure potassique à une solution chlorhydrique de thorine.

— SULFURE DE THORIUM Th^{IV}S . Le *thorium*, chauffé avec du soufre, brûle dans la vapeur de ce corps avec le même éclat que dans l'air, en formant un sulfure jaune pulvérulent. Ce sulfure acquiert l'éclat métallique par la pression; il n'est que très-faiblement attaqué par les acides; l'eau régale cependant l'oxyde et le convertit en sulfate. Chydenius, en chauffant au rouge la thorine dans un courant de gaz hydrogène mélangé de vapeurs de sulfure de carbone, a obtenu le sulfure de *thorium* sous la forme d'une masse noire de 8,29 de densité, qui devient grise et acquiert l'éclat métallique par la trituration. Par le grillage, il se convertit en thorine. L'acide chlorhydrique ne l'attaque pas; l'acide azotique le dissout complètement. Par fusion avec de l'hydrate potassique, il se convertit en thorine. Lorsqu'on le calcine avec un courant de chlore, il donne le chlorure de *thorium* et du chlorure de soufre. L'hydrogène n'a d'action sur lui à aucune température. Lorsqu'on chauffe la thorine au rouge sombre dans le mélange d'hydrogène et de sulfure de carbone dont il a été ques-

tion plus haut, il se produit un oxysulfure dont la composition est probablement représentée par la formule $\text{Th}^{IV}\text{S}_2 \cdot 2\text{Th}^{IV}\text{O}$.

— PHOSPHURE DE THORIUM. Le *thorium* brûle en rouge dans la vapeur de phosphore et se convertit en un phosphore gris, doué de l'éclat métallique, qui n'est point attaqué par l'eau et que le grillage convertit en phosphate de *thorium*.

— Caractères distinctifs du *thorium*, séparation et dosage de ce métal. Au chalumeau, le *thorium* se distingue plutôt par des caractères négatifs que par des caractères positifs; son oxyde est inaltérable, infusible et se dissout difficilement dans le borax. La perle fortement saturée devient laiteuse par le refroidissement. La perle formée par le phosphate ammonico-potassique, pas plus que celle où entre le borax, n'est colorée.

Le *thorium* est précipité, sous la forme d'un hydrate blanc insoluble dans les potasses, par la potasse, l'ammoniaque et le sulfure ammonique. Les carbonates alcalins et le carbonate d'ammoniaque le précipitent à l'état de carbonate soluble dans un excès de réactif; la solution ainsi obtenue n'est point précipitée par l'ammoniaque libre, comme c'est le cas pour la zircone. Une solution de chlorure de *thorium* est précipitée par le ferrocyanure potassique, réactif qui ne fait naître aucun trouble dans les solutions de chlorure de zirconium.

Le sulfate de potassium détermine, dans la solution des sels thoriniques, la production d'un précipité cristallin de sulfate potassico-thorinique, soluble dans l'eau bouillante et insoluble dans un excès de réactif précipitant, caractère qui sert à distinguer le *thorium* de l'yttrium.

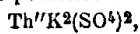
Le *thorium* se distingue du cérium, du lanthane et du didyme par la réaction de ses solutions salines avec l'hyposulfite de sodium; ce réactif précipite la thorine et ne précipite point les hydrates de cérium, de lanthane et de didyme. Le *thorium* se distingue, en outre, du lanthane et du didyme par la propriété de ne donner aucune réaction colorée lorsqu'on le soumet aux diverses épreuves du chalumeau. La manière dont il se comporte au chalumeau sert aussi à le distinguer du titane, du tantal et du niobium, dont on peut également le distinguer à l'aide de l'acide oxalique, qui le précipite à l'état d'oxalate et ne précipite pas les trois métaux précédents.

Pour doser le *thorium*, on le précipite à l'état d'ammoniaque, on recueille le dépôt, on le lave, on le transforme en oxyde anhydre en le calcinant dans un creuset de platine, et on le pèse.

Les méthodes de séparation du *thorium* d'avec les autres métaux sont en somme décrites dans l'avant-dernier paragraphe. La précipitation au moyen du sulfate potassique en excès sert à le séparer de tous les métaux contenus dans le précipité formé par le sulfure ammonique, à l'exception du zirconium et des métaux du groupe du cérium.

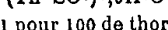
Pour le séparer de la zircone, on dissout dans l'eau le sulfate double et l'on traite la solution par l'acide oxalique, qui commence par précipiter les deux bases, mais dont un excès redissout complètement l'oxalate de zirconium et laisse l'oxalate de *thorium* à l'état insoluble. Enfin, on sépare le *thorium* des métaux du groupe du cérium au moyen de l'hyposulfite sodique qui, ainsi que nous l'avons déjà dit, précipite le *thorium* seul. La précipitation toutefois n'est pas complète, et d'après Hermann, 1,000 parties de la liqueur retiennent 0,85 de partie de thorine. Pour effectuer la séparation, Hermann convertit la totalité des bases en sulfates neutres, dissout 10 parties de ces sulfates mélangés dans 1,000 parties d'eau et chauffe la liqueur à l'ébullition avec 4 parties d'hyposulfite de sodium. Il se forme alors un précipité d'hyposulfite thorinique, tandis que la totalité du cérium et des métaux qui l'accompagnent reste dissoute. Calciné, le précipité laisse un résidu de thorine pure. On le pèse et l'on corrige son poids en y ajoutant 0,85, qui représente la fraction de thorine demeurée dissoute. Le cérium doit être d'abord ramené à l'état de sel cerueux à supposer qu'il n'y soit pas déjà. On sépare très-facilement le *thorium* du niobium, du tantal et du titane au moyen de l'oxalate ammonique, qui ne précipite que le *thorium*.

— Poids atomique du *thorium*. Le poids atomique de ce métal a été déterminé par l'analyse du sulfate $\text{Th}^{IV}\text{SO}_4$. Berzélius, dans deux expériences, a obtenu les nombres 119,32 et 117,75. La moyenne de quinze analyses du sulfate potassico-thorinique



analyses qui ne concordent pas bien, a donné 118,12. Chydenius a déduit le nombre 118,32 en partie des expériences de Berzélius, en partie des siennes propres qui ne sont pas très-concordantes.

Delafontaine a trouvé, comme moyenne d'un grand nombre d'analyses très-concordantes, que le sulfate cristallisé à l'ébullition



renferme 52,51 pour 100 de thorine, 31,92 pour 100 d'anhydride sulfurique et 15,80 d'eau, et que le sel cristallisé à la température ordinaire $(\text{Th}^{IV}\text{SO}_4)_2 \cdot 9\text{H}_2\text{O}$ renferme 45,06 pour 100

de *thorium* et 23,68 pour 100 d'eau. Il conclut de ces données que le poids atomique du *thorium* est 115,72, nombre que nous avons adopté.

THORKELIN (Grim-Johnssen), érudit et antiquaire islandais, né à Bæ-sur-Hirunford en 1752, mort à Copenhague en 1829. En vertu d'un décret du roi de Danemark qui ordonnait d'envoyer les meilleurs élèves des écoles danoises à Copenhague pour y terminer leurs études aux frais de l'Etat, le jeune Thorkelin, désigné par l'évêque Finn-Johnssen, partit pour cette ville en 1770, s'adonna à l'étude du droit et de l'archéologie, prit le grade de docteur en 1776 et se fit avantageusement connaître par quelques ouvrages. Il devint successivement professeur à l'université de Copenhague, conservateur de la bibliothèque Arna-Magnéenne (1777), gardien des archives royales (1780), des archives secrètes (1791) et conseiller d'Etat (1810). En 1786, le gouvernement danois le chargea de se rendre en Angleterre, en Irlande et en Ecosse pour y faire des recherches concernant l'histoire et les institutions du Danemark. Pendant les cinq années qu'il passa dans les îles Britanniques, Thorkelin se lia avec les savants les plus distingués, fut reçu, en 1788, docteur en droit de l'université de Saint-André et recueillit de nombreux et importants documents. Thorkelin est regardé comme un des érudits qui ont apporté le plus de lumière et d'ordre dans les origines si confuses des contrées du Nord. Ses principaux ouvrages sont : *Jus ecclesiasticum vetus stoe Thorkelico-Ketillianum* (Copenhague, 1775); *Jus ecclesiasticum novum stoe Arnazianum* (1775), recueil écrit en islandais, ainsi que le précédent, et accompagné d'une traduction latine; *Analecta ad historiam, antiquitates et jura regni Norvegiae* (1778, in-8°); *Odorum Edda Sæmundianæ una* (1779, in-4°); *Diplomatarium Arna-Magnæianum* (1786, 2 vol. in-8°), recueil de documents importants pour l'histoire de la Norvège et du Danemark; *Fragments de l'histoire d'Angleterre et d'Irlande au IX^e et au X^e siècle* (Londres, 1788, in-8°); *De Elfrico commentarius* (1789); *Essai sur le commerce des esclaves* (1788); *Esquisse du caractère du prince de Danemark* (1791, in-8°); *De Danorum rebus gestis seculis III et IV, poema dancicum dialecto anglo-saxonico* (Copenhague, 1815, in-4°), traduction latine du fameux poème anglo-saxon intitulé *Beowulf*. On lui doit encore une édition du *Gula-Things Lang* (1817) et divers articles insérés dans les *Transactions* de Londres.

THORLACIUS (Skule-Thordsen), archéologue islandais, né en 1741, mort à Copenhague en 1815, où il était recteur du collège royal. Parmi ses travaux, il faut citer en premier lieu les sept recueils qu'il publia sous ce titre : *Antiquitatum Borealiurn observationes miscellanæ* (Copenhague, 1778-1799), où, tout en éditant et en commentant divers fragments de l'ancienne Edda et des poètes islandais, il a traité avec une rare érudition des questions d'archéologie et de mythologie, intéressantes non-seulement pour l'antiquité scandinave, mais encore pour l'antiquité germanique, entre autres dans les dissertations intitulées : *De Hludana, Germanorum Dea et Borealiurn veterum matrimonium*. Il eut, en outre, une grande part à l'édition du troisième volume de *Heimskringla* de Snorri Sturluson (Copenhague, 1783), publia lui-même, avec notes, remarques et traduction, l'ancien poème *Geisli*, qui roule sur saint Olaf, et écrivit la préface du premier volume de la grande édition de l'*Edda* de Sæmund (Copenhague, 1787).

THORLACIUS (Boerge), archéologue islandais, fils du précédent, né en 1775, mort en 1829. Professeur d'éloquence et conseiller d'Etat à Copenhague, il se fit connaître par des ouvrages sur la philologie classique et sur les antiquités scandinaves. Ses travaux philologiques ont été réunis sous ce titre : *Prologues et opuscula academica, argumentum maxime philologicum* (Königsberg, 1806-1819, 5 vol.). En archéologie, il se fit le continuateur de son père, et c'est à lui et à Werlauff que l'on doit l'édition des *Sagas* royales norvégiennes, laquelle fait suite à la grande édition de l'*Heimskringla*, dont elle forme les tomes IV à VI (Copenhague, 1813-1826).

THORLAKSSON (Jean), poète islandais, né à Selardal, près d'Arnarfjord, en 1744, mort en 1819. Il avait embrassé l'état ecclésiastique et était pasteur de Grunnarrik, lorsqu'il fut destitué, on ne sait trop pour quel motif. Il obtint alors de l'emploi, comme correcteur, à l'imprimerie qu'Olaf Olafsson venait d'établir à Hrappey, en Islande, et fut l'un des auteurs de la traduction latine des *Annales* de Biorn de Skardse, l'ouvrage le plus remarquable qui soit sorti des presses de cette imprimerie. Il fut rétabli, en 1780, dans la dignité sacerdotale, et devint, huit ans plus tard, pasteur de Bægisla, au nord de l'Islande, dans la partie la plus sauvage et la plus abrupte de l'île. Ce fut là qu'il écrivit sa traduction du *Paradis perdu* de Milton, qui est regardée comme son chef-d'œuvre et qui le fit nommer membre de la Société littéraire islandaise. Elle valut, en outre, à Thorlaksson l'amitié des voyageurs anglais qui visitèrent l'Islande, et en particulier celle de George Mackenzie et d'Ebenezer Henderson. Un des poèmes du même auteur, adressé à la so-

ciété anglaise des Bibles, fut inséré dans les recueils de cette société et obtint une rare popularité, car il fut réimprimé jusqu'à Calcutta. Il n'eut pas, par exemple, le bonheur de voir sa traduction du *Paradis perdu* imprimée de son vivant; elle ne le fut qu'en 1828, à Copenhague, aux frais d'un Anglais du nom de Heath. Il avait aussi écrit une traduction de la *Messiede* de Klopstock, que la Société littéraire islandaise publia de 1834 à 1838; mais c'est là une œuvre de sa vieillesse et elle est bien inférieure à celle du poème de Milton. Un recueil des *Œuvres* de Thorklaksson a paru à Copenhague (1842-1843, 2 vol.); il se compose de petits poèmes qui avaient déjà été publiés dans des journaux islandais, de différentes traductions, entre autres de celle de l'*Essai sur l'homme* de Pope, faite d'après une traduction danoise, etc.

THORLAQUE, prélat islandais, né en 1133, mort en 1193. Après avoir reçu la prêtrise, il alla à Paris, puis à Lincoln, en Angleterre, pour compléter son instruction, et de retour en Islande, au bout de six ans, il entra dans un monastère. Thorlaque était abbé de ce monastère depuis 1172, lorsque l'évêque de Skalholtz le désigna pour lui succéder. Après la mort de ce prélat (1177), Thorlaque fut sacré évêque par Eysteinn, archevêque de Bergen, à l'instigation duquel il résolut d'introduire en Islande la domination absolue du clergé d'après les idées de Grégoire VII. Il exigea, sous peine d'excommunication, que les laïques qui donnaient des revenus aux églises y joignissent la propriété des biens, et parvint à s'emparer ainsi, au profit du clergé, de biens considérables; toutefois, il éprouva bientôt une vive résistance de la part du roi Swerre et des Islandais et dut renoncer à ses prétentions.

THORN, ville forte des Etats prussiens (Prusse), sur la rive droite de la Vistule, qui y forme l'île de Batza, à 84 kilom. S. de Marienwerder, par 53° 1' de latit. N. et 16° 17' de longit. E.; 12,000 hab. Ch.-l. de cercle. Elle communique avec Podgurcze par un pont de 833 mètres. Tribunal criminel, gymnase évangélique, bureau de douane principal; nombreuses fabriques de drap, de laine, de toiles et de chapeaux; tanneries, pain d'épice et savon renommés. Patrie de Copernic, dont le monument se trouve dans l'église Saint-Jean. La Marienkirche date du xiv^e siècle, la Nicolikirche de 1263. « Thorn, dit le *Guide de l'Allemagne du Nord*, a été fondée en 1232 par Hermann Balk, le grand maître de l'ordre Teutonique. En 1263, elle s'unit à la ligue hanseutique. Parmi les nombreux sièges qu'elle eut à subir, le plus terrible pour elle fut celui de 1708, à la suite duquel Charles XII de Suède s'en empara. En 1734, les jésuites y excitèrent des troubles qui se terminèrent par l'exécution de douze personnes. Cette sanglante tragédie est connue dans l'histoire sous le nom du Bain de sang de Thorn. Le roi de Pologne, Auguste, pour punir la ville, la dépouilla de la plupart de ses privilèges. En 1793, elle échut à la Prusse. En 1807, les Français, s'en étant emparés, la réunirent au grand-duché de Varsovie. En 1813, elle fut occupée par les Russes et par les Prussiens. Les événements de 1815 l'ont rendue à la Prusse. En 1831, les Russes en firent le centre de leurs opérations militaires contre l'insurrection polonaise. » Thorn est une place de guerre importante. Elle possède une excellente forteresse. Le gouvernement prussien a décidé en 1873 de compléter les défenses de la ville par la construction de cinq grands forts détachés et de deux de moindre dimension.

— *Conférence de Thorn*. En 1645, la Pologne était divisée par les partis religieux; pour éviter la guerre civile et amener la paix par des moyens de conciliation, on ouvrit des conférences à Thorn entre les catholiques, les calvinistes et les luthériens. Les réunions durèrent trois mois, mais n'eurent qu'un médiocre résultat. Les catholiques se trouvaient représentés par l'évêque de Samogitie, qui avait avec lui douze théologiens nommés par l'archevêque de Gnesen. Les calvinistes et les luthériens avaient chacun le même nombre de députés ou de théologiens de leur parti. Le duc d'Ossolin présidait l'assemblée au nom du roi. Les catholiques réfutèrent d'abord les propositions qu'on leur imputait et spontanément firent une exposition de leur foi. Les luthériens et les calvinistes firent de même; mais les catholiques leur reprochèrent un défaut de sincérité et demandèrent une profession de foi plus explicite. Les luthériens refusèrent, et le jour de la clôture arriva sans que rien eût été terminé.

THORN (Guillaume), officier et écrivain anglais, né en 1781, mort en 1844. A dix-huit ans, il entra au service, passa dans les Indes orientales, prit, en 1803, une part brillante à la guerre contre les Mahrattes, fut promu, en 1807, brigadier-major et s'empara, en 1810, de l'île de France. Envoyé l'année suivante à Java, Thorn se signala en diverses circonstances, notamment à la prise des lignes fortifiées de Cornelis, et reçut en récompense de sa bravoure le grade de quartier-maître général des troupes stationnées à Java; Thorn contribua à la prise du fort de Palimbang et enleva d'assaut Djedjocarta, la forteresse la plus importante de l'intérieur

de l'île. Le mauvais état de sa santé le força peu après à revenir en Angleterre; mais il prit encore part comme volontaire à la guerre contre la France en 1815 et devint, en 1825, lieutenant-colonel. On a de lui : *Mémoires relatifs à la conquête de Java, suivis du récit des opérations subséquentes des Anglais dans l'archipel oriental* (1815, in-4°); *Mémoires sur la guerre de l'Inde, dirigée par le général Lake et par le major général sir Arthur Wellesley, duc de Wellington* (1818, in-4°).

THORNBURY, bourg d'Angleterre, comté et à 45 kilom. de Gloucester, dans la vallée de Gloucester, sur un affluent de la Saverne; 4,000 hab. Restes d'un château très-ancien.

THORNDICKE (Sterburt), théologien anglais, mort en 1672 à Londres, où il était chanoine de l'église de Westminster. Sa vie ne présente aucun fait digne d'intérêt, sinon qu'il eut à soutenir de nombreuses polémiques, auxquelles donnèrent naissance ses ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Du régime primitif des Eglises* (1641); *Des synodes ou assemblées religieuses et du culte public de Dieu d'après les règles et la discipline des apôtres* (1642); *Epilogue des tragédies de l'Eglise anglicane ou Réflexions sur les controverses en matière de religion et leur solution* (1659); *Origine de l'Eglise ou Du droit et des pouvoirs de l'Eglise chrétienne* (1674); *Poids égaux ou Examen de la religion, telle qu'elle est à présent, pesée au poids et à la mesure du sanctuaire* (1680), livre qui renferme de précieux documents pour l'histoire de l'Eglise anglicane au xvii^e siècle, etc.

THORNE, bourg d'Angleterre, comté et à 57 kilom. S.-S.-E. d'York, sur un terrain bas et marécageux; 4,000 hab. Commerce considérable, principalement en tourbe; construction de navires.

THORNEYCROFT (Mary - Francis, mistress), femme sculpteur anglaise, née à Thornham, comté de Norfolk, en 1814. Fille d'un statuaire de modeste renom, elle fut élevée dans un milieu très-sympathique à ses instincts. Elle n'avait que vingt ans quand elle exposa pour son début une *Pénélope*, qui fut remarquée. Après plusieurs bustes qui parurent en 1832 ou 1834, elle exposa *Ulysse reconnu par son chien*, qui attira sur elle une bienveillante attention. En 1839, la *Jeune fille à la fleur*, figure grande comme nature, vint prouver qu'il y avait là un tempérament d'artiste. La pureté des lignes, l'élégance et la correction étaient les côtés saillants de cette statue habilement exécutée. Le succès fut grand. A cette époque, miss Mary fut recherchée en mariage par un élève de son père, M. Thorneycroft, sculpteur lui aussi. Mme Thorneycroft suivit son mari à Rome (1849), d'où elle rapporta le modèle de *Sepho* et de *l'Enfant endormi*, qui fut acheté par M. Gibson, le célèbre amateur. Le succès de ce dernier morceau valut à l'auteur des commandes lucratives : la *Statue de la princesse Alice*, celle de la *Princesse royale, du Prince Alfred* (1853), etc., lui donnèrent une vogue sérieuse. Des *Etudes d'enfant*, une *Jeune fille sautant* (1854); la *Reine Victoria*, bronze exposé à Paris en 1855, forment à peu près ce qu'il y a d'intéressant dans l'œuvre de cette artiste. N'oublions pas l'*Abondance* et la *Paix*, deux figures allégoriques représentant deux filles de la reine Victoria.

THORNGARDSOUK, le dieu des tempêtes, chez les Groenlandais. D'après les traditions populaires, cette divinité, armée d'une massue de fer, apparaît tantôt sous une forme humaine, tantôt sous celle d'un ours blanc ou d'une baleine.

THORNHILL, village d'Ecosse, comté et à 25 kilom. N.-N.-E. de Dumfries, sur une hauteur, à peu de distance de la rive gauche de la Nith; 1,000 hab. Aux environs se trouve le château de Drumlauring, qui ressemble beaucoup par le style de son architecture à l'hôpital d'Edimbourg, et qui a été attribué aussi à Inigo Jones. On découvre une vue étendue des fenêtres de ses appartements.

THORNHILL (sir James), peintre anglais, né à Woodland, comté de Dorset, en 1676, mort en 1734. Il était neveu du célèbre médecin Sydenham. Son père ayant dissipé sa fortune, tant par des spéculations malheureuses que par son incontinence, il dut chercher de bonne heure à se créer des ressources, et, comme il avait un goût très-vif pour les arts, il résolut de se faire peintre. Dans ce but il se rendit à Londres, où son oncle lui fit donner des leçons, puis lui fournit l'argent nécessaire pour aller compléter ses études artistiques en Hollande, en Belgique et en France. Dans ce dernier pays, il étudia particulièrement le genre allégorique et décoratif que Le Brun avait mis à la mode, puis il revint à Londres. Là, il trouva de nombreuses occasions de produire son talent et de donner des preuves de la vivacité de son imagination et de sa facilité d'exécution. L'histoire de saint Paul, qu'il peignit dans le dôme de l'église de ce nom, lui valut d'être nommé premier peintre d'histoire de la reine Anne. Il occupa le même poste sous George I^{er} et George II, qui le créa chevalier, et fut en outre membre de la Chambre des communes pour Woodland, de 1719

jusqu'à sa mort. Grâce au prix élevé qu'il faisait payer ses œuvres, Thornhill acquit une grande fortune, qu'il employa en grande partie à racheter les anciennes possessions de sa famille. Il maria sa fille Jane au célèbre peintre Hogarth. Cet artiste, qui jouit de son temps d'une grande réputation, avait un talent très-souple, mais il n'était ni coloriste ni habile dessinateur. Il ne se borna pas à peindre de grands morceaux décoratifs; il exécuta aussi des paysages, des portraits et fut un architecte de mérite, ainsi que le prouvent plusieurs belles maisons qu'il construisit, notamment la maison dans laquelle il passait la saison d'été. Il avait ouvert, en 1724, un atelier dans lequel il forma de nombreux élèves, entre autres Robert Brown. Thornhill était membre de la Société royale. Parmi ses œuvres, nous citerons : les *Travaux d'Hercule*, dans la maison de sir Robert Clayton; les peintures d'un salon à Burlington-House; celles du salon du palais de Bletenheim; le plafond de la chapelle de Tousles-Saints; à Oxford; les peintures allégoriques représentant la reine Anne et le prince Georges de Danemark, au palais de Hampton-Court; les grands travaux décoratifs exécutés à Moor-K-Park, dans l'hôtel du financier Styles; enfin les peintures de l'hôpital de Greenwich, auxquelles il consacra dix-neuf années (1708-1727) et qu'on regarde comme son chef-d'œuvre. Thornhill y représenta notamment le roi Guillaume III et la reine Marie, accompagnés des Vertus, de l'Amour, d'Apollon, etc., donnant la paix à l'Europe.

THORNTON (Bonnell), littérateur anglais, né à Londres en 1724, mort en 1768. Il étudia d'abord la médecine à l'université d'Oxford et s'y lia avec George Colman l'aîné, qui partageait son goût pour la littérature. Ils y publièrent ensemble une sorte de revue intitulée le *Connaissieur* (1754-1756), dans laquelle ils insérèrent des études de mœurs et des critiques, dont l'esprit et l'humour ne seraient pas indignes des essayistes de l'Angleterre moderne. Thornton collabora ensuite au *Saint-James Chronicle*, dont il fut l'un des fondateurs, au *Public Advertiser*, et fonda une feuille intitulée *Have at ye all, or the Drury-Lane Journal*, pour rivaliser avec le *Cocent-Garden Journal* de Fielding. En 1767, il entreprit avec Colman et Richard Warner une traduction des œuvres de Plaute, dont les deux premiers volumes seulement parurent avant sa mort. On a encore de lui : *Ode pour le jour de Sainte-Cécile, adaptée à l'ancienne musique anglaise* (Londres, 1762, in-4°) et la *Bataille des Whigs, chant supplémentaire au poème du Dispensaire du docteur Garth* (Londres, 1768, in-4°). Thornton était un homme de joyeuse humeur, mais ses habitudes d'intemperance abrégèrent ses jours. Il fut l'un des membres du fameux club du *Nonsense*, et ce fut lui qui provoqua l'exposition faite par ce club des enseignes des rues de Londres, par dérision de l'exposition annuelle de l'Académie royale. Il ouvrit son exposition le même jour que cette dernière, et, dans les catalogues publiés à ce sujet, il l'annonça comme « l'Exposition faite par la Société des peintres d'enseignes de toutes les enseignes curieuses que l'on peut trouver dans la ville et dans le pays, avec des dessins originaux qui peuvent être regardés comme des spécimens du génie naturel de la nation. » Hogarth, qui prit aussi part à cette plaisanterie, ajouta à différentes enseignes quelques coups de pinceau, destinés à en rendre l'absurdité plus visible, et l'exposition obtint un véritable succès.

THORNTON (Robert-John), médecin anglais, fils du précédent, né en 1760, mort en 1827. Envoyé à l'université de Cambridge pour y étudier la théologie, il se sentit peu de goût pour cette étude et se mit à suivre des cours de médecine et de botanique. Reçu docteur, il exerça la médecine à Londres, mais sans grand éclat, fit des cours de botanique et ne dut la vogue dont il jouit pendant quelques années qu'à un nouveau traitement des affections pulmonaires qu'il avait introduit dans la pratique. On lui doit les ouvrages suivants : *Extraits médicaux sur la nature de la santé et les lois du système nerveux* (1798, 4 vol. in-8°); le *Symbole du politique ou Extraits politiques* (1799, 3 vol. in-8°); *Gravures pittoresques de botaniques pour essais sur le système sexuel de Linné* (1799-1804, 2 vol. in-fol.), recueil magnifique, renfermant des gravures coloriées d'une grandeur extraordinaire, mais dont les frais dépassaient de beaucoup les bénéfices, en sorte que l'auteur fut réduit à en mettre les exemplaires en loterie; *Preuves de l'efficacité de la vaccine* (1803, 6 vol. in-8°), trad. en français par Bufour (Paris, 1817, in-8°); la *Philosophie de la médecine* (1809, 5 vol. in-8°, 4^e édit.); *Eléments de botanique* (2 vol. in-8°); le *Temple de Flore* (5 vol. in-fol.); l'*Herbier de famille ou Système complet de botanique médicale* (1810, in-8°); l'*Ecole de Virgile* (1813, in-12); *Explication de l'Ecole de Virgile* (1814, in-12), etc. Thornton avait collaboré, en outre, à divers recueils scientifiques.

THORNTON (Thomas), écrivain anglais, né à Londres, mort dans les premières années de ce siècle. Il servit longtemps dans les milices du comté d'York et en était lieu-

tenant-colonel, lorsqu'il prit sa retraite. Il vécut dès lors dans ses terres et s'adonna surtout à la chasse, pour laquelle il avait une véritable passion. Ce fut lui qui remit en honneur la chasse au faucon, dans laquelle il introduisit de nombreuses améliorations. Après la paix d'Amiens, il vint en France dans le seul but d'y faire des études cynégétiques. On a de lui : *Voyage de chasse dans le nord de l'Angleterre et dans les montagnes de l'Ecosse* (1804, in-4°); *Voyage de chasse en France* (1806, 2 vol. in-4°); *Justification de la conduite du colonel Thornton dans ses affaires avec M. Burton* (1806, in-8°). — Un autre Thomas THORNTON, qui avait rempli en Orient diverses fonctions diplomatiques, a fait paraître : *Etat actuel de la Turquie, ou Tableau de la constitution politique, civile et religieuse du gouvernement et des lois de l'empire ottoman, des finances, des établissements de terre et de mer, etc., des Turcs, suivi de l'Etat géographique civil et politique des principautés de la Moldavie et de la Valachie* (1821), traduit en français par M. de Saucé, officier d'artillerie.

THORNTON (William), économiste anglais, né à Burnham, comté de Buckingham, en 1813. A vingt-trois ans, il entra comme employé dans les bureaux de la Compagnie des Indes, dont il n'a cessé depuis lors de faire partie. On lui doit quelques ouvrages d'économie politique, qui contiennent des documents statistiques intéressants. Nous citerons : *Excès de population et moyen d'y remédier* (Londres, 1846, in-8°); *Plaidoyer pour les cultivateurs propriétaires* (1848, in-8°), etc.

THOROE, petite île du Danemark, dans le Petit-Belt; 5 kilom. de longueur sur 2 de largeur; 500 hab. Sol très-fertile.

THORON s. m. (to-ron — du gr. thorén, je m'élanche). Entom. Genre d'insectes hyménoptères, de la tribu des prototrupiens, dont l'espèce type se trouve surtout en Angleterre.

THORONET, village de France (Var), cant. de Lorgues, arrond. de Draguignan; 810 hab. Célèbre par son ancienne abbaye de l'ordre de Cîteaux, qui attire de nombreux visiteurs; cette abbaye, classée parmi les monuments historiques, est située dans un vallon agreste, que parcourt un torrent au cours capricieux. Elle fut fondée au commencement du xii^e siècle, sur un terrain que Raymond Bérenger, comte de Provence, avait cédé aux religieux de Cîteaux. Cette abbaye fut réunie en 1785 à l'évêché de Digne, et dut être abandonnée par ses religieux à l'époque de la Révolution.

Les bâtiments claustraux sont percés d'étroites fenêtres cintrées ressemblant à des meurtrières. Les voûtes de l'église sont légèrement ogivales; l'intérieur se fait surtout remarquer par sa simplicité. La partie la plus intéressante de l'abbaye est le cloître, qui a la forme d'un trapèze et offre un étage de galeries parfaitement conservées. « Ces galeries sont percées d'arêtes cintrées, encadrant deux plus petites ouvertures aussi à plein cintre, surmontées d'un *oculus* et supportées par une colonne basse, lourde et massive, d'une très-grande simplicité. Les chapiteaux des colonnes sont très-variés. Dans le préau du cloître se trouve le lavoir, construction hexagonale, éclairée par cinq fenêtres cintrées. A côté de la galerie orientale est la *salle capitulaire*, avec voûte d'arête et croisillons massifs de forme ogivale, supportés par deux piliers bas et trapus, à bases éperonnées, et décorés de remarquables chapiteaux. »

THORPE (Benjamin), philologue anglais, né vers 1808. Il fit une étude approfondie de l'anglo-saxon, puis devint l'éditeur et le traducteur de plusieurs ouvrages écrits dans cette langue. Ses travaux d'érudition lui ont valu du gouvernement anglais une pension de 150 livres sterling. Nous citerons de lui : la traduction en anglais de la *Grammaire anglo-saxonne* de Rask; *Analecta anglo-saxonica* (1844, 2 vol.), paraphrase en vers de la Bible de Cœdmon, avec traduction et commentaires; *Version anglo-saxonne de l'histoire d'Apollonius* (1834); *Libri Psalmorum versio antiqua latina cum paraphrasi anglo-saxonica* (1835); *Codez oxoniensis* (1842); *Anciennes lois et institutions de l'Angleterre avec gloses et commentaires* (1848 et suiv., 11 vol. in-8°), collection importante; *Mythologie du Nord* (1852, 3 vol.), recueil de la plupart des légendes du Nord, etc.

THORPE (Thomas-B.), littérateur américain, né à Westfield (Massachusetts) en 1815. Après avoir complété ses études à l'université méthodiste de Middletown, dans le Connecticut, il alla habiter la Louisiane, s'occupant pendant quelque temps de peinture, puis s'adonna à la littérature et commença à se faire connaître en publiant dans divers journaux, sous le nom de *Tom Owen*, le *chasseur d'abeilles*, des études, des esquisses de mœurs et des contes, qui furent bien accueillis du public. Pendant plusieurs années, M. Thorpe fut rédacteur en chef d'un journal de La Nouvelle-Orléans. Lors de la guerre qui éclata en 1846 entre les Etats-Unis et le Mexique, il se joignit à l'armée d'expédition, devint le correspondant d'un journal de La Nouvelle-Orléans et fut chargé de porter des dépêches au général Taylor. En 1853, M. Thorpe quitta

la Louisiane pour aller se fixer à New-York. Indépendamment d'un grand nombre d'articles insérés dans divers journaux, notamment dans le *Harper's Magazine*, on lui doit des ouvrages écrits avec beaucoup de verve et dans lesquels on trouve des tableaux pleins de vérité et de couleur locale sur les mœurs des habitants du sud et du sud-ouest des Etats-Unis. Nous citerons de lui : le *Grand ours de l'Arkansas* (New-York, 1835, in-12) ; les *Mystères du fond des bois* (1846, in-12) ; *Notre armée sur le rio Grande* (Philadelphie, 1847, in-12) ; *Notre armée à Monterey* (1847, in-12) ; la *Itinéraire du chasseur d'abeilles* (1854, in-12), recueil d'esquisses et de récits, etc.

THORRON, roi scandinave, dont l'existence est légendaire et qui fut déifié. Son nom, donné par les anciens Norvégiens à un des mois de l'année, sert encore aujourd'hui en Islande à désigner le premier mois. Thorron établit l'usage de sacrifier une génisse aux dieux, usage qui se perpétua jusqu'à l'introduction du christianisme.

THORSHAVN, petite ville sur la côte E. de l'île de Stromoe, une des Féroë, ch.-l. de l'île et de tout le groupe, par 61° 59' de latit. N. et 9° 15' de longit. O. ; 500 hab. Résidence du gouverneur, du commandant et du bailli. Entrepôt de toutes les fies Féroë. Exportation de plumes d'oie, de peaux, de suif, de viande de brebis salée, de bas et de chemises de laine.

THORSTENSEN (John), savant islandais, né en 1794. Il alla faire ses études à l'université de Copenhague, où il apprit la médecine, retourna dans son île natale en 1819 et se livra, de 1823 à 1837, à des observations météorologiques, publiées dans les *Collectanea meteorologica* (1839, in-4°). Ce savant est devenu docteur en philosophie de l'université de Marbourg, membre de l'Académie de médecine de Copenhague, de la Société littéraire islandaise, etc. On lui doit divers écrits sur la médecine, et le recueil de l'Académie de médecine de Paris contient de lui quelques mémoires intéressants.

THORTSEN (Charles-Adolphe), littérateur danois, né à Copenhague en 1798. Il se fit recevoir maître ès arts en 1827, passa son doctorat en philosophie en 1836, se livra pendant plusieurs années à l'enseignement des langues anciennes et fut nommé, en 1844, recteur de l'école latine de Randers. Outre des poésies et des articles de critique insérés dans divers recueils, on lui doit des écrits qui lui ont fait décerner, en 1821, le prix d'esthétique par l'université de Copenhague, et les deux ouvrages suivants, regardés comme les meilleurs qu'il ait produits : *Essai de métrique danoise* (Copenhague, 1833-1834, 2 vol. in-8°) ; *Coup d'œil historique sur la littérature danoise jusqu'en 1814* (Copenhague, 1851, 3^e édit.).

THORWALDSEN (Bertel), illustre sculpteur danois, né à Copenhague en 1770, mort dans la même ville le 24 mars 1844. Il était fils d'un pauvre sculpteur sur bois, employé dans les chantiers de la marine, qui commença son apprentissage et, qui, ayant bien de son aptitude pour les arts du dessin, le fit concourir à l'Académie royale de peinture et de sculpture fondée par Frédéric V. Il obtint en 1793 la grande médaille d'honneur pour un bas-relief de *Saint Pierre guérissant un paralytique*. On mentionne aussi, parmi ses essais de cette époque, un *Amour au repos*, *Numa consultant la nymphe Egérie*, *Hercule et Omphale* et quelques autres bas-reliefs dans lesquels il donnait les prémices de son beau talent. Le grand prix de sculpture lui donnait le droit de voyager pendant trois ans comme pensionnaire de l'Etat, mais la pension n'était pas disponible alors et Thorwaldsen dut attendre deux ans. Il s'embarqua en 1795 sur la *Thétis*, dont le voyage fut très-accidenté et qui le déposa à Naples. Thorwaldsen séjourna longtemps dans cette ville avant de se rendre à Rome et commença d'y étudier avec la plus vive admiration les débris de la statuaire antique. Une fois installé à Rome, vers le milieu de 1796, il ne quitta plus ce grand foyer artistique, qui devint sa patrie adoptive. A peine tit-il jusqu'en 1838, à Copenhague et en Allemagne, deux courts voyages, suivis de prompts retours à Rome. C'est au moment où ses yeux s'ouvrirent aux beautés de l'art antique et où il commença à produire d'après les nouvelles lois que cet art lui révélait, qu'il lui semblait avoir véritablement débuté dans la vie. « Je suis né, disait-il, le 8 mars 1797 ; jusque-là je n'existais pas. » On jugea d'abord assez sévèrement ses premiers essais. « Notre compatriote Thorwaldsen est venu passer ici huit jours pour voir les curiosités des environs, écrivait de Genzano l'archéologue Zoega. C'est un artiste de beaucoup de goût et de sentiment, mais ignorant tout ce qui est en dehors de l'art... Sans la moindre connaissance de l'histoire et de la mythologie, comment est-il possible qu'un artiste fasse ses études comme il le faudrait ? Je ne demande pas qu'il soit savant, je ne le souhaite même pas. Pourtant, il est nécessaire qu'il ait au moins une idée du nom et du sens des choses qu'il voit. » Thorwaldsen, en face de ces choses, ne rêvait à rien de plus qu'aux moyens d'en reproduire fidèlement les surfaces. « Le style antique, dit M. Henri Delaborde, au lieu de lui apparaître comme le

vêtement de la vérité morale ou la parure de la réalité, était à ses yeux le fond de l'art lui-même, la raison d'être de toutes les tentatives, le principe et la fin de tous les progrès. Quoi de plus contraire aux inclinations et aux doctrines des maîtres de la Renaissance ? Réduire la fonction de la sculpture moderne à cette imitation strictement archaïque, à cette contrefaçon sans intention personnelle et sans âme, c'était agir précisément en sens inverse des entreprises poursuivies en Italie par les écoles du xve et du xvie siècle, en France par Jean Goujon et tant d'autres. Bien plus, c'était, en matière d'abnégation, enchaîner sur les exemples des nouveaux puristes eux-mêmes et justifier d'avance les efforts un peu véhéments que Bartolini allait tenter pour séparer l'art de l'artifice et le remettre dans le naturel. » Ces critiques ne peuvent s'appliquer qu'aux premiers ouvrages exécutés à Rome par Thorwaldsen, et encore elles sont exagérées. Quelque dépourvus qu'ils fussent d'originalité, ils avaient au moins ce mérite de restituer aux formes de la sculpture la gravité perdue en grande partie sous l'influence des doctrines ou sous le ciseau de Canova. Même en modelant des statues d'un caractère expressément gracieux, comme *l'Amour et Psyché*, comme *Adonis*, *Hébé* ou *Ganymède*, l'artiste danois réussit mieux que les sculpteurs italiens contemporains à rendre la jeunesse ou la souplesse du corps sans aboutir à la mollesse, à l'élégance efféminée ; et quand il s'agit de représenter la beauté virile, Thorwaldsen n'a garde de se faire le complice des mièvreries de style ou des petites habiletés d'outil en usage au commencement du siècle. Son *Jason*, à ce titre, est une exception remarquable parmi les statues produites alors en Italie. Si cette figure majestueuse, mais d'une majesté un peu froide, ne justifie pas de tous points l'enthousiasme des éloges que Mme de Staël lui a donnés dans son livre sur *l'Allemagne*, elle explique au moins le mouvement général de surprise qui en accueillit l'apparition et l'empressement avec lequel Canova lui-même reconnaissait dans l'œuvre du débutant « un morceau de style nouveau et de grande manière. » Cette manière allait s'agrandir encore, et ce talent jusque-là consacré à l'imitation extérieure de l'antique allait bientôt s'en approprier plus à fond tous les secrets. La longue série des bas-reliefs représentant le *Triomphe d'Alexandre* marque avec éclat ce progrès à la fois intellectuel et pittoresque. De toutes les œuvres du maître, il n'en est pas qui permette mieux d'apprécier les caractères particuliers de sa pratique et les ressources de son imagination ; il n'en est pas non plus où les traditions de l'art grec semblent interprétées avec autant de science exacte et de certitude, bien que le travail ait été, en raison des circonstances, presque improvisé d'un bout à l'autre, et que par conséquent l'exécution matérielle ne dépasse guère ici la limite des procédés sommaires et des indications. L'artiste, en effet, ne put disposer que de quelques mois pour concevoir et mener à bonne fin cette immense entreprise, qui lui avait été confiée au commencement de 1812. La frise longue de plus de 30 mètres, sur laquelle il devait retracer l'Entrée triomphale d'Alexandre à Babylone, était destinée à la décoration d'une salle du palais Quirinal, demeure de Napoléon pendant le séjour prochain qu'il comptait faire à Rome. Le modèle en plâtre une fois scellé à la place qu'il occupait encore aujourd'hui, Thorwaldsen reçut l'ordre d'en exécuter une répétition en marbre pour un monument alors en construction à Paris, le temple de la Gloire, devenu plus tard l'église de la Madeleine. Ces marbres, modifiés en quelques parties, entre autres dans les figures d'Alexandre, de la Victoire et de la Paix, ornent depuis 1828 la villa Sommariva, sur les bords du lac de Côme. Une seconde répétition en marbre, offrant avec le modèle primitif des différences plus notables encore, a été placée dans le palais de Christiansbourg, à Copenhague.

Parmi les travaux de Thorwaldsen appartenant à peu près à la même époque, les bas-reliefs qui représentent la *Nuit portant dans ses bras la Mort et le Sommeil*, *Mercury se préparant à tuer Argus* méritent d'être cités à côté du *Triomphe d'Alexandre*. Dans l'ensemble des œuvres du sculpteur, ces trois morceaux, de caractères différents, ne résument pas seulement sa manière et les formes de sa pratique au meilleur moment ; ils montrent encore quelles ressources d'invention il aurait trouvées en lui-même s'il avait plus souvent pris le temps de s'interroger et de s'écouter ainsi. Il serait superflu à cette place de décrire en détail le bas-relief dans lequel l'artiste danois a personnifié la Nuit. Les nombreuses répétitions en marbre exécutées par le maître ou sous ses yeux d'après l'original, qui appartient à lord Lucan, les copies réduites en plâtre, les vignettes gravées et les photographies ont fait connaître partout cette composition, la plus populaire de toutes ses œuvres, avec le *Lion de Lucerne*. Qu'il nous soit permis cependant de faire remarquer ce qu'il y avait ici de neuf dans les intentions et en même temps de strictement conforme aux lois immuables de la sculpture. Nulle banalité allégorique, nulle exagération pittoresque. Cette douce figure de la Nuit, à la

physionomie pensive et recueillie, cette mère du Sommeil et de la Mort emportant ses enfants dans les espaces mystérieux, ressemble aussi peu aux images consacrées de Morphée ou des Génies honnêtement couronnés de pavots qu'aux spectres emphatiques, à toute la tumultueuse fantasmagorie en usage au temps de Michel Slodtz et de Pigalle. La *Nuit* de Thorwaldsen n'avait été faite qu'en vue d'une destination profane, et le sculpteur, en la modelant, ne se proposait rien de plus que de donner, dans la décoration d'un salon, un pendant à son autre bas-relief représentant *l'Aurore*. Une pareille œuvre, toutefois, serait digne d'orner un tombeau. Elle paraîtrait à mieux à sa place ; elle nous parlerait du repos et de l'infini avec une éloquence plus persuasive, plus touchante en tout cas que tel cadavre copié sans merci par un élève du Bernin ou que tel grand garçon fort dévot sculpté par Canova auprès d'un sarcophage, à titre d'ange ou de génie funéraire. Quoi qu'il en soit, et quelque place qu'il occupe, ce bas-relief est un vrai chef-d'œuvre. A ne l'envisager même qu'au point de vue de l'exécution, il offre dans les lignes un ensemble de combinaisons si harmonieux, il définit si bien chaque forme et dans une mesure si exactement proportionnée aux ressources du ciseau, qu'il acquiert dès le premier aspect une signification achevée, une sorte d'autorité classique. Le *Mercury*, modelé à Rome en 1818 et exécuté un peu plus tard pour lord Ashburton, restera également à l'état de formule et de type, comme le *Pyrrhus* de Bartolini ou le *Départ* de Rude, car une telle figure défend pour toujours d'aborder le même thème. D'autres morceaux célèbres, tels que la statue de *Vénus* ou le groupe des *Trois Grâces*, auquel le roi Louis de Bavière a consacré une pièce de vers, appartiennent aussi à la première moitié de sa carrière. Quelques-uns sont remarquablement beaux ; tous se recommandent par l'élevation du style, par l'expression étudiée de la forme et du sujet, et témoignent de la constante sincérité de l'artiste. Th. Gautier apprécie de la manière suivante les tendances de Thorwaldsen durant cette première phase de sa carrière : « Il a subi, dit-il, dans la conception de la beauté l'influence de Winckelmann ; il en fut de même de Canova, qui habilla pourtant d'une grâce toute moderne la forme antique, qu'il efféminait. Le Danois, avec moins de charme peut-être, est autrement pur, autrement sévère, autrement chaste. Il a étudié profondément l'antique, il s'en est imbu, il a vu la nature avec les yeux d'un élève de Phidias, la simplifiant, la dégageant du détail inutile, la ramenant toujours au beau idéal. Comme un Grec du bon vieux temps, il évite les gestes violents, les expressions forcées, tout ce qui pourrait déranger l'harmonieuse sévérité de la ligne. Son *Mercury se préparant à tuer Argus* est un chef-d'œuvre qui pourrait supporter le voisinage des plus belles statues grecques. Dans sa *Vénus*, il a en quelque sorte pressenti la noble et victorieuse beauté de la *Vénus* de Milo. Thorwaldsen était un classique pur, et on ne pourra jamais voir en lui un sculpteur romantique ; il excellait dans le bas-relief, qui exige tant d'équilibre, de pondération et de savants sacrifices. Sa frise triomphale d'Alexandre est une des plus belles choses que la sculpture ait produites depuis le siècle de Périclès, et elle pourrait s'encaster dans le fronton d'un temple grec. La *Nuit portant dans ses bras la Mort et le Sommeil*, sous la figure de deux enfants, est une composition qu'on ne se lasse pas d'admirer ; les *Trois Grâces* ont une ingénuité pudique que les anciens eussent approuvée. Mais nous n'en finirions pas si nous voulions citer tout ce qu'a de beau Thorwaldsen, dont l'œuvre est immense. »

La seconde phase de la vie de Thorwaldsen, celle que l'on pourrait appeler l'époque de la vogue et de la production à outrance, s'ouvre à peu près vers 1820. L'artiste danois avait vu les circonstances tourner de plus en plus au profit de sa réputation et de sa fortune. Depuis le jour, bien éloigné déjà, où une première commande (celle du *Jason*) était venue à point nommé le retenir à Rome et remplacer pour lui les ressources perdues la veille avec la qualité de pensionnaire, les tâches confiées à son ciseau s'étaient succédé sans relâche, et chacune d'elles, une fois achevée, avait procuré à son nom un surcroît de notoriété. Si brillants qu'ils fussent, toutefois, ces succès n'inspiraient pas encore au sculpteur une telle confiance dans sa propre infailibilité ou dans la perpétuité de la faveur acquise, qu'il entendit, pour en exploiter les privilèges, se passer du temps et de l'étude. Il avait eu, en outre, le bon esprit de n'aborder que des sujets conformes à ses aptitudes, aux mœurs mêmes de son talent, discipliné par l'antique et aussi digne d'une pareille école qu'il eût été ailleurs insuffisant ou dépaycé. « Se figure-t-on, dit M. Henri Delaborde, un thème chrétien livré à cette intelligence exclusivement éprise de la beauté païenne, ou quelque colossale entreprise, pour laquelle il eût fallu la verve et le génie d'un Michel-Ange, devenant le lot de cette main, sinon sans vigueur, au moins sans audace et sans passion ? Autant aurait valu demander une homélie à la plume de Winckelmann ou la représentation d'une scène tumultueuse au calme pinceau de Pierre Gué-

rin. » Thorwaldsen, après avoir d'abord refusé de s'aventurer ainsi dans des voies qui n'étaient pas les siennes, s'y précipita tout à coup avec un regrettable aveuglement. Il fit plus, il compromit jusqu'à la dignité de son caractère dans cet empressement à rechercher et à accepter toutes les tâches, à recevoir de toutes mains un salaire dont il élevait le chiffre, non-seulement en raison directe de la multiplicité des demandes, mais aussi en raison inverse du peu de temps ou d'efforts personnels dépensés pour y satisfaire. Entouré d'aides et de praticiens auxquels il abandonnait, après l'ébauche, le travail qu'il devait signer, préoccupé surtout du nombre des produits que pouvait fournir son atelier, l'artiste danois ne fut plus guère qu'un entrepreneur de sculpture en possession d'une immense clientèle et usant largement auprès de celle-ci du crédit attaché à son nom.

A partir de cette année 1820, remplie tout entière par un séjour en Danemark et par un voyage en Allemagne, durant lesquels il semble ne songer qu'à l'approvisionnement jusqu'à la surabondance de travaux pour les années suivantes, Thorwaldsen fut obligé, pour tenir ses innombrables engagements, de ne donner à l'exécution de chacun d'eux qu'une attention superficielle, laissant à ses aides le soin de faire le reste. La décoration extérieure et intérieure de l'église Notre-Dame, à Copenhague, immense entreprise, capable, comme aurait dit Vasari, d'épouvanter à elle seule une légion d'artistes, la statue de Copernic et la statue équestre du prince Poniatowski pour deux des places publiques de Varsovie, le mausolée du prince Wladimir Potocki pour la cathédrale de Cracovie, un monument à la mémoire du prince de Schwarzenberg pour Vienne, bien d'autres monuments ou statues, sans compter les bustes de souverains, de ministres et de princesse modelés sur place et au hasard de l'heure présente, voilà l'énorme moisson de commandes qu'il avait récoltée en route et qu'il rapportait à Rome en attendant mieux. Et moins de quatre années après son retour, nous le voyons chargé, par surcroît, d'exécuter les portraits des princes qui se trouvent de passage ou font séjour dans la ville éternelle, le monument à la mémoire du peintre Appiani, le mausolée du prince Eugène Beauharnais, le mausolée du cardinal Consalvi et le colossale tombeau de Pie VII, qui orne aujourd'hui la chapelle Clémentine dans la basilique de Saint-Pierre, œuvre sans grandeur comme sans beauté, malgré ses vastes proportions et sa magnificence apparente, œuvre à la fois emphatique et mesquine, massive et vide. On y trouverait peut-être à louer l'expression de la tête du pontife ; mais, partout ailleurs, elle accuse l'indigence de la pensée sous le faste du style, et les lourdeurs de l'exécution sous la majesté banale de ces figures allégoriques personnifiant, à grand renfort de sabliers, d'égides et de massues, l'ange de la mort, la Sagesse ou la Force.

Parmi les monuments commémoratifs que Thorwaldsen a sculptés pour diverses villes de l'Europe et dans lesquels, en général, on ne rencontre guère qu'une majesté vulgaire, il en est un, toutefois, qui se distingue par la grandeur imprévue de la donnée et, jusqu'à un certain point, par la justesse des intentions ; c'est le fameux *Lion* qui consacre à Lucerne le souvenir du dévouement des Suisses morts à Paris dans la journée du 10 août 1792. Tout le monde connaît la disposition du lieu et les caractères de l'œuvre, soit pour en avoir jugé sur place, soit d'après une foule de publications photographiques. Au milieu d'un massif granitique servant de fond à un jardin public et sous une grotte de 10 mètres, taillée dans le roc, le lion helvétique, couché, atteint au flanc d'un coup de pique, expire en couvrant, par un dernier effort, l'écu fleurdelisé de la France, à côté duquel se dessine la croix héraldique de la Suisse. L'idée est simple et belle, le symbole éloquent, l'ordonnance de l'ensemble imposante ; mais, en exagérant dans quelques détails l'expression du sentiment prêt à la victime, l'artiste a compromis d'autant l'effet qu'il entendait produire et donné presque les apparences d'un paradoxe à une pensée juste en soi. Que ce lion mourant appuie, en signe de reconnaissance, une de ses pattes sur le boudoir royal, il n'y a là qu'une fiction légitime, parce que les termes en sont conformes au naturel même et aux mœurs physiques de l'être représenté. Celui-ci agit dans l'image d'un fait réel comme il agirait en réalité s'il avait à défendre ses petits ou sa proie ; mais que sa physionomie exprime une douleur morale qu'il appartient au cœur humain seul de ressentir et au visage humain de refléter, qu'à l'attitude vraisemblable de ce corps vaincu s'ajoute une sorte de simulacre de mélancolie, voilà qui dépasse les limites de l'allusion poétique et des moyens permis. Les anciens maîtres ne l'entendaient pas ainsi, lors même qu'ils attribuaient un rôle épique aux animaux. En un mot, le *Lion* de Thorwaldsen a le tort de paraître trop bien informé et, sous des dehors matériels assez incomplets d'ailleurs, de s'apitoyer, plus qu'il ne convient à une créature de son espèce, sur les malheurs d'autrui et sur les siens. Quant à l'exécution du monument même, elle fut confiée à un artiste suisse, M. Lucas Horn, qui reproduisit sur place et dans des proportions colossales le modèle envoyé de Rome.

En prolongeant son séjour dans la ville

éternelle, où le retenaient, du reste, les souvenirs et les habitudes de toute sa vie, Thorwaldsen y avait acquis en quelque sorte droit de cité; aussi les démarches pour le déterminer à changer de résidence l'avaient-elles trouvé inexorable. Le prince héréditaire de Danemark lui avait écrit pour le presser de venir à Copenhague prendre la direction des beaux-arts; le roi Louis 1^{er} lui avait offert, avec le titre de conseiller d'Etat, la place de professeur à l'Académie de Munich. Thorwaldsen, tout en protestant de sa reconnaissance et au besoin de ses regrets, n'en continuait pas moins de vivre à Rome en homme qui s'y sentait à peu près définitivement installé. Sa maison de la via Sistina, dans laquelle il avait formé une riche collection de monuments antiques et de peintures; les hôtes illustres qu'il y recevait successivement, depuis les princes étrangers jusqu'à Walter Scott et Humboldt; le patronage qu'il exerçait tant sur les artistes établis à Rome que sur ceux qui, comme Mendelssohn, y séjournaient seulement quelques mois, tout le détournait de l'idée d'aller ailleurs essayer d'une autre existence. Les événements de 1830 le firent changer d'avis, non pas que la révolution accomplie en France et dont on ressentait alors le contre-coup en Italie eût offensé autrement ses affections ou ses croyances, non pas qu'il eût la moindre envie de seconder activement le progrès de l'esprit nouveau; il avait pu, à de certains moments, faire cause commune en apparence avec l'insurrection contre les pouvoirs établis, entrer, par exemple, lors du soulèvement de la Grèce, en relation avec le comité philhellénique et élever un peu plus tard, aux frais de ce comité, un monument à la mémoire de Byron, mais son zèle révolutionnaire ne dépassait pas les limites de cette participation indirecte. D'un autre côté, le gouvernement sous lequel il vivait ne lui avait guère inspiré jusqu'alors que des sentiments proportionnés aux intérêts de sa propre sécurité et de son repos. Or, ce qui venait de se passer en Italie lui semblait compromettre assez gravement l'une et l'autre pour que la perspective d'un départ prochain ne répugnât plus à sa pensée. Les jours plus calmes qui suivirent ne dissipèrent pas si bien les inquiétudes ou les ennuis de Thorwaldsen qu'il renonçât à son projet de quitter l'Italie aussitôt qu'il aurait terminé ses tâches diverses. Il voulut même s'éloigner de Rome comme le choléra y entraînait; mais il fut contraint d'y rentrer le même jour, car les populations environnantes avaient établi une sorte de cordon sanitaire infranchissable autour de la ville pestiférée. Enfin, au commencement d'août 1838, il s'embarqua sur une frégate envoyée par le roi de Danemark tout exprès à Livourne, emportant avec lui ses collections d'objets d'art, qu'il avait d'avance assurées par testament à sa ville natale, ainsi que tous les modèles de ses œuvres, installés aujourd'hui à Copenhague, dans le musée qui porte son nom.

Le retour de Thorwaldsen en Danemark après une absence de quarante-deux ans, interrompue seulement par son séjour de quelques mois en 1820, eut à tous égards les caractères d'un véritable triomphe. Il faut lire dans les récits de ses biographes les détails de cette ovation, à laquelle participèrent toutes les classes de la société, depuis les membres du Parlement, de la municipalité et de l'Académie de Copenhague jusqu'aux plus humbles des corps de métiers, depuis les princes de la famille royale, qui l'accueillirent comme l'un des leurs le fils illustre d'un simple ouvrier, jusqu'aux bourgeois de la ville, qui détélérent ses chevaux pour traîner sa voiture par les rues. Quelques-uns de ces témoignages d'admiration pourront, à la distance où nous sommes de l'événement et des faits qui l'avaient précédé, paraître un peu plus passionnés que de raison. A ne considérer que la valeur intrinsèque de plus d'un souvenir évoqué en cette occasion comme un immortel titre de gloire, on jugera peut-être que la gratitude nationale dégénérait en engouement. Excessive ou non, cette joie patriotique avait un principe trop louable pour qu'on n'en respecte pas l'effusion et la sincérité. Tant que l'artiste vécut, son atelier fut le point de mire de tous les regards, sa personne l'objet de tous les respects, et lorsqu'il mourut subitement en mars 1844, au moment où il venait de prendre au théâtre royal la place qu'il y occupait chaque soir, les témoignages du deuil et de la consternation unanimes prouvèrent assez qu'il n'avait rien perdu de son autorité sur l'opinion. On peut dire sans exagération que le jour de ses funérailles, la nation tout entière fit cortège au maître vénéré, et qu'on suivait jusqu'au seuil de l'église, où le roi et les grands corps de l'Etat l'attendaient, ce cercueil chargé de couronnes, chacun songeant bien moins à s'acquitter d'un devoir de sa fonction ou de son métier qu'à obéir à ses sentiments intimes.

Le comte Cicognara, dans sa singulière partialité pour Canova, a presque exclu Thorwaldsen de son *Histoire de la sculpture (Storia della scultura)* [Venise, 1813, 1816, 1818, 3 vol. in-fol.]. Mais ce silence gardé par Cicognara sur Thorwaldsen n'a rien qui doive surprendre; il confirme le jugement qu'on a porté de son livre. Sous le titre d'*Histoire de la sculpture*, l'auteur n'a réellement composé que l'histoire de la sculpture italienne, et c'est à l'égard des artistes français qu'il

s'est montré particulièrement injuste. Le grand sculpteur danois était cependant bien connu de ce riche amateur qui avait visité curieusement les moindres ateliers de toutes les villes d'Italie. A l'époque même où il était à Rome, il n'y en avait pas de plus célèbre que celui de Thorwaldsen. Le voyageur qui avait quelque titre à le pouvoir visiter, après avoir traversé la place Barberini, se dirigeait vers une rue étroite, à l'entrée de laquelle on apercevait d'énormes blocs du plus beau marbre de Carrare. C'était dans cette rue, sur laquelle s'élevaient directement les murs de marbre du palais Barberini, assez vaste pour servir de séjour au plus fier souverain de l'Europe, que le grand sculpteur suédois avait son atelier particulier. Cet atelier ouvrait sur un petit jardin encombré d'une armée de statues, de débris de bustes, de colonnes et de pierres brisées, chargées d'inscriptions. L'atelier, vaste et nu, n'était ni boisé ni peint. C'est là que Thorwaldsen a modelé ses plus grandes compositions. Ceux qui l'ont vu travailler là avec un feu qui le rendait insensible à tout ne sauraient oublier le caractère singulier de sa physionomie. Son extérieur était frappant, original; il l'eût été partout, mais il l'était doublement à Rome. Au milieu de ces têtes italiennes, d'une régularité si remarquable, ses traits d'homme du Nord paraissaient étranges et discordants. Sa personne et ses manières, sa parole et son action avaient quelque chose d'un géant et faisaient songer aux légendes scandinaves. On se figure volontiers Thorwaldsen comme le dieu Thor lui-même, frappant avec son marteau des blocs de marbre semblables à des blocs de glace polaire. C'était le Nord dans tout son luxe de vigueur et dans toute sa simplicité. Trente ans de séjour en Italie n'avaient rien adouci, rien changé en Thorwaldsen; les années avaient glissé sur lui sans agir physiquement sur cette âpre nature du Nord. Il n'y avait en lui aucune de ces délicatesses achevées qui indiquent le goût naturel et comme instinctif du beau, apogée heureux et gloire du Midi; mais, en revanche, il avait cette solidité d'intelligence, cette virile vigueur d'esprit qui suppléent à tout; il en montrait aussi les lignes extérieures: son front était vaste et révélait une pensée hardie et grande; ses yeux étaient petits et de ce bleu dur des Goths et des Huns, mais brillants d'une lumière intellectuelle qui frappait au premier abord. La douceur de son caractère et la bonté du naturel germanique se montraient sur ses lèvres, dans son sourire honnête, mais dénué de grâce. Sa tête tout entière était ornée d'une forêt de cheveux en désordre et qui commençaient à blanchir; ce couronnement donnait à l'ensemble un air vénérable et achevait le portrait.

Thorwaldsen a été l'objet d'un grand nombre d'études biographiques et critiques: *Leben und Werke des dänischen Bildhauers Thorwaldsen*, von J.-M. Thiele (Leipzig, 1832, 2 vol. in-fol.); *Statue e bassi rilievi di A. Thorwaldsen incisi e pubblicati da Fed. Mori* (Rome, 1811, in-fol.); *Entrée d'Alexandre le Grand à Babilone, frise de marbre*, par le même (Munich, 1835, in-fol.); Reumont, *Thorwaldsen Gedächtnissrede* (Berlin, 1844, in-8°); Hillebrup, *Thorwaldsen og hans Værker* (Kjøbenhavn, 1841-1842, 2 vol. in-fol.); L. de Loménie, *M. Thorwaldsen, par un homme d'érudition* (Paris, 1841, in-12); H. Ch. Andersen, *B. Thorwaldsen* (Kjøbenhavn, 1844, traduit en allemand par J. Reuscher); Marcellin (A.), *Mémoire sur la vie et les ouvrages de A. Thorwaldsen* (Paris, 1848, in-8°). L'ouvrage le plus complet qui lui ait été consacré en France est celui de M. Eugène Plon: *Thorwaldsen, sa vie et son œuvre* (1867, in-12), avec trent-sept dessins de F. Gaillard, reproduisant les principales compositions du maître.

THORY (Claude-Antoine), écrivain et naturaliste français, né en 1757, mort en 1827. On ne sait rien de particulier sur sa vie, consacrée entièrement à l'étude. Il a beaucoup écrit, particulièrement sur la botanique, et a fait partie de diverses sociétés savantes. Nous citerons de lui: *Annales originis magni Galliarum O.* ou *Histoire de la fondation du Grand Orient de France et des révolutions qui l'ont précédée* (Paris, 1823, in-8°); *Acta Latomorum ou Chronologie de l'histoire de la franc-maçonnerie* (Paris, 1815, 2 vol. in-8°); *Les roses peintes par J.-P. Redouté, décrites et classées selon leur ordre naturel* (1817-1824); *Prodrome de la monographie des espèces et variétés connues du genre rosier* (1820, in-12); *Monographie ou histoire naturelle du genre groseilles* (1809, in-8°).

THORYME s. m. (to-ri-me). Entom. Genre d'insectes hyménoptères, de la famille des chalcidiens, type de la tribu des thorymiens, dont l'espèce type habite la Suède.

THORYMIEN, IENNE adj. (to-ri-mi-ain, i-è-ne) — rad. thoryme. Entom. Qui ressemble ou qui se rapporte au thoryme.

— s. m. pl. Tribu d'insectes hyménoptères, de la famille des chalcidiens, ayant pour type le genre thoryme.

THORSB, île de la mer du Nord, sur la côte occidentale de la Norvège, diocèse de Drontheim, par 63° 37' de latit. N. et 60° 7' de longit. E.

THOTH ou **TOTH**, dieu égyptien que les Grecs ont assimilé à leur Hérès et les Latins à leur Mercure. V. MERCURE et HERMES.

THOTT (Othon, comte DE), homme d'Etat danois, né en 1703, mort en 1785. Entré de bonne heure dans la carrière administrative, il devint, en 1735, membre du bureau d'économie politique et de commerce, que l'on venait de créer, ainsi que censeur de la monnaie. Il eut surtout le mérite d'affranchir le commerce des colonies danoises des entraves auxquelles il avait été soumis jusqu'alors et acquit, en 1749, l'île d'Arœ, qui appartenait au duc de Glücksbourg. Bibliophile éclairé, il avait réuni une bibliothèque qui ne renfermait pas moins de 121,915 volumes et de 4,154 manuscrits. C'est, au jugement du savant Brunet, la collection de livres la plus considérable qui ait jamais été formée par un simple particulier, et son catalogue, publié par Nyerup sous ce titre: *Catalogus bibliothecæ Thottianæ* (Copenhague, 1788-1795, 12 vol. in-8°), est un des ouvrages de bibliographie les plus utiles que l'on puisse rencontrer. A sa mort, il légua à la Bibliothèque royale de Copenhague sept mille ouvrages publiés depuis la naissance de l'imprimerie jusqu'en 1530, et fit don à l'université de la même ville d'un capital de 5,000 thalers, destiné à l'achat d'autres livres. Enfin, il avait formé une collection d'antiquités et de tableaux, ainsi qu'un médaillier, dont le catalogue a été également publié sous ce titre: *Thesaurus numismatum ex auro, argento et ære, Græcorum et Romanorum necnon medii et recentioris ævi* (Copenhague, 1789, 2 vol. in-8°).

THOTTÉE s. f. (tot-té — de Thott, natur. allem.). Bot. Genre d'arbustes, de la famille des aristolochiées, dont l'espèce type croît en Asie.

THOU (pic de), montagne de France, sur le versant septentrional des Pyrénées, par 42° 44' de latit. N. et 59° de longit. O., à 3,125 mètres d'altitude.

THOU (Christophe DE), magistrat français, né à Paris en 1508, mort dans la même ville en 1582. Il appartenait à une famille noble originaire de l'Orléanais et dont plusieurs membres avaient acquis de hautes positions dans la magistrature. Christophe de Thou avait été successivement conseiller et avocat du roi au siège de la table de marbre, contrôleur en la chancellerie, prévôt des marchands de la ville de Paris, lorsque Henri II le nomma, en 1554, président au parlement de cette ville. Ardent catholique, il fut l'organe du parlement, qui refusait d'enregistrer l'édit de tolérance du 17 janvier 1562, et accusa le gouvernement de la reine mère de favoriser l'établissement d'une religion nouvelle au détriment du catholicisme. Cette même année, il succéda à Le Maître comme premier président du parlement. Après le massacre de la Saint-Barthélemy, on vit ce magistrat, dont le caractère était naturellement doux et bienveillant, approuver Charles IX, dans un discours public, d'avoir ordonné cette épouvantable boucherie et appliquer au roi la maxime de Louis XI: « Qui ne sait pas dissimuler ne sait pas régner. » Pendant les troubles qui agitérent le règne de Henri III, de Thou se fit remarquer par sa modération, se prononça contre la Ligue, dans laquelle il voyait un danger pour le trône, mais y adhéra néanmoins lorsque le roi s'en fut déclaré le chef (1576). Ce magistrat, qui jouit de son temps de la considération la plus haute, soumit les avocats à une rigoureuse discipline, rédigea les *Coutumes de France* et apporta un zèle extrême au jugement des procès criminels. Il était lettré, savant et avait réuni un grand nombre de matériaux, dans le but d'écrire une histoire de France. Il aimait le luxe, la magnificence et fut le premier habitant de Paris qui ait eu un carrosse. Son fils lui fit élever par Prieur un admirable mausolée.

THOU (Nicolas DE), prélat, frère du précédent, né à Paris en 1528, mort au château de Villebon (Seine-et-Oise) en 1598. Il devint successivement conseiller clerc au parlement, archidiacre de l'église de Paris, abbé de Saint-Symphorien de Beauvais et évêque de Chartres (1573). Lors des troubles qui éclatèrent sous Henri III, bien qu'il fût partisan de la cause royale, il évita prudemment de se prononcer formellement pour le roi ou pour la Ligue. Sa position, du reste, était difficile, car la ville de Chartres, après avoir chassé les troupes royales, avait accueilli avec enthousiasme le duc de Mayenne et reconnu comme roi le cardinal de Bourbon, sous le nom de Charles X. Dans cette situation, il dut, par crainte de s'exposer aux fureurs de la multitude, publier des mandements, dans lesquels il exhortait à l'obéissance envers le cardinal de Bourbon. Après la mort de Henri III, il entretint une correspondance secrète avec Henri IV, s'attacha à lui gagner des partisans, le reçut dans son palais et présida, en 1591, une assemblée d'évêques qui déclara « nulle, injuste et suggérée par la malice des étrangers ennemis de la France » l'excommunication lancée par Grégoire XIV contre Henri IV. Deux ans plus tard, l'évêque de Chartres fut choisi pour instruire ce prince dans la religion catholique et la sacra, en 1594, dans sa cathédrale. On lui doit, entre autres écrits: *Norma pie vivendi* (Paris, 1575, in-4°); *Instruction des curés pour instruire le simple peuple dans*

le diocèse de Chartres (Paris, 1579, in-4°); *Manière d'administrer les sacrements de l'Eglise* (Paris, 1580); *Brief recueil et explication de la messe* (1598, in-4°); *Cérémonies observées au sacre et couronnement de Henri IV, roi de France* (1594).

THOU (Jacques-Auguste DE), célèbre historien et magistrat français, né à Paris le 8 octobre 1553, mort dans la même ville en 1617. Il était fils de Christophe de Thou, premier président du parlement de Paris, eut pour précepteurs les meilleurs maîtres de son temps et poursuivit ses études dans les diverses universités du royaume; il alla jusqu'à Valence, en Dauphiné, pour y suivre les leçons de Cujas, qui y professait le droit en 1571. Revenu à Paris, il y assista au mariage de Henri de Navarre avec Marguerite de Valois et à la Saint-Barthélemy, odieux massacre qui laissa dans son esprit des traces ineffaçables et le disposa à la tolérance religieuse, qui fut une des maximes de toute sa vie. Sa famille le destinait à l'état ecclésiastique et le plaça, en 1572, auprès de son oncle, Nicolas de Thou, alors chanoine de Notre-Dame, et qui fut peu après appelé à l'évêché de Chartres. Il accompagna ensuite Paul de Foix en Italie et visita Florence, Padoue, Bologne, Naples, moins en touriste qu'en étudiant, car, s'attachant principalement aux villes qui possédaient des universités célèbres, il s'y mettait en rapport avec les maîtres dont les travaux inauguraient la renaissance des lettres et des sciences. A son retour en France, il fut pourvu par son père d'une charge de conseiller clerc au parlement de Paris (1576), puis envoyé pour négocier une entente avec les chefs du parti protestant, réunis à Bordeaux (1581). C'est là qu'il connut Montaigne, alors maire de la ville. Cette mission remplie, ne se sentant pas de vocation ecclésiastique, il résigna ses bénéfices et fut nommé maître des requêtes au parlement (1586). L'année suivante, il obtint la survivance d'un de ses oncles, président à mortier, et se maria. Les guerres de religion désolaient alors la France. Henri III venait d'être forcé de quitter Paris, à la journée des Barricades. Le roi chargea de Thou de lui préparer un asile en Normandie, projet auquel il ne fut pas donné suite, mais qui n'en valut pas moins à de Thou le brevet de conseiller d'Etat (1588). Il accompagna en cette qualité Henri III aux états généraux de Blois, mais n'assista pas à l'assassinat du duc de Guise; six jours auparavant, le roi l'avait envoyé à Paris, chargé d'une mission presque en même temps que lui, ayant violemment soulevé la capitale. Il fut ensuite chargé, avec Schomberg et Duplessis-Mornay, de négocier l'accord du roi de France avec le roi de Navarre, puis il alla solliciter, en Allemagne et en Italie, des secours d'hommes et d'argent pour Henri III. Ce fut à Venise qu'il apprit la mort de ce prince, et il accourut aussitôt auprès de Henri IV, qui lui témoigna la même confiance que son prédécesseur. Toujours au premier rang, avec Sully, parmi les conseillers du monarque, il négocia, en 1594, le rapprochement du jeune duc de Guise avec la cour, figura aux conférences de Loudun et eut enfin l'honneur de rédiger les articles du célèbre édit de Nantes, qui opéra la pacification du royaume (1598). En 1600, il assista, en qualité de commissaire, à la conférence de Fontainebleau et y défendit avec force les libertés de l'Eglise gallicane, déjà attaquée, pour complaire au pape, par une partie du clergé. En 1616, il négocia encore le traité de Loudun, conclu entre le prince de Condé et la régente, Marie de Médicis. Ce fut son dernier acte politique.

Depuis 1595, il était président à mortier et il espérait être appelé, à la mort d'Acchille de Harlay, au poste de premier président. Après la mort de Henri IV, Marie de Médicis le combla d'égards et, voulant éloigner Sully, partagea le manèment des finances entre trois contrôleurs, de Thou, Châteauneuf et Jeannin. Il accepta ces fonctions, quoiqu'elles fussent peu compatibles avec ses goûts et ses connaissances, mais il ressentit un vif dépit de ce que, le poste de premier président étant devenu vacant en 1611, la régente y nomma Nicolas de Vardun; il se plongea dès lors plus que jamais dans ses études favorites, et comme diplomate ne lui avait jamais fait abandonner. C'est en 1591 qu'il avait commencé d'écrire, sous le titre d'*Histoire de mon temps*, une des plus vastes compositions historiques qu'on eût jusqu'alors entreprises. Il en publia les dix-huit premiers livres en 1604, et les idées de tolérance qu'il y exprimait soulevèrent contre lui de telles clameurs de la part du clergé, qu'il fut sur le point de renoncer à l'achèvement de son ouvrage. Henri IV ne put pas même le défendre des censures de la cour de Rome. L'*Histoire de mon temps* fut mise à l'index en 1609, et ce qu'il y a de curieux, c'est que dans le même catalogue, publié en cette année, des livres abominables dont la lecture est éminemment corruptrice figure l'arrêt du parlement qui condamnait le régicide Jean Châtel. Sous la régence, il se remit à son grand ouvrage, qu'il voulait pousser jusqu'à la mort de Henri IV; mais il s'interrompit une seconde fois pour écrire ses *Mémoires*; l'*Histoire de*

mon temps fut achevée par un de ses amis, Nicolas Rigault. De Thou a laissé, en outre, un recueil de poésies latines, œuvre de sa jeunesse : *Metaphrasis poetica librorum sacrorum antiquorum* (Tours, 1588, in-12) et *Poemata sacra* (Paris, 1599, in-12); c'est le même recueil sous deux titres; il contient quelques paraphrases des *Psalmes*; des odes, dont deux, l'*Ode à la Postérité* et l'*Ode à la Vérité*, sont fort remarquables, et un petit poème intitulé : *Hieracosophia sive De re accipitvaria*.

L'*Histoire de mon temps*, écrite en latin, porte le titre de *J.-A. Thuanus historiarum sui temporis pars prima* (Paris, 1604, in-fol.); la seconde partie (1560-1572) parut en 1606, la troisième (1572-1574) en 1607, la quatrième (1574-1584) en 1608; les derniers livres (1584-1607) furent achevés après sa mort, d'après ses *Mémoires*, par Rigault et Dupuy (1620, 5 vol. in-fol.). Les *Mémoires*, également en latin et rédigés en partie par de Thou, en partie par Rigault sur ses notes et manuscrits, sont insérés à la fin de ces cinq volumes et parurent séparément un siècle après (1711, in-4°). Les *Œuvres complètes* de de Thou ont paru grâce aux soins de deux Anglais, Samuel Buckley et Thomas Carte, qui en ont donné une excellente édition (Londres, 1733, 7 vol. in-fol.). C'est sur cette édition que fut faite la traduction de Desfontaines et Lebeau (1734, 16 vol. in-4°). Les *Mémoires* ont été séparément traduits en français dans la *Collection des mémoires pour servir à l'histoire de France*, de Petitot et Michaud.

THOU (François-Auguste de), magistrat, fils du précédent, né à Paris vers 1607, décédé à Lyon en 1642. Il avait environ dix ans lorsque son père étant mort, il lui succéda comme maître de la librairie du roi; mais, comme il était trop jeune pour remplir cette charge, il obtint de se faire suppléer par son cousin, Pierre Dupuy. Auguste de Thou reçut une solide instruction, fut nommé, à dix-neuf ans, conseiller au parlement, puis devint maître des requêtes. Désireux de compléter son instruction par des voyages, il visita la plus grande partie de l'Europe, entra en relation avec les hommes les plus distingués, puis revint à Paris, reçut le titre de conseiller d'Etat et fut chargé de diverses missions. Lorsque la duchesse de Chevreuse, avec qui il était lié, dut quitter la France, il devint l'intermédiaire de la correspondance secrète qu'elle eut avec la reine. Richelieu, ayant été informé de cette correspondance, qui avait pour objet d'amener son renversement du pouvoir, donna l'ordre d'arrêter de Thou. Celui-ci parvint à apaiser la colère du tout-puissant cardinal, mais il perdit pour toujours sa confiance. Ce fut alors qu'il se lia intimement avec le grand écuyer, Cinq-Mars, ennemi déclaré de Richelieu; il alla habiter bientôt après auprès de lui et se trouva mêlé sans le savoir, par ses relations seules, à la conspiration formée par Cinq-Mars, le duc de Bouillon et le duc d'Orléans pour mener la chute de Richelieu. De Thou ne connut le traité négocié par ces personnages avec l'Espagne qu'après sa conclusion et le désapprobation fortement. Il était allé rejoindre la cour à Perpignan, dont Louis XIII faisait le siège, lorsque Richelieu, ayant reçu copie du traité passé par ses ennemis avec l'Espagne, ordonna d'arrêter Cinq-Mars et de Thou (1642). Conduit au château de Tarascon, ce dernier y fut interrogé par Richelieu lui-même et se renferma dans des dénégations absolues. Peu après, il remonta le Rhône jusqu'à Valence, dans un bateau attaché à celui qui portait le cardinal, presque moribond, puis fut transféré au fort de Pierre-Encise, où se trouvait Cinq-Mars, et comparut avec ce dernier devant une commission réunie à Lyon sous la présidence du chancelier Séguier (27 août 1642). Là encore, de Thou persista dans son système de dénégations. Toutefois, Cinq-Mars, dans l'espoir de se sauver, ayant chargé son ami, celui-ci avoua avoir eu connaissance du traité, mais seulement après sa conclusion, et déclara qu'il avait jugé impossible de révéler un complot dans lequel se trouvaient compromis le frère et le favori du roi. Bien que son innocence fût certaine, de Thou fut condamné à avoir la tête tranchée (12 septembre). En entendant prononcer cette sentence, il se retourna vers Cinq-Mars : « J'aurais le droit de me plaindre de vous, lui dit-il; vous m'avez accusé, vous me faites mourir, mais Dieu sait combien je vous aime. Mourons, monsieur, mourons courageusement. » Peu d'heures après leur condamnation, Cinq-Mars et de Thou étaient conduits sur la place des Terreaux. Cinq-Mars fut exécuté le premier. De Thou monta ensuite sur l'échafaud, se fit bander les yeux et posa sa tête sur le billot; mais ce ne fut qu'après sept coups de hache que sa tête fut séparée du tronc. Son parent, Pierre Dupuy, a publié : *Mémoire pour servir à la justification de François-Auguste de Thou*.

THOUAR (Pierre), littérateur italien, né à Florence en 1809, de parents pauvres, mort en 1861. Il fut d'abord correcteur d'imprimerie, puis employé chez J.-P. Vieusseux, éditeur de l'*Anthologie*, qui facilita ses premiers pas dans les lettres. Il apprit la politique à l'école des hommes éminents qui rédigeaient alors ce recueil et fut reçu membre

de la Jeune Italie. Après avoir débuté par la publication d'un almanach populaire, il écrivit un certain nombre de nouvelles et de contes publiés dans le *Guida dell' educatore*, journal dirigé par l'abbé Lambroschini, sous le titre de *Lectures pour la jeunesse* : *Annaletta*, *Cecchino Salviati*, *Carlo Graziani*, le *Tessitore*, *Una madre*, etc., publiés plus tard sous le nom de *Récits populaires* (*Racconti popolari*). Thouar fut attaché à ce journal de 1836 à 1845, jusqu'à ce qu'il cessât de paraître; alors, il fonda une feuille hebdomadaire, intitulée *Petit journal du peuple* (*Giornale del popolo*), qui exerça une heureuse influence sur les masses en 1847; en 1848, il lui donna le titre de *Lectures politiques*, et, en 1859, celui de *Lectures de famille*. Thouar a aussi collaboré à la *Revue de Florence* dès 1843, au *Messaggiere delle donne italiane*, etc. Il avait obtenu, en 1841, un petit emploi à l'instruction publique, et 1848 le fit directeur de l'asile des enfants pauvres, à Florence, appelé le *Monte-Domini*. Il entreprit d'introduire dans cet établissement, négligé jusqu'alors, les plus utiles réformes; mais la restauration de 1849 le destitua brutalement, et, rejeté dans une vie de lutttes et de privations, Thouar dut faire le copiste pour vivre; car ses publications populaires, aussi morales qu'éclairées, étaient interdites par le gouvernement. La révolution de 1859 lui rendit ce qui était dû à l'homme le plus dévoué à l'éducation du peuple. Il avait été officier de la garde nationale en 1848, membre de l'Assemblée constituante en 1849; il fit partie aussi de celle de 1859, qui prononça à l'unanimité la déchéance de la maison de Lorraine; puis il revint à ses publications, à ses élèves, ouvrit des cours et dirigea l'école normale. Outre les ouvrages dont il a été question ci-dessus, il faut citer : quatre volumes de nouvelles, intitulés *Letture graduati*, *Racconti per fanciulli*, *Racconti per giovinetti*, *Novi racconti per la gioventù*; trois volumes de *Compositions dramatiques pour les enfants et les jeunes gens*; *Uberto* ou les *Soirées d'hiver*, lectures pour les ouvriers; la *Famille et la patrie*; *Una lezione venuta in tempo*, romans de mœurs; *Contes*; *I doveri di civiltà*, à l'usage des jeunes filles; *Etudes biographiques*, etc., sans compter un grand nombre de traductions du français, se rapportant toutes à l'éducation.

THOUARÇÉ, bourg et commune de France (Maine-et-Loire), ch.-l. de cant., arrond. et à 28 kilom. S. d'Angers; pop. aggl., 495 hab. — pop. tot., 1,028 hab. Dolmen; ruines du château fort de Sausay et du château de Fesle. L'église possède un curieux calice du xve siècle.

THOUARÉE s. f. (tou-a-ré) — de *Dupetit-Thouars*, botan fr.). Bot. Genre de plantes, de la famille des graminées, tribu des panicées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent à Madagascar, en Australie et dans l'Océanie tropicale.

THOUARS, ville de France (Deux-Sèvres), ch.-l. de cant., arrond. et à 26 kilom. de Bressuire, sur un plateau de 93 mètres d'altitude, se terminant du côté du Thouet par un escarpement rocheux; pop. aggl., 2,501 hab. — pop. tot., 2,622 hab. Thouars sert d'entrepôt aux céréales et aux vins que les communes rurales des environs expédient à Saumur. Commerce important de grains, de bestiaux, de chevaux, de mulets, d'eau-de-vie; fabriques de droguets et de toiles. Les murailles flanquées de tours qui entouraient autrefois Thouars existent encore en partie, quoiqu'elles remontent pour la plupart au xixe et au xiiie siècle. Trois ponts sont jetés sur la rivière : un pont antique à arches ogivales, un pont moderne à trois arches et un beau pont suspendu qui relie Thouars au faubourg Saint-Jacques, dont les maisons, bâties en amphithéâtre, descendent du plateau jusque sur la rive du Thouet.

Thouars renferme plusieurs monuments intéressants; nous allons en décrire les principaux. Le château, monument historique, bâti au sommet de rochers dont la base est baignée par les eaux du Thouet, fut élevé sous le règne de Louis XIII par Marie de Lataur. Il coûta à sa fondatrice, bien qu'il fut construit en partie par corvées, la somme énorme de 1,200,000 livres de l'époque, c'est-à-dire plus de 2 millions d'aujourd'hui. Il est conçu sur le plan donné par Philibert Delorme à Catherine de Médicis pour bâtir le château des Tuileries, et se compose d'un gros corps de logis, surmonté d'un dôme, et de quatre pavillons. Les terrasses, formant quatre jardins en amphithéâtre, se terminent à la rivière du Thouet, qui décrit un arc de ce côté; on domine de leur sommet un pittoresque panorama. La grande serre contenait jadis plus de deux cents orangers, collection aussi belle que celle de Versailles. Le principal corps de logis mesure 120 mètres de longueur sur 27 de largeur. « L'intérieur, dit M. Adolphe Joanne, est remarquable par la masse des murs fondés sur le rocher coupé à pic en vingt endroits. Les cuisines sont immenses. Des puits, forés à 30 mètres de profondeur dans le roc fracturé, permettaient, en tout temps, de puiser l'eau du Thouet sans sortir du château. La chambre des archives a été l'objet de précautions de toutes sortes destinées à mettre les titres de la maison de Thouars à l'abri du pillage et de

l'incendie. Des guichets aux triples portes bardées de fer n'y laissent qu'un étroit passage à travers des murs de 6 à 7 mètres d'épaisseur. On croirait entrer dans une prison d'Etat en pénétrant dans la vaste salle qui renfermait jadis tous les titres de propriété de cette riche seigneurie, dont relevaient 1,700 familles de gentilshommes. Un large et magnifique escalier, à balustrades de marbre jaspé, conduit aux étages supérieurs du château, longues suites de pièces immenses. La Sainte-Chapelle, classée parmi les monuments historiques, est un charmant édifice de la Renaissance, voisin et dépendant du château. Gabrielle de Bourbon l'éleva dans les premières années du xviie siècle. Elle fut érigée en Sainte-Chapelle en 1515 par le pape Léon X. Elle consiste en quatre églises placées les unes au-dessus des autres et formant en quelque sorte des chapelles superposées, dont les trois inférieures sont creusées comme des cryptes dans toute la hauteur du rocher et communiquent entre elles par des trappes et des escaliers intérieurs. La plus basse, taillée dans le granit du sol, servait autrefois de sépulture à la famille seigneuriale de Thouars.

Les tours du Prince-de-Galles et du Grand-Prévôt furent construites au xiiie siècle par les Anglais; la tour du Prince-de-Galles ou de la Grenetière, que les enfants de Henri II ont habitée pendant quelque temps, sert aujourd'hui de prison. Celle du Prévôt, qui ressemble à un donjon, est abandonnée. La porte, à laquelle un escalier donnait accès, était défendue par deux hermines dont on distingue encore les coulisses. Les machicoulis sont également visibles encore du côté de la ville.

L'église Saint-Médard, fondée au xiiie siècle et reconstruite à différentes époques, doit une partie de ses embellissements à Gabrielle de Bourbon. Le porche est décoré de sculptures très-curieuses. « Sur l'archivolte de la première voussure, dit un archéologue, on voit des ornements foliacés. L'archivolte de la seconde voussure présente le Père éternel entouré de personnages formant une cour céleste. Sur l'archivolte de la troisième voussure sont sculptés d'autres personnages plus petits que les précédents et que l'on ne peut reconnaître. On remarque sur l'archivolte de la quatrième voussure des personnages revêtus de longues robes et ayant des palmes à la main. La dernière voussure est ornée de dessins réguliers. Ces voussures retombent sur des colonnes séparées par des nervures prismatiques. Au-dessus de ces colonnes, et à droite du porche, on voit une archivolte en plein cintre supportée par deux colonnes romaines. Au-dessus du porche se trouvent huit statues d'anges, d'un dessin assez correct. Des modillons à cintre, placés au-dessus de ces statues, soutiennent une corniche. Entre ces modillons on voit des sculptures parmi lesquelles on reconnaît des chimères, des rosaces, etc. Une tour percée de fenêtres en accolade sert de clocher. A l'intérieur, les voûtes sont soutenues par des arcs-doubleaux, garnis alternativement de moulures rondes et prismatiques. L'édifice mesure une longueur de 24 mètres sur une largeur de 17. »

L'église de Saint-Laon, érigée au xiiie siècle, sur l'emplacement d'une chapelle du xe, est surmontée d'une magnifique tour carrée, divisée en deux étages décorés d'arcatures, d'élégantes archivoltes et de colonnes à chapiteaux historiés. On y voyait autrefois le tombeau de Marguerite d'Ecosse, femme de Louis XI.

Mentionnons, en outre : l'hospice; le collège, fondé au xixe siècle, et un ancien temple où se réunissaient autrefois les protestants.

— *Historique*. L'origine de Thouars (*Thourcum*, *Thorcum*) remonte à l'époque gallo-romaine; car on voit cette ville érigée en chef-lieu de l'un des doyennés du Poitou, dès l'introduction du christianisme. Suivant la chronique de Poitiers, Pépin s'empara du château de Thouars (*castrum Thourz*) en 754 et le détruisit quelques années après. Au ixie siècle, les comtes de Poitou l'érigèrent en une vicomté qui devint un des fiefs les plus importants du royaume; un territoire très-étendu, surtout du côté de la mer, était, en effet, soumis à sa juridiction. A cette époque, Thouars ne consistait guère qu'en un château fort, à l'ombre duquel vinrent peu à peu se grouper quelques maisons. Au xie siècle, une église fut fondée au même lieu sur le tombeau de saint Laon par un riche particulier nommé Achard, et cette circonstance valut à la ville un rapide accroissement. Les premiers vicomtes de Thouars furent Savary Ier (905-924), Aymery Ier (924-934), Savary II (943) et Albert Ier (956-987); nous rencontrons ensuite Geoffroy Ier (1041), qui fut vaincu par Geoffroy-Martel, comte d'Anjou. Ce dernier brûla le château, et les vicomtes habitèrent dès lors La Chaise-en-Poitou, qui, pour ce motif, porta depuis le nom de La Chaise-le-Vicomte. Aymery IV, vicomte de Thouars accompagna, en 1068, en Angleterre Guillaume le Conquérant et contribua puissamment au gain de la bataille d'Hastings. Il revint ensuite en France, avec de grandes richesses. Aymery V et Albert II, ses successeurs, firent le voyage de la terre sainte. La guerre du Cent ans vit les vicomtes de Thouars jouer dans notre histoire un

grand rôle, servant tantôt la France, tantôt l'Angleterre. En 1204, Aimery V s'enferma dans Thouars et y résista à Philippe-Auguste; il se rendit néanmoins et reçut Loudun pour prix de sa soumission, avec le titre de sénéchal de la province. Il n'en ouvrit pas moins ses portes à Jean sans Terre en 1206. Ce fut à Thouars que fut conclue la trêve de Dix ans, lorsque le roi d'Angleterre eut été contraint de regagner ses États. Les tendances des vicomtes de Thouars à incliner du côté du parti anglais obligèrent en 1293 Louis VIII à marcher contre Amaury, qui traita avec le roi de puissance à puissance. Son successeur Hugues V se soumit, en 1226, à Blanche de Castille, régente de France, et Louis IX sut le maintenir dans son parti. En 1361, le traité de Brétigny fit passer la vicomté sous l'obéissance du prince Noir; mais, en 1372, Du Guesclin vint mettre le siège devant la place, qui finit par capituler le 28 septembre. Le chef de la maison des vicomtes de Thouars était alors une femme, Péronnelle de Thouars, mariée à Amaury de Craon. Elle mourut sans enfants, et ses droits passèrent à sa sœur cadette, Jeanne de Thouars, qui les transmit par mariage à la maison d'Amboise. Louis d'Amboise, vicomte de Thouars, se rangea dans le parti du dauphin, depuis Charles VII, réfugié à Poitiers. Le roi acquitta la dette de reconnaissance contractée par le dauphin en confisquant les biens d'Amboise, qui, de plus, fut emprisonné. Rendu à la liberté, le vicomte de Thouars fut réintégré dans ses domaines à l'exception d'Amboise, annexé définitivement à la couronne (1442). Il se livra alors à de telles prodigalités et à de telles débauches que sa fille et son gendre sollicitèrent et obtinrent, en 1457, son interdiction. Louis XI profita de l'irrégularité du vicomte pour obtenir une donation entre vifs de tous ses biens. Quand Louis d'Amboise mourut, Jacques de Beaumont, sire de Bressuire, prit possession du domaine au nom du roi, qui le garda en vertu d'un arrêt définitif du parlement de Paris du 21 juillet 1478. Louis XI fit plusieurs voyages à Thouars, notamment en 1469 et en 1478. Marguerite d'Ecosse, première femme de Louis XI, aimait beaucoup Thouars et manifesta le désir d'y réposer après sa mort; ses dépouilles y furent, en effet, apportées en 1479 et inhumées dans l'église Saint-Laon. Cependant les La Trémouille, héritiers indirects de Louis d'Amboise, ne renoncèrent pas à leurs droits : dès que Louis XI fut mort, ils les firent valoir devant Charles VIII, et, malgré l'obstination et le mauvais vouloir de Commynes, ancien conseiller et historien du roi défunt, ils obtinrent enfin restitution (1485-1488). Louis II de La Trémouille fut le premier vicomte de cette nouvelle maison de Thouars et joua dans les guerres d'Italie un rôle illustre. Il épousa Gabrielle de Bourbon, fille de Louis, comte de Montpensier et dauphin d'Anvergne. Son fils, François V, ayant épousé Anne de Laval, héritière de Frédéric d'Aragon, roi de Naples, en revendiqua l'héritage. Enfin, sous Louis III, la vicomté de Thouars fut érigée en duché (1563). Le protestantisme, à ses débuts (1550), avait trouvé à Thouars de nombreux prosélytes : la ville offrit cet exemple rare d'un couvent de nonnes tout entier se rendant à Genève et y abjurant l'ancienne religion. Les réformes, maîtres de Thouars en 1561, y brûlèrent les églises, sauf celle du château et celle de Saint-Médard, dont ils firent un temple. Le mariage de Charlotte-Catherine de La Trémouille, sœur du duc Claude V (1586), avec le prince de Condé entraîna le duc dans la religion et dans le parti de la Réforme. Henri IV, en récompense de ses services, érigea le duché de Thouars en pairie. Claude V, marié à Barbantine de Nassau, fille de Guillaume d'Orange, se signala par son intolérance religieuse. Sous Louis XIII, son fils, Henri Ier, marié à Marie de La Tour d'Auvergne, abjura le protestantisme, malgré la vive opposition de sa femme. Celle-ci, sans cesse occupée de restaurations, de reconstructions de châteaux, laissa à Thouars de tristes souvenirs, tant à cause des corvées sans fin dont elle accablait les laboureurs et les artisans, que des procès innombrables qu'elle intenta et poursuivit à outrance contre les créanciers qui lui déplaissaient. Ce souvenir était demeuré vivant jusque sous la Révolution; en 1793, le peuple envahit le château et se vengea en couvrant d'ordures le portrait de la duchesse, qui fut pendu à défaut de l'original. La révocation de l'édit de Nantes porta un coup fatal à l'industrie de la ville. Thouars perdit la moitié de sa population (1685) et ne s'est jamais relevée.

Quand la Révolution éclata (1789), Thouars, situé à l'extrême frontière de la Vendée militaire, offrait cette particularité singulière que la ville professait des opinions diamétralement opposées à celles de ses voisins; l'Assemblée constituante l'érigea en chef-lieu de district. Elle était commandée, en 1792, par le général républicain Quéteau, quand l'armée catholique se présenta devant la place; après une courte résistance, les portes furent ouvertes, mais les catholiques se retirèrent trois jours après sans même laisser de garnison. A la fin de la même année, les conventionnels en mission dans l'Ouest réunirent à Thouars environ 80,000 hommes de nouvelles

recrues; Lescure se dirigea vers la ville pour disperser ce rassemblement, mais un corps de 6.000 républicains, commandé par le général Rey, l'obligea de battre en retraite. Le Consul fit de Thouars un des chefs-lieux de sous-préfecture du département des Deux-Sèvres; mais, en 1803, à la suite de quelques troubles, le siège de la sous-préfecture fut transféré à Bressuire. Pendant les Cent-Jours, Thouars fut attaqué le 18 juin par Henri de La Rochejaquelein et Du Pérat, et envahi le lendemain; mais quatre heures plus tard, le général Delaage arriva avec des renforts qui rendirent la position des royalistes extrêmement critique; en effet, le pont se trouvait en même temps gardé par la garde nationale; Du Pérat fit alors une sortie impétueuse et parvint à regagner le Bocage avec les Vendéens.

C'est à Thouars qu'éclata, en 1832, la conspiration si connue sous le nom de conspiration de Thouars et Saumur, et dont on sait l'issue sanglante. Parmi les six condamnés à mort, Jaglin et Saugé furent exécutés à Thouars le 7 octobre : le second mourut en criant : *Vive la république !* Ce fut le dernier événement marquant de la ville.

Indépendamment de plusieurs de ses seigneurs, Thouars a vu naître : le professeur Cornille Bonaventure-Bertram, les juriscultes Isambert et Larcher, les médecins François Brion et de La Garde, les historiens Drouyneau de Brié et Hubert de Thouars, le controversiste Thomas Goulde, enfin les frères Redon, administrateurs distingués.

THOUARS (Pierre-René), jurisculte français, né à Alençon en 1694, mort à Rouen en 1768. Il appartenait à une famille qui prétendait descendre des rois d'Angleterre. Thouars s'adonna avec succès à la jurisprudence, à l'étude approfondie des lois, se fit recevoir avocat au parlement de Normandie et devint un des membres les plus distingués de ce barreau. Il a laissé des notes sur la *Coutume de Normandie*, qui ont été imprimées, en grande partie, dans l'œuvre de Henri Basnage (édition de 1778). Thouars a également laissé manuscrits de nombreux mémoires sur les points les plus importants de la même coutume.

THOUARS (Du Petit-), marin français. V. Du Petit-THOUARS.

THOUARSIE s. f. (tou-ar-si — de *Du Petit-Thouars*, botan. fr.). Bot. Syn. de *PSIADIS*, genre de composées.

THOUÉ ou **THOUET**, rivière de France. Elle prend sa source dans le département des Deux-Sèvres, arrondissement de Niort, baigne Secondigny, Parthenay, Saint-Loup, Thouars, entre dans le département de Maine-et-Loire, arrose Montreuil-Bellay, Saumur, Saint-Hilaire et se jette dans la Loire, par la rive gauche, après un cours de 85 kilom. Elle est navigable sur une partie de son cours. Les transports consistent principalement en grains, eaux-de-vie, vins, fourrages, etc. Ses principaux affluents sont le Cébron, le Thouaret, l'Argenton et la Dive.

THOÛIN (André), botaniste, né à Paris en 1747, mort dans la même ville en 1824. Fils d'un jardinier en chef du Jardin des Plantes, il fut élevé dans cet établissement, reçut des leçons de botanique de Bernard de Jussieu, perdit son père à dix-sept ans et se trouva alors le jeune chef d'une nombreuse famille. Malgré sa jeunesse, Buffon, qui avait été à même d'apprécier son intelligence et son zèle, n'hésita point à le nommer à la place de son père (1764). A partir de ce moment, Thoûin ne s'occupa plus que d'agrandir, d'améliorer et d'enrichir de plantes nouvelles le jardin confié à ses soins. Il agrandit les serres, doubla l'étendue du Jardin du roi, enrichit l'Ecole de botanique d'un nombre considérable de plantes exotiques, devint membre de la Société d'agriculture (1784) et de l'Académie des sciences (1786) et acquit par ses travaux l'estime des hommes les plus éminents, notamment de Linné, de J.-J. Rousseau et de Malesherbes. • Devenu le centre d'une correspondance qui s'étendait dans toutes les parties du monde, dit Cuvier, il ne cessa, pendant un demi-siècle, de provoquer entre les divers pays l'échange de leurs richesses végétales. Son nom était connu partout où existait une culture nouvelle. • De 1790 à 1792, Thoûin fit partie du conseil général du département de la Seine. En 1793, il devint professeur administrateur du Muséum d'histoire naturelle, où il fit un cours de culture et de naturalisation des végétaux exotiques. L'année suivante et en 1796, il fut chargé de se rendre en Hollande et en Italie pour y recueillir ce qui pouvait intéresser l'agriculture et préparer ses progrès, et il remplit ces missions de façon à mériter une médaille d'or à titre de récompense nationale (1798). Thoûin fit partie, lors de la réorganisation de l'Institut, des membres chargés de compléter ce corps savant. En 1806, il obtint la création d'une école d'agriculture suivie. C'était un homme plein de bonté, de désintéressement, de modestie et de simplicité. Pour soutenir sa famille, il s'était voué au célibat et vivait entouré de ses frères et de ses sœurs dans un modeste appartement du Jardin des Plantes, où venaient se réunir les savants et les voyageurs les plus renom-

més. Parmi ses ouvrages, nous citerons : *Essai sur l'exposition et la division méthodique de l'économie rurale* (Paris, 1805, in-4°); *Description de l'école d'agriculture pratique du Muséum d'histoire naturelle* (Paris, 1814); *Monographie des greffes* (1821, in-4°); *Cours de culture et de naturalisation des végétaux* (1827, 3 vol. in-8°); *Voyage dans la Belgique, la Hollande et l'Italie* (1841, 2 vol. in-8°), etc. On lui doit, en outre, de nombreux articles et mémoires insérés dans les *Mémoires de la Société d'agriculture*, les *Mémoires de l'Académie des sciences*, la *Décade philosophique*, la *Feuille du cultivateur*, la *Bibliothèque physico-économique*, les *Annales de l'agriculture française*, les *Annales et les Mémoires du Muséum d'histoire naturelle*, etc. — Son frère, Gabriel THOÛIN, né à Paris en 1747, mort en 1829, s'est principalement occupé de l'art du jardinier fleuriste et décorateur. On lui doit : *Plans raisonnés de toutes les espèces de jardins* (Paris, 1819-1820, in-fol.).

THOÛIN (Oscar LECLEERC-), agronome français. V. LECLEERC (Oscar).

THOÛINIE s. f. (tou-i-ni — de *Thoûin*, hortic. fr.). Bot. Genre d'arbres et d'arbrustes, de la famille des sapindacées, tribu des sapindées, comprenant une douzaine d'espèces, qui croissent en Australie. || Syn. de *HUMBERTIA*, *LARDIZABAL* et *LINCQIERIA*, autres genres de végétaux.

THOULOURENC, rivière de France. Elle naît dans le département de la Drôme, arrondissement de Nyons, coule au S. puis à l'O.-N.-O., entre dans le département de Vaucluse, passe au pied du mont Ventoux et se jette dans l'Ouveze, après un cours de 40 kilom.

THOUMN-KADDAH s. m. (tounnn-ka-dâ). Métrol. Mesure de capacité en usage chez les Egyptiens, et qui vaut 0,112399.

THOUNG-TING, lac de la Chine, sur la limite des provinces de Hou-nan et de Hou-pe, par 29° 10' de latit. N.; 90 kilom. sur 50. Les plus importants cours d'eau qu'il reçoit sont le Yuen-kiang, le Heng-kiang, qui s'y jette au S.-E. et s'écoule par son extrémité N.-E. dans le Yang-tse-kiang. Ses rives sont assez profondément découpées.

THOURET (Jacques-Guillaume), homme politique français, né à Pont-l'Évêque (Calvados) en 1746, décapité le 22 avril 1794. Il était un des avocats les plus distingués du barreau de Rouen et avait été procureur syndic de l'Assemblée provinciale de cette ville (1787), lorsque le tiers état de Rouen le nomma député aux états généraux en 1789. Membre du comité de constitution, il fut chargé par ses collègues des rapports sur la nouvelle organisation administrative et judiciaire, sur la division de la France en départements et en municipalités, sur le ministère public, sur la régence, sur la composition du Corps législatif. Il fit décréter l'aliénation des biens du clergé et l'abolition des ordres religieux. Thourêt n'était pas un orateur brillant; mais sa parole concise, nette, claire exerçait une influence considérable sur l'Assemblée; quatre fois il en fut président, et c'est lui qui en prononça la clôture (30 décembre 1791). Il alliait aux principes les plus libéraux un attachement sincère pour la monarchie; aussi avait-il dit dans son rapport sur la régence, le 23 mars 1791 : « Loin de nous le projet odieux d'avilir la majesté du trône ou de dénaturer la royauté. » Thourêt; devenu à la fin de la session de l'Assemblée constituante, président du tribunal de cassation, accepta la République après le 10 août 1792, mais se prononça contre le régime de la Terreur. Traduit devant le tribunal révolutionnaire, il monta sur l'échafaud le même jour que Malesherbes et d'Espréménail. Au début de la Révolution, il avait été un des hommes qui avaient le plus contribué à répandre par des écrits les idées nouvelles. On trouve dans les brochures qu'il fit paraître à cette époque presque toutes les questions qui passionnaient les esprits résolues dans un sens libéral et avec une grande netteté de vues. Parmi ses nombreux écrits, nous citerons : *Procès-verbal des séances de l'assemblée provinciale de Rouen en 1787* (Rouen, 1787); *Vérités philosophiques et patriotiques sur les affaires présentes* (1788, in-8°); *Avis des bons Normands à leurs frères tous les bons Français sur l'envoi des lettres de convocation aux états généraux* (Rouen, 1789); *Suite de l'avis des bons Normands, etc.* (Rouen, 1789); *Cahier des doléances, remontrances et instructions de l'assemblée du tiers état de Rouen* (Rouen, 1789, in-8°); *Projet de déclaration des droits de l'homme en société* (Paris, 1789); *Analyse des idées principales sur la reconnaissance des droits de l'homme en société et sur les bases de la société* (Paris, 1789); *Projet de l'organisation du pouvoir judiciaire* (Paris, 1790); *Abrégé des révolutions de l'ancien gouvernement français, extrait de l'abbé Dubos et de Mably* (1801, in-18); *Tableau chronologique de l'histoire ancienne et moderne* (1821, in-fol.).

THOURET (Michel-Augustin), médecin français, frère du précédent, né à Pont-l'Évêque en 1748, mort à Paris en 1810. Il fit ses études à l'université de Caen, où il passa son doctorat, puis se rendit à Paris et disputa avec un plein succès, au concours, le diplôme gratuit de docteur en la Faculté de médecine de Paris. Thourêt fut

un des premiers membres de la Société royale de médecine, et un des membres les plus actifs. Choisi comme l'un de ceux qui faisaient partie de la commission instituée pour diriger les exhumations du cimetière des Innocents, il fut chargé de rédiger le rapport des travaux qu'on y exécuta et des mesures de salubrité qui furent prises pour prévenir toute influence fâcheuse sur la santé publique. Pendant la Révolution, Thourêt prit part aux affaires de l'Etat, et fut membre de plusieurs législatures. Directeur de l'Ecole de santé dès la création de cette institution, ce fut lui qui, avec Fourcroy, détermina le choix des professeurs. Il succomba à une affection cérébrale aiguë. Parmi ses écrits, nous citerons les suivants : *Suntine habitores ad artem medicam qui imaginatione præpollent?* (Paris, 1771, in-4°); *An retina primarium visionis organum?* (Paris, 1774, in-4°); *Observations sur la vertu de l'aimant* (1776); *Réflexions sur le but de la nature dans la conformation des os du crâne particulière à l'enfant nouveau-né* (1779); *Observations et recherches sur l'usage de l'aimant en médecine* (1779); *Mémoire sur la nature de la substance du cerveau* (1790); *Mémoire sur la compression du cordon ombilical* (1789); *Recherche sur la structure des symphyse postérieures du bassin et sur le mécanisme de leur séparation dans l'accouchement* (1784). Ces mémoires, ainsi que plusieurs autres, sont insérés dans les recueils de la Société royale de médecine de Paris.

THOURET (Guillaume-François-Antoine), jurisculte français, fils de Jacques-Guillaume, né à Rouen en 1782, mort à Paris en 1832. Il suivit de bonne heure la carrière du barreau, devint substitut du tribunal de la Seine en 1811, conserva ce poste jusqu'en 1815, puis s'occupa de littérature et de bibliographie. Thourêt résolut alors de donner une sorte de dictionnaire bibliographique offrant, pour chaque mot de la langue qui ne s'y serait pas refusé, une indication complète de tous les ouvrages à consulter sur la matière indiquée par le mot; et il fit dans ce but de longues recherches. Après la révolution de Juillet, les électeurs de Rouen l'envoyèrent siéger à la Chambre des députés, dont il faisait partie lorsqu'il fut emporté par le choléra. Outre des articles dans l'*Encyclopédie moderne*, un *Discours dans la discussion sur la patrie* (1831), il a laissé plus de 30 vol. in-4° d'ouvrages manuscrits.

THOURET (Vincent-Ferrare-François-Antony), homme politique et littéraire français, né à Tarragone en 1807, mort à Bouvignes en octobre 1871. Ses parents, qui depuis plusieurs années habitaient l'Espagne, revinrent en France lors de la chute de Joseph Bonaparte. Le jeune Thourêt avait à peine achevé ses études à Douai, lorsqu'il se maria (1825), puis il alla faire son droit à Paris, où il se fit recevoir avocat et collabora, à la même époque, à divers journaux de l'opposition libérale. Après la révolution de Juillet 1830, pendant laquelle il s'était activement mêlé aux combattants, Thourêt, peu satisfait de voir s'implanter le gouvernement de Louis-Philippe, et républicain ardent, prit part à la fondation de la Société des amis du peuple, du journal de cette société et à celle d'un autre organe des opinions avancées, la *Révolution de 1830*. Pour suivi par le gouvernement avec autant d'ardeur qu'il en mettait à l'attaquer, Antony Thourêt se vit condamner à de nombreux mois de prison et à de lourdes amendes. Pendant ses emprisonnements à Sainte-Pélagie, à la Force, à la Conciergerie, à Saint-Wast, il employa les heures de sa captivité à composer des romans destinés à populariser ses idées démocratiques; puis, rendu à la liberté, il continua à travailler à la propagation de ses principes et fit partie de la rédaction de la *Réforme*. Lorsque le 24 février 1848 amena la chute de Louis-Philippe et la proclamation de la République, Thourêt fut envoyé par Ledru-Rollin, en qualité de commissaire, dans le département du Nord. Il s'y fit remarquer par son esprit de modération, s'attacha à calmer les appréhensions des intérêts alarmés, à rétablir la confiance, se vit accuser de tiédeur républicaine et fut destitué; mais les électeurs de ce département voulurent lui témoigner leur estime en le nommant, le 4 juin 1848, représentant du peuple à la place de Lamartine, qui avait opté pour Paris. Lors de l'invasion de l'Assemblée nationale le 15 mai, Antony Thourêt fit tout ce qu'il put pour l'empêcher, se rendit, comme délégué de l'Assemblée, à l'Hôtel de ville, et y rédigea une proclamation dans laquelle il appelait la garde nationale à défendre l'ordre menacé. Jusqu'à la nomination de Louis Bonaparte comme président de la République, il appuya de ses votes le gouvernement; mais, après l'arrivée au pouvoir de ce dernier, il combattit sa politique rétrograde et suivit constamment la ligne politique de la gauche. Réélu à la Législative (1849), Antony Thourêt continua à faire une vive opposition à toutes les mesures réactionnaires adoptées par le pouvoir exécutif et la majorité. Il prit souvent la parole, protesta contre la substitution de la qualification de « monsieur » à celle de « citoyen » dans les comptes rendus du *Mouvement officiel* et vota presque constamment avec la Montagne. Après le coup d'Etat du

2 décembre, il fut momentanément expulsé du territoire français par le décret du 9 janvier 1852. Rentré quelque temps après en France, il vécut dans la retraite jusqu'à l'époque de sa mort. Nous citerons de lui : *Toussaint le mulâtre* (1834, 2 vol. in-8°); *Blanche de Saint-Simon* (1835, 2 vol.); *l'Enfant de Dieu* (1836, 2 vol.); *le Roi des Frenelles* (1841, 2 vol. in-8°); *l'Antiquaire* (1847), comédie en quatre actes et en vers jouée à l'Odéon.

THOURET, ville de Belgique (Flandre occidentale), à 15 kilom. S.-O. de Bruges, chef-lieu de canton; 9,000 hab. Fabriques de chapeaux, toiles, amidon; tanneries, distilleries, raffineries de sel. On y remarque l'église collégiale et les ruines du château de Wynendaele, ancienne résidence des comtes de Flandre. On prétend que son nom provient d'un bois qui était consacré en cet endroit au dieu Thor (*Thor holt* ou *hout*). A l'O. se trouve la forêt de Wynendaele, où les Français et les Anglais se sont livrés un combat le 24 septembre 1708. Le roi Dagobert y fonda, dit-on, une abbaye qui fut détruite par les Normands.

THOÛS, ville ruinée de Perse, ancienne capitale du Khorçân, sur la rivière de son nom. Elle fut détruite par les Tartares; il en reste quelques ruines près de Mesched.

THOÛS, rivière de Perse. Elle prend sa source dans les monts du Khorçân, aux environs de Mesched, coule au N.-O., entre dans le Kharism et se jette, un peu au S. de Tedzen, dans un bras de mer marécageux qui est la continuation du golfe de Balkan, dans la mer Caspienne. Cours, 500 kilom. environ.

THOUSAND-ISLAND, groupe de petites îles du haut Canada, formées par le Saint-Laurent, un peu au-dessous du lac Ontario, vis-à-vis de Kingston. Les plus considérables sont celles de Wolfe, Howe, Wellesley et Gore.

THOUTMOSIS, nom de divers rois égyptiens de la dix-huitième dynastie (1800-1600 av. J.-C.). Ce nom, dont la véritable orthographe, d'après M. Guigniaut, paraît être Thoutmés, et que les Grecs altérèrent en l'écrivant Thoutmosis, Tethmosis et Thnosis, signifie *fils de Thout* (l'Hermès des Egyptiens). Ce n'est qu'un surnom donné à plusieurs monarques de la même dynastie, ce qui a causé quelques confusions.

THOUTMOSIS 1^{er}, fils d'Aménôthép, qui régna de 1775 à 1762 av. J.-C. Son nom était, d'après Champollion, *Chébron*; mais Manéthon donne aussi le surnom de Thoutmosis à Aménôthép, le chef de la dix-huitième dynastie, celui qui délivra l'Egypte des Hyksos et qui alors serait Thoutmosis 1^{er}. Champollion n'a rencontré pour la première fois le surnom de Thoutmés qu'à la suite du nom de Chébron, fils d'Aménôthép. C'est à ce prince que sont dues les parties les plus anciennes du palais de Karnak, à Thèbes.

THOUTMOSIS II, cinquième roi de la dix-huitième dynastie, qui régna de 1760 à 1707 av. J.-C. Son nom était *Méphis* ou *Miphris*, et M. Guigniaut pense qu'on doit l'identifier avec le Méris d'Hérodote; dans ce cas, ce serait lui qui aurait fait creuser le lac qui porte ce nom et édifier les deux pyramides qui, d'après l'historien grec, s'élevaient de 300 pieds au-dessus de la surface des eaux. On lui doit encore, entre autres constructions gigantesques, certaines parties du palais de Karnak, l'édifice connu sous le nom de tombeau d'Osymandyas, un des temples de la Nubie, etc. L'obélisque qui orne la place de Saint-Jean-de-Latran, à Rome, porte son nom. Il avait succédé à Amènes, sœur d'Aménôph 1^{er}.

THOUTMOSIS III, successeur du précédent (1707-1682 av. J.-C.). Il figure sous le nom de *Miphramoutosis* dans la chronologie de Manéthon, et les égyptologues s'accordent à dire qu'il faudrait lire *Miphra-Thoutmosis*; mais, sur la table généalogique d'Abydos, le prénom royal qui suit immédiatement celui de Thoutmosis III est Aménôth; on a pu le confondre avec le précédent, dont il continua les magnifiques édifices à Thèbes. — Il eut pour successeur un quatrième Thoutmosis, que Champollion appelle Thoutmosis III, en donnant le nom d'Aménôph au précédent, et qui régna de 1682 à 1673 av. J.-C.

THOUVENEL (Pierre), médecin français, né en Lorraine en 1747, mort à Paris en 1815. Il fut reçu docteur en 1770. De nombreux prix qu'il remporta dans des concours commencèrent à appeler sur lui l'attention publique. Un établissement qu'il fonda à ses frais à Contrexéville lui valut la faveur de la Société royale de médecine, qui lui donna le titre d'associé, et la faveur ministérielle, à laquelle il dut celui d'inspecteur des eaux minérales. Partisan du magnétisme animal, il croyait aussi que certains individus pouvaient posséder le don de découvrir des sources d'eau souterraines et des filons métalliques, et il s'appuyait sur des découvertes semblables faites par un paysan dauphinois nommé Bléton. Le fait fut vivement contesté, malgré plusieurs expériences heureuses qu'il avait fait faire à Bléton devant une assemblée de savants, où figuraient Franklin, Berthollet, Parmentier, Mauduit, Macquer, Darcet, Malesherbes, le baron d'Holbach. Thouvenel n'en défendit pas moins jusqu'à sa mort l'hydrosophie et la métalloscopie. A la Ré-

volution, il quitta la France et passa en Italie. Il en revint sous le gouvernement impérial, et il jouit sous la Restauration de la faveur de Louis XVIII, qui l'avait connu à Vérone et qui le nomma son premier médecin consultant. Ses ouvrages sont nombreux; en voici la liste : *De corpore nutritivo et de nutritione tentamen chimico-mediceum* (Montpellier, 1770, in-4°); *Mémoire chimique et médical sur les eaux minérales de Contrexéville* (Paris, 1775); *Mémoire sur le mécanisme et les produits de la sanguification* (1771, in-4°); *Mémoire sur les substances médicamenteuses ou répulées telles que le sucre animal* (1778, in-4°); *Mémoire chimique et médical sur la nature, les usages et les effets de l'air* (1780, in-4°); *Mémoire sur l'électricité organique et minérographique* (1790, in-4°); *Traité sur le climat d'Italie* (Vérone, 1797, 4 vol. in-8°); *Mémoire sur l'aérologie et l'électrologie* (Paris, 1806, 3 vol. in-8°); *La Guerra di dieci anni, raccolta polemico-fisica sull'elettrometria galvanico-organica, parte italiana, parte francese* (Vérone, 1809, in-8°).

THOUVENEL (Louis), général français, né à Nancy en 1787, mort à Pont-à-Mousson en 1843. Elève de l'Ecole polytechnique (1803-1805), il en sortit dans l'artillerie, fit la plupart des guerres de l'Empire et se distingua particulièrement à Eylau, où il attira l'attention de Napoléon, qui lui fit une dotation spéciale. A Friedland, Thouvenel sauva sa batterie et devint lieutenant-colonel en 1814. Cette année, il se maintint dans la ville de Luxembourg jusqu'à la chute de l'Empire et, l'année suivante, après la bataille de Waterloo, il refusa de rendre aux Russes Verdun, qu'ils tenaient bloqué. Tombé en disgrâce, il vécut dans la retraite jusqu'à la révolution de 1830. Il reprit alors du service et fut successivement colonel (1832), commandant en second de l'Ecole polytechnique (1833) et maréchal de camp (1841).

THOUVENEL (Edouard-Antoine), diplomate français, fils du précédent, né à Verdun en 1818, mort à Paris en 1866. Lorsqu'il eut fait ses études de droit, il partit pour l'Orient et, de retour en France, il entra, en 1840, au ministère des affaires étrangères pour suivre la carrière diplomatique. Nommé attaché d'ambassade en Belgique en 1844, il devint, l'année suivante, secrétaire de légation à Athènes, où il était chargé d'affaires par intérim au moment où Louis-Philippe fut renversé du trône (1848). Sous l'administration du général Cavaignac, Thouvenel fut nommé chargé d'affaires en titre. Il était depuis janvier 1849 ministre plénipotentiaire, lorsqu'en 1850, à la suite d'un différend survenu entre les cabinets d'Athènes et de Saint-James au sujet des réclamations du juif Pacífico, une flotte anglaise vint bloquer le Pirée. Thouvenel, dans le but de contre-balancer l'influence britannique, poussa le roi Othon à la résistance, puis aida le baron Gros dans la mission spéciale dont il était chargé. Le 18 novembre de la même année, il passa à Munich comme ministre plénipotentiaire. Après le coup d'Etat du 2 décembre 1851, il fut appelé à Paris pour prendre la direction des affaires politiques au ministère des affaires étrangères (14 février 1852). A ce titre, Thouvenel prit une part très-active aux négociations relatives à la question d'Orient, et la capacité dont il fit preuve lui valut l'ambassade de Constantinople, où il remplaça le maréchal Baragney d'Hilliers (3 mai 1855). Dans ce poste, il s'attacha à contre-balancer l'influence anglaise et favorisa l'union des Principautés danubiennes, combattue par l'Angleterre, l'Autriche et la Turquie. Le 17 mai 1856, il reçut un siège au Sénat, et, le 4 janvier 1860, il succéda à M. Walewski, comme ministre des affaires étrangères. Pendant son passage au ministère, le comté de Nice et la Savoie furent annexés à la France, le gouvernement fit l'expédition de Syrie en faveur des Maronites, et Thouvenel conclut des traités de commerce avec l'Angleterre, la Russie, la Belgique, ainsi qu'une convention littéraire avec ce dernier Etat. Le 12 octobre 1862, il dut céder son portefeuille à M. Drouyn de L'Huy, moins favorable que lui à l'unité italienne. Cette même année, il reçut la présidence de la commission instituée pour applanir des difficultés survenues entre la compagnie de l'isthme de Suez et le vice-roi d'Egypte. On a de lui, outre des mémoires remarquables, un ouvrage intitulé : *la Hongrie et la Valachie* (1840, in-8°), qui avait d'abord paru par fragments dans la *Revue des Deux-Mondes*.

THOUVENIN (Joseph), relieur, né à Paris en 1790, mort dans la même ville en 1834. Il entra en apprentissage chez Bozerian jeune, se prit de passion pour son métier, dont il fit un art, et s'attacha à surpasser les produits de Derome, de Deseuille, de Pasdeloup et de Le Gascon. Ce fut Thouvenin qui eut l'idée de faire laminer le carton dont il se servait, et il employa avec succès le maroquin du Levant. Il obtint une médaille d'argent à l'exposition de 1823 et devint le relieur en titre de Louis-Philippe. Thouvenin mourut pauvre, au moment où il arrivait au plus haut degré de son talent. Ses reliures sont très-estimées des amateurs.

THOUVENOT (Pierre), général français, né en 1757, mort en 1815. Il entra en relation avec Dumouriez, qui, devenu ministre de la

guerre, le nomma colonel et le prit pour aide de camp lorsqu'il devint commandant en chef de l'armée du Centre. Après la bataille de Valmy, Dumouriez envoya son aide de camp, qui était devenu son confident intime, au château de Hans, où se trouvait le duc de Brunswick, pour y négocier l'évacuation du territoire par les troupes prussiennes et les sommes à payer par la France. Thouvenot remplit avec beaucoup d'habileté cette importante mission, puis seconda Dumouriez dans les invasions de la Belgique et de la Hollande, assista aux batailles de Jemmapes, de Nerwinde, puis s'enfuit avec son général lorsque les commissaires de la Convention se rendirent à Saint-Amand pour l'arrêter (1793). Au commencement de l'Empire, Thouvenot revint en France, fut promu général de brigade (1806), devint gouverneur d'Erfurt, puis de Stettin, passa ensuite en Espagne et reçut, en 1813, le grade de général de division. Louis XVIII le mit en non-activité.

THOUYOU s. m. (tou-you). Ornith. On des noms du nandou, en Amérique. Il Un écrit aussi TOUYOU.

THOYRAS (Paul de RAPIN-), historien français. V. RAPIN-THOYRAS.

THOYRAS (Jean de SAINT-BONNET DE), maréchal de France. V. TOIRAS.

THRACE s. et adj. (tra-se). Géogr. anc. Habitant de la Thrace; qui appartient à la Thrace ou à ses habitants : *Les Thraces étaient célèbres par leur intempérance. Les mœurs Thraces étaient empreintes d'une certaine férocité.*

— Anc. loc. *Boire à la thrace*, Boire immodérément. « Boire beaucoup d'un seul trait.

— s. m. Antiq. rom. Gladiateur armé d'une parma et d'un glaive recourbé, qui combattait contre le mirmillon.

THRACE (*Thracia*), dénomination sous laquelle on désignait, dans les temps les plus reculés, une vaste région baignée au midi par la mer Egée, à l'orient par l'Hellespont, par la Propontide et une partie du Pont-Euxin. Les anciens ne déterminaient pas ses limites. Plus tard, on lui donna pour bornes : au N., l'Ister; à l'E., le Pont-Euxin et la Propontide; au S., la mer Egée, et à l'O. des fleuves et des montagnes qui la séparaient de pays alors inconnus. Les monts Scymus sillonnaient cette contrée; leurs principales ramifications étaient : le Hémus, qui s'étendait vers le N.-E.; le Rhodope, dont les groupes se prolongeaient vers le S.-E., et le Pangée, qui se dirigeait au S. vers la Macédoine. Darius soumit une partie des divers peuples qui habitaient la Thrace et en transporta plusieurs en Asie. « Après la défaite de Xerxès en Grèce, dit Ennery, les Perses quittèrent la Thrace, et l'empire des Odryses, qui se forma alors, prit insensiblement une puissante extension. Les destinées de cet empire ne sont qu'imparfaitement connues; il n'en est pas question pendant la période des conquêtes de Philippe et d'Alexandre dans la Thrace; mais il apparaît florissant lorsque Lysimaque, le successeur d'Alexandre dans la Macédoine, chercha à reculer les bornes de son royaume. Après la mort de ce roi, on vit s'établir dans la Thrace les Keltes ou Galates. L'empire des Odryses subsistait encore; mais il avait perdu presque toute son importance, et il s'était formé dans son voisinage une foule de petits Etats, entre lesquels on distinguait particulièrement celui des Bessi. La conquête de la Macédoine par les Romains devait nécessairement les amener à combattre les Thraces. Crassus envahit le pays, dont la partie septentrionale, appelée depuis *Mœsia*, forma plus tard la province romaine de Mésie. Le reste de la Thrace conserva une ombre d'indépendance jusqu'au temps où Sabinus eût entièrement les Odryses révoltés. La Thrace entière passa alors sous la domination romaine et fut divisée en Thrace proprement dite, qui comprenait le territoire du cours supérieur de l'Hebrus; en *Hæminontus*, pays du mont Hémus; en *Eurapa*, sur les côtes de la Propontide et de l'Hellespont; en *Thodopa*, côte méridionale du golfe Melas jusqu'à l'embouchure du Nestus; en *Mœsia Secunda*, au N. de l'Hæmus, et en *Scythia*, qui comprenait le cours inférieur de l'Ister. La Thrace partagea ensuite les destinées de la Grèce jusqu'à l'époque où elle tomba au pouvoir des Turcs et devint province de l'empire ottoman. »

Virgile appelle la Thrace *Mavortia Tellus*, à cause du caractère de ses habitants, peuples belliqueux, féroces, qui médaignaient l'agriculture et qui ne connaissaient d'autre gloire que celle des armes. Ils étaient adonnés aux excès du vin et à tous les désordres qui en sont la suite. On connaît la perfidie de Polymnestor, roi de Thrace, qui immola à son avidité le jeune Polydore, fils de Priam. Les côtes de la Thrace sur la mer Egée étaient très-fertiles et bien cultivées, parce qu'elles avaient été occupées de bonne heure par des colonies grecques.

Hérodote appelle les Thraces le plus grand peuple après les Indiens. Strabon les distingue des Illyriens et des Celtes; Thucydide les distingue des Scythes. Tout ce que nous savons sur leur langue repose sur ce que nous dit Strabon, que les Thraces parlaient la même langue que les Gètes, et que la langue des Gètes était identique avec celle des Daces. Nous avons quelques débris de la lan-

gue dacique dans les noms de botanique recueillis par Dioscoride; et ces noms, d'après l'interprétation de Grimm, sont évidemment aryens. Strabon donne le nom de barbares aux Daces ainsi qu'aux Illyriens et aux Epirotes. V. DACES et GÊTES.

THRACE (Bosphore de). V. BOSPHORE.

THRACE (Chersonèse de). V. CHERSONÈSE.

THRACIDE s. m. (tra-si-de). Entom. Genre d'insectes lépidoptères diurnes, formé aux dépens des papillons.

THRACIDES, nom des familles qui exerçaient le gouvernement à Delphes.

THRACIE s. f. (tra-st). Moll. Genre de mollusques acéphales à coquille bivalve, comprenant plusieurs espèces, qui habitent les mers d'Europe : *Les Thracides ont beaucoup de rapport avec les myes.* (H. Hupé.)

THRACIEN, **IENNE** adj. (tra-si-ain, i-ène). Antiq. Qui appartient à la Thrace ou aux Thraces. « *Lettres thraciennes, Tables thraciennes.* » Nom donné à certains caractères magiques.

THRAGHUN, ville d'Afrique, jadis capitale du Fezzan oriental. Fabriques de tapis renommées.

THRAN s. m. (tran). Comm. Nom donné, dans les contrées du nord de l'Europe, à l'huile de baleine et de poisson.

THRANITE s. m. (tra-ni-te — gr. *thranitis*; de *thranos*, banc). Antiq. gr. Nom donné aux rameurs qui occupaient le banc supérieur.

— Encycl. On sait d'une manière certaine que, dans les navires de l'antiquité, les bancs de rameurs étaient placés les uns au-dessus des autres. Ceux du rang le plus rapproché de l'eau étaient les thalamites (v. ce mot); ceux du rang le plus élevé au-dessus de l'eau étaient les *thranites*. Les derniers avaient à manœuvrer les plus longues rames, et, par conséquent, leur travail était plus fatigant que celui de tous les autres. Aussi choisissait-on pour cet emploi des hommes très-robustes et leur donnait-on une paye supérieure à celle de tous les autres rameurs. Le nom des *thranites* venait de ce que leur banc était appelé *thranos*, c'est-à-dire siège.

THRASAËTOS s. m. (tra-zà-è-toss — du gr. *thrasus*, audacieux; *ætos*, aigle). Ornith. Syn. de HARPIS, genre d'oiseaux de proie.

THRASEAS (Lucius Pœtus), sénateur romain, né à Padoue au commencement du 1^{er} siècle, mort en 66. Il s'était distingué dans la carrière militaire et jouissait à Rome d'une immense considération. Quand le pouvoir de Néron se changea en tyrannie, il fut le seul dans le sénat avili qui montra quelque courage, condamna l'apologie que Sénèque fit du meurtre d'Agrippine (59) et ne s'occupa plus des affaires publiques que pour manifester sa courageuse opposition. Thraseas savait qu'en agissant ainsi il courait à sa perte; mais cette pensée ne pouvait ébranler un homme nourri des fortes doctrines du stoïcisme et qui songeait uniquement à relever par son exemple tous les courages abattus. « Mon nom, disait-il, vivra dans la postérité, tandis que ces sénateurs prudents, qui se ménagent avec tant de soin, ne seront connus que par leur supplice. » A deux reprises, sa généreuse indépendance entraîna les suffrages de ses collègues avilis. Ce fut d'abord à l'occasion du jugement d'Antistius, contre qui l'on proposait au sénat de remettre en vigueur l'odieuse loi de lèse-majesté. Tous les votes étaient pour la peine de mort, lorsque Thraseas, prenant la parole, sut intéresser à la justice l'orgueil des magistrats qui, presque tous, se rangèrent à son avis et se bornèrent à prononcer la peine du bannissement. L'autre fois, ce fut dans la délibération relative à une accusation portée contre le proconsul Timarque, coupable de vexations envers les citoyens de Crète et de propos outrageants envers le sénat de Rome. Thraseas saisit cette occasion pour protester avec énergie contre les éloges que les provinces étaient dans l'usage de décerner à leurs proconsuls et aux préteurs. Néron, qui s'était débarrassé des citoyens les plus illustres, ne pouvait tolérer longtemps la présence de Thraseas au sénat. Il résolut donc, selon l'expression de Tacite, « de tuer la vertu même en faisant périr Thraseas. » Capito et Eprius Marcellus se chargèrent d'accuser ce vertueux citoyen devant le sénat, qui, terrifié de l'appareil militaire déployé par Néron en cette circonstance, condamna Thraseas à la peine capitale. Celui-ci, instruit de cette sentence, s'entreteint quelque temps avec ses amis, défendit à sa femme Arrie, fille de l'héroïque Arrie qui s'était tuée avec son époux, de se donner la mort, passa dans sa chambre à coucher et se fit ouvrir les veines.

THRASIUS, devin de l'île de Chypre, qui, pour faire cesser une disette, donna au roi d'Egypte Busiris le conseil de sacrifier tous les ans un étranger à Jupiter et fut la première victime de cette mesure. Beaucoup d'étrangers subirent le même sort en Egypte, jusqu'à l'arrivée d'Hercule, qui mit à mort Busiris et son fils Iphidame. On appelle quelquefois Thrasius *Phrasius*.

Thrasonide ou l'*Amant détesté*, comédie perdue de Ménandre, mais dont plusieurs auteurs anciens nous ont transmis le sou-

venir. Le héros de la pièce, Thrasonide, était un de ces soldats fanfarons pareils à celui de Plaute. « J'ai servi sous Callas et sous Agallias, disait-il, sous Ménétas et sous Perdiccas, et depuis trois ans entiers, de par Jupiter, sous Cinésias; j'ai aussi vaillamment combattu à Chypre, car j'ai encore servi sous un des rois de ce pays-là. » Tous les exploits dont il se vante ne peuvent l'embellir aux yeux de celle qu'il aime et qu'il courtise en vain. Thrasonide n'éprouve en amour que des déboires. Sa belle est d'avis « qu'un soldat n'a jamais d'élégance, Jupiter lui-même essayait-il de le façonner. » Et cette superbe beauté n'est cependant qu'une captive; elle est l'esclave de ce Thrasonide qu'elle méprise. « Une femme de rien, dit-il, une petite servante m'a rendu esclave, moi qu'aucun ennemi n'a jamais pu dompter. Elle est dans ma maison, elle est en mon pouvoir, je la désire..., et je me laisse refuser ce que je pourrais exiger d'elle. » Aussi ne peut-il rester en place, même la nuit; il sort de sa maison et se met à marcher en long et en large au milieu de l'obscurité. La captive, l'entendant remuer, vient lui dire : « Pourquoi ne dors-tu pas? tes promenades me rompent la tête. » Son serviteur lui-même, Géta, a peur de cette femme et refuse de suivre Thrasonide au delà de la porte. Pendant que le pauvre amant se désole : « O Apollon! s'écrie Géta, vis-tu jamais un amant plus contrarié dans ses vœux? » Thrasonide, en marchant, jette quelques paroles entrecoupées, puis il s'arrête devant son serviteur et lui dit d'un ton de douloureuse envie : « Tu n'as jamais aimé, Géta! — Non, certes, répond celui-ci; j'ai toujours eu l'estomac trop creux. »

Autant qu'on en peut juger d'après les fragments, habilement rapprochés par M. Guillaume Guizot, la pièce de Ménandre renfermait des situations piquantes et vraiment comiques. L'action était bien menée, et la gradation était ménagée avec art jusqu'au bout. Le désespoir de Thrasonide va toujours croissant; il demande son épée, s'empare contre l'esclave dévoué qui la lui refuse; puis, soudainement revenu de la fureur à l'abattement le plus tendre, il envoie des présents à celle qui le déteste; il la supplie, il pleure; que ne peut-il se faire aimer? « S'il m'était donné, dit-il, de voir mes souhaits exaucés, je reprendrais possession de mon âme; car, maintenant... Mais où trouver des dieux assez justes pour le permettre, ô Géta! » Enfin, la jeune femme consent à voir Thrasonide et à se montrer bienveillante; il lui jure d'adopter d'autres mœurs et de ne plus l'effrayer en énumérant les ennemis qu'il a tués et en désignant leurs sanglantes dépouilles. Mais il s'était trop vite confié à un semblant de bonheur. La belle esclave a une telle horreur des récits de bataille qu'elle ne croit pas aux serments de Thrasonide. Ce n'est pas elle qui se serait laissée séduire comme Desdémone par les cicatrices d'Othello. « Je sais bien, répond-elle à son galand, que l'ivresse dévoilera bientôt ta nature, qui se masque à présent et cherche à se cacher. »

Comment se dénouait la pièce? Sans doute par quelque enlèvement, selon l'usage. Thrasonide voyait quelque jeune amant lui ravir son esclave bien-aimée. C'est du moins ce que l'on peut conjecturer, avec M. G. Guizot, de quelques fragments très-nuillés. En tout cas, le matamore devait éprouver quelque triste catastrophe qui mit fin à ses espérances ridicules.

THRASYBULE, restaurateur de la démocratie athénienne, mort en 389 av. J.-C. Il était chef de tirémone ou commandant des hoplites devant Samos, quand l'armée, révoltée contre l'oligarchie des Quatre-Grands, l'élu général (411 av. J.-C.). Il contribua ensuite au rappel d'Alcibiade et combattit avec gloire jusqu'à la prise d'Athènes (404). Proscrit par les Trente, il se réfugia à Thébes, d'où il repartit secrètement avec 70 bannis dans l'intention de délivrer sa patrie. Il s'empara d'abord de Phylé, forteresse de l'Attique, repoussa une première attaque, et, après avoir rejeté avec mépris la proposition que lui firent les Trente de l'admettre parmi eux, il vit le nombre de ses soldats s'augmenter rapidement, marcha pendant une nuit sur le Pirée et s'empara du poste important de Munychie. Vainqueur dans un nouveau combat où Critias fut tué, il force les tyrans à se réfugier à Eleusis, d'où ils implorent le secours des Lacédémoniens, pendant que, dans la ville même, une nouvelle faction aristocratique, les Dix, ne se rend pas moins odieuse. Toutefois, Thrasybule continue le siège du Pirée et de la ville et parvient à triompher de tous les ennemis de la démocratie d'Athènes et à rendre l'autorité au peuple (403). Investi de la confiance de ses concitoyens, il ne souilla sa gloire par aucune réaction. Les Trente seuls et les Dix furent bannis; puis il fit proclamer une amnistie par laquelle tous les citoyens s'engageaient par serment à oublier le passé, et il veilla strictement à l'exécution de cette mesure générale. Le peuple récompensa ses services en lui décernant une couronne composée de deux branches d'olivier. En 395, il entraîna la république dans l'alliance de Thèbes contre Sparte, parcourut l'Ionie à la tête d'une flotte, remporta de nombreux avantages et fut tué devant Aspende, en Cilicie, dans une sortie

nocturne que firent les assiégés. Corn. Nepos a écrit sa vie.

THRAZYE s. f. (tra-st — du gr. *thrasus*, audacieux). Bot. Genre de plantes, de la famille des graminées, tribu des panicées, comprenant trois espèces, qui croissent dans l'Amérique tropicale.

THRASYLLE, bizarre personnage de l'antiquité, dont Elien seul nous a conservé le souvenir dans ses *Histoires diverses* (liv. IV, hist. 25). Ce fou d'un nouveau genre, qui s'imaginait que tous les vaisseaux qui entraient dans le Pirée lui appartenaient, était originaire d'Exone, dans l'Attique, de la tribu de Cécrops. Ayant quitté la ville (c'est-à-dire Athènes), suivant le récit d'Elien, il s'établit au Pirée. Là, dans la conviction où il était que tous les vaisseaux qui abordaient étaient sa propriété, il en tenait un registre exact et leur donnait des ordres de départ pour de nouveaux voyages. Lorsque, après une heureuse navigation, ils rentraient au port, il en témoignait la joie la plus vive. Cette folie dura plusieurs années. Enfin, mit ce fou inoffensif entre les mains d'un médecin, qui le rendit à la raison, on ne sait trop comment.

Depuis lors, Thrasyllé ne cessa de regretter les années qu'il avait passées dans cet état de démence. Jamais, disait-il, il n'avait ressenti de plaisir plus vif que celui de voir rentrer au port, sains et saufs, des vaisseaux qui ne lui appartenaient qu'imaginativement.

Elien oublie de nous dire comment concilier ce souvenir précis, indice d'une raison toujours en exercice, avec une folie aussi caractérisée que celle de Thrasyllé.

Quoi qu'il en soit, les écrivains, ceux de l'antiquité surtout, ont fait de fréquentes allusions au fou du Pirée; Ch. Nodier a même mis cette aventure en vers.

THRASYLLE, musicien et philosophe, qui vivait au I^{er} siècle de notre ère. Il s'adonna à l'étude de la philosophie de Pythagore et de celle de Platon, à l'astrologie, à la musique, et acquit la faveur d'Auguste, qui le nomma son philosophe en titre. Thrasyllé écrivit en grec des ouvrages qui sont perdus, à l'exception de quelques fragments sur la musique, qui ont été conservés par Porphyre et Théon de Smyrne.

THRASYLLE, philosophe et astrologue qui vivait au I^{er} siècle de notre ère. Il était fils du précédent, suivit Tibère dans l'île de Rhodes, où il avait été exilé par Auguste, lui prédit son prochain rappel et lui annonça un jour qu'un vaisseau sur le point d'arriver lui apportait de bonnes nouvelles. Peu après, Tibère recevait, en effet, une lettre d'Auguste qui le rappelait à Rome. On raconte que Tibère, frappé de la pénétration de Thrasyllé à deviner ses pensées et ses desseins, résolut de se débarrasser de lui en le faisant jeter du haut d'une muraille. S'étant aperçu alors que ce dernier devenait triste, il lui en demanda la cause. Thrasyllé lui répondit qu'il redoutait un grave accident dont il était menacé, ce qui excita l'admiration du prince et le fit changer de résolution.

THRASYLLE DE MENDES, historien grec qui vivait à une époque incertaine. Il reste de ses ouvrages historiques et géographiques quelques fragments, insérés dans les *Historicorum graecorum fragmenta* de la Bibliothèque de Firmin Didot.

THRAULITE s. f. (trô-li-te). Minér. Nom donné par Kobell à une variété d'hisingérite, qu'on trouve à Bodenmais, en Bavière, et qui diffère surtout de l'hisingérite proprement dite en ce qu'elle contient plus de fer et moins de silice.

Threave Castle, château d'Ecosse, près de la tour de Dumfries à Kirkcudbright, à 1 mille environ à l'O. de Castle Douglas, bâti dans une île formée par la Dee. « Ce château, dit M. Adolphe Joanne, fut bâti au xiv^e siècle. Ses ruines consistent en une grande tour carrée, entourée en partie d'un mur et de trois petites tours rondes. Le canon Mons Meg, que l'on remarque au château d'Edimbourg, a été forgé dans le voisinage, et Jacques II s'en est servi, en 1455, pour réduire cette forteresse. Il y a quelques années, on a trouvé dans les ruines deux des boulets de granit tirés lors de ce siège. A peu de distance, à gauche ou au S., est Gelston Castle, château moderne bâti par le dernier sir William Douglas, à qui Castle Douglas et ses environs sont en grande partie redevables de leur prospérité actuelle. »

THRE-HUMMOCK-ISLAND (île des trois Pitons), dans la partie occidentale du détroit de Bass, vers l'extrémité N.-O. de la Terre-de-Diemen. Le capitaine Flinders, qui la découvrit en 1798, la nomma ainsi à cause des trois pitons qui s'élèvent à sa surface; elle fait partie des îles Hunter.

THRELKELDIE s. f. (trèl-kèl-di — de *Threlkeld*, botan. irlandais). Bot. Genre de sous-arbrisseaux, de la famille des chénopodées, dont l'espèce type croît en Australie.

THREMMAPHILE s. m. (trèmm-ma-fi-le — du gr. *thremma*, nourrisson; *phitos*, qui aime). Ornith. Syn. de *PASTEUR*.

THRÈNE s. m. (trè-ne — du gr. *threnos*, lamentation, plainte, gémissement, venu de *thréo*, *threomai*, *thréno*, crier, pousser des

clameurs, d'où aussi *throos*, tumulte; *thrulos*, *thrullos*, murmure; *tonthorizô*, murmurer; *tenthrenê*, bourdon. Ce dernier mot, qui est une reduplication de *thréno*, répond exactement au sanscrit *dandhran*, forme intensive de la racine *dhran*, retentir, résonner). Antiq. Lamentation, chant plaintif.

— Liturg. Nom donné par les chrétiens grecs aux lamentations de Jérémie.

— **Encycl.** Antiq. gr. Les *thrénes* étaient une des formes de la poésie primitive des Grecs. Comme ils avaient coutume de célébrer les dieux par des chants de joie, de même aussi ils célébraient les morts par des plaintes funèbres. Ces plaintes étaient bien naturelles chez un peuple qui avait pour la mort une horreur religieuse et pour la douce lumière du jour un attachement invincible. « J'aimerais mieux, dit l'aine d'Achille à Ulysse, cultiver la terre au service de quelque laboureur pauvre et mal à son aise que de régner sur toutes les ombres des morts. » Ces lamentations se rattachaient, en outre, comme tous les chants religieux des Grecs, au culte qu'ils avaient pour les morts, dont ils faisaient comme des divinités protectrices, connaissant les secrets des dieux. Le caractère religieux des *thrénes* alla en s'accroissant de plus en plus, et ils formèrent bientôt dans la poésie un genre à part, comme l'ode ou l'épique. Il nous reste quelques fragments des *thrénes* de Pindare. On est frappé, en les lisant, de l'esprit religieux qui les anime. Pindare y expose ses idées sur la différence de l'âme et du corps, sur la purification des âmes, toutes les théories religieuses et philosophiques qu'il pouvait tenir des orphiques et des pythagoriciens et auxquelles il sut donner tant d'élévation. La manière dont se chantaient les *thrénes* varia. On les chantait soit aux funérailles, soit quelque temps après la mort. Dans le premier cas, des aèdes ou chanteurs s'asseyaient à côté du lit sur lequel le corps était exposé. Là, ils entonnaient une plainte funèbre, que les femmes accompagnaient de cris lamentables et de sanglots. La Corse et l'Italie ont conservé une coutume qui rappelle celle de l'antiquité; ils ont leurs *thrénes*. Des femmes habiles dans l'improvisation remplaçaient les anciens aèdes. On les appelle *vocatrices*. Ce sont elles qui chantent le chant funèbre et adressent au mort le suprême adieu.

THRÉNODE s. m. (tré-no-de — gr. *thréno-dês*, pleureur; de *thréno*, je pleure). Antiq. Chanteur ou pleureur employé dans les funérailles.

— Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, de la tribu des pyralides.

THRIDACE s. f. (tri-da-se — du gr. *thridax*, laitue). Pharm. Extrait formé par l'évaporation du suc de laitue.

— **Encycl.** La *thridace* se prépare en pilant les tiges, les exprimant et faisant évaporer le liquide sur des assiettes placées à l'étuve. On avait donné aussi ce nom à l'extrait du suc découlant par incisions de la laitue sur pied. Ce dernier produit constitue le lactucarium. La *thridace* est un médicament hypnotique. Elle agit à la dose de 0gr,50 à la fois; mais, pour que son action soit durable, il faut répéter cette dose plusieurs fois en vingt-quatre heures. « Alors, dit Trousseau, elle procure quelquefois le sommeil, calme les douleurs, la toux, l'éréthisme nerveux avec moins de certitude, mais aussi avec moins d'inconvénients que l'opium. » La *thridace*, d'après Rau, offre un moyen avantageux pour diminuer l'irritation de la conjonctive. Ce praticien dit ne jamais avoir vu par son emploi une augmentation de la rougeur ou de la sensibilité de l'œil, ce qui est très-commun après l'usage des sels métalliques. La *thridace* sert à préparer un sirop employé comme pectoral. V. LACTUCARIUM.

THRIDACOPHYLLIE s. f. (tri-da-ko-fil-li — du gr. *thridax*, laitue; *phyllon*, feuille). Zooph. Genre de polypiers, formé aux dépens des pavonies, et ayant pour type la pavonie laitue.

THRIDI, un surnom d'Odin, le dieu suprême de la mythologie scandinave.

THRIES, nom des trois nymphes qui élevèrent Apollon sur le mont Parnasse. On leur attribuait l'invention de la divination par les sorts.

THRIN, rivière d'Angleterre (Norfolk). Elle se jette dans la Yave, près et au N.-O. d'Yarmouth, après un cours d'environ 72 kilom.

THRINACE s. m. (tri-na-se — du gr. *thrinax*, fourche à trois pointes, pour *triaz*, qui appartient sans doute à la racine sanscrite *tetaru*, broyer, rompre, qui est elle-même allée à *tar*, traverser, et d'où le grec *tránnud*, gothique *taurnan*, allemand *trennen*, lithuanien *trinu*, russe *tru*, même sens). Bot. Syn. de *THRINAX*.

THRINAX s. m. (tri-naks). Bot. Genre de palmiers, de la tribu des coryphinées, comprenant six espèces, qui croissent aux Antilles. || On dit aussi *THRINACE*.

THRINCIE s. f. (train-si — de *Thrinici*, agronome italien). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des chicoracées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent dans l'Europe centrale et la région méditerranéenne.

THRIPOPHAGE adj. (tri-po-fa-je — du gr. *thrips*, vermine; *phagô*, je mange). Zool. Qui vit de vers, d'insectes.

THRIPS s. m. (trips — mot gr. qui signifie proprement le perceur, et qui appartient à la même racine que le grec *tribô*, *tréd*, *tréd*, *thlibô*, broyer, percer, savoir la racine sanscrite *tar*, traverser, d'où aussi le latin *tero*, broyer, fouler, percer, *trituro*, broyer écraser, l'ancien slave *trieti*, le lithuanien *triti*, le kymrique *tori*, armoricain *torri*). Entom. Genre d'insectes thysanoptères, type de la famille des thripsiens et de la tribu des thripsides, comprenant des espèces de très-petite taille : Les *THRIPS* sont connus aussi sous le nom de faux pucerons. (H. Lucas.)

— **Encycl.** Les *thrips* sont caractérisés par un corps linéaire, très-étroit; la tête assez grosse proportionnellement; des antennes grêles, cylindriques ou fusiformes; les yeux grands; les mâchoires larges, cachées et retirées entre les cuisses antérieures; le corselet un peu rétréci en avant; l'abdomen conique, allongé, étroit, terminé par une tarière chez les femelles; les élytres recouvrant les ailes, qui sont bordées d'une frange de soies fines; les pattes courtes et assez fortes. Ces insectes sont généralement de très-petite taille; les plus grands n'atteignent pas 0,002. Aussi sont-ils fort difficiles à observer et à connaître. Leurs espèces sont nombreuses vivent sur les plantes, en général dans les fleurs ou sous les feuilles, plus rarement à leur surface. Elles sont très-nuisibles, à cause même de leur petitesse, qui leur permet d'échapper aux recherches et aux moyens de destruction. Les larves sont allongées, jaunâtres ou rougeâtres; elles ont le même habitat que l'insecte parfait, dont elles ne diffèrent qu'en ce qu'elles sont complètement aptères; elles sont agiles et, si on les inquiète, relèvent l'extrémité de l'abdomen comme si elles voulaient se défendre. Les nymphes ont des rudiments d'ailes.

Le *thrips hémorroïdal* est d'un noir assez intense, avec les élytres bruns, les pattes jaunes et les derniers anneaux de l'abdomen un peu rouges. Ses larves sont jaunâtres. On trouve cet insecte dans toute l'Europe centrale, où il aurait été introduit, d'après M. Boisduval, avec des plantes exotiques. Il vit sur les malvacées et d'autres plantes; on le trouve fréquemment dans les serres, où il attaque des végétaux très-divers, notamment les orchidées; les feuilles qu'il infeste noircissent et paraissent comme brûlées. Avec des fumigations de tabac, on détruit l'insecte, mais non ses œufs; aussi faut-il recommencer au bout de quinze jours. D'ailleurs, il est des plantes qui ne peuvent supporter la fumée de tabac et pour lesquelles ce remède serait pire que le mal. On observe aussi de bons effets de la fleur de soufre répandue sur les feuilles préalablement mouillées. Le *thrips commun* se trouve abondamment, en mai, dans les fleurs des arbres fruitiers, auxquels il ne paraît pas nuire sensiblement. Il n'en est pas de même de quelques autres espèces, qui attaquent les céréales ou les oliviers et occasionnent souvent de grandes pertes pour l'agriculture.

THRIPSIDE adj. (tri-psi-de — de *thrips*, e; du gr. *eidos*, aspect). Entom. Qui ressemble ou se rapporte au thrips.

— s. m. pl. Tribu de la famille des thripsiens, ayant pour type le genre thrips.

THRIPSIN, IENNE adj. (tri-psi-ain, i-è-ne — rad. *thrips*). Entom. Qui ressemble ou qui se rapporte au thrips.

— s. m. pl. Famille d'insectes thysanoptères, ayant pour type le genre thrips.

THRIPTÈRE s. m. (tri-ptè-re — du gr. *thrips*, ver rougeur; *pteron*, aile). Entom. Genre d'insectes coléoptères hétéromères, de la famille des mélasomes, tribu des pimélaïres, comprenant quatre espèces, qui habitent le nord de l'Afrique.

THRISSE s. f. (tri-se). Ichthyol. Genre de poissons, de la famille des clupéoides, réuni par la plupart des auteurs, comme simple section, au genre anchois.

THRISSENOTE s. m. (tri-so-no-te — de *thrisse*, et du gr. *notos*, dos). Ichthyol. Genre de poissons sauroïdes fossiles.

THRISSEPS s. m. (tri-sops — de *thrisse*, et du gr. *ops*, apparence). Ichthyol. Genre de poissons sauroïdes fossiles, dont le plus grand nombre appartient aux terrains jurassiques.

THRIXSPERME s. m. (trikss-spér-me — du gr. *thrix*, poil; *sperma*, graine). Bot. Genre d'orchidées, très-peu connu, et dont l'espèce type croît en Cochinchine.

THROMBOSE s. f. (tron-bô-ze — du gr. *thrombos*, grumeau, que Curtius fait venir de *trephô*, faire cailler le lait; de *trephô*, tourner, faire tourner). Méd. Congestion de la fibrine du sang dans les vaisseaux ou dans les tissus.

THROMBUS s. m. (tron-buss — du gr. *thrombos*, grumeau). Chir. Petite tumeur dure, arrondie, violacée, qui se forme quelquefois autour de l'ouverture d'une veine sur laquelle on a pratiqué la saignée, par suite de l'infiltration du sang dans le tissu cellulaire.

— **Encycl.** Chir. *Thrombus après la sai-*

gnée. Cette tumeur se produit lorsque l'ouverture de la veine ne correspond pas directement à celle de la peau, lorsque cette ouverture est trop petite ou encore lorsqu'un peu de tissu lamineux, se présentant entre les lèvres de la petite plaie, s'oppose au libre écoulement du sang. On peut y remédier au moment même, soit en augmentant l'incision, soit en rétablissant le parallélisme des ouvertures, soit en enlevant avec des pincettes le bouchon cellulo-adipeux qui se présente. D'ailleurs, le *thrombus* dont nous parlons ici n'est jamais grave; il disparaît spontanément au bout de quelques jours. On peut en hâter la résolution par une application de compresses trempées dans de l'eau fraîche ou de l'eau salée.

— *Thrombus de la vulve et du vagin.* On donne ce nom à des tumeurs constituées par une infiltration ou un épanchement de sang dans le tissu des grandes lèvres ou même dans celui du vagin. Elles se montrent le plus souvent au moment de l'accouchement, mais elles peuvent aussi se manifester pendant l'état de vacuité. Dans le premier cas, le mécanisme de leur production est facile à comprendre. Elles sont le résultat des efforts de la parturition et de la compression exercée par la tête du fœtus au moment de sa descente sur les parties sexuelles. Celles-ci ont une constitution anatomique cellulo-vasculaire telle que le sang qui s'y épanche le fait presque toujours abondamment. D'un autre côté, la tuméfaction variqueuse des veines du vagin et de la vulve, si fréquente chez les femmes arrivées au terme de la gestation, fait que ces vaisseaux ont une grande tendance à se crevasser. Quand le *thrombus* se développe en dehors du temps de la grossesse, il provient toujours soit d'une chute sur le périnée, soit de toutes autres violences exercées sur cette région. Le *thrombus* du vagin peut acquiescer d'emblée ou dans l'espace de vingt-quatre heures un volume qui varie depuis celui d'un œuf jusqu'à celui de la tête d'un enfant à terme. Son apparition s'accompagne de vives douleurs. La tumeur est dure si le sang est infiltré; elle est fluctuante quand il est réuni en foyer. La peau et la muqueuse qui l'enveloppent peuvent s'amincir graduellement par distension et se rompre. Il en résulte alors une hémorragie parfois assez abondante pour déterminer la mort. Lorsque ces tumeurs longues ont pris un volume considérable, elles peuvent s'opposer au passage du fœtus, du placenta ou des lochies; en comprimant le rectum et le col vésical, elles sont capables d'amener la rétention des urines et des matières fécales. Si on les abandonne à elles-mêmes, elles peuvent disparaître spontanément peu à peu ou se terminer par suppuration, par rupture de la tumeur avec issue de sang au dehors, et enfin par gangrène. Deneux, qui a rassemblé sur ce sujet un grand nombre d'observations, nous apprend qu'il meurt plus d'un tiers des femmes atteintes de *thrombus*. C'est donc une maladie grave qui réclame toute l'attention du chirurgien.

Le traitement doit varier suivant les circonstances. Si la femme est en travail au moment où se montre la tumeur et si celle-ci devient assez volumineuse pour empêcher l'accouchement, il faut l'inciser largement, la vider et rendre ainsi à la filière des voies génitales l'ampleur nécessaire au passage du fœtus. On agirait de même dans le cas où le *thrombus* serait assez développé pour s'opposer à la sortie du délivre ou des lochies. L'incision immédiate est encore indispensable lorsque l'hémorragie interne prend des proportions inquiétantes, car elle peut y mettre fin ou permettre, du moins, de porter les remèdes plus directement sur le mal. Lorsque le *thrombus* est moins volumineux, que sa disparition instantanée n'est pas nécessaire et enfin que le sang épanché paraît se coaguler, on peut s'abstenir de faire une incision et attendre la résorption spontanée, qui est possible. Si elle n'a pas lieu, s'il y a tendance à l'inflammation, à la putréfaction des caillots ou à la gangrène, on en viendra plus tard à la ponction. On cherchera alors à rapprocher l'une de l'autre les parois de la poche ainsi vidée et à prévenir toutes les complications au moyen des soins de propreté les plus méticuleux, de lotions souvent répétées et d'injections d'abord émollientes, puis, plus tard, chlorurées, qu'on poussera avec précaution et petit à petit dans l'intérieur du foyer.

— **Art vétér.** Le *thrombus*, chez les animaux, peut se développer pendant ou immédiatement après la saignée ou seulement au bout de quelques jours. Dans le premier cas, il est immédiat; dans le second, il est consécutif, et cette division est importante pour l'étude des causes et des méthodes curatives de l'affection. Comme la plupart des maladies, le *thrombus* est soumis à des causes prédisposantes et à des causes déterminantes. Les causes prédisposantes sont la laxité des tissus, l'abondance du tissu cellulaire sous-cutané, en un mot tout ce qui contribue à ralentir le cours du sang dans les veines. « En première ligne, dit M. Gourdon, on doit noter comme pouvant donner ce résultat la disposition même du vaisseau. Ainsi, les veines dans lesquelles le sang circule horizontalement ou en suivant un trajet ascendant sont beaucoup plus exposées au *thrombus* que celles dans lesquelles la marche du sang est

descendante et par cela même beaucoup plus rapide. C'est pourquoi on observe presque constamment le *thrombus* après la saignée à la superficielle thoracique, à la saphène, à la céphalique et aux autres veines des membres, dans lesquelles le sang, progressant contre la pesanteur, ne manque pas de s'échapper latéralement aussitôt qu'il rencontre une ouverture, tandis qu'à la jugulaire, où le sang entraine par son poids dans son cours naturel n'a aucune tendance à sortir du vaisseau, le *thrombus* est l'exception et n'apparaît que sous l'influence d'actions extérieures plus ou moins énergiques. Toutefois, comme la jugulaire est la veine à laquelle on suigne le plus souvent les animaux domestiques et qu'en outre elle siège à l'une des régions du corps les plus exposées à l'influence des causes extérieures, il n'est pas étonnant que, dans la pratique, ce soit sur cette veine qu'on observe le plus souvent cet accident. Le *thrombus* se manifeste plus fréquemment chez les solipèdes que dans l'espèce bovine, parce que le cheval est exposé presque incessamment à des causes déterminantes de cette tumeur auxquelles le bœuf est toujours soustrait par la nature de ses travaux et par son mode d'attelage. Il importe encore de noter comme cause prédisposante du *thrombus* l'état du sang. Ainsi le voit-on se produire très-facilement chez les animaux affaiblis, anémiques, chez les jeunes chevaux qui ont souffert de la gourme, enfin chez tous les sujets débilités par une cause quelconque.

Quant aux causes déterminantes du *thrombus*, ce sont : l'ouverture trop petite de la peau ; la perforation complète de la veine, soit par suite de la trop grande longueur de la flamme, soit par suite d'un coup trop fort, accident qui occasionne la sortie du sang par deux ouvertures à la fois ; le frottement que l'animal exerce contre la partie malade ; la compression de la veine lorsqu'on fait travailler l'animal trop tôt, avant que la plaie de la jugulaire ait eu le temps de se cicatriser ; alors le collier comprime inférieurement la veine et fait refluer le sang, qui s'échappe par l'ouverture ; les grands mouvements que l'animal peut exécuter lorsqu'on le laisse en liberté ; la toux forte, répétée, quinteuse, provenant d'une bronchite ou de toute autre cause, etc.

Au début, le *thrombus* se présente sous la forme d'une tumeur molle, circonscrite, arrondie ou demi-sphérique, sans chaleur ni douleur bien prononcées, œdémateuse et présentant ensuite une sorte de fluctuation. Plus tard, la tuméfaction prend de l'accroissement, de l'étendue et l'apparence d'un phlegmon pendant un temps plus ou moins long, jusqu'à ce qu'elle aboutisse à une terminaison quelconque. Lorsque le *thrombus* s'est beaucoup étendu par en haut, le mouvement des mâchoires est gêné, et cette gêne porte quelquefois l'animal à refuser les aliments qui lui sont offerts ; l'encolure est quelquefois roide et, si l'inflammation devient considérable et très-douloureuse, il y a un peu de tristesse et d'abattement. Il arrive aussi quelquefois que l'engorgement comprime la trachée, interrompant la circulation, devient énorme, occupe tout le côté de l'encolure et peut amener la mort par suite du développement de la gangrène. Lorsque l'engorgement inflammatoire se propage sous la parotide, sous l'aube, presque toujours le mal est compliqué de phlébite, souvent d'ulcération et de suppuration dans l'intérieur de la veine. Les modes de terminaison les plus ordinaires sont : la résolution, la suppuration ou les abcès, la gangrène et le passage à l'état chronique. La résolution n'est à espérer que dans le cas de *thrombus* récent, consistant en un simple épanchement de sang dans le tissu cellulaire environnant la veine. La terminaison par suppuration survient lorsque la tumeur est inflammatoire. Elle est heureuse quand le foyer est superficiel, mais de mauvais augure s'il y a des trajets fistuleux. Quant à la gangrène, elle peut avoir lieu pendant les grandes chaleurs de l'été plutôt que dans les froids où lorsque la température atmosphérique est modérée. Elle se déclare lorsque le *thrombus* est accompagné d'une inflammation très-intense ; elle peut, en outre, être le résultat de toutes les circonstances capables d'exciter une vive inflammation. Enfin, la terminaison par l'état chronique a lieu lorsque l'inflammation occupe une grande étendue et qu'elle persiste longtemps à un faible degré.

Le traitement du *thrombus* doit varier selon l'état pathologique du sujet et selon les complications qui peuvent s'y joindre. Lorsque le *thrombus* est récent, il faut en favoriser l'élimination par les voies absorbantes par l'emploi de lotions réfrigérantes et astringentes sur la tumeur ; mais il faut surtout laisser le sujet complètement au repos en le mettant avec le plus grand soin à l'abri de toutes les causes occasionnelles du *thrombus* ; en outre, on peut exercer une légère compression sur la tumeur sanguine, qui divise le sang et en facilite l'absorption. On peut de la sorte faire disparaître un *thrombus* en deux ou trois jours. Si le *thrombus* persiste et si l'inflammation a commencé à purifier, il faut tenter la résolution par le vésicatoire. Avant de faire cette application, on rase le poil, puis on met une couche de vésicatoire ; le lendemain, on en met une autre sans enlever la précédente, et plus tard même une

troisième si les deux premières n'ont pas produit un effet suffisant. Pendant ce traitement, il faut avoir soin de tenir l'animal convenablement attaché à deux longues dans une stalle, autant pour s'opposer aux frottements que pour empêcher le sujet d'enlever le vésicatoire, et parce que, dans ce cas comme toujours, le repos absolu est de toute nécessité pour la guérison. Quand la tumeur prend la consistance d'un abcès, on l'ouvre ; si la suppuration atteint la veine, on applique le traitement de la phlébite. La gangrène est combattue par les moyens usités contre cet état morbide : débridement, cautérisation, antiseptiques, etc. S'il survient des hémorragies, on les arrête par la compression, ou bien on applique un cataplasme oléagineux, chauffé à blanc sur la plaie.

THRONSE, TROENSES ou TROUSES, ville de Danemark, diocèse de Fionie, bailliage de Svendborg, sur la côte N.-E. de l'île de Thon, dont elle est le chef-lieu. Ecole de navigation, hospice, chantiers de construction ; petit port où il se fait un commerce assez actif ; exportation de fruits et de combustible.

THROSBY (John), écrivain anglais, né à Leicester en 1746, mort dans la même ville en 1803. Il fut attaché comme clerc à une paroisse de sa ville natale et employa la plus grande partie de son temps à composer des ouvrages estimés, relatifs à la topographie et aux antiquités du comté de Leicester. On lui doit : *Mémoires sur la ville et le comté de Leicester* (1777, 6 vol. in-12) ; *Vues choisies du comté de Leicester* (1789-1790, 2 vol. in-40, avec fig.) ; *Histoire et antiquités de l'ancienne ville de Leicester* (Londres, 1791, in-40) et une édition des *Antiquités du comté de Nottingham* de Thorton (Londres, 1797, 3 vol. in-40), avec des additions importantes et des dessins.

THROSQUE s. m. (tro-ske — du gr. *throskein*, sauter, bondir, s'élancer, que *Curios* rattache à la même famille que *thouros*, *thuros*, violent, impétueux). Entom. Syn. de **TRIXAGUE**.

THRUUDA, une des Walkyries de la mythologie Scandinave. Son nom veut dire persistance ou fermeté.

THRUDGELMER, géant Scandinave de la plus haute antiquité, être primordial. Il est le père du géant Bergelmer, qui seul se sauva avec sa femme dans un berceau, disent les uns, dans une huche à farine, disent les autres, alors que Ymer fut tué par Odin et ses frères et que son sang répandu produisit un déluge universel.

THRUDHEIM ou THRU DWANGER, nom du palais qu'habitait le dieu Scandinave Thor dans Asgard.

THRU DR, la fille de Sif et de Thor, dans la mythologie Scandinave. Cette déesse est sans attribution connue.

THRYALLIDE s. f. (tri-al-li-de — du gr. *thryallis*, plante dont les feuilles servaient à faire des meches). Bot. Genre de plantes grimpantes, de la famille des malpighiacées, tribu des malpighiées, comprenant trois espèces, qui croissent au Brésil. Il Syn. de **GALPHIMIE**, autre genre de malpighiacées.

THRYM, le roi des géants, dans la mythologie Scandinave. Il enleva au dieu Thor sa massue, le célèbre Mjölnir, et ne voulut le rendre que si on lui donnait la déesse Freya pour femme. Celle-ci ne pouvant se décider à ce sacrifice, Thor se déguisa alors en femme et se rendit avec Loke à l'outinheim pour célébrer les fiançailles. Thrym se laissa prendre à cette ruse et rendit la massue ; aussitôt le dieu s'en empara et tua Thrym et toute sa race. Ce haut fait de Thor est raconté tout au long dans le chant intitulé *Thryms kviða* *edr Hamarsheimt*.

THRYOTHORE s. m. (tri-o-to-re — du gr. *thron*, jône ; *thoré*, je saute). Ornith. Genre de passereaux, de la famille des grimpereaux, type de la tribu des thryothorinées, comprenant une quinzaine d'espèces, qui habitent l'Amérique : *La plupart des THRYOTHORES fréquentent les lieux bas et humides*. (Z. Gerbe.)

— Encycl. Ce genre a pour caractères : bec allongé, épais à sa base, cylindrique, fêché en arc, délié, pointu et comprimé sur les côtés ; mandibules égales ; narines oblongues, en partie couvertes par une membrane ; ailes courtes, arrondies, concaves ; queue susceptible de rester relevée ; tarses assez forts. Ce genre, établi par Vieillot, qui a pris pour type le *thryothore* de la Louisiane, renferme vingt-deux espèces propres aux deux Amériques. Parmi ces espèces nombreuses et qui, d'ailleurs, se rapprochent toutes assez pour qu'on les confonde quelquefois, nous choisirons pour type le *thryothore des roseaux*. Cet oiseau habite les endroits marécageux ; il se tient dans les roseaux et semble préférer ceux dont le pied est baigné d'eau ; il en parcourt sans cesse la tige, de la même manière que notre fauvette effarvate, avec laquelle il a encore du rapport par son ramage et son babil continuel. Il ne se pose jamais sur les arbres ; il semble même éviter de s'arrêter dans les broussailles ou les buissons qui sont sur les bords de sa demeure habituelle. Son chant est une réunion non interrompue de cris poussés sur le même ton, d'une voix glapissante,

enrouée et désagréable. Il ressemble un peu au coassement des grenouilles. Vieillot compare ce ramage au bruit que l'on produit quand on marche sur des herbes brisées dans un terrain marécageux. Plusieurs couples se trouvent dans le même canton et les mâles semblent prendre plaisir, comme les grenouilles, à crier plus fort les uns que les autres. Ils se font entendre ainsi tout le temps que durent les convées, depuis le lever du soleil jusqu'à midi, pour recommencer le soir jusqu'à la tombée de la nuit. Ce *thryothore* est très-commun dans les marais qui avoisinent la ville de New-York ; il y arrive au mois de mai et les quitte à l'approche de l'automne. Si la nature a donné à cet oiseau un chant très-désagréable, elle l'a doué, en revanche, d'une industrie rare pour mettre sa progéniture à l'abri des intempéries. Son nid est attaché à plusieurs tiges de roseaux et toujours au-dessus des plus hautes eaux. Les liens sont d'une telle solidité que le vent le plus violent ne peut les arracher. Sa forme est celle d'un melon allongé ; l'entrée est sur le côté, vers le milieu, et protégée par une sorte de petit toit qui empêche la pluie de pénétrer. Ce nid est composé de tiges d'herbes, de roseaux, de feuilles sèches, le tout cimenté avec de la boue ; l'intérieur est garni de plumes, de bourre et de toute sorte de matières molles. La ponte est de cinq ou six œufs très-petits, d'une couleur d'étain foncé. Parmi les autres espèces, nous ne ferons que citer le *thryothore à long bec*, le *thryothore polyglotte*, qui habite le Paraguay, et le *thryothore des rivières*, que l'on rencontre dans le centre et dans le nord de l'Amérique.

THRYOTHORINÉ, ÉE adj. (tri-o-to-ri-né — rad. *thryothore*). Ornith. Qui ressemble ou qui se rapporte au thryothore.

— s. f. pl. Tribu de passereaux, ayant pour type le genre thryothore.

THRYPTOCÉRATÉ, ÉE adj. (tri-pto-sératé — du gr. *thryptô*, je brise ; *keras*, corne). Entom. Qui a les antennes comme brisées.

THRYPTOCÈRE s. m. (tri-pto-sè-re — du gr. *thryptô*, je brise ; *keras*, corne). Entom. Genre d'insectes diptères, de la famille des athericères, tribu des muscides, comprenant une dizaine d'espèces, qui habitent l'Europe.

THRYPTOMÈNE s. m. (tri-pto-mè-ne — du gr. *thryptômenos*, brisé). Bot. Genre d'arbustes, de la famille des myrtacées, tribu des chamélaucées, dont l'espèce type croît en Australie.

THSAO-THSAO, ministre chinois, mort en 220 de notre ère. Il est regardé comme le véritable fondateur de la dynastie de Wei ou Gao, bien que le titre d'empereur n'ait été pris que par son fils. Thsao-thsao, dont le véritable nom était *Hia-hoon*, suivit la carrière des armes et eut pour la première fois l'occasion de se signaler en remportant une victoire éclatante sur une armée de rebelles appelés *bonnets jaunes* et commandés par un ambitieux charlatan nommé Tchang-hio. Cette victoire ouvrit à Thsao-thsao le chemin des premières dignités. Après la mort de l'empereur Ling-ti (189), un nouveau chef de révoltes, Toung-tcho, se fit proclamer gouverneur de l'empire, et, dans le but de gagner Thsao-thsao à sa cause, il le nomma commandant de la cavalerie. Mais celui-ci refusa cette charge, leva des troupes à ses frais et commença une guerre civile qui se termina seulement en 192, lors de l'assassinat de Toung-tcho. Vers la même époque, les *bonnets jaunes*, qu'on croyait complètement dissipés, repaquirent sous les ordres d'un nouveau chef, Thsao-thsao parvint à les battre et à les soumettre, tira l'empereur Hian-ti, le dernier de la dynastie des Han, de l'état de servitude dans lequel le tenaient quelques grands de la cour, et se fit nommer par lui premier ministre et commandant en chef de toutes les forces de l'empire. A partir de ce moment, il s'attacha à réparer les maux causés par les calamités publiques, par une longue peste et par les guerres civiles, se fit de nombreux partisans par ses libéralités, par son esprit de justice, et, sans oser prendre le titre d'empereur, il conserva jusqu'à sa mort les honneurs et la puissance de la dignité suprême.

THSENG-TSEU ou THSENG-SEN, surnommé **Tseu-ta**, un des principaux disciples de Confucius, né à Wou, dans la province actuelle de Chan-toung, vers 505 av. J.-C. Disciple assidu du célèbre philosophe, il apprit à fond sa doctrine et mit par écrit les réponses de Confucius, afin de pouvoir les méditer à loisir. On lui doit deux ouvrages devenus célèbres : le *Tai-hio* ou *Livre de la grande science*, sorte de traité de politique et de morale dans lequel Tsheng-tseu développe, d'après les principes de son maître, les devoirs de l'homme, de la famille et de l'Etat ; et le *Hiao-king* ou *Livre de l'obéissance filiale*, dans lequel il considère la piété filiale comme la première des vertus et la base de la société. Le *Tai-hio*, qui a été l'objet d'un grand nombre de commentaires, a été traduit plusieurs fois en latin par des missionnaires. On en trouve des traductions dans les *Analecta Vindobonensis*, dans le *Confucius Sinarum philosophus*, dans les *Libri classici sex* de Noël. Le Père Cibot en a donné une paraphrase en français, qui a été insérée dans la collection des mémoires de nos missionnaires.

res. Quant au *Hiao-king*, on n'en trouve de traduction complète que dans les *Libri classici* de Noël.

THSE-TCHÉOU, ville de Chine, province de Chan-si, sur la frontière de Ho-nan.

THSIN, dynastie chinoise, dont le nom est l'origine de celui que les Occidentaux ont donné à la Chine.

THSIN-CHI-HOUANG-TI ou HOUANG-TCHING, le plus grand des empereurs chinois et le seul peut-être qui ait montré un génie civilisateur, né l'an 260 av. J.-C., mort en 210. Il fut le fondateur de la dynastie des Thsin, hérita, l'an 247 av. J.-C., de l'un des sept royaumes qui divisaient la Chine, écrasa successivement tous les princes rivaux, détruisit en partie le système féodal, fonda l'unité, conquit le territoire où s'élève aujourd'hui Canton et toutes les provinces jusqu'à la mer, et étendit les limites de l'empire de l'île de Haï-nan jusqu'aux déserts de la Tartarie, et depuis la presqu'île de Corée jusqu'au royaume d'Ava. Il divisa ses vastes possessions en trente-six provinces, dans lesquelles il envoya des gouverneurs, au lieu de les donner comme apanages à des princes, ce qui avait toujours produit le démembrement. Il combattit aussi avec la plus grande vigueur les hordes de Tartares qui, depuis une longue suite de siècles, dévastaient par leurs incursions le nord de l'empire, et termina en partie les féroces tribus des Hiong-nou (Huns). En même temps, il dotait la Chine d'immenses travaux d'utilité publique, canaux, routes, ports, forteresses, etc., et, afin de mettre un terme aux ravages des Tartares, ordonna de réunir en une seule les parties de murailles construites par ses prédécesseurs, ce qui produisit ce monument unique qu'on nomme la Grande muraille. Tant de bienfaits ne purent cependant le faire aimer des Chinois ; ses innovations étaient repoussées par le génie même de la nation ; il eut sans cesse à lutter contre les grands, qui voulaient de nouveau morceler l'empire et établir le système féodal des Tchou, ainsi que contre les lettrés, attachés minutieusement aux anciens usages, et qui, chose bizarre ! apparaissent, dans l'histoire de la Chine, comme les constants ennemis de tout progrès. Irrité de toutes ces oppositions, Thsin donna l'ordre de brûler tous les livres, à l'exception de ceux qui traitaient de la médecine et de l'agriculture, afin de détruire tous les vieux textes sur lesquels s'appuyaient ses ennemis pour combattre ses réformes. De précieux documents historiques périrent ainsi ; cependant les livres de Confucius furent sauvés. Thsin ne s'en tint pas là ; ce Louis XI asiatique dompta les résistances à force de ruse et de cruauté, et fit périr un grand nombre de lettrés et de grands. Il mourut, laissant une mémoire exécrée, comme tous ceux qui, dans ce malheureux empire, ont commis le crime irrémissible de tenter quelque réforme.

THSIN-TCHÉOU, ville de Chine, province de Houang-si, au confluent du Ngo-yu et du Liou ; fabrique d'étoffes. Aux environs, bois de fer.

THSIUAN-TCHÉOU, ville de Chine, province de Fo-kien, à l'embouchure d'une rivière que les navires peuvent remonter jusqu'au delà de ses quais. Elle est régulièrement bâtie et renferme plusieurs monuments assez remarquables.

THSOUNG-LING (montagnes des Oignons ou *montagnes Bleues*), chaîne de montagnes de l'empire chinois et de la Tartarie indépendante. Ces monts forment la partie orientale du Kuen-lun ; ils se rattachent à l'O. au grand nœud auquel se rattachent le Bolor-tagh au N., le Kuen-Lun proprement dit à l'E. Les Thsounng-ling séparent le Petit Tibet de la Petite Boukharie ; la chaîne du Karakorum s'en détache à l'E.

THSOUNG-NING, île de Chine, située dans le Tong-hai ou mer Orientale, à l'embouchure du Yun-tse-kiang. Elle produit des céréales, du riz, du coton, et particulièrement du sel, qu'on recueille en grande quantité dans ses lagunes salées.

THUBAN s. m. (tu-ban). Astron. Étoile de troisième grandeur, qui fait partie de la constellation du Dragon.

THUCYDIDE, illustre historien grec, né à Athènes, dans le dème d'Halmous, en 471 av. J.-C., mort assassiné à Skapte-Hylé, près de Thasos, en Thrace, vers 395. Il était parent de Cimon, fils de Miltiade, le héros de Marathon, et se trouvait en même temps allié aux rois de Thrace, Cimon ayant épousé la fille de l'un d'eux, Oloros. Le père de Thucydide s'appelait également Oloros et le futur historien épousa, jeune encore, une femme fort riche de Skapte-Hylé, qui possédait des mines d'or à Thasos. On raconte que lorsque Hérodote lut aux Jeux olympiques, en 456, des fragments de son *Histoire*, les applaudissements qu'il reçut enflammèrent l'enthousiasme de Thucydide, alors âgé de quinze ans et qu'il résolut dès lors de marcher sur les traces du père de l'histoire grecque. Sa vocation mit néanmoins du temps à se manifester, et à l'âge de quarante-cinq ou quarante-six ans, Thucydide n'était encore connu que pour un des plus opulents personnages de son temps. Ses richesses, en donnant lieu à toutes sortes de défiances, finirent par

lui faire perdre la faveur populaire. Dans la huitième année de la guerre du Péloponèse (424 av. J.-C.), il était chargé d'un commandement militaire en Thrace et résidait à Thasos. La Thrace était alors en partie sous la domination athénienne. Amphipolis, assiégée par Erasidas, implora le secours de Thucydide qui, au dire de ses adversaires politiques, mit la plus grande lenteur à rassembler ses troupes, ne put empêcher Amphipolis d'être prise et réussit à grand peine à sauver Elon, où il s'était renfermé et où vint l'assiéger Brasidas. Thucydide, au contraire, affirme que sa conduite fut sans reproche; qu'il sacrifia une partie considérable de sa fortune à équiper les troupes et à hâter l'armement; que s'il ne put sauver Amphipolis, c'est que Brasidas, redoutant son approche, acheta à prix d'or des principaux citoyens la reddition de leur ville dès qu'il sut le général athénien campé près d'Elon et rendit ainsi inutile le secours que celui-ci amenait aux assiégés. Quoi qu'il en soit, Cléon, le charcutier démagogue tant raillé par Aristophane, accusa Thucydide et obtint facilement une condamnation contre un homme dont les talents militaires paraissent douteux et que ses immenses richesses rendaient en tout cas suspect. Thucydide fut condamné à l'exil. La plupart des biographes disent qu'il se retira dès lors à Thasos et entreprit la rédaction de cette *Histoire de la guerre du Péloponèse* qui l'a rendu immortel; mais Thasos resta encore treize ans, jusqu'en 411, sous la domination d'Athènes et le séjour de cette ville dut être naturellement interdit à l'exilé. Il est probable que Thucydide passa ces treize années dans le Péloponèse même, c'est-à-dire chez l'ennemi, comme Xénophon qui, exilé aussi par la démagogie athénienne, se réfugia à Scyllonte. Il dit d'ailleurs qu'il fut très-bien informé des affaires de Lacédémone « à cause de son exil », et, en historien véridique et consciencieux, il devait tenir à visiter scrupuleusement le théâtre des faits qu'il se proposait de raconter; il rassembla à grands frais pour son *Histoire* une masse de témoignages et de documents qu'il ne put avoir si complets que sur les lieux mêmes.

Il passa ses dernières années à Thasos et à Skapté-Hylé, où il avait de grands domaines, et y mit la dernière main à son livre, dont il poussa la rédaction seulement jusqu'à la vingt-deuxième année de la guerre du Péloponèse; Théopompe et Xénophon la reprirent à l'endroit même où il l'avait laissée.

Les biographes sont tous d'accord sur le genre de mort de Thucydide; il périt assassiné par des voleurs; mais Plutarque place le fait à Skapté-Hylé, Cratippe et Zopyre plus vaguement en Thrace, Pausanias sur la route de Thrace à Athènes, Didyme à Athènes même où Thucydide serait revenu, en 403, quand Thrasybule restaura le gouvernement démocratique et fit proclamer une amnistie; Etienne de Byzance dans une ville d'Asie qu'il nomme l'arparon; Timée dit qu'il fut assassiné en Italie, où il voyageait. L'incertitude de ces renseignements prouve au moins qu'il n'est pas mort à Athènes, où la mémoire de l'événement se sent sans doute mieux conservée; l'opinion de Plutarque ou celle de Pausanias paraissent les plus plausibles. Thucydide avait été rappelé dans sa patrie par un décret spécial, rendu sur la proposition d'Énobios à qui, pour ce fait, une statue fut élevée dans l'Acropole, à ce que rapporte Pausanias. La date de ce décret est inconnue, mais on doit le placer vers 403, après le renversement des Trente tyrans ou même à une époque postérieure; il fallait un décret spécial, parce que Thucydide, comme descendant des Pisistratides, se trouvait excepté de l'amnistie générale. Il ne voulut pas ou ne put profiter de ce décret, et ses ossements seuls furent rapportés à Athènes.

Le seul ouvrage écrit par Thucydide est son *Histoire de la guerre du Péloponèse*; il a suffi pour lui acquérir une légitime illustration. Cet ouvrage n'est pas, comme celui d'Hérodote (dont il est la continuation), une sorte de poème où l'on trouve les traditions des peuples sur leur origine, l'analyse de leurs usages et de leurs mœurs, la description des pays qu'ils habitent, etc. Ce sont des annales. Instruit à fond des événements qu'il raconte et dont il était le témoin, possesseur de riches matériaux rassemblés à grands frais chez les peuples qui avaient pris part à la lutte, doué d'une grande pénétration et d'un sens politique presque toujours juste, militaire, homme d'État et philosophe tout à la fois, il sait démêler les causes, prévoir les conséquences, exposer méthodiquement les faits sans descendre jusqu'aux anecdotes, peindre les personnages avec leur physionomie propre, apprécier les actes avec une impartiale gravité et tirer du récit des événements des conséquences souvent inattendues qui sont comme autant de leçons pratiques. Toutefois, quoiqu'il fût Athénien, il montre en certains endroits un peu de partialité en faveur des Spartiates, protecteurs du parti de l'oligarchie, auquel il appartenait. Son style est concis, sobre, énergique, parfois un peu dur.

L'absence complète de tout développement périodique, l'usage fréquent de l'ellipse, les associations insolites de mots, dit M. Zévort, donnent au style une apparence lyrique qui rappelle la manière de Pindare

et des tragiques. On ne peut pas dire que la lumière manque; elle jaillit, au contraire, de tant de points à la fois, qu'on est quelque temps à se reconnaître... Quand on est assez familiarisé avec la langue et la pensée de Thucydide pour le suivre sur les escarpements où il aime à se tenir, on éprouve un plaisir analogue à celui du savant qui, maître enfin de la clef d'une science, avance désormais avec assurance et voit se découvrir devant lui des horizons infinis. Chaque pas est pénible encore; mais la fatigue est largement payée: ce qui était obscurité au début, devient énergique précision; la composition des mots, si embarrassante dans toutes les langues par le vague qu'elle introduit dans le discours en groupant les idées et en les présentant synthétiquement et par masses, ne nuit en rien, chez Thucydide, à la netteté et à l'exacte détermination des contours; elle ajoute même à la vigueur de la pensée et à l'effet général, comme ces instruments qui semblent multiplier la lumière en concentrant tous ses rayons sur un seul point. L'antithèse, dont il fait un usage trop fréquent peut-être, suivant les habitudes du temps, ne forme pas du moins disparate avec sa manière habituelle; car, saisissant les objets par leurs points culminants, les opposant pour les éclairer mutuellement, elle s'harmonise sans peine avec un style dont le procédé général est la mise en relief et comme la notation accentuée des choses. Ces oppositions, d'ailleurs, sont toujours simples, naturelles; elles naissent du sujet, sans affectation et sans recherche. Thucydide prodigue les inversions, au mépris de la logique ordinaire, souvent même de l'harmonie; il groupe les mots plutôt qu'il ne les arrange; il les jette par grandes masses et semble les violenter pour les faire entrer dans l'exécution de son plan, comme on voit, dans une nature bouleversée, les éléments les plus divers, les rochers les plus abrupts, concourir à d'admirables effets d'ensemble. L'aspect général est heurté, sauvage, sans aucune trace d'arrangement artificiel: il n'y a rien à faire, avec un pareil guide, pour le lecteur qui ne cherche que le plaisir. Mais l'effet est saisissant, l'impression durable, pour qui ne se laisse point décourager: du choc des mots et de leur désordre apparent, la pensée jaillit pressée, grave, imposante, terrible.

« Parmi les éloquentes témoins de l'antiquité, dit Prévost-Paradol, il n'en est pas de plus imposant, de plus sage et en même temps de plus impassible que celui qui a raconté pour toujours, comme il le dit lui-même avec un juste orgueil, la guerre du Péloponèse. Le premier trait de ce ferme génie, c'est d'avoir senti, dès le début de cette guerre, et avant même qu'elle eût éclaté, qu'elle serait un des plus importants épisodes de l'histoire du monde et qu'elle méritait, plus que tout ce qui s'était passé jusqu'alors en Grèce, d'être fidèlement transmise à la mémoire des hommes... Il voulut donc tout savoir pour tout écrire, et la passion de la vérité égalait en lui les dons merveilleux qu'il avait reçus pour nous l'apprendre... Il ne peut souffrir aucune faiblesse, aucune erreur, aucune négligence dans une œuvre qui doit durer toujours. Il n'y peut souffrir non plus aucune injustice, et, sans prendre la peine de nous en avertir, il s'élève à une telle hauteur au-dessus de toute haine et de tout amour, de tout éloignement et de toute préférence, que le mot d'impartialité paraît faible lorsqu'il s'agit d'exprimer cette impersonnalité presque surhumaine de Thucydide. Il est Athénien et il l'oublie; il est exilé et il l'ignore; il s'abandonne à vrai dire, et si l'on sent qu'il est contemporain des événements de son histoire à la façon dont il les raconte, on sent aussi qu'il s'est, pour ainsi dire, reculé au fond de la plus lointaine postérité à la façon dont il les juge. Le plus souvent il nous laisse le soin de les juger, et lorsqu'il a fait agir et parler sous nos yeux tous les acteurs de cette sanglante mêlée, il les abandonne à notre arrêt... »

En donnant à l'histoire une physionomie nouvelle, il conçut aussi l'idée d'y introduire les proclamations, les harangues de tribune, les messages des ambassadeurs, les plaidoyers des peuples suppliants, et c'est ce qui distingue l'époque à laquelle il vivait et les mœurs des peuples qu'il mettait en scène. Hérodote était allé interroger les prêtres d'Égypte et de Chaldée; dans Thucydide, la tribune a remplacé le temple, l'assemblée du peuple a remplacé le sanctuaire. Ce qui domine, c'est la politique et la guerre. Quant à l'authenticité de ces discours (ils forment presque un cinquième de l'ouvrage), on a pu la révoquer en doute, quant à la lettre, mais on ne saurait entreprendre de prouver qu'ils sont entièrement supposés. Écrivain contemporain, Thucydide n'aurait pu prêter aux hommes de son temps des idées, des sentiments, une influence, des moyens qu'ils n'auraient pas connus. Il a sans doute donné plus de précision et d'ensemble à leurs véritables discours; mais il ne lui eût pas été possible de leur donner des opinions étrangères à leur caractère et à leur époque. Et c'est ce qui distingue ces harangues de celles que composèrent plus tard des historiens qui affectèrent de prendre Thucydide pour modèle et de s'assimiler sa manière. Le nombre des éditions, des traductions, ainsi que des commentaires de ce chef-d'œuvre, est incalculable.

lable. La plus ancienne édition du texte est celle de Venise (1502, in-fol.). Parmi les traductions françaises, nous citerons celles de Seyssel (1527), de Perot d'Abancourt (1662), de Lévêque (1795), de Gail (1807), de Zévort (1853), de Betant (1863). L'une des meilleures est celle de M. Ambroise-Firmin Didot (Paris, 1838, 4 vol. in-8°).

THUÈS-ENTRE-VALLS, village et commune de France (Pyrénées-Orientales), cant. d'Olette, arrond. de Prades, à l'embouchure du ravin de Carença, dans un petit bassin où se montrent quelques arbres et que dominent de grands pics à la cime boisée; 274 hab. Industrie métallurgique.

THUEYTS, bourg et commune de France (Ardèche), ch.-l. de cant., arrond. de Largentière, sur un plateau formé de laves et d'autres débris volcaniques, près de la rive gauche de l'Ardèche et du confluent du Méderic; pop. aggl., 646 hab. — pop. tot., 2,568 hab. On y remarque l'ancien château de la famille de Blois et plusieurs maisons avec tourelles et façades sculptées. « A l'entrée du bourg, dit M. Joanne, sur le torrent de Méderic, est un pont à deux rangs d'arcades superposées, appelé le pont du Diable ou la Gueule d'enfer. Au-dessous, par une rampe raboteuse et escarpée, se précipite une grande cascade à deux chutes, d'une hauteur de plus de 100 mètres (à la fin de l'été elle n'a malheureusement que très-peu d'eau). Au pont du Diable commence le Pavé des géants, la plus belle chaussée basaltique qu'il y ait dans le Vivarais (65 mètres environ de hauteur moyenne). Ses parois s'élèvent à pic comme les remparts d'une forteresse, et le diamètre des colonnes qui la composent grossit en proportion de leur élévation. 300 mètres plus haut, à droite, se trouve l'Echelle du roi, escalier en laves brisées, pratiqué dans une espèce de fissure ou de cheminée naturelle qui s'ouvre dans la paroi verticale, haute en cet endroit de plus de 80 mètres. Après les pluies, cet escalier est glissant et dangereux, mais c'est le seul chemin pour se rendre de Thueyts dans un petit vallon voisin, d'un aspect très-riant et dominé par deux petites collines appelées les monts de Vénus. Dans les environs de Thueyts, on visite, en outre, au N., le volcan de Thueyts, dont le cratère renferme aujourd'hui le hameau de Prat, et le volcan de la Gravenne, l'un des mieux caractérisés de la France. »

THUG s. m. (tugh). Membre d'une association d'Indous qui se livrent à la pratique des sacrifices humains.

— **ENCYCL.** Le thuggisme a ses prêtres, ses mystères, ses rites; il a ses initiations et ses fonctions diverses. Son organisation remonte à une antiquité des plus reculées. Il s'attribue, comme toutes les autres religions d'ailleurs, une origine divine. La déesse Kâli, qui, dans la mythologie indoue, représente l'un des deux principes sur lesquels repose le système de l'univers, le principe de la destruction, institue, paraît-il, pour lutter avec avantage contre le principe de la création, l'ordre des *thugs*. Ceux-ci auraient donc reçu une mission analogue à celle des insectes, des oiseaux et des carnivores, chargés par la nature de réprimer l'excédant de sa production végétale et animale. La déesse Kâli révéla donc elle-même aux *thugs* l'art sacré de la strangulation; de plus, étendant sa protection sur ces pieux missionnaires de son culte, dont les impies pouvaient méconnaître le but méritoire et trois fois saint, elle se chargea de faire disparaître les traces de leurs sacrifices bénis. Le malheur voulut qu'un jour des adeptes, des novices sans doute, poussèrent l'indiscrétion jusqu'à épier les faits et gestes de la déesse Kâli. Ils la surprirent au moment où, descendue sur la terre, elle enlevait les corps des victimes offertes en holocauste. Comme il est d'usage parmi les divinités de punir, de génération en génération, en la personne de tous les pauvres humains, les escapades fugitives d'un seul ou de quelques-uns, les *thugs* furent condamnés, à compter de ce jour, à faire disparaître eux-mêmes les preuves compromettantes de ce que les incrédules persistaient à appeler leurs meurtres. Loin de ralentir le zèle religieux des sectateurs de la déesse Kâli, cette condamnation ne fit que l'accroître. Il en résultait des dangers de plus à courir. Tant mieux pour les âmes dévotes; et le thuggisme ne fit pas seulement des prosélytes parmi les Indous, il en fit aussi parmi leurs vainqueurs, parmi les mahométans. « Qui sait même, se demande M. Léon de Wailly à qui nous empruntons une partie de ces renseignements, s'il n'y aura pas en quelques Anglais aussi qui se seront laissés aller à la tentation? » Un gentleman poursuivi de pays en pays par le spleen et réduit, après avoir épuisé toute la somme des émotions d'ici-bas, à se faire étrangleur en vue du ciel, voilà certes une surprise de haut goût.

La cérémonie de l'initiation des profanes au thuggisme a lieu de la manière suivante: on baigne le néophyte afin de le purifier; on le revêt de vêtements neufs et on le présente, dans le cérémoniel prescrit en pareil cas, à ses futurs complices, c'est-à-dire à ses futurs frères; puis on se rend dans un lieu consacré, où le gourou invoque la déesse Kâli, et la supplie de déclarer par quelque signe visible si elle daigne accueillir au nombre de ses fidèles le candidat étrangleur. Il n'y a

guère d'exemple que l'aspirant ait jamais été repoussé; la déesse est pleine de complaisance, et elle a toutes sortes de façons de manifester sa volonté. Le vol d'un oiseau, le cri d'un animal quelconque indiquent que le récipiendaire est digne d'être admis. On rentre alors dans la maison d'un initié, et, mettant aux mains du nouveau membre la hache de fer, symbole significatif de l'association, le gourou lui fait prononcer ses vœux. Aussitôt qu'il a prêté le serment solennel qui le lie, le prêtre lui met sur la langue un morceau de sucre consacré, et tout est dit.

Il n'est pas permis aux *thugs* de répandre le sang, et c'est en les étranglant qu'ils font périr leurs victimes. Celui qui répand seulement une goutte de sang tombe dans le plus profond mépris; il est banni de sa caste et abandonné même par ses compagnons. Chaque sacrifice humain est précédé de cérémonies en l'honneur de la déesse, et sa part du butin est fidèlement remise à ses *chams* ou prêtres, qui seuls sont initiés aux mystères de son culte. On n'est purifié du meurtre que par cet abandon volontaire, auquel on a soin d'ajouter un petit cadeau pour le prêtre personnellement.

Dans son *Voyage d'une femme autour du monde*, Mme Ida Pfeiffer raconte qu'étant à Calcutta et se proposant de poursuivre sa route au delà de Delhi, on cherchait par d'effroyables récits à lui faire peur des *thugs*. Selon elle, ils forment une société à part; ils vivent de meurtre et de brigandage et, comme les bandits italiens, sont prêts, si on les paye, à commettre tous les crimes. « Beaucoup de voyageurs, dit-elle, prétendent que les *thugs* appartiennent à une secte religieuse et qu'ils ne tuent pas par cupidité ou par vengeance, mais, suivant leurs idées, pour accomplir un acte méritoire. J'ai pris beaucoup d'informations, et partout on m'a dit que ce n'était pas une loi religieuse, mais la haine, la vengeance ou la cupidité qui les poussaient à de tels crimes. Ces étrangeurs ont besoin pour leur épouvantable métier d'une adresse extraordinaire, et aussi d'une patience et d'une persévérance infatigables; ils poursuivent souvent leur victime durant un mois entier, et l'étranglent dans son sommeil; ou bien ils lui jettent par derrière, autour du cou, un mouchoir tordu ou une corde qu'ils tirent si brusquement et avec tant de force que la mort est instantanée. A Delhi, on me donna des nouvelles plus consolantes; on m'assura qu'on n'avait fait de ces dangers une peinture exagérée, qu'il était généralement très-rare dans les Indes qu'on attaquât les voyageurs, et que le nombre des *thugs* avait considérablement diminué. D'ailleurs ils n'osent rien entreprendre contre les Européens, parce que le gouvernement anglais dirige contre les coupables les poursuites les plus sévères. » Cette dernière ligne de Mme Ida Pfeiffer nous amène à rappeler que le thuggisme est un des arguments favoris de l'Angleterre et de ses partisans contre les Indous. Comment respecter la nationalité d'un peuple qui compte dans son sein une pareille association? Ne serait-ce pas, toutefois, selon la remarque de M. de Wailly, faire acte de justice que de ne pas rendre 180 millions d'individus responsables des excès auxquels le fanatisme religieux peut entraîner une portion relativement minime de la population? Doit-on confondre la victime avec l'assassin, avec les *thugs* ceux qu'ils étranglent?

Le colonel Sleeman, qui fut chargé de diriger les poursuites de la police spéciale instituée pour la répression du thuggisme, raconte, dans ses *Promenades et souvenirs*, une anecdote qu'il tenait d'un *thug* même, et qui fait voir avec quelle austère persévérance ces missionnaires du meurtre accomplissent leurs vœux. Ce n'est ni l'intérêt ni la couleur orientale qui manquent à ce récit, comme on va le voir:

« Un officier mongol, de noble contenance et de belle figure, se rendant de Founjab dans le royaume d'Oude, traversa un matin le Gange près de Meerut, pour prendre la route de Bareilly. Il était monté sur un beau cheval turcoman et accompagné de son domestique et de son palefrenier. Sur la rive gauche du fleuve, l'officier rencontra un groupe d'hommes de respectable apparence qui suivaient la même route que lui; ces derniers l'accostèrent avec les formes les plus humbles et cherchèrent à entrer en conversation; mais le Mongol était sur ses gardes contre les *thugs*; il ordonna aux voyageurs de le laisser continuer seul sa route. Les étrangers s'efforcèrent de dissiper ses soupçons, ce fut en vain. Les narines du Mongol s'enflèrent, ses yeux lancèrent des éclairs, et il intima aux voyageurs, d'une voix tonnante, l'ordre de s'éloigner; ils obéirent. Le lendemain, le Mongol rejoignit sur la route le même nombre de voyageurs; mais ces hommes présentaient un aspect différent de ceux de la veille. C'étaient tous des musulmans qui s'approchèrent de lui très-cérémonieusement, lui parlèrent des dangers de la route et lui demandèrent la faveur de se mettre sous sa protection. L'officier ne répondit pas à ces ouvertures, et, comme les voyageurs persistaient à s'attacher à ses pas, ses narines s'enflèrent de nouveau, ses yeux lancèrent des éclairs; il plaça la main sur son sabre et leur commanda de s'éloigner, s'ils ne voulaient pas voir leurs têtes voler de dessus leurs

épaules. C'était un formidable cavalier; il portait à son dos un arc et un carquois plein de flèches, une paire de pistolets à sa ceinture et un sabre à son côté; aussi les pauvres gens obéirent en tremblant. Le soir, un autre groupe de voyageurs, logés dans le même caravansérail que le Mongol, lièrent connaissance avec ses domestiques, et au matin, en les rejoignant sur la route, ces voyageurs cherchèrent à entrer en conversation avec le maître; mais, malgré les prières de ses serviteurs, pour la troisième fois les narines du Mongol s'enflèrent, ses yeux lancèrent des éclairs, et il commanda impérieusement aux étrangers de demeurer en arrière. Le quatrième jour, le Mongol, continuant sa route, était arrivé au milieu d'une plaine déserte; ses domestiques le suivaient à distance, lorsqu'il se trouva en présence de six pauvres musulmans qui pleuraient sur le corps d'un de leurs compagnons, mort au bord du chemin; c'étaient des soldats de Lahore qui revenaient à Lucknow pour revoir leurs femmes et leurs enfants après une longue absence. Leur compagnon, l'espoir et la joie de sa famille, avait succombé aux fatigues du voyage, et ils allaient déposer son corps dans la fosse béante ouverte par leurs mains; mais, pauvres gens illettrés qu'ils étaient, aucun d'eux n'était capable de lire les prières du Coran, et, si l'officier voulait rendre ce dernier hommage à la mémoire du défunt, il ferait là un acte de bienfaisance dont il lui serait tenu compte en ce monde et dans l'autre. Le Mongol ne résista point à cet appel fait à sa religion et descendit de cheval. Le corps avait été placé dans la fosse de la manière prescrite par le Coran, la tête tournée vers La Mecque. Un tapis fut étendu devant l'officier; il ôta d'abord son carquois, puis son sabre et ses pistolets, qu'il déposa au bord de la fosse. Une fois désarmé, il se lava la face, les pieds et les mains, pour ne pas dire les prières en état d'impureté, et, se mettant à genoux, commença à voix haute le service des morts. Deux compagnons du défunt, agenouillés près du cadavre, priaient en pleurant; les quatre autres s'étaient portés à la rencontre des deux domestiques, pour que leur arrivée ne vint pas interrompre les prières du bon Samaritain... Soudain, à un signal, les mouchoirs sont jetés, et, au bout de quelques minutes, le Mongol et ses deux serviteurs étaient empliés dans la fosse béante. Tous les voyageurs que le Mongol avait rencontrés appartenaient à une même bande de *thugs* du royaume d'Oude qui, désespérant de capter sa confiance par de mielleuses paroles, avaient imaginé ce stratagème pour le tuer et s'emparer de son or et de ses bijoux. Le Mongol, homme de forte corpulence, mourut sur le coup; ses serviteurs ne firent aucune résistance.

Le prince Alexis Soltykoff raconte, dans son voyage, avoir vu à Delhi des sculptures en plâtre colorié et extrêmement bien faites, représentant des scènes de massacres de toute espèce par les *thugs*. L'artiste, qui était un Indou de la basse classe, venait régulièrement dans la prison où les Anglais en tenaient enfermés, et sculptait, d'après nature, les scènes que jouaient les *thugs*, se mettant en posture avec une certaine joie, car c'était un souvenir des promesses de leur vie libre. Ces petits groupes étaient d'une vérité si frappante qu'ils faisaient frémir. Un artiste hongrois, M. Schœft, a exposé au Salon de 1857 un tableau exécuté par lui d'après une représentation de ce genre à laquelle il avait assisté.

La corporation des *thugs* se divise en trois catégories, dont chacune a ses fonctions distinctes : les *soothas*, qui font tomber la victime dans le piège; les *bouthouks*, qui étrangent avec le mouchoir; les *lughas*, habiles à creuser des tombes invisibles.

Citons en terminant les renseignements suivants, empruntés au colonel Sleeman : « Quand j'étais chargé, dit-il, de la magistrature et de l'administration civile du district de Mersingpour, dans la vallée de la Nerbudda, il ne se commettait pas un meurtre, pas le plus petit vol par un bandit ordinaire, dont je n'eusse immédiatement connaissance; il n'existait pas d'outlaw si redoutable ou de si mince filou dont je ne connusse immédiatement le gîte, le caractère et les antécédents, et dont je ne pusse suivre à volonté tous les mouvements. Si quelqu'un était venu me dire à cette époque qu'une bande d'assassins, faisant du meurtre sa profession héréditaire, demeurait dans un village à moins de 400 mètres de ma cour de justice; que les admirables bosquets du bourg de Mundesoar, à une journée de marche de ma résidence, sur la route de Sangor à Bhopac, étaient un des plus effroyables entrepôts d'assassinats qui existassent dans l'Inde; que des bandes nombreuses venant de l'Oude et du Decan se donnaient annuellement rendez-vous sous les ombrages, s'y réunissaient des semaines entières de chaque saison, pour exercer leur effroyable vocation sur toutes les lignes de route qui viennent se croiser dans cette localité, à la connaissance et avec le concours des deux fermiers généraux héréditaires dont les ancêtres avaient planté ces massifs; j'aurais pris cet individu pour un fou ou un imbécile qui s'était effrayé par des contes à dormir debout. Et cependant rien n'était plus vrai. Des centaines de voyageurs étaient enterrés chaque année sous les bosquets de

Mundesoar! Toute une tribu d'assassins vivait à ma porte, pendant que j'étais magistrat suprême de la province, et ils étendaient leurs dévastations jusqu'aux cités de Pouna et d'Haiderabad. Le jour où Feringha, chef de ces meurtriers, devenu dénonciateur public, me fit ses premières révélations, ma raison révoltée refusait encore d'y ajouter foi, quand tout à coup il fit exhumer du sol même que couvrait le tapis de ma tente, treize cadavres, à divers degrés de décomposition, et m'offrit d'en faire sortir de terre tout autour de moi un nombre illimité. Cette exhibition funéraire frappa comme il faut; mais, quand je me rendis à l'évidence, et ajoutai foi aux effroyables drames dont les preuves se dressaient devant moi comme le spectre de Banco! Grâce au fil donné par le dénonciateur, je parvins à envelopper les légions nombreuses de *thugs* qui s'étaient déjà réunies dans la Rajpoutana pour commencer leur campagne de l'année. Ayant traversé en chasseur et rapidement le plateau boisé qui sépare Asurghur du bassin de la Nerbudda et qui abonde en gibier de toute sorte, je fus obligé d'attendre quelques jours à Mundley-sir, station anglaise sur ce dernier fleuve, l'arrivée de ma caravane laissée en arrière. Pendant mon séjour, j'obtins de l'officier qui commandait ce district non-seulement la confirmation des détails qui précèdent, mais des renseignements nouveaux sur l'état du thugisme depuis sa découverte et sur celui des contrées en proie à cette peste morale. L'Européen qui ignore comment est constituée la société en Orient ne pourra comprendre, me disait mon informateur, comment une semblable association a pu se développer sans que son existence ait été connue ou au moins soupçonnée des populations au sein desquelles elle recrutait ses professeurs et ses affiliés; mais celui qui a un peu étudié l'Asie, qui connaît le fractionnement de ses territoires, l'indolence de ses gouvernants despotiques, la corruption, l'arbitraire de son administration et l'envieuse jalousie qui a toujours empêché ces morcellements de peuples de se lier entre eux pour assurer en commun la sécurité des voies publiques et la police des transits; celui qui sait que les mœurs et les coutumes des natifs s'opposent également à ce qu'il se fonde dans l'Inde des moyens de transport réguliers à l'usage du public, celui-là conviendra que toutes les tentations et toutes les conditions possibles se réunissent dans cette contrée pour former des bandes de brigands et assurer leur impunité. Aussi l'Asie en a-t-elle enfanté de tout temps et sous mille dénominations diverses; mais aucune d'elles n'a été si nombreuse, si unie, si discrète et partant si dangereuse que celle des *thugs*. Il a été démontré, par les recherches qui ont suivi les révélations en 1830, que, dans l'Inde moyenne, une grande partie des *zemindars* ou fermiers généraux, des *jaghirdars* ou propriétaires-fermiers, et même des *pattels* ou autorités municipales des villages, étaient en rapport direct, de père en fils, depuis plusieurs générations, avec la société des *thugs*, leur fournissant des espions, des recailleurs, des secours et des asiles! Qu'on songe maintenant à l'effroyable consommation de vie humaine qui devait se faire dans l'Inde avant la découverte de ce prodigieux mécanisme! Combien de familles ont dû périr annuellement sous les coups de plus de cinquante mille assassins régulièrement organisés, procédant avec ensemble et méthode et dans des régions où les pèlerinages, la superstition et les mœurs rendent l'homme essentiellement nomade! Là, bien plus que dans les ravages passagers des guerres des Mahattes et des autres, est le secret des vastes solitudes qui séparent aujourd'hui les populations et de leur faiblesse numérique en proportion du sol. L'attention du gouvernement anglais, une fois éveillée sur ces horreurs, ne s'est plus assoupie. Le gouverneur général commença une croisade qui fut continuée avec enthousiasme par toute la magistrature de la colonie. Un bureau spécial d'inquisition, composé des officiers les plus versés dans les langues et les habitudes du pays, fut chargé de traquer la secte infernale de repaire en repaire, et il fonctionne encore. Depuis vingt ans, plus de sept mille *thugs* ont été arrêtés, transportés ou pendus; près d'un millier d'autres ont été admis comme dénonciateurs publics, mais la plaie est loin d'être fermée. Le mal n'est que stationnaire, et le moindre relâchement de la part de l'administration le verrait déborder avec une nouvelle fureur. S'il faut en croire les assertions des condamnés, confirmées d'ailleurs par les aveux des membres du tribunal des recherches, le thugisme fait encore aujourd'hui, même au pied des échafauds, de nouveaux prosélytes. C'est en frémissant que plus d'un juge anglais a entendu ces suppôts de l'enfer parodier ainsi les paroles de Tertullien aux persécuteurs du christianisme : « Vous avez beau nous détruire, nous nous multiplions autour de vous, nous remplissons vos campagnes, vos villes, vos armées, vos mosquées et vos pagodes; nous siégeons même dans vos cours de justice; nous ne vous laissons que vos temples européens! »

THUGGISME s. m. (tu-gui-sme). Association, et aussi doctrine des *thugs*.

— Encycl. V. THUG.

THUGUT (François-Marie, baron DE) homme d'Etat et diplomate autrichien, né à Lintz en 1734, mort à Vienne en 1818. Son père, un pauvre batelier, parvint à le faire entrer, en 1752, dans l'école des langues orientales de Vienne, où il se signala par ses rapides progrès. Attaché en 1754 à l'ambassade de Constantinople, il devint trois ans plus tard interprète de l'internonce autrichien, puis fut nommé chargé d'affaires auprès de la Porte (1769), ministre plénipotentiaire (1771) et fit preuve d'une grande habileté au congrès de Fokchani (1775). En récompense de ses services, l'impératrice Marie-Thérèse, dont il s'était acquis la protection, lui donna le titre de baron en 1774. Thugut remplit ensuite des missions diplomatiques importantes à Versailles (1777), à Berlin (1778), à Varsovie (1780), à Naples (1787) et administra la Valachie et la Moldavie de 1788 à 1790, pendant la guerre contre la Turquie. Après avoir assisté au congrès de Jassy, le baron de Thugut se rendit à Paris avec le titre de ministre plénipotentiaire, entra en relation avec plusieurs des chefs du parti révolutionnaire et contribua beaucoup, par l'intermédiaire du comte de Mercy, à opérer un rapprochement entre Mirabeau et la cour (1790). Rappelé à Vienne cette même année, après la mort de Léopold, il détermina l'irrésolu François II à entrer activement dans la coalition contre la France et se signala à partir de ce moment comme un des adversaires les plus acharnés de la Révolution française. François II lui donna la direction générale de la chancellerie d'Etat (1793) et l'appela, l'année suivante, à succéder au prince de Kaunitz comme premier ministre, chargé du portefeuille des affaires étrangères. Malgré les revers éprouvés par l'armée autrichienne, Thugut obtint la continuation de la guerre contre la France, signa un traité avec l'Angleterre et engagea une nouvelle campagne, bien que la Prusse se fût retirée de la coalition. Mais l'Autriche fut encore une fois vaincue et n'échappa à la ruine qu'en signant le traité de Leoben (1797), dont une des clauses secrètes était le renvoi de Thugut. Celui-ci, en quittant le pouvoir, conserva tout son crédit près de l'empereur, qui lui rendit le portefeuille des affaires étrangères lors de la seconde coalition en 1799. Cette coalition, dont il avait été le plus infatigable instigateur, fut brisée par les armes victorieuses de la République, et, après la paix de Lunéville (1800), il dut encore une fois quitter le pouvoir. Thugut fut néanmoins sur le point de reprendre la direction des affaires en 1806; mais on se borna à lui confier la direction d'une branche du département des affaires étrangères, et, à partir de 1808, il vécut dans la retraite. C'était un diplomate habile, un homme d'esprit et de talent, mais complètement dépourvu de principes moraux et politiques et qui se croyait tout permis dans le choix des moyens. Poussant la violence jusqu'aux limites du crime, dit M. Ch. de Gœgner, il était en même temps un égoïsme effronté et cédait volontiers à l'amour de l'intrigue et à une espèce de passion d'embrouiller les affaires. La haine que cet homme du peuple, parvenu aux plus hautes dignités, ressentait pour la démocratie française l'aveugla au point de lancer son pays dans des aventures qui pouvaient amener sa ruine.

THUIA s. m. (tui-a). Bot. V. THUYA.

THUIECARPE s. m. (tui-é-kar-pe — du lat. *thuiæ*, génitif de *thuiæ*, et du gr. *karpos*, fruit). Bot. Prétendu genre de conifères, fondé sur une forme monstrueuse du genre commun.

THUIAIRE s. m. (tui-é-re). Zooph. Syn. de BISÉRIARE, genre de polypiers, forme aux dépens des cellaires ou des sertulaires, et dont l'espèce type habite les mers d'Europe. On dit aussi THUIARIE.

THUIE s. f. (tui). Agric. Buissons que l'on coupe, dans les Landes, pour servir d'engrais.

THUIERIES (Claude DU MOULINET, abbé DES), érudit français. V. MOULINET.

THUIILLERIE (Jean-François JUVENON, dit), acteur français. V. LA THUIILLERIE.

THUIILLERIE (Gaspard COIGNET DE LA), diplomate français. V. COIGNET.

THUILLIER (Vincent), érudit français, né à Coucy-le-Château, diocèse de Laon, en 1685, mort à Paris en 1736. Il entra dans l'ordre des bénédictins de la congrégation de Saint-Maur en 1703, se prononça d'abord pour les doctrines jansénistes, à propos des querelles sur la bulle *Unigenitus*, fit partie des appelants, puis se rétracta, ce qui indisposa contre lui ses confrères, mais lui valut une pension de 400 livres du cardinal de Bissy, et passa plusieurs années à la campagne de ce prélat, pour y écrire, d'après son ordre, une histoire de la bulle *Unigenitus*, qui est restée manuscrite. Thuillier retourna ensuite à l'abbaye de Saint-Germain-des-Près, dont il devint sous-prieur. Nous citerons de lui : une traduction de l'*Histoire de Polybe*, avec un commentaire par Rolard (1727-1730, 6 vol.); *Histoire de la nouvelle édition de saint Augustin*, donnée par les bénédictins (1730, in-4°); la traduction des *Livres d'Origène contre Celse* (1733), etc. Il a édité les *Œuvres posthumes* de Mabillon et de Ruinart (1724).

THUILLIER (Jean-Louis), botaniste fran-

çais, né à Creil (Oise) en 1757, mort à Paris en 1822. Il fut jardinier au couvent des jésuites à Paris, puis il devint inspecteur du marché aux champignons à la Halle de Paris, ainsi que des végétaux qu'on y vendait. Dépourvu de toute instruction, ignorant les classifications et les systèmes, il fut beaucoup moins, à vrai dire, un botaniste qu'un collectionneur de plantes. Grâce à une perspicacité singulière, il arriva à connaître parfaitement les plantes de la banlieue de Paris, fit des herbiers qu'il vendait pour vivre et enseignait à trouver et à reconnaître les plantes sur les lieux où elles croissent. Thuillier s'adonna à l'ivrognerie, et son inconduite, jointe à un caractère insupportable, finit par le jeter dans la misère et l'isolement. Il fournit des renseignements à A. de Saint-Fargeau pour écrire une *Cryptogamie* des environs de Paris, que celui-ci n'acheva pas. Bien qu'il ne fût pas en état de rédiger un livre, il a publié deux ouvrages dus à des plumes inconnues : la *Flore des environs de Paris* (Paris, 1790, in-8°), et le *Botaniste voyageur aux environs de Paris* (Paris, 1807, in-12).

THUILLIER (Pierre), paysagiste français, né à Amiens en 1799, mort dans la même ville en 1858. Cet artiste est un des paysagistes les plus intéressants de l'école moderne. Novateur hardi, il osa montrer la nature dans sa plus naïve expression, la nature vraie, et fut en ce sens le premier réaliste, le précurseur de Corot et de Daubigny. Appartenant à une famille de magistrats, Thuillier fut destiné d'abord au barreau, fit de brillantes études universitaires et fut reçu avocat. Mais bientôt des instincts nouveaux s'éveillèrent en lui, et il entra dans l'atelier du graveur Watelet, puis dans celui du peintre de marine Gudin. Après les études techniques indispensables, le jeune artiste sentit l'impérieux besoin de travailler d'après nature; il parcourut la Suisse, l'Italie, l'Espagne, l'Afrique, l'Allemagne, la Belgique, la Hollande, etc. A son retour de ces pérégrinations, les cartons pleins des meilleures études qu'il puisse faire un paysagiste, il alla s'installer à Amiens, dans la maison paternelle, où il se mit à exécuter de nombreux tableaux qu'il envoyait aux Salons, et dont la plupart sont restés parmi les bonnes peintures de l'époque. Il débuta d'abord par copier, absolument, sans y rien changer, ses études d'après nature. Ces paysages, d'une grande vérité d'impression, commencèrent à paraître vers 1830. Peu soutenu par ceux qu'il dépassait en hardiesse, le novateur dut essayer le fœdes classiques, indignes de ne pas trouver dans ses compositions les éléments ordinaires du paysage traditionnel, le temple grec, la colonnade en ruine, les moutons et les bergers d'Arcadie. Il tint tête à l'orage et vint s'installer à Paris, au milieu des envieux; mais il n'en fut pas mieux accueilli et il mourut de chagrin à cinquante-neuf ans, dans toute la force de son talent. Entre autres déboires de sa vie, il faut compter le refus humiliant de l'Institut, où il se présenta plusieurs fois, de 1846 à 1850, sûr d'y mériter une place distinguée et par ses succès nombreux et par les récompenses qui les avaient consacrés : médaille de 3^e classe en 1835, de 2^e en 1837, de 1^{re} en 1839, chevalier de la Légion d'honneur en 1843; il fut constamment écarté.

Voici, par ordre chronologique, ceux de ses tableaux que l'on a le plus remarqués. *Vue générale de la vallée du Drac* (Auphine) et *Ruines du château de Champ*, dans lequel Dauid passa ses premières années (Salon de 1835, actuellement au musée d'Amiens); *Entrée d'une forêt dans les Ardennes* (musée de Lyon, 1836); les *Rochers de Freilly, route de Dinant* (Belgique) (musée d'Amiens, même Exposition); *Futaie près de Châteaurenard* (musée de Boulogne-sur-Mer); *Ancienne abbaye de Doue, près du Puy* (galerie de M. le duc d'Aumale, Salon de 1837); le *Château et le pont de la Voûte-sur-Loire* (musée du Puy, 1838); *Ancienne voie Tiburtine, près de Tioli* (1843); *Le Puy-en-Velay, vue prise au pied des rochers d'Espaly* (1844); les *Rives de la Duralle, vue prise à Thiers* (musée de Lyon, 1845); *Vue prise à Elbilar, près d'Alger*; la *Source, vue prise dans les montagnes du Var* (ministère de l'intérieur, 1848); *Pâturages dans les montagnes du Dauphiné* (maison de Napoléon III, 1853); le *Lac d'Annecy* (musée de Genève, 1854), etc. La vente organisée à la mort de l'auteur mit de plus en lumière deux ou trois morceaux de grand mérite, tels que la *Vallée de Thully, dans le Dauphiné*, que l'artiste n'avait jamais voulu vendre, parce qu'elle perpétuait sans doute un bon souvenir.

THUILLIER (Louise), femme peintre française, fille du précédent, née à Amiens en 1829. Elle reçut des leçons de son père, qui l'emmena avec lui en Italie, puis à diverses reprises en Algérie. Mlle Thuillier débuta à dix-huit ans en envoyant au Salon de 1847 deux tableaux, le *Pont et Cantara, à Constantine* et une *Lisière de bois*, ainsi que des dessins représentant quatre chefs arabes, qui lui valurent une médaille de 3^e classe. Parmi les tableaux qu'elle a exposés depuis lors, nous citerons : *L'Entrée du désert*; *Un chemin maure aux environs d'Alger*; *Miette*, etc. (1848); *Réverie*; *Portraits* (1850); les *Bords de la Bourbre*; *Lendemur, près de Cherbourg* (1867); la *Source, à Tourlaville*; les *Lilas*

(1874); le *Chemin des carrières, à Cherbourg*, la *Marée basse, près de Cherbourg* (1875). Devenue Mme de Mornard, elle a exposé sous ce nom plusieurs de ses tableaux.

THUILLIÈRES, village de France (Vosges), aux environs de Contrexéville, cant. de Vitte, arrond. de Mirecourt; 311 hab. Ce village est dominé par une haute colline rocheuse, que couronne l'ermitage de Notre-Dame-de-Consolation, fondé par un seigneur de Monthureux. « C'est, dit le *Guide dans les Vosges et les Ardennes*, une élégante chapelle, d'architecture sarrasine, flanquée d'une tourelle. Du sommet de la colline, le regard embrasse un vaste horizon. »

THUIN, ville de Belgique (Hainaut), dans un fond de difficile accès, sur la droite de la Sambra, un peu au-dessous du confluent de la Biemelle, à 16 kilom. S.-O. de Charleroi; 8,500 hab. Collège; tanneries, corroieries, fabriques de draps communs et de lainages, taillanderie. Mines de fer aux environs. Thuin, dont on aperçoit de loin le clocher qui domine une hauteur en amphithéâtre, se divise en ville haute, assise sur un rocher élevé, et en ville basse. Au 19^e siècle, c'était une simple bourgade, qui fut donnée en 838 à la cathédrale de Liège, avec l'abbaye de Lobbes.

Le 15 juin 1815, le lieutenant général Reille, presque au sortir de ses bivouacs, donnait à Thuin sur les avant-postes prussiens, à quatre heures du matin, et les chassait après une courte résistance; la campagne de Belgique était commencée; elle se terminait trois jours après à Waterloo.

THUIOPSIS s. m. (tui-op-siss — de *thua*, et du gr. *opsis*, aspect). Bot. Genre d'arbres, de la famille des conifères, tribu des cupressinées, dont l'espèce type croît au Japon. On dit aussi **THUIOPSIS** s. f.

THUIR, ville de France (Pyrénées-Orientales), ch.-l. de cant., arrond. et à 13 kilom. de Perpignan, dans une belle et riche plaine, à 100 mètres de hauteur moyenne au-dessus de la mer et renommé pour ses poteries; pop. aggl., 2,162 hab. — pop. tot., 2,407 hab. Grand commerce de poteries. Cette ville, dont il est fait mention dès 985, était jadis fortifiée. Elle fut prise et reprise pendant les guerres du Roussillon et devint le quartier général de Condé pendant le siège de Perpignan, en l'an 1642. En 1793, un combat sanglant se livra sous ses murs entre les Français et les Espagnols. Ce bourg est encore entouré de ses vieilles murailles flanquées de tours rondes. La place publique est ornée d'une belle fontaine en marbre. Près de Thuir se trouve la ferme école départementale de Germainville, créée en 1849.

THUISKON, **TWISKO**, **TUISTO**, **TEUTO**, **TEUTATES**, le dieu des anciens Germains. Tacite, dans son ouvrage sur la Germanie (liv. II, ch. xvii), dit que les Germains célébraient dans tous leurs chants le dieu Tuiskon, issu de la Terre, et son fils Mann, comme pères et ancêtres de leur race. Tuiskon était législateur et poète; on le représentait sous la figure d'un vieillard, habillé de fourrures. On l'adorait dans des bois sacrés, et fort souvent on lui offrait des sacrifices humains.

THUJA s. f. (tu-ja). Bot. Ancienne orthographe du mot **THUYA**.

— Chim. *Essence de thuja*. Essence qui distille avec les vapeurs d'eau, lorsqu'on fait bouillir avec ce liquide les sommités des branches et les feuilles de thuja.

THUJÈNE s. f. (tu-jè-ne — rad. *thuja*). Chim. Essence de thuja.

THUJÉTINE s. f. (tu-jé-ti-ne — rad. *thuja*). Chim. Composé qui se produit en même temps que du sucre cristallisable, dans un dédoublement de la thujine.

— *Encycl.* La *thujétine* C²⁸H³⁸O¹⁶ prend naissance en même temps que du sucre cristallisable dans le dédoublement qu'éprouve la thujine (glucoside) sous l'influence des acides étendus. Le liquide, qui est d'abord vert, jaunit après quelque temps lorsqu'on le chauffe et devient ensuite incolore. Après évaporation, ce liquide abandonne des cristaux de *thujétine*. La *thujétine* s'obtient aussi dans la préparation de la thujine et de la thujigénine, préparations qui seront décrites à ces mots. La *thujétine* est presque insoluble dans l'eau, mais se dissout dans l'alcool et dans l'éther. L'acide chlorhydrique et l'acide sulfurique étendus ne l'altèrent pas. En solution alcoolique, elle prend une magnifique teinte d'un bleu tirant sur le vert, par l'addition de l'ammoniaque; avec la potasse, elle prend une teinte verte qui passe ensuite au jaune, puis au rouge brun. La solution donne alors un précipité rouge floconneux par les acides. Elle forme des précipités rouges avec des acétates neutres ou basiques de plomb, communique au perchlorure de fer une couleur d'écure et y fait naître un précipité brun foncé au bout de quelque temps. Elle colore la chlorure stannique en jaune foncé, l'azotate d'argent et le chlorure platinique en gris noirâtre.

THUJÉTIQUE adj. (tu-jé-ti-ke — rad. *thuja*). Chim. Se dit d'un acide qui renferme trois molécules d'eau de moins que la thujétine.

— *Encycl.* L'acide *thujétique* répond à la formule C²⁸H³²O¹³ ? On l'obtient : 1^o en fai-

sant bouillir de la thujétine avec de l'eau de baryte, ajoutant de l'acide sulfurique au bout de quelque temps, puis de l'alcool, et filtrant le liquide pendant qu'il est chaud; l'acide *thujétique* se sépare alors en cristaux microscopiques; 2^o on l'obtient encore, mêlé avec du sucre cristallisable, en faisant bouillir la thujine avec de l'eau de baryte dans une atmosphère d'hydrogène jusqu'à ce qu'il se forme un précipité rougeâtre. On fait passer du gaz carbonique à travers le liquide, on filtre, on lave le précipité et on le soumet ensuite à l'action de l'acide acétique. Le carbonate de baryum se dissout et l'acide *thujétique* reste à l'état insoluble. Il forme des aiguilles microscopiques d'un jaune citron qui sont solubles dans l'alcool, d'où l'eau les précipite.

THUJIGÉNINE s. f. (tu-ji-jé-ni-ne — de *thujine*, et du gr. *gennad*, j'engendre). Chim. Composé qui est contenu en petite quantité dans les feuilles de thuja, et qui prend surtout naissance dans le dédoublement de la thujine.

— *Encycl.* La *thujigénine* C²⁸H³²O¹⁴ se rencontre en petite quantité dans les frondes ou parties vertes du thuja occidental, et se produit en même temps que du sucre cristallisable lorsqu'on chauffe la thujine avec des acides étendus.

— I. *Préparation.* On fait bouillir les frondes de thuja avec de l'alcool, après les avoir réduites en poudre, on passe la solution et on la laisse refroidir. On sépare la cire qui se dépose et l'on distille l'alcool, après quoi l'on mêle le résidu avec de l'eau, à laquelle on ajoute quelques gouttes d'acétate neutre de plomb pour faciliter la filtration. On précipite entièrement le liquide filtré par l'acétate neutre de plomb. Le précipité est jaune qui renferme de la thujine et de la thujigénine sert pour la préparation de ces deux substances. Le liquide filtré, mêlé avec du sous-acétate plombique, fournit un second précipité qui renferme la *thujigénine* (p).

a. *Préparation de la thujine.* Le précipité est lavé à l'eau et dissous dans l'acide acétique étendu; le liquide est filtré, ce qui le débarrasse d'une portion indissoute, et précipité ensuite par le sous-acétate de plomb. On lave le nouveau précipité et on le décompose ensuite sous l'eau par un courant d'acide sulfhydrique; on porte le liquide à l'ébullition et on le filtre bouillant. Le sulfure de plomb est lavé avec un peu d'eau chaude; on réunit les eaux de lavage à la liqueur, on débarrasse le tout d'acide sulfhydrique et on l'évapore ensuite dans le vide sur l'acide sulfurique. Le liquide, après plusieurs jours, abandonne alors des cristaux de thujine. On recueille ces cristaux, on les dissout dans l'eau bouillante alcoolisée et on les laisse cristalliser de nouveau. Enfin, on répète ces cristallisations jusqu'à ce que la substance dissoute dans l'alcool faible ne prenne plus aucune teinte verte par l'ammoniaque. Le sulfure de plomb retient toujours une petite quantité de thujine, qu'on peut en extraire en le faisant bouillir avec de l'alcool.

b. *Préparation de la thujigénine.* Le précipité est produit par le sous-acétate de plomb est lavé, mis en suspension dans l'eau et décomposé par un courant d'acide sulfhydrique. On porte le liquide à l'ébullition et on le filtre chaud. Le liquide chauffé dans un courant d'anhydride carbonique, puis abandonné à l'évaporation dans le vide, abandonne des cristaux de *thujigénine*.

c. Si l'on se propose comme but principal d'obtenir la *thujigénine*, on évapore ensemble les deux liquides qui résultent de l'action de l'acide sulfhydrique sur les précipités a et b provenant de l'action des acétates neutre et basique de plomb, jusqu'à ce que la thujine et la *thujigénine* commencent à se déposer. On filtre et l'on ajoute de l'acide chlorhydrique au liquide filtré. On chauffe le mélange au bain-marie jusqu'à ce qu'un trouble se produise, et on le refroidit brusquement. Il se dépose alors de la *thujigénine* que l'on peut recueillir, dissoudre dans l'alcool et précipiter par l'eau. En chauffant plus fortement le liquide d'où la *thujigénine* s'est séparée et en le refroidissant ensuite, on obtient de la thujétine souillée par une substance rouge, dont on peut la débarrasser en la faisant dissoudre à plusieurs reprises dans l'alcool et la précipitant chaque fois par l'eau.

— II. *PROPRIÉTÉS ET RÉACTIONS.* La *thujigénine* forme des aiguilles microscopiques, très-peu solubles dans l'eau, mais solubles dans l'alcool, d'où l'eau la précipite presque complètement. Bouillie avec du chlorure d'acétyle, elle rougit et se convertit, par une action prolongée, en acetyl-thujigénine C²⁸H³²(C²H³O)¹⁴.

corps résineux précipitable par l'eau. L'étude de la *thujigénine* est encore incomplète. Il reste à rechercher si l'on peut obtenir artificiellement cette substance et jusqu'à quel point elle s'éloigne de la thujétine. Il est probable qu'elle constitue un premier degré de saponification de la thujine et que la thujétine provient d'une saponification plus profonde.

THUJINE s. f. (tu-ji-ne — rad. *thuja*).

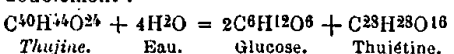
Chim. Glucoside cristallisable, que l'on trouve dans les parties vertes du thuja.

— *Encycl.* La *thujine* C²⁸H³²O¹² ou mieux C⁵⁰H⁴⁴O²⁴.

est un glucoside cristallisable, que l'on rencontre dans les parties vertes du *thuya occidentalis*. Le mode de préparation de cette substance a été décrit à l'article **THUJIGÉNINE**. 120 kilogr. de frondes de thuja ne donnent guère que quelques grammes de *thujine*.

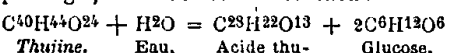
La *thujine* forme des cristaux brillants, d'un jaune citron, qui, vus au microscope, paraissent constitués par des tables à six faces. Elle possède une saveur astringente et elle est soluble dans l'alcool. Sa solution alcoolique est colorée en jaune par la potasse ou l'ammoniaque et en rouge brun sous l'influence de l'air. Elle donne un précipité jaune fin par l'acétate neutre et par le sous-acétate de plomb. Le chlorure ferrique la colore en vert foncé. Le sulfate de cuivre, le perchlore de platine et l'azotate d'argent ne la précipitent pas. La solution argentique prend une teinte gris noirâtre sous l'influence de l'ammoniaque.

— *Décomposition.* 1^o La *thujine* brûle, lorsqu'on la chauffe sur une feuille de platine, en laissant un résidu charbonneux, qui brûle ensuite lentement, mais complètement. 2^o Lorsqu'on chauffe sa solution alcoolique avec de l'acide sulfurique ou avec de l'acide chlorhydrique, elle verdit, puis jaunit et se convertit en thujétine qui se sépare, et en sucre cristallisable. 100 parties de *thujine* absorbent 7,3 parties d'eau et donnent 40,43 parties de sucre et 66,78 parties de thujétine. L'équation suivante rend compte de ce dédoublement :



Thujine. Eau. Glucose. Thujétine.

La thujigénine paraît aussi prendre naissance lorsqu'on chauffe la *thujine* pendant très-peu de temps avec de l'acide chlorhydrique. 3^o La *thujine* se dissout dans l'eau de baryte en formant une liqueur jaune qui, lorsqu'on la chauffe, laisse déposer un précipité jaune orangé d'acide thujétique, qui devient jaune rougeâtre si l'ébullition se prolonge; du sucre reste en solution :



Thujine. Eau. Acide thujétique. Glucose.

THUJONE s. f. (tu-jo-ne — rad. *thuja*). Chim. Essence de thuja. V. ce dernier mot.

THULDEN (Théodore VAN), peintre et graveur flamand, né à Bois-le-Duc en 1607, mort en 1676. Il suivit à Paris Rubens, dont il était un des meilleurs élèves, et fut employé par lui dans l'exécution des peintures des galeries du Luxembourg. Pendant son séjour dans cette ville, il exécuta, pour le couvent des Mathurins, une série de petits tableaux représentant les principaux traits de la vie de Jean de Matha, fondateur de l'ordre des rédemptoristes. On ignore ce que sont devenues ces tables; mais il nous reste les gravures à l'eau-forte par Thulden lui-même, et formant un recueil de vingt-quatre planches (1633). Cette même année, l'artiste flamand mit au jour des estampes représentant les peintures exécutées à Fontainebleau par Nicolo dell' Abbate; mais le dessin en est lâché et il reproduit médiocrement la grande allure et la grâce des tableaux de ce peintre. De retour en Flandre, il peignit tour à tour avec un égal succès des tableaux d'histoire et des scènes familières dans le goût de Teniers. En 1636, il fut nommé directeur de l'Académie d'Anvers; mais, après la mort de Rubens, il quitta cette ville et alla se fixer dans sa ville natale. C'était un artiste inégal, doué de beaucoup d'imagination, mais négligé dans son dessin, bien qu'il travaillât avec lenteur et opiniâtreté. Quoique de beaucoup inférieur à Rubens par la correction et le coloris, il est celui de ses élèves qui s'en est le plus approché par la manière de composer et de peindre. Il fut un des artistes qui exécutèrent les peintures mythologiques qu'on voit à la Maison-de-Bois, près de La Haye. Ses chefs-d'œuvre sont : le *Martyre de saint Adrien*, à Gand; *Jésus-Christ recevant sa mère dans le ciel*, à Bruges; *Saint Sébastien*, à Malines; *Jésus apparaissant à sa mère*, au musée du Louvre; le *Christ à la colonne*, au musée de Bruxelles, et la *Continence de Scipion*. Il a gravé à l'eau-forte des estampes recherchées, d'après ses propres compositions, bien que plusieurs portent le nom de Rubens.

THULDEN (Chrétien-Adolphe), théologien et historien allemand, mort à Cologne, où il était professeur de théologie et chanoine de l'église Sainte-Marie, vers 1680. On a de lui : *Historia ab anno 1652 in præsens usque tempus, qua decem Germania in sancto Romano imperio circum, octoviri electores alique principes cum singularum religionibus antecessime describuntur* (1656, 2 vol. in-8°); *Historia nostri temporis ab anno 1652 ad annum 1659* (Cologne, 1659, in-8°); *Historia universalis ab anno 1618 ad annum 1671* (Cologne, 1672, 2 vol. in-12); *Tractatus historico-politici ab anno 1618* (Cologne, 1679, 8 vol. in-12).

THULDEN (Diodore), jurisconsulte hollandais qui vivait dans le XVII^e siècle. Il fut conseiller à la cour royale de Malines et pu-

bla plusieurs ouvrages qui ont conservé un certain mérite jusqu'à nos jours. Tels sont, entre autres, son *Tractatus de principis juris* et son *Commentarius ad codicem Justinianum* (Louvain, 1650; 1701, in-fol., 4^e édit.).

THULÉ, île d'une position indéterminée, qui était pour les Romains l'extrême limite septentrionale du monde connu. L'épithète de *ultima* lui était invariablement attachée : « Soit que tu veuilles que Thulé, la dernière des terres du monde, t'obéisse... » dit Virgile,

... Tibi serviat ultima Thule.

La première connaissance que les Romains aient eue de cette île est due à Pythéas de Marseille. Dans le périple hors des Colonnes d'Hercule, qu'il entreprit pour découvrir les côtes occidentales et septentrionales de l'Europe, le hardi navigateur, poussant au-delà des îles Britanniques et continuant sa marche vers le nord, découvrit une île qui, au solstice d'été, avait le jour sans nuit, et au solstice d'hiver la nuit sans jour. Le récit de Pythéas parut incroyable à bien des gens; on ignorait alors presque complètement la diminution progressive des nuits d'été vers le pôle. Depuis Pythéas, on parla beaucoup de Thulé; à s'en tenir au récit du marin, on la trouve dans l'Islande, dont la côte septentrionale est dans le cercle polaire. Cependant Tacite raconte qu'une flotte, ayant fait le tour de la Bretagne (les îles anglaises), soumit les Orcades et crut avoir retrouvé Thulé (Tacite, *Agricola*, ch. x). Thulé se confondrait alors avec les îles Shetland. Les poètes et les géographes, à force d'en parler d'une manière vague, obscurcissent les traditions; Thulé devint une contrée fabuleuse, fut assimilée aux terres scandinaves, et Procope la déclara dix fois plus grande que la Bretagne; il y place les Finlandais et le soleil éclairait pendant quarante jours de suite.

Sénèque, s'emparant de ces traditions, fait prononcer au chœur de *Médée* des paroles en quelque sorte prophétiques, dans lesquelles il prévoit que de nouveaux univers seront un jour connus et que Thulé ne sera plus la limite du monde :

Venient annis secula seris

Quibus Oceanus vincula rerum

Laxet, et ingens pateat tellus,

Tethysque novos detegat orbis,

Nec sit terris ultima Thule.

THULÉ AUSTRALIS, la plus méridionale des îles comprises sous le nom de Terres de Sandwich, découvertes par Cook en 1773. Elle est par 59° 20' de latit. S. et 29° 30' de longit. O.

THULEMEYER (Henri-Gonthier), juriconsulte et archéologue allemand, né à Lippstadt en 1642, mort en 1714. Il professa le droit à l'université de Heidelberg et, par son enseignement autant que par ses ouvrages, il acquit une telle réputation que l'empereur d'Allemagne, le roi de Danemark et plusieurs autres souverains eurent souvent recours à ses lumières. Soupçonné en 1713 d'entretenir une correspondance secrète avec le maréchal de Villars, il fut arrêté par ordre de l'empereur et finit ses jours dans une forteresse. On a de lui : *M. Labonius homicida excusatus* (Nuremberg, 1679), commentaire sur les lois romaines relatives à l'homicide; *De sicis et talentis Hebræorum* (Erfurt, 1676); *Continuatio juris Europæi a Stagenmeyer capiti* (Francfort, 1681); *Fræheri cæcropistromachia, antiqua duelli gladiatorii sculptura* (1681, in-4°); *De bulla aurea, argentea, plumbea et cerea, et in specie de aurea bulla Caroli I V* (1682, in-4°); *Vivorum clarorum ad Goldastum epistola* (Francfort, 1688); *Octoviratus seu de sancti Germani imperii electionibus* (Heidelberg, 1688), etc.

THULEN (Jean-Philippe VAN), peintre flamand, né à Malines en 1618, mort en 1667. Il appartenait à une famille noble qui lui fit donner une excellente éducation. Poussé par son goût pour les arts, il entra dans l'atelier de Daniel Seghers, dont il devint le meilleur élève et l'ami et qu'il ne tarda pas à égaler. Ses productions sont exécutées avec autant de facilité que de soin; la transparence et la légèreté de sa touche sont admirables et son coloris est agréable. Cet artiste, dit Périès, a représenté le plus souvent des guirlandes de fleurs d'espèces différentes, sur lesquelles on voit diverses espèces d'insectes peints avec beaucoup de soin et de délicatesse. Le milieu représente des figures de saints ou de petits sujets historiques que des peintres habiles, tels que Pöblenberg et autres, peignaient le plus souvent. Il signait ordinairement ses tableaux du nom de *Cowenborg*.

THULIENS (les), monts de la Norvège, dans la chaîne Scandinavique. Les points culminants sont le Sognefjeld (2,200 mètres), le Langfjeld (2,000 mètres) et le Gouster (1,000 mètres).

THULIN, bourg de Belgique, province de Hainaut, arrond. de Mons, sur le chemin de fer de Quiévrain à Bruxelles; 2,309 hab. Élevé de bestiaux, houlle.

THUM (Théodore), théologien allemand, né à Hausen (Wurtemberg) en 1586, mort en 1630. Nommé, en 1618, professeur de théologie à l'université de Tubingue, il y acquit bientôt une telle réputation par son enseignement et par la vivacité avec laquelle il se mêlait aux controverses religieuses de son époque, que, de tous les points de l'Allema-

gné, on accourait à Tubingue pour l'entendre. Malheureusement, le peu de ménagement dont il faisait preuve envers ceux qui professaient des opinions opposées aux siennes mécontenta le duc de Wurtemberg, qui le fit enfermer dans une forteresse, où il mourut au bout de deux ans. Nous citerons, parmi ses ouvrages : *Tractatus historico-theologicus de festis judæorum et christianorum* (Tubingue, 1624, in-4°); *De verbo Dei, de libris canonicis et apocryphis...*, de editionibus *Bibliorum authenticis, de Bibliorum versionibus* (Tubingue, 1625, in-4°); *De triplici Christi officio, prophetico, regio et sacerdotali* (Tubingue, 1626, in-4°); *De bello tam offensivo, quam defensivo* (Tubingue, 1668, in-4°), etc.

THUMITE s. f. (tu-mi-te). Minér. Un des noms de l'axinite.

THUMMEL (Maurice-Auguste de), littérateur allemand, né à Schoenfeld, près de Leipzig, en 1738, mort en 1817. Il fit ses études à l'université de Leipzig, où il se lia avec Gellert, Weisse, Rabener et Kleist, et devint, en 1761, gentilhomme de la chambre du prince héritier, Ernest-Frédéric de Saxe-Cobourg, qui, à son avènement, le nomma conseiller intime, puis, en 1768, conseiller en activité et ministre. Il remplit ces fonctions jusqu'en 1783, époque où il se retira complètement des affaires pour vivre exempt de soucis, partageant son temps entre les travaux littéraires et les voyages. Il avait débuté, en 1764, par *Wilhelmine* ou le *Pédant marié*, poème héroï-comique en prose, qui obtint un succès universel en Allemagne, tant à cause de la facilité du style et de la richesse de l'imagination de l'auteur, que de l'esprit et de la finesse avec lesquels celui-ci y tournait en raillerie les mœurs de la société de l'époque. Ce poème a été traduit en français (1769, in-8°). Plus tard, il écrivit successivement : *l'Inoculation de l'amour* (1771), conte en vers; *Voyage dans les provinces du midi de la France* (Leipzig, 1791-1805, 10 vol.) et *Saint Kilian* ou le *Double amour*, publié seulement après sa mort par Hempel (Leipzig, 1819). Le recueil complet de ses œuvres a été publié à diverses reprises (1812, 6 vol.; 1832, 6 vol.; 1844, 8 vol.; et 1854-1855, 8 vol.). Son gendre, Auguste-Guillaume de THUMMEL, colonel au service de la Saxe, né en 1774, mort en 1814 des suites d'une blessure reçue à Mons, a publié, entre autres romans, celui qui a pour titre : *Ferdinand* (Leipzig, 1803, 2 vol.; 1805, 2e édit.).

THUMMIG (Louis-Philippe), philosophe allemand, né à Culmbach, mort à Cassel en 1728. Pendant quelques années, il servit de secrétaire à des professeurs de Halle, notamment à Wolf, à qui il s'attacha, dont il adopta les opinions philosophiques et qu'il suivit à Cassel. Thummig devint, en 1724, professeur de philosophie et de mathématiques dans cette ville et fit partie de l'Académie de Berlin. Nous citerons de lui les ouvrages suivants : *De arboribus ex folio educatis* (Halle, 1721, in-4°); *De immortalitate animæ ex intima ejus natura* (Halle, 1721, in-4°); *Essai d'une explication naturelle des principaux phénomènes de la nature* (Halle, 1723, 4 vol. in-8°); *Institutiones philosophiæ*, *Wolfianæ* (Francfort, 1725-1726, 2 vol. in-8°).

THUMOS s. m. (tu-moss — mot gr.). Philos. Nom que les platoniciens donnaient au siège des passions intermédiaires entre l'amour du bien absolu et les appétits animaux.

TIJUN ou **THOUNE**, ville de Suisse, cant. de Berne, dans une situation pittoresque, près de l'extrémité N.-O. du lac de son nom, sur l'Aar, qui s'y partage en deux branches, dont la plus orientale la divise en deux parties, à 26 kilom. S.-S.-E. de Berne, 6,000 hab. Ecoles, hôpital, maison d'orphelins, bibliothèque publique; commerce actif, surtout en fromages et en toiles; fabriques de kirsch-wasser. Ses environs offrent des promenades agréables.

THUN (lac de), en Suisse, cant. de Berne, dans l'Oberland, à 532 mètres au-dessus du niveau de la mer; 18 kilom. sur 4; 240 mètres de profondeur; 48 kilom. carr. Il est relié par l'Aar au lac de Rienz et parcouru par de nombreux bateaux à vapeur. Il est entouré de hautes éminences rocheuses. Ses rives, d'un aspect très-gracieux, sont couvertes de maisons de campagne et de villages. Les montagnes majestueuses de l'Oberland et du Valais terminent au loin la perspective.

THUN (François-Joseph, comte de), charlatan allemand, né à Vienne dans la première moitié du XVIII^e siècle, mort dans l'obscurité. Il se lia avec Lavater, dont il adopta les idées mystiques, puis eut l'idée de se livrer au traitement des maladies et d'affirmer qu'il guérissait les malades au moyen d'un prétendu pouvoir magique qu'il attribuait à sa main droite. En appliquant sa main sur l'endroit où se trouvait le siège de la maladie, il déplaçait le mal, disait-il, le chassait et obtenait la guérison. Comme toujours, des crédules se précipèrent aux tours de passe-passe de ce charlatan, et bientôt le bruit se répandit qu'il obtenait des guérisons miraculeuses. Exploitant à son profit la réputation qu'on venait de lui faire, il parcourut les principales villes de l'Allemagne en donnant des

séances. En 1794, il se rendit à la foire de Leipzig, où une affluence considérable de malades vint le trouver. Ne pouvant suffire à tous, il employa des compères pour le remplacer et fit bander dans ce but les yeux des malades; mais enfin son charlatanisme fut découvert; il dut quitter Leipzig au plus vite et, depuis lors, il vécut dans l'obscurité.

THUN-HOHENSTEIN (Léopold-Léon, comte de), homme d'Etat autrichien, né à Tetschen (Bohême) en 1811. Il étudia le droit à Prague, entra en 1835 dans l'administration judiciaire, remplit successivement divers emplois et fut attaché en 1845 à la chancellerie autrichienne de Vienne. En 1846, il fut adjoint au comte Rodolphe Stadion, qui avait été chargé, après le soulèvement de la Galicie, de rétablir l'ordre dans cette contrée, et devint ensuite conseiller (1847), puis président du gouvernement de la Galicie (1848); mais il résigna ces fonctions quelques mois plus tard. Membre depuis plusieurs années de la diète de Bohême, il avait jusqu'alors appartenu dans cette assemblée à l'extrême gauche et y était l'un des chefs du parti national. Il s'était, en outre, mêlé au mouvement littéraire tchèque, par la publication de deux ouvrages : *De l'état actuel de la littérature tchèque et de son importance* (Prague, 1842) et *la Place des Slovaques dans la Hongrie* (Prague, 1843), dans lesquels il défendait, entre autres points, l'individualité historique et politique des Tchèques. Le 28 juillet 1849, il reçut, dans le ministère Schwarzenberg, le portefeuille des cultes et de l'enseignement, et le conserva dans les cabinets Buol-Schauenstein et Rechberg, qui succédèrent au premier; mais il le résigna lors de la publication de la patente du 20 octobre 1860. Dans les premiers temps de sa carrière ministérielle, il était entré dans la voie des réformes; mais, zélé catholique, il prit bientôt après une part active à la conclusion du concordat et fit tous ses efforts pour en amener la mise en vigueur au profit des cléricaux, en sorte que le fruit de ses premières mesures libérales en faveur de l'enseignement fut presque entièrement détruit. En 1861, il fut envoyé par le corps électoral des possesseurs de fidejcommis à la nouvelle diète de Bohême; mais il y siégea dans les rangs du parti féodal, qui faisait cause commune avec les nationaux, et ne tarda pas à passer pour le chef le plus influent de ce parti après le comte Clam-Martinitz. En avril de la même année, l'empereur l'appela à la chambre des seigneurs, où il se fit le chef de l'extrême droite et le champion déclaré des féodaux et des cléricaux. Pendant les débats de la diète de Bohême, relatifs au droit public de cette contrée (1865-1866), il fut le rapporteur de la majorité; mais, après la dissolution de la diète en mars 1867, il ne fut pas réélu, non plus que les hommes de son parti. Cependant, à la chambre des seigneurs en juin 1867, il se prononça énergiquement contre la proclamation de l'autonomie de la Hongrie et de la division politique de l'Autriche et se montra fidèle à ses principes ultramontains, notamment dans les débats sur la question du mariage et de l'enseignement (avril 1868). Les plus remarquables parmi les discours qu'il a prononcés dans la diète de Bohême ont été publiés en brochures isolées.

THUNBERG (Charles-Pierre), naturaliste suédois, né à Jönköping, province de Småland, en 1743, mort en 1828. Il fit ses études à l'université d'Upsal et s'y appliqua avec autant d'ardeur que de succès aux sciences naturelles, sous la direction de Linné. Reçu docteur en médecine, il entra au service de la Compagnie hollandaise des Indes orientales et fut envoyé, en 1772, au Cap de Bonne-Espérance, où, pendant trois ans, il fit plusieurs excursions dans l'intérieur des régions habitées par les Hotentots et par les Cafres. En 1775, il suivit, comme médecin, l'ambassade envoyée par la Compagnie au Japon et retourna, en 1778, au Cap de Bonne-Espérance, d'où il revint peu de temps après dans sa patrie. Il légua plus tard les collections qu'il avait rapportées à l'université d'Upsal, où il était devenu professeur extraordinaire, puis, en 1784, à la mort de Linné le jeune, professeur ordinaire de botanique. Ce fut sur son désir que l'ancien jardin royal de cette ville fut transformé en un jardin botanique, qui appartient à l'université et qui fut ouvert pour la première fois le 4 mai 1807, jour du centième anniversaire de la naissance de Linné. On a de Thunberg : *Flora japonica sistens plantas insularum Japonicarum, secundum systema sexuale emendatum* (Leipzig, 1784, in-8°); *Voyages en Europe, en Afrique et en Asie pendant les années 1770-1779* (Upsal, 1788 et suiv., 4 vol. in-8°), traduit en français (Paris, 1796); *Prodromus plantarum Capensium* (Upsal, 1794-1800); *Icones plantarum Japonicarum* (Upsal, 1794-1805); *Flora Capensis* (Upsal, 1807-1813, in-8°); *Plantarum Brasiliensium decas prima*, en collaboration avec Bilberg (Upsal, 1807, in-4°); *Dissertationes academicæ*, publiées par Persoon à Göttingue, (1799-1807, 3 vol.); enfin, un grand nombre de mémoires insérés en majeure partie dans les recueils des Académies de Stockholm, de Saint-Petersbourg et d'Upsal. C'est en Thunberg que Ketzias a appelé *thunbergia* un genre de plantes de la famille des acanthacées. Plusieurs autres variétés de

plantes et d'insectes ont aussi reçu des noms qui dérivent du sien.

THUNBERGIE s. f. (teun-bèr-jt — de *Thunberg*, botan. suédois). Bot. Genre de sous-arbrisseaux grimpants, de la famille des acanthacées, type de la tribu des thunbergiées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent dans l'Inde et au Cap de Bonne-Espérance : *Nous possédons la THUNBERGIE odorante, originaire de la côte de Coromandel*. (Th. de Berneaud.)

— **Encycl.** Les *thunbergies* sont des arbrisseaux grimpants, à feuilles opposées, à fleurs blanches, jaunes ou rouges, généralement marquées à la gorge d'une tache foncée et veloutée. Elles croissent dans l'Inde et au Cap de Bonne-Espérance. Plusieurs sont cultivées dans nos jardins, mais en général comme plantes annuelles de pleine terre. Pour cela, on les sème sur couche, à la fin de l'hiver ou mieux au commencement du printemps, et on les repique plusieurs fois en pots, sur couche, jusqu'à l'époque de la mise en place, qui arrive, pour le climat de Paris, vers la fin de mai. La floraison se prolonge depuis juin jusqu'en octobre. Cultivées ainsi, elles forment de très-jolies plantes d'ornement, tant par leur feuillage que par leurs fleurs. Elles conviennent pour garnir les treillages le long des murs exposés au midi; pour couvrir le sol des massifs clair-semés; pour garnir les tiges nues des arbustes, notamment des rosiers cultivés dans les plates-bandes; mais si l'on veut bien jouer de la floraison de ces plantes, il faut les faire grimper ou les palisser. Les pieds cultivés en pots peuvent être dirigés sur des treillages en boule, en parasol ou en pyramide et produisent ainsi un charmant effet. En général, il est bon de mélanger les variétés, afin que les fleurs puissent se faire valoir mutuellement par le contraste. Enfin, on peut en tirer parti pour orner les suspensions et même les rocailles. Si on les tient en serre chaude ou tempérée, on peut les conserver plusieurs années. L'espèce la plus remarquable est la *thunbergie ailée*, qui a déjà donné par la culture plusieurs variétés intéressantes.

THUNBERGIE, ÉE adj. (teun-bèr-ji-é — rad. *thunbergie*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte à la thunbergie.

— s. f. pl. Tribu de la famille des acanthacées, ayant pour type le genre thunbergie.

THUNE s. f. (tu-ne). Argot. Pièce de cinq francs.

THUNEN (Jean-Henri de), économiste allemand, mort en 1851. Il passa la plus grande partie de sa vie à Tellow, en Mecklenbourg, principalement occupé de l'étude des problèmes économiques et agronomiques. On lui doit un ouvrage qui a fondé sa réputation et qui a pour titre : *l'Etat isolé* (1826-1850, 2 vol.). Le premier volume a été traduit en français par Laverrière sous le titre de *Recherches sur l'influence que le prix des grains, la richesse du sol et les impôts exercent sur les systèmes de culture* (Paris, 1851, in-8°). Le second volume, qui parut seulement vingt-quatre ans après le premier, n'a pas été traduit.

THUNGEN (Jean-Charles de), général autrichien, né dans la Franconie en 1648, mort en 1709. Il entra de bonne heure dans l'armée impériale, franchit rapidement, grâce à sa bravoure, les grades inférieurs, et, en 1677, fut nommé commandant de Wurzburg, puis de Strasbourg. Appelé, en 1683, au commandement des troupes du cercle de Franconie, il eut, pendant la guerre contre les Turcs en Hongrie, l'occasion de donner de nouvelles preuves de bravoure et de talents militaires, et, en 1686, fut nommé général et commandant de la forteresse de Pustkitch (Cinq-Eglises). Quatre ans plus tard, il reçut de l'électeur de Mayence le commandement des troupes et des forteresses de l'électorat. Dans la suite, il rentra au service de l'empereur, s'empara, en 1704, de la ville d'Ulm, qui était au pouvoir des Français, et fut promu général en chef de l'armée impériale. Son tombeau se voit encore de nos jours dans l'église de Freudenthal (Wurtemberg).

THUNMANN (Jean), historien et archéologue suédois, né en 1746, mort en 1778. Après avoir étudié l'histoire et la philologie à l'université d'Upsal, il fut nommé, en 1769, recteur de l'école de Greifswald, et s'occupa dans cette ville de *Recherches sur l'histoire ancienne de quelques peuples du Nord*, qui, publiées à Berlin en 1777, firent beaucoup de bruit et furent vivement critiquées par Schlozer et par le pasteur Masch; mais elles attirèrent l'attention sur leur auteur, qui, la même année, fut appelé par le gouvernement prussien à une chaire à l'université de Halle. Il y continua avec ardeur ses travaux; mais, au bout de cinq ans, il fut atteint d'une maladie qui l'enleva après dix mois de douloureuses souffrances. Son principal ouvrage est celui qui a pour titre : *Recherches sur l'histoire des peuples de l'Europe orientale* (Leipzig, 1774, in-8°). Grâce à la connaissance approfondie que possédait l'auteur des principales langues vivantes de l'Orient et de l'Occident, il eut toutes les facilités nécessaires pour puiser dans les sources les plus variées, et son livre renferme sur ces peuples, dont l'antiquité est si peu connue, une

foule de détails complètement inédits jusqu'à son époque. On a encore de Thunmann : *Historia Antiqui Gonatz Macedonum regis* (Greifswald, 1769); *De Billungorum origine* (Greifswald, 1770); *Mémoires sur deux peuples anciens, les Slaves et les Comans*, ouvrage qui obtint, en 1773, le prix proposé par le prince Jablonowski; *De confinis historia et poetice orationis* (Halle, 1772); *Devièrtes années du prince syrien Antiochus Hierax* (Halle, 1773); *De l'ancienne littérature poétique du Nord* (Halle, 1775); *De la découverte de l'Amérique* (Halle, 1776), écrit dans lequel l'auteur, se basant sur les traditions historiques islandaises, cherche à établir que le Vinland (Amérique septentrionale) avait été visité par les hardis aventuriers scandinaves bien longtemps avant l'époque de Christophe Colomb; *Description de la Crimée*, dans le tome VII de la *Géographie* de Busching.

THUR, rivière de Suisse. Elle prend sa source dans le canton de Saint-Gall, près de Wildhausen, à 20 kilom. S.-S.-O. d'Appenzell, coule d'abord au N.-N.-O., puis au N.-E., entre dans le canton de Thurgovie, qui en tire son nom, passe à Bischofszell, pénètre dans le canton de Zurich et se jette dans le Rhin par la rive gauche, à 10 kilom. S.-S.-O. de Schaffhouse, après un cours de 110 kilom. La Sitter et la Murg sont ses principaux affluents. Elle n'est navigable qu'une petite partie de l'année.

THUR, rivière de Hongrie. Elle prend sa source dans le comitat de Szathmar, coule d'abord au S., puis à l'O.-N.-O., entre dans le comitat d'Ugots, rentre dans celui de Szathmar et se jette dans la Theiss, après un cours d'environ 140 kilom.

THURA (Laurent), prêtre et poète danois, né dans l'île de Laland en 1656, mort en 1731. Après avoir été pendant neuf ans directeur de l'école de Kiøge, il entreprit, en 1690, avec quelques-uns de ses élèves, un voyage en Europe qui dura cinq ans et, de retour en Danemark, devint successivement pasteur de l'église hollandaise de Copenhague et de celle d'Aarhus. En 1714, il fut élevé sur le siège épiscopal de Ribe. On lui doit un recueil de *Poésies* (1721, in-4°), qui eut beaucoup de succès, une traduction danoise des *Pia desideria* du P. Hermann Hugo et une histoire en vers de Jean de Rotsgard, qui fut publiée par les soins du fils de ce dernier.

THURA (Albert), littérateur danois, fils du précédent, mort vers 1740. Il suivit également la carrière ecclésiastique et exerça les fonctions pastorales à Kolding, puis à Leirskron. Ses travaux eurent surtout pour objet l'histoire littéraire de sa patrie; sur ce sujet il a publié deux ouvrages importants, qui peuvent toujours être consultés avec fruit, malgré les travaux plus modernes et plus complets de Nyerup sur la même matière. Ils ont pour titres : *Idea historiarum litterarum Danorum in duas partes divisa* (Hambourg, 1723, in-8°); *Gynæceum Danicæ litteraturæ, feminis Danorum eruditione vel scriptis claris conspiciuntur* (Altona, 1732, in-8°), livre recherché, complétant le précédent. Albert Thura a composé, en outre, des poésies latines et danoises.

THURA (Lauritz de), général et ingénieur danois, fils du précédent, né en 1706, mort en 1759. Les progrès rapides qu'il fit dans les sciences mathématiques et dans l'architecture attirèrent l'attention du roi Christian VI, qui l'envoya à ses frais se perfectionner à l'étranger. Nommé à son retour architecte de la cour (1733), Thura devint par la suite colonel du génie (1744), major général (1753), architecte en chef du royaume et commandant du génie (1754). Outre une traduction danoise de Vitruve, avec des planches magnifiques, dont le troisième volume ne fut publié qu'après sa mort, on a de lui : *le Vitruve danois, qui contient les plans, les élévations et les profils des principaux bâtiments du Danemark*, en danois, en allemand et en français (Copenhague, 1746, 2 vol. in-fol.); *Description circonstanciée de la résidence royale et capitale de Copenhague, aussi bien que des provinces allemandes qui dépendent du roi* (Copenhague, 1748, in-4°, avec fig.).

THURAIRE adj. (tu-rè-re — lat. *thuriarius*; de *thus*, encens). Antiq. rom. Qui se compose d'encens : *Offrande THURAIRE*. *l'Fête THURAIRE*. Celle dont on jouait pendant un sacrifice qui ne se composait que d'encens.

THURARIE s. f. (tu-ra-ri — du lat. *thus*, encens). Bot. Genre d'arbrisseaux, rapporté avec doute à la famille des styracées et dont l'espèce type croît au Chili.

THURE, rivière de France. Elle prend sa source dans le département du Haut-Rhin, coule d'abord au S.-E., baigne Saint-Amarin, Thann, Cernay, se dirige ensuite au N.-E., puis au N., et se jette dans la Lauch, à 3 kilom. S. de Colmar, après un cours d'environ 70 kilomètres.

THURÉ, village de France (Vienne), cant. et arrond. de Châtelleraut; 1,800 hab. On y remarque une église romane à coupole, avec tour et flèche octogonale en pierre; les ruines de la chapelle sépulcrale de Notre-Dame-du-Cimetière; les débris d'un ancien château

fort, dont il subsiste quatre tours rondes à mâchicoulis; la tour carrée de Pouillé, reste magnifique d'un ancien château, et un curieux souterrain refuge.

THURÉTIE s. f. (tu-ré-si — de *Thuret*, botan. fr.). Bot. Genre d'algues, de la famille des floridées, type de la tribu des thuréties, dont l'espèce type croît sur les côtes de l'Australie.

THURÉTIÉ, **ÉE** adj. (tu-ré-si-é — du rad. *thurétie*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte à la thurétie.

— s. f. pl. Tribu d'algues, de la famille des floridées, ayant pour type le genre thurétie.

THURGOVIE, en allemand *Thurgau*, un des vingt-deux cantons de la Suisse, entre 47° 23' et 47° 41' de latit. N. et entre 6° 20' et 7° 4' de longit. E.; borné au N. par le Rhin, qui le sépare du canton de Schaffhouse et du grand-duché de Bade, à l'E. par le lac de Constance, au S. par le canton de Saint-Gall et à l'O. par celui de Zurich; 938 kilom. carrés; 93.300 hab., dont 69.231 protestants. Ch.-l., Frauenfeld. Son sol, qui est montagneux, est arrosé par le Thur, la Murg, le Rhin, la Sitter et quelques autres petites rivières. Outre une partie des lacs de Constance et de Zell, il y en a plusieurs autres petits. Le climat y est en général doux et sain, et le sol très-fertile, surtout dans la haute Thurgovie. On y recueille du blé, de l'avoine, du vin, des fruits, du chanvre et du lin. L'éducation des bêtes à cornes, des moutons et des porcs forme, après l'agriculture, une des principales branches de l'industrie des habitants. On trouve dans la partie septentrionale de belles forêts. La plupart des villes sont environnées de vergers considérables. Il y existe une mine de charbon de terre, près de Frauenfeld, et des tourbières. L'industrie manuelle y a principalement pour objet la filature du lin et du chanvre, la fabrication des toiles de coton et autres, de mousselines et de soieries, ainsi que des imprimeries sur toiles, dont les produits, joints à du vin, du gruau d'avoine, du cidre, des fruits secs, un peu de thé, du fromage, des peaux et du bétail, sont l'objet de ce commerce.

Le canton de Thurgovie est le 17^e par ordre d'admission dans la Confédération; le 12^e par son étendue, le 11^e par sa population. On y parle allemand. La constitution démocratique et représentative du 14 avril 1831 y a été révisée en 1837, en 1848 et 1869. A la tête de la puissance législative se trouve placé un grand conseil, élu dans trente-deux assemblées de cercle (à raison d'un député par 220 citoyens actifs). Les projets de loi votés par le grand conseil restent soumis, pendant un délai de quarante jours, au veto du peuple. Le pouvoir exécutif est confié à un petit conseil de sept membres élus par le grand conseil.

« Sous les Romains, cette contrée, dit un écrivain, fit partie du canton des Tigurins et, à la chute de leur empire, tomba successivement au pouvoir des Bourguignons, des Allemands et des Francs; réunie ensuite à l'empire d'Allemagne, comme le reste de l'Helvétie, et possédée plus tard par la maison de Zähringen, elle porta le titre de landgraviat et passa enfin dans la possession des comtes de Kybourg; mais, en 1460, elle devint sujette des sept premiers cantons suisses. Ce n'est qu'en 1798, après la révolution de Suisse, et lorsque ce pays devint une république une et indivisible, que le landgraviat de Thurgovie fut érigé en un canton particulier et indépendant. »

THURGOVIE, **IENNE** s. et adj. (tur-govi-ann, i-è-ne). Géogr. Habitant de la Thurgovie; qui appartient à la Thurgovie ou à ses habitants : *Les Thurgoviens. La population thurgovienne.*

THURIBULAIRE adj. (tu-ri-bu-lè-re — du lat. *thuribulum*, encensoir). Qui encense. ■ Inus.

— Fig. Qui a rapport à la flatterie, à l'adulation : *Qu'il exerce infatigablement ses fonctions thuribulaires au pied des autels de Voltaire.* (Sabbatier.) ■ Inus.

THURIBULUM ou **TURIBULUM** s. m. (tu-ri-bu-lum — mot lat. dérivé de *thus*, encens). Antiq. rom. Cassolette à brûler de l'encens dans les sacrifices.

— Encycl. Le *thuribulum* était de forme carrée, avait deux anses qui permettaient de le transporter d'un lieu à un autre, et des pieds qui l'élevaient au-dessus du sol, de manière que l'air pût passer à travers la grille où étaient placés les charbons ardents. On prenait quelques grains d'encens dans l'*acerra*, ou vase à mettre l'encens, et on les laissait tomber sur le feu du *thuribulum*; la fumée qui s'en échappait alors remplissait le sanctuaire. Une peinture antique nous représente deux femmes romaines qui, placées chacune d'un côté de l'autel de Mars et ayant l'une et l'autre à côté d'elles un *thuribulum*, y laissent tomber de leur main entrouverte des grains d'encens. Winckelmann a supposé que ces femmes étaient Livie, la femme d'Auguste, et Octavie, sa sœur, offrant le sacrifice dont parle Horace (*Odes*, III, XIV) : « Aujourd'hui César, de retour de l'Espagne, revient en vainqueur dans ses pénates. Que sa femme, dont un seul mari fait le bonheur, sorte pour offrir aux dieux

un légitime sacrifice, et avec elle la sœur de l'illustre chef... »

*Unico gaudens mulier marito
Prodest justis operata sacris,
Et soror clari ducis...*

Le *thuribulum* était souvent d'or ou d'argent et enrichi de pierres précieuses, comme on le voit dans le quatrième discours de Cicéron contre Verrès. Chez les Grecs, il y avait un appareil de même genre, nommé *thumintérion*; le trésor du Parthénon, à Athènes, en contenait qui étaient d'argent. L'usage du *thuribulum* n'était pas très-répandu. On brûlait plus fréquemment l'encens en grande quantité à la fois, et on se servait pour cela d'un assez large brasier, rond ou ovale, nommé chez les Latins *foculus*, et chez les Grecs *eschara*.

THURIFÉRAIRE s. m. (tu-ri-fé-rè-re — du lat. *thus*, encens, et de *fero*, je porte). Liturg. Clerc qui porte l'encens, qui encense, dans les cérémonies de l'Eglise.

— Fig. Flatteur, adulateur : *Les THURIFÉRAIRES du pouvoir. Il y a une autre histoire que celle qu'on écrit pour flatter son siècle; celle-là parlera un autre langage que les THURIFÉRAIRES du grand peuple et du grand soldat.* (Lamart.)

THURIFÈRE adj. (tu-ri-fè-re — du lat. *thus*, encens, et de *fero*, je porte). Bot. Qui produit de l'encens ou une résine analogue à l'encens.

THURINGE, une des principales divisions de la Germanie au moyen âge. Une fraction du peuple goth, les *Thuringi*, *Thoringi* ou *Doringi*, s'établirent, dès le III^e siècle ap. J.-C., entre l'Elbe et le Rhin, sur la vaste région alors occupée par les Cattes, les Chérusques, les Hermundures, s'incorpora promptement les peuples vaincus, donna son nom à la région et forma bientôt une nation puissante dont Jornandes, Procope et Grégoire de Tours ont parlé à diverses reprises. Au VI^e siècle, le royaume de Thuringe était circonscrit entre les monts de Bohême, la Saale et l'Elbe à l'E., le Danube au S., les sources de la Lippe à l'O., les Saxons au N., et les Thuringiens se rendaient redoutables aux Francs, dont ils envahissaient les terres sous Clovis. Un des rois de Thuringe, Basin, est connu pour avoir donné asile à un autre roi franc, Childéric, chassé par ses sujets. A la mort de Basin, ses trois fils, Hermanfried, Berther et Baderik, se disputèrent le pouvoir. Hermanfried assassina Berther et, pour écraser Baderik, demanda le secours de Thierry, roi de Metz, un des fils de Clovis. Le royaume de Thuringe correspondait alors aux États suivants de l'Allemagne actuelle : partie sud du Hanovre, Saxe prussienne, États de Brunswick, de Hesse, de Reuss, d'Anhalt, de Schwarzbourg, duchés de Saxe et partie N.-E. de la Bavière; Scheidingen et Erfurt en étaient les deux villes principales. Baderik vaincu et fait prisonnier, Thierry exigea, pour prix de son aide, le partage de la Thuringe. Hermanfried refusa; Thierry envahit les terres de son allié, battit les Thuringiens sur les bords de l'Unstrut et décida Hermanfried à avoir une conférence avec lui à Tolbiac. Là, pendant une promenade sur les remparts de la ville, Hermanfried fut précipité du haut des murs par un homme de la suite de Thierry et expira sur-le-champ. Le royaume de Thuringe fut partagé; la Thuringe septentrionale, au N. de l'Unstrut et du Harz, échut aux Saxons; la Thuringe méridionale, ou Thuringe proprement dite, fut incorporée au royaume franc d'Austrasie. Sous les derniers Mérovingiens, de 630 à 717, elle forma un duché presque indépendant et, s'alliant alors aux Saxons, essaya, sous Charlemagne, de secouer le joug des Francs. Les Thuringiens, battus par un des lieutenants de Charlemagne, furent contraints de se soumettre et la contrée subit un nouveau partage; sa partie la plus méridionale, le territoire compris entre le Mein supérieur, le Danube et les monts de Bohême, fut jointe, sous le nom de Nordgau, à la Bavière; le reste, érigé en comté, dépendit de la Franconie. Lors du démembrement de l'empire, en 843, la Thuringe fit partie du royaume de Germanie; elle fut de nouveau annexée à la France rhénane ou Franconie de 849 à 911. Les empereurs saxons ou franconiens la divisèrent en plusieurs comtés, sous la dépendance du duché de Saxe. Au XI^e siècle, l'empereur Conrad reconstitua le duché de Thuringe au profit de Louis le Barbu, descendant de la maison de Souabe et cousin de l'empereur par sa femme Giselle. Le petit-fils de Louis le Barbu, Louis III, fut élevé en 1130, par Lothaire II, au rang de prince souverain de l'empire; il prit le titre de landgrave de Hesse et de Thuringe, qui resta à ses successeurs jusqu'en 1247, époque à laquelle le landgraviat fut partagé entre deux branches collatérales, la maison de Brabant et celle des landgraves de Misnie et de Lusace; la première eut la Hesse et la seconde la Thuringe. A l'extinction des landgraves de Misnie et de Lusace (1439), la Thuringe passa à la Saxe et son histoire se confondit avec celle de la Saxe. Séparée de l'électorat en 1451, en faveur d'une branche cadette, elle y fut réunie de nouveau en 1482, puis séparée encore une fois en 1554, l'électorat de Saxe passant à la branche dite Albertine, et la Thuringe à la ligne Ernestine. Elle fut alors morcelée

en trois principautés, celle de Saxe-Weimar-Eisenach, celle de Saxe-Cobourg-Gotha et celle de Saxe-Altenbourg. La région nord de la Thuringe, resta incorporée à l'électorat de Saxe; elle formait, à la fin du XVIII^e siècle, treize bailliages : Tœmstœdt, Pforta, Tautenbourg, Treffurt, Weissenfels, Freyburg, Eckartsberg, Sangerhausen, Saxebourg, Weissenberg, Wendelstein, Sittichenbach et Langensalza; cette dernière ville était la capitale du cercle. Les traités de 1815 enlevèrent le cercle de Thuringe à la Saxe et le donnèrent à la Prusse; réuni à quelques fractions de l'ancien landgraviat de Thuringe, précédemment rattachées à l'électorat de Mayence et incorporées à la Prusse dès 1803, il forma la régence d'Erfurt et partie de celle de Mersebourg.

THURINGERWALD (le), ou la *forêt de Thuringe*, chaîne de montagnes boisées du centre de l'Allemagne, dans les duchés de Saxe. Large de 1 à 4 milles et longue de 15 milles, elle s'étend de la Saale à l'E. à la Wetter à l'O., entre le Rhöngebirge (S.-O.), le Fichtelgebirge (S.-E.) et le Harz (N.). Ses plus hauts sommets sont le Beerberg (1,023 mèt.), le Schneekopf (1,019 mèt.), l'Inselberg (952 mèt.), le Finsterberg (985 mèt.), le Dreierherrenstein (997 mèt.), le Kulm (756 mèt.). Le Thuringerwald, dit M. Adolphe Joanne, se compose de granit, de porphyre et d'argile schisteuse. Presque entièrement couvert d'arbres résineux, il n'a que trois cimes tout à fait nues, les Hermannsberg, près d'Ober-Schönnau, le Tröhberg, près de Winterstein, et le Gerberstein, près d'Altenstein. De ses versants et de ses vallées descendent, au N., la Gera, la Wipper, l'Ilm, la Schwarzach, la Lognitz et la Hørsel; au S., la Werra, la Rodach, la Haslach, la Steinach et l'Ilz. On y trouve une grande quantité de fer et ses ruisseaux roulent des paillettes d'or. Les prairies y sont plus nombreuses que les champs. Si l'on y cultive peu de céréales, on y élève beaucoup de bétail. Les habitants, dont le nombre dépasse 250,000, se font remarquer par leur vigueur corporelle, leur caractère franc, bienveillant, hospitalier; ils s'occupent principalement de l'élevage du bétail, de l'exploitation des bois et des mines de leurs belles montagnes. Ses forêts, ses rochers, ses eaux, ses curiosités naturelles, ses souvenirs du moyen âge, ses nombreux châteaux, les panoramas de ses points culminants rendent le Thuringerwald une contrée vraiment intéressante à explorer. Les piétons y passeront surtout plusieurs journées fort agréables. ■

THURIOT DE LA ROSIÈRE (Jacques-Alexandre), révolutionnaire français, mort à Liège en 1829. Il était avocat à Reims avant la Révolution. S'étant rendu à Paris, il adopta avec chaleur les idées nouvelles, prit part à la prise de la Bastille, devint juge du district de Sezanne en 1790, député du département de Marne à la Législative (1791) et se signala bientôt comme un des membres les plus avancés de cette assemblée. C'est ainsi qu'il provoqua des mesures de rigueur contre les émigrés, les prêtres insermentés, demanda que la patrie fût déclarée en danger, que les sections de Paris se tinssent en permanence, prit une part active dans les événements du 10 août, obtint la mise en accusation de d'Abancourt, ministre de la guerre, et poussa le peuple à mutiler les statues des rois. Son mandat lui ayant été renouvelé lors des élections de la Convention, il alla siéger à la Montagne, demanda, le 12 décembre 1792, que Louis XVI fût jugé sous trois jours, déclara à la tribune des Jacobins que si la Convention usait d'indulgence avec le tyran il irait lui-même lui brûler la cervelle, et vota pour la mort sans appel ni sursis. Dumouriez, puis les girondins, trouvèrent en lui un ennemi acharné. En 1793, il devint président de la Convention et membre du comité de Salut public. S'étant, sur les entrefaîtes, brouillé avec Robespierre, il se vit accusé de modérantisme, puis exclu des jacobins. Il se rangea alors dans le parti des thermidoriens et contribua beaucoup à la chute de Robespierre en lui refusant constamment la parole comme président à la fameuse journée du 9 thermidor. Néanmoins Thuriot désapprouva la réaction qui s'ensuivit, devint un des instigateurs de l'insurrection jacobine qui éclata contre la Convention en 1795, échappa par la fuite à un décret d'arrestation et reparut lors de l'amnistie, qui eut lieu l'année suivante. Peu après, il reçut les fonctions de commissaire près le tribunal de Reims, puis fit partie du tribunal criminel de la Seine et fut nommé substitut du procureur général impérial près la cour de cassation, fonctions qu'il remplit jusqu'à la Restauration. Banni alors comme républicain, il alla s'établir à Liège, où il exerça la profession d'avocat.

THURIUM, ville de l'Italie ancienne (Lucanie), sur la frontière du Brutium. Elle était située près des ruines de Sybaris et avait été fondée par des Athéniens émigrés vers l'an 444 avant notre ère. En 286, elle tomba au pouvoir des Lucaniens et fut délivrée, quatre ans plus tard, par des Romains, dont elle reconnut la domination. Une colonie romaine vint s'y établir en 194, et Thuriurn prit alors le nom de *Copia*. Elle s'appelle aujourd'hui *Torre Brodognato*.

THURLES, bourg et paroisse d'Irlande, sur la Suir, dans le comté et à 124 kilom. S.-O. de Tipperary, 10,300 hab. Evêché et collège catholiques. La Suir la divise en deux parties égales. Ses habitants se livrent surtout au commerce des grains. Vers l'an 1300, la famille Butler y fonda un monastère, dont il subsiste une tour et quelques pans de murs sur la rive E. de la Suir. On remarque à Thurles plusieurs établissements d'éducation, notamment le collège de Saint-Patrick, fondé en 1836; les ruines d'un château ayant appartenu aux templiers et les restes d'une abbaye fondée en 1182 par Donald O'Brien. O'Brien y défait les Danois et les Anglais au X^e siècle. En 1850, un synode, composé de tous les évêques catholiques d'Irlande, a été tenu à Thurles.

THURLMÈRE, petite rivière d'Angleterre (Cumberland). Elle se jette dans la Derwent, près de Keswick.

THURLOE (Jean), homme d'Etat anglais, né dans le comté d'Essex en 1616, mort en 1668. Admis en 1647 au barreau de Lincoln's Inn, il devint, l'année suivante, receveur des amendes de la chancellerie et, après l'exécution de Charles I^{er}, renonça au barreau pour suivre la carrière politique. Attaché d'abord comme secrétaire à l'ambassade anglaise près les Provinces-Unies, il fut nommé secrétaire d'Etat en 1653, puis, deux ans plus tard, directeur du service intérieur et extérieur des ports, et, en 1656, fut envoyé au Parlement par le bourg d'Ely. Membre du conseil privé et gouverneur du Charter-House en 1657, il devint, l'année suivante, chancelier de l'université de Glasgow et conserva tous ses emplois jusqu'à la restauration de Charles II. Emprisonné à cette époque, sous l'inculpation de haute trahison, il recouvra peu après sa liberté et vécut dès lors dans la retraite, sans vouloir accepter aucune fonction publique, malgré les offres qui lui furent faites à plusieurs reprises de la part du souverain. Il consacra ses loisirs à former un recueil de toutes les négociations qui avaient eu lieu entre l'Angleterre, la France et l'Espagne de 1616 à 1660, et le publia sous le titre de *Papiers d'Etat* (1742, 7 vol. in-fol.), renferme une foule de documents importants pour l'histoire de l'Angleterre pendant cette période de la république.

THURLOW (Edouard), homme d'Etat anglais, né dans le comté de Suffolk en 1739, mort en 1806. Il fit ses études de droit à l'université de Cambridge, fut inscrit en 1754 au barreau de Londres et acquit rapidement une grande réputation comme avocat. En 1761, il obtint le titre de *king's counsel*, fut envoyé, sept ans plus tard, au Parlement par le bourg de Tamworth et succéda, en 1771, à Dunning dans les fonctions de *solicitor general*. Il se concilia, à cette époque, les bonnes grâces de George III par le zèle et l'énergie qu'il mit à soutenir la politique de lord North au sujet de la guerre d'Amérique. Aussi, lorsqu'en 1778 le lord chancelier Bathurst se retira des affaires, ce fut Thurlow que le roi choisit pour lui succéder; il l'éleva, en outre, à la pairie, sous le titre de baron Thurlow d'Ashfield, dans le comté de Suffolk. Lord North ayant quitté le pouvoir quatre ans plus tard, pour céder la place au cabinet éphémère Rockingham, Thurlow conserva la garde du grand sceau, sur la volonté expresse du roi et en dépit de l'opposition de Fox, ce qui offrit l'exemple d'un fait sans précédent dans l'histoire d'Angleterre, celui d'un lord chancelier conservant ses fonctions sous une administration aux tendances politiques de laquelle il était radicalement opposé. Et il ne se contenta pas de différer seulement d'opinion avec ses collègues; il ne se donna même pas la peine de cacher son hostilité à leurs principes et, dans la Chambre des lords, fit une opposition constante aux mesures qu'ils soutenaient à l'unanimité. Cependant, à la mort de Rockingham et à la chute du ministère, qui en fut la suite (février 1783), il dut résigner ses fonctions, quel que fût le désir du roi de le maintenir. Il n'en demeura pas moins un de ceux que Junius appelle « les amis du roi » et passe pour avoir été le conseiller secret et le confident de ce prince pendant le court règne du ministère de la coalition. A la chute de ce ministère, vers la fin de la même année, Pitt, qui devint alors premier ministre, rendit les sceaux à lord Thurlow, qui devait les conserver pendant neuf ans. Jusqu'à l'époque de la démission du roi (1788), il parut vivre en bon accord avec les autres membres du cabinet; mais, lorsque cet événement eut rendu probable l'établissement d'une régence et une transformation de ministère, il entra secrètement en rapport avec le prince de Galles et avec les whigs, indisposa ainsi Pitt contre lui et ne craignit pas de lui faire, en toute occasion, une opposition déclarée au sein de la Chambre, en sorte qu'enfin le chef du cabinet, poussé à bout, mit le roi en demeure de choisir entre lui et lord Thurlow (1792). Ce dernier fut sacrifié. Il ne prit plus dès lors aucune part aux affaires publiques et ne parla qu'accidentellement à la Chambre des lords sur des questions de peu d'intérêt; et encore, dans ces occasions, fit-il preuve de cette mobilité qui avait marqué toute sa carrière. Dans les dernières années de sa vie, cependant, il était

consulté confidentiellement par les membres de la famille royale, surtout par le prince de Galles (depuis George IV), qui eut recours à ses conseils lors des accusations portées en 1805 par lady Douglas contre la princesse de Galles.

THURMANN (Gaspard), bibliographe allemand, né à Rostock en 1634, mort à Hambourg en 1704. Il étudia la littérature et la jurisprudence dans la plupart des universités de l'Allemagne, se fit recevoir docteur à Francfort en 1666 et exerça la profession d'avocat. En 1682, le duc de Saxe-Lauenbourg lui donna le titre de conseiller. Après la mort de ce prince, il habita plusieurs villes, s'occupant surtout d'enrichir sa bibliothèque et de rédiger des compilations bibliographiques. Nous citerons de lui : *Traité des lettres de change*; *Bibliotheca academica de rebus et jurisbus academiarum, doctorum, eruditorum et universæ rei literariæ* (Halle, 1700, in-4°), recueil curieux, mais qui contient des nomenclatures trop sèches; *Bibliotheca canonicorum, in qua de canonicis eorumque collegiis tractatur* (Halle, 1700, in-4°); *Duellica, seu de barbaria et belluina duellandi consuetudine* (Halle, 1700, in-4°); *Bibliotheca statistica, sive euctores præcipui qui de ratione status scripserunt* (Halle, 1701); *Bibliotheca Salsburgium physico-theologico-politico-juridica* (Halle, 1702); *De utilitate dissertationis academice*, etc.

THURMANN (Jules), géologue et botaniste, né à Neuf-Brisach en 1804, mort en 1855. Il suivit les cours de l'Ecole des mines de Paris, puis se rendit en Suisse, où il entra comme officier dans le génie fédéral, et devint professeur de mathématiques et de sciences naturelles à Porrentruy (1838). Quatre ans plus tard, il prit la direction de l'Ecole normale du Jura. On lui doit : *Essai sur les soulèvements jurassiques de Porrentruy* (1832-1836, 2 part. in-4°); *Essai de philostatique ou Étude de la dispersion des plantes vasculaires* (1848); *Esquisses orographiques du Jura* (1852, in-8°).

THURNER (Joseph), architecte allemand, né à Munich en 1780, mort en 1833. Il ne commença à s'adonner à l'étude de l'architecture qu'en 1817, époque où il devint l'élève du professeur Fischer, chez lequel il eut pour compagnons d'études Gartner, Ziehlmann, Ehl-müller et autres qui, depuis, se sont fait un nom plus ou moins éminent dans les arts. L'année suivante, il se rendit à Rome et partit ensuite, avec Hubsch, Heger et Koch, pour la Grèce, où il employa cinq mois à étudier ou à dessiner les restes des édifices d'Athènes. Il publia à son retour une partie de ces dessins, sous le titre de *Vues d'Athènes et de ses monuments* (1823-1826). Il entreprit ensuite avec Gutensohn la publication d'un *Recueil d'études architecturales et de décorations des édifices de Rome du xve et du xvie siècle*, dont la première partie parut en 1826. Mais l'ouvrage n'ayant pas rencontré le succès qu'il méritait, les deux artistes en abandonnèrent la publication. Il eut du moins l'avantage de mettre Thurner en lumière et il fut invité à la fois à se rendre à Francfort et à Dresde. Il préféra cette dernière ville, y devint professeur extraordinaire, puis, en 1832, premier professeur à l'Ecole d'architecture et exerça par ses leçons, malheureusement trop tôt interrompues, une heureuse influence sur les progrès de l'art et sur le perfectionnement du goût artistique. Il n'a fait construire dans cette ville que deux édifices, la Poste et la Grande-Garde, et encore cette dernière fut-elle exécutée d'après les plans de Schinkel; mais le grand nombre des dessins qu'il a laissés et qui portent tout le cachet d'une véritable originalité et d'un sentiment délicat de l'art montre ce qu'il aurait pu faire s'il n'était mort à un âge aussi peu avancé. Ses amis et ses élèves lui élevèrent en 1838, à l'Académie des beaux-arts de Dresde, un monument surmonté de son buste.

THURNEISSER (Jean-Jacques), graveur suisse, né à Bâle en 1636, mort en 1718. Il reçut les leçons de Pierre Aubry, puis étudia la manière de Claude Melan et fut, sous quelques rapports, notamment au point de vue de la fermeté et du brillant du burin, supérieur à ces deux maîtres. Après avoir habité successivement la France, l'Italie et l'Allemagne, il revint, en 1699, se fixer dans sa ville natale. Son œuvre se compose d'une foule de planches qu'il serait presque impossible de cataloguer. Sandrart en a reproduit, dans son *Académie*, quelques-unes des plus remarquables, entre autres celles de *Laocoon*, de *Lactone* et d'*Antinoüs*. — Son fils, mort en 1730, le seconda dans ses travaux et fut également habile graveur.

THURNEISSER DE THURN (Léonard), célèbre alchimiste et astrologue, né à Bâle en 1531, mort en 1596. Il fut d'abord apprenti chez un orfèvre, mais dut s'enfuir de sa ville natale, à l'âge de dix-huit ans, pour avoir vendu à un juif un morceau de plomb doré pour de l'or. Il se rendit d'abord en France, puis en Angleterre, et enfin en Allemagne, où il s'engagea dans l'armée du margrave de Brandebourg. Ayant été fait prisonnier l'année suivante, il renoua définitivement à l'état militaire, visita les mines et les fondries de l'Allemagne et du nord de la France et arriva, en 1551, à Kostnitz, où il reprit sa première profession. La réputation qu'il s'était

acquise pour tout ce qui touchait à la science des mines le fit envoyer dans le Tyrol pour diriger les travaux de quelques-unes de celles de cette contrée; il arriva en 1558 à Tarenz, dans la vallée supérieure de l'Inn, et y établit, ainsi qu'à Saint-Léonard, à son propre compte, des fondries pour la purification du soufre. Le succès qu'il y obtint accrut encore sa célébrité, et l'archiduc Ferdinand, dont la confiance en lui s'était accrue d'autant, l'envoya voyager en Ecosse, dans les îles Orkney, en Espagne et en Portugal. Il visita aussi les côtes de la Barbarie, l'Ethiopie, l'Egypte, l'Arabie, la Syrie et la Palestine et revint dans le Tyrol en 1567. Deux ans plus tard, à la requête du même prince, il alla explorer les mines de la Hongrie et de la Bohême. Afin de surveiller la publication de ses ouvrages, il se rendit ensuite à Munster et à Francfort-sur-l'Oder et se lia dans cette dernière ville avec l'électeur de Brandebourg, dont il guérit l'épouse gravement malade et qui résolut de l'attacher à son service dans l'espoir qu'il découvrirait dans ses États quelques trésors minéraux cachés. Thurneisser accepta l'emploi de médecin de ce prince et le suivit à Berlin, où par son adresse à profiter des préjugés et de la faiblesse de ses contemporains, ainsi que par son habileté à exploiter tous les secrets du charlatanisme, il parvint rapidement non-seulement à acquérir une grande fortune, mais encore à passer pour l'un des hommes les plus savants de son temps. Enfin, cependant, la haine de ses envieux et plus encore sa propre imprudence firent découvrir ses impostures, et, en 1584, il fut forcé de quitter Berlin. Il se rendit successivement à Prague, à Cologne et à Rome et, après avoir mené pendant plusieurs années une vie errante, finit par mourir dans un couvent de Cologne. Il a laissé un grand nombre d'écrits, mais ils sont de peu de valeur et connus seulement d'un petit nombre de bibliophiles. On en trouvera la liste dans la *Biographie médicale*, à laquelle nous avons emprunté les éléments de cette notice.

TURNER (A.), musicien et écrivain français contemporain. Il s'est fait connaître comme pianiste en jouant dans des concerts, et comme compositeur en publiant un certain nombre de morceaux de genre pour le piano. En tant qu'écrivain, il a collaboré à plusieurs journaux, notamment à la *France musicale*, à la *Revue et gazette musicale de Paris* et au *Grand Journal*. Il a publié aussi sous ce titre : *Les Transformations de l'Opéra-Comique* (Paris, 1864, in-12), un livre qui ne manque point d'intérêt, mais où l'on remarque malheureusement une connaissance incomplète du sujet traité en ce qui concerne la côté historique, malgré la compétence évidente de l'auteur au point de vue musical et ses réelles qualités littéraires.

THURNMAIER (Jean), dit *Avenda*, historien allemand, né à Aensberg, ancien *Aventinum*, d'où son surnom, vers 1476, mort en 1534. Le duc de Bavière le chargea, en 1512, de diriger l'éducation de ses enfants. Thurnmaier a écrit une histoire de la Bavière sous le titre d'*Annatum Botorum lib. VII* (Munich, 1554, in-fol.). Cet ouvrage, regardé lors de son apparition comme un livre fort remarquable, a été abrégé et traduit en allemand (Francfort, 1566, in-fol.).

THUROCZ (COMITAT DE), en hongrois *Turocz-varmegye*, division de la Hongrie, cercle au delà du Danube, entre 48° 45' et 49° 12' de latit. N. et entre 16° 13' et 16° 49' de longit. E.; borné au N.-E. par celui d'Arva, à l'E. par celui de Liptan, au S.-E. par celui de Sohl, au S. par celui de Bars, au S.-E. par celui de Neutra et au N.-O. par celui de Trentain; 55 kilom. sur 25; 1,155 kilom. carr. ; 45,000 hab. Chef-lieu, Szent-Martony. « Il est limité de tous côtés, excepté au N.-E. et au N.-O., dit un écrivain, par d'assez hautes montagnes, qui dépendent de la chaîne des Karpathes, envoient dans l'intérieur de nombreuses branches et donnent naissance à une foule de petits cours d'eau, dont le principal, le Thurotz, traverse le pays du S. au N. et va se joindre au Vag, qui en arrose la partie N. Le sol est trop montagneux pour être bien fertile; on y récolte cependant une grande quantité de blé, mais pas de vin. Les montagnes, les fromages et le bois sont les autres richesses de cette contrée. Réuni au comitat d'Arva en 1853. »

THUROCZ ou THUROCZI (Jean), historien hongrois, né vers 1420, mort on ne sait à quelle époque. Il appartenait à l'état ecclésiastique et se fit une grande réputation comme prédicateur. Mais son titre principal aux yeux de la postérité est son *Chronicon regum Hungariz*, dont la première édition parut à Augsbourg en 1483. C'est une histoire de la Hongrie, compilée en majeure partie, de l'aveu même de l'auteur, d'après les premiers chroniqueurs hongrois, et qui s'étend du règne d'Attila, au ve siècle, jusqu'au couronnement de Mathias Corvin en 1464. Les Hongrois regardent cet ouvrage comme une des sources les précieuses de leur histoire nationale, surtout parce qu'on y trouve des extraits d'anciennes chroniques aujourd'hui perdues. Le *Chronicon* de Thurocz a été inséré dans les *Hungaricarum rerum scriptores* de Bongars (1600), ainsi que dans les *Scriptores rerum hungaricarum veteres ac genuini* (Vienne, 1746).

THUROCZ (Ladislas), historien hongrois du xvi^e siècle. Il descendait de la famille du précédent et entra dans l'ordre des jésuites. Il n'est guère connu que comme l'auteur d'une histoire de Hongrie, intitulée : *Hungaria cum suis regibus* (Tirnav, 1729, in-fol.; Tirnav, 1772, in-4°, 2^e édit. augmentée). Ecrit dans une langue concise et élégante, cet ouvrage est surtout utile pour la connaissance de la topographie de la Hongrie et renferme, en outre, une foule d'anecdotes que l'on chercherait vainement dans tout autre; enfin l'auteur y a réparé plusieurs omissions commises par les historiens qui l'avaient précédé.

THURON s. m. (tu-ron). Mamm. Un des noms vulgaires de l'aurochs.

THUROT (François), célèbre corsaire et marin français, né à Nuits (Bourgogne) en 1727, mort en 1760. Il s'embarqua comme chirurgien sur un corsaire de Dunkerque, tomba peu après entre les mains des Anglais qui le conduisirent à Douvres, apprit l'anglais pendant sa captivité et parvint un beau jour à s'échapper en traversant le pas de Calais sur une barque. Loin d'être dégoûté de la marine par les périls qu'il avait courus, Thurot s'enrôla comme matelot, devint au bout de peu de temps capitaine et se signala par sa bravoure dans plusieurs combats contre les Anglais. La paix de 1748 le contraignit de naviguer pour le commerce. Mais au début de la guerre de Sept ans les armateurs le sollicitèrent de recommencer ses courses et lui confièrent le commandement de plusieurs navires, avec lesquels il ruina le commerce anglais dans les mers du Nord. Ces brillantes expéditions lui valurent d'entrer dans la marine royale. Nommé commandant de la corvette la *Friponne*, il croisa dans la Manche, livra de nombreux combats à l'ennemi et prit environ soixante navires de commerce. Le maréchal de Belle-Isle, qui depuis longtemps avait été à même d'apprécier son mérite, lui fit confier, en 1757, le commandement d'une division, à la tête de laquelle il se couvrit de gloire, fit un grand nombre de prises dans la Manche et sur les côtes de la Norvège et balaya toute la mer du Nord. En 1758, il battit quatre navires anglais, puis mit en déroute une flotte de dix-sept pirogues armées en guerre, échappa aux poursuites de trente vaisseaux anglais et revint à Dunkerque, après avoir fait un tort énorme au commerce ennemi et s'être couvert de gloire. S'étant rendu à Versailles, où il reçut le plus honorable accueil, il proposa de faire une descente sur les côtes de la Grande-Bretagne et parvint à faire adopter son projet. Appelé au commandement d'une escadre composée de cinq frégates et d'une corvette, avec un corps de 1,500 hommes, il opéra une descente en Irlande (1759), fit le siège de Carrick-Fergus et s'en empara. Mais à son retour, attaqué par des forces supérieures, il se défendit héroïquement et fut tué dans l'action. Thurot avait à peine trente-trois ans.

THUROT (Jean-François), philosophe et helléniste français, né à Issoudun en 1768, mort à Paris en 1832. Il alla achever ses études à Paris, entra, en 1785, à l'Ecole des ponts et chaussées, devint, en 1789, sous-lieutenant dans la compagnie des pompiers de Paris et fut désigné, en 1794, pour faire partie de l'Ecole normale, qui venait d'être fondée. En 1802, Thurot accepta la direction d'une maison d'éducation, appelée Ecole des sciences et des belles-lettres, et y professa l'histoire et les lettres. Etroitement lié avec Cabanis, Destutt de Tracy et les autres philosophes qui composaient la société de Mme Helvétius à Auteuil, il avait fait une étude approfondie de la philosophie et appartenait à leur école. En 1811, il devint professeur suppléant de philosophie à la Faculté des lettres de Paris et, l'année suivante, fut appelé à occuper au collège de France la chaire de langue et de philosophie grecques. En 1830, l'Académie des inscriptions admit au nombre de ses membres cet érudit, qui fut emporté deux ans plus tard par le choléra. Thurot a laissé de bonnes traductions, d'une fidélité scrupuleuse, d'un style simple et aisé et pour la plupart accompagnées d'un travail critique. Telles sont les suivantes : *Hermès ou Recherches philosophiques sur la grammaire universelle*, par W. Harris (Paris, 1796, in-8°), traduction qui lui avait été demandée par la commission de l'instruction publique; *Vie de Laurent de Médicis*, par W. Roscoe (Paris, 1797, 2 vol. in-8°); *Apologie de Socrate*, d'après Platon et Xenophon (Paris, 1806, in-8°); la *Morale et la politique d'Aristote*, avec notes historiques et critiques (Paris, 1823-1824, 2 vol. in-8°); le *Manuel d'Epictète* et la *Harangue de Lycarque contre Léocrate*, traduits pour les éditions de Coray. En philosophie, Thurot partageait les idées de Locke, de Reid, de Destutt de Tracy. Il pratiqua avec beaucoup de soin la méthode d'observation appliquée aux faits de la conscience et explora avec une perspicacité simple, logique et brillante les secrets du mystérieux organisme de l'intelligence. Nous citerons de lui : *Qu'est-ce que la philosophie?* (Paris, 1819, in-4°) et *De l'entendement et de la raison; Introduction à l'étude de la philosophie* (Paris, 1830, 2 vol. in-8°), son ouvrage capital, à qui l'Académie française décerna, en 1830, le prix de 6,000 francs fondé par Montyon pour l'ouvrage le plus

utile aux mœurs. Dans ce livre, qui résume toute la philosophie depuis Epicure jusqu'aux hardis penseurs du xvi^e siècle, on trouve un grand nombre de remarques fines et ingénieuses. On doit, en outre, à Thurot : *Rapport sur la nouvelle édition du Thesaurus linguae graecae d'Henri Estienne* (Paris, 1831, in-fol.); *Œuvres posthumes; Leçons de grammaire et de logique; Vie de Reid* (Paris, 1837, in-8°); enfin de nombreux articles insérés dans la *Décade philosophique*, la *Revue encyclopédique*, le *Mercur*, etc. — Son frère, Alexandre-Pierre THUROT, né à Issoudun en 1786, mort à Paris en 1847, s'est fait connaître par la traduction du *Manuel de l'histoire ancienne* par Heeren (Paris, 1823, in-8°) et des *Discours d'Epictète*, recueillis par Arrien (Paris, 1839, in-8°).

THURSES ou THUESSES, géants ou dieux secondaires adorés chez les peuples scandinaves.

THURSO, ville d'Ecosse, comté de Caithness, sur la rivière du même nom, à son embouchure dans la mer du Nord, à 31 kilom. N.-O. de Wick; 5,000 hab. Manufactures de toiles, lainages, cuirs; pêche de hareng et de saumon.

THURSO, rivière d'Ecosse, comté de Caithness. Elle est formée sur les confins du comté de Sutherland par la réunion de plusieurs sources, traverse le lac More et, après un cours impétueux de 50 kilom., se jette dans la baie de Dunnet. Elle est navigable pour des navires de 200 tonneaux jusqu'à la ville de son nom.

THURUS s. m. (tu-russ). Mamm. Syn. de THURON.

THURY-HARCOURT, ville du Calvados. V. HARCOURT-THURY.

THURY (César-François CASSINI DE), astronome français. V. CASSINI.

THURY (HÉRICART DE), ingénieur et agronome français. V. HÉRICART.

THUSIS ou TUSIS, en italien *Tossana*, bourg de Suisse (Grisons), dans la vallée de Domlesch, au pied de la montagne du Heizenberg et au confluent du Rhin et du torrent de Nolla, à 30 kilom. S. de Coire; 600 hab. Tanneries; commerce en grains et bétail; entrepôt de commerce entre l'Allemagne et l'Italie.

THUYA s. m. (tui-ia — du gr. *thûta*, arbre odoriférant). Bot. Genre d'arbres, de la famille des conifères, tribu des cupressinées, comprenant trois ou quatre espèces, qui croissent dans l'Amérique du Nord : *Le thuya occidental ou du Canada est un bel arbre de forme pyramidale*. (P. Duchartre.) *Le bois du thuya est excellent pour les constructions*. (Th. de Berneaud.) *On multiplie le thuya de graines et de boutures*. (Bosc.) | Syn. de BIOTA et de CALLITRIS, autres genres de conifères.

— *Encycl.* Les *thuyas* sont des arbres à tige droite, à rameaux nombreux, anguleux, articulés, distiques, portant des feuilles petites, en forme d'écaillés, opposées en croix, étroitement imbriquées sur quatre rangs et persistantes. Les fleurs sont monoïques, mais les mâles et les femelles sont portées sur des rameaux différents; les unes et les autres forment de très-petits chatons ovoïdes terminaux. Le fruit est un petit cône ou strobile, à écaillés presque coriaces, imbriquées sur quatre rangs et renfermant des graines ailées. Ce genre, depuis les démembrements qu'il a subis, ne renferme plus qu'un petit nombre d'espèces, qui croissent dans les régions tempérées de l'hémisphère nord. On les divise en deux groupes, les *thuyas* proprement dits et les *biotes* (*biota*), que plusieurs auteurs regardent comme deux genres distincts. Ces arbres sont fréquemment cultivés dans nos plantations d'agrément.

Le *thuya d'Occident* est un bel arbre à cime pyramidale, qui, dans son pays natal, atteint jusqu'à 17 mètres de hauteur sur 1 mètre de diamètre, mais qui dans nos cultures dépasse rarement la moitié de ces dimensions. Sa tige est couverte d'une écorce rougeâtre dans le jeune âge, brune dans la vieillesse; ses rameaux en éventail, bien qu'un peu lâches et pendants, forment une pyramide assez régulière; ils portent des feuilles d'un vert foncé, très-résineuses et odorantes; ses cônes, composés d'écaillés lisses et obtuses, ressemblent en petit à ceux des sapinettes. Originnaire du Canada et des États-Unis, il a été introduit en France sous François I^{er}. Le premier pied, d'après L'Ecluse, fut planté dans le parc de Fontainebleau. Ce n'est que plus tard, en 1596, qu'il fut importé en Angleterre. Depuis, il s'est beaucoup propagé et naturalisé en Europe. Mais si l'horticulture d'ornement en a obtenu plusieurs variétés, on est loin d'en avoir retiré, sous le rapport économique, tous les services qu'il peut rendre.

Le *thuya* aime les terrains frais et légers et peut croître à toute exposition. On le multiplie ordinairement de graines, qu'on sème au printemps, quand les gelées ne sont plus à craindre, dans une terre légère et ombragée, de préférence en terre de bruyère et à l'exposition du nord. On arrose fréquemment les jeunes plants pendant l'été; au printemps suivant, on les repique en pépinière, à environ 0m,2 de distance, dans une terre ombragée et bien préparée. Deux ans après, on les repique de nouveau, mais cette fois à la

distance de 50 m. A l'âge de cinq à six ans, on peut les planter à demeure; mais on peut attendre bien plus longtemps, car ils supportent bien la transplantation, même à un âge très-avancé. Il faut s'abstenir, autant que possible, d'enlever les branches inférieures, qui tombent d'elles-mêmes lorsque, par les progrès de l'âge, la sève se porte plus abondamment vers le sommet.

On propage aussi cet arbre par boutures, qu'on peut faire en toute saison, en terrain frais et léger; on gagne ainsi deux ans sur les sujets élevés de graines; mais les pieds qu'on en obtient ne sont ni aussi beaux ni d'aussi longue durée. Les marcottes se font en automne et peuvent être relevées un an après; elles s'enracinent aisément dans les terrains humides. Cet arbre supporte parfaitement la taille; aussi est-il excellent pour faire des haies, des palissades et des berceaux, qu'on peut tondre tous les ans, comme les charmilles, sans inconvénients. Dans les pépinières et les jardins marchands, on l'emploie avec avantage à faire des brise-vent. Comme arbre d'ornement, bien qu'inférieur à beaucoup d'autres conifères, il fait aussi bien isolé qu'en massif. Ses variétés naines, à rameaux pendants, à feuilles panachées de blanc ou de jaune, etc., font également un très-bon effet. Il réussit bien surtout dans les lieux frais et ombragés.

Mais ce n'est pas seulement comme espèce ornementale qu'il se recommande et mérite d'être propagé en grand. Le *thuya d'Occident*, vulgairement appelé aussi *arbre de vie* ou *cedre blanc*, a une croissance assez rapide. Son bois, moins dur que celui du sapin, est cependant d'un bon usage et presque incorruptible; il répand une odeur forte et même désagréable quand on le travaille. On s'en sert peu pour les constructions; mais on l'emploie beaucoup, au Canada, pour faire des palissades, des fortifications légères et des clôtures de jardin, parce qu'il résiste plus longtemps aux injures de l'air et est moins sujet à la pourriture que tout autre bois. Les Canadiens en couvrent leurs maisons et s'en servent pour la construction de la quille de leurs bateaux. On l'emploie aussi dans la menuiserie. On fait avec ses jeunes branches des balais qui répandent une odeur agréable. En médecine, les diverses parties de cet arbre sont usitées comme sudorifiques et vernifuges. Elles donnent par distillation une huile essentielle analogue à l'essence de térébenthine. La teinture préparée avec ses feuilles est employée en friction contre les douleurs; on l'a préconisée aussi contre les affections syphilitiques. Les rameaux fleuris, récoltés en avril et mai un peu avant la floraison, servent à préparer une teinture mère, dont la médecine homéopathique fait un grand usage.

Le *thuya gigantesque* est un grand arbre, qui atteint et dépasse même la hauteur de 40 mètres sur 6 mètres de tour; son écorce, lisse, luisante, d'un brun roux, se détache en lames très-minces; ses rameaux sont plus ou moins dressés ou étalés, suivant les variétés. Cet arbre croît dans l'Amérique du Nord, notamment en Californie. Il dégage une odeur forte, pénétrante, désagréable, analogue à celle qu'exhalent certains genévriers. Introduit dans nos cultures depuis 1854, il s'est montré fort rustique. On le propage surtout par la greffe sur le *thuya d'Orient* ou sur les *chamaecypariss*. C'est un très-bel arbre d'ornement. Ses propriétés sont peu connues, mais il y a tout lieu de croire qu'il pourrait rendre les mêmes services que le précédent. On peut en dire autant du *thuya de Lobb* ou de *Menzies*.

Le *thuya d'Orient*, devenu aujourd'hui pour plusieurs auteurs le type du genre *biota* ou *biota*, est un arbre qui atteint rarement la hauteur de 10 mètres; il varie de port et d'aspect, mais forme en général une pyramide compacte et plus ou moins élançée. Originnaire de l'Asie orientale, il est introduit dans nos cultures depuis 1752. Cette espèce très-rustique a donné naissance à de nombreuses variétés, naines, à rameaux diversement disposés, dressés ou pendants, à feuilles glauques, dorées, panachées de jaune ou de blanc, à fruits très-petits, etc.

Cet arbre est fréquemment cultivé au Japon, où on le plante autour des temples. Peu difficile sur la nature du sol, il préfère néanmoins les terres chaudes, légères, sèches, calcaires et ne craint que les terrains argileux ou compacts. On le multiplie par semis ou par greffes, plus rarement par boutures. Son bois est très-beau et de longue durée; mais il est rare d'en trouver des échantillons assez forts pour pouvoir être employés utilement. Ses propriétés médicales sont peu connues. L'infusion de ses parties herbacées a été recommandée contre certaines affections de la poitrine ou de l'estomac. Beaucoup d'oiseaux, notamment les poules, sont très-friands de ses graines. Chez nous, l'utilité la plus réelle de cet arbre est de convenir beaucoup à l'ornement des jardins paysagers; comme il supporte bien la taille, il sert aussi à faire des abris; il a, sous ce rapport, le précieux avantage de n'être presque jamais attaqué par les vers blancs. Mais il lui faut surtout le grand air et le soleil.

Le *thuya de Meaux* est un arbrisseau de 5 mètres de hauteur au plus, formant une pyramide étroite, arrondie, obtuse, très-compacte, à feuilles d'un vert glauque ou bleuâ-

tre, prenant, durant l'hiver, une teinte rouge très-intense. L'origine de cette espèce est assez curieuse; on l'a trouvée à Meaux, dans un semis de graines de l'espèce précédente. Le *thuya articulé*, qui fournit la sandaraque, forme aujourd'hui le type du genre *calitris*. V. ces mots.

— *Essence de thuya*. Pour obtenir l'essence de *thuya*, on distille avec l'eau les sommités des branches et les feuilles de *thuya* (*thuya occidentalis*). D'après Schweizer, cette essence est un mélange de différentes huiles et renferme 77 pour 100 de carbone, 10,9 d'hydrogène et 11,4 d'oxygène. Fraîche, elle est incolore, mais elle jaunit rapidement à l'air. Elle a l'odeur du *thuya*, présente une densité inférieure à celle de l'eau, liquide dans lequel elle n'est que fort peu soluble, et se dissout dans l'alcool et dans l'éther. Lorsqu'on la soumet à la distillation fractionnée, la plus grande partie passe entre 190° et 197°. Le point d'ébullition s'élève ensuite rapidement à 206°, et il reste en dernier lieu un résidu brun.

L'huile de *thuya* brute dissout de très-grandes quantités d'iode. Lorsqu'on chauffe cette solution, une réaction violente se produit, et il se dégage de l'acide iodhydrique en même temps qu'une huile très-volatile. Le résidu, chauffé plus fortement, donne à la distillation une huile visqueuse, puis des vapeurs d'iode, et laisse un résidu de charbon.

Lorsque l'huile légère dont nous venons de parler est distillée à différentes reprises sur l'iode, puis successivement sur de la chaux vive et sur du potassium, elle devient incolore, est complètement exempte d'oxygène, ressemble à l'essence de térébenthine par son odeur et sa saveur, est plus légère que l'eau et bout entre 165° et 175°. Ainsi purifiée, elle constitue la thuyone et la thuyène de Schweizer. L'huile visqueuse agitée avec une lessive de potasse abandonnée du carvacrol à ce liquide alcalin, qu'on peut séparer par une addition d'acide sulfurique. La portion insoluble dans la potasse paraît être du colophène.

L'huile de *thuya* ne s'altère pas sensiblement par une distillation sur l'anhydride phosphorique. L'acide sulfurique la résinifie immédiatement. L'acide azotique du commerce lui communique une couleur jaune foncée, mais ne l'enflamme pas. Le potassium la résinifie sans donner lieu au moindre dégagement d'hydrogène. L'hydrate de potassium résinifie immédiatement l'essence de *thuya* en partie, tandis qu'une autre portion distille inaltérée. Une série de distillations avec la potasse de la partie qui a distillé diminue la quantité de celle-ci, mais n'en modifie pas sensiblement les caractères. Après cinq distillations, le produit distillé contient 78,87 pour 100 de carbone, 10,98 d'hydrogène et 10,15 d'oxygène. Le résidu noir de ces diverses distillations abandonné à l'eau un savon de résine qui se dissout dans l'eau pure, tandis que le carvacrol reste dans la liqueur alcaline.

THUYITE s. m. (tui-i-te — rad. *thuya*). Bot. Genre de végétaux conifères fossiles, analogue aux thuyas.

THUYON s. m. (tui-ion — du gr. *thua*, arbre odoriférant). Bot. Nom donné anciennement à un arbre résineux : *On a cru jusqu'ici que le THUYON pouvait être une espèce de genévrier*. (Th. de Berneaud.)

THUYOXYLE s. m. (tui-ïo-ksi le). Bot. V. THUYOXYLON.

THUYOXYLON s. m. (tui-ïo-ksi-lon — de *thuya*, et du gr. *xulon*, bois). Bot. Genre de végétaux fossiles, voisin des thuyas. « On dit aussi THUYOXYLUM. »

THWAITÉSIE s. f. (twaï-té-zi — de *Thwaites*, botan. angl.). Bot. Genre d'algues, de la tribu des zygnées dont l'espèce type croît dans les eaux dormantes de l'Algérie.

THY (Nicolas-Christiern de), officier et chimiste français. V. MILLY.

THYADE s. f. (ti-ia-de — gr. *thuas*, de *thud*, je suis en délire). Antiq. gr. Nom donné aux Athéniennes vouées au service de Bacchus.

— *Encycl.* V. THYAS.

THYAMIS s. m. (ti-a-miss — du gr. *thudna*, parfum). Entom. Syn. de LONGITARSUS et THINODACTYLE.

THYANA s. m. (ti-a-na). Bot. Syn. de THOUINIA, genre de sapindacées.

THYASS s. m. (ti-ass — du gr. *thuas*, parfum). Arachn. Genre d'araignées, de l'ordre des acariens.

THYAS ou **THYIAS**, une des premières prêtresses de Bacchus, dans la mythologie grecque. On la donnait comme fille de Castalios et d'une mère inconnue. Nourrie par son père dans le culte de Dionysos (Bacchus), c'est-à-dire adonnée au vin, elle s'attacha aux prêtres de ce dieu et fut l'institutrice des orgies célébrées par les bacchantes. C'est à elle qu'on attribuait la fondation à Athènes de la congrégation des thyades, ainsi appelées de son nom. Ce nom, formé du mot grec *thuo* (*astuo*, *bacchor*), être en fureur, exprime les effets du vin tel qu'on le fabriquait d'abord en Grèce, condensé et réduit, au moyen de la cuisson, à la consistance d'un sirop, et les perturbations que les femmes surtout en éprou-

vaient quand elles en avaient bu avec excès, ce qui devint un usage, et un usage dont on se faisait honneur. Au temps du poète Alcman, il n'y avait encore dans toute la Laconie qu'un seul canton peu étendu où l'on connût l'art de faire des vins, qu'on nommait *apyres*, parce qu'ils n'avaient pas été condensés au moyen du feu. Mais, même les vins *apyres*, qui devinrent depuis d'un usage général en Grèce, étaient, comme ils le sont encore, très-forts et très-propres à jeter dans l'ivresse pour peu qu'on en fit abus. Tout cela se rattache au culte de Bacchus. Athénée exagère sans doute lors qu'il peint, dans les *Dipsosophes* (l. X, c. xiii), les femmes grecques plongées dans une espèce d'ivresse continuelle; mais il est certain qu'elles éprouvaient de grandes perturbations, en faisant un usage immodéré des vins violents de la Grèce, et que, pour un certain nombre d'entre elles, cet usage devint une véritable affaire de religion. C'était rendre hommage à Bacchus que de beaucoup boire. Les débauches des bacchantes, des thyades et des ménades n'avaient rien qui scandalisât; c'était une manière d'honorer le dieu. De là la confrérie des thyades de l'Attique, des ménades de l'Arcadie, les dionysiates de Delphes et de Thrace, toutes bacchantes qui se rendaient furieuses, pour ainsi dire, par dévotion, en certains temps déterminés de l'année, pour fêter Bacchus.

Lorsque les bacchantes grecques avaient vidé plusieurs amphores de vin, en buvant selon une méthode particulière qu'on nommait *amystis*, laquelle consistait à boire à longs traits sans reprendre haleine, il leur était non-seulement permis, mais prescrit par leur institution, de manifester leur trouble et leur fureur bachique par des danses, par des chants et des cris, et de se repandre par troupes bruyantes et échevelées dans les campagnes. Ainsi faisaient les thyades d'Attiques, depuis les extrémités de l'Attique jusqu'au sommet du Parnasse, et les ménades de la Laconie, depuis la vallée de Lacédémone jusque sur les hauteurs du Taygète. Le mouvement rapide de leurs danses, animées par le bruit des cymbales et d'autres instruments, faisait succéder la frénésie à l'ivresse, au point que quelques savants ont cru y voir tous les caractères de la nymphomanie. Il est certain que par l'ivresse du vin les scènes de débauche devaient souvent se produire; mais la nymphomanie est une maladie, et les accès de ce mal ne pouvaient être assujettis à des retours périodiques et déterminés comme les Bacchantes, qui étaient des fêtes indiquées par le calendrier, de telle sorte qu'on savait d'avance en quel jour de l'année les thyades de la Grèce seraient ivres, et en quel jour elles seraient furieuses.

Tout cela s'appelait un culte religieux, et les législateurs qui auraient osé toucher à une institution si sacrée se seraient d'abord vus en butte à la colère d'un dieu terrible en ses vengeances, comme l'attestent le sort de Lycurgue de Thrace, et le sort plus funeste encore de Penthée. Et c'est ainsi que la religion venait en aide directement au libertinage, et indirectement au meurtre, par une ivresse fanatique. Euripide lui-même dit prendre de grandes précautions dans sa tragédie des *Bacchantes*, de peur d'être accusé d'athéisme; il jette à peine un blâme discret sur la nature et la licence de ce culte, qui lui semble un peu androgyne, où il était facile, dit-il, de construire autel sur autel et d'adorer une déesse en honorant un dieu (Eurip., *Bacch.*, IV, 224).

Thyas, d'où sont sorties les thyades, les furieuses Bacchantes, peut être considérée comme une missionnaire du culte dionysiaque. On la donne aussi comme amante d'Apollon, parce que le vin inspire des idées poétiques, et mère de Delphos, héros éponyme de Delphes, parce que Delphes joignait le culte de Bacchus à celui d'Apollon.

THYASIRE s. f. (ti-a-zi-re). Moll. Genre de mollusques, formé aux dépens des amphidesmes.

THYATHYRE s. f. (ti-a-ti-re). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, de la tribu des hadénides, comprenant deux espèces, qui habitent la France.

THYATIRA, ancienne ville du N. de la Lydie, sur le Lycus, entre Sardes et Pergame, fondée par Séleucus Nicator. Ses habitants fabriquaient de belles étoffes de pourpre.

THYELLINE s. f. (ti-èl-li-ne — dimin. du gr. *thuellia*, tempête). Ichthyol. Genre de poissons, du groupe des squales, et très-voisin des roussettes, dont l'espèce type est fossile du terrain crétacé.

THYESTE, fils de Pélopes et d'Hippodamie. Il était frère d'Atrée, dont il séduisit l'épouse Europe. Plusieurs enfants naquirent de ce commerce adultère, et Atrée, pour se venger, les fit massacrer secrètement et fit servir leurs membres dans un festin à Thyeste, leur véritable père. Transporté de rage, Thyeste poussa Egisthe, fils qu'il avait eu d'un commerce incestueux, à donner la mort à Atrée, pendant que celui-ci faisait un sacrifice. Après ce meurtre, Thyeste monta sur le trône d'Argos; mais il fut bientôt renversé par ses neveux Agamemnon et Ménélas, et se sauva alors dans l'île de Cythère.

Thyeste, tragédie de Sénèque. Le sujet de

cette pièce est ce malheur si célèbre dans l'antiquité, celui de Thyeste dévorant ses propres enfants.

On trouve dans cette pièce de beaux sentiments, exprimés dans de beaux vers, des scènes ou des parties de scène vraiment dramatiques, quelques traits sublimes; mais on regrette que le mauvais goût de Sénèque lui ait fait oublier l'avertissement sensé d'Horace : « qu'Atrée ne fasse pas dévorer sur la scène les entrailles encore fumantes de ses enfants. » Aucune pièce ne montre peut-être plus clairement que *Thyeste* combien il est facile de reconnaître Sénèque le philosophe dans Sénèque le tragique. Nous citerons, comme preuve à l'appui, le chœur qui termine le second acte, chœur où le poète se met complètement à son aise, et oublie le sujet, l'action, les personnages, pour donner aux souverains une leçon de haute morale : « Enfin cette noble maison, cette race de l'antique Inachus, a pacifié des haines qui divisaient des frères ! Quelle fureur vous pousse à verser tour à tour le sang l'un de l'autre, à vous disputer le sceptre par des forfaits ? Vous ignorez, hommes avides de dominer d'en haut, où réside la royauté. Ce qui fait un roi, ce ne sont pas les richesses, ni la couleur d'un vêtement de Tyr, ni le diadème qui pare son front, ni des portes resplendissantes d'or. Celui-là est roi qui s'est dégagé de toutes les craintes, de toutes les misères d'un cœur coupable; celui qui ne trouble point l'ambition insensée, ni la faveur toujours inconstante d'un peuple passionné, celui qui méprise tout ce que l'Occident arrache de ses mines, tout l'or que roule le Tage dans son lit éclatant, toutes les moissons que la Libye bat sur l'aire brûlante; celui que n'ébranlerait pas la foudre qui tombe en sillonnant obliquement la nue, ni l'Eurus bouleversant la mer, ni la tempête terrible gonflant les flots courroucés de l'Adriatique; celui qui résiste à la lance du soldat et à la pointe menaçante du glaive; celui qui, placé dans une région sereine, voit sous ses pieds toutes choses, court avec joie au-devant du trépas et ne se plaint pas de mourir. En vain se conjureraient contre lui les rois qui possèdent au loin les bords de la mer Rouge, de cette mer empoisonnée par le reflet brillant des pierres précieuses, ou ceux qui ouvrent aux Sarmates belliqueux les montagnes cuspides. En vain lutteraient contre lui les peuples qui foulent d'un pied intrépide les glaces du Danube. L'âme d'un homme de bien possède la royauté. Le sage n'a nul besoin de coursiers, nul besoin d'armes, ni de ces traits sans vigueur que le Parthe, dans sa fuite simulée, fait pleuvoir de loin sur son ennemi; il n'a nul besoin de renverser des villes à l'aide de ces machines qui lancent au loin des rochers. Est roi celui qui ne craint rien; est roi celui qui ne désire rien. Cette royauté, chacun se la donne. Qu'un autre à son gré se tienne debout au faite périlleux de la puissance et de la faveur; pour moi, qu'un doux repos comble mes vœux; que je goûte, dans une condition obscure, un calme loisir; que ma vie s'écoule en silence, inconnue de tous les citoyens. Ainsi, après que mes jours auront passé sans bruit, je mourrai vieillard, confondu avec le vulgaire. La mort tombe pesante sur celui qui, trop connu de tous, meurt inconnu à lui-même. »

N'est-ce pas là le commentaire poétique d'une *Lettre à Lucilius* ?

THYION, nom d'un lieu particulièrement consacré à Bacchus, à huit stades de la ville d'Elis, et où se célébrait en son honneur la fête nommée *Thyia*. Il y avait dans tous ces noms de *Thyia*, thyades, *Thyion*, spécialement affectés au culte dionysiaque, une idée de délire, de joie sans doute, mais aussi de fureur, effet naturel du vin sur des hommes et des femmes qui en buvaient avec excès, en quelque sorte par dévotion. Bacchus avait à Elis, entre la place publique et le Menium, un temple orné de sa statue, ouvrage de Praxitèle. C'était un des dieux pour qui les Eléens avaient le plus de vénération. Au Thyion, on lui faisait faire un petit miracle, le jour où se célébrait la fête nommée *Thyia*. Les prêtres, au rapport de Pausanias, y portaient trois chaudières qu'ils déposaient vides dans l'édifice sacré, en présence des habitants et même des étrangers, s'il s'en trouvait quelqu'un dans le pays. Les prêtres apposaient leur sceau sur les portes, ainsi que toutes les autres personnes qui voulaient faire de même. Le lendemain, chacun pouvait aller reconnaître son sceau et le trouvait intact; on entrerait ensuite dans le temple et on trouvait les trois chaudières pleines de vin. « Plusieurs Eléens très-dignes de foi, et même des étrangers, dit Pausanias, m'ont assuré en avoir été témoins. Pour moi, je ne me suis pas trouvé sur les lieux dans le temps de cette fête. Les habitants d'Andros disent aussi que tous les ans, aux fêtes de Bacchus, le vin coule spontanément de son temple. Il faut en croire les Grecs sur ce point, et, par la même raison, croire aussi ce que les Éthiopiens qui sont au-dessus de Syène débâtent au sujet de leur table du Soleil. »

Pour un dieu, il faut convenir que les miracles que Bacchus faisait au Thyion de l'Élide et dans son temple d'Andros n'avaient rien de trop extraordinaire. La liquéfaction du sang de saint Janvier, à Naples, semblerait exiger des procédés plus compliqués, et la

merveilleuse bouteille inépuisable de Robert Houdin dépasse tout cela de beaucoup.

THYLACANTHE s. m. (ti-la-kan-te — du gr. *thulaz*, sac, anthos, fleur). Bot. Genre d'arbres et d'arbrisseaux, de la famille des légumineuses, tribu des césalpiniées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent au Brésil.

THYLACHIE s. m. (ti-la-chi — du gr. *thulaz*, sac, enveloppe). Bot. Genre d'arbres et d'arbrisseaux, de la famille des capparidées, tribu des caprariées, comprenant sept espèces, qui habitent le sud-est de l'Afrique et les îles voisines.

THYLACINE s. m. (ti-la-si-ne — du gr. *thulaz*, sac, bourse). Mamm. Genre de mammifères marsupiaux carnassiers, dont l'espèce type habite l'Australie : *On a trouvé dans les plâtrières des environs de Paris les débris d'un THYLACINE fossile.* (E. Desmarest.)

— **Encycl.** Les *thylacines* ont pour caractères principaux : une tête conique, très-pointue; les oreilles médiocres, velues; la gueule très-fendue; huit dents incisives à la mâchoire supérieure, six à l'inférieure, rangées en demi-cercle et séparées au milieu par un espace vide, toutes égales, sauf l'externe de chaque côté, qui est plus forte; deux canines à chaque mâchoire, grandes, fortes, larges, courbées et pointues; sept molaires de chaque côté, à chaque mâchoire, les trois dernières hérissées de trois tubercules obtus et à bord externe saillant et tranchant, comme dans les carnassiers des chiens et des chats; la queue longue, comprimée, non prenante, velue sur les côtés; point de poche abdominale chez les femelles; cinq doigts aux pieds de devant, quatre à ceux de derrière, tous armés d'ongles forts, robustes, à peu près droits et propres à fouir. Ce genre, qui a beaucoup d'affinités avec les *dasypus*, les *phascogales* et les *peramèles*, ne comprend qu'une seule espèce vivante. Le *thylacine de Harris*, appelé par les anciens *dasypus cynocephale*, est de la taille d'un jeune loup, mais beaucoup plus bas sur pattes; il a la tête très-large, les oreilles larges à la base et arrondies au sommet, les yeux à peu près de face, le museau long et comme étranglé sur les côtés, la queue plus courte que le corps et terminée en lame comprimée, arrondie et obtuse; son pelage, lisse, court, rude, complètement dépourvu de poils laineux, est d'un gris brun jaunâtre en dessus, zébré de seize bandes noires transversales sur la croupe, et d'un blanc grisâtre en dessous. Cet animal, le plus grand carnassier du continent austral, habite la Nouvelle-Hollande et la terre de Van-Diemen; il vit dans les rochers qui bordent la mer et se retire dans les cavernes et les anfractuosités des escarpements; il se nourrit de petits mammifères, de crustacés, etc. Une autre espèce a été trouvée à l'état fossile dans les plâtrières de Paris.

THYLACIS s. m. (ti-la-siss — du gr. *thulaz*, bourse). Mamm. Syn. de *PÉRAMÈLE*, genre de mammifères marsupiaux.

THYLACITE s. m. (ti-la-si-te — du gr. *thulaz*, sac). Entom. Genre d'insectes coleoptères tétramères, de la famille des charançons, tribu des brachydérideres, comprenant une quinzaine d'espèces qui presque toutes habitent l'Europe australe.

THYLACOSPERME s. m. (ti-la-ko-spèr-me — du gr. *thulaz*, sac; *sperma*, graine). Bot. Genre de plantes, de la famille des caryophyllées, tribu des alsiniées, dont l'espèce type croît au Népal.

THYLACOTHÉMIUM s. m. (ti-la-ko-té-ri-um — du gr. *thulaz*, sac; *thérion*, animal). Mamm. Genre de mammifères marsupiaux fossiles.

THYLODRIAS s. m. (ti-lo-dri-ass). Entom. Genre d'insectes coleoptères pentamères, de la famille des malacodermes, tribu des lamproyrides, dont l'espèce type vit en Circassie.

THYM s. m. (latin — latin *thymus*, mot dérivé du grec *thumos*; de *thud*, parfumer, proprement agiter la fumée de l'encens; du radical *thu*, qui est aussi dans *thuma*, *thuos*, encens). Bot. Genre d'arbrisseaux et de sous-arbrisseaux, de la famille des labiées, tribu des saturées, comprenant environ cinquante espèces, répandues dans les régions tempérées de l'ancien continent : *Par la distillation, on obtient un esprit de thym dont l'odeur est fort agréable.* (Th. de Berneaud.) *La culture du thym est des plus faciles.* (V. de Bonmare.) *Le thym commun se trouve dans les parties méridionales de l'Europe.* (Bosc.)

Je vois fuir aussitôt toute la nation
Des lapins qui, sur la bruyère,
L'ont éveillé, l'oreille au guet,
S'égayant et de thym parfumaient leur banquet.

LA FONTAINE.

Thym bêtard, Nom vulgaire du serpolet. Thym blanc, Nom vulgaire de la germandrée de montagne. Thym de Crète, Nom vulgaire de la sarriette. Thym de savane, Nom vulgaire du ténéré de montagne. Thym sauvage, Nom vulgaire du serpolet.

— **Encycl.** Le genre *thym* renferme des sous-arbrisseaux, à tige ligneuse ou sous-ligneuse, portant des feuilles opposées, petites, entières, veinées; les fleurs, blanches, rosées ou purpurines, groupées en glomérus

les pauciflores, tantôt écartés, tantôt rapprochés en tête ou comme en épi, présentent un calice ovoïde urcéolé, à deux lèvres, la supérieure étalée, tridentée, l'inférieure bifide, ciliée, à gorge velue à l'intérieur; une corolle également à deux lèvres, la supérieure droite, presque plane, échancrée, l'inférieure étalée, à trois lobes; quatre étamines presque égales ou didymes, dressées, distantes; un ovaire libre, surmonté d'un style bifide au sommet; le fruit se compose de quatre akènes lisses, ovoïdes arrondis. Ce genre comprend un grand nombre d'espèces, presque toutes propres aux régions méridionales, mais dont plusieurs peuvent être cultivées en pleine terre sous le climat de Paris.

Le *thym commun* est un sous-arbrisseau qui atteint tout au plus 0m,25 de hauteur; ses racines sont ligneuses, dures, ramifiées, tortueuses; ses tiges, ligneuses à la base, herbacées au sommet, à quatre angles à peine marqués, rameuses, diffusées, portent des feuilles opposées, sessiles, très-petites, blanchâtres en dessous; ses fleurs roses, rarement blanchâtres, sont réunies en petits bouquets axillaires, dont l'ensemble constitue des grappes terminales flexibles. Il est très-répandu dans les régions méridionales de l'Europe et croît dans les localités montagneuses, sèches, rocailleuses, exposées au soleil. On ne le cultive guère qu'en bordure, dans les jardins maraîchers. Il lui faut, surtout dans le Nord, une exposition méridionale, une terre légère et chaude. On le propage de graines, semées à l'exposition du levant, quand les gelées ne sont plus à craindre, et plus souvent par la division des touffes, opérée vers la fin de l'hiver. On a soin de tondre les bordures après la floraison et de les renouveler, en les changeant de place, tous les trois à cinq ans.

On emploie, en médecine et en économie domestique, les feuilles et les sommets fleuris de cette plante; on doit les récolter à l'époque de la pleine floraison, c'est-à-dire depuis le mois de mai jusqu'en août, du moins quand on veut les faire sécher pour les conserver; mais on peut, au besoin, en tirer parti toute l'année, car les feuilles sont persistantes. On lie les rameaux en petits paquets et on en fait des sortes de guirlandes, que l'on suspend au séchoir ou à l'air libre; ils perdent très-peu de leurs propriétés par la dessiccation. Le *thym* a une odeur aromatique, forte, pénétrante, mais agréable; sa saveur est amère, chaude, un peu piquante, même dans les fleurs, et aromatique. Il renferme un principe amer, un peu astringent, forme de tanin et d'une matière extractive, et un autre principe aromatique, dû à la présence d'une huile essentielle. Celle-ci s'obtient en distillant les plantes fraîches au contact de l'eau; agitée avec une dissolution concentrée de potasse, elle se sépare en deux corps : le *thymène*, liquide, incolore, formant avec l'acide chlorhydrique un camphre artificiel, et le *thymol*, cristallin, soluble dans l'alcool et l'éther, peu soluble dans l'eau; tous les deux possèdent une odeur de *thym* très-agréable. Le *thym* a des propriétés excitantes qui le font employer dans les cas où l'on veut stimuler l'organisme; il occupe la première place parmi les aromatiques et les stimulants persistants; on ne s'explique pas qu'ayant une action semblable à celle du serpolet, mais plus énergique, il soit moins souvent employé que celui-ci. On l'a surtout recommandé comme stomacique dans les affections de l'estomac accompagnées de débilité; on l'administre, en infusion légère, contre l'atonie du tube digestif, les flatulosités, les catarrhes chroniques, les affections asthéniques, qui sont causées par un défaut d'énergie des organes, telles que l'aménorrhée, la leucorrhée, etc. On donne aussi sa poudre et son huile essentielle. A l'extérieur, on s'emploie avec succès le *thym* en fumigations contre le lumbago; les lotions faites avec son infusion additionnée de vinaigre contre la gale, l'infusion aqueuse ou vineuse pour le pansement des ulcères atoniques et dans les engorgements indolents, l'huile essentielle sur les dents cariées. Le *thym* entre aussi dans les espèces aromatiques qu'on applique à l'extérieur en cataplasme ou en décoction; il agit alors comme résolutive; enfin, on en prépare des bains qui produisent de bons effets dans la goutte atonique, le lymphatisme et les rhumatismes chroniques. La médecine homéopathique emploie quelquefois le *thym* comme excitant général; on en prépare une teinture mère.

Cette plante est employée dans la parfumerie; mais c'est surtout dans l'art culinaire qu'on en tire parti comme assaisonnement. Le *thym* est broyé par les lièvres et les lapins, et ses fleurs sont recherchées par les abeilles. A ce genre appartient aussi le serpolet. V. ce mot.

THYMALE s. m. (ti-ma-le — lat. *thymalus*, gr. *thymallos*, même sens). Ichtyol. Nom scientifique des ombres. On écrit aussi **THY-MALLE**.

— Entom. Genre d'insectes lépidoptères diurnes, formé aux dépens des papillons. Syn. de *PELTIS*, genre d'insectes coleoptères : *La seule espèce que l'on ait découverte en France est le THYMALE bordé.* (H. Lucas.)

— **Encycl.** Entom. Les *thymales* sont des coleoptères caractérisés par un corps tantôt plus ou moins ovalaire et déprimé, tantôt

presque hémisphérique; des antennes terminées en une masse de trois articles; la bouche découverte en dessous; les palpes plus grosses à leur extrémité; les tarses à premier article court, les trois suivants étant allongés, entiers, égaux et simplement velus en dessous. Ces insectes ont beaucoup de rapports avec les nictitules. On les trouve sous les écorces des arbres, dans les champignons qui croissent sur leur tronc, dans les bois pourris, etc. Leurs mœurs et leurs métamorphoses sont peu connues. Ce genre ne renferme qu'un petit nombre d'espèces, qui habitent le centre et le nord de l'Europe. Le *thymale bordé* est long de 0m,01, d'un brun bronzé assez brillant, avec les élytres bordés de brun rougeâtre.

THYMALE s. m. Ichtyol. V. **THYMALE**.

THYMBRA s. m. (tain-bra — du gr. *thum-bra*, plante aromatique; de *thud*, je parfume). Bot. Genre de plantes, de la famille des labiées, tribu des mélistinées, dont l'espèce type croît en Orient.

— **Encycl.** Le genre *thymbra* renferme des sous-arbrisseaux, à feuilles opposées, linéaires lancéolées, ponctuées, persistantes; les fleurs, généralement pourprées, accompagnées de grandes bractées, sont groupées en faux verticilles, dont l'ensemble constitue quelquefois une sorte d'épi terminal; elles présentent un calice un peu comprimé sur les côtes; une corolle à tube presque cylindrique, à limbe bilabé; quatre étamines didymes; un ovaire quadrilobé. Ces végétaux se rapprochent des mélisses par leurs caractères; mais ils ont beaucoup plus d'analogie avec les thymus par leur port et surtout par leurs propriétés actives; néanmoins, ils sont très-peu employés. Ce genre comprend un petit nombre d'espèces, qui croissent surtout dans les endroits secs et pierreux des régions méridionales; elles sont très-aromatiques. On distingue, entre autres, le *thymbra en épi* et le *thymbra verticille*.

THYMBRE s. f. (tain-bre). Bot. Syn. de **THYMBRA**.

THYMBRÉE, ancienne ville de la Troade. Elle possédait un temple d'Apollon, dans lequel Pâris tua Achille.

THYMBRÉE, anciennement *Thymbrium*, lieu de Phrygie, au S.-E. d'Ipsus. Ce fut là que Cyrus remporta sur Crésus une victoire célèbre dont nous allons parler.

Thymbrée (BATAILLE DE), gagnée par Cyrus, roi de Perse, sur Crésus, roi de Lydie, l'an 546 av. J.-C. C'est la première grande expédition militaire dont les auteurs anciens nous aient transmis les détails. Crésus venait de conquérir presque toute l'Asie Mineure, lorsqu'il se heurta contre un autre conquérant qui devait arrêter le cours de ses exploits. Sur la foi d'un oracle équivoque, affirmant que, « si Crésus passait l'Haly, il ruinerait un grand empire », il franchit le fleuve et ruina, en effet, un grand empire; mais c'était le sien. Autant en arriva plus tard à Pyrrhus. L'armée de Crésus s'élevait, dit-on, à 420,000 hommes, tant d'infanterie que de cavalerie. Il la rangea sur une seule ligne de trente hommes de profondeur, espérant envelopper l'ennemi au moyen de cet immense développement de front; il plaça l'infanterie au centre et la cavalerie sur ses deux ailes. Cette infanterie puisait sa principale force dans les troupes égyptiennes, formant douze corps séparés, de 10,000 hommes chacun, ordre de bataille qui venait de leur pays. L'infanterie et la cavalerie de Crésus ne s'élevaient qu'à 200,000 hommes environ; mais elles avaient un homme de génie pour les commander. De plus, Cyrus flanka son front et ses ailes de trois cents chariots de guerre armés de faux, dont chacun était conduit par quatre chevaux bardés de l'épave du trait. Sur les derrières de l'armée, il rangea d'autres chars beaucoup plus grands portant des tours roulantes, dont chacune renfermait vingt archers et qui formaient comme des redoutes mobiles à l'abri desquelles ses troupes pourraient se rallier, en cas d'échec. Chaque tour était traînée par seize bœufs attelés de front; enfin, derrière cet attirail formidable pour le temps, venaient 2,000 hommes d'infanterie, 2,000 chevaux et un assez grand nombre de chameaux, sur chacun desquels se tenaient deux archers arabes. Cyrus devina facilement que l'intention de son adversaire était de l'envelopper; pour parer à ces dispositions, il étendit lui-même son front, auquel il ne donna que douze hommes de profondeur, de manière que chaque extrémité de sa ligne n'était débordée que d'un quart de lieue environ par celle des Lydiens.

Avant d'engager l'action, Cyrus, en capitaine habile, pourvut aux besoins moraux et physiques de ses soldats. Il leur fit servir un repas copieux, puis offrit des sacrifices aux dieux de la Perse. Ayant entendu en ce moment un coup de tonnerre sur sa droite : « Nous te suivons, souverain Jupiter! s'écria-t-il d'un air de confiance; mes amis, courons à une victoire assurée; les dieux sont pour nous. » Il se mit alors en mouvement. Quand les deux armées furent en présence, le centre des Lydiens fit halte, tandis que les deux ailes continuaient à s'avancer en formant, à droite et à gauche, un vaste demi-cercle pour enfermer les troupes de Cyrus

comme dans un étai. Cette manœuvre effraya d'abord les Perses; mais Cyrus, parcourant les rangs, les eut bientôt rassurés par ses paroles, son air de confiance et sa gaieté. Il donna alors le signal et, pour encourager lui-même ses soldats par son exemple, il se mit à la tête d'un corps de cavalerie soutenu par des troupes d'infanterie, fondit sur les Lydiens, qu'il prit en flanc, et les jeta dans un désordre complet. En même temps, les chariots de guerre, lancés impétueusement contre leurs bataillons, achevèrent la déroute. Pendant ce temps-là, les troupes de l'aile gauche assaillaient de leur côté les Lydiens, entraînant avec eux les chameaux, suivant l'ordre qu'ils en avaient reçu de Cyrus. A l'aspect de ces animaux, dont les chevaux ne pouvaient supporter l'odeur, la confusion se mit dans la cavalerie lydienne, qui fut aussitôt culbutée et dispersée. Abradate, qui commandait les chariots de guerre placés sur le front de l'armée, s'élança alors sur les ennemis et y sema d'affreux ravages. Enivré de ce succès, il se tourna contre les Egyptiens, qui se tenaient vaillamment à leur poste, espérant en avoir aussi bon marché. Mais ces soldats d'élite, se tenant serrés les uns contre les autres et se couvrant de leurs boucliers, reçurent le choc sans s'émouvoir. Dans la mêlée, le char d'Abradate fut renversé et lui-même fut tué aussitôt. A cette vue, les Egyptiens, poussant des clameurs de joie, se précipitèrent à leur tour sur l'infanterie des Perses, la font plier et la rejettent jusque sous ses tours. Mais alors la scène change : les Egyptiens sont accueillis par une grêle de traits et de javalots, tandis que Cyrus accourt à toute bride, prend les Egyptiens par derrière et ébranle leurs masses profondes. Au fur de la mêlée, son cheval est tué sous lui; il tombe, mais ses soldats se ruent autour de lui, lui font un rempart de leurs corps et l'arrachent au danger. Cependant, les Egyptiens ne pouvaient résister plus longtemps aux efforts de toute une armée victorieuse, et ils allaient infailliblement succomber, lorsque Cyrus, admirant le courage de ces vaillants soldats et ne pouvant se résigner à les voir massacrer par ses troupes déjà enivrées de sang ennemi, leur fit proposer des conditions honorables s'ils consentaient à se rendre. Les Egyptiens, qui se voyaient hors d'état d'être secourus et désespéraient de ressaisir la victoire, acceptèrent avec empressement des conditions généreuses qui n'entraînaient point leur honneur, et leur soumission mit fin à la bataille. Quant à Crésus, il s'était retiré précipitamment à Sardes, sa capitale, où il s'enferma avec les débris de son armée. Mais, dès le lendemain, le vainqueur alla l'y assiéger; il pénétra dans cette ville presque sans résistance. C'est dans cette circonstance que le fils de Crésus, qui était muet, voyant un soldat prêt à fendre la tête de son père d'un coup de sabre, éprouva un tel sentiment de frayeur filiale que les liens de sa langue se rompirent et qu'il s'écria : « Soldat, ne tue pas Crésus ! » Ce trait singulier est rapporté par Hérodote. Crésus tomba ainsi entre les mains de Cyrus, qui l'épargna; mais l'oracle n'en avait pas moins raison : Crésus avait détruit un grand empire.

THYMBRIS, rivière de l'ancienne Phrygie, qui se jeta dans le Sangarius. Elle porte aujourd'hui le nom de *Piasek*.

THYMÈDE s. t. (ti-mé-i-de). Chim. Nom donne par Lallemand à la timoquinhydrone.

— **Encycl.** V. **THYMOL**.

THYMÉLÉ s. m. (ti-mé-lé — grec *thumelé*, proprement le lieu où l'on sacrifie; de *thuein*, sacrifier). Antig. gr. Antel. Le Temple. Il Palais des pythies, à Athènes. Il Espèce d'estraque qui se trouvait au devant et au milieu du proscenium des théâtres grecs, et où se plaçaient les musiciens pour guider les évolutions des chœurs, qui se faisaient dans l'orchestre.

— **Encycl.** Comme le chœur fut, chez les Grecs le premier élément d'où sortit le drame, l'orchestre fut originellement la plus importante partie de leur théâtre. On sait que cet orchestre, avec la scène qui en était un segment, formait un cercle parfait. Au centre de ce cercle s'élevait une sorte d'autel, éloigné des spectateurs d'un rayon de cercle, et par conséquent plus rapproché de la scène : c'était le *thymélé*, primitivement autel de Bacchus. Le chœur se plaçait généralement dans l'espace compris entre la scène et le *thymélé*. Une espèce de plate-forme faisait la base du *thymélé*. Le chef du chœur se tenait quelquefois sur cette plate-forme. Le joueur de flûte et le moniteur (*hypobolatus*) s'y tenaient aussi, mais faisant face à la scène, de manière à n'être pas vus des spectateurs, auxquels ils tournaient le dos. Le *thymélé* était de forme carrée et entouré de gradins. Il servait, suivant les pièces qui étaient jouées, à représenter un autel, un tombeau, un monument expiatoire, etc.

Dans les théâtres construits par les Romains, l'orchestre ne forma plus un cercle, mais seulement un demi-cercle, dont la ligne bornant la scène fut le diamètre. Cet orchestre n'eut point de *thymélé* et fut destiné à recevoir les sièges des sénateurs et d'autres personnages de distinction, comme les ambassadeurs des nations étrangères. C'est ce qu'on appela le premier ordre des sièges.

THYMÉLÉ, ÉE adj. (ti-mé-lé — rad. *thyméle*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte à la thyméle.

— s. f. pl. Famille de plantes dicotylédones, syn. de DAPHNOIDÉES, et ayant pour type le genre thyméle ou daphné. Il Groupe de plantes dicotylédones, comprenant les thymélées proprement dites et les familles voisines.

— Encycl. La famille des thymélées renferme des arbrisseaux et des plantes herbacées, à feuilles alternes ou opposées, simples, entières, dépourvues de stipules. Les fleurs, quelquefois inclinées par avortement, sont axillaires ou terminales, solitaires ou groupées en faisceaux, en épis ou en capitules quelquefois munis d'un involucre. Elles sont dépourvues de corolle et présentent un calice coloré, tubuleux, caduc ou persistant, parfois se désarticulant à sa base, à limbe divisé en quatre ou cinq lobes imbriqués, à gorge net ou munie d'écaillés pétaloïdes; des étamines ordinairement en nombre égal et alternant avec les lobes du calice, quelquefois en nombre double, d'autres fois réduites à deux, à filets libres, périgynes, souvent très-courts, à anthères introrsées; un ovaire libre, en général à une seule loge uniovulée, surmonté d'un style presque terminal ou un peu latéral. Le fruit est une baie ou une capsule, renfermant ordinairement une seule graine à test mince, à embryon dépourvu d'albumen et muni de cotylédons charnus.

Cette famille, qui a des affinités avec les élagnées et les protéacées, comprend les genres suivants : dirca, daphné, daphnopsis, schœnobolus, dals, lachnée, passerine, diarthron, drapée, pimélée, struthiole, gnidie, thyméline, wickstroemia et ligette. Les thymélées habitent les régions chaudes ou tempérées du globe, surtout dans l'hémisphère austral. Plusieurs renferment un principe acre, qui leur communique d'énergiques propriétés éméétiques, purgatives et vésicantes. D'autres ont une écorce tenace, susceptible de quelques applications industrielles.

THYMÉLACÉ, ÉE adj. (ti-mé-lé-a-sé). Bot. Syn. de THYMÉLÉ, ÉE.

THYMÉLÉE s. f. (ti-mé-lé — gr. *thumelata*; de *thumos*, thym, et de *elaton*, huile). Bot. Syn. de DAPHNÉ, genre type de la famille des thymélées : *Le bois de la racine de THYMÉLÉE colore en jaune.* (V. de Boiss.)

— Encycl. Le nom de *thymélée*, employé souvent comme synonyme de *daphné*, s'applique plus spécialement à l'une des espèces de ce genre. C'est un petit arbrisseau, à tiges courtes, divisées en rameaux nombreux, effilés, longs de 0m,35, portant des feuilles lancéolées, d'un vert glauque, très-rapprochées. Ses fleurs, d'un blanc jaunâtre, quelquefois diotiques, sont solitaires à l'aisselle des feuilles inférieures et groupées en petit nombre dans celle des feuilles supérieures, de manière à constituer une sorte d'épi feuillé. Le fruit, par son enveloppe sèche et membraneuse, se rapproche de ceux des passerines. Cet arbrisseau croît dans les plaines ou sur les collines des régions méridionales de l'Europe. Ses fleurs, qui paraissent en avril, sont peu brillantes; néanmoins la plante n'est pas dépourvue d'agrément.

THYMÉLICHIEN s. m. (ti-mé-li-si-ain — gr. *thumelikos*; de *thumelée*, thyméle). Antiq. gr. Celui qui occupait le thymélée dans les théâtres grecs.

— Procès. anc. Pied de vers composé d'une longue, de trois brèves et d'une longue.

THYMÉLINE s. f. (ti-mé-li-ne — dimin. de *thyméle*). Bot. Genre de plantes, de la famille des thymélées, comprenant plusieurs arbrisseaux, qui croissent au Cap de Bonne-Espérance.

THYMÉTÈS, roi d'Athènes. Il était fils d'Oxythas et fut le dernier descendant de Thésée qui régna en Attique. Il perdit le trône pour avoir refusé de se battre en combat singulier contre le roi de Béotie Xanthus. — Un poète grec du même nom, contemporain d'Orphée, composa des hymnes en l'honneur de Bacchus.

THYMIAMATE s. m. (ti-mi-a-ma-te — gr. *thumiana*; de *thumiad*, je brûle des parfums). Antiq. gr. Offrande d'encens.

THYMIATECHNIE s. f. (ti-mi-a-tè-kni — du gr. *thumiana*, parfum; *technè*, art). Art de composer des parfums.

— Méd. *Thymiatechnie médicale*. Emploi, application méthodique des fumigations aromatiques.

THYMIATÉRION s. m. (ti-mi-a-tè-ri-on — gr. *thumiatèrion*; de *thumiad*, je brûle des parfums). Antiq. gr. Sorte de coffre dans lequel on mettait l'encens destiné aux sacrifices. Il Cassolette dans laquelle on brûlait l'encens. Il Autel sur lequel on brûlait l'encens.

THYMIFLORE adj. (ti-mi-flo-re — du lat. *thymus*, thym; *flor*, fleur). Bot. Qui a les fleurs semblables à celles du thym.

THYMIQUE adj. (ti-mi-ke — rad. *thymus*). Anat. Qui appartient, qui a rapport au thymus : *Veines, artères thymiques.*

— Pathol. *Asthme thymique*, Maladie des enfants, analogue à l'asthme, mais qui se produit par des accès rapidement mortels.

THYMOCYMÈNE s. m. (ti-mo-si-mè-ne — de *thymol*, et de *cymène*). Chim. Hydrocarbure isomère du cymène, que Carstaujen a préparé au moyen du thymol

— Encycl. V. THYMOL.

THYMOÏLAMIDE s. f. (ti-mo-i-la-mi-de — de *thymoïle*, et de *amide*). Chim. Amide de thymoïle, ou plus exactement de la thymoquinone.

— Encycl. V. THYMOL.

THYMOÏLATE s. m. (ti-mo-i-la-te — rad. *thymoïle*). Chim. Sel de l'acide thymoïlique.

— Encycl. V. THYMOL.

THYMOÏLE s. m. (ti-mo-i-le — rad. *thymol*). Chim. Nom que Lallemand avait donné à un homologue supérieur de la quinone, obtenu au moyen de l'essence de thym, dont il ignorait la composition véritable, et qui n'est autre que la thymoquinone.

— Encycl. V. THYMOL.

THYMOÏLIQUE adj. (ti-mo-i-li-ke — rad. *thymoïle*). Chim. Acide qui se trouve dans l'action de la soude, au contact de l'air, sur la thymoquinone, autrefois appelée THYMOÏLE.

— Encycl. V. THYMOL.

THYMOÏLOL s. m. (ti-mo-i-lol — rad. *thymoïle*). Chim. Nom donné par Lallemand, qui ignorait sa vraie formule, à l'hydrothymoquinone.

— Encycl. V. THYMOL.

THYMOL s. m. (ti-mol — rad. *thym*). Chim. Homologue du phénol qui est, vis-à-vis du cymène, dans les mêmes relations que le phénol ordinaire vis-à-vis de la benzène et le crésol vis-à-vis du toluène.

— Encycl. Le thymol, encore connu sous le nom d'*hydrate thymique*, d'*alcool thymique*, d'*acide thymique*, de *camphre* ou de *stéaroptène d'huile de thym*, existe sous deux modifications isomériques que les chimistes ont distinguées par les lettres α et β . La modification α existe toute formée dans les essences de thym de l'espèce de menthe dite *menthe sauvage*, et dont le nom botanique est *monarda punctata*, et du *ptychotis ajowan*, plante ombellifère de l'est de l'Inde, qui a été chimiquement étudiée par Stenhouse et par Haines. La modification β n'est autre que le phénol cymylique obtenu synthétiquement au moyen du cymène par le procédé Wurtz, Kékulé, Dusart.

— I. EXTRACTION, SYNTHÈSE. 1^o *Extraction du thymol α* . On extrait le thymol de l'essence de thym, dont il forme à peu près les 50 centièmes, au moyen de la distillation fractionnée, en recueillant ce qui passe entre 225° et 235°. La portion de liquide qui bout au-dessous de 225°, et qui est un mélange de thymène et de thymol, renferme toutefois des quantités considérables de thymol. Pour les en extraire, on agite le liquide avec une lessive concentrée de soude ou de potasse et l'on sépare, au moyen d'un entonnoir à robinet, l'huile indissoute de la solution alcaline; on étend d'eau cette dernière et on la sursature par l'acide chlorhydrique. Le thymol mis en liberté vient former à la surface du liquide une couche huileuse qu'on recueille à l'aide d'un entonnoir. Quelquefois des cristaux de thymol se déposent spontanément dans l'essence de thym. On purifie dans tous les cas ce corps en le faisant recristalliser dans l'alcool. L'extraction de l'essence de menthe sauvage ou de l'essence du *ptychotis ajowan* est identique à celle que nous venons de décrire.

— 2^o *Synthèse du thymol β* . On le prépare en fondant le sel de potassium de l'acide cymyl-sulfureux ou sulfo-cymolique, préparé indistinctement avec le cymène de camphre ou de l'essence de cumine (v. le mot CYMÈNE) avec de l'hydrate de sodium. La masse refroidie est dissoute dans l'eau, décomposée par l'acide sulfurique et distillée dans un courant de vapeur. Le β -thymol passe alors sous la forme d'une huile légère qui surnage au-dessus de l'eau et qui, bien que visqueuse, ne peut être solidifiée ni par le froid ni lorsqu'on la met en contact avec un cristal de thymol α .

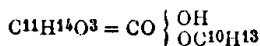
— II. PROPRIÉTÉS. 1^o *Propriétés du thymol α* . Le thymol α cristallise en larges plaques rhomboïdales transparentes, ayant des angles de 97° 30', striées parallèlement aux faces latérales et souvent agrégées en tables irrégulières à six pans. Extrait du *ptychotis ajowan*, le thymol α cristallise, d'après Miller, en cristaux rhomboédriques; au sein d'une solution alcoolique, ce phénol se dépose en plaques minces qui paraissent être monocliniques à cause de l'extrême développement des deux faces parallèles du rhomboèdre.

Le α -thymol possède une saveur douce, qui, suivant Lallemand, est bien distincte de celle de l'huile de thym, en même temps que poivrée et aromatique. Solide, il est un peu plus lourd que l'eau. Sa densité est égale 1,0285; à l'état liquide, au contraire, il est un peu plus léger que ce liquide qu'il surnage. Son point de fusion est mal établi. D'après Lallemand, ce corps fond à 44° en un liquide incolore qui demeure liquide longtemps après que le refroidissement en est complet, mais qui se solidifie immédiatement, s'il est pur, dès qu'on le touche avec une baguette solide. D'après Arppe, il ne fond qu'à 48° et ne se solidifie plus qu'à 27°. Suivant Haines, le thymol extrait de l'essence de *ptychotis ajowan* fond à

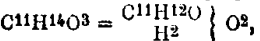
53°, tandis que Stenhouse indique 44° pour le point de fusion du thymol extrait de la même source. Le α -thymol bout à 230° d'après Doveri et Lallemand, à 231° suivant Haines, à 222° suivant Stenhouse, et distille sans décomposition; sa densité de vapeur observée est de 5,4. Sa formule est $C_{10}H_{14}O$ et la densité de vapeur calculée pour cette formule est égale à 5,2.

Le α -thymol se dissout dans environ 300 parties d'eau; il est très-soluble dans l'alcool, l'éther et l'acide acétique fumant. L'eau ne le précipite pas de sa solution alcoolique. L'ammoniaque aqueuse est sans action sur lui; mais il absorbe de grandes quantités de gaz ammoniac en se liquéfiant; le gaz se dégage ensuite peu à peu et le liquide se solidifie alors de nouveau. Les lessives de potasse et de soude le dissolvent en formant des sels solubles dans l'eau et dans l'alcool, mais assez instables pour être décomposés par les acides les plus faibles, même par l'anhydride carbonique de l'air, avec séparation d' α -thymol.

Lorsqu'on dirige l' α -thymol en vapeur sur de la chaux sodée chauffée au rouge, il ne se dégage aucun gaz et il se forme du thymolate de sodium $C_{10}H_{13}NaO$ qui fond lorsqu'on le chauffe et qui, étant ensuite dissous dans l'eau, précipite le chlorure mercurique et l'azotate d'argent. Le composé mercurique, qui est un sel basique $C_{20}H_{26}Hg^{+}O_2.Hg^{++}O$, a une couleur violet grisâtre et n'est décomposé à la température ordinaire ni par l'acide sulfurique ni par l'acide azotique; l'acide chlorhydrique au contraire le décompose avec formation de chlorure mercurique et séparation de thymol. La solution alcoolique du thymol ne précipite pas la solution alcoolique de l'acétate neutre de plomb ni celle de l'azotate d'argent, même après une addition d'ammoniaque. Par une série de distillations successives, le thymol s'altère et devient moins riche en carbone; mais on ne connaît pas les substances qui se forment dans ces conditions. Chauffé avec de l'anhydride phosphorique, il se résout très-complètement et très-facilement en propylène et en crésol (v. les crésols ou crésylols au mot PHÉNOL), ainsi qu'Engelhardt et Latschinow l'ont démontré. L'acide sulfurique concentré à 40° ou 50° le dissout complètement et facilement; la solution ne se trouble pas par l'eau, le thymol étant entièrement converti en acides sulfocongugués que nous étudierons plus bas; à 240°, si la proportion d'acide sulfurique est très-forte, il paraît se former aussi de l'acide sulfodraconique. Dissous dans l'acide acétique cristallisable, puis additionné d'acide sulfurique, l' α -thymol forme, suivant Lallemand, l'acide acétothymyl-sulfurique dont la formule est $(C_8H_9O)(C_9H_{19})(SO_4)$. Le α -thymol est facilement oxydé par l'acide chromique ou par un mélange d'acide sulfurique et de peroxyde de manganèse. Il donne alors à la distillation de l'acide formique et du thymoïle $C_{12}H_{18}O_2$. Il reste en même temps un résidu formé par un acide brun, solide et friable à la température ordinaire et susceptible de se dissoudre dans l'alcool auquel il communique une couleur rouge foncé. L'acide azotique, soit étendu, soit concentré, l'attaque violemment en dégageant des gaz nitreux et carbonique et en formant de grandes quantités d'acide oxalique en même temps qu'un certain nombre de produits résineux pour la plupart. Le chlore agit violemment sur le thymol même à la lumière diffuse; la température s'élève, des vapeurs d'acide chlorhydrique se dégagent et la masse prend dès le début de l'action une couleur rouge de vin. Si l'on évite une trop forte élévation de température, le produit consiste en trichlorothymol; puis, si l'on continue à faire passer du chlore à la lumière directe du soleil, il se forme une huile très-visqueuse, au sein de laquelle il se dépose peu à peu des cristaux d' α -thymol pentachloré. L'huile de thym distillée avec 8 parties de chlorure de chaux et 24 parties d'eau donne du chloroforme. Le brome, aux rayons directs du soleil, convertit l' α -thymol en pentabromothymol. Le thymol n'est pas altéré par l'acide chlorhydrique liquide. Lorsqu'on le soumet à l'action de cet acide gazeux, il prend une couleur brune qui devient pourpre après que l'excès du gaz a été éliminé. Mais, en prenant cette teinte, le thymol n'augmente guère de poids que dans la proportion de 2 ou 3 pour 100, même à chaud. Par la distillation du produit, il passe d'abord du thymol inaltéré, puis une substance rouge. Chauffé à 130° avec du sodium dans un courant de gaz anhydride carbonique, l' α -thymol absorbe les éléments de ce dernier corps et forme à la fois de l'acide thymol carbonique



et de l'acide thymotique ou thymycolique



acide successivement étudié par Kolbe et Lautemann et par Alfred Naquet, qui en a aussi décrit l'anhydride. V. THYMOTIQUE et THYMOTIDE.

— 2^o *Propriétés du β -thymol*. Le β -thymol ayant été moins étudié que le thymol α , nous nous bornerons à signaler les différences qui distinguent l'un de l'autre ces deux isomères. A. Le thymol β ne se solidifie à aucune température. B. Comme le thymol α , il se dissout

facilement et complètement dans l'acide sulfurique concentré, mais une partie très-faible seulement se convertit en acide sulfoconjugué, même à 100°. Par l'addition de l'eau, la plus grande partie de l'huile se sépare inaltérée. La solution aqueuse neutralisée par le carbonate de baryum donne un sel barytique qui répond à la formule $(C_{10}H_{13}SO_4)^2Ba^{++}$ et qui cristallise en aiguilles anhydres. Pour toutes ses autres propriétés, au moins pour celles de ces propriétés qui ont été observées, le thymol β se confond avec le thymol α .

DÉRIVÉS DU THYMOL.

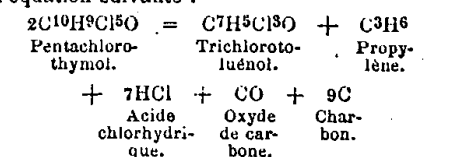
— PENTABROMOTHYMOLOL $C_{10}H_9Br_5O$. Lorsqu'on fait agir le brome sur le thymol en favorisant la réaction déjà commencée par l'influence de la lumière solaire directe, ce phénol se convertit intégralement en une masse solide, blanche, terreuse de pentabromothymol qu'on peut faire cristalliser dans l'éther. Le pentabromothymol fond à une température relativement élevée, en commençant à se décomposer avec dégagement d'acide chlorhydrique et, probablement, sans qu'il se forme en même temps des hydrocarbures.

— CHLOROTHYMOLOL. α -trichlorothymol $C_{10}H_{11}Cl_3O$.

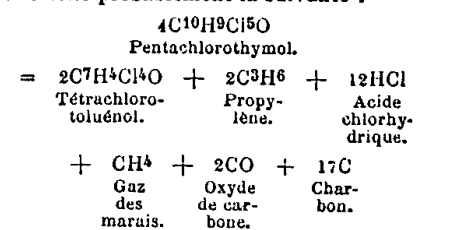
On l'obtient en faisant passer du chlore gazeux dans le thymol α à la lumière diffuse, en ayant soin d'éviter que la température ne s'élève trop, jusqu'à ce que le thymol ait absorbé une quantité de chlore égale aux 2/3 de son poids. En laissant reposer le produit, il se forme de longues aiguilles jaunes, et finalement le tout se solidifie. Il reste cependant dans cette masse entièrement solide en apparence un liquide que l'on exprime; après quoi on fait cristalliser le produit dans l'alcool.

Le trichlorothymol cristallise en prismes obliques d'un jaune citron, qui appartiennent au système rhomboïque. Il fond à 61° et possède une odeur toxique. A 180°, il se décompose. Chauffé à 100° avec de l'acide sulfurique concentré, il se convertit en un liquide incolore qui flotte à la surface de l'acide. Ce liquide se solidifie par le refroidissement. Si on le dissout alors dans une lessive de potasse caustique, qu'on l'en précipite ensuite au moyen de l'acide chlorhydrique et qu'on le dessèche, il se forme des flocons soyeux qui ont l'aspect du talc. Ces flocons ont d'abord une agréable odeur de benjoin, fondent à 45° et distillent sans altération à 250°. L'ammoniaque les dissout et forme un sel qui cristallise en aiguilles délicates. Il est probable qu'ils sont constitués par du trichlorophénol. Les chiffres qu'ils donnent à l'analyse s'accordent avec cette hypothèse.

— Pentachlorothymol α $C_{10}H_9Cl_5O$. Lorsqu'on expose pendant longtemps le thymol à l'action du chlore gazeux à la lumière directe du soleil, il se forme une huile glutineuse d'un jaune rougeâtre, dans laquelle, au bout de quelque temps, on voit apparaître des cristaux de pentachlorothymol. On peut purifier ces derniers en les faisant cristalliser dans l'éther. Le pentachlorothymol forme des cristaux incolores, très-durs, qui ont la même forme que ceux du trichlorothymol et fondent à 98°. Il se décompose à 200° avec dégagement d'acide chlorhydrique et de gaz triylène (propylène) C_3H_6 , pendant que dans le col de la cornue vient se déposer un produit solide, le trichlorotoluène $C_7H_5Cl_3$, et que dans la cornue elle-même il reste du charbon. Cette décomposition peut être exprimée par l'équation suivante :



Dans une expérience faite avec du pentachlorothymol tout à fait pur, l'oxyde de carbone dégagé vers la fin de l'opération était mélangé de gaz des marais, et le produit solide de la distillation fondait à 150°, cristallisait en aiguilles dans l'alcool et présentait la composition du tétrachlorotoluénol. L'équation était donc probablement la suivante :

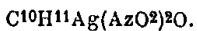


Du pentachlorothymol impur a donné aussi à la distillation une grande quantité d'un produit liquide qui, débarrassé des produits solides par un lavage au moyen d'une lessive faible de potasse, bouillait à 265° (à 365° suivant les premières déterminations de Lallemand) et qui présentait la composition du dichlorocumène $C_9H_9Cl_2$.

— NITROTHYMOLOL α . Ces composés, qui possèdent des propriétés acides, se forment probablement par l'action directe de l'acide azotique sur le thymol α ; mais on les obtient plus facilement en partant de l'acide thymyl-sulfurique, comme c'est du reste le cas pour

presque tous les composés nitrés de substitution.

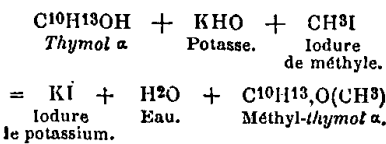
— *Dinitrothymol* α ou *acide dinitrothymique* $C_{10}H_{11}(AzO_2)_2O$. Lorsqu'on verse goutte à goutte de l'acide azotique dans de l'acide thymyl-sulfurique, ou dans la solution d'un thymyl-sulfate, le liquide s'échauffe un peu et laisse déposer le dinitrothymol sous la forme d'une huile rougeâtre qui ne tarde pas à se prendre en cristaux. Ce composé fond à 55°, est peu soluble dans l'eau et se dissout en toute proportion dans l'alcool et dans l'éther. Un mélange d'acide sulfurique et d'acide azotique le convertit en trinitrothymol; un mélange d'acide sulfurique et d'alcool le transforme en dinitrothymolate d'éthyle. Avec les bases, il forme des sels qui cristallisent en aiguilles soyeuses, détonent à 150° et ne se dissolvent que dans l'eau à laquelle ils communiquent cependant une forte coloration. Le sel de potassium est jaune orange lorsqu'il est anhydre, rouge à l'état hydraté et très-peu soluble dans l'eau. Le sel de plomb $C_{20}H_{22}Pb^{II}(AzO_2)_4O_2$ est fort peu soluble dans l'eau. Il en est de même du sel d'argent.



— *Trinitrothymol* α ou *acide trinitrothymique* $C_{10}H_{11}(AzO_2)_3O$. Pour préparer ce composé, on dissout le dinitrothymol dans l'acide sulfurique et l'on y ajoute peu à peu une petite quantité d'acide azotique en ayant soin que le mélange ne s'échauffe pas. En étendant ensuite d'eau la liqueur, on voit se précipiter des flocons jaunâtres de trinitrothymol qu'on peut faire cristalliser dans l'eau bouillante. Ce corps forme de belles aiguilles jaunes, qui fondent à 100° et se décomposent brusquement à une température plus élevée. Il se dissout un peu dans l'eau froide, facilement dans l'alcool et dans l'éther. Un mélange d'alcool et d'acide sulfurique concentré le convertit très-rapidement en trinitrothymate d'éthyle solide.

Le trinitrothymol se combine avec les bases en formant des sels jaunes ou jaune orangé. Ces sels détonent à 150° et se dissolvent dans l'eau beaucoup plus facilement que les dinitrothymates. La solution aqueuse du trinitrothymate de potassium précipite les sels des métaux lourds. Le trinitrothymate de plomb renferme 28,83 pour 100 d'oxyde de plomb, ce qui conduit pour ce sel à la formule $C_{20}H_{22}Pb^{II}(AzO_2)_6O_2$.

— *Méthyl-thymol* α $C_{10}H_{13}O, CH_3$. On obtient ce corps en chauffant une solution alcoolique de parties égales de *thymol* et d'hydrate potassique avec de l'iode de méthyle. La réaction est la suivante :



Précipité de sa solution alcoolique par l'eau, le méthyl-thymol ou thymate de méthyle doit être traité par la potasse, puis rectifié. Il forme un liquide huileux, d'une odeur aromatique et d'une saveur brûlante. Il bout à 205°. L'eau ne le dissout pas. Il se dissout au contraire avec facilité dans l'alcool et l'éther. Sa densité déterminée à la température de 13° est égale à 0,941 (Engelhardt et Latschinow).

— *Éthyl-thymol* α $C_{10}H_{13}OC_2H_5$. On l'obtient en chauffant dans un tube scellé du thymate de sodium avec de l'iode d'éthyle, ou en faisant bouillir avec le même iode une solution alcoolique de *thymol* et d'hydrate potassique, ce qui revient à ajouter au même, parce que, en présence de la potasse, le *thymol* se convertit en thymate de potassium. C'est un liquide mobile, incolore, d'une odeur aromatique, analogue à celle des carottes, et d'une saveur extrêmement brûlante. Il est insoluble dans l'eau, facilement soluble dans l'alcool et l'éther, bout sans décomposition à 222° et s'oxyde lentement à l'air. La potasse caustique est sans action sur lui, même à chaud. L'acide sulfurique concentré le transforme en un composé soluble, analogue probablement à celui auquel donne naissance l'anisol dans des conditions pareilles.

— *AMYL-THYMOL* α $C_{10}H_{13}, OC_5H_{11}$. On l'obtient comme le composé éthylique. C'est un liquide huileux, insoluble dans l'eau et qui bout entre 238° et 243° en subissant une décomposition partielle.

— *BENZOYL-THYMOL* α $C_{10}H_{13}, OC_7H_5O$. Ce corps se forme lorsqu'on chauffe du *thymol* avec du chlorure de benzoyle. On lave le produit avec une lessive alcaline. C'est une huile qui distille sans décomposition et ne se solidifie pas dans un mélange réfrigérant, mais finit par se prendre en une masse cristalline fusible à la chaleur des mains lorsqu'on l'abandonne pendant longtemps à elle-même. Il est soluble dans l'éther, et, lorsqu'on le chauffe avec de l'acide sulfurique ordinaire, il se résout en acide benzoïque et en acide α -sulfothymolique.

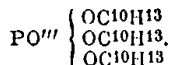
— *CYMYLÈNE-THYMOL* α
 $C_{10}H_{13}O_2(C_{10}H_{13})_2$.

Syn. *Camol-thymol*. Lorsqu'on chauffe deux molécules de *thymol* avec deux molécules d'hydrate de potassium, et une molécule de

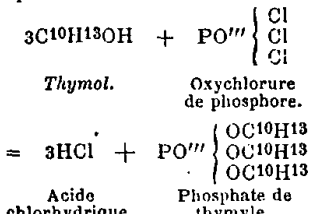
chlorure de cymylène $C_{10}H_{12}Cl_2$, préparé par l'action du pentachlorure de phosphore sur l'aldéhyde cuminique, il se sépare du chlorure de potassium, et la solution alcoolique, car on opère dans l'alcool étendu d'eau, donne une huile insoluble dans la potasse, qui, au bout de quelque temps, se prend en masse cristalline. Le cymylène-thymol cristallise en tables rhombiques fusibles à 157°.

Lorsqu'on chauffe une solution alcoolique de trois molécules de *thymol* et de trois molécules d'hydrate de potassium avec une molécule de chloroforme, il se dépose du chlorure potassique, et la liqueur alcoolique étendue d'eau laisse déposer une huile brune. Le chlorure de benzylène chloré C_6H_5, CCl_3 obtenu par l'action du perchlorure de phosphore sur le chlorure de benzoyle, donne dans les mêmes conditions des produits analogues. L'huile brune que l'eau précipite de la solution alcoolique se résout en acide benzoïque et en acide α -sulfothymolique lorsqu'on la chauffe avec de l'acide sulfurique ordinaire.

— PHOSPHATE DE THYMYLE

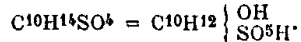


Ce corps se forme lorsqu'on chauffe le *thymol* avec l'oxychlorure de phosphore, suivant l'équation :

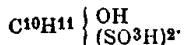


On peut le séparer en traitant le produit par la potasse, le dissolvant ensuite dans l'éther, le desséchant au moyen du chlorure de calcium fondu, puis évaporant l'éther et chauffant enfin le résidu à 200°. Il constitue une huile brunâtre, qui se prend au bout de quelque temps en une masse cristalline. Le phosphate de thymyle se produit encore lorsqu'on chauffe quatre molécules de *thymol* avec une molécule de pentachlorure de phosphore. Il est insoluble dans l'eau, aisément soluble dans l'alcool et dans l'éther. Par l'évaporation lente de sa solution dans l'alcool absolu, il se sépare en gros prismes translucides qui présentent un éclat gras; en solution éthérée, il cristallise en aiguilles aplaties. Il fond à 59°.

— ACIDES SULFOTHYMIQUES DÉRIVÉS DU THYMOL α

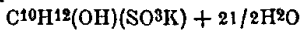


Syn. *Acides thymyl-sulfuriques* ou *acides cymyl-sulfuriques*. En traitant le *thymol* par l'acide sulfurique, Lallemand avait obtenu un acide sulfothymolique dont les sels de baryum et de plomb étaient solubles et bien cristallisés. Engelhardt et Latschinow ont depuis étudié les produits de cette réaction et ont reconnu qu'il se forme non point un, mais trois acides sulfothymoliques isomères qu'ils ont distingués par les préfixes α , β et γ , en même temps qu'un acide disulfothymolique

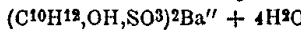


— *Acide α -sulfothymolique*. C'est le produit principal de la réaction sulfurique ordinaire sur le *thymol* à des températures relativement basses. On l'obtient pur, exempt du plus léger mélange d'acides β et γ en ajoutant peu à peu au *thymol* la chlorhydrine sulfurique SO_3HCl . Il se dégage de l'acide chlorhydrique, et le liquide se prend par le refroidissement en une masse cristalline d'acide α -sulfothymolique pur. Un mélange de 50 grammes de *thymol* et de 40 grammes d'acide sulfurique ordinaire, abandonné dans un milieu chauffé à 50° environ, devient peu à peu solide. Si l'on dissout dans l'eau la croûte cristalline, qu'on la sépare du *thymol* inattaqué, qu'on l'agit avec de l'éther, qu'on la neutralise enfin avec du carbonate de baryum et qu'après l'avoir filtrée on l'évapore, il s'y dépose une grande quantité d' α -sulfothymolate de baryum en cristaux fins. Les dernières eaux mères donnent, en même temps que ces cristaux, des lamelles peu solubles d'un caractère tout à fait différent. Si l'on dissout dans l'eau ces cristaux et l'eau mère elle-même, qu'on convertisse le sel barytique en sel potassique et qu'on concentre la solution aqueuse de ce dernier, il se dépose des lamelles peu solubles qui consistent en sel potassique de l'acide β -sulfothymolique. Quand on évapore à siccité l'eau mère de cette première cristallisation et qu'on dissout le résidu dans de l'alcool bouillant à 90° centésimaux, la solution alcoolique, en se refroidissant, donne d'abord des aiguilles de disulfothymolate potassique peu soluble dans l'alcool, et l'eau de ces aiguilles abandonnée, par une nouvelle évaporation, le sel facilement soluble de l'acide α -sulfothymolique. Le principal produit de la réaction est l'acide sulfothymolique α ; l'acide β et l'acide disulfothymolique ne sont obtenus qu'en très-petites quantités. Les α -sulfothymolates se dissolvent facilement dans l'eau et prennent une couleur vio-

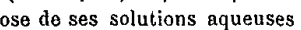
lette sous l'influence du chlorure ferrique. Le sel de potassium



cristallise de ses solutions aqueuses très-concentrées en belles tables rhombiques transparentes ou en gros prismes; dans l'alcool bouillant, où il est également très-soluble, il forme de grosses tables rhombiques qui sont efflorescentes à l'air. Le sel de baryum



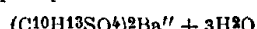
cristallise en prismes transparents aplatés, qui se décomposent à 100°. Le sel de plomb



se dépose de ses solutions aqueuses concentrées en groupes étoilés d'aiguilles. Il est très-soluble dans l'alcool bouillant, et la solution se prend, par le refroidissement, en une masse d'aiguilles déliées. Il se décompose à 110°. Le sel de cuivre se sépare d'une solution alcoolique en croûte cristalline indistincte.

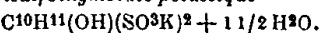
— *Acide β -sulfothymolique*. Cet acide se caractérise surtout par la faible solubilité de son sel de potassium, lequel renferme une molécule seulement d'eau de cristallisation et cristallise de ses solutions aqueuses bouillantes en plaques minces, qui se décomposent lorsqu'on les chauffe au-dessus de 115°. Le chlorure ferrique colore en bleu violet sa solution.

— *Acide γ -sulfothymolique*. Cet acide se produit, en même temps que l'acide disulfothymolique, lorsqu'on chauffe le *thymol* avec un mélange d'acide sulfurique ordinaire et d'acide sulfurique fumant, qu'on neutralise le produit étendu d'eau par le carbonate de baryum, qu'on convertit, après filtration, le mélange des sels barytiques en sels potassiques et qu'on sépare ces sels l'un de l'autre par cristallisation fractionnée dans l'alcool bouillant. Le disulfothymolate cristallise le premier à mesure que la liqueur se refroidit, et l'eau mère évaporée fournit des masses grenues de γ -sulfothymolate. Ce sel renferme une molécule d'eau de cristallisation; il est très-soluble dans l'eau et dans l'alcool et ne se décompose pas à 135°. Le sel de baryum



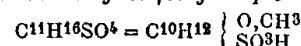
est plus soluble dans l'eau que le sulfothymolate α correspondant; il cristallise en touffes d'aiguilles au sein de ce liquide et ne se décompose pas à 135°.

— *Disulfothymolate potassique*



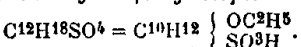
Nous venons de voir comment on l'obtient. Il est très-soluble dans l'eau, peu soluble dans l'alcool et cristallise, de ses solutions alcooliques bouillantes, en longues aiguilles brillantes, qui tombent presque immédiatement en poussière quand on les expose à l'air.

— *Acide méthyl-sulfothymolique*



On obtient ce corps en faisant agir l'acide sulfurique sur le méthyl-thymol. Son sel de baryum renferme trois molécules d'eau de cristallisation et se dissout facilement dans l'eau bouillante, d'où il se dépose en petits nodules par le refroidissement. Sa formule est $(C_{11}H_{14}SO_4)_2Ba'' + 3H_2O$.

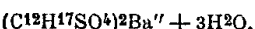
— *Acide éthyl-sulfothymolique*



On connaît deux modifications de cet acide, la modification α et la modification γ , obtenues l'une et l'autre par l'action de l'iode d'éthyle sur les sulfothymolates correspondants. Les sels potassiques de ces deux acides présentent exactement la même composition

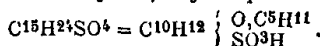


Le sel α cristallise en tables minces, et le sel γ en aiguilles aplaties. L'un et l'autre se dissolvent peu dans l'eau froide et facilement dans l'eau bouillante et sont très-sensibles à tous les points de vue. Il en est de même des autres sels. Les solutions des sels potassiques mêlées avec du chlorure de baryum donnent des précipités de sels barytiques qui cristallisent dans l'eau bouillante, le sel α en lames minces, le sel γ en tables à six côtés. Ils renferment tous deux

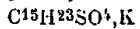


Lorsqu'on chauffe l'éthyl-thymol avec l'acide sulfurique ordinaire et qu'on neutralise la liqueur par le carbonate de baryum, on obtient deux sels, dont le moins soluble est l'éthyl-sulfothymolate α et dont le plus soluble n'est point isomérique avec ce dernier.

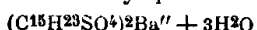
— *Acide α -amyl-sulfothymolique*



On l'obtient en chauffant avec de la potasse et de l'iode d'amyle le sel de potassium de l'acide α -sulfothymolique. Le sel potassique



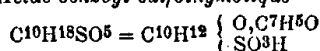
cristallise en aiguilles facilement solubles dans l'eau. Le sel barytique



forme des aiguilles aplaties, peu solubles

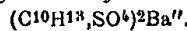
dans l'eau froide, plus solubles dans l'eau bouillante. En dissolvant l'amyl-thymol dans l'acide sulfurique un peu chaud, neutralisant par le carbonate barytique la liqueur préalablement étendue d'eau, filtrant et évaporant, on obtient des aiguilles du même sel, et l'eau mère laisse ensuite déposer un sel plus soluble qui présente la même composition.

— *Acide benzoyl-sulfothymolique*



Le sel de potassium de cet acide répond à la formule $C_{10}H_{12}SO_5K + 2H_2O$. On l'obtient en chauffant l' α -sulfothymolate potassique à 125° avec du chlorure de benzoyle. Il est peu soluble dans l'eau froide et très-soluble dans l'eau bouillante. Par le refroidissement, il cristallise en aiguilles brillantes aplaties. Les autres sels du même acide sont aussi peu solubles dans l'eau froide et très-solubles dans l'eau chaude. On les prépare par double décomposition au moyen de l' α -benzoyl-sulfothymolate de potassium. Les sels de baryum et de plomb cristallisent en aiguilles aplaties, qui renferment 5 molécules d'eau, le sel de calcium en petites tables avec 4 molécules d'eau, le sel d'argent en aiguilles brillantes. Le sel potassique de l'acide benzoyl-sulfothymolique γ ressemble beaucoup au sel de l'acide α , mais ne renferme que 3 molécules d'eau de cristallisation au lieu de 4.

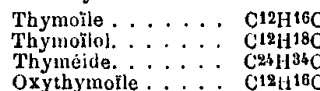
— ACIDES SULFOTHYMIQUES DÉRIVÉS DU THYMOL β . Il est probable que, dans des conditions encore indéterminées, le phénol thymolique β doit pouvoir, comme son isomère α , donner naissance à des produits de substitution sulfurique isomères entre eux et avec ceux qui dérivent du *thymol* α . Jusqu'à ce jour, toutefois, on ne connaît qu'un seul acide sulfothymolique provenant du *thymol* β ; encore cet acide est-il difficile à obtenir parce que, comme nous l'avons dit plus haut, lorsqu'on dissout le *thymol* β dans l'acide sulfurique, même à 100°, la majeure partie de ce corps demeure inaltérée et se précipite par une simple addition d'eau au mélange. La petite portion de ce phénol qui est attaquée fournit un acide dont le sel de baryum cristallise en aiguilles anhydres



Ce caractère le distingue des sels sulfoniques formés au moyen du *thymol* α , sels qui, tous, renferment de l'eau de cristallisation.

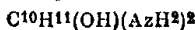
— APPENDICE AU THYMOL.

— THYMOQUINONE. M. Lallemand, qui, le premier, a étudié avec soin le *thymol* et ses dérivés, avait obtenu, par l'oxydation directe du *thymol* au moyen du peroxyde de manganèse et de l'acide sulfurique, des composés bien caractérisés, analogues par leurs propriétés à la quinone et à l'hydroquinone. Il leur avait donné les noms de thymol et de thymolol. Il avait, en outre, décrit un produit intermédiaire analogue à la quinhydrone, et qu'il avait désigné sous le nom de thyméide, et un corps, l'oxythymol, résultant de la décomposition du thymol par la lumière directe du soleil. Lallemand avait assigné les formules suivantes aux corps de la série du thymol :

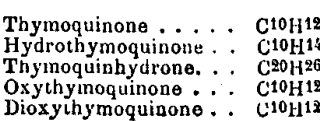


Les formules de ces corps étaient difficiles à concevoir; car, si elles étaient exactes, le thymol et ses dérivés renfermeraient plus de carbone que les corps générateurs, contrairement à la loi qui préside à l'oxydation des substances organiques.

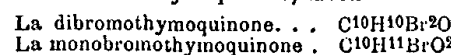
Les choses en étaient là, lorsque M. Carstajen a observé que le diimidothymol



se transforme facilement, sous l'influence des agents oxydants, en un composé exempt d'azote dont la formule empirique est $C_{10}H_{12}O_3$, et qui possède les caractères d'un oxyquinone dérivé de l'hydrocarbure $C_{10}H_{14}$. Ceci a décidé M. Carstajen à reprendre l'étude du thymol et de ses dérivés, pour voir si les formules de Lallemand ne seraient pas erronées et si le thymol ne serait pas simplement en réalité la thymoquinone $C_{10}H_{12}O_3$, et le fait a répondu à ses prévisions. Nous abandonnerons donc désormais les noms de thymol, thymolol, thyméide et oxythymol, ainsi que les formules qui correspondaient à ces noms, pour adopter les formules et les noms suivants :



composés auxquels il faut ajouter les dérivés bromés de la thymoquinone, savoir :



— *Préparation de la thymoquinone*. Pour obtenir ce corps par la méthode de Lallemand, on dissout le *thymol* dans un excès d'acide sulfurique, on étend le liquide avec cinq ou six fois son volume d'eau et on le mélange petit à petit dans une cornue avec

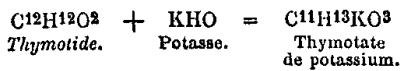
et l'on rejette cette dernière, qui ne renferme que l'acide conjugué précipitable par le perchlorure de fer dont nous parlons à l'article THYMOTIQUE (acide). Le liquide éthéré, soumis à la distillation au bain-marie, laisse un résidu qui renferme de la *thymotide*, des traces d'une résine blonde et de l'acide thymotique libre. On le fait bouillir avec une lessive alcaline jusqu'à ce que les eaux de lavage ne soient plus précipitées par l'acide chlorhydrique. On égoutte alors le produit, on le dessèche et on le fait cristalliser dans l'alcool bouillant. Comme la *thymotide* est fort peu soluble dans l'alcool, même à chaud, et que les impuretés qui la souillent y sont au contraire fort solubles, on l'obtient très-rapidement pure par ce moyen.

20 *Au moyen de l'anhydride phosphorique.* On pulvérise de l'acide thymotique bien sec, on le met dans une capsule de porcelaine, on l'agite vivement avec une baguette de verre et on le mélange aussi intimement que possible avec un grand excès d'anhydride phosphorique. On place ensuite la capsule dans un bain d'huile et l'on chauffe jusqu'à 200° en continuant à agiter. La masse devient pâteuse d'abord, puis presque liquide. Quand ce premier résultat est atteint, on retire la capsule du bain d'huile, on y verse de l'eau et l'on fait bouillir ce liquide à feu nu. On lave ainsi à deux ou trois reprises; on continue les lavages en remplaçant l'eau bouillante par la potasse bouillante, afin d'enlever l'acide thymotique échappé à la réaction, puis on purifie le produit par cristallisation dans l'alcool, comme dans le procédé qui précède.

— II. PROPRIÉTÉS. La *thymotide* est insoluble dans l'eau et dans la potasse froide ou bouillante. Elle se dissout avec difficulté dans l'alcool froid et un peu plus facilement dans l'alcool bouillant; par l'évaporation de sa solution alcoolique, elle cristallise en aiguilles souvent assez longues qui appartiennent au prisme à base rectangulaire. Le plus souvent, ces aiguilles sont petites et quelquefois même microscopiques. Dans tous les cas, gros ou petits, ces cristaux ne se présentent que difficilement à une détermination cristallographique. Ils sont tout à fait transparents et fondent à 187°. La *thymotide* renferme : carbone, 74,88-75-74,89; hydrogène, 7,36-7,06. Ces nombres concordent parfaitement avec la formule $C_{11}H_{14}O_3$, qui exigeait 75 de carbone et 6,81 d'hydrogène. Les analyses I et II ont été faites sur des portions de matière provenant d'une même opération, mais différant les unes des autres par le fait que l'une s'était déposée la première et l'autre la dernière pendant la cristallisation. L'analyse II a été faite avec les produits mêlés de deux autres opérations. Dans cette dernière analyse, l'eau a été perdue.

Lorsqu'on chauffe la *thymotide* avec l'eau, même à 200°, et pendant plusieurs heures consécutives, elle ne subit aucune altération. Elle ne s'altère pas non plus lorsqu'on la chauffe à 150° avec une solution aqueuse de potasse; mais lorsqu'on la projette dans la soude ou dans la potasse en fusion, il y a réaction sans que cependant il se dégage aucun gaz. En reprenant par l'eau après refroidissement, on obtient une solution qui renferme un thymotate alcalin; les acides en précipitent l'acide thymotique.

Pour s'assurer de la présence de l'acide thymotique, M. Naquet, auquel nous devons la connaissance de la *thymotide*, a recueilli le précipité que l'acide chlorhydrique fait naître dans la liqueur alcaline. Ce précipité, repris par l'eau bouillante, a fourni une solution qui colorait en bleu les persels de fer et qui laissait déposer par le refroidissement des aiguilles cristallines. Traité par l'acide azotique dilué, il s'est rapidement transformé en une substance colorante d'un beau jaune. Toutes ces propriétés sont celles de l'acide thymotique. Pour plus de certitude, l'acide a été converti en sel d'argent, et ce sel, purifié comme à l'ordinaire, a été analysé. Il a donné 36,60 d'argent; la théorie exigerait 35,88. L'excès d'argent est dû à ce que le sel avait été un peu altéré par la lumière pendant qu'il se déposait de sa solution aqueuse bouillante. La réaction de la *thymotide* sur la potasse peut être exprimée par l'équation suivante :



La *thymotide* s'éloigne un peu par ses propriétés des anhydrides proprement dits des acides, puisqu'elle exige l'action des alcalis fondus pour fixer les éléments de l'eau. Elle ne diffère cependant de l'acide thymotique que par une molécule d'eau qu'elle contient en moins, et, à ce titre, elle doit être envisagée comme l'anhydride thymotique. Il existe, du reste, d'autres anhydrides qui fixent difficilement les éléments de l'eau, quoique avec une difficulté moindre; d'ailleurs, la production de la *thymotide* aux dépens de l'acide thymotique par simple déshydratation au moyen de l'anhydride phosphorique et sa transformation en acide thymotique sous l'influence des hydrates alcalins en fusion ne laissent aucun doute sur la vraie fonction de ce corps.

Voyant la difficulté extrême avec laquelle la *thymotide* absorbe les éléments de l'eau,

M. Naquet avait conçu le projet de faire agir l'hydrogène naissant sur ce corps, en plaçant une solution alcoolique de *thymotide* sur l'amalgame de sodium. Il espérait ainsi fixer H² sur ce composé et le transformer en un nouveau corps $C_{11}H_{14}O_2$, qui aurait été soit une aldéhyde analogue à l'aldéhyde salicylique, soit un acide homologue de l'acide benzoïque, soit un alcool s'il s'était fixé H².

Pour vérifier cette idée, M. Naquet a dissous de la *thymotide* dans un grand excès d'alcool, et il a abandonné pendant plusieurs mois la liqueur en présence de l'amalgame de sodium. Au bout de ce laps de temps, l'alcool a été évaporé, et le résidu a été repris par l'eau et précipité par l'acide chlorhydrique. Le précipité blanc qui s'est formé a été séparé par l'éther, et le véhicule évaporé. Il est resté une masse qui était formée d'acide thymotique à peu près pur. Dans les conditions où M. Naquet s'était placé, la *thymotide* avait donc régénéré l'acide thymotique. Est-ce à l'action de la soude naissante, est-ce à l'action du temps qu'il faut attribuer cette transformation? L'un et l'autre sont possibles. Il pourrait aussi s'être formé de l'aldéhyde thymotique, laquelle, au contact de l'air et de la soude, se serait ensuite convertie en acide. Quoi qu'il en soit, le fait est certain. Il serait intéressant de chauffer la *thymotide* avec de l'acide iodhydrique concentré. Il pourrait, dans ces conditions, se fixer H², avec production d'un acide ou d'une aldéhyde $C_{11}H_{14}O_2$, ou se fixer H² avec production d'un alcool analogue à la saligénine et répondant à la formule $C_{11}H_{16}O_2$. Si même l'acide iodhydrique réagit, c'est cette dernière réaction qui est certainement la plus probable.

THYMOTIQUE adj. (ti-mo-ti-ke). Chim. Se dit d'un acide obtenu en fixant une molécule d'anhydride carbonique sur le thymol. On dit aussi THYMYCILIQUE.

— Encycl. L'acide *thymotique* $C_{11}H_{14}O_3$, décrit d'abord par MM. Kolbe et Lautemann, a été décrit une seconde fois, en 1865, par M. Naquet, qui l'avait redécouvert sans connaître le travail de M. Kolbe. M. Naquet ayant possédé beaucoup plus loin son étude que MM. Kolbe et Lautemann et ayant complété le travail de ces chimistes, c'est surtout à ses mémoires que nous emprunterons les détails qui vont suivre.

L'acide *thymotique* résulte de la fixation d'une molécule d'anhydride carbonique CO² sur le thymol $C_{10}H_{14}O$, ou plutôt du remplacement d'un atome d'hydrogène du thymol par un radical oxytyle ou carboxyle CO²H. Il est au thymol ou phénol thymique ce que l'acide salicylique est au phénol ordinaire. Il prend naissance lorsqu'on fait passer un courant d'anhydride carbonique bien sec à travers du thymol légèrement chauffé, dans lequel on fait dissoudre en même temps des morceaux de sodium.

Pour préparer le thymol, on agite l'essence de thym avec une dissolution très-concentrée de potasse. Il se forme une couche huileuse très-dense, qui renferme le thymate de potasse en dissolution dans l'hydrocarbure de l'essence. Agitée avec une plus grande quantité d'eau, cette couche dense lui abandonne le thymate alcalin, et il suffit, pour avoir le thymol, de décarter la couche aqueuse et d'y ajouter de l'acide chlorhydrique. Le thymol vient, dans ces conditions, former une couche huileuse que l'on sépare et qui passe à la distillation entre 230° et 235°.

Si l'on place dans un matras le thymol ainsi obtenu, que l'on y projette quelques morceaux de sodium, qu'on maintienne la masse à 130° environ et qu'on y dirige un courant de gaz anhydride carbonique sec, il se dégage de l'hydrogène, auquel se substitue le groupe CO²Na, et il se produit du thymotate de sodium. Pour isoler l'acide *thymotique*, on arrête l'opération dès que la masse est devenue solide, on traite celle-ci par l'eau et, quand les derniers morceaux de sodium sont dissous, on sursature la liqueur par l'acide acétique. On ajoute ensuite au liquide assez de carbonate d'ammoniaque pour lui communiquer une réaction alcaline, on agite vivement et l'on sépare la couche aqueuse d'une couche huileuse qui la surnage et qui est formée de thymol régénéré. La couche aqueuse, après concentration convenable, est soumise à l'action d'un excès d'acide acétique. Dans ce cas, tantôt le nouvel acide se précipite, tantôt il reste en dissolution; dans tous les cas, il suffit pour l'obtenir d'agiter la liqueur avec de l'éther, de décarter et d'évaporer la solution éthérée.

Toutefois, le mode d'opération que nous venons de décrire et qui est celui de MM. Kolbe et Lautemann n'est point celui qui fournit la plus grande quantité possible de produit. Le thymol s'épaissit très-vite, et, lorsqu'il est épaissi, la réaction s'arrête, le sodium n'agissant plus et l'anhydride carbonique ne pouvant plus traverser la masse. M. Naquet conseille d'opérer de la manière suivante : On soumet l'essence de thym à la distillation, pour la débarrasser entièrement d'eau, puis on place 500 grammes environ de cette essence dans un ballon de verre et l'on y ajoute un excès de sodium coupé en fragments. Le ballon est muni d'un bouchon percé de deux larges trous. L'un donne passage à un tube qui va s'ajuster à un réfrigérant de

Liebig, de manière à permettre aux produits qui distillent de se condenser et de refluer dans l'appareil; l'autre donne passage à un tube droit de grand diamètre. Sur le côté de ce tube, qui est ouvert aux deux bouts, est soudé à angle droit un petit tube latéral qui amène le gaz carbonique sec, tandis que son ouverture supérieure est fermée par un tube de caoutchouc de diamètre inégal et dans lequel se meut librement une tige de fer. Cette tige permet de déboucher la partie inférieure du tube lorsqu'on s'aperçoit que le courant gazeux ne passe plus.

L'appareil étant ainsi disposé, on y dirige un courant d'acide carbonique pur et sec et on le maintient à une température comprise entre 120° et 130° au moyen d'un bain d'huile. Lorsque la masse est devenue assez pâteuse pour que la réaction s'arrête, on la vide dans une capsule, on en retire le mieux qu'on peut l'excès de sodium qui gagne la surface, puis on verse de l'eau dans la capsule. Le sodium se dissout, en déterminant parfois l'inflammation de la masse. Il suffit, dans ce cas, de recouvrir la capsule avec une feuille de papier pour l'éteindre aussitôt. Lorsque tout le sodium et toutes les parties solides sont dissoutes, on y ajoute de l'acide acétique en quantité suffisante pour rendre le liquide acide, on agite vivement et, au moyen d'un entonnoir à robinet, on sépare la couche aqueuse de la couche huileuse. La couche aqueuse est saturée par de l'ammoniaque. L'acide se trouve en majeure partie dans la couche huileuse. Il en est de même du thymol régénéré. Ces deux corps sont en dissolution dans l'hydrocarbure. On agite à trois reprises cette couche avec une solution concentrée de carbonate d'ammoniaque, qui dissout l'acide *thymotique* et ne dissout pas le thymol, puis on lave une fois ou deux à l'eau pure. L'huile restante, séparée et distillée, peut servir à une nouvelle opération, et ainsi de suite pendant un grand nombre de fois, parce que, à chaque opération, une petite fraction du thymol se transforme en aldéhyde *thymotique*. Les diverses solutions aqueuses sont réunies et évaporées en consistance sirupeuse, puis refroidies et traitées par un léger excès d'acide acétique. Qu'il se forme ou non de précipité, on agite le tout avec de l'éther, on décante la solution éthérée et on l'évapore. En opérant de la sorte, on obtient environ, à chaque fois, 30 grammes d'acide impur.

Pendant le cours de ses recherches sur l'acide *thymotique*, M. Naquet s'était aperçu que la proportion d'acide *thymotique* décroît lorsqu'on porte la température au-dessus de 140° pendant le passage du gaz carbonique. Il se demanda si, au lieu de chauffer à 120° et 130°, il ne serait pas préférable de se borner l'action d'une température de 100°. Et, pendant qu'il cherchait à vérifier cette idée, il lui arriva un de ces faits extraordinaires qui méritent d'être signalés.

Il avait placé dans son appareil 2 kilogrammes d'essence et un grand excès de sodium. L'anhydride carbonique arrivait en grande masse de deux générateurs à la fois et le ballon était maintenu dans un bain-marie. En voulant déboucher le tube par où le gaz arrivait, ce tube s'étant obstrué, le préparateur de M. Naquet, M. Franco Paterno, mort depuis, cassa le ballon. Le contenu tomba entièrement dans l'eau du bain-marie et prit feu. M. Naquet accourut, retira avec précaution les restes du ballon, éteignit la flamme en rebourrant le bain-marie d'une feuille de papier mouillé, laissa le sodium se dissoudre et acheva le traitement comme dans les circonstances ordinaires. Seulement, l'action du gaz et du sodium ayant duré peu de temps, ce chimiste s'attendait, dit-il, à un faible rendement, et il ne fut pas peu surpris en retirant de la masse restée dans le bain-marie 150 grammes d'acide *thymotique* impur. Ayant obtenu un pareil rendement dans des circonstances aussi défavorables, il pensa que la température de 100° était particulièrement favorable à la production de l'acide *thymotique*, et il reprit jusqu'à six fois son expérience, sans casser le ballon, bien entendu, avec des proportions égales et avec des proportions différentes d'essence, et jamais il ne lui fut possible d'obtenir plus de 0,87,50 d'acide impur. Il dut, par suite, revenir au procédé que nous avons décrit et qui ne donne qu'un rendement de 30 grammes à chaque fois, sans avoir jamais pu s'expliquer par quelle cause, en chauffant à 100°, il a obtenu une fois un rendement considérable qui ne s'est jamais reproduit depuis.

Préparé par la méthode que nous venons d'indiquer, l'acide *thymotique* est extrêmement loin d'être pur. Pour le purifier, M. Naquet n'a fait connaître jusqu'à ce jour qu'un procédé fort imparfait, qui consiste à le dissoudre dans l'eau bouillante et à le laisser cristalliser par le refroidissement. Cette opération est très-longue, vu la faible solubilité du nouvel acide. En outre, l'acide *thymotique* impur fond sous l'eau, et il est impossible, lorsqu'on décante la solution bouillante, de ne pas décarter en même temps un peu du produit impur. Aussi les petites aiguilles qui se déposent de la solution aqueuse sont-elles encore jaunes et impures. On achève de les purifier soit par une série de cristallisations dans l'alcool, soit en les distillant avec l'eau. Les vapeurs d'eau entraînent des quantités considérables d'acide *thymotique* qui se dé-

posent dans le liquide distillé sous la forme de petites paillettes d'une pureté parfaite. Quelques expériences semblent démontrer que l'on pourra parvenir à purifier d'une manière beaucoup plus rapide en comprimant fortement l'acide brut entre plusieurs doubles de papier joseph, transformant en sel de baryte l'acide ainsi comprimé et faisant cristalliser à plusieurs reprises le sel de baryum dans l'eau bouillante. L'acide *thymotique* pur renferme : carbone, 68,55; hydrogène, 7,63; la formule



exige : carbone, 68,04; hydrogène, 7,21.

PROPRIÉTÉS. L'acide *thymotique* se dépose de sa solution alcoolique en cristaux volumineux et transparents qui appartiennent au prisme oblique. Il est peu soluble dans l'eau froide, plus soluble dans l'eau bouillante et extrêmement soluble dans l'alcool et dans l'éther. Il fond à 117° (Naquet), à 120° (Kolbe) et ne présente pas le phénomène de la surfusion lorsqu'il est pur; mais il suffit de quelques impuretés pour en retarder considérablement la solidification. Lorsqu'on le distille, il paraît se décomposer en anhydride carbonique et en thymol.

Lorsqu'on dissout l'acide *thymotique* dans l'ammoniaque et que l'on évapore pour chasser l'excès de cette base, le sel obtenu, qui est extrêmement soluble, précipite les persels de fer en bleu noirâtre. Si l'on ajoute de l'ammoniaque à la liqueur, l'hydrate ferrique se précipite, mais n'entraîne pas l'acide *thymotique* comme il entraîne l'acide benzoïque. L'acide libre colore aussi en bleu les persels de fer. La solution de thymotate ammoniacale fait naître des précipités blancs dans les solutions d'argent, de zinc et de plomb. Les sels d'argent sont également précipités par la solution de l'acide libre. L'expérience n'a pas été tentée avec les sels de zinc et de plomb.

— SELS DE L'ACIDE THYMOTIQUE. L'acide *thymotique* est diatomique et monobasique. Toutefois, comme l'oxyhydrate non acide qu'il renferme est de l'oxyhydrate phénique et que l'hydrogène typique des phénols est remplaçable par les métaux, on conçoit que cet acide puisse donner des sels bimétalliques; mais, jusqu'à ce jour, on ne connaît aucun sel de ce genre. On a préparé jusqu'ici les thymotates d'argent, de zinc, de plomb, de potassium, de lithium, de baryum, de calcium et de strontium.

— *Thymotate d'argent* $C_{11}H_{13}AgO_3$. On prépare ce sel par double décomposition. Lorsqu'on s'est servi d'acide impur pour cela, il est aisé de purifier le produit. Il suffit de faire des solutions aqueuses saturées bouillantes de ce sel et de laisser déposer ce dernier par le refroidissement des liqueurs. Toutefois, la faible solubilité du thymotate d'argent rend ce procédé un peu lent. Le thymotate d'argent est une poudre blanche, amorphe, qui, au microscope, n'offre aucune apparence de cristallisation. Il se dissout dans 51 fois son poids d'eau distillée à la température de 25° et renferme : carbone, 44,10; hydrogène, 4,83; argent, 35,74; la formule



exige : carbone, 43,82; hydrogène, 4,31; argent, 35,88.

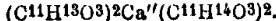
— *Thymotate de zinc* $(C_{11}H_{13}O_3)_2Zn$. On le prépare par double décomposition et on le purifie par la même méthode que le thymotate d'argent. Il constitue une poudre d'un blanc grisâtre qui ne renferme pas d'eau de cristallisation. Il est plus soluble dans l'eau froide que dans l'eau chaude; mais, dans les deux cas, sa solubilité est faible. Il renferme 58,92 pour 100 de carbone et 6,14 d'hydrogène, ce qui s'accorde avec la formule $(C_{11}H_{13}O_3)_2Zn$,

qui exige : carbone, 58,53; hydrogène, 5,76.

— *Thymotate de plomb* $(C_{11}H_{13}O_3)_2Pb$. Ce sel a été également obtenu par voie de double décomposition. Il est si peu soluble dans l'eau, que la purification par les moyens précédents est presque impossible. On doit, pour l'obtenir pur, précipiter un sel de plomb par du thymotate d'ammonium pur et bien laver le précipité. Le thymotate de plomb est d'un beau blanc. Il se dissout dans 7,123 parties d'eau à 16° et dans 837 parties d'eau à 70°. Il est extrêmement soluble dans l'alcool. Il contient 34,67 pour 100 de plomb, nombre très-rapproché du chiffre théorique, qui est 34,90.

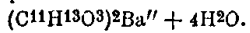
— *Thymotate de cuivre*. C'est un précipité floconneux, qui a été préparé par MM. Kolbe et Lautemann.

— *Thymotate de calcium*. M. Wirouboff a préparé ce sel en saturant l'acide *thymotique* par un lait de chaux, chassant l'excès de chaux par un courant d'anhydride carbonique, portant le liquide à l'ébullition pour décomposer le bicarbonate de chaux, filtrant et faisant évaporer. Le thymotate de chaux cristallise en petits cristaux limpides. Une analyse de ce sel, faite par M. Naquet, lui a fourni 9,88 de calcium. Ce chiffre conduit à la formule $(C_{11}H_{13}O_3)_2Ca$; mais M. Wirouboff, refaisant cette analyse, a trouvé des nombres qui semblent correspondre à la formule d'un sel acide



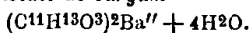
Ce sel renfermerait 4 molécules d'eau et serait isomorphe avec le sel de baryum. Ce dernier résultat met en doute à nos yeux la

formule de M. Wirouboff, parce que le sel de baryum répond à la formule



Le sel de calcium se dissout assez facilement dans l'eau et dans l'alcool.

— *Thymotate de baryum*



Ce sel avait été préparé d'abord par MM. Kolbe et Lautemann, qui l'avaient obtenu en lamelles brillantes. M. Wirouboff l'a obtenu à son tour en jolis cristaux transparents qui renferment 4 molécules d'eau. Le thymotate de baryum se dissout assez facilement dans l'alcool. Il est peu soluble dans l'eau froide et beaucoup plus soluble dans l'eau chaude, ce qui nous fait espérer qu'on pourra se servir de ce sel pour la purification de l'acide. Il est isomorphe avec le thymotate de calcium.

— *Thymotate de potassium*. Lorsqu'on sature une solution de potasse par l'acide *thymotique* et qu'on abandonne le liquide à l'évaporation spontanée, il reste comme une sorte de gelée dans laquelle il se forme à la longue une masse de cristaux. Ces derniers ont toujours des faces courbes qui en rendent la détermination très-difficile. Ils sont excessivement solubles dans l'eau, et ils se dissolvent aussi avec la plus grande facilité dans l'alcool.

— *Thymotate de lithium*. C'est un sel d'une solubilité extrême, qui, jusqu'à ce jour, a toujours refusé de cristalliser dans toutes les conditions.

— *Thymotates d'éthyle et de méthyle*. M. Naquet a essayé de préparer ces corps soit en faisant passer un courant de gaz chlorhydrique à travers une solution alcoolique d'acide *thymotique*, soit en traitant le thymotate d'argent par l'iodure d'éthyle ou de méthyle, lavant le produit à l'éther et évaporant la solution éthérée dans le vide. Il a obtenu ainsi, dans les deux cas, un liquide sirupeux très-brun qui, au bout de quelques jours, a laissé déposer des cristaux. Ces cristaux n'étaient que de l'acide *thymotique* régénéré. Peut-être le liquide dont ils étaient baignés renfermait-il les éthers cherchés; mais ces derniers étant incristallisables, indistillables, on n'a pas pu les obtenir purs.

— ACTION DU PERCHLORURE DE PHOSPHORE SUR L'ACIDE THYMOTIQUE ET SES SELS. M. Naquet avait espéré qu'en faisant agir deux molécules de phosphore sur une molécule de thymotate de sodium, il obtiendrait un bichlorure $C^{11}H^{12}OCl_2$ susceptible de se convertir sous l'influence de l'eau en le corps $C^{11}H^{13}ClO_2$, lequel, par l'hydrogène naissant, aurait fourni un acide $C^{11}H^{14}O_2$, isomère de l'acide homocinnamique de M. Rossi. En un mot, il espérait que l'acide *thymotique* se comporterait vis-à-vis du perchlorure de phosphore comme se comporte l'acide salicylique, d'après les expériences de MM. Kolbe et Lautemann.

Au point de vue de la synthèse dans la série aromatique, il était intéressant de rechercher si cette réaction pouvait s'accomplir. D'une part, en effet, elle aurait fourni le moyen d'obtenir les homologues de l'acide benzotique au moyen des homologues de l'acide salicylique; d'autre part, elle aurait montré que les acides de la série à laquelle appartient l'acide salicylique se comportent de la même manière dans les termes supérieurs et dans les termes inférieurs. Les résultats ont été autres que ceux auxquels il était théoriquement permis de s'attendre; mais, tels qu'ils sont, ils présentent un intérêt considérable.

Pour se mettre dans les conditions où s'était placé M. Kolbe avec l'acide salicylique, M. Naquet a mis dans une cornue tubulée une molécule de thymotate de sodium bien sec et deux molécules de perchlorure de phosphore. Les deux corps étaient en poudre fine. La réaction a été excessivement vive et, sous sa seule influence, il a distillé beaucoup d'oxychlorure de phosphore. Lorsqu'elle a été un peu calmée, la cornue a été portée à la température de 200°, en même temps qu'on faisait le vide dans l'appareil. M. Naquet espérait voir distiller dans ces conditions un dichlorure $C^{11}H^{12}OCl_2$; mais il n'a rien distillé du tout, et il est resté dans la cornue une matière pâteuse qui est devenue entièrement solide en se refroidissant. Cette matière était assez complexe.

Elle a été traitée par l'eau pour la débarrasser de l'excès d'oxychlorure et de perchlorure de phosphore, ainsi que du chlorure de sodium qu'elle contenait ou pouvait contenir; puis, elle a été agitée avec de l'éther, dans lequel elle s'est dissoute entièrement.

La solution éthérée, évaporée au bain-marie, a abandonné une substance gommeuse qui ne renfermait pas la moindre trace de chlore. Traitée par l'eau bouillante, cette substance a abandonné à ce menstère un corps doué de propriétés acides et qui précipitait en blanc les persels de fer. La matière insoluble dans l'eau a été soumise à l'action d'une solution aqueuse de potasse bouillante, où elle s'est dissoute partiellement. La liqueur alcaline séparée du résidu a donné, avec l'acide chlorhydrique, un précipité d'acide *thymotique* fortement coloré en jaune.

Enfin, la matière insoluble dans l'eau et les solutions alcalines a été dissoute dans l'al-

cool et purifiée par une série de cristallisations dans ce liquide. Elle était en majeure partie composée d'un corps cristallisable, auquel M. Naquet a donné le nom de thymotide, et renfermait, en outre, une petite quantité de résine jaunâtre.

— *Sel ferrique*. Le précipité blanc obtenu en précipitant les premières solutions aqueuses par les sels de fer au maximum a été lavé à l'eau bouillante jusqu'à ce que les eaux de lavage ne se colorassent plus en rouge par le sulfocyanure de potassium. On l'a ensuite desséché à l'étuve à 110°.

Le sel ainsi préparé se présentait sous la forme d'une masse amorphe, insoluble dans l'eau, soluble dans l'acide azotique concentré, l'ammoniaque et l'alcool. Il a été dissous dans l'alcool, filtré et évaporé au bain-marie. Le résidu, desséché à l'étuve à 110°, a été ensuite soumis à l'analyse. Les analyses ont montré que ce composé renferme du phosphore; mais elles n'ont conduit à aucune formule probable, et les produits provenant de préparations différentes donnaient des nombres assez éloignés les uns des autres. Ce corps constituait donc un mélange. Ce mélange, bouilli avec du sulfure d'ammonium, a donné un précipité de sulfure de fer et une liqueur qui a été séparée du précipité par filtration. Celle-ci a été évaporée de manière à perdre tout l'excès du sulfure ammoniacal, puis elle a été filtrée une seconde fois et précipitée par l'azotate de plomb. Le précipité plombique a été bien lavé, puis mis en suspension dans l'eau et décomposé par un courant d'acide sulfhydrique. Il s'est déposé du sulfure de plomb, et la liqueur est devenue fort acide. On a fait bouillir le tout, pour éliminer l'excès d'hydrogène sulfuré, et l'on a filtré le liquide bouillant. Par le refroidissement, il s'est déposé de belles aiguilles d'acide *thymotique*.

La liqueur, débarrassée de ces aiguilles, ne précipitait ni l'azotate d'argent ni les sels ferriques. Saturée par l'ammoniaque, elle donnait, avec les sels d'argent et avec les sels de magnésium, ainsi qu'avec le molybdate ammonique, tous les caractères des phosphates solubles. Le sel ferrique, sous l'influence des réactions que nous venons de décrire, avait donc subi une décomposition et s'était dédoublé en acide *thymotique* et en acide phosphorique.

Pour s'expliquer ce résultat, M. Naquet avait supposé d'abord que ce sel était un simple mélange de phosphate et de thymotate de fer; mais il n'a pas tardé à s'apercevoir que cette explication était inadmissible. En effet, d'une part, le thymotate, pas plus que le phosphate de fer, ne se précipite en présence d'un excès d'acide; d'autre part, le thymotate ferrique est bleu, tandis que le précipité obtenu était blanc; enfin, le phosphate ferrique est insoluble dans l'alcool et dans l'ammoniaque.

D'ailleurs, en faisant des mélanges artificiels d'acide phosphorique et d'acide *thymotique* et en ajoutant du perchlorure de fer à ces mélanges, on n'obtiendrait rien de semblable au précipité ferrique dont nous nous occupons en ce moment. Si les liqueurs sont fortement chargées d'acide phosphorique, il ne se forme aucun précipité; si elles contiennent très-peu d'acide phosphorique, il se produit un précipité bleu. Jamais il ne se forme de précipité blanc soluble dans l'ammoniaque et dans l'alcool.

M. Naquet croit qu'on peut se rendre compte des résultats énoncés ci-dessus en admettant que, dans la réaction du thymotate de sodium sur le perchlorure de phosphore, il se forme un acide conjugué renfermant les éléments de l'acide phosphorique et de l'acide *thymotique*. Cet acide conjugué, susceptible d'absorber une ou plusieurs molécules d'eau et de se réduire en ses éléments lorsqu'on cherche à l'isoler, donnerait un précipité avec les persels de fer, et le précipité obtenu par lui ne serait que le sel ferrique très-impur de cet acide. L'étude de ce corps n'a pas été poussée plus loin.

— *Acide thymotique régénéré*. Nous avons dit qu'après avoir épuisé par l'eau le produit de l'action du perchlorure de phosphore sur le thymotate de sodium et après avoir dissous dans l'éther la portion organique du résidu, en faisant évaporer l'éther et en faisant bouillir le produit solide de cette évaporation avec une lessive alcaline, cette lessive se trouvait contenir de l'acide *thymotique* précipitable par l'acide chlorhydrique. Pour constater que le précipité ainsi obtenu était de l'acide *thymotique*, on l'a traité par l'eau bouillante. On a reconnu qu'il s'y dissolvait un peu et qu'il se déposait en petites aiguilles cristallines par le refroidissement des liqueurs. Sa solution aqueuse donnait, avec les persels de fer, la coloration bleue caractéristique de l'acide *thymotique*, et la substance dissoute dans l'alcool laissait, après évaporation du liquide, des cristaux identiques avec ceux que forme ce dernier acide. Pour plus de certitude encore, l'acide *thymotique* a été converti en sel d'argent; le sel d'argent a été purifié suivant la méthode indiquée plus haut, puis soumis à l'analyse. Il a donné 36 pour 100 d'argent. La formule $C^{11}H^{13}AgO_3$ en exige 35,88.

L'acide *thymotique* ainsi obtenu provient-il d'une portion du thymotate de sodium primitif qui aurait échappé à l'action du perchlo-

rure de phosphore? A-t-il été régénéré par l'action de l'eau sur le produit? C'est ce qu'il est impossible de décider. Quoi qu'il en soit, la proportion d'acide *thymotique* que l'on obtient est toujours d'autant moindre que l'on a chauffé pendant plus longtemps le perchlorure de phosphore avec le thymotate de sodium avant de traiter la masse par l'eau. Il est donc probable qu'il provient d'une partie du sel échappé à la réaction.

— *Thymotide*. La thymotide n'est autre chose que l'anhydride *thymotique*. Elle répond à la formule $C^{11}H^{12}O_2$. Nous la décrivons à part.

— *Résine*. Dans une opération où le mélange de perchlorure de phosphore et d'acide *thymotique* avait été chauffé plus fortement qu'à l'ordinaire, M. Naquet a obtenu une quantité de cette résine suffisante pour l'examen. Dans cette même opération, il ne s'est presque pas formé de cristaux. Ces faits semblent démontrer que la résine se forme secondairement aux dépens de la thymotide. Cette résine a été analysée; elle contient 74,83-74,86 de carbone et 7,89-7,96 d'hydrogène, nombres assez rapprochés de ceux qu'exige la formule de la *thymotide* et qui sont : carbone, 75,00 et hydrogène 6,81. Il y a, il est vrai, un assez grand excès d'hydrogène; mais on n'en peut rien conclure relativement à une résine qu'il n'est pas possible de purifier complètement.

Il serait très-possible, d'après ces analyses, que la résine fût un produit de condensation de la thymotide, un anhydride polythymotique. Cette probabilité est d'autant plus grande, qu'il a paru à M. Naquet qu'elle régénère l'acide *thymotique* sous l'influence de la potasse en fusion.

La réaction du perchlorure de phosphore sur l'acide *thymotique* a quelque analogie avec celle qu'a obtenue Gerhardt en traitant l'acide salicylique par le perchlorure de phosphore. On doit donc considérer l'acide *thymotique* comme le véritable analogue de l'acide salicylique. La différence observée entre l'action qu'exerce le perchlorure de phosphore sur ces deux acides tient probablement à la plus grande complication moléculaire et, par suite, à la moins grande stabilité de l'acide *thymotique*.

— ACTION DE L'ANHYDRIDE PHOSPHORIQUE SUR L'ACIDE THYMOTIQUE. L'anhydride phosphorique exerce sur l'acide *thymotique* une action analogue à celle du perchlorure de phosphore. Lorsqu'on broie un mélange de ces deux corps, celui-ci s'échauffe et devient pâteux. Si l'on chauffe légèrement au bain d'huile, il se liquéfie même complètement en brunissant. La masse, traitée ensuite par l'eau bouillante, lui abandonne un acide copulé qui donne, avec les persels de fer, un précipité blanc complètement insoluble dans l'eau, soluble dans l'acide azotique, l'alcool et l'ammoniaque et qui paraît être tout à fait identique à celui que nous avons décrit plus haut. La masse, insoluble dans l'eau, bouillie à plusieurs reprises avec une lessive de potasse, abandonne à cette dernière de l'acide *thymotique* intact. Enfin, le résidu, insoluble dans la liqueur alcaline, fournit de petites quantités de résine et une quantité considérable de thymotide $C^{11}H^{12}O_2$. La production de thymotide est même beaucoup plus facile et beaucoup plus abondante que par l'autre méthode. V. THYMOTIDE.

THYMUS s. m. (ti-muss — du gr. *thumos*, loupe). Anat. Corps glandiforme situé en arrière du sternum : *Le THYMUS du veau s'appelle vulgairement ris, et le THYMUS du bœuf fagoue*.

— *Encycl.* Le *thymus* est un corps oblong, bilobé, glandiforme, situé à la partie supérieure du médiastin antérieur, derrière le sternum et à la partie inférieure du cou, où il est couvert par les muscles sterno-hyoïdien et sterno-thyroïdien. C'est, dans le veau, l'organe connu sous le nom de *ris de veau*. Cet organe se montre, chez l'embryon, vers le troisième mois et augmente de volume jusqu'à la fin de la première et même de la deuxième année; ensuite il s'atrophie progressivement jusqu'à l'âge de dix à douze ans, époque à laquelle on ne trouve plus à la place qu'il occupait qu'un peu de tissu cellulo-adipeux. Cet organe transitoire, dont le rôle physiologique est encore inconnu, s'applique, à l'époque de son plus grand développement, sur le péricarde, sur les gros troncs vasculaires qui partent du cœur, sur la veine cave supérieure et surtout sur la veine sous-clavière gauche. Sa forme est très-variable. Toujours aplati, l'avant en arrière, il est souvent triangulaire, à base inférieure et à sommet supérieur; parfois il se prolonge en haut jusqu'au corps thyroïde, avec lequel il est contigu, et en bas jusqu'au diaphragme. Il est divisé en deux lobes allongés, réunis dans les deux tiers inférieurs par des tissus cellulaires peu résistants et séparés à la partie supérieure pour loger la trachée-artère. « *Le thymus*, dit M. Ch. Robin, est une glande sans conduit excréteur ou à vésicules closes, annexée au système porte pulmonaire. Les vésicules ont de 3 à 8 dixièmes de millimètre de diamètre. Elles sont polyédriques par pression réciproque, lâchement unies les unes aux autres en lobules et en lobes. Leur paroi propre est homogène, finement granuleuse, fort mince et très-facile à rompre. Elles sont remplies d'un

liquide tenant en suspension une quantité considérable d'un épithélium nucléaire, sphérique, toujours mélangé d'un certain nombre de cellules épithéliales pavimenteuses et sphériques. C'est cette fragilité des parois propres des vésicules qui fait que, se rompant dans certaines conditions encore peu connues, surtout vers le centre des lobules, ceux-ci paraissent crénelés d'une cavité propre, pleine d'un liquide grisâtre. Ce liquide, qui est le contenu des vésicules, doit se couler aux épithéliums en suspension. Il a quelquefois été pris pour du pus; mais le pus qu'on trouve souvent dans le *thymus* des enfants atteints de syphilis a une coloration jaune verdâtre, bien différente de celle du liquide propre aux vésicules thymiques. » Les vaisseaux du *thymus* sont proportionnellement peu abondants. Ils viennent des thyroïdiennes inférieures et des médiastines antérieures. Ils forment autour des vésicules des réseaux à mailles lâches. Les lymphatiques se jettent dans les ganglions de la partie inférieure du cou et de là dans la partie supérieure du canal thoracique ou dans la grande veine lymphatique droite. Les nerfs viennent des plexus pulmonaire et cardiaque.

— Anat. vétér. Cet organe transitoire est divisé, comme le corps thyroïde, en deux lobes latéraux immédiatement accolés l'un à l'autre et comme confondus sur la ligne médiane. Il se trouve sous la face inférieure de la trachée, partie hors de la poitrine, partie dans cette cavité, entre les deux lames du médiastin antérieur. Le *thymus* a une forme allongée d'avant en arrière, une couleur blanchâtre et une surface extérieure ridée comme celle d'une glande salivaire, d'où le nom de *ris* qui est donné à cet organe par les bouchers. Cet organe doit cet aspect ridé à sa structure lobuleuse. En effet, les lobules dont le *thymus* se compose sont formés de petites cellules sphéroïdales contenant un fluide lactescent, et au centre de chaque lobule se trouve, suivant divers observateurs, une cavité plus ou moins spacieuse renfermant un liquide de même aspect et probablement aussi de même nature que celui des petites cellules. Le contenu de ces dernières est coagulable par la chaleur et par les acides; comme les fluides albumineux, il donne des chlorures et des phosphates alcalins, mais pas de fibrine. La substance même du *thymus* du veau a offert à M. Morin de l'eau, de l'albumine, de l'osmazôme, de la gélatine, de la fibrine, une matière animale particulière, une graisse acide, du lactate de potasse, du chlorure de potassium, des phosphates de potasse, de soude et de chaux.

On n'a encore rien dit de positif sur les fonctions du *thymus*; il est certain cependant que ces fonctions se rapportent exclusivement au développement du jeune sujet, puisque cet organe disparaît en général quelques mois après la naissance; nous disons en général, parce qu'il n'est point d'amphithéâtre où l'on n'ait parfois rencontré le *thymus* chez des individus adultes et même sur des individus très-âgés.

THYMYLE s. m. (ti-mi-le — du gr. *thumos*, thym; *ulé*, matière). Chim. Nom par lequel on désigne le radical monoatomique qui fonctionne dans le thymol, et quelquefois les éthers du thymol.

— *Encycl.* V. THYMOL.

THYMYLIQUE adj. (ti-mi-li-ke — du gr. *thumos*, thym; *ulé*, matière). Chim. *Acide thymylique*, Autre nom du thymol.

THYMYL-SULFATE s. m. (ti-mil-sul-fa-te — de *thymyle*, et de *sulfate*). Chim. Syn. du mot SULFOTHYMYLATE, nom générique des sels de l'acide thymyl-sulfurique ou sulfothymolique.

— *Encycl.* V. THYMOL.

THYMYL-SULFURIQUE adj. (ti-mil-sul-fu-ri-ke — de *thymylique*, et de *sulfurique*). Chim. Se dit des dérivés sulfoconjugués du thymol. « On dit aussi SULFOTHYMYLIQUE. »

— *Encycl.* V. THYMOL.

THYNES, peuplade de Thrace, qui passa en Asie Mineure et s'établit dans la contrée qui prit le nom de Bithynie. Les Thynes fondèrent sur le bord du Pont-Euxin la ville de Thynias, sur l'emplacement de laquelle se trouve aujourd'hui *Ainada*.

THYNNE s. m. (tinn-ne). Entom. Syn. de THYNNUS : Les THYNNES ont de grands rapports avec les *sapyges*. (H. Lucas.)

THYNNIDE s. f. (tinn-ni-de — du gr. *thynnos*, thon; *eidos*, aspect). Ichthylol. Syn. de THONNE, espèce de thon.

THYNNIES s. f. pl. (tinn-ni — gr. *thynnaia*; de *thumos*, thon). Antiq. gr. Pêches dans lesquelles on sacrifiait des thons à Neptune.

THYNNINÉ, ÊE adj. (tinn-ni-né — du lat. *thymus*, thon). Ichthylol. Qui ressemble ou qui se rapporte au thon.

— s. m. pl. Tribu de poissons acanthoptérygiens, de la famille des scombriformes, ayant pour type le genre thon.

THYNNUS s. m. (tinn-nuss — mot lat. dérivé du gr. *thumos*, même sens). Ichthylol. Nom scientifique du genre thon.

— Entom. Genre d'insectes hyménoptères, de la tribu des mutillides, comprenant un

assez grand nombre d'espèces, qui habitent l'Australie et l'Amérique du Sud.

— **Encycl.** Entom. Les *thynnus* sont caractérisés par des antennes droites chez les mâles et contournées chez les femelles; des mandibules bidentées; les yeux entiers; le bord antérieur de la tête anguleux, avancé et tronqué au milieu; l'abdomen presque conique; l'anus un peu recourbé chez les mâles; les ailes antérieures offrant une cellule radiale qui s'étend le long de la côte et quatre cellules cubitales, dont la dernière est fermée par le bord postérieur de l'aile. Les femelles, par la forme de leur corps, par leurs antennes courtes, par l'absence d'ailes et souvent même par leurs couleurs, diffèrent tellement des mâles, qu'elles ont été regardées pendant longtemps comme appartenant à un autre genre. Les *thynnus* sont des insectes fouisseurs, qui habitent l'Australie et l'Amérique du Sud.

THYONE s. m. (ti-o-ne). Crust. Genre de crustacés copépodes, de la famille des monocles, dont l'espèce type vit dans la baie de Naples.

Typhonium, ou temple de Typhon, à Etfu, près de Thèbes, en Egypte. Ce petit temple, quoique enfoui dans les décombres et les sables, est encore très-intéressant dans ses détails; ses ornements sont d'une exécution recherchée; il est situé au sud; en avant du sanctuaire, on aperçoit des arrachements de construction qui attestent que ce petit temple avait eu son portique; la colonne dont on voit le chapiteau en est encore une preuve; ceux de la galerie qui entoure le sanctuaire sont décorés, sur la dalle qui les surmonte, de quatre figures portant tous les attributs de Typhon.

THYRA s. m. (ti-ra). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la tribu des colaspides, comprenant deux espèces, qui habitent l'Amérique du Sud.

THYRE ou **THYRIUM**, ancienne ville de la Messénie, située au S.-E. de la ville de Messène. Ce fut près de Thyre qu'eut lieu, en 554 avant notre ère, une bataille célèbre entre les Argiens et les Spartiates.

THYRÉAL s. m. (ti-ré-al — du gr. *thura*, porte). Anat. Nom de l'un des os branchiaux des poissons.

THYRÉASPIE s. m. (ti-ré-a-spiss — du gr. *thureos*, espèce de bouclier; *aspi*, autre espèce de bouclier). Entom. Syn. de *corrocyche*.

THYRÉE s. m. (ti-ré — du gr. *thureos*, bouclier). Entom. Genre d'insectes hémiptères, de la tribu des crabronides. Le Genre d'insectes lépidoptères crépusculaires, de la tribu des sphingides.

— Moll. Genre de mollusques gastéropodes, du groupe des cabochons.

THYRÉE ou **THYRAE**, ancienne ville de l'Argolide. Au milieu de ses ruines étendues s'élève aujourd'hui le couvent de Loukou.

THYRÉOCÈLE s. f. (ti-ré-o-sè-le). V. **THYRÉOCÈLE**.

THYRÉOCÈRE s. m. (ti-ré-o-ko-re — du gr. *thureos*, bouclier; *kôra*, punaise). Entom. Genre d'insectes hémiptères, de la famille des scutellariens, type de la tribu des thyreocorides, comprenant deux espèces, qui habitent Madagascar. On dit aussi **THYRÉOCORIS**.

THYRÉOCORIDE adj. (ti-ré-o-ko-ri-de — du gr. *thureos*, bouclier; *eidos*, aspect). Entom. Qui ressemble ou qui se rapporte au thyreocore.

— s. f. pl. Tribu d'insectes hémiptères, de la famille des scutellariens, ayant pour type le genre thyreocore.

THYRÉOCORIS s. m. (ti-ré-o-ko-riss). Entom. V. **THYRÉOCÈRE**.

THYRÉODON s. m. (ti-ré-o-don — du gr. *thureos*, bouclier; *odon*, dent). Entom. Genre d'insectes hyménoptères, de la tribu des ichneumonides, comprenant quelques espèces, qui habitent l'Amérique.

THYRÉO-ÉPIGLOTTIQUE adj. (ti-ré-o-é-pi-glo-ti-ke). V. **THYRÉO-ÉPIGLOTTIQUE**.

THYRÉO-HYODIEN, IENNE adj. (ti-ré-o-i-o-i-di-ain, i-e-ne). V. **THYRÉO-HYODIEN**.

THYRÉOÏDE adj. (ti-ré-o-i-de). V. **THYRÉOÏDE**.

THYRÉOÏDIEN, IENNE adj. (ti-ré-o-i-di-ain, i-e-ne). V. **THYRÉOÏDIEN**.

THYRÉOÏDITE s. f. (ti-ré-o-i-di-te). V. **THYRÉOÏDITE**.

THYRÉOMORPHE s. m. (ti-ré-o-mor-fe — du gr. *thureos*, bouclier; *morphé*, forme). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la tribu des cassidiens, dont l'espèce type vit au Cap de Bonne-Espérance.

THYRÉONCIE s. f. (ti-ré-on-si). V. **THYRÉONCIE**.

THYRÉOPE s. m. (ti-ré-o-pe — du gr. *thureos*, bouclier; *pous*, pied). Entom. Genre d'insectes hyménoptères, de la tribu des crabronides.

THYRÉO-PHARYNGIEN, IENNE adj. (ti-ré-o-fa-rain-ji-ain, i-e-ne). V. **THYRÉO-PHARYNGIEN**.

THYRÉOPHORE s. m. (ti-ré-o-fo-re — du gr. *thureos*, bouclier; *phoros*, qui porte). Entom. Genre d'insectes diptères, de la famille des athéricères, tribu des muscides, type du groupe des thyrophorides, comprenant trois espèces, qui habitent l'Europe: *Le thyrophore cynophile* se fait remarquer par sa grande tête. (H. Lucas.)

— **Encycl.** Les *thyrophores* sont caractérisés par un corps allongé; une tête épaisse, ovalaire, convexe; l'ouverture buccale petite; les palpes élargies en forme de spatule; la face horizontale; l'épistome non saillant, muni de deux soies; les antennes très-courtes, rapprochées, insérées sur la saillie du front; l'abdomen allongé, étroit, déprimé; les ailes longues; les cuisses renflées et crénelées; les tarsi à pelote, et les pieds velus. Ce genre comprend trois ou quatre espèces, qui habitent l'Europe. Le *thyrophore cynophile* est long de près de 0m,01; d'un bleu noirâtre, avec la tête d'un rouge orangé, phosphorescente, et le front marqué de deux taches noires; l'écusson est très-grand, et chez les mâles il couvre la moitié de l'abdomen. On le trouve sur les cadavres des animaux, surtout sur ceux des chiens. Il semble rechercher les ténébres, où il se dirige très-bien, à l'aide de sa phosphorescence; il aime à se jeter sur les ossements décharnés et à se repaître des derniers débris de chair qui y restent attachés. Le *thyrophore cambré* est d'un noir sombre, avec les pattes d'un fauve livide et les nervures des ailes brunâtres; il est commun aux environs de Paris, où on le trouve sur les ossements des chevaux et des bœufs. Le *thyrophore anthrophage* se fait remarquer surtout par sa petite taille; on l'a observé sur les préparations anatomiques de l'Ecole de médecine, dont sa larve dévore les fibres musculaires. Les singularités que présentent les caractères et les mœurs de ce genre expliquent les divergences d'opinion des entomologistes sur la place qu'il doit occuper.

THYRÉOPHORE adj. (ti-ré-o-fo-ri-de — du gr. *thureos*, bouclier; *phoros*, aspect). Entom. Qui ressemble ou qui se rapporte au thyrophore.

— s. m. pl. Groupe d'insectes diptères, de la famille des athéricères, tribu des muscides, ayant pour type le genre thyrophore.

THYRÉOPTÈRE s. m. (ti-ré-o-ptè-re — du gr. *thureos*, bouclier; *pteron*, aile). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des carabiques, tribu des troncatipennes, comprenant une dizaine d'espèces, toutes exotiques.

THYRÉOSOME s. m. (ti-ré-o-so-me — du gr. *thureos*, bouclier; *sôma*, corps). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la tribu des peltides.

THYRÉO-STAPHYLIN, INE adj. (ti-ré-o-sta-fi-lain, i-ne). V. **THYRÉO-STAPHYLIN**.

THYRIDE s. f. (ti-ri-de). Entom. Genre d'insectes lépidoptères crépusculaires, de la tribu des sétiés, formé aux dépens des sphinx, et comprenant deux espèces, qui habitent l'Europe centrale et méridionale. On trouve aussi ce mot employé au masculin.

— **Encycl.** Les *thyrides* ont pour caractères: une tête assez large; les yeux saillants; les antennes presque filiformes, légèrement renflées au milieu, un peu plus épaisses chez les mâles; les palpes cylindriques, velues à la base, terminées en pointe; le corselet globuleux; l'abdomen conique; les ailes courtes, larges, dentées, avec des taches vitrées; les pattes très-longues, les deux dernières munies de forts ergots. Ces papillons, bien qu'appartenant au groupe des crépusculaires, ne volent que par un soleil ardent; ils se reposent de préférence sur les fleurs de sureau, des ombellifères et de quelques autres plantes. Les chenilles sont épaisses, de couleur livide, ponctuées, avec quelques petits poils clair-semés; elles vivent dans l'intérieur des tiges des végétaux et se transforment en chrysalides courtes, un peu renflées vers le milieu, avec de petites aspérités sur les bords des anneaux.

Ce genre, qui a des affinités avec les sétiés et les atychies, ne renferme jusqu'à présent que deux espèces. La *thyride fenêtrée* a près de 0m,02 d'envergure; les ailes d'un noir brunâtre, ponctuées et rayées en travers de fauve doré, marquées chacune de deux taches blanches, presque transparentes; le bord postérieur des quatre ailes est garni d'une frange blanche, entrecoupée de noir. La chenille, d'un blanc sale, vit dans l'intérieur des tiges du sureau et de la bardane. Le papillon paraît en juillet. On le trouve répandu dans toute l'Europe occidentale et l'Amérique du Nord. La *thyride vitrine* a les ailes un peu dentées, noirâtres, ponctuées de rouge, avec une tache vitrée; la chenille, d'un jaune roussâtre, vit dans l'intérieur des tiges des haricots; cette espèce habite le midi de l'Espagne, la Géorgie, etc.

THYRIDIE s. m. (ti-ri-di). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des lamellicornes, tribu des scarabées phyllophages, comprenant deux espèces, qui habitent l'Amérique du Sud.

— s. f. Genre d'insectes lépidoptères diurnes.

THYRIDOPTERYX s. m. (ti-ri-do-pté-riks — du gr. *thuris*, *thuridos*, petite porte; *pte*

ruz, aile). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, de la tribu des bombycites.

THYRIDOSTACHYSE s. f. (ti-ri-do-sta-ki — du gr. *thuris*, porte; *stachys*, épi). Bot. Syn. de *MYRSINÉE*, genre de grainées.

THYRIS s. m. (ti-riss). Entom. Syn. de **THYRIDE**.

THYRO s. m. (ti-ro). Erpét. Nom donné par quelques auteurs au gongyle ocellé.

THYROCÈLE s. f. (ti-ro-sè-le — du gr. *thyro*, et du gr. *kêlé*, tumeur). Pathol. Syn. de **TRACHOCÈLE**.

THYRO-ÉPIGLOTTIQUE adj. (ti-ro-é-pi-glo-ti-ke — du gr. *thyro*, et de *épiglottique*). Anat. Qui appartient au cartilage thyroïde et à l'épiglotte.

THYRO-HYODIEN, IENNE adj. (ti-ro-i-o-i-di-ain, i-e-ne). Anat. Qui appartient au cartilage thyroïde et à l'os hyoïde.

THYROÏDE adj. (ti-ro-i-de — du gr. *thureos*, bouclier; *eidos*, aspect). Anat. Se dit d'un cartilage et d'une glande du larynx: *Cartilage thyroïde*. *Glande thyroïde*. On dit mieux, mais plus rarement, **THYRÉOÏDE**.

— s. f. Glande thyroïde.

— **Encycl.** Le cartilage *thyroïde* occupe la partie antérieure et supérieure du larynx et semble formé de deux lames quadrilatères qui, par leur jonction, produisent un angle saillant nommé vulgairement *pomme d'Adam*.

La glande *thyroïde* est un organe situé sur la partie antérieure et inférieure du larynx et sur les premiers anneaux de la trachée-artère. Elle semble composée de deux lobes ovoïdes, tenant l'un à l'autre par une sorte de tubercule transversal qu'on nomme *isthme*. La *thyroïde* est une glande vasculaire sanguine. Elle est formée de vésicules closes de 0m,001 à 0m,001 de diamètre, lesquelles sont composées d'une paroi propre, homogène, mince, résistante, à laquelle adhèrent des fibres de tissu lamineux. Ces vésicules sont tapissées d'épithélium nucléaire, sphérique, mélangé à quelques cellules épithéliales. Le liquide normal de cette glande est limpide, assez épais, peu visqueux et tient en suspension des épithéliums et des symplexions. La glande *thyroïde* est très-vasculaire et peut devenir le siège de kystes.

THYRÉOÏDIEN, IENNE adj. (ti-ro-i-di-ain, i-e-ne — du gr. *thyro*, et de *épiglottique*). Anat. Qui appartient au cartilage thyroïde ou à la glande thyroïde: *Artères thyroïdiennes*.

— s. f. Artère thyroïdienne.

— **Encycl.** *Artères thyroïdiennes*. Elles sont au nombre de trois. La supérieure est la première des branches que fournit la carotide externe. Son calibre, toujours considérable, présente des variétés qui sont en rapport direct avec le volume du corps thyroïde et en raison inverse du volume des autres *thyroïdiennes*. D'abord superficielle, cette artère ne tarde pas à s'enfoncer sous les muscles omohyoïdiens, sterno-hyoïdiens et sterno-thyroïdiens. Avant d'arriver au corps thyroïde, elle donne trois collatérales, qui sont: la laryngée supérieure, la laryngée inférieure ou rameau crico-thyroïdien et la branche sterno-mastoïdienne. Parvenue à sa destination, elle se divise en trois rameaux, dont l'un se place entre le corps thyroïde et la trachée-artère, tandis que les deux derniers se ramifient dans le lobe latéral correspondant. L'artère *thyroïdienne* inférieure naît de la sous-clavière, au niveau de l'apophyse transverse de la sixième vertèbre cervicale, et se porte en décrivant des flexuosités vers l'extrémité inférieure du lobe latéral de la glande thyroïde, dans laquelle elle se ramifie. Ses branches collatérales sont: un rameau œsophagien, des rameaux musculaires pour le scalène antérieur et les muscles prévertébraux, et enfin l'artère cervicale ascendante. Parfois il existe encore une *thyroïdienne accessoire* ou de *Neubauer*. Les veines *thyroïdiennes* sont au nombre de trois de chaque côté. L'inférieure s'ouvre à droite dans la veine cave supérieure et à gauche dans la sous-clavière correspondante; la supérieure et la moyenne se jettent dans la jugulaire interne.

THYRÉOÏDITE s. f. (ti-ro-i-di-te — rad. *thyroïde*). Pathol. Inflammation de la glande thyroïde.

THYRONCIE s. f. (ti-ron-si — du gr. *thyro*, et du gr. *onykos*, tumeur). Pathol. Gonflement de la glande thyroïde.

THYRO-PHARYNGIEN, IENNE adj. (ti-ro-fa-rain-ji-ain, i-e-ne — du gr. *thyro*, et de *pharyngien*). Anat. Qui appartient au cartilage thyroïde et au pharynx.

THYRO-STAPHYLIN, INE adj. (ti-ro-sta-fi-lain, i-ne — du gr. *thyro*, et du gr. *staphylé*, luetto). Anat. Qui appartient à la glande thyroïde et à la luetto.

THYRSACANTHE s. m. (tir-sa-kan-te — du gr. *thyrsos*, thyrs; *anthos*, fleur). Bot. Genre de plantes, de la famille des acanthacées, formé aux dépens des carmantines, et comprenant une vingtaine d'espèces, qui croissent dans l'Amérique tropicale.

THYRSANTHE s. m. (tir-san-te — du gr. *thyrsos*, thyrs; *anthos*, fleur). Bot. Genre d'arbrisseaux grimpants, de la famille des apocynées, comprenant cinq espèces, qui croissent à la Guyane. Il Syn. de *LYSIMAQUE* et de *WISTÉRIE*, autres genres de plantes.

THYRSE s. m. (tir-se — latin *thyrsus*, grec *thyrsos*, du radical *thu*, qui est dans *thuein*, agiter, être agité, se précipiter, bondir, *thuein*, *thuaein*, *thuaein*, bondir, se précipiter avec fureur, *thunos*, impétuosité, *thuella*, ouragan, tempête. De la même racine vient *thuas*, thyade, bacchante). Mythol. gr. Javelot entouré de lierre et de pampre, qu'on donne à Bacchus, et que les bacchantes portaient dans les cérémonies publiques: Tantôt échelée, impétueuse, ardente, Le *thyrs* dans sa main, s'élance une bacchante; Ses longs cheveux aux vents flottent abandonnés; Son regard est brûlant, ses pas désordonnés.

DELLILE.

— Bot. Sorte de panicule rameuse et dressée, comme dans le lilas ou le marronnier d'Inde: *Le thyrs* n'est à proprement parler qu'une modification de la grappe. (Th. du Berneaud.)

— **Encycl.** Mythol. Dans les fêtes qui se célébraient dans la Phénicie en l'honneur de Bacchus, après les vendanges, on portait des branches de vigne, chargées de raisins, et on y joignait des bâtons de pin qui servaient de torches pour éclairer la nuit ceux qui foulaient la vendange. Les Egyptiens avaient légué cet usage aux Phéniciens, qui eux-mêmes l'avaient introduit en Grèce. Les habitants de ce dernier pays s'étaient habitués à remplacer le bâton de pin par une branche d'olivier ou de laurier, et souvent même ils liaient l'un à l'autre ces deux bâtons. Plus tard, la tradition donna à Bacchus et à son armée un dard enveloppé de pampres qui en enchaînaient la pointe. On donnait encore le *thyrs* à Bacchus parce que les ivrognes ont besoin d'un bâton pour se soutenir. Quoi qu'il en soit de la raison pour laquelle on a mis un *thyrs* dans la main de ce dieu, toutes ses figures le représentent armé d'une lance ou d'un bâton de pin environné de pampres ou de lierre et orné de banderoles.

Le *thyrs* était aussi appelé rameau de noces en Italie. Sur un bas-relief de la villa Borghèse, représentant l'entretien de Protésilas et de son épouse Laodamie, on voit deux *thyrses* attachés au chevet du lit. Ils désignent le lit nuptial des nouveaux époux.

Le *thyrs* avait d'ailleurs deux significations bien opposées. Terminé en fer de lance, il désignait la ruse du guerrier qui dissimule son arme. Lorsqu'il se composait d'un bâton de pin, il était le symbole de la vie pacifique. L'usage du *thyrs* était commun à tous les peuples qui avaient eu des relations avec les Phéniciens. Les Juifs eux-mêmes, si éloignés des coutumes étrangères, avaient l'habitude d'en porter un pour rendre grâce à leur dieu de la prise de Jérusalem par Machabée. Ensuite, ils ordonnèrent qu'à l'avenir toute la nation célébrerait chaque année la même fête en portant des *thyrses* et des rameaux de palmes vertes devant Jehovah.

THYRSIE s. f. (tir-si — du gr. *thyrsos*, thyrs). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des longicornes, tribu des prioniens, dont l'espèce type vit au Brésil.

THYRSIFÈRE adj. (tir-si-fère — du lat. *thyrsus*, thyrs; *fero*, je porte). Bot. Qui a des fleurs en thyrs: *Plante THYRSIFÈRE*.

THYRSIFLORE adj. (tir-si-flo-re — du lat. *thyrsus*, thyrs; *flos*, fleur). Bot. Syn. de **THYRSANTHE**.

THYRSINE s. f. (tir-si-ne — dimin. de *thyrs*). Bot. Syn. de **CYTINET** ou **HYPOCISTIS**, genre type des cytinées.

THYRSITE s. m. (tir-si-te — du lat. *thyrsites*, même sens). Ichtyol. Genre de poissons, de la famille des scombroïdes, voisin des tassards, et comprenant trois espèces, dont la principale vit dans les parages du Cap de Bonne-Espérance.

— **Encycl.** Les *thyrsites* sont caractérisés par un corps allongé, des dents comprimées et pointues et la queue dépourvue de carène latérale. Le *thyrsite atun*, espèce type, acquiert d'assez grandes dimensions; il vit dans les parages du Cap de Bonne-Espérance. Au commencement de son apparition, il se vend fort cher; mais, pendant la belle saison, il devient très-abondant, et son prix baisse beaucoup. Pendant l'hiver, il se rend sur le banc des Aiguilles. On le prend avec un appât qui présente grossièrement la forme d'un calmar; mais il est si vorace qu'il se jette avec avidité sur un simple morceau de drap rouge attaché à l'hameçon. Sa chair est blanche et rappelle assez par son goût celle de la morue; elle forme souvent une ressource pour les navigateurs.

THYRSOÏDE adj. (tir-so-i-de — du gr. *thyrsos*, thyrs; *eidos*, aspect. Bot. Qui est en forme de thyrs.

THYS (Antoine), en latin *Thysius*, historien et philologue hollandais, né à Harderwyck vers 1603, mort à Leyde en 1665. Son père, qui était un professeur de théologie de mérite, lui fit apprendre les langues anciennes, l'arabe, l'hébreu, puis l'envoya à Leyde, où il reçut les leçons de Heinsius. Antoine Thys se fit recevoir docteur en droit, probablement dans la même ville, et y obtint en 1635 une chaire de poésie, qu'il quitta plus tard pour enseigner l'éloquence et le droit. Il succéda, en outre, à Heinsius en 1655, comme bibliothécaire de l'université. Outre

des éditions estimées de *Salluste*, de *Justin*, de *Sénèque le Tragique*, de *Lactance*, de *Valérius Patérculus*, d'*Aulu-Gelle*, qui font partie de l'ancienne collection des *Variarum*, on lui doit : *Exercitationes miscellaneæ* (Leyde, 1639, in-12), au nombre de vingt-trois; *Discursus politicus de magistratibus Atheniensium* (Leyde, 1645, in-16), ouvrage qui fait suite au *De republica Atheniensium* de Postel; *Compendium historiæ Bataviæ a Julio-Cæsare usque ad hæc tempora* (Leyde, 1645); *Memorabilia celebriorum veterum Rerum publicarum*; *accessit tractatus juris publici de potestate principis* (Leyde, 1646, in-16); *Historia navalis* (Leyde, 1657, in-4°), ouvrage qui renferme la description de toutes les grandes batailles navales livrées par les Bataves depuis les temps les plus reculés jusqu'au XVIII^e siècle; *De usura et fœnore* (Leyde, 1658, in-8°).

THYS (Gysbrecht), peintre hollandais, né à Anvers vers 1625, mort vers la fin du XVII^e siècle. On ignore sous quel maître il étudia, et quoiqu'il ait acquis dans le portrait un talent qui, au jugement même de ses contemporains, n'était pas inférieur à celui de Van Dyck, on ne peut supposer qu'il ait été l'élève de ce grand artiste, qui passa les dernières années de sa vie en Angleterre. Thys eût pu acquérir par ses travaux une fortune considérable dans sa patrie, mais son inconduite l'empêcha de se fixer jamais nulle part, et sa vie tout entière se passa à errer de ville en ville. Aussi, il est bien peu de cités des Pays-Bas où l'on ne trouve quelques-uns de ses portraits, dont plusieurs furent vendus à l'étranger comme étant l'œuvre de Van Dyck. On cite, parmi les plus remarquables, le portrait de sa femme et celui du peintre Jean van Kessel. Il avait aussi abordé avec succès le paysage et la peinture d'animaux.

THYS ou **THYSSENS** (Pierre), peintre flamand. V. THYSSENS.

THYSANANTHE s. m. (ti-za-nan-te — du gr. *thusanos*, frange; *anthos*, fleur). Bot. Genre d'hépatiques, de la tribu des jongermanniées, comprenant quatre espèces, qui croissent sur les écorces des arbres : *Les THYSANANTHUS* sont des plantes exotiques. (C. Montagne.)

THYSANE s. m. (ti-za-ne). Bot. Syn. de **THYSANUS**.

THYSANOCARPE s. m. (ti-za-no-kar-pe — du gr. *thusanos*, frange; *karpos*, fruit). Bot. Genre de plantes, de la famille des crucifères, tribu des isatidées, comprenant sept espèces, qui croissent dans les contrées occidentales de l'Amérique du Nord.

THYSANOCLADIE s. f. (ti-za-no-kla-di — du gr. *thusanos*, frange; *klados*, rameau). Bot. Genre d'algues, du groupe des delisées.

THYSANOMITRION s. m. (ti-za-no-mi-tri-on — du gr. *thusanos*, frange; *mitrion*, mitre). Bot. Syn. de **CAMPYLOPE**, genre de mousses.

THYSANOPODE s. m. (ti-za-no-po-de — du gr. *thusanos*, frange; *pous*, pied). Crust. Genre de crustacés stomapodes, de la famille des caridioides, dont l'espèce type vit dans l'océan Atlantique.

THYSANOPTÈRE adj. (ti-za-no-ptè-re — du gr. *thusanos*, frange; *pteron*, aile). Entom. Qui a les ailes frangées.

— s. m. pl. Ordre d'insectes, caractérisé surtout par les franges soyeuses qui bordent des ailes rudimentaires : *Les THYSANOPTÈRES* vivent sur les végétaux et occasionnent souvent des dégâts assez considérables. (Blanchard.)

— **Encycl.** Les *thysanoptères* dans leur état complet ont quatre ailes membraneuses, fort étroites, sans pli, ni réticulation, mais garnies sur leurs bords de longs cils formant une frange d'une finesse, d'une élégance qui dépasse toute description. Ces insectes ont des mandibules longues et minces, des mâchoires et une lèvre munie de palpes. La conformation de la bouche les rapproche des orthoptères. La tête porte des antennes filiformes de longueur médiocre, de gros yeux latéraux, et ordinairement trois ocelles sur le front; les pattes de deux articles se terminent par une sorte de vésicule, propre à contracter adhérence sur les feuilles ou sur les pétales des fleurs.

Chez ces insectes, le développement est analogue à celui des orthoptères; les jeunes ont la forme des adultes, seulement ils manquent d'ailes et leur corps est jaune pâle ou rougeâtre; après quelques mues se montrent des rudiments d'ailes, ce sont les nymphes; après un dernier changement de peau, ce sont les adultes. Les *thysanoptères* courent vite, ils volent prestement; avec leurs petites mandibules ils rongent les feuilles à la surface.

L'ordre des *thysanoptères* ne se compose que d'une seule famille, la famille des thripsides, où l'on reconnaît deux types, selon que les espèces ont deux articles aux palpes et les ailes sans aucune nervure (phléothripsides), ou trois articles aux palpes et deux nervures aux ailes antérieures (thripsines). Parmi les dernières; la plupart appartiennent au genre thrips. Le thrips des céréales, d'une couleur brune avec les pattes et les antennes annelées de blanc, est signalé comme nuisible au blé, dans les circonstances où il

s'est très-multiplié. Le petit insecte s'engage entre les valves et la graine, se blottit dans le sillon du grain et le ronge. Il n'enlève pas beaucoup de substance à la fois, et cependant il détermine un appauvrissement très-sensible du grain.

THYSANOTE s. m. (ti-za-no-te — du gr. *thusanos*, frange). Bot. Genre de plantes, de la famille des hiliacées, tribu des athériques, comprenant plus de vingt espèces, qui croissent en Australie.

THYSANOTHÉCION s. m. (ti-za-no-tè-si-on — du gr. *thusanos*, frange; *théké*, étui). Bot. Genre de lichens, de la tribu des usnées, dont l'espèce type croît sur les vieux bois, à la terre de Van Diémen.

THYSANOURE adj. (ti-za-nou-re — du gr. *thusanos*, frange; *oura*, queue). Entom. Qui a la queue frangée. On dit aussi **THYSANURE**. — s. m. pl. Ordre d'insectes hexapodes, caractérisés surtout par les organes locomoteurs, situés à l'extrémité de l'abdomen : *Les THYSANOURES* sont des névroptères frappés d'un arrêt de développement. (H. Lucas.)

— **Encycl.** Les *thysanoures* ont le corps de forme très-variable, tantôt globuleux, tantôt plus ou moins allongé et même pisciforme, le plus souvent couvert d'écaillés ou de villosités, quelquefois nu; les antennes sétacées, plus ou moins longues, formées de nombreux articles; les yeux plus ou moins grands, constitués par la réunion d'un nombre variable de petits yeux lisses; la bouche composée comme celle des insectes broyeur; le thorax offrant trois anneaux; l'abdomen terminé par un appendice particulier, qui joue le rôle d'un organe de mouvement et, en se détendant comme un ressort, permet à l'insecte d'exécuter des sauts considérables; six pattes grêles, à hanches très-grandes. Ces insectes, complètement dépourvus d'ailes, n'ont pas de métamorphoses et présentent par conséquent dès leur naissance la forme qu'ils conserveront toute leur vie; par ces deux caractères, ils semblent former le passage des vrais insectes aux myriapodes. Ils sont très-agiles et échappent aisément, par la course ou par le saut, à qui veut les saisir. Les nombreuses espèces de cet ordre sont répandues dans les diverses régions du globe; elles vivent les unes à l'intérieur des habitations, les autres sous les pierres, dans les substances végétales décomposées, quelques-unes dans l'eau ou même dans la neige; la plupart sont nuisibles à l'agriculture ou à l'économie domestique. L'ordre des *thysanoures* comprend les genres suivants, groupés en deux familles : I. *Lépisminées*, lépsime, machile. II. *Podurelles*, podure, sminthure. V. ces mots.

THYSANURE adj. (ti-za-nu-re). Entom. Syn. de **THYSANOURE**.

THYSANUS s. m. (ti-za-nus — du gr. *thusanos*, frange). Bot. Genre d'arbustes, rapportés avec doute à la famille des conaracées, et dont l'espèce type croît en Cochinchine.

THYSAROLÈNE s. m. (ti-za-ro-lè-ne). Bot. Genre de plantes, de la famille des graminées, tribu des panicées, dont l'espèce type croît dans l'Inde.

THYSBÉ s. f. (ti-shé). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la tribu des colaspides, comprenant quatre espèces, qui vivent au Sénégal.

THYSÉLIN s. m. (ti-zé-lain). Bot. Section du genre selin, de la famille des ombellifères.

THYSIUS, historien et philologue hollandais. V. THYS (Antoine).

THYSSELIN s. m. (ti-sé-lain). Bot. Section des peucedans, genre d'ombellifères.

TIAGOR (*Tiagur*), ville et forteresse de l'Indoustan anglais, dans le Karnatic, sur une montagne. Les Français s'en emparèrent en 1760, mais les Anglais la reprirent l'année suivante.

TIANUANACU, village de la Bolivie, sur la rive méridionale du lac Titicaca. Il doit sa célébrité aux ruines et aux monuments gigantesques qui se trouvent dans ses environs. Ces monuments, extrêmement curieux, datent des premiers temps de la civilisation péruvienne.

TIAMUCHY, rivière de l'Amérique du Sud (Bolivie). Elle prend sa source dans le département de Moxos, se dirige au N.-E. et, après un cours d'environ 260 kilom., se jette dans le Maroré.

TIARA (Pierre), médecin et érudit hollandais, né à Workum en 1514, mort en 1586. Après avoir fait à l'université de Harlem des études fort étendues, il visita successivement l'Allemagne, la France et l'Italie, se fit recevoir, dans cette dernière contrée, docteur en médecine et revint, vers 1553, s'établir à Louvain, où, tout en exerçant la pratique de son art, il ouvrit des cours de grec. Le succès qu'obtint son enseignement le fit appeler à des chaires de la même langue successivement à l'académie de Douai (1560), et aux universités de Leyde (1575) et de Franeker (1585). Outre des traductions latines du *Sophiste* de Platon (Louvain, 1533, in-12), de la *Médée* d'Euripide (Utrecht, 1543, in-12) et des *Sentences* de Pythagore (Franeker, 1589, in-12), on a de lui : *Poëmaton de nobilitate*

et disciplina militari veterum Frisiorum (Franeker, 1597, in-12), poëme patriotique dans lequel l'auteur excita ses compatriotes à la guerre contre l'Espagne, et *De nobilitate ejusque veris insignibus*, autre poëme qui fait partie des *Delicia poetarum Belgicorum* de Gruter; ce dernier a aussi inséré dans le même recueil le poëme précédent. Une biographie étendue de Tiara se trouve dans les *Vitæ Belgarum qui latina carmina scripserunt* de Peercamp (Bruxelles, 1822, in-8°).

TIARE s. f. (ti-a-re — grec *tiara*, mot qui est sans doute d'origine persane. Quelques-uns, cependant, le font venir du verbe *tiô*, honorer et aussi punir, venger, de la racine sanscrite *ci*, venger, qui aurait produit le grec *timé*, estimation, valeur, rétribution, récompense, punition; l'irlandais *cia*, rétribution, récompense, *caïn*, amende; l'ancien slave *cinitti*, mettre en ordre, *ctnu*, ordre, rang, *cinovinitku*, prince, *citati*, honorer, etc.). Ornement de tête qui était un des symboles de la souveraineté chez les Perses et les Médés : *La TIARE des anciens Persans, entourée d'un bandeau, nous paraît l'origine du turban de nos musulmans modernes.* (M.-Br.)

— Bonnet orné de trois couronnes, que porte le pape dans les grandes solennités.

— Fig. Dignité papale : *Se montrer digne de la TIARE.*

— Porter la tiare, Être pape : *Il PORTA LA TIARE vingt ans.* (Acad.)

— Mettre, poser la tiare sur la tête de quelqu'un, Le faire pape.

— Moll. Genre de mollusques gastéropodes pectinibranches, du groupe des sabots. Il Autre genre de mollusques, du groupe des volutes. Il *Tiare bâtarde*, Autre espèce de volute.

— Acal. Genre d'acalèphes médusaires, du groupe des nucléifères.

— **Encycl.** La tiare des Orientaux était un bonnet rond, droit, quelquefois en pointe, ou recourbé, tel qu'on le voit sur les figures d'Aus et de Myrrha. On le fixait sur la tête à l'aide de deux bandelettes qui se nouaient sous le menton. En Grèce, la tiare était l'ornement de tête des prêtres de Cybèle. Les tiars des rois de l'Asie sont coiffés sur les médailles étaient une coiffure de parade, car, ordinairement, on portait la mitre.

La tiare de Xerxès se composait d'un diadème entourant un bonnet dont l'extrémité retombait sur les épaules. Les rois de Perse étaient si jaloux du droit de porter seuls une tiare relevée et droite, qu'il y avait peine de mort pour quiconque aurait osé se l'attribuer; ils conféraient le droit de porter la tiare comme un privilège honorifique; ainsi, le Lacédémonien Démarate, après avoir donné un utile conseil à Xerxès, demanda, pour toute récompense, le droit de faire son entrée publique dans la ville de Sardes avec la tiare droite sur la tête. Les médailles représentent plusieurs formes de tiars. Celles des rois d'Arménie se terminaient par une espèce de cercle surmonté de plusieurs pointes. Celles des rois parthes se distinguaient par leurs ornements. Malgré leur titre de roi des rois, les monarques parthes ne portèrent, comme on le voit sur leurs médailles, qu'un diadème à leur tiare. Le seul qui se servit de la double tiare fut Artaban, le dernier d'entre eux. Les satrapes portaient une tiare sans diadème. On a des médailles de Marc-Antoine qui ont pour type, au revers, une tiare à peu près semblable à celle des Perses; elle symbolise la réduction de l'Arménie par les armes romaines. Dans la villa du cardinal Albani, on voyait, sur un marbre, une Cérés coiffée d'une tiare. Il existait aussi à Sparte une Junon portant la même coiffure.

La tiare papale se composait autrefois d'un bonnet rond, élevé, ayant une couronne à sa base. Boniface VIII, trouvant que cet ornement n'était pas assez somptueux pour un successeur de saint Pierre, ajouta une seconde couronne à la première (xiv^e siècle); presque aussitôt, Benoît XII une troisième, et depuis lors la tiare papale garda ces trois couronnes pour désigner la triple royauté du chef de l'Eglise catholique, royauté spirituelle sur les âmes, temporelle sur les États romains et mixte sur tous les rois. Quand le pape va officier, il porte la tiare et il se coiffe de la mitre en officiant.

Le trésor pontifical était assez riche autrefois en tiars de diverses époques; il en possédait au moins une dizaine. A l'époque des guerres de la Révolution quelques-unes furent enlevées du Vatican par nos soldats, et on n'a jamais pu savoir au juste ce qu'elles étaient devenues. Il en resta de fort riches et de fort belles, telles que celle de Jules II, celle de Paul Farnèse, celle de Grégoire XIII et celle de Clément Aldobrandini. Au traité de Tolentino, Pie VI les donna en paiement de plusieurs millions, et n'en conserva qu'une, en carton.

Napoléon, après le Concordat, fit cadeau d'une tiare nouvelle à Pie VII; c'est celle qui servit à Pie IX; elle porte le nom de *tiare napoléonienne*, vaut environ 220,000 fr. et pèse 8 livres. Sa coupole est formée de huit rubis, de vingt-quatre perles et d'une émeraude. La croix se compose de douze brillants; les queues sont en rubis et en perles. Deux cordons d'or la maintiennent sur la tête du pape, qui ne la porte que fort rarement. Cachée soigneusement en 1848, elle a reparu après l'entrée de l'armée française à

Rome en 1849. Une autre tiare, portée également par Pie IX, est celle que l'ex-reine d'Espagne, Isabelle, fit fabriquer pour lui en 1855 et que l'on appelle *tiare isabétique*. Elle vaut 300,000 francs et ne pèse que 3 livres. Les trois couronnes sont semblables, tandis qu'elles sont variées dans la tiare de Napoléon. On y compte dix-neuf pierres précieuses. La coupole est faite d'un saphir; elle est plus gracieuse que la tiare napoléonienne, mais elle est bien moins majestueuse. Pie IX, pour les cérémonies les moins solennelles, s'est fait fabriquer une troisième tiare, en imitation.

Lorsqu'on couronne un pape, le cardinal chargé de lui déposer la tiare sur le front lui adresse ces paroles : « Recevez cette tiare ornée d'une triple couronne, et sachez que vous êtes le père, le prince et le roi, le recteur de la terre, le vicaire de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

TIARELLE s. f. (ti-a-rè-le — dimin. de *tiare*). Moll. Genre de mollusques gastéropodes pectinibranches, du groupe des volutes.

— Bot. Genre de plantes, de la famille des saxifragées, comprenant cinq espèces, qui habitent l'Asie et l'Amérique du Nord.

— **Encycl.** Bot. Les *tiarellas* sont des plantes vivaces, à tiges dressées, nombreuses, buissonnantes, à feuilles cordiformes ou trifoliolées, d'un vert gai; les fleurs, blanchâtres ou d'un jaune pâle, sont petites et disposées en grappes terminales; le fruit est une capsule comprimée, uniloculaire, s'ouvrant en deux valves inégales et renfermant de nombreuses graines ovoïdes et luisantes. Les espèces peu nombreuses de ce genre habitent les régions montagneuses du nord de l'Asie et de l'Amérique; on en cultive plusieurs dans nos jardins; elles se plaisent dans les terres fraîches, un peu humides et ombragées, tracent beaucoup et s'étendent fort loin presque au niveau du sol; on les emploie avantageusement pour faire des bordures, pour orner les rocailles, les grottes et les plates-bandes. Elles se propagent facilement d'éclats fuits au printemps ou mieux à la fin de l'été. La *tiarelle à feuilles en cœur* est la plus répandue.

TIARET, poste militaire de l'Algérie. V. TIHARET.

TIARIDIE s. f. (ti-a-ri-di — du gr. *tiara*, tiare; *eidos*, aspect). Bot. Syn. d'héliophyte, genre de borraginées.

TIARINI (Alexandre), peintre italien, né à Bologne en 1577, mort en 1668. Il fit ses premières études dans sa ville natale, sous la direction de Spinelli, de Prosper Fontana et de Barthélemy Cesi; mais, obligé de quitter Bologne à la suite d'un duel avec un de ses condisciples, il se réfugia à Florence, où il acquit bientôt une telle réputation qu'il se vit rappelé à Bologne. Il y travailla pendant quelque temps dans l'atelier de Louis Carrache, qui jadis avait refusé de l'admettre parmi ses élèves, et ouvrit ensuite une école où il forma un grand nombre d'artistes. Plus tard, il fut appelé à la cour de plusieurs princes d'Italie et résida successivement à Crémone, à Parme et à Modène. On cite comme ses œuvres les plus remarquables : un *Saint Dominique*, son chef-d'œuvre, dans l'église de ce nom, à Bologne; une *Descente de croix*, attribuée à Carrache; *Saint Pierre reniant le Christ*, le *Repentir de saint Joseph*, le *Mariage mystique de sainte Catherine* (musée du Louvre); la *Sainte Famille*, *Adam et Eve peinant Abel*, à Florence; l'*Annunciation*, la *Madone avec saint François*, *Saint Antoine de Padoue*, le *Baptême de Jésus*, le *Sauveur*, à Reggio; *Saint Bernardin*, la *Vierge couronnant sainte Catherine*, *Joseph et la femme de Putiphar*, *Saint Joseph et la Vierge*, *Madone*, une *Nativité*, à Modène; le *Martyre de sainte Barbe*, la *Miracle de saint Benoît*, *Saint Antoine de Padoue*, la *Vierge de douleurs*, la *Nativité*, le *Repos en Egypte*, *Saint Elói forgeant*, à Bologne; la *Decollation de saint Jean-Baptiste*, à Milan; un *Portement de croix*, à Vienne; *Angélique et Médor*, à Dresde; *Tancrède dans la forêt enchantée*, à Munich, etc. Infatigable travailleur, Tiarini a, pendant sa longue carrière, exécuté un nombre considérable de peintures tant à l'huile qu'à fresque. Il possédait un talent souple et facile. A l'école de Louis Carrache, il avait appris à donner à ses figures un caractère grave et noble, à ses draperies de l'ampleur et de la sobriété. Son coloris était harmonieux, son dessin savant, et il avait une entente parfaite des raccourcis. En somme, c'est un des peintres les plus distingués de l'école de Bologne.

TIARIS s. m. (ti-a-riss — du gr. *tiara*, tiare). Ornith. Genre de passereaux, de la famille des fringillidées ou moineaux.

— Erpét. Espèce de reptile saurien, de la famille des iguaniens et du genre lophyre.

TIAROCÈRE s. m. (ti-a-ro-sère — du gr. *tiara*, tiare; *keras*, antenne). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des lamellicornes, tribu des scarabées méliophiles, comprenant trois espèces, qui habitent l'Amérique du Sud.

TIARODE s. m. (ti-a-ro-de — du gr. *tiara*, tiare; *eidos*, aspect). Entom. Genre d'insectes hémiptères, de la famille des réduviens, tribu

des réduviides, dont l'espèce typé habite Java.

TIASMIN ou **TESMIN**, rivière de Russie (Kiev). Elle a sa source sur la limite des gouvernements de Kherson, à 45 kilom. N.-N.-O. d'Elisabethgrad, se dirige d'abord au N., puis à l'E.-S.-E., en arrosant le district de Tchigrin, dont elle baigne le chef-lieu, coule ensuite sur la limite du gouvernement de Kherson, et, après un cours de 155 kilom., elle fait sa jonction avec le Dniéper à Kvi-
lov.

TIBAGY, rivière du Brésil (Para). Elle prend sa source sur le versant O. de la serra do Espinhaco, coule au N.-N.-O., et se jette dans le Paranaíba, par 54° 25' de longit. O., après un cours d'environ 550 kilom., où elle reçoit un grand nombre d'affluents.

TIBALANG, fantômes que les indigènes des îles Philippines s'imaginent voir apparaître sur la cime des vieux arbres et qu'ils croient être les esprits de leurs ancêtres. Ces fantômes, à la taille gigantesque, portent de longs cheveux et des ailes et ont le corps peint.

TIBALDEO (Antoine), poète italien. V. **TIBALDEO**.

TIBALDI, peintre italien. V. **PELLEGRINI**.

Tibaldi (complot), affaire ténébreuse, prétendu complot contre la vie de Napoléon III, jugé en août 1857 devant la cour d'assises de la Seine. Le 13 juin 1857, la police arrêta à son domicile un Italien, M. Tibaldi, ouvrier opticien, né à Faenza, établi à Paris, rue Ménilmontant, 122. C'était un homme laborieux, intelligent; tous les témoins entendus dans l'instruction donnaient de son honorabilité les meilleurs témoignages. Quelques semaines après, M. Tibaldi fut renvoyé devant la cour d'assises de la Seine, sous l'accusation de complot contre la vie de l'empereur. On l'accusait d'avoir, sur la présentation d'une prétendue lettre de Mazzini, remis des pistolets à deux individus nommés Grilli et Bartolotti. La remise de ces pistolets supposait, d'après l'accusation, la résolution du meurtre arrêté, et constituait un acte préparatoire. Les deux individus passèrent, avec M. Tibaldi, devant les assises, où MM. Mazzini, Ledru-Rollin, Mazzarenti, Campanella, furent également traduits et jugés par contumace.

Pour comprendre cette affaire, il suffit de détacher quelques mots de l'interrogatoire des sieurs Grilli et Bartolotti :

Me LACAN. Monsieur le président voudrait-il demander à Grilli si, en recevant de l'argent (ces deux individus prétendaient avoir reçu à Londres de l'argent de Mazzarenti et de Mazzini, pour commettre le meurtre), il avait l'intention d'exécuter la mission qu'on lui avait donnée, et de quelle manière il a dépensé son temps et son argent à Paris ?

GRILLI. Non, monsieur; si j'ai pris l'argent, c'était par besoin.

D. A quoi avez-vous dépensé l'argent ?

R. J'ai acheté une montre en or, nous nous sommes habillés, nous avons bien bu, bien mangé.

D. Combien d'argent aviez-vous au moment de votre arrestation ?

R. Seize francs.

Les personnes ayant quelque expérience comprendront maintenant que ces hommes n'étaient que des agents de police, et que le prétendu complot n'était qu'un prétexte à englober Ledru-Rollin dans une affaire dont on espérait d'ailleurs tirer en France un bon parti contre les républicains.

Au cours des débats, Bartolotti raconta le fait suivant, déjà connu du juge d'instruction :

« Je vis Mazzini avec un Français fort et robuste, qui avait des moustaches, je crois; le Français sortit presque aussitôt, et Mazzini lui dit : « Adieu, Druollini. »

Cette assertion ne semblant pas suffire pour condamner Ledru-Rollin, on amena de Sainte-Pélagie un sieur Alphonse Géraux, condamné précédemment pour société secrète. Ce sieur Géraux ne savait rien sur les faits qu'il s'agissait de discuter, mais il raconta qu'en 1852 il avait vu, à Londres, M. Ledru-Rollin, lequel lui avait donné 500 francs pour faire assassiner l'empereur.

Tibaldi fut condamné à être déporté à Cayenne. Bien que sa condamnation eût un caractère évidemment politique, l'amnistie du 16 août 1859 ne le rendit pas à la liberté.

Les deux dénonciateurs Grilli et Bartolotti furent condamnés à quinze ans de détention. Ledru-Rollin, Mazzini, Campanella, Mazzarenti furent condamnés à la déportation par contumace.

Après l'amnistie de 1859, une consultation signée par un grand nombre d'avocats du barreau de Paris établit que le crime de complot avait le caractère exclusivement politique, que la déportation était une peine exclusivement politique, et qu'en conséquence les personnes condamnées dans l'affaire Tibaldi étaient comprises dans les termes de l'amnistie. Cette opinion ne prévalut pas. Depuis lors, Tibaldi a été rendu à la liberté et s'est retiré à Londres.

Au mois de décembre 1869, il a adressé à M. Delescluze, rédacteur en chef du *Réveil*, une lettre calme et digne, où il nie que la conspiration contre la vie de l'empereur, à laquelle on l'a accusé d'avoir pris part, ait jamais eu lieu, et où il dégage la personne

de Ledru-Rollin de toute relation avec les gens qui en étaient supposés les auteurs.

TIBBON (Juda-Aben), savant rabbin espagnol qui vivait dans le royaume de Grenade au xiii^e siècle. Il acquit beaucoup de réputation par le mérite de ses traductions d'ouvrages arabes en hébreu et reçut le titre de prince des traducteurs. Les plus remarquables sont : *Cosari* ou *Cosri*, de Juda Levita; *Chovad allenavoth*, de Bechai-ben-Josaph, livre de morale très-estimé, imprimé pour la première fois à Naples en 1490; *Tikkun midoth*, de Salomon Gavirol, publié en 1562; *Hagiographa seu proverbialia Job, Daniel, Esdræ, etc.*; *Galen ars parva*; la *Grammaire* de Jonas-ben-Ganaah.

TIBBON (Samuel-ben-Juda-Aben), rabbin et traducteur juif, fils du précédent. Il vivait à la fin du xiii^e et au commencement du xiv^e siècle, et marcha sur les traces de son père. On lui doit un *Commentaire sur le livre de l'Ecclésiaste*; *Sentences des philosophes*; *Esprit de grâce*, etc. Il a traduit, de Maïmonide : le *Docteur des faibles*; *Epistola de resurrectione mortuorum*; *Huit chapitres des facultés de l'âme*, *Chapitre des Pères*; enfin, il a traduit le livre des *Météores* d'Aristote et le *Compendium libri acroasis* d'Averroès.

TIBBON (Moïse-ben-Samuel-Aben), rabbin et philosophe juif. V. **MOÏSE BEN TIBBON**.

TIBBOUS, peuple de l'Afrique centrale, qui habite la partie E. du grand désert de Sahara, entre la région de Tripoli au N., le territoire des Arabes Berberes Leouatals et Berdouahs à l'E., la Nigritie au S., le pays des Touaregs et le Fezzan à l'O. C'est une région crevasée de profonds ouades, au fond desquels un peu d'humidité entretient de maigres pâturages, et parsemée de flaques d'eau stagnante, où le muriste et le carbonate de soude se cristallisent en grandes masses. De loin en loin, sur cette base sablonneuse et saline, s'élèvent des rochers escarpés qui servent de citadelle aux peuplades vivant à leur pied et toujours prêtes à se réfugier sur leurs sommets, lors des invasions presque annuelles des Touaregs, leurs voisins, qui viennent voler les bestiaux de ces pauvres gens, piller leurs approvisionnements de sel, destinés aux caravanes du Soudan, et emmener en esclavage leurs femmes et leurs enfants. Ils sont moins forts de taille, moins noirs de peau, moins crépus de barbe et de cheveux que les nègres du Sud. Par tous leurs traits, par leur genre de vie, par les peaux de mouton dont ils se vêtent et la graisse dont ils s'oignent le corps et la tête, par leur idiome, qui ils débilitent avec une rapidité étrange et qu'ils surchargent tellement de consonnes sifflantes, que, du temps d'Hérodote, on l'a comparé au langage des oiseaux; enfin, par tous les caractères physiques et ethnographiques, ils rappellent les peuplades pastorales de l'extrémité sud du continent, et, comme les Hotentots, ils semblent avoir fait partie de l'avant-garde des migrations qui ont peuplé l'Afrique. Les Tibbous forment, entre la zone moyenne du désert de Libye à l'E., un grand nombre de tribus, qui empruntent leurs noms aux différents districts qu'elles habitent. Ainsi, les Anglais, dans leur marche vers le S., rencontrèrent successivement les tribus de Kisbi, de Bilma, de Gonda, de Traffa, etc. Chacune d'elles obéit à un cheik ou chef héréditaire, mais toutes reconnaissent la suprématie du sultan de Bilma. Le palais de ce roi des rois peut donner une idée de sa puissance et de la richesse de ces peuples : c'est une petite hutte de terre couverte de feuilles de palmier, non renfermant qu'une seule pièce qui sert à la fois de salle d'audience, de chambre à coucher pour Sa Majesté et d'écurie pour son cheval et son royal troupeau de chèvres. Les femmes de ce pays ont une taille fine et pleine d'élégance. Elles portent avec beaucoup de grâce leur costume, qui diffère beaucoup de celui du Fezzan. Elles ont le nez aquilin, de belles dents et les lèvres aussi jolies que celles des Européennes. Leurs yeux sont pleins d'expression et leur peau d'un noir très-foncé; leur démarche et leur tournure ont quelque chose de très-agréable; leurs pieds sont très-bien faits, et les petits anneaux d'argent qu'elles portent aux jambes sont loin d'être disgracieux. Leurs souliers sont très-bien fabriqués; ils sont de couleur rouge; leur coiffure offre peu de variété; elles laissent tomber leurs cheveux sur leurs joues, à peu près comme un éventail, ou plutôt comme les oreilles d'un barbet. Elles se ceignent la tête d'une petite bande de cuir, autour de laquelle sont attachés vingt ou trente anneaux d'argent, passés les uns dans les autres. Cette chaîne est terminée par derrière avec quelques tresses de leurs cheveux. La même chaîne est terminée par devant au moyen d'une multitude d'anneaux disposés de cette manière. Elles enrichissent encore leur coiffure d'un ornement en or et en agate. Au-dessus de leurs oreilles, elles suspendent des coquillages ou un bandeau de corail, et à l'extrémité des chaînes d'argent dont elles sont ornées, il y a quelquefois des grelots qui produisent dans les danses un effet très-agréable. Leur cou est surchargé de verroteries ridicules. Un de leurs seins, qui sont d'une forme gracieuse, reste à découvert; par la manière dont elles drapent leurs vêtements, leurs bras sont nus jusqu'aux épaules. Au-dessus des coudes, elles portent de petits bracelets d'argent qui ne sont pas plus épais qu'une plume d'oie;

ceux qu'elles mettent au-dessus de leurs poignets sont plus larges. Leurs oreilles sont chargées d'anneaux de différentes dimensions; le plus grand est toujours celui qu'elles plaçant au-dessus des autres. Le plus singulier de leurs ornements consiste dans un morceau de corail qu'elles attachent à leur narine droite. Leur vêtement est composé d'un vaste châle qui entoure leur corps et qu'elles drapent avec beaucoup d'art au-dessus de leur épaule gauche, de manière qu'il laisse à découvert, du côté opposé, leur bras et leur dos; cette espèce de robe, très-courte, laisse voir la jambe presque nue jusqu'aux genoux. Les femmes des Tibbous ne se couvrent point le visage comme le font les femmes arabes. Leur figure se conserve mieux; elles sont meilleures ménagères, et elles ont surtout un soin extrême de leurs enfants, qui sont très-nombreux. Elles travaillent aux ouvrages de vannerie; elles font aussi des vases de feuilles de palmier, qu'elles ornent de petites bandes de cuir coloré avec beaucoup d'art et de goût. Tous les Fezzanais qui viennent faire le commerce à Katroun remportent beaucoup de ces ouvrages, pour faire des présents à leurs familles.

TIBELL (Gustave-Guillaume), général suédois, né en Sudermanie en 1772, mort en 1824. Entré au service à l'âge de quinze ans, il prit part, de 1788 à 1790, à la guerre contre la Russie, devint professeur à l'Académie de Carlskrona, fut promu capitaine en 1794, se rendit alors en France et fut attaché comme officier d'état-major à l'armée d'Italie. Il en fit toutes les campagnes jusqu'en 1801, reçut une blessure à Castel-Nuovo, tomba entre les mains de l'ennemi lors de la prise de Turin et recouvra peu après sa liberté. Tibell assista ensuite à toutes les batailles de cette campagne, notamment à celles de Rivoli et de Marengo, et devint général de brigade en 1802; mais, dès l'année suivante, il revint en Suède, où il fut nommé lieutenant-colonel et membre du collège de la guerre. Promu en 1808 général-major et adjudant général de l'armée de terre et de mer, il donna sa démission lors de la chute de Gustave-Adolphe (1809). Sous le règne de Charles XIII, il reçut le grade de lieutenant général et fut chargé de former un recueil des ordonnances militaires, qui parut en 1822. On doit à ce général : *Essai d'un règlement pour l'état-major de l'armée suédoise* (1801); *Histoire de l'ordre des Séraphins de 1285 à 1748* (1826); *Traité sur l'instruction publique en France depuis le commencement de la Révolution jusqu'en 1810* et des *Mémoires* dans le *Recueil de l'Académie de Milan*.

TIBÈRE (Tiberius Claudius Nero), deuxième empereur romain, successeur d'Auguste, né à Rome l'an 42 avant J.-C., mort à Misène l'an 37 de notre ère. Il était fils de Tiberius Nero et de la fameuse Livie, qui divorça pour épouser Octave, alors qu'il n'était encore que triumvir. Entré jeune dans les charges publiques, Tibère se distingua dans la guerre contre les Cantabres, restaura Tigrane sur le trône d'Arménie, gouverna la Gaule Chevelue pendant un an, fit la guerre avec succès dans les Alpes, en Germanie, en Pannonie et en Dalmatie. Auguste récompensa ses services par le consulat et la puissance tribunitienne (6 av. J.-C.) et par la main de sa fille Julie, dont les débauches devinrent la fable de Rome. Des motifs mal connus le déterminèrent à quitter Rome. Il se retira à Rhodes et y vécut sept ans dans une sorte d'exil. Rappelé enfin par l'empereur sur les instances de Livie (2 de J.-C.), il vécut quelque temps en simple particulier. La mort des fils d'Agrippa détermina Auguste à l'adopter et à le mettre de nouveau à la tête des armées. La Germanie, la Pannonie, la Dalmatie et l'Illyrie virent de nouveau briller ses talents militaires. La mort du prince (14) fit éclater sa duplicité politique. En même temps qu'il s'assurait de l'armée, des trésors et du palais, il feignait de n'accepter qu'à regret le pouvoir. Auguste, en l'instituant son héritier, n'avait pu avoir en vue que de lui transmettre sa fortune, et non un pouvoir qu'aucune loi ne rendait héréditaire. Mais la servilité du sénat aida à une interprétation plus large du testament et Tibère fut supplié d'accepter l'empire. Malgré le meurtre du dernier fils d'Agrippa, meurtre qu'il désavoua hypocritement, il fit paraître d'abord une modération remarquable, refusa les honneurs enusés à ses pieds par le sénat, se préoccupa du crédit public, de la subsistance du peuple et de la discipline des armées; mais, en même temps, il supprimait définitivement les comices populaires, étendait le crime de lèse-majesté, qu'avait inventé Auguste, et inquiétait les Romains par quelques actes de despotisme, prélude des épouvantables excès qui devaient ensanglanter ce règne. Bientôt, son neveu Germanicus, dont la gloire lui portait ombrage, fut empoisonné en Orient; Pison, gouverneur de Syrie, accusé de ce crime et traduit devant le sénat, fut trouvé mort dans sa prison, et l'on soupçonna Tibère d'avoir commandé le meurtre et de s'être ensuite débarrassé du complice (19). Dès lors, son gouvernement, jusque-là mêlé de quelque bien, devint chaque jour plus tyrannique et plus cruel. Il avait déjà pour principal ministre Séjan, dont le crédit s'augmenta dans la suite jusqu'à balancer la puissance impériale, et qui

le secondait dans ses violences et sa tyrannie. Les délateurs se multiplièrent, enrichis par la confiscation des biens de ceux qu'ils dénonçaient; cette race dégradée devint même une sorte de magistrature que plus tard Domitien déclara sacrée. La terreur planait sur tous; le sénat, de plus en plus avili, ne fut plus que l'instrument des vengeances de l'empereur. En l'an 26, Tibère quitta Rome et se retira dans l'île de Caprée, qui devint le repaire de ses débauches, de ses débauches et de sa tyrannie. C'est du fond de cet asile qu'il gouvernait l'empire et envoyait ses arrêts à Séjan et au sénat. Toute la famille des Germanicus fut frappée; les amis restés fidèles à la mémoire de cet homme illustre tombaient chaque jour, victimes de la cupidité des délateurs. L'historien Cremutius Cordus, accusé d'avoir loué dans ses livres *les derniers des Romains*, Cassius et Brutus, fut forcé de se donner la mort. Rome s'enfonçait de plus en plus dans l'esclavage et voyait commencer avec les empereurs cette longue suite de monstres nés de sa propre corruption et qui sont restés dans l'histoire comme les types mêmes du despotisme et de la cruauté. Cependant Séjan convoitait, dit-on, la pourpre. Déjà il avait fait empoisonner Drusus, fils de l'empereur, qui était un obstacle à son ambition. Depuis, profitant habilement de l'absence de son maître, il avait augmenté son pouvoir et conquis, malgré la haine publique, une autorité tellement exclusive que Tibère en fut épouvanté. Après une longue dissimulation, il envoya des ordres secrets : le ministre fut arrêté en plein sénat, jeté en prison et étranglé le jour même (31). Cette terrible justice du tyran ne fut que le commencement de cruautés nouvelles, et Séjan fut fatal après sa mort comme pendant sa vie, car une foule de victimes furent immolées sous le vain prétexte de complicité. Enfin, ulcéré par la haine, aigri par les soupçons, usé par l'âge, les maladies et plus encore par d'infâmes débauches, Tibère mourut à Misène l'an 37 de J.-C., après avoir désigné Caligula comme un de ses héritiers. A ses derniers moments, il sembla vouloir revenir à la vie; le préfet Macron se hâta de le faire étouffer. Ce monstre avait des capacités militaires et politiques. Quelques-unes de ses mesures, surtout celles qui concernaient les finances, furent sagement conçues et appliquées. Il eut aussi des talents littéraires, composa des poèmes grecs et latins, et il écrivit, à Caprée, entouré de sophistes grecs. Il avait laissé des *Mémoires* fort courts dont Domitien faisait ses délices, mais qui sont perdus.

Telle fut la vie de Tibère. Nous nous sommes borné à l'écrire d'une manière succincte, relatant avec impartialité chacun des actes dont l'histoire a gardé le souvenir. Il nous reste à porter un jugement sur un homme que ses vertus recommandèrent d'abord à l'estime, que ses vices et ses cruautés rendirent ensuite exécration. Ce jugement, nous l'emprunterons à quelques-uns des auteurs que l'étude de cette sombre figure a tentés.

Tacite résume ainsi son caractère et son règne : « Une vie et une réputation honorables tant qu'il fut homme privé ou qu'il commanda sous Auguste; du secret et de la ruse pour contrefaire des vertus tant que Germanicus et Drusus vivaient encore. Médiocrement de bien et de mal jusqu'à la mort de sa mère, détestable par sa cruauté, mais caché dans ses débauches tant qu'il aimait Séjan ou qu'il en eut peur; enfin, il se précipita tout ensemble dans les crimes et dans les infamies depuis que, libre de honte et de crainte, il n'agissait plus que par son propre génie. » Tibère n'était point un monstre, dit de son côté M. Beulé, dans son *Histoire de Tibère et de la famille d'Auguste*. Tibère était un homme comme nous, mieux doté que nous. Ce descendant des illustres Claudius, s'il avait vécu dans un temps républicain et dans un pays libre, aurait été contenu et par conséquent fort, utile, et par suite heureux; il aurait laissé peut-être une gloire pure, comme la plupart de ses aïeux. Mais il est né et il a grandi dans un milieu malsain; entouré de détestables exemples, soumis à la contagion de la toute-puissance, il a connu tous les appétits, toutes les illégalités, toutes les passions; il a passé par la bassesse, la peur, le désespoir, la servitude volontaire, l'exil avant qu'un brusque retour de fortune le jetât sur le trône, avili et énervé, au milieu des dangers, des trahisons, des flatteries, des soupçons. De sorte qu'il a subi, pendant près d'un demi-siècle, une démoralisation lente qui l'a dégradé, ravalié au-dessus de la bête, conduit à la rage et à la frénésie. Le tyran justement exécuté commence et finit à Caprée. »

M. Zeller étudie Tibère à un autre point de vue; mais pour être basé sur des aperçus différents, son opinion n'est pas moins juste : « En général, dit M. Zeller, Tibère est un génie plus franc, moins dissimulé qu'on ne se l'imagine communément. Il avait plus de défiance de lui-même et de la fortune que de penchant à ruser; plus de roideur que de souplesse. Il ne dissimula point ses déboires sous Auguste; il ne l'avait point flatté pour lui succéder. Sa rudesse sombre et ironique s'accommodait mal de l'hypocrisie; il savait qu'il n'avait point de grâce à feindre, après le grand maître dans l'art de la dissimulation. Le gouvernement de Tibère fut, au commen-

cement, empreint de plus de netteté, de franchise, de hardiesse que celui d'Auguste. On doit l'avouer, Tibère n'était cependant pas un maître agréable; il ne flattait ni les grands, ni le peuple, ni les soldats. Formaliste au camp, pédant au sénat, gêné dans le public, gourmé dans le privé, d'un esprit étroit, subtil, litigieux, il ne plaisait nulle part, parce que nulle part il n'avait de vraie grandeur, d'aisance ou de bonne humeur. L'économie qu'il portait dans sa maison, image fidèle de celle qu'il imposait à l'administration de l'empire, avait quelque chose de parcimonieux. La simplicité, la frugalité militaire de cet homme qui n'avait point de familiers, point d'amis, qui ne donnait point de fêtes, avait quelque chose de sombre. Ce maître de Rome ne sut pas même gagner les Romains par ce qui leur allait le plus au cœur, en embellissant Rome, en la décorant de beaux monuments. Il termina ceux de son prédécesseur; c'était son devoir. Il laissa inachevé ce qu'il entreprit lui-même en ce genre, le temple d'Auguste et la restauration du temple de Pompée. Tibère semblait prendre à tâche, au rebours d'Auguste, de ne point se faire pardonner le pouvoir. Ce qui lui nuisait surtout, ce fut de ne point savoir flatter, tromper; ce talent, il ne le possédait pas.

Tibère, écrit un autre historien, M. Léo Joubert, Tibère fut le plus impopulaire de tous les empereurs romains. Tandis que quelques-uns de ses plus détestables successeurs gagnèrent par leurs vices et leurs folies la faveur de la plèbe, lui, sombre et économe, fut aussi odieux aux basses classes qu'exécéré du sénat. Cette haine universelle, d'abord injuste, ne fut que trop justifiée par les dernières années de son règne. Il donna au pouvoir quelque chose de soupçonneux, d'inquisitorial et de violent qui subsista après lui. Il ne fut donc pas seulement funeste à son temps, il le fut encore aux âges suivants.

Enfin, M. Villemain, qui s'est attaché à étudier avec le plus grand soin cette partie de l'histoire romaine et qui plus que tout autre est entré dans les détails de cette vie si tristement célèbre, caractérise Tibère d'un mot qui le fait apprécier mieux que ne le feraient les plus longs commentaires : « Tibère fut cruel et soupçonneux comme Louis XI. »

Tibère et l'héritage d'Auguste, par M. Beulé (1868, in-8°). Ce livre renferme une savante et brillante étude sur la condition politique de l'empire romain à la mort d'Auguste, et principalement sur le caractère et l'état psychologique de Tibère, le second empereur. M. Beulé ne se dissimule pas la difficulté de bien pénétrer le masque épais de Tibère.

Lorsque ses contemporains eux-mêmes n'ont pu réussir, dit-il, comment aurions-nous la prétention, nous postérité, d'être plus clairvoyants ? Il a cependant pris le meilleur moyen d'arriver à la vérité; c'est d'oublier les jugements excessifs portés sur Tibère, car on sait que les uns n'ont vu en lui qu'un hypocrite sanguinaire, tandis que les autres n'ont voulu y voir qu'un homme d'Etat caenné. M. Beulé efface de son esprit toute espèce de souvenirs, tout jugement ou préjugé, tout sentiment d'admiration ou de répulsion pour Tibère. Il essaye de se persuader qu'il lui est complètement inconnu, puis, au moyen des historiens et des monuments, tels que monnaies, médailles, bronzes, camées, vases, statues, il fait, à peu près parler, sur lui une étude d'histoire naturelle. Il imite les savants auxquels on apporte un animal inconnu. Avant de le juger, ils l'observent, analysent ses formes, comparent ses éléments constitutifs et finissent par le disséquer; de sorte qu'après l'avoir décomposé, ils pensent en faire ressortir les caractères principaux et le classer. Pour la commodité de l'analyse, M. Beulé divise la vie de Tibère en plusieurs époques, qui forment l'objet de chapitres spéciaux et dont voici les titres : *Jeunesse de Tibère, l'Exil à Rhodes, l'Adoption, le Règne de Livie, Séjan* et enfin *l'Île de Caprée*. L'historiographe insiste particulièrement sur la jeunesse de Tibère, parce que c'est l'âge où les instincts bons ou mauvais se manifestent plus librement, et, afin de ne négliger aucun élément, il imite les naturalistes qui considèrent tout d'abord la famille du sujet, le type général expliquant parfois l'individu. Or, pendant les trente-cinq premières années de Tibère, on ne voit rien qui annonce une âme perverse et le goût du sang; rien ne laisse percer un méchant homme et un tyran. Il est orgueilleux et dur, tous ses ancêtres l'ont été; il est sombre, il passe pour aimer le vin, il aime les femmes, il est dissimulé, rancunier, défiant, mais aucun de ces défauts ne trahit un monstre. Il est capable d'affection, car il adore son frère. « Il est comme flottant entre le bien et le mal, et, s'il avait vécu sous la république, il aurait dépendu des circonstances qu'il inclinât vers le bon ou vers le mauvais génie des Claudius. » Si donc Tibère est devenu un tyran misanthrope, fourbe, hypocrite, astucieux, traître, lâche, cruel et débauché, à qui la faute ? A l'influence et à l'entourage d'Auguste, répond M. Beulé. « Il a vécu sous Auguste, auprès d'Auguste, dans son intimité. Là commencent ses souffrances et ses difformités morales. Enfant, il est en butte aux sacrasmes d'un beau-père qui le hait; adolescent, il est pénétré lentement par le

poison de l'envie. Ceux qu'il aime sont moissonnés par la mort; la femme qu'il chérit est arrachée de ses bras par Auguste; son cœur est broyé comme sa volonté; le plus juste ressentiment doit être refoulé et soigneusement dissimulé; il faut qu'à la lâcheté s'ajoute l'hypocrisie. Quelles tortures de tous les jours ! Quelle pression lente qui peu à peu incline une tête droite vers la terre et lui inflige un pli indélébile ! Ajoutez les conseils de Livie, sa froide prévoyance, son machiavélisme; ajoutez l'exemple d'Auguste, son immoralité, son hypocrisie et les maléfaisantes leçons du contact journalier de sa politique comme de sa vie privée. Mais ce qui acheva d'énervier l'âme de Tibère et le conduisit au degré de bassesse qui engendra les tyrans, c'est son exil et sa vie misérable à Rhodes. « Lorsque Tibère reviendra à Rome pour le malheur de Rome, ce ne sera plus un homme, ce sera un instrument assoupli par la peur. La lâcheté civique s'enveloppera d'hypocrisie; le souvenir des maux éprouvés s'agitera et deviendra désir de faire éprouver de semblables maux aux autres. La crainte prolongée d'une mort violente l'aura rendu lui-même sanguinaire. » Ainsi Tibère est une création d'Auguste, une partie de son héritage, non moins que cette institution fatale appelée l'empire, c'est-à-dire l'omnipotence d'un seul homme, sans appel, sans contrôle, sans autre règle que la satisfaction de tous ses caprices, de tous ses appétits, de toutes ses folies aux dépens de l'humanité. Mais, dira-t-on, pourquoi Auguste se choisit-il un successeur dans lequel il prévoit un affreux tyran ? Il le choisit, répond M. Beulé, peut-être afin de faire ressortir son propre règne par un odieux contraste et de forcer les regards des Romains, et surtout parce que Tibère a le secret de sa politique, parce qu'il est également l'élève de Livie, parce qu'il saura mieux que personne déduire des prémisses posées par son prédécesseur les plus rigoureuses conséquences.

Cette étude sur Tibère est une démonstration éloquentes des périls du despotisme pour les souverains et pour les peuples. M. Beulé a tiré d'énergiques conclusions contre les peuples qui abandonnent leurs droits et qui ferment leurs yeux à cette vérité que, si le pouvoir absolu paraît quelquefois une nécessité, il est toujours un mal et ne doit jamais être un principe. Il démontre aussi que les maux causés aux peuples par le despotisme sont toujours mérités; que dans les attentats contre le pays il y a deux coupables, celui qui ose et ceux qui permettent, celui qui entreprend et ceux qui souffrent qu'on entreprenne contre les lois, celui qui usurpe et ceux qui abdiquent. Ce livre est écrit à un point de vue très libéral, et les leçons qu'il renferme ajoutaient au mérite de la justesse et de la valeur historique celui d'une évidente opportunité. L'auteur est sobre de considérations politiques; celles qu'il émet sont généralement élevées et judicieuses, mais frappées au coin du style grave, nerveux et précis qui convient en la matière. Ainsi, nous lisons dans le premier chapitre, intitulé *la Mort d'Auguste* : « Un despotisme audacieux et sincère comprime, incline les têtes jusqu'au sol, mais ne brise pas tous les ressorts d'un peuple, de sorte que, lorsque la main qui le courbe est retirée par la mort, il peut se redresser et se reconquérir. Ce qui est fatal, c'est une domination hypocrite, qui laisse le nom et détruit le fond des choses, qui corrompt, amollit, énerve et abaisse les esprits, leur apprend le mensonge et la flatterie, les attache par un appât si puissant que la peur devient un moyen de gouvernement, les endort dans les bras d'une administration qui ne satisfait que leurs besoins matériels, assure leur tranquillité dans les plaisirs, puis, les voyant asservis au luxe, à la cupidité et aux jouissances physiques, régnent, comme Cécrops, sur un troupeau tel qu'Ulysse lui-même n'en saurait reconnaître ses compagnons métamorphosés. » On dirait que l'auteur fait le tableau de la corruption systématique du second Empire, tant il est vrai que tous les despotismes se ressemblent et produisent les mêmes effets.

Le chapitre intitulé *le Règne de Livie* indique des vues toutes nouvelles sur le rôle politique de Livie, qu'on était assez convenu de considérer comme un personnage secondaire. Pour M. Beulé, au contraire, Livie est le génie de l'ambition, le génie fatal de Rome, le génie exécrable de l'empire, qu'elle a couronné autant qu'Auguste et plus que Tibère à fonder; elle est à ses yeux le type de l'insolence tranquille et triomphante, sans croyance, sans amour, sans devoir, sans doctrine, n'ayant ni le respect de la patrie ni le sentiment du bien public, immense égoïsme qui a fait du peuple romain tout entier la proie d'Auguste et ensuite de Tibère, à la condition que son mari et son fils fussent sa propre proie à elle-même.

Cet ouvrage ne montre pas seulement dans M. Beulé un philosophe et un maître en analyse psychologique, il révèle aussi l'artiste. Il y a de grands et sévères tableaux, tels que le dernier chapitre, où est décrite avec le pinceau de Tacite et la verve indignée de Juvénal la fin de Tibère à Caprée, cette fin qui, semée de débauches monstrueuses et de meurtres abominables, couronne dignement ce sombre règne. Rien non plus de plus coloré et de plus dramatique que l'histoire de

la grandeur et de la chute du ministre Séjan. L'élévation de cet ambitieux éhonté est pour M. Beulé l'occasion de réflexions fort justes : « Le critérium suprême de l'incapacité morale d'un souverain, c'est d'abdiquer au profit d'un sujet, c'est de s'effacer volontairement derrière un aventurier plus hardi, c'est de ne point s'y connaître en hommes et de remettre le fardeau des affaires en des mains indignes. Le choix des hommes est difficile, quand ce n'est point l'opinion publique qui les choisit, parce qu'il faut être soi-même honnête pour être clairvoyant et parce qu'il faut inspirer l'estime, surtout sur le trône, pour trouver de véritables amis. Le pouvoir absolu expose celui qui l'exerce à contracter un tel mépris pour l'humanité, qu'il ne trouve plus que des favoris et ne veut plus que des créatures.

Tibère (LA MORT DE), tragédie en cinq actes, par Lucien Arnault (Théâtre-Français, 2 février 1828). Les deux premiers actes se passent à Rome et servent d'exposition. Tibère, dont le médecin annonce la fin prochaine, est attendu à Rome, où se trame une conspiration républicaine qui a Galba pour chef. Macron, préfet du prétoire et favori de Tibère, cherche à ménager la couronne à Calpurnia, il joue les républicains, qui se laissent prendre à ses fausses protestations. L'histoire, on le sait, n'a guère été ménagée par l'auteur, et les caractères de Macron et de Galba sont aussi invraisemblables l'un que l'autre. Galba, surtout, connu par sa prudence, sa réserve et sa vie solitaire, ne saurait, en aucun cas, être transformé en un étourdi pétulant, à bravades héroïques et qui le feraient sans doute mettre à mort, si Tibère ne se laissait, d'une façon encore plus invraisemblable, séduire par son courage et sa magnanimité. Au troisième acte, Tibère apparaît, et dès ce moment commence réellement l'intérêt. Le vieux tyran reçoit les hommages du sénat et du peuple; pâle, épuisé, se traînant à peine, il fait effort pour représenter encore et commander aux ambitions qui s'agitent sur sa tombe entr'ouverte. Un instant après, retiré dans ses appartements avec son médecin, il sept le mal renouveler ses atteintes, et avec le mal reviennent ses terreurs; c'est là qu'Arnault a placé cette scène que Tacite nous a conservée et que l'histoire raconte aussi de Louis XI. Pour s'assurer si son médecin astrologue ne le trompe pas, il donne l'ordre à un soldat de le tuer à un signal convenu, et, bien sûr du danger auquel le destin est exposé, il l'interroge sur sa destinée. Celui-ci devine le piège et déclare en tremblant qu'il est en péril de la vie, mais que sa vie est liée à celle de l'empereur. Cette scène est supérieurement conduite, et à chaque représentation elle était saluée par des acclamations enthousiastes. Cependant on croit Tibère mort; il est nuit, le sénat est rassemblé dans une salle à peine éclairée, tant l'empressement a été grand, et Calus, assis sur le siège impérial, vient de recevoir la couronne. La mémoire de Tibère est maudite; sa statue est brisée et foulée aux pieds; tout à coup le pâle vieillard apparaît. Devant ce spectre menaçant, pas un regard n'ose se lever, si ce n'est celui de Galba, que nous retrouvons là jouant le rôle invraisemblable que nous avons déjà signalé. Tibère accable d'une ironie sanglante et son vil sénat et Calus; il s'absout de ses cruautés en voyant leur abaissement, et, pour en perpétuer la durée, il déclare Calpurnia son successeur. Ce n'est pas assez; il veut une dernière vengeance; il implore de son médecin quelques moments de vie, et Chariclès lui promet qu'un breuvage lui assurera encore un jour. Mais Macron veille; il a surpris les listes de proscription que le tyran dicté dans l'ombre; les frères et les fils du médecin y sont portés, et il vient l'annoncer à Chariclès. La tendresse paternelle et filiale obtient alors ce que l'ambition et l'esprit de parti n'ont pu même obtenir; le poison va sauver sa famille et donner la couronne à Calpurnia. En effet, un moment après, nous revoyons Tibère déjà saisi des dernières douleurs, et auprès de lui Chariclès prêt aussi à mourir, car il s'est empoisonné en même temps. Dans la scène suivante, Tibère est de nouveau entouré du sénat et des soldats prétoriens. Calus est là, enchaîné, attendant son arrêt; l'empereur le fait mettre à genoux, l'accable d'outrages et de malédictions, pendant qu'un lieteur tient la hache levée; mais au moment où le coup va être frappé, c'est la couronne que l'empereur défaillant pose sur la tête de Calus.

Cette tragédie n'a en réalité que deux belles scènes; elles ont suffi à lui assurer le succès. D'autres qualités très-sérieuses la recommandaient également : un style mâle et ferme, une quantité de mots d'un grand effet et certains traits de caractères très-vigoureusement accentués. Mais les invraisemblances historiques commises par l'auteur relativement aux personnages de Galba et de Macron lui enlèvent une partie de l'intérêt qu'elle aurait pu avoir.

Tibère, tragédie en cinq actes et en vers, de M.-J. Chénier, son chef-d'œuvre dramatique (Théâtre-Français, 1844). Composée sous l'Empire et toute pleine des ressentiments politiques de l'ancien conventionnel, cette tragédie fut successivement interdite par Napoléon, par Louis XVIII et par Charles X. Lorsqu'elle parvint enfin à être jouée,

sous Louis-Philippe, l'école romantique dominait trop pour qu'on pût apprécier à sa juste valeur cette œuvre d'un art classique tout à fait sévère, et la haine du despotisme qu'elle respire d'un bout à l'autre n'avait pas autant d'actualité que dans les premières années du siècle. « Tibère », dit M. Ch. Labitte, est une tragédie dans le goût d'Alfieri et souvent digne du génie rigide et nu qui a écrit l'*Agamemnon*. La farouche mélancolie que la servitude donne aux âmes indépendantes y est fortement marquée, et on y retrouve ce que le poète demandait ailleurs :

Ces tons maîtres de l'âme et ces mots pénétrants
Qui jusque sous le dais font pâlir les tyrans.

On y rencontre, en effet, de ces vers sombres qui se dressent çà et là comme des ombres vengeresses, des hémistiches altiers et cornéliens qui se détachent et viennent souffler la tyrannie. L'action, telle que l'a conçue Chénier, est à la fois simple et terrible. Tibère a fait empoisonner Germanicus, et Pison a été l'instrument dont il s'est servi pour perpétrer ce crime. Agrippine, sous un deuil somptueux et une douleur un peu emphatique, arrive de Syrie, où son époux est mort, pour demander à Tibère ou plutôt pour exiger de lui le châtiement de l'assassin de son mari. Tibère paraît, suivi de Séjan et de quelques sénateurs. Séjan fait le récit de l'entrée d'Agrippine. Tibère n'hésite pas à sacrifier Pison; mais celui-ci ne veut pas tomber sans entraîner honteusement dans sa chute le tyran qui lui a commandé le crime. Là commence à vrai dire la tragédie de Chénier; la lutte terrible du lieutenant, qui n'a été coupable que par l'ordre du maître, contre le maître qui refuse de soutenir son complice éclate dès les premières scènes. Pison, énergiquement accusé, doit comparaitre devant le sénat; Agrippine l'y viendra accabler de ses reproches, et, en effet, le poète nous la montre dans la belle scène du sénat (scène II du deuxième acte), tenant entre ses bras l'urne funéraire de Germanicus, ayant à côté d'elle ses trois jeunes fils. Pison demande à avoir un entretien intime avec l'empereur, et dans cet entretien qu'il lui accorde, Tibère, persuadé que l'assassin de Germanicus n'a plus en son pouvoir l'ordre accusateur, a l'audace de rappeler le temps de la république où Cicéron faisait condamner Catilina. Ici se place l'une des scènes les plus énergiques de l'œuvre. Pison répond à l'empereur :

Que font ces traits amers avec choix rassemblés ?
Notre âge est-il pareil à ceux dont vous parlez ?
La liberté régnait sur les rives du Tibre;
César y règne seul et seul y reste libre.
Chaque mot du sénat par César est dicté.
Oui, vous approuvez tout; mon arrêt est porté.
Avec l'art de Séjan, ces trames sont conduites.
César en a, je pense, examiné les suites;
Il a vu quels seraient les droits de l'accusé.

TIBÈRE.

Il n'a vu qu'un devoir à César imposé,
Et dont il faut subir les lois inexorables.

PISON.

César, faut-il aussi punir tous les coupables ?

TIBÈRE.

Sur des preuves, sans doute. Ainsi le veut la loi.

PISON.

César sera puni.

TIBÈRE.

Qui l'accuserait ?

PISON.

Moi.

Les ordres à la main. Je les ai.

TIBÈRE.

Téméraire !

Vous les avez gardés ?

PISON.

Je connaissais Tibère.

Tibère a beau se récrier, Pison fera l'aveu de son crime au sénat en nommant son complice devant son accusatrice Agrippine :

Devant elle, au sénat, Tibère entendra lire
Les ordres qu'en secret il osa me prescrire,
Et, dussent les Romains n'en être pas surpris,
On saura que César a fait mourir son fils.
Adieu, César.

TIBÈRE.

Adieu. Demain ! la nuit me reste.

Et il appelle Séjan.

La belle scène qui suit entre Séjan et Tibère (la quatrième du troisième acte), où toute la politique du tyran se révèle sans honte aux yeux de son digne ministre, mérite aussi d'être signalée :

SÉJAN.

... Que veut César ?

TIBÈRE.

Rompes un dessein funeste.

SÉJAN.

De Pison ?

TIBÈRE.

De lui-même; il menace et le main
Veut paraître au sénat mes ordres à la main.

SÉJAN.

La nuit n'a pas encore éclipsé la lumière...

TIBÈRE.

Cette nuit de Pison doit être la dernière.

Et les voiles concertant entre eux les moyens
De se défaire de cet audacieux Pison et en

même temps, par occasion, de quelques gens de bien qui ont le malheur de ne pas penser du bien de l'empereur et que les délateurs ont signalés à son attention. Une émeute apparaît, payée, permettez tout, on la réprimera d'autant plus facilement que ce sera « une émeute docile », et pourvu que Pison disparaisse, tout sera pour le mieux. Séjan, toutefois, veut assurer de justes récompenses à ses créatures, et il dit à Tibère :

Les amis de Séjan vous consacrent leur vie;
César se souviendra de leur fidélité?

TIBÈRE.

Ils obtiendront le prix qu'ils auront mérité.

SÉJAN.

Un regard? des faveurs?

TIBÈRE.

Dis ma reconnaissance,
Séjan, tous mes trésors et toute ma puissance.

SÉJAN.

Natta, Balbus, Afer, nos zélés orateurs?

TIBÈRE.

Du crédit, des emplois d'édiles, de questeurs.

SÉJAN.

Les agents plus obscurs d'une émeute docile?

TIBÈRE.

De l'or.

SÉJAN.

Fulcinus?

TIBÈRE.

La préture en Sicile.

SÉJAN.

Et les cris importuns de ce peuple odieux?

TIBÈRE.

Du pain, les jeux du cirque, un sacrifice aux dieux.

Derniers mots qui résument les moyens de gouvernement des empereurs et l'abjection où était tombée la « tourbe de Rémus », selon l'expression de Juvénal.

Séjan, par l'ordre de Tibère, excite en effet une sorte d'émeute, et pendant qu'il réprime ce soulèvement factice, Pison est tué. On répand le bruit qu'il s'est lui-même donné la mort. Mais le fils de Pison dénonce l'assassinat de son père, la participation de l'empereur à l'empoisonnement de Germanicus et se frappe au milieu du sénat en jetant à Tibère cette foudroyante apostrophe :

Tyrann profond, mais vil, honte et fléau de Rome,
Eclipsé dans ta cour par l'ombre d'un grand homme,
Quand, de tes attentats ministre infortuné,
Pison par son complice expire assassiné,
Tu m'offres des trésors teints du sang de mon père!
Garde pour un Séjan les faveurs d'un Tibère.
C'est le prix des forfaits; je ne l'accepte pas.
Rien de toi, rien, César, pas même le trépas.
Un sort plus glorieux doit être mon partage.
Le poignard de Pison, voilà mon héritage.
Ce fer me suffira. Tu pâlis, malheureux!
Va, je te le rendrai teint d'un sang généreux.
Un autre aura l'honneur de venger tes victimes.
Séjan respire encore; tu puniras ses crimes.
J'ai vécu, je meurs libre, et voilà mes adieux :
Il est temps de placer Tibère au rang des dieux.

Cette tragédie est d'une ferme allure. Talma regretta longtemps de ne pouvoir jouer le rôle de Tibère, si merveilleusement adapté à son génie, où l'ironie amère, la dissimulation profonde, la haine sauvage et raffinée, la fatigue et le dégoût de la tyrannie sont retranscrites avec la gravité sombre de Tacite, dans un style presque toujours digne de Racine, quelquefois de Corneille.

Tibère. Iconogr. Le musée du Vatican possède une admirable statue de Tibère, en marbre pentélique, qui a été trouvée à Piperno-Vecchio à la fin du siècle dernier, et que le gouvernement pontifical a payée 12,000 écus. L'empereur a le torse nu; sa toge, repliée sur ses genoux, forme des plis d'un beau style; son attitude est pleine de gravité et de noblesse. Il y a au Louvre une statue qui a beaucoup de rapport avec celle que nous venons de décrire, et une seconde qui a été trouvée à Capri et à laquelle nous consacrons ci-après un article spécial. Des bustes de Tibère se voient au Capitole, à Rome; au musée des Offices, à Florence; au musée des Etudes, à Naples; au Louvre et dans plusieurs autres galeries d'Europe.

Un tableau remarquable de M. Barrias, les *Exilés de Tibère*, appartient au musée du Luxembourg (v. EXILÉS). M. Ch. Sellier a peint les *Dernières années de Tibère dans l'île de Caprée*, (Salon de 1897), et M. Jean-Paul Laurens la *Mort de Tibère* (Salon de 1884).

Tibère, statue antique en marbre de Paros; musée du Louvre. Le successeur d'Auguste est représenté vêtu de la toge et tient dans sa main gauche le petit sceptre appelé *scipion* (bâton). « Si le troisième César, Tibère, n'avait pas un nom qui rappelle tous les crimes, la débauche, la perfidie, la cruauté, un nom souillé de sang et flétri par Tacite, c'est à sa statue qu'il appartient le premier rang, dit M. Viardot. Trouvée à Capri (l'ancienne Caprée), séjour préféré de ce tyran ombreux, et remarquable par le bon goût de la pose, par les hardies délicatesses du ciseau, on peut la regarder comme une des plus belles œuvres de l'époque impériale. » L'exécution de la draperie est admirable de goût et de finesse et offre un modèle achevé de la toge,

« ce beau vêtement dont les Romains étaient si fiers, qui les faisait appeler par le reste du monde *gens togata*, et dont l'usage se perdit bientôt après, malgré les édits des empereurs. » Le bras droit et la main gauche sont modernes. Hauteur, 2^m,085.

TIBÈRE CONSTANTIN (Anicius Thrax Flavius Constantinus), empereur byzantin, né en Thrace, mort à Constantinople en 582. D'abord maître d'écriture, puis soldat, il devint capitaine des gardes de l'empereur Justin II, qui le désigna comme successeur en lui conférant le titre d'auguste (574) et lui laissa la complète direction des affaires. Le nouveau prince se montra digne de son élévation et prit pour modèles les Titus et les Antonins. Après avoir battu les Avars, il arrêta les progrès des Lombards en Italie, les empêcha de s'emparer de l'exarchat de Ravenne, fit une alliance avec Chilpéric, roi des Francs, continua la guerre contre les Perses et fut proclamé empereur à la mort de Justin (578). Il fit alors assiéger avec lui sur le trône Anastasie, qu'il avait épousée secrètement. L'impératrice Sophie, qui avait espéré devenir l'épouse du nouvel empereur, en fut tellement irritée qu'elle conspira pour le renverser; mais le complot fut découverte, et Tibère se borna à priver Sophie des honneurs dont elle jouissait alors. En 579, la guerre avec les Perses ayant recommencé, il les battit et revint triompher à Constantinople (581). Peu après, il fut atteint par une maladie grave et mourut après un règne trop court pour le bonheur de l'empire. C'était un prince bon, affable, d'un jugement droit, économe, qui diminua les taxes dont le peuple était accablé et s'attacha à répandre ses bienfaits sur les malheureux. Son gendre Maurice lui succéda.

TIBÈRE ABSIMARE (Tiberius Augustus), empereur d'Orient, mis à mort en 707. C'était un soldat de fortune, issu d'une famille obscure, qui parvint à un grade élevé dans l'armée sous le règne de Léonce et sut donner à l'armée une haute idée de ses talents. A la suite de revers éprouvés par le patrice Jean, qui combattait les Sarrasins, les troupes proclamèrent empereur Absimare (698). Celui-ci joignit alors à son nom celui de Tibère, marcha contre les Sarrasins qu'il vainquit, puis se rendit à Constantinople, s'empara de l'empereur Léonce et le fit enfermer dans un couvent, après lui avoir fait couper le nez et les oreilles. Le nouvel empereur essaya de gagner l'affection du peuple en réformant de nombreux abus et résolut de se défaire de Justinien II, renversé du trône par Léonce et qui aspirait à y remonter; mais ce prince prit la fuite, passa chez les Bulgares, en obtint des secours et marcha sur Constantinople, dont il se rendit maître. Tibère Absimare étant tombé entre ses mains, il lui fit trancher la tête, après avoir rassasié ses yeux du spectacle de son humiliation, en se servant de lui comme d'un marchepied dans le cirque.

TIBÈRE (Alexandre), administrateur romain, d'origine juive, né à Alexandrie, mort vers 70 de notre ère. Il abjura le judaïsme pour se faire païen, devint, en 46, gouverneur de la Judée et fit mettre en croix plusieurs propagateurs du christianisme. Tibère succéda à son père, sous Néron, comme gouverneur d'Alexandrie vers 68. Sous son administration, une violente sédition ayant éclaté parmi les Juifs d'Alexandrie, Tibère, après avoir vainement essayé de les faire rentrer dans le devoir, eut recours à une répression sanglante et mit, en cendres un quartier de la ville. Il jouit d'une grande faveur auprès de Vespasien, qu'il avait été un des premiers à proclamer empereur, et devint un des lieutenants de Titus lors de la guerre que ce prince fit aux Juifs. On croit qu'il mourut pendant le siège de Jérusalem. Il était neveu du célèbre Philon le Juif.

TIBERGHIEU (Guillaume), philosophe belge, né à Bruxelles en 1819. Il fit ses études à l'université libre de cette ville, sous la direction de M. H. Ahrens, qui lui enseigna la doctrine philosophique de Krause. Il prit part, en 1842, au concours universitaire qui venait d'être institué par le pouvoir législatif et remporta le premier prix en philosophie. Le mémoire couronné par le jury a pour titre : *Essai théorique et historique sur la génération des connaissances humaines dans ses rapports avec la morale, la politique et la religion* (1844, in-8°). Ce premier ouvrage, qui fut mis à l'index par la cour de Rome, décida de la carrière du lauréat. La philosophie devint alors le principal objet de ses études. M. G. Tiberghien présenta, en 1846, une thèse sur la *Theorie de l'infini*, qui le fit recevoir docteur agrégé à la Faculté de philosophie de l'université de Bruxelles, où il remplaça comme professeur, en 1848, son maître Ahrens, nommé membre de l'Assemblée constituante de Francfort. Depuis cette époque, M. Tiberghien a continué son enseignement et publié une série d'ouvrages sur les diverses matières de ses cours. En 1854, il fit paraître une *Esquisse de philosophie morale*, précédée d'une *Introduction à la métaphysique*, où il a cherché à démontrer que tous les concepts fondamentaux de l'ordre moral peuvent logiquement se déduire de la notion de Dieu, prise comme principe de la science. C'est un essai de philosophie reli-

gieuse développé sur le plan de Spinoza, mais réalisé sur la base de la personnalité de Dieu et de la liberté de l'homme. Loin d'être empreinte de l'esprit du panthéisme, cette doctrine s'accorde avec les principes du christianisme, qu'elle développe en prétendant le fonder uniquement sur la raison. Quelques-unes de ces théories, M. Tiberghien les a reprises en 1857 dans une série d'articles insérés dans la *Libre recherche*, revue dirigée par M. Pascal Duprat pendant son séjour en Belgique; de là les *Etudes sur la religion* (1857, in-8°), qui ont suivi à l'*Esquisse*. Depuis, M. Tiberghien a publié une *Psychologie* ou la *Science de l'âme dans les limites de l'observation* (1862, in-8°); dans cet ouvrage remarquable, M. Tiberghien s'est attaché à modifier la philosophie cartésienne par les travaux de Kant et de Krause. Il croit trouver dans la psychologie le point de départ de la science, combat toutes les doctrines extérieures qui procèdent du dehors au dedans pour engendrer la conscience et essaye d'élargir le cadre de la critique de Kant en y faisant entrer la métaphysique. La partie expérimentale de ce livre est consacrée à analyser les propriétés de l'âme, ses facultés, ses forces, ses tendances, sa destination, en combinant tous ces aspects dans l'étude de la sexualité, du caractère, du tempérament, des dispositions et de l'individualité et en signalant à l'occasion les points où la logique, la morale, l'esthétique, le droit et la religion se greffent sur la psychologie. Une seconde édition de cet ouvrage a paru en 1868. Dans son traité intitulé : *Logique* ou la *Science de la connaissance* (1865, 2 vol. in-8°), M. Tiberghien définit la logique la science de la connaissance ou la théorie de la science. Il s'agit ici d'un bien autre chose que de syllogistique, il s'agit des moyens que nous avons pour acquiescer et formuler les vérités certaines; c'est la recherche de la vérité de Malebranche, mise en rapport avec les travaux récents de l'Allemagne et défendue contre les tendances positivistes de la pensée contemporaine. Le premier volume est consacré à la formation de la connaissance humaine, à l'étude de ses lois et à l'examen de sa légitimité. Le second volume traite de l'organisation de la connaissance. En 1868, M. Tiberghien, après avoir donné une nouvelle *Psychologie*, publia une *Introduction à la philosophie*. Cet ouvrage expose sous une forme facile, en termes accessibles à tous les esprits cultivés, les vues générales de l'école de Krause sur Dieu, sur le monde, sur l'humanité, sur l'ensemble des sciences, qui toutes tiennent à la philosophie par leurs principes, et enfin sur le panthéisme. On doit, en outre, à M. Tiberghien divers écrits et de remarquables discours d'ouverture, qu'il a prononcés comme recteur et comme protecteur de l'université de Bruxelles en 1867 et 1868, le premier dirigé contre le *Positivisme*, le second sur l'*Observation, son rôle et ses limites dans la science*. Depuis plusieurs années, M. Tiberghien est à la tête du mouvement philosophique spiritualiste et libéral en Belgique.

TIBERI s. m. (ti-bé-ri). Métrol. Mesure de capacité usitée à Tripoli, pour le commerce du blé et qui vaut environ 211,03.

TIBÉRIADE, ville de la Turquie d'Asie. V. TABARIEH.

TIBÉRIADE (lac de). V. TABARIEH.

TIBÉRIEN, IENNE adj. (ti-bé-ri-ain, i-è-ne). Qui est propre à Tibère; qui rappelle Tibère : *A Dieu ne plaise que nous fassions allusion à ces intrigues sourdes, à ces mystères tibériens de palais, dont la presse ministérielle anglaise saute ses pages à propos de mariage de la reine d'Espagne*. (Lamart.) *C'est dommage! j'allais le nommer, dit le despote avec un sourire* TIBÉRIEN. (G. Simon.)

TIBÉRIN, INE adj. (ti-bé-rain — lat. *tiberinus*; de *Tiberis*, le Tibre). Qui appartient, qui a rapport au Tibre.

TIBERINUS, roi d'Albe, fils de Capetus. Il se noya dans l'Albula, qui prit depuis lors le nom de Tibre. Placé par Romulus au rang des dieux, Tiberinus fut considéré comme le génie tutélaire du fleuve.

TIBERIUS, rhéteur et sophiste grec qui vivait à une époque inconnue, antérieurement à Suidas. On lui doit un ouvrage estimé, intitulé : *Des figures de Démosthène*, lequel a été publié pour la première fois par Th. Gale, dans ses *Rhetores selecti* (Oxford, 1678, in-8°), d'après un manuscrit fautif. C'est Boissonade qui en a donné la première édition complète, sous le titre de : *De figuris, altera parte auctior una cum Rufi arte rhetorica* (Londres, 1815, in-8°).

TIBERON s. m. (ti-be-ron). Ichthyol. Syn. de TIBURON.

TIBERTI (Antiocho), astrologue italien, né à Césène (Romagne). Il vivait au x^ve siècle, et se rendit très-jeune à Paris, où il s'adonna à l'étude des sciences occultes. De retour en Italie, il y acquit rapidement un grand crédit par ses prédications, qu'il sut baser sur une apparence de raisonnement, et se vit consulter comme un oracle par les petits tyrans qui se partageaient alors l'Italie. Mais sa prétendue science devait lui être fatale. Son souverain, Pandolphe Malatesti, seigneur de Rimini et le général des troupes de ce dernier, Gui de Ragni-Guerra, l'ayant interrogé

sur l'avenir, il prédit au premier qu'il perdrait ses États, événement qui se réalisa, en effet, plus tard, et au second qu'il périrait de la main de son meilleur ami. Malatesti, mis en défiance par cette prédiction, poignarda lui-même Guerra sur un soupçon sans fondement et fit emprisonner dans la citadelle de Rimini Tiberti, qu'il regardait comme son complice. L'astrologue essaya de s'évader; mais, surpris par une sentinelle, il fut mis à mort par ordre de Malatesti, ainsi que la fille de son geôlier, qui avait favorisé sa tentative d'évasion. Tiberti était versé dans la connaissance des belles-lettres, de la physique, de la médecine et des mathématiques. D'après Paul Jove, il avait composé plusieurs ouvrages contenant des détails curieux sur la physiognomonie et la pyromancie, mais il ne nous est parvenu de lui qu'un traité de *Chromancie*, écrit en latin et publié à Bologne (1494, in-4°). Selon Duverrier, cet ouvrage aurait été traduit en français par Louis de Corbière, mais on ignore si cette traduction a été publiée. — Un parent du précédent, Dario TIBERTI, né à Césène, mort au commencement du xvi^e siècle, commença à se faire connaître comme poète, puis donna une traduction latine abrégée des *Vies* de Plutarque, laquelle a été publiée sous le titre de : *Epitome vitarum Plutarchi* (Ferrare, 1501). Une édition de cet ouvrage, très-recherchée des bibliophiles, est l'édition en caractères italiques, qui parut à Paris en 1573 (in-16). L'*Epitome* a été traduite en français par Philippe des Avenelles (Paris, 1588, in-8°).

TIBÉSIE s. f. (ti-bé-zi). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la tribu des cébrionites.

TIBESTY, territoire du Sahara, au S.-E. du Fezzan, habité par les Tibbous. Les vallées sont très-fertiles en blé, et d'excellents pâturages couvrent les hauteurs. Cette contrée est traversée par une chaîne de montagnes qui porte son nom. Le sol est arrosé par de nombreuses sources.

TIBET. V. THIBET.

TIBIA s. m. (ti-bi-a — mot lat. qui désigne l'os principal de la jambe, mais que les Latins employaient aussi dans le sens de *flûte*, parce que, dit-on, les anciens se servaient de cet os pris chez les animaux pour faire des flûtes. Le latin *tibia*, qui correspond sans doute au lithuanien *stabiā*, même sens, a été rapproché par Corssen de l'ancien allemand *stif*, dur, roide, allemand moderne *stif*, même sens, probablement de la même famille que l'ancien allemand *stab*, anglo-saxon *staf*, scandinave *staf*, bâton, verge. Ces dernières formes elles-mêmes se rattachent à la racine sanscrite *stabh*, *stambh*, établir, fixer, appuyer, conservée dans le grec *stempô*, fouler, ancien allemand *staphôn*, *stempfan*, même sens; scandinave *stemma*, presser, allemand *stampfen*, anglais *to stamp*, lithuanien *stimpu*, et aussi dans le grec *steibo*, *stephō*, fixer, allemand *staphen*, anglais *to stop*, lithuanien *stabdau*, etc. Cette racine a produit, entre autres dérivés, le sanscrit *stambhas*, tronc, tige, pilier, colonne. Cette forme est parfaitement conservée dans le lithuanien *stambas*, tige de plante, puis dans l'ancien allemand *stani*, pluriel *stamma*, pour *stamba*. L'anglo-saxon *stenn*, scandinave *stofn*, tronc, tige, offrent un suffixe *n* particulier, et l'ancien allemand *stab*, etc., ne présente que la racine simple. Une autre formation s'observe dans le russe *stebeli*, bohémien *steblo*, tige, illyrien *stabil* et *stabar*, arbre, dont le suffixe correspond au grec *staphulê*, cep de vigne. Il faut ajouter le lithuanien *stebas*, diminutif *stebelis*, pilier, mâle, irlandais *stampa*, pilier, et l'arabe *stob*, tronc). Anat. Os antérieur de la jambe.

— Entom. Troisième articulation des pattes des insectes.

— Encycl. Anat. Le *tibia* est le plus considérable des deux os de la jambe. Il s'articule supérieurement avec le fémur, latéralement avec le péroné, qui est situé à son côté externe, et inférieurement il repose sur le pied. C'est, après le fémur, le plus long et le plus volumineux des os humains. De même que tous les os longs, il présente à considérer un corps et deux extrémités. Le corps, irrégulièrement prismatique et triangulaire, offre trois faces et trois bords. La face interne donne attache dans son quart supérieur à une expansion aponevrotique du vaste interne, au courturier, au demi-tendineux et au droit interne. La face externe, qui tend à devenir antérieure en bas, donne insertion dans toute son étendue au jambier antérieur. La face postérieure, large en haut, étroite à sa partie inférieure, est recouverte par le poplité, le soléaire, le fléchisseur commun des orteils et le jambier postérieur. Le bord antérieur du *tibia* est situé immédiatement au-dessous de la peau et facile à sentir. Le bord externe donne attache au ligament interosseux, et le bord interne fournit plusieurs insertions musculaires. L'extrémité supérieure du *tibia*, très-volumineuse, présente deux facettes articulaires horizontales, excavées et destinées à recevoir les condyles du fémur. On leur donne le nom de cavités glénoïdes. Elles sont séparées l'une de l'autre par une éminence appelée *épine du tibia*, en arrière et en avant de laquelle se fixent les ligaments croisés du genou. Deux tubérosités

désignées d'après leur position en interne et en externe, supportent les deux cavités glénoïdes. Elles sont séparées en arrière par une échancrure et en avant par une troisième éminence appelée *épine antérieure*, à laquelle s'insère le tendon rotulien. L'extrémité inférieure ou tarsienne du *tibia* est à peu près quadrangulaire et creusée inférieurement pour s'articuler avec l'astragale. Elle présente en dedans une apophyse qui porte le nom de malléole interne et donne attache par son pourtour aux ligaments de l'articulation tibio-tarsienne. Le *tibia* est spongieux à ses extrémités, percé d'un canal médullaire et revêtu de tissu osseux compacte à sa partie moyenne. Il se développe par trois points d'ossification : un pour son corps et un pour chacune de ses extrémités.

Il est rare que le *tibia* se fracture sans le péroné ; il se brise bien moins souvent que ce dernier os, ce qui tient à sa situation à la coup plus considérable et à sa situation à la partie interne de la jambe. C'est tantôt une cause directe et tantôt une cause indirecte qui produit la fracture. Sa direction est, en général, transversale vers la partie supérieure et oblique lorsque la solution de continuité a lieu en bas. Les symptômes en sont assez obscurs à cause du peu de déplacement qui se produit. De la douleur locale vive, une ecchymose et un peu de gonflement sont les seuls signes appréciables lorsque les fragments restent en contact. Dans des cas plus faciles, on sent une inégalité sur la crête du *tibia* et de la mobilité anormale sur le trajet de l'os. La crépitation est un signe pathognomonique qu'on perçoit rarement.

Quand elle est simple, la fracture du *tibia* n'a rien d'inquiétant sous le rapport du pronostic. Elle se consolide ordinairement vers le quarantième jour, de manière à permettre la marche. Celles qui siègent tout à fait au voisinage des articulations laissent parfois, après la consolidation des fragments, une rigidité très-lente à disparaître. Le traitement consiste à maintenir la jambe enveloppée d'un bandage inamovible et dans l'extension continue.

TIBIAIRE adj. (ti-bi-ère — rad. *tibia*). Entom. Se dit d'un insecte dont les jambes présentent quelque particularité.

TIBIAL, **ALÉ** adj. (ti-bi-al, a-le — rad. *tibia*). Anat. Qui appartient, qui a rapport au *tibia* : *Muscle TIBIAL*. *Artère TIBIALE*. *Muscles TIBIAUX*.

— Ornith. *Plumes tibiales*. Celles qui garnissent la jambe de l'oiseau.

— s. m. Syn. de *JAMBIER*, muscle de la jambe : *Le TIBIAL antérieur*. *Le TIBIAL postérieur*.

— s. f. pl. Antiq. rom. Bandelettes de étoffe de laine dont on s'enveloppait les jambes pendant l'hiver.

— Encycl. *Artères tibiales*. Elles sont au nombre de deux, l'une antérieure et l'autre postérieure. La première est une des branches de bifurcation de la poplitée. Immédiatement après son origine, elle traverse le ligament interosseux d'arrière en avant et s'infléchit aussitôt pour longer sa face antérieure verticalement de haut en bas. Parvenue au quart inférieur de la jambe, elle se dévie un peu obliquement en dedans et s'engage sous le ligament dorsal du tarse en prenant le nom d'*artère pédieuse*. Bien qu'elle soit très-profondément située, surtout en haut, la *tibiale antérieure* peut être liée dans tous les points de son trajet. En avant, elle est recouverte par le jambier antérieur, l'extenseur commun des orteils et l'extenseur propre du gros orteil. Elle fournit un grand nombre de branches collatérales, qui se distribuent surtout aux muscles et à la peau. Les trois plus importantes sont la récurrente *tibiale antérieure* et les malléolaires interne et externe. L'*artère tibiale postérieure* est la branche interne de bifurcation du tronc tibio-péronier. Elle descend verticalement à la partie postérieure de la jambe sous les muscles jumeaux et soleaire, derrière le jambier postérieur et le fléchisseur commun des orteils, jusque sous le ligament interne du tarse, où elle se termine par sa division en plantaire interne et plantaire externe. Elle ne peut être mise à découvert pour une ligature que dans le tiers inférieur de la jambe. Aucune de ses branches collatérales, très-nombreuses du reste, ne mérite une description particulière.

— *Nerfs tibiaux*. L'antérieur est une des deux branches de terminaison du sciatique poplitée externe ; il accompagne l'*artère tibiale antérieure*. Le postérieur est le nerf poplitée interne. Ils sont mixtes, c'est-à-dire composés à la fois de filets moteurs et de filets sensitifs.

TIBIANE s. f. (ti-bi-a-ne — du lat. *tibia*, flûte). Zooph. Genre de polyptères membranés phylloïdes, de la famille des tubulariées.

TIBICEN s. m. (ti-bi-senn — mot latin). Antiq. Joueur de flûte.

— Entom. Genre d'insectes hémiptères, formé aux dépens des cigales, et dont l'espèce type habite la Chine.

— Encycl. Dans tout sacrifice, il y avait d'ordinaire un *tibicen*, qui accompagnait les chants et les hymnes sur son instrument. Il recevait sa part des victimes offertes ; de là vint l'expression proverbiale : « Vivre comme

un *tibicen*, » pour signifier : Vivre aux dépens d'autrui. Dans les cérémonies publiques, il portait une tunique tombant jusqu'aux pieds. Un rang de *tibicenes* précédait le char du triomphateur. Il y en avait aussi dans les funérailles, où ils employaient probablement des flûtes disposées pour le mode phrygien, aux sons graves et solennels. Dans les festins, c'était sur les airs joués par leurs instruments que les danseurs et les danseuses exécutaient, pour le plaisir des convives, leurs pas divers. Le *tibicen* existait à Rome, dès les premiers temps, comme le rappelle Ovide :

Temporibus veterum tibicinis usus avorum Magnus....

Il se servait presque toujours de la double flûte, ainsi qu'on peut le voir dans les monuments antiques, et, autant qu'on peut en juger, cette double flûte n'était pas réunie par une embouchure unique, mais avait deux embouchures distinctes. La flûte simple était d'une manière plus spéciale l'instrument des *tibicenes* égyptiens. Ainsi s'explique le vers de Propertius :

Nilotas tibicen erat, crotalaria Phyllis.

Très-souvent aussi il y avait dans les festins des *tibicines*, ou joueuses de flûte. Les poètes en parlent fréquemment. Ainsi, Martial représente une *tibicine* ivre qui brise le tympan des auditeurs :

Elvia nos madidis rumpit tibicina buccis.

TIBICIDE s. f. (ti-bi-si-de — du lat. *tibia*, flûte, et du gr. *eidos*, aspect). Foram. Syn. de *TRONCATULINE*, genre de foraminifères.

TIBICINE s. f. (ti-bi-si-ne — lat. *tibicina*; de *tibia*, flûte). Antiq. rom. Joueuse de flûte. — Encycl. V. **TIBICEN**.

TIBI GRATIAS, mots latins qui signifient : *Grâces vous soient rendues*. S'emploie toujours familièrement.

TIBIO-MALLÉOLAIRE adj. (ti-bi-o-mal-lé-o-lère — de *tibia*, et de *malléolaire*). Anat. Se dit de la veine appelée aussi veine saphène.

TIBIO-PÉRONÉO-CALCANÉEN, **ÉENNE** adj. (ti-bi-o-pé-ro-né-o-cal-ka-né-ain, i-é-ne — de *tibia*, de *péroné*, et de *calcaneum*). Anat. Qui appartient au *tibia*, au péroné et au calcaneum : *Muscle TIBIO-PÉRONÉO-CALCANÉEN*.

TIBIO-PÉRONÉO-TARSIEN, **ÏENNE** adj. (ti-bi-o-pé-ro-né-o-tar-si-ain, i-é-ne — de *tibia*, de *péroné*, et de *tarsien*). Anat. Qui appartient au *tibia*, au péroné et au tarse.

TIBIO-TARSIEN, **ÏENNE** adj. (ti-bi-o-tar-si-ain, i-é-ne). Anat. Qui appartient au *tibia* et au tarse : *Articulation TIBIO-TARSIENNE*.

— Chir. *Amputation tibio-tarsienne*. Amputation du pied, pratiquée dans son articulation avec la jambe.

— Encycl. *Articulation tibio-tarsienne*. Cette articulation, qui unit le pied à la jambe, est une articulation trochléenne ; les surfaces osseuses qui concourent à sa formation sont, d'une part, la face supérieure de l'astragale, face oblongue d'avant en arrière, présentant à sa partie supérieure une dépression antéro-postérieure et deux facettes latérales, dont l'externe est plus étendue que l'interne ; d'autre part, du côté de la jambe, une mortaise oblongue formée par le *tibia*, et sur le milieu de laquelle se trouve une saillie qui pénètre dans la rainure de la poulie astragalienne ; les deux côtés de la mortaise sont formés par les malléoles appartenant, l'interne au *tibia*, l'externe au péroné. Toutes ces surfaces articulaires sont encadrées de cartilages et maintenues l'une contre l'autre par des ligaments latéraux, situés en dedans et en dehors de l'articulation. On ne trouve en dedans qu'un seul ligament latéral, très-fort, très-épais, formé de plusieurs couches, et qui s'insère, d'un côté, sur la malléole, et de l'autre, sur la petite apophyse du calcaneum et au bord inférieur de la face interne de l'astragale. Les ligaments externes sont au nombre de trois : l'un moyen, péronéo-calcaneen, s'insérant au sommet de la malléole externe et au côté externe du calcaneum ; l'autre antérieur, péronéo-astagalien antérieur, s'insérant au bord antérieur de la malléole et en avant de la facette correspondante de l'astragale ; et enfin le troisième, péronéo-astagalien postérieur, profondément situé, étendu transversalement en arrière, du péroné à la face postérieure de l'astragale. Les mouvements les plus étendus de cette articulation ont lieu dans le sens antéro-postérieur ; les mouvements de latéralité sont très-limités.

— *Luxations de l'articulation tibio-tarsienne*. Les chirurgiens admettent cinq espèces de luxation tibio-tarsienne, en dedans, en dehors, en avant, en arrière et en haut. Presque toutes ces luxations sont produites par des chutes sur les pieds et accompagnées de la fracture d'une ou des deux malléoles ; et, chose assez extraordinaire, la fracture des deux malléoles est une circonstance qui, au lieu d'être aggravante, rend, au contraire, les accidents moins redoutables ; car la violence s'épuisant par la fracture, l'ébranlement de l'articulation et la dilacération des ligaments sont moindres (Vidal, *Pathol. ex terna*).

1^o Luxation en dedans. La luxation en dedans est la plus commune ; elle est produite par la chute du corps sur le bord interne du pied, et accompagnée presque toujours de la fracture de l'extrémité inférieure du péroné. Dans cette luxation, l'astragale fait saillie en dedans, au-dessous de la malléole interne ; le dos du pied regarde en dedans et la plante en dehors ; le bord interne est tourné en bas et le bord externe en haut.

2^o Luxation en dehors. Cette luxation a lieu par une chute sur le bord externe du pied et presque toujours avec fracture de l'une des deux malléoles. Le pied est tourné sur son grand axe, de manière que le dos regarde en dehors, la plante en dedans, le bord externe en bas et le bord interne en haut.

3^o Luxation en avant. Dans la luxation en avant comme dans la luxation en arrière, l'accident se produit par une chute sur la plante du pied, ou par le renversement du tronc pendant que cette extrémité est fixée. La luxation en avant est fort rare ; elle peut avoir lieu cependant lorsque, le pied étant solidement fixé sur le sol, le corps est tout à coup rejeté en arrière. Dans ce déplacement, l'avant-pied est allongé, les tendons extenseurs des orteils sont soulevés au devant de l'articulation par une tumeur dure, arrondie et volumineuse, laquelle est formée par la poulie astragalienne. Le pied est immobile et fixé dans une forte extension.

4^o Luxation en arrière. Cette luxation se produit difficilement ; elle a lieu à la suite d'une chute, lorsque le pied porte sur un plan incliné. Dans ce cas, le *tibia* se précipite du côté des orteils et l'astragale se porte en arrière. On observe un allongement du talon et une saillie considérable formée par le tendon d'Achille porté en arrière ; le pied est raccourci dans sa partie antérieure, sur laquelle l'extrémité inférieure du *tibia* fait saillie ; au devant de cette saillie est un pli transversal des téguments ; une autre saillie se trouve entre le tendon d'Achille et le *tibia*, perçue quand le gonflement n'est pas considérable ; le pied est immobile ; mais cette immobilité n'a pas lieu quand il y a fracture préalable d'une des deux malléoles.

5^o Luxation en haut. Cette luxation est toujours accompagnée de fracture, soit du *tibia*, soit du péroné. Dupuytren lui assigne les caractères suivants : raccourcissement de la jambe, largeur presque doublée de l'espace compris entre les deux malléoles par la séparation de ces deux apophyses ; abaissement de la malléole interne, qui peut aller jusqu'à la plante du pied ; ascension de l'astragale, de la malléole interne et de tout le pied le long de la face externe du *tibia* jusqu'à 0m,06 de hauteur. Ces états anormaux ne laissent aucun doute que le pied, cédant à un violent effort de bas en haut, n'ait été luxé dans ce sens, et n'ait entraîné avec lui la malléole péronéale.

— *Traitement*. Les luxations de l'articulation *tibio-tarsienne* sont toujours graves, à cause des complications qui les accompagnent, et leur gravité est en raison directe de ces complications. Le traitement consiste dans la réduction et la fixation des parties déplacées. Pour réduire ces luxations, dit Vidal, on couche d'abord le malade ; un aide robuste embrasse le haut de la jambe fléchie sur la cuisse, laquelle est aussi dans la flexion ; un aide vigoureux saisit le pied et le tire dans la direction que lui a donnée le déplacement ; quand il sent qu'une résistance est vaincue, il tend à porter la plante du pied en dedans, pour la luxation en dedans, et le contraire pour la luxation en dehors ; dans la luxation en arrière, il pousse le pied d'arrière en avant, et en sens opposé dans celle en avant ; dans le premier cas, il fléchit un peu le pied, il l'étend dans le second. On applique ensuite l'appareil des fractures de la jambe. V., pour les fractures, **TIBIA** et **PÉRONÉ**.

— *Amputation tibio-tarsienne*. Cette amputation compte un grand nombre de procédés, dont les principaux sont ceux de Syme, de Roux et de Baudens, que M. Chassaignac résume ainsi qu'il suit :

Procédé de Syme. Le lambeau est constitué par la peau du talon, qui offre résistance et solidité. Au niveau de l'extrémité inférieure des deux malléoles et sur le devant du cou-de-pied, on fait une incision transversale allant du bord antérieur de l'une au bord antérieur de l'autre malléole. On réunit les deux extrémités de cette incision par une autre incision qui coupe perpendiculairement la peau de la plante du pied, en suivant la direction de l'axe des malléoles. On dissèque alors le lambeau d'avant en arrière et de bas en haut jusqu'à l'insertion du tendon d'Achille, et ce n'est qu'après cette dissection qu'on pénètre dans l'articulation, en l'attaquant par la partie antérieure.

Procédé de Roux. Roux fait un lambeau avec la moitié interne de la peau du talon. On fait partir du scaphoïde une incision d'abord transversale, qui s'arrondit pour gagner la ligne médiane du pied et se prolonge jusqu'à l'insertion du tendon d'Achille. On réunit les deux extrémités de cette première incision par une autre incision légèrement courbe, qui passe au-dessous de la malléole externe. On dissèque le lambeau interne de

bas en haut, puis on fait pénétrer le couteau dans l'articulation en coupant les ligaments antérieurs et externes, en même temps que les tendons des muscles extenseurs et péroniers latéraux. On luxe alors le pied, en portant sa face plantaire en dedans, et le chirurgien, glissant alors le couteau parallèlement à la face interne de l'astragale et du calcaneum, coupe les ligaments internes, les muscles et les tendons, en se rapprochant toujours des os, afin d'éviter la lésion des nerfs et des vaisseaux plantaires.

Procédé de Baudens. On pratique deux incisions horizontales, qui commencent au niveau de l'insertion du tendon d'Achille au calcaneum, et viennent se réunir en s'arrondissant à quelques millimètres de la commissure des orteils. Il en résulte une espèce de guêtre taillée aux dépens de la face dorsale du pied. Le lambeau circonscrit par ces incisions est formé par toutes les parties molles qui recouvrent les os, et lorsqu'il a été disséqué, on scie les malléoles, sans pénétrer dans l'articulation. Ce lambeau a l'avantage de s'appliquer, par son propre poids, sur les os sciés ; mais cet avantage est compensé largement par l'inconvénient d'une peau fine, sur laquelle la pression du poids du corps ne doit pas tarder à devenir douloureuse (Chassaignac, *Traité de thérapeutique chirurgicale*).

TIBISIRI s. m. (ti-bi-zi-ri). Bot. Espèce de palmier de la Guyane, qui fournit une fibre textile.

TIBOUCHINE s. f. (ti-bou-chi-ne). Bot. Genre d'arbustes, de la famille des mélastomacées, tribu des osbeckiées, dont l'espèce type croît à la Guyane.

— Encycl. La *tibouchine* est un arbrisseau à tiges tétragones, portant des feuilles opposées ; les fleurs, solitaires à l'aiselle des feuilles ou groupées en corymbes terminaux sur des pédoncules uni, bi ou triflores, présentent un calice écaillé à la surface, à base entourée de quatre à six écailles imbriquées et opposées en croix, à limbe divisé en cinq lobes ; une corolle à cinq pétales ; dix étamines, à anthères bicornes à la base ; un ovaire libre, surmonté d'un style simple terminé par cinq stigmates rayonnants ; le fruit est une capsule à cinq loges, s'ouvrant en cinq valves, et entourée à sa base par le calice persistant. Cet arbrisseau croît à la Guyane ; toutes ses parties exhalent une odeur agréable ; on emploie ses fleurs, en infusion, comme pectorales. En Europe, la *tibouchine* ne se trouve guère que dans les jardins botaniques.

TIBRE, en latin *Tiberis*, en italien *Tevere*, rivière d'Italie. Il prend sa source en Toscane, dans les Apennins, au mont Fumajolo, à 9 kilom. N. de Pieve-San-Stefano, qu'il arrose, traverse avec impétuosité la vallée Tiberine, entre dans les anciens États de l'Eglise, reçoit à droite la Chiaia, à gauche la Nera, le Tevereone et l'Aja, passe à Rome, puis à Ostie, au-dessous de laquelle il se jette dans la mer Tyrrhénienne, par deux branches qui forment l'île Sacrée, et dont la plus septentrionale, appelée Fiumicino, a à peu près 4 kilom. et peut recevoir des bâtiments de 200 tonnes ; la plus méridionale, qui a un développement de 7 kilom., se nomme Fiumara. Elle est très-ensablée. Le cours du Tibre est de 370 kilom. La navigation n'en est pas facile ; son entretien demande des soins continus, surtout aux abords de Rome et vers son embouchure. Ses bords sont malsains, et l'on n'y rencontre que peu d'endroits habités ; ses eaux, toujours chargées d'un limon jaunâtre, sont de mauvaise qualité, de même que les poissons qu'elles nourrissent. Le Tibre entraîne beaucoup de sables qui s'amassent à son embouchure. Dans le temps de la fonte des neiges, les débordements du Tibre sont à craindre pour Rome, surtout s'ils concourent avec le vent du midi qui, repoussant les eaux du Tibre vers leur source, les empêche de se décharger dans la mer :

Retortis litore etrusco violentior undis.

Avec son lit bourbeux, ses eaux saumâtres, ses continus débordements, le Tibre contribue puissamment à entretenir à l'état de marécage la campagne romaine, infectée par la *malaria*. Du temps de l'ancienne Rome, la ville était entourée de forêts, que le paganisme tenait en vénération. Après l'invasion des barbares, la campagne romaine fut déboisée en grande partie et devint marécageuse. Le Tibre, jusque-là contenu dans son lit, se répandit dans la plaine, par suite d'inondations fréquentes, et l'atmosphère se satura d'exhalaisons nauséabondes. En outre, sous l'administration pleine d'incurie des papes, on laissa l'embouchure du Tibre s'envahir de sables apportés par la mer, ce qui entrava l'écoulement des eaux. Depuis longtemps, il a été question de rectifier le cours du Tibre, de l'endiguer, de le dessécher, pour arriver à la fois à dessécher les marais Pontins, à supprimer par là même la pestilentielle *malaria* et à arrêter les débordements du fleuve. Sous le gouvernement des papes, on recula devant cette entreprise, tant par incurie que par suite des difficultés à surmonter et des dépenses énormes nécessitées par la réalisation de ce projet. Depuis que Rome est devenue la capitale de l'Italie

(septembre 1870), la question du Tibre est redevenue à l'ordre du jour. Le 6 janvier 1874, le conseil municipal de Rome s'occupa des travaux qu'il y aurait à faire dans la partie urbaine du fleuve pour arrêter les débordements. La dépense pour ce point seul fut évaluée à une quarantaine de millions, sur lesquels le gouvernement ne voulut se charger que de 15 millions, la ville et la province devant fournir environ 25 millions. Aucune décision ne fut prise. A cette époque, il se constituait une commission pour l'exploration archéologique du lit du fleuve, dans lequel on devait trouver un grand nombre de chefs-d'œuvre d'art enfouis depuis des siècles. Toutefois, la question n'avait pas fait un pas, lorsque le grand patriote Garibaldi quitta Caprera pour venir siéger au Parlement à Rome. Depuis longtemps il avait étudié la question du Tibre, dans son ensemble et dans le but d'améliorer la condition sanitaire de Rome et de la campagne romaine. Il présenta alors le projet gigantesque qu'il résolut ainsi, le 4 mars 1875 : « Le détournement du Tibre, à gauche, à partir de Ponte-Millio, par une courbe autour de Rome, en le ramenant dans son lit à environ 3 kilom. au sud de la ville; la création, à l'embouchure du Tibre, près de Fiumicino, d'un port commercial et militaire capable de recevoir les plus grands bâtiments; ce port, qui sera construit dans les terres, servira aussi d'abri contre les mauvais temps. Une jetée d'environ 2 kilom. de longueur partira de la rive gauche du bras du Tibre à Fiumicino; et une seconde jetée d'environ 1 kilom., de la rive opposée, ce qui formera l'entrée du port et du canal de Fiumicino; de petits navires remonteront du port, et vice versa, par le canal de Fiumicino, jusqu'à Ripagrande. L'assainissement et la mise en culture de la campagne de Rome et le détournement d'une partie des eaux de l'Aniene pour l'irrigation des terres une fois drainées sont des plans qui seront adoptés par la suite. » Garibaldi exposa ses projets à Victor-Emmanuel, aux ministres. Un conseil supérieur fut institué pour étudier la question. La Chambre des députés vota, le 16 juin 1875, une première somme de 10 millions pour qu'il fut procédé à la correction du Tibre, sans adopter toutefois un projet déterminé. Depuis lors, au projet de Garibaldi, dont les dépenses peuvent être évaluées de 90 à 100 millions, le conseil supérieur a opposé un contre-projet consistant tout simplement à corriger le fleuve dans son parcours urbain par des élargissements, des endiguements, des quais, etc., dont les dépenses sont évaluées à 45 millions. La question n'a pas encore été vidée au moment où nous écrivons ces lignes (février 1876).

Ce fleuve, appelé d'abord *Albula*, à cause de la blancheur de ses eaux, prit le nom de *Tibris* d'un roi des Toscans, fameux par ses brigandages, qui périt sur les bords. Selon Tit-Live, Tiberius, roi d'Albe, donna son nom au Tibre, dans lequel il se noya. Mais c'est à Rome que ce fleuve dut sa plus grande célébrité; Virgile l'appelle *celo gratissimus amnis*. Parmi les nombreuses et sanglantes batailles qui ont été livrées sur les bords du Tibre, nous signalerons celle que Constantin remporta sur Maxence l'an 312, victoire qui lui assura la paisible possession de l'empire.

TIBRE (VUES DU). La campagne de Rome, cette grande école des paysagistes classiques, perd quelque chose de sa sévérité un peu morne sur les rives du Tibre; ces rives ne sont ni très-accidentées, ni très-verdoyantes; mais l'eau, en tout paysage, forme un premier plan sur lequel aime à se reposer la vue, et offre, dans les pays ensoleillés, des tons, des reflets, des scintillements qui sont bien propres à charmer les peintres. Le grand Poussin aimait à venir rêver sur les bords du Tibre; il y conçut, dit-on, l'idée de son *Moïse sauvé des eaux*, en voyant une jeune mère soulever au-dessus du fleuve son enfant qu'elle venait d'y baigner. Un artiste contemporain, Léon Benouville, a mis cette anecdote en peinture. Claude Lorrain et le Guaspre, qui ont si souvent représenté les environs de Rome, ont choisi plusieurs fois des sites voisins du Tibre. Une vue de ce fleuve, peinte au ^{xiii}^e siècle par Jean Assel-lyn, appartient au musée du Louvre; on y remarque des pâtres et leurs bestiaux traversant un gué, et, dans le fond, un pont de quatre arches protégé par une tour. Ce tableau, qui était autrefois à l'hôtel Lambert, a été gravé dans le *Musée Français* par Dequevailliers et dans les recueils de l'ihol et de Landon. John Both a gravé à l'eau-forte une *Vue du Tibre*, avec des pêcheurs. D'autres vues ont été gravées par J.-Ph. Le Bas et par J. Bacheley, d'après Breenberg; par J.-J. Allart, d'après Lacroix; par John Boydell, par Ch. Lamour, d'après H. de Chateaub. (Salon de 1852), etc. Des *Vues du Tibre*, prises de l'Acqua-Acetosia, ont été peintes par Bodinier (Salon de 1835), Hipp. Lanoue (Salon de 1864), Achille Benouville (Salon de 1867). Le tableau de Lanoue est un des meilleurs ouvrages de cet artiste : « Ce paysage, a dit Maxime Du Camp, est d'une extrême simplicité; la campagne romaine, coupée par les eaux tranquilles du fleuve, s'étend à perte de vue jusqu'aux montagnes qui bleussent à l'horizon; le coloris, à la fois très-ferme et limpide, fait valoir la pureté

xv.

des lignes, qu'une lumière ambiante, très-claire sans être criarde, semble rendre plus nettes et plus solides. » Cette peinture appartient au musée du Luxembourg. D'autres *Vues du Tibre* ont été peintes par Paul Flandrin (Salon de 1845), William Wyld (Salon de 1849), Clésinger (Salon de 1864), F. Thomas (Salon de 1864), Anastasi (Salon de 1865), Gourlier (Salon de 1865), Besnus (*Soleil couchant sur le Tibre*, Salon de 1865), L. Français (les *Bords du Tibre, le soir*, Salon de 1866), etc. V. ROME (Vues de).

TIBRE (LE), groupe colossal antique en marbre pentélique. Le fleuve y est représenté couché, le bras droit appuyé sur l'urne près de laquelle repose la louve de Mars avec ses nourrissons. Il tient l'aviron et la corne d'abondance. Cette statue, ouvrage romain de la bonne époque, est d'une grandeur de style qui étonne. Elle fut découverte à la fin du ^{xiv}^e siècle sur l'emplacement du temple d'Isis et de Sérapis, à Rome. Le *Tibre* est actuellement dans les galeries du Louvre.

Théophile Gautier a dit de ce chef-d'œuvre : « Il est impossible de mieux exprimer la force tranquille et majestueuse, la sécurité puissante que dans cette statue, à demi couchée avec une nonchalance robuste au milieu d'attributs opulents. Comme on voit que l'orgueilleux fleuve pense que son onde intarissable baignera toujours les murs de la ville éternelle et coulera au milieu des Romains, maîtres du monde ! » Cette admirable statue a été gravée par Ch. Alberti et par Béatrizet au ^{xvii}^e siècle, par J.-N. Laugier dans le *Musée Napoléon*, par Réveil dans les *Galerie de l'histoire et des arts* (III, pl. 245), etc.

Un tableau de Rubens, représentant le *Tibre* sous la figure d'un fleuve inclinant un vase, se voit au palais Chigi, à Rome.

TIBULLE (Aulus Albius TIBULLUS), poète latin, né, d'après la plupart des biographes, à Rome vers 54 av. J.-C., mort vers 19 av. J.-C. On n'a sur sa vie que des renseignements incertains. D'après deux de ses vers, on pourrait conjecturer qu'il naquit, non en 54, mais soit en 42, soit même en 81 av. J.-C. Il dit en effet (liv. III, élég. v) :

Natalem nostrum primum videre parentes
Quam cecidit faio consul uterque parti.

Mes parents firent pour la première fois mon jour natal l'année où l'un et l'autre consul périrent d'une mort semblable. Cette indication peut se rapporter à l'année 43, où les deux consuls A. Hirtius et C. Vibius Pansa périrent à la bataille de Modène. Mais si Tibulle était né en 43 ou en 42, suivant qu'on interpréterait *primum natalem* par le jour natal ou par le premier anniversaire du jour natal, il n'aurait eu que douze ans en 29 av. J.-C., époque à laquelle il se battait en Aquitaine, aux côtés de Messala. L'année 82 av. J.-C. est également marquée par la mort violente des deux consuls C. Marius et Cn. Papirius Corbo, tués tous deux en entrant en charge. L'indication de la ^v^e élégie semble donc bien mieux s'adapter à cette année mémorable; mais alors Tibulle aurait eu cinquante-deux ou cinquante-trois ans lors de l'expédition de C. Messala en Aquitaine et environ soixante-trois ans à sa mort, arrivée dix ans après. Cela ne s'accorde guère avec les témoignages de ses contemporains, Ovide et Propertius, qui parlent de lui comme d'un poète mort jeune, à la fleur de l'âge, avant d'avoir pu donner la mesure de son talent.

Quoi qu'il en soit, Tibulle appartenait à une famille de l'ordre équestre, fortement attachée à la république et que les proscriptions des triumvirs ruinèrent presque complètement. Elle avait possédé des biens considérables; c'était une haute maison, *alta domus*, comme il le dit lui-même; mais il ne lui restait de ses richesses que le regret :

Nam mihi cum magnis opibus domus alta niteret,
Cut fuerant...

Nunc desiderium superest.

(*Ad Messal.*, liv. IV.)

Il ne faut pas cependant exagérer la pauvreté de Tibulle; c'était une pauvreté relative. On a trop pris à la lettre le mot de pauvreté dont il se sert en parlant de son état. Ce mot, dans la bouche d'un homme dont la famille avait brillé (*niteret*) par de grandes richesses, n'a qu'une valeur relative. Il est certain que Tibulle, dévoué à Messala, zélé partisan de Brutus, un des meurtriers de César, fut tard rayé de la liste des proscriptions d'Octave, et qu'il perdit une grande partie de ses terres, comprises dans celles qu'Octave distribua à ses soldats pour les récompenser. Il fut moins heureux que Virgile, qui se plaignit si vivement de la spoliation et obtint une restitution partielle. On a aussi remarqué que, si Tibulle a été le contemporain et l'ami d'Horace, il n'a pas été, comme lui, le favori et le flatteur d'Auguste. Le nom de cet empereur, célébré par tous les poètes de son temps, ne se trouve dans aucun des vers de Tibulle.

Les dieux lui avaient tout donné, dit Horace, la naissance, la figure, les grâces, la fortune et l'art d'en jouir.

... Di tibi formam,

Di tibi divitias dederunt, artemque fruendi.

HORACE, épist. IV, l. 1.

Il avait des amis qui l'honoraient, tels

qu'Horace lui-même, Virgile, Propertius et Ovide, qui a fait sur le tombeau de son ami une de ses meilleures élégies; enfin Corvinus Messala, auquel il était tendrement attaché. Tibulle aimait ce général au point qu'il n'hésita pas à le suivre à la guerre, sans avoir une grande vocation, s'il faut l'en croire; car, tout chevalier qu'il était, il ne se piquait pas de savoir à fond le métier des armes. Il voulut accompagner Messala en Cilicie lorsque celui-ci, consul en 31 av. J.-C., obtint le proconsulat d'Orient en sortant de charge. Tibulle s'embarqua avec lui, mais il tomba si dangereusement malade en route qu'on fut obligé de le laisser à Corcyre. C'est là que, chagrin de se voir dans un pays étranger, loin de ses amis, de sa mère, de sa sœur et de sa chère Délie, il composa l'élégie qui commence par ce vers :

Ibitis Aegeas sine me, Messala, per undas....

« Tu iras sans moi, Messala, sur la mer Egée; mais puissiez-vous, ta suite et toi, garder mon souvenir, tandis que la maladie me retient enchaîné sur le rivage inconnu de la Phéaciel Eloiène, ô mort cruelle, éloigne de moi tes mains avides; ô mort cruelle, épargne-moi ! Ici, je n'ai pas une mère qui puisse emporter sur sa poitrine gémissante mes ossements brûlés; je n'ai pas une sœur qui verse sur ma cendre des parfums d'Assyrie et pleure sur mon tombeau, les cheveux épars ! Je n'ai pas non plus ma Délie; avant de me laisser quitter Rome, elle avait, m'a-t-on dit, consulté tous les dieux. Trois fois elle fit tirer les sorts sacrés par un enfant du carrefour, et l'enfant ne ramena que les mêmes présages : tous annonçaient mon retour. Rien cependant ne put l'empêcher de verser des larmes ni de jeter un triste regard sur la route que j'allais suivre... »

Il revint en effet à Rome longtemps avant Messala, et ainsi se réalisèrent les sorts tirés trois fois par l'enfant du carrefour. L'année suivante, il put accompagner Messala, envoyé dans les Gaules, et il se vante même d'avoir pris une part active aux victoires du général :

Non sine me est tibi partus honos. Tarbellæ Pyrene
Testis, et Oceani littora Sannonici. [rumma,
Testis Avar, Rhodanusque celer, magnusque Ga-
Carnuti et flavi cærrula lympha Liger.

(*Élég.* VII, l. 1.)

« Tu as recueilli de la gloire, mais non sans moi; j'en prends à témoin Tarbelle, au pied des Pyrénées, les côtes de l'Océan Sannonique, la Saône, le Rhône rapide, la large Garonne et la Loire dont les flots bleus arrosent le pays du blond Carnute. » Il y a peut-être là un peu d'hyperbole; la gloire militaire de Tibulle est bien éclipsée par sa gloire poétique. Ce qu'il fut surtout, c'est un poète et un amoureux. Il s'occupait, en outre, d'ouvrages sérieux qui, sans doute pour n'avoir pas été achevés, ne sont pas venus jusqu'à nous. Une mort prématurée, sinon absolument dans la fleur de l'âge, ne lui permit pas d'y mettre la dernière main. Il était philosophe malgré sa vive sensibilité, ami de la campagne et des loisirs studieux, nullement courtisan, peut-être un peu mélancolique :

Il aimait les jardins, était prêt de Flore;

Il était de Pomone encore.

LA FONTAINE.

Ce devait être aussi un critique judicieux et estimé, à en juger par l'épître que lui adresse Horace (*Ad Albius Tibullum*, épist. IV, l. 1) :

« Albius, juge toujours sincère de nos écrits, que fais-tu maintenant dans les champs de Pédum? Composes-tu quelque ouvrage qui doive effacer ceux de Cassius, que vit maître Parme? ou bien, errant en silence au milieu de la fraîcheur salubre des forêts, médites-tu sur les devoirs du sage et de l'homme de bien? Ce n'est pas toi qui fus jamais un corps sans âme. Les dieux t'ont donné la beauté, ils t'ont donné la richesse, et avec elle l'art d'en jouir. Que pourrais-tu souhaiter de plus une tendre nourrice à son enfant chéri, que la sagesse et le talent de bien dire, l'amabilité, la gloire, la santé avec profusion et une douce existence assurée par une fortune honnête? Au milieu des alternatives d'espérances et de tourments, de craintes et d'emportements, ne perds pas de vue que chaque jour qui lui peut être ton dernier jour. Ainsi te paraîtra délicieuse toute heure de la vie sur laquelle tu n'auras pas compté. Lorsque tu auras envie de rire, viens me voir; tu me trouveras gras et brillant des soins que je donne à ma personne; toi, en un mot, qu'un pourceau du troupeau d'Epicure. »

On peut soupçonner dans cette épître, d'ailleurs franchement amicale, et qui témoigne si haut de l'estime d'Horace pour le jeune Tibulle, comme une arrière-pensée de ramener celui-ci à Auguste, sans doute par l'intermédiaire de Mécène; mais il ne paraît pas que l'ami de Messala ait fait un seul pas en ce sens; il se tint ferme, loin de la cour, et si, comme Gallus, il n'a pas conspiré contre le misérable proscripteur de sa famille, arrivé par la crime et la fourberie à l'empire, tout indique au moins qu'il ne cessa jamais de haïr et de mépriser cet empereur si facile aux largesses envers ceux qui consentaient à le flatter. Ce n'est pas pour cela sans doute

que Tibulle s'est abstenu de rendre à Horace les compliments qu'il en recevait; mais c'est un fait curieux à remarquer que, tandis que l'on trouve le nom de Tibulle si honorablement placé dans les poésies d'Horace, le nom d'Horace ne se trouve nulle part dans les poésies de Tibulle.

Les œuvres de Tibulle se composent de quatre livres d'*Élégies* et d'un *Panegyrique de Messala* si médiocre, que certains critiques lui en ont refusé la paternité; c'est peut-être une composition de sa jeunesse. Ses élégies, outre les quelques renseignements dont nous avons parlé plus haut, n'en donnent plus guère que sur sa vie intime et sur ses maîtresses. Il en a chanté trois : Délie, Nèere et Némésis. Ovide, dans l'élégie qu'il lui a consacrée, dit que ses deux maîtresses, Némésis et Délie, assistèrent à ses funérailles. Des critiques se sont fondés là-dessus pour dire que Nèere et Délie étaient la même femme, chantée par le poète sous deux noms qui d'ailleurs n'auraient été l'un et l'autre que des pseudonymes; car Apulée nous apprend que Délie s'appelait Plania. Tout cela n'a pas grande importance, mais Tibulle a assuré, par son talent, l'immortalité aux femmes qu'il aime, et les érudits ont longuement disserté sur la question de savoir s'il y en avait trois ou seulement deux.

Les *Élégies* de Tibulle, auxquelles nous avons consacré un article spécial (v. *ÉLÉGIE*), lui ont mérité le surnom de *Poète de l'amour*, tant il sait rendre avec une énergie passionnée les diverses phases de la tendresse, d'expansion, de crainte et de désespoir de ce sentiment humain par excellence. Cependant Tibulle n'est pas seulement le poète de l'amour, il a plusieurs tons, et s'il eût vécu plus longtemps, comme le veut Virgile, quelque grand poème de lui aurait, à ce que tout indique, enrichi la littérature latine. Il y a certes quelque chose de l'auteur des *Géorgiques* dans la première élégie du second livre, qui a pour titre *Lustration champêtre*. Il y chante les moissons et les abeilles comme Virgile. On peut citer encore l'*Inauguration d'un pontife*, qui est d'un style épique. On trouve dans les poésies de Tibulle, comme dans les autres élégiaques latins, plus de variété que ne semblent en permettre les bornes de ce qu'on nomme proprement élégie.

Tibulle a moins de feu que Propertius, dit La Harpe, mais il est plus tendre, plus délicat : c'est le poète du sentiment. Il est surtout, comme écrivain, supérieur à tous ses rivaux. Son style est d'une élégance exquise, son goût est pur, sa composition irréprochable. Il a un charme d'expression qu'aucune traduction ne peut rendre, et il ne peut être bien senti que par le cœur. Une harmonie délicieuse porte au fond de l'âme les impressions les plus douces : c'est le livre des amants. Il a de plus ce goût pour la campagne qui s'accorde si bien avec l'amour; car la nature est toujours plus belle quand on n'y voit qu'un seul objet.

C'est à Tibulle qu'il en faut revenir, c'est lui qu'il faut relire quand on aime; c'est en le lisant qu'on se dit : Heureux l'homme d'une imagination tendre et flexible, qui joint au goût des voluptés délicates le talent de les retracer; qui occupe ses heures de loisir à peindre ses moments d'ivresse et arrive à la gloire en chantant ses plaisirs ! C'est pour lui que le travail de produire devient une nouvelle jouissance. Pour parler à notre âme, il n'a besoin que de répandre la sienne. Il nous associe à son bonheur en nous racontant ses illusions et ses souvenirs; et ses chants, pleins des douceurs de sa vie, ses chants qui ne semblaient faits que pour l'amour qui repose ou pour l'oreille de l'amitié confidente, sont entendus de la dernière posterité.

La première édition de Tibulle est de 1479 (in 4°). Depuis lors, il en a paru un nombre considérable. Les plus remarquables sont celles de Heyne (Leipzig, 1777), de Voss (Hildelberg, 1811), de Hirsch (Leipzig, 1819), de Golbery (Paris, 1826). On a de nombreuses traductions françaises, tant en prose qu'en vers, mais aucune qui rende le charme, la vivacité, la profondeur mélancolique du poète. Les traductions récentes ne valent guère mieux que les anciennes. Il a été traduit d'abord en prose (1618, in-8°) par l'abbé de Marolles, le grand traducteur du ^{xvii}^e siècle, puis en vers par Gillet de Moivre et par un M. de La Chapelle; ces deux dernières traductions sont ridicules. Mentionnons encore les traductions en prose de Longchamps (1776), de Pastoret (1784), de Mirabeau (1796), et les traductions en vers de Mollevaut (1806) et de Baderon Saint-Geniez (1814).

Tibulle et Délie, opéra en un acte, paroles de Fuzelier, musique de Mlle de Beaumesnil; représenté par l'Académie royale de musique le 15 mars 1784. Mlle Villard de Beaumesnil était une artiste de l'Opéra; elle était bonne musicienne et douée d'imagination. Elle eut quelque succès dans *Castor et Pollux* et dans *Iphigénie*. Son petit ouvrage fut bien accueilli du public. Elle n'avait fait d'ailleurs que remettre en musique les *Saturnales*, acte du ballet intitulé : les *Fêtes grecques et romaines* (13 juillet 1723).

TIBUR, aujourd'hui *Tivoli*, ville de l'ancienne Italie (Latium). Elle était déjà puissante plusieurs siècles avant la fondation de Rome et fut bâtie sur une colline au pied de

laquelle coulait l'Anio, qui y formait des cascades renommées. Sa situation était enchanteuse, son aspect délicieux, ses sites pittoresques. Au temps de la puissance de Rome, les riches patriciens y possédaient des habitations de plaisance; la plupart des empereurs y eurent des villas. Parmi les monuments construits par Adrien, les anciens mettaient au premier rang son palais de Tibur, dont les débris ont plus de dix milles de circuit. « Il l'orna, dit Spartien, d'édifices admirables; on y voyait les noms des provinces et des lieux les plus remarquables, tels que le Lycée, l'Académie, le Prytanée, le Pœcile, Tempé, Canope, sans oublier le séjour des ombres. » Malheureusement nous ne pouvons en juger que par des vestiges. Les murs de ce palais existent encore et offrent, au levant, une galerie longue de 225 palmes et large de 134; c'était vraisemblablement l'appartement de l'empereur. Au midi, il fit creuser au pied d'une colline quatre corridors pour représenter les enfers, sans doute d'après ce qu'il avait vu à Eleusis. Les champs Elysées étaient à côté, et deux petites rivières, qu'il avait appelées Céphise et Ilissus, coulaient non loin de cet endroit. Il y avait aussi trois ou quatre théâtres, dont il nous reste une scène parfaitement conservée. A l'issue d'un festin somptueux, l'empereur y faisait représenter des tragédies, des comédies, des satyres, des sarrabiques, et on y récréait différents morceaux en vers et en prose. On croit reconnaître les restes du Pœcile dans un mur de 890 palmes de longueur, auquel sont adossés deux portiques, l'un au nord, l'autre au midi. Une vallée profonde, entre la ville de Tibur et ce palais, au milieu de laquelle coule un ruisseau bordé de roches assez élevées, offrait l'image de la vallée de Tempé. On ne s'était pas contenté d'imiter le temple de Jupiter Olympien; on en avait bâti un autre sur le modèle de celui de Sérapis à Canope, et on avait cherché à rappeler l'idée du canal qui passait près de cette ville, séjour de la philosophie et des plaisirs en Egypte, par un autre canal de 882 palmes de longueur sur 340 de largeur, dont le revêtement en pierre subsiste encore. On trouve aussi quelques vestiges du temple de Sérapis, où l'on distingue même des niches destinées à recevoir des statues égyptiennes d'ancien style. On a cru découvrir de légers indices de la représentation de la fontaine Aréthuse et du mausolée par lequel Artémise, reine de Carie, a fait passer dans toutes les langues le nom de son époux. Un vaste bassin, revêtu de marbre jaune, servait à donner des naumachies; enfin, de grandes allées pavées en mosaïque, de belles cascades, et tout ce que l'art avait pu concevoir et exécuter, étaient réunis à Tibur. Cette maison de campagne était, dans toute l'acceptation du mot, une merveille.

Vers le milieu du xve siècle, ces ruines furent visitées par le célèbre et savant Aeneas Silvius, devenu pape sous le nom de Pie II; un de ses prédécesseurs, Martin V, avait voulu, quelque temps auparavant, en arrêter la dévastation. Environ cent cinquante ans après, on essaya du moins de sauver quelques-unes de ces précieuses reliques de l'art romain. Une salle entière du Capitole fut destinée à les recevoir sous Benoît XIV, et, de nos jours, le musée Pio-Clémentin a été enrichi d'un grand nombre de ces débris, dispersés auparavant dans presque tous les cabinets de Rome. Cependant il reste encore, dit Winckelmann, des découvertes à faire pour nos derniers neveux.

Tibur est peut-être encore plus célèbre par le séjour d'Horace, auquel Mécène avait donné une petite maison de campagne attenante à sa propre villa. Le grand poète a souvent chanté les sites charmants de Tibur, et ce nom, immortalisé par ses vers, est resté dans notre langue pour désigner une demeure riante et champêtre, séjour favori de la poésie et des lettres. Auteuil était le Tibur de Boileau.

« Fénelon, l'abbé Fleury, l'abbé Laugeron, l'élite de l'Eglise et de la littérature sacrée, suivaient Bossuet dans sa retraite... Germigny, maison de campagne de ce prélat, était un Tibur français de génie, de philosophie et de sainteté, supérieur, par les hommes et par les choses, au Tibur de Rome. »

LAMARTINE.

« Ce nom de Pétrarque signifiait l'amour sans espérance ici-bas, la félicité achetée par le sacrifice, les fiançailles dans la mort, le mariage dans l'éternité, en un mot la pensée de douleur qui s'exhale de chacune des relations humaines au moyen âge. »

« Visitez Vaucluse. Ce désert stérile, ces rochers, cette nature âpre et sauvage, ce glissement des oiseaux de proie, tout dans ces lieux parle de sacrifice, de renoncement intérieur aux voluptés de la terre; ne cherchez pas dans cette Thébaïde de l'amour chrétien le Tibur d'Horace. »

EDGAR QUINET.

TIBURCE (saint), martyr en 232. Il embrassa le christianisme sur le conseil de son frère Valérien, refusa d'adorer les faux dieux et fut décapité, avec son frère, à Rome. L'Eglise les honore le 14 avril. — Un autre saint TIBURCE, fils d'un préfet de Rome, fut con-

verti par saint Sébastien et décapité sur la voie Lavicane en 286. On célèbre sa fête le 11 août.

TIBURIN s. m. (ti-bu-rain). Ichtyol. Syn. de TIBURON.

TIBURON s. m. (ti-bu-ran). Ichtyol. Nom vulgaire du pimélode zungaro et du requin. Il On dit aussi TIBERON et TIBURIN.

TIBURON, cap qui détermine l'extrémité S.-O. de l'île d'Haïti, département du Sud, arrond. et à 2 kilom. O.-N.O. de Tiburon, par 18° 20' de latit. N. et 68° 48' de longit. O.

TIBURON, ville et paroisse d'Haïti, à l'extrémité S.-O. de l'île, département du Sud, ch.-l. d'arrond., à 50 kilom. S.-S.-O. de Jérémie et à 74 kilom. O.-N.-O. des Cazes, sur la côte S.-E. de la baie de son nom. Café, coton, indigo.

TIBURON, île du Mexique, Etat de Sonora.

TIBURONES, nom de petites îles de la mer des Antilles, situées près de la côte N.-E. du Guatemala (Honduras), par 15° 10' de latit. N. et 84° 28' de longit. O.

TIBY (Paul-Alexandre), littérateur, né à Paris en 1800. En sortant du collège, il obtint un emploi au ministère de la marine et devint sous-chef de bureau à la direction des colonies, poste qu'il remplit jusqu'à sa mise à la retraite (1848). M. Tiby a collaboré aux *Annales maritimes*, à la *Revue coloniale*, à la *Revue des Deux-Mondes*, au *Petit Courrier des dames*, etc. On lui doit, en outre, divers ouvrages : *Mémoires d'un jeune prêtre*, recueillis et publiés par un laïque (1824, in-12); *Esquisses romantiques ou Mélanges littéraires en vers et en prose* (1827, in-8); *Notices statistiques sur les colonies françaises* (1837-1838, 2 vol. in-8); *Deux couvents au moyen âge ou l'Abbaye de Saint-Gildas et le Paraclet au temps d'Abailard et d'Héloïse* (1851, in-12), etc. M. Tiby a publié également quelques traductions d'ouvrages anglais, notamment l'*Histoire des croisades* de Charles Mills (1823 et suiv.).

TIC s. m. (tik. — On regarde généralement ce mot comme une onomatopée semblable à *tic tac*; mais Scheler croit qu'il appartient plutôt à la même famille que son équivalent allemand *zucken*, bas saxon *tucken*, anglais *tugg*, ainsi que l'allemand *zucken*, qui est un provincialisme, tous termes qui sont des formes renforcées de *ziehen*, *zielen*, ancien allemand *ziohan*, gothique *ziuhan*, anglo-saxon *teohan*, *teogan*, scandinave *toga*, etc., tirer, trailler). Pathol. Affection spasmodique des muscles de la face : *Tic convulsif*. *Tic douloureux*.

— Art vétér. Mouvement anormal, vicieux, dont un animal a contracté l'habitude. *Tic rangeur*. Habitude de ronger les murs ou les bois, que contractent quelques animaux domestiques. *Tic d'appui*. Habitude que prend le cheval de mordre ou de ronger en prenant un point d'appui sur le corps qu'il attaque ainsi. *Tic en l'air*. Celui par lequel le cheval semble mordre ou ronger, mais en levant seulement la tête, sans rien saisir. *Tic de l'ours*. Celui par lequel le cheval porte alternativement le train de devant d'un côté à l'autre, comme fait un ours qui se dandine.

— Par ext. Habitude de faire certains gestes, de prononcer certains mots hors de propos et comme mécaniquement : *A l'époque où Jean Gigon s'engagea dans le 17e chasseurs à cheval, le tic de ce régiment consistait à prononcer à tout instant l'interjection : hélas !* (A. Gandon.) *Les tics sont des habitudes vicieuses qu'on peut et qu'on doit corriger.* (Maquet.) *Penchant maniaque : La fureur de gouverner fut un tic national.* (Lemontey.) Ici, l'amour des vers est un tic de famille.

PIRON.

— Encycl. Pathol. On doit distinguer un *tic convulsif* et un *tic douloureux*. Le *tic convulsif* ou *tic* proprement dit est une affection nerveuse, spasmodique, apyrétique, caractérisée par la persistance de convulsions cloniques siégeant principalement à la face. Les muscles du visage, chez les personnes atteintes de cette sorte d'infirmité, sont affectés d'un mouvement convulsif et grimaçant qui se reproduit à des intervalles variables, quelquefois réguliers. Sous l'influence des émotions morales ou de conditions physiologiques variables, telles que la grossesse, le travail de la digestion, la contention d'esprit, les spasmes convulsifs peuvent augmenter d'intensité et de durée; ils cessent au contraire de se produire pendant le sommeil, dans le repos complet des organes de la vie de relation, etc.

Le *tic* est une affection très-caractéristique et que tout le monde reconnaît sans peine à la présence de ces mouvements grimaçants et bizarres qui animent les muscles du visage d'une façon toujours dissymétrique. On a pu voir une chorée localisée dans les muscles de la face; mais le *tic* est tout à fait différent de la chorée, en ce qu'il n'affecte qu'un groupe très-yeint de muscles, qu'il ne s'irradie pas aux autres faisceaux musculaires, qu'il ne s'accompagne pas des symptômes ordinaires de la chorée et qu'enfin il sévit à tout âge, persiste de longues années et ne reconnaît pas les mêmes causes.

Le *tic convulsif* est inconnu dans sa nature; il survient à la suite de causes fort diverses. Quelquefois héréditaire, il est, le plus souvent, la conséquence d'une impression

morale violente, d'une sensation vivement ressentie, d'une grande frayeur, d'un éblouissement au milieu d'une lumière très-vive, de la colère, de la contrariété, de violents chagrins, d'habitudes vicieuses, etc.; il se développe de préférence dans un âge peu avancé et atteint les personnes chez lesquelles le tempérament nerveux est très-accusé. On l'a vu aussi succéder à des affections graves et à l'intoxication.

Le *tic convulsif* résiste généralement à tout traitement et, d'ailleurs, n'attire que rarement l'attention du médecin. L'âge, le séjour à la campagne, le grand air, une vie tranquille apportent d'heureuses modifications à cette infirmité; on réussirait peut-être à la guérir par une sorte d'étude appliquée à régulariser les contractions musculaires, comme on le fait pour le bégayement.

Le *tic douloureux* est une affection spasmodique des muscles de la face, qui diffère de la précédente en ce qu'elle accompagne constamment la névralgie faciale et qu'elle peut être ainsi regardée comme symptomatique de cette lésion. Le spasme convulsif est, dans ce cas, une conséquence de la douleur occasionnée par la névralgie; il peut se montrer à la suite d'une blessure, d'une plaie de quelque importance, par suite d'une compression intensive portant sur certains nerfs. C'est dans ces cas qu'on l'observe comme conséquence de l'application des appareils prothétiques de la bouche. Quant au reste, il est intimement lié à l'existence d'une affection névralgique et réclame le même traitement, c'est-à-dire les injections hypodermiques de morphine, de belladone, etc., l'emploi des antispasmodiques, des révulsifs cutanés, etc. V. NÉVRALGIE.

— Art vétér. Parmi tous nos animaux domestiques, le cheval est celui chez lequel ces mouvements sont le plus remarqués; il en est même très-souvent dépourvu, et il est très-difficile, pour ne pas dire impossible, de le corriger de ce défaut, du reste très-variables dans ses manifestations. La manière la plus commune de tiquer du cheval, dit d'Arboval, consiste à se contourner l'encolure en arc, à s'encapuchonner en rapprochant le menton du poitrail et à faire entendre au fond du pharynx un bruit particulier pendant l'action de manger, une espèce de rot, en appuyant fortement les dents incisives supérieures sur les corps solides que l'animal trouve à sa portée, même sur les plus durs, ou bien en serrant avec les incisives supérieures et inférieures l'aube, le râtelier, le timon d'une voiture, la longe du licol, le billot de celle-ci, quelquefois même le sabot du pied ou tout autre objet qu'il peut saisir. Ce mode s'appelle *tic d'appui*, parce que, dans l'action qui le constitue, le cheval prend un point d'appui sur le corps qu'il longe ou qu'il serre. Quand le *tic d'appui* existe depuis quelque temps, le bord externe des dents incisives est usé en biseau et irrégulièrement, soit à l'une et l'autre mâchoire, soit seulement à l'une des deux. Dans le cas où le cheval tique en servant des incisives d'un haut et d'un bas, les pincettes et les mitoyennes de dessus et de dessous paraissent usées ainsi; dans le cas où il ne tique que des incisives de la mâchoire supérieure, les pincettes et les mitoyennes de cette mâchoire sont seulement rasées; dans le cas, enfin, où il ne tique que des incisives de la mâchoire inférieure, l'usure des pincettes et des mitoyennes de cette dernière le décèle. Assez ordinairement, l'animal ouvre un peu la bouche et laisse tomber plus ou moins de salive, dont la sécrétion est augmentée par cette action de tiquer. On a observé que les chevaux tiqueurs maigrissent; on l'a attribué à ce qu'ils se nourrissent mal et à la déperdition de salive qu'ils font et qui peut nuire aux actes de la digestion. Cependant on voit des chevaux tiqueurs qui se trouvent dans un bel état d'embonpoint.

La variété de *tic* appelée *tic en l'air* est plus rare que la précédente. Elle consiste dans l'action de porter le nez en haut, sans rien saisir avec les dents, sans appuyer les dents sur aucun corps. Cette variété, qui présente moins d'inconvénients que la précédente, est aussi difficile à guérir. Une troisième variété, appelée *tic de l'ours*, consiste dans un balancement continu, dans lequel le cheval, se posant alternativement sur un pied et sur l'autre, se porte tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, comme fait l'ours, et alors la tête se porte alternativement d'un côté à l'autre du refend de la stalle au devant de la mangeoire. Le cheval qui a contracté ce vice ne tique que pendant le repos absolu, comme par désœuvrement, ou lorsqu'il attend sa ration. Il use ses longues extrémités vite en raison du frottement continu qu'elles éprouvent dans leurs anneaux.

Les causes de ce vice ne sont pas parfaitement connues. On admet cependant qu'elles se trouvent dans une lésion organique et ancienne de l'estomac ou de quelque autre partie du tube digestif. La contagion de l'exemple peut encore fournir une explication. Mais il importe peu que le *tic* soit produit par telle ou telle cause, puisqu'il est incontestable que cette habitude est généralement nuisible à l'animal qui l'a contractée, qu'elle peut nuire à sa digestion, la rendre imparfaite, difficile, pénible, qu'elle peut même aller jusqu'à causer la mort quand on empêche la bête qui en est atteinte de s'y livrer. Il faut cependant

reconnaître que quelquefois le *tic* se rencontre sur des animaux bien portants et ne présentant aucun dérangement digestif, mais c'est une exception assez rare. Les conditions dans lesquelles le *tic* apparaît ne sont pas rigoureusement les mêmes pour tous les animaux; habituellement, c'est pendant la digestion que le vice se manifeste. Certaines influences peuvent, sinon détruire cette habitude, du moins en suspendre momentanément la manifestation; ainsi, il est des animaux que la présence d'une personne inconnue, d'un animal étranger empêche de tiquer; d'autres qui ne se livrent pas à cette habitude vicieuse quand ils sont attachés ou quand ils ont un collier, un licol, un bridon; d'autres, enfin, sur lesquels le changement d'habitation, de mangeoire produit momentanément le même effet.

On a fait quelques tentatives pour faire cesser le *tic*, et presque toutes consistent en obstacles variés à l'accomplissement de cette action. On a conseillé de mettre, au lieu de licol, un large collier de cuir, qu'on serre progressivement et assez fortement près de la tête; d'autres ont employé des chaînes au lieu de longues de cuir pour attacher les animaux; et ont garni de fêle ou de morceaux de peau de mouton la laine tournée en dehors, le bord ou le fond de la mangeoire, les traverses et le bas des barreaux du râtelier; on a également fait garnir le devant du râtelier ou le bord de l'aube d'un cuir fort et lardé de clous à lattes, dont la pointe sort extérieurement. Quoi qu'il en soit de ces divers moyens, ils sont rarement suffisants. Aussi a-t-on eu l'idée plus naturelle de supprimer les mangeoires et les râteliers, de donner l'avoine dans un petit sac suspendu à la tête et de suspendre les fourrages avec une simple corde à la hauteur du râtelier; mais on n'a pas toujours réussi en ôtant au cheval les objets ordinaires sur lesquels il tique. Si le *tic* ne procédait que d'une simple habitude ou n'était que le résultat de l'imitation, l'industrie humaine pourrait peut-être parvenir un jour à améliorer ou perfectionner les moyens connus de le faire cesser ou à en inventer de meilleurs; il n'en résulterait aucun danger; mais si le *tic* procède de l'état des viscères digestifs, il serait important, avant tout, de s'assurer de cet état et de faire l'application du traitement particulier qu'il pourrait exiger.

La loi du 20 mai 1838 a rangé le *tic sans usure des dents* au nombre des cas rédhibitoires, avec délai de neuf jours pour intenter l'action, parce que ce défaut est presque toujours le symptôme d'une affection chronique de l'estomac et que l'absence d'usure des dents empêche de le reconnaître. Cette absence est une condition indispensable pour que le vice soit rédhibitoire, parce qu'alors il ne peut point être reconnu au moment de la livraison. Si donc il existe sur les dents des traces apparentes d'usure, quelque faibles qu'elles soient, la rédition n'est point admissible. On comprend qu'il s'agit uniquement de l'usure produite par le *tic* même, et que toute autre usure, provenant de causes naturelles, serait sans influence pour enlever au vice son caractère rédhibitoire.

Simple habitude vicieuse sans cause déterminée, le *tic* ne saurait être reconnu sur le cadavre, et il n'entraîne conséquemment la rédition que s'il a été constaté durant la vie. Il n'a, du reste, jamais occasionné la mort de l'animal pendant les délais de garantie et ne le fera pas davantage à l'avenir sans être tellement visible à l'époque de la livraison qu'il serait impossible de le considérer comme un défaut caché.

TICAGE s. m. (ti-ka-je — rad. *tic*). Art vétér. Etat du cheval qui a des tics : *Le ticage est cas rédhibitoire*.

TICAL s. m. (ti-kal). Métrol. Monnaie du royaume de Siam, dont la valeur conventionnelle est de 3 fr. 17. **PI. TICALS.**

TICAN, divinité chinoise. V. TI-KANG.

TICAO, une des îles Philippines, près et au N.-E. de l'île de Masbate et au S. de la péninsule S.-E. de l'île de Luzon, par 12° 30' de latit. N. et 121° 20' de longit. E.; 50 kilom. de longueur et près de 18 kilom. dans sa moyenne grandeur en grande partie couverte de montagnes. On trouve sur sa côte E. le port de San-Jacinto, et au N.-O. celui de San-Miguel. Elle est bien arrosée et très-productive. Les gélions espagnols avaient coutume d'y relâcher pour s'y approvisionner dans leurs voyages d'Acapulco.

TICENUM ou **TICINUM**, ancienne ville de la Gaule Cisalpine, sur le fleuve de ce nom. Ses formidables fortifications lui donnèrent une importance très-considérable. La chute du royaume des Lombards, dont elle était la capitale, amena sa décadence, et elle perdit jusqu'à son nom, qui fut remplacé par celui de *Pavia* ou *Papia*, *Pavie*.

TICFAH, rivière des Etats-Unis. Elle prend sa source à 20 kilom. E. de Liberty, dans l'Etat de Mississipi, coule au S., entre dans l'Etat de Louisiane et se jette dans le lac de Maurepas, après un cours de 125 kilom.

TICHATSCHHECK (Joseph-Aloys), célèbre chanteur allemand, né à Oberweckelsdorf (Bohême) en 1807. Il fit ses études au gymnase de Braunau et fut en même temps chanteur baryton au couvent des bénédictins de

cette ville jusqu'à l'âge de dix-sept ans, époque où sa voix se transforma tout à coup en une magnifique voix de ténor. En 1827, il alla à Vienne pour y étudier la médecine; mais il ne renonça pas à son goût pour la musique et chanta à diverses reprises dans les églises de cette ville. Il attira ainsi l'attention du chef des chœurs de Saint-Michel, Weinkopf, qui était en même temps chef de chœur au théâtre de la porte de Carinthie et qui l'engagea à se faire entendre sur le théâtre. Tichatscheck prit alors des leçons de chant de Ciccimara, fut admis dans le chœur de l'Opéra de la cour et y obtint, de temps à autre, quelque petit rôle. Il ne commença réellement sa carrière de soliste qu'en 1834 à Gratz; il chanta ensuite à Vienne et à Dresde et fut engagé en 1838, dans cette dernière ville, au théâtre de la cour, auquel il appartenait encore en 1868, quoique, depuis quelques années, il n'y paraissait plus que comme membre honoraire dans un nombre restreint d'œuvres lyriques; il est, en outre, chanteur de la musique d'église de la cour. Tichatscheck s'est fait entendre sur presque toutes les scènes de l'Allemagne, à Londres, à Amsterdam, à Stockholm, etc., et partout il a excité le plus vif enthousiasme. Au point de vue de l'ampleur et de l'étendue, la voix de cet artiste peut passer pour un phénomène. Elle triomphe toujours avec facilité des plus grands efforts, et, après une aussi longue carrière artistique, elle est encore d'une rare puissance. C'est surtout dans les ténors héroïques qu'il excelle; mais il a souvent paru avec succès dans les opéras-comiques. La fraîcheur, le naturel et une certaine originalité d'expression sont ses qualités distinctives; mais sa méthode de chant n'est pas à l'abri de tout reproche.

Tichborne (procès). Ce procès, le plus colossal et le plus compliqué qui se soit jamais vu de mémoire d'homme et d'avocat, a eu deux phases. Dans la première, le demandeur, qui prétendait être Roger Tichborne et qui fut plus tard reconnu être tout simplement un certain Arthur Orton, garçon boucher, originaire de Wapping, plaidait contre la famille Tichborne, afin d'être mis en possession d'un héritage considérable, une fortune de près de 100 millions; cette première instance nécessita des enquêtes en Angleterre, en Amérique, en Océanie, occupa cent deux audiences et donna prétexte à des plaidoiries qui durèrent plusieurs semaines; les dépositions des témoins rempliraient à elles seules une bibliothèque. Le prétendu Roger Tichborne fut débouté de sa demande. Dans la seconde affaire, il comparut comme accusé de parjure sur vingt-six chefs et de calomnie contre un des membres de la famille Tichborne; il s'agissait pour lui non plus de recueillir ou non l'héritage, mais de ne pas aller aux galères. Cette seconde phase du procès présenta les mêmes péripéties que la première; près de cinq cents témoins furent appelés à grands frais de toutes les parties du monde; la cour y consacra cent quatre-vingt-huit audiences; le défenseur de l'accusé parla pendant plus d'un mois, et le résumé du président dura vingt jours. Le faux Roger Tichborne fut condamné à quatorze ans de servitude pénale.

Voici, dégagé de ses innombrables détails, l'ensemble de cette curieuse affaire : c'est tout un roman.

La famille Tichborne est une des plus anciennes et des plus opulentes de l'Angleterre; les seuls revenus de la terre de Tichborne Park s'élevaient à plus de 600,000 francs. Ce domaine et tout le reste de la fortune patrimoniale, évaluée à 70 ou 80 millions, appartenait en 1852 à sir Edward Doughty Tichborne, qui, n'ayant point d'enfants mâles, laissait pour héritier son frère, M. James Tichborne. Ce dernier avait épousé une fille de M. Seymour, élevée en France et toute Française par l'éducation : c'est la lady Tichborne du procès. Peu sympathique à la famille, habitant plus souvent Paris que Londres, elle ne cessa toute sa vie de manifester des sentiments d'hostilité et de défiance vis-à-vis des parents de son mari. De ce mariage étaient nés deux enfants, Roger et Abel Tichborne. Le fils aîné, Roger, né en 1830, reçut une éducation délicate, d'abord en France, sous divers précepteurs français, puis en Irlande, dans l'institution des jésuites de Stonyhurst. Il revint à Paris, jeune homme, fréquentant le boulevard, puis retourna en Angleterre acheter un brevet de lieutenant et servit, pendant trois années, dans un régiment de carabiniers. Roger Tichborne était studieux, aimait la lecture, avait l'esprit assez orné de connaissances générales; ses lettres montrent qu'il savait l'histoire, le latin; qu'il avait des notions de littérature assez étendues; mais, s'il parlait correctement le français, en revanche, il écorchait l'anglais et le prononçait avec un accent ridicule. Les officiers, ses camarades, se moquaient de lui, s'amusaient à lui jouer de mauvais tours et, comme c'était un bon enfant, le prenaient volontiers pour plaisantin. Il se dégouta de l'état militaire et résolut de voyager. A cette époque, son père et sa mère, qui n'avaient pas souvent vécu en bon accord, vivaient séparés l'un de l'autre, et Roger, élevé au milieu des orages de la famille, se plaisait davantage près de son oncle, sir Edward Doughty, le détenteur de l'immense fortune

des Tichborne. Il avait même demandé la main d'une des ses cousines, miss Kate Doughty, qu'il aimait, et se l'était vu refuser, puis accorder, mais avec la condition que le mariage se ferait plus tard, à une époque indéterminée. Ce fut sous l'influence de cette déception qu'il s'embarqua pour l'Amérique du Sud. Il arriva à Valparaiso en juin 1853, visita Santiago, Buenos-Ayres, les Cordillères; il écrivait fréquemment à sa mère, à ses tantes et à ses amis. En février 1854, ayant appris la mort de son oncle, il renouvella à un de ses amis, Vincent Gasford, son espoir d'envoyer à son retour miss Kate, maintenant que l'héritage avait passé dans les mains de son père et que rien ne semblait plus s'opposer à ce mariage. Comptant, avant son retour, visiter la Jamaïque et le Mexique, il s'embarqua à Rio-Janeiro, pour New-York, le 20 avril 1854, sur le navire la *Bella*. Six jours après, ce navire vire périssement et la chaloupe sur laquelle s'étaient réfugiés les survivants du naufrage était retrouvée, la quille en l'air, par un bâtiment qui passait dans ces parages et qui ne put recueillir de la *Bella* que quelques épaves. Jamais on n'entendit dire qu'un des matelots ou des passagers de la *Bella* eût réussi à se sauver. Les compagnies d'assurance, après enquête, payèrent les primes aux armateurs, et il parut dès lors certain que Roger Tichborne était mort, ainsi que tous ses compagnons d'infortune. A la mort de son père, l'héritage passa à son frère cadet, Abel, qui, étant mort lui-même en 1866, le laissa à un fils en bas âge.

Lady Tichborne n'avait pu croire à la mort de Roger; un naufrage, si complet qu'il soit, laisse toujours quelque place à l'espérance, et elle se persuadait que son fils avait pu, par miracle, échapper au sort commun, gagner à la nage le plus prochain rivage, et qu'il vivait probablement dans quelque île déserte. Elle proposa à lord Tichborne de s'embarquer et de se mettre à sa recherche. Lord Tichborne, pur Anglais, froid et méthodique, lui remontra que c'était de la folie; il avait lu tous les journaux, pris des renseignements positifs à l'amirauté, et Roger était bien mort. Lady Tichborne se contenta jusqu'à ce que lord Tichborne eût passé lui-même de vie à trépas. Libre alors et maîtresse de ses actions, elle n'eut plus qu'une idée, retrouver son fils. Outre la tendresse maternelle, qui excuse bien des illusions, elle était poussée à cette recherche par des sentiments moins avouables. Le colossal héritage des Tichborne passait aux mains de son fils cadet, qu'elle aimait peut-être tout autant que l'aîné, mais dont la femme n'avait pu s'accorder avec elle. La belle-mère et la bru se détestaient cordialement, et la première avait de plus, contre la seconde, l'amertume de la voir en possession d'une fortune considérable. Ce fut bien pis, lorsque ce fils cadet, Abel Tichborne, étant mort, la jeune veuve eut en ses mains l'héritage, comme tutrice de son fils mineur, dernier héritier de la famille. Lady Tichborne couvrit alors les journaux anglais, américains et espagnols d'annonces promettant des récompenses fabuleuses à qui lui donnerait des nouvelles de son fils Roger; elle fit chercher ce fils jusque sur les côtes d'Afrique et parmi les peuplades de l'Océanie; elle se plaisait à inquiéter sa bru par la nouvelle du retour du légitime possesseur, qui ne pouvait manquer de se retrouver un jour ou l'autre. Ces annonces étaient conguës en termes tels qu'elles semblaient destinées moins à avertir le fils, s'il vivait, qu'à donner à quelque hardi aventurier l'idée de se faire passer pour lui. Elles divulguaient, en effet, les renseignements les plus propres à faciliter la fraude. Quel besoin, par exemple, avait lady Tichborne d'avertir que son fils portait sur le bras, en tatouage, trois lettres, R. C. T., et un dessin représentant la Foi, l'Espérance et la Charité? C'est cependant ce qu'elle fit publier à son de trompe par toute la presse et traduire dans toutes les langues. Elle divulguait de même une foule de particularités inutiles à faire connaître, à moins qu'elle ne supposât que Roger Tichborne en fût arrivé à ne plus savoir lui-même qui il était. Enfin, ses efforts et sa longue attente furent récompensés. Roger Tichborne donna de ses nouvelles en 1866; il vivait, il était, en attendant mieux, garçon boucher à Waga-Waga, au fond de l'Australie. La vieille douairière en pensa mourir de joie et expédia aussitôt à son cher Roger l'ordre de hâter son retour. Le cher Roger ne se pressa pas, car ce ne fut que plus d'un an après qu'il arriva en Europe.

La reconnaissance formelle de l'héritier de la fortune des Tichborne s'était faite dans les circonstances suivantes. Lady Tichborne entretenait des relations avec une agence internationale, la Société des amis perdus, qui se charge de recueillir dans les deux mondes des renseignements sur les individus disparus et qui a des correspondants un peu partout. Deux de ceux-ci, les sieurs Gibbs et Cubitt, remarquèrent dans un cabaret de Waga-Waga un homme de trente-cinq à trente-six ans, c'est-à-dire de l'âge de Roger Tichborne, dont la pipe portait ces trois initiales : R. C. T. Ils prirent des renseignements et surent que cet individu, connu sous le nom de Tom Castro, garçon boucher, menait depuis longtemps une vie errante et aventureuse, qu'on ne savait au juste qui il était. On l'avait vu

souvent graver, à la pointe d'un couteau ou d'un canif, les trois initiales R. C. T.; il parlait de toutes sortes de choses mystérieuses, disait qu'il était fils d'une duchesse, qu'il avait droit par sa naissance de siéger à Londres dans la Chambre des lords, puis se taisait, comme s'il craignait d'en trop dire, et désavouait tout ce qu'il avait pu confesser dans un moment d'exaltation. Gibbs et Cubitt furent persuadés qu'ils avaient mis la main sur l'homme qu'ils cherchaient; ils interrogèrent le prétendu Tom Castro, qui se fit beaucoup prier avant d'avouer qu'il était réellement Roger Tichborne. Il avait été sauvé, lors du naufrage de la *Bella*, par un bâtiment de commerce, l'*Osprey*, dont, malgré toutes les recherches faites plus tard, on ne put jamais retrouver le capitaine ni l'équipage, et depuis il avait vécu comme il avait pu, de toutes sortes de métiers, sans oser donner de ses nouvelles à sa famille, ce qui était bien inexplicable. Des gens qui le connaissaient affirmaient l'avoir vu à Gippo-Land, où il portait le nom d'Arthur Orton, poursuivi à deux reprises pour vol de chevaux, et dans ce temps-là il ne parlait ni de sa mère duchesse ni d'un siège à la Chambre des lords. Ce qu'il y avait de plus clair, c'est que depuis deux ou trois ans, c'est-à-dire depuis les annonces de lady Tichborne, il se préparait à jouer le rôle de l'héritier perdu. Gibbs et Cubitt étaient-ils de bonne foi ou furent-ils alléchés par l'appât des primes promises? Il faut laisser cela à leur conscience. Toujours est-il que, croyant ou feignant de croire à l'identité de Tom Castro avec Roger Tichborne, ils lui communiquèrent nombre de renseignements confidentiels qu'ils tenaient de lady Tichborne et le sollicitèrent vivement d'écrire à sa mère. Le prétendu Roger s'y décida enfin; mais quelle déception pour la douairière! Roger avait tout oublié, même l'orthographe; il ne savait plus un mot de français, écorchait horriblement l'anglais, et son écriture, fine et distinguée autrefois, était celle d'un homme qui ne met que rarement la plume à la main. Quoique stylé par Gibbs et Cubitt, il commettait de lourdes méprises; il demandait des nouvelles de son grand-père, mort longtemps avant qu'il eût quitté l'Angleterre. Seulement, pour bien constater son identité, il rappelait à lady Tichborne deux choses : « Souvenez-vous, lui disait-il, du signe brun au côté et de l'affaire des cartes. » Roger n'avait aucun signe brun au côté, lady Tichborne en était bien sûre, mais il lui sembla se rappeler qu'en effet autrefois Roger lui avait raconté une querelle de jeu à laquelle il avait assisté. C'en fut assez pour elle et elle écrivit à Cubitt qu'elle était prête à reconnaître son fils; dans toutes ses lettres postérieures, elle ne cessa d'appeler Tom Castro son cher fils et de le presser de venir la rejoindre. Le prétendu Roger hésitait toujours, et la condamnation aux travaux forcés qui a servi de conclusion à toute l'affaire justifia assez ses hésitations. Une longue correspondance s'établit entre lui ou ses agents et lady Tichborne; elle a été divulguée au cours des débats. On y voit que la douairière était décidée à le reconnaître, coûte que coûte, pour son fils; que les grossières erreurs commises par lui ne l'inquiétaient en rien. « Qu'il vienne, disait-elle, et je me charge d'établir son identité. » Cet empressement à accueillir un homme sur lequel Gibbs et Cubitt ne lui avaient donné que des renseignements dérisoires est si extraordinaire qu'il donne lieu de soupçonner fortement la complicité de lady Tichborne. On trouve aussi dans ses lettres le désir constamment exprimé de voir la découverte de l'héritier tenue secrète à l'égard de la famille, ce qui confirme encore ces soupçons. De son côté, le prétendu Roger, la voyant dans un état d'esprit aussi favorable et peu disposée à aller au fond des choses, se crut en droit de se plaindre de ce qu'elle se refusait à reconnaître son écriture et son orthographe comme étant celles de son fils. Il lui reproche d'avoir amené de fâcheuses complications par ce refus et il lui dit que, si elle persiste, il restera où il est. « Je ne tiens pas, disait-il, à quitter un pays où je jouis d'une excellente santé et où je suis devenu très-corpulent. » Il venait, en effet, d'apprendre que Roger Tichborne avait quitté l'Angleterre mince et fluet et, étant fort gros, il jugeait nécessaire de préparer d'avance la douairière à le trouver bien engraisé. Enfin, deux vieux serviteurs de la famille, Bogle, ancien domestique de sir Edward Doughty, et Guilfoxy, qui avait été jardinier à Tichborne Park, vinrent le trouver à Waga-Waga. Envoyés par lady Tichborne, ils reconnurent parfaitement Roger et, sous prétexte de lui remémorer certains faits de son enfance, des particularités que, seul, le vrai Roger pouvait connaître, ils les lui apprirent, l'assurèrent de la bonne volonté à toute épreuve de lady Tichborne et le décidèrent, enfin, à s'embarquer. Il passa, accompagné des deux compères, à Panama et à New-York; là, il savait que Roger Tichborne avait laissé chez divers banquiers des dépôts d'argent assez considérables et, quoiqu'il fût fort gêné, il se donna bien de garde de se présenter à la caisse. De New-York, il fit voile pour l'Angleterre. Lady Tichborne était alors à Paris; loin de se rendre auprès d'elle avec empressement, il partit aussitôt pour Wapping et l'enquête a révélé que sa première visite fut pour le cabaret du Globe, où il péné-

tra comme un vieil habitué, demanda un verre de sherry et questionna l'hôte sur ce qu'était devenue la famille Orton. Cette famille, qui probablement est la sienne, ne voulut pas témoigner contre lui; mais il demeura constant qu'elle avait reçu à la même époque des nouvelles d'Arthur Orton, disparu depuis longtemps; qu'il avait envoyé à l'une de ses sœurs de l'argent et sa photographie; or, cette photographie était celle du prétendu Roger Tichborne. Au retour de Wapping, il se fit conduire par Bogle à Tichborne Park, alors loué au colonel Lushington, auquel il se présenta sous le faux nom de Taylor; il visita surtout la galerie de tableaux, cherchant à se bien pénétrer de la physionomie de ses ancêtres, se faisant raconter leur vie et étudiant dans ses détails ce château dans lequel il avait dû passer sa jeunesse. Chemin faisant, Bogle le faisait reconnaître par d'anciens serviteurs de la famille, des fermiers, des paysans; quelquefois même, le prétendu Tichborne les reconnaissait le premier, leur demandait des nouvelles de leurs enfants, leur rappelait des faits lointains, etc. Ce n'était pas bien difficile, puisque Bogle lui soufflait ce qu'il devait dire; nombre de ces braves gens sont venus pourtant témoigner de leur profonde croyance dans l'identité d'un homme qui les avait si bien reconnus; aucun, il est vrai, ne disait l'avoir reconnu lui-même, mais les voyages et les années peuvent changer considérablement la physionomie.

Muni des derniers renseignements et se croyant apte à jouer son personnage, il se rendit à Paris près de la douairière. Ce qui se passa dans l'entrevue, personne ne le sait; la seule chose certaine, c'est que lady Tichborne annonça alors le retour du fils si longtemps attendu et que cette nouvelle fut accueillie dans la famille par de violentes protestations d'incrédulité. Il y avait, en effet, de quoi être incrédule; le nouveau Roger Tichborne était beaucoup plus grand et deux ou trois fois plus gros que l'ancien; ses manières ne rappelaient aucunement celles du gentleman dont on avait gardé le souvenir. Toute trace de culture littéraire avait disparu de son esprit; on lui parle de Molière, et il croit que c'est un professeur d'une des pensions où il a été élevé; on lui rappelle les jésuites chez lesquels il a achevé son éducation, il croit que cette institution de jésuites est à Paris et n'a même pas idée de l'endroit où Stonyhurst est situé sur la carte; on lui demande s'il ne serait pas bien aise de revoir quelques-uns de ses camarades de régiment; il répond qu'ayant passé quinze jours à peine comme soldat aux gardes, il n'y connaît pas grand monde, et Roger Tichborne avait été trois ans officier de carabiniers. Il ne connaissait aucun des noms militaires de la Grande-Bretagne, pas même celui de son ancien colonel; il avait tout oublié dans ses voyages. Malgré ces déboires, que Bogle aurait pu lui épargner en le soufflant adroitement (mais peut-être avait-on éloigné Bogle), le faux Roger, toujours reconnu audacieusement comme vrai par lady Tichborne, croyait qu'il allait être mis en possession de l'héritage; la famille le força de s'adresser aux tribunaux, et alors commença devant la cour des plaids communs ce long procès qui surexcita d'abord, puis finit par fatiguer la curiosité publique. Il s'ouvrit au mois de juin 1867. Tant que vécut lady Tichborne, elle subvint aux frais énormes que nécessita en Angleterre un procès de cette nature, et quand elle mourut, au milieu de l'année 1868, elle y avait déjà englouti plus d'un million. Avec elle, le réclamaient, comme on l'appellait, perdait son principal appui, le seul témoignage qui pût militer en sa faveur et même il se voyait, faute de ressources, dans l'impossibilité de soutenir ses prétendus droits. Des souscriptions populaires vinrent à son aide. L'affaire Tichborne, dès ses débuts, avait violemment passionné les masses, et pour beaucoup de gens encore celui dont une enquête admirablement conduite a mis à jour toutes les manœuvres et qu'un arrêt solennel a flétri n'est que la malheureuse victime d'une des plus audacieuses spoliations qui aient jamais été pratiquées. C'est surtout par la classe ouvrière que les souscriptions furent couvertes; les ouvriers trouvèrent moyen d'épargner sur leurs maigres salaires la somme énorme de 3 millions, à laquelle s'élevèrent le reste des frais du procès, à partir de la mort de la douairière, et l'ancien coiffeur du réclamaient, qui eut des chevaux, des voitures, des domestiques, un appartement somptueux. Il se monta même, ce qui est bien anglais, des sociétés par actions, dont les dividendes devaient être distribués le jour où l'on gagnerait le fameux procès; l'héritage Tichborne y aurait passé tout entier. Cette foi aveugle de ses partisans est cependant bien inexplicable; toutes les fois qu'il n'était pas accompagné d'hommes de loi qui l'empêchaient de répondre aux questions indiscrètes, ou de compères qui le renseignaient adroitement, il ne commettait que des bêtises. Etant allé chez un de ses oncles, frère de sa mère, pour s'en faire reconnaître, il rencontre dans l'antichambre un vieux gentleman mis d'une façon tout à fait correcte, s'imagina que ce doit être l'oncle en question et tombe dans ses bras avec effusion : c'était tout simplement le sommelier. Mis en présence de ses deux cousines, il ne reconnut pas sa cousine Kate, celle qu'il aimait tant autrefois; on le met au pied du

mur et on le force à la désigner; il tombe justement sur l'autre. Pour se venger de cet échec, il eut recours plus tard à une audacieuse manœuvre; il déclara qu'avant son départ pour l'Amérique il avait séduit sa cousine et que la preuve du fait se trouvait dans un paquet cacheté, remis autrefois par lui à l'intendant de la famille. Le paquet fut, en effet, trouvé caché dans le château de Tichborne Park; mais, dans le procès criminel qui suivit le procès civil, l'accusé fut convaincu d'avoir fait placer là ces papiers par un de ses compères; les révélations qu'ils contenaient, déshonorantes pour miss Doughty, n'étaient écrites ni de la main de Roger ni de celle de l'accusé. Enfin, aucun des officiers du régiment de carabiniers, où Roger Tichborne avait servi trois ans, ne reconnut le réclamant, et celui-ci ne put rappeler à aucun d'eux un fait qui le mit sur la voie, un indice quelconque qui laissât au moins place au doute. Dès les premières audiences, où toutes ces circonstances furent révélées, le jour était fait; mais l'opinion publique, pleine de prévention contre la famille Tichborne, se serait soulevée si la cause avait été jugée sommairement. D'ailleurs, le réclamant ne commettait plus aucune des bêtises qui lui avaient été si contraires à ses débuts; plusieurs années s'étaient passées, il avait eu le temps de s'identifier plus complètement à son personnage; ses hommes de loi avaient fouillé les archives de la famille et lui connaissait maintenant sur le bout du doigt toute la parenté; toute la correspondance de Roger Tichborne lui avait été livrée par la douairière, il l'avait apprise par cœur et ne bronchait plus sur aucune question. Il lui suffisait donc d'accuser de faux témoignage ceux qui révélaient ses premières méprises et d'hostilité systématique ceux qui refusaient de le reconnaître, pour donner de la valeur aux témoignages plus ou moins intéressés de ceux qui affirmaient voir en lui le véritable Roger Tichborne. Une enquête fut ordonnée; un jury spécial dut s'embarquer pour l'Amérique du Sud et l'Océanie, parcourir successivement les endroits où avait séjourné l'héritier et recueillir toutes les preuves possibles. Le réclamant déclara qu'il suivrait le jury et qu'il se faisait fort de se faire reconnaître partout; mais, arrivé à Rio-Janeiro, il jugea prudent de disparaître et revint en Angleterre, laissant l'enquête se continuer sans lui. Cette enquête fut désastreuse pour le réclamant. Il avait bien, en effet, séjourné dans quelques villes où Roger Tichborne avait aussi laissé quelques souvenirs, et c'est probablement ce qui lui avait donné l'idée de se faire passer pour lui; mais là on retrouvait les traces visibles de deux personnalités distinctes, l'une se rapportant à un riche gentleman, voyageant pour son plaisir, et l'autre à un certain Arthur Orton, vivant de toutes sortes de métiers, tantôt garçon boucher, tantôt marchand de chevaux, compromis dans maintes mauvaises affaires. Au Chili, que le réclamant disait avoir visité avant son naufrage, Roger Tichborne était tout à fait inconnu, même des personnes qu'il avait dites être de ses amis, à Melipilla; mais toutes se rappelaient fort bien Arthur Orton. En Australie, on ne trouva trace que de ce dernier, qui y avait erré un peu partout sous les noms de Stevens, de Morgan et, en dernier lieu, de Tom Castro; il se cachait alors, étant fortement soupçonné d'avoir assassiné un de ses amis, garçon boucher comme lui.

Au retour de la commission d'enquête, l'affaire fut reprise; on était à la cent-deuxième audience, on avait assisté au défilé d'une myriade de témoins, et l'attorney général parlait depuis vingt-trois jours, lorsque le chef du jury déclara, au nom de ses collègues, qu'ils étaient suffisamment éclairés. Cette déclaration équivalait à la condamnation du prétendu Roger; ses avocats le comprirent ainsi, car ils déposèrent aussitôt le déistement de leur client. Mais alors le lord chief-justice, se levant à son tour, donna l'ordre d'arrêter le réclamant comme coupable de faux témoignage et de le conduire à Newgate (mars 1872).

Un second procès allait s'ouvrir. Il y eut à Londres une agitation extraordinaire; on organisa des meetings; des pétitions furent couvertes de milliers de signatures protestant contre la décision de la cour des plaids communs, et, lorsque la caution moyennant laquelle l'accusé pouvait être mis en liberté provisoire eut été fixée à 250,000 francs, cette somme fut immédiatement couverte par une souscription publique. Plus d'un million lui fut, en outre, offert pour qu'il pût faire les frais de ce second procès et continuer à vivre largement. Sorti de Newgate, il se vit acclamé dans les meetings et presque porté en triomphe. Partout il figurait escorté de deux membres du Parlement, MM. Whalley et Onslow, qui avaient pris fait et cause pour lui, mais qui, depuis, l'abandonnèrent.

L'affaire criminelle s'ouvrit au mois d'avril 1873 et fut close dans les premiers jours de mars 1874 par la condamnation de l'accusé, reconnu être Arthur Orton, garçon boucher, originaire de Wapping, à quatorze années de servitude pénale; sept années pour crime de parjure, l'accusé ayant affirmé sous la foi du serment être Roger Tichborne, et sept autres années pour avoir affirmé, également par serment, qu'il avait séduit miss Doughty Tichborne. Ce n'est pas sans difficulté que

l'on était arrivé, au bout d'un an d'enquêtes, de contre-enquêtes, de dépositions de témoins et de plaidoiries interminables, à cette solution définitive. L'accusé, toujours soutenu par une armée de fidèles et pui-tant dans le trésor inépuisable des souscriptions, avait suscité à la justice maintes difficultés. Ainsi, au moment où on le convainquit d'être Arthur Orton, il suscitait un faux Arthur Orton, en employant exactement les procédés mis en jeu par la douairière pour susciter un faux Tichborne, en promettant de grosses sommes à qui retrouverait cet Arthur Orton avec lequel on voulait l'identifier. Un Arthur Orton se présenta, non pas au tribunal, il était trop fin pour cela, mais au prétendu Roger, empocha 25,000 francs, déclara dans les journaux qu'il allait se faire reconnaître par la justice..., et disparut. Un autre individu, le nommé Luie, se donnant comme le cuisinier du bâtiment qui avait recueilli Roger Tichborne, l'Osprey, déclara qu'il reconnaissait parfaitement Roger Tichborne dans le réclamant; cette déposition donnait à ce dernier un appui assez solide; malheureusement, ce Luie, reconnu à son tour au cours du procès pour un coquin de la pire espèce et arrêté alors sous la double prévention de bigamie et d'escroquerie, se voyant décidément trop de mauvaises affaires sur le dos, déclara qu'il n'avait jamais été cuisinier sur l'Osprey et qu'on lui avait acheté, argent comptant, sa déposition. C'était le dernier coup pour le faux Roger.

Après sa condamnation, il ne se découragea pourtant pas et interjeta appel devant la cour du banc de la reine; la cause fut de nouveau plaidée, cette fois moins longuement. Parmi les juges se trouvait forcément le lord chief-justice, sir Alexandre Cockburne, qui avait déjà présidé le procès criminel; c'est une des anomalies de la justice anglaise. L'avocat du réclamant, le docteur Kenealy, plaida avec une violence inouïe et menaça même le lord chief-justice « de l'asseoir pour jamais sur un banc d'infamie. » Lord Cockburne se contenta de réprimander doucement cette intempérance de langage; mais, après que l'appel eut été rejeté, les avocats décidèrent que le docteur Kenealy serait rayé du tableau de l'ordre. Aussitôt, les partisans du prétendu Roger Tichborne lui offrirent une compensation éclatante; un siège était vacant à la Chambre des communes, ils y portèrent avec enthousiasme l'excellent avocat, qui déclara que son premier acte à la Chambre serait de déposer une pétition réclamant la révision du procès et le recommencement à nouveaux frais de toute la procédure. Il a tenu parole et invita la Chambre des communes, le 24 avril 1875, à prendre elle-même en main l'affaire, à la juger en dernier ressort, toutes les juridictions légales étant épuisées. Sa motion a été rejetée par quatre cent trente-trois voix contre une, la sienne. Ainsi finit cette monstrueuse affaire qui, entamée en 1867, menaçait de survivre à la génération actuelle.

TICHEVILLE, village de France (Orne), cant. de Vinouvières, arrond. d'Argentan; 437 hab. Fabriques de toiles. L'église, qui offre un beau portail du x^e siècle, possède un bon tableau de Jean Jouvenot, la *Trinité*.

TICFIELD, bourg d'Angleterre (Hampshire), près de la rivière de son nom, à 12 kilom. E.-S.-E. de Southampton et à 5 kilom. O. de Fareham; 4,000 hab. L'église renferme le tombeau de Thomas Writchesby, premier comte de Southampton. Aux environs, ruines du château de Ticfield, qui servit de refuge à Charles I^{er}.

TICFIELD, petite rivière d'Angleterre, qui se jette dans le détroit de Wight, près de la ville de son nom, après un cours de 38 kilom.

TICHITE ou **TYCHYTE**, ville du désert de Sahara, probablement la *Tagazza* de l'O., à 980 kilom. de Tombouctou. Elle est bâtie sur une mine de sel, dont il se fait un grand commerce avec les contrées arrosées par le Dialiba.

TICHO-BRAHÉ, célèbre astronome. V. TYCHO-BRAHÉ.

TICHODROME s. m. (ti-ko-dro-me — du gr. *teichos*, muraille; *dromed*, je cours). Ornith. Genre de passereaux, de la famille des certhiades, formé aux dépens des grimpeaux, et dont l'espèce type habite le midi de l'Europe : *Peu d'oiseaux sont aussi tristes que le TICHODROME des murailles*. (Z. Gerbo.)

— *Encycl.* Les oiseaux de ce genre ont pour caractères généraux : un bec plus long que la tête, faiblement arqué, grêle et cylindrique; narines basales, nues, à moitié fermées par une membrane; ailes longues et arrondies; queue arrondie; tarse de la longueur du doigt médian, doigts longs et grêles, armés d'ongles longs, minces et extrêmement recourbés; la langue, très-pointue, est large à la base. On connaît deux espèces différentes : l'une, que l'on rencontre en Europe et en Asie, l'autre en Asie seulement. Tout ce que le grimpeau fait sur les arbres, le *tichodrome* le fait sur les murailles et les rochers coupés à pic. Il y grimpe, y loge et y pond. M. Krœmer a remarqué certains de ces oiseaux qui se tenaient de préférence dans les cimetières et qui pondaient leurs œufs dans les crânes humains. Ils volent en battant des ailes et sont vifs et remuants. Leur

nourriture habituelle se compose de mouches, de fourmis et d'araignées. C'est surtout l'hiver que ces oiseaux paraissent dans les lieux habités, et, si l'on en croit Belon, on les entend de loin voler en l'air, lorsqu'ils arrivent des montagnes pour s'établir le long des murs des villes. Ils sont généralement seuls ou deux à deux. Le *tichodrome* se tient contre les pans verticaux des rochers, sur lesquels il se cramponne fortement. D'après Dégland, dans son *Ornithologie européenne*, c'est un oiseau qui vit solitaire sur les montagnes élevées. Il est si peu farouche qu'on peut l'approcher à quelques pas sans qu'il cherche à fuir. Si cependant on l'observe de trop près, il cesse ce qu'il avait commencé à faire et à son tour observe vos mouvements. Quand il grimpe, il agit légèrement les ailes à chaque saut qu'il fait. Le *tichodrome*, dit Temminck, mue deux fois dans l'année; les mâles seuls prennent au printemps du noir à la gorge. Le *tichodrome des murailles*, *tichodromus muralis*, a le dessus de la tête et le croupion d'un noir cendré; les joues, la gorge et le devant du cou d'un noir profond. Tout le dessous du corps est cendré, mais plus foncé que celui de la tête. Cet oiseau habite les contrées méridionales de l'Europe. On le trouve assez communément en France, dans les Pyrénées, dans les Hautes et Basses-Alpes et sur les montagnes de la Provence.

TICHONIE s. f. (ti-ko-ni — du gr. *teichos*, muraille). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, de la tribu des tinéides.

TICHOORHIN, INE adj. (ti-kor-rain — du gr. *teichos*, mur; *rhin*, nez). Zool. Dont la voûte nasale est soutenue par une cloison verticale.

TICHOTRIPIS s. m. (ti-ko-tri-piss — du gr. *teichos*, muraille; *tribd*, je brise). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, de la tribu des tinéides.

TICINUM, ancienne ville de la Gaule Cisalpine, dans le pays des Insubres. C'est sur l'emplacement de cette ville que se trouve aujourd'hui Pavie.

TICKELL (Thomas), poète anglais, né à Bridekirk (Cumberland) en 1686, mort en 1740. Il débuta dans la littérature par des éloges des œuvres d'Addison, qui lui valurent la protection de ce poète. Lequel, dit Johnson, l'initia aux affaires publiques. A l'époque où la reine Anne négociait la paix avec la France, il publia la *Perspective de la paix*, dans laquelle il élevait la voix pour détourner la nation anglaise de ses idées de conquête et qui obtint rapidement six éditions, grâce surtout à la façon élogieuse dont Addison avait parlé de cet ouvrage dans le *Spectateur*. En 1717, Addison étant devenu secrétaire d'Etat fit nommer sous-secrétaire Tickell, qui devint, en 1725, secrétaire du lord chief-justice d'Irlande; il occupa cet emploi jusqu'à sa mort. On a encore de lui : le *Voyage royal*, poème écrit à l'occasion de l'arrivée du roi George I^{er} et dont Johnson a fait cet éloge assez équivoque, « qu'il n'était ni sublime ni trivial; » une traduction en vers du premier chant de l'*Iliade*, écrite en rivalité avec Pope, à la traduction duquel elle était préférée par Addison, mais non pas par Johnson, qui la mettait beaucoup au-dessous; *Lettre d'une lady en Angleterre à un gentleman à Avignon*, dans laquelle Tickell soutenait les droits de Georges de Hanovre au trône d'Angleterre. A la mort d'Addison, il publia une édition des œuvres de ce poète, en tête de laquelle il écrivit une élogie que Johnson regarde comme égale en élévation et en élégance aux meilleurs poèmes funéraires qu'aient été écrits en langue anglaise.

TICKELL (Richard), poète et littérateur anglais, parent du précédent, mort à Hamptoncourt en 1793. Il remplit les fonctions de commissaire de l'administration du timbre et employa ses loisirs à cultiver les lettres. Tickell se tua en tombant d'une fenêtre. On lui doit deux poèmes ingénieux, intitulés : le *Projet et la Guirlande de l'élégance* ou l'*Art de la poésie sentimentale*. Il a écrit, en outre, quelques opuscules, remarquables par un tour d'esprit original, plaisant et fin, notamment : *Arguments rebattus contre l'administration, avec les réponses qu'ils comportent, à l'usage du nouveau Parlement* (1780, in-80) et *Anticipation des débats de la Chambre des communes*, pamphlet dans lequel il imitait plaisamment la manière des principaux orateurs du Parlement et qui eut un vif succès. Les écrits de Tickell ont été réimprimés en 1800.

TICKET s. m. (ti-kèt — mot angl.). Carte, billet d'entrée, cachet.

TICKHILL, ville d'Angleterre (York), dans une vallée traversée par un torrent, à 10 kilom. S. de Doncaster; 3,500 hab. On y remarque l'église et les ruines d'un vieux château. Dans le fond de la vallée sont aussi les ruines d'un prieuré d'augustins, qui avait été fondé sous le règne de Henri III.

TICKNOR (George), littérateur américain, né à Boston en 1791. Il fut élevé au collège de Dartmouth, étudia ensuite le droit et, en 1813, se fit inscrire au barreau de Boston. Bien qu'il eût acquis, en peu de temps, une grande réputation comme avocat, il négligea bientôt l'exercice de cette profession pour s'adonner à la littérature et, ayant conçu, par la lecture des ouvrages de M^{me} de Staël, une haute idée de la culture intellectuelle et

scientifique des Allemands, résolut d'aller compléter ses études en Allemagne. Il partit en 1815 pour cette contrée en compagnie d'Everett, suivit avec lui, pendant deux ans, les cours de l'université de Göttingue, où il s'occupa surtout de littérature classique et de belles-lettres, et visita ensuite Paris, Rome, Madrid, Lisbonne, Edimbourg et Londres. En Angleterre, il se lia avec Southey et Walter Scott et, peu de temps avant son retour en Amérique, fut appelé à une chaire de langues modernes à l'université d'Harvard. Il occupa avec un succès remarquable jusqu'en 1835, époque où il y renouça à cause de la mauvaise santé de sa femme. Il se rendit alors en Europe avec sa famille, passa trois ans à voyager en Angleterre, en Allemagne, en France et en Italie, et devint l'ami des écrivains les plus remarquables de ses contrées. Depuis son retour dans sa patrie, il s'est exclusivement consacré aux travaux littéraires et s'est surtout occupé de la littérature espagnole, sur laquelle il avait recueilli pendant son séjour en Europe une foule de documents inédits. Son principal ouvrage est une *Histoire de la littérature espagnole* (New-York et Londres, 1849, 3 vol.; 1865, 3^e édit.), qui a été traduite en plusieurs langues, notamment en espagnol, avec les additions de Vidal et de Gayangos, et en français par M. Magnabal (1864 et suiv., 3 vol. in-80). Elle est regardée, non-seulement comme le meilleur travail qui ait été encore écrit sur ce sujet dans une langue quelconque, mais encore comme une mine précieuse pour ceux qui voudront à l'avenir s'occuper de recherches sur la même matière. Ticknor a encore publié : *Œuvres posthumes de Nathaniel Appleton Haven et Biographie de Prescott* (1863). Il a, en outre, fourni à la *North American Review* un grand nombre d'articles remarquables, entre autres une vie de La Fayette qui a obtenu de nombreuses rééditions, bien qu'elle donne prise par beaucoup d'endroits à la critique historique moderne.

TICOMERI, dialecte du Moxos, idiome amérindien. V. MOXO.

TICORÉE s. f. (ti-ko-ré). Bot. Genre d'arbres et d'arbrisseaux, de la famille des diosmées, tribu des cuspariées, comprenant huit espèces, qui croissent au Brésil et à la Guyane.

TICOU, groupe de petites îles de l'Océan Indien, près de la côte O. de Sumatra, par 6° 6' de latit. S. et 99° 38' de longit. E. Elles sont boisées et habitées. Les Anglais et les Hollandais y avaient établi des comptoirs pour le poivre, mais ils en furent chassés en 1621.

TICOZZI (Stefano), littérateur et historien italien, né à Pasturo, province de Côme, en 1762, mort à Milan en 1836. Il entra dans les ordres, se fit recevoir docteur en théologie à Pavie en 1782, puis devint curé de San-Giovanni, près de Lecco. Lorsque les Français envahirent la Lombardie en 1796, Ticozzi et son frère César, qui exerçaient la profession d'avocat, favorisèrent le mouvement révolutionnaire, en sorte que, au retour des Autrichiens en 1799, ils furent arrêtés tous les deux et emprisonnés au Cattaro. Rendu à la liberté l'année suivante, grâce aux victoires des Français, Stefano Ticozzi remplit divers emplois pendant l'existence de la république italienne, épousa la nièce de l'historien Giannone, devint sous-préfet dans la Piave en 1806, puis préfet de ce département, perdit cette place lors de la chute de Napoléon et se retira alors à Milan, où il ne s'occupa plus que de travaux historiques et littéraires. Ticozzi est l'auteur de plusieurs ouvrages qui prouvent des connaissances très-variées. Nous citerons de lui : *Trois dialogues sur les institutions claustrales* (Bellune, 1810, in-40); *Histoire des littérateurs et des artistes du département de la Piave* (Bellune, 1813, in-40); *Dictionnaire des peintres depuis la renaissance des arts jusqu'en 1800* (1818, 2 vol. in-80), ouvrage qu'il remania et publia avec de nombreuses additions sous le titre de *Dictionnaire des architectes, peintres, ciseleurs sur cuivre et sur pierre, etc., de tous les siècles et de toutes les nations* (1830, 4 vol. in-80); *Considérations impartiales sur le gouvernement des Turcs* (Milan, 1821, in-12); *Recueil de nouvelles morales* (Milan, 1830), etc. On lui doit des continuations des *Siècles de la littérature italienne* de Corniani (1832, 2 vol. in-40); du *Recueil des lettres sur la peinture, l'architecture et la sculpture*, etc., de Bottari (8 vol. in-80) et de l'*Histoire de Milan* de Verri (6 vol. in-12). Il avait, en outre, traduit en italien l'*Histoire des républiques italiennes* de Sismondi, l'*Histoire des arts* de Agincourt, l'*Histoire de l'inquisition* de Llorente, etc.

TIC TAC s. m. (tik-tak — onomatopée). Bruit monotone, produit par un mouvement régulier : *Le tic tac d'un moulin. Une pendule qui fait tic tac*.

Quand je vois une fillette,
Soudain mon cœur fait tic tac.

DÉSAGIERS.

Toutes mes dents claquent,
Mon cœur fait tic tac
Et mes genoux craquent.

COGNARD.

TIC-TIC s. m. (tik-tik — onomatopée, du cri de l'oiseau). Ornith. Espèce de todier, de l'Amérique du Sud.

TICTO s. m. (tik-to). Ichtyol. Espèce de cyprin, qui vit dans le sud-est du Bengale.

TIDAN-ELF, rivière de Suède (Skaraborg), qui sort d'un petit lac et se jette dans celui de Wener, à Mariestad, après un cours d'environ 130 kilom.

TIDEMAN (Philippe), peintre allemand, né à Hambourg en 1657, mort en 1705. Il appartenait à une famille riche. qui s'opposait longtemps à ce qu'il suivît son goût pour les arts. Etant parvenu à vaincre cette résistance, il entra chez le peintre Naes, sous la direction duquel il étudia pendant plusieurs années, puis se rendit à Amsterdam, où il suivit les leçons de Lairese, qui l'associa à ses travaux. Mais l'humeur difficile de ce maître le décida à se séparer de lui et, à partir de ce moment, il exécuta seul un grand nombre de travaux. Ses compositions, ingénieuses, savantes, pleines d'imagination, sont dessinées avec une grande correction, et son coloris ne manque ni d'éclat ni de force. On cite, parmi ses meilleures œuvres : *Vénus se plaignant à Jupiter des persécutions dont Enée est l'objet* et *Junon priant Eole de détruire la flotte troyenne*. On a de lui un grand nombre d'excellentes esquisses.

TIDEMAN (Adolphe), peintre danois, né à Mandal (Norvège) en 1815. Il commença en 1833 ses études artistiques à l'Académie de Copenhague, les continua, à dater de 1837, à celle de Dusseldorf et débuta, en 1841, par un grand tableau historique, dont le sujet était emprunté à la vie de Gustave Wasa. Bien que cette toile soit la seule qu'il ait exécutée dans ce genre, il n'en montra pas moins dans ses compositions postérieures, qui représentent, en général, des scènes de la vie populaire, toutes les qualités caractéristiques d'un peintre d'histoire, c'est-à-dire la vigueur de la conception, la vivacité de l'expression, la science des caractères et le talent d'harmoniser les groupes. Après avoir visité successivement Munich, Rome et la Norvège, il revint à Dusseldorf, où il se consacra exclusivement à la peinture de genre, représentant presque toujours dans ses toiles des types et des épisodes de la vie du peuple norvégien. Il exposa, à des intervalles très rapprochés, une foule de tableaux de toutes les dimensions; mais celui qui établit les bases de sa réputation fut la grande toile dans laquelle il a peint *l'Assemblée des Haugiens*, et qui lui valut la médaille d'or de l'Académie de Berlin, le titre de membre ordinaire de cette Académie et de l'ordre norvégien de Saint-Olof. Ce tableau, qui se trouve aujourd'hui à la galerie de Dusseldorf, a dû être reproduit plusieurs fois par l'artiste. Parmi ses autres œuvres, il faut citer : dix toiles représentant la Vie d'un paysan norvégien pour la villa royale d'Oslo, près de Christiania (1850); le *Voyage de noces*, la *Nuit sur le fjord* (reproduit trois fois); les *Funérailles dans le fjord* (1853); la *Prière domestique* (dans la galerie royale de Christiania); la *Conteuse de légendes*, les *Paysans faisant de la politique*, la *Vie des pères norvégiens*, etc.

TIDIKELK, territoire du Sahara algérien, dans le Touat. Il comprend un certain nombre de villages, dont le principal est Msalah ou la Fontaine des saints. Les tribus qui l'habitent sont agricoles et pastorales. Ce sont les Ouled-Moktar, les Ouled-Kalifa, les Ouled-Hamoun, les El-Khouari, les Zenam et les Hammi-Aïca.

TIDONE, rivière d'Italie. Elle prend sa source à 10 kilom. E. de Varzi, dans la province de Bobbio, traverse le Parmesan et, après un cours de 60 kilom., se jette dans le Pô, à 9 kilom. N.-O. de Plesance. Sur ses bords, une armée franco-espagnole battit les troupes sardo-allemandes en 1746.

TIDONG, île de l'archipel de la Sonde (Malaisie), à l'entrée E. du détroit de la Sonde, par 5° 44' de latit. S. et 104° 4' de longit. E. Tidong est aussi connue sous le nom de Wapen-van-Hoorn.

TIDOR, île de la Malaisie néerlandaise, une des Moluques, près de la côte O. et à 12 kilom. de Gilolo, au S. de Ternate, dont elle est séparée par un canal sûr et qui offre un bon ancrage, par 0° 45' de latit. N. et 125° 5' de longit. E.; 12 kilom. de longueur sur autant de largeur; 12,000 hab., tous musulmans. Capitale Tidor. Sa surface, en général montagneuse, est très-bien arrosée. Ses principales productions consistent en clous de girofle et autres épices; sagou, noix de coco, etc. Résidence d'un sultan vassal des Hollandais et dont la domination s'étend aussi sur la partie S. de Gilolo et sur les îles de Vigou, de Maisal et de Battanta. Toutefois, son pouvoir est très-précaire et dépend entièrement des Hollandais, qui élèvent et déposent les sultans selon que cela entre dans leurs vues commerciales. Découverte par Magellan, l'île fut occupée d'abord par les Espagnols, puis par les Portugais. A ces derniers succédèrent les Hollandais, qui en sont encore les maîtres.

TIEBLE s. m. (ti-é-ble). Econ. rur. Nom donné, dans quelques départements, à l'endroit où sont les ruches.

TIECK (Louis), célèbre poète et littérateur allemand, né à Berlin en 1773, mort dans la même ville en 1853. Il étudia scieusement aux universités de Berlin, de Halle, de Göttingue et d'Erlangen. Sa jeunesse n'offrit au-

cun incident bien remarquable. Lorsqu'il débuta dans la carrière littéraire, l'Allemagne avait été déjà délivrée par Lessing, Wieland, Herder, Goethe et Schiller de cette littérature pseudo-classique qui vivait d'emprunts faits à l'antiquité grecque et romaine par l'intermédiaire des écrivains français du XVIII^e siècle; les littérateurs cherchaient leur voie dans des directions différentes; les uns s'inspiraient directement de la Grèce, les autres de la vie moderne, ceux-là de Shakespeare et du moyen âge, le plus grand nombre de Rousseau. Le jeune Tieck écrivit en 1793 *William Lowell*, roman par lettres, qui n'est qu'une pâle copie de *Werther*. Il se détournait bientôt de ce genre pour chercher ailleurs une voie plus conforme à ce caractère mélangé de sensibilité naïve et d'ironie fantasque et fine qui se décèle dans l'ensemble de ses autres ouvrages. *Abdallah* et *Pierre Leherich*, deux livres qui appartiennent à cette même époque d'effervescence philosophique et sentimentale, sont, le premier, un pastiche dans le genre oriental, déjà mis à la mode par Klinger; le second, un roman rationaliste et satirique d'une valeur médiocre.

C'est en 1797 que, chargé par un libraire de continuer les *Contes populaires* de Musæus, le Perrault allemand du XVIII^e siècle, Tieck trouva la veine qu'il devait exploiter avec succès; il ajouta d'abord aux contes de Musæus trois volumes qui n'en diffèrent que par une forme plus élégante et plus jeune. Cependant on y remarque déjà la manière heureuse avec laquelle il avait dramatisé le conte si connu de *Barbe-Bleue*. Sa liaison avec un jeune peintre, Wackenroder, contribua à la publication des *Voyages de Sternhald*. Sternhald est un jeune étudiant enthousiaste d'Albert Dürer, qui va visiter l'Italie et dont les voyages servent de prétexte à l'auteur pour peindre la société du XVIII^e siècle et l'opposition vive et pittoresque, à la société rationaliste et bourgeoise du XVIII^e. Vers la même époque, Tieck entreprit de traduire en allemand le chef-d'œuvre de Cervantes et dota sa patrie d'une excellente traduction de *Don Quichotte*. Vers 1799, Tieck vint se fixer à l'ena; il s'y trouva avec les frères Schlegel, avec Novalis, Schelling, Solger. Tous ces jeunes esprits d'élite, quoique nés dans le protestantisme, se sentaient saisis du même amour pour le moyen âge catholique et chevaleresque et résolurent de travailler en commun à propager leurs idées par la critique et la poésie. Tieck fut dans l'association le poète chargé de dévoiler toutes les merveilles des vieux siècles et de reproduire la double physiologie du moyen âge, sa force grandiose et sa grâce naïve. Les amis de Tieck, surtout les Schlegel, sympathisaient mieux que lui avec le cosmopolitisme de Goethe; quant à lui, cantonné dans le moyen âge, il n'en voulait point sortir. Tieck fit deux parts de son talent créateur : tout ce qu'il avait de grand, il le consacra à l'expression grave et sérieuse de la chevalerie; tout ce qu'il avait d'ironie et d'humour il le voua à mettre en présence, pour en tirer des contrastes comiques, les naïves et gracieuses chimères des vieux âges, le pédantisme lourd et guindé, les rêveries alambiquées et la prosaïque trivialité de son temps. De là deux genres d'ouvrages parmi les compositions si nombreuses de cette période, la plus brillante de sa carrière : ceux où il prend le moyen âge au sérieux et ceux où le moyen âge n'est pour lui que le prétexte de railler les travers et les sottises de son siècle. Au premier appartiennent le grand drame de *Geneviève de Brabant*, celui d'*Octavien* et une sorte de *Décameron*, sous le titre de *Phantasus*, qui contient des nouvelles et des contes en prose et en vers : les *Quatre fils Aymon*, *l'Histoire des amours de la belle Maguelonne et du comte de Provence*, le *Rumenberg*, les *Fées*, la *Vie et la mort du petit Chaperon rouge*; un recueil de *Chants lyriques*, choisis dans les *Minnesingers* de Souabe; le drame de *Fortunat* et un recueil de poésies lyriques originales. A la seconde classe des ouvrages romantiques de Tieck appartiennent plus spécialement le *Chat botté*, comédie philosophique; *Zerbino ou Voyage à la recherche du bon goût et le Monde renversé*. Tieck a écrit, en outre, une innombrable quantité de nouvelles fantastiques, tantôt tragiques, tantôt plaisantes, et remarquables le plus souvent par un mélange bizarre d'ironie gracieuse et de fatalisme sombre qui leur donne une saveur toute particulière. Durant près de quarante ans, chaque année, les *Taschenbücher* de l'Allemagne se sont enrichis de quelque nouvelle production de l'insaisissable conteur.

Tandis qu'il répandait ainsi en tout sens sa verve romantique, Tieck se livrait à une étude approfondie de Shakespeare et du théâtre antérieur à Shakespeare. Cette étude produisit deux volumes précieux sur ce théâtre peu connu et, quelques années plus tard, une sorte de roman historique destiné à peindre le milieu social dans lequel l'auteur de *Macbeth* et de *Roméo* développa son génie; enfin, plus tard encore, Tieck compléta la traduction allemande du grand dramaturge anglais que son ami Schlegel avait laissée inachevée. A mesure que le goût du moyen âge s'affaiblissait en Allemagne, la verve romantique s'épuisait un peu chez Tieck. Vers 1820, il commença à se livrer au roman historique

pur, aux œuvres de critique et au roman intime; en 1826, il publia son roman intitulé *la Révolte dans les Cévennes*. Fixé depuis 1829 à Dresde, où le roi de Saxe l'avait appelé et le traitait avec une bienveillance marquée, il se consacra pendant plusieurs années à la critique théâtrale; ses divers essais en ce genre furent réunis en deux volumes (1836); puis il essaya du genre moderne et bourgeois, jadis tant raillé par lui, et il écrivit dans ce genre un ouvrage assez médiocre. Enfin, sans parler des nouvelles toujours abondantes sous sa plume, en 1840, après quarante-cinq ans de fécondité, il publia un nouveau roman historique, *Victoria Accorambona*, où l'absence de toute fantaisie rendit plus sensibles les défauts de diffusion et d'incohérence qui sont le côté faible de son talent.

A l'époque de son séjour à Dresde, il avait ajouté un nouveau titre de célébrité à tous ceux qu'il possédait déjà. Il n'était bruit en Allemagne que de son merveilleux talent de lecteur. Durant des soirées entières, il lisait à ses amis les principaux chefs-d'œuvre dramatiques de l'antiquité et des temps modernes, et ces séances étaient, dit-on, fort courues. Goethe lui-même n'avait pas de plus grande jouissance, quand Tieck le visitait à Weimar, que de le prier de lui lire quelques pages. Enfin, sur ses vieux jours, Tieck ne put résister aux invitations réitérées du roi de Prusse et il vint s'établir à Berlin, où il finit ses jours, entouré de l'estime et de la sympathie publiques.

Tieck fut marié très-jeune encore avec la fille du pasteur Albert de Hambourg; il eut de ce mariage deux filles, dont l'aînée, qui était une personne remarquable par son savoir et son talent poétique, est morte en 1841. Comme homme privé, l'illustre écrivain était, dit-on, doué des qualités les plus aimables. Bon, affectueux, spirituel, sa conversation et son caractère offraient autant d'attrait que son talent.

Les nombreux ouvrages de Tieck, certainement l'un des plus féconds écrivains de ce siècle, doivent à leur caractère plus spécialement national de n'avoir jamais obtenu à l'étranger la même popularité que les productions de Goethe ou de Schiller; depuis longtemps déjà, même en Allemagne, l'auteur de *Geneviève* et de *Phantasus* n'exerce plus sur la masse du public cette influence qu'il devait au mouvement d'idées dont sa poésie était l'expression la plus franche, la plus éclatante et en même temps la plus exclusive. Cependant, le nom de Tieck est à jamais classé parmi les noms les plus illustres de la belle époque de la littérature allemande; son passage dans l'histoire littéraire de son pays a laissé une trace qui ne s'effacera pas, et, malgré l'ingratitude dédaigneuse de quelques coryphées de cette école bruyante qui s'est appelée la jeune Allemagne, la postérité ne saurait oublier que, lorsque l'Allemagne s'appliquait depuis des siècles à singer lourdement le goût français, Tieck fut un des hommes qui contribuèrent le plus énergiquement à la pousser dans une voie nouvelle, à la doter d'une littérature originale et à lui faire exercer à son tour une part de cette dictature intellectuelle qu'elle avait si longtemps subie.

Parmi les écrivains de la nouvelle école allemande, dit M^{me} de Staël, Tieck est celui qui a le plus le sentiment de la plaisanterie. Il intéresse surtout par la direction qu'il sait donner à ce talent de moquerie; il le tourne tout entier contre l'esprit calculateur et prosaïque, et comme la plupart des plaisanteries de société ont pour but de jeter du ridicule sur l'enthousiasme, on aime l'auteur qui ose prendre corps à corps la prudence, l'égoïsme, toutes ces choses prétendues raisonnables, derrière lesquelles les gens médiocres se croient en sûreté, pour lancer des traits contre les caractères ou les talents supérieurs. Ils s'appuient sur ce qu'ils appellent une juste mesure pour blâmer tout ce qui se distingue, et tandis que l'élégance consiste dans l'abondance superflue des objets de luxe extérieur, on dirait que cette même élégance interdit le luxe dans l'esprit, l'exaltation dans les sentiments, enfin tout ce qui ne sert pas immédiatement à faire prospérer les affaires de ce monde. L'égoïsme moderne a l'art de louer toujours dans chaque chose la réserve et la modération, afin de se masquer en sagesse, et ce n'est qu'à la longue qu'on s'est aperçu que de telles opinions pourraient bien anéantir le génie des beaux-arts, la générosité, l'amour et la religion; que resterait-il après qui valût la peine de vivre?

TIECK (Chrétien-Frédéric), sculpteur allemand, frère du précédent, né à Berlin en 1776, mort en 1851. Il commença l'étude de son art dans l'atelier de Schadow, se rendit en 1798 à Paris, où il entra dans celui de David, et, en 1801, fut chargé de la décoration d'une partie du nouveau château de Weimar. Il exécuta aussi, à cette époque, dans la même ville, un grand nombre de bustes, entre autres ceux de F.-A. Wolf, de J.-H. Voss, de Goethe, etc. En 1805, il entreprit, en compagnie de son frère, du baron de Rumohr et des frères Riepenhausen, un voyage en Italie, où, tout en continuant avec ardeur ses études, il produisit encore plusieurs bustes remarquables, tels que ceux du cardinal Somaglia, de la grande-duchesse Marie-Anne, etc. Le prince royal de Bavière, Louis, l'appela

en 1809 à Munich, où il exécuta les bustes de ce prince, de Schelling, de F. Jacobi et du frère de ce dernier. En 1812, il repartit pour l'Italie avec Rauch, et ils travaillèrent ensemble à Carrare, où la communauté de leurs travaux établit entre eux une étroite amitié que la mort seule devait rompre. Parmi les œuvres de Tieck qui datent de cette époque, il faut citer les bustes de Lessing, d'Erasmus de Rotterdam, d'Hugo Grotius, de Herder, de Burger, de Wallenstein, de Bernard de Weimar, de Guillaume et de Maurice d'Orange, du maréchal de Saxe, etc., qui lui avaient tous été commandés par le prince royal de Bavière; une statue de Necker pour la baronne de Staël; enfin un des candélabres que les officiers de l'armée prussienne avaient commandés en l'honneur de la mémoire du marquis de La Rochejacquelein. Tieck termina cette œuvre à Berlin, où il était revenu en 1819 et où il fut aussitôt chargé de travaux importants, tels que la décoration du nouveau théâtre, celle du portail de la cathédrale, les modèles des Genies pour le monument de Salfeld et pour celui du Kreuzberg (montagne de la Croix), où sont représentées les victoires de Grossbeeren et de Laon, etc. Il fit aussi, dans le même intervalle, le buste en marbre de Schinkel, qui servit de modèle au buste en bronze que le théâtre de Berlin, ainsi que le buste, en marbre également, du roi du Prusse, qui est placé dans la salle des Etats à Berlin. Tieck était devenu, en 1819, membre de l'Académie de cette ville et contribua éminemment au développement et à l'essor qu'elle prit, à partir de 1820. Il exécuta, en commun avec Beuth, Schinkel et Rauch, un grand nombre de modèles de statues et, pendant plusieurs années, s'occupa activement de l'installation des monuments antiques au musée de Berlin, où il était devenu directeur de la division des statues. Citons encore du même artiste les modèles des atelages pour le fronton du musée royal, d'après ceux de Montecavallo (1829), le buste de son frère, le poète, qui soutint avantagusement la comparaison avec la statue colossale du même, par David (1836), et une statue de Schinkel, demeurée inachevée, pour le vestibule du musée. Tieck n'était pas doué d'une grande imagination et sa réputation repose principalement sur ses bustes, qui sont surtout remarquables par l'élévation du style et par la perfection de l'exécution.

TIEDE adj. (tiè-de — latin *tepidus*; de *te-pere*, être tiède, qui se rattache à la racine sanscrite *tap*, chauffer, brûler, restée vivante presque partout dans les langues de la famille indo-européenne : zend *tap*, même sens, *tafnu*, brûlant; persan *taftan*, brûler, *tafidan*, tabidan, devenir chaud; anglo-saxon *teþfan*, être chaud; irlandais *tehot*, cha-leur; ancien slave *teplu*, *toplu*, chaud; russe *topiti*, chauffer, etc.). Qui est entre le chaud et le froid, qui est très-légèrement chaud : *De l'eau tiède. Un bouillon tiède. Un bain tiède. Un air tiède. Le four n'est pas chaud; il est à peine tiède.*

— Fig. Qui manque de passion, d'ardeur, de ferveur : *Un ami tiède. Un amant, un mari tiède. Une dévotion tiède. Tous les philosophes sont trop tièdes.* (Volt.)

— Poétiq. *La tiède saison*, Les printemps : Il guidait de ses mains, dans la tiède saison, Deux paisibles coursiers à la blanche toison.

MÉRY et BARTHÉLÉMY.

— Substantif. Personne tiède : *Dieu rejette les tièdes, mais le monde les doit souffrir.* (St-Evrem.)

— Adverbialement. *Boire tiède*, Prendre des boissons tièdes.

TIEDEBAÏK, divinité adorée au Japon. On représente ce dieu avec une tête de sanglier, couronnée d'un diadème étincelant, avec quatre mains, tenant un sceptre, un cercle d'or, une tête de dragon et une fleur, et foulant sous ses pieds un monstre affreux.

TIEDEMANN ou **TIEDMANN** (Thierry), philosophe allemand, né à Bremervorde, près de Brême, en 1748, mort à Marbourg en 1803. Depuis dix ans il était attaché, comme professeur, au Carolinum de Cassel lorsque, en 1786, il fut chargé d'enseigner la philosophie à l'université de Marbourg, où il resta jusqu'à sa mort. Tiedemann possédait à fond les langues et les littératures anciennes et plusieurs langues modernes, notamment l'anglais et le français. A beaucoup d'érudition il joignait un rare talent d'observation, un jugement sain et une grande délicatesse de goût. Pendant quelque temps il partagea les idées philosophiques de Wolf, mitigées par quelques-unes de celles de Locke, puis il finit par s'attacher à l'école éclectique avec une certaine tendance vers le scepticisme. Partisan de la méthode expérimentale, il s'appliqua particulièrement à l'étude des phénomènes du sens intime et se montra l'adversaire constant de la philosophie de Kant. Outre un grand nombre de dissertations dans lesquelles il a traité les questions les plus importantes de la philosophie et divers points de l'histoire des idées spéculatives en métaphysique, on a de lui plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *Recherches sur l'origine des langues* (Riga, 1772, in-8°); *Système de la philosophie stoïcienne* (Leipzig, 1776, 3 vol. in-8°); *Recherches sur l'homme* (Leipzig, 1777-1778, in-8°); les *Premiers phi-*

losophes de la Grèce (Leipzig, 1780); *Système d'Empédocle* (Göttingue, 1781); *Quæ fuerit arthum magicarum origo* (Marbourg, 1787, in-4°); *Esprit de la philosophie spéculative depuis Thales jusqu'à Berkeley* (Marbourg, 1790-1797, 6 vol. in-8°), son ouvrage capital, qui de nos jours encore est bon à consulter, car l'auteur y a fait une histoire complète de la philosophie théorique accompagnée d'appréciations souvent très-justes et très-ingénieuses des différents systèmes philosophiques; *Théorie ou le Savoir humain* (Francfort, 1794); *Des avantages que les nations modernes peuvent tirer de leurs connaissances sur l'état des sciences chez les anciens* (Berlin, 1798, in-8°), ouvrage couronné par l'Académie de Berlin; *Lettres sur l'idéal* (Berlin, 1798, in-8°); *Manuel de psychologie* (Leipzig, 1804, in-8°).

TIÉDEMANN (Frédéric), physiologiste et anatomiste allemand, fils du précédent, né à Cassel en 1781, mort à Francfort-sur-le-Mein en 1861. Il fit ses études à l'université de Marbourg, où son père était professeur de philosophie, et montra de bonne heure un goût particulier pour les sciences naturelles. En 1804, il prit ses grades universitaires, puis se rendit à Paris, où il suivit les leçons de Cuvier, de Geoffroy Saint-Hilaire, de Lamarck, etc., et, de retour en Allemagne, il obtint une chaire d'anatomie et de zoologie à l'université de Landshut (1805). En 1816, il fut nommé professeur à l'université de Heidelberg, où, jusqu'en 1849, il fit des cours d'anatomie et de physiologie qui obtinrent un grand et durable succès et où affluèrent les étudiants de tous pays. A partir de cette dernière année, Tiedemann prit sa retraite et vint habiter Francfort-sur-le-Mein, où il est mort. Il était membre d'un grand nombre de sociétés savantes et, entre autres, de l'Institut de France. A diverses reprises, il avait visité les principales contrées de l'Europe et s'était mis en relation avec les savants les plus illustres. Sa vieillesse fut cruellement éprouvée par la perte de ses trois fils, qui périrent en défendant la cause de la liberté en 1848. Ce savant s'était fait remarquer dès sa jeunesse par son esprit d'observation et par sa rare sagacité. Il a été longtemps regardé comme le chef de la physiologie en Allemagne et a rendu de grands services à cette science. Ses expériences sur la digestion notamment ont été le point de départ des travaux qui ont éclairé cette partie de la science. Partisan de la méthode empirique, Tiedemann fit un nombre considérable d'observations et de recherches curieuses, s'attachant avec un soin minutieux à l'examen des faits particuliers. C'est dans l'exploration de ces faits que le savant physiologiste excella surtout. Personne peut-être ne les a étudiés avec plus de sagacité, plus de profondeur, par des méthodes plus originales et plus neuves. Son admirable étude de la formation du cerveau humain est restée comme un modèle d'observation et de sagacité. Nous citerons, parmi les ouvrages de ce savant : *Zoologie* (Landshut, 1808-1810); *Anatomie du cœur du poisson* (Landshut, 1809); *Anatomie et histoire naturelle du lézard volant* (Nuremberg, 1811); *Anatomie des monstres acéphales* (Landshut, 1813); *Anatomie et histoire de la formation du cerveau dans le fœtus humain* (Nuremberg, 1816), trad. en français par Jourdan (1823); *Anatomie de l'holothurie, de l'étoile de mer couleur d'orange et du héron de mer* (Heidelberg, 1828), ouvrage couronné; *Tabulæ nervorum uteri* (Heidelberg, 1828); *Tabulæ arteriarum corporis humani* (1826), avec un Supplément (1836); *Icones cerebri simularum* (1822); *Expériences sur la digestion* (Heidelberg, 1826-1827), trad. par Jourdan (1826-1827, 2 vol.); *Physiologie de l'homme* (Darmstadt, 1830-1836), trad. en français par Jourdan (1830); *Du resserrement et de l'occlusion des artères dans certaines maladies* (Heidelberg, 1843); *Vers et insectes vivants dans les organes olfactifs de l'homme* (Mannheim, 1844); *Histoire du tabac* (Francfort, 1854). En outre, M. Tiedemann a rédigé, de concert avec MM. Reinhold et Treviranus (1824-1835), le *Journal de physiologie*.

TIÉDEMANNIE s. f. (ti-de-ma-ni — de Tiedemann, sav. allem.). Moll. Genre de mollusques ptéropodes.

— Echin. Genre d'échinodermes, du groupe des holothurides.

— Bot. Genre de plantes, de la famille des ombellifères, tribu des ptérodanées, dont l'espèce type croît dans les lieux marécageux de l'Amérique du Nord.

TIÉDEMENT adv. (tié-de-man — rad. tiède). Avec tièdeur, sans ferveur : *Aimer tièdement. Servir tièdement ses amis.*

TIÉDEUR s. f. (tié-deur — rad. tiède). Etat de ce qui est tiède : *La tièdeur de l'eau. La tièdeur d'un breuvage. La tièdeur de l'air.*

— Fig. Manque de passion, de zèle, d'ardeur, de ferveur : *Agir avec tièdeur. Tomber dans la tièdeur. Les passions de la jeunesse ne sont guère plus opposées au salut que la tièdeur des vieilles gens.* (La Rochef.) *L'amitié a ses moments de tièdeur comme la dévotion.* (Mme de Sév.)

Une tâche tièdeur s'empara des courages.

BOILEAU.

— Acte tiède; action faite sans énergie,

sans passion, sans ferveur : *Que d'infidélités dans tout le cours de ma vie! que de tièdeurs et de lâchetés!* (Bourdal.)

TIEDGE (Christophe-Auguste), célèbre poète allemand, né à Gardeleben, vieille marche de Brandebourg, en 1752, mort en 1841. Il étudia le droit à Halle et devint ensuite secrétaire au collège du conseil provincial de Magdebourg; mais il renonça, en 1781, à la carrière administrative pour accepter un emploi de précepteur à Elrich, dans le comté d'Hohnstein. Il se lia dans cette ville avec les poètes Gœcking, Gleim et Klamer Schmidt, ainsi qu'avec la baronne de Recke, et alla, en 1788, rejoindre Gleim à Halberstadt, où ils vécurent ensemble jusqu'en 1792; il devint alors secrétaire du chanoine de Stedern. Après la mort de ce dernier, il demeura chargé de l'éducation de ses deux filles et se rendit plus tard avec elles et leur famille à Magdebourg, puis à Quedlinbourg (1793). Gleim lui avait fait obtenir un canonicat à Halberstadt, mais il le céda bientôt à son frère puîné et résida alternativement à Halle et à Berlin, où il se rencontra de nouveau avec Mme de Recke. Il fit avec elle plusieurs voyages en Allemagne, en Suisse et en Italie (1805-1808) et ne la quitta plus jusqu'au jour où elle mourut (1833). Elle avait eu soin de pourvoir par son testament aux besoins des dernières années de son vieil ami, qui la rejoignit huit ans plus tard dans la tombe. Tiedge, qui a été surnommé le Nestor de la poésie allemande, commença à se faire un nom par ses épitres poétiques, genre qui était alors fort goûté en Allemagne. En 1801, il publia *Urania* (Essen, 1859, 17^e édit.), poème lyrico-didactique, qui obtint un succès universel et dont la partie lyrique fut mise en musique. Bien que le rationalisme sentimental qui domine dans cette œuvre soit passé de mode aujourd'hui, on ne peut s'empêcher de louer la perfection du plan du poème, le profond sentiment de délicatesse morale qui y règne et la beauté de ses différents détails; l'auteur l'a en quelque sorte continué dans ses *Excursions à travers le marclé de la vie* (Halle, 1833, 2 vol.; 1836, 2^e édit.). On a encore de Tiedge : *Épigrammes et poésies mêlées* (Halle, 1803; Halle, 1814, 2 vol., 2^e édit.), recueil qui n'obtint pas moins de succès que l'ouvrage précédent; *l'Echo ou Alexia et Ida* (1812), roman idyllique; *Moments du temps* (Halle, 1814), recueil dans lequel l'auteur exhale sa douleur sur l'asservissement de sa patrie, puis la joie que lui cause son affranchissement; *Annette et Robert* (1815), roman poétique; *Ame-Charlotte-Dorothée, duchesse de Courlande* (Leipzig, 1823), biographie intéressante de cette princesse. Une édition des *Œuvres complètes* du poète fut donnée de son vivant par Eberhard, son ami (Halle, 1823-1829, 8 vol.); ce dernier a, en outre, fait paraître : *Coup d'œil sur la vie de Tiedge et d'Elisa* (Berlin, 1844), et l'on peut encore consulter l'ouvrage publié par Falkenstein sous ce titre : *Vie et œuvres posthumes de Tiedge* (Leipzig, 1841, 4 vol.). La société fondée à Dresde sous le nom de Fondation de Tiedge (*Tiedge's Stiftung*) avait primitivement pour objet de pourvoir à l'entretien du tombeau du poète et d'assurer des secours aux poètes et aux artistes ou à leurs veuves et à leurs enfants. Au début, son action ne s'étendait pas au-delà de la Saxe; mais en 1880 elle reçut la concession d'un tiers du produit net de la loterie de Schiller, établie à Maxen par le major Serre, et put alors non-seulement étendre son action sur toute l'Allemagne, mais encore accorder des prix aux œuvres poétiques d'un mérite reconnu. A la fin de l'année 1866, le capital de cette société, gérant et administré par le ministère des cultes, s'élevait à environ 656,000 francs; sur le revenu de cette somme, 13,000 francs avaient été distribués en prix la même année.

TIÉDIR v. n. ou intr. (tié-dir — rad. tiède). Devenir tiède : *Faire tiédire de l'eau.*

— v. a. ou tr. Rendre tiède, échauffer. *Le Midi se déclare déjà par un gai soleil qui tiédit les dalles.* (Th. Gaut.)

TIEFFENTHALER (Joseph), missionnaire allemand, né à Bolzano (Tyrol) vers 1715, mort après 1780. Entré de bonne heure dans l'ordre des jésuites, il partit en 1742 pour les îles Philippines et, de là, passa dans les Indes, où, jusqu'à sa mort, il se consacra aux travaux apostoliques. Il pénétra, durant ce long intervalle, dans des régions qui étaient demeurées presque entièrement inexplorées jusqu'à cette époque et s'appliqua surtout à étudier les mœurs, la religion et la langue des Indous, ainsi que la géographie et l'histoire naturelle de leur pays. En 1759, il fournit à Anquetil-Duperron, sur sa demande, de précieux renseignements concernant l'histoire et les antiquités du Mogol, et, dix-sept ans plus tard, il informa ce savant qu'il venait d'envoyer à Copenhague différents traités manuscrits sur la géographie, la religion, l'état scientifique et l'histoire naturelle de l'Indoustan. Anquetil-Duperron se hâta de faire l'acquisition de la partie géographique de ces manuscrits, qu'il traduisit du latin en allemand et en français et qu'il publia dans ces deux langues sous le titre de *Description géographique de l'Indoustan* (Berlin, 1785, et Paris, 1786, 3 vol. in-4°). Cet ouvrage a encore aujourd'hui beaucoup de valeur pour la connaissance de certaines régions de cette

contrée, surtout pour celle du pays des Sikhs; il renferme, cependant, de nombreuses erreurs géographiques, mais on peut facilement les corriger au moyen des travaux plus récents des Anglais, de ceux du major Rennel en particulier.

TIEFTRUNK (Jean-Henri), philosophe allemand, né à Stove, près de Rostock, en 1759, mort en 1837. Sa vie présente peu d'incident remarquables. Après avoir été recteur du gymnase de Joachimsthal, dans la marche de l'Uker, il devint, en 1792, professeur de philosophie à l'université de Halle et ne résigna cette chaire que peu de temps avant sa mort. Elève et admirateur de Kant, il s'occupa surtout dans ses écrits de populariser et de mettre en application le rationalisme qui devait son origine au système de ce philosophe. C'est à quoi sont spécialement consacrés, parmi ses ouvrages, ceux que nous allons citer : *le Seul but possible de Jésus développé d'après la loi fondamentale de la religion* (Berlin, 1789; 1793, 2^e édit.); *Censure de l'idée théorique protestante chrétienne, d'après les principes de la critique religieuse* (Berlin, 1791-1794, 3 vol.); *L'émancipation de la religion* (Berlin, 1800, 2 vol.). Les idées de Kant en droit et en morale trouvèrent aussi en lui un champion éloquent, ainsi que le prouvent les deux ouvrages suivants : *Recherches philosophiques sur le droit privé et public* (Berlin, 1797-1799, 2 vol.) et *Recherches philosophiques sur l'idée de la vertu* (Halle, 1805, 2 vol.), qui ne doivent être considérés que comme un commentaire de la métaphysique du droit et des mœurs de Kant, tandis que ses *Principes de morale* (Halle, 1803, 2 vol.) sont un ouvrage complètement original et indépendant de l'influence de tout autre philosophe. Parmi les autres écrits de Tieftrunk, il faut encore mentionner : *l'Univers d'après l'opinion humaine* (Halle, 1821) et *la Logique dans un système purement allemand* (Halle, 1825). Il avait, en outre, donné une excellente édition des *Œuvres mêlées* de Kant (Halle, 1799-1800, 3 vol.).

TIEH (OUADY-), vallée d'Egypte, qui s'étend depuis le S.-E. du Caire jusqu'au golfe de Suez, en se dirigeant au S.-E.

TIELCKE (Jean-Théodore), écrivain militaire allemand, né dans la Thuringe en 1731, mort en 1787. Entré au service comme simple soldat, il fit les campagnes de la guerre de Sept ans et, promu ensuite capitaine d'état-major d'artillerie, fut envoyé à Freyberg, où il résida jusqu'à sa mort. Il consacra ses loisirs à consigner dans différents ouvrages les résultats des observations qu'il avait faites pendant sa carrière active, et, bien qu'il n'eût, en d'autre maître que lui-même, ses écrits sont encore fort estimés en Allemagne. Nous citerons, entre autres : *Instruction pour les officiers du génie* (Freyberg, 1769), traité élémentaire, dont Frédéric II faisait le plus grand éloge et qui obtint, en peu de temps, cinq éditions, outre qu'il fut traduit en anglais; *Qualités et devoirs d'un bon soldat* (1773, in-8°); *Mémoires pour servir à l'art militaire et à l'histoire de la guerre de 1756 à 1763, avec plans et cartes* (Freyberg, 1776, 5 vol., 2^e édit.), l'un des ouvrages les plus complets que l'on possède sur cette période de l'histoire militaire de l'Europe. Il en avait été commencé à Freyberg une traduction française, mais le premier volume fut seul publié.

TIELEMANS (Jean-François), juriconsulte et homme politique belge, né à Bruxelles en 1799. Il étudia le droit à Liège, où il passa son doctorat en 1823, puis entra dans le journalisme et défendit les idées libérales dans le *Journal de Gand*. En 1827, M. Tielemans reçut la mission d'aller étudier en Allemagne les divers systèmes d'enseignement en usage dans les universités. L'année suivante, il fut attaché au ministère des affaires étrangères, mais il n'en continua pas moins à servir la cause libérale, devint un des chauds partisans de l'autonomie de la Belgique et fournit des articles à divers journaux, notamment au *Belge* et au *Courrier des Pays-Bas*. Poursuivi le 30 avril 1830, avec son ami de Potter, comme excitant à la révolte contre le gouvernement, M. Tielemans fut condamné à sept ans de bannissement et passa en France. A la suite de la révolution de septembre de la même année, qui amena la séparation de la Belgique et de la Hollande, M. Tielemans revint dans son pays. Il remplit les fonctions d'administrateur général de l'intérieur, entra dans la commission de constitution et proposa d'introduire dans la nouvelle charte que, au bout de trois ans, un congrès serait élu pour examiner à nouveau s'il fallait adopter le gouvernement monarchique ou le gouvernement républicain. Cette proposition fut rejetée. De février à mars 1831, il fut mis à la tête du ministère de l'intérieur, puis il devint gouverneur des provinces d'Anvers et de Liège. Nommé en 1834 conseiller à la cour d'appel du Brabant, il dut, par suite de la loi des incompatibilités, opter en 1847 entre les fonctions judiciaires et le mandat de député, que lui avaient donné les électeurs de Bruxelles, et renonça à la vie politique active. Depuis lors il a été nommé président de chambre à la même cour. Un des fondateurs de l'université libre de Bruxelles, M. Tielemans y a fait pendant longtemps un cours de droit administratif. On lui doit un

ouvrage important et très-estimé : *Répertoire de l'administration et du droit administratif de la Belgique* (Bruxelles, 1843-1846, 7 vol. in-8°).

TIELLEN-HEAD, cap d'Irlande, à l'entrée septentrionale de la baie de Donegal, par 54° 40' de latit. N., 10° 45' de longit. O.

TIEN, TIENNE adj. possess. (tiain, tiène — lat. *tuus*; de *te*, accusatif de *tu*, toi). Qui t'appartient, qui est à toi : *Un tien cousin. Ton bien n'est réellement tien que si tu en jouis.*

— Pron. possess. *Le tien, La tienne*. Celui, celle qui est à toi, qui t'appartient : *J'ai mes chagrins, tu as les tiens. Je n'ai pas de chapeau, prête-moi le tien.* || Plusieurs grammairiens, considérant dans ce cas le nom comme sous-entendu, font de *tien* un adjectif et n'admettent pas l'existence du pronom.

— s. m. *Le tien*. Ce qui est à toi, ce qui t'appartient : *Je ne te demande rien du tien.*

— *Le tien et le mien*, La propriété : *Le tien et le mien engendrent beaucoup de guerres et de procès.*

— *Y mettre du tien, Y mettre de ton argent* : *Tu voudrais pouvoir passer pour généreux sans y mettre du tien.* || Faire des concessions : *Si tu tiens à te réconcilier, mets-y du tien.* || Inventer, exagérer, amplifier : *Ton récit est fort extraordinaire, mais je crois que tu y mets du tien.*

— *Faire des tiennes*, Faire des folies : *On dit que tu as fait des tiennes dans ton jeune temps.*

— Pl. *Les tiens*. Tes alliés, tes proches, les membres de ta famille : *Les tiens ne te sont pas plus chers que toi-même.*

TIEN, nom sous lequel les Chinois honorent le ciel suprême et universel. Ils l'appellent aussi Chang-ti.

TIENE, ville du royaume d'Italie (Vénétie), au pied de montagnes, à 20 kilom. N.-N.-O. de Vicence; 5,000 hab. Commerce et fabrique de draps, chapeaux de laine, toile et soie grège.

Tien-heou (TEMPLE DE), célèbre temple chinois construit à Meichow. De tous ceux qui ont été consacrés par les Chinois à Tien-heou, c'est assurément le plus remarquable sous le rapport monumental. Il fut construit sur une petite île située non loin de la côte du Fou-kien, et il se voit de fort loin en pleine mer. Il s'élève au-dessus d'énormes rochers au milieu desquels bondit un torrent, et l'ensemble du monument et du site forme, au dire des voyageurs qui les ont visités, un des coups d'œil les plus grandioses et les plus majestueux qu'il soit possible de voir. Beaucoup de temples chinois sont, du reste, ainsi construits sur des rochers qui s'avancent dans la mer, afin que les marins qui passent sur leurs lourdes jonques puissent faire en chemin leurs dévotions, qui consistent à brûler de l'encens et du papier doré. Le temple de Meichow se compose de plusieurs bâtiments qui s'élèvent graduellement les uns au-dessus des autres jusqu'au sommet de la hauteur. Ils renferment des statues dorées colossales. Dans l'un des bâtiments inférieurs il y a, entre autres merveilles, un cheval gigantesque, d'une exécution admirable. Les prêtres, qui ne sont qu'un nombre de huit, exercent une surveillance très-active sur leur sanctuaire. Ils rendent un culte spécial à la Reine du ciel et, bien que cette divinité ne soit pas d'origine bouddhique, ils chantent néanmoins en son honneur des hymnes en langue palie. De nombreux ex-voto sont suspendus aux murs du temple, qui est très-vénéré dans la contrée et où l'on se rend de tous côtés en pèlerinage. Aucune jonque ne passe dans ces eaux sans mettre en panne et rendre hommage à la divinité du lieu.

TIEN-SU, personnage chinois, qui se rendit célèbre par la sainteté de sa vie, par son habileté surprenante, dans tous les arts, et devint une des divinités du royaume de Tonkin. C'est son intervention salutaire qu'on invoque lorsque l'on met dans ce pays un enfant en apprentissage.

TIEN-TÉ, en chinois *Vertu céleste*, nom donné à Hung-serr-tseun, chef des taïpings, insurgés chinois. V. TAÏPINGS.

TIEN-TSIN ou **THIANG-TSIN**, ville de Chine (Tché-li), ch.-l. de département, à l'embouchure du Pei-ho, à 124 kilom. S.-E. de Pékin, par 39° 10' de latit. N. et 104° 53' 55" de longit. E.; 400,000 hab. Un grand nombre de jonques d'un fort tonnage appartiennent à ce port, qui est très-fréquenté. Il s'y fait un commerce important, et c'est de cette ville que la capitale tire la plus grande partie de ses approvisionnements. Nous extrayons la description suivante de l'excellent livre publié en 1866 par M. Poussielgue, d'après les notes de Mme de Bourboulon.

« La ville de Tien-tsin est naturellement divisée en trois parties par le Pei-ho et le canal Impérial. Sur la rive sud du fleuve est située la ville murée, qui est bordée à l'est par le canal; au-delà du canal et sur le même côté du Pei-ho est un grand faubourg très-commerçant, qui est relié à la ville par un pont de bateaux; c'est le centre des affaires

et l'entrepôt de toutes les marchandises de transit. Au nord du Pei-ho se trouve un autre faubourg planté de vastes jardins, qu'on peut appeler la ville officielle. C'est là que sont situés les *yamouns* des légations de France et d'Angleterre, du préfet et des mandarins supérieurs, et enfin le palais impérial où a été signé le premier traité conclu à Tien-tsin en 1858; il a été cédé le 21 décembre 1861, sur la demande du ministre de France, aux Lazaristes et aux sœurs de charité, qui y ont établi une mission. Le Pei-ho, qui coule dans la direction du sud-est, fait un coude au centre de la ville, où vient déboucher le canal impérial alimenté par ses eaux; leur réunion forme un vaste port couvert de bâtiments et de bateaux de toutes grandeurs, qui y arrivent des provinces de toute la Chine, par le Hoang-ho et le Yang-tse-kiang. Cet admirable ouvrage d'art traverse une partie de l'empire du Milieu; il commence à Hang-tcheou, capitale de la province de Tché-kiang, au sud de Shang-haï, passe dans tous les centres peuplés du Kiang-sou, du Chan-toung et du Pe-tche-li et vient aboutir au Pei-ho, à Tien-tsin; de Tien-tsin, un autre canal porte des marchandises à Pékin. Le canal impérial est fortement encaissé et endigué dans des quais en pierre de taille; il est large de 100 mètres au moins et assez profond pour permettre la navigation à des bâtiments d'un fort tonnage. Les travaux gigantesques de canalisation établis par les Chinois excitent à juste titre l'admiration des voyageurs. La belle position commerciale de Tien-tsin en a fait le port de Pékin. Cette ville est triste et peu animée, quoiqu'elle contienne une population de 100,000 âmes; les rues sont plus larges et mieux percées que celles des villes du Sud, mais les maisons sont basses, d'un aspect misérable et construites pour la plupart en terre et en torchis. Elle ne contient aucun monument remarquable, sauf quelques beaux *yamouns*, situés sur le bord de la rivière, et une pagode très-ancienne, dite pagode des supplices, qui mérite par la bizarrerie de son ornementation une description particulière. On y voit une suite de statues de bois peint et doré, presque de grandeur naturelle, qui figurent tous les genres de supplice infligés en enfer en punition des crimes commis ici-bas. Le premier groupe représente un paysan; c'est un énorme rocher hérissé de pointes de fer, du haut duquel sont précipitées de petites figurines; dans leur chute, elles tombent sur les pointes qui les mettent en pièces; c'est le châtiment des ambitieux et des orgueilleux. Dans le second groupe, on voit un homme tout nu, pressé entre deux planches; des bourreaux sont occupés à le scier méthodiquement de bout en bout; c'est le supplice du parricide. Dans le troisième est une femme également nue et attachée à un poteau; on lui arrache les entrailles, on les lui remplace par des charbons ardents; après quoi on lui recoud le ventre; c'est une femme adultère. Puis viennent un homme auquel on perce la langue, mensonge et abus de parole; un autre écorché vif, trahison; une femme plongée dans l'huile bouillante, empoisonnement; enfin un mandarin broyé par une roue en fer, tandis que les chiens avides se pressent au bas de l'instrument du supplice pour lécher le sang et dévorer les morceaux pantelants de la victime; incendie volontaire. Le dernier groupe présente un groupe ingénieux. Sur une planche qui a un mouvement horizontal est couché un supplicié déhité en morceaux par un grand couteau qui le tranche régulièrement en s'abattant sur lui de haut en bas; c'est la punition des voleurs de grand chemin. Toutes ces horribles marionnettes sont montées avec art et ne laissent pas que d'être effrayantes malgré leur côté grotesque. Autour des groupes sont placées les statues des dieux vengeurs de l'enfer qui président à ces tourments avec d'affreuses grimaces. Enfin, on trouve aussi dans cette pagode un grand paysage en bois sculpté, couvert de figurines qui représentent le chemin de la vie future; une foule nombreuse monte la route qui conduit au paradis; devant ses portes, le gardien du ciel, orné d'une barbe formidable, fait entrer les uns, repousse les autres, qui, désespérés, se jettent au fond d'un précipice, dans l'ombre duquel les tourmenteurs infernaux guettent les victimes. Les prêtres de Bouddha cherchent, comme on le voit, à frapper d'effroi l'imagination des pé-nitents. Mais le Chinois est peu crédule de son naturel et aime encore moins à délier les cordons de sa bourse; aussi le bonze assis à la porte a-t-il beau frapper avec fureur sur son tam-tam, l'au-mône qui doit racheter les pêcheurs n'en remplit pas plus vite l'escarcelle de la communauté.

Le dialecte qu'on parle à Tien-tsin est si différent de celui du Sud, que les coolies de Shang-haï qui avaient suivi la légation ne parvenaient difficilement à se faire comprendre des gens du pays. Il ne faut pas oublier qu'en Chine, au-dessous de la langue des mandarins, de la langue savante parlée en tous lieux par la classe instruite, il y a des idiomes populaires qui varient suivant les provinces. Tien-tsin ne ressemble en rien aux villes que des voyageurs ont visitées dans le Kouang-toung, dans le Fo-kién et dans le Kouang-sou. Productions naturelles, costumes, usages, tout est différent. Je dois à M. le lieutenant de vaisseau Trèves, qui a

rempli pendant un an les fonctions de consul provisoire de France dans cette ville, des détails intéressants que je m'empresse de transcrire ici. Les campagnes qui environnent Tien-tsin sont fertiles et fournissent largement à l'alimentation publique; les céréales, maïs, sorgho et orge, les plantes qui donnent de l'huile, ricin et sésame, et surtout la vigne y sont cultivées sur une grande échelle. Les raisins, qui sont blancs ou noirs et excellents au goût, sont considérés plutôt comme fruits que comme éléments d'une boisson alcoolique; les Chinois ne savent pas faire le vin, mais ils conservent admirablement les fruits, et c'est de Tien-tsin que sont exportés ceux qui sont servis sur les tables des riches mandarins. Voici comment on s'y prend: le Pei-ho gèle ordinairement pendant trois mois d'hiver; on voit alors la surface du fleuve se couvrir de travailleurs qui taillent la glace à une profondeur de 0m 40 à 0m 50 et en forment des cubes égaux comme des pierres de taille. Ces cubes sont transportés dans un endroit à l'exposition du nord et entassés les uns sur les autres, de manière à former de longues et hautes galeries; entre ces galeries, on laisse un passage suffisant pour un homme, et c'est dans les intervalles des piliers de glace qu'on suspend les grappes de raisin à des cordes. Il y a des galeries de ce genre qui ont plusieurs centaines de mètres de longueur; on en rencontre un grand nombre dans les environs de Tien-tsin. Ces maisons de glace résistent aux plus fortes chaleurs de l'été et conservent si merveilleusement les fruits qu'il m'a été servi sur la même table des raisins de l'année précédente confondus avec ceux qu'on venait de cueillir à la vigne, sans qu'il me fut possible d'en faire la différence.

Le commerce de la glace a une très-grande importance entre le nord et le sud de la Chine, non pas pour rafraîchir les boissons, on sait que les Chinois boivent toujours chaud, mais pour la conservation des denrées alimentaires. Voici comment on construit les glaciers dans le Nord: on fait un trou carré, on y met un bloc de glace taillé à la même dimension et on recouvre le tout de la terre du déblai et d'un paillis. On y avait une immense glacière de ce genre dans la cour intérieure des forts de Ta-kou. Dans le Sud, au contraire, on les place dans les endroits élevés, au sommet des collines. Dans le courant de cette année, les navires européens ont réalisé de grands bénéfices en faisant le transport des glaces entre les ports de la Chine. L'usage en est si répandu que j'ai vu ici, exposés chez des marchands de comestibles, des poissons et des volailles conservés tout entiers dans la glace, c'est-à-dire qu'on les a trempés dans l'eau par les belles gelées de l'hiver dernier et que, quand la couche qui les entourait a été assez épaisse, on les a déposés dans les chambres de glace pour les en tirer en plein été; il n'y a pas de si pauvres guinguettes où la pastèque qu'on débite à la tranchée ne soit placée dans la glace. L'abondance extrême des vignes dans la province de Pe-tche-li, le prix très-modique du raisin, dont on a un panier pour quelques sa-pèques, enfin l'ignorance absolue des Chinois à l'égard de la fabrication du vin me font penser que des vigneronniers français, qui viendraient faire le vin sur les lieux, réaliseraient en peu de temps de grands bénéfices, à cause de l'excessive cherté de cette liqueur dans tout l'extrême Orient. On cultive aussi dans les environs de Tien-tsin des pêches, des poires et des pommes; mais ces fruits sont de qualité inférieure; enfin on y trouve des légumes de toute sorte: carottes, choux, haricots blancs et verts, pois, lentilles, laitues, oignons et autres alliées; une plante de la famille des raiponces fournit l'hiver une salade de racines blanches et roses de la grosseur du doigt et très-déli-cates. Le marché de Tien-tsin est abondamment fourni de poissons de mer et de rivière d'espèces analogues aux nôtres. Le lièvre, la perdrix et le canard sauvage abondent dans les vastes plaines et les marais des environs; le lièvre y est un gibier si commun, que j'ai vu vendre pour une piastre vingt-trois de ces animaux. Les Chinois estiment peu sa chair, et nos soldats en sont si fatigués qu'ils n'en veulent même plus pour faire la soupe. Les habitants du pays prennent le gibier au collet, au trébuchet et à d'autres pièges dont je ne saurais donner la description, mais qui m'ont paru très-ingénieux, puisqu'ils manquent rarement leur coup. Ils chassent peu au fusil, à cause de l'imperfection de leurs armes à feu, mais en revanche ils sont très-bons fauconniers. Dans le nord de la Chine, la chasse au faucon n'est pas le privilège des hauts personnages; il y a des gens du peuple qui vivent uniquement de cette industrie. Depuis quelques années le commerce de Tien-tsin a pris un grand développement. Le mouvement total des échanges, qui était en 1871 de 19,034,987 taëls (le taël vaut 8 fr.), s'est élevé, en 1874, à 22,293,521 taëls. Le chiffre des importations, qui consistent en produits chinois, européens et américains, en cotonnades, lainages, porcelaines, nankin, papier, thé, riz, blé, huile, sucre, tabac, etc., était, en 1874, de 17,682,684 taëls, et celui des exportations, comprenant du thé, du crin, du fourrage, des chapeaux, de la laine, des cuirs, des cornes, etc., était de 4,610,837 taëls. Quant au mouvement de la navigation, le

nombre des navires entrés et sortis en 1874 était de 600 bâtiments chinois, anglais, américains, allemands, danois et français, jaugeant ensemble 298,108 tonneaux.

TIEPOLO (Jacopo), doge de Venise, mort en 1249. D'abord gouverneur de Candie (1204), où il eut à réprimer à diverses reprises des soulèvements, puis podestat de Trévise en 1221 et 1227, il se porta, en 1229, candidat à la dignité de doge, en concurrence avec Raniero Dandolo. Comme chacun des compétiteurs réunissait le même nombre de voix, on en appela au sort, qui décida en faveur de Tiepolo. Celui-ci succéda au doge Riani, alors moribond. Pendant son règne, il prit part à la guerre faite contre les gibelins de Ferrare, les battit (1240) et envoya leur chef, Salinguerra, prisonnier à Venise. Deux ans plus tard, il soumit les habitants de Zara révoltés, puis envoya une colonie à Candie. Au mois de juin 1249, il abdiqua et mourut le mois suivant. Ce fut lui qui fit réunir en un corps les lois vénitiennes (1240), et qui commença le *Recueil des promesses ducales*. Ce fut également sous son administration que l'on commença les embellissements de la place Saint-Marc et la construction du Rialto. Morino Morosini lui succéda.

TIEPOLO (Lorenzo), doge de Venise, fils du précédent, mort en 1275. Il se distingua par sa bravoure dans la guerre contre la Dalmatie et dans divers combats sur mer. Il devint successivement podestat de Padoue (1264), de Fermo (1266), de Pano (1268), et fut élu doge en remplacement de Raniero Zeno en 1268. Tiepolo fut le premier pour la nomination duquel on adopta le système compliqué du tirage au sort et de l'élection. Pendant une disette qui eut lieu en 1269, divers Etats de l'Italie ayant refusé des blés aux Vénitiens, ceux-ci, pour s'en procurer, firent un traité avec Paléologue et frappèrent d'un impôt les vaisseaux italiens qui navigueraient dans l'Adriatique. Cette mesure provoqua un vive protestation des habitants d'Ancone et de Bologne, qui déclarèrent la guerre à Venise. A la suite d'assez longues hostilités, une trêve fut conclue entre les belligérants par l'intermédiaire de saint Louis (1270). Tiepolo eut pour successeur Jacques Contarini.

TIEPOLO (Bajamonte), conspirateur italien, petit-fils du précédent, mort en 1318. Depuis quelques années, le doge Gradenigo avait rendu l'oligarchie toute-puissante à Venise, en établissant la fameuse clôture du grand conseil, qui réservait toutes les dignités à un nombre fort restreint de familles. Mécontent de voir les anciens principes de la constitution ainsi modifiés et ayant à se plaindre personnellement du doge, Tiepolo devint le chef d'une conspiration, composée de nobles et d'hommes du peuple, laquelle avait pour but de tuer Gradenigo, de dissoudre le grand conseil et de le remplacer par un conseil annuellement élu. Après s'être assuré le secours des gelfes de la Lombardie, Tiepolo fixa la nuit du 14 juin 1310 pour l'exécution de son projet. Il débouchait sur la place Saint-Marc avec sa troupe pour surprendre le doge dans son palais, lorsqu'il se trouva en face de ce dernier qui, prévenu du danger dont il était menacé, avait réuni autour de lui des soldats fidèles et nombreux. A la suite d'une lutte meurtrière, Tiepolo dut battre en retraite, se retira dans l'île de Rialto et finit par capituler, à condition qu'il pourrait s'éloigner librement. Il passa alors à Trévise, où il resta plusieurs années, puis se retira en Croatie, où il termina sa vie. Ce fut à l'occasion de cette conjuration que fut établi à Venise le redoutable conseil des Dix, chargé de veiller à la sûreté de la République. A la place du palais Tiepolo, renversé de fond en comble, on éleva une colonne d'infamie. Z. Vallaresso a composé, en 1769, un poème intitulé : *Bajamonte Tiepolo*.

TIEPOLO (Nicolas), poète et homme politique italien, de la même famille que les précédents, mort en 1551. Il montra de bonne heure d'étonnantes facultés et acquit un prodigieux savoir. S'étant rendu à Rome, il y soutint en 1506, devant le pape, cinq mille propositions, ce qui lui valut le diplôme de docteur. Dès 1495, il avait été nommé membre du grand conseil. A son retour à Venise, il entra au sénat, puis fut chargé d'importantes fonctions, dans lesquelles il fit preuve de grandes aptitudes administratives. Podestat de Brescia en 1525, puis de Padoue (1528), il reforma l'université de cette ville, fut envoyé comme ambassadeur au couronnement de Charles-Quint à Bologne (1529), puis remplit des missions diplomatiques à Nice (1529), à Constantinople, à Genève. Il était intimement lié avec l'Arioste et Bembo. On a de lui des poésies publiées en 1550 et insérées dans le *Recueil de Giolito* (Venise, 1547); la *Relation* de son ambassade à Bologne, conservée manuscrite à la bibliothèque Saint-Marc, et celle de sa mission à Nice, insérée dans le *Tesoro politico*.

TIEPOLO (Jean-Baptiste), dit le *Tiepoletto*, peintre et graveur italien, né à Venise en 1693, mort à Madrid en 1770. Il devint le meilleur élève de Grégoire Lazzarini et donna des preuves d'un talent précoce, facile et spirituel. Les peintures qu'il exécuta dès l'âge de seize ans lui valurent de nombreuses commandes. Il alla travailler dans diver-

ses villes d'Italie, notamment à Milan, puis se rendit à Wurtzbourg et enfin en Espagne (1763), où il devint peintre du roi Charles III et termina sa vie. Tiepolo avait alors acquis une réputation européenne. Au commencement de sa carrière, il avait adopté la manière de Piazzetta, qu'on reconnaît bien dans les deux fresques qu'il exécuta à Saint-Ambrise de Milan : le *Martyre de saint Victor* et le *Naufrage de saint Satyre*. Plus tard, en étudiant les œuvres de Paul Véronèse et d'Albert Dürer, il se forma une seconde manière de beaucoup supérieure à la première. Ses peintures, qu'on rencontre dans tous les musées de l'Europe, sont exécutées d'un pinceau heureux et sûr, avec une facilité qui n'exclut ni le soin ni le fini. « Ennemis des couleurs éclatantes, dit E. Breton, il employa constamment une gamme de tons peu élevée, et pourtant il sut donner à ses peintures un effet et un charme dont il existe peu d'exemples obtenus par de pareils procédés. » Nous citerons parmi ses fresques : le *Char du Soleil entouré de divinités*, sur un plafond du palais Chierici, à Milan; le *Paradis*, où l'on admire la variété et la perfection des raccourcis, et qu'on voit à Santa-Maria-della-Pieta, à Venise. Entre ses nombreux tableaux, nous mentionnerons : le *Martyre de sainte Agathe*, à Padoue, regardé comme son chef-d'œuvre au point de vue de l'expression; le *Martyre de saint Barthélemy* et *Sainte Lucie*, à Venise; quatre sujets de la *Passion*, au palais Grillo-Cattaneo, à Gènes; la *Condamnation de saint Faustine et de saint Jovite*, à Brescia; la *Conception*, *Venus et l'Amour*, au musée de Madrid; la *Madone et trois saintes*, au musée de Milan; *Sainte Catherine de Siemie*, à celui de Vienne; *Une jeune femme sortant du bain*, *Un seigneur et sa suite*, au musée de Berlin; le *Baptême de Clovis*, à Darmstadt; le *Festin d'Antoine et de Cléopâtre*, à Saint-Pétersbourg; le *Régas d'Emmaüs*, au Louvre, etc. On doit aussi à Tiepolo des gravures de la série de *Caprices*. — Son fils, Jean-Dominique Tiepolo, né à Venise en 1726, mort à la fin du XVIII^e siècle, reçut de lui des leçons de peinture, le suivit en Espagne, puis revint en Italie. En 1775, il exécuta en camaïeu, dans le palais des doges, un *Démisthène couronné et Cicéron haranguant*. Jean-Dominique fit en outre de nombreuses gravures à l'eau-forte. On cite notamment de lui vingt-six *Têtes de caractère*, dans le goût de Benoît Castiglione; vingt-sept sujets sur la *Fuite en Egypte*, la *Vierge apparaissant à sainte Thérèse*, le *Miracle de saint François de Paule*, la *Prédication de saint Ambroise*, etc.

TIERAN s. m. (tiè-ran — fém. de *tiè-ran*). Vénér. Age d'un animal de trois ans : *Ce sanglier a son TIERAN*. || Sanglier qui a atteint sa troisième année : *C'est un TIERAN*.

TIERCAGE s. m. (tièr-sa-je — rad. *tiercer*). Anc. cout. Troisième partie des biens d'un défunt que, dans quelques endroits, le curé avait le droit de prendre pour les frais de sépulture.

TIERCAIRE s. m. (tièr-sè-re — rad. *tièr*). Membre d'un tiers ordre, et particulièrement du tiers ordre de Saint-François.

TIERCE s. f. (tièr-se — fém. de *tièr*). Astron. Soixantième partie d'une seconde de temps.

— Mathém. Soixantième partie de la seconde, pour la mesure des arcs, des angles.

— Féod. Droit seigneurial d'un tiers sur certains fruits de la terre.

— Blas. Fausse formée de trois canons.

— Liturg. Deuxième des heures canonales ou petites heures, qui se chantait dans l'origine à la troisième heure du jour, c'est-à-dire à neuf heures du matin.

— Comm. relig. Compagne que l'on donne à une religieuse, quand elle reçoit une visite au parloir.

— Mus. Intervalle entre deux notes séparées par une troisième note : *Tierce majeure*, *Tierce mineure*. || Jeu d'orgue qui sonne la tierce au-dessus du prestant. || *Tierce diminuée*, Celle qui n'est composée que de deux demi-tons. || *Tierce augmentée* ou *superflue*, Celle qui embrasse un intervalle de deux tons et demi. || *Tierce de Picardie*, Tierce majeure qu'on fait entendre dans l'accord parfait qui termine certains morceaux d'église.

— Jeux. Réunion de trois cartes d'une même couleur qui se suivent. || *Tiercemajeure*, Réunion des trois plus fortes cartes de la couleur. || *Tierce au roi, à la dame, au valet*, etc., Tierce dont la plus forte carte est un roi, une dame, un valet, etc.

— Escrime. Position du poignet tourné en dedans, dans une situation horizontale et au-dessus du bras de l'adversaire, en laissant son épée à droite : *Dégager, parer en tierce*. *Tirer de tierce*. *Se fendre de tierce*. *Etes-vous fou de l'aller quereller, lui qui entend la tierce et la quarte?* (Mol.)

... Il est mort, bien mort
D'une botte poussée en tierce.

V. Huao.

— Métrol. Mesure anglaise de capacité, valant 381¹¹/₁₆.

— Typogr. Epreuve qui sert à vérifier les dernières corrections indiquées sur le bon à

tirer, et à examiner s'il ne s'est pas commis de nouvelles fautes, ou s'il n'est pas tombé quelques lettres pendant le transport ou le lavage de la forme.

— Bot. Un des noms vulgaires de la circe.

— Encycl. Mathém. *Tierce angulaire*. L'angle d'une tierce est la soixantième partie de celui d'une seconde ou la 19,440,000^{ème} partie d'un angle droit. Les meilleurs instruments goniométriques sont très-éloignés de donner la tierce. Les erreurs d'observation, dans les cas les plus favorables, vont toujours au moins à cinq ou six tierces. Le sinus d'une tierce étant à peu près 0,0000008, pour se faire une idée de cet angle, il faudrait imaginer qu'on observât une longueur de huit dixièmes de millimètre à la distance d'un kilomètre; elle sous-tendrait à peu près un angle d'une tierce.

— *Tierce temporaire*. La tierce de temps est la soixantième partie de la seconde temporaire; mais elle varie un peu selon qu'elle appartient au jour solaire moyen, au jour solaire vrai ou au jour solaire moyen; d'ailleurs, le jour solaire vrai n'étant pas constant, il en est de même de la tierce du temps vrai.

— Mus. Dans une gamme diatonique, on appelle tierce la note placée sur le troisième degré, et qui, en réalité, forme tierce avec la tonique; dans le ton d'*ut*, la tierce est donc *mi*; dans le ton de *sol*, la tierce est *si*, et ainsi de suite. Au point de vue de l'harmonie, la tierce est comprise au nombre des consonnances et considérée comme l'une des deux consonnances imparfaites; la seconde consonnance imparfaite est la sixte, qui, dans la plupart des cas, n'est à proprement parler que le renversement de la tierce.

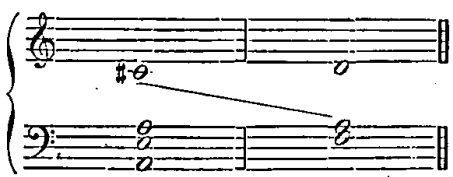
La tierce est de plusieurs sortes, et l'on distingue d'abord la tierce majeure et la tierce mineure. La tierce majeure, appelée par les anciens *diton* (deux tons), est formée de deux tons et composée, par conséquent, de deux secondes majeures; telles sont celles qui ont pour points extrêmes les notes : *ut-mi*, *fa-la*, *sol-si*. Les expériences de l'acoustique ont prouvé que la tierce majeure est l'intervalle de deux sons correspondants à des nombres de vibrations proportionnels à cinq et à quatre. La tierce mineure, comprenant un ton et un demi-ton, et formée, par conséquent, d'une seconde majeure et d'une seconde mineure, était appelée par les anciens *hémition*; son véritable nom grec aurait dû être *triémition*. La tierce mineure est l'intervalle de deux sons correspondants à des nombres de vibrations proportionnels à six et à cinq. Elle se subdivise elle-même en tierce mineure droite et tierce mineure inverse : la première est ainsi qualifiée parce que le demi-ton n'est placé qu'après le ton, en montant tout droit à la troisième note, comme dans les intervalles suivants : *ré (mi) fa*, la (*si*) *do*; la seconde, parce que, au contraire, le demi-ton se trouve au bas de la tierce, en la renversant, comme dans celui-ci : *sol (fa) mi*. On reconnaît aussi la tierce augmentée, constituant un intervalle de deux tons et demi, et comprenant un ton et demi, comme par exemple : *sol-si[♯]*, et la tierce diminuée, comprenant seulement deux demi-tons, comme *ré-fa[♯]* ou *mi[♯]-sol*. Mais ces deux intervalles ne sont jamais employés dans le dessin mélodique; à peine même se rencontrent-ils dans l'harmonie, à l'état tout à fait exceptionnel; leur emploi est une sorte d'artifice destiné à opérer certaines modulations éloignées et laborieuses. Dans tous les cas, la tierce augmentée et la tierce diminuée ne sauraient conserver leur qualité de consonnances, puisque la première donne en réalité l'intervalle de quart juste, et la seconde celui de seconde majeure.

On a pu dire avec raison que les tierces consonnantes sont l'âme de l'harmonie, car il n'existe pas un accord où l'on ne rencontre une, deux, trois et parfois jusqu'à quatre tierces; la tierce majeure est franche, pleine, sonore et brillante; la tierce mineure, moins expansive, d'une nature mélancolique et tendre, est empreinte d'une grande douceur, et ce caractère est surtout remarquable lorsque l'intervalle en est redoublé, c'est-à-dire lorsqu'elle forme dixième. Malgré son utilité, on peut dire sa nécessité, au point de l'harmonie, la tierce ne donne son nom à aucun accord; car c'est souvent par un 3, désignant la tierce, que l'on chiffre l'accord parfait, et l'on caractérise, lorsqu'il y a lieu, la nature de l'intervalle par un accident, dièse ou bémol, placé devant le chiffre, et qui fait suffisamment voir que la tierce est majeure ou mineure.

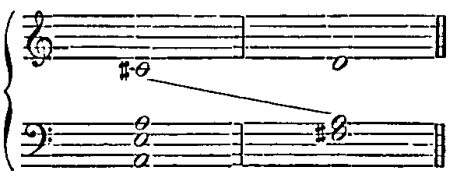
Il existe aussi une tierce particulière au plain-chant, à laquelle on a donné le nom de tierce picarde ou tierce de Picardie. M. Fétis est le seul qui nous semble avoir véritablement indiqué l'origine de ce procédé. Après avoir démontré que les perfectionnements apportés dans la science de l'harmonie, vers la fin du XVI^e siècle, avaient eu pour résultat de substituer, dans les terminaisons finales ou cadences des 1^{re}, 2^e, 7^e et 8^e modes, la note sensible, c'est-à-dire l'*ut[♯]* et le *fa[♯]*, à l'*ut* et au *fa* naturels, de telle sorte que la terminaison des deux premiers modes ne fût plus *ut-ré*, mais *ut[♯]-ré*, et que celle des 7^e et 8^e modes ne fût plus *fa-sol*, mais *fa[♯]-sol*, M. Fétis s'exprime en ces termes :

« Mais le dièse ainsi placé, formant un accord parfait majeur dont la son fondamentale

est la cinquième note au-dessus de la finale des premier et deuxième tons, il en résulte une fausse relation harmonique de quart diminuée ou de quinte augmentée entre *ut[♯]*, par exemple, et *fa[♯]*, comme on peut le voir ici :



« Or, cette fausse relation ne paraissant pas moins vicieuse aux anciens compositeurs de musique d'église sur le plain-chant et aux organistes du même temps que la fausse relation de triton, on n'imaginait pas de meilleur moyen de l'éviter qu'en faisant majeure la tierce de l'accord parfait de la finale, parce que la note qui fait cette tierce majeure est en relation de quart ou de quinte juste avec l'avant-dernière note dièse, ainsi qu'on le voit dans cet exemple :



« Telle est l'origine de la tierce majeure appelée autrefois en France tierce de Picardie, par laquelle se terminent toutes les compositions de musique d'église et toutes les pièces d'orgue du premier et du deuxième ton, depuis le XVI^e siècle jusque vers le milieu du XVII^e. Nous ne nous rappelons pas avoir vu cette origine indiquée par aucun auteur, quoiqu'elle soit incontestable. »

Le savant Ortiq, expert en ces matières, se demandait si l'emploi de ce procédé n'était pas en contradiction manifeste avec la nature même et le caractère du plain-chant. « Maintenant, dit-il, tout en considérant la grande probabilité de cette origine, ne pouvons-nous nous demander si l'harmonie, ainsi appliquée au plain-chant n'en a pas par cela même altéré la nature ? N'est-il pas vrai que ces terminaisons majestueuses qui s'opèrent par la chute de l'intervalle d'un ton sur la note finale sont absolument détruites par la substitution de la note sensible ? Cela est de la dernière évidence. N'est-il pas également vrai que cette substitution anéantit le sentiment de la tonalité des modes ecclésiastiques et le remplace par le sentiment de nos modes majeur et mineur ? En d'autres termes, l'harmonie, bien qu'elle maintienne dans l'ordre des accords consonnances, n'est-elle pas incompatible avec le plain-chant ? Celui-ci étant essentiellement mélodique, sa mélodie n'est-elle pas forcément dénaturée en se soumettant aux exigences de l'harmonie ? Telle est la question qui, à nos yeux, ne fait pas l'ombre d'un doute, mais que nous soumettons à l'appréciation des savants, en les priant de s'abstraire autant qu'il leur est possible de toute idée systématique d'association entre le chant d'église et l'harmonie, et de ne pas se laisser dominer par les préjugés de l'oreille. »

Quant à l'origine de ce mot : tierce de Picardie, elle vient sans doute de ce que les compositeurs qui les premiers ont mis ce procédé en usage étaient natifs de la Picardie ou fixés en ce pays.

— Escr. Dans la position de tierce, le tireur a le poignet tourné en dedans, dans une situation horizontale, et l'épée de l'adversaire se trouve placée à sa droite, c'est l'inverse de la position de quart. Cette position sert également à l'attaque et à la parade; on attaque en tierce soit après un simple dégagement, soit après un contre ou un double contre de tierce; mais cette attaque, qui ne peut menacer que les parties hautes de l'adversaire, la tête ou tout au plus le haut de l'épaule, n'est guère usitée que comme feinte. La parade de tierce, qui s'exécute la pointe haute, en dehors, et dirigée vers l'œil gauche de l'adversaire, n'est pas non plus très-sûre, à moins qu'elle ne soit exécutée avec une grande justesse. « Il faut prendre garde, dit Grisiar, au moindre écart de la main dans cette parade, ainsi que dans celle de seconde, car le corps de l'adversaire ne présente de ce côté qu'une surface très-peu étendue; si on exagérât ce mouvement en dehors, on resterait à découvert au dedans des armes. La pointe de l'épée, dans cette parade, ne peut être à la figure de l'adversaire; il faut qu'elle soit à sa droite, à hauteur de tête. Cette parade étant faite exactement dans sa ligne laisse l'épée ennemie dans le dehors du corps, et alors il n'y a pas de danger. »

La parade de tierce est forcément très-fréquente lorsqu'on tire contre un gaucher, puisqu'on est obligé de répondre par des contres ou des doubles contres de tierce à tous ses contres et doubles contres de quart; c'est ce qui rend le jeu d'un gaucher si dangereux pour l'adversaire inexpérimenté. D'après le même principe, les maîtres d'armes recommandent souvent au tireur qui n'a pas

grande habitude de l'escrime et qui se trouve forcé d'aller sur le terrain d'adopter de préférence la position de tierce afin de dérouter l'adversaire.

— Blas. La tierce est placée, le plus ordinairement, au milieu de l'écu d'une manière horizontale, comme la fasce. Elle occupe en hauteur deux parties des sept de la largeur du même écu; ces deux parties sont divisées en cinq espaces égaux, trois pour les pleins, deux pour les vides; ainsi chaque plein a un cinquième des cinq espaces, et les deux vides un cinquième aussi chacun.

Deux tierces dans l'écu se placent comme deux fasces; on divise le champ en cinq espaces égaux par quatre lignes horizontales; les trois divisions du haut, du milieu et du bas sont pour le champ; chacune des deux autres divisions est partagée en cinq espaces égaux, dont trois pour les pleins, deux pour les vides.

Trois tierces se posent comme trois fasces; on divise l'écu en sept espaces égaux, par six lignes horizontales; quatre servent de champ; les trois autres sont partagées en cinq horizontalement, dont trois parties pour les pleins et deux pour les vides.

Quand il y a un chef dans l'écu, on prend deux parties des sept de la largeur du même écu, pour la hauteur de ce chef; les six parties restantes en hauteur sont pour le champ, et les divisions se font pour une, deux et trois tierces en autant d'espaces que ci-dessus.

La tierce se pose aussi quelquefois en bande, en barre, en sautoir; alors on l'exprime en blasonnant.

Pellot, en Barrois : de sable à la tierce d'or. — Budes des Portes, en Languedoc : d'azur à la tierce d'or en bande. — Ardres de Cresques, en Artois : d'azur à trois tierces d'or; au chef du même. — Tiercelin de Savenne, en Normandie : d'argent à deux tierces d'azur passées en sautoir, cantonnées de quatre merlettes de sable.

TIERCÉ, ÉE (ti-è-sé) part. passé du v. Tiercer. Haussé d'un tiers, en parlant du prix d'une marchandise.

— Blas. Se dit de l'écu divisé en trois parties égales, en fasce, en pal, en chevron, en bande ou en barre : De Cammont-Lauzun : TIERCÉ en bande d'or, de gueules et d'azur.

— Agric. Qui a reçu un troisième labour : Champ TIERCÉ.

TIERCE-FEUILLE s. f. Blas. Meuble d'armoiries qui ressemble à une feuille de trèfle dont on a retranché la queue : De Prié : De gueules, à trois TIERCES-FEUILLES d'or, au chef d'argent chargé d'une aiglette de sable.

TIERCELET s. m. (tièr-se-lè — dimin. de l'italien *terzuolo*, espagnol *terzuolo*, portugais *tresdo*, provençal *tersol*, vieux français *tierciol*, anglais *tarsel* et *tassel*, tous termes provenus du bas latin *tertiolus*. Le mâle de l'autour est ainsi nommé du latin *tertius*, selon quelques-uns, parce qu'il est d'un tiers plus petit que la femelle). Fauconn. Oiseau de proie mâle.

— Fam. Homme de peu, qui se donne plus d'importance qu'il n'en a : Un TIERCELET de prince. Un TIERCELET de poète. Un TIERCELET de savant.

Muse, sans varier, dis-nous quelque sonnette De tes enfants bêtards, ces tiercelets de poète.

REONISER.

¶ Vieux mot.

TIERCELIN s. m. (tièr-se-lain). Comm. Sorte de taffetas ou de cendal léger, qui servait autrefois à faire des vêtements et des doublures : Plusieurs auteurs pensent que le TIERCELIN était quelquefois mélangé de soie, de lin et de laine, et que son nom venait de la présence de ces trois matières. (Maigne.) ¶ On disait aussi TIERSIAN et TIERCHAIN.

— Adjectiv. Cendal TIERCELIN. Drap TIERCELIN.

— Hist. Nom donné quelquefois aux membres du tiers ordre.

TIERCELIN, célèbre acteur du théâtre des Variétés, né en 1763, mort en 1837. Né avec de la fortune, ayant reçu une bonne éducation, il avait le choix d'un état, et, malgré sa famille et ses amis, il n'hésita pas à suivre une carrière pour laquelle il se sentait un penchant irrésistible. Le théâtre ne fut donc pas pour lui ce qu'il est pour la plupart des acteurs, un pis aller. Comédien plein d'observation, il sut rendre compréhensible, à la haute société même, un genre qui ne serait qu'insipide et plat, dépourvu de cette gaieté, de cette verve, de cette force comique dont il animait et poétisait, pour ainsi dire, tous ses rôles. Ses types étaient pris dans le peuple; aussi fut-il l'acteur populaire par excellence. Chose singulière, Tiercelin, muscadin à la ville, populacier au théâtre, et dont on pouvait dire, comme de Taconnet, que, sublime dans les savetiers, il eût été déplacé dans les cordonniers; Tiercelin, qui avait l'humeur d'un spadassin et était en même temps timide à l'excès et passionné pour la guitare; Tiercelin, qui se montrait d'un comique irrésistible sur la scène, était misanthrope et chagrin dans l'intimité, surtout sur ses vieux jours. En prenant sa retraite, il s'était promis de ne jamais passer devant le théâtre des Variétés, dont il avait vainement ambitionné la direction. Il tint parole. S'il rencontrait quelqu'un qui, tout

en causant, le menât du côté de ce théâtre qui avait fait sa gloire, il s'arrêtait brusquement à distance et s'éloignait sans s'expliquer. Il passait d'ailleurs pour jaloux, en vieux des succès des autres. Il recevait ses visites à travers un judas, sans ouvrir la porte, et poussait la manie pour les chats aussi loin que Crébillon le tragique. Tiercelin compte un grand nombre de créations; son nom est resté attaché à son répertoire, composé des rôles tout à fait populaires, tapageurs, débrouillés : les forts de la Halle, les vieux portiers, les ivrognes, etc. Il avait étudié à fond la trivialité, les habitudes et le langage de ses héros. Inimitable dans *Vadé à la Grenouillère*, dans *l'Ogresse* ou la *Belle au bois dormant* (1811), il se surpassait encore dans *Préville et Taconnet*, où, sous les traits du savetier, il était étourdissant de vérité; aussi, quand on chantait ce couplet :

Tout Paris en est idolâtre,
Et chez moi c'est à qui viendra.
Pour l'honneur de votre théâtre,
Conservez bien cet homme-là.

la saule entière en faisait application au pensionnaire de Brunet, au canarade de Bosquier-Gavaudan, à Tiercelin, et éclatait en bravos. Trois jours après sa mort, on jetait sur la scène des Variétés une couronne d'immortelles qui portait cette inscription : *Aux mânes de Tiercelin, le public reconnaissant*. Tiercelin avait marié sa fille à Perlet.

TIERCELINE s. f. (tièr-se-li-ne — rad. tiers). Religieuse du tiers ordre de Saint-François de l'étroite observance : Sœur TIERCELINE.

TIERCEMENT s. m. (tièr-se-man — rad. tiercer). Anc. pratiq. Suranchère du tiers du prix principal pour lequel une adjudication avait été faite : l'aire un TIERCEMENT. Triplement du prix de l'adjudication dans les fermes du roi.

— Anc. théâtre. Augmentation d'un tiers dans le prix des places.

— Art. milit. Mutation par laquelle une compagnie est détachée de son bataillon et versée dans un autre.

— Agric. Action de tiercer.

TIERCEMENT adv. (tièr-se-man — rad. tiers). Troisièmement. ¶ Vieux mot.

TIERCER v. a. ou tr. (tièr-sé — rad. tiers). Prend une cédille sous le c devant un a ou un o : Nous tierçons, il tierça. Hauser d'un tiers, en parlant du prix d'une adjudication. ¶ Vieux mot.

— Tiercer le revenu d'une abbaye. Le partager en trois parts : l'une pour l'abbé, l'autre pour les religieux, la troisième pour les réparations.

— Constr. Réduire au tiers : TIERCER le bureau des ardoises.

— Agric. Donner le troisième labour, la troisième façon à : TIERCER un champ. ¶ On dit aussi TIERCER.

— v. n. ou intr. Anc. théâtre. Augmenter d'un tiers le prix des places à un spectacle.

— Jeux. A la paume, Servir de tiers d'un côté, et tenir une place vers la corde.

TIERCE-RIME s. f. V. TERZA-RIMA.

TIERCEROLLE s. f. (tièr-se-ro-le). Comm.

Barrique de 210 litres.

TIERCERON s. m. (tièr-se-ron — rad. tiers). Archit. Arc qui naît des angles dans une voûte gothique.

TIERCET s. m. (tièr-sé). Littér. Forme ancienne du mot TIERCET.

TIERCEURS s. m. (tièr-seur — rad. tiercer). Anc. jurispr. Enchérisseur du tiers.

— Jeux. Celui qui tierce, à la paume.

TIERCIAIRE s. (tièr-si-è-re — rad. tiers). Hist. relig. Membre d'un tiers ordre : Un TIERCIAIRE. Une TIERCIAIRE.

TIERCIÈRE s. f. (tièr-si-è-re — rad. tiers). Pêche. Sorte de filet à manche.

TIERCINE s. f. (tièr-si-ne — rad. tiers). Constr. Morceau de tuile en long, dont les couvreurs se servent pour le battelage.

TIERCON s. m. (tièr-con — rad. tiers). Métrol. Ancienne mesure pour les liquides, valant le tiers d'une mesure entière. ¶ Tierçon de Champagne, Mesure de capacité valant 90 litres.

— Comm. Caisse de bois de sapin dans laquelle on expédie le savon. ¶ Tonneau de bois blanc, allongé, dans lequel on expédie le riz de la Caroline.

TIERMAS, bourg d'Espagne, province de Saragosse, à 40 kilom. de Pampelune, sur une colline, à 4 kilom. environ de l'Aragon; 375 hab. C'était autrefois une petite ville qui avait trois portes et un château. On y trouve encore quelques ruines et des tombeaux qui témoignent de son ancienne importance. Aux environs, au pied d'une petite éminence dominant l'Aragon, jaillissent des sources sulfureuses, dont les eaux ont une température de 24° à 40° centigrades. On les emploie en bains, en boisson et en douches.

TIERMES, dieu qui formait chez les Lapons, avec Paive et Seit, la trinité suprême. On le regardait comme le chef des esprits bienfaisants, comme le protecteur de la nature, et on lui sacrifiait des rennes. Son image consistait en un tronc de bouleau auquel on attachait un marteau et une pierre à feu.

TIERNEY (George), homme politique et orateur anglais, né à Gibraltar en 1761, mort à Londres en 1830. Son père, un riche négociant, l'envoya de bonne heure en Angleterre, où il fit de brillantes études et se prépara à suivre la carrière d'avocat. Mais la mort de ses trois frères l'ayant mis en possession de toute la fortune de sa famille, il renonça au barreau, se maria richement et, comme il joignait à la connaissance des affaires une grande facilité de parole, il résolut d'entrer dans la vie politique. Pitt ayant fait un tableau très-brillant des ressources de la Compagnie des Indes, Tierney le réfuta dans un écrit qui fit grand bruit et qui était intitulé : *la Situation réelle de la Compagnie des Indes* (Londres, 1787, in-8°). A dater de ce moment, il fit partie du parti whig et de l'opposition. En 1796, il se porta candidat dans le bourg de Colchester, échoua complètement, bien qu'il eût dépensé des sommes énormes pour son élection, se présenta de nouveau cette même année dans un quartier de Londres, le Southwark, contre un candidat ministériel et se vit encore une fois préférer son rival; mais, loin de se tenir pour battu, il accusa devant la Chambre des communes son compétiteur d'avoir employé des moyens illicites, parvint à faire casser son élection, et fut admis à sa place. Depuis cette époque, jusqu'à la fin de sa vie, Tierney ne cessa plus de faire partie du Parlement. Il y alla siéger auprès de Fox, de Burke, de Sheridan, prit une grande part aux débats politiques et combattit avec ardeur la politique de Pitt, avec qui il eut un duel (1798), cet homme d'Etat l'ayant accusé de manquer de patriotisme. Tierney se montra favorable à la Révolution française. Il s'opposa de tout son pouvoir à la guerre acharnée que l'Angleterre faisait à la France, s'éleva contre la suspension de l'*habeas corpus* et contre les mesures arbitraires multipliées sous prétexte de poursuivre le jacobinisme, etc. Lorsque, en 1801, son ami Addington arriva au pouvoir, Tierney devint trésorier de la marine et conserva ces fonctions jusqu'à la rentrée de Pitt au ministère (1804). De 1806 à 1807, sous l'administration de Fox et Grenville, Tierney fut premier secrétaire pour l'Irlande et président du comité des Indes. Il reprit ensuite sa place dans les rangs de l'opposition, dont il devint le chef après la mort de Ponsonby en 1817. Sous le ministère libéral de Canning, il devint directeur des monnaies (1827), mais ne garda que fort peu de temps cette place. Sa mauvaise santé l'empêcha, dans les dernières années de sa vie, de prendre une part aussi active qu'il l'avait fait jusque-là aux débats parlementaires. Cet homme politique tint un rang distingué parmi les brillants orateurs qui illustrèrent alors la tribune anglaise. Il joignait au savoir une logique serrée, une ironie mordante, du sang-froid et de l'adresse. Moins brillant que Fox, dit Michaud, il était plus fécond en arguments, en citations. Sans déployer autant de savoir et d'érudition que Burke et Wyndham, sans orner ses discours d'autant d'esprit et de finesse que Sheridan, il saisissait et persuadait plus fortement l'auditoire. Outre ses nombreux discours et l'ouvrage précité, on lui doit : *Deux lettres sur la pétition de Colchester* (1791, in-4°); *Lettres au très-honorable H. Dundas sur la situation de la Compagnie des Indes orientales* (in-8°), etc.

TIERPS-A, rivière de Suède (Upsal). Elle prend sa source dans le lac Skersien, coule d'abord à l'E.-S.-E., puis au N.-N.-E., forme le lac de Tennaren, arrose ensuite le N. de la préfecture d'Upsal, et se jette dans le golfe de Botnie, près de Carlsholm, après un cours de 100 kilom.

TIERRA AUSTRAL DEL ESPIRITU-SANTO, île du grand Océan équinoxial, la plus occidentale et la plus grande des Nouvelles-Hébrides, entre 14° 40' et 15° 40' de latit. E., et entre 166° 45' et 167° 32' de longit. E. 130 kilom. de longueur sur 60 de largeur. Elle est montagneuse et couverte sur plusieurs points de bois et de plantations. Les côtes offrent plusieurs havres commodes et sûrs.

TIERRA-BOMBA, île de la mer des Antilles, près la côte nord de la république de la Nouvelle-Grenade, à 6 kilom. S.-S.-O. de Carthagène. Elle a 13 kilom. de longueur sur 8 de largeur. Les forts de San-Fernando et des Anges, situés à l'extrémité méridionale de l'île, défendent l'entrée de la grande baie qui se prolonge au S. de Carthagène.

TIERRAWETTE, cap de l'île Eaheino-Mauwe, dans la Nouvelle-Zélande, sur le détroit de Cook, par 41° 21' de latit. S. et 173° 25' de longit. O.

TIER, **TIERCE** adj. (tièr, tièr-se — lat. *tertius*, troisième). Qui vient en troisième rang, qui s'ajoute à deux autres : **TIERCE** personne. **TIER** parti. **Maison TIERCE**. *Tout ce qu'on put obtenir du prince fut qu'il consentit de traiter d'égal avec l'archiduc, à condition qu'en lieu tiers ce prince ferait les honneurs des Pays-Bas.* (Boss.) *Je me lasse de parler en TIERCE* personne. (J.-J. Rouss.)

— **En main tierce**, Entre les mains d'une personne étrangère à celles qui sont en compétition : *Déposer EN MAIN TIERCE un acte, une somme, un objet litigieux.*

— **Hist. Tiers état**, Troisième ordre de la nation, sous l'ancienne monarchie française :

XX.

Qu'est-ce que le TIERS ÉTAT? tout. Qu'a-t-il été jusqu'à présent dans l'ordre politique? rien. (Sieyès.)

— **Hist. relig. Tiers ordre**, Sorte de congrégation laïque, dont les membres, tout en vivant dans le monde, sont affiliés à un ordre religieux. ■ **Ordre religieux** appartenant à un institut, mais suivant une règle moins austère.

— **Féod. Tiers denier**, Droit consistant dans le tiers du prix des ventes extraordinaires des bois et des pâturages des communautés, lequel était attribué au roi ou au seigneur haut justicier. ■ **Tierce foi**, État d'un fief dont trois possesseurs consécutifs avaient fait foi et hommage au seigneur. ■ **Tierce main**, État noble qui, tombé entre les mains d'un troisième possesseur, ne devait plus la foi, celle-ci étant changée en devoirs. ■ **Tiers lods**, Prélèvement, par le roi ou le seigneur haut justicier, du tiers du droit de lods, sur la vente d'un pré, pour prix de concession des eaux servant à l'irrigation.

— **Jurisp. Tiers arbitre**, Arbitre qui est appelé à départager deux arbitres.

— **Pratiqu. Tierce opposition**, Acte que fait signifier le tiers opposant.

— **Vénér. Tiers an**, Troisième année. ■ On dit aussi **TIERAN**.

— **Méd. Fièvre tierce**, Fièvre dont les accès se reproduisent de trois jours l'un. ■ **Fièvre double-tierce**, V. **DOUBLE-TIERCE**. ■ **Fièvre tierce doublée**, Celle dont l'accès se produit deux jours de suite et cesse le troisième jour, pour recommencer au quatrième.

— **s. m.** Chaque partie d'un tout divisé ou conçu comme divisé en trois parties égales : *Le TIERS d'une succession. Être pour un TIERS dans des bénéfices. Les mâles des oiseaux de proie sont d'environ un TIERS moins grands et moins forts que les femelles.* (Buff.)

— **Tiers** personne : *Avoir recours à un TIERS. Déposer une somme entre les mains d'un TIERS. Servez-vous d'un TIERS, d'une main étrangère, mais fidèle.* (Le Sage.)

— **Fam. Le tiers et le quart**, Les uns et les autres, toutes sortes de personnes indifféremment : *Parler, médire du TIERS ET DU QUART. Conter ses affaires AU TIERS ET AU QUART.*

Au dépens du tiers et du quart
Il se divertissait....

LA FONTAINE.

Bien souvent le prochain en a sa bonne part,
Et l'on y saut mètre et du tiers et du quart.

MOLÈRE.

— **Anc. cout.** Droit qui se levait en plusieurs pays sur les deniers provenant de la coupe des forêts, et qui s'élevait au tiers du prix de vente : **TIERS** et **danger**. **TIERS sans danger**. **Danger sans TIERS**. ■ **Tiers coutumier**, Douaire des enfants, dans certaines coutumes. ■ **Tiers à merci**, Droit du tiers que le seigneur prélevait à sa volonté, sans condition de mode, de temps ni de lieu.

— **Pratiqu.** Celui qui n'a pas été partie dans un acte et qui intervient à quelque titre dans l'exécution. ■ **Avoué** qui régle un différend entre le demandeur et le défendeur en taxe.

■ **Tiers détenteur**, **Tiers possesseur**, Celui qui est actuellement détenteur d'un bien sur lequel une personne autre que celle dont il le tient a une hypothèque, un droit. ■ **Tiers saisi**, Celui entre les mains duquel on a fait une saisie, une opposition relative à un bien appartenant à une autre personne. ■ **Tiers opposant**, Celui qui, n'ayant pas été partie dans une contestation jugée, prétend que le jugement est une violation de son droit et s'oppose à l'exécution.

— **Mar. Naviguer au tiers franc**, Se dit quand le propriétaire d'un vaisseau de commerce reçoit le tiers du fret, les deux autres tiers servant à la solde et à la nourriture de l'équipage.

— **Fin. Tiers consolidé**, Tiers auquel le Directeur réduisit la dette publique. ■ **Tiers porteur**, Second endosseur d'un effet de commerce.

— **Anc. comm. Toile, étoffe d'un tiers**, de deux tiers, Toile, étoffe qui a un tiers, deux tiers d'aune de largeur.

— **Métrol.** Ancienne mesure qui était intermédiaire entre la chopine et le demi-setier.

— **Ornith.** Nom vulgaire du harle à manteau noir.

— **Loc. adv. En tiers**, Comme troisième, dans une réunion de trois : *Être EN TIERS dans une société.*

— **Gramm.** Ce mot devient un substantif collectif quand il est suivi de la préposition de et d'un complément. Il suit alors les règles données au mot **COLLECTIF**.

— **Encycl. Hist. Tiers état**. Le **tiers état**, qu'on appelait souvent le **tiers** par abréviation, constituait, dans l'ancienne monarchie, le troisième ordre de la nation. Son existence, comme corps politique, date du jour où il fut appelé à l'assemblée des états généraux par Philippe le Bel; elle se termine à la Révolution de 1789, qui proclama l'égalité de tous les citoyens devant la loi et effaça les distinctions de **tiers état**, de noblesse et de clergé. Il n'est pas sans intérêt de voir par quels degrés le **tiers état** parvint à la conquête des droits politiques. Sorti du mouvement communal au XI^e siècle, le **tiers état** ne se confond pas avec lui. ■ Il y a eu des

communes dans toute l'Europe, a dit Guizot dans son *Histoire de la civilisation en France*; il n'y a eu vraiment de **tiers état** qu'en France. ■ Les communes tendaient par leur nature à la division, au morcellement du pays en petites républiques indépendantes. Le **tiers état**, au contraire, s'est associé à cette glorieuse unité de la France qui a été un des principaux éléments de sa puissance nationale. A côté des bourgeois et des riches marchands, le **tiers état** comprenait les membres des universités, les légistes imbus des maximes du droit romain et pénétrés de ce sentiment d'unité qui avait été la vie de l'empire romain. Ils se rallièrent à la royauté et la fortifièrent contre les attaques féodales, et ce fut dans les rangs de ces légistes que Philippe le Bel prit ses principaux ministres, Enguerrand de Marigny, Pierre Flotte, Raoul de Presle, Guillaume de Nogaret.

■ Renonçant par les textes, sinon par la tradition, jusqu'aux temps romains, les légistes s'y établirent en idée et, de cette hauteur, ils considérèrent dans le présent l'ordre politique et civil. A voir l'action qu'ils exercèrent au XIII^e siècle et au siècle suivant, on dirait qu'ils eussent apporté de leurs études juridiques cette conviction que, dans la société d'alors, rien n'était légitime hors deux choses, la royauté et la bourgeoisie. ■ Les légistes furent le trait d'union entre le pouvoir central et les bourgeois des villes. Ce fut par leur conseil qu'en 1302 le **tiers état** fut appelé à prendre part aux affaires publiques. Ils dirigèrent ses votes, et, sous l'influence des légistes, cet ordre supplia Philippe le Bel de « garder la souveraineté française de son royaume. » Ce fut encore cet ordre qui, en 1308, se prononça énergiquement contre les templiers et fit entendre une requête menaçante contre le clergé qui hésitait à les condamner : « Le peuple du royaume de France adresse au roi d'insistantes supplications. Qu'il se rappelle que le prince des fils d'Israël, Moïse, l'ami de Dieu, à qui le Seigneur parloit face à face, voyant l'apostasie des adorateurs du veau d'or, dit : « Que chacun prenne le glaive et tue son propre parent. » Il n'alla pas pour cela demander le consentement de son frère Aaron, constitué grand prêtre par l'ordre de Dieu; pourquoi donc le roi Très-Christien ne procéderait-il pas ainsi, même contre tout le clergé, si le clergé erroir ou soutenait ceux qui errent? Lorsque, dans les dernières années de Philippe le Bel, la noblesse, irritée de la suppression d'une partie de ses privilèges, prit les armes contre le roi, il employa contre elle la plume de quelque légiste plébéien qui lui reprocha sa déloyauté en termes très-énergiques : « Cette gent dénaturée, qui s'élève contre son chef et lui fait la guerre sans le prévenir, pour ramener, dit-elle, la bonne coutume, prétend être noble; mais telle gent qui vilainement agit, à bon droit vilaine est nommée. Leurs devanciers avoient tout fait pour l'avancement de notre couronne; eux ne songent qu'à la détruire. Le roi ne leur dénie pas justice, mais ne songe qu'à leur exposer ses raisons. N'ont-ils pas l'accès libre auprès de lui et l'entrée dans son parlement? Ils pouvoient lui exposer leurs plaintes, il les aurait écoutées débonnairement. » Cette alliance de la royauté et du **tiers état** contribua à l'unité de la France. La royauté détacha de plus en plus les bourgeois de la commune, qu'ils regardaient d'abord comme leur unique patrie, pour les rattacher à la grande et véritable patrie. Le droit de bourgeoisie ne fut plus le privilège des habitants de quelques villes; on put s'y ouvrir dans toute la France « le bourgeois du roi » et obtenir la plénitude des droits civils. La royauté, dit Augustin Thierry, créa une nouvelle classe de roturiers libres, auxquels on aurait pu donner, par exception, le titre de citoyens du royaume. En même temps, il fut posé en principe que nulle commune ne pouvait s'établir sans le consentement du roi, puisque toutes les villes de commune ou de consulat étaient, par le fait même, sous sa seigneurie immédiate. L'union de la royauté et du **tiers état**, si avantageuse à l'une et à l'autre, dura jusqu'au milieu du XIV^e siècle. Les désastres de la guerre de Cent ans, les excès d'un gouvernement tyrannique et incapable amenèrent une scission funeste qui éclata aux états généraux de 1357. Le **tiers état**, dirigé par le prévôt des marchands de Paris, Etienne Marcel, entreprit de se saisir du pouvoir que laissait échapper la royauté. Alors, le prévôt des marchands et l'assemblée qu'il dirigeait posèrent des principes que la royauté, instruite par l'expérience, adopta et régularisa. Ainsi, les états généraux avaient demandé la réforme du parlement, la fixité des monnaies, la perception régulière de l'impôt par des commissaires généraux nommés par les états et des sous-commissaires appelés élus. Charles V fit du parlement un tribunal permanent, accepta l'institution des généraux des finances et des élus, qui devinrent des fonctionnaires royaux; enfin il interdit l'altération des monnaies, si fréquente sous les règnes précédents. Cette initiative du **tiers état** se manifesta souvent dans l'histoire de France. Les assemblées nationales, et surtout le **tiers état**, qui en était la partie énergique et presque révolutionnaire, ont indiqué à plusieurs reprises d'utiles réformes, mais elles les compromettaient par l'effervescence des passions poli-

tiques. Venaient ensuite les rois législateurs, qui, laissant de côté les projets téméraires ou prématurés, acceptaient et réalisaient les idées sanctionnées par l'opinion publique. Ainsi, l'assemblée cabochienne de 1413 réclama de nouvelles réformes administratives qu'accomplit Charles VII. Les améliorations que Louis XII introduisit dans le gouvernement, entre autres la publication des coutumes et la séparation des fonctions civiles et militaires, avaient été demandées par les états généraux de 1484. Les doléances des états d'Orléans (1561) et de Blois (1577) préparèrent les célèbres ordonnances d'Orléans (1561), de Moulins (1566) et de Blois (1579); enfin le **tiers état** fit entendre aux états de 1614 les réclamations les plus énergiques pour la réforme de l'administration. Richelieu consultait souvent les cahiers de cet ordre; il satisfait en partie à ses vœux. Colbert, qui invoquait sans cesse l'autorité de Richelieu et s'inspirait de ses idées, continua ses réformes et les dépassa en répondant, comme lui, aux besoins et aux vœux de la France manifestés par les états de 1614. On peut donc dire que le **tiers état** a eu, dans les destinées de l'ancienne France, une glorieuse initiative. Pendant que la noblesse s'illustrait sur les champs de bataille, le **tiers état** donnait à la royauté ses conseillers les plus intelligents, aux parlements et aux cours de finances leurs membres les plus actifs et les plus influents; il enrichissait la France par le commerce et l'industrie, et, appelé de loin en loin aux assemblées nationales, il y portait l'intelligence nette et pratique que donnent les habitudes commerciales. Il y réclamait et imposait même souvent des réformes qu'exigeait l'intérêt de la France, mais auxquelles s'opposaient les passions, les préjugés et les intérêts des autres ordres.

Au XVII^e siècle, le rôle du **tiers état** s'agrandit. Le luxe croissant, les expéditions lointaines, de nouvelles régions ouvertes à l'activité humaine et de nouveaux trésors livrés à l'intelligence, tout contribua à accroître la puissance des classes laborieuses.

■ Pour un marchand que l'on trouvait du temps du roi Louis XI, dit Claude de Seyssel dans ses *Louanges du roi Louis XII*, on en trouve de ce règne plus de cinquante. Il y en a par les petites villes plus grand nombre que jadis dans les grosses et grandes cités, tellement qu'on ne fait guère maison sur rue qui n'ait boutique pour marchandise ou art mécanique. Je suis informé par ceux qui ont la principale charge des finances du royaume, gens de bien et d'autorité, que les tailles se recouvrent à présent beaucoup plus aisément, et à moins de contraintes et de frais, sans comparaison, qu'elles ne faisoient du temps des rois passés. ■ Le même historien signale d'autres causes de la prospérité du **tiers état** et en atteste le progrès. ■ Chacun du dernier estat, dit-il, peut parvenir au second par vertu et par diligence sans autre moyen de grâce ni de privilège. ■ Ce second état était la magistrature, qui souvent donnait l'avantage sur la noblesse placée au premier rang. ■ On voit tous les jours, dit le même auteur, les officiers et les ministres acquérir les héritages et seigneuries des barons et nobles hommes, et ces nobles venir à telle pauvreté et nécessité qu'ils ne peuvent entretenir l'estat de noblesse. ■ A mesure que la société se dégageait des entraves féodales et qu'elle aspirait à un état meilleur que celui où prévalait exclusivement la force, les classes nobles, consacrées à la guerre, perdaient en importance, tandis que le **tiers état** et les classes laborieuses, dans lesquelles il se recrutait, gagnaient chaque jour. Le peuple entier profitait de ce progrès. Ce serait en effet une erreur de voir, avec quelques écrivains, dans le **tiers** une classe formée au peuple. Il n'y avait là ni privilèges de naissance ni privilèges de caste. Tous les Français pouvaient, par leur travail, arriver à la bourgeoisie et participer aux droits du **tiers état**. Comme on l'a déjà dit, le **tiers état** tendait incessamment à se rapprocher de l'autorité royale, et son alliance avec elle fut pour ainsi dire complète sous Henri IV. Pendant la minorité de Louis XIII, aux états généraux de 1614, l'intelligence du **tiers état** se manifesta avec éclat. Déjà retentit cette menace, adressée au clergé et à la noblesse par le **tiers état** : « Il faut que vos cadets deviennent vos aînés ! »

Les cadets, en effet, montraient une grande supériorité d'intelligence, et le cahier du **tiers état** demandait une série de réformes qui devaient améliorer le gouvernement, les finances, le commerce, la justice, en un mot toutes les branches de l'administration. Richelieu et Colbert le sentirent, et ils s'efforcèrent de rattacher de plus en plus le **tiers état** à la monarchie. De son côté, le **tiers état** comprit que cette émeute de seigneurs, de femmes et de parlementaires, qu'on appelle la Fronde, ne pouvait être qu'une crise funeste à l'Etat; il se sépara presque partout des parlements et des seigneurs partisans de la Fronde. Les parlements commençaient à oublier qu'ils étaient sortis du **tiers état**. Ils prétendaient représenter la nation tout entière et se mettaient même au-dessus des états généraux. Ce quatrième ordre, comme on l'appelait quelquefois, constituait la noblesse de robe.

Le **tiers état** ne fut que médiocrement affaibli par cette séparation. Colbert, qui comprenait si bien les intérêts de la France et

songeait surtout aux classes laborieuses. Colbert abaissa la magistrature pendant qu'il favorisait les progrès du commerce, de l'industrie, de la marine, de l'agriculture et, par conséquent, le *tiers état*, qui y puisait sa force et ses richesses. Lui-même était sorti de cette classe, et Louis XIV y prenait systématiquement ses conseillers et ses ministres. Ce roi le déclara dans ses mémoires : « Il n'était pas de mon intérêt de prendre des hommes d'une qualité éminente. Il fallait avant toutes choses faire connaître au public, par le rang même où je les prenais, que mon dessein n'était pas de partager mon autorité avec eux. Il m'importait qu'ils ne concussent pas d'eux-mêmes de plus hautes espérances que celles qu'il me plairait de leur donner, ce qui est difficile aux gens d'une grande naissance. » Le choix de Louis XIV tomba d'abord sur des hommes zélés et habiles; mais, vers la fin de son règne, il s'en toura de médiocrités complaisantes, auxquelles il se persuadait qu'il pourrait communiquer le génie des Colbert et des Louvois. Les fautes multipliées de ces ministres, le fardeau toujours croissant des impôts, enfin le désastre des guerres extérieures et la misère intérieure provoquèrent, à la fin du règne de Louis XIV, une séparation sourde d'abord et, plus tard, éclatante entre le roi et le *tiers état*. Cette séparation, sous les règnes suivants, devint plus éclatante encore. Les turpitudes de la Régence et du règne de Louis XV; les tentatives de réforme où échouèrent Machault, Turgot et Necker; le mouvement des idées qui agitait puissamment les esprits; les abus de la féodalité subsistant à côté du despotisme; au sommet de la société, le pouvoir arbitraire; en bas, des inégalités choquantes léguées par le moyen âge; ici, les entraves des douanes provinciales qui, selon l'expression d'un écrivain du XVIII^e siècle, rompaient les artères de la France; ailleurs, les prisons d'Etat qui s'ouvraient sur une lettre de cachet; la liberté religieuse violée, la presse bâillonnée; tout cela contribuait à irriter le *tiers état*, qui voyait les abus, les signalait par ses écrits et en demandait vainement la réforme. Beaucoup d'autres causes encore amenèrent la scission complète entre le *tiers état* et la royauté. Le célèbre pamphlet de Sieyès : *Qu'est-ce que le tiers?* résume la situation et indique clairement quels étaient les partis qui se trouvaient alors en présence. L'Assemblée constituante, composée de l'élite du *tiers état*, auquel s'étaient ralliés les membres les plus éclairés du clergé et de la noblesse, proclama l'abolition des ordres. Il n'y eut plus que des Français égaux devant la loi. Cette dernière conquête, qui couronne l'histoire du *tiers état*, met fin à son rôle politique; à partir de cette époque, il se confond dans la vaste unité de la France. V. BOURGEOIS.

— Hist. relig. *Tiers ordre*. On a donné le nom de *tiers ordre* à une association de laïques ou de gens mariés qui contractent avec un ordre religieux une espèce d'affiliation, afin de participer aux prières et aux bonnes œuvres qui se font dans cet ordre et d'en imiter les pratiques de dévotion autant que leurs occupations et les devoirs de leur état peuvent le leur permettre. Ils ne font point de vœux; leurs directeurs leur prescrivent un règlement. Beaucoup d'ordres religieux ont eu des *tiers ordres*; mais ceux qui ont fait le plus de bruit dans le monde sont les frères et sœurs du *tiers ordre* de Saint-François. Lorsqu'une partie des religieux de cet ordre eurent fait un schisme avec leurs frères dans le XIII^e et le XIV^e siècle, sous prétexte d'exercer plus étroitement la règle de leur fondateur, ils se revoltèrent contre toute espèce d'autorité et refusèrent d'obéir même au saint-siège; on les nomma *fratricelles*. Les tierscières laïques, qui s'étaient mis sous leur conduite, se lièrent d'intérêt avec eux; ils furent nommés beggards ou béguins. On sévit contre les uns et les autres et on les extermina.

— Féod. *Tiers denier*. Le droit de *tiers denier* n'existait que dans la Lorraine, dans le Barrois et dans le Clermontois. Dès le principe, il appartenait exclusivement au duc de la province; mais, par ordonnance du 31 janvier 1724, le duc Léopold l'accorda aux seigneurs hauts justiciers. L'article 4 de cette ordonnance porte : « Le *tiers denier* du prix des bois, fruits champêtres et autres usages et profits appartenant aux communautés situées dans les hautes justices patrimoniales de nos vassaux, sera distrait à leur profit, après, néanmoins, que nous en aurons permis la vente à l'égard des bois seulement..., laissant auxdites vassaux la faculté de permettre auxdites communes de vendre les fruits champêtres et autres usages au profit desdites communautés, ainsi qu'ils le trouveront à faire par raison. »

En Lorraine, le droit de *tiers denier* avait été institué par plusieurs ordonnances, dont la plus remarquable est celle de Charles de Lorraine (23 mai 1664) : « Voulons et ordonnons que, du prix desdites ventes de bois et des fruits de leurs autres usages, le *tiers denier* en soit payé à nos gruyers, qui seront tenus d'en rapporter le profit aux comptes qu'ils rendront du fait de leurs charges. »

Les lois lorraines sur le *tiers denier* n'assujétissaient que les bois usagers, et non ceux

que les communautés possédaient à titre de propriété. Le droit était basé sur les ordonnances. M. Meaume s'élève contre une telle disposition : « On ne comprend pas bien, dit-il, comment une commune usagère peut vendre le produit des coupes de la forêt soumise à l'exercice de son droit, puisqu'il est de la nature et de l'essence de la servitude d'usage que les produits n'en doivent être ni vendus, ni cédés, ni aliénés par les ayants droit. Quelques auteurs ont aussi prétendu que les droits exercés sur les forêts par les coutumes de la Lorraine, du Bar et du Clermontois étaient des usages d'une nature particulière et dont les produits pouvaient être vendus; mais c'est là une grave erreur. » M. Meaume, à l'appui de son opinion, dit que la coutume de Lorraine s'opposait absolument à toute vente des fruits provenant de l'usage; il soutient, en outre, que les mots *usage*, *usagers* étaient employés, par un abus de langage, pour désigner les biens patrimoniaux des communes, c'est-à-dire les biens dont les communes étaient propriétaires.

Les nombreux abus qu'avait fait naître le droit du *tiers denier* furent vivement attaqués devant l'Assemblée constituante, qui, pour y remédier, édicta la loi du 15 mars 1790. L'article 32 de cette loi porte : « Le droit de *tiers denier* est aboli dans les provinces de Lorraine, du Barrois, Clermontois et autres où il pourrait avoir lieu à l'égard des bois et autres biens qui sont possédés en propriété par les communautés; mais il continuera d'être perçu sur le prix des ventes des bois et autres biens dont les communautés ne sont qu'usagères. Les arrêtés du conseil et lettres patentes qui, depuis trente ans, ont distrait au profit de certains seigneurs desdites paroisses des portions des bois et autres lieux dont les communautés jouissent à titre de propriété ou d'usage sont révoqués, et les communautés pourront, dans le temps et par les voies indiquées plus haut, rentrer dans la jouissance desdites portions, sans aucune répétition des fruits perçus, sauf aux seigneurs à percevoir le droit de *tiers denier* dans les cas ci-dessus exprimés. »

La loi du 28 août 1792 confirma cette mesure.

— *Tierce foi*. Suivant quelques coutumes, lorsque les fiefs qu'avait acquis des roturiers passaient par succession aux héritiers de leurs héritiers en faisant souche dans leur famille, on disait qu'ils étaient venus en *tierce foi* ou en *tierce main*. Dans ce cas, les biens se partageaient dans la succession de l'héritier, quoique roturier, et dans celle de tous les héritiers ultérieurs, à peu près de la même manière qu'ils se seraient partagés dans la succession d'un noble, bien qu'ils se partageassent roturièrement dans celle de l'acquéreur.

Quelle opinion qu'on embrasse sur l'origine de notre première noblesse, il paraît certain qu'elle s'acquerrait autrefois par la simple possession des fiefs. L'investiture des fiefs, conférée par quelque seigneur que ce fût, donnait au nouveau vassal une espèce de noblesse dont ses héritiers avaient tous les attributs.

A mesure que le commerce s'accroissait et qu'il procura plus d'argent, on profita de l'ambition des roturiers pour leur vendre plus cher cet avantage. Le roi, les grands vassaux et les simples seigneurs exigeaient d'eux des droits considérables pour l'acquisition ou la possession des fiefs. Nos rois, qui avaient d'abord toléré leurs acquisitions afin de diminuer la puissance et le crédit de leurs grands vassaux, exigèrent bientôt d'eux une espèce d'amortissement qu'on appela franc-fief. On n'y assujettit d'abord que ceux qui se faisaient décharger du service du fief par des abonnements.

Une ordonnance de 1275, rapportée au premier volume de celles du Louvre, décide encore que les non-nobles qui auront acquis des fiefs à la charge de les desservir ne seront pas inquiétés, mais que, s'ils les tiennent avec abrégement de service, ils seront contraints de les mettre hors de leurs mains ou de payer la valeur des fruits de deux années, lorsque entre le roi et celui qui aura fait de telles acquisitions il ne se trouvera pas trois seigneurs, en remontant de l'un à l'autre, suivant la hiérarchie féodale.

Cette ordonnance veut aussi que les fiefs qui ont été arroturés soient remis dans leur premier état, à moins que les possesseurs ne veuillent payer l'estimation du revenu de quatre années. Enfin, il y est dit qu'elle n'aura lieu que pour le passé, et qu'elle ne pourra être étendue aux acquisitions qui seraient si préjudiciables au roi, qu'elles ne pourraient être tolérées.

Cette exception, qu'on retrouve souvent dans les ordonnances qu'on fit pour étendre la prérogative royale, rendait, pour ainsi dire, inutiles les premières dispositions de cette loi. Aussi ne tarda-t-on pas à faire payer des droits, dans tous les cas, aux roturiers qui possédaient des fiefs.

Bouteiller dit à ce sujet : « La raison si est que nul ne se peut noblir sans l'autorité du roy en son royaume, qui ne vient d'extraction noble, et per acquerre nobles ténements, il semble qu'ils se nobilissent par long tems le tenir, et l'acquète qui noble seroit par eux enveillé en leurs mains. »

C'est sous le même prétexte que les grands vassaux, et même les simples seigneurs do-

minants, se faisaient aussi payer un droit dans ce cas. On peut voir dans les notes de Laurière sur l'ordonnance de 1275 la liste des grands vassaux à qui la chambre des comptes reconnaissait ce droit.

Cet ancien privilège n'a été entièrement aboli que par l'ordonnance de Blois, dont l'article 258 porte que « les roturiers et non-nobles achetant fiefs nobles ne seront pour ce anoblis ni mis au rang et degré des nobles, de quelque revenu et valeur que soient les fiefs par eux acquis. »

C'est à cet anoblissement des roturiers par la possession des fiefs, lorsqu'elle était continuée de père en fils, que se rapportent les dispositions de nos coutumes sur la *tierce foi*; on les retrouve dans les *Etablissements de saint Louis* sur le partage (liv. I^{er}, ch. CXLIII) :

« Se aucun hons coustumier conqueroit ou achetoit chose qui fist à mettre hommages, ou il pourchasse envers son seigneur, comment il le mette en foi, ou en hommage en tous ses héritages, ou une partie en tête foi comme est la chose pourchachiee, si auroit autant li uns comme li autres des enfans, fors li aîné, qui feroit la foi, si auroit la moitié selon la grandeur de la chose et pour faire la foi et pour garir (garantir) les autres en parage, et tout ainsi départira tous jours meiz jusques en *tierce foi*, et di loques en avant si aura l'aîné les deux parties et se départira toujours meiz gentiment. »

De Laurière fait observer sur ces mots, la moitié, qu'il y a faute ici et dans un manuscrit de monseigneur le chancelier; que, dans celui de M. Baluze et dans celui de M. Joubert, il y a mieux, « si auroit l'avantage, » et qu'en cela l'aîné roturier estoit comme la fille aînée noble, qui garantissoit ses sœurs sous son hommage. »

Les *Etablissements de saint Louis* sont la base du plus grand nombre des dispositions des coutumes d'Anjou et de plusieurs autres contrées voisines.

Les mères nobles transmettaient aussi autrefois une espèce de noblesse aux enfants qu'elles avaient eus de maris roturiers. On voit, par deux passages de Grégoire de Tours, que cette noblesse était connue dès la première race, et il paraît qu'elle était admise dans toute la France.

Charles V, dit de Laurière, fut peut-être le premier de nos rois qui porta atteinte à la noblesse par les mères, en statuant, par son ordonnance du 15 novembre 1370, que ces sortes de nobles seraient sujets au droit de franc-fief. Cependant Montrelet dit encore, en parlant de Jean de Montaigne, surintendant des finances sous Charles VI, « qu'il estoit né de la ville de Paris et gentilhomme de par sa mère. »

Comme les successions nobles se partageaient toujours noblement, il ne pouvait y avoir que les successions roturières qui fussent sujettes au droit de *tierce foi*.

On appelle encore *tierce main* ou *main tierce* la main d'un tiers. Ce terme est usité en matière de saisie; un particulier qui est en même temps créancier et débiteur de quelqu'un saisit en ses propres mains, comme en *main tierce*, ce qu'il peut devoir à son créancier qui est en même temps son débiteur.

— Jurispr. *Tiers détenteur*. Le créancier hypothécaire peut, lorsque l'immeuble hypothéqué a passé entre les mains d'un *tiers détenteur*, en poursuivre l'expropriation contre lui s'il n'a pas rempli les formalités de la purge. Cette poursuite est subordonnée à la condition que la créance soit devenue exigible. En effet, le *tiers détenteur* jouit des termes et délais accordés au débiteur personnel (art. 2167). Les articles 2168, 2169 et 2183 déterminent d'autres conditions imposées au créancier poursuivant. 1^o Le créancier doit, avant tout, faire un commandement au débiteur personnel de la dette hypothécaire; il doit ensuite adresser au *tiers détenteur* une sommation de payer cette dette ou de délaisser l'immeuble hypothéqué. Ce n'est que dans les trente jours qui suivent que la saisie peut être opérée. La sommation qui précède la saisie se perime par un laps de temps de trois ans. Le commandement est soumis à une péremption de quatre-vingt-dix jours. Le *tiers détenteur* à qui sommation est faite conserve, pendant les trente jours qui suivent, la faculté de purger son acquisition. Ce délai expiré sans qu'il y ait eu purge, il est définitivement soumis à l'obligation de payer la dette en capital, intérêts et frais ou de délaisser l'immeuble hypothéqué.

— *Des exceptions que peut opposer le tiers détenteur*. Ces exceptions sont au nombre de deux : l'exception de discussion et l'exception de garantie. 1^o L'exception de discussion se produit lorsque le *tiers détenteur* demande qu'avant de procéder à l'expropriation de l'immeuble qu'il détient le créancier ait à poursuivre la vente d'autres immeubles. L'exception de discussion ne peut être admise que si le *tiers détenteur* n'est pas personnellement obligé à la dette. L'héritier qui se trouve détenteur de l'un des immeubles hypothéqués par le défunt ne peut se prévaloir de l'exception de discussion; car, en sa qualité d'héritier, il est tenu d'une part de la dette du défunt et il ne peut forcer le créancier à recevoir un paiement partiel. La solution serait différente si le créancier acceptait volontairement le paiement de la part personnelle de l'héritier. L'exception de dis-

cussion ne peut être admise que s'il existe d'autres immeubles hypothéqués à la même dette et que ces immeubles se trouvent en la possession du principal ou des principaux obligés. Le créancier privilégié est le créancier hypothécaire dont l'hypothèque spéciale échappe à l'application de l'exception de discussion. Le *tiers détenteur* qui veut faire usage du bénéfice de discussion doit se conformer aux règles prescrites en pareil cas à la caution (art. 2170). 2^o L'exception de garantie est ouverte au *tiers détenteur* toutes les fois que le créancier qui le poursuit se trouve personnellement soumis envers lui à la garantie de l'éviction qu'il lui ferait subir. Sous l'empire de notre ancienne jurisprudence, le *tiers détenteur* jouissait de trois autres exceptions : 1^o exception de priorité d'hypothèque; 2^o de cession d'action; 3^o exception pour raison d'impenses. Ces exceptions, n'ayant pas été reproduites par le code, se trouvent implicitement abrogées.

— *Du délaissement*. Le délaissement est un moyen donné au *tiers détenteur* pour éviter que la poursuite en expropriation ne soit dirigée ou continuée contre lui. La faculté de délaisser ne peut s'exercer qu'à la double condition : 1^o que le *tiers détenteur* ne soit pas personnellement obligé à la dette; 2^o qu'il soit capable d'aliéner l'immeuble qui doit faire l'objet du délaissement. Le délaissement s'opère au moyen d'une déclaration faite au greffe du tribunal de première instance dans le ressort duquel l'immeuble est situé. Signification doit en être faite au créancier poursuivant et au vendeur, avec sommation de se présenter à l'audience pour en voir donner acte. Le tribunal établit ensuite un curateur à l'immeuble délaissé.

— *Des droits de disposition et de jouissance du tiers détenteur dans ses rapports avec les créanciers hypothécaires*. Les créanciers hypothécaires sont autorisés à exercer tous les actes conservatoires avant l'exigibilité de leur créance. D'autre part, le *tiers détenteur* ne peut plus, après la transcription de la saisie, aliéner l'immeuble qui en a été l'objet. Les baux qui ont été passés par le *tiers détenteur* doivent être maintenus s'ils ont date certaine antérieure à la sommation qui lui a été faite. Les fruits de l'immeuble hypothéqué sont immobilisés à compter de cette même sommation (v., en ce sens, un arrêt de la cour de cassation du 7 novembre 1838, Sirey, 39, 1, 428). Les fruits naturels qui ont été recueillis postérieurement doivent être restitués au créancier. Les fruits civils doivent aussi être restitués dans la proportion du nombre de jours qui se sont écoulés depuis la sommation. Les détériorations procédant du fait ou de la négligence du *tiers détenteur* donnent ouverture à une action en indemnité contre lui. Le *tiers détenteur* peut répéter les dépenses qu'il a faites, mais seulement jusqu'à concurrence de la plus-value de l'immeuble, et cela sans qu'il y ait à distinguer entre les dépenses utiles et les dépenses nécessaires. Cette dernière solution n'est pas admise sans difficulté. La cour de cassation, dans un arrêt du 11 novembre 1824 (Sirey, 25, 1, 140), a distingué, au contraire, entre les dépenses utiles et les dépenses nécessaires. Nous nous écartons de cette opinion à raison des termes formels de l'article 2175 (v., en ce sens, Zacharie, t. II, p. 884; Pont, n^o 1206).

— *Des suites de l'expropriation*. Les servitudes personnelles ou réelles que le *tiers détenteur* avait sur l'immeuble hypothéqué et qui s'étaient éteintes par consolidation ou confusion revivent après l'expropriation. Il en est de même des servitudes actives qui existaient au profit de l'immeuble hypothéqué et à la charge d'un autre immeuble appartenant au *tiers détenteur*. Les hypothèques que le *tiers détenteur* a constituées ou qui précèdent de son chef subsistent et peuvent être invoquées avec le rang qui leur appartient. Une fois que les créanciers inscrits sur l'immeuble sont désintéressés, l'excédant du prix d'adjudication profite au *tiers détenteur*, à l'exclusion du précédent propriétaire et de ses créanciers chirographaires (v., en ce sens, arrêt de la cour de cassation du 15 décembre 1862, Sirey, 63, 1, 57). L'expropriation ayant pour effet d'évincer le *tiers détenteur* lui donne le droit d'exercer une action en garantie contre son auteur.

— *Tierce opposition*. V. OPPOSITION.

— Fin. *Tiers consolidé*. L'Assemblée constituante avait placé les créanciers de l'Etat sous la sauvegarde de la foi publique et de l'honneur national. Comme la Constituante, la Convention, quoique placée au milieu des circonstances les plus orageuses, ne devia point, dans ses mesures financières, de la plus rigoureuse probité. C'est par des moyens moraux et destinés à agir sur l'opinion qu'elle s'attacha à relever et à raffermir le crédit de l'Etat; la pensée déshonorante d'une banqueroute ne se présenta même pas à cette assemblée, qui ne reculait, sur toute autre question, devant aucune mesure extrême. La Convention créa le grand-livre (24 septembre 1793), qui ramena à l'unité les éléments multiples de la dette publique. La pensée de la création du grand-livre est résumée dans ce mot de Cambon : « Uniformiser et républicaniser la dette. » Le grand-livre supprima une source d'agiotage contre-révolutionnaire en faisant

disparaître la supériorité qui s'attachait, dans l'opinion, à la partie de la dette publique qui datait de la monarchie, et il relia les intérêts matériels au régime nouveau en donnant la République pour débitrice unique à tous les créanciers de l'Etat, quelles que fussent la date et l'origine des titres. A ce point de vue, l'institution du grand-livre répondait à une inspiration égalitaire et démocratique; elle avait aussi son côté éminemment moral: en ramenant à l'unité toutes les parties de la dette, en convertissant en inscriptions de rente uniformes toutes les créances sur l'Etat, créances dont les titres primordiaux furent anéantis, le grand-livre unique ne permettait plus d'établir à l'avenir aucune distinction relative à l'origine des titres et il allait au-devant de toute appréhension d'une banqueroute partielle colorée par l'esprit de parti. Il serait facile d'établir que le même esprit de probité a présidé aux différentes mesures financières de la Convention, même à l'emprunt forcé d'un milliard, à peu près contemporain de la création du grand-livre. M. Thiers, dans son *Histoire de la Révolution*, a fait remarquer avec raison que l'emprunt, était motivé par les nécessités de la défense nationale, aurait incontestablement pu se produire sous la forme beaucoup plus rigoureuse d'une taxe de guerre. Au lieu de frapper un impôt, la République contractait un emprunt recouvrable en biens nationaux par les prêteurs. Sans doute, un certain mélange d'arbitraire était inévitable dans la répartition à opérer entre les prêteurs forcés; mais la mesure, dans son ensemble, était probe et n'excédait point les droits qu'attribuaient à la patrie en péril les exigences de la défense nationale.

Le Directoire n'eut pas, à beaucoup près, les scrupules et le puritanisme d'honneur de la Convention. Raffermit politiquement par le résultat de la journée du 18 fructidor, il s'occupa de débouter les difficultés de la situation financière. Le budget des dépenses s'élevait alors au chiffre, qui peut sembler minime aujourd'hui, de 616 millions. Ce total, où le service des intérêts de la dette publique figurait pour 200 millions, ne pouvait plus être équilibré par les recettes, et, loin qu'il fût possible de créer de nouveaux impôts, il devenait, au contraire, urgent de dégrevier dans une certaine mesure la propriété foncière. Le Directoire considéra la République comme un simple particulier qui, hors d'état de se libérer en espèces monétaires, peut, sans déshonneur, faire cession de ses biens à ses créanciers. La loi du 9 vendémiaire an VI réduisit, en conséquence, des deux tiers l'universalité des rentes inscrites au grand-livre; le tiers restant, qui dut être désormais acquitté régulièrement et sans retenue par le Trésor, prit le nom de *tiers consolidé*. Quant aux deux tiers supprimés, ils furent déclarés remboursables sur le pied du capital au denier vingt; le remboursement devait en être opéré au moyen de bons délivrés aux créanciers et dont ceux-ci auraient la faculté de recevoir la valeur en biens nationaux restant encore à aliéner.

M. Thiers, auquel on a reproché d'amoindrir quelquefois avec trop de facilité le fait accompli et d'incliner à la morale du succès, expose, dans une page lumineuse, les raisons qui militèrent pour et contre la résolution adoptée par le Directoire: « Malgré le calme et la docilité des conseils depuis le 18 fructidor, dit-il, cette mesure excita une vive opposition. Les adversaires du remboursement soutenaient que c'était une vraie banqueroute; que la dette, à l'origine de la Révolution, avait été mise sous la sauvegarde de l'honneur national, et que c'était déshonorer la République que de rembourser les deux tiers; que les créanciers qui n'achèteraient pas des biens perdraient les neuf dixièmes en négociant leurs bons, car l'émission d'une aussi grande quantité de papier en avilissait considérablement la valeur; que, même sans avoir de préjugés contre l'origine des biens, les créanciers de l'Etat étaient pour la plupart trop pauvres pour acheter des terres; que les associations pour acquérir en commun étaient impossibles; que, par conséquent, la perte des neuf dixièmes du capital était réelle pour la plupart; que le *tiers consolidé*, et à l'abri de réduction pour l'avenir, n'était que promis; qu'un tiers promis valait moins que trois tiers promis; qu'enfin, si la République ne pouvait pas, dans le moment, suffire à tout le service de la dette, il valait mieux pour les créanciers attendre comme ils l'avaient fait jusqu'ici, mais attendre avec l'espoir de voir leur sort amélioré, qu'être dépouillés sur-le-champ de leur créance.... Les partisans du projet du Directoire répondaient qu'un Etat avait le droit, comme tout particulier, d'abandonner son avoir à ses créanciers quand il ne pouvait plus les payer; que la dette surpassait de beaucoup les moyens de la République et que, dans cet état, elle avait le droit de leur abandonner le gage même de cette dette, c'est-à-dire les biens; qu'en achetant des terres, ils perdraient fort peu; que ces terres s'élèveraient rapidement dans leurs mains pour remonter à leur ancienne valeur, et qu'ils retrouveraient ainsi ce qu'ils avaient perdu. »

L'historien de la Révolution rappelait à cette occasion, à la décharge du Directoire, l'exemple donné par les Etats-Unis: « On n'avait pas autrement liquidé, ajoute-t-il, la

dette aux Etats-Unis. Les créanciers avaient reçu pour tout paiement les rives du Mississippi. Les mesures de cette nature causent, comme les révolutions, beaucoup de froissements particuliers, mais il faut savoir les subir quand elles sont devenues inévitables. »

Nous ne saurions nous associer au jugement indulgent que porte M. Thiers sur la mesure du *tiers consolidé*. Il est avéré que les biens nationaux encore invendus, affectés au prétendu remboursement des créanciers de l'Etat, équivalaient à peine au tiers de la partie supprimée de la dette. La République fit donc réellement banqueroute, et la nécessité ne saurait justifier l'acte du Directoire. Tout ce qu'il pouvait demander aux créanciers de l'Etat était d'attendre. L'abolition de la dette prononcée par une loi froissait l'honneur national, et nulle nécessité n'autorisait à transiger avec l'honneur. Le gouvernement consulaire se contenta d'effacer nominativement la trace de ce naufrage financier. La loi du 21 floréal an X changea le nom de *tiers consolidé* en celui de 5 pour 100 consolidé, qui, au moins, dans les termes du langage, passait l'éponge sur un souvenir malheureux. La loi de floréal déclara que les produits de la contribution foncière seraient, jusqu'à due concurrence, spécialement affectés au paiement du 5 pour 100 consolidé, et que la somme à prélever pour le paiement du 5 pour 100 consolidé formerait le premier article du budget de l'Etat.

Tiers état? (QU'EST-CE QUE LE), célèbre pamphlet politique de Sieyès. Cet ouvrage, qui parut en 1789, à la veille de la convocation des états généraux, plaça Sieyès à la tête des publicistes qui secondaient la Révolution, en ce qu'il en marquait nettement le but. « Qu'est-ce que le tiers état? — Tout. — Qu'a-t-il été jusqu'à présent dans l'ordre politique? — Rien. — Que demande-t-il? — A devenir quelque chose. V. SIEYÈS. »

Ce fut Chamfort qui fournit à peu près à Sieyès son fameux titre: « Qu'est-ce que le tiers état? — Tout. — Qu'a-t-il? — Rien. » Sieyès le modifia heureusement.

Selon Sieyès, le tiers est une nation complète. Si l'on supprimait l'ordre privilégié, la nation ne serait pas quelque chose de moins, mais quelque chose de plus. Il n'est pas possible, dans le nombre de toutes les parties élémentaires d'une nation, de trouver où placer la carte des nobles. Qu'est-ce qu'une nation? Un corps d'associés vivant sous une loi commune et représentés par la même législature. L'ordre des nobles est un peuple à part dans la grande nation; le tiers est tout. Qu'est-ce que le tiers a été? Rien. Que si les aristocrates entreprennent de retenir le peuple dans l'oppression, j'oserais demander à quel titre; si l'on répond: « A titre de conquête, » il est aujourd'hui assez fort pour ne plus se laisser conquérir. Fils des Gaulois et des Romains, pourquoi ne renverrions-nous pas les prétendus héritiers des Francs dans les forêts de la France? Notre naissance vaut bien la leur. « Oui, dit-on; mais, par la conquête, la noblesse de naissance a passé du côté des conquérants. » Eh bien, il faut la faire repasser de l'autre côté; le tiers redeviendra noble en devenant conquérant à son tour. Que demande le tiers? Le moins possible, en vérité: que ses députés soient au moins en nombre égal à ceux des privilégiés, tant qu'il y aura des privilégiés. « Sieyès, dit Henri Martin (*Histoire de France*), attaque ensuite l'école anglaise, qui voudrait livrer une des branches du pouvoir législatif à trois ou quatre cents familles de haute noblesse, en rejetant la petite noblesse sur la chambre des représentants du tiers. « Qu'a-t-on fait? » demande-t-il ensuite. Et ce qu'on a fait, il le critique avec force. « Qu'y a-t-il à faire? » Il paraissait d'abord réclamer seulement, comme Mirabeau, que le tiers, qui est tout en droit, devint quelque chose en fait; mais ici, il aboutit à ce que le tiers soit tout, en fait comme en droit... Le programme de la Révolution était tracé. La nation n'avait plus qu'à exécuter le plan de campagne de son audacieux tacticien. » Dans l'ouvrage de Sieyès, son style, en parfait accord avec son caractère, est concis, nerveux, énergique, éloquent même à force de logique.

Le pamphlet de Sieyès fut un événement; il est devenu rare. L'analyse en a été faite dans *l'Introduction au Moniteur*, et Soulayrie en a donné plusieurs citations dans son *Règne de Louis XVI*.

Tiers état (ESSAI SUR L'HISTOIRE DE LA FORMATION ET DES PROGRES DU), par Augustin Thierry (1853, 1 vol. in-8° ou 2 vol. in-12). C'est le dernier ouvrage écrit par le célèbre historien; ce fut le résumé de tous ses travaux et notamment de la publication du vaste recueil des *Monuments inédits de l'histoire du tiers état* (3 vol. in-4°). L'*Essai* n'est pas autre chose que l'introduction générale qui forme la tête et le lien synthétique de ce grand corps de documents; des corrections et des additions donnent encore plus de valeur à l'*Essai*, réimprimé à part. Le sujet traité par Aug. Thierry, dans ce récit, est le même que celui exposé par Guizot dans *l'Histoire de la civilisation en France*. L'auteur s'est proposé de rassembler en un corps de récit les faits qui marquent à travers les siècles le développement graduel du tiers état, ses origines obscures et son action lente,

mais toujours progressive, sur la vie sociale du pays. Ainsi, ce qui a guidé et éclairé l'historien, c'est la préoccupation, déjà fort ancienne chez lui, de restituer à la classe roturière ses archives et ses titres. De plus, par l'étude des constitutions communales, il s'est proposé de faire voir, pour l'instruction de tous, « que nos ancêtres du moyen âge avaient quelque chose qui nous manque aujourd'hui, cette faculté de l'homme politique et du citoyen qui consiste à savoir nettement ce qu'on veut, à nourrir en soi des volontés longues et persévérantes. » La préface de l'*Essai* renferme plus qu'un chapitre d'histoire, plus qu'une leçon de haute politique; elle contient la pensée morale qui domine tout le livre: l'esprit de conciliation et de confraternité entre les trois ordres de l'Etat qui, en face de l'étranger, oublient leurs désaccords pour ne songer qu'au salut de la France. Aug. Thierry s'attache avant tout à bien fixer le vrai sens du mot *tiers état*. Il proteste contre l'habitude de le prendre comme synonyme de *bourgeoisie*, abus favorisé par les dires des historiens. Des paradoxes subversifs, « tendant à morceler en classes hostiles les unes contre les autres la masse nationale une et homogène, ont singulièrement obscurci la notion historique du troisième ordre de l'Etat, que l'on assimile volontiers à la bourgeoisie et dont on fait une classe supérieure parmi celles qui se trouvaient au-dessous du clergé et de la noblesse. Cette opinion, qui, outre sa fausseté, à cela de mauvais qu'elle donne des racines dans l'histoire à un antagonisme né d'hier et destructif de toute sécurité publique, est en contradiction avec les témoignages anciens, les actes authentiques de la monarchie et l'esprit du grand mouvement de réforme de 1789. » L'auteur de l'*Essai* fournit, à l'appui de son assertion, des preuves nombreuses, échelonnées de siècle en siècle, et démontre que le tiers état comprenait bourgeois et paysans, peuple franc ou serf; cet ordre renfermait donc toute la roture, le commun état ou simplement le commun. Il est vrai toutefois que ce mot s'appliquait, lorsqu'il devint une expression usuelle, à la population des villes privilégiées; mais sa signification réelle est plus étendue.

Récapitulant l'histoire du tiers état proprement dit, en tant que distinct des deux premiers ordres, de ce vaste état de roture, dont les bourgeois, légistes, échevins, consuls et autres officiers municipaux ne sont, en définitive, que les mandataires comme députés aux états généraux, l'*Essai* remonte au bouleversement produit en Gaule par la chute du régime romain et de la conquête germanique. Il distingue et suit les deux courants de la révolution municipale se propageant du nord au sud et de l'organisation consulaire se répandant du sud au nord, séparés entre eux par une zone intermédiaire, où l'ébranlement se fit sentir sans aller jusqu'au renouvellement constitutionnel. Les villes, les bourgs, de simples villages même, aspirent aux prérogatives de la constitution urbaine, de la commune jurée. Les paysans réclament auprès des seigneurs leurs droits méconnus par un cri d'appel au sentiment de l'égalité originelle. Une fois affranchis, les serfs se resserrent sous la protection du roi, de sorte que, « durant l'espace de six siècles, du XII^e au XVIII^e siècle, l'histoire du tiers état et celle de la royauté sont indissolublement liées ensemble; l'une est pour ainsi dire le revers de l'autre. De l'avènement de Louis le Gros à la mort de Louis XIV, chaque époque décisive dans les progrès des différentes classes de la roture, en liberté, en bien-être, en lumière, en importance sociale, correspond, dans la série des règnes, au nom d'un grand roi ou d'un grand ministre; mais avec Louis XIV se termine la grande période historique durant laquelle on voit marcher d'accord, se développer ensemble et se fortifier mutuellement le tiers état et la royauté. » Ainsi l'ordre de personnes qui fut l'instrument de la révolution de 1789 n'est autre que la nation entière, moins la noblesse et le clergé.

L'*Essai* est un de ces livres dans lesquels tout est à prendre et où rien n'est à négliger. C'est dans l'ouvrage même qu'il faut suivre l'historien, puisant à toutes les sources pour recomposer l'arbre héréditaire du peuple, de la nation. S'il omet les services du clergé et de la noblesse, auxquels il rend hommage, c'est par rigueur de méthode, non par une réticence malveillante. Renfermé dans le domaine qu'il s'est attribué, il n'avance pas un fait, ne hasarde pas une allusion sans le secours des documents originaux et des pièces justificatives, depuis les ordonnances royales, les chroniques de nos vieux historiens, jusqu'aux mémoires des contemporains qui ont été témoins ou acteurs des événements qu'ils racontent. L'auteur a mis à profit, indépendamment de ses travaux personnels, toutes les études des maîtres de la science et de la critique historique.

Deux fragments et trois appendices font suite à l'*Essai*. Le premier fragment est un tableau de l'ancienne France municipale, divisée en cinq régions; il est destiné à faire ressortir la différence des constitutions du Midi, régies par des consuls, et des constitutions du Nord, où dominent les communes jurées. Le deuxième fragment est une étude analytique sur la constitution communale d'Amiens depuis l'époque romaine jusqu'à la fin du XII^e siècle. Les appendices sont: 1° un

plan d'une collection des monuments inédits de l'histoire du tiers état; 2° une liste des députés aux états généraux de 1484, 1560, 1576, 1588, 1593 et 1614; 3° le cahier du village de Blaigny pour les états de 1576.

Si, par les résultats de ses recherches, Aug. Thierry initie le lecteur au fond des choses, par le talent de composition qui distingue tous ses écrits, il montre les liaisons des grands événements et nous fait saisir dans la multitude des faits l'esprit des temps et les mœurs des peuples. La passion de la vérité, une chaleureuse sympathie pour les classes laborieuses, le dévouement à la science et, d'autre part, une précision scientifique, une singulière vigueur d'esprit, un véritable soin d'artiste, font de l'*Essai* le plus légitime des titres de gloire de l'éminent historien.

TIERSAN s. m. (tier-san — de *tiers*, et de *an*). Vénér. Sanglier de trois ans. || On dit aussi **TIERAN** et **TIERSAN**.

TIERS-POINT s. m. Archit. Point d'intersection de deux arcs formant une ogive. || *Arc en tiers-point*, Arc brisé, formé des segments de deux arcs qui se coupent. || *Voûte en tiers-point*, Voûte ogivale. || Pl. **TIERS-POINTS**.

— Perspective. Point que l'on prend à discrétion sur la ligne de vue, et où l'on fait aboutir les diagonales.

— Mar. Voile triangulaire.

— Techn. Lime triangulaire, dont la coupe offre un triangle équilatéral.

TIERS-POTEAU s. m. Constr. Pièce de bois qui sert pour les cloisons légères. || Pl. **TIERS-POTEAUX**.

TIETAR, rivière d'Espagne. Elle prend sa source dans la province d'Avila, près du village du même nom, arrose celle de Cacerès et se jette dans le Tage, à 10 kilom. N. de Monroy, après un cours d'environ 220 kilom. Ses principaux affluents sont le Calzanes et le Guadribas.

TIÉTÉ, rivière du Brésil. Elle prend sa source à 50 kilom. de Saint-Paul, à l'extrémité occidentale de la serra do Mar, coule d'abord à l'O., puis au N.-O. et se jette dans le Parana, par la gauche, après un cours d'environ 750 kilom. Elle reçoit le Jundiáhy, le Capibary, le Pirassicaba, le Jacaré-Pipera, à droite; le Pinheiros, le Sorocaba et le rio Lancoes, à gauche. Son cours est tortueux et d'une navigation difficile.

TIEULET s. m. (tieu-lé). Comm. Très-petit fagot.

TIEUTÉ s. m. (ti-eu-té). Bot. Espèce de strychnos, qui croît dans l'Inde et les îles voisines, et dont le suc est très-vénéneux.

TIFERNAS ou **TIPHERNAS** (Grégoire), helléniste italien, né à Citta-di-Castello (le *Ti-phernum* des anciens) vers 1415, mort en 1465. Il substitua de bonne heure à son nom de famille, qu'on ne connaît pas, celui de sa ville natale, sous lequel on le connaît aujourd'hui. Après avoir fait une étude approfondie des langues anciennes, il professa avec beaucoup de succès le grec à Naples, à Milan et à Rome. Ce fut dans cette dernière ville que, à la requête du pape Nicolas V, il termina la traduction latine des œuvres de Strabon que Guarini avait poussée jusqu'au X^e livre. Après la mort de ce pape (1455), Tifernas se rendit à Paris, où il ouvrit un cours de langue grecque; mais ses leçons ne lui rapportèrent que des ressources insuffisantes, car cet idiome était alors à peu près inconnu en France. Aussi, à l'avènement du pape Pie II, il se hâta de revenir en Italie et s'établit à Venise, où il réunit un grand nombre d'élèves. Il mourut empoisonné, dit-on, par les envieux que lui avait faits son talent. Les seuls ouvrages que l'on puisse lui attribuer avec certitude, outre la traduction de *Strabon* (Venise, 1472), sont une traduction latine du *De regno* de Dion Chrysostome et un recueil de vers, intitulé *Hymnes et autres poésies*, publié à la suite d'Ausone (Venise, 1498, in-8°). Paul Jove lui attribue sans vraisemblance la traduction latine d'Hérodien, que Politien a publiée sous son nom.

TIFERNO ou **BIFERNO**, ancienne *Tifernus*, rivière du royaume d'Italie. Elle prend sa source dans la province de Sannio, à l'O.-N.-O. de Bojano, et se jette dans l'Adriatique, après un cours d'environ 125 kilom. Ses eaux nourrissent des truites et des anguilles excellentes.

TIFERNUM, ville de l'Italie ancienne (Ombrie), sur le Métaure, dans le pays des Sennons. C'est sur son emplacement que se trouve aujourd'hui *San-Angelico-in-Vado*.

TIFERNUM ou **TIPHERNUM**, ville de l'Italie ancienne, dans le pays des Samnites, célèbre par trois victoires qu'y remportèrent les Romains, en 305, 297 et 295 av. J.-C. Tifernum porte aujourd'hui le nom de *Citta-di-Castello*.

TIFFAUGES, bourg et commune de France (Vendée), cant. de Mortagne-sur-Sèvre, arrond. et à 50 kilom. de La Roche-sur-Yon, station du chemin de fer de Nantes à Mort, sur un promontoire escarpé qui domine la vallée granitique de la Sèvre; 4,051 hab. Ce bourg occupe l'emplacement d'un *castrum* romain élevé lors de la conquête des Gauls par le général Agrippa. Il doit, dit-on, son nom à la tribu des Scythes Tiffaliens, auxiliaires des ar-

mées romaines, qui le fondèrent en 418. Clovis accorda aux Tiflains des privilèges qui furent confirmés par ses successeurs. Tiffauges fut brûlé par les Normands en 843, incendié de nouveau au x^e siècle et pillé par les Anglais pendant la guerre de Philippe-Auguste contre Jean sans Terre. La ville formait au xiv^e siècle la seigneurie du fameux Gilles de Retz (le Barbe-Bleue normand) dont nous décrivons le château ci-dessous. Après le supplice de Gilles de Retz, cette seigneurie passa dans la maison des vicomtes de Chartres, dont la postérité la conserva jusqu'à la Révolution. En 1793, les divotous vendéens de Stofflet, Cathelineau, Béraud et La Roche-Jaquelin se réunirent à Tiffauges au mois d'avril et y organisèrent la résistance. Kléber réussit à chasser les insurgés du canton, et le village fut livré aux flammes le 6 février 1794. Il n'a actuellement d'autre importance que celle de ces grands souvenirs.

Les ruines du château de Gilles de Retz dominant aujourd'hui la cime d'un coteau situé entre le bourg et les rives de la Sèvre-Nantaise. Elles embrassent une étendue considérable de terrain. Quelques archéologues n'hésitent pas à faire remonter la fondation de cette forteresse redoutable à l'époque gallo-romaine. Il est plus probable que le château de Tiffauges appartient à cette première époque du retour des croisades où les seigneurs rapportèrent d'Orient des modèles et des souvenirs que beaucoup d'antiquaires regardent comme l'origine de l'architecture ogivale. « La partie la plus ancienne du château, dit M. de Monthail, ne remonte pas au delà de la seconde moitié du xiii^e siècle, car on y trouve une infinité de moyens de défense qui n'étaient pas en usage avant cette époque, tels que les herases et les machicoulis. Du côté opposé au donjon, à l'extrémité de l'enceinte extérieure, il existe une tour de granit cylindrique d'une grande beauté; on la dirait faite d'hier, tant elle est bien conservée; on peut y monter par un sombre escalier dont l'entrée est une porte basse et étroite qui se trouve au pied de la tour; une petite salle est pratiquée dans l'épaisseur du mur. L'escalier conduit droit à une vaste salle voûtée en granit et ornée d'écussons, et dont les larges fenêtres en croix annoncent une époque plus rapprochée de nous que les ruines du donjon. La cheminée est spacieuse. Il existe dans cette tour un large chemin de ronde qui, à mon avis, est une merveille par sa dimension et sa solidité. Les machicoulis allongés et élégants de cette belle tour, cet escalier tournant, aux vastes salles, tout annonce le style de la fin du xiv^e siècle et fait penser que cette tour a été bâtie par Gilles de Retz. On reconnaît dans sa construction la main d'un prince superbe et puissant. » On sait que des fouilles faites à Tiffauges lors du procès de son seigneur amenèrent la découverte, dans les souterrains du château, des cadavres et ossements de plus de cent enfants, victimes des atrocités de ce monstre légendaire.

TIFFIN s. m. (ti-finn). Nom donné, dans l'Inde, au léger repas que les Anglais appellent LUNCH.

— **Encycl.** Le *tiffin* se prend ordinairement à midi pour attendre le dîner, lequel n'a pas lieu avant quatre heures du soir. Toutefois, quand on dit que le *tiffin* est un repas léger, il faut s'entendre. L'Anglais est grand mangeur et grand buveur, même sous ce ciel dévorant, où la chaleur tropicale rend les excès de boisson si dangereux. Le *tiffin* se compose le plus généralement de viandes froides, d'œufs, de *tchapati*, galette indigène de farine et de beurre fondu, et d'autres pâtisseries, puis de l'indispensable thé, de bière et de soda-water; on n'y boit pas de vin; ordinairement le vin est réservé pour les repas plus sérieux du matin et du soir; mais, bien que le *tiffin* ne soit pas considéré comme un repas sérieux, il n'est pas moins entré dans les habitudes de l'Anglo-Indou, dans quelque partie perdue de l'Inde qu'il se trouve, même s'il est en voyage. Tout ce qui est nécessaire est aussitôt tiré des bagages, le thé, le soda-water, la bière, que d'ailleurs l'Anglais trouverait difficilement dans ces régions peu fréquentées encore par les Européens. Partout le *commissioner* ou le simple touriste *tiffine* aussi confortablement que s'il se trouvait à Calcutta ou à Bombay.

TIFLIS ou **TEFLIS**, en géorgien *Thilis-Kalakhi*, c'est-à-dire *ville aux eaux chaudes*, ville forte de la Russie d'Asie, sur les deux rives de la Koura, jointes par un pont de pierre, à 1,928 kilom. de Moscou et à 2,602 kilom. S.-E. de Saint-Petersbourg, à 272 kilom. S.-E. de la mer Noire, par 41° 42' de latit. N. et 42° 30' 16" de longit. E.; 49,000 hab., y compris 10,000 hommes de garnison. Chef-lieu de la lieutenante de la Caucasic et du gouvernement civil de Tiflis ou de Géorgie. Résidence du gouverneur général de la Transcaucasie, archevêché grec et arménien, exarchat ecclésiastique. Tribunal; gymnase noble, quatre autres collèges, un séminaire et cinq écoles. Il y a à Tiflis treize églises pour le rit grégorien, une église catholique et deux mosquées, l'une pour les Perses de la secte d'Ali, l'autre pour les Tartares sunnites; une école arménienne, une assez riche bibliothèque, un cabinet d'histoire naturelle, un jardin botanique, un arsenal, deux théâtres, un hôtel des monnaies, un grand bazar

et sept caravansérails. Tiflis présente le magnifique panorama d'une cité asiatique. On y entre par une longue et superbe rue, la perspective de Golowian. Les maisons, avec terrasse au lieu de toiture, se collent aux rochers escarpés sur lesquels la ville est posée. De toutes parts s'élancent les coupoles coniques des églises, des bains, des minarets. Des treilles verdoyantes se découpent sur la blancheur des murs. Tiflis longe la gorge qui suit les sinuosités de la Koura. Cette situation empêche d'embrasser la perspective d'un seul coup d'œil. Le voyageur admire successivement les ruines du vieux château fort, le jardin botanique, le pittoresque défilé de Salak, le théâtre avec ses trois étages de galeries superposées, l'hôtel du gouverneur, celui de l'état-major avec son horloge, l'édifice du premier gymnase, le couvent de Saint-David, situé sur la montagne de Tsinindo, dite Montagne sainte, sur laquelle on montre la tombe du célèbre Griboyedov, et enfin le bazar, où se coudoient pêle-mêle Européens, Tartares, Lesghiens, Kourdes et Géorgiens. A côté de ce tohu-bohu d'une ville asiatique, on est tout surpris de trouver le confort d'une ville française : des flacres, des hôtels parfaitement tenus, de magnifiques maisons à trois et quatre étages, propres et bien meublées, des rues larges, un bon pavé, un éclairage au gaz, des milliers de boutiques, d'élégants magasins, un théâtre russe, un opéra italien, des bals chez le lieutenant du Transcaucasie, où se réunit une société de choix et dans les salons duquel on rencontre jusqu'à six cents invités; enfin des soirées charmantes, où les radieuses Géorgiennes rivalisent de grâce et d'amabilité avec les dames russes. Avec la perspective de Golowian et la rue de l'Hetman, il faut citer, au nombre des lieux les plus accueillis et les plus pittoresques, le bazar arménien, la place de la cathédrale de Sion et, par-dessus tout, la célèbre place du Matydan, où se concentre la vie commerciale, financière et industrielle de toute la contrée. C'est la Bourse de Tiflis, le point où viennent aboutir les nouvelles des cinq parties du monde. C'est là que se pavane l'Asiatique aux mœurs efféminées, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher; c'est là qu'il achète, vend, troque, change, fume, étale son luxe et, dans son langage diffus et imagé, prononce en dernier ressort son jugement sur tout le monde et sur toute chose. Les quartiers de Navlongh, d'Avlabara, de la Porte des bains, de la vieille ville et de Garéoutan abouissent par diverses rues à ce marché curieux. La place est toujours pleine de monde à pied ou à cheval, ceux-ci en charrette ou à dos de chameau, ceux-là en brougham ou à âne, les uns en drojki, les autres en victoria. C'est un tapage, une cacophonie de langues, d'idiomes et de dialectes à en perdre la tête. Au fond de la place s'élève la prison Metch, sur un roc qui surplombe le cours rapide de la Koura. En face de la rue qui mène au vieux pont se trouve le grand caravansérail, édifice à trois étages, dont tout le rez-de-chaussée est garni de boutiques. A Tiflis, les caravansérails sont quelque chose dans le genre de l'hôtel du Louvre et du Grand-Hôtel, à Paris. On trouve dans les boutiques absolument tout ce qu'on peut désirer en ce monde, depuis les comestibles de tout genre jusqu'aux vêtements de toute espèce, depuis les jouets d'enfants jusqu'aux objets de luxe les plus recherchés.

La ville jouit d'un climat comparativement salubre, grâce à l'élévation de son plateau, Sa ceinture de jardins et de vignobles lui donne une physionomie pittoresque et riante; ces vergers sont d'un grand rapport et produisent des quantités considérables de fruits de toute nature, raisins, pêches, abricots, grenades, coings, poires, prunes, pastèques, melons, etc., dont l'usage immodéré ne contribue pas peu à déterminer chez les étrangers des maladies graves. Le séjour de Tiflis est fort agréable; la vie y est à très-bon marché; les habitants sont renommés pour leur caractère doux, enjoué et hospitalier. Des routes unissent Tiflis à toutes les villes de la Transcaucasie, mais un terrain montagneux et accidenté et le mauvais état de ses chemins rendent les transports fort pénibles. Dans beaucoup de localités, les marchandises sont transportées à dos de bêtes de somme. Néanmoins, malgré le manque de voies de communication et le mauvais état des chemins qui existent, la ville de Tiflis est le véritable centre du commerce de toute la Transcaucasie et sert d'entrepôt aux produits du pays aussi bien qu'à ceux de la Russie et de l'étranger. Elle communique avec l'intérieur de l'empire par Astrakhan, Nijni-Novgorod et Moscou, avec la Perse par Bakou, sur la mer Caspienne, et par Nakhit-Cheven, sur la frontière terrestre; avec l'Europe par Redout-Kalé. Le commerce extérieur de Tiflis et de la Transcaucasie, en général, se trouve entre les mains des marchands arméniens, établis à Tiflis même. Elle tire de l'intérieur de la Russie les draps, les cotonnades, les tissus de lin et de chanvre, les soieries, la papeterie, des articles en étain, de la verrerie, de la faïence et de la porcelaine, de la mercerie fine, des boissons et autres marchandises. Le sucre en pain constitue le principal article de l'importation. A Tiflis se trouve une douane d'entrepôt qui admet toutes sortes de marchandises européennes, coloniales et asiatiques, tant à l'acquittement que pour

être réexpédiées en transit dans le courant d'une année, à compter du jour de l'entrée dans un des ports ou postes-frontière du Caucase. Cette ville fut autrefois la capitale du royaume de Géorgie. On fait remonter sa fondation à l'année 496, et on l'attribue au célèbre Nakhtang, qui soumit à cette époque tous les pays situés entre la mer Noire et la mer Caspienne. « Quoi qu'il en soit, dit le *Dictionnaire géographique universel*, Tiflis était déjà au ix^e siècle une des places les plus belles et les plus importantes de cette partie de l'Asie, et le czar David, qui y régna de 1089 à 1120, y fit fleurir les sciences, que la czarine Tamara protégea ensuite de tout son pouvoir et répandit dans ses Etats. Mais, bientôt après sa mort, cette ville fut ravagée par Gengis-Khan, et le royaume re tomba dans une barbarie peut-être plus profonde que celle dont l'avait tiré le czar David, qui avait reçu le surnom de *Restaurateur*. En 1576, Mustapha-Pacha, général du sultan turc Soliman, prit Tiflis et y érigea la citadelle qui existe encore. Après la soumission de cette ville à la Perse, cette cité s'adonna de nouveau aux lettres; elles furent surtout encouragées par le roi Héraclius, qui y établit une imprimerie en caractères géorgiens. En 1795, ce malheureux prince, âgé de quatre-vingt-dix ans, parvint à se soustraire avec sa famille à Aga-Méhémét-Kan, qui, à la tête d'une armée nombreuse, envahit la Géorgie, s'empara de la capitale et la détruisit presque entièrement. Après la mort d'Héraclius, en 1798, la discorde s'éleva dans le royaume à cause de la succession au trône, et Omar, kan des Avars, se disposait à profiter des dissensions intestines pour se rendre maître du pays, lorsqu'une armée russe y pénétra et fit reconnaître comme souverain George, fils aîné d'Héraclius, qui, quelque temps avant sa mort, céda à la Russie ses Etats, dont Paul 1^{er} fit prendre possession en 1801. »

TIGA s. m. (ti-ga). Ornith. Genre d'oiseaux grimpeurs, formé aux dépens des pics, et ayant pour type le pic tridactyle.

TIGARÉE s. f. (ti-ga-rée). Bot. Genre voisin des tetracées. Il Syn. de PURSHIA, genre de plantes de l'Amérique du Nord.

— **Encycl.** Les *tigarées* ont beaucoup d'analogie avec les tetracées, auxquels la plupart des auteurs les réunissent. Ce sont des arbustes grimpants, à feuilles arrondies, rudes sur leurs deux faces, ainsi que les rameaux; les fleurs, groupées en panicules peu fournies, ont un calice persistant, à sépales externes un peu réfléchis, tandis que les intérieures sont conniventes; le fruit est une capsule sèche, rude au toucher, rouge, entourée par le calice et s'ouvrant en deux valves qui ne contiennent qu'une seule graine. Ces végétaux croissent dans les contrées les plus chaudes de l'Amérique du Sud. La *tigarée commune*, espèce type, est un arbuste sarmentueux qui s'élève jusqu'à la cime des plus grands arbres et laisse tomber ses rameaux jusqu'à terre; ses fleurs, blanches, dioïques, sont groupées en panicules à l'aiselle des feuilles. Cet arbrisseau croît à la Guyane; il est si multiplié dans les bois que les voyageurs sont souvent arrêtés dans leur marche par l'inextricable fouillis de son feuillage et de ses rameaux, couverts de poils rudes qui leur déchirent les mains et le visage. Il fleurit en janvier. Toutes les parties de ce végétal, mais surtout ses feuilles, renferment un principe amer, soluble dans l'eau et dans l'alcool. On les emploie, dans l'Amérique centrale, comme cordiales et sudorifiques; on en a obtenu de bons effets dans le traitement de la péripneumonie, de l'ascite, des fièvres quartes, de la chlorose et du scorbut; on a surtout préconisé la *tigarée* contre la syphilis; on en prépare une infusion, dont la couleur rougeâtre a fait donner à la plante le nom de *liane rouge*. La *tigarée velue* possède les mêmes propriétés. Ces médicaments sont tout à fait inusités en Europe, et la plante elle-même ne s'y rencontre que dans les jardins botaniques.

TIGDAVAN, ville de l'île de Panay, dans l'archipel des Philippines, par 10° 44' de latit. N. et 120° 41' de longit. E.; 12,000 hab. environ. Fabriques de tissus de coton et de soie.

TIGE s. f. (ti-je). — Chevallet tire ce mot du germanique : anglo-saxon *twig*, jeune pousse, ancien allemand *zwik*, allemand *zweig*, anglais *twig*, hollandais *twijg*, toutes formes qui pourraient bien être dérivées de la racine sanscrite *tu*, croître. En réalité, *tige* est régulièrement tiré du latin *tibia*, qui désigne l'os principal de la jambe, et que les Latins employaient aussi dans le sens de flûte, parce que, dit-on, les anciens se servaient de tibias d'animaux pour faire des flûtes). Bot. Partie supérieure, ordinairement ascendante et aérienne, de l'axe du végétal qui porte les feuilles et les fleurs : *Tige ligneuse*. *Tige herbacée*. La *tige* préexiste à toutes les autres parties des plantes. (P. Duchartre.) Les divisions primaires des tiges sont les branches (P. Duchartre.) Les tiges sont naturellement perpendiculaires à l'horizon. (Bonnet.) De jeunes tiges inclinées vers la terre se redressent peu à peu. (V. de Bonmare.) On a recherché quelle était la cause qui faisait que les tiges montaient vers le ciel. (Boss.)

— Objet mince et allongé : Une *TIGE* de fer. La *TIGE* d'une plume.

— Fig. Objet qui donne naissance à des objets semblables, comme les branches naissent de la tige : *Israël a été la tige sur laquelle s'est greffée la foi du genre humain*. (Renan.) « Premier père duquel sont sorties toutes les branches d'une famille : Une *tige illustre*. *Sortir de la même tige*. *Abraham fut choisi pour être la tige de tous les croyants*. (Boss.)

— **Faire tige**, Avoir une lignée; des descendants. « On dit plus ordinairement FAIRE SOUCHE.

— **Arboric**. Arbre d'un seul jet. « *Demi-tige*, Arbre qu'on ne laisse croître qu'à 1 mètre ou 1 m.50 de hauteur. « *Arbres à haute tige* ou *Hautes tiges*, Arbres fruitiers dont on laisse la tige s'élever. « *Arbres à basse tige* ou *Basses tiges*, Arbres dont on empêche la tige de s'élever.

— **Archit.** Fût d'une colonne. « *Sorte de branche qui part d'un fleuron et qui porte le feuillage d'un rinceau d'ornement*. « Pied qui supporte la vasque, la coupe d'où jaillit l'eau d'une fontaine.

— **Techn.** Partie longue et cylindrique qui est entre l'anneau et le panneton d'une clef. « Corps d'un clou, partie comprise entre la tête et la pointe. « *Verge à laquelle est fixé le piston d'une pompe*. « *Arbre très-mince d'une roue de montre*. « *Partie carrée située en dehors du fourillon d'un cylindre de laminoir, et sur laquelle sont fixés les organes intermédiaires du mouvement*. « *Partie d'un flambeau qui va du pied jusqu'à la bobèche*. « *Partie d'une botte qui enveloppe la jambe*. « *Partie d'un bas comprise entre le pied et le genou*. « *Carabine à tige*, Carabine dont la culasse est munie d'une petite verge entre laquelle se tasse la poudre et sur laquelle pose la balle.

— **Encycl. Bot.** La *tige* constitue le système ascendant, ordinairement aérien, de l'axe du végétal; croissant en sens inverse de la racine, elle semble se diriger vers l'air et la lumière et sert de support aux feuilles, aux fleurs et aux fruits, dans les plantes qui sont pourvues de ces organes. Presque tous les végétaux, si l'on en excepte les cryptogames inférieurs, ont une *tige*; mais souvent elle est si peu développée et tellement courte qu'elle semble ne pas exister; les espèces qui présentent cette disposition sont dites *acaules*. Certaines *tiges*, à cause de leur organisation spéciale et de leurs caractères extérieurs, ont reçu des noms particuliers; tels sont le chaume, le rhizome ou la souche, le stipe, le tronc, etc.

Sous le rapport de la consistance et de la durée, on distingue la *tige* herbacée, sous-ligneuse ou ligneuse, d'où la division des végétaux en herbes, sous-arbrisseaux, arbustes, arbrisseaux et arbres. La *tige* peut encore être solide ou pleine, fistuleuse, spongieuse, molle, ferme ou rigide, flexible, cassante, charnue, laiteuse, etc. Sous le rapport de la forme, on distingue la *tige* cylindrique, effilée, cannelée, comprimée, triangulaire ou trigone, quadrangulaire ou tétragone, pentagone, hexagone, anguleuse, noueuse, articulée, grêle, filiforme, etc. Enfin, la *tige* peut être simple ou rameuse, dichotome, trichotome; feuillée ou aphyllée, écaillée, ailée; unie, glabre, lisse, pulvérulente; glauque, maculée, ponctée; rude, verruqueuse, subéreuse, striée, sillonnée, crevascée ou fendillée; rubescente, velue, laineuse, cotonneuse, soyeuse, ciliée, hispide, épineuse; droite, couchée, ascendante, volubile, etc.

La structure de la *tige* présente de très-grandes différences, suivant que celle-ci est herbacée ou ligneuse, et surtout suivant qu'on l'observe dans les dicotylédones ou dans les monocotylédones. Dans le premier de ces groupes, elle offre, de dedans en dehors, la moelle, le bois proprement dit, l'aubier, le liber, l'écorce, l'épiderme, les lenticelles, etc. Certaines familles ou certains groupes, comme les conifères, les lianes, etc., offrent même sous ce rapport des particularités remarquables. On trouve une tout autre structure dans les monocotylédones ou endogènes et les acotylédones ou cryptogames. Dans les premiers temps de son développement, la *tige* prend toujours une direction opposée à celle de la racine, c'est-à-dire verticale ou dressée; mais souvent, elle est ensuite trop faible pour se soutenir ainsi par elle-même, et elle devient couchée, ascendante, traçante, grimpante ou volubile.

Les fonctions de la *tige* sont presque uniquement passives et se réduisent à peu près à celles qui intéressent la circulation ou les mouvements de la sève. On en a tiré parti, dans la science, pour mieux approfondir certains points de physiologie végétale et, dans l'industrie, pour faire pénétrer dans le bois des substances salines qui modifient sa couleur, augmentent sa consistance et ses conditions de durée et le rendent propre à des usages plus variés. Nous devons ajouter toutefois que les jeunes écorces peuvent, jusqu'à un certain point, jouer le rôle d'organes d'absorption, de respiration ou de transpiration. Dans l'exposé qui précède, nous avons dû nous borner à un simple résumé, tous les détails ayant été suffisamment développés dans des articles spéciaux, auxquels nous renvoyons.

Il nous reste maintenant, pour compléter ce sujet, à dire quelques mots des usages des tiges. Celles de plusieurs végétaux herbacés servent, avec d'autres organes, à la nourriture de l'homme ou des animaux; d'autres renferment des matières textiles ou colorantes, qui les font rechercher pour les arts industriels. Celles de la canne à sucre, du maïs, du sorgho, fournissent cette substance si répandue dans le commerce sous le nom de *sucre*. La tige des végétaux ligneux est presque entièrement constituée par le bois, dont les usages sont si étendus et si multipliés dans les travaux publics, l'industrie et l'économie domestique. Beaucoup de ces bois sont utilisés par la teinture. Plusieurs écorces, notamment celle du chêne, des sumacs, etc., sont riches en tanin et en acide gallique et servent à la préparation des cuirs et des peaux. Sous le rapport des propriétés médicales, les tiges, les bois et les écorces occupent un rang distingué dans la thérapeutique. Enfin, dans la culture, les tiges fournissent un moyen très-usité de multiplication.

— Mécan. Les tiges forment, avec les arbres, les pièces fondamentales du mouvement dans les machines; elles affectent toujours le mouvement rectiligne. Elles sont généralement des pièces cylindriques en fer forgé, tantôt destinées à transmettre le mouvement d'un piston à vapeur, tantôt à mettre en mouvement un piston de pompe. A cet effet, elles sont toujours terminées par deux têtes, dont l'une, conique, inférieure, se loge dans une douille de piston, l'autre cylindrique, supérieure, entre dans une douille ordinaire. Les tiges sont toujours soumises à des forces parallèles à leur longueur et dont l'évaluation varie avec le genre de machine. S'il s'agit d'une tige de piston de vapeur et si l'on désigne par N la résultante de ces forces, par p la pression effective de la vapeur sur 1 mètre superficiel de piston (c'est la différence des pressions réelles sur les deux faces du piston), par S la surface de ce dernier, on a

$$N = Sp.$$

Soient R l'effort résistant par unité de section qu'oppose la tige aux forces extérieures et ω l'aire de la section de la tige, on a

$$N = R\omega;$$

égalant ces deux relations, on a

$$Sp = R\omega;$$

d'où

$$\omega = \frac{Sp}{R}.$$

ce qui permet de calculer la section de la tige; on en déduit son diamètre

$$D = \sqrt{\frac{4\omega}{\pi}}.$$

S'il s'agit d'une tige de pompe à double effet, aspirante et foulante, dont le piston est placé à une hauteur h au-dessus du niveau du liquide à élever et à une hauteur h' au-dessous du niveau auquel le liquide doit être élevé, la pression supérieure par unité de surface sera dh' d'après la loi d'hydrostatique qui régit les variations de la pression en chaque point d'une pièce et qui consiste en ce qu'un liquide exerce sur un élément superficiel du vase qui le contient une pression égale au poids d'une colonne de même liquide qui aurait pour base cet élément superficiel et pour hauteur la distance de cet élément au niveau supérieur du liquide. La pression inférieure sera $-dh$, d'où la pression effective sera pour ce cas la somme des deux pressions

$$p = d(h + h').$$

Lorsqu'une tige est placée horizontalement, elle est, en outre, sollicitée à la flexion par son propre poids; cette flexion n'a cependant d'influence notable que pour les tiges longues et minces. Soit l la longueur de la tige, v la distance du centre de gravité à la fibre la plus éloignée, p le moment fléchissant, I le moment d'inertie; la formule de résistance à la flexion donne

$$R = \frac{vp}{I} + \frac{N}{\omega}.$$

Or, en ce cas,

$$v = \frac{D}{2},$$

et

$$I = \frac{\pi D^4}{64};$$

le poids de la tige par mètre courant étant égal à

$$\frac{\pi D^2 d'}{4};$$

d' étant le poids du mètre cube de fer

$$= 7,788),$$

on aura

$$\pi = \frac{\pi D^2 d' l^2}{32}$$

au milieu de la longueur, d'où l'on déduit

$$R = \frac{d' l^2}{D} + \frac{4N}{\pi D^3},$$

et par suite

$$D = \frac{d' l^2}{2R} + \sqrt{\frac{d'^2 l^4}{4R^2} + \frac{4N}{R}}.$$

Parmi les dispositions variées adoptées pour les machines à vapeur, on donne le

nom de *machines à tige-bielle* à celles dont le but est d'éviter l'emploi d'un cylindre incliné pour le cas où la distance de l'arbre moteur au sol est comprise entre quatre et cinq fois le rayon de la manivelle. Ces machines sont de deux systèmes: 1° celles dites à coffre ou à fourreau; 2° celles à couvercle mobile. Les premières consistent dans la substitution à la tige d'un cylindre creux, à section rectangulaire suffisante pour permettre l'oscillation de la bielle, qui s'attache alors directement sur le piston. Elles présentent un avantage spécialement appréciable dans la navigation, car elles exigent un très-faible poids de matière pour constituer un moteur très-puissant. Les secondes consistent à recouvrir d'un *stuffing-box* mobile la portion du couvercle qu'il faut rigoureusement percer pour permettre les oscillations de la tige-bielle. Ces deux espèces de machines ont le défaut de nécessiter un raccourcissement de la course et une augmentation de diamètre au piston.

TIGÉ, ÉE adj. (ti-jé — rad. *tige*). Blas. Se dit des fleurs qui ont une tige, quand elles n'en ont pas ordinairement, et de celles dont la tige est d'un émail particulier: *Le Feltre d'Ormesson: D'azur, à trois lis au naturel d'argent, feuillés et tiges de sinople.*

TIGELLE s. f. (ti-jè-le — dimin. de *tige*). Bot. Partie supérieure de l'axe de l'embryon, qui doit, en se développant, donner naissance à la tige: *La TIGELLE est visible avant la germination dans la fève.* (Th. de Berneaud.)

TIGELLE, ÉE adj. (ti-jè-lé — rad. *tigelle*). Bot. Qui est muni d'une tigelle.

TIGELLIN (Sofenius Tigellinus), favori de Néron, mort en 69 de notre ère. Il ne doit qu'à son infamie la place qu'il tient dans l'histoire. Il était d'une naissance obscure et sa jeunesse ne présente qu'une suite de débâches. Exilé par Caligula (39) pour le scandale de son commerce avec Agrippine, rappelé par Néron à cause même de sa dépravation, il acheva de le corrompre, eut le commandement d'une partie des prétoriens après la mort de Burrhus, participa à toutes les cruautés de l'empereur, favorisa sa passion pour l'indigne Poppée, déploya la plus cruelle activité contre les complices de Pison et fut nommé préfet du prétoire. Il suivit Néron en Grèce et l'encouragea dans toutes les folies qui achevèrent de le perdre dans l'esprit du peuple; mais lorsqu'il vit la fortune tourner contre son maître, non-seulement il l'abandonna lâchement, mais encore il opéra la défection des prétoriens qui força l'empereur à se donner la mort. Grâce à cette trahison et à l'argent qu'il prodigua à un affranchi de Galba, il parvint à échapper à la mort sous ce prince, mais il perdit sa charge de préfet. Peu après, il se retira dans une campagne près de Sinuessa. C'est là qu'il se trouvait lorsque Othon, ayant été élevé sur le trône par les prétoriens, résolut de frapper un homme devenu l'objet de l'horreur universelle. Il lui envoya l'ordre de se donner la mort, et Tigellin dut se couper la gorge avec un rasoir. Néron lui avait fait élever deux statues, l'une dans le Forum, l'autre dans le palais impérial. Personne n'avait poussé si loin que Tigellin tous les raffinements de la débauche. Ce fut lorsque Rome fut réduite en cendres, ce fut dans les jardins du favori de Néron que commença l'incendie, ce qui a fait croire que l'empereur n'était pas étranger à ce terrible événement.

TIGELLULAIRE adj. (ti-jèl-lu-lè-re — rad. *tigellule*). Bot. Qui a les caractères des tigellules.

TIGELLULE s. f. (ti-jèl-lu-le — dimin. de *tigelle*). Bot. Très-petite tige.

TIGEOU (Jacques), théologien français, né dans l'Anjou, mort à Metz en 1593. Il se fit recevoir docteur en théologie à Reims, puis devint chanoine de Metz et chancelier du chapitre. On lui doit: *Réponse à ceux qui demandent à vivre en liberté de conscience, prouvant amplement que les hérétiques doivent être contraints par les lois et ordonnances d'embrasser et suivre l'union catholique* (Paris, 1573, in-4°), ouvrage d'une odieuse intolérance; une traduction des *Œuvres de saint Cyprien* (1574, in-fol.); la traduction de la *Conjonction des lettres et des armes des deux très-illustres princes Lorrains Charles, cardinal de Lorraine, et François, duc de Guise*, par N. Boucher (1579, in-4°), etc. Il a collaboré à l'*Histoire de la vie, mort, passion et miracles des saints* (Paris, 1579, 3 vol. in-fol.).

TIGERON s. m. (ti-je-ron — dimin. de *tige*). Techn. Tige très-courte, qui fait partie de l'axe d'une roue ou d'un balancier d'horlogerie.

TIGETTE s. f. (ti-jè-te — dimin. de *tige*). Archit. Espèce de tige ornée de feuilles, d'où sortent les volutes, dans le chapiteau corinthien.

TIGHE (Marie), femme de lettres anglaise, née en 1773, morte en 1811. Elle était fille d'un ecclésiastique irlandais et épousa, en 1793, un des parents, Henri Tighe de Woodstock. En 1805, elle publia un poème intitulé *Psyché*, qui a pour base l'épisode de Cupidon et Psyché dans l'*Ane d'or* d'Apulée, et qui est remarquable autant par la beauté des descriptions, la délicatesse et la pureté des

sentiments qui y sont exprimés et le charmant dénouement que l'auteur a su amener, que par la force de l'imagination poétique et par l'harmonie des vers. Ce poème se trouve aussi dans un recueil publié après la mort de l'auteur et qui renferme, en outre, différentes pièces de poésie.

TIGLAT-PILESER, roi d'Assyrie. V. TÊGLATH-PHASAR.

TIGLINE s. f. (ti-gli-ne — rad. *tiglium*). Chim. Matière extraite du croton tiglium.

TIGLIUM s. m. (ti-gli-omm). Bot. Espèce de croton.

TIGNASSE s. f. (ti-gna-se; gn mll. — Ce mot est probablement de la même famille que *teigne*, *teigneur*, et désigne sans doute proprement une chevelure teigneuse, une mauvaise perruque). Coiffe enduite d'onguent dont on recouvre la tête des teigneux.

— Fam. Mauvaise perruque: *Il y a laissé sa TIGNASSE.* Chevelure longue et mal peignée.

— Par ext. Feuillage informe, ébouriffé: *Par intervalles, de furieuses TIGNASSES d'ormeau apparaissent brusquement à la clarté.* (V. Hugo.)

TIGNES, village de la Savoie, au confluent de l'Isère et de deux torrents qui descendent, l'un du lac de Tignes, l'autre du col de la Golette, à 1,093 mètres d'altitude; 1,037 hab. « En hiver, dit M. Ad. Joanne, les habitants demeurent dans leurs écuries, à demi enterrés dans le sol. En face de Tignes, un torrent se précipite le long d'un rocher à peu près vertical et forme une puissante cascade. » Aux environs, carrières de marbre blanc non exploitées.

TIGNOL s. m. (ti-gnol; gn mll.). Pêche. Petit bateau employé sur les côtes de Bretagne pour pêcher à la fouane.

TIGNON s. m. (ti-gnon; gn mll.). Autre forme du mot *chignon*.

TIGNONNER v. a. ou tr. (ti-gno-né; gn mll. — rad. *tignon*). Boucler, friser les cheveux, le tignon de: *TIGNONNER une femme.*

Se tignonner v. pr. Relever, boucler, friser son tignon: *Elle passe des heures entières à se TIGNONNER.*

— Se saisir par le tignon, se prendre aux cheveux.

TIGNONVILLE (Guillaume, sire de), prévôt de Paris, mort en 1414. C'était un homme de beaucoup d'esprit et de savoir, qui devint successivement conseiller, chambellan de Charles VI et prévôt de Paris (1401). Il remplissait ces fonctions lorsque, en 1407, deux écoliers clercs de l'Université de Paris s'étant rendus coupables de vol et d'homicide, il les fit arrêter, offrit à l'Université de les juger elle-même et, sur le refus de celle-ci de les reconnaître pour siens, les condamna à être pendus. Mais le duc de Bourgogne, qui avait des motifs de haine personnelle contre le prévôt, excita contre lui les étudiants de la nation de Normandie, à laquelle appartenait un de ses assassins. Bientôt, toute l'Université se souleva, suspendit ses cours et demanda la destitution de Tignonville. Le roi, devant cette manifestation, destitua le prévôt et le remplaça par Pierre des Essarts, créature du duc de Bourgogne (1408). Peu après, néanmoins, de Tignonville fut nommé président de la chambre des comptes. A la demande de Charles VI, il imita en français un livre intitulé *De dictis et factis memorabilibus philosophorum*, attribué à Guillaume de Sommerset. Cette imitation, très-goutée des contemporains, fut publiée sous le titre de *Dicts moraux des philosophes et premièrement des Seducias* (vers 1475, in-fol.).

TIGNONVILLE (Jeanne de), maîtresse de Henri IV, qui descendait probablement du prévôt du même nom et vivait au xvi^e siècle. On sait peu de chose d'elle, surtout de sa naissance et de ses premières années. Deux du Radier lui a forgé une généalogie qui semble toute de fantaisie. Il vaut mieux s'en tenir, à ce que dit Berger de Xivrey. Suivant cet érudit, elle se nommait Jeanne du Monceau de Tignonville et elle était fille de Lancelot du Monceau de Tignonville et de Marguerite de Selves. Sa mère était gouvernante de Madame, sœur du roi de Navarre, et c'est chez cette princesse que le Vert-galant vit Jeanne toute jeune encore, presque enfant. Or, il venait de rompre définitivement avec Mme de Sauves; c'était vers 1576, c'est-à-dire longtemps avant l'avènement de Henri au trône de France.

Voici ce que d'Aubigné dit dans ses *Mémoires* à propos de Jeanne de Tignonville: « De là, dit-il, le roi de Navarre fit son voyage en Gascogne... sur ce point étant commencées les amours du jeune roi et de la jeune Tignonville, qui résista vertueusement à ses poursuites tant qu'elle fut fille. Ce prince voulut m'engager à être son entremetteur dans cette intrigue, persuadé que rien ne m'estoit impossible; mais quelque vicieux que je fusse en d'autres choses et quoique je n'eusse peut-être pas refusé ce service à un mien compagnon, je pris par pur caprice une telle aversion pour cet emploi et le nom de rufien, que je qualifiais vice de besace, que je ne voulais jamais en cela complaire à mon maître, quoiqu'il me fit d'innombrables caresses et promesses pour m'y engager jusqu'à se met-

tre à genoux devant moi les mains jointes afin de m'exciter à avoir cette complaisance pour lui. »

Mlle de Tignonville épousa, en 1581, François-Léon-Charles, baron de Pardailhan, comte de Pangeas, conseiller d'Etat, chambellan ordinaire du roi, chevalier de son ordre, gouverneur de l'Armagnac. C'est celui que Madame, sœur du roi, dont sa femme était dame d'honneur, appelle quelque part, selon Gully, « ce gros buffle de Pangeas. »

« Aussi opiniâtre que d'Aubigné, mais moins désintéressée, dit l'historiographe des amours du roi Henri, la jeune Tignonville avait persisté à attendre du mariage le droit d'avoir un amant; elle avait conservé sa réputation pour la mieux compromettre. La baronne de Pangeas répara, aux dépens du baron, les torts de Mlle de Tignonville. Nous ne connaissons pas d'autres témoignages de cette fugitive passion que quelques lignes de Sully et de La Beaumelle. On ne put convenir que d'une trêve, dit Sully, pendant laquelle le roi de Navarre alla en Béarn, voir la princesse sa sœur, ou plutôt la jeune Tignonville dont il était amoureux. »

TIGNY (Martin Grostête de), naturaliste français, né à Orléans en 1736, mort en 1799. Après avoir servi pendant quelques années, il succéda à son père comme trésorier de France. Pendant ses loisirs, il s'occupa de botanique, puis à peu près exclusivement d'entomologie. Aidé par sa femme, qui partageait ses goûts, il forma une magnifique collection d'insectes indigènes. Mme Tigny, après avoir mis en ordre cette collection, entreprit d'écrire l'*Histoire naturelle des insectes* pour faire suite à l'édition de Buffon abrégée par Castet, et Brongniart composa l'introduction de cet ouvrage, publié en 1801 (10 vol. in-12). Cet ouvrage, estimé et plusieurs fois réédité, prit sous le nom de Tigny, et non sous celui de sa femme.

TIGRANE ou **DIKRAN I^{er}**, roi d'Arménie, de la dynastie des Hahganiens, mort en 520 av. J.-C. Il succéda en 565 à son père, Erovant I^{er}. C'était un prince doué de qualités brillantes et qui le premier fit connaître sa nation aux peuples étrangers. Cyrus, forcé de fuir les persécutions d'Astyage, roi des Mèdes, étant venu lui demander asile, il l'accueillit favorablement, se lia avec lui d'amitié et lui donna en mariage une de ses sœurs. Bientôt après les deux princes firent la guerre au roi des Mèdes, qui voulait se défaire de l'un et de l'autre, le vainquirent à plusieurs reprises et, d'après Moïse de Khoren, Tigrane dans une dernière bataille tua Astyage de sa propre main. Le roi d'Arménie fit alors monter Cyrus sur le trône de Médie, l'aïda à combattre les rois de Lydie et de Babilone, dont ils se partagèrent les dépouilles et ajouta à ses possessions la Caucase, la Géorgie, la Cappadoce et l'Albanie. On lui attribue la fondation de la ville de Tigranocerte.

TIGRANE ou **DIKRAN II**, dit le *Grand*, roi d'Arménie, de la famille des Arsacides, mort en 38 avant J.-C. Il était fils d'un des plus grands princes de l'Arménie, Artabazès I^{er}, à qui il succéda en 89. C'était un prince plein d'ambition et de courage, qui eut fondé un grand empire s'il n'était venu échouer contre la formidable puissance romaine. Après avoir étendu sa domination sur les provinces voisines de l'Arménie, il conquiert successivement la Syrie, la Césyrie, la Mésopotamie, l'Atropatène, une partie de l'Asie Mineure et prit le titre de *Roi des rois*. Ayant épousé Cléopâtre, fille de Mithridate, roi de Pont, il rétablit un beau-père dans la Cappadoce, que les Romains lui avaient enlevée. Mais bientôt Mithridate, ayant battu les Romains, délut par son orgueil au roi d'Arménie, qui se regardait comme le monarque de l'Orient. Aussi Tigrane ne l'aïda que faiblement dans ses nouvelles guerres et si, après sa défaite, il lui donna un asile, il refusa du moins de le voir. Toutefois, la fierté avec laquelle Lucullus vint réclamer Mithridate, reconcilia le roi d'Arménie avec son beau-père. Tigrane résolut de le venger et réunit une armée considérable; mais la fortune tourna contre lui et Lucullus le battit à plusieurs reprises (69-68). L'hiver ayant suspendu les hostilités, Tigrane en profita pour reprendre ses anciennes provinces, et il commençait à rétablir ses affaires lorsque son propre fils, Tigrane, se révolta contre lui, passa du côté des Romains et conduisit Pompee au cœur de l'Arménie (66). Se voyant perdu, le vieux roi se rendit auprès de Pompee et se jeta à ses pieds. Le général romain lui laissa le titre de roi avec l'Arménie et la Mésopotamie, mais lui enleva la Syrie, la Cappadoce, la petite Arménie, la Phénicie et lui imposa une énorme contribution de guerre. Depuis ce moment jusqu'à sa mort, il fut le fidèle allié des Romains et, dans les dernières années de sa vie, il associa à son pouvoir son fils Artabaze ou Artavasde, qui lui succéda.

TIGRANE III, roi d'Arménie, petit-fils du précédent, mort vers l'an 6 avant J.-C. Fait prisonnier avec son père Artavasde, il fut conduit par Marc-Antoine en Egypte, où il passa son enfance, puis envoyé à Rome après la bataille d'Actium. Auguste consentit à le placer sur le trône d'Arménie; mais, devenu roi, Tigrane ne voulut pas consentir à être

l'instrument docile des Romains. Il s'allia contre eux avec les Parthes et mourut au moment où une armée romaine marchait contre lui.

TIGRANE IV, roi d'Arménie, fils du précédent, mort l'an 2 avant J.-C. Il succéda à son père et s'efforça de défendre l'indépendance de son pays. Exclu du trône par les Romains, il rentra en Arménie avec le secours des Parthes, chassa Artaverde, qui s'était fait proclamer roi, et périt dans une expédition contre une peuplade limitrophe de son pays.

TIGRANE V, roi d'Arménie, mort en 34 de notre ère. Il était petit-fils d'Hérode, roi de Judée. Il fut élevé dans les idées polythéistes, à Rome, puis nommé par les Romains roi ou plutôt gouverneur de la Judée, en remplacement des intelligences avec les Parthes, il fut mis à mort par ordre de Tibère.

TIGRANE VI, roi d'Arménie, qui vivait au 1^{er} siècle de notre ère. Neveu du précédent, il fut élevé à Rome et nommé par Néron roi d'une partie de l'Arménie, en remplacement de Tiridate vaincu par Corbulon; mais les Arméniens, soutenus par les Parthes, le chassèrent en 61 et rappellèrent Tiridate.

TIGRANE VII, roi d'Arménie. Il succéda à son frère Diran vers 142. Pendant son règne, qui dura vingt ans, il ne fit rien de remarquable et fut renversé en 161 par Lucius Verus.

TIGRANE VIII, roi d'Arménie, au commencement du 1^{er} siècle. Fils d'Arsace IV, il lui succéda comme roi d'Arménie vers 408, concurrentement avec son frère Arsace. Des dévotions s'étant élevées pour après entre les deux frères, Tigrane céda ses droits au roi de Perse, Arsace céda les siens à l'empereur Théodose, et l'Arménie fut démembrée après de longs troubles.

TIGRANOCERTE, ancienne ville de la Grande-Arménie, fondée par le fils de Tiridate, Tigrane 1^{er}. Ce prince la peupla à l'origine de 300.000 prisonniers et la choisit pour capitale. Cette ville, très-forte, acquit une grande importance, qui décru rapidement après que Lucullus s'en fut emparé (69 av. J.-C.). Sur son emplacement se trouve, selon les uns, *Kard-Amüt*, selon d'autres *Sert*.

TIGRE s. m. (ti-gré — latin et grec *tigris*). Ce mot, venu en Grèce de l'Orient, paraît être d'origine aryenne. Benfey, s'appuyant de témoignages anciens qui donnent le sens de flèche au fleuve du Tigre, à cause de sa rapidité, rapporte *tigris* à une forme zend hypothétique *tighra*, de la racine sanscrite *tig*, aiguïser, avec le sens secondaire de rapide.) Mamm. Grand mammifère du genre chat : **TIGRE d'Afrique**, **TIGRE d'Asie**. *Peau de tigre*. Le **TIGRE** fait mouvoir la peau de sa face, grince des dents, frémit, rugit. (Bull.) Un seul tigre échappé de la forêt suffit pour alarmer tout un peuple. (Bull.) La peau des tigres est très-estimée en Chine (E. Desmarest.) Le tigre, quoique rassasié de chair, semble toujours altéré de sang. (V. de Bonnard.) **Tigre noir**, **Tigre rouge**. Noms vulgaires de deux espèces de couguar. **Tigre chasseur**. Nom vulgaire du chat à crinière. **Tigre barbet** ou **frisé**. Nom vulgaire du guépard. **Tigre chat**. Nom vulgaire du serval et de l'ocelot. **Tigre loup**. Nom vulgaire de l'hyène. **Tigre des Iroquois**. Nom vulgaire du couguar. **Tigre du Brésil**. Nom vulgaire du jaguar. **Tigre marin**. Nom vulgaire d'une espèce de phoque.

— Fig. Homme impitoyable, cruel : *C'est un tigre, un vrai tigre. C'était un tigre quand la colère le dominait.* (Le Sage.)

Tigre altéré de sang qui me défends les larmes !

RACINE.

Ah ! barbare ennemi, tigre que je caresse !

VOLTAIRE.

— Groom de très-petite taille : *Il résolut d'avoir un élégant cabriolet et le tigre oblige.* (Balz.) *Le jeune monsieur de Soutas ne pouvait se dispenser d'avoir un tigre.* (Balz.) *Une draperie se souleva, et un diminutif de groom, ce qu'on appelle un tigre en Angleterre, montra sa taille de petit Poucet et sa livrée rouge galonnée d'or.* (P. Féval.)

— Etre jaloux comme un tigre, Etre jaloux jusqu'à la rage.

— Astron. *Fleuve du Tigre*. Petite constellation située entre les constellations du Tigre et du Serpenteaire.

— Erpét. Nom vulgaire d'un python du Bengale.

— Ichtyol. Nom vulgaire d'une espèce de squalo qui vit dans les mers de l'Inde et de la Chine : *Le tigre a des appendices vermiformes aux narines.* (V. de Bonnard.)

— Entom. *Tigre puce*, *Tigre punaise* ou simplement *Tigre*. Nom vulgaire du tingsis du poirier. *Tigre de l'asperge*, Nom vulgaire du crocodile de l'asperge.

— Moll. Nom vulgaire de deux coquilles des genres *cône* et *volute*.

— Hortic. Maladie qui attaque la tige des arbres.

— Adjectif. Syn. de **TIGRÉ** : *Cheval tigre*. *Chien tigre*.

— Encycl. Mamm. Le tigre a pour caractères spécifiques : le corps très-allongé, les jam-

bes courtes; la tête petite; la queue très-longue; le pelage assez ras, à l'exception des côtés des jambes, qui sont garnis de grands poils; les parties supérieures du corps d'un jaune fauve; le bout du museau, le cou, les joues, la face interne des oreilles, la gorge, la poitrine et le ventre d'un beau blanc; des bandes noires transversales en nombre variable de vingt à trente, assez étroites, partent de la ligne moyenne du dos et s'étendent parallèlement entre elles sur les flancs; la queue est marquée de quinze anneaux noirs, sur un fond blanc jaunâtre; les premiers anneaux se partagent en plusieurs lignes; il existe quelques bandes transversales et doubles sur la face externe des pieds de derrière; deux ou trois bandes obliques sur les pieds de devant, à la face externe et à la face interne; quelques mouchetures noires sur le fond et le dessous de l'ail; les papilles sont rondes. La femelle ne diffère pas du mâle. Les individus de moyenne taille ont une longueur de 1m,50 depuis le bout du museau jusqu'à la naissance de la queue; celle-ci a près de 1 mètre; leur hauteur moyenne est de 0m,70; mais on connaît des individus beaucoup plus grands. Les jeunes individus présentent la même disposition de couleur que les adultes, mais en diffèrent par leurs nuances, le blanc étant mêlé de gris, le noir de brun, et le jaune d'une teinte plus obscure.

Ce carnassier, qui depuis longtemps porte le nom de *tigre royal*, était le *tigris* des Romains, qui le virent pour la première fois dans le cirque sous le règne d'Auguste, et il a été cité par plusieurs naturalistes. Aristote en dit quelques mots, et Plin raconte une histoire fabuleuse sur la manière dont on parvient à s'emparer de ses petits. Dans les temps modernes, Buffon, Lacépède, F. Cuvier s'en sont occupés.

Il habite le Bengale, le royaume de Siam, celui du Tonquin, la Chine, Sumatra et en général toutes les contrées de l'Asie méridionale situées au delà de l'Indus et s'étendant jusqu'au nord de la Chine. On a cherché à y former plusieurs espèces particulières, ou tout au moins des variétés distinctes, qui ne diffèrent que par quelques variétés de la coloration de leur pelage; c'est ainsi que Lesson y distingue le *felis tigris mongolica*, propre à la Mongolie et à la Boukharie, aux steppes des Kirghiz, etc.; *nigra*, de Sumatra, et *alba* : la première noire et la seconde blanchâtre. Ce n'est qu'avec doute que l'on doit regarder comme simple variété de la même espèce le *tigre ondulé*, dont les tâches noires, au lieu de former des lignes transversales, se recourbent pour encadrer de grandes taches d'une couleur plus claire; cet animal a vécu trois ans à Londres, où il avait été amené de Canton. La force prodigieuse et les goûts sanguinaires du tigre en ont fait la terreur des pays qu'il habite. Excepté l'éléphant, aucun animal ne peut lui résister. Il emporte un bœuf dans sa gueule en fuyant et l'éventre d'un coup de griffe. On ne saurait peindre sous de trop vives couleurs sa férocité, les ravages qu'il cause, l'effroi qu'il inspire; mais tout ce qu'on a dit de son naturel intraitable, de la fureur qui l'agite sans cesse, du besoin insatiable qu'il a de répandre le sang, de son insensibilité aux bons traitements, de son ingratitude envers ceux qui le soignent, n'est qu'un tissu d'exagérations ou d'erreurs; sous tous ces rapports, le tigre ressemble aux autres chats. En général, on l'appivoise aussi aisément que le lion; il devient très-familier avec ceux qui le nourrissent, et il les distingue de toutes les autres personnes; lorsqu'il n'a aucun besoin et qu'on ne l'effraye pas, il reste très-calme, et, dès qu'il est repu, il passe presque entièrement son temps à dormir; il aime à recevoir des caresses et il y répond d'une manière très-douce et très-expressive; il ressemble beaucoup dans ce cas au chat domestique; il voit de même son dos, fait à peu près le même bruit, se frotte de la même manière, en un mot à les mêmes dispositions naturelles. Notre ménagerie du Muséum en a possédé plusieurs, et tous se ressemblaient pour les mœurs, comme par les proportions du corps, la grandeur et le pelage. On a vu à Londres un tigre mâle et un tigre femelle s'accoupler et produire. La portée fut de cent et quelques jours.

Le tigre qu'on voyait en 1835 à la ménagerie de Paris s'était promené, dit-on, librement sur le pont du navire qui l'amenait en France. Les mousses dormaient entre ses jambes, la tête appuyée sur ses flancs, qui leur servaient d'oreiller. On a vu à Francfort un très-beau tigre que son maître avait habitude à faire divers exercices, et tout le monde sait que les dompteurs Martin, Hermann et plusieurs autres entraient dans la cage de plusieurs de ces animaux et les caressaient, les contrariaient même, sans qu'il en soit jamais résulté d'accident. Chez les anciens, Hélogabale se fit voir dans le cirque, placé dans un char traîné par deux de ces carnassiers. Le tigre est loin d'avoir ce courage indomptable que beaucoup d'auteurs lui attribuent. Quand il s'approche d'un village pour y ravir sa proie, il est tapi contre terre, s'avance en rampant et fuit au moindre bruit. Son courage ne se montre pas mieux lorsqu'il est attaqué ouvertement. On trouve dans le *Voyage des Jésuites à Siam* le récit du combat d'un tigre contre des éléphants, dans lequel l'animal féroce se laisse vaincre,

pour ainsi dire, sans se défendre; il chercha d'abord à faire quelque résistance; mais, dès qu'il sentit le danger, il se tint dans le plus grand éloignement de ses ennemis, qui le tuèrent bientôt après sans aucune peine. Grandpré rapporte avoir vu un tigre s'élançant à l'eau et s'avancer à la nage pour attaquer et enlever un homme de son équipage. La peau du tigre est très-estimée, surtout en Chine, où les mandarins militaires en couvrent leurs chaises dans les marches publiques. En Europe, ces peaux, quoique rares, n'ont pas un prix très-élevé. Au reste, c'est la seule utilité que l'on puisse retirer de cet animal.

— Entom. V. TINGIS.

— Iconogr. Le tigre figure presque toujours dans les peintures et les bas-reliefs antiques représentant le *Triomphe de Bacchus*; d'ordinaire, le char de ce dieu est traîné par des tigres. Quelquefois, on voit Bacchus ou une bacchante faisant manger des raisins à un tigre ou à une panthère. Ces divers sujets indiquent, suivant les mythographes, que les caractères les plus terribles, les plus indomptables, sont subjugués par l'ivresse; d'autres pensent que la présence des tigres dans les fêtes bachiques signifierait que l'excès du vin nous porte à la fureur. Le tigre a été donné pour attribut à Colère et à la Cruauté. Un tigre déchirant un cheval était, chez les Egyptiens, l'image de la vengeance la plus cruelle.

Au musée du Vatican, dans la salle des Animaux, il y a deux beaux groupes de marbre antique, dont l'un représente un *Tigre qui déchire un agneau*, et l'autre un *Tigre furieux tenant une proie*; ce dernier ouvrage a été trouvé dans la villa d'Adrien, à Tivoli. Les sculpteurs modernes ont excellé dans les représentations de ce genre. Dans les jardins de Versailles, sur le bord d'un bassin, on voit un assez beau groupe d'un *Tigre terrassant un ours*, qui a été modelé par Jacques Houzeau et fondu en bronze par les Keller. Nul n'a égalé Barye pour rendre la souplesse du mouvement et les divers caractères du tigre. Nous avons consacré un article spécial au chef-d'œuvre que ce maître a exposé au Salon de 1831 sous le titre de *Tigre dévorant un crocodile*, et qui appartient à l'Etat; M. Lenormant a dit de ce groupe : « La vérité de ce morceau est telle qu'on se sent poursuivi, après l'avoir vu, par une odeur de ménagerie. Tout est original et fort dans ce morceau, qu'on peut comparer aux plus parfaits ouvrages qui nous soient restés de l'antiquité dans ce genre... Je ne ferai qu'un bien léger reproche à M. Barye, c'est d'avoir choisi pour son crocodile une espèce à nez bossu dont le caractère n'est peut-être pas assez régulier. Il faut laisser, je crois, à la nature ces jeux bizarres de formes dont elle abuse si souvent. Ce qui fait la joie du zoologue ne doit pas être recherché de même par le sculpteur. » Le reptile dont il s'agit ici est un gavial. Deux groupes en pierre, de proportions colossales, représentant l'un et l'autre un *Tigre déchirant un cerf*, ont été sculptés par Barye pour la décoration de la grille monumentale du palais de Longchamp, à Marseille; ils sont d'une grandeur de style et d'une vérité admirables. On connaît encore, de Barye, plusieurs petits bronzes représentant des tigres; un *Tigre qui marche*, un *Tigre surprenant une gazelle*, un *Tigre dévorant une gazelle*, un *Tigre dévorant une antilope*, etc.; on a vu figurer aussi à l'exposition posthume du maître des peintures à l'huile et de superbes aquarelles représentant des *Tigres au repos*, un *Combat de tigres*, des *Tigres couchés*, un *Tigre enlacé par un boa*, un *Tigre sur le point d'attaquer un serpent*, un *Tigre altéré*, un *Tigre en marche*, un *Tigre dévorant un homme*, etc.

Divers sculpteurs de notre temps ont cherché à imiter Barye dans la représentation des tigres, mais bien peu l'ont égalé. Fratin a exposé au Salon de 1836 un *Tigre terrassant une proie*, de qui Gustave Planche a dit : « Le Tigre de M. Fratin a dans la tête l'expression d'un portier mécontent. Ce n'est pas précisément une tête humaine, à coup sûr ce n'est pas une tête de tigre. » Au Salon précédent (1835), Fratin avait exposé un *Tigre terrassant un jeune chameau*. Un beau *Tigre à l'affût* a été exposé par M. A. Jacquemart au Salon de 1850. M. Ed. Delabrière a sculpté un *Tigre royal déchirant un jeune crocodile* (Salon de 1852), un *Tigre aux prises avec un serpent* (Exposition universelle, 1855), un *Tigre du Bengale* (Salon de 1865). D'autres tigres ont été sculptés par MM. Hipp. Heizler (Salon de 1865), Louis Vidal (Salon de 1867), Isidore Bonheur (Salon de 1868), etc. Une *Famille de tigres*, groupe colossal exécuté par M. Auguste Cain et exposé au Salon de 1873, est une œuvre digne d'éloge; elle appartient à l'Etat.

La robe bigarrée et les allures ondoyantes du tigre ont séduit plus d'un coloriste. On voit au musée de Dresde un tableau de Rubens représentant des *Tigresses et leurs petits*. W. Hollar a gravé d'après le même maître des *Tigres et des enfants*. Eugène Delacroix a exposé au Salon de 1831 une superbe étude de *Tigres*. Nous avons décrit au mot COMBAT un très-beau tableau de Decamps, le *Combat d'un tigre et d'un éléphant*. Henri Regnaud, l'auteur de la *Salomé*, a fait des études de *Tigres* d'une énergique couleur.

On a remarqué un *Tigre buvant* (Salon de 1868) et un *Tigre* (Salon de 1870), tous deux de Lançon. Des *Chasses au tigre* ont été gravées par R. Earlom (d'après Zoffani), J.-J. Filippiart (d'après F. Boucher), Th. Landseer (d'après Trench), etc. Citons enfin une gravure de J. Huerlimann d'après Ledieu (1834), représentant un *Cheval sauvage surpris par des tigres*.

Tigre dévorant un crocodile, groupe de M. Barye. V. COMBAT D'UN TIGRE ET D'UN CROCODILE.

Tigre et l'éléphant (Lb), tableau de Decamps. V. COMBAT D'UN TIGRE ET D'UN ELEPHANT.

Tigre (Lb), pamphlet de Fr. Hotman. V. EPIQUE AU TIGRE DE FRANCE.

TIGRE (du latin *Tigris*, grec *Tigris*). Les anciens nous apprennent que ce nom signifie *flèche* et qu'il était donné au Tigre à cause de sa rapidité, ainsi que nous l'avons expliqué en donnant l'étymologie du quadrupède de même nom, fleuve de la Turquie d'Asie, appelé *Didjleh* par les Turcs. Il descend du versant méridional de la chaîne du Taurus (Arménie), coule au S.-E., parallèlement à l'Euphrate, arrose l'eyalet de Bagdad, qu'il traverse dans toute sa longueur, forme plusieurs îles, communique par deux canaux avec l'Euphrate et se joint à ce fleuve à Korna, pour former le Chât-el-Arab, après un cours d'environ 1,250 kilom. Les eaux réunies du Tigre et de l'Euphrate se jettent dans le golfe Persique. Le Tigre reçoit comme tributaires les eaux qui découlent des monts du Kurdistan, le grand Sab ou Mech-noun, le petit Sab ou Altunsuji, l'Odorneh, le Diale, le Kerah, le Khabour, etc. Les principales villes qu'il arrose sont Mossoul, Bagdad et Korna. Les eaux du Tigre sont généralement très-rapides, se grossissent considérablement en avril, par suite de la fonte des neiges de l'Arménie, et en novembre, lors des pluies périodiques de ce pays. Il est navigable au-dessus de Bagdad pour de petits navires et facilite le commerce entre cette ville et Mossoul. Les Orientaux regardent le Tigre comme la principale source du Chât-el-Arab, et une de ses sources porte chez eux le nom de Chât, c'est-à-dire fleuve par excellence. Ce fleuve est un des quatre que l'on faisait naître dans l'Eden ou paradis terrestre. Il fut surtout célèbre dans l'antiquité pour avoir eu sur ses bords les villes de Ninive, de Séleucie et de Ctésiphon.

TIGRE ou **PIGUENA**, rivière de Colombie (Nouvelle-Grenade). Elle prend sa source dans le département de l'Equateur, sur le versant oriental des Andes, coule au S.-E. et va se perdre dans la Tunguragua, après un cours d'environ 500 kilom.

TIGRE, fleuve du Mexique. Il naît dans l'Etat de Cohahuila, traverse ceux de Léon et de Tamaulipas et se jette dans le golfe du Mexique, non loin du lac Madre.

TIGRE ou **SIKIANG**, une des principaux cours d'eau de la Chine méridionale. Il naît dans la province de Kouang-si, coule à l'E., reçoit les eaux du Houng-kiang ou Teien-kiang et du Pe-kiang, et se jette dans le golfe de Canton par plusieurs bras qui forment un grand nombre d'îles. Les Portugais ont donné à une partie du golfe de Canton le nom encore usité de *Bocca Tigris* ou embouchure du Tigre.

TIGRÉ, ÉE (ti-gré) part. passé du v. Tigrer. Mouchete comme la peau d'un tigre : *Fourrure tigrée*. *Cheval tigré*. *Chien tigré*. *Ce vêtement était tigré de taches profondes.* (Fr. Soulié.)

TIGRÉ (ROYAUME DE), contrée de l'Abyssinie, dans le bassin du Tacazzé, entre le pays des Changallas, ceux de Daukali et d'Arkiko, le pays des Galias, le royaume d'Amhara et la Nubie, par 110°-16° de latit. N. et par 34°-39° de longit. E.; 450 kilom. sur 400 Ch.-l., Axoum. Sa surface est entrecoupée de chaînes de montagnes élevées et de vallées de l'aspect le plus pittoresque, arrosées par un grand nombre de rivières et de torrents, parmi lesquels on remarque surtout le Tacazzé, le Mareb et l'Angrah, qui toutefois n'y ont qu'une partie de leur cours. Le sol y est en général si fertile, que deux ou trois labours suffisent pour mettre une terre en friche en plein rapport. Les terres cultivées s'étendent particulièrement le long des rivières et des ruisseaux; on y recueille du blé, de l'orge, des fèves, beaucoup de coton, des pommes de terre et des fruits en abondance. On y élève du gros et du menu bétail, des chevaux d'une belle espèce, des porcs et de la volaille. Parmi les animaux sauvages qui abondent dans cette contrée, nous citons le léopard, qui fait de grands ravages dans les troupeaux, le singe et le porc, qui tous les deux sont très-nombrables dans le voisinage des montagnes et portent la dévastation dans les champs cultivés. Il y existe un grand nombre de reptiles et de serpents qui atteignent des dimensions prodigieuses. Les oiseaux de proie y sont très-communs. L'abondance du coton y a fait adopter pour monnaie courante des pièces de cotonnade dont les plus longues sont de la valeur de 5 francs. Le Tigré est placé sous l'autorité

d'une foule de petits chefs, toujours en guerre entre eux, et qui sont un véritable fléau pour la contrée.

TIGRER v. a. ou tr. (ti-gré — rad. *tigre*). Orner, marquer de mouchetures semblables à celles de la peau du tigre : *Tigrer une fourrure, une peau*. *Tigrer une étoffe, un tapis*. Il fallait avant tout nous débarrasser des pucos qui tiguraient de leurs pigres les plis de nos pantalons blancs. (Th. Gaut.)

TIGRERIE s. f. (ti-gré-ré — rad. *tigre*). Fam. Caractère de tigre, cruauté comparable à celle du tigre :

Dieux ! que j'aime la tigrerie !
C'est le métier des beaux esprits.

Mme DE GRIGNAN.

TIGRESS s. f. (ti-gré-se — rad. *tigre*). Femme du tigre : *La Tigressa produit, comme la lionne, cinq ou six petits*. (Buff.)

— Fam. Femme d'une vertu farouche : *Je viens voir si je ne pourrais point adoucir ma tigressa par une sérénade*. (Mol.) *La dame n'était pas une tigressa, elle prêtait volontiers l'oreille aux conseils de la vieille*. (Le Sage.)

TIGRETIER s. m. (ti-gré-tié). Pathol. Sorte de chorée constatée en Abyssinie, et à laquelle on a trouvé des rapports avec le tarentisme.

TIGRIDIE s. f. (ti-gri-dié — du gr. *tigris*, tigre ; *eidos*, aspect). Entom. Genre d'insectes lépidoptères diurnes, de la tribu des papilionides.

— Bot. Genre de plantes bulbenses, de la famille des iris, dont l'espèce type croît au Mexique.

— Encycl. Bot. La *tigridie ail-de-paon* est une belle plante bulbeuse, à tiges dressées, flexueuses, hautes de 0m,30 à 0m,50, accompagnées de feuilles ensiformes aiguës, d'un beau vert clair. Elles se terminent par une ou plusieurs fleurs qui sortent successivement d'une spathe. La fleur, large de 0m,1 et plus, a un périanthe à six divisions, alternativement plus grandes et plus petites, réunies à la base en forme de coupe ; les trois grandes divisions externes sont violettes à la base, marquées de zones jaunes mouchetées de pourpre et d'un beau rouge éclatant à l'extrémité ; les trois divisions internes, plus petites, sont jaunes et tachetées de pourpre ; au centre s'élèvent trois stigmates d'un rouge pourpre. Cette plante présente des variétés à fleurs plus grandes, atteignant près de 0m,2, à couleurs plus éclatantes et où le rouge domine. Une espèce voisine est la *tigridie à fleurs en coupe*, d'un jaune uni, et dont la coupe seulement est maculée de pourpre.

Les *tigridies*, originaires du Mexique, se recommandent par la beauté exceptionnelle de leurs fleurs, qui malheureusement sont de courte durée ; elles s'ouvrent, en effet, le matin pour se refermer dans l'après-midi et ne plus se rouvrir ; mais si l'on a soin de planter ces végétaux en touffes assez serrées, on peut obtenir une floraison successive et continue depuis juillet jusqu'en septembre. D'un autre côté, on ne connaît pas assez la rusticité de ces plantes, qui égale au moins celle des glaïeuls ; dans le centre et l'ouest de la France, à plus forte raison dans le midi, les bulbes peuvent très-bien passer l'hiver en pleine terre, pourvu que le sol soit sain et abrité et qu'ils soient suffisamment enterrés. Sous le climat de Paris et dans les régions du Nord, il est prudent, surtout dans les terres fortes et fraîches, de les couvrir de feuilles mortes ou de litière pendant les saisons des pluies ou des grands froids ; mais il vaut mieux encore relever les bulbes à l'automne, pour les rentrer à la cave.

Les *tigridies* méritent donc d'être plus répandues qu'elles ne sont. Elles réussissent aux expositions fraîches et demi-ombragées, mais mieux encore au grand air et en plein soleil ; c'est là surtout qu'elles épanouissent bien leurs magnifiques fleurs. Elles croissent dans tous les sols légers, frais, perméables ou bien drainés ; la terre franche, mélangée de terreau ou de terre de bruyère, est celle qui leur convient le mieux. On peut multiplier les *tigridies* par semis, si l'on veut obtenir une grande quantité de bulbes ou des variétés nouvelles. On sème en terre de bruyère, sur couche, vers la fin de l'hiver ; on repique les jeunes plants sur couche jusqu'à ce qu'ils soient assez forts pour être mis en place ; à l'automne, on relève les jeunes bulbes. Quelques amateurs sèment à l'air libre et se contentent d'éclaircir le semis quand il est trop épais, de recouvrir les bulbes de litière à l'automne, pour les arracher au printemps et les replanter aussitôt. Le plus souvent, on multiplie les *tigridies* par caïeux, qu'on sépare des bulbes, pour les repiquer en pépinière. Quelque moyen qu'on ait employé pour obtenir les bulbes, on les plante, au printemps, à la distance de 0m,15 à 0m,20 en tous sens et à 0m,06 ou 0m,08 de profondeur. Il est bon d'arroser lorsque les boutons à fleurs commencent à paraître.

TIGRINE s. f. (ti-gri-ne). Comm. Sorte d'étoffe souple et légère, mélangée de soie et de cachemire : *Une robe de tigrine*.

— Moll. Coquille du genre vévus.

TIGRISOME s. m. (ti-gri-so-me — du gr. *tigris*, tigre ; *sôma*, corps). Ornith. Genre

d'oiseaux échassiers, formé aux dépens des hérons, et ayant pour type l'*ardea pavonina*.

TIGURINI, ancien peuple de l'Helvétie, qui fit de fréquentes incursions dans le pays des Allobroges et repoussa avec succès le consul Lucius Crassus. Ils envahirent la Gaule Transalpine ; mais, après la défaite des Cimbres, leurs alliés, par Marius, ils rentrèrent dans leur patrie.

TIHARET ou **TIARET**, poste militaire d'Algérie, province et à 220 kilom. S. d'Oran ; 700 hab. environ, y compris les indigènes. Caserne d'infanterie et de cavalerie, magasins, hôpital, fontaines et lavoirs publics. Riches plantations d'arbres ; terres généralement fertiles ; on cultive avec succès les pommes de terre et le tabac. Le bois et l'eau y sont en abondance. Marché arabe tous les lundis ; les laines, les céréales, les troupeaux de moutons y donnent lieu à des transactions fort importantes, ainsi que les tapis, les haïks, les œufs et plumes d'autruche et les objets de sellerie. Tiharet, construit sur les limites du Tell et des hauts plateaux, est la clef du pays des Chotts ; il est situé sur un point culminant d'où l'on embrasse un horizon très-étendu, au milieu duquel on distingue le Djebel-Goudjila, le Djebel-Amour et le Nadir, qui sont les derniers contre-forts de l'Atlas. Tout ce pays, habité par des peuplades sahariennes, les Havars et les Ouled-Nalls, offre d'immenses pâturages à d'innombrables troupeaux de moutons, dont la laine et la chair sont très-estimées, et aux admirables chevaux qu'on appelle chevaux du désert. C'est un point des plus importants du Sahara algérien ; les caravanes du Sud y viennent, chaque année, échanger leurs produits contre ceux du Tell.

Tiharet, dit M. Louis Piesse, occupe l'emplacement d'un établissement romain qui représente probablement, selon M. Mac-Carthy, l'ancienne *Tigartia*, siège d'un évêché au ve siècle de notre ère ; M. le docteur Lecercler y a recueilli des inscriptions de tombes chrétiennes remontant à la même époque. Plus tard, la tribu arabe des Berkadjennas éleva en cet endroit un château fort, nommé Tihert-la-Vieille ; El-Bekri raconte que cette peuplade, ayant entrepris de bâtir Tihert, trouva chaque matin l'ouvrage de la veille renversé ; c'est alors que les Berkadjennas construisirent Tihert-es-Sofa, la basse Tihert, laquelle était Tihert-la-Neuve, à 5 milles O. de Tihert-la-Vieille. Le Tiharet français date de 1843. Au début de la belle et décisive campagne de cette année, pendant que le maréchal Bugeaud fondait Orléansville sur les ruines romaines d'El-Asnam, près du Chélif, le général de Lamoricière commençait, en relevant aussi les ruines romaines à Tiharet, le rétablissement de cette ligne de postes de la frontière du Tell, base d'opération d'où Abd-el-Kader s'élançait contre nous, à l'origine de la lutte. Ces établissements, à la limite des terrains cultivables, ces hautes à l'entrée du désert allaient nous permettre soit de prendre l'ennemi à revers s'il pénétrait sur les derrières de nos colonnes, soit de retrouver, sur ces points éloignés, de nouvelles forces pour le poursuivre s'il s'enfonçait dans le Sud.

Tiharet, fondé le 21 avril 1843, sur un groupe qui appartenait aux dernières pentes du Djebel-Guezoul, entre deux ravins, formés deux quartiers distincts renfermés dans une enceinte bastionnée, percée de trois portes. On entre dans le quartier des colons par la porte du N. ou de Maskara ; cette partie de la ville se compose d'une grande rue principale, dans laquelle on trouve un marché de vingt-quatre boutiques et un caravansérail pour les juifs.

TI-HOU s. m. (ti-ou). Instrument de percussion chinois.

— Encycl. Cet instrument est composé d'une sorte de caisse en bois léger, garnie de chevilles, sur laquelle on frappe pour en tirer des sons. Le savant Fu-hi, fondateur de la monarchie, imagina de mêler aux instruments destinés aux fêtes religieuses ceux qui faisaient entendre les sons propres du bois considéré comme le sixième des corps sonores. Il fit d'abord le *tiu* ou *ti-hou*, comme le premier et le plus simple de ces instruments, puisqu'il n'est composé que d'une caisse légère montée sur un pied, qu'il suffit de frapper pour obtenir des sons.

TII s. m. (ti-i). Nom que les habitants des îles de la Polynésie, et particulièrement ceux de Taïti, donnent à la racine de marante, de laquelle ils retirent par fermentation une liqueur spiritueuse.

TIIIS-SOE, lac du Danemark, diocèse de Seeland, à 30 kilom. S.-O. de Holbek, dans la partie occidentale de l'île de Seeland. De forme à peu près ovale, il a environ 7 kilom. du N. au S. sur 5 kilom. de l'E. à l'O. Il reçoit l'Halleby-aae, qui en sort à l'O.

TIJÉ s. m. (ti-jé). Ornith. Nom indigène du manakin noir huppé.

TIJUCA s. m. (ti-ju-ka). Ornith. Genre d'oiseaux, de la famille des corvidées, dont l'espèce type vit au Brésil.

TIJUCO (SANTO-ANTONIO-DE-), ville du Brésil (Minas-Geraes), dans le centre du district des diamants, à 550 kilom. N. de Rio-Janeiro ; 6,000 hab. Elle s'élève en amphithéâtre

sur une montagne de la sierra Espinhaco, près de la source du Jeguinhonha. Cette ville florissante est le siège d'un tribunal appelé Junta diamantina, chargé de tout ce qui a rapport à l'exploitation des mines de diamants.

TI-KANG, le dieu des enfers chez les Chinois. Cinq juges et huit ministres sont chargés d'exécuter ses ordres suprêmes et de juger les âmes des mortels. Ceux qui sont condamnés sont livrés aux démons ; ceux qui sont absous, grâce à leurs actes de dévotion passée, entrent par un pont d'or dans l'Elysée.

TIKANTO s. m. (ti-kan-to). Bot. Syn. de CÉSALPINIE, genre type des césalpiniées.

TIKHAÏA-SOSNA, rivière de la Russie d'Europe. Elle naît à 20 kilom. de Livenks, dans le district de Birioutch, dont elle arrose le ch.-l. baigne Ostrogojsk, entre dans le district de Korotafak et se jette dans le Don, par la rive droite, après un cours d'environ 175 kilom. généralement au N.-E.

TIKIVIN, ville de la Russie d'Europe, sur la Tikhvinka, gouvernement et à 190 kilom. N. de Novgorod ; 5,000 hab. Fonderie de suif et tannerie ; commerce en blé, miel, cire, cuir, peaux, planches et bois. Une image de la Vierge, que l'on voit dans un de ses couvents, y attire constamment une affluente de pèlerins. Foire de huit jours pendant le grand carême.

TIKIVINE, canal de la Russie d'Europe. Il unit la Tikhvinka au Volga, par les rivières Soumia, Gourounia, Tchagoda et Mologa. Projeté par Pierre le Grand, il a été exécuté par l'empereur Alexandre.

TIKLIN s. m. (ti-klain). Ornith. Espèce du genre râle, qui habite l'Inde.

TIKSA, lac de la Russie d'Europe, gouvernement d'Arkhangel, par 66°28' de latit. N. et 29°10' de longit. E. ; il a 21 kilom. du N.-O. au S.-E. et s'écoule dans le lac Pija par la Chadra ; on y remarque plusieurs petites îles.

TIL s. m. (til). Bot. Ancien nom du tilleul.

TIL (Salomon van), théologien hollandais, né en 1644, mort en 1713. Il commença à l'université d'Utrecht ses études qu'il alla continuer à Leyde ; cette ville se trouvait alors agitée par les querelles religieuses des coccétiens et des vôtéens. Il se rangea parmi les premiers, remplit ensuite les fonctions de ministre protestant dans diverses paroisses et, en dernier lieu, à Dordrecht, où il fut, en outre, nommé professeur d'histoire et d'herméneutique sacrée. Il passa de là, en 1702, à une chaire de théologie de l'université de Leyde, qu'il occupa jusqu'à sa mort. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons seulement les suivants : *la Paix de Salem affirmée en charité, en confiance et en vérité* (Dordrecht, 1637, in-4°), écrit dans lequel l'auteur essaye de calmer les différends qui existaient entre les coccétiens et les vôtéens ; *la Poésie et la musique des anciens, des Hébreux principalement, éclaircies par des recherches critiques sur l'antiquité* (Dordrecht, 1692, in-12), plusieurs fois réédité ; *le Parvis des gentils ouvert à tous les incrédules* (Dordrecht, 1694, in-4°) ; *Phosphorus propheticus seu Mosis et Habakuki vaticinia, etc.* (Leyde, 1700, in-4°) ; *Theologia vtriusque compendium, cum naturalis tum revelatae* (Leyde, 1704, in-4°) ; *Antidotum viperinis moribus D. J. oppositum* (Leyde, 1707, in-4°), écrit dirigé contre D. Joncourt, qui avait cherché à ridiculiser le coccéianisme, etc.

TILA s. m. (ti-la). Ichthyl. Poisson du genre cyprin, qui vit dans le nord du Bengale.

TILAPIA s. m. (ti-la-pi-a). Ichthyl. Genre de poissons, du groupe des chromis, qui vit dans le sud de l'Afrique.

TILBORGH (Gilles van), peintre belge, né à Bruxelles vers 1625, mort vers 1678. On ne sait que fort peu de chose sur la vie de cet artiste. On croit qu'il reçut des leçons de Teniers et qu'il habita pendant quelque temps la Hollande, où il connut Adrien van Ostade. Il fut admis dans la corporation des peintres de Bruxelles en 1654. Ce peintre reproduisit de préférence des scènes d'intérieur, de taverne, des danses rustiques, des corps de garde. Ses tableaux sont bien dessinés, d'une touche facile et spirituelle, d'un coloris vigoureux et pleins de vérité dans l'expression. Outre ses tableaux de genre, on cite de lui : *les Princes de Ligne, de Chimay et de Rubempré* et *le Duc d'Arenberg sortant à cheval du palais des ducs de Brabant*, au musée de Bruxelles.

TILBURG, ville du royaume de Hollande (Brabant septentrional), près de la rive gauche du Ley, au milieu de landes, à 24 kilom. S.-O. de Bois-le-Duc ; 15,000 hab. Nombreuses fabriques de draps, qui emploient 8,000 ouvriers et livrent au commerce des draps fins, des casimirs, du castor, des draps militaires, etc.

TILBURY s. m. (til-bu-ri — mot angl., qui est le nom de l'inventeur). Espèce de cabriolet léger et découvert : *Les Tilburys sont des voitures légères récemment importées en France par les Anglais*. (Balz.)

TILBURY, forteresse qui protège Londres

du côté de la mer. Elle est située vis-à-vis de Gravesend. Les premières fortifications de Tilbury remontent, dit-on, à 1402 ; mais c'est en 1539 seulement, sous le règne de Henri VIII, que fut érigée cette forteresse, vraiment capable de barrer la Tamise en cas d'invasion. Au moment où la fameuse *Armada* menaçait l'Angleterre, de nouveaux ouvrages de défense furent ajoutés, dit M. A. Esquiros. 10,000 hommes campèrent dans les environs sous les ordres du comte de Leicester. Il reste encore quelques traces de ce camp près de l'église d'Ouest-Tilbury, à peu de distance de la rivière. C'est là aussi qu'Elisabeth passa en revue ses troupes, à cheval, revêtue d'une cuirasse et excitant ses soldats du geste et de la voix. « Je sais, dit-elle, que j'ai le corps d'une faible et misérable femme ; mais j'ai le cœur d'un roi, et, qui plus est, d'un roi d'Angleterre. Plutôt que de subir le déshonneur de voir mes États envahis, je prendrai moi-même les armes, et je serai votre général, le juge et le distributeur des récompenses que vos vertus mériteront sur le champ de bataille. » Plus tard, l'apparition de la flotte hollandaise, sous les ordres de l'amiral de Ruyter, attira de nouveau l'attention des Anglais sur le fort de Tilbury, qui, accru et développé d'époque en époque, forme aujourd'hui la principale défense de la Tamise.

TILDE s. m. (til-de — espagn. *tilda*, formé du lat. *titulus*, étiquette). Gramm. Signe (—) que les Espagnols mettent au-dessus de la lettre *n*, quand ils veulent lui donner la valeur de notre *gn* mouillé.

TILDE, ÊE adj. (til-dé — rad. *tilde*). Gramm. Qui est affecté, surmonté d'un tilde : *Un n tilde*.

TILEI s. m. (ti-léi). Ichthyl. Poisson du genre cyprin, qui vit dans la rivière Kosi.

TILENUS (Daniel), ministre protestant allemand, né à Goldberg (Silésie) en 1563, mort à Paris en 1633. Il vint en France vers 1590 et fut chargé à son arrivée d'une éducation particulière. Passionné pour les questions théologiques, il eut avec l'évêque d'Evreux, Davy Duperron, une conférence qui commença sa réputation. En 1599, le duc de Bouillon l'appela à Sedan comme ministre et professeur. Plus tard, il lui confia l'éducation de son fils, qui fut depuis le grand Turenne. Controversiste ardent, Tilenus eut une première dispute avec Dumoulin ; puis il s'engagea dans la grande querelle des gommaristes et des arminiens, prit parti pour les premiers et ne ménagea point aux seconds les expressions virulentes qui étaient alors de mode. Mais Corvin, professeur à Leyde, lui ayant répondu, il fut tellement frappé des arguments fournis en faveur de l'arminianisme, qu'il passa subitement d'un camp à l'autre et déploya contre Gomar autant de vivacité qu'il en avait montré contre Arminius. Malheureusement, Gomar triompha au synode de Dordrecht. Dépourvu de tous ses emplois, Tilenus dut quitter Sedan et vint alors à Paris. Il soutint ses opinions contre les calvinistes Cappel et Caméron, à Orléans (18 avril 1620), et prononça ces paroles : Si je me trouvais dans la nécessité de me faire mahométan ou calviniste, j'aimerais mieux être mahométan, car enfin les mahométans adorent un Dieu bon et miséricordieux, au lieu que les calvinistes nous proposent un dieu cruel et impitoyable qui damne ses créatures de propos délibéré. Tilenus allait partir pour l'Angleterre, où l'appelaient le roi Jacques Ier, lorsqu'il apprit que des ennemis l'avaient dénoncé au roi comme hérétique. Craignant un revirement dans l'esprit de ce prince, il se fixa à Paris, où il termina sa vie. On a de lui un grand nombre d'ouvrages ; nous citerons : *Défense de la suffisance et perfection de l'Ecriture sainte contre les cavillations du sieur Duperron* (La Rochelle, 1598, in-8°) ; *Consideratio sententiarum J. Arminiani de prædestinatione, gratia Dei et libero arbitrio* (Francfort, 1612, in-8°) ; *Traité de la cause et de l'origine du péché* (Paris, 1621, in-8°) ; *Examen d'un écrit intitulé : Discours des vraies raisons pour lesquelles ceux de la religion en France peuvent en bonne conscience résister par armes à la persécution* (Paris, 1622, in-8°), réfutation d'un ouvrage de La Milletière, qui fit grand bruit ; *Considérations sur le canon et serment des Eglises réformées conclu et arrêté au synode national d'Alais pour l'approbation du synode de Dordrecht* (1622, in-8°) ; *la Doctrine des synodes de Dordrecht et d'Alais, mise à l'épreuve de la pratique* (Paris, 1623, in-8°), etc.

TILÉSIE s. f. (ti-lé-si — de *Tilesius*, savant allem.). Ichthyl. Genre de poissons, de la famille des gaduïdes.

— Zooph. Genre de polypiers, dont l'espèce type est fossile dans le calcaire jurassique des environs de Caen.

— Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des sénécionées, dont l'espèce type croît à la Guyane.

TILESIUS, littérateur italien. V. TELESIO (Antoine).

TILESIUS DE TILNEAU (Guillaume-Théophile de), voyageur et naturaliste allemand, né à Mülhausen (Thuringe) en 1769, mort dans la première moitié du xix^e siècle. Il se fit recevoir docteur en médecine à Leipzig, puis s'adonna avec ardeur à l'étude des scien-

ces naturelles et entra, en 1803, au service du gouvernement russe qui l'attacha, comme naturaliste, à l'expédition que Krusenstern fit autour du monde. On lui doit : *Musæ paradi-siacæ icones* (Leipzig, 1792); *Théorie des ma-ladies dartreuses* (1803); *Annales d'histoire naturelle; résultats, en tant qu'histoire na-turelle, de la première circumnavigation en-treprise sous le commandement du capitaine Krusenstern* (Saint-Petersbourg, 1813, avec planches); diverses dissertations sur le *Por-cépic*, le *Rat d'eau*, etc.

TILETANUS, théologien belge. V. RAVES-TEYN (Josse).

TILIACÉ, **ÉE** adj. (ti-li-a-sé — du lat. *ti-lia*, tilleul). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte au tilleul.

— s. f. pl. Famille de plantes dicotylédo-nes, ayant pour type le genre tilleul.

— **Encycl.** La famille des *tiliacées* renferme des arbres, des arbrisseaux et des plantes herbacées, à feuilles alternes ou distiques, rarement opposées, simples, entières, dentées ou lobées, munies de stipules et couvertes de poils simples ou étoilés. Les fleurs, axillaires ou terminales, solitaires ou réunies en grappes ou en corymbes, présentent un calice de quatre ou cinq sépales, libres ou soudés à la base; une corolle composée d'un nombre égal de pétales onguinaux, alternant avec les pétales; des étamines en nombre quel-quefois double, le plus souvent indéfini, in-sérées sur le réceptacle, à filets libres ou soudés en un ou plusieurs faisceaux; un ovaire libre, à plusieurs loges pluriovulées, surmonté d'un style simple, terminé par des stigmata en nombre égal à celui des loges. Le fruit est une baie ou une capsule, à une ou plusieurs loges, renfermant des graines à tégument membraneux ou crustacé, à em-bryon entouré d'un albumen charnu, rarement dépourvu d'albumen.

Cette famille, qui a des affinités avec les malvacées et les théacées, comprend les genres suivants, groupés en deux tribus : I. *Tiliées* : tilleul, christiane, grevie, bécotie, diplophracée, columbie, muntingie, berrya; apeiba, lueha, mollia, héliocarpe, entéléce, sparmannie, clappertonie, corchorus (corète), triumfetta; hasseltie, ablanie, sloanée, dasy-nème. — II. *Eléocarpées* : éléocarpe, mono-cère, friesie, beythée, acronodie; vallée, tricuspidaire, crinodendron. Les *tiliacées* croissent surtout dans la zone tropicale, et quelques-unes s'avancent jusque dans les zones tempérées.

TILIACOLE s. m. (ti-li-a-ko-re — du lat. *tília*, tilleul, et de *acore*). Bot. Syn. de coc-culus, genre de ménispermées.

TILIÉ, **ÉE** adj. (ti-li-é — du lat. *tília*, til-leul). Bot. Qui ressemble ou se rapporte au tilleul.

— s. f. pl. Tribu de plantes, de la famille des tiliacées, ayant pour type le genre til-leul.

TILIN s. m. (ti-lain). Moll. Coquille du genre cône.

TILING (Matthieu), médecin allemand, né en Westphalie, mort en 1685. Il passa son doc-torat à l'université de Rinteln, où il obtint une chaire, puis devint médecin de la cour de Hesse et fit partie de l'Académie des Curieux de la nature, sous le nom de *Zephy-rus II*. On lui doit un certain nombre d'écrits, dont quelques-uns ont été réimprimés. Nous citerons notamment : *De admiranda rerum structura acusu* (Francfort, 1672, in-12); *Anatomia tlenis ad circulationem sanguinis accomodata* (Rinteln, 1673, in-12); *De recidivis tractatus aureus* (Minden, 1679).

TILING (Jean), médecin allemand, né à Brême en 1668, mort dans la même ville en 1715. Après avoir passé son doctorat à l'université de Leyde, il retourna dans sa ville natale, où il professa successivement la mé-decine, la physique, la logique et la mé-taphysique. Il reçut le titre de médecin de Brême avec une pension. On lui doit, entre autres écrits : *De constitutione et usu bilis* (Brême, 1695, in-4°); *De fetus in utero nut-ritione* (Brême, 1698, in-4°); *De lue venerea* (Brême, 1711, in-4°).

TILIQUE s. m. (ti-li-ke). Erpét. Genre de reptiles sauriens, formé aux dépens des scin-ques.

TILL ou **TEEL** s. m. (til). Comm. Graine oléagineuse qu'on récolte dans l'Inde.

TILL, rivière d'Angleterre. Elle prend sa source dans le Northumberland, près de la frontière d'Ecosse, coule à l'E., puis au N.-O., entre dans le comté de Durham et se jette dans la Tweed, à 5 kilom. au-dessous de Cold-stream, après un cours d'environ 75 kilom.

TILL, **TYLL** ou **TIL**, autre nom du person-nage légendaire *Eulaspiegte*. V. EULASPIE-GLE.

TILLAC s. m. (ti-lak; *ll mll.* — Diez et Chevallet font venir ce mot du germanique : scandinave *thilia*, *thil*, planche; suédois *tilja*, anglo-saxon *thille*, *dhille*, vieux haut allemand *thil*, *thili*, *dil*, allemand *diel*, planche, lambrisserie, parquet, toutes formes qui paraissent se rattacher à la racine san-serite *dal*, *dar*, fendre, séparer, diviser. Les Romains nommaient le tillac *navigii tabula-tum superius*, plancher supérieur du navire. Quant au suffixe *ac* de *tillac*, c'est peut-être

l'effet d'une assimilation au bas latin *astracum*, parquet d'une maison. Scheler avait d'abord, d'après Ménage, pensé à un type latin *tegulacum*, de *tegere*, couvrir; mais il avoue lui-même que ce type est un peu forcé. On pourrait, du reste, selon lui, admettre que *tillac* est issu de *tille*, qui signifie une portion de tillac, et dont l'étymologie, d'un type *te-gula*, de *tegere*, pourrait être appuyée du di-minutif *tillette*, qui signifie petite ardoise, et dont l'origine du latin *tegula*, tuile, ne paraît pas contestable. Pictet croit que les formes germaniques indiquées ci-dessus avec le sens de planche appartiennent à la même famille que le latin *tília*. Elles désigneraient pro-prement une planche de bois de tilleul. Le grec *philurion*, de *philtura*, tilleul et aubier, désignait de même une tablette de bois de tilleul). Anc. mar. Pont supérieur d'un na-vire : *Se promener sur le TILLAC*. Le Saint-Géran parut alors à découvert, avec ses mûls de hune amenés sur le TILLAC. (B. de St-P.). « Franc tillac, Pont complet, qui couvre le navire dans toute sa longueur. Il *Franc tillac*, l'espèce de pont établi à fond de cale, pour la conservation des marchandises.

TILLADET (Jean-Marie DE LA MARQUE DE), écrivain français, né au château de Til-ladet (Armagnac), vers 1650, mort à Versail-lés en 1715. Il avait suivi pendant quelque temps la carrière des armes, lorsqu'il entra dans la congrégation de l'Oratoire, à Paris, se fit ordonner prêtre, professa la philoso-ophie, la théologie et s'adonna à la prédica-tion. L'Académie des inscriptions le reçut au nombre de ses membres en 1701. On a de lui des dissertations *Sur les géants*, *Sur le culte de Jupiter Tonant* et sur diverses matières de religion et de philologie (Paris, 1712, 2 vol. in-12), par différents auteurs.

TILLAGE s. m. (ti-lia-je; *ll mll.*). V. TIL-LAGE.

TILLANCOURT (Edouard DE), homme poli-tique français, né à La Doullère, près de Châ-teau-Thierry (Aisne), en 1809. Il fut élevé à Paris, où il étudia le droit. Inscrit comme avocat au barreau de cette ville en 1831, il se fit remarquer dans plusieurs causes politi-ques, notamment dans un procès intenté à des ouvriers pour coalition. Vers 1834, M. de Tillancourt alla se fixer dans les grandes propriétés qu'il possédait près de Château-Thierry. Tout en s'occupant d'agronomie, il ne négligea pas la politique. En 1846, il se porta candidat à la députation en deman-dant des réformes et se montra très hos-tile à la politique de M. Guizot. Il ne fut point élu; mais, après la révolution de 1848, les électeurs de l'Aisne l'envoyèrent siéger à l'Assemblée constituante. M. de Tillancourt prit place parmi les républicains modérés. Il proposa que la Chambre votât l'incompati-bilité des fonctions publiques avec le mandat législatif, s'occupa de l'enseignement agri-cole, d'un projet de code rural, d'une caisse de retraite pour la vieillesse, de l'institution des conseils de prud'hommes, de la liberté du commerce de la boucherie; il se prononça pour une assemblée unique, adopta la con-stitution, repoussa la proposition Râteau et se montra hostile à la déplorable expédition de Rome. M. de Tillancourt ne fut pas réélu à l'Assemblée législative. Après le coup d'É-tat du 2 décembre 1851, qu'il réprouva net-tement, il renonça à la vie politique, se mit à voyager, puis s'occupa avec une nouvelle ardeur de ses exploitations agricoles. dont les produits lui valurent des récompenses à di-verses expositions. M. Geoffroy de Ville-neuve, député de la 4^e circonscription de l'Aisne au Corps législatif, étant mort en 1865, M. de Tillancourt se porta candidat de l'opposition contre le candidat officiel Nar-saux et fut élu, le 20 août, par 16,213 voix contre 13,055. Il devint à la Chambre un des membres du centre gauche, qui forma bien-tôt le tiers parti, signa l'amendement des 45 (1866) et prit une part des plus actives aux débats du Corps législatif. Il prononça des discours sur l'agriculture, le droit de réunion, la liberté de la presse, l'enseignement, sur les traités de commerce; se rangea avec M. Thiers parmi les adversaires du libre échange, porta à la tribune et défendit plu-sieurs amendements, notamment sur les pos-tes, les télégraphes, la simplification des uniformes de l'armée, la réduction de la taille du soldat, etc. A cette époque, M. de Tillan-court apportait au milieu des travaux les plus sérieux un entrain, une bonne humeur qui lui firent une réputation d'homme spiri-tuel, jovial, lançant des mots plus gais que mordants et ayant la passion du calembour. Pendant un temps, il ne se débita pas une drôlerie, il ne se dit pas un mot plaisant qu'on ne les attribua à M. de Tillancourt. Les journalistes eux-mêmes lui firent endos-ser la paternité de toutes les calembredaines qu'ils inventèrent. Réélu aux élections de mai 1869, toujours comme candidat de l'op-position, contre MM. de Montesquiou et Wad-dington, il signa l'interpellation des 116, qui provoqua un retour au gouvernement parle-mentaire, prononça de nombreux discours et vit plusieurs de ses amendements adoptés. M. de Tillancourt ne fit point une opposition tranchée au ministère Ollivier; mais il se joignit à la gauche et à M. Thiers pour em-pêcher qu'on ne déclarât inconsciemment la guerre à la Prusse. Rentré dans la vie pri-vée après la révolution du 4 septembre 1870,

M. de Tillancourt fut nommé le 8 février 1871 député de l'Aisne à l'Assemblée natio-nale par 59,339 voix. Dans cette chambre, M. de Tillancourt continua à se montrer un partisan de la liberté et se rangea parmi les hommes qui comprirent la nécessité de fon-der le gouvernement de la République. Mem-bre des groupes du centre gauche et de la gauche républicaine, il soutint la politique de M. Thiers, et, après la chute de ce der-nier, il se rangea dans l'opposition qui lutta contre le gouvernement de combat et de réaction à outrance, dirigé par M. de Broglie et ses successeurs. Lorsque les monarchistes menacèrent la France d'une restauration monarchique, M. de Tillancourt répondit nettement qu'il s'opposait de tout son pou-voir au retour de la royauté et qu'il conside-rait la République comme le seul gouverne-ment possible. Le député de l'Aisne a voté pour la paix, contre l'abrogation des lois d'exil, pour la validation de l'élection des prin-ces d'Orléans, pour la proposition Rivet, pour le retour de l'Assemblée à Paris, contre la pétition des évêques, contre le maintien des traités de commerce, pour M. Thiers dans la journée du 24 mai 1873, contre le septennat (19 novembre), contre M. de Broglie dans le vote du 16 mai 1874 qui amena sa chute, pour la proposition Périet et Mal-leville (juillet 1874), pour la constitution du 25 février 1875, pour la dissolution de l'As-ssemblée, etc. M. de Tillancourt a prononcé à l'Assemblée nationale de nombreux discours, entre autres sur les allumettes, sur le vo-lontariat d'un an, sur le travail des enfants dans les manufactures, sur les indemnités aux départements envahis, sur les jeux de Bourse, sur les nouveaux impôts, notamment sur un impôt sur le gaz, sur les pensions ci-viles, les fermes écoles, les théâtres, la pêche fluviale, etc. Après la dissolution de l'As-ssemblée (décembre 1875), il a posé sa candi-dature à la députation dans l'arrondissement de Château-Thierry pour l'élection du 20 fé-vrier 1876, en affirmant une fois de plus sa ferme conviction de la nécessité d'affermir les institutions républicaines. Il a été élu.

TILLANDSIACÉ, **ÉE** adj. (ti-llan-dsi-a-sé; *ll mll.*). Bot. Syn. de TILLANDSIÉ, **ÉE**.

TILLANDSIÉ s. f. (ti-llan-dsi; *ll mll.* — de *Tillands*, botan. suédois). Bot. Genre de plantes, de la famille des broméliacées, type de la tribu des tillandsiées, comprenant un assez grand nombre d'espèces, qui croissent surtout dans l'Amérique centrale.

— **Encycl.** Les *tillandsiées* sont des plantes à feuilles grandes, lancéolées, radicales, en-gainantes, à fleurs accompagnées d'une spathe et d'échelles vaginales et occupant le sommet d'une hampe, où elles sont réunies en épis ou en grappes pyramidales. Leur port varie singulièrement; les unes ressem-blent en petit aux ananas, d'autres aux aga-ves; quelques-unes ont une hampe flexueuse; il en est qui vivent en épiphytes ou en faus-ses parasites sur le tronc des arbres. Ces végétaux habitent tous l'Amérique et abon-dent surtout dans les contrées équatoriales.

La *tillandsie usaitée* a des tiges grêles, filiformes, portant des feuilles blanchâtres et velues. Son port rappelle assez celui des mousses. Elle croît dans la Caroline et aux Antilles, sur les arbres. Elle sert à nourrir quelques animaux domestiques. Ses tiges, dépouillées de leur écorce friable et réduites à leur axe ligneux, ressemblent à des crins de cheval. On emploie cette sorte de crin végétal pour faire des cordes, garnir les ma-telas, rembourrer les coussins, les fauteuils et autres meubles quelconques. Les embal-lages des caisses d'arbres qu'on nous envoie des États-Unis sont faits en grande partie avec cette plante, qui conserve souvent as-ssez de vitalité pour que, à son arrivée chez nous, ses fragments puissent être mis en terre et s'enraciner. Toutefois, sa culture ne réussit pas bien sous le climat de Paris, qui n'est ni assez chaud ni assez humide pour elle.

La *tillandsie utriculée* est très-remarquable par les espèces de réservoirs que forment ses feuilles : l'eau qui s'y amasse fournit, au sein des forêts brûlantes, une boisson excellente et toujours fraîche pour l'homme et les animaux. Cette plante croît aux Antil-lés; en Europe, elle ne peut être cultivée qu'en serre chaude, de même que les espèces suivantes. La *tillandsie recourbée* croît au Pérou; les indigènes la broient avec du sain-doux et en font une pommade qu'ils emploient avec succès contre les affections hémorroï-dales. La *tillandsie agréable* est une plante très-élégante par ses grandes bractées pur-purines et par ses épis de fleurs vertes, mar-quées de bleu à l'extrémité des trois divisions internes du périanthe; elle est aussi épiphyte. La *tillandsie éclatante* a des feuilles cori-aces, zébrées sur les deux faces, du centre desquelles s'élève un long épi comprimé, formé de bractées imbriquées, d'un beau rouge écarlate, entremêlées de longues fleurs jaunes axillaires.

TILLANDSIÉ, **ÉE** (ti-llan-dsi-é; *ll mll.* — rad. *tillandsie*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte à la tillandsie.

— s. f. pl. Tribu de la famille des bromé-liacées, ayant pour type le genre tillandsie.

TILLAU s. m. (ti-llio; *ll mll.*). Bot. Nom vulgaire du tilleul à petites feuilles

TILLAYE (Jean-Baptiste-Jacques), chirur-gien français, né à Rouen en 1752, mort à Paris en 1822. Il commença ses études médi-cales sous Lecat, dans sa ville natale, et vint les terminer à Paris. Après avoir été quelque temps prévôt de l'école pratique, il devint, en 1784, membre du collège et de l'Académie royale de chirurgie. A la fondation de l'École de santé de Paris, il y fut nommé professeur et conservateur des collections, puis il oc-cupa la chaire consacrée à la démonstration des drogues et des instruments de chirurgie. Nous lui devons un ouvrage qui a été assez longtemps classique et qui a pour titre : *Traité des bandages et appareils* (Paris, 1815, in-8°).

TILLE s. f. (ti-llé; *ll mll.* — lat. *tília*, pro-prement tilleul). Libér. du tilleul, dont on fait des cordes.

— Ecorce du chanvre. V. TELLÉ.

TILLE s. f. (ti-llé, *ll mll.* — V. TILLAC). Mar. Sorte de demi-pont ménagé à l'avant et à l'arrière d'un bâtiment non ponté. Il Po-tit compartiment réservé à l'avant et à l'ar-rrière d'une barque, pour serrer les objets de ceux qui la montent.

— Techn. Instrument qui peut servir à la fois de hache et de marteau : *TILLE de ton-nelier, de couvreur*. Il Outil dont on se sert pour fouiller le fond des formes à sucre. Il Sorte de terre dont on fait des creusets.

— s. m. Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des malacodermes, tribu des clairones, comprenant six espèces, dont trois appartiennent à l'Europe.

— **Encycl.** Entom. Les *tilles* sont caracté-risées par un corps allongé, presque cylin-drique; des antennes longues, en forme de scie, insérées devant les yeux, qui sont ronds et un peu écartés en avant; les palpes maxillaires filiformes, les palpes labiales ter-minées par un grand article sécuriforme; la tête courte, assez étroite, arrondie, inclinée; le corselet long et cylindrique; l'écusson petit; les élytres convexes, allongés, un peu élar-gis vers l'extrémité; les pattes assez gran-des. Les larves des *tilles* vivent générale-ment dans les vieux bois et sous les écorces; c'est là aussi qu'il faut chercher l'insecte parfait, qui ne s'éloigne pas du lieu où il a subi ses métamorphoses. Les espèces de ce genre sont peu nombreuses et presque toutes habitent la France. Le *tille unifascié*, long de près de 0m,01, noir, avec une tache rouge à la base des élytres, se trouve aux environs de Paris.

TILLE, rivière de France (Côte-d'Or). Elle prend sa source à 4 kilom. 500 de Grancey, se dirige du N.-O. au S.-E., et, après un cours de 85 kilomètres, se jette dans la Saône à 6 kilom. 500 N.-E. de Saint-Jean-de-Losne.

TILLÉE s. f. (ti-llé; *ll mll.* — de *Tilli*, botan. ital.). Bot. Genre de plantes, de la famille des crassulacées, tribu des crassulées, compre-nant environ vingt-cinq espèces, qui crois-sent dans les lieux humides ou inondés.

TILLEMONT (Sébastien LE NAIN DE), his-to-rien, né à Paris en 1637, mort en 1698. Elevé dans les petites écoles de Port-Royal, il reçut les leçons de Nicole. La lecture de Tite-Live et des *Annales* de Baronius lui inspira pour les études historiques une pas-sion qui ne fit que se développer en lui et déterminait sa véritable vocation. Heureux de chercher les fondements de la foi dans les sources mêmes, il se mit à étudier à dix-huit ans la Bible, les Pères et recueillit, dès cette époque, des extraits qui lui servirent plus tard pour ses ouvrages. L'évêque de Beauvais, Buzanval, l'ayant pris en amitié, le pressa d'entrer dans les ordres, le tonsura et le garda pendant quelques années dans son séminaire. Mais, malgré les sollicitations de ce prélat, Tillemont hésita longtemps à sui-vre la carrière ecclésiastique. En quittant le séminaire, il alla habiter chez un ami d'Ar-nauld, Godefroi Hermant, chanoine de Beauvais, puis retourna à Paris, et ce fut seule-ment en 1676 que, vaincu par les instances de son confesseur, Isaac de Sacy, qui vou-lait lui léguer la direction spirituelle de Port-Royal, il consentit à recevoir la prêtrise. Tillemont se fit alors construire un petit lo-gis à Port-Royal-des-Champs; mais, après la dispersion des solitaires de cette maison, il alla vivre (1679) dans son petit domaine de Tillemont (entre Montreuil et Vincennes). Il fit un voyage en Hollande en 1685, pour visi-ter Arnauld et les autres réfugiés, et passa le reste de ses jours dans sa retraite stu-dieuse, uniquement occupé de ses études, de ses travaux et de ses recherches. C'estoit, dit Perrault, un homme savant, éclairé et de grande réputation, réservé à décider et tou-jours prêt d'avouer que ses lumières ne pé-nétraient pas toutes les difficultés... Son exac-titude à ne rien faire dire à ceux qu'il cito que ce qu'ils disent précisément va jusqu'au scrupule... On ne peut pas convenir que son style ne soit un peu sec; mais, au milieu de la sécheresse des discussions auxquelles son travail l'a engagé, on sent toujours beau-coup d'action dans les réflexions courtes et vives qu'il fait quelquefois sur les événe-ments principaux. A une érudition profonde, Tillemont joignait une rare modestie. Il était toujours prêt à communiquer à ceux qui ve-naient le consulter les résultats de ses labo-rieuses et instructives recherches, et il col

labora activement aux écrits de plusieurs solitaires ou amis de Port-Royal, notamment aux *Vies de saint Athanasie, de saint Basile et de saint Grégoire de Nazianze* (1671-1674) de God. Hermant; à l'*Histoire de Tertullien et d'Origène* (1675) de Thomas du Fossé, etc. Ce fut à cinquante-trois ans qu'il mit au jour son premier ouvrage, travail qui l'a classé au premier rang de nos érudits et qui est le guide le plus sûr pour l'histoire des empereurs. Il est intitulé : *Histoire des empereurs et des autres princes qui ont régné pendant les six premiers siècles de l'Eglise* (Paris, 1690-1738, 6 vol. in-4°), dont les quatre premiers volumes seulement parurent de son vivant. C'était la première fois qu'on publiait en français une histoire véritablement critique, puisée dans les sources et composée de récits originaux. Il fit paraître ensuite : *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles* (1693-1712, 16 vol. in-4°). C'est le plus savant travail qui existe sur cette époque, et il n'en est aucun qui ait autant d'étendue, de profondeur et d'exactitude. Le style de Tillemont est précis, sévère, mais touché à la sécheresse. Il avait aussi préparé les matériaux d'une *Vie de saint Louis*, qui a été publiée en 1847. Après sa mort on a publié, aussi de lui : *Lettre à l'abbé de Ranée* (Nancy, 1705) et *Réflexions sur divers sujets de morale*, à la suite de sa *Vie* par Tronchay (1706). Plusieurs ouvrages de lui sont restés inédits.

TILLER v. a. ou tr. (til-lé; *il* mil.). Econ. rur. V. **TILLER**.
— Mar. Faire une tille, des tilles à : **TILLER** une embarcation.

TILLET (Matthieu), agronome français, né à Bordeaux vers 1720, mort en 1791. Il devint directeur de la monnaie de Troyes, s'occupa d'une façon toute particulière d'agriculture, se livra à des expériences intéressantes et devint membre de l'Académie des sciences en 1758. On lui doit un assez grand nombre d'écrits, parmi lesquels nous citerons : *Dissertation sur la ductilité des métaux et les moyens de l'augmenter* (Bordeaux, 1750, in-4°); *Essai sur la cause qui corrompt et noircit les grains dans les épis* (Bordeaux, 1755); *Précis des expériences faites à Trianon sur la cause qui corrompt les blés* (1756, in-8°); *Histoire d'un insecte qui dévore les grains dans l'Angoumois* (Bordeaux, 1763); *Observations faites sur les côtes de la Normandie au sujet des effets pernecieux qu'on prétend être produits par la fumée du varech* (1772, in-4°); *Expériences sur le poids du pain au sortir du four* (1781, in-8°); *Observations de la Société royale d'agriculture sur l'uniformité des poids et mesures* (1790, in-8°).

TILLET (du), nom de plusieurs personnages français. V. **TILLET**.

TILLETTE s. f. (ti-lle-te; *il* mil. — rad. *tille*). Constr. Espèce d'ardoise d'échantillon.

TILLEUL s. m. (ti-lleul; *il* mil. — lat. *tilia*). On ne connaît pas de noms sanscrits du tilleul, mais Pictet signale dans l'arménien une coïncidence digne d'attention. L'arménien *tiliat*, en effet, répond au latin *tilia*, à l'irlandais *teite*, *teiteog*, et à l'armoricain *til*. Il n'est guère à croire qu'il y ait eu emprunt, soit d'un côté, soit de l'autre. Le latin *tilia* désigne aussi le lilier du tilleul, et c'est là, sans doute, sa signification primitive. Cette substance, souple, douce et tenace servait à faire des cordes et des nattes, et *tilia* se retrouve avec le sens de corde dans le persan *tilid*. Une analogie plus remarquable encore est celle du grec *tilos*, fibre défilée, *tilion*, tilina, charpie, de *tilid*, teiller. L'armoricain *til* désigne de même l'écorce fine du chanvre, la *teille*. En kynrique, *til* signifie être onctueux, doux, humide. La source première de ces termes divers, et cette série d'analogies indiquent que le tilleul doit avoir reçu son nom primitif de son lili, qui aura été utilisé de très-bonne heure. Ce nom du tilleul semble encore se retrouver dans l'anglo-saxon *thil*, scandinave *thil*, *thili*, *thilia*, ancien allemand *dil*, *dilo*, qui n'a plus le sens de planchette mince. On sait que le grec *philurion*, de *philura*, tilleul et *aubier*, désignait une tablette de bois de tilleul, ce qui explique la transition germanique). Bot. Genre d'arbres, type de la famille des Ullacées, comprenant une dizaine d'espèces, répandues dans l'hémisphère nord : *Les feuilles des TILLEULS étaient utilisées comme fourrage pour le bétail par les Romains* (P. Duchartre.) On a conservé la tradition de plusieurs TILLEULS d'une grosseur extraordinaire. (Th. de Berneaud.) *Les fleurs du TILLEUL sont estimées céphaliques*. (V. de Bonare.) Il Fleur du tilleul à grandes feuilles, dont on fait des infusions. Il Infusion faite avec ces fleurs : *Prendre un bol de TILLEUL*.

— **Enceyl.** Les tilleuls sont de grands arbres, à feuilles alternes, simples et cordiformes; les fleurs sont groupées en corymbes, avec la nervure médiane d'une bractée ovale allongée qui accompagne l'inflorescence; une corolle à cinq pétales; des étamines hypogynes, en nombre indéfini; un ovaire libre, à cinq loges, surmonté d'un style et d'un stigmate simples; le fruit est une capsule globuleuse, indéhiscente, à cinq loges, dont chacune renferme une ou deux graines. Ce genre comprend une dizaine d'espèces, qui croissent en Europe et dans l'Amérique du

Nord, et qui, presque toutes, sont cultivées en plein air sous nos climats.

Le tilleul commun ou d'Europe est un grand arbre, à racines traçantes; la tige, haute de 15 à 20 mètres, cylindrique, droite, régulière, couverte d'une écorce épaisse et grisâtre, se divise en branches et en rameaux rougeâtres, portant des feuilles alternes, arrondies, cordiformes à la base, acuminées au sommet, glabres ou pubescentes, et des fleurs d'un jaune blanchâtre, d'une odeur faible, mais agréable. Il présente deux variétés principales, que plusieurs auteurs ont élevées au rang d'espèces : l'une (*tilleul sauvage*) à petites feuilles, l'autre (*tilleul de Hollande*) à grandes feuilles. Le tilleul est abondamment répandu dans toute l'Europe; la première variété surtout est commune dans les bois des régions montagneuses, où elle constitue quelquefois des massifs d'une assez grande étendue; la seconde, un peu moins rustique, est plus rare dans les bois; mais, par contre, elle est plus recherchée pour les avenues et les plantations d'agrément.

Le tilleul est un arbre d'un tempérament vigoureux; il s'accommode de toutes les expositions, bien qu'il préfère celles du nord et du nord-ouest. Il n'est pas non plus difficile sur la nature du sol; il végète dans les terrains les plus ingrats, excepté dans les fonds glaiseux ou marécageux; mais il croît bien plus vigoureusement dans les sols argileux ou argilo-siliceux suffisamment ameublés, et mieux encore dans les terrains sablonneux, profonds et frais. Ces observations s'appliquent surtout au tilleul à petites feuilles.

On propage ordinairement le tilleul par graines, que l'on sème aussitôt après leur maturité; comme elles sont souvent infécondes et toujours très-exposées aux atteintes des mulots et autres animaux, on doit faire le semis très-dru, à la volée d'après certains auteurs, ou rayons suivant d'autres. Les deux méthodes donnent de bons résultats, si elles ont été pratiquées avec intelligence; on attend quelquefois au printemps pour semer; mais alors il est rare que les graines lèvent avant la seconde année. Quand les jeunes plants sont assez forts, on les repique en pépinière, et on recèpe rez terre ceux qui poussent mal, afin de leur faire produire un jet plus droit et plus robuste; l'hiver suivant, on les taille, en laissant des crochets que l'on a soin de supprimer plus tard, dans le courant de l'été; on donne d'ailleurs les soins ordinaires. Vers la huitième ou au plus tard la dixième année, les jeunes sujets peuvent être plantés à demeure.

On multiplie très-souvent le tilleul par marcottes; dans les pépinières bien pourvues, on a un certain nombre de gros pieds, que l'on coupe tous les ans rez terre, pour en concher les rejetons au printemps; ces rejetons prennent racine dans le courant de l'été; l'hiver suivant, on les relève pour les repiquer en pépinière, à la distance de 0m,50 à 0m,65, suivant leur force, et on les traite comme il vient d'être dit. Les sujets ainsi obtenus produisent des arbres moins beaux et de moindre durée que ceux qui proviennent de graine; mais ils ont une croissance bien plus rapide, et l'on peut, par ce moyen, gagner plusieurs années. Les rejetons ordinaires reprennent très-bien; mais ils ont l'inconvénient de donner des arbres à racines trop traçantes; quant aux boutures, elles réussissent rarement; aussi ces deux derniers modes de multiplication sont-ils peu usités dans les pépinières.

Le tilleul peut être transplanté jusqu'à un âge très-avancé; on a vu réussir des sujets qui avaient plus de cinquante ans. C'est sur un de ces arbres que Duhamel a fait sa célèbre expérience : en plantant un sujet la tête en bas, il a vu les branches mises en terre émettre des racines, tandis que les parties souterraines exposées à l'air produisaient des rameaux et des fleurs. La croissance de cet arbre est très-rapide, sa longévité très-grande, et, par conséquent, il peut atteindre à des dimensions colossales. Les tilleuls dont la tige a 10 mètres de tour existent dans plusieurs localités, en France et à l'étranger. Mais, avec l'âge, cet arbre a l'inconvénient de se creuser à l'intérieur. Aussi n'y a-t-il aucun avantage à le cultiver en futaie; par contre, il forme d'excellents taillis. On le propage surtout dans les plantations d'agrément, pour faire des avenues, des quinconces, des berceaux, des palissades, etc., bien que ses feuilles soient sujettes à être attaquées par les pucerons.

Le bois du tilleul est blanchâtre, léger, tendre, d'un grain fin et égal, peu sujet à se gercer et à se tourmenter et peu exposé à la vermoulure. Son peu de consistance fait qu'on le travaille aisément; néanmoins, il est assez liant. On ne l'emploie pas dans la charpente, et il est peu propre à la menuiserie proprement dite, parce qu'il se mâche sous le rabot. Mais il est bon pour les ouvrages de tour et surtout pour la sculpture et la boisellerie; on en fait des sabots, des vases et autres menus objets. Réduit en planches minces ou voliges, il peut s'employer à fabriquer des caisses, des fonds d'armoires, etc.; mais il faut qu'il soit bien sec, car il est sujet à se voiler dans le cas contraire. Comme bois de chauffage, il est médiocre, brûle aisément, mais trop vite, et donne peu de chaleur. Le charbon qu'on en obtient est aussi de qualité inférieure; néanmoins, il est

assez bon pour la fabrication de la poudre à canon, et il peut remplacer le fusain pour les esquisses. En médecine, quelques praticiens le préfèrent à celui de peuplier pour le traitement des dyspepsies et des gastralgies. La poudre a été recommandée pour le pansement des plaies et des brûlures.

La sève du tilleul, obtenue par des incisions faites à sa tige, figurait autrefois parmi les remèdes antiépileptiques; on en retire du sucre, et, en la faisant fermenter, on obtient une boisson alcoolique d'une saveur assez agréable.

La partie intérieure de l'écorce, ou le liber, renferme une matière textile très-résistante. Pour en tirer le meilleur parti possible, on exploite le tilleul en taillis, à l'âge de dix à quinze ans, suivant la nature et la richesse du sol. L'exploitation se fait au moment de l'ascension de la sève; on enlève l'écorce sur toute la longueur des brins et on la fait sécher en bottes; l'épiderme se sépare aisément par suite de cette opération. Quand on veut fabriquer les cordes, on met ces écorces dans l'eau, on les y laissant quelques jours; puis on les réduit en lanieres, que l'on file comme les cordes de chanvre. Comme les fibres sont résistantes et peuvent séjourner longtemps dans l'eau sans se pourrir, on les emploie avantageusement pour fabriquer des câbles et des cordes à puits. On peut en faire aussi des toiles d'emballage, des nattes, des filets et même du gros papier; on se sert fréquemment de lames de ce liber pour entourer et lier les paquets de cigares.

Les jeunes rameaux de tilleul peuvent remplacer l'osier pour les ouvrages de vannerie. Leur décoction a été préconisée contre l'hydropisie. Les feuilles servent à la nourriture des bestiaux, qui les aiment beaucoup; on les ramasse, dans certains pays, pour les faire sécher, comme fourrage d'hiver; toutefois d'après Linné, elles communiqueraient au lait une mauvaise qualité; pendant l'été, elles se couvrent d'une exsudation mielleuse que les abeilles recherchent beaucoup. Elles renferment, ainsi que les écorces, une matière mucilagineuse assez abondante; les unes et les autres ont été vantées, en médecine, comme apéritives, digestives et détersives. On a attribué aussi quelques propriétés aux jeunes bourgeons; mais ils sont aujourd'hui inusités.

Les fleurs du tilleul sont au nombre des parties les plus utiles de cet arbre; elles possèdent une odeur très-agréable. L'analyse chimique y a trouvé une huile essentielle très-odorante, du tannin, du sucre, de la gomme, de la chlorophylle, une matière colorante, etc. On les recueille quand elles sont bien épanouies; il faut pour cela choisir un temps sec et les faire sécher rapidement au soleil; si l'opération est bien conduite, elles conservent leur couleur jaunâtre, mais perdent en grande partie leur bonne odeur; mal desséchées, elles deviennent rouges ou noires. Il faut les conserver dans des sacs bien fermés, mis dans un endroit sec, à l'abri de la lumière. On les trouve le plus souvent, dans le commerce, accompagnées de leurs bractées; mais il faut préférer celles qui sont mondes, c'est-à-dire débarrassées de ces appendices.

Les fleurs de tilleul sont prescrites en infusion aqueuse, à laquelle on ajoute du sucre, ce qui en fait une boisson assez agréable; mais, si les fleurs sont accompagnées de leurs bractées, celles-ci étant à peu près inertes, il faut augmenter la dose. On met souvent dans l'infusion quelques feuilles d'orange, ou bien on ajoute à chaque tasse un peu d'eau de fleurs d'orange. On prépare avec les fleurs de tilleul une eau distillée, qui, malgré le peu d'énergie de son action, sert le plus souvent de véhicule aux potions antispasmodiques et calmantes.

Ces diverses préparations sont regardées comme antispasmodiques et légèrement sudorifiques; elles agissent comme le thé dans les indigestions; on en fait aussi un fréquent usage contre les affections nerveuses, telles que la cardialgie, l'hypocondrie, l'hystérie, les vomissements, etc. Dans ces différents cas, on emploie souvent cette infusion à l'extérieur, sous forme de bains prolongés. Dans les Pyrénées, notamment à Cauterets, on se sert de ce moyen pour calmer l'excitation passagère produite par les eaux; on en a obtenu d'excellents effets contre les spasmes. On a contesté cette propriété du tilleul; on n'a vu dans son infusion qu'un moyen un peu meilleur que les dissolvants ordinaires pour favoriser l'action des antispasmodiques plus puissants. Toutefois, il ne faut pas se dissimuler que son action, quoique faible, est excitante; il ne faut donc administrer ce médicament que dans les cas où l'état du système nerveux n'exclut aucun stimulant. Il produit de bons effets dans l'atonie, la paralysie, les céphalalgies, les vapeurs, etc.

Les graines, ou mieux les amandes du tilleul, sont assez riches en huile pour pouvoir être utilisées à des usages très-variés, s'il n'était pas si difficile de les retirer de leurs capsules. On les a indiquées comme propres à suppléer le cacao dans la fabrication du chocolat. Pulvérisées et prises comme sternutatoire, en guise de tabac, elles ont été préconisées comme souveraines contre les hémorrhagies nasales.

Le tilleul de Hollande se distingue du précédent par ses jeunes rameaux d'un vert jaunâtre, ses feuilles plus grandes et velues

en dessous, ses fruits plus gros et marqués de cinq côtes saillantes; il y a une variété à feuilles panachées; cet arbre se trouve surtout dans le nord de l'Europe, mais il y est peu répandu; on le rencontre rarement dans les bois; il est recherché surtout pour les plantations d'agrément, à cause de son port plus élégant et de son feuillage plus touffu; mais il a le grave inconvénient de perdre promptement ses feuilles dans les terrains secs.

Le tilleul de Corinthe est intermédiaire entre les deux précédents; ce n'est probablement qu'une variété ou un hybride, bien que plusieurs auteurs le considèrent comme une espèce distincte; on le trouve surtout dans la péninsule hellénique. Le tilleul corallin se reconnaît facilement à ses rameaux d'un rouge vif; il croît dans l'Europe orientale. Le tilleul laciné est une simple variété, remarquable surtout par l'élégante découpeure de ses feuilles.

Le tilleul argenté est une très-belle espèce, caractérisée surtout par ses feuilles presque rondes, cordiformes à la base, légèrement sinuées, dentées, presque verticillées, couvertes d'un duvet argenté d'abord sur leurs deux faces et, plus tard, sous la face inférieure seulement; elles persistent beaucoup plus longtemps que dans l'espèce commune; ses fleurs sont plus tardives, mais d'une odeur plus suave. Originaire du bassin de la mer Noire, il commence à être répandu dans les jardins paysagers, où il produit toujours un très-bel effet. Outre les moyens ordinaires, on le multiplie, comme la plupart des espèces et des variétés exotiques, par la greffe en écusson, ou mieux en fente, sur le tilleul commun.

Le tilleul d'Amérique est un très-grand arbre, à feuilles très-amples, glabres, coriaces, presque arrondies, à dents aiguës et à fleurs verdâtres, auxquelles succèdent des fruits ovales; il croît dans les parties froides de l'Amérique du Nord et se cultive depuis longtemps dans nos jardins. Le tilleul hétérophylle, l'une des plus belles espèces du genre, est un arbre de moyenne grandeur, à feuilles très-grandes, d'un vert foncé en dessous, cotonneuses et roussâtres en dessous et à fleurs blanchâtres; il croît aux Etats-Unis. On peut citer aussi les tilleuls pubescent, luxiflore, du Mississippi, etc., qui sont également originaires de l'Amérique du Nord.

TILLEUR, EUSE s. (ti-lleur, eu-ze; *il* mil.). V. **TEILLEUR**, EUSE.

TILLI s. m. (ti-lli; *il* mil.). Ornith. V. **TILLY**.

TILLI (Michel-Ange), botaniste italien, né à Castel-Florentino en 1655, mort à Pise en 1740. Reçu docteur en médecine dans cette dernière ville, il s'établit, en 1677, à Florence, entra en relation avec le célèbre Redi et dut à sa réputation d'habile praticien d'être nommé médecin des galères toscanes. A ce titre, il visita les îles Baléares, la Turquie, les îles de la mer Egée et l'Archipel, parvint à guérir, sous les murs de Vienne, le grand de Mohammed IV, qui depuis longtemps s'était cassé une jambe, fut témoin de la déroute des Turcs par Sobieski (1683) et revint en Italie, apportant avec lui une grande quantité de semences exotiques et de documents relatifs à l'histoire naturelle. Tilli fut alors chargé de professer la botanique à Pise et d'y prendre la direction du Jardin des plantes. Appelé à Tunis pour y donner des soins au bey, il profita de cette occasion pour herboriser sur les ruines de Carthage, puis, une fois revenu à Pise, il se consacra entièrement à l'agrandissement du Jardin botanique, où, entre autres plantes exotiques, il introduisit le caféier et l'aloe, qu'on n'avait pas encore vus croître en Italie. On n'a de lui qu'un seul ouvrage, le *Catalogus plantarum horti Pisani* (Florence, 1723, in-fol., avec 53 planches), qui renferme la description de plus de 5,000 plantes.

TILLI (Jean Tzerclaes, comte de), célèbre général allemand. V. **TILLY**.

TILLICÈRE s. m. (ti-lli-sère; *il* mil. — de *tille*, et du gr. *keras*, corne). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des malacodermes, tribu des clairones, dont l'espèce type habite Java.

TILLIDE adj. (ti-lli-de; *il* mil. — de *tille*, et du gr. *eidos*, aspect). Entom. Qui ressemble ou qui se rapporte au tille.

— s. m. pl. Famille ou tribu d'insectes coléoptères pentamères, ayant pour type le genre tille.

TILLIER (François), écrivain qui vivait dans la seconde moitié du xvie siècle. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il fut avocat à Tours. On lui doit un petit ouvrage curieux et recherché, intitulé : le *Philogame ou Ami des noces* (Paris, 1578, in-16), dans lequel il a fait preuve de beaucoup d'érudition et a traduit en vers français des passages tirés de poètes anciens.

TILLIER (Antoine de), historien suisse, né à Berne en 1782, mort en 1854. Il fit ses études à Genève et à Iéna, et joua un certain rôle dans les affaires politiques de son pays, dont il fut pendant quelque temps le premier magistrat et le représentant à la diète fédérale. Il fut aussi chargé d'importantes missions diplomatiques. Très-moderé de sa nature, il ne fut jamais homme de parti. Dans les luttes politiques, il défendait la cause de la justice

et observait un silence modeste et prudent dès qu'il ne s'agissait plus que de questions personnelles. Comme historien, il a montré une impartialité, une sincérité d'autant plus remarquables, qu'il a raconté l'histoire contemporaine de la Suisse où lui-même avait joué un rôle. Ses écrits sont très-utiles à consulter. Outre une *Histoire du moyen âge* (Berne, 1829, 4 vol. in-8°), on lui doit une série d'ouvrages qui constituent une histoire complète de la Suisse, depuis la Révolution française; ce sont : *L'Histoire de la république helvétique*, années 1798-1803 (Berne, 1843, 3 vol. in-8°); *Histoire de la confédération pendant la période de la médiation*, années 1803-1815 (1845-1846, 2 vol. in-8°); *Pendant la période de la Restauration*, années 1815-1830 (1843-1850, 3 vol. in-8°); *Pendant la période dite du progrès*, années 1830-1848 (1854-1855, 3 vol.); citons enfin son *Histoire de la république de Berne* (5 vol. in-8°).

TILLIER (Claude), pamphlétaire et romancier français, né à Clamecy le 21 germinal an IX (11 avril 1801), mort à Nevers le 12 octobre 1844. Son père était un brave serrurier qui n'avait pour vivre et élever sa nombreuse famille que le produit de son travail. Aussi Claude n'eût-il pu recevoir d'instruction si la ville de Clamecy, qui entretenait une bourse au lycée de Bourges, ne l'eût choisi entre tous ses rivaux pour le faire bénéficier de cet avantage. Ses classes terminées, Tillier fut réduit par la modicité de sa fortune à embrasser la dure profession de maître d'étude, d'abord à Soissons, puis à Paris, où l'attrait de l'amour des lettres, et sans doute aussi quelque espoir de renommée. Il a raconté dans des mémoires, en partie inédits, comment, « son bouquet de rhétorique au côté, comme un domestique à la Saint-Jean, il alla offrir ses services aux revendeurs de grec et de latin de la capitale. » Vingt fois congédié par cette terrible phrase : « Nous n'avons besoin de personne, » il finit par entrer dans une institution du quartier des Invalides, tout juste vis-à-vis d'une pension de chiens savants, auxquels on enseignait à rapporter et à donner la patte. Une fois installé, il dut apprendre à supporter les caprices d'une insolente marmaille. Il n'avait pour tout salaire que la nourriture, et la table était maigre. Un acte de justice qu'il commit le fit renvoyer. « J'eus bientôt ramassé mes hardes, dit-il. Je n'avais d'autre malle qu'une vieille cravate noire, nouée par les quatre coins, et il y avait dedans plus de papiers que de linge... Près de la grande porte était un enfant qui semblait attendre quelqu'un. C'était un petit écolier de quatrième, mon voisin de table dans la salle d'étude et que j'aidais souvent à faire ses versions. Aussitôt qu'il me vit, il courut à moi et, me présentant un rectangle enveloppé de papier blanc : « Je » vous en prie, monsieur, prenez cela; c'est du chocolat à la vanille; je sais que vous ne gagniez pas d'argent chez M. R..., cela » vous fera quelques déjeuners... » Au lieu de remercier ce charmant enfant, je me mis à pleurer et je m'enfuis vers la rue. » En 1821, Tillier tomba au sort et alla faire la guerre en Espagne. En 1823, il était sous-officier dans le train de l'artillerie, et il a laissé un commencement de journal manuscrit de cette expédition. Après six années de dégoûts et d'ennuis passées au service militaire, Claude Tillier rentra dans ses foyers, s'établit maître d'école, se maria en novembre 1828 et, peu de temps après, fut nommé instituteur de l'école communale. Il a soulevé le voile qui recouvre les misères du maître d'étude; écoutons maintenant les amères et trop justes doléances du maître d'école : « ... De vous, prêtres, ou de nous autres maîtres d'école, lesquels gagnent mieux leur salaire? Nous sommes là du matin au soir, entre vingt groupes qui glapissent comme une meute, à faire marcher cette lourde et paresseuse machine qu'ils appellent une école mutuelle, à enfoncer, comme un manœuvre enfonce un coin dans un tronc d'arbre, des lettres et des syllabes dans ces durs cerveaux d'enfants, à nous féter la poitrine et à nous aigrir le sang dans des explications fastidieuses et cent fois répétées... Plusieurs d'entre nous sont doués de brillantes facultés; mais quand leur intelligence voudrait s'envoler vers de pures et hautes régions, il faut qu'ils la clouent par les ailes aux planches de leur estrade. Ils ont un outil d'or, et ils ne peuvent remuer avec que des fanges et des graviers. Vous cependant, nosseigneurs les évêques, que faites-vous pendant ce temps? vous pérez dans une chaire, vous faites les petits dieux sous un dais... Pour cette rude besogne, le gouvernement vous alloue 10,000 francs par an. Vous voyagez une fois l'an; quand vous avez fait une cinquantaine de lieues, vous revenez, accablés de fatigue, vous reposez dans votre palais, et, pour cette pénible expédition, vous n'exigez pas moins de 2,000 fr. Vous appelez cela des frais de tournée. Hélas! combien d'entre nous seraient au comble de leurs vœux si, pour leur labeur de toute une année, ils recevaient seulement la moitié de ce que vous gagnez en huit jours, à déjeuner, à dîner et à fournir des courses triomphales! Direz-vous que c'est votre capacité qu'on rétribue si magnifiquement? Où avez-vous pris qu'il faille plus de capacité pour être évêque que pour être maître d'école? Un bon instituteur doit tout savoir, même un peu de

théologie; mais un évêque, la théologie exceptée, que faut-il qu'il sache? Je parie que le roi ferait bien des évêques; mais je le délie de faire un maître d'école. Prétendez-vous que c'est à l'utilité de vos fonctions qu'on proportionne le chiffre de vos appointements? Eh bien! détrompez-vous une seconde fois, de ce côté-là nous avons encore sur vous l'avantage. Le diocèse a été quatre mois sans évêque, personne ne s'en est aperçu. Les cloches sonnaient, la grand'messe se disait, les femmes allaient à confesse, comme si de rien n'eût été. Il y avait en ville un prêtre de moins, et, depuis que vous êtes arrivé, il y a un prêtre de plus. Voilà tout. Mais si le diocèse restait quatre mois sans instituteurs, croyez-vous que ce serait la même chose? » C'est en 1831 que Tillier commença à se faire connaître, admirer et craindre comme écrivain, en collaborant activement au journal d'opposition *l'Indépendant*, qui paraissait alors à Clamecy. Dès son coup d'essai, on jugea que Claude Tillier maniait une plume de combat, qui un jour ou l'autre deviendrait redoutable, les intéressés se hâtèrent de frapper le maître d'école pour atteindre l'écrivain. On proposa à la commune un second instituteur qui devait partager la besogne et les appointements de Tillier. Celui-ci se défendit avec les armes qu'il avait reçues de la nature, armes dures et pointues qui ne se contentaient pas d'effleurer la peau des adversaires, mais la perçaient de part en part. Cette réponse aux administrateurs de la commune peut être considérée comme le premier pamphlet de Claude Tillier et lui valut huit jours de prison. Dès lors, sa vocation est fixée; le maître d'école ne sera plus qu'écrivain; mais il ne fera que changer de fêrule, car c'est la plume du pamphlétaire qu'il prendra. Au lieu de fustiger les enfants, il fustigera les hommes : « J'ai passé, écrit-il quelque part, par les plus dures épreuves de la vie; j'ai été écolier, maître d'étude, soldat et maître d'école. Avec ces professions, j'ai toujours cumulé celle de poète. Le caporal, le chef d'institution, les enfants gâtés, les bonnes mères et l'hémistiche ont été pour moi cinq ennemis implacables qui m'ont incessamment poursuivi. Aujourd'hui, je suis pamphlétaire, pamphlétaire qui a la dent un peu aiguë et dont aucuns portent les cicatrices; mais je ne dirai jamais de la société autant de mal qu'elle m'en a fait. » Et comme on lui jetait à la face comme un reproche ce nom de pamphlétaire : « Ce nom que vous me jetez, dit-il, je le ramasse, je m'en fais un titre de gloire. Dire la vérité aux hommes, c'est, quoi que vous écriviez, un noble métier. Peu m'importe que quelques vieilles cigales et deux ou trois scarabées qui n'ont plus d'ailes fassent bourdonner autour de moi leurs petites colères; j'ai la conscience d'avoir fait un bon usage du peu d'intelligence que Dieu m'a réparti. J'aime mieux être en paix avec moi-même qu'avec autrui, et je préfère me estimer à celle d'un ramas de badauds qui ne me connaissent ni ne me comprennent. » A ces fières paroles répondaient les encouragements de M. de Cormenin, qui lui écrivait : « Vous faites le plus noble des métiers en fabricant des pamphlets politiques et en donnant des leçons de morale et de lecture, car c'est enseigner à la fois les enfants et les hommes. La réputation de Claude Tillier avait grandi rapidement, et les journaux de l'époque ne craignaient pas de le proclamer le Rabelais moderne, le petit-fils de Montaigne et le successeur de Paul-Louis Courier. En effet, raisonnement rigoureux et entraînant, hauteur de vues, ironie franche et gaie alliée parfois à l'énergie la plus âpre, à l'indignation la plus sincère, originalité sans recherche, style net, incisif, souvent assez gracieux et orné, simplicité naïve qui s'élève à l'occasion jusqu'au pathétique le plus déchirant, telles sont les qualités qui distinguent les pamphlets de Claude Tillier. Et pourtant, c'est le cas ou jamais de le dire : *habent sua fata libelli*. La destinée des pamphlets de Tillier a été de ne point dépasser le département dans lequel ils sont nés. Nous nous trompons; outre l'édition complète des *Œuvres* de Claude Tillier, publiée à Nevers, chez MM. Kiessling et Schœne, et la Belgique serait fort étonnée de savoir qu'en France on connaît à peine un nom qu'elle honore et un talent qu'elle admire. Rappelons-nous, il est vrai, que l'Arioste ayant communiqué son manuscrit de *Roland le furieux* au cardinal d'Este : *Dove avete pigliato tante coglionerie?* lui dit celui-ci en le lui rendant. (Où avez-vous pris tant de... sottises?) Le poète publia *Roland*, et l'admiration de l'Italie le dédommagea du mépris du cardinal. Espérons que le public français, à force d'entendre parler de Claude Tillier, verra enfin le connaître et lui rendre la justice qui lui est due.

En 1841, Claude Tillier fut appelé à Nevers pour y diriger le journal *l'Association*. Littérature et politique, il suffit à tout. En effet, Tillier n'est pas seulement un pamphlétaire, il est romancier à ses heures, et, sur les deux ou trois romans qu'il a composés, il a réussi à faire un chef-d'œuvre, comme fond et comme forme, et qui a pour titre : *Mon oncle Benjamin*. *L'Association* ayant cessé de paraître, Claude Tillier, quoique déjà malade, ne se reposa pas. Il entreprit une série de vingt-quatre pamphlets, puis une autre de douze,

dont il ne devait pas voir achever la publication, car il mourut à la peine, âgé de quarante-trois ans. M. Félix Pyat, dont l'autorité en pareille matière est connue, a consacré à Tillier une longue étude qu'il termine ainsi : « Je trouve là, dit-il, un esprit complet, entier, à la fois puissant par la forme et par le fond, philosophe et artiste, penseur et poète, ni trop idéaliste comme l'Allemand, ni trop réaliste comme l'Italien, ayant bien le génie de notre nation, le bon sens, cet équilibre parfait du spirituel et du matériel, un véritable écrivain du XVIII^e siècle, un écrivain vraiment français qui devait naître, comme il est né, au centre même de la France; car si l'homme c'est le style, on peut dire aussi que la terre c'est l'homme. Telle patrie, tel génie; tel pays, tel auteur. Le génie est comme le vin, il a une saveur particulière à son cru, un goût qui *generis* qu'il doit au sol natal, au terroir. Or, Claude Tillier est né à Clamecy, au milieu de l'ancienne Gaule, non loin de cette zone centrale qui est comme la ligne de démarcation du pays des troubadours et de celui des trouvères, qui a produit tant de prosateurs à l'esprit narquois, à la raison caustique, à la verve moqueuse, qui a vu naître enfin Claude Tillier et Paul-Louis Courier, et le premier de tous les pamphlétaires, de tous les écrivains sardoniques, sarcastiques, satiriques, le père de Montaigne, de Molière, de Voltaire et des autres, le comique par excellence, le grand maître d'ironie, le railleur épique, le prince des philosophes et des poètes, le joyeux Homère de la vieille France, François Rabelais! Si la terre influe sur l'homme, la race y entre aussi pour quelque chose, et Claude Tillier est fils d'ouvrier. Il est né de souche rude et noueuse, comme il le dit lui-même, fait de ce bois dur dont on fait ce qui est fort. Enfin, l'éducation a aussi sa part dans l'ensemble. L'enfant de la Révolution prend de bonne heure des habitudes de courage et d'indépendance, qui le font homme de guerre avec la plume comme il eût été avec l'épée. Sa vie d'homme de lettres est un combat. Esprit sain, libre et résolu, le voilà bien avec les trois qualités essentielles et fondamentales qui le distinguent. Dans toutes les questions, vous le verrez du côté de la vérité, de la liberté et de la justice. Soit qu'il attaque la superstition et l'intolérance des prêtres, soit qu'il combatte l'égoïsme et la corruption des riches, dans ses pamphlets ou dans ses contes, dans la polémique sérieuse ou dans la fantaisie du roman, c'est toujours l'homme de la raison, de la Révolution et de l'audace. Sa pensée est toujours droite, généreuse et hardie; on y retrouve toujours le triple élément que j'ai signalé : dialectique puissante, sentiment démocratique, instinct de lutte; le philosophe, le peuple et le soldat : tout Claude Tillier. » L'édition complète des *Œuvres* de Claude Tillier, publiée à Nevers en 1846, comprend trente pamphlets politiques, philosophiques ou religieux, et quatre romans ou nouvelles : *Mon oncle Benjamin*; *Belle Plante* et *Cornélius*; *Comment le chanoine eut peur*; *Comment le capitaine eut peur*.

TILLIÈRES-SUR-AVRE, village de France (Eure), canton de Verneuil, arrond. d'Évreux, sur la rive gauche de l'Avre; 1,229 hab. Il est dominé par un château bâti au sommet d'une colline et environné d'un jardin en terrasses. La voûte du chœur de l'église est chargée de belles sculptures et de pendentifs élégants.

TILLIÈRES (le comte DE), diplomate français, qui vivait dans la première moitié du XVIII^e siècle. Il n'est guère connu que par les *Mémoires* qu'il rédigea à la suite de son ambassade en Angleterre pour y négocier le mariage du prince de Galles (Charles I^{er}) avec la princesse Henriette-Marie, sœur de Louis XIII. V. ci-après.

TILLIÈRES (MÉMOIRES DU COMTE LE VENEUR DE), publiés par M. Ch. Hippeau (1862, 1 vol. in-12). Le comte de Tillières, descendant d'une ancienne famille de Normandie, envoyé comme ambassadeur à Londres, sous Jacques I^{er}, par le marquis de La Vieuville pour négocier le mariage du prince de Galles, depuis Charles I^{er}, avec la sœur de Louis XIII, Henriette-Marie, avait laissé sur la cour anglaise et sur les événements qui précéderont la mort tragique de Charles I^{er} de curieux *Mémoires*, restés inédits, en la possession de la famille d'Harcourt, alliée avec Le Veneur de Tillières. M. Ch. Hippeau les a recueillis et fait précéder d'une introduction relative au caractère de cette œuvre qui jette un nouveau jour sur les relations de la France et de l'Angleterre au commencement du XVIII^e siècle, sur les commencements de la révolution de 1648 et surtout sur les tiraillements intimes du ménage royal.

Henriette-Marie de France, née le 25 septembre 1609, fut mariée à Charles le 11 mai 1625, un mois après la mort de Jacques I^{er}. La cour de France avait conduit la jeune reine jusqu'à Amiens, et ce fut pendant ce voyage, au dire des chroniques, que le duc de Buckingham fit pour Anne d'Autriche toutes les folies qui furent les semences de sa haine contre Richelieu et contre la France.

Le comte de Tillières nous montre Henriette dans les tristesses intimes qui inaugurèrent le malheureux règne de Charles I^{er} et en rapporte surtout la cause au favori, à

ce même Buckingham. Personne n'a mieux que lui retracé le caractère versatile, léger, soupçonneux, tour à tour faible et despotique du monarque anglais, entiché, comme son père, de la « prérogative royale, » caractère qui le conduisit à l'échafaud de White-Hall; personne n'a mieux raconté les mesquines persécutions qu'il infligea à cette jeune princesse de seize ans, chez laquelle il aurait voulu trouver les complaisances d'une courtisane et à qui il reprochait sa dévotion, parce qu'elle répondait mal à ses desirs, lui dont on a fait un martyr du catholicisme. Rien de plus curieux que toutes ces scènes intimes. Henriette, pendant que le roi habitait une de ses maisons de chasse, résidait à Lichtfield. « Là, dit Tillières, le roi venait la voir d'ordinaire le samedi, et quelquefois il demeurerait un jour ou deux avec elle. Pendant ce séjour, le roi et la reine eurent plusieurs froideurs ensemble; le roi se plaignait qu'elle lui faisait froid. » Tantôt c'était le roi lui-même qui faisait ainsi entendre ses doléances singulières, tantôt son fidèle messager Buckingham. Un jour, entre autres, celui-ci vint dire à la reine : « que, si elle ne changeait pas de style, le temps d'fiction était venu pour elle; qu'elle ne serait plus traitée en reine, mais comme elle le méritait. » La reine, ne sachant que répondre à ces étranges ambassades, témoignait de son dévouement, de sa bonne volonté; mais, faute d'explications catégoriques, les choses en restaient là. Une autre fois, le roi fut plus explicite. « Elle était un peu malade, ce dont il ne témoignait pas grand ressentiment (dans la langue du XVIII^e siècle, cela veut dire : ce dont il ne put guère toucher), et il lui dit assez hors de propos : « Le duc de Buckingham et le duc d'Hamilton m'assurent que, si vous étiez leur femme, ils useraient de leurs droits de mari bien plus souvent que je ne le fais encore. Pour le peu que j'exige de vous, vous faites la difficile. Mais ce n'est pas en cela seulement que j'ai à me plaindre de vous, mais en beaucoup d'autres choses; j'attends que vous soyez guérie pour vous en faire la réprimande. » La reine attendit vainement, le roi ne sut lui formuler aucun autre reproche. »

Ces détails donnent une assez triste idée de Charles I^{er} comme mari, et, comme roi, il était pis encore. Aussi infatué de sa « prérogative royale » que de ses droits de mari; aussi insolent vis-à-vis du peuple anglais qu'en face de la jeune fille mise dans son lit, non pas par l'amour, mais par la politique, il s'aliéna tous les cœurs en donnant la haute main à son favori dans les affaires d'État, comme dans les affaires d'alcôve. C'est au moyen des mémoires particuliers que la vérité finit par se faire jour et par prévaloir dans l'histoire. Les historiens anglais, si abondants et si complets pourtant sur le règne de Charles, ont glissé rapidement sur ces détails, peut-être faute de documents authentiques. Ils les trouveront aujourd'hui dans ce récit calme, froid, diplomatique et qui, malgré cela ou à cause de cela même, soulève l'indignation contre ce roi que le parti catholique a toujours voulu faire passer comme le plus noble et le plus chrétien des chevaliers.

Enfin, Buckingham, dont la malignité s'amusa de tous les déplaisirs causés à la reine et qui voulait surtout parvenir à fuir renvoyer d'après d'elle toute sa maison française, à laquelle elle tenait beaucoup, Buckingham trouva moyen de monter une petite intrigue assez bien réussie. A travers le langage diplomatique de Tillières et les obscurités volontaires du cardinal de Richelieu, qui a résumé cette aventure dans ses mémoires, il est assez facile de deviner la scène qui fut jouée. Buckingham alla trouver une des dames d'honneur de la reine, la dame du lit, et lui dit, sans plus d'ambages, que le roi se plaignait de la trop grande retenue de la reine avec lui, qu'il désirait d'elle, suivant l'expression de Richelieu, « des caresses plus grandes. » A quelques jours, ou plutôt à quelques nuits de là, le roi trouva ou s'imagina trouver, car ici les relations deviennent fort embrouillées, de notables progrès. En bonne logique, le roi aurait dû être content et de la reine et de la dame du lit; mais ce fut la précipitation le joli tour joué par Buckingham; il persuada au roi qu'il fallait chasser une femme qui enseignait le libertinage à la reine, et avec elle toute la maison française. Et le roi entra si bien dans les idées et les passions de son ministre, qu'il résolut de chasser de Londres tous les serviteurs et femmes de chambre, tous les officiers laïques ou ecclésiastiques de la reine. Trois lettres de Charles I^{er} à Buckingham sur ce sujet sont conservées au British Museum (Harleian mss. n° 6938). Voici la traduction de la plus expressive, datée du 7 août 1626.

« Steenie (c'est le nom familier que le roi donnait à son favori), j'ai reçu votre lettre par Die Gream. Voici ma réponse : Je vous commande de renvoyer tous les Français de Londres demain matin. Si vous ne pouvez y parvenir par des moyens de conciliation (ne perdez pas toutefois le temps de discuter avec eux), employez la force pour me débarrasser de ces bêtes féroces. Embarquez-les, et que le diable les emporte. CHARLES. R. »

Ce fut le roi lui-même qui se chargea de signifier à la reine l'arrêt de bannissement

porté, malgré les stipulations du contrat, contre tous ses serviteurs français. « Après que la reine eut diné, il vint la trouver dans sa chambre, accompagné du duc de Buckingham, et lui témoigna désirer qu'elle vint dans la sienne. Elle, qui avait déjà eu vent de l'affaire, le pria de l'en excuser et lui dit que ce qu'il aurait à lui dire, il le lui dirait aussi bien dans sa chambre que dans la sienne. Il répliqua alors qu'il voulait qu'elle fit sortir deux femmes de chambre qui étaient avec elle. Quand elles furent dehors, il ferma au verrou toutes les portes et puis s'approcha d'elle et lui prononça l'arrêt de bannissement. Il le faisait, ajouta-t-il, parce que les Français placés à côté d'elle l'empêchaient de la posséder entièrement. » C'était, comme on voit, toujours le même refrain, et cela donne une singulière idée des mœurs conjugales de Charles 1^{er}. La suite de la scène est des plus violentes.

« A ces fâcheux discours, poursuit M. de Tillières, la reine ne répondit rien qu'avec des cris, des pleurs et des sanglots qui la privèrent longtemps de la parole. Quand elle eut un peu recouvrée, se jetant à ses genoux, elle le conjura, avec des paroles qui eussent ému les pierres de pitié, de vouloir bien lui laisser ses pauvres serviteurs; elle jura et protesta qu'ils ne lui avaient jamais donné de conseils contraires à son contentement et à son service; s'il ne voulait les lui laisser tous, qu'il lui en laissât du moins une partie; que s'il avait trop d'aversion pour Mme de Saint-Georges (la dame du lit), il lui laissât la comtesse de Tillières, à qui il avait témoigné tant de bonne volonté. Il ne fléchit aucunement pour cela et continua toujours dans la résolution de chasser tout. La reine tomba dans le désespoir et poussa des cris qui faisaient fendre le cœur de ceux qui les entendaient. Elle demanda la liberté de dire adieu à ses serviteurs; on la lui refusa. Au travers des portes, ses femmes, qui entendaient cette rumeur, voulurent approcher d'une fenêtre pour voir ce qui se passait, et la reine qui les entendait voulut aller leur dire un dernier adieu. Pour y parvenir, elle rompit les vitres. Le roi la suivit pour l'en empêcher; elle prit les barreaux de fer qui étaient à la fenêtre pour s'y accrocher; mais il la retira si rudement, qu'il lui déchira sa robe et lui écorcha les mains. »

Le joli ménage royal! Et par surcroît Buckingham était là, contemplant la scène de son air sournois et railleur. Ses machinations avaient enfin abouti. Mais M. de Tillières remarque que ces violences, bientôt connues à Paris, et l'infraction au contrat qui stipulait, pour la reine, le droit de conserver sa maison française, allumèrent la guerre entre les deux grandes nations. La guerre, qui devait aboutir à la prise de La Rochelle, fut le résultat de la folie et de la vanité de Buckingham, en même temps que de la vengeance de Richelieu. « L'un et l'autre s'étaient piqués pour des suscriptions de lettres et autres bagatelles de peu de conséquence, ce qui me fait trouver bien raisonnable le dire d'un certain Italien, que la plupart des hommes ne savaient pas *con quanto poco cervello si governava il mondo*; car ces deux personnes, ministres de deux grands Etats, les brouillaient pour des choses qui n'auraient pas obligé deux servantes de cuisine à s'injurier.

« Cette mauvaise conduite du duc de Buckingham, ou son malheur, ou son destin, poursuit Tillières, lui fit dans ce temps-là rencontrer la mort à Portsmouth, par les mains d'un Anglais qu'il avait offensé en particulier et qui voulait venger aussi les maux qu'il faisait à son pays. La reine d'Angleterre fut une des personnes qui gagnèrent le plus à sa mort. »

Le roi, en effet, avait une grande inclination pour elle, et, après la mort du favori, il parut s'en rapprocher. Mais ce fut alors la reine qui donna à Charles et à la nation de vifs sujets de plaintes. Quelque délicatement que Tillières touche à ce sujet, il ne peut s'en taire, et ce n'est pas la révélation la moins piquante de ses mémoires : « Pendant le gouvernement de sir Richard Weston, dit-il (Weston, créature de Buckingham, lui avait succédé), commencèrent les affections « in-nocentes » de la reine pour sir Henri Jermyn, le petit Montaigu et sir Thomas Percy, affections fort importantes pour elle et pour l'Etat et qui ont donné le branle en partie aux brouilleries qui troublent maintenant l'Angleterre. Elle les prit, je le dis sans flatterie, mais avec vérité, par un seul désir de se divertir dans la conversation et sans autre dessein que de se servir de leur esprit pour son contentement. Pourquoi les prit-elle pour cela plutôt que d'autres? Je ne puis le dire. Les princes ont des goûts aussi bizarres que les particuliers, et peut-être que le sien était de cette nature-là. » La reine, qui plus tard, veuve de Charles 1^{er} et veuve d'une façon si tragique, épousa précisément l'un de ces trois favoris, sir Henri Jermyn, et vécut avec lui au château de Colombes, a réduit elle-même à néant toutes ces disculpations du prudent diplomate. C'est en vain qu'il représente comme des calomnies les bruits qui coururent alors et soulevèrent les rumeurs des rigides puritains; en vain il trouve dans la continuation de ces relations, malgré les clameurs publiques, une preuve de leur innocence, l'innocence pouvant seule, dit-il,

donner à la reine une telle assurance; l'événement semble avoir justifié les suppositions contraires. Du moins doit-on dire que Tillières ne ménage pas à la reine les sages conseils, et, lorsqu'il parle des remontrances qu'il fit à ce sujet quelques serviteurs dévoués, on doit penser que c'est lui-même qu'il a en vue. « De tous ces avis elle fit peu de cas, ajoute-t-il, croyant qu'aux personnes de sa qualité toutes choses sont permises quand elles ne sont que dans l'apparence, ou préférant son divertissement à tout. » Il est avéré que les puritains prirent texte de cette situation, qu'ils traitaient de scandaleuse, pour miner la royauté.

Les *Mémoires du comte de Tillières* sont complétés par une série intéressante de pièces justificatives. Outre les *Négociations secrètes de Richelieu avec les catholiques d'Escoffe* (1628), on y trouve des lettres de Marie de Médicis, de Louis XIII, de la reine Henriette, du connétable de Luynes, du duc de Chaulnes, de Bassompierre, dont de Tillières épousa la sœur, et du cardinal de Richelieu. L'orthographe originale de ces documents, fidèlement reproduite, montre que la reine d'Angleterre traitait l'orthographe avec le plus royal dédain.

TILLIOT (Jean-Baptiste Lucotte, seigneur du), philologue français. V. Du Tillot.

TILLOCH (Alexandre), inventeur et publiciste anglais, né à Glasgow en 1759, mort en 1825. Ses premières recherches se portèrent sur les perfectionnements de l'art typographique, et il trouva un procédé qui avait beaucoup d'analogie avec la stéréotypie. Il l'exploita pendant quelque temps en commun avec Foulis, imprimeur de l'université de Glasgow, mais il y renonça, en apprenant qu'il avait été précédé dans cette découverte par un bijoutier d'Edimbourg, qui, quelque cinquante ans avant lui, avait aussi fait de semblables essais. Il acquit alors à Londres le journal *The Star*, dont il fut pendant plusieurs années l'un des collaborateurs les plus actifs. Il fonda en outre, dans la même ville, le *Philosophical Magazine*, recueil périodique pour les sciences mathématiques et physiques, qui prospéra beaucoup sous sa direction et qui passa ensuite sous celle de Taylor. Il continuait en même temps ses recherches relatives à l'art typographique et avait trouvé un procédé pour empêcher la contrefaçon des bank-notes; n'ayant pu le faire accepter au gouvernement anglais, il se rendit en France, où l'on cherchait alors à empêcher la contrefaçon des assignats; mais le discrédit dans lequel tomba rapidement ce papier-monnaie empêcha qu'on eût recours à son procédé. Enfin, vers la fin de sa vie, il s'était occupé du perfectionnement des machines à vapeur et avait même pris un brevet dans ce but.

TILLOÏDE s. m. (ti-llo-i-de; Il mll. — de *tille*, et du gr. *eidos*, aspect). Entom. Genre d'insectes coléoptères, voisin des tilles.

TILLOT s. m. (ti-llo; Il mll). Bot. Nom vulgaire du tilleul des bois ou à petites feuilles.

TILLOT (Guillaume-Léon du), marquis DE FELINO, homme d'Etat, né à Bayonne en 1711, mort à Paris en 1774. Il obtint un emploi dans les bureaux ministériels, où il se fit remarquer par son activité et par son intelligence des affaires, puis devint intendant de Philippe, duc de Parme (1749). Du Tillot s'attacha à provoquer d'utiles réformes, à combattre les prétentions de la cour de Rome et à rétablir l'ordre et l'économie dans les finances. Mais, sur ce dernier point, ses conseils ne furent point écoutés et, par suite des prodigalités de la duchesse Elisabeth, Philippe de Parme se vit bientôt chargé de grosses dettes. Louis XV, roi de France et beau-père de ce prince, consentit à payer ses dettes, mais à la condition que du Tillot serait chargé du ministère des finances. Ce dernier se montra à la hauteur de sa mission. Il créa des manufactures, fonda une école militaire pour les jeunes nobles, une école des beaux-arts, restaura les monuments publics, mit des entraves à l'accaparement des biens par le clergé et reçut du duc Philippe, en récompense de ses services, le titre de marquis de Felino en 1765. Ce prince étant mort cette même année, du Tillot prit la direction générale des affaires sous le jeune duc Ferdinand. En 1768, il publia un arrêté par lequel tout écrit venant de Rome ne pouvait être valable qu'après l'exequatur ducal; Clément XIII ayant déclaré cette disposition nulle et téméraire, et affecté de mettre dans ses lettres : « nos duchés de Parme et de Plaisance », du Tillot répondit au pape en chassant les jésuites, en abolissant l'inquisition et en supprimant plusieurs monastères. Vers la même époque, il fonda à Parme une université, dans laquelle il attira les professeurs les plus distingués de l'Italie et qui devint bientôt célèbre. Du Tillot avait fait de Parme une brillante Athènes, lorsque ses ennemis, soutenus par le duc Ferdinand, parvinrent à le faire remplacer comme ministre par l'Espagnol Llano. Il se rendit alors à Madrid, puis à Paris, où il termina sa vie. Cet homme d'Etat avait de la dignité, de l'éloquence, de la politesse et toutes les qualités qui rendent un homme parfait, dit M. Botta. « Economie avec magnificence, dit de son côté Cantu, ferme avec douceur, désintéressé, du Tillot savait descendre dans les moindres

détails, comme s'il eût géré un patrimoine privé; cependant il ne perdait jamais de vue l'unité de l'administration, et non-seulement ses faibles revenus y furent suffisants à tous ses besoins, mais il trouva moyen de les faire servir à la splendeur du duché. »

TILLOTIER s. m. (ti-llo-tié; Il mll. — rad. *tillo*). Pêche. Batelier pêcheur qui se sert habituellement d'une tillette.

TILLOTSON (Jean), théologien anglais, né à Sowerby (comté d'York) en 1630, mort à Londres en 1694. Il fit ses études à l'université de Cambridge, et, en 1661, abjura les doctrines calvinistes, dans lesquelles il avait été élevé, pour adopter celles de l'Eglise anglicane. Le talent extrêmement remarquable dont il fit preuve dans la prédication lui valut, en 1672, le doyenné de Cantorbéry; mais son zèle à opérer des conversions le fit mal voir de la cour, et il indisposa contre lui Jacques II, en s'opposant de toutes ses forces au rétablissement de la religion catholique. Il jout, en revanche, de la faveur de Guillaume III et de Marie, sous le règne desquels il devint successivement doyen de Saint-Paul de Londres, secrétaire royal (1689) et archevêque de Cantorbéry. Ses *Sermons* ont été souvent réimprimés; on estime surtout l'édition en 12 volumes qu'en a donnée Warburton, et celle du docteur Birch (1820, 10 vol. in-8°). L'historien Thomas Birch a écrit la *Biographie* de Tillotson (Londres, 1752, in-8°), souvent rééditée. Ce théologien est regardé à juste titre comme un des plus grands prédicateurs de l'Angleterre. Son éloquence simple, élégante, élevée, à la dialectique claire et serrée, à quelque analogie avec celle de Massillon. « Outre l'étude qu'il avait faite des mouvements oratoires qui conviennent le mieux à la chaire et des divers genres d'érudition qu'elle exige, dit M. P. Louisy, il eut pour principale règle de fuir l'exagération, la grossièreté, le mauvais goût qui avaient tant contribué au discrédit des sectes puritaines. Son langage fut clair, précis, émouvant sans affectation, élevé sans violence ni fausse pompe, assez élégant pour plaire aux gens du monde, mais d'une simplicité qui ne dépassait pas l'intelligence du peuple. C'est ce rare degré d'excellence qui lui gagna les applaudissements de tous ceux qui l'entendirent et qui attirait en foule autour de lui les membres des nombreuses congrégations où il fut invité à exercer son ministère. » La version française que Barbeyrac a donnée de ses sermons (1722) n'est le plus souvent qu'une paraphrase.

TILLOTTE s. f. (ti-llo-te; Il mll. — rad. *tillet*). Instrument dont on se sert pour broyer le chanvre.

— Pêche. Petit bateau léger, terminé en pointe, dont on se sert pour pêcher dans les endroits où il y a peu d'eau.

TILLOTTER v. a. ou tr. (ti-llo-té — rad. *tillette*). Briser, rompre avec la tillette : *Tilletter le chanvre*.

TILLY s. m. (ti-lli; Il mll.). Ornith. Espèce de grive, qui habite les Antilles.

TILLY-SUR-SEUILLES, bourg et commune de France (Calvados), ch.-l. de cant., arrond. de Caen, dans une jolie vallée boisée; pop. aggl., 439 hab. — pop. tot., 1,127 hab. Eglise en partie du x^e siècle; magnifique château du xv^e siècle, entouré de beaux paysages.

TILLY (Jean Tzerclaes, comte DE), un des plus célèbres généraux de la guerre de Trente ans, né au château de Tilly (Brabant) en 1559, mort à Ingolstadt en 1632. Il porta d'abord l'habit de jésuite, puis se fit soldat, combattit en Hongrie contre les Turcs et reçut, au début de la guerre de Trente ans, un commandement de Maximilien de Bavière, chef de la ligue catholique. Il se distingua à la bataille de Prague (1620), battit ensuite Ernest de Mansfeld et lui enleva plusieurs places, triompha du margrave de Bade à Wimpfen, puis de Christian de Brunswick à Höchst (1622) et à Stadtlo (1623), écrasa l'armée danoise à Lutter (1626), ce qui lui valut une lettre flatteuse du pape Urbain VIII, conclut la paix de Lubeck avec le Danemark (1629) et remplaça Wallenstein dans le commandement en chef des armées impériales (1630). Après avoir secouru Francfort-sur-l'Oder (1631), il emporta Magdebourg et la dévasta. Là fut le terme de ses succès. Le roi de Suède, Gustave-Adolphe, gagna sur lui la décisive bataille de Leipzig (1631), le repoussa en Souabe, puis en Bavière, où il voulut en vain barrer à son terrible ennemi le passage du Lech; vaincu et blessé mortellement pendant l'action, il mourut peu de jours après à Ingolstadt, laissant la réputation d'un des meilleurs généraux de son siècle. Il excellait à opérer d'habiles manœuvres, et exécutait ses plans avec une rapidité et une vigueur étonnantes. Au courage il joignait la ruse, mais aussi la cruauté. Les horreurs qu'il laissa commettre sous ses yeux, surtout lors de la prise de Magdebourg (1631), laissent sur son nom une tache ineffaçable. Aveuglé par son fanatisme religieux, il ne reculait devant aucune mesure pour arriver à l'extirpation de l'hérésie et se montrait impitoyable. Sa sévérité et sa rudesse lui avaient fait donner par Gustave-Adolphe le surnom de *Vieux caporal*. Il était sobre, continent, ennemi du luxe et de la représentation, d'un désintéressement extrême, qui lui fit refuser la principauté de Kalenberg,

dont l'empereur voulait lui faire don. Au physique, il était de taille moyenne et d'un aspect repoussant.

TILLY (Jacques-Pierre-Alexandre, comte DE), littérateur français, né au Mans en 1764, mort par suicide à Bruxelles en 1816. Il fut d'abord page de Marie-Antoinette, puis officier de dragons, mais ne tarda pas à abandonner la carrière des armes. Lorsque la Révolution eut éclaté, il manifesta avec chaleur ses opinions royalistes dans des articles insérés dans les *Actes des Apôtres* et la *Feuille du jour*, et émigra après la journée du 10 août. Après avoir séjourné successivement en Angleterre, aux Etats-Unis, à Hambourg, en Prusse (1801), où il devint chambellan du roi, il obtint, vers 1807, de rentrer en France, où il mena, comme avant la Révolution, une vie orageuse et déréglée. Une action coupable, que lui fit commettre sa passion pour le jeu, le porta à se donner la mort. C'est à lui qu'on doit ce distique si connu sur Louis XVI :

Il ne sut que mourir, aimer et pardonner;
S'il avait su punir, il aurait pu régner.

On lui doit : *Œuvres mêlées* (Paris, 1785, in-8°); *Lettre à M. Philippe d'Orléans* (Paris, 1790, in-8°); *Lettre à Louis XVI* (Paris, 1793, in-8°); *De la Révolution française en 1794* (Londres, 1795, in-8°); *Mémoires pour servir à l'histoire des mœurs de la fin du xviii^e siècle* (Londres, 1828, 3 vol. in-8°). C'est un tableau assez fidèle de la société dissipée de ce temps-là.

TILLY (comte DE), général français, d'une autre famille que le précédent, né en Normandie, mort à Paris en 1822. Il suivit du bonne heure le métier des armes, adopta avec chaleur les principes de la Révolution, devint colonel de cavalerie en 1792, aide de camp de Dumouriez, se conduisit brillamment à la défense de Gertruydenberg, dont il avait reçu le commandement, et fut nommé, bientôt après, général en chef de l'armée des côtes de Cherbourg, où il remporta plusieurs avantages. Tilly servit ensuite à l'armée du Nord et à celle de Sambre-et-Meuse, devint gouverneur de Bruxelles en 1796, combattit sous l'Empire en Autriche, en Prusse, en Pologne, en Espagne et fit partie, pendant les Cent-Jours, de la Chambre des députés, à laquelle il avait été envoyé par le département du Calvados. C'était un officier brave, mais peu capable de commander une armée.

TILODÉE s. f. (ti-lo-dé — de *tille*, et du gr. *eidos*, aspect). Entom. Syn. de *TILLIS*, genre d'insectes.

TILGER ou **DJELDOER**, île de Norvège, sur la côte du Nordland, dans le golfe de Salem. Elle n'est visitée que par des pêcheurs et des pâtres. Bredsdorf, auteur d'une dissertation sur l'*ultima Thulé* des anciens, pense que cette île pourrait bien être celle dont parle Pythéas, son nom ayant assez de rapport avec Thulé.

TILSIT ou **TILSE**, ville de Prusse, au confluent de la Tilse ou Tilsa, et du Niémen, que l'on y passe sur un pont de bateaux, à 60 kilom. N.-N.-O. de Gumbinnen; 16,000 hab.; ch.-l. du cercle; bureau principal de douane, gymnase évangélique, tanneries, brasseries, distilleries, centre des relations commerciales entre l'Allemagne et la Russie; commerce important en bois, grains, etc.; grand marché aux chevaux. Le château et le gymnase sont les édifices les plus remarquables de Tilsit. Patrie du poète Max Schenkendorf. Cette ville est surtout fameuse par l'entrevue qui y eut lieu et par le traité qui y fut conclu en 1807, entre l'empereur Alexandre, le roi de Prusse, Guillaume III, et Napoléon 1^{er}. Nous allons en parler ci-après.

Tilsit (ENTREVUE ET TRAITÉ DE). Après la bataille de Friedland (juin 1807), les troupes russes se hâtèrent de mettre le Niémen entre elles et l'armée française, qui les poursuivait l'épée dans les reins. Napoléon s'établit à Tilsit, petite ville située en deçà du fleuve, et y signa une suspension d'armes avec le prince de Labanoff et le maréchal de Kalreuth, agissant au nom de leurs souverains, l'empereur Alexandre et le roi de Prusse. Ces derniers ressentant plus vivement encore la nécessité d'ouvrir des négociations pour une paix définitive, et le prince de Labanoff s'en ouvrit franchement à Napoléon en lui laissant entrevoir le désir qu'éprouvait son maître de s'entendre directement avec un homme qu'il avait appris à admirer autant qu'à redouter. Napoléon souscrivit à ce vœu avec empressement, et l'entrevue fut fixée au lendemain 25 juin. Un large radeau fut établi par ses ordres au milieu du Niémen, à égale distance des deux rives du fleuve, portant un pavillon destiné à recevoir les deux monarques. Le jour fixé, à une heure de l'après-midi, Napoléon monta de son côté dans une barque, accompagné de Murat, Berthier, Bessières, Duroc et de Caulaincourt, tandis qu'Alexandre quittait l'autre rive avec le grand-duc Constantin, les généraux Benningssen et Ourvarow, le prince Labanoff et le comte de Lieven. En s'abordant, Alexandre et Napoléon se jetèrent cordialement dans les bras l'un de l'autre. Napoléon et Alexandre entrèrent ensuite dans le pavillon et en vinrent à de franches explications sur les motifs qui leur avaient mis les armes à la main. Pourquoi se faisaient-ils la guerre, si ce n'est au profit de l'égoïsme Anglaise,

qui en recueillait les bénéfices sans en courir les risques ? Napoléon, avec sa sagacité, sa connaissance des hommes, eut bien vite démêlé chez son interlocuteur quel était le mobile secret de toutes ses actions. C'était l'orgueil, l'ambition de jouer un grand rôle, et le vainqueur de Friedland, avec son irrésistible puissance de séduction, s'attacha à faire miroiter aux yeux d'Alexandre les plus brillantes perspectives.

Il est fort difficile, pour ne pas dire impossible, de savoir exactement la nature des entretiens qui eurent lieu à Tilsit, entre Alexandre et Napoléon. Une foule de commentaires ont été faits à ce sujet. Nous suivons ici la narration de l'éloquent historien du Consulat et de l'Empire, qui a pu, mieux que personne, baser son récit sur des documents authentiques.

Les deux souverains convinrent de continuer leurs entrevues à Tilsit, qu'on neutraliserait à cet effet. Restait à entamer la cause de ce malheureux roi de Prusse, qu'Alexandre avait entraîné dans cette guerre funeste, et qui se trouvait à son quartier général. Comme les deux souverains devaient se rencontrer encore le lendemain sur le Niémen, en attendant que les préparatifs fussent terminés à Tilsit, il fut convenu qu'Alexandre serait accompagné de son allié. Napoléon accueillit ce dernier avec les égards dus à son rang et à ses malheurs, mais en lui faisant clairement entendre que les frais de la guerre seraient lourds pour la Prusse. Ce même jour (23 juin), l'empereur de Russie se rendit à Tilsit, où il fut reçu par Napoléon, et le lendemain les deux empereurs passèrent en revue la garde impériale française. C'est dans cette circonstance qu'Alexandre, apercevant un vétéran à la figure toute balafnée, qui leur présentait les armes sur leur passage, s'arrêta un instant et parut le contempler avec curiosité. « Sire, dit Napoléon en saisissant l'a-propos, que dites-vous de soldats qui survivent à de pareilles blessures ? — Et vous, sire, riposta Alexandre avec esprit, que dites-vous de ceux qui les font ? — Ils sont morts ! » dit fièrement le soldat, évitant à Napoléon l'embarras d'une réponse, et se mêlant ainsi, par ce mot simple et héroïque, à la conversation des plus puissants potentats du monde. « Sire, dit Alexandre en s'inclinant avec courtoisie, vous êtes partout le vainqueur. — C'est que la garde a donné, » reprit Napoléon en riant et faisant de la main un signal amical à son vieux grognard.

Napoléon n'ignorait certes pas l'ambition traditionnelle qui a toujours tenu les regards de la Russie tournés vers l'Orient, et il se promettait bien de faire vibrer cette corde dans le cœur d'Alexandre. En ce moment même, il apprit que le sultan Sélim, son allié, venait d'être précipité du trône par une révolte des janissaires, ce qui le rendait tout à fait libre du côté de la Turquie. On en vint bientôt à l'éventualité du partage de l'empire turc ; mais Napoléon n'entendait céder Constantinople à qui que ce soit, et un jour, M. de Méneval, son secrétaire, l'entendit s'écrier : « Constantinople ! Constantinople ! jamais ! C'est l'empire du monde ! » Toutefois, comprenant que, pour s'attacher son nouvel allié il fallait, avec les perspectives brillantes qu'il lui ouvrait du côté de l'Orient, lui assurer des garanties plus positives aux portes de son empire, il lui faisait entrevoir la Finlande et les provinces danubiennes comme prix du concours de la Russie aux projets de la France. Une alliance intime, à la fois offensive et défensive, fut dès ce moment convenue entre la France et la Russie, qui s'engageaient à n'avoir à l'avenir que les mêmes amis et les mêmes ennemis. Les deux puissants souverains se faisaient d'avance la part du lion. Quant à la Prusse, quoique l'alliée d'Alexandre, elle allait payer cet arrangement de la moitié de ses provinces. Frédéric-Guillaume eut à cet égard, avec Napoléon, une scène des plus vives, où il laissa éclater toute l'amertume de ses ressentiments ; mais cette protestation désespérée ne devait éveiller aucun sentiment dans l'âme obstinée du conquérant. Son siège était fait, il lui fallait la moitié des Etats prussiens pour remplir les exigences de ses combinaisons. Et nous nous, après cela, des haines implacables que nous avons soulevées de l'autre côté du Rhin !

Le 8 juillet 1807 fut signé ce fameux traité de Tilsit, qui a été l'objet de tant de commentaires de la part des historiens, des publicistes et des pamphlétaires. Laissons ici la plume à M. Thiers, qui a nettement reproduit les principales clauses du traité.

Il y eut trois genres de stipulations :

• Un traité patent de la France avec la Russie, et un autre de la France avec la Prusse ;

• Des articles secrets ajoutés à ce double traité ;

• Enfin un traité occulte d'alliance offensive et défensive entre la France et la Russie, qu'on s'engageait à envelopper d'un secret absolu, tant que les deux parties ne seraient pas d'accord pour le publier.

Les deux traités patents entre la France, la Russie et la Prusse contenaient les stipulations suivantes :

• Restitution au roi de Prusse, en considération de l'empereur de Russie, de la vieille Prusse, de la Poméranie, du Brandebourg, de la haute et basse Silésie ;

• Abandon à la France de toutes les provinces à la gauche de l'Elbe, pour en composer, avec le grand-duché de Hesse, un royaume de Westphalie, au profit du plus jeune des frères de Napoléon, le prince Jérôme Bonaparte ;

• Abandon des duchés de Posen et de Varsovie, pour en former un Etat polonais, qui, sous le titre de grand-duché de Varsovie, serait attribué au roi de Saxe, avec une route militaire à travers la Silésie, qui donnât passage d'Allemagne en Pologne ;

• Reconnaissance par la Russie et par la Prusse de Louis Bonaparte en qualité de roi de Hollande, de Joseph Bonaparte en qualité de roi de Naples, de Jérôme Bonaparte en qualité de roi de Westphalie ; reconnaissance de la confédération du Rhin et, en général, de tous les Etats créés par Napoléon ;

• ...Enfin, médiation de la Russie pour rétablir la paix entre la France et l'Angleterre ;

• Médiation de la France pour rétablir la paix entre la Porte et la Russie.

• Les articles secrets contenaient les stipulations suivantes :

• Restitution aux Français des bouches du Cattaro ;

• Abandon des Sept-Iles, qui devaient désormais appartenir à la France en toute propriété ;

• Promesse, à l'égard de Joseph, déjà reconnu roi de Naples dans le traité patent, de le reconnaître aussi roi des Deux-Siciles, quand les Bourbons de Naples auraient été indemnisés au moyen des Baléares ou de Candie ;

• Promesse, en cas de réunion du Hanovre au royaume de Westphalie, de restituer à la Prusse, sur la gauche de l'Elbe, un territoire peuplé de 300,000 ou de 400,000 habitants ;

• Traitements voyageurs, enfin, assurés aux chefs dépossédés des maisons de Hesse, de Brunswick, de Nassau-Orange.

Le traité occulte, le plus important de tous ceux qui étaient signés dans le moment, et qu'on se promettait d'envelopper d'un secret inviolable, contenait l'engagement, de la part de la Russie et de la France, de faire cause commune en toute circonstance, d'unir leurs forces de terre et de mer dans toute guerre qu'elles auraient à soutenir ; de prendre les armes contre l'Angleterre si elle ne souscrivait pas aux conditions que nous avons rapportées, contre la Porte si celle-ci n'acceptait pas la médiation de la France, et, dans ce dernier cas, de soustraire les provinces d'Europe aux vexations de la Porte, excepté Constantinople et la Roumélie. Les deux puissances s'engageaient à soulever en commun la Suède, le Danemark, le Portugal, l'Autriche elle-même, de concourir aux projets de la France, et de la Russie, c'est-à-dire de fermer leurs ports à l'Angleterre et de lui déclarer la guerre.

Le lendemain (9 juillet) de la signature de ce traité, qui constituait la France et la Russie les deux arbitres du monde, Napoléon et Alexandre se firent leurs adieux et s'embrassèrent une dernière fois, sur les bords du Niémen, au milieu des acclamations enthousiastes des deux armées.

On peut dire que Tilsit marque l'apogée de la gloire et de la puissance de Napoléon ; mais quelques années à peine devaient suffire à renverser l'édifice colossal qu'il y avait élevé. C'est que rien de durable ne se fonde par la force : il faut au monument les assises éternelles de la justice et du respect dû aux légitimes aspirations des peuples.

TIM, rivière de la Russie d'Europe. Elle prend sa source dans le gouvernement de Koursk, district et à 10 kilom. de Tim, coule d'abord à l'E., en passant par la ville de son nom, tourne au N., entre dans le gouvernement d'Orel et se jette dans la Sosna, à 25 kilom. de Livni, après un cours de 150 kilom.

TIM, ville de la Russie d'Europe, gouvernement et à 70 kilom. de Koursk, ch.-l. de district, sur la rivière de son nom ; 2,500 hab.

TIMA s. m. (ti-ma — du gr. *timé*, honneur). Acad. Genre d'aculéphes médusaires, dont l'espèce type vit dans la mer des Açores.

TIMAGÈNE, historien grec, né à Alexandrie, vivait au 1^{er} siècle avant notre ère. Il fut fait prisonnier quand Gabinus vint assiéger cette ville pour rétablir le roi Ptolémée Aulète (55 av. J.-C.), amené à Rome et vendu comme esclave à Faustus, fils de Sylla, qui l'affranchit. Sa détresse le contraignit d'exercer tour à tour les métiers de cuisinier, de porteur de chaise et de rhéteur. L'amitié d'Asinius Pollion lui procura la faveur d'Auguste ; mais son penchant à la raillerie le fit chasser du palais impérial. Il avait composé l'*Histoire d'Auguste*, qu'il livra aux flammes après sa disgrâce, une *Histoire des rois* (Alexandre et ses capitaines), une *Histoire des Gaules* et un *Périple*. Tous ces ouvrages sont perdus.

TIMALIE s. f. (ti-ma-li). Ornith. Genre d'oiseaux, formé aux dépens des brèves et des fourmiliers : *M. de Lafresnaye* a publié un *mémoire fort intéressant sur les TIMALIES*. (Z. Gerbe.)

TIMAN (u **TIMOAN**, Ile du détroit de Malacca, près de la côte E. de la péninsule de

ce nom, par 2°45' de latit. N. et 106°35' de longit. E. ; 18 kilom. de longueur sur 12 de largeur. Sa surface est montagneuse et couverte de bois. Habitée par les Malais.

TIMANA, ville de l'Amérique du Sud (Nouvelle-Grenade), département de Cundinamarca, province de Neyba, à peu de distance des sources de la Magdalena ; 2,500 hab. Commerce considérable des nombreux produits de son territoire.

TIMANDRE s. m. (ti-man-dre). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, de la tribu des phalénides ou des géomètres.

TIMANNI, royaume de la Nigritie occidentale, sur la côte de Sierra-Leone, au S. du territoire des Mandingues. Ce pays, qu'arrosent la Rokelle et ses affluents, renferme d'épaisses forêts. Chaque chef de village y est à peu près indépendant : la volonté du chef suprême cède devant les volontés réunies des citoyens et des chefs subalternes, et ceux-ci paraissent élus par le peuple. Les principales localités de Timanni sont Rokon, Roketick, Malboug et Mayosse.

TIMANTHE, célèbre peintre grec, rival de Parrhasius, né probablement à Cythnos, une des Cyclades, vers 400 av. J.-C. On ne sait rien de la vie de cet artiste, qui paraît avoir excellé dans l'art de traduire, de la façon la plus satisfaisante, les passions qu'il voulait exprimer. Etant entré en lutte avec Parrhasius, dans la ville de Samos, il remporta le prix avec un tableau intitulé : *Ajax outré de colère contre les chefs de l'armée grecque, qui avaient adjugé à Ulysse les armes d'Achille*. Son chef-d'œuvre était son fameux *Sacrifice d'Iphigénie*, qui se voyait encore à Rome sous le règne d'Auguste. Près de la jeune fille qui va être immolée, Timanthe avait représenté Calchas, Ulysse, Ménélas et le père de la victime, Agamemnon. Avec un art infini, il avait donné aux trois derniers une expression de douleur qui variait selon leurs caractères propres. Quant au dernier, il lui avait voilé la face, dans l'impossibilité où il se trouvait, au dire des anciens, de donner à sa douleur paternelle une expression suffisante. Parmi ses autres œuvres, on cite un *Héros*, qu'on voyait encore du temps de Vespasien dans le temple de la Paix, à Rome ; le *Cyclope endormi* et *Palmède tué par surprise*, dont l'expression saisissante remplissait Alexandre d'admiration.

TIMANTHE DE CLÉONE, célèbre athlète dont parle Pausanias. Il fut plusieurs fois couronné aux jeux Olympiques, et on lui consacra, dans le bois d'Olympie, une statue, ouvrage de Myron d'Athènes. Timanthe, dit Pausanias, finit ses jours d'une manière extraordinaire ; voici comment on raconte sa fin : « Il avait quitté, dit Pausanias, la profession d'athlète, à cause de son grand âge ; mais, pour conserver ses forces par un exercice convenable, il tirait de l'arc tous les jours, et son arc était fort difficile à manier. Etant obligé de faire un voyage, il interrompit quelque temps cette habitude ; quand il voulut la reprendre, son arc était trop dur à tendre ; il n'eut plus la force de s'en servir. Ne se retrouvant donc plus lui-même, il en eut tant de déplaisir, qu'il alluma son propre bûcher et se jeta dedans, action qui, à mon avis, tient plus de la folie que du courage. »

Ce trait peut rappeler la conduite de ces vieux artistes qui, chagrins d'avoir perdu leur talent, ne dressent pas leur bûcher comme Timanthe, mais s'éteignent de langueur et d'ennui.

TIMAR s. m. (ti-mar — mot turc). Bénéfice accordé à un soldat turc, à la charge de s'entretenir et d'entretenir un nombre déterminé de cavaliers.

— *Encycl.* Les timars avaient été le fruit de la spoliation des seigneurs chrétiens et du clergé. Les timars faisaient vivre 150,000 hommes, dont un tiers de cavalerie et le reste d'infanterie. A peine un timar était-il vacant par le décès du possesseur, qu'une foule de postulants s'empressaient de solliciter le même usufruit aux mêmes conditions. Le Grand Seigneur prononçait en faveur des héritiers ou à son gré. Les timars de classe supérieure, possédés par les dignitaires de l'Empire, étaient au moins de 500 acres et se nommaient *ziamehts* ; les timars de seconde classe étaient de 300 à 500 acres.

TIMARCHE s. m. (ti-mar-che). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des cycliques, tribu des chrysomèles, comprenant une quarantaine d'espèces, dont le type est répandu en Europe.

TIMARCHIE s. f. (ti-mar-chi — gr. *timarchia* ; de *timé*, honneur, et *archia*, commandement). Hist. gr. Dignité de timarque.

TIMARIOT s. m. (ti-ma-ri-o — rad. *timar*). Soldat turc qui jouit d'un timar.

— *Encycl.* Lorsque le timar s'élevait au-dessus de 15,000 aspres, le timariot s'appelait *subassi*. Il y avait, en outre, des timariots bernoltes, ikmalers, isels. Comme les timariots étaient riches, la loi leur faisait un devoir de s'armer, de s'équiper, de servir à leurs frais, et d'amener en campagne un certain nombre de leurs gens. Le temps de leur service était fixé par un firman. Dans les cas de désobéissance, les timariots étaient soumis à des amendes assez dures. Les timar-

riots de Natolie qui ne répondaient pas à l'appel étaient privés d'une année de leurs revenus. Ils étaient subordonnés, par circonscription, à un sandjak ou à un bey. La création des janissaires avait eu pour but de remédier à la débilité de l'infanterie fournie par les timars, car l'organisation des timariots tomba rapidement en décadence. Depuis longtemps, il est à peu près impossible d'avoir recours à leurs services. Les cavaliers de ces troupes féodales recevaient le nom de *zafms*, de bégliers. Par opposition à ces timariots, on nommait *rayas* les musulmans non obligés au service féodal et qui formaient une sorte de milice communale.

TIMARQUE s. m. (ti-mar-ke — gr. *timarchos*, de *timé*, honneur, et *archos*, chef). Hist. gr. Titre des premiers magistrats de certaines républiques.

TIMARQUE, orateur athénien, célèbre par le plaidoyer qu'Eschine composa contre lui. Il vivait au 4^e siècle avant notre ère. Démosthène avait entrepris de traduire Eschine devant les tribunaux athéniens, pour lui faire rendre compte de son ambassade à Philippe ; depuis longtemps, il le soupçonnait de s'être laissé corrompre par l'or macédonien ; enfin il avait obtenu action contre lui, et Timarque, qui quoique jeune avait obtenu un poste important dans la république, s'était joint à lui pour le seconder. Avant que l'affaire eût été déferée aux tribunaux, Eschine, ne pouvant pas arrêter Démosthène, voulut du moins écarter l'un des accusateurs, et accusa hardiment Timarque ; il le dénonça comme infâme et prodigue, et l'accusa de s'être prostitué et d'avoir dissipé son patrimoine, double inculpation dont le succès tendait à écarter de tout emploi public et à priver de la parole tout citoyen qui en était l'objet.

Dans l'exorde, Eschine explique sa situation ; il fait connaître les motifs qui l'ont décidé à poursuivre Timarque. Il montre que les lois maintiennent et confirment le gouvernement démocratique et que, quand on vit sous une pareille constitution, on ne saurait être trop attentif à observer les lois. Les législateurs ont tous eu soin de faire des lois pour la discipline des mœurs : à ces lois si justes, et qui doivent être si sévèrement observées dans une démocratie, il oppose comme contraste le tableau des mœurs infâmes de Timarque. Son discours comprend quatre parties. Dans la première, il énumère et développe les lois de discipline, il en montre les effets salutaires ; dans la seconde, il peint avec des traits énergiques, mais aussi avec des mots trop crus, la conduite licencieuse de Timarque. Dans la troisième, il réfute d'avance les raisons qu'on pourrait faire valoir en faveur de Timarque ; il prévoit les faiblesses et les subtilités de la partie adverse. Enfin, dans la péroraison, il exhorte les juges à être sévères dans l'intérêt de la république et dans leur intérêt particulier. Quand Eschine réfute d'avance ses adversaires, c'est Démosthène qu'il vise, et il le proclame bien haut ; raisonnement serré, railleries piquantes, invectives véhémentes, il emploie tout pour attaquer l'ennemi du roi de Macédoine. Il demande la condamnation de Timarque dans l'intérêt même des enfants, qui ont sous les yeux de si mauvais exemples. Quant à ceux qui osent le défendre, ce sont les fauteurs et les complices de ses désordres. Timarque fut condamné par le tribunal athénien et par l'opinion publique, que le récit de toutes ces turpitudes avait émue. Son nom passa dès lors en proverbe, et, pour dire un infâme débauché, on disait un Timarque. Il ne put, dit-on, survivre à un pareil déshonneur, et se pendit de désespoir.

Ce plaidoyer fut composé un an ou deux avant la harangue sur la *Pausse ambassade*, vers la fin de la 4^e olympiade (342 ou 341 av. J.-C.). Ce discours renferme les imputations les plus cyniques et les plus révoltantes ; la lecture blesse notre goût et salit l'imagination ; c'est un monument déplorable de la corruption des mœurs dans l'antiquité. Cependant on y trouve de l'éloquence, de grandes beautés et des détails curieux sur la vie de la jeunesse athénienne.

TIMAVO, anciennement *Timavus*, rivière du Frioul. Elle est formée de plusieurs sources qui sortent près et au N.-E. de Montefalcone, coule au S.-S.-E. et se jette dans l'Adriatique, sur la côte N. du golfe de Trieste, à 2 kilom. N.-O. de Duino, après un cours de 5 kilom. seulement, mais tout entier navigable. Il est question du Timave dans le livre I (vers 242 et suiv.) de l'*Énéide*, où Virgile le représente s'échappant par neuf bouches, et précipitant à travers la campagne ses flots retentissants.

TIMBAL (Louis-Charles), peintre, né à Paris en 1821. Élève de Drölling, il s'est adonné à peu près exclusivement à la peinture religieuse, en suivant la voie ouverte de notre temps par Orsel, Périn, Flandrin, Cornu, etc. Après avoir débuté par un portrait (1847), il exposa, au Salon de 1848, le *Christ porté au tombeau* et la *Vierge et la Madeleine au pied de la croix*, tableaux qui lui valurent des éloges d'Ingres et une médaille de 2^e classe. Il produisit successivement ensuite : l'*Agonie du Christ au mont des Oliviers* ; *Portrait de l'abbé M.* (1849) ; *Vierge et saint Jean l'Évangéliste* (1850) ; les

Juifs captifs à Babylone; la *Résurrection de la fille de Jaire* (1852); la *Sainte Vierge au prétoire pendant la flagellation*, et deux portraits (1853); *Jésus-Christ montant au Calvaire*; *Portrait du cardinal Donnet*, à l'Exposition universelle de 1855; la *Vierge au pied de la croix*; *Saint Jean l'Évangéliste prêchant à Ephèse*; *Savonarole* (1857); les *Funérailles*; la *Messe à Saint-Pierre de Rome*; l'*Eglise triomphante*, frise pour l'église de Pierrefitte; portraits (1859); *Un sermon de sainte Rosalie de Viterbe*; l'*Étude*; *Un sculpteur florentin* (1861), tableaux qui lui valurent une 1^{re} médaille; *Jeune fille florentine au xve siècle*; la *Vénitienne* (1863); la *Présentation de la sainte Vierge au Temple*, pour une chapelle de l'église Saint-Etienne-du-Mont (1865); la *Muse et le poète*; *Joanna, Florentine du xve siècle* (1866); l'*Agonie du Christ*; *Esquisse de la chapelle Sainte-Genève*, à Saint-Sulpice (1867); *Portrait du vicomte H. de Laborde* (1868); l'*Italie au xvie siècle*; l'*Angleterre au xvie siècle*, études (1869). Depuis cette époque jusqu'en 1875, M. Timbal a cessé d'exposer aux Salons pour s'adonner à un immense travail, son œuvre capitale, qu'il fut chargé d'exécuter à l'église de la Sorbonne, lorsqu'il eut achevé sa remarquable chapelle de Saint-Sulpice. La composition qu'il a terminée à la Sorbonne, en 1875, représente l'histoire de la théologie, mais surtout l'histoire de la théologie en France. Au sommet, tenant de la main gauche le flambeau de la foi, tandis que de la droite elle presse l'Évangile sur sa poitrine, est assise la figure emblématique de la Théologie. De chaque côté sont assis les Pères de l'Église grecque et les Pères de l'Église latine. Sur le devant de la composition, au centre, sur l'autel, est exposé le saint sacrement. Autour de lui, l'artiste a groupé les plus grands théologiens de la France : Bossuet, saint François de Sales, ainsi que Descartes, Malebranche, saint Vincent de Paul, Pascal, Fénelon, etc., etc. M. Timbal a exposé clairement et simplement son sujet, dit M. Ch. Clément; il n'a pas multiplié outre mesure les épisodes et les détails. Sans artifices visibles, il a su attirer l'attention sur les personnages importants, sur les points capitaux et significatifs. Sa composition, librement et largement conçue, est remplie sans surcharge symétrique et pondérée sans affectation systématique, et elle paraît parfaitement remplir les conditions exigées par la peinture monumentale. M. Timbal a été décoré en 1864.

TIMBALARION s. m. (tain-ba-la-ri-on) — rad. *timbale*. Mus. Instrument formé de tambours et de timbales, qu'on assemble sur une charpente de bois de forme circulaire.

TIMBALE s. f. (tain-ba-le — du lat. *tympāna*, pluriel de *tympānum*, qui représente le grec *tympānon*). La terminaison *ale* de *timbale* présente, il est vrai, quelque difficulté; cependant, pour l'expliquer, il n'est pas précisément nécessaire d'y voir une assimilation à *cymbale*, la mutation de *n* en *t* étant un fait assez fréquent dans les langues romanes. Ainsi *orphelin* pour *orphenin*, *Barcelone* pour *Barcenone*. On ne saurait rattacher, dans tous les cas, *timbale* au persan *tabala*, espèce de tambour, à moins que l'on ne trouve dans la vieille langue une forme *tambale*. Le grec *tympānon*, *tupānon*, vient de *tuptō*, frapper). Instrument de percussion formé de deux bassins semi-sphériques en cuivre, recouverts d'une peau tendue, sur laquelle on frappe avec deux petites baguettes : *Une paire de TIMBALES. Battrre des TIMBALES. Les TIMBALES servent à accompagner des symphonies, des ouvertures, et autres morceaux de musique à grand effet.* (Sicard.)

Pl. Jeu d'orgue qui imite le son des timbales.

— Gobelet de métal qui a la forme d'un verre sans pied : **TIMBALE en argent. Quant à l'accouchée, vous ne pouvez vous dispenser de lui faire cadeau d'une petite TIMBALE en vermeil.** (Scribe.)

— Fam. Marmite.

— *Faire bouillir la timbale*, Fournir aux dépenses de la cuisine.

— Art culin. Moule en cuivre ayant la forme d'une casserole : *Un moule à charlotte est une TIMBALE.* Préparation culinaire qui a été cuite, enveloppée d'une croûte de pâte, dans une timbale, et en a conservé la forme : *Macaroni en TIMBALE. TIMBALE de macaroni.* **TIMBALE de viande.**

— Jeux. Nom donné à de petites raquettes couvertes de peau, dont on se sert pour jouer au volant.

— Encycl. Mus. La *timbale* est un instrument dont on ignore l'origine. Les uns le font indien, les autres arabe. Mais il est prouvé que la plupart des hommes primitifs en ont connu l'usage. Les nègres, les Péruviens, les Hottentots, les Japonais ont eu des instruments analogues, et certes ils n'avaient point emprunté cet instrument aux Arabes ou aux Indous. Il y a eu des *timbales* d'infanterie aussi bien que de cavalerie; mais alors elles avaient plus de rapport avec le tambour de basque.

Les *timbales* se composent de deux espèces de grands bassins de cuivre rouge ou d'airain, ronds et couverts par-dessus d'une peau de bouc, qu'on fait tenir par le moyen d'un cercle de fer et de plusieurs écrous atta-

chés. Les *timbales* sont attachées ensemble au moyen d'une courroie passant dans deux anneaux, l'un placé devant le pommeau de la selle et l'autre derrière. Les *timbales* sont garnies de deux tabliers, soit en satin, soit en drap ou en damas. Ces tabliers portaient dans nos régiments les armoiries du colonel, du prince ou du mestre de camp.

On bat les *timbales* avec des baguettes de bois ou de buis, longues de 8 à 9 pouces. Elles ont chacune une petite rosette de la grandeur d'un écu, et l'extrémité de ces petites rosettes frappe la *timbale*, ce qui lui fait rendre un son plus agréable que si elle était frappée avec une baguette de tambour.

Il est bien entendu que les *timbales* dont nous donnons ici la description sont celles que l'on a employées en France; car tous les peuples ont possédé des *timbales* de formes variées. Celles des Péruviens étaient en bois et allongées; celles des Hottentots étaient en terre et larges; celles des Japonais sont en forme de bouteille dont le fond est garni en peau; on les tient d'une main, on les frappe de l'autre.

Quoi qu'il en soit, les *timbales* que nous avons employées en Europe sont une imitation des musiques sarrasines. Les sectaires de Mahomet en plaçaient d'énormes sur le dos des éléphants, des chameaux ou des chevaux.

Voici comment on les a introduites en France : Ladislas, roi de Hongrie, ayant envoyé, en 1457, des ambassadeurs en France, nous eûmes le premier spectacle de *timbales*; l'usage ne s'en répandit pas, mais on parla longtemps, à la cour et dans le peuple, de ces instruments.

Au xvi^e siècle, l'usage s'en était répandu en Pologne et dans toute l'Allemagne. Déjà les Anglais avaient appris à s'en servir. On voit, à la Tour de Londres, le *tambour de Marlborough*; c'est un char portant une paire de *timbales*. Brantôme nous dit, en parlant de l'entrée de Borgin à Chinon en 1498, qu'on usait alors, à la suite d'un grand seigneur, de tambours, « comme aujourd'hui font les grands seigneurs d'Allemagne et les généraux d'armée, qui usent de leurs *timbales* quand ils marchent, comme fit le baron d'Orme, par ostentation; mais mons de Guise les lui cassa. J'ai vu le roi de Navarre, père de notre roi (Henri IV), en user de même, lorsqu'il fut lieutenant de Charles IX, ce qu'il faisait beau voir à la guerre sonnant toujours devant lui. »

Les *timbales* n'étaient donc alors employées que par les grands seigneurs. Les guerres de Louis XIV servirent à les populariser. Comme on en prenait journellement aux Allemands, les régiments qui s'en emparaient eurent l'autorisation de s'en servir en souvenir de leur victoire; de là vint l'usage de regarder les *timbales* comme des insignes qu'il était déshonorant de se laisser enlever dans un combat. D'ailleurs, il n'était pas permis aux régiments d'en avoir d'autres que celles qu'ils avaient prises sur l'ennemi. Plus tard, il en fut donné à la cavalerie de la maison du roi; puis ensuite à toute la grosse cavalerie, excepté aux mousquetaires et aux dragons, qui avaient des tambours.

Les *timbales* furent supprimées par ordonnance sous le règne de Louis XVI (25 mars 1776), sauf dans les gardes du corps. Mais, loin d'obéir à cette ordonnance, les régiments conservèrent cet instrument de musique.

La Révolution avait autre chose à faire qu'à combattre et à détruire les abus de la musique militaire. Le Consulat et l'Empire trouvèrent donc les *timbales* dans un grand nombre de corps de cavalerie de ligne et légère. Toute la cavalerie de la garde consulaire, et plus tard de la garde impériale, eut des *timbaliers*, jeunes garçons vêtus avec recherche. Les *timbaliers* étaient flanqués de deux cavaliers qui menaient en laisse la monture. C'était une grande dépense de chevaux, et il fallait, en outre, deux vieux soldats pour faire « bouillir le chaudron », comme disaient ironiquement les vieux grognards. Dans quelques milices, on emploie des nègres pour servir de *timbaliers*. Il ne faut pas croire que la partie de *timbale* puisse être confiée au premier venu. Il est nécessaire d'avoir les premières notions de la musique instrumentale, pour changer l'accord des instruments suivant le ton des morceaux, et savoir nuancer l'intensité du son de manière à produire les effets voulus.

Les *timbales* modernes se composent de deux bassins sphériques en cuivre, recouverts d'une peau fortement tendue et fixée par un cercle de fer; à ce cercle sont adaptés un certain nombre d'écrous à vis, terminés par des clefs en fer; en tournant ces clefs soit à droite, soit à gauche, on serre ou l'on desserre la peau, et, par l'effet de cette plus ou moins grande tension, on modifie le son de l'instrument. Chaque *timbale* ne peut donc donner qu'une note à la fois, mais on peut varier cette note selon les besoins de la tonalité, et l'on peut accorder l'instrument de plusieurs manières.

On frappe, ou plutôt on *blouse* les *timbales* (c'est l'expression consacrée) avec deux petites baguettes de bois très-léger, que l'exécutant tient dans chaque main. Ces baguettes sont de trois espèces : les baguettes sèches, dont le bout, en forme de bouton, est aussi en bois, et qui servent pour jouer très-fort; les baguettes de peau, ainsi nommées

parce que le bout est recouvert d'un petit morceau de peau, et avec lesquelles la force et la rudesse du son se trouvent un peu atténuées; enfin, les baguettes d'éponge, dont le bout est comme enveloppé dans une petite éponge, et par lesquelles on obtient un jeu doux et sourd. Lorsque l'exécutant joue avec ces dernières, on dit des *timbales* qu'elles sont voilées, parce que le son rendu par elles a le même caractère que celui du tambour sur lequel un crêpe est étendu. Sans doute on obtenait jadis ces sons étouffés à l'aide d'un voile posé sur l'instrument; mais le procédé factice employé aujourd'hui produit exactement le même effet.

Nous avons dit que les *timbales* pouvaient s'accorder à l'aide des clefs qui terminent les écrous et qu'on pouvait ainsi modifier le son rendu par elles. L'une des deux est plus petite que l'autre (c'est toujours celle qui est placée à droite de l'exécutant), et c'est celle, naturellement, qui donne la note la plus aiguë. L'accord ordinaire des *timbales* donne la tonique et la dominante; parfois la dominante est au-dessus de la tonique, mais le plus souvent c'est le contraire qui a lieu. Il arrive aussi que cet accord change, selon les besoins ou le caprice du compositeur. La *timbale* est d'ailleurs un instrument très-utile, même dans un petit orchestre, en raison de son caractère particulier et de l'aide qu'il vient donner à la basse. De plus, on obtient avec lui des effets d'une nature tout à fait singulière. Quelques compositeurs n'ont même pas dédaigné d'employer plus de deux *timbales*, pour créer et produire de nouveaux effets. Au troisième acte de *Robert le Diable*, dans la grande scène entre Alice et Bertram, Meyerbeer a placé quatre *timbales* dans son orchestre, et, ne se bornant plus à un simple accompagnement, il leur a fait entonner, en solo, la phrase dominante. Berlioz, dans une de ses grandes œuvres, son *Te Deum*, croyons-nous, n'a pas craint d'employer jusqu'à huit paires de *timbales*, jouées par huit *timbaliers*. On ne saurait nier que les effets produits ainsi sont étranges, singuliers et parfois frappants. D'ailleurs, dans un passage dramatique, un roulement de *timbales* fait à propos peut faire frissonner l'auditeur : Weber dans ses opéras, Beethoven dans ses symphonies ont employé les *timbales* d'une façon surprenante et ont trouvé en elles de puissants auxiliaires.

On donne aussi le nom de *timbale* à un jeu d'orgue dont les tuyaux sont en bois, et qui sonne l'unisson du bourdon de seize pieds. En accordant ce jeu des *timbales* un peu plus haut que ceux des bourdons, on obtient une sorte de tremblement qui ressemble assez au roulement des *timbales* véritables. C'est là ce qui lui a valu son nom.

— Art culin. La *timbale* est une pièce importante de la pâtisserie; elle demande, pour être bien réussie, autant et même plus de soin que le pâté, avec lequel elle offre une certaine analogie. La pâte se compose de farine, de beurre, de jaunes d'œufs, de sel, comme la pâte à dresser. Cette pâte est mise dans un moule à *timbale*. On a soin de beurrer le moule. Nous allons donner quelques détails sur les principales *timbales* obtenues par les pâtissiers. Mais disons d'abord, en général, que l'on peut servir les *timbales* avec les différentes garnitures du pâté chaud et du pâté froid.

— *Timbale milanaise.* « Faites, dit Gouffé, une *timbale* dans un moule d'entrée uni, que vous aurez légèrement beurré et décoré avec de la pâte d'office abaissée très-mince; foncez avec du feuilletage à gâteau de roi à sept tours; faites pocher du macaroni dans du grand bouillon; égouttez-le et assaisonnez-le de sel, poivre, parmesan râpé et pointe de muscade; garnissez le moule, faites cuire et démoulez. Faites une ouverture sur le dessus et laissez un bord de 0m,03; enlevez à l'intérieur la moitié du macaroni, que vous remplacerez par un ragout à la milanaise, composé d'escalopes de blanc de volaille, de truffes, de langues à l'écariato, de champignons émincés et de crêtes de coq; garnissez de manière que la garniture excède la croûte de 0m,04; rangez sur le bord de la *timbale* douze filets mignons de poule, piqués et glacés; disposez autour du plat une bordure en pâte à l'anglaise; placez une grosse crête sur le milieu et servez. » Au lieu du ragout à la milanaise, on peut mettre des escalopes d'esturgeon, de saumon, etc.

— *Timbale de chasseur.* Après avoir enlevé la moitié du macaroni, on ajoute une escalope de lapereau et un émincé de truffes cuites au vin de Madère; on sauce avec une espagnole réduite, et on range sur le bord de la *timbale* des champignons tournés.

— *Timbale à la financière.* Vous masquez le fond et les bords de la *timbale* avec des barbes de lard; vous l'emplissez de graisse de bœuf hachée; vous la couvrez d'une abaisse que vous soudez avec le bord de la *timbale*; vous replogez le bord de la soudure sur le couvercle, que vous mouillez et que vous masquez ensuite d'une seconde abaisse du diamètre exact du moule. Dorez légèrement le dessus; faites un petit trou au milieu; mettez au four gai. Après une heure et demie de cuisson, retirez la *timbale* du moule, coupez le couvercle à 3 lignes du bord; ôtez-le, videz la *timbale*, bouchez-la avec un peu de

pâte, et au moment de servir garnissez à demi de quenelles de volaille, de gibier ou de poisson, et versez par-dessus un ragout de crêtes, de rognons de coq, de foies gras, de riz d'agneau, de truffes et de champignons, le tout saucé d'une demi-espagnole; recouvrez, glacez le dessus et le tour de la *timbale*. « Cette entrée, dit Carême, ne diffère du pâté chaud que parce que la *timbale* est mouillée et qu'on la sert avec son couvercle, tandis que le pâté chaud se sert presque toujours découvert, pour faire valoir sa riche garniture. »

— *Timbale à la parisienne.* « Beurrez grassement, dit Carême, un moule à *timbale* avec du beurre d'écrevisses bien rouge, afin de teindre convenablement le macaroni, que vous employez très-long et que vous placez en formant volute. Vous le rasseyez entièrement en le roulant à mesure sur la serviette; vous coupez ensuite les petites pointes carrément, pour que chaque partie réunie ne forme plus qu'une seule et même bande. Le moule étant ainsi masqué au fond et autour, vous commencez à couvrir avec soin le macaroni du fond d'un pouce de farce à quenelle de gibier un peu mollette; vous masquez ensuite le tour de la même épaisseur de farce; vous garnissez ensuite la *timbale*, à 6 lignes près de sa hauteur, d'une bonne escalope de filets de mauviottes, de perdreaux rouges, de faisans ou de lapereaux de garenne, avec truffes ou champignons, saucés d'une espagnole parfaite. Ce ragout doit être mis à froid. Vous le masquez de cette manière : vous dorez légèrement la surface du macaroni, afin que la farce à quenelle puisse s'y fixer; ensuite, vous formez sur un rond de papier beurré un rond de farce de 4 pouces 1/2 de diamètre et de 6 bonnes lignes d'épaisseur; puis vous renversez ce papier en plaçant la farce sur le ragout, et, pour détacher cette farce du papier, vous posez dessus, une seconde seulement, un couvercle de casserole un peu chaud. Aussitôt que le beurre est fondu, vous enlevez aisément le papier, et, avec la pointe du couteau, vous soulevez le bord de la farce, de façon que le ragout se trouve complètement enveloppé de farce. La *timbale* terminée, vous la placez dans une casserole d'eau bouillante. Faites attention que l'eau ne doit pas bouillir pendant la cuisson, qui est de cinq quarts d'heure à peu près. Au moment du service, vous posez le plat d'entrée sur le moule, que vous retournez sens dessus dessous, et vous la servez tout de suite. »

— *Timbales garnies de grosses pièces.* On se sert d'une pâte à dresser très-fine; on beurre un grand moule à côtes; on moule soigneusement la pâte après l'avoir abaissée à environ 1 pouce d'épaisseur; on masque le fond et le tour de barbes de lard très-minces, on étend au fond une couche de farce fine, et l'on garnit soit de perdreaux rouges désossés et garnis de galantine, soit, pour une très-grosse *timbale*, d'une dinde également en galantine. On emplit les intervalles avec de la farce; on couvre de bon beurre manié; on met des feuilles de laurier et on recouvre de barbes de lard bien minces, puis d'un couvercle de pâte; on soude; on fait un trou au milieu du couvercle; on le dore; on met au four gai; trois ou quatre heures de cuisson sont nécessaires à la *timbale*, que l'on aura eu soin de couvrir de quelques feuilles de papier; elle doit être d'un beau blond. Après la cuisson, on y verse, par le petit trou du couvercle, deux ou trois verres de consommé de volaille bien réduit et bouillant; on bouche le trou avec de la pâte; on laisse refroidir un peu; on démoule et on tient en lieu froid.

— *Timbales mignonnettes de nouilles à la purée de gibier.* On a un litre de pâte à nouilles. Blanchissez vos nouilles, égouttez-les, sautez-les dans le beurre; mettez-les dans un plat à sauter beurré. Couvrez les nouilles d'une feuille de papier beurré et sur le tout mettez un couvercle pesant qui presse les nouilles; au besoin, placez un poids sur le couvercle. Laissez refroidir les nouilles, coupez-les avec un coupe-pâte de 1 pouce de largeur tout au plus; passez-les à l'œuf, passez-les à la mie de pain, égalisez-les avec la lame du couteau, coupez le dessus à la profondeur de 0m,005 pour faire le couvercle; faites frire. Les *timbales* doivent être bien fermes et d'une couleur blond cendré; on enlève le couvercle pour vider avec soin, afin que la croûte n'ait que 0m,005 d'épaisseur, et on garnit l'intérieur avec de la purée de gibier.

— *Timbales sucrées.* On fonce un moule d'entrée avec une pâte fine abaissée très-mince, et l'on met dans cette *timbale* soit du riz au lait d'amandes, soit du riz au lait d'avelines, en y ajoutant des macarons amers en poudre, du sucre, des jaunes d'œufs, le tout bien mélangé; on peut y ajouter des blancs d'œufs battus, de la crème fouettée. Il faut une heure et demie de cuisson au four. Cet entremets se sert chaud. On fait, d'après des procédés analogues, des *timbales* de riz au café moka, au raisin de Corinthe, au cédrat confit, au muscat, aux pistaches, aux marrons, etc. On obtient des *timbales* de vernicelée, en jetant du vernis dans du lait bouillant; ajoutez sucre, sel, beurre fin; puis, lorsque le vernicelle est renflé, des macarons pulvérisés, deux œufs entiers et quatre jaunes d'œufs. Remuez, mêlez deux blancs d'œufs fouettés

avec de la crème de Chantilly; versez dans la *timbale*. On peut obtenir, par le même procédé, des *timbales* de semoule, de sagou, de féculé de pommes de terre, etc.

— *Timbale de fruits*. « Foncez, dit Gouffé, un moule d'entrée uni, avec pâte à brioche de l'épaisseur de 0m,005; coupez en quartiers cinq poires de bon-chrétien; rangez-les dans un plat à sauter, beurré de beurre clarifié; puis saupoudrez-les de sucre en poudre; faites cuire à feu doux dessus et dessous; préparez cinq pommes de calville que vous faites cuire feu dessus et dessous, et vingt-quatre mirabelles confites; coupez-les en deux; retirez les noyaux; faites-les bouillir deux minutes dans le sirop; égouttez pommes, poires et prunes; puis garnissez le moule de ces fruits en les mêlant; couvrez la *timbale* d'un couvercle de pâte à brioche; faites, sur le milieu, un trou de 0m,01 de largeur; faites cuire la *timbale*, et lorsqu'elle est cuite, démoulez. Introduisez par le trou une sauce que vous ferez avec 4 décilitres de sirop de sucre et 2 décilitres de liqueur de noyau; bouches le trou avec une cerise confite et servez. »

On obtient par le même procédé la *timbale* de macédoine de fruits, d'oranges, d'ananas, de cerises, de pommes, etc.

Timbale d'argent (LA), opéra-bouffe en trois actes, paroles de MM. A. Jaime et Jules Noriac, musique de M. Léon Vasseur; représentée aux Bouffes-Parisiens en avril 1872. Le succès extraordinaire qu'a obtenu cet ouvrage est caractéristique. Le livret est absolument immoral et la musique fort médiocre. Les auteurs semblent avoir fait la gageure de faire accepter au public les situations les plus audacieusement indécentes; ils ont gagné leur pari; leur pièce a obtenu un succès d'enthousiasme et leur a rendu beaucoup d'argent. Les citoyens d'un canton du Tyrol ont perdu leur voix et dans les concours d'orphéons n'ont pu réussir à gagner le prix, qui consiste en une timbale d'argent; le juge de l'endroit, Raab, qui est aussi directeur de l'orphéon, pour stimuler leur zèle, promet au chanteur le plus habile la main de sa nièce Molda, avec une belle dot. Dans le canton voisin, un autre juge nommé Barnabé a imposé aux garçons le célibat, aux maris la continence, dans l'intérêt de la conservation de leur voix. Un transfuge de ce canton, le jeune Müller, aime Molda; mais il a juré d'observer fidèlement les statuts de son canton; il remporte le prix et, ne pouvant se parjurer, il prendra la fuite aussitôt. Le lendemain, le juge Raab demande compte à Müller de sa conduite à l'égard de sa nièce. Tout s'explique et il paye la rançon de 3,000 florins qui dégage le jeune chanteur de ses serments et lui permet de consommer son union avec Molda. Voilà à quelles insanités des auteurs sont contraints de descendre lorsque, au lieu de soumettre au jugement du public une œuvre littéraire personnelle et éclose dans leur imagination, ils prennent pour collaborateurs les vices de ce public, et bornent leur travail à les exposer sur la scène. On peut se rendre compte de ce que sont les détails de la pièce. Certains couplets chantés par Mme Judic et redemandés chaque soir dépassent en crudités les chansons les plus lestes du répertoire de Mlle Thérèse; en raison de ces couplets si bien accueillis par les amateurs de choses grivoises, le nom de Mme Judic est devenu célèbre et a brillé en grosses lettres sur les murailles et les kiosques de Paris et même des villes de province. On pourrait croire que l'élégance et la valeur de l'œuvre musicale ont servi de prétexte à la vogue de la pièce; il n'en est rien; les idées sont peu originales, la mélodie est contournée, l'orchestration bruyante. On y remarque de fréquentes imitations de phrases ascendantes familières au style de M. Gounod. Les couplets sont même bien inférieurs à ceux des vaudevilles. Au troisième acte, il y a un duo à l'unisson auquel des cris violents ne donnent pas ce qui lui manque; à peine existe-t-il dans cette pièce un joli solo de violon avec sourdine au deuxième acte et un chœur bien traité : *Bonne nuit, il est minuit*, chanté par Désiré, Mmes Judic et Peschard.

TIMBALIER s. m. (tain-ba-jié — rad. *timbale*). Celui qui joue des timbales.

TIMBALIER (baie du), baie des Etats-Unis d'Amérique (Louisiane), dans le golfe du Mexique, à 22 kilom. S. de Tibaudauxville. Elle a 45 kilom. de longueur sur 15 de largeur.

TIMBO s. m. (tain-bo). Bot. Espèce de liane, qui croît au Brésil : *Le timbo grimpe en s'entortillant jusqu'au sommet des plus grands arbres*. (V. de Bomare.)

TIMBO ou **TIMBOU**, ville de la Sénégambie, ch.-l. du Fouta-Djalo, au pied d'une haute montagne, par 10° 25' lat. N. et 12° 54' long. O; 9,000 hab. On y fabrique d'étroites étoffes pour les vêtements des naturels, et l'on y travaille le fer, l'argent, le bois et le cuir.

TIMBOUCTOU, ville d'Afrique. V. TOMBOUCTOU.

TIMBRAGE s. m. (tim-bra-je — rad. *timbrer*). Action ou manière de timbrer : *Le timbrage des lettres*.

TIMBRE s. m. (tain-bre — du lat. *tympnum*, mot qui est également le type des mots *timbale* et *tympa*). *Timbre* signifi

une cloche frappée par un marteau, puis, par métonymie, le son que rend le timbre, enfin son de voix en général. Par ressemblance avec une cloche, on a nommé *timbre* le casque qui surmonte l'écu, et tout ce qui se met sur l'écu pour désigner les degrés de noblesse ou de dignité, puis aussi, populairement, la tête, d'où les locutions *avoir le timbre fêlé*, *être timbré*. Quant à la signification de cachet, marque imprimée, elle procède également du mot grec *tympanon*, dans l'acception d'instrument servant à frapper, de *tuptein*, frapper. Cloche ou clochette immobile, qui est frappée par un marteau : *Le timbre d'une horloge, d'une pendule, d'un réveil-matin*. « Son que rend une cloche de ce genre : *Un timbre sourd, un timbre retentissant*.

— Petit appareil qui produit un son retentissant quand on presse avec le doigt un bouton placé à l'extérieur : *Le timbre qui correspond à la loge du portier frappe un coup lent : Monsieur rentre; deux coups longs : c'est Madame*. (E. Sue.)

— Cordes à boyau qui sont au-dessous de la caisse d'un tambour et qui servent à augmenter le son.

— Qualité du son de la voix ou d'un instrument : *Le timbre du violon réunit la douceur à l'éclat*. (J.-J. Rouss.). *Chaque homme a un timbre de voix qui lui est propre*. (Descurt).

Ma voix chevrotte un peu, mais son timbre résonne. C. DELAVIGNE.

— Fam. *Avoir le timbre fêlé, le timbre brouillé*, Être un peu fou.

On cherche ce qu'on dit après qu'il a parlé. Et je lui crois, pour moi, le timbre un peu fêlé. MOLIERE.

— Armur. Partie bombée du casque, celle qui reçoit la tête : *Le timbre a presque toujours été surmonté d'un ornement appelé crête, dont la forme, la matière et la décoration ont varié suivant la mode*. « Nom donné quelquefois au casque lui-même.

— Administr. Marque imprimée sur le papier, et dont la loi oblige de se servir pour les écritures qui peuvent être produites en justice, et même pour certaines impressions : *Timbre à cinq centimes, à dix centimes. Les feuilles quotidiennes, les affiches sont soumises au timbre*. « Marque particulière que chaque bureau de poste appose sur les lettres qu'il expédie, pour indiquer le lieu et le jour du départ, et sur celles qu'il reçoit, pour constater le jour de l'arrivée. « Bureau où l'on timbre le papier. *Aller au timbre*. « *Timbre de dimension*, celui dont le prix est en raison de la dimension du papier employé. « *Timbre proportionnel*, celui dont le prix est calculé d'après les sommes et valeurs indiquées dans les actes auxquels il est appliqué. « *Timbre à l'extraordinaire*, timbre apposé après coup sur des actes qui auraient dû être écrits sur papier timbré. « *Timbre sec*, celui qui n'est marqué que par la pression du coin sur lequel il est gravé. « *Bureau de timbre*, Bureau où l'on débite du papier timbré.

— Mus. Premier vers d'un chant connu, qu'on met en tête d'un autre chant, pour indiquer qu'il est sur le même air.

— Constr. Indication détaillée de la nature des travaux et de leur prix de revient.

— Bot. *Timbre violet*, Petit championon du groupe des serpentina.

— Encycl. Mus. L'étude des mouvements vibratoires faite par Galilée, Newton, Euler et Daniel Bernoulli a fait connaître la nature de la hauteur et de l'intensité du son, mais le timbre était resté inexplicable jusqu'à nos jours. C'est au grand physicien et physiologiste allemand Helmholtz que revient l'honneur d'avoir pénétré ce mystère. Sa découverte date de 1864. Le timbre n'a pas besoin d'être défini. Tout le monde sait distinguer une note de piano de la même note jouée sur un violon, une note de flûte de la même note jouée sur un piston. Nous distinguons de même l'a, l'o, l'i tenus par le même chanteur et sur la même note. Ces notes diverses de même hauteur et de même intensité diffèrent par le timbre.

Pour expliquer le timbre, les anciens physiciens disaient que dans le corps sonore chaque molécule est en mouvement et décrit une orbite invisible et que la forme de cette orbite est l'élément du timbre. Cette explication est tout hypothétique.

Helmholtz a reconnu que tout corps, pendant qu'il résonne devient le centre de plusieurs systèmes d'ondes sonores indépendantes, à chacun desquels correspond une note. Chaque note est de la sorte un son accompagné d'un cortège, d'un chœur de notes qu'on appelle *harmoniques*. L'oreille reçoit de ce son une impression totale qu'elle parvient à décomposer dans certains cas en ses éléments composants. Helmholtz a imaginé, pour opérer cette décomposition, cette analyse des sons, des instruments très-curieux.

Le timbre musical résulte précisément de la fusion de notes aiguës plus ou moins nombreuses, plus ou moins intenses, avec le son fondamental. Il provient du nombre et de la nature des harmoniques qui dans chaque matière sonore se marient au son essentiel. Les instruments de musique se distinguent les uns des autres par le timbre, c'est-à-dire par la nature des sons harmoniques qui chez

eux se produisent et se fondent avec le son fondamental; il ne sera pas sans intérêt de rechercher la nature de ces différences.

Les instruments tels que la cloche, le diapason, les tambours et tambourins donnent des sons d'un timbre désagréable et peu harmonieux, parce que chez eux les harmoniques sont suraigus et en désaccord avec la note fondamentale.

Les instruments les plus dociles de l'harmonie sont les cordes vibrantes. Dans le piano, la harpe, la guitare et la cithare on frappe ou on pince les cordes. Les cordes pincées ou frappées donnent un son très-riche en harmoniques. Le nombre et l'intensité de ces dernières dépendent de la façon dont la corde est ébranlée, du point où on l'ébranle, enfin de son épaisseur, de sa rigidité et de son élasticité. Sur les parties élevées d'un piano, les harmoniques ont peine à naître à cause de l'extrême tension des cordes, mais dans les parties moyennes et basses il arrive que certaines harmoniques sont plus intenses que le son fondamental lui-même. Le toucher a aussi une influence marquée sur ce phénomène; aussi n'y a-t-il pas d'instrument dont le timbre soit aussi variable, aussi souple, aussi personnel que celui du piano. Sous des doigts habiles il se prête aux effets les plus divers et semble prendre des voix différentes au gré de l'artiste. Dans le violon, le timbre tient non-seulement au coup d'archet, mais encore à l'élasticité plus ou moins parfaite de la caisse sonore, aux nuances les plus délicates de ses courbures. Toutes ces circonstances y influent sur la production des harmoniques.

Arrivons aux instruments à vent. Dans les uns le courant d'air souffle contre une arête aiguë, dans d'autres il fait vibrer une sorte de languette élastique nommée *anche*. A la première classe appartiennent les flûtes et une nombreuse catégorie de tuyaux d'orgues. Dans la flûte, la bouche de l'artiste lance un courant d'air sur l'arête tranchante d'un orifice ouvert dans un tube cylindrique. Dans les orgues on voit des tuyaux carrés de bois ouverts par le haut ou des tuyaux cylindriques d'étain fermés. Ces grandes colonnes d'air sont mises en vibration par le jet du vent contre un biseau tranchant. Le timbre du tuyau dépend du nombre et de l'intensité des harmoniques qu'il est apte à produire; plus les tuyaux sont étroits, plus facilement la colonne d'air peut se charger de vibrations; plus au contraire on les élargit, plus on donne de prédominance à la note fondamentale seule.

La particularité des instruments à vent tient à ce que la vitesse du jet de l'air a une action directe sur la note fondamentale; en lançant le vent de plus en plus vite on obtient non pas la même note plus ou moins intense, mais une succession d'harmoniques. C'est ce qui fait qu'il ne faut point compter sur le vent pour obtenir les nuances du piano et du forte, pour enfler ou diminuer le son, on n'a d'autres moyens que de changer les registres, d'employer tantôt les plus retentissants, les plus timbrés, tantôt les plus doux et les plus voilés.

Dans les instruments à anche, les vibrations sont produites par une petite languette qui frémisse sous le courant d'air venant d'une soufflerie ou des poulmons (clarinette, hautbois, basson). Dans ces instruments, les harmoniques sont très-aiguës et très-intenses, le son devient criard et perçant.

En résumé, le musicien veut-il un son mou, sans force, pauvre en harmoniques, il a la flûte. Veut-il des sons musicaux pleins, mais clairs et encore amolis, il a le piano, les tuyaux d'orgue ouverts, certaines notes du cor. Veut-il un son creux qui résulte de l'isolement des harmoniques impaires, il a les tuyaux d'orgue couverts. Veut-il un son nasal, où il n'y a même que des harmoniques impaires, mais où dominent les plus aiguës, il a la clarinette. Veut-il des sons expressifs, perçants, riches, il a les instruments à corde, le hautbois, le basson. Veut-il enfin des sons aigus, durs et retentissants, il n'a qu'à choisir parmi les instruments de cuivre.

— Fin. Cet impôt, en France, est d'origine récente. C'est la foule de transactions, de publications, d'effets de commerce, dus aux progrès de l'industrie et de la richesse, qui seule en a fait concevoir l'idée et permis l'établissement. L'empreinte ne commença à être appliquée que dans les dernières années du xvi^e siècle. Avant cette époque, on se servait de papiers modèles ou *formules*, nom que les papiers conservèrent un certain temps, même après l'emploi du timbre; on les appelait ensuite papiers *marqués*, et enfin papiers *timbrés*.

Conformément aux dispositions contenues dans l'article 3 de la loi du 13 brumaire an VII, les papiers destinés au timbre et débités par la régie sont fabriqués dans des conditions déterminées par la loi; ils portent un filigrane particulier imprimé dans la pâte même à la fabrication. Il y a des timbres particuliers pour les différentes sortes de papiers. Les timbres pour le droit établi sur la dimension sont gravés pour être appliqués en noir; ceux qui sont relatifs au droit gradué en raison des sommes sont gravés pour être appliqués à sec et, dans ces derniers cas, indépendamment des timbres, il est apposé à l'extrémité de la partie du papier opposée aux timbres une empreinte

en noir qui indique la somme pour laquelle l'effet négociable ou effet de commerce peut être tiré. Chaque timbre porte distinctement son prix et a une légende qui varie suivant la forme du gouvernement.

L'administration fournit elle-même le papier timbré. Toutefois, l'article 18 de la loi du 13 brumaire an VII autorise les particuliers à faire timbrer des papiers autres que ceux qui sont vendus par la régie, et cela avant d'en faire usage. C'est ce qu'on appelle le *timbre extraordinaire*.

Ce timbre extraordinaire, auquel doivent être assujettis les actes venant des colonies ou des pays étrangers, est appliqué au haut du côté droit de la feuille.

Enfin le visa pour timbre est la mention qui est faite et signée par un agent de l'enregistrement, en tête d'un écrit ou de papiers destinés à certains actes, pour tenir lieu de l'empreinte du timbre.

Le visa pour timbre est réservé principalement aux procès-verbaux constatant des contraventions.

Ce visa peut être donné de trois manières : au comptant, en débet ou gratis. Il est donné au comptant, en même temps que le timbre extraordinaire, aux papiers autres que les effets de commerce venant des pays étrangers ou des colonies où le timbre n'est pas établi, les effets ne pouvant être admis qu'au visa pour timbre; il est donné en débet ou gratis quand les actes intéressent, soit l'Etat, soit le Trésor public.

L'article 2 de la loi du 13 brumaire an VII, dont les dispositions ont été maintenues par la loi du 5 juin 1850, divise la contribution du timbre en deux droits différents : le premier, dit *timbre de dimension*, est apposé et taxé à raison de la dimension du papier dont il est fait usage; le deuxième, connu sous le nom de *timbre proportionnel*, est établi sur les effets négociables ou de commerce, les actions dans les sociétés, les obligations négociables des départements, communes, établissements publics et compagnies. Ce dernier droit, pour lequel il n'est pas tenu compte de la dimension du papier, est gradué en raison des sommes exprimées.

Aux termes de l'article 12 de la loi du 13 brumaire an VII, le timbre de dimension doit être appliqué : 1° à tous actes et écritures, extraits, copies et expéditions, soit publics, soit privés, devant ou pouvant faire titre ou être produits pour obligation, décharge, justification, demande ou défense; 2° aux registres de l'autorité judiciaire où s'écrivent des actes sujets à l'enregistrement sur les minutes et les répertoires des greffes; à ceux des administrations centrales et municipales, tenus pour objets qui leur sont particuliers, et n'ayant point de rapport à l'administration générale, et aux répertoires de leurs secrétaires; à ceux des notaires, huissiers et autres officiers publics ou ministériels et à leurs répertoires; à ceux des receveurs des droits et revenus des communes et des établissements publics.

En cas de contravention aux dispositions ci-dessus, les particuliers sont passibles d'une amende de 5 francs, les officiers ministériels et les fonctionnaires publics d'une amende de 20 francs.

Le taux du timbre de dimension a beaucoup varié. Ainsi la feuille de papier simple, qui coûtait 2 sous 6 deniers en 1791, a coûté successivement 25 centimes, 35 centimes, 50 centimes (loi de finances de 1860) et a été augmentée de 2 décimes par la loi du 23 août 1871. Cette augmentation de 2 décimes s'étend à tous les papiers timbrés de dimension.

Le droit proportionnel est un droit gradué en raison des sommes et valeurs, perçu par l'administration sur les billets à ordre ou au porteur, les réceptions, mandats, mandements, ordonnances, sur tous les effets négociables ou de commerce, même lorsqu'ils sont faits en France et payables à l'étranger, sur les billets et obligations non négociables et les mandats à terme ou de place en place, sur les actions dans les sociétés ou compagnies et sur les obligations négociables des départements, des communes, des établissements publics et des compagnies.

Le souscripteur, l'accepteur bénéficiaire ou premier endosseur d'un effet non timbré ou non visé pour timbre sont passibles chacun d'une amende de 6 pour 100 du montant du billet.

L'article 2 de la loi du 5 juin 1850 prescrit à tout individu recevant du souscripteur un effet non timbré de le faire viser pour timbre dans les quinze jours de sa date, et dans tous les cas avant toute négociation. Ce visa pour timbre est soumis à un droit de 15 centimes pour 100 francs, qui s'ajoute au montant du billet, nonobstant toute stipulation contraire.

« On avait proposé, dit M. Guénou, lors de la discussion de la loi, un autre genre de pénalité, qui consistait dans la nullité des effets de commerce qui n'auraient pas été soumis à la formalité du timbre; mais cette pénalité parut trop rigoureuse. On se contenta de décider que le porteur d'une lettre de change non timbrée ou non visée pour timbre, conformément aux articles 1, 2, 3, n'aurait d'action, en cas de non-acceptation, que contre le tireur; en cas d'acceptation, qu'il aurait seulement action contre l'accepteur et contre le tireur, si ce dernier ne justifiait pas qu'il y avait provision à l'échéance. » Le porteur de tout autre effet sujet au timbre et non

timbré ou non visé pour *timbre*, conformément aux mêmes articles, n'a, d'après l'article 5 de la loi précitée, d'action que contre le souscripteur. Toutes stipulations contraires sont nulles.

L'article 8 dispose que toute mention ou convention de retour sans frais, soit sur le titre, soit en dehors du titre, est nulle, si elle est relative à des effets non timbrés ou non visés pour *timbre*.

Enfin, d'après l'article 7, il est interdit à toutes personnes, à toutes sociétés, à tous établissements publics, d'encaisser ou de faire encaisser pour leur compte ou pour le compte d'autrui, même sans leur acquit, des effets de commerce non timbrés ou non visés pour *timbre*, sous peine d'une amende de 6 pour 100 du montant des billets encaissés. La quotité du *timbre* proportionnel était originellement de 50 centimes pour 1,000 fr.; elle a été ensuite modifiée par les lois des 27 août 1871 et 19 février 1874 qui l'ont portée à 1 fr. 50 pour 1,000. Cette dernière loi a augmenté de moitié le droit de *timbre* proportionnel sur les effets négociables ou de commerce autres que ceux tirés de l'étranger sur l'étranger et circulant en France, sur les billets, obligations, délégations et tous mandats non négociables, quelle que soit leur forme ou leur dénomination, servant à procurer une remise de fonds de place à place. En outre, les chèques de place à place sont assujettis à un droit de *timbre* fixe de 20 centimes; les chèques sur place continuent à être timbrés à 10 centimes.

La loi du 23 août 1871 a soumis à un droit de *timbre* de 10 centimes les quittances ou acquits donnés sur les factures et mémoires, les quittances pures et simples, reçus ou décharges de sommes, titres, valeurs ou objets, et généralement tous les titres de quelque nature qu'ils soient, signés ou non signés, qui emporteraient libération, reçu ou décharge, et les chèques. Ce droit de *timbre* n'est applicable qu'aux actes faits sous signature privée; sont exceptés de ce droit : les acquits insérés sur les chèques, ainsi que sur les lettres de change, billets à ordre et autres effets de commerce soumis au droit proportionnel; les quittances de 10 francs et au-dessous quand il ne s'agit pas d'un acompte ou d'une quittance finale sur une plus forte somme; les quittances délivrées par les comptables des deniers publics; celles des douanes, des contributions indirectes et des postes, qui restent soumises à la législation qui leur est spéciale; les quittances énumérées en l'article 16 de la loi du 13 brumaire an VII, à l'exception de celles relatives aux traitements des fonctionnaires, officiers des armées de terre et de mer et employés salariés par l'Etat, les départements, les communes et tous les établissements publics. Toute contravention à la présente disposition est punie d'une amende de 50 francs, dont est passible aussi bien le créancier que le débiteur, bien que le droit de *timbre* soit à la charge de ce dernier.

Les affiches, les avis et annonces et les écrits périodiques et non périodiques ont été assujettis par différentes lois à un *timbre* spécial.

Toutes les affiches autres que celles d'actes émanés de l'autorité publique et des candidats en période électorale, et quel que soit le procédé employé pour leur confection, ont été soumises au droit de *timbre* par la loi du 9 vendémiaire an VI. L'article 4 de la loi de 1866 sur le *timbre* fixe ce droit à 5 centimes par feuille de 12 décimètres et demi carrés et au-dessous; à 10 centimes, jusqu'à 25 décimètres carrés; à 15 centimes, jusqu'à 50 décimètres carrés; à 20 centimes au delà de cette dernière dimension.

Les affiches judiciaires, dont l'apposition est prescrite par les lois civiles, les lois de procédure et les lois pénales, constituent de véritables actes de procédure et sont soumises au *timbre* ordinaire des actes, suivant leur dimension.

La loi du 6 prairial an VII soumet au *timbre* spécial les avis imprimés, quel qu'en soit l'objet, qui se croient et se distribuent dans les rues et lieux publics ou que l'on fait circuler de toute autre manière.

L'article 1er de la loi du 6 prairial an VII exempte les adresses qui ne contiennent que la simple indication du domicile ou le simple avis de changement. Cette exemption est étendue par l'article 76 de la loi du 25 mars 1817 aux annonces, prospectus et catalogues de librairie; l'article 63 de la loi du 15 mai 1818 déclare non passibles du *timbre* spécial les annonces, prospectus et catalogues relatifs aux sciences et aux arts; cette dernière exception a été restreinte par la jurisprudence aux annonces qui ont pour but principal ou direct l'intérêt de la science ou de l'art.

L'article 6 du décret du 6 février 1852 a assujéti au *timbre* les journaux ainsi que toutes les publications périodiques ou non périodiques traitant de matières politiques et d'économie sociale, et les recueils de gravures et de lithographies politiques ou d'économie sociale, lorsqu'ils contiennent moins de dix feuilles de 25 à 32 décimètres carrés ou moins de cinq feuilles de 50 à 64 décimètres carrés. Depuis 1871, ce droit de *timbre* sur les journaux et écrits périodiques a été remplacé par un impôt sur le papier.

La perception de l'impôt du *timbre* a été

confiée à l'administration de l'enregistrement et des domaines par la loi du 11 février 1791 et l'arrêté du 4 brumaire an IV.

Un arrêté du gouvernement, en date du 9 prairial an IX, autorise l'administration à faire timbrer à Paris tout le papier nécessaire pour le service dans les départements. L'atelier du *timbre* à Paris est placé sous la surveillance du directeur du *timbre* et des domaines du département de la Seine; il a sous ses ordres un sous-chef, des gardes-magasins, des surveillants, des timbriers, des tourne-feuille, des compteurs et des suppléants.

Dans les départements, le service du *timbre* se fait par des employés spéciaux appelés gardes-magasins du *timbre*. Les attributions de ces agents, placés sous la surveillance du directeur, consistent à recevoir du magasin général, établi à Paris, les papiers timbrés destinés à l'approvisionnement des bureaux de département et à expédier aux receveurs les envois qu'ils ont demandés. Le garde-magasin contrôle, en outre, la recette du *timbre* extraordinaire.

L'administration a pris toutes ses mesures pour que le public puisse, sans trop de déplacement, s'approvisionner du papier qui lui est nécessaire. Des débitants de tabac, spécialement désignés, sont autorisés à distribuer les papiers timbrés de toute dimension ainsi que les *timbres* mobiles. Il existe, en outre, à Paris, des bureaux distributeurs dont les titulaires sont nommés par l'administration des domaines.

Les *timbres* mobiles de 10 centimes qu'on appose sur les quittances, etc., doivent être, sous peine de 20 francs d'amende, collés sur le recto de la quittance et oblitérés au moment même de leur apposition par la personne qui donne la quittance. L'oblitération consiste dans l'inscription à l'encre noire, sur le *timbre* mobile, du lieu où l'oblitération est opérée, de la date à laquelle elle est effectuée et de la signature. D'après l'article 3 du décret du 19 février 1874 sur le mode d'emploi des *timbres* mobiles établis pour les effets de commerce créés en France, le *timbre* mobile doit être collé au recto de l'effet, à côté de la signature du souscripteur, et, dans le cas d'observation de cette règle, comme des autres prescriptions du règlement d'administration publique, relatives notamment au mode d'oblitération du *timbre*, l'effet est considéré comme non timbré et devient passible d'un nouveau droit de *timbre* et des amendes de 6 pour 100 édictées par la loi du 5 juin 1850.

L'impôt du *timbre* est une importante ressource de l'Etat. Il a rapporté 30 millions en 1830, 34 millions et demi en 1840, près de 40 millions en 1850, 56 millions en 1860, 89 millions en 1869 et 141 millions en 1875.

— Blas. « Les armoiries, dit le Père Ménestrier, qui n'étaient en leur première institution que des devises personnelles, étant devenues avec le temps les marques fixes des maisons et des familles, et ceux qui ne sont pas nobles ayant eu la permission de porter dans des cartouches des marques de distinction, on a introduit l'usage de distinguer les maisons nobles en ajoutant à leurs blasons sur l'écu de leurs armoiries un casque, un *timbre* ou un heaume. Ce casque, qui servait dans les tournois et dans les exercices militaires, faisait connaître les personnes à qui les droits de la naissance permettaient de se trouver en de semblables actions pour y acquiescer de l'honneur, et devint par ce moyen la véritable marque de noblesse.

Charles de Grassalio, dans le *Traité des régales de France*, donne le nom de *timbre* à toutes les marques de dignité qui distinguent les degrés de noblesse et les emplois dans l'Eglise. La tiare papale, le chapeau des cardinaux, la croix des patriarches, la mitre et la crosse des évêques, les chapeaux des protonotaires, les bonnets des ducs électeurs, comtes, marquis et chevaliers, et les couronnes sont des *timbres*, selon le sentiment de cet auteur.

C'est des généalogies qu'est venu l'usage de mettre des couronnes, des chapeaux, des mitres, des crosses et des tiars sur les armoiries, parce qu'on mettoit ces couronnes et ces autres marques de dignité sur les ronds ou étoilés écrits les noms et les degrés généalogiques, afin que d'une première vue on distinguât d'abord les personnes qui avoient eu ces emplois et ces dignités. Depuis, l'usage ayant introduit de mettre dans ces arbres généalogiques les armoiries des personnes et leurs noms au-dessous, ces marques d'honneur se sont trouvées insensiblement sur les armoiries et ont commencé à y servir d'ornement.

Il y a cette différence entre le casque, le heaume et le *timbre*, que le *timbre* se dit universellement de tout ce qui sert à couvrir le haut de l'écu des armoiries. Ainsi, la tiare est le *timbre* papal; le chapeau rouge, le *timbre* des armoiries des cardinaux; la mitre et la crosse, le *timbre* des évêques et des abbés; le mortier de toile d'or rebrassé d'hermine, le *timbre* du chancelier; les mortiers de velours noir à galons d'or, le *timbre* des présidents à mortier.

Le casque est le *timbre* à grilles.

Le heaume est le casque antique comme on le portoit autrefois tout fermé, avec des trous ou une visière pour respirer et pour voir.

Le nom de *timbre* vient de *tympnum* dont on a fait trois divers mots en notre langue : *tympne*, *timbale* et *tambour*. Le *timbre* est une cloche immobile, qui sert à sonner les heures dans les horloges par le mouvement d'un marteau ou d'un jacquemart. Comme les anciens casques avoient la forme de ces *tympnes*, on leur en donna le nom.

TIMBRE s. m. (tain-bre. — On a fait venir ce mot du même radical que *tinette*. On trouve *tinre* dans d'anciens actes, mais l'introduction du *r* reste difficile à expliquer). Nom donné, dans l'Angoumois, à des auges creusées dans un bloc de pierre.

TIMBRÉ, **ÉE** (tim-bré) part. passé du v. Timbrer. Qui porte un timbre : *Papier TIMBRÉ. Une lettre TIMBRÉE de Rouen. Le papier TIMBRÉ du timbre royal.* (A. Karr.)

— Fam. Un peu fou : *Etre TIMBRÉ. Avoir la tête TIMBRÉE, le cerveau TIMBRÉ. Sa femme était un esprit aigre, qui se croyait une merveille et qui, de plus, était TIMBRÉE.* (St-Sim.) *C'est fini; la famille est TIMBRÉE.* (Scribe.) *Votre père est plus rusé que TIMBRÉ.* (G. Sand.)

— Blas. Armes timbrées, Armes surmontées d'un timbre : *Avant la Révolution, les ARMES TIMBRÉES ne pouvaient être portées que par les nobles.*

TIMBRE-DÉPÊCHE s. m. Cachet volant au moyen duquel on affranchit les dépêches que l'on remet, pour être expédiées, à l'administration des télégraphes. || Pl. TIMBRES-DÉPÊCHES.

TIMBRE-POSTE s. m. Cachet volant que l'on colle sur les objets qu'on veut expédier par la poste, et qui tient lieu de timbre d'affranchissement. || Pl. TIMBRES-POSTES.

— Encycl. Voici, d'après M. Alphonse Esquiros, le curieux incident qui fit naître l'idée du *timbre-poste* : « Un voyageur traversait, il y a une trentaine d'années, un district du nord de l'Angleterre. Il arriva devant la porte d'une auberge, où le facteur s'arrêtait lui-même pour remettre une lettre. Une jeune fille sortit pour la recevoir, la tourna et la retourna dans sa main, puis demanda quel était le prix du port. C'était une grosse somme; car évidemment la jeune fille était pauvre, et le facteur demandait 1 shilling. Elle soupira profondément, dit que la lettre venait de son frère, mais qu'elle n'avait point d'argent, et, en conséquence, elle remit la missive au facteur. Le voyageur était un homme qui courait le monde pour s'instruire et pour observer. Comme il avait bon cœur, il offrit de payer le port de la lettre et, en dépit de la résistance de la jeune fille, acquitta les frais de poste. Cette résistance opiniâtre dans un pareil cas lui avait pourtant donné à réfléchir. A peine le facteur avait-il tourné le dos, que la jeune tavernière avoua que c'était un tour d'adresse convenu entre elle et son frère. Quelques signes hiéroglyphiques marqués sur l'enveloppe lui apprenaient tout ce qu'elle avait besoin de savoir; mais la lettre elle-même ne contenait aucune écriture. « Nous sommes si pauvres l'un et l'autre, ajouta-t-elle, que nous avons imaginé ce moyen de correspondre et d'affranchir nos lettres. » Le voyageur, continuant son chemin, se demanda si un système fiscal donnant lieu à de si misérables fraudes n'était pas un système vicieux. Le soleil ne se coucha pas avant que Rowland-Hill (c'était le nom du voyageur) eût rêvé à organiser le service de la poste sur une nouvelle base. Il s'était dit qu'en Angleterre, où les affaires de famille sont très-importantes, mais où les membres vivent ordinairement fort dispersés, où l'esprit de commerce et d'entreprise ne connaît pas de bornes, la correspondance n'était limitée que par l'énormité des frais de poste, et qu'en abaissant cette barrière on rendrait un grand service à la société, sans nuire aux ressources du Trésor. Ses vues furent agréées par le gouvernement anglais, et, le 10 janvier 1840, les lettres ne payèrent plus que 0 fr. 10 pour circuler dans toute l'étendue des îles Britanniques. Cette innovation hardie dépassa bientôt les espérances des législateurs. Dix ans plus tard, en 1850, le nombre des lettres s'est accru de 1 million 500,000 à 7 millions 239,962. Rowland-Hill occupa en Angleterre les fonctions de secrétaire de l'administration des postes.

Le *timbre-poste* fut adopté à Londres le 10 janvier 1840, et l'Angleterre l'employa seule pendant dix ans. La France l'adopta le 1er janvier 1849. L'office Tour-et-Taxis l'introduisit en Allemagne pendant l'année 1850.

Mais le *timbre-poste*, qui présente incontestablement tous les caractères d'une institution moderne, était cependant connu en France il y a plus de deux siècles. En effet, à Paris, en 1653, au Palais de justice, on vendait des *billets de port payé* à l'aide desquels on affranchissait la lettre que l'on désirait faire distribuer dans Paris. M. Feuillet de Conches possède dans sa collection un de ces « billets de port payé » qui « entourait » une lettre écrite par Pellisson à Mlle de Scudéry.

Lorsqu'en 1849 la réforme postale fut appliquée en France, il n'y eut d'abord que trois catégories de *timbres-postes*, savoir :

- 0 fr. 20. Noir, 1er janvier 1849.
- 1 00. Carmin pâle, août 1849.
- 40. Orange, décembre 1849.

A quelques temps de là, 1er juillet 1850, on supprima le *timbre* à 0 fr. 20 pour le remplacer par celui de 0 fr. 25, et attendu que la couleur noire présentait certains inconvénients pour le service, on lui substitua la couleur bleue. En même temps, on créait deux nouvelles figurines :

- 0 fr. 15. Vert, 22 juillet 1850.
- 10. Bistre, 12 septembre 1850.

Ces divers *timbres* portaient l'effigie de la République française, et ce ne fut que vers 1852 qu'elle fut remplacée par celle du président. Puis vinrent successivement, sous l'Empire, la création des *timbres* suivants :

- 0 fr. 40. Orange, 8 septembre 1853.
- 20. Bleu, 1er juillet 1854.
- 30. Carmin, 1er décembre 1854.
- 05. Vert, 14 novembre 1855.
- 80. Rose, octobre 1860.
- 01. Vert olive, 1er novembre 1860.
- 05. Vert lumière, mars 1861.
- 02. Brun Van Dyck, 23 décembre 1862.
- 04. Lilas, 5 septembre 1863.

Le 24 août 1871, l'Assemblée nationale, à la recherche de ressources nouvelles nécessaires pour le paiement de l'indemnité de guerre, a porté de 0 fr. 10 à 0 fr. 15 le prix des *timbres-postes* pour affranchissement de lettres distribuées dans la circonscription postale du même bureau, lorsque la lettre pèse 10 grammes inclusivement. De 10 grammes à 20 grammes, le prix est de 0 fr. 25; de 20 à 50 gr., il est de 0 fr. 40; de 50 à 100 gr., il est de 0 fr. 65, et ainsi de suite en ajoutant, par chaque 50 gr. ou fraction de 50 gr., 0 fr. 25. Pour les lettres envoyées d'un bureau de poste à un bureau quelconque situé en France, en Corse et en Algérie, le prix du *timbre-poste* est de 0 fr. 25 (au lieu de 0 fr. 20) pour les lettres pesant jusqu'à 10 gr. inclusivement; de 0 fr. 40, pour celles qui pèsent de 10 à 20 gr.; de 0 fr. 70, pour celles qui pèsent de 20 à 50 gr.; de 1 fr. 20, pour celles qui pèsent de 50 à 100 gr., et ainsi de suite en ajoutant, par chaque 50 gr. ou fraction de 50 gr., 0 fr. 50. Depuis cette époque, les *timbres-postes* sont de treize valeurs différentes : 0 fr. 01, 0 fr. 02, 0 fr. 04, 0 fr. 05, 0 fr. 10, 0 fr. 15, 0 fr. 20, 0 fr. 25, 0 fr. 30, 0 fr. 40, 0 fr. 50, 0 fr. 80 et 5 fr.

A la suite d'un concours ouvert par le ministre des finances au mois d'août 1875, pour la création d'un nouveau type de *timbre-poste*, la commission chargée de juger a donné le prix à M. J.-A. Sage pour un projet représentant le Commerce et la Patrie s'unissant éternellement sur le monde. Ce *timbre*, qui ne vaut pas celui sur lequel figurait tout simplement la tête de la République, n'a été adopté par le ministère Buffet que parce qu'il offrait point cette tête de République. Cette taquinerie puérile a été jugée comme elle le méritait, et les allégories empruntées à la mythologie grecque et qui figurent sur le type adopté par la commission dont il est parlé plus haut vivront ce qu'a vécu le ministère qui voulait proscrire, dans un pays républicain, jusqu'à l'image de la République.

La fabrication, telle qu'elle s'effectue en France et dans quelques pays de l'étranger, laisse peu de chances de succès aux tentatives de faux : les difficultés matérielles de l'exécution, les impossibilités du placement des feuilles fabriquées en dehors des concours de l'administration, mille autres raisons tout aussi puissantes arrêteraient le faussaire au début de son entreprise criminelle. C'est donc sur les moyens d'empêcher le remploi des figurines ayant déjà servi, c'est-à-dire sur l'oblitération ou l'annulation, que les administrations intéressées ont concentré leur attention. En France, l'oblitération s'effectue à l'aide d'un timbre à la main, affectant la forme d'un losange, et dont les pointes appliquées sur les *timbres-postes* non-seulement les défigurent, mais encore le percent de trous systématiquement rangés. En Hollande, le mot *franco* est imprimé en grandes lettres sur le *timbre-poste*. Plusieurs pays, et notamment l'Italie, l'Autriche et la Prusse, frappent le *timbre-poste* du nom du bureau expéditeur et de la date d'expédition. En Angleterre, l'annulation a lieu à l'aide d'un timbre formé de trois cercles; en Ecosse, par trois barres superposées; en Irlande, par un losange non armé de pointes. Mais pour que l'oblitération rendit les services que l'on en attendait, il fallait, on le comprend, que l'encre employée fût composée de manière à délier tous les réactifs auxquels la fraude pouvait avoir recours. L'encre indélébile adoptée par l'administration française ne laisse rien à désirer sous ce rapport. Très-peu foncée, cette encre ne s'en va pas à l'eau, c'est-à-dire que le timbre peut être mouillé sans qu'elle disparaisse. En outre, et cette particularité n'est pas moins curieuse à noter, les *timbres-postes* frappés d'oblitération à l'aide de l'encre dont il s'agit sont détrempés de la manière la plus absolue, et leur remploi est conséquemment rendu impossible. Le but que l'on se proposait est donc atteint aussi complètement qu'on pouvait le désirer.

Le *timbre-poste*, dont l'emploi est si commode comme agent d'affranchissement, est devenu un moyen d'échange très-répandu, et on l'emploie fréquemment dans les petites transactions commerciales. Les annonces des journaux ont appris au public les mille et un usages auxquels il peut servir; mais ce qu'on

L'on ignore peut-être, c'est qu'en Amérique, pendant la guerre de la sécession, il a été employé à l'égal d'un véritable papier-monnaie. Dans le but de faciliter les transactions d'ordre secondaire et de remédier, autant que possible, à l'absence du numéraire, les autorités fédérales ont émis, le 17 juillet 1862, des *timbres-poste* d'un format plus grand, représentant une valeur de *five dollars* (vingt-cinq francs), laquelle était remboursable soit en espèces, soit en *timbres-poste*, par tous les agents du Trésor.

L'Angleterre a été frappée, à son tour, par un parti qui l'on pouvait tirer de cette idée, et par un arrêté le Post Office de Londres a décidé que les *timbres-poste* pourraient être repris du public, toutes les fois qu'ils n'auraient pas été endommagés et qu'ils seraient présentés en nombre. Cette mesure, d'abord restreinte aux bureaux principaux, a dû être étendue depuis à tous les offices des trois royaumes.

Quand les *timbres-poste* furent introduits pour la première fois en Angleterre, dit M. Pierre Zaccane, on ne se doutait guère qu'ils deviendraient l'objet d'un commerce tout nouveau et le mobile d'une passion jusqu'alors inconnue. C'est vers 1849 que la *timbramanie* a pris naissance. A partir de cette époque, elle s'est développée et rapidement répandue dans tous les pays civilisés qui ont le culte de la collection. Passion innocente du reste, manie inoffensive, qu'une mère peut sans danger inspirer à sa fille, et qui mène, par une pente douce et facile, vers l'étude salutaire de la géographie et de l'histoire moderne. Comme on pouvait s'y attendre, dit un auteur anglais, la mode des collections de *timbres-poste* est née en France, et l'on a pu voir longtemps au jardin des Tuileries ou autour du palais du Luxembourg une foule avide s'assembler le dimanche et y donner le spectacle d'un marché aussi animé que celui de la Bourse. Les scènes de Birchin Lane, où les collectionneurs s'assemblent nuitamment pour l'ennui et l'ébahissement des policemen, où des dames et des messieurs de tout âge et de tous rangs, depuis le ministre du cabinet jusqu'au ramoneur, sont occupés, l'album ou le portefeuille en main, à vendre, acheter ou échanger des *timbres-poste*, passent pour avoir été le commencement de ce que l'on appelle une industrie nouvelle. En parcourant l'autre jour les annonces d'une revue nouvelle, nous comptons les réclames de soixante marchands qui tiennent cet article. Il y a un an, on ne trouvait pas, à Londres, une boutique où se procurer des *timbres-poste*; il y a aujourd'hui une douzaine de marchands établis qui font fortune, sans compter plus de dix publications spéciales qui tiennent les collectionneurs au courant du mouvement de la hausse et de la baisse des *timbres-poste*. Un tel mouvement devait donner l'éveil à la spéculation. Cela n'a pas manqué. Il est rare que les fripons s'abstiennent en pareil cas, et, cette fois encore, nous les retrouvons ici exploitant la crédulité publique avec autant d'audace que d'adresse. Vers 1850, une annonce, insérée dans les grands journaux de Paris, s'exprimait ainsi : « Pour une affaire très-lucrative, on demande des correspondants à l'étranger. Sur demande affranchie, on enverra franco des échantillons et de plus amples détails. S'adresser à M. A. B..., poste restante, à Paris. » L'affaire lucrative de M. A. B... consistait simplement à solliciter de tous les pays du monde connu des lettres revêtues de *timbres-poste* qui, détachés de l'enveloppe, devaient servir à enrichir sa collection. Le moyen était d'une probité douteuse; mais voici un autre fait où l'audace est poussée bien plus loin encore. Vers 1853, un industriel de Londres faisait insérer dans le *Times* les lignes suivantes : « Pour 0 fr. 20 (*two pence*) magnifique portrait de Napoléon III, gravé par Barre, graveur de la couronne. » L'annonce était alléchante; on se laissait aller facilement à envoyer ses 0 fr. 20 et l'on recevait en échange un *timbre-poste* de 0 fr. 10, représentant l'Empereur, et gravé en effet par Barre. Nous n'en finirions pas avec les mille ruses mises en pratique par les industriels pour abuser les personnes atteintes de *timbramanie*.

Depuis quelques années, la fureur de collectionner des *timbres-poste* s'est apaisée, et aujourd'hui elle a à peu près complètement disparu.

TIMBRER v. a. ou tr. (tain-bré — rad. *timbre*). Marquer d'un timbre ou d'un cachet : TIMBRER un acte, une affiche, un numéro de journal. TIMBRER des lettres. TIMBRER les livres d'une bibliothèque publique.

— Procéd. et administ. *Timbrer une pièce*, Inscrire en tête de cette pièce sa date et le sommaire de ce qu'elle contient.

— Blas. *Timbrer un écu*, Y mettre un timbre, un casque ou autre couvre-chef : *Le pape TIMBRE son écu d'une tiare*.

TIMBREUR s. m. (tain-breur — rad. *timbrer*). Celui qui appose des timbres.

TIMBS (John), littérateur anglais, né à Londres en 1801, mort dans la même ville en 1875. Il débuta en 1822 dans la littérature en collaborant au *Monthly Magazine* de Richard Phillips, dont il fut le secrétaire pendant plusieurs années. En 1827, il devint lui-même l'éditeur du *Mirror*, qui se maintint jusqu'en 1838, et fit paraître dans le même

intervalle les *Arcana of science* (*Secrets de la science*). L'année suivante, il entreprit la publication du *Year-book of facts in science and art* (*Annuaire de faits dans la science et dans l'art*), qu'il n'a pas depuis lors cessé de publier chaque année, et qui est un recueil très-estimé en Angleterre. A la fondation des *Illustrated London News* (1843), M. Timbs devint l'un des éditeurs de ce journal, duquel il s'est retiré en 1858; il est, depuis 1854, membre de la Société des antiquaires de Londres. Il a écrit un grand nombre d'ouvrages, dans lesquels il s'est surtout attaché à vulgariser les connaissances scientifiques, et qui se sont vendus, la plupart, jusqu'à 20.000 exemplaires. Tels sont, entre autres : *Lacontes ou les Meilleurs mots des meilleurs auteurs* (1825-1826); *les Choses généralement peu connues expliquées familièrement*; *Curiosités de la science* (deux séries); *Curiosités de l'histoire* (1855); *Curiosités de Londres* (1855); *Pensées pour la table ou l'Economie du bien-vivre*; *les Erreurs populaires expliquées et illustrées*; *la Peinture expliquée d'une manière populaire*; *l'Industrie, la science et l'art de l'époque ou l'Exposition internationale de 1862, décrite familièrement depuis son commencement jusqu'à sa clôture*; *Histoire des inventeurs dans les sciences et les arts utiles*, etc. On ne porte pas à moins de cent le nombre des ouvrages populaires publiés par M. Timbs.

TIMÉE DE LOCRES, philosophe pythagoricien, né à Locres, dans la Grande-Grece. Il vivait dans le IV^e siècle av. J.-C. et fut revêtu de hautes charges dans sa cité. Platon, qui passe pour avoir été chercher auprès de lui des enseignements, en parle en ces termes dans son célèbre dialogue intitulé le *Timée* : « N'étant inférieur à aucun de ses concitoyens ni par la fortune ni par la naissance, il occupa les plus hautes fonctions et dignités de la ville, et, à mon avis, il parvint au faite de toute philosophie. » Timée de Locres était très-versé dans les sciences et surtout dans l'astronomie. Suidas cite de lui trois ouvrages : un *Traité de mathématiques*, une *Vie de Pythagore* et un *Traité de l'âme du monde et de la nature*. Nous avons un traité en dialecte dorien qui porte à peu près le même titre que ce dernier, et que quelques savants ont regardé comme l'écrit original. Mais il est à peu près démontré aujourd'hui que ce n'est qu'une copie avec variantes du *Timée* de Platon. Il a été publié avec traduction latine par Nogarola (Venise, 1558), par Golder (Leyde, 1830), et traduit en français par l'abbé Bateux (1768).

TIMÉE, rhéteur et historien grec, né à Tauromenium (Sicile) vers 352, mort vers 256 av. J.-C. Il était fils d'Andromachus, qui était devenu chef suprême de Tauromenium. Exilé de Sicile par Agathocle pour des menées oligarchiques (310), Timée se rendit à Athènes, y passa environ cinquante ans, puis retourna dans sa patrie (260) après la prise d'Athènes par Antigone. Il écrivit une *Histoire des guerres de Pyrrhus*, divers traités de rhétorique, une liste des vainqueurs aux jeux Olympiques, pour déterminer la chronologie grecque, et une *Histoire de Sicile*, depuis les temps les plus anciens jusqu'en 264. Ce dernier ouvrage, son œuvre capitale, comprenant environ quarante livres. On y trouvait surtout longuement traitées l'expédition d'Athènes contre Syracuse et l'histoire d'Agathocle. Implacable ennemi de ce dernier, il ajouta à ses vices réels un grand nombre de vices imaginaires; par contre, il exalta au plus haut point les vertus de Timoléon, le libérateur de la Sicile. Diodore a accusé Timée, non sans raison, d'avoir sacrifié à ses haines personnelles l'amour de la vérité; Strabon l'appelle médisant, envieux; Polybe lui reproche de n'avoir aucune connaissance pratique de la politique et de la guerre, d'entasser les fables et les vieilles traditions et d'omettre souvent des événements essentiels. Cicéron, d'un autre côté, fait l'éloge de son éloquence et le cite comme un modèle de ce style asiatique qui commença à prévaloir après la prise de Rhodes. Timée fut un des premiers à faire usage de la chronologie dans son histoire, et de lui date l'habitude de compter par olympiades. Il ne reste de cet écrivain que des fragments recueillis par Gœtler dans son ouvrage, *De situ et origine Syracusarum* (Leipzig, 1818), et dans les *Fragmenta historic. graecorum* de Müller (1841).

TIMÉE, dit le *Sophiste*, grammairien grec du IV^e ou du III^e siècle av. J.-C. Il est auteur d'un *Dictionnaire des locutions platoniques*, retrouvé au X^e siècle, publié par Ruhneken (Leyde, 1764-1789) et réédité par Koch (Leipzig, 1828-1833). Ce lexique n'est pas inutile pour l'intelligence des ouvrages de Platon.

Timée ou De la nature, dialogue de Platon. Dans cet ouvrage, l'auteur, cherchant à expliciter la formation du monde, se demande d'abord quel est le caractère des choses réelles ou qu'est-ce que la nature. Platon, qui croyait à l'existence des idées, c'est-à-dire à l'existence de quelque chose d'un et d'immuable, et le regardait comme la base et la loi de ce qui naît et change sans cesse, définit l'univers : l'ensemble des êtres sujets à la naissance et au changement, que nous percevons, non par l'intelligence, mais par les sens. Or, ces êtres sont si nombreux et ont des caractères

si divers, qu'il est nécessaire de les ranger sous quelques notions générales.

Partant de la détermination la plus simple, on peut considérer la matière sous le rapport du mouvement. On donne alors aux corps l'unité de forme; mais cette unité n'est qu'idéale, et ces corps sont toujours distincts les uns des autres. De cette manière on constitue la mécanique. Ensuite on peut considérer les corps comme existant d'une manière individuelle et manifestant leurs qualités, de telle sorte qu'on peut dire qu'un corps existe en soi. Cette nouvelle notion fonde la physique. Dans la physique, les corps, conservant leur individualité, forment des êtres particuliers qui ne s'identifient pas dans leurs différences. Au contraire, si les corps ne manifestent pas seulement leurs qualités, mais que, dans leurs rapports, ils perdent leurs propriétés primitives, alors se complète la vie de la nature inorganique et naît ce qu'on appelle la chimie. Enfin, les corps qui ont leurs parties distinctes, mais liées de manière qu'elles forment un ensemble harmonique en servant de but et de moyen à la fois, sont organisés et vivants; ils rentrent dans le domaine de l'organique.

Comme l'indique la division qu'il a adoptée, Platon a embrassé la nature dans toutes ses manifestations, et le sujet ainsi traité laisse peu à désirer sous le rapport de l'étendue. Si maintenant, entouré des richesses que la science a amassées et accumulées depuis deux mille ans, nous y trouvons de grandes lacunes et même des erreurs, il faut, pour être juste, se rappeler que Platon n'avait pas les mêmes secours; on s'étonnera alors que, dans cette disette de faits et d'observations, le philosophe ait pu élever un monument où se trouvent tant de vues toujours ingénieuses et souvent profondes. Le *Timée* est en effet, pour nous, le premier essai d'une philosophie de la nature, puisque les ouvrages d'Empédocle et d'Héraclite ne sont pas parvenus jusqu'à nous. On doit l'étudier avec une sorte de respect, quoiqu'il renferme certaines théories qui choquent et contredisent nos vues; mais celles de Platon sont souvent plus fondées qu'on ne pense.

Quant à la partie morale du *Timée*, nous ne nous y arrêtons pas; elle n'est qu'un accessoire, et Platon l'a développée dans des dialogues particulièrement consacrés à cette étude. Nous passerons donc immédiatement à l'exposition et à l'examen de la théorie des idées, qui est la partie capitale du *Timée*. Platon se pose quatre questions : 1^o Existe-t-il des idées? 2^o Sur quoi a-t-on des idées? 3^o Quelle est la nature des idées? 4^o Comment les choses participent-elles aux idées?

Nulle part Platon n'établit l'existence des idées d'une manière irréfragable; il se contente d'admettre l'existence de quelque chose de bon, de beau, d'égal en soi, comme si c'était une vérité primitive aperçue distinctement de tout le monde. Dans le *Timée*, il avance que les choses sensibles sont aperçues par les sens, et que les vérités absolues sont aperçues par l'intelligence, mais sans démontrer qu'il y a quelque chose d'absolu qui n'existe avant et existera après les choses sensibles et passagères. Néanmoins, il ajoute que c'est une volonté qui a tout ordonné, et partant il admet qu'une substance spirituelle a créé toutes les merveilles qui frappent nos regards.

Après avoir établi l'existence des idées, il faut chercher quel est l'objet de ces idées. Y a-t-il seulement des idées de la justice, de la beauté et des êtres vivants, tels que l'homme, la plante, l'animal, et n'y en a-t-il pas des choses qui semblent méprisables, comme la poussière, un cheveu, un brin de paille? Lorsqu'on admet un modèle supérieur, il faut aussi admettre qu'il a servi à faire ou à arranger tout ce qui existe, les choses les plus petites ou les plus viles, comme les plus grandes et les plus précieuses. D'ailleurs, sous le rapport de l'existence, toutes ces vaines distinctions s'effacent : il n'y a rien de petit dans l'univers; tout y a sa place, son rang et son utilité. Il faut donc reconnaître des idées pour l'âme comme pour le corps, pour les parties comme pour le tout, pour les rapports, les vertus et en général pour tout ce qui renferme un principe d'existence ou d'action. En effet, s'il y avait une seule chose qui fût indépendante de son idée, elle subsisterait par elle-même, et dès lors il n'y aurait plus rien d'absolu ou il y aurait deux absolus, ce qui est contradictoire. Platon nie l'idée du mal, parce qu'il n'existe pas en lui-même; ce n'est que le non-être, la négation du bien, et par conséquent la négation de l'idée ou au moins une tendance à sa destruction dans l'ordre réel.

Quant à la nature de l'idée, il résulte de ce qui précède qu'elle ne peut être qu'une cause intellectuelle, qui non-seulement pense ce qui fait l'objet de sa pensée, mais qui de plus le réalise dans le monde tel qu'il existe. L'idée n'est donc pas seulement une conception générale de notre esprit, et elle ne réside pas seulement dans notre âme; la nature entière serait idéalisée et n'aurait de beauté et d'existence que dans notre pensée, où tout vivrait. Mais il est absurde de croire que la pierre vit dans notre âme et que c'est là sa seule manière d'exister. L'existence réelle et l'existence spirituelle sont deux existences distinctes, dont l'une représente ce qui est dans l'autre, mais ne se confond

pas avec elle. La nature a ses lois et son existence, et il ne faut pas vouloir élever l'homme sur ses ruines comme on le fait dans l'idéalisme subjectif. D'un autre côté, si l'idée était dans les choses individuelles, elle serait alors divisée et séparée d'elle-même, ce qui est impossible.

Ces considérations conduisent naturellement à l'étude de la quatrième question : comment l'idée existe-t-elle dans les choses ou, pour employer les mots mêmes de Platon, comment les choses participent-elles aux idées? Les choses participent aux idées en recevant d'elles l'être et la forme, et les idées sont des causes intellectuelles qui peuvent être partout présentes, parce que telle est la nature de l'esprit; comme notre volonté, dans une sphère inférieure, peut être présente en différents lieux et faire exécuter plusieurs mouvements sans prendre part elle-même personnellement au mouvement.

Dans cette théorie, l'idée est donc supérieure à la pensée de l'homme et aux différentes substances que renferme l'univers, et ce qui la distingue principalement, c'est son unité et son indépendance de tout ce qui existe. Voici comment Platon établit que cette unité absolue n'a rien de commun avec les existences connues : d'abord elle ne saurait être un tout ni avoir des parties, puisqu'il n'y a pas de pluralité dans l'unité. Il suit de là qu'elle n'a non plus ni commencement, ni milieu, ni fin, étant elle-même le commencement de toutes choses, puisqu'elle les produit; leur milieu, puisque tous les êtres y viennent puiser la vie comme à leur centre, et la fin de tous les êtres, puisqu'elle est l'objet de leurs desirs.

Si l'unité n'a ni commencement, ni milieu, ni fin, elle est sans limites, et par conséquent infinie. Mais alors elle est également sans forme, car la forme naît du développement d'une force quelconque, qui se produit toujours, en ligne droite ou en ligne circulaire, d'une manière spontanée ou d'une manière réfléchie. Mais la ligne droite et la ligne circulaire ont des parties, puisqu'elles ont un centre et des extrémités; or, l'unité n'a pas de parties, elle n'a donc pas de forme.

Si telle est sa nature, elle n'existe ni en elle-même ni en autre chose. Elle n'existe pas dans une autre chose, sinon elle en dépendrait comme de son principe. Or, n'ayant ni commencement ni fin, elle ne saurait dépendre de quoi que ce fût. Par la même raison, elle n'existe pas en elle-même; car exister en soi-même, c'est avoir en soi le principe ou la cause de ses actes et de ses déterminations; mais l'unité, étant une et infinie, ne peut rien se donner ni rien acquérir. N'existant ni en elle-même ni en autre chose, l'unité ne possède aucune espèce de mouvement et cependant n'est pas en repos, le repos et le mouvement étant les attributs de la force et du fini.

L'unité ne saurait avoir d'identité et de diversité, soit par rapport à elle-même, soit par rapport aux autres choses. Le caractère distinctif de l'unité étant l'immutabilité, elle ne saurait en aucune façon se différencier elle-même. De même elle ne peut être identique à quelque autre chose, sinon elle ne serait plus l'unité absolue.

Mais ce qui est bien plus délicat à comprendre, c'est que l'unité n'est point *autre* que quelque chose d'autre, et cependant cette proposition est aussi vraie que les précédentes. En effet, si l'unité était *autre* que quelque chose d'autre, elle le serait par essence ou par participation. Si elle était *autre* parce qu'elle participerait à l'autre, elle cesserait encore d'être une unité absolue par cette participation même qui lui imposerait une dépendance. Elle n'est pas non plus essentiellement l'autre ou le principe de différence; car, en tant qu'absolue, l'unité n'est pas l'autre, ce qui exprime toujours quelque chose de relatif ou de dépendant.

De ce qui précède la conclusion est facile à tirer pour ceux qui ont pu suivre ce dédale d'abstractions : l'unité n'est dans aucun rapport de dépendance avec les autres choses, et si elle s'en distingue, ce ne peut être que par le principe qui distingue les choses entre elles. Or, ce principe consiste essentiellement dans la force, dont la notion implique celle d'effort et d'acte et, par suite, celle de distinction, puisque toute force ne peut devoir son acte qu'à elle-même, et, par là, elle doit se distinguer de toute autre force. Rien de semblable ne peut se trouver dans l'unité, qui n'a pas besoin d'agir ou de vouloir pour être et pour se distinguer, mais qui est parce que sa nature est d'être, et qui par conséquent est bien supérieure à la force.

Bien que l'unité ne puisse différer de quelque chose d'autre, pour ne pas tomber dans le relatif, il faut cependant qu'il existe un principe qui, sans introduire la diversité dans le sein de l'unité, puisse enfanter la multiplicité extérieure ou visible. Si l'unité est tellement une qu'elle ne soit qu'une unité et rien de plus, la pluralité devient impossible et tout va s'abîmer dans une unité stérile, qui ne serait plus qu'une abstraction impuissante; mais la vraie unité, c'est la pensée qui, en se pensant, pense encore autre chose, c'est-à-dire engendre les idées qui expriment les natures des êtres; et, quoique les idées se sentent autres que l'unité, elles ne sont pourtant pas autre chose. Les idées se trouvant identifiées avec l'essence divine et for-

mant avec elle une unité parfaite, on ne peut pas dire que l'unité soit identique à elle-même, parce que la nature de l'identité et celle de l'unité sont différentes, et que, lorsqu'une chose devient identique à une autre sous quelque rapport, elle ne devient pas une pour cela. L'identité est l'image de l'unité absolue; mais elle n'est pas cette unité, et elle appartient aux essences revêtues d'accidents réels, qu'elles peuvent perdre sans changer de nature.

Si l'unité n'a ni différence ni identité par rapport à elle-même et par rapport aux autres choses, elle ne peut avoir de rapports de ressemblance et de dissemblance, d'égalité ou d'inégalité, ni avec elle-même ni avec les autres choses.

De tout ce qui précède, il suit que l'unité n'existe pas dans le temps et que, par conséquent, elle n'est pas. En tant qu'unité, elle n'est pas susceptible de plus ni de moins; elle n'est égale ni à elle-même ni aux autres choses, et par conséquent elle n'est point sujette au temps et n'éprouve aucune succession ni par rapport à elle-même ni par rapport aux autres choses. Or, si l'unité ne participe pas au temps, il s'ensuit qu'elle ne devient pas et qu'elle n'est pas; qu'elle n'a pas été et qu'elle ne sera pas; il s'ensuit encore qu'elle ne participe pas à l'être, puisque tout ce qui est existe dans le temps. Voici donc l'unité dépouillée de l'être, et il semble bien, d'après cela, qu'elle n'est qu'une unité abstraite, vide de toute perfection; mais il faut faire attention qu'il s'agit ici de l'existence temporelle, dont les actes sont successifs, ainsi que les perfections, existence incompatible avec l'unité absolue. Platon a donc vu que l'unité absolue était au-dessus de l'existence temporelle; mais il n'a pas résolu la question entièrement; il ne s'est pas expliqué sur la nature de cette idée et n'a point dit si elle était esprit. Toutefois, en dépouillant l'unité de tous les attributs de l'existence réelle, qui la feraient changer, il n'en a pas fait une chimère. Elle n'a pas, d'après lui, besoin de passer dans la nature pour se donner de la vie et de la réalité, ni de créer une infinité de contradictions pour arriver à ce but; mais seule, vivant en elle-même, parce qu'elle est parfaite, si elle crée ou du moins arrange l'univers, c'est par bonté et non par une imperfection de nature; si elle rentre dans l'humanité, c'est pour l'élever et la réconcilier avec elle et non pour arriver à la connaissance de soi-même. Sans doute, dans cette théorie, Platon n'a ni connu ni développé toutes les perfections de l'idée, mais il a deviné qu'il devait y avoir un modèle de ce monde périssable. C'est là sa gloire et ce qui assure, encore de nos jours, une place si élevée à la philosophie professée dans le *Timée*. Tel est le point de vue élevé d'où Platon a plané sur le monde pour en expliquer la formation et les merveilles. Malgré les erreurs et l'insuffisance de ses hypothèses, il faut reconnaître qu'elles portent l'empreinte du génie et que ses erreurs viennent surtout de l'étendue de son sujet, qui ne lui a pas permis de pénétrer à fond dans tous les détails. Lorsqu'il se trompe, ses fautes mêmes ont un cachet de grandeur et de majesté sublime; et, lorsqu'en lisant le *Timée*, on reste sous le charme de cette langue admirable, que lui seul a su parler, on demeure comme ébloui, et l'on se demande comment un esprit humain est parvenu à rendre une des questions les plus ardues de la philosophie aussi attrayante que la récitation d'une belle tragédie. Les interlocuteurs de ce dialogue, Socrate, Critias, Timée et Hermocrate, sont bien réellement des hommes et non des raisonnements personifiés.

Le *Timée*, avec la *République* et le *Gorgias*, renferme tout entière la théorie platonicienne, ce magnifique résumé de la doctrine de Socrate, pour lequel l'admiration se partage entre la sublimité du fond et celle de la forme.

TIME IS MONEY (taime-ize-moné). Sorte d'adage américain qui signifie : *Le temps, c'est de l'argent*. Cette phrase caractérise admirablement la nation qui possède à un si haut degré le génie industriel et qui connaît le prix du temps.

« Un tailleur de Mayence vient d'inventer un habillement complet fait d'une seule pièce et qui se compose de cravate, gilet, redingote, pantalon, guêtres, etc.; une minute suffit pour le mettre ou pour l'ôter. Voilà un vêtement qui est appelé à exercer une grande influence sur nos mœurs. On gagnera un quart d'heure par jour, sept heures et demie par mois, quatre-vingt-dix-sept heures, plus de quatre jours entiers, par an : *Time is money*. »

(Le Voleur illustré.)

« Un jour, un auteur besogneux rencontre un de ses créanciers qu'il avait eu le soin d'éviter depuis plusieurs années. Le créancier aborde son débiteur, et, après lui avoir rappelé que la dette remonte à une époque déjà éloignée, il ajoute : « Vous le savez, monsieur, le temps, c'est de l'argent! — Eh bien, alors je vous payerai avec le temps, » réplique l'autre. »

IV.

« L'axiome anglais *Time is money* n'aurait aucun sens en Orient, car chacun s'y occupe à ne rien faire avec une conscience admirable, et les gens passent la journée assis sur une natte sans faire un mouvement. »

T. GAUTIER.

TIMEO DANAOS ET DONA FERENTES (*Je crains les Grecs, même quand ils font des présents*). Vers de Virgile (*Énéide*, liv. II, v. 49). Le grand prêtre Laocoon cherche à dissuader les Troyens de faire entrer dans leurs murs le cheval de bois que les Grecs avaient perfidement laissé sur le rivage, et dans les flancs duquel ils avaient caché des guerriers.

Dans l'application, ces mots signifient qu'il faut se défier des présents d'un ennemi. Si l'on en croit le *Charivari* anglais, le *Punch*, il est prudent même d'étendre cette défiance jusqu'aux présents... d'un ami. Témoin cette phrase qui renferme une leçon de sage économie : « L'inconvénient de recevoir une bourse que vous êtes envoyé par un ami, c'est que vous êtes forcé de donner un grand dîner pour vous débarrasser de ce cadeau de venaison : *Timeo Danaos et dona ferentes*. »

On rappelle indifféremment l'hémistiche latin et la traduction française.

« Les choses en sont venues à ce point, dit l'auteur d'un intéressant ouvrage sur la Hongrie, que la fraction indépendante de la Chambre ne reçoit qu'avec défiance les propositions en apparence les plus franches de l'Autriche, et semble, à toutes ses avances, se rappeler le vers de Virgile : *Timeo Danaos et dona ferentes*. »

(Le Siècle.)

« Un académicien a offert aux magnétiseurs dix billets de mille francs, ne leur demandant en retour que des choses très-faciles, comme, par exemple, de venir lire devant lui les yeux fermés, ou bien les yeux ouverts, au fond d'une tabatière, opérations qui ne sont qu'un jeu pour eux depuis quelque temps. Ils ont refusé ces offres, qui leur ont paru suspectes. L'argent sans doute n'était pas de refus, mais, venant d'un ennemi, ils ont eu peur de quelque trahison et ont dit comme Laocoon : *Timeo Danaos et dona ferentes*. »

L. PRISSE.

« Au premier bruit de la marche du roi de France, l'empereur grec lui avait envoyé des ambassadeurs. L'attitude de députés byzantins affligés et étonnés les Français par la bassesse des formes. C'étaient des témoignages d'affection auxquels nul ne pouvait croire, c'étaient des louanges extrêmes qui embarrassaient et fatiguaient ces hautes et loyales âmes. Mais, dans tous les rangs de l'armée française, on entendait répéter ces mots comme un utile avertissement : *Je crains les Grecs, jusque dans leurs présents*. »

POUJOLAT.

« Célestin, dit Birotteau à son caissier, encaissez ces dix mille francs au crédit de Du Tillet, et inscrivez à son ordre, fin mars, un billet de pareille somme. »

« Du Tillet répéta Constance, frappée de terreur; et la pauvre femme avait des larmes dans le cœur, car elle se défiait instinctivement de Du Tillet, et sans avoir jamais lu Virgile, elle redoutait les Grecs, même dans leurs présents. »

H. DE BALZAC.

« Obsédés par les demandes et les prières de Mesmer, les médecins de Paris consentirent à la fin à lui confier quelques-uns de leurs malades. »

« Mesmer, dans ce premier moment, ne se méfia pas assez de ces présents d'Hippocrate, qui ressemblaient fort pourtant à ceux des Grecs. On le voit, en effet, procéder avec une intrépidité rare au traitement de ces malades, dans lesquels la Faculté pouvait avoir caché d'avance un argument à double tranchant. »

L. FIGUIER.

« Donner une Bible en anglais à de pauvres diables qui ne connaissent pas même la première lettre de l'alphabet indien, voilà le ridicule et l'absurde. Leur fanatisme s'irrite devant ce livre qui tombe d'une main anglaise. *Ils vous craignent même dans vos présents*. Et quand le colporteur est sorti de la cabane, l'indien illettré ensevelit le livre dans un trou profond et va faire ses ablutions pour laver ses souillures. »

MÉRY.

TIMEO HOMINEM UNIUS LIBRI (*Je crains l'homme d'un seul livre*). Pensée de saint Thomas d'Aquin; c'est-à-dire un homme qui n'a lu qu'un seul livre, mais qui le possède bien. En effet, il y a toujours plus de vraie science dans celui qui n'a lu qu'un bon livre,

mais qui l'a bien lu, que dans celui qui en a lu beaucoup sans se donner le temps de les méditer.

Sénèque compare ingénieusement le lecteur superficiel qui passe incessamment d'un livre à un autre, sans en approfondir aucun, à un voyageur qui, étant, pour ainsi dire, partout et nulle part, se fait beaucoup de connaissances et pas un ami, *multa hospitium, nullas amicitias*.

Quelquefois on donne à cette phrase un autre sens : Je crains un homme qui a choisi un livre, qui s'en tient à l'opinion, à la manière de voir d'un auteur, et se montre trop exclusif.

« Malgré le proverbe latin, *Timeo hominem unius libri*, une multitude de grands personnages ont manifesté hautement leur prédilection pour certain livre ou pour certain auteur, à l'exclusion absolue de tous les autres. »

CH. NODIER.

« Nul poète d'un ordre élevé ne saurait être double, incarner en sa personne deux époques, deux principes. Le vrai poète est l'homme d'une idée, *homo unius libri*. »

PROUDHON.

TIMERYCOTAH, ville et forteresse de l'Indoustan anglais, dans les Serkars septentrionaux, district de Gontour, à 175 kilom. de Nizampatam. Aux environs se trouve une cataracte de 20 mètres de hauteur, dont l'eau est recueillie dans un bassin bordé de plusieurs petits temples indous.

Times (LE), grand journal anglais, dont le premier numéro parut à Londres le 1^{er} janvier 1788. Il fut fondé par l'imprimeur Walter, qui avait créé trois ans avant le *Daily Universal Register*, et qui eut l'idée de changer ce dernier titre en celui de *Times*. Un aversissement en style burlesque, rempli de jeux de mots, donna au public les raisons de ce changement; la meilleure était que ce mot *Times* n'avait que deux syllabes était plus facile à prononcer et à entendre. John Walter, son fils, qui dirigea le *Times* de 1803 à 1847, en assura la prodigieuse fortune. Il s'appliqua par-dessus tout à établir et à maintenir aux yeux du public la complète indépendance de son journal. Il créa dans l'Etat un quatrième pouvoir, n'acceptant aucun service, même indirect, des ministères qui eurent son appui, et résistant avec énergie aux administrations qui avaient juré sa ruine. A l'époque des grandes guerres du continent, Walter avait organisé, au risque de compromettre sa fortune, un vaste système de correspondance; mais le ministère de Pitt faisait retentir aux ports de débarquement les paquets et les journaux à l'adresse du *Times*. Cette hostilité mit Walter dans la nécessité d'organiser un service particulier de navires et de courriers. Il lui arriva très-souvent d'être plus vite et mieux renseigné que les ministres. Malgré les immenses sacrifices qu'il s'était imposés, il rétribua largement son nombreux personnel de sténographes et de collaborateurs, lisait en totalité et publiait en partie les articles anonymes adressés au *Times*. Quand il avait deviné un homme de talent ou d'esprit en l'auteur inconnu, il lui fallait à tout prix le découvrir et l'incorporer à son groupe de rédacteurs d'élite. C'est ainsi qu'il mit la main sur Thomas Barnes, qui, après avoir fait comme boursier les plus brillantes études à Cambridge, était venu faire son droit à Londres, et qui se délassait de la jurisprudence en adressant au *Times* des articles anonymes. Walter le découvrit dans son gilet d'étudiant, l'employa d'abord comme rédacteur des Chambres et finit par lui confier la rédaction en chef, lorsque l'éloquent et fougueux docteur Stoddart eut rompu avec le *Times*. A côté de Stoddart et de Barnes, il faut placer, au nombre des hommes qui ont contribué à la fortune du *Times*, le capitaine Sterling, dont le talent d'amplification est demeuré célèbre. Walter envoyait à Sterling un sujet avec les deux ou trois arguments à employer, et il en recevait en retour un de ces articles pleins d'éclat, de vigueur et d'entrain qui ont donné lieu à cette locution proverbiale : « Les coups de tonnerre du *Times*. »

N'oublions pas Henry Brougham, qui a pris plus d'une fois une part active à la rédaction du *Times*. La médisance prétend même que lord Brougham, devenu lord chancelier d'Angleterre et assis sur le sac de laine, se défendait dans le *Times* et s'attaquait dans le *Morning Chronicle*, afin d'avoir à se défendre. Thomas Barnes est mort en 1841, et la réduction en chef passa aux mains de M. John Joseph Lawson, sous la direction suprême du troisième des Walter. C'est à M. Walter que revient l'honneur d'avoir mis la vapeur au service de l'imprimerie. Le 29 novembre 1814 fut tiré le premier journal imprimé à la vapeur. L'influence du *Times* est immense. Il possède aux yeux du public une sorte d'infaillibilité. Toutes ses affirmations sont reconnues pour vraies ou pour probables. Dans toute crise, en toute occurrence difficile, on se demande : Que va dire le *Times*? Les rédacteurs du journal, qui sentent la portée de leurs paroles, ne résistent pas toujours à la tentation de se singulariser, d'éblouir, de

frapper l'esprit de la foule. Libre de tout engagement avec les partis, cet organe de la pensée populaire, cet interprète du sentiment national, n'est point systématique. Il ne présente point une unité de vues et de doctrines. Il représente surtout l'opinion dominante. La suprématie qu'il occupe dans la presse anglaise, il l'a acquise du reste au prix des plus grands sacrifices et des plus énergiques efforts. Dès le début, il avait appliqué un procédé de composition syllabique, système qu'il dut abandonner, bien que la gravure des poinçons lui eût coûté des sommes considérables. Le premier, le *Times* publia un compte rendu sommaire des deux Chambres. Par suite de la rivalité engagée entre eux, les journaux ne consacrent pas moins de huit ou dix colonnes, imprimées dans un caractère très-fin, à la sténographie des débats parlementaires. Seuls, les hommes politiques et les lecteurs de loisir peuvent lire cette masse de discours et de documents législatifs. Walter voulut satisfaire les gens occupés et pressés, en plaçant en tête de la partie politique du journal un sommaire des séances, un résumé de la discussion générale. Ce compte rendu est devenu une des matières indispensables de tout journal et l'attribution d'un des principaux rédacteurs. Outre les diverses améliorations apportées par les propriétaires soit dans le service de la correspondance, soit dans la partie matérielle du journal, deux faits ont acquis au *Times* la haute position qu'il occupe dans la presse. Vers le milieu de l'année 1841, le correspondant de Paris, M. O'Reilly, reçut secrètement avis d'un plan formé par des escrocs habiles pour mettre simultanément à forte contribution les banquiers des principales places de l'Europe. L'enjeu à gagner était d'une vingtaine de millions. A peine M. O'Reilly avait-il eu le temps de faire ses réflexions, qu'une maison de Florence se laissait escroquer avec la plus grande facilité une somme de 250,000 francs. Les auteurs du complot semblaient appartenir au plus grand monde; en tout cas, ils opéraient avec une extrême circonspection. Comme il n'y a pas de ministère public en Angleterre, il était dangereux à un particulier d'entreprendre une dénonciation et une poursuite individuelle. Dénonçant le *Times* se chargea de déjouer le calcul de cette nouvelle bande de spéculateurs. Il publia toutes les informations recueillies par son correspondant de Paris, mais en datant les lettres de Bruxelles, afin de dépester les soupçons et la vengeance des conjurés. L'attention de leur plan devint impossible; les banquiers de l'Europe étaient désormais renseignés. Mais le *Times* ne pouvait produire aucune preuve valable en justice; un certain Bogle, désigné comme remplissant un rôle subalterne, se prétendit calomnié par le *Times* et lui intenta un procès en diffamation. Le délit matériel ne pouvant être prouvé, les jurés durent condamner le journal, mais ils n'allouèrent au plaignant qu'un *farthing* (un liard) pour tous dommages-intérêts. Or, les frais du procès s'élevaient à 125,000 fr. et demeuraient à la charge de la partie condamnée. Il n'y eut qu'une voix dans le commerce de Londres pour demander l'ouverture d'une souscription destinée à rembourser le *Times* de toutes ses dépenses, car les débats avaient démontré que le journal s'était livré aux recherches les plus patientes, qu'il avait usé de précautions infinies et qu'il n'était parvenu à saisir tous les fils de l'intrigue que moyennant des déboursés considérables. Mais le *Times* déclara qu'il ne pouvait accepter aucune indemnité, n'ayant fait que remplir son devoir. Le lord maire et le comité de la souscription décidèrent que deux tablettes de marbre commémoratives seraient posées l'une dans la Bourse de Londres, l'autre dans les ateliers du *Times*, et que deux bourses perpétuelles, appelées *bourses du Times*, seraient fondées à Oxford ou à Cambridge. Le second fait qui a valu au *Times* son prestige d'oracle est d'une autre nature. La législation sur les céréales, prohibant l'importation des grains étrangers, favorisait les intérêts des propriétaires fonciers; une controverse animée s'était engagée à ce sujet dans le Parlement et dans la presse. Le *Times*, qui avait longtemps défendu le régime protecteur, se déclara brusquement pour le libre échange; il augmenta encore l'étonnement public en annonçant qu'il fallait accepter un fait presque accompli, et que les ministres devaient bientôt demander l'abrogation des lois sur les céréales. Or, le ministère Peel n'était entré au pouvoir que pour défendre les *Corn-Laws*. Le pronostic du *Times* attira contre lui des railleries de toute sorte; mais, six mois après, une crise ministérielle éclatait, et Robert Peel proposait à la Chambre des communes la suppression des lois prohibitives. Le *Times* fait mieux que prédire les événements prochains; il prête l'appui de sa publicité à tous les intérêts lésés. On a déjà vu qu'il insère tout bon article jeté dans la boîte du journal; de même, il accueille les réclamations de tout particulier qui croit avoir à se plaindre d'un fonctionnaire ou d'un employé d'une entreprise privée. Le *Times* est le justicier de tous les abus.

La disposition ou le cadre du journal diffère notablement de l'ordre des matières adopté par les feuilles du continent. Ces matières n'y occupent ni la même place ni la même importance. Composé ordinairement de

huit pages grand in-folio, divisées chacune en six colonnes, le *Times* réserve la première et la huitième page, c'est-à-dire la surface extérieure du journal, aux annonces ou avis commerciaux, offres et demandes, publications de toute nature, lesquels ne prennent jamais la forme de l'affiche. Un supplément est encore consacré aux annonces, ce qui prouve à quel point la publicité est entrée dans les habitudes du public anglais. Dans le corps même du journal, la politique proprement dite occupe peu de place; le roman-feuilleton y brille par son absence; les articles de fond ne sont souvent que des résumés où le rédacteur analyse et apprécie aussi brièvement que possible les documents insérés dans une autre partie du journal, qui se propose avant tout de donner des renseignements utiles. L'article capital est le bulletin du « marché à l'argent. » Mais le rédacteur chargé du compte rendu de la Bourse entend son rôle autrement qu'en France, où l'on se borne à noter les variations des fonds et à rapporter des bruits vagues, quelquefois dans des vues intéressées. Il doit recueillir, analyser, apprécier, rappeler en substance, en rapprochant les effets des causes, l'opinion des financiers en crédit, les mouvements du marché, les variations ou les chances de chaque valeur, enfin tous les renseignements statistiques. Des articles ainsi élaborés font donc autorité. M. Alsager, le rédacteur de ce bulletin spécial, a reçu du *Times* un traitement annuel de 20,000 francs. Le rédacteur en chef ne touche pas moins de 100,000 francs. Le nombre des rédacteurs et des correspondants de cette feuille est considérable. C'est à la quatrième colonne de la première page que le *Times* a ouvert une sorte de poste aux lettres, où l'observateur assiste à tant de péripéties, de drames intimes ou de comédies plaisantes. Tantôt, c'est une famille éplorée qui supplie son chef disparu, en fuite, de ne pas se livrer au désespoir; tantôt, une colombe, « qui ne bat que d'une aile, » qui implore le retour de son ramier. Souvent encore, c'est tout simplement un gentleman distraité que l'on prie de rapporter un parapluie neuf qu'il a changé par mégarde contre un vieux.

En 1814, le *Times* fut imprimé, comme nous l'avons dit, au moyen de la vapeur. La machine à huit cylindres, employée depuis 1848, tirait 8,000 exemplaires par heure; cela ne satisfaisait pas aux exigences sans cesse croissantes de la publicité. L'ingénieur anglais Mac-Donald inventa la machine à clichés cylindriques, qui accomplit le prodige d'exécuter un tirage de 60,000 exemplaires en une heure et demie de temps et qui fait, en outre, la plume, opération très-considérable qui exigeait autrefois le concours d'une quarantaine de personnes. Depuis 1838, le *Times* a vu quadrupler son tirage. De 1848 à 1860, il était à l'apogée de la gloire et de la popularité. Il tire journellement de 50,000 à 60,000 exemplaires, et la moyenne des lecteurs se chiffre probablement par 10 pour chacun. Ce calcul ne paraît pas exagéré, si l'on porte en compte les personnes qui fréquentent les clubs, les cabinets de lecture et les auberges, et si l'on ne perd pas de vue qu'en Angleterre chaque numéro passe généralement dans cinq ou six familles, car il y a peu d'abonnements directs.

Les ouvriers du *Times*, au nombre de 400 environ, sont divisés en deux escouades : 200 de jour, employés plus spécialement aux annonces, et 200 de nuit.

Le journal proprement dit se compose et s'imprime entre onze heures du soir et six heures du matin; d'ordinaire, la composition se fait entre onze heures et demie du soir et quatre heures et demie du matin. Un rouleau de papier continu, mesurant 3 milles anglais, est placé devant la machine qui s'en empare, le déroule et le rend, quelques secondes après, en feuilles imprimées, pliées et prêtes à être livrées à la circulation. Quand il y a de forts suppléments, le *Times* a seize pages. Alors la machine absorbe quarante de ces rouleaux, qui mesurent ensemble quelque chose comme 30 lieues de développement. Trois papeteries travaillent sans relâche pour la consommation courante du *Times*.

Des charges énormes pèsent sur les journaux anglais. Le seul droit sur le papier prend à la caisse du *Times* 1,500 francs par jour ou 400,000 francs par an. Le timbre, qui fait office de droit de poste, prélève encore 0 fr. 10 par numéro; mais, revêtu de cette estampille, le journal peut circuler pendant huit jours dans tout le Royaume-Uni et s'expédier ensuite aux colonies. Le supplément contenant les annonces est affranchi de ce timbre; les annonces étaient frappées il y a vingt ans au plus d'un impôt spécial, qui fut pour résultat de les monopoliser entre les mains du *Times*, le journal le plus répandu. Ce journal, ainsi que ses principaux confrères, s'impose lui-même des frais exorbitants de courriers, de navires, de télégraphie, de correspondance, de missions particulières. Il possède un brevet d'imprimeur, et les ateliers, les bureaux de Printing-House sont visités comme une des curiosités de Londres. Il ne reçoit pas d'abonnements; des courtiers ou des dépositaires vendent ou expédient ses numéros au prix de 0 fr. 40 et les payent 0 fr. 30, à moins qu'ils ne les rachètent à bas prix, huit jours après, pour les expédier aux colonies.

TIMICE, nom d'une ancienne ville de la Mauritanie Césarienne.

TIMIDE adj. (ti-mi-de — latin *timidus*; de *timeo*, craindre, du même radical que le persan *tim*, *timor*, infirmité, affliction, *timaw*, stupidité, *timak*, morose, et que l'irlandais *tim*, crainte et aussi faible, docile, savoir la racine sanscrite *tim*, *tim*, *sttim*, être immobile, car la crainte frappe d'immobilité). Qui manque de hardiesse, d'assurance : *Enfant timide*. *Caractère timide*. *Jeune homme timide auprès des femmes*. *Tout coupable est timide*. (Volt.) *Je vous exhorte à cesser d'être timide avec elle, la première fois que vous la reverrez*. (Le Sage.) *L'homme qu'on sait timide est dans la dépendance de tous les fripons*. (Beaumarch.) *La première fois qu'une femme aime, elle est timide et embarrassée*. (Mme d'Arcoville.) *Les gens timides sont rarement des sots, mais ils ont souvent le malheur de le paraître*. (S.-Dubay.)

L'innocence est timide, et non la trahison.

BOURSAULT.

O femmes ! c'est à tort qu'on vous nomme timides ;

A la voix de vos cœurs, vous êtes intrépides ;

E. LEGOUVÉ.

En vain ton cœur est noble et ton bras intrépide ;

Tu perds ton peuple et toi, si ton âme est timide.

AIZAN.

— Qui annonce, qui marque de la timidité ; qui est fait ou dit avec timidité : *Att. TIMIDE*. *Regard timide*. *Conseils timides*. *Prendre un parti timide*. *Vous timides*. *Paul s'approche d'elle d'un air timide et lui présente son bras pour l'aider à marcher*. (B. de St-F.)

Il faut, malgré l'erreur des sentiments timides, Être ingrat aux ingrats et perfide aux perfides.

DESMARETS.

— Littér. et B.-arts. Qui est vague, indécis, dépourvu d'énergie, de fermeté : *Écrivain, poète timide*. *Style timide*. *Faire timide*. *Pinceau, burin timide*.

— Substantif. Personne timide : *Les timides et les incertains formeront éternellement la majorité du monde*. (De Ségur.)

Timide (LE), opéra en un acte, musique de M. Auber; représenté à l'Opéra-Comique en 1826. Ce petit ouvrage n'obtint pas de succès. Il fut joué la même année que *Fiorella*. Rien ne faisait présager encore l'auteur de la *Muette*, à laquelle il travaillait alors et qui fut représentée deux ans après.

TIMIDEMENT adv. (ti-mi-de-man — rad. *timide*). Avec timidité, d'une façon timide : *Répondre timidement*. *Malheur à ceux qui agissent timidement dans les circonstances décisives*.

TIMIDITÉ s. f. (ti-mi-di-té — lat. *timiditas*; de *timidus*, timide). Caractère, manière d'être des personnes timides : *Nous appelons souvent retenue ce qui en effet est timidité*. (Boss.) *La timidité accompagne toujours les grandes passions*. (Mme de Fontaine.) *Les timidités des nations ne sont pas moins funestes que les faiblesses des rois*. (Lamart.) *Il y a deux timidités : la timidité d'esprit, la timidité de nerfs, une timidité physique et une timidité morale*. (Balz.) *La timidité provient aussi souvent du défaut de confiance dans les autres que de méfiance de soi-même*. (Arnault.) *La timidité est une paralysie morale*. (La Rochef.-Doud.) *La timidité est moins un défaut qu'un malheur*. (Théry.)

Trop de timidité le plus souvent vous perd.

ARNAULT.

« Caractère, nature de ce qui est timide, fait ou dit timidement : *C'est la timidité de sa conduite qui l'a perdu*. *La timidité de ses conseils devint funeste*. (Acad.)

— Syn. *Timidité*, *embarras*. V. *EMBARRAS*.

TIMIE s. f. (ti-mi). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, de la tribu des anomalides ou noctuophalénides, dont l'espèce type habite le midi de la France. « Genre d'insectes diptères, de la famille des athérécères, tribu des muscides, comprenant deux espèces qui habitent le midi de l'Europe.

— Encycl. Les *timies* ont pour caractères : des antennes plus fortement pectinées chez les mâles que chez les femelles; les palpes très-courtes, velues, sans articles distincts; la trompe presque nulle; le corselet arrondi, laineux; l'abdomen cylindrique, allongé, grêle, terminé, chez les mâles, par une touffe de poils; les ailes antérieures larges, triangulaires, recouvrant les ailes postérieures et formant un toit incliné dans le repos. Ces insectes habitent les bords de la Méditerranée française; mais ils y sont rares; aussi n'a-t-on pas encore observé leurs premiers états; ils paraissent en juin et ne volent qu'au crépuscule. *La timie perle* est un joli papillon, de 0m,03 d'envergure, à ailes frangées d'argent.

TIMIER s. m. (ti-mié). Bot. Nom donné au sorbier des oiseaux, dans le midi de la France.

TIMISCOUATA, lac du bas Canada, sur la rive droite du Saint-Laurent, par 47° 38' de latit. N. et 71° 5' de longit. O.; 40 kilom. de longueur du N.-O. au S.-E. Des montagnes boisées se dressent sur ses rives. Il reçoit plusieurs cours d'eau et s'écoule dans le Saint-Jean par la Madawaska.

TIMMANIES, peuple de l'Afrique, établi depuis l'embouchure du Grand-Scarée jusqu'au cap Skilling.

TIMMERHANS (Charles-Frédéric-Théodore), écrivain militaire belge, né à Corbach en 1800, mort en 1865. Il suivit la carrière des armes, devint officier supérieur d'artillerie et fut nommé inspecteur de la manufacture d'armes de guerre à Liège. On lui doit plusieurs ouvrages, notamment un *Manuel pour la confection des artifices de guerre* (Bruxelles, 1833, in-8°), traduit du hollandais; *Traité sur les poudres* (1836, in-8°); *Traité d'artillerie* (Liège, 1838, 2 vol. in-8°), etc.

TIMMERMANN (Théodore-Gérard), médecin allemand, né à Duisbourg en 1727, mort en 1792. Il exerça son art à Elberfeld, puis devint professeur d'anatomie à Rinteln (1760), qu'il quitta au bout de quelques années pour aller terminer sa vie à Mœurs. Nous citerons de lui : *Periculum medicale belladonnæ* (Rinteln, 1765, in-4°); *Dissertatio de spina ventosa* (Rinteln, 1765, in-4°); *De herniis* (Rinteln, 1767, in-4°); *De opii abusu* (Rinteln, 1784, in-4°); *Diatriba antiquario-medica de demoniacis evangeliorum* (Rinteln, 1786, in-4°), etc.

TIMMIE s. f. (timmi-mi). Bot. Syn. de *CYRANTHES*, genre d'amaryllidées. Il Genre de mousses, de la tribu des bryées, comprenant deux espèces, qui croissent dans les régions boréales des deux continents.

TIMOAN (POULO-), île de la mer de Chine, près de la côte E. de la presqu'île de Malacca, par 2° 52' de latit. N. Haute et boisée, elle produit du riz; le chou palmiste y croît en abondance.

TIMOCHARIS, astronome grec d'Alexandrie, qui vivait vers l'an 230 av. J.-C. Il est un des premiers qui aient rapporté les étoiles à l'écliptique et par conséquent cherché à évaluer leurs longitudes et leurs latitudes. Ses observations ont été fort utiles à Ptolémée, qui le cite souvent.

TIMOCHI, île de la mer du Japon, également appelée Pic-de-Langle, au N.-O. de l'île Yéso, par 45° 10' de latit. N. et 138° 40' de longit. E.

TIMOCLÉE dame grecque, célèbre par le trait suivant : Elle fut violée dans le sac de Thèbes par un officier thrace, et le misérable ne rougit pas de demander ensuite l'or qu'elle possédait. Timoclée le mena dans son jardin, où elle l'avait, disait-elle, caché dans un puits. L'officier s'approcha du bord et se baissa pour en sonder du regard la profondeur. Alors, Timoclée, l'ayant poussé de toutes ses forces, le précipita dans le puits et jeta sur lui une si grande quantité de pierres qu'il fut bientôt étouffé.

Timocrate (CONTR), discours de Démosthène, prononcé en 353 av. J.-C. Pendant la guerre contre les Perses, les Athéniens portèrent une loi par laquelle les vaisseaux pris aux ennemis seraient confisqués au profit de Minerve et du trésor. Trois citoyens envoyés pour combattre Mausole, satrape de Carie, qui pillait les côtes des colonies grecques, prirent un vaisseau égyptien et le gardèrent pour eux. Le peuple les condamna selon la loi à payer le double de la somme retenue au trésor et le double à Minerve. Timocrate, pour les sauver, proposa une autre loi que Démosthène combattit. Démosthène encore tout jeune, n'en prononça pas moins un discours très-remarquable.

Timocrate, tragédie de Thomas Corneille (1658). Elle eut un si grand succès qu'on la joua sans interruption pendant six mois. Le héros de la pièce, Timocrate, fils du roi de Crète, avait quitté son pays, et son père le croyait mort. Parcourant la Grèce sous le nom de Cléomène et mettant au service des peuples opprimés son bras et son génie, il avait vécu pendant quelque temps à la cour d'Argos, alors en guerre avec la Crète. Après avoir protégé ce pays contre les attaques du roi de Crète, son père, et s'être fait aimer de la princesse Eriphile, il quitte Argos et retourne à la cour de son père. Sa présence dans l'armée crétoise y ramène la victoire, et le nom de Timocrate devient bientôt la terreur d'Argos. Pendant cette guerre, le roi d'Argos est tué, et la reine promet aux dieux de venger son époux en immolant à ses mânes l'ennemi de sa patrie.

A peine Timocrate a-t-il recueilli l'héritage de son père, qu'il exécute le projet qu'il avait conçu d'éprouver l'amour d'Eriphile ou de la séduire par l'éclat de sa couronne. Il ordonne à son lieutenant d'attaquer Argos et en même temps de demander à la reine la main de sa fille, en offrant la paix comme le prix de cette union. Au moment où sa flotte attaque la ville, Timocrate rentre lui-même à Argos, où il est reçu comme un libérateur. On le voit donc d'un côté l'espoir d'Argos sous le nom de Cléomène, de l'autre sa terreur sous celui de Timocrate. Appelé au conseil de la reine, il engage celle-ci à céder aux vœux de Timocrate dans l'intérêt de la paix. Il pousse son stratagème jusqu'à conseiller à Eriphile de ne pas dédaigner la couronne qui lui est offerte et d'oublier son amour. C'est sur le double personnage de Timocrate que repose tout l'intérêt dramatique du cinquième acte. Son armée assiège toujours la ville, lorsque soudainement le prétendu Cléomène se fait reconnaître pour Timocrate. A la suite de cette foudroyante révélation, la reine jure aux dieux de le faire mourir. Mais bientôt Argos est pris par ses troupes; la

reine, en perdant sa couronne, est déliée de son serment, et Timocrate, en courtis vainqueur, ordonne à son lieutenant de mettre aux pieds de la reine détronée son sceptre et sa couronne.

De nos armes enfin quel que soit l'avantage, De toute cette gloire il faut lui faire hommage Et mettre ma couronne et mon sceptre à ses pieds.

La reine répond :

Ah ! prince ! voyez mieux où vous m'engageriez : Contrainte à redouter la colère céleste, Cet hommage accepté vous deviendrait funeste; Les dieux ont attaché la vengeance à mon rang. Prenez donc ma couronne, elle est votre conquête, Par son nouvel éclat assurez votre tête, Et, me laissant sujette, affranchissez mon sort De la nécessité de vouloir votre mort.

TIMOCRATE.

S'il vous faut à ce prix racheter votre haine, Pour dispenser vos lois daignez faire une reine, Et, demeurant toujours dans un pouvoir égal, Laissez à la princesse un titre si fatal.

Sans valoir le *Festin de Pierre*, *Timocrate* est une pièce vive, animée et dramatique.

TIMOCRATIE s. f. (ti-mo-kra-ti — gr. *timokratia*; de *timé*, richesse, honneur, et de *kratos*, pouvoir). Gouvernement dans lequel les fonctions publiques sont réservées aux riches.

TIMOCRATIQUE adj. (ti-mo-kra-ti-ke — rad. *timocratie*). Qui appartient, qui a rapport à la timocratie : *Gouvernement TIMOCRATIQUE*.

TIMOCRÉON, athlète et poète comique rhodien, né vers 476 av. J.-C. Il se rendit célèbre par sa gourmandise, qui était excessive, et par son humeur satirique. De ses comédies, il ne nous reste que quelques fragments, insérés dans le *Corpus poetarum graecorum* (Genève, 1606 et 1614, 2 vol. in-fol.).

TIMOK (*Timacus*), rivière de la Turquie d'Europe. Elle prend sa source dans le mont Balkan, sépare la Serbie de la Bulgarie et se jette dans le Danube, par la droite, à 26 kilom. N.-O. de Wildin, après un cours sinueux d'environ 200 kilom. Le Kutchuk-Timok, le Krivivir, le Toukhovatz et le Krezno sont ses principaux affluents.

TIMOLÉON, général corinthien, né vers 410 av. J.-C., mort à Syracuse en 337. « Il joignait, dit Plutarque, à un grand amour pour sa patrie et à une douceur singulière, une haine violente contre la tyrannie. » Il s'était déjà distingué à la guerre, lorsque son frère Timophae s'empara de la tyrannie à Corinthe, au moyen de quelques troupes mercenaires dont il avait le commandement. Timoléon le conjura d'abord de ne point se faire l'oppressur de ses concitoyens; mais, n'ayant pu obtenir de lui une abdication, il se voila le visage de son manteau pendant que deux de ses amis poignardaient l'usurpateur (364). Les Corinthiens louèrent sa grandeur d'âme, mais sa mère le maudit. Accablé de tristesse, il abandonna les affaires publiques et vécut dans la retraite. Élu général pour secourir les Syracusains contre Denys le Jeune et les Carthaginois (344), il passa en Sicile avec un petit nombre de soldats et commença cette admirable campagne qui ne fut qu'une suite de triomphes. Il chassa d'abord de Syracuse Denys le Tyran, qu'il envoya à Corinthe avec ses trésors, mit en pleine déroute Hicetas, tyran de Leontium, qui, avec l'appui de Carthage, voulait s'emparer de Syracuse, sous le prétexte de renverser Denys, força les Carthaginois à se rembarquer, purgea dans une courte expédition l'île des petits tyrans qui l'opprimaient, les réduisit au rang de simples citoyens, et, de retour à Syracuse, il s'attacha à réparer les maux que vingt ans de guerre civile et l'absence de liberté avaient causés. La prospérité de Syracuse devint telle en peu de temps qu'elle porta ombrage aux Carthaginois. Ceux-ci résolurent de se rendre maîtres de l'île entière et, dans ce but, ils envoyèrent en Sicile une flotte nombreuse, portant 77,000 hommes et 10,000 chevaux. A cette armée formidable, commandée par Amilcar et Asdrubal, Timoléon n'avait à opposer que 7,000 soldats grecs et mercenaires. Il n'en marcha pas moins rapidement au-devant de l'ennemi et vit presque aussitôt 1,000 hommes de sa petite troupe désertier, ce qui parut accroître sa confiance au lieu de l'abattre, car il se félicitait de ce que les lâches s'étaient déclarés avant le combat. Arrivé sur le bord du Crimésus, Timoléon, qui avait communiqué son intrépidité à ses soldats, fondit avec furie sur les détachements carthaginois à mesure qu'ils passaient la rivière, les battit en détail et profita d'un orage qui accrût encore la confusion de l'ennemi pour le tailler en pièces. Outre un immense butin, le général grec fit un nombre considérable de prisonniers, puis marcha contre les petits tyrans siciliens, qui avaient repris les armes en apprenant l'arrivée des Carthaginois et battu successivement Hicetas de Leontium, que le peuple mit à mort, Mamercus de Catane et Hippon de Messine. Peu après, les Carthaginois ayant envoyé de nouvelles troupes sous les ordres de Giscon, Timoléon consentit à signer un traité de paix en vertu duquel ces derniers se contentaient de leurs anciennes possessions (340). Homme d'État aussi bien

que guerrier, il rappela tous les bannis, repeupla le pays dévasté par la guerre, réédifia les villes ruinées, fit fleurir l'agriculture et le commerce, rétablit partout la démocratie, rédigea pour les Syracusains un code de loi « basé, dit Diodore, sur les principes démocratiques et sur l'égalité, » et abdiqua le commandement. Les Syracusains lui rendirent les plus grands honneurs et l'entourèrent jusqu'à sa mort d'amour et de reconnaissance. Timoléon est une des plus pures gloires de l'antiquité grecque. Plutarque et Cornelius Nepos ont écrit sa vie; Diodore raconte en détail toutes ses actions; et, parmi les modernes, Alfieri, Chénier et Laharpe l'ont choisi pour héros de tragédies qui, il faut le dire, sont médiocres.

Timoléon, tragédie en cinq actes et en vers, de Laharpe (Théâtre-Français, 1^{er} août 1764). Timophane, prytane de Corinthe, est épris de la jeune Eronime, fille d'Icétas, roi d'Argos. Timoléon, frère de Timophane, est allé en Sicile pour en chasser les tyrans. Il est proclamé le sauveur de ce pays. Durant son absence, Timophane, aidé par Icétas, roi d'Argos, doit se faire proclamer roi de Corinthe, et son triomphe lui vaudra la main d'Eronime.

La politique et l'ambition ne sont donc pour rien dans cette tentative; la passion seule pousse Timophane : il veut être roi parce qu'il veut posséder Eronime. Le jour où il se ferait proclamer serait peut-être le signal du carnage; mais il s'expose à un danger plus grand encore : c'est l'arrivée redoutable de son frère, qui abhorre les tyrans, même dans la personne de son frère, et qui sera le premier à venger sa patrie. Peu lui importe; l'amour pousse Timophane à réaliser son projet. Léostène, ami de Timoléon, arrive annoncer à Timophane l'heureux et glorieux retour de son frère, qui est encore à Syracuse, mais qui va bientôt regagner Corinthe. Isménie, mère de Timoléon et de Timophane, conjure ce dernier de ne pas accomplir son projet fatal; elle se jette à genoux et le supplie d'écouter ses conseils. Ses supplications ne peuvent fléchir Timophane. Enfin Timoléon arrive. La rencontre a lieu entre les deux frères; Timoléon, qui a tout appris, expose à Timophane toute l'horreur du crime qu'il veut commettre; il le conjure au nom de sa patrie, au nom du lien sacré qui les lie. Mais tout reste sans effet; Timophane rejette les conseils de son frère. Timoléon, désespéré, court rejoindre ses amis :

O mes braves amis! ne précipitez rien;
Ce ciel qui m'a conduit, qui me doit son soutien,
Lui-même animera le zèle qui m'enflamme.
Parlons aux citoyens, rappelons dans leur âme
La liberté, les lois, l'amour de mon pays,
Que, sans doute, un tyran n'a point anéantis.
Joignez-vous à ma voix, chers amis que j'implore...
De mon coupable frère arrêtons les projets;
Forçons-le malgré lui d'échapper aux forfaits.
Suivez-moi tous...

Mais le peuple ne voit qu'une chose, proclamer au plus vite son tyran futur : Rien n'égale l'excès de son abaissement, Il brigue l'esclavage avec emportement.

L'espoir, pourtant, n'abandonne pas Timoléon ; il essaye maintenant d'épouvanter son frère :

De ce peuple pour toi l'amour vient d'éclater :
Eh bien ! dans ce jour même, armé pour la patrie,
Si quelque citoyen pouvait ôter la vie,
S'il venait devant eux le bras ensanglanté,
Le glaive encor fumant, leur crier : Liberté !
Il verrait tout ce peuple, à tes lois si fidèle,
En horreur pour ton nom changer tout ce grand
Applaudir aux efforts de son libérateur, [zèle,
Abhorrer le tyran et chérir le vengeur,
Et, prompt à démentir ses frivoles hommages,
Insulter à ta cendre et briser tes images.

Timophane ne cède pas à ces menaces; le moment est propice, tout est préparé : il reste inflexible. Alors les conjurés s'avancent, l'entourent, et Cratès le poignarde en prononçant les mots : « Meurs, tyran !... » Isménie, la mère des deux frères, reçoit l'un de ses fils mort dans ses bras, se tourne vers l'autre et pousse ce cri : « Barbare ! » Timoléon répond :

J'ai vengé mon pays; je vais pleurer mon frère !

Timoléon, tragédie d'Alfieri (1784). Il n'y a pas d'intrigue d'amour dans cette pièce. Timophane est audacieux et téméraire; Timoléon brille par la modération et le patriotisme. L'usurpateur outrage son frère, appesantit sa tyrannie sur les plus vertueux citoyens et fatigue enfin la patience de Timoléon par des attentats réitérés. La mère des deux frères, loin d'être une enthousiaste de liberté, a pour ses fils les mêmes sentiments de tendresse, penche alternativement pour les opinions de l'un ou de l'autre, et, comme femme, est éblouie quelquefois par la puissance royale qu'exerce Timophane. Tel est le plan suivi par Alfieri, tel est le sujet d'une tragédie où il a fait preuve d'un grand talent dramatique.

Timoléon, tragédie en trois actes, de Marie-Joseph Chénier, avec des chœurs de Méhul (théâtre de la Nation, 1794). Cette pièce, composée sur le même sujet que celle de Laharpe, se vit frappée d'interdiction par le comité de Salut public, à cause des allusions transparentes que l'auteur y avait multi-

pliées; le comité fit même saisir et brûler tous les manuscrits. Une seule copie, restée entre les mains de Mme Vestris, servit en 1795 à publier la pièce telle qu'elle est imprimée aujourd'hui. Cette tragédie républicaine pêche par l'action, mais elle ne manque pas d'un certain mérite. En l'absence de Timoléon, occupé à faire triompher les armes de Corinthe et à châtier Denys, tyran de Syracuse, son frère, Timophane, veut restaurer la royauté à son profit, et seul un vieux magistrat, Ortogoras, s'oppose à ses desseins. Le jour fixé pour l'exécution du complot, Timoléon victorieux rentre à Corinthe et, mis au courant de la situation, essaye avec Démarriste, sa mère, d'arrêter son frère sur le bord de l'abîme. Timophane, caractère irrésolu, peu fait pour être chef d'une révolte, ne demande pas mieux que d'abandonner son projet; mais, poussé par Anticlé, son confident, qui jouerait mieux le premier rôle que celui de comparse, il n'ose manquer de parole à ses complices. En vain Démarriste et Timoléon le rappellent à la vertu sur le tombeau de son père; Anticlé, son mauvais génie, reprend son ascendant et ose proposer devant le peuple assemblé de couronner Timophane. Timoléon va le poignarder; mais il est prévenu par Ortogoras, sous les coups duquel succombe le traître.

L'action est faible, mais il y a quelques beaux vers, pleins de patriotisme :

Si je feins avec tous, puis-je feindre avec moi ?
Quand un peuple asservi combat ses oppresseurs,
Aussi bien que la paix, la guerre a ses douceurs,
Et si l'orgueil s'armait contre la liberté,
Périssions pour le peuple et pour l'égalité.
Quand le tyran futur à la main sur l'empire,
Se levant tout à coup, le peuple, d'un coup d'œil,
Voit tous ses ennemis et les plonge au cercueil.
Rapprochons-toi du peuple, on n'est grand qu'avec lui.

TIMOMAQUE, peintre grec, né à Byzance. Il vivait, d'après quelques auteurs, au 1^{er} siècle avant notre ère, du temps de César; selon d'autres, à une époque de beaucoup antérieure, mais incertaine. Plin cite de lui un *Oreste*, une *Gorgone*, un *Athlète*, une *Iphigénie en Tauride* et deux autres tableaux à l'encaustique, que César acheta au prix énorme de 80 talents attiques. Ces tableaux représentaient *Ajax, fils de Télamon, méditant sur ses infortunes* et *Médée venant d'égorger ses enfants*. Ces deux dernières peintures, très-admirées des anciens, avaient appartenu, d'après Cicéron, à la ville de Cyzique.

TIMON s. m. (ti-mon — lat. *temo*. On ignore l'origine du mot latin. On pourrait peut-être le rapporter au grec *temno*, couper, fendre, car le timon n'est pas seulement la pièce de bois à laquelle on attelle les bêtes de trait, c'est aussi le gouvernail qui fend les flots). Pièce de bois placée à l'avant-train d'une voiture, et à laquelle on attelle les chevaux. » Pièce d'une charrette à laquelle on attelle les bœufs.

— Mar. Gouvernail, ais placé à l'arrière d'un navire, d'une embarcation, pour en diriger la marche. || Barre du gouvernail : *Tenir le TIMON*.

— Fig. Moyen de direction, autorité de ceux qui gouvernent : *Tenir le TIMON des affaires*, le **TIMON de l'Etat**.

Al-je mis dans sa main le *timon* de l'Etat
Pour le conduire au gré du peuple et du sénat ?
RACINE.

— Encycl. Dans les voitures de luxe, le *timon* est plus communément appelé *flèche*. Il est très-important de choisir avec le plus grand soin la pièce de bois qui doit former le *timon* ou la flèche d'une voiture quelconque. En effet, cette pièce est soumise à des efforts souvent considérables, dans le sens de la flexion surtout. Elle constitue le seul obstacle qui empêche les chevaux de se cabrer, et elle est, dans ce cas, soumise à des efforts aussi brusques que violents.

Le *timon* d'une charrette est cette longue pièce de bois à laquelle sont attachés le manche et le soc de la charrue.

Dans la marine, on nommait *timon* la longue pièce de bois qui servait à diriger le gouvernail. Maintenant, on dit plus volontiers la barre du gouvernail. Néanmoins, on a conservé l'habitude d'appeler *timonerie* le lieu situé près du mât d'artimon, où se trouvent la barre du gouvernail, les habitacles, les compas de route, les horloges, etc. Le chef de ce service est le maître de *timonerie*. Il est chargé de tout ce qui a rapport aux signaux, sondes, loch, etc.

On nomme *timonier* l'homme qui tient la barre ou la roue du gouvernail pour conduire un bâtiment sous les ordres du pilote.

Autrefois, les timoniers étaient une classe de marins spécialement affectés au service de la timonerie et qui dépendait du maître pilote. Aujourd'hui, tous les matelots sont exercés à tenir la barre du gouvernail, ce qui est bien préférable et plus convenable à tous les points de vue. V. GOUVERNAIL.

TIMON le Misanthrope, Athénien, mis, on ne sait pourquoi, au rang des philosophes, né à Colyte vers 440 av. J.-C. Les malheurs de sa patrie, la perte de sa fortune, l'ingratitude de ses amis, qui, après avoir dévoré ses biens, le repoussèrent lorsqu'il fut comblé dans la misère, lui inspirèrent contre le genre humain une haine profonde, qu'il rendit

célèbre dans Athènes. Il alla se livrer, dans une solitude complète, aux sombres méditations d'une philosophie chagrine, ou, s'il rentrait quelquefois dans Athènes, c'était pour applaudir, par une cruelle ironie, aux erreurs et aux folies de ses concitoyens. Parmi eux, un seul trouvait grâce devant lui : c'était Alcibiade, parce qu'il prévoyait, dit-on, qu'il serait la cause de la ruine de sa patrie. Ayant fait une chute, il se cassa la jambe et porta le dégoût de l'existence au point de refuser les secours de l'art et de laisser la gangrène se mettre à sa plaie, dont il mourut. Il est assez difficile de se faire une idée exacte de ce bizarre personnage, à cause des divers jugements qui ont été portés sur lui dans l'antiquité même. Les uns le représentent comme un homme farouche et intraitable, « issu des Furies, » comme dit Aristophane; d'autres, comme Stobée, lui attribuent des maximes d'une haute moralité; d'autres encore en font un philosophe d'après vertu, qui hait les vices des hommes plutôt que les hommes eux-mêmes. C'est un sujet qui a servi d'exercice à tous les rhéteurs et à tous les poètes. Quant aux anecdotes et aux saillies piquantes qui se rapportent à lui, elles sont sans doute, pour la plupart, de pures inventions. Nous nous bornerons à en citer une seule. S'étant un jour rendu à Athènes, il monta à la tribune et tint ce discours : « Athéniens, j'ai un petit champ et dans ce petit champ un figuier où déjà plusieurs citoyens se sont pendus. Devant bâtir sur ce terrain, je viens vous en avertir afin que, s'il en est encore parmi vous qui veulent se pendre, ils se dépêchent avant que le figuier soit abattu. » Aristophane, Antiphane, Phrynichos ont fait figurer ce personnage dans leurs comédies; Lucien lui a consacré, sous le nom de *Timon*, un beau dialogue; c'est lui que Shakspeare a voulu faire revivre dans son drame de *Timon d'Athènes*, et, depuis lors, Brécourt et L.-F. Delisle l'ont également mis sur la scène dans les comédies intitulées *Timon* (1684) et *Timon le Misanthrope* (1722).

Timon ou le Misanthrope, un des ouvrages estimés du philosophe grec Lucien. Il est écrit sous forme de dialogue entre Timon, Jupiter, Mercure, Plutus, la Pauvreté et les anciens amis de Timon. Celui-ci débute par des plaintes violentes contre Jupiter, qui ne foudroie pas le genre humain. « L'homme prêt à se parjurer, lui dit-il, craindrait plutôt la tâche d'une lampe que la flamme de cette foudre qui dompte l'univers; il semble que tu ne lances qu'un vieux tison, dont on ne redoute ni le feu ni la fumée, et l'on ne craint d'autre mal de cette blessure que d'être couvert de suie. » Jupiter est devenu myope; il ne voit goutte aux actions humaines; ses oreilles sont dures comme celles des vieillards. Aussi ne croit-on plus en lui, ne lui offre-t-on plus de sacrifices, ne couronne-t-on plus ses statues, même à Olympie, où on le fait encore de temps en temps, en vue d'obéir à un antique usage. Il laisse piller ses temples; les brigands lui volent impunément ses cheveux d'or. Quant à lui, Timon, il a à se plaindre en particulier de l'injustice du dieu. Les méchants triomphent partout; ses amis l'ont trahi; l'indigence a été la récompense de ses bienfaits. « Telle est, dit-il, l'infortune qui m'a couronné dans ce désert : revêtu d'une peau de bête, j'y travaille à la terre au prix de quatre oboles, philosophant dans la solitude avec une pioche; j'ai du moins l'avantage de ne plus voir les méchants jouir d'un bonheur qu'ils ne méritent pas. »

« Quel est ce crialleur de l'Attique, demande Jupiter, cet être crasseux, hâlé, couvert d'une peau de chèvre ? Il est trop bavard. C'est sans doute un philosophe, car un autre homme n'oserait parler des dieux comme il fait. — C'est Timon d'Athènes, répond Mercure, un ancien riche, jadis prodigue envers les dieux comme envers les hommes. — Ah ! bah ! dit Jupiter, l'infortuné a le droit de se plaindre et nous ressemblerions à ses détestables flatteurs si nous l'abandonnions, lui qui, tant de fois, a brûlé sur nos autels les cuisses les plus grasses des taureaux et des chèvres; j'en ai encore le fumet dans les narines. »

La-dessus, le maître des dieux députe vers Timon son messager ordinaire, Mercure, accompagné du dieu Thésaurus et de Plutus. Ces derniers argumentent contre Timon et font une théorie de la richesse qui prouve que Timon a éprouvé le sort qu'il mérite. D'ailleurs, ils craignent d'être mal reçus de lui. En effet, Timon insulte les envoyés de Jupiter et les menace de sa pioche. Mercure lui dit : « Mets de côté ton humeur rustique et sauvage; ouvre les bras et reçois cette heureuse fortune; redeviens riche, sois le premier des Athéniens; méprise tous ces ingrats et ne vis que pour toi. — Laisse-moi tranquille, riposte le misanthrope; mais il finit par consentir à s'expliquer avec Plutus, qu'il accuse de ses maux. L'explication terminée, Timon redevient riche et se promet bien d'être désormais inaccessible aux flatteurs d'autrefois. Il veut être misanthrope jusqu'à son dernier jour. — Le fond de mon humeur, dit-il, sera la brusquerie, la dureté, la grossièreté, la colère, la sauvagerie. Si je vois un homme près de se brûler et me suppliant d'éteindre le feu, je l'éteindrai avec de

la poix et de l'huile; si un fleuve grossi par l'orage emporte un homme qui me tende les bras et me prie de le retirer, je l'y replongerais la tête la première afin qu'il ne puisse revenir sur l'eau. » Il le fait comme il le dit. Aussitôt qu'on sut à Athènes que Timon avait recouvré toutes ses richesses, les parasites affluèrent de nouveau. Le premier vient lui offrir de lui chanter une chanson nouvelle : « Oui, lui répond Timon, je vais te faire chanter, mais une élogie et des plus pathétiques, avec ma pioche. — Afe ! afe ! crie l'autre, je vais te faire un procès pour coups et blessures volontaires. — Si tu ne te susses pas, tu vas être obligé de me faire un procès pour cause de meurtre. » Le misanthrope reçoit de la même manière tous ses anciens amis et demeure égoïste pour le restant de sa vie.

La philosophie de ce conte tout allégorique est que l'homme, dans sa jeunesse, est de sa nature bon et naïf, mais que les dures leçons de l'expérience le corrigent bientôt de ces défauts, qui seraient des vertus si le genre humain n'était pas corrompu par l'excès de civilisation, mais qui deviennent une faiblesse contre laquelle il importe de se garantir si l'on ne veut pas être une victime sans cesse exposée aux entreprises des méchants.

Le caractère de Timon le Misanthrope a inspiré chez les Grecs les poètes, les philosophes et les auteurs dramatiques. Les modernes l'ont emprunté à l'antiquité et l'ont également mis sur la scène, mais avec des changements considérables nécessités par le progrès des mœurs.

Timon d'Athènes, drame en cinq actes, de Shakspeare (1606). C'est, comme action, l'une des plus simples du poète; contre son ordinaire, il y reste sérieusement occupé de son sujet jusqu'au dernier acte et, fidèle à l'unité de son plan, il ne se permet aucune excursion qui nous en éloigne. La fable ne comprend, en réalité, qu'un seul événement : c'est l'histoire d'un grand seigneur que ses amis abandonnent avec son opulence et qui, du plus généreux des hommes, devient le plus sauvage et le plus atrabilaire. Il s'agit du célèbre misanthrope antique dont Shakspeare a probablement pris le caractère dans un passage de Plutarque (*Vie d'Antoine*).

De tous les ouvrages de Shakspeare, *Timon d'Athènes* est celui qui a le plus le caractère de la satire; de la satire gaie, dans la peinture des flatteurs et des parasites, et de la satire mordante, à la manière de Juvénal, dans le rôle véhément de ce Timon qui s'indigne si fortement de la fausseté et de l'ingratitude des hommes. La fable de la pièce est fort simple et se divise en masses bien distinctes. Dans les premières scènes, Timon se montre ami de la joie, libéral, magnifique; il est l'objet des flatteries de ses nombreux protégés. Dans le second et le troisième acte, on le voit accablé de dettes et mettant à l'épreuve ses prétendus amis dont aucun ne se trouve mériter ce titre. Enfin, les deux derniers actes contiennent la fuite de Timon dans le désert et la peinture de la mélancolie sombre qui le conduit au tombeau. Le seul épisode de cette pièce est l'exil d'Alcibiade et son retour à main armée; le poète a voulu rapprocher ainsi l'ingratitude de l'Etat envers son défenseur de celle des particuliers envers leur bienfaiteur; mais, comme le mérite des services que l'un et l'autre ont rendus est bien différent, leur conduite n'est pas non plus la même. Alcibiade parvient à reconquérir la considération qu'il avait perdue, et Timon se chagrine jusqu'à en mourir. Si le poète, comme on doit s'y attendre, prend parti pour Timon contre l'ingratitude des hommes, d'un autre côté il n'a pas non plus fait un modèle de son héros; il y a de la folie tout autant dans sa générosité que dans sa rancune. Il ne l'a point doué de cette sagesse qui enseigne la juste mesure en toutes choses. « Timon, dit Schlegel, prouve l'exagération de ses sentiments en rejetant un trésor que la fortune lui envoie et surtout en se laissant mourir de tristesse. La vanité est son principal mobile, et il veut se distinguer également comme prodigue et comme solitaire. C'est ce que démontre jusqu'à l'évidence une scène incomparable, où le cynique Apemantus vient le voir dans le désert. Ils ont une sorte de rivalité de misanthropie; le philosophe reproche à Timon d'avoir embrassé par nécessité le genre de vie qu'il a lui-même choisi volontairement, et Timon ne supporte pas la pensée d'être pris pour un imitateur. On ne peut, dans un pareil sujet, produire l'effet auquel on aspire que par l'accumulation de traits analogues; mais Shakspeare a mis un esprit infini à nuancer ces traits de mille manières. Le concert des flatteries et des témoignages de dévouement est très-amusant; ce qui l'est encore plus, c'est de voir revenir la foule des amis que le malheur de Timon avait dispersés des qu'ils croient apercevoir l'aurore d'une nouvelle fortune. Les discours du misanthrope revenu de ses illusions épuisent toutes les images de la haine : c'est un vocabulaire d'éloquents malédictions. »

Cependant Shakspeare n'a pas voulu nous montrer un tableau complètement hideux d'hypocrisie. Le personnage de Flavius réconcilie avec les hommes ceux en qui la lecture de *Timon d'Athènes* pourrait produire la méfiance et la misanthropie. Que de dignité

dans cet intendant probe et fidèle! Timon lui-même est forcé de rendre hommage à sa vertu. Ce caractère est vraiment une concession que le poète a faite à son âme, naturellement grande et tendre.

La pièce de *Timon d'Athènes*, telle qu'on la joue encore aujourd'hui à Londres, a été arrangée par Cumberland, un des auteurs dramatiques les plus estimés de l'Angleterre. Il a conservé la majeure partie de l'original et marqué spécialement ses additions et corrections pour que la part de chaque poète fût aperçue au premier examen.

On ne sait avec certitude à quelle époque elle a été écrite; Malone lui assigne la date de 1610; d'autres commentateurs, celles de 1602 et de 1606. Thomas Shadwell, rival de Dryden, a publié en 1678 un *Timon*, qu'il appelle une greffe entée sur le tronc de Shakspeare, et, en 1723, Delisle traita le même sujet pour le Théâtre-Italien, avec un prologue, des chants, des danses et des personnages allégoriques. Les Anglais ont à leur tour traduit la pièce française sous le titre de *Timon amoureux*.

Timon le Misanthrope, comédie en trois actes et en prose, par Delisle (théâtre de l'hôtel de Bourgogne, 2 janvier 1752). L'auteur s'est surtout inspiré du dialogue de Lucien, en y mêlant une farce italienne. Dans le prologue, on voit Timon devenu misanthrope après avoir été longtemps dupe des hommes. Retiré sur le mont Hymette, près d'Athènes, et s'exhalant en reproches contre la perversité des hommes, il prie Jupiter de les en punir. Mercure et Plutus viennent lui rendre ses richesses premières, qu'il refuse d'abord de reprendre, puis il demande à Mercure de donner la voix humaine à son âne. Le dieu opère une métamorphose complète, et cet âne est transformé en homme sous le nom d'Arlequin. Au premier acte, Timon est revenu à Athènes avec Arlequin, lequel le persuade enfin de reprendre ses trésors. Mercure inspire Arlequin et veut se servir de lui et d'Eucharis, jeune fille fort agréable, pour corriger Timon de son excès de sévérité contre le genre humain. Mercure prend la forme d'une femme et, sous le nom d'Aspasie, il prépare Eucharis au rôle qu'elle doit jouer auprès de Timon. Iphicrates et Caricles, deux des faux amis de ce dernier, apprenant qu'il a recouvré ses richesses, viennent lui faire de nouvelles protestations d'attachement; mais il les reçoit fort mal, et Arlequin les chasse. Eucharis attaque Timon d'une manière nouvelle pour lui. Elle fronde impitoyablement sa misanthropie et ses travers, et elle parvient par cette singularité à intéresser Timon. Arlequin, qui a compris que l'on ne pouvait rien faire parmi les hommes sans posséder et dépenser beaucoup d'argent, demande à son maître de partager avec lui ses trésors; mais celui-ci refuse à cause du mauvais usage qu'il craint de lui en voir faire. Arlequin, fort mécontent, rencoûtre Mercure qui, toujours déguisé en Aspasie, feint de l'aimer et de le croire possesseur des trésors de Timon. Le dieu ajoute ainsi aux chagrins d'Arlequin et l'engage à voler son maître. Aussitôt une foule de femmes, personnifiant les passions, viennent s'emparer d'Arlequin, qui se livre aveuglément à elles. Il se dispose à acheter, à prix d'argent, tout ce que la nature ne lui a pas donné et qu'il croit pouvoir le rendre heureux, et il s'adresse à Socrate qu'on lui a dit être le plus sage des hommes, afin qu'il le guide dans le choix de ses nouvelles acquisitions. Socrate lui fait le détail des choses les plus estimées parmi les hommes; mais la vanité de ces choses en dégoûte Arlequin, qui se laisse pourtant séduire ensuite par les plus folles. Un maître à chanter, un maître à danser et un maître d'escrime parviennent à lui persuader que leurs arts sont les plus nécessaires, et ils lui en donnent des leçons. Mercure attire une troupe de flatteurs, par les louanges desquelles Arlequin se laisse enjôler. Cependant Timon, redevenu pauvre par le vol qu'Arlequin lui a fait de ses trésors, se livre de nouveau à son humeur misanthropique et veut, cette fois, s'éloigner pour toujours des hommes. Il ne peut pourtant pas en vouloir à Arlequin, puisque, en demandant aux dieux qu'ils le fissent homme, il devait prévoir qu'il deviendrait méchant et ingrat. Cette réflexion l'engage à lui pardonner, d'autant plus qu'Arlequin a été lui-même volé à son tour par Aspasie-Mercure. La douleur et les reproches d'Arlequin ouvrent enfin les yeux de Timon, qui reconnaît le ridicule de sa fausse sagesse. Eucharis, qui l'aime véritablement, lui prouve la sincérité de son amour par les secours qu'elle veut lui rendre dans son malheur. Timon refuse d'abord de les accepter, parce qu'il s'en croit indigne; mais Mercure vient lui dire que les dieux sont contents des différentes épreuves par lesquelles ils l'ont fait passer et qu'il doit recevoir des mains du véritable amour les secours qu'il a si inutilement prodigués à la fausse amitié. Timon obéit et consent à épouser Eucharis. Une troupe de vérités vient établir son empire sur lui et bannir de son esprit toutes les folles erreurs.

TIMON le Sillographe, poète et philosophe grec, né à Phlionte (Péloponèse), vers le milieu du III^e siècle av. J.-C. Disciple de Stilpon de Mégare, puis de Pyrrhon le Sceptique, il enseigna lui-même la philosophie et l'élo-

quence à Chalcédoine et amassa une fortune considérable. Après avoir séjourné pendant quelque temps auprès de Ptolémée Philadelphe, roi d'Égypte, et d'Antigone Gonatas, roi de Macédoine, il se fixa à Athènes, où il professa avec talent le scepticisme pyrrhonien, qu'il altéra cependant par un mélange de gaieté railleuse et de légèreté bien éloignée de la gravité de Pyrrhon. C'était un homme d'une intelligence vive et pénétrante, d'un esprit brillant et sarcastique. Il se moquait de tous les philosophes, mais surtout d'Arcésilas, le chef de la seconde Académie, qui se renfermait dans le doute méthodique. Il mourut dans un âge très-avancé. Timon avait écrit plusieurs traités, entre autres *Sur le sentiment*, *Sur la sagesse*, *Sur la recherche*, etc.; mais il ne nous en reste rien. Il s'était fait connaître en outre comme poète en composant des poèmes, soixante tragédies, trente comédies, etc. Parmi ses œuvres en vers, la plus célèbre était le poème des *Silles* (d'où son surnom), recueil de satires contre la plupart des philosophes. Il en reste quelques fragments insérés dans les *Analecta* de Brunck et dans les *Philosophorum graecorum fragmenta* de Mullah.

TIMON (Samuel), historien hongrois, né dans le comitat de Treutschin en 1675, mort à Cassovie en 1736. Il entra dans l'ordre des jésuites, s'adonna à l'enseignement de la philosophie et des belles-lettres, puis fit une étude particulière de l'histoire et des antiquités de son pays. On lui doit : *Celebriorum Hungariae urbium et oppidorum chorographia* (Tirnav, 1702-1770, in-40); *Purpura panonica seu vitæ cardinalium in Hungaria notitia* (1713, in-fol.); *Imago antiquæ et novæ Hungariae* (Cassovie, 1734-1735, in-89); *Epitome rerum hungaricarum* (Cassovie, 1736, in-fol.).

TIMON (LE NOUVEAU), poème anglais de sir Bulwer Lytton (1845, in-89). Ce nouveau Timon ne relève point de celui de Shakspeare et ce n'est pas non plus un frère de Werther ou de René, d'Adolphe ou de Childe-Harold; en un mot, ce n'est pas une conception poétique dans toute l'acceptation du mot, car les sentiments qu'il exprime ne sortent pas de la vie réelle. C'est bien un personnage tout humain et même tout anglais. La scène s'ouvre à Londres, au mois de mai, dans Saint-James street, cette rue centrale que les cockneys appellent le *nombril de la ville*. Une jeune fille abandonnée, mourant presque de faim, est recueillie par Morvale, singulier misanthrope qui se venge des hommes en leur faisant du bien et en disant du mal d'eux. Lucy, c'est le nom de la jeune fille, suit son bienfaiteur dans son palais, où il demeure avec sa sœur Calantha, belle et sombre créature qu'on ne voit jamais sourire, dévorée d'une immense douleur dont elle cache la cause à tous les yeux. L'arrivée de la jeune orpheline semble apporter un rayon de sérénité dans ce sombre intérieur. Au second chant apparaît un nouveau personnage, c'est lord Arden, le prince de l'aristocratie anglaise, devenu l'ami de Morvale et qui, dans un moment d'épanchement, confie à ce dernier qu'il a séduit autrefois la fille d'un pauvre vicar campagne et qu'il l'a rendue mère; que, séparé d'elle par des circonstances impérieuses, il était sur le point de se marier, lorsqu'il apprit que Mary, celle qu'il avait trompée et qu'il croyait morte, vivait dans la misère à Londres avec sa fille. Il a abandonné sans hésiter sa nouvelle fiancée pour courir à Londres; mais cette fois Mary était bien morte et son enfant avait disparu. Un jour que Morvale, éperdument amoureux de Lucy, lui avoue son amour, il aperçoit un médaillon suspendu à son col. « C'est le portrait de mon père, » dit-elle. Morvale approche et reconnaît lord Arden. Tandis qu'il contemple avec stupeur le médaillon, il entend un cri d'effroi, c'est Calantha, sa sœur, qui vient de reconnaître dans lord Arden l'ami tant adoré qui, près de la conduire à l'autel, l'a quittée pour courir après une autre femme. Calantha croit tout découvert; elle voit la mort suspendue sur la tête de son frère ou sur celle de son amant, et cette douleur la tue. Elle est morte lorsque lord Arden arrive dans la maison de Morvale. Sa faute est maintenant irréparable; il s'offre à la vengeance de son ami; mais celui-ci veut épargner le père de celle qu'il aime; il se contentera de fuir. Il va vivre désormais dans le désespoir et dans la haine du monde; lord Arden meurt, sa fille est dépouillée de son héritage par une des subtilités de la loi anglaise, et Morvale, revenu pour la sauver, l'épouse et se guérit de sa misanthropie par le meilleur des remèdes : le bonheur. Ainsi finit ce poème étrange, qui passe en Angleterre pour le chef-d'œuvre poétique de son auteur. Il présente plutôt l'ingratitude d'un drame que la peinture d'un caractère poétique. Le prétendu Timon de cette composition est une création bizarre qui ne sort pas des données philosophiques d'un caractère, mais du caprice d'accidents arbitrairement combinés. Pourquoi est-il misanthrope? Est-ce parce qu'il est Indien? Parce qu'il fut abandonné sur les rives de l'Hougly par une mère dénaturée? Parce que sa sœur lui cache un douloureux secret? Parce que l'homme qui a insulté sa sœur est le père de son amante? A ce compte, tous les sang-mêlé, tous les fils, tous les frères, tous les amants malheureux auraient autant de droits

à représenter le type de la misanthropie. Mais c'est une critique sur laquelle il serait puéril d'insister. Nous persistons à ne prendre le *Nouveau Timon* pour autre chose que le caprice d'un esprit distingué. Des critiques anglais ont adressé à cette œuvre qui, d'ailleurs, est loin d'être sans mérite, les éloges les plus outrés. Ils ont dit qu'elle réunissait les qualités qui ont fait les plus grands poètes de la littérature anglaise : le mordant satirique de Churchill, l'exactitude de Crabbe dans la description, l'abondance d'imagination et la noble richesse de style de Byron, ce *patricien de la poésie*, comme l'appelait Walter Scott. Ils ont salué le *Nouveau Timon* comme annonçant une ère poétique semblable au cycle glorieux que Cooper et Crabbe ont ouvert, et dont Wordsworth et Thomas Moore ont été les derniers survivants. Nous ne pouvons nous associer pleinement à ces hommages, mais nous devons reconnaître que le *Nouveau Timon* est une œuvre fort remarquable. Ce roman parut à Londres, en 1845, sans nom d'auteur, et excita la plus vive curiosité.

TIMON, pseudonyme littéraire dont s'est longtemps servi M. de Cormenin, lorsqu'il a publié ses pamphlets contre Louis-Philippe I^{er} et le gouvernement de Juillet. On cite notamment les *Études sur les orateurs parlementaires* et les *Très-humbles remontrances de Timon* au sujet d'une compensation d'un nouveau genre que la liste civile prétend établir entre 4 millions qu'elle doit au Trésor et 4 millions que le Trésor ne lui doit pas; « viennent ensuite *Oui et non*; *Peu! peu!* etc.

TIMONEDA (Juan DE), libraire et poète espagnol qui vivait au XVI^e siècle. Ami du fameux batteur d'or de Séville, Lope de Rueda, l'Eschyle espagnol, c'est par une édition des œuvres de ce poète qu'il commença à se faire connaître. Il devait être un peu plus jeune que lui, mais pas de beaucoup, puisqu'on trouve déjà son nom sur une édition de la *Silva de varias canciones*, imprimée à Séville en 1521. C'est à Valence, près de l'église de la Merce, qu'il établit sa boutique de libraire. Ses éditions du théâtre de Lope de Rueda sont de 1567 et 1570. En même temps qu'il éditait les meilleures œuvres de son temps, il faisait jouer à Valence des farces, des autos, des traductions. C'est un des patriarches du théâtre espagnol; son intermède de l'*Aveugle, du gargon et du pauvre* est un des plus anciens intermèdes connus (1559); il fit aussi jouer l'auto de la *Brebis égarée* et une traduction en prose des *Ménachmes* de Plaute. Placé entre deux courants, d'un côté le goût prononcé du peuple pour les autos, si favorisés par le clergé, d'un autre, la renaissance littéraire qui puisait surtout dans le latin et le grec, il sacrifia tantôt à l'une, tantôt à l'autre de ces inspirations son goût personnel, porté naturellement vers le genre populaire. Tout son théâtre a été réuni sous ce titre : *Turiana, en lequel se continen diversas comedias y faras, etc.*, de Juan Timoneda, anagramme de Timoneda (Valence, 1567). Il a marqué aussi, comme romancier, par sa *Sobremesa*, y *divito de caminantes* (1568), recueil de cent soixante et un récits qui méritent plutôt le nom d'anecdotes que celui de contes et surtout par son *Patrulluelo*, œuvre plus considérable pour laquelle, s'inspirant des *Gesta Romanorum*, de Boccace, de l'Arioste, des *Contes de Canterbury*, des *Novellieri* italiens, il a réuni, sans toutefois leur donner le lien des contes du *Décameron*, vingt-deux petites nouvelles intéressantes. Une église, sous le titre d'*Entretien pastoral* (1567) montre en lui un poète délicat, recherché, s'inspirant aux bonnes sources. Mais l'œuvre dans laquelle ce bon goût se fait surtout remarquer, quoiqu'on doive l'attribuer plutôt à l'éditeur qu'au poète, c'est le recueil connu sous le nom de *Romancero de Timoneda* ou les *Roses*. Pour former cette collection fort précieuse, Timoneda recueillit surtout les traditions orales, les romances qui se chantaient en Castille, en Asturies et que le peuple conservait pieusement dans sa mémoire. Ce romancero, en fixant des lors, dans leur forme abrupte, ces poésies originales, a rendu aux lettres un grand service. Timoneda le divisa en quatre parties qu'il appela la *Rose d'amour*, la *Rose espagnole*, la *Rose patenne*, la *Rose royale*. Ces titres font voir le genre ordinaire des compositions réunies dans chaque série. Ce sont pour la plupart des poésies destinées à perpétuer la mémoire des héros primitifs de l'Espagne; un sentiment surtout y domine, l'amour de la patrie. Ce recueil est devenu si rare qu'il n'en existe probablement plus qu'un seul exemplaire, celui de la Bibliothèque impériale de Vienne; mais Wolf en a donné une description minutieuse et un choix d'une soixantaine de romances.

On ignore la date de la mort de Juan de Timoneda. Il dut atteindre un âge avancé. Dans une de ses comédies, *Los Baños de Argel*, Cervantes prétendait qu'il avait vaincu le Temps : « Avant que tout le monde n'arrive et que le dialogue commence, dit-il, voici le grand Lope de Rueda, imprimé par Timoneda, dont la vieillesse a vaincu le Temps. » On doit placer sa mort, au plus tôt, en 1588.

TIMONERIE s. f. (ti-mo-ne-ri — rad. timon). Mar. Endroit d'un bâtiment où se tient le timonier. Réunion des hommes attachés

au service du gouvernail. « Fonctions du timonier. » *Maitre, chef de timonerie*, Officier qui commande sur la partie du pont où se trouve la barre du gouvernail : *Après trois mois d'étude à Toulon, le ministre me fera partir comme maître de timonerie*. (Balz.)

TIMONI (Emmanuel), médecin grec qui vivait dans la première moitié du XVIII^e siècle. Il devint membre des universités de Padoue, d'Oxford et de la Société royale de Londres. Ce savant est l'inventeur de la méthode d'inoculation par incision, apportée par Maitland en Angleterre. On lui doit : *Histoire de l'inoculation*, publiée à Constantinople, et *Tractatus de nova variolæ per transmutationem excitandi methodo* (Leyde, 1721, in-8°).

TIMONIE s. m. (ti-mo-ni). Bot. Genre d'arbres, de la famille des rubiacées, tribu des coffeacées, comprenant cinq espèces, qui croissent aux Moluques et en Océanie.

TIMONIER s. m. (ti-mo-ni — rad. timon). Chacun des chevaux qui sont attelés aux côtés du timon : *Un vigoureux timonier*.

— Mar. Celui qui gouverne, qui manœuvre le timon d'un navire : *En apercevant son armateur, le digne timonier parut fort embarrassé*. (Alex. Dum.)

— Fig. Conducteur, directeur, gouverneur : *Malheureusement, timoniers inhabiles et trembleurs, ils n'ont fait que tourner avec leur petite barque dans leur petit archipel*. (Cormen.)

TIMOPHANE, tyran de Corinthe, frère de Timoléon. V. TIMOLÉON.

TIMOR, île de la Malaisie, dans la mer et l'archipel de la Sonde, à l'E., entre l'Océan Indien et la mer des Moluques, par 8° 30' et 10° 30' de latit. S. et 120° et 125° de longit. E.; 450 kilom. sur 120 environ; 1,200,000 hab., d'après certains géographes; 500,000 hab. seulement, d'après Lavalée, comprenant des Malais, des Papous, des Chinois et des Hollandais. Cette île est traversée par une chaîne de montagnes, d'où descendent un assez grand nombre de cours d'eau, et elle est sujette à des tremblements de terre. Son climat est chaud, mais variable et soumis à l'influence des moussons. « Dans ces contrées brûlantes, dit l'amiral Jurien de La Gravière, la flore tropicale déploie sans relâche sa magnificence inépuisable. Les champs ne connaissant pas les teintes jaunes et fétides de l'automne; ils ne voient pas non plus des milliers de bourgeons éclore sous la tiède haleine du printemps; mais à chaque heure du jour, à chaque instant de l'année, on peut entendre l'éternel murmure de la végétation. Le sein fécond de la terre est toujours gonflé de la même ardeur désordonnée, ardeur infructueuse ou funeste, si la main de l'homme ne la contient et ne la dirige. Partout où cette nature luxuriante est livrée à elle-même, elle ne présente bientôt qu'un dédale inextricable. Le rivage est couvert de palétuviers qui s'avancent vers la mer comme une troupe de dryades prête à s'élancer dans les fons; on essaierait vainement de se frayer un chemin à travers ces arbres touffus, au milieu de ces racines qui s'unissent pour déifier les efforts de la vague. La montagne est couronnée de géants séculaires dont le dôme impénétrable intercepte les rayons du soleil. Là entre les vieux troncs chargés d'orchidées, d'innombrables rejetons ouvrent comme des corbeilles leurs palmes épanouies ou font jaillir de terre une tige impatientie. Sous ces feuilles confuses, les lianes et le convolvulus jettent d'une branche à l'autre leurs festons et enlacent la forêt de leurs mille guirlandes. Il faut que l'incendie balaye cet opulente désordre, que les touffes du bambou au feuillage aérien, le ricin aux capsules épineuses ou l'hibiscus aux fleurs de pourpre entourant d'une haie protectrice la portion de terrain destinée à la culture pour que le banianier vienne ombrager de ses larges feuilles la cabane de l'Indien, pour qu'auprès de l'aréquier au tronc svelte et inflexible, du papayer à la tige luteuse, le cocotier incline sous la brise son panache verdoyant et ses coupes toujours pleines. A Batou-Gnéde, les habitants n'ont défriché qu'une zone étroite qui s'étend le long du rivage. Dès que cette zone est franchie, on se trouve au milieu d'une forêt vierge. Un magnifique spectacle s'offre alors à la vue. Le figuier des banians, le jacquier aux feuilles digitées, le cassier aux grappes roses et aux siliques monstrueuses bordent la lisière du bois et mêlent les teintes variées, la bizarre découpe de leur feuillage aux masses sombres et uniformes des lataniers ou des cycas. Les kakatoès à huppe jaune peuplent l'abri touffu des tamariniers, tandis qu'autour des régimes naissants voltigent les nombreux essaims des guêpes et des souimangas, joyeux vivants qui insèrent leurs becs recourbés jusqu'au fond des corolles tubulaires pour y chercher les insectes et le miel des fleurs. Au milieu de tout cet éclat, au milieu de cette splendeur animée de la création, bien des fleurs cependant restent froides et s'étonnent de n'emporter d'un pareil spectacle que des impressions peu profondes. C'est qu'il manque à ces régions du soleil, à ces îles fantastiques de l'archipel d'Asie, le charme mystérieux qui n'appartient qu'à l'histoire. Nulle ombre auguste n'erre sous ces ombrages, nul débris n'y redit les choses du passé; la rêverie n'a point de prise sur cette terre où les hommes tombent et se renouvellent comme les

feuilles desséchées des arbres; le sol reste muet, car il est sans souvenir. » Parmi les animaux qu'on y rencontre, nous citerons les singes, les buffles, les sangliers, les chevaux, les cerfs, les chèvres, les moutons. On y cultive du riz, du coton, du maïs, du tabac, de l'indigo, etc.; on y récolte des épices et on y trouve des bois précieux pour les constructions et la menuiserie. Dans le nord de l'île, on trouve quelques établissements appartenant aux Portugais, notamment Dilly et Batou-Guidé. La partie sud-ouest appartient aux Hollandais, dont le principal établissement est Coupang. « Vers le milieu du XVII^e siècle, dit l'amiral Jurien de La Gravière, le Portugal fut contraint de céder aux Hollandais ses plus riches conquêtes. Il ne lui resta dans les mers de l'Indo-Chine que l'île de Solor et la partie orientale de Timor. Dans cette dernière île, les chefs les plus influents s'étaient convertis, dès l'année 1630, à la foi catholique, et ce lien moral a suffi, malgré les efforts réitérés de la Hollande, pour maintenir sous la domination portugaise la majeure partie de la population. Le pavillon des Pays-Bas flotte sur le fort de Coupang; le drapeau du Portugal est encore arboré sur les murs de Dilly et sur ceux de Batou-Guidé. Timor n'occupe qu'une place insignifiante dans le commerce général de l'archipel Indien. Les colons chinois établis sur la côte se chargent d'expédier à Java ou à Singapour les produits de la pêche qui se fait à l'île Célèbes, la cire et le bois de santal que fournissent aux habitants les forêts de l'intérieur. L'active industrie des Européens ne stimule point ici, comme à Java, le labeur indigène, et c'est à l'exportation de ces produits peu importants que se borne le commerce d'une île presque aussi vaste que la Sardaigne ou la Sicile. » On trouve dans la région S.-E. une pêcherie de perles.

TIMOR-LAOUT, île de la mer des Moluques, au S.-E. de celle de Bauda, par 7° 30' de lat. S. et 128° 50' de long. E.; 140 kilom. de longueur, 95 kilom. dans sa plus grande largeur; 1,160 kilom. carrés de superficie; 30,000 hab., gouvernés par des chefs indépendants.

TIMORE s. m. (ti-mo-re). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des charançons, dont l'espèce type vit au Brésil.

TIMORÉ, ÉE adj. (ti-mo-ré — lat. *timoratus*; de *timor*, crainte). Qui craint de commettre le mal moral, qui est timide, réservé sur les choses qui intéressent la conscience : *Esprit TIMORÉ. Conscience TIMORÉE. Il me semble qu'une femme est d'ordinaire moins TIMORÉE qu'une fille.* (Vol.)

— Substantif. Personne timorée : *Les TIMORES répugnent à mêler leur nom aux intrigues de ce genre.* (L. Reybaud.)

TIMORIENNE s. f. (ti-mo-ré-ni). Moll. Syn. de TIMORIENNE.

TIMORIENNE s. f. (ti-mo-ri-ène — de *Timor*, nom d'île). Moll. Genre de tuniciers, formé aux dépens des biphores.

TIMOTHÉE, poète et musicien grec, né à Milet en 446 av. J.-C., mort en 357. Il devint le disciple et l'imitateur de Phrynis, qu'il surpassa bientôt, s'attacha à perfectionner la musique des anciens, inventa, dit-on, le genre chromatique, qui introduisit dans la mélodie un chant plus varié, et ajouta aux sept cordes que contenait la lyre antique quatre cordes nouvelles ou deux seulement, d'après Suidas. Timothée devint le chef d'une nouvelle école musicale qui ne cherchait qu'à plaire et à amuser. Aussi les partisans de l'ancienne musique lui reprochèrent-ils de corrompre cet art. S'étant rendu à Sparte, pour y prendre part au concours de Caracéade, les éphores l'empêchèrent de jouer sur la lyre à onze cordes, le réprimandèrent publiquement et le condamnèrent à briser lui-même, dans l'assemblée du peuple, les cordes superflues de son instrument. Leur décret nous a été transmis par Boèce et, d'après lui, par Scaliger. Il prouve que ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il est difficile d'innover. Pour obtenir plus sûrement une condamnation contre le pauvre musicien, on l'accusa d'avoir violé le secret des mystères d'Eleusis; cette méthode n'est pas encore tombée en désuétude. Timothée n'en persévéra pas moins dans ses innovations. Il acquit une immense célébrité et, après avoir brillé dans les principales villes de la Grèce, notamment à Athènes, il fut attiré à la cour de Macédoine par le roi Archelaüs. Il mourut dans ce pays dans un âge avancé. Il avait composé un grand nombre de poésies lyriques, surtout des dihyrambes, dont il reste quelques fragments recueillis par Grotius dans les *Excerpta ex traged. et comad. græcis* (1626).

TIMOTHÉE, musicien thébain, qu'on a quelquefois confondu à tort avec le précédent. Il vivait au IV^e siècle avant J.-C. et concourut aux fêtes du mariage d'Alexandre le Grand, qui l'attacha à sa personne. Il avait un talent si parfait comme joueur de flûte, qu'il excitait ou apaisait au gré de son instrument les passions véhémentes du héros macédonien. C'est en parlant de cet artiste que J. Delille a dit dans son poème de *l'Imagination* :

Ainsi sur mille tons le fameux Timothée
Touchait son luth divin, parcourait tour à tour
Le mode de la gloire et celui de l'amour;

D'un regard de Thais enflammait Alexandre.
Roulait son char vainqueur dans Babylone en cendre
Ou, peignant Darius et sa famille en deuil,
Des pleurs de l'infortune attendrissait l'orgueil.

TIMOTHÉE, général athénien, fils de Conon, mort en 354 avant notre ère. Il fut formé à l'éloquence par Isocrate et eut une jeunesse dissipée. Après avoir servi avec distinction sous son illustre père, il regut, l'an 376 av. J.-C., le commandement des forces navales de la république, lors d'une rupture entre Sparte et Athènes. Timothée dévasta les rivages de la Laconie, prit Corcyre, soumit soixante-quinze cités et assura la supériorité navale de sa patrie. Ses envieux, affectant de lui reconnaître plus de bonheur que de génie, le firent peindre endormi, tandis que la Fortune rassemblait auprès de lui des villes prises dans un filet. Timothée se contenta de dire : « Que ne ferais-je donc pas si j'étais éveillé ? » Il éprouva, toutefois, la disgrâce des Athéniens pour avoir levé arbitrairement des contributions dans les îles; mais, placé de nouveau à la tête des armées, il s'illustra par de nouveaux exploits, soumit Olynthe, Byzance, Torone, Potidée, Samos et rapporta de l'Asie Mineure des sommes considérables qu'il versa au trésor public. Il fut moins heureux pendant la guerre sociale (358-356), où sa rivalité avec Charès, dont il contraria les plans, causa un échec devant Samos. Le peuple le condamna à une amende qu'il ne put payer. Il alla mourir dans l'exil à Lesbos. Timothée est considéré comme un des derniers grands capitaines athéniens. Plutarque, Athénée, Elien, Cicéron lui donnent les plus grands éloges et exaltent, en même temps que ses capacités militaires, sa prudence, sa douceur et sa modération.

TIMOTHÉE (saint), évêque d'Éphèse, né, croit-on, à Lystra (Lycanie) vers 35 de notre ère, mort à Éphèse en 97. Il était fils d'un père païen et d'une mère juive d'origine, mais qui avait embrassé le christianisme. Lorsque saint Paul vint en Lycaonie (51), Timothée jouissait déjà d'une grande considération parmi les chrétiens. L'apôtre le choisit pour être le compagnon de ses travaux et de ses prédications, le fit circoncire, lui imposa les mains, puis ils parcoururent ensemble les provinces de l'Asie et diverses villes de la Grèce. Timothée signala principalement son zèle à Thessalonique et à Beroea, puis fut envoyé en Macédoine pour y recueillir des aumônes destinées à soulager les chrétiens de Jérusalem et, de là, à Corinthe pour rappeler les fidèles de cette Église à la pureté des doctrines évangéliques. A son retour, il suivit saint Paul en Macédoine, en Achaïe, à Rome, devint, vers 65, évêque d'Éphèse et fut lapidé, croit-on, pour s'être opposé à la célébration d'une fête en l'honneur de Diane. Sa fête se célèbre le 24 janvier.

Timothée (PREMIÈRE ET DEUXIÈME ÉPIÔTE DE SAINT PAUL A.). V. ÉPIÔTE.

TIMOTHÉE DELLA VITE, peintre italien, né à Urbino en 1480, mort en 1534. D'abord apprenti bijoutier, il étudia ensuite la peinture, suivit les leçons de Francia à Bologne, puis revint dans sa ville natale et acquit par son talent une réputation qui arriva jusqu'à Rome. Raphaël appela alors auprès de lui le jeune artiste, qui apprit à connaître et à imiter sa manière, puis retourna à Urbino. Timothée a pris rang parmi les meilleurs artistes de l'école romaine. Ses œuvres se font surtout remarquer par la délicatesse de l'exécution et la richesse du coloris. On cite de lui : des fresques, à Castel-Durante, une *Madeleine*, dans la cathédrale d'Urbino; l'*Annunciation de la Vierge*, à Saint-Bernardin; un *Apollon* et deux *Muses*, dans le palais du duc d'Urbino; une *Conception*; un *Noli me tangere*.

TIMOTHÉEN s. m. (ti-mo-ti-ân — de *Timothée*, pr.). Partisan des doctrines du patriarche Timothée.

— Encycl. On désigna sous le nom de *timothéens*, dans le IV^e siècle, les partisans de Timothée d'Éphèse, patriarche d'Alexandrie, qui, dans un écrit adressé à l'empereur Léon, avait soutenu l'opinion des eutychiens ou monophysites.

TIMOTHY s. m. (ti-mo-ti — mot anglais). Bot. Nom vulgaire de la fléole ou phléole des prés. || On dit aussi TIMOTHY-GRASS.

TIMOUKÉI, montagne du nord de la Mongolie, au pays des Khalkhas. Elle est couronnée d'un autel colossal en pierre. Des boulevards en couvrent le sommet et les cavités.

Timour (MÉMOIRES DE), écrits en dialecte turc djagatéen, traduits de l'original en persan par Abou-Zalib Koseini et du persan en anglais par le major Charles Stewart (Londres, 1830, in-4°). On ignore si l'auteur de ce livre est Timour lui-même ou bien un de ses secrétaires, comme nous l'atteste Schéref-Eddin-Ali-Yezdi, son historien. L'ouvrage commence par une sorte de préface, où Timour annonce à ses enfants et à ses petits-enfants son dessein d'écrire ses *Mémoires*. Il leur dit qu'il est arrivé à ce point de grandeur, parce qu'il a observé une exacte justice, usé avec économie des deniers de l'État, respecté et propagé la religion musulmane. « J'ai entendu dire que, lorsque Dieu choisit un homme pour lui confier le gouvernement d'un pays et place dans ses mains les rênes de l'administration du genre humain pour qu'il gouverne conformément à la jus-

tice, si ce prince se conduit d'une manière convenable et avec équité, son royaume se maintient et se conserve.... Aussi, pour assurer la conservation de ma souveraineté, je pris d'une main la justice et de l'autre l'équité, et j'eus soin que le palais de la royauté fût éclairé de la lumière de ces deux flambeaux. Comme j'avais appris que les rois justes sont l'ombre de Dieu et que le meilleur roi est celui qui imite la conduite de la divinité en pardonnant aux pécheurs, je suivis l'exemple de ces rois justes et je pardonnai à mes ennemis. » Timour appuie très-superstieusement sur les présages qui ont dirigé sa conduite et inspiré sa politique; tout ce qu'il a fait, c'a été pour obéir aux ordres du ciel. Son père, Teraïg, étant allé visiter un derviche célèbre, le trouva lisant à haute voix le soixante-septième chapitre du Coran : « Ne devez-vous pas craindre que, celui qui habite dans le ciel entr'ouvrant la terre, elle ne vous engloutisse, et la voilà qui s'ébranle. » Le dernier mot arabe était *timour*. Le derviche s'arrêta et lui dit : « Nous avons nommé votre fils *Timour*. » Les historiens du roi mongol ne parlent pas de cette anecdote suspecte; ils font venir Timour du mot turc *timir*, qui veut dire fer. Malgré le ton religieux et superstitieux qui domine dans cet ouvrage, on y sent à chaque page l'ambition excessive, quoique retenue, de Timour; politique habile et hypocrite, il ne voulait s'avancer que pas à pas vers la souveraine grandeur. La Bibliothèque nationale possède un manuscrit des *Mémoires* de Timour, appartenant à l'édition revue par Mohammed-Afzal de Boukhara.

Nous ne croyons pas nécessaire d'analyser chapitre par chapitre cette autobiographie exacte au fond, quoique trop flatteuse pour ce conquérant, et écrite dans un style religieux destiné à dissimuler les calculs ambitieux de la politique de ce conquérant.

TIMOUR-LENG, célèbre conquérant tartare. V. TAMERLAN.

TIMOUR-SCHAH, souverain de l'Afghanistan. V. TIMOUR-SCHAH.

TIMPANAGOS, grand lac de l'Amérique du Nord, confédération mexicaine, territoire de la Nouvelle-Californie. Il donne naissance au fleuve du même nom, qui prend plus loin le nom de Multowmah et se jette dans l'Océan, dont il est un des affluents les plus considérables.

TIMSAH, lac de la basse Égypte, à distance égale de Suez et de Peluse. Il sert de port naturel au canal maritime de l'isthme de Suez. Sur le bord de ce lac, dans lequel se déverse le canal d'eau douce qui unit les eaux du Nil à celle des deux mers, s'élève la ville d'Ismaïlia, fondée par la compagnie du canal.

TIN s. m. (tain — du lat. *tinum*, pièce de bois). Pièce de bois qui soutient les tonneaux, dans une cave.

— Mar. Sorte de billot qu'on emploie comme support pour maintenir une pièce de bois pendant qu'on la travaille. || Chacun des billots sur lesquels repose la quille d'un navire en construction.

— Bot. Nom vulgaire des tinus : *Le laurier-tin*. || Genre d'arbres, de la famille des méléacées, dont l'espèce type croît aux Antilles.

TINA s. m. (ti-na). Bot. Syn. de CUPANIE, genre de sapindacées.

TINAGE s. m. (ti-na-je). Féod. Corvée d'un homme, de deux bœufs et d'une charrette.

TINAGMA s. m. (ti-na-gma — mot grec signif. agitation). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, de la tribu des tinéides, comprenant trois espèces, dont le type habite l'Australie.

TINAGOGO, nom d'un dieu des Indes, imaginé par le célèbre voyageur Pinto. On sait qu'au XIV^e et au XV^e et au XVI^e siècle le goût des voyages s'était répandu dans toutes les classes instruites de la société européenne; mais ce que l'on a un peu oublié, c'est que les voyageurs entretenaient ce goût au moyen des descriptions fantaisistes qu'ils composaient sur les pays qu'ils avaient ou même n'avaient pas vus.

Le dieu Tinagogo fut l'un des produits de ces besoins de pittoresque; nous ne lui aurions pas fait l'honneur d'un article, si son nom n'avait été, au siècle dernier, tiré de la poussière par le parti jésuitique, représenté par les journalistes de Trévoux.

Le mot *tinagogo* signifiait dieu des mille dieux. Le temple magnifique qui était consacré à ce dieu se trouvait dans le royaume de Brahma, près de la ville de Meydur; il était situé sur une petite colline ronde et se composait d'une muraille de pierre fort blanche, haute de 3 brasses, avec boulevards, fossés et tours. A l'intérieur se trouvaient 160 hôpitaux pour les pèlerins, chaque hôpital de 300 chambres, ce qui faisait 48,000 chambres, toujours occupées. Les pèlerins y arrivaient par bandes de 1,000, 2,000, 3,000 et ils se distinguaient par leurs couleurs, selon les pays d'où ils venaient.

Le lieu, toujours d'après la relation de Pinto, était admirable; ce n'étaient que cèdres, cyprès, fontaines pures, au milieu desquels on remarquait des monastères d'hommes et de femmes pouvant contenir chacun 500 personnes, et comme l'on en comptait 24, cela faisait 6,000 hommes et 6,000 femmes environ qui pouvaient en ce lieu jouir des

douceurs de la solitude. Au milieu des monastères se trouvait un jardin immense et magnifique, dont la description rappelle celles des *Mille et une nuits*. Nous ne pouvons nous dispenser de citer, parmi les merveilles de ce jardin de délices, les innombrables clochettes qui sonnaient continuellement d'elles-mêmes.

Sur le point culminant de la colline se trouvait la statue de Tinagogo, couverte de haut en bas de plaques d'argent et entourée de lampes du même métal. La statue monstrueuse de cette idole était debout, les deux mains levées au ciel; elle avait une couronne d'or et de pierreries sur la tête; elle était entourée d'un grand nombre d'autres petites figures à genoux et dont l'attitude exprimait l'admiration.

Un peu au-dessous se trouvaient 12 statues gigantesques d'hommes en bronze, hauts de 37 palmes et d'une laideur capable d'effrayer les moins timides. Ces statues représentaient les douze mois de l'année. Autour de l'édifice se trouvaient 140 géants armés de halberdes, coulés en bronze et disposés sur un double rang.

Evidemment, un dieu si bien entouré devait avoir des fêtes splendides. Voici ce que Pinto nous apprend à ce sujet : « Le jour de la fête, la multitude, dit-il, se réunit en quantité innombrable, se répand dans les campagnes environnantes en criant à tue-tête, en frappant sur des tambours, sur des timbales, sur des vases de bronze ou d'étain, en jouant de la trompette ou du fifre. Une infinité de cierges sont allumés, de sorte que la campagne semble être en feu. »

Il paraît que Tinagogo joue dans la mythologie dont Pinto peut revendiquer la paternité le rôle de saint Michel. Les cierges éclairaient, tandis qu'il est censé chercher et combattre le génie du mal, représenté par un serpent. Une nuit se passa ainsi. Le lendemain, la colline paraît pavée de bandes blanches; le peuple se jette à terre et donne des signes de joie, parce que Tinagogo a été vainqueur. On se fait des présents les uns aux autres et la multitude monte au temple pour féliciter Tinagogo d'avoir tué le serpent.

Dans un pays où la religion est suivie avec tant de ferveur, le peuple ne saurait être riche; aussi les pauvres, qui s'y trouvent en grand nombre, offrent-ils aux prêtres, à défaut d'argent, leurs cheveux. Une centaine de prêtres tondent ces pauvres diables, et de leur offrande 1,000 ou 1,200 autres prêtres fabriquent séance tenante des cordons, des bracelets, des bagues, etc., que l'on bénit et que les riches achètent fort cher pour s'en servir d'amulettes ou de reliques.

Pendant que ceci se passe à l'extérieur du temple, de jeunes enfants vêtus de rouge font brûler de l'encens sous le nez du dieu, tandis que des femmes jeunes et admirablement vêtues dansent au son d'une musique harmonieuse.

Pinto nous donne ensuite une description détaillée de la statue, qu'il a, dit-il, visitée; elle était d'argent, avait un visage d'homme et était haute de 27 palmes. Son nez difforme, ses lèvres grosses, son air triste et mélancolique, ses cheveux crépus lui donnaient un aspect hideux. Son arme, l'arme dont il se servait contre le génie du mal, était une doloire de tonnelier. Le serpent, long de 8 brasses et gros à la tête comme un tonneau, était étendu par terre au milieu du temple, et tous les gens qui passaient près de lui venaient le piquer avec un poignard en lui adressant mille malédictions.

Après cela, Pinto décrit longuement les processions que l'on fait en l'honneur du dieu; il nous montre des milliers d'individus traînant son char, des martyrs qui viennent se jeter au-devant de lui et se faire couper en deux par les roues, tandis que d'autres s'ouvrent le ventre avec des sabres ou se charcutent par morceaux.

On chercherait vainement un mot de vrai dans tout ce récit inventé à plaisir. Les lieux mêmes que cite l'écrivain n'existent nulle part, et nous ne savons dans quel but les journalistes de Trévoux ont feint de croire à l'existence de ce culte rendu à ce dieu imaginaire. Quoi qu'il en soit de leur intention, ils ont très-sérieusement consacré un immense article à Tinagogo et au culte qui lui est rendu.

Les encyclopédistes, adversaires de Trévoux et de son parti, releveront aussitôt la bévue et composeront à leur tour un article prouvant jusqu'à l'évidence que Tinagogo n'existe en aucun pays; la dispute n'a pas eu d'autre suite, mais en son souvenir nous avons cru devoir consacrer les lignes qui précèdent au dieu Tinagogo.

TINAMIDÉ, ÉE adj. (ti-na-mi-dé — de *tinamou*, et du gr. *eidōs*, aspect). Ornith. Qui ressemble ou qui se rapporte au tinamou.

— s. f. pl. Famille d'oiseaux gallinacés, ayant pour type le genre tinamou.

TINAMOTIS s. m. (ti-na-mo-tiss — de *tinamou*, et du gr. *ōtos*, oiseau). Ornith. Syn. d'EUDROMIE, section des tinamou, érigée en genre distinct par quelques auteurs.

TINAMOU s. m. (ti-na-mou). Ornith. Genre d'oiseaux gallinacés, type de la famille des tinamidées, comprenant seize espèces, qui habitent l'Amérique du Sud : *Les TINAMOUS nichent à terre dans un petit creux.* (Z. Gerbo.)

Les œufs des TINAMOUS sont ou d'un beau bleu ou d'un beau vert. (V. de Bomare.) Les TINAMOUS se perchent, mais sur les branches les moins élevées. (Buff.)

— **Encycl.** Les tinamous présentent les caractères suivants : bec de la longueur de la tête, obtus à sa pointe et dilaté à sa base; narines percées vers le milieu du bec, à la base d'un renflement membraneux; ailes courtes, arrondies; queue courte ou presque nulle; tarse beaucoup plus long que le doigt du milieu; doigts courts, grêles et séparés. Les tinamous sont appelés ynambus par les Guaranis, perdrix par les colons espagnols, pour les grosses espèces, ou caïlles pour les petites. De fait, ces oiseaux ressemblent aux perdrix par le nombre considérable de leurs œufs, par la ponte sur la terre, recouverte seulement de quelques brins d'herbe, l'habitude de ne point boire ni voyager et, pour le plus grand nombre de ne jamais se percher. Ils s'en rapprochent encore par le naturel timide et triste, le vol pesant, court et bruyant, la bonté de la chair, l'estomac charnu et la grosseur du corps. Ces oiseaux se nourrissent plutôt de chenilles que de graines, et ils préfèrent les terres incultes aux campagnes cultivées. Aucune espèce n'a de peau nue autour des yeux. Ils ont la tête petite, le cou assez long et délié; du reste, ces oiseaux ont tous le croupion large, arrondi et incliné vers le bas, la démarche vive et agile, la course rapide; mais le manque de queue les empêche de se tourner avec facilité en volant. Leur naturel est stupide et si peureux qu'ils s'effrayent de tout. Quelques espèces habitent les bois, d'autres la campagne; les uns, comme le tinamou isabelle, fréquentent les pâturages gras, les hautes herbes; les autres, comme l'ynambus, préfèrent les terres incultes et se retirent dans les bois les plus fourrés; l'indolence de ces derniers est telle qu'ils restent tranquilles presque toute la journée à la même place; certains tinamous cherchent pour y passer la nuit un refuge sur les branches basses des arbres. Tous ont un cri de rappel qui s'entend de fort loin et qui consiste en une sorte de sifflement tremblant et plaintif; on l'entend surtout le matin et le soir. C'est également le matin et le soir, ou même au clair de lune, qu'ils vont chercher leur nourriture, qui consiste en fruits, en graines, en insectes et en petits vermineux. Ils ont comme les poules l'habitude de gratter la terre en cherchant leur nourriture. Les tinamous nichent à terre, dans un petit creux qu'ils recouvrent d'herbes sèches. Leur ponte a lieu deux fois dans l'année et est composée de sept ou huit œufs d'un violet brillant ou vert-pré. Les petits, en naissant, abandonnent presque aussitôt la mère et vivent dispersés à quelque distance les uns des autres. Certaines espèces sont recherchées comme aliment; de ce nombre est le tinamou isabelle; sa chair passe pour être fort bonne, et à Montevideo on lui fait une chasse assez assidue. Les sauvages se servent de plumes de tinamou pour empenner leurs flèches.

Parmi les autres espèces, nous citerons : 10 *Tinamou cendré*, *cryptura cinerea*. Cet oiseau a environ 1 pied de longueur; c'est, de tous les tinamous, le moins commun à la Guyane française, où il porte le nom de perdrix cendrée. Nous avons adopté cette dénomination, dit Buffon, parce qu'elle fait pour ainsi dire la description de l'oiseau; il est, en effet, d'un brun cendré foncé, uniforme sur tout le corps, et cette couleur ne varie que sur la tête et le corps, où elle prend une teinte roussâtre. 20 *Tinamou macao*. Cet oiseau, que Temminck a décrit d'après un individu du Muséum d'histoire naturelle de Berlin, se trouve au Brésil, dans la province de Para, où il porte le nom de ynambo macao. 30 *Tinamou magona*. C'est un oiseau de la taille du faisan, mais son corps est plus ramassé et plus gros; il est aussi beaucoup plus charnu. Le sifflement par lequel ces oiseaux s'appellent est un son grave et fort; ils le font toujours entendre au lever et au coucher du soleil. La ponte est de douze à seize œufs, presque ronds, un peu plus gros que ceux des poules et d'un beau bleu verdâtre; ces œufs sont très-bons à manger. 40 *Tinamou rayé*, *cryptura sylvicola*. Cet oiseau ne sort pas des forêts, où il vit solitaire; sa ponte est de quatre œufs, d'un violet lustré. 50 *Tinamou tataupa*. Ce nom, qui lui a été donné par les naturels du Paraguay, signifie tinamou de cheminée, peut-être, dit d'Azara, parce qu'il s'approche souvent des habitations champêtres et voisines des cantons les plus couverts où il se tient habituellement; sa ponte est de quatre œufs d'un bleu foncé et brillant. On prétend que, lorsque quelqu'un passe auprès de son nid, la mère en sort, les ailes traînantes, et que par différentes attitudes, elle cherche à l'engager à la suivre pour l'éloigner de l'objet de son affection. Le cri de cet oiseau est plus fort et plus sonore que celui de toutes les autres espèces; il commence par la syllabe *pi* répétée précipitamment pendant plusieurs secondes, suivie du mot *chororo* répété deux ou trois fois de suite. Quand cet oiseau se couche, il s'appuie la poitrine sur les tarses, baisse la tête et le devant du corps, de sorte que l'on voit son ventre par derrière sans apercevoir son corps. 60 *Tinamou varié*. Cette espèce, que les colons de la Guyane française appellent

perdrix pintade, a la tête noire en dessus et toutes les parties supérieures rayées de roux et de noir. Cet oiseau se rencontre fréquemment dans les bois de la Guyane; la femelle pond de dix à douze œufs d'une jolie couleur lilas.

TINCAL ou **TINKAL** s. m. (tain-kal). Minér. Borax impur. Matière grasse qui empâte les cristaux.

TINCHEBRAI, ville de France (Orne), chef-lieu de cant., arrond. de Domfront, dans la vallée du Noireau; pop. aggl., 2,426 hab. — pop. tot., 4,416 hab. On reconnaît encore les traces des souterrains de la forteresse que Guillaume, comte de Mortain, fit bâtir à Tinchebrai dans la première moitié du x^e siècle.

TINCTOR ou **TINCTORIS** (Jean), célèbre musicien belge, né à Nivelles vers 1434, mort en 1520. Il étudia la jurisprudence, la théologie, la musique, entra dans les ordres, puis se rendit en Italie. Vers 1476, Tinctor se trouvait à Naples, lorsque le roi Ferdinand I^{er} d'Aragon le nomma son maître de chapelle. Ce musicien, qui était aussi versé dans la théorie que dans la pratique de son art, fut un des premiers professeurs de l'école publique de musique à Naples, où il eut pour collègues ses compatriotes Guillaume Garnier et Bernard Hycart. Vers 1490, il retourna dans sa ville natale, prit le grade de docteur et devint chanoine de la collégiale. Tinctor a écrit en latin, sur toutes les parties de la musique, un grand nombre d'ouvrages spéciaux, plus remarquables par la méthode d'exposition que ceux de Gafori, et cependant moins connus. Cela tient à ce que les ouvrages de ce dernier ont été imprimés, tandis que Tinctor n'en publia qu'un seul, intitulé *Terminorum musicæ definitiorum* (in-40). Parmi ses manuscrits, qu'on trouve à la bibliothèque San-Salvador à Bologne, on cite particulièrement : *De natura et proprietate tonorum*; *De notis ac pausis*; *De regulari valore notarum*; *Liber imperfectionum notarum*; *Tractatus alterationum*; *De arte contrapuncti*, le plus important de ses traités; *Proportionale musicæ*, etc. Il existe en outre diverses compositions de Tinctor, notamment une *Messe à cinq voix*, dite de l'Homme armé.

TINCTORIAL, **ALE** adj. (tin-cto-ri-al, a-le — lat. *tinctorius*, de *tinctus*, teint). Qui sert à teindre : *Plante TINCTORIALE*. *Substance, matière TINCTORIALE*. Il Qui a rapport à l'art de teindre : *Procédés TINCTORIAUX*.

TINDAL (Matthieu), controversiste anglais, né à Beer-Ferres (Devonshire) en 1657, mort en 1733. Il commença ses études au Lincoln-College d'Oxford; mais sa mauvaise conduite l'ayant fait chasser de ce collège, il les continua à celui d'Exeter, où il prit, en 1785, le grade de docteur en théologie. Peu de temps après il se convertit au catholicisme, moins par conviction que pour profiter des avantages accordés par le roi Jacques II aux convertis. Ce qui le prouve, du reste, c'est qu'immédiatement après la révolution de 1688, bien qu'il ait cherché à établir que ce fut antérieurement à cette révolution, il revint au protestantisme. L'histoire de sa vie, à dater de cette époque, n'est guère que celle de ses publications et des controverses qu'elles provoquèrent. Il s'était déjà fait connaître par un *Essai concernant l'obéissance aux pouvoirs supérieurs et les devoirs des sujets dans toutes les révolutions* (1693) et par un *Essai sur les lois des nations et les droits des souverains* (1694), lorsqu'il publia, en 1706, son ouvrage intitulé : *Les Droits de l'Eglise chrétienne affirmés contre les prétres romains et tous autres qui réclament une autorité indépendante sur cette Eglise*, qui fit beaucoup de bruit et que cherchèrent à réfuter un grand nombre de théologiens éminents, entre autres William Wotton et Hickeys. Tindal leur répondit par deux *Defenses*, qui parurent en 1707, et publia peu après sous ce titre : *La Nouvelle Eglise transformée en vieille Eglise presbytérienne*, une brochure dans laquelle il défendait les idées religieuses de Sacheverell et de ses partisans; mais les ouvrages de ce dernier, ainsi que les *Droits de l'Eglise* et la *Défense* de Tindal, furent brûlés publiquement en 1710 par ordre du Parlement. Cette mesure, qui fut à l'époque même qualifiée d'arbitraire, provoqua de la part de Tindal la publication de plusieurs pamphlets plus ou moins violents, et, pendant un certain nombre d'années, il se mêla activement aux polémiques politiques, s'attaquant surtout avec acharnement à Robert Walpole jusqu'en 1721, où ce dernier étant devenu président du ministère, il se fit le défenseur de son administration, ce qui ne donna pas une plus haute idée de ses convictions politiques que de ses convictions religieuses. Il ne revint à ses premières idées qu'en 1728, époque où il fit paraître deux brochures, dans lesquelles il cherchait à réfuter deux lettres pastorales de Gibson, évêque de Londres. Ce fut en 1730 qu'il publia son fameux ouvrage intitulé : *le Christianisme aussi ancien que le monde ou l'Evangile, seconde publication de la religion de la nature*, qui souleva une tempête de discussions et de réponses, notamment de la part de Waterland, James Foster, Conybeare, John Leland, etc. Tindal défendit, dans ses *Remarques sur l'Ecriture vengée* (1730), son livre, qui renferme des critiques très-fortes et très-lumineuses, mais où il nie

complètement la révélation, les mystères et en général tous les principes des religions positives. Il valut à son auteur non moins d'admiration que de critiques, et Voltaire, entre autres, vanta l'auteur comme « le plus intrépide défenseur de la religion naturelle. » **TINDAL** (Nicolas), littérateur anglais, neveu du précédent, né en 1687, mort en 1774. Il étudia la théologie à Oxford, devint en 1738 chapelain de l'hôpital de Greenwich et fut nommé trois ans plus tard recteur d'Alverstone, dans le Hampshire. On a de lui : *Antiquités sacrées et profanes* (1724), traité sur l'excellence de l'histoire des Hébreux, écrit d'après l'ouvrage de Colmet; une traduction anglaise de l'*Histoire d'Angleterre* de Rapin (1726-1732, 2 vol. in-fol.), que Tindal continua d'abord jusqu'à la fin du règne de George I^{er} (édition de 1747), puis jusqu'à la trentième année de celui de George II (1757, 21 vol. in-80). C'est là le principal ouvrage de Tindal, qui, à ce que l'on croit, n'en fut pas seul l'auteur et fut aidé par Philippe Morant et par le docteur Birch. On a encore de lui un *Guide pour l'éducation classique* et une traduction de l'*Histoire de la grandeur et de la décadence de l'empire ottoman*, par Cantemire (1734, in-fol.).

TINDALE (William), réformateur anglais. V. TYNDALE.

TINDARO, ville et cap de la Sicile. V. TYN-DARE.

TINDFIELD, montagnes de la Norvège, sur la limite des diocèses d'Aggershuus et de Christiansand, par 40° de latit. N. et 6' de longit. E. Elles courent sur un espace d'environ 75 kilom. et atteignent près de 1,670 mètres dans leurs parties les plus hautes. Ces montagnes se rattachent, au N.-O., au Hardanger-feld.

TINDSIOE, lac de Norvège, qui s'étend au bas du Tindfield, sur une longueur d'environ 30 kilom. du N.-O. au S.-E., par 59° 45' de latit. N. et 30' de longit. E. Ce lac, très-peu large, reçoit plusieurs cours d'eau, notamment le Moon-Elv, et s'écoule à la partie méridionale dans le Nord-Søe.

TINE s. f. (ti-ne — du lat. *tina*, qui se rattache probablement à la même racine que *tenere*, tenir, contenir). Tonneau qui sert à transporter de l'eau.

— Vaisseau de bois, dans lequel on transporte la vendange de la vigne au pressoir.

— Vaisseau de bois, dans lequel on met le lait, la crème ou le beurre.

— Minér. Tonne à un seul fond, dans laquelle on met le minerai ou les eaux qu'on extrait des puits de mine.

— Moll. *Tine de beurre*, Nom vulgaire d'une coquille du genre cône.

TINE ou **TINO**, Ile de l'archipel grec, dans le groupe des Cyclades. V. TENOS.

TINEA s. f. (ti-né-a — mot lat. qui signifie *teigne*). Pathol. Nom donné par quelques auteurs à une maladie de la peau, plus communément appelée *TEIGNE*.

— s. m. Bot. Syn. de PROCKIA genre de bixacées.

TINÉAIRE s. f. (ti-né-é-re — du lat. *tinea*, teigne). Entom. Syn. de PSYCHODE, genre d'insectes diptères.

TINÉARIÉ, ÉE adj. (ti-né-a-ri-é — du lat. *tinea*, teigne). Entom. Syn. de TINÉIDE.

TINÉARIEN, IENNE adj. (ti-né-a-ri-ain, i-é-ne — du lat. *tinea*, teigne). Syn. de TINÉIDE.

TINÉE, ÉE adj. (ti-né-é — du lat. *tinea*, teigne). Entom. Syn. de TINÉIDE.

TINEH, ville et port de la basse Egypte, à l'extrémité E. du lac de Menzaleh, à 80 kilom. S.-E. de Damiette.

TINÉIDE adj. (ti-né-i-é — du lat. *tinea*, teigne, et du gr. *eidos*, aspect). Entom. Qui ressemble ou qui se rapporte à la teigne. || On dit aussi TINÉARIÉ, TINÉE, TINÉIDÉ, TINÉIFORME et TINÉITÉ.

— s. f. pl. Tribu d'insectes lépidoptères nocturnes, ayant pour type le genre teigne : Les TINÉIDES sont les plus petites espèces connues de l'ordre des lépidoptères. (E. Desmarest.)

— **Encycl.** Tous les lépidoptères nocturnes dont les chenilles vivent dans des fourreaux regurent d'abord de Réaumur cette dénomination générale, et il les distingua en teignes proprement dites et en fausses teignes, selon que ces habitations sont fixes ou mobiles et transportées par ces animaux lorsqu'ils marchent. On peut rapporter aux fausses teignes les chenilles mineuses de feuilles et celles qui vivent dans l'intérieur de divers fruits; mais en adoptant un tel caractère, on sera obligé de comprendre dans ce groupe les psychées, les pyrales, les aglosses, lépidoptères nocturnes qui s'éloignent beaucoup, à l'état parfait, des véritables teignes. Dans la méthode de Linné, les teignes composent la septième division de son genre phalæna, et il la signale ainsi : ailes roulées, presque cylindriquement; front saillant. Elles constituent une coupe générique propre dans l'*Histoire des insectes des environs de Paris*, de Geoffroy; leur tête offre un toupet élevé et avancé; les chenilles sont cachées dans un fourreau qui sert aussi de retraite à leurs chry-

salides. Voilà, selon lui, ce qui distingue cette coupe de celle des phalènes. Voici les caractères des *tinéides*. Ailes soit roulées et appliquées sur le corps, soit très-inclinées et appliquées sur les côtés, relevées postérieurement en manière de queue de coq dans plusieurs; les ailes supérieures étroites et allongées; les ailes inférieures larges, plissées, avec une frange de poils au bord postérieur. Chenilles rases, munies de seize pattes, cachées tantôt sous une toile soyeuse, tantôt dans l'intérieur de diverses parties des végétaux dont elles se nourrissent, mais se fabriquant le plus souvent, avec les matières animales ou végétales qu'elles rongent, des fourreaux leur servant de domicile, soit fixes, soit mobiles, et où elles subissent leurs métamorphoses. Les *tinéides* sont les pygmées de l'ordre des lépidoptères, mais ne le cèdent pas en ornements aux espèces plus grandes. De même que dans les hespéries, les ailes présentent souvent des taches ou des points dorés, argentés et en relief. Malheureusement, beaucoup de ces insectes nous sont très-pernicieux sous la forme de chenilles. Celles des teignes proprement dites, nommées vulgairement vers, se vêtent aux dépens de nos étoffes de laine et de nos fourrures, des crins employés dans nos meubles, des poils des mammifères dont nous conservons les peaux, ainsi que des plumes ou du duvet des oiseaux. À l'aide de leurs mâchoires, ces chenilles coupent ces diverses substances et les réunissent avec de la soie, pour construire les fourreaux cylindriques ou coniques qui leur servent d'habitation. La nature leur a appris à en augmenter le diamètre au fur et à mesure de la croissance. Elles les fendent et leur mettent des pièces. Elles y subissent leurs métamorphoses, après en avoir fermé les extrémités avec de la soie. Réaumur a exposé avec détails les curieux procédés de ces insectes, et c'est aux *Mémoires* de ce grand naturaliste que nous renverrons ceux de nos lecteurs qui désireront les connaître. Une autre chenille de cette section, la teigne des blés, nous est bien plus nuisible par sa multiplication extrême et en ce qu'elle détruit l'une de nos premières substances alimentaires, le blé. Il est encore exposé aux ravages de la chenille d'une autre *tinéide*, la fausse chenille des blés, qui, avec de la soie, en lie plusieurs grains pour s'en former un tuyau dont elle sort de temps en temps pour ronger le blé. D'autres fausses teignes, en perçant les rayons de la cire, qui leur sert de nourriture, font de grands dégâts dans nos ruches. D'autres chenilles de *tinéides* creusent en divers sens le parenchyme des feuilles et y produisent ces taches à jour que l'on y rencontre si souvent. Les boutons, les fruits, les galles résineuses de quelques arbres conifères sont attaqués par quelques espèces. D'autres se font des fourreaux de pure soie. On distingue plusieurs genres dans cette famille; ce sont : la teigne des tapisseries, la teigne des draps, la teigne des pelletteries, la teigne à front jaune, la teigne des grains, etc.

TINÉIDÉ, ÉE (ti-né-i-dé). Entom. Syn. de TINÉIDE.

TINÉIFORME adj. (ti-né-i-for-me — du lat. *tinea*, teigne, et de *forme*). Entom. Syn. de TINÉIDE.

TINÉITE [adj. (ti-né-i-te — du lat. *tinea*, teigne). Entom. Syn. de TINÉIDE.

TINEJAH, ville du Maroc. V. TANGER.

TINEL s. m. (ti-nèl — ital. *tinello*, du lat. *tina*, cuve). Salle basse où mangent les gens de service.

TINELLI (Tibère), peintre italien, né à Venise en 1586, mort dans la même ville en 1638. Elève de Contarino, puis du Bassan, il fit des progrès rapides et des études sérieuses, et se livra avec un égal succès au genre du portrait et à celui de l'histoire. Louis XIII lui envoya le cordon de Saint-Michel pour l'attirer en France; mais l'artiste ne put se décider à quitter sa ville natale. Ses tableaux, dont le plus grand nombre se trouve à Venise, à Vérone et à Padoue, sont remarquables par la correction du dessin, la facilité de la touche et la beauté du coloris.

TINET s. m. (ti-nè). Techn. Sorte de bâton recourbé en arc, dont on se sert dans les boucheries pour suspendre par les jambes de derrière un animal entier.

— Bâton dont on se sert pour porter des tinettes.

TINETTE s. f. (ti-nè-te — dimin. de *tine*). Vaisseau de bois, fait de douves assemblées, dans lequel on transporte le beurre.

— Vaisseau de bois, servant au transport des matières fécales.

TING-HAI, ville murée de la Chine, capitale de l'île de Chousan, à 1 kilom. environ de la mer, par 30° 0' 40" de latit. N. et 119° 39' 35" de longit. E.; 25,000 hab. Elle est entourée de murs élevés et traversée par plusieurs canaux sur lesquels ont été établis des ponts. Commerce actif.

TINGIDE adj. (tain-ji-de — de *tingis*, et du gr. *eidos*, aspect). Entom. Qui ressemble ou se rapporte au tingis.

— s. m. pl. Division du groupe des tingidites, ayant pour type le genre tingis.

TINGIDITE adj. (tain-ji-dite — de *tingis*, et du gr. *eidos*, aspect). Entom. Qui ressemble ou qui se rapporte au tingis.

— s. m. pl. Groupe d'insectes hémiptères, de la tribu des aradides, ayant pour type le genre *tingis*.

TINGIS s. m. (tain-jiss). Entom. Genre d'insectes hémiptères, de la tribu des aradides, type du groupe des tingidites, comprenant plusieurs espèces, qui habitent surtout l'Europe : *Les tingis, insectes de très-petite taille, vivent sur différents végétaux.* (Blanchard.) La larve du *TINGIS clavicornis* habite les fleurs de la germandrée petit-chêne. (H. Lucas.)

— Encycl. Les *tingis* sont des insectes de très-petite taille et de couleurs peu variées; ils sont caractérisés par un corps fortement aplati; des antennes à dernier article terminé en bouton; le corselet couvrant entièrement l'écusson par son bord antérieur; à côtes offrant ordinairement des dilatations transparentes, parcourues par des nervures qui forment un réseau irrégulier; des élytres plus grands que l'abdomen, couvrant tout le corps, réticulés, comme les expansions du corselet, par beaucoup de petites nervures. Ce genre comprend un assez grand nombre d'espèces, la plupart propres à l'Europe. La plus grande partie de ces insectes vit sur les plantes, piquant les feuilles et les fleurs, et produisant ainsi quelquefois des sortes de galles ou mieux de fausses galles. Plusieurs espèces offrent un intérêt particulier.

Le *tingis du poirier* est long de 0m,002, d'un brun noirâtre, avec le corselet et les pattes blanchâtres ou jaune pâle, ainsi que les élytres, qui sont marqués d'une tache brune en forme de croix. Cet insecte est très-commun en France, notamment aux environs de Paris; il vit sur les poiriers et se tient, par colonies plus ou moins nombreuses, à la face inférieure des feuilles, où il détermine, par sa piqure, de petites excroissances brunes, qu'on premier coup d'œil on prendrait pour des puciniées; si on examine à la loupe une de ces feuilles, on y voit des insectes, des larves et des nymphes de tous les âges. Il résulte de tout cela une apparence tigrée, et c'est probablement ce qui a fait donner à cet hémiptère, par les jardiniers, le nom de *tigre*, sous lequel, du reste, ils confondent plusieurs autres insectes et même des arachnides du genre *acare*.

Le *tingis* attaque surtout les poiriers en espalier; il est plus rare sur les pyramides. Il n'est pas également répandu partout; ainsi on le rencontre rarement en Normandie, tandis que la Brie en est infestée. Il se promène avec agilité sur les feuilles, et vole très-bien quand on l'inquiète; si l'on secoue une branche, on voit les *tingis* s'envoler par nuées pour revenir bientôt à la même place. Cet insecte nuit plutôt à l'arbre qu'aux fruits, car il n'apparaît guère que vers la fin de l'été, à une époque où les poires sont assez développées pour résister à ses ravages. On a proposé, pour les détruire, des fumigations de tabac ou de feuilles de noyer, des irrigations avec une décoction de tabac, de l'eau de savon noir ou de la lessive étendue d'eau. M. Boisduval conseille de couper avec des ciseaux les feuilles malades, à la chute du jour, heure où les *tingis* ne s'envolent pas, et de les brûler immédiatement; on peut détruire ainsi un grand nombre de ces insectes et de leurs larves.

Le *tingis clavicornis* est noir, avec les élytres d'un brun clair et les antennes velues. On le trouve aux environs de Paris. Sa larve vit dans les fleurs de la germandrée petit-chêne et fait, par ses piqures, gonfler et épaissir le tube de la corolle, dont le limbe ne peut plus se développer. Le *tingis du houblon* est long de 0m,003, noir, avec le corselet gris, les élytres et les pattes d'un gris jaunâtre; on le trouve dans la plus grande partie de l'Europe. Le *tingis du chardon* est gris jaunâtre en dessus, noir cendré en dessous, avec les antennes brunes; il habite la France.

TINGIS, ville du Maroc. V. TANGER.

TINGITANE, nom d'une ancienne province de la Mauritanie, comprise aujourd'hui dans l'empire du Maroc. On l'appelait ainsi parce que Tingis ou Tanger en était la capitale.

TINGMIR s. m. (taing-mir). Ornith. Espèce de pélican des côtes du Groenland.

TINGRY, village de France (Pas-de-Calais), canton de Samer, arrond. de Boulogne-sur-Mer; 311 hab. Eleve de chevaux. Vestiges d'un château fort, bâti en 1050 et restauré en 1231.

TINGRY (Pierre-François), chimiste français, né à Soissons en 1743, mort à Genève en 1821. Après avoir étudié à Paris la chimie sous la direction de Rouelle, il alla se fixer, en 1770, à Genève, où il obtint, trois ans plus tard, des lettres de bourgeoisie, et se fit avantageusement connaître comme pharmacien, chimiste et minéralogiste. Tingry entra en relations d'amitié avec Senebier et Saussure et fut, avec ce dernier, un des fondateurs de la Société des arts, dont il devint vice-président. Il fit alors des cours publics de chimie et de minéralogie, et, par son testament, il attacha à la chaire de chimie de l'Académie de Genève la jouissance de sa maison de campagne. Tingry avait formé une riche collection de minéralogie. Nous citerons, parmi ses écrits : *Prospectus pour un cours*

de chimie à l'usage des artistes (1777, in-4°); *Mémoires sur une espèce de schistes que l'on trouve près de Salanches et qui fournissent le sel amer*, qui lui valurent une médaille d'or de l'Académie de Turin; *Analyse des eaux minérales de Drèze, près Carouge* (1785, in-8°); *Sur les remèdes antiscorbutiques qu'on peut tirer de la famille des crucifères* (1785), écrit couronné par l'Académie de Dijon; *Traité théorique et pratique sur l'art de faire et d'appliquer les vernis sur les différents genres de peinture, les couleurs simples et composées* (Genève, 1803, 2 vol. in-8°). On lui doit, en outre, des *Observations et des Dissertations*, insérées dans le *Journal de physique* et dans les *Mémoires de la Société des curieux de la nature*.

TINGRY (Chrétien-Louis DE MONTMORENCY, prince DE), maréchal de France. V. LUXEMBOURG.

TING-TCHÉOU, ville de la Chine (Fou-kien), dans un district montagneux, entre le Han-kiang et deux de ses petits affluents, à 360 kilom. de Fou-tchéou. Chef-lieu de département.

TINGUARRA s. m. (tin-gou-ra). Bot. Genre de plantes, de la famille des ombellifères, tribu des sésélidées, dont l'espèce type croît aux Canaries.

TINGUY (Charles, marquis DE), homme politique français, né à Nantes en 1813. Membre du parti légitimiste, il se fit remarquer, sous le gouvernement de Louis-Philippe, parmi les royalistes qui, dans l'espoir de rallier le peuple à leur cause, essayèrent d'allier le droit divin aux idées de progrès et de liberté, et, dans ce but, il fonda le *Publicateur*, qui parut à La Roche-sur-Yon. Après la proclamation de la République de 1848, le marquis de Tinguy fut élu, par le département de la Vendée, représentant du peuple à la Constituante, puis à la Législative. Dans ces deux assemblées, il vota avec l'extrême droite et s'associa à toutes les mesures qui eurent pour but d'annihiler et de renverser les institutions nouvelles. M. de Tinguy a attaché son nom à un amendement devenu fameux, qu'il présenta avec M. de Laboulaye lors de la discussion de la loi sur la presse. C'est en vertu de cet amendement que tous les articles de discussions politiques, philosophiques, religieuses, etc., publiés dans un journal durent être signés. Après le coup d'État du 2 décembre 1851, M. de Tinguy rentra dans la vie privée.

TINGY, groupe d'îles, situé dans la mer de la Chine, sur la côte E. de la presqu'île de Malacca, par 2° 23' de latit. N. et 102° de longit. E.

TINHARE, île du Brésil, dans la province de Bahia, près de la baie de Canamu. Elle a 20 kilom. du N. au S. sur 15 de largeur, possède un port dans son point le plus septentrional et renferme une montagne, Morro-de-Saint-Paul, ce qui l'a fait désigner parfois sous le nom de *ilha do Morro*.

TINIAIRE s. f. (ti-ni-è-re). Bot. Genre de plantes, de la famille des polygonées, réuni par la plupart des auteurs, comme simple section, au genre renouée. Il On dit aussi *TINIAIRE*.

TINIAN, île de l'archipel des Mariannes (Micronésie), près de la côte S. de l'île de Saipan, par 15° 9' de latit. N. et 142° 40' de longit. E.; 65 kilom. de tour. Elle est très-fertile, mais beaucoup moins remarquable sous ce rapport qu'à l'époque où l'amiral Anson en fit la découverte. On y remarque beaucoup de ruines d'anciens monuments.

TINIARIE s. f. (ti-ni-a-ri). Bot. Syn. de TINIAIRE.

TINIER s. m. (ti-nié). Bot. Nom vulgaire du pin cembro.

TINION s. m. (ti-ni-on). Bot. Nom vulgaire du chiendent.

TINNACORAW, appelée par Carteret *île du Volcan*, dans l'archipel et à 40 kilom. N. de Santa-Cruz (Polynésie). Elle est de forme conique, escarpée et renferme un volcan en ignition.

TINNANTIE s. f. (ti-nan-si — de *Tinnant*, savant allem.). Bot. Genre de plantes, de la famille des commélynées, dont l'espèce type croît au Mexique.

TINNE (Alexandrine), célèbre voyageuse hollandaise, née à La Haye en 1839, assassinée à Birguiz, dans le Fezzan (Afrique septentrionale), en 1869. De toutes les victimes qui ont succombé sur la terre d'Afrique, nulle ne se présente sous un aspect aussi poétique que cette jeune femme qui, trompée cruellement dans ses espérances à l'aurore de la vie, dit adieu pour toujours au monde civilisé et va chercher l'oubli sur ce sol inhospitalier, où une mort cruelle devait la frapper.

Mlle Tinne était fille d'un négociant anglais, marié en secondes noces à une baronne de Steengracht-Capellen, qui donna le jour à Alexandrine. Il mourut alors que cette dernière était encore enfant et lui laissa une fortune qui la mit au rang des plus riches héritières des Pays-Bas. Elle reçut une éducation bien plus complète que celle qui est d'ordinaire l'apanage de son sexe et fit de bonne heure, par sa beauté et par son esprit, l'ornement de la cour de la reine de Hollande, qui l'avait prise tout particulière-

ment en affection. Ce fut là que, parmi les nombreux adorateurs qui se pressaient autour d'elle, elle distingua un jeune étranger, attaché d'ambassade, pour lequel elle ne tarda pas à éprouver un vif attachement. Leur union était sur le point de s'accomplir, lorsque l'on découvrit tout à coup que celui qu'elle aimait était un homme sans honneur. Il fut forcé de quitter précipitamment la Hollande, et tous les efforts qu'il fit, dans la suite, pour reconquérir le cœur de celle qui avait été sa fiancée — il la suivit même jusqu'en Égypte — demeurèrent infructueux. Telle est l'histoire de Mlle Tinne. Cette catastrophe anéantit sans retour les illusions de la jeune fille, et, désireuse de s'arracher au milieu où elle venait de voir ses espérances brisées, elle résolut de voyager.

Dès 1856, elle visita les glaciers de la Norvège et s'avance vers le pôle nord, puis, la même année, elle se rend par l'Italie à Constantinople, à Smyrne et, de là, en Palestine et au Caire. Elle avait pour compagnes de voyage sa mère et sa tante, la baronne de Capellen. Le Caire, où les voyageuses habitèrent dans une charmante villa, sur les bords du Nil, leur plut à tel point qu'elles y revinrent deux ans plus tard. Ce double séjour dans l'antique royaume des pharaons exerça une influence décisive sur l'avenir de Mlle Tinne. Vivement impressionnée par l'imposante nature au milieu de laquelle elle vivait, elle résolut de passer le reste de ses jours en Afrique; mais son désir de fuir la civilisation ne pouvait se satisfaire dans une contrée comme l'Égypte, où l'on rencontre à chaque pas l'élément occidental, où domine complètement l'influence européenne. Elle voulait connaître cette partie du monde dans son état primitif, et, dans ce but, remontant le Nil, elle suivit, presque pas à pas, les traces des hardis explorateurs qui ont cherché à sonder le mystère des sources de ce fleuve. Ce premier grand voyage dans une région sauvage, à peine explorée, et dans laquelle les trois dames s'avancèrent jusqu'à quelques degrés seulement de l'équateur, a été raconté par le beau-frère d'Alexandrine, M. John-H. Tinne, dans un ouvrage publié sous ce titre : *Notes géographiques d'expéditions exécutées dans l'intérieur de l'Afrique par trois dames hollandaises* (Liverpool, 1864).

En 1861, Mlle Tinne quitta une troisième fois l'Europe, pour se rendre au Caire, où elle passa l'hiver suivant. Elle eut un instant l'idée de se rendre en Abyssinie, mais elle y renonça. Au lieu de l'Abyssinie, le but qu'elle choisit pour ce nouveau voyage fut la contrée située sur les bords du Nil Blanc supérieur, région marécageuse et malsaine, surtout pour les Européens. Les trois dames n'ignoraient pas qu'indépendamment des dangers perpétuels que présentait la malignité du climat, cette contrée n'offrait aux voyageurs aucune sécurité, à cause de l'agitation incessante que les chasses aux esclaves entretenaient parmi les peuplades nègres. Aucune de ces considérations ne put effrayer les intrépides Hollandaises; elles firent de grands préparatifs et, le 9 janvier 1862, elles s'embarquèrent, elles et leur suite, sur le Nil, dans trois barques qui devaient les conduire en Nubie et dans le Soudan. Il n'entre pas dans notre cadre de raconter les incidents de ce voyage, qui ont cependant un grand intérêt. Disons seulement que partout les chefs sauvages du désert firent à Mlle Tinne l'accueil le plus pacifique; en certains endroits même elle fut reçue avec les honneurs dus à la fille d'un roi. Le bruit de sa richesse et de sa beauté l'avait précédée; on l'avait vue, amazone intrépide, galoper à cheval d'un village à l'autre; on admirait sa bienveillance, qui lui gagnait tous les cœurs, et on la proclamait la fille du Grand Seigneur de Stamboul. Ce dernier bruit se répandit dans toute l'Afrique orientale et septentrionale; il se transmit, avec une incroyable rapidité, de village en village, fut porté par les caravanes jusque dans les oasis les plus reculées du Sahara et y prit des dimensions encore plus considérables qu'au début. Plus tard, Gehrard Rohlfs l'entendit répéter dans des localités où jamais Européen n'avait mis les pieds avant lui. Mais où Mlle Tinne fut accueillie avec une pompe vraiment royale, ce fut dans la colonie mahométane de Haillet-Kaka, située sur la rive gauche du Nil, par 10° 32' de latit. N. Mlle Tinne ne voulut point fixer son séjour dans cette région de l'Afrique. Elle préféra continuer son voyage, et, après diverses vicissitudes, elle et ses compagnes parvinrent à Gondokoro (4° 5' de latit. N.); mais l'irritation extrême, excitée chez les naturels par les procédés des Maltais de Bono, les plus hardis chasseurs d'esclaves de l'Afrique, ne permit pas aux voyageuses d'aborder à ce point, et elles durent continuer leur navigation sur le Nil, jusqu'au moment où les blocs de rochers et les rapides, qui en rendaient le cours complètement impraticable, ne leur permirent pas de s'avancer plus loin. Elles furent obligées de donner l'ordre du retour, d'autant plus que leur santé, qui jusqu'alors était demeurée intacte, se trouva fortement compromise par de soudaines attaques de fièvre. Elles repartirent le 22 octobre et atteignirent Karthoum le 20 novembre suivant. Les frais de ce premier voyage sur le Nil s'élevaient élevés à 150,000 francs. Karthoum devint alors la résidence des voyageuses, et c'est là

qu'elles firent les préparatifs de leur second voyage, sur les incidents duquel nous glissons encore plus rapidement que sur ceux du premier. Cette fois, le but choisi fut le fleuve des Gazelles, à l'O. du Nil Blanc, et le pays habité par les fabuleux Nyams-Nyams. Deux voyageurs allemands, Théodore de Heuglin et le docteur Steudner, étaient arrivés à Karthoum en juillet 1862, dans le dessein de tenter aussi une expédition vers le même point. Mlle Tinne se joignit à eux, mais accompagnée seulement de sa mère, l'état de la santé de sa tante ayant forcé cette dernière de rester à Karthoum. Le voyage, commencé dans des conditions très-favorables, fut des plus désastreux. La plupart des nègres qui formaient l'escorte des explorateurs périrent l'un après l'autre; Steudner succomba le 10 avril 1863, et, au mois de juin suivant, Mme Tinne fut à son tour enlevée par la fièvre, qui l'avait saisie peu de temps après son départ et ne l'avait pas quittée depuis. Enfin, après avoir bravé des fatigues et des dangers sans nombre, les débris de l'expédition réussirent, en juillet 1864, à atteindre de nouveau Karthoum, où la baronne de Capellen avait aussi succombé aux attaques de la fièvre. De là, Mlle Tinne se rendit, par Berber et Souakim, jusqu'à la mer Rouge, où elle s'embarqua pour revenir au Caire, qu'elle n'avait pas revu depuis janvier 1862.

Mlle Tinne avait habité trois ans le Soudan, et cette contrée sauvage, malgré tout ce qu'elle présentait d'effrayant, était devenue pour elle une seconde patrie. Elle ne voulait plus revenir en Europe; elle avait depuis longtemps renoncé au costume de nos dames européennes et adopté le vêtement des femmes arabes. Autour d'elle, on ne voyait que des serviteurs et des servantes arabes; elle s'essayait chez elle à la manière orientale et tout son entourage présentait un aspect africain. Tout ce qui était européen en était banni; les murs de sa chambre étaient ornés d'armes et de curiosités rapportées des pays du Nil. Dans les chambres voisines habitaient dix-huit représentants des diverses peuplades africaines avec lesquelles elle était entrée en rapports. Son beau-frère, qui était arrivé d'Europe pour la ramener dans sa patrie, dut s'en retourner seul, parce qu'elle lui déclara qu'elle ne voulait pas quitter l'Afrique. Elle avait l'intention de se faire construire un palais sur une des îles du Nil, dans les environs du Caire; mais le khédive ne voulut pas lui permettre de mettre ce plan à exécution, parce qu'il était loin de désirer que Mlle Tinne s'établît à domicile fixe dans ses États. Elle poursuivait continuellement devant les tribunaux égyptiens le gouverneur du Soudan, Mousa-Pacha, à cause de la protection ouverte qu'il accordait au commerce des esclaves, et ce n'était certes pas pour elle le moyen de se rendre agréable au vice-roi.

Quatre années s'écoulèrent sans qu'on entendît beaucoup parler en Europe de Mlle Tinne. Elle passa encore quelque temps au Caire, fit ensuite l'acquisition d'un petit bateau à vapeur et, toujours accompagnée d'une partie de ses serviteurs noirs, visita successivement les différents ports de la Méditerranée. C'est ainsi qu'on la vit tour à tour à Smyrne, à Constantinople, à Malte, à Naples et à Rome, d'où elle revint sur la côte septentrionale de l'Afrique. Alger, Tunis et Tripoli furent les points où elle s'arrêta le plus longtemps à cette époque. Lorsque dans cette dernière ville arrivèrent les grandes caravanes qui, par la route de Bilma, étaient venues, en traversant les sables brûlants du Sahara, de Kouka, sur le lac Tchad, jusqu'à la Méditerranée, chargées des produits des contrées du centre de l'Afrique, qui, depuis les excursions de Barth, de Vogel et de Rohlfs, ont eu le privilège d'exciter à un si haut point la curiosité des Européens, elle sentit naître en elle le désir de visiter ces régions mahométanes du Soudan, dont elle avait déjà parcouru la partie orientale. Cette contrée devait être son tombeau.

Elle organisa à Tripoli une caravane de 50 personnes et de 70 chameaux, avec laquelle elle avait l'intention de se rendre d'abord à Mourzouk, capitale du Fezzan, pour se diriger de ce point vers Kouka, dans le Bornou. Jusque-là le voyage n'offrait aucune difficulté particulière; mais la façon dont Mlle Tinne se proposait de le continuer avait quelque chose d'aventureux et de grandiose. Elle voulait s'avancer du lac Tchad dans l'est et atteindre le Nil par le Waday, le Darfour et le Kerdofan. Si elle eût réussi à exécuter ce plan, elle se fût placée au premier rang parmi les explorateurs de l'Afrique; car, jusqu'à ce jour, aucun Européen n'avait parcouru cette route en entier. Edouard Vogel et Maurice de Beurmann ont péri après en avoir franchi à peine les premières étapes, et les autres voyageurs qui, de l'est, ont voulu se rendre par le Darfour dans le Waday se sont arrêtés aux portes de cet État.

Le 28 janvier 1869, la caravane de Mlle A. Tinne quitta Tripoli et se mit en marche pour le Soudan. L'escorte de la voyageuse se composait d'Arabes et de nègres, dont quelques-uns avaient été ramenés par elle des bords du Nil Blanc. Elle n'avait que trois compagnons européens, deux matelots hollandais et un Allemand du nom de Krause, qui avait suivi Gérard Rohlfs et était plus tard entré au service de Mlle Tinne, comme

garden de ses chiens; mais ces animaux ayant succombé rapidement à la malignité du climat, Krause fut congédié au bout de quelques jours. La grande caravane, qui n'avancait que lentement, atteignit le 1^{er} mars Sokna, dans le Fezzan, où elle fit un long séjour; de là, elle se remit en marche pour Mourzouk, à travers les plaines arides du désert. Dans tous les lieux habités que Mlle Tinne traversait, elle était reçue comme une *bank-er-rey* (fille de roi); partout on parlait de sa richesse colossale, et l'on jetait des regards avides sur ses bagages, que l'on croyait pleins d'or. A Mourzouk, la voyageuse fut atteinte d'une maladie qui dura assez longtemps. A peine rétablie, elle entra en rapports avec un chef touareg, du nom d'Ichnouchen, qui habitait à Rhat ou Ghat, à l'ouest de Mourzouk et en dehors du territoire turc. Elle avait l'intention de passer l'été et l'automne après de lui, jusqu'à ce que les riches présents qu'elle destinait au sultan de Bornou fussent arrivés de Tripoli. Ichnouchen lui offrit spontanément sa protection et promit de l'envoyer chercher par une escorte à Mourzouk. Mlle Tinne eut une entrevue avec ce prince du désert à Wadi-esch-Scharj, à quelques journées de marche au S.-E. de Mourzouk, et là un traité d'amitié fut conclu entre eux; mais, comme Ichnouchen se trouvait engagé dans une campagne contre des rebelles, il ne put, ainsi qu'il en avait l'intention, accompagner immédiatement la voyageuse à Ghat. Elle revint alors à Mourzouk et y attendit une escorte. Au lieu d'une, elle en vit arriver deux, conduites l'une et l'autre par des chefs touaregs, placés sous la dépendance d'Ichnouchen. L'un d'eux, Hadj Achmed-Ben-Salah, était en réalité l'envoyé de ce chef. L'autre, Hadj-Bou-Bekr-el-Hogari, se présentait également en cette qualité et réussit à gagner la confiance de Mlle Tinne, à laquelle il persuada de se placer sous sa protection. Elle était tombée dans le piège; le sort que lui réservait la faulx devait irrévocablement s'accomplir, ainsi que l'écrivit le cheik Ben-Ahous de Mourzouk, qui transmit à Tripoli les détails du meurtre de l'infortunée voyageuse. Hadj-Bou-Bekr était un ennemi d'Ichnouchen; il cherchait à se venger de lui, et il ne croyait pouvoir mieux le faire que par le meurtre de celle qui était liée à lui par les liens de l'hospitalité et de l'amitié; de plus, il espérait réaliser un bénéfice considérable en pillant la caravane et en vendant les nègres qui formaient la suite de Mlle Tinne.

Dans la seconde moitié de juillet, Mlle Tinne se mit en marche pour Ghat, avec son escorte de bandits. En quelques jours elle atteignit Birguiz, au S.-O. de Mourzouk. C'est là qu'eut lieu la sinistre catastrophe. Sans inquiétude, sans soupçon, rêvant une heureuse issue pour son voyage et pleine de grandes idées pour l'avenir, elle était arrivée sur le territoire des Touaregs, où elle espérait rencontrer bientôt des chefs. Le lendemain de son arrivée à Birguiz, au moment où l'on rechargeait les chameaux pour le départ, elle tombait sous les coups de son escorte. Une querelle qui s'était élevée entre les chameliers, et qu'elle voulait apaiser, offrit l'occasion favorable pour le meurtre. La demoiselle Skandiana (Alexandrine), lit-on dans la lettre du cheik Ben-Ahous, a reçu deux blessures : d'abord un coup de sabre sur la main droite, qui fut entièrement séparée du corps, vraisemblablement dans le but d'empêcher la voyageuse de se servir de son revolver, puis un coup de fusil dans la poitrine, tiré par un Arabe de la tribu des Ouled-Bou-Sif. Ses deux compagnons hollandais furent tués également, l'un d'un coup de fusil, l'autre d'un coup de lance. Puis eut lieu le pillage de la caravane, après lequel les meurtriers emmenèrent les noirs pour les vendre comme esclaves. Quelques-uns seulement réussirent à s'échapper et apportèrent la nouvelle du crime à Mourzouk, où les autorités turques prirent immédiatement des mesures pour poursuivre les assassins et enterrer les victimes.

Telle fut la fin cruelle de cette jeune femme de trente ans, qui, par sa position, sa fortune et ses attraits personnels, semblait appelée à mener une vie paisible dans sa patrie, et qu'un désespoir d'amour avait lancée dans les déserts de l'Afrique. Elle occupe le premier rang parmi les voyageuses les plus intrépides, et la science, qui lui doit déjà beaucoup, lui eût été sans doute plus reuevable encore si elle avait pu mener à bien son dernier voyage.

TINNEVELLY, ville de l'Indoustan anglais, présidence et au S.-E. de Madras, par 8° 48' de latit. N. et 75° 42' de longit. E., dans le S. du Karnatic. Elle est grande et bien peuplée; mais la situation en est malsaine pour les Européens, à cause des immenses rizières qui l'avoisinent. Elle appartient aux Anglais depuis 1803.

TINNEVELLY (DISTRICT DE), qui confine au N. au district de Madoura, à l'E. avec le golfe de Bengale, au S. avec l'océan Indien. Il est séparé à l'O. de Travancore par de hautes montagnes. Sa superficie est de 304 milles carrés géographiques. Il est arrosé par un grand nombre de cours d'eau. Le riz, les céréales, le café, les fruits, la cannelle et les

noix muscades sont les principales productions de son sol.

TINNUNCULUS s. m. (tinn-non-ku-lussus — mot lat. qui signifie *cresserelle*). Ornith. Nom spécifique du faucon cresserelle, appliqué aussi au genre nouveau dont cette espèce est le type.

TINOPORE s. m. (ti-no-po-re). Forain. Syn. de CALCARINE, genre de foraminifères.

TINKAL s. m. V. TINCAL.

TINSEAU (Jean-Antoine), prélat français, né à Besançon en 1697, mort en 1782. Il entra de bonne heure dans les ordres et gagna la confiance de l'archevêque de Besançon, qui le chargea de l'administration de son diocèse, fut nommé en 1745 évêque de Belley, où il rétablit l'ancienne discipline, et passa en 1751 sur le siège de Nevers, où il mourut. On a de lui un recueil intitulé *Statuta synodalia diocesis Bellicensis edita et promulgata* (1749, in-12).

TINSEAU D'AMONDANS (Charles-Marie-Thérèse-Léon), général français, de la même famille que le précédent, né à Besançon en 1749, mort à Montpellier en 1822. Il n'était que simple lieutenant du génie, lorsqu'en 1773 l'Académie des sciences le reçut au nombre de ses membres correspondants. Membre de l'assemblée franc-comtoise réunie à Quingey en 1788, il fut chargé par elle, avec trois autres députés, d'aller porter au roi d'énergiques représentations contre le système suivi par le ministère. Néanmoins, lorsque éclata la Révolution, il se montra opposé aux idées nouvelles, émigra en 1791, fit la campagne de 1792 dans l'armée des princes, se rendit ensuite à Toulon et combattit contre sa patrie, passa en Angleterre, en Italie, en Suisse et rejoignit l'armée de Condé. Le roi de Prusse ayant reconnu la République par le traité de Bâle (1795), Tinsseau publia une brochure dans laquelle il proposa de voter la déchéance de tous les princes qui traiteraient avec la France. Peu après, il entreprit de fonder à Besançon une insurrection royaliste qui échoua, dut s'enfuir en Suisse, retourna à l'armée de Condé, fit les campagnes de 1796 et 1797 et fut nommé major, puis lieutenant-colonel du génie. L'armée de Condé ayant été licenciée, Tinsseau gagna l'Angleterre, rendit divers services au cabinet de Saint-James, puis passa en Italie, où il devint chef d'état-major de Souvarof, envoyé contre les armées de la France, puis, après la défaite de ce dernier, il retourna en Angleterre, où le comte d'Artois le prit pour aide de camp. Depuis lors jusqu'à la chute de l'Empire, il s'occupa sans cesse de susciter de nouveaux ennemis à la France et de fournir des plans à toutes les coalitions. Le comte d'Artois le récompensa de son zèle si peu patriotique en lui donnant le grade de maréchal de camp. De retour en France, après la chute de Napoléon, il se fixa à Montpellier, où il termina sa vie. On lui doit de nombreux écrits, parmi lesquels nous citerons : *Essai sur les deux déclarations du roi* (1791); *Précis historique du siège de Toulon* (1794); *Mémoire sur l'état de l'armée de Condé* (1796, in-8°); *L'Empire germanique, divisé en départements sous la préfecture de l'électeur de Brandebourg* (Londres, 1802, in-8°); *Examen de l'état politique et militaire de la paix continentale mettra l'Europe par rapport à la France* (Londres, 1803); *Apologie des émigrés français* (Londres, 1804); *Essai sur les relations politiques de la Russie et de la France* (Londres, 1805); *Statistique de la France* (1805, in-8°).

TINTAMARRE s. m. (tain-ta-ma-re). — D'après Pasquier, ce mot est un composé de *tinter*, faire sonner une cloche, et de *marre*, instrument pour fesser la vigne. « Anciennement, dit-il, les vigneronniers avertissaient leurs compagnons de se retirer en tissant ou frappant avec des pierres sur leurs *marres*. » De là viendrait le sens de vacarme, clameur. Bruit confus et retentissant; grand désordre accompagné de bruit : *Un grand TINTAMARRE se fit entendre. Quel TINTAMARRE !*

Les trompes et les cors font un tel tintamarre que le bonhomme est étonné.

LA FONTAINE.

— Fig. Désordre, confusion : *Au milieu de tout le TINTAMARRE du mariage du roi, leur mort ne fera pas le plus petit bruit.* (Vol.) *Et qu'est-ce que cela, s'il vous plaît ? Un TINTAMARRE d'incidents impossibles.* (Poinset.)

Tintamarre (LE), journal humoristique, dont le premier numéro parut le 19 mars 1843. C'était un journal de littérature, de théâtre, de musique, de modes et d'industrie. Des annonces remplitaient la moitié de la première page de cette feuille minuscule, qui habitait alors rue de Bondy et qui, dès le second numéro, paru quinze jours après, métamorphosait de la sorte son titre : le *Tintamarre*, critique de la réclame, satire des puiffistes, journal d'industrie, de littérature, de musique, de modes et de théâtre. L'industrie figurait avant la littérature, et, en effet, c'était bien une feuille d'annonces qui faisait alors son apparition, avec MM. Lory et Commerson. Rendre amusante la lecture des annonces, c'est-à-dire faire lire les annonces en les encadrant dans des racontars plaisants, en les saupoudrant de gros sel, tel a été le point de départ de cette publication hebdomadaire

du dimanche, aujourd'hui si goûtée d'une partie du public parisien.

Les allures sans gêne du nouveau-né, son sans façon, son débraillé, sa tournure bohème, ses manières gaminées, son franc-parler, ses farces de fumiste, ses charges d'atelier, son insouciance, plurent assez vite à la jeunesse.

Peu à peu, quiconque se sentait dans l'esprit quelque originalité vint apporter sa prose là où l'on s'efforçait d'être original.

Le jeune farceur n'était pas riche; il payait peu, avait maille à partir avec les huissiers et autres gens graves.

C'est merveille de voir, en parcourant la collection d'alors, combien sont fréquents les changements de domicile; on ne campe même pas, on perche.

Avec cela, on affecte un souverain mépris de l'abonné; on traite ses lecteurs de crétiens; on plaisante sa misère, et malgré tout une rédaction se groupe, se forme; le genre se dessine. On ne comprend pas encore quelle est la puissance de la machine qu'on manie, et l'on fait non des peintures, mais des ébauches.

M. Léon Bienvenu prit la direction du *Tintamarre* à l'époque de la funeste guerre de 1870. Les tristes événements qui venaient de s'accomplir, les désastres, le besoin que chacun, à son insu peut-être, éprouva de se relever un peu afin de contribuer dans la mesure de ses forces à relever la nation, le désir inconscient ou raisonné de ne se plus contenter d'innocentes plaisanteries, de calembours faciles, de coq-à-l'âne et de calembredaines, en un mot l'envie de vivre et de penser mieux que sous l'Empire, firent subir au *Tintamarre* lui-même une métamorphose toute particulière.

Sans doute ce gouailleur, ce badin, ce frondeur, ce rieur avait, durant l'épopée impériale, tenté de s'égarer aux dépens des grotesques alors plus nombreux que jamais, de mordre les coquins et les drôles qui tenaient le haut du pavé; mais il avait la muselière, sinon la livrée, des journaux et parvenait à peine de temps à autre à faire une égratignure. La galerie s'amusa parfois d'une farce à double entente, mais la farce ne portait guère; il lui était défendu de porter, par ordre supérieur. Les empereurs à sabre ne sauraient souffrir qu'on les raille, eux ou leurs créatures.

Devenu plus libre sous la République et désireux de combattre le bon combat, le *Tintamarre* aiguisa ses flèches, et se prit à guerroyer en traillieur, en enfant perdu, un peu à la façon d'un givroche n'ayant point l'âge d'un soldat et qui, lorsque la bataille est engagée, s'en va tout seul aux avant-postes tâcher de démolir au moins un ennemi. Ni ses armes ni ses munitions ne sont en apparence dangereuses, mais avec du courage on vient souvent à bout d'un plus fort que soi.

Que si, du reste, ce petit journal satirique n'est point équipé comme ses grands confrères et n'a à sa disposition ni canons ni mitrailleuses, il ne s'en faut pas prendre à lui. En vain il réclame la faveur de s'armer tout à fait en guerre afin de pouvoir lutter de manière efficace; en vain il s'est adressé à tous les ministres qui se sont succédés depuis le 4 septembre; en vain il a proposé de verser le cautionnement grâce auquel il lui serait permis de prendre corps à corps les petits hommes et les grands abus.

Les ministres ont changé, mais les murs des ministères sont restés de pierre et n'ont point entendu les supplications qu'on n'a cessé de leur adresser.

On pourrait peut-être conclure de ce fait que le journal est craint; que les puissants redoutent sa franchise d'allure, ses critiques et ses bons mots.

Le rire du *Tintamarre* est resté le rire de bon aloi, le rire de nos pères, le rire gaulois. Sans doute ses propos sont quelquefois saies, mais il n'a point la prétention d'écrire pour des pensionnats; et s'il est libre en paroles, on ne lui saurait au moins adresser le reproche d'immoralité.

Loin de chercher dans le récit des scandales un élément de succès, il s'efforce de se montrer sans pitié pour tout ce qui est scandaleux. Si haut ou si bas que soient placés les hommes arrivés, s'ils n'ont point mérité la position qu'ils occupent, à la moindre occasion le *Tintamarre* donne sa chiquenaude ou son coup de pied.

Rien ne trouve grâce devant lui, et personne n'est respecté, à moins qu'il ne mérite de l'être.

Au *Tintamarre*, on ose et l'on écrit ce qui ne se pourrait écrire nulle part. On ne sait point reculer devant une épigramme ou un bon mot; tant pis pour les amis si cela tombe sur leur dos : c'est que les amis se sont exposés à être railés.

On peut évidemment rejeter ce genre de polémique au dernier plan et le considérer comme secondaire; cependant, qu'on ne s'y trompe point; il s'attache un réel intérêt à ce dévergondage apparent, qui n'est autre chose en réalité qu'un moyen particulier, une manière piquante de battre en brèche les réputations surfaîtes, les actions mauvaises.

Depuis 1871, époque à laquelle, ainsi qu'on l'a dit, Léon Bienvenu en prit la direction, ce journal a revêtu une forme littéraire plus satisfaisante.

Définir nettement le genre tintamarresque est à peu près impossible. C'est un choc de mots inattendu d'où jaillit, non la lumière, mais le trait d'esprit; c'est une opposition d'idées bizarres, un à peu près incohérent, gai, fin ou mordant.

Lorsque Touchatout entreprend de nous montrer nos souverains en déshabillé et de faire la nique à nos légendes historiques, il écrit des phrases comme celles-ci :

« La Gaulle était autrefois à peu de chose près le pays que nous occupons aujourd'hui. Elle était bornée d'abord par son ignorance crasse, ensuite par l'océan Britannique, le Rhin, etc. »

« Caribert répudia sa femme sous prétexte qu'elle avait vieilli. Pour combler le vide que faisait dans son ménage l'absence d'une femme de quarante ans, il en prit deux de vingt. Ces deux femmes étaient sœurs; excellent moyen de n'avoir qu'une belle-mère. »

« De sa première femme, Ermengarde, Louis le Débonnaire eut trois enfants et considérablement à se plaindre. »

« Charles IX percevait de lourds impôts, que *Marie touchait*. »

« Indépendamment de Gabrielle d'Estrées et d'Henriette d'Entragues, ses maîtresses attitrées, Henri IV fit une énorme consommation de sous-maîtresses. Son excuse, c'est qu'il n'en avait jamais moins de huit à la fois. »

« Il faut dire aussi à sa décharge qu'il avait la pudeur de les entretenir dans la maison conjugale et de les faire manger toutes à la même table que sa femme. »

« Plusieurs fois même, ceci est textuel, ses maîtresses et la reine se trouvaient encintes en même temps, si bien qu'au palais c'était souvent une affaire de tous les diables pour distinguer le vrai dauphin d'avec les faux quand les nourrices les avaient mêlés. On fut obligé de leur attacher des numéros comme aux paletots que l'on dépose dans les vestiaires. »

« Rien ne nous ôtera de l'idée qu'il a dû se produire des erreurs, et c'est pourquoi le droit divin nous donne de si furieuses envies de nous asseoir dessus. »

« A côté de Léon Bienvenu, il serait injuste de ne pas citer Hippolyte Briollet, esprit fin, délicat et gaulois aussi, qui depuis de longues années a fait sa réputation au journal. Ses *Pensées d'emballeur* sont et resteront célèbres. Il nous faut aussi en citer quelques-unes. »

« Les femmes appelées anges sont celles qui se font prier. »

« L'addition se demande aux garçons, et la multiplication aux hommes mariés. »

« La jeunesse n'a qu'un temps : l'imparfait. »

« Il n'y a malheureusement pas de remède de bonne femme contre les mauvaises. »

La rédaction actuelle du *Tintamarre* compte encore quelques écrivains justement appréciés : Brévannes (A. Barbou) publie des chroniques littéraires non sans humour. Raoul Fauvel fait de jolis vers et Charles Leroy des cascades.

TINTAMARRE, îlot de 175 hectares de superficie, au N.-E. de l'île de Saint-Martin, qui dépend de la Guadeloupe.

TINTAMARRER v. n. ou intr. (tain-tamar-ré — rad. *tintamarre*). Faire du tintamarre :

Que l'on ne fasse point tintamarre leurs armes.

CHAMPFLEURY.

— Activ. Faire du tintamarre contre : *Elle eut beau le TINTAMARRER, tarabuster, sabouler* (C^{te} de Caylus.)

TINTEMENT s. m. (tain-te-man — rad. *tinter*). Son d'une cloche qui tinte; action de tinter une cloche : *Le TINTEMENT de la cloche vibrait encore lorsque maître Sartint entra en personne.* (Alex. Dum.)

— *Tintement d'oreilles*, sensation d'un bruit aigu et continu, que l'on éprouve sans qu'il soit causé par un bruit extérieur.

— Pathol. *Tintement métallique*, bruit particulier des voies respiratoires.

— *Encycl. Pathol. Tintement métallique*. Laënnec donna ce nom à un bruit anormal qui se produit dans les voies respiratoires et qui, appartenant à la fois à la voix, à la toux et à la respiration, peut se faire reconnaître dans chacun de ces trois actes. C'est un bruit argentin, éclatant, métallique, assez comparable à celui qu'on produirait en laissant tomber une petite pierre dans une coupe de métal ou de cristal; il peut être plus ou moins fort, plus ou moins prolongé, plus ou moins aigu.

Le tintement métallique serait un signe stéthoscopique précieux s'il n'était irrégulier, inconstant, souvent intermittent, apparaissant ou disparaissant suivant la position du malade, variant d'intensité et de durée.

On suppose, avec quelque raison d'ailleurs, que, pour que le bruit dont nous parlons puisse se produire, il faut qu'il existe dans le poumon une assez vaste cavité renfermant des gaz et des liquides; il coïncide presque toujours avec le souffle amphorique, la respiration cavernueuse et le râle caverneux, ou avec le bruit de pot fêlé. Il est l'indice de deux maladies différentes : 1° de l'hydro-pneumothorax avec fistule pulmonaire; 2° de

cavernes du poumon, conséquences ordinaires de la phthisie pulmonaire.

— *Tintement d'oreille*. V. BOURDONNEMENT.

TINTENAGUE s. f. (tin-te-na-ghe). Syn. de TOUTENAGUE.

TINTÉNIAC, bourg et commune de France (Ille-et-Vilaine), ch.-l. de canton, arrond. de Saint-Malo; pop. aggl., 791 hab. — pop. tot., 2,184 hab. Eglise en partie du xiv^e siècle.

TINTÉNIAC (le chevalier DE), chef royaliste français, mort en 1795. Il entra tout jeune dans la marine, d'où il fut renvoyé à la suite de graves écarts de conduite. Lorsque éclata la Révolution, il se montra l'adversaire déclaré des idées nouvelles, entra dans la conspiration de La Rouerie, dont il devint l'aide de camp, fut poursuivi après la découverte du complot et parvint à gagner l'Angleterre. Tinténia réussit alors sans peine à intéresser le plus implacable ennemi de la Révolution, Pitt, à la cause royaliste et fut chargé par cet homme d'Etat de se rendre secrètement en Vendée pour s'y concerter sur les mesures à prendre avec les principaux chefs de la chouannerie. Après avoir couru mille dangers, Tinténia arriva au château de la Boulaye, près de Châtillon, où étaient réunis les généraux royalistes, leur fit connaître sa mission, retourna en Angleterre après avoir obtenu une réponse favorable et détermina le départ de la première expédition anglaise, sous les ordres de lord Moira, qui n'arriva qu'après la ruine presque totale du parti vendéen. Toutefois, Charette et Stofflet ayant organisé de nouveaux rassemblements, Tinténia fut encore envoyé vers ces deux chefs en 1794 et eut, en retournant à Londres, une conférence avec le comte de Puisaye, qui lui donna le grade de chef de division parmi les chouans. Depuis lors, le chevalier de Tinténia servit d'intermédiaire entre le cabinet de Saint-James et les royalistes. On le voit combattre avec valeur sous le chef breton Boishardy, refuser de signer le traité de La Mabilais, puis repasser en Angleterre. Les hostilités ayant recommencé peu après entre les républicains et les chouans, Tinténia revint en Bretagne (1795). Ce fut lui qui fit le signal convenu au commodore de l'escadre anglaise, sir John Warren, pour débarquer une expédition sur la plage de Carnac, près de Quiberon. Chargé d'opérer une diversion derrière l'armée de Hoche, il livra divers combats et périt de la main d'un grenadier républicain, dans un engagement près du château de Coetlogon.

TINTER v. a. ou tr. (tain-té — latin *tin-tere*, fréquentatif de *tinire*, résonner, mot qu'on rattache à la racine sanscrite *tan*, retentir, résonner, tonner, proprement tendre, étendre, parce que la corde tendue est sonore). Faire sonner lentement et en ne touchant avec le battant qu'un seul côté de la cloche que l'on frappe : *TINTER la grosse cloche, la petite cloche*.

— Faire entendre lentement, en parlant des sons d'une cloche : *La cloche du village TINTAIT des coups éloignés par intervalles égaux*. (Balz.)

— Annoncer en tintant la cloche : *TINTER la messe, les vêpres, le sermon*. || Annoncer par des tintements, en parlant d'une cloche : *L'horloge TINTAIT dix heures. La cloche TINTAIT l'angelus*.

— v. n. ou intr. Sonner lentement, par coups espacés : *A ce moment on entendit une cloche TINTER : c'était la cloche de la prière du soir*. (E. Sue.)

Et la cloche de la prière
Tintait pour la dernière fois.

MILLEVOYE.

|| Etre sonné, annoncé par des tintements : *Le tocsin TINTAIT dans toute la ville. La prière, la messe, le sermon TINTENT. J'ai hâte mon dîner et couru à la prière du soir que j'attendais TINTENT*. (Chateaub.) || Produire un son aigu et vibrant : *Elle fit TINTER son verre avec le bout de la lame de son couteau*. (E. Sue.)

Ah ! je voudrais qu'on entendît
Tinter sur la vitre sonore
Le grésil léger qui bondit.

BÉRANGER.

— *L'oreille lui tinte, Les oreilles lui tintent*, il y éprouve des tintements.

Il n'a pas un moment de repos en sa vie ;
Si l'oreille lui tinte, ô Dieu ! tout est perdu.

LA FONTAINE.

|| *Les oreilles doivent lui avoir tinté*, Se dit en parlant d'une personne dont on a beaucoup parlé en son absence : *Si LES OREILLES VOUS TINTENT, ne croyez pas que ce soit une vapeur ; c'est que nous parlons fort de vous*. (Mme de Sév.)

— *Le cerveau lui tinte*, Il a le cerveau dérangé, il est un peu fou :

D'assez bon vin chaque jour une pinte
Rajustera son cerveau qui lui tinte.

VOLTAIRE.

|| Vieille loc.

TINTER v. a. ou tr. (tain-té — rad. *tin*). Mar. Assujettir, étayer avec des tins : *TINTER la quille d'un navire. TINTER des caisses, des tonneaux dans l'entrepont*.

TINTERA (ABBAYE DE), ancienne et célèbre abbaye d'Angleterre, située à peu de distance de Chepstow et fondée en 1131 par Walter

xv.

Fitz-Richard de Clare, sur l'emplacement d'un ancien ermitage où la tradition veut que se soit retiré Théodoric, roi de Glamorgan, après avoir abandonné son trône à son fils Maurice. Les étymologistes, parant de ce dernier détail, donnent pour racine à Tintern les deux mots *din*, forteresse, et *teyrn*, souverain. L'abbaye de Tintern, placée sous la règle de Clotaire, devint en peu de temps une des plus opulentes de l'Angleterre ; les moines y menaient une vie somptueuse et y pratiquaient magnifiquement l'hospitalité. C'est là que Henri II chercha un refuge contre les poursuites de la reine Isabelle, sa femme. Après la dissolution des ordres religieux, le domaine de l'abbaye fut attribué en don par Henri VIII au comte de Worcester, des mains duquel il passa, après des fortunes diverses, dans la maison de Beaufort, qui le posséda encore aujourd'hui. Les ruines de l'abbaye peuvent être mises au rang des plus pittoresques débris de l'Angleterre archéologique. Celles de l'église, construite en 1287, présentent encore un échantillon complet du style gothique. La toiture est enlevée ; mais les pans de murs demeurent debout, ainsi qu'une partie des colonnes qui soutenaient les voûtes. Quatre grandes arches au-dessus desquelles s'élevait la tour de l'église s'élèvent au centre de la nef. Deux grandes fenêtres, à l'est et à l'ouest, conservent encore leur ornementation fouillée et délicate. Le pavé a disparu, et parmi la verdure gisent des débris de sculptures et des fûts de colonnes. Les Anglais, nation éminemment pratique, ont pris soin de faciliter la visite des ruines de Tintern par l'établissement de rampes en fer courant autour de l'édifice et permettant d'en suivre sans danger la corniche supérieure. De cette hauteur l'œil embrasse un ensemble imposant et peut juger des vastes proportions du monument, qui, encaissé au milieu de collines boisées sillonnées par la rivière Wye, gagne encore à ce cadre naturel, au point de vue de la poésie et de la mélancolie du souvenir.

TINTHOIN (Pierre-François), théologien français, né à Paris en 1751, mort dans la même ville en 1826. Il se fit recevoir docteur en 1778, entra dans la congrégation de l'Oratoire et devint professeur d'écriture sainte à la Sorbonne. Au début de la Révolution, il publia des brochures contre la constitution civile du clergé, puis émigra en Angleterre. De retour à Paris après la conclusion du concordat, il y remplit les fonctions de curé des Blancs-Manteaux, puis de chanoine pénitencier de la cathédrale. On a de lui : *Nouvelle instruction en forme de conférence sur l'état actuel du clergé en France* (Paris, 1791, in-8°), souvent réédité ; *Ephorations à tous les prêtres et fidèles de l'Eglise catholique, avec des notes essentielles sur la souveraineté des rois* (Paris, 1792, in-8°) ; *Choix, indications de pieuses lectures* (1814, in-18).

TINTIGNAC (Arnaud DE), troubadour provençal. V. ARNAUD.

TINTIN interj. (tain-tain — onomatop.). S'emploie dans le refrain de plusieurs chansons bachiques, pour imiter le choc des verres :

Eh ! va donc à tous les diables,
Vilain médecin de chien !

Tintin, tintin, tintintin.

(Ancienne chanson.)

Je vends, je donne et bois galemment
Mon vin et mon rognonne ;

J'ai le pied lesté et l'œil mutin,
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin.

BÉRANGER.

TINTINGUE, ville de l'île de Madagascar, sur la côte E., vis-à-vis de l'île Sainte-Marie et à l'embouchure de la Manangourou, à 160 kilom. de Tamatava ; par 16° 40' de latit. N. et 47° 20' de longit. E. Le port, dont l'entrée est difficile, offre aux navires une sécurité parfaite. Les Hovas ont assez longtemps possédé Tintingue ; les Français s'en emparèrent en 1829 et y fondèrent un établissement qu'ils ont abandonné en 1831. Cette ville est devenue la résidence du chef des Antavares.

TINTINIAC, village de France (Corrèze), commune de Naves, à 3 kilom. de Tulle. Tintiniac, aujourd'hui sans aucune importance civile ni commerciale, n'est autre que l'ancienne ville de *Tintignacum*, fondée par les Romains et détruite par les Vandales sous l'empire d'Honorius, au commencement du iv^e siècle. Les arènes de cette cité antique, parfaitement conservées, sont un des plus curieux monuments archéologiques du centre de la France. Elles occupaient un espace ovalaire ayant 65 mètres sur son grand axe, 50 mètres sur son petit, qu'une courbe en maçonnerie à ciment, légèrement saillante, indiquait sur le pourtour. Sur quelques points, la courbe laisse apercevoir des débris de grands également circulaires. En se dirigeant plus au nord du village de Tintiniac, on retrouve toutes les fondations des anciens bains de César. Sur un espace de plus de 130 mètres, entre ces bains et les arènes, des fouilles récentes ont amené la découverte de fragments de marbre blanc ciselés, de pavés de mosaïque qui décoraient autrefois ces bains et de nombreux débris d'architecture. On a cru avoir trouvé les restes de la voie romaine qui faisait communiquer Tintignacum avec Rastiatum (Limoges) ; mais on a re-

connu depuis que ce n'était là qu'un embranchement de la grande voie qui venait de l'Avernie, passait par Eyguernade, Ussel, après avoir longé la ville de Tulle, où un autre embranchement se dirigeait sur Uzès.

TINTINNUS s. m. (tain-tinn-nuss — mot latin signif. *grelot, clochette*). Infus. Genre d'infusoires, de la famille des vorticellidés, réuni par plusieurs auteurs au genre vorticelle.

TINTO, ancienne *Urtum*, rivière d'Espagne. Elle prend sa source dans la sierra Morena et se jette dans l'Atlantique, après un cours de 100 kilom. Son principal affluent est le Puerco. Cette rivière tire son nom de la couleur de ses eaux, qui sont, dans la majeure partie de son cours, si jaunes et si amères, qu'aucun animal, excepté la chèvre, ne peut en boire. Les vignobles qui bordent ses rives produisent des vins estimés.

TINTO, rivière de l'Amérique centrale. Elle prend sa source dans la région septentrionale de l'Etat de Mosquitos (Guatemala), se dirige vers le N. et, après un cours d'environ 220 kilom., se déverse dans la mer des Antilles.

TINTORET (Jacopo ROBERTI, dit LE), l'un des plus illustres peintres de l'école vénitienne, né à Venise en 1512, mort en 1594. Son père était teinturier (en italien *tintore*), d'où le surnom sous lequel il est généralement connu. Il fut d'abord élève du Titien, et l'on raconte que ce maître ne put voir sans inquiétude et sans envie les rares dispositions de son élève et qu'il le renvoya de son atelier. Cette jalousie du maître est assez attestée pour qu'on ne la révoque pas en doute ; mais le Titien répara plus tard noblement ce que ce premier mouvement avait d'indigne de lui, et quant au Tintoret, sans s'en fâcher d'aucune façon, il eut toujours la vénération la plus profonde pour le grand peintre ; il se donnait même comme but suprême de ses efforts « d'unir le dessin de Michel-Ange au coloris du Titien. » Longtemps pauvre, il se livra à des études persévérantes et se fit enfin connaître par des œuvres qui le firent ranger parmi les plus grands artistes d'un siècle qui fut le point culminant des arts en Italie. Doné d'une fécondité prodigieuse et d'une rapidité d'exécution égale à la fougue de son imagination, il exécuta un nombre immense de tableaux, parmi lesquels il en est, il est vrai, qui sont indignes de son génie, mais dont un grand nombre sont des chefs-d'œuvre. On accuse de cette hâte, qui est restée visible dans beaucoup de ses tableaux et qui les dépare, l'avidité de sa femme, qui, ne songeant qu'à l'argent, le forçait de travailler vite ; on a dit aussi qu'il aimait l'argent autant qu'elle et qu'il avait trois pincesaux à son service, suivant la comme qu'on lui offrait. Le vrai coupable, c'est son imagination exubérante, peu faite pour le labeur patient, pour les compositions savamment équilibrées. Sa grande facilité et la longueur de sa carrière, car il atteignit l'âge de quatre-vingt-deux ans, expliquent d'ailleurs le nombre prodigieux de ses tableaux.

Une des premières toiles qui attirèrent l'attention sur lui fut son *Miracle de l'esclave*, qu'il peignit à trente-six ans pour l'école de Saint-Marc, à Venise, et qui est aussi appelée le *Miracle de saint Marc* (Venise, Académie des beaux-arts). Il représente la délivrance, par l'intervention du patron de Venise, d'un esclave condamné au supplice. « C'est, dit M. L. Vardot, une vaste scène en plein air, qui réunit une foule de personnages groupés sans confusion et concourant tous au sujet, dont l'unité reste parfaite. Au milieu de ces gens assemblés pour la vue du supplice et témoins du miracle, l'esclave, couché nu par terre et dont les liens se rompent d'eux-mêmes, ainsi que le saint évangéliste étendu dans l'air comme si des anges le soutenaient, offrent des raccourcis d'une audace et d'un bonheur inexprimables. L'un se détache en clair sur des costumes de couleur sombre ; l'autre est sombre sur un fond d'éblouissante clarté. Tous vivent, tous s'agitent ; on voit la foule remuée par l'étonnement et l'effroi, et l'on comprend alors la vérité de cette espèce de proverbe, admis par les artistes italiens, que c'est chez le Tintoret qu'il faut étudier le mouvement. D'ailleurs, la liberté magistrale du pinceau, le jeu savant des lumières, l'harmonie et la finesse des tons, la vigueur inouïe du clair-obscur, toute la magie du coloris portée à sa dernière puissance font de ce tableau une œuvre éblouissante, enchanteuse, prodigieuse, qu'on devrait appeler non plus le *Miracle de saint Marc*, mais le miracle du Tintoret. » Les mêmes éminentes qualités se remarquent dans toutes les œuvres de la première partie de sa carrière et qui se trouvent, pour la plupart, à Venise : la *Cène*, les *Noces de Cana*, à Santa-Maria-della-Salute ; la *Résurrection*, à Saint-Georges-Majeur ; la *Piscine probatique*, à Saint-Roch ; la *Vierge entourée de saints*, dans l'église San-Zampolo ; les *Prodiges précédant le jugement dernier*, la *Présentation au temple*, l'*Adoration du veau d'or*, *Sainte Agnès ressuscitant le fils du préfet Sempromius*, à Santa-Maria-dell'Orto ; le *Premier péché*, le *Premier meurtre*, *Epulon et Lazare*, *Sainte Agnès*, le *Portrait du doge Mocenigo*, une *Ascension*, une *Madone* et une *Vierge*

glorieuse ou Assomption, à l'Académie des beaux-arts. Ces derniers tableaux sont classés parmi les chefs-d'œuvre de l'école vénitienne. Toutes les églises de Venise possèdent jusqu'à douze ou quinze toiles du Tintoret ; aussi n'avons-nous cité que les principales. Parmi celles qui sont dispersées dans les autres villes de l'Italie ou dans les divers musées de l'Europe, nous nous contenterons de mentionner : deux admirables portraits, dans la galerie des Offices, à Florence ; une *Naissance de Cupidon*, une *Résurrection* et divers portraits, au palais Pitti ; une *Conception*, dans l'église de la Madonnetta, à Gènes ; une *Déposition du Christ*, à la pinacothèque de Milan ; *Narcisse à la fontaine* et divers portraits, au palais Colonna, à Rome ; l'*Adoration des bergers* et le *Repas chez Simon*, à la pinacothèque de Munich ; la *Flamme adultère*, *Archange précipitant du ciel les démons*, le *Parnasse*, *Un concert*, au musée de Dresde ; une *Résurrection des saints*, *Saint Georges*, *Parade défilant Andromède*, au musée de l'Ermitage, à Saint-Petersbourg. Le musée de Madrid est, après l'Académie des beaux-arts de Venise, le plus riche en tableaux du Tintoret ; il en possède trente-cinq, dont la plupart sont des œuvres capitales : la *Madeleine*, la *Sagesse chassant les Vices*, *Judith et Holopherne*, *Esther devant Assuérus*, une *Bataille excessivement foudroyante*, la *Mort d'Holopherne*, *Tarquin et Lucrece*, tableau dans lequel le maître a mis une violence sauvage ; il en existe un double au musée de Vienne ; la *Cène*, très-belle composition, mais que le temps a, par malheur, fort altérée ; la *Femme de Putiphar et le chaste Joseph*, *Scène de l'Ancien Testament*, *Suzanne et les vieillards*, *Déposition de croix*, divers portraits de cardinaux, de sénateurs vénitiens et de patriciennes, la plupart d'une grande beauté. Le Louvre ne possède que trois tableaux du Tintoret : *Suzanne au bain*, le *Christ mort entre deux anges*, le *Paradis*, esquisse d'une grande composition, que l'artiste devait peindre au palais ducal, à Venise, et deux portraits, celui d'un inconnu et le sien, œuvre de sa vieillesse, car il s'est représenté portant une longue barbe blanche, tel qu'il dut être à soixante-dix ou quatre-vingts ans. Une autre esquisse, celle de la *Cène*, du musée de Madrid, lui est également attribuée et n'est peut-être que d'un de ses élèves.

L'esquisse du *Paradis* que possède le musée du Louvre appartient à une remarquable série de compositions que le Tintoret fut chargé d'exécuter vers la fin de sa vie et qui furent ses dernières œuvres ; nous voulons parler de la décoration de diverses salles du palais des doges. Le vieux maître y a couvert de peintures, et toujours avec une imagination étonnante, d'immenses espaces. L'ensemble de ces compositions comprend, dans la salle du Grand-Conseil : la *Gloire du paradis*, vaste toile d'environ 1,528 pieds carrés (74 pieds de largeur sur 22 pieds et demi de hauteur), qui couvre tout le mur du fond et devant laquelle on plaçait le trône du doge ; cette toile est meublée d'innombrables groupes de patriarches, de prophètes et de saints en adoration devant le Christ et la Vierge, placés au second plan, et qu'entoure une multitude d'anges, d'archanges et de séraphins ; l'esquisse du Louvre ne reproduit qu'un premier projet de l'artiste, très-désemblable de celui qu'il a exécuté ; une immense allégorie, symbolisant la *République de Venise* et faisant pendant, au plafond, au même sujet peint par Paul Véronèse ; *Victoire navale des Vénitiens remportée sur le prince d'Este* ; *Victoire navale remportée par Etienne Contarini* ; *Victoire de St. Marcello sur les Aragonais* ; *Brescia défendue par F. Barbaro* ; série de *Portraits des doges* ; dans la salle du Scrutin : *Bataille et prise de Zara*, composition presque aussi vaste que la *Gloire du paradis* ; autre série considérable de *Portraits des doges* ; salle des Quatre-Portes : *Vénise conduite par Jupiter sur l'Adriatique* ; *Junon offrant son pagon à Venise* ; *Vénise brisant ses chaînes*, trois tableaux allégoriques d'une grande unité d'impression ; dans la salle de l'Anticollège : *Mercure et les Grâces* ; les *Forges de Vulcain* ; *Pallas chassant Mars d'auprès de Vénus* ; *Ariane couronnée par Vénus* ; dans la salle du Collège : le *Doge André Gritti devant la Madone* ; *Fiançailles de sainte Catherine* ; *Assomption* ; le *Doge Mocenigo adorant le Rédempteur* ; dans la salle du Sénat : le *Christ mort* ; le *Doge Pierre Loredano devant la sainte Vierge* ; *Vénise dans les nues* ; dans la chambre de la Chapelle : *Saint Jérôme et saint André* ; *Saint Louis, saint Grégoire et sainte Marguerite* ; dans la salle dite Vestibule carré : un plafond représentant la *Justice donnant son épée et sa balance au doge* ; dans la chambre des Stués : le *Portrait de Henri III*.

« On ne trouvera pas au monde un plus puissant et un plus fécond tempérament d'artiste, dit M. Tuine. Par beaucoup de traits, il ressemble à Michel-Ange. Il approche de lui par l'originalité sauvage et l'énergie de la volonté... Des toiles de 20, de 40, de 70 pieds, comblées de figures grandes comme nature, renversées, entassées, lancées en l'air, avec les raccourcis les plus violents et les plus splendides effets de lumière, suffisent à peine à recevoir le jet pressé, enflammé, éblouissant de son cerveau. Il en couvre des églises entières, et toute sa vie, comme celle de Mi-

chef-Ange, s'est dépensée là... Il est démesuré en tout, dans les dimensions comme dans la conception. Les esprits académiques, à la fin du XVIII^e siècle, l'ont décrit comme outré et négligent; ce qu'il y a de prodigieux et de surhumain dans son génie choque les âmes ordinaires ou tranquilles; mais la vérité est qu'on n'a pas revu ni vu un pareil homme; il est unique en son genre, comme Michel-Ange, Rubens, Titien. Qu'on l'appelle extravagant, emporté, improvisateur; qu'on gronde contre les noirceurs de son coloris, contre les renversements de ses figures, contre le désordre de ses groupes, contre la hâte de son pinceau, contre la fatigue et la manière qui parfois introduisent un métal usé dans sa forte nouvelle; qu'on lui reproche tous les défauts de ses qualités, j'y consens; mais une pareille fournaise, si ardente, si regorgeante, avec de telles saillies et de tels crépitements de flammes, avec un jet si haut d'étincelles, avec des éclairs si soudains et si multipliés, avec un flamboiement si continu de fumées et de lumières inattendues, on ne l'a point connue ici-bas... Il ne choisit pas, sa vision s'impose à lui; une scène imaginaire lui apparaît comme réelle; d'un élan, à l'instant, il la copie avec ses bizarreries, son imprévu, son énormité, son fourmillement; il découpe un morceau de la nature et le transporte sur la toile tel quel, avec l'imprévu et la puissance de la création spontanée, qui ne connaît ni les combinaisons ni le tâtonnement. Ce ne sont pas deux ou trois personnages qu'il peint; c'est une scène, un fragment de la vie, tout un paysage et toute une architecture peuplée.

Le Tintoret avait une fille et un fils, qui tous deux s'adonnèrent à la peinture. Sa fille, Maria Robusti, également connue sous le nom de *Marietta Tintoretta*, née à Venise en 1560, morte en 1590, apprit, sous la direction de son père, à aimer les arts et les cultiva avec succès. Elle acquit comme en jouant les éléments du dessin, puis de la peinture, et, toute jeune encore, elle était regardée comme devant presque égaler son père. La mort ne laissa pas à la prédiction le temps de s'accomplir; Maria mourut lorsque son talent et son originalité étaient en pleine éclosion. C'est surtout dans le portrait qu'elle excellait. Sa touche, facile et gracieuse, saisissait parfaitement la ressemblance; son coloris était admirable. La fille du Tintoret était encore excellente musicienne. Elle fut mariée à un joaillier fort habile en son art, nommé Marie-Auguste. Tout le monde connaît la toile pleine de sentiment à la fois et de grandeur, due à M. Cogniet, et représentant le *Tintoret faisant le portrait de sa fille morte*. — Le fils du Tintoret, Dominique Robusti, né à Venise en 1565, mort dans la même ville en 1637, fut un de ses bons élèves; mais il n'héritait point de son génie. Il fut un très-bon portraitiste; mais il se montra de beaucoup inférieur à son père dans ses grandes toiles. Néanmoins, il en imita les airs de tête, le coloris, et donna plus de fini à sa peinture. Vers la fin de sa vie, il tomba dans le maniéré, qui commençait à être de mode. On cite, parmi ses meilleurs tableaux, une *Madone peinte*, que l'on voit au Capitole et qui est d'un excellent coloris. Son œuvre la plus considérable consista dans une partie de la décoration de la salle du Grand-Conseil, au palais des doges, où il travailla en même temps que son père. Il a peint là trois grandes pages : un *Combat naval à la hauteur de Pisano*, la *Prise de Constantinople par les Vénitiens* en 1204 et la *Reddition de Zara*; ces compositions ne sont pas sans mérite.

Tintoret (Portrait du), au musée du Louvre. Le grand artiste s'est peint lui-même dans sa vieillesse, en buste et vu de face. Il a les cheveux courts, la barbe longue et blanche, les joues creusées, le front sillonné de rides, les yeux enfoncés sous d'épais sourcils, les paupières fatiguées. Il est vêtu d'une tige noire bordée de fourrure. On lit au haut du tableau : IACOBVS. TENTORETVS. PICTOR VENTIVS, et plus bas : IPSIVS F. (Jacopo Tintoretto, peintre vénitien, a fait ce portrait de sa propre personne). La couleur de ce tableau est très-sombre, la touche paraît un peu faible en certains endroits; mais l'ensemble a beaucoup de caractère. Il est difficile d'oublier ce portrait une fois qu'on l'a vu. Il a été gravé dans le *Musée Filhol* (V, pl. 299) et dans l'*Histoire des peintres de toutes les écoles*.

Le Tintoret s'est représenté une autre fois, la main posée sur un livre. Cette peinture, qui a été gravée par Marcey de Gué, a figuré à la vente de la comtesse de Verrue, en 1761. Des portraits du Tintoret peints par lui-même se voient au musée des Offices et dans la galerie du duc de Bedford, en Angleterre. Paul Veronese a peint son illustre compatriote parmi les figures de musiciens qu'il a placées sur le devant de son grand tableau des *Noëes de Cana*.

Léon Cogniet s'est conformé aux indications du portrait du Louvre dans son beau tableau du *Tintoret peignant sa fille morte*, qui appartient au musée de Bordeaux et qui a été gravé par Achille Martinet et lithographié par Aug. Lemoine. Nous consacrons ci-après un article spécial à cette composition. M. Jeunon a peint le *Tintoret et sa fille dans la campagne*. Un tableau de M. L. Roux, re-

latif à Marietta Tintoretta, a été exposé au Salon de 1850. Enfin, le Tintoret s'est encore peint lui-même, recommandant son fils au doge de Venise, dans un tableau qui appartient à la pinacothèque de Munich.

Tintoret et l'Arétin, tableau d'Ingres; collection de M. Marcotte-Genlis, à Paris. On sait avec quelle outrecuidance l'Arétin distribuait à chacun le blâme et l'éloge; il écrivit au Tintoret, à propos du *Miracle de saint Marc* : « Votre tableau a arraché à tout le monde des applaudissements. Il n'y a personne dont le nez, si enlaid qu'il soit, ne sente la fumée de l'encens qu'on brûle pour lui. Tout dans cette toile paraît animé et vrai plutôt que feint et imité... Que vous seriez heureux, si vous pouviez tempérer l'ardeur de votre génie et modérer par un peu de patience votre vitesse dans l'exécution ! » Le compliment était mitigé par une critique; mais, à tout prendre, c'était un compliment. Par la suite, l'Arétin, pour complaire au Tintoret, mordit plus d'une fois le Tintoret dans ses satires. Celui-ci, sensible à la louange, l'était plus encore à la raillerie. Un jour, rencontrant l'Arétin, il l'aborda d'un air souriant et lui proposa de lui faire son portrait, disant qu'il espérait ainsi aller à l'immortalité en compagnie de son modèle. La proposition fut accueillie sans défiance, et l'Arétin se rendit dans l'atelier du peintre. A peine fut-il en place pour la pose, que l'artiste, d'un air furieux, tira de dessous son vêtement un grand pistolet : « Ciel ! que faites-vous, Jacopo ? » s'écria le poète épouvanté, qui voyait le moment de rendre ses comptes. Le peintre s'approcha et, l'ayant toisé avec son arme de la tête aux pieds : « Vous avez deux pistolets et demi de haut », dit-il froidement. L'Arétin parut prendre la chose en riant; mais, depuis ce jour-là, il jugea prudent de couper court à ses médisances.

C'est cette anecdote qu'Ingres a retracée dans un petit tableau qui a paru à l'Exposition universelle de 1855 et de qui Th. Gautier a dit : « On croirait cet ouvrage peint à Venise par un contemporain. » A dire vrai, la manière dont la scène est traitée n'a rien d'académique; les figures sont d'un dessin très-ferme, mais ne visent point au style; les costumes sont peints avec un soin tout particulier et la couleur du tableau ne manque ni de solidité ni d'éclat.

Le même sujet a été représenté par P.-N. Bergeret, dans un tableau qui a été exposé au Salon de 1822.

Tintoret peignant sa fille morte (LE), tableau de M. Léon Cogniet, au musée de Bordeaux. Ce tableau est une composition grave et triste, qui fut une des œuvres d'art les plus remarquées du Salon et de l'Exposition universelle de 1855. Maria Robusti vient de mourir; sa tête, empreinte de cette beauté surhumaine que donnent au visage les premières lueurs du repos éternel, est appuyée sur des oreillers et éclairée par une lampe cachée derrière un rideau rouge. La pâle jeune fille, rosée par les reflets de la lumière, semble plutôt endormie que morte; son profil, calme et froid, encadré de blonds cheveux, se détache sur les fonds assombrés; sa frêle épaule apparaît à travers le lin du vêtement; ses formes charmantes se dessinent sous le drap qui doit lui servir de linceul. Elle est fort belle : l'ange de la mort ne l'a point défigurée en la baissant sur les lèvres. Devant elle, regardant d'un œil agrandi par les larmes ces traits chéris qu'il essaye de reproduire, Tintoret, blanchi par l'âge, appesanti par la douleur, semble demander à Dieu pourquoi c'est elle et non pas lui, le vieillard, qui est appelé à une vie nouvelle. Toutes les tristesses semblent être descendues sur cette tête puissante que rien jusque-là n'avait pu courber et qui maintenant ne connaît plus la joie. Le *modèle* de ce tableau a été amené à un degré de perfection rare; le ton général, que la lumière, tamisée à travers des draperies de soie rouge, rend presque grise, n'est pas très-agréable au premier aspect; mais bientôt on l'oublie, pour ne plus voir que le sentiment profond qui anime cette composition. La Maria Robusti de M. Cogniet est beaucoup plus belle que celle dont le portrait se trouve à Florence; c'est cependant le même type de visage; mais il a été très-heureusement idéalisé par l'artiste. Quant au Tintoret, il est évidemment peint d'après son portrait fait par lui-même, que nous avons au Louvre; c'est bien son visage carré, intelligent, boudeur, avec son front large, sa barbe blanche et sa bouche songeuse; mais ce n'est point cet œil fatigué, plein de rêveries absorbantes et profond comme l'infini que nous avons admiré si souvent. Il ne nous semble pas, au reste, que M. Léon Cogniet ait suffisamment rendu l'émotion poignante que devait ressentir le Tintoret dans un tel moment. Le spectateur est ému, sans doute, mais bien plutôt par l'effet de sa propre imagination que par la vue du sujet qu'il embrasse du regard.

TINTOUIN s. m. (tain-toin — rad. *tinter*). Bourdonnement, bruit confus dans les oreilles : Avoir un TINTOUIN dans les oreilles. Il Peu usité.

— Fam. Inquiétude, embarras qu'on éprouve : Avoir du TINTOUIN. Ce mariage, ce procès lui donne bien du TINTOUIN. Quoi qu'elle puisse être, elle nous donne bien du TINTOUIN. (Balz.)

J'ai des TINTOUINS domestiques, que j'étouffe dans le silence de mon cabinet. (L. Lurine.) — Encycl. Méd. V. BOURDONNEMENT.

Tintyra (TEMPLE DE), près de Thèbes, en Egypte. Ce magnifique édifice, le premier qui ait frappé les yeux de la commission scientifique, lors de l'expédition en Egypte du général Bonaparte, présente dans l'ensemble de ses constructions un échantillon de l'architecture égyptienne dans ses différentes phases. Le naos remonte à l'époque de Thouthmosis, et le portique extérieur date du règne des Ptolémées. Outre les inscriptions hiéroglyphiques, ce portique est chargé d'inscriptions grecques. Au milieu de la corniche, se voit en relief une tête d'Isis, qui, répétée partout, fait supposer que ce sanctuaire était dédié à la bonne déesse. Au-dessous, sur l'entablement, est le globe ailé, qui occupe la place ordinaire. Le temple est ceint d'un portique de vingt-quatre colonnes qui, selon l'habitude égyptienne, sont surmontées d'un cube de granit, sur lequel repose l'architrave. En entrant par la porte que nous venons de décrire, on rencontre une salle entièrement peinte et dont les plafonds sont chargés d'un zodiaque sculpté et peint; les personnages y sont figurés en couleur naturelle, sous un fond bleu semé d'étoiles jaunes. La pièce qui suit, soutenue par six colonnes, est fort enfoncée et ne reçoit le jour que de la porte; les chapiteaux des colonnes qui soutiennent les plafonds de cette pièce sont composés du motif employé à une place analogue dans le portique d'entrée, plus un chapiteau évasé en forme de fleur de lotus. Cette pièce, sombre est suivie d'une pièce noire qui conduit à son tour dans une pièce très-ornée, mais non très-claire; elle recevait un peu de jour des larmiers situés auprès du plafond; on remarque sous l'embrasure du larmier des gouttes triangulaires qui vont toujours en se chassant et en s'agrandissant. La façade du fond est percée d'une magnifique porte qui s'ouvrait sur le sanctuaire et lui versait le peu de lumière qu'il était susceptible de recevoir. Outre ces grandes salles, le temple de Tintyra contient plusieurs pièces latérales sans aucun ornement; dans l'une d'elles, on a pratiqué un escalier dont les marches n'ont que 4 pouces de hauteur, et qui conduit à la terrasse de la nef du temple, d'où un autre escalier latéral montait encore sur la plate-forme la plus élevée du portique. Les sculptures de ces escaliers sont aussi soignées et aussi nombreuses que celles du sanctuaire; celles de l'escalier sont pour la plupart des figures de prêtres et de guerriers présentant des offrandes. Le long des marches qui montaient à la plate-forme du péristyle étaient quatorze divinités sur quatorze marches. A la partie extérieure du fond du temple, on voit une tête d'Isis de proportions colossales, et à laquelle deux figures représentées en bas-relief semblaient offrir de l'encens. Les peintures du temple de Tintyra sont d'une roideur archaïque, qui n'exclut pas tout à fait la grâce. Les déesses sont plus gracieuses que belles; de la rondeur, de la volupté; le nez petit, les yeux peu ouverts et relevés à l'angle extérieur; les pommettes des joues un peu grosses, la bouche grande, mais riante et gracieuse, etc.

TINUS s. m. (ti-nuss). Bot. Syn. de **VIORNE** et de **CLÉTHRA**, genres d'arbrisseaux.

TINY s. m. (ti-ni). Ornith. Espèce de faucon qui habite la Guyane.

TIODA, architecte espagnol, qui vivait dans le IX^e siècle. Sur l'ordre d'Alphonse le Chaste, roi des Asturies, il embellit la ville d'Oviedo de plusieurs édifices remarquables. On cite notamment de lui : la basilique de Saint-Sauveur, qui fut démolie en 1380; deux autres églises, l'une dédiée à la Vierge, l'autre à Saint-Michel, lesquelles existent encore; l'église Saint-Julien *extra muros*, et le palais du roi. Sous don Ramire, il construisit dans les environs d'Oviédo l'église Sainte-Marie et l'église Saint-Michel. Cette dernière, dans le style gothique et de petites dimensions, est si belle qu'elle a servi de modèle à un grand nombre des églises les plus remarquables de l'Espagne.

TIÖERN, île de la Suède (Gothembourg), dans le Cattégat, entre Marstrand et Oroust. Elle a environ 60 kilom. de circonférence, et ses côtes sont extrêmement irrégulières. On y élève beaucoup de bétail, et la pêche y est très-active.

TIÖGA, rivière des Etats-Unis. Elle prend sa source dans les monts Alleghany, en Pensylvanie. Elle arrose l'Etat de New-York, rentre en Pensylvanie et se jette dans le Susquehanna, à Athens, après un cours d'environ 200 kilom. Son principal affluent est la Cohocton.

TIÖGA, comté des Etats-Unis de l'Amérique du Nord, Etat de New-York, compris entre ceux de Tomkins, Cortland, Braine, Steuben et l'Etat de Pensylvanie. Ch.-l. Spencer; 35,000 hab. environ.

TIÖGA, comté des Etats-Unis de l'Amérique du Nord, Etat de Pensylvanie, entre les comtés de Bradford, Lycoming, Potter et l'Etat de New-York. Ch.-l. Wellersborough; 15,000 hab.

TIOLIER (Nicolas - Pierre), graveur et sculpteur, né à Paris en 1784, mort dans la

même ville en 1843. Il était neveu de Benjamin Duvivier et fils de Pierre-Joseph Tiolier, qui avaient été, l'un et l'autre, graveurs généraux des monnaies de France. Nicolas-Pierre fut élevé sous la direction de son père et remporta à vingt ans le grand prix de gravure sur pierres fines. Envoyé alors à Rome, il acquit le talent de composition qui distingue tous ses ouvrages et y apporta cette vigueur de touche qu'on remarque dans tout ce qui est sorti de son burin. De retour en France, il s'associa aux travaux de son père, à qui il succéda en 1817 comme graveur général des monnaies. Il exécuta en cette qualité un grand nombre de types monétaires, particulièrement les sceaux des rois Louis XVIII, Charles X et Louis-Philippe, la double série des poinçons qui ont servi à la garantie des matières d'or et d'argent, des médailles d'un mérite rare et de remarquables pierres gravées. Tiolier s'adonna en outre à la sculpture et exécuta en marbre, notamment : l'*Amour subjuguant la Force*, groupe qu'on voit au château de Compiègne; un *Faune jouant de la flûte*, bas-relief; une *Vierge assise avec l'Enfant Jésus*, groupe de grandeur naturelle, etc. Il avait été nommé par Charles X officier de la Légion d'honneur.

TION s. m. (ti-on). Techn. Cailloir ou fer plat dont on se sert pour tirer les cendres du creuset.

TIQUET s. m. (ti-o-ké). Ornith. Nom vulgaire du pinson des Ardennes.

TIOTOE, île de la mer du Nord, sur la côte O. de la Norvège (Nordland), à 4 kilom. S.-S.-O. d'Alstahang, par 65° 52' de latit. N. et par 10° 12' de longit. E. Basse et entièrement dépourvue de rochers, elle forme une véritable plaine, presque au pied des masses gigantesques d'Alstahang. Cette île est regardée comme un des endroits les plus fertiles du Nordland; le sol y est excellent et l'on en tire un très-bon parti.

TIUBALLO, peuplade de la Sénégalie, dans l'Afrique occidentale. Elle habite le Fouta, sur le bord de l'océan Atlantique, et appartient à la race nègre des Torolo.

TIÖKEA, île de la Polynésie, une de celles de l'archipel de la mer Mauvaise, par 10° 28' de latit. S. et 147° 16' de longit. O. Elle est basse et a environ 40 kilom. dans sa plus grande largeur. Au centre, se trouve un grand lac. Le sol en est fertile, quoique sablonneux. Il n'y existe d'autres quadrupèdes que des chiens. Les indigènes, qui sont d'une couleur bronzée très-foncée, se tatouent et vont entièrement nus. Leur langage ressemble à celui des Otahitiens.

TIÖ-MANTEW, génie funéraire, dans la mythologie égyptienne. Fils d'Osiris, il était chargé, avec ses frères Hapi et Amset, de veiller à la conservation des principaux viscères de l'homme.

TIÖUMEN, ville de la Russie d'Asie, sur la rive de la Toura, à son confluent avec la Tioumenka, gouvernement et à 200 kilom. de Tobolsk, par 57° 10' de latit. N. et par 63° 11' de longit. E.; 15,000 hab. Elle possède une fonderie de cloches, ainsi que des tanneries considérables. Fondée en 1586, elle est la première ville bâtie par les Russes en Sibérie.

TIPAMMA, divinité féminine de l'Inde, dont le culte est bien le plus obscène qui se puisse imaginer. Voici, d'après le récit d'un voyageur contemporain dont la véracité ne saurait être mise en doute, quelques détails sur une fête fameuse qui se célèbre tous les ans en l'honneur de cette déesse, dans un petit temple qui lui est consacré à Mougour, village situé à peu de distance de Seringapatam, dans le Mysore. La déesse, placée sur un plangquin superbement orné, est portée en procession dans les rues; devant elle est une autre divinité mâle. Ces deux figures, complètement nues, sont posées dans l'attitude la plus contraire à la pudeur, et, à l'aide d'un mécanisme, un mouvement particulier leur est imprimé tant que dure la marche du cortège. Ce tableau repoussant, bien digne de la multitude abrutie qui le contemple, excite des transports d'hilarité qui se manifestent par des acclamations et des éclats de rire. Ce n'est pas tout. On choisit un paria qui ait fait une étude particulière de tout ce que les idiomes de l'Inde contiennent d'expressions obscènes et ordurières; la déesse Tipamma est évoquée et vient résider en sa personne. Alors, c'est à qui viendra se présenter devant cet homme, pour se faire dire ce que chez nous, en langage des halles, on appelle des *mots de gueule*; et certes, chacun est servi à souhait. Comme c'est Tipamma qui est censée parler par la bouche du paria, loin de s'en offenser, les dévots se retirent très-satisfaits que la déesse ait bien voulu les accabler d'injures. On voit des Indiens du premier rang accourir à cette fête pour y brigrer cet honneur. La déesse Tipamma n'est pas la seule de sa famille; elle a six sœurs qui ne lui cèdent en rien au fait de décence et d'urbanité. Chacune d'elles a son temple soumis aux mêmes rites que le temple de Tipamma au village de Mougour. Dans tout le sud du Mysore, depuis Alambady jusqu'à Wynad, dans une étendue de plus de 30 lieues, ces bacchanales sont dans le plus grand crédit.

TIPASA, en arabe *Tfassed*, petit port d'Algérie, département et à 92 kilom. O. d'Alger,

à 21 kilom. E. de Cherehell, à l'extrémité O. de la plaine de la Mitidja. Le port, bien abrité des fréquents vents d'O., est destiné à acquiescir une certaine importance commerciale; un poste de douane y est installé. • C'était, dit M. L. Piessé, une colonie de vétérans, fondée par l'empereur Claude, qui lui accorda le droit latin. Cette ville est mentionnée par Ptolémée et dans l'itinéraire d'Antonin. C'est de Tipasa que partit en 371 le comte Théodose, pour combattre dans l'Anchorarius (Ouarsenis) contre les Mazices et les Musones alliés du rebelle Firmus. Le roi vandale Hünéric (484) ayant envoyé un évêque arien aux catholiques de Tipasa, pour les obliger à embrasser l'hérésie d'Arius, une grande partie de la population s'enfuit en Espagne, et ceux qui ne purent s'expatrier, ayant refusé d'apostasier, eurent la main droite et la langue coupées.

• L'existence de Tipasa de l'O. (il y avait une autre Tipasa dans la province de Constantin), prouvée par les faits historiques ci-dessus, l'est encore par les ruines qui couvrent le sol en dedans et en dehors de son ancienne enceinte. Les principales sont celles de l'église, carré long de 60 mètres sur 30, à l'E.; d'un théâtre à l'O.; d'un quai; de citernes voûtées près du port, alimentées par l'aqueduc de l'oued Nador, dont on retrouve des restes jusqu'auprès de Marengo, et qu'on pourra facilement rétablir quand la nouvelle population de Tipasa sera plus importante; d'un prétoire, et d'un gymnase au S.-O.; de maisons particulières et enfin de tombeaux.

TIPHAIGNE DE LA ROCHE (Charles-François), littérateur et médecin français, né à Montebourg, près de Coutances, en 1729, mort dans le même lieu en 1774. Tout ce qu'on sait de sa vie, c'est qu'il fit ses études à l'université de Caen et qu'il exerça la médecine. On lui doit plusieurs ouvrages dans lesquels on trouve des idées bizarres : *l'Amour dévot* ou le *Système des sympathies* (1751, in-12), livre dans lequel l'auteur prétend que la transpiration est la cause de nos affections, c'est-à-dire que la matière transpirante de l'un, selon qu'elle chatouille, blesse les fibres de l'autre, ou ne produit aucun effet, devient la cause de l'amitié, de la haine ou de l'indifférence; *Amélie* ou la *Graine d'homme* (1754, in-12), critique des faiseurs de systèmes modernes, et satire générale de plusieurs États; *Bigarrures philosophiques* (1759, 2 vol. in-12), reproduit sous le titre : *les Discours d'Ibrahim*, etc. (1779, 2 vol. in-12), comprenant les *Visions d'Ibrahim*, le *Voyage aux limbes*, *l'Essai sur la nature de l'âme*, *Giphantie* (1760, 2 parties in-8°), roman moral, critique et satirique qui a été traduit en anglais; *Essai sur l'histoire économique des mers occidentales de France* (1760, in-8°), livre qui contient beaucoup de choses relatives à nos côtes et à la mer de la Manche et qui peut être consulté avec fruit; *Observations physiques sur l'agriculture, les plantes, les minéraux* (1765, in-8°); *l'Empire des zézirs sur les humains* ou la *Zazirocratie* (Pékin [Paris], 1761, in-16); *Sanfrein* ou *Mon dernier séjour à la campagne* (1765, in-12), reproduit sous cet intitulé : la *Girouette* ou *Sanfrein* (1770, in-12). On a attribué à Tiphaigne une nouvelle édition du *Dictionnaire de Furetière*, à laquelle il a fait des additions.

TIPHAINE (Claude), théologien, né à Paris en 1571, mort à Sens en 1641. Il entra dans l'ordre des jésuites, s'adonna à l'enseignement de la théologie et de la philosophie, devint recteur de plusieurs collèges et fut enfin provincial de Champagne. On lui doit : *Avertissement aux hérétiques de Metz* (Pont-à-Mousson, 1618, in-8°); *Declaratio ac defensio scholastica doctrinæ sanctorum Patrum de hypostasi et persona* (Pont-à-Mousson, 1634, in-4°); *De ordine* (Reims, 1640, in-4°).

TIPHERNAS (Grégoire), helléniste italien. V. TIPHERNAS.

TIPHIE s. f. (ti-fi — du gr. *tiphos*, ma-rais). Entom. Genre d'insectes hyménoptères, de la tribu des scoliides, dont l'espèce type habite l'Europe : *La tiphie morio*, dont le corps est entièrement noir, parait de très-bonne heure. (H. Lucas.)

— **Encycl.** Les *tiphies* ont pour caractères principaux : des antennes filiformes, très-rapprochées, insérées près de la bouche; les palpes maxillaires allongées; la languette évasée; les mandibules étroites, arquées, subulées; la langue courte, voûtée, trilobée; le corselet gibbeux, joint à l'abdomen par un pédicule court; l'abdomen muni d'un aiguillon recourbé. Ces insectes ont généralement le corps noir et velu ou pubescent. On les trouve dans les endroits sablonneux, à terre ou sur les fleurs; ils ont le vol lourd, et il est peu probable qu'ils puissent, comme les sphex, capturer d'autres insectes pour en approvisionner leurs larves; aussi Latreille croit-il devoir les regarder comme parasites. Leur aiguillon pique vivement. Les femelles déposent leurs œufs dans des trous de la surface du sol. Ce genre ne comprend qu'un petit nombre d'espèces, dont la plupart habitent la France et le midi de l'Europe.

TIPHE s. m. (ti-fle). Ichthyol. Syn. de TIPHELE.

TIPHYS s. m. (ti-fiss — du gr. *tiphos*, ma-

rais). Arachn. Genre d'arachnides, de l'ordre des acarides.

— Moll. V. TYPHIS.

TIPHYS, habile marin grec, né en Béotie. Il fut le pilote qui se chargea de conduire le vaisseau des Argonautes; mais, arrivé à la cour de Lycus, il fut emporté par une maladie, et le célèbre Ancée lui succéda.

TIPITAPA, rivière du Nicaragua (Amérique centrale). Elle prend sa source dans le lac de Léon et se déverse dans la partie N.-O. du lac de Nicaragua.

TIPPECANOE, rivière des États-Unis, État d'Indiana. Elle prend sa source sous 41° 20' de latit. N., coule au S.-S.-O. et se joint au Wabash, par la droite, après un cours d'environ 75 kilom. Les Américains et les Indiens s'y livrèrent plusieurs batailles, de 1791 à 1811. Cette rivière a donné son nom à un comté de l'Indiana, dont le chef-lieu est Lafayette, et dont le sol, généralement uni, est très-fertile.

TIPPERARY, district de l'Inde Transgangaïque anglaise, dans l'ancien Bengale, entre le Katchar au N., le Cassay à l'E., le Chittagong au S. et le Brahmapoutra à l'O.; 800,000 hab. Chef-lieu, Kamilla; superficie, 40,000 kilom. carrés. Une grande partie de ce district est inculte et déserte. La partie occidentale produit en abondance du riz et du coton et une grande quantité de bétail, qui est vendu aux Birmans. Les forêts sont remplies de troupeaux d'éléphants et de bêtes féroces. On y fabrique beaucoup d'étoffes de coton communes.

TIPPERARY, ville d'Irlande, dans le comté de ce nom, sur l'Arra, affluent de la Suir, à 40 kilom. S.-E. de Limerick et à 16 kilom. O. de Cashel; 7,500 hab. Ses environs sont couverts de jolies maisons de campagne, entre lesquelles on remarque Bally-Kisteon, propriété du comte de Derby.

TIPPERARY (COMTÉ DE), comté au S. de l'Irlande, dans le N.-E. du Munster, entre ceux de Clare et de Limerick à l'O., de Cork au S.-O., de Waterford au S.-E., de Leinster à l'E., et le Connaught au N.; 409,335 hectares; 90 kilom. sur 60; 248,000 hab. Il est traversé par les monts de Sliah-Bloom, de Sliah-na-man, de Galtee et de Knockmeleadow, ainsi que par plusieurs chaînes de collines, dont la plus élevée porte le nom de *montagnes de Keepe*. Il est arrosé par le Shannon, la Suir et leurs affluents. Il renferme une grande partie du Lough-Derg et du grand marais d'Allen. Le climat y est tempéré et agréable. Le sol a toujours été compté au nombre des plus fertiles de l'Irlande, et il existe un district en particulier, comprenant les territoires de Tipperary et de Cashel, qui porte le nom de *Vallée d'or*, à cause de sa supériorité à cet égard. Cependant, ce comté est plutôt un pays de pâturages que de labour. On y recueille du froment et les autres céréales, toutes espèces de légumes et de fruits, du chanvre, etc., et on y élève une grande quantité de gros et de menu bétail. L'industrie manufacturière y a pour objet la fabrication de toiles et de lainages grossiers. Il y existe des mines de cuivre et de plomb et des carrières de pierre meulière. On en exporte du grain, de la farine, du bétail, du fil, du plomb en barres et des lainages. Capitale, Clonmel; villes principales : Tipperary, Nenagh, Cashel, Templemore, Thurles, Glogheen et Carrick. Le comté de Tipperary envoie deux membres au Parlement et comprend douze baronnies. • Les terres, dit M. A. Esquiros, y sont, en certains endroits, très-riches et très-fertiles, mais la population est extrêmement pauvre. On peut dire que les habitants n'ont guère profité jusqu'ici des avantages que leur offre la contrée. En dehors, des villes, le commerce et l'industrie n'existent point. Il y a pourtant de nombreux cours d'eau dont on pourrait utiliser les forces pour des manufactures. »

TIPPO-SAËB ou **TIPPOU-SAÏB**, dernier nabab de Mysore, né en 1749, mort en 1799. Il fut initié à l'art militaire par des officiers français au service de son père et montra qu'il avait su profiter de leurs leçons par la façon brillante avec laquelle il se conduisit pendant les guerres contre le Karnatic (1767) et contre les Mahrattes (1775-1779). Les succès qu'il remporta sur les Anglais en 1782 contribuèrent encore à sa réputation, et il était devenu l'idole du peuple lorsqu'il monta sur le trône (1782) à la mort de son père Hyder-Ali, qui lui légua sa haine contre les Anglais. Tippo débuta par des succès; il battit le général anglais Mathew et le chassa de toutes les villes qu'il occupait dans le Mysore. Il allait s'emparer de Mangalore, lorsque la paix conclue en 1783 entre la France et l'Angleterre le priva du secours de notre flotte et de 1,000 Français qui servaient dans son armée. Il dut se hâter de conclure la paix avec les Anglais. Il porta alors toute son attention sur l'organisation de ses États, fit ses efforts pour y retenir les Français par l'appât des grades et des emplois et envoya à Versailles une ambassade, qui fut magnifiquement accueillie, mais dont le résultat ne répondit pas à son attente (1787-1788). Peu après, Tippo-Saëb se lança dans une nouvelle guerre (1789), en élevant des prétentions sur les forts de Cochin, de Cranganor et d'Akkotah, possédés alors par les Hollan-

daïs. Ceux-ci, pour sauver Cochin, vendirent leurs deux autres établissements au rajah de Travancore, sur lequel tomba aussitôt la vengeance du nabab de Mysore; mais les Anglais, pour recommencer la guerre, se déclarèrent avec empressement pour le rajah. En 1790 et 1791 eurent lieu deux campagnes sans résultat décisif, malgré les efforts de lord Cornwallis et de sir John Abercromby, qui commandaient chacun une armée. En 1792 s'ouvrit une nouvelle campagne dans laquelle Tippo eut à lutter, non plus contre les Anglais seuls, mais encore contre les forces réunies des Mahrattes et du Nizam. Après avoir vu tomber au pouvoir de ses ennemis plusieurs places, entre autres la forteresse de Savendroug, ou le rocher de la Mort, qui passait pour imprenable, il fut assiégé dans Seringapatam, sa capitale, et il lui fallut consentir à un traité humiliant qui lui imposait une contribution de 75 millions et lui enlevait soixante places fortes. Vaincu, mais brûlant de prendre sa revanche, il chercha vainement autour de lui des alliés. Des envoyés qu'il dépêcha à l'île de France en 1797 en ramenèrent 300 volontaires français; peu après, des lettres de Bonaparte, alors en Égypte, lui annoncèrent de prochains et importants secours. Le marquis de Wellesley, gouverneur du Bengale, averti de ce qui se passait, dirigea deux armées sur le Mysore, l'une, de Madras, sous le général Harris, l'autre, de Bombay, commandée par le général Stuart. Bientôt refoulée dans Seringapatam, Tippo pouvait encore se racheter en conservant une ombre de pouvoir; il préféra se faire tuer en défendant la ville, où l'ennemi entra le 4 mai 1799, après deux mois de siège. Sa chute causa en France une émotion profonde; elle nous faisait perdre le seul allié qui pût nous rouvrir le chemin de l'Inde. Tippo parlait plusieurs langues et avait l'esprit cultivé. Il était brave et extrêmement ambitieux; mais il n'avait ni la prudence, ni la modération, ni les talents politiques de son père. Il prit les titres de sultan, de vainqueur et bien d'autres encore en sa qualité prétendue de suzerain de la presqu'île de l'Inde, et plus tard, à tous ces titres, il ajouta celui de padischah. Vouant soutenir le rang imaginaire où il s'était placé, il déploya un faste royal et se ruina par des dépenses qui n'étaient point en proportion avec la modicité de ses revenus ni avec la faible étendue de ses États. Son orgueil, son esprit de domination l'empêchèrent d'intéresser à sa cause les princes ses voisins qui, comme lui, avaient également à craindre l'accroissement de la puissance anglaise. Vers la fin de sa vie, il se montra violent, impérieux, cruel même, d'une extrême mobilité; il finit par perdre toute sa fermeté d'esprit. • Il ne savait plus, dit M. Raymond, que se livrer aux femmes, aux flatteurs, aux astrologues; toutefois, quand l'heure suprême fut venue, le sang du guerrier se ranima. » Après s'être battu avec un courage désespéré, il tomba sous le mousquet d'un soldat anglais qui lui brûla la cervelle. Sous le titre de *Select letters to various functionaries* (1811, in-4°), on a publié à Londres un choix de ses lettres.

TIPPO-SAËB, tragédie en cinq actes et en vers, par M. de Jouy (Théâtre-Français, janvier 1813). Le héros de la pièce est cet intrépide fils d'Hyder-Ali, qui affranchit de l'empire des Mongols les Mahrattes, ses sujets, et lutta toute sa vie contre la lente et universelle invasion de la puissance anglaise. Tippo-Saëb poursuivit la lutte avec un courage bien rare chez ces peuples amollis par un climat brûlant, éternés par les caresses d'une nature opulente. On sait que Bonaparte, en 1799, rêvait de donner la main, par delà la Méditerranée, l'Égypte et la mer des Indes, à cet infatigable ennemi des Anglais. Le héros de la tragédie était donc un personnage tout historique et presque contemporain. Le sujet était sans doute attrayant; cette physionomie du sultan de Mysore, le dénouement de sa lutte à outrance, ces mœurs orientales, cette riche nature de l'Inde pouvaient tenter un vigoureux génie dramatique; mais, outre qu'il est toujours périlleux d'aborder une page d'histoire contemporaine et de mêler la fiction à des réalités bien connues, le goût étroit, l'inspiration essoufflée des arrières-classiques, parmi lesquels M. de Jouy tenait une place honorable, ne pouvaient féconder une pareille donnée. Une intrigue banale, des personnages qui ne sont Indous que par le costume, un pâle reflet de *Mitridate*, nulle couleur, nulle vie, telle devait être et telle fut la tragédie de *Tippo-Saëb*.

Le sultan de Mysore, assiégé par les Anglais dans sa capitale, donne audience à leur ambassadeur Stuart, qui vient lui offrir la paix à des conditions inacceptables et demande que les enfants de Tippo-Saëb soient remis comme otages à son gouvernement. Tippo-Saëb se révolte à cette proposition; dans son indignation, il veut retenir prisonnier l'audacieux Stuart, qui sème la trahison autour de lui et qui vient même d'acheter un des ministres de Mysore. Un officier français, Raymond, conseiller dévoué de Tippo-Saëb, exige que la liberté soit rendue à Stuart, qui n'est venu au camp des Mahrattes que sur sa parole. L'Anglais est renvoyé; mais le ministre corrompu par l'or étranger

accuse devant son maître le fidèle Raymond d'être vendu aux assiégeants. Raymond se justifie en faisant connaître le marché honteux qui a été conclu entre son accusateur et l'Anglais. Tippo-Saëb, placé entre ce double soupçon de trahison, fournit la situation la plus intéressante de la pièce de M. de Jouy, et cette situation ne lui appartient pas tout entière, car il l'a empruntée à la *Rodogune* de Corneille. Tippo-Saëb, à la fin, se décide en faveur de Raymond. Avant de livrer un combat décisif, il confie ses enfants à un esclave fidèle et les fait conduire en sûreté; il apprend tout à coup qu'ils sont tombés entre les mains des Anglais. Raymond s'élance sur leurs traces et, après des exploits invraisemblables, les ramène à leur père. Le sultan n'a que le temps de les servir sur son cœur et de s'élancer au combat. Restés seuls, les deux enfants font retentir le palais de leurs plaintes enfantines, auxquelles se mêle, à de fréquentes reprises, la voix grondante du canon. Cette sorte de duo bouffe eut un grand succès de gaieté; le public riait encore, lorsqu'on rapporta sur la scène Tippo-Saëb mourant; le ministre perfide, dont les Anglais avaient acheté la trahison, l'avait frappé par derrière au milieu du combat, puis il était tombé lui-même frappé à mort par Raymond, témoin et vengeur du crime. Les vieux héros de l'indépendance indienne apprenant la mort de son meurtrier au moment où, las de la vie et découragé de la lutte, il veut mettre un terme à ses souffrances et se frapper d'un coup mortel. • Il faut convenir, dit le critique Geoffroy, qu'il n'a point eu dans son agonie la consolation de voir le public satisfait; je ne suis pas même si quelques coups de sifflet n'ont pas troublé les derniers instants de celui que le canon avait respecté. »

TIPTON ou **TIBINGTON**, ville et paroisse d'Angleterre (Stafford), près de la source de la Trent; 28,870 hab. Riches mines de houille et de fer. Forges, fabriques de clous, de céreuse, de minium et de savon.

TIPUANI, rivière de Bolivie. Elle naît dans les Andes, se joint au Béné et roule de l'or.

TIPULAIRE adj. (ti-pu-lè-re — rad. *tipule*). Entom. Qui ressemble à la tipule. • s. f. pl. Famille d'insectes diptères némocères, ayant pour type le genre tipule : *Les TIPULAIRES se trouvent répandus dans toutes les régions du globe.* (E. Desmarest.) *Les larves des TIPULAIRES culiciformes sont aquatiques.* (H. Lucas.) • On dit aussi TIPULARIDE, TIPULARIÉ, TIPULIDE et TIPULIDÉ.

— Bot. Syn. d'ANTHERICUS.

— **Encycl.** Entom. Les *tipulaires* sont caractérisées par un corps ordinairement étroit et allongé; la tête ronde, occupée en majeure partie, surtout chez les mâles, par les yeux à facettes; les antennes plus longues que la tête, variant souvent selon les sexes, celles des mâles pectinées, dentées en soie ou garnies de poils qui forment des panaches, des faisceaux ou des verticilles; la trompe le plus souvent très-courte et terminée par deux grandes lèvres, quelquefois longue, en forme de siphon, mais courbée en dessous; le sugoir très-court, composé de deux à quatre soies; les palpes courbées et toujours très-courtes quand elles sont relevées; le thorax élevé; l'abdomen allongé, cylindrique, souvent terminé en massue chez les mâles et finissant en pointe chez les femelles; les ailes longues et étroites, tantôt croisées horizontalement, tantôt inclinées en toit; les pattes longues et grêles.

Les *tipulaires* se tiennent sur les plantes, dans les prairies ou les jardins. Les grandes espèces ont reçu les noms vulgaires de *tailleurs* et de *couturières*; les petites, à cause d'une certaine ressemblance avec les cousins, ont été appelées *culiciformes*. Quelques-unes de celles-ci s'élèvent dans les airs et y forment de petits nuages qui montent et descendent continuellement dans une ligne verticale, en faisant entendre un petit bourdonnement aigu. C'est surtout en automne que ces insectes se montrent en très-grande abondance; quelques espèces paraissent en hiver. L'union des deux sexes se prolonge souvent longtemps chez ces diptères; à l'aide des derniers anneaux de leur abdomen, qui forment un oviducte terminé en pointe, les femelles enfoncent plus ou moins profondément leurs œufs dans les substances qui doivent nourrir leurs larves.

Ces larves ont la forme de petits vers allongés, à tête écaillée, munie de deux petites antennes, de deux crochets et de quelques organes de manducation; le corps est dépourvu de pattes, qui sont quelquefois remplacées par des appendices ou des mamelons; le nombre de leurs stigmates varie; quelquefois, les trachées se prolongent dans l'intérieur des poils et forment ainsi des sortes de branchies; quelques espèces respirent au moyen d'un tube postérieur. • Ces larves, dit M. H. Lucas, ont des habitudes très-variées; les unes, telles que celles des *tipulaires* culiciformes, sont aquatiques et tantôt nagent très-bien, ainsi que la nymphe, tantôt se tiennent dans des trous ou dans des fourreaux de diverses matières qu'elles ont fabriqués; d'autres vivent dans la terre, le fumier ou dans les parties corrompues et humides des végétaux. Il en est qui se nourrissent de champignons, où elles font leur sé-

jour; quelques-unes même de celles-ci les tapissent d'un enduit gluant qui leur sert de lit ou de tente. Des calus ou monstruosités végétales forment l'habitation de quelques autres. Certaines espèces offrent des yeux ou des organes considérés comme tels. Les nymphes sont allongées et souvent munies de petites épines qui leur servent à se traîner sur le sol et à se débarrasser de leur dernière enveloppe, lors de leur passage à l'état parfait.

Les *tipulaires* sont très-nombreuses et répandues dans toutes les régions du globe; on les divise, suivant leur organisation et leurs mœurs, en culiciformes, gallicoles, terri-coles, fungivores et florales. Nous citerons les genres corathre, cécidomyie, tipule, lim-nobie, nématocère, mycétobie, céropate, gioriste, similie, scatopse, etc..

TIPULARIDE adj. (ti-pu-la-ri-de — de *tipulaire*, et du gr. *eidos*, aspect). Entom. Syn. de TIPULAIRE.

TIPULARIÉ, ÉE adj. (ti-pu-la-ri-é — rad. *tipule*). Entom. Syn. de TIPULAIRE.

TIPULE s. f. (ti-pu-le). Entom. Genre d'insectes diptères némocères, type de la famille des tipulaires, comprenant une trentaine d'espèces, répandues dans presque tous les pays, mais surtout dans l'Europe centrale : *Les tipules sont des insectes qui ont beaucoup d'analogie avec les cousins par leur forme générale*. (A. Desmarest.) La TIPULE printanière se trouve dans les prairies. (H. Lucas.) La nature n'a point accordé aux TIPULES des trompes assassines comme aux cousins. (V. de Bonmare.)

— **Encycl.** Les *tipules* appartiennent à la famille des tipulaires (v. ce mot). Les femelles placent, en général, leurs œufs dans le terreau; ces œufs sont très-durs, d'un noir luisant et de figure oblongue, un peu contournée en manière de croissant. Les larves ressemblent à des vers allongés, grisâtres, cylindriques, mais amincis aux deux bouts, lisses et sans pattes. Ces larves se nourrissent uniquement de terre, et quand elles sont très-abondantes dans une localité, elles nuisent aux plantes en détachant ou isolant leurs racines et les privant ainsi des sucs nutritifs qu'elles puiseraient dans le sol. Les larves se transforment dans la terre; les nymphes sont allongées, ont antérieurement deux tubes respiratoires en forme de corne, les pattes repliées sur elles-mêmes ou contournées, et présentent dans toute la longueur de l'abdomen des rangées annulaires et transverses de petites épines qui leur servent à s'élever à la surface du terrain lorsqu'elles doivent se dépouiller de leur peau et devenir insectes parfaits. A cet état, les *tipules* sont des insectes qui ont beaucoup d'analogie avec les cousins par leur forme générale et par la longueur des pattes, mais qui ne sont nullement offensifs. On les trouve principalement dans les prés et au bord des eaux. On a découvert des *tipules* dans presque tous les pays, mais elles sont surtout communes dans les régions tempérées de France et d'Allemagne.

TIPULIDE adj. (ti-pu-li-de — de *tipule*, et du gr. *eidos*, aspect). Entom. Syn. de TIPULAIRE.

TIPULIDÉ, ÉE adj. (ti-pu-li-dé). Entom. Syn. de TIPULAIRE.

TIPULOSE s. m. (ti-pu-lo-se — rad. *tipule*). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, de la tribu des ténéides, comprenant deux espèces, qui habitent l'Océanie.

TIQUARIER s. m. (ti-koua-ri-é). Bot. Syn. de TIGARÉE.

TIQUE s. f. (ti-ke — du germanique : bas allemand *teke*, haut allemand *zecke*, anglais *tick*, *tike*, probablement de la racine sanscrite *tig*, être aigu, pointu, d'où *tiktos*, mordant, et *tigman*, piqure). Arachn. Nom vulgaire de diverses espèces d'acarides, appartenant surtout au genre ixode, qui s'attachent au corps de plusieurs animaux et leur sucent le sang. *Le Père des tiques*, Nom donné par les Européens au héron bouvier ou garle-bœuf.

— s. f. pl. Tribu d'arachnides trachéennes, de la famille des holéres, comprenant les genres argas, bdelle, ixode et smaride : *Les tiques sont la plupart parasites*. (H. Lucas.)

— Loc. fam. *Être soûlé comme une tique*, Être très-soufflé, parce que les tiques ricins se gorgent de sang et restent ensuite immobiles.

— **Encycl.** Les *tiques* ou *ixodes* sont des arachnides de la famille des acarides, dont les palpes engainent le suçoir et forment avec ce dernier une sorte de bec saillant, court, tronqué et un peu dilaté au bout. Le bec, ou rostre, des *tiques* est obtus en avant; il présente : 1° un support formé par une pièce écailleuse reçue dans une échancrure du corselet et servant de réceptacle à la base du suçoir; 2° une gaine de deux pièces fort courtes, écailleuses, concaves du côté interne, arrondies et même un peu plus larges à leur extrémité; 3° un suçoir placé dans cette gaine, composé de trois lames cornées, coniques, très-dures, dont les deux latérales sont plus petites et se recouvrent sur la troisième, qui est grande, large, obtuse au bout, un peu transparente et moins colorée; celle-ci porte

sur les côtés et sur toute sa surface inférieure un grand nombre de dents de scie très-fortes; elle offre un sillon dans son milieu. Les *tiques* ou *ixodes* ont une marche lente, pesante, quoique leurs organes de locomotion soient fortement constitués; mais c'est merveille de les voir s'accrocher avec leurs pattes aux objets qu'elles rencontrent, si polis qu'ils puissent être. Elles se posent sur les végétaux dans une situation verticale. Quand un animal vient à s'arrêter dans leur voisinage, elles s'accrochent à lui. D'après une remarque de Latreille, les *ixodes* d'Europe habitent de préférence les genêts. Ils s'attaquent à l'homme lui-même et se fixent souvent, sur les chasseurs et les voyageurs, les promeneurs et surtout les promeneuses, car les bottes garantissent mieux les hommes. M. Raspail rapporte qu'il a trouvé souvent des *tiques* attachées au cuir chevelu de jeunes enfants et qui leur causaient des démangeaisons atroces. La présence de ce parasite cause une douleur assez vive et une rougeur assez intense. Les *tiques* enfoncent leur bec dans la peau comme un poinçon. Les petits crochets récurrents qui garnissent sa surface l'empêchent de sortir du point où il a pénétré. Le suçoir est engagé d'une manière tellement solide, qu'on ne peut l'en détacher qu'avec force et en arrachant une portion de la peau qui lui adhère. Ces arachnides sont très-voraces; elles absorbent une grande quantité de sang. Leur corps, qui est très-extensible à la circonférence et en dessous, se gonfle et prend l'apparence d'une excroissance plus ou moins livide.

Les *ixodes* pondent une prodigieuse quantité d'œufs. Latreille avance, d'après Chabrier, que ceux-ci sont expulsés par la bouche, curieuse anomalie de ces singuliers animaux. Le fait pouvait être mis en doute, et il l'a été. M. Lucas a démontré que chez ces arachnides l'oviducte s'ouvre près de la bouche, et c'est par lui et non par la bouche que les œufs seraient expulsés au dehors. La situation de l'oviducte près de la bouche aurait induit Chabrier en erreur.

Il n'existe aucune bonne classification des *ixodes*. Ce genre renferme environ soixante espèces, et il est probable qu'on en découvrira d'autres encore. On trouve en France deux espèces principales d'*ixodes* ou de *tiques* : 1° la *tique louette*; 2° la *tique réticulée*. La *tique louette* est d'un rouge de sang foncé, avec la plaque écailleuse antérieure plus obscure; elle a les marges du corps un peu épaissies et un peu poilues; elle s'attache aux chiens. La *tique réticulée* est cendrée, avec de petites taches et des lignes annulaires d'un brun rougeâtre. Elle a les bords de l'abdomen striés et des palpes presque ovales; elle s'attache aux bœufs, aux moutons et à plusieurs autres mammifères domestiques. On a vu des bœufs sur lesquels s'étaient multipliées les *tiques* succomber à leurs attaques. Ordinairement, ils sont maigres et affaiblis.

On ne saurait trop recommander de visiter souvent les animaux, chiens, bœufs, chèvres, moutons, qui vont dans les champs, dans les bois, et de les débarrasser au plus vite des *ixodes*, s'ils en ont, de crainte de voir ces derniers se multiplier à l'infini et nuire à la santé des animaux, qu'ils dévorent. Ils s'attaquent aussi aux oiseaux, aux reptiles. H. Lucas en a même rencontré une espèce vivant dans le contour interne de la cavité orbitaire du python Sebæ, grand ophidien; il l'a désignée sous le nom d'*ixode transversal*.

TIQUER v. n. ou intr. (ti-ké — rad. *tique*). Art vétér. Avoir un tic : Ce cheval tique.

TIQUET s. m. (ti-ké — dimin. de *tique*). Entom. Nom donné par les jardiniers aux alaises.

— **Encycl.** Les agriculteurs et les jardiniers confondent sous ce nom plusieurs insectes, appartenant surtout au genre alaise, et qui attaquent particulièrement les plantes potagères. Ils nuisent surtout aux jeunes semis, qu'ils anéantissent parfois complètement. Ils exercent leurs ravages durant toute la belle saison, et il est parfois bien difficile d'y porter remède. On arrive néanmoins à détruire en grande partie ces insectes au moyen d'arrosements avec des décoctions de plantes âcres ou fétides, telles que le noyer, le sureau, etc., ou avec de l'urine, ou bien encore par des perspersions de cendre ou de suie. Mais ces moyens ne sont applicables qu'en petit, par exemple sur les planches de jardin. Ces insectes et leurs larves périssent souvent par suite d'une pluie forte, du froid ou d'une chaleur intense. V. ALTISE.

TIQUET (Marie-Angélique CARLIER, dame), célèbre par le procès pour tentative d'assassinat qui lui fut intenté, née à Metz en 1657, morte sur l'échafaud, à Paris, le 17 juin 1699. A quinze ans, par suite de la mort de son père, riche libraire de Metz, elle se trouva orpheline et maîtresse d'une grande fortune. Angélique Carlier était admirablement belle et très-spirituelle. De nombreux prétendants se disputèrent sa main. Parmi eux se trouvait un conseiller au parlement de Paris, Tiquet, d'un âge déjà mûr, criblé de dettes, qui, attiré par la dot de la jeune fille, parvint à mettre dans ses intérêts la tante d'Angélique et se fit agréer. Angélique Carlier, devenue Mme Tiquet, vint habiter Paris. Son mari, dont elle eut deux enfants, ne pouvait lui

inspirer d'affection, mais elle s'en consolait en menant une existence luxueuse. Sa fortune, son esprit, sa rare beauté attiraient autour d'elle une société nombreuse et elle avait pour amies plusieurs des femmes les plus aimables et les plus spirituelles du temps, entre autres Mme d'Aulnay. Le peu de sympathie qu'elle ressentait pour son mari se changea en aversion lorsque celui-ci voulut la contraindre à restreindre ses dépenses et la forçait, dit-on, à rompre des relations adultères avec un capitaine des gardes. Elle demanda une séparation de corps et de biens, mais ne put obtenir qu'une séparation de biens. Forcée de rester avec son mari, elle conçut le projet de le faire assassiner, pour mettre fin à une existence commune qui lui était devenue intolérable. Dans ce but, elle avait mis dans ses projets son portier et un de ses domestiques, qui attentèrent, sans succès, contre la vie de Tiquet. Elle eut alors recours au poison; mais un valet jeta la tasse empoisonnée qu'elle destinait à son mari. Reprenant son premier projet, elle chargea son ancien portier d'acheter le concours de quelques coupe-jarrets. Un soir, au moment où Tiquet rentrait à son hôtel, on tira sur lui plusieurs coups de feu. Assez grièvement blessé, il ne voulut point qu'on le ramenât chez lui et déclara au commissaire de police que sa femme seule avait pu faire attenter à ses jours. A cette nouvelle, les amis de Mme Tiquet la prièrent de fuir, mais elle refusa. On la conduisit en prison, on instruisit longuement son procès et on ne put acquiescer à la preuve qu'elle avait pris part à la dernière tentative faite contre son mari. Mme Tiquet niait énergiquement sa culpabilité et on dut recourir à la question pour lui arracher un aveu. Ce procès eut un retentissement énorme. Dans le public, la belle conseillère comptait de nombreux défenseurs, qui lui témoignaient la plus vive sympathie. Elle n'en fut pas moins condamnée à avoir la tête tranchée. Son mari, cupide jusqu'à la fin, se fit adjuger ses biens, dont la confiscation avait été prononcée, puis se rendit à Versailles pour demander la grâce de sa femme. Conduite au supplice avec son portier, condamné à être pendu, elle montra la plus grande fermeté, monta sur l'échafaud, baissa le billot et y plaça sa tête, sans faiblir un instant. Le bourreau, dans son trouble, dut à trois reprises la frapper de sa hache avant de séparer la tête du tronc.

TIQUETÉ, ÉE adj. (ti-ke-té — vient probablement de *tique*. Quelques-uns le rattachent à étiquette, mais le sens ne convient pas). Marqué de points colorés : Oiseau TIQUETÉ de noir. Laisse couvrir sur ton sein la petite agate aux élytres TIQUETES d'un si beau rouge : c'est la bête du bon Dieu. (Tastu.)

Tiquetonne (rue). Cette rue fut bâtie en 1350, dans le quartier Saint-Eustache, à Paris, et porta d'abord le nom de rue de Denys-le-Clouf. Elle changea de nom d'une façon assez bizarre. Dans cette rue habitait, dans la première moitié du xiv^e siècle, un riche boulanger, nommé Rogier de Quiquetonne, qui s'était fait un grand renom en fabriquant des gâteaux au miel. Sa boutique était le rendez-vous des amateurs de friandises qui accouraient de tous les quartiers. Ce fut son nom, quelque peu altéré, qu'on donna plus tard à la rue et qui lui est resté. Cette rue, qui allait de la rue Montmartre à la rue Montorgueil, se prolonge depuis peu d'années jusqu'à la rue Saint-Denis. C'est sur la rue Tiquetonne prolongée que se trouve aujourd'hui l'entrée de la tour de Jean-sans-Peur, un des plus beaux monuments de notre ancienne architecture militaire.

TIQUETURE s. f. (ti-ke-tu-re — rad. *tiqueté*). Etat d'une chose tiquetée : La TIQUETURE d'une fleur, d'une coquille.

TIQUEUR, EUSE adj. (ti-keur, eu-ze — rad. *tiquer*). Art. vétér. Qui tique : Cheval TIQUEUR. Jument TIQUEUSE.

— Substantiv. : Un TIQUEUR. Une TIQUEUSE.

TIR s. m. (tir — V. TIRER). Art ou action de tirer une arme de jet, en visant un but : L'exercice, la pratique du TIR. Chasse au TIR. Être habile au TIR. Le TIR du canon. Le TIR de l'arbalète.

— Ligne suivant laquelle on tire avec une arme à feu : TIR perpendiculaire. TIR oblique. TIR à ricochet.

— Qualité d'une arme sous le rapport de la direction qu'elle imprime aux projectiles : Ce fusil n'a pas le TIR juste.

— Lieu, établissement où l'on s'exerce à tirer avec une arme à feu : Aller au TIR. Le comte retroussa ses manches et passa dans le petit vestibule qui précède le TIR. (Alex. Dumas.)

— Ligne de tir, Direction de l'axe d'une arme à feu. *Plan de tir*, Plan vertical mené par la ligne de tir. *Angle de tir*, Angle formé par la ligne de tir avec une horizontale menée dans le plan du tir.

— *Tir en blanc*, Tir à poudre, sans projectile.

— *Flanc de tir*, Partie de la rayure d'une arme sur laquelle prend appui l'ailette du projectile.

— **Encycl.** Art milit. L'étude du tir peut se diviser en deux parties distinctes : l'étude du tir des bouches à feu et celle des armes à feu portatives. Chacune de ces divisions com-

prend elle-même deux subdivisions : l'étude théorique et l'étude pratique. Disons tout d'abord que cet article ne traitera ni ne peut traiter complètement la question du tir. Le lecteur trouvera aux mots BALISTIQUE, ARTILLERIE, etc., tous les détails qui se rapportent au tir des bouches à feu et à l'étude théorique du tir des armes à feu portatives. Nous ne nous occuperons donc ici que de l'étude pratique du tir de ces dernières armes.

Quand un inventeur présente une arme qu'il a imaginée et construite sur un plan nouveau, on essaye cette arme; on l'étudie pratiquement, car c'est le seul moyen d'en reconnaître la valeur. Cette étude pratique est confiée par le gouvernement à des commissions nommées *ad hoc*. Quand l'arme est reçue et mise entre les mains des troupes, le soldat doit apprendre à la manier, à la connaître, à s'en servir; il fait pour cela, et sous la direction de ses chefs qui le guident, une étude pratique de l'arme, de son tir. Ces quelques mots suffisent, nous le croyons, à indiquer l'ordre que nous allons suivre.

Nous supposons connues et familières les expressions : trajectoire, angle de mire, angle de tir, hausse, ligne de mire artificielle ou naturelle, expressions qui sont, du reste, définies à leur place. Seulement, comme pour bien tirer il faut bien viser, disons tout d'abord ce qu'on entend par viser à guidon fin, à guidon demi-plein et à guidon plein.

..... Lorsqu'on vise à guidon fin, dit le *Cours élémentaire de tir*, le sommet du guidon s'aperçoit à peine au-dessus du milieu du cran de mire; cette manière de viser, évidemment la meilleure, est assez difficile dans la pratique. Il faut exécuter les soldats à viser à guidon demi-plein; dans ce cas, le sommet du guidon se détache parfaitement et arrive vers le milieu de la profondeur du cran.

Quand on vise à guidon plein, on aperçoit le guidon entier au-dessus du fond de l'encoche.

Abordons maintenant la question et, sans vouloir la traiter à fond, proposons-nous de mettre tout le monde à même de comprendre les ouvrages qui en donnent la solution complète, tout en leur esquissant les méthodes employées. Prenons donc une arme à feu qu'on essaye, qu'on expérimente. On tire avec cette arme un grand nombre de coups, le plus grand nombre possible. Dans ces expériences, on emploie, pour en apprécier la justesse, trois modes de tir : le tir sur affût, le tir sur appui, le tir à bras, debout ou à genoux.

Dans le tir sur affût, sans qu'il soit besoin de le dire, l'arme est supportée par un appareil, par un affût, qui a une fixité complète, tout en permettant de viser facilement dans toutes les directions. Ce genre de tir, dont les conditions diffèrent tout de celles de la pratique, semble ne devoir servir avec avantage que pour la comparaison d'armes qui ont à lutter entre elles de justesse et de portée.

Le tir sur appui, dont l'usage est plus fréquent, s'exécute l'arme sur un sac à terre ou sur un coussin rembourré qui l'on dépose sur le plateau supérieur d'une petite table, devant laquelle s'assied le tireur. Une vis de pointage, qui traverse un écrou fixé dans le plateau inférieur, parallèle au premier, permet d'élever ou d'abaisser à volonté le plateau supérieur.

Le tir à bras est le tir ordinaire, le tir du chasseur qui épaule, du soldat qui se défend. Il sert à vérifier pratiquement les deux premiers genres de tir, surtout dans la détermination des hausses. Le tir à bras peut s'exécuter debout ou à genoux.

La surface sur laquelle on tire, sur laquelle on constate les coups, doit être assez grande pour qu'on soit assuré d'y recueillir la presque totalité des balles. On se sert aujourd'hui, à Vincennes, d'un mur d'expérience, formé de plaques de fonte divisées en décimètres carrés et présentant un ensemble de 16 mètres de largeur sur 8 mètres de hauteur. On employait autrefois des panneaux carrés de 2 mètres ou 4 mètres de côté, suivant les cas, et divisés par des lignes verticales et horizontales, espacées de décimètre en décimètre. Les deux lignes perpendiculaires du milieu, plus fortement marquées que les autres, sont les axes auxquels on rapporte la position du centre du trou d'une balle, au moyen de ses deux coordonnées, savoir : cote horizontale et cote verticale. L'observateur qui note les résultats du tir le fait sur un tableau à six colonnes, qui portent en tête les lettres S, I, G, D, A, P, lettres qui signifient : cote verticale supérieure, cote verticale inférieure, cote horizontale de gauche, cote horizontale de droite, cote antérieure, cote postérieure. Les deux dernières colonnes A et P sont réservées aux coups qui ont manqué le panneau.

Tous les coups se relèvent donc par rapport au centre du panneau, où se trouve généralement le point visé. Si le point visé ne coïncidait pas avec ce centre, on transformerait les résultats observés par rapport au centre en résultats par rapport au point visé, au moyen des formules simples que la géométrie analytique établit à propos des transformations des coordonnées; les calculs à faire ne sont, du reste, dans le cas de coordonnées rectangulaires, qu'un ensemble d'additions et de soustractions. On peut donc facilement rapporter au point visé les cotes

observées des centres des balles par rapport au point central.

On se sert encore d'un autre point comme origine des axes : c'est le point moyen. Nous empruntons à M. Cavelier de Cuverville et sa définition et la manière de calculer sa cote horizontale et sa cote verticale, soit par rapport au centre du panneau, soit par rapport au point visé, suivant que l'on porte des cotes rapportées à ce centre ou des cotes rapportées au point moyen. Le point moyen est le centre statique de tous les coups, c'est-à-dire le point d'application de la résultante de toutes les forces égales et parallèles qui passeraient par le centre des trous des balles ; dans la pratique, on peut, avec une exactitude suffisante, prendre pour point moyen le point milieu des traces de tous les coups.

Pour calculer la cote verticale du point moyen, on fait séparément les sommes des deux cotes verticales renfermées dans les colonnes supérieure et inférieure ; on retranche la plus petite de la plus grande et on divise le résultat par le nombre de coups relevés ; le quotient est la cote demandée, qui est supérieure ou inférieure suivant que la somme la plus grande se trouve dans la colonne S ou dans la colonne I.

Pour calculer la cote horizontale du point moyen, on opérerait d'une façon analogue sur les colonnes G et D. Ce point moyen est très-important. Sans qu'il soit besoin d'entrer dans de longues explications, on comprend que la justesse d'une arme est d'autant plus grande, pour une distance donnée, que le point moyen des coups tirés se rapproche davantage du point visé et que les coups se trouvent plus rapprochés de ce point moyen.

Pour avoir une idée plus exacte de la justesse du tir, on a eu aussi recours à de nouvelles quantités, qu'il est besoin de connaître, ne fût-ce que pour lire les ouvrages écrits sur le tir, et dont nous allons donner rapidement une idée. Le *pour cent* est le nombre de balles mises dans le but sur cent coups tirés.

On nomme, en général, écart soit la distance d'un point à une droite, soit la distance d'un point à un autre point. L'écart absolu d'un coup, en langage de tir, est la distance du centre du trou de la balle à l'origine des coordonnées auxquelles on rapporte les coups ; la cote horizontale de ce coup est son écart par rapport à la ligne verticale à laquelle on rapporte les coups, et sa cote verticale son écart par rapport à la ligne horizontale à laquelle on rapporte ces mêmes coups. Il n'est utile ni d'expliquer ni de dire que l'écart absolu d'un coup est égal à la racine carrée de la somme des carrés de sa cote horizontale et de sa cote verticale.

L'écart absolu moyen d'une série de coups est la moyenne des écarts absolus de ces coups ; on comprend dès lors ce qu'on entend par l'écart horizontal moyen, l'écart vertical moyen d'une série de coups.

L'écart géométrique moyen, constamment employé aujourd'hui dans les calculs de justesse de la commission permanente de tir, est la racine carrée de la somme des carrés de l'écart vertical moyen et de l'écart horizontal moyen.

Nous prendrons un exemple pour définir clairement le rayon contenant une fraction donnée de coups. Dans une série de vingt-cinq coups, si l'on veut le rayon du cercle contenant les quatre cinquièmes des coups, on rangera par ordre de grandeur la somme des carrés des cotes de chacun des coups de la série et on extraira la racine carrée de celle de ces sommes qui correspond au nombre indiqué par la fraction ou au vingtième dans ce cas particulier. Ce rayon, comme on le voit, n'est qu'un écart absolu particulier, satisfaisant à certaines conditions. On emploie parfois aussi, mais beaucoup plus rarement, le côté du carré moyen ; c'est la racine carrée de la somme des carrés de toutes les cotes divisée par le nombre des coups qui ont été relevés.

Le pour cent a toujours été usité. L'écart moyen a été introduit en 1846, à l'époque des expériences relatives à la carabine à tige. L'écart géométrique moyen date de 1849, lors des expériences sur les balles à culot. Le côté du carré moyen n'est que depuis peu, mais rarement, en usage à l'école de tir.

Après avoir fait connaître en quelques mots les quantités que l'on introduit dans les résultats, dans les calculs, pour faciliter ces calculs et comparer entre eux les résultats, voyons comment on représente le tir, comment on le point aux yeux, de manière que chacun puisse voir, à la première inspection, la bonté, la justesse d'une arme, si l'on peut s'exprimer ainsi, et comparer entre elles la bonté et la justesse de deux ou plusieurs armes essayées. On se sert à cet effet des courbes de justesse, des gerbes de justesse, des secteurs de justesse et souvent aussi de tableaux figuratifs du tir sur papier quadrillé.

Les expériences ayant pour but, dit Cavelier de Cuverville, de comparer les résultats obtenus en faisant varier régulièrement un des éléments ou une des circonstances du tir, on porte sur la ligne des abscisses, à partir d'un point pris pour origine, des longueurs proportionnelles aux nombres représentant l'élément ou la circonstance que l'on a fait varier ; puis, à l'extrémité de chaque

abscisse, on élève des ordonnées proportionnelles aux nombres qui représentent les résultats à comparer. En reliant les extrémités de toutes les ordonnées par une ligne brisée, puis par une courbe continue, on obtient les points intermédiaires correspondant aux variations qui n'ont pu être expérimentées et on complète de cette manière l'expérience. Le tir ayant généralement lieu à plusieurs distances, on prend ces dernières pour abscisses, et pour ordonnées correspondantes les quantités déduites du tir, dont on veut étudier les variations d'après les distances.

Pour comparer plusieurs tirs au point de vue de la justesse, on emploie quelquefois les gerbes de justesse ou surfaces de révolutions engendrées par le mouvement d'une courbe de justesse déduite du tir autour de la ligne des abscisses considérée comme axe. On prend généralement la courbe des rayons des cercles contenant une même fraction donnée des coups ; on obtient la section faite dans cette surface de révolution par un plan vertical, le plan vertical de tir par exemple, en traçant cette courbe symétriquement au-dessus et au-dessous de l'axe. En supposant la section faite perpendiculairement à l'axe et à chacune des distances de tir, rabattue sous un même angle, 30° par exemple, on obtient des ellipses dont l'ensemble donne avec les deux courbes une image très-complète et très-exacte du tir.

Si l'on réunit autour du même axe les gerbes de justesse correspondant à plusieurs armes, on point en quelque sorte la différence de leur tir. Les gerbes peuvent être tracées de différentes couleurs, suivant les armes. On obtiendra des inclinaisons de plan égales en faisant les angles *rsn*, *pqm*, etc., égaux. (Fig. 1.)

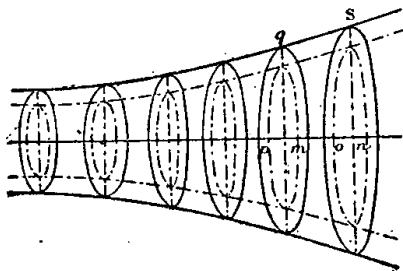


Fig. 1.

On peut aussi, connaissant les rayons des cercles contenant une fraction donnée des coups tirés, construire des secteurs de justesse représentés par la figure ci-contre, dont la construction graphique est aisée à concevoir, et qui mettent immédiatement en évidence la rapidité avec laquelle ces rayons croissent, suivant les distances, pour une arme donnée. (Fig. 2.)

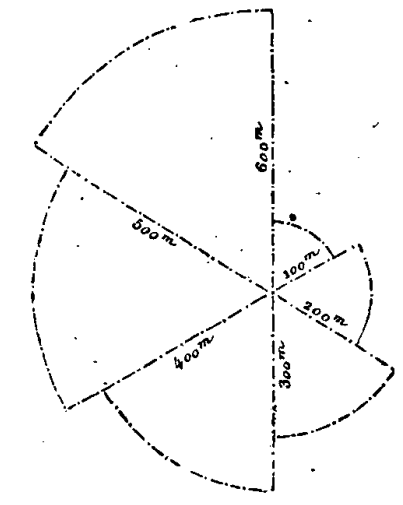


Fig. 2.

Dans les tableaux figuratifs de tir, le papier est quadrillé en millimètres. On fait un tableau pour chacune des distances auxquelles s'est effectué le tir. Ce tableau contient : 1° le point visé, cercle noir, avec les lettres PV ; 2° les trous des balles, représentés par de petits cercles noirs ; 3° le point moyen, avec les lettres PM ; 4° un cercle contenant une fraction donnée de coups, soit par rapport au point visé, soit par rapport au point moyen ; 5° le rectangle qui a servi à calculer le pour cent, soit par rapport au point visé, soit par rapport au point moyen. Cette méthode est simple, excellente ; il est bien entendu que l'on choisit les échelles de manière à pouvoir utiliser le quadrillage.

Tout ce que nous venons de dire ressemble à une nomenclature, à une suite de définitions, et contient pourtant implicitement la marche à suivre, la marche employée dans ces expériences. En effet, toutes ces quantités dont nous venons de parler, comparées aux mêmes quantités relatives aux armes déjà en usage, permettent de conclure si les armes proposées sont à accepter ou à repousser.

Arrivons maintenant à l'instruction pratique du tir dans les régiments. Il n'y a pas longtemps, que cette instruction est régle-

mentaire et réglementée. Sous Louis XIV seulement, on commença à exercer le soldat à tirer à la cible ; le célèbre Guibert fait ressortir la nécessité de cette étude. Jusqu'en 1789, on regarda la chose presque comme inutile. Sous la République et sous l'Empire, on n'eut guère le temps de s'occuper de ce tir à la cible. Le premier règlement rationnel sur l'instruction du tir dans les corps date de 1822. Peu après, on créa l'école de Vincennes. Enfin, vint l'instruction provisoire sur le tir de 1845, modifiée en 1849 et en 1857. Sans compter l'école normale de tir établie à Vincennes, où sont envoyés les officiers et sous-officiers choisis parmi les mieux notés dans les corps, il y a aujourd'hui dans chaque régiment une école de tir, dont l'instruction est placée sous la surveillance, l'autorité et la responsabilité du chef de corps. Sous les ordres du colonel, le lieutenant-colonel est chargé de diriger l'instruction du tir, pour laquelle un capitaine instructeur de tir est spécialement désigné, ainsi qu'un lieutenant ou sous-lieutenant instructeur de tir par bataillon, et dans chaque compagnie un sergent instructeur de tir. Tous les mois, au jour fixé par le colonel, le lieutenant-colonel préside une conférence à laquelle assistent tous les chefs de bataillon et les capitaines, et dans laquelle le capitaine instructeur ou un autre officier développe les principes qui servent de base à la théorie et à la pratique du tir.

L'instruction du tir se fait dans un régiment par bataillon, excepté celle des recrues que dirige spécialement le capitaine instructeur, aidé des officiers instructeurs. Aux heures indiquées par le colonel sur le tableau du service journalier, le capitaine fait la théorie aux lieutenants et sous-lieutenants et aux officiers instructeurs, qui font respectivement la théorie du tir aux sous-officiers de leur bataillon.

À la suite des exercices annuels de tir, et autant que possible en présence des inspecteurs généraux, on distribue des prix aux meilleurs tireurs parmi les sous-officiers, caporaux et soldats. Ces prix consistent en épinglettes à grenade et à chaîne d'argent ; sur la grenade, on lit : *1er prix de tir*, ou simplement : *Prix de tir*.

L'instruction du tir est lente, progressive. On enseigne d'abord aux soldats le pointage en commun dans les chambres ; on leur apprend à se servir des hausses, etc. ; on leur fait prendre les positions du tireur isolé debout, debout et pointant, à genoux, à genoux et pointant ; puis viennent le tir simulé aux capsules, le tir simulé avec des cartouches sans balle ; puis, enfin, le tir véritable sur le terrain, le tir à la cible à différentes distances, d'abord à des distances indiquées, puis à des distances qu'on leur fait apprécier au juger ou qu'on leur apprend à mesurer avec des instruments *ad hoc*.

L'estimation des distances, dit M. de Cuverville, à la vue simple, est fondée sur la variation apparente des objets produite par l'éloignement, sur la netteté plus ou moins grande avec laquelle on peut, suivant les distances, distinguer certaines parties des effets d'habillement, d'équipement d'armement du soldat. Les diverses instructions sur le tir donnent les moyens de s'exercer à cette appréciation. Mais on en comprend facilement le peu d'exactitude ; car, suivant la clarté plus ou moins grande de la vue et suivant leur éclairage, les différentes parties du corps et de l'équipement de l'homme apparaissent d'une manière plus ou moins distincte. Ce procédé demande une grande habitude d'observation, qu'il est difficile de faire acquiescer au soldat ; pour les distances un peu considérables, son emploi devient d'ailleurs presque impossible.

Les instruments dont on se sert pour mesurer les distances sont des stadia, des télomètres, des stadiomètres, etc. V. ces mots.

Les soldats tirent sur des panneaux, mais plus souvent sur des cibles, portant un cercle noir, le point à viser, la ceinture du fantassin, dont la cible tient lieu, et deux bandes réglementaires, dont l'inférieure représente la poitrine et la supérieure la tête. De cette façon, le soldat qui sort de l'exercice du tir peut être mis en face de l'ennemi. Ce que nous voulons dire sera mieux compris avec un exemple. Les règles du tir du fusil d'infanterie peuvent se résumer des deux façons suivantes :

A 125 mètres, viser le cercle noir.
150 — la bande inférieure.
175 — la bande supérieure.
200 — le sommet de la cible.

A 125 pas, viser la ceinture.
150 — la poitrine.
175 — la tête.
200 — le sommet de la coiffure.

Le sommet de la cible, qui a environ 2 mètres, représente le sommet de la coiffure (v. CIBLE). Comme on le voit, les règles de l'exercice sont immédiatement transformées en règles appropriées à la guerre.

On a essayé d'être encore plus vrai, de se rapprocher encore plus de la réalité. La cible est immobile ; le soldat ennemi, cavalier ou fantassin, surtout le cavalier, se meut avec une certaine vitesse. Les règles prises dans l'instruction du tir pourraient donc sembler insuffisantes. On avertit les soldats de cette circonstance et on leur prescrit comment il

faut s'y prendre pour faire le mieux possible, bien entendu. Voici ce que conseille l'expérience : « Lorsqu'on tire sur un but mobile, dit M. de Chesnel, il faut diriger la ligne de mire sur le point où l'on présume que se trouvera le but quand la balle arrivera jusqu'à lui. Un cavalier au galop a une vitesse de 6m,67 par seconde ; s'il est vu à la distance de 150 mètres et qu'il se meuve perpendiculairement au plan de tir, on doit calculer que la balle mettra une demi-seconde pour parcourir 150 mètres et que, pendant ce temps, le point visé se sera avancé de 3m,33 ; or, la longueur du cheval est de 3 mètres environ ; il conviendra donc de viser à 1 mètre ou 1m,50 en avant de la tête du cheval. »

La difficulté du tir, surtout en campagne, expliquera le passage suivant, que nous empruntons à M. de Chesnel, et qui est le résumé de constatations faites dans bien des guerres : « On croit avoir reconnu que, communément, sur soixante balles tirées dans une action, une seule atteint le but ; d'autres veulent qu'il faille une moyenne de trois mille coups de fusil, dans un combat, pour détruire un homme, et la destruction de celui-ci exigerait, selon le maréchal de Saxe et Gassendi, autant de plomb que le poids de son corps. D'après des calculs qu'on peut regarder comme reposant sur des bases assez solides, il aurait été tiré du côté des Autrichiens, à la bataille de Solferino, 8,400,000 coups de fusil, et l'on évalue à 2,000 tués et 10,000 blessés la perte que le feu de l'infanterie a fait éprouver à l'armée franco-sarde. Chaque soldat blessé aurait donc coûté 700 coups de fusil et chaque mort 4,200. Or, comme le poids moyen des balles est de 30 grammes, il aurait fallu au moins 126 kilogrammes de plomb par homme tué, en sorte que l'évaluation du maréchal de Saxe resterait bien au-dessous de la réalité. Ce qu'il faut ajouter maintenant, c'est que, sur 20 hommes tirant dans le rang, il y en a 18 qui ne s'occupent que de charger et de décharger leur arme et tirent devant eux au hasard, sans jamais viser. Le feu des tirailleurs, au contraire, est réellement meurtrier, parce que chaque homme vise avec une attention et une volonté mieux arrêtées. »

On ne s'étonnera pas de ces résultats, qui doivent rassurer les soldats, s'ils avaient besoin d'être rassurés, en jetant les yeux sur le tableau suivant, qui résume les causes d'irrégularité du tir :

Causes d'irrégularité provenant de l'arme.	Position défectueuse de la ligne de mire.
	Faussement du canon.
Causes provenant du tireur.	Variations de calibre.
	Recul.
Causes provenant de circonstances extérieures.	Déviations dues aux vibrations du canon, etc.
	Qui penche l'arme.
	Qui vise à guidon plein.
	Déviations dues au vent.
	Influence de l'état hygrométrique de l'air et de sa densité.
	Mauvaise confection des cartouches.
	Encrassement.
	Variation dans le calibre des projectiles.
	Influence de la manière de bourrer, etc.

On a essayé, autant que possible, d'attribuer ces causes d'irrégularité, soit en transformant les armes ou les projectiles, soit en changeant les calibres. Ainsi, les balles Nessler, pour les canons lisses, ont donné des portées exactes à environ 100 mètres au delà des balles rondes. Puis sont venues les armes rayées, dont la justesse n'est pas à comparer à celle des anciennes armes ; puis les armes de petit calibre, adoptées à l'étranger, étudiées chez nous et qu'on adoptera sans doute plus tard.

Les expériences sur les armes de petit calibre (au-dessous de 0m,017 à 0m,018) ont constaté à plusieurs reprises qu'elles possédaient une justesse plus grande. Telle fut la conclusion de la commission de tir de 1858. Ainsi, le fusil d'Enfield, à 700 mètres, donnait 60 pour 100 dans une cible de 2 mètres sur 3. En 1859, on expérimenta huit armes de petit calibre, de nature ou de provenance différentes ; les conclusions furent les mêmes.

— Probabilité du tir. V. PROBABILITÉ.

TIRABOSCHI (Jérôme), célèbre érudit et historien italien, né à Bergame en 1731, mort à Modène en 1794. Il se fit remarquer de bonne heure par son intelligence et par son ardeur pour l'étude, entra dans l'ordre des jésuites, s'adonna à l'enseignement et devint, en 1755, professeur d'éloquence à l'université de Brera. Un ouvrage qui attestait une vaste érudition, son *Histoire de l'ordre des Humiliés* (1766), le fit très-avantageusement connaître du monde savant et lui valut d'être nommé, en 1770, après la mort de Granelli, préfet de la bibliothèque de Modène. Par la suite, le duc de Modène, Hercule III, le nomma membre de son conseil. Tiraboschi, dont les connaissances étaient aussi étendues que variées, devint l'oracle de la critique de son temps. L'ouvrage sur lequel se fonde principalement sa réputation est l'*Histoire de la littérature italienne* (*Storia della letteratura italiana*) [Modène, 1779-1782, 13 vol. in-4°], véritable arsenal d'érudition dans le-

quel sont venus puiser tous les écrivains qui ont traité depuis le même sujet. Tiraboschi y prend la littérature italienne dès son origine et la mène jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. On y trouve un savoir immense, une critique saine, beaucoup de goût dans l'examen et le jugement des ouvrages, un style pur et élégant, mais pas assez d'ampleur dans l'analyse des productions dont il parle et une prédilection trop grande pour les détails biographiques. Cet ouvrage a été abrégé en français par Landi (Berne, 1784, 5 vol. in-8°). Parmi les autres ouvrages de Tiraboschi, nous citerons : *Vetera humilitatorum monumenta illustrata* (Berne, 1766, 3 vol. in-4°); *Riflessioni sugli scrittori genealogici* (Padoue, 1779, in-8°); *Bibliotheca modenese o Notizie della vita e delle opere degli scrittori nativi degli Stati del ducato di Modena* (Berne, 1781, 5 vol. in-4°), vaste recueil biographique plein de renseignements précieux; *Notizie de pittori, scultori, incisori ed architetti modenesi* (Berne, 1786, in-4°); *Storia dell' augusta badia di S. Salvatore di Nanantola* (Berne, 1784-1785, 2 vol. in-fol.); *Memorie storiche modenesi, col codice diplomatico illustrato* (Modène, 1793-1794, 5 vol. in-4°), etc.

TIRADE s. f. (ti-ra-de — rad. *tirer*). Morceau écrit ou parlé qui est le développement ininterrompu d'une même idée : *Il y a des tirades trop longues dans son discours. Il nous a lu de belles tirades de son poème.* (Acad.) *L'air froid et contraint dont j'écoutais ces pompeuses tirades faisait dire de moi que j'étais insensible au charme des beaux vers.* (G. Sand.)

— Suite de phrases ou de vers qu'un personnage débite, sans être interrompu, dans une pièce de théâtre : *Cet acteur a bien dit sa dernière tirade.* (Acad.) *Jamais un bon mot ne l'avait fait rire, jamais une tirade de tragédie ne l'avait ému.* (A. de Musset.)

— Suite de lieux communs débités avec une certaine emphase : *L'envie de briller par les tirades est la manie des jeunes gens.* (Acad.)

— Suite ininterrompue : *Une longue tirade d'injures.*

— *Tout d'une tirade.* Tout de suite, sans s'arrêter. || Vieille loc.

— Mus. Passage que fait la voix ou l'instrument dans l'intervalle d'une note à une autre : *Une tirade brillante.*

— *Encycl.* Théâtre. Dans la tragédie ou dans le drame, la *tirade* est un morceau à effet, parfois utile et le plus souvent inutile à l'action. Elle se distingue du monologue, en ce qu'elle est placée dans la bouche d'un personnage qui n'est point seul à la scène et qui s'adresse aux autres, au moins en apparence, tandis que le monologue est débité par un acteur qui occupe seul la scène et qui est censé se parler à lui-même. Les maîtres ont toujours eu soin de lier si intimement les *tirades* à l'action, qu'elles n'en sauraient être détachées. Ainsi, Corneille a écrit dans les *Horaces* une des plus belles *tirades* qui soient au théâtre; ce sont les imprécations de Camille; le récit de Thémène, dans *Phèdre*, de Racine, est aussi l'une des plus célèbres *tirades* et il sert de dénouement à la tragédie. Les auteurs médiocres ont souvent fait de ces morceaux à effet de simples hors-d'œuvre, ce qui explique la critique de Chamfort (*Dictionnaire dramatique*) : « C'est une expression nouvellement introduite dans la langue pour désigner certains lieux communs dont nos poètes dramatiques embellissent ou, pour mieux dire, défigurent leurs ouvrages. S'ils rencontrent par hasard, dans le cours d'une scène, les mots de misère, de vertu, de crime, de patrie, de superstition, de prêtre, de religion, etc., ils ont dans leur portefeuille une demi-douzaine de vers faits d'avance qu'ils plaquent dans ces endroits. Il n'y a qu'un art incroyable, un grand charme de diction et la nouveauté ou la force des idées qui puissent faire supporter ces hors-d'œuvre. Pour juger combien ils sont déplacés, on n'a qu'à considérer l'embarras de l'acteur dans ces endroits; il ne sait à qui s'adresser : est-ce à celui avec lequel il est sur la scène? cela serait ridicule; on ne fait pas de ces sortes de petits sermons à ceux qu'on entretient de sa situation; est-ce au parterre? on ne doit jamais lui parler. Les *tirades*, quelques belles qu'elles soient, sont donc de mauvais goût, et tout homme un peu versé dans la lecture des anciens les rejeterait comme le lambeau de pourpre dont Horace a dit :

Purpureus late qui splendet unus et alter Assutur pannus...

Cela sent l'écolier qui fait l'amplification. »

Les *tirades* de ce genre sont parfaitement inutiles à l'action et ne servent que de prétexte à délayer une idée secondaire, à exprimer en vers ronflants quelque lieu commun à la mode. Elles ne sont admirables que lorsqu'elles ne sauraient en être retranchées sans rendre une partie de celle-ci absolument incompréhensible. Sans le récit de Thémène, le spectateur ignorerait la mort d'Hippolyte; de même, sans les imprécations de Camille, il ne se rendrait point compte des sentiments qui agitent le cœur de la sœur des Horaces. Pour nous en tenir à ces deux exemples, on voit que la *tirade* n'est pas toujours inutile. La *tirade* est extrêmement difficile à bien

dire et réclame de l'acteur qui doit la débiter un talent très-souple et des qualités très-variées. Alors même qu'elle n'exprimerait qu'un sentiment unique, il faut que l'acteur en saisisse et en rende exactement le sens; qu'il sache varier les inflexions de sa voix, pour ne pas fatiguer l'auditeur par la monotonie du débit; qu'il prenne les temps nécessaires à son repos et à celui des spectateurs; enfin, qu'il ne cherche pas trop l'effet dans le cours de la *tirade*, afin de l'atteindre d'une façon certaine à la conclusion, ce qui est le point essentiel. Talma, dont le talent était si plein d'imprévu et d'inspiration, était merveilleux, dit-on, dans les *tirades*; Rachel, dont le talent était moins varié, les disait aussi d'une façon remarquable; Mme Dorval, qui ne savait point les dire, sacrifiait tout à la chute, qu'elle travaillait tout particulièrement et où elle trouvait toujours un élan grandiose ou sublime qui transportait d'admiration toute la salle.

TIRAGE s. m. (ti-ra-je — rad. *tirer*). Action de tirer : *Le tirage d'un bateau. Le tirage d'une voiture.*

— Grand effort nécessaire pour tirer un véhicule : *Il y a du tirage sur ce chemin.* — Espace qu'on laisse libre, sur le bord des rivières, pour le passage des chevaux qui tirent les bateaux.

— Fam. Peine, difficulté : *Je voudrais seulement débiter. — Au théâtre? — Non; j'ai bien du geste, de la figure, de la mémoire, mais il y a trop de tirage.* (Balz.)

— Action de tirer les billets d'une loterie : *L'expérience a l'utilité d'un billet de loterie après le tirage.* (A. d'Houdetot.)

— Chevaux de tirage, Chevaux employés à tirer les bateaux.

— *Tirage au sort* ou simplement *Tirage*, Action de tirer au sort : *Tirage des hommes au sort et liberté des vocations sont deux idées qui s'excluent.* (E. de Gir.)

— Techn. Action de faire passer par la filière : *Le tirage de l'or.* || Action de faire passer le fil de cocon sur le dévidoir. || Quantité de lacet qu'on fabrique en un quart d'heure. || Traction qu'on opère sur les étoffes, pour les allonger. || Fils de fer tressés et munis d'un anneau, servant à tirer un pêne.

|| Extraction des pierres d'une carrière. || *Tirage au liège*, Opération par laquelle on fait apparaître le grain sur la fleur d'une peau tannée.

— Typogr. Action de tirer à l'aide de la presse : *Le tirage d'un ouvrage, d'un journal, d'une estampe. Suspendre le tirage. Corriger un livre au second tirage. Faire plusieurs tirages d'une estampe.* || Résultat de cette action : *Un beau tirage. Un tirage très-net.*

— *Encycl.* Tirage au sort. V. RECRUTEMENT.

— P. et chaussées. L'étude des résistances que doit vaincre la force motrice appliquée aux véhicules de différentes espèces a souvent occupé les ingénieurs; l'importance de cette étude est telle qu'elle touche à toutes les questions de l'art de l'ingénieur; car, ainsi que le fait remarquer Dupuit, toutes ces questions se résument, en celle-ci : établir entre deux points donnés le transport le plus économique.

La théorie du tirage des voitures est une application des principes admis sur la résistance au roulement.

Les résistances à vaincre proviennent du frottement à l'essieu et du frottement qui se produit sur la roue à son point de contact avec le sol. Quand le véhicule est au repos, la fusée et la boîte du moyeu de la roue sont en contact par le point le plus bas; dès que le mouvement se produit, le point de contact se déplace, la verticale du centre de la fusée prend une position sensiblement fixe, un peu en avant du diamètre vertical de la roue, et un frottement constant s'établit au point de contact; l'essieu est alors en équilibre sous l'action des forces qui le sollicitent et du frottement auquel il est soumis. Les deux forces qui sollicitent l'essieu sont le *tirage* correspondant, qui est parallèle au sol, le poids ou la charge, qui est verticale; la résultante de ces forces doit équilibrer le frottement dont la direction fait avec la normale du point de contact un angle appelé *angle de frottement*; cette condition permettra de déterminer la position du point de contact, qui varie avec l'inclinaison du terrain; la condition d'équilibre donnera, en outre, la valeur du frottement; cette résistance équivaut à une résistance appliquée à la circonférence de la roue et qui aurait pour mesure approximative, en désignant par r le rayon du moyeu, par R le rayon de la roue et par P la charge,

$$T_1 = \frac{r}{R} \frac{f}{1+f} P.$$

Dans cette formule, f est le coefficient de frottement.

Outre cette influence toujours la même, quelle que soit la route parcourue pour une même voiture et une même charge, on doit tenir compte de l'influence que l'état de la chaussée exerce sur le *tirage*; elle tient à deux causes (v. ROUTE) : les aspérités du sol et la dureté ou l'élasticité de la chaussée. Elle est inversement proportionnelle à la racine carrée du diamètre des roues. Il faut enfin tenir compte du frottement de roule-

ment (v. ce mot) proprement dit, qui est inversement proportionnel au diamètre, et on arrive ainsi à la formule suivante :

$$T = P \left(\frac{r}{R} \sqrt{1+f^2} + \frac{\alpha}{\sqrt{R}} + \frac{\beta}{R} \right),$$

dans laquelle α et β sont des coefficients constants à déterminer par l'expérience et δ la distance du point d'application du frottement de roulement au point de contact de la roue et de la chaussée. Cette formule ne peut, du reste, donner qu'un contrôle des expériences, les coefficients qui y entrent étant sujets à de très-grandes variations.

Les expériences elles-mêmes, suivant la manière dont elles ont été faites et les véhicules qu'on a étudiés, ont conduit à des résultats différents, souvent contradictoires. Les divers ingénieurs qui se sont occupés du tirage des voitures ont été parfois en désaccord sur les questions principales de la théorie, et les expérimentateurs les plus modernes n'ont pu résoudre encore d'une manière complètement satisfaisante les difficultés de la matière. Les plus anciens travaux relatifs à cette étude sont dus à Richard Edgeworth (1797 et 1817). Il examine, dans un essai sur la construction des routes et des voitures, l'influence de la grandeur du diamètre des roues pour le passage des obstacles et il donne la conclusion énoncée plus haut, d'après laquelle la puissance des roues est proportionnelle à la racine carrée de leur diamètre. Il en déduit que, pour les terrains ordinaires, il y a peu d'avantage à augmenter le diamètre des roues; mais il met en garde contre l'opinion qui fait préférer les petites roues aux grandes dans les pays de montagnes. D'autres expériences relatives aux jantes il conclut que les roues larges ménagent les routes, mais augmentent le *tirage*.

Coulomb a fait quelques expériences sur le roulement des rouleaux en bois; mais il n'a pu déduire de ses trop courtes études que la proportionnalité du frottement à la charge et à l'inverse du rayon.

Rumford démontrait en 1811 l'avantage des jantes larges pour les voitures de voyage et de luxe; il mettait encore en évidence l'accroissement de la résistance avec les vitesses sur les routes dures et sa constance sur les routes compressibles.

D'autres recherches théoriques ont été faites par Gerstner, en Bohême, par Navier et Coriolis, en France. Ils admettent que le *tirage* est proportionnel à la puissance $\frac{4}{3}$ de la charge et inversement proportionnel à la puissance $\frac{2}{3}$ du rayon.

Plusieurs ingénieurs anglais, notamment Mac Adam et Mac Neil, se sont préoccupés de l'influence des jantes sur le *tirage* et l'état de la chaussée. Toutes ces questions ont été plus amplement étudiées depuis, d'une part par M. Morin, d'autre part par M. Dupuit. Ce dernier, ingénieur des ponts et chaussées, a fait un grand nombre d'expériences au moyen d'un simple dynamomètre à cadran donnant le *tirage* par les indications d'une aiguille mue par un ressort sur lequel agit la traction; le second a employé un dynamomètre à compteur ou à style, qu'il a fait construire en application d'une idée de Poncelet.

La comparaison des résultats auxquels sont arrivés ces deux expérimentateurs offre un grand intérêt, parce qu'ils ont tous deux mesuré le *tirage* total et la partie de ce *tirage* qui représente le frottement aux essieux; ils ont pu évaluer la différence de ces résistances et chercher les relations qui doivent exister entre ces différences et les conditions dans lesquelles se trouvent les véhicules et les chaussées.

M. Morin a donné un résumé des conclusions de M. Dupuit dans son ouvrage sur le *tirage* des voitures. La comparaison de ces conclusions avec celles du général Morin lui-même met en relief un certain nombre de discordances capitales sur lesquelles s'est portée toute l'attention des ingénieurs. D'après M. Dupuit, le frottement de roulement est :

Sur toutes les espèces de surfaces : indépendant de la pente de la surface, proportionnel à la pression, inversement proportionnel à la racine carrée du diamètre.

Sur les surfaces unies, molles ou dures : indépendant de la vitesse et de la largeur de la bande, indépendant aussi de la suspension.

Sur les surfaces unies et molles : diminué par le nombre de roues quand la voie des trains ne change pas.

Enfin, sur les surfaces uniformément raboteuses : augmenté par la vitesse pour les voitures non suspendues, diminué par la suspension d'autant plus que la vitesse est plus considérable, diminué par la largeur de la bande jusqu'à une valeur limite dont on approche sans cesse, probablement aussi indépendant du nombre de roues pour les voitures non suspendues et diminué par le nombre de roues pour les voitures suspendues.

De son côté, M. Morin a adopté les conclusions suivantes : le frottement de roulement est, d'après cet auteur :

Sur les surfaces quelconques : proportionnel à la charge, mais inversement proportionnel à la première puissance du diamètre.

Sur les surfaces unies, molles et compres-

sibles : indépendant de la vitesse pour les voitures suspendues ou non suspendues; sur les chaussées unies en empierrement, croissant avec la vitesse; sur les terrains compressibles, décroissant proportionnellement à l'augmentation de la largeur de la bande dans un rapport qui dépend de la nature du terrain.

La résistance sur les routes empierrées croît avec la vitesse, de manière que ces accroissements soient proportionnels à ceux de la vitesse, à partir de celle de 1 mètre par seconde. L'augmentation est d'autant moindre que la voiture est moins rigide, mieux suspendue et que la route est plus unie; elle est assez faible entre les vitesses du pas et du grand trot pour les diligences bien suspendues, sur les routes en empierrement en très-bon état qui n'offrent pas de cailloux à fleur de sol.

Sur le pavé, la résistance croît avec la vitesse, de manière que ces accroissements, comme sur les routes empierrées, soient proportionnels à ceux de la vitesse, à partir de celle de 1 mètre par seconde. Sur les chaussées pavées ou en empierrement, la résistance est à très-peu près indépendante de la largeur de la bande, dès que cette largeur atteint 0m,08 ou 0m,10.

La discordance de ces résultats est manifeste; les expériences ont été faites avec grand soin, et l'on doit peut-être attribuer ces divergences, ainsi que le fait très-judicieusement remarquer M. Baron (*Cours de routes de l'Ecole des ponts et chaussées*), au fait suivant : MM. Dupuit et Morin ont cherché à exprimer les lois du *tirage* relatives à la constitution des chaussées et des véhicules par un monôme, une fonction ne comprenant qu'un seul terme. Comment expliquer autrement les erreurs auxquelles conduisent dans l'application l'une et l'autre théorie, erreurs qu'ont signalées réciproquement les deux expérimentateurs ? Il paraît clair, dit M. Baron à ce sujet, que si les lois d'après lesquelles se développent les résistances dues soit aux inégalités superficielles, soit à la constitution intime des chaussées, ne sont pas les mêmes (et rien n'autorise à admettre *a priori* que ces lois puissent être confondues), ce devra être, suivant les espèces de chaussées sur lesquelles les expériences sont faites, tantôt l'une, tantôt l'autre de ces lois, dont l'influence prédominante se fera sentir dans la somme des résistances opposées au *tirage*. Sur les chaussées raboteuses et cahotantes, la loi des résistances dues aux aspérités superficielles sera surtout mise en saillie; sur les chaussées à surface unie, ce sera, au contraire, la loi due à la compressibilité et au défaut d'élasticité de ces chaussées.

« Une loi qui ne tiendrait compte que de l'un des deux éléments de résistance pourrait donc se trouver convenablement établie par une série d'expériences, sans offrir pour cela une garantie suffisante d'exactitude dans son application à une foule d'autres cas également pratiques. »

La discordance la plus regrettable, à cause de son importance, est celle qui a trait à l'influence du diamètre des roues. Une commission, composée de MM. Arago, Poncelet, Coriolis et Fioberg, fut chargée d'examiner l'ensemble des recherches de M. Morin, et le rapporteur (M. Fioberg) donne comme conclusions déduites de considérations théoriques que le *tirage* est proportionnel à

$$\frac{P}{R^{\frac{2}{3}}}$$

« Ces exposants, dit le rapport, diffèrent assez peu de l'unité qu'on doit leur substituer, d'après M. Morin, pour ne pas donner de présomption défavorable aux résultats de ses observations. » La même remarque peut être faite au sujet des expériences de M. Dupuit, et l'on ne saurait en tirer aucune conclusion certaine.

Dans l'avant-propos de l'ouvrage déjà cité, le général Morin croit qu'on peut attribuer les divergences des règles posées par M. Dupuit avec ses propres observations au peu de précision de l'appareil dynamométrique à cadran que M. Dupuit a employé, mais cette imperfection de l'instrument n'est pas assurément telle qu'on puisse hésiter sur la question de savoir si un rayon égal à la moitié d'un autre donne un *tirage* deux fois ou quatre fois plus fort.

M. Dupuit a repris, du reste, ses expériences en se servant d'autres instruments de nature et de précision toutes différentes; il a abandonné des cylindres de rayons variables sur une surface courbe raccordée à un palier et a mesuré le frottement de roulement par la considération des distances auxquelles s'arrêtent les cylindres; il a évalué ce frottement d'une autre manière, par le nombre d'oscillations qu'effectuent avant d'arriver au repos les mêmes cylindres abandonnés sur le profil concave et parabolique d'une surface cylindrique. Les résultats de ces nouvelles expériences ont été suffisamment conformes à ceux qui découleraient de la théorie de M. Dupuit. Cette confirmation aurait cependant eu une importance plus grande si les expériences récentes n'étaient pas dues à l'observateur qui avait à défendre sa théorie. La loi de M. Morin a l'inconvénient d'ad-

mettre que la distance δ du point d'application du frottement au point de contact de la jante et du sol est constant quel que soit le rayon.

M. Dupuit a de plus étudié l'influence des flèches sur le tirage. La superficie des meilleures chaussées offre, en effet, une série de concavités et de convexités successives, qui ne deviennent insensibles que sur les routes très-bien entretenues. Il a donné la formule suivante, dans laquelle R est le rayon de la roue, R_r le rayon de courbure de la flèche, θ le tirage sur une chaussée rectiligne, θ_r le tirage sur la chaussée ondulée :

$$\theta_r = \theta \sqrt{\frac{1}{1 \mp \frac{R}{R_r}}}$$

le signe — appartenant aux concavités, le signe + aux convexités.

En prenant les valeurs moyennes de θ correspondant à la même valeur de $\frac{R}{R_r}$, on reconnaît que les flèches augmentent le tirage, mais dans une proportion fort peu sensible quand R atteint et dépasse $5R_r$. Cette remarque conduit à éviter autant que possible et à combler, dès qu'elles se produisent, les flèches des chaussées, principalement lorsqu'elles sont courtes et profondes. Enfin, il résulte de toutes ces expériences que le tirage est d'autant plus faible que le sol est plus ferme, moins flexible et moins compressible.

Nous avons donné ailleurs (v. ROULEMENT) les coefficients de tirage constatés sur diverses chaussées et relatifs à des roues ayant environ 1 m,80 de diamètre. Sur les chaussées pavées en parfait état, on a vu, mais rarement, le rapport du tirage à la pression s'abaisser à $\frac{1}{80}$; sur les anciens accotements des routes nationales en temps de pluie, lorsque le sol est détrempé, ce rapport s'élève jusqu'à $\frac{1}{10}$. La valeur moyenne dans les conditions usuelles et sur des routes assez bien entretenues est $\frac{1}{10}$.

Toutes ces conditions de tirage permettent de déterminer la section et la forme des cheminées. Nous ne nous occuperons que de l'influence de l'état atmosphérique sur ce mode de tirage. Les vents ont une grande influence; leur action se manifeste soit à l'orifice d'écoulement dans le cendrier, soit au contraire à l'orifice d'échappement au sommet de la cheminée.

A l'extrémité supérieure du canal d'écoulement, l'influence est d'autant plus grande que le tirage est plus faible. Si le vent est horizontal, la dépense n'est pas sensiblement changée; il faut alors que la vitesse d'écoulement soit modifiée, puisqu'il y a inclinaison de la veine et par conséquent modification de section. Quand le vent est vertical de haut en bas, l'effet produit dépend des vitesses relatives du vent et de l'air brûlé. Si les deux courants ont une vitesse égale, tous deux sont arrêtés; par conséquent, l'ascension de l'air dans la cheminée cesse complètement et l'air brûlé qui se dégage reflue par le cendrier. Si, au contraire, le vent a une vitesse plus grande que celle de l'air brûlé, l'air extérieur s'introduit par le tuyau et l'air brûlé reflue avec une vitesse d'autant plus grande que la vitesse du vent sera elle-même plus grande. Si le vent est dirigé de bas en haut, son influence est nulle tant que sa vitesse sera égale ou plus petite que celle de la fumée, et favorable dans le cas contraire. Pour étudier l'influence d'un vent incliné sur l'horizon, il suffit de décomposer sa vitesse suivant deux directions, l'une horizontale, l'autre verticale, et on composera les influences de ces deux vitesses. Il résulte de ces considérations et d'autres analogues que la diminution de tirage des cheminées occasionnée par les vents est d'autant plus grande que la vitesse des courants atmosphériques est plus grande et plus inclinée à l'horizon de haut en bas. Comme on ne peut toujours donner à la fumée une vitesse suffisante pour qu'elle ne soit pas sensiblement modifiée par les vents, il est nécessaire d'armer les orifices supérieurs des cheminées de différents appareils destinés à détruire l'action du vent ou même à l'utiliser pour le tirage.

Pour l'orifice inférieur des fourneaux, Peclet a constaté que le tirage est ralenti chaque fois que le vent est dirigé en sens contraire du mouvement de l'air chaud dans les fourneaux. Quand la température de l'air brûlé dans une cheminée reste constante et que la température extérieure augmente ou s'abaisse, le tirage varie en sens contraire. L'air froid étant plus dense, le même volume d'air apporte plus d'oxygène dans le foyer en hiver que pendant l'été, et tout concourt ainsi à rendre le tirage plus grand lorsque la température atmosphérique s'abaisse.

Pour une cause analogue, une diminution de pression correspond à une diminution de tirage; il peut même arriver que la combustion ne suffise plus à entretenir le tirage. Saussure a reconnu au mont Blanc pour une pression de 0 m,57 de mercure que la

combustion du charbon ne pouvait se maintenir qu'en s'alimentant par un soufflet. L'état hygrométrique de l'air a une influence facile à comprendre; à mesure que la quantité de vapeur d'eau en suspension dans l'air augmente, une plus grande quantité d'air échappe à la combustion, l'effet utile du combustible diminue; c'est ce que l'on observe dans toutes les usines; les foyers languissent dans les temps chauds et humides; cela est d'une importance telle, qu'on est parfois obligé de suspendre le travail dans quelques usines, notamment dans les verreries.

Les rayons solaires, échauffant les toits, déterminent des courants d'air chaud ascendant et d'air froid descendant qui contrarient le tirage; on annule ce mauvais effet en couvrant les tuyaux de mitres en terre cuite ou en métal.

Parmi les appareils destinés à soustraire le tirage des cheminées à l'influence des vents, nous mentionnerons les suivants, qui sont plus répandus ou plus efficaces; ce sont : des mitres, formées de deux larges tuiles réunies par leurs arêtes supérieures, peu avantageuses; des mitres en tôle demi-cylindriques ou hémisphériques, très-employées et très-utiles; un cylindre muni de deux écrans courbes à ses extrémités; enfin, des manchons mobiles, sorte de girouette que le vent amène à maintenir l'ouverture de la cheminée à l'abri de l'action du vent.

Tirage par les gaz froids. Les gaz de la combustion ont, à égalité de température, une densité plus grande que l'air atmosphérique, à cause de la grande quantité d'acide carbonique qui entre dans le mélange. Si donc on laisse tomber le mélange refroidi du haut d'une cheminée descendante, le tirage sera produit par l'excès de poids de la colonne gazeuse sur l'excès de poids de l'air déplacé. Ce système a l'avantage de donner un tirage d'autant plus grand que la combustion dans le foyer est plus complète; il a été proposé par Darcet; le principal inconvénient de ce mode de tirage est la difficulté de refroidissement de la colonne gazeuse et la fâcheuse action de la fumée qu'elle contient sur les industries environnantes; il nécessite aussi une disposition générale assez coûteuse, et l'emploi en est resté très-restreint.

Tirage à la vapeur. Le tirage des locomotives est accéléré au même produit par l'action de la vapeur obtenue au moyen du foyer. M. Pelletan est le premier qui ait exposé le principe très-simple de ce système. Un jet de vapeur introduit dans une colonne gazeuse et refroidi produit le vide et par conséquent un appel d'air d'où résulte un tirage extrêmement fort.

Depuis, plusieurs savants ont étudié la question en faisant varier les différents éléments du problème. M. Zeuner, connu par ses travaux de thermodynamique, MM. Geoffroy et Nozo ont cherché à déterminer expérimentalement ou par le calcul les relations qui lient le tirage à la pression de la vapeur, à la section et à la longueur de la cheminée.

M. Zeuner a déduit de ses calculs que le tirage décroît proportionnellement à la racine carrée de la pression du jet de vapeur, que pour une même section de la tuyère à vapeur; il y a un rapport des sections de la cheminée et de la section d'entrée qui donne le tirage maximum.

Les expériences de MM. Nozo et Geoffroy ont confirmé ces résultats; ils ont donné les conclusions suivantes : Une hauteur de la cheminée égale à sept fois son diamètre correspond au maximum de tirage. Dans un temps déterminé, une certaine masse de vapeur produit un effet d'autant meilleur que la section de la tuyère est plus petite et la vitesse d'écoulement plus grande. Dans les locomotives, le tirage est uniquement dû à l'entraînement de la vapeur, et nullement à la direction de la cheminée, qui peut être horizontale.

Ce dernier fait a été confirmé sur les locomotives à cheminée horizontale construites depuis quelques années sur les premiers modèles de M. Petiet.

Le tirage à la vapeur remplit les conditions désirables d'intensité et de commodité, mais il n'offre pas l'avantage d'être économique. La vapeur introduite dans la cheminée produit un travail mécanique qui est loin d'être l'équivalent de la chaleur qu'elle renferme et s'échappe dans l'atmosphère à une température élevée, qui se perd inutilement peu à peu.

Tirage par ventilation. Dans ce quatrième système, la vitesse de la colonne de gaz brûlé est obtenue par le moyen mécanique d'une soufflerie ou d'un ventilateur. Peclet avait déjà établi qu'un pareil procédé serait certainement plus économique que le procédé usuel, la vitesse de l'air coûtant théoriquement plus cher lorsqu'on cherche à l'obtenir par le combustible lui-même que dans le cas où on l'obtient au moyen d'un moteur convenable.

Les machines soufflantes ne donnent une véritable économie que dans les industries où le refroidissement des gaz de la cheminée est utilisé pour l'échauffement incomplet de certaines matières. Dans tous les cas, ces machines donnent un tirage d'une très-grande énergie et d'une régularité parfaite. Les ventilateurs sont moins avantageux

Pour une colonne de 10 mètres de hauteur, une température extérieure de 15° et une température des gaz brûlés de 1500°, la vitesse v serait de 10 mètres.

La formule précédente donne une vitesse beaucoup trop élevée; cela tient à la perte de chaleur dans la cheminée par rayonnement et transmission à mesure que les gaz montent dans le tuyau, d'autre part à la chaleur dépensée en frottement le long des parois. La formule suppose que le gaz qui s'écoule est de même nature que le gaz extérieur; si les gaz étaient de nature différente, il faudrait en tenir compte; si le tuyau de la cheminée était couronné, il ne faudrait s'occuper que de la différence de niveau des deux extrémités.

Girard et Daubuisson ont étudié les variations du tirage lorsqu'on modifie la nature du tuyau d'écoulement, contre les parois duquel le frottement et la transmission de la chaleur prennent des valeurs différentes.

Peclet a repris les expériences et en a joint d'autres relatives à la forme du tuyau et aux conditions d'écoulement des gaz brûlés. Il a établi que l'activité du tirage peut s'obtenir soit en donnant aux cheminées une grande hauteur, soit en augmentant leur diamètre intérieur. Un bon tirage ne peut être produit dans une cheminée que si la température de la colonne gazeuse ne s'y abaisse pas au-dessous de 300° ou même 350°, toutes choses étant d'ailleurs convenablement disposées. Aussi le tirage par fumée chaude est-il très-imparfait; mais il a l'avantage de s'établir commodément, sans demander une installation délicate, et de pouvoir être facilement rétabli en cas d'accident.

Le tirage n'est pas, comme on pourrait le croire d'après la formule donnée plus haut, d'autant plus grand que la température intérieure de la cheminée est plus élevée. Peclet a reconnu que, si $t = 0$, le maximum a lieu pour $t' = 2750$, et que pour $t' = 10000$ le tirage est moins grand que pour $t' = 1000$.

La quantité de chaleur perdue dans ce système est, en général, très-considérable, car l'air brûlé est presque toujours abandonné à une température élevée; dans les fourneaux de chaudière, cette perte s'élève parfois jusqu'au quart de la quantité totale de chaleur produite par le fourneau.

Toutes ces conditions du tirage permettent de déterminer la section et la forme des cheminées. Nous ne nous occuperons que de l'influence de l'état atmosphérique sur ce mode de tirage. Les vents ont une grande influence; leur action se manifeste soit à l'orifice d'écoulement dans le cendrier, soit au contraire à l'orifice d'échappement au sommet de la cheminée.

A l'extrémité supérieure du canal d'écoulement, l'influence est d'autant plus grande que le tirage est plus faible. Si le vent est horizontal, la dépense n'est pas sensiblement changée; il faut alors que la vitesse d'écoulement soit modifiée, puisqu'il y a inclinaison de la veine et par conséquent modification de section. Quand le vent est vertical de haut en bas, l'effet produit dépend des vitesses relatives du vent et de l'air brûlé. Si les deux courants ont une vitesse égale, tous deux sont arrêtés; par conséquent, l'ascension de l'air dans la cheminée cesse complètement et l'air brûlé qui se dégage reflue par le cendrier. Si, au contraire, le vent a une vitesse plus grande que celle de l'air brûlé, l'air extérieur s'introduit par le tuyau et l'air brûlé reflue avec une vitesse d'autant plus grande que la vitesse du vent sera elle-même plus grande. Si le vent est dirigé de bas en haut, son influence est nulle tant que sa vitesse sera égale ou plus petite que celle de la fumée, et favorable dans le cas contraire. Pour étudier l'influence d'un vent incliné sur l'horizon, il suffit de décomposer sa vitesse suivant deux directions, l'une horizontale, l'autre verticale, et on composera les influences de ces deux vitesses. Il résulte de ces considérations et d'autres analogues que la diminution de tirage des cheminées occasionnée par les vents est d'autant plus grande que la vitesse des courants atmosphériques est plus grande et plus inclinée à l'horizon de haut en bas. Comme on ne peut toujours donner à la fumée une vitesse suffisante pour qu'elle ne soit pas sensiblement modifiée par les vents, il est nécessaire d'armer les orifices supérieurs des cheminées de différents appareils destinés à détruire l'action du vent ou même à l'utiliser pour le tirage.

Pour l'orifice inférieur des fourneaux, Peclet a constaté que le tirage est ralenti chaque fois que le vent est dirigé en sens contraire du mouvement de l'air chaud dans les fourneaux. Quand la température de l'air brûlé dans une cheminée reste constante et que la température extérieure augmente ou s'abaisse, le tirage varie en sens contraire. L'air froid étant plus dense, le même volume d'air apporte plus d'oxygène dans le foyer en hiver que pendant l'été, et tout concourt ainsi à rendre le tirage plus grand lorsque la température atmosphérique s'abaisse.

Pour une cause analogue, une diminution de pression correspond à une diminution de tirage; il peut même arriver que la combustion ne suffise plus à entretenir le tirage. Saussure a reconnu au mont Blanc pour une pression de 0 m,57 de mercure que la

combustion du charbon ne pouvait se maintenir qu'en s'alimentant par un soufflet. L'état hygrométrique de l'air a une influence facile à comprendre; à mesure que la quantité de vapeur d'eau en suspension dans l'air augmente, une plus grande quantité d'air échappe à la combustion, l'effet utile du combustible diminue; c'est ce que l'on observe dans toutes les usines; les foyers languissent dans les temps chauds et humides; cela est d'une importance telle, qu'on est parfois obligé de suspendre le travail dans quelques usines, notamment dans les verreries.

Les rayons solaires, échauffant les toits, déterminent des courants d'air chaud ascendant et d'air froid descendant qui contrarient le tirage; on annule ce mauvais effet en couvrant les tuyaux de mitres en terre cuite ou en métal.

Parmi les appareils destinés à soustraire le tirage des cheminées à l'influence des vents, nous mentionnerons les suivants, qui sont plus répandus ou plus efficaces; ce sont : des mitres, formées de deux larges tuiles réunies par leurs arêtes supérieures, peu avantageuses; des mitres en tôle demi-cylindriques ou hémisphériques, très-employées et très-utiles; un cylindre muni de deux écrans courbes à ses extrémités; enfin, des manchons mobiles, sorte de girouette que le vent amène à maintenir l'ouverture de la cheminée à l'abri de l'action du vent.

Tirage par les gaz froids. Les gaz de la combustion ont, à égalité de température, une densité plus grande que l'air atmosphérique, à cause de la grande quantité d'acide carbonique qui entre dans le mélange. Si donc on laisse tomber le mélange refroidi du haut d'une cheminée descendante, le tirage sera produit par l'excès de poids de la colonne gazeuse sur l'excès de poids de l'air déplacé. Ce système a l'avantage de donner un tirage d'autant plus grand que la combustion dans le foyer est plus complète; il a été proposé par Darcet; le principal inconvénient de ce mode de tirage est la difficulté de refroidissement de la colonne gazeuse et la fâcheuse action de la fumée qu'elle contient sur les industries environnantes; il nécessite aussi une disposition générale assez coûteuse, et l'emploi en est resté très-restreint.

Tirage à la vapeur. Le tirage des locomotives est accéléré au même produit par l'action de la vapeur obtenue au moyen du foyer. M. Pelletan est le premier qui ait exposé le principe très-simple de ce système. Un jet de vapeur introduit dans une colonne gazeuse et refroidi produit le vide et par conséquent un appel d'air d'où résulte un tirage extrêmement fort.

Depuis, plusieurs savants ont étudié la question en faisant varier les différents éléments du problème. M. Zeuner, connu par ses travaux de thermodynamique, MM. Geoffroy et Nozo ont cherché à déterminer expérimentalement ou par le calcul les relations qui lient le tirage à la pression de la vapeur, à la section et à la longueur de la cheminée.

M. Zeuner a déduit de ses calculs que le tirage décroît proportionnellement à la racine carrée de la pression du jet de vapeur, que pour une même section de la tuyère à vapeur; il y a un rapport des sections de la cheminée et de la section d'entrée qui donne le tirage maximum.

Les expériences de MM. Nozo et Geoffroy ont confirmé ces résultats; ils ont donné les conclusions suivantes : Une hauteur de la cheminée égale à sept fois son diamètre correspond au maximum de tirage. Dans un temps déterminé, une certaine masse de vapeur produit un effet d'autant meilleur que la section de la tuyère est plus petite et la vitesse d'écoulement plus grande. Dans les locomotives, le tirage est uniquement dû à l'entraînement de la vapeur, et nullement à la direction de la cheminée, qui peut être horizontale.

Ce dernier fait a été confirmé sur les locomotives à cheminée horizontale construites depuis quelques années sur les premiers modèles de M. Petiet.

Le tirage à la vapeur remplit les conditions désirables d'intensité et de commodité, mais il n'offre pas l'avantage d'être économique. La vapeur introduite dans la cheminée produit un travail mécanique qui est loin d'être l'équivalent de la chaleur qu'elle renferme et s'échappe dans l'atmosphère à une température élevée, qui se perd inutilement peu à peu.

Tirage par ventilation. Dans ce quatrième système, la vitesse de la colonne de gaz brûlé est obtenue par le moyen mécanique d'une soufflerie ou d'un ventilateur. Peclet avait déjà établi qu'un pareil procédé serait certainement plus économique que le procédé usuel, la vitesse de l'air coûtant théoriquement plus cher lorsqu'on cherche à l'obtenir par le combustible lui-même que dans le cas où on l'obtient au moyen d'un moteur convenable.

Les machines soufflantes ne donnent une véritable économie que dans les industries où le refroidissement des gaz de la cheminée est utilisé pour l'échauffement incomplet de certaines matières. Dans tous les cas, ces machines donnent un tirage d'une très-grande énergie et d'une régularité parfaite. Les ventilateurs sont moins avantageux

combustion du charbon ne pouvait se maintenir qu'en s'alimentant par un soufflet.

L'état hygrométrique de l'air a une influence facile à comprendre; à mesure que la quantité de vapeur d'eau en suspension dans l'air augmente, une plus grande quantité d'air échappe à la combustion, l'effet utile du combustible diminue; c'est ce que l'on observe dans toutes les usines; les foyers languissent dans les temps chauds et humides; cela est d'une importance telle, qu'on est parfois obligé de suspendre le travail dans quelques usines, notamment dans les verreries.

Les rayons solaires, échauffant les toits, déterminent des courants d'air chaud ascendant et d'air froid descendant qui contrarient le tirage; on annule ce mauvais effet en couvrant les tuyaux de mitres en terre cuite ou en métal.

Parmi les appareils destinés à soustraire le tirage des cheminées à l'influence des vents, nous mentionnerons les suivants, qui sont plus répandus ou plus efficaces; ce sont : des mitres, formées de deux larges tuiles réunies par leurs arêtes supérieures, peu avantageuses; des mitres en tôle demi-cylindriques ou hémisphériques, très-employées et très-utiles; un cylindre muni de deux écrans courbes à ses extrémités; enfin, des manchons mobiles, sorte de girouette que le vent amène à maintenir l'ouverture de la cheminée à l'abri de l'action du vent.

Tirage par les gaz froids. Les gaz de la combustion ont, à égalité de température, une densité plus grande que l'air atmosphérique, à cause de la grande quantité d'acide carbonique qui entre dans le mélange. Si donc on laisse tomber le mélange refroidi du haut d'une cheminée descendante, le tirage sera produit par l'excès de poids de la colonne gazeuse sur l'excès de poids de l'air déplacé. Ce système a l'avantage de donner un tirage d'autant plus grand que la combustion dans le foyer est plus complète; il a été proposé par Darcet; le principal inconvénient de ce mode de tirage est la difficulté de refroidissement de la colonne gazeuse et la fâcheuse action de la fumée qu'elle contient sur les industries environnantes; il nécessite aussi une disposition générale assez coûteuse, et l'emploi en est resté très-restreint.

Tirage à la vapeur. Le tirage des locomotives est accéléré au même produit par l'action de la vapeur obtenue au moyen du foyer. M. Pelletan est le premier qui ait exposé le principe très-simple de ce système. Un jet de vapeur introduit dans une colonne gazeuse et refroidi produit le vide et par conséquent un appel d'air d'où résulte un tirage extrêmement fort.

Depuis, plusieurs savants ont étudié la question en faisant varier les différents éléments du problème. M. Zeuner, connu par ses travaux de thermodynamique, MM. Geoffroy et Nozo ont cherché à déterminer expérimentalement ou par le calcul les relations qui lient le tirage à la pression de la vapeur, à la section et à la longueur de la cheminée.

M. Zeuner a déduit de ses calculs que le tirage décroît proportionnellement à la racine carrée de la pression du jet de vapeur, que pour une même section de la tuyère à vapeur; il y a un rapport des sections de la cheminée et de la section d'entrée qui donne le tirage maximum.

Les expériences de MM. Nozo et Geoffroy ont confirmé ces résultats; ils ont donné les conclusions suivantes : Une hauteur de la cheminée égale à sept fois son diamètre correspond au maximum de tirage. Dans un temps déterminé, une certaine masse de vapeur produit un effet d'autant meilleur que la section de la tuyère est plus petite et la vitesse d'écoulement plus grande. Dans les locomotives, le tirage est uniquement dû à l'entraînement de la vapeur, et nullement à la direction de la cheminée, qui peut être horizontale.

Ce dernier fait a été confirmé sur les locomotives à cheminée horizontale construites depuis quelques années sur les premiers modèles de M. Petiet.

Le tirage à la vapeur remplit les conditions désirables d'intensité et de commodité, mais il n'offre pas l'avantage d'être économique. La vapeur introduite dans la cheminée produit un travail mécanique qui est loin d'être l'équivalent de la chaleur qu'elle renferme et s'échappe dans l'atmosphère à une température élevée, qui se perd inutilement peu à peu.

Tirage par ventilation. Dans ce quatrième système, la vitesse de la colonne de gaz brûlé est obtenue par le moyen mécanique d'une soufflerie ou d'un ventilateur. Peclet avait déjà établi qu'un pareil procédé serait certainement plus économique que le procédé usuel, la vitesse de l'air coûtant théoriquement plus cher lorsqu'on cherche à l'obtenir par le combustible lui-même que dans le cas où on l'obtient au moyen d'un moteur convenable.

Les machines soufflantes ne donnent une véritable économie que dans les industries où le refroidissement des gaz de la cheminée est utilisé pour l'échauffement incomplet de certaines matières. Dans tous les cas, ces machines donnent un tirage d'une très-grande énergie et d'une régularité parfaite. Les ventilateurs sont moins avantageux

que les souffleries; celles-ci, en effet, dépendent seulement la quantité de gaz nécessaire à la combustion; les ventilateurs sont obligés d'aspirer la quantité de gaz résultant de la combustion, dont le volume est beaucoup plus considérable.

— Typogr. Le tirage vient après la mise en train. Voici comment on procède avec la presse manuelle. La forme étant préalablement encrée, l'ouvrier étend la feuille de papier sur le grand tympan, abat la frisquette sur celui-ci et le tout sur la forme. Cela fait, il roule, c'est-à-dire amène le train sous la platine au moyen de la manivelle. Tirant alors le barreau, il abaisse la platine sur le petit tympan, et la pression qui résulte de ce mouvement force les lettres et les figures de la forme à produire leur empreinte sur le papier. Après cela, il abandonne le barreau, et la platine remonte toute seule. Enfin, il déroule le train, c'est-à-dire le fait reculer en tournant la manivelle en sens inverse, puis il relève le grand tympan et la frisquette et retire la feuille imprimée. En opérant ainsi, la feuille ne reçoit l'impression que d'un seul côté; c'est le tirage en blanc. L'impression de l'autre côté se nomme tirage en retrait. Quand on emploie une presse mécanique, le travail est tout différent. Dans la plupart des machines de ce genre, un ouvrier margueur présente chaque feuille à une tringle, armée de pinces, qui l'entraîne sur un cylindre d'impression, après quoi la feuille va sortir tout imprimée à l'autre bout de l'appareil, où elle est reçue par un ouvrier dit receveur. Un grand nombre de presses mécaniques sont disposées de manière à tirer en même temps en blanc et en retrait, c'est-à-dire à imprimer à la fois les deux côtés du papier. V. PRESSE.

TIRAILLE s. f. (ti-ra-llé; ll mll. — rad. *tirer*). Balancier qui fait partie d'une machine d'épuisement.

TIRAILLÉ, ÉE (ti-ra-llé; ll mll.). Tiré à diverses reprises et avec importunité : *Il était tirillé par les agents de police.*

— Fig. Influencé, entraîné : *Ces admirables conseillers ont l'esprit perspicace, quand il n'est pas tirillé par l'intérêt personnel.* (Balz.)

TIRAILLEMENTS s. m. (ti-ra-llé-man; ll mll. — rad. *tirailleur*). Action de tirailleur; effet, résultat de cette action : *Ces TIRAILLEMENTS répétés firent casser la corde.*

— Sentiment de contraction ou d'extension douloureuse dans certaines parties intérieures du corps : *Des TIRAILLEMENTS d'estomac. Des TIRAILLEMENTS d'entrailles. Éprouver des TIRAILLEMENTS dans tous les membres. Quand on est resté longtemps sans manger, on a, comme on dit, des TIRAILLEMENTS d'estomac.* (J. Macé.)

— Actions en sens opposés, conflits : *Des TIRAILLEMENTS diplomatiques. Les TIRAILLEMENTS des partis. La faiblesse nous expose à des TIRAILLEMENTS perpétuels, qui fatiguent plus que les efforts pour exécuter une ferme résolution.* (Boiste.) *Une vie quelconque sans TIRAILLEMENTS et sans douleurs est une utopie.* (Mich. Chev.)

TIRAILLER v. a. ou tr. (ti-ra-llé; ll mll. — rad. *tirer*). Tirer à diverses reprises, avec persistance, avec violence : *TIRAILLER un cordan. Les gendarmes le TIRAILLENT longtemps.* (Acad.) *Les bateliers vous TIRAILLENT à droite et à gauche.* (Th. Gaut.) *Au bout de cinq minutes, la petite dame me TIRAILLE de toutes les forces de sa petite main par le collet de mon carrick.* (E. Sue.)

— Fig. Solliciter avec importunité, entraîner avec effort et d'une manière fatigante : *Il s'est bien fait TIRAILLER pour consentir à ce qu'on voulait de lui.* (Acad.) *Les affaires me TIRAILLENT de tout côté.* (Acad.)

— v. n. ou intr. Tirer fréquemment d'une arme à feu : *Des chasseurs qui TIRAILLENT dans les bois.*

— Art milit. Faire un feu de tirailleurs.

TIRAILLERIE s. f. (ti-ra-llé-ri; ll mll. — rad. *tirailleur*). Action de tirailleur, de tirer fréquemment des coups de feu : *Cette TIRAILLERIE m'importune.* (Acad.)

TIRAILLEUR s. m. (ti-ra-lléur; ll mll. — rad. *tirailleur*). Celui qui tire fréquemment d'une arme à feu.

— Art. milit. Soldat qui tire à volonté, en dehors des rangs : *Une ligne de TIRAILLEURS. Un feu de TIRAILLEURS.*

— Fig. Personne qui agit isolément : *Le docteur Bowring est une espèce de TIRAILLEUR politique et baward, que lâche l'Angleterre sur le continent en avant des questions diplomatiques.* (Balz.) *Un chansonnier est un TIRAILLEUR qui s'aventure; la bataille gagnée, on n'a plus que faire des TIRAILLEURS.* (Béranger.) *L'horizon des anciens géographes s'est peu à peu développé, à mesure que les voyageurs, ces TIRAILLEURS de la science, pénétraient plus avant dans les régions inconnues.* (L. Figuier.)

— Adj. Entom. Se dit de quelques coléoptères qui ont la faculté d'émettre par l'anus, avec explosion, une fumée blanchâtre.

— Encycl. Art milit. On ne connaissait pas le nom de *tirailleur* avant la guerre de 1792. Maurice de Saxe appelait dédaigneusement

que les souffleries; celles-ci, en effet, dépendent seulement la quantité de gaz nécessaire à la combustion; les ventilateurs sont obligés d'aspirer la quantité de gaz résultant de la combustion, dont le volume est beaucoup plus considérable.

— Typogr. Le tirage vient après la mise en train. Voici comment on procède avec la presse manuelle. La forme étant préalablement encrée, l'ouvrier étend la feuille de papier sur le grand tympan, abat la frisquette sur celui-ci et le tout sur la forme. Cela fait, il roule, c'est-à-dire amène le train sous la platine au moyen de la manivelle. Tirant alors le barreau, il abaisse la platine sur le petit tympan, et la pression qui résulte de ce mouvement force les lettres et les figures de la forme à produire leur empreinte sur le papier. Après cela, il abandonne le barreau, et la platine remonte toute seule. Enfin, il déroule le train, c'est-à-dire le fait reculer en tournant la manivelle en sens inverse, puis il relève le grand tympan et la frisquette et retire la feuille imprimée. En opérant ainsi, la feuille ne reçoit l'impression que d'un seul côté; c'est le tirage en blanc. L'impression de l'autre côté se nomme tirage en retrait. Quand on emploie une presse mécanique, le travail est tout différent. Dans la plupart des machines de ce genre, un ouvrier margueur présente chaque feuille à une tringle, armée de pinces, qui l'entraîne sur un cylindre d'impression, après quoi la feuille va sortir tout imprimée à l'autre bout de l'appareil, où elle est reçue par un ouvrier dit receveur. Un grand nombre de presses mécaniques sont disposées de manière à tirer en même temps en blanc et en retrait, c'est-à-dire à imprimer à la fois les deux côtés du papier. V. PRESSE.

TIRAILLE s. f. (ti-ra-llé; ll mll. — rad. *tirer*). Balancier qui fait partie d'une machine d'épuisement.

TIRAILLÉ, ÉE (ti-ra-llé; ll mll.). Tiré à diverses reprises et avec importunité : *Il était tirillé par les agents de police.*

— Fig. Influencé, entraîné : *Ces admirables conseillers ont l'esprit perspicace, quand il n'est pas tirillé par l'intérêt personnel.* (Balz.)

TIRAILLEMENTS s. m. (ti-ra-llé-man; ll mll. — rad. *tirailleur*). Action de tirailleur; effet, résultat de cette action : *Ces TIRAILLEMENTS répétés firent casser la corde.*

— Sentiment de contraction ou d'extension douloureuse dans certaines parties intérieures du corps : *Des TIRAILLEMENTS d'estomac. Des TIRAILLEMENTS d'entrailles. Éprouver des TIRAILLEMENTS dans tous les membres. Quand on est resté longtemps sans manger, on a, comme on dit, des TIRAILLEMENTS d'estomac.* (J. Macé.)

— Actions en sens opposés, conflits : *Des TIRAILLEMENTS diplomatiques. Les TIRAILLEMENTS des partis. La faiblesse nous expose à des TIRAILLEMENTS perpétuels, qui fatiguent plus que les efforts pour exécuter une ferme résolution.* (Boiste.) *Une vie quelconque sans TIRAILLEMENTS et sans douleurs est une utopie.* (Mich. Chev.)

TIRAILLER v. a. ou tr. (ti-ra-llé; ll mll. — rad. *tirer*). Tirer à diverses reprises, avec persistance, avec violence : *TIRAILLER un cordan. Les gendarmes le TIRAILLENT longtemps.* (Acad.) *Les bateliers vous TIRAILLENT à droite et à gauche.* (Th. Gaut.) *Au bout de cinq minutes, la petite dame me TIRAILLE de toutes les forces de sa petite main par le collet de mon carrick.* (E. Sue.)

— Fig. Solliciter avec importunité, entraîner avec effort et d'une manière fatigante : *Il s'est bien fait TIRAILLER pour consentir à ce qu'on voulait de lui.* (Acad.) *Les affaires me TIRAILLENT de tout côté.* (Acad.)

— v. n. ou intr. Tirer fréquemment d'une arme à feu : *Des chasseurs qui TIRAILLENT dans les bois.*

— Art milit. Faire un feu de tirailleurs.

TIRAILLERIE s. f. (ti-ra-llé-ri; ll mll. — rad. *tirailleur*). Action de tirailleur, de tirer fréquemment des coups de feu : *Cette TIRAILLERIE m'importune.* (Acad.)

TIRAILLEUR s. m. (ti-ra-lléur; ll mll. — rad. *tirailleur*). Celui qui tire fréquemment d'une arme à feu.

— Art. milit. Soldat qui tire à volonté, en dehors des rangs : *Une ligne de TIRAILLEURS. Un feu de TIRAILLEURS.*

— Fig. Person

tirerie un combat de *tirailleurs*. Il y avait cependant des troupes légères, destinées à escarmoucher. Qu'il nous suffise de citer les psilites des phalanges; les vélites et les frondeurs romains; les archers, les arbalétriers, les arquebusiers du moyen âge; les enfants-perdus, les grenadiers, les mousquetaires à pied. Les flanqueurs, les éclaireurs, les chasseurs à pied des derniers siècles n'étaient autre chose que des *tirailleurs*. Le mot seul n'était pas créé. Pendant les premières campagnes de la Révolution, on prit l'habitude dans l'armée française de demander des hommes de bonne volonté pour aller, soit reconnaître le terrain, soit faire le feu en avant des lignes. On leur donna le nom de *tirailleurs*. Les légions bataves, belges, liégeoises, créées en 1792 et 1793 et supprimées par le décret de l'an II (20 brumaire), se transformèrent, à Peronne, en de nombreux bataillons de *tirailleurs*. A l'époque de la création des demi-brigades, ces bataillons furent incorporés dans l'infanterie légère. L'infanterie française a eu depuis 1810 des corps de *tirailleurs* qui étaient attachés à la garde impériale. Les étrangers avaient cherché à organiser des corps de troupes légères. La France était en arrière. En 1826, on tenta au camp de Saint-Omer quelques essais insignifiants, mais l'organisation des troupes de *tirailleurs* ne date que de Louis-Philippe. Il en existait depuis longtemps dans toute l'Europe. La milice anglaise comprenait, comme troupes destinées à servir en *tirailleurs*, plusieurs régiments ayant numéros dans la série générale de l'infanterie. De ce nombre était le 60^e. On avait aussi, comme *tirailleurs*, les carabiniers du duc d'York; mais le 60^e était seul autorisé, en temps de guerre, à recruter des étrangers. Les *tirailleurs* étaient et sont encore des *tirailleurs*. Les Tyroliens de la milice autrichienne passaient pour les plus habiles *tirailleurs*; il fut un temps où une partie d'entre eux s'est servie de fusils à vent. De tout temps, les Tyroliens furent renommés pour leur audace et la précision de leur tir. Il y a encore d'autres *tirailleurs* en Autriche, principalement dans les régiments quise recrutent sur les frontières et dans les corps transylvains. Ce sont des carabiniers nommés *scharfschützen*. La milice prussienne, depuis que le royaume de Prusse existe, a eu des chasseurs qui ont été le modèle de ceux des autres nations. Depuis la réorganisation de cette milice, il a été attaché à chacun de ces corps d'armée une division de chasseurs destinés aux fonctions de *tirailleurs*. Les hussards et les dragons ont dans leurs rangs un certain nombre de *tirailleurs* à cheval. La milice russe trouve un corps de *tirailleurs* excellents dans ses chasseurs finlandais. Les Italiens avaient les bersagliers, soldats exercés au bersault, au blanc, etc. La France ne pouvait se dispenser de se mettre au niveau; car il faut dire qu'en 1812, 1813, 1814 et 1815 les ennemis avaient tiré un immense parti de leurs troupes de *tirailleurs*, tandis que nous n'avions aucun corps de ce genre à leur opposer. Une ordonnance du 15 juillet 1833 prescrivait la formation d'une compagnie de francs-tireurs dans chaque dépôt de régiment d'infanterie française; mais cette mesure n'eut pas de suite. On créa presque aussitôt un bataillon de chasseurs de Vincennes (v. CHASSEURS A PIED ET INFANTERIE LÉGÈRE). Les ordonnances d'exercice de cavalerie ont reconnu des *tirailleurs* à cheval, mais le nom de cavalerie légère convient mieux à des corps dont la spécialité n'est pas de tirer. Nous dirons la même chose des voltigeurs, qui n'ont que très-rarement été employés comme *tirailleurs*, à une époque où il n'existait aucun corps de ces derniers. Ils doivent être considérés comme infanterie légère. Dans les batailles, les *tirailleurs* ont pour mission d'inquiéter les flancs de l'ennemi, en lui présentant un rideau qui le trompe sur la force vraie des lignes. S'il s'agit d'une attaque de lignes, ils entament l'action. Les qualités qu'on exige dans le choix des *tirailleurs* sont : l'intelligence, la résolution, la vivacité et la sûreté du coup d'œil. Leur rôle est d'éclairer les marches, de flanquer les lignes et les colonnes, d'engager le feu, de marcher aux reconnaissances, etc. Toute l'infanterie n'est pas également apte à s'acquitter de pareilles fonctions; il faut que ce soient des hommes d'élite, armés à la légère. En France, et d'après les ordonnances de 1836 et 1827, les *tirailleurs* ne doivent combattre qu'appuyés d'une réserve composée d'un tiers d'entre eux. On a fait revivre pour eux le pas redoublé, et composé un pas de course. On leur a donné un pas accéléré comme minimum de vitesse.

— *Tirailleurs indigènes*. Cette troupe fut d'abord constituée sous le nom de *zouaves*. Mais bon nombre d'Arabes incorporés aux *zouaves* ayant déserté, on abandonna, pendant les premières années de notre occupation en Algérie, le projet d'attirer les indigènes dans notre parti. Ce ne fut qu'en 1838, la conquête étant définitivement résolue, que l'on créa, à titre d'essai, un bataillon à six compagnies, appelé bataillon de *tirailleurs*, lequel ne fut définitivement constitué comme corps que le 28 août 1839; mais, comme on se défiait, avec raison, de ces alliés, il fut convenu que le bataillon ne sortirait jamais de la province d'Alger, plus tranquille, plus éloignée du théâtre de la guerre. On n'eut qu'à se féliciter de cette troupe d'auxiliaires,

qui nous rendit les plus grands services et nous procura aussi beaucoup de désagréments dans la suite; car, parmi les premiers enrôlés, il s'en trouvait un grand nombre qui ne se décidaient à suivre notre drapeau que pour surprendre les secrets de notre tactique, les détails de la manœuvre européenne et faire ensuite passer leurs connaissances dans le camp de nos ennemis. On retrouva plus tard des déserteurs jusqu'au fond de la province de Constantine, où ils dirigeaient avec habileté des travaux de défense intelligemment conduits. En 1857, les Kabyles étaient, paraît-il, commandés par d'anciens *tirailleurs* qui avaient profité de nos leçons. Malgré cet inconvénient, auquel on s'était, du reste, attendu, l'avantage que nous tirions de leur concours porta le roi à créer, par ordonnance en date du 7 décembre 1841, deux autres bataillons de ces troupes, qui prirent le titre de *tirailleurs indigènes*. Chacun des bataillons devait résider dans une des trois provinces et devait être composé de huit compagnies. Il devait y avoir, en outre, une section hors rang. Il était très-facile au roi d'ordonner cette création, mais il était presque impossible de la réaliser, car les Arabes, à cette époque de guerres furieuses, aimaient beaucoup mieux combattre dans les rangs ennemis que de s'enrôler dans les nôtres. Les commandants Bosquet et Thomas, dont l'un est devenu maréchal de France et l'autre général, s'acquittèrent pourtant de cette tâche avec assez de bonheur, principalement le général Bosquet qui était parvenu, à force d'énergie, à prendre un grand empire sur ses soldats.

Le 18 mars 1854, un décret ordonnait la création immédiate d'un régiment de *tirailleurs algériens*, qui devait prendre part à la guerre de Crimée. Ce régiment fut recruté sans peine parmi les *tirailleurs* indigènes. Les vides immenses faits dans leurs cadres par la création des *tirailleurs* algériens furent immédiatement comblés par la voie des engagements volontaires, et, le 9 janvier 1855, un nouveau décret impérial ayant ordonné que dans chaque province il y eût deux bataillons de huit compagnies au lieu d'un seul bataillon qui s'y trouvait à cette époque, des milliers de volontaires se présentèrent. Après la guerre de Crimée, les *tirailleurs* indigènes changèrent de nom. On a dit quelquefois *tirailleurs d'Alger*, *tirailleurs de Constantine*, *tirailleurs d'Oran* pour désigner spécialement chacun des bataillons de ce corps, mais ces expressions ont été peu usitées quoique officielles.

— *Tirailleurs algériens*. Ils furent recrutés dans les bataillons de *tirailleurs* indigènes, d'après un décret du 18 mars 1854.

TIRANA s. f. (ti-ra-na). Sorte de chanson espagnole.

— **Encycl.** L'air de la *tirana*, écrit le plus ordinairement sur un rythme à trois-quatre ou à trois-huit, contient un grand nombre de syncopes et s'exécute sur mouvement lent et quelque peu langoureux. La *tirana* possède une saveur personnelle et un caractère particulier, bien qu'elle ne constitue en général qu'une composition de médiocre importance. Une *tirana* qui fut longtemps célèbre, et qui jouit d'une véritable vogue dans les premières années de ce siècle, est celle qui commençait par ces vers :

*Iba un triste calesero
Par un camino cantando.*

Le genre de la *tirana* est populaire dans toute l'Espagne, et un musicien de ce pays, M. Paz, a publié, avec accompagnement de piano ou de guitare, une collection des airs les plus fameux connus en ce genre.

TIRANCE s. f. (ti-ran-se — rad. *tirer*). Mar. Action de tirer des cordages au fond de la mer. Il *Pieux de tirance*, Pieux établis pour faciliter cette opération.

Tiranocourt (CAMP DE), l'un des monuments les plus intéressants de l'occupation des Gauls par les Romains. Il est situé dans le département de la Somme, aux environs de Picquigny, près d'un hameau auquel il a donné son nom. Il est bien conservé. « De forme triangulaire, il occupe, dit M. Eugène Penel, une situation semblable à ceux de l'Etoile et de Liercourt, destinés comme lui à tenir en respect les peuples de la seconde Belgique. De même que les autres camps romains échelonnés sur les bords de la Somme et tous appelés camps de César, il se trouve à l'angle de deux vallées et à proximité de la rivière, avec laquelle il communiquait par une chaussée nommée Croupe, que l'extraction de la tourbe a fort endommagée. Protégé par des escarpements naturels, il était en outre défendu, du côté le plus faible, par des remparts en terre et des fossés profonds. L'une de ses entrées a conservé le nom de la porte de Fer. Les dégradations des remparts, du côté de la Somme, sont dues aux chanoines d'Amiens et de Picquigny, qui en firent enlever des pierres pour la cathédrale d'Amiens. »

TIRANO, bourg du royaume d'Italie, sur l'Adda, province et à 31 kilom. E.-N.-E. de Sombrio; 6,000 hab. Près de lui, au N.-O., est le hameau de Madonna-di-Tirano, où l'on remarque une magnifique église dédiée à la Vierge. Les environs produisent de bons vins.

C'est à Tirano que commença, en 1620, le massacre des protestants.

TIRANT s. m. (ti-ran — rad. *tirer*). Organe servant à exercer un effort de traction.

— Bande de parchemin avec laquelle les procureurs et les notaires enfilent autrefois certains papiers.

— Cordon qui sert à fermer une bourse.

— Musiq. Bouton auquel s'attache la queue d'un violon ou d'un violoncelle.

— Mar. Quantité d'eau dont un navire enfonce dans l'eau.

— Artill. Pièce d'un affût de place qui unit le corps d'essieu à l'entretoise de crosse.

— Techn. Pièce d'une voiture qui unit l'essieu à la volée. Il Pièce du métier à bas et du métier du rubanier. Il Chacun des morceaux de cuir placés des deux côtés de certains souliers, et portant les boucles ou les cordons qui servaient à les attacher. Il Chacune des deux anses, faites d'un fort tissu de fil, qui sont cousues aux extrémités de la tige d'une botte ou d'un bottine, et dont on s'aide pour se chauffer. Il Nœud de cuir qui sert à bander les cordes destinées à tendre le peau d'un tambour. Il Nom donné à des portions tendineuses qui se trouvent dans la viande de boucherie.

— Constr. Pièce destinée à maintenir l'aplomb d'un mur contre l'effort de la poussée ou à empêcher l'écartement de deux pièces de charpente.

— Arboric. Nom donné par les jardiniers aux deux branches mères des arbres en espalier à la Montreuil. Il Nom vulgaire des gourmands et des pousses verticales qui se développent au sommet des arbres en espalier.

— Vitic. Partie du sarment qu'on laisse quand on taille la vigne.

— **Encycl.** Les *trants*, qui remplacent les contre-forts et les étais, sont soumis à un effort de traction égal à celui de la poussée. C'est principalement dans les fermes des combles que l'on emploie les *trants*; ils y sont horizontaux, surélevés ou inclinés, suivant les systèmes adoptés; quelquefois ils servent d'entrants et sont appelés à supporter un plancher. Dans certaines constructions de faible épaisseur, on place à l'intérieur des murs des espèces de ceintures composées de *trants* appelés à s'opposer aux déversements résultant d'une dislocation quelconque des maçonneries. Les voûtes, pour lesquelles on craint un renversement des culées, en raison de la charge qu'elles ont à supporter, sont consolidées par des *trants* apparents ou cachés dans la maçonnerie. En général, toute pièce chargée de soulager un système, ou soumise à un effort de traction sous l'action de charge pouvant détruire l'ensemble d'un système, prend le nom de *trant*, dénomination qui est en opposition avec le nom de contre-fût que l'on donne aux pièces qui doivent résister à l'écrasement.

— **Navig.** *Tirant d'eau*. Le *tirant* d'eau est égal au volume d'eau déplacé, divisé par la surface moyenne de la section immergée. Sur la haute Seine, le *tirant* d'eau des bateaux à vide varie de 0m,27 à 0m,30; sur la Loire et la Moselle, il est de 0m,22 seulement. En général, sur des eaux tranquilles, le *tirant* d'eau doit être de 0m,20 au moins pour tenir compte des dénivellations de la coque pendant la marche. Ainsi pour un canal de 1 mètre de profondeur, le *tirant* ne dépasse pas 0m,80. Sur la mer, dès qu'elle devient houleuse, le bateau a besoin d'une grande profondeur d'eau sous lui, sans quoi il est exposé à toucher le fond quand il descend entre deux vagues. Trop de *tirant* d'eau augmente la résistance à la marche et expose le navire à échouer, et un *tirant* d'eau trop faible l'expose à manquer de stabilité et à chavirer. L'extrême limite du *tirant* d'eau se détermine d'après la profondeur des ports, qui est de 8 à 10 mètres pour les plus profonds et de 3 à 5 mètres pour les plus petits. D'après M. Gaudry, la largeur étant prise pour unité, le *tirant* d'eau est de 0m,33 à 0m,46 pour les vaisseaux de guerre à hélice; de 0m,38 à 0m,57 pour les frégates, corvettes et grands bâtiments de commerce en mer; de 0m,21 pour les anciens bateaux américains de rivières; de 0m,10 à 0m,16 pour les bateaux américains modernes de rivières, de 0m,30 à 0m,15 pour les courts bateaux de rivières étroites et de 0m,14 à 0m,17 pour les bateaux de rivières très-allongés. En général, pour la navigation maritime, le *tirant* d'eau varie du tiers à la moitié de la largeur, et de 1/2 à 2/3 du creux total; pour la navigation des rivières tranquilles et peu profondes, le *tirant* d'eau peut descendre jusqu'au dixième de la largeur.

TIRAGUEAU (André), jurisconsulte français, né à Fontenay-le-Comte vers 1480, mort à Paris en 1558. Il fit ses études de droit, devint sénéchal de sa ville natale, puis fut nommé, en 1541, par François I^{er}, conseiller au parlement de Paris. C'était un magistrat d'un vaste savoir, que le président Brissot appelait le Varon de son siècle. Pendant qu'il était sénéchal de Fontenay, il fit sortir de la prison où le détenaient les cordeliers le fameux curé de Meudon, Rabelais, qui, dans son *Pantagruel*, le nomme « le bon, le docte, le saige, le tout humain, tout débonnaire et

équitable André Tiragueau. Ce magistrat « travailla, dit Tabaraud, à réformer la méthode vicieuse qui régnait au palais; il administra la justice avec intégrité. François I^{er} et Henri II l'honorèrent de leur estime et l'employèrent utilement dans plusieurs affaires importantes. Il était lié avec les gens de lettres qui, dans ce temps-là, faisaient l'honneur de la cour. Tiragueau composa quatorze ouvrages; il eut beaucoup d'enfants, vingt selon les uns, trente selon d'autres, mais plus vraisemblablement quinze. Un anonyme, faisant allusion au grand nombre d'enfants et d'ouvrages de ce magistrat, qui passait pour ne boire que de l'eau, composa l'épigramme suivante :

Tiragueau, fécond à pr. Juire,
A mis au monde trente fils;
Tiragueau, fécond à bien dire,
A fait pareil nombre d'écrits.
S'il n'eût point noyé dans les eaux
Une semence si féconde,
Il eût enfin rempli le monde
De livres et de Tiragueau.

Nous citerons parmi ses ouvrages, réunis et publiés après sa mort (Paris, 1574, 5 vol. in-fol.) : *De legibus communalibus et de opere maritali*, traité où l'on trouve une érudition prodigieuse; *De retractu utroque*; *De panis legum*; *De iudicio in rebus exiguis*; *De nobilitate et jure primogenitorum*; *Semestria*, etc.

TIRARD (Pierre-Emmanuel), industriel et homme politique français, né à Genève en 1827. Il appartient à une famille originaire de l'Isère. A dix-neuf ans il quitta Genève, où il venait de terminer son instruction, et se rendit à Paris. M. Tirard entra peu après dans les ponts et chaussées et obtint un emploi à la direction des travaux de navigation de la Seine. En 1851, il donna sa démission, puis fonda une maison d'orfèvrerie et de bijouterie, qui, sous son habile direction, prospéra rapidement. Imbu dès sa jeunesse des idées républicaines, M. Tirard trouva l'occasion de manifester publiquement ses opinions en soutenant avec une extrême ardeur, lors des élections de 1869, la candidature du républicain Bancel contre celle de M. Emile Ollivier, et contribua à l'échec complet de ce transfuge de la démocratie dans la 3^e circonscription de la Seine. Après la révolution du 4 septembre 1870, le gouvernement de la Défense nationale nomma M. Tirard maire du 2^e arrondissement de Paris. Les services qu'il rendit, le dévouement qu'il ne cessa de montrer lui acquirent une grande popularité. Elu maire par 7,143 voix sur 12,324 votants lors des élections municipales du 5 novembre 1870, il fut appelé, le 8 février 1871, par 75,207 voix à siéger comme député de la Seine à l'Assemblée nationale. M. Tirard se rendit à Bordeaux, fit partie du groupe de l'extrême gauche et vota, le 1^{er} mars, contre les préliminaires de paix et pour la déchéance de l'Empire. Il vint de rentrer à Paris en attendant l'installation de l'Assemblée à Versailles lorsque éclata le mouvement communaliste du 18 mars. Il reprit aussitôt possession de sa mairie, qui devint le principal centre de résistance contre la dictature du comité central. Entrevoquant avec douleur les maux qui allaient fondre sur Paris et sur la République, il mit tout en œuvre pour empêcher une rupture d'éclat et la guerre civile de se produire. Un décret du 19 mars, signé par M. Picard, ministre de l'intérieur, ayant délégué aux maires élus, vu la gravité des circonstances, l'administration provisoire de Paris, M. Tirard fut désigné par les maires pour faire partie de la commission de trois membres chargée d'ordonner les dépenses, de s'occuper de la défense et du maintien de l'ordre. Il s'associa à tous les efforts des maires et des députés de la Seine présents à Paris, pour décider le comité central à rendre l'Hôtel de ville aux délégués des municipalités et à attendre que l'Assemblée eût voté une loi municipale. Le 21 mars, il se prononça énergiquement devant l'Assemblée, ainsi que MM. Tolain, Léon Say, etc., pour qu'elle décréte au plus vite les élections; les mauvais vouloir qu'il rencontra de ce côté ne fut égalé que par celui du comité central qui, voulant rester maître de la situation, exigea impérieusement que les élections eussent lieu le 26 mars. Pour éviter la guerre civile, un certain nombre de députés, la plupart des maires et adjoints de Paris consentirent, le 24, à accepter la date du 26 mars. M. Tirard, jugeant cette concession nécessaire, consentit à l'accepter. Le 26 mars, il fut élu membre de la Commune dans le 2^e arrondissement par 6,386 voix. Il assista à la première réunion de l'Assemblée communaliste, protesta contre les actes du comité central, et donna sa démission le 29, en déclarant qu'il ne pouvait conserver « un mandat qui, dans sa pensée, devait être exclusivement municipal, et qui paraissait devoir s'étendre fort au delà dans le domaine de la politique. » Décreté d'accusation par la Commune, il quitta Paris et alla reprendre son siège à l'Assemblée nationale, où, bien qu'il se fût opposé à tous les actes de violence et eût fait de suprêmes efforts pour maintenir sur le terrain de la légalité les justes revendications municipales de Paris, il se vit longtemps en butte aux attaques d'une aveugle réaction. M. Tirard reprit sa place dans les rangs de la gauche républicaine et, depuis lors jusqu'à la séparation de l'Assemblée nationale, il n'a

cessé de voter contre toutes les mesures réactionnaires, pour toutes les revendications en faveur de la liberté et de l'affermissement de la République. Il a voté notamment pour la proposition Rivet, contre le pouvoir constituant de l'Assemblée, pour le retour de la Chambre à Paris, pour le maintien des traités de commerce, contre la dissolution des gardes nationales, pour la dissolution de l'Assemblée, pour M. Thiers, le 24 mai 1873, contre le septennat (19 novembre 1873), pour la liberté des enterrements civils, contre la loi municipale, pour le renversement du cabinet de Broglie, pour la proposition Périet et Malleville (juillet 1874), pour la constitution républicaine du 25 février 1875, contre la loi de l'enseignement supérieur, etc. En outre, il a pris fréquemment part avec talent aux discussions de l'Assemblée, particulièrement sur des questions d'affaires. Nous citerons notamment ses discours sur les échéances des effets de commerce, sur l'élection des tribunaux de commerce, contre l'impôt sur les matières premières, sur l'impôt sur le chiffre des affaires, contre les tarifs douaniers, sur le travail des enfants dans les manufactures, sur la fabrication à tous titres des objets d'or et d'argent pour l'exportation, sur la loi électorale municipale, sur l'admission des princes d'Orléans dans l'armée à titre définitif; sur les budgets des finances, de la guerre, de l'instruction publique, etc. Au mois de juillet 1872, il a eu, avec M. Francis Aubert, rédacteur du *Gaulois*, un duel dans lequel il a été blessé. Le 5 mars 1876, M. Tirard a été réélu à la nouvelle Assemblée par le 1er arrondissement de la ville de Paris. On lui doit un écrit intitulé : *Du développement de la bijouterie et de l'orfèvrerie par la liberté des titres de l'or et de l'argent* (1868, in-80).

TIRARIE s. f. (ti-ra-ri — rad. *tirer*). Techn. Ouvrière qui, dans les salines, retire le sel des chaudières.

TIRASPOL, ville de la Russie d'Europe, gouvernement et à 275 kilom. N.-O. de Kheron, sur la rive gauche du Dniester; 6,000 hab., mélange de Russes, de Moldaves, de Grecs et d'Arméniens, ch.-l. de district. Elle est bien percée et généralement bien bâtie. Commerce en grains, peaux, fromages, bétail, chevaux, etc. Elle fut fondée en 1793, après la prise d'Otchakov.

TIRASSE s. f. (ti-ra-se — rad. *tirer*). Chasse. Sorte de filet dont on se sert pour prendre certains oiseaux qui posent à terre.

— Mus. Clavier de pédales qui, dans les petites orgues, fait baisser seulement les basses du clavier à la main.

— Constr. Pièce d'un moulin.

TIRASSER v. a. ou tr. (ti-ra-sé — rad. *tirer*). Chasser. Chasser, chercher à prendre avec la tirasse : *Tirasser des cailloux, des perles*.

— Absol. : S'amuser à tirer.

— v. n. ou intr. *Tirasser* d, Chasser, chercher à prendre avec la tirasse : *Tirasser aux cailloux, aux perles*.

TIRA-TUTTO s. m. (ti-ra-toutt — mot ital. qui signifie *tire-tout*, et qui est formé de *tirare*, tirer, et *tutto*, tout). Mus. Registre au moyen duquel on ouvre à la fois tous les jeux de l'orgue.

TIRAUE s. f. (ti-rô — rad. *tirer*). Bouche établie sur un levier.

— Sonnette à tiraue, Sonnette à enfoncer les pilots, dans laquelle le mouton est enlevé avec une corde qu'on lâche pour le laisser retomber.

— **TIRICIS** s. m. (tir-siss). Entom. Nom vulgaire du satyre égypte, espèce de papillon de jour.

TIRE s. f. (ti-re — rad. *tirer*). Action de tirer. N'est usité que dans quelques locutions.

— Argot. Genre de vol qui consiste à dévaliser les poches de ceux qu'on vole : *Vol à la tire*. *Voleur à la tire*.

— Blas. Nom donné aux carreaux de l'écu échiqueté : *Roquefeuil, en Languedoc, porte : Echiqueté d'or et de gueules de quatre tires*.

— Anc. techn. *Métier à la tire* ou simplement *Tire*, Métier qui servait à la fabrication des étoffes façonnées, et qui était ainsi nommé parce que c'était en tirant des ficelles ou lacs, suivant un certain ordre, que l'on faisait exécuter aux mailles et aux mailloins les mouvements nécessaires pour former les effets ou dessins : *Depuis l'invention de la machine Jacquard, les métiers à la tire sont devenus si rares, que le peu qui en reste est maintenant considéré comme un objet d'antiquité et de curiosité*. (Falcot.) *Fabrication à la tire* ou simplement *Tire*, Fabrication des étoffes au moyen du métier à la tire : *La tire a été, pendant bien des siècles, le procédé universellement employé pour le tissage des étoffes façonnées*. (W. Maigne.)

— Sylvic. *A tire et aire*, Se dit d'une coupe faite, non par plans choisis, mais toute de venue, à la file de la coupe précédente.

— Loc. adv. *A tire, de tire*, Tout droit. *D'une tire, tout d'une tire*, Sans arrêt, sans discontinuation : *La chaise de poste nous mena d'une tire à Mâcon*. (Debrosses.) *Relais la pièce d'une tire*. (Volt.) *Vieille loc.*

— Encycl. Argot. *Le vol à la tire* est un genre de vol qui s'exécute ordinairement de la manière suivante. Un individu, ayant les allures d'un homme de bonne compagnie, se

fourille dans un endroit où il y a foule : c'est le tireur. Il est accompagné d'un ou de plusieurs compères, nommés nonnes ou nonneurs, et d'un autre, appelé coqueur. Le tireur cherche à débarrasser un de ses voisins de sa montre, de sa bourse ou de tout autre objet de valeur. S'il y réussit, il passe aussitôt le butin aux nonneurs, qui le donnent au coqueur, et celui-ci s'éloigne le plus vite possible, mais sans affectation. De cette manière, l'acteur principal, s'il vient à être découvert, ne peut pas être trouvé en possession de l'objet volé.

TIRÉ, **ÉE** (ti-ré) part. passé du v. *Tirer*. Mis en mouvement par une force appliquée en avant : *Charrue tirée par des bœufs*. *Nous étions, mon confident et moi, dans une chaise tirée par deux mules conduites par un postillon*. (Le Sage.)

— Mis hors : *Epée tirée du fourreau*.

— Puisé : *Vin tiré du tonneau*. *Extrait, venu, originaire; emprunté* : *Que le corps retourne à la terre d'où il a été tiré*. (Boss.) *L'homme de mérite a besoin de toutes les raisons tirées de l'usage et de son devoir pour se résoudre à se montrer*. (La Bruy.) *Recueillir, définir les mots d'une langue et en fournir des exemples tirés du bon usage, c'est le propre d'un dictionnaire*. (Racine.) *La plus grande partie de nos connaissances sont des vérités de déduction ou tirées du raisonnement*. (Lamenn.) *Rien ne peut être tiré de rien ni se réduire à rien*. (Proudh.)

— Qu'on a fait partir, qu'on a lancé avec une arme : *La flèche tirée n'atteint pas toujours le but*. *Tout boulet de canon tiré coûte quinze francs*. (Proudh.)

— Visage tiré, Visage amaigri et fatigué.

— Tire par les cheveux, Forcé, peu naturel, mal amené : *Une comparaison tirée par les cheveux*.

— Tiré à quatre épingle, Vêtu avec un soin extrême : *Une femme toujours tirée à quatre épingle*.

— Le vin est tiré, il faut le boire, L'affaire est engagée, il n'y a plus à se dédire, à reculer : *Me voilà bien honteux. Que vous me hâsez ! Muis, ma foi, quand le vin est tiré, il faut le boire*. (Dufresny.)

— s. m. Celui sur qui une lettre de change est fournie.

— Chasse au fusil : *Le roi fit hier un beau tiré*. (Acad.) *Gibier que l'on chasse au fusil : Que ce soit dans les vignes ou dans les bois, la grive est un charmant tiré*. (E. Chapus.) *Taillis maintenu à hauteur d'homme pour faciliter la chasse au fusil*. *Lieu où l'on réunit le gibier pour le tirer ensuite plus facilement : Les plus beaux tirés des domaines de la couronne sont ceux de Saint-Germain*. (E. Chapus.)

TIRE-A-BARRE s. m. Techn. Outil de tonnelier. *Pl. TIRE-A-BARRE*.

TIRE-ARRACHE s. m. Ornith. Nom vulgaire de la fauvette rousserole. *Pl. TIRE-ARRACHE*.

TIREAU s. m. (ti-rô). Navig. fluv. Sorte d'allège.

TIRE-BALLE s. m. Chir. Instrument dont on se sert pour retirer la balle restée dans une blessure d'arme à feu. *Pl. TIRE-BALLE*.

— Outil avec lequel on retire d'un fusil la balle qui y est entrée de force. *Pl. TIRE-BALLS*.

— Encycl. L'emploi du *tire-balle* de fusil est peu ancien; les troupes n'en ont connu l'usage que depuis que les baguettes sont de métal; auparavant, il était enjoint aux soldats dont les armes étaient chargées de les décharger en faisant feu, après avoir eu le soin d'approcher de terre le bout du canon. Le *tire-balle* se compose d'un corps garni de deux branches en spirale et percé en son axe d'un pas de vis susceptible de recevoir le petit bout taraudé de la baguette du fusil. Le *tire-balle* à l'usage des baguettes de carabine, au lieu de présenter un creux, avait une tige taraudée qui s'introduisait dans un des bouts de la baguette, où un vide était pratiqué en conséquence. C'était plutôt un outil de nettoyage que réellement un tire-bourre. On l'enveloppait de filasse pour s'en servir et, de peur qu'il n'en laissât quelques parcelles dans l'arme, on flambait le canon d'une demi-décharge de poudre sans bourre. L'instruction du 30 mars 1822 donne l'image du *tire-balle*.

TIRE-BARBE s. f. Moll. Nom vulgaire de la vulselle lingulée. *Pl. TIRE-BARBES*.

TIRE-BONDE s. m. Techn. Outil dont on se sert pour enlever la bonde d'un tonneau. *Pl. TIRE-BONDES*.

TIRE-BORD s. m. Mar. Instrument de bois dont on se sert, dans les chantiers de construction, pour appuyer les bordages sur les membrures. *Pl. TIRE-BORDS*.

TIRE-BOTTE s. m. Planchette ayant une entaille où l'on engage le pied de la botte, pour se débattre seul. *Nom donné à des crochets de fer que l'on passe dans les tirants d'une botte que l'on veut chauffer*.

— Gros galon de fil à l'usage des tapissiers et que l'on nomme aujourd'hui ANGLAISE.

TIRE-BOUCHON s. m. Sorte de vis de fer ou d'acier, pourvue d'un manche ou d'un anneau, dont on se sert pour tirer les bouchons

des bouteilles : *Si nous avons quelquefois l'air de nous arrêter ou de reculer, c'est pour prendre la marche en spirale du TIRE-BOUCHON, qui se fait un point d'appui de l'obstacle lui-même*. (A. Karr.) *Pl. TIRE-BOUCHONS*.

— En *tire-bouchon*, En spirale, en forme de tire-bouchon : *Les vrilles de la vigne sont contournées en TIRE-BOUCHON*.

— Cheveux en *tire-bouchon*, frisés en *tire-bouchon*, ou simplement *Tire-bouchons*, Cheveux frisés en spirale, à peu près en forme de tire-bouchon.

TIRE-BOUCHONNÉ, **ÉE** adj. Disposé en tire-bouchon : *Cheveux TIRE-BOUCHONNÉS*.

TIRE-BOUCLES s. m. Techn. Outil dont les charpentiers se servent pour dégauchir l'intérieur des mortaises.

TIRE-BOURRE s. m. Techn. Instrument dont les extrémités forment deux crochets pointus, et qu'on visse au bout de la baguette d'un fusil, pour en tirer la bourre et la charge. *Partie du tire-balle qui sert à extraire du fusil le papier de la cartouche*. *Pl. TIRE-BOURRE*.

— Techn. Outil de bourrelier. *Outil qui sert au papetier à enlever les ordures qui se trouvent dans la pâte*. *L'instrument au moyen duquel on enlève les parties de la sonde restées dans le puits de forage et les cailloux que le trépan n'a pas brisés*.

TIRE-BOUTTON s. m. Instrument en forme de crochet, dont on se sert pour faire entrer les boutons dans les boutonnières. *Pl. TIRE-BOUTTONS*.

TIRE-BRAISE s. m. Techn. Outil en forme de long crochet, dont on se sert pour tirer la braise du four. *Pl. TIRE-BRAISE*.

TIRE-CENDRE s. m. Min. Nom vulgaire de la tourmaline, ainsi dite parce qu'en devenant électrique par la chaleur, elle attire la cendre. *Pl. TIRE-CENDRE*.

Tirechape (RUE). On désignait sous ce nom, tout récemment encore, une rue de Paris, étroite et tortueuse, qui conduisait de la rue Saint-Honoré, à la hauteur des Halles environ, à la rue de Rivoli actuelle. Elle a été fondue en 1867 dans la nouvelle rue du Pont-Neuf, qui, traversant la rue de Rivoli, va former angle aigu avec la rue de la Monnaie. La rue Tirechappe devait son nom singulier à ce que, dès 1223, époque où furent construites ses premières maisons, elle fut surtout habitée par des fripiers et des juifs commerçants. Or, il y avait grande concurrence et chaque marchand avait l'habitude de tirer par leur chape (vêtement) les malheureux passants pour les inviter à entrer chez lui. Les Parisiens, harcelés, finirent par donner le nom de Tirechappe à cette rue si dégoûtante, et le nom lui resta.

TIRE-CLOU s. m. Techn. Outil dont le couvreur se sert pour arracher les clous. *Pl. TIRE-CLOUS*.

TIRE-D'AILE s. f. Vol rapide, avec des battements d'ailes précipités. *Pl. TIRE-D'AILE*, suivant l'Académie; mais on ne sait pas pourquoi *tire* resterait invariable.

— Loc. adv. *A tire-d'aile*, Avec des coups d'ailes rapides et pressés : *Voler à TIRE-D'AILE*. *Avec la plus grande vitesse possible : Partez, prenez vos bottes, allez à TIRE-D'AILE à Londres, publiez dans toutes les rues que vous y arrivez de ma part*. (Mme de Delf.) *En Hollande, on voit souvent sur la côte de pauvres petits navires qui s'enfient à TIRE-D'AILE, penchés et presque renversés par le vent en furie*. (H. Taine.)

— Reim. L'Académie fait *tire-d'aile* masculin, par une erreur évidente, puisqu'elle fait le mot *tire* féminin, en ajoutant qu'il n'est usité que dans *tire-d'aile*. Cependant, quelques auteurs ont accepté le genre donné par l'Académie : *Le ribou s'abatit dessus, le saut des serres et du bec, et d'un TIRE-D'AILE, il l'emporta sur son arbre*. (Ch. Nod.) Cet emploi du mot est, du reste, excessivement rare, *tire-d'aile* n'étant guère employé que dans la locution à *tire-d'aile*. Voltaire a écrit *tire-d'ailes*, orthographe qui se justifie d'elle-même, mais que l'usage a condamnée.

TIRE-DENT s. m. Outil dont les dentistes se servent pour arracher les dents. *Pl. TIRE-DENTS*.

— Techn. Pince plate dont on se sert pour rechanger les dents d'un peigne.

TIRÉE s. f. (ti-ré — rad. *tirer*). Techn. Quantité d'étoffe que l'on enroule en une seule fois, pendant le tissage, soit sur l'enrouleur, soit sur le déchargeoir. On dit aussi *PLOÏÉE*. *Longueur de fil, de baguette, de tube de verre, que l'ouvrier produit en une seule fois*. *Portion de la surface d'une glace qu'on polit en une seule fois*.

— Econ. rur. Action de traire le lait dans le Dauphiné.

TIRE-EN-BRÈCHE s. m. Fortif. Partie avancée d'une fortification. *Pl. TIRE-EN-BRÈCHE*.

TIRE-FAUSSET s. m. Techn. Pince dont on se sert pour tirer des faussets. *Pl. TIRE-FAUSSETS*.

TIRE-FEU s. m. Artill. Instrument au moyen duquel on enflamme les étoupilles et les fusées à friction : *Le TIRE-FEU consiste en une ficelle munie d'un crochet; on saisit avec*

ce crochet la boucle de tirage du rugueux; puis, tirant vivement, on arrache celui-ci qui, en frottant, enflamme la composition fulminante et, par suite, la pièce d'artifice. (Maigne.) *Pl. TIRE-FEU*.

TIRE-FIENTE s. m. Agric. Sorte de fourche pour le fumier. *Pl. TIRE-FIENTE*.

TIRE-FILET s. m. Techn. Outil propre à tirer des filets sur les métaux. *Bouvet dont les menuisiers se servent pour pousser des filets*. *Pl. TIRE-FILET*.

TIRE-FOIN s. m. Anc. mar. Instrument dont on se servait pour décharger les canons, quand ils étaient bourrés avec du foin. *Pl. TIRE-FOIN*.

TIRE-FOND s. m. (ti-re-fon). Anc. chir. Instrument que l'on fait entrer dans les corps étrangers, pour arriver à les extraire. *Pl. TIRE-FOND*.

— Art milit. Partie du tire-balle qui saisit la balle elle-même. *Instrument dont on se sert pour extraire les fusées des projectiles creux, quand on ne peut y réussir avec le tire-fusée*.

— Techn. Anneau de fer terminé en vis, dont les tonneliers se servent pour élever la dernière douve du fond d'un tonneau et le faire entrer dans la rainure.

— Constr. Anneau qu'on fixe à un plafond, pour y suspendre un lustre ou un ciel de lit.

— Encycl. Chir. Le *tire-fond* se compose d'une vis double, longue de 9 à 12 lignes, solide, parfaitement évidée et disposée de telle sorte que les lames qu'elle détache des corps ductiles, comme les balles de plomb, par exemple, remontent le long du sillon qui les sépare et s'y logent; l'autre extrémité du *tire-fond* présente un anneau qui lui sert de manche et qu'on pouvait au besoin, dans les anciens appareils à trépan, engager dans le crochet de l'élevatoire de J.-L. Petit ou de Louis, afin d'augmenter la force de traction exercée sur lui. La longueur totale de l'instrument doit être de 4 à 6 pouces. Toute la perfection consiste dans les dispositions de sa mèche. Le *tire-fond* était autrefois enfoncé dans le trou percé au centre de la pièce d'os qui cernait la couronne du trépan, afin de l'enlever; mais, depuis longtemps, cette indication est remplie avec le manche d'une spatule, qui sert à ébranler, à détacher et à soulever le disque osseux. Les chirurgiens dentistes en font quelquefois usage afin d'enlever du fond des alvéoles les portions de racines qui ne présentent aucune prise aux autres instruments, cas dans lequel on hésite d'autant plus à se servir de la mèche perforatrice qu'il faut beaucoup d'habitude pour le faire sans danger. Un *tire-fond* très-délié, contenu dans une canule armée de dentelures à son extrémité, fut proposé par l'abbé de Hilden, afin d'extraire les corps étrangers du conduit auditif externe. La difficulté de fixer ces corps, le danger d'une pression trop forte, qui les refoulerait contre la membrane du tympan, et enfin le grand nombre d'autres, qui ne se prêtent pas à la perforation, sont autant de circonstances qui ont fait alors rejeter cet instrument. Enfin, les balles ont fréquemment réclamé l'application du *tire-fond*. Il faut, pour qu'il leur devienne applicable, qu'elles soient fixées dans des tissus solides, tels que ceux des os, avec assez de force et d'une manière assez étroite pour être inaccessibles aux pinces ou aux doigts du chirurgien. Les parties étant alors convenablement mises à découvert, la mèche du *tire-fond* est portée sur la balle, dans laquelle on la fait pénétrer par une action lente, ménagée et accompagnée de la moindre pression possible, afin de ne pas confondre davantage encore les lames osseuses sous-jacentes. Lorsque la tige est solidement implantée dans le corps étranger, on s'en sert pour l'ébranler, le dégrader et l'attirer enfin hors des parties. S'il est besoin d'agrandir son ouverture d'entrée à raison de l'aplatissement ou de la déformation qu'elle peut avoir éprouvée en s'arrêtant, on a recours à un couteau lenticulaire, à un fort scalpel ou à une couronne de trépan. Nos prédécesseurs renfermaient le *tire-fond* dans une canule, que Percy a fait supprimer. Ce conducteur, inutile sans doute lorsque la balle est fixe, pourrait cependant être utile si elle était mobile, ou du moins assez susceptible de tourner sous l'action de la mèche pour que celle-ci ne pût pénétrer. La canule étant garnie de dentelures aiguës, inclinées de droite à gauche, pourrait alors être portée sur le projectile et le retenir solidement pendant que le chirurgien ferait agir le *tire-fond* de gauche à droite. C'est dans cette intention, plutôt sans doute que comme moyen protecteur des parties molles, que la canule dont il s'agit pourrait être encore préconisée. Ajoutons toutefois que les cas dans lesquels elle pourrait être utile sont rares et qu'on peut d'ailleurs y suppléer par d'autres moyens.

— Chem. de fer. Dans l'établissement d'une voie, on doit fixer les rails sur lesquels se meuvent les véhicules aux traverses qui forment, pour ainsi dire, le plancher de la plateforme. Les modes d'attache des rails sur les traverses sont des vis en bois, des chevilles des crampons ou des *tire-fonds*. Les *tire-fonds* à tête plongeante étaient généralement employés, à l'origine, pour les rails à tête plate;

on a aussi employé, pour les rails en V et à patins fixés sur des traverses longitudinales, des *tire-fond* à tête hexagonale, placés alternativement contre l'extérieur ou dans l'intérieur de la base du rail et qu'on faisait varier suivant la longueur des pièces. Ces crampons étaient ébranlés par les trépidations et peu économiques; aussi les a-t-on abandonnés. Pourtant, quelques-uns d'entre eux sont encore employés dans les réseaux français pour la fixation des coussinets et des plaques d'assemblage; la longueur totale est alors 0m,178; la tête a une épaisseur de 0m,028 et une largeur variable entre 0m,015 et 0m,018; le pas de la vis est de 0m,007; elle est à filet triangulaire; le plus souvent, la tête a été terminée par une portion hémisphérique; mais, sur le chemin de fer des Deux-Charentes, on a donné au crampon une tête plate formée de plans tangents au cylindre à vis. D'autres variétés peu différentes sont encore en service.

Les patins du rail Vignole, comme les coussinets, peuvent être fixés au moyen de *tire-fond* insérés dans la semelle; mais, en appliquant les attaches extérieurement au rail, on a l'avantage de supprimer les trous, de donner à la résistance longitudinale son bras de levier maximum et de faciliter la distribution des traverses; on empêche le déplacement latéral du rail en ménageant une encoche qui reçoit le *tire-fond*. Le prix élevé des *tire-fond* les a fait abandonner en Allemagne; on les a remplacés par des chevilles ou des crampons.

Ces chevilles étaient à tête plongeante et insérées dans des trous correspondant lorsqu'on employait encore couramment les rails de Barlow ou à base large, qui pouvaient recevoir la tête des crampons. C'est d'une manière analogue que sont fixés les rails des tramways. La figure 1 représente le mode

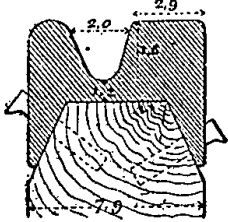


Fig. 1.

d'attache des tramways de Vienne. A New-York, à Copenhague, à Hambourg, à Paris, les attaches du même genre maintiennent les rails de ces véhicules.

Les crampons presque exclusivement employés en Allemagne s'enfoncent contre les rails, dont ils saisissent le pied par une tête à crochet. Lorsqu'on les applique aux rails à coussinets (fig. 2), ils se terminent par des

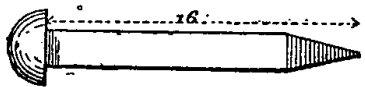


Fig. 2.

têtes rondes et se fixent aux coussinets dans des trous que l'on peut faire à la fonte.

La forme du corps du crampon est très-variables; la section de cette partie est tantôt circulaire, forme surtout employée autrefois et conservée encore dans certains tramways, notamment en France (fig. 3);

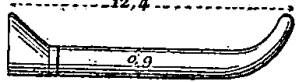


Fig. 3.

octogonale, d'un emploi fréquent pour les coussinets; carrée, généralement en usage pour les voies à rails larges (fig. 4, Autriche-Galicie).

Le corps se termine, soit par une pointe (fig. 2), soit par un biseau (fig. 4); quelque-

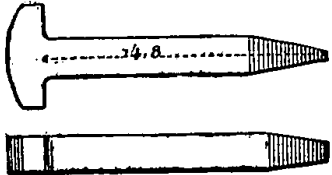


Fig. 4.

fois l'extrémité dessine une pyramide tronquée (fig. 5) ou un tronc de cône. Dans ce

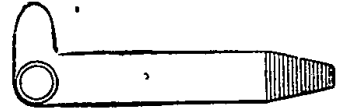


Fig. 5.

dernier cas, le trou doit être maintenu assez large pour l'introduction du petit côté du prisme, afin que les faces du crampon servent de points d'appui.

Au point de vue de la section longitudinale, on peut distinguer les formes suivantes : prismatique, très-usuelle à cause de sa simplicité et de la puissance de la résistance, pour un prix peu élevé; — barbelée; abandonnée depuis quelques années, cette forme ayant l'inconvénient de produire dans le bois des traverses des déchirements nuisibles; — renflée, employée en Hollande (fig. 6), en



Fig. 6.

Autriche et en Amérique, cette section a l'avantage de demander une grande force d'arrachement, mais nécessite un élargissement exagéré du trou de la traverse; — à vis, on attendait de ces crampons une très-grande résistance à l'arrachement; l'expérience a montré que le peu d'épaisseur de la tige diminuait beaucoup cette résistance (fig. 7);

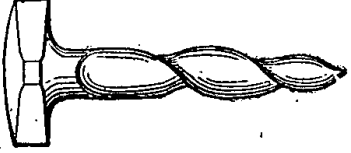


Fig. 7.

— recourbée, la fig. 4 donne un exemple de cette forme, réservée aux tramways, qui augmente dans une certaine proportion la résistance à l'arrachement.

La forme de la tête est à considérer pour la facilité avec laquelle peuvent être fixés les crampons; mais on doit se préoccuper aussi de l'extraction de ces pièces. Pour pouvoir enlever facilement les crampons au moyen d'un pied-de-chèvre ou d'un levier, on donne à la tête deux oreilles sur toute la longueur d'une de ses faces (fig. 5). Au lieu de mettre des oreilles, on élargit quelquefois la tête, ce qui est plus rapidement fait, mais moins commode pour l'extraction (fig. 3); mieux vaut encore un retour en arrière de l'un des crochets (fig. 6) ou un double crochet (fig. 4), ainsi que cela a été appliqué sur les chemins de fer autrichiens.

Lorsque l'arrachement des crampons doit être fait au moyen d'une clef pour des crampons à vis, on donne à la tête une forme carrée ou plutôt octogonale.

En Amérique, on glisse sous la tête du crampon une plaque qui serre encore les pièces et empêche qu'elles ne se dévisent.

Les dimensions les plus usitées des crampons à crochets de voies principales sont les suivantes : épaisseur et largeur, de 0m,013 à 0m,019; longueur totale, de 0m,130 à 0m,170. La section doit être préférablement carrée ou rectangulaire dans le rapport 10 : 13 de l'épaisseur, parallèlement et perpendiculairement au rail; la longueur du tranchant varie du double au quadruple de l'épaisseur; la longueur du crochet comporte 0m,013 à 0m,018, avec une hauteur moyenne de 0m,010 à 0m,018 et une épaisseur à chaque saillie de 0m,018 à 0m,030.

Les crampons de coussinets pour les voies principales ont environ 0m,015 de diamètre et 0m,170 de longueur. Pour les tramways, on réduit ces dimensions à 0m,010 d'épaisseur et 0m,120 de longueur.

C'est un fait reconnu que le contact du fer des crampons avec les traverses, spécialement avec celles qui sont imprégnées de sulfate de cuivre pour leur conservation, exerce une influence destructive sur les uns et les autres. On diminue cette action simplement par la galvanisation des crampons, précaution qui est employée depuis plusieurs années avec succès sur les chemins de fer de l'Ouest français. Le Nord français galvanise tous les crampons, que les traverses soient ou non sulfatées. Le prix de la galvanisation s'élève à 7 fr. 50 les 100 kilogr.

Les faces intérieures de la tête et du corps des crampons sont reliées par un congé arrondi et font un angle plus ou moins obtus, afin que la tête s'applique exactement sur le patin, quand l'axe du crampon a été enfoncé normalement à la base du rail; cette base est inclinée de 1 seizième à 1 vingt-quatrième sur la verticale.

On a quelquefois donné aux crampons une position oblique; elle a l'avantage de permettre l'usage de crampons dans lesquels la tête est normale au corps; mais elle facilite le glissement ou le renversement du rail; elle augmente beaucoup la tension de la cheville et exige une pose très-soignée, car le crochet doit agir sur le patin, non-seulement par le bord, mais par le collet. Les crampons à vis sont le plus souvent enfoncés sans qu'on fasse de trou d'avance; toutefois, les grandes chaleurs prédisposant les traverses à la rupture, il convient, en été, de percer des amorces d'avance. C'est ainsi qu'on a opéré sur les chemins de fer du Hanovre; mais il y a à craindre le déchirement des fibres sous l'action de la vis. Aussi, pendant longtemps, les ingénieurs ont-ils été à peu près d'accord pour donner la préférence aux crampons avec les traverses en chêne et aux vis avec les autres essences; mais aujourd'hui,

en France, la vis est préférée, même avec les traverses de chêne, sur le réseau du Nord et sur celui de l'Est. Les chemins de fer belges, après avoir surtout employé les *tire-fond*, paraissent s'être décidés pour l'emploi des crampons.

Dans les voies Vignole, si répandues actuellement, on doit reconnaître que les crampons résistent pendant longtemps, d'une manière très-satisfaisante, lorsque les traverses sont en bois dur (chêne ou hêtre), aux efforts qui leur sont transmis; malheureusement, quand on est obligé quelquefois de recourir aux bois tendres (pin, sapin, aune, etc.), cela est obligatoire pour un grand nombre de chemins de fer, à cause de leur éloignement des forêts à essences dures, et tend à devenir nécessaire pour toutes les lignes, à cause de l'élévation de prix des bois et l'épuisement des forêts dures; dans ce cas, un certain nombre d'inconvénients se manifestent et, sous l'action des efforts transversaux, les crampons écrasent rapidement les fibres voisines du bois. Un certain jeu se produit, et l'extraction du crampon peut être déterminée par le moindre effort; en même temps, le patin prend un jeu dans la traverse en écrasant les bords de l'entaille où il est logé; le calibre de la voie se modifie, et il peut même se faire, comme cela a été observé sur certaines lignes allemandes, que cette liberté du rail ait pour effet l'entraînement longitudinal auquel il est sollicité par le mouvement des trains.

C'est afin d'ôliver à ces inconvénients que les ingénieurs allemands ont placé sous les rails, aux droites des joints et des encoches, des plaques de joint et des selles d'arrêt. Les crampons travaillent simultanément, leur action destructive est sensiblement diminuée; mais, relativement au déplacement transversal du rail, ces moyens ne sont que des palliatifs; l'emploi des plaques prive même du secours que donne le bord de l'entaille, car on ne peut songer à les noyer complètement dans la traverse; enfin, ces plaques facilitent le claquement.

Avec le *tire-fond*, la condition du contact est parfaitement remplie et il a, de plus, sur le crampon, l'avantage d'être facile à extraire. Il convient donc d'en faire usage; mais on doit alors interdire d'une manière absolue l'enfoncement au marteau; c'est ce qu'on a fait en France, sur le Nord et sur l'Est; toute fraude du poseur est rendue impossible, soit par l'addition d'une petite pointe à la tête du *tire-fond*, comme sur le réseau Nord, la pointe devant être intacte après la pose, soit, comme sur les lignes de l'Est, par l'addition d'un caractère à traits minces (B) qui ne doivent pas être écorchés.

Sur les lignes de ce dernier réseau, on a fait des expériences relatives aux résistances comparées des crampons et des *tire-fond*. Il est à regretter que ces expériences aient uniquement porté sur la résistance à l'arrachement, tandis que la résistance au renversement transversal eût été plus intéressante à connaître. Ces expériences sont dues à M. Ledru, directeur en chef de la construction des chemins de fer de l'Est. Il résulte de ces essais que la résistance du crampon ou du *tire-fond* non filé est beaucoup moins réduite que celle du *tire-fond* par des arrachements successifs. Le premier a souvent beaucoup moins perdu à une cinquième et même à une sixième extraction que le *tire-fond* à une troisième. Pour le premier arrachement, le *tire-fond* n'a de supériorité notable sur le crampon que dans les traverses de bois tendre et surtout dans les traverses en charme ou en bouleau.

Pour l'étude des *tire-fond* et de leurs avantages, on peut consulter les traités suivants : Heusinger von Waldegg, *Manuel de technique spéciale des chemins de fer* (1re part.) et un assez grand nombre de mémoires spéciaux cités dans le précédent ouvrage; Couche, *Voie, matériel roulant et exploitation des chemins de fer*.

TIRE-FUSÉES. m. Artill. Machine servant à extraire les fusées des projectiles creux. || Pl. TIRE-FUSÉES.

TIREGANT ou **LA TERRASSE** (vignoble de). Ce vignoble, situé sur une colline, à Creysse, canton de Bergerac, fournit des vins vifs, légers et spiritueux, connus sous le nom de vins de Bergerac. Le vignoble de Tiregant, souvent appelé de La Terrasse, occupe le premier rang parmi les premiers de la Dordogne, supériorité qu'il doit à son excellente exposition en plein midi, à la qualité, à l'ancienneté de ses cépages et à la nature caillouteuse de son sol légèrement sablonneux.

TIRE-GORET s. m. Bot. Un des noms vulgaires de la renouée, appelée aussi HERBE À COCHONS. || Pl. TIRE-GORET.

TIREH, TIRRAH ou **TYRIA**, ville de la Turquie d'Asie, dans l'eyalet et le sangiac d'Aidin, au pied d'une haute montagne, à 93 kilom. S.-E. de Smyrne; 20,000 hab. environ. Elle a quatorze mosquées, deux églises grecques, un grand nombre de maisons entremêlées d'arbres et de jardins, et un faubourg. Fabriques de tapis et de toiles de coton. Frise par Tamerlan en 1402.

TIRE-JOINT s. m. Const. Outil dont on se sert pour marquer, dans le mortier, les

joints des pierres ou des briques. || Pl. TIRE-JOINTS.

TIRE-LAINE s. m. Rôdeur de nuit qui volait les manteaux. || On disait aussi TIREUR DE LAINE. || Pl. TIRE-LAINE.

— Techn. Outil dont le fondeur se sert pour tirer la laine des moules.

TIRE-LAISSE s. m. Déconvenue, déception, espoir trompé : *On a donné à un autre l'emploi qu'on lui avait fait espérer : voilà un fâcheux TIRE-LAISSE.* (Acad.). || Pl. TIRE-LAISSE. || Mot vieilli.

TIRE-LANGUE s. m. Ornith. Nom vulgaire du torcol. || Pl. TIRE-LANGUE.

TIRE-LARIGOT (A) loc. adv. V. LARIGOT.

TIRE-LATS s. m. Techn. Machine servant à tirer les lats, dans la fabrication de certains tissus.

TIRE-LIARD s. m. Avare, homme qui lésine sur des sommes insignifiantes. || Pl. TIRE-LIARDS.

TIRE-LIGNE s. m. Petit instrument de métal, terminé par une pincette de fer, que l'on resserre plus ou moins au moyen d'une vis, et qui sert à tirer des lignes. || Pl. TIRE-LIGNES.

— Fam. Architecte qui n'a d'autre talent que de tracer des lignes correctes, qui est tout à fait dépourvu d'invention.

— Techn. Outil dont les plombiers se servent pour tracer des lignes sur le plomb, quand ils veulent le couper.

— Encycl. Le *tire-ligne* sert à passer à l'encre les épreuves ou dessins déjà esquissés au crayon sur le papier. Un *tire-ligne* est composé de deux lames d'acier, parfaitement égales, minces, sans cependant qu'elles fléchissent sous la pression que l'on peut exercer contre la règle. Ces palettes sont liées en leur milieu par une vis qui sert à rapprocher l'une de leurs extrémités; l'autre est soudée à une partie cylindrique dans laquelle pénètre un manche. L'encre de Chine s'introduit entre les palettes en trempant le *tire-ligne* dans un godet ou au moyen d'une plume ou d'une bande de papier. Pour se servir de cet instrument, on a soin d'enlever l'encre qui est à l'extérieur des lames, puis on le tient de manière que ces dernières reposent uniformément sur le papier. On le penche alors très-légèrement du côté vers lequel on trace la ligne, et on le promène parallèlement à la règle, en n'appuyant que légèrement sur le papier et contre la règle. Il existe plusieurs systèmes de *tire-lignes*, savoir : le *tire-ligne* à lames fixes, le *tire-ligne* à charnière, le *tire-ligne* à ressort, le *tire-ligne* gradué, etc.; le premier est celui que l'on emploie généralement. Pour tracer des courbes, on introduit dans le compas, à la place d'une des pointes, un *tire-ligne* préparé à cet effet et divisé en deux parties, jointes par un genou ou charnière; la première, munie d'un tenon, entre dans une mortaise pratiquée dans l'épaisseur du compas, et sert à fixer l'instrument au moyen d'une vis; la seconde est le *tire-ligne* proprement dit. On emploie encore, pour tracer les circonférences ou les arcs d'un très-petit diamètre, un compas que l'on nomme *balustré*, et qui ne se compose que d'une pointe sèche et d'un *tire-ligne*.

TIRE-LIRE s. m. (ti-re-li-re — onomatop.). Chant de l'alouette :

La gentille alouette, avec son *tire-lire*,
Tire l'ire à l'iré...

Du BARTAS.

TIRELIRE s. f. (ti-re-li-re — ital. *tirā-lira*; de *tirare*, tirer, et de *lira*, livre, monnaie). Petit vaisseau, ordinairement en terre, en forme de tronc, dans lequel on dépose les pièces de monnaie que l'on veut mettre en réserve : *Mettre de l'argent dans sa TIRELIRE. Casser sa TIRELIRE. Allons, père, remettez cet argent dans votre TIRELIRE.* (Alex. Dum.)

TIRE-LIRER v. n. ou intr. (ti-re-li-ré — rad. *tire-lire*). Chanter à la façon de l'alouette :

La gentille alouette, avec son *tire-lire*,
Tire l'ire à l'iré, et, *tire-lirant*, tire
Vers la voûte du ciel...

Du BARTAS.

TIRE-LISSE s. f. Techn. Nom donné à des leviers qui servent à faire mouvoir les lisses du métier à tisser, et qui, placés au-dessous des lisses, ont pour fonction d'attirer constamment celles qui doivent rabattre, ou de retenir celles qui doivent rester en fond. || Pl. TIRE-LISSES.

TIRELLE s. f. (ti-ré-le — rad. *tirer*). Ensemble des premières duites faites en grosse trame, au commencement d'une chaîne.

TIRE-LOPIN s. m. Parasite. || Vieux mot. || Pl. TIRE-LOPINS.

TIRE-MOELLE s. m. Petit instrument dont on se sert à table pour tirer la moelle d'un os. || Pl. TIRE-MOELLE.

TIRE-MONDE s. f. Pop. Sage-femme. || Pl. TIRE-MONDE.

TIRE-PAILLE s. m. Nom donné anciennement à l'ombre jaune, parce qu'il attire les corps légers.

TIRE-PAVÉ s. m. Sorte de jouet consistant en une ventouse qui adhère à des objets

pesants, qu'on peut ensuite soulever avec lui. **PI. TIRE-PAVÉS.**

TIRE-PIÈCE s. m. Techn. Ecumoire de raffineur de sucre. **PI. TIRE-PIÈCES.**

TIRE-PIED s. m. Techn. Lanière en cuir, dont les cordonniers et les bourreliers se servent pour assujettir l'ouvrage sur leur genou, en le tenant tendu avec le pied : *Le savetier avait son TIRE-PIED à la main, et il en jouait comme un fat avec sa cravache.* (L. Gozlan.) **PI. TIRE-PIED.**

TIRE-PLOMB s. m. Techn. Sorte de rouet dont on se sert pour allonger le plomb, le tirer en petites lames. **PI. TIRE-PLOMB.**

TIRE-POIL s. m. Moll. Syn. de **TIRE-BARBE**. **PI. TIRE-POIL.**

TIRE-POINT s. m. Mar. Sorte de ceinture de bois, dans l'intérieur d'un vaisseau. **PI. TIRE-POINTS.**

— Techn. Tringle à l'usage du cirier. **PI. TIRE-POINTS.**

TIRE-POUSSE s. m. Outil du tisseur au métier Jacquard, consistant en un crochet qui est disposé de manière à pouvoir redresser les aiguilles courbées, sans qu'il soit nécessaire de les déplacer. **PI. TIRE-POUSSE.**

TIRE-PUS s. m. Chir. Sorte de petite pompe dont on se sert pour tirer le pus des cavités qui le contiennent. **PI. TIRE-PUS.**

TIRER, v. a. ou tr. (ti-ré. — Ménage tire ce mot du latin *trahere*, d'où nous avons fait *trahire*; mais il vient en réalité du germanique : gothique *trairan*, ancien haut allemand *zeran*, allemand *zerren*, hollandais *teren*, anglais *to tear*, fendre, rompre, déchirer, faire un mouvement brusque et rapide pour détruire, pour arracher, d'où l'idée de tirer. Comparez l'affinité de forme et de sens entre l'allemand *zerren*, détruire, et *zerren*, tirer. L'allemand *reissen* signifie également à la fois déchirer et faire un mouvement rapide, tirer. Toutes les acceptions modernes de *tirer* peuvent se ramener à celle de mouvoir dans le sens de la longueur, soit en approchant, soit en éloignant. *Tirer* une arme à feu s'explique par le tir de l'arbalète; l'expression a passé d'une arme à l'autre. Quant aux formes germaniques indiquées plus haut, elles se rattachent à la racine sanscrite *dar, dal*, fendre, déchirer, d'où aussi le persan *daridan*, diviser, déchirer. Cette racine s'est maintenue sous ses deux formes dans toutes les langues européennes : grec *derô*, latin *dolo*, irlandais *dairim*, gothique *tairan* et *daljan*, lithuanien *diriti* et *daliti*, ancien slave *drati* et *diliti*, etc.). Mouvoir vers soi, amener vers soi ou après soi : *TIRER en haut*. *TIRER en bas*. *TIRER quelqu'un par le bras*. *TIRER un cheval par la bride*. *TIRER une porte après soi*. *TIRER son canot sur le sable*. *Quatre chevaux avaient peine à TIRER ce chariot.*

Sur un chemin montant, sablonneux, malaisé, Et de tous les côtés au soleil exposé Six forts chevaux tiraient un coche.

LA FONTAINE.

— Etendre, allonger : *TIRER du linge*. *TIRER une courroie*. *TIRER une corde*. **PI. Tendre**, faire disparaître les plis de : *TIRER ses bas*.

— Oter de dessus le corps : *TIRER les bas*, *TIRER les bottes à quelqu'un*. *Aidez-moi à TIRER mes manches*.

— Réduire par traction, en fils déliés : *TIRER l'or*. *TIRER l'argent*.

— Absorber, pomper : *Ce bois, ce cuir TIRE l'eau*. *Ces souliers TIRENT l'eau comme une éponge*.

— Extraire en suçant : *Les sangsues ONT TIRÉ beaucoup de sang*.

— Extraire par distillation, par trituration ou par pression : *Les Suédois TIRENT de la sève du bouleau un sirop dont ils font ensuite une liqueur spiritueuse*. (A. Karr.)

— Extraire, ôter d'un endroit : *TIRER du vin d'un tonneau*. *TIRER de l'eau d'un puits*. *TIRER des pâtés du four*. *TIRER de l'argent de sa poche*. *On TIRE de cette plante un suc vénéneux*. **PI. Extraire** d'un récipient : *TIRER de l'eau*. *TIRER du vin, du cidre*.

— Délivrer, dégager : *TIRER une personne d'un péril, d'un danger*. *TIRER un ami d'inquiétude, d'embarras*. *Nesauriez-vous trouver quelque moyen pour me TIRER de peine ?* (Mol.) *Vous ne TIREZ d'une erreur que j'aurais peut-être conservée longtemps*. (Le Sage.)

Eh! mon ami, tire-moi du danger, Tu feras après ta harangue.

LA FONTAINE.

— Faire venir : *Les Romains TIRAIENT leurs blés de l'Égypte et de la Sicile*.

— Emprunter : *TIRER une citation d'un auteur*. *L'homme, en tant qu'organisme, est une force qui se développe et qui TIRE son principe d'elle-même*. (L. Cruveilhier.) *La seule instruction solide est celle que l'élève TIRE de son propre fonds*. (De Gérando.) *L'existence TIRE tout son prix de nos affections*. (Latina.) *La mélodie consiste en une certaine fluidité de sons coulant et doux comme le miel d'où elle a tiré son nom*. (J. Joubert.)

Qui tira tout de soi se doit tout à soi-même.

LAMARTINE.

Obtenir, retirer, faire résulter : *TIRER des*

sons d'un instrument. *TIRER de grands bénéfices d'une entreprise*. *L'esprit superficiel ne TIRE avantage d'aucun talent*. (Marmontel.) *Il ne faut s'occuper du mal que pour en TIRER du bien*. (Laharpe.) *Quiconque craint de se repentir ne TIRE aucun fruit de ses erreurs*. (Chateaub.) **PI. Obtenir** avec des efforts, par importunité : *TIRER de l'argent de quelqu'un*. *On ne peut TIRER un mot de lui*. *J'ai réussi à lui TIRER cette promesse*. *Il me TIRE cinq cents écus contre toute sorte de droits*. (Mol.)

— Inférer, conclure, déduire : *TIRER une conséquence*. *TIRER un présage*. *Les hommes intelligents n'ont besoin que de prendre une notion exacte des choses, pour en TIRER des conséquences exactes*. (Ch. Nod.) *La sagesse est l'art de voir les choses sous toutes leurs faces et d'en TIRER toutes les conséquences possibles*. (Mme C. Fée.)

— Prendre au sort, au hasard : *TIRER des billets de loterie*. *TIRER des numéros*. *TIRER au sort les noms de ceux qui doivent faire partie du jury, qui seront admis à concourir*. *Après avoir fait ces deux partages, j'engageai ces dames à les tirer au sort*. (B. de St-P.)

— Produire une explosion, lancer des projectiles à l'aide de : *TIRER le canon*. **PI. Lancer** à l'aide d'une explosion ou d'un système de détente : *TIRER des flèches, des boulets*. *TIRER des fusées*. *TIRER un feu d'artifice*. **PI. Faire entendre** par explosion : *TIRER des coups de canon, de fusil*. *TIRER des salves d'artillerie*.

— Lancer, à l'aide d'une arme balistique, un projectile contre : *TIRER un chevreuil, un lièvre*. *TIRER un oiseau au vol*. *Pendant qu'on le cherchait dans la maison, il TIRAIT des lapins dans la plaine*. (Grimm.)

— Tracer : *TIRER une raie sur le mur*, une ligne sur le papier. *TIRER le plan d'un édifice*. *TIRER le portrait d'une femme*. **PI. Faire le portrait de** : *Il s'est fait TIRER au pastel*. *Il s'est fait TIRER en plâtre*. (Acad.) *Cet emploi du mot a vieilli*.

— *Tirer une porte*, L'amener vers soi pour la fermer :

Mais tirez cette porte, avant qu'on vous le dise.

MOLIÈRE.

PI. Tirer la porte sur soi ou après soi, La fermer en entrant ou en sortant.

— *Tirer un rideau*, Le faire glisser sur la tringle, pour l'ouvrir ou le fermer. **PI. Tirer le rideau**, *Tirer un voile sur*, Cacher ou oublier volontairement, détourner de parti pris son attention de : *Gonzales, me dit-elle, tirez le rideau sur la conduite que vous m'avez vue tenir*. (Le Sage.)

— *Tirer sa montre*, Prendre sa montre dans son gousset, pour voir l'heure qu'il est.

— *Tirer à quatre chevaux*, Ecarter au moyen de quatre chevaux attelés aux quatre membres du patient.

— *Tirer quelqu'un à quatre*, Lui faire les plus vives instances pour le décider : *Il a fallu qu'on le TIRAT à QUATRE pour obtenir son consentement*.

— *Se faire tirer l'oreille*, Ne céder qu'avec peine, après avoir résisté : *Allons, monsieur, faites les choses galamment et sans vous FAIRE TIRER L'OREILLE*. (Mol.)

— *Tirer la couverture à soi*, Chercher à s'emparer de tous les avantages, en ne laissant rien aux autres.

— *Tirer ses chausses*, *Tirer ses grèves*, S'enfuir. **PI. Loc. vieillie**, on dit plutôt aujourd'hui *TIRER SES GUÊTES*.

— *Tirer au clair*, Déceler : *TIRER AU CLAIR du vin, du sirop*. **PI. Eclaircir**, élucider : *TIRER AU CLAIR une affaire, un fait*.

— *Tirer sa source*, *Tirer son origine*, Dériver, descendre, être issu : *Cette rivière TIRE SA SOURCE des Alpes*. *IL TIRAIT SON ORIGINE de la famille des Montmorency*. *Les sentiments dont se forme la haine TIRENT LEUR ORIGINE du plus profond de nous-même*. *Le mal TIRE toujours son ORIGINE d'une violation de la justice*. (Ouv.)

— *Tirer du sang à*, Saigner : *J'ai apporté mes rasoirs et mes lancettes : souhaitez-vous que je vous rase, ou que je vous TIRE DU SANG ?* (Galland.)

— *Tirer les yeux*, Fatiguer la vue, faire éprouver des tiraillements dans les yeux : *Cette écriture est si fine qu'elle vous TIRE LES YEUX*.

— *Tirer le pied*, Porter le pied en arrière pour saluer : *Lubin TIRE LE PIED et ôte son chapeau avec les grâces naïves de la nature*. (Marmontel.)

— *Tirer la langue*, Avancer la langue hors de la bouche : *TIRER LA LANGUE est un signe de dérision ou de mépris*. **PI. Faire tirer la langue à quelqu'un**, Lui faire tirer la langue d'un pied de long, Le priver du nécessaire, le faire languir dans l'attente d'une chose dont il a grand besoin.

— *Tirer l'épée*, Prendre les armes, se préparer au combat : *Jusqu'à ce qu'ils fussent devenus les maîtres, les chrétiens ne TIRERENT PAS L'ÉPÉE*. (Proudh.) **PI. Faire des armes** : *Le comte TIRAIT L'ÉPÉE comme Saint-Georges*. (G. Sand.) **PI. Se révolter et prendre les armes** : *TIRER L'ÉPÉE contre son souverain*.

— *Tirer les cartes*, Chercher, d'après certain arrangement des cartes, à deviner, à prédire l'avenir.

— *Tirer des larmes, des pleurs*, *Tirer les*

larmes des yeux, Faire pleurer : *Ce discours lui a TIRÉ LES LARMES DES YEUX*. (Acad.)

Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleuriez.

BOILEAU.

— *Tirer à quelqu'un une épine du pied*, Le délivrer d'un grand embarras.

— *Tirer pied ou aile*, *Tirer quelque profit de*, avoir sa part de : *Il ne se fait pas une partie de plaisir, pas un festin, dont nous ne TIRIONS PIED ou AILE*. (Le Sage.) **PI. Tirer une plume de l'aile de**, Faire donner de l'argent à : *Je partis de Milan avec toutes LES PLUMES que j'AVAIS TIRÉES DE L'AILE DU PÈRE Jérôme Plati*. (Le Sage.)

— *Tirer une corotte à quelqu'un*, En tirer de l'argent en abusant de sa crédulité.

— *Tirer quelqu'un de la poussière, de la boue*, Le faire sortir d'une position infime, abjecte.

— *Tirer le cordon*, Ouvrir une porte d'entrée, au moyen d'un cordon relié au pêne de la serrure. **PI. Etre concierge** : *Le pauvre homme en est réduit à TIRER LE CORDON*.

— *Tirer le poil à une étoffe*, En faire sortir, en faire paraître le poil avec la carde. **PI. Tirer le poil à quelqu'un**, Lui soutirer de l'argent.

— *Tirer la laine*, Voler les manteaux. **PI. Vieille loc.**

— *Tirer copie, la copie de*, Copier : *TIRER COPIE d'un acte*. *TIRER LA COPIE d'un tableau*.

— *Tirer son chapeau*, Oter son chapeau pour saluer.

— *Tirer sa révérence à quelqu'un*, Le saluer : *Nous sommes allés lui TIRER NOTRE RÉVÉRENCE*. **PI. Se retirer**, s'en aller loin de : *Je lui dis nettement ma façon de penser, et je lui TIRAI MA RÉVÉRENCE*. (Acad.) **PI. Se dit** par forme de refus : *Tout cela ne me convient pas, et je vous TIRE MA RÉVÉRENCE*.

— *Tirer en longueur*, Eloigner le plus possible la conclusion de : *TIRER une affaire EN LONGUEUR*.

— *Tirer avantage de*, Faire tourner, interpréter à son avantage, se prévaloir de : *On TIRE AVANTAGE de la perversité d'autrui pour se justifier soi-même*.

— *Tirer vanité*, *Tirer gloire de*, Se glorifier, se faire honneur de : *On TIRE très-souvent VANITÉ des qualités qu'on n'a pas*. (Mme de Staël.) *L'homme TIRE VANITÉ de tout*. (Alibert.)

— *Tirer raison ou satisfaction*, Obliger à réparer : *TIRER SATISFACTION d'une insulte*. **PI. Tirer vengeance de**, Se venger de : *TIRER VENGEANCE d'un outrage*.

— *Tirer parti de*, Retirer, par son industrie, un service, un avantage de : *Une volonté énergique TIRE PARTI d'un corps malade et d'une force épuisée*. (J. Simon.)

Nécessité tire parti de tout.

GRESSSET.

— *Pour lui parler, il faut le tirer au vol*, S'est dit d'un homme qu'on ne peut rejoindre quand il s'agit de lui parler.

— *Tirer le gâteau des Rois*, *Tirer les Rois*, Distribuer les parts du gâteau de la fête des Rois, pour voir à qui la fève écherra.

— *Tirer le diable par la queue*, Avoir beaucoup de peine à subsister : *Ils doivent toujours être à TIRER LE DIABLE PAR LA QUEUE, ces gens du petit commerce*. (E. Sue.)

— *Tirer son épingle du jeu*, Retirer à temps l'argent qu'on a engagé dans une entreprise qui tourne mal. **PI. Se dégager adroitement d'une mauvaise affaire**. **PI. Tirer les marrons du feu avec la patte du chat**, Faire faire à quelqu'un une chose périlleuse, dont on doit avoir soi-même le profit.

— *Tirer à quelqu'un les vers du nez*, Le questionner adroitement pour lui faire dire ce qu'on veut savoir : *Pour gagner ma confiance, ou plutôt pour me TIRER LES VERS DU NEZ, il commença à me plaindre*. (Le Sage.)

— *Tirer d'un sac deux moutures*, Faire double profit, prendre double part dans une affaire.

— *Tirer la courroie*, Etendre les profits d'un emploi. **PI. User de beaucoup d'économie pour soutenir une dépense jusqu'à une certaine époque**.

— *Tirer sa poudre aux moineaux*, Perdre son temps, sa peine :

Vous voyez de quel air on reçoit les joyaux. Croyez-moi, c'est tirer votre poudre aux moineaux.

MOLIÈRE.

— *On ne peut le tirer de là*, Se dit d'un homme qui, attaché à son idée, répond toujours la même chose.

— *On ne saurait tirer raison de lui*, On ne saurait obtenir de lui qu'il fasse ce qu'il doit faire.

— *Il tirerait de l'huile d'un mur*, Se dit d'un homme avide, qui sait tirer profit de tout. **PI. On tirerait plutôt de l'huile d'un mur**, La chose la plus difficile est moins difficile que celle dont il s'agit.

— *On tirerait plutôt un pet d'un âne mort qu'un sou de sa bourse*, C'est un avaré dont il est impossible de rien obtenir.

— *Après lui il faut tirer l'échelle*, Se dit d'un homme qui a si bien fait une chose, qu'après lui personne ne peut mieux faire. **PI. Après cela, après celle-là on peut tirer l'échelle**, Se dit par plaisanterie d'une chose

dont la bizarrerie, l'excentricité dépasse l'imagination.

— Théâtre. *Tirer la ficelle*, Chanter faux.

— Jeux. *Tirer tout*, Faire la vole.

— Mus. *Tirer les parties d'une partition*, Les copier séparément.

— Manège. *Tirer la ruade*, Ruer.

— Escrime. *Tirer des feintes*, Faire des mouvements simulés pour tromper son adversaire. **PI. Tirer une estocade**, un coup d'estocade, Pousser une estocade à son adversaire.

— Mar. S'enfoncer d'une quantité de : *Un navire qui TIRE quatorze pieds d'eau*.

— Comm. *Tirer une lettre de change sur ou simplement Tirer sur*, Désigner comme devant la solder : *TIRER une lettre de change sur un banquier*. *TIRER une lettre de change sur Turin*. *Je TIRERAI sur vous*.

— Techn. *Tirer le cierge*, Le fabriquer à la main. **PI. Tirer l'épingle**, Faire passer le lait par la filière. **PI. Tirer une étoffe à la perche**, En faire sortir le poil. **PI. Tirer au sec**, Faire sécher, en parlant des confitures.

— Typogr. Exécuter l'impression de : *TIRER la première feuille d'un ouvrage*. *TIRER une estampe, une lithographie*. *TIRER un ouvrage à dix mille exemplaires*.

— Astrol. *Tirer l'horoscope de quelqu'un*, Observer l'état du ciel au moment de la naissance de quelqu'un, pour connaître les événements de sa vie. **PI. Tirer l'horoscope, d'après la connaissance qu'on a du caractère de quelqu'un, ce qu'il fera de bien ou de mal : *J'ai TIRÉ son HOROSCOPE, et je puis affirmer qu'il finira tristement*.**

— Econ. rur. *Tirer une vache, une chèvre*, La traire. **PI. Tirer race**, Faire couvrir les juments.

— v. n. ou intr. Etre extrêmement tendu : *Cette corde TIRE. Ce pantalon TIRE trop*.

— Avoir du tirage, un mouvement ascensionnel de la fumée : *Cette cheminée ne TIRE pas. Ce poêle TIRE comme un diable, il faut tourner un peu la clef*. (Balz.) *Lorsque son poêle TIRA, Rodin alla étendre sur une ficelle les deux mouchoirs à tabac qui lui servaient de rideaux*. (E. Sue.)

— S'acheminer, aller, se retirer : *De quel côté voulez-vous TIRER ?* (Acad.)

Tirez de cette part, et vous, tirez de l'autre.

MOLIÈRE.

— Partir, détoner, en parlant d'une arme à feu : *Le canon commençait à TIRER*.

— *Tirez, tirez*, Se disait autrefois pour chasser les chiens :

..... Tirez, tirez.

— Notre père, messieurs. — Tirez donc! quel vacarme! Ils ont pissé partout

RACINE.

— *Tirer à*, Diriger des coups de feu sur : *TIRER aux moineaux, aux hirondelles*. **PI. Se rapprocher de** : *Un léont qui TIRE au brun*.

— *Tirer à l'oiseau*, S'exercer à abattre un oiseau de bois placé au haut d'une perche.

— *Tirer au blanc*, S'exercer au tir des armes à feu, en dirigeant ses coups sur le blanc d'une mire.

— *Tirer à la ligne*, Chercher à allonger un article littéraire payé à la ligne, pour qu'il soit payé plus cher.

— *Tirer au volume*, Chercher à augmenter la matière d'un ouvrage, pour obtenir un plus gros volume ou un plus grand nombre de volumes.

— *Tirer au sort*, ou simplement *Tirer*, Remettre au sort la décision d'une contestation :

Tenez, voici deux bûchettes,

Accommodez-vous ou tirez.

LA FONTAINE.

— *Tirer au sort ou à la conscription*, ou simplement *Tirer*, Prendre, dans une urne, un numéro qui décidera si l'on doit ou non être soldat : *Il a TIRÉ l'année dernière. Les jeunes gens TIRERONT AU SORT le mois prochain*. *Aujourd'hui. Prendre ce même numéro qui décide du temps qu'on passera sous les drapeaux*.

— *Tirer au bâton, au court bâton, avec quelqu'un*, Contester avec lui. **PI. Vieille loc.**

— *Tirer au doigt mouillé*, Mettre fin à une contestation, en donnant gain de cause à celui qui devinera quel est le doigt que son adversaire a mouillé avec de la salive :

L'ainé le veut, l'autre le veut aussi ; (bleu si l'iron au doigt mouillé. — Parbleu non! — Parbleu non!)

FLORIAN.

— *Tirer à la courte paille*. **PI. PAILLE.**

— *Tirer de*, S'exercer au tir avec : *TIRER DE l'arquebuse*.

— *Tirer de long, Tirer de large*, S'esquiver, s'enfuir : *Il a prévenu les poursuites en TIRANT DE LARGE*.

— *Tirer en longueur*, Se prolonger, traîner, ne pas se décider : *L'affaire menace de TIRER EN LONGUEUR*.

— *Tirer à sa fin*, S'approcher de sa fin, être près de mourir ou d'être terminé : *Le malheureux TIRAIT à sa fin. Son procès TIRE à sa fin. Le vieillard, qui TIRAIT à sa fin, n'eut pas plus tôt vu son cher fils, qu'il expira*. (Le Sage.)

— *Tirer à conséquence*, Avoir de l'impor-

tance, être propre, à avoir des suites: *Cela ne tire pas à conséquence.*

— *Tirer sur*, Tendre avec effort : **TIREZ SUR le câble.** || Lancer, avec une arme, des projectiles sur: **TIRER SUR les ennemis.** **TIRER SUR ses propres troupes.** **TIRER SUR un lièvre.** **TIRER SUR son adversaire à bout portant.** || Avoir quelque rapport, quelque ressemblance avec, se rapprocher de : *Une pierre qui tire sur le bleu, sur le violet. Il y a des yeux dont la couleur de l'iris tire sur le vert.* (Buff.) *L'élan est de la hauteur d'un cheval et d'un poil qui tire sur le blanc.* (Regnard.)

Un homme entre deux âges,
Et tirant sur le grison,
Jugea qu'il était saison
De songer au mariage.

LA FONTAINE.

— *Tirer sur ses propres troupes, sur ses gens*, Attaquer ses propres amis, ceux qu'on aurait intérêt à défendre.

— *Tirer sur quelqu'un à bout portant, à boulets rouges*, L'attaquer directement et vivement.

— *En tirant vers ou sur*, Dans la direction de : *A vingt lieues de la ville, en tirant sur la gauche.*

— *Tirer juste*, Se dit d'une arme dont les projectiles ne dévient pas : *Ce fusil tire juste.*

— *Il y a encore bien à tirer pour en arriver là*, Il y a encore beaucoup à faire, avant d'atteindre ce but, ce résultat.

— *On aura bien à tirer dans cette affaire*, On aura beaucoup de peine à la faire réussir.

— *Jeux. Tirer à qui fera*, Décider, par le sort, qui commencera, qui donnera les cartes.

— *Manège. Tirer à la main*, Se dit d'un cheval qui résiste à l'action de la bride. || *Tirer au renard*, Se dit du cheval qui, étant attaché, se jette violemment en arrière.

— *Escrime. Tirer des armes*, ou simplement *Tirer*, Faire des armes : *Je leur sou-tiens à tous deux que la science de tirer des armes est la plus belle et la plus nécessaire de toutes les sciences.* (Mol.) || *Tirer la main plate*, Enlever la main avec les ongles en l'air. || *Tirer au mur, à la muraille*, Pous-ser de tierce et de quarte à quelqu'un qui ne fait que parer. || *Tirer dans le fer*, Tirer dans le côté où l'adversaire est couvert. || *Tirer dans les armes*, Allonger un coup d'épée entre les bras de son adversaire, ou, ce qui revient au même, du côté gauche de son épée.

— *Tirer hors les armes*, Allonger un coup d'épée hors des bras de son adversaire, ou, ce qui revient au même, du côté droit de son épée. || *Tirer sur les armes*, Porter une botte à son adversaire dehors ou dans les armes, en faisant passer la lame de l'épée par-dessus son bras. || *Tirer sous les armes*, Porter une botte à son adversaire dehors ou dans les armes, en faisant passer la lame de l'épée par-dessous son bras. || *Tirer en avant*, Tirer sans opposition, pour faire gagner la pointe au corps. || *Tirer sur le temps*, Tirer au moment où l'adversaire allait tirer lui-même.

— *Fauconn. Faire tirer l'oiseau*, Le faire becqueter en le paissant, et surtout en lui donnant un appât propre à réveiller son appétit.

— *Véner. Tirer de long*, Se dit de la bête qui va sans s'arrêter. || *Tirer sur le trait*, Se dit du limier qui, ayant trouvé la voie, fait effort sur la laisse pour s'élancer en avant.

— *Chasse. Tirer au vol, Tirer en volant*, Tirer sur un oiseau pendant qu'il vole. || *Tirer au juger*, Faire feu sur le gibier sans le voir, mais en jugeant par certains indices la place qu'il occupe: **TIRER AU JUGER, c'est tirer à l'endroit où l'on suppose la pièce.** (E. Blaze.)

— *Anc. mar. Ramer. Tirer avant!* Commandement que l'on adresse aux rameurs, pour qu'ils nagent avec plus de vigueur. || *Tirer à la mer*, Prendre le large.

— *Techn. Tirer au premier brin*, Peigner le chanvre de façon à dégager les fibres du premier brin.

— *Art vétér. Tirer du nerf*, Boiter, par suite du déplacement du muscle ischio-tibial externe.

— *Se tirer v. pr. Etre, devoir être tiré : L'or se tire en fils très-déliés.*

— *Tirer à soi : Se tirer un coup de pistolet.*

— *Sortir, se dégager : Vous ne vous tirez jamais de ce mauvais chemin.* (Acad.)

— *Réussir à se débarrasser, à se délivrer : Se tirer d'une situation fâcheuse. Se tirer d'une maladie dangereuse. Tirez-vous de la comme vous pourrez. Les conscrits se tirent de la peur en se jetant à corps perdu au milieu du feu.* (H. Beyle.)

Le prudent sait prévoir le danger et s'en tire,
Le sot y succombe et périt.

LEBRUN.

— *Venir à bout, sortir à son honneur, s'acquitter avec succès : L'entreprise était difficile, mais il s'en est bien tiré. Il est plus aisé de se soustraire aux occasions que de s'en bien tirer. A force de converser avec un sphinx, on se tire des énigmes.* (Dider.)

— *Se tirer d'affaire*, Réussir, sortir avec succès d'une situation difficile : *J'aime les maisons où je puis me tirer d'affaire avec*

mon esprit de tous les jours. (Montesq.) *Quand on est aimé d'une belle femme, on se tire toujours d'affaire.* (Volt.)

Quand on a de l'esprit, on se tire d'affaire.

DURASANT.

— *S'en tirer, S'en bien tirer*, Sortir heureusement d'une maladie, d'une difficulté, d'une affaire fâcheuse : *On craignait pour lui le retour des mêmes symptômes, mais il a fini par s'en tirer. Rousseau aperçoit quelquefois lui-même ses contradictions, mais il s'en tire par une subtilité qui n'est rien moins que solide.* (Grimm.)

— *Se tirer de pair ou du pair*, S'élever au-dessus de la condition à laquelle on était réduit.

— *Il se tirerait d'un puits*, Se dit d'un homme très-habile à sortir des difficultés où il se trouve.

— *s. m.* Jeu de billes, dans lequel les joueurs tirent chacun à son tour sur une grosse bille qui sert de but.

— *Encycl. Art vétér. Tirer du nerf*. On désigne par cette expression vulgaire un genre de boiterie particulier aux bêtes bovines et qui n'affecte pas les autres grands animaux, si ce n'est quelquefois les jeunes mulets. Cette boiterie est causée par un déplacement du muscle ischio-tibial externe qui, n'étant presque fixé que par ses extrémités chez les animaux très-maigres, peut se déplacer facilement à la suite de la rupture du tissu cellulaire qui le retient encore par son centre. Situé à quelque distance du trochanter, en haut et en arrière, ce muscle s'en rapproche ainsi en se déplaçant, de sorte que, quand le bœuf fléchit le membre pour opérer la progression, le fémur étant porté en arrière, le muscle se trouve sur le grand trochanter et y reste accroché; le membre est pour ainsi dire suspendu, et l'extension ne peut avoir lieu que par une contraction plus forte des extenseurs; car alors seulement, l'ischio-tibial étant rejeté en arrière, il se dégage du trochanter. Mais une nouvelle flexion ramène le même accident, bien plus encore lorsque, par l'élévation du sol, ce mouvement a dû être plus considérable. Le déplacement peut être moindre, et, dans ce cas, l'extension n'est que momentanément suspendue; mais, à chaque pas qu'exécute l'animal, on voit le muscle faire un mouvement en arrière, en échappant au trochanter, qui ne le prend que par son bord antérieur.

La gravité de cette boiterie varie, suivant qu'elle survient spontanément ou qu'elle est la suite d'efforts, de contusions accompagnées ou compliquées d'engorgement de l'articulation coxo-fémorale. Dans celle qui a lieu par suite d'un accident, d'une chute, d'une glissade, d'une contusion, d'un effort, l'animal boite rarement des deux membres; mais dans celle qui existe sans cause connue, ou qui survient à la suite d'un grand amaigrissement, la boiterie a toujours lieu des deux membres. L'animal traîne le membre malade en marchant, lequel membre présente une très-forte dépression dans toute la partie qu'occupe le muscle ischio-tibial externe, occasionnée par la difficulté que ce muscle éprouve à glisser sur la convexité du trochanter. Dans cet état, les rayons inférieurs du membre se fléchissent, mais le membre ne peut être porté en avant, et la pointe des sabots traîne contre terre. Si le muscle vient à franchir l'obstacle, les rayons supérieurs se fléchissent rapidement, et le membre est tout à coup porté en avant; l'animal continue de marcher, sans que le même effet se manifeste de quelque temps. Dans d'autres cas, au contraire, l'état est permanent. Ainsi la démarche de l'animal est toujours défectueuse et embarrassée. Les membres sont plus ou moins rejetés en dehors et le muscle ischio-tibial externe ne paraît pas avoir de position fixe; car, dans la flexion, il se porte toujours d'arrière en avant, et, dans ce mouvement qu'il exécute avec force, il fait parfois entendre un certain bruit. On dit alors que l'animal bat du nerf et qu'il fauche. Très-souvent il n'y a aucun caractère inflammatoire dans la partie affectée; mais quelquefois il s'y développe une inflammation circonscrite et toujours très-difficile à résoudre.

Cette affection se guérit quelquefois d'elle-même, à la suite, notamment, d'efforts que font les animaux dans certaines circonstances données; mais plus généralement la boiterie est persistante. On a proposé d'y remédier par un large emplâtre de poix noire appliqué sur l'articulation et à son pourtour. Ce moyen ne réussit jamais. Il ne reste que la ressource d'une opération, avant laquelle il faut mettre en usage les moyens propres à faire disparaître les complications, s'il en existe. Pour pratiquer cette opération, on abat le bœuf sur le côté opposé à l'extrémité malade, on fait à la peau une incision longitudinale d'environ 0m,05, sur le travers du muscle, au milieu de la cuisse et à une distance de 0m,06 à 0m,07 de l'articulation coxo-fémorale; on incise également l'aponévrose, on arrive sur le muscle et on en fait la section dans toute la partie qui offre de la résistance pendant la contraction du membre. C'est un moyen bien facile de reconnaître si l'opération est terminée; d'ailleurs, on fait mouvoir soi-même le membre, et on voit bien si le trochanter rencontre encore un obstacle.

L'opération terminée, on fait relever l'animal, on prescrit la diète, l'eau blanche et, jusqu'à l'établissement de la suppuration, on ne met dans la plaie ni étoupe ni essences. Le second jour, il se développe un engorgement plus ou moins considérable, que l'on combat par des fomentations émollientes; la plaie suppure, et bientôt la cicatrisation a lieu.

TIRE-RACINE s. m. Chir. Instrument dont les dentistes se servent pour arracher les chicots. || Pl. **TIRE-RACINES.**

TIRERIE s. f. (ti-re-ri — rad. *tirer*). Fusillade prolongée : *Toute cette tirerie ne tua pas grand monde.*

— *Techn.* Atelier où l'on étire le fil de fer.

TIRE-SAC s. m. Techn. Appareil au moyen duquel on monte et on descend les sacs pleins, dans les moulins. || Pl. **TIRE-SACS.**

TIRE-SÈVE s. m. Hort. Branche garnie de boutons. || Pl. **TIRE-SÈVE.**

TIRÉSIA s. m. (ti-ré-zi-ass). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la tribu des dermestins, formé aux dépens des dermestes, et dont l'espèce type habite l'Europe.

— *Bot.* Genre d'algues filamenteuses, du groupe des conferves.

TIRÉSIA, devin thébain, un des plus célèbres de l'antiquité. Il était fils d'Évère selon les uns, de Phobus selon les autres, et de la nymphe Chariclo, et descendait d'Udée, un des guerriers nés des dents du serpent semées en terre par Cadmus. Il s'adonna de bonne heure à la science augurale et s'y acquit une grande réputation. Il était aveugle, et les causes de cette cécité ont donné naissance à des traditions très-divergentes. Quelques mythologues rapportent qu'il fut privé de la vue parce qu'il dévoilait aux mortels les secrets de l'Olympe. Apollodore prétend que ce fut lui qui découvrit à Amphitryon la liaison de Jupiter et d'Alcmène. Phérécyde attribue cet accident à la colère de Minerve. Cette déesse, ayant été surprise par Tirésias tandis qu'elle se baignait dans la fontaine d'Hippocrène avec Chariclo, sa favorite, en conçut une si vive irritation, qu'elle mit la main sur les yeux de l'indiscret et l'aveugla. Chariclo supplia en vain Minerve de rendre la vue à son malheureux fils; la déesse lui répondit que c'était une loi irrévocable du Destin que tous ceux qui jetaient les regards sur une divinité sans sa permission en fussent châtiés sévèrement. Cependant, pour consoler Chariclo, elle lui promit de rendre Tirésias le plus habile devin de la terre, de lui purifier l'odie au point de comprendre le langage des oiseaux et de lui donner un bâton de cornouiller avec le secours duquel il marcherait aussi sûrement qu'avant son malheur; enfin Tirésias devait jouir d'une très-longue vie et conserver sa vertu divinatoire dans les enfers, où il trouverait les plus grands égards auprès de Pluton. Une troisième légende mise en crédit par les mythographes, entre autres par Hésiode, n'est pas la moins curieuse. Tirésias avait connu les deux sexes. Un jour, ayant rencontré sur le mont Cyllène deux serpents qui frayaient ensemble, il les sépara avec un bâton, et aussitôt il devint femme; au bout d'un certain temps, il les retrouva dans la même position, les sépara de nouveau et reprit sa première forme. C'est pour cela qu'il fut choisi, par Jupiter et Junon, pour juger d'un différend assez singulier qui s'était élevé entre les deux époux dans un accès d'humeur folâtre. La plupart des auteurs se taisent sur la nature de ce débat olympien; mais Ovide n'a pas été scrupuleux (*Métamorphoses*, liv. III).

Tirésias fixa sa résidence à Thèbes, où les traditions lui font jouer un grand rôle dans le mythe d'Œdipe et de ses descendants. C'est lui qui détermine les principaux événements des guerres thébaines, car, dans l'antiquité, c'est presque toujours un devin qui est l'âme des grandes entreprises : Calchas dans l'*Iliade*, Protée dans l'*Odyssée*, Glaucus dans les *Argonautiques*, Nérée dans les légendes d'Hercule. Ainsi c'est Tirésias qui conseille d'offrir au vainqueur du Sphinx le trône de Thèbes et la main de Jocaste; c'est lui encore qui prédit la ruine des sept chefs devant Thèbes et qui, lorsque les Épigones viennent attaquer cette ville, conseille aux habitants d'entrer en négociation avec eux, puis de chercher leur salut dans la fuite. On ne sait s'il réussit à s'échapper avec eux ou s'il fut emmené captif; mais les auteurs s'accordent à dire qu'il mourut pour avoir bu de l'eau de la source de Tiphuse, près de laquelle on montrait son tombeau. Il avait vécu sept, quelques-uns disent huit et même neuf âges, d'homme. Après sa mort, Tirésias, comme nous l'avons dit plus haut, conserva toute son intelligence, et il errait aux enfers tenant à la main son bâton augural. Ulysse alla le consulter par l'ordre de Circé, et, de retour à Ithaque, il lui sacrifica un bœuf noir. Les Thébains honorèrent Tirésias comme un dieu, et il eut à Orchomène un oracle qui resta longtemps fameux et qui ne fut réduit au silence que lorsqu'une peste affreuse eut désolé cette ville. On jugea sans doute qu'après un tel événement il n'était plus capable de prédire l'avenir. Polygnote l'avait représenté dans la Lesché de Delphes. La célèbre prophétesse Manto était fille de Tirésias.

En littérature; on fait quelquefois allusion

à la science prophétique de ce devin fameux, le plus célèbre de toute l'antiquité avec Calchas.

TIRE-SOU s. m. Receveur d'impôts, percepteur. || Usurier. || Homme qui cherche fréquemment à se faire donner de l'argent. || Homme qui s'attache à des gains mesquins, sordides. || Pl. **TIRE-SOUS.**

— *Jeux.* Jeu de cartes où l'on convient que celui qui gagnera le coup tirera une pièce de monnaie de la masse. || On a dit autrefois **TIRE-TESTON.**

TIRET s. m. (ti-rè — rad. *tirer*). Petit morceau de parchemin coupé en long, et destiné à attacher ensemble des papiers.

— *Petit trait horizontal* dont on se sert dans l'écriture, et que les grammairiens appellent **TRAIT D'UNION**, et les typographes **DIVISION.**

— *Typogr.* Petit trait, plus grand que la division, qu'on place au commencement ou dans le corps d'un alinéa, soit pour indiquer un changement d'interlocuteur, soit pour tenir lieu d'un crochet ou d'une parenthèse.

— *Constr.* Pièce de bois qui sert d'arc-boutant dans un moulin.

— *Vitic.* Nom des bourgeons de la vigne, dans le Médoc.

— *Encycl.* Typogr. L'emploi régulier du *tiret* a lieu dans le dialogue pour indiquer le changement d'interlocuteur, et quelquefois, en dehors du dialogue, pour marquer le passage d'un sujet à un autre. Mais on a, depuis trente à quarante ans, étendu l'emploi du *tiret*, et on en a fait un véritable abus. C'est à M. Alphonse Karr que cet abus est dû en grande partie. Le *tiret* a été d'abord, dans certains cas, substitué à la parenthèse. Par exemple, dans cette phrase : « Supposez un salon où toutes les femmes auraient la tête constellée de pierres; qu'une seule arrive avec ses cheveux sans ornements — je suppose de beaux cheveux — eh bien, le triomphe sera pour la dernière venue. » Puis on a séparé, dans la même phrase, par le tiret, ce qui faisait opposition, sans toutefois supprimer le point-virgule qui était déjà un signe suffisant de séparation. Exemple : « Quand il ne s'agit que de s'aimer, il n'y a pas de danger à se laisser mutuellement séduire par les charmes et les qualités l'un de l'autre; — mais, quand il s'agit de mariage, il serait utile que chacun sût s'il pourra supporter les défauts de l'autre. » On a été ensuite plus loin, et on en est venu à mettre le tiret là où la virgule suffisait, tout en laissant subsister la virgule. Ainsi : « Parlez-moi pour réussir de celles qui ont de la monnaie, de celles qui payent ceci d'un sourire et cela d'une distraction, — qui octroient, selon la valeur exacte de leurs acquisitions, une petite pression de main, — ou un regard languoureux, — ou la rencontre de deux pieds sous une table, — ou des espérances plus ou moins vagues... » Voici encore un exemple, plus significatif : « Elle avait des yeux de sahir, — des cheveux d'ébène, — des dents de perles, — un front d'ivoire, — un col de cygne, — des lèvres de corail. » Les écrivains qui ont ainsi prodigué le tiret ont cru faire par là ressortir chaque pensée et jeter, pour ainsi dire, du jour dans la phrase. Ils n'ont fait que la couper d'une façon désagréable et la charger de signes plutôt faits pour la rendre obscure que pour y porter la clarté. Ceux qui les ont suivis ont été plus logiques, sinon plus judicieux : ils ont fait des alinéas partout où leurs prédécesseurs mettaient des tirets et n'ont pas craint de jeter à la ligne des lambeaux de phrase séparés du reste, même par une simple virgule. Ils ont, par ce moyen, détruit complètement la phrase, qui est le fondement même du style; mais ils ont du moins atteint leur but, qui était d'attirer l'attention du lecteur distrait sur chaque pensée séparée.

TIRETAINE s. f. (ti-re-tè-ne). Comm. Nom de plusieurs étoffes en laine pure ou en laine mêlée avec d'autres substances, dont l'usage était autrefois très-répandu pour la confection des vêtements.

— *Encycl.* La fabrication des *tiretaines* est aujourd'hui presque sans importance. Les *tiretaines* actuelles ont la chaîne en lin ou en chanvre et la trame en laine cardée. Ce sont des tissus épais, forts et unis, presque toujours croisés, quelquefois pressés ou tirés à poil. On s'en sert le plus souvent pour faire des garnitures de collets d'habit, des capotes de guérite ou d'hôpital et des vestes de cultivateurs.

TIRE-TERRE s. m. Techn. Outil dont le carrier se sert pour enlever la terre qui gêne son travail. || Pl. **TIRE-TERRE.**

TIRE-TESTON s. m. (ti-re-tè-ston). Jeux. V. **TIRE-SOU.** || Pl. **TIRE-TESTONS.**

TIRE-TÊTE s. m. Chir. Instrument destiné à tirer la tête du fœtus mort, dans certains accouchements. || Pl. **TIRE-TÊTES.**

TIRETOIRE s. f. (ti-re-toi-re — rad. *tirer*). Techn. Outil de tonnelier.

— *Chir.* Instrument dont le dentiste se sert pour extraire les incisives et les racines de la mâchoire inférieure.

TIRETTE s. f. (ti-rè-tè — rad. *tirer*). Système de cordons cousus à la jupe d'une fem-

me, et au moyen duquel on peut la relever tout autour.

— Agric. Long sarment de vigne contourné.

— Techn. Morceau de cuir à l'aide duquel on peut remettre un escarpin sur la forme. **||** Plaque de fer servant à boucher le tuyau de la cheminée d'un fourneau de distillation.

TIREUR, EUSE s. (tireur, eu-ze — rad. tirer). Personne qui tire :

L'une pourtant des tireuses de vin

De lui sourire au retour ne fait faute.

LA FONTAINE.

— Tireur, tireuse de cartes, Personne qui tire les cartes, qui prétend prédire l'avenir d'après diverses combinaisons de cartes à jouer.

— Argot. Personne qui vole à la tire : *Un adroit tireur. Une habile tireuse.*

— Personne qui tire des coups d'une arme à feu : *Un bon, un mauvais tireur. Un tireur à l'effût. Un tireur au vol.* **||** Chasseur qu'on entretient sur une terre pour tuer du gibier.

— Tireur de laine, Filou qui volait le manteau des gens, attardés dans les rues.

— Escrime. Personne qui tire, qui sait tirer des armes : *C'est un bon tireur.* **||** On a dit aussi TIREUR D'ARMES : *Un grand maître TIREUR D'ARMES, qui vient, avec ses battements de pieds, ébranler toute la maison.* (Mol.) **||** Arrêter un tireur, Prendre un coup d'arrêt sur une marche, avec opposition.

— Art milit. Soldat détaché pour faire feu sur l'ennemi : *On envoya des tireurs à l'angle du grand chemin.*

— Comm. Celui qui tire une lettre de change sur quelqu'un : *Le tireur est dégoûté envers les tiers porteurs.*

— Techn. Ouvrier, ouvrière qui tire les ficelles des simples du métier à fabriquer les étoffes. **||** Ouvrier qui applique le mordant sur les toiles peintes. **||** Ouvrier qui puise le plomb dans la chaudière et le verse dans les moules. **||** Ouvrier qui tire le bois des trains flottants. **||** Ouvrier épinglier. **||** Tireur d'or, Celui qui réduit l'or en fils déliés.

TIREURS D'ARO (LES), fresque de Michel-Ange; dans la maison de Raphaël, à Rome. L'esquisse de cette composition célèbre est due à Michel-Ange. Quant à la peinture faite à fresque, elle est attribuée par quelques auteurs à Raphaël lui-même, ce qui est douteux; il est plus naturel de penser qu'elle est d'un de ses élèves, qui a su donner à plusieurs têtes des caractères dignes du maître. La fresque représente des hommes entièrement nus, personifiant les Vices, qui lancent des flèches contre une statue de la Vertu protégée par un bouclier que soutient une force invisible. « Tout en admirant la hardiesse des poses et l'énergie du dessin, dit M. Quatremère de Quincy, il est permis sans doute de s'étonner que la Vertu soit représentée sous la figure d'un homme et que rien ne retienne le bouclier impénétrable dont elle est abritée. Ces légères inconvenances sont largement rachetées par les idées les plus ingénieuses. Le peintre nous fait voir que la Vertu triomphe, tandis que l'Amour est endormi; puis, pendant son sommeil, de petits génies s'empresent de brûler les traits des Vices. Il est bon de remarquer aussi que l'audace et la vigueur des Vices semblent diminuer en approchant de la Vertu. Les plus avancés même, voyant l'inutilité de leurs traits, paraissent atterrés et cherchent à s'excuser de la violence d'une attaque dont ils semblent reconnaître l'inutilité. » Le dessin original de Michel-Ange se trouve dans la collection de Brera, au musée de Milan; il est de la plus grande beauté et très-bien conservé. Cette fresque a été gravée par Bœhrig et Réveil; une lithographie en a été faite par M. A. Maurin, d'après le dessin de Gagneraux.

Tireur d'épine (LE), statue antique en bronze; au Vatican, à Rome. C'est de son attitude que cette figure a pris la dénomination vulgaire de *Tireur d'épine*, parce qu'en effet ce jeune homme assis semble occupé à tirer une épine de son pied gauche. On a voulu y voir, à cause de sa nudité, un jeune athlète vainqueur aux courses du stade, et elle est connue à Rome sous le nom de *Marzio*. Le travail de la tête et des cheveux donne l'idée du fini le plus précieux. La nudité de la pose est d'un grand charme. Il paraît que quelques réparations importantes y ont été faites en diverses parties au xvii^e siècle. Les yeux sont creux, et l'on suppose que l'artiste grec y avait ajouté des prunelles d'argent, selon un usage assez ordinaire. Ce bronze, l'un des restes les plus rares et les mieux conservés de l'art antique, se voyait autrefois au Capitole, dans le palais du conservateur. Par le traité de Tolentino, cette statue fut cédée à la France et envoyée au musée du Louvre. Après 1815, elle reprit le chemin de Rome et fut placée au Vatican. Elle a om, 80 de hauteur.

TIRE-VEILLE s. f. Mar. Corde garnie de nœuds et attachée en dehors d'un bâtiment, pour aider à y monter : *Pourant, s'aidant de deux tire-veilles, ou cordons qui pendaient de chaque côté, il commença sa périlleuse ascension.* (E. Sue.) **||** Nom donné aux gardes-fous ou sauvegardes tendus sur le beaupré.

TIRE-VERGE s. m. Techn. Outil de fabricant de bas. **||** Pl. TIRE-VERGES.

TIREY, île d'Ecosse, une des Hébrides, à 25 kilom. O. de Mull; 540 hect. de superficie; 4,500 hab. Les côtes, très-découpées, offrent plusieurs belles baies; sa surface est en général unie. On compte 24 lacs de 600 acres de superficie. Le sol est varié de terre noire et de sable et produit du blé, de l'avoine, des pommes de terre et un peu de lin. Il n'y a pas de bois, et toute autre espèce de chauffage est rare; on trouve dans les terres couvertes de mousse quelques bois fossiles. Tirey abonde en granit, pierres de fer et pierres calcaires; on y exploite une carrière de marbre veiné de plusieurs couleurs et susceptible d'un beau poli. Les pêcheries et la fabrication en grand de la soude sont les principaux articles de l'industrie et du commerce. L'île possède plusieurs restes d'antiquités, entre autres de petits forts appelés Duns.

TIRICA s. m. (ti-ri-ka). Ornith. Nom donné à deux espèces de perruches de l'île de Lugon et du Brésil : *Les tiricas volent en troupes dans les forêts.* (V. de Bomare.)

TIRIDATE, roi des Parthes. Il vivait au i^{er} siècle avant notre ère. Membre de la famille des Arsacides, il fut nommé roi des Parthes après l'expulsion de Phraates IV. Mais, peu après, Phraates revint dans la Parthie avec une armée, et Tiridate alla chercher un refuge auprès d'Octave, en ce moment en Syrie. A la suite d'une nouvelle expulsion de Phraates, Tiridate revint en Parthie, s'empara des trésors de ce dernier et dut encore une fois quitter le pays, dont s'empara de nouveau son rival. Tiridate, emmenant avec lui comme otage le plus jeune fils de Phraates, se rendit en Espagne, auprès d'Octave devenu Auguste; mais il ne put obtenir de lui des secours pour remonter sur le trône, et Auguste consentit même, sur la demande de Phraates, à lui renvoyer son fils (80 av. J.-C.). Tiridate passa le reste de sa vie à Rome.

TIRIDATE I^{er}, roi d'Arménie, mort vers 73 de notre ère. Il conquit le royaume d'Arménie sur Rhadamiste (52), à l'aide de son frère Vologèse, roi des Parthes; mais, après le départ de l'armée de ce dernier, Rhadamiste parvint à reconquérir son trône, d'où sa cruauté le fit bientôt chasser. Tiridate eut à soutenir longtemps les efforts que fit son compétiteur pour ressaisir l'autorité et finit par rester maître du trône. Mais bientôt il dut soutenir une nouvelle guerre contre le général romain Corbulo, qui venait soutenir les prétentions de Tigrane VI. Vaincu et forcé de se retirer en Mède, il parvint néanmoins à conserver l'Arménie, après avoir consenti à venir recevoir la couronne à Rome des mains de Néron (66). Il reçut de ce prince des sommes considérables, avec lesquelles il reconstruisit sa capitale Artaxate, à laquelle il donna le nom de *Néronée*.

TIRIDATE II, roi d'Arménie, mort en 314 de notre ère. Chassé par les Perses lors de l'assassinat de son père Chosroès (322), il fut emmené à Rome, où il reçut une éducation brillante, et sut si bien se concilier la faveur des Romains que Dioclétien consentit, en 259, à envoyer une armée avec laquelle il reprit le trône de son père et chassa les Perses d'Arménie. Pendant un voyage qu'il fit à Rome, les Perses essayèrent de nouveau de le dépouiller de ses États. A cette nouvelle, il accourut et, secondé par les légions de Syrie, il fonda sur les Perses, les tua en pièces, resta maître d'un immense butin et reçut de ses sujets le surnom de *Grand*. Ce prince, longtemps adversaire du christianisme, finit par recevoir le baptême des mains de saint Grégoire vers l'an 275 et montra un zèle violent pour faire embrasser ses nouvelles idées religieuses par le peuple, fort attaché à ses anciennes croyances. Après un règne de 55 ans, Tiridate laissa le trône à son fils Chosroès II.

Tiridate, tragédie en cinq actes, de Campistron; représentée au Théâtre-Français en 1691. Cette pièce, où se montre d'un bout à l'autre l'imitateur de Racine, eut un grand succès et resta longtemps au répertoire, malgré ses défauts. Elle offre de l'intérêt. Tiridate, amoureux de sa sœur, est consumé par cette passion incestueuse que lui-même condamne; mais dans ce sujet, comme dans celui de *Phèdre*, avec lequel il a tant de rapports, il fallait une grande énergie d'expression, des incidents, des péripéties qui soutinssent pendant cinq actes le sentiment de la pitié. Or, tout ce qui arrive de la passion de Tiridate, dont il retient longtemps le secret, c'est qu'il empêche le mariage de sa sœur avec un prince qu'elle aime et que lui-même estime; c'est, d'un autre côté, qu'il refuse la main d'une princesse avec qui son père l'a engagé de son propre aveu, par un traité solennel. Le mariage de sa sœur retardé n'est pas un événement assez considérable pour occuper beaucoup le spectateur, qui n'ignore pas que cet obstacle tombera dès que le prince aura parlé. En effet, dès qu'il a déclaré son amour, il devient un objet d'horreur pour sa sœur, pour son père et pour tout le monde. Il ne lui reste qu'à s'empoisonner, et c'est le dénouement de la tragédie. Laharpe s'est appliqué à faire ressortir la grande supériorité de *Phèdre* sur l'œuvre de Campistron; mais il a été injuste à l'égard de ce dernier,

en ne disant rien des scènes qui, par la pathétique, gagnèrent les suffrages des spectateurs. On cite surtout la scène où Tiridate fait connaître sa passion à sa sœur Erinice.

TIRIN s. m. (ti-rain). Ornith. Nom vulgaire du serin d'Italie.

TIRIN (Jacques), théologien belge, né à Anvers en 1580, mort dans la même ville en 1636. Il entra dans l'ordre des jésuites, enseigna l'humanité et la théologie, puis se signala par son zèle dans des missions en Hollande. On lui doit : *Commentarii in Vetus et Novum Testamentum* (Anvers, 1632, 3 vol. in-fol.), précédé d'un abrégé de l'histoire sacrée depuis la création du monde jusqu'à la ruine du temple de Jérusalem. C'est un ouvrage utile, estimé des théologiens.

TIRIOLO, bourg d'Italie, dans l'ex-royaume de Naples, province de la Calabre Ulérieure, sur une haute colline des Apennins; 4,000 hab. Ce bourg est très-ancien; on y a découvert de nombreuses antiquités. Les environs sont d'une grande fertilité.

TIRIRI s. m. (ti-ri-ri — onomatop.). Ornith. Nom vulgaire d'une espèce de tyran.

TIRIT s. m. (ti-ri). Ornith. Un des noms vulgaires du mouchet et du proyer.

TIRLEMONT, en flamand *Theenen*, en hollandais *Tienen*, ville de Belgique (Brabant), sur la Grande-Ghette, à 18 kilom. S.-S.-E. de Louvain; 11,716 hab. Son enceinte, trop vaste pour sa population actuelle, renferme des champs cultivés. On y remarque : la grande place, d'une vaste étendue; l'hôtel de ville; l'église de Notre-Dame-du-Lac, bel édifice du xiii^e siècle, altéré par des restaurations maladroites; l'église Saint-Germain, bâtie sur une éminence qui domine la ville et surmontée d'une tour romane; l'hospice des vieillards, etc. Commerce de grains et de bestiaux; distilleries, sucreries, papeteries; construction de machines à vapeur; fabrication d'étoffes de laine.

Cette ville est mentionnée pour la première fois au ix^e siècle. Les Français et les Hollandais réunis la prirent en 1635. Un violent incendie la détruisit en partie en 1704.

TIRLET (le vicomte Louis), général français, né en 1771, mort à Paris en 1841. Engagé volontaire en 1792, il prit part peu après à la bataille de Valmy, puis entra, en 1794, à l'école de Châlons-sur-Marne, d'où il sortit lieutenant d'artillerie. Tirlet, rendit de grands services aux armées de la Moselle, de la Meuse et du Rhin en créant un service de pontonniers, et gagna l'estime de Marceau, de Jourdan, de Kléber. Il était chef de bataillon depuis 1796 lorsqu'il fit la campagne d'Égypte, où il se signala particulièrement à la bataille d'Héliopolis. De retour en France, il fut nommé colonel, puis général de brigade (1803). On le voit ensuite combattre à Œlm, à Austerlitz, prendre le commandement en chef de l'artillerie dans l'armée de Dalmatie (1805-1809) et commander à Wagram l'artillerie du 110^e corps. De l'Allemagne, il passa dans la péninsule Ibérique, se conduisit brillamment à la bataille des Arapiles (1812), à celle de Vittoria et fut nommé général de division (1813). L'année suivante, il fit preuve d'une grande habileté en commandant l'artillerie à la bataille de Toulouse. Sous la Restauration, il reçut le titre de vicomte, commanda l'artillerie de l'armée expéditionnaire envoyée en Espagne en 1823, entra en 1827 à la Chambre des députés et vota l'adresse des 221. Tirlet continua, sous Louis-Philippe, à siéger à la Chambre jusqu'en 1837, époque où il fut nommé pair de France. Indépendamment de discours prononcés dans ces assemblées, on lui doit diverses brochures, notamment : *Projet d'organisation du personnel des troupes du corps royal d'artillerie* (Paris, 1823, in-8°); *Opinion sur les fortifications de Paris* (Paris, 1833); *Des places de guerre* (Paris, 1844, in-8°).

TIRNAVA ou **TERNOVA**, ville de la Turquie d'Europe, eyalet de Widdin, sur une colline, au pied de laquelle coule la Jantra, à 95 kilom. S.-E. de Nikopoli; 18,000 hab. Evêché grec, ch.-l. de livah. Elle est divisée en deux quartiers, l'un habité par les Turcs et l'autre par des arméniens, des grecs et des israélites. On y compte huit mosquées, plusieurs églises grecques et synagogues.

TIROIR s. m. (ti-roir — rad. tirer). Sorte de petite caisse emboîtée dans un meuble, et qui se tire à volonté. *Ouvrir, fermer un tiroir. Mettre des papiers dans le tiroir de sa table, de son bureau. La somme était dans un des tiroirs de mon secrétaire. Je tirai mes patentes d'un tiroir où je les tenais humblement cachées.* (Le Sage.)

— Nom donné aux lanières qu'on attachait autrefois aux fermoirs des livres.

— Théâtre. *Pièce à tiroir*, Œuvre dramatique du genre comique, qui est composée de scènes sans liaison, comme si l'on avait tiré chacune d'elles d'un tiroir distinct : *Les Fâcheux de Molière, le Mercure galant de Boursault et les Originaux de Fagan sont des pièces à tiroir.*

— Fauconn. Paire d'ailes de chapon ou de poulet ajustée sur un petit morceau d'étoffe rouge, que l'on présente à l'oiseau pour le faire revenir sur le poing.

— Art milit. Second rang d'une troupe formée sur trois rangs.

— Mécan. Organe de distribution de la vapeur.

— Techn. Cylindre de la machine à friser les étoffes. **||** Morceau de fer plat qui sert à fixer le canon du fusil sur le fût.

— Encycl. Mécan. On distingue trois sortes de *tiroirs* : les *tiroirs* en D ou *tiroirs* de Watt en une ou deux parties, employés particulièrement dans les machines à basse pression; les *tiroirs* ronds ou *tiroirs* cylindriques et les *tiroirs* en coquille. Ces deux derniers sont mieux appropriés aux machines à moyenne et à haute pression. Tout *tiroir* est composé : 1^o d'une tige qui le relie aux manivelles, aux excentriques ou aux leviers et à la coulisse dont il reçoit le mouvement de va-et-vient; 2^o de deux plaques frottantes ou barrettes, séparées l'une de l'autre par une distance à peu près égale à celle qui sépare les deux orifices du cylindre et destinées à ouvrir ou à fermer ces orifices, en sens contraire et alternativement. On appelle arêtes extérieures du *tiroir* les deux lignes extrêmes qui limitent sa longueur totale du côté des plaques frottantes, et arêtes intérieures des deux lignes qui limitent l'écartement d'une plaque à l'autre. Les *tiroirs* en D, appelés encore *tiroirs* à garnitures, consistent en un cylindre ayant pour section la forme d'un D et se mouvant dans une boîte à vapeur entre deux garnitures d'étoupe et une plate-forme avec laquelle ils n'ont de contact que par leurs extrémités. Les *tiroirs* en D sont pleins ou creux. Dans le premier cas, la vapeur qui a agi au-dessus du piston passe au-dessus du *tiroir* et s'évacue au condenseur par un conduit spécial; dans le second cas, elle passe d'abord dans l'intérieur du *tiroir* et ensuite par le même conduit qui sert à l'évacuation en bas. Les *tiroirs* ronds se composent de deux pistons à garniture métallique, fixés sur la même tige; ils couvrent et découvrent les orifices du cylindre pendant leur mouvement, comme le font les barrettes du *tiroir* en D. Le *tiroir* en coquille consiste en une boîte rectangulaire renversée et dont les rebords inférieurs, suffisamment larges, ont été aplatis et dressés sur la surface du cylindre à vapeur qui porte le nom de plate-forme du *tiroir*, de telle sorte que, quand ces deux parties sont en contact, il ne puisse passer entre elles la moindre quantité de vapeur. Ces *tiroirs* sont appliqués sur la plaque de friction par la pression de la vapeur qui agit sur une seule de leurs faces, celle qui est opposée à la partie frottante. L'effort total de cette pression étant en raison directe de la surface sur laquelle elle s'exerce, le frottement du *tiroir* sur la plaque serait très-grand si on n'isolait pas une partie de cette surface du contact de la vapeur; on se sert à cet effet d'un appareil appelé compensateur, qui n'est autre chose qu'un cercle placé sous le couvercle de la boîte à *tiroir*, et qui appuie à frottement sur le rebord du *tiroir*, de manière à ne pas laisser passer la vapeur dans l'espace qu'il circonscrit. On distingue deux espèces de *tiroirs* en coquille, savoir : les *tiroirs* sans détente et les *tiroirs* à détente. Les premiers sont ceux qui permettent à la vapeur venant de la chaudière d'entrer dans le cylindre pendant toute la course du piston; les seconds sont ceux qui ne permettent à la vapeur venant de la chaudière d'entrer dans le cylindre que pendant une portion de la course du piston seulement. Le *tiroir* sans détente est au milieu de sa course quand le piston est à l'extrémité de la sienne.

— Théâtre. *Pièces à tiroir*. Dans ces pièces, les scènes se présentent l'une après l'autre, et le spectateur les voit se dérouler comme on voit s'ouvrir un à un les tiroirs d'un meuble, sans chercher à trouver quelque suite réelle dans ce qui y est contenu. On y voit presque toujours un personnage principal qui est le témoin ou le confident d'une série de personnages, dont les caractères ou les aventures forment autant de scènes, ou bien qui devient lui-même, à l'aide de travestissements, le héros de chaque scène.

Les *Fâcheux* de Molière sont une pièce à *tiroir*. Le personnage principal, Eraste, du commencement à la fin des trois actes de cette comédie, est confident d'une suite d'originaux qui viennent le troubler dans ses propres affaires. Aussi, dès le début, prévient-il le public :

Sous quel astre, bon Dieu ! faut-il que je sois né,
Pour être de fâcheux toujours assassiné !
Il semble que partout le sort me les adresse,
Et j'en vois chaque jour quelque nouvelle espèce.

C'est là une véritable précaution oratoire, et bientôt commence le défilé. Voici d'abord Lisandre, le musicien :

Sous ces arbres de loin mes yeux t'ont reconnu,
Cher marquis, et d'abord je suis à toi venu
Comme à de mes amis. Il faut que je te chante
Certain air que j'ai fait de petite courante. . .

Puis c'est Alcandre, le duelliste :

Avec peine, marquis, je te fais la prière;
Mais un homme vient là de me rompre en visière.

C'est Alcippe, le joueur :

Console-moi, marquis, d'une étrange partie
Qu'au piquet je perdis hier contre un Saint-Bouvain.
A qui je donnerais quinze points et la main. . .

C'est Orante, le délicat en témoignage d'amour :

Marquis, de grâce, un mot; souffrez qu'on vous app- Pour être entre nous deux juge d'une querelle, [pelle D'un débat qu'ont ému nos divers sentiments Sur ce qui peut marquer les plus parfaits amants...

C'est Dorante, le chasseur :

Nous étions une troupe assez bien assortie, Qui, pour courir un cerf, avions hier fait partie; Et nous fûmes coucher sur le pays exprès, C'est-à-dire, mon cher, en fin fond de forêts...

C'est Caritides, le savant au placet :

Oui, je suis un savant charmé de vos vertus, Non pas de ces savants dont le nom n'est qu'en us. Il n'est rien si commun qu'un nom à la latine; Ceux qu'on habille en grec ont bien meilleure mine...

C'est Ormin, le faiseur de projets, qui a trouvé le moyen de donner au roi 400 millions par an,

Avec facilité, sans risque, sans soupçon, Et sans fouler le peuple en aucune façon. . .

C'est enfin Philinte, l'obséquieux, qui a appris qu'Eraste avait une querelle et qui prétend le suivre partout :

Demeure dans la ville, ou gagne la campagne, Tu n'iras nulle part que je ne t'accompagne.

Molière ne se faisait pas illusion sur la valeur d'une pièce ainsi construite, et sa préface en porte la marque. « Jamais, dit-il, entreprise au théâtre ne fut si précipitée que celle-ci, et c'est une chose, je crois, toute nouvelle qu'une comédie ait été conçue, faite, apprise et représentée en quinze jours. Je ne dis pas cela pour me piquer de l'improvisité et en prétendre de la gloire... Mais, dans le peu de temps qui me fut donné, il m'était impossible de faire un grand dessein et de rêver beaucoup sur le choix de mes personnages et sur la disposition de mon sujet. Je me réduisais donc à ne toucher qu'un petit nombre d'importants, et je pris ceux qui s'offrent d'abord à mon esprit et que je crus les plus propres à réjouir les augustes personnes devant qui j'avais à paraître; et, pour leur promptement toutes ces choses ensemble, je me servis du premier néo que je pus trouver. Ce n'est pas mon dessein d'examiner maintenant si tout cela pouvait être mieux et si tous ceux qui s'y sont divertis ont ri selon les règles. »

La Critique de l'Ecole des femmes est aussi rangée parmi les pièces à tiroir. Et ce n'est, en effet, qu'une suite de scènes, de conversations, où chacun à son tour, Climène, le marquis, le chevalier, Lysidas le poète, vient apporter son mot sur l'Ecole des femmes. On peut dire la même chose de l'Impromptu de Versailles, où Molière tourne en ridicule les comédiens de l'hôtel de Bourgogne, Montfleury, Mlle Beauchâteau, de Villiers, Beauchâteau, Hauteroche, puis attaque les écrivains qui s'étaient tournés contre lui, entre autres Boursault.

La plupart des œuvres comiques de Boursault sont également des pièces à tiroir. Le Mercure galant, la plus célèbre et qui fut jouée quatre-vingts fois de suite, est d'une gaieté facile, naturelle, qui compense le manque de plan et d'action; il s'y trouve des scènes fort remarquables et qui approchent de Molière, comme celle des procureurs et celle où un soldat ivre s'irrite des solécismes qu'une irrégularité de la langue lui fait commettre. Esope à la ville et Esope à la cour, du même auteur, sont dans le même genre. « A la ville et à la cour, dit un critique, Esope est un homme d'esprit, un moraliste aimable; mais à la ville, il a le tort de déserter des fables composées pour la plupart sur des sujets déjà traités par La Fontaine, et, à la cour, le tort bien plus grand encore d'être ce que ne sont point ordinairement les bossus ni les sages, c'est-à-dire amoureux. » Nous citerons encore, parmi les pièces à tiroir du répertoire ancien, les Originaux de Fagan, comédie qui eut un grand succès et qui fut remise au théâtre par Dugazon, avec trois scènes nouvelles.

Dans le répertoire moderne du Théâtre-Français, il y a peu de pièces à tiroir. Nous indiquerons la Famille Poisson, du comédien Samson, où l'auteur lui-même se plut à montrer son talent d'acteur sous des faces diverses. Mais, dans les théâtres de genre, les pièces à tiroir modernes sont extrêmement nombreuses. Le désir des acteurs en renom de briller seuls sur la scène, dans un rôle fait de telle sorte que ceux dont ils sont entourés soient réduits à l'état de comparses, et la facilité des auteurs dramatiques à servir la vanité des comédiens ont amené un grand nombre de ces pièces, comme le Gamin de Paris pour Bouffé, l'Humoriste pour Arnal, Brelan de troupiers pour Levassor, Edgar et sa bonne pour Ravel, le Misanthrope et l'Auvergnat pour Sainville. Quelques-unes cependant de ces pièces sont remarquables, et au premier rang il faut citer le Misanthrope et l'Auvergnat, qui, par la donnée et le développement d'un caractère, s'élève jusqu'à la comédie, bien qu'elle repose réellement sur un seul rôle. Les Reues de fin d'année sont aussi des pièces à tiroir; elles mettent généralement en scène un Jocrisse, devant lequel un génie ou une fée dirige le défilé de toutes les nou-

veautés qui se sont produites pendant l'année dans le monde intellectuel et dans le domaine matériel.

TIROLE s. f. (ti-ro-le — rad. *tirer*). Pêche. Filet à petites mailles monté sur une longue perche.

TIRO s. m. (ti-ron — lat. *tiro*, même sens). Antiq. rom. Jeune soldat, recrue.

— **Encycl.** Les *tirons* représentaient ceux que dans notre armée nous nommons *recrues*. Tout citoyen dont la fortune était estimée au-dessus de 4,000 as pouvait se voir appelé au service militaire à partir de dix-sept ans. Quand les consuls avaient fait la proclamation de recrutement, tous les citoyens qui entraient dans les conditions de la loi devaient s'assembler au Capitole, rangés par tribus. Chaque tribu s'avancait à son tour dans l'ordre que fixait le sort. On choisissait d'abord dans la première tribu ainsi désignée quatre jeunes gens semblables autant que possible par l'âge et la conformation. Parmi ces quatre, on en prenait un pour chacune des quatre légions, la première ayant le premier choix; la seconde choisissait ensuite, puis la troisième, et la quatrième avait celui qui restait. La seconde tribu appelée fournissait également quatre recrues; mais ici la seconde légion avait le premier choix, et la première ne venait qu'en dernier lieu. Puis la troisième tribu appelée donnait ses quatre hommes, et le choix commençait par la troisième légion pour finir par la seconde. Une quatrième tribu venait ensuite, et le choix était à la quatrième légion. Le recrutement continuait en reprenant toujours le même ordre jusqu'à ce que toutes les légions fussent complètes. Quelquefois l'opération s'accomplissait au champ de Mars; quelquefois aussi, dans de pressants dangers, tous les citoyens étaient admis au recrutement sans distinction de fortune. Les jeunes soldats ainsi recrutés recevaient le nom de *tirons*. S'ils n'étaient pas conduits immédiatement contre l'ennemi, ils étaient occupés à de continuelles exercices. Ces exercices ne comprenaient pas seulement le maniement des armes et les manœuvres militaires, mais tout ce qui pouvait développer la force et l'activité. Sous les empereurs, quand l'armée fut recrutée surtout parmi les habitants des provinces, on considéra dans le choix des *tirons*, outre l'âge, la stature et la constitution, la contrée qui leur avait donné naissance, et l'on fit une grande différence, sous le rapport de la destination à leur donner, entre ceux des villes et ceux des campagnes. A cette époque, chaque *tiron* recevait sur la main une marque, une sorte de tatouage que les auteurs désignent par ces expressions : *stigmata, puncta signorum*. Suivant la conjecture de Juste Lipse, cette marque n'était pas autre chose que le nom de l'empereur.

Dans la vie civile, on appelait *tiron* le jeune homme qui venait de revêtir la toge virile. On appliquait la même dénomination à un apprenti, à un novice, dans tout art ou métier.

TIRO, rivière d'Espagne (Burgos). Elle prend sa source dans les montagnes de Santa-Cruz et se jette dans l'Ebre, à 5 kilom. E. de Tingo, après un cours de 84 kilom.

TIRO ou **TIRAN**, île du golfe Arabique, près de la côte de Hedjaz, en Arabie, à l'entrée du golfe d'Akaba. C'est la plus occidentale des îles des Pirates. Elle est entourée de bancs de sable.

TIRO (Tullius), érudit et littérateur romain. Il vivait au 1^{er} siècle avant notre ère. Cicéron, dont il était l'esclave, fut frappé de ses remarquables dispositions, lui fit donner une bonne instruction et le choisit d'abord pour son secrétaire, puis pour son intendant. Tiron suivit son maître en Cilicie et lui montra un attachement constant. Cicéron, qui avait pour lui une vive amitié, l'affranchit et lui donna une propriété dans laquelle il passa sa vie, en consacrant son temps à l'étude. Très-lettré, il s'essaya dans le genre tragique, ainsi que l'indique un passage d'une lettre de Cicéron. Il écrivit une *Vie* de ce dernier, ainsi qu'un recueil de ses bons mots (*Joci*), et se rendit surtout célèbre par les perfectionnements qu'il apporta à la *tachygraphie*. Il paraît certain que c'est à ses soins que nous devons la conservation de la harangue de Caton contre César, insérée par Saluste dans la *Conjuration de Catilina*. Cet art était déjà connu des Grecs; le poète Ennius fut, dit-on, le premier à Rome qui fit usage de cette écriture abrégée, à laquelle Tiron fit faire de grands progrès. Les *notes tironiennes*, perfectionnées par Sénèque, furent bientôt en usage dans tout l'empire, et on s'en servit en France pour les actes publics jusqu'à la fin du 18^e siècle. Toutefois, la signification s'en est perdue, et la sténographie moderne n'en a tiré aucun secours. V. l'*Alphabetum Tironianum* de D. Carpentier et le *Système universel et complet de sténographie*, par Bertin (an IV).

TIRONIEN, IENNE adj. (ti-ro-ni-ain, i-ène). Antiq. rom. Qui appartient, qui a rapport à Tiron. II *Notes tironiennes*. Sorte de sténographie en usage chez les Romains.

— **Encycl.** *Notes tironiennes*. V. **NOTE**.

TIROT s. m. (ti-ro). Syn. de **TIRAT**.

— Ichthyol. Nom vulgaire de la raie bouclée.

TIROU, historien, né en Flandre. Il vivait au 17^e siècle. On ne sait rien de sa vie, mais on lui doit une *Histoire de Lille et de sa châtellenie* (Lille, 1730, in-12), laquelle est curieuse et intéressante, bien qu'on y trouve des traditions fabuleuses adoptées sans examen, et que le style en soit peu châtié.

Tirou (CONGRÉGATION DE), réforme de l'ordre de Saint-Benoît, instituée en 1109 par un moine nommé Bernard, originaire du Pont-thieu. Le monastère de Tirou, qui donna son nom à la congrégation, était situé dans le Perche, aux environs de Nogent-le-Rotrou. Dans les premiers temps de sa réforme, Bernard et ses disciples vécut dans une misère absolue; ils manquaient des choses les plus nécessaires à la vie et furent quelquefois réduits à se nourrir de pain et de racines. Malgré cette extrême pauvreté et les austérités auxquelles se livraient ces religieux, un grand nombre de personnes pieuses vinrent se joindre à eux, et en moins de trois années le réformateur eut 500 moines sous sa direction; ainsi que le dit le Père Hélyot, il recevait dans son monastère « tous ceux qui avaient un véritable désir de se convertir et il voulait qu'on y exerçât toutes sortes d'arts, tant pour en bannir l'oisiveté (mère ordinaire de tous les vices) que pour lui procurer les choses nécessaires à la vie, qui n'y étaient pas en abondance dans les commencements. C'est pourquoi il y avait des peintres, des sculpteurs, des menuisiers, des serruriers, des maçons, des vigneronniers et des laboureurs, qui obéissaient au commandement d'un ancien, et tout leur profit se mettait en commun pour l'entretien des religieux. » La réputation de sainteté du fondateur s'étendit au loin; les rois et les seigneurs le comblèrent des marques de leur vénération, et, grâce à leur libéralité, l'ordre de Tirou couvrit la France, l'Angleterre et l'Ecosse de ses abbayes et de ses monastères. Parmi les princes qui se montrèrent plus particulièrement empressés à favoriser cette congrégation, nous citerons : le roi de France, Louis le Gros; Henri, roi d'Angleterre et duc de Normandie; David, roi d'Ecosse; Thibaut, comte de Blois; Guillaume, duc d'Aquitaine; Foulques, comte d'Anjou, et Rotrou, comte du Perche. L'ordre de Tirou, après avoir jeté au 13^e siècle un vif éclat, tomba peu à peu dans le relâchement et finit, en 1629, par être réuni à la congrégation de Saint-Maur.

TIROU, Etat de la partie orientale de l'île de Bornéo, situé au N. du royaume de Cotti-Lam, entre 100 40' et 40 40' de latit. N. Il a environ 400 kilom. de longueur. Sa surface, en général montagneuse, est arrosée par plusieurs rivières, dont la plus considérable est celle de Baro ou Kouran. On y recueille du riz et du sago, qui forment la principale nourriture des habitants. On en exporte de la cire, des bambous, des rotangs, des nattes, du miel, un peu d'or et des nids d'hirondelle. Tout le commerce se trouve entre les mains des Boughis, qui habitent les côtes. L'intérieur est habité par les Biadynks ou Dagaks, les Idaans, les Morats et les Haraforas. On compte dans cet Etat huit villes, dont les principales sont Tapan-Davian, Kouran, Siboukou.

TIROUNAMAN s. m. (ti-rou-nâ-man). Marque distinctive que les sectateurs de Vichnou se tracent sur le front et sur certaines parties du corps, en l'honneur de Vichnou transformé en femme.

— **Encycl.** Ce signe se trace avec la terre blanchâtre qu'on recueille aux environs de Tiropatty; il est partagé au milieu par une ligne rouge; la figure tracée avec la terre blanchâtre représente les parties génitales d'une femme et la ligne rouge le flux menstruel, la réunion de ces deux symboles signifiant la fécondité du dieu dans son incarnation en femme. Ce double signe, tracé en blanc et en rouge et nommé *tirounâman*, c'est-à-dire terre sainte, est parfois aussi autrement interprété : les raies blanches sont la représentation, dit-on, de la liqueur séminale, et, symboliquement, de Vichnou, pendant que la raie rouge représente le sang utérin, ou symboliquement Lakchmi. Suivant quelques auteurs, notamment Eugène Burnouf, la dénomination de *tirounâman* ne s'applique qu'aux raies blanches tracées avec l'espèce de craie nommée *ndamam*, et la raie du milieu, tracée avec du safran mêlé de chaux et de coquillages pulvérisés, est nommée *tirouchounnam*, c'est-à-dire chaux vive. Enfin quelques autres donnent aussi le nom de *nanan* ou *nâhman* à ce signe, notamment le Père Dubois. Bien que les sectateurs du *tirounâman* ne se frottent de cendre ni le front ni aucune autre partie du corps, ils n'en font pas moins usage d'urine et de fiente de vache. Le lieu sacré nommé Tiropatty, et où se recueille la terre blanchâtre avec laquelle se fait ce signe, est situé au pied d'une montagne sur laquelle s'élève une célèbre pagode de Vichnou. D'ailleurs, Tiropatty est un des noms de Vichnou; il signifie littéralement époux de Lakchmi. Le célèbre temple de ce nom est situé à l'extrémité septentrionale du Karnatic, sur la côte de Coromandel.

Tiropatty (PAGODE DE), une des plus fameuses pagodes de l'Inde et l'une de celles où se passent les scènes les plus révoltantes et les plus obscènes. Cette pagode, dédiée au dieu Vichnou sous le nom de Vengatta-

Souara, est située au nord du Karnatic, dans l'Inde méridionale. L'affluence des pèlerins qui de toutes les parties de l'Inde viennent visiter ce lieu révéré est immense, et les offrandes de toute espèce en denrées, or, argent, bijoux, étoffes précieuses, chevaux, vaches, etc., sont si considérables qu'elles suffisent à l'entretien de plusieurs milliers de personnes employées aux diverses fonctions du culte qui s'y célèbre avec une grande pompe. La pagode de Tiropatty est fameuse surtout parce que la divinité à laquelle elle est consacrée s'est arrogée, dans la personne des brahmes qui la desservent, bien entendu, le pouvoir de faire cesser la stérilité des femmes; aussi les femmes s'y rendent-elles en foule, souvent sur l'invitation formelle de leurs époux, pour demander des enfants au dieu Vengatta-Souara. Quelquefois même elles se sont ruinées pour apporter à la divinité des offrandes considérables, afin d'en obtenir la faveur ineffable de devenir mères. Habiles à tirer parti des vertus comme des vices de leurs crédules compatriotes, les brahmes n'ont vu dans ces touchantes impulsions de la nature qu'une branche d'industrie pour eux et que des occasions d'assouvir impunément et à bon compte leur lubricité. A leur arrivée à la pagode, les pauvres femmes s'empressent d'exposer le sujet de leur pèlerinage aux brahmes, directeurs et desservants de la pagode, qui leur conseillent de passer la nuit dans l'intérieur du temple, où le grand Vengatta-Souara, touché de leur dévotion, daignera peut-être les visiter dans l'ombre et accomplir ce qui jusque-là a été au-dessus de la puissance humaine. Tirons le rideau sur les suites infâmes de cette fallacieuse suggestion; le lecteur ne les devine que trop. Le lendemain matin, ces détestables cafards, feignant une ignorance complète de ce qui s'est passé, s'en font raconter les détails, et, après les avoir félicitées sur l'accueil que le dieu leur a fait, ils reçoivent les offrandes dont elles s'étaient munies et les congédient en les flattant de l'espoir qu'elles n'auront pas fait un voyage infructueux. Persuadées de la meilleure foi du monde qu'un dieu a daigné s'humaniser avec elles, ces pauvres femmes s'en retournent enchantées, se berçant de l'idée ravissante qu'elles pourront bientôt enfin procurer à leurs maris l'honneur de la paternité. On sait, en effet, que dans l'Inde la stérilité de la femme est le plus grand des opprobres et la plus redoutée des malédictions qui puissent tomber sur une famille. Un des préjugés qui concourent puissamment à entretenir dans l'esprit d'un indou le désir ardent de voir sa race se propager, c'est qu'il n'est point à ses yeux de malheur qui égale celui de ne pas laisser de descendant qui rende à sa dépouille mortelle les derniers devoirs, privation qu'il regarde comme capable de lui faire interdire, après sa mort, l'accès d'un séjour de félicité. Le temple de Tiropatty n'est pas le seul où la Trinité qui y réside s'arroge le pouvoir de faire cesser la stérilité des femmes; il est peu de temples qui ne jouissent de ces mêmes privilèges; mais celui dont nous avons parlé est de beaucoup le plus célèbre. Il est fameux dans l'Inde entière, de l'Himalaya au cap Comorin.

TIRSA s. m. (tir-sa). Bot. Graminée du genre stipe, qui croît dans l'Ukraine : *Le tirsa pourrait mériter une attention particulière de la part des agriculteurs.* (Guettard.)

TIRSO ou **ORISTANO**, ancienne *Thyrus*, rivière de Sardaigne, formée de plusieurs petits cours d'eau ayant leurs sources dans le mont Acuto, et qui se jette dans le golfe Oristano, à 6 kilom. au-dessus de cette ville, après un cours d'environ 100 kilom. Elle reçoit le Taloro et une multitude de ruisseaux. Le défaut de pente et les nombreuses écluses destinées à la pêche font que cette rivière, ainsi que toutes celles de la Sardaigne, inonde ses bords et y forme des amas d'eau qui violent l'air.

TIRSO DE MOLINA (Fray Gabriel TELLEZ, plus connu sous le nom de), célèbre auteur dramatique espagnol, né à Madrid vers 1570, mort au couvent de Soria en 1648. Il passa sa jeunesse à l'université d'Alcala de Hénarès, qui était alors la docte ville par excellence et qui comptait plus de 10,000 étudiants. Il apprit la théologie et la philosophie dans ce fameux *Colegio mayor* de San-Ildefonso, où les plus célèbres maîtres de l'Espagne se faisaient honneur de professer et que les artistes du 17^e siècle s'étaient plu à illustrer des œuvres de leur ciseau et de leur pinceau. Il ne reste aujourd'hui de toute cette grandeur universitaire que quelques plafonds et le tombeau du fondateur, le cardinal François-Ximénès de Cisneros. Le vaste cadre rempli par les créations de Gabriel Tellez, la perfection à laquelle il sut porter l'art dramatique et la langue espagnole elle-même, la profonde connaissance qu'il montra des lettres anciennes prouvent qu'il profita des études sacrées et profanes auxquelles il se livra. Quand il eut acquis ses grades, il quitta Alcala pour se rendre à Madrid, où il devait tenter la fortune du théâtre. Selon toute apparence, ce fut vers les dernières années du 16^e siècle qu'il dut arriver dans la capitale de l'Espagne, et là commença pour lui cette vie de combats mêlée de triomphes et de déboires qui constituait alors, plus encore qu'au-

jourd'hui, la carrière de l'auteur dramatique. Une partie seulement de ses comédies furent jouées. Malheureusement, on n'a aucun indice sur la date de leurs représentations et les chances diverses qu'elles coururent. Dans un de ses ouvrages, *Los Cigarrates de Toledo*, recueilli de pièces de théâtre et de nouvelles mêlées de prose et de vers (1624, in-40), il dit les avoir composées toutes dans l'espace de quatorze ans, avant son entrée au couvent de la Merci, qui eut lieu à la fin de 1613. Ses comédies sont au nombre de 300, ce qui donne une moyenne d'à-peu près 25 par an, deux par mois, durant cette courte période. Cette extrême fécondité, suivie d'un silence absolu pendant les longues années qu'il eut encore à vivre, a de quoi surprendre; il est donc supposable qu'à l'imitation de Lope de Vega il écrivit encore pour le théâtre même après s'être engagé dans les ordres et que la mention qu'il faisait en 1624 se rapportait seulement à une première série de comédies. L'un de ses ouvrages auquel il attachait le plus grand prix, le *Timide à la cour*, fut fort maltraité par le public et par la critique. Il défendit son ouvrage avec une mauvaise humeur mal contenue et il traite assez cavalièrement ses adversaires, qui ne sont à ses yeux que des « frelons avides du miel des abeilles ». La critique, l'envie, les dégoûts, la misère, le découragement ont-ils joué un rôle dans la résolution que prit Gabriel Tellez de se consacrer à la vie religieuse? Nul ne peut le dire, mais il est permis de le supposer. On a dit aussi qu'après une vie d'aventures et de débauches comparables à celles de Don Juan, dont il a fait son héros et qu'il a le premier mis sur la scène, il avait eu le malheur de tuer en duel son meilleur ami et que le remords lui avait fait endosser l'habit de chartreux. Cette conjecture ne repose sur rien; car ses contemporains n'ont jamais soupçonné que Gabriel Tellez, inspecteur, puis prieur des chartreux, et l'auteur dramatique connu sous le nom de Tirso de Molina étaient un seul et même personnage; cette identité n'a été constatée que par les plus récents historiographes du théâtre espagnol, don Gayetano de La Barrera et don Gil y Zarate, et, par conséquent, aucun détail biographique propre à relier l'une à l'autre ces deux personnalités n'était connu avant le dix-neuvième siècle. Quelles que fussent les raisons qui le déterminèrent à renoncer au monde, il entra à la Chartreuse de Tolède à la fin de 1613 et l'on ne trouve aucune trace de lui jusqu'en 1624. Il donnait alors ses soins à la publication de ses *Cigarrates de Toledo* (les *Vergers de Tolède*), volume composé de trois comédies réunies à des nouvelles et à des poésies détachées. Trois ans après l'apparition des *Cigarrates*, en 1627, il publia le premier de ses cinq volumes de théâtre. Le deuxième parut dans cette même année 1627, par les soins d'une confrérie de libraires établie à Madrid sous l'invocation de saint Jérôme. Les trois autres furent publiés par un neveu de Tirso, nommé don Francisco-Lucas Avila, de 1634 à 1636. Les quatre premiers volumes renferment chacun douze pièces en trois actes ou journées. Le second se complète par douze intermèdes. Le cinquième contient onze comédies. Les autres ouvrages furent imprimés en feuilles détachées par les compagnies théâtrales ou par les libraires qui voulurent se donner la peine de s'en emparer. Les œuvres dramatiques connues de Tirso de Molina se composent, en somme, des 65 drames ou comédies et des 11 intermèdes recueillis dans cette édition, des 3 comédies insérées dans les *Cigarrates* et d'une dizaine de pièces imprimées séparément. Ce n'est pas même le tiers de ce qu'il avait composé, mais c'est assurément le choix. Les principales sont : la *Prudencia en la muger*, drame remarquable, qui offre le tableau saisissant des luttes de la royauté contre les grands seigneurs féodaux au XIII^e siècle; la *Eleccion por la virtud*, dont le pape Sixte V est le héros; les *Explotos des Pizarre*, qui mettent en scène la conquête du nouveau monde; *Marta la piadosa*, comédie de mœurs; *Don Gil aux chasses vertes*, autre comédie de mœurs; *El condenado por desconfiado* (le *Damné par manque de foi*), une des plus étranges bouffonneries du théâtre espagnol, et enfin *El burlador de Sevilla y el convidado de piedra* (le *Trompeur de Séville et le convié de pierre*), l'origine du *Festin de Pierre* et de tous les *Don Juan*. Toutes ces pièces montrent une imagination exubérante, qui se complait surtout dans les situations fortes et risquées. Peu d'auteurs dramatiques ont su esquisser, comme Tirso, des caractères de femmes amoureuses et passionnées; quand il s'attaque à l'histoire, il atteint presque à l'énergie et à la vérité de Shakespeare. Les petites nouvelles qu'il a insérées dans ses *Cigarrates de Toledo* et dans un autre recueil, *Deletiar aprobechando* [*Amuser en instruisant*] (Madrid, 1635, in-40), ne sont guère remarquables que par la recherche bizarre du style.

Comme religieux, frère Gabriel Tellez fut successivement dans son ordre maître en théologie, prédicateur, historiographe pour la province de la Nouvelle-Castille et inspecteur pour la Vieille-Castille. En 1645, il devint prieur du couvent de Soria, où il mourut à l'âge de soixante-dix-huit ans, treize ans après Lope de Vega. « Ce qui caractérise surtout le génie de Tirso, dit M. A. Royer dans

son introduction au théâtre de cet auteur, c'est son individualité. Il ne ressemble à personne et personne ne lui ressemble. C'est un inventeur, un philosophe, un ingénieur scrutateur du cœur humain. Il a traité tous les genres, depuis le drame historique et religieux jusqu'à la comédie de mœurs et la paysannerie. Après s'être élevé aux sommets du tragique et du lyrisme, il dépasse en verve comique et en esprit les meilleurs poètes, sans excepter le grand Lope lui-même. Son style est peut-être son plus beau titre de gloire, nerveux, enjoué, rapide, varié selon les circonstances et toujours d'une irréprochable pureté. Sa phrase poétique est aussi étincelante que celle de Lope, mais tous les critiques se plaisent à reconnaître qu'elle est plus correcte. Ses rimes ont une ampleur et une abondance rares. Il a enrichi la langue espagnole d'une foule d'expressions nouvelles et de tours de phrase inconnus avant lui; beaucoup de ses vers sont devenus proverbes. L'amour est le sentiment qu'affectionnent Tirso et dont il a fait le pivot de tous ses ouvrages dramatiques. C'est tout à tour l'amour sublime, tendre, timide, railleur; il recherche les contrastes des palais et des chaumières. Les femmes, dans ses compositions, jouent toujours le beau rôle, non-seulement au point de vue de la scène, mais au point de vue de la domination morale. L'homme y est ordinairement faible, suppliant et le jouet des volontés féminines; les femmes sont hautaines, passionnées, vindicatives. M. Philarette Charles dit quelque part, dans ses *Études sur l'Espagne*, que Tirso est un « Beaumarchais en soutane ». Ce trait caractérise à merveille l'une des faces du génie de notre auteur; mais il a d'autres côtés non moins brillants et plus sérieux qui font de lui un homme à part et beaucoup plus complet comme penseur que Lope et Calderon, s'il leur est quelquefois inférieur comme dramaturge. On pourrait critiquer Tirso, comme tous ceux de sa nation, sur la manière dont il construit ses pièces; mais ceci est une affaire d'école, l'ancienne poétique castillane différait tout à fait de la nôtre. Cette poétique, nous l'avons dit d'ailleurs, veut de l'action et des situations avant tout, et elle se fonde non sur des règles arbitraires, mais sur les appétits et sur les exigences du public; le défaut de vraisemblance qui naît parfois de ce système est racheté par une grande rapidité et par une incessante production de moyens scéniques plus ou moins réussis. — « Toutes les extravagances imaginables, quant aux incidents et à l'enchevêtrement des aventures, dit M. Philarette Charles; la glorification et l'apothéose des femmes en général et en particulier; enfin et surtout la continuelle raillerie des moines et des gens de cour : ses soixante drames n'ont pas d'autres éléments... Souvent, quand un caractère le gêne, il change ce caractère, et la trame logique des événements ne le préoccupe guère. Il veut amuser à tout prix et il y réussit singulièrement. Les mœurs rustiques qu'il reproduit sont toujours vraies; il abhorre le sentiment factice, l'artificiel et le convenu. Il aime mieux s'entêter mal que d'imiter les autres ou même de s'imiter; enfin, c'est un créateur d'esquisses puissantes, très-vivement jetées sur sa toile, avec beaucoup d'effet, sans prétention, sans affectation, sans retouches... Irrégulières, peu philosophiques, nullement systématiques, hasardées, contradictoires, elles ont le tort d'être confuses, elles ont le mérite de vivre. Elles sont le contraire du pédantesque, du convenu et de l'affecté. La palme appartient aux œuvres à la fois vivantes et bien réglées; la moitié seulement de ce double mérite est encore une fort belle part pour un écrivain. En fait d'art comme en politique et dans la nature, il n'y a que deux puissances : l'ordre et la liberté; l'homme reviendra éternellement à ce problème sans solution, à cet antagonisme de la fatalité et du libre arbitre, qui est la loi du progrès même. Si l'ordre ne manquait pas à Tellez, il marcherait de pair avec les plus forts; il se contenterait de la liberté et de la vie. Même quand il soutient des thèses insoutenables, il intéresse et captive par cette qualité magnifique, celle de faire vivre son œuvre. »

Tirso a inventé beaucoup de sujets dramatiques dont ses successeurs ont profité sans scrupule. Molière lui a pris *Don Juan*; Moreto a littéralement copié la *Paysanne de Vallecas* et il a rajouté la *Jalousie se détruit par la jalousie*, dont il a fait *Dédain pour dédain*. Montalvan a agi de même pour les *Amants de Teruel*, qu'il s'est appropriés, et Matos l'ragoso pour les comédies intitulées : la *Vérité sert toujours à quelque chose*, l'*Élection pour la vertu et l'usage contre ruse*, devenues sous sa plume : *Voir et croire*, l'*Enfant trouvé*, le *Meilleur ami*, c'est le roi. Calderon lui a emprunté le sujet du *Jaloux prudent*, dont il a fait le drame intitulé *A secret outrage, vengeance secrète*. Canizares n'a pas même changé, en l'empruntant, le titre de la comédie *Antonia Garcia*.

On doit à M. Alph. Roger une traduction française des chefs-d'œuvre de Tirso de Molina : *Théâtre de Tirso de Molina* (Paris, 1862, in-12).

TIRTAM-MALAI (le), montagne fameuse de l'Inde, située dans la province de Karnatic. Cette montagne est surtout renommée auprès des superstitieuses et fanatiques populations

à cause de la source sacrée qui s'échappe de ses flancs et qui, tous les trois ans, pendant un certain nombre de jours, jouit de la propriété de laver ceux qui se plongent dans ses eaux de tous les péchés qu'ils ont pu commettre. C'est une chose particulière à l'Inde que cette curieuse intermittence dans les propriétés détérioratives des eaux de la source de Tirtam-Malai; cette source n'est pas la seule dans ce cas, du reste; parmi le bon nombre de sources et d'étangs fameux dans l'Inde par leurs vertus purifiantes, il en est beaucoup qui ne jouissent de cette propriété qu'à des époques plus ou moins éloignées. Quant à ce fait curieux de la vertu accordée aux ablutions avec certaines eaux d'enlever les péchés, il s'explique tout naturellement par cette croyance des Indous qui ne considèrent le péché que comme une souillure matérielle. Quel que soit le crime commis, l'impureté qui en résulte ne résistera pas à l'immersion dans les eaux sacrées du Gange, de l'Indus, du Godavery, du Cavery, ou même dans celles des nombreux étangs sacrés qui se rencontrent presque dans toutes les provinces de l'Inde. Ce sont les brahmes qui, égarés par les passions dont ils étaient esclaves, ont imaginé cette façon de purifier l'âme, sans quitter pour cela la voie du péché et sans y renoncer de cœur, par divers moyens qui, vu leur extrême facilité, ne sont propres qu'à diminuer l'horreur du mal et qu'à entretenir dans une funeste sécurité ceux qui le commettent. Mais revenons au Tirtam-Malai et à sa source purifiante. On a ménagé dans celle-ci, au bas de la montagne, un réservoir où se font les ablutions, quand arrive l'année et le jour ou la période de jours où les eaux possèdent leur caractère purifiant; à ce moment, on voit accourir de tout le pays, voisins et même de contrées assez lointaines quantité de dévots des deux sexes et de tout âge qui s'empressent de répondre à l'appel des brahmes et de venir chercher dans le bain sacré le pardon de toutes leurs impuretés. C'est un spectacle des plus curieux que celui de cette foule innombrable rangée sur les bords du réservoir en attendant que le brahme qui préside à la pieuse opération donne le signal que le moment solennel est venu; à ce signal, hommes, femmes, enfants, tout le monde se précipite pêle-mêle dans le réservoir avec un tumulte et un vacarme indescriptibles; bientôt le réservoir sacré, rempli jusqu'aux bords d'une foule compacte qui se presse et s'entasse au point de ne plus permettre aucun mouvement, prend l'aspect de ces bains populaires que la langue fantaisiste du Parisien baptise du nom de *grenouillère*. Aussi arrive-t-il fréquemment dans la pieuse baignoire des accidents plus ou moins graves; quelques dévots meurent noyés ou suffoqués; heureux sont-ils, car ces victimes de leur zèle religieux obtiennent immédiatement une place dans le séjour de la félicité; d'autres sortent du bain sacré avec un membre brisé ou disloqué; ils obtiennent alors de la divinité un degré de sanctification proportionné à la gravité de la blessure qu'ils ont reçue. Ne nous hâtons pas de hausser les épaules devant ces extravagances. Ne pourrions-nous pas, sans quitter l'Europe, sans quitter la France, trouver des gens aussi simples ou aussi fous que les pieux baigneurs de la source du Tirtam-Malai?

TIRTAROU s. m. (tir-ta-rou). Nom donné à des personnages indous que les djéinas ont en grande vénération.

— **Encycl.** Les *tirtarous*, une des subdivisions des soixante-trois *salaka-pourouchas*, sont au nombre de vingt-quatre. Ce sont les plus saints et les plus révéérés des cinq classes de *salaka-pourouchas*; leur condition est la plus sublime à laquelle un mortel puisse parvenir. Ils vécurent tous dans l'état très-parfait de *nirvahny* (le plus saint état que puisse embrasser un mortel); ils ne furent sujets à aucune infirmité ou maladie, à aucun besoin, à aucune faiblesse, ni même à la mort. Après avoir fait un long séjour sur la terre, ils quittèrent volontairement leur corps et allèrent directement au *mokhe*, où ils se trouveront réunis et identifiés à la divinité. Tous les *tirtarous* vécurent du *souarga* et prirent la forme humaine dans la tribu des *kchatriyas*; mais ils furent ensuite incorporés dans celle des brahmes par la cérémonie du *dikha*. Durant leur vie, ils donnèrent aux autres hommes des exemples de toutes les vertus, les exhortèrent, par leurs préceptes et leurs actions, à se conformer aux règles de conduite tracées par Adissouara, l'auteur des quatre *Védams djéinas*, et se livrèrent tout entiers à la pratique de la contemplation et de la pénitence. Quelques-uns d'entre eux vécurent des millions d'années. Cependant le dernier de tous ne parvint qu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Ils existèrent les uns et les autres dans la période *tchatourta-kahla*; quelques-uns furent mariés, mais la plupart gardèrent le célibat dans la profession de *sanniasys*.

TIROUS s. m. (ti-russ). Ichthyol. Genre de poissons, formé aux dépens des salmones, et ayant pour type l'espèce vulgairement nommée **TROUTE MARRÉE DES LACS**.

TIRY ou **TIRE**, une des îles Hébrides (Ecosse), à l'O. de l'île de Mull. Elle a 17 kilom. de longueur sur 8 kilom. de largeur; 6,000 hab. Tiry présente des côtes très-irrè-

gulères. On y trouve des carrières de marbre; on y fabrique de la soude, et une grande partie des habitants s'adonne à la pêche.

TIRYNTHÉ ou **TIRYNS**, ancienne ville de la Grèce (Argolide), près du golfe Argolique, au N.-E. de Nauplie. D'après une tradition, elle fut fondée par Tyrins, fils d'Argus, et elle compta au nombre de ses rois Amphitryon, père d'Hercule.

TIRYNTHIEN, **IENNES**, et adj. (ti-rain-ti-ain, i-è-ne). Géogr. anc. Habitant de Tirynthe; qui appartient à cette ville ou à ses habitants.

TISAGE s. m. (ti-za-je — rad. *tiser*). Techn. Chauffage du four, dans une verrerie.

TISAMÈNE, roi d'Argos et de Sparte, fils d'Oreste et d'Hermione. Il succéda à son père; mais, attaqué par les Héraclides, il abandonna son trône, se rendit en Achée, où il régna, et périt en combattant contre les Ioniens. Par la suite, ses restes furent transportés à Sparte. — Un célèbre devin d'Elis, également appelé TISAMÈNE, apprif de l'oracle qu'il serait vainqueur dans cinq grands combats. Ayant échoué dans les jeux du pentathle, Tisamène comprit qu'il ne s'agissait pas d'une lutte dans un cirque, mais sur des champs de bataille, et il prit du service dans l'armée des Lacédémoniens, qui remportèrent bientôt après cinq victoires éclatantes.

TISANE s. f. (ti-sa-ne — latin *ptisana*, décoction d'orge ou de gruau, cette décoction étant la tisane ordinaire des anciens. Le latin *ptisana* représente exactement le grec *ptisané*, orge mondé, gruau, de *ptissô*, piler). Eau dans laquelle on a fait bouillir ou infuser quelque plante ou substance, pour en faire une boisson médicamenteuse : **TISANE rafraîchissante**, **TISANE purgative**, **TISANE sudorifique**, **dépurative**. Une **tasse de tisane**. Se mettre à la **TISANE**. Les **TISANES** médicamenteuses ne devraient s'administrer que dans des cas exceptionnels. (Maquet.)

— **Tisane de Champagne**. Sorte de vin de Champagne plus léger, moins capiteux que le champagne ordinaire.

— **Encycl.** Les *tisanes* sont des médicaments magistraux composés d'eau et de quelques principes solubles. Le mot *tisane* fut d'abord appliqué à la décoction d'orge. C'était la seule *tisane* d'Hippocrate.

« Comme les *tisanes* sont destinées, dit Soubeiran, à servir de boisson habituelle aux malades, on les emploie peu chargées pour qu'elles ne soient pas rebutantes, et souvent on les rend plus agréables en y ajoutant du sucre, du miel ou quelque sirop simple médicamenteux. »

Ordinairement les *tisanes* agissent par l'eau qui les constitue, et, comme elles ont une saveur en général agréable, elles donnent le moyen d'administrer une grande quantité de liquide. Rarement l'action propre à la nature du médicament détermine leur emploi. Si la *tisane* est sucrée, le sucre, comme aliment respiratoire, prévient une débilitation excessive; tandis que l'économie le brûle, elle ne subvient pas à ses propres dépens à l'entretien de l'acte respiratoire.

Les *tisanes* données avant l'emploi de divers médicaments le sont encore pendant l'administration de ces médicaments, mais à des époques différentes de la journée; alors elles sont la comme auxiliaires et aident à l'effet. Comme elles doivent être continuées assez longtemps, on doit les faire aussi agréables que possible, claires, peu chargées. On peut encore corriger leur amertume, leur odeur ou leur insipidité par des matières sucrées et par des aromates. On doit les clarifier en les faisant passer, sans expression, à travers une étamine ou un linge serré, puis les décantant; il est mieux de les filtrer. Dans les hôpitaux, où l'on prépare d'énormes quantités de *tisanes*, on a soin de les décantant, et, en général, on les filtre sur un tamis de coton.

Les substances à l'aide desquelles on prépare les *tisanes* doivent être mondées ou lavées. Il faut les diviser aussi, afin d'offrir plus de surface à l'action du liquide. L'eau employée ne doit point être calcaire; aussi devra-t-on s'abstenir de l'emploi de l'eau de puits; cette eau, en raison du sulfate calcaire qu'elle renferme, durcit les substances et les pénètre mal et, de plus, donne une saveur désagréable au médicament.

L'édulcoration des *tisanes* se fait à l'aide du sucre, d'un sirop ou de bois de réglisse. D'ordinaire, le sucre n'est employé que par les personnes qui, par elles-mêmes, se mettent à l'usage des *tisanes*. Les sirops sont, en général, prescrits par les médecins qui tâchent d'ajouter à l'action de la *tisane* celle d'un sirop à effets physiologiques identiques. Ainsi la *tisane* de pariétaire se sucrera avec le sirop de cinq racines. Dans les hôpitaux de Paris, lorsque les malades ont plus de deux portions d'aliments, les *tisanes* sont édulcorées à l'aide du bois de réglisse, à la dose de 12 pour 1,000 de *tisane*.

On prépare les *tisanes* par solution simple, macération, infusion, digestion, décoction. La manière d'opérer et le choix à faire de l'un ou de l'autre moyen dépendent de la nature de la substance. Ainsi on doit faire bouillir légèrement les substances vertes et inodores qui ne renferment pas de principes volatils actifs, telles que les racines de bardane,

de chiendent, les feuilles de chicorée, de bourrache, la laitue, etc. Il en est de même des substances très-dures, orge, riz, gruau, etc. On doit soumettre à l'infusion les fleurs sèches et toutes les substances aromatiques. C'est le mode auquel on a le plus souvent recours. Lorsque les substances n'ont besoin que d'une légère chaleur pour céder à l'eau leurs principes solubles, la digestion suffit; on pourrait ainsi préparer la tisane de saule-pareille. Quand la matière médicamenteuse est de nature à céder à l'eau ses principes, la macération seule est employée; c'est le cas de la gomme, de la rhubarbe, de la guimauve. Il ne faut jamais se servir de pots de terre non vernissés; ils sont difficiles à nettoyer et conservent l'odeur des substances aromatiques ou une odeur fétide si les tisanes y ont été abandonnées et ont fermenté. C'est dans la préparation des bouillons surtout que ces préceptes trouvent leur application; les pots retiennent dans leurs pores la matière grasse, qui se rancit ensuite.

Il arrive assez souvent qu'on fait entrer plusieurs substances dans la composition d'une tisane. Lorsqu'on y fait entrer des sels, des acides, il est convenable de ne les ajouter que lorsque la liqueur est préparée. Ces additions ne doivent pas contrarier la nature chimique connue des principes médicamenteux. Les considérations de ce genre doivent être sérieusement pesées par le médecin; l'oubli des réactions chimiques, dit Soubeiran, pourrait l'exposer à annuler entièrement les effets des médicaments sur lesquels il aurait cru pouvoir compter.

En général, dans la prescription des tisanes, on adopte les rapports suivants : pour les racines, les écorces et les feuilles, substance, 20; eau, 1,000; pour les fleurs très-actives ou très-odorantes, substance, 5; eau, 1,000; pour les fruits d'ombellifères, substance, 10; eau, 1,000. Ces rapports, dit Dorvault, entre les substances et les véhicules seront facilement retenus par l'esprit, de sorte que le praticien pourra le plus souvent en faire l'application sans recourir aux formules. Nous indiquons ici les tisanes les plus communes et quelques autres préparations plus compliquées, mais qui sont connues sous ce nom.

— *Tisane commune*. Infusion de réglisse cutuse.

— *Tisane de Feltz*. Décoction prolongée de saule-pareille, de colle de poisson, de sulfure d'antimoine. Antisyphilitique célèbre.

— *Tisane de fruits pectoraux*. Décoction de dattes, jujubes, raisins de Corinthe et figues.

— *Tisane de gomme*. Dissolution de 30 parties de gomme dans 1,000 parties d'eau. On l'aromatise, en général, avec de l'eau de fleurs d'orange. Très-employée.

— *Tisane de graines de lin*. Macération de graines de lin dans l'eau. Elle sert comme antiphlogistique.

— *Tisane de lichen*. Pour cette tisane, lorsqu'on ne veut pas se servir du principe amer, on n'emploie que l'eau de la seconde décoction qui renferme la lichénine, qui est la matière amyliacée du lichen. La première décoction est tonique.

— *Tisane de Pollini*. Décoction de brou de noix, de saule-pareille, de squine, de sulfure d'antimoine et de pierre ponce. Cette préparation compte de nombreux succès dans les maladies syphilitiques.

— *Tisane purgative* (médecine du curé de Deuil). Décoction de chicorée, de chiendent, de patience, de guimauve, de réglisse, de rhapontic, de sulfate de soude et de séné. C'est un remède populaire des environs de Paris.

— *Tisane sudorifique*. Décoction de gaïac, de sassafras, de saule-pareille, de squine et de réglisse. Antisyphilitique.

— *Tisane royale*. Tisane purgative composée d'une décoction de séné, de sulfate de soude, d'anis, de coriandre, de cerfeuil récent et de citron.

TISANERIE s. f. (ti-zà-ne-ri — rad. *tisane*). Endroit d'un hôpital où l'on fait les tisanes.

TISARD ou **TISART** s. m. (ti-zar — de *tiser*, abréviation d'*attiser*). Techn. Trou carré pratiqué vers le milieu de la fausse claie des fours de fusion, pour l'introduction du combustible.

— *Encycl.* Le *tisard* est une des parties qui constituent ce qu'on nomme la garniture d'un fourneau; c'est la partie postérieure du foyer par laquelle se font le renouvellement du combustible sur la grille, le décrochage de cette dernière et le nettoyage du cendrier. Il se compose de trois parties principales, savoir : le châssis, la porte et la plaque du foyer. Le châssis est une grande plaque en fonte servant à fermer le foyer extérieurement et à soutenir la porte. Cette dernière est tantôt à un battant, tantôt à deux battants. La plaque du foyer est destinée à fermer l'espace ménagé entre la porte et la grille. Cet espace a pour but d'éloigner le combustible de la porte pour l'empêcher ainsi de brûler, et de ne faire commencer la grille que là où la chaleur développée par la combustion est utilisée. Quelquefois on fait le châssis et la plaque d'un seul morceau. Les portes à un battant ont pour le fourneau des chaudières à vapeur de 0m,30 à 0m,25 de largeur sur 0m,25 de hauteur; celles à deux bat-

tants ont de 0m,45 à 0m,50 de largeur sur 0m,25 de hauteur également. Les plaques de foyer sont de la largeur de la voûte, c'est-à-dire de 0m,25 à 0m,50, suivant les dimensions du fourneau.

TISAVOYANNE s. f. (ti-za-voi-ia-ne). Bot. Nom donné par les Canadiens à quelques plantes à racine tinctoriale. *Tisavoyanne rouge*, Garance : *Les femmes françaises qui sont dans le Canada teignent quelquefois leurs habits en rouge avec la TISAVOYANNE ROUGE*. (V. de Bomare.) *Tisavoyanne jaune*, Ellébore à trois feuilles.

TISCAQUET s. m. (ti-ska-kè). Bot. Nom vulgaire, à la Guyane, du maranta roseau, appelé aussi ROSEAU AUX FLÈCHES ou TOULOIA.

TISCHBEIN (Jean-Antoine), peintre allemand, né à Haina (Hesse) en 1720, mort en 1784. Il apprit le dessin à Francfort, s'adonna d'abord à la peinture en tapisserie, puis alla étudier à Paris et à Rome, et, de retour en Allemagne, il s'établit à Hambourg, où il ouvrit une école de dessin et termina sa vie. On lui doit : *Instructions pour apprendre la peinture par principes* (Hambourg, 1771, in-89).

TISCHBEIN (Jean-Henri), dit l'Ancien, peintre allemand, frère du précédent, né à Haina (Hesse) en 1722, mort à Cassel en 1789. Un mauvais peintre en tapisserie fut son premier maître. Un tapis, qu'il exposa à la foire de Francfort, attira l'attention du comte de Stadion, qui devint son protecteur. Grâce à ce personnage, il se rendit, en 1743, en France, étudia pendant cinq ans sous la direction de Vanloo, puis passa en Italie et y perfectionna son talent en visitant les chefs-d'œuvre de Venise, de Florence, de Bologne, de Rome. De retour en Allemagne (1751), il se fixa à Cassel et devint successivement peintre du landgrave de Hesse-Cassel, Guillaume VIII, directeur de l'Académie de peinture et d'architecture fondée en 1776 et professeur de peinture au collège Carolin. Pendant son séjour à Venise, il avait eu pour maître Piazzetta, qui avait exercé sur lui une grande influence. Devenu maître à son tour, Tischbein engagea ses élèves à abandonner la manière noire de Rembrandt, alors encore en vogue, à étudier la nature et à adopter ce coloris blond et chaud qui est propre à l'école vénitienne. C'est ainsi qu'il fut amené à devenir lui-même un chef d'école. Doué d'une imagination riante et poétique, il excellait surtout dans la peinture des sujets mythologiques; l'histoire moderne refroidissait son génie; aussi évitait-il d'y puiser des sujets de tableaux, et lorsqu'il reproduisait des faits de l'histoire sainte et de l'histoire ancienne, il les traitait avec la liberté dont on use dans les peintures de la Fable. « Jamais il n'imitait, dit Gley; il aurait cru rabaisser son art. Dans ses portraits de personnages vivants, il était toujours entraîné à placer quelque chose de poétique. Quand il travaillait un sujet de la Fable ou de l'histoire, il exprimait avec force ce qui tient aux affections de l'âme, ce qui peut remuer l'homme, et c'est en cela qu'il excellait. Ses compositions annoncent un génie créateur et qui savait donner de l'ensemble, de l'unité à ses productions. On voit par le nu de ses figures qu'il avait étudié les anciens avec soin; sa draperie transparente est jetée avec goût. Quant à son coloris, qui tient aux écoles française et vénitienne, il est quelquefois trop vif. » Parmi ses nombreux tableaux, nous mentionnerons dix toiles représentant des traits de la *Vie de Cléopâtre*, dans le palais de Weissenstein; seize tableaux sur la *Vie de Télémaque*, au palais de Wilhelmstaal; les *Trophées d'Hermann après la défaite de Varus*; la *Transfiguration*; un *Ecce Homo*; à Cassel; le *Christ ressuscité*, à Hambourg; une *Descente de croix* et une *Ascension*, à Stralsund; un *Christ au mont des Oliviers*, à Haina, etc. — Sa fille, Anélie TISCHBEIN, peignit avec talent des portraits de femmes célèbres et devint membre de l'Académie de Cassel.

TISCHBEIN (Jean-Henri-Conrad), peintre et graveur allemand, neveu du précédent, né à Haina en 1742, mort à Cassel en 1808. Il reçut des leçons de son oncle, s'adonna particulièrement au paysage, puis à la gravure, et fut nommé, en 1775, inspecteur de la galerie de peinture du landgrave de Hesse. On lui doit, outre des tableaux, un *Traité élémentaire de la gravure à l'eau-forte*, avec quatre-vingt-quatre *feuilles de gravures tirées selon cette méthode* (Cassel, 1790, in-fol.).

TISCHBEIN (Jean-Henri-Guillaume), dit le Jeune, peintre allemand, frère du précédent, né en 1751, mort en 1829. Elève de son oncle Jean-Henri, il fit de rapides progrès et devint un des meilleurs peintres de son temps. Cet artiste travailla successivement à Hambourg, en Hollande, à Hanovre, à Berlin, où il exécuta de nombreux portraits pour la cour (1777), à Rome (1779) et à Naples, où il devint directeur de l'Académie de peinture (1790). Forcé de quitter cette ville en 1799, il retourna en Allemagne, où il passa le reste de sa vie. Outre ses tableaux, on lui doit : *Têtes de différents animaux dessinées d'après nature* (Naples, 1796, in-fol.), recueil d'études très-estimé; *Education, aventures et fin déplorable d'un âne*; *Collection of engravings from antiques vases* (Naples, 1791,

4 vol. in-fol.), dont on a publié la copie en France sous le titre de : *Recueil de gravures d'après des vases antiques* (Paris, 1803-1806, 4 vol., contenant 240 gravures); *Gravures de tableaux grecs* (Weimar, 1797, in-fol.); *Homères expliqués par Tischbein, d'après des antiques*, dessiné par Heyne (Göttingue, 1801-1804), bel ouvrage qui a été publié en France sous le titre de *Figures d'Homère, dessinées d'après l'antique par H.-G. Tischbein* (Metz, 1801-1802).

TISCHBEIN (Jean - Frédéric - Auguste), peintre allemand, frère du précédent, né à Maëstricht en 1750, mort à Heidelberg en 1812. Il alla compléter ses études en France et en Italie, devint, à son tour, peintre de la cour du prince de Waldeck, avec le titre de conseiller, et fut nommé, en 1800, professeur et directeur de l'Ecole des beaux-arts de Leipzig. Tischbein est surtout connu par ses portraits, qui sont très-estimés.

TISCHENDORF (Lobegott-Frédéric-Constantin), savant théologien et orientaliste allemand, né à Lengenefeld, dans le Voigtland, en 1815, mort en 1874. Il étudia, de 1834 à 1838, la philologie à l'université de Leipzig et y prit ses grades en 1840, après avoir déjà publié deux ouvrages, qui furent couronnés par l'université, ainsi qu'une édition critique du Nouveau Testament, dans laquelle il se montrait l'adversaire du système de Scholz et le partisan de celui de Lachmann. Dans le but d'exécuter une révision complète du texte du Nouveau Testament, il se rendit en 1840 à Paris, où il réussit à déchiffrer le *Codex Ephraïmi rescriptus*. Après deux années de séjour dans cette ville, il alla continuer ses recherches en Angleterre, en Hollande, en Suisse et en Italie, y trouva partout des documents manuscrits nouveaux pour la tâche qu'il avait entreprise et partit de l'Italie, en 1844, pour l'Orient, où il employa près de deux ans à visiter Malte, l'Egypte, les couvents du désert de la mer Morte, le Sinaï, la Palestine, la Syrie, l'Asie Mineure et la Grèce. Il en revint rapportant une collection inestimable de monuments grecs, syriens, coptes, arabes, etc., parmi lesquels se trouvaient plusieurs manuscrits palimpsestes et un texte grec sur parchemin de l'Ancien Testament (*Codex Friderico-Augustanus*), qui fut reconnu plus tard pour une partie du *Codex Sinaiticus*. Ayant reçu, en 1843, de l'université de Breslau le titre de docteur en philosophie, il devint, deux ans plus tard, professeur extraordinaire, puis, en 1850, professeur ordinaire honoraire à l'université de Leipzig, où il fut appelé, en 1859, à la chaire de théologie et à celle de paléographie biblique, qui venait d'être créée spécialement pour lui. Il fut, en outre, nommé conseiller intime en 1867. Dans l'intervalle, il avait fait de nouveaux voyages dans l'intérêt de ses recherches, et, après avoir visité une seconde fois l'Angleterre et la France en 1849, il était reparti, en 1853, pour l'Orient. Il s'arrêta surtout en Egypte et au Sinaï et recueillit encore un grand nombre de précieux manuscrits grecs, arabes, syriens et coptes, dont seize étaient palimpsestes. Les années 1854 et 1855 furent employées à explorer les bibliothèques de la Suisse, d'une partie de l'Allemagne et de l'Angleterre. En 1859, le gouvernement russe l'envoya une troisième fois en Orient, d'où il rapporta à Saint-Petersbourg une foule de manuscrits grecs, arabes, slavons, etc., entre autres celui qui est devenu si célèbre sous le nom de *Codex Sinaiticus*, et qui est le plus ancien manuscrit grec de la Bible que l'on connaisse.

La publication de ce manuscrit, entreprise aussitôt sous les auspices de l'empereur Alexandre, força M. Tischendorf à se rendre, à quatre reprises différentes, à Saint-Petersbourg, où il refusa de se fixer, malgré les offres brillantes qui lui furent faites. L'ouvrage parut en 1862 (4 vol. in-fol.) et fut suivi de deux éditions portatives de la partie qui renferme le Nouveau Testament (Leipzig, 1863 et 1864). M. Tischendorf reprit alors ses recherches et revint, en 1864, à Paris, puis, en 1865, en Angleterre, où il reçut des universités de Cambridge et d'Oxford les titres de docteur en droit et de docteur en droit civil; il partit ensuite pour l'Italie et visita successivement Florence, Rome et Naples. Parmi ses travaux relatifs à la révision du texte du Nouveau Testament et de l'Ancien Testament grec, il faut citer : ses éditions du *Codex Ephraïmi Syri* (Leipzig, 1843 et 1845) et du *Codex Friderico-Augustanus* (1846); *Monumenta sacra inedita* (1846); *Evangelium palatinum ineditum* (1847); *Codex Amiatianus* (1850 et 1854); *Codex Vaticanus* (1852); *Monumenta sacra inedita, nova collectio* (1854 et suiv., 9 vol.); *Novum Testamentum Vaticanum* (1867); *Appendix codicum celeb. Sinaitici Vaticani Alexandrini* (1867). Les *Anecdota sacra et profana* (1855 et 1860) et la *Notitia editionis codicis biblicum Sinaitici* (1860) renferment le catalogue de sa collection de fragments des Pères de l'Eglise et d'auteurs classiques, dont il a publié un certain nombre sous le titre de *Philonea inedita altera, altera nunc demum recte ex vetere Scriptura eruta* (1868). Il a, en outre, édité le Nouveau Testament grec deux fois à Paris (1842) et seize fois à Leipzig (1841-1867) et en a commencé, en 1864, une nouvelle grande édition critique (*Editio VIII critica major*). Il a deux fois réuni au texte

grec sa révision du texte latin de saint Jérôme et de celui de Luther, d'après les éditions originales, dans son *Novum Testamentum triglottum* (Leipzig, 1854 et 1865), dont les textes latin et allemand ont également été publiés à part. A ces éditions du Nouveau Testament se rattache une *Synopsis evangelica* critique (Leipzig, 1851, 1854 et 1864). Citons aussi dans le même ordre ses excellentes éditions, avec commentaire critique du texte des Septante (Leipzig, 1850, 1856, 1860 et 1868). Par la nature même de ses recherches, il fut amené à s'occuper des apocryphes du Nouveau Testament, sur lesquels il a publié : *De Evangeliorum apocryphorum origine et usu*, ouvrage couronné en 1850 par l'Académie hollandaise; *Acta apostolorum apocrypha* (Leipzig, 1851); *Evangelia apocrypha* (1853); *Apocalypses apocryphae* (1866), ouvrages pour lesquels il a utilisé plus de cent manuscrits, dont dix-neuf étaient entièrement inédits. Son apologie des Evangiles, *Quand nos Evangiles ont-ils été composés?* a obtenu, de 1865 à 1867, quatre éditions en langue allemande et treize éditions dans les traductions qui en ont été faites en différentes langues (français, anglais, italien, russe, hollandais, suédois). Enfin, on a encore de M. Tischendorf des ouvrages intéressants : *Voyages en Orient* (Leipzig, 1845-1846, 2 vol.), traduit en anglais (Londres, 1847); *De la terre sainte* (Leipzig, 1868), traduit en français (Paris, 1868), etc. Consultez l'ouvrage de Valbergh, intitulé : *Constantin Tischendorf pendant vingt-cinq ans d'activité littéraire* (Leipzig, 1862).

TISCHÉRIE s. f. (ti-schè-ri — de *Tischer*, savant allem.). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, de la tribu des tinéides, dont l'espèce type habite l'Europe centrale.

TISER v. a. ou tr. (ti-zé — de *tison*). Forme ancienne du mot ATTISER.

— Techn. *Tiser le four*, Introduire du combustible dans le four de fusion.

TISEUR s. m. (ti-zeur — rad. *tiser*). Techn. Ouvrier chargé de la conduite du feu dans une verrerie : *Pour qu'il n'y ait aucune différence dans la fusion de tous les creusets, il faut qu'il leur soit communiqué une chaleur égale, ce qui exige un TISEUR intelligent*. (Maigne.)

TISIAS, orateur sicilien qui vivait vers la fin du ve siècle avant notre ère. Aristote et Cicéron lui attribuent l'invention des premières règles de l'éloquence. Il fut le maître de Gorgias, qu'il accompagna à Athènes, et dirigea dans cette ville l'éducation d'Isocrate.

TISIO ou **TISI** (Benvenuto), dit le Garofalo, peintre italien, né à Garofalo, près de Ferrare, en 1431, mort à Ferrare en 1559. Malgré la répugnance de sa famille, il voulut suivre sa vocation pour la peinture. Il prit des leçons de Panetti, puis de Boccantino de Crémone, se rendit à Rome en 1499 et travailla avec ardeur sous Baldini. Tisio parcourut ensuite l'Italie, travailla pendant quelque temps à Mantoue avec Lorenzo Costa, puis se rendit à Ferrare (1502), où il passa plusieurs années auprès de son père malade. Pendant un nouveau voyage qu'il fit à Rome, Tisio fut frappé d'une admiration profonde à la vue des œuvres de Michel-Ange et de Raphaël. Il reçut les conseils de ce dernier maître, avec qui il se lia intimement, développa à ce contact son talent d'une façon extraordinaire, puis revint dans sa patrie, où il se vit assailli de commandes. Parmi ses travaux, les plus importants, on cite ceux qu'il exécuta dans les palais du Belvédère, et du Belriguardo, appartenant au duc de Ferrare Alphonse 1er, et ceux du palais d'Antonio Costabili, dans la Via della Ghiara. Vers l'âge de cinquante ans, il perdit un œil et se vit, en 1550, entièrement privé de la vue. Il forma de nombreux élèves, dont le plus remarquable fut Girolamo Carpi. Ce peintre éminent, qui est très-connu sous le nom de *Garofalo* et qui a signé plusieurs de ses tableaux en y peignant un oiseau (*garofalo*), ne fut point, comme on l'a répété plusieurs fois, un imitateur de Raphaël. « C'est un artiste original qui n'a jamais varié dans sa manière, dit Breton. Le caractère de sa peinture est la grâce et la douceur, relevées par une modeste ennemie de toute exagération. Le dessin est pur; les compositions sont riches, animées, mais simples; les figures dépassent rarement les deux tiers de la nature; le coloris, tout différent de celui de Raphaël, est vif, brillant, harmonieux. Le Garofalo traitait de préférence les sujets religieux. » Il était très-pieux. De 1531 à 1537, il consacra tous les dimanches et le jour de fête à décorer le couvent de Saint-Bernardin. Parmi les œuvres les plus remarquables de ce peintre, nous citerons, à Ferrare : le *Massacre des innocents*, l'*Adoration des mages*, la *Rédemption du monde*, *Jésus au jardin des Oliviers*, *Douze têtes d'apôtres*, au musée; l'*Invention de la croix*, le *Martyre de saint Pierre Dominicain*, un chef-d'œuvre, à Saint-Dominique; la *Vierge et quatre saints*, à la cathédrale; l'*Arrestation de Jésus*, fresque que Lanzi regarde comme son œuvre capitale; la *Vierge adorant son fils*, le *Massacre des innocents*, à Saint-François; une *Sainte Famille*, dans la galerie Costabili; la *Vierge sur un trône*, magnifique tableau qui fait pur-

tie de la galerie du comte Marza; à Rome : les *Noces de Cana*, une *Descente de croix*, une *Sainte Famille*, l'*Enlèvement des Sabines*, l'*Annunciation*, la *Transfiguration*, superbe toile qu'on voit au palais Chigi; à Florence : l'*Annunciation*, la *Sibylle révélant à Auguste le mystère de l'Incarnation*, la *Bonne aventure*, la *Sainte Famille*; à Naples : la *Descente de croix*, le *Martyre de saint Sébastien*, l'*Adoration des mages*, la *Circoncision*; à Milan : une belle *Descente de croix*; à Turin : *Jésus au milieu des docteurs*; à Modène : le *Christ sur la croix*, la *Vierge avec plusieurs saints*; à Berlin : le *Christ mis au tombeau*, *Saint Jérôme adorant le crucifix*, deux *Adorations des mages*; au musée de Dresde : *Mars et Vénus*, *Apparition de la Vierge à saint Bruno*, *André Doris sous la figure de Neptune*, les *Noces de Bacchus et d'Ariane*; à Londres : la *Vision de saint Augustin*; au musée du Louvre : le *Mystère de la Passion*, une *Madone*, une *Circoncision*, une *Sainte Famille*. — Le fils de cet artiste, Jérôme Tiso, cultiva les lettres et publia, outre un recueil de *Poésies*, une *Vie de l'Arioste*, insérée dans l'édition de 1584.

TISIPHONE s. f. (ti-zi-fo-ne — nom mythol.). Furie, femme très-empoignée : Ai-je offert à tes yeux ces tristes *Tisiphones*, Ces monstres pleins d'un fiel que n'ont pas les lionnes ?

BOILEAU.
— Erpét. Genre de reptiles ophiidiens, formé aux dépens des vipères.

— Entom. Genre d'insectes lépidoptères diurnes, formé aux dépens des papillons proprement dits.

TISIPHONE, une des trois Furies. Son nom, qui vient de deux mots grecs : *ti*, punir, *phos*, meurtre, signifie *celle qui punit le meurtre*. C'est elle, en effet qui est chargée de punir les coupables au moment où ils entrent aux enfers; c'est elle que les malheureux aperçoivent la première sur le seuil, pâle, vêtue d'une robe ensanglantée, gardienne vigilante du Tartare, implacable vengeresse des crimes. Aussitôt qu'elle a vu un misérable arriver dans le lieu de douleurs, Tisiphone, armée d'un fouet, s'élance sur lui, le frappe à coups redoublés et le poursuit sans relâche en lui présentant de la main gauche des serpents horribles. Tibulle la décrit ainsi :

Le front ceint de serpents, Tisiphone épouvante
La foule des damnés, qui pleure et fuit en vain;
Et sur le seuil Cérès, à la gueule sifflante,
S'accroupit, noir géolier, à la porte d'airain.

Tous les poètes anciens nous ont laissé des descriptions de la pâle Tisiphone, surtout les poètes de la décadence, comme Stace et Claudien. Boileau leur a emprunté beaucoup de traits pour peindre la Discorde dans le *Lutrin*. En nous enseignant dans une de ses satires les mystérieuses orgies des magiciennes et de leurs sombres incantations, Horace parle ainsi de Tisiphone : « L'une des deux magiciennes invoque Hécate, l'autre Tisiphone. Alors vous eussiez vu errer les serpents, les chiens infernaux, et la lune rougissant de honte se cacher derrière les grands tombeaux. » C'est encore Tisiphone que l'on voit voler au milieu des batailles, applaudissant au carnage et hâtant les meurtres. « La pâle Tisiphone, au milieu des nombreux combattants, exerce ses fureurs, » dit Virgile. C'est elle qui répandait parmi les mortels la peste et les fléaux contagieux; c'est encore elle qui poursuivait Étéocle et Polynice, et fit naître en eux cette haine fameuse dont Eschyle et les autres poètes grecs nous ont raconté les horribles exploits. Tisiphone a sa légende. Elle fut éprise d'un beau jeune homme nommé Cithéron. Pour ne pas faire fuir son amant et lui inspirer de l'horreur en se montrant à lui sous son véritable aspect, elle se servit d'un intermédiaire. Mais elle ne fut pas plus heureuse pour cela. Le jeune homme repoussa celle qu'on lui avait envoyée, sans savoir qu'il outrageait ainsi Tisiphone. Furieuse de se voir méprisée, la Furie détacha un des serpents qui ornaient ses cheveux et le lança à la tête de Cithéron. Le malheureux jeune homme fut étranglé. Les dieux, après sa mort, le changèrent en une montagne qui porte encore son nom. C'est sur cette montagne que la Furie se fit bâtir un temple environné de cyprès. C'est là qu'Œdipe, aveugle, errant, proscrit, vint mourir, d'après l'ordre des destins implacables.

TISOIR s. m. (ti-zoir — rad. *tiser*). Techn. Outil dont on se sert pour attiser le feu d'un four de fusion.

TISON s. m. (ti-zon — lat. *titio*, même sens). Reste d'une bûche, d'un morceau de bois dont une partie a été brûlée : *Tison allumé*. *Tison éteint*.

Suis-je seul, je me plais encore au coin du feu;
De nourrir mon brasier mes mains se font un jeu;
J'agace mes tisons; mon adroit artifice
Reconstruit de mon feu l'élegant édifice.

DEMIER.

— Fig. Reste d'une passion presque éteinte; personne en qui la passion est presque éteinte :

Deux vieux époux sont deux tisons,
Qui ne brûlent plus, mais qui fument.

DESAUGIERS.

Personne considérée au point de vue de l'ardeur de ses passions :

XX.

Souvent un couple fidèle,
Malgré ses cheveux grisonnés,
Fait jaillir quelque étincelle,
En rapprochant ses tisons.

DEMOUSTIER.

— *Tison d'enfer*, Personne très-méchante, qui pousse au mal par tous les moyens possibles.

— *Tison de discorde*, Personne qui se plaît à semer le trouble, la discorde, la haine. « Cause de discorde. »

— *Garder les tisons*, Être toujours sur les tisons, avoir toujours le nez sur les tisons. Se tenir constamment très-près du feu. « Cracher sur les tisons. » Se dit des vieilles gens, qui sont toujours au coin du feu.

— *Prendre le tison par où il brûle*, Prendre, pour la réussite d'une affaire, la voie la plus dangereuse, la moins naturelle, la moins sûre.

— Mythol. *Tison de Méléagre*, Tison auquel était attachée la vie de ce héros. V. MÉLAGRE.

TISONNÉ, ÉE adj. (ti-zo-né — rad. *tison*). Mané. Se dit du poil d'un cheval, quand il est blanc ou gris, parsemé de taches noires, irrégulières et allongées, comme si elles avaient été faites avec du charbon : *Jument tisonnée*.

TISONNER v. n. ou intr. (ti-zo-né — rad. *tison*). S'amuser à remuer, à déplacer les tisons du foyer : *Se plaisir à tisonner*. *Nous restons quelquefois à tisonner, le père Hoop et moi*. (Dider.) *Oh! tisonner, quand on aime, n'est-ce pas développer matériellement sa pensée?* (Balz.) *Peuple barbare, qui ne connaît même pas le plaisir de tisonner*. (Laboulaye.)

On ne peut pas toujours discourir, raisonner, Et, même en raisonnant, l'on aime à tisonner.

DUCHESNEAU.

TISONNEUR, EUSE s. m. (ti-zo-neur, euse — rad. *tisonner*). Personne qui tisonne, qui aime à tisonner :

Je suis donc tisonneur et ne m'en cache pas.

DUCHESNEAU.

TISONNIER s. m. (ti-zo-nié — rad. *tisonner*). Outil, verge de fer dont on se sert pour attiser le feu, retirer les cendres et les résidus de la combustion.

TISRI s. m. (ti-sri). Chronol. Premier mois de l'année civile, septième mois de l'année sacrée chez les Hébreux. Il commençait à l'équinoxe d'automne et finissait le 20 octobre.

TISSAGE s. m. (ti-sa-je — rad. *tisser*). Action de tisser; ouvrage fait en tissant : *Un bon, un mauvais tissage*. *Le tissage de la laine se fait presque partout à bras et à domicile*. (J. Simon.) *Il est impossible de passer sans être émerveillé devant ces magnifiques impressions où la perfection du tissage fait disparaître jusqu'à l'entrelacement des fils*. (L. Reybaud.) *Le tissage vertical est resté en usage aux Indes*. (A. Réville.) *La filature et le tissage du lin à la mécanique sont les plus grandes découvertes industrielles du XIX^e siècle*. (H. Berthoud.)

— Encycl. Les opérations que comprend le tissage sont très-nombreuses et très-variées. Nous les distinguerons en opérations préliminaires et opérations relatives au tissage proprement dit.

Les opérations préliminaires sont : le bobinage; l'ourdissage; leilage; le parage; la préparation de la trame; le remettage; le montage du métier; et si l'étoffe est façonnée : la mise en carte du dessin; le lisage; le perçage et l'assemblage des cartons; les emportages; l'appareillage du métier, le colletage et le pendage.

Le tissage proprement dit est la mise en action du métier employé. Les principaux métiers sont les suivants :

	Métier à marches mû par l'ouvrier.
Basses lisses.	Métier mécanique.
	Métier à cylindres.
	Métier à la Jacquard.
Hautes lisses.	Métier à hautes lisses.
	Métier à lisses variables.
Métiers à mailles.	Métier à tulle.
	Métier à tricot.

— *Bobinage*. Le bobinage consiste simplement à dévider le fil fourni par la filature en écheveaux, fuseaux ou broches et à l'enrouler sur les bobines du métier à tisser.

— *Ourdissage*. Cette opération consiste à assembler parallèlement, à la même longueur et sous la même tension, les fils destinés à former la chaîne du tissu, laquelle s'étend dans le sens de la longueur de la pièce, la trame étant passée dans le sens de la largeur.

L'ourdissage se fait à fils simples pour les cotonnades, les toiles, la draperie et les étoffes en laine rose, excepté aux points où l'étoffe doit présenter les côtes. Pour les châles brochés, les fils sont réunis deux à deux au moins; pour les soieries, l'ourdissage se fait à 3, 4 fils, etc.

L'ourdissage se fait à la main ou à la mécanique. Dans le premier cas, on tend les fils sur une sorte de tambour vertical mobile autour de son axe et formé de montants éga-

lement espacés au nombre de huit à dix. Le nombre des spires que parcourt le fil sur ce tambour est réglé d'après la longueur de la pièce d'étoffe. Les bobines, enfilées dans des axes horizontaux parallèles, l'apissent un cadre vertical situé à côté de l'ourdissioir; l'ouvrier, placé entre les deux, peut surveiller à la fois le dévidage des bobines et l'ourdissage. Supposons que chacun des axes horizontaux qui supportent les bobines en porte 4, et que le cadre comprenne 10 axes, 40 fils se dévident en même temps; ils sont dirigés vers un anneau par lequel ils passent ensemble et se réunissent en un faisceau qui s'étale en spires sur le tambour. Le tambour est mis en mouvement par l'ouvrier à l'aide d'une manivelle, et, suivant qu'il tourne dans un sens ou dans l'autre, l'anneau dans lequel passent les fils monte ou descend de quantités proportionnelles à l'angle dont tourne le tambour, de sorte que le fil décrit une hélice. Lorsque le fil, attaché d'abord à la partie supérieure du tambour, est arrivé au bas, on l'attache de nouveau et on tourne le tambour en sens contraire; de nouvelles spires se forment alors de bas en haut; puis, lorsque le fil est arrivé en haut, on change encore la marche, et ainsi de suite. La pièce, mobile qui réunit les fils porte le nom de plot; l'ensemble des fils qui forment un ruban sur le tambour est une portée, habituellement de 40 fils; un ruban de 20 fils est une demi-portée ou musette.

L'ourdissage à la mécanique est beaucoup plus rapide; les bobines sont rangées sur une sorte de plan incliné, de façon que leurs axes soient horizontaux; un pareil cadre peut en porter 300 à 400; chacun des fils est dirigé entre les dents d'un peigne maintenu verticalement, et de là vers un système de trois cylindres horizontaux jointifs, qu'il contourne en passant au-dessous du premier, au-dessus du second et au-dessous du troisième. Les fils forment ainsi un ruban qui va s'enrouler sur un cylindre mû plus ou moins vite, mais qui fait généralement une centaine de tours par minute. Le cadre qui renferme les axes des bobines, au lieu d'être incliné, peut aussi être vertical.

Lorsque l'ourdissage a été fait à la main, il faut faire leilage, opération qui consiste à séparer les fils les uns des autres et à les disposer parallèlement à la distance voulue; pour cela, on dévide de nouveau en faisant passer les fils entre les dents d'un peigne.

— *Encollage et parage*. On augmente la solidité des fils et on en rend les glissements plus aisés en les enduisant de colle ou les parant. Toutes les matières textiles sont encollées avant le tissage. On se sert, pour la laine, de colle animale et de colles végétales pour le coton et le lin; l'encollage de la laine se fait encore souvent à la main en passant des brosses chargées de colle sur la chaîne tendue. L'encollage des fils végétaux se fait à la mécanique. La colle dite végétale se compose de fécula et de sulfate de zinc ou de cuivre; ces deux produits sont quelquefois mélangés. Le procédé employé pour parer et encoller les chaînes consiste à les faire passer entre deux cylindres garnis de flanelle dont l'un plonge constamment dans un bain de colle, et à les envoyer de là sur des brosses animées d'un mouvement alternatif. Le cylindre supérieur répartit déjà à peu près uniformément la colle et les brosses enlèvent l'excédant. Un ventilateur envoie à chaque instant sur les fils des bouffées d'air sec et chaud, de sorte que, lorsqu'ils arrivent sur le cylindre où ils doivent s'enrouler, ils sont déjà secs.

— *Préparation des fils pour trame*. Les fils pour trame doivent, comme les fils pour chaîne, subir des dévidages destinés à les disposer de la manière la plus convenable et des mouillages pour leur donner une grande flexibilité. Toutefois, on évite maintenant, au moins pour le coton et la laine peignée, le dévidage pour trame en faisant produire aux métiers à filer des canettes assez régulières pour pouvoir être immédiatement placées dans la navette; d'un autre côté, on ne mouille pas lorsqu'il s'agit de tissus lâches; le mouillage se fait, du reste, à l'eau pure ou à une eau légèrement savonneuse; ou bien on plonge les canettes dans le liquide; ou bien, après les avoir rangées dans une caisse assez grande, on fait le vide autour d'elles et on laisse ensuite arriver l'eau, qui pénètre dans tous les intervalles des fils; on fait ensuite égoutter.

— *Remettage*. Le remettage a pour objet de fixer les fils de la chaîne aux lisses ou laines qui doivent les faire mouvoir; le nombre de ces lisses varie de deux à un nombre quelconque qui croît avec la complication du tissu. Les lisses reçoivent leur mouvement de leviers appelés marches, et les communications entre les lisses et les marches prennent le nom d'armures.

— *Tissage des pièces unies de fil de coton, de laine ou de soie*. Les pièces unies, qui forment la plus grande partie des étoffes, sont invariablement composées de fils entre-croisés dans deux directions perpendiculaires. Les fils de la chaîne étant disposés parallèlement, il s'agit d'introduire entre eux, perpendiculairement, les fils de la trame, de façon que l'un de ces derniers passe sur tous les premiers, de deux en deux, et au-dessous des autres; pour cela le mouvement est bien

simple : la pièce, qui s'étend dans sa longueur de gauche à droite, est tissée jusqu'en CD, et il s'agit de passer un fil de plus de la trame; pour cela, on soulève l'une des deux lisses auxquelles sont attachés les fils de la chaîne, puis on abat l'autre; tous les fils, de deux en deux, attachés à une même lisse, sont ainsi soulevés et les autres abaissés. Il se forme donc le long de l'arête CD un angle dièdre dans lequel on introduit le fil de la trame; on produit le mouvement contraire, le fil en question se trouve pris, et il se forme un autre angle dièdre dans lequel on introduit un nouveau fil, et ainsi de suite. Les deux lisses sont reliées à une même corde passée sur une poulie à laquelle on donne alternativement deux mouvements opposés, et l'effet voulu se produit de la façon la plus régulière. Une lisse se compose d'un ensemble de fils verticaux de même longueur terminés à leurs extrémités inférieures par des boucles dans lesquelles passent les fils de la chaîne.

Lorsque la pièce doit être très-large, pour ne pas trop charger les lisses on en emploie quatre, dont deux montent pendant que les deux autres descendent.

Pour tisser des étoffes croisées, on emploie forcément trois, quatre ou cinq lisses; on les manœuvre en les groupant alternativement de différentes manières, suivant une loi périodique.

Pour tisser les velours à poils ou épinglés, on emploie deux chaînes entrelacées, dont l'une sert à composer le corps du tissu et l'autre à former le poil ou les boucles. Le tisserand est armé de deux fines baguettes en fer ou en cuivre qu'il passe entre les deux chaînes comme passerait un fil de trame et qu'il enlève successivement à mesure que l'étoffe avance. C'est sur ces baguettes que se forment les boucles, que l'on coupe ensuite à l'aide d'un petit rabot, ou qu'on laisse subsister pour former le velours épinglé.

Nous allons compléter cet article par quelques détails sur la mise en carte. Quelque dessin qu'on veuille reproduire, ornement, fleurs, figures d'oiseaux, etc., on peut y parvenir à l'aide de la mise en carte, dont le but est de guider le tisseur, non-seulement dans la composition des contours, mais encore dans celle des couleurs. Pour mettre en carte, on dessine d'abord le motif qu'on veut obtenir sur un papier. Ce papier est préalablement divisé en grands quadrilles, et les quadrilles sont eux-mêmes subdivisés en très-petits carrés égaux, les lignes verticales figurant la chaîne et les lignes horizontales la trame. Les proportions des quadrilles varient; ils peuvent contenir 10 carrés sur 10 ou 8 sur 5, ou 6 sur 20, ou 10 sur 20, ou 12 sur 25. D'après le langage usité, on énonce d'abord les fils de la chaîne, puis ceux de la trame; ainsi, du 8 en 5, c'est du papier dont les quadrilles contiennent 8 fils de chaîne et 5 fils de trame, etc. Lorsqu'on a dessiné sur le papier le motif qu'on doit tisser, on le colore pour juger de l'effet, en remplissant bien chaque petit carré, car chacun d'eux représente l'épaisseur de l'un des fils qui doivent concourir par leur disposition à l'exécution du dessin. Celui-ci est toujours beaucoup plus grand sur le papier quadrillé qu'il ne sera sur l'étoffe; il est en général double de la grandeur d'exécution. Quand le dessin est tracé, on procède au lisage, opération qui consiste à percer des trous dans des cartons correspondants aux diverses couleurs employées dans le dessin, ce qui forme autant de fils différents. Le liseur doit se rendre bien compte de la manière dont ces fils doivent être disposés pour rendre le modèle mis en carte; il exécute en quelque sorte le tissu d'idée et perce les trous suivant les nécessités de cette exécution.

La mise en carte ne servant que comme un moyen intermédiaire pour le tissage du dessin et pour désigner d'une manière exacte et détaillée les points où les fils de la chaîne doivent être vus ou cachés, il reste à savoir comment après le lisage, c'est-à-dire après le perçement des cartons, s'opère la disposition des fils, afin de reproduire exactement le modèle exécuté sur le papier quadrillé.

Lorsqu'il s'agit de tramer en diverses couleurs, on emploie autant de canettes qu'il faut de nuances, chacune étant chargée d'un fil différent, et en ayant soin d'observer l'ordre qui a été indiqué par la lecture du dessin. Pour pouvoir faire agir à volonté d'une manière indépendante tous les fils de la chaîne, chacun d'eux est fixé à une aiguille verticale. Chacune de ces aiguilles a par conséquent un petit carré correspondant sur la mise en carte, puisque tous les fils de la chaîne y sont indiqués. En levant, pour fournir le passage à la duitte ou trame, toutes les aiguilles, dont les places indiquent que les fils de la chaîne doivent être apparents, et qui seront soulevées avec les fils qui y sont attachés, s'abatront sur la duitte, tandis que ceux qui n'auront pas été soulevés seront au contraire couverts par elle. Telle est l'opération dont la solution a pendant assez longtemps constitué un problème compliqué et délicat. Ce système, d'abord assez imparfait, fut graduellement perfectionné, et Jacquard le modifia, ou plutôt le transforma de telle sorte qu'on peut lui en faire honneur comme d'une découverte, et ce fut cette modification qui fit le principal élément du métier qui porte son nom. Voici quel est, d'une façon sommaire, le principe

du système : sur une bande de carton sont marquées toutes les places des aiguilles qui portent des fils de chaîne, ainsi qu'on vient de le voir plus haut. Cette bande est percée de petits trous en tous les points où aiguilles et fils doivent rester immobiles, tandis que le carton est intact aux points où les uns et les autres doivent être, soit soulevés, soit abaissés pour laisser voir les fils de la trame. On perce donc autant de cartons qu'il y a de couleurs dans la duité. Lorsqu'on présente une bande de carton ainsi préparée, et on en présente une nouvelle chaque fois que la trame change de couleur, au-dessus des aiguilles de la chaîne, celles qui sont placées de telle sorte qu'elles rencontrent les petits trous percés dans le carton s'y introduisent, le traversent, et, ainsi arrêtées, demeurent immobiles; les autres sont repoussées par le plus léger effort et font, par conséquent, dévier les fils qu'elles portent et que la trame recouvre dans sa course égale et invariable. Grâce à l'ingénieux mécanisme du métier Jacquard, cette opération s'exécute avec une régularité et une rapidité parfaite. De cette façon, le tisseur n'a pas à s'inquiéter des combinaisons de fils qui doivent produire le dessin et dans lesquelles il se perdrait; il n'a plus qu'à veiller à la bonne exécution du tissu.

La mise en carte est employée pour tous les tissus où l'on doit varier les combinaisons des croisements de fils pour former des dessins quelconques, notamment pour les châles, les tapis, les rubans, les mousselines brochées, etc. V. JACQUARD et TISSU.

TISSANDIER (Gaston), savant et aéronaute, né à Paris le 21 novembre 1843. Il est fils de M. Paul Tissandier, membre du conseil général de la Marne, petit-fils de M. Decan, maire de Paris, et arrière-petit-fils de Lhéritier de Bruteilles, membre de l'Institut. Après avoir fait de solides études au lycée Bonaparte, M. Gaston Tissandier, qui sa vocation appelait vers l'étude des sciences, se consacra à la chimie. Admis dans un des laboratoires du Conservatoire des arts et métiers, il y travailla plusieurs années, pendant lesquelles il suivit en même temps les cours de la Sorbonne, du Collège de France et prit ses grades de baccalauréat. A vingt et un ans, M. Gaston Tissandier était nommé directeur du laboratoire d'essai et d'analyses chimiques de l'Union nationale, où il fut chargé pendant dix ans de tous les travaux et les expertises de la chambre syndicale des produits chimiques de Paris. C'est pendant cette période de son existence qu'il entreprit ses observations météorologiques en ballon et ses expéditions aériennes. Son premier voyage aérien fut exécuté à Calais, le 16 août 1868, avec l'aéronaute Jules Duruof. Les voyageurs, grâce à l'habile emploi de courants aériens superposés, purent, à deux reprises différentes, s'aventurer à 28 kilomètres vers la pleine mer, pour revenir sur le rivage, sous l'action de la brise superficielle. Depuis cette époque, M. Gaston Tissandier n'a pas exécuté moins de vingt-cinq ascensions scientifiques, dont un grand nombre avec son frère M. Albert Tissandier, architecte et artiste de talent. Trois de ces voyages aériens ont été entrepris pendant la guerre, soit pour sortir de Paris assiégé, soit pour essayer d'y rentrer avec des vents favorables. Ces ascensions ont été l'objet de plusieurs mémoires insérés dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences*. Les voyages aériens de MM. Tissandier, Crocé-Spinelli et Sivel, exécutés dans le *Zénith*, ont attiré l'attention de l'Europe entière. La première ascension du ballon le *Zénith* (23 mars 1875) a été la plus longue qui ait jamais été faite; elle a duré vingt-trois heures et a valu à la science de curieuses observations. La deuxième (15 avril 1875), qui a eu lieu à la plus grande altitude que l'homme ait jamais atteinte (8,600 mètres), a causé la mort de Crocé-Spinelli et de Sivel, les infortunés compagnons de M. Gaston Tissandier. Celui-ci, seul survivant de la catastrophe, n'a été sauvé que par son tempérament particulier uni à un calme et à un sang-froid peu communs. Outre ses travaux de chimie et ses expéditions aériennes, M. Gaston Tissandier s'est fait connaître comme écrivain et comme professeur. On lui doit plusieurs ouvrages de science, parmi lesquels nous citerons : *Traité élémentaire de chimie*, en collaboration avec M. Deherain (4 vol. in-18, Hachette et Cie); 4 vol. de la *Bibliothèque des merveilles* : *l'Eau*, la *Houille*, les *Fossiles* (1874); les *Merveilles de la photographie* (1874); nous mentionnerons encore les *Voyages aériens*, en collaboration avec MM. Glaisher, Flammarion et de Fonvielle; *En ballon pendant le siège de Paris, souvenirs d'un aéronaute* (1871, in-18); *Simple notions sur les ballons*; des études spéciales sur l'*Étiologie*, l'*Histoire de la gravure typographique*, etc., etc. M. Gaston Tissandier est un des collaborateurs assidus du *Magasin pittoresque*, où il a publié un grand nombre de notices scientifiques. En 1873, il fonda le journal la *Nature*, revue des sciences illustrée, magnifiquement publiée qu'il rédige avec le concours de plusieurs savants éminents. M. Gaston Tissandier a fait un grand nombre de conférences où il a toujours été remarqué pour la facilité de son élocution. On lui doit, en outre, quelques travaux scientifiques ori-

ginaux de chimie et de météorologie, qui ont été l'objet de douze notes adressées à l'Académie des sciences. Ses *Etudes sur l'acide carbonique de l'air*, sur les *poussières atmosphériques* et les *aérolithes microscopiques* ont surtout attiré l'attention du monde savant. M. Gaston Tissandier est vice-président de la Société française de navigation aérienne, professeur à l'Association polytechnique, membre de la Société chimique de Paris et de la Société météorologique de France. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 15 novembre 1872.

TISSAPHERNE, satrape persan, sous le règne d'Artaxerxe Mnémon, mort en 395 av. J.-C. Il commanda un corps de troupes dans l'armée de ce prince à la bataille de Cunaxa (401 av. J.-C.), conduisit les Dix mille vers le Pont-Euxin, trahit les chefs grecs et les fit égorger dans un festin. Toutefois, les Grecs n'en opérèrent pas moins leur retraite sous les ordres de Xénophon. Tissapherne, après avoir investi les villes éoliennes de l'Asie Mineure, finit par conclure une trêve avec le Lacédémonien Dercyllidas (399). Artaxerxe lui donna, avec la main de sa fille, le gouvernement des provinces de l'Asie Mineure dont Cyrus le Jeune avait été dépouillé; mais, après sa défaite par Agésilas sur les bords du Pactole, Artaxerxe, excité contre lui par Parysatis, qui voulait venger la mort de son fils Cyrus, destitua Tissapherne et le fit tuer à Colosses, en Phrygie.

TISSARD (François), helléniste français, né à Amboise vers 1460, mort en 1508. Après avoir étudié le droit à Orléans, il se rendit en Italie, où il apprit l'hébreu et le grec, et, de retour en France, il s'adonna à l'enseignement de cette dernière langue. Tissard est le premier qui ait fait imprimer en France des livres grecs et hébreux, qu'on était alors obligé de faire venir de Venise. Il publia, en 1507, un recueil contenant les *Vers dorés* de Pythagore, les *Sentences* des sept sages, etc., et composa la première grammaire hébraïque qu'on ait vue en France. Elle parut en 1508 (in-4°).

TISSAVOYANE s. f. (ti-sa-voi-la-ne). Bot. Autre forme du mot TISSAVANNNE.

TISSÉ, ÉE (ti-sé) part. passé du v. Tisser : *Toile, étoffe bien tissée. Il y a surtout une abondance de foulards, les uns tissés et imprimés, les autres venant de l'Inde.* (L. Reybaud.) On dit TISSU au figuré.

TISSER v. a. ou tr. (ti-sé — latin *texere*, mot que l'on retrouve dans toutes les langues aryennes avec des applications diverses : sanscrit *tvaksh*, *taksh*, tailler, couper, fendre, gratter, former, fabriquer, puis, en général, agir, travailler, former. La racine en question prend encore l'acception de tisser dans le persan *tachtais*, le russe *tesma*, *tesima*, tissu, ruban de fil, polonais *tasma*). Entrelacer régulièrement les fils, la trame et la chaîne de : *Tisser de la toile, du drap, du satin. Tisser du lin, de la laine, du coton, de la soie. Chez tous les peuples, l'art de tisser les étoffes a été inventé par les femmes.* (V. Hugo.) *Ces pauvres filles de Lyon, dont les doigts de fée tissent le satin et la popeline, n'ont pas de chemise.* (A. Blauqui.)

L'Inde à grands traits tisse ses vêtements.

VOLTAIRE.

— Absol. : *En Grèce, le soin des esclaves était de moudre et de tisser.* (Ph. Charles.)

— Construire, entrelacer, en parlant des toiles des insectes et des arachnides : *Le prisonnier écoutait, dans le silence de la nuit, l'araignée qui tisse sa toile.* (Alex. Dum.)

La jalouse Arachné tisse ses fines toiles.

TH. DE BANVILLE.

TISSERAND s. m. (ti-se-ran — rad. *tisser*). Ouvrier qui tisse, qui fait de la toile, des tissus : *Un métier de tisserand. Un tisserand en drap, en soie. Le tisserand à la main tisse vite ou lentement, selon qu'il respire lentement ou vite.* (Michelet.)

— Hist. relig. Nom donné aux Albigeois.

— Jeux. Nom d'un des joueurs au jeu de la dentelle.

— Arachn. *Tisserand d'automne*, Nom vulgaire des araignées qui produisent les fils de la Vierge.

— s. m. pl. Ornith. Famille d'oiseaux sylvaux, comprenant les genres loriot, troupière, cassique, etc.

— Encycl. On appelle proprement *tisserand* l'ouvrier qui fait de la toile; on nomme *tisserand* drapant celui qui tisse le drap et les autres étoffes de laine; *tisserand* en soie, celui qui fait les étoffes de soie; *tisserand* futanier, *tisserand* en basins, etc., celui qui fait des futaines, des basins, etc.

Cette appellation de *tisserand* désigne en quelque sorte un homme qui fait à la main la plus grande partie du travail du tissage, et pour lequel le métier n'est qu'un accessoire, un outil.

Les *tisserands* formaient au moyen âge une confrérie puissante ayant ses règlements et ses franchises.

L'art du *tisserand*, dont l'origine se perd dans la nuit des temps, s'est peu à peu perfectionné. Du temps de Virgile, déjà il existait des *tisserands* très-habiles, et des renseignements qu'il en donne on peut conclure qu'ils paraissent avoir été familiarisés avec les principaux moyens employés de nos jours

dans le tissage. On lit, en effet, dans les *Géorgiques*, que « les cultivateurs *tisserands* s'occupaient, pendant les jours de pluie de l'été, à monter les lisses sur les chaînes. »

Un passage de Pline ne permet pas non plus de douter de l'habileté du *tisserand* de son époque et indique clairement que les Grecs connaissaient la combinaison nommée *armure*. Il dit : « La ville d'Alexandrie a établi sur les métiers les moyens de tisser à plusieurs rangs de lisses. » Des échantillons d'étoffes qui ont été retrouvés au commencement de ce siècle dans les caveaux de Saint-Germain-des-Prés, et dont la fabrication remonte à l'origine de l'industrie française, attestent combien étaient habiles nos *tisserands* à cette époque.

Il est facile, par ces échantillons et ceux que l'on a conservés à la Bibliothèque nationale, de voir la gradation qu'a suivie le *tisserand* dans ses progrès successifs.

On peut en quelque sorte distinguer trois époques :

La première signale l'établissement de plusieurs rangs de lisses sur les métiers horizontaux par les *tisserands* grecs d'Alexandrie.

La seconde comprend les travaux des *tisserands* de la vieille Gaule, attestés par Plin et Ammien Marcellin.

La troisième offre à l'examen les produits de l'industrie française retrouvés dans les tombeaux de Saint-Germain-des-Prés.

Depuis lors, l'art du *tisserand* s'est encore perfectionné, mais toujours progressivement, sans éprouver de modifications subites et profondes comme en ont subi presque tous les autres arts, et en particulier la filature, avec laquelle il est si intimement lié.

Nous le répétons, l'art du *tisserand* s'est perfectionné peu à peu. Chaque jour, les arts mécaniques grandissant, se développant, ont enlevé au *tisserand* un peu de son initiative et ont augmenté la tâche passive du métier pour diminuer celle de l'homme. Enfin, la mécanique ayant fait des progrès immenses, on a construit des appareils presque complètement automoteurs. Les métiers marchent en quelque sorte tout seuls. Plus n'est besoin même du *tisserand* pour lancer la navette. Enfin, on a si bien perfectionné l'art du *tisserand* qu'il n'y a plus de *tisserands*, mais seulement des hommes qui surveillent des machines à tisser. V. TOILE, DRAP, SOIE, VELOURS, TISSAGE, FILATURE, TISSU.

Tisserand de Ségovie (LE) [*El Texedor de Segovia*], drame de Juan Ruiz de Alarcón, une des plus puissantes conceptions de ce grand poète (deux parties de chacune trois journées, en vers). Le *Tisserand de Ségovie*, c'est le drame de l'héroïsme et de la vengeance, de la vengeance horrible, acharnée jusqu'à la mort. Le poète a tiré de son invention les situations les plus saisissantes. L'alcade de Madrid, don Bertrand Ramirez de Vargas, un de ces magistrats intègres que le théâtre espagnol aime à mettre en scène, fort aimé du roi Alphonse (xv^e siècle), est chargé de poursuivre une enquête sur un complot. Deux assassins, surpris, ont été tués dans la chambre même du roi; l'alcade trouve sur le cadavre de l'un d'eux des lettres prouvant la complicité d'un des favoris d'Alphonse, le marquis de Suero-Pelaez, et de son fils, le comte Julien. Ramirez hésite à perdre cet homme qu'il aime; il lui remet l'enveloppe des lettres en lui disant : « Prenez ces papiers et lisez les noms, vous verrez ce dont il s'agit. Vous vous répondrez à vous-même et vous saurez ce que vous avez à faire. Je garde les lettres, gardez les enveloppes. Je vous sauve la vie. » Le marquis aussitôt brûle les enveloppes et dénonce l'alcade. « On trouvera, dit-il, sur lui, des papiers qui le convaincront du complot. » Ramirez est arrêté, jugé, condamné. Lorsque son fils, capitaine dans l'armée, revient de Grenade où il a accompli des prodiges, le roi refuse de l'entendre et, faisant écarter une draperie, lui montre le cadavre de son père décapité. Le jeune homme tire son épée; on se jette sur lui, il s'ouvre un passage et, parcourant les rues de Madrid, se réfugie dans la vieille église de Saint-Martin, où on l'assiege.

L'alcade laissait aussi une fille, doña Anna, d'une merveilleuse beauté et en même temps d'un héroïsme chevaleresque. Le comte Julien, qui vient avec des troupes cerner et fouiller la maison de l'alcade, s'prend vivement de cette fière amazone, qui lui dispute l'entrée un poignard à la main. Il la compare à Junon courroucée, à Pallas guerrière, à Diane armée. « Je ne suis ni Junon, ni Pallas, ni Diane, lui répond-elle, mais pour le cœur et pour la vertu je les vaudrais toutes. » Elle cède cependant devant les ordres du roi, et le comte la fait garder à vue par ses soldats, espérant bien triompher d'elle un jour ou l'autre. Cependant on assiège toujours le fils de l'alcade dans cette vieille église où il s'est retranché avec quelques amis; on en mine les murs, on y met le feu, on réduit les assiégés par la famine. Ils vont succomber, lorsqu'une noble femme des environs, Maria de Luxan, s'prend de cet héroïsme indomptable, pénètre dans l'église par les caveaux et apporte des aliments à la petite troupe. Fernand s'échappe par ces mêmes conduits souterrains et rentre dans la maison paternelle. Les sentinelles du comte croisent leurs piques. « Imbéciles, s'écrie son valet, enveloppé dans sa cape comme lui, ne recon-

naissez-vous pas le comte Julien ? » On le laisse passer. Son plan est bien arrêté : il tuera sa sœur, coupable ou non, pour ne pas la laisser entre les mains de son ennemi; en effet, dans une scène d'une rare éloquence, il la décide à s'empoisonner, et, quittant cette maison funeste, il retourne dans la vieille église. Maria de Luxan, à qui il promet sa foi au milieu des tombeaux du souterrain, le décide à fuir à Ségovie. Il revêt de ses habits le cadavre d'un gentilhomme récemment inhumé, dont il rend les traits méconnaissables, et, mort désormais pour tout le monde, va se faire, avec sa femme, *tisserand* à Ségovie, dans le quartier des artisans. « Tu tisseras ta toile et ta vengeance, » lui dit Maria de Luxan.

C'est là que s'ouvre la seconde partie de ce beau drame. Sa sœur n'est pas morte, et elle est devenue la maîtresse du comte Julien, qui l'emmène dans une de ses villas, près de Ségovie. Mais, léger dans ses amours, il s'prend de la femme du *tisserand*, qu'il ne reconnaît pas. Un jour, il entre chez elle et dit au mari, avec sa nonchalance de gentilhomme : « Bonhomme, va faire un tour de promenade; j'ai à parler à ta femme. » Fernand se jette sur lui et le blesse. On le jette en prison, les fers aux pieds et aux mains; mais il soulève les détenus et s'évade avec eux par un moyen héroïque : il se fait fendre le crâne d'un coup de couteau, pour être transporté à l'infirmerie, et, comme on lui a laissé ses menottes, se mutile une main pour rendre l'autre libre. Le voici *saltador*, à la tête d'une bande déterminée; sa chère femme, qui a échappé au comte, l'accompagne partout. Il découvre enfin la retraite du comte et de sa sœur, l'envahit avec sa bande et force Julien à épouser doña Anna. Le mariage consommé, Fernand se retourne vers son ennemi. « Me reconnais-tu, comte ? — Oui, à votre valeur, même avant que vous eussiez quitté votre masque. — Qui suis-je ? — Vous êtes le *tisserand*, je ne vous ai pas oublié. — Alors vous ne m'avez pas encore reconnu. Regardez-moi mieux, comte. — Maintenant, je pense que, si je pouvais voir le portrait de Fernand Ramirez sur votre figure, vous seriez ce portrait. — Je suis Fernand Ramirez, comte. — Dieu me sauve ! je vous ai vu mort, je vous ai vu mettre au sépulcre ! » Fernand lui demande compte de l'assassinat juridique de son père, du déshonneur de sa sœur, de la séduction tentée sur sa femme. Pour la sœur, Julien répond qu'en l'épousant il a tout réparé. « Votre main lui a rendu son honneur, lui dit Julien; votre mort me rendra le mien ! » Il le force de prendre une épée et le tue. Reste le père, le marquis de Suero-Pelaez, instigateur de la condamnation de l'alcade. Il est en train de guerroyer contre les Maures, et Fernand à la tête de ses braves l'aide à remporter la victoire; mais, les Maures mis en fuite, il s'élance sur le marquis, l'épée haute. « Défends-toi, marquis, lui crie-t-il. — Qui es-tu, pourquoi tourner contre les chrétiens l'épée qui a vaincu les Maures ? — Je la tourne contre toi seul; je suis Fernand Ramirez de Vargas ! Paye de ta vie la vie que tu as enlevée à mon père ! » Et il le frappe au cœur.

Tel est, dans ses grandes lignes, ce drame, ou plutôt tels sont ces deux drames pleins de passion farouche, de péripéties, écrits avec cette entraînante verve de dialogue, cette rapidité de scènes où brille le génie d'Alarcón. C'est un chef-d'œuvre de mouvement et de vie. M. Ph. Charles en a donné une saisissante analyse dans ses *Etudes sur l'Espagne*.

TISSERANDERIE s. f. (ti-se-ran-de-ri — rad. *tisserand*). Profession de ceux qui tissent ou qui vendent les ouvrages faits par les *tisserands*.

TISSERANT (Hippolyte), acteur français, né à Meudon vers 1802. Il était fils d'un jardinier qui le fit entrer en apprentissage chez un falencier; il apprit ensuite le métier de peintre sur porcelaine et vint à Paris, où il se lia, en 1826, avec Mélingue (v. ce nom). Auprès l'un et l'autre vers le théâtre, ils débütèrent sur des scènes de société, finirent par s'engager dans une troupe ambulante qui exploitait la Flandre et menèrent pendant plusieurs années une vie de misère et de fatigues dont Alexandre Dumas a fait le sujet de son roman *Une vie d'artiste*. Rentré à Paris, Tisserant, qui d'abord mauvais acteur était devenu peu à peu un amoureux passable, joua à la banlieue sous son prénom d'Hippolyte; il débuta assez obscurément au bout de deux années aux Variétés, d'où il retourna en province. Ses succès à Dijon, à Chalon-sur-Saône, etc., le ramenèrent à Paris. Le 6 mai 1837, il parut au Gynase-Dramatique dans *Schubry* et dans *L'Amant bossu*. Apprécié dans le rôle de Stanislas de Michel et Christine, il signa un engagement avec ce théâtre et devint un des acteurs les plus applaudis du boulevard Bonne-Nouvelle. Salué par la presse comme le successeur de Gontier, il fut mis en possession de ces rôles de colonels et de viveurs qui avaient fait la réputation de ce dernier et les joua avec la franchise, la rondeur et la malice, la verve, la bonhomie et le goût qui sont restés jusqu'à la fin de sa carrière ses plus heureuses qualités; il n'abandonnait pas cependant les forts amoureux, qu'il abordait en artiste soigneux, correct, élégant. Nous citerons, parmi ses principales créations au

Gymnase : le *Discours de rentrée, Industriels et Industriels* ; le colonel, des *Enfants de troupes* ; le prince Beauté, dans les *Hommes et les mœurs* ; Georges, dans *Cécily* ou le *Lion amoureux* ; le comte, dans un *Mari du bon temps* ; Hurteau, dans la *Belle et la bête* ; Georges et *Maurice*, Jean *Lenoir*, *Clarisse Harlowe*, le *Cachemire vert*, les *Bijoux indiscrets*. En 1850, il fit une apparition au théâtre de la Porte-Saint-Martin, dans *Pied de fer*, et vint débiter en 1851 à l'Odéon, par les trois rôles du conseiller Lindorf, du docteur Miracle et du capitaine Dappertutto, dans les *Contes d'Hoffmann*, qu'il rendit avec beaucoup de malice. Sa plus belle création à ce théâtre a été ensuite celle de Rodolphe, dans *L'Honneur et l'argent*. Il s'y est montré comédien supérieur et lui a dû une grande popularité. Depuis, il a rempli avec succès les rôles de Reynold dans la *Bourse*, de Courteny dans *Que dira le monde ?* d'Alden dans la *Conscience*, de Miller dans *Louise Miller*, du tueur dans *l'Usurier de village*, du mari dans la *Vengeance du mari*, de l'oncle dans *l'Oncle Million*, de Raymond dans *l'Institutrice*, du vieillard dans la *Dernière idole*, du marquis dans *Mme Aubert*, sa dernière création (1865). Nous n'avons pas parlé du *Vicaire de Wakefield*, pièce en cinq actes, jouée en 1856, que Tisserant a signée avec M. Eugène Nus et dans laquelle il a tenu le rôle principal. Tisserant, qui était, depuis 1858, directeur de la scène à l'Odéon, a donné sa représentation de retraite le 25 mai 1865. Ardent républicain en 1848, il avait été à cette époque président du club des Artistes, fonctions que lui ont reprochées ceux qui veulent absolument qu'un acteur ne puisse être un citoyen s'occupant comme un autre des intérêts de son pays. On lui doit un plan d'organisation dramatique en province. Cet acteur avait, nous le répétons, dans le jeu et le débit, de la rondeur et de la verve ; sa voix forte savait se plier aux exigences des situations touchantes, dramatiques ou amoureuses et convenait à l'ironie. Impossible d'accen-tuer mieux que lui les tirades de morale, et personne n'était mieux fait pour jouer au théâtre le personnage de mari terrible ou pat-terne. Outre sa collaboration au *Vicaire de Wakefield*, il a donné un chant intitulé : *le Travail plaît à Dieu*. De plus, il est auteur de chansonnettes, de récits comiques, de fables spirituellement naïves et drôles, qu'il excelle à débiter, tels que *Velu expiant ses crimes*, *le Nes et son hôte*, etc.

TISSERIN s. m. (ti-se-raïn — rad. *tisser*). Ornith. Genre de passereaux, de la famille des fringillidées, comprenant plusieurs espèces, qui habitent l'Inde et l'Afrique : Les *TISSERINS* doivent le nom qu'ils portent à l'art avec lequel ils tissent leurs nids. (Z. Gerbe.) Les *TISSERINS* vivent à la manière de tous les fringilles. (Z. Gerbe.)

— *Encycl.* Les *tisserins* sont caractérisés par un bec robuste, long, conique, presque droit, aigu, à arête s'avancant sur le front, fléchi et comprimé à la pointe, sans échan-cure, à mandibules ayant leurs bords recourbés en dedans ; des narines basales, ovoïdes et bien ouvertes ; des ailes moyennes ; des pieds de longueur médiocre, avec les doigts antérieurs soudés à la base. Ces oi-seaux doivent leur nom à l'habileté avec la- quelle ils construisent ou plutôt tissent leur nid, dont la forme varie suivant les espèces. Tantôt ce nid est en spirale et suspendu à l'extrémité d'un rameau, tantôt il est pyrami-dal, tantôt encore il présente une forme qui rappelle celle d'un alambic. Les matériaux employés à sa construction sont des joncs, de la paille, des feuilles, de la laine, des brins d'herbe, en un mot tout ce qui peut servir à faire un tissu. Les *tisserins* vivent à la ma-nière des moineaux et des gros-becs, dont ils sont très-voisins. Ce sont des oiseaux criards, qui se réunissent volontiers en troupes nom-breuses, dévastant les terres ensemencées, se nourrissant de céréales et de bourgeons et occasionnant de grands dégâts, surtout dans les rizières. Toutes les espèces connues de ce genre appartiennent à l'Inde et à l'Afri-que. Le *capmore* est ainsi nommé à cause de sa tête noire ; son plumage change d'ailleurs suivant les saisons ; il vit au Sénégal et a un ramage fort gai ; la femelle fait son nid de brins d'herbe et de jonc. Le *malimbe* habite l'Afrique ; son nid est doublé de coton à l'in-térieur. Le *républicain* a l'habitude de se réu-nir à d'autres individus et de construire en commun un nid à plusieurs compartiments. A ce genre appartient encore le *nélicouvi*. V. ce mot.

TISSET (François-Barnabé), écrivain fran-çais, né en 1759, mort en 1814. Il était au dé-but de la Révolution ouvrier typographe. Tisset se signala parmi les plus chauds par-tisans des idées nouvelles en prononçant des discours dans des clubs, en publiant des bro- chures, puis il fut, de 1798 jusqu'à sa mort, un des agents de la police de Paris préposés à la surveillance de la presse. Nous citerons, parmi ses écrits : *Compte rendu aux sans-cu- lotes de la république française par très- haute, très-puissante et très-expéditive dame Guilloine* (Paris, 1799, in-8°) ; *Vie privée de Pierre Gaspard, dit Anaxagoras Chauvette, ex-procureur de la commune de Paris* (Paris, 1793, in-8°) ; le *Glaive vengeur de la républi- que française* ou *Galerie révolutionnaire, con-*

tenant les noms, prénoms, lieu de naissance, les ci-devant qualités, l'âge, les crimes et les dernières paroles de tous les grands conspira- teurs et traitres à la patrie dont la tête est tombée sous le glaive national ; Abrégé des principaux événements de la vie de Jésus- Christ ou le Pot pourri sacré (1798, in-8°) ; *Relation exacte et véritable de tout ce qui vient de se passer à Rome* (1798, in-8°) ; *Vie privée du général Bonaparte* (1798).

TISSÉUR, EUSE s. (ti-seur, eu-ze — rad. *tisser*). Personne qui tisse : *Le célèbre Dol- land, l'inventeur des télescopes achromatiques, était TISSÉUR.* (Ledru-Rollin.) *Fileuse, bro- deuse ou TISSÉUSE, la ménagère était ouvrière à ses moments perdus.* (T. Delord.)

TISSIER (Bertrand), théologien et philolo- gue français, né à Rumigny (Champagne) vers 1610, mort vers 1670. Il entra dans l'or- dre de Cîteaux, introduisit la réforme dans l'abbaye de Bonnefontaine, près de Reims, en 1664, et devint grand prieur perpétuel. On lui doit : *Assertiones theologice* (Charleville, 1647, in-4°), somme de théologie ; *Disputatio theologica in janseniana dogmata* (Charleville, 1651, in-4°) ; *Bibliotheca patrum Cisterciensium* (Paris, 1660-1669, 8 tomes in-fol.), recueil d'ouvrages de théologie et de divers mor- ceaux historiques relatifs au moyen âge.

TISSIER (Jean-Baptiste-Ange), peintre, né à Paris en 1814. Elève d' Ary Scheffer et de Paul Delaroche, il concourut sans succès pour le prix de Rome et débuta au Salon de 1838 par des portraits habilement exécutés. Une *Tête de Vierge* et des *Portraits* (Salon de 1844), un *Portrait de femme*, un *Portrait d'enfant*, une *Tête d'étude* (Salon de 1850), un autre *Portrait de femme* (Salon de 1852) pré- cédèrent le *Portrait du général de Goyon* et le *Portrait d'Abd-el-Kader*, qui furent remar- qués au Salon de 1853. L'artiste semblait voué définitivement au portrait ; cependant il s'était aussi essayé dans la peinture d'his- toire, et un *Christ portant sa croix* avait ob- tenu une 3^e médaille en 1845. En 1855, douze de ses portraits furent admis au Salon ; six autres, parmi lesquels ceux du général *May- ran*, tué en Crimée, et du *Colonel Martenot*, parurent à celui de 1857. Une *Annunciation*, achetée par le ministère d'Etat, et six *Por- traits*, quelques tableaux de genre : *Une Al- gérienne et son esclave* (Salon de 1861) ; *Na- poléon III approuvant les plans du nouveau Louvre*, peinture officielle d'un mérite secon- daire, et le *Portrait de la supérieure des sœurs de Sainte- Marie- de- la- Famille* (Salon de 1866) ; le *Dimanche des Rameaux en Bretagne* (Salon de 1867) ; une *Jeune fille, un Mendiant breton* (Salon de 1866) ; une *Italienne* (Salon de 1869) et enfin *l'Attente* et le *Sourire* (Salon de 1875) composent, avec un grand nom- bre de portraits exposés aux mêmes Salons, l'œuvre connu de cet artiste. Il a obtenu, pour ses portraits, une 2^e médaille en 1848 et la décoration de la Légion d'honneur en 1867.

TISSOT (Jean-Maurice), mathématicien français, né à Pontarlier, mort vers 1650. Il servit en Italie sous les ordres du duc de Lon- gueville, puis remplit les fonctions d'ingénieur militaire en Flandre. De retour en France, Tissot fut nommé conseiller à la chambre des comptes de Dôle, puis inspecteur des arse- naux du comté de Bourgogne. On doit à Tis- sot : *Mars adversaire, traitant des attaques et assésgements* (in-4°) ; *Comitatus Burgundix chorographica synomilia* (in-fol.) et une *Carte du comté de Bourgogne*, en quatre feuilles (1642).

TISSOT (Simon-André), célèbre médecin suisse, né à Grancy (canton de Vaud) en 1728, mort à Lausanne en 1797. Il fit ses études mé- dicales à Montpellier, où il fut reçu docteur en 1749. Il revint ensuite à Lausanne, où bientôt il acquit une grande réputation. De brillantes offres lui furent faites pour l'attirer dans di- verses cours d'Allemagne ou dans des uni- versités. En 1780, il consentit, sur l'invitation de Joseph II, à aller occuper une chaire de clinique à l'université de Pavie ; mais il n'ob- tint comme professeur qu'un succès médiocre et revint à Lausanne au bout de trois ans, après avoir accru considérablement sa re- nommée de praticien en faisant suivre un excellent traitement pendant une épidémie de fièvre bilieuse qui sévissait dans le Valais. Des ouvrages nombreux et sur des sujets variés lui donnèrent une célébrité européenne. Il propagea avec zèle la vaccine, récemment découverte ; son premier ouvrage a pour ti- tre *l'Inoculation justifiée* (Lausanne, 1754, in-12). Ce n'est qu'à force de courage et de persévérance qu'il parvint à triompher du préjugé, qui regardait l'innovation comme téméraire et appelait sur elle la sévérité de l'Eglise et des magistrats. En 1760, il fit pa- raitre *l'Onanisme* (in-12), livre qui fut traduit immédiatement dans toutes les langues et qui valut à l'auteur des bénédictions univer- selles. Il serait difficile de dire le nombre d'éditions qui en ont été faites ; il se réimprime encore journellement. *L'avis au peuple sur sa santé* (1761, in-12) reçut le même accueil ; c'était la première fois qu'un médecin invitait ses clients à se passer de son ministère en leur donnant les moyens de se traiter eux- mêmes. Berns fit graver une médaille en son honneur ; Genève lui vota une pension ; Lausanne lui donna, en 1766, la chaire de médecine. L'année suivante, il refusa de se rendre aux vœux du roi de Pologne, Stanislas,

et du roi d'Angleterre, qui le demandaient comme premier médecin. Cependant il accepta de Joseph II, mais pour trois années seule- ment, la chaire de clinique à l'université de Pise. Une fièvre bilieuse s'étant déclarée en Lombardie, où elle causait de grands ravages, il parvint à s'en rendre maître par une méthode simple qu'il avait employée en pareil cas à Lausanne en 1755. Les élèves qui suivaient ses cours inscrivirent alors sur le marbre de la porte : *Immortali præceptor*. Revenu dans sa patrie, il continua à s'y livrer à ses utiles travaux. Outre les ouvrages plus haut cités, nous avons encore de lui : *Dissertation sur les parties sensibles et irritables des animaux* (Lau- sanne, 1757, in-12) ; *Mémoire sur le mouvement du sang et sur les effets de la saignée* (Lausanne, 1757, in-12) ; *Dissertatio de febribus biliosis* (Lausanne, 1758, in-8°) ; *Tentamen de morbis ex manusupratione ortis* (Lausanne, 1760, in-8°) ; *De valeitudine litteratorum* (Lausanne, 1766, in-8°) ; *Epistolæ medico-practicæ* (Lausanne, 1770, in-12) ; *Traité de l'épilepsie* (Paris, 1772, in-12) ; *Traité des nerfs et de leurs maladies* (Paris, 1782, 4 vol. in-12) ; *Essai sur les maladies des gens du monde*. Les œuvres de Tissot ont été publiées avec le nom de Hallé comme éditeur (11 vol. in-8°).

TISSOT (Clément-Joseph), médecin fran- çais, né à Ornans en 1768, mort à Paris en 1866. Il se fit connaître avantageusement par divers mémoires qu'il présenta à l'Académie royale de chirurgie et qui furent couronnés par cette société savante. Il fut pendant vingt ans environ chirurgien dans divers corps d'armée ou dans les hôpitaux militaires. Il se fixa enfin à Paris. Tissot a publié les ouvrages suivants : *Gymnastique médicale* (Paris, 1781, in-12) ; *Observations sur les causes de la mort des blessés par les armes à feu dans la journée mémorable du 29 mai 1793* (Lyon, 1793, in-8°) ; *Observations générales sur le service de santé et l'administration des hôpitaux ambulants et sédentaires des armées françaises* (Lyon, 1793, in-8°) ; *Recueil d'ob- servations sur les causes de l'épidémie régnante dans les hôpitaux militaires et les dépôts des prisonniers de guerre des départements de Saône-et-Loire et de la Côte-d'Or et sur le moyen d'en arrêter les progrès* (Dijon, 1794, in-8°) ; *Recueil d'observations sur les abus dans l'ordre des évauctions des malades ou blessés de l'armée de Rhin-et-Moselle* (Besançon, 1795, in-8°) ; *De l'influence des passions de l'âme dans les maladies et des moyens d'en corriger les mauvais effets, précédé du tableau de l'homme moral considéré sous ses différents rapports* (Paris, 1798, in-8°) ; *Effets du som- meil et de la veille dans le traitement des ma- ladies externes* (Strasbourg, 1798, in-8°).

TISSOT (Pierre - François), littérateur, membre de l'Académie française, né à Ver- sailles en 1768, mort en 1854. Il fit de fortes études classiques au collège Louis-le-Grand, sous la direction de Sélis, entra chez un pro- cureur, mais abandonna la jurisprudence à l'époque de la Révolution. Affilié au club de Versailles, secrétaire de la première section de cette ville, il se montra aussi modéré dans ses actes que radical dans ses principes. Dans les premiers mois de 1793, il remplit les fon- ctions de secrétaire général de la commission législative de commerce et d'approvisionne- ment, puis accompagna à l'armée de Rhin- et-Moselle le conventionnel Goujon, dont il avait épousé la sœur. Lorsque la tête de son infortuné beau-frère fut tombée sous la hache thermidorienne, il chercha dans des opéra- tions industrielles les moyens de faire vivre deux familles qui n'avaient plus que lui pour soutien. Dans la conspiration de Babeuf, sous le Directoire, les conjurés le désignèrent pour le département de l'intérieur, dans leur liste des membres d'un gouvernement popu- laire. Il échappa cependant à toute poursuite et devint même secrétaire rédacteur au mi- nistère de la police après le 18 fructidor. Elu député de la Seine en l'an VI, son élection fut déclarée nulle. A partir de ce moment, il ne s'occupa plus que de littérature. François de Nantes lui donna, en 1806, une sinécure lu- crative dans l'administration des droits réunis, et, en 1810, Delille le prit pour suppléant à sa chaire de poésie latine. A la mort de Delille (1813), Tissot lui succéda ; mais, destitué quel- ques années après la Restauration, il ne reprit sa chaire qu'à la suite des journées de juillet 1830. L'Académie française le reçut dans son sein en 1833. Outre de nombreux articles dans les feuilles libérales le *Pilote*, le *Consti- tutionnel*, la *Minerve*, le *Mercure*, l'*Abeille*, l'*Encyclopédie moderne*, l'*Encyclopédie des gens du monde*, etc., on a de lui : *Souvenirs de la journée du 1^{er} prairial an III, contenant deux écrits de Goujon, son hymne en musique, sa défense* (1799, in-12), morceau d'histoire d'un touchant intérêt ; les *Bucoliques* de Vir- gile, trad. en vers français (1800, in-8°) ; les *Trois conjurés irlandais* ou l'*Ombre d'Emmet* (1804, in-8°) ; *Trophées des armées françaises depuis 1792 jusqu'en 1815* (1819 et suiv., 6 vol. in-8°) ; *Précis des guerres de la Révolution jusqu'à 1815* (Paris, 1820, in-8°) ; *De la poésie latine* (1821, in-8°) ; *Etudes sur Virgile, com- paré avec tous les poètes épiques et dramati- ques des anciens et des modernes* (1825-1830, 4 vol. in-8°), précieux répertoire poétique, son meilleur ouvrage ; *Poésies érotiques* (1826, 2 vol. in-18) ; *Souvenirs historiques sur Taine* (1826, in-8°) ; *Histoire complète de la Révolution française* (1833-1836, 6 vol. in-8°),

apologie fort bien faite de l'œuvre de 1789 ; *Leçons et modèles de littérature française* (1835-1836, 2 vol. in-8°), compilation indi- geste, à laquelle il n'a mis que son nom ; *Histoire de France* (1837) ; *Précis d'histoire universelle* (1841, in-18).

TISSOT (Alexandre-Pascal), jurisculte français, né à Mornas (Comtat-Venissin) en 1782, mort à Paris en 1823. Il alla étudier le droit à Paris, où il se fixa et devint membre de la Société académique. On lui doit plusieurs ouvrages relatifs à la jurisprudence. Nous citerons, entre autres : le *Manuel du négociant* (Paris, 1818, in-4°) ; le *Trésor de l'ancienne jurisprudence romaine* ou *Collection des frag- ments qui nous restent du droit romain an- térieur à Justinien* (Metz, 1812, 1 vol. in-4°) ; *Cours complet de politique ou Exposition des opinions des anciens sur la matière de gouver- nement et d'administration publique* (Paris, 1820, in-8°). — Son frère, Jean-François Tis- sot, a laissé un ouvrage intitulé *les Uses des filous et escrocs dévoilées*, qui a eu cinq édi- tions (1819, 2 vol. in-12).

TISSOT (Claude-Joseph), littérateur et philosophe français, né aux Fourgs (Doubs) le 26 novembre 1801. Il termina ses études à Besançon, où il suivit les cours de la Faculté des lettres, puis se rendit à Paris et mena de front, de 1822 à 1829, l'étude du droit, de la théologie et des sciences physiques. Après avoir pris ses grades à l'Ecole de droit, il suivit assidûment les cours de Pouillet, de Gay-Lussac et de Thenard, ainsi que les le- çons de littérature et de philosophie à la Sorbonne et au Collège de France. Les études philosophiques le passionnèrent depuis long- temps, surtout dans leurs rapports avec la religion, lorsqu'il eut l'occasion de faire la connaissance de Jouffroy, son compatriote, qui le fit nommer professeur de philosophie au collège de Dôle en 1829. De 1829 à 1830 M. Tissot prit ses grades de licencié et de docteur ès lettres, fut reçu agrégé en 1831, et envoyé à Bourges, où il enseigna pendant trois ans la philosophie. Nommé à Dijon en 1834, il fut, dès 1836, chargé de cours à la Faculté, puis, en 1838, nommé titulaire de la chaire qu'il remplissait depuis deux ans et qu'il a occupée depuis lors. Son enseignement, très-varié, a été constamment l'un des plus suivis de la Faculté. M. Tissot est le premier qui ait relié en France la psychologie et la physiologie sous le titre d'anthropologie gé- nérale ; le premier qui, dans une de nos chaires de philosophie, ait remis en lumière, en la rajeunissant, en écartant ce qu'il y avait de faux dans l'apparition première de cette doc- trine, l'hypothèse de l'animisme de Stahl.

On voit, par la préface de M. Tissot à l'*Histoire de la philosophie ancienne* de Rit- ter et par ses programmes de 1831-1833, qu'il rompit de très-bonne heure avec l'éclectisme ou plutôt qu'il n'en fit jamais profession, tout en acceptant ce qui lui semblait vrai dans la doctrine du maître d'alors. Cet éclectisme dans l'éclectisme même, et plus encore à côté qu'en dedans, ce besoin de lumière, d'espace et d'air, lui fit rechercher en Angleterre et en Allemagne une doctrine tout à la fois plus substantielle et plus forte que celle qui a régné jusqu'ici en France depuis le commen- cement du siècle. Peu satisfait de la réserve par trop discrète du cartésianisme en face d'un certain nombre de questions principales, il s'attacha bientôt à Kant, qui fut pour lui sur plus d'un point comme la révélation de sa propre pensée. Mais M. Tissot était jus- que-là étranger à la langue allemande. Il se mit à étudier seul dans les *Principes méta- physiques des mœurs* et dans la *Critique de la raison pure*. Il est le premier qui ait mis le soc en terre sur un champ dont le labour n'était pas facile ; il fallait trouver et fixer une nomenclature, déchiffrer de perpétuelles énigmes en analysant d'un bout à l'autre un texte dont rien d'analogue n'existait encore dans notre langue. Malgré ces services, d'au- tres disent à cause de ces services mêmes, M. Tissot s'altira de bonne heure l'animad- version de Cousin. Cependant, en dépit de l'opposition souvent prépondérante de l'il- lustre et peu tolérant philosophe, M. Tissot a été couronné plusieurs fois par l'Académie des sciences morales et politiques, ainsi que par des académies de province dont il fit par- tie depuis. Membre correspondant de la So- ciété médico-psychologique de Paris depuis plusieurs années, il fut nommé après la mort de Cousin correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques (1869), officier de l'instruction publique et chevalier de la Légion d'honneur. Il devint en 1860 doyen de la Faculté des lettres de Dijon, dont il est le doyen honoraire. Voici la longue liste de ses ouvrages, dont quelques-uns font dans le *Grand Dictionnaire* l'objet d'une analyse spé- ciale. Tous se recommandent par la vigueur de la pensée, l'originalité des théories et la solidité de l'érudition. Le style y est plus di- dactique qu'éloquent ; c'est l'œuvre d'un phi- losophe, non d'un littérateur. Ses principales traductions sont : *Principes métaphysiques de la morale*, de Kant (1830-1837-1854, in-8°, 3 édit.) ; *Critique de la raison pure*, de Kant (1837-1847-1864, 2 vol. in-8°, 3 édit.) ; *Prin- cipes métaphysiques du droit*, de Kant (1837-1853, in-8°, 2 édit.) ; *Leçons de métaphysique*, de Kant (1843, in-8°) ; *Poésies érotiques*, de Kant (1843, in-8°) ; *Logique*, de Kant (1840-1861, in-8°, 2 édit.) ; *Mélanges de logique et de métaphysique*, de Kant (1862, in-8°) ; *An-*

thropologie, de Kant (1865, in-8°); *Eclaircissements sur la critique de la morale pure*, de Schulze (1865, in-8°); *Eléments de morale*, de Snell (1837, in-8°, joints à la 2^e édit. de la *Morale*); *Histoire de la philosophie ancienne*, de Ritter (1835-1837, 4 vol.); *Pensées sur la liberté de philosopher en matière de foi*, de Wieland (1844); *De l'éducation du genre humain*, de Lessing (1856). Parmi ses ouvrages originaux, nous citerons : *Du beau, particulièrement en littérature* (1830, in-8°); *Cours élémentaire de philosophie* (1837-1840-1847-1869, in-8°, 4 édit.), ouvrage approuvé par l'ancien conseil royal de l'instruction publique en 1840, ainsi que le suivant : *Histoire abrégée de la philosophie* (1840); *De la manie du suicide et de l'esprit de révolte* (1840); *Ethique ou De la science des mœurs* (1840, in-8°); *Du morcellement du sol et de la division de la propriété* (1842); *Anthropologie spéculative* (1843, 2 vol. in-8°); *Appréciation des leçons de philosophie de Laromiguière* (1855, in-8°); *Etude sur les principaux moralistes français* (1857, in-8°); le *Droit pénal étudié dans ses principes, dans ses coutumes, ses lois*, etc. (1860, 2 vol.), ouvrage récompensé d'une médaille de 1,000 francs par l'Académie des sciences morales et politiques; *Méditations morales* (1860, in-8°); la *Vie dans l'homme, ses manifestations et son principe ou Psychologie expérimentale et psychologisationnelle* (1861, 2 vol. in-8°); *Turgot, sa vie, son administration, ses ouvrages* (1862, in-8°), ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques; l'*Animisme et ses adversaires* (1865, in-8°); le *Patois des Fourgs* (1865, in-8°); les *Possédés de Morzine* (1865, in-8°); *Principes de la morale* (1866, in-8°), ouvrage couronné par la même Académie; *Essai de logique objective* (1867, in-8°); l'*Imagination, ses bienfaits et ses égarements* (1868, in-8°); le *Mariage, la séparation et le divorce* (1868, in-8°); *Questions de philosophie* (1869, in-8°); *Pascal, réflexions sur ses Pensées* (1869, in-12); *Principes de droit public* (1879, in-8°); *Introduction philosophique à l'étude du droit pénal et de la réforme pénitentiaire* (1874, in-8°), etc., un grand nombre d'articles dans différentes revues, dans les journaux et dans les comptes rendus de plusieurs académies, notamment celle de Dijon.

TISSOT (Charles-Joseph), agent diplomatique, fils du précédent, né à Paris en 1828. Après avoir fait de brillantes études, il devint, en 1848, élève de l'Ecole d'administration et fut ensuite attaché au ministère des affaires étrangères. Depuis lors, il a été chargé de diverses missions et a rempli successivement les fonctions de vice-consul à Tunis, de consul à La Corogne, en Espagne, à Salonique, où il dut intervenir avec vigueur à diverses reprises pour protéger les chrétiens menacés dans leur vie par le fanatisme musulman, à Andrinople et à Jassy. Après avoir été pendant quelques années sous-directeur des affaires politiques au ministère des affaires étrangères, M. Tissot a été nommé ministre plénipotentiaire au Maroc. Il s'est fait recevoir docteur en lettres. On lui doit : les *Proxénètes grecques et leur rapport avec les institutions consulaires modernes*; *De Tritonide lacu* (1863, in-8°) et des études historiques, géographiques et archéologiques, insérées dans divers recueils. M. Tissot a adressé au Maroc à l'Académie des inscriptions, en octobre et novembre 1875, d'intéressants mémoires sur la Mauritanie l'ingitante.

TISSU, **UE** (tiss-su, ü) part. passé du v. *Tistre*. Dont on a formé une étoffe, un tissu : Autre toile *tissue*, autre coup de balai.

LA FONTAINE.
Par de savantes mains la toison des brebis,
Le lin, la soie et l'or sont *tissus* en habits.

THOMAS.

— Fig. Composé, formé : *La vie de l'homme est tissée de contradictions*. (Proudh.)

— Poétiq. Des jours *tissus* d'or et de soie, Une vie opulente.

TISSU s. m. (tiss-su — de *tissu*, part. passé du v. *tistre*). Ouvrage de fils tissés, entrelacés : Un *tissu* de soie. Un *tissu* d'or, d'argent. Le premier *tissu* fabriqué devint probablement une blouse. (E. Blaise.)

— Texture, manière dont les fils d'une étoffe sont assemblés : *Etoffe* d'un *tissu* lâche, d'un *tissu* serré, résistant.

— Poétiq. Réunion d'objets enlacés :

Le temps n'a pas encore bruni l'étroite pierre,
Et, sous le vert *tissu* de la ronce et du lierre,
On distingue un sceptre brisé.

LAMARTINE.

— Fig. Ordre, suite, enchaînement, enchevêtrement : *Tout ce qu'il vient de vous dire n'est qu'un tissu de faussetés*. (Acad.) *La nature humaine n'est qu'un tissu d'incohérences*. (G. Sand.) *Toutes nos lois ne sont qu'un tissu d'incohérences*. (E. de Gir.) Non, désormais ma vie est un *tissu* d'horreurs.

VOLTAIRE.

Sous mes pas innocents que de pièges dressés !
Quel noir et long *tissu* de maux entrelacés !

LEBRUN.

La jeune fille elle est un souvenir des cieux,
Au *tissu* de la vie une fleur d'or brodée.

Un rayon de soleil qui sourit dans l'ondée.

TH. GAUTIER.

— Littér. Agencement des parties : *Le tissu d'un discours, d'un poème*.

— Techn. Sorte de corde plate dont on fait des sangles pour les bêtes de somme.

— Anat. Partie solide d'un corps organisé : *Tissu osseux*. *Tissu fibreux*. *Tissus organiques*. *Tissus des végétaux*. *Tout ce qui agit sur nos organes en détruisant leur tissu est toujours cause d'une sensation absolue*. (Bichat.) *Une digestion souvent interrompue amène à la longue la désorganisation des tissus de l'estomac*. (Maquet.) *Le tissu végétal est rafraîchi, pendant le jour, par l'ascension continue de la sève et par l'évaporation*. (A. Maury.) *Tout tissu interne aspire et élabore l'air*. (Raspail.) « *Tissu dartoïde ou dartoïque*, Tissu animal qui a la propriété de se contracter. » *Tissu accidentel*, Tissu organique qui se produit et se développe accidentellement.

— Syn. *Tissu*, *contexture*, *texture*, etc. V. **CONTEXTURE**.

— Encycl. Industr. Beaucoup de *tissus* ont besoin d'être flambés ou grillés : nous avons parlé de cette opération au mot **GRILLAGE**. D'autres doivent être frisés ou ondulés : c'est ainsi que la mode a inventé comme fantaisie : les ratines, les ondulés, les serpentines, etc., dans lesquels le poil est diversement frisé, couché suivant des dessins capricieux. Pour produire ces dessins, des machines sont devenues indispensables, et aussitôt le génie moderne a répondu aux besoins par une invention.

Il paraît que le principe des machines à onduler et friser, utilisé au siècle dernier, avait été complètement abandonné ; il n'a été repris que vers 1850 et ensuite modifié et perfectionné à diverses époques. Avant 1850, le travail se faisait à l'aide de grossières machines en bois, une table et une pierre, entre lesquelles le drap subissait l'opération.

Un Français, M. Beck, d'Elbeuf, est l'inventeur de la *friseuse*. Sa machine se compose d'une table creusée en fonte, recevant de la vapeur pour chauffer, au besoin, et recouverte d'une panne que l'on enlève à volonté, suivant le genre de l'étoffe. Au-dessus est suspendue une autre table en pierre, qui est mobile et à laquelle on substitue, suivant le genre de travail, des tables en panne, en brosse, etc. L'inventeur a disposé au-dessus de cette table mobile un certain nombre de colonnes ou tiges qui servent, à l'aide de vis, à l'élever ou à la baisser et la maintiennent ensuite à la hauteur voulue, sans qu'elle puisse se soulever ni s'abaisser, tout en demeurant libre de se mouvoir horizontalement dans tous les sens.

C'est entre ces deux tables que passe l'étoffe à friser ou à onduler ; le mouvement de la table supérieure, qui varie suivant les besoins, produit la frisure désirée, tandis que la chaleur de la table inférieure fixe le dessin ou l'apprêt, sans cependant donner aucun lustre à l'étoffe.

Toute la machine est mise en mouvement par des moteurs, des poulies, des engrenages dont nous n'avons pas à nous occuper ici.

Les perfectionnements apportés à cette machine, brevetée en 1855, portent, les uns sur les surfaces frottantes, les autres sur les transmissions de mouvement. L'Exposition de 1867 présentait plusieurs types, parmi lesquels se distinguait une machine prussienne ; un léger changement dans le réglage fait varier l'excentricité de la table de friction, afin d'obtenir à volonté des effets ondulés, frisés, marbrés, rayés, etc.

Quoique nous ayons déjà parlé de ces *tissus* au mot **IMPRESSION**, nous ajouterons ici quelques nouveaux détails.

— *Tissus imprimés*. Vers la fin du XVII^e siècle, lors de la révocation de l'édit de Nantes, et au commencement du XVIII^e siècle, des réfugiés français fondèrent des manufactures de toiles peintes en Angleterre et en Suisse ; quelques-uns, par une tolérance et un appui indirect du gouvernement, purent s'établir, en France, sur les côtes de Normandie.

Sous le règne de liberté qui existait déjà en Suisse, pays sans douanes, sans maîtrises et sans jurandes, l'industrie de la toile peinte prit bientôt un vigoureux essor. Les annales du temps nous la montrent se développant sur tous les points du territoire helvétique, Genève, Vevey, Neuchâtel, Bienne, Aarau, Bâle, Zurich, Glaris, et s'introduisant, en 1746, à Mulhouse, ville impériale et alliée à la Suisse.

Elle ne pénétra que plus tard en Allemagne. C'est en 1756 seulement que le célèbre Schule, d'Augsbourg, obtint des autorités de cette cité le privilège de fonder une fabrique d'indiennes.

Si, dès son introduction à Mulhouse, l'industrie de la toile peinte ou de l'indienne ne se concentra pas immédiatement dans cette ville, où elle a pris depuis un si grand développement ; si elle s'est, au contraire, disséminée dans un certain rayon du pays, se réfugiant pour ainsi dire dans les vallées des Vosges ou sur la lisière de cette chaîne de montagnes, il faut l'attribuer aux lois et règlements barbares de cette époque, à l'existence des maîtrises et des jurandes qui autorisaient certains intéressés à bannir une industrie nouvelle sous prétexte qu'elle nuisait, selon les uns, à la vente des *tissus* de chanvre et de lin, selon les autres à celle des draps ou des étoffes de laine ou mi-laine. Si l'on ajoute à ces entraves celles que suscitaient encore les deux puissantes compagnies des Indes, dont l'une au delà du détroit faisait prohiber tou-

tes les toiles imprimées, et l'autre, en deçà, forçait les imprimeurs à acheter à gros deniers les toiles blanches dont ils avaient besoin, on aura une idée de toutes les difficultés contre lesquelles les fabricants eurent à lutter durant une grande partie du XVIII^e siècle, difficultés qui se compliquaient encore par l'ignorance où l'on se trouvait concer-

nant l'art de filer et de tisser les toiles, ainsi que par le manque d'agents chimiques convenables pour les blanchir et les teindre.

Ce n'est guère que pendant les dernières années du XVIII^e siècle que l'industrie de l'indienne put se développer en France, grâce aux deux grandes révolutions qui ont signalé cette époque : l'une politique, qui nous a franchi à jamais des maîtrises et des jurandes ; l'autre scientifique, qui créa l'industrie des produits chimiques. Lors de l'introduction en France de la fabrication des indiennes, on se servait, pour obtenir des dessins colorés sur les *tissus* de procédés encore en usage de nos jours dans l'Inde et pratiqués autrefois, au dire de Pliny, chez les Egyptiens, c'est-à-dire qu'on déposait avec un pinceau des substances métalliques (mordants d'alumine et de fer) sur les *tissus* et qu'on teignait ensuite ces mordants au moyen du suc de la garance ou de toute autre rubiacée. De là le nom de toiles peintes, encore usité pour désigner des produits semblables sans doute, mais fabriqués d'une façon toute différente.

En effet, de nos jours, on ne peint plus les *tissus*, on les imprime au moyen d'une gravure en relief ou en creux, décomposée en autant de parties qu'il y a de nuances, servant ensuite à transporter les couleurs ou mordants sur l'étoffe. Ces couleurs sont obtenues par l'un ou l'autre des procédés ci-après :

1^o On imprime un oxyde métallique (mordant) qu'on fixe sur le *tissu*, puis on teint dans un bain de matière colorante. C'est ainsi que se font les couleurs garancées et garancinées, en un mot les couleurs teintes.

2^o On dépose une couleur formée complètement ou en partie, et par des opérations subséquentes on la fixe sur le *tissu* ; de là les noms de couleurs d'application, qu'on dit solides lorsqu'elles sont aussi stables que les couleurs réalisées par teinture.

3^o On imprime une couleur toute formée et mélangée avec les éléments qui permettent de la fixer sur le *tissu*, à l'aide de la vapeur d'eau.

4^o On épaissit des couleurs quelconques, solubles ou non, avec une substance capable de se coaguler sur le *tissu* sous l'influence de la chaleur, comme le blanc d'œuf, le gluten, le caséum, le caoutchouc, etc.

Tantôt on imprime les couches en dessins plus ou moins denses sur des toiles blanches, pour constituer le genre dit fond blanc garancé, fond blanc garancé enluminé, fond blanc, couleur d'application, fond blanc couleur vapeur. Tantôt on les applique de manière à couvrir la presque totalité des parties blanches pour obtenir des fonds couverts ou mi-fonds qui sont dits enluminés lorsqu'il s'y trouve des sujets détachés en plusieurs nuances, avec impression réserve ou enlèvement dans les circonstances suivantes : réserve, lorsque, par l'impression d'un agent convenable, on a empêché la fixation de la couleur du fond sur certaines parties ; enlèvement, lorsqu'au contraire, le fond étant formé uniformément, on a encore, pour l'impression d'une substance convenable, enlevé la couleur en certains points en la dissolvant ou la détruisant. C'est ainsi qu'on obtient les fonds bleu de cuivre, impression blanc réserve et blanc enlèvement.

De même qu'on peut produire des blancs enlèvement ou réserve, on peut réaliser aussi des impressions de mordants et couleurs réservées et mordants et couleurs enlèvements.

Dans les dessins, on a établi également une sorte de classification dont voici les principaux types :

Genre perse. Ce sont toujours des imitations de fleurs, de fruits, d'oiseaux qui sont représentés soit dans des dimensions réduites et destinés alors à l'impression des étoffes pour robes et pour chemises, soit dans leur grandeur naturelle, et qui servent, dans ce cas, à l'impression des étoffes d'ameublement.

Genre cachemire. Comme son nom l'indique, il rappelle toujours plus ou moins par ses palmiers ou palmettes le sujet des dessins des cachemires de l'Inde. Ce genre s'applique particulièrement à l'impression des châles, des écharpes et, suivant le goût du jour, à l'impression des robes fond couvert pour l'hiver, plus rarement à l'impression sur fond blanc.

Genre rayures. Il varie à l'infini par la dimension et l'assemblage des rubans, qu'on peut disposer de manière à former des rayures complexes dites rayures pékin. On le voit principalement dans les percales et calicots imprimés pour la saison du printemps et dans les *tissus* croisés pour ameublement.

Genre écossais. Il consiste en rayons uniques ou assemblés qui se coupent perpendiculairement et obliquement, de manière à former des carrés ou des losanges.

Genre mille raies. Il est formé de filets plus ou moins déliés, régulièrement espacés.

Genre mille points. Picots de dimensions variables, placés à égale distance.

Genre mignonnette. Dessins de fantaisie extrêmement légers, qu'on emploie en impression, enlèvement ou réserve, sur fonds couverts ou sur fonds blancs, pour quelques *tissus* légers.

Il existe encore un grand nombre d'autres genres de dessins, comme les pois, vermicelle, losanges, carreaux, croissants, arabesques.

Avec ces diverses variétés de dessins, les couleurs s'impriment d'une manière intermittente ou continue, soit par des gravures en relief, soit par des creux. Dans le premier cas, on fait l'impression dite à la planche ou à la main, l'impression à la perrotine, qui n'est en réalité qu'une impression à la planche, mais produite mécaniquement, et enfin l'impression au métier à surface (appelé *plombine* en France), qui porte un rouleau gravé en relief, à l'aide duquel on imprime d'une manière continue.

Pour ces impressions en relief, la gravure se fait tantôt sur du bois (tilleul, poirier, buis), et pour les sujets déliés avec le concours du cuivre employé en fils ou lames minces, qu'on implante dans le bois ; tantôt on emploie le métal seul (cuivre) ou un alliage fusible (clichés au bois et au plâtre). L'impression en creux est intermittente (planche plate, impression en taille-douce perfectionnée) ou continue (rouleau en cuivre rouge ou en cuivre jaune).

Dans ce genre d'impression, la gravure s'exécute au burin, à la main ou mécaniquement à l'eau-forte, au moyen du tour à guilocher ou d'un pantographe électrique ; enfin par le poinçon, le poinçon-molette et la molette petit cylindre d'acier gravé en relief, qui, moyennant une pression suffisante, transmet en creux son dessin sur le rouleau de cuivre destiné à l'impression.

Ces rouleaux, selon le sujet de la gravure, ont de 0m,15 à 0m,20 de diamètre. Les derniers s'emploient pour imprimer les mouchoirs ou bien les robes à volants.

On imprime avec ces machines jusqu'à douze couleurs en Angleterre. De là ces expressions employées dans le commerce : calicots ou percales imprimés simples, doubles, triples rouleaux, fond blanc garancé, vapeur, etc.

Ces divers agents de production se trouvent mis en activité sur une foule de points du globe, et ce n'est plus seulement la Suisse, la France, l'Angleterre et l'Allemagne qui se trouvent dotées de cette puissante industrie, source de tant de richesses, car la Turquie et surtout la Russie, le Portugal, la Hollande, l'Espagne et l'Amérique du Nord possèdent des établissements qui, sous beaucoup de rapports, peuvent rivaliser avec les premières maisons de France et d'Angleterre.

Dans tous les établissements anciens et modernes on ne se borne plus, comme par le passé, à soumettre à l'impression des toiles de coton plus ou moins fines, mais on y traite une multitude de *tissus* divers, unis et façonnés, à une ou plusieurs fibres, coton et laine, soie et coton, soie et laine, etc., souvent composés en vue de rehausser les effets de l'impression et destinés soit à l'habillement, soit à l'ameublement.

Il est résulté de la position géographique de ces établissements, de la nature des *tissus* dont on y dispose ou du génie des imprimeurs, que l'industrie de l'impression a été jusqu'à un certain point classée en différents genres de fabrication qui caractérisent pour ainsi dire la contrée où ils ont été produits.

Il suffit, par exemple, de prononcer les mots d'impression de haute nouveauté pour que la pensée se porte immédiatement sur une foule d'articles imprimés à Mulhouse et dans les environs, tels que calicots et percales, jaconas légers et fins, organdis lisses et façonnés, brillantes, côtelés, croisés, piqués, orléans, reps, foulards, mousselines, etc.

Lorsque, au contraire, on voit de ces calicots imprimés aux couleurs comme aux dessins les plus variés, accessibles à tous en raison de leur bas prix et destinés en quelque sorte, par les opérations commerciales dont ils sont l'objet, à faire pénétrer la civilisation dans les plus lointains pays, jusque chez les peuples les plus sauvages, on pense aussitôt à ces grandes manufactures de l'Ecosse et du Lancashire, où d'innombrables machines sont sans cesse en mouvement.

Si de ces deux genres de haute nouveauté nous passons aux spécialités de fabrication, nous trouvons que les genres bleu cuvé avec dessin blanc, enlèvement ou réserve, qui sont l'objet d'une consommation importante sur le continent et d'une exportation considérable dans certaines contrées de l'Afrique et de l'Asie, s'impriment particulièrement en Angleterre, en Suisse et en France (Seine-Inférieure) ; que le genre mérinos (rouge turc), fond rouge, dessin blanc enlèvement ou bleu, bleu noir et jaune, s'imprime aux environs de Manchester, en Ecosse, en Suisse et, sur une non moins grande échelle, en Allemagne et en Russie. En France, cette industrie, quoique toute française, est presque entièrement tombée. Ce genre s'imprime sur calicot uni, croisé et façonné, pour cravates, mouchoirs, châles et ameublement, et exceptionnellement pour robes, qu'on expédie en Espagne, dans les colonies espagnoles, et surtout dans les Indes anglaises.

Le genre lapis fond bleu de cuve, blanc,

rouge réserve, enluminé de jaune et de vert, riche, mais dispendieuse fabrication, s'est éteint sur presque tous les points où il existait jadis. A Toulouse, à Glaris et à Ivanhof on continue cependant à imprimer sur toile de coton, unie et quelquefois croisée, des mouchoirs qui s'exportent principalement en Perse et dans l'Inde.

Le genre mouchoir sur calicot et mousseline s'imprime à la main avec la planche en relief et au rouleau. Dans le premier cas, c'est à Glaris, où le prix de la main-d'œuvre est encore assez peu élevé, qu'on imprime les mouchoirs et écharpes dans les genres les plus variés sur des *tissus* communs comme sur des *tissus* fins; c'est de ce centre que s'exportent les plus beaux assortiments de mouchoirs pour la consommation de l'Italie, de la Turquie, de la Grèce et de l'Inde.

Dans le second cas, les Ecossais et les Anglais nous laissent bien loin derrière eux, en raison des nombreuses et puissantes machines à plusieurs couleurs avec lesquelles ils impriment en couleur vapeur une variété infinie de mouchoirs dont on expose une quantité considérable.

Rouen, sur une échelle infiniment moindre, se livre à ce genre en s'attachant visiblement à imiter le genre foulard sur soie en vue des besoins de nos colonies et de la consommation intérieure; ces impressions se font partie à la machine, au rouleau en creux, partie à la main.

Le genre meuble riche s'exécute d'une manière toute spéciale à Mulhouse, à Claye, à Carlisle et à Young-Bouzel. Cette fabrication a atteint entre les mains d'un petit nombre de fabricants un degré de perfection tel qu'elle fait l'objet d'un commerce suivi sur tous les marchés du monde. La fabrication du genre meuble ordinaire est très-répandue en Alsace, en Angleterre, en Allemagne, en Russie, en Espagne, partout où il existe des ateliers d'impression.

Le genre châle (riche) s'imprime spécialement à Paris, à Vienne et à Crayfort. La fabrication du châle ordinaire et de l'écharpe s'étend bien davantage. On la trouve à Lyon, à Nîmes et à Mulhouse, à Paisseley et à Glasgow, enfin en Bohême, en Saxe, en Prusse et dans le duché de Bade.

La robe haute nouveauté (*tissu* chaîne coton) se fabrique principalement à Manchester, à Accrington, à Glasgow et aux portes de Vienne. En *tissus* divers, laine, laine et soie, etc., c'est Paris et Mulhouse qui sont les principaux centres de production de cet article, mais c'est dans le département de l'Isère que s'exécutent avec le plus de perfection les articles robes (*tissu* ou chaîne), foulard, mousseline, soie.

Les genres foulard sur soie s'exécutent dans plusieurs localités. Les établissements les plus importants par la variété des dessins, la perfection de l'exécution, la couleur solide, l'appât et le fini de la marchandise sont aux portes de Londres; puis viennent ceux de Lyon, de Nîmes, de Vienne, en Autriche, d'Elberfeld et de Moscou.

Le genre pantalon a pris naissance en Angleterre. C'est là qu'on a commencé à composer des *tissus* appropriés à cet usage; fabrication du *tissu* et impression se sont à peu près répandues dans tous les principaux centres de l'industrie cotonnière. Ce genre a été peu à peu appliqué aux draps dits *renais-sance*, draps légers que l'on fait avec de la laine provenant du défilage de vieilles défroques, et aux draps *micmac*. Les premiers de ces draps sont sujets à laisser apparaître des irrégularités que la teinture ne peut pas faire disparaître, de sorte qu'on les livre à l'impression pour en faire des articles pantalons ou manteaux pour dames.

Les tapis imprimés forment une industrie assez locale. Elle s'exerce d'une manière particulière aux environs de Mächensfeld, sur des *tissus* moquette, et à Paris, à Nîmes et à Vienne sur toute espèce de *tissus* avec impression en relief.

L'impression a créé et développé la richesse dans tous les grands centres où elle a pris racine. Il suffit pour s'en convaincre de considérer la grande part qu'elle a eue dans la fondation de ces nombreuses usines de filature et de tissage et de ces importants ateliers de produits chimiques où l'on fabrique la soude, le chlorure, les acides, les savons et les oxydes employés soit à blanchir les *tissus*, soit à former et à fixer les couleurs.

Au moment où s'introduisit en Europe l'industrie de l'impression, toute la garantie nécessaire à la teinture des mordants imprimés nous était expédiée de Smyrne et de Chypre; aujourd'hui, c'est une des plus précieuses cultures de certaines contrées, ainsi que le prouvent les belles et productives récoltes qui se font dans les départements du midi, en Alsace, en Hollande, en Prusse, etc.

— *Tissus imperméables.* L'idée de rendre les *tissus* imperméables n'a pris naissance qu'à l'époque où l'industrie du caoutchouc et de la gutta-percha est parvenue à dissoudre ces substances dans du sulfure de carbone et dans des carbures d'hydrogène. On enduisait un *tissu* de soie d'une couche de caoutchouc dissous, d'un côté seulement; ensuite on appliquait un autre *tissu* de soie ou de coton ou de laine sur le premier, et l'on obtenait une étoffe dans laquelle on taillait des manteaux,

des pardessus. Ce genre d'étoffe porta le nom de son inventeur, Mackintosh. Quoique ce procédé soit de tous le plus mauvais, le moins hygiénique, attendu qu'il concentre la transpiration dans les vêtements qui confinent la peau, il s'est néanmoins propagé, malgré l'avis des médecins, et il continue à être exploité. Il convient de reconnaître que les vêtements de ce genre ne sont portés que par les cochers des gens riches, qui se soucient beaucoup plus de la conservation des habits de dessous en temps de pluie que de la santé de leurs serviteurs. Les officiers de l'armée se servent aussi quelquefois de manteaux en caoutchouc quand ils sont en marche par une pluie battante, pour ménager le drap de leur uniforme et leurs galons.

Pour d'autres emplois que celui du vêtement, on a dû rechercher des procédés plus simples et moins coûteux. Ainsi, pour rendre imperméables les toiles des tentes, des stores, des coulis qui se déroulent au-dessus de la devanture des cafés à l'effet d'abriter passagèrement les consommateurs en plein air; les toiles qui servent à recouvrir les charrettes des messagers et des blanchisseuses, à protéger les «douzaines» de blé et les meules de foin, on a dû avoir recours à des moyens plus pratiques. Voici celui auquel on s'est arrêté: on plonge le *tissu* dans un bain qui contient 20 pour 100 de savon à base de soude ou de potasse, peu importe; après s'être assuré que l'absorption a été bien faite, c'est-à-dire que tous les endroits de l'étoffe ont été convenablement mouillés, on transporte le *tissu* dans un autre bain qui contient en dissolution 20 pour 100 aussi de sulfate de cuivre (vitriol bleu). Quand on juge que la réaction a eu lieu, ce dont on s'aperçoit à la teinte verdâtre que l'étoffe a acquise uniformément, on la lave à grande eau afin d'enlever et l'excédant de savon qui n'a pas été décomposé et l'excédant de sulfate de cuivre dont le *tissu* se trouve imprégné. Le résultat de l'opération est celui-ci: dans les pores des filaments et dans les interstices du *tissu*, il s'est formé un oléate de cuivre qui a la propriété de rendre la toile complètement imperméable. La teinte verdâtre qu'a revêtue le *tissu* a limité l'application de ce procédé aux bâches des voitures, aux stores des cafés et magasins. Mais il est sérieusement regrettable que l'industrie du parapluie de coton, de soie et d'alpaga n'ait pas cru devoir se mettre à la recherche d'un procédé analogue qui permet de conserver aux *tissus* leur couleur et leur apparence.

Pour les *tissus* d'habillement, un autre procédé avait été préconisé; il consistait à substituer au sulfate de cuivre un sel de plomb. Les couleurs des étoffes n'étaient pas altérées, mais un autre résultat plus grave avait été obtenu: la toxicité de l'étoffe. Ceux qui portaient des vêtements ainsi préparés subirent à la longue un empoisonnement saturnin et toutes ses conséquences.

A l'Exposition du Palais de l'Industrie de 1875 surgit un procédé d'imperméabilisation qui paraît être le desideratum. Cette sorte d'appât s'applique indistinctement à toutes espèces de *tissus*: soie, laine, lin, chanvre, coton, etc., quels qu'en soient le genre et la couleur, sans que leur nuance et leur fraîcheur soient en rien altérées. Les *tissus* de tous genres exposés possédaient une qualité hydrofuge tellement accusée, que même des gazes chargées d'eau n'en laissaient pas filtrer une goutte à travers les interstices de leurs fils. L'eau ne mouille pas ces *tissus*; elle prend la forme globulaire et apparaît comme sur les feuilles de certains végétaux, tels que les capucines et les choux. Cette propriété hydrofuge résiste aux lavages subéquents, et même à l'usure de l'étoffe. Elle a, en outre, cet avantage de préserver des vers les *tissus* de laine. Imperméables à la pluie, les *tissus* quels qu'ils soient, ainsi traités, restent tout à fait perméables à la transpiration, condition hygiénique essentielle. L'invention de ce nouveau procédé est due à M. Dujardin.

— *Tissus pharmaceutiques.* Ces *tissus* sont de lin ou de coton. Ils n'exigent pas une fabrication spéciale. On choisit d'ordinaire un *tissu* qui offre une certaine souplesse. On l'enduit manuellement ou mécaniquement de préparations pharmaceutiques qui ont pour objet de le rendre, suivant les cas où il doit être employé, ou calmant, ou révulsif, ou vésicant, ou maturatif. Le sparadrap (v. ce mot) est le type des *tissus* pharmaceutiques. Sa qualité principale est d'être agglutinant, mais on introduit dans sa préparation, suivant l'ordonnance du médecin, diverses substances selon les effets subsidiaires qu'il s'agit d'obtenir. Ces *tissus* sont livrés soit en feuilles de 0m,20, soit en bandes. Ainsi, pour les toiles vésicantes, l'unité de longueur adoptée est le mètre; la largeur varie de 0m,18 à 0m,24, et le *tissu* porte des divisions centésimales pour la commodité de la vente au détail.

Les taffetas anglais ou français sont des *tissus* de soie, sorte de gazes, enduits d'un seul côté de collodion et recouverts ensuite d'une couche de colle de poisson adhésive. Il en existe du noir, du blanc et du rose. Le taffetas se vend soit en feuilles de petites dimensions, soit en bandes de 0m,10 de largeur sur 1 mètre de longueur. On en prépare aussi à l'arnica et au baume du commandeur.

Une autre préparation de taffetas, d'invention récente, porte le nom de callofuge et est destinée à être appliquée sur les cors.

Depuis quelques années la baudruche gommée, appelée aussi « taffetas français », semble avoir remplacé en grande partie l'usage du taffetas. Sa souplesse et sa finesse, qui font qu'elle se moule mieux sur les jointures et les articulations, et son invisibilité la font préférer dans une foule de cas. Cette baudruche, pellicule ou membrane intérieure de l'estomac des ruminants, enduite d'un côté d'une couche de gélatine, est livrée au commerce en bandes de 0m,10 de largeur sur 1 mètre de longueur.

Les préparations emplastiques, onguents, pommades, baumes, huiles, sont les substances qui, appliquées sur la toile ou le papier, constituent les *tissus* pharmaceutiques. A ces *tissus* emplastiques sont venus se joindre, dans ces dernières années, les *tissus* cataplasmatiques, qui sont d'un usage beaucoup plus général. Plusieurs pharmaciens se sont ingénies à découvrir et à rendre pratique l'emploi du cataplasme à farine de graine de lin, si incommode et si malpropre par les procédés ordinaires, qui nécessitent une grande quantité de linge et des ustensiles encombrants. On a inventé successivement un feutre d'ouate de coton, que l'on imbibait jusqu'à saturation de mucilage qui, une fois desséché, n'avait pas augmenté sensiblement le volume du *tissu*. Pour l'employer, on le faisait tremper dans l'eau bouillante qui gonflait le mucilage, et, grâce à une feuille de caoutchouc adhérente à la ouate, on pouvait appliquer le cataplasme. Un médecin avait même imaginé de semer, dans le corps du *tissu* feutré de la limaille de zinc et de cuire pour rendre le cataplasme galvanique. Une autre invention, anglaise celle-là, remplaçait la ouate de coton par un feutre d'éponge cardée, recouvert de toile des deux côtés. Elle portait le nom de spongiopiline. Ce procédé n'employait aussi que la partie mucilagineuse de la graine de lin. Il avait un grand défaut, il coûtait cher. Une autre invention plus récente consiste dans une toile de coton d'un *tissu* très-gros et peu serré, dans le genre des couvertures de coton avant qu'elles soient tirées à poil; trempée dans le mucilage, séchée et pressée un assez grand nombre de fois, elle n'a l'aspect que d'une forte toile ordinaire; mise en contact avec de l'eau bouillante, elle gonfle en effet, mais pas suffisamment pour entretenir assez longtemps l'humidité et la chaleur.

La dernière invention, celle qui prime toutes les autres, car on ne lui a pas encore reconnu d'inconvénients d'aucune sorte, est due au docteur Lelièvre. Elle date de l'année dernière, et elle a obtenu un diplôme d'honneur à l'Exposition de 1875. Ce *tissu*, qui, à vrai dire, n'en est pas un, se présente sous l'aspect d'une feuille de carton blanc de 0m,001 d'épaisseur et de 0m,20 sur 0m,12 de surface. Il est entièrement composé de mucilage de mousse d'Irlande, *fucus crispus*, recouvert des deux côtés d'une sorte de treillis de coton simulant le grain du *tissu* au moyen d'un gaufrage. En contact avec l'eau froide ou chaude, cette feuille atteint rapidement une épaisseur de 0m,010 à 0m,012. Appliquée sur la peau, on la recouvre d'une feuille de gutta-percha, de baudruche ou de toile cirée, et elle peut ainsi rester un grand nombre d'heures, exempte de l'odeur fétide et désagréable de cataplasmes de farine de graine de lin. Un de ses plus grands avantages est de supprimer l'emploi du linge, souvent très-rare chez les célibataires et dans les ménages pauvres. Sa facilité à recevoir diverses substances, laudanum, acide phénique, morphine, etc., est des plus remarquables. Son usage, d'une extrême propreté, l'a fait adopter par les hôpitaux de Paris, par les ambulances et les hôpitaux militaires, par la marine française et américaine, ainsi que par l'armée anglaise. La Turquie en emploie beaucoup pour les eczéma, les maladies de peau et même les vaginites, qui sont très-fréquentes à Constantinople.

Les *tissus* pharmaceutiques représentent, dans le commerce de la pharmacie une importance qui peut se chiffrer par 1 million d'affaires. Plusieurs pharmaciens fabriquent eux-mêmes leurs *tissus*; mais la grande majorité les fait exécuter par M. Desnoix, qui a créé à cet effet un outillage spécial.

Plusieurs *tissus* pharmaceutiques portent le nom de *toiles*. V. ce mot.

— Anat. et physiol. Les anciens divisaient déjà les parties solides du corps en parties similaires et en parties dissimilaires ou organiques. Les parties similaires sont celles qui se distinguent par l'homogénéité de leur composition; elles se séparent en particules de substances semblables entre elles: tels sont les os, les tendons, la chair musculaire, etc. Les parties dissimilaires, au contraire, sont, de leur nature, complexes et formées par la réunion en plus ou moins grand nombre de parties similaires: telle est la main, par exemple; tels sont les viscères, les organes des sens, etc. Cette idée d'une division nécessaire des éléments constitutifs de l'organisme animal appartient à Aristote; elle fut développée par Cœter; Fallope, Bonn, Carmichael Smith, Pinel et enfin Bichat reprirent cette question et établirent les fondements de l'anatomie générale en intro-

duisant dans la science l'importante distinction des parties élémentaires ou *tissus*. Depuis Bichat, l'étude des *tissus* et la détermination précise de leurs caractères distinctifs appellerent l'attention de tous les anatomistes. On ne se contenta plus d'établir une vague distinction entre les divers *tissus*; on s'attacha à déterminer leur texture par le microscope, leur composition chimique par l'analyse, leurs propriétés par l'expérimentation; leur distribution anatomique par les recherches cadavériques, et jusqu'à la manière dont ils se comportent en présence des altérations pathologiques dont ils sont le siège. Dans cette carrière s'illustrèrent les anatomistes et les micrographes les plus célèbres de France et d'Allemagne: Bœclard, de Blainville, Henle, et, de nos jours, Ch. Robin, Virchow, Lebert, Kölliker, Leydig, Donné, Mandl, qui sont les créateurs de l'histologie.

Les *tissus* ne diffèrent pas, à proprement parler, des humeurs, et tous les traités d'anatomie générale, consacrant cette confusion, ont dû décrire les uns et les autres sous la domination générale de *tissus*. Il importe pourtant de distinguer les parties solides des humeurs ou *tissus* liquides. Anatomiquement, si ces deux espèces de parties élémentaires se confondent, pathologiquement, elles diffèrent très-sensiblement. Nous n'appliquons donc la dénomination de *tissus* organiques qu'aux parties similaires et solides de l'organisme, composées d'éléments anatomiques solides eux-mêmes ou demi-mous. Le *tissu* se distingue ordinairement à la simple vue; il se sépare des *tissus* voisins, avec lesquels il n'est pas confondu, grâce à son apparence spéciale: tel sera le *tissu* osseux, qui se distinguera par sa couleur blanc jaunâtre et sa consistance; le *tissu* musculaire, etc. Mais la délimitation ne sera pas toujours aussi aisée, et, dans plusieurs cas, l'analyse microscopique établira seule une distinction. Une autre délimitation non moins importante est celle qui s'établit d'elle-même dans les cas pathologiques; un grand nombre d'affections, en effet, envahissent un seul et même *tissu* à l'exclusion de tous les autres, ou, se propageant de proche en proche dans un même *tissu* continu, s'arrêtent aux limites anatomiques de ce *tissu* sans pouvoir les franchir.

Le *tissu* est composé d'éléments anatomiques juxtaposés ou enchevêtrés, mais non combinés; de là résulte encore un isolement relatif des éléments constitutifs d'un même *tissu*, de telle sorte que la propagation des lésions pathologiques peut être modifiée notablement par la disposition même des parties élémentaires. Les *tissus* se distingueront donc entre eux par leur texture, c'est-à-dire par l'arrangement propre aux éléments anatomiques qui les composent; ils se distingueront par leur composition chimique, c'est-à-dire par la répartition des divers principes immédiats qui les constituent; enfin, ils se distingueront physiologiquement et pathologiquement par leurs propriétés organiques ou physico-chimiques, ainsi que par le mode de propagation des lésions dont ils sont le siège.

Déterminés ainsi, on conçoit que les caractères distinctifs de nos *tissus* n'aient qu'une valeur relative, toute d'appréciation, variant avec les progrès de la micrographie, de la chimie ou de la physiologie, modifiée encore par le fait des conditions particulières à certains organismes. De là le peu d'accord qui règne sur le nombre et la détermination des *tissus*; sur les caractères qu'il convient d'adopter pour établir une distinction rationnelle entre quelques-uns d'entre eux. Avec la plupart des micrographes de l'école française, nous pensons que l'analyse microscopique est seule capable d'établir une délimitation tranchée entre les divers *tissus* de l'organisme et, pour nous, tout *tissu* sera distinct d'un autre, s'il contient des éléments anatomiques qui lui soient spéciaux, ou qui, du moins, ne se retrouvent dans aucune autre partie de l'organisme affectant les mêmes dispositions. C'est ainsi que nous pouvons reconnaître, avec M. Ch. Robin, l'existence de vingt-huit *tissus* normaux, qui sont:

1. *Tissu* blastodermique embryonnaire, dans l'embryon.
2. *Tissu* embryonnaire à noyau, dans l'embryon.
3. *Tissu* de la corde dorsale, dans l'embryon.
4. *Tissu* homogène permanent des animaux les plus inférieurs et des embryons.
5. *Tissu* médullaire qui forme la moelle des os.
6. *Tissu* adipeux ou graisseux, qui forme la graisse.
7. *Tissu* fibro-plastique, qu'on retrouve à l'état normal, au moins dans les vésicules de Graaf.
8. *Tissu* cellulaire ou conjonctif.
9. *Tissu* fibreux et ligamenteux, qui donne naissance aux ligaments.
10. *Tissu* corneen, dans la cornée de l'œil.
11. *Tissu* aponevrotique, dans les aponevroses.
12. *Tissu* tendineux, dans les tendons.
13. *Tissu* jaune élastique des ligaments jaunes.
14. *Tissu* dermique de la peau et des muqueuses.
15. *Tissu* muqueux de quelques parties des muqueuses.
16. *Tissu* séreux des membranes séreuses.

17. *Tissu* synovial des membranes synoviales.
18. *Tissu* phanérifère de quelques productions piliformes.
19. *Tissu* érectile.
20. *Tissu* musculaire des muscles de la vie animale.
21. *Tissu* musculaire des muscles de la vie végétative.
22. *Tissu* nerveux des nerfs et de la moelle.
23. *Tissu* ganglionnaire.
24. *Tissu* cérébral périphérique.
25. *Tissu* rétinien, dans la rétine.
26. *Tissu* électrique, dans quelques poissons.

27. *Tissu* cartilagineux et fibro-cartilagineux des cartilages et des fibro-cartilages.

28. *Tissu* osseux et fibro-osseux des os du squelette et des concrétions particulières décrites sous le nom d'os du cœur.

Malgré leur diversité apparente, la composition anatomique fondamentale de tous nos *tissus* est toujours la même : fibre, tube ou cellule, tels sont les éléments primordiaux qui les composent tous. Encore la fibre et le tube ne sont-ils peut-être qu'une forme secondaire de la cellule, due à son élongation ultérieure. S'il faut admettre les théories de Schwann et de Schleiden, de Raspail et de Mirbel, l'origine de tous nos *tissus* est la cellule, protoplasma primordial aux dépens duquel s'est formée la trame organique. Au début de la vie embryonnaire, la structure organique apparaît, en effet, dans son plus grand état de simplicité : elle est uniformément utriculaire. Puis les *tissus* apparaissent peu à peu avec leur structure propre, et leur séparation s'opère en même temps que de nouvelles propriétés apparaissent. Ces propriétés fondamentales sont, à vrai dire, le seul trait caractéristique qui les sépare, car elles apparaissent, en quelque sorte, avant que la délimitation définitive soit opérée. Après l'entier développement de l'être, il en est autrement : tout *tissu* a sa structure ; tout *tissu* a sa composition chimique propre ; tout *tissu* a ses propriétés. Sur ces bases immuables repose la classification des *tissus*, et nous nous attacherons à distinguer les groupes qu'elle renferme.

Au point de vue de la structure, on a distingué deux ordres de *tissus* normaux : 1^o les *tissus* proprement dits, composés de fibres, de cellules ou de fibres cellulaires ; 2^o les *tissus* parenchymateux. Au point de vue pathologique, cette classification ne manque pas d'une certaine valeur, quand on considère que les premiers ne peuvent guère être affectés que d'hypertrophie, tandis que les seconds servent ordinairement de gangue aux *tissus* anomaux, si tant est que l'existence de ces derniers soit acceptée. Mais, au point de vue physiologique, aucun trait particulier ne sépare le groupe des *tissus* proprement dits de celui des parenchymes. On a distingué les *tissus* en constituants ou fondamentaux, et en accessoires ou séparables. C'est à ce dernier groupe qu'appartiennent, suivant M. Ch. Robin, les *tissus* non vasculaires et comme superflus, qui ne sont ni sensibles, ni contractiles : les épidermes, le *tissu* cératinien des ongles, les *tissus* squameux, pileux, chitonaux et pigmentaire, l'ivoire et l'émail des dents, le *tissu* du cristallin et de la capsule, de la membrane de Demours, de la membrane de Ruysch et des tubes demi-circulaires de l'appareil auditif. Enfin, on a distingué les *tissus* en normaux et anomaux, et dans ce dernier groupe M. Robin place le *tissu* hétéroplastique, le cancéreux, l'hétéradénique et la matière typhique. Ces divisions sont contestées par quelques histologistes modernes. Pour qu'il pût se produire un *tissu* anormal, hétéromorphe, c'est-à-dire différent, par sa structure, sa composition chimique et ses propriétés, des *tissus* normaux de l'organisme, il faudrait, disent ceux qui ne partagent point l'opinion de M. Robin, admettre que l'organisme lui-même a la faculté d'engendrer des éléments anatomiques nouveaux. Or, suivant M. Virchow, il est aussi impossible à un oiseau de produire des cheveux qu'à un homme de produire des plumes ; nul être ne peut engendrer que des *tissus* semblables à ceux qu'il a produits, et l'expression de *tissu* anormal ne peut s'appliquer à un *tissu* hétéromorphe qui ne saurait exister. Toute affection pathologique d'un *tissu* rentre dans les trois cas suivants : ou le *tissu* normal a subi une altération de structure ou de composition chimique ayant pour conséquence une altération dans ses propriétés ; ou le *tissu* normal s'est anormalement développé en dehors de ses limites naturelles ; ou enfin un *tissu* normal s'est développé en un lieu de l'organisme qui n'en contenait pas primitivement. Le premier cas répond aux lésions de nutrition, le second aux hypertrophies, le troisième aux néoplasies organiques. En aucun cas il n'a été démontré qu'il eût pu se produire un *tissu* absolument étranger à ceux qui composent primitivement l'organisme normal.

Au point de vue de la composition chimique, les *tissus* élémentaires normaux ont été divisés en deux classes : la première comprend les *tissus* simples, c'est-à-dire ceux qui sont composés d'une seule substance ; la seconde comprend les *tissus* composés, c'est-à-dire ceux qui sont constitués par la réunion de plusieurs principes immédiats unis à un plus ou moins grand nombre de substances minérales. A la première division appartien-

nent le *tissu* cellulaire, le *tissu* élastique et le *tissu* épidermique ; à la seconde, les *tissus* musculaire, nerveux, cartilagineux, osseux. Il est important de noter, à propos de cette seconde classe de *tissus*, que leur composition chimique se caractérise par un trait général qu'il est impossible de passer sous silence : tout *tissu* composé est constitué par la réunion d'un plus ou moins grand nombre d'espèces chimiques associées dans des proportions à peu près fixes et déterminées dans l'état normal, et qui oscillent autour d'une moyenne constante. En dehors de cette condition absolue de constitution, tout *tissu* est altéré, anormal, en un mot malade. Un autre fait important à noter, c'est le mode d'union des diverses substances qui entrent dans la constitution d'un *tissu* composé, mode d'union tout à fait spécial, qui réalise, jusqu'à un certain point, la solidité de constitution des composés chimiques, alors que le microscope réussit pourtant à montrer la séparation absolue des principes constituants du *tissu*.

Au point de vue des propriétés qui les caractérisent, il n'est pas aussi facile d'établir une division rationnelle de nos *tissus*. En tant que corps, tous jouissent de propriétés physico-chimiques ; en tant que corps organiques, tous jouissent, en outre, suivant une certaine école, de propriétés vitales. Quoi qu'il en soit de cette hypothèse, il n'est pas moins certain que ces propriétés dépendent, en premier lieu de la composition chimique du *tissu*, c'est-à-dire des éléments qui le composent ; en second lieu, de la texture du *tissu*, c'est-à-dire de la disposition de ces mêmes éléments ; en troisième lieu, enfin, de conditions particulières difficiles à déterminer. En ce qui concerne les propriétés d'ordre physico-chimique, aucune d'elles ne peut donc servir de base à l'établissement d'une classification puisqu'elles sont communes à tous nos *tissus* ; tous possèdent, en effet, à des degrés divers, la consistance, la ténacité, la rétractilité, l'extensibilité, l'élasticité, l'hygroscopicité, la faculté de s'assimiler par voie chimique un certain nombre d'éléments, etc. En est-il de même des propriétés qu'on a voulu classer dans l'ordre vital ou organique ? Au premier abord, c'est-à-dire à un examen superficiel, il semble qu'il n'en soit pas ainsi. Si la nutrition, quoique avec une activité très variable, semble appartenir à tous les *tissus*, il semble que quelques propriétés affectent une localisation plus marquée : la contractilité, dit-on, est l'apanage du *tissu* musculaire et sarcoïdique ; l'innervation, du *tissu* nerveux. Mais à un examen plus attentif, quand on descend à l'analyse des propriétés dévolues aux éléments anatomiques mêmes des *tissus*, on s'aperçoit qu'il n'est pas une seule propriété qui puisse être regardée comme exclusive à un seul *tissu*. Elles se révèlent avec plus ou moins d'énergie dans les uns et les autres ; elles peuvent être accusées d'une manière plus ou moins accentuée ; mais, en somme, une propriété dite vitale, quelle qu'elle soit, la contractilité par exemple, est démontrable dans les éléments primordiaux de tous les *tissus*, et son existence ou son absence apparentes ne peuvent en aucun cas servir de base à l'établissement d'une classification. De là résulte qu'il n'existe entre les *tissus* aucune subordination, et que toute classification entre eux est nécessairement arbitraire. Nous ne voulons qu'établir ce point extrêmement important de l'histoire des *tissus*, et, quant au reste, nous devons renvoyer aux articles spéciaux qui ont été consacrés à chacun d'eux. V. CELLULAIRE, MUSCLE, NERF, etc.

— Pathol. *Production des tissus morbides.* L'économie est le siège de productions morbides auxquelles les pathologistes donnent le nom de néoplasies organiques. Ces néoplasies, composées d'éléments de formes diverses, suivant la nature des *tissus* affectés et suivant la nature de l'impression morbifique, résultent, soit de la conglutination de la fibrine épanchée, soit d'un trouble de la nutrition interstitielle. Elles se présentent sans forme définie, à l'état de dissémination : telle est la graisse, dans l'obésité ; tel est le *tissu* fibro-plastique, dans les indurations, l'épithélium, dans l'ichthyose, etc. Dans d'autres cas, c'est à l'état de masses circonscrites formant alors des tumeurs : tels sont les lipômes, les enchondrômes, les cancéroïdes, les épithéliomas, etc. Ces tumeurs sont toujours, au reste, le résultat d'un simple développement hyperplasique des *tissus* normaux, ou d'une altération pathologique de ces mêmes *tissus*, qui se présentent sous des formes et des aspects différents. Dans le premier cas, les tumeurs et les *tissus* dont elles sont formées étaient dits homéomorphes ; ils étaient dits hétéromorphes dans le second cas. Aujourd'hui, plusieurs pathologistes repoussent l'opinion des micrographes de l'école de Lebert, qui affirment l'existence de *tissus* hétéromorphes ; les néoplasies organiques ne sont vraisemblablement composées que de *tissus* normaux plus ou moins dégénérés ou développés en des points de l'organisme qui n'étaient pas leur siège habituel. Cette question a, d'ailleurs, été traitée dans un précédent article. V. HÉTÉROMORPHE.

La formation des *tissus* dits morbides ou des néoplasies organiques offre des phéno-

mènes analogues à ceux qui accompagnent la formation des *tissus* normaux ; les belles recherches de Schleiden, de Schwann, de Henle, de J. Müller, de Vogel et de Virchow ont mis ce fait hors de contestation. Au sein des *tissus* infiltrés par un exsudat plastique, appelé blastème ou lympho plastique, se développent la plupart des éléments qui forment les néoplasies. Une diathèse spéciale détermine cette formation nouvelle ; une vitalité locale inhérente à l'organe affecté imprime une direction spéciale aux métamorphoses que va subir ce blastème. Là se forment les granulations et les granules qui vont donner naissance aux nucléoles et aux noyaux des cellules de la formation nouvelle ; là se forme, autour des noyaux, la cellule sphérique, polygonale ou irrégulière, selon les *tissus* qu'elle doit former. Mais quant à la nature du *tissu* nouveau qui va naître de cette cellule, mille influences diverses peuvent la déterminer. Tantôt c'est le vice diathésique dominant ; tantôt c'est la nature même du *tissu* dans lequel s'est épanché le blastème morbide ; tantôt ce sont les *tissus* éloignés qui réagissent ; tantôt enfin la nature du produit sera en rapport avec la cause qui a engendré le blastème.

Le *tissu* cellulaire peut former des néoplasies organiques ; il se forme toujours aux dépens de la fibrine épanchée et s'observera communément dans les *tissus* atteints d'une solution de continuité, dans les *tissus* atrophiés, dans les fausses articulations, les fausses membranes, etc.

Le *tissu* glandulaire ne se produit anormalement qu'au sein même des glandes, qui sont alors atteintes d'hypertrophie ; il y forme les tumeurs adénoides ou adénomes. Lorsque, au contraire, le *tissu* glandulaire s'est anormalement développé dans des *tissus* étrangers, il y a formation hétéradénique ou hétéradénome ; c'est à cette production morbide que M. Robin a donné le nom de *tissu* hétéradénique.

Le *tissu* graisseux se développe anormalement dans le *tissu* graisseux lui-même, sous forme d'hypertrophie ; c'est ainsi que s'engendre l'obésité. Mais il se développe aussi dans les *tissus* étrangers, occasionnant soit la dégénérescence graisseuse, comme on l'observe dans l'état gras du foie, le cœur des phthisiques, les muscles atrophiés, les reins atteints de néphrite albumineuse, etc. ; soit les tumeurs ou masses isolées connues sous les noms de stéatomes, lipômes et cholestéatomes.

Le *tissu* vasculaire se produit très-fréquemment d'une manière anormale ; il suffit de citer comme exemple les vaisseaux de nouvelle formation des tumeurs vasculaires, des exsudats plastiques inflammatoires, des cancers, des tumeurs érectiles, etc. Le *tissu* muqueux se produit, a-t-on dit, à la surface des parties molles baignées par le pus, dans les plaies avec perte de substance des surfaces muqueuses ; mais sa production, dans ces différents cas, est encore contestable, et ce point appelle de nouvelles recherches.

Le *tissu* musculaire se produit rarement en dehors de lui-même ; c'est sous forme d'hypertrophie ou comme moyen de cicatrisation des muscles divisés qu'on l'observera le plus souvent. Cependant quelques tumeurs fibreuses, fibro-plastiques et cancéreuses présentent distinctement dans leur trame des éléments de ce *tissu*.

Le *tissu* nerveux se produit exclusivement comme moyen de régénération des nerfs divisés, et dans les lésions avec perte de substance, des centres nerveux ; il n'a pas été donné de retrouver le *tissu* nerveux anormal au sein d'autres *tissus* organiques.

Le *tissu* dermique ou cutané n'est pas dans le même cas. Dès que la peau est atteinte d'une solution de continuité qui intéresse l'épaisseur totale du derme jusqu'à la couche cellulaire sous-jacente, la cicatrice n'est plus formée de *tissu* dermique, mais de *tissu* fibreux quelquefois recouvert d'épithélium cutané. Par contre, on a cru voir du *tissu* dermique se développer à l'intérieur de kystes appelés dermoïdes. Pour M. Lebert, il y a là aberration de la nutrition et ce qu'il a appelé une erreur de lieu ou hétérotopie plastique ; mais on doit convenir que, dans un grand nombre de cas, ces kystes, qui contiennent des poils, des os, des dents, etc., ne sont que des cas de monstruosité par inclusion.

Le *tissu* épithélial ou épidermique est celui dont la production anormale est la plus commune ; ce *tissu* se produit avec la plus grande facilité, formant soit des couches protectrices de nouvelles formations, soit des granulations, soit de véritables tumeurs. Citons les cors, les durillons, les verrues, les épaississements épithéliaux qui caractérisent l'ichthyose, les productions cornées accidentelles ; citons les couches épithéliales qui tapissent l'intérieur des kystes, les cicatrices muqueuses et cutanées et les granulations miliaires ; citons enfin les cancéroïdes ou épithéliomas, qui simulent les cancers vrais et constituent des tumeurs d'un volume quelquefois très-considérable.

Le *tissu* fibro-plastique n'existe pas dans l'économie autrement qu'à l'état de fibres isolées et disséminées ; dans l'état pathologique, au contraire, il forme des amas plus ou moins considérables, sous forme d'infltra-

tions, de granulations et de tumeurs, souvent aussi confondues avec les cancers vrais.

Le *tissu* se développe anormalement avec la plus grande facilité ; on le trouve dans toutes les hypertrophies et les *tissus* enflammés ; dans les kystes et autour des corps étrangers ; enfin, à l'état de tumeurs plus ou moins volumineuses appelées fibromes.

Le *tissu* cartilagineux est plus rarement anormal. Cependant on peut le considérer comme formant le cal provisoire après les fractures des os ; on le retrouve dans quelques kystes, et c'est encore ce *tissu* qui forme les tumeurs désignées sous le nom d'enchondrômes ou ostéochondrophytes de M. Cruveilhier.

Le *tissu* osseux est abondant à l'état normal. On le trouve au voisinage des os dans les tumeurs appelées ostéophytes, dans les concrétions osseuses ; il forme aussi le cal définitif des fractures. Disons enfin que les fractions anormales désignées sous le nom de tumeurs à myélopaxes ne sont que des accumulations au sein des *tissus* d'un élément normal de la constitution des os, qui existe dans la substance médullaire et dans la moelle des aréoles du *tissu* spongieux des os longs.

Le *tissu* dentaire est d'une production plus rare à l'état anormal. Il forme cependant les odontomes, tumeurs développées sur les os maxillaires, décrites d'abord par Am. Forget, analysées par Ch. Robin et étudiées par M. Broca dans ces derniers temps.

Le *tissu* mélanique ou pigment noir existe normalement à l'état de granulations disséminées dans la peau, les poils et l'enduit choroïdien. On le retrouve encore, mais beaucoup moins répandu, dans divers points de l'économie ; mais, à l'état anormal, accumulé en quantité plus considérable, il constitue la mélanose et apparaît sous forme de taches, de plaques, de marbrures, etc. Il colore les *tissus* morbides des productions cancéreuses, tuberculeuses et fibro-plastiques, et donne ainsi naissance à des variétés pathologiques très-distinctes par leur coloration.

Nous arrêtons ici cette énumération et nous ne parlons pas des *tissus* anomaux décrits comme formations spéciales sous les noms de *tissu* cancéreux, *tissu* tuberculeux, etc. ; ces *tissus* ne sont, en effet, formés que d'éléments normaux de l'organisme, et leur formation n'est due qu'à l'hétérotropie de ces éléments. Nous renvoyons donc aux articles spéciaux dans lesquels ont été abordées les questions d'origine de ces productions morbides. V. CANCER, TUBERCULE, KISTE, etc.

— Anat. végétale. Les *tissus* des végétaux, bien moins compliqués que ceux des animaux, sont constitués par la réunion des organes élémentaires qui leur donnent leurs noms particuliers. Ainsi le *tissu* cellulaire, appelé aussi parenchyme, résulte de la réunion des cellules, qui laissent entre elles des intervalles nommés méats ou lacunes. Le *tissu* fibreux, désigné aussi sous le nom de prosenchyme, est formé par l'agglomération des fibres. Enfin, le *tissu* ou réseau vasculaire est formé par l'ensemble des vaisseaux. Il est rare que chacun de ces *tissus* existe seul, sauf le premier, qui constitue exclusivement tous les végétaux dans le jeune âge, et même un grand nombre d'entre eux pendant toute la durée de leur existence. Ces *tissus* présentent, d'ailleurs, de nombreuses modifications. V. les mots cités.

TISSULAIRE adj. (ti-su-lè-re — rad. *tissu*). Qui a rapport aux *tissus* organiques : *Anatomie tissulaire*.

TISSURE s. f. (ti-su-re — rad. *tisser*). Liaison, qualité de ce qui est tissu : *Tissure serrée*. *Tissure lâche*. *La tissure de cette étoffe n'est pas égale*.

— Fig. Disposition, ordre, agencement : *La tissure d'un discours, d'un poème*. Il Peu usité.

— Syn. *Tissure, contexture, texture*, etc. V. **CONTEXTURE**.

TISSUTERIE s. f. (ti-su-te-ri — rad. *tissu-tier*). Techn. Art du passementier et du rubanier.

TISSUTIER s. m. (ti-su-tié — rad. *tissu*). Techn. Ouvrier qui fait des *tissus* pour la passementerie et la rubanerie.

TISTRE v. a. ou tr. (ti-stre — lat. *texere*). V. **TISSER**. N'est plus usité qu'au participe passé *tissu* et aux temps composés. *Tisser : La toile que sa main a tissue*.

Il est de mes cheveux, je l'ai *tissu* moi-même. LA FONTAINE.

— Fig. Combiner, machiner : *Les intrigues qu'il a tissées*. *Une femme hardie a tissé le fil de cette perfidie*. (Volt.)

TISZA-FURED, ville de Hongrie (Szolnok), sur la rive gauche de la Theiss ; 4,000 hab. Sellerie.

TIT s. m. (titt). Ichtyol. Espèce de cyprin, des environs de Calcutta.

TITÈNE s. f. (ti-tè-ne — du gr. *titainé*, je cours). Entom. Genre d'insectes coléoptères hétéromères, de la tribu des hélopiens, comprenant trois espèces, qui habitent l'Australie.

TITAN s. m. (ti-tan — nom mythologique donné à des géants qui tentèrent d'escalader

le ciel et de détrôner Jupiter). Personne ou objet qui a un caractère de grandeur gigantesque :

Dans l'histoire, où tu luis comme en une fournaise, Reste seul à jamais, Titan Quatre-vingt-trois, V. Hugo.

Dans la maison du dieu, Impassible Titan, chercheur de la lumière, J'irai voler le feu. TH. DE BANVILLE.

— De Titan, Démonstré, gigantesque : Travail du Titan. Entrepris de Titan.

— Adjectif. Gigantesque : Un grand siècle, un siècle TITAN, le XIX^e siècle, a froidement observé ces objets. (Michelet.)

TITAN (lle de) ou du LEVANT, la plus considérable des îles d'Hyères, à 3 kilom. N.-E. de celle de Porteros; 10 kilom. de longueur sur 2 de largeur; 3,000 hab.

TITAN. Ce personnage mythique, dont il n'est pas question dans l'Hésiode, qui donne douze Titans pour fils à Ouranos et qui n'en nomme aucun du nom générique de Titan, fut considéré plus tard comme le représentant de toute cette race. Les Titans sont alors donnés comme ses enfants, et Cronos ou Saturne cesse de faire partie de cette antique génération. Ce père des Titans était lui-même, comme les douze Titans d'Hésiode, fils du Ciel et de la Terre; mais, dans cette légende, la Terre est représentée par Vesta. Il était le frère aîné de Cronos; cependant, cédant à la prière de sa mère, il se démit de ses droits en faveur de Cronos, à la condition que celui-ci ferait périr tous ses enfants mâles et que, par conséquent, l'empire reviendrait aux propres enfants de Titan : fable bizarre, en ce qu'elle suppose la mortalité des dieux, mais qui par cela même accuse son caractère naturaliste et scientifique; en effet, la succession de ces premiers dieux est l'image des diverses phases successives de la création du monde. La mythologie ajoute que Titan, ayant appris que, par l'adresse de Rhéa, trois des fils de Cronos, savoir Zeus, Poséidon et Hadès, avaient été conservés et élevés en secret, se mit à la tête de ses enfants pour guerroyer contre son frère. Il le vainquit, le prit avec Rhéa et ses trois fils et les tint ensemble prisonniers jusqu'au temps où Zeus, ayant atteint l'âge viril, défit les Titans et délivra son père, sa mère et ses frères. Titan et ses fils durent s'enfuir jusqu'aux extrémités de l'Espagne, c'est-à-dire de l'Occident.

Cette légende est très-différente de celles que nous rapporterons plus loin en parlant des Titans, au pluriel, ou que nous avons données aux articles SATURNE et HÉCATONCHIRES. Mais le sens en est le même au fond. Les hébraïques dérivent le nom de Titan du mot hébreu *tit*, qui signifie *boue*; mais il vient naturellement d'un nom grec de la Terre. Cronos opposé à Titan, comme Zeus opposé aux Titans, comme Prométhée opposé à Zeus, représente la force créatrice des êtres déterminés, la lumière, la vie, l'ordre, opposés à la force aveugle de l'indéterminé, à l'absolu, au chaos, cette seconde force perpétuée elle-même aux yeux des anciens par les nuages. Le chaos a précédé l'ordre, la lumière; cependant il lui cède l'empire, mais tend sans cesse à reconquérir ce qu'il a perdu; de là des luttes, des triomphes momentanés de la confusion primitive, enfin la victoire définitive du principe de la détermination représenté par des créations de plus en plus précises et lumineuses.

Le nom de Titans s'applique, dans la mythologie hellénique, soit aux fils du dieu Titan, soit aux douze fils premiers-nés de Gaë et d'Ouranos : l'Océan, Céos, Créus, Hype-rión, Japet, Cronos, Thésia, Thémis, Rhéa, Mnémosyne, Phébé et Téthys, soit aux descendants de ces premiers Titans. Ces personnifications représenteraient d'abord les forces premières de la nature; plus tard, mais en dehors des douze Titans spécifiés par l'Hésiode, elles représenteraient les nuages. Peut-être faut-il voir dans la grande famille des Titans nommés dans la théogonie un ancien groupe de dieux détroqués par les dieux de l'Olympe hellénique.

D'après la Fable, les Titans, fils du Ciel et de la Terre, avaient cédé l'empire du monde à leur oncle Saturne, à la condition qu'il ferait périr tous ses enfants mâles dès leur naissance. Cette promesse n'ayant pas été réalisée à la naissance de Jupiter, les Titans se révoltèrent et furent foudroyés par le nouveau maître de l'Olympe aidé de l'intelligence divine, Athénès, et des divinités de la forme et de la lumière.

Les Titans (*τῑτῑνες*, contraction de *τῑτῑωνες*) sont les fils de *Τῑτῑς*, la Terre. Tandis que les Cabires personnifient les feux souterrains, les Titans représentent les feux qui s'échappent de la terre, comme pour combattre les dieux, et en général les puissances, les météores qui, dans le firmament, luttent avec le soleil. C'est pourquoi les Titans, comme les Adityas, présentant à la fois le caractère de divinités terrestres et de divinités célestes, sont représentés comme fils du Ciel et de la Terre.

Ce mythe est proprement la contre-partie des mythes de la génération : tandis que l'Olympe s'élève avec toutes ses personnifications de la nature, de l'ordre, de l'intelligence, de la beauté, les Titans représentent

les forces insoumises, où la lumière, où la forme n'ont pas encore pénétré, la matière inorganique et cependant active, un reste de l'antique chaos.

Le Vêda est rempli de ces images. Les ténébres y sont personnifiées comme des génies malfaisants, fallacieux et impies, toujours vaincus, mais toujours révoltés. L'astre du jour, tantôt invoqué sous son propre nom, tantôt sous ceux de Savitri, de Mitra, de Varouna, les perce de ses flèches, dissipe leur troupe perverse qui amoncelait les nuages comme des montagnes et tentait d'éclipser son éternel éclat. De même que, dans le combat de Zeus contre les Titans, le dieu suprême est assisté par toutes les forces de la création cosmique, les Adityas assistent Indra et le Soleil contre ces mauvais génies confondus sous les noms de Dêtyas ou d'Asouras. Ces Dêtyas personnifient à la fois la sécheresse et l'eau qui s'échappe de la nue (*Soudhna* et le serpent *Ahi*), le nuage obscur (*Vritra*) et les ténébres (les *Rak-chasas*).

Le mythe védique, dit M. Maury, obéit au mouvement qui précipita le naturalisme primitif dans le brahmanisme, assemblage monstrueux et incohérent de légendes et de théogonies. Cette lutte allégorique prit un caractère de plus en plus réel et anthropomorphique. Déjà, dans les *Upanichads*, l'imagination, s'emparant du récit, varie les détails du combat des Asouras contre les Dévas et attribue parfois des succès aux premiers. Dans le *Mahâbhârata*, cette grande lutte est racontée avec tous les ornements de la poésie sanscrite. Les Asouras escaladent le ciel par milliers, amoncelant les montagnes et les forêts; enfin plus tard, surtout dans les *Pourânas*, on attribue tantôt à Vichnou, tantôt à Siva, l'honneur de la victoire.

Tous ces traits reparaissent dans la légende grecque. Les Titans, les Géants, c'est-à-dire les enfants de la Terre; les Hécatonchires, c'est-à-dire les géants aux cent bras (les vents), reproduisent trait pour trait la légende indienne. Les Aloades, dont la légende rappelle encore, avec quelques variantes, celle des Titans, associent dans une même conception les agents producteurs du sein de la terre et les agents destructeurs en lutte avec les dieux. Ils sont, comme le dit souvent le chantre védique en parlant des Asouras, frappés avant qu'ils aient pu suffisamment grandir.

Les Titans, fils de l'Océan et de Téthys, jouent un rôle important dans la théogonie d'Hésiode. Ils sont associés particulièrement aux Cyclopes et aux Hécatonchires. Les Cyclopes représentent la foudre et les éclairs, ainsi que le prouvent les noms qui leur sont donnés, *Brontés*, *Stépôts* et *Argés*, c'est-à-dire le fracas du tonnerre, l'éclair et l'éclat des feux électriques. Ces Cyclopes font présent, en effet, à Zeus du tonnerre et de la foudre. La divinisation des éclairs et du tonnerre remontait aux premiers âges de la Grèce. Les Arcadiens, qui avaient conservé chez eux tant de traces du naturalisme primitif, offraient, au lieu appelé *Baphos*, des sacrifices aux éclairs, aux tempêtes et aux tonnerres, et plaçaient sur cette terre volcanique le combat des géants et des dieux.

Les Hécatonchires, montrés à cent bras et cinquante têtes, s'appellent Cotos, Briarée et Gyges, c'est-à-dire le *Furieux*, le *Vigoureux* et le *Membre*. Ces êtres gigantesques sont les ennemis déclarés des Titans, et dans leur haine se peint le combat que livrent les vents aux nuages formés des vapeurs terrestres.

Au nombre des couples titanesques, Hésiode place Hype-rión et Thésia, desquels sont nés le Soleil et la Lune, l'Aurore, qui luit pour les hommes et les dieux.

Céos, uni à Eurybie, enfante le ténébreux Astréos, Pallas et Persés, lesquels, par eux-mêmes ou par leurs enfants, s'annoncent comme des emblemes du ciel étoilé et de la marche du soleil dans les airs. L'Aurore eut d'Astréos les vents propices, Argéstès, Zéphire, Borée et Notus; puis les étoiles radieuses dont le ciel forme sa couronne, et entre lesquelles l'étoile du matin est seule désignée par un nom particulier. De Pallas et du Styx prennent naissance l'*Emulation*, la *Victoire*, le *Commandement* et la *Force*.

Le couple de Céos et de Phébé mit au jour Latone, la déesse de l'obscurité, et Astérie, de qui Persés eut Hécate.

Cronos, qui sera détrôné par Jupiter, doit aussi être rangé dans la famille des Titans. Dans la cosmogonie, il engendre successivement trois fils et trois filles, Héstia, Déméter, Héra, Hadès, Poséidon et Zeus.

Japet et Olymène ont leur légende comme Cronos et Rhéa : quatre fils sont issus de ce couple, Atlas, Ménétios, Prométhée et Epiméthée.

Bien que, chez tous les écrivains grecs, chacun des Titans dont on vient de lire les noms, et auxquels il faut joindre Créios, conserve toujours le titre de Titan, ils ne doivent pas être confondus avec les monstres qui demeureront éternellement ensevelis dans les abîmes où les précipita Jupiter, ni avec les éléments qui forment la première triade titanesque d'Hésiode.

En littérature, le nom de Titan revient souvent sous la plume des écrivains; c'est une métaphore énergique qui sert à ex-

mer la force, l'audace orgueilleuse, et quelquefois aussi la chute retentissante d'une haute individualité, par allusion au châtiement des Titans.

« Fichte, le Titan idéaliste qui, avec l'échelle des pensées, avait escaladé le ciel et d'une main téméraire avait plongé dans le vide céleste, devient maintenant quelque chose de courbé, d'humblement chrétien qui soupire beaucoup d'amour. »

H. HEINE.

« Au milieu de ce grand bouleversement des institutions, des lois et des empires, la Folie, sous le même costume, agitant les mêmes grelots et tirant de son tambourin les mêmes sons, paraissait être la seule divinité de l'Olympe moderne que les nouveaux Titans n'eussent pas détrônée. »

Cte de SÉGUR.

« La science de son temps ne satisfait pas l'esprit de Descartes; il la refait tout entière. La philosophie lui paraît défectueuse, il la reconstruit aussi. Et pour cette œuvre de Titan il n'accepte aucun secours étranger, aucune idée reçue : lui seul, et c'est assez. »

LANFREY.

« Cet homme-là (Proudhon) vous empoigne la société par le collet, vous la secoue et la pulvérise d'un coup de poing; c'est le Titan du socialisme. Il entasse les systèmes sur les théories, les doctrines sur les symboles, Pélion sur Ossa, Pierre Leroux sur M. Cabet, et quand sa montagne d'hommes, de choses, d'idées, de principes, de systèmes et de formules sera assez haute, il grimpera dessus et escaladera le ciel pour mettre le bon Dieu à la porte et fonder une nouvelle dynastie céleste. »

EDM. TEXIER.

« La guerre pour le droit, cette lutte de Titans, dans laquelle nos pères ont prodigué tant d'héroïsme et de génie, est terminée. Il ne s'agit plus pour nous de faire triompher une cause à jamais victorieuse, mais de réaliser les promesses que les philosophes ont faites en son nom à l'humanité. »

DANIEL STERN.

« Il en sera de la Révolution, pour nos arrière-neveux, comme de ces lointaines traditions de l'humanité dont les mythologies nous ont conservé le bruit confus dans la légende grandiose des Titans. L'escalade du ciel n'est pas plus téméraire que l'entreprise des livres penseurs; folie physique et folie morale se ressemblent; à entasser des montagnes ou à entasser des arguments, il y a la même peine perdue. Enclade y périt et reste enseveli sous l'Etna; Marat y meurt et trouve un égout pour dernière tombe. »

ROMIEU.

« Ces masses énormes de rochers superposés les uns aux autres, comme les rocs entassés par les Titans pour escalader le ciel, et qui, de temps à autre, étreignent le voyageur dans une ceinture de pierres où il a peine à se frayer une issue; toutes ces formes gigantesques accablant l'homme de leur immensité, et, dans le sentiment de sa faiblesse, son imagination est confondue par ce qui frappe ses sens, et plus encore par la puissance mystérieuse qu'il ne voit que dans ses effets et dont l'infinité éclate de toutes parts. »

L'abbé BAUTAIN.

Titan, roman de Jean-Paul Richter (1800, in-12). Ce livre est le chef-d'œuvre de l'auteur; on peut dire qu'il y a comme résumé et quintessencé toute sa pensée. C'est tout à la fois un roman et un poème, une satire et un drame, une étude psychologique et une fantaisie, ayant pour thème et pour texte l'épique de la civilisation au XVIII^e siècle. Comment doit finir cette civilisation qui exagère la puissance intellectuelle et la puissance industrielle aux dépens de la vie de l'âme? Quel sera le sort de ces générations saturées de romans, de drames, de journaux, de science, d'ambition, d'aspirations véhémentes vers l'impossible et l'inconnu? En augmentant la somme de leurs désirs, augmentent-elles la somme de leur bonheur? N'imitons-nous pas l'antique Titan, le géant qui escalada le ciel et mourut écrasé? Voilà ce que Jean-Paul s'est demandé. Ce fut dans l'année 1797, après avoir déjà publié des chefs-d'œuvre, qu'il se crut assez fort pour commencer l'ouvrage qu'il regardait comme la base la plus solide de sa gloire, ce *Titan*, monument colossal pour lequel, au milieu même de ses autres travaux, il recueillait incessamment des matériaux. Des ses premiers débuts dans la carrière littéraire, il avait rêvé une Titanide, une femme au cœur noble, aux sentiments élevés, supérieure à son sexe, création qui, toute poétique, devait cependant ne point sortir du cercle des possibilités; c'était là l'héroïne qu'il voulait pour son *Titan*. D'a-

bord il crut l'avoir trouvée dans Charlotte de Kalb, femme d'un président, qui s'était éprise pour lui d'un violent amour; mais les idées matérielles de Charlotte offusquaient le poète; une Mme Krudener la remplaça devant son chevalet. Cette liaison fut de courte durée. Une troisième apparition fit évanouir jusqu'au souvenir des deux précédentes, et, cette fois, il décida qu'Emilie de Berlepsch deviendrait sa Titanide. C'est sous son inspiration que le portrait de Liane a été esquissé.

Les divers commencements du *Titan* sont bien loin de ressembler à celui que Jean-Paul leur substitua. Les premiers chapitres étaient écrits, en dépit de l'auteur lui-même, dans le genre de *Fitzlein* et de *Siebenkaes*; les efforts qu'il faisait pour sortir de cette mauvaise voie donnaient à son style un air maniéré et prétentieux qui aurait fini par rendre l'ouvrage insupportable. Heureusement, il sortit de cette manière pour n'y jamais retomber. La *Loge invisible* fut le berceau du *Titan*. On est tenté, à la lecture de ce roman, de supposer que le nom de Titan s'applique au héros de l'ouvrage, à Albano, et l'on s'évertue à chercher quel rapprochement il peut y avoir entre ce jeune homme si bur, si naïf, si romantique, et le farouche adversaire de l'Olympe. Mais ce n'est point Albano qui est Titan, c'est son antipode, le capitaine Roquairol, cet être romanesque, avide de jouissances et insatiable de plaisirs, ce Byron anticipé, cet escaladeur de ciel qui, après avoir élevé montagne sur montagne pour atteindre son but, finit par se trouver enseveli sous leurs décombres. L'histoire d'Albano, opposé à Roquairol, est celle d'un être qui, par suite d'une position exceptionnelle, d'une éducation toute spéciale, traverse la vie en se heurtant à toutes les douleurs, quoiqu'il ne se permette que les plaisirs licites, souffre avec noblesse, ne goûte le bonheur que dans ce qu'il a de plus pur, se trouve exposé, à chaque instant, à se voir entraîner par de fallacieux principes et marche cependant d'un pas ferme vers le but que sa raison lui a montré, sacrifiant à l'accomplissement de ses devoirs tout ce qu'une cour débauchée peut offrir de délices à un jeune homme qui entre dans le monde. Tous les personnages qui gravitent autour de lui, et qui représentent chacun une aberration différente, tombent successivement à ses côtés, victimes des conséquences naturelles de leurs passions; lui, se ralliant à chaque chute dont il est témoin, finit par atteindre la position la plus élevée que puisse désirer l'ambition d'un homme, position à laquelle il ne pouvait s'attendre et pour laquelle, par conséquent, il n'avait pu faire les sacrifices qu'il ne cesse d'accomplir dans le cours de l'ouvrage. Dans cet exposé d'un système qui fut toujours l'idée fixe de Jean-Paul, il avait eu d'abord l'intention de ne prouver que par des moyens négatifs la justesse de son principe type, en faisant de ses personnages, qui tous s'en écartent, autant de victimes de leurs déviations; plus tard, il pensa avec raison que la démonstration de son idée gagnerait à l'emploi d'un moyen positif, et il jeta parmi les acteurs de son roman dramatique la personnification de son idéal, Albano.

Richter a de plus la rare mérite d'avoir placé dans le même ouvrage six personnages de femmes qui n'ont entre eux aucune ressemblance. Cinq d'entre ces femmes sont des modifications différentes du type premier, Liane. Celle-ci est une créature semi-terrestre, semi-céleste, dont les pieds seuls touchent la terre. En suivant l'échelle descendante dont elle est l'échelon supérieur, on trouve Idolne, Julienne, Linda, Rabette et Isabelle. Idolne, semblable à Liane au physique et souvent même au moral, a de moins qu'elle cette exaltation d'idées, cette tendance constante vers une autre vie. Julienne et Linda sont deux créations délicieuses; l'une développe cette tendresse de cœur, cette sensibilité mystique qui appartient spécialement à l'école allemande; l'autre, au sang espagnol, à l'âme forte et fière, mais elle est aussi tendre et même plus fortement impressionnable que Julienne. Rabette, simple et naïve villageoise, apporte à la ville ses mœurs de la campagne, et, dans tout le cours de l'ouvrage, elle s'offre comme un éternel contraste entre la cour et le hameau. Isabelle enfin est la femme aux passions violentes; plus profondément instruite que les autres, elle ne se sert de son organisation supérieure que dans des vues d'égoïsme; il ne lui a manqué peut-être, pour être la gloire de son sexe, que de rencontrer dans un homme une âme jumelle. De semblables portraits suffiraient à eux seuls pour rendre immortel leur auteur, et quand on songe aux autres personnages qu'il a groupés avec tant d'art autour de ces femmes, à la manière si simple dont se déroule une intrigue si compliquée, on conçoit facilement que les Allemands aient surnommé Jean-Paul l'*Unique*. M. Philarrète Chasles, qui a donné une excellente traduction du *Titan*, résume l'œuvre par ces quelques mots caractéristiques : « Critique de ce sensualisme ardent, enthousiaste, sentimental et féroce qui est représenté par Roquairol, qui veut toutes les jouissances et qui croit se grandir en grandissant son égoïsme; critique du faux sentimentalisme et de l'affectation romanesque; critique de l'éducation étroite, mesquine, factice, pédante, en honneur dans la vieille Europe; critique des petits cercles allemands

et de leur étiquette formaliste; enfin, apothéose de l'âme, de la naïveté, de l'idéal, en opposition avec le matérialisme, les plaisirs sensuels et les ambitieuses luttes de l'intelligence : telle est la clef générale de ce bizarre livre, poème épique mêlé de satire, de folie, de mysticisme et d'affectation, mais plein de grandeur, de vérité et de profondeur dans sa pensée intime et philosophique. »

TITANATE s. m. (ti-ta-na-te — rad. *titan*). Chim. Sel produit par la combinaison de l'acide titanique avec une base.

TITAN-COTTE s. m. (ti-tan-ko-te). Bot. Nom indigène d'une espèce du genre *strychnos*.

TITANE s. m. (ti-ta-ne — du gr. *titanos*, plâtre). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des longicornes, tribu des prioniens, dont l'espèce type habite la Guyane.

— Chim. Élément que l'on a classé jusqu'à ce jour parmi les métaux, mais qui, d'après certains chimistes, intermédiaire entre les métaux et les métalloïdes, doit de préférence être classé parmi ces derniers, entre le silicium et l'étain. Il on dit aussi **TITANIUM**.

— *Encycl.* Chim. Le *titan* est un élément dont le symbole est *Ti* et le poids atomique 50. Longtemps on l'a classé parmi les métaux, parce que son hydrate est susceptible de faire la double décomposition avec les acides en donnant des sels peu stables; mais il était évident qu'on pouvait tout aussi bien le classer parmi les métalloïdes, puisque le même hydrate fait la double décomposition avec les bases et donne des titanates infiniment plus stables que les sels de *titan*. Dès lors, il y avait lieu de se décider par les analogies qui unissent le *titan* aux autres corps simples. Cet élément étant tétratomique, comme l'était tout ce qu'il se rapproche sous tant de rapports, il y avait lieu de voir si ces deux corps sont plus voisins des métalloïdes tétratomiques (carbone et silicium) que des métaux tétratomiques (fer, cobalt, nickel, manganèse, etc.). Or, une étude, même superficielle, montre tout de suite que l'étain et le *titan* sont plus voisins du silicium que du fer et doivent, par conséquent, l'un et l'autre être rangés dans la famille des métalloïdes tétratomiques. Dans chaque famille de métalloïdes, les corps étant classés d'après la place qu'ils occupent dans la série électro-chimique, le *titan* prend rang entre le silicium et l'étain, étant moins électro-négatif que celui-ci et plus électro-négatif que celui-là.

Le *titan* a été découvert en 1789 par Gregor dans la ménacanthite (sable ferrugineux titanifère) de Cornouailles et nommé, à cause de cette origine, ménacanthite par Kirwan. Klaproth, de son côté, découvrit dans le rutile un nouveau corps simple, qu'il décrivit comme un métal et auquel il donna le nom de *titan*. Plus tard, en 1797, de nouvelles investigations prouvèrent que le *titan* de Klaproth était identique avec la ménacanthite de Gregor, et le nom de *titan* fut alors universellement adopté. La préparation et les propriétés du *titan*, ainsi que les principaux composés de ce corps, ont été étudiés surtout par Berzelius, Wöhler et Rose.

Le *titan* est un des métalloïdes rares. On ne le rencontre nulle part à l'état de liberté. Ses minerais les plus importants sont le rutile, la brookite, l'anatase, qui tous trois sont constitués par de l'oxyde titanique TiO_2 , et les diverses variétés de fer titanifère qui consistent en titanate ferreux, quelquefois isolé, quelquefois mêlé d'oxyde ferrique ou ferroso-ferrique.

On rencontre encore le *titan* à l'état de titanate de calcium dans la perowskite, à l'état de silico-titanate de calcium dans le spène ou titanite, et à l'état de titanates de cérium, d'yttrium, etc., mélangés de tantalates et de niobates, dans l'œschynite, l'euxénite, la polymignite, la polycrase et le pyrochlore. De petites quantités de *titan* ont été également trouvées dans plusieurs minerais de fer, et Mazade a décelé la présence de ce métalloïde dans les eaux minérales de Noyrac, département de l'Ardèche.

Lorsqu'on fond au haut fourneau des minerais de fer titanifère, on trouve dans les scories qui adhèrent à la partie inférieure du fourneau de petits cristaux cubiques d'une couleur cuivrée brillante. Pendant longtemps on a pris ces cristaux pour le *titan* libre; mais Wöhler a démontré qu'ils renferment, en outre, du carbone et de l'azote et qu'en fait ils sont constitués par une combinaison de cyanure de *titan* et d'azoture de *titan* $TiCy_2, 3Az_2Ti_3$.

Pour obtenir le *titan* pur, on chauffe, dans un creuset couvert, le fluorure double de potassium et de *titan* avec du potassium. Le *titan* devient libre, la réaction étant accompagnée d'une vive incandescence. On le sépare du fluorure potassique au moyen de l'eau qui dissout ce dernier sel. Ainsi obtenu, le *titan* est une poudre amorphe, pesante, d'un vert foncé, qui n'offre pas la moindre trace d'éclat cuivreux, même après avoir subi une forte compression. Au microscope, il ressemble à une masse agglomérée présentant la couleur et l'éclat du fer. On obtient encore ce métalloïde en mélangeant l'oxyde titanique avec un sixième de son poids de charbon et en exposant ce mélange à la plus haute température que l'on puisse produire dans un

fourneau à vent. Vauquelin, Lampadius et quelques autres l'ont obtenu par cette méthode sous la forme d'une poussière qui présente la couleur du cuivre ou la couleur de l'or. Mais il est possible que le charbon employé ait contenu de l'azote et qu'il se soit formé un composé analogue à celui qui se dépose avec les scories dans les parties inférieures des hauts fourneaux et dont nous avons parlé plus haut.

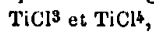
Le *titan* pur, préparé au moyen du fluorure double, brûle à l'air, et, lorsqu'on l'enflamme, il répand des étincelles brillantes à une distance très-considérable du lieu où se trouve le corps en ignition. Chauffé au rouge dans une atmosphère d'oxygène pur, il brûle avec un éclat tel que la lumière qu'il produit est comparable à la lumière électrique. Le même phénomène se produit dans une atmosphère de chlore, et là, comme dans l'oxygène, l'incandescence ne se produit que si l'on favorise l'action du chlore par l'action de la chaleur. Mélangé avec du minium et chauffé, il brûle avec une telle violence que la masse est projetée hors du vase avec une très-forte détonation. Le *titan* ne décompose pas l'eau à la température ordinaire; mais, si on le met dans l'eau portée à la température de l'ébullition, il décompose cette dernière et il se dégage des bulles d'hydrogène. L'ammoniaque ajoutée à la liqueur en précipite un oxyde noir. Si l'on chauffe alors le liquide, de l'hydrogène se dégage en abondance, tandis que le précipité noir vire au bleu et finit par se convertir en acide titanique entièrement blanc.

Le *titan* est, comme nous l'avons dit, tétratomique dans la plupart de ses composés. C'est ainsi qu'il forme un dioxyde TiO_2 , un hydrate TiH_4O_3 et un chlorure $TiCl_4$ correspondant à l'anhydride silicique SiO_2 , à l'acide silicique SiH_4O_3 et au chlorure de silicium $SiCl_4$. Mais, de même que le silicium et le carbone, le *titan* peut, en se soudant à lui-même par une de ses affinités, former le groupe Ti_3 hexatomique et donner naissance à des composés qui constituent une série parallèle à la série éthylique du carbone et à la série éthylique du silicium. Dans cette série se rangent le sesquioxyde Ti_2O_3 et le sesquichlorure Ti_2Cl_3 , que l'on a longtemps considéré comme un trichlorure et écrit $TiCl_3$.

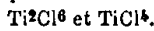
— **ALLIAGES DE TITANE.** Très-voisin des métaux, le *titan* forme des alliages peu étudiés jusqu'à ce jour. On obtient un composé de *titan* et d'aluminium $AlTi$ en exposant pendant une heure à la température de fusion de l'argent un mélange de 10 parties d'oxyde de *titan*, de 30 parties de cryolithe et de 30 parties d'un mélange à poids égaux de chlorures potassique et sodique. On lave ensuite le produit à l'acide chlorhydrique pour dissoudre l'excès d'aluminium. Cet alliage forme des lamelles qui, dans l'acide chlorhydrique gazeux, se réduisent en chlorures de *titan* et d'aluminium.

COMPOSÉS DU TITANE.

— **CHLORURES DE TITANE.** Le *titan* forme deux chlorures que l'on écrit généralement



mais que nous préférons écrire



Le premier porte le nom de chlorure titanique et le second celui de chlorure titané.

— **Chlorure titanéux Ti_2Cl_6 .** Ce chlorure, découvert par Ebelmen, se produit dans l'action de l'hydrogène sur le tétrachlorure. Pour le préparer, on fait passer un courant d'hydrogène sec et pur à travers du chlorure titané placé dans une cornue tubulée; le gaz arrive par un tube de dégagement qui plonge dans le liquide. Au col de la cornue on adapte un tube de verre entouré de clinquant, ou un tube de porcelaine qui traverse horizontalement un large fourneau et qui vient aboutir à un récipient tubulé dans lequel se condense la portion inaltérée du chlorure titané. Dès que tout l'air est expulsé de l'appareil, on chauffe au rouge le tube de verre ou de porcelaine et l'on applique une douce chaleur à la cornue. Le chlorure titanéux qui se forme vient se condenser dans la portion qui, on a soin de faire très-longue, du tube qui dépasse le fourneau et qui est froide. On arrête l'opération dès qu'il ne reste plus de chlorure titané dans la cornue. On chauffe ensuite modérément la partie du tube qui renferme le chlorure titanéux, en même temps que l'on continue de le faire traverser par le courant d'hydrogène, afin de le débarrasser des dernières traces de chlorure titané, et, après refroidissement du produit dans l'hydrogène, on démonte l'appareil et on l'en retire.

Le chlorure titanéux forme des écailles d'un violet foncé qui ont un grand éclat. Chauffé au contact de l'air dans une capsule de porcelaine, il répand des vapeurs de chlorure titané, tandis que de l'oxyde titané reste pour résidu. Il est déliquescant à l'air, à la température ordinaire, et y subit la même décomposition. L'eau le dissout en formant une liqueur d'un rouge violacé qui, petit à petit, se décolore en laissant déposer de l'acide titané. Les alcalis caustiques ou carbonatés précipitent, de ses solutions récentes, de l'hydrate titanéux d'un brun foncé; le sulfure ammonique donne naissance au même précipité; l'acide sulfurique ne donne lieu à aucune réaction appréciable. La solu-

tion du chlorure titanéux est un puissant agent de réduction; elle précipite de leurs solutions les métaux nobles, elle convertit les composés cuivriques et ferriques en composés cuivreux et ferreux respectivement, et elle sépare du soufre de l'acide sulfureux lorsqu'on la chauffe avec une solution de cet acide.

On obtient une solution violette de chlorure titanéux en faisant bouillir, ou simplement digérer, une solution de chlorure titané dans l'acide chlorhydrique avec de l'argent très-divisé.

— **Chlorure titanique $TiCl_4$.** On obtient ce composé en chauffant le *titan* ou l'azoture de *titan* dans un courant de chlore. On opère aussi comme pour la préparation du chlorure de silicium, c'est-à-dire en faisant passer le chlore sur un mélange d'acide titané et de charbon chauffé au rouge, mélange préparé comme il a été dit à propos du silicium (v. ce mot), à cela près qu'on remplace ici l'acide silicique par l'acide titané. On le rectifie sur du cuivre ou du mercure pour le débarrasser de l'excès de chlore. Quand on se sert, pour cette préparation, d'acide titané brut (rutile natif), il se produit en même temps du chlorure ferrique; mais on sépare aisément ce dernier par décantation et rectification.

Le chlorure titanique pur est un liquide lourd, incolore, transparent, d'une odeur acide et piquante; il émet des vapeurs blanches à l'air. Sa densité égale 1,7609 à 0°; il ne se solidifie pas à -25°; il bout à 135°. Sa densité de vapeur a été trouvée égale à 6,836; le calcul exigerait 6,653, ce qui ne laisse aucun doute sur la formule de ce corps. Exposé à l'air, il absorbe l'humidité atmosphérique et se convertit peu à peu en une masse solide de chlorure titané hydraté, laquelle se dissout dans une plus grande quantité d'eau, comme c'est le cas pour le chlorure stannique. D'après Merz, ce produit ne serait plus du perchlorure de *titan*, mais un oxychlorure qui perdrait une partie de son chlore sur la chaux, une seconde partie sous l'influence d'une température de 100° et le reste à 180°, sous la forme d'acide chlorhydrique. Lorsqu'on mélange le perchlorure de *titan* avec de l'eau, la combinaison qui s'opère est si violente que la masse est violemment projetée hors du vase. Si l'on veut en obtenir une solution claire, il faut agiter l'eau par petites quantités de manière à éviter l'élévation de température; si l'on chauffe, en effet, ou si on laisse la température s'élever par la réaction, il se dégage de l'acide chlorhydrique et il se forme de l'acide titané. Le chlorure titané n'est pas décomposé par le potassium à son point d'ébullition; mais lorsqu'on fait passer sa vapeur sur du potassium ou du sodium chauffé au rouge, le *titan* se réduit avec incandescence et la chaleur de la réaction est telle que le verre fond au point où elle a lieu.

Le chlorure titané forme un certain nombre de composés analogues à ceux du chlorure stannique.

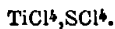
1. Avec l'ammoniaque $TiCl_4, 4AzH_3$. Le gaz ammoniac est rapidement absorbé par le chlorure titané avec grand dégagement de chaleur. Le composé saturé est une poudre rouge brun, suivant Rose, jaune pâle suivant Persoz; cette poudre se décompose au contact de l'air. Chauffé dans un courant de gaz ammoniac sec, ce corps se convertit en azoture de *titan*. Calciné dans un courant d'hydrogène, il donne un composé jaune. Chauffé seul dans un tube de verre, il perd de l'ammoniaque à l'état de chlorhydrate, puis de l'acide chlorhydrique et laisse un résidu de *titan* métallique, en même temps qu'il se sublime un chlorure double d'ammonium et de *titan* d'un blanc jaunâtre renfermant $3AzH_4Cl, TiCl_4$ ou $6AzH_4Cl, TiCl_4$, suivant le mode de préparation. Ce sel double est soluble dans l'eau.

2. Avec le chlorure de cyanogène. Ce corps est décrit au mot **CYANURE**. V. ce mot.

3. Avec l'acide cyanhydrique. Ce corps est décrit à propos de l'acide **CYANHYDRIQUE**. V. ce mot.

4. Avec l'hydrogène phosphoré. Le chlorure titané absorbe l'hydrogène phosphoré sec et forme, après saturation, un composé brun solide qui répand des fumées au contact de l'air. Ce corps est décomposé par l'eau, l'acide chlorhydrique, la potasse et l'ammoniaque, ainsi que par les carbonates alcalins; il perd alors de l'hydrogène phosphoré avec effervescence. L'ammoniaque gazeuse en chasse également l'hydrogène phosphoré à la température ordinaire, et le convertit pour la plus grande partie dans le composé ammoniacal décrit plus haut. Chauffé en vase clos, le corps brun dégage un peu d'acide chlorhydrique et d'hydrogène phosphoré et donne un sublimé jaune qui renferme $3TiCl_4, 2PH_3, 2HCl$; ce nouveau corps perd également de l'hydrogène phosphoré sous l'influence de l'eau, des acides et des alcalis.

5. Avec le chlorure de soufre. On obtient ce corps en faisant passer du chlore sur du sulfure de *titan*, ou mieux en saturant de chlore à une douce chaleur un mélange de chlorure de soufre et de chlorure titané. Le produit est un chlorure titanosulfureux



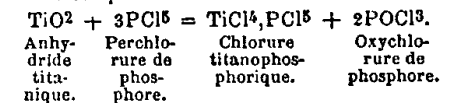
Il se présente sous la forme d'une poussière

d'un jaune de soufre, très-déliquescente, décomposable par la chaleur et soluble dans l'acide azotique étendu, avec formation d'acides sulfurique, chlorhydrique et titané.

6. Avec le chlorure de phosphore. Un chlorure titanophosphorique $TiPCl_3 = TiCl_4, PCl_3$, analogue au chlorure stannophosphorique décrit par Casselmann ($SnCl_4, PCl_3$), se produit, d'après Tüttschew, lorsqu'on chauffe un mélange intime de 1 molécule d'oxyde titané



(15 gr.) et de 3 molécules de pentachlorure de phosphore (115 gr.) dans une cornue, en maintenant la chaleur longtemps encore après que la réaction est complète, afin de volatiliser l'oxychlorure de phosphore formé en même temps :



On obtient également ce corps, d'après Weber, par le mélange des deux chlorures constituants ou en faisant passer ensemble les vapeurs de ces chlorures à travers un tube de verre chauffé au rouge; mais, dans ce cas, le produit est contaminé par une certaine quantité des chlorures primitifs demeurés libres.

On obtient enfin ce corps pur en faisant passer un courant de chlore à travers un mélange de trichlorure de phosphore et de chlorure titané en excès, et en chauffant vers la fin le produit dans un courant de chlore gazeux.

Le chlorure titanophosphorique est une masse indistinctement cristalline, d'un jaune citron, que l'éther dissout sans la décomposer et qui reste sous la forme d'une masse gommeuse lorsqu'on évapore la solution. Il se dissout aussi dans une petite quantité d'oxychlorure de phosphore et ne peut plus être que très-difficilement retiré de cette solution. L'eau et l'air humide le décomposent rapidement. Placé sous une cloche avec de l'eau et de la chaux vive, il laisse au bout de quelques jours de l'hydrate titané entièrement exempt d'acide phosphorique et renfermant à peine des traces de chlore. D'après Weber, lorsqu'on le chauffe, il se volatilise sans fondre et se condense en une poudre jaune par le refroidissement. Il est très-hygroscopique et se dissout dans les acides étendus en formant un liquide jaune qui laisse déposer au bout de quelque temps un précipité gélatineux.

Le composé $TiCl_4, PCl_3O$ prend naissance lorsqu'on projette de l'oxychlorure de phosphore dans un excès de chlorure titané. On l'obtient pur en chauffant le mélange solidifié jusqu'à fusion complète et en décantant ce qui reste liquide après le refroidissement. La masse cristalline constitue le composé en question. C'est une masse incolore, très-fusible et très-hygroscopique.

— **BROMURE DE TITANE.** On ne connaît qu'un seul bromure de *titan*, le tétrabromure



On le prépare en faisant passer de la vapeur de brome sur un mélange chauffé au rouge d'oxyde de *titan* et de charbon. Il distille sous la forme d'un liquide rouge qui se prend en masse cristalline dans le récipient. On le redistille sur du mercure pour le débarrasser de l'excès de brome. Il forme une masse couleur d'ambre, d'une belle structure cristalline, d'une densité de 2,6, fondant à 39° et bouillant à 230°. Il absorbe promptement l'humidité et, au contact de l'eau, il se résout en acide bromhydrique et en acide titané.

— **CYANURES DE TITANE. V. CYANURE.**

— **IODURE DE TITANE.** Ce corps prend naissance : 1° lorsqu'on dirige de la vapeur d'iode sur du *titan* chauffé au rouge; 2° lorsqu'on dirige un courant d'acide iodhydrique sec à travers du chlorure de *titan* maintenu à son point d'ébullition jusqu'à ce que la transformation soit complète; la petite quantité d'iode qui devient libre donne au produit une teinte violette, que l'on fait disparaître par deux ou trois distillations dans un courant d'hydrogène; 3° en faisant passer à travers un tube chauffé au rouge un mélange de vapeur d'iode, d'hydrogène et de chlorure titané. L'iodure, qui n'est pas très-volatil, se condense dans les parties froides du tube avec une grande quantité d'iode libre qui rend très-difficile la purification du produit.

L'iodure titané forme une masse cassante, d'une couleur brun rougeâtre et d'un éclat métallique. Il fond à 150° en un liquide brun qui reste à l'état de surfusion jusqu'à une température inférieure à 100° et cristallise ensuite en octaèdres volumineux. Au bout de quelques jours, ces octaèdres se transforment en touffes de cristaux soyeux et prismatiques. Il a une certaine tension de vapeur à la température ordinaire et fume à l'air. Il bout un peu au-dessus de 360° et distille sans décomposition. Sa densité de vapeur = 18,054 à 440°; le calcul exigerait 18,334. Le chiffre trouvé, qui est trop faible, semble indiquer que ce corps se dissout à une température élevée. La vapeur surchauffée de l'iodure titané brûle à l'air avec une flamme brillante, en donnant des oxydes iodiques et titanés.

L'iodure de *titan* se dissout rapidement

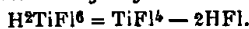
dans l'eau en donnant une élévation moins forte que ne le fait le chlorure. Ses solutions aqueuses brunissent à l'air et donnent de l'acide titanique.

— **FLUORURES DE TITANE.** On connaît un fluorure titanique TiF_4 , un fluorure titanique TiF_3 et un grand nombre de fluorures doubles renfermant du titane.

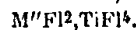
— **Fluorure titanique TiF_3 .** On l'obtient, mais impur, à l'état de poudre violette en calcinant du fluorure potassico-titanique dans un courant d'hydrogène et en reprenant le résidu par l'eau pour en séparer le fluorure de potassium.

— **Fluorure titanique TiF_4 .** On l'obtient en distillant un mélange de spath fluor et d'oxyde titanique avec de l'acide sulfurique fumant dans un appareil de platine. Il distille sous la forme d'un liquide fumant incolore. Il se dépose également des cristaux d'un fluorure titanique lorsqu'on évapore une solution d'acide titanique dans l'acide fluorhydrique. L'eau résout ces cristaux en fluorure hydratantique soluble et oxyfluorure titanique insoluble.

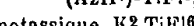
— **Fluorure hydratantique ou fluorure double de titane et d'hydrogène**



Ce corps prend naissance, comme nous venons de le dire, dans l'action de l'eau sur le fluorure titanique; il se produit encore lorsqu'on dissout l'acide titanique dans l'acide fluorhydrique aqueux. C'est un acide qui, neutralisé par les bases, donne des fluorures doubles renfermant du titane et répondant à la formule générale $2\text{M}'\text{F}, \text{TiF}_4$ ou

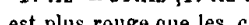


On connaît les fluorures titanico-ammonique

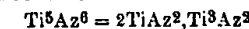


titanico-potassique K_2TiF_6 , titanico-sodique, titanico-calcique, titanico-cuprique, titanico-ferrique, titanico-magnésique, titanico-plombique et titanico-nickélique.

— **AZOTURES DE TITANE.** Lorsqu'on soumet l'ammonio-chlorure de titane à l'action de la chaleur seule, ou mieux qu'on le calcine dans un courant de gaz ammoniac sec, il se forme une substance de couleur cuivrée que l'on a prise au début pour du titane libre et qui consiste en azoture de titane Ti_3Az_2 ou



Ce corps est plus rouge que les cristaux cubiques des hauts fourneaux qui ont une teinte jaune. Il se produit un autre azoture de titane TiAz_2 lorsqu'on calcine fortement de l'oxyde titanique dans un courant de gaz ammoniac. C'est une poussière violette foncée avec teinte cuivrée. En morceaux, il présente un reflet cuivré et un éclat métallique très-prononcé. Enfin, il se forme, suivant Rose, un troisième azoture de titane



lorsqu'on soumet le premier azoture décrit à l'action d'un courant d'hydrogène à une très-haute température. Il a un éclat métallique et une couleur d'or. On l'obtient encore en calcinant l'oxyde de titane dans un courant de gaz cyanogène ou d'acide cyanhydrique en vapeur. Ces trois azotures de titane se décomposent, sans se décomposer, une température au moins égale à celle de la fusion de l'argent. Mêlés à l'état de poudre et chauffés avec les oxydes de cuivre, de plomb ou de mercure, ils donnent une flamme livide et ramènent ces oxydes à l'état métallique. Avec la potasse fondue, ils donnent lieu à un dégagement d'ammoniac.

Wöhler et Deville, en chauffant du fluorure titanico-potassique ou titanico-sodique dans une atmosphère d'azote et en faisant bouillir la masse refroidie avec de l'acide chlorhydrique, ont obtenu de l'azoture de titane sous la forme d'une poudre d'un brun foncé, composée de lamelles d'un jaune brillant et de prismes. Lorsqu'on dirige des vapeurs du chlorure titanique à travers un tube de verre fortement chauffé, dans la première partie duquel on place des fragments de sel ammoniac, de manière que les vapeurs de ce sel se mêlent à celles du composé titanique, il se forme immédiatement de l'acide chlorhydrique et de l'azoture de titane (l'azote provenant de l'air). Ce dernier se dépose sur les parois du tube et forme une couche cuivrée. Enfin, on obtient encore de l'azoture de titane en chauffant un mélange de fluorure titanico-potassique, de chlorure de sodium et de chlorure de potassium avec de l'aluminium, ou en chauffant un mélange de chlorure de titane et d'aluminium dans un courant gazeux composé d'hydrogène et d'azote.

— **AZOTOCYANURE DE TITANE $\text{TiCy}_2, 3\text{Ti}_3\text{Az}_2$.** C'est le composé cuivré à base de titane qui se dépose dans les hauts fourneaux et que l'on a pris pendant longtemps pour du titane métallique.

— **Oxydes de titane.** On connaît avec exactitude deux oxydes de titane : l'oxyde TiO_2 et l'oxyde Ti_2O_3 . Il existe probablement aussi un protoxyde TiO .

— **Protoxyde de titane TiO (?).** Cet oxyde paraît se former lorsqu'on expose l'oxyde titanique, dans un creuset brasqué, aux plus hautes températures d'un fourneau à air. Là où l'oxyde est en contact avec le charbon, il

21.

se forme une couche de titane métallique; mais, à l'intérieur, il se forme une masse noire, insoluble dans les acides, inattaquable par eux et qui s'oxyde difficilement lorsqu'on la chauffe au contact de l'air ou qu'on la fond avec du nitre. Ce même oxyde paraît se former par voie humide sous la forme d'une poussière pourpre foncée lorsqu'on plonge du fer ou du zinc dans une solution chlorhydrique d'acide titanique; mais l'oxyde ainsi préparé absorbe rapidement l'oxygène atmosphérique, ce qui rend difficile l'étude de ses propriétés. La composition que nous lui avons assignée est par suite hypothétique. Peut-être ce corps est-il un composé de TiO avec ZnO ou FeO .

— **Sesquioxyde de titane ou oxyde titanique Ti_2O_3 .** On obtient cet oxyde en faisant passer un courant d'hydrogène sec sur de l'oxyde titanique chauffé au rouge. C'est une poudre noire qui, à une haute température, absorbe l'oxygène de l'air et se transforme de nouveau en oxyde titanique. Les acides azotique et chlorhydrique ne l'attaquent pas; l'acide sulfurique le dissout en se colorant en violet. Il se forme un hydrate titanique lorsqu'on dissout de l'acide titanique dans de l'acide chlorhydrique et qu'on fait digérer le liquide avec du cuivre aux environs de 40° . La solution bleu violet qui se produit ainsi est versée dans l'ammoniaque donne un précipité brun foncé d'hydrate titanique, tandis que le chlorure ammonio-cuivreux reste en solution. On peut, dans cette préparation, remplacer le cuivre par l'argent précipité au moyen du zinc. D'après Ebelmen, il se forme également de l'hydrate titanique lorsqu'on précipite une solution de chlorure titanique par les alcalis. Le précipité brun ainsi produit devient noir, puis bleu, puis blanc en dégageant de l'hydrogène. La couleur bleue paraît due à une formation passagère de titanate de titane. L'oxyde titanique se dissout dans les acides en formant des solutions violettes; mais le sulfate est le seul de ses sels qu'on ait obtenu à l'état solide. Les solutions des sels titaniques sont, comme le chlorure titanique décrit plus haut, de puissants agents de réduction. Ils donnent tous un précipité brun d'hydrate titanique par les alcalis.

— **Dioxyde de titane. Anhydride ou oxyde titanique TiO_2 .** V. TITANIQUE.

— **RECHERCHE ET DOSAGE DU TITANE.** Les oxydes de titane ne se réduisant pas à l'état métallique au chalumeau, sur le charbon, ce qui les distingue des oxydes d'étain.

Avec le borax ou le sel de phosphore, l'oxyde titanique forme une perle incolore dans la flamme extérieure du chalumeau; dans la flamme intérieure, cette perle devient jaune à chaud et violette à froid. Tous les sels de titane donnent cette réaction lorsqu'ils ne contiennent pas d'autre métal pouvant la masquer.

L'acide titanique et les titanates neutres sont insolubles dans l'eau, mais solubles dans l'acide titanique et l'acide sulfurique. Par l'ébullition, l'acide titanique se précipite de nouveau. Cette séparation est complète avec la solution sulfurique, incomplète avec la solution chlorhydrique. Les alcalis précipitent également de l'hydrate titanique gélatineux de ces solutions. L'infusion de noix de galle donne un précipité orangé, le ferrocyanure de potassium un précipité brun foncé; l'étain métallique dégage de l'hydrogène, communique à la liqueur une teinte violette et finit par en précipiter du protoxyde de titane si le liquide n'est pas trop étendu. La liqueur violette prend une teinte rose, qui persiste pendant plusieurs semaines, lorsqu'on l'étend d'eau. Cette réaction est très-sensible.

L'oxyde titanique se dissout dans les acides en formant des solutions violettes, d'où les alcalis et les carbonates alcalins précipitent de l'hydrate titanique brun. Le carbonate calcique précipite complètement l'oxyde titanique de ses solutions. L'acide sulfurique ne donne aucune réaction; le sulfate ammonique en précipite de l'hydrate titanique; les solutions mercurique, argentine, aurique sont ramenées à l'état métallique par les solutions titaniques. Le chlorure titanique précipite du chlorure cuivreux de la solution du chlorure cuivreux et réduit les sels ferreux à l'état de sels ferriques.

— **Dosage du titane.** On précipite l'acide titanique de ses solutions acides par l'ammoniaque, en évitant un excès de cette base qui redissoudrait en partie le précipité; on lave, on calcine et on pèse. Le produit calciné renferme 60 pour 100 de titane.

Nous ne pouvons entrer ici dans la description des méthodes qui servent à séparer le titane des autres métaux. Nous renvoyons pour cela au *Traité d'analyse quantitative* de Henri Rose.

— **TITANÉ, ÉE** adj. (ti-ta-né — rad. *titané*). Miner. Qui contient du titane. *Per titané*, Combinaison de titane et de protoxyde de fer.

— **TITANÉPHLIE** s. f. (ti-ta-né-phi — du gr. *titanos*, plâtre; *phloios*, écorce). Bot. Genre d'algues, de la tribu des corallinées.

— **TITANEUX** adj. m. (ti-ta-neu — rad. *titané*). Chim. Se dit d'un oxyde, d'un chlorure, d'un fluorure et d'un hydrate de titane

inférieurs aux composés titaniques correspondants.

— **Encycl.** V. TITANE.

— **TITANIE**, reine des fées, personnage du *Songe d'une nuit d'été*, comédie-féerie de Shakespeare. V. OBERON.

— **TITANICO**, préfixe qui vient de titanique, et qui s'emploie dans certains mots composés, pour indiquer la présence d'un sel titanique combiné avec un autre sel : *Sel titanico-ammonique*, *TITANICO-cuivrique*, *TITANICO-sodique*.

— **TITANIDES** s. m. pl. (ti-ta-ni-de — rad. *titané*). Miner. Famille de corps qui comprend le titane et ses combinaisons.

— **TITANIE** s. f. (ti-ta-ni). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, de la tribu des pyralides.

— **Bot.** Genre de plantes, de la famille des orchidées, tribu des pleurothallées, dont l'espèce type croît à l'île Norfolk.

— **TITANIFÈRE** adj. (ti-ta-ni-fère — de *titané*, et du lat. *fero*, je porte). Miner. Qui renferme du titane.

— **TITANIQUE** adj. (ti-ta-ni-ke). Qui appartient, qui est propre aux Titans; démesuré, gigantesque : *Orgueil, ambition titanique*. *Entreprise titanique*. *Des journées entières se sont passées dans ce labeur titanique*. (Alex. Dum.) *Il a donc fallu, pour monter si haut ce titanique édifice, une continuité d'efforts*. (Michelet.)

— **TITANIQUE** adj. (ti-ta-ni-ke — rad. *titané*). Chim. Se dit de tous les composés au maximum du titane : *Chlorure titanique*, *bromure titanique*, *oxyde titanique*.

— **Encycl.** L'adjectif *titanique* sert à désigner les composés au maximum du titane, tels que le chlorure TiCl_4 , le bromure TiBr_4 , l'iodure TiI_4 , le fluorure TiF_4 , l'oxyde ou anhydride TiO_2 ; en un mot les composés qui répondent à la formule générale TiR_4 ou, ce qui revient au même, $\text{TiR}^{1/2}_2$. Tous ces composés ont été étudiés au mot *TITANE*, à l'exception de l'oxyde ou anhydride TiO_2 , de l'acide *titanique* qui en dérive et de ses sels, les titanates. C'est de ces corps que nous allons traiter dans le présent article.

— **Oxyde ou anhydride titanique TiO_2 .** Cet oxyde se rencontre à l'état natif sous trois formes : le rutile et l'anatase, qui appartiennent au système dimétrique, et la brookite, qui appartient au système trimétrique. Le rutile est le minéral de titane le plus commun; sa densité varie de 4 à 4,5; sa dureté est de 4,18 à 4,25. Il possède l'éclat métallique et adamantin tout à la fois. Sa couleur est le brun rougeâtre passant au rouge, quelquefois au jaunâtre et même au noir. Sa poussière est d'un brun pâle. Il est tantôt sub-transparent, tantôt opaque; sa cassure est subconchoïdale et inégale.

L'anatase, la variété la plus pure d'oxyde *titanique*, quoique appartenant au même système cristallin, a une forme incompatible avec celle du rutile, dont elle diffère encore par son mode de clivage, son poids spécifique, sa dureté et par d'autres caractères physiques.

La brookite ou arkansite consiste en anhydride *titanique* mêlé à 3 ou 4,5 pour 100 d'oxyde ferrique. Elle est trimétrique.

— **PRÉPARATION.** On se sert du rutile pour préparer l'anhydride *titanique* pur. On peut aussi employer les diverses variétés de fer titanifère; dans ce dernier cas, il faut d'abord éliminer la plus grande partie du fer par une ébullition prolongée du minéral en poudre avec de l'acide chlorhydrique.

M. Rose fond le minéral réduit en poudre fine par trois fois son poids de carbonate de potassium et reprend par l'eau la masse fondue qui renferme le titanate potassique. Ce liquide dissout aussi l'excès d'alcali, en même temps que le silicate, le manganate et le stannate de potassium. Le titanate de potassium demeure, au contraire, dans le résidu insoluble avec l'oxyde ferrique et peut-être de petites quantités d'oxyde stannique. On continue le lavage de ce résidu jusqu'au moment où les eaux de lavage commencent à filtrer laiteuses, et on le dissout ensuite dans l'acide chlorhydrique concentré. Pour retirer l'acide *titanique* pur de ce liquide, Berthier étend celui-ci de beaucoup d'eau, y fait passer un courant d'acide sulfhydrique pour en précipiter la totalité de l'étain, le filtre et l'additionne d'assez d'ammoniaque pour qu'une nouvelle addition de ce réactif ne fasse plus naître aucun précipité. Le précipité produit est formé par de l'acide *titanique*, contaminé par des sulfures de fer et de manganèse. Pour le débarrasser de ces deux impuretés, on le traite par l'acide sulfureux aqueux, qui les dissout et qui est sans action sur l'acide *titanique*, qu'on recueille sur un filtre et qu'on lave. On peut encore faire bouillir la solution chlorhydrique avec du sulfure d'ammonium, jusqu'à ce que le précipité cesse de s'accroître. Le fer et le manganèse restent alors en dissolution, et le précipité consiste en acide *titanique* pur, que l'on doit laver à l'abri de l'air pour éviter une précipitation d'oxyde ferrique. De quelque manière que l'on ait opéré, on calcine finalement l'acide *titanique* pour le convertir en anhydride.

Wöhler, au lieu de reprendre par l'acide chlorhydrique le titanate potassique impur, qui résulte de la fusion du rutile avec le carbonate de potassium, traite ce produit par l'acide fluorhydrique. Il se forme alors du fluorure titanico-potassique, qui se dépose en cristaux. On dissout ces cristaux dans l'eau bouillante et l'on filtre la liqueur aussi chaude que possible. A la condition de ne pas employer un excès d'acide, on peut opérer dans des vases en verre. Le sel qui cristallise par le refroidissement est lavé à l'eau froide et purifié complètement par une série de nouvelles cristallisations dans l'eau chaude. On le dissout ensuite une dernière fois et l'on traite sa solution bouillante par l'ammoniaque, qui en précipite du titanate d'ammonium. Calciné, ce sel se transforme avec effervescence en oxyde *titanique* pur.

Une autre méthode, qui fournit de l'acide *titanique* très-pur, consiste à faire passer un courant de chlore sur un mélange intime de rutile et de charbon chauffé au rouge, et à décomposer par l'eau ou l'ammoniaque le chlorure *titanique* qui en résulte. L'hydrate ainsi préparé donne l'oxyde anhydre par la calcination. L'anhydride *titanique*, obtenu par la calcination de l'hydrate précipité, forme des morceaux d'un brun rougeâtre, qui ressemblent d'autant plus au rutile par leur éclat et leur couleur qu'ils ont subi l'action d'une température plus élevée. On peut obtenir ce corps cristallisé en faisant passer à travers un tube chauffé au rouge un mélange d'eau et de chlorure *titanique* en vapeur. D'après Ebelmen, on l'obtient en longues aiguilles en exposant à la température d'un four à porcelaine un mélange d'oxyde amorphe et de sel microscopique. Suivant Deville et Caron, on peut obtenir artificiellement du rutile pur en décomposant un titanate fusible, et spécialement le titanate stanneux, par la silice à une température élevée. Enfin, Deville a découvert que l'oxyde amorphe se convertit en cristaux quadratiques (rutile ou anatase) par la calcination dans un courant de gaz acide chlorhydrique sec. Ces cristaux sont colorés en bleu par une petite quantité d'un oxyde inférieur qui se forme en même temps. Hautefeuille a préparé les cristaux d'oxyde *titanique* par deux méthodes : 1. en décomposant le chlorure ou le fluorure *titanique* par la vapeur d'eau; 2. en faisant cristalliser l'oxyde amorphe dans une atmosphère d'acide chlorhydrique ou fluorhydrique. Cette seconde méthode n'est d'ailleurs qu'une modification de la première, parce qu'il se forme d'abord du chlorure ou du fluorure de titane qui se décompose ensuite. Lorsqu'on opère avec l'acide chlorhydrique, la cristallisation ne se fait qu'à une très-haute température, et les cristaux formés présentent toujours la forme du rutile. Avec l'acide fluorhydrique, au contraire, la cristallisation se produit à des températures plus basses, et il se forme de l'anatase ou de la brookite si l'on chauffe davantage; si la température devient très-élevée, c'est du rutile qui se forme, comme lorsqu'on emploie l'acide chlorhydrique. L'oxyde anhydre TiO_2 fond seulement à la température du chalumeau oxydrique. Il est complètement insoluble dans l'eau et dans tous les acides, l'acide sulfurique concentré excepté. Chauffé jusqu'à sécherie avec ce dernier acide, après avoir été réduit en poudre, il laisse un résidu soluble dans l'eau après refroidissement. Si l'on fond l'oxyde anhydre avec six fois son poids de sulfate potassique, on obtient une masse d'un jaune clair que l'eau tiède dissout aisément, en donnant une liqueur limpide.

Le potassium et le sodium réduisent l'oxyde *titanique* à la chaleur rouge, avec formation d'oxyde alcalin et d'une masse noire, qui n'acquiert pas l'éclat métallique par le frottement et qui paraît être un mélange de titane libre et d'oxyde *titanique* ou titanate. Le charbon réduit au blanc l'oxyde *titanique* à l'état de titane libre. Le sulfure de carbone, à une forte chaleur rouge, réduit le dioxyde de titane en sulfure de titane, avec formation simultanée d'oxyde de carbone et d'anhydride carbonique. Le chlore gazeux n'attaque l'oxyde *titanique* que si ce corps est mélangé avec du charbon et chauffé au rouge; il se forme alors du chlorure de titane TiCl_4 . L'oxyde fondu avec les carbonates alcalins donne des titanates alcalins.

Le gaz ammoniac convertit au rouge brillant l'anhydride *titanique* en azoture de titane Ti_3Az_2 .

— **HYDRATES OU ACIDES TITANQUES.** Il paraît exister deux modifications de l'acide *titanique*, analogues sous tous les rapports aux deux modifications de l'acide stannique.

L'une de ces modifications porte le nom d'acide *titanique* et l'autre celui d'acide *metatitanique*.

On obtient l'acide *titanique* en précipitant le chlorure TiCl_4 par l'ammoniaque en solution dans l'eau. C'est une poudre blanche, dont la densité varie de 3,8 à 3,93, suivant la température à laquelle on l'a exposée. A chaud, ce corps prend une couleur jaune; mais cette couleur est fugace et disparaît par le refroidissement. A une haute température, l'acide *titanique* se convertit en anhydride avec une vive incandescence. Les acides sulfurique, azotique et chlorhydrique étendus dissolvent l'acide *titanique*; mais ces

solutions soumises à l'ébullition laissent déposer de l'acide métatitanique.

L'acide métatitanique ainsi obtenu est une poudre blanche et molle qui, de même que l'anhydride, est à peu près insoluble dans tous les acides, l'acide sulfurique concentré excepté. Par la calcination, il se convertit en anhydride, mais sans donner lieu, comme l'acide *titanique*, au phénomène de l'incandescence.

L'acide *titanique* se transforme encore en acide métatitanique par des lavages prolongés à l'eau chaude ou par la dessiccation à une température relativement élevée.

D'après Weber, une solution aqueuse récemment préparée de chlorure *titanique* n'est pas troublée par les acides sulfurique, azotique ou chlorhydrique ; mais les acides phosphorique, arsénique et iodhydrique y font naître un précipité immédiat. Le dichromate potassique agit de même. Toutefois, si l'on fait bouillir la solution précédente pendant quelques secondes seulement, elle devient précipitable par tous les acides, qui en séparent de l'acide métatitanique insoluble, et par le dichromate potassique, qui y fait naître alors un précipité jaune orangé. L'acide métatitanique ainsi précipité se redissout dans une grande quantité d'eau après que l'excès d'acide a été enlevé par les lavages ; mais une addition d'acide à la liqueur fait renaître le précipité.

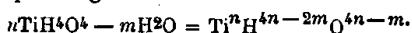
L'acide *titanique* desséché sur l'acide sulfurique a, d'après Rose, pour formule TiH_2O_3 . D'après Merz, le même acide, desséché vingt-quatre heures à l'air, renferme $\text{TiH}_2\text{O}_3, 2\text{H}_2\text{O}$, et $\text{TiH}_2\text{O}_3, \text{H}_2\text{O}$ lorsque la dessiccation a duré plusieurs semaines. Desséché sur l'acide sulfurique, il perd sa dernière molécule d'eau et présente alors la composition signalée par Rose. Si la dessiccation sur l'acide sulfurique est très-prolongée ou qu'on porte le produit à 60°, le corps qui reste comme résidu répond à la formule $(\text{TiH}_2\text{O}_3)_3\text{TiO}_3$ et finalement, à 100°, à la formule $\text{TiH}_2\text{O}_3, \text{TiO}_2$.

L'acide métatitanique, déposé par l'ébullition de sa solution sulfurique et desséché sur l'acide sulfurique, répond à la formule TiH_2O_3 . A 60°, il contient $\text{TiH}_2\text{O}_3, \text{TiO}_2$; à 100°, $\text{TiH}_2\text{O}_3, 2\text{TiO}_2$; à 120°, $\text{TiH}_2\text{O}_3, 3\text{TiO}_2$ et à 160° $\text{TiH}_2\text{O}_3, 4\text{TiO}_2$. En somme, l'acide métatitanique perd son eau plus facilement que l'acide *titanique*.

Lorsqu'on soumet à la dialyse une solution chlorhydrique d'hydrate *titanique*, il reste sur le dialyseur un hydrate *titanique* gélatineux insoluble. Une solution chlorhydrique préparée à froid de cet hydrate gélatineux contenant 1 pour 100 de TiO_2 seulement laisse, par une nouvelle opération de dialyse, de l'acide *titanique* liquide, lequel, soumis à l'action de l'alcool ou d'autres liquides, forme des composés analogues à ceux qui se produisent de la même manière, avec l'acide silicique.

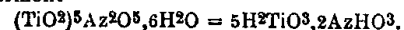
D'après Tütscheff, l'hydrate qui résulte de l'action de l'air humide sur le chlorure double de titane et de phosphore, que nous avons décrit au mot **TITANE**, présente, après dessiccation sur l'acide sulfurique, la composition $\text{TiH}_2\text{O}_3, \text{H}_2\text{O}$, que Tütscheff écrit TiH_2O_4 , en considérant ce corps comme l'acide *titanique* normal. Entre 110° et 120°, cet acide normal perd une molécule d'eau et se convertit dans son premier anhydride TiH_2O_3 . Par son aspect, l'hydrate normal ressemble à celui qu'on obtient par ébullition avec l'acide sulfurique et il présente la même composition. Ce dernier (acide métatitanique), chauffé à 120°, laisse l'hydrate $\text{Ti}_3\text{H}_2\text{O}_{10}$ et, à 140°, l'hydrate $\text{Ti}_3\text{H}_2\text{O}_8$. L'hydrate obtenu par précipitation au moyen de l'ammoniaque renferme, d'après Tütscheff, après dessiccation dans le vide, $\text{Ti}_3\text{H}_2\text{O}_9$ au lieu de $\text{Ti}_3\text{H}_2\text{O}_{11}$, formule que lui attribuit Demoly. A 140°, il se convertit dans l'hydrate $\text{Ti}_2\text{H}_2\text{O}_5$.

De ces résultats, et c'est le point important de ses travaux, Tütscheff conclut qu'il existe une série d'hydrates polytitaniques analogues aux hydrates polysiliciques (v. **SILICE**) et dérivés de l'hydrate *titanique* normal, suivant l'équation générale



— **SELS TITANIQUES.** L'hydrate *titanique* agit à la fois comme acide et comme base faible. En sa qualité d'acide, il fait la double décomposition avec les bases et fournit les titanates ; en sa qualité de base, il fait la double décomposition avec les acides et fournit les sels *titaniques*. Ces derniers sels sont fort instables. L'oxalate, le phosphate et le sulfate ont été étudiés par Rose ; le sulfate, le phosphate et l'azotate par Merz.

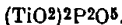
— **Azotate titanique.** L'acide *titanique* se dissout dans l'acide azotique concentré, et la solution, évaporée sur la chaux vive, se recouvre d'abord d'une couche irisée, puis donne une masse de lames brillantes qui renferment



Ce sel est soluble, quoique imparfaitement, dans l'eau. Sa solution claire laisse déposer de l'acide *titanique* lorsqu'on la chauffe à 100°.

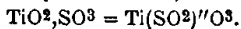
— **Phosphate titanique.** Lorsqu'on ajoute du phosphate d'ammonium à une solution chlorhydrique d'hydrate *titanique*, la presque totalité du titane se précipite sous la forme d'une masse gélatineuse blanche. Celle-ci,

lavée et desséchée, prend un aspect de porcelaine et présente la composition



D'après Merz, le précipité original contenait $\text{TiO}_2, \text{P}_2\text{O}_5$; mais une partie de l'acide phosphorique serait enlevée pendant les lavages.

— **Sulfate titanique.** La solution sulfurique de l'hydrate *titanique* laisse déposer cet hydrate quand on l'étend d'eau. L'acide *titanique* humecté d'acide sulfurique concentré s'échauffe et se dissout complètement sous l'influence de l'ébullition. Par le refroidissement, la solution se prend en gelée ; mais si l'on évapore une portion de l'acide, il reste une poudre blanche qui, desséchée sur une tuile poreuse, puis portée à 180°, renferme



Ce sel abandonne tout son anhydride sulfurique à la chaleur rouge ou sous l'influence de l'eau. L'acide chlorhydrique le dissout lentement à froid, plus facilement à chaud.

— **TITANATES.** Ces sels n'ont point été bien étudiés. Plusieurs d'entre eux peuvent être représentés par les formules M^nTiO_4 et



formules analogues à celles des orthosilicates et des métasilicates. Les titanates de calcium et de fer se rencontrent à l'état de minéraux naturels. Les titanates alcalins se forment par la fusion de l'acide *titanique* avec les hydrates alcalins, les carbonates alcalins ou les sulfates acides des mêmes métaux. On peut aussi les préparer par voie humide. Finement pulvérisés et lévigés, ils se dissolvent dans l'acide chlorhydrique concentré modérément chaud ; mais si l'on fait bouillir le liquide, la majeure partie de l'acide *titanique* dissous se précipite. Les titanates alcalins neutres (métatitanates) TiM^nO_3 sont insolubles dans l'eau, mais solubles dans les acides. Les titanates terreux et les titanates des métaux lourds sont insolubles et peuvent être préparés par précipitation. Hautefeuille en a obtenu quelques-uns cristallisés avec des formes et des caractères physiques identiques à ceux que présentent les mêmes composés que l'on rencontre à l'état de minéraux naturels.

Le titanate de calcium porte en minéralogie le nom de perowskite.

Le titanate ferreux constitue le minéral connu sous le nom d'ilémite, et aux diverses variétés duquel on applique les noms de crichtonite, ménacane, ménacante, kildephane, etc.

TITANITE s. f. (ti-ta-ni-te — rad. *titan*). Miner. Variété de sphène de couleur brune ou rouge brun, qu'on trouve dans les granits de Passau et d'Aschaffenburg, en Bavière, ainsi que dans le gneiss et les syénites zirconifères d'Arendal, en Norvège.

— Oxyde de titane de couleur rouge brune, qu'on trouve en Europe, en Amérique, etc., dans les granits, les gneiss, les pegmatites, et en général dans tous les terrains antérieurs au terrain carbonifère.

— **Encycl.** La *titanite* a d'abord été regardée comme un minéral particulier. C'est Cordier qui a mis en évidence l'analogie de sa composition chimique avec celle du sphène, et Rose qui a prouvé l'identité des deux substances sous le rapport cristallographique. D'après une analyse de Rosales, la *titanite* renferme 31,20 de silice, 40,92 d'acide *titanique*, 22,25 de chaux et 5,06 d'oxyde ferreux.

Il a déjà été question, au mot **RUTILE**, de l'oxyde de titane appelé *titanite*.

TITANOKÉRATOPHYTE s. m. (ti-ta-no-ké-ra-to-fi-te — du gr. *titanos*, plâtre ; *keras*, corne ; *phuton*, plante). Zooph. Syn. de **GORGONE**, genre de polypiers.

TITANOXYDE s. m. (ti-ta-no-ksi-de — de *titan*, et de *oxyde*). Chim. Oxyde de titane.

Tite et **Bérénice**, tragédie de Corneille, en cinq actes et en vers. Le sujet de cette pièce est le même que celui de la *Bérénice de Racine. Ce fut un mauvais tour que lui joua innocemment, par l'entremise de Dangeau, cette Henriette d'Angleterre qui avait su vaincre sa passion pour Louis XIV, son beau-frère. Elle voulait voir développer sur la scène les sentiments qu'elle avait eu à combattre, et elle en chargea simultanément et à l'insu l'un de l'autre le jeune Racine et le vieux Corneille, qui devait succomber dans cette lutte. De l'aveu même de Fontenelle, la victoire demeura à Racine. Corneille a mis plus d'action dans sa pièce que son rival ; mais l'amour est mieux exprimé dans la *Bérénice* de Racine, et c'était là le point essentiel.*

TITE ou **TITUS** (saint), disciple de saint Paul. Il vivait au 1^{er} siècle de notre ère et fut converti au christianisme par saint Paul, qu'il suivit au concile de Jérusalem (51) et à Ephèse. Après avoir rempli seul une mission à Corinthe (56), il rejoignit Paul en Macédoine et fut chargé par lui de porter une épître aux Corinthiens (58). Quatre ans plus tard, Tite devint évêque de Crète, où il mourut dans un âge avancé, vers 105. Saint Paul lui adressa une épître qui nous est restée. Plusieurs reliques de ce saint ont été transportées dans l'église Saint-Marc, à Venise. L'Eglise l'honore le 4 janvier.

Tite (ÉPIÔTE DE SAINT PAUL A.). V. ÉPIÔTE.

TITE (William), architecte anglais, né à Londres en 1802. Il fit ses études, sous la direction de Laing, dans sa ville natale ; mais, bien qu'il eût été chargé d'un grand nombre de travaux, il ne fut guère connu avant la construction de la nouvelle Bourse royale de Londres, magnifique édifice qu'il fit élever de 1841 à 1844 et qui coûta 3,750,000 francs. C'était là une œuvre remarquable sous tous les rapports et qui suffit pour établir la réputation de l'artiste. Parmi les autres travaux dont il a dirigé la construction, citons encore : l'Eglise écossaise, à Londres (1828) ; les Banques de Londres et de Westminster ; les gares du Vauxhall, à Londres, de Southampton, de Blackwall, du Chemin central calédonien, un grand nombre de stations sur cette ligne et sur plusieurs autres, etc. Vice-président de l'Association de la réforme administrative, M. Tite a été élu membre du Parlement, pour Bath, en 1854 et 1857, et est, en outre, président de l'Institut des architectes anglais, membre de la Société royale depuis 1835, ainsi que des Sociétés archéologique et géologique.

TITE-LIVE (Titus Livius), célèbre historien latin, né à Padoue, d'une famille patricienne, l'an 59 av. J.-C., mort sous Tibère, l'an 19 de l'ère chrétienne. On a peu de détails sur lui. On croit qu'il passa une partie de sa vie dans le silence et la retraite. Quelques ouvrages philosophiques et des dialogues qu'il dédia à Auguste le firent connaître à Rome et à la cour, et lui firent confier l'éducation du jeune Claude. Il partagea son temps entre Rome et Naples, occupé de la composition de son grand ouvrage sur l'histoire des Romains. Le vainqueur d'Actium l'admettait dans cette intimité où les entretiens de Virgile et d'Horace le délassaient des soins de l'empire. Cette amitié de l'empereur n'altéra point l'impartialité de l'historien, qui donna des louanges à Brutus, à Cassius et particulièrement à Pompée, au point qu'Auguste l'appela en badinant le *Pompéien*. A l'avènement de Tibère, il revint dans sa cité natale et y passa le reste de ses jours. Il ne reste de lui que 35 livres de son *Histoire romaine* (elle en avait 140), qui embrassent les années écoulées depuis la fondation de Rome jusqu'à la mort de Drusus. Cet ouvrage est un des chefs-d'œuvre de la littérature latine, bien qu'Asinius Pollion ait reproché à l'auteur un peu de *patavinité*, c'est-à-dire un tour de style qui sentait encore le terroir de Padoue. Ses récits sont clairs, nobles, admirablement ordonnés ; ses peintures sont énergiques et saisissantes ; son style est simple, élégant et pur. Ses harangues, multiples peut-être en trop grand nombre, sont des chefs-d'œuvre d'éloquence. Dans la ferveur de son patriotisme, il recueille avec un soin religieux les traditions nationales, traditions dont plusieurs ont été contestées, mais qui étaient alors les plus chères croyances de la société romaine. Il est le plus souvent favorable aux Romains contre leurs ennemis, aux patriciens contre la démocratie ; mais il n'est cependant point sciemment et de parti pris inexact et partial.

« Comme Virgile, dit M. D. Nisard, Tite-Live est tour à tour chacun des personnages qu'il aime ; il est Rome elle-même dans toutes ses fortunes, Rome que le poète appelle la plus belle des choses, *rerum pulcherrima*, par le même enthousiasme tendre qui fait dire à l'historien, dans son éloquente préface, que l'empire romain est le plus grand après celui des dieux. La sensibilité de Tite-Live a la plus forte part dans cette connaissance du cœur humain dont le loue le moins favorable de ses juges, le savant Niebuhr. C'est même par les passions dont son cœur lui a donné le secret qu'il arrive à connaître les intérêts et qu'il pénètre dans les complications des affaires. D'autres écrivains, qui ont mérité le même éloge, n'ont porté dans le cœur humain que la lumière de la raison. Leur propre cœur est resté indifférent, soit qu'ils l'eussent fait taire pour ne pas troubler leur jugement, soit plutôt que l'expérience l'eût desséché. Aussi leur science instruit, mais ne rend pas meilleur. Ils fournissent des expédients et ôtent des scrupules à ceux qui, nés avec de l'ambition, cherchent dans leurs études des moyens d'empire sur les hommes. Tite-Live est l'historien des âmes généreuses ; il apprend à ceux qui ne sont pas faits pour commander comment on honore l'obéissance. Sa science n'instruit guère moins, mais elle touche et donne du respect. On en dirait autant de Virgile, ce maître si profond et si doux dans la science de la vie. Plus je compare ces deux hommes, plus je les trouve frères. Virgile pourtant est le premier, parce que son cœur, le plus tendre de l'antiquité, a ressenti encore plus profondément le contre-coup des choses humaines. On voudrait croire qu'ils se sont connus et aimés ; que dans ce palais d'Auguste, qui leur était si hospitalier, ils se sont entretenus de Rome, de sa gloire passée, de ses grands hommes et que, sans médire d'Auguste, ils se sont quelquefois entendus pour Pompée et exaltés pour Caton. »

« C'est un écrivain plein de sens et de tact, unissant à un degré inconnu avant lui l'éloquence et la noblesse et la grandeur, l'éloquence et le naturel, dit M. L. Joubert. Il voulait offrir à ses contemporains une narration claire et intéressante qui flattât leur orgueil sans choquer la vraisemblance. Discuter les récits des cinq premiers siècles de

Rome était tout à fait contre son but ; il les raconta d'un air moitié sceptique moitié crédule. La foi et le doute se combinèrent chez lui si intimement qu'il serait ridicule de les vouloir distinguer ; lui-même ne démentait pas bien ces deux sentiments, ces deux nuances qui se fondent en une seule couleur. Il pensait que la grandeur providentielle de Rome rend croyables tous les prodiges rapportés par la tradition ; il pensait aussi que, dans l'incertitude générale des cinq premiers siècles, les prodiges ne sont pas plus incertains que les autres événements. Il ne jugea donc ni utile ni possible de porter l'investigation critique sur des époques dont les monuments authentiques ont péri. Il se contenta de choisir avec goût, dans les historiens précédents, les traits d'un tableau du développement de Rome primitive. Il n'altéra point les récits traditionnels par de gauches interprétations, il les prit et enleva les aspérités qui auraient rebute ses contemporains. Sa narration coule avec une puissance calme et continue, gagnant toujours en largeur et en profondeur... Malheureusement, la partie authentique a péri presque entièrement, et l'introduction, douteuse de l'aveu de l'auteur, nous est arrivée intacte. Ce hasard a détruit les proportions de l'ouvrage et obscurci le but de l'historien. On a oublié qu'il s'était proposé surtout de raconter des faits avérés, rapprochés de son siècle ou même contemporains. On a regardé l'historien de la lutte de César et de Pompée comme un historien des antiquités romaines. Ses récits de l'époque primitive ont pris une importance qu'il ne leur avait jamais attribuée ; il est devenu l'autorité souveraine pour des événements auxquels il ne croyait pas lui-même. »

La science historique regrettera beaucoup la perte d'une partie considérable de l'œuvre de Tite-Live. A diverses reprises, on a annoncé la découverte du comément de cette histoire mutilée de la vieille république romaine ; on avait même prétendu, sur la foi d'un voyageur de la fin du siècle dernier, que les archives du séral de Constantinople en gardaient un manuscrit complet ; mais tout s'est borné jusqu'ici à la découverte de quelques fragments nouveaux. Freinsheim a comblé les lacunes du texte par des *Suppléments*, considérés comme supérieurs à ses *Suppléments* de Quinte-Curce. Les éditions de Tite-Live sont innombrables. Les principales sont celles de Doujat, *Ad usum Delphini* (1676 et 1680) ; de Crevier (1735-1749) ; de Drakenboreh Stuttgart, (1820) ; de Deux-Ponts (1784) ; de Lemaire (1822-1825) ; d'Ernesti et Schaefer (Leipzig, 1801-1804), etc. Les principales traductions françaises sont celles de MM. Dureau de La Malle et Noël (1810-1812) ; de MM. Liez, Dubois et Verger (dans la collection Panchoucke, 1830-1833) ; de M. D. Nisard (dans la *Bibliothèque latine*), etc.

Tite-Live (DISCOURS SUR LA PREMIÈRE DÉCADE DE), par Machiavel, publiés après la mort de l'auteur (1532, in-40). C'est un des ouvrages les plus importants du célèbre publiciste florentin et l'un de ceux qui témoignent avec le plus d'éclat de la profondeur de son intelligence et de la fermeté de son génie. L'esprit en est bien différent de celui qui anime le fameux traité du *Prince* ; ici, ce n'est plus l'ambitieux qui parle, mais le philosophe, et il se prononce énergiquement pour la liberté contre le despotisme, pour le peuple contre les aristocrates.

Cet ouvrage est une étude approfondie des institutions de la république romaine, qui depuis Polybe, et avant Montesquieu, n'avaient jamais été si bien comprises et si bien expliquées. La distribution exacte des pouvoirs entre les consuls, le sénat et le peuple, la politique du sénat, l'esprit de suite qu'il porte dans ses entreprises, tous ces points sont mis en pleine lumière, avec une sagacité digne de la critique moderne. Le premier, peut-être, Machiavel a montré que la sagesse si vantée du sénat n'aurait rien produit si le peuple ne l'avait secondé par son courage et sa fermeté. Il fait voir combien était nécessaire la puissance des tribuns, et il prouve que, dans les luttes entre les plébéiens et les patriciens, la justice était le plus souvent du côté du peuple.

« Un peuple, dit-il, garde mieux la liberté d'un État que l'aristocratie, toujours prête à usurper le pouvoir. Un peuple porte dans l'exécution des traités plus de fidélité qu'un souverain, et c'est du côté des princes que l'histoire montre le plus souvent d'éclatants exemples d'ingratitude. Un peuple encore aime naturellement la vertu, et dans des choix particuliers il agit avec plus de discernement qu'un prince, car il cherche partout les gens de bien, et d'ailleurs il est moins sujet à se laisser tromper. »

Il soutient aussi, à propos des luttes qui se produisent dans les États républicains, que les agitations des partis, quand elles ne vont pas jusqu'à violer les lois, sont nécessaires à un État pour entretenir et développer l'énergie des citoyens. En un mot, il réfute toutes les objections banales par lesquelles on combat les gouvernements libres en justifiant le despotisme.

Ennemi des usurpations et des coups d'État, il prend le parti de Brutus contre César, juge ce dernier, non-seulement par ses actes, mais encore par l'exemple qu'il donne, ne le

séparant pas des usurpateurs qui l'ont suivi et faisant retomber sur sa tête la responsabilité de tous les malheurs qui ont perdu l'empire.

La page suivante donnera une idée de l'éloquente énergie avec laquelle le secrétaire de la république de Florence juge le fondateur de l'empire romain.

« Que personne ne se laisse séduire par la gloire de César, en le voyant hautement célébré par les écrivains; car ceux qui le louent sont corrompus par la fortune et épouvantés par la durée de l'empire, qui, se continuant sous ce nom, ne permettait pas aux écrivains de parler librement. Ceux qui veulent savoir ce qu'en auraient dit des hommes libres n'ont qu'à voir ce qu'ils disent de Catilina. Ils peuvent voir encore quelles louanges on accorde à Brutus; ne pouvant pas attaquer César tout-puissant, on loue son ennemi... L'histoire de cette époque, si elle est bien étudiée, servira de leçon à tout prince, pour lui montrer le chemin de la gloire ou de la honte, du salut ou de la terreur; car, des vingt-six empereurs qui ont régné de César à Maximin, seize ont été assassinés, dix sont morts naturellement, et si parmi ceux qui ont été assassinés, il y en eut quelques-uns de bons, comme Gallus ou Pertinax, ils ont été victimes de la corruption que leurs prédécesseurs avaient laissée dans l'armée... Le lecteur de cette histoire apprendra encore comment on peut établir un bon gouvernement: tous les empereurs arrivés au trône par hérédité, excepté Titus, furent méchants; ceux qui l'eurent par adoption furent bons, comme on le voit de Marc-Aurèle. Dès que l'empire retourna à ses héritiers, il retomba en ruine. Qu'un chef d'Etat se mette donc devant les yeux les temps de Nerva et de Marc-Aurèle, pour les comparer à ceux qui précéderont et à ceux qui suivront, et qu'il décide à quelle époque il aurait mieux aimé naître et commander. Sous le bon empereur, il verra un prince tranquille au milieu de ses citoyens tranquilles, le monde plein de paix et de justice, le sénat avec son autorité, les magistrats avec leurs honneurs, les riches jouissant de leur fortune, la noblesse et la vertu honorées, partout la sécurité et le bonheur. De l'autre côté, la fureur, la licence, la corruption et l'ambition apaisées. C'est un âge d'or, où chacun peut penser comme il l'entend et défendre son opinion; il verra enfin le monde heureux, le prince couvert de gloire et de respect, les sujets pleins d'amour et de confiance. S'il veut considérer les temps opposés, il apercevra des guerres atroces, des discordes, des séditions, des princes cruels dans la paix et dans la guerre, force empereurs assassinés, les guerres civiles s'ajoutant aux guerres étrangères, l'Italie toujours affligée de nouveaux malheurs, les cités ruinées et saccagées; il verra Rome incendiée, le Capitole détruit par la main des citoyens, les anciens temples dévastés, les cérémonies corrompues, les cités pleines d'adultères; il verra la mer remplie d'exilés, les écueils couverts de sang; il verra se succéder dans Rome des cruautés sans nombre, la richesse, les honneurs, la noblesse et par-dessus tout la vertu punis de la peine capitale; il verra les accusateurs récompensés, les esclaves corrompus contre leurs maîtres, les affranchis contre leurs patrons, et ceux qui n'ont pas d'ennemis perdus par leurs amis; il saura alors exactement quelles obligations ont à César Rome, l'Italie, le monde entier. »

TITE-LIVE (ESSAI SUR), par M. Taine (1855). Tite-Live n'est, d'après M. Taine, que ce qu'il devait être, orateur, et il a écrit dans un beau langage une histoire qui n'est qu'une suite de harangues. Ne lui demandez pas le sens politique, il ne le possède pas; ne lui demandez pas le sens critique, l'appréciation des témoignages, ils répugnent à sa nature. Initié dès son jeune âge à la discussion oratoire dans sa patrie, il ne pouvait pas ne pas mettre l'éloquence au-dessus de toute chose. Orateur toujours et partout, il n'appartient pas à l'histoire, quoiqu'il soit rangé parmi les historiens; on a eu tort jusqu'ici de consacrer cette erreur de tradition. Les grandes actions racontées par Tite-Live dans une langue digne de leur grandeur ne sont que des thèmes oratoires. Il obéit à la nécessité; son éducation l'a condamné à l'éloquence forcée, et, comme Ovide, essayant d'écrire en prose, composait des vers, Tite-Live récitait malgré lui une harangue en voulant entreprendre une narration. Tel est le résumé de l'Essai sur Tite-Live, et le portrait de l'historien ne nous paraît pas plus ressemblant que celui de La Fontaine jugé au même critérium.

TITÈNE, femme d'Uranus. Elle fut la mère de dix-sept Titans. On lui rendit, chez les Grecs, les honneurs divins, et comme son nom signifie terre, on l'identifia avec la Terre elle-même.

TITEL, bourg des États autrichiens (Confins militaires), ch.-l. du district régimentaire des Csakyistes, sur la rive droite de la Theiss; 3,000 hab. Arsenal; chantiers de construction pour la flottille du Danube.

TITHÉNIDIES s. f. pl. (ti-té-ni-di — gr. *tithénidia*: de *tithéné*, nourrice). Antiq. gr.

Fête des nourrices et des enfants à la mamelle, qui se célébrait à Sparte.

— **Encycl.** Dans la fête des *tithénidies*, les nourrices des enfants mâles appartenant aux citoyens spartiates portaient ces enfants hors de la ville, au temple d'Artémis, surnommée Corythallia, qui était situé sur le bord du golfe Tiassos, dans le district de Clète. Là, les nourrices offraient des sacrifices à la déesse, pour obtenir la santé des enfants et voir l'heureuse réussite des soins qu'elles leur donnaient. Cette cérémonie religieuse était suivie d'un banquet dans lequel on servait probablement aux nourrices la chair des victimes. Athénée ajoute qu'elles la mangeaient avec du pain « cuit au four. »

TITHON s. m. (ti-ton). Entom. Papillon du genre satyre.

TITHON, prince troyen, fils de Laomédon et frère de Priam, d'autres disent frère de Laomédon. Jeune et d'une grande beauté, il fut aimé de l'Aurore, qui l'enleva dans son char. Il devint alors son époux et la rendit mère de Memnon et d'Emathion. A la prière de l'Aurore, Jupiter lui accorda l'immortalité; mais sa divine épouse ayant oublié de demander en même temps pour lui une jeunesse éternelle, il eut bientôt à subir tous les maux de la décrépitude, au point qu'il fallut l'embailloter comme un enfant. Les dieux le métamorphosèrent alors en cigale.

TITHONICITÉ s. f. (ti-to-ni-si-té — de *Tithon*, époux de l'Aurore, dans la mythologie grecque). Physiq. Propriété chimique des rayons du spectre.

TITHONIE s. f. (ti-to-ni). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des sénécionées, comprenant plusieurs espèces qui croissent au Mexique.

TITHYMALE s. m. (ti-ti-ma-le — lat. *tithymalus*, gr. *tithymalos*, même sens). Bot. Ancien nom du genre euphorbe, réservé aujourd'hui à quelques espèces de ce genre: *Les chevres et d'autres animaux broutent avec plaisir le TITHYMALE*. (V. de Bonare.)

— **Encycl.** Le nom de *tithymale*, fréquemment employé, autrefois surtout, comme synonyme d'euphorbe, s'applique plus particulièrement à certaines espèces de ce genre. Telles sont notamment l'euphorbe cyprès, plante vivace, haute de 0m,20 à 0m,40, à fleurs petites, d'un jaune verdâtre; l'euphorbe exiguë, espèce annuelle, deux fois plus petite que la précédente; l'euphorbe des marais, etc. Ces plantes sont abondamment répandues dans toute l'Europe. Les deux premières croissent dans les lieux stériles et sablonneux, les prés secs, au bord des chemins et des fossés, dans les bois, plus rarement dans les endroits humides ou marécageux, qui forment au contraire l'habitat presque exclusif de la troisième. Les *tithymales* ont les mêmes propriétés médicales et jouent en agriculture le même rôle que les euphorbes.

TITHYMALOÏDE adj. (ti-ti-ma-lo-i-de — de *tithymale*, et du gr. *eidos*, aspect). Bot. Qui ressemble ou se rapporte aux tithymales.

— s. m. Bot. Syn. de **PÉDILANTHE**, genre d'euphorbiacées, formé aux dépens des euphorbes.

— s. m. pl. Ancien nom de la famille des euphorbiacées.

TITI s. m. (ti-ti). Jeune ouvrier des faubourgs de Paris: *Le TITI est fier de sa nature, surtout quand il a le moyen de mettre à une soirée théâtrale le prix d'une stalle d'omnibus*. (F. Morand.)

— Sorte de déguisement de carnaval, qui est une imitation élégante du costume des titis: *Il était travesti en TITI*. Masque qui porte ce costume: *Elle dansait avec un TITI*.

— Mamm. Nom vulgaire des ouistitis dans certains pays. Il nom vulgaire du douroucouli, singe du genre noctore.

— Ornith. Un des noms de la fauvette d'hiver.

TITI ou **TITO** (Santi dt), peintre et architecte italien, né à Borgo-San-Sepolcro (Toscane) en 1533, mort à Florence en 1603. Il prit des leçons d'Angelo Bronzino, puis se rendit à Rome, où il adopta complètement les traditions de l'école de Bandinelli. Ses peintures sont surtout remarquables par la pureté et la correction du dessin, par la vérité, la force et tout à la fois la grâce de l'expression. Comme il possédait une connaissance approfondie de l'architecture et de la perspective, il savait donner aux scènes que représentaient ses tableaux quelque chose de grand et de majestueux. On cite, comme ses compositions les plus remarquables, à Florence: la *Résurrection de Jésus*, les *Pèlerins d'Emmaüs*, à l'église Sainte-Croix; l'*Entrée de Jésus à Jérusalem*, à l'Académie; les *Sœurs de Phaothion changeées en peupliers*, à la Galerie publique; le *Baptême de Jésus*, au palais Corsini; à Pise: une *Descente de croix*, *Saint François stigmalisé*; à Pistoja: une *Annonciation*; au musée de Berlin: la *Mise au tombeau*. Comme architecte, il construisit quelques villas.

TITI (Robert), littérateur italien, né à Borgo-San-Sepolcro (Toscane) en 1551, mort à Pise en 1609. Il reçut une brillante éducation à Pise, où il se fit recevoir docteur (1576),

puis se rendit à Florence, pour y suivre la carrière d'avocat; mais il y renonça bientôt pour se vouer tout entier à la littérature. Titi débuta par quelques pièces de vers qui furent très-bien accueillies. Une querelle fort vive qu'il eut avec Scaliger, au sujet de certains passages controversés, contribua particulièrement à attirer sur lui l'attention publique. La modération avec laquelle il répondit aux invectives de son adversaire lui gagna tous les suffrages. Il était depuis quelques années professeur à Bologne, lorsque, vers 1600, le grand-duc Ferdinand de Toscane lui offrit à l'université de Pise une chaire de belles-lettres, qu'il occupa jusqu'à sa mort. Ses principaux ouvrages sont: *Carminum liber primus*, publié avec les poésies latines de Gherardi (Florence, 1571, in-80); *Locorum controversarum libri decem in quibus plurimi veterum scriptorum loci conferuntur, explicantur et emendantur* (Florence, 1583, in-4°), ouvrage qui lui attira de vives attaques de Scaliger; *Pro suis locis controversis assertio adversus Yvonem quemdam Villioma-rum* (Florence, 1589, in-4°); *Nereus, carmen* (Florence, 1589, in-4°), épithalame pour célébrer le mariage de Ferdinand de Médicis; des poésies latines et italiennes insérées dans divers recueils, etc.

TITIANE (Flavia Titiana), impératrice romaine qui vivait vers la fin du II^e siècle. Fille du sénateur Flavius Sulpicianus, elle fut unie à Pertinax, élevé à l'empire après Commode, l'an 193. Titiane ne le céda en rien, pour le dérèglement de ses mœurs, aux filles et aux femmes des Césars; son existence n'est qu'une suite de scandales et de débauches. Pertinax, son mari, fermait les yeux sur ses débordements. On sait que cet empereur fut tué par les prétoriens en 195, après quatre-vingt-sept jours de règne. Sa femme Titiane le vit poignarder sous ses yeux. Elle fut épargnée et alla cacher dans la vie privée, non ses remords, mais sa honte.

TITIANESQUE adj. (ti-si-a-nè-ske). Qui est propre, qui ressemble à la manière du Titien; qui rappelle cette manière: *Le reflet que l'eau projetait sur ce corps humide était d'un ton TITIANESQUE*. (G. Sand.) Il offrait aux regards une tête chauve, d'une couleur TITIANESQUE. (Balz.) Vois notamment le corps de l'enfant, qui semble ciselé de la main du Titien, sans répéter pourtant le style TITIANESQUE. (J. Rousseau.)

TITICACA ou **CHUCUITO**, grand lac situé sur la limite du Pérou et de la Bolivie, sur un plateau élevé d'environ 4,000 mètres au-dessus de la mer, par 15° 30' 17" 20' de lat. S. et par 71° 15' 73" 12' de longit. E.; 10,000 kilom. carrés; 280 kilom. sur 110. Il reçoit plusieurs rivières; mais son unique écoulement a lieu par le Desaguadero, espèce de canal naturel dont le nom espagnol pourrait se traduire en français par déversoir. Le Desaguadero, dit l'*Austand*, a de 200 à 500 pieds de largeur, un lit très-sablonneux, et il va se perdre dans un second lac qui s'appelle Aullagas, Huallagas ou Pansa... Par un phénomène curieux, le Titicaca ne reçoit pas des torrents qui l'alimentent à ciel ouvert une quantité d'eau égale à celle qui lui enlève incessamment le Desaguadero. Même, on a calculé que la masse d'eau qui fuit par le Desaguadero est presque deux fois plus considérable que le débit réuni de tous les affluents. Il faut donc supposer que le Titicaca est maintenu à son niveau par des sources sous-lacustres inconnues. Les tempêtes qui soufflent souvent du côté des Andes rendent la navigation du grand lac difficile et dangereuse. Les eaux sont troubles et d'une saveur amère; néanmoins, les bestiaux en boivent, ainsi que les Indiens. Elles abondent en truites et autres poissons; ses rives pittoresques sont fréquentées par d'innombrables troupes d'oiseaux sauvages.

Le lac de Titicaca doit son nom à l'île principale qu'il renferme. C'est dans cette île que, conformément aux croyances des indigènes, Manco-Capac fit sa première résidence et qu'il eut la révélation de la mission que le Soleil lui réservait. C'en était assez pour assurer à ce coin de terre la vénération de ces peuples crédules. Les souverains incas y construisirent un temple magnifique dont les murs étaient couverts d'or. Comme chaque Péruvien était obligé de visiter une fois par an ce lieu de pèlerinage et d'y apporter quelque offrande qui pût être agréable à la divinité, il en résulta dans le temple une accumulation prodigieuse de richesses. Quand le pays fut envahi par les Espagnols, les Indiens, pour les empêcher de s'emparer de la demeure sacrée, en rasèrent les murs et jetèrent dans le lac tous les trésors qu'il contenait. Telle est, du moins, la tradition. Il n'existe aucune trace de ce temple, dont la grandeur et la magnificence ne peuvent être appréciées; suivant Alcedo, il aurait occupé l'emplacement sur lequel s'élève aujourd'hui le célèbre sanctuaire de Notre-Dame-de-Capac-Arana. L'île a 16 kilom. de longueur sur 6 kilom. de largeur; elle est située à 1 mille du rivage. Fertile, quoique en grande partie inculte, elle abonde en fruits et se couvre, dans la belle saison, de fleurs parfumées. Elle sert de refuge à de nombreux troupeaux, qui y trouvent des pâturages verdoyants. Près de l'extrémité méridionale du lac, les rives se resserrent et forment une baie qui se termine par le rio Desagu-

dero. Cette rivière, ou plutôt ce canal, a environ 100 mètres de largeur; l'eau s'y précipite avec impétuosité. Capac Yupanqui, cinquième inca, y fit jeter un pont de bois, au moyen duquel l'armée péruvienne put marcher à la conquête de Charcas.

TITIEN adj. m. (ti-ti-ain). Antiq. rom. Se dit de certains prêtres qui accomplissaient des rites religieux rappelant ceux des anciens Sabins.

— s. m. Membre d'une des trois tribus patriciennes de Rome.

— **Encycl.** Le collège des prêtres *titien* (*sodales titii*) représentait la seconde tribu des Romains primitifs, celle des *Titien*, qui, composée de Sabins, s'unit, sous la conduite du roi Tattius, aux Ramnenses latins de Romulus. Suivant certains auteurs, c'est Tattius lui-même qui institua les *titii sodales*, afin de perpétuer le culte rendu aux dieux par la nation sabinne. On trouve cette opinion dans les *Annales* de Tacite (I, 54); mais le même historien, dans un passage de ses *Histoires* (II, 95), donne une autre origine à ce collège sacerdotal: il en parle comme d'une institution faite par Romulus en l'honneur du roi Tattius, à qui on rendit un culte divin après sa mort. Il semble plus probable que Romulus sanctionna l'institution des *titii sodales* et leur prescrivit de joindre le culte de Tattius aux cérémonies dont celui-ci les avait chargés. Varron, qui donne le nom d'*oiseaux titiens* (*titia aves*) aux oiseaux d'après lesquels le collège des *titii sodales* prenait les augures, fait entendre que ces prêtres n'observaient pas, dans ce genre de prédiction, les rites en usage parmi les autres prêtres, et que les augures des *Titien* restèrent assez longtemps distincts de ceux des autres tribus. Après l'établissement de la république, il y eut peu à peu une fusion des rites religieux appartenant à chacune des trois tribus primitives, et un culte unique s'établit. Alors disparut le collège des *titii sodales*, et leur nom ne se trouve plus mentionné. On le voit reparaitre sous l'empire; on les appelle, à cette époque, *titii sodales* ou *sodales titiennes*, ou *sacerdotes titiales flaviales*. Ce nouveau collège n'avait rien de commun avec celui qu'avait établi Tattius. Ses fonctions consistaient, comme celle du collège des augures, à accomplir les cérémonies d'un culte institué pour décerner à un empereur les honneurs divins.

TITIEN (Tiziano Vecellio, dit le), illustre peintre de l'école vénitienne, né à Pieve-de-Cadore (anciens États vénitiens) en 1477, mort de la peste, à Venise, le 27 août 1576. Son premier maître fut un mosaïste, Sebastiano Zuccato, qu'il quitta pour entrer dans l'atelier de Gentile Bellini, puis dans celui du frère de ce maître, Giovanni, connu en France sous le nom de Jean Bellin. Chez ce dernier, il se lia avec G. Barbarelli, dit le Giorgione, qui était exactement de son âge et dont le talent précoce eut beaucoup d'influence sur le sien. Tous ses premiers tableaux, spécialement les portraits, sont dans la manière du Giorgione, avec qui il aimait à collaborer; il travaillait aussi avec son maître, Jean Bellin, qui avait reconnu ses rares aptitudes, et le musée de Madrid possède un tableau, le *Portement de croix*, où se lisent leurs deux signatures. En 1507, il fut chargé, concurremment avec le Giorgione, de décorer, à Venise, la façade du monument connu sous le nom de Fondaco de Tedeschi, puis fut appelé à Vicence et à Padoue, où il décora de grandes fresques l'école de Saint-Antoine, près de la cathédrale; ce sont: *Saint Antoine faisant parler un enfant*, *Saint Antoine ressuscitant une femme tuée injustement par son mari* et *Saint Antoine rattachant le pied qu'un jeune bûcheron s'était abattu*. Ridolfi dit qu'elles étaient peintes avec tant de délicatesse qu'on aurait pu les prendre pour des peintures à l'huile; elles sont encore admirablement conservées. Giorgione avait été chargé par le gouvernement vénitien de peindre dans la salle du Grand conseil, au palais des doges, un immense tableau, *Frédéric Barberousse faisant amende honorable aux pieds d'Alexandre III*; la mort l'empêcha de l'achever. Le Titien reçut l'ordre de terminer ce grand travail et s'acquitta de sa tâche avec tant de bonheur que le sénat lui assigna une reute annuelle sur l'entrepôt des Allemands, à la seule condition qu'il peindrait, lors de chaque élection, le portrait du nouveau doge. Le Titien n'en peignit que trois, ceux de Lando (1531), de Donato (1535) et du Trevisano (1533); ils sont placés dans la salle du Grand conseil. En 1514, il fut appelé à Ferrare par le duc Alphonse d'Este. Durant les quatre années qu'il y séjourna, il peignit: deux *Bacchantes* qui sont considérées comme des merveilles; l'une est aujourd'hui à Londres, l'autre à Madrid; le tableau célèbre connu sous le nom de *Cristo alla maneta* ou *Denier de César* (musée de Dresde); *Alphonse d'Este, sa femme et son fils adorant la Vierge* (musée de Dresde); le *Portrait de Lucrèce Borgia*, seconde femme du duc Alphonse, et celui de *Laura de Dianti*, maîtresse du duc, qui, pour que ses charmes fussent immortels, voulut poser nue devant lui. Le Titien l'a peinte, sous ce costume primitif, tenant une gerbe de fleurs, ce qui a fait appeler ce tableau la *Flore*; il est au musée de Florence, et le peintre a plusieurs fois

reproduit avec amour ce corps, d'une opulente beauté. Lorsque Laura de Dianti eut été épousée par le duc, il ne la peignit plus qu'habillée, et c'est elle qui figure dans la *Jeune femme à sa toilette*, improprement désignée sous le nom de *Maîtresse du Titien* (musée du Louvre), rare chef-d'œuvre auquel nous consacrons plus bas un article spécial. A Ferrare, le Titien se lia aussi avec l'Arioniste, dont il fit un beau portrait, actuellement à Vienne, palais Mauffin. De 1518 à 1519, il peignit à Venise : un *Berger et son troupeau* (musée de Vienne), une *Assomption*, une *Madone avec saint Pierre, saint Georges, saint François et divers donateurs*, une autre *Madone avec saint François, saint Pierre, saint Ambroise*, etc., pour l'église Santa-Maria-de-Frari; l'*Assomption* est actuellement à l'Académie des beaux-arts de Venise; un *Christ portant sa croix* (église Saint-Roch); un *Saint Jean-Baptiste* (Académie des beaux-arts); un tableau de maître-autel pour l'église de Saint-Mazare-et-Saint-Celse, à Brescia (musée de Munich); le *Martyre de Pierre de Vérone*, pour l'église San-Zanipolo, à Venise, admirable tableau, malheureusement détruit lors de l'incendie partiel de cette église en 1867; il était considéré comme si précieux que le sénat vénitien, par décret spécial, avait défendu, sous peine de mort, de le faire sortir du territoire de la république. Un autre grand tableau, dont l'exécution lui fut confiée en 1527, la *Bataille de Ghiara*, et qui fut placée dans le palais ducal, périt aussi dans un incendie en 1577. A cette date (1527) se rattache encore l'exécution du *Repas d'Emmaüs*, dont le Titien fit le sujet de deux compositions différentes; l'une est au musée de Turin, l'autre au musée de Sienne. Vasari cite encore, comme de ce temps : la *Madone gravissant les degrés du temple* (Académie des beaux-arts), *Saint Jean l'Audacieux distribuant de l'argent aux pauvres* (église du Rialto), un *Saint Jérôme en pénitence*, etc. A partir de 1529, époque à laquelle l'Arétin, qui était un de ses fervents admirateurs et dont il a laissé plusieurs excellents portraits, le mit en relation avec l'empereur Charles-Quint, le Titien obtint autant de commandes de l'Espagne que de la république vénitienne; aussi le musée de Madrid est-il riche en chefs-d'œuvre du maître. Nous citerons, parmi eux, le *Portrait équestre de Charles-Quint*, peint en 1529, et une *Annunciation*, qui date de la même époque. Le *Portrait de Frédéric II, duc de Mantoue* (1532); le *Titien agenouillé aux pieds de la Vierge et de saint Titien, évêque* (1537, église de Pieve-di-Cadore); le *Portrait de l'amiral Mauro* (1537, musée de Berlin); le *Portrait de Francesco Maria, duc d'Urbino* et celui de sa maîtresse, chef-d'œuvre désigné d'ordinaire sous le nom de la *Vénus du Titien* (Tribune du musée des Offices, à Florence); la *Descente du Saint-Esprit*, le *Sacrifice d'Abraham*, le *Meurtre d'Abel*, *David tranchant la tête de Goliath* (1538, église de Santa-Maria-della-Salute, à Venise); le *Portrait de Paul III* (musée de Naples); les divers portraits du marquis del Vasto, le *Marquis del Vasto haranguant ses soldats* (musée de Madrid), le *Marquis del Vasto caressant sa maîtresse* (musée du Louvre); la *Présentation au temple* (musée de Vienne) se placent chronologiquement après les œuvres précédentes.

Venise était toujours la résidence favorite du Titien; il y vivait magnifiquement, recevant dans son palais les princes, les grands seigneurs et peu soucieux de s'en éloigner. François Ier et Léon X lui firent vainement des offres séduisantes pour l'attirer l'un à Paris, l'autre à Rome; il consentit à faire le portrait du premier, mais seulement d'après les médailles; c'est le beau portrait que possède le musée du Louvre; il dut être peint vers 1530. Charles-Quint, non plus, ne put l'attirer à Madrid; mais il le décida en 1529 à venir à Bologne, où il se trouvait, et posa trois fois devant lui pour l'exécution du portrait équestre que nous avons mentionné plus haut. Tout le monde connaît le mot de l'empereur à ses courtisans, qui s'étonnaient des honneurs extraordinaires rendus à l'artiste : « Je puis bien créer un duc; mais où trouverais-je un autre Titien ? » Il alla même, dans son admiration, jusqu'à ramasser, un jour, le pinceau échappé des mains du peintre troublé en disant, avec une courtoisie pleine de grandeur : « Titien ne mérite-t-il pas d'être servi par César ? » Cet exemple entraînait les grands et les princes, et jamais artiste, peut-être, ne fut l'objet d'un culte plus exclusif et plus universel. En 1545, il céda enfin aux sollicitations du pape Paul III et alla séjourner une année à Rome. Son voyage fut une sorte de marche triomphale. Dans la cité pontificale, il connut Michel-Ange; mais il était désormais trop affermi dans sa manière et son style pour que les sévères compositions de ce grand homme et l'étude des monuments anciens pussent exercer aucune influence sur lui et corriger quelques-uns des brillants défauts de l'école vénitienne. Le reste de la vie du Titien n'offre qu'une suite de triomphes. Comblé de gloire, de richesses et d'honneurs, admiré dans toute l'Europe, honoré de l'amitié des plus grands hommes de son siècle, il vieillit en conservant toute la puissance de son génie, enfantant jusqu'à la fin de nouveaux chefs-d'œuvre et laissant la postérité indécise entre l'éclat de ses débuts et la splendeur des dernières années de sa carrière artistique.

Les œuvres qui caractérisent cette période sont : les *Princes de la maison d'Autriche aux pieds de la sainte Trinité*, vaste composition peinte en 1546 et surnommée la *Gloire du Titien*; Charles-Quint la fit transporter à son couvent de Yuste; un second portrait équestre de l'empereur, *Charles-Quint à cheval à la bataille de Muhlberg* (musée de Madrid); le *Prométhée*, le *Sisyphus* et la *Vénus cherchant à retenir Adonis*, du musée de Madrid; le *Couronnement d'épines* (1553, musée du Louvre); ce tableau avait été exécuté pour Santa-Maria-delle-Grazie, de Milan; un *Christ avec la Vierge, saint Jean et saint Dominique* (1553, cathédrale d'Ancone); une *Cène* (palais de l'Escurial); le *Martyre de saint Laurent* (musée de Madrid); une *Session du concile de Trente* (1555, musée du Louvre), *Diane et Actéon*, *Diane et Callisto* (1561, musée de Madrid); la *Bataille de Lepante* (musée de Madrid), peinte en 1572; le maître avait alors quatre-vingt-quinze ans. Deux ans après, Henri III passant par Venise, lors de sa fuite de Varsovie, voulut voir l'artiste dont la renommée était universelle et le trouva travaillant à une *Descente de croix*, qui est aujourd'hui à l'Académie des beaux-arts de Venise; elle a été achevée par Palma le jeune. Le Titien sentant le pinceau lui échapper, il avait quatre-vingt-dix-sept ans, maudissait la vieillesse qui paralysait sa main au moment où, disait-il, il commençait à comprendre ce que c'était que la peinture. En 1576, la peste s'étant déclarée à Venise avec une grande violence, il voulut fuir la contagion en se réfugiant à Cadore; mais débarqué à Mestre avec son fils Orizio, et étant parvenu jusqu'à Serravalle, il rencontra là une telle masse de fuyards qu'il lui fut impossible de continuer sa route; il retourna à Venise et devint presque aussitôt la victime du fléau. Quoiqu'un décret eût interdit les funérailles publiques et prescrit de jeter tous les pestiférés dans les fosses communes, il fut fait exception en faveur de l'illustre maître; ses amis purent l'inhumer aussi solennellement que possible, en ces temps de calamité, dans l'église Santa-Maria-de-Frari, où un mausolée lui fut érigé seulement en 1852.

Nous n'avons jusqu'à présent mentionné, parmi les tableaux du Titien, que ceux qui pouvaient servir à sa biographie, soit parce qu'ils portent une date, soit parce que la date en est fixée par les documents contemporains. Ceux qui sont répandus dans les diverses galeries de l'Europe sont encore plus nombreux, et nous ne citerons que les principaux; ce sont, à Florence (musée des Offices) : *Femme couchée*, dite la *Vénus au petit chien*, une des plus admirables études de femmes du maître; les *Noces de Cana*, une *Sainte Famille*, la *Bataille de Cadore*, esquisse; le *Sacrifice d'Abraham*; de nombreux portraits, parmi lesquels le sien propre, dont il est question dans l'article ci-après, et ceux de *François de La Rovere et de sa femme*; au palais Pitti : le *Mariage mystique de sainte Catherine*, *Madeline repentante*, une *Bacchante*, petite dimension, et les portraits de *P. Arétin*, de *Luigi Cornaro*, d'*André Vésale*, du *Cardinal Hipp. de Médicis*, de *Philippe II*, etc.; à Naples (musée des Eudes) : une *Sainte Famille*, une *Madeline repentante*, la fameuse *Danaë*, tant de fois reproduite par la gravure, et les portraits de *Charles-Quint avec un cardinal*, de *Paul III*, de *Philippe II*, à Madrid (musée royal); le *Christ et la Vierge*, *Jésus au jardin des Oliviers*, *Jésus présenté au peuple*, *Saint Jérôme*, *Notre-Dame des Douleurs*, *Portement de croix*, *Sainte Marguerite*, *Salomé portant la tête de saint Jean*, la *Poi catholique implorant la protection de l'Espagne*, le *Pêche originaire*, *Mise au tombeau*, *Sainte Marguerite sortant vivante de la queue du dragon*, *Offrande à la Fécondité*, la *Victoire de Lepante*, *Repos en Egypte*, la *Vénus à l'orgue*, *Danaë*, répétition de celle du musée de Naples, et de nombreux portraits, parmi lesquels : *Charles-Quint à Muhlberg*, un *Portrait en pied de Charles-Quint*, un *Portrait en pied de Philippe II* et celui du peintre à un âge déjà avancé; dans la galerie Madrazo : l'*Offrande à Vénus*, l'*Enlèvement d'Europe*, les portraits de *Sansovino*, du *Doge André Grillo*, d'un *Doria*, de la *Duchesse d'Albe* et du *Doge Dandolo*; à Londres (National Gallery) : une *Bacchante*, la *Léon de musique*, *Noli me tangere*, *Vénus retenant Adonis*, répétition en pied du tableau de Madrid; l'*Enlèvement de Ganymède*, le *Repos en Egypte*, une *Madone*, le *Portrait de l'Arioniste*, au musée de Hampton-Court; une *Lucrèce*, le *Portrait d'Alexandre de Médicis*; au musée de Berlin : la *Nativité*, la *Visitation*, la *Circoncision*, l'*Adoration des bergers*, son *Portrait*, celui de sa fille *Lavinia*, de l'*Amiral Mauro*; au musée de Dresde : *Madone assise*, une *Vénus couchée*, divers *Portraits de femmes* d'une touche magistrale; à Munich (pinacothèque) : *Madone avec l'Enfant*, *Vénus initiant une bacchante au culte de l'amour*, *Sainte Famille*, *Jupiter et Antiope*, les portraits de l'*Arétin*, de l'*Amiral Guinani*, de *Charles-Quint*; au musée de Vienne : *Lucrèce se donnant la mort*, *Calisto et Diane*, *Ecce Homo*, *Mise au tombeau*, une *Danaë*, la *Madone et l'Enfant Jésus*, la *Femme adultère*, l'*Adoration des mages*, les portraits d'*Ulysse Aldrovandi*, de l'antiquaire *Strada*, de *Philippe Strozzi*, d'*André Vésale*, de la *Princesse d'Este*, de l'historien *Varchi*, du médecin

Parma, de *Jean-Frédéric*, *électeur de Saxe*, de *Charles-Quint*, de la *Maîtresse du duc d'Avallès*; dans la galerie Lichtenstein : deux grands *Paysages*, le *Martyre de saint Sébastien*, *Hercule enfant étouffant les serpents*. Le musée du Louvre possède du Titien dix-huit tableaux : la *Vierge*, l'*Enfant Jésus*, *saint Etienne*, *saint Ambroise et saint Maurice*; une *Sainte Famille*, la *Vierge*, l'*Enfant Jésus*, *sainte Agnès et saint Jean*; une autre *Sainte Famille*, les *Pèlerins d'Emmaüs*, le *Christ entre un soldat et un bourreau*, le *Couronnement d'épines*, le *Christ porté au tombeau*, *Saint Jérôme à genoux devant un crucifix*, une *Session du concile de Trente*, *Jupiter et Antiope*, les portraits de *François Ier*, d'*Alphonse d'Avallès*, *marquis de Guasti*, et d'une *Jeune femme*; la *Jeune femme à sa toilette* (portrait de Laura de Dianti) et quatre *Portraits d'hommes*.

« Le Titien a eu, dit Taine, ce don unique de faire des Vénus qui sont des femmes réelles et des colosses qui sont des hommes réels, je veux dire le talent d'imiter les choses d'assez près pour que l'illusion nous saisisse et de transformer les choses assez profondément pour que le rêve s'éveille en nous. Il a montré dans la même beauté nue une courtisane, une maîtresse de patricien, une fille de pêcheur nonchalante ou voluptueuse, et en même temps une puissante figure idéale, la force masculine d'une déesse de la mer, les formes onduleuses d'une reine de l'Empyrée. Il a fait voir dans la même figure drapée un patriarche guerrier des croisades, un vieux héros des batailles maritimes, un luteur musculéux et athlétique, une mine farouche et grandiose de podestat ou de sultan, une dure tête impériale ou consulaire, et en même temps ou tout à côté un grossier soudard aux veines enflées, le masque vulgaire d'un vieux juge à lunettes, un muflé bestial d'Esclavon barbu, l'échine rougeâtre et le regard sauvage d'un rameur de la chiourme, le crâne aplati et l'œil de vautour d'un juif aigre, la jovialité féroce d'un bourreau gras, toutes les vagues parentés par lesquelles la nature humaine rejoint la nature animale. Par cette intelligence des choses réelles, le champ de l'art se trouve décuplé. Le peintre n'est plus réduit, comme les maîtres classiques, à varier imperceptiblement les quinze ou vingt nuances du type accepté. L'infinie diversité de la nature, avec ses hauts et ses bas, lui est ouverte; les plus forts contrastes sont sous sa main; chacune de ses œuvres est riche autant que nouvelle; le spectateur trouvera chez lui, comme chez Rubens, une image complète du monde, une physiologie, une histoire, une psychologie en raccourci. »

La Bibliothèque nationale de Paris possède un recueil de 850 gravures exécutées d'après lui; beaucoup de ses œuvres ont péri ou n'ont jamais été gravées.

— Iconogr. Le Titien a fait plusieurs fois son propre portrait. Le plus connu, parmi ces portraits, est celui qui appartient au musée des Offices. Le grand maître s'est représenté de trois quarts et en buste, la tête légèrement inclinée en arrière; il a le nez long et aquile, les yeux grands et scrutateurs, le front haut et large, le menton énergiquement accentué sous la barbe blanche; il est coiffé d'un bonnet et vêtu d'un manteau à collet de fourrure. C'est une figure fière et grave, qui porte l'empreinte de la plus haute intelligence. Un portrait qui a beaucoup d'analogie avec celui-ci se voit au musée de Madrid. Une peinture, ayant fait partie de la galerie Aguado de Las Marismas représente le Titien vêtu d'une robe fourrée et tenant un tableau noir sur lequel est écrit : *Titianus se ipsum ex speculo pingens multa felicitate expressit ann. LXI* (Titien s'est peint lui-même, au moyen d'un miroir, à l'âge de soixante-un ans, et s'est rendu avec beaucoup de bonheur). Cette inscription n'a évidemment pas été tracée par l'artiste. Au musée du Belvédère, il y a un portrait du Titien en bonnet noir, avec une triple chaîne d'or au cou. M. Lavice (*Musées d'Allemagne*) doute que ce portrait soit l'œuvre du maître. Le musée de Berlin en possède un qui est bien authentique, mais qui est malheureusement inachevé. Les mains et certaines parties du visage ne sont qu'ébauchées; le costume se compose d'un vêtement de soie lilas à reflets bleutés, d'un par-dessus garni de fourrure et d'un bonnet noir. M. Edouard Mandel a gravé ce tableau. D'autres portraits du Titien par lui-même sont conservés dans la galerie du duc de Bedford, en Angleterre, au palais Scarrin, à Milan, etc. Titien s'est peint encore dans un tableau qu'il fit pour une église de Cadore, sa ville natale, et où il représenta la Vierge, l'Enfant Jésus, saint Titien, évêque, et son frère Francesco, sous les traits de saint André; il s'est placé lui-même au côté de son patron, saint Titien. Vasari a fait mention de ce tableau, et Ticozzi (1817, *Vite dei pittori Vecelli*) nous apprend qu'il était encore de son temps à Cadore, dans la collection de M. Taddeo Iacobi. Des portraits du Titien ont été gravés par Augustin Carrache (1587), René Lochon, Jean Baron, D.-V. Denon, E. Bovet, Pontenier (d'après un dessin de Bocourt, dans l'*Histoire des peintres de toutes les écoles*), Alphonse-François (Salon de 1842), etc. Un portrait en relief du Titien, modelé par le Sansovino, et

qui a été exécuté en bronze, décore, avec d'autres portraits d'hommes célèbres, la porte de la sacristie de l'église Saint-Marc, à Venise. P. Véronèse a représenté le Titien jouant de la basse parmi les portraits d'artistes vénitiens qu'il a eu l'idée de placer dans son fameux tableau des *Noces de Cana*.

Nous consacrons ci-après un article spécial au tableau du Louvre qu'on a l'habitude d'intituler la *Maîtresse du Titien* ou *Titien et sa maîtresse*, mais où des écrivains autorisés, Ticozzi entre autres, ont cru reconnaître Alphonse Ier, duc de Ferrare, et Laura de Dianti, sa maîtresse. Le Titien aime deux femmes du nom de Violante, toutes deux fort belles et qui lui servirent souvent de modèle; la première figure parmi les voluptueuses bacchantes qui entourent le char de Bacchus, dans le célèbre tableau représentant ce dieu s'élançant vers Ariane, à Naxos, la seconde était la fille de Palma le vieux. Titien était déjà vieux lorsqu'il en devint amoureux, et il lui donna le nom de Violante en mémoire de la première. Au musée du Belvédère est une très-belle figure de *Jeune fille nue*, peinte par le Titien, et que quelques auteurs désignent aussi comme étant le portrait de sa maîtresse; mais peut-être est-ce la encore une peinture faite d'après Laura de Dianti, qui, alors qu'elle n'était que la maîtresse du duc de Ferrare, posa, dit-on, sans voiles devant le grand peintre de Cadore. Dans la galerie du palais Pitti, il y a un charmant portrait de jeune femme, aux cheveux d'un blond ardent, au visage gracieux, jouant de la main droite avec une chaîne d'or, vêtue d'une robe-veste à manches brunes ornées de crevés et ayant aux oreilles des rubis et des perles. Le catalogue de la galerie intitule ce tableau la *Maîtresse du Titien* et dit que c'est le portrait de la fille de Palma le vieux; mais quelques auteurs veulent que ce soit une duchesse d'Urbino. A. Van Dyck a gravé, d'après le Titien, une composition qui le représente considérant sa maîtresse; celle-ci est appuyée sur une cassette qui contient une tête de mort. André Paul a exécuté une copie de cette estampe en contre-partie et réduite.

Le musée de Berlin possède un tableau qu'on a coutume d'intituler la *Fille du Titien*, bien qu'on ne sache pas d'une façon certaine si ce maître eut une fille; c'est une superbe figure de jeune femme soutenant au-dessus de sa tête un plateau ciselé, contenant des fruits et des fleurs. Une figure tout à fait semblable, sauf qu'elle soutient une cassette au lieu d'un plat de fruits, fait partie de la collection de lord Grey; c'est un chef-d'œuvre de grâce et de coloris, qu'on a baptisé : la *Fille à la cassette* ou simplement la *Cassette*; nous lui avons consacré, sous ce dernier titre, un article spécial.

Parmi les compositions relatives au Titien, nous citerons : le *Titien faisant son premier essai de coloris*, par M. William Dyce; *Charles-Quint ramassant le pinceau du Titien*, par Bergeret (musée de Bordeaux); la *Duchesse de Ferrare et le Titien*, par Leleuvre (Salon de 1866); *Violante Palma et le Titien*, par Richard Cavarro (Salon de 1864); le *Titien à Madrid*, par R. Cavarro (Salon de 1861); le *Doge Mocenigo et le Titien chez Paul Véronèse* et le *Titien assistant au mariage du doge avec l'Adriatique*, tableaux de M. Hamman (gravés, le premier par Allais, le second par P. Cottin); la *Mort du Titien*, par Bergeret (Salon de 1833).

TITIAN (LA MAÎTRESSE DU), tableau du Titien (musée du Louvre, n° 471). La jeune femme, vue de trois quarts, tournée à gauche, debout, sa robe à moitié défilée, tient d'une main ses cheveux et de l'autre une petite fiole de parfum. Un homme, placé derrière elle, à gauche, lui présente deux miroirs. Ce tableau est une des merveilles du Titien, une des œuvres où son génie se montre au complet. Mais rien ne justifie ce nom de *Maîtresse du Titien* sous lequel il est connu. « Il est probable, au contraire, dit M. Viardot, que cette jeune femme est une certaine Laura de Dianti, d'abord maîtresse du duc de Ferrare, Alphonse Ier, qui l'épousa dès qu'il fut délivré de sa première femme, la terrible fille d'Alexandre VI, Lucrezia Borgia. Si on l'a nommée ainsi, c'est peut-être parce qu'il en a fait plusieurs répétitions avec variantes; c'est plus certainement à cause de la merveilleuse exécution de ce portrait. On n'a pu attribuer qu'à l'amour, à ses prodiges, tant de soin, tant de réussite, tant de perfection. Heureuse lutte de la nature et de l'art, ravissant par la beauté du modèle, plus ravissant encore par le travail du pinceau, où le dessin cette fois s'élève au niveau de la couleur et de façon à contenter jusqu'au morose Michel-Ange, ce portrait égale la fameuse *Salomé* de Madrid, devant laquelle, dit-on, Tintoret s'écria plein d'admiration et de colère : « Cet homme peint avec de la chair broyée ! » Ce portrait de Laura dut être exécuté vers 1520. Il a été gravé par Forster et Henri Danken, par Filhol et par Landon.

TITIAN (HONNEURS FUNÉBRES RENDUS AU) ou les *Funérailles du Titien*, tableau d'Alexandre Hesse. Le Titien mourut de la peste à Venise en 1576, à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans. Ridolfi, l'historien de l'école vénitienne, rapporte que, bien que les cérémonies funébres eussent été rigoureusement inter-

dites à cause du fléau, il fut décidé que les honneurs de la sépulture seraient accordés au grand artiste, et on l'ensevelit, avec les insignes de chevalier, dans l'église des Frari, comme il en avait exprimé le désir. Le vieil auteur ne nous dit rien de plus ; mais tout porte à penser que, si le cadavre du Titien put être ainsi dérobé à la fosse commune, son enterrement n'eût lieu qu'en présence d'un petit nombre de personnes et sans pompe. Alexandre Hesse n'a pas hésité, toutefois, à montrer une foule de seigneurs et de grandes dames richement vêtues, empressées à rendre un dernier hommage à l'illustre peintre. Le cortège sort de l'église Saint-Marc ; magistrats, guerriers et patriciens se disputent l'honneur de porter le corps du Titien et s'avancent parmi les pestiférés, morts ou mourants. L'artiste s'est ainsi donné un prétexte à contrastes pathétiques, à oppositions pittoresques. Il s'en est d'ailleurs tiré avec succès. Son tableau, exposé au Salon de 1833, fit sensation. Tout en critiquant l'invasivité de la scène, le manque de perspective dans l'architecture, la pesanteur du ciel et un défaut d'harmonie générale, M. Ch. Le Normant reconnut en cet ouvrage une des meilleures productions de l'école contemporaine. « On y trouve, dit-il, telle tête, tel détail de vêtement auquel les peintres modernes ne nous ont pas accoutumés. Peut-être n'est-ce qu'un pastiche, mais le meilleur pastiche que nous ayons rencontré. » T. Gautier, de son côté, vanta la couleur « forme et splendide » du tableau, et il ajoutait : « On voit bien que les Vénitiens ont passé par là. » G. Planche, plus sévère, s'exprimait ainsi : « Les *Funérailles du Titien*, de M. Hesse, ne méritent pas le succès qu'on veut leur faire. C'est un ressuscité adroit de l'école vénitienne ; mais il n'y a pas de composition, surtout pas de vérité. »

Un amateur en renom, M. Delessert, se rendit l'acquéreur de cette toile, qui a figuré à la vente de sa galerie en 1869. Elle a été gravée par Lenormand.

TITILLANT, ANTE adj. (ti-till-lan, an-te — rad. titiller). Qui éprouve une impression de titillation.

TITILLATION s. f. (ti-till-la-si-on — lat. *titillatio* ; de *titillare*, titiller). Léger chatouillement : *Éprouver un sentiment de titillation*. C'est par la *TITILLATION* de la chair que nous étions déçus. (Proudh.)

TITILLER v. a. ou tr. (ti-till-lé — lat. *titillare*, même sens). Chatouiller légèrement : *Titiller le palais*. *Titiller la lèvre*. Le remède *TITILLE* les nerfs. (Acad.)

— v. n. ou intr. Éprouver un sentiment de titillation : *Ses lèvres, ses narines et ses paupières TITILLERENT comme lorsque l'on respire par précaution un facon de vinaigre concentré*. (L. Goulan.)

TITIRE s. m. (ti-ti-re). Entom. Nom vulgaire du satyre bathéba : *Les couleurs du TITIRE sont un peu moins foncées que celles de l'amaryllis*. (V. de Bomare.)

TITIRI s. m. (ti-ti-ri — onomatopée, du cri de l'oiseau). Ornith. Espèce de pie-grièche, qui habite Saint-Domingue, et qu'on appelle aussi *PIPIRI* : *On distingue deux variétés du TITIRI*. Il nom vulgaire du bruant proyer.

— Ichtyol. Syn. de *TITRI*.

— Encycl. Ornith. Le *titiri*, appelé aussi *pipiri*, a un peu plus de 0m,20 de longueur totale et 0m,35 d'envergure ; le plumage d'un gris brunâtre en dessus, gris blanchâtre en dessous, avec le dessus de la tête brun noirâtre et les couvertures des ailes et de la queue bordées de roux. On en connaît une variété qui se distingue par sa taille plus petite, le dessus de la tête jaunâtre et les plumes supérieures grises, bordées de blanc. Cet oiseau habite l'Amérique centrale, notamment les Antilles, la Guyane et le sud des États-Unis. Il vit tantôt solitaire ou par couples, tantôt par bandes, et s'approche souvent des lieux habités. Son chant, qu'il fait entendre surtout à l'aurore, n'est pas désagréable ; les noms vulgaires que l'on donne à cet oiseau rappellent assez son cri ordinaire. Il se nourrit de scarabées et d'autres insectes. Le *titiri* est renommé pour son audace et son intrepidité ; il se défend courageusement contre les autres oiseaux et même contre les chasseurs ; il niche dans les excavations des vieux troncs d'arbre ou dans les bifurcations des branches les plus touffues et veille soigneusement sur ses œufs et sur ses petits.

TITIUS (Théophile-Gérard), juriconsulte allemand, né à Nordhausen en 1661, mort à Leipzig en 1714. Il suivit les leçons d'Alberti et de Thomasius à Leipzig, puis passa vingt ans à Rostock, uniquement adonné à l'étude. Nommé professeur en droit à Leipzig en 1709, il devint successivement conseiller au tribunal d'appel de Dresde (1710) et assesseur au tribunal supérieur de Leipzig (1713). Titius fut chargé par la cour de Saxe de missions délicates. Il devint notamment un des commissaires chargés d'examiner la conduite des ministres de l'électeur qui avaient signé le traité d'Alt-Ranstadt entre Charles XII et Auguste II. Titius avait acquis une connaissance approfondie des différentes parties de la jurisprudence et il s'attacha à introduire dans l'enseignement du droit public des idées

plus claires, plus philosophiques et une méthode précise. Outre des *Dissertations* sur divers points de jurisprudence, recueillies par Hommel (Leipzig, 1729, in-4°), on lui doit de savants ouvrages, dont les principaux sont : *Specimen juris publici romano-germanici* (Leipzig, 1698, in-12), traité dans lequel Titius a surpassé ses prédécesseurs par l'exactitude et la méthode ; *Droit féodal germanique*, considéré d'après sa nature et d'après la constitution de l'empire (Leipzig, 1699, in-12), dans lequel il a rassemblé un grand nombre de faits qu'il juge sagement ; *Ars cogitandi sive scientia cogitationum cogitantium, cogitationibus necessariis instructa et a peregrinis liberata* (Leipzig, 1702) ; *Observationes in Sam. de Pufendorf libros II de officio hominis et civis* (Leipzig, 1703, in-12), sept fois réédité ; *Essai sur le droit canonique d'Allemagne* (Leipzig, 1701), réimprimé quatre fois ; *Observationum ratiocinantium in compendium juris lauterbachianum centuriae quinquedecim* (Leipzig, 1703, in-8°) ; *De habitu territoriorum germanicorum et inde veniente totius reipublice forma* (Leipzig, 1704) ; *De successione in Germaniae territoria* (Leipzig, 1707) ; *Germaniae capitula et canonici* (Leipzig, 1707) ; *Juris privati romano-germanici...*, libri XII (Leipzig, 1709, in-4°) ; *De libertate juridica* (Leipzig, 1710) ; *De utilitate juris naturalis in jure civili* (Leipzig, 1711), etc.

TITIUS (Jean-Daniel), savant allemand, né à Konitz (Prusse) en 1729, mort à Wittenberg en 1797. Il fut appelé, en 1756, à occuper à Wittenberg une chaire de physique et de mathématiques qu'il garda jusqu'à sa mort. Pendant le siège de cette ville en 1766, il eut le chagrin de perdre les manuscrits de plusieurs ouvrages prêts à paraître. Nous citerons, parmi ses écrits : *Magasin pour l'histoire naturelle, les arts et les sciences* (Leipzig, 1753-1754, 4 vol. in-8°) ; *Nouveaux développements sur les connaissances et le bonheur de l'homme* (Leipzig, 1753-1754, 4 vol. in-8°) ; *Physicae experimentalis elementa* (Leipzig, 1782, in-8°) ; *Leçons élémentaires sur l'histoire naturelle* (Leipzig, 1791, in-8°) ; *Principes sur la manière de conduire sagement l'économie domestique* (Leipzig, 1780, in-8°).

TITIUS (Salomon-Constantin), médecin allemand, né à Wittenberg en 1766, mort en 1801. Il fit ses études médicales dans sa ville natale, où il fut reçu docteur en 1790. Deux ans après, il devint professeur extraordinaire de médecine, et, en 1795, il fut nommé professeur ordinaire. Il ne remplit ces fonctions que six ans et fut enlevé par une mort subite à l'âge de trente-cinq ans. Parmi ses meilleurs écrits, nous citerons les suivants : *De variis contagionum modis* (Wittenberg, 1788, in-4°) ; *De variis calculorum ejusque causis* (1790, in-4°) ; *Pellagra pathologica* (1792, in-4°) ; *De signis icteri pathologici* (1793, in-4°) ; *De virtute medicamentorum resolutivum recte judicanda* (1793, in-4°) ; *De calculo salivari sponte excreto* (1794, in-4°) ; *De fistula vaginæ fecaria* (1794, in-4°) ; *De aeris marini salubritate* (1794, in-4°) ; *De frigoris extremi in corpus humanum effectibus, caloris summi admodum analogis* (1795, in-4°) ; *Dissertatio medico-politica de arte clinica in nosocomiis diuturne addiscenda* (1795, in-4°) ; *Uteri structura ex ejusdem functionibus* (1795, in-4°).

TITLIS, montagne de Suisse, dans les Alpes Bernoises, entre les cantons d'Uri, de Berne et d'Unterwalden ; 3,525 mètres de hauteur. Le sommet offre un glacier assez important, mais d'excellents pâturages en tapissent les pentes, vers la base.

TITLONYME s. m. (ti-tlo-ni-me — du gr. *titlos*, titre, *onyma*, nom). Bibliogr. Nom d'une fonction, d'un grade, d'une profession, pris par un auteur à la place de son nom propre : *On fait un TITLONYME quand on dit : un Académicien, un Professeur, un Médecin, un Docteur, un Théologien, un Officier*.

TITMOUSE s. f. (ti-tmou-ze). Ornith. Un des noms vulgaires de la mésange charbonnière.

TITON DU TILLET (Evrard), écrivain français, né à Paris en 1677, mort en 1762. Son père, directeur général des manufactures et magasins royaux d'armes du roi, lui fit donner à quinze ans une compagnie d'infanterie. Lors de la paix de 1697, il quitta la carrière des armes, acheta une charge de maître d'hôtel de la duchesse de Bourgogne et obtint, vers 1713, une charge de commissaire provincial des guerres, qui vint heureusement réparer les brèches faites à sa fortune. Titon, homme aimable et d'une grande aménité de mœurs, s'est rendu célèbre par sa passion pour les lettres et les arts. Il conçut l'idée du *Parnasse français*, monument qu'il voulait faire élever à la gloire de Louis XIV et des grands hommes qui ont illustré son règne, et dont il fit exécuter par L. Garnier le modèle en bronze (aujourd'hui à la Bibliothèque nationale). Ce projet, que son peu de fortune l'empêcha de réaliser en grand, mérita à Titon les éloges des artistes et des gens de lettres, qui tous espéraient sans doute être placés dans ce temple ; mais il ne fut point exécuté. On reproche, au reste, à l'auteur d'avoir donné les honneurs de l'apothéose à des hommes fort médiocres, et son excessive indulgence lui attira les épi grammes de Voltaire. Parmi les autres projets de Titon du Tillet, il faut citer celui des

jeux Lodoiciens, qu'il se proposait d'instituer à l'exemple des jeux Olympiques. D'une extrême obligeance, il recevait les écrivains dans sa maison et secourait ceux qu'il savait peu aisés. Il accueillit chez lui le neveu du grand Corneille et recommanda sa petite-nièce à Voltaire. Enfin, il fit frapper à ses frais une suite de médailles représentant Louis XIV et les principaux poètes et musiciens de son règne. Un grand nombre d'Académies françaises et étrangères l'admirent parmi leurs membres. Titon a fait paraître : *Description du Parnasse français, exécuté en bronze, suivie d'une liste alphabétique des poètes et des musiciens rassemblés sur ce monument* (Paris, 1727, in-12), rééditée avec des additions ; *Essai sur les honneurs et sur les monuments accordés aux illustres savants pendant la suite des siècles* (Paris, 1734, in-12).

TITOUILLUÉ s. m. (ti-tou-li-oué). Bot. Nom vulgaire du tabernémontane, dans l'Amérique centrale.

TITRAGE s. m. (ti-tra-je — rad. *titrer*). Détermination des quantités de certaines matières contenues dans certains composés : *Le TITRAGE des alcools*.

— Techn. Opération de l'industrie des matières textiles, qui a pour objet d'indiquer la longueur ou la grosseur des fils. Quant à ce fil qui est pris pour unité de mesure : *Le TITRAGE varie, non-seulement suivant les différentes matières textiles, mais encore, pour la même matière, suivant les pays*. (Maigne.)

TITRE s. m. (ti-tre — latin *titulus*, mot qui est formé probablement du radical contenu dans le grec *tido*, honorer, punir, venger, en composition avec le suffixe *tulus*. Le grec *tido*, honorer, punir, venger, d'où *timé*, estimation, valeur, rétribution, soit récompense, soit punition, répond à la racine sanscrite *ci*, primitivement réunir, rassembler, puis rassembler dans son esprit, c'est-à-dire remarquer, connaître, chercher, poursuivre, honorer, vénérer, et enfin punir, venger. Cette dernière acception est sans doute liée à celle de chercher, rechercher, poursuivre. La racine *ci* a produit, entre autres dérivés, le sanscrit *cētya*, *apaciti*, punition, le zend *citha*, même sens ; l'irlandais *cia*, récompense, *cain*, amende ; l'ancien slave *ciniti*, ordonner, *cinu*, ordre, *cinati*, honorer, etc.). Inscription qui fait connaître le sujet, la matière d'un livre, d'une œuvre écrite : *Le TITRE d'un livre*. *Juger un livre sur le TITRE*. Il y a des tragédies dont le TITRE seul annonce le dénouement. (Chateaub.) *Toujours un TITRE ambitieux éveille la critique*. (Boissonade.) *Le TITRE implique presque toujours le plan de l'ouvrage*. (Peyrat.) Page du livre qui porte cette inscription : *TITRE orné*. *Déchirer le TITRE*. L'inscription placée en tête d'une des divisions d'un ouvrage, pour en indiquer le sujet : *Le TITRE d'une section*. *Le TITRE d'un chapitre, d'un paragraphe*. Il Subdivision employée dans les recueils de lois, dans les ouvrages de jurisprudence : *Livre douze, TITRE trois du litige*. *TITRE Des faillites, dans le Code de commerce*.

— Dénomination sous laquelle est connue une œuvre d'art : *Le TITRE d'un tableau, d'une statue, d'une gravure*.

— Qualification donnée à certaines personnes appartenant à une caste privilégiée : *Le TITRE de prince, de duc, de comte, de baron*. *Les TITRES de noblesse*. *La vanité cherche les TITRES les plus éclatants*. (Fléch.) *Les TITRES ne sont rien pour la postérité*. (Volt.) *Nous sommes jaloux, avides de toutes sortes de TITRES, et nous ne justifions pas même celui de notre condition*. (S.-Lubay.) *Un TITRE ne fait qu'alimenter, que boursouffler l'orgueil de l'homme*. (Mme Campan.) *Ce n'est pas sur les parchemins, mais dans l'âme que doivent s'imprimer les TITRES de noblesse*. (Delille.) *Le propre des TITRES aristocratiques est de se transmettre de celui qui les a mérités à son fils, qui n'arien fait pour les acquiescer*. (Thiers.) Qualification donnée par honneur : *On donne aux rois le TITRE de Votre Majesté, aux cardinaux celui de Votre Éminence*. (Acad.) Dénomination donnée à un cardinal et empruntée à l'une des églises de Rome : *Cardinal du TITRE de Saint-Pierre-aux-Liens*.

— Qualification exprimant une relation sociale, une fonction, une dignité : *Le TITRE de père, d'époux*. *Le TITRE de parent, d'ami, de bienfaiteur*. *Le TITRE de ministre, de préfet*. *Le TITRE d'ouvrier ne convient qu'à ceux qui travaillent de leurs mains*. Charles V, qui a mérité le TITRE de sage, n'a jamais cru que sa puissance fût au-dessus des lois de son devoir. (Cal de Retz.) *Le plus beau TITRE de l'homme est celui d'homme*. (Clément XIV.) *Le TITRE d'homme public est un honneur, et celui de femme publique est un outrage*. (De Bonald.) *Le TITRE de fils adoptif est plus honorable que celui de légataire universel*. (Dupin.) *Aujourd'hui, le TITRE de citoyen justifie toutes les ambitions*. (P. Leroux.) *Le chef de l'État, quel que soit son TITRE, n'est que le mandataire du peuple, qui lui adjoint pour conseil d'autres mandataires, les députés*. (Proudh.)

Penses-tu, lui dit-il, que ton titre de roi Me fasse peur ni me soucie ?

LA FONTAINE.

— Propriété d'une charge, d'un office, droit d'exercer une profession qui ne peut être exercée qu'en vertu d'un diplôme, d'un brevet : *Former opposition au TITRE d'un office*. Il n'a

pas encore reçu son TITRE de notaire, d'avocat de médecin.

— Pièce qui sert à établir un droit, une qualité : *TITRE de propriété*. *Produire des TITRES authentiques*. *On lui a soustrait ses TITRES*. *TITRES au porteur*. *TITRES nominatifs*. *TITRES de rente*. *La Bourse est le marché aux capitaux condensés sous forme de TITRES*. (Proudh.)

— Droit qu'on a d'obtenir, de posséder, de faire quelque chose : *Posséder un bien à TITRE d'hérédité*, à *TITRE d'achat*. *C'est son plus beau TITRE de gloire*. *Il a des TITRES à l'estime des honnêtes gens*. *A quel TITRE m'imposez-vous silence ?* *Les plus mauvais TITRES à l'attachement de nos amis sont des TITRES de créance*. (Petit-Senn.) *On fuit très-vite par se croire des TITRES à une possession que tout le monde reconnaît*. (E. Scherer.)

Pourquoi l'assassiner ? qu'a-t-il fait ? à quel titre ? Qui te l'a dit ?..

RACINE.

Ce monde-ci n'est qu'une loterie De biens, de rangs, de dignités, de droits, Brigüés sans titre ou répandus sans choix.

VOLTAIRE.

— Raison d'être comparée à un droit : *Le passé appartient à l'homme au même TITRE que l'avenir*. (Ballanche.)

— Antiq. rom. Étiquette placée en tête d'un rouleau ou volume manuscrit, répétée à la fin du même rouleau, sur un morceau de parchemin inscrit au bas du rouleau.

— En titre. Comme titulaire, comme possesseur principal, et non d'une façon précaire ou secondaire : *Professeur en TITRE*. *Commis en TITRE*.

— A juste titre. Avec raison, avec justice : *Locke jouissait à JUSTE TITRE de l'estime universelle*. (J. de Maistre.) Il On a dit aussi A BON TITRE :

Croyez-moi, mes enfants, je vous parle à bon titre.

LA FONTAINE.

— A titre de. Comme, en qualité de : *S'introduire dans une maison à TITRE DE parent*. *Donner de l'argent à TITRE DE prêt*. *Recevoir quelqu'un à TITRE D'ami*. *Celui qui reçoit des louanges non méritées doit les prendre à TITRE D'instruction*. (Charles-Quint.) *Le mot propriétaire a été inventé par notre orgueil ; nous n'avons rien ici-bas qu'à TITRE DE loyer*. (H. Lemonnier.)

— A titre d'office. En vertu de sa charge, de sa qualité : *Présider à TITRE D'OFFICE*.

— Antiq. rom. Étiquette que l'on pendait au cou des esclaves, pour indiquer leurs qualités bonnes ou mauvaises.

— Jurispr. *Titre authentique*, Titre émané d'un officier public. Il *Titre primordial*, Celui qui constate une obligation et qui en fait preuve. Il *Titre nouvel*, Titre substitué à un titre primordial, soit pour empêcher la prescription, soit pour faire passer à un héritier les obligations contractées par son auteur. Il *Titre universel*, Qualité qui donne droit à l'universalité des biens du testateur ou du cessionnaire. Il *Titre particulier*, Qualité qui ne donne droit qu'à une partie des biens du testateur ou du cessionnaire. Il *Titre coloré*, Celui qui paraît légitime, de bonne foi, bien qu'il soit insuffisant pour transmettre seul la propriété, sans le secours de la possession et de la prescription. Il *Titre vicieux*, Titre défectueux, ou par le fond, ou par la forme. Il *Titre exécutoire*, Celui qui emporte l'exécution parée contre l'obligé. Il *Titre gratuit*, Celui par lequel on acquiert une chose sans qu'il en coûte rien. Il *Titre lucratif*, Celui en vertu duquel on entre en possession d'un bien, comme une donation ou un legs. Il *Titre onéreux*, Celui en vertu duquel on acquiert une chose, non gratuitement, mais à prix d'argent ou moyennant quelque charge. Il *Titre nu*, Charge achetée sans clientèle. Il *Titre clérical*, Contrat par lequel on assignait un revenu annuel inaliénable et insaisissable, pour la subsistance de quelqu'un qui voulait se vouer à l'état ecclésiastique.

— Anc. cout. *Titres et capacités*, Provisions d'un office ou d'un bénéfice.

— Théâtre. *Faire du titre*, Attirer la curiosité du public par la bizarrerie et l'originalité des titres que l'on met sur l'affiche.

— Chasse. Endroit, relais où l'on poste les chiens, pour courir la bête quand elle viendra à passer. Il *Mettre les chiens à bon titre*, Les bien poster.

— Monnaie. Degré de fin des matières monnayées : *Monnaie au TITRE légal*. *Monnaie dont le TITRE est douteux, est bas*. *Vaiselle d'argent au TITRE de 850 millièmes*. Il Degré de fin exigé par la loi pour les matières d'or et d'argent : *Vaiselle au TITRE*. Il Fig. Qualité intrinsèque, valeur : *Les vers ne s'estiment ni au nombre ni au poids, mais au TITRE*. (J. Joubert.) *A Ratisbonne, jadis fabrique de souverains, on monnayait des empereurs souvent à bas TITRE*. (Chateaub.) *La louange est rarement de la monnaie au TITRE*. (Beauchêne.) *Cléopâtre est peut-être le type féminin du plus haut TITRE qui se soit produit dans l'histoire*. (Th. Gaut.)

— Comm. Epaisseur ou longueur comparative des fils, exprimée par un chiffre : *TITRE de la soie, du coton*. *Lin au premier, au second TITRE*. *Pour le coton, le TITRE anglais n'est pas le même que le TITRE français*. Il On dit aussi NUMÉRO.

— Techn. Marque que, dans plusieurs professions, l'ouvrier met à chaque pièce qu'il a fabriquée.

— Min. Benne, espèce de tonne qui sert à contenir les eaux ou le minerai qu'on élève au puits de mine.

— Typogr. Petit trait que l'on met au-dessus d'une ou plusieurs lettres pour marquer une abréviation. *Faux titre*, Titre abrégé, imprimé sur le feuillet qui précède le grand titre. *Titre courant*, Ligne en capitales, qui se place au haut des pages d'un livre, pour indiquer les matières qui sont traitées ou dans ce livre ou dans un de ses chapitres.

— Encycl. Jurispr. *Titre nouvel*. Les droits originellement créés par un contrat peuvent être de telle nature qu'ils ne comportent aucune manifestation et ne se traduisent par aucun signe extérieur. Ces droits pourraient en conséquence, après une période de trente ans, être réputés éteints par la prescription; de là, pour la partie intéressée, la faculté que la loi lui accorde de se faire consentir, avant l'expiration de la période trentenaire, une reconnaissance qui rajeunisse son droit en quelque sorte et la préserve de l'extinction de la prescription. L'acte originellement constitutif ou créateur du droit se nomme *titre primordial*. On appelle *titre nouvel*, ou simplement *acte récongnitif*, l'acte qui intervient ultérieurement en vue de reconnaître la préexistence et le caractère persévérément obligatoire du contrat primitif ou *titre primordial*.

Quelques exemples feront sentir la nécessité du *titre nouvel* dans certaines circonstances. Paul possède une maison ayant vue sur le terrain de Pierre, situé à une petite distance du bâtiment qui appartient à Paul. Ce dernier, pour assurer à sa maison l'avantage d'une perspective d'une certaine étendue, a passé un contrat avec Pierre, qui, moyennant une somme d'argent, s'est interdit d'élever sur son propre fonds aucune construction pouvant masquer la perspective que Paul a voulu se ménager. C'est là une servitude dont Pierre a grevé sa propriété; c'est la servitude connue en droit sous le nom de servitude *non altius tollendi*. Paul jouit depuis bientôt trente ans de l'avantage attaché à cette disposition des lieux. En réalité, il exerce son droit; mais nul signe extérieur, nul ouvrage d'art apparent ne révèle au dehors l'existence de ce droit. La servitude dont est grevé le fonds de Pierre est une servitude purement négative que rien ne révèle extérieurement. Paul a son contrat, il est vrai; mais, au bout de trente ans, ne pourra-t-on pas lui objecter que son droit est prescrit? On comprend parfaitement ici la nécessité et, par conséquent, le droit pour Paul d'obtenir, avant l'expiration du délai trentenaire, une reconnaissance écrite, c'est-à-dire un *titre nouvel* du droit de servitude qu'il a acquis sur le terrain de Pierre (article 695 du C. civil).

Autre exemple. Je suis, en vertu d'un acte en bonne forme, créancier d'une rente perpétuelle dont mon débiteur me paye exactement les annuités. La prescription de mon *titre n'a* été ostensiblement interrompue par aucun acte de poursuite de ma part, vu la ponctualité de mon débiteur à solder les arriérés de la rente. Les quittances, il est vrai, les quittances consécutives des annuités prouveraient bien que j'ai exercé mon droit et qu'aucune prescription *n'a* été acquiescée à mon préjudice. Mais ces quittances ne sont point à ma disposition, elles sont en la possession de mon débiteur. Si ce dernier est de mauvaise foi, il aura soin de ne pas produire les quittances, et, au bout de trente ans, il pourra prétendre que mon contrat de rente est prescrit et que je n'ai plus rien à exiger de lui. C'est pour prévenir cette trop facile éventualité de fraude que l'article 2263 du code permet au créancier d'une rente d'en exiger de son débiteur un *titre nouvel* du moment que vingt-huit ans se sont écoulés depuis la date du *titre primordial* ou du dernier acte récongnitif ou de renouvellement.

L'article 1337 du code civil s'occupe spécialement du *titre nouvel* et en détermine les conditions et la valeur probante. D'après cet article, le *titre nouvel* ou récongnitif ne remplace pas absolument le *titre primordial*, dont la représentation peut toujours, ou du moins en règle générale, être exigée. Cette disposition s'explique par cette raison, qu'en passant *titre nouvel* les parties n'ont pas eu précisément en vue de s'obliger, mais simplement « de reconnaître l'existence d'obligations antérieurement contractées. » Toutefois, cette disposition de la loi est critiquée par de graves auteurs. Le *titre nouvel*, en effet, n'est-il pas un aveu écrit du droit et des obligations préexistantes, et l'aveu de la partie intéressée, de la partie obligée, n'est-il pas la plus péremptoire des preuves juridiques? Le fait est que les rédacteurs du code ont ici copié servilement et avec assez peu d'intelligence le traité des obligations de Pothier. Pothier réfléchissait sur ce point les défiances de l'ancienne jurisprudence à l'endroit de certaines pratiques seigneuriales. Les anciens seigneurs se faisaient périodiquement passer par leurs vassaux des reconnaissances ou *titres nouveaux* des redevances ou droits de toute nature dont étaient grevés ces derniers. Trop souvent, le *titre nouvel* enché-

riissait sur les termes du *titre primitif* et grevait les vassaux de nouvelles charges étrangères au contrat original. De là la précaution, alors fort sage, d'exiger la production du *titre primordial*. Les rédacteurs du code ont été les copistes trop serviles de Pothier en transportant dans nos lois une règle qui n'avait sa raison d'être que dans les mœurs féodales.

En tout cas, la disposition de l'article 1337, qui exige la représentation du *titre primordial*, souffre quelques exceptions. Cette représentation n'est point exigée et le *titre nouvel* se suffit à lui-même lorsqu'il reproduit la teneur du *titre primordial*. Alors, il n'y a pas de doute possible. Du reste, dans la pratique on n'exige pas une copie littérale et intégrale de l'acte primitif; il suffit que la substance en soit rappelée avec exactitude dans le *titre nouvel*. La représentation du *titre primordial* n'est pas non plus exigée lorsqu'il existe plusieurs reconnaissances conformes, en harmonie d'ailleurs avec la possession de fait, et que l'une de ces reconnaissances au moins a trente ans de date.

Il importe de noter encore une règle formulée dans l'article 1337 du code civil. Cet article dispose que « ce que le *titre nouvel* contient de plus que le *titre primordial* ou ce qui s'y trouve de différent n'a aucun effet. » On pénètre aisément le motif de cette disposition. En passant un acte récongnitif, les parties ont eu en vue de reconnaître des obligations antérieures, et non d'en contracter de nouvelles. Les innovations ou les différences quelconques doivent être présumées le résultat d'une erreur ou d'une infidélité de mémoire. Il en serait autrement s'il était certain que les parties ont agi *animo novandi* et qu'elles ont voulu réellement modifier la situation. En pareil cas, des obligations nouvelles ou différentes auraient été véritablement contractées, les parties se seraient liées par les modifications apportées au contrat primitif, et le *titre nouvel* vaudrait *titre primordial* relativement à ces mêmes modifications.

— Hist. *Titres nobiliaires*. V. NOBLESSE.

— Hist. relig. Les *titres* paroissiaux furent créés à Rome par le pape Evariste. Les prêtres appelés à desservir ces églises au nombre de vingt-cinq, auxquelles devaient se rattacher par région les fidèles de la grande cité, furent prêtres cardinaux. Evariste institua aussi sept diocèses dont les titulaires furent diacres cardinaux. L'institution des cardinaux évêques ne remonte qu'au ix^e siècle, à l'époque du pontificat d'Etienne IV. Une tradition veut que, dès son arrivée à Rome, l'apôtre Pierre ait reçu l'hospitalité chez le sénateur Pudens, dont la maison devint la première église et la cathédrale des pontifes; actuellement, l'église de Sainte-Pudentissime s'élève sur l'emplacement, ou à peu près, de la demeure du sénateur romain. Cette cathédrale reçut en 142 du pape Pie I^{er} l'adjonction d'un oratoire, qui en devint le *titre* paroissial. Il y eut des *titres* dans les maisons de quelques chrétiens influents, ainsi chez Priscus et Aquila, chez Lucine, chez saint Clément, Equitius, Fasciola, etc. Le nom du *titre* fut tiré tantôt de ces souvenirs, tantôt des saints auxquels il était dédié, tantôt du pape qui l'instituait. Au v^e siècle, le nombre des *titres* à Rome fut porté à vingt-huit; il est aujourd'hui de cinquante.

— Typogr. Les premiers livres imprimés, dit M. Paul Dupont, ne portent pas de *titre* sur un feuillet séparé. On lit seulement en tête de la première page : *Incipit liber...*, si le livre est en latin, ou, s'il est en français : *Cy commence le livre*. Quelquefois cette espèce d'intitulé est au verso du premier feuillet, apparemment quand on voulait réserver le recto pour dessiner un *titre*. Ce ne fut que vers 1470 que l'on imprima séparément sur un feuillet le *titre* de l'ouvrage. Un grand nombre de ces éditions primitives n'indiquent ni la date, ni le lieu d'impression, ni le nom d'imprimeur. Quand on les mettait, c'était ordinairement à la fin du volume, en forme d'épilogue, comme dans ces exemples : *Explicit Speculum historiale...*, *impressum per Johannem Mentelin, anno Domini, etc.*; *Cy finist la légende dorée...*, *imprimée en ladicte ville de Lyon par Barthélemy Buyer le dix et huitième jour d'april mil quatre cens septante et six*. Depuis longtemps déjà la typographie donne aux *titres* un aspect agréable en variant les caractères et en les disposant suivant l'importance des mots principaux.

On distingue plusieurs espèces de *titres* : le *titre* proprement dit, grand *titre* ou frontispice. C'est une page que l'on place au commencement d'un volume, pour indiquer la matière qui y est traitée et le nom de son auteur. On y indique aussi le nom de l'éditeur ou du libraire, celui de la ville et l'année de la publication. Enfin, on y place la marque de l'éditeur, quand il en a une. Le *faux titre* est la première page d'un livre; il précède le frontispice, auquel il sert en quelque sorte de garde et d'annonce et contient simplement la désignation principale de l'ouvrage. Cette désignation se place vers le milieu de la page, et l'on met ordinairement au verso ou le nom de l'imprimeur, ou des avis sur lesquels il est nécessaire d'appeler d'abord l'attention du lecteur. Le *titre courant* est la ligne de tête qui se répète à chaque page d'un volume et dans laquelle on fait entrer,

avec le folio, le *titre* de l'ouvrage ou seulement celui de la partie traitée dans la page. Par *titre* de départ, on entend le *titre* qui est placé en tête de la première page de texte d'un volume, pour rappeler le *titre* général de celui-ci; on le rejette au commencement de l'ouvrage proprement dit quand le volume est précédé de parties liminaires. Enfin, on applique la dénomination générale de *titre* à toute indication qui, dans le cours d'un volume, est mise en ligne perdue, soit pour indiquer des divisions, soit pour en faire connaître le sujet. Lorsqu'un *titre* de ce genre a une certaine étendue, on l'appelle sommaire ou argument.

On trouvera dans les ouvrages spéciaux, tels que le *Guide du compositeur* de M. Théodiste Lefèvre, le *Manuel* Roret et le *Traité de typographie* de M. Henri Fournier, les règles suivant lesquelles les divers *titres* dont nous venons de parler doivent être disposés. En dépit de ces règles, le goût de l'ouvrier entre pour beaucoup dans l'élégance et la perfection d'un *titre*. Quoi qu'il en soit, la physionomie d'un *titre*, la coupe des mots, le papier de la couverture, l'intelligente disposition des blancs, ont fini par s'imposer à la typographie et ont pu être formulés en règles généralement adoptées.

— Bibliogr. Rien ne paraît plus facile au premier abord, pour un auteur, que de trouver le *titre* approprié à son ouvrage. Et en effet, pour les livres de science et d'histoire, le *titre* s'offre de lui-même quand l'auteur a simplement le but d'indiquer aux lecteurs les matières dont il traite, sans se mettre en peine de piquer la curiosité et de se singulariser. Pour les œuvres d'imagination, les recueils de poésie, les romans, les pièces de théâtre, et pour les livres de mélanges, d'essais, de critiques, la recherche d'un bon *titre* est plus longue, plus difficile qu'il ne semble. Les plus simples sont souvent les meilleurs; mais la vanité de l'écrivain s'en contente rarement, et le public ne s'arrête guère à ce genre de *titre*. Le seul nom de *Rocambole* attirera une foule de lecteurs qui passeront indifférents devant *André* ou *Valentine*.

La recherche des *titres* alléchants n'est point particulière à notre époque; on la signale en tout temps; on la trouve déjà chez les Grecs et les Romains. Aulu-Gelle a dit à ce sujet : « Comme c'est dans la campagne de l'Attique, pendant les longues nuits d'hiver, que je me suis amusé à écrire ce recueil, j'ai intitulé : *Nuits attiques*. Je n'ai pas imité, comme on voit, le raffinement que les auteurs de productions analogues en latin ou en grec mettent ordinairement dans le choix de leurs *titres*. Après avoir rassemblé mille connaissances qui forment un mélange varié et confus, ils s'étudient à trouver des *titres* ingénieux, dont le sens répond à la nature du livre. Ainsi, l'un publie des *Muses*, l'autre des *Silbes*; celui-ci met au jour le *Voile*, l'autre la *Corne d'abondance*; d'autres appellent leurs recueils la *Ruche*, la *Prairie*, *Mes lectures*, *Lettrés antiques*, le *Parterre*, *Découvertes*; d'autres prennent pour *titre* les *Flambeaux*, *Bigarrures*, *Pandectes*, *Problèmes*, le *Poignard*, le *Petit poignard*. Ailleurs on voit : *Souvenirs*, le *Matin de conduite*, *Passe-Temps*, *l'Ecole*, *Histoire de la nature*, *Histoires de toute espèce*, le *Pré*, le *Vergier*, *Lieux communs*. Plusieurs ont fait paraître des livres de *Conjectures*. On a vu enfin des *Épîtres morales*, des *Recherches épistolaires*, des *Recherches mêlées*, et bien d'autres *titres* piquants d'une élégance recherchée et coquette. »

Les *titres* des Juifs, des Arabes et en général des Orientaux participent du langage imagé et redondant de ces peuples, et en conséquence nous paraissent d'une extrême bizarrerie. On trouve chez eux des ouvrages théologiques intitulés : le *Grenadier en fleur*, le *Jardin des noix*, les *Pommes d'or*, les *Pierres précieuses*, l'*Odeur des roses de Damas*, etc.

Nous citerons, d'après M. Peignot, dans son *Livre des singularités*, et M. Lalanne dans ses *Curiosités bibliographiques*, quelques-uns des *titres* étranges qu'imaginèrent quelques écrivains en Occident, presque dès la découverte de l'imprimerie : la *Douce moelle et saulce friande des saints savoureux os de l'Avent* (Paris, 1578, in-80), recueil de méditations sur les antennes qui se chantent au temps de l'Avent et qui commencent par O; le *Décoratoire de vanité* (Douai, 1581, in-16), livre ascétique; les *Lunettes spirituelles* (Douai, 1587, in-80); le *Petit rasoir des ornements mondains*, tragédie (Mons, 1588, in-12); l'*Oreiller spirituel, nécessaire pour extirper les vices et planter la vertu* (1590, in-12); la *Tabatière spirituelle, pour faire éternuer les âmes dévotes vers le Sauveur*; les *Allumettes du feu divin*; la *Seringue spirituelle, pour les âmes constipées en dévotion*. Il semble qu'on doive s'arrêter là, et que ce *titre*, n'a pu jamais être égalé, au moins dans les ouvrages de dévotion. Cependant le xv^e siècle, sous ce rapport, ne reste pas inférieur au siècle précédent. Voici la *Poste royale du Paradis, très-utile à chacun pour heureusement s'y rendre* (Lyon, 1635, in-12); les *Eaux de Siloé pour éteindre le feu du Purgatoire*, par le ministre protestant Dumoulin (1603, in-80); la *Fournaise ardente et le Four de réverbère pour évaporer les prétendues eaux de Siloé, et pour corroborer*

le Purgatoire contre les hérésies, calomnies, faussetés et cavillations ineptes du prétendu ministre Dumoulin, par Palma-Cayet (1603, in-80); le *Pique-Bœuf des hérétiques, échauffé par une remontrance charitable* (1621, in-80); le *Petit chien de l'Evangile aboyant contre les erreurs de Luther* (1675, in-12); le *Fusil de la pénitence, avec l'allumette de l'amour de Dieu*; la *Boutique de l'apothicaire spirituel*; *Mèches allumées au feu divin*; *Souliers à hauts talons pour ceux qui ne sont que des nains dans la sainteté*, etc. A côté de ces *titres* religieux, on peut placer comme contraste celui de l'ouvrage de Béroalde, intitulé le *Coupe-cu de la mélancolie*.

On trouve assez souvent les livres d'érudition et de philosophie sous des *titres* prétentieux. En voici deux qui peuvent servir de types : *Mémoire en l'honneur de Dieu*, par Delisle de Sales (1802); *Histoire ancienne et moderne, générale et particulière, ecclésiastique, civile, militaire, morale, politique, naturelle, littéraire et critique du bourg, paroisse et baronnie de Saint-Loup*, par Descharrières (1808). Ajoutons que ce dernier ouvrage fut seulement annoncé, et que ce *titre* si complet fut probablement une moquerie contre l'importance que certains érudits donnent aux plus petites choses.

Certains auteurs modernes, le nombre en est plus grand qu'on ne pense, croient encore qu'un *titre* heureux peut suffire pour leur procurer le succès. De nos jours, ce travers s'est particulièrement répandu. A l'Exposition de 1867, on pouvait lire dans la vitrine réservée à la librairie Dentu une collection de *titres* plus excentriques les uns que les autres; il suffit de citer les suivants : *L'Amant de carton*, les *Amis de madame*, les *Amours buissonniers*, les *Amours du Vert-Galant*, les *Femmes qui s'en vont*, une *Femme du monde*, une *Femme libre*, les *Femmes vues au microscope*, la *Fille d'un homme d'argent*, une *Fille du Soleil*, les *Hommes d'Etat*, les *Hommes d'épée*, les *Hommes de lettres*, la *Lionne amoureuse*, les *Lions du jour*, *Mademoiselle Cachemire*, *Mademoiselle Million*, *Mémoires d'une femme de chambre*, *Mémoires d'un billet de banque*, d'un *gendarme*, d'un *journaliste*, etc. D'autres ont recouru à l'excentricité des dispositions, en travers, en long, en large, avec encadrements formés d'arabesques, imprimés en diverses couleurs, blanc sur fond noir, noir sur rouge, rouge sur gris, etc.

Un article sur les *titres* de livres manquerait d'un élément essentiel d'intérêt et de curiosité, si l'on n'y joignait quelques-uns des *titres* curieux employés sous la Révolution. Et d'abord, dans les journaux : les *Actes des apôtres*, par Peltier, Rivarol, Rublières, etc.; la *Bouche de fer*, par Regnault-Warin; le *Fouet national*; le *Journal du Diable*, par Labenette; *Jean-Bart on Je m'en fous*, *journal de la Râpe*; *Journal de l'autre monde*, ou *Conversation vraiment fraternelle du diable avec saint Pierre*; la *Moutarde après dîner*, par le vicomte de Mirabeau; le *Messager des dames* ou le *Portefeuille des amours*; *Lettrés bougrement patriotiques du père Duchêne*; la *Lanterne magique nationale*; la *Lanterne de Diogène*; le *Postillon des armées*; le *Rogoniste national*; le *Taillleur patriote*, ou les *Habits des jean-foutres*, etc. On trouve à la même époque un grand nombre de pamphlets sous des *titres* non moins étranges : *Entrevue de Hyacinthe la bégueule, poissarde, avec le roi, la reine et les principaux de l'Etat*; la *Mirabétique* (contre Mirabeau); les *Souliers de l'abbé Maury*; les *Mouches cantharides nationales* (contre le clergé); *Ahi ça n'ira pas; Bon Dieu! qu'ils sont bêtes ces Français!* la *Chemise levée* (contre les couvents); le *Trepas de dame Chicanne* (contre la justice); la *Papillote* (contre les assignats); la *Passion, la mort et la résurrection du peuple*; *Faites beau cul, vous n'aurez qu'une claque*; la *Queue de Robespierre*; *Coupons-lui la queue*; *Rendez-moi ma queue*; la *Pelle au cul des Jacobins léguée par Jean-Jacques Rousseau*; le *Tourne-broche rouillé des rentiers et des commis de bureau*; *Vos cinq cochons sont assez gras, il faut les changer pour faire le carnaval* (contre le Directoire); etc.

TITRÉ, ÉE (ti-tré) part. passé du v. *Titrer*. Qui porte un titre de noblesse ou de dignité : *Homme titré*. *Femme titrée*. Les gens titrés passaient avant les bourgeois. (Balz.) Un grand artiste aujourd'hui, c'est un prince qui n'est pas titré; c'est la gloire et la fortune. (Balz.)

Qu'on voit de gens titrés qui pourtant ne sont rien !

VOISENON.

Damon me plaît assez, mais il n'est point titré. DESMAHIS.

— *Terre titrée*, Terre à laquelle est attaché un titre de noblesse : Nous convient-il d'avoir une terre titrée ? LA CHAUSSE.

— Chim. *Liquide titré*, Liquide qui contient en dissolution un corps dont le poids est connu, aussi bien que le poids du liquide lui-même, de sorte qu'on peut déterminer par un chiffre la proportion du mélange.

TITREC s. m. (ti-trék — onomatop. du cri de l'oiseau). Ornith. Nom vulgaire du motteux.

TITRE-PLANCHE s. m. Titre obtenu au moyen d'une planche gravée ou lithographiée.

TITRER v. a. ou tr. (ti-tré — rad. *titre*).

Donner un titre d'honneur : **TITRER** un homme, une terre.

— Techn. **Titrer les fils**, En faire le titrage, en déterminer le titre, le numéro : *Il serait à désirer que l'on TITRÂT tous les fils d'après un système basé sur le système métrique.* (Maigne.)

— Chin. **Titrer une liqueur**, Introduire une quantité déterminée de substance, de façon à donner à la liqueur un certain titre.

Se **titrer** v. pr. Prendre, se donner le titre de : **SE TITRER** marquis. « Peu usité.

TITRI, s. m. (ti-tri). Ichthyol. Genre de poissons, qui habite les mers d'Europe et d'Amérique : *L'abondance et la délicatesse des TITRIS font que tout le monde en mange.* (V. de Bonmare.)

— Encycl. Ichthyol. Le **titri** ou **titiri** est un très-petit poisson, dont le corps est marqué de noir et de gris et les nageoires agréablement variées de rouge, de vert ou de bleu très-vifs. Il se trouve surtout dans la mer des Antilles et quelquefois peut-être, d'après quelques auteurs, dans la Méditerranée. Ses couleurs, d'abord blanchâtres, deviennent grises avec l'âge. A certaines époques, de la remonte, en troupes innombrables, de la mer vers l'intérieur des terres. Il recherche surtout les rives où le courant est moins rapide ; s'il rencontre une cascade, il s'élance hors de l'eau, s'avance en glissant sur la roche et arrive ainsi au-dessus de la chute. Là, on le prend en très-grande abondance, car il y en a souvent un très-grand nombre sur les rochers, et il suffit d'arriver avec un bateau, ou on les fait tomber aisément avec la main.

Le **titri** se pêche de deux manières. On le pêche de ces poissons, dit le **Père Labat**, est très-facile. Quatre personnes prennent un lingot chacune par un coin et, le tenant étendu, elles le passent entre deux eaux aux environs de l'endroit où elles voient fourmiller une grande quantité de ces poissons, et, l'élevant au l'air, elles en prennent des milliers. Lorsque ces poissons se tiennent au fond de l'eau, il n'y a qu'à marcher dans la rivière pour les faire lever et les pêcher. On prétend que le **titri** se nourrit d'œufs de crustacés ; en tout cas, il est très-bon à manger et n'exige pour ainsi dire aucun apprêt ; il suffit de le laver à grande eau, puis de le faire cuire tout entier, car il n'y a rien à rejeter ; mais il faut le consommer dès qu'il est pêché, car il ne se conserve pas longtemps.

TITRIER s. m. (ti-tri-é — rad. **titre**). Religieux qui était préposé à la garde des titres d'un monastère.

— Fabricateur, falsificateur de titres.

TITSCHEN (NEU-), ville des Etats autrichiens (Moravie), sur le penchant d'une colline, près d'un petit affluent de l'Oder, ch.-l. d'un des six cercles de ce pays, sur la rive droite de la Tischa ; 7,000 hab. Elle est bien bâtie et a deux faubourgs. Manufactures de draps et de lainages, teintureries, constructions de machines à vapeur.

TITSINGH (Isaac), voyageur et orientaliste hollandais, né à Amsterdam en 1740, mort en 1812. Il entra de bonne heure au service de la Compagnie hollandaise des Indes orientales, occupa pendant plusieurs années l'emploi de conseiller à Batavia et fut envoyé comme chef du commerce au Japon en 1778. Mais la guerre ayant éclaté à cette époque, Titsingh se vit contraint, faute de moyens de transport, de rester longtemps dans la petite île de Desima. Il alla plusieurs fois ensuite, comme ambassadeur de la Compagnie, à Yédo, saluer l'empereur du Japon, sut par ses manières provenir de nombreuses relations avec les plus hautes personnalités de la cour de ce souverain et retourna à Batavia en 1784, rapportant avec lui une foule d'objets curieux et d'observations importantes. Titsingh fut nommé peu après gouverneur de la forteresse hollandaise de Chinchour, près de Chandernagor, et devint, en 1794, chef de l'ambassade envoyée en Chine par le gouvernement de Batavia. Pendant son séjour dans ce pays défiant, il sut se faire aimer comme au Japon et fut admis à des fêtes de la cour ; mais le mauvais état de sa santé le força de se décharger d'une partie de ses fonctions sur Van Braam, son secrétaire d'ambassade. De retour de cette mission vers la fin de 1795, il ne quitta plus la Hollande, après avoir séjourné pendant trente et un ans en Orient. Lorsqu'il avait habité le Japon, il s'était complètement familiarisé avec la langue, les mœurs et les coutumes de cette contrée, et l'on espérait que, de retour en Europe, il publierait les résultats de ses observations dans des contrées presque complètement inconnues à cette époque. Cet espoir ne se réalisa pas, et, à sa mort, ses collections furent dispersées. On ne put recouvrer qu'une faible partie des manuscrits, d'après lesquels Nepveu publia l'ouvrage intitulé : *Cérémonies usitées au Japon pour les mariages et les funérailles* (1819, 2 vol. in-8). Abel de Rémusat fit paraître à son tour, d'après les mêmes manuscrits, les *Mémoires et anecdotes de la dynastie régnante des Djogoun ou souverains du Japon* (1820, in-8). Le **XXIV^e** volume des *Annales des voyages* renferme, en outre, une *Description de la terre de Jéso*, traduite du japonais par Titsingh, et c'est par son intermédiaire que la grande bibliothèque de Paris s'est procuré

l'important ouvrage intitulé *Encyclopédie japonaise*.

TITTERY, ancienne province d'Algérie, au centre, entre celles de Mascara à l'O., de Zab au S., de Constantine à l'E. et d'Alger au N. Elle est traversée du N. au S. par une chaîne de montagnes, qui portent successivement les noms de Zeckar, de Saaz et de Zaggos, et qui, au N., se réunissent au mont Atlas, et au S. aux monts Lébouat. Dans la partie S. est le lac de Tittery. Le climat de la partie N. est froid. On y recueille des dattes et une grande quantité de fruits, tels que des abricots, des figues, etc. Il existe des mines de sel dans le mont Zaggos. Villes principales, Hamza, Miliannh, Médé. Soumise par les Français en 1842, elle fait partie de la province d'Alger.

TITTMANN (Jean-Auguste-Henri), théologien protestant, né en 1773, mort en 1831. Il prit ses grades en 1793 à Leipzig, où il devint, trois ans plus tard, professeur extraordinaire de philosophie, puis, en 1805, professeur ordinaire de théologie, et il reçut, en 1818, le titre de premier professeur dans son enseignement par la finesse de ses aperçus, la profondeur de son jugement, la simplicité et la clarté avec lesquelles il traitait les sujets de ses cours. Ce fut, sans doute, à la variété et à l'étendue de ses connaissances qu'il dut d'être employé, dans les dernières années de sa vie, par son gouvernement, aux affaires les plus importantes. Au congrès de Vienne, auquel il assista pendant une partie de sa durée, il parla avec beaucoup de franchise et de liberté, notamment en faveur de la réalisation de son plan favori, l'union des sectes protestantes de l'Allemagne et l'établissement d'une nouvelle constitution religieuse. Quelques années avant sa mort, il fut élu représentant de l'université de Leipzig à la première Chambre des députés de Saxe, où il exerça souvent une grande influence par ses talents d'orateur.

On a de lui : *De Virgilio Homerum imitante*, essai qu'il publia avant d'avoir atteint sa quinzième année (1787) ; *Encyclopédie des sciences théologiques* (Leipzig, 1798, in-8) ; *Theodolus, dialogue sur la foi en Dieu* (Leipzig, 1799, in-8) ; *Idées pour une apologie de la foi* (Leipzig, 1799, in-8) ; *Theon ou De nos espérances après la mort* (Leipzig, 1801) ; *Manuel d'homilétique* (Breslau, 1804, in-8) ; *Histoire pragmatique de la théologie et de la religion dans l'Eglise protestante pendant la deuxième moitié du XVIII^e siècle* (Breslau, 1805, in-8) ; le plus remarquable de ses ouvrages, bien qu'il n'en ait publié que le premier volume ; *Sur le supernaturalisme, le rationalisme et l'athéisme* (Leipzig, 1816, in-8) ; *Institutio symbolica ad sententiam Ecclesiae Evangelicæ* (Leipzig, 1811) ; *L'Eglise évangélique dans les années 1530 et 1830* (Leipzig, 1830, in-8). Il donna aussi des éditions du *Dictionnaire grec de Zonaras*, des *Libri symbolici* (Leipzig, 1817 ; 1827, 2^e édit.) et du Nouveau Testament en grec (Leipzig, 1824).

Il avait, en outre, écrit, le plus souvent en latin, un grand nombre de dissertations et d'opuscules de circonstance ; une partie a été publiée après sa mort par Hahn, sous ce titre : *Opuscula varii argumenti* (Leipzig, 1833), et par Becher dans l'ouvrage intitulé : *De synonymis in Novo Testamento* (Leipzig, 1832).

TITTMANN (Charles-Auguste), jurisconsulte allemand, frère du précédent, né à Wittemberg en 1775, mort en 1834. Il étudia le droit aux universités de Leipzig et de Göttingue, devint en 1801 conseiller supérieur du consistoire de Dresde, puis, en 1807, conseiller aulique et de justice, enfin, en 1812, référendaire intime. On a de lui : *Essai sur la manière de traiter scientifiquement le droit pénal* (Leipzig, 1798) ; *Principes de la science du droit pénal et de la législation pénale allemande* (Leipzig, 1800) ; *Sur les limites de la philosophie dans un système de la science du droit pénal*, etc. (1802), ouvrage dirigé contre Feuerbach, dont l'auteur n'approuvait pas le système ; *Manuel de la science du droit pénal* (Halle, 1807, 4 vol.) ; *Remarques juridiques sur les limites du droit des libéraux*, etc., son principal ouvrage (Dresde, 1804) ; *Documents pour la théorie des crimes contre la liberté* (Meissen, 1806) ; *De l'aveu et de la rétractation en matière de questions pénales et de la procédure à observer en pareil cas* (Halle, 1810) ; *Projet d'un code pénal pour le royaume de Saxe* (Meissen, 1813, 2 vol.) ; *Manuel pour les avocats débutants* (Halle, 1828) ; *Homœopathie au point de vue de la police publique* (Meissen, 1829), etc.

TITTMANN (Frédéric-Guillaume), historien allemand, frère des deux précédents, né à Wittemberg en 1784, mort en 1864. Il étudia d'abord le droit à Leipzig et à Wittemberg ; mais, ayant été attaché, en 1804, aux archives secrètes de Dresde, il s'adonna dès lors exclusivement aux travaux historiques et débuta par une étude *Sur la ligue des amphictyons* (Berlin, 1812), qui fut couronnée en 1811 par l'Académie de Berlin. En 1823, il fut nommé conseiller supérieur consistorial, puis, en 1836, archiviste intime à Dresde ; il conserva cette dernière place jusqu'en 1849. Son ouvrage le plus remarquable est l'*Histoire de Henri l'Ilustre* (Dresde et Leipzig, 1845-1846, 2 vol.). On a encore de lui : *Idées*

sur la politique et l'histoire de la société publique européenne (Dresde, 1816) ; *Du jugement et de l'art dans l'histoire* (Dresde, 1817) ; *Exposition de la constitution de la Confédération germanique* (Leipzig, 1818) ; *Exposition de la constitution grecque* (Leipzig, 1822) ; *De la vocation du savant et de son éducation par l'école et par l'université* (Berlin, 1833) ; *Coup d'œil sur la civilisation de notre époque* (Leipzig, 1835) ; *Du beau et de l'art* (Berlin, 1841) ; *Sur la vie et sur la matière* (Dresde, 1855) ; *Aphorismes de philosophie* (Dresde, 1859) ; la *Nationalité et l'Etat* (Dresde, 1861), etc.

TITTMANNIE s. f. (ti-tma-ni — de *Tittmann*, naturaliste allem.). Bot. Genre de sous-arbrisseaux, de la famille des bruniacées, dont l'espèce type croît au Cap de Bonne-Espérance.

— Syn. de **VANDELLIE**, genre de personnalités.

TITTY ou **TYTTY** s. m. (titi-ti). Cérémonie funèbre qu'on célèbre dans l'Inde le jour anniversaire de la mort d'un parent.

— Encycl. S'il s'agit d'un père ou d'une mère, on doit célébrer toute sa vie, sans y manquer, le **titty**, en observant à chaque fois la plupart des cérémonies et des formalités qui accompagnent les funérailles et en faisant force largesses aux derniers moments d'un indou, puis ses funérailles, sont très-compliquées ; s'il s'agit d'un brahme, elles se multiplient encore et doivent toutes s'observer rigoureusement ; l'omission de plus frivoles occasionsnerait un scandale ; cependant la pauvreté est une excuse pour négliger celles qui entraînent des dépenses considérables. Le deuil dure un an ; cette année écoulée et en dehors du **titty**, qui doit être célébré à cet anniversaire, c'est également un devoir indispensable que d'offrir chaque jour de nouvelle lune à son père défunt, à son grand-père et à son bis-aïeul une libation d'huile et d'eau. Pour toutes ces cérémonies en général et pour celle du **titty** en particulier, les obligations imposées par l'usage sont très-dispendieuses ; mais l'amour-propre et la vanité, si puissants sur l'esprit des Indous, surtout dans les hautes castes, portent la plupart d'entre eux à contracter des dettes énormes pour déployer la plus grande pompe. Ce sont les funérailles et les **tittys** des brahmes qui entraînent les frais les plus considérables ; les obsèques et les **tittys** des khatrys et des vaisyas se célèbrent encore avec une certaine magnificence. Quant aux sudras, les derniers d'eux qu'ils rendent à leurs morts sont accompagnés de beaucoup moins de faste ; ils n'en sont pas moins tenus de célébrer régulièrement le **titty**. Il n'y a que les sivaïstes qui ne célèbrent pas les **tittys** ; ni aucune des autres fêtes instituées en l'honneur des morts. Un sivaïste n'est pas plus tôt enterré qu'il est oublié. Cela tient à ce que, dans cette secte, on rejette le dogme de la métempsychose.

TITUBANT, ANTE adj. (ti-tu-ban — rad. *tituber*). Qui titube, qui vacille, chancelle : *Iorgene* **TITUBANT**. *Démarche* **TITUBANTE**.

TITUBATION s. f. (ti-tu-ba-si-on — rad. *tituber*). Action de tituber, de vaciller sur ses jambes : *La* **TITUBATION** *est le symptôme ordinaire de toute lésion cérébrale.* (E. Littré.)

— Astron. Mouvement de nutation du globe terrestre. « Peu usité.

TITUBÉE s. f. (ti-tu-bé). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des phytophages, tribu des clythrides, comprenant seize espèces, dont une, qui sert de type, habite l'Europe.

TITUBER v. n. ou intr. (ti-tu-bé — lat. *titubare*, même sens). Chanceler, vaciller sur ses jambes : *Un* **TITUBER**, *un* **TITUBER**. « Chanceler, vaciller, en parlant des jambes : *Thammar*, *dont les jambes* **TITUBAIENT**, *sortit du palais, se heurtant aux murs.* (Th. Gaut.)

TITULAIRE adj. (ti-tu-lè-re — lat. *titularis*, de *titulus*, titre). Qui a le titre, la dignité, mais non l'exercice des fonctions : *Les catholiques appellent évêques in partibus les évêques* **TITULAIRES** *de diocèses situés en pays infidèles.*

— Qui est en titre, et non suppléant ou honoraire : *Chanoine* **TITULAIRE**. *Professeur* **TITULAIRE**.

— Patron **titulaire** d'une église, Saint dont cette église porte le nom.

— Diplom. *Écriture* **titulaire**, *Caractères* **titulaires**, Écriture, caractères qui servaient à écrire les titres des ouvrages ou des chapitres.

— Substantif. Celui qui a le titre, qui possède en titre : *Le* **TITULAIRE** *d'une charge, d'un emploi. En l'absence du* **TITULAIRE**, *le cours est fait par le suppléant. Quand meurt le* **TITULAIRE** *d'un de ces offices infamants de guillo-tineur, l'autorité a, pour lui choisir un successeur, des milliers d'aspirants.* (Toussenet.)

TITULIARIAT s. m. (ti-tu-la-ri-a — rad. *titulaire*). Charge, fonction qui donne un titre à celui qui la remplit : *Il n'est que suppléant, il aspire au* **TITULIARIAT**.

TITULARISÉ (ti-tu-la-ri-zé) part. passé du v. *titulariser*. Rendu titulaire.

TITULARISER v. a. ou tr. (ti-tu-la-ri-zé

— du lat. *titulus*, titre). Rendre titulaire, pourvoir d'un titre.

TITULATURE s. f. (ti-tu-la-tur — du lat. *titulus*, titre). Ensemble des titres que porte une personne ou une maison. « Vieux mot.

TITULUS s. m. (ti-tu-luss — mot lat. qui signif. *titre*). Antiq. rom. Écriture qu'on portait au bout d'un bâton, dans les triomphes.

— Encycl. A Rome, dans les pompes triomphales, le butin était disposé sur des chariots et des brancards, de telle manière que les objets rares et précieux frappassent les regards de la foule. Des soldats, marchant près de ces chariots, portaient au bout de longs bâtons des écriteaux où figuraient en gros caractères les noms des peuples vaincus, des villes et des pays conquis. Ces écriteaux disaient aussi le nombre des prisonniers, la quantité de butin, le nom et l'origine de chacune des dépouilles les plus précieuses. Souvent, les inscriptions étaient accompagnées de peintures représentant les montagnes, les fleuves et les divers obstacles naturels que l'armée triomphante avait eu à surmonter. Quelquefois même, suivant ce que nous apprennent Plin et Quintilien, on joignait aux inscriptions les modèles en ivoire ou en bois des villes et des forteresses qui avaient été prises d'assaut. Ces inscriptions ou écriteaux, qui guidaient l'admiration du peuple romain et excitaient ses applaudissements, étaient connus sous le nom de *titulus*, proprement affiche, enseigne.

Titulrel (LE ROMAN DE), roman de chevalerie, faisant partie de la série qui a pour objet le Saint-Graal (XII^e siècle). D'après ces romans, une race de princes héroïques, originaire de l'Asie, fut prédestinée par le ciel même à la garde du Saint-Graal. Pérille, fils de Sennabor de la Cappadoce, fut le premier des chefs de cette race. Son père avait rendu d'importants services à Vespasien, lors du siège de Jérusalem ; l'empereur donna aux trois fils de Sennabor l'occident de l'Europe, à Pérille la Gaule méridionale, à Sabbillor l'Anjou et à Azubar le Cornouailles. Pérille, s'étant fait chrétien, s'établit au nord-est de l'Espagne et tenta, le premier, de convertir les païens de Saragosse. Son fils, Titurion, poursuivit cette guerre et y obtint de nouveaux succès. Mais c'était au fils de ce dernier, c'était à Titulrel, qu'était réservée la gloire de soumettre les païens d'Espagne et de conquérir leurs divers royaumes, entre autres celui de Grenade. L'histoire de la race des gardiens du Graal n'a, dans les premiers temps, exclusivement la Catalogne et l'Espagne pour théâtre. Titulrel est représenté comme le fondateur du service et du culte du Graal. Il bâtit au saint vase un temple, dans lequel il fut précieusement gardé. Ce temple réunissait tout ce que l'on peut imaginer de merveilleux et de splendide ; il était construit sur le plan du fameux temple de Salomon, à Jérusalem. Titulrel choisit pour son emplacement une montagne qui se trouve sur la route de Galice, entourée d'une immense forêt, nommée la forêt de Sauveterre. Quant à la montagne elle-même, Wolfram d'Eschenbach, l'auteur d'un des poèmes sur Titulrel, la désigne presque indifféremment par deux noms significatifs ; tantôt il la nomme *Montsalvat* (mont sauvé, préservé), tantôt *Montsalvage* (mont sauvage). Toutes ces désignations se rapportent clairement aux Pyrénées. Titulrel institue pour la défense et pour la garde du temple une milice, qui se nomme la Chevalerie du Temple, et dont les membres prennent le nom de templiers. Ces chevaliers font vœu de chasteté et sont tenus à une grande pureté de sentiments et de conduite (v. **GRAAL**). Cette milice religieuse du Graal est une allusion manifeste à la milice des templiers. Le but, le caractère religieux, de nom, tout se ressemble entre cette dernière chevalerie et la chevalerie idéale du Graal, et l'on a quelque peine à comprendre la fiction de celle-ci, si l'on fait abstraction de l'existence réelle de l'autre.

Wolfram d'Eschenbach, le plus illustre des minnesingers d'Allemagne, avait déjà consacré un poème de vingt-cinq mille vers à l'un des descendants de Titulrel, à Perceval. Il voulut également chanter le père de cette race de héros ; mais le poème est perdu ou peut-être ne fut-il pas exécuté. Un fragment de cent soixante-dix vers est tout ce qui nous en reste. Un autre poète, moins bien doué que Wolfram, Albrecht de Scharfenberg, reprit le même sujet. Son poème, où Titulrel ne paraît qu'au commencement et à la fin, est presque entièrement consacré aux amours de Tschionatalander et de Sigune et aux nombreuses aventures de ces personnages.

TITUS s. m. (ti-tuss — nom d'un empereur romain). Prince humain, bienfaisant, aimé de ses sujets :

Les **Titus** craignent-ils les destins des Nérons ?

De BELLOY.

— A la **Titus**, Se dit d'une manière de tailler les cheveux, en les laissant aussi courts devant que derrière, comme on les voit dans les statues antiques de l'empereur Titus : *Se faire coiffer à LA* **TITUS**.

— Encycl. *Coiffure à la Titus*. Voici l'origine vraie de cette coiffure. En 1793, les jacobins portaient, probablement en souvenir de Rousseau, une perruque à cheveux longs, noirs et sans poudre (sauf Robespierre,

cependant, qui avait conservé la poudre). Les aristocrates s'étant affublés de cette perruque, les sections s'émurent, et le conseil général de la Commune abolit par un arrêté les perruques à la jacobite (1^{er} frimaire an II). Talma jouait alors *Titus*, dans la tragédie de *Brutus*, et il eut à faire faire par le perruquier Duplan une perruque qui ne le mit pas en contravention. Cet *artiste* inventa une perruque noire à cheveux courts, que Talma mit par-dessus ses cheveux pour jouer son personnage.

« Il finit, dit Arnault (*Souvenirs d'un seigneur*), par la porter à la ville, où ce genre de coiffure fut adopté d'abord par quelques amis de l'antiquité, artistes ou gens de lettres, et puis insensiblement par les jeunes gens de tous les partis. »

Les femmes même coupèrent leurs cheveux et se coiffèrent pendant quelque temps à la *Titus*, au commencement du Directoire; elles adoptèrent bientôt une coiffure plus avantageuse pour elles et qu'on nomma *cache-folie*.

Les hommes furent plus constants, et, à partir de l'an IV, la poudre et les cheveux longs disparurent presque entièrement et la coiffure imaginée par Duplan régna presque sans partage jusqu'à nos jours.

TITUS (Titus Flavius Sabinus Vespasianus), empereur romain, surnommé *le Déesse du genre humain*, né à Rome l'an 40 de J.-C., mort dans la Sabine en 81. Il était fils aîné de Vespasien. Elevé à la cour de Néron, dans l'intimité de Britannicus, il faillit périr avec ce jeune prince pour avoir goûté du breuvage empoisonné qui lui était destiné. Doué des plus brillantes qualités, poète, orateur, musicien, il s'abandonnait avec l'emportement de la jeunesse à tous les plaisirs d'une cour dissolue, quand son père, un des meilleurs officiers des armées impériales, l'arracha à cette funeste oisiveté pour le former au métier des armes. Il parcourut tous les grades militaires et se distingua en Germanie et dans la Grande-Bretagne par sa valeur héroïque ainsi que par sa douceur et sa modération. En 67, il suivit en Judée son père, chargé de soumettre les Juifs révoltés, contribua à la prise de Jotapate, où il sauva l'historien Josèphe, à celle de Jaffa, de Tarichée, de Gimala, resta chargé du siège de Jérusalem quand son père fut proclamé empereur (69), prit et ruina cette ville, après un horrible carnage où périt presque toute la nation juive (70). De retour à Rome, il partagea le pouvoir suprême avec son père, auquel il succéda en 79. Il fut du petit nombre des princes que la puissance souveraine rendit meilleurs, reforma sa vie licencieuse, montra le plus grand respect pour la vie et la liberté des citoyens, bannit les délateurs, si puissants sous les règnes précédents, se montra rigide observateur des lois et signala chaque jour de sa vie par de nouveaux bienfaits. Se rappelant un soir, pendant qu'il soupait, qu'il n'avait accordé aucune grâce dans le cours de la journée, il prononça ce mot si connu : « O mes amis, j'ai perdu ma journée ! » Trois grands désastres vinrent attrister le bonheur dont jouissaient les Romains : une terrible éruption du Vésuve engloutit plusieurs villes de la Campanie, entre autres Herculaneum et Pompéi (79); un immense incendie dévora la plus grande partie des édifices de Rome, qui fut presque aussitôt ravagée par une peste effroyable. Au milieu de la désolation publique, Titus fut admirable de courage, de bienfaisance et d'abnégation, et adoucit autant qu'il était en lui des maux qu'aucune puissance humaine n'était en état de prévenir. La mort ne lui laissa pas le temps d'accomplir tout le bien qu'il méditait pour le bonheur de l'empire; une fièvre ardente l'emporta en quelques jours, l'an 81, après un règne de vingt-sept mois. Son frère Domitien fut soupçonné d'avoir hâté sa fin en le faisant plonger dans un bain de neige.

Titus, tragédie en cinq actes et en vers, de de Belloy; Comédie-Française (28 février 1758). C'est une imitation de la *Clemenza di Tito*, opéra italien de Métastase. De Belloy la composa en 1757, pendant son séjour en Russie, et il eut soin de la bourrer d'allusions. La scène est censée se passer à Rome; mais, en réalité, elle se passe à Paris, à la cour de Louis XV. Sous la maladie allegorique de Titus, on devine la maladie de Louis XV; les monstres qui attentent aux jours de Titus symbolisent l'attentat de Damiens, etc. Voici, par exemple, le compliment que le consul Annus adresse à Titus à l'occasion de son rétablissement; c'est évidemment un courtisan félicitant Louis XV: il suffisait de changer Rome en Paris et Romains en Français :

Quel spectacle enchanteur en ces lieux se déploie !
Tout respire l'amour, le bonheur et la joie.
O jour le plus heureux de nos jours triomphants !
Rome revêt son père, et Titus ses enfants.
De ce moment si cher pour mieux goûter les charmes,
Seigneur, retracerez-vous nos mortelles alarmes,
Le deuil universel de la patrie en pleurs,
Tous ces yeux qu'égarait le délire des cœurs;
On eût dit, à son trouble, à sa terreur profonde,
Que votre dernière heure était celle du monde.
Une épouse plaintive entendit son époux
Lui crier, en inourant, de ne pleurer que vous.
.....
Romains, à votre amour les dieux daignent céder
Ce héros qu'ils semblaient jaloux de posséder.

Prêts à le rappeler au séjour du tonnerre,
Ils le prêtent encore aux besoins de la terre.
Ah! peuvent, seigneur, avec sécurité,
Se reposer sur vous de leur félicité!

Titus répond avec ingénuité :

Ah! qu'ai-je fait encor pour être tant aimé?
J'ai donné quelque espoir; mais l'ai-je confirmé?
Hélas! depuis deux mois, ma tendresse captive
Dans un lit de douleur a gémé d'être oisive;
J'ai tremblé qu'en leur fleur mes ans fussent détruits,
Moi qui me promettais vos beaux jours pour leurs
[fruits.

Plus loin, Annus s'effraye des complots qui menacent la vie du bien-aimé Titus :

Il est de ces cœurs vils, de ces âmes de fange,
De bassesse et d'orgueil effroyable mélange,
Qui, du bonheur public en secret désolés,
Détestent les bienfaits dont ils sont accablés.

Titus répond à son ami :

Faut-il donc, Annus, punir tous les coupables?
Les supplices fréquents en sont moins redoutables.
Crois qu'il est dangereux de montrer aux mortels
Combien dans l'univers il est de criminels.

Malgré toutes ces flatteries à l'adresse du roi, la pièce eut peu de succès.

Titus et Bérénice, opérette-bouffe en un acte, paroles de M. Edouard Fournier, musique de M. Gastinel; représentée au théâtre des Bouffes-Parisiens le 11 mai 1860. Il s'agit dans la pièce, dont le lieu est Bergame, d'un tableau représentant Vespasien repoussant les prières de Titus et de Bérénice; le peintre de ce chef-d'œuvre ferme la porte à tous les prétendants à la main de sa fille jusqu'à ce que son tableau soit achevé. Lelio et Bérénice trompent sa vigilance en s'affublant du costume des mannequins. La partition renferme des morceaux très-intéressants, des mélodies traitées avec science et habileté. Les rôles ont été remplis par Teyau, Desmonts, Jean Paul et Mlle Tostée.

Titus. Iconogr. Le musée du Vatican possède une très-intéressante statue de Titus, qui a été découverte en 1828, sur le Latran, dans un jardin contigu à l'église de San-Giovanni-in-Fonte; l'empereur a le visage large, sans barbe, le menton gras, le front sillonné de légères rides, le regard souriant. Sa toge est drapée avec un goût parfait. A ses pieds est une ruche, emblème de sa douceur. Il y a dans le parc de Versailles une statue antique de Titus qui offre un détail des plus curieux : sur la cuisse sont sculptés deux anges et un chandelier à sept branches, ornements destinés à rappeler les trophées enlevés à Jérusalem par le fils de Vespasien. Des bustes de Titus se voient dans les musées du Capitole, des Etudes, des Offices, du Louvre, etc. Un très-beau buste en porphyre rouge oriental, avec draperie moderne en marbre blanc, a figuré à la vente Pourtales (1865). Sous la voûte de l'arc de triomphe élevé à Rome en l'honneur du vainqueur des Juifs, on voit la figure de Titus assise et portée par un aigle. Ce monument est orné en outre de deux bas-reliefs qui représentent le *Triomphe de Titus* : la Victoire couronne le jeune prince; une femme, personnifiant Rome, conduit par la bride les quatre chevaux attelés à son char; en avant marchent des soldats portant les dépouilles opimes du temple de Jérusalem : la table d'or, la trompette d'argent et le candélabre à sept branches; un aigle conduit par des victimes, des soldats, des prisonniers, des chariots chargés de trophées ajoutent à la pompe de cette marche triomphale. Jules Romain s'est évidemment inspiré de ces bas-reliefs pour la composition du tableau que nous décrivons ci-après; il s'est d'ailleurs conformé à l'histoire en associant Vespasien au triomphe de son fils; il les a représentés tous deux assis sur un char et couronnés par la Victoire. Le musée de Madrid possède une peinture de Lanfranc sur le même sujet. Deux compositions relatives à la *Prise de Jérusalem par Titus* ont été peintes par N. Poussin pour le cardinal Barberini, qui en fit présent au prince d'Echemberg, ambassadeur d'Autriche à Rome. Un tableau de Granger, *Titus recevant les hommages des peuples de la Campanie*, a été exposé au Salon de 1822 et a figuré dans la galerie de Versailles. Citons enfin deux tableaux d'Heim, qui ont paru au Salon de 1819 et sont placés dans le palais du Grand-Trianon : *Titus faisant distribuer des secours au peuple et Titus pardonnant à des sénateurs conjurés*.

Titus et de Vespasien (LE TRIOMPHE DE), tableau de Giulio Pippi, dit Jules Romain; musée du Louvre (n° 295). Vespasien et son fils Titus, vainqueurs de la Judée, la tête ceinte de lauriers et couronnés par la Victoire, sont debout dans un même char attelé de quatre chevaux pie et vont passer sous l'arc de triomphe érigé en mémoire de cet événement. Deux écuyers, couronnés de lauriers, conduisent les chevaux; à gauche, un soldat, également couronné, porte un vase précieux. Devant le char, un officier romain tient par les cheveux une Juive, personnification de la Judée conquise; il est précédé d'un soldat portant le chandelier à sept branches du temple de Jérusalem. Dans le fond, la campagne de Rome, où, peu de temps après, Vespasien fit construire le Colisée par des Juifs réduits à l'esclavage. « Cette toile

magnifique, où l'artiste a mêlé la rudesse de sa propre nature à la grâce enseignée par son maître, est, dit M. Ch. Blanc, comme un trait d'union entre Buonarroti et Raphaël. » Elle nous montre Jules Romain à l'époque où, cessant d'être élève, il devint maître à son tour. Le tableau fut exécuté pour le duc de Mantoue, et l'artiste a reproduit dans sa composition plusieurs parties des bas-reliefs de l'arc de Titus. Acquis par Charles I^{er}, roi d'Angleterre, et transporté au palais de White-Hall, il fut vendu avec d'autres tableaux à la mort du roi et acheté par le banquier Jabach, qui le revendit à Louis XIV.

TITUS, disciple de saint Paul. V. TITTE.

Titus Andronicus, tragédie de Shakspeare (1588). C'est une des premières pièces du grand poète, et elle fut composée par lui à une époque où il imitait Kyd et Marlowe. A leur exemple, il a fait de cette tragédie un tissu d'horreurs. Titus Andronicus revient vainqueur des Goths, au moment où Rome s'occupe d'élire un empereur. Le choix du peuple tombe sur lui; mais il cède l'empire à Saturninus, fils du dernier empereur. A peine élu, Saturninus épouse Tamora, reine des Goths, que Titus avait amenée prisonnière. Le frère de Saturninus, Bassianus, épouse Lavinia, fille de Titus. Chiron et Démétrius, fils de Tamora, deviennent amoureux de Lavinia; guidés par les conseils du More Aaron, amant de leur mère, ils la violent, puis lui crévent les yeux et, pour qu'elle ne les dénonçât pas, lui coupent les deux mains et la langue. Lavinia retourne en cet état chez son père. Ensuite, les poignards de Bassianus et jettent son corps dans une fosse. Le More a l'art de faire tomber, aux yeux de l'empereur, le soupçon de ce crime sur les deux fils de Titus, que Saturninus condamne à avoir la tête tranchée. D'un autre côté, le More fait croire à Titus qu'on lui rendra ses fils vivants s'il donne en échange une de ses mains. Titus consent avec transport et se coupe une main qu'on lui renvoie avec les têtes de ses deux fils. Titus se met à table avec les restes de sa famille. Son frère a le malheur de tuer avec un couteau une mouche qui s'était posée dans un plat. Titus s'indigne qu'il ait exercé un acte aussi cruel sur un être innocent, qui peut-être avait un père maintenant plongé dans la douleur. L'assassin de la mouche objecte, pour se justifier, qu'il n'a frappé la mouche que parce qu'elle ressemblait au perfide More. Cette observation satisfait pleinement Titus, qui lui-même porte plusieurs coups de couteau à l'insecte, afin, dit-il, d'outrepasser son cadavre. Enfin, Lavinia, pour faire connaître à son père les auteurs de l'attentat dont elle est victime et toute l'étendue de cet attentat, emploie un bâton, qu'elle tient entre ses dents et qu'elle conduit avec ses pieds, pour tracer quelques mots sur le sable. Titus ne respire plus que la vengeance. Par le plus invraisemblable des incidents, les fils de Tamora tombent en son pouvoir et il en fait un pâté. L'empereur Saturninus vient dîner chez lui avec Tamora; il leur sert ce pâté, dont ils mangent tous deux. Dans le cours de la conversation, Titus demande à l'empereur s'il approuve l'action de Virginius, qui tua sa fille pour la sauver du déshonneur, et, sur la réponse affirmative de Saturninus, Titus poignarde sa fille. Il révèle ensuite le forfait commis par les fils de la reine, et, comme l'empereur ordonne qu'on les amène, Titus lui annonce qu'ils sont dans le pâté. En même temps, il poignarde Tamora; l'empereur poignarde Titus, le fils de ce dernier poignarde l'empereur.

Et le combat finit faute de combattants.

Presque tous les commentateurs ont mis en doute que cette pièce fût de Shakspeare, et quelques-uns en ont donné des raisons assez concluantes. Le style a une tout autre couleur que celle de ses autres tragédies; il y a dans les vers une prétention à l'élégance, des abréviations vulgaires et un vice de construction grammaticale, qui ne ressemblent en rien à la manière de Shakspeare. « Qu'on lise, dit Malone, quelques lignes d'*Appius et Virginia*, de *Tamcrade* et *Sigismonde*, de la *Bataille d'Alcazar*, de *Jeronimo*, de *Sélim*, de *Lochrine*, etc., et, en général, de toutes les pièces mises sur la scène avant Shakspeare, on reconnaîtra que *Titus Andronicus* porte le même cachet. » Ceux qui admettent *Titus Andronicus* au nombre des véritables ouvrages de Shakspeare sont obligés de considérer celui-ci comme une production de jeunesse. « Mais cette pièce n'est point un coup d'essai, dit M. Guizot; on y reconnaît une habitude, un système calculé de composition. Le troisième acte, entièrement tragique; le caractère original, quoique toujours horrible, d'Aaron le More; quelques pensées, quelques descriptions semblent appartenir à l'auteur du *Rot Lear*. » La fable qui fait le fond de *Titus Andronicus* est tout entière de l'invention du poète ou de quelqu'un de ces complices du xiii^e siècle qui se fondaient les lieux, les noms et les époques dans leurs prétendues nouvelles historiques.

TITYE s. m. (ti-ti—nom mythol.). Arachn. Genre d'arachnides, de l'ordre des scorpionides, comprenant deux espèces, qui vivent à Bahia et dans l'Afrique australe.

TITYE, géant grec. V. TITYUS.

TITYRE s. m. (ti-ti-re). Ornith. Nom scientifique des bécards.

TITYRE, personnage bien connu des lecteurs de Virgile, un des bergers de la première églogue. Le vers qui le représente nonchalamment couché à l'ombre d'un hêtre,

Tityre, tu patula recubans sub tegmine fagi,

est un de ceux qui restent dans la mémoire. Ce Tityre, c'est Virgile lui-même. On sait qu'après la bataille de Philippes, les triomvirs distribuèrent aux soldats vétérans les terres de Crémone et de Mantoue. Le patricien de Virgile, situé dans le village d'Andès, fut compris dans ce partage et donné au centurion Arius; mais, grâce à la protection de Varus et de Pollio, le poète finit par obtenir d'Octave la restitution de ses champs, et la première églogue fut le prix du bienfait. Sous le nom de Tityre, Virgile célèbre son bonheur et la générosité d'Octave. Dans l'allégorie pastorale que Virgile a imaginée, un autre berger moins heureux, Mélébée, obligé de quitter son patrimoine, aborde Tityre en le félicitant du privilège qui lui permet de continuer paisiblement à chanter, sous le frais ombrage d'un hêtre, en l'honneur de la belle Amaryllis. « Ce bonheur, répond Tityre, c'est à un dieu que j'en suis redevable, et le dieu, c'est Octave. Flatterie odieuse! basse adulation! a-t-on dit. Virgile aurait dû garder plus de dignité et se souvenir que son patrimoine lui avait été enlevé injustement. Octave, en le lui restituant, ne méritait pas tant de reconnaissance. C'est parler trop vite, peut-être. Sans doute, Virgile ne doit pas être cité comme un Brutus. C'est un courtisan. Cependant, il ne faut pas le considérer tout à fait comme coupable d'une lâche et indigne flatterie. Là où l'on ne veut voir qu'un éloge banal et hyperbolique de l'oppressur, il y a un plaidoyer habile, mais touchant, en faveur des opprimés. Les protestations d'amour et de reconnaissance envers Octave, que le poète a mises dans la bouche de Tityre, font passer les plaintes attendrissantes de Mélébée. Virgile est affligé du malheur de ses compatriotes. Au lieu d'injurier Octave, il veut le fléchir. Tityre flatte le maître, mais seulement pour l'apaiser. Du moins l'intention était bonne, et il faut en savoir gré à Virgile. »

On ne pense généralement pas à tout cela lorsqu'on parle de Tityre; le nom du berger de Virgile s'emploie quelquefois comme nom appellatif, pour désigner familièrement quelqu'un qui, étendu nonchalamment sous un arbre, goûte les plaisirs champêtres :

« La promenade est la seule occupation du moment. Il y a quinze jours, cinquante mille ouvriers sont allés se promener ensemble, et bras dessus bras dessous, au bois de Boulogne; là, ils se sont étendus mollement au pied des arbres, comme les bergers de Virgile... Vous figurez-vous cinquante mille *Tityres couchés au pied d'un hêtre*, rêveurs et désœuvrés ! »

Mme EM. DE GIRARDIN.

TITYRES, génies grecs qui avaient la figure humaine et une partie du corps convertie de peaux de bêtes et figurant dans la troupe bachique. On les représentait dansant et jouant de la flûte.

TITYRINÉ, EE adj. (ti-ti-ri-né—rad. *tityre*). Ornith. Qui ressemble ou qui se rapporte au tityre.

— s. f. pl. Tribu de passereaux, de la famille des muscicapides ou gobe-mouches, ayant pour type le genre tityre.

TITYUS s. m. (ti-ti-uss). Arachn. Nom latin du genre titye.

TITYUS ou **TITYE**, géant, fils de la Terre, qui, d'après Homère, couvrait, en s'étendant sur le sol, neuf arpents. Ayant voulu faire violence à Latone, qui se rendait à Pytho, Apollon et Diane le tuèrent à coups de flèches, puis le précipitèrent dans le Tartare. Là, deux vautours lui déchirent incessamment le foie, sans qu'il puisse les chasser. D'après Strabon, ce Tityus était simplement un tyran de Panope, dans la Phocide, et avait soulevé contre lui la haine générale par ses violences et par sa tyrannie.

TIVEL s. m. (ti-vèl). Moll. Nom vulgaire de la vénus lucine.

TIVERTON, bourg et paroisse d'Angleterre, comté de Devon, sur une colline, près de l'Exe, à 25 kilom. N. d'Exeter; 10,447 hab. Ses principaux édifices sont : le vieux château, qui offre de beaux restes; l'église, d'architecture de diverses époques et dont la partie la plus ancienne date de 1073; le collège et l'hôtel de ville. Fabriques de serges, droguets et autres étoffes, depuis longtemps célèbres. C'est une ville très-ancienne, car elle existait déjà du temps d'Alfred le Grand. Le manoir en fut donné par le roi Henri I^{er} à Richard Rivers, plus tard comte de Devon.

TIVI, ville de l'île de Luçon, dans l'archipel des Philippines, à l'embouchure de la rivière Tivi dans la mer de Chine, par 13° 27' de latit. N., 121° 19' de longit. E.; 6,709 hab.

TIVOLI, ancienne *Tibur*, ville du royaume d'Italie, à la gauche du Teverone, sur une montagne escarpée, très-pittoresque, et d'où l'on jouit d'une vue très-étendue sur Rome et les environs, dans la comarca et à 31 ki-

lom. N.-E. de Rome, par 41° 57' de latit. N. et 12° 19' de longit. E.; 9,000 hab. Chef-lieu de district; évêché.

Tivoli devint dans l'antiquité un lieu de délices pour les Romains. Une foule de personnages illustres s'y firent bâtir des villas. Ces lieux rappellent encore le souvenir de Mécène, d'Horace, de Propertius, de Catulle, de Zénobie, etc.

Nous empruntons la description suivante à l'excellent *Guide en Italie* de M. A.-J. du Pays, un des touristes français qui ont le mieux vu et le plus judicieusement apprécié les monuments et les sites de l'Italie.

« Outre les beautés naturelles de son site, Tivoli attire la curiosité par ses restes antiques : »

« Temple de la Sibylle, monument célèbre et connu de tout le monde, au moins par les gravures et les vignettes qui l'ont tant de fois reproduit. Ce petit édifice, circulaire, placé au bord du gouffre creusé par l'Anio, a conservé dix de ses dix-huit colonnes corinthiennes, revêtues de stuc. On a voulu y voir un temple de Vesta, et Nibby un temple d'Hercule. Un autre temple de Vesta, de la Sibylle ou de Drusille, sœur de Caligula, est aujourd'hui l'église San-Giorgio.

« Villa de Mécène. Ces ruines, les plus étendues de Tivoli, seraient, suivant Nibby, celles du vaste temple d'Hercule Tibérin, qui fut élevé sur des constructions gigantesques. On y voit encore des pièces immenses et des volutes d'une hardiesse étonnante. La via Tiburtina passait au-dessous de ces vastes constructions au moyen d'un tunnel. On croit qu'une grande salle souterraine, appelée communément les écuries de Mécène, était un grand réservoir d'eau. On y a creusé un canal dans lequel coule un torrent rapide qui, passant par une arcade, se précipite au fond de la vallée et forme une cascade d'un effet pittoresque quand on la voit de l'autre côté du ravin. De la terrasse, on jouit d'une vue étendue sur la campagne de Rome. La villa de Mécène a été transformée par Lucien Bonaparte en une usine où on travaille le fer. A peu de distance est un petit édifice octogone, du *vi* ou *vii* siècle, appelé le temple de la Tosse (la toux); c'est, pour quelques antiquaires, un tombeau de la famille Tossia.

« Villa de Quintilius Varus (sur les pentes S.-E. du mont Peschiatore), en face de la villa de Mécène. Des restes de cette splendide villa, d'où on a exhumé beaucoup d'objets d'art, subsistent encore près de l'église de la Madonna-di-Quintiliolo. C'est un des points les plus favorables pour jouir des beaux aspects de la vallée de Tivoli.

« Villa de Salluste (près de Permetage de San-Antonio). Les *ciceroni* de l'endroit en font les ruines de la villa d'Horace.

« Villa de Catulle. On en indique les ruines près des Cascatelles.

« Villa de Cassius (à Carcianno). Les ruines étendues de cette villa ont fourni beaucoup d'objets d'art. On indique encore les ruines de plusieurs autres villas, mais d'une manière toute conjecturale.

« Cascatelles. Du temple de la Sibylle, un sentier fait par le général Miollis conduit, au fond d'un entonnoir creusé dans le tuffin, aux grottes de Neptune et des Sirenes. Des éboulements ont changé, il y a quelques années, l'aspect pittoresque des chutes de l'Anio et élevé en partie à ces grottes leur intérêt. Les nouvelles chutes ont été formées au moyen d'un tunnel taillé dans le mont Catillo.

« A l'entrée de Tivoli est la villa d'Este, construite à grands frais par le cardinal Hippolyte II (1549), sur les dessins de Pirro Ligorio, et aujourd'hui dans un état d'abandon complet. « Le goût, dit Valéry, y a été sacrifié à de bizarres inventions. Les petits simulacres de Rome en mastic et ses nobles monuments en miniature sont tout à fait ridicules. » Mais la vue que l'on a des terrasses sur la campagne de Rome, et à laquelle de grands cypres séculaires servent de premier plan, mérite qu'on vienne visiter cette villa moderne.

« Maison de la Sabine, d'Horace. Tant de gens aiment Horace, qu'un certain nombre de voyageurs seront curieux d'aller au-dessus de Tivoli, dans les montagnes de la Sabine, chercher l'emplacement de sa maison d'Ustica. On remonte l'Anio jusqu'à Vico-Varo, vers le couvent de Cosimato, entouré de cyprès et situé près de la réunion de la Licenza (*Digentia*) à l'Anio. On se dirige au N. sur le village moderne de Rocca-Giovanna (*Fanum Vacunæ*) et on continue à s'élever jusqu'à une colline nommée dans le pays *collo del Poetello*, au delà de laquelle on observe un terrassement artificiel régulier, maintenant en culture, que l'on présume être l'emplacement de la ferme ou villa d'Horace. Elle est au pied du monte del Gorgnaleto, qui serait le *Lucrétius* du poète et qui lui servait d'abri du côté de l'E. D'autres antiquaires plaçaient le Lucrétius entre le village de Vico-Varo (3,000 hab.) et le monte Genaro (1,288 mèt.), du haut duquel on a une très-belle vue (v. la *Vie d'Horace*, par M. Noël des Vergers, dans la jolie édition de Didot de 1855). On retrouve dans les environs des traces du poète ami de Mécène. Dans le voisinage est la fontaine de l'Oratini (*recto vicinus aquæ fons*). Le village de la Rustica rappelle *Ustica*. A l'opposite de Vico-Varo et de Rocca-Giovanna, de l'autre

xv.

côté du torrent, est Cantalupo, à Mandela d'Horace :

Me quoties reficit gelidus Digentia rivus, Quem Mandela bibit, rugosus frigore pagus.

TIVOLI (VUES DE). Les peintres ont rivalisé avec les poètes pour célébrer les beautés naturelles de Tivoli. Claude Lorrain, le Guaspre, Nicolas Poussin lui-même ont plusieurs fois placé dans leurs tableaux des sites où l'on reconnaît les cascades de l'Anio et les ruines des temples de Vesta et de la Sibylle. Une vue de ces ruines nous est offerte par J. Breughel, dans un tableau qui appartient au musée du Louvre et qui a été gravé par Beaumont. Au premier plan, des cavaliers viennent de traverser le pont jeté sur l'Anio; plus loin, des hommes font baigner des chevaux. Albert-Christian Dies a gravé à l'eau-forte une *Vue de la ville de Tivoli*, les *Cascades de Tivoli* (trois pièces) et une *Vue des ruines de la villa de Brutus*; J.-W. Mechnau, l'*Arco della Toretta* et la *Fontana Blandusia*. Fr. Jukes a gravé à l'aqua-tinta, d'après Freebain, une *Vue des ruines souterraines de la villa de Mécène*. Drulin et Noël ont lithographié, d'après Granet, une *Vue intérieure de cette même villa*. J. Pelletier a gravé, d'après J.-M. Pierre, le *Marché de Tivoli*. Fortuné Perogio a lithographié une *Vue de la villa d'Este* (Salon de 1857), et d'autres *Vues de Tivoli* ont été gravées par H. van Cleef (xvii^e siècle), L. Hess, E. Goodall (d'après Turner), W. Elliott (d'après Rosa di Tivoli), Nicolas Heideloff (d'après Harper), L. de Bourdelle (d'après J.-M. Vien), F.-W. Gmelin (six petites pièces datées de 1809), etc. Parmi les peintures, nous mentionnerons : une *Vue du pont Lippo*, par Aligny (Salon de 1834); le *Temple de la Sibylle*, par G. Carrelli (Salon de 1845); une *Vue d'une partie de la ville de Tivoli* et la *Villa de Mécène*, par E. Buttura (Salon de 1845); les *Cascades de la villa de Mécène*, par Seltmann (Salon de 1857); une *Cascade à Tivoli*, par Oswald Achenbach (Salon de 1865), etc. Un tableau d'Hubert Robert, qui figure dans la collection Lacaze, au Louvre, représente les *Cascatelles de Tivoli*; une peinture sur le même sujet, signée J.-B. Tierce, 1782, appartient au musée des Offices. Une *Vue de Tivoli*, peinte par M. Achille Benouville (Salon de 1864), appartient au musée de Lyon; elle reproduit bien le caractère pittoresque et poétique de ce site célèbre, que la plume de Mme Louise Colet esquisse en ces termes :

« Du haut de la plate-forme où sont assis les temples de Vesta et de la Sibylle, nous regardons ce vaste et magnifique entonnoir, cône refroidi d'un ancien cratère, où l'onde mugit comme autrefois la lave. L'abîme est ensermé sur le bord opposé par le mont Castillo, aux croupes arrondies... Il est impossible de décrire l'ensemble de ce puits immense, plein de végétation et de flocs qui se précipitent tantôt rugissants et indomptables comme l'invasion d'un volcan, tantôt jaseurs et souriants comme les sources où se jouaient les naïades antiques. Les arbres, les plantes, les rocs anacolés, les détours du sentier et les aspérités saillantes au dedans du cratère bouleversé n'en laissent voir qu'un à un les accidents merveilleux et divers. »

TIVOLI, célèbre jardin-concert qui existait dans le quartier dit de l'Europe, au bas de la rue de Clichy actuelle, à Paris. Il y a eu deux Tivolis : l'un, situé sur l'emplacement qu'occupent aujourd'hui les constructions de la rue de Londres, était connu sous le nom de Jardin Boutain, du nom d'un fermier général dont il avait été la résidence. Le Jardin Boutain fut, sous le Directoire, le rendez-vous des jeunes réactionnaires dits Clichien, contre lesquels furent dirigés le 13 vendémiaire et le 18 fructidor. Le dernier souvenir du Jardin Boutain ou du premier Tivoli fut le banquet qu'y offrit plus tard le premier consul à l'armée. Le second Tivoli fut, avant tout, un lieu de plaisir; montagnes russes, oiseaux bleus, baraques de salimbanches, héros du Nord, danseurs de corde, tournois, billards, orchestre et salle de danse, feux d'artifice, flammes de Bengale, etc., rien n'y manquait. Le premier Tivoli avait vu passer Mme Tallien avec son cortège d'incroyables et de merveilleux. Le second Tivoli fut surtout célèbre sous la Restauration; la duchesse de Berry ne dédaigna pas d'assister plusieurs fois à ses fêtes. Un écrivain un peu trop oublié de nos jours, Paul de Kock, a plus d'une fois crayonné spirituellement, dans ses amusants romans, la physionomie de ce jardin, qui fut à l'époque ce qu'est aujourd'hui le bal Mabille. C'est chez lui qu'il faut rechercher la description des scènes de bonne aventure qu'y jouait notamment un sorcier de contrebande.

Tivoli a disparu depuis longtemps sous des maisons de cinq étages et des rues bien alignées. Une rue voisine consacre néanmoins son souvenir.

TIVY ou **TOWEY**, rivière d'Angleterre, dans la principauté de Galles (Caermarthen). Elle sort d'un grand marais, dans la vallée de Berwin (Cardigan), et se jette dans la baie de Caermarthen par une large embouchure, au-dessous de la ville de ce nom, après un cours d'environ 100 kilom. Elle est navigable pour des navires de 300 tonneaux jusqu'à Caermarthen. La pêche est très-avantageuse à son embouchure, et ses bords sont très-pittoresques.

TIXIER DE RAVISI (Jean), humaniste français. V. RAVISIUS TEXTOR.

TIZIANELLO (Tiziano VECCELLI ou VECCELLIO, dit II), peintre italien. V. VECCELLI.

TIZIANO, célèbre hérétique italien, qui vivait au xvii^e siècle. Il se réfugia dans les baillages dépendant des Grisons et y répandit ses doctrines. Un peu avant lui, un de ses compatriotes, le moine François (de Calabre), avait été poursuivi et finalement exilé à cause de ses opinions rationalistes qu'il avait répandues dans l'Engadine et soutenues contre les catholiques et les protestants réunis (1544). Sans se laisser effrayer par le sort de son prédécesseur, Tiziano parcourut la Rhétie, se livrant à une active propagande. La population, excitée contre lui par les prêtres et les pasteurs, demanda bientôt sa mort. Il fut jeté en prison à Coire, à la fin de 1547. Le ministre de cette ville, Gallicius, intercédant en sa faveur et demanda qu'on substituât le bannissement à la mort, à la condition qu'il souscrirait à certains articles de foi. On lui en imposa cinq portant sur la Trinité, la consubstantialité du Fils au Père, l'inspiration plénière des livres canoniques, le baptême des enfants et le droit du magistrat chrétien de mettre à mort les méchants, entre autres les hérétiques. Tiziano se soumit, fut promené par les rues de Coire et battu de verges à tous les carrefours, puis banni à perpétuité (1549). On profita de l'occasion pour bannir avec lui bon nombre d'anabaptistes.

TIZIANO (Marco VECCELLI ou VECCELLIO, dit MARCO II), peintre italien de la famille du Titien. V. VECCELLI.

TOZOIRAS ou **TEZOIRAS**, rivière du Brésil (Goyaz). Elle descend du versant occidental de la Cordillera-Grande, coule à l'O.-N.-O. et se jette, par la droite, dans l'Araguay, après un cours d'environ 260 kilom.

TANDJOR, principauté de la partie occidentale de l'île de Java, au S. de Batavia et à l'E. de la baie de Zandbogi. Elle est montagneuse, pittoresque et fertile, mais seulement cultivée vers le S.; l'intérieur est rempli de déserts et de forêts, repaires de tigres, de cerfs et de bœufs sauvages. Ce pays est en général peu peuplé. Le chef-lieu, qui porte aussi le nom de Tandjor, est situé au pied du mont Honang-Hedou, à 92 kilom. de Batavia. La population y est assez considérable.

TIDOVEAN, rivière de l'île de Java. Elle se jette dans la baie de Bantam, sur la côte N.

TIKANDI ou **TIKANDE**, rivière de l'île de Java, province de Bantam. Elle a sa source au S.-E. du canton de Samang, coule au N. et se jette dans la mer de Java, à 35 kilom. N.-E. de Bantam, après un cours de 100 kilom. Elle arrose, dans la partie moyenne de son cours, un canton et un bourg de son nom.

TOTOE, île de la mer du Nord, sur la côte occidentale de la Norvège, dans le diocèse de Tromsø, à 4 kilom. S. S.-O. d'Alstang, par 65° 47' de latit. N. et 10° 12' de longit. E.; 300 hab. Cette petite île est extrêmement fertile.

TLA s. m. (tla — mimologisme). Coup frappé sur le tambour, avec les deux baguettes, presque simultanément, mais faiblement avec l'une et vivement avec l'autre.

TLACOOZLOTL s. m. (tla — ko — o — zlotl). Mamm. Un des noms de l'ocelot, au Mexique. Il on dit aussi TLALOCELLOTL et TLATLAUHQI OCELLOTL.

TLALPAN ou **SAN-AGOSTINO-DE-LAS-CUEVAS**, ville du Mexique, dans l'Etat de Mexico, dont elle a été quelque temps la capitale; 6,000 hab.

Tlanacalco, couvent ruiné du Mexique, au pied du Popocatepetl, près de la route d'Ameameca à Puebla. De loin, on dirait une ville fortifiée. « La construction de ce couvent, dit M. Charnay, commença peu de temps après la conquête. Pour des raisons que je n'ai pu découvrir, le monument ne s'éleva pas au-dessus des premières arcades, et on le laissa là. C'est un malheur pour l'art architectural, car on peut juger de ce qu'aurait été le monument par le peu qu'on en voit. Qu'on s' imagine trois cintres d'une hauteur d'environ 8 mètres, séparés l'un de l'autre par des pleins recouverts d'une infinité d'arabesques, de figurines et de feuillage en bosse. La pierre, d'une belle couleur rouge sombre, paraît avoir été moulée sur des creux faits à loisir et retouchés au ciseau, tant il y a de netteté dans les contours. On ne rencontre point de surcharge de mauvais goût. Les ornements sont distribués avec cette science particulière à la Renaissance, qui ne sacrifie point les grandes lignes aux détails et qui, pourtant, donnait pour ainsi dire une valeur à chaque pierre. Les arceaux n'ont point cette forme écrasée et ces proportions disgracieuses que l'on remarque souvent dans les portiques des couvents au Mexique. Ils sont allongés et bordés de cordons saillants, d'une ciselure élégante. »

TLANOME s. m. (tla-no-me — du gr. *tlanon*, patient. Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des cy-

cliques, tribu des alticidés, dont l'espèce type habite la Daourie.

TLAQUATZIN s. m. (tla-koua-tzain). Mamm. Nom donné par quelques auteurs au sarigue et au coendou.

TLASCALA, ville du Mexique, sur le penchant d'une haute montagne et sur la Nappa, à 35 kilom. S. de la Puebla, par 19° 19' 30" de latit. N. et 100° 20' de longit. O.; 3,600 hab. Ch. l. de territoire. Les rues en sont régulières. On y remarque la cathédrale, l'hôtel de ville, l'ancien palais épiscopal et quelques autres édifices d'assez bon style, ainsi que le plus ancien couvent de l'ordre de Saint-François qu'il y ait au Mexique, et, dans les environs, quelques restes de l'ancienne architecture et de la fortification des Mexicains. Avant la conquête espagnole, Tlascala était une des villes les plus peuplées et les plus florissantes de l'Amérique. On admirait ses magnifiques jardins, ses collines couvertes de temples et de palais, ses pyramides, ses maisons blanches aux terrasses fleuries, ses bains publics, ses vastes marchés abondamment approvisionnés, etc. Cortez, dans ses lettres à Charles-Quint, mettait cette cité au-dessus de Grenade même. Elle est aujourd'hui bien déchue de son ancienne splendeur.

TLASCALA (TERRITOIRE DU), dans le Mexique; environ 2,800 kilom. carrés de superficie et 91,000 hab. Situé presque au centre des Andes, il est naturellement montagneux, surtout au N., où les montagnes sont couvertes de neiges perpétuelles. On y éprouve d'ailleurs assez souvent des tremblements de terre, de violentes tempêtes et des débordements de torrents destructeurs. La seule rivière de quelque importance qui l'arrose est la Nappa, qui y prend sa source. Le sol est à peu près partout cultivé avec soin, et on y recueille du froment, du maïs, des agaves, de la gomme, du dragon, de l'aloe, etc. Avant l'arrivée des Espagnols, Tlascala formait une république oligarchique. Ce fut l'un des premiers États qui se prononcèrent pour Cortez, et ce pays comptait alors 100,000 familles. Cortez lui laissa une espèce d'indépendance sous la souveraineté de l'Espagne, à qui il payait tribut. Ses caciques relevaient directement du vice-roi de la Nouvelle-Espagne et l'entrée de son territoire était interdite aux Européens. Après la révolution mexicaine, comme Tlascala n'était pas assez peuplée pour constituer un État, on en forma un territoire, auquel on conserva ses anciennes immunités. Les Tlascalans ou Tlascalteques étaient une race énergique qui avait su conserver son indépendance toujours intacte. Ils descendaient, à ce que l'on croit, de l'une des tribus chichimèques venues du Nord, et qui avaient envahi le plateau de l'Anahuac et détruit la puissance tolèque. C'est dans la vallée de Tenochtitlan qu'on les voit paraître pour la première fois; ils s'y livrent au vol et au pillage. Les habitants de la contrée se réunissent pour les en expulser. Une partie des Tlascalans se dirige vers le Nord et s'associe aux peuplades sauvages qui vivent des produits de la chasse dans les forêts vierges de la Cordillère; mais le gros de la nation marche vers l'Est et le Sud et s'arrête au pied du mont Matlalme, après en avoir expulsé les Olmèques et les Xicalanques, premiers habitants du pays. Bientôt les nouveaux venus quittent les luttes dans lesquelles ils se sont établis d'abord, et ils fondent, en un lieu élevé, une ville entourée de précipices et de rochers de l'accès le plus difficile. Ils ne se contentent pas de cette forteresse presque imprenable : ils profitent de tous les accidents du terrain pour convertir en un vaste camp retranché le district dans lequel il se sont fixés. Ils construisent, du côté de l'Est, un mur très-épais et long de 6 milles; à l'Ouest ils bâtissent de larges parapets munis de fosses très-profonds; un réseau des Cordillères, sur lequel ils élèvent plusieurs forts, les protège du côté du Nord; ils sont couverts dans la direction S. par le mont Matlalme. Ayant pourvu ainsi à leur sûreté, les Tlascalans se livrent à la culture du sol; ils adoptent peu à peu la civilisation des peuples qui les avoisinent; mais, guerriers intrépides et toujours armés, ils maintiennent bravement leur indépendance; et, malgré le peu d'étendue de leur territoire, la puissance mexicaine elle-même ne parvient jamais à les entamer. Leur capitale formait quatre grands quartiers que gouvernaient quatre chefs héréditaires; chacun de ces chefs exerçait également son autorité sur un certain nombre de bourgs, de villages et de domaines dépendant de son quartier. La république se composait par conséquent de quatre petits États fédérés ayant une capitale commune. Les quatre gouverneurs exerçaient le pouvoir législatif conjointement avec les familles nobles, qui composaient le sénat de la nation. La guerre et la paix et les règlements administratifs entraient également dans les attributions de cette assemblée. Les lois des Tlascalans étaient sévères; elles punissaient de mort le mensonge, la débauche, le manque de respect des enfants envers leurs parents, et du bannissement le vol et l'ivrognerie. Ce petit peuple était agriculteur et commerçant; il parlait la même langue que les Aztèques et avait à peu près les mêmes arts et la

même religion. Passionnés pour la liberté, les Tlascalans décernaient les plus grands honneurs aux citoyens qui se distinguaient à la guerre; ils dédaignaient les ruses et les embûches, et portaient toujours dans leur carquois deux flèches sur lesquelles étaient gravées les images de leurs anciens héros. Au commencement d'un combat, ils lançaient ces flèches, et celui qui n'allait pas les prendre au plus fort de la mêlée était déshonoré. Les premiers historiens espagnols de la conquête exaltaient la bonne foi de ce peuple dans ses traités et sa généreuse hospitalité; mais ils ajoutent qu'autant les Tlascalans étaient amis dévoués, autant ils se montraient ennemis implacables. Avant qu'ils se fussent alliés à Cortez, celui-ci avait dû les forcer par deux sanglantes batailles à livrer passage sur leur territoire. L'un des compagnons de Cortez affirme que rien n'était plus brave que ces Indiens; il en a vu qui seuls se défendaient contre plusieurs cavaliers. La supériorité des armes, la poudre à canon, une discipline admirable, une incomparable vigilance et surtout le génie de Cortez décidèrent le succès. Les chevaux, sorte de monstres ailés, dont la vue troublait les guerriers tlascalans les plus déterminés, plus encore que les éléphants de Pyrrhus ne troublèrent les Romains, y furent pour une bonne part.

TLASIE s. f. (tla-zî — du gr. *tlasis*, auge). Entom. Genre d'insectes hémiptères, de la tribu des cercopides, dont l'espèce type vit au Cap de Bonne-Espérance.

TLATLAUHQUI-CELOTL s. m. (tia-tlô-kouï-o-sé-lotl). Mamm. V. TLACOOZLOTL.

TLEHUA ou **TLEUA** s. m. (tlé-qua). Érép. Espèce de serpent, appelé aussi bou à broderies, qui est originaire du Brésil : *Les Portugais établis au Brésil donnent au TLEHUA le nom de vipère ignée*. (V. de Bomare.) || On dit aussi TLEVA.

TLEMCEM ou **TREMECEN**, ville d'Algérie, ch.-l. d'arrond. et de subdivision militaire, prov. et à 130 kilom. d'Oran; 17,500 âmes, 3,000 Européens et 14,500 indigènes; par 30° 70' de longit. occident. et 34° 95' de latit. septentr., au pied du rocher de Lella-Setti. Sous-préfecture, mairie, hôtel de la subdivision; église et chapelle catholiques, temple protestant, mosquées, synagogues; tribunal de 1^{re} instance, justice de paix; écoles communales pour garçons et filles; école arabe; école israélite, bureau de bienfaisance; cercle civil et riche bibliothèque; casernes d'infanterie, de cavalerie et de gendarmerie; magasin de subsistances et autres; cercle pour les officiers, télégraphe et bureau de poste. Culture maraîchère; tabac et céréales. Outre les marchés spéciaux, il se tient à Tlemcen un marché particulier où abondent le bétail, la laine, les céréales, les huiles et les fourrages. L'industrie arabe consiste en ouvrages de laine, tanneries, moulins à farine, huileries, fabrication de babouches, de sellerie et de bois de fusil. L'industrie européenne se réduit à la minoterie et à la fabrication de l'huile. Lorsque Tlemcen était la capitale du Mar'zeb central, c'était un des comptoirs les plus considérables et les plus accessibles au commerce étranger. La route qui relie depuis peu de temps Tlemcen avec Bachgoun, son port naturel, développera rapidement la prospérité commerciale de cette ville. « Lorsqu'on arrive du village de Negrier, l'œil distingue, dit l'abbé Bargès, sur un plateau ménagé aux dernières pentes d'une montagne escarpée, l'antique reine du Mar'zeb. On la reconnaît facilement à ses blancs minarets, à la couronne de tours et de créneaux qui l'entoure, à ses vives remparts qui tombent en ruine devant les nouveaux; d'immenses vergers d'oliviers, une forêt de figuiers, de noyers, de térébinthes et d'autres arbres l'environnent de toutes parts et forment autour d'elle une vaste ceinture de verdure. A chaque pas que l'on fait, le panorama se rétrécit, les édifices disparaissent et se cachent dans l'ombre; on n'aperçoit plus que les créneaux du minaret de la grande mosquée qui lève encore sa tête au-dessus de cette vaste enceinte et qu'on serait tenté de prendre pour un vaste nid d'oiseaux perché sur la cime d'un arbre. Au levant de Tlemcen, à la distance d'une demi-lieue, s'élève, au milieu des arbres et des jardins, le pittoresque village de Sidi-Bou-Medin, avec sa grande mosquée, son minaret élégant et ses blanches maisons; c'est là que les souverains de Tlemcen, oubliant un instant les affaires sérieuses, venaient jadis converser familièrement avec les anachorètes qui peuplaient cette montagne. »

Nous empruntons la description suivante au *Guide en Algérie* de M. L. Piessé : « Plus près de Tlemcen et au levant encore, le minaret isolé que l'on aperçoit est celui d'Agadir, la primitive Tlemcen, l'ancienne Pômaria des Romains. Du côté de l'O., un autre minaret, dont la base semble perdue au milieu de forêts d'oliviers, est celui de la mosquée détruite de Mansoura, la ville des Merinides, qui a fait place à un modeste village. Telle est Tlemcen extérieurement. Que l'on pénètre maintenant dans le cœur de la ville, dans la grande mosquée, on aura, du haut de son minaret, l'idée la plus exacte de la configuration de Tlemcen. Au S., c'est d'abord la place Saint-Michel, donnant nais-

sance aux rues Saint-Michel, Saint-Cyprien et Clauzel, aboutissant toutes trois au Mechouar; à l'O. de cette citadelle, ancien palais des émirs, le quartier des juifs, rasé en partie par les alignements, s'étend de la rue Haédo aux différentes constructions militaires; à l'E. c'est le quartier des maisons à moitié effondrées, où des Maures se logent comme dans autant de tanières. Si maintenant on se retourne au N.-O., on verra s'élever toute une nouvelle ville avec sa place et sa rue Napoléon bordées des édifices civils qui remplaceront la Ratopolis, dont les habitants trop nombreux menaçaient d'infester un beau jour tout Tlemcen. Au N.-E. est situé le quartier des marchands avec ses fondouks et ses longues rues à petites boutiques. Enfin, du N.-E. au S.-E., parallèlement aux remparts, s'étendent encore des rues aux maisons croulantes et laissant étudier, mieux qu'on ne le ferait avec la meilleure description, les mille détails d'une architecture dont les Arabes dégénérés semblent avoir perdu les principes. Voilà donc la Tlemcen actuelle dont Yahia-Ibn-Khaldoun disait : C'est une ville solidement construite, jouissant d'une température agréable, pourvue d'eaux douces et possédant un territoire fertile et riche en productions. Placée sur le flanc d'une montagne, elle s'étend dans sa longueur d'orient en occident; on dirait d'une jeune épouse assise mollement sur son lit nuptial. Les branches des arbres, qui s'élèvent au-dessus de ses édifices, sont comme les fleurons d'une couronne qui brille sur un front majestueux. Du flanc de cette montagne, elle développe sa largeur sur une vaste plaine appropriée à la culture, dont les ondulations, pareilles à des bosses de dromadaire, sont déchirées par le soc de la charrue, dont la boue ouvre les entrailles, après que les nues ont versé sur la terre leur rosée bienfaisante. Des hauteurs voisines de Tlemcen se précipitent des ruisseaux qui fournissent aux habitants l'eau qui leur est nécessaire. »

Les édifices de Tlemcen méritent une description particulière. Plusieurs mosquées ont disparu, mais celles qui sont encore debout suffisent pour attester l'ancienne splendeur de la ville. Djama-Kébir, la grande mosquée, présente extérieurement un vaste bâtiment carré, percé de huit portes et flanqué au N.-O. d'un minaret rectangulaire orné de colonnettes en marbre et revêtu de mosaïques aux éclatantes couleurs et formées par de petites pièces de terre cuite vernissées et découpées de façon à combiner les dessins d'ornements les plus variés. L'intérieur est occupé par une cour, au centre de laquelle s'élève une fontaine en marbre transparent. Cette cour est circonscrite, au levant et au couchant, par des travées d'arcades qui viennent se relier, au midi, au vaisseau principal. Soixante-douze colonnes supportent les arceaux en ogive de treize travées de longueur et de six de largeur. La seule partie de l'édifice qui se distingue par son ornementation est le mihrab. Le pourtour supérieur de la coupole qui le couronne est orné d'arabesques. Près de la grande mosquée se voit un petit oratoire, dans lequel est enterré Ahmed-ben-Hassen-el-R'omari, saint personnage qui vivait vers l'an 1466 de J.-C. La petite mosquée Djama-Aboul-Hassen est surmontée d'un élégant minaret dont les quatre faces sont ornées de colonnettes et de mosaïques. A l'intérieur, l'édifice est divisé en trois travées par de larges et belles arcades. On admire surtout les riches sculptures qui décorent les parois de la mosquée. L'attention est attirée aussi par un beau plafond en bois de chêne sculpté qui laisse encore voir des traces de peinture polychrome. Cette mosquée a été convertie en salle d'école. Djama-Oulad-El-Imân offre un beau minaret rectangulaire, haut de 50 pieds, dont les encadrements, recouverts de faïences vernissées, sont assez bien conservés. L'ornementation intérieure ne se compose guère que de quelques versets du Coran. Djama-Sidi-el-Haloui surgit près du tombeau de Sidi-el-Haloui, blanche et étincelante de mosaïques, dit M. L. Piessé. Sur le bandeau qui surmonte l'arcade ogivale du portail, la date de 754 de l'hégire (1353 de J.-C.) remet sur la voie des noms, écartés par le temps, du fondateur l'Arzzen, ben-Aboul-Hassen-Ali, le Merinide. Moins grande que Djama-Kébir, la mosquée d'El-Haloui offre intérieurement la même disposition à peu près : cour avec fontaine, entourée de cloîtres et d'un principal corps de bâtiment, où se trouve le mihrab; les arcades de la travée principale retombent sur huit magnifiques colonnes de marbre translucide (onyx), dont les chapiteaux offrent tout ce que l'on peut imaginer de plus exquis comme spécimen de l'ornementation arabe. Le portique du mihrab repose sur deux de ces colonnes engagées; on lit sur le chapiteau de droite de l'une d'elles : « Mosquée consacrée à la mémoire du cheik El-Haloui, » et sur le chapiteau de gauche : « L'ordre d'édifier cette mosquée est émané de Farès, prince des croyants. » Les arabesques des murs, recouverts, ainsi que les colonnes, d'un grossier badigeon à la chaux, ont revu le jour. Le plafond est en bois de cèdre sculpté. Le minaret est décoré, sur ses quatre faces, de compartiments dans lesquels sont inscrites d'élégantes arabesques faïencées; l'escalier de ce minaret a quatre-vingt-neuf marches.

Djama-el-Mechouar, devenue, depuis l'occupation française, un magasin annexe de l'hôpital militaire, est surmontée d'un minaret de 30 mètres d'élévation, carré, en brique, et couvert par des paumaux décorés d'arcades entrelacées.

Parmi les édifices dignes d'une mention, nous citerons : la sous-préfecture, la mairie, le palais de justice et le Mechouar, où les rois de Tlemcen réunissaient leurs ministres pour délibérer sur les affaires de l'Etat. Le Mechouar, jadis splendide bâtiment, suivant les historiens arabes, renfermait des richesses merveilleuses. « C'est au Mechouar, dit un écrivain, qu'Abou-Tachfin possédait un arbre d'argent sur lequel on voyait toutes sortes d'oiseaux de l'espèce de ceux qui chantent. Un faucon était perché sur la cime. Lorsque les soufflets qui étaient fixés au pied de l'arbre étaient mis en mouvement et que le vent arrivait dans l'intérieur de ces oiseaux, ceux-ci se mettaient à gazouiller et faisaient entendre chacun son ramage, qui était facile à reconnaître. Lorsque le vent arrivait au faucon, on entendait l'oiseau de proie pousser un cri, et à ce cri les autres oiseaux interrompaient tout à coup leur gazouillement.... » C'est encore au Mechouar que le sultan Abou-Hammou-Moussa II célébrait la fête du Mouloud (naissance du prophète), avec beaucoup plus de pompe et de solennité que toutes les autres. « Pour cela, il faisait préparer un banquet auquel étaient invités indistinctement les nobles et les roturiers. On voyait, dans la salle où tout le monde était réuni, des milliers de coussins rangés sur plusieurs lignes, des tapis étendus partout et des flambeaux dressés de distance en distance, grands comme des colonnes. Les seigneurs de la cour étaient placés chacun selon son rang, et des pages revêtus de tuniques de soie de diverses couleurs circulaient autour d'eux, tenant des cassolettes où brûlaient des parfums et des aspersoires des gouttes d'eau de senteur, en sorte que, dans cette distribution, chacun avait sa part de jouissance et de plaisir. Ce qui excitait surtout l'admiration des spectateurs, c'était la merveilleuse horloge qui décorait le palais du roi de Tlemcen. Cette pièce de mécanique était ornée de plusieurs figures d'argent, d'un travail très-ingénieux et d'une structure solide. Au-dessus de la caisse s'élevait un buisson, et sur ce buisson était perché un oiseau qui couvrait ses deux petits de ses ailes. Un serpent qui sortait de son repaire, situé au pied même de l'arbre, grimpait doucement vers les deux petits, qu'il voulait surprendre et dévorer. Sur la partie antérieure de l'horloge étaient dix portes, autant que l'on compte d'heures dans la nuit, et à chaque heure une de ces portes tremblait en frémissant; deux portes plus hautes et plus larges que les autres occupaient les extrémités latérales de la pièce. Au-dessus de toutes ces portes et près de la corniche, on voyait le globe de la lune qui tournait dans le sens de la ligne équatoriale et représentait exactement la marche que cet astre paraît suivre dans la sphère céleste. Au commencement de chaque heure, au moment où la porte qui la marquait faisait entendre son frémissement, deux aigles sortaient tout à coup du fond des deux grandes portes et venaient s'abattre sur un bassin de cuivre, dans lequel ils laissaient tomber un poids également de cuivre qu'ils tenaient dans leur bec; ce poids, entrant par une cavité qui était pratiquée au milieu du bassin, roulait dans l'intérieur de l'horloge. Alors le serpent, qui était parvenu au haut du buisson, poussait un sifflement aigu et mordait l'un des petits oiseaux, malgré les cris redoublés du père, qui cherchait à le défendre. Dans ce moment, la porte qui marquait l'heure présente s'ouvrant toute seule, il paraissait une jeune esclave, douée d'une beauté sans pareille, portant une ceinture en soie rayée. Dans sa main droite, elle présentait un cahier ouvert, où le nom de l'heure se lisait sur une petite pièce écrite en vers; elle tenait la main gauche appliquée sur sa bouche, comme quand on salue un calife. » Il ne reste du Mechouar que la mosquée et la muraille crénelée, flanquée de deux tours. Il renferme aujourd'hui un hôpital, des casernes pour l'infanterie et l'artillerie, la manutention, la prison, etc.

Le musée possède des fragments d'architecture, des minarets tumulaires, une borne militaire, des boulets en marbre, plusieurs épitaphes, etc.

Tlemcen fut fondée par les Vénètes; elle devint plus tard la capitale d'un royaume qui se composait des villes de Nedroma, Arzen, Mazagran et Mostaganem; la ville maritime de Djidjelli en était une annexe. Ce royaume subit des vicissitudes diverses : Tlemcen, attaquée, prise et reprise tantôt par les Turcs, tantôt par les Marocains et les Espagnols, n'était plus au siècle dernier qu'un foyer d'insurrection. L'empereur du Maroc s'en empara en 1830, mais il dut bientôt renoncer à ses prétentions. Les Kouloughis, commandés par Ismail, et qui défendaient le Mechouar, passèrent au service de la France. Le maréchal Clauzel en prit possession (12 janvier 1836) et y laissa une garnison sous les ordres du capitaine Cavaignac. Le général Bugeaud ravitailla la place quelque temps après; l'année suivante (1837), aux

termes du traité de la Tafna, Tlemcen fut cédée à Abd-el-Kader, qui en fit sa capitale et s'y maintint jusqu'en 1842, date de notre occupation définitive.

TLÉPOLEME, fils d'Hercule et d'Astyoche. Il tua par négarde, à Argos, son oncle Lycymnius, prit alors la fuite et se rendit dans l'île de Rhodes, où il fonda des villes et des colonies. Pendant le siège de Troie, il partit avec un corps de Rhodiens sur neuf vaisseaux, pour aller au secours des Grecs, et fut tué devant cette ville par Sarpédon. Sa femme Philozé institua à Rhodes des jeux funèbres en son honneur.

TLOS, ancienne ville de la Lycie, sur la route de Cibyra.

TMÈSE s. f. (tmè-ze — gr. *tmésis*, division). Gramm. Division d'un mot composé, dont on sépare les éléments par un ou plusieurs mots, par exemple quand on divise le mot lorsque de cette façon : *Lors même que cela serait vrai...*, *La TMÈSE coupe en deux parties un mot composé; cette figure n'est guère usitée que dans les langues anciennes*. (A. Didier.)

— Encycl. Les *tmèses* se rencontrent fréquemment chez les Grecs et les Latins, surtout en poésie. En voici quelques exemples : *Jamque adeo super unus eram...*

VIRGILE.

Quo me cumque rapit tempestas, deferor hospes.

HORACE.

Et multo nebula circum dea fudit amictu.

VIRGILE.

Talis hyperboreo septem subjecta trioni.

VIRGILE.

Les poètes latins des premiers temps abusent de la *tmèse*. Ainsi Ennius a partagé en deux les mots *Massilitanus* et *cerebrum*, comme il suit :

Massili portant juvenes ad littora tanas.

Et sazo cere comminuit brum.

Sempronius Gracchus, suivant Merula, avait divisé comme il suit le mot *medicinam*, bien qu'il ne soit pas composé :

Stultum est medi apemere cinam.

Un poète chrétien, saint Eugène, a parodié cet abus qui, passant des mots composés aux mots simples, tombait dans le ridicule. Voici les vers dans lesquels il le railait, mettant surtout en cause Lucilius, qui effectivement avait fait de la *tmèse* un emploi excessif :

O Jo versiculos nexos quia disticis hannes,

Ereipe, di solers si nosti jungere visos.

Cerne ca pascentes dumoso in littore melos,

Et por triticea verrentes gramina cellos;

Ar sitibunda petunt lympharum pocula menta,

Aique bu glandifero recubant sub tegmine bulci;

Nunc pas lanigeras ducunt ad pascua toros,

Et te consumunt fraudantes muneris turres.

Ut tibi pro nostro veniant ex carmine lectus,

Instar Lucili, cogor distumpere versus.

Les mots ainsi divisés forment en quelque sorte une suite de logogriffes.

A l'époque où écrivait saint Eugène, l'abus de la *tmèse* était passé depuis longtemps. Déjà au siècle d'Auguste, des *tmèses* employées par Lucrèce étaient tombées en désuétude. On n'aurait plus, par exemple, coupé les mots *immerentes* et *dissipatis*, comme il l'avait fait :

Eratimisque indignos inque merentes...

Languidior porro disjectis disque sipatis...

Encore moins aurait-on suivi son exemple dans la division du mot *reapse* :

Ecce deum matrem, dum re non sit tamen apse.

La *tmèse* se rencontre fréquemment dans la langue allemande.

TMÉSISTERNE s. m. (tmé-zi-stér-ne — du gr. *tmésis*, section; *sternon*, poitrine). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des longicornes, tribu des cérambycins, comprenant une vingtaine d'espèces, dont la plupart habitent l'Océanie.

TMÉSORHINE s. m. (tmé-zo-ri-ne — du gr. *tmésis*, section; *rhin*, nez). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des lamellicornes, tribu des scarabées mélotophiles, comprenant trois espèces, qui habitent les côtes de la Guinée.

TMÉTOTHRIPS s. m. (tmé-to-tripp — du gr. *tméto*, coupé, et de *thrips*). Entom. Genre d'insectes thysanoptères, de la famille des thrips, formé aux dépens des thrips.

TMOLE s. m. (tmo-le). Entom. Genre d'insectes lépidoptères diurnes, formé aux dépens des papillons.

TMOLE (*Tmolus*), aujourd'hui *Bousdag* ou *Tomolitz*, montagne de l'Asie Mineure, dans la Lydie, célèbre par ses vins, son safran et la salubrité de son climat. Au pied de la montagne s'élevait la ville de Tmole, aujourd'hui Berkli.

TMOLE, roi de Lydie, fils de Mars et de Théogone. Il fut pris par Midas pour arbitre dans la lutte musicale qui eut lieu entre Pan et Apollon, et il se prononça en faveur de ce dernier. Ayant aperçu un jour à la chasse une des compagnes de Diane, la belle nymphe Arrhippe, il en devint éperdument amoureux, la poursuivit jusque dans le temple de Diane et lui fit violence. La sœur d'Apollon, indignée de cette odieuse brutalité, envoya contre lui un taureau furieux qui le perça de ses cornes. Le roi de Lydie fut alors inhumé sur une montagne qui prit son nom.

TMOUTARAKAN, ville forte de la Russie d'Europe, gouvernement du Caucase, dans le pays des Cosaques de la mer Noire, dans l'île de Taman, à 15 kilom. S.-E. de Iénikale. Cette ville, qui possède une petite garnison, fait un commerce assez actif avec les Russes, les Cosaques et les Circassiens.

TNILAIA, rivière de la Russie d'Europe, dans le gouvernement des Cosaques du Don. Elle prend sa source par 48° 30' de latit. N. et 39° 38' de longit. E., se dirige vers le S.-O. et, après un cours très-sinueux de plus de 200 kilom., elle se jette dans le Donetz, à 26 kilom. N. de Koundrioutchevskala.

TOACHI ou **TOCACHI**, rivière de Colombie. Elle descend du versant occidental des Andes, coule dans le département de l'Equateur, passe à Santo-Domingo et se jette dans le Pisque, après un cours d'environ 150 kilom.

TOACTLI s. m. (to-ak-tli). Ornith. Echassier du genre héron, qui habite les lacs du Mexique.

TOAHOUTA, petite île de la Polynésie, dans l'archipel de la Société, près de celle d'O-taha.

TOAILLE s. f. (to-a-ille; ll mil.). V. **TOUAILLE**.

TOALDO (Joseph), physicien italien, né à Pianezze, près de Vicence en 1719, mort à Padoue en 1798. Il prit le diplôme de docteur en théologie (1742), puis devint professeur de littérature; mais il s'adonna bientôt avec passion à l'étude des sciences mathématiques et physiques. Les progrès qu'il fit dans cette branche des connaissances humaines lui valurent d'être chargé par ses supérieurs de donner une édition des *Œuvres de Galilée*, et il les publia avec une préface et de savants commentaires à Padoue (1744, 4 vol. in-4°). Dix ans plus tard, il devint archiprêtre de Montegaldia, près de sa ville natale, ce qui ne l'empêcha point de continuer ses études de prédilection. Nommé en 1762 professeur d'astronomie, de géographie, de météorologie à Padoue, Toaldo put enfin se livrer entièrement à ses goûts. Il obtint la permission de fonder un observatoire dans la tour du vieux château d'Ezzelino (1767), introduisit l'usage du paratonnerre dans les Etats vénitiens, contribua à la création d'une Académie pour les observations météorologiques et acquit par ses travaux un rang distingué parmi les physiciens de son temps. « Ayant remarqué, dit Angelis, qu'au bout de dix-huit ans les phénomènes météorologiques recommencent et se succèdent à peu près dans le même ordre, il dressa les tables de trois de ces périodes, auxquelles il donna le nom de *Saros* et que les astronomes appellent aussi *cycles Toaldini*. Il rédigeait en même temps un journal destiné à répandre ses découvertes. Sa méthode pour déterminer les longitudes, ses tables de vitalité, son discours sur les livers extraordinaires, ses traités d'astronomie, de trigonométrie et de gnomonique furent surtout remarquables. » Toaldo était en correspondance avec un grand nombre de savants et son commerce était des plus agréables. Indépendamment de nombreux articles insérés dans des revues et dans son *Giornale astronomico* (1773-1798), on lui doit des ouvrages dont les principaux sont : *Trigonometria plana e sferica* (Padoue, 1769); *Saggio meteorologico della vera influenza degli astri sulle stagioni e mutazioni del tempo* (Padoue, 1770), trad. en français (1784); *Novæ tabulæ barometrique æstusque maris* (Padoue, 1771); *Della maniera di difendere gli edifici dal fulmine* (Venise, 1772); *Compendio della sfera e di geografia* (Padoue, 1773, in-8°); *De methodo longitudinum epistola* (Padoue, 1784); *Tavole di vitalità* (Venise, 1787); *Metodo facile di descrivere gli orologi solari* (Venise, 1789); *Schediasma astronomica* (Venise, 1797, in-4°); *Opuscoli intorno la meteorologia* (Venise, 1802, 4 vol. in-8°), recueil posthume.

TOANABO s. m. (to-a-na-bo). Bot. Syn. de **TERNSTRÆMIE**, genre type des ternstroemiacées.

TOAS s. m. (to-ass). Entom. Espèce de chique, de l'Amérique centrale.

TOAST s. m. (tost — mot anglais qui signifie proprement *rôtie*. Pour l'étymologie, v. à la partie encyclopédique. Santé, vœu que l'on fait pour quelqu'un, paroles honorables que l'on prononce au sujet de quelqu'un, avant de boire : *L'aristocratie sait aussi à propos porter avec vivacité le toast de la république*; et la république n'en est pas moins trahie. (Barère.) Depuis l'invention des toasts, on ne boit plus à sa soif, mais à celle des autres. (D'Houdetot.)

A la gloire civile! Au peuple! Au ministère! Au pays! Dans son toast, chacun son caractère. C. DELAVIGNE.

■ On a aussi écrit **TOSTE**.

— **Encycl.** Ce mot anglais, qui a fini par remplacer notre vieille expression *santé*, portée dans un repas, signifie proprement une rôtie. Voici l'origine de l'acception bachique de ce nom qui tient à des temps reculés. Jadis la personne qui, en Angleterre, portait une santé à la fin du repas, mettait une croûte de pain rôtie (*toast*) dans son verre ou plutôt dans sa tasse ou coupe. Après avoir fait le tour de la table, la tasse, que chaque convive avait portée à ses lèvres, revenait au premier,

qui buvait la liqueur et mangeait la croûte rôtie. L'usage de la rôtie a passé, mais le mot qui l'exprimait est resté; de là l'expression actuelle *porter un toast* pour dire *boire à la santé*.

L'usage de boire à la santé existait chez les anciens et même il se pratiquait chez eux avec beaucoup plus de solennité que chez nous. Quand Homère (*Iliade*, liv. IV, v. 1-4), nous représente Hécube versant aux immortels le divin nectar et tous ces dieux s'inclinant à boire et se présentant la coupe les uns aux autres, il est certain que le poète ne fait que prêter aux divinités de l'Olympe une habitude existant déjà de son temps à la table des Grecs. D'ailleurs, dans le même poème (liv. IX, v. 224, 225), on peut voir Ulysse et Ajax envoyés près d'Achille et assis au festin que leur offre celui-ci; à la fin du repas, Ulysse se lève, et, lui présentant la coupe, lui dit : Salut, Achille!... Plus loin (v. 670, 671), quand l'un et l'autre sont rentrés dans la tente d'Agamemnon, chacun, debout, s'empresse de leur présenter la coupe. Et dans l'*Odyssée* (liv. XIII), Ulysse, sur le point de quitter les Phéaciens, étant assis au banquet d'Adieu, se lève vers la fin, et prenant une coupe, la met dans la main d'Arété, épouse d'Alcinous, et lui dit : « Je vous salue... Soyez heureux. »

Ces passages et plusieurs autres prouvent incontestablement que du temps d'Homère la coutume existait chez les Grecs de se saluer dans les repas, la coupe à la main, et toujours debout. Plus tard, on agit plus méthodiquement dans cette importante affaire. Dès le début du repas, on tirait au sort le roi du festin; il fixait l'instant où l'on porterait les santés. Ensuite le chef faisait remplir de vin sa coupe, l'appliquait légèrement à ses lèvres, la faisait passer de main en main, et chacun goûtait la liqueur à son tour. Ce préliminaire du festin était considéré comme le symbole et le garant de l'amitié qui devait unir les convives. Mais pendant le cours du repas on se portait encore des santés individuelles qui se rendaient avec une scrupuleuse exactitude. Vers la fin du repas arrivaient les santés solennelles; alors il fallait boire à longs traits et se soumettre aux lois rigoureuses de la table; celui qui refusait de boire était obligé de sortir; parfois on se contentait de repandre sur sa tête le vin qu'il avait refusé. Le roi du festin portait les santés; on les lui rendait sur-le-champ. Le son de la lyre et les chants se mêlaient aux vœux qui accompagnaient ces santés; enfin tout se terminait par des libations en l'honneur des dieux ou des héros dont on descendait ou dont on croyait descendre. Tel est le résumé de ce qui se passait chez les Grecs en fait de santés. On appelait cet usage *philotésie*.

Les Romains pratiquèrent aussi cette agréable coutume; on croit qu'avant l'époque de leurs conquêtes du côté de l'Asie ils y mettaient la plus grande simplicité; et le modeste *propino* était sans doute leur seule formule, c'est-à-dire qu'ils se contentaient de prononcer ces mots sacramentels : Je souhaite que vous et nous, que toi et moi, nous nous portions bien. Mais quand le luxe asiatique eut envahi Rome et ses provinces, on mit beaucoup plus de cérémonie et d'éclat dans la manière de porter les santés.

Quand le terme du repas approchait, dit M. G. Peignot, quand les services proprement dits étaient achevés, on faisait disparaître les mets pour faire place aux coupes qui étaient destinées aux santés et aux libations. Les santés regardaient les convives; les libations étaient pour les dieux. Mais l'usage des libations a été antérieur à celui des santés, qui en a découlé. Les anciens étaient très-religieux et l'on sait que, depuis la plus haute antiquité, ils ne commençaient ni ne finissaient jamais le repas sans une invocation aux dieux. On apportait ordinairement pris de la table les images soit de Jupiter conservateur, soit du bon génie, soit des dieux domestiques et tutélaires (les Lares); on leur adressait des vœux, on leur faisait des libations, puis on buvait en les saluant. Quant aux santés, les Romains ne se servaient point de l'expression boire à la santé, mais ils disaient boire les coupes; et ils entendaient par là ce que nous exprimons par porter les santés ou porter les toasts. Mais dans les repas particuliers, dans le tête-à-tête, ils disaient simplement, en présentant la coupe, *propino*. Ils se servaient aussi de l'expression envoyer la coupe pour signifier boire à la santé de quelqu'un; par exemple, voulait-on saluer un convive, on versait du vin dans sa propre coupe, on la portait à ses lèvres et, après en avoir pris quelques gouttes, on la lui envoyait pour qu'il l'achevât, et l'esclave la reportait à son maître.

Dans les grands festins, les coupes étaient, ainsi que les convives, couronnées de fleurs, et quelquefois on effeuillait des roses dans la liqueur; alors au lieu de dire boire les coupes, on disait boire les couronnes. On ne buvait les coupes et les couronnes qu'à la fin du repas; c'était à ce moment qu'on se livrait à toutes sortes de jeux et de plaisanteries bachiques et galantes; par exemple, avant d'envoyer la coupe à sa maîtresse, on écrivait parfois son nom sur la table avec du vin, comme nous l'apprend Ovide (*De arte am.*, lib. Ier).

Blanditiæque leves tenui prescribere vino;
Ut dominam in mensa se levat illa tuam.

D'autres fois on s'imposait la loi de boire, non pas autant de coupes, mais autant de cythes (petite tasse), qu'il y avait de lettres dans le nom de telle ou telle personne. Ainsi, la santé de l'empereur, qui devint presque de rigueur dans les grands repas, était marquée par six cythes (*Cæsar*).

Quand les santés étaient toutes portées et que les amusements étaient terminés, on renouvelait la solennité par laquelle on avait commencé le repas, c'est-à-dire qu'on faisait des libations et des prières. Ces libations consistaient à jeter quelques gouttes de vin sur la table ou par terre, en oblation pour les dieux auxquels on adressait une invocation. Plusieurs coupes étaient quelquefois dédiées à différentes divinités et la fête finissait par la coupe de Mercure, que l'on invoquait comme le patron de la nuit et le dispensateur des songes agréables.

Voilà pour les Romains. Chez les barbares, Celtes, Bretons, Germains, l'usage du *toast* existait aussi, mais on n'y mettait point tant de cérémonie. Lorsqu'on prenait place à table, la cruche de vin ou de cervoise y était servie et devenait commune à tous les convives. Celui qui se disposait à boire, tenant la cruche ou coupe en main, saluait son voisin et lui disait : Je bois à toi, c'est-à-dire je bois le premier afin que tu boives ensuite; après avoir bu, il lui remettait la cruche, qui circulait ainsi de l'un à l'autre. Du reste, nous ne voyons chez aucun de ces peuples la trace de libations ni d'invocations religieuses.

Du paganisme passons au christianisme. Les chrétiens ne virent d'abord aucun inconvénient à conserver l'usage fraternel des *toasts* et, dans leurs agapes ou repas communs, nous les voyons exprimer des vœux, en buvant, soit pour la santé du corps, soit pour la vie future. Mais cet usage ne tarda pas à être censuré comme entaché de sensualisme. Saint Ambroise, au IV^e siècle, s'élève contre lui dans son *Traité sur Elix et sur le jeûne*. Un abus, d'ailleurs, s'y glissa. On prit l'habitude de boire non-seulement à la santé des vivants, mais encore à la mémoire des morts, surtout de ceux considérés comme saints; cet acte fut regardé comme une idolâtrie et une profanation. Un concile de Nantes l'anathématisa; Hincmar, archevêque de Reims, écrivit pour en démontrer l'abus; Charlemagne lui-même le défendit; enfin, tant de prescriptions produisirent leurs effets et il disparut; on s'en tint donc à boire à la santé des vivants.

Dès les premiers siècles de l'ère vulgaire, quand un grand personnage voulait honorer quelqu'un et lui témoigner de la considération, il lui faisait passer sa coupe avec le reste de la liqueur qu'elle contenait. C'était une faveur signalée. La coutume de présenter la coupe comme marque d'honneur se maintint durant tout le moyen âge, comme l'attestent les romans de chevalerie.

Ce fut au XIII^e ou au XIV^e siècle que s'introduisit dans notre langue le mot *piéger* ou *piéser*. Flegler c'était exiger que celui à la santé de qui l'on buvait répondît à cette provocation en buvant à son tour à celle du provocateur. Ce mot était encore en usage vers la fin du XVI^e siècle (v. Pasquier, *Recherches sur la France*); mais, au siècle suivant, il tomba insensiblement en désuétude. Un mot venu d'Allemagne, qui eut plus de vitalité, fut *tringuer*, de *trinken*, boire, qui signifie boire à la santé en choquant les verres. Mais ce mot ne fut pas adopté par les hautes classes; du reste, pendant le siècle de Louis XIV, les mœurs françaises perdirent leur antique caractère de familiarité et de simplicité cordiale; on devint grave, sévère, comme la perruque du roi-soleil; une froide étiquette présida aux réunions, et l'usage de fraterniser en buvant, devenu de mauvais goût, fut pros crit par tous les maîtres de bonne compagnie.

Le premier résultat de cette suppression, dit Grimod de La Reynière, a été de faire régner dans les repas une gêne, une tristesse, qui ne tournaient point au profit de la conversation, ni même de l'appétit. Beaucoup de gens timides ne retrouvaient leur langue qu'au moment des santés; c'était celui qu'ils attendaient pour s'épanouir et pour se livrer à leur gaieté naturelle : n'ayant plus cette ressource, ils continuaient à garder le silence. Cependant les santés avaient trouvé un asile dans la semaine de l'Épiphanie. On saisissait cette époque pour les renouveler; mais l'on n'eut bientôt plus cette ressource, les événements de 1793 ayant fait disparaître la royauté même à table.

Après brumaire, l'usage des santés, que la classe bourgeoise avait d'ailleurs continué à pratiquer, reparut peu à peu, dépourvu cependant de ce qu'il avait de trop bruyant et d'incommode; sous le premier Empire, on portait les santés au moment du dessert; elles se bornaient à deux ou trois et ne devenaient jamais de prétexte à boire immodérément. Louis-Philippe, à l'imitation des mœurs anglaises, fit pénétrer chez nous le *toast* (le nom et la chose nous sont venus en même temps), non le *toast* cordial et familier de nos bons aïeux, mais le *toast* politique et oratoire qui transforme la table en tribune et la salle du festin en chambre des députés.

Le *toast* en Angleterre n'était pas autrefois accaparé par la politique. Il y avait aussi le *toast* galant, que nous devons également

mentionner ici, d'autant que Voltaire en parla avec éloges : « Les Anglais, dit-il, qui se sont piqués de renouveler plusieurs coutumes de l'antiquité, boivent à l'honneur des dames. C'est ce qu'ils appellent *toster*; et c'est parmi eux un grand sujet de dispute si une femme est *tostable* ou non; si elle est digne qu'on la *toste*. » On avait établi pour ces *toasts* galants des règles parfois assez singulières, mais à l'exécution desquelles on mettait une ponctualité digne de la Table-Ronde. Par exemple, pour faire plus d'honneur à une dame, le gentleman qui buvait à sa santé jetait au feu quelque partie de sa parure, un bijou, un colifichet, enfin un objet quelconque à lui appartenant; aussitôt tous les autres convives étaient obligés de suivre son exemple, c'est-à-dire de jeter au feu un objet à eux appartenant et qui fût de même nature; rien au monde ne pouvait les en dispenser, c'était affaire d'honneur.

TOASTER v. a. ou tr. (to-sté — rad. *toast*). Porter un toast, des toasts en l'honneur de : **TOASTER une santé. TOASTER la paix. Il triomphait de l'impuissance des autres convives et TOASTAIT à leur santé de nombreuses rasades.** (Brill.-Sav.) || Sens vieilli.

— v. n. ou intr. Porter un toast, des toasts : **Le parti libéral a passé sa vie à toaster.** (B. Const.) **Traiter après boire des intérêts les plus sérieux du pays, choisir pour raisonner l'instant où l'on n'est plus à jeun, pour ne pas dire pis, cela s'appelle toaster.** (A. Karr.)

TOBA s. m. (to-ba). Linguist. Idiome américain.

TOBAGO, une des petites Antilles. V. **TABAGO**.

TOBAQUE s. m. (to-ba-ke). Ornith. Nom vulgaire de la linotte d'Angola.

TOBAR (Alphonse-Michel de), peintre espagnol, né près d'Aricina en 1678, mort vers le milieu du XVIII^e siècle. Il apprit les procédés de son art dans l'atelier d'un peintre de Séville, appelé Faxudo; mais il se forma surtout en étudiant avec ardeur les œuvres de Murillo, et il en arriva à reproduire avec une telle habileté les toiles de ce maître que ses copies trompèrent les meilleurs connaisseurs. Ce fut à ce genre de travaux que Tobar dut principalement sa réputation. Devenu peintre du roi d'Espagne en 1729, il exécuta avec talent les portraits des principaux seigneurs de la cour. Le seul tableau original que l'on connaisse de lui est une *Virgée de la consolation*, qui se voit dans une des chapelles de la cathédrale de Séville et que l'on regarde comme la meilleure production de l'école espagnole au commencement du XVIII^e siècle. Parmi ses copies de Murillo, on cite particulièrement celle qui représente la *Virgée, saint Joseph, l'Enfant Jésus et le petit saint Jean*, et qui se trouve à l'église de Sainte-Marie-la-Blanche, à Séville.

TOBARRA, ville d'Espagne, province d'Albacète, à 339 kilom. de Madrid, au milieu d'une contrée fertile et productive; 9,500 hab. Elle est dominée par des collines dont l'une est couronnée par de vieilles ruines et un couvent de franciscains. Aux environs se voient de nombreuses maisons de campagne et une source sulfureuse froide.

TOBAS, tribu indigène de la confédération Argentine, qui habite sur les rives du Pelcomago, près des Pitlagas, avec lesquels ils sont alliés. Ils s'adonnent à la chasse et à l'éducation des vaches et des brebis.

TOBEL s. m. (to-bèl). Bot. Espèce de palmier de l'Inde.

TOBEL, village de Suisse (Thurgovie), à 18 kilom. S.-S.-O. de Constance; 1,300 hab. Maison cantonale de détention dans une ancienne commanderie de Malte.

TO BE OR NOT TO BE (*Être ou ne pas être*). C'est le premier vers du fameux monologue d'Hamlet, un des héros de Shakespeare :

To be or not to be, that is the question;

« Être ou ne pas être, cela est la question. » Voici la traduction de ce passage par Ducis :

Je ne sais que résoudre... Immobile et troublé... C'est rester trop longtemps de mon doute accablé : C'est trop souffrir la vie et le poids qui me tue. Eh! qu'offre donc la mort à mon âme abattue? Un asile assuré, le plus doux des chemins. Qui conduit au repos les malheureux humains.

[d'être? Mourons. Que craindre encor quand on a cessé d'être.]

La mort... c'est le sommeil... c'est un réveil peut-être!... Ah! c'est ce mot qui glace, épouvante, L'homme au bord du cercueil par le doute arrêté. Devant ce vaste abîme, il se jette en arrière, Ressaisit l'existence et s'attache à la terre. Dans nos troubles pressants, qui peut nous avertir Des secrets de ce monde où tout va s'engloutir? Sans l'effroi qu'il inspire, et la terre sacrée Qui défend son passage et siège à son entrée, Combien de malheureux iraient dans le tombeau De leurs longues douleurs déposer le fardeau! Ah! que ce port souvent est vu d'un œil d'envie Par le faible agité sur les flots de la vie! Mais il craint dans ses maux, au delà du trépas, Des maux plus grands encore, et qu'il ne connaît pas. Redoutable avenir, tu glaces mon courage!

Les mots anglais et la traduction française se citent également bien.

« C'est au nom d'un seul principe, de la liberté, que nos pères se sont levés en 1789. En 1860, l'Italie combat tout à la fois pour la revendication de son indépendance, de son unité nationale et de sa liberté. Au fond, le grand mot du programme italien, c'est le mot d'Hamlet, *to be or not to be*. Si la révolution française a été juste et légitime, on peut donc dire que la révolution italienne est trois fois juste et légitime. »

L. ALLOURY.

« Le don de la vie, ce don précieux et inestimable qui est le *to be or not to be* de toutes les littératures, M. Cousin le possède à un si haut degré que tout ce qu'il touche, même à travers cet abîme de deux siècles, s'anime aussitôt, se colore, se rapproche de nous et participe de sa vie et de la nôtre. »

DE PONTMARTIN.

« Gaston écrivit quelques lettres. Tantôt il se levait et marchait à grands pas, tantôt il regardait ses armes d'un air fixe et sombre et se tenait dans une immobilité de statue, absorbé, sans doute, dans la méditation du grand problème d'Hamlet : *Etre ou n'être pas*... »

CL. CARAGUEL.

« Le dieu des Hébreux est le dieu jaloux ; sa loi ne peut se concilier avec aucune autre loi ; pour elle, la question est celle d'Hamlet : *Etre ou ne pas être* ! La patrie est ainsi toujours identifiée avec la religion ; celle-ci est la véritable frontière des juifs. »

EMILE SOUVRESTE.

Souvent les écrivains ne rappellent que la fin de ce vers célèbre : *That is the question*, Cela est la question, telle est la question.

« Il y a en France 180,000 grands propriétaires. Le capital, source du revenu, est entre leurs mains. Mais de ce que ce revenu est entre leurs mains, doit-on en conclure qu'ils ont seul intérêt à en disposer et droit d'en disposer ? *That is the question*. »

P. LEROUX.

« Etait-ce chez lui le fils qui dominait le mari, ou était-ce le gentilhomme ? *That is the question*, se disait Sylvie, qui avait eu une gouvernante anglaise et connaissait son Shakspeare. »

DE PONTMARTIN.

« Les circonstances ajoutent un intérêt d'actualité au plan proposé ; elles exigent une prompt solution. Les passages interocéaniques appartiennent à John Bull (l'Amérique) et à frère Jonathan (l'Amérique) ; Jacques Bonhomme (la France) sera-t-il du partage ? *That is the question*. »

CASABON.

« L'avènement toujours plus manifeste du naturalisme dans l'âme aboutira-t-il à la déchéance de l'âme, ou bien l'âme forcera-t-elle la nature à lui servir d'échelon pour remonter à son auteur céleste et à son immortelle origine ? L'homme endormira-t-il pour jamais dans l'ivresse des champs ses facultés actives, ou bien s'y retrempera-t-il comme en une source vive, et y puisera-t-il le courage de rentrer dans la lice ? A laquelle de ces deux victoires ou de ces deux défaites l'art nous fera-t-il assister ? *That is the question*, comme dirait Hamlet. »

DE PONTMARTIN.

TOBERMORY, village d'Ecosse, comté d'Argyle, sur la côte N. de l'île de Mull et sur une belle baie, 1,800 hab. Il a été fondé au commencement de ce siècle, sous les auspices de la Société pour l'encouragement des pêcheries britanniques. On y voit une fontaine célèbre dédiée à la Vierge. Un des bâtiments de l'invincible *Armada*, la *Florida*, fut coulé dans la baie de Tobermory par un émissaire de la reine Elisabeth.

TOBI ou **SCOMBI**, rivière de la Turquie d'Europe (Roumélie). Elle prend sa source au mont Djourad, dans le plateau d'Okrida, à l'O. du lac de ce nom, coule de l'E. à l'O. dans le livah d'Okrida et se jette dans l'Adriatique, à 6 kilom. O. de Pékin, après un cours de 200 kilom.

TOBIE, Juif de la tribu de Nephtali. Il vivait au VII^e siècle av. J.-C. Emmené captif à Ninive par Salmanassar, il gagna la confiance de ce prince et devint son pourvoyeur. Mais il n'usa de son crédit que pour soulager l'infortune de ses frères captifs. Sennachérib ne lui pardonna point sa fidélité à la foi de ses pères et l'amour qu'il portait à ses compatriotes. Il le dépouilla de ses biens et donna l'ordre de le mettre à mort. Réduit à se cacher, Tobie n'en continua pas moins à soulager la misère des Israélites et fut réintégré dans ses biens à la mort de Sennachérib. Sa résignation fut alors mise à l'épreuve par de nouvelles infortunes ; âgé de cinquante-six ans, il devint aveugle. Se croyant près de mourir, il envoya son fils à Ragès en

Médie, pour réclamer à son parent Gabélus 10 talents d'argent qu'il lui avait prêtés. Guidé par un inconnu, Azarias, qui n'était autre, suivant la légende biblique, que l'ange Raphaël, le jeune Tobie se met en route, est attaqué sur les bords du Tigre par un poisson énorme qu'il tue et dont il met à part le cœur, le fiel et le foie, suivant les conseils de l'ange. Arrivé à Ecbatane, il épouse la fille de son parent Raguel, Sara, bien qu'elle eût eu déjà sept maris étranglés par le démon Asmodée la première nuit de leurs noces, et évite ce sort malheureux en passant avec sa femme les trois premières nuits dans la continence et la prière et en mettant dans le feu, d'après les prescriptions de l'ange, une partie du cœur et du foie du poisson. Pendant les fêtes du mariage, l'ange Raphaël se rendit à Ragès et en ramena Gabélus, qui s'empessa de donner au fils de son ami la somme qui lui avait été prêtée. Le jeune Tobie retourna alors à Ninive avec sa femme, et à peine fut-il auprès de son père que, sur l'indication d'Azarias, il guérit la cécité du vieillard en lui frottant les yeux avec le fiel du poisson. Pleins de reconnaissance pour tant de services rendus, les deux Tobie pressèrent vivement Azarias d'accepter une récompense. Ce fut alors que celui-ci leur révéla, dit la Bible, qu'il était un ange et disparut. Tobie le père vécut encore quarante-deux ans et mourut à Ninive à cent deux ans. Son fils continua à demeurer dans cette ville jusqu'à la mort de sa mère, puis se retira à Ecbatane près de son beau-père, dont il recueillit l'héritage, et termina sa vie à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans.

Le *Livre de Tobie*, qui fait partie de l'Ancien Testament, sans être admis cependant au nombre des livres canoniques, a été traduit en latin par saint Jérôme d'après une version chaldaïque. On n'en connaît point l'auteur.

Tobie, œuvre lyrique, paroles de M. Léon Halévy, musique de M. Eugène Ortolan ; exécutée pour la première fois à Versailles, dans la salle de la Chancellerie, le 17 avril 1867. Cette composition importante tient de l'oratorio ; cependant plusieurs morceaux sont traités dans le genre dramatique. On a remarqué particulièrement le trio sans accompagnement : *O bonheur ! transports ineffables* et le *Cantique d'actions de grâces*. Les soli ont été chantés par Mlle Rives, MM. Solon et Lopez.

Tobie. Iconogr. L'histoire de Tobie a été retracée par une foule d'artistes. Les monuments de l'art chrétien primitif en offrent de nombreuses représentations. Avant de signaler les compositions isolées qui se rapportent à tel ou tel épisode de l'histoire de Tobie, nous mentionnerons, parmi les représentations plus ou moins complètes de cette histoire : une série de six tableaux dans l'église de la Miséricorde, à Florence ; une série de quatorze tableaux de Pierre Parrocel, qui décoraient, au siècle dernier, une galerie de l'hôtel de Noailles, à Saint-Germain-en-Laye ; cinq vitraux d'origine hollandaise, datés de 1619, au musée de Cluny (nos 902 à 906) ; diverses suites d'estampes par G. Peuckz (7 pièces), H. Maupérché (6 pièces), Aug. Broun (6 pièces), J. van de Velde (4 pièces), Johann Barra (3 pièces), R. de Baudous (d'après Carl van Mander), Simon Frisius (d'après P. Lastman), etc. Nous consacrons ci-après des articles spéciaux aux peintures de Rembrandt et de M. Lehmann relatives à Tobie.

La scène de *Tobie ensevelissant les morts* (ch. III, v. 20) a été peinte par Joseph Werner (musée du Belvédère, à Vienne) et par Serrur (musée de Rennes). Elle a été représentée par Benedetto Casighou dans une eau-forte exécutée à la manière de Rembrandt et dont il y a une copie par Bartolozzi. Deux eaux-fortes sur le même sujet ont été gravées par Paul van Sumer et par J.-Fr. Clemens (1777), d'après Sebastian Bourdon. Une eau-forte de Wiegmann, d'après Overbeck, représente le vieux Tobie et sa femme Anna.

Guillet de Saint-Georges, dans ses *Mémoires inédits sur la vie et les ouvrages des membres de l'ancienne Académie*, nous apprend qu'Eustache Lesueur fut employé par M. de Fleubet, trésorier de l'épargne, à peindre l'*Histoire de Tobie* dans le plafond et sur les murs d'une salle de sa maison, rue des Lions, près de l'Arsenal. On pense que c'est de là que provient un petit tableau de Lesueur qui appartient au Louvre et qui représente *Tobie donnant des instructions à son fils* : le vieillard aveugle se penche vers son fils qui, le bâton de voyage à la main, descend les marches de la maison paternelle. Une fresque des catacombes, présumée du II^e siècle et qui a été publiée par d'Agincourt (*Peinture*, pl. VII), nous montre le jeune Tobie au début de son voyage et conduit par l'ange. Une gravure de Fr. del Pedro a pour sujet le *Départ de Tobie*.

Le *Voyage du jeune Tobie* est l'épisode qui a été le plus fréquemment retracé. Une peinture des catacombes, qui a été publiée par Bottari, représente le jeune Tobie dans un état de nudité à peu près complète, portant de la main droite un poisson suspendu à un hameçon et de l'autre le bâton du voyageur. Dans une fresque découverte en 1849 dans le

cimetière des Saints-Thrason-et-Saturnin et qui a été publiée par M. Perret (les *Catacombes de Rome*, III, pl. xxvi), il est vu présentant le poisson à l'ange vêtu d'une longue tunique. Ici encore, Tobie est nu, avec une ceinture sur les hanches ; mais, en général, dit M. Martigny, les monuments de l'art chrétien primitif le montrent vêtu d'une tunique courte ; il est ainsi figuré notamment sur des verres dorés, publiés par Buonarroti, le Père Garrucci et M. Perret, et qui le représentent au moment où il plonge la main dans la gueule du poisson. L'épisode de la pêche est retracé d'une manière complète dans une fresque du cimetière de Saint-Saturnin, qui a été récemment découverte. Parmi les compositions modernes qui nous montrent ce même épisode, nous citerons celles de Claude Lorrain (musée de l'Ermitage), de Domenico Petti (galerie de Dresde), d'Alexandre Decamps. Un tableau d'Adam Elsheimer, qui a fait partie de la galerie Pourtalès et qui a été gravé par W. Hollar et par H. von Goudt (1613), représente l'ange accompagnant le jeune Tobie, qui porte sous son bras le poisson miraculeux. Le Titien a peint le *Jeune Tobie conduit par l'ange* (église Saint-Martial, à Venise). Le même sujet nous est offert par des tableaux de Paul Bril (galerie de Dresde), B. Luini (bibliothèque Ambrosienne, à Milan), A. Lucatelli (musée de Toulouse), Rubens (volet d'un triptyque appartenant à l'église Notre-Dame, de Malines), Benedetto Luti (musée d'Orléans), Annibal Carrache (gravé par Jean Langlois), Ch. Le Brun (autrefois dans la chapelle du collège des Grassins, à Paris), P. Tibaldi (gravé par Ch. Alberti), C. Maratto, gravé par Bartolozzi), Matteo Rosselli (galerie de l'Académie des beaux-arts, à Florence), Louis Cabat (tableau peint pour le duc d'Orléans et exposé au Salon de 1840), Constant Troyon (Salon de 1841), Duval le Camus (Salon de 1842), Dobson (Expos. univ. de 1855), etc. Citons encore des eaux-fortes d'Augustin Carrache (d'après R. Motta), G. Neyts, J. Goupy (d'après Salvator Rosa), Mat. Greuter, F. Blin, Bernard Lens le vieux (d'après J. Pinas), H. Maupérché, etc.

Le musée de Montpellier possède un tableau de Lesueur qui pourrait bien avoir la même provenance que celui du Louvre dont nous avons parlé plus haut ; ce tableau a pour sujet la *Première nuit des noces de Tobie* : le jeune époux brûle le foie du poisson pour mettre en fuite le démon qui s'était emparé du corps de Sara et avait fait périr les sept premiers maris qu'elle avait eus. Un tableau sur le même sujet se voit au palais Brignole-Sale, à Gènes ; il est peint dans la manière du Poussin. Au palais Corsini, à Florence, il y a une peinture de Santi di Tito, représentant *Tobie et Sara en prière*. Une estampe de Chedel retrace la même scène.

Nous décrivons ci-après un tableau de M. Bouguereau, qui est au musée de Dijon et qui représente le *Retour de Tobie*. La galerie de Dresde a un tableau du Bassan sur le même sujet.

Tobie rendant la vue à son père a été peint par Rembrandt (v. ci-après), Gio.-André de Ferrari (palais Doria-Tursi, à Gènes), E. March (ancienne collection Standish), D. Feti (gravé par P. Monaco), Pallière (musée de Bordeaux), Ant. Coppel (gravé par Gaspard Duchange), le Caravage (musée du Belvédère), Jan Steen (musée de Rotterdam), Ch. Ginoux (musée de Toulon), J. van Hemessen (musée du Louvre), etc. Le tableau de ce dernier est daté de 1558 et a été gravé dans le recueil de Landon (II, pl. II) ; on y voit le vieux Tobie assis, les bras croisés sur sa poitrine et la tête soutenue par Anna, sa femme, et Sara, sa bru ; le jeune Tobie, tenant de la main gauche le plat qui contient le fiel du poisson, touche de la droite l'œil de son père ; enfin, l'ange Raphaël, appuyé sur un long bâton de voyage, contemple cette scène qui n'a absolument rien de biblique. Le tableau de Jan Steen, comme celui de Van Hemessen, manque absolument de couleur locale ; mais on y trouve plusieurs détails piquants ; le miracle est éclairé au moyen de lumières différentes, une chandelle, des lampes, du feu dans la cheminée : le vieux Tobie, en ouvrant les yeux, en verra ainsi de toutes les couleurs ! Un tableau de Jan Victoor qui appartient à la pinacothèque de Munich représente *Tobie remerciant l'ange de lui avoir rendu la vue* ; Raphaël remonte dans le ciel en bénissant le vieillard et sa famille ; Sara, jeune et jolie, n'ayant plus le diable au corps cependant, met la main au-dessus de ses yeux pour ne pas être éblouie par la lumière éblouissante que projette l'ange. Ce tableau est peint dans la même manière que Rembrandt. Le même sujet a été peint par Gustave Doré (Salon de 1865). Un tableau de Biliverti, qui est au palais Pitti, à Florence, représente l'ange refusant les présents de Tobie et de son fils.

Tobie conduit par l'ange, tableau de Rembrandt, à la National Gallery. Dans un paysage très-accidenté, qu'éclaire le soleil couchant, l'ange Raphaël, vêtu d'une robe blanche, s'entretient avec le jeune Tobie ; celui-ci porte le poisson miraculeux. Sur la gauche coule l'Euphrate, au delà duquel s'élèvent des montagnes. Ce tableau, d'une belle couleur, d'un effet grave et presque solennel, a été gravé par J. Appleton.

Rembrandt a traité plusieurs scènes de l'histoire de Tobie. Un tableau représentant *Tobie et l'ange*, dans un paysage, a été payé 121 florins à la vente de Roore en 1747 ; un autre a été payé 90 guinées à la vente G. Hilbert en 1829 ; un autre, 4,550 francs à la vente de lord Northwick, en 1859. Mac-Ardell a gravé une composition où l'on voit Tobie et l'ange occupés à prendre le poisson. Dans la galerie du duc de Brunswick figure un tableau sur lequel Rembrandt a représenté le jeune Tobie quittant ses parents. Au musée de Berlin, une peinture du grand maître hollandais nous montre le vieux Tobie et sa femme attendant le retour de leur fils. Une composition différente sur le même sujet a été gravée par Schmidt et une autre par W. van der Leeuw. On connaît aussi deux compositions différentes représentant *Tobie recouvrant la vue* : l'une a été gravée par Marcey de Ghuy, en 1755, et l'autre par J. Greenwood. Nous avons décrit, au mot RAPHAËL, le tableau du Louvre peint par Rembrandt en 1637 et intitulé : l'ange Raphaël quittant Tobie ; un autre petit tableau sur le même sujet a été payé 4,600 francs à la vente James Odier en 1861.

Tobie obtenait la main de Sara, tableau de Henri Lehmann. Le sujet de cette peinture est tiré du passage suivant de la Bible : « Raguel prit la main de sa fille et la mit dans la main de Tobie, en disant : « Prends-la » selon la loi de Moïse ; que le Dieu miséricordieux d'Abraham, d'Isaac et de Jacob soit avec vous et vous fasse prospérer en tous biens. » Debout au milieu de la composition et enveloppée d'un ample burles oriental, Raguel rapproche les mains des deux futurs époux : le jeune Tobie s'avance d'un air à la fois empressé et craintif, la main gauche sur sa poitrine et les regards dirigés vers Sara ; il a les hanches entourées d'une pièce d'étoffe, les jambes et le torse nus ; l'ange Raphaël, placé derrière lui, tout à fait à gauche, joint les mains ; à droite, Sara, la tête encadrée par un voile qui retombe sur les épaules, la poitrine entièrement découverte, appuie sa tête et son bras gauche sur l'épaule de sa mère ; celle-ci, enveloppée dans un grand manteau rouge, se cache le visage pour ne pas laisser voir ses larmes. Ce tableau, signé : *Heinrich Lehmann*, 1836, a figuré au Salon de 1837. Gustave Planche en a fait une critique fort sévère : « Nous aimons la simplicité autant que personne, a-t-il dit, et nous jeterions les hauts cris si M. Lehmann s'avaisait de traiter les sujets bibliques sans tenir compte des mœurs de ses personnages ; mais il nous semble qu'il pouvait se dispenser de nous présenter, sous le nom de Sara, le torse d'un sphinx égyptien. Pour être biblique, il n'est pas nécessaire de sculpter dans le gruit la gorge d'une jeune fille. L'attitude de Tobie est d'une uiaiserie qui dépasse la mesure. Un Colin de l'Opéra-Comique, marié par le bailli du village, ne recevrait pas autrement la main de sa maltresse. » L'œuvre de M. Lehmann a reparu à l'Exposition universelle de 1855 et y a été jugée beaucoup plus favorablement. Voici ce qu'en a dit notamment le critique de l'*Illustration* : « Tobie est un joli garçon qui a envie d'épouser une jolie fille, ni plus ni moins. Mais si l'idéal n'est pas là, s'il n'est pas dans l'ange, conseiller officiel de Tobie ; s'il n'est pas dans Raguel, assez ordinaire figure d'Arabe, il est tout entier dans le groupe de Sara et d'Anne. Le visage presque caché au sein de sa mère, la jeune fille laisse prendre sa main plutôt qu'elle ne la donne. Cette attitude, ce corps qui s'éloigne, ce bras qui s'allonge avec une inexprimable pudeur, ce mélange d'amour, de crainte, de regret forment avec la couleur, avec le dessin, un tableau du premier ordre. » Ajoutons que l'exécution, d'une extrême fermeté, rappelle celle de certaines œuvres de Puget ; les draperies sont très-savantes et très-belles. Ce tableau a été gravé à l'eau-forte par Courtry dans le catalogue de cette galerie.

Un autre tableau de M. Lehmann, le *Départ du jeune Tobie*, a été exposé au Salon de 1835 et y a obtenu une médaille ; il a reparu, comme le précédent, à l'Exposition universelle de 1855. Enfin, au Salon de 1866 a figuré une troisième composition de M. Lehmann : l'*Arrivée de Sara chez les parents du jeune Tobie*.

TOBIN (John), auteur dramatique anglais, né à Salisbury en 1770, mort en 1804. Il montra dès l'enfance un goût prononcé pour les travaux littéraires, fut placé à dix-sept ans chez un avoué de Lincoln's Inn et sut, tout en s'acquittant avec zèle du travail qui lui était imposé, trouver des loisirs à consacrer à ses études favorites, qu'il dirigea bientôt exclusivement vers le théâtre. D'abord il s'essaya dans le genre tragique ; mais aucune des pièces qu'il présenta aux directeurs de théâtre n'ayant été acceptée, il se tourna vers la comédie et ne fut pas plus heureux. Il écrivit successivement les pièces intitulées la *Table de Pharaon*, l'*Entreprenneur*, le *Normand*, drame en cinq actes intitulé depuis le *Couvre-feu* ; les *Indiens*, autre drame ; le *Pêcheur*, drame lyrique ; l'*École des auteurs* (1800). Aucune de ces productions ne trouva grâce devant le jugement des directeurs. Tobin vint enfin de voir sa dernière comédie, la *Lune de miel*, acceptée à Drury Lane après avoir été refusée à Covent Garden,

lorsque, brisé par un travail incessant, l'expira avant que sa comédie eût été représentée. Elle le fut le 31 janvier 1805, avec un succès extraordinaire, et depuis elle est restée au répertoire anglais et américain. Par le plan, elle rappelle les pièces de Shakspeare et de Flechter; mais, tout en cherchant à imiter la manière des premiers créateurs du théâtre anglais, Tobin a su rester original. Le succès de la *Lune de miel*, écrite en vers blancs mêlés de prose, eut pour effet de mettre en pleine lumière le mérite littéraire de l'auteur, dont les productions sont surtout remarquables par le style et l'art du dialogue, et l'on représenta successivement le *Normand* (1806); l'*Ecole des auteurs* (1808); la *Table de Pharaon* ou le *Tuteur* (1816). Elles furent toutes fort bien accueillies du public. Miss Beager a fait paraître des *Mémoires sur John Tobin* (Londres, 1820, in-8°), suivis d'un choix de ses écrits inédits. — Son frère, James TobiN, mort en 1815, s'adonna avec succès à la poésie dans sa jeunesse, puis se livra à des études politiques et montra un zèle ardent pour l'émancipation des noirs. On a de lui : *Observations sur l'esai de Ramsay, relatif au traitement et à la conversion des esclaves africains dans les colonies à sucre* (Londres, 1785-1788, in-8°).

TOBINIE s. f. (to-bi-ni). Bot. Syn. de **CLAVIER**, genre de zanthoxylés.

TOBLER (Titus), savant suisse, né à Stein (canton d'Appenzell) en 1806. Il étudia la médecine à Zurich et à Vienne, se fit recevoir docteur à Wurtzbourg et alla ensuite se perfectionner à Paris. De retour dans sa patrie en 1827, il y exerça la pratique de son art et consacra une partie de ses loisirs à recueillir les matériaux de son *Treasure of the idiom of Appenzell* (Zurich, 1837), qui est l'un des meilleurs travaux que l'on ait sur les dialectes de l'Europe; il déployait en même temps beaucoup d'activité comme publiciste et comme fonctionnaire public. Une de ses brochures eut pour effet de provoquer la révision du code en usage dans le canton d'Appenzell-extérieur. Dans le but d'étudier à fond le choléra et la peste orientale, il fit, de 1835 à 1836, un voyage en Orient, dont il a publié la relation sous ce titre : *Voyage d'agrément en Orient* (Zurich, 1839, 2 parties). En 1845, il repartit pour la même contrée, explora principalement Jérusalem et ses alentours, et revint, en 1846, dans sa patrie, rapportant une riche collection de matériaux topographiques qui servirent de base à une série d'ouvrages remarquables surtout par l'exactitude des recherches. Tels sont, entre autres : *Bethléem* (Saint-Gall, 1849); *Plan de Jérusalem* (Saint-Gall, 1849); le *Golgotha* (Saint-Gall, 1851); la *Fontaine de Siloe* et le *mont des Oliviers* (Saint-Gall, 1852); *Agenda de Jérusalem* (Saint-Gall, 1852); *Topographie de Jérusalem et de ses environs* (Berlin, 1853-1854, 2 vol.), son principal ouvrage, auquel se rattachent une *Phonographie de Jérusalem* (Gotha, 1858) et des *Documents pour la topographie médicale de Jérusalem* (Berlin, 1875). Il fit encore deux autres voyages en Palestine; il a publié la relation du premier sous ce titre : *Troisième excursion en Palestine* (Gotha, 1859); mais le second fut interrompu en 1865 par l'invasion du choléra. M. Tobler recueillit cependant en Palestine les matériaux d'une *Monographie de Nazareth* (1868). On lui doit encore : *Sur le mouvement de la population dans le canton d'Appenzell* (Saint-Gall, 1835); la *Mère de famille* (Saint-Gall, 1844, 2^e édit.); *Bibliographia geographica Palestinæ* (Leipzig, 1867), ainsi que plusieurs éditions d'anciennes relations de voyages en Palestine. Dans l'intervalle de ses voyages, M. Tobler a résidé, depuis 1840, à Thorn (Thurgovie), où il a pris part à la révision de la constitution du canton de Thurgovie; en 1853, la communauté d'Appenzell-extérieur l'a élu membre du Conseil national fédéral.

TOBLER (Adolphe), philologue suisse, né en 1835, à Hirzel (canton de Zurich) où était alors pasteur son père, Salomon TOBLER, qui est lui-même connu comme l'auteur de deux poèmes épiques : le *Petit-fils de Winkelried* (Zurich, 1837) et *Colomb* (Zurich, 1846). Il fit ses études à l'Ecole supérieure de Zurich, puis à l'université de Göttingue, où il fut reçu docteur, en 1857, avec une thèse intitulée *Tableau de la conjugaison latine et de sa forme romane*, et vécut ensuite à Rome, en Toscane et à Paris, jusqu'en 1861, époque où il fut nommé professeur de français et d'italien à l'école du canton de Soleure. En 1869, il alla se fixer à Berne, se fit recevoir, en 1867, agrégé à l'université de cette ville et fut appelé, la même année, à occuper une chaire de langues romanes à l'université de Berlin. M. Tobler est l'un des hommes les plus versés à notre époque dans la connaissance des langues romanes. On a de lui : une édition des anciennes poésies françaises de Jehan de Condet (Stuttgart, 1860); *Pragments du Chevalier au lion* (Soleure, 1862); *Liore de lecture italien* (Soleure, 1866), ainsi qu'un grand nombre d'études et de mémoires dans le *Nouveau musée suisse*, dans l'*Annuaire de littérature romane et anglaise*, dans le *Journal de psychologie populaire et de linguistique*, etc. — Un de ses frères, Louis TOBLER, est professeur à l'université de Berne.

TOBOL, rivière de la Russie d'Asie. Elle

prend sa source dans le groupe des petits lacs de Karrak-Bachi, situé dans les monts Kitchik-Karatcha, qui séparent le Turkestan de la Sibérie, coule au N.-N.-E., entre dans le gouvernement de Tobolsk et se jette dans l'Irtisch, après un cours d'environ 900 kilom. Le Tobol reçoit à droite l'Abouga et à gauche l'Ouis, l'Iset, la Toura et la Tavda.

TOBOLSK, ville de la Russie d'Asie, sur la rive droite de l'Irtisch, près de son confluent avec le Tobol, à 3,681 kilom. E. de Saint-Petersbourg, par 58° 12' 39" de latit. N. et 65° 54' de longit. E.; ch.-l. du gouvernement de son nom et de la Sibérie occidentale; environ 25,000 hab. Archevêché russe, deux couvents, séminaire; chancellerie et cour d'appel; gymnase, école militaire et autres établissements d'instruction publique, théâtre; principal dépôt du corps d'artillerie réparti sur les frontières de la Sibérie occidentale. Fabriques de savon, de cuirs, d'instruments de chirurgie pour l'armée. On divise Tobolsk en ville haute et ville basse; la première est bâtie sur un coteau élevé; la ville basse, plus étendue que la ville haute, est sujette aux fréquentes inondations de l'Irtisch. Fabriques de toiles, de cotonnade, de cuirs, d'instruments de chirurgie, etc. Les Russes forment le quart de la population; un autre quart se compose de Turcques. Il y a peu d'activité manufacturière à Tobolsk; en revanche, le commerce, surtout celui d'expédition, y a beaucoup d'importance. Cette ville est, en outre, le grand entrepôt de toutes les fourrures requises pour le compte de la couronne. Les marchands entretiennent des relations avec toutes les principales maisons commerciales de la Russie. Les marchandises venant d'Europe sont amenées par des négociants russes, au printemps, par le Tobol et l'Irtisch, quand ces rivières sont dégelées; des parties les plus éloignées de la Sibérie viennent, vers la fin de l'été, des bateaux chargés de poissons, de diverses denrées, dont la majeure partie est transportée en Russie. Tobolsk reçoit aussi une grande quantité de marchandises chinoises; enfin c'est l'entrepôt des pelletteries destinées à la couronne. Il arrive dans cette ville, au commencement de l'hiver, des caravanes de Kalmouks et de Boukhares, qui y séjournent pendant toute cette saison, pour faire leur commerce. Parmi les Russes de Tobolsk, beaucoup descendent d'exilés, et comme ceux-ci sortent souvent des hautes classes, il en est résulté des progrès remarquables dans la civilisation de cette ville. Le climat de Tobolsk est extrêmement rigoureux; le thermomètre descend à 40°. L'Irtisch et le Tobol gèlent ordinairement dans la dernière quinzaine d'octobre et ne dégèlent guère qu'au commencement de mai. Les courtes chaleurs de l'été sont souvent très-fortes. Malgré les inondations fréquentes le climat est sain. On ne peut cultiver à Tobolsk qu'un petit nombre de légumes et de grains; les fruits se réduisent à quelques espèces de baies, parmi lesquelles est le *rubus arcticus*, dont l'odeur ressemble à celle de l'ananas. On tire les fruits et le bétail des contrées méridionales. Les rennes, les cygnes septentrionaux, les renards de plusieurs couleurs, etc., y fournissent des fourrures plus ou moins précieuses; le peuple se contente de pelisses de peau de mouton. Les environs offrent de fort beaux paysages, et la ville elle-même présente, du dehors, un coup d'œil très-pittoresque. Ce n'était originellement qu'un bourg, qui fut bâti en 1587, incendié en 1643, il fut remplacé par la ville actuelle.

On remarque à Tobolsk de nombreuses églises, parmi lesquelles la cathédrale grecque se distingue par son aspect monumental; deux couvents, un collège, une école militaire, les tribunaux, le palais archiepiscopal, de nombreux établissements d'instruction publique, etc.

TOBOLSK (GOVERNEMENT DE), situé entre 54° et 75° de latit. N. et entre 56° et 84° de longit. E. Il est borné au N. par la mer Glaciale, qui y forme le golfe de l'Obi; à l'E. par le gouvernement de Tomsk et le district de Touroukhansk du gouvernement d'Iénisseïsk; au S. par le pays des Kirghizes de Sibérie; à l'O. par la Russie d'Europe. Sa longueur du N. au S. est de 2,160 kilom.; sa plus grande largeur de l'E. à l'O. de 1,800 kilom.; superficie, 1,149,280 kilom. Sa surface est en général plate, excepté dans la partie occidentale et N.-O., où s'élèvent les monts Ourals et leurs ramifications. Il est arrosé par l'Obi, l'Irtisch, le Tobol et leurs affluents, la Tavda, la Soswa, la Toura, l'Iset, l'Ichum, la Konda, la Pime, la Tram-Jougan, la Démiankou, l'Ouis, etc. Le sol de ce gouvernement varie nécessairement beaucoup, vu sa grande étendue. La partie septentrionale, située sous le cercle polaire arctique, consiste presque entièrement en marais et ne produit guère que quelques arbres nains, des arbustes rabougrés et une grande quantité de mousse. La région qui s'étend depuis celle-ci jusqu'à 58° degré de latitude est, au contraire, couverte d'immenses forêts qui servent de refuge à une grande quantité de bêtes fauves dont les fourrures sont très-recherchées dans le commerce. Le reste de sa surface, surtout dans sa partie S.-O., produit non-seulement assez de grains pour la consommation de la partie septen-

trionale, mais encore pour permettre d'en exporter. On y recueille aussi des fruits, du lin, du chanvre, du houblon sauvage, etc. L'éducation du gros bétail et la pêche forment une des principales occupations des habitants. Il y existe des mines d'or, d'argent, de cuivre, de fer, de plomb et des carrières de différentes espèces. L'industrie manufacturière n'y est représentée que par un petit nombre de fabriques de savon, de suif et de potasse, quelques distilleries, des forges, des verreries. Mais le commerce y est plus important; il a principalement pour objet des grains, des fourrures, de la laine, des peaux, du bétail, des esturgeons, de l'huile de baleine, etc. Les femmes russes et tartares fabriquent des lainages, de la toile et des tapis; les hommes exercent les métiers de tailleur, cordonnier, forgeron, boulanger, charpentier, etc. Les peuplades nomades s'adonnent particulièrement à la chasse des animaux à fourrures. La plupart des tribus acquittent leurs impôts avec un certain nombre de peaux de zibelines, de martres et de renards. Dans le N. se trouvent de grandes forêts marécageuses. Le renne est le seul animal qui serve aux Samoyèdes et aux Ostiaks pour leurs transports à travers les déserts. La principale montagne est la crête septentrionale de l'Oural, qui, à partir de la source de la Soswa, forme la limite du gouvernement de Tobolsk, du côté de la Russie d'Europe. Après Tobolsk, la ville la plus importante du gouvernement de ce nom est Omsk, autrefois ch.-l. de la province du même nom. Les principaux lieux de bannissement après Tobolsk sont les villes de Pelymsk, sur la Tavda, et Beressoff, sur l'Obi, dans une âpre contrée, par 65° de latit. N. On y envoie la plus grande partie des condamnés politiques.

TOBOSO (EL), ville d'Espagne, province et à 109 kilom. S.-E. de Tolède, au milieu de marécages qui en rendent le séjour malsain; 3,000 hab. Fabriques de vases de terre. Cervantes l'a rendu célèbre en en faisant la patrie de Dulcinée. Au nom de cette bonne ville se rattache un souvenir des plus comiques. Pendant la guerre d'Espagne, un corps de l'armée française se disposait à pénétrer de vive force dans la ville de Toboso, qui s'y opposa avec une assez longue résistance. On sait quelles sont les terribles lois de la guerre, et nos soldats se préparaient à mettre tout à feu et à sang. Le chef s'informa alors du nom de la ville, et, à ce nom de Toboso, un immense éclat de rire parcourut les rangs français. Le souvenir de Dulcinée avait peut-être sauvé Toboso du pillage.

TOBOUAI-MANOU, île du grand océan

Équinoxial, dans l'archipel de la Société, par

17° 28' de latit. S.; environ 10 kilom. de longueur. Découverte en 1797 par le capitaine

Wallis.

TOBY'S-CREEK, rivière des Etats-Unis (Pennsylvanie). Elle prend sa source dans le comté de Jefferson, à Coopersport, coule au S.-O. et se jette dans l'Alleghany, par la gauche, à Foxburg, après un cours de 165 kilom.

TOC interj. (tok — onomatop.). S'emploie pour exprimer un choc, un bruit sec et sourd : *Il y a quelqu'un à la porte; j'ai entendu toc, toc!*

— s. m. Sorte de sonnerie sourde d'une montre à répétition sans timbre : *Une montre à toc.*

— Jeux. Sorte de trictrac, que l'on joue avec quinze dames de chaque couleur.

— Mur. *Courir à toc de voiles*, Faire force de voiles autant que possible.

— adj. Argot. Sot, mauvais en son genre, mal tourné, sans grâce : *Cette femme est bien toc. Il a prononcé un discours très-toc.*

TOCADE s. f. V. TOQUADE.

TOCAGE s. m. (to-ka-ge). Techn. Action de jeter le combustible par la toquerie.

TOCAIGH, baie sur la côte O. de l'île d'Hawaï, l'une des îles Sandwich, par 20° de latit. N. Elle est exposée aux vents du Nord, et ses bords sont environnés de rochers et de récifs.

TOCAN s. m. (to-kan). Pêche. Jeune saumon.

TOCANE s. f. (to-ka-ne). Vin de champagne nouveau, fait de la mère goutte. « Vin d'Al, qui ne peut se conserver que six mois.

TOCANHOHA s. m. (to-ka-no-a). Espèce de noix vanique, de Madagascar.

TOCANTE s. f. (to-kan-te — rad. *toc*, onomatopée du bruit que fait entendre le mouvement d'une montre). Argot. Montre : *Quelle heure est-il à ta tocante? Malvoine regrettait sa tocante.* (L. Reybaud.)

TOCANTINS, fleuve du Brésil. Il prend sa source dans les montagnes de la serra do Epinhaco, entre les chaînes nommées serra das Almas et Cordilheira-Grande, vers les montagnes appelées serra Dourada. Il coule du S. au N., sur une étendue de 1,800 kilom. Jusqu'à sa rencontre avec le rio das Velhas, il porte le nom de rio das Almas, et au delà celui de Tocantins. Il traverse les provinces de Goyas, de Matto-Grosso et de Para, et se jette dans l'océan Atlantique par une embouchure de plus de 30 kilom. de largeur. Ce fleuve, navigable dans presque toute son étendue, offre une voie précieuse pour péné-

trer jusqu'au centre du Brésil. Ses principaux affluents sont l'Uruguay, le Tacanhunas, le Manoel-Alves-Grande, l'Agua-da-Sol, le Marn, la Thérèse, etc.

TOCCATA s. f. (tok-ka-ta — mot ital. qui signif. *touchée*). Mus. Ancienne pièce de musique, écrite pour le clavecin, le piano ou l'orgue, et ne différant de la sonate qu'en ce qu'elle n'était composée le plus ordinairement que d'un seul morceau. « Pl. TOCCATE.

TOCCO, bourg d'Italie, province de la Principauté-Ultérieure, à 30 kilom. d'Avellino, sur un rocher, à la base du mont Taburno; 1,500 hab.

TOCCO, bourg d'Italie, province de l'Abbruzzo - Citérieure, à 30 kilom. S.-O. de Chieti, près de la rive droite de la Pescara; 3,500 hab.

TOCE, **TOCCIA** ou **TOSA**, rivière d'Italie. Elle prend sa source au mont Gries, sur la limite du canton suisse du Tessin, coule au S., arrose les vallées Formazzo, Antigorio et Osolo, se dirige ensuite au S.-E. et se perd dans le lac Majeur, au fond d'une baie qui a pris le nom de golfe de la Toca, après un cours d'environ 80 kilom. Elle forme plusieurs belles cascades.

TOC-FEU s. m. Min. Grille à feu, sorte de grand réchaud que l'on descend dans les mines, pour en faciliter l'aérage.

TOCHIE (puy de la), montagne de France, dans la chaîne de l'Auvergne, par 45° 35' de latit. N. et par 0° 30' de longit. E. Son altitude est de 1,642 mètres.

TOCHIRA (ruines de) [*Teuchira* ou *Arsinoe*], ancienne ville de Barbarie, près de la mer, sur une colline qu'une plaine très-fertile sépare des montagnes de la Cyrénaïque. On remarque des restes bien conservés de la muraille flanquée de tours qui l'entourait; l'intérieur offre un amas confus de ruines.

TOCHION (Joseph-François), savant numismate, né près d'Annecy (Savoie) en 1772, mort en 1820. Il était docteur en droit, lorsque, la Savoie ayant été annexée à la France par la Convention, il dut entrer dans l'armée des Alpes (1792). Attaché à l'état-major, il se distingua dans diverses occasions et quitta le service en 1797 avec le grade de capitaine. Il parcourut alors l'Italie, d'où il rapporta chez lui des objets antiques fort précieux, surtout des médailles; il se fixa à Paris en 1800 et y forma une belle collection, qu'il vendit à l'Etat en 1807. En 1815, il représenta le département du Mont-Blanc à la Chambre des députés, devint membre de l'Institut en 1816, et se consacra ensuite tout entier à la publication de ses travaux sur la numismatique. On lui doit les ouvrages suivants, où plusieurs difficultés historiques sont éclaircies par les médailles : *Dissertation sur l'époque de la mort d'Antiochus VII, roi de Syrie* (1816, in-8°); *Mémoire sur les médailles de Marinus frappées à Philippiopolis* (1817, in-8°); *Recherches historiques et géographiques sur les médailles des nomes ou préfectures de l'Egypte* (1822, in-4°, avec fig.), etc.

TOCINA, bourg d'Espagne, province et à 25 kilom. de Séville, station du chemin de fer de Madrid à Séville, sur la rive gauche du Guadalquivir, au fond d'une sinuosité assez profonde; 1,000 hab. Fabriques d'étoffes de laine.

TOCK s. m. (tok). Ornith. Oiseau du genre calao, qui vit au Sénégal.

TOC-KAYE s. m. (tok-kè — onomatop. du cri de l'animal). Erpét. Reptile saurien, qui habite le royaume de Siam : *Le toc-kaye paraît être une variété du gekko.* (V. de Bonmare.) « On dit aussi TOCQUET.

TOCKENBOURG, en allemand *Toggenburg*, partie du canton de Saint-Gall (Suisse), dans la région occidentale. C'était jadis un comté souverain, qui appartenait aux barons de Rason, puis à l'abbaye de Saint-Gall (1469), et qui forme quatre districts, le Haut, le Bas, le Nouveau et le Vieux-Tockenbourg. La principale localité de cette contrée, habitée presque entièrement par des protestants, est Leichtensteig.

TOCKOWONGE s. m. (to-ko-ouon-je). Racine alimentaire de Virginie, qui ressemble à la patate.

TOCO s. m. (to-ko). Ornith. Oiseau du genre toucan, qui habite la Guyane : *Le toco est à peu près de la grosseur de la corneille mantelée.* (V. de Bonmare.)

TOCOCA s. m. (to-ko-ka). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des mélastomacées, tribu des miconiées, comprenant seize espèces, qui croissent au Brésil et à la Guyane. « On l'appelle aussi BOIS MACAQUE.

TOCOCO s. m. (to-ko-ko). Ornith. Nom vulgaire du flamant, à la Guyane. — Bot. Syn. de **TOCACA**.

TOCOGRAPHIE s. m. (to-ko-gra-fo — du gr. *tokos*, enfantement; *graphô*, j'écris). Auteur d'un traité sur l'art des accouchements.

TOCOGRAPHIE s. f. (to-ko-gra-ff — rad. *tocographie*). Traité sur l'art des accouchements.

TOCOGRAPHIQUE adj. (to-ko-gra-ff-ke — rad. *tocographie*). Qui appartient à la toco-graphie : *Essais TOCOGRAPHIQUES.*

TOCOLIN s. m. (to-ko-lo-in). Ornith. Oiseau du genre loriot, qui habite le Mexique.

TOCOLOGIE s. f. (to-ko-lo-ji — du gr. *tokos*, enfantement; *logos*, discours). Science des accouchements.

TOCOLOGIQUE adj. (to-ko-lo-ji-ke — rad. *tocologie*). Qui a rapport à la tocologie.

TOCONOMIE s. f. (to-ko-no-mi — du gr. *tokos*, enfantement; *nomos*, règle). Ensemble des règles de l'art des accouchements.

TOCOTECHNIE s. f. (to-ko-tè-kni — du gr. *tokos*, enfantement; *technè*, art). Manœuvre des accouchements.

TOCOTECHNIQUE adj. (to-ko-tè-kni-ke — rad. *tocotechnie*). Qui appartient à la toco-technie : *Méthode tocotechnique*.

TOCOYÈNE s. m. (to-ko-iè-ne). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des rubiacées, tribu des gardénies, comprenant trois espèces, qui croissent dans l'Amérique tropicale.

TOQUÉ (Louis), peintre français, né à Paris en 1696, mort dans la même ville en 1772. Il eut pour maître Nattier, qui lui fit copier les portraits exécutés par les plus grands maîtres du genre; acquit un très-remarquable talent, s'adonna à peu près exclusivement au genre du portrait, épousa la fille de son maître et devint, en 1734, membre de l'Académie de peinture. En 1760, il se rendit en Russie, puis visita les principaux États du Nord, où sa réputation et son mérite lui firent gagner beaucoup d'argent. De retour à Paris, il abandonna les pinceaux et vécut tranquillement de sa fortune. Parmi ses portraits, dont le dessin est correct, la touche légère, la couleur agréable et où les étoffes et les accessoires sont rendus avec beaucoup d'art et de charme, on cite ceux de Lemoine, de Galloche, de Louis de France, fils de Louis XV, de Marie Leszcinska, de Mme de Graffigny, etc.

TOCQUET s. m. (to-kè). Erpét. Syn. de TOC-KAYE.

TOCQUEVILLE (Hervé-Louis-François-Joseph-Bonaventure CLEREL, comte de), administrateur français, né en 1772, mort à Clairoix, près de Compiègne, en 1856. Sous l'Empire, il ne prit point part aux affaires politiques et se borna à être maire d'une commune près de Versailles. Après l'abdication de Napoléon en 1814, Tocqueville fut préfet de Maine-et-Loire. Destitué après le 20 mars 1815, il entra, pendant les Cent-Jours dans la vie privée; mais, après notre défaite à Waterloo et le rétablissement des Bourbons, il fut nommé préfet de l'Oise et montra alors beaucoup de fermeté en résistant aux prétentions des Prussiens. Il tomba néanmoins dans une demi-disgrâce, fut envoyé, au commencement de 1816, comme préfet dans la Côte-d'Or et remplit successivement les mêmes fonctions dans les départements de la Moselle (1817), de la Somme (1823) et de Seine-et-Oise (1826). Louis XVIII nomma, l'année suivante, le comte de Tocqueville gentilhomme de sa chambre et pair de France (1827). Après la révolution de Juillet, de Tocqueville refusa de prêter serment au gouvernement nouveau et entra dans la vie privée. Il avait épousé une petite-fille de Malesherbes. On lui doit les écrits suivants : *De la charte provinciale* (Paris, 1829); *Pétition aux deux Chambres, relative à Mme la duchesse de Berry* (Paris, 1832); *Du crédit agricole* (Compiègne, 1833); *Histoire philosophique du règne de Louis XV* (Paris, 1846, 2 vol. in-8°); *Coup d'œil sur le règne de Louis XVI* (Paris, in-8°).

TOCQUEVILLE (le comte Hippolyte de), homme politique français, fils du précédent, né à Paris en 1812. Membre du conseil général de la Manche, président de la Société d'agriculture, propriétaire de grands domaines dans ce département, notamment du château de Nacqueville, il s'est fait estimer de tous dans la contrée par son honorabilité, ses idées larges et élevées et le noble emploi qu'il sut faire de sa fortune. Pendant que son frère puîné, Alexis de Tocqueville, se rendait célèbre par son livre *De la démocratie en Amérique*, le comte Hippolyte se borna à écrire quelques lettres politiques remarquables et des brochures, notamment : *Mémoire sur l'amélioration des chevaux normands* (Cherbourg, 1842, in-8°) et *Quelques idées sur les moyens de remédier à la mendicité et au vagabondage* (1849, in-8°). Malgré sa grande situation, il resta longtemps à l'écart de la politique et ne voulut point sortir de la retraite tant que dura l'Empire. Après la guerre de 1870-1871, dans une lettre qu'il adressa à M. Ferré des Ferris (juin 1871), il entra dans la lutte pour combattre la réaction. « Convaincu, dit-il, que l'établissement définitif de la République peut seul nous sauver de l'anarchie, je voudrais, s'il était possible, voir la France entière le demander avec moi... Je ne puis oublier qu'Alexis de Tocqueville était mon frère..., et que cette ombre chère me désavouerait si, dans l'occasion présente, alors que la République existe, je ne concourais de tous mes efforts à affermir une institution qu'il nous a appris à regarder comme éminemment tutélaire et à laquelle se trouve, j'oserais le dire, indissolublement attaché le nom que je porte. » Dans une élection complémentaire qui eut lieu dans la Manche le 9 juillet 1871 pour donner un remplaçant au prince de Joinville, le comte

de Tocqueville fut élu député à l'Assemblée nationale par 35,000 voix. Il y fit partie des groupes du centre gauche et de la gauche républicaine et vota presque constamment avec ce dernier groupe. Le 8 octobre suivant, il fut élu membre du conseil général pour le canton de Beaumont. Le comte de Tocqueville appuya la politique de M. Thiers lorsqu'il demanda la constitution définitive de la république, et, s'il ne prit que très-rarement la parole à la Chambre, il saisit l'occasion qui s'offrit à lui, dans les concours de la Société d'agriculture de Cherbourg, pour prononcer des discours dans lesquels il affirmait constamment la nécessité de chercher le repos et la prospérité de la France dans l'affermissement des institutions républicaines (3 octobre 1872, 2 octobre 1873, etc.). Le 19 novembre, il vota contre le septennat, fit une vive opposition au gouvernement de combat, fut révoqué comme maire de Nacqueville (23 février 1874), contribua à la chute du cabinet de Broglie (16 mai 1874), se prononça pour la proposition Périé et Muleville (juillet 1874) et vota la constitution du 25 février 1875. Dans un discours qu'il prononça ce jour même, le comte de Tocqueville dit ces paroles : « Ce pays, fatigué de trop de dynasties, veut la république et vous l'impose. Cette pauvre France, mutilée et saignante encore, vous demande à grands cris de ne plus désormais penser qu'à elle, d'oublier vos divisions, vos préférences et de lui donner enfin le plus tôt possible le repos et la sécurité qu'elle ne peut trouver désormais que dans la république. » Le 15 décembre 1875, il a été nommé par l'Assemblée nationale sénateur à vie.

TOCQUEVILLE (Alexis-Charles-Henri CLEREL de), homme d'Etat et publiciste, frère du précédent (Hippolyte), né à Paris le 29 juillet 1805, mort à Cannes le 16 avril 1859. Il passa son enfance au château de Verneuil, près de Mantes, puis il fit ses études à Metz, où son père remplit les fonctions de préfet de 1817 à 1823. Cette dernière année, Alexis de Tocqueville alla étudier le droit à Paris. Reçu licencié en 1826, il se mit à voyager et visita l'Italie et la Sicile. Dans la relation qu'il écrivit alors de son voyage et dont quelques parties ont été publiées après sa mort, on trouve la marque d'un esprit très-indépendant, joignant à une imagination vive le goût de l'observation, des études politiques et philosophiques, un sens droit, n'acceptant point les jugements tout faits. Pendant qu'il explorait la Sicile, il apprit qu'il venait d'être nommé juge-auditeur au tribunal de Versailles (5 avril 1827). Il alla prendre possession de ces fonctions, qui avaient pour lui peu d'attrait. Au parquet de ce tribunal se trouvait alors attaché un jeune substitut, M. Gustave de Beaumont, avec qui il se lia d'une amitié que la mort seule devait briser. A partir de ce moment, Alexis de Tocqueville s'attacha, avec son nouvel ami, à l'étude des grandes questions politiques et du mouvement d'opinion qui se produisait alors. Il ne tarda pas à comprendre que le gouvernement des Bourbons marchait à sa perte. Les ordonnances du ministre Polignac provoquèrent en lui l'indignation qui s'empara de tous les libéraux. Comme Chateaubriand, qu'il avait vu plusieurs fois et à qui sa famille se trouvait allié, il comprenait que « la démocratie coulait à pleins bords » et que toute tentative de retour vers l'ancien régime était la plus chimérique des entreprises. Il prêta donc serment à la monarchie de Juillet. Peu après, il demanda au ministre de l'intérieur, M. de Montalivet, de l'envoyer avec M. de Beaumont aux Etats-Unis pour y étudier la question pénitentiaire, qui occupait vivement les esprits. En obtenant cette mission, il avait surtout en vue d'étudier les institutions et les mœurs de la société américaine, de se rendre compte du fonctionnement d'un Etat véritablement démocratique. Le 2 avril 1831, il partit avec M. de Beaumont pour les Etats-Unis. Les deux amis examinèrent les principaux établissements pénitentiaires de ce pays, où l'on avait appliqué le système de l'emprisonnement cellulaire, et, tout en étudiant avec le plus grand soin un des plus difficiles problèmes de notre temps, de Tocqueville se rendit compte du mécanisme et des institutions de la grande république. De retour en France (mars 1832), les deux voyageurs publièrent en commun le remarquable ouvrage intitulé : *Du système pénitentiaire aux Etats-Unis et de son application en France* (Paris, 1832, in-8°). Nous avons examiné dans un article spécial (v. SYSTEME PENITENTIAIRE) cet important travail, qui fut couronné par l'Académie française. Peu après, M. de Beaumont ayant été destitué pour avoir refusé de prendre la parole dans l'affaire de la baronne de Feuchère, M. de Tocqueville saisit cette occasion pour donner sa démission et renoncer à une carrière qui était peu dans ses goûts (21 mai 1832). Il se fit inscrire sur le tableau de l'ordre des avocats, plaida quelques causes, notamment celle de M. Louis de Kergorlay, compromis dans l'affaire dite du *Carlo-Alberto*, voyagea en Angleterre et employa tous ses loisirs à composer dans la retraite le grand ouvrage qui devait fonder sa réputation et dont les deux premiers volumes parurent en 1835 sous le titre de : *La Démocratie en Amérique*. Nous n'analyserons point ici cet ouvrage auquel nous avons consacré un article

(v. DEMOCRATIE EN AMERIQUE). Son succès fut énorme, car, selon l'expression de Royer-Collard, « rien de pareil n'avait paru depuis Montesquieu ». L'Académie française lui décerna en 1836 un prix extraordinaire de 8,000 francs. L'année même où il publia la première partie de sa *Démocratie*, Alexis de Tocqueville fit un second voyage en Angleterre, où il reçut l'accueil le plus flatteur et où il épousa miss Motley, qui devait lui donner le bonheur domestique le plus complet. Devenu tout à coup célèbre, il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur le 6 juin 1837, membre de l'Académie des sciences morales et politiques (6 janvier 1838) et envoyé par les électeurs de Valognes à la Chambre des députés (1839). Au commencement de l'année suivante partit la seconde partie de sa *Démocratie en Amérique*, dont la première édition complète est celle de 1839-1840 (4 vol. in-8°); enfin, le 23 décembre 1841, il succéda à Lacaze de Cessac comme membre de l'Académie française.

A la Chambre des députés, de Tocqueville prit une attitude tout à fait indépendante. Sans être systématiquement hostile au gouvernement de Louis-Philippe, il siégea dans les rangs de l'opposition jusqu'en 1848. Il ne parut qu'assez rarement à la tribune, non qu'il manquât de facilité de parole, mais parce que, d'une constitution frêle, sa voix manquait de force et aussi parce que, ainsi que l'a fait remarquer M. de Beaumont, « l'esprit s'accoutume dans le travail littéraire à une certaine méthode régulière et poursuit un certain idéal de formes peu compatible avec les accidents et l'imprévu de la tribune. » Toutefois, de Tocqueville prit une part aussi active qu'utile aux travaux de la Chambre. Trois rapports qu'il fit sur l'abolition de l'esclavage dans les colonies (1839), sur l'organisation et la réforme des prisons (1840 et 1843) furent très-remarqués. Chargé de rédiger le rapport sur la commission extraordinaire nommée par la Chambre pour examiner la situation de l'Algérie, il visita à deux reprises la colonie (1841 et 1846), voulant se rendre un compte exact de la situation des choses, et il posa dans son rapport les vrais principes en matière de colonisation. Lors de la discussion de la loi de régence, il combattit, le 18 août 1842, le système présenté par le gouvernement. En 1843, il demanda dans plusieurs articles insérés dans le *Siccle* l'abolition de l'esclavage. L'année suivante, il se prononça pour la liberté de l'enseignement, puis fit une campagne en faveur du libre échange. Très-frappé de l'état des esprits, il n'hésita point à annoncer une révolution prochaine. Dans un discours qu'il prononça à la Chambre le 27 janvier 1848, il dit ces paroles : « On prétend qu'il n'y a point de péril parce qu'il n'y a point d'ennemi. Permettez-moi de vous dire que vous vous trompez. Sans doute, le désordre n'est point dans les faits; mais il est entré profondément dans les esprits. Gardez ce qui se passe au sein des classes ouvrières... Il est vrai qu'elles ne sont point tourmentées par les passions politiques proprement dites; mais ne voyez-vous pas que leurs passions de politiques sont devenues sociales?... Est-ce que vous ne sentez pas par une sorte d'intuition instinctive que le sol tremble de nouveau en Europe? Est-ce que vous n'apercevez pas, que dirai-je? un vent de révolution qui est dans l'air? Ce vent, on ne sait où il naît, d'où il vient, ni, croyez-le bien, qui l'enlève. Et c'est dans de pareils temps que vous restez calmes en présence de la dégradation des mœurs publiques! La révolution du 24 février suivant vint montrer la justesse de ses prévisions. Elu représentant du peuple à la Constituante par le département de la Manche, le troisième de la liste par 110,714 voix, de Tocqueville vota presque constamment avec la droite, sans se montrer toutefois absolument hostile à la fondation de la République, qu'il voulait très-conservatrice. Il fit partie du comité de constitution, se prononça pour les deux chambres, pour la nomination du président de la république par le vote à deux degrés et attaqua avec beaucoup d'ardeur les doctrines socialistes. Le général Cavaignac, devenu chef du pouvoir exécutif, le chargea de représenter la France à la conférence diplomatique de Bruxelles, convoquée pour le règlement des affaires d'Italie. Lorsque le pays fut appelé à nommer un président, de Tocqueville appuya la candidature de Cavaignac et combattit celle de Louis-Napoléon. En 1849, il fut réélu à l'Assemblée législative, dont il devint un des vice-présidents (1^{er} juin). Deux jours plus tard, il prit le portefeuille des affaires étrangères dans le cabinet Odilon Barrot et Dufaure. Pendant son passage aux affaires eurent lieu le siège et la prise de Rome. Il s'opposa, le 12 juin, à l'ajournement des débats relatifs à la demande de mise en accusation du pouvoir exécutif, puis envoya à la conférence de Gaète MM. de Courcelles et de Rayneval, avec la mission de « rétablir en Italie la juste influence qui était due à la France, rendre au pape l'indépendance nécessaire au gouvernement des nations catholiques et obtenir pour les Etats romains des réformes et des institutions libérales et sérieuses. » Cette mission devait nécessairement échouer devant le mauvais vouloir absolu du pape. Après la lettre de Louis Bonaparte à Edgar Ney et le message du pré-

sident de la République, le ministre donna sa démission (30 octobre 1849) et M. de Tocqueville fut remplacé au ministère des affaires étrangères par M. de Rayneval. Il alla passer une partie de l'hiver en Italie pour rétablir sa santé altérée et, de retour à la Chambre, il continua à voter avec la droite, mais en s'opposant de plus en plus à la politique de l'Élysée. A cette époque, il rédigea un remarquable rapport sur l'Algérie, pour laquelle il demanda la fin d'un régime militaire absolument contraire au développement de la colonie, puis il se montra favorable à la révision de la constitution. Lors du coup d'Etat du 2 décembre, il fit partie des représentants qui signèrent à la mairie du X^e arrondissement l'acte de mise en accusation de Louis Bonaparte, et fut conduit à Vincennes.

Relâché peu après, de Tocqueville rentra complètement dans la vie privée et donna sa démission de membre du conseil général de la Manche. Il retourna en Italie, à Sorrente. Ce fut là qu'il médita le plan d'un nouvel ouvrage qu'il ne devait pas terminer. Mais avant d'écrire l'*Ancien régime et la Révolution*, il fit un voyage en Allemagne, compulsa de nombreux matériaux et mit enfin au jour la première partie de l'*Ancien régime et la Révolution* (Paris, 1856, 1 vol. in-8°), dont nous avons parlé ailleurs (v. ANCIEN REGIME). Il travaillait à la seconde partie de cet ouvrage, dont le succès fut très-grand, et il se proposait d'expliquer comment le grand mouvement de 1789 fut détourné de son cours, lorsque, étant de nouveau malade, il se rendit à Cannes dans l'espoir d'y trouver la guérison. Ce fut là qu'il mourut quelque temps après. De Tocqueville avait un esprit très-ouvert et le sentiment de l'irrésistible avènement de la démocratie; mais il se montra très-défiante envers elle, l'acceptant comme un fait et avec une sympathie médiocre. Comme philosophe politique, il eût été supérieur d'un degré, dit Sainte-Beuve, s'il eût été plus calme et plus froid. D'après Villemain, « le talent, la raison, la hauteur des vues, la ferme simplicité du style, l'éloquent amour du bien » caractérisent ses œuvres. De Tocqueville était aimé et respecté de tous les partis, et ceux même qui étaient fort loin d'être avec lui en communauté d'idées, d'opinions, de sentiments ne parlaient de l'homme qu'avec déférence. Cela tenait beaucoup à un caractère droit et ferme, quoique plein d'aménité, qui ne se démentit jamais.

« De Tocqueville, dit M. Scherer, n'a rien eu de commun ni avec la rue de Poitiers, dans les années qui suivirent 1848, ni avec la coterie catholique sous le second Empire. On a souvent invoqué son témoignage en faveur de la nécessité des principes religieux dans une société démocratique; mais il se faisait de la religion, ainsi que de la liberté politique, une notion absolument différente de celle que professent nos modernes conservateurs. » La mort de M. Molé, écrivait-il en 1856 à « J.-J. Ampère, semble assurer l'élection de » Falloux. Je crois bien que je ne pourrai » m'empêcher de voter comme on me le demande, malgré une certaine répugnance. » On a beau me dire que ce dévot-là marche à » part du grand troupeau et montre des sentiments plus indépendants que le reste, il » n'en a pas moins ce funet de sacrilège qui » m'est si désagréable à sentir par le temps » qui court. »

Outre les trois grands ouvrages que nous avons cités, on doit à Tocqueville : *Note sur le système pénitentiaire* (Paris, 1831, in-8°); *Discours en faveur de Louis de Kergorlay* (1833, in-8°); *Mémoire sur le paupérisme* (1836); *Etat social et politique de la France*, traduit en anglais par J. Stuart Mill et publié dans la *Westminster Review* (avril, 1834); *Lettre sur le système pénitentiaire* (17 août 1836), publiée dans divers journaux; *Discours de réception à l'Académie* (21 avril 1842); *Lettre à lord Brougham sur le droit de visite* (1843, in-8°); *Histoire philosophique du règne de Louis XV* (1846, 2 vol. in-8°); *Discours prononcé sur la tombe de Ballanche* (1847); *Notice sur Cherbourg*, dans l'*Histoire des villes de France* de Guizot (1847); le *Droit au travail* (1848, in-32); *Coup d'œil sur le règne de Louis XVI depuis son avènement à la couronne jusqu'à la séance royale du 23 juin 1789* (1850, in-8°), etc. Ses *Œuvres complètes*, publiées par les soins de M. G. de Beaumont (Paris, 1860-1865, 9 vol. in-8°), comprennent, outre ses grands ouvrages, ses œuvres et sa correspondance inédites, des mélanges, des fragments d'histoire, des impressions de voyage, des études économiques, politiques et littéraires, etc. — Son frère, Edouard de Tocqueville, mort en 1874, a passé la plus grande partie de sa vie dans sa terre de Bligny (Oise). Il a été membre et vice-président du conseil général de ce département, président de plusieurs sociétés industrielles, et il a publié les écrits suivants : *Des enfants trouvés et des orphelins pauvres comme moyen de colonisation de l'Algérie* (1850, in-8°); *Recherches sur les moyens de prévenir le retour des crises en matière de subsistances et sur la possibilité d'obtenir une bonne statistique annuelle des ressources alimentaires de la France* (1847, in-8°).

TOCRO s. m. (to-kro). Ornith. Genre d'oiseaux gallinacés, du groupe des perdrix, dont l'espèce type habite la Guyane : *La*

chair des vieux TOCROS est plus délicate que celle de nos jeunes perdrix. (V. de Bomare.)

— **En cycl.** Le *toero* se distingue de notre perdrix commune par sa taille un peu plus grande et son plumage d'un brun plus foncé; aussi plusieurs auteurs le regardent-ils comme une simple variété. Cet oiseau habite la Guyane, où les naturels lui donnent le nom de *toero*, qui exprime assez bien son cri. Il possède à peu près les habitudes de nos perdrix et vit comme elles par compagnies. Il se tient dans les bois et perche sur les branches basses des arbres et des arbrisseaux, sans doute pour échapper aux atteintes des serpents, si communs dans ces contrées. C'est aussi sur les arbres qu'il établit son nid; chaque couvée est de douze à quinze œufs entièrement blancs. Le *toero* fait un excellent gibier, surtout dans sa jeunesse; on assure même que la chair des vieux individus est plus délicate que celle de nos vieilles perdrix.

TOCSIN s. m. (to-ksain. — Ce mot est pour *toque-sin*; de *loquer*, toucher, et du vieux français *sein*, *sing*, cloche. Ce dernier substantif, qui correspond au vieux italien *segno*, portugais *sino*, vient du latin *signum*, signe, qui, dans la basse latinité, a pris le sens de signal et, par métonymie, de cloche). Bruit d'une cloche qu'on tinte à coups pressés et redoublés, pour réclamer un secours pressant : *Sonner le tocsin*. Le *TOCSIN* depuis le 14 juillet avait été le pas de charge des grandes séditions du peuple. (Lamart.)

On bat la générale, on sonne le *tocsin*.

FOSSARD.

... Nous sommes tout chauds de la guerre civile, Et le *tocsin* d'hier gronde encor dans la ville. •

V. Hugo.

— Cloche destinée à sonner le tocsin : *Les insurgés s'élançèrent dans l'escalier de pierre qui menait au TOCSIN*.

— **Fig.** Sonner le tocsin, Donner le signal de la révolte : *Il suscite toutes les universités, il y sonne le TOCSIN pour me courir sus*. (Boss.)

Vous verrez aussitôt le peuple féminin

S'élever à grands cris et sonner le *tocsin*.

LA CHAUSSÉE.

TOCUIYO, ville de la Nouvelle-Grenade, dans une vallée près de la rivière du même nom, à 52 kilom. N.-E. de Truxillo, par 9° 35' de latit. N. et 79° 40' de longit. O.; 15,000 hab. On y remarque une belle église et plusieurs couvents. Les habitants déploient une grande activité commerciale et industrielle. Tocuyo exporte beaucoup de céréales de qualité supérieure, du sel, des bestiaux, du cacao, du coton, des draps, du cuir, etc.

TOCUIYO, rivière de la Nouvelle-Grenade. Elle prend sa source dans les monts de la Rosa, coule au N., puis à l'E.-N.-E. et se jette dans la mer des Antilles par 11° 5' de latit. N. et 70° 47' de longit. O., après un cours d'environ 400 kilom. Son principal affluent est la Tomoya.

TOD s. m. (todd). Métrol. Poids employé à Londres pour la laine, et équivalent à 12 kilogr. 7.

TOD (James), administrateur anglais, né en 1752, mort en 1835. Il entra en 1800 dans l'armée de terre des Indes orientales, passa ensuite dans la marine et fut attaché, en 1805, à l'ambassade envoyée, vers la fin de la guerre avec les Mahrattes, au camp de Sindia, dans le Mewar. Le Radjpoutana, dont le Mewar fait partie, devint dès lors la scène de ses travaux. Aussitôt qu'il y fut arrivé, il commença à s'occuper de dresser la carte de cette contrée et y réussit, après huit années de travaux constants. Cette carte fut présentée, en 1815, au marquis de Hastings, alors gouverneur général des Indes, et fut d'une grande utilité pour dresser le plan des opérations de la guerre de 1817, car toutes celles qui existaient déjà étaient imparfaites ou inexactes. En 1817, Tod fut nommé agent politique, chargé du contrôle sur les cinq États de Mewar, de Marwar, de Djessulneer, de Kotah et de Boondee, qui venaient de se placer sous la protection de la Grande-Bretagne. Il sut remplir ces fonctions de façon à s'attirer l'affection et le respect des indigènes, et l'évêque Heber rapporte que, longtemps après son départ, ceux-ci s'informaient avec sollicitude du Tod sahib (capitaine Tod) et disaient que jamais la contrée n'avait été aussi heureuse que sous son administration. Bhillwara, ville commerciale qui, à une certaine époque, renfermait 12,000 familles, avait été complètement ruinée par les Mahrattes à l'époque où il fut nommé agent politique. Il entreprit, de la relever de ses ruines et la rendit aussi florissante qu'auparavant. « Pour ce qui est de Bhillwara, l'œuvre de mes mains, écrit-il à un de ses amis, en février 1818, il n'y avait pas un chien; en 1822, j'y laissai 3,000 maisons, dont 1,200 étaient occupées par des banquiers et par des marchands; une rue entière, recouverte d'arcades, fut construite sous ma direction et avec mes seules ressources. Les marchands de Calcutta, de Djessulneer, de Delhi, de Surat, de tous les marchés de l'Inde enfin y avaient des correspondants, et elle était en train de devenir le principal marché du Radjpastan. » En 1823, Tod dut, à cause de l'état de sa santé, revenir en Angleterre, où il fut pendant quelque temps libraire de la Société asiatique de Londres et où, jusqu'à sa mort,

il s'occupa de mettre en ordre les documents qu'il avait recueillis sur la géographie, l'histoire et les antiquités du pays des Radjpoutes. Il en publia lui-même une partie dans ses *Annales du Radjpastan* (1829-1832, 2 vol. in-4°); mais ce ne fut qu'après sa mort que parurent ses *Voyages dans l'ouest des Indes* (1839, in-4°). Ces deux ouvrages sont encore aujourd'hui ceux qui renferment les renseignements les plus étendus et les plus précis sur cette région de l'Asie.

TODAROA s. m. (to-da-ro-a). Bot. Genre de plantes, de la famille des ombellifères, tribu des séséliées, dont l'espèce type croît à Ténériffe.

— Genre de plantes, de la famille des orchidées, dont l'espèce type croît au Mexique.

TODD, comté des Etats-Unis de l'Amérique du Nord, Etat de Kentucky, compris entre les comtés de Muhlenbourg, Logan, Christian et l'Etat de Tennessee; ch.-l., Elkton; 10,000 hab. Il est arrosé par plusieurs affluents du Red et du Cumberland.

TODD, île fertile, comprise entre deux bras du Sénégal. Plusieurs gouverneurs du Sénégal ont essayé d'y introduire une exploitation agricole; malheureusement cette île, très-basse, est inondée pendant la saison des pluies et on a été forcé d'abandonner ce projet. Un village du même nom occupe le centre de l'île. Il est habité, comme Guidakar, par des Gauterns du Oualo.

TODD (Henry-John), théologien et bibliographe anglais, né en 1763, mort en 1845. Il entra dans les ordres en 1786, devint successivement vicaire de Milton, près de Cantorbéry, recteur d'une paroisse de Londres et conservateur des manuscrits de Lambeth (1803), recteur de Settrington (Yorkshire), archidiacre de Cleveland (1832) et chapelain ordinaire de la reine. On a de lui : *Quelques mots sur les doyens de Cantorbéry depuis la nouvelle fondation de l'Eglise par Henri VIII* (1793, in-8°); *Catalogue de la bibliothèque de Christchurch, à Cantorbéry* (1802, in-8°); *Illustrations de la vie et des écrits de Jean Gower et de Godefroy Chaucer* (1810, in-8°); *le Pêche originaire, la libre volonté, la régénération, la foi, etc., maintenus dans certaines déclarations de nos réformateurs* (1818, in-8°); *Mémoires sur la vie et les écrits de Brian Walton, évêque de Chester* (1821, 2 vol. in-8°); *Histoire du collège des bonshommes, à Ashridge* (1823, in-8°); *Vie de l'archevêque Cranmer* (1831, 2 vol. in-8°); *Description authentique de notre traduction autorisée de la Bible* (1834, in-12), etc. Il avait, en outre, donné des éditions du *Masque de Comus* (1798) de Milton, des *Œuvres* du même poète (1801, 6 vol. in-8°; 1843, 4^e édit.), du *Dictionnaire de la langue anglaise* de Johnson (1814, 4 vol. in-8°), des *Œuvres* d'Edmond Spenser (1805, 8 vol. in-8°), de la *Défense de la doctrine du saint sacrement* par l'archevêque Cranmer (1825, in-8°), etc.

TODDALIE s. f. (to-da-li). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des zanthoxylées, comprenant une dizaine d'espèces, qui croissent dans l'Asie tropicale et les îles de l'Océan Indien.

TODDA-PANNA s. m. (to-da-panna). Bot. Un des noms du sagoutier ou du cecyas.

TODDA-WADDI s. m. (to-da-oua-di). Bot. Un des noms de l'œschynomène des marais.

TODDY s. m. (to-di). Bot. Boisson fermentée que les Indiens obtiennent de la sève d'un palmier. « Espèce de boisson forte, mélange d'eau chaude et de liqueurs, en usage en Angleterre. »

TODÉ (Henri-Julien), botaniste allemand, né à Zollenspieker (Holstein) en 1733, mort à Schwerin en 1797. Il remplit les fonctions de pasteur dans le Mecklenbourg, puis devint surintendant ecclésiastique à Schwerin. Tout en remplissant les fonctions de son ministère, Todé s'adonna à l'étude de la botanique et consacra dix années à des recherches sur les champignons du Mecklenbourg. Il en a consigné les résultats dans son ouvrage intitulé : *Fungi Mecklenburgenses selecti* (Lünebourg, 1790-1791, 2 vol. in-8°), avec planches, dans lequel il a adopté une classification conforme au système de Linné. On a encore de lui des *Dissertations* insérées dans les mémoires de la Société d'histoire naturelle de Berlin et des *Cantiques chrétiens* (1771), dont quelques-uns se trouvent dans les recueils des chants destinés aux offices religieux.

TODÉ (Jean-Clément), médecin danois, né à Zollenstocker, près de Hambourg, d'une famille danoise, en 1736, mort à Copenhague en 1806. Après avoir étudié la médecine à Copenhague, il voyagea pour étendre ses connaissances, se rendit en Hollande et en Angleterre, puis, de retour dans la capitale du Danemark, il devint professeur à l'université et médecin des hôpitaux. Todé prit une part active à la création de la Société médicale de Copenhague. Il était d'une intelligence vive, spirituelle, portée vers la satire, d'une grande indépendance dans les idées et le caractère et d'un vaste savoir. Il a composé de nombreux ouvrages scientifiques et littéraires, écrits en allemand, en danois, en latin et en français et publiés divers journaux très-estimés. Nous citerons de lui : *Bibliothèque médico-chirurgicale* (Copenhague, 1774-1787, 10 vol. in-8°); *Feuille hebdomadaire*

médicale (1778); *Conversations sur la médecine* (Copenhague, 1785-1789, 4 vol. in-8°); *Annales médicales* (Copenhague, 1787-1792); *Formulaire d'ordonnances médicales* (Copenhague, 1792-1798, 5 vol. in-8°); *Journal de médecine* (1793-1804, 5 vol. in-8°); *Instruction sur la matière médicale* (1797, 2 vol. in-8°); *Science médicale en général* (Copenhague, 1798, 2 vol. in-8°); *De la gonorrhée* (Copenhague, 1774, in-8°), ouvrage très-estimé; *De la manière de guérir la gonorrhée* (Copenhague, 1790, in-8°). Parmi ses œuvres purement littéraires, nous mentionnerons : *Reflexions impartiales sur la typographie en Danemark* (Copenhague, in-8°); *Œuvres en prose* (Copenhague, 1793, 8 vol. in-8°); *Fables originales et contes pour la jeunesse des deux sexes* (Copenhague, 1793, in-8°), et deux pièces de théâtre qui furent représentées avec succès : les *Officiers de marine*, comédie en cinq actes (1782, in-8°), et le *Démon des mariages*, comédie en cinq actes (1783, in-8°).

TODERINI (Jean-Baptiste), littérateur italien, né à Venise en 1728, mort dans la même ville en 1799. Il entra chez les jésuites, professa la philosophie à Vérone et à Forlì, et, après la suppression de son ordre, il suivit Garzoni, envoyé comme ambassadeur à Constantinople en 1781. Il eut alors l'idée d'étudier la littérature des Turcs, dont il connaissait à peine la langue, et réunit une collection de livres et de manuscrits arabes. Nous citerons, parmi ses écrits : *Filosofia frankliniana delle punte preservatrici dal fulmine* (Modène, 1771, in-4°); *La Constantiniana apparizione della croce* (Venise, 1773, in-4°); *Della letteratura turchesca* (Venise, 3 vol. in-8°); son ouvrage le plus connu, lequel a été traduit en français par Cournaud (Paris, 1789, 3 vol. in-8°) et dans lequel on trouve notamment d'intéressantes remarques sur la musique des Turcs, etc.

TODI, ancienne Tudertum, ville d'Italie, province d'Ombrie, sur une hauteur, entre la petite rivière de son nom et la Naja, à 27 kilom. de Spolète; 4,500 hab. Siège d'un évêché. Anciens murs étrusques; ruines d'un temple de Mars. La cathédrale possède quelques fresques et des coupes de Bramante. L'église San-Fortunato offre un beau portail gothique. Patrie du pape Martin Ier. Totila fut battu en 552 par Narsès dans les environs de Todi.

TODI, montagne de Suisse. V. Tædi.

TODI (Marie-Françoise), célèbre cantatrice portugaise, née en 1748, morte à Lisbonne en 1792. Elle reçut les leçons de David Perez, se fit une grande réputation dans son pays par sa magnifique voix de contralto, se rendit en Angleterre en 1771, puis vint à Paris en 1781, et, dès son apparition au Concert spirituel, elle produisit une sensation prodigieuse. C'est surtout par l'expression que cette cantatrice sut s'imposer au public. Sa voix large, noble, sonore, touchante, excellait à exprimer la passion et remuait profondément. En 1782, elle eut pour rival M^{lle} Mara, dont la voix était brillante, légère, et d'une facilité étonnante. L'année suivante, M^{lle} Todi se rendit en Allemagne, resta un an à Berlin et passa, en 1784, à Saint-Petersbourg, où l'impératrice Catherine II l'admit dans son intimité, la nomma cantatrice de la cour et lui donna, au sortir d'une représentation de l'*Armide*, un collier de diamants. En 1787, elle retourna à Berlin et y reçut pendant deux ans un traitement annuel de 24,000 livres. Deux ans plus tard, elle quitta la Prusse dans l'intention de revenir en France; mais la situation politique de ce pays l'empêcha de s'y rendre. Elle resta quelque temps en Hanovre, puis en Italie, et retourna ensuite dans son pays natal.

TODIDÉ, ÉE adj. (to-di-dé — de *todier*, et du gr. *eidos*, aspect). Ornith. Qui ressemble à qui se rapporte au todier.

— s. f. pl. Famille de passereaux fissirostres, ayant pour type le genre todier.

TODIER s. m. (to-dié). Ornith. Genre de passereaux fissirostres, type de la famille des todidées, comprenant quatre espèces, qui habitent le Mexique et les Antilles : *Les Todiers vivent, dit-on, à la manière des moucheolles*. (Z. Gerbe.) *Les cuisses des todiers sont couvertes de plumes jusqu'au genou*. (V. de Bomare.)

— **En cycl.** Cet oiseau se caractérise par un bec à peu près de la longueur de la tête, large à la base, qui est garnie de longs poils; narines latérales, recouvertes d'une espèce de membrane; ailes courtes et arrondies; queue médiocre, élargie, légèrement échancrée; tarse de la longueur du doigt médian; ongles comprimés, recourbés et pointus. Les todiers ont une conformation appropriée au genre de vie auquel ils sont destinés. Tous d'une petite stature, ainsi que l'exprime leur nom (*todier* vient du latin *todus*, qui veut dire petit), ces oiseaux sont tous habitants de ces parties humides de l'Amérique méridionale où une chaleur continuelle et excessive ne cesse de favoriser et de hâter l'éclosion de toutes sortes d'insectes. Ces oiseaux le plus souvent les cherchent à terre, au bord des petits ruisseaux, dans les herbes et sous la mousse épaisse ou dans les crevasses des écorces. Au moyen de leur bec, parfaitement approprié, qu'ils enfoncent soit dans les fentes profondes des écorces, soit à

travers les tiges pressées des graminées, ils peuvent atteindre une proie imperceptible ou cachée. Les détails les plus exacts sur les mœurs du *todier vert*, le type du genre, se trouvent consignés dans l'ouvrage de M. Gosse sur les oiseaux de la Jamaïque; ce naturaliste a trouvé des todiers répandus en grande abondance à la Jamaïque, sur des montagnes élevées de plus de 1,000 mètres au-dessus du niveau de la mer, dans des lieux déserts garnis de buissons et de broussailles. Nous lui emprunterons le passage suivant : « Ces oiseaux sont peu farouches, et j'ai souvent pris plusieurs individus avec un simple filet à insectes ou en les frappant avec une petite baguette; fréquemment des enfants en prennent à la main en se glissant silencieusement derrière eux. Je n'ai jamais vu le *todier* marcher par terre, si ce n'est pour faire deux ou trois bonds après de petits insectes qu'il attrapait en poussant un léger cri plaintif. Le plus souvent, je l'ai vu posé patiemment sur une branche, le cou rentré dans les épaules, le bec dirigé en l'air, les plumes ébouriffées, de manière à le faire paraître beaucoup plus gros qu'il n'est réellement, ce qui lui donne alors quelque chose de stupide. Mais cette stupidité est plus apparente que réelle, car si son corps est immobile, ses petits yeux gris sont d'une vivacité et d'une mobilité extrêmes, se dirigeant, sans que la tête bronche, en haut, en bas, à droite et à gauche, sans se fixer un instant. Bientôt, l'oiseau sort de son immobilité; il prend légèrement son essor, il se saisit d'un petit insecte qu'il a vu voltiger et revient immédiatement à son poste. Je n'ai jamais vu le *todier* user de nourriture végétale, et toutes les fois que j'ai ouvert l'estomac des individus que j'avais tués, je n'y ai trouvé que des débris d'insectes. » La langue du *todier* est charnue dans la plus grande partie de sa longueur, à partir de la base; le reste consiste dans une petite plaque d'apparence cornée. M. Hill dit que le *todier* niche dans des trous pratiqués au long des ravins ou des rochers qui bordent les torrents. Il dépose ses œufs et élève en toute sécurité sa progéniture au fond de ces trous, toujours percés dans des terres meubles ou des tufs tendres. Le nid qui s'y trouve est construit de racines de graminées, de fibres de plantes, de coton ou d'autres matières flexibles disposées avec le plus grand soin. Pendant l'époque des amours, le mâle fait entendre un petit ramage assez agréable. Dans toute autre saison, il n'a qu'un cri triste, qu'il répète très-souvent. En général, la femelle pond quatre œufs, d'un gris bleu tacheté de jaune. Pendant longtemps, on n'a admis dans ce genre qu'une espèce, le *todier vert*; on est aujourd'hui d'accord pour en reconnaître quatre, dont nous ne ferons que citer les noms, leurs mœurs étant les mêmes que celles du *todier vert*, dont nous venons de parler : 1° le *todier vert*, que l'on nomme aussi *perroquet de terre*; 2° le *todier de Saint-Domingue*; 3° le *todier mexicain*; 4° le *todier de Porto-Ricco*, qui a été découvert en 1836 par Ad. Lesson, chirurgien de la marine.

TODINÉ, ÉE adj. (to-di-né — rad. *todier*). Ornith. Qui ressemble ou se rapporte au todier.

— s. f. pl. Tribu de la famille des todidées, ayant pour type le genre todier.

TODIRAMPHE s. m. (to-di-ran-fe — de *todier*, et du gr. *rampnos*, bec). Ornith. Genre de passereaux, de la famille des martin-pêcheurs.

TODIROSTRE s. m. (to-di-ro-stre — de *todier*, et du lat. *rostrum*, bec). Ornith. Genre de passereaux, de la famille des muscicapidées, comprenant une douzaine d'espèces, qui habitent surtout l'Amérique centrale : *Le todirostre cendré*.

TODLEBEN ou **TOTLEBEN** (François-Edouard DE), ingénieur et général russe, né à Mittau en 1818. Il était destiné primitivement à la carrière commerciale, mais sa vocation pour l'état militaire l'emporta sur la volonté paternelle et, en 1835, il fut admis à l'école du génie de Saint-Petersbourg. Trois ans plus tard, il entra, avec le grade de sous-lieutenant, dans le corps du génie, fut envoyé dans la suite à l'armée du Caucase et y dirigea les opérations des sièges de Sult et de Tschoch, forteresses des Tschetschenes. Il était parvenu au grade de lieutenant-colonel en 1853 et, au début de la guerre d'Orient, il fut attaché, comme premier aide de camp, au général du génie Schilder, qui, peu après, alla, avec Paskewitch, mettre le siège devant Silistrie. Schilder ayant été grièvement blessé, Todleben conserva la direction des opérations du siège jusqu'au moment où les Russes durent se retirer, et fut alors envoyé en Crimée. Le côté sud de Sébastopol était, à cette époque, entièrement découvert, et Todleben appela aussitôt l'attention sur la nécessité de le fortifier, ce qui lui valut d'être chargé par le prince Menschikoff des travaux de défense de cette partie de la ville. Il y réussit avec un talent et une rapidité qui tenaient du prodige, et, lorsque les alliés dirigèrent leur attaque principale sur ce point, qu'ils comptaient enlever plus facilement que les autres, il sut leur opposer des obstacles presque insurmontables, en établissant des travaux de terre, des lignes de fortification, des contre-approches, des mines, etc. La

longue résistance de Sébastopol fut, à proprement parler, l'œuvre de Todleben. Il avait été promu dans l'intervalle major général, et l'empereur Alexandre l'avait, en outre, nommé son aide de camp général et décoré de l'ordre de Saint-Georges. Il n'assista pas à la chute de Sébastopol, car il avait été blessé dans l'assaut du 20 juin 1855. De Nicolaïef, où il s'était rendu après la prise de la ville, il dirigea encore les travaux de fortification de l'embouchure du Dniéper et fut ensuite envoyé à Cronstadt, où il termina les défenses du port. En 1858, il reçut la grand-croix de l'ordre de Saint-André et fut élevé à la noblesse héréditaire russe. L'empereur Alexandre II l'a nommé en 1860 lieutenant général et directeur du département du génie au ministère de la guerre. Il est, en outre, aujourd'hui adjoint au grand-duc Nicolas l'aîné, inspecteur général et directeur de toute l'administration du génie. Son ouvrage, intitulé *la Défense de Sevastopol* (Saint-Petersbourg, 1864), a obtenu les éloges mérités de tous les ingénieurs militaires de l'Europe. Il a été traduit en français (1864-1871, 2 vol.), avec atlas et planches.

TODMORDEN, ville d'Angleterre, comté de Lancastre, à 30 kilom. N.-N.-E. de Manchester, agréablement située dans la vallée de la Calder; 11,797 hab. Grandes fabriques de coton et mines de houille.

TODOS-OS-SANTOS, vaste baie sur la côte E. du Brésil (Bahia) et sur le bord E. de laquelle est située la ville de Bahia. Elle a environ 35 kilom. de profondeur sur 28 kilom. dans sa plus grande largeur, et reçoit plusieurs rivières, entre autres le Jacuhyne. Elle renferme plusieurs îles fertiles.

TODOS-OS-SANTOS, baie du Mexique, sur la côte de la Nouvelle-Calédonie, par 31° 47' de latit. N. et 118° 47' de longit. O.

TODT (Charles-Dieudonné), homme politique saxon, né à Auerbach (Voigtland) en 1803, mort en 1852. Il étudia le droit à l'université de Leipzig, mais la part qu'il prit aux agitations de la *Burschenschaft* l'empêcha d'embrasser aucune carrière jusqu'en 1829. D'abord membre de la magistrature de Treuen, dans le Voigtland, il devint, en 1832, bourgmestre d'Adorf, où il fit paraître un journal libéral, l'*Adorfer Wochenblatt* (feuille hebdomadaire d'Adorf), et fut élu, en 1837, à la seconde chambre de Saxe, où il fut pendant longtemps l'un des chefs de l'opposition et l'un des membres de la commission législative. Lorsque, après la révolution de 1848, la diète germanique chercha à se renforcer d'hommes, dits de confiance, le ministère de mars l'envoya, comme tel, à Francfort. Nommé conseiller intime du gouvernement, il conserva, sous le ministère suivant, une place influente et, lorsque commencèrent à Dresde les mouvements de mai, fut élu, avec Heubner et Tschirner, par une assemblée des membres radicaux de l'ancienne Chambre, membre du gouvernement provisoire (4 mai 1849). Mais, dès le 6 mai, il quitta Dresde et ne prit plus part, autrement qu'en y apposant sa signature, aux actes de ce gouvernement. Il se réfugia en Suisse et s'établit à Zurich, où il ne s'occupa plus que de travaux littéraires et d'études sur le droit pénal et sur l'organisation communale suisse.

TODTENHAUSEN, bourg de Prusse, province de Westphalie, cercle et à 6 kilom. N. de Minden, près de la rive gauche du Weser. Il s'y livra en 1759 une bataille connue ordinairement sous le nom de bataille de Minden.

TODTNAU, bourg du grand-duché de Bade, cercle du haut Rhin, dans le Schwarzwald; 2,000 hab. Important commerce d'objets fabriqués dans le Schwarzwald. Aux environs, belle cascade formée par les eaux du Waldbach.

TOEDI ou **DOEDI**, montagne de Suisse, à l'extrémité S.-O. du canton de Glaris, sur la limite de celui des Grisons, à 30 kilom. d'Altorf. Elle est de forme pyramidale et couverte de neiges et de glaces éternelles. Le sommet en est occupé par un glacier qui donne naissance à la Linth. Ses versants offrent d'excellents pâturages.

TOERAN-THIALONG s. m. (to-é-kan-ti-alongh). Musicien de l'île de Java, qui joue d'un instrument particulier.

— **Encycl.** Le *toekan-thialong* est un virtuose indigène de l'île de Java dont l'instrument est des plus étranges. C'est une sorte d'échelle de corde dont les échelons de bambou sont taillés en sifflet. Ordinairement le *toekan-thialong* porte l'appareil enroulé autour de ses reins. Quand il veut en jouer, il déroule son échelle, en fixe l'une des extrémités au tronc d'un arbre voisin, passe l'autre à l'une de ses jambes, tend ainsi les deux cordes et se met à jouer en frappant les morceaux de bambou avec une massette de bois dur. Bien que la composition des mélodies malaises et que leur exécution à l'aide de cet instrument primitif et barbare soient sans doute fort incomplètes, cet instrument est peut-être l'un des moins désagréables de ceux qui forment les orchestres indigènes du pays. Toutefois, le bruit mat, court, enroué qu'il produit ne tarde pas à porter sur les nerfs des Européens, d'autant plus que l'artiste ne se lasse pas facilement. En effet, les indigènes possèdent une passion insatiable pour les représentations théâtrales et en général pour

tous les divertissements, et il n'est pas rare de voir des représentations durer vingt-quatre ou trente heures consécutives sans que spectateurs ou acteurs semblent se fatiguer. Un voyageur raconte qu'ayant un jour payé les marionnettes et les danseurs à ses domestiques, ceux-ci, après une journée de travail, passèrent debout une nuit entière, se refusant le repos plutôt que de renoncer à un seul incident du spectacle qui leur était offert. Un autre ayant donné une roupie (2 fr. 50) à un *toekan-thialong* qui lui avait demandé quatre duits (0 fr. 08) par acte, celui-ci s'installa pour vingt-cinq heures avec son instrument, et lorsque le voyageur, fatigué, énérvé, exaspéré au bout de deux heures de musique, parvint à faire comprendre à son persécuteur qu'il lui faisait grâce des vingt-trois heures de travail qu'il lui devait encore, celui-ci s'éloigna très-offensé du mépris qu'on semblait faire de son talent.

TOEKELY (Emeric), chef d'insurgés hongrois. V. TEKELI.

TOELCHUS, nom donné aux Indiens qui habitent la partie orientale de la Patagonie, entre 42° et 44° de latit. S. et 63° et 70° de longit. O.

TOENDE s. m. (to-an-de). Métrol. Nom d'une mesure de capacité usitée dans le Holstein, en Danemark et en Suède, et valant, dans le Holstein et en Suède, 139 lit. 034, et, dans le Danemark, 139 lit. 001.

TOEPFER (Charles), littérateur allemand, né à Berlin en 1792. Il montra de bonne heure de rares dispositions pour l'art de la déclamation et pour l'art dramatique, et, après avoir fait d'excellentes études académiques, débuta sur le théâtre de Strelitz, d'où il passa successivement à ceux de Breslau et de Brunn, puis, en 1815, au théâtre de la cour à Vienne. Il collabora en même temps à différents recueils littéraires et, encouragé par le succès qu'avait obtenu une petite comédie, s'essaya dans le drame; mais sa pièce, intitulée *l'Ordre du jour*, trahissait trop la faiblesse et l'inexpérience d'un débutant. Il ne se découragea pas cependant, et l'on put constater déjà de notables progrès dans ses œuvres suivantes, *Hermann et Dorothea* et *l'Ordre du roi*; ce ne furent cependant que ses deux comédies, le *Meilleur ton* et *Libre par ordre*, qui obtinrent les premières un accueil favorable de la critique. En 1820, il se rendit à Göttingue et de là à Hambourg, où il résida depuis cette époque. L'université de Göttingue lui a octroyé, en 1822, le diplôme de docteur en philosophie. Ses œuvres dramatiques ont été publiées dans l'*Annuaire du théâtre allemand*, dans l'*Almanach de Kotzebue* et dans le recueil qu'il en a donné lui-même, sous le titre de *Comédies* (Berlin, 1830-1852, 7 vol.). Toepfer est l'un des meilleurs auteurs dramatiques de l'Allemagne contemporaine; ses œuvres n'ont aucune prétention à l'idéal, mais elles sont admirablement adaptées à la scène et au jeu des acteurs, et la morale en est des plus pures. Il excelle surtout à peindre les tranquilles événements de la vie domestique en contraste avec les exagérations de la vie mondaine; son dialogue est facile et élégant. Il a édité successivement à Hambourg les revues *Thalia* et *Originalien* (*Originalités*), et plus tard le journal critique hebdomadaire le *Reiseur*. Il s'est essayé avec succès, comme romancier et nouvelliste, dans les ouvrages intitulés : *Esquisses de mes années de voyage* (Hannovre, 1823) et *Récits et nouvelles* (Hannovre, 1842-1844, 2 vol.). Il a, en outre, formé un grand nombre d'élèves pour le théâtre, et plusieurs des étoiles actuelles de la scène allemande ont profité de son enseignement.

TOEPFFER (Rodolphe), littérateur et peintre suisse. V. TÖPFFER.

TOEPLITZ, ville d'Autriche. V. TEPLITZ.

TOF s. m. (tof). Excroissance osseuse.

TOFANO, architecte et sculpteur italien. V. LOMBARDI.

TOFFALA, île de la mer Baltique, dans l'archipel d'Abo (Russie d'Europe), sur la côte S.-O. de la Finlande, par 60° 33' de latit. N. et 19° 14' de longit. E.

TOFFANA adj. f. V. AQUA TOFFANA.

TOFIELDIE s. f. (to-fi-él-di — de *Tofield*, botan. angl.). Bot. Genre de plantes, de la famille des colchicacées ou mélanthacées, comprenant une dizaine d'espèces, qui croissent dans les contrées septentrionales et montagneuses de l'hémisphère nord.

TOFINO DE SAN-MIGUEL (Vicente), astronome espagnol, né à Carthagène en 1740, mort à Madrid en 1806. Il entra fort jeune dans la marine, acquit dans les sciences exactes des connaissances très-étendues et devint en 1770 professeur à l'Académie des gardes-marine dans l'île de Léon. A l'époque de la guerre de l'indépendance américaine, Tofino reçut l'ordre de surveiller les côtes d'Espagne et d'en dresser les cartes. Attaché, en 1773, à l'observatoire de Cadix, il y fit quotidiennement pendant seize ans des observations qu'il interrompait seulement différentes missions dont il fut chargé. Tofino devint successivement capitaine de vaisseau, directeur des compagnies des gardes royales de la marine (1786), brigadier des armées navales, membre de l'Académie d'histoire de Madrid et membre correspondant de l'Académie

des sciences de Paris. On a de lui : *Abrégé de géométrie élémentaire et de trigonométrie rectiligne* (île de Léon, 1771, in-4°), traité écrit avec beaucoup de méthode et de clarté; *Observations astronomiques faites à Cadix* (Madrid, 1776-1777, 2 vol. in-4°); *Atlas des côtes d'Espagne dans la Méditerranée et de la côte correspondante en Afrique* (1787, in-4°); *Routier des côtes d'Espagne dans l'Océan Atlantique et des îles Açores* (1790, in-4°). Ces deux derniers ouvrages servent à l'explication des cartes de l'Atlas.

TOFOUA ou **TUFOA**, île de l'archipel de Tonga, îles des Amis (Polynésie), sous 19° 46' de latit. S. Elle est en partie entrecoupée de montagnes recouvertes de forêts, et elle renferme un petit volcan.

TOGATAIRE s. m. (to-ga-tère — lat. *togatus*; de *toga*, toge). Acteur qui jouait dans les togates.

— **Encycl.** Bien que les *togataires* interprétassent des pièces particulièrement propres à intéresser le public romain, puisqu'elles mettaient en scène la vie romaine, avec ses mœurs, ses habitudes et son costume, ils n'étaient distingués que nominativement des acteurs qui représentaient les pièces entièrement imitées des Grecs. Les uns et les autres entraient dans la classe générale des histrions. Un citoyen qui se montrait sur le théâtre se trouvait par là même noté d'infamie; les censeurs le dégradèrent; il était exclu de sa tribu. Les *togataires*, ainsi que tous les histrions, devaient être des étrangers, des esclaves ou des affranchis. Cependant, quand les farces bouffonnes connues sous le nom d'*atellanes* avaient été introduites à Rome, au début de l'art dramatique latin, elles avaient été jouées par des citoyens et même par des jeunes gens qui appartenaient aux plus nobles familles patriciennes. Mais, par la suite, les *togataires* rentrèrent dans la condition des autres acteurs. Le préjugé était même si fort qu'un sénateur ne se serait pas permis de rendre visite à un acteur, quel qu'il fût, ni un chevalier de l'accompagner dans la rue. Il y avait plus : le préteur pouvait condamner au fouet un *toga-taire* qui s'était laissé aller dans son rôle à quelque liberté blâmable. Les histrions ne furent exemptés du fouet que sous l'empereur Auguste. La scène romaine n'était pas interdite aux femmes. Il y eut donc des femmes parmi les *togataires*.

TOGATE adj. (to-ga-te — lat. *togatus*; de *toga*, toge). Antiq. rom. Revêtu de la toge.

— s. f. Théâtre rom. Pièce dont les personnages étaient romains, et par conséquent vêtus de la toge.

— **Encycl.** Théâtre rom. La plupart des comédies qu'on représentait sur les théâtres, à Rome, furent des imitations des comédies grecques; elles étaient grecques par les personnages, par le lieu de l'action, par les mœurs, par le vêtement. Il y eut aussi quelques comédies dont le sujet, les caractères et le costume étaient romains. On appela les premières palliées (*palliatæ*), par allusion au manteau grec nommé pallium; les œuvres de Térence et de Plaute sont des palliées. On donna aux secondes le nom de *togates* (*togatæ*), à cause de la toge, vêtement distinctif des Romains. Horace a dit, dans son *Art poétique* : « Et ils n'ont pas mérité une petite gloire, osant abandonner les traces des Grecs et célébrer des actes nationaux, ceux qui firent jouer des prétextes, ceux qui représentèrent des *togates*. »

*Nec minimum meruere decus, vestigia Græci
Aut deservere et celebrare domestica facta,
Vel qui prætextas vel qui docuere togatas.*

Les *togates*, toutefois, ne furent bien souvent que des comédies grecques habillées à la romaine. Horace le reconnaît implicitement dans une de ses *Épîtres* (liv. II, 1^{re}) :

Dicitur Afrani togæ convenisse Menandro;
« On dit que la toge d'Afranius aurait convenu à Ménandre. »

Les *togates* se divisaient en deux classes : les trabéates et les tabernaires. Dans les trabéates (*trabeatæ*), il s'agissait de personnages d'une classe élevée, de ceux à qui convenait la trabée; or, ce manteau était porté par les chevaliers. Dans les tabernaires (*tabernariæ*), les personnages étaient d'une classe inférieure; ils étaient de ceux qui vivaient dans les boutiques et les tavernes (*tabernæ*). Presque toutes les comédies d'Afranius furent des tabernaires. On distinguait encore les comédies *planipediæ*, qui se jouaient pieds nus, ou plutôt sur un théâtre de plain-pied avec le sol, et les *rhintoniæ*, dites aussi *latinæ*, *italicæ*, *hilario-tragædiæ*, pièces larmoyantes inventées par Rhinton; mais ces deux espèces de comédies ne rentrent pas dans la classification des *togates*, bien qu'elles puissent par le fond du sujet se rapporter à ce genre, c'est-à-dire être romaines par l'action, le lieu et les personnages.

TOGE s. f. (to-je — lat. *toga*, mot qui vient, sans doute, de la même racine que *tegere*, couvrir, cacher). Antiq. rom. Robe de laine fort ample et longue, qui formait le vêtement particulier des Romains et qu'ils mettaient par-dessus la tunique.

— **Encycl.** La *toge* était le vêtement distinctif du citoyen romain, le costume national

de ce peuple qui aimait à s'appeler la *gens togata*, par opposition aux barbares vêtus de diverses manières. Ce vêtement était tellement significatif que, un homme ayant été accusé de s'être arrogé le titre de citoyen romain, on discutait s'il paraîtrait en justice vêtu de la toge.

La *toge*, simple tissu de laine, fabriqué à la maison par les matrones, était en même temps une couverture et un vêtement; le soir, l'homme la détachait de ses épaules et la jetait sur le lit. Dans le rite des noces, où l'esprit formaliste des Romains conservait avec scrupule les traditions de la vie privée, la *toge* du mari devait expressément couvrir le lit nuptial. Sa forme première fut, sans doute, celle que donne le métier à tisser, c'est-à-dire la forme rectangulaire; les Grecs restèrent fidèles à ce type; les Romains l'arrondirent, et la *toge*, telle qu'ils la portèrent à la fin de la république, représentait, dépliée, un vaste segment de cercle d'environ 6 mètres de diamètre, ayant 2 mètres de hauteur. Elle enveloppait le corps, de manière que le bras droit sortait par en haut et que le bras gauche soutenait les plis du bas, ce que l'on appelait le *sinus*. M. Heuzey, auteur d'un excellent mémoire sur la *Toge romaine* (Académie des inscriptions et belles-lettres, 1875), a retrouvé, à l'aide des renseignements épars dans les textes et des indications beaucoup plus sûres fournies par les statues, les diverses manières usitées par les Romains pour s'habiller de la *toge*; c'était très-compliqué, ce qui résultait surtout de la largeur incommode de cet ajustement.

Les citoyens opulents portaient des *toges* plus amples que ceux de fortune médiocre. La couleur en était ordinairement blanche, *albus color*, différente du blanc que les Romains appelaient *candidus*, blanc plus éclatant, obtenu à l'aide d'une préparation crayeuse qui donnait à l'étoffe un lustre brillant. C'est de ce dernier blanc, *candidus*, qu'étaient les robes de ceux qui se mettaient sur les rangs pour obtenir quelque magistrature, l'édilité, la préture, le consulat, et pour cette raison ils étaient appelés candidats.

En deuil, on portait la *toge* d'une couleur dite *palla*, brune ou gris de fer. C'était aussi le vêtement du menu peuple, que l'on désignait volontiers sous le nom de *pallata turba*, et les citoyens en deuil adoptaient précisément cette couleur pour marquer combien la perte qu'ils déplorait avait abaissé leur famille, l'avait fait déchoir de son rang. Les accusés, pour émouvoir la pitié, se revêtaient d'ordinaire d'une vieille *toge*, sale et usée, *sordida toga*, qu'ils déchiraient même, afin de lui donner un aspect encore plus misérable.

Quelques statues nous présentent des Romains la tête couverte d'un pan de la *toge*, c'est ainsi que Scipion, marchant à Alexandrie à côté du roi d'Égypte, avait la tête couverte. Les jeunes gens, par modestie, avaient quelquefois les deux épaules recouvertes de la *toge*. Dans les derniers temps de la république, et surtout sous les empereurs, les personnes distinguées portaient la *toge* très-ample, comme on peut le voir par la statue d'Auguste assis, qui est dans la galerie du Capitole. Horace (épode 4, v. 8), reprochant à un esclave devenu chevalier son faste et son ostentation, lui dit : « Vois-tu, quand tu balaies la voie Sacrée avec la *toge* de 6 aunes, comme les passants tournent la tête !... »

Les Romains portaient deux sortes de *toges*, suivant leur âge. La première était la *toga prætexta*, robe prétexte; elle était de laine blanche brodée d'un petit filet de pourpre. C'était à la fois le vêtement des jeunes garçons et celui des jeunes filles; celles-ci la portaient jusqu'à leur mariage et les jeunes gens jusqu'à l'âge de dix-sept ans. La seconde était appelée *toga virilis*, la robe virile; on la revêtait à dix-sept ans; toutefois, les prêtres et les magistrats gardaient la robe prétexte, comme marque de leur dignité. La robe virile était tout d'une couleur et formait le vêtement ordinaire du citoyen.

Il y avait encore la *toga picta*, ou robe écarlate, qui était un tissu de pourpre et d'or. Les consuls la revêtaient pour triompher. Tite-Live appelle aussi cette *toge toga palmata*, parce qu'elle était brochée de palmes d'or; c'était un ouvrage phrygien. La *trabea*, *toge* courte, tissée de pourpre, était le vêtement des augures; mêlée de laine pourpre et de laine blanche, elle était la marque distinctive des chevaliers. Les sénateurs portaient une *toge* spéciale, le laticlave.

Plinius et Tite-Live attribuent aux Etrusques l'invention de la robe prétexte; elle aurait été introduite à Rome, suivant Florus, par Tarquin l'Ancien. Une chose digne de remarque, c'est que les sculpteurs n'ont jamais figuré quelque chose qui ressemblât à une bande quelconque sur les statues qui nous restent et qui représentent soit des empereurs, soit des consuls ou des augures, qui tous portaient la prétexte. C'est à Tarquin l'Ancien qu'il faut rapporter l'application de la prétexte aux enfants. Suivant Macrobe (*Saturnales*, ch. vi), il n'était permis par aucune loi aux enfants des affranchis de porter la prétexte, encore moins aux étrangers qu'aucun lien n'attachait à la nation romaine; mais, dans la suite, la prétexte fut aussi accordée aux enfants des affranchis; cette licence date de l'époque de la seconde guerre punique.

Différents monuments anciens représentent

le pontife *maximus* vêtu de la *toge* prétexte dont il avait la tête couverte en sacrifiant, excepté toutefois dans les sacrifices célébrés en l'honneur de Saturne. Sur l'arc de Titus, cet empereur est représenté faisant son entrée triomphale et vêtu de la *toge* peinte, de même que Marc-Aurèle sur un bas-relief conservé dans la galerie du Capitole. Suétone nous représente Néron, à son retour des jeux Olympiques, faisant son entrée à Rome vêtu d'une robe de pourpre et d'une chlamyde ornée d'étoiles d'or.

Dans les premières années de la république, la *toge* était le vêtement des femmes aussi bien que celui des hommes; mais quand la *stola* eut été adoptée et fut devenue le vêtement distinctif des matrones romaines, l'usage de la *toge* parmi les femmes fut restreint aux courtisanes (*meretrices*) ou aux femmes mariées qui avaient été renvoyées par leurs maris pour cause d'adultère, et dans la suite le mot de *togata*, appliqué à une femme, finit par désigner une prostituée.

TOGRAÏ (Abou-Ismael-Houssein AL-), poète persan, né à Ispahan en 1063, mort en 1121. Un de ses ancêtres était, dit-on, un des compagnons de Mahomet. Après avoir exercé des fonctions sous Melek-Schah et son fils Mohammed, il devint vizir de Masoud, sultan de Mossoul. Ce prince s'étant révolté contre son frère Mahmoud, sultan de Perse, lui livra à Esterabad, près d'Hamadan, une bataille dans laquelle il fut vaincu (1120). Tograi tomba au nombre des prisonniers et fut mis à mort. Il avait reçu les surnoms de *Fakhr-Elsatib* (*l'Honneur des hommes de plume*) et d'*Alotad* (*le Maître ou Docteur*). Parmi ses poèmes, le plus célèbre est intitulé *Lamiato Al-Adjem* et se compose de distiques arabes. Il a été publié avec une version latine par Ed. Pocock (Oxford, 1661, in-80) et plusieurs fois réédité; Vattier en a donné une traduction anglaise et française (1660, in-80). On cite encore de Tograi un ouvrage d'alchimie.

TOGRUL (Abou - Thaleb - Rohn - Eddin - Mohammed), fondateur de la dynastie des Seldjoukides. V. THOGRUL.

Allegretto.

REFRAIN. Toi qui con - nais les hus - sards de la gar - de, Con - nais - tu pas l'trom - bon du ré - gi - ment? Quel air ai - ma - ble quand il vous re - pin.

gar - de! Eh bien, ma chère, il é - tait mon a - mant!

1^{er} COUPLET. Au Lu - xem-bourg je fis sa con - nais - san - ce. Qu'il é - tait bien des - sous son four - ni - ment! Quel air vain-queur! quel - le no - ble pres - tan - ce! En em - bou-chant son ai-mable in - stru-ment! Toi qui con -

DEUXIÈME COUPLET.

Le premier jour qu'il me vit en personne, J'eus qu'il allait tomber en pâmoison; Il soupirait plus fort que sa trombone. Moi, de pitié, j'en avais le frisson.

TROISIÈME COUPLET.

Tu peux m'en croire, ô ma chère Julie! C'était vraiment un amour de garçon. Pour l'obliger, j'aurais donné ma vie, J'aurais vendu jusqu'au dernier jupon.

QUATRIÈME COUPLET.

Il est parti, j'attends de ses nouvelles De Lille en Flandre, ou qu'il tient garnison. Ah! que du moins il me reste fidèle! Ou j'suis dans l'as de m'détruire au charbon!

TOIBANDALO s. m. (toi - ban - da - lo). Ichthyol. Un des noms vulgaires du pantouflier, espèce de squalé.

TOICT (Nicolas DU), également connu sous le nom de *el Teebo*, jésuite français, né à Lille en 1611, mort vers 1680. Il entra dans la compagnie des jésuites en 1630, et, après avoir professé pendant quelque temps, il s'embarqua pour la mission du Paraguay (1649), dont il devint supérieur. On lui doit, sous le titre de *Historia provinciarum Paraguariarum societas Jesu* (Liège, 1673, in-fol.), un ouvrage estimable sur l'histoire des établissements des jésuites au Paraguay.

TOIDE s. f. (toi-de). Bot. Un des noms vulgaires de la camphrène globuleuse.

TOIGNARD (Jean), médecin français, né à Clermont-en-Argonne dans la première moitié du xvi^e siècle. Il devint médecin ordinaire

AV.

TOHU-BOHU s. m. (to-u-bo-u. — Cette expression est tirée du récit de la création qu'on trouve au commencement de la *Genèse*. Elle signifie que la terre, après avoir été créée, mais avant d'avoir été séparée des eaux, éclairée par les astres, couverte de végétaux et des animaux, offrait une espèce de chaos; littéralement qu'elle était quelque chose de désert et de vide). Pêle-mêle, confusion, désordre : *Mon cabinet de toilette, au lieu d'être un TOHU-BOHU, est un délicieux boudoir*. (Balz.) Quel TOHU-BOHU, dans cette physique moderne! s'écrièrent à ce propos quelques profanes. (L. Figuiet.) C'était un TOHU-BOHU charivarisant d'étudiants et de grisettes. (X. de Montépin.)

TOI pron. pers. (toi). V. TU.

— Gramm. Le pronom *toi* subit l'élision de la voyelle composée *oi* seulement après la deuxième personne de l'impréatif des verbes pronominaux et lorsqu'il se trouve placé devant les mots *y*, *en*, *mets*-t'y, *jette*-t'y, *garde*-t'en bien. Mais l'Académie, qui approuve les deux formes *mets*-t'y, *jette*-t'y, et qui semble par là approuver toutes les formes semblables quand le verbe n'a qu'une syllabe sonnante, dit qu'il faut éviter une élision pareille dans *accroche*-t'y, *réfugie*-t'y, et que, dans ce cas, il vaudrait mieux changer la place des pronoms : *accroches*-y-toi, *réfugies*-y-toi.

Toi qui connais les hussards de la garde, musique de Piccini. Cette chanson a dû être composée vers le commencement de ce siècle par un de ces chansonniers populaires, peu soucieux de gloire et de renommée, à l'esprit desquels un couplet ou deux viennent sans préméditation au milieu d'une réunion d'amis, en vidant une bouteille au cabaret; cette élégie baroque eut un succès immense. Jamais peut-être l'esprit faubourien n'avait rencontré rien de plus vrai ni de plus gai. Encore aujourd'hui il n'est pas rare d'entendre derrière une bonne d'enfant un tili la murmurer avec les gestes narquois et expressifs du gamin de Paris.

— *Toile blanche*, Toile que l'on a fait blanchir.

— *Toile crème* ou *crémée*, Toile qui a une couleur intermédiaire entre celle de la toile écrue et celle de la toile blanche.

— *Toile de ménage*, Celle que l'on donne au tisserand après avoir fait filer le chanvre chez soi, et qui n'est point destinée au commerce.

— *Toiles ouvrées*, Toiles de chanvre ou de lin sur lesquelles se trouvent des dessins.

— *Toile peinte*, Toile de coton peinte de diverses couleurs.

— *Toile imprimée*, Toile peinte par impression.

— *Toile de compte*, Toile fine.

— *Toile d'or*, *Toile d'argent*, Tissus légers dont la trame est d'or ou d'argent et la chaîne de soie.

— *Toile à voiles*, Grosse toile en fil de chanvre, destinée à faire des voiles de vaisseau.

— *Toile à canevas*, en *canevas*, Grosse toile écrue, de chanvre ou de lin, ou en fil d'étoile.

— *Toile à tamis*, à *sas*, Toile très-claire dont on se sert pour faire des tamis.

— *Toile cirée*, Toile enduite d'une composition qui la rend imperméable. « *Cela glisse sur lui comme sur de la toile cirée*. Se dit en parlant d'une personne insensible aux reproches, aux réprimandes, aux exhortations, qui n'en conserve aucune impression.

— *Toile à calquer*, Toile très-fine, d'un tissu un peu clair et recouverte d'un enduit gommeux qui la rend propre au calquage des plans et autres dessins au trait.

— *Toile d'araignée*, Sorte de tissu que font les araignées avec des fils tirés de leur corps, et qu'elles tendent pour prendre des insectes : *Les lois sont comme les TOILES d'ARAGNÉE; les petits insectes s'y prennent, les gros passent, à travers*. (Barthé.) « Tricot à jour dont on fait des jupons, des couvre-pieds. » Fig. Chose inconsistante, dépourvue de solidité : *Si les systèmes sont des TOILES d'ARAGNÉE, qu'au moins elles soient faites avec des fils de soie*. (J. Joubert.)

— *Tendre sa toile*, ses *toiles*, Tendre des pièges pour y faire tomber quelqu'un : *Elle sut TENDRE SES TOILES pour y prendre les dupes*. (Balz.)

— *Aller se mettre dans ses toiles*, *Aller se coucher*. « Vieille loc.

— *Vous parlez trop, vous n'aurez pas ma toile*, Se dit pour refuser ce qui est demandé. Cette locution, inusitée aujourd'hui, était empruntée à un vieux conte.

— Théâtre. Grand rideau peint qui cache la scène ou en forme le fond : *Baisser, lever la TOILE*. La *TOILE* représente un port de mer. « On dit aujourd'hui *rideau* dans le premier sens.

— Peint. Toile préparée, qu'on cloue sur un cadre, et sur laquelle on peint des tableaux : *Tableau sur TOILE*. Une *TOILE* de quinze pieds ne se traite pas à la légère du bout du pinceau. (O. Merson.) Il est des effets vrais dans la nature, qui ne sont plus probables sur la *TOILE*. (Balz.) Une caricature a représenté Horace Vernet chevauchant sur un haut coursier, un pinceau à la main, le long d'une immense *TOILE*, et peignant au galop. (H. Heine.)

Les formes s'effaçaient et n'étaient plus qu'un rêve, Une ébauche, lente à venir Sur la toile oubliée, et que l'artiste achève Seulement par le souvenir.

BAUDELAIRE.

« On dit aussi *TOILE IMPRIMÉE*. » Tableau peint sur une toile : *Ses TOILES sont payées au poids de l'or*. (Balz.)

— Jeux. Nom donné à des rideaux qui descendent depuis le toit jusque sur la muraille d'un jeu de paume, et que l'on tire pour se mettre à l'abri du soleil.

— Chasse. s. f. pl. Pièces de toile avec lesquelles on fait une enceinte en forme de parc, pour prendre les sangliers. « Grands filets que l'on tend pour prendre des bêtes fauves. » *Capitaine des toiles*, Officier de vénerie qui préside au placement des toiles.

— Mar. Voiles d'un navire : *La frégate était couverte de TOILES, et cependant nous n'avancions presque pas*. « *Charrier de la toile*, Avoir toutes ses voiles dehors.

— Comm. *Toile perdue*, Sacs ou toiles d'emballage qui ne sont pas rendus à l'expéditeur. « *En toile*, Entier et plié dans une toile, en parlant des pièces d'étoffe. » *Toile grasse*, Toile goudronnée dont on enveloppe certaines caisses d'emballage. « *Toile maigre*, Toile non goudronnée qu'on met par-dessus la toile grasse.

— Techn. Voile dont on garnit chaque aile d'un moulin à vent. « Feuille de métal qui se produit entre deux pièces contiguës d'un moule.

— Pharm. Tissu ou papier enduit d'une composition élastique. « *Toile de mai*, Toile qu'on enduit d'un emplâtre agglutinatif. » On l'appelle aussi *SPARADRAP*.

— Moll. *Toile à matelas*, Nom vulgaire d'une coquille du genre *pyrula*. « *Toile d'araignée*, Nom vulgaire d'une coquille du genre *cône*.

— Hortic. *Toiles à ombrer*, Toiles dont on

se sert en horticulture pour donner de l'ombre aux semis et aux plantes délicates, et les protéger contre les vicissitudes atmosphériques.

— Encycl. Comm. La *toile* étant un tissu fait avec des fils de chanvre, de lin, de jute ou de coton, on désigne habituellement sa nature particulière en ajoutant au mot *toile* le nom de la matière qui en compose le tissu. Souvent aussi, on désigne ce dernier par un nom spécial, tel que : calicot, percale, basin, qui suffit à faire connaître la nature du fil employé à sa fabrication. Les tissus de laine, même lorsqu'ils sont mêlés de coton, sont des draps, orléans, satins de laine, etc., désignés sous les noms différents qui indiquent leur fabrication. Il en est de même pour les tissus de soie compris sous la commune dénomination de soieries. Les *toiles*, par la nature de leurs fils, forment donc quatre catégories, dont les deux premières sont désignées indistinctement par le nom de *toiles*.

— *Toiles de chanvre*. L'usage des *toiles* de chanvre était et est encore fort répandu en France, où ces *toiles* sont employées pour linge et draps de lit par les habitants de la campagne qui cultivent cette plante, la filent et la tissent assez souvent eux-mêmes ou la font tisser par des ouvriers de la localité. Partout elles servent à faire des torchons, des serviettes communes, des chemises, des sacs et des *toiles* d'emballage. Formant un genre appelé *treillis*, on les fait servir pour pantalons de travail, pour fonds de lit, sangliers et autres objets qui exigent une grande résistance à la traction. On se servait autrefois de cette *toile* pour la confection des voiles; mais, depuis quelque temps déjà, les tissus de lin lui ont été préférés, et avec raison. Le chanvre est toujours moins bien purifié que le lin; de toutes les plantes textiles, c'est l'une de celles dont les filaments sont les plus difficiles à isoler de la matière qui les enveloppe; ils retiennent toujours, après le filage, une partie de ces matières organiques qui se détachent à la longue et se pourrissent par les lavages répétés, formant ainsi des vides dans le tissu qui se trouve desserré. On comprend quel inconvénient présentait le chanvre pour l'usage des voiles, dont la *toile* est si souvent mouillée.

La *toile* de chanvre est tissée au métier à bras par les tisserands de campagne. La production la plus considérable est celle des communes agricoles de l'Orne, de la Sarthe, de la Mayenne et de Maine-et-Loire.

— *Toile de lin*. La *toile* de lin, moins grossière et cependant à peu près aussi solide et mieux travaillée, en général, que la *toile* de chanvre, est aussi le produit de l'industrie rurale pour une très-notable partie de la production. Il y a trente ans à peine, les tisserands de la campagne achetaient le fil de lin qu'ils tissaient, puis ils portaient leurs *toiles* dans les foires ou sur les marchés. Aujourd'hui, ce mode de commerce est changé; les tisserands travaillent à façon pour des industriels qui leur livrent, après l'avoir pesé, le fil nécessaire au tissage d'une quantité de *toile* déterminée. Le tissage mécanique, qui a certainement augmenté la production, est encore le moins important, comparé au travail qui s'exécute sur les métiers à bras. En Angleterre même, dans le pays des machines et des métiers mécaniques, la production de ces derniers ne s'élève pas à plus de 1 huitième de la production totale des *toiles* tissées dans ce pays. En France, cette proportion est plus minime encore; elle n'est guère que de 1 trentième comparée au tissage à la main. Il en est de même en Belgique, où le tissage a depuis longtemps acquis un si grand développement et où le plus grand nombre des tisserands sont occupés à la fabrication de la *toile*.

Cette industrie s'exerce en France dans un grand nombre de localités, notamment dans le Nord, dans les départements de l'Orne, de la Mayenne, de la Somme, de la Sarthe; les *toiles* destinées à la teinture et à la confection de blouses, de *toiles* à matelas sont fabriquées dans les campagnes aux environs de Lille, à vingt lieues à la ronde; les qualités les plus fortes proviennent de Bapaume et des environs. Armentières est un centre de production pour les *toiles* de toute sorte, depuis les *toiles* à draps jusqu'à celles qui servent à la confection des chemises et au linge de table et de lingerie fin et damassé, connu sous le nom de linge ouvré, et occupe une population de travailleurs dont le nombre est estimé à 35,000. Les balistes ou *toiles* fines sont tissées aux environs de Cambrai et de Valenciennes, et sont tantôt brodées au tissage, tantôt décorées par l'impression; ce sont les plus estimées pour la beauté de leur travail, qui leur a valu une réputation universelle. La Normandie fabrique les *toiles* communes désignées sous le nom de *cretonnes*, employées pour les besoins du ménage et de la literie. La production française de la *toile* est estimée à environ 430 millions. Celle de la Belgique est proportionnellement fort élevée. La Belgique est d'ailleurs le pays traditionnel du tissage; c'était là l'industrie principale des vieilles Flandres, qui y ont conservé une véritable supériorité et dont les artisans font, aujourd'hui encore, preuve d'une habileté qui semble héréditaire. On y fabrique des *toiles* de toute sorte; mais les plus remarquables sont

celles de Courtrai, restées sans rivales, employées comme *toiles* de luxe, et dont le prix atteint depuis 5 francs le mètre jusqu'à 10 et même 12 francs. Les provinces allemandes produisent aussi, en assez grande quantité, des *toiles* de lin, et notamment la Westphalie et la Saxe. Mais la production la plus considérable est celle du Royaume-Uni et principalement de l'Irlande, où la main-d'œuvre est à très-bon marché, ce qui permet au commerce anglais de faire à ses voisins une redoutable concurrence. Toutefois, si la production est plus grande, la qualité est en général inférieure; on pourrait dire que cette infériorité est proportionnelle à la différence dans le rapport de quantité du travail fait par la mécanique et du travail fait sur le métier à bras. La seule supériorité de l'industrie anglaise est dans les derniers apprêts, pour lesquels l'eau dont elle dispose est excellente, de même que pour certaines teintures. On donne aux *toiles*, en Angleterre, une façon nommée *better finish*, qui consiste à écraser le grain de la *toile* entre deux pilons de bois, à la laminier en quelque sorte, ce qui lui donne un aspect brillant et serré obtenu aux dépens du tissu et peu estimé en France, où l'on préfère que ce grain soit apparent.

— *Toile de jute*. On a tenté de remplacer le chanvre et le lin par d'autres matières textiles; mais, jusqu'à présent, ces tentatives sont demeurées à peu près infructueuses. Toutefois, on a pu, après bien des essais onéreux, produire avec le jute, plante d'origine indienne, employée dans l'Inde au tissage, des fils propres à être tissés par les procédés européens. Les filaments de cette plante, très-longs, se filent comme le lin, mais en les mouillant d'un mélange d'huile de poisson et d'eau chaude dans lequel on les laisse tremper quelque temps. Ces fils, qui peuvent être crémés, blanchis ou jaunés, servent à remplacer ou plutôt à imiter les fils de lin, avec lesquels ils ont beaucoup de ressemblance; mais ils sont moins solides, offrent peu de résistance, même étant écrus, et sont altérés facilement par l'action de l'air. Pourtant, ils servent à fabriquer des toiles communes, en les croisant avec des fils de lin. On emploie plus spécialement le jute pour les *toiles* d'emballage, les *toiles* cirées ou préparées pour la peinture et enfin pour la trame des moquettées de laine.

— *Toile de coton*. Le coton n'étant pas un produit indigène, la fabrication des tissus faits avec ses fils est une industrie relativement nouvelle, du moins pour l'Europe, puis-que l'Orient et la Chine en connaissaient l'emploi depuis longtemps déjà quand ce produit fut introduit en Espagne, puis en France. Pourtant, cette industrie est plus ancienne qu'on ne le croit communément; elle était pratiquée dans les Flandres dès le xiv^e siècle, où elle se trouve dans les articles commerciaux de la place d'Anvers, et, vers 1540, les tisserands anglais employaient le coton pour en faire de la *toile*. Depuis la révolution d'Amérique, la quantité considérable de coton exportée par les États-Unis sur les marchés européens a augmenté dans une énorme proportion l'importance de la filature et du tissage de ce produit, devenu aujourd'hui l'objet de l'une de nos plus grandes industries. La consommation des *toiles* de coton, beaucoup moins chères que les *toiles* de fil, en raison du bon marché tout à la fois de la matière première et de la main-d'œuvre, s'est considérablement accrue et sollicite de plus en plus la production. Aussi les moyens mécaniques ont-ils été tout d'abord employés pour la filature et le tissage du coton, et aujourd'hui ces procédés sont à peu près les seuls dont on se serve. Tandis que les *toiles* de chanvre et de lin sont encore tissées au métier à bras, les *toiles* de coton sont plus particulièrement fabriquées au métier mécanique par plusieurs grands groupes industriels qui occupent des départements presque entiers.

Dans ces groupes, on peut distinguer, comme étant les plus importants, ceux du Nord, et de la Picardie et de la Normandie. Le groupe du Nord a pour centres Armentières et Roubaix, que nous avons déjà mentionnées pour leur fabrication de *toiles* de lin; en Picardie, la fabrication la plus importante est à Saint-Quentin et dans les environs, où l'on compte 1,200 métiers et près de 50,000 tisserands, produisant un chiffre annuel de 40 à 50 millions de francs. Enfin, la Normandie, où se tissent la laine et le lin sur une grande échelle, possède 30,000 métiers pour le tissage des étoffes de coton. Ces étoffes remplacent la *toile*, en beaucoup de circonstances, pour la confection des draps, des chemises et de beaucoup d'autres objets de lingerie. Teintes ou imprimées, elles sont employées à divers usages, et notamment à la toilette des dames, sous les noms d'indiennes, de nanzou, etc.

— *Toiles cirées*. Cette sorte de *toile* est un tissu de lin, de jute ou de coton, tissé comme les *toiles* ordinaires et rendu imperméable au moyen d'un enduit d'huile siccativ appliquée seul et directement ou sur une couche d'encollage. Ces *toiles*, décorées par des impressions ou d'autres genres de peintures, servent à couvrir les tables, à préserver les parquets, même parfois les murs, et tiennent,

en plusieurs cas, lieu de tapis ou de paillassons.

Pour les enduire, on les tend dans un châssis de bois solide, puis on y passe d'abord un encollage de farine qu'on ponce lorsqu'il est sec; on y étale ensuite une couche d'huile de lin rendue siccativ par une addition de litharge qu'on emploie parfois seule ou mêlée à la craie pour cette première couche, afin de la rendre à la fois plus solide, plus épaisse et plus siccativ. Quand celle-ci est sèche, on la ponce et on en applique successivement de nouvelles qu'on ponce chaque fois; on passe ainsi ordinairement sept couches, dont quatre à l'endroit et trois à l'envers, qu'on a le soin de bien laisser sécher, afin qu'elles ne s'écaillent point. Quand la dernière est sèche et a été poncée comme les autres, on l'imprime à peu près comme les papiers peints, en posant la *toile*, retenue dans son cadre, sur une table d'impression garnie de tissus qui rendent cette impression plus facile par leur élasticité; puis on applique sur la surface de la *toile* enduite des formes ou découpures de bois ou de cuivre recouvertes de couleurs qui laissent leur empreinte sur la face contre laquelle on les presse. Cette impression se fait naturellement avec autant de formes qu'il y a de couleurs dans le dessin; les imitations de marbre et de bois s'exécutent avec des couleurs à la colle, à l'aide d'éponges et de brosses. Quand ce travail est terminé, on fait de nouveau sécher les *toiles*, puis enfin on les vernit, et ce n'est qu'après cette dernière opération et après s'être assuré de la solidité complète de l'enduit qu'on détache les *toiles* de leur cadre pour les border et les livrer au commerce.

— *Toiles à peindre*. On emploie pour cet usage tantôt des *toiles* fines de lin, tantôt des *toiles* de coton, des calcots, tantôt des *toiles* lâches formant un petit canevas; la façon de les préparer diffère suivant leur nature. La préparation qu'on leur fait subir a pour but de les empêcher de s'imbiber de l'huile que contiennent les couleurs employées par les peintres et d'éviter que ces dernières ne passent entre les fils, qui laissent toujours entre eux, si serrés qu'ils soient, un vide imperceptible, mais suffisant pour permettre le passage des liquides. Dans les deux cas, les matières colorantes isolées de l'huile perdent leur éclat, s'altèrent à l'air et ne forment plus qu'une sorte de poussière grise plus ou moins nuancée sur les fils de la *toile*. La préparation appliquée sur les *toiles* destinées à la peinture doit donc boucher tous les vides formés par les fils et ne point laisser ceux-ci s'imbiber d'huile et permettre à cette dernière de sécher à la surface sans abandonner les matières colorantes dont elle est chargée. Voici comment on opère pour y parvenir.

On ponce d'abord la *toile*, afin d'en effacer complètement le grain, puis on étale sur la surface une couche de blanc de céruse broyé à l'huile, qu'on étend à l'aide d'un couteau pointu par le bout, large près du manche et très-flexible. A cette première couche, on mêle parfois un peu d'ocre pour la jaunir un peu et enlever au blanc de sa crudité. On ne saurait trop forcer ce mélange et même y ajouter une pointe de noir; ce ne sont pas les artistes qui s'en plaindront. Sur cette couche, on en ajoute de nouvelles qu'on étend de la même façon en les tenant un peu plus liquides. Quand elles sont sèches, on enlève la *toile* du châssis où on l'a préalablement clouée et on la roule, si cette *toile* est de celles qu'on désigne sous le nom de *toiles* à peindre au mètre, ou on la laisse sur son cadre, si c'est de la *toile* en châssis.

Des peintres ayant vu que, dans les tableaux de l'école italienne, le grain de la *toile* était apparent, firent faire un apprêt spécial qui conserve à ce grain son apparence et qui consiste simplement à passer sur la *toile*, sans la poncer préalablement, un encollage, puis une couche d'huile teinte, suffisante pour graisser la *toile* et éviter l'absorption de la couleur. On nomme ce genre de *toiles*, *toiles* vénitienne, du nom de l'école qui a donné l'idée de cet apprêt. Enfin, il est un autre mode de préparation employé pour les *toiles* d'un tissu lâche et qui forme une sorte de canevas; on les enduit d'une forte couche de colle faite avec des débris de peau et des dépouilles animales, à laquelle on mélange du blanc de Meudon; cet encollage, destiné à boucher les trous de la *toile*, ne doit pas être étendu trop liquide ni trop chaud, mais lorsqu'il est à l'état de pâte un peu fluide, afin qu'il adhère aux fils et remplisse bien tous les interstices. Quand il est sec, on le recouvre d'une couche de blanc de céruse broyé à l'huile, mais un peu liquide, et la *toile* peut alors servir à peindre.

— *Toiles métalliques*. Ces sortes de *toiles* sont un tissu fait par les tisserands sur un métier à deux marches et à deux lisses, avec des fils de métal, soit de cuivre, soit de fer. On les travaille comme les autres *toiles* unies, mais la distance entre les fils de la chaîne est, en général, un peu plus grande et la trame en est moins serrée. Ces fils étant moins élastiques et surtout moins souples que ceux de lin, de laine ou de coton, le serrage en est moins brusque et moins énergi-

que; aussi faut-il, pour ce tissage, modérer le choc du battant.

Ces *toiles* métalliques, ayant la propriété d'intercepter presque totalement le passage de la flamme et jouissant de la propriété de refroidir les gaz enflammés qui tendent à les traverser, sont employées pour les lampes de sûreté dont on se sert dans les mines et dans les lieux où peut s'être répandu un gaz explosible et, par les mêmes raisons, pour les maques usités dans les laboratoires de chimie.

Humphry Davy, prié de rechercher les moyens de combattre les terribles effets du feu grisou dans les mines, entreprit, au sujet des circonstances capables d'influer sur l'explosion des mélanges gazeux, une série d'expériences qui signalèrent à son attention un phénomène déjà connu, mais qui n'avait jamais été étudié: c'est qu'un treillis métallique peut intercepter certaines flammes. Davy, ayant formé des mélanges de 8 parties d'air et 1 partie de gaz d'éclairage et les ayant enfermés dans des tubes de dimensions différentes, prit note du temps nécessaire pour produire l'inflammation complète de chaque mélange. Dans un tube de 0m,30 de longueur sur 0m,005 de diamètre, la propagation de la flamme met environ une seconde. A mesure que le diamètre du tube est plus étroit, la durée de cette propagation se prolonge, ce qui indique que la communication subit des entraves. Et enfin, quand le diamètre n'est plus que de 1 tiers de centimètre, l'inflammation ne se propage plus.

Le même phénomène a lieu, et encore plus nettement et plus promptement, si la longueur des tubes diminue en même temps que leur diamètre. Davy fut ainsi conduit à essayer des plaques de métal percées de petits trous et des *toiles* métalliques. Une *toile* métallique de 100 à 140 mailles par centimètre carré intercepte complètement la flamme. De la poudre, du fulmi-coton ne peuvent être enflammés à travers une *toile* métallique tant qu'elle n'est pas assez échauffée pour les enflammer par son contact. Un brin de paille ou d'herbe sèche, traversant une *toile* métallique, peut être brûlée d'un côté sans que la combustion se propage de l'autre. On fait, principalement pour l'usage des habitations rurales, des lanternes que l'on peut porter allumées, sans aucun danger, dans les endroits où l'on conserve le foin et la paille.

Davy expliquait les résultats qui précèdent par le refroidissement que faisaient éprouver au gaz les fils de métal bons conducteurs de la chaleur; mais, lorsque la *toile* est portée au rouge et qu'alors elle ne peut guère refroidir le gaz, elle n'en continue pas moins à intercepter la flamme. De plus, J. Aldini a montré qu'une *toile* d'amiante, substance qui conduit très-mal la chaleur, peut produire les mêmes effets qu'une *toile* métallique.

Davy, qui découvrit le phénomène, n'eut donc pas la satisfaction de le comprendre. Voici l'explication qu'en a donnée Tyndall, d'après la théorie dynamique de la chaleur:

« Si toute la force motrice de la balle d'une carabine ordinaire était communiquée à un lourd boulet de canon, elle lui imprimerait une petite quantité de mouvement. En supposant à la balle de fusil le poids de 60 grammes et une vitesse de 500 mètres par seconde, la force motrice de cette balle, communiquée à un boulet de 50 kilogrammes, lui imprimerait une vitesse de 0m,60 seulement par seconde. C'est ce qui arrive à une flamme. Son mouvement moléculaire est très-intense, mais son poids est extrêmement petit, et, si elle est en contact avec un corps pesant, l'intensité de son mouvement doit diminuer considérablement. Par exemple: j'ai ici une feuille de *toile* métallique à mailles assez larges pour permettre à l'air de la traverser librement et un jet de gaz qui brûle avec une flamme brillante. Je pose la *toile* sur la flamme; vous vous imaginez peut-être que la flamme devra passer à travers ses mailles? Eh bien, non, il n'en passe absolument rien; la combustion est entièrement limitée à l'espace situé au-dessous de la *toile*. Maintenant, j'éteins la flamme et je fais sortir du bec un courant de gaz non allumé; je place la *toile* métallique à une certaine distance au-dessus du bec; le gaz passe librement à travers les mailles, et la preuve, c'est que, si l'on allume au-dessus, la flamme jaillit, mais elle ne se propage pas au-dessous et n'atteint pas le bec; vous avez entre le bec et la *toile* un espace obscur, de 0m,10, rempli de gaz, dans une condition éminemment favorable à l'ignition, et qui cependant ne s'enflamme pas. Cette *toile* métallique, qui se laisse traverser librement par le gaz, intercepte la flamme; et pourquoi? Une certaine chaleur est nécessaire pour allumer le gaz; or, en plaçant la *toile* métallique sur la flamme ou la flamme sur la *toile* métallique, vous transportez le mouvement de cette chose légère et mouvante au métal, qui est relativement pesant; l'intensité du mouvement moléculaire s'affaiblit considérablement en se communiquant à une plus grande masse de matière; elle est devenue si faible, en effet, qu'elle est impuissante à propager la combustion de l'autre côté de la *toile*.

La découverte de la remarquable propriété des *toiles* métalliques permit à Davy de construire ses lampes de sûreté, qui apportèrent une diminution si considérable dans le nombre des accidents causés par le grisou, et par là rendirent un si réel service.

Davy environna une lampe ordinaire à huile d'un cylindre de *toile* métallique. Tant que cette lampe est alimentée d'air pur, la flamme brûle avec l'éclat ordinaire d'une flamme d'huile; mais, quand le mineur entre dans une atmosphère qui contient du grisou, sa flamme s'élargit et devient moins lumineuse, parce que, au lieu d'être entretenue par l'oxygène pur de l'air, elle est maintenant en partie environnée de gaz inflammable; cet affaiblissement de la flamme est pour lui l'avertissement de se retirer. Alors même que l'atmosphère explosive extérieure pénétrerait à travers les mailles de la *toile* jusqu'à la flamme intérieure, l'inflammation ne se propagerait pas en dehors de la lampe. Celle-ci peut être remplie d'une flamme lumineuse sans qu'il y ait explosion; mais un défaut dans la *toile*, la destruction de quelques fils, commencée par l'oxydation et achevée par la flamme qui vient la frapper, suffiraient à faire naître l'explosion. Un mouvement brusque de la lampe peut aussi déterminer mécaniquement la pénétration de la flamme à travers les mailles. En un mot, l'emploi de la lampe de Davy exige une certaine dose d'intelligence et de précautions.

On fait aussi servir les *toiles* métalliques à la conservation des aliments, leur donnant parfois une forme demi-sphérique ou les tendant, comme un autre tissu, dans un châssis de bois. C'est surtout pour la conservation des viandes que ces *toiles* sont utiles; elles laissent pénétrer l'air et empêchent les mouches et les insectes d'approcher des objets qu'elles recouvrent. V. GARDE-MANGER.

— Théâtre. Ce que nous appelons aujourd'hui rideau d'avant-scène, c'est-à-dire le rideau qui, descendant du cintre, tombe sur le plancher et sépare la scène de la salle, s'appelait *toile* chez les anciens. C'était une sorte de tapisserie, et elle différait de notre rideau en ce que, au lieu d'être attachée par le haut, elle était au contraire fixée par le bas, y montait au lieu de descendre lorsqu'on voulait cacher la scène aux yeux du public. De là vient que les Latins disaient *toltere aula*, lever la *toile*, lorsque les acteurs se retiraient et qu'on fermait la scène, et *premere aula*, baisser la *toile*, quand on découvrait le théâtre pour commencer l'action, ce qui est précisément le contraire de ce qui a lieu chez nous.

Ovide a merveilleusement décrit cette manière d'ouvrir le théâtre chez les anciens, et il en a fait usage pour l'une de ses plus belles et de ses plus brillantes comparaisons, au troisième livre de ses *Métamorphoses*, lorsque, après avoir parlé des hommes armés qui naquirent des dents de dragon que Cadmus avait semées, il s'exprime ainsi, dans son style imagé:

*Inde, fide majus, gleba capere moveri,
Primaque de sulcis actis apparuit hastæ;
Tegmina mox caput picto nutantia cono;
Mox humeri, pectusque, onerataque brachia telis
Exsistunt, crescitque seges clypeata virorum.
Sic, ubi tolluntur festis aula theatris,
Surgere signa solent primæque ostendere vultus;
Cætera paulatim; placidoque educta tenore,
Toia patent, imoque pedes in margine possunt.*

Voici la traduction de ce beau passage: « Alors, prodige incroyable! les mottes de terre commencèrent à s'entr'ouvrir, et du milieu des sillons on vit sortir des pointes de piques, des panaches, des casques, ensuite des épaules, et des bras armés d'épées, de boucliers, de javalots; enfin une moisson de combattants acheva de paraître. Ainsi, quand on lève la *toile* dans nos théâtres, on voit s'élever les figures qui y sont tracées: d'abord, on n'en voit que la tête; ensuite elles se présentent peu à peu, et, se découvrant insensiblement, elles paraissent enfin tout entières, et semblent debout sur le bord de la scène. »

— Pharm. Les caractères indispensables dans une *toile* médicamenteuse bien faite sont: qu'elle soit parfaitement lisse, que la matière emplastique y soit étendue également, de manière à avoir partout la même épaisseur, et que sa consistance soit telle que le tissu reste maniable, sans que la couche qui le recouvre puisse s'en détacher.

La *toile* médicamenteuse la plus employée se fait en étendant de l'emplâtre diachylum gommé liquéfié sur une *toile* qui est ordinairement de coton.

Toile Gauthier. Sparadrap préparé avec de la *toile* neuve de Troyes, de l'emplâtre diapalme, du diachylum gommé, de l'emplâtre de céruse brûlée et un peu d'iris de Florence pulvérisé.

Toile de mai. Mélange emplastique de cire blanche, d'huile d'olive et de térébenthine étendu de chaque côté d'un morceau de *toile*. Cette composition constitue un excellent papier à cautères, étendue sur des feuilles de papier. Elle n'a pas l'acreté du papier à cautères.

Toile sparadrap. V. SPARADRAP.

Toile vésicante de Leperdriol. Masse vésicante étendue sur de la *toile* cirée. Elle est de jour en jour plus répandue, grâce à la commodité de son emploi.

Toile Dieu. Dans quelques localités on donne ce nom à la *toile* de mai. Dans d'autres, ce nom est appliqué au sparadrap de diapalme.

— *Allus. littér. Toile de Pénélope.* V. PÉNELOPE.

TOILÉ s. m. (toi-lé — rad. *toile*). Techn. Fond de dentelle dont le tissu a quelque ressemblance avec une toile claire. || Blonde d'un point très-serré.

TOILERIE s. f. (toi-le-ri — rad. *toile*). Tissue de toile : *Le commerce des TOILERIES, de la TOILERIE.*

— Commerce des toiles : *Faire sa fortune dans la TOILERIE.*

— Atelier où l'on fabrique les toiles. || Magasin où l'on vend des toiles.

TOILETTE s. f. (toi-le-te — diminutif de *toile*). Ce mot a désigné d'abord la nappe de la table où se déposent les objets servant à l'ornement ou à l'ajustement d'une personne, puis tout ce qui concerne le meuble pourvu de la toilette, et enfin le meuble lui-même. Par une métonymie ultérieure, le mot fut transmis à l'action de se parer. Les Italiens disent *taoletta*, proprement petite table, et *taoletta*, forme empruntée au français. Marot emploie *toilette* dans le sens de tissu, fine toile. Toile, linge qu'on étend sur une table pour y placer ce qui sert à l'ajustement et à la parure : *Une TOILETTEunie. Une TOILETTE de point d'Angleterre.*

— Ensemble des ustensiles dont on se sert pour se parer : *Une TOILETTE de vermeil.*

— Petit meuble, en forme de table, où l'on dépose les divers objets servant aux soins de propreté et de parure : *Elle passe trois heures devant sa TOILETTE. La TOILETTE d'une femme est un outel aux dieux inconnus.* (A. Karr.)

Attends, discret mari, que la belle en corsette Le soir ait étalé son teint sur la toilette.

BOILEAU.

|| On dit aussi TABLE DE TOILETTE.

— Col de femme, avec les manchettes pareilles : *Une TOILETTE brodée.* || On dit aussi PARURE.

— Mise, action ou manière de s'ajuster, de se parer, de se vêtir : *Faire sa TOILETTE. La TOILETTE d'une femme ne doit se faire remarquer que par sa simplicité.* (Mme Necker.) *On soigne sa TOILETTE par vanité; mais souvent on la néglige par orgueil.* (Latena.) *Quand les femmes soignent davantage leur esprit, elles pensent moins à leur TOILETTE.* (Rigault.) *La TOILETTE ne doit jamais être un luxe.* (Bail.) *Paris est l'arsenal des TOILETTES.* (Mme E. de Gir.)

Où, la toilette a toujours fait merveille, A tous les maux c'est un remède sûr.

SCRIBE.

|| Action d'un animal qui se pare, qui lustre son poil ou ses plumes : *Un chat qui fait sa TOILETTE.*

— Action de nettoyer, de parer un objet : *La TOILETTE de la gondole achevée, le gondolier passe à la sienne.* (Chateaub.) *Le défilé des trains de bois et le lavage des bûches, auxquelles on fait une TOILETTE préparatoire, a toujours demandé un grand nombre de bras.* (Briffaut.) *Voici vos haches nettes et brillantes comme un miroir; j'ai bien fait de songer hier au soir à leur TOILETTE.* (Arnould et Fournier.)

— *Dessus de toilette*, Pièce d'étoffe ornée, dont on recouvre tout ce qui est sur une table de toilette.

— *Dessus, garniture de toilette*, Ensemble des ustensiles qu'on place ordinairement sur une table de toilette.

— *Toilette de campagne*, Meuble portatif, contenant des boîtes, des flacons et autres objets de toilette.

— *Cabinet de toilette*, Cabinet réservé aux soins journaliers de propreté.

— *Bleu de toilette*, Sorte de teinture dont on se sert pour donner une couleur bleuâtre au linge blanc qu'on empèse, avant de le repasser.

— *Pilier de toilette*, Homme qui a l'habitude d'assister à la toilette d'une ou de plusieurs femmes. || Vieille loc.

— *Marchande, revendeuse à la toilette*, Femme qui va dans les maisons offrir des vêtements, des bijoux, des étoffes : *Qui peut dire la multiplicité des petites professions qui se fauillent sous la patente d'une REVENDEUSE à LA TOILETTE?* (Aug. Humbert.) || *Vendre, revendre à la toilette*, Aller vendre, dans les maisons, des vêtements, des bijoux, des étoffes.

— *Toilette du condamné*, Opération qui consiste à couper les cheveux et le col de la chemise d'un condamné à mort, quelques instants avant son exécution.

— *Plier la toilette*, Emporter les hardes d'une personne, et particulièrement du maître ou de la maîtresse que l'on sert. || Vieille loc.

— Techn. Morceau de toile dont les marchands d'étoffes enveloppent leurs marchandises, et les ouvriers les ouvrages qu'ils vont livrer à leurs clients : *Son tailleur vient lui apporter dans la TOILETTE de rigueur un pantalon évidemment trop exigü.* (F. Mornand.)

|| Chez les bouchers et les charcutiers, Epiploon, membrane grasseuse, transparente, dont on enveloppe certaines pièces. || Tamis de crin à travers lequel passe l'eau des piles d'un moulin à chiffons dans les papeteries.

— *Encycl. Table de toilette*. On distinguait, au temps de Louis XV, deux genres de toi-

lettes : la *toilette* simple, qui servait lorsqu'on s'habillait sans autres témoins que les coiffeurs, la suivante ou le valet de chambre, et la *toilette* de luxe, qui s'établait sous les yeux de tous les visiteurs. La *toilette* de cette époque n'offrait d'ailleurs que peu de rapports avec nos tables actuelles; elle se composait d'une table couverte d'une petite toile ou *toilette*, sur laquelle s'établait tout l'attirail nécessaire aux femmes coquettes; attirail que l'on enfermait dans un grand coffre, placé sur la table, ou que l'on recouvrait d'une riche garniture de dentelle. Ces objets se composaient de la vergette, le go-belet, la gantière, le flambeau de *toilette*, la boîte à poudre, la boîte à mouches, le coffre à racines, le coffre à bijoux, la cuvette, le pot à eau et le miroir; le tout, uni, sans cisellures ni ornements, lorsqu'il s'agissait de la toilette simple; mais décoré, peint, ciselé avec la plus grande richesse pour les garnitures de *toilettes* de luxe. Le miroir, toujours incliné d'avant en arrière, était étagé sur une planchette qui lui servait d'appui.

Les tables à *toilette* du commencement de notre siècle étaient généralement à angles arrondis et à rebords de trois à quatre lignes de hauteur; elles étaient encore recouvertes d'un tapis et d'une petite toile appelée *ta-vaiole*; un seul pied les supportait, et elles se fermaient, comme un coffre, à l'aide d'un couvercle. Au milieu il y avait une glace, et sur les côtés des boîtes, le tout fermant à clef.

Mais c'est de 1830 que datent les tables à *toilette* telles qu'elles existent, c'est-à-dire ces petits meubles si commodes, recouverts d'une tablette de marbre et accompagnés de un ou de plusieurs tiroirs destinés à renfermer les ustensiles nécessaires à la *toilette*, le tout surmonté d'un miroir dont on peut à volonté varier l'inclinaison. Le bois de ces tables est toujours d'une grande finesse de grain et bien verni; on emploie l'acajou, le citronnier, le palissandre, le bois de rose, et notre siècle, si fécond en inventions de toute sorte, a modifié à l'infini la forme de ce meuble élégant.

— Iconogr. Aux yeux des artistes, la femme la moins parée, la moins vêtue, est aussi la plus belle; il est même à remarquer que l'art qui prétend au style, et qui se pique de classicisme, aime à représenter sans voile la beauté féminine : s'il se résigne à accompagner d'un bout de draperie ses figures nues, c'est le plus souvent pour faire valoir les carnations par le contraste d'une étoffe au ton riche et puissant. Quand ils peignent une femme à sa *toilette*, les peintres classiques nous la montrent occupée tout simplement à arranger sa coiffure et réduite pour le surplus au plus léger appareil; ils affectent tout particulièrement la *Toilette de Vénus*, qui est la plus élémentaire de toutes. Ce sujet a été traité par un grand nombre de maîtres, notamment par l'Albane (musée du Louvre), le Titien (musée de l'Ermitage), Rubens (gravé par J.-B. Patas), Alessandro Varotari (gravé par Dario Varotari), le Guide (gravé par Robert Strange, 1759), François Boucher (vente de la galerie de San-Donato, 1870), Simon Vouet (gravé par Dorigny, 1651), Paul Baudry (musée de Bordeaux), etc. Les Grâces remplissent d'ordinaire le rôle de caméristes auprès de la déesse de la beauté. (V. VÉNUS.) Après Vénus, la chaste Diane est la déesse dont la *toilette* a le plus préoccupé les artistes et... l'indiscret Actéon. Il y a une quantité de tableaux représentant *Diane entrant au bain ou sortant du bain* (V. DIANE). Une *Toilette de Diane* a été exposée au Salon de 1870 par M. Marius Abel. Pradier a donné à une charmante statue de jeune femme à peu près complètement nue ce titre : la *Toilette d'Atalante*.

Pour satisfaire les consciences délicates qu'effarouchent les nudités mythologiques, beaucoup de peintres se sont avisés de représenter Bethsabée et la chaste Suzanne (v. ces noms), au moment même où ces deux héroïnes, en *toilette de bain*, furent épiées l'une par le glorieux roi David et l'autre par les deux vieillards. Un épisode de l'histoire profane, moins... profane que ces deux scènes bibliques, est la *Toilette de Sémiramis* : on sait que cette reine célèbre, étant occupée à se parer, reçut un message qui lui annonçait la révolte d'un peuple de son empire; interrompant aussitôt sa *toilette*, elle courut se mettre à la tête de ses troupes et n'acheva de se coiffer qu'après avoir dompté les rebelles... Ce sujet a été peint par R. Mengs. (V. SÉMIRAMIS.) Nous ne quitterons pas la grande peinture, sans rappeler que le beau tableau du Louvre, qu'on a coutume d'intituler la *Maîtresse du Titien*, représente une jeune femme très-décolletée, tenant d'une main ses cheveux et de l'autre une petite fiole de parfum; un homme, placé derrière elle, lui présente deux miroirs. Ticozzi a reconnu dans ces deux personnages le duc de Ferrare, Alphonse I^{er}, et sa maîtresse, Laura de Dianti.

De tout temps les peintres de genre se sont plu à représenter des femmes occupées à leur *toilette*. Une des plus jolies peintures que l'on ait trouvées à Herculanum nous fait voir la *Toilette d'une jeune fille*; ce morceau appartient au musée de Naples. Les artistes hollandais ont montré une prédilection toute particulière pour les scènes de ce genre : Frans van Mieris, Terburg, Metsu, Netscher

y ont excellé. Nous décrivons ci-après le tableau que le Louvre a du premier de ces maîtres. Une peinture exquise de Terburg, qui a été payée 5,300 francs à la vente Piérard et 6,010 francs à la vente de Monbrun (1861), représente une jeune femme vêtue d'une jupe de satin blanc brodée d'or et d'un corsage de soie jaune, assise devant une table sur laquelle sont placés un miroir, une boîte de métal, un chandelier, etc. Smith a décrit dans son *Catalogue raisonné* plusieurs autres compositions analogues peintes par Terburg; une des meilleures, après avoir figuré au musée du Louvre, se trouvait, en 1833, dans la collection Wilkens, à Francfort; une autre a été payée 155 guinées à la vente Vernon, en 1831. P.-Ch. Lévêque a gravé un tableau de Metsu sous ce titre : la *Toilette hollandaise*. Un chef-d'œuvre est la *Toilette* de Gaspard Netscher, qui appartient au musée de Dresde : une dame, vêtue d'une robe de satin blanc, caresse un petit épagneul couché sur ses genoux, tandis que sa camériste achève de la coiffer; un jeune valet apporte un plateau. Des tableaux représentant des femmes ou des jeunes filles à leur *toilette* ont été peints par Egdon van der Neer (la *Toilette du matin*, payée 306 florins à la vente Locquet, 1783), Ph. Van Dyck (musée de Bruxelles), Gottfried Schalcken (n° 105 du catalogue de Smith), F. Boucher (la *Toilette pastorale*, gravée par Duflos), J.-B.-J. Pater (au Louvre, collect. La Caze), de Troy (gravé par Beauvarlet), A. Watteau (la *Toilette du matin*, gravé par P. Mariette), Dubufe (gravé par G. Maille), Dubasty (Expos. univ. de 1855), Eugène Accard (Salon de 1867), Mme Browne (Salon de 1859), C. Corot (Expos. univ. de 1867), Ch. Picus (Salon de 1861), Eugène Fichel (Salon de 1853), etc. Figal a exposé au Salon de 1844 un tableau intitulé : la *Toilette en plein vent*. Ribot a peint la *Toilette du matin* (Salon de 1863); Edouard Frère, la *Toilette du dimanche* (Salon de 1857); A. Tidemand, la *Toilette de la fiancée* (lithogr. par Charles Simonsen); Jobbé-Duval, le même sujet (Expos. univ. de 1855); Firmin Girard, la *Toilette japonaise* (Salon de 1873); P.-M. Bayle, la *Toilette de la femme sauvage* (Salon de 1869) et la *Toilette du général Joki*; Gustave Jundt, la *Toilette de la mariée* (Salon de 1865), etc. Un sculpteur, J. de Bay père, a exposé en 1855 une statue intitulée la *Toilette*. Une gracieuse statue de *Jeune fille à sa toilette*, par Barthélemy Frison, a figuré au Salon de 1863.

TOILETTE (LA) ou *Une femme à sa toilette*, tableau de Frans van Mieris; au Louvre (n° 323). Une dame, richement vêtue, est assise devant une table sur laquelle est posé un miroir; elle peigne sa blonde chevelure. Une négresse lui apporte une aiguille et un bassin. Ce tableau, peint avec une grande délicatesse, a été payé 830 florins à la vente Lormier, à La Haye, en 1763. Une composition analogue du même maître appartient au musée de Munich; une troisième, qui a figuré à la vente Théodore Patureau (1857), est d'une finesse exquise : ici, la dame est debout devant son miroir; elle est vêtue d'un corsage de satin blanc brodé d'or, dont les manches bouffantes sont ornées d'émeraudes; elle dispose, d'une main, les plis de ces manches et, de l'autre, elle relève sa jupe de satin noir; un collier de perles complète sa parure; des perles sont entremêlées aussi à sa chevelure soyeuse et bouclée; derrière elle, une négresse tient une cassette à bijoux. Sur une table, recouverte d'un tapis d'Orient, on voit une boîte à poudre et une lettre dépliée. Un casquin en velours rouge est déposé sur une chaise à clous dorés. Au fond, par une porte ouverte, on aperçoit le mari de la dame, qui est occupé à lire. Ce chef-d'œuvre est daté de 1666.

TOILIER, IÈRE s. (toi-lié, iè-re — rad. *toile*). Personne qui fabrique ou vend de la toile.

— Adjectif : *Marchand TOILIER. Ouvrier TOILIER.* || Qui a rapport à la fabrication de la toile : *Industrie TOILIERE.*

TOINARD ou **THOYNARD** (Nicolas), écrivain français, né à Orléans en 1629, mort à Paris en 1706. Il s'adonna avec ardeur à l'étude des langues orientales et à celle de la numismatique. Nous citerons de lui : des *Dissertations latines* sur les médailles de Galba, de Caracalla et de Trajan (1689, in-4°), sur l'empereur Commode (1690); *Discussion des remarques du Père Bouhours sur la langue française; Cahiers de correction* (Bruxelles; 1702, in-12); *Concorde grecque des quatre évangélistes* (1707, in-fol.).

Toilette et Alison, dialogue en patois lorrain. V. THOINETTE.

TOIRAC, chirurgien-dentiste français, né vers la fin du siècle dernier. Il se fit recevoir docteur à Paris en 1823, se fixa dans cette ville et fit une étude toute spéciale des maladies de la bouche et des opérations qu'elles nécessitent. Le docteur Toirac devint bientôt un praticien très-estimé. Il a peu écrit, mais tout ce qu'il a produit porte le cachet d'une étude approfondie des points les plus difficiles de sa spécialité. Sa thèse inaugurale sur les *Dents considérées sous le rapport de la santé, de la physiologie et de la prononciation*, était déjà un essai fort heureux. Depuis, il a publié plusieurs mémoires sur la *Substance dentaire, la Séméiotique buccale,*

les *Maladies des gencives, la Pousse prématurée des dents chez les enfants*. Mais ce qu'il a écrit de plus important, c'est une dissertation imprimée en 1829, ayant pour titre : *Des diverses espèces de déviations dont est susceptible la dernière molaire ou dent de sagesse de la mâchoire inférieure, et des accidents qui peuvent accompagner sa sortie*, dissertation dont le professeur Velpeau a rapporté les principaux faits à sa clinique de la Charité. Toirac a aussi inventé des obturateurs palatins d'une construction très-simple, et un instrument très-commode pour la résection des amygdales.

TOIRAS (Jean du CAYLAR de SAINT-BONNET, maréchal de), un des hommes de guerre les plus remarquables du règne de Louis XIII, né dans les Cévennes en 1585, mort en 1636. D'abord page du prince de Condé, puis lieutenant de la vénerie et capitaine de la volière du roi, il dut, comme de Luynes, sa faveur auprès de Louis XIII à son habileté dans l'art de prendre les oiseaux, et jusqu'à l'âge de trente-cinq ans il sembla n'avoir pas d'autre vocation. Mais, à ce moment, il sentit s'éveiller en lui la passion de la guerre et l'amour de la gloire, se distingua aux sièges de Saint-Jean-d'Angely, de Montauban (1621) et de Montpellier (1623), fut promu mestre de camp et nommé gouverneur du fort Louis, près de La Rochelle, en 1624, à l'instigation de Richelieu qui voulait l'éloigner du roi. L'année suivante, Toiras marcha avec Montmorency contre les protestants commandés par Soubise, les battit, prit l'île de Ré, dont il reçut le gouvernement ainsi que celui de l'île d'Oleron et de l'Aunis (1629), puis se vit attaqué par la flotte anglaise commandée par Buckingham, s'enferma dans les forts de Saint-Martin et de la Prée, et, après avoir soutenu un siège de quatre mois, força les Anglais à se rembarquer. La façon brillante dont il s'était conduit dans cette circonstance lui fit le plus grand honneur et fonda sa réputation d'homme de guerre.

Toiras avait pris part à la prise de La Rochelle lorsque, la guerre de la Valteline ayant éclaté, il fut nommé gouverneur de Casal, où il s'illustra peu après en soutenant un siège mémorable contre les forces réunies de l'Autriche et de l'Espagne, commandées par le célèbre Spinola (1630). Créé maréchal de France, il négocia avec Servien le traité de Cherasco, tomba dans la disgrâce de Richelieu, obtint l'autorisation d'entrer au service du duc de Savoie et fut tué à l'attaque de Fontanelle (Milanais) en 1636. Toiras était un général aussi vaillant qu'habile et un homme de beaucoup d'esprit. Un officier lui ayant demandé, la veille d'un jour de bataille, d'aller voir son père gravement malade : « Allez, lui dit Toiras : père et mère honoreront afin de vivre longtemps. » Richelieu, qui avait conçu contre lui une haine violente, ne se borna pas à lui enlever toutes ses dignités (1633); il s'est livré envers lui, dans ses *Mémoires*, aux insinuations les plus malveillantes et les plus fausses, de façon à entacher sa probité.

TOISE s. f. (toi-ze. — Ce mot vient du vieux français *teise*, qui représente l'italien *tesa* et le bas latin *tesa, tesa*, proprement étendue, largeur des bras étendus, du latin *tenus*, participe du verbe *tendere*, tendre). Métrol. Ancienne mesure de longueur usitée en France avant l'adoption du système métrique, et qui valait 1^m,949 : *Mesurer à la TOISE, avec la TOISE.*

Je suis Villon, ce dont me poise, Né de Paris, emprès Pontoise, Et d'une corde d'une toise Saura mon col que mon cul poise.

VILLON.

— Fig. Mesure, terme de comparaison, moyen d'appréciation : *Je ne connais pas de TOISE plus exacte et de meilleure pierre de touche qu'une révolution.* (Mme Roland.)

— Instrument dont on se sert pour mesurer la taille des conscrits : *Passer sous la TOISE.*

— Fam. *Faire passer sous la toise*, Examiner de toutes les manières, toiser, chercher à connaître, à juger : *J'ai vu qu'elle FAISAIT PASSER son monde sous LA TOISE.* (G. Sand.)

— Long d'une toise, Très-long : *Ils me font dire aussi des mots longs d'une toise.*

RACINE.

— A la toise, En jugeant sur la quantité, sans tenir compte de la qualité : *Faire de la peinture à LA TOISE. Cet écrivain fait des romans à LA TOISE.*

— *Mesurer à sa toise*, Juger d'après soi, par comparaison avec soi : *Chacun MESURE les autres à SA TOISE. || Se mesurer à sa toise*, Se juger à sa valeur, ne pas s'exagérer son propre mérite :

..... Je suis une bourgeoise Qui sais me mesurer justement à ma toise.

DANCOURT.

— Prov. *On ne mesure pas les hommes à la toise*, C'est par leur mérite qu'il faut apprécier les hommes.

— P. et chaus. *Toise de pierres*, Tas de pierres cassées déposées le long d'une chaussée, pour servir à son empiècement. || On dit aussi *TOISON DE PIERRE*.

— Techn. *Toise mouvante*, Règle de menuisier qui est creuse et contient une autre règle mobile.

— Hortie. *Toise traçois*, Instrument qui permet de tracer en même temps trois, quatre ou cinq lignes parallèles.

— Encycl. La *toise* était, dans les anciennes mesures, l'unité principale de longueur; elle se subdivisait en 6 pieds, en 72 pouces, en 864 lignes et en 10,368 points. Les opérations géométriques ont donné 5,130,740 *toises* pour la longueur du quart du méridien terrestre, ce qui fait pour la longueur du méridien 05,130,740 ou 443,296. Des calculs plus récents ayant donné 5,131,276 *toises* pour la longueur du quart du méridien terrestre, il s'ensuit que sa dix-millionième partie, 05,131,276 ou 443,342, est un peu supérieure au mètre légal, mais seulement de 0,046; la lieue terrestre de 25 au degré contenait 2,280,32888; la lieue marine de 20 au degré 2,280,4111; la lieue de poste 2,000 *toises* et le mille 1,000 *toises*. Pour les mesures de surface, on employait la *toise* carrée, qui valait 36 pieds carrés; pour les mesures de volume, on se servait de la *toise* cube, qui valait 216 pieds cubes. Comparées aux mesures nouvelles, ces mesures anciennes valent : la *toise*, 1m,4904; la *toise* carrée, 3m,7987; la *toise* cube, 7mc,4039.

TOISÉ, ÉE (toi-zé) part. passé du v. Toiser. Mesuré avec la toise : *Mur toisé*.

— Fig. Terminé, décidé, réglé : *C'est une affaire toisée*. « Jugé, connu, apprécié à sa juste valeur : *C'est un homme toisé*. » Vieux dans les deux sens.

— s. m. Mesurage à la toise : *Votre toisé n'est pas exact*. « Art de mesurer les surfaces et les solides, et d'exprimer leur étendue ou leur volume en parties de certaines unités convenues. » Vieux en ce sens, la toise étant hors d'usage.

— Hist. *Edit du toisé*, Edit de 1644, qui frappait d'une amende tous les propriétaires de Paris dont les immeubles dépassaient les limites fixées par l'ordonnance de 1548.

TOISER v. a. ou tr. (toi-zé — rad. *toise*). Mesurer à la toise : *Toiser un bâtiment, un terrain, une pièce de bois, des pierres de taille*.

— Mesurer avec la toise la taille de : *Toiser un conscrit*.

— Fig. Regarder avec attention ou avec dédain, en parlant d'une personne : *Quand je le toisai avec ce regard qui pénétrait jusqu'à la moelle des os; je vis qu'il était d'un tempérament lymphatique*. (Brill. Sav.) *Elle jeta sur sa rivale un regard rapide et curieux, la toisa des pieds à la tête, puis se retourna et disparut*. (A. de Musset.)

..... Je défile [rien].
Quand j'ai toisé mes gens, qu'on m'en impose en Grasses.

« Examiner avec attention, sonder : *Son esprit régulier toisait tout ce qu'il se disait dans la conversation*. (Montesq.) *Vous verrez des hommes mal élevés, mal appris, ou incapables de toiser l'avenir*. (Balz.)

Se toiser v. pr. Être toisé : *Ces travaux se toisent à la toise courante*.

— S'examiner mutuellement avec attention ou bravade : *Les deux adversaires se toisaient du regard, en attendant le signal*.

TOISEUR s. m. (toi-zeur — rad. *toiser*). Celui qui toise, dont la profession est de toiser les travaux pour les vérifier : *Toiseur en bâtiments*. *Ils examinent votre maison comme des toiseurs*. (Balz.) « Vieux mot; on dit aujourd'hui MÈTREUR.

TOISON s. f. (toi-zon — du lat. *tonsiō*, action de tondre). Laine d'un animal : *Une blanche et épaisse toison*. *La toison des brebis*. *La toison d'une vigne*.

Heureux qui vit en paix du lait de ses brabais, Et qui de leur toison voit filer ses habits.

RACINE.

... Pour se couvrir pendant l'après saison, Il fallut aux brebis dérober leur toison.

BOILEAU.

— Mythol. gr. *Toison d'or*, Toison du bélier sur lequel Phryxus et Hellé passèrent la mer.

— Hist. *Ordre de la Toison d'or*, Ordre de chevalerie institué par Philippe le Bon, duc de Bourgogne.

— Blas. Peau de mouton garnie de sa laine, et quelquefois le mouton tout entier : *Lor-donnet d'Esparron : De gueules, à la toison d'or, au chef cousu d'azur, chargé de trois étoiles du second email*.

— P. et chauss. V. TOISE.

— Techn. *Peau pliée en toison*, Peau pliée régulièrement, de façon à former un carré peu étendu.

— Alchim. *Toison d'or*, Matière employée à l'œuvre philosophale.

— Syn. *Toison*, laine. V. LAINE.

— Encycl. Mythol. La *toison d'or*, conquise par Jason et les Argonautes, est un des mythes les plus célèbres et les plus poétiques de l'antiquité; elle constitue à elle seule un cycle dont les épopées ont raconté l'ensemble et la tragédie les épisodes. Jason et Médée sont des héros tragiques incomparables, chantés par tous les poètes, depuis Apollonius de Rhodes, Ovide et Valerius Flaccus jusqu'à Pierre Corneille et M. Legouvé.

Cette *toison*, qui a inspiré tant d'alexandrins, était la dépouille du bélier qui, sui-

vant la Fable, transporta Phryxus et Hellé dans la Colchide. Phryxus, fils d'Adamas, un des Éolides, voué à la mort par Ino, sa marâtre, allait être immolé en sacrifice sur le bord de la mer, près d'Orchomène (Béotie), afin de faire cesser une disette, lorsque Néphélée, sa mère, déesse particulièrement aimée de Junon, obtint de le sauver. Ce fut Mercure qui se chargea de ce soin au moyen d'un bélier merveilleux, dont la toison était toute d'or. Ce bélier était le fruit des amours de Neptune lui-même, transformé en bélier, avec la nymphe Théophrase, métamorphosée en brebis, et Neptune l'avait mis au service de Mercure. Phryxus monta sur cet animal merveilleux avec sa sœur, qui voulut le suivre dans sa fuite. Le bélier les transporta par mer dans la direction du Pont-Euxin et de la Colchide; mais, pendant qu'ils traversaient le détroit qui sépare la Thrace de la Troade, Hellé tomba dans le gouffre; ce détroit s'appela désormais la mer d'Hellé ou Hellespont. Phryxus, accablé par un tel malheur, refusa de continuer son voyage. Le bélier se mit à le consoler et lui fit prendre courage, et finit par le déposer sain et sauf sur le rivage de la Colchide.

En Colchide régnait alors Éétés, fils du Soleil et frère de l'enchanteresse Circé. Éétés reçut Phryxus avec bonté et lui donna sa fille Chalciope en mariage. Phryxus sacrifia à Jupiter Phryxien le bélier à la *toison d'or* et suspendit la toison dans le bois sacré de Mars.

Le désir de posséder cette toison devint si vif parmi les Grecs, que, lorsque Félitas, inquiet de la présence de Jason à Iolcos, voulut l'éloigner et le perdre s'il était possible par une entreprise lointaine, il ne lui fut pas difficile de déterminer ce jeune prince à partir pour la conquête de ce trésor de la Colchide. Les plus illustres héros de la Grèce se disputèrent l'honneur de participer à cette glorieuse entreprise. V. ARGONAUTES.

La *toison d'or* était gardée par un dragon féroce; en outre, Éétés, à qui les Argonautes la demandèrent, se disant envoyés par les dieux, exigea d'eux une épreuve qui semblait impraticable. Vulcain lui avait donné deux taureaux indomptables, aux pieds d'airain, qui soufflaient la flamme de leurs naseaux. Éétés voulut que Jason, pour fournir une preuve de sa divine origine et de la sanction donnée par les dieux à son entreprise, soumit ces animaux au joug, afin de labourer un vaste champ et d'y semer des dents de dragon. Quelque périlleuse que fût la condition posée par Éétés, chacun des héros s'offrit pour tenter l'aventure. Idmon, particulièrement, encouragea Jason à entreprendre l'affaire, et les déesses Junon et Vénus le favorisèrent en inspirant à Médée, l'une des filles d'Éétés, un violent amour pour le héros grec. Grâce au secours de Médée, qui avait reçu d'Hécate des pouvoirs magiques, Jason put soumettre les taureaux au joug et laboura le champ. Quand il eut semé les dents du dragon, des hommes armés sortirent des sillons et se mirent à se battre entre eux jusqu'à ce qu'ils se fussent entre-tués.

Lorsque Jason fut sorti triomphant des épreuves, Éétés ne voulut pas se déclarer satisfait, et le héros grec dut s'enfuir avec la *toison d'or*, que Médée enleva en endormant, à l'aide d'une boisson magique, le dragon qui la gardait.

La critique a depuis longtemps, même chez les anciens, refusé le caractère historique de cette légende, à cause des invraisemblances sans nombre qu'on y rencontre. Il est, par exemple, impossible de faire participer à l'expédition la plupart des personnages qui y sont dénommés par la raison qu'ils ne vécurent point à la même époque.

Selon quelques auteurs, le prétendu bélier de Phryxus n'était autre qu'un homme du nom de Crios, nom qui en grec signifie bélier. D'autres y virent un vaisseau ayant à la proue une tête de bélier. Il n'y aurait donc eu qu'un rapport imaginaire entre le bélier et la célèbre *toison*. Diodore de Sicile considérait la *toison d'or* comme étant simplement la peau d'un mouton que Phryxus avait immolé; on gardait cette peau très-soigneusement parce qu'un oracle avait prédit que le roi serait tué par celui qui en deviendrait possesseur. Strabon et Justin pensaient que la fable de la *toison d'or* était fondée sur l'existence dans la Colchide de torrents roulant sur un sable d'or; ce sable était ramassé sur des peaux de mouton, ce qui se pratiquait encore aujourd'hui en quelques pays; les *toisons* employées à cet usage devenaient donc réellement, lorsqu'elles étaient pleines de poudre d'or, des *toisons d'or*.

Varron et Pline prétendent que cette fable tire son origine des belles filles qu'on trouvait en Colchide, et que des voyages faits anciennement par des marchands grecs qui s'y rendaient pour en acheter avaient donné lieu à la fiction.

Paléphate a imaginé, on ne sait sur quel fondement, que sous l'emblème de la *toison d'or* on avait voulu parler d'une belle statue d'or que la mère de Pélopes avait fait faire et que Phryxus avait emportée avec lui dans la Colchide. Suidas, le lexicographe, a écrit que cette toison était un livre en parchemin qui contenait le secret de faire de l'or, objet de la cupidité, non-seulement des Grecs, mais de toute la terre, et les alchimistes du

moyen âge et de la Renaissance n'ont pas manqué d'adopter cette opinion.

Parmi les modernes, Bochart a proposé une explication très-singulière : Médée, dit-il, que Jason avait promis d'épouser et d'emmener dans la Grèce, aida son amant à voler les trésors de son père, ce qui n'a rien que de très-vulgaire. Cette histoire était écrite longtemps avant l'existence des poètes grecs qui nous l'ont racontée, mais elle était écrite en plusieurs langues que ces poètes comprenaient fort mal ou même ne comprenaient pas. Dès lors le récit fut défiguré par nombre d'équivoques. En effet, le phénicien *gaza* signifie également un trésor et une *toison*; *sam*, qui veut dire unemuraille, signifie aussi un taureau, et on exprime dans cette langue de l'airain, du fer et un dragon par le même mot *nachas*. C'est par la confusion qui naissait aisément de ces diversités de sens que s'est formée, suivant Bochart, la fable que l'on connaît; au lieu de dire que Jason avait enlevé un trésor que le roi de Colchide tenait dans un lieu bien fermé et qu'il faisait garder soigneusement, on a dit que, pour enlever une *toison d'or*, il avait fallu dompter des taureaux, tuer un dragon, etc. Bochart interprète dans son système ces expressions de la légende : Jason vit naître des dents de serpent une armée de soldats armés cinq à cinq, par la transcription suivante : « Jason assembla une armée de soldats armés de piques d'airain prêts à combattre. »

À côté de cette explication qui, sous une apparence fantaisiste, approche peut-être de la vérité, nous devons signaler deux sortes d'interprétations d'un caractère plus scientifique auxquelles ont été soumises la plupart des fables de l'antiquité, et notamment celle de la conquête de la *toison d'or*. La première consiste à observer la relation des noms des personnages mis en scène avec les noms des lieux où la scène est placée par la légende. Dans ce système, les héros ne sont inventés que pour personnifier les lieux, et les fables qui les relient ont été imaginées après coup et ne sont que l'application des caractères qu'on prête aux héros.

Ainsi, dans la légende qui nous occupe, on remarque que la Colchide est un pays célèbre dans l'antiquité par les exhalaisons pestilentielles que produisaient ses marécages. Or, les anciens peignaient les contrées mal-saines sous les emblèmes de serpents et d'autres animaux venimeux, qu'en effet elles produisent en grand nombre. Ce sont là des circonstances qu'il ne faut pas perdre de vue dans les légendes que la Fable place en Colchide. A l'orient de la Colchide était la Médie et la Perse. Plus près, et vers l'orient septentrional, était la Circassie, arrosée par le Phase, qui se jetait dans le Pont-Euxin. Dans les temps anciens, ce territoire, qui faisait partie de la Colchide, était aussi couvert de marais. A l'embouchure du Phase était une île nommée *Æa*, dont la ville principale n'était pas sans importance. Un peu plus bas et au midi du Phase, se jetait dans le Pont-Euxin le fleuve Absarus ou Absyrus, dont le cours était très-rapide.

Ces pays, où la Fable fait aborder les Argonautes, furent personnifiés selon l'usage des anciens. La Circassie fut Circé, la ville d'Æa fut le roi Éétés (Æetes); la Perse, Perséis et Perséus; la Médie, Méléte; l'Absyrus, Absyrte, frère de Médée; la Colchide, Colchus; le Phase fut le roi Phasis; l'île d'Æa fut Æa, sa fille. Les qualités physiques de chaque lieu devinrent nécessairement, dans ce langage, les qualités morales des personnages qui les figuraient; ainsi Médée fut une magicienne, et Circé une empoisonneuse. Enfin, en raison de leur voisinage, ces pays et les fleuves devinrent parents les uns des autres, tour à tour pères, mères, frères ou fils sans aucun ordre de filiation réelle, d'où résulte clairement le caractère allégorique de la légende.

L'autre système d'interprétation consiste à voir dans les fables antiques des allégories astronomiques ou météorologiques. « Les Argonautes, dit Rabaud de Saint-Etienne, se plaçant au point de vue de l'allégorie astronomique, sont les personnages du firmament qui courent après le bélier jusqu'au temps où il remonte sur l'horizon : le pays où sont le bélier, le serpent, les taureaux, le fleuve, la coupe et le navire, est celui où se trouvent le Serpenteire, le Bouvier, la Vierge, le Centaure, et où soufflent les quatre vents qui font naviguer le vaisseau, et ce pays, c'est le ciel. »

Dupuis fait remarquer que, dans la fable de Jason, ce génie solaire ne venait à bout de conquérir la *toison d'or* ou le Bélier céleste qu'après avoir triomphé d'un Taureau qui vomissait des feux, c'est-à-dire qu'à l'instant où les étoiles du Bélier céleste se dégageaient des rayons solaires et commençaient à se lever hélasiquement vers le jour de l'équinoxe, le soleil étant déjà nécessairement lui-même dans le Taureau.

Cette dernière interprétation est probablement la meilleure; mais il faut tenir compte aussi des éléments épars dans les autres et de la fantaisie des poètes, qui, sans se soucier de la première origine, ont emprunté çà et là, tantôt à la mythologie, tantôt à la géographie, des traits caractéristiques. La légende de la *toison d'or* a dû naître d'un mythe solaire emprunté à l'Orient; ce mythe, accepté par des populations qui ne l'enten-

dirent plus au bout d'un certain nombre d'années, revêtit assez rapidement, selon la tendance du génie grec, un aspect anthropomorphique; ces pérégrinations sidérales devinrent des pérégrinations humaines, le but de la recherche supposée se précisa, et la *toison d'or*, placée aux limites du monde, symbolisa en même temps le goût naissant des grands voyages, la terreur qu'inspirait l'Océan aux peuples primitifs et le désir qui toujours pousse l'homme vers l'inconnu. La combinaison de ce thème, essentiellement humain, avec les éléments mythologiques déjà célèbres, donna naissance à la fable telle que nous la connaissons.

Ces mots *toison d'or* sont devenus dans toutes les langues le synonyme de trésor, de chose précieuse apportée de contrées lointaines et pour la possession de laquelle on a bravé mille dangers, de toute chose enfin d'un prix inestimable :

« Vivre par l'art ou mourir par lui! je n'avais pas d'autre alternative. D'ailleurs, j'aimais le théâtre avec passion. J'ai réussi, c'est vrai; mais croyez-moi, si vous saviez au prix de quelles luttes et souvent de quelles douleurs secrètes! Mais Marie réussira-t-elle? je vous le répète encore. Est-ce votre fantaisie ou sa vocation qui la pousse à la poursuite de cette *toison d'or*, où tant d'Argonautes périssent pour quelques-uns qui arrivent à la conquête? »

ROGER DE BEAUVOIR.

« Mme d'Aunet a fait le voyage du Spitzberg sans aucune arrière-pensée scientifique et sans la moindre espérance de trouver le passage nord-ouest. Elle a entrepris une course plus longue et plus hasardeuse que celle des Argonautes sans avoir la plus petite *toison d'or* à conquérir. »

EDMOND ABOUT.

« Ces forêts renfermaient des toisons qui, pour le marchand perspicace, devaient être, comme celles de la Colchide pour les Argonautes, des *toisons d'or*. Des les commencements de notre colonie, le commerce des fourrures fut organisé dans le Canada. »

XAVIER MARNIER.

« Pas une de ces frégates dont le conseil d'amirauté traçait l'itinéraire n'est revenue au port sans y ramener sa *toison d'or*, ses cahiers remplis de curieuses remarques, ses collections d'objets d'art et de productions exotiques enlevées sur toutes les plages d'une lointaine Colchide. »

XAVIER MARNIER.

« Notre homme nous conduisit dans une petite boutique de bric-à-brac ou plutôt dans une échoppe. Le maître de ce taudis était accouré de telle façon qu'on lui aurait fait l'aumône dans la rue. Il nous examina d'un air qui voulait dire : Si vous n'avez pas la *toison d'or* dans vos poches, ma marchandise n'est pas pour vous. »

ABOUT.

« M. Maxime du Camp aime sincèrement la littérature; il ne veut pas qu'elle se déshonore, s'étirole ou s'avilisse; il fait un noble appel à la famille littéraire. Grands et petits, jeunes et vieux, il nous invite tous à nous unir, à faire cause commune, à marcher ensemble et sous le même drapeau à la conquête de ces mystérieux trésors de l'avenir, idéale *toison d'or* qui attend ses Argonautes. »

A. DE POMTAMIN.

— Hist. et art hérald. L'ordre de la *Toison d'or*, un des plus célèbres de la chrétienté, fut créé à Bruges, le 10 février 1429, par Philippe le Bon, duc de Bourgogne, sous l'invocation de la Vierge Marie et de saint André; mais la galanterie beaucoup plus que la religion semble avoir inspiré ce prince. Diverses versions ont été mises en avant relativement à l'origine de l'institution; quelques auteurs, prenant au sérieux la devise du prince le plus inconstant « autre n'avray », devise qu'il prit à l'occasion de son mariage avec Isabelle de Portugal, ont cru qu'il avait voulu symboliser sa propre ténacité en amour, comparable à celle des Argonautes dans leur expédition. Comme il ne fut jamais fidèle, ni à ses femmes ni à ses maîtresses, cette supposition est chimérique. D'autres ont cru qu'il rappelait par cette *toison d'or* ses gains énormes sur les laines; cette explication n'est pas mieux fondée. L'anecdote concernant ses vingt-quatre maîtresses le paraît davantage et mérite d'être rapportée. Philippe, dit-on, avait fait des cheveux de ces vingt-quatre belles filles un lac d'amour au milieu duquel les mèches dorées de l'une d'elles attiraient les regards. Les courtisans se moquaient de cette nuance trop blonde, et le prince, un peu vexé, assura que tel qui riait de cette toison la tiendrait bientôt en grand honneur. Cette belle maîtresse aux cheveux d'or se nommait Marie de Rumburgh. Philippe, par un singulier raffinement, choisit l'époque des fêtes de son mariage avec la princesse de Portugal pour instituer son ordre de cheva-

lerie. Ajoutons que, sous ces apparences de simple galanterie, le duc de Bourgogne sut faire de la *Toison d'or* un instrument politique; il s'attribua, pour lui et ses successeurs, la grande maîtrise de l'ordre, composé seulement à l'origine de trente et un chevaliers, qui juraient, entre autres choses, de servir loyalement le chef de la confrérie et de lui révéler tous les projets ou complots qui seraient formés contre lui. La défense de la religion et du prince, tel était le but suprême de l'institution. L'ordre ne pouvait être conféré qu'à des « gentilshommes de nom et d'armes sans reproches. » — « L'ordonnance que le duc publia, dit M. de Barante, pour régler les devoirs des chevaliers et les cérémonies de leur réception est assurément le plus beau code d'honneur et de vertu chevaleresque; c'était aussi le moyen d'attacher et de rendre de plus en plus docile au duc de Bourgogne toute cette grande noblesse qui l'environnait et le servait. »

L'article 67 des statuts stipulait que si la ligne mâle de la maison de Bourgogne venait à s'éteindre, ce serait l'époux de la fille et héritière du dernier souverain qui deviendrait chef de l'ordre. Aussi, en 1477, à la mort de Charles le Téméraire, cette grande maîtrise passa-t-elle à la maison de Habsbourg par le mariage de Marie de Bourgogne, fille unique de ce prince, qui avait épousé l'archiduc Maximilien d'Autriche, depuis empereur d'Allemagne. Charles-Quint honora l'ordre d'une protection toute particulière. Il lui accorda de nombreux privilèges, en fit approuver les statuts par le pape Léon X et porta le nombre des chevaliers à cinquante. A l'époque de l'abdication de ce souverain, les deux lignes de la maison de Habsbourg, qui régnaient, l'une en Allemagne et l'autre en Espagne, conservèrent toutes les deux la grande maîtrise et en exercèrent les droits. Cependant, la ligne espagnole s'étant éteinte en 1700, la maison d'Autriche éleva la prétention de garder seule la grande maîtrise; mais Philippe V refusa de s'en dessaisir. Enfin, à la suite d'un échange de notes diplomatiques qui durèrent plusieurs années, il fut convenu que les souverains espagnols continueraient à faire des chevaliers de la *Toison d'or*, mais qu'ils ne prendraient point les devises de l'institution. Depuis cette époque, l'ordre de la *Toison d'or* appartient à la fois à la couronne d'Autriche et à la couronne d'Espagne. C'est un ordre de cour, qui ne se confère qu'aux souverains, aux princes des familles régnantes, aux fonctionnaires les plus éminents et aux membres les plus illustres de la noblesse. En 1875, l'ordre de la *Toison d'or* autrichienne comptait 65 chevaliers, dont 30 appartenant à la famille impériale et à des souverains et princes de familles régnantes, et 35 à la haute aristocratie austro-hongroise. Fidèles aux statuts primitifs de l'ordre, les empereurs d'Autriche ne confèrent celui-ci qu'à des catholiques et à des personnages de haute et illustre naissance. Le mérite personnel, s'il ne se trouve pas réuni à ces deux qualités, ne suffit pas pour obtenir la *Toison d'or* autrichienne, qui est restée, on le voit, un ordre exclusivement catholique et aristocratique.

Le jour de la Saint-André, patron de la *Toison d'or*, on célèbre tous les ans à Vienne la fête de l'ordre. Après une messe solennelle dite dans la chapelle du château et à laquelle assiste l'empereur comme grand maître, ainsi que tous les chevaliers en costume de cérémonie, un dîner réunit les membres de l'ordre dans la salle du chapitre. Les réceptions des nouveaux chevaliers se font le jour des Rois, dans l'église, en présence de l'empereur.

Les chevaliers jouissent des plus grands privilèges. Ils ont leur entrée constante à la cour et prennent le pas sur toutes les personnes, excepté sur les princes des maisons souveraines. Leur nomination dépend entièrement de la volonté du grand maître, et leur nombre est maintenant illimité. Ils doivent être catholiques et ne porter aucune autre décoration que celle de la *Toison d'or*. Les sujets autrichiens ont pourtant la permission de porter les insignes des autres ordres de l'empire d'Autriche. Les chevaliers étaient autrefois obligés de porter les insignes et le collier au cou; maintenant, ils attachent la décoration à un ruban rouge, soit autour du cou, soit à la boutonnière gauche. La famille d'un chevalier défunt doit renvoyer le collier et les insignes au chapitre de l'ordre.

Les chevaliers créés en Espagne doivent être princes ou grands d'Espagne et s'être illustrés par des actions d'éclat.

Les insignes consistent en un mouton doré ou une toison d'or, suspendue au cou par un large ruban rouge foncé ou par un collier d'or garni de cailloux brillants d'où sortent des étincelles, avec cette devise : *Ante ferit quam flamma micat* (le coup frappe avant que la flamme brille). Une autre devise, placée sur un ornement, porte : *Pretium laborum non vile* (prix du travail non à dédaigner). Le costume de l'ordre se compose d'une robe en velours rouge foncé, doublée de taffetas blanc, et d'un long manteau en velours pourpre, doublé de satin blanc et bordé d'une riche broderie en or sur laquelle sont représentés les insignes de l'ordre. La tête est couverte d'un bonnet de velours pourpre

brodé en or, d'où ressort un morceau d'étoffe rouge qui tombe en arrière et s'attache à l'épaule. A la gauche du bonnet est suspendue une banderole. Les souliers et les bas sont rouges. La décoration se porte en Espagne suspendue soit à un collier, soit à un ruban rouge passé en sautoir, et ne diffère de celle adoptée en Autriche que par quelques détails d'ornements et par l'absence de devises.

Toison d'or (LA), tragi-comédie de Corneille, en cinq actes et en vers; représentée en 1661. C'est encore une pièce à machines, comme *Andromède*, un nouvel essai pour réunir la musique à la poésie. Elle a un mérite de plus, c'est que l'art du poète y a rendu les machines inséparables du poème. Cette tragi-comédie fut composée à l'occasion du mariage de Louis XIV avec l'infante d'Espagne. Le titre même de la pièce explique suffisamment son sujet. Ce qui surpasse surtout dans la représentation de la *Toison d'or*, ce furent les machines. Un marquis de Sourdeac, grand mécanicien et passionné pour les spectacles, fit représenter la pièce avec beaucoup de magnificence dans le château de Neubourg, en Normandie. Il y a, dans le prologue, de grandes beautés; ces vers, que dit la France personifiée, plurent à tout le monde :

A vaincre tant de fois mes forces s'affaiblissent;
L'Etat est florissant, mais les peuples gémissent;
Leurs membres décharnés courbent sous mes hauts
Et la gloire du trône accable les sujets. [fait.]

Mais, dans toute la pièce, il y a trop de pointes et de jeux de mots; le style de la *Toison d'or* est inférieur à celui des pièces de Corneille en général. Il n'existe, dit Voltaire, aucun trait brillant qu'on y puisse remarquer.

Toison d'or (LA), tragédie lyrique en trois actes, paroles de Desriaux, musique de Vogel; représentée à l'Académie royale de musique le 29 août 1786. Cet ouvrage fut un des premiers où se fit sentir l'influence du génie de Gluck. Les chœurs surtout offrent de grandes beautés dramatiques. Nous signalerons aussi l'air d'Hypsipyle, femme de Jason et victime de Médée : *Hélas ! à peine un rayon d'espérance*; l'air de Jason : *Est-ce à vous de voir un crime dans mon infidélité*; la scène en sol mineur : *Ah ! bannissez un funeste désir ! l'audace et l'illégitime en réchauffés par Médée : Soleil, auteur de la lumière*; mais ces derniers morceaux sont bien inférieurs à l'air d'Hypsipyle, auquel le compositeur a donné un sens très-dramatique en employant des syncope et des dessins d'orchestration qui rappellent les belles pages d'*Orphée*. Vogel avait attendu sept ans la représentation de son opéra. Mlle Maillard dit avec succès le rôle de Médée, Mlle Dozon chanta celui d'Hypsipyle et Jason fut représenté par Lays.

TOIT s. m. (toi — lat. *tectum*. Une même racine, généralement conservée, donne naissance au principal nom du toit dans tout l'Occident; c'est le sanscrit *sthaḡ*, couvrir, cacher, qui perd quelquefois son s initial : grec *stegos*, *stegé*, toit, maison, chambre, *stegnos*, couverture, lieu couvert, tente, de *stegō*, je couvre, je cache; latin *tectum*, *tugurium* de *tego*, je couvre; ancien irlandais *teg*, maison, irlandais moderne *teagh*, *tigh*, *toigh*, *tiaghais*, *tioghus*, même sens, kymrique *ty*, maison, prietel collectif *tai*, et *to*, toit, de *toi*, couvrir, armoricain *tō*, de *tōi*, *tei*, avec perte du *g* final, anglo-saxon *thac*, *thecem*, toit, scandinave *thak*, *theki*, ancien allemand *dach*, de *theccan*, *thektia*, *thectian*, couvrir, formes secondaires d'un verbe *thikan*, *thak*, qui ne s'est pas retrouvé en gothique; lithuanien *stegas*, toit, *pastogis*, avant-toit, de *stegti*, couvrir une maison, *stegius*, couvreur). Constr. Partie supérieure d'un bâtiment, d'une maison, qui sert à les couvrir, à les abriter : *Monter sur les toits. Tomber du toit. Une tuile qui tombe d'un toit peut nous blesser davantage, mais ne nous nuire pas tant qu'une pierre lancée à dessein par une main malicieuse*. (J.-J. Rousseau.) En Grèce, le toit incliné fut inventé par la nécessité et donna naissance au fronton, qui fut un champ nouveau pour le génie. (E. Deschanel.)

Qu'il est doux, à l'abri du toit qui me protège,
De voir à gros flocons s'amonceler la neige !

— Par ext. Maison, habitation, asile : *Un toit hospitalier. Un humble toit. Nous n'avons eu qu'un toit, qu'un berceau, nous n'avons qu'un tombeau*. (B. de St-P.) *Nous avons vu à Jérusalem le toit d'un chevrier parmi les ruines du temple de Salomon*. (Chateaub.)

Je vais aux vaux plus prochains rivages
Vivre en un coin, sous d'humbles toits.

Demands
Pour seuls dons
Simple toit, portes closes.

— Poétiq. Abri; objet servant de toit ou ayant la forme d'un toit, d'une voûte : *Un toit de feuillage. Mon âme s'agrandit dans ces solitudes qui n'ont que le ciel pour toit et que Dieu pour maître*. (B. de St-P.)

— Sous un toit, Sous le toit, Dans une maison, dans la maison : *Habiter sous le même toit. Convier quelqu'un, c'est se charger de son bonheur pendant tout le temps qu'il est*

sous notre toit. (Brill.-Sav.) Depuis quinze siècles, l'idée du mariage n'a pas changé dans la race saxonne; l'épouse sait qu'en entrant sous le toit du mari, elle se doit tout entière à lui. (H. Taine.)

[chante,
Un brave homme est pour moi chose belle et toute
Qu'il vive sous le marbre ou sous un toit de bois,
Qu'il sorte du bas peuple ou descende des rois.

A. BARBIER.
— *Toit paternel*, Maison où l'on est né, où l'on a, où l'on avait sa famille :

Il va vivre et mourir loin du toit paternel.
[fait.]
— Fig. Publier, prêcher une chose sur les toits, En parler publiquement, l'annoncer partout hautement :

... Gulphur alla tout droit
Contre le cas, le corner par la ville,
Le publier, le prêcher sur les toits.

LA FONTAINE.
— Jeux. Ais en forme de toit qui couvre la galerie, le côté du dedans et l'autre bout du jeu où se trouve la grille. n Fig. *Servir quelqu'un sur les deux toits*, Lui donner tous les moyens possibles de réussir; lui donner l'occasion de paraître, de se faire valoir.

— Min. Partie supérieure de la galerie formant voûte au-dessus de la tête des travailleurs.

— Moll. *Toit chinois*, Nom vulgaire d'une coquille du genre calyptrée.

— Econ. rur. *Toit à porcs*, Bâtiment destiné à loger les cochons : *En général, il ne faut jamais trop économiser sur les dimensions des toits à porcs*. (De Perthuis.) n Logement très-malpropre.

— Syn. *Toit, toiture*. Le *toit* est tout simplement ce qui couvre; la *toiture* est l'ensemble de toutes les pièces nécessaires pour établir le *toit*. Si quelquefois, dans l'usage on emploie ces mots l'un pour l'autre, on peut toujours dire que *toit* présente l'idée d'une manière simple, tandis que *toiture* éveille dans l'esprit quelque chose de plus complexe; le *toit* se présente tout d'une pièce; dans la *toiture*, on voit la multiplicité du travail, la peine qu'il a fallu se donner pour sa construction.

— Encycl. Constr. Le *toit* est une partie essentielle des édifices qu'il couvre; il les préserve des ravages et de la destruction qu'y occasionnerait sans lui l'introduction de l'humidité, en rejetant au dehors les eaux provenant de la pluie ou de la fonte des neiges. Son inclinaison dépend de la nature des matériaux employés pour la couverture; tantôt il faut que la pente soit peu considérable pour qu'ils ne glissent pas; tantôt, au contraire, il faut pour l'écoulement que la pente soit rapide. En Grèce, où le toit semble avoir pris naissance, il a donné lieu au fronton qui le représente et qui, comme le *toit* lui-même, est un élément caractéristique de la construction. C'est par le toit et le fronton que le style architectural grec se distingue du style égyptien; ils sont profondément caractéristiques, car le *toit* est commandé par le climat pluvieux de la Grèce, tandis que dans l'Égypte, dont la pluie n'arrose pas le sol, rien ne pouvait même en suggérer l'idée; aussi en ce pays ne rencontre-t-on que des terrasses. Quant à la physionomie du *toit*, en Grèce, on le voit peu incliné, parce qu'il n'avait pour but que de présenter une pente suffisante pour l'écoulement de l'eau et que la couverture était de pierre ou de marbre et disposée de manière à ne point lui permettre de pénétrer entre les joints. A Rome, l'inclinaison du *toit* devient plus prononcée à cause de l'emploi, dans la couverture, de la tuile à surface raboteuse. Au moyen âge, la pente du *toit* se règle sur celle des frontons encadrant l'ogive, qui introduit dans le style dit gothique le goût des formes élevées. Cette forte inclinaison avait pour but de rejeter non-seulement les eaux, mais encore les neiges et de ne pas permettre au vent de pénétrer sous les couvertures formées de matériaux de peu d'épaisseur. Dans l'époque suivante, on conserva les *toits* élevés, qu'on avait reconnus d'un bon usage; mais, dans la suite, leur inclinaison parut souvent avoir été arbitraire.

Au point de vue architectonique, le *toit* est, à son origine, partie intégrante de l'édifice; il est de même matière et forme le complément de son architecture; sans lui, le temple grec est inachevé ou en partie détruit. Dans l'architecture romaine, ses formes ne sont plus en harmonie parfaite avec le style de l'édifice; cependant elles se combinent avec lui et ajoutent à ses charmes. Dans le moyen âge et la Renaissance, les *toits* manquent à la condition d'unité rigoureuse qui résulte de l'emploi d'une seule et même espèce de matériaux; mais ils concourent encore à caractériser les édifices et à les embellir par les découpures qui décorent leurs crêtes et leurs arêtes inférieures. De nos jours, les architectes dissimulent les toits autant qu'ils le peuvent et ne songent plus à en tirer parti au point de vue artistique.

La partie principale de la toiture et celle dont l'établissement nécessite le plus de soins, afin de la rendre bien impénétrable à l'eau, est celle que l'on nomme communément *couverture*.

Outre la couverture, la toiture se compose

de pièces destinées à la supporter. La réunion de ces pièces se nomme *comble*.

Les combles sont très-divers de forme et d'aspect, suivant la forme, la dimension, le genre des édifices qu'ils surmontent, et souvent par la seule fantaisie de ceux qui les construisent.

Les combles sont à un, deux, trois ou quatre égouts, suivant qu'ils présentent une, deux, trois ou quatre pentes. La matière dont sont faits les combles varie suivant le but auquel on les destine et suivant l'étendue à protéger. Les substances les plus communément employées sont le bois, le fer et la fonte; souvent les trois ensemble.

Lorsqu'on veut faire des combles légers, on emploie le bois blanc, le tilleul, le peuplier et le châtaignier, ou encore le sapin du Nord. Les combles de bois peuvent être ou non protégés par une peinture. Ceux de fer doivent toujours l'être.

La partie de la toiture que l'on nomme *couverture*, et qui constitue le *toit* proprement dit, peut s'exécuter de bien des façons différentes et avec un grand nombre de matériaux divers, suivant les pays, la richesse et la nature des édifices, etc. Nous avons longuement traité ce sujet au mot *COUVERTURE* et nous nous contenterons ici de présenter quelques considérations générales. Plus un climat est pluvieux, plus les *toits* doivent être inclinés. S'il vente beaucoup, il faudra employer des matériaux lourds et les bien accrocher. Dans les Alpes et le Jura, on est obligé, pour que les toitures des chalets résistent à la violence des vents, de les charger de grosses pierres.

La toiture la plus simple et la plus économique est le chaume. Elle a plusieurs inconvénients, dont le pire est de propager avec la plus grande rapidité les incendies. Aussi est-il défendu par toute la France de couvrir de chaume aucune maison neuve; on doit simplement réparer les anciennes. De cette façon, le chaume est peu à peu remplacé par la tuile. Les tuiles fournissent le mode de toiture le plus répandu et le plus ancien.

Les Romains et les Grecs les connaissaient et en fabriquaient de fort belles, d'une grandeur qui n'est plus usitée aujourd'hui. Ils se servaient également, en guise de tuiles, de plaques de marbre et de bronze.

Les tuiles employées anciennement d'une manière courante étaient des tuiles demicylindriques et même légèrement coniques. Elles sont encore en usage à Marseille et dans certains pays où il fait beaucoup de vent. Elles constituent, en effet, une couverture très-bonne, très-solide, mais très-lourde, qui augmente fort la dépense en charpente. Les tuiles de cette forme ne sont plus guère usitées que comme tuiles faîtières.

Comme exemple de tuiles arrondies, on peut aussi citer la tuile flamande. Elle partecipe aux mêmes inconvénients que la précédente, mais à un degré moindre. Il leur faut une grande pente. Comme tuiles d'un usage courant et plates, on distingue les tuiles ordinaires et les tuiles à recouvrement. Les tuiles plates ordinaires sont de différentes formes : rectangulaires, ou arrondies, ou en pointe. Elles ont généralement, surtout les tuiles arrondies et les tuiles pointues, des stries obliques pour faciliter l'écoulement des eaux.

On a aussi employé des tuiles en losange, peintes et vernies. Ces tuiles sont d'un joli effet; on peut leur donner facilement un cachet monumental ou gracieux; mais elles constituent généralement une toiture défectueuse. Leur principal inconvénient est de former des zigzags qui gênent la descente directe des eaux et les rejettent vers les coins du *toit*.

Les tuiles à enchevêtrement sont d'invention récente. Le premier brevet a été pris en 1837, par M. Gilardoni d'Altkirch. Depuis lors, d'autres fabricants en ont confectionné. Elles chargent moins les toitures que les tuiles ordinaires. Elles sont d'un emploi facile et commencent à être très-répandues. Leur pose demande quelque soin, pour qu'elles soient bien ajustées, afin d'éviter les infiltrations.

Après les couvertures en tuile, les plus usitées sont celles d'ardoise. L'ardoise est légère, et, par suite, son emploi n'exige pas des combles aussi solides et aussi chers. Il faut leur donner beaucoup de pente pour éviter l'infiltration de l'eau par capillarité entre les ardoises.

Enfin viennent les toitures en métal. La plus anciennement employée est la toiture en plomb. C'est en plomb que l'on couvre les édifices à la conservation desquels on tient spécialement et pour lesquels on peut faire une grande dépense. En effet, la toiture en plomb revient cher, tant à cause du prix de ce métal lui-même qu'à cause de son poids, qui nécessite l'emploi de charpentes très-fortes. Les toitures en plomb se prêtent beaucoup à l'ornementation et à des décorations diverses, telles que la dorure, par exemple. Comme exemple de belle toiture en plomb, on peut citer le dôme des Invalides. Les toitures en zinc sont plus modernes, moins coûteuses et plus légères. Dans l'emploi de ces deux métaux, il faut toujours avoir le plus grand soin de laisser la dilatation libre dans tous les sens.

Enfin, on a récemment fait usage de toitures en tôle. La tôle noire est assez peu employée; elle manque toujours aux rivets et

résiste à peine, à force de peinture. On emploie plus volontiers la tôle ondulée, galvanisée ou plombée.

La tôle zinguée, ou galvanisée surtout, est d'un excellent usage; mais elle ne résiste pas aux vapeurs acides. Cette tôle ondulée a l'avantage de supprimer complètement les chevrons. On a ainsi des toitures fort légères et même élégantes; seulement elles sont un peu coûteuses.

Lorsqu'on veut établir le devis d'une toiture complète, il faut tenir compte, pour la dimension des charpentes, des poids qu'elles auront à supporter. Or, elles n'ont pas seulement à supporter la charge des couvertures, mais encore les surcharges accidentelles provenant de la pluie, de la neige, du vent.

La densité de la neige est de 1/10 de celle

de l'eau. On compte que l'épaisseur maximum sur un toit sera de 0m,50, soit 50 kilogrammes par mètre carré. Quant au vent, il n'agit, dans nos climats, que d'une manière passagère. La pression la plus forte est estimée à 8 kilogrammes. Du reste, la neige et le vent ne peuvent que rarement agir ensemble, parce que, si le vent souffle, la neige ne reste généralement pas.

Comme chacune des pièces d'une toiture doit être soumise au calcul, il est bon d'avoir des données qui permettent de ne pas exagérer les dimensions des charpentes, en faisant connaître à priori les poids que l'on aura à supporter dans divers cas et les inclinaisons les plus convenables aux divers genres de couvertures. Ces renseignements sont consignés dans les tableaux suivants :

NATURE DE LA TOITURE.	INCLINAISON.	POIDS	VOLUME
		PAR MÈTRE CARRÉ.	DE BOIS PAR MÈTRE CARRÉ.
		kilogr.	m. c.
Planches ou bardeaux	45°	20 à 40	0,050
Tuiles demi-cylindriques	27° à 31°	75 à 90	0,068
Tuiles flamandes	40° à 50°	55 à 60	0,060
Tuiles plates	40° à 60°	60 à 90	0,063
Tuiles à emboîtement	15° à 22°	40 à 50	0,055
Ardoise ordinaire	23° à 45°	30 à 35	0,035
Ardoise grand modèle	15° à 33°	27 à 35	0,055
Zinc (n° 14)	18° à 21°	8 à 9	0,042
Tôle ondulée, galvanisée	18° à 21°	8 à 9	0,042
Cuivre	18° à 21°	14	0,042

	VITESSE.	PRESSION
	m.	kilogr.
	3	1,047
	5	2,908
	8	7,443
	10,85	13,690
	14	22,795
	20	46,520
	40 (ouragan)	186,000

TOITURE s. f. (toi-tu-ra — rad. toit). Ensemble des pièces qui composent le toit d'une maison, d'un bâtiment : *La couverture en chaume des fenils est préférable pour conserver le foin à la TOITURE en tuile.* (M. de Dombasle.)

— Art de construire des toits : *Il s'entend à la TOITURE.*

— Mar. *Toiture mobile*, Toit ou couverture dont on se sert, dans les arsenaux, pour mettre à l'abri certaines parties d'un bâtiment désarmé ou en construction.

— Syn. *Toiture*, toit. V. TOIT.

— Encycl. V. TOIT et COUVERTURE.

TOK s. m. (tok). Sorte de collier rond en argent, que portent les femmes fellahs en Egypte.

TOK, rivière de la Russie d'Europe, gouvernément d'Orenbourg. Elle descend du versant occidental des monts Obchtcheisier, coule au N.-O., puis au S.-O. et se jette dans la Samara, à 5 kilom. de la ville de Bouzoulouk, après un cours d'environ 225 kilom.

TOKAI ou **TOKAY** s. m. (to-ké — du nom d'un village de Hongrie). Vin de Hongrie très-reconnu.

— Encycl. Le vignoble célèbre connu sous le nom de Tokai est situé dans un pays accidenté, appelé *Hegy-Allya* (pied des montagnes), et dont la superficie a 7 ou 8 lieues carrées. Il s'étend sur une chaîne de trente-quatre montagnes, dont le mont Tokai ne forme qu'un chaînon, le premier, il est vrai, et le plus remarquable par sa position topographique. Cette hauteur ne produit donc qu'une petite partie des vins confondus sous le nom de tokai, et d'autres, tels que les monts Mada et Tarkczal, où l'empereur d'Autriche possède ses meilleurs vignobles, donnent un vin de qualité égale ou même supérieure. Ce serait donc une erreur, comme le fait remarquer Odart, de croire que le vin de Tokai ne doit son prix très-élevé qu'à sa rareté. Mais il y a beaucoup de choix à faire, même sur le mont Tokai, et la qualité du vin dépend de la proportion bien combinée des cépages qui composent le vignoble, et qui sont au nombre de trente ou peut-être de soixante.

Le plus remarquable de ces cépages est le *furmint*; il présente des sarments assez gros, noués court, dressés, gris en bas, jaune fauve ou brunâtre dans le haut; des feuilles presque entières, bien étoffées, vert foncé en dessus, cotonneuses en dessous; des raisins de longueur moyenne, plutôt cylindriques que coniques, à grains peu serrés et très-inégaux, les plus gros ayant près de 0m,02 de diamètre; à la maturité, ils sont remplis d'un suc très-doux. Leur saveur a été fort diversement appréciée, ce qui dépend beaucoup des goûts; mais, en général, on les regarde comme peu dignes d'être admis parmi les fruits de table. Les grains sont très-disposés à se *passeriller*, c'est-à-dire à subir ce demi-

dessèchement qui fait les raisins secs. Malheureusement, le *furmint* est d'un faible rapport, ce qui provient de ce qu'il est très-sujet à la coulure, que son pédoncule, faible et fragile, se casse facilement et laisse tomber la grappe, enfin que ses grains sont dévastés par les guêpes et les abeilles, qui en sont très-friandes.

Introduit vers le commencement de ce siècle dans diverses localités du département de l'Hérault, ce cépage s'est répandu assez rapidement sur plusieurs points du Midi et jusqu'en Touraine. Il y a bien réussi; mais le vin qu'on en obtient est bien inférieur au véritable tokai, d'abord parce qu'on le fait avec ce seul cépage, ensuite parce qu'on laisse trop mûrir les raisins et que souvent même on fait cuire le mût; il en résulte que ce vin a toujours un goût sirupeux et une couleur brune qui le confondent avec les autres vins cuits obtenus de divers raisins. Dans son pays natal, au contraire, le tokai a une jolie couleur ambrée et acquiert avec l'âge la délicatesse et le bouquet qui lui sont propres. Le raisin commence à mûrir vers la fin d'août; mais on ne le récolte qu'à la fin d'octobre ou au commencement de novembre. Après l'avoir déché et foulé, puis humecté avec le moût d'autres raisins, on le laisse dans un vaisseau ou dans une cuve pendant vingt-quatre à trente heures.

Le vignoble de Tokai renferme encore bien d'autres cépages, de qualité inférieure au *furmint*, mais qu'on ajoute à celui-ci pour donner au vin un peu plus de corps ou de bouquet.

« Le vin de Tokai, dit l'Anglais Townsend dans son *Voyage en Hongrie*, est sans contredit très-bon, mais pas assez, selon moi, pour le prix qu'il coûte. Je suis persuadé que, si ce n'était pas en faveur de la rareté, la plupart de mes compatriotes préféreraient du bon vin de Bordeaux ou de Bourgogne, qui ne coûte guère plus d'un quart du tokai. J'ajouterai qu'on trouve en Espagne des vins liquoreux qui me paraissent aussi bons, et qu'à moins que le tokai ne soit très-vieux, il est beaucoup trop moelleux pour le palais d'un Anglais. Les Hongrois sont fort prévenus en faveur de leur chère patrie et de ses productions. J'ai entendu souvent dire à plusieurs d'entre eux que les vins les plus médiocres de leur pays sont infiniment supérieurs aux meilleurs vins de France... »

En France, où le vin de Tokai est peu répandu et où on le remplace par des tokais français récoltés en Provence et en Alsace, il n'est pas étonnant que l'on ait la prétention de produire des vins au moins égaux à ceux de la Hongrie. Un écrivain dont le nom fait autorité, Grimod de La Reynière, va plus loin; il préfère les tokais français à tous les autres. Depuis plusieurs années, enfin, quelques agriculteurs de nos provinces méridionales ont réussi à acclimater le fameux *furmint*, cépage hongrois indispensable pour obtenir le vin de Tokai, et ils n'hésitent pas à affirmer que leurs produits sont égaux, si-

non supérieurs, à ceux de Hongrie. La France, d'ailleurs, n'est pas la seule à chercher dans ses vignobles des produits comparables au tokai. Voici les vins étrangers qui ont la même prétention : le *vino-santo* des Italiens; le *cotnar* des Moldaves; le *zenorodi* des Zantioques; le *piatra* des Valaques.

Quoi qu'il en soit, le tokai est incontestablement le premier vin de la Hongrie et c'est, de tous les vins d'Europe, celui qui se vend le plus cher; à Londres, il vaut trois fois plus que la malvoisie et cinq fois plus que le riesling.

— *Différents crus du tokai*. Le vin des environs du bourg de Tokai n'est pas aussi parfait que celui de Tarkczal, qui porte le même nom. Les vignes qui fournissent le véritable tokai croissent sur une montagne dépendant des Krapacks (comté de Zemplin), montagne qui porte, dans le pays, le nom de *Hegy-Allya*. Elle n'a que 4 lieues de longueur, et c'est cet espace si resserré qui est censé produire l'immense quantité de vin servi dans l'univers entier sur la table des riches sous le nom de tokai, vins de seconde qualité évidemment, qui sont récoltés aux environs, dans des crus secondaires dont voici les noms : Mada et Mezès-Malé, Zombor, Keresztur, Tallya, Benye ou Erdo-Benye, Megiaszo, Toldschwa, Ord, Rotka, Kysfalud, Szeghi, Szadany. Les vins produits par ces pays sont, en effet, des tokais, ou du moins des vins ayant une telle analogie avec ceux dont ils portent le nom, qu'il faut être du pays pour établir entre eux la moindre différence.

Le cru de Mezès-Malé, qui dépend du village de Tarkczal, fournit les vins les plus estimés pour leur douceur; ceux de Tokai et de Mada sont de même espèce et diffèrent peu en qualité. Ceux de Tallya ont plus de couleur, tandis que ceux de Zombor ont plus de force. Les vins de Szeghi et de Szadany ont un parfum aromatique plus prononcé; enfin, ceux de Toldschwa et d'Erdo-Benye se conservent mieux et supportent plus facilement le transport par mer. Ceux de toutes les autres montagnes leur sont inférieurs; citons ceux de Gal-Szeck, de Kryovostyan et de Barko, au milieu d'un grand nombre d'autres. On ne peut se dispenser de reconnaître que quelques-uns des vignobles classés comme secondaires produisent des vins vraiment remarquables, tels que le mont Mada, où sont situés les deux vignobles des empereurs d'Autriche. C'est donc une grande erreur de croire que le vin de Tokai ne doive son prix qu'à sa rareté et que le vignoble auquel sont dus les vins connus sous le nom de tokai ne soit guère plus grand que le clos Vougeot ou le vignoble de Constante. Le pays qui le produit a 7 ou 8 lieues carrées de surface et comprend environ le tiers de la superficie des trente-quatre monts situés dans le comitat de Zemplin, dont Tokai fait le premier chaînon.

Les vignes appartenant en propre à l'empereur doivent leur supériorité à leur bonne exposition et à leur situation intermédiaire sur le flanc du mont Tokai, de même que la vigne de Tarkczal, dont la qualité des produits est si parfaite, qu'elle a reçu le nom de *Mezès-Malé* (rayon de miel), ne doit ses qualités propres qu'à sa position et au choix des cépages dont les produits entrent dans la fabrication du vin.

On ne distingue pas moins de trente-quatre crus différents de Tokai. La plus grande partie de ces vignobles sont des propriétés domaniales. Les plus grands propriétaires sont le prince de Breitenheim et la famille Szirmay.

— *Sol*. Le sol des environs de Tokai est d'une finesse admirable et d'une légèreté extraordinaire, comparable en cela à celui de Tripoli. Il se compose, pour ainsi dire, d'une poussière brune qui n'a pourtant rien de commun avec le sable et n'est mêlée ni de gravier ni de cailloux. On y trouve de temps en temps quelques fragments de porphyre. Dans les endroits ravins par les pluies, on voit que le sol forme une couche de plusieurs toises d'épaisseur.

— *Principaux cépages*. Les cépages les plus estimés dans l'Hegy-Allya ou pied des montagnes sont :

Le *furmint*, cépage principal, pour ne pas dire unique, dont on fait précéder quelquefois le nom des mots *nagy szemii* (à gros grains).

Le *furmint*, dit Szvimai, produit des raisins doux, succulents, aromatiques, plus disposés qu'aucun autre à laisser opérer sans altération le dessèchement d'une partie des grains de la grappe (*passeriller*). Nul cépage ne convient mieux au sol de l'Hegy-Allya.

Nous avons décrit plus haut ses caractères distinctifs; nous ajouterons qu'il a le défaut d'être très-avare de ses produits et qu'on ne peut pas compter sur plus de 6 à 7 hectolitres, 10 au plus, à l'hectare.

On cultive, en outre, aux environs de Tokai :

Le *holy agos*, variété du *furmint*;

Le *feyer-gohér* (fair-goïr), qui signifie *blanc précocé*, cépage produisant des raisins bons à manger;

Le *hars levelu* (feuilles de tilleul) ou grand tokai;

Le *fejer denka*, dont on fait quelquefois du vin à part. C'est une sorte de muscat.

Voici comment en parle le comte Odart : « Le blanc seul est cultivé dans les vignobles du comitat de Zemplin. Il est moins vigoureux et moindre dans toutes ses parties que notre muscat blanc de France; ses grains sont moins gros et moins serrés à la grappe; il y a aussi quelque différence de goût pour un fin dégustateur; aussi les vins muscats de l'Hegy-Allya sont-ils très-différents de ceux de nos départements du Midi. Il est certain, du moins, que dans aucun lieu, soit dans la cave de Mada, que j'ai visitée, soit à celle de la Société des propriétaires de Pesth, je n'en ai vu qui rappelât le velouté, le moelleux de nos bons vins muscats du midi de la France. Dans l'un et l'autre lieu, ce vin était, à la vérité, très-parfumé, très-spiritueux, mais d'une sécheresse, d'une aridité désagréable, au point que, dans la cave de la Société à Pesth, je laissai la moitié du petit verre qu'on m'offrit et que j'en fis la remarque au propriétaire dans la cave de Mada, où je venais de goûter le seul vin de Tokai qui fût digne de sa réputation. Aussi le meilleur emploi qu'on puisse faire des raisins *fejer denka* ou *muskataty* est d'en mettre une petite quantité avec la vendange des autres plants, au vin desquels il communique un bouquet agréable; mais alors il faut le garder quelque temps sur des claies, parce qu'il serait sujet à pourrir avant la complète maturité du *furmint*. Du reste, le parfum propre au vin du *furmint* me paraît préférable. »

— *Culture*. Aussitôt après les vendanges, on couvre les souches d'environ 1 ou 2 pouces de terre, et chacune d'elles ressemble alors à une taupinière. En mars, on déchausse et on donne un labour. En avril, on dresse la vigne et on taille; on place les échéas, auxquels on liera ensuite les sarments; on arrache les herbes avant la floraison et, lorsque cette dernière est terminée, on renforce les échéas, on ébourgeonne et on retourne encore une fois le sol avant les vendanges.

— *Vendanges*. Comme il faut que les raisins soient extrêmement mûrs, on diffère la vendange autant qu'il est possible, et en général jusqu'à la fin d'octobre ou même plus tard, si le temps est beau. Les raisins, dès qu'ils sont un peu mûrs, sont surveillés par des gardes, chargés de chasser les voleurs et aussi les oiseaux. Les vendanges sont la saison de la gaieté et des plaisirs. Tous les nobles qui possèdent des vignes arrivent accompagnés de leurs parents et de leurs amis, affluence encore augmentée par le concours des marchands de vin.

La quantité et la qualité des raisins diffèrent d'une année à l'autre. Quelquefois, il n'y en a pas du tout, lorsque les gelées du matin sont prématurées et précèdent la maturité; mais ces mêmes gelées sont favorables lorsqu'elles ne viennent pas trop tôt. D'autres fois, le temps devient pluvieux et couvert juste au moment où les raisins réclament un soleil ardent; ils n'acquiescent aucune qualité. Ceux qui sont propres à se dessécher sont en petite quantité, comparativement aux raisins ordinaires.

Lorsque les raisins sont à demi desséchés et pleins de sucre, on les cueille avec le plus grand soin, en mettant les raisins les plus secs (*troken-beers*) à part.

— *Vinification*. On distingue trois qualités de tokai :

1^{re} qualité : vin produit par les gouttes décollant des raisins secs avant qu'ils soient pressés;

2^e qualité : vin produit par les grappes sèches légèrement pressées;

3^e qualité : résultat d'une forte pression.

Les raisins à demi desséchés se foulent séparément des raisins ordinaires. Le jus qu'on en exprime a la consistance et l'apparence du miel; on le mêle avec le vin commun, dans une proportion qui varie suivant les spéculations ou la fantaisie des propriétaires. Du plus ou du moins de ce jus précieux dépend la qualité du tokai.

Pour se procurer le premier vin, on choisit les meilleurs raisins, on en ôte tous les grains vides ou pourris, on les place sur des tables à rebord et creuses au milieu, avec un orifice par lequel le jus que l'on obtient, après une légère pression, est reçu dans des vases de terre et forme ce que l'on nomme l'*essence*. On mouille ensuite le marc avec du moût provenant des raisins non desséchés, que l'on a pressés séparément, et on en exprime le jus par différents moyens, dont le plus usité est de le mettre dans des sacs et de les fouler avec les pieds; on répète cette opération, et l'on obtient ce que l'on appelle *maszlas* ou second vin de raisin cuit au soleil.

Le vin qui se vend sous le nom d'*ausbruch* se compose de 61 parties d'essence et de 84 parties de vin, tandis que le *maszlas* contient 169 parties de vin contre 61 parties d'essence.

Dans les environs de Tokai, on trouve rarement des vins qui aient passé une année, à l'exception de quelques maisons où les particuliers les gardent pour leur propre consommation. Les riches vigneron et les seigneurs les vendent pendant la vendange pour un prix très-modique, non par nécessité, mais parce qu'ils manquent d'industrie, d'adresse

et de l'esprit de spéculation. Les vaisseaux où on les conserve, faite de tonneaux, sont mal construits, les caves sont chaudes, de sorte que le *tokai* ne reçoit de soins que chez les négociants. Le vigneron n'est qu'un intermédiaire qui ne tire aucun avantage de son heureuse position; il ne calcule que les frais de culture, sans penser aux intérêts des biens-fonds, moins encore à ses propres peines. Il estime d'abord la valeur d'un tonneau de son vin, il y ajoute quelques florins pour le bénéfice et n'examine jamais la qualité, mais la quantité qu'il vend; d'où il résulte souvent que le mauvais vin, dans les années où la vendange a manqué, est plus cher que le meilleur des années abondantes.

Le vin de *Tokai*, aujourd'hui si célèbre, ne date pas de loin. Au ^{xiii}^e siècle, nous apprennent les écrivains, les premiers plants de vigne furent introduits à Tokai par des colons italiens attirés par le roi Béla IV; mais de là à produire des vins célèbres il y a loin. Les vins récoltés dans ce vignoble, assez peu prisés tout d'abord, partaient pour le nord de l'Europe par la Pologne, chemin qu'ils suivent encore. Nicolas Oláh, qui écrivait au ^{xvi}^e siècle, ne compte pas le comté de Zemplin, et par conséquent Tokai, parmi ceux qui produisaient le meilleur vin. Il paraît que Tokai n'acquît de renommée que sous le gouvernement de Rakoczy. Depuis cette époque, sa réputation n'a fait que s'accroître de jour en jour.

— *Commerce.* La plus grande partie du vin de Tokai est exportée en Pologne, en traversant Virawa, Bartfeld et Kesmark; elle se répand de là en Russie, en Prusse et dans tout le Nord. Quant au débit qui s'en fait en traversant l'Autriche, il n'est pas aussi considérable qu'il pourrait l'être; mais, comme on paye avec ce produit, chemin faisant, diverses marchandises, il devient très-utile au commerce.

Son exportation en Prusse est principalement en Silésie est excessivement importante, parce qu'il n'y a pas une ville ni un bourg qui ne consomme de ce vin; d'ailleurs, le *tokai* n'y est pas à un prix excessivement élevé, grâce à la concurrence. L'entrepôt des *tokais* est établi à Breslau, d'où il passe à Berlin, à Hambourg, en Saxe et même jusqu'à Londres. Le commerce ne s'en fait plus par commission; les propriétaires se rendent personnellement en Pologne et en Silésie, ou les marchands du Nord viennent en Hongrie faire leurs achats. Le vin de Mezès-Malé n'entre pas dans le commerce; il est réservé en totalité aux caves de l'empereur et à celles de quelques magnats qui y possèdent des vignes. Celui que l'on vend sous le nom de *tokai*, même en Hongrie, n'est que ce qu'on appelle *ausbruch* et *maszlas*.

On estime le produit annuel des vignobles du comté de Zemplin à 240,000 eimers, tandis que la vendange de Hegy-Allya ne donne guère que 36,000 tonneaux de 3 eimers chacun. Le vrai *tokai* se vend, à Vienne, jusqu'à 25 francs la bouteille, et même on ne s'en procure pas sans peine à ce prix. Le *tokai* se vend généralement à l'autal, qui vaut 50ll,50, et au baril de deux autals.

— *Tokai français.* Les *tokais* français ne sont autre chose que des vins cuits que l'on prépare dans le Midi, et principalement à Cassis, à La Ciotat, etc. Ces vins, nouvellement faits, sont liquoreux, pâteux et prennent à la gorge; mais en vieillissant ils deviennent fins et agréables, tout en conservant leur douceur. Ces vins se fauillent dans le commerce sous le nom générique de *tokai* et se vendent à Paris et dans tout le Nord comme vins hongrois. Evidemment c'est là une fraude grave; mais le commerce des liquides se livre à de tels écarts, que celui-ci n'est pas plus répréhensible que les autres; il est d'ailleurs inoffensif, puisque les vins de Provence sont loin d'être malsains. Quant à la valeur commerciale de ces imitations, elle est loin d'être nulle, puisqu'il s'est rencontré des gourmets qui ont déclaré catégoriquement préférer nos vins français aux produits authentiques de la Hongrie.

• Les imitations de *tokai* de la Provence, dit Grimod de La Reynière, peuvent paraître avec honneur dans un dessert splendide; chose bien singulière, sans doute, et qui est plus connue des marchands qui ont fait leur profit de cette découverte, en vendant souvent l'un pour l'autre, que des amateurs vinographes, qui très-souvent ont été les dupes de cette ruse et qui même s'y laissent prendre encore quelquefois.

• Cette ressemblance des vins d'Aubagne, de Cassis et de La Ciotat avec le vin de Tokai est non-seulement très-honorable pour la France, mais elle intéresse particulièrement son commerce, et puisqu'il est si facile de tromper avec du vin indigène le palais des plus fins gourmets, il est désormais inutile d'envoyer notre argent en Hongrie pour en faire venir du vin, dont nous possédons chez nous le pareil et qui coûte quinze fois moins.

• En somme, pour quelques-uns, ce vin de Tokai, si vanté, si recherché, qu'on paye jusqu'à 30 et 35 fr. la bouteille, paraît en tout très-inférieur à nos vins muscats du Languedoc et du Roussillon, tels que ceux de Lunel, de Frontignan et surtout de Rivesaltes, qui, lorsqu'il est un peu vieux, est peut-être le meilleur vin de liqueur qu'on puisse boire en Europe. Le vin de Tokai possède un goût de

pomme pourrie, extrêmement désagréable, et qui laisse dans le palais un arrière-goût très-déplaisant; le plus soigné, non-seulement n'est jamais clair et n'a jamais cet œil diaphane, cette teinte et cette couleur topaze que présentent nos bons vins muscats et ceux de Malaga, mais il est presque toujours louche, épais et paraît tenir en dissolution des corps étrangers, ce qui le rend désagréable à boire. La grande réputation dont il jouit et qui, comme celle de beaucoup de gens, semble à plusieurs très-usurpée; la difficulté de s'en procurer, son éloignement, sa vogue, etc., tout contribue à entretenir un préjugé favorable à ce vin... Et les marchands n'en continueront pas moins à vendre sous ce nom, et fort cher, les vieux vins cuits de la Provence, sans que personne s'aperçoive de leur supercherie.

Ajoutons que Grimod de La Reynière n'est pas seul de son avis et qu'il s'est trouvé des connaisseurs étrangers qui ont appuyé son dire; mais il est probable que les uns et les autres n'avaient jamais goûté que du *tokai* fraudé.

— *Tokai princesse.* Le *tokai* princesse, nouvelle imitation du *tokai* hongrois, est une liqueur récoltée dans l'excellent vignoble de Saint-Gilles, auquel nous avons consacré un article et où l'on cultive aujourd'hui le fameux cépage qui fait la fortune du Zemplin. Le cépage précieux appelé *furmint* a été importé au commencement de ce siècle par un Français rentré dans sa patrie, M. de Villeraze, dans les vignobles de Béziers, où il a très-bien réussi; peu de temps après, il fut envoyé dans une autre partie du département par le général Maureilhac; il s'est répandu assez promptement dans plusieurs localités du Midi et, depuis 1835, en Touraine. Le docteur Baumes, auteur d'ouvrages excellents sur l'art de cultiver la vigne et de fabriquer le vin, ouvrages que nous avons souvent consultés, s'est emparé de ce nouveau cépage et l'a si bien acclimaté aux environs de Saint-Gilles, vignoble de Princesse (Gard), qu'il en a obtenu des vins exquis, rivalisant avec ceux de Hongrie. Ce vin, primé dans tous les concours où il a paru, a établi solidement la réputation des liqueurs qu'on peut obtenir du *furmint* dans le Languedoc.

— *Culture et vinification.* La culture du *furmint* ne présente rien de particulier au coteau Princesse; elle est identique aux procédés ordinaires de tout le vignoble de Saint-Gilles. On vendange dans les premiers jours d'octobre, parce que le raisin mûrit bien plus vite en cet endroit qu'en Hongrie. Point de cuvées secondaires et tertiaires (*ausbruchs* et *maszlas*). Les avantages du climat de Saint-Gilles permettent de simplifier la vinification. On foule avec les pieds pour extraire le premier moût; on presse le marc, et le moût obtenu est versé au fur et à mesure dans une futaie remplie au préalable d'autant de gaz sulfureux qu'on a pu y brûler de mèches soufrees. On bonde et on laisse en repos pendant deux ou trois jours; la fermentation ne peut se produire, les parties étrangères au moût se précipitent; on soutire et on transvase dans une autre pièce; le vin est déjà clair, beaucoup plus que le vin hongrois, auquel on reproche d'être louche. Pendant les premières années, on soutire le *tokai* au printemps et à l'automne, ensuite une seule fois par an; plus tard, on cesse de soutirer, et l'on colle une ou deux fois.

M. Rendu, tout en rendant hommage à la qualité du *tokai* princesse, reconnaît que le véritable *tokai* lui est infiniment supérieur. Cependant quelques dégustateurs en renom affirment que la liqueur languedocienne est parfaite. Pris sur place, ce vin vaut 6 francs la bouteille; on ne le boit guère que lorsqu'il a une dizaine d'années; plus il est vieux, plus il possède de qualités.

— *Tokai d'Alsace.* Le *tokai* que l'on fabrique en Alsace n'est autre chose que le vin de paille vieilli, dont nous parlons à notre mot RHEIN (vins du). Lorsque ce vin a été gardé six ou huit ans et même davantage, il acquiert une telle finesse qu'il peut être classé parmi les meilleurs vins de liqueur de France. Il se vend ordinairement 6 francs la bouteille et plus, suivant les années et les crus. Parmi ces derniers, on doit citer Riquewihr et Ribeauvillé.

— *Tokai russe.* A la fin du siècle dernier, les Russes firent l'acquisition d'une quantité considérable de ceps de *furmint* qu'ils transportèrent à Astrakhan. Mais il paraît que le succès de cette transplantation répondit fort peu à leur attente et que le vin que produit ce cépage transplanté ne peut, en aucune façon, être comparé au véritable *tokai*.

TOKAI ou TOKAJ, bourg de Hongrie, comitat de Zemplin, au confluent du Bodrogh et de la Theiss; 5,000 hab. Vins renommés; foires importantes. Le vin célèbre qui porte son nom s'exporte en grande partie en Pologne et de là en Russie. On trouve aux environs des cornalines, des pierres de lynx et de la terre bolaire. V. l'article précédent.

TOKAT, anciennement *Bérisa*, ville de la Turquie d'Asie, eyalet et à 90 kilom. N.-N.-O. de Sivas, dans une vallée arrosée par le Tozanlou et sur le penchant des collines escarpées qui la forment, par 39° 58' de latit. N. et 34° 3' de longit. E.; on évalue sa population à 100,000 hab. Archevêché arménien.

C'est une des villes les plus importantes de l'Asie Mineure. Elle s'étage en amphithéâtre et les rues sont généralement bien pavées. Fabrication d'objets en cuivre; fabriques d'étoffes de coton et soieries. Un tremblement de terre lui a fait éprouver de grands désastres en 1825.

TOKAY, bourg de Hongrie. V. TOKAJ.

TOKEN-BESSEYS, groupe de petites îles de la mer des Moluques, situé au S.-E. de l'île de Boutou, entre 50 15' et 60 32' de latit. S. et 120° 53' et 122° 16' de longit. E. Elles sont environnées de rochers de corail qui en réunissent plusieurs. Les détroits qui séparent les autres sont d'une navigation dangereuse à cause des courants qui y existent. La plus considérable s'appelle Binocoko.

TOK-KEE s. m. (tok-ki). Erpét. Espèce de lézard de l'Inde et de la Malaisie.

— *Encycl.* La couleur du *tok-kee* est gris vert, zébré de bleu pâle et mat, le tout taché de rouille. Il est plus grand, plus gros et plus ventru que le lézard vert d'Europe. Il a la tête plate et large, l'œil rond, vitreux, de couleur jaune clair; exposée au jour, la pupille n'est qu'une fente de la largeur d'un cheveu. Mais ses pattes sont surtout remarquables. Chaque doigt, armé d'un ongle très-aigu qui paraît rentrer dans une sorte de gaine, est, de plus, entouré d'une membrane qui s'étale sur le sol et y adhère facilement. La peau qui recouvre le pied est formée d'écaillies saillantes, entaillées en quinconce; celle qui forme la semelle présente des écaillies lisses, de forme ronde vers l'ongle et disparaissant vers l'origine du doigt pour faire place à des écaillies parallèles et égales entre elles, de toute la largeur du doigt et disposées en travers de sa longueur. Cette disposition rappelle assez celle de nos persiennes. Le *tok-kee*, malgré son allure habituelle, lente et empâtée, marche et court facilement quand il le veut; il se tient aussi bien sur le plafond que sur le sol et grimpe même le long d'une glace, ce qui s'explique par la façon dont le mouvement du pied s'exécute. A chaque pas qu'il fait, il relève d'abord ses vingt doigts en l'air et les pose ensuite sur le sol par un mouvement pareil à celui que nous produisons en ouvrant et en fermant tour à tour la main posée sur une table, la paume en l'air. La cohésion s'opère donc ainsi: les lamelles en persienne laissent pénétrer l'air entre elles sous le pied quand l'animal le relève, elles le chassent quand il le pose. Quand l'animal marche le dos vers la terre sur des surfaces moins unies qu'une glace ou sur un mur, la griffe joue aussi son rôle. Comme l'hirondelle en Europe, le *tok-kee* est en vénération chez les Malais; les habitants de la maison où il lui plat de vivre sont préservés de maladie; d'autres prétendent que, dès qu'il y a un malade morellement atteint, le *tok-kee* se hâte de disparaître.

TOKNO-NIMA, île de la mer de la Chine, située au S.-E. de l'île Lieou-Khieou, par 27° de latit. N. et 125° 35' de longit. E.

TOKOZ, île de Hongrie, comitat de Raab. Elle est formée par le Raab au S. et la Rabiniz au N., qui se réunissent sous les murs de Raab. Elle a environ 30 kilom. de l'E. à l'O., sur 16 kilom. dans sa plus grande largeur. On y remarque plusieurs villages et de nombreux hameaux. Son sol marécageux est traversé par plusieurs canaux.

TOKTAMISCH-AGLEN, kan ou empereur du Kaptchak, pays situé entre l'Oural et l'Altaï, mort en Sibérie en 1406. Il descendait de Gengis-Khan. Ayant excité par son mérite et par son courage la défiance de son souverain, Ourousch-Khan, et craignant d'être mis à mort, il entra en révolte ouverte, fut battu et chercha un refuge à Samarkand, près de Tamerlan, qui lui donna plusieurs districts de l'empire du Kaptchak. Attaqué bientôt par les fils d'Ourousch, Toktamisch subit plusieurs défaites; mais, grâce aux secours que lui donna Tamerlan, il s'empara de Seganak et il reçut alors le titre de kan (1376). Pendant quelque temps, la fortune parut alors lui sourire. Il battit Timour-Melik, conquit Séral et le Kaptchak presque tout entier, entra en Russie, brûla Moscou et plusieurs autres villes (1382), puis ravagea la principauté de Rezan. En 1385, se laissant emporter par une ambition démesurée, il n'hésita point à envahir la Perse, prit et saccagea Tauris, dévasta l'Adzerbaïdjan et exerça d'horribles cruautés sur les musulmans; puis, se tournant contre Tamerlan à qui il devait son royaume, il attaqua ses généraux, remporta quelques succès, mais fut complètement vaincu par Tamerlan lui-même, entre Terek et le Volga (1395). Toktamisch se réfugia alors auprès du grand-duc de Lithuanie Vitoud, qui prit son parti et attira par là dans ses États les armées victorieuses des Mongols. A partir de ce moment, l'ancien kan du Kaptchak mena une vie errante et misérable, et fut enfin tué en Sibérie par Djani-beig.

TOKTONAÏ, rivière de Mongolie, dans le pays du Khou-Khou-noor. Elle coule de l'E. à l'O. et se jette dans le Kingcha-kiang, après un cours d'environ 200 kilom.

TOL s. m. (tol). Bot. Espèce d'aloès.

TOLA s. f. (to-la). Antiq. Nom donné, dans l'Amérique du Sud, à des monticules de sable que les Indiens élevaient sur leurs sépultures.

TOLA ou TOULA, rivière de Mongolie, pays des Khalhas. Elle se forme de deux sources qui sortent du flanc occidental des monts Tereldzy, coule à l'O.-S.-O., puis au N.-O. et se jette dans l'Orkhon, par la droite, après un cours d'environ 400 kilom.

TOLAGA, baie de la Nouvelle-Zélande, sur la côte N.-E. de l'île Enheino-Mauwa, dans le grand Océan austral. Elle est abritée de tous les vents, excepté de celui du N.-E.; l'an crage est bon.

TOLAÏ s. m. (to-la-i). Mamm. Espèce de lièvre qui vit en Asie : *Le TOLAÏ ne diffère du lapin que par la longueur de sa queue.* (V. de Bomare.)

— *Encycl.* Le *tolaf* est intermédiaire, comme taille, entre le lapin et le lièvre; il a la tête plus allongée, plus effilée et les oreilles moins longues à proportion que ce dernier; la tête et le dos mêlés de brun et de gris pâle; la gorge et le dessous du corps blancs; le cou jaunâtre, ainsi que les oreilles, qui sont bordées de noir en dessus; du blanc autour des yeux et du museau; la queue noire en dessus et blanche en dessous. Il habite l'Asie et particulièrement les terres voisines du lac Balkal, en Tartarie. Il creuse des trous dans la terre, pour s'y faire une retraite; mais, quand il est inquiété, il se réfugie dans les terriers d'autres animaux ou dans les excavations des rochers. La femelle est très-féconde. La chair de cet animal rappelle celle du lapin par la couleur et celle du lièvre par la qualité.

TOLAÏN (Henri-Louis), homme politique français, né à Paris en 1828. Il apprit de bonne heure l'état de ciseleur en bronze. Doué d'une remarquable intelligence, le jeune ouvrier employa tous ses instants de loisir à compléter son instruction, puis s'attacha d'une façon toute particulière à l'étude des questions économiques et sociales. Nommé, en 1861, secrétaire adjoint de la commission ouvrière pour l'Exposition de Londres, il fit partie des délégués envoyés dans cette ville pour étudier les produits industriels des diverses nations (1862) et assista au grand banquet de clôture de l'Exposition. Pendant son voyage à Londres, M. Tolain fut vivement frappé des avantages des *trade's unions* et de l'élévation des salaires des ouvriers anglais, quoiqu'ils travaillent moins longtemps. De retour à Paris, il exposa le résultat de ses observations et se prononça pour le régime de la liberté. En 1863, il prit part à la rédaction d'une pétition en faveur de la Pologne, à celle du manifeste dit des Soixante, demandant l'adoption de candidatures ouvrières au Corps législatif. Aux élections générales qui eurent lieu cette même année, il posa sa candidature dans la 5^e circonscription, mais n'obtint qu'un petit nombre de voix.

Le 23 septembre 1864, M. Tolain assista au fameux meeting international d'ouvriers qui eut lieu à Saint-Martin's Hall, à Londres, et dans lequel furent posées les bases de l'Association internationale des travailleurs. Un comité fut chargé d'élaborer les statuts de cette société, fondée sur le type des *trade's unions* et ayant pour objet de défendre la cause des travailleurs, de rendre les ouvriers de tous les pays solidaires des grèves et de généraliser au besoin ces grèves dans certaines circonstances. M. Tolain fut nommé secrétaire correspondant pour Paris, avec MM. Fribourg et Limouzin. En septembre 1865, il assista aux conférences de Londres et se rendit, l'année suivante, au congrès de Genève, où il collabora au *Mémoire* des délégués français. En 1866, M. Tolain quitta le burin pour devenir rédacteur du *Courrier français*, dirigé par Vermorel. Après que ce dernier eut quitté le journal, il cessa d'y collaborer et entra comme employé chargé de la correspondance chez un grand industriel, M. Chavagnat, chez lequel il resta jusqu'au 4 septembre 1870. Dans l'intervalle, il prit part, comme délégué de la section de l'Internationale de Paris, aux débats des congrès de Lausanne (1867), de Genève (1867), fut impliqué en 1868 dans une poursuite intentée à des membres de l'Internationale et condamné le 6 mars, comme faisant partie d'une société non autorisée, à 100 francs d'amende. Au congrès de Bruxelles (1868), M. Tolain protesta contre les idées communistes; puis, au congrès de Bâle (1869), il se fit remarquer par la chaleur avec laquelle il défendit le principe de la propriété individuelle. Il ne fut point compris dans le second procès fait aux adhérents à l'Internationale, mais il était sous le coup de nouvelles poursuites lorsque eut lieu l'effondrement de l'Empire (4 septembre 1870). Pendant le siège de Paris, M. Tolain servit dans les rangs de la garde nationale. Lors des élections municipales du 7 novembre, il fut élu par 13,046 voix adjoint au maire du XI^e arrondissement, et lors des élections du 8 février 1871, 89,132 électeurs de la Seine l'envoyèrent siéger à l'Assemblée nationale.

A Bordeaux, M. Tolain vota contre les préliminaires de paix, puis il revint à Paris pour

de jours avant l'insurrection du 18 mars 1871. Sa situation fut alors des plus difficiles. En-trevois avec douleur les terribles consé-quences qu'entraînerait une rupture entre Paris et l'Assemblée, il se joignit aux dépu-tés et aux maires républicains de Paris qui firent tout pour empêcher la guerre civile. Pendant qu'il suppliait l'Assemblée de pro-clamer la République, comme unique moyen de conjurer la situation (23 mars), il négociait de concert avec les députés et les maires républicains de Paris, pour obtenir du Comité central l'ajournement des élections munici-pales, afin qu'elles pussent se faire en vertu d'une loi de l'Assemblée; puis, entraîné par la force des choses et dans l'espoir de calmer l'effervescence populaire, il signa, avec Clé-menceau, Floquet, Lockroy, Greppo, les maires et les adjoints de Paris, la proclama-tion du 24 mars, par laquelle les élections étaient fixées au 26, date exigée par le Comité central. M. Tolain refusa de se laisser porter candidat à l'Assemblée communale et alla reprendre son siège à l'Assemblée nationale. Il se produisit alors à son égard ce qui a tou-jours lieu dans les heures de crise où domine la passion politique poussée à son paroxysme. Pendant qu'à Versailles et dans les journaux de la réaction M. Tolain était attaqué de la façon la plus odieuse, il était traité avec une égale passion par les communalistes les plus exaltés et considéré comme un traître à la cause du peuple. L'Internationale l'exclut alors du nombre de ses membres. Dans cette situation, le député de Paris continua avec autant de bon sens que de fermeté à défen-dre la cause de la République, à laquelle il était ardemment attaché. Il prit part à un grand nombre de discussions, dans lesquelles il fit preuve d'un remarquable talent oratoire et d'une réelle compétence. Travailleur infatigable, il étudia avec ardeur les questions à l'ordre du jour et intervint dans les débats de façon à se faire toujours écouter, répondant aisément aux interruptions et restant toujours maître de lui-même. En 1871, il demanda l'abrogation des articles du code pénal sur le droit d'association, parla sur le projet de loi des échéances, sur la création des bataillons de volontaires, sur le projet de loi tendant à abréger la procédure des conseils de guerre, sur la loi des élections municipales, sur la loi des loyers, contre l'état de siège, sur les modifications à apporter à la loi électo-rale, sur la nomination de la commission d'enquête relativement à l'élection de Paris, etc. Dans la discussion du projet de loi sur le caution-nement des journaux (4 juillet 1871), il pro-nonce ces paroles : « Savez-vous à qui re-monte la responsabilité des excès de la presse? A vos fils, messieurs les bourgeois. » Il parla, en outre, sur la loi des conseils généraux, sur l'impôt sur le revenu, sur les émissions de la Banque de France. Membre de l'extrême gauche, il vota contre l'abrogation des lois d'exil, contre la validité de l'élection des princes d'Orléans, contre le pouvoir consti-tuant de l'Assemblée, contre la loi départe-mentale, pour le gouvernement dans la ques-tion du pouvoir temporel du pape et contre la pétition des évêques, pour le maintien des traités de commerce. En 1872, M. Tolain pro-nonce des discours, notamment sur l'impôt sur les valeurs mobilières, sur la marine mar-chande, sur la loi contre l'Internationale, dont il fit l'intéressant historique (4 mars 1872), sur la liberté d'association, sur le travail des enfants dans les manufactures, etc. Il vota notamment pour la proposition Ferry contre l'impôt sur les matières premières, contre la dissolution des gardes nationales, pour le re-tour de l'Assemblée à Paris. En 1873, il parla de nouveau sur le travail des enfants dans les manufactures, sur l'impôt sur les allu-mettes chimiques, présenta un projet de loi pour le vote d'un crédit de 100,000 francs des-tiné à l'envoi d'ouvriers à l'Exposition de Vienne, prononça des discours sur les attri-butions des pouvoirs publics, contre une con-vention passée entre l'Etat et la compagnie de l'Est, contre l'érection de l'église du Sacré-Cœur à Paris, contre les impôts de consom-mation. Cette même année, il vota pour M. Thiers (24 mai), contre le septennat et ne cessa de faire la plus vive opposition au gou-vernement de combat et à la politique ultra-réactionnaire du déplorable cabinet de Bro-glie. En 1874, M. Tolain parla avec une au-torité croissante contre la loi sur la nomina-tion des maires, sur de nouveaux impôts, sur la loi électorale politique et la loi électorale municipale. Il contribua à la chute du minis-tère de Broglie, vota la proposition Périet, demandant la constitution des pouvoirs pu-blics, la proposition Maleville pour la disso-lution de l'Assemblée, etc. Enfin, en 1875, il prononça des discours contre la loi sur l'en-seignement supérieur, contre le monopole des grandes compagnies de chemins de fer, contre les candidatures officielles, etc. Ci-tons encore son spirituel discours du 8 juil-let 1875 sur l'immoralité des doctrines con-tenues dans un livre destiné à l'enseignement religieux dans les écoles primaires et approuvé par deux évêques. M. Tolain a voté la consti-tution républicaine du 25 février 1875, donnant par là une preuve de son remarquable sens politique. Il s'est naturellement prononcé contre la loi sur l'enseignement supérieur, destinée à livrer à l'élément clérical le haut enseignement. Lors des élections sénatoriales du 30 janvier 1876, M. Tolain, a été élu sé-

nateur, le second sur cinq, par le départe-ment de la Seine.

TOLALYLE s. m. (to-la-li-le — de *tolu*, et de *allyle*). Chim. Radical supposé du sul-fure de tolalyle.

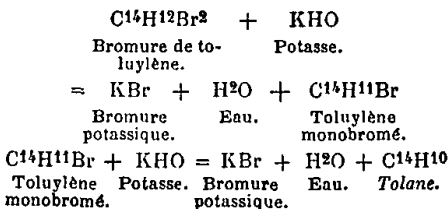
— Encycl. V. THIONESSALLE.

TOLAND (John), écrivain irlandais, né à Redcastle, près de Londonderry, en 1670, mort en 1722. Issu de parents catholiques, il em-brassa le presbytérianisme et, après avoir reçu le diplôme de maître ès arts à Edim-bourg, il se rendit à Leyde pour y compléter son instruction. De retour en Angleterre, Toland alla habiter Oxford (1692), où il amassa des matériaux pour divers ouvrages. En 1696, il se rendit à Londres et publia alors son fa-meux livre, le *Christianisme sans mystères*, où tous les principes de la religion chrétienne étaient attaqués dans leur base, et qui sou-leva un violent orage. Forcé de quitter Londres, il se réfugia à Dublin; mais le par-lement de cette ville, excité par le clergé, condamna son livre au feu et ordonna des poursuites contre sa personne. Toland re-tourna alors en Angleterre, publia une apolo-gie de ses opinions, puis se lança dans la politique et écrivit divers ouvrages dans les-quels il défendait les idées libérales des whigs. Mais, comme il était sans fortune et qu'il ne retirait presque rien de ses écrits, il mena l'existence la plus précaire. En 1701, il passa en Hanovre et dédia à l'électrice Sophie, qui venait d'être reconnue héritière présomptive de la couronne d'Angleterre, son ouvrage intitulé *Anglia libera*. S'étant ensuite rendu à Berlin, il eut avec Beausobre, en présence de la reine de Prusse, une controverse théo-logique des plus chaudes. De retour en An-gleterre, il fit ouvertement profession de foi de panthéisme dans son ouvrage intitulé : le *Socinianisme tel qu'il est* (1705). Deux ans plus tard, il partit pour le continent, chargé par le ministre Harley de lui envoyer des rapports secrets sur tout ce qu'il pourrait apprendre dans les cours étrangères. Il voya-ga dans ce but en Hanovre, en Autriche, en Bohême, en Hollande; mais comme Harley ne lui donnait que des subsides dérisoires et qu'il vivait misérablement, il se décida à re-tourner dans son pays. Toland continua à écrire et fit paraître en 1720 son *Pantheisti-con*, qu'il se mit à vendre lui-même en ca-chette. A cette époque, sa santé s'était pro-fondément altérée. Accablé d'infirmités, il se retira chez un charpentier, dans un petit village près de Londres, à Patney, et reçut alors des secours de lord Molesworth, qui se chargea de pourvoir à ses besoins. Pendant sa dernière maladie, il montra une grande résignation philosophique. Quelqu'un lui ayant demandé, au moment où il était sur le point d'expirer, s'il désirait quelque chose : « Je n'ai besoin que de la mort, répondit-il. » — On a présenté Toland et ses écrits sous le jour le plus faux, dit M. P. Louisy. Les théo-logiens, ses ennemis, ou plutôt, comme il di-sait, « ces imposteurs sacrés de toutes les » religions, « qu'il avait flétries sans ménage-ment », quelque ménagement qu'ils eussent » pris pour mener le peuple par le nez en » partageant ses dépouilles, s'acharnèrent sur sa mémoire et en firent une sorte de monstre livré à tous les vices. Ses disgrâces doivent être attribuées à une vanité exces-sive; il affectait d'être singulier en tout; il n'avait ni critique, ni élévation d'idées, ni style; cependant il avait la passion de la li-berté, des vues généreuses; on ne lui repro-che aucune mauvaise action. Rationaliste comme Locke au début, il arriva par degrés au déisme ou plutôt au panthéisme, qu'il avait d'abord combattu. On lui doit de nombreux ouvrages, dont nous avons déjà cité quel-ques-uns. Les principaux sont : la *Milice réformée* (Londres, 1698, in-8°), pour créer une armée capable de prévenir toute inva-sion; la *Vie de Milton* (1698), dirigée surtout contre l'authenticité du Nouv.-au Testament; *Amynor ou Défense de la Vie de Milton* (1699); *Citio*, poème sur la force de l'élo-quence; *L'Art de gouverner par les partis* (1701); *Lettres à Serena* (1704), disserta-tions philosophiques traduites en français par d'Holbach (1768, in-8°); *Adesidemon* (1708), écrit où il ne reconnaît d'autre Dieu que la machine du monde mue par elle-même, sans le secours d'aucune cause agissante; *Origines judaïques* (1710), où la révélation ju-daique est représentée comme une produc-tion humaine dont l'authenticité est douteuse; *De l'art de faire une restauration* (1714); *Flas-sons pour naturaliser les juifs en Angleterre* (1714); *Nazarenus* (1718), où il nie la divi-nité de Jésus-Christ; *Pantheisticon* (1720), mélange de spinozisme et de ses propédeses. On a aussi de lui des *Œuvres posthumes*, pu-bliées en 1726 (2 vol.).

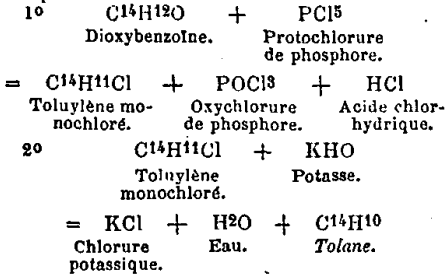
TOLANE s. m. (to-la-ne). Chim. Hydrocar-bure moins hydrogéné que le toluylène, et qui prend naissance dans l'action de la po-tasse en solution alcoolique sur le ditromure de toluylène.

— Encycl. Le *tolane* C¹⁴H¹⁰ est un hydro-carbure aromatique isomère de l'antracène; il a été découvert par M. M. Limpich et Schwanert. Il prend naissance lorsqu'on chauffe pendant dix ou douze heures à 130°, en vase clos, un mélange de ditromure de toluylène C¹⁴H¹²Br² et de potasse alcoolique. La réaction s'accomplit en deux phases et

peut être exprimée par les réactions sui-vantes :

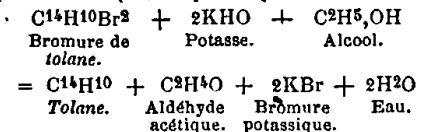


Il se forme encore, suivant Zinin, lorsqu'on distille avec de la potasse le produit de l'ac-tion du pentachlorure de phosphore sur la dioxybenzofène, en tant au moins qu'on main-tient le mélange en ébullition pendant quelque temps :



Le *tolane* se dissout très-facilement dans l'éther et dans l'alcool chauds; il cristallise de sa solution étherée en larges cristaux transparents, et de sa solution alcoolique en longs prismes ou en lamelles; il fond à 69° et distille sans décomposition au-dessus de cette température.

Le bromure de *tolane* C¹⁴H¹⁰Br² se préci-pite lorsqu'on ajoute du brome à la solution étherée de l'hydrocarbure. Il se forme éga-lement dans la distillation sèche du bromure de toluylène ou dans l'action de l'eau à 140° sur ce dernier corps. Il cristallise de sa solu-tion alcoolique bouillante en petites aiguilles aplaties ou en écailles nacrées; il se dissout avec difficulté dans l'alcool et dans l'éther; il fond entre 200° et 205°, et il se résout en partie, quand on le distille, en brome, en acide bromhydrique, en aiguilles qui fondent à 85° et en une huile incristallisable. Chauffé à 120° avec de la potasse alcoolique, il donne du *tolane* et de l'aldéhyde acétique, et non, comme on aurait pu l'espérer, l'hydrocar-bure C¹⁴H⁸. Cette régénération du *tolane* peut être exprimée par l'équation suivante :



TOLARE, cap de l'île de Corse, à son ex-trémité septentrionale et à 35 kilom. N. de Bastia. Une tour s'élève à son sommet.

TOLARENTE s. f. (to-la-rain-te). Erpét. Genre de reptiles sauriens, formé aux dépens des gekkos.

TOLATOLA, ville sur la côte N. de l'île Cé-lèbes, près du cap Donda, par 0° 50' de latit. N. et 118° 7' de longit. E. Elle est grande et a un bon port; le pays aux environs est des plus fertiles, et les montagnes du voisinage renferment des mines d'or.

TOLBECQUE (Jean-Baptiste-Joseph), vio-loniste, né à Hanzinne (Belgique) en 1797. Il entra en 1816 au Conservatoire de Paris, où il eut Kreutzer pour maître de violon et Reicha pour maître de contre-point et de fugue. A vingt-trois ans, Tolbecque fut admis, comme violoniste, à l'orchestre du Théâtre-Italien. Il se mit alors à composer de la musique de danse, devint en 1825 chef d'orchestre à Tivoli et compta bientôt parmi les chefs d'orchestre les plus en vogue des bals et jar-dins publics de Paris. De 1835 à 1846, Tol-becque eut, en outre, la direction des bals de la cour et fit partie de l'orchestre de la So-ciété des concerts du Conservatoire. On lui doit un grand nombre de *Quadrilles*, *Valses à grand orchestre*, *Rondos*, *Variations*, etc. — Son frère, Auguste-Joseph Tolbecque, né à Hanzinne en 1801, entra au Conservatoire de Paris en 1816 et obtint en 1821 le premier prix de violon. Habile violoniste, il fit partie de l'orchestre de l'Opéra et de la Société des concerts du Conservatoire. — Un autre frère des précédents, Charles-Joseph Tolbecque, né à Paris en 1806, fut également élève du Conservatoire, où il remporta le premier prix de violon en 1824. En 1830, il devint chef d'orchestre du théâtre des Variétés, pour le-quel il composa de fort jolis airs, et mourut en 1835.

TOLBIAC, ancienne ville de la Germanie, aujourd'hui Zulpich, entre Bonn et Juliers. Ce fut sous ses murs que Clovis remporta sur les Germains une grande victoire (495), à la suite de laquelle il embrassa le christia-nisme, et que, en 612, Thierry II, roi de Bour-gogne, vainquit son frère Théodebert II, roi d'Austrasie.

TOLCANNA s. m. (tol-ca-na). Ornith. Espèce d'écorneau, qui habite les régions chaudes et tempérées de l'Amérique du Nord.

TOLCHILI s. m. (tol-chi-li — nom mexic.). Ornith. Oiseau de proie nocturne, du genre hibou, qui vit au Mexique.

TOLDY (François), historien hongrois, né à Bude en 1805. Il étudia la philosophie, puis la médecine à l'université de Pesth et s'y occupa aussi de travaux littéraires. Il débuta lui-même, dès 1821, dans la littérature et pu-blia, entre autres ouvrages, une traduction hongroise des *Brigands* de Schiller (1823), qui n'est pas sans mérite. Plus tard, il se consa-cra plus exclusivement à des recherches sur l'histoire littéraire et fit paraître successive-ment : *Manuel de poésie hongroise* (Pesth, 1828, 2 vol.); *Anthologie extraite des poètes hongrois* (Pesth, 1828) et *Fragments posthu-mes de poètes hongrois* (Pesth, 1828). Reçu docteur en 1828, il se rendit l'année sui-vante à Berlin, où il suivit les cours de Hegel et où il fit lui-même des conférences sur la poésie hongroise. Il visita ensuite la Belgi-que, Londres et Paris, passa à Ferney l'été de 1830 et revint, la même année, dans sa patrie. Il y fonda, avec Bugat, l'*Oroszi Tar*, le premier journal médical qui ait été publié en hongrois et qu'il rédigea jusqu'en 1833, devint peu après son retour membre de l'A-cadémie hongroise, de laquelle il a été secré-taire de 1835 à 1861, et fut nommé en 1835 professeur extraordinaire d'hygiène à l'u-niversité de Pesth. La Société littéraire de Kislalud, dont il avait provoqué la création en 1836, l'élut pour directeur en 1841, et, deux ans plus tard, le gouvernement le nomma directeur de la bibliothèque de l'uni-versité, ce qui le força à résigner sa chaire à la Faculté de médecine. Il est, en outre, de-puis 1860, professeur de littérature hongroise à Pesth et membre de l'Académie de Vienne. Toldy a écrit les œuvres d'un grand nombre d'écrivains hongrois anciens et modernes; tels sont, entre autres : le *Chronicon Hunga-rorum* (Bude, 1832); la *Légende en vers de sainte Catherine d'Alexandrie* (Pesth, 1854); le *Corpus grammaticorum lingua Hungarica veterum* (Pesth, 1866); les *Œuvres* de Dayka (1833), de Czuczor (1836), de Kazinczy (1836-1845), de Kislalud (plusieurs éditions), etc. Mais son principal mérite est d'avoir pu-blié plusieurs ouvrages excellents sur l'his-toire de la littérature hongroise. Nous cita-rons les suivants : la *Poésie historique hon-groise avant Zrinyi* (Vienne, 1848); *Etat de la civilisation de la Hongrie avant l'intro-duction du christianisme* (Vienne, 1850); *His-toire de la littérature nationale hongroise* (Pesth, 1851-1853, 3 vol., souv. réédité); *His-toire de la littérature nationale hongroise de-puis les temps les plus anciens jusqu'à notre époque* (Pesth, 1854-1856, 2 vol.); *Histoire de la poésie hongroise* (Pesth, 1855, 2 vol.); *Libre de lecture sur l'histoire de la littérature* (Pesth, 1863, tome 1er).

TÔLE s. f. (tô-le). — Ce mot est probable-ment une variété de la forme ancienne et dialectale *taule*, qui représente le latin *ta-bula*, planche, tablette). Feuille de fer plus ou moins mince : *Tuyaux de tôles*. *Vase en tôles vernies*. *Dans la construction des outils de labourage, on emploie le bois, la tôles et la fonte*. (Raspail.)

— Techn. Plaque de fer battu, à bords re-levés, percée de plusieurs trous, dont se ser-vent les émailleurs pour faire chauffer les pièces à émailler. « *Tôle de fer*, Canal en tôles qui conduit le plomb fondu de la chau-dière dans l'auge.

— Encycl. La *tôle* a des usages nombreux. Quelques-uns exigent, comme la fabrication des chaudières à vapeur, que la *tôle* ait une épaisseur assez grande. On la désigne alors sous le nom de *tôle forte*, et même, ancienne-ment, sous celui de *fer noir*.

La *tôle* destinée à la fabrication du fer-blanc doit être, au contraire, fort mince. La confection de la *tôle forte* et celle de la *tôle mince* diffèrent peu. La *tôle forte* exige des foyers plus grands, et les machines employées présentent également quelques légères dif-férences, qui tiennent principalement à la puissance de pression qu'il faut exercer pour l'obtenir.

La fabrication de la *tôle* a eu lieu long-temps au moyen de marteaux et principale-ment de martinets; mais ce procédé est gé-néralement abandonné et remplacé par celui des laminoirs.

On choisit, pour la fabrication de la *tôle*, du fer méplat d'une faible épaisseur, dont les dimensions doivent être calculées d'après celles de la *tôle* que l'on veut obtenir.

On chauffe les barres en les plaçant soit sur la sole d'un four à réverbère, soit sur le matelas d'un fourneau dormant.

On les dispose de façon que la flamme puisse circuler librement autour des barres et qu'elle les chauffe toutes également. Lors-qu'elles ont acquis la température convena-ble pour être étirées, température qui est celle du rouge cerise, on les porte au lami-noir. Le laminage des *tôles* se compose de deux opérations distinctes, le dégrossissage et le finissage. On emploie presque toujours des cylindres de formes différentes pour cha-cune de ces opérations.

Les cylindres qui servent à dégrossir sont cannelés. Le nombre des cannelures varie avec l'épaisseur de la *tôle* que l'on fabrique. Quand elle doit être très-forte, on se sert de cylindres à deux couronnes, dont la longueur varie de 0m,16 à 0m,20.

L'ouvrier a soin de placer les barres de fer en travers des cylindres, de sorte que leur largeur forme la longueur des feuilles. On

se passe ainsi chaque barre deux, trois ou quatre fois entre les cylindres, en ayant soin de serrer les vis convenablement.

Le fer, après cette opération, est chauffé de nouveau, pour être placé sous les cylindres finisseurs. On réunit plusieurs plaques en une tresse, après les avoir trempées dans l'eau. On doit toujours les secouer avec force avant de les passer entre les cylindres, afin d'en détacher la couche d'oxyde qui les recouvre et dont une partie est souvent difficile à enlever. On ne parvient jamais à donner à la *tôle* l'épaisseur convenable en une seule fois. Les tresses sont passées à plusieurs reprises dans les laminaires, et, à chaque opération, elles sont réchauffées.

Les cylindres sont parfaitement unis; leur diamètre varie entre 0m,35 et 0m,40. On a songé à établir dans ces cylindres, suivant l'axe, une circulation d'eau froide, afin de les empêcher de trop s'échauffer pendant l'opération du laminage. Mais cette pratique, qui augmente la main-d'œuvre pour la fabrication des cylindres et affaiblit leur résistance aux tourillons de suspension, n'a pas été généralement adoptée. La plus grande vitesse que l'on donne aux cylindres est de 25 à 30 tours par minute. Il est avantageux de les faire marcher lentement.

Pour la *tôle* mince, qui est le plus souvent destinée à fournir le fer-blanc, on la fabrique presque universellement au laminoir, sauf peut-être dans quelques usines de Silésie, où on la fabrique encore au martinet. Si du moins cet état de choses est changé, et si là, comme partout ailleurs, les laminaires sont aussi employés, il n'y a que peu de temps. Il est évident que la méthode au marteau, déjà longue et dispendieuse pour les *tôles* fortes, l'est encore bien davantage pour les *tôles* minces. Les barres destinées à la fabrication de la *tôle* mince doivent être faites de fer de bonne qualité et avoir des dimensions convenables aux dimensions de la *tôle* que l'on veut obtenir. Cette dernière devra avoir le plus de largeur possible. On les chauffe au rouge cerise, puis on procède au dégrossissage et, en trois passes successives, on les réduit à une épaisseur d'environ 0m,008, de façon à obtenir de grandes plaques nommées bions, lesquelles sont découpées à la cisaille, suivant les dimensions de la *tôle* même que l'on veut obtenir. Chacune de ces plaques pèse environ 1 kilogramme. On les réchauffe en piles, dans un four dormant, et on les passe au laminoir, de manière à réduire leur épaisseur des deux tiers environ. On en forme alors des paquets composés de trois feuilles, que l'on recouvre comme la première fois au rouge cerise, et on les repasse dans les mêmes laminaires. Après cela, les feuilles sont coupées en deux, puis découpées dans un bain contenant environ un septième d'acide sulfurique. Après quoi, on les réunit en paquets de douze feuilles, on les recuit de nouveau et on leur fait subir trois passes successives, après lesquelles leur épaisseur est convenable pour être livrées aux étamineurs. Après chaque passe, il est nécessaire de réchauffer les feuilles, afin qu'elles puissent subir sans se déchirer cet étréage considérable.

La fabrication de la *tôle* mince exige environ 1,000 kilogrammes de houille et de 1,400 à 1,450 kilogrammes de fer pour obtenir 1,000 kilogrammes de feuilles à étamer.

En Angleterre, on emploie exclusivement, pour la fabrication de la *tôle*, les fours à réverbère. En France, et principalement dans les usines de l'Est, on emploie encore les fours dormants, qui étaient d'un usage presque général au commencement de ce siècle.

Les fours à réverbère sont préférables et tendent à les remplacer.

Les laminaires que l'on emploie dans la fabrication de la *tôle* sont de deux sortes, les dégrossisseurs et les finisseurs. Les premiers sont munis de cannelures. Les autres sont toujours unis.

Pour resserrer ces cylindres, lorsque l'on veut diminuer l'épaisseur de la *tôle*, on fait usage de deux systèmes : on les descend soit au moyen d'une vis et d'un écrou, soit au moyen de coins. Le premier procédé donne de meilleurs résultats, plus parfaits; il donne une *tôle* plus égale et plus régulière, mais aussi plus sujette aux décolorations. Le deuxième est plus simple et d'une manœuvre plus facile, mais on n'est pas aussi certain que le cylindre descend bien horizontalement, et il faut, chez l'ouvrier chargé de cette manœuvre, une grande habitude et une grande habileté de main.

Les usages de la *tôle* sont très-nombreux. Les *tôles* fortes servent à faire les chaudières à vapeur, les réservoirs, les ponts à poutres droites et à poutres courbes, etc.

Les *tôles* minces sont employées après avoir été étamées, zinguées, plombées. Les *tôles* zinguées et plombées paraissent être d'un bon emploi pour les toitures, surtout lorsqu'elles sont ondulées. Les *tôles* ondulées se fabriquent au moyen de laminaires particuliers qui leur donnent différents profils.

Les *tôles* ont l'avantage d'avoir une grande rigidité dans le sens de la longueur, de la cannelure, quoique étant d'une faible épaisseur. Cette qualité les rend très-propres à la construction de combles légers. Elles se soutiennent fort bien sous chevrons et même sans aucune espèce de ferme, pour de faibles portées.

On construit aussi des combles en *tôle* on-

xv.

dulée, arquée, reposant simplement sur deux fers à T soutenus par des colonnes en fonte, pour hangars, ateliers, marquis, etc. Il faut que la portée n'excède pas 5 à 6 mètres.

Quand la portée augmente, on soutient la *tôle* de diverses façons.

Les *tôles* ondulées peuvent être employées sans être zinguées ni plombées, en les couvrant d'une bonne peinture.

Du reste, les *tôles* zinguées doivent être très-soignées, afin que l'adhérence entre le zinc et le fer soit bien complète, parce que, si la rouille se met en un point quelconque, ses ravages s'étendent avec une effrayante rapidité; ces deux métaux agissent comme les deux pôles d'une pile, le zinc aidant à l'oxydation du fer.

C'est pour cette raison qu'il ne faut pas zinguer la *tôle* avant de la travailler; il faut d'abord l'onduler, la rogner, la couper, etc., et la galvaniser ensuite, afin que toutes les parties soient exactement recouvertes par le zinc. Lorsqu'on a usé de ces précautions, la *tôle* zinguée ou galvanisée constitue une couverture meilleure que la *tôle* peinte, mais il ne faut pas qu'elle soit soumise à des vapeurs acides.

Dans tous les cas, ces sortes de couvertures sont chères, surtout celle à la *tôle* plombée, qui est, du reste, d'un usage peu répandu.

TOLEDAN, ANE s. et adj. (to-lé-dan, ane). Habitant de Tolède; qui appartient à cette ville ou à ses habitants: Les *TOLEDANS*. La population *TOLEDANE*. *Notable félicité! Blason illustre des TOLEDANS!* (Th. Gaut.)

TOLEDÉ, en espagnol *Toledo*, anciennement *Poletum*, ville d'Espagne (Nouvelle-Castille). Capitale de la province de son nom, sur la rive gauche du Tage, à peu près au centre de la péninsule, à 61 kilom. S.-O. de Madrid; par 39° 52' 24" de latit. N. et 6° 19' 30" de longit. O.; 18,000 hab. Siège d'un archevêché dont le titulaire prend le titre de primat des Espagnes, et qui a pour suffragants les évêchés de Cordoue, Cuenca, Sigüenza, Jaén, Ségovie, Carthagène, Osma et Valladolid. L'industrie manufacturière, qui rendait cette ville si importante autrefois, y est totalement déchuée; on n'y compte plus que quelques fabriques, qui produisent encore des armes blanches renommées et de beaux ornements d'église. Le commerce y est aussi presque nul; la navigation sur le Tage, qui rendait Tolède florissante en faisant communiquer cette ville avec Lisbonne, a cessé sous le règne de Philippe III.

— *Histoire*. L'histoire de Tolède, toute dans le passé, est celle de ses monuments, dont nous parlerons plus loin en détail. C'est, en effet, une de ces villes qui ne vivent plus guère que par le souvenir de leur ancienne grandeur et par la magnificence de leurs ruines. Fondée par les Phéniciens, Tolède était déjà importante lors de la conquête romaine; devenue alors colonie, elle fut choisie comme quartier général et reçut le trésor dans ses murs. Les rois goths en firent leur capitale en 554 et elle conserva ce rang jusqu'en 714, époque où les Maures, grâce à la trahison du comte Julien, s'en emparèrent. Tolède essaya à plusieurs reprises, mais sans succès, de secouer le joug mauresque. A la suite de divisions entre les nouveaux maîtres du territoire espagnol, on retrouve cette ville devenue la capitale d'un royaume indépendant de 1031 à 1085, c'est-à-dire jusqu'au jour où Alphonse VI, après s'en être emparé sur les Maures, quitte la capitale de la Castille. Charles-Quint l'érigea plus tard en capitale du royaume, et elle ne fut déposée de ce titre au profit de Madrid qu'en 1560. C'est à cette époque que se place l'apogée de la prospérité toledane : la ville comptait un instant jusqu'à 200,000 habitants. Ce chiffre déclinait rapidement quand le siège du gouvernement eut été transféré à Madrid. Les événements politiques et, en dernier lieu, l'occupation française firent le reste. « Les révolutions, dit un historien espagnol, M. Madoz, ont réduit à néant les richesses de cette ville, où le clergé qui l'occupait possédait l'énorme quantité de 40 millions de réaux en rentes, et sans une industrie qui leur promette des ressources pour l'avenir. » Nous ajouterons qu'aujourd'hui Tolède, ville morte, est, quoique pauvre, la ville aristocratique par excellence. Un écrivain contemporain la qualifie quelque part de « Faubourg Saint-Germain de l'Espagne. Elle sert, en effet, de retraite à l'opposition curieuse. Tolède est la patrie de saint Ildefonso, patron de la ville; du rabbin Ben-Essa, du jésuite Louis de La Cerda, de Garcilaso de La Vega, du peintre Blas de Pedro, etc.

— *Topographie*. Tolède est bâtie sur les cimes et sur les flancs d'une suite de collines abruptes dont les pieds sont baignés par le Tage. Les quartiers de la ville, dont les uns sont perchés sur les hauteurs, les autres étendus au bas, dans les vallées, forment le fouillis le plus pittoresque. « C'est, dit M. Germond de Lavigne, un dédale inouï de ruelles escarpées et montueuses, un peu semblables à ces sillons que traient les vers dans le vieux bois. Elles montent à donner l'envie de s'aider des deux mains; elles descendent à faire croire que le centre du monde est au bout. Elles tournent, se torturent et serpentent de telle sorte qu'il faut le fil d'Ariane

pour s'y guider. C'est la plus étrange confusion de maisons entassées, accumulées; tour de force de construction, sur sept collines, comme celles de Rome, groupées dans un espace réduit. L'idée ne viendrait assurément à personne aujourd'hui, avec notre goût pour le nivellement, d'y construire même une cabane de chèvres. Dans ce curieux tohu-bohu de granit et de briques, de charpentes et de fer, il y a des secrets merveilleux, qu'il faut découvrir à l'insu même de ceux qui les possèdent. Il faudrait avoir le temps de pénétrer dans toutes les bâtisses des Goths, des Juifs et des Maures, dont les possesseurs ne se doutent pas pour la plupart qu'ils ont des arcs, des volutes, des ogives, des fenêtres et des colonnes qui sont des trésors, barbouillés, hélas ! d'une quintuple couche de chaux. Pour peu que l'on gratte, partout on trouve des sculptures, des arabesques, des méandres, des feuillages, des animaux fantastiques. Sur toutes les portes, des écussons armoriés et des devises; aux croisées, des balcons en vieux fer tournant et des grilles à barreaux serrés; à toutes les maisons, de vieilles portes massives, bardées de bandes de métal, garnies de marteaux historiés, à faire envie aux antiquaires. »

Le Tage décrit à la base des collines occupées par la ville, et au fond d'une déchirure hérissée de rochers noirs, une grande courbe qui affecte la forme d'un fer à cheval; deux vieux ponts hardis, élancés, le pont d'Alcantara et le pont de San-Martin, coupent le Tage aux deux extrémités de la courbe, l'un conduisant vers les campagnes qui s'étendent au pied des monts de Tolède et de la sierra de Guadalupe, l'autre donnant accès aux voyageurs qui viennent d'Aranjuez et du chemin de fer. La route de Madrid passe par l'espèce d'isthme qui relie le rocher de Tolède aux campagnes de la Castille. De quelque côté que l'on arrive, l'aspect de la ville est majestueux; l'œil s'arrête avec curiosité sur les immenses remparts crénelés appuyés sur les rochers, et dont quelques-uns appartiennent à l'époque du roi Wamba, puis sur ces belles portes flanquées de tours mauresques délicatement ornées. On nomme, parmi celles-ci, la porte au Cambrón, construite par Wamba, réédifiée par les Arabes et réparée par les Espagnols en 1576; la porte de Almagra, dont il n'existe que des vestiges; la porte de Visagra, la principale de la ville, ouvrant sur la route de Madrid. La Vieille porte, aujourd'hui murée, date de la première époque de la domination des Arabes; elle est formée de trois arcs ayant la courbe pittoresque de l'arc en fer à cheval; celui du milieu, dans lequel se trouve circonscrite la poterne par laquelle les armées chrétiennes pénétrèrent dans la ville lors de l'expulsion des Arabes, est grand et élancé. Au-dessus de la porte s'élève un étage carré, percé de meurtrières et couronné de créneaux. La porte neuve de Visagra, située un peu plus haut, est défendue par deux grosses tours rondes, crénelées et surmontées d'un écusson aux armes impériales, au-dessous d'un fronton triangulaire. Elle date de Charles-Quint. On a fait dériver son nom du latin *vici sacra*; de plus sérieux étymologistes ont retrouvé l'origine de ce nom dans le *Bab-Shara* des Arabes, qui signifie *porte des champs*.

Dans l'enceinte intérieure de la ville est la célèbre puerta del Sol, chef-d'œuvre de l'architecture arabe, véritable joyau archéologique, conservé intact comme au premier siècle de son existence. Elle est défendue à droite par une forte muraille percée de deux ouvertures et couronnée de créneaux, à gauche par une belle tour demi-ronde, dont la partie supérieure présente une galerie à jour et de jolies églises en encorbellement. L'entrée est formée de deux arcs circonscrits, de courbes différentes. Le premier, soutenu par deux colonnettes, est de style ogival; le second est en fer à cheval à plein cintre, et les extrémités de l'arc sont très-rapprochées. Au-dessus du plus grand, on voit un écusson aux armes de la cathédrale de Tolède, et, entre les deux, une vieille sculpture représentant l'exécution de Fernand Gonzales, al-guazil mayor de Toledo, décapité, par ordre du roi, pour avoir insulté deux dames. L'arc qui ouvre du côté de la ville est ogival. Une montée fort roide conduit jusqu'à la place principale, l'ancien Zocodover, aujourd'hui nommé place de la Constitution, espace assez vaste, irrégulier, entouré en partie d'arcades, formant le centre animé de la ville, et au milieu duquel se trouve une petite plantation d'arbres, une apparence de promenade qui est, dans les beaux jours, le rendez-vous du monde élégant.

Tolède possède un grand nombre de monuments intéressants, dont la description demanderait un volume; nous allons les passer rapidement en revue, en commençant par les édifices religieux.

La cathédrale, fondée par saint Eugène, premier évêque de Tolède, fut transformée en mosquée sous la domination des Maures. Saint Ferdinand, voulant effacer jusqu'au dernier vestige de la conquête musulmane, fit démolir la vieille église et poser les fondements de l'édifice actuel, dont le plan est dû à l'architecte Pedro Perez. La reconstruction demanda deux siècles consécutifs, et encore les travaux sont-ils toujours inachevés. Le style général est le gothique, sous ses trans-

formations multiples. La façade principale se présente à l'ouest : trois grandes portes s'ouvrent sur cette façade; la plus haute, dite porte du Pardon, surmontée d'un large arc ogival divisé en deux plus petits, est surchargée de sculptures. La *Cène* est représentée sur la corniche. Les deux autres portes forment chacune un arc du même style et non divisé. Entre les trois portes s'élèvent deux piliers massifs en forme de tours, partagés en étages et ornés de vingt statues. A droite, s'élève la tour proprement dite; à gauche, la chapelle Mozarabe, surmontée d'une coupole octogone. La tour, haute de 90 mètres, a des murs d'une épaisseur de 5m,50. Sa circonférence intérieure est la même. Le premier corps, massif et carré à sa base, se divise en cinq étages ornés d'arcs et de sculptures gothiques, ainsi que de balustrades vernies, suivant la mode des anciennes constructions espagnoles. Le cinquième étage, entièrement à jour, contient les cloches : la plus grosse, lourde de 17,800 kilogrammes, et dont le bruit s'étend, dit-on, jusqu'à Madrid, pourrait contenir à l'aise, si l'on en croit un proverbe local, six cordonniers et un tailleur. Le second corps est en retrait sur le premier et de forme octogone : une fenêtre double gothique, terminée en fleurons, s'ouvre sur chacune des faces, et chacun des huit angles est surmonté de pyramides isolées, réunies par des arcs-boutants. Enfin, le troisième corps, octogone à sa base, s'arrondit à son sommet, couronné d'une série de globes et terminé par une croix de fer. A gauche de l'édifice, indépendamment des trois portes dont nous avons parlé, il en existe une troisième dite porte de l'Enfant volé; cette porte est surtout remarquable par le bas-relief qui la surmonte, et la légende que son nom rappelle est fixée par deux fresques de Bayon : l'une représentant le rapt de l'enfant devant cette même porte, l'autre l'assassinat de ce même enfant par ses ravisseurs.

La façade sud, moins considérable, est percée de deux portes : l'une est moderne et mesquine; l'autre, dite porte des Lions, est formée de plusieurs courbes concentriques, ornées de statuettes; chacune de ces statuettes est surmontée d'un dais délicatement sculpté à jour. La porte des Lions est précédée d'un parvis qui ferme une grille de fer encastrée dans six colonnes surmontées d'écussons armoriés. L'autre porte, d'ordre ionique, ne remonte pas au-delà de 1800.

Enfin, pour en finir avec l'extérieur de cette magnifique basilique, la façade nord, à demi cachée sous les murs du cloître et sous les maisons particulières voisines, présente un grand arc composé de trois larges moulures représentant plusieurs figures de prophètes et d'anges. C'est également de ce côté que se trouve l'horloge.

L'intérieur de la cathédrale de Tolède est un des plus magnifiques de tout l'univers. Le vaisseau se compose de cinq grandes nefs, séparées par quatre-vingt-huit piliers, chaque pilier formé d'un faisceau de seize colonnettes. Les dimensions générales sont : longueur du nord au sud, 113 mètres; largeur, 57 mètres; hauteur à la nef centrale, 45 mètres. Sept cent cinquante fenêtres éclairent la basilique. On comprend qu'il nous serait difficile de décrire ici toutes les magnificences des chapelles : nous nous bornerons donc à parler avec détail de la capilla mayor (ou chapelle du maître-autel), du chœur, lui faisant face, et de la chapelle Mozarabe, dont nous avons déjà dit un mot.

La capilla mayor, agrandie par le cardinal Cisneros, possède un retable en bois de mélèze, partagé en cinq étages, et chacun de ces étages en quatre compartiments remplis de statues et de détails de sculptures. L'effet général est somptueux quoiqu'un peu théâtral, et bien que, pour nous servir de l'expression de M. Germond de Lavigne, « ces compartiments, renfermant chacun un groupe ou une scène, aient un peu l'air de loges ou d'avant-scènes, avec leurs draperies et leurs baldaquins sculptés. » Des deux côtés de l'autel, se trouvent, étagées au-dessus les unes des autres, plusieurs tombes. Nous citerons celles de Sancho II, de l'infant don Pedro, d'Alphonse VII, de don Sancho le Désiré et de l'infant don Sancho, fils de Jaime el Conquistador. Nous ne parlons pas des nombreuses statues qui décorent la chapelle. Elle est fermée par une grille immense, chef-d'œuvre de la serrurerie ancienne, et dont l'auteur, Francisco de Villalpando, a légué son nom à la postérité. Elle a coûté 250,000 réaux.

En arrière du retable, se dresse ce qu'on appelle le *transparent*, entassement inouï de marbres, de bronzes, de volutes, de nuages, de rayons solaires, ainsi nommé parce qu'il devait être, à l'origine, travaillé à jour et permettre d'embrasser au travers et d'un seul coup d'œil l'ensemble de la cathédrale.

Le chœur possède une *silleria* (on désigne ainsi, en Espagne, l'ensemble des stalles) qui peut passer pour un des chefs-d'œuvre du genre. Dans son *Voyage en Espagne*, Théophile Gautier la décrit en ces termes : « Elle est composée de trois rangs de stalles en bois sculpté, fouillé, découpé d'une manière merveilleuse, avec des bas-reliefs historiques, allégoriques et sacrés. L'art gothique, sur les confins de la Renaissance, n'a rien produit de plus parfait ni de mieux dessiné.

On attribue cette œuvre effrayante de détails aux patients ciseaux de Philippe de Bourgogne et de Berruguete. La stalle de l'archevêque, plus élevée que les autres, est disposée en forme de trône et marque le milieu du chœur. Des colonnes de marbre, d'un ton brun et luisant, couronnent cette prodigieuse menuiserie, et, sur l'entablement, s'élèvent des figures d'albâtre, d'une élégance et d'un effet admirables. D'énormes pupitres de bronze, couverts de missels gigantesques, de grands tapis de sparterie et deux orgues de dimensions colossales, posées en regard, l'une à droite, l'autre à gauche, complètent la décoration.

Quant à la chapelle Mozarabe, fondée par le cardinal Cisneros pour y perpétuer l'ancien rite chrétien primitif, toléré par les Arabes dans six églises de Tolède, après leur occupation, son nom rappelle celui de ces anciens fidèles (*mozarabe* signifie en effet *mêlé aux Arabes*). On sait que le rit grégorien fut de bonne heure exclusivement en vigueur, surtout en Espagne, où Alphonse VI en ordonna la pratique sous les peines les plus sévères. Mais la volonté royale vint se briser contre les résistances du clergé toledan, et le rit mozarabe continua de garder ses fidèles. Le cardinal Cisneros vint juste à propos pour en recueillir les dernières traditions ainsi que les derniers ministres au profit de la chapelle Mozarabe, qu'il fit construire contre la cathédrale, et, de cette manière, on put entendre à la fois les prières romaines et les anciennes prières espagnoles. La chapelle Mozarabe est carrée et mesure 14 mètres de côté. Elle possède une mosaïque achetée à Rome moyennant 20,000 ducats; une *Conception*, dans le style italien, et plusieurs fresques représentant des batailles avec les Maures. On y conserve en outre le chapeau du cardinal Cisneros. La chapelle est fermée, comme la capilla mayor, par une grille de fer d'un admirable travail.

Nous citerons, en outre : la chapelle Santa-Lucia, la chapelle San-Eugenio, où se trouve le tombeau de Ferdinand Gúdice; les chapelles Santiago, San-Ildefonso, de la Trinidad, San-Nicolas. Dans la chapelle Santiago se trouvent plusieurs monuments funéraires remarquables : nous citerons celui du comte don Alvaro de Luna et de sa femme; il est entouré de quatre statues, en marbre, de moines en prière; celui de don Esteban de Illo, placé dans la voûte même, le guerrier ayant demandé cette place élevée « afin, dit Théophile Gautier, que les nannants ne pussent lui passer sur le ventre; » celui du cardinal Gil Carrillo de Albornoz, mort à Assise. La chapelle de los Reyes-Nuevos, fondée par Henri II, contient les sépultures de Juan II et de Henri III. Citons enfin la chapelle Santa-Leocadia, où se trouvent les sépultures de nombreux évêques et du cardinal Porto-Carrero.

La sacristie, belle pièce rectangulaire, est ornée d'une voûte peinte à fresque par Luca Giordano. Le sujet représenté est la *Descente de la Vierge*, apportant à saint Ildefonse une chasuble en toile du ciel. Dans une petite salle voisine, on conserve le trésor de la cathédrale. Ce trésor, un des plus riches de l'Espagne, demanderait une description de plusieurs pages : nous ne mentionnerons, resserés par l'espace, que la grande *custodia* d'argent doré, haute de 4 mètres, lourde de 795 marcs, en qu'on promène lors de la Fête-Dieu; le manteau de la Vierge du Sanctuaire, brodé en 1672 et surchargé de 256 onces de perles, sans parler des diamants, rubis et autres pierres précieuses; l'épée d'Alphonse VI, de nombreux reliquaires, etc., etc. La sacristie correspond avec le *Sagrario*, chapelle construite, suivant la légende, sur l'emplacement même où les Sarrasins avaient enfoncé la sainte image de Notre-Dame, au moment de leur conquête. Elle se divise en plusieurs parties, étincelantes de bronzes, de marbres, d'ivoire, de châsses d'un prix inestimable. On y conserve notamment, sous le titre ou plutôt sous le surnom de *Juan de Las Vinas*, une petite statue de l'Enfant Jésus, en or massif, fort vénérée par les Tolédanses.

Les chapelles qui font suite au *Sagrario* et se relient à celles dont nous avons déjà parlé sont celle de la Vierge-aux-Douleurs (*Virgen de las Dolores*), celle du Baptême et celle de la Descente. Le nom de cette dernière rappelle l'apparition de la Vierge à saint Ildefonse, apparition qui fait, comme nous l'avons dit tout à l'heure, l'objet de la peinture de la voûte de la sacristie. On y conserve, au fond d'une sorte de petite armoire en marbre rouge, une pierre blanche sur laquelle la Vierge, en descendant dans l'église, posa, dit-on, le pied. Au-dessus de l'armoire est gravé ce verset : *Adorabimus in loco ubi steterunt pedes ejus*. Quant au sujet même de la légende, il fait encore ici l'objet d'un médaillon sculpté en relief sur le retable. Enfin, avant d'abandonner la basilique, mentionnons : les drapeneux conquis sur les Turcs à la bataille de Lépante; une corne, vieille de plus de mille ans, et avec laquelle on appelait les fidèles à l'office avant l'invention des cloches; un lit sur lequel on dépose les enfants trouvés, etc., etc. Mais, nous le répétons, nous n'avons pu, dans cette esquisse rapide, qu'effleurer la description de la cathédrale de Tolède, qui est peut-être la basilique la plus abondante en détails du monde entier.

Au nord et le long de la cathédrale s'étend le cloître, avec lequel elle communique par deux portes. On y remarque quelques tombeaux, une galerie de peintures à fresque représentant la vie de saint Eugène, premier apôtre de Tolède, et au-dessus, dans une galerie supérieure, la bibliothèque du chapitre, très-riche en manuscrits qui datent du VIII^e au XVI^e siècle.

L'église du couvent de San-Juan-de-los-Reyes, érigée en 1477 par Ferdinand et Isabelle, qui l'avaient destinée à recevoir leurs sépultures, est l'œuvre de l'architecte Juan Guas. Les travaux furent poussés avec une grande activité par la reine Isabelle, qui y employa jusqu'à douze cent vingt-six maîtres tailleurs de pierre. La partie la plus remarquable du monument est le chevet, construit avec une véritable splendeur architecturale. Le plan en est dessiné par six piliers, entre lesquels règnent des arcs ogivaux dont l'intérieur est couvert de riches arabesques. Des statues de héros occupent d'élégantes niches, pratiquées sur les faces de ces piliers. Le chevet est terminé en terrasse et couronné par une élégante galerie à jour. Du milieu de la terrasse s'élance une coupole hexagone. La façade principale, construite après la mort d'Isabelle, ne répond ni par le style, ni par la richesse, à la magnificence du chevet. « L'église, dit M. Germond de Lavigne, forme une nef unique de 56 mètres de longueur, partagée en quatre voûtes dont les arcs, supportés par des piliers recouverts d'arabesques, se croisent sous de riches fleurons. Une large frise, qui court autour du vaisseau, la hauteur des chapiteaux, porte en grandes lettres gothiques une longue inscription commémorative de la fondation du monument. L'architecte a mis tout son génie, toutes les ressources de son art dans l'ornement du transept; les piliers sont couverts de guirlandes et d'arabesques; leurs chapiteaux, d'une forme originale, sont couronnés d'une foule de têtes d'anges, et les quatre arcs qui supportent la coupole sont semés d'étoiles. Deux tribunes, à balcons de pierre fouillée à jour, sont comme suspendues, à droite et à gauche, aux deux derniers piliers de la nef et soutenues par de riches encorbellements, qui portent les chiffres entrelacés de Ferdinand et d'Isabelle. Les deux murs des extrémités du transept, autrefois éclairés par des fenêtres qui ont été murées, sont ornés d'une profusion inouïe de sculptures en relief. Au premier corps, de riches arcs gothiques; au second, une galerie divisée en six compartiments par des colonnettes que cachent à demi des statues de saints, et, au milieu de ces compartiments, d'énormes écussons aux armes de Castille et d'Aragon, surmontés de têtes d'aigle et accompagnés des emblèmes royaux, le nœud gordien et le faisceau de flèches. Le maître-autel est d'une égale élégance; mais il a beaucoup souffert, non seulement des atteintes du temps, mais de celles de l'occupation armée. Les peintures qui le décoraient ont disparu, et la plupart des sculptures ont été mutilées. »

Auprès du maître-autel est une statue en bois sculpté représentant le prophète Élie endormi. Un amateur offrit un jour 80,000 réaux de la tête seule. La chaire, sans escalier, et dans laquelle on pénètre par un couloir pratiqué dans la muraille, est portée par une colonne qui est une tige de palmier pétrifiée. Le cloître, qui était un véritable chef-d'œuvre d'architecture, porte les traces des plus regrettables dévastations. L'une des galeries est en ruine; les trois autres côtés, avec leurs arcs ornés de fleurs, d'oiseaux, d'animaux et de grotesques, leurs fragiles colonnettes, leurs piliers cachés chacun par une statue de saint, présentent l'un des plus riches spécimens de l'art gothique dans toute sa pureté. Dans les galeries supérieures du cloître a été installée le musée provincial, collection formée de trois cents tableaux environ, parmi lesquels on remarque des toiles de José Ribera, dit l'Espagnolet.

Nuestra-Señora-del-Transito, ancienne synagogue, bâtie en 1366 par Samuel Lévi, le fameux trésorier du roi don Pedro, est une seule nef, longue de 21 mètres, sur une largeur de 10 mètres. Ses murs sont revêtus de stuc et ornés, à la partie supérieure, d'une large frise au-dessus de laquelle se développe un corps d'architecture formé de cinquante-quatre arcs, remarquable par la beauté, l'abondance et la perfection de ses ornements. Le maître-autel, fort ancien et tout orné, est dans le style gothique. Le plafond du temple est en meuble; les charpentes de la couverture sont, dit-on, en cèdre du Liban.

Santa-Maria-la-Blanca est un autre curieux souvenir de l'époque juïque. Synagogue d'abord, cet édifice fut transformé en église vers 1405. C'est une succession d'arcs supportés par de gros piliers octogones formant cinq nefs. Les chapiteaux, en stuc, sont de forme différente, composés de branches, de feuilles, de guirlandes entremêlées de palmiers de pin, reminiscence du vieux style byzantin. Des ornements variés, des arabesques, de jolies rosaces accompagnent les arcs.

Un des plus beaux édifices civils de Tolède est le collège militaire installé dans l'ancien hôpital de Santa-Cruz, qui fut ouvert, en 1494, aux enfants abandonnés. Isabelle la Catholique le fit agrandir et en confia la

décoration à l'architecte Henri de Egas. Une vaste cour précède la façade principale, qui rappelle par sa richesse. Les entre-colonnements et l'archivolte sont garnis d'une série de statuettes avec leurs dais. Des bas-reliefs représentent le cardinal Mendoza, fondateur de l'hospice, la *Visitation*, etc. On remarque dans l'intérieur de l'hôpital une jolie chapelle possédant un retable orné de bonnes peintures sur panneaux. On remarque aussi, dans un des angles du cloître, un curieux escalier, dont la balustrade est d'une rare élégance; le plafond est lambrissé avec toute la bizarrerie des deux genres arabe et plateresque. Indépendamment de la bibliothèque du chapitre, dont nous avons parlé plus haut, Tolède possède une bibliothèque provinciale, formée de trente mille volumes environ de l'ancienne bibliothèque archiepiscopale et de près de quarante mille volumes recueillis dans les couvents supprimés de la province. On y remarque une curieuse collection de portraits d'écrivains tolédans et une série originale de peintures représentant les résultats des croisements de races européennes.

Tolède possédait autrefois de nombreux alcazars ou palais, aujourd'hui détruits ou en ruine pour la plupart. Le palais d'Alphonse VIII existe encore en partie; on en admire le portail, du style de la Renaissance, œuvre de l'architecte Francisco Pario. Mais le plus remarquable de tous les alcazars de Tolède est le superbe édifice qui domine la ville tout entière de ses masses imposantes. Ce palais fut incendié en 1710, restauré en 1744, puis livré de nouveau aux flammes. Il n'en reste aujourd'hui que les murailles. « Ce palais, dit M. de Lavigne, auquel nous faisons de nombreux emprunts, présente un vaste quadrilatère. La façade du nord, formée de trois corps d'architecture plateresque, est l'œuvre d'Alphonse Covarrubias; celle du sud, plus majestueuse et plus régulière, comprend quatre corps d'ordre dorique. Elle fut construite par Juan Herrera. Aux quatre angles s'élèvent des tours carrées qui dominent toute la ville. Au fond de la cour, formée de trente-deux belles arcades en galerie, se développe l'escalier, qui est une des plus belles œuvres qui aient été faites en ce genre. On remarque les écuries, qui pourraient renfermer plusieurs centaines de chevaux. Le célèbre architecte Ventura Rodríguez avait dirigé la restauration faite au siècle dernier. »

Le palais de don Diego, qui fut habité par don Henri de Trastamare et qui fut ensuite donné à Du Guesclin, n'est plus qu'une habitation particulière. Le *taller del Moro*, atelier où se travaillaient les pierres et les marbres destinés à l'entretien de la cathédrale, fut autrefois le palais de quelque grand seigneur. Trois salles magnifiques sont encore ornées d'une profusion de sculptures de style arabe, de nielles, d'étoiles, de fleurons et de plafonds lambrissés d'une rare richesse. Les *Casas de Ayuntamiento* (hôtel de ville) présentent une belle façade gréco-romaine. Aux deux côtés de cette façade s'élèvent deux tours terminées en pyramides.

Les plus belles promenades de Tolède sont le *paseo de las Rosas*, planté d'oliviers, de peupliers et de rosiers, et le *paseo de Madrid*.

Parmi les antiquités de quelque intérêt, nous signalerons : la *cueva de Hercules*, souterrain qui s'étend au-dessous de la vieille église de San-Gines; la Naumaquia; l'amphithéâtre; les bains de la Cava, près d'une vieille tour en ruine, accompagnée de quelques débris d'arcades; les ruines du château de San-Cervantes; les ruines du palacio de Galliana, etc. Ces ruines sont situées en dehors de la ville. C'est aussi hors des murs de Tolède, sur la rive droite du Tage, que se trouve la fabrique d'armes blanches construite par Charles III. « On ne sait pas, dit M. Germond de Lavigne, à quelle époque se fonda cette célèbre industrie, ni dans quelles circonstances elle s'établit à Tolède, qui n'a jamais offert de ressources spéciales pour les matières premières. Elle s'était organisée en corps d'état; les ouvriers habitaient tous une même rue, qui a conservé le nom de *calle de las Armas*, et chaque maître s'enfermait chez lui comme dans une forteresse, se croyant le seul possesseur du secret de la trempe qui faisait la célébrité des lames de Tolède. Au XVI^e siècle, la municipalité prit l'industrie sous sa protection; les rois lui accordèrent de nombreux privilèges : les matières premières, le fer, l'acier, le bois pour les hampes des piques, des lances et des hallebardes, les cuirs pour les fourreaux, lui arrivaient francs de tout droit. Lorsque les armes à feu devinrent d'un usage à peu près général, après la mort de Philippe II, l'industrie tolédane commença à déchoir, et elle reçut un coup mortel au commencement du XVIII^e siècle, lorsque la mode française introduisit dans le costume l'épée courte à la place de la dague et de la longue épée à large garde. C'est alors que Charles III se préoccupa de relever la fabrique d'armes blanches et d'en réorganiser les ateliers. Il appela de Valence pour la diriger le célèbre armurier Luis Calixto et fit construire l'édifice dans lequel elle se trouve installée aujourd'hui, sous la direction d'un colonel d'artillerie. L'acier qu'on y emploie est apporté de l'étranger, les aciers espagnols ayant été jusqu'à présent essayés sans succès. Toutes les armes blanches employées dans l'armée espagnole viennent de

la fabrique de Tolède; il s'y fait peu d'armes pour le commerce particulier ou pour l'étranger, si ce n'est celles que les étrangers achètent lorsqu'ils viennent visiter les ateliers. Certaines lames de luxe sont d'une trempe et d'une souplesse vraiment extraordinaires. »

— *Conciles de Tolède*. Ils sont au nombre de vingt-cinq.

Premier concile (400). Il fut tenu contre l'hérétique Priscillien.

Deuxième concile (447). Il fut convoqué également contre les priscillianistes qui, malgré les mesures prises contre eux, n'avaient pas disparu. Turibius, évêque d'Astorga, le présida. Il s'y trouva vingt-neuf évêques qui rendirent par écrit une sentence contre l'hérésie. L'acte de foi rédigé par ce concile et les vingt canons de discipline qui furent décrétés ne sont qu'une reproduction de ce qui fut fait en 400.

Troisième concile (531). Dans les actes de ce concile, Tolède pour la première fois porte le nom de métropole. Son évêque, Montan, assésa ce concile, composé de cinq évêques, pour conférer sur les instituts des Pères et les décrets des anciens conciles et pour décréter quelques canons.

Quatrième concile (589). Il fut convoqué par le roi goth Récarède, qui, converti à la foi catholique, fit catéchiser les Wisigoths et les Suèves; tous abjurèrent l'hérésie arienne. Pour affermir cette conversion générale, il s'assembla dans la ville de Tolède un concile où se trouvèrent soixante-quatre évêques et huit députés de la Gaule Narbonnaise.

Cinquième concile (597). Ce concile, composé de seize évêques, se réunit la douzième année du règne de Récarède dans l'église de Saint-Pierre-et-Saint-Paul. On ne fit que deux canons concernant les évêques.

Sixième concile (610). Quinze évêques assistèrent à ce concile et reconquirent l'évêque de Tolède pour leur métropolitain. Ils citèrent pour preuve le deuxième concile de Tolède, auquel Montan avait présidé comme évêque.

Septième concile (633). Ce concile national fut composé de soixante-deux évêques et de sept députés d'évêques absents, tous présidés par Isidore de Séville. Parmi les évêques on remarquait saint Juste de Tolède, Braulion de Saragosse, Conantius de Paience et Nonnit de Gironne. Il s'assembla dans l'église de Sainte-Léocadie, en présence du roi Sisennand.

Huitième concile (636). Vingt-deux évêques assistèrent à ce concile tenu dans la basilique de Sainte-Léocadie et présidé par l'archevêque de Tolède, Eugène. Le roi Cinthila, frère et successeur de Sisennand, s'y rendit, et en sa présence furent décrétés huit canons, qui presque tous concernent l'affermissement de la puissance royale. Les quatrième et cinquième défendirent, sous peine d'excommunication, de rechercher par des voies superstitieuses quel serait le successeur du roi, ou de le charger de malédictions. Le sixième ordonne au roi de ne point révoquer les donations faites par son prédécesseur. Le huitième laisse au roi le pouvoir de faire grâce à ceux qui se rendront coupables d'infraction à ces canons, pourvu qu'ils se soient corrigés.

Nouvième concile (638). Le roi Cinthila convoqua ce neuvième concile de Tolède, auquel assistèrent quarante-sept évêques et qui fut présidé par Sylva, évêque de Narbonne. On y rédigea dix-neuf canons.

Dixième concile (646). Ce concile fut composé de vingt-huit évêques, de onze députés, et présidé par Oronce, métropolitain de Mérida.

Onzième concile (653). Ce concile fut assemblé par les ordres du roi Réceswinthe, qui y adressa des remontrances aux évêques et les exhorta à suivre les règles des quatre conciles généraux et à délibérer sur les formes requises pour l'élection des rois. On rédigea douze canons, dont le style obscur et la langue barbare ne permettent pas toujours de comprendre le sens. On y compta cinquante-deux évêques, douze abbés et seize députés.

Douzième concile (655). Seize évêques, présidés par Eugène de Tolède, firent dans ce concile dix-sept canons, la plupart pour réprimer les abus que les évêques commettaient dans l'administration des biens ecclésiastiques. Le dernier canon ordonne aux juifs bapisés de se trouver aux fêtes principales dans la cité pour assister à l'office avec l'évêque.

Treizième concile (656). Eugène de Tolède, fugitif de Séville, et saint Fructueux de Bragues assistèrent avec dix-neuf autres évêques à ce concile, qui ne présente aucun intérêt.

Quatorzième concile (675). Le successeur du roi Réceswinthe, Wamba, permit aux évêques de la province carthagnoise de tenir un concile. Ils s'assemblèrent à Tolède, dans l'église de la Sainte-Vierge, au nombre de seize, et Quiricus, archevêque de la ville, le présida. Les actes du concile se composent de seize canons de discipline touchant la conduite des évêques et des clercs.

Quinzième concile (681). Wamba étant tombé gravement malade et ayant perdu toute connaissance, Julien, évêque de Tolède, lui imposa la pénitence, selon la discipline établie en Espagne, et le revêtit de l'habit monastique. Lorsqu'il fut revenu à la santé, il voulut demeurer dans son état de pénitent et désigna pour son successeur Ervige, parent du roi

Chindeseinte. Ervige, pour mieux établir son pouvoir, fit assembler un concile à Tolède pour faire confirmer solennellement son élection par les évêques et par les seigneurs du royaume. Il s'y trouva trente-cinq évêques, quatre abbés, trois députés et quinze seigneurs.

Seizième concile (683). Ce concile, composé de quarante-huit évêques, six abbés, vingt-sept députés et vingt-six des principaux officiers du palais, fit plusieurs règlements concernant les affaires temporelles.

Dix-septième concile (684). Les évêques d'Espagne n'ayant pu se trouver au sixième concile général de Constantinople, le pape Léon II leur envoya la définition de foi contre les monothélites avec une lettre en leur annonçant la conclusion du concile. Les évêques de la province se réunirent au nombre de dix-sept à Tolède, pour recevoir les communications papales.

Dix-huitième concile (688). Ce concile eut pour objet de répondre au pape Benoît II sur différentes controverses. Soixante et un évêques, cinq députés, deux abbés et dix-sept comtes assistèrent à cette réunion, où le roi Egica se trouva en personne et qui fut présidée par saint Julien de Tolède.

Dix-neuvième concile (693). Cinquante-neuf évêques, cinq abbés et le roi Egica se trouvèrent à ce concile, où le roi fit présenter aux évêques un mémoire concernant les juifs et les fauteurs d'attentats politiques.

Vingtième concile (694). Ce concile, qui est le dernier des conciles de Tolède dont nous ayons les actes, fut tenu également par le roi Egica, en présence d'un grand nombre d'évêques. Une conspiration venait d'être découverte parmi les juifs; le huitième canon condamna tous les juifs d'Espagne à être dépouillés de leurs biens et réduits en servitude perpétuelle. Ceux dont ils deviendront les esclaves ne devaient point leur permettre de pratiquer leurs cérémonies; il leur était enjoint de leur ôter leurs enfants, à l'âge de sept ans, pour les élever chrétiennement et les marier ensuite à des chrétiens. Ces canons furent confirmés par un édit royal.

Vingt et unième concile (701). Il ne nous reste de ce concile ni actes ni canons. Le roi Vitiza le fit réunir dans l'église de Saint-Pierre pour régler diverses affaires politiques.

Vingt-deuxième concile (1323). Six siècles s'écoulèrent entre le vingt et unième et le vingt-deuxième concile. Ce dernier fut provoqué par Jean, archevêque de Tolède et chancelier du royaume; on n'y régla que des points de discipline ecclésiastique.

Vingt-troisième concile (1339). Ce concile, tenu sous Gilles d'Albornoz, archevêque de Tolède, publia cinq canons, dont un est relatif à l'aliénation des biens de l'Eglise.

Vingt-quatrième concile (1473). Ce concile fut tenu par l'archevêque Alphonse de Cavillo ou de Cavillo, dans le bourg d'Aranda. On y fit vingt-neuf règlements sur la discipline ecclésiastique.

Vingt-cinquième concile (1565-1566). Christophe de Sandoval, évêque de Cordoue, tint ce concile avec les évêques de Sigüenza, de Ségovie, de Palencia, de Cuenca et d'Osma, dans la dixième année du règne de Philippe II. Le concile eut trois sessions. Dans la première, on lut le décret du concile de Trente, touchant la célébration des synodes provinciaux et une profession de foi y fut signée des assistants. La seconde session ne fut tenue qu'en 1566. On y fit trente et un canons de discipline. La troisième session se tint le 25 mars de la même année et produisit encore vingt-huit canons sans intérêt.

TOLEDE (PROVINCE DE), province d'Espagne, entre celles de Cuenca à l'E., de Ciudad-Real au S., de Madrid au N., celles d'Alila et de Cacerès à l'O.; 330,000 hab. et 14,383 kilom. carr. de superficie. Sa surface, traversée par des sierras de Tolède, de Guadalupe, de Rubial, de Yébenes, de Billuerca, est très-montagneuse dans la partie méridionale. Le reste est entrecoupé de collines et de vastes plaines. Elle est arrosée par le Tage, qui la traverse de l'E. à l'O., par le Pasa, le Sedana, le Sangrera, l'Algodor, le Gebro, le Guadaviana, l'Alberche, la Tajuana, tous affluents du Tage, et par le Guadalupe, le Guadalupejo, l'Estena, le Ballaque, la Gignela, qui courent dans sa partie orientale. Cependant on y manque d'eau de source; il n'y existe que quelques lagunes. L'hiver y est pluvieux; en été, lorsque le *solano* y souffle, il fait très-chaud. Le sol est très-fertile, et on y recueille du froment, du seigle, de l'orge, de l'avoine, des légumes, des fruits, beaucoup de vin, des olives, du safran, du lin, du chanvre, du cumin, etc. On y élève du gros et du menu bétail, des vers à soie et des abeilles. Il y existe des mines d'argent, de cuivre, de fer, de sel et de salpêtre. L'industrie manufacturière y a pour objet la fabrication de lainages, de toiles, d'étoffes de soie, telles que velours, peluche, damas, satin; de rubans, de franges, de draps et de chapeaux fins et communs; de sparterie, de soude, de savon, de poterie, de quincaillerie de fer et de cuivre; des corderies, des moulin à papier, des verreries, des distilleries d'eau-de-vie, des tanneries. Son commerce a pour base les vins, la laine, les fromages de chèvre, le froment, les draps, les étoffes de soie, le savon, la faïence, la poudre, le sel, etc.

TOLEDE (Frédéric DE), duc d'ALBE, général espagnol, né dans la seconde moitié du xve siècle. Sa famille prétendait descendre des empereurs Paléologues. Il se signala par sa valeur en combattant les Maures de Grenade, prit part, en 1512, à la guerre qui venait d'éclater entre l'Espagne et la France, reçut le commandement d'une armée, en qualité de capitaine général, s'empara de Pampelune, contraignit les généraux français à repasser les Pyrénées, les poursuivit et se rendit maître de tout le royaume de Navarre. En récompense des services qu'il venait de rendre, le roi Ferdinand lui donna la ville de Hue-ca.

TOLEDE (DON PEDRE DE), surnommé le Grand, général espagnol, fils du précédent, né à Alba-de-Torines en 1484, mort en 1553. Il gagna la confiance de Charles-Quint pendant la guerre de Flandre et fut nommé par lui vice-roi de Naples en 1532. Son gouvernement se signala par quelques réformes dans l'administration de la justice, mais aussi par une excessive sévérité. Il détruisit les principaux repaires de voleurs et d'assassins, interdit le port des armes, excepté aux nobles, et frappa les coupables sans distinction de rang. En même temps, il s'attacha à embellir et à assainir Naples, où il fit construire des rues, des édifices publics, notamment le palais royal connu sous le nom de *Palazzo-Vecchio*. En 1537, les Turcs ayant débarqué à Castro, il les repoussa et fortifia les villes maritimes de la Pouille. Profitant de la haine stupide dont les juifs étaient l'objet, Tolède chassa ces malheureux du royaume en 1540. En même temps, persuadé que le progrès des lumières devait nuire à la foi, il s'efforça d'étouffer toute culture littéraire et supprima toutes les académies instituées à Naples. En 1547, il entreprit d'instituer à Naples des tribunaux d'inquisition sur le modèle de ceux de l'Espagne; mais un soulèvement général du peuple et de la noblesse le força de renoncer à ce projet. Il mourut à Florence en 1553, pendant une expédition dirigée contre Sienne. Il fut le père du trop fameux duc d'Albe.

TOLEDE (Alvarez DE), duc d'ALBE, célèbre général espagnol, fils du précédent. V. ALBE.

TOLEDE (DON PEDRE DE), connétable de Castille, de la même famille que les précédents, né dans la seconde moitié du xvie siècle. Nommé général des galères de Naples, il se battit contre les Turcs, fit avec succès une descente sur les côtes de la Morée (1595) et devint un des favoris de Philippe III, qui le nomma connétable de Castille. Comme il était parent de Marie de Médicis, le roi d'Espagne le nomma ambassadeur de France dans le double but de détacher Henri IV de l'alliance des Provinces-Unies et de lui proposer le mariage du dauphin avec une infante. Don Pedro de Tolède, dit Pérèfixe, avait une morgue fière et grave et était haut et magnifique en paroles lorsqu'il s'agissait de l'honneur et de la gloire de sa nation et de la puissance de son roi; mais, hors de là, fort civil et courtois, soumis et respectueux où il le fallait être, galant, adroit et spirituel. Pendant ses entrevues avec le roi, il lui tint le plus fier langage. Ayant exalté la puissance de l'Espagne en des termes menaçants, Henri IV lui dit: « Si le roi d'Espagne continue ses attentats, je porterai le feu jusque dans l'Escorial, et si je monte une fois à cheval, on me verra bientôt à Madrid. — Le roi François Ier y fut bien, » lui répondit l'ambassadeur d'un ton calme et fier. Il échoua dans sa mission et retourna en Espagne, selon les uns en juillet 1608, selon d'autres au commencement de 1609.

TOLEDE (DON FRANÇOIS DE), vice-roi du Pérou. Il vivait au xvie siècle et appartenait à la maison d'Oropesa. Nommé vice-roi en 1566, il arriva à Lima cette même année, se mit aussitôt à persécuter les incas, attira à Lima, en 1571, par de perfides promesses, le jeune inca Tupac Amaru, fils de Manco II, et le fit périr sur l'échafaud, malgré les prières et les larmes des Espagnols eux-mêmes. De retour en Espagne en 1581, il fut accueilli par Philippe II d'une façon foudroyante. Arrêté sous l'inculpation de malversations et dépouillé de ses immenses richesses, il fut jeté en prison, et y mourut.

TOLEDO, ville des Etats-Unis (Ohio), sur la gauche de la Maumée, à 4 milles environ de son embouchure dans le lac Érié. Elle a pris et paraît devoir conserver la prééminence comme marché central des grains de l'Ohio et d'une partie du N.-O. et des produits manufacturés de New-York. C'est aujourd'hui, après Chicago, l'entrepôt le plus florissant du commerce des céréales et l'un des principaux points de passage des émigrants qui, de l'Etat de New-York, vont s'établir dans les cultures de l'Ouest. Les principaux articles du commerce de Toledo sont : les farines, les blés, les alcools, les bestiaux, les viandes sèches, les peaux, la potasse, les bois de construction, l'épicerie, la nouveauté, la faïencerie, la cristallerie, la quincaillerie, etc. Ces articles figurent alternativement, pour la plupart, à l'importation et à l'exportation. Les produits amenés par la voie des lacs se dirigent sur l'Ohio et l'Ouest en échange des denrées apportées par les chemins de fer et le canal. La navigation des lacs trouve à Toledo le double

avantage d'un port commode et de nombreux et profitables éléments d'échange.

TOLENE s. m. (to-lè-ne). Chim. Produit de la distillation du baume de Tolu avec l'eau.

TOLENTINO, ville du royaume d'Italie, sur une colline au pied de laquelle coule le Chienti, dans la province et à 19 kilom. S.-O. de Macerata; 11,000 hab. Tanneries, fabriques de faïence. Elle avait, dès le ve siècle, un évêché qui fut réuni à celui de Macerata en 1586. La cathédrale, dédiée à san Nicolo di Tolentino, est décorée de quelques bonnes peintures. Tolentino est remarquable par le souvenir de la paix qui y fut conclue avec la France en 1797 et de la bataille qu'y perdit Murat en 1815, bataille qui eut pour conséquence la perte de sa couronne.

Tolentino (TRAITÉ DE), conclu et signé entre le pape Pie VI et la République française le 1er ventôse (19 février 1797). Dès que Mantoue eut capitulé, Bonaparte, sans même attendre que le vieux Wurmsier vint lui rendre son épée, partit pour Bologne afin de faire la loi au pape, qui n'avait que trop manifesté son antipathie contre la République. Les ordres que lui avait transmis le Directoire lui enjoignaient, pour ainsi dire, de détruire la puissance temporelle du saint-siège; mais Bonaparte, sans tenir compte des ordres reçus par lui, avait arrêté dans son esprit des prétentions plus modestes; il ne voulait arracher au pape qu'une ou deux provinces et une forte contribution de guerre. A la tête de la division Victor, qu'il réunit à Bologne, et de quelques recrues italiennes levées en Lombardie et dans la Cispadane, il marcha sur les Etats romains. Le pape se trouva alors dans la plus cruelle anxiété, car il n'ignorait pas que la perfidie de ses intentions et de ses actes mêmes était parfaitement connue du général français, dont le nom seul jetait la terreur en Italie. Aux bords du Senio, Bonaparte rencontra l'armée papale, qu'il mit en déroute en un instant; puis il s'avança jusqu'à Ancône, où il enveloppa 3,000 hommes commandés par le général autrichien Colli et les fit presque tous prisonniers. Il se dirigea ensuite sur Loreto, s'avancant directement sur Rome, et arriva à Tolentino le 25 pluviôse (13 février). Le pape allait quitter Rome, lorsque le général des camaldules, que Bonaparte avait vu à Tolentino, arriva au Vatican et rassura Pie VI sur les intentions peu révolutionnaires du général français. Le pape envoya alors à Tolentino le cardinal Mattei, le prélat Galeppi, le marquis Massini et son neveu le duc de Braschi, avec des pleins pouvoirs pour traiter, pourvu que le général n'exigeât aucun sacrifice contraire à la foi catholique, chose, au fond, très-indifférente à Bonaparte quand cela ne contrariait pas ses projets. Les articles du traité furent, en conséquence, promptement arrêtés et signés; en voici la substance :

Le pape renonçait à tout traité d'alliance contre la France; il reconnaissait la République et se déclarait avec elle en paix et bonne intelligence. « Il lui cédait tous ses droits sur le Comtat-Venaissin; il abandonnait définitivement à la République Cispadane les légations de Bologne et de Ferrare et, en outre, la belle province de la Romagne. La ville et l'importante citadelle d'Ancône restaient au pouvoir de la France jusqu'à la paix générale. Les deux provinces du duché d'Urbain et de Macerata, que l'armée française avait envahies, étaient restituées au pape moyennant la somme de 15 millions. Pareille somme devait être payée conformément à l'armistice de Bologne, non encore exécuté. Ces 30 millions étaient payables deux tiers en argent et un tiers en diamants ou pierres précieuses. Le pape devait fournir, en outre, 800 chevaux de cavalerie, 800 chevaux de trait, des buffles et autres produits du territoire de l'Eglise. Il devait désavouer l'assassinat de Basseville et faire payer 300,000 francs tant à ses héritiers qu'à ceux qui avaient souffert du même événement. Tous les objets d'art et manuscrits cédés à la France par l'armistice de Bologne devaient être sur-le-champ dirigés sur Paris. » (Thiers.)

TOLÉRABLE adj. (to-lè-ra-ble — lat. *tolerabilis*; de *tolerare*, supporter). Qu'on peut tolérer, supporter : *C'est une souffrance TOLÉRABLE. Je vous souhaite une vie TOLÉRABLE; car, pour une vie heureuse, cela est trop fort.* (Volt.) *La conquête, odieuse à tout peuple, ne devient TOLÉRABLE aux yeux de ceux qui la subissent qu'au prix d'un bon gouvernement.* (Thiers.)

TOLÉRABLEMENT adv. (to-lè-ra-ble-man — de *tolérable*, et du suffixe *ment*). D'une manière tolérable, passable, supportable : *Un bon pays se rétablit toujours par lui-même, pour peu qu'il soit TOLÉRABLEMENT régi.* (Volt.)

TOLÉRamment adv. (to-lè-ra-man — rad. *tolérans*). Avec tolérance, d'une manière tolérante : *Le gouverneur de Lannay s'était d'ailleurs prêt le plus TOLÉRamment du monde à l'exécution de toutes ses fantaisies.* (De Santeny.) Il Peu usité.

TOLÉRANCE s. f. (to-lè-ra-n-se — rad. *tolérer*). Action de tolérer; condescendance, indulgence qui empêche de réprimer ou de condamner : *Nous demandons la TOLÉRANCE; ac-*

cordons-la, exerçons-la pour en donner l'exemple. (Buff.) *Dans la vie sociale, la vertu la plus utile est la TOLÉRANCE.* (Mme Monmarçon.) *La TOLÉRANCE n'est pas exclusive de la lutte.* (L. Jourdan.) *Quand la politesse va jusqu'à une TOLÉRANCE aveugle, elle équivaut à une trahison envers soi-même.* (De Custine.) *La TOLÉRANCE n'est pas la liberté.* (E. de Gir.)

— *Tolérance religieuse* ou simplement *Tolérance*, Condescendance par laquelle on laisse à chacun la liberté de pratiquer la religion qu'il professe : *Il est affreux d'enseigner que la TOLÉRANCE est dangereuse.* (Volt.) *La TOLÉRANCE est le résultat d'une foi éclairée.* (E. Alletz.) *L'absolue liberté de la controverse religieuse résulte du principe de la TOLÉRANCE.* (Villain.) *De l'inutilité des persécutions et des tortures est née la TOLÉRANCE RELIGIEUSE.* (E. de Gir.)

— *Tolérance théologique ou ecclésiastique*, ou simplement *Tolérance*, Condescendance par laquelle on souffre toutes les opinions qui ne sont pas manifestement contraires à la doctrine de l'Eglise : *L'Eglise latine a toujours usé de TOLÉRANCE pour l'Eglise grecque* (Acad.)

— *Tolérance civile* ou simplement *Tolérance*, Permission accordée par un gouvernement de pratiquer dans l'Etat certaines religions qui n'y sont pas légalement reconnues.

— *Maison de tolérance*, Maison de prostitution : *Il est interdit à une maîtresse de maison de TOLÉRANCE de garder ses enfants chez elle.* (Frégier.)

— Monn. Quantité en plus ou en moins que l'Etat tolère dans le poids des monnaies ou dans les proportions de l'alliage.

— Administr. milit. Ecart toléré dans les dimensions des armes et des projectiles.

— Méd. Faculté qu'a un sujet de résister aux effets naturels de certaines substances : *L'innocuité des poisons sur Mithridate est un fait de TOLÉRANCE fort célèbre.*

— *Encycl. Philos.* « Qu'est-ce que la *tolérance* ? dit Voltaire. C'est l'apanage de l'humanité; nous sommes tous pétris de faibles ses et d'erreurs : pardonnons-nous réciproquement nos sottises, c'est la première loi de la nature. » Chez les Juifs, la secte des sadducéens fut respectée malgré ses croyances. Les Grecs pratiquèrent la *tolérance* en respectant Epicure et ses disciples. Quant à Socrate, sa mort doit être moins attribuée à l'intolérance religieuse et au fanatisme qu'à des inimitiés personnelles. Les Romains se montrèrent les plus tolérants de tous les peuples; ces grands conquérants comprurent qu'ils ne pouvaient conserver toutes les provinces que leurs armes avaient réduites à la soumission qu'à l'unique condition de respecter les croyances des vaincus; non-seulement les dieux étrangers étaient supportés, mais encore ils avaient leur place à Rome; les Juifs purent élever des synagogues. Les chrétiens, il est vrai, finirent par ne pas rencontrer la même bienveillance; mais ils avaient d'abord été tolérés, comme toutes les sectes religieuses, et ils ne furent persécutés que lorsqu'ils déclarèrent la guerre aux autres cultes, au nom d'un principe que Rome ne pouvait pas admettre, à savoir qu'eux seuls avaient raison. Ils renversèrent les idoles; et les contraignit au respect des lois. Il ne s'agissait donc pas, comme les historiens ecclésiastiques veulent le faire entendre, de les contraindre à adorer un Dieu qui n'était pas le leur, mais bien de les empêcher de briser les statues des dieux romains et de continuer une propagande dangereuse pour la sécurité de l'Etat. De fait le christianisme, devenu puissant, renversa non-seulement le paganisme, mais l'empire, ce qui montre que les empereurs, en le combattant, pressentaient très-bien sa puissance d'action. Thomas d'Aquin reconnaît d'ailleurs que, si les disciples de Jésus ne détrônèrent pas les empereurs, c'est que cette tâche fut trop lourde pour leurs forces. L'intolérance fit son apparition dans le monde avec le christianisme. Dès le premier siècle, les ébionites, qui niaient que Jésus-Christ fût un Dieu, se virent persécutés par les chrétiens; les nicoliens, qui demandaient la communauté des biens, c'est-à-dire exactement ce que prétendaient opérer les apôtres, furent considérés comme les pires ennemis de l'Eglise naissante; les gnostiques soulevèrent l'indignation des fidèles et furent traités d'idolâtres. Tertullien, Praxéas, Origène, Novatien, Novat, Donat, Sabellius eurent, avant même le règne de Constantin, à se repentir de leur indépendance, et bientôt après les disputes des athanasiens et des eusébiens firent couler le sang. Dès l'origine, on vit les apôtres se diviser entre eux et se déclarer la guerre; la lutte de saint Paul et de saint Pierre a propos de la circoncision des gentils a laissé des traces ineffaçables dans les *Actes des apôtres*, quel que soit le soin que l'on ait pris plus tard pour atténuer le caractère très-vif de ces luttes et en effacer le souvenir. Dès le I^{er} siècle, la Judée compta une vingtaine de sectes et un nombre incalculable de prophètes et de messies. Il y avait alors une trentaine d'Evangiles, tous différents et dont les doctrines opposées étaient soutenues avec acharnement par les sectaires qui appelaient de toutes leurs forces les rieurs du pouvoir contre les sectes rivales. « Lorsque enfin, dit Voltaire, quelques chrétiens eurent embrassé les dogmes de Platon et mêlé un peu de phi-

losophie à leur religion, qu'ils séparèrent de la juive, ils devinrent insensiblement plus considérables, mais toujours divisés en plusieurs sectes sans que jamais il y ait eu un seul temps où l'Eglise chrétienne ait été réunie. Elle a pris naissance au milieu des divisions des juifs, des samaritains, des pharisiens, des saducéens, des esséniens, des judaïtes, des disciples de Jean, des thérapeutes. Elle a été divisée dans son berceau, elle l'a été dans les persécutions mêmes qu'elle essuya quelquefois sous les premiers empereurs. Souvent le martyr était regardé comme un apostat par ses frères, et le chrétien carpatien expirait sous le glaive des bourreaux romains, excommunié par le chrétien ébionite, lequel ébionite était anathématisé par le sabellien. » Malheureusement, l'intolérance persista. Il serait trop long d'énumérer toutes les cruautés ordonnées au nom d'une religion qui se prétendait religion de paix et d'amour, depuis les massacres des albigeois, auxquels Simon de Montfort et le légat du pape excitaient les soldats en leur disant : « Tuez tous jours, Dieu reconnaîtra ses élus, » jusqu'à la Saint-Barthélemy.

La tolérance n'a donc jamais été une vertu chrétienne; la foi exclut toute idée de tolérance. Les musulmans ont agi comme les chrétiens; les huguenots ne se sont pas montrés moins cruels. Toute religion qui a la prétention d'être seule en possession de la vérité est fatalement intolérante. La philosophie seule peut admettre la tolérance comme un principe et la faire prévaloir; mais alors ce sera fait des religions, puisqu'elle les placera toutes ex æquo.

En matière politique, l'intolérance a des conséquences plus désastreuses encore. Tout gouvernement qui proscrire un parti, persécute une classe de citoyens, amène forcément des discordes et des troubles. L'intérêt de l'humanité exige la liberté d'opinion la plus absolue, la liberté des cultes, la liberté de conscience. Le seul moyen d'arriver à distinguer la vérité de l'erreur, et par cela même de travailler à améliorer le sort de ses semblables, n'est-il pas de comparer entre elles les diverses lois, les mœurs, les coutumes, les cultes? La force et la crainte ne sauraient réussir là où la raison commande, et à notre époque on n'arrive plus à convaincre par la violence. On pourrait même croire que le clergé catholique a toujours été de cet avis et que l'inquisition soit un vain rêve si l'on s'en rapportait aux citations suivantes, empruntées aux Pères de l'Eglise, aux conciles et aux prédicateurs. Le clergé a pris à tâche, par ses actes, de démentir ces maximes, mais elles n'en prouvent pas moins que la tolérance religieuse était admise par les esprits les plus élevés.

« C'est une impiété d'ôter, en matière de religion, la liberté aux hommes, d'empêcher qu'ils ne fassent choix d'une divinité; aucun homme, aucun dieu ne voudrait d'un service forcé. » (Tertullien, *Apologétique*.)

« Si on usait de violence pour la défense de la foi, les évêques s'y opposeraient. » (Saint Hilaire.)

« La religion forcée n'est plus religion; il faut persuader et non contraindre. La religion ne se commande point. » (Lactance.)

« C'est une exécrable hérésie de vouloir attirer par la force, par les coups, par les emprisonnements, ceux qu'on n'a pu convaincre par la raison. » (Saint Athanase.)

« Rien n'est plus contraire à la religion que la contrainte. » (Saint Justin martyr.)

« Persecutons-nous ceux que Dieu tolère? » (Saint Augustin.)

« Qu'on ne fasse aucune violence aux juifs. » (Quatrième concile de Tolède.)

« Nous ne prétendons point détruire les erreurs par la violence. » (*Discours du clergé de France à Louis XIII*.)

« Nous savons que la foi se persuade et ne se commande point. » (Fléchier.)

Les philosophes sont naturellement plus explicites encore :

« L'expérience nous apprend que la violence est plus capable d'irriter que de guérir un mal qui a sa racine dans l'esprit. » (De Thou.)

« Si le ciel vous a assez aimés pour vous faire voir la vérité, il vous a fait une grande grâce; mais est-ce aux enfants qui ont l'héritage de leurs pères de haïr ceux qui ne l'ont pas eu? » (Montesquieu.)

On pourrait multiplier ces citations à l'infini; nous nous bornerons à donner ici cette prière de Voltaire, l'une des plus belles pages qui soient sorties de sa plume : « Ce n'est plus aux hommes que je m'adresse, c'est à toi, Dieu de tous les êtres, de tous les mondes et de tous les temps; s'il est permis à de faibles créatures, perdues dans l'immensité et imperceptibles au reste de l'univers, d'oser te demander quelque chose, à toi qui as tout donné, à toi dont les décrets sont immuables comme éternels, daigne regarder en pitié les erreurs attachées à notre nature; que ces erreurs ne fussent point nos calamités. Tu ne nous as point donné un cœur pour nous haïr et des mains pour nous égorger; fais que nous nous aidions mutuellement à supporter le fardeau d'une vie pénible et passagère; que les petites différences entre les vêtements qui couvrent nos déhiles corps, entre tous nos langages insuffisants, entre tous nos usages ridicules, entre toutes nos lois imparfaites, entre toutes nos opinions insensées, entre toutes nos conditions si disproportionnées à

nos yeux et si égales devant toi; que toutes ces petites nuances qui distinguent les atomes appelés hommes ne soient pas des signaux de haine et de persécution; que ceux qui allument des cierges en plein midi pour te célébrer supportent ceux qui se contentent de la lumière de ton soleil; que ceux qui couvrent leurs robes d'une toile blanche pour dire qu'il faut t'aimer ne détestent pas ceux qui disent la même chose, sous un manteau de laine noire; qu'il soit égal de t'adorer dans un jargon formé d'une ancienne langue, ou dans un jargon plus nouveau; que ceux dont l'habit est teint en rouge ou en violet, qui dominent sur une petite parcelle d'un petit tas de la boue de ce monde et qui possèdent quelques fragments arrondis d'un certain métal, jouissent sans orgueil de ce qu'ils appellent grandeur et richesse, et que les autres les voient sans envie; car tu sais qu'il n'y a dans ces vanités ni de quoi envier ni de quoi s'enorgueillir. Puissent tous les hommes se souvenir qu'ils sont frères ! qu'ils aient en horreur la tyrannie exercée sur les âmes, comme ils ont en exécution la brigandage qui ravit par la force le fruit du travail et de l'industrie paisible ! Si les fléaux de la guerre sont inévitables, ne nous haïssons pas, ne nous déchirons pas les uns les autres dans le sein de la paix, et employons l'instant de notre existence à bénir également en mille langages divers, depuis Siam jusqu'à la Californie, ta bonté qui nous a donné cet instant. Amen. »

— Législ. *Maisons de tolérance*. V. PROSTITUTION.

Tolérance (TRAITE DE LA), par Voltaire (1763, in-8°). Ce traité fut composé à l'occasion de la mort de Jean Calas; il en existe un grand nombre d'éditions de la même année, toutes de format in-8° et la plupart sans lieu ni date. Il débute par une histoire abrégée de la mort de J. Calas et l'examen des conséquences de son supplice. A ce propos, Voltaire jette un coup d'œil sur la Réforme et examine si la tolérance est dangereuse et parmi quels peuples elle est permise : « Quelques-uns ont dit que si l'on usait d'une indulgence paternelle envers nos frères errants qui prient Dieu en mauvais français, ce serait leur mettre les armes à la main, qu'on verrait de nouvelles batailles de Jarnac, de Montcontour, de Coutras, de Dreu, de Saint-Denis, etc. C'est ce que j'ignore, parce que je ne suis pas prophète; mais il me semble que ce n'est pas raisonner conséquemment que de dire : « Ces hommes se sont soulevés » quand je leur ai fait du mal, donc ils se souleveront quand je leur ferai du bien. » J'oserai prendre la liberté d'inviter ceux qui sont à la tête du gouvernement, et ceux qui sont destinés aux grandes places, à vouloir bien examiner mûrement si l'on doit craindre, en effet que la douceur produise les mêmes révoltes que la cruauté a fait naître; si ce qui est arrivé dans certaines circonstances doit arriver dans d'autres; si les temps, l'opinion, les mœurs sont toujours les mêmes. Il est constant qu'au moment des guerres du XVI^e siècle, si l'on excepte un petit nombre de lettrés et de gentilshommes, le gros de la nation était hostile à la Réforme. Elle fut proscrire par l'opinion publique, imprégnée des idées catholiques du moyen âge. Ce fut l'opinion publique qui organisa la Ligue et détruisit les Valois, qui n'étaient point des réformés, mais qu'on accusait de tiédeur contre les réformés. Au XVII^e siècle, lors de la révocation de l'édit de Nantes, il n'en était déjà plus de même. L'acte de Louis XIV fut purement politique; il voulait supprimer un parti qui faisait échec à son omnipotence. Au XVIII^e siècle, il n'y avait plus de guerres religieuses possibles, et on aurait pu rendre aux protestants leurs droits civils sans froisser en aucune manière l'opinion publique. Voltaire a donc raison de dire que les temps et les mœurs ont changé.

La tolérance est d'ailleurs de droit naturel. L'auteur examine à ce sujet si les Grecs et les Romains ont pratiqué la tolérance. Les légendes des martyrs semblent dire que non. « Il est bien difficile de savoir précisément, dit Voltaire, pour quelles raisons ces martyrs furent condamnés; mais j'ose croire qu'aucun ne le fut sous les premiers Césars pour sa seule religion : on les tolérât toutes; comment aurait-on pu rechercher et poursuivre des hommes obscurs qui avaient un culte particulier, dans le temps qu'on permettait tous les autres? Les Titus, les Trajans, les Antonins n'étaient pas des barbares; peut-on imaginer qu'ils auraient privé les seuls chrétiens d'une liberté dont jouissait toute la terre? »

Voltaire est dans le vrai. Jamais on n'aurait songé à poursuivre les chrétiens s'ils ne se fussent eux-mêmes faits persécuteurs. C'est lorsqu'ils prétendirent à la suprématie de leur culte sur tous les autres, lorsqu'ils prêchèrent ouvertement le renversement de ce qu'ils appelaient les idoles, c'est-à-dire l'abolition du culte officiel, que l'Etat se crut obligé de sévir. Les empereurs manquèrent au principe de la tolérance, mais seulement contre ceux-là mêmes qui proclamaient comme un dogme fondamental le principe de l'intolérance. Ajoutons qu'il a bien raison de révoquer en doute la plupart des légendes de martyrs et de combattre les écrivains qui les ont transmises à la postérité. Quelques-unes des persécutions furent réelles; elles étaient méritées. On agit contre les chrétiens préci-

sément comme ils devaient agir plus tard lorsqu'ils furent les maîtres. En établissant l'inquisition, ils ont prétendu que l'intolérance était de droit divin; alors pourquoi se plaignent-ils que les empereurs romains aient été intolérants envers eux?

Voltaire termine par des vœux en faveur de la tolérance universelle et par une prière que nous avons transcrite dans l'encyclopédie qui précède.

Tolérance aux pieds du trône (LA), par Turgot (Londres, 1778, in-8°). C'est un mémoire en faveur des protestants. A dix ans de la Révolution française, l'opinion publique était encore obligée de se faire bien petite devant le pouvoir royal. Après avoir exposé la rigueur et l'inflexibilité des lois qui frappaient alors les protestants, Turgot s'attache à dégager de ces tristes mesures la responsabilité de Louis XIV et de Louis XV. Ce sont les jésuites qui ont tout fait. D'ailleurs, il n'a garde de demander pour les religieux l'égalité avec les autres citoyens. « Nous ne proposons pas, dit-il, de tolérer les dogmes de la religion réformée, mais de cesser d'opprimer ceux qui la professent. Nous ne demanderons pas que les protestants aient un culte et des ministres, nous demandons qu'ils puissent avoir des enfants. Nous ne parlons point d'introduire dans l'Etat deux religions, quoique la liberté des cultes publics n'ait excité aucun trouble dans les Etats qui l'ont établie; mais nous dirons qu'il faut que tous les hommes qui vivent dans un Etat, qui payent les impôts, qui obéissent aux lois, y jouissent des droits de l'homme et du citoyen. »

Mais à quoi se réduisent ces droits? En définitive, à peu de chose. Ne pas exclure les réformés de certaines carrières, la médecine, le barreau, par exemple, puis régulariser leurs mariages, leurs baptêmes, leurs sépultures. « La naissance et la mort d'un homme sont des faits purement physiques, qui peuvent être constatés avec des formes prescrites par la loi civile... Quant aux mariages, le prince pourrait statuer que la liaison qu'un protestant contracte avec une femme par déclaration leur donnera à tous deux les mêmes droits, les assujétira aux mêmes devoirs que s'ils avaient contracté un mariage. Une telle loi n'aurait pas plus de rapport aux lois ecclésiastiques, qu'une loi qui renouvellerait parmi nous l'adoption des anciens Romains. Cette espèce de contrat aurait tous les effets civils du mariage, sans être un sacrement; de même que les mariages de tous les peuples, ou infidèles ou idolâtres, qui ne sont pas non plus des sacrements. » Tous les vœux, toutes les réclamations de l'auteur se bornent donc à demander l'état civil. Pour en montrer l'opportunité, la nécessité, Turgot répond d'avance aux objections, montre la possibilité d'une émigration nouvelle en Amérique qui serait une ruine pour la France : « Pour l'éviter, il ne nous reste que deux partis, ou de conserver des lois sanglantes dont l'inutilité est prouvée, ou d'ôter aux protestants le désir de chercher une nouvelle patrie, en les rétablissant dans les droits que la loi ne peut ravir avec justice qu'aux hommes qui ont mérité de les perdre par un crime. »

TOLÉRANT, ANTE adj. (to-lé-ran, an-te — rad. *tolérer*). Qui tolère, qui pratique, la tolérance, et particulièrement la tolérance religieuse : *Je suis tolérant, même envers les intolérants, afin de l'être avec tout le monde. Je ne hais que les persécuteurs.* (Du Belloy.) *La province est singulièrement tolérante pour toutes les difformités morales et physiques.* (Ed. About.)

Substantif. Personne tolérante. — s. m. Hist. relig. Protestant qui professe la tolérance pour toutes les sectes chrétiennes : *Il s'agit de répondre si les tolérants sont aujourd'hui plus de mille contre un, comme ils se vantaient.* (Boss.)

TOLÉRANTISME s. m. (to-lé-ran-ti-sme — rad. *tolérant*). Opinion de ceux qui préconisent la tolérance en matière religieuse.

Et dans l'Europe enfin l'heureux *tolérantisme* De tout esprit bien fait devient le catéchisme.

VOLTAIRE.

— Nom donné par les intolérants au système de ceux qui demandent la tolérance de l'Etat pour toutes les religions : *Vous flétrissez l'indulgence, la tolérance du nom de TOLÉRANTISME.* (Volt.)

TÔLE-RÂPE s. f. (tô-le-râ-pe). Long cylindre tournant, en tôle, percé d'une grande quantité de trous, faisant râpe à l'intérieur, que l'on joint à l'équipage d'un moulin à farine.

TOLÉRER v. a. ou tr. (to-lé-ré — latin *tolerare*, supporter, soutenir, mot allié à *tollo*, anciennement *tulo*, *tuli*, lever, soulever, et qui vient comme lui de la racine sanscrite *tul*, lever, soulever, soutenir, peser, d'où aussi : le grec *talad*, *tlémi*, lever; le gothique *thulan*, tolérer, souffrir; ancien haut allemand *dolem*, allemand *dulden*, anglais *to loi*; l'ancien slave *tula*, lever, soutenir, et l'irlandais *talaim*, *tulagam*, balancer, bercer. A la même racine appartient le sanscrit *tula*, *tauld*, balance, poids, qui offre une affinité évidente avec le grec *talanton* et le kymrique *tolo*, pesant et poids de 1 livre. Change é en é devant une syllabe muette : *Je tolère*; qu'ils *tolèrent*; excepté au fut. de l'ind. et au cond. prés. : *Je tolérerai*; nous

tolérerions). Supporter avec indulgence : *Une religion qui peut TOLÉRER les autres ne songe guère à sa propagation.* (Montesq.)

— Supporter avec indulgence la présence de : *Presque partout c'est beaucoup maintenant que le prêtre qui ne coûte rien réussisse à se faire TOLÉRER.* (Lamenn.)

— Permettre tacitement, laisser subsister, ne pas empêcher : *TOLÉRER les abus. Une des premières vertus est de TOLÉRER dans les autres ce qu'on doit s'interdire à soi-même.* (Duclos.) *Rien n'est plus propre à corrompre la société que d'y TOLÉRER la médisance.* (Boitard.) *Turenne était adoré de ses soldats parce qu'il TOLÉRAIT le pillage.* (V. Hugo.) *Un homme poli accueille avec grâce les désirs légitimes, ménage les prétentions et TOLÈRE les défauts des autres.* (Latena.) *Le moraliste qui veut donner une leçon ne doit point TOLÉRER de transaction entre le vice et la vertu.* (Mme de Rémusat.) *Où il ne faut TOLÉRER aucun abus, ou il faut TOLÉRER tous les abus, afin qu'ils s'équilibrent et se corrigent entre eux.* (B. de Gir.)

— Méd. Retenir un médicament jusqu'à ce qu'il ait produit son effet : *Il est des malades qui ne peuvent TOLÉRER le tartre stibié.*

Se tolérer v. pr. Être toléré : *La paresse peut se TOLÉRER chez un enfant, elle est insupportable chez un homme.*

— Se supporter mutuellement : *Nous devons nous TOLÉRER mutuellement, parce que nous sommes tous faibles, conséquents, sujets à la mutabilité et à l'erreur.* (Volt.)

— Syn. Tolérer, permettre, souffrir. V. PERMETTRE.

TOLÉRIE s. f. (tô-le-ri — rad. *tôle*). Art du tôlier.

— Fabrique de tôle.

— Objets en tôle : *TOLÉRIE noire. TOLÉRIE galvanisée. Vendre de la TOLÉRIE.*

TOLET s. m. (to-lé). Mar. Cheville de bois ou de fer, qu'on enfonce au-dessus du plat-bord d'une embarcation, pour recevoir l'estrope d'un aviron ou pour s'appuyer pendant qu'on le manœuvre.

— Mécan. Pièce semblable à un tolet d'embarcation, sur laquelle pivote une autre pièce ayant un mouvement oscillatoire horizontal ou oblique.

TOLET (Pierre), médecin français, né vers 1502, mort vers 1588. Après avoir fait ses études médicales à Montpellier, où il se lia avec Rabelais, il alla pratiquer son art avec un grand succès à Lyon et devint médecin de l'Hôtel-Dieu. Il se signala pendant des maladies épidémiques qui ravagèrent cette ville de 1564 à 1577, et reçut successivement le titre de médecin de Charles IX, de Henri III et de Catherine de Médicis. Tolet était l'ami intime du malheureux Dolet, et ils s'adressèrent réciproquement des vers latins. Nous citerons, parmi ses écrits : *Appendices ad opusculum P. Bagellardi De morbis puerorum* (Lyon, 1538, in-8°); la *Chirurgie de Paulus Aegineta* (Lyon, 1540, in-8°); l'*Expédition et voyage de l'empereur Charles-Quint en Afrique*, traduite du latin (Paris, in-4°); *Paradoxe de la faculté du vinaigre contre les écrits des modernes, où plusieurs choses sont démontrées non esloignées de la vérité* (Paris, 1549, in-8°).

TOLET ou **TOLEDO** (François), cardinal, négociateur, théologien, né à Cordoue en 1532, mort à Rome en 1596. Il entra dans la compagnie de Jésus, en 1553 fut envoyé à Rome, où il professa avec éclat la philosophie et la théologie, fut nommé prédicateur de Pie V (1569) et exerça les mêmes fonctions sous Grégoire XIII, Sixte V et Urbain VII. Grégoire XIV, Innocent IX et Clément VIII le nommèrent leur théologien et lui confièrent des missions importantes qui mirent en évidence ses talents comme négociateur. En 1593, il fut élevé au cardinalat (c'est le premier jésuite qui ait été décoré de la pourpre) et contribua puissamment à l'absolution de Henri IV, en levant toutes les difficultés que les intrigues de l'Espagne faisaient naître dans l'esprit du souverain pontife. On soupçonna même la faction espagnole d'avoir abrégé ses jours par le poison. Il a laissé de savants ouvrages de théologie, entre autres des *Commentaires sur l'Écriture sainte* et *Summa conscientiae* (1618), traduit en français sous le titre d'*Instruction des prêtres*, souvent réimprimé.

TOLET (François), médecin lithotomiste français, né en 1647, mort en 1724. Il fut attaché comme médecin à l'hôpital de la Charité, à Paris. Tolet est l'auteur d'un ouvrage sur la taille, qui, pour la richesse des faits, le choix judicieux des méthodes appropriées aux divers cas, la clarté de l'exposition, ne le cédait à aucun de ceux qui avaient paru jusqu'alors sur le même sujet. Aussi cet ouvrage eut-il un très-grand succès. Il a pour titre : *Traité de la lithotomie ou De l'extraction de la pierre hors de la vessie* (Paris, 1681, in-12).

TOLÉTIÈRE s. f. (to-lé-tiè-re — rad. *tôle*). Mar. Renfort cloué sur le plat-bord, pour servir d'appui aux avirons et recevoir le tolet.

TOLFA, bourg des Etats de l'Eglise, à 16 kilom. E. de Civita-Vecchia; 2,000 hab. Mine d'alun aux environs, la plus riche de l'Italie.

TOLGA, ville de l'Algérie, province de Constantine, dans l'oasis de son nom. Elle était autrefois une des cités les plus florissantes du Zab. Elle possédait un *castrum* avec six tours bien conservées, dans lesquelles s'enchevêtraient les bâtisses des Sahariens.

• Tolga, dit M. L. Piessens, renferme encore un grand nombre de mosquées, de zaouïas et de koubbas. La grande mosquée est construite en pierre, ce qui est assez rare dans les Zibans; les chapiteaux et quelques colonnes appartiennent à l'époque romaine. La mosquée n'a point de minaret; elle est surmontée de coupes demi-sphériques ou ovoïdes. La zaouïa la plus célèbre est celle de Sidi-Ali-ben-Ameur; on y garde quelques livres ayant trait à la religion et à la grammaire. C'est à Tolga (viii siècle de l'hégire) qu'un nommé Seeda entreprit la réforme des mœurs peu régulières de ses parents, compagnons et amis; il sut se créer bientôt des partisans auxquels il donna le nom de *samites*, c'est-à-dire respectant les prescriptions de la *Summa*, ou recueil des actes et des paroles de Mohammed. Seeda et ses partisans opposèrent longtemps une sérieuse résistance à la famille des Mozi, gouverneurs des Zibans pour les sultans hafsidés. C'est à Tolga encore que Si-Mérou, calif du Zab-Dah-raoui, donna l'hospitalité au sergent-major Pelisse, le seul Français échappé au massacre de la casbah, à Biskra, en 1844, en attendant qu'il pût faire prévenir par un courrier le duc d'Anjou de ce qui se passait.

TOLLIUS, village du royaume de Hollande (Gueldre), sur le Rhin, un peu au-dessus de Schenk. C'est là que Louis XIV effectua, en 1672, le passage du Rhin.

TOLLI s. m. (to-li). Ichtyol. Espèce d'aloise, de Pondichéry.

TOLIER s. m. (tô-lié — rad. *tôle*). Celui qui fabrique de la tôle.

TOLIMA, volcan de la Nouvelle-Grenade, dans la chaîne des Andes, entre les vallées du Cauca et de la Magdalena, à 150 kilom. O. de Santa-Fé-de-Bogotá, par 4° 48' de latit. N. et 77° 56' de longit. E.; 5,584 mètres de hauteur. Ce volcan, que l'on croyait éteint, est de nouveau en ignition depuis 1826.

TOLL s. m. (tol). Nom donné aux plantations, dans la Sénégambie.

— Bot. Nom donné par les nègres du Sénégal à la liane à citron.

TOLL (Charles-Ferdinand, comte de), général russe, né dans la Livonie en 1778, mort en 1842. Il fut élevé à l'Ecole des cadets de Saint-Petersbourg, entra en 1796 dans l'armée, fit avec distinction, comme officier d'état-major, les campagnes contre les Français et contre les Turcs, et rendit en 1812 d'éclatants services en qualité de quartier-maître général de Koutousof. L'année suivante, il remplit les mêmes fonctions auprès de Barclay de Tolly, fut promu lieutenant général sur le champ de bataille de Leipzig, se prononça, dans le conseil de guerre tenu après la prise d'Arcis-sur-Aube (1814), pour que les alliés marchassent sur Paris et, à la paix, devint quartier-maître général de l'état-major impérial, puis chef de l'état-major de la première armée, et enfin, en 1826, général d'infanterie. Diebitsch, ayant pris en 1829 le commandement en chef de l'armée de Turquie, offrit à Toll d'être son chef d'état-major, et ce dernier, bien que plus ancien dans le service, accepta cette offre avec empressement. Il contribua éminemment par ses excellentes dispositions au succès de la bataille de Kuletschwa et reçut à cette occasion, de l'empereur Alexandre, le titre de comte. Pendant la campagne de Pologne en 1831, il fut de nouveau chef de l'état-major général de Diebitsch, prit provisoirement le commandement en chef après la mort de ce feld-maréchal et, au siège de Varsovie, dirigée, après que Paskewitch eut été blessé, les opérations décisives du dernier jour de ce siège. Sa carrière militaire finit avec l'insurrection de Pologne. Appelé à cette époque à Saint-Petersbourg et nommé membre du conseil de l'empire, il devint en 1833 directeur en chef des voies de communication par terre et par eau et des travaux publics de la Russie et déploya dans ces fonctions une rare activité. Tous les ans il entreprenait un voyage d'inspection dans les différentes provinces de l'empire, et ce fut aux fatigues résultant de ces pénibles voyages qu'il succomba. Bernhardi a publié en allemand les *Mémoires du général russe de Toll* (Leipzig, 1856-1858, 4 vol.).

Tolla, roman de M. Edmond About (1855). Ce roman a été composé d'après un recueil de lettres originales et valut à son auteur une violente accusation de plagiat. Il a existé à Rome une jeune fille du nom de Vittoria Savorelli. La pauvre enfant a aimé un prince italien, elle a été trahie et elle est morte. Ses malheurs n'ont rien d'imaginaire; ils ne sont pas l'œuvre d'un romancier, mais de son aïeul. Après la mort de Tolla (diminutif de Vittoria), ses parents, pour rendre un dernier hommage à sa mémoire et pour punir le prince qui l'avait trahie, ont fait imprimer à Paris les lettres du prince et les lettres de Tolla, dans un petit volume in-8° (Bethune et Plon, 1841). M. Edmond About, ayant par hasard rencontré ce volume qui contient vingt-cinq pages de correspondance et envi-

ron trois cents pages de récit, eut l'idée de puiser dans cette histoire vraie les éléments d'une fiction, et il se mit au travail, coupant, rognant, ajoutant, inventant, mais toujours guidé par le volume en question. *Tolla* parut dans la *Revue des Deux-Mondes* et, bientôt après, en volume. Alors, ce fut un haro général! On cria : « Au voleur! au plagiaire! » M. About avait eu le tort de ne pas indiquer les sources où il avait puisé les éléments de son livre. Cela dit, racontons en quelques mots l'histoire de Tolla et de ses amours avec le jeune et beau prince Lello Coromila-Borghini. Tolla n'a pu voir Lello, le lion des bals de Rome, le roi de la jeunesse dorée, sans l'aimer de toute l'ardeur de ses dix-huit ans. De son côté, Lello a distingué Tolla entre toutes les jeunes Romaines qu'il rencontre chaque soir dans quelque salon de la ville, et bientôt, agréé par les parents de Tolla, il est admis à venir passer tous les jours quelques heures en compagnie de sa fiancée. Lello s'est engagé solennellement à épouser Tolla; mais il a demandé quelque délai, car son père est à deux doigts de la mort et il voudrait son fils s'il apprenait qu'il projetait de s'allier avec la famille Feraldi, beaucoup moins noble et moins riche que la famille des Coromila-Borghini. Qu'importe à Tolla? Elle est sûre de l'amour de son Lello et elle ne demande rien de plus. Cependant le bruit de leurs amours se répand dans Rome; les jalousies naissent de toute part; les mauvaises langues essayent de ternir la pureté de Tolla, et le comte Feraldi presse Lello de donner à son amour la sanction du mariage. Lello hésite; il ne peut se décider à demander le consentement de son père; mais il renouvelle ses serments à Tolla et il obtient un nouveau délai. Enfin son père meurt; voilà désormais Lello libre de sa fortune et de son nom, mais il ne peut se marier pendant le temps de son deuil, et son union avec Tolla est encore une fois reculée. Enfin, au moment de la conclure, Lello est appelé à Londres par son frère aîné, auquel il ne peut se dispenser d'obéir. Il reviendra; Tolla décide qu'elle entrera au couvent jusqu'au retour de son fiancé; elle y entre en effet et Lello part pour Londres. Mais il s'arrête à Paris et là, entouré de toutes sortes de séductions, il finit par oublier Tolla, ses serments et son amour. C'est là ce que voulait son frère qui, à défaut du chef de la famille, n'a reculé devant aucun moyen pour empêcher la mésalliance projetée par Lello. Un jour, celui-ci apprend que Tolla est mourante; il s'éveille aussitôt comme d'un rêve, quitte Paris, arrive à Rome et se heurte au convoi funèbre de la malheureuse Tolla, morte d'amour et de désespoir. Le récit dans *Tolla*, dit M. Emile Montégut, alterne entre le ton passionné qui convient au roman et la sècheresse qui caractérise la chronique. On sent trop, en lisant ce livre, que M. About n'a pas tiré directement de son imagination la belle histoire qu'il raconte. On sent trop quelquefois que ce ne sont pas des observations personnelles qu'il met en ordre, mais des documents qu'il a sous les yeux. Tantôt il semble développer quelque point qui lui a paru intéressant et dramatique, tantôt résumer et abrégé des détails qui lui ont paru longs et oiseux. L'histoire est en elle-même très-émouvante, et cependant, sous la plume de l'auteur, elle n'excite pas toute l'émotion qu'elle contient. On ne pleure pas lorsque Tolla entre au couvent, on ne pleure pas lorsque la plus jolie fille de Rome, belle encore, pour un jour, dans la mort, traverse les rues de la ville éternelle sur sa couche funèbre de velours blanc. Le livre n'en est pas moins plein de détails heureux et charmants; certains caractères ont été esquissés à grands traits avec une finesse vigoureuse, et le duo d'amour entre Lello et Tolla, dans le palais Feraldi, le soir des fiançailles, comédie de deux des plus jolies pages qu'on ait écrites dans ces dernières années.

TOLLAND, comté des Etats-Unis de l'Amérique du Nord, Etat du Connecticut, entre les comtés de Windham, du New-London, de Hartford et l'Etat de Massachusetts; superficie, 19 lieues géographiques; 20,000 hab. Les monts Champs couvrent la partie N. du comté. Ses principaux cours d'eau sont le Shetucket, la Scantic et le Wolcumbaugh. Les habitants tirent un grand parti de l'exploitation des forêts. On y trouve des scieries, des fabriques de potasse, des forges et des hauts fourneaux.

TOLLAND, ville des Etats-Unis, chef-lieu du comté de son nom, Etat de Connecticut, sur le Seauganing; 3,000 hab. Bel hôtel de ville.

TOLLART s. m. (to-lar — du lat. *tollere*, enlever). Nom donné au bourreau par Rabelais, et qui est resté dans l'argot des voleurs.

TOLLATIE s. f. (to-la-tié). Bot. Syn. d'oxyure, genre de plantes, de la famille des composées, tribu des sénecionées, dont l'espèce type croît en Californie.

TOLLÉ s. m. (tol-lé — lat. *tolle*, enlève, cri que poussent les Juifs, suivant le texte de l'Evangile, quand Pilate leur présente Jésus, pour leur demander s'il fallait le faire crucifier). Cri d'indignation, réclamation pleine de colère : *La proposition souleva un TOLLÉ général.*

— Crier *tollé*, protester violemment, réclamer avec colère : *Crier TOLLÉ contre l'orateur.*

TOLLE ET LEGE (*Prends et lis*). Ces mots décidèrent la conversion de saint Augustin, ainsi qu'il le raconte lui-même dans ses *Confessions*. Agité par les remords, lié par l'habitude, entraîné par la crainte, subjugué par la passion, il veut et ne veut pas. Un jour enfin, livré aux plus violentes agitations, il avait fui la compagnie de quelques amis fidèles pour aller chercher sous un bosquet de son jardin la solitude et le calme qui manquaient à son cœur; il invoquait, bien que confusément, le secours du ciel; tout à coup il croit entendre sortir comme d'une maison voisine une voix qui lui disait : « *Tolle et lege*, Prends et lis. » Surpris, se demandant de quel endroit est partie cette voix, et surtout quelle lecture lui était indiquée, il court retrouver Alype, son ami. Un livre était placé sous ses yeux; c'étaient les *Epîtres* de saint Paul; Augustin l'ouvre au hasard et tombe sur ce passage de l'apôtre : *Ne passez pas votre vie dans les festins et les plaisirs de la table, mais recréez-vous de notre seigneur Jésus-Christ, et gardez-vous de satisfaire les désirs déréglés de la chair*. Augustin n'eut pas besoin d'en lire davantage; un rayon de lumière avait dissipé les ténèbres de son intelligence et embrasé son cœur d'une flamme toute céleste.

Dans l'application, la forme française est aussi usitée que la forme latine :

« Nous sommes des gens d'ordre; nous marchons en quête de la vérité avec l'équerre et le baromètre. J'ai peur qu'un docteur de l'école ne nous présente un jour un élégant manuel relié en toile anglaise, dans lequel il nous dirait avec une autorité à laquelle je ne saurais répondre : *Ne vous occupez plus de voir ce qui existe autour de vous; prenez ce livre : Tolle et lege; toute l'œuvre de Dieu est là, par A plus B.* »

X. MARMIER.

« O très-révéréndissime père en Dieu! nous prions ici que le ciel vous illumine et qu'une voix d'en haut vous crie comme à saint Augustin : *Tolle, lege; Prenez, lisez.* »

CAMILLE DESMOULINS.

« Le facteur sait tout prévoir; il comprend que ce petit billet est une fête, et il est joyeux de le donner lui-même à la jeune dame, au jeune monsieur : « *Prenez et lisez!* » Sa boîte est un monde, un abîme, un fantôme, un gouffre. »

J. JANIN.

« Ne sachant plus comment subvenir aux besoins de leur nourriture, Hubert fit comme il avait vu faire à certains Genevois qui, dans les cas difficiles, ouvrent leur Bible au hasard pour y trouver un bon conseil. Il ouvrit le premier livre qui lui tomba sous la main (la *Cuisinière bourgeoise*), et il lut : « Prenez un lièvre; prenez un chevreuil; prenez trois faisans; » autant de paroles cabalistiques qui produisaient sur l'esprit d'Hubert l'effet du *prends et lis* qui a tiré saint Augustin des abîmes et des gouffres dans lesquels trébuchaient sa jeunesse. »

J. JANIN.

TOLLENON s. m. (tol-le-non — lat. *tolle-no*, proprement bascule; de *tollo*, j'élève). Art milit. Machine de guerre en usage chez les anciens, consistant en une longue poutre munie d'une encluse solide à l'une de ses extrémités, que l'on faisait basculer sur un pivot vertical en agissant sur des cordes fixées à l'autre extrémité : *On se servait du TOLLENON dans l'attaque des places pour élever au niveau des remparts ennemis des soldats enfoncés dans la cuisse; on en faisait aussi quelquefois usage dans la guerre de campagne, pour attaquer des positions inaccessibles.* (Maiguc.)

TOLLENS (Hendrick-Corneliszoon), poète hollandais, né à Rotterdam en 1780, mort en 1856. Destiné à la carrière commerciale, il ne reçut qu'une instruction très-incomplète; mais il montra de bonne heure de rares dispositions pour la poésie. Les Français ayant envahi la Hollande (1795), le jeune Tollens devint le secrétaire d'une société patriotique pour laquelle il écrivit des chansons populaires. Il commença alors à se lier avec des gens de lettres, apprit le français, l'allemand, l'anglais et publia, en 1802, ses premiers essais, *Romances et idylles*. Tollens fit paraître ensuite une tragédie, *Lucrèce* (1805), dans laquelle on trouve l'expression d'un vif amour pour la liberté, ce qui en fit interdire la représentation par le gouvernement, et une tragédie nationale, les *Haméons et la morue* (1806), qui obtint un grand succès. Dans l'intervalle, il avait écrit un poème sur Hugo Grotius et un autre sur la mort d'Egmont et de Horn. Son *Appel aux armes* et ses *Chants de guerre patriotiques*, publiés en 1815, excitèrent un grand enthousiasme et firent de Tollens le poète national de la Hollande. Son chef-d'œuvre est son poème descriptif intitulé : *L'Hiverage des Hollandais dans la Nouvelle-Zélande*, dont le sujet est le voyage du célèbre Barendsz en 1596 et 1597. Le style de Tollens est pur, élégant, plein de force, de dignité et de grâce. Ses vers sont harmonieux et il manie la langue hollandaise

avec une grande puissance. Il n'a pas laissé moins de dix volumes de poésies mêlées, et il a fréquemment emprunté ses sujets à des écrivains étrangers. Nous citerons encore de lui : *Poésies érotiques* (Amsterdam, 1800); *A une jeune fille tombée* (1807); *Romances, ballades et légendes* (Rotterdam, 1818-1819, 2 vol.); *Chants populaires* (1833), etc. La troisième édition de ses *Poésies* (1817, 3 vol.) trouva plus de 10,000 souscripteurs, succès remarquable, surtout si l'on considère que la langue hollandaise est parlée par quelques millions d'hommes seulement. Tollens avait comme on le voit publié ses *Œuvres complètes* (Louvain, 1855-1857, 8 vol.); mais la mort ne lui permit pas de la terminer lui-même.

TOLLENS, lac du grand-duché de Mecklembourg-Strelitz, formé par la rivière de son nom. Il a 12 kilom. de longueur du N.-N.-E. au S.-S.-O. A son extrémité septentrionale se trouve Neu-Brandebourg.

TOLLENS, rivière d'Allemagne. Elle prend sa source dans le grand-duché de Mecklembourg-Strelitz, à 10 kilom. N.-N.-O. de Neu-Strelitz, coule au N.-E., traverse le lac de Prillwitz, puis celui auquel elle donne son nom, se dirige ensuite au N., entre dans la province de Poméranie, arrose Trepton et se jette dans la Peene, près de Demmin, après un cours d'environ 90 kilom.

TOLLET (Elisabeth), femme auteur anglaise, née en 1694, morte en 1754. Elle était fille d'un commissaire de la marine et reçut une éducation très-soignée, une instruction très-forte et très-étendue. On assure qu'elle parlait l'italien, le latin et le français avec autant de facilité que sa langue maternelle; elle était aussi très-habile musicienne, peignait d'une façon très-gracieuse, était géomètre, enfin faisait des vers. Après sa mort seulement on publia ses œuvres, dans lesquelles on distingue un opéra, qui a pour titre : *Suzanne ou l'Innocence sauvée*, et dont elle a fait la musique.

TOLLIUS (Cornelle), philologue hollandais, né à Utrecht vers 1630, mort à Harderwyk vers 1662. Il termina son instruction sous la direction du célèbre Jean Vossius, qui était un ami de son père et dont il devint plus tard le secrétaire. Nommé dans la suite professeur extraordinaire à Harderwyk, il y devint, en 1648, professeur d'éloquence et de langue grecque et occupa cette chaire avec beaucoup de distinction jusqu'à sa mort. Outre l'éloge funèbre de Vossius en latin (Amsterdam, 1649, in-4°), il a publié des éditions du *De infelicitate literarum* de J.-P. Valerianus (Amsterdam, 1647, in-12), du *De incredulitate* de Paléphate (Amsterdam, 1649) et du *Derebus gestis imperatorum Joannis et Manuelis Comnenorum*, par Jean Cinnamus (Utrecht, 1652, in-4°). — Son frère, Alexandre TOLLIS, fut d'abord correcteur d'imprimerie, puis il occupa une chaire à Harderwyk, où il mourut en 1675. On lui doit la première édition des *Œuvres* de G.-J. Vossius (1641, 3 vol. in-4°) et une édition d'Appien (Amsterdam, 1670, 3 vol. in-8°).

TOLLIS (Jacques), philologue et alchimiste allemand, frère des précédents, né à Utrecht vers 1630, mort dans la même ville en 1696. Son père l'envoya terminer son instruction chez G.-J. Vossius, qu'il paya d'ingratitude en s'emparant d'une partie de son travail sur les auteurs anciens. Ce dernier étant mort, il se rendit à Utrecht, puis à Amsterdam, où il devint commis chez un libraire. Quelque temps après, il accepta avec empressement l'offre d'être secrétaire du grand pensionnaire Heinsius; mais celui-ci s'étant aperçu qu'il gardait des copies de ses notes (infinies qu'il était familier), il le renvoya de chez lui. Tollis devint ensuite recteur du gymnase de Gouda, puis docteur en médecine (1669), professeur d'humanités à l'Académie de Dursburg (1679), inspecteur, pour l'électeur de Brandebourg (1687), des mines d'Allemagne et d'Italie, maître d'école à Utrecht, et mourut dans la misère. Tollis était doué de véritables talents et possédait une érudition remarquable; mais son engouement pour les folles recherches de l'alchimie gâtaient ses qualités et lui firent perdre un temps précieux. Outre des éditions d'*Ausone*, de *Longin*, des traductions latines, on lui doit : *Gustus ad Longinum* (Leyde, 1667, in-8°); *Fortuita in quibus præter critica nonnulla, tota fabularum historia græca, phænica, ægyptiaca ad chemiam pertinere asseritur* (Amsterdam, 1686, in-8°), ouvrage dans lequel il cherche à prouver que les fables de l'antiquité ne sont que des allégories chimiques; *Manuductio ad calum chemicum* (Amsterdam, 1688), sur la méthode à suivre pour découvrir la pierre philosophale; *Sipientia insanens sive promissa chimica* (Amsterdam, 1689). *Insignia itinerarii italicæ* (Utrecht, 1686, in-4°), recueil de pièces anciennes rapportées par Tollis de son voyage d'Italie; *Epistolæ itinerariæ* (Amsterdam, 1700, in-4°), recueil de lettres qui renferment des détails intéressants et des observations curieuses que l'auteur recueillit dans ses voyages.

TOLLIS (Hermann), philologue hollandais, né à Breda en 1745, mort à Leyde en 1822. Après avoir passé son doctorat en droit à Leyde, il devint professeur d'éloquence, d'histoire et de grec à l'Académie d'Harder-

wyk (1767), puis se rendit à Paris (1776), où il entra en relation avec les savants les plus distingués et recueillit de précieux matériaux à la bibliothèque du roi. De retour dans sa patrie, il reçut une chaire à l'Académie d'Amsterdam et fut nommé, en 1784, précepteur des enfants du stathouder Guillaume V, dont il partagea la mauvaise fortune avec un rare dévouement. Obligé de s'exiler, il fut chargé par le stathouder de plusieurs missions, notamment en Pologne, et, de retour en Hollande, il devint, en 1809, professeur de statistique et de diplomatie à Leyde, puis fut chargé de la chaire de littérature grecque et latine. Tollius se distingua dans ces diverses fonctions par ses hautes capacités et par son honorable caractère. Il était membre de l'institut royal de Hollande et de plusieurs académies. Nous mentionnerons, parmi ses ouvrages : une édition du *Lexicon homerium* d'Apollonius, avec des notes remarquables (Leyde, 1768, in-8°) ; un *Recueil d'écrits politiques ou Mémoires concernant la république des Provinces-Unies* (1814-1816, 3 vol. in-8°) et différents écrits politiques, la plupart anonymes, sur les affaires politiques du temps.

TOLLY (le prince Michel BARCLAY DE), feld-maréchal russe. V. BARCLAY.

TOLMÈRE s. m. (tol-mè-re — du gr. *tol-meros*, audacieux). Entom. Syn. d'HÉMÉROBE, genre d'insectes névroptères.

TOLMIÉE s. f. (tol-mi-é). Bot. Genre de plantes, de la famille des saxifragées, dont l'espèce type croît dans l'Amérique du Nord. || Syn. de CLADOTHAMNE, genre de pyrolacées.

TOLNA (*Altinum*), bourg de Hongrie, dans le comitat de son nom, sur la rive droite du Danube, à 11 kilom. N.-N.-E. de Széksard ; 2,000 hab. Entrepôt royal de tabac ; fabriques de potasse. Grande culture de tabac et de safran aux environs.

TOLO, grande baie sur la côte orientale de l'île Célèbes, entre 1° 30' et 3° 5' de latit. S. et 119° et 120° 30' de longit. E. Elle a 150 kilom. de profondeur, 180 kilom. dans sa plus grande largeur, à son entrée, et 60 kilom. dans sa plus petite, vers son extrémité, et se trouve entre les deux presqu'îles du milieu de Célèbes.

TOLOMANE s. f. (to-lo-ma-ne). Fécule alimentaire qu'on extrait, aux Antilles, des racines d'une espèce de balisier.

TOLOMAS (Charles-Pierre-Xavier), écrivain et jésuite français, né à Avignon en 1705, mort en 1763. Il devint professeur de belles-lettres à Lyon et membre de l'Académie de cette ville. Ayant vivement attaqué les encyclopédistes dans un discours prononcé en 1755, les amis de d'Alembert, qui étaient nombreux dans l'Académie de Lyon, déclarèrent qu'ils se retireraient si Tolomas ne donnait sa démission. Devant cette manifestation Tolomas se retira. On lui doit : *Dissertation sur le café* (1757), dont il conseille l'usage ; *Discours sur la philosophie d'Épicure* (1760, in-8°) et plusieurs dissertations et mémoires.

TOLOMEI (Jean-Baptiste), cardinal italien, né à Florence en 1653, mort en 1726. Il étudia le droit et la théologie à Pise, puis se rendit à Rome, où il entra dans l'ordre des jésuites, acquit par son enseignement dans différents collèges une grande réputation, devint recteur du collège germanique et fut employé à diverses missions importantes par le pape Clément XI, qui lui donna le chapeau de cardinal en 1712. Bien que Tolomei possédât de vastes connaissances, il n'a publié qu'un cours de philosophie, sous le titre de *Philosophia mentis et sensus* (Rome, 1696, in-fol.). Il laissa en manuscrit un supplément aux *Contraintes* de Bellarmin, auquel il avait travaillé plus de vingt ans. — Un de ses parents, Nicolas Tolomei, né à Sienne en 1699, mort en 1774, entra chez les jésuites et acquit de la réputation comme prédicateur. On lui doit un ouvrage intitulé : *Vocation de saint Louis de Gonzague*, qui eut une trentaine d'éditions du vivant de l'auteur.

TOLOMETA, anciennement *Ptolémaïs*, ville de la régence de Tripoli, dans le Barca, à 110 kilom. N.-E. de Benghazi, par 32° 48' de latit. N. et 18° 47' de longit. E., avec un port et une petite rade. Ruines grecques et romaines (temples, tombeaux, etc.).

TOLOMMEI (Claude), littérateur italien, né à Sienne en 1492, mort à Rome en 1555. Il étudia le droit, se fit recevoir docteur, mais ne suivit pas la carrière du barreau, et, par une inexplicable bizarrerie, il demanda et obtint qu'on le dépouillât publiquement du laurier doctoral. S'étant rendu à Rome en 1516, il prit part aux menées du parti papal contre la république de Sienne, excita par la indignation de ses compatriotes, qui le fra, pécut d'une sentence d'exil, et entra alors au service d'Hippolyte de Médicis, puis à celui de l'odieux Pierre-Louis Farnèse, fils d'un pape non moins odieux, Paul III. Tolommei ne tarda pas à gagner les faveurs de Farnèse, qui, devenu duc de Parme, lui donna une place dans la magistrature (1545). Il était ministre de la justice lorsque son maître fut assassiné. Tolommei se retira alors à Padoue, où il fit un cours de morale ; mais,

bientôt après il fut rappelé dans sa patrie et nommé évêque de Corsica, dans l'Adriatique. La république de Sienne l'envoya par la suite auprès du roi Henri II, pour rendre plus étroite l'alliance qui existait entre sa patrie et la France (1552). Il resta plus de deux ans près de ce prince et mourut peu de temps après son retour en Italie. Tolommei fit preuve d'un zèle plus ardent qu'éclairé pour activer les progrès de la littérature italienne. Il prit part aux discussions futiles qui s'élevèrent à son époque au sujet du nom que l'on devait donner à la langue nationale et se prononça pour celui de toscane, tandis que d'autres mettaient en avant ceux de florentine, de siennoise, d'italienne et de vulgaire. Tolommei chercha aussi à modifier les mètres de la poésie et à y introduire l'hexamètre et le pentamètre latin ; il ne réussit pas, heureusement, dans cette tentative, qui eût été des plus funestes à l'harmonie de la langue du Tasse. Son mérite le plus réel fut d'avoir fondé les Académies dello Sdegno et della Virtù, dont le but principal était la propagation des bonnes études. Nous citerons, parmi ses écrits : *De corruptis verbis juris civilis* (Sienne, in-4°) ; *Delle lettere nuovamente aggiunte* (1524, in-4°), écrit dans lequel il réfute le livre écrit par Trissin sur le même sujet ; *Orazione della pace* (Sienne, 1534, in-4°) ; *Versi e regole della nuova poesia toscana* (Sienne, 1539, in-4°), livre dans lequel il cherche à faire passer dans la poésie italienne les règles de la poésie latine ; *Lettere, libri VII* (Venise, 1547, in-4°), traduit en français par Vidal (Paris, 1578) ; *Orazione recitata ad Enrico II a Compiègne* (Paris, 1553, in-4°), traduit en français ; *Il Cesano* (Venise, 1555, in-4°), dialogue sur le nom qu'on doit donner à la langue italienne.

TOLON-NOOR, ville de Chine, dans la Mongolie, par 43° de latit. N. et 113° de longit. E. Cette ville, extrêmement peuplée, forme une agglomération de maisons d'un aspect laid, construites dans des rues étroites et tortueuses. On y trouve des fonderies célèbres dans lesquelles on fabrique des statues de Bouddha et on y fait un grand commerce consistant en toiles, tabac, thé, bœufs, chevaux, etc.

TOLOSA (*Iturissa*), ville d'Espagne, prov. de Guipuzcoa, à 30 kilom. S. de Saint-Sébastien, par 43° 14' de latit. N. et 4° 22' de longit. O. ; 8,250 hab. Elle est située dans une charmante position, près du confluent de l'Orria et de l'Aspiroz et dans une vallée formée par les monts d'Izazou et de Montesqui. Les rues, dit M. Germond de Lavigne, sont bien tracées, bien empierrées, presque toutes avec des trottoirs en dalles, bordées de jolies maisons en pierre, avec balcons en fer. La maison de ville est sur la place Neuve, où se trouve aussi le jeu de paume. Sur la place Vieille, à l'entrée de la ville, du côté de la Navarre, sont le casino de la société Tolosane et un bel édifice, le palais Idroquez. L'église de Santa-Maria, la plus belle, n'a pas extérieurement une architecture remarquable. Le portique de la façade est surmonté d'une statue colossale de saint Jean-Baptiste. L'intérieur forme un temple somptueux à trois nefs. Le retable, de construction moderne, en beau marbre du pays, a remplacé un magnifique retable fort ancien, en bois sculpté, détruit par un incendie en 1781. Un bel édifice nommé l'Armeria, construit au commencement du xvi^e siècle, et dans lequel avait été établie une manufacture importante d'armes blanches, dirigée par l'État, est occupé aujourd'hui, en partie, par la garde civile et, pour une autre partie, par la Halle. Il y a de belles promenades, l'une sur les bords de l'Orria, l'autre, nommée paseo de Igaronda, le long du ruisseau de Berastegui, vers la route de Navarre.

Tolosa avait été fortifiée par les troupes libérales, peu de temps après la mort de Ferdinand VII ; mais, lorsque les carlistes vinrent l'occuper en 1835, ils démolirent ces fortifications, qui n'ont pas été rétablies depuis.

Pendant l'insurrection carliste, qui dura de 1873 à 1876, Tolosa fut une des principales places dans lesquelles se maintint don Carlos. Après la défaite du prétendant, elle est tombée sans coup férir au pouvoir du roi Alphonse, qui y est entré le 21 février 1876.

Tolosa (BATAILLE DE), gagnée sur les Maures d'Espagne, le 16 juillet 1212, par les rois de Castille, de Navarre et d'Aragon ; bataille célèbre qui marqua irrévocablement la ruine de la domination musulmane dans le midi de l'Europe. Cette lutte devait être sanglante et décisive : Innocent III avait publié la croisade, et son appel avait été si bien entendu que les chrétiens, accourant de toutes parts, s'étaient bientôt trouvés réunis à Tolède au nombre de 100,000 hommes, sans compter les forces espagnoles ; il est vrai que beaucoup de ces croisés, une fois l'enthousiasme religieux refroidi, repassèrent les monts sans combattre. De son côté, l'Almohade Mohammed-al-Naser avait proclamé la guerre sainte dans ses États, appelé à lui tous les hommes en état de porter les armes contre les chrétiens et s'était mis en campagne à la tête de forces immenses. Les deux armées se rencontrèrent dans une vaste plaine (las Navas-de-Tolosa). Le roi de Castille, avec ses troupes, formait le centre ou corps de bataille des chrétiens ; l'aile droite était commandée par le roi de Navarre, et l'aile

gauche par Pierre II, roi d'Aragon. Dans leurs rangs se trouvaient une foule d'évêques et de dignitaires ecclésiastiques, parmi lesquels nous devons citer Roderich Ximenez, archevêque de Tolède et historien de cette guerre.

La bataille s'engagea au lever du soleil, et les écrivains arabes sont à peu près complètement d'accord dans leurs récits avec les historiens chrétiens, bien que la couleur orientale leur communique un feu particulier. Suivant Ebn-Abd-el-Halim, les Maures formant le front de bataille, au nombre de 160,000, furent abordés par les troupes chrétiennes, qui s'avancèrent sur eux pareilles à d'épais essais de sauterelles. Les Maures résistèrent d'abord vaillamment et pénétrèrent même jusqu'au milieu du centre ennemi ; mais ils n'en sortirent plus : les ailes de l'armée chrétienne se replièrent sur eux, et ils furent écrasés comme entre les branches d'un étai gigantesque. Pas un n'échappa. Les chrétiens chargèrent alors avec une furie irrésistible le reste de l'armée arabe, tandis que les caids d'Espagne, au lieu de la soutenir, quittaient la bataille avant d'y avoir pris part, défection qui entraîna la fuite générale et désordonnée des musulmans. Les chrétiens arrivèrent même jusqu'à une ligne circulaire formée par 40,000 nègres et les gardes de Mohammed, qui se tenait au centre. Ils la rompirent par une habile manœuvre, et peu s'en fallut qu'ils n'arrivassent jusqu'à l'émir, après avoir tué autour de lui plus de 10,000 des nègres qui composaient la garde. Mohammed chercha son salut dans la fuite, et dès lors la dispersion et l'extermination des siens devinrent complètes. On entendait les héros du roi de Castille crier en parcourant le champ de bataille : « Point de quartier aux prisonniers ! tuez-les tous ; celui qui fera un prisonnier sera tué avec son prisonnier ! »

Nous avons dit qu'au commencement de la bataille les Maures résistèrent d'abord vaillamment aux chrétiens ; nous trouvons à ce sujet de curieux détails dans l'excellente *Histoire d'Espagne* de M. Ch. Roney, détails qu'il a empruntés lui-même tout naturellement aux chroniques espagnoles :

« Au bruit et aux clameurs qui s'élevaient au milieu d'eux (les Maures), semblables au bruissement des vagues soulevées qui s'entrechoquent et se brisent, l'inquiétude et la crainte commencèrent à agiter les cœurs des chrétiens, et jusqu'à celui du roi de Castille, qui ne put se défendre de quelque découragement. Il lui sembla que tout était perdu et qu'il n'était venu là, avec un si brillant concours de chevaliers, que pour y mourir. Aussi, se tournant vers l'archevêque de Tolède, Roderich, il lui dit : « Archevêque, moi et vous, il nous faut mourir ici ! » A quoi l'archevêque répondit : « En aucune manière ; au contraire, ici vous triompherez des ennemis. » Sur quoi, le roi, d'un cœur raffermi : « Haïsons-nous, dit-il, de porter secours à ceux qui se sont jetés les premiers dans le péril. » Alors, Gonzalve Rodriguez et ses frères de Calatrava se portèrent en avant, parmi ceux qui avaient attaqué les premiers. Ferdinand Garsez, soldat vaillant et expérimenté, conseilla toutefois au roi de n'envoyer que peu d'hommes à la fois au secours de ceux qui avaient engagé le combat. Alors le roi dit de nouveau : « Ici, archevêque, que, il nous faut mourir ; mais une telle mort, en une telle occasion, ne m'effrayera pas. » Et l'archevêque : « Si plait à Dieu, la couronne de la victoire, et non la mort, nous adviendra. Mais si Dieu en ordonnait autrement, nous sommes tous ici prêts à mourir avec vous. » Dans toutes ces circonstances, j'atteste devant Dieu, ajoute Roderich, que le noble roi ne changea ni de visage, ni de manières, ni de langage, mais au contraire, en homme de cœur et de résolution, comme un lion qui ne s'épouvante de rien, demeura ferme dans le dessein de vaincre ou de mourir. »

Le champ de bataille était tellement jonché de cadavres, dit Roderich, que, quoique montés sur de robustes chevaux, c'est à peine si nous y pouvions avancer sans danger de tomber. Le même historien évalue le nombre des morts, du côté des Arabes, au chiffre énorme de 200,000 hommes, et celui des chrétiens à 25,000. Ce fut, dit-on, le roi de Navarre qui rompit les chaînes dont les Arabes avaient fermé leur camp, et c'est en mémoire de cette action qu'il prit les chaînes qui figurent aux armes de Navarre, et qui, par la suite, sont passées dans l'écusson de celles de France.

TOLOSANI (Antoine), théologien français, né à Toulouse, de parents savoisien, en 1555, mort en 1625. Il entra dans l'ordre de Saint-Antoine de Vienne-en-Dauphiné, dont il devint le général et le réformateur. Tolosani acquit la réputation d'un excellent prédicateur, combattit avec vigueur les mauvaises mœurs et l'usure, mais montra un fanatisme acharnement à poursuivre les calvinistes. On lui doit les ouvrages suivants : *Démonstration que ce que l'Eglise enseigne de la présence réelle n'est que la parole de Dieu* (Lyon, 1608) ; *Adresse du salut éternel et antidote de la corruption qui règne dans ce siècle* (Lyon, 1612) ; *Préceptes de la religion prétendue réformée* (Lyon, 1614, in-12).

TOLOX, bourg d'Espagne, province et à

50 kilom. de Malaga, à la base orientale de la sierra de la Nieve ; 35,000 hab. Fabriques de savon ; aux environs, antiquités romaines.

TOLPACHE s. m. (tol-pa-che). Fantassin hongrois d'un corps irrégulier qui existait au xvi^e siècle.

TOLPIDE s. f. (tol-pi-de). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des chicoracées, dont l'espèce type croît dans le midi de la France.

TOLSTADIUS (Eric), prédicateur suédois, né en 1673, mort en 1759. Il devint ministre à Stockholm et acquit une grande réputation par son éloquence. On l'accusa d'avoir adopté les opinions de Dippelius et des pédistes et il fut traduit pour ce motif devant un tribunal ; mais il parvint à se disculper et trouva un ferme soutien dans l'opinion publique, qui se rangea de son côté. Onze de ses *Sermans* ont été publiés ; ils sont encore estimés et passent pour avoir beaucoup contribué à perfectionner l'éloquence de la chaire en Suède.

TOLSTOI, nom d'une des plus anciennes et des plus nombreuses familles de la Russie. Elle tire son origine d'une famille allemande, dont l'un des membres, INDRIS, appelé aussi Léo, vint en 1353 s'établir à Tchernigof. Un de ses descendants alla, dans la suite, se fixer à Moscou et reçut du grand-duc Basile Vasilievitch, sans doute à cause de son bonpoint, le surnom de *Tolstoi* (gras), qui devint le nom générique de la famille. Nous mentionnerons ceux de ses membres qui ont joué un rôle dans l'histoire politique, littéraire et artistique de leur pays.

TOLSTOI (Pierre-Andréievitch, comte), homme d'Etat russe, né en 1845, mort en 1910. Fils du voyvode de Tchernigof, il entra de bonne heure dans la garde, fut d'abord un partisan zélé de la czarine Sophie et embrassa ensuite avec ardeur le parti de Pierre le Grand. Ce prince l'envoya, en 1702, en Turquie, comme ambassadeur extraordinaire et ministre plénipotentiaire, et ce furent sa prudence et son habileté qui réussirent à maintenir longtemps entre la Porte et la Russie une paix que Charles XII cherchait continuellement à faire rompre. La guerre ayant été enfin déclarée en 1711, Tolstoi fut emprisonné au château des Sept-Tours avec le baron de Schaffirof, et ce ne fut qu'au mois de novembre 1714 qu'il put retourner en Russie, où le czar le créa sénateur. En 1716, il accompagna Pierre dans son voyage en Hollande et fut envoyé de La Haye à Hanovre pour y conclure une convention avec le roi d'Angleterre, au sujet d'un secours en vaisseaux que ce prince devait fournir à la Russie contre la Suède. Il ne réussit pas dans cette négociation et rejoignit en 1717 l'empereur à La Haye, d'où il le suivit en France. Peu de temps après, il fut envoyé à Naples, où s'était réfugié le czarowitz Alexis, et détermina ce malheureux prince à revenir en Russie. En récompense du service qu'il lui avait rendu en cette circonstance, le czar le nomma président du collège de commerce et de la chancellerie secrète, ainsi que conseiller privé, et le chargea en 1719 d'une nouvelle mission auprès du roi de Prusse. A son retour, il accompagna Pierre le Grand dans la campagne de Perse et demeura ensuite à Astrakhan, pour terminer les différends qui pouvaient s'élever entre la Perse et la Porte. Créé comte de l'empire russe, le jour même du couronnement de l'impératrice Catherine Ire (7 mai 1724), il devint, sous le règne de cette princesse, membre du conseil privé suprême qu'elle avait établi ; mais, un an plus tard (1727), à l'avènement de Pierre II, il tomba tout à coup en disgrâce, fut dépouillé de toutes ses dignités et même du titre de comte et exilé, avec son fils, le comte Jean Tolstori, au couvent de Solovetzkoï, où il mourut au bout de deux ans. Son fils ne voulut pas quitter le lieu de son exil et y fit aussi ses jours. En 1780, ses descendants obtinrent, grâce à l'intermédiaire de parents influents, que le titre de comte fut rendu à leur famille.

TOLSTOI (Pierre-Alexandrovitch, comte), général russe, arrière-petit-fils du précédent, né en 1769, mort en 1844. Il fit ses premières armes sous Souvarow, pendant les campagnes de Turquie et de Pologne, devint en 1799 commissaire de la Russie près de l'armée de l'archiduc Charles et commanda, en 1805, le corps de débarquement dans l'Allemagne du Nord. Après la bataille de Friedland, il prit part aux négociations avec la France et fut envoyé comme ambassadeur à Paris. En 1812, il devint commandant en chef de la milice de Moscou, commanda en 1813 un corps de l'armée de Benningsen, avec lequel il assiégea Dresde, marcha de là sur Hambourg et, après la reddition de cette ville, fut promu général d'infanterie. Peu de temps après son avènement, l'empereur Nicolas lui confia la direction des colonies militaires et le nomma, en 1834, commandant de l'armée de réserve, à la tête de laquelle il battit les Polonais, commandés par Gielgud et par Chapowski, et les chassa de la Lithuanie. Il était, à sa mort, président du département des affaires militaires au conseil de l'empire. — Un de ses parents, le comte Fédor-Andréievitch Tolstori, né en

1758, mort en 1849, conseiller intime et sénateur, s'est acquis une éminente réputation comme bibliophile. Sa précieuse collection de manuscrits et d'ouvrages en ancien slavons, dont Strojew avait publié le catalogue en 1829, fut acquise plus tard par le gouvernement et fait aujourd'hui partie de la bibliothèque publique de Saint-Petersbourg.

TOLSTOI (Fédor-Pétrovitch, comte), sculpteur et médailleur russe, né à Saint-Petersbourg en 1783. Il servit d'abord dans la marine sous les ordres de l'amiral Tchitchagow, mais cédant bientôt à la vocation qui l'entraînait vers les arts, il se forma seul par l'étude des maîtres grecs et italiens, d'abord à l'Académie des beaux-arts de Saint-Petersbourg, puis en Italie, où il fit un voyage dans ce but. Parmi ses œuvres se placent en première ligne les dessins pour la grande porte de l'église du Christ, à Moscou, quatre bas-reliefs représentant des épisodes de l'*Odyssée*, une statue de Morphée, une série d'illustrations pour la *Douchenka* (petite âme) de Bogdanovitch, et des médailles frappées en souvenir de la guerre de 1812 et de celle de Hongrie en 1849. Ses ouvrages ne sont connus de l'Europe occidentale que depuis l'Exposition industrielle de Londres en 1851. Professeur de sculpture et de médallion à l'Académie de Saint-Petersbourg, dont il est vice-président depuis 1828, il y a formé un grand nombre d'élèves remarquables.

TOLSTOI (le comte Alexis), poète et auteur dramatique russe, né vers 1817, mort en 1875. Aristocrate de naissance, allié aux premiers dignitaires de l'empire, ami de jeunesse de l'empereur Alexandre, il ne put supporter ni la vie de cour ni les ennuis d'une carrière bureaucratique et montra constamment une indépendance d'allure et d'opinion que les satisfactions de la vanité et de l'ambition ne purent jamais lui faire abandonner. Le comte Alexis fit la guerre de Crimée en volontaire, puis revint entièrement à ses goûts poétiques et littéraires et étudia à fond la période de l'histoire russe qui se rapporte aux czars de Moscou. Ce ne fut qu'assez tard qu'il arriva à la pleine possession de son talent et se plaça au premier rang des littérateurs russes. Doué d'une âme ardente, d'une vive imagination de poète, il était très-sympathique en principe aux grandes réformes, telles que l'émancipation des paysans, la propagation de l'instruction publique, l'indépendance de la magistrature; mais très-souvent, dans ses écrits, on le vit insister sur les tâches qui obscurcissaient les bienfaits réels des réformes, ce qui lui attira une réputation imméritée de réactionnaire. Si, comme poète lyrique, il avait des rivaux, il n'en avait pas comme poète dramatique, car il était supérieur à Ostrowski lui-même par la peinture des caractères. Ses vers sont remarquables par l'harmonie du rythme et par la beauté du style. On lui doit des chants populaires, des ballades, notamment *Potuk le Prenez*; des romans, entre autres le *Prince Serenbrenyi* (1863), récit du temps d'Ivan le Terrible; un recueil de *Poésies* (1867) et des tragédies, parmi lesquelles nous citerons la *Mort d'Ivan le Terrible* (1866), le *Tsar Fedor Ivanovitch*, le *Possadnick* (1875). Son chef-d'œuvre est la *Mort d'Ivan*, qui a été traduite en anglais, en allemand et dont le succès a été éclatant.

TOLSTOI (Léon, comte), romancier russe contemporain. Après avoir fait ses études à l'université militaire, il entra dans l'armée. En 1853, il débuta dans la carrière littéraire. Ses premiers romans, *l'Enfance*, *l'Adolescence* et la *Jeunesse*, eurent un grand succès. Il servit dans les rangs des assésés à Sebastopol et raconta leurs travaux et leurs combats dans *Sebastopol en août* et dans *Sebastopol en septembre*. Parmi les autres romans de Tolstoi on cite : les *Deux Hussards*, qui a été traduit en français, la *Tempête*, les *Joies de la famille*, les *Cosques*, la *Guerre et la Paix* (Moscou, 1868-1869, 6 vol.); *Anna Karénina* (1874), etc. Dans ces œuvres, extrêmement remarquables, on trouve un esprit d'observation étrange, une saveur locale exquise, le charme et l'imprévu du détail, qui est souvent merveilleux, mais elles pèchent souvent par la fable, par le dénouement, qui se perd comme dans une espèce de brouillard confus. Le comte Léon Tolstoi est un écrivain brillant et souvent paradoxal, un peintre de mœurs plein de vigueur et de souplesse. Son chef-d'œuvre et l'un des chefs-d'œuvre de la littérature russe est son grand roman la *Guerre et la Paix*, dans lequel il a esquissé des portraits achevés de l'aristocratie russe. Les caractères y sont d'une grande originalité, pleins de contrastes qui choquent un peu notre logique civilisée, mais peints d'après nature avec une rare puissance de touche. — Parmi les membres de la famille Tolstoi, qui ne portent pas le titre de comte, il faut encore citer : Matthieu Tolstoi, qui acquit une grande réputation, comme général, pendant la guerre de Sept ans; Pierre Tolstoi, lieutenant général et aide de camp général de l'empereur Nicolas, qui a été chargé de différentes missions diplomatiques et qui, en 1854, commandait une division d'infanterie au Caucase; Théophile Tolstoi, compositeur et littérateur russe distingué de notre époque.

TOLSTOI (Alexandre-Ivanovich, comte d'OSTERMANN), général russe. V. OSTERMANN.

TOLTEN ou **TELTEN**, rivière du Chili. Elle sort d'un petit lac, à la base occidentale du volcan de Villarica, coule à l'O., passe à Villarica et se jette dans le grand Océan, en formant une baie, après un cours d'environ 225 kilom.

TOLTÈQUES, population indigène de l'Amérique du Nord. Au moment où l'histoire du continent central commence à se dégager des obscurités et des fables, on trouve établis dans le cœur du Mexique actuel les Toltèques, nation guerrière et nombreuse. D'après les anciennes traditions du pays, c'étaient des émigrés venus d'un pays surchargé d'habitants et situé au delà du 42° degré de latitude N. Après avoir navigué longtemps et côtoyé la contrée que l'on nomme aujourd'hui Californie, ils parvinrent dans la région appelée depuis Terre de Cortez, côtoyèrent le pays de Xalisco, puis débarquèrent au port de Huatulco, traversèrent plusieurs provinces et arrivèrent dans celle de Tochtépéc sur les bords de la mer du Sud. Ils explorèrent le pays de Tollantzinco et, y trouvant ce qu'ils cherchaient, c'est-à-dire un climat plus doux et des terres plus fertiles que les leurs, ils le colonisèrent et y fondèrent des établissements stables.

Les Toltèques avaient sept chefs et choisissaient alternativement l'un d'entre eux pour gouverner. Ces sept chefs fondèrent la ville de Tollan, qui devint plus tard la capitale de leur empire, à cause de sa heureuse situation. Les Toltèques soumettre promptement les anciens habitants du pays. Sept années après la fondation de Tollan ils élurent un roi, lequel s'associa deux collègues, auxquels il assigna des Etats séparés. La nation toltèque forma dès lors trois royaumes confédérés, et l'un des rois était le chef suprême de l'empire. Le premier qui fut revêtu de cette dignité se nommait Chalchiuhlanetzin et régna cinquante-deux ans. A partir de sa mort, la nation admit comme règle invariable que toujours le roi suprême régnerait ce nombre d'années. S'il venait à mourir avant, on se constituait en république pendant l'inter règne, et toutes choses continuaient à se faire au nom du défunt. Nous ne répéterons pas, après Torquemada et quelques autres historiens, les noms barbares des successeurs de Chalchiuhlanetzin; nous nous attacherons de préférence au récit très-important de M. l'abbé Brasseur de Bourbourg. Des découvertes récentes dans les archives du pays lui ont permis de donner des détails entièrement nouveaux sur la civilisation toltèque. L'empire toltèque atteignit l'apogée de sa prospérité vers la fin du x^e siècle, à la suite d'une longue paix, durant laquelle les trois royaumes dont il se composait maintinrent le pacte fédéral et leur indépendance réciproque. La ville de Colhuacan, située sur les rives du grand lac de l'Anahuac, et dans laquelle les trois rois se réunissaient pour s'occuper des intérêts généraux de la monarchie, en devint le centre politique et commercial; mais Tollan continua à l'emporter par la culture, la politesse de ses habitants, la beauté de ses édifices et l'extrême magnificence de la cour de ses souverains. Arrivé au faite de la puissance, l'empire commença à décroître. Sa grande étendue fut pour lui une première cause de dissolution. Ses provinces étaient gouvernées féodalement par des vice-rois héréditaires, qui parvenaient peu à peu à se rendre presque indépendants et qui adoptaient dans leurs capitales le faste et les attributs de la royauté. Des famines épouvantables, suite d'une sécheresse de vingt-quatre ans, qui fit tarir les sources et les rivières; des révoltes, des maladies pestilentielles envahirent la monarchie à plusieurs reprises et dépeuplèrent des provinces entières. Bientôt la guerre civile éclata. Les trois royaumes confédérés, dont l'union avait fondé la puissance toltèque, se firent une guerre acharnée. Le sort des armes favorisa tantôt l'un, tantôt l'autre des princes rivaux, et déjà l'empire penchait visiblement vers sa ruine, lorsqu'un élément nouveau, l'invasion de peuples innombrables, venus du continent septentrional, accéléra sa chute. Ces peuples, pressés eux-mêmes par les Apaches, nation barbare qui arrive des régions du Nord, sont désignés sous le nom générique de Chichimèques, bien qu'on trouve parmi eux une grande variété de types. Ils arrivaient par bandes, se succédant sans interruption dans les fertiles vallées de l'Anahuac et étendant leurs excursions au delà des montagnes; le meurtre, l'incendie, le pillage marquaient en tous lieux leur passage. Au milieu de ces affreux désastres, les rois de l'empire, loin de réunir leurs forces contre l'ennemi commun, continuaient à se faire une guerre acharnée; les plus riches provinces se mirent en révolte ouverte; le désordre fut partout. Les envahisseurs firent chaque jour de nouvelles conquêtes. Les familles les plus puissantes du pays, surtout celles des nobles et antiques cités de Colhuacan et de Tollan, commencèrent à émigrer, emportant avec elles leurs richesses, et allèrent planter en d'autres contrées leur langue, leurs lois et leur civilisation. Le chef de l'empire toltèque, Topiltzin-Axcitl, roi de Tollan, marcha à la rencontre des

Chichimèques, mais il fut battu. Ses collègues, loin de comprendre que cette défaite était un malheur pour tout l'empire, s'en réjouirent, et les guerres intestines continuèrent, les maladies et la famine exercèrent des ravages de plus en plus affreux. Alors, disent les chroniques du pays, les Toltèques en qui l'amour de la nation vivait encore convoquèrent à la ville sainte de Teotihuacan les princes, les sages et les prêtres de la nation. L'assemblée de Teotihuacan se sépara sans avoir rien décidé, et l'émigration des Toltèques prit d'immenses proportions; en même temps, les invasions des différentes tribus chichimèques se multipliaient; de nouveaux essaims de barbares, réunis aux premiers, s'établirent dans les provinces, pillèrent et incendièrent les villes, massacrèrent les populations. En ce moment suprême, les débris de la race toltèque oublièrent enfin leurs querelles intestines pour faire face à l'ennemi commun. Malgré leur valeur, ils furent battus en toute rencontre; la plus grande bataille dura deux jours, au bord du lac de la vallée de l'Anahuac. Ce fut le dernier effort de la monarchie expirante. Les Chichimèques payèrent chèrement leur victoire; des milliers des leurs jonchèrent le champ de bataille (950). Le royaume de Colhuacan, l'un des trois Etats confédérés de l'empire toltèque, survécut à ce désastre, mais il fut singulièrement affaibli et amoindri. Topiltzin-Axcitl, roi de Tollan, fit mettre le feu à sa somptueuse capitale, afin de ne laisser qu'un monceau de cendres aux envahisseurs; puis, suivi d'une foule de ses sujets, de princes et de nobles, il quitta le pays et se dirigea vers le Sud. Après de longues pérégrinations, il réussit à fonder dans la partie méridionale ou continent central un empire plus étendu et tout aussi policé que celui qu'il venait de perdre. Pendant un règne glorieux de trente années, il fit revivre dans ses nouveaux Etats les institutions et les lois qui avaient porté jadis l'empire toltèque à un si haut degré de prospérité. La plupart des rois et des princes du voisinage reconnurent son autorité suprême; il leur envoya quelques-uns de ses disciples pour fonder autant que possible une organisation uniforme. D'autres nobles Toltèques exercèrent une influence semblable dans les contrées sur lesquelles l'action d'Axcitl ne pouvait s'étendre, et bientôt le niveau de la civilisation toltèque s'établit dans toute l'Amérique du centre.

TOLU s. m. (to-lu — nom d'une ville de la Colombie). Bot. Baume produit par un arbre du genre myrsopérme. Il On dit plus ordinairement **BAUME DE TOLU**.

TOLU, ville et port de la Nouvelle-Grenade, à l'embouchure d'une petite rivière, dans la baie de Morosquillo, formée par la mer des Antilles, dans la province et à 120 kilom. de Carthagène. Le port est commodé et sûr. La contrée voisine abonde en grains et en bois de diverses espèces.

TOLUATE s. m. (to-lu-a-te — rad. *tolu*). Chim. Sels de l'acide toluïque.

— **Encycl.** De même qu'il existe trois acides toluiques isomères connus sous les noms d'acide paratoluïque, d'acide orthotoluïque et d'acide métatoluïque, il existe trois séries de *toluates* isomères: les paratoluates, les orthotoluates et les métatoluates. Ces sels ont été jusqu'à ce jour assez peu étudiés. Ceux qui sont actuellement connus sont décrits, comme les acides qui les engendrent, au mot général **TOLUÏQUE**. V. ce mot.

TOLUCA, autrefois *Tolacan*, ville du Mexique, dans l'Etat et à 50 kil. S.-O. de Mexico, au pied de la Puerta del Volcan de Toluca, dans une vallée abondante en maïs, par 19° 16' 19" de latit. N. et 101° 41' 45" de longit. O.; 6,000 hab. Elle est bien bâtie; importantes fabriques de chandelles et de savon; commerce de jambons et de saucissons renommés.

TOLUÈNE s. m. (to-lu-è-ne — rad. *tolu*). Liquide incolore, obtenu par la distillation sèche du baume de Tolu. V. au **Supplément**.

TOLUÉNYL-SULFUREUX adj. (tolu-é-nil-sul-fu-reux). Chim. Syn. de CRÉSYL-SULFUREUX. V. **SULFITE**.

TOLUIDINE s. f. (to-lu-i-di-ne — rad. *tolu*). Chim. Base qui résulte de la substitution d'un atome d'amidogène à un atome d'hydrogène dans le toluène. On l'appelle aussi **AMIDOTOLUÏNE**.

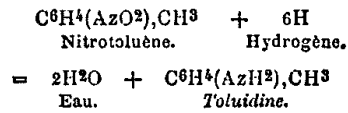
— **Encycl.** On donne le nom générique de *toluidine* à trois bases isomériques correspondant aux modifications para, méta et ortho qui résultent de la substitution d'un groupe amidogène AzH² à un atome d'hydrogène pris dans le noyau phényle du toluène. Il existe, en outre, une base isomérique de ces dernières qui résulte de la substitution d'un groupe amidogène AzH² à un atome d'hydrogène pris dans le radical méthyle du toluène. Cette dernière base, qui a été découverte par Cannizzaro et nommée par lui benzilamine, répond donc à la formule



tandis que les trois *toluidines* isomériques répondent à la formule $C^6H^4(AzH_2).CH_3$ et se distinguent entre elles par la position qu'occupent relativement l'un à l'autre les groupes méthyle et amidogène, position qui est (1 : 2)

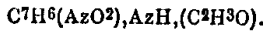
pour le composé ortho, (1 : 3) pour le composé méta et (1 : 4) pour le composé para.

— **Modes de formation.** La *toluidine* prend naissance lorsqu'on réduit le nitrotoluène par un agent hydrogénéant quelconque :



— **PRÉPARATION.** On prépare la *toluidine* commercialement au moyen du toluène, comme on prépare l'aniline au moyen de la benzène (v. **ANILINE**). Hugo Muller conseille, pour l'obtenir sur une grande échelle, de convertir le toluène du commerce, qui bout entre 108° et 114° (cet hydrocarbure bout à 111°), en nitrotoluène, par le moyen d'un mélange d'acide sulfurique et d'acide azotique dans lequel on fait tomber l'hydrocarbure sous la forme d'un filet très-lent (si l'action était trop rapide, la température s'élevant, il se formerait aussi du dinitrotoluène), et de réduire ce dernier, après l'avoir précipité par l'eau à l'aide du fer et de l'acide acétique. La *toluidine* cristalline ainsi obtenue est débarrassée du liquide qui y adhère par des lavages à l'aide de la portion des pétroles d'Amérique ou d'Asie qui est volatile entre 80° et 100° (presque exclusivement formée d'hydrocarbure d'heptyle), et finalement recristallisée dans cet hydrocarbure. E. Sell prépare de grandes quantités de *toluidine* de la portion des résidus de la fabrication de l'aniline (queues d'aniline) qui bouillent au-dessous de 270° (ce qui bout au-dessus renferme la paraïline, la diphénylène-diamine, etc.). A cet effet, il distille le liquide dans une grande cornue de cuivre munie d'un long tube de condensation qu'il ne refroidit pas. La portion du liquide distillé qui a passé entre 180° et 230° est soumise à une distillation fractionnée. On en traite les diverses fractions par une solution chaude d'acide oxalique; on recueille l'oxalate de *toluidine* très-peu soluble qui se dépose et on essaye ce sel en mettant de côté les portions qui, décomposées par l'ammoniaque, fournissent une base susceptible de se refroidir immédiatement. Ces portions sont ensuite distillées avec une lessive de potasse. La *toluidine* brune qui distille dans ces conditions est lavée à l'eau, comprimée entre plusieurs doubles de papier et distillée. Elle distille entre 198° et 200° et se solidifie dans le récipient en cristaux d'un blanc de neige qui peu à peu brunissent au contact de l'air. Elle fond à 45°.

— **Préparation des diverses modifications de la toluidine.** La *toluidine* cristallisable dont nous venons de décrire la préparation, et qui dérive du nitrotoluène cristallisable, paraît être la modification para de cette base. Mais lorsqu'on réduit à la température ordinaire le nitrotoluène liquide de MM. Beilstein et Kuhlberg, ou lorsqu'on transforme le bromotoluène cristallisé en bromonitrotoluène (ce qui oblige le groupe nitryle à prendre une place différente de celle qu'il prendrait en agissant sur l'hydrocarbure libre, parce que cette dernière est déjà occupée par le brome), qu'on transforme ce composé nitré en bromotoluidine au moyen de l'acide chlorhydrique et de l'étain et qu'on en élimine le brome au moyen de l'ammalgame de sodium, on obtient un isomère liquide de la *toluidine* qui a été appelé d'abord pseudotoluidine et qui paraît être la modification ortho de cette base. Cette même modification peut encore être obtenue par l'action à chaud de la potasse alcoolique sur la nitroacétoluidine



Cette amide le convertit ainsi en nitrotoluidine $C^7H^6(AzO_2).AzH_2$, dans lequel le groupe AzO_2 occupe une place distincte de celle qu'il occupe dans le nitrotoluène, celle-ci étant déjà prise par le groupe AzH_2 . La nitrotoluidine ainsi préparée cristallise en prismes rhombiques fusibles à 114°. Son nitrate, traité par l'acide azoteux, se transforme en orthonitrotoluène (liquide à la température ordinaire, se solidifiant aux températures plus basses, bouillant à 227° et se convertissant en acide orthonitrobenzoïque lorsqu'on l'oxyde par l'acide chromique). Enfin l'orthonitrotoluène réduit par l'étain et l'acide chlorhydrique et distillé ensuite avec la chaux fournit l'orthotoluidine.

L'orthotoluidine est un liquide transparent, incolore, qui devient rose lorsqu'on l'expose à l'air. Elle demeure liquide à — 13°, possède une densité de 0,999 à 25° et bout à 197°. Les pseudotoluidines que Körmner, Hübner et Walloch ont obtenues présentent les mêmes caractères physiques, leur point d'ébullition ayant été fixé entre 196° et 198°. Il en est de même de la pseudotoluidine que Rosenstiehl a extraite de la *toluidine* commerciale de M. Couper. Cette *toluidine* commerciale est liquide, bout à 198° et fournit des cristaux de *toluidine* cristallisable ordinaire lorsqu'on la refroidit à zéro sans que son point d'ébullition soit altéré. Convertie en oxalate et épuisée par l'éther, elle abandonne à ce liquide de l'oxalate de pseudotoluidine, tandis que l'oxalate de *toluidine* ordinaire demeure indissous. Ce sel, décomposé par la lessive de potasse, donne l'alcaloïde libre volatil à 198° et demeurant fluide à — 20°.

Lorsqu'on traite le nitrate de pseudotoluidine par l'acide azoteux, qu'on transforme en sulfate l'azotate de diazotoluène qui résulte

de cette action et qu'on traite le sulfate par l'acide iodhydrique, on obtient un iodotoluène que l'oxydation par l'acide chromique convertit en acide orthotoluidinique susceptible de donner de l'acide oxybenzoïque lorsqu'on le fond avec la potasse. Comme tous ces composés appartiennent à la série ortho, on ne peut douter que la pseudotoluidine dont ils proviennent n'y appartienne également. Les mêmes réactions démontrent, par la nature des produits qu'elles donnent, que la *toluidine* cristallisée ordinaire est de la paratoluidine.

La métatoluidine peut être extraite de la *toluidine* brute du commerce, qui renferme à la fois les composés para et méta. A cet effet, on chauffe le mélange pendant seize heures avec un léger excès d'acide acétique cristallisable qui en convertit la plus grande partie en métatolyl-acétamide cristallisable dont on extrait la métatoluidine en distillant ce produit avec la potasse. La métatoluidine distille avec les vapeurs d'eau. Elle cristallise en larges octaèdres fusibles à 57°; elle bout sans décomposition à 240°. L'alcool la dissout facilement; l'eau la dissout fort peu.

La *toluidine* liquide de Couper renferme environ 36 pour 100 d'orthotoluidine; l'aniline commerciale en renferme souvent plus de 20 pour 100. L'orthotoluidine ne donne aucun composé rouge lorsqu'on la chauffe avec l'acide arsénique; mais un mélange de ce corps et de *toluidine* cristallisée (para) fournit une grande quantité d'une matière colorante rouge qui renferme au moins 50 pour 100 de sel de rosaniline. Pendant la réaction, il distille beaucoup d'aniline. Un mélange d'aniline et d'orthotoluidine donne aussi en abondance une matière colorante rouge qui ressemble à la fuchsine, mais qui se distingue des sels de rosaniline par la solubilité de la base dans l'éther et la solubilité plus grande de son chlorure dans l'eau. Les sels d'orthotoluidine mélangés de cumin par l'acide azotique communiquent au coton et à la laine une légère teinte violette qui tire sur le noir. La métatoluidine, sous l'action d'une solution sulfurique d'acide chromique, brunit. L'eau rend la liqueur verte ou, si elle est en excès, incolore; l'acide azotique lui communique une teinte rouge foncé. L'hydrochlorure calcique agissant sur une solution aqueuse mêlée d'éther rougit la couche étherée.

TOLUIDINE-DISULFONIQUE adj. Chim. Se dit d'un acide qui dérive de la toluidine par la substitution de deux résidus monosulfoniques d'acide sulfurique à deux atomes d'hydrogène.

TOLUIFÈRE adj. (to-lu-i-fère — de *tolu*, et du lat. *fero*, je porte). Bot. Qui produit le baume dit de Tolu.

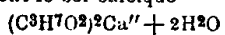
— s. m. Bot. Syn. de MYROSPERME, MYROXYLON et LOURBEIRA.

TOLUIQUE adj. (to-lu-i-que — rad. *tolu*). Chim. Se dit d'un acide dont il existe plusieurs isomères, d'une aldéhyde, d'un chlorure et de plusieurs éthers qui dérivent de cet acide.

— Encycl. L'acide *toluique* répond à la formule $C_7H_5O_2$. Il est homologue de l'acide benzoïque $C_7H_7O_2$. Seulement, tandis que, la formule rationnelle de l'acide benzoïque étant $C_6H_5.CO_2H$, ce dernier acide ne peut point avoir d'isomère, la formule $C_7H_5O_2$ de l'acide *toluique* correspond à quatre isomères différents. De fait, cette formule brute convient aussi bien à l'acide phényl-acétique ou *α-toluique* $C_6H_5.CH_2.CO_2H$ qu'à l'acide méthylbenzoïque ou *toluique* $C_6H_4(CH_3).CO_2H$. De là déjà deux isomères. Mais la formule de l'acide méthylbenzoïque ou *toluique* peut elle-même correspondre à trois composés différents, suivant que les chaînes latérales méthyle (CH_3) et carbonyle (CO_2H) occupent relativement l'une à l'autre, dans le noyau C_6 , les places (1 : 4) ou (1 : 3) ou (1 : 2), et elle correspond, en effet, à trois acides, qui sont l'acide orthotoluique, l'acide paratoluique et l'acide métatoluique. Nous avons étudié l'acide *α-toluique* ou phényl-acétique au mot PHÉNYL-ACÉTIQUE (v. ce mot). Nous nous occuperons ici des acides ortho, para et métatoluique et plus particulièrement de l'acide paratoluique, le plus connu des trois.

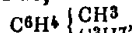
L'acide *toluique* ordinaire, que Wood a découvert dans l'oxydation du cymène, se produit encore lorsqu'on oxyde le xylène du goudron de houille par l'acide azotique étendu. Or, Pittig a montré que cet hydrocarbure est un mélange de métaxylène (identique avec celui qui se produit par la distillation de l'acide mésoxyliénique avec la chaux) et de paraxylène (identique avec le méthyl-toluène artificiel), le métaxylène prédominant beaucoup dans le mélange. Le même chimiste a également démontré que lorsqu'on attaque le xylène de la houille par l'acide azotique étendu, le paraxylène ou méthyl-toluène oxyde seul en fournissant de l'acide *toluique* ordinaire et de l'acide téréphthalique ou paratoluique. Il résulte de là que l'acide *toluique* ordinaire, fusible à 176°, est de l'acide paratoluique. L'orthoxylène, obtenu en distillant l'acide paraxylène avec la chaux, s'oxyde lentement sous l'influence de l'acide azotique étendu et fournit un acide *toluique* peu soluble dans l'eau froide, assez soluble dans l'eau bouillante, cristallisable, dans les solutions étendues, en longs et splendides cristaux transparents qui fondent à 102°.

Cette seconde modification est l'acide orthotoluique, dont le sel calcique

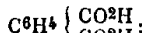


et le sel barytique $(C_7H_5O_2)_2Ba$ sont très-solubles dans l'eau et cristallisent en aiguilles déliées. Enfin, lorsqu'on oxyde le monobromoxylène, préparé au moyen du xylène de la houille, à l'aide de l'acide chromique, il se forme deux acides bromotoluiques qui donnent naissance à des sels de calcium dont la solubilité est très-différente. Le moins soluble cristallise en aiguilles qui répondent à la formule $(C_7H_4BrO_2)_2Ca + 3H_2O$; le plus soluble cristallise en aiguilles plus petites qui, au lieu de 3, renferment 8 molécules d'eau de cristallisation. L'acide séparé du premier de ces sels fond entre 205° et 206°, tandis que celui qu'on sépare du second fond entre 185° et 189°. En agitant pendant plusieurs jours avec de l'amalgame de sodium celui des acides bromés qui fond entre 205° et 206°, on obtient des aiguilles déliées fusibles entre 90° et 93°, c'est-à-dire à 10° environ au-dessus du point de fusion de l'acide orthotoluique. Cet acide constitue l'acide métatoluique. En effet, lorsqu'on le soumet à une oxydation ultérieure au moyen de l'acide chromique, il fournit de l'acide métatoluique. L'acide paratoluique ou *toluique* ordinaire prend encore naissance dans l'action de la potasse alcoolique sur le cyanure de tolyle, obtenu lui-même par la distillation du cyanure de potassium et du sulfotoluate de potasse et dans l'action simultanée du sodium et de l'anhydride carbonique ou du chlorocarbonate d'éthyle sur le monobromotoluène $C_6H_4Br.CH_3$.

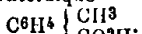
— PRÉPARATION DE L'ACIDE PARATOLUIQUE OU TOLUIQUE ORDINAIRE DE WOOD. 1° La méthode la plus anciennement connue consiste à oxyder le cymène du camphre ou de l'essence de cumin par l'acide azotique étendu. Le cymène, n'étant rien autre que de la méthyl-propyl-benzène,



peut donner par l'oxydation deux acides, selon qu'une seule des deux chaînes latérales ou toutes les deux se transforment en carboxyle CO_2H . Si la transformation porte sur les deux chaînes, on obtient l'acide téréphthalique



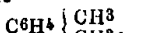
si elle ne porte que sur le propyle, il se produit l'acide paratoluique



Voici comment on opère pour oxyder le cymène :

On distille dans une cornue spacieuse 1 partie de cymène avec 4 parties d'un mélange formé de 1 partie en volume d'acide azotique ordinaire et de 6 parties d'eau. Quand le liquide est distillé, on le cohobe et l'on recommence l'opération. La réaction est très-calme. L'huile commence à se colorer en bleu, puis en jaune foncé; elle devient ensuite visqueuse et finit par gagner le fond du vase. L'opération est terminée lorsque les gouttes d'huile, qui d'abord flottent à la surface du liquide distillé, sont remplacées par des cristaux blancs et que, par le refroidissement, la cornue se remplit de cristaux semblables. Si cette méthode, qui exige une ébullition prolongée pendant toute une semaine, est exactement suivie et qu'on retire l'acide *toluique* au fur et à mesure qu'il se forme, afin d'éviter l'action ultérieure de l'acide azotique, on obtient ce dernier acide tout à fait pur. Plus l'acide azotique est faible et plus on conduit la distillation avec lenteur, plus aussi est grande la pureté du produit. L'acide azotique concentré agit avec violence et donne naissance à de l'acide nitrotoluique dont la séparation est extrêmement difficile. Lorsqu'il s'agit d'effectuer cette séparation, on débarrasse d'abord le mélange d'une résine jaune et de l'excès d'acide azotique en le faisant bouillir avec un lait de chaux, et l'on précipite ensuite par l'acide azotique ou par l'acide chlorhydrique la solution filtrée du sel de chaux. Les acides précipités sont ensuite dissous dans l'eau de baryte et évaporés au bain-marie, après qu'on a chassé l'excès de baryte par un excès d'acide carbonique et filtré. Le résidu de cette évaporation traité par l'eau froide lui abandonne le toluate barytique, tandis que le nitrotoluat reste, en grande partie, indissous. On filtre, on évapore de nouveau à siccité au bain-marie, on traite encore le résidu par l'eau froide pour séparer une seconde portion de nitrotoluat barytique et l'on répète cette opération jusqu'à ce que le résidu de l'évaporation au bain-marie soit intégralement soluble dans l'eau froide. On précipite alors le liquide par l'acide chlorhydrique, on l'agite avec de l'éther qui dissout la couche étherée, on évapore celle-ci et l'on fait recristalliser dans l'alcool l'acide qui reste comme résidu.

2° Nous avons déjà dit que le cymène peut être remplacé par le xylène du goudron de houille, dont le paraxylène est complètement transformé en acide *toluique* par l'acide azotique étendu. Cet hydrocarbure étant de la diméthyl-benzène



sa transformation en acide *toluique* résulte de la conversion de l'un des méthyles en carboxyle CO_2H . Le procédé opératoire est le même que le précédent. Beilstein et de Sohepper, qui ont préparé l'acide *toluique* par cette méthode, au lieu de le priver de l'acide nitrotoluique qu'il renferme en le transformant en sel barytique comme ci-dessus, préfèrent réduire l'acide nitrotoluique au moyen du sulfhydrate d'ammoniaque.

3° Préparation au moyen du toluène. On introduit dans une fiole à long col adaptée à un réfrigérant de Liebig renversé un mélange de toluène et de bromotoluène préparé par l'action directe à froid du brome sur un excès de toluène; on y ajoute du sodium en quantité un peu supérieure à celle qu'exige la théorie et l'on chauffe le tout au bain-marie pendant quarante-huit heures, en faisant passer, pendant tout ce temps, à travers le flacon un courant de gaz anhydride carbonique sec.

Le sodium se recouvre promptement d'une croûte bleue et finit par se convertir en une masse pâteuse de la même couleur. Dès que la réaction est terminée, on traite le produit par l'eau, on filtre la liqueur obtenue pour séparer les matières huileuses qui consistent en toluène et en bromotoluène inaltérés, mélangés de quelques composés secondaires formés dans la réaction et l'on précipite la liqueur filtrée par l'acide chlorhydrique. Comme l'acide paratoluique est un peu soluble dans l'eau, pour n'en point perdre on ajoute à plusieurs reprises la liqueur dans laquelle cet acide précipité est en suspension. On évapore les liqueurs étherées et l'on fait recristalliser le résidu dans l'alcool.

Wurtz a modifié le procédé précédent, qui est dû à Kékulé. La modification consiste à remplacer l'anhydride carbonique par le chlorocarbonate d'éthyle. Il soumet à l'ébullition dans un appareil à reflux un mélange de bromotoluène, d'éther chlorocarbonique et d'amalgame de sodium. Il épuise ensuite le produit par l'éther et distille la liqueur ainsi obtenue en rejetant tout ce qui passe au-dessous de 180°. Le résidu est saponifié par une lessive de potasse, car c'est du toluate d'éthyle, et non de l'acide *toluique*, qui prend naissance dans la réaction, et la liqueur qui provient de cette saponification est précipitée par un acide. On purifie ensuite l'acide *toluique* par cristallisation dans l'eau et au besoin par distillation. L'acide obtenu est toujours mélangé d'un autre acide plus fusible que l'acide *toluique*, dont il abaisse le point de fusion à 153°. Mais comme ce dernier acide est aussi plus soluble que l'acide *toluique*, on obtient ce dernier pur, avec son point de fusion à 176°, en traitant à diverses reprises le mélange par des quantités d'eau bouillante insuffisantes pour en opérer la fusion complète.

— TOLUATES. Tous les toluates examinés jusqu'à ce jour ont été préparés à l'aide de l'acide paratoluique, à l'exception des orthotoluates de calcium et de baryum. L'acide paratoluique est monobasique, et ses sels sont pour la plupart cristallins. Ils ont été toutefois assez peu étudiés.

Le sel d'ammonium forme de petits prismes.

Le sel de baryum $(C_7H_5O_2)_2Ba$, obtenu par la neutralisation directe de l'acide, forme des cristaux confus.

Le sel de calcium $(C_7H_5O_2)_2Ca$ se sépare en longues aiguilles brillantes de ses solutions acides concentrées.

Le sel cuivrique $(C_7H_5O_2)_2Cu$ se sépare sous la forme d'un précipité bleu légèrement soluble dans l'eau lorsqu'on mélange des solutions de toluate de potassium et de sulfate de cuivre.

Le sel potassique, obtenu par la neutralisation directe de l'acide, forme de longues aiguilles brillantes.

Le sel d'argent $C_7H_5AgO_2$ s'obtient par double décomposition sous la forme d'un précipité cailloteux, qui cristallise en petites aiguilles par le refroidissement de sa solution aqueuse bouillante.

Le sel de sodium est plus soluble dans l'eau que le sel de potassium et ne cristallise pas.

— ÉTHERS TOLUIQUES. Les éthers *toluiques* ne sont que les toluates des radicaux alcooliques. On n'en connaît encore que deux : le toluate de méthyle et le toluate de phényle. Tous les deux ont été préparés avec la modification para.

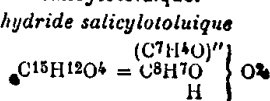
— Paratoluat d'éthyle $C_7H_7(C_2H_5)O_2$. On l'obtient en faisant passer un courant de gaz chlorhydrique à travers une solution d'acide *toluique* dans l'alcool concentré. On distille environ les deux tiers du liquide et l'on ajoute de l'eau au résidu. L'éther éthylique se précipite alors sous la forme d'une huile lourde et noire, qu'on lave à l'eau ammoniacale, qu'on dessèche ensuite sur du chlorure de calcium et qu'on rectifie enfin. C'est un liquide aromatique, incolore, dont l'odeur rappelle celle de l'éther benzoïque. Il a une saveur amère et bout à 233° (Wood).

— Paratoluat de phényle $C_7H_7(C_6H_5)O_2$. On le prépare en distillant l'anhydride salicylotoluique (v. plus bas). C'est une huile incolore, qui se solidifie promptement et que l'on peut purifier par une ébullition peu prolongée avec une lessive faible de potasse. Cristallisé dans l'alcool, cet éther forme des lamelles blanches nacrées; il fond entre 71°

et 72° et rappelle par son odeur, lorsqu'on le chauffe, les feuilles de géranium.

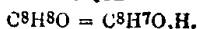
— CHLORURE DE TOLUYLE ou CHLORURE TOLUIQUE $C_7H_7O.Cl$. Ce corps, encore désigné improprement par les noms de chlorure d'oxytoluyle ou de toluoxyle, se produit, d'après Cahours, lorsqu'on distille l'acide *toluique* avec du pentachlorure de phosphore. C'est un liquide incolore, très-réfringent, d'une densité de 1,175. Il bout entre 214° et 216°. Il fume à l'air humide et se décompose en présence de l'eau, de l'alcool, du carbonate d'ammonium, comme les autres chlorures acides, en donnant de l'acide *toluique*, du toluate d'éthyle ou de la toluamide. Chauffé avec l'hydrure de salicyle, il donne du toluasicyl (v. HYDRURE DE SALICYLE). Avec l'acide eugénique, il donne naissance, par une réaction analogue, à de l'anhydride eugéno-toluique.

— ANHYDRIDE TOLUIQUE $(C_7H_5O)_2O$. Cet anhydride n'est pas connu, mais on connaît l'anhydride salicylotoluique

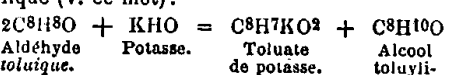


Ce corps se forme lorsqu'on chauffe un mélange de chlorure de tolyle et de salicylate de sodium bien sec, fait en proportions équivalentes. On agite le produit jusqu'à dissolution avec un mélange d'eau et d'éther. Par l'évaporation, la couche étherée abandonne l'anhydride mixte sous la forme d'une masse jaunâtre et visqueuse.

— ALDÉHYDE TOLUIQUE



Ce corps a été découvert par Cannizzaro, qui l'a obtenu en distillant un mélange intime de toluate (para) et de formiate de calcium. Le produit huileux de la distillation, agité avec du bisulfite sodique, donne un composé cristallin qui abandonne l'aldéhyde *toluique* lorsqu'on le décompose par une solution de carbonate de soude à chaud. C'est une huile d'une odeur poivrée, bouillant à 204°. Exposée à l'air, elle absorbe peu à peu l'oxygène et se convertit en acide *toluique*. Avec une solution alcoolique de potasse, elle se transforme en toluate de potasse et alcool toluique (v. ce mot) :

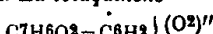


Aldéhyde. Potasse. Toluat. Alcool
toluique. *toluique*. de potasse. toluyl-
que.

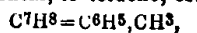
— TOLUOSALICYLOL s. m. (to-lu-o-sa-li-si-
lol). Chim. V. SALICYLOL.

— TOLUQUINONE s. f. (to-lu-ki-no-ne — de *tolu* et de *quinone*). Chim. Nom d'un composé qui est à la série du toluène ce que la quinone ordinaire est à la série de la benzène.

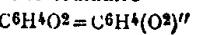
— Encycl. La *toluquinone*



serait à la série du toluène dont l'hydrocarbure fondamental, le toluène, est

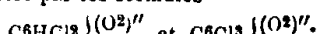


ce que la quinone ordinaire



est à la série dont la benzène C_6H_6 est l'hydrocarbure fondamental (v. le mot *quinone*). Elle n'est pas connue à l'état de liberté, mais on connaît plusieurs dérivés chlorés, chloroacétiques, chloroéthylés de ce corps.

Les dérivés dichlorés et trichlorés de la *toluquinone* s'obtiennent par l'action du chlorate de potassium sur le cresol, absolument comme les quinones chlorées de la série benzénique s'obtiennent par l'action du chlorate potassique sur le phénol. Ces composés sont représentés par les formules

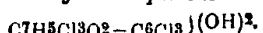


Le composé dichloré n'a point été obtenu pur jusqu'à ce jour.

— TRICHLOROTOLUQUINONE $C_6Cl_3 \begin{cases} (O_2)'' \\ CH_3 \end{cases}$

Purifié par des cristallisations répétées dans l'alcool, ce corps forme des cristaux lamellaires jaunes, peu solubles dans l'alcool froid, plus solubles dans l'alcool bouillant, facilement solubles dans l'éther et le chloroforme, presque insolubles dans l'eau bouillante. Il se sublime avec les vapeurs d'eau, se décompose avant de fondre et forme, avec la lessive de soude, une solution rouge brun, qui, au bout d'un certain temps, laisse déposer des cristaux rouges. Les agents réducteurs transforment la trichlorotoluquinone en trichlorhydratoluquinone.

— Trichlorhydratoluquinone



On l'obtient en chauffant la trichlorotoluquinone avec de l'acide sulfureux aqueux et en faisant cristalliser de nouveau dans une grande quantité d'eau bouillante ou dans l'alcool étendu les cristaux formés d'abord, en ayant soin d'additionner toujours les mélanges d'un peu d'acide sulfureux. Elle forme des aiguilles incolores et inodores; elle se dissout facilement dans l'alcool et très-difficilement dans l'eau; elle fond à 112°, se su-

blime sans subir d'altération, se dissout dans l'ammoniaque ou la soude caustique en se colorant en rouge et ses solutions aqueuses forment, avec les sels de plomb, un précipité soluble dans l'acide acétique. Humide, elle verdit à l'air. Les agents oxydants la convertissent en trichlorotoluquinone.

— *Diactyl-trichlorhydrotoluquinone*
 $C_7H_3(C_2H_3O)_2Cl_3$

Ce corps se forme lorsqu'on chauffe la trichlorhydrotoluquinone pendant quelque temps à 100° avec du chlorure d'acétyle. Les cristaux ainsi obtenus sont purifiés par sublimation après avoir été lavés à l'eau et à la potasse caustique. Il fond à 114°, se sublime en aiguilles prismatiques, se dissout peu dans l'eau, facilement dans l'alcool et l'éther, n'est pas attaqué, même à chaud, par la lessive de potasse ou de soude, mais se convertit en trichlorotoluquinone lorsqu'on le fait bouillir pendant quelque temps avec de l'acide azotique fumant.

— *Diéthyl-trichlorhydrotoluquinone*
 $C_9H_9(C_2H_5)_2Cl_3$

Cette substance prend naissance lorsqu'on chauffe une molécule de trichlorhydrotoluquinone pendant quatre heures avec deux molécules d'hydrate potassique et un peu plus de deux molécules d'iodure d'éthyle entre 140° et 150°. Il est nécessaire d'ajouter un peu d'alcool au mélange pour faciliter la réaction en dissolvant les corps en présence. Pour purifier le produit, on le fait digérer pendant quelque temps au bain-marie avec une lessive de soude, on le lave à l'eau et on le sublime. La diéthyl-trichlorhydroquinone du toluène fond à 107°, se sublime en aiguilles déliées, se dissout peu dans l'eau, facilement dans l'alcool et dans l'éther et n'est pas attaquée par les lessives de potasse ou de soude.

— *Acide monochlorhydrotoluolsulfoniquone*
 $C_7H_5ClO_3(SO_3K)_2$

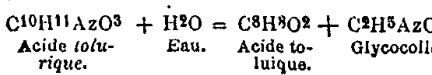
prend naissance lorsqu'on dissout à une douce chaleur la trichlorotoluquinone dans une solution aqueuse concentrée de bisulfite de potassium. Il se sépare au bout de quelque temps sous la forme d'un précipité grenu, qui, par une nouvelle cristallisation dans l'eau chaude, se convertit en lamelles blanches et brillantes. Il est insoluble dans l'alcool, peu soluble dans l'eau froide, modérément soluble dans l'eau chaude. Le chlorure de baryum ne précipite pas ses solutions. L'acétate neutre de plomb y fait naître un précipité blanc et le sous-acétate du même métal un précipité jaune; ces deux précipités sont solubles dans l'acide acétique. La lessive de soude le dissout en donnant naissance à une solution de couleur jaune.

TOLURIQUE adj. (to-lu-ri-ke — de *tolu*, et de *urique*). Chim. Se dit d'un acide homologue avec l'acide hippurique, dont il diffère par ce fait qu'il renferme les éléments de l'acide toluïque au lieu des éléments de l'acide benzoïque.

— **Encycl.** L'acide *tolurique* $C_{10}H_{11}AzO_3$ est un homologue de l'acide hippurique ($C_9H_9AzO_3$).

Il prend naissance lorsque l'acide toluïque traverse l'organisme, tout comme l'acide hippurique lorsque l'organisme est traversé par l'acide benzoïque. Pour l'obtenir, on mange de l'acide toluïque à la dose de quelques grammes, ce qui est sans aucun danger pour la santé; on évapore à consistance sirupeuse l'urine acide, et l'on épuise ce sirop par l'alcool. La solution alcoolique est mélangée avec de l'acide oxalique et abandonnée à l'évaporation; enfin le nouveau résidu est épuisé par un mélange d'alcool et d'éther. Par l'évaporation de cette dernière solution, il reste de l'acide *tolurique* jaunâtre encore souillé d'acide oxalique. Pour le purifier, on le fait bouillir avec du carbonate calcique, on filtre et on laisse refroidir. On obtient ainsi un sel de chaux tout à fait exempt d'acide oxalique, qui devient tout à fait blanc après quelques cristallisations. On le décompose alors en le chauffant avec de l'acide chlorhydrique étendu. L'acide *tolurique* cristallise par le refroidissement de la liqueur. On le recueille et on le fait cristalliser dans l'eau bouillante. Par l'évaporation spontanée de sa solution alcoolique, on l'obtient en cristaux volumineux.

L'acide *tolurique* cristallise de sa solution aqueuse bouillante en lames incolores; de sa solution alcoolique, en prismes trimétriques qui ont la dureté du gypse et qui ont un éclat vitreux et nacré. L'acide est inodore, fond à 160°-165° et se décompose au-dessus de cette température en émettant une odeur aromatique. Il se dissout facilement dans l'eau bouillante, peu dans l'eau froide, presque en toutes proportions dans l'alcool chaud, abondamment aussi dans l'alcool froid, peu dans l'éther qui n'est pas alcoolisé. Bouilli avec l'acide chlorhydrique, cet acide se dédouble en acide toluïque et en glycolle :

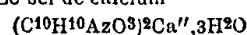


— **TOLURATES.** La plupart de ces sels sont

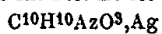
17.

solubles dans l'eau, ceux des métaux alcalins y sont les plus solubles.

Le sel de baryum $(C_{10}H_{11}AzO_3)_2Ba^{2+}, 5H_2O$ cristallise en petites aiguilles trimétriques en apparence, facilement solubles dans l'eau chaude. Le sel de calcium



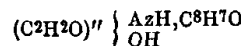
forme des cristaux aplatis de 0,001 ou de 0,002 de longueur, striés parallèlement à leur axe, très-mous, d'un éclat soyeux, peu solubles dans l'eau froide, facilement solubles dans l'eau chaude. Le sel d'argent



s'obtient par double décomposition, il est très-soluble dans l'eau chaude et se sépare, par le refroidissement, en cristaux bien définis. Le sel sodique cristallise dans l'eau en barbes de plume.

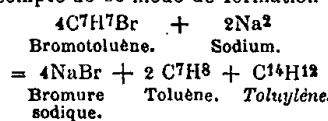
La solution du sel sodique fait naître un précipité blanc dans l'acétate neutre de plomb, et un précipité jaune brunâtre dans les solutions du chlorure ferrique. Ce dernier précipité est soluble dans l'alcool, et fond en partie lorsqu'on le soumet à l'ébullition avec l'eau.

Il est probable que l'on obtiendrait artificiellement l'acide *tolurique* en faisant agir le chlorure de toluyle sur le glycolate de zinc ou d'argent, de même que l'on obtient les acides hippurique et cumarinique par l'action respective des chlorures de benzoïle ou de cumyloyle sur les glycolates métalliques. La formule rationnelle de l'acide *tolurique* est

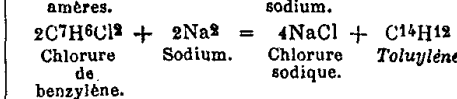
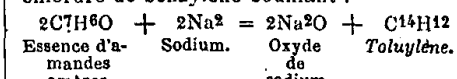


TOLUYÈNE s. m. (to-lu-i-lè-ne). Chim. Hydrocarbure qui a également reçu le nom de *STILBÈNE* et qui se produit, en même temps que le sulfure de toluyle et le thionessale dans la distillation sèche du sulfure de benzyle, du disulfure de benzyle et de la sulfobenzide.

— **Encycl.** Le *toluyène* $C_{10}H_8$ est un hydrocarbure qui a encore reçu le nom de *STILBÈNE*, et qui se produit, en même temps que le sulfure de toluyle et le thionessale dans la distillation sèche du sulfure de benzyle, du bisulfure de benzyle et de la sulfobenzide. Il prend encore naissance avec le toluène, lorsqu'on chauffe un mélange de bromotoluène et de sodium. L'équation ci-dessous rend compte de ce mode de formation :



Enfin, il se forme dans l'action du sodium sur l'essence d'amandes amères ou sur le chlorure de benzyle bouillant :



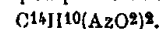
Lorsqu'on opère par l'une de ces deux dernières méthodes, le produit qui distille vers 265° consiste en *toluyène* presque pur.

Le *toluyène* cristallise en plaques nacrées ainsi que l'avait observé Laurent. Il fond à 119°,5, suivant Limpicht, et à 120°, suivant Fittig et Williams. Sa densité de vapeur égale 6,024 (Williams); le calcul exigerait, pour $C_{10}H_8$, 6,228.

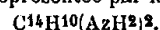
Chauffé pendant huit jours entre 140° et 150° avec de l'acide iodhydrique concentré, le *toluyène* fixe deux atomes d'hydrogène et se convertit en dibenzyle $C_{14}H_{12}$, qui se dissout dans l'alcool dont il se sépare en cristaux fusibles entre 40° et 50°. L'acide bromhydrique, dans les mêmes conditions, ne l'altère pas. L'acide sulfurique fumant le dissout avec formation d'un sulfacide incristallisable dont le sel barytique



se sépare de sa solution aqueuse sous la forme d'un précipité jaunâtre amorphe, lorsqu'on ajoute de l'alcool à cette solution. L'acide azotique forme, avec le *toluyène*, une résine difficilement cristallisable, constituée par des composés nitrés, dont l'un, séparé de sa solution étherée par l'addition de l'alcool, se présente en nodules jaunes, fusibles à 180° et répondant à peu près à la formule

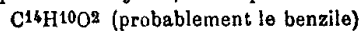


Ce composé est réduit par l'étain et l'acide chlorhydrique et se convertit alors en une base insoluble très-instable, qui cristallise en aiguilles et dont la composition est approximativement représentée par la formule



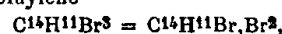
— **BROMURE DE TOLUYÈNE** $C_{10}H_7Br$. Ce corps, découvert d'abord par Mærker, qui en avait méconnu la nature et lui avait attribué la formule $C_{14}H_{10}Br_2$, a été étudié et décrit par Limpicht et Schwauert. Il se sépare presque complètement lorsqu'on ajoute du brome à une solution de *toluyène* dans l'éther ou le sulfure de carbone, tandis que des produits de substitution demeurent dissous dans la liqueur. Purifié par un lavage à l'éther et par un second lavage à l'alcool

bouillant, le bromure de *toluyène* consiste en petites aiguilles soyeuses, peu solubles dans l'alcool absolu bouillant, un peu plus solubles dans l'éther et le sulfure de carbone, modérément solubles dans le xylène chaud, fusibles entre 230° et 235° et susceptibles de se résoudre à la distillation sèche en brome, acide bromhydrique, *toluyène* et monobromotoluylène $C_{10}H_7Br$. Chauffé pendant quelques heures à 130° avec de la potasse alcoolique, il se convertit en monobromotoluylène, lequel, si l'on continue à chauffer le mélange pendant encore dix à douze heures à la même température, se transforme lui-même en toluène C_7H_8 (v. ce mot). Chauffé avec l'ammoniaque à 150°, pendant huit heures, ou avec l'aniline, à 130°, pendant douze heures, il se convertit en *toluyène*. Chauffé avec l'eau à 150°, il fournit, outre l'acide bromhydrique et le *toluyène*, un corps

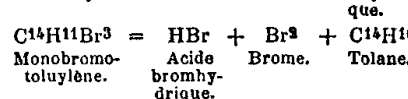
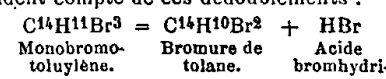


qui cristallise en aiguilles à quatre faces, fond à 95° et se volatilise à une température plus élevée sans se décomposer. Le bromure de *toluyène*, chauffé avec l'oxyde d'argent sec et le xylène à 140° ou avec l'oxyde d'argent et l'alcool à 150°, donne du *toluyène* en même temps qu'un corps huileux dont la composition conduit aux rapports $C_{28}H_{24}O_3$. Sous l'influence de l'acide iodhydrique, le bromure de *toluyène* se convertit en dibenzyle; par l'alcool et l'amalgame de sodium, il se transforme en un mélange de dibenzyle et de *toluyène*.

— **MONOBROMOTOLUYÈNE** $C_{10}H_7Br$. C'est un liquide huileux d'un jaune tendre, soluble dans l'alcool et l'éther, et partiellement décomposable à la distillation. Le bromure de bromotoluylène

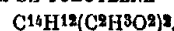


formé par l'addition du brome à la solution étherée du monobromotoluylène, cristallise en aiguilles blanches peu solubles dans l'alcool chaud et dans l'éther, fusibles à 100° et résolubles, par distillation, en brome, en acide bromhydrique, toluène C_7H_8 et bromure de toluène C_7H_7Br . Les équations suivantes rendent compte de ces dédoublements :



La solution alcoolique du bromure de bromotoluylène donne immédiatement du bromure d'argent lorsqu'on le mélange avec une solution d'azotate d'argent; chauffée avec de la soude, elle fournit du toluène. L'eau transforme le bromure de bromotoluylène à 140° en acide bromhydrique et en bromure de toluène, conformément à la première des équations ci-dessus.

— **ACÉTATE DE TOLUYÈNE**



On obtient ce corps en chauffant une molécule de bromure de *toluyène*, pendant quatre heures, à 130°, avec deux molécules d'acétate d'argent délayées dans l'acide acétique cristallisable. Le produit est une huile précipitable par l'eau et susceptible de se prendre ensuite en une masse cristalline. Il cristallise, dans le xylène mêlé d'un peu d'alcool, en croûtes qui ont la forme de choux-fleurs et qui fondent à 120°.

— **OXALATE DE TOLUYÈNE**. C'est une masse résineuse, incristallisable, qui se forme lorsqu'on chauffe un mélange d'oxalate d'argent et de bromure de *toluyène* dissous dans le xylène.

— **GLYCOL TOLUYÉNIQUE** $C_{10}H_7(OH)_2$. Ce corps est identique avec l'hydrobenzoïne, dont la nature alcoolique se trouve démontrée par cette identité. On l'obtient au moyen du *toluyène* en chauffant l'acétate précédemment décrit avec de la potasse alcoolique ou en traitant l'oxalate par l'ammoniaque. Il se sépare, par l'évaporation spontanée de sa solution étherée ou alcoolique, en assez gros cristaux durs, qui se ramollissent déjà à 112° et fondent complètement à 122°. L'acide azotique le convertit en benzoïne $C_{14}H_{12}O_2$, qui apparaît dès lors comme une première aldéhyde du glycol toluylénique.

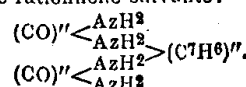
— **OXYDE DE TOLUYÈNE** $C_{10}H_7O$. Ce corps, probablement identique avec la dioxybenzoïne, a été obtenu une seule fois en chauffant l'acétate de *toluyène* à 120° avec de la potasse alcoolique. Il a cristallisé dans l'alcool en larges aiguilles très-aplaties, fusibles à 53°.

TOLUYÈNE-URÉE s. f. (to-lu-i-lè-ne-urée). Urée double dans laquelle l'hydrogène est partiellement remplacé par le toluylène ou crésylène (C_7H_5).

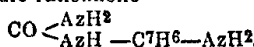
— **Encycl.** La *toluyène-urée* répond à la formule $C_9H_{12}Az_2O_3$. On la prépare en ajoutant peu à peu une solution aqueuse de sulfate de toluylène diamine (1 molécule) à une solution également aqueuse de cyanate de potasse (2 molécules) maintenue à 0°. On évapore à siccité au bain-marie et l'on reprend par de l'alcool d'abord, puis par de l'eau tiède; le résidu insoluble se dissout dans l'eau bouillante, et, par le refroidissement,

il se dépose des lamelles nacrées ou des aiguilles brillantes fusibles à 220°. Ces cristaux constituent la *toluyène-urée*. Ce composé a des propriétés basiques; il se dissout dans les acides chlorhydrique et azotique et s'en sépare après quelque temps à l'état de sel; il donne aussi un chloroplatinate soluble dans l'eau, l'alcool et l'éther. Le chlorhydrate renferme $C_9H_{12}Az_2O_3, 2HCl$.

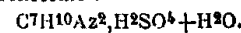
Chauffée, la *toluyène-urée* donne de l'ammoniaque, un sublimé blanc de toluylène-diamine et un résidu d'acide cyanurique. Indépendamment de cette urée, il se forme un autre composé cristallisable qui paraît être l'urée isomérique du monocyanate de toluylène-diamine, déjà obtenu par M. Mærker. La *toluyène-urée* peut être représentée par la formule rationnelle suivante :



L'urée de M. Mærker répond, au contraire, à la formule rationnelle



Le sulfate de toluylène-diamine, au moyen duquel M. Strauss (car c'est lui qui a fait connaître ce corps) a préparé la *toluyène-urée*, cristallise en beaux prismes monocliniques, transparents et fortement biréfringents; il renferme :



Il perd son eau à 100°.

TOLUYÉNIQUE adj. (to-lu-i-lè-ni-ke). Chim. Se dit du glycol dont le toluylène est le radical, et, en général, de tous les composés du toluylène, tels que le bromure de toluylène ou bromure toluylénique, l'acétate de toluylène ou acétate toluylénique, l'oxalate de toluylène ou oxalate toluylénique, l'oxyde de toluylène ou éther toluylénique. Tous ces corps sont étudiés au mot *TOLUYÈNE*. V. ce mot.

TOLVE, b. Arg d'Italie, province de Basilicate, à 55 kilom. de Matera, ch.-l. de mandement, sur une colline, dans un pays fertile; 3,500 hab.

TOLVON (le), montagne de l'Isère, dans le canton de Voiron. Le sommet, qui atteint 657 mètres au-dessus du niveau de la mer, est couronné par les ruines d'un château bâti par les comtes de Savoie; on découvre de là une vue magnifique sur la vallée de la Morge, remplie d'établissements industriels.

TOLVONDI, ville de l'Indoustan anglais (Pendjab), sur la rive gauche de la Begah, par 31°15' de latit. N., et 72°40' de long. E. Patrie de Baba-Nanok-Schah, fondateur de la religion des Sikhs.

TOLVYSKOÏ, bourg de la Russie d'Europe, gouvernement d'Olonets, près du lac Onéga. Les environs sont très-fertiles et très-bien cultivés.

TOLYL-ACÉTAMIDE s. f. (to-li-la-sé-tam-i-de — de *tolyle*, et de *acétamide*). Chim. Amide acétique, dans lequel un second atome d'hydrogène du type ammoniacal est remplacé par le crésyle.

— **Encycl.** La *tolyl-acétamide* ou mieux la crényl-acétamide a été décrite en 1863 par MM. Ruhe et Bérard. C'est de l'acétamide dont un second atome d'hydrogène du type ammoniacal est remplacé par le crésyle C_7H_7 . Ce corps est un homologue de la phényl-acétamide. Pour obtenir la crényl-acétamide, on distille une molécule de toluène avec une molécule d'acide acétique; les portions qui distillent en dernier lieu, traitées par l'eau acidulée, laissent l'acéto-toluide sous la forme d'un résidu blanc fusible à 145°. On l'obtient encore dans les fabriques d'aniline par la réduction de la nitrobenzine commerciale au moyen du fer et de l'acide acétique. Les huiles visqueuses qui passent vers la fin de l'opération contiennent un corps solide qui, purifié par pression entre des doubles de papier buvard et par des cristallisations répétées, offre la composition de l'acéto-toluide. Stadel et Arndt ont trouvé que, lorsqu'on distille à plusieurs reprises un mélange d'aniline commerciale et d'acide acétique cristallisable, la masse solide qui se forme consiste en un mélange d'acétanilide et d'acéto-toluide. On sépare ce dernier corps en le dissolvant dans l'acide sulfurique ou dans l'acide acétique concentré, précipitant par l'eau et faisant cristalliser ou sublimer dans un courant d'anhydride carbonique. L'acéto-toluide sublimée ou cristallise rapidement forme de petites aiguilles déliées qui rappellent les cristaux d'acide benzoïque. Si la cristallisation a lieu lentement, elle donne des aiguilles longues, épaisses et cassantes. C'est un corps insipide, inodore à la température ordinaire, fusible entre 145° et 145°,5; fondue, l'acéto-toluide dégage une odeur aromatique qui excite la toux. Elle bout entre 310° et 350°. Elle est peu soluble dans l'eau froide, mais elle se dissout facilement dans l'eau bouillante, l'alcool et l'éther. Elle se dissout aussi dans les acides concentrés, d'où l'eau la reprécipite. Elle ne se décompose pas lorsqu'on la fait bouillir avec des acides étendus ou avec des solutions alcalines. D'après Ruhe et Bérard cependant, qui sont ici en désaccord avec Stadel, elle se décompose un peu sous l'influence de la potasse bouillante. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'elle se décom-

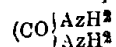
pose rapidement sous l'action de la potasse en fusion, avec production de toluidine et d'acétate potassique. La même décomposition se produit facilement sous l'influence de la potasse alcoolique. Sa solution dans l'acide sulfurique concentré prend une couleur vert foncé par l'addition du chromate de potasse.

TOLYL-BENZAMIDE s. f. (to-lyl-bain-zami-de—de *tolyle* et de *benzamide*). Chim. Amide benzolique dont un second hydrogène du type ammoniacal est remplacé par du crésyle C_6H_7 .

— **Encycl.** La benzo-toluide, ou crésyl-benzamide, résulte de la substitution d'un crésyle C_6H_7 à un hydrogène typique de la benzamide. C'est un homologue supérieur de la benzamine ou phényl-benzamide. On le prépare en traitant le chlorure de benzole par la toluidine, lavant à l'eau acidulée la masse dure qui résulte de cette action et dissolvant le résidu dans l'alcool bouillant de 90 centièmes. La benzotoluide cristallise, par le refroidissement, en longues aiguilles incolores et inodores, insolubles dans l'eau et facilement solubles dans l'alcool et dans l'éther. Elle fond à 100° et se volatilise sans subir de décomposition à 232° . Chauffée avec des alcalis, elle se résout en acide benzoïque et toluidine.

TOLYL-CARBAMIDE s. f. (to-lyl-kar-bami-de—de *tolyle* et de *carbamide*). Chim. Carbamide dans laquelle un atome d'hydrogène est remplacé par du crésyle C_6H_7 . Sa formule est $(CO)''(AzH_7C_6H_7)$.

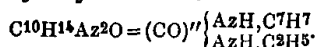
— **Encycl.** La crésyl-urée ou crésyl-carbamide est un acide carbonique ou urée



dans laquelle un atome d'hydrogène est remplacé par du crésyle C_6H_7 . Sa formule est $(CO)''(AzH_7C_6H_7)$.

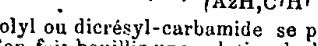
Ce corps se sépare en aiguilles blanches lorsqu'on mêle des solutions bouillantes de sulfate de toluidine et de cyanate de potasse et qu'on laisse refroidir. Il a une saveur douceâtre; il se dissout peu dans l'eau froide et facilement dans l'eau chaude; l'alcool et l'éther le dissolvent aussi; à 153° , il se résout en ammoniaque et ditolyl-carbamide. Il offre, par rapport au composé isomère que Wood a obtenu au moyen de la nitrotolylamide, les mêmes rapports qui relient la vraie phényl-urée au composé obtenu par Chancel en réduisant la nitrobenzamide.

— **Tolyl-éthyl-carbamide**

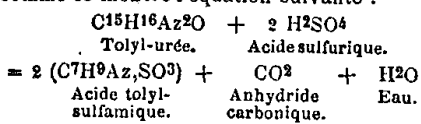


On obtient ce corps en combinant directement la toluidine avec le cyanate d'éthyle. Il se sépare en cristaux blancs d'une solution bouillante faite avec un mélange d'eau et d'alcool. Il se dissout dans l'alcool, et non dans l'eau.

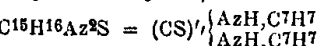
— **Ditolyl-carbamide ou dicrésyl-carbamide**



La ditolyl ou dicrésyl-carbamide se produit lorsqu'on fait bouillir une solution de ditolyl-sulfo-carbamide avec de l'oxyde mercurique, aussi longtemps qu'il se sépare du sulfure de mercure. La liqueur filtrée abandonne des cristaux blancs de dicrésyl-urée. On obtient encore ce composé en même temps que différents produits de décomposition de l'urée ordinaire, en soumettant la monocrésyl-urée à la distillation sèche. La dicrésyl-urée est insoluble dans l'eau et facilement soluble dans l'alcool. L'acide sulfurique concentré la dédouble en acide tolyl-sulfamique ou sulfotolylamique, anhydride carbonique et eau, comme le montre l'équation suivante :



— **Ditolyl ou dicrésyl-sulfocarbamide**



Ce corps dérive de la sulf-urée par la substitution de deux crésyles à deux hydrogènes. On l'obtient en chauffant une solution alcoolique concentrée de toluidine avec un égal volume de sulfure de carbone jusqu'à cessation de tout dégagement de gaz sulfurique. La température ne doit pas, pendant tout ce temps, dépasser 80° ; quand cette première partie de l'opération est achevée, on distille pour éliminer l'excès de sulfure de carbone, et l'on fait recristalliser dans l'alcool la masse solide qui reste comme résidu. Cette masse est insoluble dans l'eau et dans l'alcool froid; elle a une saveur amère et fond à 164° et se sublime sans décomposition.

TOLYLE s. m. (to-ly-le — de *tolu*, et du gr. *ulê*, matière). Chim. Radical monoatomique de l'alcool benzyle.

— **Encycl.** Le *tolyle* C_6H_5 , tel qu'il fonctionne dans l'alcool benzyle, n'existe pas à l'état de liberté; mais on connaît un hydrocarbure, le ditolyle ou dibenzyle qui répond à la formule

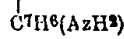
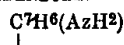


Cet hydrocarbure est isomérique avec le dicrésyle, en ce que, dans le dicrésyle, les deux groupes sont unis par la chaîne centrale, tandis qu'ici ils sont unis par des chaînes latérales.

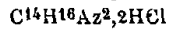
On obtient le ditolyle en chauffant le chlorure de benzyle à 100° avec un excès de sodium, traitant le produit par l'éther et évaporant la solution éthérée. Ce corps reste alors sous la forme d'une huile qui cristallise au bout de quelque temps en lames et en aiguilles. Purifié par pression entre du papier buvard et par une série de cristallisations dans l'alcool fort, il forme des cristaux blancs monocliniques, fusibles entre $51^\circ.5$ et 52° et volatils, sans décomposition, à 284° . Le ditolyle est insoluble dans l'eau, mais se dissout dans l'alcool, l'éther et le sulfure de carbone (Cannizzaro et Rossi, 1861).

Le dibenzyle se produit encore par l'action du sodium sur le bromure de benzyliène $C_6H_5Br_2$. A 180° , le sodium agit rapidement sur ce composé, avec dégagement d'acide bromhydrique et formation d'une masse épaisse et noire, partiellement soluble dans l'éther. En distillant la partie soluble de ce produit, on obtient du toluène volatil à 111° . Le résidu résineux étant ensuite distillé dans un courant de vapeur d'eau donne une huile limpide, qui se solidifie presque aussitôt en une masse cristalline de benzyle C_6H_5 . On a d'abord considéré le produit ainsi préparé comme isomère du benzyle de M. Cannizzaro, et on a proposé de le nommer isodibenzyle. On se fonda sur ce que le brome agitait différemment sur ces deux corps, formant des produits de substitution avec le produit de M. Cannizzaro et des composés d'addition avec l'autre; mais M. Fittig a montré que l'action du brome est la même dans les deux cas. Plusieurs produits de substitution du dibenzyle ont été décrits par MM. Fittig et Stelling.

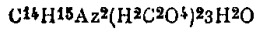
— **DIAMIDO-DIBENZYLE.**



On obtient ce corps en soumettant le dinitro-dibenzyle à l'action réductrice d'un mélange d'étain et d'acide chlorhydrique. La solution débarrassée d'étain au moyen de l'acide sulfurique est ensuite précipitée par l'ammoniaque. Le diamido-dibenzyle se dépose alors sous la forme d'un précipité amorphe; il ressemble à son homologue, la benzidine ou diamido-diphényle, et cristallise dans l'eau chaude en aiguilles incolores, presque insolubles dans l'eau froide, très-solubles dans l'alcool, fusibles à 132° et sublimables presque sans décomposition au-dessus de cette température. C'est une base qui forme des sels cristallisables. Le chlorhydrate



est très-soluble dans l'eau et dans l'alcool et se sépare de l'acide chlorhydrique concentré en petits cristaux incolores. Le chloroplatinate $C_{14}H_{16}Az_2.2HCl.PtCl_6$ forme des aiguilles facilement décomposables, groupées au centre. Le sulfate $C_{14}H_{16}Az_2.2SO_4$ est une poudre cristalline blanche, peu soluble dans l'eau. L'oxalate neutre $C_{14}H_{16}Az_2.C_2H_2O_4$ est un précipité cristallin; l'oxalate acide



se dépose en cristaux prismatiques durs, transparents, presque insolubles dans l'eau froide. Le phosphate est un précipité blanc. Le chromate forme des aiguilles jaunes facilement décomposables.

L'isonitrobenzyle se réduit aussi par l'étain et l'acide chlorhydrique, mais donne une base qui se convertit spontanément en une substance goudronneuse.

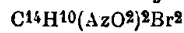
— **BROMODIBENZYLE.** Lorsqu'on ajoute du brome à du benzyle en suspension dans l'eau, il se forme une masse pâteuse qui renferme plusieurs produits de substitution. En dissolvant le produit, décoloré par une lessive de soude, dans l'alcool chaud, on obtient, par le refroidissement, une cristallisation de benzyle bibromé, tandis que le composé monobromé reste en solution. Le monobromodibenzyle $C_{14}H_{13}Br$, après avoir été purifié par distillation, est une huile visqueuse incolore, d'une densité de 1,398 à 90° . Il se solifie au-dessous de 0° en une masse cristalline et bout au-dessus de 310° . De même que le composé bibromé, il résiste complètement, à 140° , à l'action d'une solution alcoolique d'ammoniaque, d'iode de potassium ou de cyanure de potassium. Le dibromodibenzyle $C_{14}H_{12}Br_2$ est presque insoluble à froid dans l'alcool et dans la benzine, très-peu soluble dans l'alcool chaud. Il fond à 114° et cristallise en prismes ou en aiguilles incolores. Le tribromodibenzyle $C_{14}H_{11}Br_3$ se forme, en même temps que le dérivé bibromé, lorsqu'on emploie assez de brome pour que la masse, qui d'abord est pâteuse, devienne solide et friable. Il est encore moins soluble dans l'alcool que le produit bibromé, et, à l'état de pureté, il forme des lames nacrées qui se décomposent à 170° sans avoir subi la fusion. L'hexabromodibenzyle $C_{14}H_8Br_6$ s'obtient par l'action d'un excès de brome sur le bibromodibenzyle. Le produit cristallisé dans la benzine forme des prismes bien définis, incolores et durs, qui sont presque insolubles dans l'alcool.

— **Bibromure de benzyle** $C_{14}H_{14}Br_2$. Ce

corps se forme, en même temps que le dibromodibenzyle, lorsqu'on ajoute du brome à une dissolution de dibenzyle dans l'éther. Il cristallise en aiguilles soyeuses, incolores, qui ne fondent pas sans décomposition. Il se dissout dans la potasse alcoolique bouillante, sans formation de monobromodibenzyle.

— **DINITRO-DIBENZYLE.** $C_{14}H_{12}(AzO_2)_2$. L'acide azotique fumant agit violemment sur le dibenzyle, même à froid, et le convertit en deux dérivés nitrés isomères que l'on peut séparer l'un de l'autre par voie de cristallisation dans l'alcool. La solution alcoolique faite à chaud laisse déposer d'abord des aiguilles déliées de dinitro-dibenzyle, insolubles dans l'eau, peu solubles dans l'alcool chaud, l'éther, le chloroforme et la benzine, et fusibles à $106^\circ-107^\circ$. L'eau mère, concentrée, dépose un dinitro-dibenzyle à partie en nodules cristallins, partis à l'état d'huile épaisse. Ce composé cristallise dans l'alcool en aiguilles très-fines qui forment une masse volumineuse, laquelle, après dessiccation, a l'aspect de la laine et fond à $740-750^\circ$. Ces composés nitrés sont réduits par l'étain et l'acide chlorhydrique et fournissent les dérivés amidés correspondants.

— **Dinitro-dibromo-dibenzyle**



Ce corps prend naissance lorsqu'on dissout le dibromo dibenzyle dans l'acide azotique fumant. Par le refroidissement, il se sépare des cristaux, qu'on lave avec de l'alcool chaud et qu'on fait ensuite cristalliser dans la benzine. Il se présente en cristaux, dont la forme rappelle celle d'une épée, fond à $204-205^\circ$, ne se dissout presque pas dans l'alcool chaud et se dissout mieux dans la benzine.

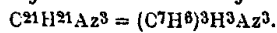
Nota. Nous avons nommé indistinctement le corps $C_{14}H_{14}$ ditolyle ou dibenzyle, parce qu'on lui a donné ces deux noms. Mais le nom de dibenzyle doit seul être conservé, par la raison que le nom ditolyle doit être réservé au radical C_6H_5 de l'alcool tolylique.

— **Chlorure de tolyle.** V. TOLYLIQUE (alcool).

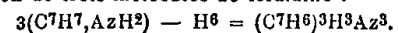
TOLYLÈNE s. f. (to-ly-lène — rad. *tolyle*). Chim. Nom donné à des ammoniaques complexes dérivées de l'ammoniaque dans laquelle l'hydrogène est en partie remplacé par le tolylène.

— **Encycl.** Hoffmann a démontré que la rosaniline (v. ce mot) présente la composition de la ditolylène-phénylène-triamine et répond à la formule $(C_6H_5)_2(C_6H_4)H_3Az_3$. Cette base se forme par élimination de 6 atomes d'hydrogène d'un mélange de deux molécules de toluidine et d'une molécule d'aniline. On peut obtenir d'autres bases de constitution semblable par l'action des agents oxygénants ou, plus exactement, des agents déshydrogénants sur la toluidine, l'aniline et le mélange de ces deux corps. Tous ces produits sont des tolylènes-triamines.

— **Tritolylène-triamine ou chrysotoluidine**

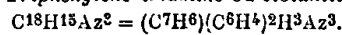


C'est une base jaune qui résulte de l'oxydation de trois molécules de toluidine :



Toluidine. Hy-dro-gène. Tritolylène-triamine.

— **Triphénylène-triamine ou violaniline**



C'est une base violette qui se forme dans une réaction semblable aux dépens de trois molécules d'aniline.

— **Diphénylène-tolylène-rozaniline ou mauvaniline** $(C_6H_5)_2(C_6H_5H_3)Az_3$. Cette base se forme en même temps que la violaniline et de petites quantités de rosaniline, lorsque celle-ci n'est pas absolument débarrassée de toluidine. La réaction se passe entre deux molécules d'aniline et une molécule de toluidine. Il s'élimine 6 atomes d'hydrogène. La mauvaniline est une base cristallisée d'une légère couleur brune qui se fonce par l'action de la chaleur. Les cristaux sont hydratés et renferment une demi-molécule d'eau de cristallisation, qu'ils retiennent à $120^\circ-130^\circ$ et qu'ils perdent seulement à une température où ils commencent à se décomposer. La mauvaniline est soluble dans l'alcool, l'éther, la benzine, insoluble dans l'eau froide et très-soluble dans l'eau bouillante. Elle se dissout dans les acides en formant des sels cristallisables qui ont un reflet vert bronze comme ceux de rosaniline. Ces sels sont peu solubles dans l'eau froide, mais ils se dissolvent fortement dans l'eau bouillante et dans l'eau acidulée. Ils rivalisent avec les sels de rosaniline par leur pouvoir tinctorial et communiquent à la laine et à la soie une fine couleur mauve.

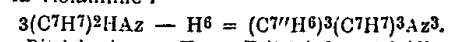
La violaniline, la mauvaniline, la rosaniline et la chrysotoluidine forment une série arithmétique dont la commune différence est CH_2 .

La formation de la violaniline, de la mauvaniline et de la chrysotoluidine étant strictement analogue à celle de la rosaniline, on peut admettre que ces corps prennent aussi naissance dans l'oxydation de l'aniline commerciale. On sait bien, en effet, que les quantités de rosaniline obtenues dans une fabrication en grand sont inférieures aux quantités théoriques que l'on calcule en se fondant

sur les quantités d'aniline et de toluidine employées, et qu'il se produit, en même temps, une certaine proportion de substances résineuses de couleur violette ou jaune brunâtre, douées de propriétés basiques. Cette substance résineuse est un mélange de plusieurs composés fort difficiles à séparer, composés qui consistent sans doute, pour la plupart, en les trois homologues de la rosaniline dont nous avons parlé. On est, en effet, parvenu à déceler la présence de la mauvaniline dans les résidus de la fabrication de la rosaniline. Il est aussi très-possible que la nuance violette très-décidée de certains rouges d'aniline du commerce soit due à la présence de la mauvaniline, et que la teinte jaune observée quelquefois soit due à un mélange de chrysotoluidine.

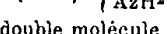
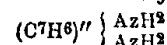
Les trois atomes d'hydrogène typiques que renferment les trois bases que nous venons de mentionner peuvent être remplacés par des radicaux d'alcool, tels que le méthyle, l'éthyle, le phényle, le tolyle, etc. Il se forme alors des dérivés analogues à la triéthyl et à la triphényl-rozaniline, que l'on prépare par des méthodes analogues.

Les monamines secondaires, telles que la diphenylamine, la ditolylamine, la méthyl-phénylamine, etc., soumises à l'action des agents déshydrogénants, perdent aussi 6 atomes d'hydrogène et donnent des produits de substitution éthylés, méthylés, phénylés, etc., de la rosaniline, de la chrysotoluidine et de la violaniline :



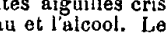
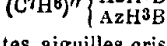
Ditolylamine. Hy-dro-gène. Tritolyl-chrysotoluidine.

— **Tolylène-diamine.** La *tolylène-diamine*

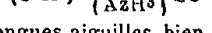
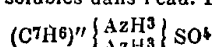


dérive d'une double molécule d'ammoniaque par la substitution de C_6H_5 à H_2 . Cette base, obtenue d'abord comme produit secondaire de la fabrication en grand de l'aniline par Collin, marchand de produits chimiques à Paris, peut être préparée, comme l'a démontré M. Hoffmann, par la distillation du nitrotoluène avec un mélange de fils de fer et d'acide acétique cristallisable. Récemment préparée, cette base forme des cristaux peu colorés, qui se colorent davantage par l'exposition à l'air, mais que l'on peut décolorer de nouveau par un traitement au noir animal. Elle fond à 99° et distille sans décomposition vers 280° . L'eau bouillante la dissout en proportion considérable et l'abandonne, par le refroidissement, en aiguilles cristallines qui atteignent quelquefois 1 pouce de longueur. Elle est facilement soluble dans l'eau et l'alcool; ses solutions ont une réaction alcaline.

Le bromhydrate de *tolylène-diamine*



forme de petites aiguilles cristallines, solubles dans l'eau et l'alcool. Le chlorhydrate est facilement soluble dans l'eau, même à la température ordinaire, mais il cristallise facilement en présence de l'acide chlorhydrique. Le chlorplatinate forme des aiguilles jaunes fort solubles dans l'eau. Le sulfate



forme de longues aiguilles bien définies qui deviennent rougeâtres lorsqu'on les expose à l'air.

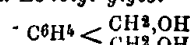
La *tolylène-diamine* traitée par l'anthanthol donne de la diamanthylène-*tolylène-diamine* $C_{24}H_{23}Az_2 = (C_6H_5)_4(C_6H_5H_3)Az_2$. C'est une huile lourde et non basique, soluble dans l'alcool et insoluble dans l'eau. Avec l'absence d'amandes amères, il se forme de même de la dibenzylidene-*tolylène-diamine*.

TOLYLÉNIQUE adj. (to-ly-lé-ni-ke — rad. *tolylène*). Chim. Qui a rapport à la tolylène : Glycol TOLYLÉNIQUE. Monobenzoate TOLYLÉNIQUE.

— **Encycl.** V. TOLYL-GLYCOL.

TOLYL GLYCOL s. m. (to-ly-gli-kol — de *tolyle*, et de *glycol*). Chim. Glycol de la série aromatique.

— **Encycl.** Le *tolyl-glycol*



est un glycol appartenant à la série aromatique, le premier connu de cette série, que M. Grimaux a obtenu au moyen du méthyltoluène (*Bulletin de la Société chimique de Paris*, août 1870, p. 133).

Tous les chimistes connaissent la profonde sensation que fit, en 1855, la découverte des glycols ou alcools diatomiques par M. Wurtz. M. Berthelot avait déjà rapproché la glycérine des alcools et avait considéré ce corps comme un alcool triatomique, c'est-à-dire comme un alcool susceptible de subir trois fois les réactions que les alcools monoatomiques subissent une fois, de donner trois dérivés là où les alcools monoatomiques n'en donnent qu'un. Cette idée hardie se trouvait tout à coup vérifiée et complétée par la découverte des corps qui sont intermédiaires entre les glycérols et les alcools, les alcools diatomiques ou glycols. La découverte des glycols fut féconde. D'une part, en effet, elle permit aux chimistes de se rendre compte du principe de la condensation des molécules

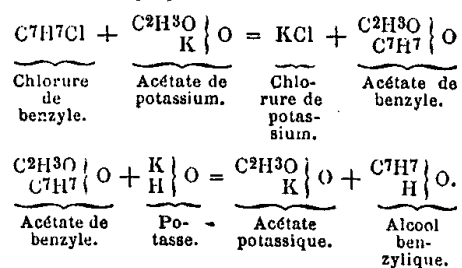
les polyatomiques que l'on ne soupçonnait pas avant; d'autre part, elle fit définitivement pénétrer dans la science l'idée de la polyatomie des alcools, idée que M. Berthelot étendit encore en faisant connaître des alcools tétratomiques (l'érythrite), pentatomiques (la pinite et la quercite?) et hexatomiques (les sucres).

Un peu avant l'époque où M. Würtz découvrit le glycol, M. Cannizzaro, soumettant l'essence d'amandes amères à l'action de la potasse alcoolique, était parvenu à dédoubler ce corps en benzoate de potassium et en un corps nouveau, présentant vis-à-vis de l'acide et du l'aldehyde benzoïques les mêmes rapports que ceux de l'alcool vis-à-vis de l'acide ou de l'aldehyde acétiques. M. Cannizzaro donna le nom d'alcool benzylique au nouveau corps dont la formule était C^7H^7O . Bientôt après, par l'action de la potasse alcoolique sur l'aldehyde cumylique, on découvrit un homologue du corps que M. Cannizzaro avait décrit, l'alcool cumylique $C^{10}H^{14}O$.

Jusque-là, on ne connaissait d'alcools que ceux qui correspondent à la formule générale $C^mH^{2m+2}O$, alcools gras. M. Cannizzaro venait de montrer qu'il existe une seconde série d'alcools qui sont aux acides aromatiques ce que les alcools gras sont aux acides gras, les alcools aromatiques répondant à la formule générale $C^mH^{2m}O$.

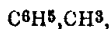
Quelque temps après avoir obtenu l'alcool benzylique, M. Cannizzaro décrit une nouvelle méthode de préparation de ce corps, méthode plus générale, en ce sens qu'il passait cette fois, non des aldehydes aromatiques, mais des hydrocarbures aromatiques qu'il est beaucoup plus facile de se procurer.

Traitant le toluène C^7H^8 par le chlore, il remplaça, dans cet hydrocarbure, un atome d'hydrogène par un atome de chlore, et il obtint ainsi le chlorure de benzyle C^7H^7Cl . Ce nouveau composé, chauffé avec une solution alcoolique d'acétate potassique, se convertit en acétate de benzyle, lequel, saponifié par la potasse, donne naissance à l'alcool benzylique :



Seulement, chose étrange au premier abord, on s'aperçut bientôt que la nouvelle méthode ne réussissait pas avec les homologues du toluène et que, même avec le toluène, elle donnait des quantités de produits très-variables d'une opération à l'autre.

Quelque temps après que M. Kékulé eut fait connaître sa belle théorie de la constitution des substances aromatiques, M. Beilstein expliqua le fait dont nous venons de parler. Le toluène étant de la méthyl-benzène



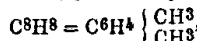
le chlore, on s'y substituant à H, peut donner naissance aux deux isomères $C^6H^4Cl \cdot CH_3$ (toluène monochloré) et $C^6H^5 \cdot CH_2Cl$ (chlorure de benzyle), selon qu'il se place dans le groupe phényle ou dans le groupe méthyle. Dans le premier cas, on a un produit analogue au chlorure de phényle, qui ne réagit ni sur l'acétate de potasse ni sur l'acétate d'argent, et qui ne fournit pas d'alcool correspondant. Dans le second cas, on a un chlorure analogue au chlorure de méthyle, réagissant comme ce dernier sur l'acétate d'argent et l'acétate de potassium et donnant un alcool correspondant. Les homologues du toluène ne fournissent pas d'alcools parce que, dans les conditions où l'on se plaçait, on obtenait toujours le dérivé chloré qui renferme le chlore dans la chaîne principale, et le toluène lui-même en fournissait des quantités variables parce qu'on obtenait tantôt l'un, tantôt l'autre des deux isomères, sans s'en douter.

M. Beilstein réussit à isoler les deux isomères, dont il décrit les propriétés, et il fit connaître les conditions de formation de chacun d'eux. Le toluène monochloré se forme lorsqu'on fait agir le chlore à froid ou en présence de l'iode; le chlorure de benzyle se forme lorsqu'on fait bouillir le toluène et que l'on fait arriver lentement le chlore dans la vapeur de ce corps, lorsqu'on opère à chaud en un mot.

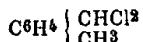
M. Grimaux étendit la découverte de M. Beilstein du chlore au brome et du toluène à tous les hydrocarbures aromatiques. Dès lors, il devenait possible de songer à faire pour la série aromatique ce qui avait été fait pour la série grasse, à obtenir des glycols ou alcools diatomiques correspondant à des acides déjà connus, tels que l'acide formobenzoïque ou l'acide téréphthalique. Il suffisait, en effet, pour cela de substituer deux atomes de chlore ou de brome à deux atomes d'hydrogène dans la chaîne latérale ou dans deux chaînes latérales d'un hydrocarbure aromatique. On aurait ainsi un chlorure ou un bromure, qui se comporterait vis-à-vis des

acétates comme le chlorure ou le bromure d'éthylène.

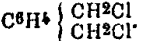
Si nous prenons, par exemple, le xylène



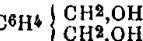
et que nous le traitions par le chlore, à l'ébullition nous aurons un dérivé bichloré qui sera



ou

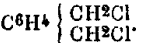


Dans le premier cas, on aura un chlorure correspondant au chlorure d'éthylène et au chlorobenzol et correspondant à un aldehyde; dans le second, on aura l'éther dichlorhydrique d'un glycol. Il était impossible de prévoir par analogie comment se passerait la réaction; mais les deux réactions étaient possibles, et l'expérience valait la peine d'être faite. M. Grimaux l'a tentée, et il a été assez heureux pour réaliser la synthèse du premier glycol aromatique connu, le tolyl ou xyl-glycol



En 1867, M. Grimaux avait obtenu, en collaboration avec M. Lauth, un xylène bichloré $C^8H^8Cl_2$

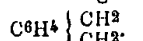
par l'action du chlore à 140° sur le xylène du goudron de houille. Les nouvelles expériences de M. Grimaux montrent que ce corps répond à la formule



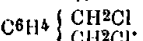
C'est lui qui a été le point de départ du travail qui a permis d'isoler le glycol xylénique. Ce xylène bichloré, malheureusement, ne se forme jamais qu'en petite quantité par l'action du chlore sur le xylène du goudron de houille; de quelque manière qu'on varie l'expérience, les résultats restent les mêmes, et l'on ne parvient pas à en avoir des quantités notables.

Mais, M. Fittig ayant montré que le xylène du goudron de houille n'est pas un corps homogène, mais un mélange de deux hydrocarbures isomères, l'isoxylène (environ 90 pour 100) et le méthyl-toluène (environ 10 pour 100), M. Grimaux a supposé que le xylène bichloré solide obtenu par M. Lauth et par lui dérivait du méthyl-toluène, ce qui expliquerait la faible quantité qu'en fournit le xylène du goudron. L'expérience a vérifié cette supposition. Ce xylène bichloré donne, en effet, à l'oxydation, de l'acide téréphthalique comme le méthyl-toluène, et il s'obtient facilement par l'action du chlore sur cet hydrocarbure préparé synthétiquement avec le toluène bromé, l'iode de méthyle et le sodium métallique.

Le méthyl-toluène fournissant à l'oxydation l'acide toluïque de Wood, qui correspond à l'alcool tolylique de Cannizzaro, M. Grimaux propose de désigner le glycol sous le nom de *glycol-tolylénique* ou *tolyl-glycol*, en donnant le nom de *tolylène* à l'hydrocarbure non encore isolé et analogue à l'éthylène



— CHLORURE DE TOLYLÈNE (xylène bichloré, méthyl-toluène bichloré),

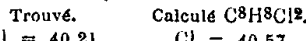


Le chlorure de tolylène prend naissance lorsqu'on traite le méthyl-toluène, à 140-150°, par une quantité insuffisante de chlore et qu'on distille le produit de la réaction. Les portions qui distillent au-dessus de 230° se solidifient immédiatement; on les purifie par compression et par cristallisation dans l'alcool bouillant.

On obtient plus économiquement ce corps avec le xylène ordinaire, en traitant celui-ci à l'ébullition par le chlore, jusqu'à ce que le point d'ébullition des premières portions distillées soit supérieur à 230°. On distille alors, en fractionnant de 100 en 100, jusqu'à 260°, et l'on soumet le produit de la distillation à l'action d'un mélange réfrigérant. Le liquide se remplit de cristaux qu'on isole par filtration rapide dans un entonnoir entouré de glace, et qu'on purifie en les comprimant, en les faisant recristalliser dans l'alcool bouillant, ou en les dissolvant dans le chloroforme et en abandonnant leur solution à une évaporation lente. Ce dernier procédé fournit le chlorure de tolylène sous la forme de prismes rhomboïdaux durs, transparents et assez volumineux.

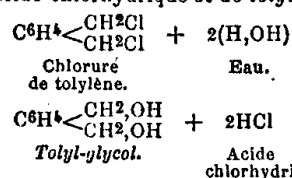
Le chlorure de tolylène prend également naissance quand on distille le glycol tolylénique avec de l'acide chlorhydrique ordinaire. Il est entraîné dans le récipient par les vapeurs d'eau. L'identité du chlorure de tolylène et du corps ainsi obtenu a été mise hors de doute par l'examen du point de fusion (100°), la forme cristalline, la solubilité et le dosage du chlore.

0,314 du composé obtenu au moyen du *tolyl-glycol* et de l'acide chlorhydrique ont donné 0,49 de chlorure d'argent; d'où



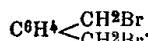
Chauffé avec trente fois son poids d'eau à 170°-180° pendant quelques heures, le chlo-

rure de tolylène se décompose avec formation d'acide chlorhydrique et de *tolyl-glycol*:



Il distille facilement avec les vapeurs d'eau en se décomposant partiellement, suivant l'équation précédente. Chauffé en vase clos avec des solutions alcooliques d'acétate ou de benzoate de soude, il fournit du diacétate ou du monobenzoate de tolylène. Oxydé par un mélange de dichromate de potassium et d'acide sulfurique, il se convertit en acide téréphthalique $C^8H^6O_4$. Maintenu pendant quelques heures en ébullition avec une solution aqueuse d'acétate d'argent, il donne du chlorure d'argent et une substance acide, soluble dans l'eau, qui n'a pas encore été étudiée.

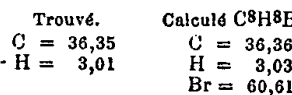
— BROMURE DE TOLYLÈNE (méthyl-toluène bibromé)



Ce corps se prépare par l'action du brome sur le méthyl-toluène chauffé vers 150°. On place le méthyl-toluène dans un matras à long col maintenu dans un bain d'huile et en communication avec un réfrigérant ascendant de Liebig; à l'aide d'un entonnoir à robinet, on fait arriver dans l'hydrocarbure bouillant deux fois et demie son poids de brome, qui doit être ajouté goutte à goutte. Le brome est immédiatement absorbé, avec production d'abondantes vapeurs d'acide bromhydrique.

Par le refroidissement, on obtient une masse cristalline, noire, qu'on lave à l'éther jusqu'à ce que le point de fusion du produit insoluble soit au-dessus de 140°. On fait recristalliser le bromure dans l'alcool bouillant, d'où il se sépare en paillettes nacrées et légères. Peu soluble dans l'éther, il est facilement soluble dans le chloroforme, qui l'abandonne en grosses lames rhomboïdales par l'évaporation spontanée. Il fond entre 145° et 147°. Il a donné à l'analyse les chiffres suivants :

Matière : 0,25; acide carbonique : 0,344; eau : 0,070; d'où :

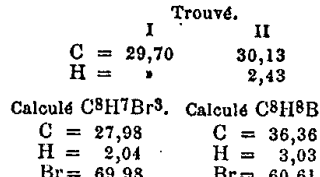


La préparation du bromure de tolylène est fort pénible, car les bromures huileux qui se forment en même temps piquent horriblement les yeux. On l'obtient à l'état de pureté et n'ayant d'odeurs irritantes qu'à chaud, en distillant du *tolyl-glycol* avec une solution d'acide bromhydrique. Le bromure formé distille avec les vapeurs d'eau et passe dans le récipient. Le bromure de tolylène se comporte, vis-à-vis de l'eau, comme le chlorure correspondant.

— Bromure de tolylène bromé. L'éther qui a servi à laver le bromure de tolylène renferme une grande quantité de ce composé mélangé à un dérivé plus soluble et plus fusible; mais on n'arrive pas à une séparation nette de ce corps. Par un grand nombre de cristallisations fractionnées, on obtient un produit d'un point de fusion constant à 98°-100°. La composition de ce corps correspond à celle d'un mélange de méthyl-toluène bibromé et tribromé.

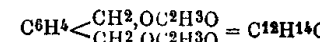
I. Matière : 1,057; acide carbonique : 1,151. L'eau a été perdue.

II. Matière : 0,7757; acide carbonique : 0,857; eau : 0,161; d'où :



— IODURE DE TOLYLÈNE $C^8H^8I_2$. Lorsqu'on distille le glycol tolylénique avec de l'acide iodhydrique bouillant à 127°, il se forme de l'iodure de tolylène qui passe assez difficilement avec les vapeurs d'eau. Ce corps est en petites masses rhomboïdales, très-solubles dans l'éther et le chloroforme, et se colorant très-rapidement à la lumière, en mettant de l'iode en liberté. Il fond à 170°, en se décomposant.

— DIACÉTATE DE TOLYLÈNE

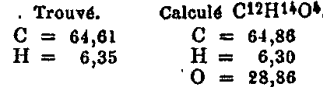


M. Grimaux a obtenu ce diacétate en chauffant en vase clos, à 150°, pendant deux heures, un mélange en solution alcoolique d'acétate de sodium et de chlorure ou de bromure de toluène. Après avoir chassé ensuite l'alcool par la distillation, ce chimiste a ajouté de l'eau, a agité le liquide avec de l'éther et a décanté la solution étherée. Par évaporation de l'éther, il s'est séparé des cristaux de diacétate de tolylène, baignés d'une substance huileuse. Il arrive toutefois assez souvent que ces cristaux n'apparaissent

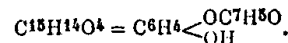
pas et que l'on obtient seulement une huile épaisse et aromatique. Cette huile paraît être un monoacétate; car, additionnée de chlorure d'acétyle et chauffée quelques instants à 50°-60°, elle se transforme en diacétate qui se solidifie par le refroidissement.

Le diacétate de tolylène est très-soluble dans l'alcool et dans l'éther; par l'évaporation lente de sa dissolution dans ce dernier menstrue, il se sépare en cristaux incolores, qui appartiennent au système rhombique et qui fondent à 47°. Sa saveur est chaude et camphrée. L'oxydation le transforme en acide téréphthalique. Il a donné à l'analyse les résultats suivants :

Matière : 0,598; acide carbonique : 1,412; eau : 0,341; d'où :



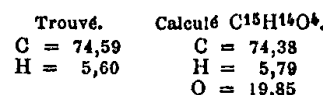
— MONOBENZOATE DE TOLYLÈNE



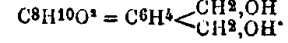
Ce corps a été préparé par l'action au bain-marie, pendant vingt-quatre heures, d'une solution alcoolique de benzoate sodique sur le chlorure de tolylène. L'alcool étant chassé par la distillation, il se sépare une matière huileuse qu'on lave avec une solution étendue de potasse pour enlever l'acide benzoïque libre, et qui se concrète en partie. La matière solide étant comprimée est dissoute dans l'éther à froid, d'où elle se sépare au bout de quelques jours sous forme d'aiguilles fines et légères.

Ce corps fond entre 73° et 74°; il est très-soluble dans l'alcool et dans l'éther; l'analyse indique un monobenzoate de tolylène renfermant un peu de dibenzoate.

Matière : 0,229; acide carbonique : 0,626; eau : 0,1155; d'où :

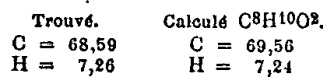


— GLYCOL TOLYLÉNIQUE



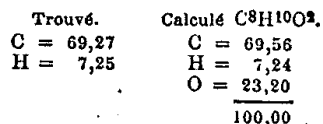
Lorsqu'on chauffe le chlorure ou les bromures de tolylène avec trente fois leur poids d'eau, en vase clos, à 170°-180°, la saponification est complète au bout de deux ou trois heures, et l'eau renferme en solution du *tolyl-glycol* et de l'acide chlorhydrique ou bromhydrique. Par l'évaporation spontanée, le glycol se sépare en aiguilles opaques. On purifie celles-ci en les lavant avec un peu d'eau froide, les comprimant et les desséchant au-dessus de l'acide sulfurique. Ainsi obtenu, le glycol tolylénique renferme quelques traces d'acide chlorhydrique qui abaissent sa teneur en carbone, ainsi que le montre l'analyse suivante :

Matière : 0,2135; acide carbonique : 0,5370; eau : 0,1395; d'où :



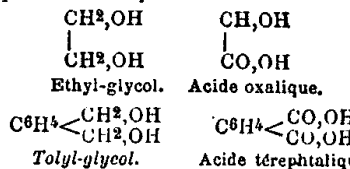
Pour l'obtenir tout à fait pur, on sature sa solution aqueuse et concentrée par un peu de carbonate de potasse; on agite la solution avec de l'éther, on chasse l'éther par la distillation, on reprend le résidu par l'eau distillée bouillante; on filtre la solution aqueuse sur un filtre mouillé et on l'abandonne à l'évaporation spontanée dans le vide; le glycol tolylénique est ainsi débarrassé des dernières traces d'acide chlorhydrique, comme le montre l'analyse suivante :

Matière : 0,3455; acide carbonique : 0,775; eau : 0,2255; d'où :



Obtenu par l'évaporation de sa solution aqueuse, le *tolyl-glycol* se présente sous l'aspect d'aiguilles blanches et opaques entrelacées; il fond à 112°-113°; il est très-soluble dans l'eau, l'alcool et l'éther. Oxydé par le dichromate potassique et l'acide sulfurique, il fournit de l'acide téréphthalique. Distillé avec une solution d'acide chlorhydrique, il donne du chlorure de tolylène; il se comporte de la même manière avec l'acide bromhydrique et avec l'acide iodhydrique.

Le *tolyl-glycol* de M. Grimaux et l'éthyl-glycol de M. Würtz sont tous les deux des glycols primaires; ils renferment l'un et l'autre deux groupes CH_2OH , et, par conséquent, peuvent donner naissance à des acides diatomiques et bibasiques :



— GLYCOLS CONDENSÉS. Lorsqu'on chauffe le chlorure ou le bromure de tolylène avec

l'eau à une température voisine de 200°, on n'obtient plus de *tolyl-glycol*, mais des corps oxygénés insolubles dans les solvants, et dont l'aspect varie suivant la température à laquelle ils se sont produits. Ces corps paraissent être des analogues des glycols polyéthyléniques. L'un d'eux, jaune, compacte, ne fondant pas encore à 275°, a donné à l'analyse des chiffres se rapprochant de ceux d'un anhydride tolylénique condensé, comme le montre l'analyse suivante :

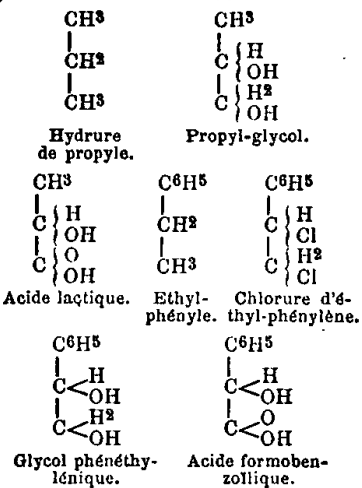
Matière : 0,2192; acide carbonique : 0,6520; eau : 0,125; d'où :

Trouvé.	Calculé nC_8H_8O .
C = 81,11	C = 80,00
H = 6,33	H = 6,66
	O = 13,34
	100,00

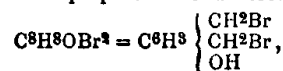
« Les résultats consignés dans ce mémoire font espérer, dit M. Grimaux, l'obtention de nombreux dérivés de la série aromatique et me paraissent ouvrir la voie à de nouvelles recherches. Ainsi, il est intéressant de savoir comment les éléments chlore et brome se substituent dans les hydrocarbures analogues à l'éthyl-phényle $C_6H_5C_2H_5$. Avec cet hydrocarbure, obtiendra-t-on le composé $C_6H_5CH_2CHBr_2$ »

ou le composé $C_6H_5CH_2CHBr_2$

Ce dernier, probablement identique avec le bromure de cinnamène, serait le bromure d'un glycol analogue au propyl-glycol (c'est-à-dire d'un glycol primaire et secondaire à la fois) et donnerait de l'acide formobenzolique à l'oxydation. La formation du chlorure de propylène par l'hydrure de propyle rend probable la dernière hypothèse; on a, en effet, les relations suivantes :



De plus, il est probable que le procédé, qui a servi à l'obtention du glycol tolylénique permettra d'obtenir les composés triatomiques de la même série. Des essais sont commencés dans cette voie; c'est ainsi qu'en traitant par le brome, à 200°, le xylénol solide de M. Würtz, on obtient un bromure cristallisable en longues aiguilles fusibles à 710°, dissolvant avec les vapeurs d'eau, ou se décomposant partiellement, en donnant alors de l'acide bromhydrique et un corps soluble dans l'eau. Ce corps n'a pas été analysé; on peut tenter de préparer ainsi un bromure



qui, en remplaçant ses atomes de brome par deux oxydrides, donnerait un composé triatomique une fois glycol et une fois phénol (glyphénol)...

TOLYLIQUE adj. (to-li-li-ke — rad. *tolyle*). Chim. Se dit d'un alcool qui correspond à l'acide tolylique, découvert par M. Cannizzaro en 1862.

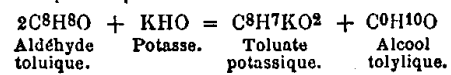
— **Encycl.** L'alcool *tolylique* est isomère avec le phénol xylilique ou xylol, découvert en 1862 par M. Cannizzaro. Cet alcool répond à la formule $C_8H_{10}O$ et correspond à l'acide tolylique β - $C_8H_9O_2$, dont il diffère par la substitution de H^2 à O . Sa formule rationnelle est



On peut l'obtenir au moyen de l'aldéhyde tolylique β , ou au moyen du xylène.

Pour le préparer par la première méthode, on distille un mélange de formiate de calcium et de β -toluate de calcium. Le liquide, agité avec du bisulfite sodique, fournit un composé cristallisable, qu'on lave à l'alcool et qu'on décompose ensuite avec une solution de carbonate de soude. On agite la liqueur avec de l'éther, on évapore la couche étherée, après l'avoir décantée, et l'on distille l'aldéhyde qui reste comme résidu. Contrairement à ce qui arrive pour l'aldéhyde α -toluïque, l'aldéhyde β -toluïque se transforme facilement en alcool tolylique. Voici comment on opère pour effectuer cette transformation. On place, dans un flacon bouché, une solution alcoolique concentrée de potasse et l'aldéhyde tolylique. Au bout de 24 heures, on trouve la liqueur remplie de cristaux de toluate de potassium. On distille alors l'al-

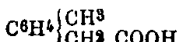
cool et l'on verse de l'eau sur le résidu. Le toluate alcalin se dissout et l'alcool tolylique reste comme une huile incolore que l'on décante. Cette huile renferme toutefois encore un peu d'aldéhyde. Pour l'en débarrasser, on l'enferme dans un tube scellé, avec une solution alcoolique de potasse saturée à l'ébullition, et l'on chauffe le tube pendant 24 heures à 120°. Au bout de ce temps, on distille l'alcool et l'on précipite l'alcool tolylique, que l'on obtient alors tout à fait pur par une simple rectification. La réaction est exprimée par l'équation suivante :



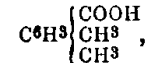
Pour préparer l'alcool *tolylique* par la deuxième méthode, on place du xylène dans un ballon surmonté d'un réfrigérant renversé de Liebig, et l'on fait arriver un courant de chlore dans le ballon, pendant que le xylène est maintenu en ébullition, de manière que le chlore agisse sur les vapeurs de cet hydrocarbure. Dans ces conditions, le chlore se substitue à l'hydrogène de l'une des deux chaînes latérales, et il se forme du chlorure de tolyle C_8H_9Cl . On soumet le produit à la distillation, et l'on parvient ainsi à isoler ce chlorure, dont l'odeur est désagréable et qui bout à 193°. Chauffé ensuite avec de l'acétate d'argent ou de potassium, le chlorure de tolyle échange son chlore contre l'oxacétyle et fournit l'acétate de tolyle. Enfin, ce dernier éther, saponifié par la potasse, donne l'alcool *tolylique*, et cet alcool est identique avec l'alcool préparé par la précédente méthode.

L'alcool *tolylique* est un corps cristallin blanc, fusible à 58°, 5-59°, 5. Il bout à 217°. Il est légèrement soluble dans l'eau froide, plus facilement soluble dans l'eau bouillante, d'où il se sépare en gouttelettes huileuses par le refroidissement. Ces gouttelettes se solidifient ensuite en groupes d'aiguilles. L'alcool *tolylique* est facilement soluble dans l'alcool et dans l'éther. L'acide azotique le convertit en aldéhyde tolylique. Chauffé dans un courant d'acide chlorhydrique, il se convertit en chlorure de tolyle.

— **CHLORURE DE TOLYLE.** On l'obtient soit par l'action du chlore sur le xylène bouillant, soit par l'action de l'acide chlorhydrique sur l'alcool *tolylique*. C'est un liquide pesant, d'odeur désagréable, volatil à 193°. Chauffé avec un acétate, il se convertit en acétate de tolyle. Chauffé avec du cyanure de potassium, il se transforme en cyanure de tolyle, lequel, par une ébullition avec une solution alcoolique de potasse, se convertit en α -xylilate de potassium et en ammoniac. L'acide α -xylilique ainsi obtenu répond à la formule



et diffère par conséquent de l'acide xylidique

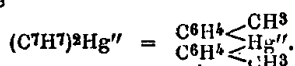


et de l'acide phényl-propionique qui résulte de l'hydrogénation de l'acide cinnamique $C_6H_5CH_2CH_2COOH$.

— **SULFURE ET SULFHYDRATE DE TOLYLE.** Le sulfure et le sulfhydrate de potassium agissent l'un et l'autre avec énergie sur le chlorure de tolyle, en produisant respectivement du sulfure de tolyle $(C_8H_9)_2S$ ou du sulfhydrate de tolyle $(C_8H_9)SH$. Ces deux composés sont liquides et d'odeur désagréable. Le sulfhydrate forme un précipité blanc volumineux avec les solutions alcooliques de chlorure mercurique, et un précipité jaune avec l'acétate de plomb.

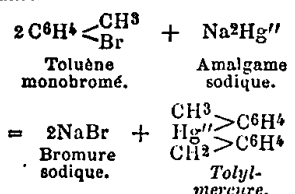
TOLYL-MERCURE s. m. (to-lil-mér-ku-re — de *tolyle*, et de *mercure*). Chim. Composé organo-métallique, qui renferme du mercure uni au radical tolyle.

— **Encycl.** Le *tolyl-mercure* répond à la formule



Il cristallise dans la benzine bouillante en tables minces hexagonales, rhomboédriques, blanches et irisées, fusibles à 223°-225°, insolubles dans l'eau, peu solubles dans l'alcool bouillant, solubles dans la benzine, le sulfure de carbone et le chloroforme. Il se comporte avec les acides comme le phényl-mercure, c'est-à-dire qu'il se dissout dans l'acide acétique et que l'acide chlorhydrique le décompose avec dépôt de mercure métallique.

Le *tolyl-mercure* se produit lorsqu'on fait agir le toluène monobromé sur l'annalgame de sodium :



La réaction ne se fait plus si l'on essaye

de substituer le toluène monochloré au toluène monobromé.

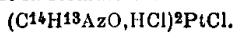
Le chlorure de *tolyl-mercure*



cristallise en lamelles rhombiques soyeuses, fusibles entre 232° et 233°.

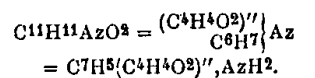
TOLYL-SALICYLAMIDE s. f. (to-lil-sa-li-si-la-mi-de — de *tolyle*, et de *salicylamide*). Chim. Composé formé par la réaction de la toluidine sur l'hydrure de salicyle à 50°.

— **Encycl.** Le nom de *tolyl-salicylamide* a été appliqué par Gaillard à une substance qui se forme lorsqu'on chauffe à 50° un mélange de toluidine et de salicyl, et qu'on fait cristalliser le produit dans l'alcool chaud. La *tolyl-salicylamide* forme des cristaux jaunes, inodores, insolubles dans l'eau, solubles dans l'alcool et dans l'éther. Elle fond à 100°, se volatilise à une plus haute température, et se décompose par les alcalis. D'après Gaillard, elle a la même composition que la tolyl-benzamide $C_{14}H_{13}AzO$. Son chlorhydrate donne, avec le chlorure platinique, un sel double dont la formule est



TOLYL-SUCCINIMIDE s. f. (to-lil-suk-si-ni-mi-de — de *tolyle*, et de *succinimide*). Chim. Succinimide dans laquelle un atome d'hydrogène est remplacé par du tolyle.

— **Encycl.** La *tolyl-succinimide* a pour formule



Ce composé prend naissance lorsqu'on fond ensemble des poids égaux de toluidine et d'acide succinique, et qu'on fait cristalliser la masse fondue dans l'eau bouillante. La *tolyl-succinimide* se volatilise sans décomposition, se dissout facilement dans l'eau chaude, l'alcool et l'éther, et se sépare de ces solutions en cristaux incolores.

— **Ditolyl-succinimide** $(C_7H_7)_2 \begin{array}{c} H \\ | \\ Az \end{array}$

$C_{18}H_{20}Az^2O^2 = (C_6H_4O^2)'' \begin{array}{c} H \\ | \\ Az \end{array}$

C'est la portion insoluble dans l'eau du produit mentionné ci-dessus. Elle cristallise dans l'alcool bouillant.

TOLYL-THIOSINAMINE s. f. (to-lil-ti-o-si-na-mi-ne — de *tolyle*, et de *thiosinamine*). Chim. Base qui résulte de la substitution d'un radical tolyle à un atome d'hydrogène dans la thiosinamine.

— **Encycl.** V. THIOSINAMINE.

TOLYL-TOLUIDINE s. f. (to-lil-to-lu-i-dine — de *tolyle*, et de *toluidine*). Chim. Dérivé tolylique ou benzylrique de la toluidine, plus souvent désigné sous le nom de benzyl-toluidine.

TOLYPE s. m. (to-li-pe — du gr. *tolupé*, pelote). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, appartenant à la tribu des bombycides.

TOLYPEUTE s. m. (to-li-peu-te — du gr. *tolupé*, je tords). Mamm. Groupe de mammifères édentés, formé aux dépens des tatous.

TOLYPOTHRIX s. m. (to-li-po-triks — du gr. *tolupé*, pelote; *thrix*, poil). Bot. Genre d'algues, de la tribu des calotrichées, comprenant une vingtaine d'espèces, qui croissent dans les eaux douces.

TOLZ, bourg de Bavière, cercle de l'Isar, à 20 kilom. N.-O. de Tegernsee et à 45 kilom. de Munich, sur la droite de l'Isar, 2,500 hab. Papeterie, brasseries, carrières de pierre.

TOM, rivière de la Russie d'Asie, gouvernement de Tomsk. Elle prend sa source dans le district de Kounznetz, coule au N.-O., baigne Kounznetz et Tomsk, et se jette dans l'Obi, par la rive droite, après un cours d'environ 500 kilom. Cette rivière abonde en poissons de diverses espèces.

TOMA, ville de la Guinée supérieure, à la côte de la Sierra-Leone, pays de Timanni, à 90 kilom. de Freetown. Le capitaine Gordon-Laing la visita en 1822.

TOMACELLI (Pierre), pape. V. BONIFACE IX.

TOMADON s. m. (to-ma-don). Econ. rur. Nom donné à l'aiguillon, dans le Sud-Ouest.

TOMAHAWK s. m. (to-ma-ôk). Arme de guerre des Indiens de l'Amérique du Nord : *Tandis que le jongleur s'approche, il le perce d'un coup de poignard, s'empare de son TOMAHAWK.* (Th. Gaut.) *Je meconnus mon père lui-même, et, dans l'égarment de ma raison, je levai mon TOMAHAWK sur celle qui m'avait porté dans son sein.* (Chateaub.)

— **Encycl.** Cette arme est à deux fins. D'un côté se trouve une hache et de l'autre un casse-tête, composé d'une énorme boule qui est hérissée de pointes aiguës. Sur le manche de cet instrument, le sauvage, à l'aide de signes particuliers, dont le plus souvent lui seul a la clef, enregistre ses annales ou celles de sa tribu; chaque nation y est représentée par un animal, et des hiéroglyphes indiquent le mois, le jour et l'heure des combats, ainsi que le nombre d'ennemis et le résultat de la bataille. Lorsque les Indiens font la paix avec quelque voisin, en signe de ré-

conciliation ils enfouissent solennellement un *tomahawk* dans la terre; c'est dire : « Nous ne nous servirons plus de cette arme contre vous, qui êtes maintenant nos amis. » Le *tomahawk* est devenu, par suite de cette coutume, le symbole de la guerre; de là cette expression figurée : « Enfourer le *tomahawk*, » pour dire : « Terminer une guerre, conclure une paix. » La hache du *tomahawk* sert au sauvage pour enlever la chevelure des vaincus; la boule du casse-tête lui sert quelquefois de fourneau de pipe.

TOMAISSON s. f. (to-mé-zon — rad. *tome*). Typogr. Indication du tome auquel appartient chaque feuille d'un ouvrage qui a plusieurs tomes.

— **Encycl.** La *tomaison* s'indique à la suite du titre et de tous ses compléments, tantôt sur le faux titre, tantôt sur le frontispice, quelquefois sur l'un et sur l'autre. On la répète à la signature, ainsi que sur l'étiquette ou la couverture du volume. Quand un ouvrage se compose de plusieurs parties, qui elles-mêmes comprennent plusieurs volumes, on marque sur le faux titre la *tomaison* générale, c'est-à-dire celle des volumes, et sur le titre et à la signature la *tomaison* particulière, c'est-à-dire celle qui est relative aux tomes.

TOMAKOVKA, bourg de la Russie d'Europe, gouvernement d'Ekaterinoslav, sur la rivière de son nom. Séjour des Cosaques Zaporogues pendant leurs guerres avec la Pologne.

TOMAN s. m. (to-man). Métrol. Monnaie d'or de Perse, qui vaut 11 fr. 14 :

Elle valait mille *tomans*,
On la vendit à Sa Hautesse.

V. HUSSO.

TOMANISI, ville du Japon, dans l'île de Nippon, province de Mimasaka, dans le district de son nom.

TOMANTHÉE s. f. (to-man-té — du gr. *tomaios*, coupé; *anthos*, fleur). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des carduacées, dont l'espèce type croît en Perse.

TOMARIN, ville du Japon, dans l'île de Kiou-siou, province de Satsouma.

TOMASCHEK (Venceslas-Joseph), compositeur allemand, né à Skutsch (Bohême) en 1774, mort en 1850. Il reçut les premières leçons de musique au couvent des minorites d'Iglau, puis à Prague, où il s'était rendu en 1790 pour continuer ses études. Grâce à la protection du comte Bucquoi, qu'il s'était acquise en écrivant la musique de la *Léonore* de Burger, il trouva les ressources nécessaires pour se perfectionner dans l'art musical, devint un excellent pianiste et acquit une science profonde du contre-point. On a de lui un grand nombre de compositions remarquables pour piano, pour chant et pour orchestre. Il faut citer au premier rang, parmi ses compositions pour instruments, ses sonates avec ou sans accompagnement et ses éloges pour piano, et, parmi celles qu'il a écrites pour le chant, une messe et un *Requiem*. Il s'acquittait aussi une grande réputation comme professeur et forma plusieurs excellents élèves, entre autres Worsischek, Wurfel, A. Dreyschock et Schulhoff.

TOMASELLI (Joseph), chimiste et naturaliste italien, né à Soave, près de Vérone, en 1733, mort à Venise en 1818. Il entra dans les ordres, consacra ses loisirs à l'étude de la chimie et de l'histoire naturelle et s'attacha surtout à appliquer ces deux sciences à l'industrie et à l'agriculture. En 1795, Tomaselli devint membre de la Société agricole de Vérone. Il eut une assez vive controverse avec le P. Pini, au sujet de la nomenclature chimique de Lavoisier, dont il était partisan. On a de lui : *Cerographia* (Vérone, 1785, in-8°); *Dialoghi sopra l'arte di fare il nitro* (Vérone, 1792, in-8°); *Riposta all'osservazioni del P. Pini sulla nuova teoria e nomenclatura chimica* (Vérone, 1793, in-8°); *Analisi de vegetabili per arrivare alla cognoscenza de' generi e delle specie* (Vérone, 1794, 2 vol. in-8°); *Teorie generali de' agricolture* (Vérone, 1796), etc.

TOMASI (Tomaso), écrivain italien, né à Pesaro. Il vivait au XVIII^e siècle, enseigna les belles-lettres au collège de la Minerva, à Rome, et fit partie de l'Académie des Inconniti de Venise. On lui doit la *Vita di Cesare Borgia* (1671, in-12), ouvrage qui a été traduit en français par un anonyme. D'après l'Ecosais Gordon, Tomasi est un historien judicieux, exact, impartial, qui a puisé aux vraies sources et en qui on peut avoir une entière confiance. On attribue à Tomasi l'*Anti-Baccinata*, ovvero *riposta alla Baccinata del Palavicino* (1642, in-4°).

TOMASINI (Jacques-Philippe), écrivain et prélat italien, né à Padoue en 1597, mort à Citta-Nuova, en Istrie, en 1654. Il se signala par son amour éclairé pour les lettres, luttant contre le mauvais goût de son siècle, en opposant sans cesse Pétrarque à Marini, et fut nommé par Urbain VIII évêque de Citta-Nuova. Ses principaux écrits sont : *Illustrium virorum elogium, iconibus exornata* (1630, in-4°), ouvrage estimé; *Petrarcha redivivus, Laura comite* (Padoue, 1635, in-4°), livre curieux, dans lequel il réunit tout ce qu'il put trouver de Pétrarque; *De donarisi ac tabellis votivis*

(Udine, 1629, in-4°); *Bibliotheca patavinæ manuscripta publica et privata* (Padoue, 1639); *Parnassus Euganeus* (Padoue, 1647); *Urbis patavinæ et territorii patavini inscriptiones* (Padoue, 1649-1654, 2 vol. in-4°); *Gymnasium patavinum* (Padoue 1654, in-4°), etc. Ces ouvrages attestent l'érudition de l'auteur.

TOMASPIS s. m. (to-ma-spiss — du gr. *tomaios*, échancré; *aspis*, écusson). Entom. Genre d'insectes hémiptères, de la tribu des cercopides, formé aux dépens des cercopes, et dont l'espèce type vit au Brésil.

TOMASZON, ville de la Russie d'Europe (Pologne), au milieu de vastes forêts, sur la rive gauche de la Pilica, à son confluent avec la Wolhorka; 8,000 hab. Manufactures de draps, filatures de laine, teintureries; hauts fourneaux, fonderies, taillanderies. Aux environs, mines de fer et carrières de pierres à chaux et à bâtir. Cette ville, fondée en 1822 par le comte Antoine Ostrowski, s'est rapidement développée, grâce à son industrie et à son commerce.

TOMATE s. f. (to-ma-te. — Ce mot, qui répond à l'espagnol-portugais *tomate*, catalan *tomate*, *tomaco*, vient du mexicain *tomatl*). Bot. Genre de plantes, de la famille des solanées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent dans l'Amérique tropicale : *On possède dans les jardins plusieurs variétés de tomates*. (P. Duchartre.) *On mange aujourd'hui beaucoup de tomates*. (V. de Bomare.) *Qui a mangé des tomates dans les pays chauds sera peu jaloux d'en manger à Paris*. (Bosc.) « Fruit d'une des espèces de ce genre : *Sauce aux tomates*. Les tomates sont un mets de bon goût, sain et fort estimé. (Roques.)

— Adjectiv. *Sauce tomate*, Sauce faite avec des tomates.

— Encycl. La *tomate* est une plante annuelle, à tige charnue, rameuse, couverte de poils rudes, portant des feuilles alternes, irrégulièrement pennées, d'un vert sombre, velues; les fleurs sont jaunes et disposées en grappes axillaires. Le fruit est une baie glabre, déprimée à la base et au sommet, à peau résistante, de grosseur variable, souvent assez volumineuse, lobée et de forme très-irrégulière, qui, d'abord verte, prend, lors de la maturité, une belle teinte jaune ou rouge. Cette baie est divisée en plusieurs loges, gorgées de suc, au milieu duquel nagent des semences velues, de couleur jaune et de forme lenticulaire. Toutes les parties de la plante, à l'exception des fruits, exhalent une odeur forte, pénétrante et peu agréable. Quoique appartenant à la terrible famille des solanées, elle n'est pas dangereuse.

Le genre *tomate* renferme plusieurs espèces, en dehors des variétés qu'en a obtenues la culture; on ne cite guère dans les traités d'histoire naturelle que la *tomate* comestible, dont nous allons parler.

Originaires des régions chaudes de l'Amérique, la *tomate* est depuis longtemps cultivée dans nos jardins; mais elle est beaucoup plus répandue dans le Midi que dans le Nord, où sa culture exige souvent des soins assez minutieux. Elle a produit un certain nombre de variétés quant à la taille de la plante, quant à la forme, au volume et à la couleur du fruit, quant à l'époque de la maturité, etc. La *tomate* demande une bonne terre franche, fumée de préférence avec de l'engrais bien consommé, du noir animal ou du guano et une exposition abritée contre les vents froids. Dans le Midi, on sème en pleine terre, et on échelonne les semis depuis janvier jusqu'en mai, afin d'avoir des fruits durant toute la belle saison. Dans le Nord, on sème en février, sur couche tiède et sous châssis; on repique les jeunes plants en avril, sur une plate-bande bien terrassée et exposée au midi. On arrose, et quinze jours après on donne un léger labour, suivi des sarclages, binages et éclaircies nécessaires. Quand les plants sont assez grands, on les ébourgeoonne et on les palisse à l'aide d'échalas ou d'un treillage. Quand les fruits sont arrivés à peu près à moitié de leur grosseur normale, on effeuille progressivement la plante, afin de l'exposer de plus en plus à l'action des rayons solaires. Il nous suffira de dire, sans entrer dans les détails de l'opération, que l'on cultive, aussi cette espèce pour primeurs. On récolte les fruits à mesure qu'ils mûrissent; mais, dans le Nord, il faut attendre que la maturité soit complète.

Certaines variétés, entre autres la *tomate poire* et la *tomate cerise*, ont des fruits jaunes ou rouges, assez élégants pour servir à l'ornement des massifs. Une expérience curieuse est celle qui consiste à greffer la *tomate* sur la pomme de terre; on obtient ainsi une double récolte de fruits sur la tige, de tubercules aux racines.

— Art culin. Les *tomates* sont très-succulentes; elles ont une saveur acide et aigrelette, due surtout à l'acide malique qu'elles contiennent. Quand on en mange beaucoup, elles font éprouver une sensation un peu âcre et brûlante; mais cette saveur est bien modifiée par le climat. En Italie, on les récolte souvent avant leur maturité, pour les manger en salade, comme des concombres. On les consomme aussi cuites et assaisonnées de diverses manières; la préparation la plus usitée dans ce pays est celle qui consiste à couper la *tomate* en deux, la farcir de mie de

pain, l'assaisonner et la faire cuire au four; c'est ce qu'on appelle *tomates au gratin*.

La *tomate* est un aliment et un assaisonnement précieux dans les contrées du Midi; on en mange presque avec tout. Du reste, l'art gastronomique en a tiré bon parti, et, sous certaines formes, la *pomme d'amour* constitue un véritable régal. Mais elle n'est pas seulement agréable au goût; elle constitue un aliment très-sain, rafraîchissant, nutritif, très-propre aux tempéraments bilieux et sanguins, aux personnes échauffées, irritées, sujettes aux congestions hémorroidales et ayant les intestins paresseux. Les potages à la *tomate* sont frais et relâchants; les bouillons à la *tomate* sont excellents durant les grandes chaleurs.

La *tomate* fut longtemps, dans le nord de la France, l'objet de préjugés qui persistent encore en certains villages. On la tenait pour un poison, et ce fut la Révolution de 1793 qui la réhabilita. Quand les Marseillais vinrent à Paris, ils demandèrent partout, dans les hôtels et dans les auberges, des *tomates*, et ils le firent avec un tel ensemble et une telle persistance qu'on s'en procura; mais on les faisait payer fort cher. Quelques cuisiniers marseillais firent même rapidement fortune en se rendant célèbres par leurs manières diverses de préparer les *tomates*; ils transmettent leurs procédés à des élèves qui les perfectionnèrent encore. La *tomate* fut bientôt tant demandée que les maraîchers de Paris la cultivèrent. On renonça, il est vrai, à la salade de *tomates* à l'italienne, parce que celles de nos climats sont très-inférieures pour cet usage à celles du Midi, mais on l'adopta comme un condiment propre à faire d'excellentes sauces pour toutes sortes de viandes rôties ou bouillies. On conserva pourtant aussi l'entremets appelé *tomates farcies*, qui peut se servir sans accompagnement. Voici, du reste, les principales recettes pour la préparation des *tomates*.

— *Sauce tomate ou purée tomate*. Les fruits, débarrassés de leurs queues et de toute partie verte, sont mis dans une casserole avec du poivre, du sel, une demi-gousse d'ail, du thym, du persil et un oignon; on fait cuire le tout pendant une demi-heure; on le passe; on met du beurre dans la casserole, un demi-quart pour six belles *tomates*; on ajoute une demi-cuillerée de farine; on verse doucement la purée, en la remuant afin qu'elle se lie, et on la sert.

— *Potage aux tomates*. Il est facile d'obtenir un potage aux *tomates* en ajoutant un peu de la purée ci-dessus à un potage. Mais le véritable potage aux *tomates* se compose de la manière suivante : faites revenir dans le beurre deux gros oignons, ajoutez-y trois ou quatre *tomates* dont vous avez enlevé la peau et que vous avez coupées par morceaux; au bout de dix minutes de cuisson, vous mouillerez avec du bouillon, maigre ou gras. Une manière délicieuse de manger la *tomate* en potage est d'ajouter trois ou quatre de ces fruits à un pot-au-feu, vers la fin de la cuisson, et de passer les *tomates* avant de tremper la soupe.

— *Tomates farcies* (entremets). Les *tomates* farcies, bien réussies, sont, sans contredit, un entremets digne des gourmets les plus difficiles; mais il faut que le fruit n'ait rien perdu de sa forme et qu'il flatte l'œil autant que le goût. On prendra des *tomates* bien mûres et aussi rondes que possible, on fera une longue incision à la peau, de manière à pouvoir la vider sans la déchirer. Les peaux sont mises à part et les chairs dans une casserole avec persil, oignon et un peu d'ail; on sale et on poivre; lorsqu'on a fait réduire le plus possible sur le feu, on passe; cette purée sera épaissie à l'aide de mie de pain que l'on aura trempée dans du bouillon et que l'on aura ensuite égouttée; si la purée n'est pas assez épaisse, on y ajoutera de la farine, du beurre et un ou plusieurs jaunes d'œufs. On en obtiendra une farce délicieuse, dont on remplira les peaux de *tomates* proprement et de façon à tromper l'œil. Les *tomates* remplies seront posées sur un plat beurré et mises dix minutes à un feu vif dessus et dessous. La farce seule pourrait être servie comme entremets. On donne aussi le nom de *tomates farcies* à des *tomates* que l'on a coupées en deux, dressées sur un plat beurré, recouvertes d'une farce ou de chair à saucisses, avec des fines herbes, et fait cuire une demi-heure avec feu dessus et dessous.

— *Conserves de tomates*. Des *tomates* très-mûres seront mises dans un chaudron, où on les fera fondre et rendre toute leur eau. On jettera cette eau et on passera les fruits pour les débarrasser de leurs pépins. On les mettra ensuite réduire dans une casserole jusqu'à ce qu'elles ne rendent plus d'eau et qu'elles aient la consistance d'une marmelade d'abricots. Cette marmelade sera versée dans de très-petits pots que l'on bouchera soigneusement, ou dont on couvrira le contenu d'huile d'olive.

Quand on veut conserver les *tomates* par le bain-marie, on les coupe par morceaux et on les met, sans autre préparation, dans des bouteilles que l'on bouche hermétiquement; on donne quatre minutes d'ébullition. Avant de les employer, on jetera leur eau et on les passera. On peut aussi conserver les *tomates* crues et entières, en les mettant par couches

dans un vase de terre et les saupoudrant de sel. On en peut également conserver le suc. La *tomate* est aussi de quelque utilité en médecine; elle passe avec raison pour apéritive et rafraîchissante. Aux Antilles, on l'emploie contre les fièvres putrides et en décoction, sous forme de collyre, contre les ophthalmies.

Enfin les rameaux et les feuilles de la plante sont utilisés pour mettre économiquement en couleur les parquets et les pavés.

TOMBAC s. m. (tom-bak — du malais *tombaga*, cuivre). Métal qui est un alliage de zinc et de cuivre jaune : *Le tombac est blanc quand c'est le zinc qui domine, et jaune quand c'est le cuivre*. (Acad.)

TOMBAL, ALE adj. (ton-bal, a-le — rad. *tombe*). Archéol. Qui appartient, qui a rapport à la tombe, à une tombe : *Pierre tombale*. Il laisse vaguer sa rêverie dans ce silence tombal. (Mme Tastu.)

TOMBANT, ANTE adj. (ton-ban, an-te — rad. *tomber*). Qui tombe : *On n'a conduit au nouveau palais, déjà tombant*. (Chateaub.) — Qui pend, n'étant retenu que par en haut : *Cheveux tombants*.

Même aux jeunes garçons, sous l'airain des combats, La boucle à flets tombants, certes, ne messied pas. (Sainte-Beuve.)

— Qui s'abaisse, qui s'affaiblit et s'éteint, en partant d'un son : *Les Italiens avaient peu de mots dont la finale se soutint, et ils en avaient un nombre infini dont la finale était brève et tombante*. (Marmontel.)

— Fig. Qui prend fin, qui marche à sa ruine. « Vieux en ce sens.

— *Nuit tombante*. Moment de la journée où la nuit commence à se former et semble tomber sur la terre : *A la nuit tombante, j'entravai dans les bois*. (Chateaub.) *A la nuit tombante, la porte en claire-voie est remplacée par une porte pleine*. (Balz.) « Jour tombant, l'in du jour, moment où le jour s'éteint pour faire place à la nuit.

— Blas. Se dit des flèches et des javalots qui sont représentés la pointe en bas. « Peu usité.

— *Astrol. Maison tombante*. Dernière maison de chaque cadran, c'est-à-dire la troisième, la sixième, la neuvième ou la douzième.

— *Météorol. Étoile tombante*. Sorte d'étoile filante qui se dirige vers la terre.

— *Moll. Ouverture tombante*. Ouverture d'une coquille univalve qui, au lieu de suivre la direction de la spirale, s'abaisse brusquement.

— Bot. Se dit des tiges ou des branches dressées dans l'origine, mais qui, en se développant, retombent vers la terre. « Syn. d'ANNUEL, en parlant des tiges des plantes vivaces. « Syn. de CADUC, en parlant des organes foliacés. « *Calice tombant*, Calice qui se détache de la fleur, en même temps que les pétales, après la fécondation.

TOMBAZI, marin grec, né à Hydra en 1786, mort à Gydén en 1829. Il s'adonna de bonne heure à la navigation et au commerce, fit des voyages maritimes en Espagne, en Portugal, en France et adopta les idées de la Révolution. Lorsque éclata l'insurrection de la Grèce contre le joug ottoman, Tombazi prit, avec le titre de navarque, le commandement de la petite flotte d'Hydra, remporta de nombreux succès sur la marine turque, imagina d'introduire les brûlots comme engin de guerre, et incendia de cette façon un vaisseau de ligne turc près de Mitylène. Il alla exciter ensuite le patriotisme des habitants de Scio et de Samos, puis se démit de son commandement en faveur de Miaulis. Ce patriote joignait au courage beaucoup de probité, de modestie et d'affabilité.

TOMBAZITE s. f. (ton-ba-zi-te — rad. *tombac*). Miner. Nom donné par Breithaupt à une substance d'un jaune de bronze ou d'un brun de tombac, qu'on trouve près de Tobenstein, dans le Voigtland de la maison de Reuss, et que les uns regardent comme une simple variété de disomose, les autres comme une espèce minérale nouvelle.

TOMBE s. f. (ton-be — latin *tumba*, mot qui représente le grec *tumbos*, proprement bûcher, de *tuphō* ou *thupō*, brûler, de la même racine que le grec *tuphos*, fumée, et le sanscrit *dhāpa*, encens, *dhāpay*, encenser. Le grec *tumbos* et le latin *tumba* désignaient dans l'origine soit le bûcher, soit le lieu de la crémation, et ils se sont appliqués plus tard au tombeau). Dalle ou plaque qui couvre une sépulture : *Tombe de marbre, de pierre, de bronze. Lever une tombe. Toute notre vie se passe à errer autour de notre tombe*. (Chateaub.) *Les générations auxquelles nous frayons la route passent joyeuses sur nos tombes effacées*. (Proudh.) *L'herbe des tombes, doucement agitée, lui rappelle ses pères, et le gémissement lointain de l'orage réveille les pensées de sa jeunesse*. (A. Martin.)

Ami, de mauvais vers ne chargez pas ma tombe. PASSERAT.

Le pied sur une tombe, on tient moins à la terre. LAMARTINE.

A vos enfants, pour indiquer sa tombe, Prêtez secours au pauvre chansonnier. BÉRANGER.

Au banquet de la vie, infortuné convive, J'apparais un jour et je meurs; Je meurs, et sur ma tombe, où lentement j'arrive, Nul ne viendra verser des pleurs. GILBERT.

— Sépulture, tombeau : *Les Égyptiens espéraient revivre après avoir passé mille ans dans la TOMBE*. (Chateaub.)

Un homme dans la tombe est un navire au port. MALHERBE.

Aux plus infortunés la tombe sert d'asile. LA FONTAINE.

L'œil mesure en tremblant l'abîme de la tombe. COLARDEAU.

Qu'importe au seuil de quelle tombe Mon âme un jour ira s'asseoir? V. HUGO.

— Poétiq. Mort, trépas : *Le premier pas dans la vie est notre premier pas vers la TOMBE*. (A. Guyard.)

La tombe avant vous me réclame. C. DELAVIGNE.

Ce sont des instants courts et douteux que les nôtres, L'âge vient pour les uns, la tombe pour les autres. V. HUGO.

— *Descendre dans la tombe*, Mourir.

— *Être sur le bord de la tombe*, Être sur le point de mourir.

— *Avoir droit de tombe dans une église*, Avoir droit d'y être inhumé.

— Anc. hortie. Plancher de terreau élevée dans un jardin : *Une belle TOMBE de salade*.

— Syn. *Tombe, sépulture, sépulture*, etc. V. SÉPULCRE.

TOMBÉ, ÉE (ton-bé) part. passé du v. *Tomber*. Porté à terre par une chute, entraîné de haut en bas par son propre poids : *Un fruit tombé de l'arbre*. Il reportait au nid la colombe tombée. A. SOUMET.

— Déchu, renversé, qui a perdu sa situation : *C'est à Rome que les rois tombés viennent brosser leurs contusions et panser les blessures de leur orgueil*. (E. About.) *Après s'être cru fort, l'homme tombé s'avoue à lui-même son néant*. (G. Sand.)

L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux. LAMARTINE.

— Qui a échoué, qui n'a pas réussi, qui n'a pas été accueilli par le public : *Auteur tombé*.

Pièce tombée.

— Affaibli, vieilli, en parlant d'une personne : *Je le trouve bien tombé depuis sa dernière maladie*.

— Descendu, réduit : *Recette tombée à cinq cents francs par soirée*.

Jeté par une faute ou un malheur : *Tombe dans un piège. Tombé dans un défaut*.

— S'est dit des anciennes monnaies qui, ayant été toute leur chaîne, cessaient de marcher et avaient besoin d'être remontées.

— *Tombé sous les coups de*, Terrassé, vaincu, tué par : *Un roi tombé sous les coups d'une révolution*.

— *Maison tombée en quenouille*. Famille dans laquelle il ne reste que des filles. « *État tombé en quenouille*, Celui qui est gouverné par une femme.

— Chorégr. *Pas tombé* ou substantiv. *Tombé*, Pas qui consiste à s'élever d'abord sur la pointe des pieds et à plier après le pas.

— s. m. Hist. relig. Nom donné aux chrétiens qui, trahissant leur foi, avaient sacrifié aux idoles : *Les tombés n'étaient reçus dans le sein de l'Eglise qu'après une amende publique et de longues épreuves*. (Compl. de l'Acad.)

TOMBEAU s. m. (ton-bo — rad. *tombe*). Monument élevé à la mémoire d'un mort, sur le lieu même où il est enterré : *Il faut de grands TOMBEAUX aux petits hommes et de petits TOMBEAUX aux grands*. (Chateaub.) *Les TOMBEAUX, parmi les hommes, sont les feuillets de leur histoire*. (Chateaub.) *Les plus anciens TOMBEAUX se composaient d'un tumulus entouré d'un mur et surmonté d'une stèle portant le nom du défunt*. (Batissier.)

Le tombeau d'un grand homme est son premier autel. COLARDEAU.

— Lieu sombre et triste : *Il vécut dix ans dans ce TOMBEAU*.

— Lieu où l'on périt, où l'on meurt : *Il a voulu que la France fût son TOMBEAU. L'Italie a été plus d'une fois le TOMBEAU des Français*.

— Fig. Lieu, état, objet profondément inconnu, oublié, délaissé : *Quelle solitude n'est pas un TOMBEAU?* (Volt.)

Quel tombeau que le cœur et quelle solitude! A. DE MUSSET.

« Fin, destruction : *L'envie est le TOMBEAU de tous les sentiments*. (Mme Du Deffant.) *Les petites considérations sont le TOMBEAU des grandes choses*. (Volt.) *La possession est le TOMBEAU du désir*. (De Bugny.) *L'hymen est ordinairement le TOMBEAU du libertinage, à moins qu'on n'ait le diable au corps*. (La Chaussec.) *C'est la peur du droit de réunion qui a creusé le TOMBEAU de la monarchie*. (E. de Gir.)

Le bien a pour tombeau l'ingratitude humaine. A. DE MUSSET.

« Ce qui conserve, perpétue la mémoire d'un mort : *Une bonne réputation est le plus ma-*

gnifique TOMBEAU que l'on puisse avoir. (J.-J. Rouss.)

— *Tombeau de famille*, Tombeau élevé pour recevoir les divers membres d'une même famille.

— *Nuit du tombeau* ou simplement *Tombeau*, Trépas, état de mort : *Je vous serai fidèle jusqu'au TOMBEAU. La présomption et la vanité de vouloir gouverner au delà du TOMBEAU est la plus insupportable des tyrannies.* (Payne.)

Dans la nuit du tombeau j'enfermerai ma honte.

RACINE.

... En vain vos injustes secours

Me ferment du tombeau les chemins les plus courts.

RACINE.

— *Lit à tombeau ou en tombeau*, Bois de lit de forme carrée.

— *Portes ou Porte du tombeau*, Etat voisin de la mort, temps qui précède immédiatement a mort : *Être aux PORTES DU TOMBEAU.*

— *Un tombeau tout franchit la porte.*

V. HUGO.

— *Descendre au tombeau*, Mourir, cesser d'exister : *Le privilège EST DESCENDU AU TOMBEAU; aucun effort humain ne l'en fera sortir.* (Royer-Collard.)

Ce sang, pour vous servir, prodigué tant de fois,
Ce bras, jadis l'effroi d'une armée ennemie,
Descendait au tombeau tout chargés d'infamie.

CORNÉLLE.

— *Se creuser un tombeau*, Préparer sa propre ruine : *Ceux qui font des révolutions à moitié ne font que se creuser un TOMBEAU.* (Chateaub.)

— *Suivre quelqu'un au tombeau*, Mourir peu de temps après lui.

— *Mettre, conduire au tombeau*, Causer la mort de : *C'est la misère qui l'a conduit au TOMBEAU.*

— *Tirer, sauver quelqu'un du tombeau*, Lui sauver la vie : *Son médecin L'A SAUVÉ deux fois du TOMBEAU.*

— *Art milit.* Fausse poche qui se trouve sur la veste d'uniforme des zouaves.

— *Mécan. Chaudière en tombeau*, Chaudière à basse pression, dont la forme est celle d'un tombeau.

— *Syn. Tombeau, sépulture, sépulture, etc. V. SÉPULCRE.*

— *Encycl. Hist.* La forme primitive du tombeau fut généralement, chez tous les peuples, le tertre funéraire (*tumulus*), composé d'amas de terre ou de pierres. Il ne reste aucune trace à Rome ou dans les environs de ce premier âge de la sépulture; mais sur la voie Appienne existent des *tombeaux* qui, tout en conservant la forme du tertre primitif, s'élèvent sur un soubassement de pierres taillées; ce sont les *tombeaux* des Horaces. La dernière transformation de la montagne funéraire fut le mausolée, qui doit son nom au roi d'Orient Mausole et qui imitait deux empereurs romains, Auguste et Adrien. Les *tombeaux* des Romains, comme leurs temples, furent d'abord construits à l'imitation de ceux d'Etrurie; on le voit par les *tombeaux* des Horaces, sur la voie Appienne. Celui d'Albano, qu'on appelle improprement *tombeau* des Horaces et des Curiaces, est purement étrusque. Plus tard, sauf quelques ressemblances extérieures assez rares, les sépultures romaines diffèrent essentiellement des sépultures étrusques. Dans celles-ci, tout est fait pour l'intérieur; les murs sont couverts de peintures que nul œil ne doit contempler, car l'entrée du monument funéraire a été fermée et quelquefois cachée avec soin; c'est donc au mort seul qu'on a destiné la décoration de son asile funéraire; c'est pour lui qu'on a déposé les bijoux, les ornements, les armes, les vases précieux, peints quelquefois avec beaucoup d'art et destinés à d'éternelles ténèbres. Les *tombeaux* romains, au contraire, s'élèvent presque toujours à la surface de la terre, placés des deux côtés de la route sur le passage de la foule; le mort, dans une épitaphe qui est souvent une allocution adressée au voyageur, dit ce qu'il a fait dans cette vie et parle très-peu de l'autre. Son buste regarde les passants; sa statue, souvent couchée, quelquefois debout et drapée fièrement, les domine. La disposition des *tombeaux* romains ne varie pas beaucoup; en général, à l'intérieur est la chambre funéraire, où l'on allait faire des libations en l'honneur du mort, dont les restes étaient déposés tantôt dans la partie inférieure, tantôt dans la partie supérieure du monument, et renfermés soit dans un sarcophage destiné ordinairement à une seule personne, quelquefois à deux, au mari et à la femme, soit dans une urne, selon qu'ils étaient enterrés ou brûlés. La coutume de brûler les corps fut dominante sous les rois, sous la république et au commencement de l'empire. L'inhumation prévalut sous les Antonins et l'importa définitivement vers Constantin. Souvent les *tombeaux* ressemblaient extérieurement à un temple, et on les a, en effet, quelquefois pris pour tels; ce qui produisait souvent l'illusion, c'était l'autel destiné à faire les libations et placé devant le *tombeau* comme devant les temples. Souvent il ressemblait intérieurement à une maison. Les tombes étrusques présentent, d'une manière encore plus frappante que les tombes romaines, l'idée de l'habitation après la mort, de la maison fu-

nèbre. On y voit figurées jusqu'aux solives du toit. Mais cette idée de l'habitation après la mort reparait dans les urnes destinées à recevoir les ossements et les cendres des Romains. Quand on parcourt la longue galerie tapissée d'épithètes qui conduit au musée du Vatican et le Cortile du Belvédère, l'œil s'arrête sur une multitude de ces urnes qui l'attirent par leurs formes infiniment variées. Beaucoup d'entre elles sont de véritables petites maisons, avec des portes, un toit sur lequel sont indiquées les tuiles, etc.; d'autres ont des formes qui trahissent l'influence du gracieux génie de la Grèce; elles ressemblent à des corbeilles propres à mettre des fleurs, à des fontaines, etc.

L'intérieur des *tombeaux* étrusques et romains était décoré de peintures; sur les parois des tombes étrusques sont représentés ordinairement des banquets, des danses ou des jeux funèbres; dans les tombes romaines, on rencontre quelquefois des peintures funèbres et plus souvent des paysages, des arabesques qui pourraient orner une villa. Les bas-reliefs tumulaires sont très-intéressants et très-instructifs; ils nous font voir les détails des différentes professions, les scènes de la vie de famille, et par le choix des sujets et des symboles nous apprennent ce que les Romains pensaient de la mort et de l'immortalité. En outre, ils nous font connaître les traits des défunts, soit par des statues ou des bustes, soit par des médaillons sculptés en relief. Ces visages ont en général un caractère frappant d'individualité et souvent sont assez laids pour qu'on soit en droit de les croire ressemblants. Quelquefois, le médaillon est vide ou n'offre qu'une figure non dégrossie; on attendait, en effet, pour exécuter les figures de savoir à quel *tombeau* appartenait. Beaucoup d'inscriptions nous apprennent que le cénotaphe a été ordonné par son possesseur tandis qu'il vivait encore, non-seulement pour lui, mais encore pour les siens et pour ses affranchis. Le nom du mort est quelquefois indiqué figurativement, par exemple celui d'un homme qui s'appelait *Aper* par un sanglier; ailleurs, c'est la patrie du personnage défunt qui est indiquée par un détail du bas-relief; ainsi la patrie d'une Cléopâtre, nom égyptien, par un palmier; ou bien une qualité morale est indiquée symboliquement; par exemple, une jeune femme est représentée couchée avec un agneau à ses pieds. La disposition des *tombeaux* nous révèle les usages funéraires du peuple romain; ainsi, on y retrouve le bassin qui recevait les libations; les ustensiles du sacrifice, les festons et les couronnes funéraires y sont aussi représentés. Les bas-reliefs qui se rapportent à la famille sont fort nombreux; c'est la page la plus touchante de ce rituel funéraire que la sculpture antique a tracé sur les *tombeaux*. C'est surtout aux souvenirs de l'union conjugale que sont consacrés les bas-reliefs des *tombeaux* romains; le respect de cette union se conserva même au sein de la démoralisation de l'empire. Souvent un homme et une femme se tiennent par la main; entre eux est un Amour avec ces mots : *Fides simulacrum*, emblème de fidélité. Plus souvent encore, c'est leur enfant qu'ils tiennent tous les deux, ou bien encore le défunt est couché sur un lit et sa femme assise à côté du lit. Le deuil des parents n'est pas exprimé avec moins de simplicité que le deuil des époux. Un père qui pleure tient un flambeau renversé, image, sans doute, de la mort d'un enfant que ce père et sa femme, debout devant lui, ont perdu. Derrière deux époux est le buste d'une jeune fille, certainement la leur, et qui leur a été ravie. Si les bas-reliefs dont nous venons de parler nous émeuvent en nous transportant au sein de la famille romaine, d'autres piquent notre curiosité; ce sont ceux qui nous rendent familiers les détails des professions, qui nous font pénétrer dans la vie réelle des anciens Romains et complètent leur histoire publique par leur histoire privée. Voici un monument funéraire érigé par un maître couteiller à lui-même et à ses affranchis; la boutique est fournie de tous les outils de sa profession; dans l'arrière-boutique, placée de l'autre côté du monument funéraire, on voit la forge, occupée par les ouvriers qui travaillaient. Sur un cippe, destiné à recevoir des offrandes, sont sculptés les outils d'un architecte, le pied romain, le compas, l'équerre et le fil à plomb. Des haches, des coupe-rets, un bonnet de flamme sont sculptés sur un autel dédié par une société de fabricants d'objets religieux, à laquelle ils semblent servir d'enseigne; une marchande, en conférence avec une femme qui veut lui acheter une oie, est assise devant son étal. Si nous passons aux *tombeaux* des négociants, nous retrouvons les mêmes emblèmes; ainsi un certain Passienus a élevé à son fils, mort à sept ans, un *tombeau*, sur lequel il a fait placer, d'un côté, la Fortune marine tenant le gouvernail d'un bâtiment, et, de l'autre, Mercure avec la bourse et la corne d'abondance. Un fabricant d'huile a élevé sur son sarcophage de famille tous les détails et tous les instruments de cette fabrication, parmi lesquels on remarque le moulin à huile, qu'un âne fait tourner. Puis viennent des métiers qui touchent à l'art, comme un orfèvre; un homme riche, qui avait pris à ferme des fondries de bronze et d'argent; enfin, sur un cippe votif, un ciseleur, *calator*, qui donne son adresse : *Lucius Furius, calator*.

tor, Voie Sacrée. Parmi les représentations professionnelles, la plus complète est celle du *tombeau* de Vergilius Eurysacés, appelé vulgairement le *tombeau* du boulanger. Ce Vergilius avait la ferme de la fourniture du pain pour les appariteurs, personnages attachés au service des magistrats romains; c'était un grand entrepreneur qui sa ferme avait enrichi. Un triple bas-relief nous montre tous les détails de la fabrication et de la vente du pain; on pétrit la pâte, on enfourne les pains, on les retire du four et on les fait refroidir; apportés dans des paniers, ils sont pesés et comptés par deux hommes, dont l'un tient des tablettes. Le *tombeau* de Vergilius a une forme très-particulière et qui est elle-même une allusion manifeste au genre de fourniture qui lui avait été affecté. Ce *tombeau* est composé de cylindres semblables aux corbeilles où l'on mettait les pains qui étaient ronds; on en a retrouvé d'une forme analogue dans un four de Pompéi. Sans parler des inscriptions propres aux magistrats et aux sacerdoce, tels que la chaise curule, les faisceaux consulaires, le *lituus*, ou bâton recourbé dans la main de l'augure, il est deux professions que rappellent sur les sarcophages romains de nombreux symboles : l'état militaire et la carrière des lettres. L'état militaire est indiqué par des armes de toute sorte, par le laurier, par des couronnes que tiennent souvent des Victoires, par l'aigle, par une Victoire portant une enseigne ou écrivant sur un bouclier, par un combat, par des barbares captifs à genoux et des emblèmes de triomphe. Le guerrier est représenté quelquefois avec une lance, un bouclier et un cheval de combat. Les rhéteurs et les gens de lettres ont laissé sur leurs bas-reliefs funéraires beaucoup de traces de leur existence et de leur vanité. Souvent ils sont représentés entourés par les Muses, qui sont censées les inspirer; quand elles sont toutes présentes, elles n'indiquent aucune vocation littéraire spéciale. Le choix qu'on fait parmi elles peut nous renseigner sur le talent particulier de l'homme de lettres dont nous voyons le monument, sur le genre de littérature qu'il cultivait. Les femmes de lettres, à Rome, avaient aussi leurs prétentions multiples, et l'une d'elles, Petronia Musa, après d'elle deux lyres, appartenant à deux Muses différentes, et accompagnées d'une pièce de vers en son honneur.

Passons maintenant à l'idée qui plane sur les *tombeaux*, l'idée de la mort, les divers aspects sous lesquels elle y est envisagée, les divers symboles par lesquels elle y est exprimée. L'art antique a rarement représenté la mort elle-même, qu'il aimait mieux désigner symboliquement sous la forme d'un génie funéraire. On voit cependant le dieu de la mort (*Hades*) sur les vases étrusques. Le génie du sommeil éternel est généralement couché ou dans l'attitude consacrée par la sculpture antique pour peindre le repos, les jambes croisées et les bras étendus; c'est souvent un enfant; le sommeil de l'enfant semblait le plus doux symbole pour exprimer l'idée de la mort; tantôt c'est un jeune homme, tantôt un vieillard, car la mort est de tous les âges. Ce génie tient un flambeau renversé, symbole de la vie éteinte. Quelquefois, ce n'était pas comme un sommeil que l'on représentait la mort, mais comme une destruction. Psyché (on sait que c'est le nom de l'âme) a des ailes de papillon; elle est souvent représentée par un papillon, l'*Angelica farfalla*, a dit Dante, faisant chrétien le symbole antique. On voit sur les bas-reliefs funéraires un papillon brûlé par un flambeau ou saisi au vol par le bec d'un oiseau; c'est la destruction de Psyché, de l'âme, que les anciens ne distinguaient pas bien de la vie. Des oiseaux becquaient un fruit, des fruits s'échappaient d'une corbeille renversée, exprimaient aussi, en la voyant sous une forme gracieuse, la sombre idée de la destruction. Il est encore d'autres expressions détournées de la mort qu'on rencontre sur les sarcophages et qu'il faut connaître pour saisir le sens funéraire des bas-reliefs qui les accompagnent. Ce n'est presque jamais un emblème brutal et hideux comme le squelette ou la tête de mort; les anciens n'avaient pas recours à ces objets déplaissants pour rappeler à l'homme sa fin; une allusion plus indirecte leur suffisait et avertissait le spectateur sans le repousser. Sur les bas-reliefs des *tombeaux*, on se borne à lui montrer une voile repliée, un arbre dépouillé de ses feuilles, image de la vie qui s'est fanée, un arbre qu'on arrache, un vêtement abandonné, un carquois vide ou fermé; un masque tombé à terre indique que la pièce est finie, selon le mot suprême d'Auguste. Les courses de chars fournissent aux bas-reliefs funéraires une allusion très-fréquente à la carrière de l'homme, dont le terme est la mort. Sur un assez grand nombre de sarcophages, on voit les chevaux qui s'élancent avec ardeur comme l'homme s'élance dans la vie, puis s'abattent au bout de leur course. Sur une urne étrusque du Vatican, deux Furies brisent le char d'un guerrier. Sur les monuments de l'Etrurie, on a trouvé une sorte de représentation funéraire toute particulière; ici, Caron n'est pas le nocher infernal; armé d'un marteau, il escorte le mort qui se rend à cheval chez les ombres. Cette idée du cheval de la mort, le cheval pâle de l'Apocalypse, se retrouve chez les Grecs modernes et a pénétré presque chez les peuples du Nord. On voit à Rome et ailleurs, sur des

bas-reliefs funéraires, un cheval et une tête de cheval qui semblent se rapporter à cette idée si répandue de cheval de la mort ou de Caron, qui emporte les âmes sur un cheval. On se représentait donc la mort comme un voyage. De là vient le sens funéraire de tout ce qui tient à la mer et à la navigation. Enfin, le port est le symbole universel et pour ainsi dire proverbial de l'arrivée, quel que soit le terme du voyage, l'Elysée ou le néant. A côté des symboles de la destruction se montrent sur les *tombeaux* quelques symboles plus consolants et qui semblent promettre une certaine immortalité, celle de la gloire, cette durée dans la mémoire des hommes à laquelle les anciens attachaient tant de prix et qui leur a fait faire tant de choses.

Il nous reste maintenant à rendre compte d'une classe de bas-reliefs funéraires qui est de toutes la plus considérable, et à quelques égards la plus curieuse, la classe des bas-reliefs bachiques. On rencontre presque à chaque pas dans les musées et dans les galeries des bas-reliefs appartenant à des *tombeaux* et sur lesquels sont représentés des scènes bachiques pleines de mouvement et de vie, représentant une ivresse souvent déordonnée. Cette préférence donnée à des sujets si peu en harmonie avec la mort étonne; la répétition des mêmes détails, des mêmes groupes, des mêmes objets ne semble point fortuite, et l'on est amené à s'en demander l'origine. L'explication généralement admise aujourd'hui est que ces scènes bachiques sur les *tombeaux* sont une allusion aux mystères de Bacchus, non du Bacchus vulgaire, mais du dieu infernal à Cérès et à Proserpine, dont le culte était fort en honneur chez les Romains. Les orgies représentées sur les *tombeaux* désignent l'orgie sainte, l'enthousiasme sacré par lequel les initiés croyaient s'élever à la contemplation de la vérité, s'affranchir de la vie terrestre, et arriver après la mort à une union mystique avec la divinité. Sans entrer ici dans l'histoire des mystères, nous dirons que les doctrines attribuées à Orphée, à Mélampe, à Eumolpe paraissent s'être transmises à l'ombre de différents cultes, entre autres du culte de Bacchus, et s'être alliées aux célèbres mystères d'Eleusis. Dans les mystères, Bacchus figurait, soit comme l'époux de Cérès, soit comme le fils de Proserpine; alors il prenait le nom d'Iacchus. Le Bacchus des mystères était identifié à Pluton; c'était à cette triade qu'était consacré le temple près du grand Cirque, et qu'on appelait ordinairement temple de Cérès. C'est ainsi que s'explique la représentation fréquente, et autrement incompréhensible, des scènes bachiques sur les *tombeaux*, avec un mélange de symboles qui se rapportent à l'idée d'une autre vie, car nous savons que les initiés aux mystères avaient l'espoir d'une vie meilleure après la mort.

Dans les bas-reliefs funéraires, Bacchus paraît à plusieurs âges : enfant, jeune homme, précoce vieillard. Bacchus enfant exprime l'idée de la vie nouvelle et toujours jeune de la nature (c'est en ce sens qu'on l'appelait *Puer æternus*, éternellement enfant), et aussi la vie nouvelle de l'âme unie à lui, identifiée à lui dans les mystères. On le représentait ainsi particulièrement sur la tombe des enfants. Bacchus jeune, dans l'âge de la force, est bien manifestement le dieu infernal quand une petite âme, sous la forme d'un enfant, se glisse sous son sein. Le plus grand nombre des représentations bachiques sur les *tombeaux* a pour sujet des orgies diynsiennes, où Bacchus, entouré de satyres en gaieté et de ménades dansantes, enivres de vin, en proie à l'amour, est assis sur son char, tantôt seul, tantôt avec son épouse mystique, vainqueur des Indiens, ou seulement dans sa pompe de dieu bienfaisant qui repart autour de lui la joie et le plaisir. Quelquefois il est descendu de son char et atteint lui-même par l'ivresse; s'appuyant sur une jeune femme ou sur un adolescent, il contemple Ariane endormie qu'on dévoile devant lui. Le désordre et la fougue de ces compositions, ces danses effrénées sous l'aiguillon du dieu, sont une puissante expression de la vie dont Bacchus est le principe, de l'exaltation dont l'ivresse est le symbole; c'est un premier avertissement qu'une existence plus haute, à laquelle on s'élève par un enthousiasme divin, attend les initiés aux mystères de Bacchus. Dans le paganisme, c'était par des images sensibles et souvent sensuelles que se traduisaient les conceptions les plus élevées. Les sarcophages bachiques donnent le sentiment de la vie sous toutes ses formes, la passion, le tumulte, les danses fougueuses, la musique étourdissante des cymbales, du tympanin, des crotalles, des clochettes, etc.

Naturellement il y avait à Rome, comme partout ailleurs, dans la construction des *tombeaux* de grandes différences suivant la richesse du propriétaire et le goût de l'architecte. Ce qui était absolument indispensable et constituait essentiellement les sépultures ordinaires, c'était une chambre funéraire unique où étaient déposées les dépouilles mortelles du propriétaire du monument; mais les sépultures plus somptueuses avaient, au-dessus de la chambre funéraire, un ou deux étages contenant des appartements richement décorés, réservés aux divers membres de la famille, quand ils venaient accomplir sur la tombe

des leurs certaines cérémonies religieuses ou visiter les restes de parents enlevés à leur affection. Ces appartements ne recevaient jamais de cercueils ni d'urnes funéraires; ces objets étaient exclusivement déposés dans la chambre funéraire, dont on cachait en général soigneusement l'entrée, afin d'en mettre le contenu à l'abri de toute profanation. Outre ces *tombeaux* de famille, il y avait encore à Rome ce qu'on appelait le *sepulcrum commune*, la sépulture commune, celle qui recevait les restes d'un très-grand nombre d'individus appartenant à la même famille ou bien encore à des familles différentes. C'était une chambre avec des rangées de niches (*columbaria*), quelquefois au nombre de plusieurs centaines et s'ouvrant exactement à une certaine distance l'une de l'autre; dans chacune d'elles on pouvait déposer une couple d'urnes cinéraires (*olla*), et le propriétaire de la sépulture donnait, vendait ou laissait par testament le droit de disposer d'un nombre de niches qui était spécifié dans l'acte. Les chambres sépulcrales pratiquées dans les *tombeaux* bâtis le long de la voie Appienne et autres voies sont une imitation de celles que l'on creusa plus anciennement dans les montagnes naturelles ou dans les tertres artificiels. Toutefois, le *columbarium* ne paraît guère avant l'empire, et, comme le fait remarquer M. Ampère, c'est la sépulture de l'égalité sous le despotisme. Il exista aussi à Rome des monuments funéraires en forme de cône, autre forme ancienne que l'Égypte a employée dans ces montagnes de pierres qui sont bien certainement de gigantesques sépultures. C'est pour cette destination funéraire que fut bâtie à Rome, du temps de César, la pyramide de Cestius. À cette époque, l'Égypte était assez connue et assez à la mode pour qu'un citoyen romain ait voulu, après sa mort, être logé comme les pharaons. Sauf les dimensions, la pyramide de Cestius est absolument semblable aux pyramides d'Égypte; cependant elle a un revêtement plus magnifique, car au lieu d'être en pierre calcaire il est en marbre; l'intérieur est plein, à l'exception de la chambre sépulcrale, dont les parois étaient couvertes de peintures; la pyramide de Cestius n'avait pas d'entrée ouverte. Les peintures ont été exécutées avant l'achèvement du tombeau; on a élevé ensuite la construction au-dessus de la chambre, et, pour y pénétrer, il a fallu percer la maçonnerie.

Au commencement du moyen âge, l'usage romain d'édifier les *tombeaux* le long des voies publiques prévalut d'abord. Grégoire de Tours cite plusieurs exemples de ces sortes de monuments. Ce ne fut que sous les premiers Carolingiens que l'on commença à ensevelir les morts sous l'égout des toits des églises ainsi que sous leurs porches et dans les lieux voisins qui étaient bénis. Cette coutume ne fut abandonnée que vers la fin du *xiii*^e siècle, époque à laquelle on entreprit complètement dans les églises, et on commença à élever de véritables *tombeaux* sur les sépultures. M. Viollet-le-Duc divise les *tombeaux* du moyen âge en trois séries : la première comprend les sarcophages proprement dits, plus ou moins décorés de sculptures, mais sans représentation du défunt, sarcophages apparents placés au-dessus du sol; la seconde, les socles posés sur une sépulture, portant parfois l'effigie du mort et placés soit dans une sorte de niche ou petite chapelle, soit sous un édifice en forme de dais; la troisième, les tombes plates posées au milieu du pavé des églises, gravées ou en bas-reliefs et formant comme le couvercle de la fosse renfermant le cercueil. La première espèce de *tombeaux* ne se rencontre guère que sous les périodes mérovingienne et carolingienne, c'est-à-dire avant le *xiii*^e siècle. Les sarcophages de cette époque sont rectangulaires, avec bas-reliefs sculptés sur les parois; on retrouve cette forme dans les *tombeaux* des comtes de Toulouse, qui sont placés contre les parois du transept méridional de Saint-Sernin de Toulouse, et qui datent du *xii*^e et du *xiii*^e siècle. Un des *tombeaux* les plus anciens, parmi ceux accolés à des monuments religieux, est celui que l'on voit à Toulouse entre les contre-forts des bâtiments des chartreux. Ce monument est élevé dans une niche et supporté par des colonnettes de marbre; il est entièrement peint, et le nom du personnage dont le corps a dû y être enfoncé est resté complètement inconnu. À partir du *xiii*^e siècle, on rencontre peu de ces sarcophages; on commence à enterrer les morts sous le pavé des églises, qui fut bientôt couvert, ainsi que les murs, de monuments, d'inscriptions et d'effigies; les chœurs étaient réservés aux membres du clergé et aux très-hauts personnages; les évêques, ainsi que quelques princes, eurent le privilège d'être ensevelis sous le pavé du chœur ou entre les piliers du sanctuaire. Les fondateurs d'abbayes se réservaient la faculté d'être enterrés, eux et leurs successeurs, dans l'église érigée avec leurs dons, et beaucoup de monuments remarquables ont pu être conservés jusqu'à nos jours. Les abbayes de Saint-Denis, de Sainte-Geneviève, de Saint-Germain-des-Près et des Célestins, à Paris, de Braine, de Vendôme, de Jumièges, de Fécamp, de Longpont, de Royaumont, d'Eu et de Poissy renfermaient des sépultures splendides de princes et de seigneurs, et quelques-uns de ces monuments nous sont restés.

L'abbaye de Saint-Denis n'a presque rien conservé de ses plus anciens *tombeaux*. L'église ayant été rebâtie par Suger, dit M. Viollet-le-Duc, il est à croire que les monuments anciens (si tant est qu'il y ait eu des mausolées élevés sur les tombes des princes) furent détruits ou fort endommagés. Quand, plus tard, vers le milieu du *xiii*^e siècle, on remplaça la plus grande partie des constructions du *xii*^e siècle, que l'on reconstruisit la nef, le transept et le haut chœur, les derniers restes des *tombeaux* antérieurs à Louis IX furent dispersés; si bien que, pour ne pas laisser perdre la mémoire de ces vénérables sépultures, saint Louis résolut de rétablir tous ces *tombeaux*, à commencer par celui de Dagobert. Les ossements que l'on put retrouver dans les anciens cercueils furent replacés dans les nouvelles tombes. Parmi les *tombeaux* antérieurs à saint Louis, un seul fut conservé et remplacé au milieu du chœur des religieux; ce fut celui de Charles le Chauve, qui était de bronze avec parties émaillées, et qui dut probablement à la solidité du métal de ne pas être détruit comme les autres. Du *tombeau* de Dagobert il restait, sous le cloître de l'église de Suger, un fragment dont parle dom Doublet (*Antiquités et recherches de l'abbaye de Saint-Denis, en France*), et que M. Percier a dessiné en 1797. C'était une statue colossale, assise, couronnée, vêtue d'une tunique longue et d'un pallium. Cette statue ne devait pas être antérieure au *xii*^e siècle; on ne l'a pas retrouvée de nos jours, pas plus que celles de Clovis et de Sigebert, qui faisaient partie du même monument. Saint Louis n'en éleva pas moins un nouveau *tombeau* au fondateur de l'abbaye et le fit placer à l'entrée du sanctuaire, côté de l'épître; il est remplacé aujourd'hui au même endroit. « Ce *tombeau*, qui date par conséquent du milieu du *xiii*^e siècle, est un des plus curieux monuments funéraires de cette époque. Il se compose d'une grande niche surmontée d'un gâble; au bas de la niche est déposé un sarcophage, dont le couvercle sert de lit à l'effigie du roi, couché sur le côté gauche. Au fond de la niche se développe, par bandes superposées, la légende relative à la mort de Dagobert. De bout, des deux côtés de l'effigie royale, sont les statues de Nantilde, seconde femme de Dagobert, et de Sigebert, son fils aîné, qui furent enterrés près de lui. Dans les voussures qui forment la niche sont sculptés deux anges thuriféraires, et dans le tympan du gâble le Christ et les deux évêques saint Denis et saint Martin, lesquels, en compagnie de saint Maurice, au dire de la légende, délivrèrent l'âme du roi des mains des démons et la conduisirent en paradis. Le devant du sarcophage est fleurdérisé ainsi que le socle. Tout ce monument était peint; outre les traces encore visibles, les dessins minutés de Percier fournissent tous les détails de la coloration. » Le sarcophage, la statue couchée et celle de Sigebert ont été refaits dans ces dernières années sur les dessins que Percier avait faits de ce *tombeau* avant sa translation au musée des Petits-Augustins. À ce propos, il est bon de rappeler ici une bizarrerie d'artiste, et que rapporte M. Viollet-le-Duc : la statue de Nantilde ayant eu la tête enlevée lorsqu'elle fut transportée avec le *tombeau* au musée des Petits-Augustins, M. Lenoir ne trouva rien de mieux que d'y faire adapter une tête d'homme; cette statue, ainsi dénaturée, fut ensuite moulée, réduite et vendue comme une des œuvres remarquables du moyen âge. Que d'antiquaires et d'amateurs de curiosités ont dû mettre l'enchère sur ce corps de femme surmonté d'une tête d'homme !

Parmi les *tombeaux* en forme de niches ou chapelles avec effigies des morts posées sur le sarcophage, il faut citer celui qui existe dans le collatéral du chœur de la cathédrale de Rouen, et qui date de la fin du *xiii*^e siècle, ainsi que celui du prêtre Bartholomée, placé dans l'église de Chénérailles (Creuse) dont il fut probablement le fondateur. À partir du *xiii*^e siècle, on éleva un grand nombre de *tombeaux* dont la donnée se rapprochait du catafalque; l'effigie du mort était placée sur une espèce de crédenne ajourée, élevée sur la sépulture, et un dais tenu par de petites colonnettes, formant clôture, tenait lieu de voile. Le *tombeau* du comte d'Étampes, petit-fils de Philippe le Hardi, et placé dans l'église des Cordeliers, à Paris, était établi dans ces conditions. Parmi les plus remarquables en ce genre, on peut citer celui de l'archevêque Pierre de La Jugée, placé entre deux des piliers du chœur de la cathédrale de Narbonne, et dont la statue et l'un des bas-reliefs ont été enlevés pour être déposés au musée de Toulouse. On retrouve cette disposition dans un grand nombre de *tombeaux* du *xiv*^e et du *xv*^e siècle; tels sont ceux de François I^{er} et de Henri II, à Saint-Denis. Le premier de ces monuments montre non seulement les figures nues du roi et de la reine Claude sous le cénotaphe, mais encore sur le couronnement les mêmes figures agnouillées, vêtues et accompagnées du dauphin François, du prince Charles d'Orléans et de Charlotte de France, morte à l'âge de huit ans. Ce *tombeau* de François I^{er} est dû à des hommes d'une très-grande renommée : à l'architecte Philibert Delorme, aux sculpteurs Pierre Bontemps, Germain Pilon, Ambroise Perret, Jacques Chantrel, Bastile

Galles, Pierre Bigoigne, Jean de Bourgy et Jean Goujon. Depuis le *xvi*^e siècle, les *tombeaux* ont pris des caractères très-variés; le peu d'espace qu'on leur accorde a fait renoncer à ces édifices d'une très-grande magnificence, et la plupart de nos sépultures ne sont recouvertes que d'une pierre tombale, ou bien forment des mausolées d'une architecture très-simple et complètement privée de décorations et de sculptures. Les *tombeaux* plats avec effigies en relief, ou simplement gravées sur la pierre ou sur le métal, sont de deux espèces : dans la première, les effigies sont posées sur un socle très-bas, présentant une faible saillie au-dessus du sol; dans la seconde, elles sont au niveau même du sol, de façon à permettre de marcher dessus comme sur un dallage. Les *tombeaux* plats, légèrement soulevés au-dessus du sol, se rencontrent fréquemment dans les églises qui datent du *xiii*^e siècle et du commencement du *xiv*^e siècle; on les exécutait le plus souvent en bronze. Nous ne possédons plus en France que quatre de ces *tombeaux* de métal; deux sont sans émaux, ce sont ceux des évêques d'Amiens, Eward de Fouilloy et Godefroy. Le premier de ces deux monuments est d'une grande valeur comme art. Eward de Fouilloy fut le fondateur de la cathédrale actuelle d'Amiens, commencée en 1220. Les deux autres sont ceux de Jean et de Blanche de France, enfants de saint Louis, et déposés, avant la Révolution, dans l'église de l'abbaye de Royaumont, sous deux niches décorées de peintures. Ces *tombeaux*, fort petits, sont en cuivre repoussé, gravé, doré et émaillé aux armes de France, de Castille et d'Aragon. Les deux plaques dont ce monument était formé sont déposées aujourd'hui dans l'église de Saint-Denis, à côté du maître-autel, en face du *tombeau* de Dagobert.

Les *tombeaux* formés de pierres plates gravées et placées au niveau du sol existent encore en grand nombre en France. Les plus beaux parmi ceux que nous possédons se trouvent dans la cathédrale et l'église de Notre-Dame de Châlons-sur-Marne, dans les églises de Troyes et de Beaune, dans la Sainte-Chapelle, à Paris, etc. Les gravures de ces pierres sont parfois incrustées de marbre blanc et noir, mais le plus souvent elles sont remplies de plomb et de mastic noir et brun rouge. Il y a encore une sorte de *tombeaux* intermédiaires entre les deux espèces de *tombeaux* plats; ce sont ceux qui sont formés avec des statues couchées sur un lit légèrement incliné et ayant au-dessus du pavé un faible relief. M. Viollet-le-Duc rapporte, d'après Gaignières, qu'il existait avant la Révolution, dans l'église de Chaloché, au milieu du chœur, un *tombeau* ainsi composé : c'était celui de Thibaut, seigneur de Mothéfélou, de Béatrix de Dreux, sa femme, de leur fils et de leur bru. Les quatre statues étaient couchées sur un socle incliné, peu élevé; elles étaient peintes et reposaient leur tête deux à deux sur un coussin de pierre, tandis que leurs pieds s'appuyaient sur une saillie sculptée et représentant des animaux couchés. Ce *tombeau* datait du commencement du *xiv*^e siècle.

De nos jours, les *tombeaux* les plus somptueux ont, en général, la forme de petites chapelles que l'on décore parfois d'attributs rappelant la notoriété du défunt; ce sont aussi souvent de simples sarcophages accompagnés d'une statue ou d'un buste. Nous avons mentionné les principaux dans les articles consacrés aux divers cimetières de Paris.

— **Mécan. Chaudières en tombeau.** Ces chaudières à chauffage extérieur, dites aussi *chaudières de Watt*, ont été exclusivement employées tant en Angleterre qu'en France, en Belgique, en Amérique et, en général, dans toutes les contrées où on faisait usage des machines à vapeur à basse pression ne dépassant pas une atmosphère et demie. La chaudière en tombeau consistait en un cylindre horizontal, à fond plat, ayant pour directrice une courbe composée de quatre arcs de cercle, formant deux angles plus ou moins arrondis à leur point de réunion. De ces quatre arcs de cercle, l'un est convexe et les trois autres sont concaves extérieurement. La chaudière repose dans le fourneau sur les deux arêtes passant par les angles. Les trois faces concaves sont celles qui constituent la surface de chauffe; elles sont immédiatement en contact avec le foyer et les gaz qui s'en échappent. La forme concave qu'on leur donne a plutôt pour but d'agrandir la section des carneaux que de faire diverger les rayons du calorique dans l'intérieur. La paroi convexe forme le réservoir de vapeur, auquel on donne une très-grande section, à cause de la faible pression de la vapeur qu'il renferme, et pour obtenir de la régularité dans le travail. Ces chaudières planes paraissent fournir plus de vapeur que les surfaces cylindriques, d'après quelques observateurs; ce résultat est dû par d'autres. Elles se déforment plus facilement sous l'action de la pression intérieure ou extérieure. Dans les chaudières en tombeau, l'espace occupé par la vapeur est ordinairement le tiers du volume de l'eau et douze fois le volume de vapeur dépensé à chaque coup de piston. Le volume de l'eau dans les chaudières en tombeau peut être évalué approximativement à 400 litres par cheval-vapeur.

Tombeaux (LES) [*1 Sepolcri*], poème de

Ugo Foscolo, qui date du commencement de ce siècle. Ce poème ou *carme*, comme disent les Italiens (*Il Carme dei sepolcri*), dédié par l'auteur à un poète, Hippolyte Pindemonte, est sans contredit une des plus belles poésies de la littérature moderne de l'Europe. Dans cette œuvre règne cette profonde mélancolie qui sied si bien à un peuple malheureux. On y trouve ce souvenir fortement senti de la gloire passée, ces sentiments graves qui élèvent l'âme et la disposent aux grandes choses. Foscolo a pris le soin de dire que Young et Hervey avaient considéré les tombeaux en chrétiens, Gray en philosophe, et lui en politique. Mais point n'était besoin de cette déclaration; le sentiment patriotique y domine à la fin d'une manière éclatante.

Suivons Foscolo, cet homme aux cheveux roux et flottants, aux yeux bleutés, aux sourcils épais, au front chargé de désespoir; suivons-le dans sa promenade solitaire au milieu des sépultures entr'ouvertes. Il se sentait à l'étroit sur la terre, il étouffait dans l'atmosphère des vivants; sa vaste poitrine ne peut respirer que l'air des tombeaux. Là, comme il se sent à l'aise, comme il marche d'un pas ferme sur les dalles humides, comme il rafraîchit son front brûlant à la brise sépulcrale! Sur le seuil de la voûte souterraine, il renie la foi des révolutions, il pèse les crimes vides dans le creux de sa main, il sourit d'un air de mécréant et, dans des vers magnifiques, dont ne pourrions donner ici qu'un pâle reflet, il arrache de son âme le plus grand sentiment de la raison humaine, l'immortalité. Tout à coup une voix plus douce se fait entendre du fond de son cœur dans cette affreuse agonie; c'est peut-être un soupir de quelque amour oublié. Enfin, la colère flamboie dans ce cœur ulcéré. La parole de Foscolo tombe comme une malédiction sur la ville prostituée (Milan) qui refuse une sépulture à Parini, le saint poète! Puis il élève sa pensée à des jours plus heureux, lorsque les tombeaux étaient les temples des pères et les autels des enfants, et se prosternent devant les monuments de Machiavel, de Galilée et de Michel-Ange (dans l'église de Santa-Croce, le Panthéon italien). Le poète bénit Florence d'avoir donné des monuments à ces grands hommes, et la vie à Dante, et la parole à Pétrarque, et le spectacle inspirateur de ce *Campo-Santo* de grands hommes à Victor Alfieri, qui devait plus tard reposer avec eux. Et aussitôt, inondé du souffle de vie qui sort des tombes, il pense à la Grèce (il nommait ainsi son Italie, ce poète forcément obscur et voilé), et dans une vision sublime il voit la guerre d'affranchissement, la guerre sainte, sortit tout armée, avec un cliquetis d'éclairs, des fosses glorieuses où étaient couchés les hommes de Marathon.

Du poème des *Tombeaux*, qu'on a appelé « le pendant du *Jugement* de Michel-Ange », est sortie la génération politique et littéraire de 1848, et pourtant Ugo Foscolo, le poète des *Tombeaux*, n'a pas encore son monument à Santa-Croce, lui qui s'est écrié : « Lorsque je vis le tombeau de ce grand qui, brisant le sceptre des rois, en arrache les lauriers et montre aux peuples de quelles larmes et de quel sang il est sillonné (Machiavel), et le cercueil de celui qui éleva à Rome un nouvel Olympe à la Divinité (Michel-Ange), et de celui qui le premier vit tourner, sous le pavillon éthéré, plusieurs mondes éclairés par les rayons d'un soleil immobile (Galilée) et déblaya les voies du firmament à l'Anglais (Newton) qui devait y déployer ses ailes; je m'écriai : Tu es heureuse, ô Florence! Ton beau ciel est plein d'éclat et de vie; l'Apenin te verse de ses monts ses eaux fraîches et pures; la lune répand sa lumière limpide sur tes collines bruyantes; de tes vallées s'élève un parfum de fleurs, plus pur que l'encens. Tu es heureuse, ô Florence! Tu écoutes la première le chant qui soulève le courroux du proscrit gibelin (Dante); tu donnes les parents et le doux idoine à ce chaste enfant de Caliope, qui couvrant d'un voile candide l'Amour, nu jadis en Grèce et à Rome, le remit au sein de la Vénus céleste (Pétrarque). Mais mille fois plus heureuse parce que tu renfermes en un seul temple toutes les gloires italiennes, les seules peut-être, depuis que les Alpes mal gardées et la toute-puissance des vicissitudes humaines nous ont ravi armées, richesses, autels, patrie, tout enfina..., excepté les souvenirs. »

Tombeau (LE), ouvrage posthume d'Anne Radcliffe (1822). On trouve dans ce roman le luxe et la fécondité d'imagination qui étaient le caractère distinctif des compositions de l'auteur. Les riches tableaux et les descriptions qui relèvent l'action ressemblent à ceux d'un conte oriental, sans cependant perdre tout à fait l'exactitude de la ressemblance, car Anne Radcliffe avait visité les lieux qu'elle décrit. Qu'on ne s'attende pas à l'analyse des dix ou douze histoires enchevêtrées les unes dans les autres par l'auteur; nous essayerons seulement de dégager celle à laquelle se rattachent les récits accessoires. Charles Kelly et sa sœur Jenny voyagent à la recherche de leurs parents, qui ont subitement disparu et dont ils n'ont pas de nouvelles depuis quinze années. Ils tombent entre les mains d'inconnus qui les enferment séparément dans une espèce de château à chambres obscures, souterrains et oubliettes. Leur oppresseur jure à Charles qu'il immolera sa sœur, s'il n'a tué

un homme dont il lui montre le portrait. L'original du portrait n'est autre que le père de Charles auquel le maître du château, Perkins, avait voué une haine mortelle parce qu'il lui avait été préféré par son épouse Pauline, à la main de laquelle il avait prétendu. Le père et le fils se retrouvent, se reconnaissent et, aidés de quelques amis, vont délivrer Pauline et Jenny et mettre à mort l'infâme Perkins, le persécuteur de leur famille.

Bien entendu que nous ne donnons ici qu'un sommaire de cette sombre histoire, où les enchâssés, les châtiments, les fantômes, les enlèvements, les épées, les pistolets et les poignards jouent le principal rôle et dont les héros se trouvent une douzaine de fois chacun sur le point de périr victimes des machinations de leur ennemi. Quant aux histoires incidentes, nous ne citerons que cette singulière imagination de faire intervenir don Carlos, le fils du sombre Philippe II, qui, après avoir eu les veines ouvertes dans un bain et avoir passé pour mort, se retrouve plein de vie dans une retraite rustique.

Le *Tombeau* est un récit incroyable, renfermant des coups de théâtre en assez grand nombre pour alimenter dix drames de Pixérécourt, et cependant, malgré son invraisemblance, cet ouvrage intéresse. Il dénote chez l'auteur une singulière puissance d'imagination. Le style descriptif est animé, le récit touchant, les situations émouvantes et terribles; au dénouement, la vertu est récompensée et le vice puni; tous les éléments d'intérêt se trouvent donc réunis. De nos jours, où le fantastique n'est plus de mode, le *Tombeau* n'aurait qu'un succès médiocre; à l'époque où il parut, sa vogue fut immense, presque aussi grande que celle des *Mystères d'Udolphe*, le chef-d'œuvre d'Anne Radcliffe.

Tombeaux de Saint-Denis (LES), roman par Mlle Clémence Robert (1846). Ce n'est pas, comme le titre pourrait le faire croire, une étude sur les sépultures royales de Saint-Denis; c'est un véritable roman, dont une des scènes principales se passe dans les caveaux de Saint-Denis. C'est un roman historique, l'histoire enjolivée de fictions du sire de Baradas, un jeune gentilhomme arrivé de Bourgogne avec la cape et l'épée et qui a gagné rapidement la faveur de Louis XIII, et un rang très-élevé à la cour. Élévation merveilleuse dont les courtisans demeuraient étourdis, car, disent les mémoires contemporains, il était peu souple, peu endurant et montrait ouvertement son dédain pour les petites gens et les ridicules de la cour. Il s'était fait de grands ennemis parmi les gentilshommes, et on ne sait comment, avec ses défauts, il était parvenu à plaire à Louis XIII; mais le prince en était tellement épris, qu'il ne pouvait se passer de lui un seul instant et était même jaloux des politesses qu'on faisait à son favori et voulait qu'il n'acceptât rien d'autres que lui. Richelieu, jaloux de toute influence qui pouvait porter ombrage à la sienne, tenta de le noircir dans l'esprit du monarque et l'accusa d'avoir conspiré avec Gaston d'Orléans, le frère du roi. Heureusement pour le favori, deux personnes veillent sur lui, le célèbre Karl-Jules Sarrazin et la belle comtesse de Guéménée. Sarrazin est son rival, car tous deux aiment Hélène; mais le sculpteur comprend son infériorité vis-à-vis de la comtesse et la cède à Baradas. Bien plus, la sépulture de Henri IV a été violée; on a volé son squelette royal, et Sarrazin, qui sait que Baradas est un fils naturel du Béarnais, appose le sceau sur la reconnaissance qui légitime son rival. Louis XIII ne peut faire punir son frère, et la voix de la nature, d'accord avec celle de l'amitié, fait grâce au coupable et lui rend tous ses honneurs.

Il y a dans ce roman une scène terrible. Baradas, enfermé dans les caveaux de Saint-Denis, manque d'y mourir de faim, lorsque enfin le hasard se charge de sa délivrance. Rien d'affreux comme les angoisses de ce malheureux enfermé vivant dans ces tombeaux et qui court risque d'y périr de faim au milieu d'atroces souffrances. En revanche, d'autres scènes charmantes reposent le lecteur, comme celle où Baradas, épuisé de fatigue et de besoin, s'évanouit et se réveille sous les baisers d'Hélène, qui a tout abandonné, fortune, honneur, réputation, pour partager l'exil de celui qu'elle aime. Trop d'événements se pressent, trop de personnages se couloient dans ce roman, pour qu'il soit possible de l'analyser complètement. Nous citerons seulement deux types qui peignent les mœurs de l'époque: le baron Fergus de Plangi, l'ennemi acharné de Baradas, échappé à la mort en y envoyant, lié et bâillonné à sa place, le prêtre qu'on lui avait donné pour l'assister à ses derniers moments, et Marie de Hauteville, la personnification de la vengeance; son père et ses deux frères ont été assassinés, et elle violée par l'auteur de Fergus de Plangi. Elle a juré sur le corps de son père de le venger comme il a souffert, d'annéantir Fergus et toute sa race, comme Dieu l'avait fait pour le premier pécheur. Elle a tenu parole; tous les Plangi ont été poignardés par elle, et c'est elle qui livre au bourreau le dernier Fergus, qui lui avait échappé une première fois. Ces deux figures terribles comme le Destin planent sur les événements et leur prêtent une couleur sombre et tragique qui fait frissonner. En résumé, les *Tombeaux de Saint-Denis* sont une

œuvre intéressante, pleine de vie et de mouvement, mais où l'imagination a plus de part que l'histoire. Le style en est élégant et animé d'une chaleur croissante.

Tombeau de Desilles (LE), pièce de Desfontaines. V. DESILLES (le tombeau de).

Tombeau de la chrétienne ou de la Roumie (LE), monument antique qui s'élève à quelques lieues d'Alger, vers l'extrémité ouest de la plaine de la Médjah, sur l'un des points culminants du Sahel. C'est une masse de maçonnerie quadrangulaire, reposant sur une base cylindrique, s'élévant vers le sommet et se terminant, à la façon des chalets suisses, en une pyramide formée par des degrés superposés, le tout assez peu régulier et fort dégradé par le temps. Près de là on remarque une pierre isolée, perpendiculairement assise et présentant sur sa surface une croix assez mal figurée, ou, pour mieux dire, une sorte d'hieroglyphe qui offre une certaine analogie avec le signe de la rédemption. Telle est probablement la cause du surnom donné à ce tombeau par les Arabes, bien que leurs traditions représentent généralement ce monument comme l'antique sépulture d'une princesse du sang maure. Cette opinion s'accorde assez mal toutefois avec les légendes musulmanes, qui toutes assignent au mausolée une origine chrétienne. Quoi qu'il en soit, le tombeau de la Chrétienne passe, à tort ou à raison, pour receler d'immenses richesses. Ce gigantesque monument (il n'a pas moins de 30 mètres de hauteur sur 5 mètres de base) enferme, dit-on, dans ses flancs des monceaux de pierres précieuses, des boisseaux de perles et de rubis, des quadruples à remuer à la pelle; aussi les Turcs lui avaient-ils donné le nom de « Trésor de la pointe. » Tout cet or et tous ces bijoux appartenaient à une princesse sarrazine, chassée d'Espagne au moyen âge, et qui fut inhumée en ce lieu. On se demande comment ce précieux trésor a pu rester jusqu'à présent intact parmi tant de populations rapaces, et comment, par exemple, les Hadjouths, ces brigands de profession, sur le territoire desquels s'élève le tombeau de la Chrétienne, ont respecté ce dépôt. Ce qui explique le mépris ou plutôt l'indifférence des Maures et des Arabes à l'endroit des richesses prodigieuses enfouies sous le tombeau de la Chrétienne, c'est la croyance généralement répandue que ce tombeau ne pouvait s'ouvrir qu'à l'aide de certaines formules cabalistiques profondément inconnues. Toutefois, ce puissant palladium ne garantit pas le monument de quelques tentatives faites par des étrangers au pays et qui tournèrent, du reste, à la confusion de leurs auteurs. Une légende célèbre en Algérie sous ce titre, *Hadjouth esclave*, est le récit d'une de ces vaines tentatives. Il semble en résulter que le mystérieux trésor serait encore dans le mausolée, à la merci du premier ravisseur qui aura l'habileté de s'en saisir, et la légende porte qu'un chrétien seul est réservée cette proie. Malheureusement, une autre légende infirme le dire de la première en ce qui touche l'existence actuelle du trésor. Selon cette nouvelle légende, le trésor de la chrétienne aurait disparu pour aller enrichir, il y a deux siècles, un pays et un bénéfice restés l'un et l'autre inconnus. Quoi qu'il en soit de cette histoire, le tombeau de la Chrétienne jouit d'une renommée universelle en Algérie. Pour ce qui est de la valeur archéologique de ce tombeau, où la légende musulmane accumule tant de richesses, les antiquaires ne sont pas d'accord sur ce point; les uns veulent, sur la foi de l'historien Marmol, que cette sépulture soit celle de Cava, fille du comte Julien, l'un des gouverneurs d'Afrique; les autres inclinent à penser, d'après Pomponius Mela, que ce mausolée fut le sépulchre commun de la famille royale de Numidie.

Donnons en terminant quelques renseignements sur le monument lui-même et sur les travaux qui ont été entrepris pour le dégager. Sur le socle s'échelonnent les cinquante-trois degrés, chacun de 0m,58, d'un immense cône écrasé à son sommet. Des fouilles, qui n'ont pu encore être complètement poursuivies par M. Berbrugger, ont permis cependant de dégager le monument, dans lequel le savant bibliothécaire a pu pénétrer jusqu'à 14 mètres de profondeur horizontale. Quant au trou appelé par les Arabes *menfous* ou soupirail, qui se trouve au sommet du cône, ce n'est pas une entrée, mais le résultat de tentatives faites pour pénétrer dans le tombeau, car après avoir fait enlever la terre et les éclats de pierre qui garnissaient le fond de ce trou, M. Berbrugger a retrouvé le noyau du monument. En somme, les curieux qui visitaient le tombeau avant les fouilles n'avaient sous les yeux qu'un amas gigantesque de pierres taillées, les unes à leur place, les autres entassées confusément autour de la base, avec quelques débris de colonnes, de socles et de chapiteaux ioniens, mais sans caractère précis de cet ordre; aujourd'hui l'aspect monumental se révèle; si l'on poursuit ces travaux de fouilles si bien commencés, Kbour-er-Roumia fournira, à l'aide d'une restauration complète ou partielle, un témoignage irrécusable de l'état de l'architecture chez les peuples africains dans l'antiquité.

TOMBECKBEE, rivière des Etats-Unis.

Elle prend sa source à l'extrémité N.-E. de l'Etat de Mississippi, coule au S.-S.-E., baigne le comté de Monroe, entre ensuite dans l'Etat de l'Alabama et, après un cours d'environ 800 kilom., se joint à la droite de l'Alabama pour former la Mobile. Elle est navigable sur une partie de son cours. Ses principaux affluents sont le Buta-Hatoheo-Creek et la Tuscaloosa.

TOMBECORNE s. m. (ton-be-kor-ne). Bot. Nom vulgaire d'une espèce de centauree.

TOMBÉE s. f. (ton-bé — rad. *tomber*). Chute, mouvement de choses qui tombent; quantité de choses tombées: *Quelle TOMBÉE de pluie! Après avoir secoué les pommiers, ils ramassèrent cette TOMBÉE de fruits.* « Peu usité.

— Petite quantité qu'on ajoute sur le plateau d'une balance en équilibre, pour la faire tomber: *Ajoutez-moi la TOMBÉE.*

— Déclin, moment où tombe le jour ou la nuit: *A la TOMBÉE du jour. A la TOMBÉE de la nuit.*

— Choréogr. Espèce de pas, appelé aussi TOMBÉ.

— Minér. Masse de houille abattue au moyen de coins. « Opération par laquelle on abat cette houille.

TOMBÉKI s. m. (ton-bé-ki). Espèce de tabac qu'on fume avec le narghileh, et qui se récolte principalement en Perse.

TOMBELAINE, flot situé à 3 kilom. N. du Mont-Saint-Michel, dont il a longtemps défendu l'accès. Philippe-Auguste y avait fait bâtir des fortifications destinées à servir de garde avancée au monastère; ces ouvrages furent démolis en 1666.

Il est souvent question de Tombelaïne dans les romans de la Table ronde. Les poètes prétendaient que le nom de cet flot était une abréviation de Tombe d'Hélène; ils y plaçaient la tombe d'Hélène, fille d'Hœl, neveu d'Arthur, enlevée par un géant nommé Dinabue, qui l'avait fait mourir, après l'avoir prise de force, et qui lui-même tomba sous les coups du héros de la Table ronde.

TOMBELIER s. m. (ton-be-lié). Charretier qui conduit un tombereau.

TOMBELLE s. f. (ton-bè-le — dimin. de *tombe*). Monticule, éminence factice servant de tombeau ou de monument commémoratif: *On trouve près de Jérusalem, à deux lieues de Colmar, de petites collines isolées qui ont tout le caractère des TOMBELLES celtiques.* (Ab. Hugo.)

TOMBER v. n. ou intr. (ton-bé. — L'origine de ce mot est controversée. Ménage en était réduit à faire venir *tomber* d'un type latin *ptomare*, du grec *ptōma*, chute, d'où *tomare*, *tomare*, *tomare*. Il n'y a pas à s'arrêter là-dessus. Quelques étymologistes rattachent *tomber* au latin *tumbā*, dans le sens de tas, tertre. *Tomber* serait ainsi proprement faire tas. A l'appui de cette opinion, Diez allègue la locution allemande *aber den Haufen werfen*, jeter à terre, littéralement jeter par-dessus tas, et l'espagnol *tropellar*, renverser, de *trope*, tas. Scheler signale aussi l'expression *faire un cumule*, pour *faire la culbute*, qui rappelle le latin *culmus*, tas. Selon nous, l'opinion la plus vraisemblable paraît être celle qui rattache *tomber* à l'ancienne forme *tumber*, primitivement *tumer*, encore en usage en Lorraine et en Champagne. *Tumer*, *tumber* signifiait, dans l'origine, s'agiter, se démenner, se remousser, gambader, sauter, bondir, tourner, danser. L'ancien français *tumer* venait du germanique: ancien haut allemand *tumôn*, *tumilôn*, *tumelôn*, s'agiter, tourner, tourner; danois *tumle*, s'agiter, tourner, pirouetter, voltiger; anglais *to tumble*, ancien hollandais *tumen*, même sens; hollandais moderne *tumelen*, faire des culbutes, culbute; allemand *tumeln*, faire tourner un cheval, le faire voltiger, toutes formes qui se rattachent à la racine sanscrite *dhu*, agiter, secouer, d'où *dharma*, fumée, proprement ce qui est agité ou emporté en tourbillons, *dhāt*, poussière. En grec, la même racine donne *thuein*, se précipiter, *thuelia*, ouragan, *thumos*, colère, fougue, courage et, par extension, esprit). Etre porté en bas, entraîné de haut en bas: *TOMBER à la renverse*, sur les genoux, sur la tête, sur le nez, *TOMBER de cheval*, *TOMBER dans un fossé*, dans l'eau. Les fruits *TOMBENT de l'arbre*. Ses cheveux *TOMBENT*. Le tonnerre vient de *TOMBER*. Les poètes disent que *Vulcan a tombé du ciel pendant un jour entier*. Nous apprenons à marcher à force de *TOMBER*. (F. Bastiat.) La vanité donnait au gladiateur la force de *TOMBER avec grâce*. (Laténa.) Le fruit qui *TOMBE*, *TOMBE en vertu d'une loi*. (E. de Gir.)

Tombe, tombe, feuille éphémère,
Voile aux yeux ce triste chemin;
Cache au désespoir de ma mère
La place où je serai demain.

MILLEVOTE.

Je vois mes rapides années
S'accumuler derrière moi,
Comme le chêne autour de soi
Voit tomber les feuilles fanées.

LAMARTINE.

— Se détacher de la place qu'on occupait: *Le crêpi de ce mur TOMBE en divers endroits. L'écorce du platane TOMBE chaque année. L'es-*

carre a fini par TOMBER. Les premières dents TOMBENT de bonne heure.

— Etre tranché, puis porté en bas, en parlant de la tête d'un homme qu'on exécute à mort: *Sa tête TOMBA sur l'échafaud.*

— S'écrouler, être ruiné: *Une maison qui TOMBE en ruine. Les aras font leurs nids dans les trous de vieux arbres pourris, qui ne sont pas rares dans leur pays natal, où il y a plus d'arbres qui TOMBENT de vétusté que d'arbres jeunes et sains.* (Buff.)

— Périr; être anéanti, dissipé, détruit: *Nos illusions TOMBENT une à une. L'Empire avait abusé de la force et de la guerre, il est tombé par la force et par la guerre.* (V. Cousin.) *Comme les feuilles des bois, nos illusions TOMBENT avant l'hiver de la vie.* (Descuret.) *Le christianisme TOMBE de jour en jour.* (Chateaub.) *Les barrières qui séparent les individus et les peuples TOMBENT successivement.* (L'abbé Batain.) *La Révolution est une transition entre un ordre ancien qui TOMBE et un ordre nouveau qui se fonde.* (E. Littré.)

Nous marchons dans un siècle où tout tombe à grand bruit.
LAMARTINE.

— S'abattre, s'abaisser: *TOMBEZ, TOMBEZ, voiles importuns.* (Fléch.)
Chaque voile qui tombe offre un charme de plus.
BAOUR-LORMIAN.

— Etre porté, dirigé:
Tous vos regards sur moi ne tombent qu'avec peine.
RACINE.

Des courtisans sur nous les inquiets regards
Avec avidité tombent de toutes parts.
VOLTAIRE.

— Pendre; être pendant, retenu par le haut et libre par le bas: *Ses cheveux TOMBENT avec grâce. Ce manteau, cette robe TOMBE mal.*

— Faiblir; perdre de son intensité, de sa force: *Sa voix TOMBE à la fin de chaque période, de chaque phrase musicale. Le vent est un peu tombé.* « Perdre de sa vigueur, de sa force physique ou morale: *C'est un homme qui est bien tombé.* « Perdre sa situation, descendre dans une situation inférieure: *Il faut que tout tombe, quand tout s'est élevé.* (Volt.) « Succomber, périr, disparaître: *L'Angleterre aristocratique TOMBERA, mais l'Angleterre nation est immortelle.* (V. Hugo.) « Cesser, discontinuer: *Le vent vient de TOMBER. Tous ces bruits de guerre sont TOMBÉS. On voit ces amours effrénés TOMBER comme un vent qui s'apaise.* (Lacordaire.)
J'ai vu de son courroux tomber la violence.
RACINE.

... Dieux, qu'elle est belle!
Les plus affreux soupçons tombent à son aspect,
La colère se change en timide respect.
Mme E. DE GIRARDIN.

— Etre négligé, mis en oubli: *On laisse TOMBER ces études. Cette mode est TOMBÉE.*

— Pêcher, se laisser entraîner au mal: *Ce n'est pas parce qu'on est faible qu'on TOMBE, c'est parce qu'on se croit fort.* (Mongin.)
Ah! ne méprisons pas une femme qui tombe;
Qui sait sous quel fardeau la pauvre âme succombe!
V. HUGO.

— Ne pas réussir, échouer: *La pièce est TOMBÉE à la première représentation.*

... Lorsque le public écoute
Des pièces dont nous les assomons,
Lui seul est bientôt seul sans doute,
Et c'est pourtant nous qui tombons.
DÉSAGUIERS.

— Baisser, être sur le point de finir, en parlant du jour:
Le jour tombe, et la nuit de son trône d'ébène
Jette son crêpe obscur sur les monts, sur les flots.
DELLILE.

« Descendre sur la terre, arriver, se former, en parlant de la nuit: *La nuit TOMBAIT au moment où il nous quitta.*
La nuit tombe, et le temps, de son doigt redouté,
Me marque un jour de plus que je n'ai pas compté.
LAMARTINE.

— Arriver inopinément, se trouver par hasard: *Breteuil alla TOMBER chez le curé de ce village.* (St-Sim.) *Entre Coblenz et Trèves, je TOMBAI dans l'armée prussienne.* (Chateaub.)

— S'offrir inopinément: *Cela m'EST TOMBÉ dans l'esprit. Une pareille idée ne peut TOMBER que dans la tête d'un fou.*

— Arriver, avoir lieu, se produire à une époque déterminée: *J'ai trois paiements qui TOMBENT le 15 de ce mois. La fête du saint TOMBE un lundi.*

— Déboucher: *La rue Saint-Denis TOMBE sur le boulevard. La Marne TOMBE dans la Seine un peu au-dessus de Paris.*

— Devenir par accident: *TOMBER malade. TOMBER amoureux. Il TOMBA malade d'une maladie si étrange que les médecins ne savaient quels remèdes y apporter.* (Mérimee.)

— Etre conduit, poussé, amené, réduit: *Etre pauvre sans être libre, c'est le pire état où l'homme puisse TOMBER.* (J.-J. Rouss.)

— Echoir, passer par transmission ou par accident: *Cette fortune TOMBE entre les mains d'un homme qui en tirera parti. Cette propriété EST TOMBÉE dans une famille roturière.*

— *Tomber à plat*, S'étaler sur le ventre en tombant. *Fig.* Avoir un échec complet : *Il se jeta dans toutes sortes d'écarts, touchant quelquefois à des points assez élevés, mais tombant le plus souvent à plat.* (Balz.)

— *Tomber à rien*, Se réduire à très-peu de chose.

— *Ne pas tomber à terre ou par terre*, Être immédiatement saisi, relevé, remarqué : *A la porte, la canaille! allons, vite! — La canaille!... Canaille! ce mot-là ne tomberait pas par terre à Paris.* (Vitet.) *Il ne pas tomber dans l'oreille d'un sourd*, Être immédiatement entendu et relevé.

— *Tomber aux pieds, aux genoux de quelqu'un*, à genoux devant quelqu'un, Se jeter à genoux devant lui, pour le supplier : *Devant leurs chefs tonsurés, ces pauvres paysans tombaient humblement à genoux.* (H. Heine.)

Une mère à vos pieds peut tomber sans rougir.

RACINE.

Venez voir à vos pieds tomber vos ennemis.

RACINE.

— *Tomber à la conscription*, Être désigné par le sort pour être soldat : *Fernand, quelques jours avant le retour, était tombé à la conscription.* (Alex. Dum.)

— *Tomber du ciel*, Survenir inopinément, par un bonheur inespéré : *Ce secours tombait véritablement du ciel.* (Alex. Dum.)

— *Tomber des nues*, Être stupéfait, surpris, ébahi au dernier point :

Je suis tout ébaubi et je tombe des nues.

VOLTAIRE.

Être embarrassé de sa contenance, ne savoir à qui s'adresser ou que répondre. *Il arriva inopinément dans un lieu où l'on n'est pas connu : Cet homme est tombé des nues.* Être mal amené, mal motivé : *Ce dénouement tomba des nues.*

— *Tomber de son haut*, Être extrêmement surpris :

Et ce qu'il m'a vingt fois fait tomber de mon haut, C'est de vous voir au ciel d'un coup de sonnettes Que vous désavouiez si vous les aviez faites.

MOLIÈRE.

C'est un méchant. Il me tint l'autre fois Propos d'amour dont je fus si surprise, Que je pensai tomber tout de mon haut.

LA FONTAINE.

Les bras m'en tombent, Je suis stupéfait, tout à fait surpris de cela.

— *Tomber de Charybde en Scylla*, Eviter un mal, pour tomber dans un autre. V. CHARYBDE.

— *Tomber de fièvre en chaud mal*, de la poêle dans la braise, Tomber d'un état fâcheux dans un pire.

— *Tomber du côté où l'on penche*, Subir les conséquences de ses faiblesses, être victime du penchant vicieux ou mauvais auquel on s'est livré : *On tombe toujours du côté où l'on penche.* (Guizot.)

— *Tomber d'accord*, S'accorder, s'entendre, régler une chose d'un commun accord : *Tomber d'accord pour la vente d'une propriété.* *Il avoua, convenir : Je tombe d'accord avec vous que la chose n'est pas facile.*

— *Faire tomber les armes des mains*, Désarmer : *Peut-être elle n'attend qu'un espoir incertain Qui lui fasse tomber les armes de la main.*

RACINE.

— *Faire tomber la plume des mains à quelqu'un*, Le dégoûter ou le dissuader d'écrire : *Quand un écrivain est fortement convaincu, rien ne peut lui faire tomber la plume des mains.*

— *Livre qui tombe des mains*, Livre dont on ne peut soutenir la lecture.

— *Tomber du haut mal*, Être épileptique.

— *Tomber d'inanition*, Tomber en faiblesse, faute de nourriture : *N'est-il pas honteux pour le stèle où nous vivons de voir aussi souvent des malheureux tomber d'inanition sur le pavé des villes?* (Aug. Humbert.)

— *Tomber de sommeil*, Avoir un besoin extrême, invincible de dormir.

— *Tomber dans la nasse*, Être pris à quelque piège : *Il ne songea plus qu'à me faire tomber finement dans la nasse.* (Le Sage.)

— *Tomber dans*, Arriver à un état de, être réduit à : *Tomber dans la misère.* *Tomber dans le désespoir.* *Tomber dans le mépris.* *Tomber dans la dévotion.* *Tomber dans l'aveuglement.* *Tomber dans l'oubli.* *Tomber dans l'erreur.* *L'amitié disparaît quand celui qui est aimé tombe dans le malheur, ou que celui qui aime devient puissant.* *A l'aspect d'un beau tableau de la nature, on tombe involontairement dans le silence.* (Chateaub.) *Travailliez, car si vous vous relâchez, vous tomberez dans l'insuffisance.* (Proudh.) *La où le peuple tombe dans l'indifférence, la société est près de périr.* (Proudh.)

— *Tomber dans le sens*, dans le sentiment de quelqu'un, Arriver à partager son avis, se rendre à son opinion.

— *Tomber en*, Être atteint par, arriver à un état de : *Tomber en putréfaction.* *Tomber en poussière.* *Tomber en ruine.* *Tomber en faiblesse.* *En dévotion.* *En pitié.* *En syncope.* *En léthargie.* *Tomber en disgrâce.* *Le chancelier Bacon tombait en syncope en voyant une éclipse de lune.* (Raspail.) *Il Com-*

xv.

mettre : *La loi de Moïse défend de punir celui qui tombe en faute par ignorance.* (Salvador.)

— *Tomber en désuétude*, Cesser d'être en usage : *Cette loi est tombée en désuétude.* *Souvent des mots très-utiles tombent en désuétude.* *Les noms naissent avec les choses et tombent en désuétude lorsqu'elles cessent d'être en usage.* (De Bonald.) *Il est dans la nature des décrets iniques de tomber en désuétude.* (B. Const.) *Les lois qui sont en opposition avec les mœurs sont érudées et tombent en désuétude.* (M. Lévy.)

— *Tomber en pure perte*, Ne donner aucun résultat utile et coûter de l'argent : *Toutes ces dépenses tombent en pure perte.* *Il Peu usité.*

— *Tomber en pièces*, Se déchirer, se casser, être réduit en morceaux : *Le peu d'habillements et de lits qui avaient échappé à toutes les aventures essuyées jusqu'à ce moment tombaient en pièces et ne pouvaient plus servir.* (M.-Br.)

— *Faire tomber quelqu'un en confusion*, Lui causer une grande confusion.

— *Tomber sur*, Être porté ou frappé contre : *Les coups tombaient sur nous comme la grêle.* *Les balles tombaient sur nous de tous côtés.* *Les traits tombent sur lui de tout le rivage.* (Fléch.) *Il Frapper, atteindre : Un grand malheur est tombé sur nous.* *Être dirigé sur, s'appliquer à : Le soupçon tomba sur lui.* *Mon observation ne tombe pas sur ce point.* *La satire doit tomber directement sur les mœurs et ne frapper les personnes que par réflexion.* (Mol.) *La fausseté tombe sur les faits, l'erreur sur les opinions.* (Volt.) *Il Arriver par hasard : Nous tombâmes sur le hameau sans nous douter qu'il était là.* *Rencontrer par hasard en lisant : Tomber sur un passage, sur un vers, sur un mot.* *Il Attaquer vigoureusement, avec ardeur : Nous tombâmes sur le dîner et l'expédition lestement.*

— *Tomber sur ses pieds*, Tomber debout, Se tirer heureusement d'une mauvaise affaire, se trouver dans la même situation qu'auparavant. *On dit plus souvent retomber sur ses pieds.*

— *Tomber sur quelqu'un*, Se jeter, se précipiter sur lui, le charger, l'attaquer avec vigueur : *Il précipite sa marche pour tomber sur nos soldats épuisés.* (Boss.) *Ce fut lui qui commença l'attaque, tombant sur les Allemands avec une grande résolution.* (De Peyronnet.)

— *Tomber sur quelqu'un*, Tomber sur le corps à quelqu'un, Tomber sur la friperie de quelqu'un, Dire de lui des choses dures et désobligeantes : *Si je demandais quelque chose au pouvoir, moi, député indépendant, tous mes amis politiques me tomberaient sur le corps.* (Scribe.)

— *Tomber sur les bras de quelqu'un*, Se trouver inopinément à sa charge : *La veuve de son frère vient de lui tomber sur les bras.* *La duchesse de La Ferté leur tomba sur les bras.* (Mme de Sév.)

— *Laisser tomber un regard sur quelqu'un*, Le regarder avec un certain sentiment : *Laissez tomber sur ce malheureux un regard de pitié.* *Il LAISSA TOMBER SUR SON ADVERSAIRE UN REGARD DE MÉPRIS.*

— *Faire tomber la conversation sur*, Amener la conversation sur : *On a fait tomber la conversation sur vous.*

— *Tomber sur la poitrine*, Gagner les poumons, en parlant d'un rhume qui s'était d'abord manifesté dans la gorge.

— *Le sort tomba sur lui*, Ce fut lui que désigna le sort.

— *Tomber sous*, Être sujet à : *J'appelle réel tout ce qui tombe sous l'observation.* (V. Cousin.)

— *Tomber sous la main de*, Être mis fortuitement à la disposition de : *Ce livre m'est tombé sous la main.* *Sur cette plante, vous pouvez vous former une idée des autres, jusqu'à ce qu'elle vous tombe sous la main.* (J.-J. Rouss.)

— *Tomber sous la main*, sous la patte, sous la coupe de quelqu'un, Être mis sous sa dépendance, à portée de ses mauvais traitements :

Allez, vous êtes une ingrâte ; Ne tombez jamais sous ma patte.

LA FONTAINE.

— *Tomber sous les yeux de*, Être aperçu fortuitement par : *Le texte me tomba justement sous les yeux.*

— *Tomber sous la dent*, S'offrir pour pouvoir être mangé : *Le loup débore tout ce qui lui tombe sous la dent, un mouton, une grenouille.* (J. Janin.)

— *Tomber sous le sens*, Être clair, évident, palpable : *Cela tombe sous le sens.* *Il Tomber sous le sens*, Être perceptible par les sens : *La réalité qui tombe sous nos sens n'est pas toute la réalité.* (Jouffroy.)

— *Laisser tomber*, Ne pas retenir, abandonner à son propre poids, laisser faire une chute à : *Vous allez laisser tomber cet enfant.* *Morrel LAISSA TOMBER SA MAIN DANS LA MAIN que lui tendait le comte.* (Alex. Dum.) *Il Prononcer avec nonchalance : LAISSER TOMBER ses paroles.*

La Mollesse en plourant sur un bras se relève, Ouvre un oeil languissant et d'une faible voix. Laisse tomber ces mots qu'elle interromp vingt fois.

BOILEAU.

— *Tomber mort, roide mort*, Mourir tout d'un coup, en tombant.

— *Tomber les quatre fers en l'air*, Tomber à la renverse, les quatre pieds en haut, en parlant d'un cheval. *Il Tomber à la renverse en parlant d'une personne.*

— *Faire tomber son enfant*, Se faire avorter, par certaines manœuvres.

— *Tomber bien*, Arriver à propos, rencontrer bien. *Il Se dit aussi ironiquement.* *Il Tomber mal*, Arriver mal à propos, dans un moment inopportun, rencontrer mal : *Vous ne pouvez pas plus mal tomber, et le danger est réel.* (Scribe.)

— *Les alouettes tombent toutes rôties*, On a sans travail, sans peine, sans effort, une vie de luxe et de plaisir : *LES ALOUETTES NE TOMBENT TOUTES RÔTIES QU'À CEUX QUI MOISSONNENT LE CHAMP, NON À CEUX QUI L'ONT SEMÉ.* (Chateaub.)

— *Prov. Si le ciel tombait, il y aurait bien des alouettes de prises*, Se dit pour railler une hypothèse absurde ou gratuite. *Il Quand la poire est mûre, il faut qu'elle tombe.* *Quand les choses sont arrivées à un certain point, il faut absolument qu'elles aboutissent, qu'elles aient un résultat bon ou mauvais.*

— *Littér.* Se terminer par une chute :

Les stances avec grâce apprennent à tomber, Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber.

BOILEAU.

— *Théâtre. Tomber dans les règles*, Ne pas atteindre, à la première représentation, un certain chiffre de recette, au-dessous duquel les comédiens s'attribuaient la propriété absolue de la pièce. *Il Tomber dans le troisième dessous*, Echouer entièrement dans un rôle.

— *Chasse. Tomber en défaut*, Perdre la piste du gibier. *Il Tomber en arrêt*, Rester immobile devant le gibier : *Un bon chien doit tomber franchement en arrêt.* (E. Blaze.)

— *Fauconn.* Tomber sur la perdrix, Fondre sur elle tout d'un coup.

— *Tomber sous le vent de*, Passer sous le vent de : *Nous tombâmes sous le vent de la frégate.* *Il La mer tombe*, Les lames commencent à diminuer de force. *Il Tomber de l'arrière*, Tomber sur le nez, Incliner vers l'arrière, vers la proue.

— *Typogr.* Tomber en page, Ménager la composition de manière qu'elle se termine convenablement. *Il Tomber bien, tomber mal*, Se terminer bien ou mal, eu égard au commencement du chapitre suivant.

— *Chim.* Tomber en déliquescence, en déliquium, Se désagréger par l'effet de l'eau atmosphérique absorbée.

— *Unipersonnel.* *Il Tombe de la pluie, de la grêle, de la neige.* *Il m'est tombé sous la main un livre très-curieux.*

Oh! oh! dit-il, je saigne! Et que serait-ce donc S'il fut tombé de l'arbre une masse plus lourde, Et que ce gland eût été gourde?

LA FONTAINE.

— *v. a. ou tr.* Faire tomber, jeter à terre : *TOMBER son adversaire.*

Les aiglons mutins, souffrant horriblement, Tombent le chêne vieux.

DESPORTES.

Il ne s'emploie plus que dans le langage des luteurs.

— *Fam.* Vaincre : *Ce rude joueur du journalisme n'en est plus à compter les adversaires qu'il a tombés.*

— *s. m. Syn.* de *TOMBÉE* : *Le TOMBER du jour.* *Il Peu usité.*

Gramm. Le verbe neutre *tomber* se conjugue généralement avec le verbe *être*; nous avons cependant cité un exemple où l'Académie l'a employé avec le verbe *avoir* : *Vulcain a tombé du ciel pendant un jour entier.* Dans ce cas spécial, c'est-à-dire lorsque la phrase exprime la durée de la chute; il est indispensable d'employer le verbe *avoir*, l'idée d'état, qu'exprimerait le verbe *être*, étant absolument exclue. Le poète emploie le verbe *avoir* dans des cas tout différents :

Où serais-je, grand Dieu! si ma crédulité Éût tombé dans le piège à mes pieds présenté?

VOLTAIRE.

Ces exemples ne doivent pas être imités en prose et ne sont justifiés que par les besoins de la mesure.

— *Encycl.* Tomber dans les règles. Cette expression était usitée autrefois à la Comédie-Française à propos d'une pièce qui ne réussissait pas et dont les sociétaires avaient le droit de confisquer la propriété. Cet usage remontait à 1653; il avait pris naissance en même temps que les droits ou parts d'auteur. Les comédiens avaient commencé par acheter les pièces moyennant un prix fait d'avance. Mais pour une première pièce, et à un auteur dont le nom n'était pas connu, ils ne donnaient rien ou fort peu de chose. Tristram l'Ermitte, à l'occasion des *Ritales* de Quinault, son élève, alors débutant dans la carrière dramatique, proposa aux acteurs d'accorder au jeune poète le neuvième de la recette de chaque représentation, tous frais déduits, tant qu'on jouerait sa pièce dans la nouveauté; après quoi elle appartenait aux comédiens. Cet arrangement fut accepté et devint la règle; mais les comédiens se ménagèrent le moyen de ne payer que pour très-peu de représentations. Ils établirent que la

propriété de la pièce leur appartenait s'il arrivait que le chiffre de la recette fut inférieur à une somme fixée à l'avance; c'est ce qu'on appela une pièce *tombée dans les règles*. Ce chiffre varia plusieurs fois; il fut d'abord de 500 livres l'hiver et 300 l'été, et il fallait que la pièce tombât deux fois de suite au-dessous de l'une de ces sommes, suivant la saison, pour que les comédiens en devinssent propriétaires; ils pouvaient, en la reprenant plus tard, en tirer de bons revenus. En 1797, ils substituèrent à ces chiffres ceux de 1,200 livres l'hiver et 800 livres l'été; mais il fallait toujours que la recette tombât deux fois de suite ou trois fois au-dessous du chiffre fixé. Le comte de Schouvalow, pour empêcher les *Barmécides* de Laharpe de tomber dans les règles, envoyait chaque fois, rapportent les *Mémoires secrets*, le supplément de la somme requise. Plus tard, en 1766, enhardis par la réussite, les sociétaires firent à eux seuls un nouveau règlement dans lequel ils supprimèrent les mots de suite après les mots *représentations*, de sorte que l'alternative seule des bons et des mauvais jours de recette devait amener bientôt cette double chute séparée, tandis que deux chutes de suite se présentaient beaucoup plus difficilement; ils décidèrent ensuite que, pour le calcul des 1,200 et des 800 livres, on ne pourrait demander d'autre compte que celui de la recette de la porte, c'est-à-dire déduction faite de la location des loges, qui se montait en moyenne à 800 livres par jour, et des entrées par abonnement. Beaumarchais engagea une lutte vigoureuse contre ces abus, que la Révolution fit tomber comme tant d'autres. V. AUTEUR (droits d').

— *Allus. hist.* Tomber avec grâce, Allusion à la manière étudiée avec laquelle le gladiateur s'efforçait de tomber dans le cirque au moment de rendre le dernier soupir. Lorsqu'il gladiateur se sentait mortellement frappé, dans les sanglants combats du cirque, et que son adresse lui était devenue inutile, il cherchait encore à s'attirer les applaudissements de la multitude, pour laquelle son agonie était un spectacle, par une chute qu'il s'étudiait à rendre savante, et il tombait sur l'arène avec grâce.

Cette phrase se dit, au moral, de ceux qui, en politique, en amour, etc., se sauvent de l'humiliation d'un échec par la bonne grâce, feinte ou réelle, qu'ils mettent à l'accepter.

« Un soir, un jeudi, au lieu de nous apporter pour notre souper le morceau de pain et le verre d'eau ordinaires, on nous donna du veau, de la salade et un verre d'abondance. « Que se passe-t-il donc ? » me demandai-je. J'appelai Stéphane, et je le questionnai; il avait le même souper que moi. « C'est le repas libre, m'écriai-je; demain ils vont nous livrer aux bêtes. — *Nous tomberons avec grâce*, dit Stéphane. — En criant : Liberté! » repris-je avec enthousiasme. — Et victimes de la tyrannie, » ajouta Stéphane. »

MAXIME DU CAMP.

« Boccace a véritablement amolli et corrompu l'Italie dans un temps où elle pouvait encore choisir entre une liberté orageuse et un esclavage voluptueux; au lieu qu'au temps d'Arioste il ne lui restait qu'à tomber avec grâce, comme le gladiateur dans le cirque. La suprême science du sourire dans l'agonie lui est enseignée par l'auteur du *Roland furieux*. »

EDGAR QUINET.

« Quand les partis sont aux prises, l'orateur aime mieux frapper fort que juste; et lorsqu'une tête est l'enjeu d'un discours, on ne s'amuse pas à polir une phrase, et l'on ne s'étudie point à tomber avec grâce, comme le gladiateur du cirque, sous le fer de ses ennemis. »

CORMENIN.

« Il arrive un âge où l'habitude du malheur et la connaissance des hommes donnent l'apparence du stoïcisme... »

« La question n'est pas de guérir ses plaies, mais de les cacher au monde. Tu es dans le cirque, gladiateur, et César te regarde. Salus avant de mourir, et tâche de tomber gracieusement. »

FÉLICIEN MALLEFILLÉ.

TOMBÉREAU s. m. (tom-be-ré—rad. *tomber*). Le bourguignon champenois *tumereau*, *tumerel*, qui a la même signification, vient de même de la vieille forme *tumer*, tomber. Le *tombereau* est ainsi nommé parce que c'est une charrette dont on renverse la caisse pour la décharger. Sorte de charrette à deux roues, portant une caisse qu'on remplit de matériaux à transporter, et qu'on fait basculer quand on veut la décharger. *Le charriage des betteraves s'exécute dans de grands tombereaux.* (M. de Dombasle.)

... De tous les quartiers de la ville, Les tombereaux venaient s'embarquer à la file.

LA MARTINIÈRE.

— Ce que contient cette charrette quand elle est complètement chargée : *Un tombereau de pierres, de sable.*

— Charrette sur laquelle on conduisait au-

trefois les condamnés au supplice : *Danton leur fit un adieu de la main avec un sourire, et le tombeureau continua de rouler.* (Balz.)

— Chasse. Petite claie en forme de trémie, dont on se sert pour prendre les oiseaux sur la neige.

— Pêche. Sorte de retranchement pratiqué derrière la bande d'un étang, pour y pêcher, quand la bonde perd de l'eau.

— **Encycl.** Le tombeureau est un véhicule que l'on emploie sur les chantiers de terrassement et de maçonnerie pour transporter les déblais ou les matériaux à de grandes distances; ils se composent d'une caisse portée sur deux roues placées environ au milieu de sa longueur; ce système est relié à deux brancards entre lesquels on attache un cheval de trait. Les tombeureaux sont ordinairement attelés d'un cheval, ils ont alors une capacité de 0m,500 à 0m,800; dans quelques localités on les fait plus grands; ainsi à Paris on en voit qui cubent de 1 mètre à 1m,50 et qui sont le plus souvent traînés par deux chevaux. Le tombeureau le plus généralement employé est celui dit à bascule, dont les brancards sont articulés à l'une des extrémités de la caisse, de façon à permettre de renverser le véhicule sans dételé le cheval et de vider la charge en ouvrant la partie postérieure de la caisse. Sur les routes départementales du département de la Seine, on fait usage de tombeureaux à bascule cubant 1m,80; ils coûtent 500 francs et pèsent 750 kilogrammes. Dans les terrassements on fait usage du tombeureau pour les transports à des distances de 100 mètres à 500 mètres, c'est-à-dire à partir du point où l'emploi de la brouette ne devient plus économique jusqu'à celui où les wagons traînés par des chevaux diminuent le prix de revient du transport. Dans l'estimation de la dépense occasionnée par ce mode de transport, il y a trois choses à considérer : 1° le temps nécessaire au chargement; 2° le temps nécessaire au mouvement; 3° le temps nécessaire au déchargement et à la mise en marche du tombeureau. 1° En supposant, ce qui a lieu dans le plus grand nombre de cas, qu'un homme puisse charger 12 mètres cubes de terre en dix heures de travail, si l'on représente par C la capacité du tombeureau et par N le nombre des chargeurs, ce temps sera

$$T = \frac{10 \times C}{12 \times N}$$

Le nombre N ne doit pas dépasser 3, car autrement les chargeurs se gêneraient, et il comprend le conducteur qui travaille comme chargeur. Exemple : s'il s'agit de charger un tombeureau cubant 0m,800, on aura

$$T = \frac{10 \times 0,800}{12 \times 3} = 0,222$$

2° Un cheval attelé à un tombeureau parcourt 30,000 mètres en dix heures; pour parcourir R relais de 100 mètres, aller et retour, il mettra

$$T_1 = R \times \frac{10 \times 200}{30,000}$$

d'où

$$T_1 = R \times 0,667;$$

pour 5 relais de 100 mètres, on aura

$$T_1 = 5 \times 0,667 = 0,335.$$

3° Le temps nécessaire au déchargement et à la mise en marche du tombeureau peut être évalué à 0m,033 ou 0m,05 suivant la dimension du tombeureau.

— Ayant ces différents temps pour une capacité C du tombeureau, pour avoir les temps nécessaires au transport de 1 mètre cube de terre, il suffit de multiplier les premiers par le rapport de 1 mètre cube à la capacité C, et en faisant la somme des valeurs obtenues on aura le temps total nécessaire au transport de 1 mètre cube à R relais de 100 mètres; ainsi

$$0 = \frac{10 \times C}{12 \times N} + R \times 0,667 + 0,033$$

Ainsi, pour le temps du transport du mètre cube avec le tombeureau de 0m,80 de capacité, on a

$$0 = \frac{0,222 + 0,335 + 0,033}{0,80} = 0,7375.$$

Un travail ainsi organisé serait vicieux, puisque les deux chargeurs se reposeraient pendant toute la durée du parcours et du déchargement du tombeureau. Pour éviter cela, on emploie deux tombeureaux, dont l'un est en charge pendant que l'autre va à la décharge, et, pour que les chargeurs ne perdent pas de temps, il suffit que le nombre R de relais soit tel, que le temps de la charge soit égal au temps employé au mouvement et à la décharge, et que l'on ait par conséquent

$$\frac{10 \times C}{12 \times N} = R \times 0,667 + 0,033;$$

d'où l'on tire pour le cas où C = 0m,80 et N = 3,

$$R = \frac{10 \times 0,8}{12 \times 3} - 0,033 = 2,97,$$

soit un parcours de 297 mètres. Dans le cas où il n'y aurait qu'un chargeur avec le conducteur, ce qui fait N = 2, cette formule donnerait : R = 4,47, soit 447 mètres.

Toutes ces formules permettent de calculer

facilement le prix du transport des terres, sachant ce que sont payés par jour les terrassiers ainsi que le tombeureau avec son conducteur. Si l'on ne disposait que d'un tombeureau et que les chargeurs n'eussent pas d'occupation pendant qu'il est en marche, au lieu de tenir compte, pour les chargeurs, seulement du temps du chargement, il faudrait supposer qu'ils travaillent aussi longtemps que le tombeureau. Dans ce genre de transport, les rampes ne doivent être inclinées que de 1/30 (0m,05), et l'on ne prend tout de même pour l'équivalent d'un relais horizontal de 30 mètres qu'une portion de rampe de 20 mètres de base et par conséquent de 1 mètre de hauteur. On admet comme une approximation suffisante qu'une rampe de 0m,05 par mètre et de 80 mètres de longueur équivaut à 100 mètres de parcours en plaine. Cette donnée permet de remplacer des transports en rampe par d'autres en plaine équivalents. Dans les devis des travaux publics, on calcule ordinairement les prix des transports au tombeureau à l'aide de la formule

$$x = \frac{P(2D + d)}{Lc}$$

dans laquelle P est le prix de la journée du tombeureau, le conducteur compris; D la distance à parcourir; d la distance qui serait parcourue pendant la durée du chargement et du déchargement; L la longueur du parcours journalier du véhicule, et enfin c la capacité de la caisse du tombeureau.

TOMBERELLE s. f. (ton-be-rè-le — rad. tombeureau). Chasse. Grand filet dont on se sert pour prendre des perdrix.

TOMBEUR s. m. (ton-beur — rad. tomber). Fam. Athlète, lutteur qui tombe ses adversaires : *Un grand TOMBEUR d'hercules forains.*

TOMBIGBEE, rivière des Etats-Unis. Elle prend sa source dans le comté de Tishening (Mississippi), se dirige au S., puis à l'E., entre dans l'Etat d'Alabama, traverse le lac Black-warrior et, après un cours d'environ 450 milles, se jette dans l'Alabama, au-dessus de Mobile.

TOMBISEUR s. m. (ton-bi-zeur — rad. tomber). Fauconn. Premier des oiseaux qui attaque le héron dans son vol : *On nomme le faucon qu'on jette au secours du premier TOMBISEUR; le teneur, c'est-à-dire celui qui termine le combat, est ordinairement un gerfaut.* (Cgstille.)

TOMBOLA s. f. (ton-bo-la — mot ital. qui signif. *cultbte*). Ancien jeu de loto qu'on jouait avec un seul carton qu'il fallait couvrir entièrement pour gagner.

— Loterie de société, où chaque gagnant reçoit un lot en nature.

— **Encycl.** C'était en 1840; la ville de Lyon venait de subir une de ces inondations dont la seconde ville de France a si souvent à souffrir. Les pertes immenses subies par le commerce, par l'industrie, par les pauvres comme par les riches, semblaient avoir ruiné pour longtemps cette malheureuse cité, que les guerres civiles n'épargnaient pas non plus.

Au moment de ce désastre, une troupe d'é-cuyers italiens était venue planter un cirque sur une des places de la ville; mais tout leur talent ne pouvait attirer la foule, le vide se faisait tous les jours de plus en plus dans la salle ainsi que dans la caisse. Le directeur, homme inventif, comprit qu'il ne se tirerait d'embarras que par quelque grand moyen.

Le lendemain, sur toutes les murailles de la ville, s'étaient des affiches multicolores annonçant pour le soir, outre les exercices habituels, une *grande tombola*; puis, toute la troupe, superbement habillée, parcourut la ville en tous sens, s'arrêtant à chaque carrefour pour permettre, entre deux airs de musique, à un crieur de promettre, lui aussi, une *grande tombola*.

La représentation eut lieu, et la *tombola* fit sortir de chez eux ceux que n'avait point entraînés la promesse d'un spectacle ordinaire. Telle fut l'origine de la *tombola* en France. Depuis lors, il n'est guère de fête qui ne se termine par une de ces loteries, où chaque spectateur, chaque convive, chaque invité a droit à un billet.

Les lots se composent ordinairement de jouets ou d'objets utiles et de fantaisie. Chaque lot, si l'on veut que la répartition en soit faite avec impartialité, doit être désigné par un numéro particulier écrit sur un morceau de papier placé à côté du lot. On met dans un sac des boules de loto ou des morceaux de papier roulés en nombre égal à celui des lots et portant les mêmes numéros. On distribue à chacun des assistants une carte portant l'un de ces numéros et l'on procède au tirage comme pour toute loterie. Ordinairement, un des plus jeunes membres de la société est invité à tirer un à un les numéros qui se trouvent dans le sac, et, à l'appel de chaque numéro, le gagnant reçoit le lot qui lui est échu.

On peut, lorsqu'on est peu nombreux, au lieu de numéros en double, se servir tout simplement de jeux de cartes : la personne chargée de distribuer les lots fait prendre par chacun des assistants un certain nombre de cartes, ordinairement deux ou trois, jusqu'à ce que les cartes du jeu soient épuisées.

On a un second jeu; on convient alors, s'il y a, par exemple, vingt lots, que les douze premières cartes qui seront appelées n'auront rien, et on les retourne une à une. Ceux qui possèdent les vingt cartes restantes sont sûrs d'avoir un lot, mais ne savent lequel. On procède au tirage en montrant le lot qui doit appartenir à la carte que l'on va retourner, en ayant soin de réserver les plus beaux lots pour les dernières cartes; le gros lot est réservé à la dernière carte. Dans ces lots, on fait figurer des lots-surprises plus ou moins comiques.

TOMBORO ou **TAMBORA**, montagne volcanique, dans la partie N. de l'île de Sumbava, une des îles de la Sonde, par 8° 20' de latit. S.; 2,239 mètres de hauteur. Les éruptions de ce volcan surpassent toutes celles qui sont connues jusqu'à ce jour. On cite surtout celle qui eut lieu du 5 au 17 avril 1816 et qui couvrit de cendres non-seulement l'île entière de Sumbava, mais encore les Moluques, Java, la partie S. de Célèbes, Sumatra et Bornéo, dans un rayon de plus de 1,200 kilom. La ville de Tomboro, située à sa base et qui comptait 12,000 hab., fut détruite.

TOMBOS, île du Nil, dans le pays de Mahas, en Nubie, près et au S.-E. de Hanneq. Elle est fertile et bien cultivée.

TOMBOUCTOU, **TEMBOUCTOU** ou **TIM-BOUCTOU**, ville du Soudan, dans l'Afrique centrale, sur la limite méridionale du Sahara, à 12 kilom. N. du Niger, près d'un de ses affluents, entre 17° 50' de latit. N. et 6° 0' de longit. O.; 17,000 hab. environ. Située au milieu de plaines de sable blanc et mouvant, cette ville, autrefois entourée d'une muraille en terre et maintenant ouverte, est de forme triangulaire et peut avoir 4 kilom. de circuit. Les rues sont propres et larges. Les maisons, construites en brique, ont soit un rez-de-chaussée seul, soit deux étages terminés en terrasse. Chaque maison forme un carré contenant deux cours intérieures. On voit aussi dans la ville, comme au dehors, beaucoup de cases en paille, de forme presque ronde. On remarque à Tombouctou plusieurs mosquées, dont deux grandes, « qui sont surmontées, dit le *Dictionnaire universel de géographie*, chacune d'une tour carrée en brique, dans laquelle on monte par un escalier intérieur; une troisième est aussi surmontée d'une tour, mais moins haute que celle des deux précédentes; les autres ne se distinguent des maisons particulières que par un minaret. La plus grande mosquée, située à l'O., a une tour de 50 à 55 pieds de hauteur; son toit est en terrasse; l'intérieur offre plusieurs galeries soutenues par des arcades. Au milieu de la ville, il y a une espèce de place, entourée de cases rondes, où l'on trouve quelques palma-christi et un palmier dour, le seul qu'il y ait dans le pays; au centre de cette place, on a pratiqué un grand trou pour recevoir les immondices. A l'O.-N.-O. de la ville, il s'est formé de larges excavations d'environ 40 pieds de profondeur; elles contiennent de l'eau de pluie. C'est là que les habitants prennent l'eau nécessaire à leurs besoins. Cette eau est assez claire, mais d'un goût désagréable. »

Le commerce de Tombouctou est très-actif, à cause de la situation de cette ville, qui la rend la station principale pour les caravanes entre l'Afrique septentrionale et le Soudan, dont elle est l'entrepôt. On y dépose tout le sel provenant des mines de l'oedéyne. Les caravanes y apportent aussi beaucoup de dattes et des marchandises européennes : les armes à feu, la coutellerie, la quincaillerie, la verrerie, le corail, le tabac, le papier et autres articles qui sont échangés contre la poudre d'or, l'ivoire, les plumes d'autruche, l'huile de palmier, la gomme, etc. Le Niger et la Cabra portent les provisions de bouche dans ce pays d'une complète stérilité.

Le premier voyageur français qui ait visité Tombouctou fut R. Caillié, qui donne les détails suivants sur la population de la ville : « Les habitants de Tombouctou, dit-il, appartiennent à la race nègre. Leur teint est d'un beau noir, leur nez un peu aquilin; ils ont les lèvres minces et de très-beaux yeux. Leurs femmes sont jolies. Toute la population professe le mahométisme. Les femmes ne sortent pas voilées et jouissent de la plus grande liberté. Cette race est intelligente, industrielle, douce et hospitalière. Le roi est un nègre très-respecté de ses sujets et très-simple dans ses habitudes. Il ne perçoit aucun tribut; le commerce fait toute sa richesse. Les habitants seraient les plus heureux de la terre sous l'administration paternelle de ce roi, sans les incursions continuelles des Touaregs, auxquels le royaume est obligé de payer une contribution annuelle. » Depuis 1873, le souverain qui règne à Tombouctou est Hammadi, fils d'Ahmed-el-Bakkai.

Tombouctou (VOYAGE A), par R. Caillié (1830, 3 vol. in-80). Il est singulier de voir un jeune homme pauvre, fort peu instruit et privé de tout appui, s'aventurer au cœur de l'Afrique, s'engager dans des régions inconnues et tracer une route qui reliera un jour les deux possessions françaises en Afrique, l'Algérie et le Sénégal. Au moment où Caillié entreprit son excursion, les frères Lander exploraient le Niger. C'est en vain qu'il demanda l'assistance de l'autorité française du Sénégal et de l'autorité anglaise de Sierra-

Leone pour un voyage à Tombouctou. Mais, dominé par un ardent désir de mettre son projet à exécution, il économisa 2,000 francs, somme qui lui servit à acheter des verroteries, du papier, etc., et il passa deux ans à se familiariser avec des Mandingues et des marchands voyageurs de l'Afrique. Il prit le nom d'Abdallah et pratiqua la religion musulmane, puis inventa une fable : enlevé encore enfant, disait-il, par les Français, lors de l'expédition d'Egypte, et affranchi par son maître, il voulait rentrer dans son pays natal et retrouver sa famille. Muni de quelques médicaments, de deux boussoles de poche, d'un costume arabe et du Coran, Caillié partit de Kakoudy, sur le rio Nunez, le 19 avril 1827, en compagnie d'une caravane qui allait sur le Niger. Il traversa le pays des Nalous, des Landamas, des Foulahs, des Mandingues et le Fouta-Dhialon, où Mollien avait pénétré neuf ans auparavant. Après être parvenu, le 11 juin, sur les bords du Dhioliba ou Niger, au village de Couroussa, pays d'Amon, il passa le fleuve (13 juin) et, s'engageant dans un pays situé à droite du Niger, il arriva le 17 à Kankan, jolie ville de 6,000 habitants, située dans une riche et fertile contrée, et qui est un marché pourvu des produits de l'Europe. Dans ses courses, le voyageur fut obligé de cacher ses instruments et de prendre ses notes en secret, à la déroboe. Il séjourna un mois à Kankan. Dénoncé comme chrétien venu pour faire connaître l'emplacement des mines du pays aux blancs, il se tira d'affaire en sa qualité de médecin empirique; l'administrateur du jalap à tous les fiévreux, ce qui n'empêcha pas le médecin malgré lui d'être pillé dans sa case. Reprenant ses marches, d'autant plus fatigantes qu'il avait une plaie au pied, Caillié traversa de nombreux villages de Bambaras et arriva, le 3 août, à Timé, où le cadeau d'un parapluie lui valut les bonnes grâces du chef de cette ville. Par contre, une fièvre brûlante le retint cinq mois dans de cruelles souffrances, aggravées par le scorbut; le malade, soigné par une négresse compatissante, se rétablit à peu près. Reprenant sa marche au nord-ouest le 9 janvier 1828, par une route inexplorée, Caillié arriva le 11 mars à Yenné, ville située dans une île sur le Niger, ayant une population musulmane de 8,000 à 10,000 habitants et centre d'un grand commerce. Le 25 mars 1828, il s'embarqua pour Tombouctou, capitale du Soudan occidental; il y arriva le 20 avril. C'est le premier Européen qui ait pénétré dans cette ville mystérieuse, entrepôt du commerce de sel du nord-ouest de l'Afrique. Il ne fit que l'entrevoir et il perdit une partie de ses illusions. Le 4 mai, il s'adjoignit à une caravane en marche pour le Maroc. Une chaleur suffocante, des puits rares, un vent brûlant, des vagues de sable augmentèrent ses souffrances et ses privations. La caravane ne rencontra que deux lieux habités, Araoutan et Mourat. Le 19 mai, elle pénétra dans le grand désert du Sahara, où des trombes de sable tourbillonnaient, où le mirage augmentait la déception. La Caillié mendie une goutte d'eau de tente en tente. Ses compagnons l'outragent, ses guides le trahissent. Il franchit enfin un des cols de l'Atlas, et il arrive à Fez, l'ancienne capitale du Maroc, après trois mois de marche environ. Comme il veut visiter Rabat et Tanger, il annonce qu'il lui faut présenter une adresse au sultan de Maroc, dans l'espoir de recevoir un secours de route. Trois jours après, il se rend à Méquinez, puis à Rabat. Le prétendu agent français de Rabat, un juif, rebute le voyageur, qui se réfugie dans un cimetière. Après quinze jours d'une extrême détresse, Caillié part pour Tanger, où il fait son entrée le 7 octobre, la nuit. Il se présente au consul français, M. Delaporte, qui embrasse avec effusion le Marco Polo de l'Afrique. Un bâtiment de l'Etat ramène en France Caillié, retabli par les soins d'une cordiale hospitalité. La Société de géographie lui décerne un prix de 10,000 francs. Voici comment le docteur Barth apprécie Caillié : « C'est un vrai bonheur pour moi de rendre justice à un voyageur qui a bien dû souffrir des attaques incessantes dirigées contre son caractère et sa véracité, et qui est mort avant d'avoir fait taire la malveillance et la calomnie. Je regarde comme un devoir de proclamer ici, sans scrupule, sans arrière-pensée, René Caillié comme un des plus véridiques explorateurs de l'Afrique. Il ne fut certes pas un homme scientifique; mais, dépourvu d'instruments et réduit aux moyens les plus infimes, il a fait plus que n'aurait pu faire, dans les mêmes circonstances, aucun autre voyageur. » C'est M. Jomard, de l'Institut, qui a rédigé la relation de Caillié (Impr. royale, 1830, 3 vol. in-80).

TOMBOUN, lac de Nigritie, sur la limite du Haoussa et du Bourdon, au S.-E. du pays des Bidis.

TOME s. m. (to-me — lat. *tomus*, gr. *tomos*; de *temno*, je divise). Division d'un ouvrage, qui forme ordinairement un volume entier : *Il y a deux TOMES à cet ouvrage. Cet ouvrage contient quatre TOMES en deux volumes, quatre volumes en deux TOMES.*

Sur ce vaste sujet, si j'allais tout tracer, Je verrais sous ma main des tomes s'amasser.

BOILEAU.

— Fig. Division, partie : *Croyait-on qu'on*

pût toujours ignorer le premier TOME de sa vie? (Mme de Sév.)

— Faire le second tome de quelqu'un, Lui ressembler, le compléter comme le second tome d'un ouvrage complet le premier. || Vieille loc.

— Syn. Tome, volume. Tome se rapporte à la division établie par l'auteur dans un travail; volume présente simplement l'idée matérielle d'un livre dont toutes les feuilles sont reliées ensemble et qui forme un tout plus ou moins grand. Un seul volume peut contenir plusieurs tomes, si le brocheur ou le relieur les a réunis; un seul tome peut former plusieurs volumes si le relieur a séparé ce que l'auteur avait considéré comme formant une partie indivisible de son œuvre. Au figuré, tome s'emploie également pour exprimer l'idée de partie, et volume pour exprimer celle d'une grande étendue; on dit : écrire des volumes, en parlant d'une correspondance très-longue et très-détaillée; on dit, au contraire, que le dernier tome de la vie d'une personne a été rempli d'événements, pour signifier que ses dernières années ont été très-agitées.

— Encycl. On confond fréquemment les mots tome et volume; mais il y a entre eux cette différence, que le tome est une division faite par l'auteur lui-même, comme celles du livre, du chapitre, tandis que le volume est une division matérielle qui peut dépendre du brochage ou de la reliure. Presque toujours cependant la division par volumes concorde avec la division par tomes. Aujourd'hui surtout, c'est en quelque sorte une règle de les faire concorder; mais, dans plusieurs ouvrages anciens, on trouve deux tomes reliés en un volume; quelquefois aussi, mais fort rarement, il y a plusieurs volumes sans qu'il y ait un tome complet. De là il résulte qu'en général un tome ne peut faire plusieurs volumes, mais qu'un volume peut contenir plusieurs tomes. Il en résulte aussi qu'on a tort d'appliquer aux tomes la qualification des différents formats; que cette distinction toute matérielle ne doit s'appliquer qu'aux volumes, et qu'il ne faut pas dire : un tome in-folio, in-4°, in-8°, in-16; c'est un volume in-folio, in-4°, in-8°, etc., qu'il faut dire.

TOMEFOBOI, lac du bas Canada, par 45° 15' de latit. N., à l'E. de celui de Memphamagot; 20 kilom. de longueur sur 3 de largeur. Il communique avec la rivière de Saint-François. Ses bords, très-pittoresques, offrent de tous côtés des scènes de la plus grande beauté. Il abonde en poissons et on y trouve une quantité d'oiseaux aquatiques de différentes espèces.

TOMELLE s. f. (to-mè-le). Entom. Genre d'insectes diptères, du groupe des mydoïdes.

— Moll. Genre de mollusques gastéropodes pectinibranches, du groupe des pourpres.

TOMELLINE s. f. (to-mè-li-ne). Chim. Nom donné par Leyeux et Parmentier à la matière albuminoïde contenue dans les globules du sang.

TOMELLOSO, bourg d'Espagne, province de Valence, à 90 kilom. E.-N.-E. de Ciudad-Real et à 30 kilom. S.-S.-E. d'Alicante; 5,000 hab. Fabriques de sparterie. C'est près de ce bourg que commence le cours souterrain de la Guadiana.

TOMENTEUX, EUSE adj. (to-man-teu, euse — du lat. *tomentum*, duvet). Hist. nat. Se dit des organes qui présentent un duvet court, très-serré, analogue à un tissu de coton : Feuilles tomenteuses.

— Anat. Qui est recouvert de villosités : Membrane tomenteuse.

TOMENTIGÈRE adj. (to-man-ti-jè-re — du lat. *tomentum*, duvet; *gero*, je porte). Hist. nat. Qui est chargé de poils serrés. || Peu usité.

TOMENTUM s. m. (to-main-tomm — mot lat.). Hist. nat. Duvet qui couvre certains organes.

TOMEIO (Niccolo-Leonico), en latin *Thomaeus*, érudit italien, né en 1456, mort en 1531. Son père était un Albanais, qui s'était établi à Venise. Il alla étudier le grec à Florence, sous la direction de Démétrius Chalcondyle, et fut l'un des premiers à expliquer sur le texte même d'Aristote et de Platon, qu'on ne connaissait guère jusqu'alors que par des traductions latines. Nommé professeur de littérature ancienne à l'université de Padoue, il occupa cette chaire pendant plus de trente années avec un succès remarquable et mérita les éloges des savants les plus renommés du temps, tels qu'Erasmus, Sadolet, Bembo et Paul Jove. Parmi les nombreux ouvrages de Tomeio, nous citerons : *Dialoghi* (Venise, 1524, in-8°), sur des questions souvent curieuses de philosophie et de science; *Aristotelis historia animalium et alta opuscula* (Florence, 1527, in-4°), recueil d'opuscules grecs relatifs à l'histoire naturelle; *Opuscula* (Paris, 1530, in-fol.), recueil contenant, entre autres, les *Questiones amatoria*, traduites en français sous le titre de *Questions problématiques du pourquoy d'amours* (Paris, 1543, in-8°); *De varia historia libri III* (Venise, 1531, in-8°), recueil d'extraits d'auteurs latins et de morceaux traduits d'auteurs grecs; diverses pièces de vers insérées dans les *Rime di diversi poeti*; enfin, des traductions latines de traités de Platon, de Proclus, d'Aristote, etc.

TOMEIO (César), littérateur italien, né, croit-on, à Tropeja (Calabre Ulérieure). Il vivait dans la seconde moitié du xvie siècle. On ne sait rien sur sa vie. Il n'est connu que comme l'auteur d'un drame des plus singuliers, intitulé *Trionfo della lega* (Naples, 1575, in-8°) et dédié à don Juan d'Autriche, après la bataille de Lépante. On y voit paraître environ quatre-vingts personnages, parmi lesquels nous citerons : Jésus-Christ, Satan, Venise, l'Italie, Constantinople, la Poésie, etc. Cet ouvrage est presque introuvable aujourd'hui.

TOMER v. a. ou tr. (to-mé — rad. tome). Diviser par tomes : TOMER un ouvrage.

— Typogr. Marquer du numéro qui indique le tome : Il faut TOMER soigneusement les feuilles, pour éviter de graves erreurs.

TOMES, l'ancienne Tomi, ville de la Mésie inférieure, qui fut plus tard le chef-lieu de la Petite Scythie. C'est là qu'Auguste exila, on ne sait au juste pour quelle cause, le poète Ovide. « Ce n'est pas, dit le Dictionnaire de biographie et d'histoire de MM. Dazobry et Bachelet, la ville actuelle d'Ovidopol, comme l'ont cru les Russes. Tomi était au S. du Danube, non loin de Varna, et de Mesembria, sur l'extrême frontière de l'empire romain au N., près du Pont-Euxin; c'est peut-être la ville moderne Tomisvar, dans l'eyalet de Silistrie. » Ovide fut relégué dans cette solitude par un édit d'Auguste l'an 9 de J.-C. Malgré ses pleurs, malgré ses supplications, malgré les prières discrètes, trop discrètes peut-être, des amis qu'il avait laissés à Rome, le chantre des *Métamorphoses*, l'auteur élégant de l'*Art d'aimer*, le poète des *Tristes*, élégies de l'exil, et des *Pontiques*, ne put jamais obtenir du tout-puissant maître de Rome la permission de rentrer dans cette cité où il avait vécu dans l'intimité du prince, où s'était écoulée dans le luxe et les délices la plus brillante partie de sa vie.

TOMEX s. m. (to-mèks). Bot. Syn. de DOBBERE et de TETRANTHÈRE.

TOM-HO, rivière de Chine, province de Sse-tchouan. Elle descend des montagnes qui courent sur la limite de la province de Chen-si, se dirige au S.-S.-O. et se jette dans le Kia-ling, par la gauche, un peu au-dessous de la ville de Pao-ning, après un cours d'environ 175 kilom.

TOMICÉPHALE s. m. (to-mi-sé-fa-le — du gr. *tomé*, section; *kephalé*, tête). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la tribu des élatriides, dont l'espèce type vit au Brésil.

TOMICIKI (Pierre), homme d'État polonais, né en 1465, mort en 1535. Il commença à Cracovie ses études, qu'il alla continuer à Leipzig, à Bologne et à Rome, où il embrassa l'état ecclésiastique. De retour dans sa patrie, il devint chancelier du roi Alexandre, puis secrétaire intime de Sigismond I^{er}, successeur de ce prince, et fut chargé par lui de plusieurs missions importantes. C'est ainsi qu'en 1511 il se rendit auprès de Vladislas, roi de Hongrie, et qu'il réussit à conclure, malgré l'opposition des ministres hongrois, le mariage de Sigismond avec Barbe Zapolya. Il revint de nouveau en Hongrie en 1512 et en 1513, pour y poursuivre les négociations relatives à l'alliance des deux pays et de l'empire contre les Turcs, et il sut s'acquitter de sa mission de manière à contenter les ministres du roi de Hongrie, à la requête desquels Sigismond le nomma évêque de Przemysl et vice-chancelier du royaume. Plus tard, il fut élevé successivement aux sièges de Fosen et de Cracovie et conserva jusqu'à sa mort une influence prépondérante dans les affaires de l'État.

TOMIGÈRE s. m. (to-mi-jè-re). Moll. Syn. de TOMOGÈRE.

TOMINA, ville du Pérou, département de Charcas, chef-lieu de province, à 175 kilom. N.-E. de la Plata, sur un affluent de gauche du Cochabamba.

TOMINÉIOS s. m. (to-mi-né-iôs). Ornith. Petite espèce d'oiseau-mouche, qui habite le Brésil.

TOMINI, TOMINE ou GOUNONG-TELLOU, grande baie sur la côte orientale de Célèbes, entre 0° 30' et 1° 30' de latit. S.; 500 kilom. de l'E. à l'O. et 210 kilom. dans sa plus grande largeur. Elle abonde en îles rocheuses et en récifs.

TOMINO, village et commune de France (Corse), cant. de Rogliano, arrond. et à 50 kilom. de Bastia; 700 hab. La vue riante dont on y jouit embrasse d'un côté des montagnes et des vallées bien cultivées, et de l'autre s'étend sur la mer, sur les îles de la Pinosa, de Montecristo, d'Elbe, de Cabrera et jusqu'aux côtes de Gênes et de la Toscane. On trouve dans le voisinage de Tomino et dépendant de cette commune le petit mouillage de Macinajo.

TOMIQUE s. m. (to-mi-ke). Entom. Syn. de BOSTRICHE : Les TOMIQUES diffèrent des platypes par plusieurs caractères. (H. Lucas.)

— Encycl. Les tomiques sont caractérisés par un corps cylindrique; la tête globuleuse, enfoncée dans le corselet; les antennes courtes et terminées en massue solide et annelée; les yeux allongés, un peu échançrés; les pal-

pes coniques et très-petites; les tarses à articles entiers. Les larves de ces insectes, lorsqu'elles sont très-multipliées, ce qui arrive souvent, causent de grands dégâts dans les forêts, car elles vivent dans le bois et le percent dans tous les sens. Ce sont, surtout les arbres résineux ou conifères qu'elles attaquent. On en connaît un assez grand nombre d'espèces, la plupart de très-petite taille, et dont la plus grande n'atteint pas 0m,01 de longueur. Quant à ce qui concerne les mœurs et les métamorphoses de ces insectes, ainsi que les moyens de les détruire, nous renverrons aux mots BOSTRICHE et SCOLYTE.

TOMISCANING, TOMMIS-KAMAIN ou TEMISCAMING, lac du haut Canada, situé au N. de celui de Nipissing, par 47° 25' de latit. N. et 82° 45' de longit. O.; 140 kilom. dans sa plus grande longueur et 50 kilom. de largeur moyenne. Il communique au Saint-Laurent par l'Ottawa, et, à ce que l'on suppose, au lac Supérieur par le Montréal.

TOMISVAR, en turc *Eski-Pargana*, ville de la Turquie d'Europe, dans l'eyalet et à 125 kilom. S.-E. de Silistrie, sur la mer Noire, entre Kustendjé et Mangali. Elle a un petit port où il se fait quelque commerce.

TOMITANO (Bernardin); médecin italien, né à Padoue en 1506, mort en 1576. Il fit ses études à l'université de sa ville natale, y devint lui-même professeur en 1639, mais, plus tard, n'ayant pas réussi à obtenir une autre chaire qu'il désirait vivement, il donna sa démission et alla s'établir à Venise, où il exerça, avec beaucoup de succès, la pratique de son art. Nous citerons, parmi ses nombreux écrits : *Quatre livres sur la langue toscane*, où il est prouvé que la philosophie est nécessaire à l'orateur et au poète (Padoue, 1570), 3e édition d'un ouvrage publié pour la première fois en 1545, sous le titre de *Ragionamenti*; *Exposition littérale du texte de Matthieu l'évangéliste* (Venise, 1547); *Discours sur l'éloquence* (Venise, 1554); *Conseils sur la peste de Venise en 1556* (Padoue, 1556); *Contra-dictionum solutiones in Aristotelis et Averrois dicta* (Padoue, 1562); *De morbo gallico libri duo*, insérés dans le recueil intitulé : *De morbo gallico quæ exstant omnia* (Padoue, 1566); *Tethys* (Padoue, 1574), élogue en l'honneur de l'arrivée de Henri III à Venise, etc.

Tom Jones, roman anglais, par Fielding (1750). Cet ouvrage est le meilleur roman paru en Angleterre durant le dernier siècle. L'idée première sur laquelle il est construit est, à elle seule, un trait de génie. Des deux acteurs qui occupent la scène, l'un paraît toujours avoir tort et l'autre toujours raison; il se trouve à la fin que le premier est un honnête homme et l'autre un scélérat. L'un n'a que des défauts; il les montre et donne prise à la médisance; l'autre a des vices; il les cache et ne fait le mal qu'avec sécurité; toujours maître de lui, il se sert de ses vices avec adresse, parvient à noircir l'innocence et à duper la vertu. Ce contraste est l'histoire même de la société. *Tom Jones*, c'est la vérité prise sur le fait.

Voici la texture du roman, débarrassé de la foule d'épisodes et de personnages secondaires qui font son originalité et lui donnent l'apparence de la vie réelle, mais qui se soustraient à l'analyse générale. M. Alworthy a recueilli un enfant trouvé, Tom Jones, et l'a fait élever comme son propre fils, en même temps que son neveu Blifil. Ce dernier dresse ses batteries pour perdre Tom Jones dans l'esprit de son oncle, afin de profiter seul de l'héritage; il se fait aider dans ses infâmes machinations par ses précepteurs, Tvakum et Squarre. Une nouvelle cause de haine s'élève entre les deux jeunes gens : tous deux aspirent à la main d'une charmante jeune fille, Sophie Western, Tom par amour, Blifil par intérêt. Blifil, à force de sottes manœuvres, réussit à faire chasser Tom par M. Alworthy et à se faire agréer pour gendre par le père de Sophie. Mais la fortune garde au pauvre Jones une compensation : le cœur de Mlle Western lui appartient et l'on se rassure à l'égard du dénouement. En même temps que Tom part de chez M. Alworthy, Sophie se sauve de chez son père et tous deux prennent la même route sans pouvoir se joindre, poursuivis par M. Western, qui manque toujours sa fille, qu'il cherche, et tombe inévitablement sur Tom, qu'il voudrait voir au diable. C'est une odyssée tantôt tragique, tantôt burlesque. A la fin, tout le monde se retrouve, tout se découvre. M. Alworthy apprend que Tom est le frère naturel de Blifil et que ce secret était connu depuis longtemps de cet hypocrite. Furieux, il chasse Blifil à son tour et institue Tom son héritier. M. Western, en homme habile, fait volte-face, ouvre à Tom ses bras dans lesquels, une heure auparavant, il voulait l'étouffer et lui laisse à peine le temps de respirer jusqu'à ce qu'il ait épousé Sophie. Tom ne se fait nullement prier. Tout est bien qui finit bien.

Cette unité d'action, tant de circonstances et d'incidents concourant au même but, donnent à cette œuvre son caractère. La variété et la fidélité des peintures des caractères en font le grand mérite. Non-seulement les principaux personnages, mais ceux qui jouent des rôles secondaires, sont des types.

« Le roman de *Tom Jones*, dit Walter Scott, fut parmi nous le premier ouvrage d'i-

magination fondé sur l'imitation fidèle de la nature. Les fictions de Richardson lui-même tiennent encore à l'ancienne école du roman. Elles se rapprochent davantage, il est vrai, du cours ordinaire de la vie, mais elles offrent cependant une foule d'incidents invraisemblables et des caractères dont l'exagération passe les bornes ordinaires de l'humanité. *Tom Jones* est la vérité même et la nature prise sur le fait; c'est en cela que consiste la supériorité immense qui le distingue de tous les ouvrages de ce genre qui l'ont précédé... L'ingénieuse idée du plan, l'heureux développement de l'intrigue, à laquelle chaque incident se lie jusqu'à la catastrophe, en même temps qu'il jette un nouveau jour sur le caractère de tous les personnages intéressés, voilà ce qui ne pourra jamais être assez souvent et assez dignement loué. L'attention du lecteur n'est jamais détournée ni fatiguée par des digressions inutiles ou des transitions forcées. Il avance dans sa lecture comme un voyageur voguant sur la surface d'une rivière large et profonde, qui ne se détourne dans son cours qu'autant qu'il le faut pour lui montrer les beautés variées de ses rivages. »

M. Taine, se plaçant à un autre point de vue et recherchant la part faite à l'idéal, s'est montré peut-être un peu trop sévère. « Vous faites bien de peindre la nature, dit-il à Fielding, qu'il évoque, mais que ce soit à la condition de n'en rien supprimer. Un point manque dans vos gens si bien membrés, la finesse; les rêveries délicates, l'élévation enthousiaste et la délicatesse frémissante sont aussi bien dans la nature que la grosse vigneuse, l'hilarité bruyante et la franche bonté. La poésie est vraie comme la prose et, s'il y a des mangeurs et des boiseurs, il y a aussi des artistes et des chevaliers. Cervantes, que vous imitez, et Shakespeare, que vous rappelez, ont eu cette finesse et l'ont peinte; dans cette large moisson que vous rapportez à pleins bras, vous avez oublié les fleurs. On finit par se lasser de vos coups de poing et de vos comptes d'hôtellerie. Vous patagez trop volontiers dans les étables, parmi les pourceaux ecclésiastiques de *Trulliber* (autre roman de Fielding). On voudrait vous voir plus de ménagement pour ces héros dont les accidents du chemin lèvent bien souvent les colerettes... Vous êtes si rude que vous ne sentez pas l'atrocité. Vous persuadez à Tom Jones faussement, mais pour un instant, que mistress Williams, dont il a fait sa maîtresse, est sa mère, et vous laissez longtemps le lecteur enfoncé dans l'infamie de cette supposition. Enfin, vous êtes obligé de vous guinder pour peindre l'amour; vous ne trouvez que des épîtres compassées; les transports de notre Tom Jones ne sont que des phrases d'auteur. Faute d'idées, il débite des odes. Vous ne connaissez que les élans des sens, le bouillonnement du sang, l'effusion de la tendresse, mais non l'excitation nerveuse et le ravissement poétique. L'homme, tel que vous le concevez, est un bon buffle, et c'est peut-être le héros qu'il faut à un peuple qui s'est appelé lui-même John Bull, Jean l'aureau. »

Tom Jones à Londres, comédie en cinq actes, en vers, de Desforges (Théâtre-Français, 1782). Peu d'ouvrages se prêtent mieux à l'arrangement pour le théâtre que le chef-d'œuvre de Fielding. Le contraste des deux caractères de Tom Jones et de Blifil est évidemment propre à la comédie et à la tragédie; aussi la pièce de Desforges tient-elle des deux genres; c'est même plutôt un drame qu'autre chose. Elle suit le roman à peu près pas à pas, en le résumant avec beaucoup de fidélité, bien qu'elle présente quelques longueurs dans les tirades. Les seules modifications apportées par Desforges se bornent à avoir ressuscité Mme Western, dont la gravité forme un heureux contraste avec la pétulance de son mari, et qui, sur le théâtre, est bien mieux autorisée que tout autre à tirer Sophie de la prison où son père l'a enfermée.

On a blâmé Desforges d'avoir fait tenir par Partridge des propos en latin à une femme, parce qu'elle ne pouvait les comprendre. Mais c'est justement là ce qui fait le comique de la situation; si son interlocutrice entendait le latin, il n'y aurait plus de ridicule et, partant, plus de comique. L'intention de l'auteur mérite donc un éloge à la place d'un blâme. Sa pièce a un intérêt soutenu; l'intrigue est bien menée, le vers correct, facile, élégant et parfois même assez énergique, comme dans cette riposte de Tom Jones, à qui l'on disait :

Vous connaissez des lois la rigueur implacable?

TOM JONES.

J'aime mieux l'éprouver innocent que coupable.

Tom Jones, comédie en trois actes, en prose, mêlée d'ariettes, paroles de Poinssinet, musique de Philidor; représentée aux Italiens le 27 février 1765. On a dit que la pièce avait déplu au public et qu'elle avait compromis le succès de l'admirable partition de Philidor. Nous le croyons sans peine. D'abord, ce sont des personnages anglais qui sont en scène; or, en 1766, et même beaucoup plus tard, on ne les prenait pas au sérieux. Philidor, au contraire, a toujours eu de la prédilection pour la société anglaise et il ne pensait pas qu'un sujet anglais produit sur la

scène pût être un obstacle au succès. *Tom Jones* n'est pas assurément une mauvaise pièce; il y a de la variété dans les situations, de la passion vraie, de l'entraîn et de la gaieté. Mais le quaker Dowling, qui gardait toujours son chapeau sur la tête, a dû bien divertir le public; en outre, il y a çà et là des métaphores d'un goût littéraire douteux. Qu'on en juge par le début de la première scène. Sophie est assise devant un métier à tapisserie où elle travaille, et elle chante ceci :

Que les devoirs que tu m'imposes,
Triste raison, ont de rigueur!
Tu gémiss, Sophie, et tu n'oses
T'interroger sur ta douleur.
Quand sous tes doigts naissent les roses,
Les épines sont dans ton cœur.

En quelques mots, voici le sujet de la pièce : Tom Jones passe pour un enfant trouvé. Il a été élevé dans la maison de M. Alworthy avec Blifil, neveu de ce riche propriétaire. Ses talents, son caractère sympathique, la grâce de sa personne l'ont fait aimer de tous et distinguer particulièrement par miss Sophie, fille de M. Western, opulent et fanatique chasseur, voisin d'Alworthy. Mistress Western, sœur du Neimrod, se pique de diplomatie; elle prétend être très-perspicace; elle s'imagina que Sophie aime Blifil; elle organise le mariage, qui réunit les suffrages de tout le monde, excepté ceux de Tom Jones et de Sophie, qui s'adorent sans avoir osé se le dire; mais en présence d'une signature de contrat imminent, tous deux se déclarent leurs sentiments. On les surprend. Tom Jones est chassé. Sophie se dérobe par la fuite avec son amie Honora à un hymen odieux. Les deux familles suivent les traces de la fugitive. On se retrouve dans l'hôtelier de la ville voisine du château. Là, le quaker Dowling, confident des secrets de la famille Alworthy, révèle la naissance de Tom Jones. Celui qu'on croyait un enfant trouvé est le fils légitime de la sœur d'Alworthy et le frère aîné du traître Blifil. Il recouvre sa position, sa fortune, et reçoit de M. Western la main de celle qu'il aime.

Comme Rambeau, Philidor aimait assez les épisodes descriptifs. Il y excellait. L'air de chasse de Western : *D'un cerf dix cors j'ai connaissance*, est traité avec habileté et esprit. Il est d'un entraînement incroyable et accompagné avec un art consommé. L'air de chasse du *Pardon de Ploërmel* est lamentable en comparaison de celui-là. Il faudrait tout citer, car la partition de *Tom Jones* se soutient sans faiblir depuis l'ouverture jusqu'au vaudeville de la fin. Cependant nous recommandons la lecture du duo entre Western et sa fille : *Non, rien ne peut me retentir*, qui termine le premier acte; dans le second, l'air de Jones : *Amour, quelle est donc ta puissance?* l'air de Sophie, qui est si touchant : *C'est à vous que je dois la vie*, et le septuor final; dans le troisième acte, le quatuor des buveurs en canon sans accompagnement, et le grand air de Sophie : *O toi qui ne peux m'entraîner*. En tenant compte de l'état du goût public à l'époque où *Tom Jones* a été écrit, du genre des pièces et de la faiblesse des exécutants, en un mot des obstacles devant lesquels Philidor devait faire plier son génie, on regrette que ce compositeur, doué d'une organisation si fine et qui savait écrire une harmonie si délicate et si bien appropriée aux situations dramatiques, n'ait pas vécu en Italie, où il aurait été l'émule de Paisiello et de Cimarosa.

TOMKO ou **TOMKUS** (Jean-Mernawohiah), érudit dalmate, né Sebenico vers 1580, mort à Rome en 1639. Il se rendit à Rome, où il entra dans l'ordre des barnabites, se fit avantageusement connaître par son savoir et fut nommé, en 1631, évêque de Bosnie. Il devint ensuite visiteur de son ordre et protonotaire apostolique. On lui doit plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *Sacra columba ab imposturis vindicata suæque origini restituta* (Rome, 1625, in-4°); *Indicia vetustatis et nobilitatis familiarum Marciz, vulgo Marnavitiz nysensis* (Rome, 1632, in-4°); *Dialogi de Illyrico et rebus Dalmaticis* (Rome, 1634); *Pro sacris ecclesiarum ornamentis et donariis contra eorum detractores* (Rome, 1635, in-8°), etc.

TOMLINE (George PRETYMAN), prélat anglais, né dans le comté de Suffolk en 1750, mort en 1827. Il fit ses études à l'université de Cambridge, devint, en 1773, précepteur de Pitt et fut plus tard son secrétaire jusqu'en 1787, époque où il fut nommé évêque de Lincoln et doyen de Saint-Paul. Il refusa, en 1813, d'accepter le siège épiscopal de Londres, qu'on lui offrait, et consentit cependant, en 1820, à passer à celui de Winchester. En 1803, il avait quitté son nom de famille, Pretyman, pour prendre celui de Tomline, un esquire de ce nom lui ayant laissé par testament toute sa fortune, bien qu'il ne fût pas son parent et qu'il ne le connût même pas. Outre plusieurs sermons publiés isolément, on a de Tomline : *Éléments de théologie chrétienne* (2 vol.), ouvrage qui a obtenu un grand nombre de rééditions; *Réputation du catholicisme et Mémoires de M. Pitt* (3 vol. in-8°).

TOMLINS (Thomas), juriconsulte anglais, né à Londres en 1762, mort en 1841. Il fut successivement avocat, conseiller du principal secrétaire d'Etat pour l'Irlande, conseil-

ler du chancelier de l'échiquier et conseiller adjoint du trésor de 1818 à 1831. Tomlins s'est surtout fait connaître par des ouvrages estimés : *Repertorium juridicum; répertoire juridique, index général de tous les cas litigieux de la loi et de l'équité* (Londres, 1786-1787, in-fol.); *Explication facile et pratique des lois relatives aux exécuteurs et administrateurs* (1810, in-8°); *Dictionnaire des lois, faisant connaître l'origine, les progrès et l'état présent théorique et pratique de la législation anglaise* (1810); *Compte rendu des cas d'appel évoqués en la haute cour du Parlement* (Londres, 1803, 8 vol. in-8°); *Statuts depuis la quarante et unième jusqu'à la quarante-neuvième année de George III* (1804-1810); *Procédure de la cour des enquêtes sous la direction de sir Daltymple* (1809, in-8°).

TOMLOUK (Tumlook), ville de l'Indoustan anglais, présidence et province du Bengale, sur la rive droite du Roupnarani, à 70 kilom. S.-O. de Calcutta. Aux environs, salines très-importantes.

TOMMASEO (Niccolo), célèbre patriote et littérateur italien, né à Sebenico, en Dalmatie, en 1802, mort à Florence en 1874. Il fut élevé dans sa ville natale par les soins d'un de ses oncles, moine plein d'érudition, se rendit en 1817 à Padoue, dans l'intention d'y étudier le droit, mais ne tarda pas à céder au penchant qui l'entraînait vers la philosophie et les belles-lettres, à l'exemple de son ami Rosmini, que ses travaux philosophiques devaient illustrer plus tard. De 1822 à 1827, il continua ses études favorites dans différentes villes d'Italie et, de 1827 à 1834, habita Florence, où il se lia avec Capponi, Forti, Visseux, etc., et fut l'un des collaborateurs les plus actifs de l'*Antologia*, pour laquelle il écrivit un grand nombre d'articles sur l'histoire, la philosophie, l'esthétique, voire même sur la statistique et les sciences naturelles. Après la suppression de ce recueil, les tristes événements politiques qui venaient d'agiter l'Italie le déterminèrent, en 1834, à se rendre en France, où il passa plusieurs années à Paris d'abord, puis dans la Bretagne et dans les Pyrénées. Ce fut à cette époque qu'il écrivit, entre autres écrits, les romans le *Duc d'Athènes* (Paris, 1836) et *Foi et beauté* (Milan, 1852, 4e éd.), ainsi qu'un excellent commentaire du Dante et un grand nombre d'études critiques, publiées la plupart en français. Il édita, en outre, un recueil des écrits des Pères de l'Eglise (Nantes, 1838). Après avoir fait encore un assez long séjour en Corse, il revint en Italie (1839) et se fixa à Milan. Ses travaux littéraires ne l'empêchèrent pas de s'occuper des intérêts publics de sa patrie. Dans la question des voies ferrées, qui commença la lutte entre l'Autriche et Venise, il entra en lice et publia divers articles dans la *Familla*, journal de Trieste. Un article sur l'instruction publique le fit condamner à une amende de 100 florins. Le 30 décembre 1847, il lut à l'Athénée de Venise un discours contre la censure; peu après, il écrivit à l'évêque d'Udine une lettre rendue publique, dans laquelle il demandait justice et pitié pour la nation, et rédigea une pétition adressée au gouvernement impérial à Vienne et dans laquelle il réclamait un juste adoucissement aux rigueurs de la loi sur la presse. Emprisonné avec son ami Manin le 18 janvier 1848, il fut délivré, ainsi que ce dernier, par le peuple le 17 mars suivant. Cinq jours plus tard, le gouvernement autrichien succombait et Venise se proclamait en république; Tommaséo fut alors nommé membre du gouvernement provisoire, avec le titre de ministre de l'instruction publique. Ses convictions républicaines le décidèrent à s'opposer, dans la session du Parlement du 4 juillet, à la réunion de la Vénétie au Piémont, et, cette réunion ayant été votée, il se démit de ses fonctions le 5 juillet, en même temps que les autres membres du gouvernement provisoire. Mais les événements du 11 août ayant replacé Manin comme dictateur à la tête du gouvernement révolutionnaire, Tommaséo fut chargé d'aller à Paris solliciter l'appui de la France et y passa plusieurs mois. Le peu de souplesse de son caractère l'empêcha de réussir dans sa mission, et, après avoir lui-même demandé son rappel, il revint dans les premiers jours de 1849 à Venise, qui se trouvait alors dans la situation la plus critique. Il y fut l'un de ceux qui résolurent de pousser la résistance jusqu'à la dernière extrémité, et, lors de la capitulation de cette ville (août 1849), il dut la quitter avec trente-neuf autres habitants avant l'entrée des Autrichiens. Jusqu'en 1854, il habita Corfou, où il perdit la vue en 1851 à la suite d'une maladie, et, de 1854 à 1859, résida à Turin, où le gouvernement sarde lui offrit inutilement une chaire à l'université. En 1859, il alla se fixer à Florence, où il se consacra à des travaux de linguistique et refusa toutes les places et tous les honneurs que lui offrit le gouvernement italien. Tommaséo a cherché à concilier d'une façon originale la foi catholique avec le républicanisme et le patriotisme. Ecrivain de talent, savant érudit et fécond, il n'est pas moins digne d'estime à ce point de vue que par la pureté et la noblesse de son caractère. Mais, s'il a mané comme pas un la langue toscane, ses nombreux écrits pechent en général sous le rapport de la composition. Ses poésies et ses romans n'ont pas une grande valeur; il n'en est pas de

même de ses autres ouvrages, parmi lesquels il faut citer : *Nouveau dictionnaire des synonymes de la langue italienne* (Florence, 1832; nouvelle édition, complètement remaniée, 1839-1840; 3e éd., 1851), son œuvre principale, celle où éclatent le plus son érudition et son talent de critique; *L'Italie* (1835), où il attaque vivement le gouvernement des papes; *L'éducation par la beauté*, traité d'esthétique; *De l'éducation* (Lugano, 1836); *Nouveaux écrits* (Venise, 1839-1840, 4 vol.); *Etudes critiques* (Venise, 1843, 2 vol.); *Dictionnaire d'esthétique* (Milan, 1852, nouv. éd.), œuvre fort remarquable; le *Second exil* (Milan, 1862), recueil de ses écrits politiques; *Nouvelles études sur Dante* (Turin, 1865); *De la peine de mort* (Florence, 1865). Il a, en outre, édité les *Lettres de Pascal de Paoli* (Florence, 1846), auxquelles il a joint une excellente histoire de ce patriote et de la lutte de l'indépendance corse, et les *Lettres de sainte Catherine de Sienna* (Florence, 1860, 4 vol.). Enfin, on lui doit encore un recueil précieux de *Chants populaires toscans, corse, illyriens et grecs* (Venise, 1843, 2 vol.). Tommaséo travaillait à un grand dictionnaire de la langue italienne lorsqu'il mourut.

TOMMASI (Joseph-Marie), cardinal italien, né à Licata (Sicile) en 1649, mort à Rome en 1713. Son père était duc de Palma et prince de Lampedusa. Poussé par une excessive dévotion, le jeune Tommasi résigna ses droits d'hérédité en faveur de son frère et entra dans l'ordre des théatins de Palerme (1666). Tout en se livrant aux pratiques les plus austères, il apprit l'hébreu, le chaldéen et l'arabe, les lettres sacrées et profanes et acquit de vastes connaissances qui le mirent rapidement en lumière. Il fut en haute estime auprès de plusieurs papes, notamment de Clément XI, qui le nomma successivement qualificateur du saint office, consultant de la congrégation des rites et cardinal (1712). Dans cette haute position, Tommasi ne changea rien à la simplicité de ses goûts, à l'austérité de ses mœurs. On le vit continuer à faire le catéchisme aux enfants et il employa la plus grande partie de ses revenus au soulagement des pauvres. Sa béatification fut décrétée par Pie VII en 1803. Tommasi a laissé plusieurs ouvrages qui roulent en majeure partie sur l'ancienne liturgie de l'Eglise romaine. Les principaux sont : *Psalterium* (Rome, 1683, in-4°); *Responsoria et antiphonarii romanæ ecclesiæ* (1691, in-4°); *Antiqui libri missarum romanæ ecclesiæ* (1691, in-4°); *Institutiones theologice antiquorum Patrum* (1709-1712, 3 vol. in-4°), etc. L'édition complète de ses Œuvres a été publiée à Rome (1741, 6 vol. in-fol., et 1747 et suiv., 12 vol. in-4°).

TOMMASI (Jean DE), dernier grand maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, né à Crotone (Italie) en 1731, mort en 1805. Il n'avait que douze ans lorsqu'il fut envoyé à Malte, où il devint page du grand maître, Emmanuel de Pinto. Par la suite, il reçut le commandement en chef de la marine et fut nommé membre du grand conseil. La prise de Malte par les Français (1798) amena l'aneantissement politique de l'ordre, dont l'empereur de Russie fut nommé grand maître. Mais, en 1800, les Anglais ayant repris l'île et l'empereur Alexandre s'étant démis de la grande maîtrise, le pape, sur le refus de Russie, nomma grand maître de l'ordre le bailli Tommasi. Toutefois, ce personnage n'eut qu'un vain titre, les Anglais, possesseurs de Malte, n'ayant pas voulu s'en dessaisir. Tommasi se fixa alors à Catane et y mourut dans un couvent d'augustins, où il avait réuni ses chevaliers.

TOMMASI (Ferdinand, chevalier), compositeur italien, né à Naples en 1824. Il est fils d'un ancien ministre et il eut le roi Ferdinand 1er pour parrain. M. Tommasi s'adonna de bonne heure à son goût pour la poésie et les arts, après la peinture et exposa plusieurs tableaux qui ne sont pas dépourvus de mérite, puis il se livra entièrement à sa passion pour la musique. Le professeur Garcia lui apprit le contre-point et l'harmonie, et il fut bientôt à même de se livrer à la composition. Après avoir commencé à se faire connaître par des morceaux de musique profane et sacrée, notamment par son bel oratorio de *Judith*, le chevalier Tommasi résolut d'aborder le théâtre et écrivit un opéra, *Canina*, qui ne fut point représenté. Un autre opéra, dont il composa à la fois les paroles et la musique, *Guido et Ginevra*, fut exécuté à Naples en 1855 et y obtint un brillant succès, qui se poursuivit sur le théâtre de Vienne. L'Académie des beaux-arts de Naples compte M. Tommasi au nombre de ses membres.

TOMMASINI (Jacques-Antoine-Dominique), célèbre médecin italien, né à Parme en 1768, mort en 1846. Après s'être fait recevoir docteur à l'université de Parme, il se rangea d'abord parmi les adeptes de la méthode de Brown, qui jouissait alors d'un grand crédit dans toute l'Europe, mais particulièrement en Italie. Cependant, lorsqu'il eut mis plusieurs fois en pratique cette méthode, il en reconnut facilement les vices principaux et fut un des premiers à adopter les modifications radicales que Rasori y avait apportées et qui servirent de fondement à la réforme médicale que ce dernier proposa sous le nom de *nouvelle doctrine médicale*. Tommasini fut

l'un de ceux qui contribuèrent le plus à la mettre en crédit, et il en a exposé les principes dans un de ses ouvrages les plus importants. En 1794, il avait obtenu à l'université de Parme une chaire de physiologie et de pathologie, qu'il occupa vingt-deux ans avec un succès qui ne se démentit pas un instant. Appelé, en 1816, à une chaire de clinique à l'université de Bologne, il fut accueilli en triomphe dans cette ville, où jusqu'à sa mort il réunit autour de lui un immense concours d'auditeurs. Dans l'intervalle, il était devenu (1823) médecin honoraire de la duchesse de Parme, et, lors du procès de la reine Caroline d'Angleterre, il avait été appelé à Londres pour déposer en faveur de cette princesse, plus malheureuse que coupable. On a de Tommasini, entre autres écrits : *De l'influence du cœur sur la circulation du sang* (Parme, 1794, in-8°); *Histoire raisonnée d'un diabète* (Parme, 1794); *Recherches pathologiques sur la fièvre de Livourne, sur la fièvre jaune d'Amérique et autres maladies analogues* (Parme, 1805), traduit en français (Paris, 1812); *De la nouvelle doctrine médicale italienne* (Bologne, 1817, in-8°), ouvrage traduit en français par Van der Linden sous le titre de *Précis de la nouvelle doctrine médicale italienne ou Introduction aux leçons de clinique interne de l'université de Bologne pour l'année 1816-1817* (Paris, 1822, in-8°); *Considérations pathologiques sur l'inflammation et sur la fièvre continue* (Pise, 1820, in-8°); *Discours sur l'enseignement médical clinique de l'Angleterre et de l'Italie* (Bologne, 1822, in-8°); *Histoire de la maladie de laquelle est mort le comte Perticari* (Imola, 1823); *Opusculs* (Bologne, 1822-1824, 3 vol. in-8°), etc. Tommasini a, en outre, fourni un grand nombre de mémoires au recueil publié à Milan par le docteur Onodori sous le titre d'*Annales universelles de médecine*.

TOMMASINI s. f. (to-ma-zini) — de Tommasini, bouan. ital.). Bot. Genre de plantes, de la famille des ombellifères, tribu des angéliées, formé aux dépens des angéliques, et comprenant trois espèces, dont le type croît dans le Piémont.

TOMME s. f. (to-me). Sorte de petit fromage qu'on prépare dans le midi de la France, et qui se mange frais.

TOMOGÈRE s. m. (to-mo-jère — du gr. *tomé*, section, et du lat. *gero*, je porte). Moll. Syn. d'ANASTOME.

TOMOLO s. m. (to-mo-lo). Métrol. Mesure de capacité de l'Italie méridionale, valant à Naples 5 lit. 157.

TOMOMYZE s. f. (to-mo-mize — du gr. *tomé*, section; *myia*, mouche). Entom. Genre d'insectes diptères, de la famille des tanystomes, tribu des anthracides, dont l'espèce type vit au Cap de Bonne-Espérance.

TOMOPTÈRE s. m. (to-mo-ptère — du gr. *tomé*, section; *pteron*, aile). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des longicornes, tribu des cérambycins, comprenant deux espèces, qui habitent le Brésil.

TOMOPTERNE s. m. (to-mo-ptér-ne — du gr. *tomé*, section; *pternis*, talon). Erpét. Syn. de PYXICEPHALE, genre de batraciens anoures, du groupe des raniformes.

TOMOR, **TOMOROS** ou **TOMERTI**, montagne de la Turquie d'Europe, en Albanie, sagniac d'Avlone, à l'extrémité S.-O. de celui d'Ohrida, au S., par 40° 37' de latit. N. et 17° 56' de longit. E.

TOMORI ou **TOMORÉE** (Paul), prélat et homme de guerre hongrois, né dans le comitat de Gœmner vers la fin du xve siècle, mort en 1526. Il suivit dans sa jeunesse la carrière des armes, se distingua particulièrement pendant la guerre des paysans et reçut le gouvernement de Bude. Ayant perdu successivement deux femmes qu'il aimait, Tomori résolut de renoncer au monde et entra chez les franciscains. Le roi Louis II, dont il avait gagné l'estime par son courage et par ses talents, le nomma, en 1523, archevêque de Kalocsa, puis gouverneur des pays situés entre le Danube, la Drave et la Saxe. En 1524, reprenant l'épée, Tomori marcha contre le bey Ferhad, qui avait pénétré en Sirmie, et le battit complètement. Deux ans plus tard, il avertit le roi de l'arrivée des Turcs, commandés par Soliman, fut appelé par ce prince au commandement en chef de l'armée hongroise, puis, malgré l'avis du roi et de son conseil, il résolut de livrer bataille avant l'arrivée des forces qu'on attendait. C'était un acte de folie, car les Hongrois n'avaient alors que 25,000 hommes à mettre en ligne contre 300,000 ennemis. Le 28 août 1526 commença à midi la funeste bataille de Mohacz et deux heures plus tard les chrétiens étaient en pleine déroute. Quant à Tomori, il périt en combattant avec intrépidité. Les Turcs lui coupèrent la tête et l'exposèrent comme un trophée.

TOMORODÉE s. f. (to-mo-ro-dé). Danse jascive en usage à Taïti.

TOMOTOCIE s. f. (to-mo-to-si — du gr. *tomé*, incision; *tokos*, accouchement). Chir. Opération césarienne.

TOMOTOCIQUE adj. (to-mo-to-si-ke — rad. *tomotocie*). Chir. Qui concerne la tomotocie : *Procédé tomotocique*.

TOM POUCE s. m. (tom-pou-se — mots

anglais qui signif. *Thomas Pouce*, et dont on a fait le nom de plusieurs nains, dans les contes anglais, puis celui d'un nain célèbre). Fam. Personne de très-petite taille : *Que te veut donc ce tom-pouce?*

TOM POUCE (Charles STRATTON, célèbre sous le nom de). V. BARNUM.

TOMSK, ville de la Russie d'Asie, à 5,400 kilom. E.-S.-E. de Saint-Petersbourg, par 56° 29' 39" de latit. N. et 82° 49' 36" de longit. E. 15,000 hab. Ch.-l. du gouvernement de son nom. Elle est sur la droite du Tom et sur un terrain très-inégal. Evêché, tribunal d'appel, gymnase, école militaire. Siège du gouvernement civil, ainsi que du commandant général des différents cantonnements de troupes établis dans les mines de l'Altai. Ses principaux édifices sont la cathédrale et les cours de justice, la maison du gouverneur, l'hôtel de ville, les églises, les différents magasins de pelleteries et de sel, les casernes, etc. Tanneries de cuirs de Russie, imprimeries sur toiles. Centre d'un commerce important de fourrures, de cuirs et de céréales, favorisé par sa situation sur la grande route de Tobolsk à Krasnoïarsk, Irkoutsk et Kiachta. Nous empruntons la description suivante aux relations de voyage de Mme de Bourboulon, publiées par M. Poussielgue : « Tomsk est le centre d'un grand commerce, alimenté par les riches mines d'or, de platine et de cuivre dont les gisements sont nombreux dans les contre-forts des monts Altai. Quoique n'étant pas la capitale officielle de la Sibirie occidentale (c'est Omsk qui a cet honneur), Tomsk a complètement détrôné Tobolsk, située dans un pays plus froid, moins cultivé, et où l'industrie n'a pas plus d'avenir que l'agriculture. Cette ville est pittoresque; cependant on y voit sur les bords d'un bras canalisé du Tom, qui la traverse d'une extrémité à l'autre, nombre d'anciennes maisons en brique et en pierre, d'une architecture qui remonte aux premiers temps de l'occupation de la Sibirie. Quelques rues étroites, de vieux quartiers occupés par les Tartares étonnent l'œil quand on arrive d'Irkoutsk et de Krasnoïarsk, dont les rues sont si larges et si droites; les maisons si bien peintes et si bien alignées. On y trouve aussi un vaste jardin public, analogue à ceux que j'ai déjà décrits, avec des cafés, des salles de bal et des marchands ambulants de toute sorte; là, on rencontre les types si divers de la population sibérienne, Bourriats, Kalmouks, Kirghiz, schetant, vendant et surtout buvant des boissons fortes. Une grande partie de ce qu'ils gagnent est employée à satisfaire cette déplorable passion... Pourtant, malgré la quantité d'ivrognes, on n'entend point de cris, de querelles; tout se passe paisiblement et avec ordre; l'ivresse même est apathique chez les gens du Nord. »

TOMSK, gouvernement de la Russie d'Asie, borné au N. par l'océan Glacial arctique, à l'E. par Irkoutsk, au S. par la Mongolie, au S.-O. par le steppe des Kirghiz, à l'O. par Tobolsk; 262,698 kilom. carrés et 890,000 hab. La population se compose en partie de colons russes, en partie de bannis russes et polonais obligés de travailler dans les mines, enfin en partie de tribus appartenant à l'ancienne Sibirie. C'est un pays de terrasses, qui s'appuie au S. aux montagnes limitrophes de la Sibirie et s'abaisse en pentes douces vers l'océan Arctique. « Ces montagnes, dit le Dictionnaire universel de géographie, sont le petit Altai et les monts Sayaniens. Plusieurs ramifications se détachent de ces chaînes principales, qui donnent naissance à un grand nombre de fleuves. Les plus considérables sont l'Énisséï, l'Obi, l'Ob, l'Aléï, la Barnaulka, le Tscheremschanka, le Tschamysch, le Susun, le Berdo, l'Inga, le grand Tem, la Mrasa, l'Abu, la Konda, la Tschulym, la Kija, la Iuga, le Kentschak, l'Ului, le Tchaous, le Ket, la Wassuga, le Tim et le Wach. Tomsk est encore arrosé par plusieurs cours d'eau qui se rendent directement dans l'océan Glacial, tels que la Tasa, la Gyda, l'Ozern et l'Uretzkass, la Piasint, la Taimourska, la Khatanga et l'Anabara. Les plus grands lacs de la province, qui en renferme un nombre très-considérable, sont les lacs Tchany, Teitzkoë, Plasiniskoë et Taimourskoë. Il y a des eaux minérales et thermales dans l'Altai et les monts Sayaniens. Les côtes de l'océan Glacial arctique sont très-déchirées et offrent un grand nombre de golfes, dont les principaux sont les golfes de l'Obi, de Tasowskaya-Guba et l'Érobraschenskoë-Guba, près duquel se projette le cap Severo-Wostotschnoi. Sous le rapport du sol et du climat, Tomsk se divise en trois régions : la région tempérée, la région froide, la région glacée ou arctique. La première, qui s'étend jusqu'à 57° de latit. N., occupe les pentes des montagnes de la Sibirie et forme la partie habitable du gouvernement; bien qu'elle soit couverte de montagnes, de steppes, de lacs et de forêts, on y trouve quelques districts fertiles. La région froide, qui s'étend jusqu'à 65° de latit. N., est une plaine couverte d'immenses forêts, dont les rares habitants se nourrissent principalement des produits de la chasse et de la pêche; car ce n'est qu'au S. que le sol est encore cultivable et que les troupeaux de bétail trouvent de la nourriture. La région arctique est glacée, sauvage, désolée. On y remarque les steppes situées entre l'Obi et le Énisséï et la Lena, plaines marécageuses dont le sol ne dégèle en plein été qu'à

1 pied de profondeur. Au S. du gouvernement est le steppe de Baraba, qui était autrefois un vaste marais et est gagné aujourd'hui à la culture. Comme dans le gouvernement de Tobolsk, l'agriculture dans le gouvernement de Tomsk est encore très-arriérée et l'éducation du bétail peu florissante; la chasse des animaux à fourrure et la pêche sont très-lucratives; il en est de même de l'exploitation des forêts, qui suffisent abondamment au travail des mines de Kolyvan, qui fournissent de l'or, de l'argent, du plomb, du cuivre et du fer, des pierres précieuses, du marbre, de l'alliâtre, etc. La province produit encore beaucoup de sel; son industrie est presque nulle, mais elle fournit pour l'exportation des fourrures, des peaux, des poils, du suif, de l'huile de baleine, des dents de morse, du sel et des métaux. » Le gouvernement de Tomsk, ayant fait autrefois partie du gouvernement de Tobolsk, qui l'avaisine, en a été séparé en 1832, puis il a été réuni en 1838 à la plus grande partie de la province d'Omsk, qui avait été jusqu'alors indépendante.

TON, **TA**, pl. **TES** adj. possess. (ton, ta, tē — lat. *tuus*, de *tu*, toi). De toi, à toi, qui l'appartiennent, qui a rapport à toi : *TON livre. TON chapeau. TON espoir. Ta liberté. TES chagrins. TES amies.*

Tremble, j'étais ton frère, et je deviens ton juge. C. DELAVIGNE.

— S'emploie pour désigner un objet, une personne dont celui à qui l'on parle n'est pas possesseur, mais qui a avec lui quelque rapport, quelque lien réel ou fictif : *Voici TON homme. TON prétendu héros n'est qu'un fanfaron.*

— Au lieu de *ta*, on emploie *ton* quand le mot qui suit commence par une voyelle ou un h muet : *TON dme. Ton histoire.*

TON s. m. (ton — latin *tonus*, mot qui représente le grec *tonos*, son, ton, accent et aussi tendon, corde, nerf, le ton étant produit par la vibration des cordes, de *teind*, tendre, et aussi retentir, résonner). Degré d'élevation ou d'intensité d'un son : *TON de voix. Ton doux, aigre. Hausser, baisser le ton. Les oiseaux copient souvent les inflexions, les tons de la voix humaine et de nos instruments.* (Buff.)

Sa couleur lui renait, sa voix change de ton. BOILEAU.

... Sa façon de rire et son ton de fausset

Ont-ils de vous toucher au trouver le secret? MOLIERE.

Joyeux chasseur d'Ille-et-Vilaine,
De votre cor je prends le ton,
Tonton, tontaine, tonton. BÉRANGER.

— Inflexion ou expression de la voix : *Parler d'un ton de maître. J'aime qu'on ménage et qu'on modère le ton : c'est au moins l'indice d'une bonne éducation.* (Alex. Dum.) Prends-moi le ton pleureur, il te sied à merveille, Va faire le nigaud... ANDRIEU.

« Forme du langage : *Parler sur le ton de la réserve. C'est de l'usage de tout dire sur le même ton qu'est venu celui de persifler les gens sans qu'ils le sentent.* (J.-J. Rouss.) *Tous les flageolets des feuilletons s'évertuent à flûter du plus doux ton de la flatterie.* (H. Heine.) Vous lui parlez d'un ton tout à fait obéissant. MOLIERE.

— Façon particulière de s'exprimer et de se présenter, formes du langage et des manières : *Le ton de la ville, de la cour. Un grand ton. Le ton des halles. Au dehors, Louis XIV s'était imposé par les guerres de Flandre, et par le grand ton de sa diplomatie.* (Boss.)

— Mode, manière actuelle de voir, direction générale des esprits : *Suivre le ton du jour. Se mettre au ton est chose qui répugne aux originaux.*

— Caractère, genre ou style : *Le ton oratoire, le ton pathétique. Le ton n'est que la convenance du style à la nature du sujet.* (Buff.) *C'est un grand talent que de prendre toujours le ton convenable au sujet qu'on a à traiter.* (Grimm.) *Le ton naturel du langage de George Sand lui prête un charme particulier.* (H. Heine.)

Quels qu'ils soient, aux objets conformez votre ton. DELILLE.

— Etat de tension, d'élasticité où de fermeté naturel aux différents organes : *Les cordiaux donnent du ton à l'estomac.* (Acad.) — Vigueur, énergie : *Le matheur est nécessaire à l'âne pour lui rendre le ton qu'elle perdrait dans une trop grande félicité.*

— *Bon ton* ou simplement *Ton*, Caractère propre aux manières, au langage du monde poli, élégant : *Une femme qui a du ton. Je trouvais un homme assez jeune encore, de très-bon ton.* (Chateaub.)

— *Mauvais ton*, Manières communes, façon de parler ou de se présenter basse et grossière : *La contradiction est toujours de mauvais ton.* (Mme de Puisieux.) *Il est de très-mauvais ton de jurer pour donner plus d'énergie à son discours.* (Boitard.) *Le mauvais ton commence dès qu'on pense à l'élever.* (De Custine.)

— *Sur tous les tons*, En tout genre, de toutes les façons : *Chanter sur tous les tons. Je l'ai averti sur tous les tons. Un essaim*

de jeunes dilettanti se font entendre sur tous les tons et sur toutes sortes d'instruments. (H. Heine.)

— *Le prendre sur un ton, sur un certain ton*, Prendre de certaines manières, avoir une certaine conduite, un certain langage : *Au commencement de 1520, Luther LE PRIT D'UN TON un peu plus haut.* (Boss.) *Si vous LE PRENEZ SUR CE TON-là, monsieur, vous n'aurez pas le dernier.* (Vitet.)

Le bonhomme le prend sur un singulier ton. V. HUGO.

— *Changer de ton, Baisser le ton, Changer de manières, de langage, de conduite* : *J'ai bien fait de changer de ton.* LA FONTAINE.

— *Faire chanter sur un autre ton, Obliger à se conduire, à parler autrement.*

— *Donner le ton*, Servir de règle, de modèle pour les manières, le langage, la façon de voir et de penser : *Une nation où les femmes DONNENT LE TON est une nation paresseuse.* (Montesq.) *Quelquefois, un grand homme DONNE LE TON à tout son siècle.* (Fonten.) *Nous voulons bien qu'on nous DONNE LE TON, mais quand le ton est faux nous avons droit de réclamer.* (Mme E. de Gir.)

— *Se mettre au ton de quelqu'un*, Adopter ses idées, ses manières, son langage.

— *Prendre un ton, Affecter certains airs* : *Ne PRENONS pas CES TONS superbes et avantageux.* (Boss.)

Elle me fait trembler dès qu'elle prend son ton; Je ne sais où me mettre, et c'est un vrai dragon. MOLIERE.

Mon ami, vous prenez un ton bien solennel. C. D'HARLEVILLE.

— *Prov. C'est le ton qui fait la musique, qui fait la chanson*, C'est le ton, la manière dont on dit les choses qui dénote l'intention véritable de celui qui les dit.

— Anc. gramm. Elevation de la voix sur une syllabe.

— *Point. Intensité, éclat des teintes* : *Tons clairs. Tons bruns.* « Effet dominant des couleurs d'un tableau : *Cette peinture est froide de ton.* » Degré d'intensité du coloris : *Il faudrait adoucir les tons des seconds plans.* « *Tons vigoureux.* » Ceux qui ont une grande intensité. « *Tons chauds.* » Ceux qui sont relevés, qui joignent la vigueur à l'intensité, qui sont puissants sans être clairs. « *Tons froids.* » Ceux qui sont clairs et fades.

— *Grav. Effet des passages du blanc au noir.*

— *Mus. Intervalle entre deux notes consécutives de la gamme, semblable à l'intervalle de ut à ré.* « Gamme dans laquelle doit être exécuté un morceau, et qui prend son nom de la note par laquelle elle commence : *Chanter dans le ton de ré mineur. Passer d'un ton à un autre.* » Ancien nom du diapason, instrument qui sert à donner le ton de la. « Chacun des corps de rechange du cor et de la trompette, qu'on adapte à ces instruments pour changer leur intonation première. » *Tons ouverts.* Sons que l'on obtient sur le cor sans introduire la main dans le pavillon. « *Tons bouchés.* » Ceux que l'on fait rendre à l'instrument en en bouchant plus ou moins l'ouverture avec la main. « *Ton du quart.* » Dans la musique d'église, Plagal du mode mineur qui s'arrête et finit sur la dominante, au lieu de tomber sur la tonique. « *Ton majeur.* » Intervalle diatonique conjoint, le plus grand des deux qui existent. « *Ton mineur.* » Gamme où la distance de la tonique à la tierce n'est que d'un ton et demi. « *Tons relatifs.* » Tons de modes différents composés des mêmes cordes principales. « *Tons conjoints.* » Ceux qui ont le plus d'affinité avec le ton principal, conservant le plus grand nombre de notes semblables. « *Tons authentiques.* » Dans le plain-chant, Ceux où la tonique occupe à peu près le plus bas degré de chant. « *Tons plagaux.* » Ceux où le chant descend trois degrés plus bas que la tonique. *Tons impairs.* Tons authentiques, au nombre de quatre. « *Tons pairs.* » Tons plagaux, au nombre de quatre.

— *Vener. Ton de chasse.* Air que les piqueurs sonnent pour guider les chiens, dans la chasse à courre.

— *Mar. Partie supérieure d'un mât, comprise entre les jattreaux et son extrémité supérieure.* « *Vergue amenée sur le ton.* Vergue amenée sur les balancines, à quelques poches du chouquet.

— *Techn.* Grosse noix percée de plusieurs trous, qui fait partie du métier du rubanier, et qui sert à bander deux cordes passant par cet appareil. « *Broder ton sur ton.* Mettre, en brochant, couleur sur couleur.

— *Métrol.* Mesure de poids des Pays-Bas, équivalant à 1,000 kilogrammes.

— *Physiq.* Dans le système de Chevreul, Intensité d'une couleur plus ou moins foncée, par opposition à la nuance, qui est l'intensité dépendant d'un mélange avec une couleur voisine.

— *Syn. Ton de voix, son de voix.* V. SON.

— *Encycl. Mus. Tons anciens.* La musique des anciens, renfermée d'abord dans les limites étroites du tétracorde, du pentacorde, de l'hexacorde, de l'heptacorde et de l'octacorde, n'admit primitivement que trois tons dont les notes fondamentales étaient placées

à un ton de distance l'une de l'autre. Le plus grave des trois tons était le dorien, le phrygien occupait le centre, le lydien était le plus aigu. En partageant le ton en deux intervalles, on fit place à deux autres tons, l'ionien et l'éolien; l'ionien entre le dorien et le phrygien, l'éolien entre le phrygien et le lydien.

Dans la suite, le système s'étant étendu à l'aigu et au grave, les musiciens établirent, de part et d'autre, de nouveaux tons, qui tiraient leur dénomination des cinq premiers, en y joignant la préposition *hyper*, sur, pour les tons aigus, et la préposition *hypo*, sous, pour les tons graves. Le ton lydien était ainsi suivi de l'hyper-dorien, de l'hyper-ionien, de l'hyper-phrygien, de l'hyper-éolien et de l'hyper-lydien en montant, tandis qu'après le ton dorien venaient, en descendant, l'hypo-lydien, l'hypo-éolien, l'hypo-phrygien, l'hypo-ionien et l'hypo-dorien.

Parmi ces tons, Platon en rejetait plusieurs comme capables d'altérer les mœurs. Aristote, au rapport d'Euclide, en admettait seulement treize, supprimant les deux plus élevés, l'hyper-éolien et l'hyper-lydien. Ptolémée réduisait à sept le nombre des tons, disant que les tons n'avaient pas été admis dans le but de varier les chants, mais bien afin de faciliter le passage d'un ton à l'autre au moyen d'intervalles faciles d'intonation. Ce philosophe renfermait alors tous les tons dans l'espace d'une octave dont le ton dorien était la clef de voûte; en sorte que le mixolydien était une quarte au-dessus et l'hypodorien une quarte au-dessous; le phrygien une quinte au-dessus de l'hypodorien, l'hypo-phrygien une quarte au-dessous du phrygien et le lydien une quinte au-dessus de l'hypo-phrygien. Il y avait ainsi, à partir de l'hypodorien jusqu'à l'hypo-phrygien, l'intervalle d'un ton; de l'hypo-phrygien à l'hypo-lydien, un autre ton; de l'hypo-lydien au dorien, un demi-ton; du dorien au phrygien, un ton; du phrygien au lydien, encore un ton, et du lydien au mixolydien, un demi-ton, ce qui donne l'étendue d'une septième dans l'ordre suivant :

1. *Fa* Mixolydien.
2. *Mi* Lydien.
3. *Ré* Phrygien.
4. *Ut* Dorien.
5. *Si* Hypo-lydien.
6. *La* Hypo-phrygien.
7. *Sol* Hypo-dorien.

Ptolémée retranchait tous les autres tons, prétendant qu'on n'en pouvait placer un plus grand nombre dans le système diatonique d'une octave, toutes les cordes qui la composaient se trouvant employées.

— *Tons d'église.* Dans le iv^e siècle de l'ère chrétienne, saint Ambroise, archevêque de Milan, donna au plain-chant de l'Eglise occidentale une forme régulière en le limitant aux quatre modes dorien, phrygien, lydien et mixolydien.

Vers la fin du vi^e siècle, saint Grégoire ajouta à ceux-ci les modes hypo-dorien, hypo-phrygien, hypo-lydien et hypo-mixolydien.

A partir de cette époque, les huit modes des anciens furent appelés *tons d'église*, attendu qu'on les adopta pour le chant ecclésiastique.

— Ou compte huit tons réguliers, dont quatre authentiques ou principaux, et quatre plagaux ou collatéraux. On appelle *tons authentiques* ceux où la tonique occupe à peu près le plus bas degré du chant; mais si le chant descend jusqu'à trois degrés plus bas que la tonique, alors le ton est plagal.

Les psaumes, ainsi qu'on le sait, sont composés d'une suite de versets; chaque verset est formé de deux parties, formant, la plupart du temps, deux sens bien distincts; quelquefois, tout le verset ne forme qu'une seule et même phrase : mais alors cette phrase est partagée en deux membres, et le verset se trouve toujours avoir deux parties. Il résulte de là quatre particularités à observer dans la psalmodie d'un verset : l'intonation, la dominante ou teneur, la médiation et la terminaison.

L'intonation est la manière dont, suivant le mode, le chant commence; elle n'est applicable qu'au chant du premier verset du psaume. Les autres versets commencent tous par la dominante ou teneur. Celle-ci n'est autre chose que la dominante du mode, c'est-à-dire une note du mode ainsi nommée parce qu'elle revient plus souvent que les autres dans le courant du morceau et que par suite elle y domine. Dans nos modes actuels, majeur et mineur, la dominante est la cinquième note de la gamme. La médiation est la manière dont, pour chaque mode, on termine la première partie du verset. La médiation effectuée, le chant de la deuxième partie du verset reprend sur la dominante, et la terminaison est la manière dont, pour chaque mode, se termine le chant du verset.

Une particularité était à noter. Chaque psaume est suivi d'une antienne qui devrait être chantée, dont le sens se lie à celui du psaume et qui le termine. On laisse habituellement au grand orgue la faculté de jouer un morceau qui la remplace. Suivant l'usage, nous indiquerons par un chiffre le ton du psaume, c'est-à-dire son mode. Les diverses formes de terminaisons de chaque ton sont désignées par des lettres : les modes complets par des majuscules, les incomplets par

des minuscules. Le mode est dit complet lorsque le chant de chaque verset du psaume se termine par la finale régulière du ton; il est incomplet lorsque le chant de l'antienne seule finit régulièrement, le chant des versets se terminant par une autre note. Quant aux lettres, voici leur emploi : on sait que les lettres a, b, c, d, e, f, g représentent presque partout les notes de la gamme; il n'y a guère qu'en France qu'on désigne celles-ci sous les noms *ut* ou *do*, *ré*, *mi*, *fa*, *sol*, *la*, *si*. La lettre *a* représente toujours le *la*. On a ainsi le petit tableau suivant :

la, si, do, ré, mi, fa, sol.
a, b, c, d, e, f, g.

Les finales du premier et du deuxième ton sont *ré*; les finales du troisième et du quatrième ton sont *mi*; celles du cinquième et du sixième ton sont *fa*, et enfin le septième et le huitième ton se terminent par *sol*.

Il résulte de tout ceci que si l'on dit, par exemple, à un chanteur chargé de chanter un psaume donné, d'entonner un sept en *d*, il saura que c'est un septième ton, incomplet puisque la lettre est minuscule, et qu'il faut finir par un *ré*, puisque *d* signifie *ré*. Si l'on demande un trois *E*, il saura que c'est un troisième ton, complet puisque la lettre est majuscule, et il choisira la terminaison qui finit par un *e*, c'est-à-dire par un *mi*, véritable finale du troisième ton, d'après ce que

nous avons dit plus haut. En outre, comme il y a quelquefois des variétés dans l'emploi de la même lettre majuscule ou minuscule, on est dans l'usage d'écrire cette même lettre droite ou penchée. Par exemple *D* ou *D*, *e* ou *e*. Chacun de ces cas indique une terminaison particulière.

Voici maintenant le tableau des intonations, teneurs, médiations et terminaisons de chacun des huit tons, écrites sans transposition dans les tonalités réelles de ces tons, résultant de leur formation d'après la série une fois adoptée *la, si, do, ré, mi, fa, sol, la* pour le premier ton; *si, do, ré, mi, fa, sol, la, si* pour le deuxième et ainsi de suite. Ces tons, dans la pratique, se transposent suivant les voix que l'on emploie. Chaque psaume a pour verset : *Sicut erat in principio et nunc et semper, et in secula seculorum. Amen.* Pour abréger, on met sous les diverses espèces de terminaisons les seules voyelles *e, u, o, u, a, e* qui représentent les syllabes des mots *seculorum, amen*. Nous répétons que les intonations sont propres au premier verset seulement; les autres versets du psaume commencent directement par la dominante; les médiantes sont les mêmes pour chaque verset, et les terminaisons sont, pour chaque psaume, données par les indications des lettres; les livres d'office dont on se sert renferment tous ces détails d'une façon claire et précise. Voici le tableau des huit tons :

PREMIER TON.

Intonation. Teneur. Médiation.

D Lau - da - te Do - mi - num, om - nes gen - tes;

Teneur. Terminaison.

Lau - da - te e - um, om - nes po - pu - li. Se - cu - lo - rum. A - men,

D e, u, o, u, a, e. *J* u, o, u, a, e

f e, u, o, u, a, e. *g* e, u, o, u, a, e.

g e, u, o, u, a, e. *a* e, u, o, u, a, e.

PREMIER TON IRRÉGULIER.

Intonation.

A Lau - da - te Do - mi - num, om - nes gen - tes;

Lau - da - te e - um, om - nes po - pu - li.

Chant des autres versets.

Quo - ni - am con - fir - ma - ta est su - per nos mi - se - ri - cor - di - a e - jus,

Et ve - ri - tas Do - mi - ni ma - net in se - ter - num.

Spi - ri - tu - i sanc - to. Et in se - cu - la se - cu - lo - rum. A - men.

DEUXIÈME TON.

D Lau - da - te Do - mi - num, om - nes gen - tes; e, u, o, u, a, e.

Lorsque la première partie du verset se termine par un monosyllabe ou un mot hébreu indéclinable en latin, on termine la première partie de l'intonation et de la teneur par la médiation suivante :

Cre - di - di, prop - ter quod lo - cu - tus sum.

A Lau - da - te Do - mi - num, om - nes gen - tes. e, u, o, u, a, e.

Aux monosyllabes et mots hébreux indéclinables.

Me - men - to, Do - mi - ne, Da - vid.

Chant du Psaume 50, aux prières pour la rémission des péchés.

Du 2 Mi - se - re - re me - i, De - us,

se - cun - dum ma - gnam mi - se - ri - cor - di - am tu - am.

TROISIÈME TON.

E Lau - da - te Do - mi - num, om - nes gen - tes. e, u, o, u, a, e.

a e, u, o, u, a, e. *a* e, u, o, u, a, e.

b e, u, o, u, a, e. *c* e, u, o, u, a, e.

QUATRIÈME TON.

E Lau - da - te Do - mi - num, om - nes gen - tes. e, u, o, u, a, e.

f e, u, o, u, a, e. *D* e, u, o, u, a, e.

Aux monosyllabes et mots hébreux indéclinables.

Cre - di - di, prop - ter quod lo - cu - tus sum.

Me - men - to, Do - mi - ne, Da - vid.

a Lau - da - te Do - mi - num, om - nes gen - tes. e, u, o, u, a, e.

A Lau - da - te Do - mi - num, om - nes gen - tes. e, u, o, u, a, e.

c e, u, o, u, a, e. *d* e, u, o, u, a, e.

CINQUIÈME TON.

F Lau - da - te Do - mi - num, om - nes gen - tes.

e, u, o, u, a, e. e, u, o, u, a, e.

C Lau - da - te Do - mi - num, om - nes gen - tes. e, u, o, u, a, e.

Aux monosyllabes et mots hébreux indéclinables.

Cre - di - di, prop - ter quod lo - cu - tus sum.

Me - men - to, Do - mi - ne, Da - vid.

SIXIÈME TON.

F Lau - da - te Do - mi - num, om - nes gen - tes.

e, u, o, u, a, e. e, u, o, u, a, e.

C Lau - da - te Do - mi - num, om - nes gen - tes.

Et in se - cu - la, e, u, o, u, a, e.

TON

Lau - da - te om - nes gen - tes e, u, o, u, a, e.

SEPTIÈME TON.

Lau - da - te Do - mi - num, om - nes gen - tes. e, u, o, u, a, e.

a b

c d

e, u, o, u, a, e. e, u, o, u, a, e.

e, u, o, u, a, e. e, u, o, u, a, e.

e, u, o, u, a, e. e, u, o, u, a, e.

HUITIÈME TON.

Lau - da - te Do - mi - num, om - nes gen - tes.

e, u, o, u, a, e. e, u, o, u, a, e.

c d

e, u, o, u, a, e. e, u, o, u, a, e.

Aux monosyllabes et mots hébreux indéclinables.

lo - ou - tus sum.

Tout ce qui précède une fois établi, il reste à faire connaître les règles suivant lesquelles les versets des psaumes sont chantés à l'église sur les mélodies contenues au tableau ci-dessus. Plusieurs traités de plain-chant en général et de psalmodie en particulier ont été composés; nous citerons celui de l'abbé Lebeuf, rédacteur de l'*Antiphonaire* et du *Graduel parisien* (1741); celui de l'abbé Poisson (1745), et enfin et surtout celui du savant bénédictin dom Jumilhac (1763). Il existe une méthode de La Feillée qui n'est, pour ce qui concerne la psalmodie, qu'une copie du traité de l'abbé Lebeuf.

— *Des syllabes survenantes.* On appelle *syllabes survenantes* ou *surnuméraires* celles qui ne comptent pas dans le chant des notes fondamentales des médiations et des terminaisons, et à cause desquelles on anticipe sur les syllabes précédentes.

Elles sont de trois sortes. Les deux premières sont engendrées par la règle suivante : on reste sur la dominante, et, conséquemment, on n'élève pas la voix, aux médiations et aux terminaisons, sur la dernière syllabe d'un mot ni sur l'avant-dernière lorsqu'elle est brève.

Les deux dernières syllabes des mots *splendoribus* et *clamarero* sont donc dans ces circonstances des syllabes survenantes.

La troisième sorte de syllabe survenante est toujours l'avant-dernière syllabe brève des terminaisons, parce qu'on ne peut pas appuyer la voix sur cette syllabe pour chanter l'avant-dernière note de la mélodie, qui est toujours une note de valeur.

Jumilhac note toutes les syllabes survenantes, sans exception, avec des brèves, et sur le ton de la syllabe suivante; l'abbé Lebeuf fait à peu près de même; mais il indique pour l'avant-dernière syllabe brève des terminaisons quelques exceptions, dont la raison nous a paru si difficile à saisir et si peu concluante, au point de vue de l'art du chant, que nous avons cru devoir n'en pas tenir compte. Dans l'intérêt de l'unité d'exécution, il convient donc de simplifier la règle en la généralisant et de noter, d'après Jumilhac, toutes les syllabes survenantes sur le ton de la syllabe suivante et avec des brèves ou des brèves, pour les distinguer des syllabes fondamentales.

— *Des monosyllabes.* On pratique l'élévation de la voix, c'est-à-dire qu'on monte d'un degré sur un monosyllabe quel qu'il soit à la fin des médiations. Quand deux monosyllabes de suite se rencontrent à la fin des médiations, le premier est long; mais on fait pour le second ce que l'on ferait s'il était seul.

— *Du mouvement et de la ponctuation musicale.* Ici il est fort difficile de donner des règles pratiques; il faudrait pour une bonne psalmodie que les chœurs fussent latinistes, afin qu'ils pussent ménager leur respiration et faire coïncider les repos forcés qu'elle ne

cessite avec des membres de phrases présentant un sens fini ou des fragments bien coupés. A Paris et dans les grandes villes, l'habitude et la tradition ont fait obtenir une psalmodie à peu près correcte sous ce dernier rapport; mais nous avons entendu dans de petites villes, et principalement dans des campagnes, des chœurs respirer quelquefois au milieu d'un mot, et souvent à des endroits qui découpaient un verset en fragments burlesques, présentant presque toujours des contre-sens ridicules. On ne peut que recommander les règles suivantes : s'en rapporter pour les respirations aux ponctuations contenues dans le texte, en s'arrêtant moins longtemps sur une virgule que sur deux points ou sur point et virgule; si l'office n'est pas solennel et que l'on chante rondement, ne s'arrêter autant que possible qu'aux médiations et aux terminaisons.

La véritable manière de chanter les psaumes à l'église serait de les chanter à deux chœurs alternant à chaque verset; c'est ainsi que chantaient les Hébreux. Cette combinaison serait aujourd'hui trop dispendieuse en exigeant un personnel nombreux. Souvent on fait chanter un verset par un chœur seul et le suivant par tout le chœur et les fidèles, à l'unisson ou en harmonie. Lorsque le chœur reprend en harmonie, on nomme cet ensemble chant en *faux-bourdon*.

Pour tout ce qui a rapport au chant des messes dans le rite romain, c'est-à-dire pour le *Kyrie*, le *Gloria*, etc., c'est à l'organiste à donner l'intonation.

— *Messe du simple.* Le *Kyrie* est joué dans le huitième ton, qu'on exécute ordinairement d'une manière régulière, c'est-à-dire en *sol* majeur. Le *Gloria* et le *Sanctus* sont joués dans le second ton, c'est-à-dire en *sol* mineur, et la cadence pour les *Agnus Dei* du premier ton se fait en *ré* mineur.

— *Messe du demi-double.* *Kyrie* dans le huitième ton, *Gloria* dans le premier ton, *Sanctus* et *Agnus Dei* dans le cinquième ton.

— *Messe du double majeur.* *Kyrie* dans le quatrième ton, *Gloria* dans le huitième ton, *Sanctus* dans le premier ton, *Agnus Dei* dans le cinquième ton.

— *Messe du double mineur.* *Kyrie* dans le premier ton, *Gloria* dans le quatrième ton, *Sanctus* dans le huitième ton, qu'on transpose généralement un degré plus bas, c'est-à-dire en *fa*; la cadence pour l'*Agnus Dei* dans le cinquième ton, mais transposé une quinte plus haut et correspondant ainsi au ton musical *fa* \sharp majeur.

— *Messe de la Vierge.* *Kyrie* dans le second ton, *Gloria* dans le septième ton, qu'on élève ordinairement d'un degré ou d'une tierce mineure.

— *Messe des Anges.* *Kyrie*, *Gloria*, *Sanctus*, etc., etc., dans le cinquième ton élevé d'un degré ou d'une tierce mineure, c'est-à-dire en *ré* majeur ou *mi* \flat majeur.

— *Tons de chasse.* Chacun de ces tons de chasse a une signification particulière que les chiens entendent parfaitement; ils servent à faire connaître les différentes péripéties de la chasse et à communiquer, à de grandes distances, les ordres de ceux qui la dirigent. Les tons de chasse, écrits à $\frac{6}{8}$ dans un mouvement vif, n'ont guère plus de huit mesures, et on les sonne toujours à l'unisson.

Les tons de chasse sont au nombre d'environ 68, savoir :

1. Le Point du jour.
2. Le Réveille-matin.
3. La Sortie du chenil.
4. Le Lancé.
5. Le Déboucher.
6. La Plaine.
7. Le Vol-ce-l'est.
8. L'Eau.
9. Les Animaux en compagnie.
10. La Vue.
11. L'Hallali sur pied.
12. L'Hallali par terre.
13. La Retraite prise.
14. La Retraite manquée.
15. Le Retour de la chasse.
16. Rentrée au chenil.
17. Le Bonsoir.
18. Le Cerf dix cors ou la Royale.
19. Le Cerf dix cors jeunement.
20. Le Cerf quatre têtes.
21. Le Cerf trois têtes ou la Dauphine.
22. Le Cerf deux têtes ou la Discrète.
23. Le Cerf daquet ou la Reine.
24. Le Sanglier ou la Petite royale.
25. Le Chevreuil.
26. Le Daim.
27. Le Loup.
28. Le Renard.
29. Le Blaireau.
30. Le Lièvre.
31. La Saint-Hubert.
32. La Calèche des dames.
33. Fanfare des Maîtres.
34. La Tête bizarre.
35. Le Chevreuil de Bourgogne.
36. Nouveau Réveil.
37. Vive le vin.
38. La Battue.
39. La Zénaïde.
40. La Bourbon ou la Condé.
41. Le Daim blanc.
42. La Choisy.
43. La Sylvie.
44. La Laisse royale.
45. La Boucher.
46. La D'Angoulême.
47. Fanfare de Madame.
48. La Berry.
49. La Duc de Bordeaux.
50. Le Réveil du Poitou.
51. La Louis.
52. Départ des rendez-vous.
53. Fanfare des Veneurs.
54. La Félicité.
55. La Philipsbourg.
56. Le Départ.
57. La Pavurété.
58. La Thibault.
59. La Guerchy.
60. Les Petites loges.
61. La Carignan.
62. Changement de forêt.
63. Le Jeune Henri.
64. Le Laisser-courre royal.
65. La Compagnie.
66. Le Champ-cen'est.
67. Le Grillon.
68. Le Terré du renard.

TONABÉE s. f. (to-na-bé). Bot. Syn. de TERUSTRÉE, genre d'arbrisseaux.

TONADILLA s. f. (to-na-di-la; 11 mll. — dimin. de l'esp. *tonada*, chanson). Petite comédie espagnole mêlée d'airs et de chants connus.

— *Encycl.* Les *tonadillas*, a dit Castil-Blaze, ressembleraient assez à nos vaudevilles, si l'on n'y introduisait pas de temps en temps de grands morceaux empruntés aux meilleurs opéras. Le beau duo, *Se falo in carpo avete*, du *Mariage secret*, figure souvent dans ces pastiches. L'observation de Castil-Blaze tombe à faux, car l'un des plus grands éléments de succès de nos vaudevilles d'il y a quarante ou cinquante ans consistait précisément dans les nombreux emprunts que leurs auteurs, pour leur donner un plus grand charme aux yeux du public, faisaient au répertoire de nos grands théâtres lyriques. Scribe, Bayard, Dumanoir, Mélesville et beaucoup d'autres n'ont jamais agi autrement, et, en cela, on doit le dire, ils ne faisaient que se conformer au goût des spectateurs.

Ce qui distingue la *tonadilla* de la *zarzuela*, autre pièce du théâtre espagnol, c'est que, dans la première, on n'emploie que des airs connus, tandis que la seconde, au contraire, ne contient que de la musique nouvelle et se rapproche ainsi de l'opérette.

TONAILLE s. f. (to-na-ille; 11 mll.). Pêche. Nom donné à certaines pièces de l'échafaud que les pêcheurs construisent au bord de la mer. On dit aussi TENAILLE.

TONAL, ALE adj. (to-nal, a-le — rad. ton). Mus. Qui a rapport à la tonalité, à une tonalité : Le système TONAL des anciens. || Se dit

de la propriété que possèdent les degrés, dans la musique moderne, d'avoir chacun un caractère particulier. « *Fugue tonale*, Fugue qui fait entendre, dans le sujet et la réponse, les notes principales du ton, c'est-à-dire la tonique et la dominante.

TONALEMENT adv. (to-na-le-man — rad. tonal). Mus. Conformément au ton, selon le ton, dans le ton : Un morceau TONALEMENT faux.

TONALITÉ s. f. (to-na-li-té — rad. tonal). Mus. Propriété caractéristique d'un ton; qualité d'un morceau écrit dans un ton bien déterminé. « Les mélodies sacrées sont presque toutes écrites en mode mineur et dans une TONALITÉ indéfinie et flottante. (Guérault.)

— *Encycl.* C'est une des questions les plus ardues de l'histoire et de la pratique musicale que de déterminer en quoi consistent les qualités tonales de chacun des systèmes musicaux. L'existence de ces qualités est évidemment reconnue, puisque chaque système satisfait complètement l'oreille du peuple qui y est habitué. Mais, quant à expliquer les causes de ces qualités si différentes, on est réduit aux hypothèses. Il y a, dans l'ordre de succession des sons qui composent tout système musical, certaines affinités et certaines répulsions qui ne sont pas les mêmes chez tous les peuples et sous toutes les latitudes. La différence de ces affinités et de ces répulsions amène les différences dans la formation de la gamme, le nombre plus ou moins grand des intervalles qui la composent, et la nature particulière de chaque gamme crée ou plutôt détermine le phénomène de la tonalité. Si notre éducation, notre mémoire, nos habitudes nous empêchent de concevoir certaines tonalités qui existent sur d'autres parties du globe que celle où nous habitons, nous pouvons néanmoins comprendre qu'il en peut exister de diverses sortes, puisque le caractère tonal du plain-chant, que nous sommes à même d'apprécier chaque jour dans les églises catholiques, diffère essentiellement du caractère tonal de la musique proprement dite, celle que nous entendons partout, au théâtre, au concert, au bal, dans les salons, dans la rue, etc.

« Le mot *tonalité*, dit d'Ortigue, s'applique à la prédominance d'un ton pendant la durée d'un morceau de musique. C'est ainsi que l'on dit le ton d'un, de *fa mineur*, de *la*, de *mi bémol*, etc. Tout morceau de musique, depuis la romance jusqu'à la symphonie, est généralement soumis à cette loi de prépondérance d'un ton fondamental en vertu de laquelle l'œuvre, quelle qu'elle soit, doit commencer et finir dans le même ton. Le compositeur dispose son sujet dans un ton donné, et le sujet se nuance selon le caractère du ton, car chaque ton a sa physiologie particulière, non-seulement en rapport avec son degré d'élévation dans l'échelle générale, mais encore en rapport avec les divers timbres des voix et des instruments qui varient pour chaque ton. Une fois la tonalité du morceau bien établie, le compositeur développe son discours musical en passant successivement dans d'autres tons, c'est-à-dire en modulant. Mais le sentiment de la tonalité principale reste, et, quelle que soit la longueur du morceau, des divertissements et des épisodes qu'il comporte, l'oreille n'est satisfaite que lorsqu'elle sent reparaitre le ton ou plutôt la tonalité primitive, à laquelle le compositeur doit revenir souvent comme à son point de départ et sur laquelle il doit surtout insister en finissant.

Tel est, en effet, le rôle de la tonalité dans la musique moderne et d'après notre système musical. Si l'on se place à un point de vue plus général, on s'aperçoit tout de suite que ce que nous considérons, nous autres Européens, comme le caractère essentiel, absolu, immuable de la musique, paraîtrait monstrueux à d'autres peuples, dont le système musical, et par conséquent la tonalité, repose sur des bases absolument différentes. Par contre, la musique de ces peuples produirait sur nos oreilles l'effet d'une horrible cacophonie. D'où il faut bien conclure que, si le son est dans la nature, l'ordre de succession des différents sons pour arriver à la constitution d'une gamme, d'un système, est un fait arbitraire, qui dépend uniquement de la volonté humaine ou même de son caprice et qui ne devient une loi que par l'habitude. Beaucoup de savants ont voulu pénétrer le mystère qui enveloppe la naissance de systèmes si divers et si nombreux, rechercher les causes qui ont fait choisir à un peuple une gamme conçue dans tel ordre d'idées, à un autre une gamme d'un genre tout à fait opposé. Parmi ces savants, il faut citer surtout MM. Fétis, Adrien de La Fage, F. Danjou, d'Ortigue, etc. Mais, à ce sujet, on n'a pu guère sortir des généralités, l'histoire des différents systèmes musicaux se reliant à l'histoire des peuples, et celle-ci étant elle-même souvent enveloppée de mystère et d'obscurité. Nous allons cependant, en ce qui concerne l'origine de la différence même des systèmes, faire quelques citations qui nous semblent utiles et qui rentrent d'ailleurs dans le sens des idées que nous venons d'exposer.

« Supposons, dit d'Ortigue, dans un immense clavier une corde attachée d'un côté à un chevalet fixe, de l'autre à une clef mobile. Mettons cette corde en vibration et, par le moyen d'une tension à la fois insensible et

progressive de la corde, faisons pour ainsi dire glisser le son sur cette multitude de petits intervalles compris entre le premier son donné, le son primitif, et la reproduction du même son à l'aigu, que nous ne nommerons pas *octave* ici, parce que ce mot n'aurait aucun sens, puisque nous considérons la série des sons abstraction faite de toute idée de division préconçue. Or, entre ce son primitif et le son qui est sa reproduction à l'aigu, qui consonne ou, pour mieux dire, qui équilibre avec le premier, il n'est aucun point intermédiaire qui ne puisse être considéré comme la place d'un intervalle; car, à l'exception des aliquotes qui sont le produit du phénomène simple de la résonance, lesquels se rencontrent dans presque tous les systèmes musicaux, il n'est aucun des autres intervalles qui soit essentiel en soi. On peut donc concevoir des systèmes de sons composés d'intervalles indéfinis et placés à des degrés indéterminés...

Tous les intervalles étant dans la nature, on peut procéder par ton, par demi-ton, tiers, quart, cinquième ou dixième de ton, et cette façon de procéder n'a de borne que la faculté d'apprécier de l'oreille, sa possibilité de percevoir l'intervalle qui sépare deux sons. Dans cet ordre d'idées, tout dépend de l'habitude et de l'éducation. Chez les Grecs, l'intervalle que nous nommons ton était divisé en quatre parties, par conséquent en quarts de ton. L'échelle musicale des Indous est partagée en vingt-deux parties et chaque fractionnement équivaut à peu près aussi au quart d'un des tons de notre gamme. La gamme des Ethiopiens se divise en vingt et quelques intervalles très-inégaux entre eux. Quant à celle des Chinois, elle est divisée, comme la nôtre, en sept tons, séparés par des demi-tons, mais elle en diffère essentiellement en ce qui concerne la place occupée par ces derniers; en effet, le premier demi-ton, dans cette gamme, au lieu d'être placé entre le troisième et le quatrième degré, se trouve entre le quatrième et le cinquième, ce qui en dénature complètement le caractère pour des oreilles accoutumées à notre système. Pour ce qui est de la musique arabe, il faut lire ce qu'en dit le savant Villoteau dans son chapitre de la *Description de l'Égypte* intitulé : *De l'état actuel de l'art musical en Égypte*. « Il paraît, dit-il, que le système de musique des Arabes n'a pas conservé une forme constante et que les auteurs n'ont pas toujours été d'accord sur la manière de la composer; les uns divisent l'octave par tons, demi-tons et quarts de ton et comptent, par conséquent, vingt-quatre tons différents dans l'échelle musicale; d'autres la divisent par tons et tiers de ton et font l'échelle musicale de dix-huit sons; d'autres y admettent des demi-quarts de ton, ce qui produit quarante-huit sons; quelques-uns enfin prétendent que le diagramme général des sons comprend quarante sons; mais, la division la plus généralement reçue étant celle des tiers de ton, il s'ensuivrait que ces quarante sons comprendraient deux octaves et un tiers pour toute l'étendue de ce système; ce qui est, en effet, d'accord avec le diagramme général des sons que nous avons trouvés notés en arabe. »

Les recherches des lois qui régissent les différentes tonalités ont conduit ceux qui s'en sont occupés à des inductions intéressantes.

D'où vient, dit d'Ortigue, cette différence entre les systèmes? Des diversités d'organisation, de sensibilité, d'éducation, d'habitude chez les individus et chez les peuples. Voilà ce que répondent tous les auteurs qui se sont occupés de la question des divers systèmes de musique; mais cette explication est insuffisante et vague. Il en est une beaucoup plus vraie, plus profonde, plus logique, plus en rapport avec la philosophie de l'art, avec la connaissance de son origine, de sa nature, de son but, qu'on ne doit point séparer de la philosophie de l'homme. La musique est un langage comme la parole. Ce langage, comme la parole, est commun à tous les hommes. Mais, si les hommes ont un langage, ils ne parlent pas la même langue. Les peuples ont une langue, un idiome, un dialecte plus ou moins dérivé d'un dialecte de première formation et en harmonie avec leur civilisation, les conditions du climat, leurs mœurs agricoles, pastorales, commerçantes, conquérantes, etc. Les divers systèmes de musique sont comme les idiomes et les dialectes du langage musical, et les diverses gammes et échelles de ces systèmes de musique, avec la division d'intervalles qui leur est propre, avec les fonctions, les propriétés, les affinités et répulsions de ces mêmes intervalles entre eux, sont comme les alphabets de ces divers dialectes, idiomes ou langues...

Supposons tel peuple, telle tribu dont nous lisons l'histoire. Cette agglomération d'hommes, cette peuplade a un système de musique basé sur une gamme ou une échelle, laquelle est constituée d'une certaine manière. C'est là sa musique, son chant maternel. Le même peuple parle une langue, un idiome, un dialecte. Cette langue a un certain accent triste, gattural, fier, âpre, doux, selon que ce peuple est commerçant, trafiquant, guerrier, agricole, pasteur, religieux; suivant qu'il habite la plaine, la montagne, le bord d'un fleuve, le rivage de la mer; suivant qu'il est issu de telle race, qu'il est mêlé à telle autre, qu'il a été conquis ou conquérant, ou bien

qu'il se perpétue dans son unité originaire; suivant que la zone sous laquelle il habite est chaude, froide, tempérée; suivant que le climat est sec, pluvieux, etc.

Maintenant, concevez-vous que la musique maternelle de ce peuple, son chant naturel, n'ait aucun rapport, aucune affinité avec la langue ou le dialecte qu'il parle? Concevez-vous que l'accent, ce cri de l'âme, ce principe vital de la parole comme de la musique, ne se manifeste pas dans l'une et dans l'autre? que les mêmes habitudes, des mœurs constantes, des occupations semblables, les circonstances de climat et mille autres choses qu'il est impossible de spécifier, n'engendrent pas des caractères analogues et dans le langage de ce peuple et dans son chant? Allons plus loin. Concevez-vous que la musique de ce peuple se soit formée d'une autre manière que sa langue? Entendons-nous. Si ce peuple a reçu une partie de sa langue ou de son idiome d'une colonie conquérante qui est venue s'établir chez lui et se mêler à lui, concevez-vous qu'il n'en ait pas reçu également une partie de sa musique, ou que son système musical n'ait pas été modifié par suite de cette invasion?

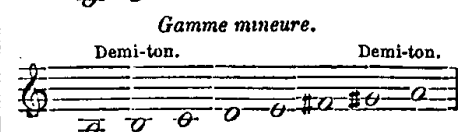
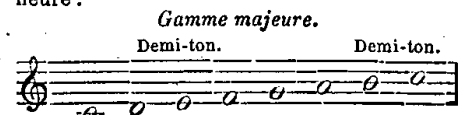
Cela posé, il est bien certain que si vous allez chez ce peuple, si vous assistez à ses cérémonies, si vous entendez ses chants, ses concerts, cette musique vous déchirera les oreilles et vous paraîtra barbare. Quant à sa langue, vous n'y comprendrez rien et vous n'en pourrez juger que par les accents, les inflexions, les articulations qui probablement vous paraîtront fort désagréables. Il est très-vraisemblable que, sous le rapport de l'art, en tant qu'expression du vrai et du beau, la musique de ce peuple est fort inférieure à celle que nous cultivons. Mais prenez garde; ne vous hâtez pas de la déclarer absolument fautive, insupportable, car les naturels du pays, n'ayant pas d'avantage les oreilles façonnées à la nôtre, se servent de mêmes épithètes pour qualifier le système que vous leur opposez.

On voit donc que l'étude de la tonalité est celle du système musical lui-même. Dom Ju-milhac, le savant muséographe, l'a bien fait entendre en s'exprimant ainsi dans sa *Science et pratique du plain-chant*: « Le mot de gamme ou de système, dit-il, ne signifie autre chose qu'un amas ou assemblage et une suite ou composition de plusieurs dictiones, ou syllabes, ou lettres, qui signifient et donnent à connoître les sons graves et les aigus, leur différence et leurs intervalles, leur harmonie et leur mélodie, leur bonne suite et leurs consonnances; de sorte que les systèmes ou les gammes sont à l'égard du chant ce que les alphabets sont au regard de la grammaire, c'est-à-dire les premiers éléments des sons, de leurs intervalles et de tout le reste qui concerne le chant, comme les alphabets le sont des syllabes, des dictiones, des livres, de leur lecture ou prononciation et de tout le reste qui appartient à la grammaire... Mais comme il y a eu divers alphabets, selon la différence ou des langues, ou des temps, ou des lieux (quoyqu'ils n'aient tous été dressés que pour signifier les mêmes voyelles et les mêmes consonnes), de même les philosophes et les musiciens, par succession de temps, ont pareillement inventé diverses façons de systèmes, composées de différentes dictiones, ou caractères, ou lettres, ou syllabes, selon qu'il leur a semblé le plus commode pour mieux exprimer ou représenter les mêmes sons et leurs intervalles. »

Nous allons maintenant, après avoir essayé d'expliquer le rôle de la tonalité au point de vue général, caractériser celle du système musical moderne et européen et faire comprendre les lois qui la régissent.

Le point déterminant de la tonalité, au point de vue de la succession des sons, c'est-à-dire de la mélodie, est la place occupée dans la gamme par les demi-tons. Mais il est une distinction à faire, parce que notre tonalité comprend deux modes et que ces deux modes produisent sur l'oreille un effet différent, précisément par le déplacement d'un de ces deux demi-tons.

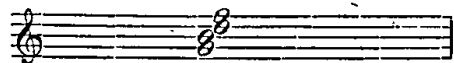
L'un de ces modes est dit *majeur*, et le premier demi-ton de sa gamme est placé entre le troisième et le quatrième degré; l'autre est qualifié de *mineur*, et le premier demi-ton s'y trouve entre le second et le troisième degré; tous deux présentent le deuxième demi-ton entre le septième et le huitième degré. C'est là leur point de contact et ce qui caractérise le système général. On va se rendre compte de la différence par ces deux exemples, qui présentent le premier une gamme majeure, le second une gamme mineure :



Souvent aussi on emploie la gamme mineure avec le sixième degré formant sixte mineure avec la tonique (c'est-à-dire le fa naturel dans la gamme de la mineur, qui est

la gamme type); ceci ne change rien à la place du dernier demi-ton, qui est toujours situé entre le septième et le huitième degré, mais cela crée un nouveau demi-ton, placé entre le cinquième et le sixième degré, et constitue un écart d'un ton et demi entre le sixième et le septième. Cette formule de gamme semble devoir prédominer aujourd'hui et on peut presque dire, du reste, que par son sixième degré, mineur ainsi que le troisième, elle caractérise le mode mineur d'une façon plus complète encore.

Au point de vue de l'harmonie, notre tonalité a pour point déterminant l'accord dit de septième dominante, dont l'emploi ne remonte qu'au XVII^e siècle. Cet accord, composé, outre sa note fondamentale, d'une tierce majeure, d'une quinte juste et d'une septième mineure, forme un ensemble de trois tierces, dont la première seule est majeure, comprend quatre tons et deux demi-tons et se place, comme son nom l'indique, sur la dominante, c'est-à-dire le cinquième degré du ton, comme on peut le voir par cet exemple, qui représente l'accord de septième dominante du ton d'ut :



Le caractère particulier, déterminant de cet accord est de subir deux influences : la première, relative à sa tierce majeure, qui demande impérieusement à monter d'un degré pour aller se reposer sur la tonique; la seconde, relative à la septième dominante, qui demande avec non moins d'énergie à descendre d'un degré pour se fixer sur la médiane, c'est-à-dire la tierce de la tonique. Cette influence, subie par l'accord de septième dominante, est en harmonie le point caractéristique de notre tonalité, comme la place occupée par les deux demi-tons est son point caractéristique sous le rapport de la mélodie. Ce double caractère est déterminé en partie, dans les deux cas, par ce qu'on appelle la note sensible. La note sensible est la septième note de la gamme, le si dans la gamme d'ut, et elle tend toujours à monter soit dans la mélodie, soit dans l'harmonie, pour satisfaire le besoin de notre oreille. C'est cette note qui, dans la gamme, forme demi-ton avec le redoublement de l'octave, et c'est elle qui, dans l'accord de septième dominante, constitue la tierce majeure dont nous avons signalé la tendance.

TONARIUM s. m. (to-na-ri-omm — mot lat. dérivé de *tonus*, ton). Antiq. Flûte qui servait à donner le ton aux orateurs.

— **Encycl.** Cicéron et Quintilien nous ont appris quelle étude et quel soin les orateurs de l'antiquité mettaient à bien diriger, à régler leur voix. Pour eux, les intonations étaient en quelque sorte comme des couleurs qui faisaient ressortir les diverses nuances de la pensée. Ils recherchaient avant tout le naturel, mais un naturel qui n'excluait ni l'énergie ni la véhémence. Toutefois, l'énergie devait se garantir de l'emphase et de toute exagération; la véhémence devait prendre garde d'aller jusqu'au cri. On évitait même les éclats de voix que n'auraient pas avoués le bon goût et la décence. Afin de maintenir plus sûrement leur voix dans les cordes naturelles et dans la tonalité décente, ils avaient souvent auprès d'eux un joueur de flûte chargé de leur donner le ton et de les y ramener quand ils s'en écartaient. L'instrument dont le musicien faisait usage en cette circonstance était appelé *tonarium*.

TONAWANDA, ville des Etats-Unis, Etat de New-York, dans le comté d'Erie, à 42 milles N. de Buffalo, sur le Niagara et le canal de l'Erie. Cette ville fait un commerce très-actif.

TONBRIDGE ou **TUNBRIDGE**, ville d'Angleterre, comté de Kent, à 20 kilom. S.-O. de Maidstone, sur la Medway et le chemin de fer du Sud-Est; 14,000 hab. Hôtel de ville, église remarquable, ruines d'un château dans les environs. Manufactures de porcelaine; important commerce de grains et de bestiaux.

TONCA s. f. (ton-ka). Race de brebis dont la laine est fort estimée, et que l'on nourrit dans les plaines de la Bessarabie.

TONCA s. m. (ton-ka). Bot. V. **TONKA**.

TONCQUE adj. (ton-si-ke — rad. *tonca*). Chim. Se dit d'un acide extrait de la coumarine.

TONDA ou **TONRA**, ville de l'Indoustan anglais, présidence et province du Bengale, vis-à-vis des ruines de Gour, dont elle est séparée par le Gange, à 70 kilom. N. de Mourchidabad, par 24° 49' de latit. N. et 85° 55' de longit. E. Cette ville est aujourd'hui bien déchue de son ancienne splendeur. En 1564, Soliman-Chah, trouvant l'emplacement de Gour trop insalubre, fit de Tonda la capitale du Bengale, rang qu'elle ne conserva que jusqu'en 1592.

TONDAGE s. m. (ton-da-je — rad. *tondre*). Action de tondre le poil de certains animaux : Le TONDAGE des chevaux.

— Action de tondre les draps.

TONDAILLE s. f. (ton-da-ille; 11 mil. — rad. *tondre*). Se dit pour **TONTE** dans certains départements.

— Fête, repas qui suivait la tonte.

TONDAISON s. f. (ton-dè-son — rad. *tondre*). Syn. de **TONTE**.

— Époque où l'on fait la tonte.

— Laine qu'on retire de la tonte.

TONDANT, **ANTE** adj. (ton-dan, an-te — rad. *tondre*). Pathol. Qui fait tomber les poils : *Teigne* TONDANTE.

TONDERN, ville de Danemark (Slesvig), sur la Wiedau, qui y forme une île, à 45 kilom. S. de Ribe, 132 N.-O. de Slesvig, ch.-l. d'un district nobiliaire; 3,000 hab. Fabrique déchue de dentelles, fabrique de tabac, tanneries. Commerce en grains, bétail et chevaux. Maison de détention. Patrie du poète Gerstenberg.

TONDEUR, **EUSE** s. (ton-deur, eu-ze — rad. *tondre*). Personne qui tond, qui sait tondre : Un TONDEUR de moutons. Une TONDEUSE de draps.

— Hist. Nom donné à des brigands appelés aussi ÉCORCHEURS.

— Arboric. Celui qui tond les arbres, les arbrisseaux, les gazons : L'habitude du TONDEUR vaut mieux que tous les préceptes. (Bosc.)

— Econ. rur. Nom donné, dans quelques départements, à ceux qui recueillent le miel des ruches.

— s. f. Machine dont on se sert pour tondre les draps et autres étoffes de laine.

— Hortic. Instrument avec lequel on tond les gazons.

Tondeuse de moutons (LA), chef-d'œuvre de François Millet. Une jeune paysanne, au teint hâlé, coiffée d'un serre-tête blanc et ayant un grand tablier bleu gris, tond, à l'aide de gros ciseaux, un mouton qui est couché sur le flanc, la tête pendante en avant. Un vieux paysan, vêtu d'une blouse bleue et placé dans le fond, assiste à l'opération. Les personnages, de grandeur naturelle, sont vus jusqu'aux genoux.

Ce tableau, un des plus importants qu'ait exécutés François Millet, a figuré au Salon de 1861 et a reparu à l'Exposition universelle de 1867. « La Tondeuse de moutons, a dit W. Bürger, est un chef-d'œuvre. Cette fille au teint hâlé, aux formes robustes, à l'air d'une prêtresse qui accomplit tranquillement et majestueusement un acte religieux. Ah! que cette tondeuse tond bien! La tête a une gravité virginal; les bras et les mains sont dessinés avec une correction grandiose. Sous les grossières étoffes du costume, on sent une structure saine et ferme. Comme couleur, une sobriété vigoureuse. Qu'y a-t-il? Du bistre doré dans les chairs, du gris dans le corsage, un peu de blanc en matière de corsette sur les cheveux, une lumière tranquille partout. A quoi ressemble ce tableau? On ne saurait lui trouver d'analogue dans aucune école. Comme fierté de tournure et science de dessin, il pourrait faire penser aux Florentins de l'époque de Ghirlandajo, avant la fureur mouvementée qui s'empara de la Renaissance. Comme simplicité de sentiment, il pourrait rappeler les Lépini. Mais, en conscience, ces comparaisons éloignées ne signifient rien, et l'œuvre de Millet demeure parfaitement et intégralement sienne. » Th. Gautier, qui préférerait à la force les délicatesses et les raffinements, a dit de ce tableau : « La placidité animale de la tondeuse se confond avec la résignation passive de la bête, principal personnage du tableau. Le mouton a peut-être même l'air plus humain; il est d'ailleurs d'une très-belle couleur, tandis que la femme, si l'on peut lui donner ce nom, disparaît sous une couche de tons bruyants, dont jamais peau féminine, même tannée par la pluie, le vent et le soleil, n'a pu se revêtir. Sur le cou gris, on ne voit pour-quoi, une lumière blanche comme une égratignure récente sur un mur de plâtre noirci. »

TONDI, ville et port de l'Indoustan anglais, dans le Karnatic (Bengale), à l'embouchure d'une branche du Vayg-arou, en face de la côte N.-O. de Ceylan, par 9° 43' de latit. N. et 76° 45' de longit. E.

TONDI (Matthieu), minéralogiste et géologue italien, né à San-Severo, royaume de Naples, en 1762, mort vers 1837. Il étudia la médecine et les sciences naturelles, fit à Naples un cours d'entomologie, de chimie et de botanique et propagea les idées de Lavoisier. Attaché à la mission du général Parisi, chargé d'aller explorer les mines de l'Allemagne, Tondi se livra à des recherches minéralogiques et géologiques, visita les mines de l'Autriche et de la Hongrie, puis voyagea dans le même but en Angleterre et en Irlande. En revenant dans son pays, il tomba successivement entre les mains des Français, des Autrichiens, des Bavares, courut les plus grands dangers et parvint enfin à regagner Naples. Il fut alors chargé de visiter les mines des Abruzzes et de la Calabre. Par la suite, ses idées patriotiques et libérales l'ayant fait proscrire, Tondi se rendit à Lyon, où il obtint de l'emploi dans la direction d'une mine de houille située dans les environs de cette ville, puis il fut attaché au Muséum d'histoire naturelle de Paris et chargé du classement des minéraux. Pendant un voyage qu'il fit en Espagne en 1808, il perdit ses collections, fut conduit à Naples, mais retourna bientôt après à Paris, où il resta jusqu'en 1812. A cette époque, il revint à Naples et y

remplit les fonctions d'inspecteur général des eaux et forêts, de professeur à l'université et de directeur du service minéralogique. On cite, parmi ses ouvrages : *Institutions chimiques* (Naples, 1787, in-8°) ; *Instruction sur la plantation des bois* (Naples, 1813, in-8°) ; *Éléments d'oryctognosie* (1817, 3 vol. in-8°) ; la *Science des forêts à l'usage des forestiers* (1821, 3 vol. in-8°) ; *Éléments d'ordéognosie*.

TONDIN s. m. (ton-dain — ital. *tondino* ; de *tondo*, abréviation du lat. *rotundus*, rond). Archit. Astragale au bas des colonnes.

— Techn. Cylindre qui sert au plombier pour former et arrondir les tayaux de plomb ou d'étain.

TONDJA ou **TONDJA** (*Tonkus*), rivière de la Turquie d'Europe. Elle prend sa source dans les monts Balkans, près de la limite de la Bulgarie, coule à l'E., puis au S., baigne le territoire et la ville d'Andrinople et se jette dans la Mer Noire, après un cours d'environ 275 kilom. Elle reçoit plusieurs affluents, dont le principal est le Salkindéré.

TONDO, province de l'île de Manille (Malaisie). Elle occupe le S.-O. de l'île, contourne la baie de Manille et confine avec les provinces de Bulacan, Laguna, Cavite et Valangas. Elle produit du maïs, du riz, du sucre, des fruits excellents, du tabac, de l'indigo, du cacao, de la vanille, des plantes médicinales, du miel, de la cire, de beaux bois de construction, etc. On trouve dans les parties montagneuses de l'or, du fer et du platine. Salines ; fabriques de toiles, manufactures de tabac, fonderies, fabriques d'armes et d'outils divers. Commerce avec les Chinois ; environ 200,000 hab. Les villes les plus importantes sont Manille, chef-lieu ; Maria-Kina et Mat-théo.

TONDRE v. a. ou tr. (ton-dre — latin *tondere*, mot qui est rattaché par Eichhoff à la racine sanscrite *tud*, couper, briser, frapper ; d'où aussi, selon lui, le grec *thud*, *thussô*, *thindô*, le gothique *thun*, allemand *thun*, *töten*, anglais *to die*, *to dead*, etc. Je *tonds*, *tû tonds*, il *tond*, nous *tondons*, vous *tondez*, ils *tondent* ; je *tondais*, nous *tondions* ; je *tondis*, nous *tondîmes* ; je *tondrai*, nous *tondrons* ; je *tondrais*, nous *tondrions* ; *tonds*, *tondons*, *tondez* ; je *tonde*, que nous *tondions* ; que je *tondisse*, que nous *tondissons* ; *tondant* ; *tondu*, *tondue*). Couper la laine ou le poil de : **TONDRE** un mouton. **TONDRE** un chien. Il Couper, en parlant de la laine ou du poil : **TONDRE** la laine en suint.

— Tailler de près les cheveux de : *Voire coiffeur vous a TONDU comme on TOND les chiens*.

— Faire moine. Il Vieux en ce sens.

— En parlant des étoffes, Couper de près les poils de : **TONDRE** le drap.

— Tailler rus, couper de près les tiges ou les pousées de : **TONDRE** une patissade, un gazon. **TONDRE** des buis. Des troupeaux de vaches opulentes TONDAIENT le regain humide sur les bords du lac. (E. About.)

Je *tondis* de ce pré la largeur de ma langue.

LA FONTAINE.

— Fam. Ruiner, dépouiller : *Ceux qui nous chicanent, nous nous efforçons de les TONDRER*. (Mol.) Il Soumettre à des exactions, frapper d'un des excès : *Nous sommes de vrais moutons, nous paissions tranquillement ; il est vrai qu'on nous TOND un peu trop près, en attendant qu'on nous égorgé ; mais que gagnent-on à se rebeller ?* (Mme Du Deffant.) *Sully exagéra toutes les prétendues dettes et les arrières, les titres et les obligations de tous, et TONDIT à son tour sur le vif, au profit du roi*. (Ste-Beuve.)

— Absol. Les bergers sont occupés à TONDRE. — *Se laisser tondre la laine sur le dos*. Supporter patiemment des injustices, des vexations, des exactions : *Pauvre et chère brebis de mon cœur ! dit-il avec compassion ; elle se LAISSERAIT TONDRE LA LAINE SUR LE DOS sans crier*. (D. Sterne.)

— *Tondre quelqu'un sous le poigne*, Le faire échouer complètement. Il Vieille loc.

— Il *tondrait sur un œuf*, Il est d'une avarice sordide : *On fait de la dépense devant les autres de temps en temps, et puis, dans le secret du ménage, on TONDRAIT, comme on dit, sur un œuf*. (G. Sand.)

— Prov. Il faut tondre ses brebis, et non pas les écorcher, Il ne faut pas exiger de quelqu'un plus qu'il ne peut faire.

— Constr. *Tondre une pierre*, Enlever une faible épaisseur du parement de cette pierre.

TONDRE s. f. (ton-dre — du germanique : anglo-saxon *tynder*, anglais *tinder*, allemand *zunder*, amadou ; de *zünden*, allumer). Bois pourri sec, employé comme amadou. Il Toile brûlée dans une boîte close, dont les marins se servaient autrefois au lieu d'amadou.

TONDU, UE (ton-du, û) part. passé du v. Tondre. Dont on a coupé la laine ou le poil : *Moutons TONDUS*. Chien TONDU. Drap TONDU.

— Fam. Ruiné, perdu, déconsidéré : **TONDU**, oui, pauvre fille ! et **TONDU** jusqu'au vif. (Sterne.)

Sans toi j'étais tondu, je le dois avouer.

HAUTEROCHE.

... Oui, je sais sa pensée,

Et je serai ravi de le voir confondu.

— Vous n'avez qu'à parler c'est un homme tondu.

REGNARD.

— Prov. *A brebis tondue, Dieu mesure le vent*, Dieu ne nous envoie pas plus d'affliction que nous n'en pouvons supporter : *Mais, ajouta-t-elle avec mélancolie, Dieu ne mesure-t-il pas LE VENT à la BREBIS TONDUE ?* (Sterne.)

— Diplomatique. Se dit d'une écriture gothique du xiii^e siècle, dont les saillies sont supprimées, les angles arrondis.

— s. m. S'est dit autrefois pour MOINE : *Un des Pères nous lut quelques vers de sa façon, qui vraiment n'étaient pas mauvais pour avoir été faits par un TONDU*. (Brill.-Sav.)

— Prov. et fig. Il n'y avait que trois pelés et un tondu, Se dit en parlant d'une réunion peu nombreuse, où il n'y avait que des gens de peu de considération.

TONDU (Pierre - Henri - Hélène - Marie), homme d'Etat français. V. LEBRUN.

TONDURE s. f. (ton-du-ré — rad. *tondre*). Laine qui tombe du drap que l'on tond.

TONDUZZI (Jules-César), historien italien, né à Faenza en 1817, mort dans la même ville en 1873. Il entra dans les ordres et passa la plus grande partie de sa vie à réunir des documents relatifs à l'histoire de sa ville natale. Comme son compatriote Cavina se livrait en ce moment à un semblable travail, il se lia intimement avec lui, et les deux écrivains se communiquèrent leurs recherches. On a de Tonduzzi : *Faentina historica brevium* (Faenza, 1870, in-8°), chronique succincte qui va jusqu'au xiv^e siècle. Cavina continua cet ouvrage, qui fut alors publié sous sa nouvelle forme avec le titre de *Istoria di Faenza* (Faenza, 1875, in-fol.).

TONNE (Théobald-Wolf), fondateur de l'association des Irlandais unis, né à Dublin en 1763, mort en 1798. Il professait la foi anglicane ; mais, indigné de l'oppression sous laquelle vivaient ses compatriotes catholiques, il conçut le projet de leur affranchissement lorsqu'il vit éclater la Révolution française. Il commença à agiter les esprits, en 1790, par la publication d'une brochure véhémement ; puis il fit retentir la tribune des clubs de ses protestations contre la tyrannie du gouvernement anglais (1791) ; enfin, il employa le moyen des pétitions. En 1793, il fonda la vaste association des Irlandais unis, qui causa une vive inquiétude au pouvoir. Mandé à la barre du Parlement, il y fut traité, par le chancelier, de « serpent nourri dans le sein de l'Etat ». Tonne passa aux Etats-Unis en 1795 ; mais, dès l'année suivante, il reprit son projet de secouer le joug de l'Angleterre, et dans ce but il vint en France demander du secours au Directoire. Il s'aboucha avec Hoche pour une expédition à la baie de Bantry et de Texel. En 1798, il servit comme adjudant général dans l'expédition commandée par le général Hardy ; mais, saisi par les Anglais, conduit à Dublin, et condamné à la potence, il se suicida dans sa prison. — Il a laissé un fils, qui a fait ses études à Paris, et pris du service dans l'armée française, où il est devenu officier de cavalerie.

TONNÉE s. f. (to-né). Bot. Syn. de BERTHO-LÉTI, genre de myricacées.

Tonelli (LA), opéra-comique en deux actes, paroles de M. Thomas Sauvage, musique de M. Ambroise Thomas ; représenté à l'Opéra-Comique le 30 mars 1853. L'action se passe à Naples. La Tonelli, première chanteuse au théâtre Saint-Charles, est aimée par un magistrat fidèle, et elle lui préfère le *primo buffo* du théâtre, avec lequel elle se concerta pour faire épouser à Carlino Puppo une jeune villageoise nommée Bettina, qui ressemble beaucoup à la cantatrice et que le soupirant grotesque prend pour elle. La partition de M. Thomas brille des qualités de science et de goût qu'il déploie dans tous ses ouvrages. Les musiciens y trouvent plus de plaisir que le public. L'ouverture, le chœur des *pifferari*, l'air de la Tonelli, la tarentelle chantée par Bettina, c'est-à-dire la Tonelli déguisée, le duo entre Carlino Puppo et Bettina ; l'air du *primo buffo*, sont des morceaux d'un intérêt piquant. L'ouvrage a été chanté par Faure et Mme Ugalde.

TONG (Ezraël), théologien anglais, né à Holby en 1821, mort en 1880. Il fut successivement instituteur de campagne, ministre dans le comté de Kent, professeur à Durham et à Islington, chapelain de la garnison de Dunquerque et, enfin, ministre d'une des paroisses de Londres. Dans ces différents emplois, il fit preuve de peu d'élévation de caractère et poussa le fanatisme jusqu'au point de se faire, avec l'infâme Oates, le dénonciateur du prétendu complot des papistes contre Charles II. Outre différents ouvrages traduits du français, on a de lui : *Abregé de la grammaire* ; le *Royal martyr* ; l'*Etoile du Nord*, recueil de prétendues prophéties sur la monarchie anglaise ; plusieurs pamphlets contre les jésuites ; des dissertations, insérées dans les *Transactions philosophiques*, etc. Tong était un adepte fervent des sciences occultes, et il a laissé en manuscrit un traité complet d'alchimie, ainsi que différents ouvrages sur la théologie.

TONGA s. m. (ton-ga). Mamm. Grande espèce de roussette.

— Entom. Espèce de chique du Brésil.

— Bot. Syn. de TONKA.

TONGA (ARCHIPEL DE) ou ILES DES AMIS,

groupe d'îles de l'Océanie (Polynésie), par 17°-22° de latit. S. et 176°-178° de longit. O., au S.-O. des îles Viti ; 2,500 kilom. carrés à peu près ; 60,000 hab. environ. Elles sont au nombre de plus de cent cinquante, les plus considérables sont celles de Vavaou, Tonga-Tavou, Tova, Lefouga, Namouka, Tofoua et Late. Leur surface est, en général, plus ou moins élevée et montagneuse. Le climat est moins chaud que ne ferait supposer leur latitude, ce qui provient des pluies fréquentes qui y tombent ; il est d'ailleurs salubre et l'air est toujours pur. Malheureusement, toutes ces îles éprouvent de fréquents tremblements de terre. Le sol est très-fertile. On trouve en abondance dans toutes ces îles l'igname, qui forme la principale nourriture des habitants ; la noix de coco, la canne à sucre, la banane, l'arbre à pain, le bois de santal et le mûrier à papier sont les principales essences forestières. Les indigènes élèvent une grande quantité de porcs et de volailles ; ce sont les seuls animaux domestiques que l'on trouve dans les îles Tonga, mais il y a en outre une multitude de perroquets et de pigeons ; enfin, la mer y est très-poissonneuse. Les habitants, de race malaise, sont en général de couleur cuivrée foncée ; cependant il y en a de couleur olive. Ils sont, pour la plupart, d'une taille avantageuse, robustes, bien faits et ont les traits réguliers. Les femmes, dont beaucoup se distinguent par leur beauté, ont les doigts des mains d'une petitesse extraordinaire. Ces insulaires fabriquent des tissus de différentes couleurs, semblables à ceux qui se font à Taïti ; des nattes, dont quelques-unes sont d'une grande finesse ; diverses espèces de paniers et d'ornements, tels que des colliers, des chapeaux-mouches, etc. Ils avaient jadis un gouvernement régulier, une double hiérarchie bien définie, à la tête de laquelle se trouvaient un chef temporel et un chef spirituel. Leur dernière dynastie a été celle des Finare, de même qu'on voit à Taïti les Pomaré, et aux Sandwich les Tamehameha.

Le gouvernement actuel est une espèce de fédération, le pouvoir s'étant fractionné à la suite de guerres sanglantes. Les habitants des îles Tonga ont des cases bien construites, des villages fortifiés, une espèce de ville sainte ou nécropole appelée Mafanga, des fêtes, des cérémonies, des danses, quelques instruments de musique ; leur langue est réputée plus riche, plus parfaite que celle des autres archipels. Les îles Tonga ont été découvertes en 1643 par Tasman ; mais il n'en fut plus question en Europe jusqu'au second voyage de Cook, qui, reconnaissant du bon accueil qu'il y reçut, leur donna le nom d'archipel des Amis, auquel on a depuis substitué celui qu'elles portent aujourd'hui. Après Taïti, cet archipel est la région la plus connue des voyageurs européens, qui vantent à l'envi le charme de ses paysages, l'amabilité de ses habitants. Selon la tradition locale, confirmée par les récits des navigateurs, les insulaires de l'archipel de Tonga jouissaient d'un bonheur sans mélange depuis un temps immémorial, lorsqu'à la fin du dernier siècle éclata parmi eux une affreuse guerre civile qui, en se perpétuant, détruisit la plus grande partie de la population et réduisit le reste à la condition la plus misérable. En 1797, l'archipel de Tonga fut visité par les missionnaires de Londres ; depuis quelques années il a été remis, avec les îles Viti, à la mission des pasteurs wesleyens (méthodistes), dont les travaux sont dirigés par l'évêque qui réside à la Nouvelle-Zélande. La population presque entière est désormais convertie, et l'idolâtrie tend à disparaître.

Les anciennes croyances de ces peuplades offrent d'ailleurs une mine des plus fécondes aux investigations de la science à propos des questions cosmogoniques, religieuses et ethnographiques encore peu élucidées de cette partie du monde. La base des croyances des Tongans repose sur le polythéisme ; parmi les principaux dieux, nous citerons : Kala-Foungi, principe féminin, auteur de la création et maître souverain des éléments ; Tali-Ai-Toubo, dieu de la guerre ; Toubo-Totai, dieu de la mer, protecteur des pêcheurs ; Alo-Alo, dieu de la propriété ; Mawi, chargé de supporter la terre ; Toui-Bolotou, Hala-Api-Api, Toubo-Bougou, Tangaloa, etc., divinités inférieures et remplissant différentes fonctions. Au-dessous de ces dieux viennent les *hotonas*, ou esprits célestes intermédiaires entre les êtres supérieurs et l'homme, et formés principalement par les âmes des prêtres ou des chefs décédés ; il existe aussi des *hotonas* qui jouent le rôle de nos démons.

La cosmogonie des Tongans est extrêmement naïve ; ils racontent qu'un jour Tangaloa, leur dieu national, péchant à la ligne, fit monter à la surface de l'eau les îles Tonga. Parmi leurs traditions, il en est qui rappellent singulièrement les données hébraïques contenues dans la *Genèse*. Nous reproduisons, d'après Mariner, la légende suivante qui, traduite d'après la langue originale, donnera en même temps une idée de la littérature de ce peuple sauvage. Tout d'abord nous ferons observer qu'il est bien possible que ce récit ait été composé par quelque missionnaire, et nous ne garantissons pas que la fable qui suit soit originaire de Tonga. Nous la donnons donc à titre de simple curiosité.

« Le dieu Tangaloa et ses deux fils allèrent habiter Bolotou. Ils y avaient demeuré longtemps, quand Tangaloa dit à ses deux fils :

« Allez avec vos deux femmes, et habitez dans le monde à Tonga. Divisez la terre en deux, et habitez séparément. » Ils s'en allèrent. Le nom de l'aîné était Toubo ; celui du cadet Vaka-Ako-Ouli. Le cadet était fort habile ; le premier, il fit des haches, des colliers de verre, des étoffes de papa-lungui et des miroirs. Toubo était bien différent ; c'était un fainéant. Il ne faisait que se promener, dormir et convoiter les ouvrages de son frère. Ennuagé de les demander, il pensa à le tuer et se cacha pour cette mauvaise action. Il rencontra un jour son frère qui se promenait et il l'assomma. Alors leur père arriva du Bolotou enflammé de colère. Puis il lui demanda : « Pourquoi as-tu tué ton frère ? Ne pouvais-tu pas travailler comme lui ? Puis, malheureux, fuis ! Dis à la famille de Vaka-Ako-Ouli, dis-lui de venir ici. » Ceux-ci vinrent, et Tangaloa leur adressa ces ordres : « Allez et lancez ces pirogues à la mer ; faites route à l'est, vers la grande terre, et restez là. Votre peau sera blanche comme votre âme, car votre âme est belle. Vous serez habiles, vous ferez des haches, toutes sortes de bonnes choses et de grandes pirogues. En même temps, je dirai au vent de toujours souffler de votre terre vers Tonga, et ils ne pourront venir vers vous avec leurs mauvaises pirogues. » Puis Tangaloa parla ainsi au frère aîné : « Vous serez noir, car votre âme est mauvaise, et vous serez dépourvu de tout. Vous n'aurez point de bonnes choses ; vous n'irez point à la terre de votre frère. Comment pourriez-vous y aller avec vos mauvaises pirogues ? Mais votre frère viendra quelquefois à Tonga pour y commercer avec vous. »

Les dieux qui résident dans le Bolotou ou l'Olympe océanique daignent quelquefois descendre sur la terre et s'annoncent par un sifflement. Ils viennent aussi, comme certaines divinités antiques, s'incarner momentanément dans des prêtres ou des saints, qui sont appelés alors *faheguhe* ou *eguis*, et qui manifestent leur état d'inspiration par des contorsions, des convulsions, des mouvements nerveux et autres désordres organiques.

Les prêtres rendent aux dieux un culte assidu dans les principales cérémonies sont : le *fata*, ou pratique expiatoire que doit accomplir un individu soupçonné d'avoir rompu le *tabou* (v. ce mot) ; le *tao-tao*, sacrifice offert à Alo-Alo et suivi de réjouissances bruyantes, qui font penser aux saturnales et aux bacchanales des anciens Grecs et Romains ; le *naufin*, ou sacrifice d'un jeune enfant pour obtenir la guérison d'un personnage important ; cette coutume sanguinaire est actuellement tombée en désuétude ; le *taoukava*, ou flagellation pendant les funérailles d'un parent ; le *lotou*, ou simple prière, etc. La magie, les exorcismes, la divination, les présages tirés du vol des oiseaux, de l'état du temps, des songes, etc., sont également fort en honneur auprès des Tongans. L'envoûtement est pratiqué sous le nom de *tatao*, la consultation des sorts sous celui de *tanou*, etc.

Quoique les Tongans aient en médecine et en chirurgie certaines notions empiriques, ils appellent à leur secours les moyens magiques et la sorcellerie dans la plupart des maladies.

Une discipline morale, parfaitement conque et strictement observée, a aujourd'hui supprimé chez les Tongans les principaux vices de la vie sauvage. La polygamie n'existe plus ; les hommes ont été ramenés à des habitudes pacifiques et les femmes à la modestie qui convient à leur sexe. En un mot, c'est un peuple chrétien et à peu près civilisé qu'on trouve aujourd'hui dans ces lieux où il existait autrefois que des sauvages. Pour achever le tableau, ajoutons que, sous ce nouveau régime, la population, loin de diminuer, semble s'accroître sensiblement. Néanmoins, la lutte entre les deux partis chrétien et païen a été opiniâtre et sanglante. Les missionnaires wesleyens, malgré leurs dénégations répétées, ont été fréquemment accusés d'avoir provoqué l'emploi de la force matérielle pour triompher dans leur lutte contre l'idolâtrie.

Le calme dont ils jouissent sous la protection de l'Angleterre, depuis une vingtaine d'années, a permis aux Tongans de réaliser les progrès les plus heureux. Le souverain actuel, le roi George, dont la politique intérieure est extrêmement pacifique, gouverne avec une habileté à laquelle les résidents européens et les voyageurs rendent hommage. Les îles sont bien cultivées, bien administrées et la justice y est rendue équitablement. Les routes sont nombreuses et bien entretenues ; l'armée montre de la discipline ; il est vrai qu'elle n'est pas très-nombreuse. La résidence du roi est dans l'île de Tonga-Tabou, dont il est question ci-après.

Suivant les rapports des missionnaires, le peuple possède d'excellentes qualités ; ils disent qu'ils sont honnêtes les uns envers les autres, mais qu'ils sont voleurs à l'égard des étrangers. Les manières de la basse classe sont licencieuses à l'excès ; dans les hautes classes, l'adultère est puni.

TONGAN, ANE s. et adj. (ton-gan, a-ne). Géogr. Habitant de l'archipel de Tonga ; qui appartient à cet archipel ou à ses habitants : *LES TONGANS*. La population TONGANE.

TONGA-TABOU, île principale de l'archipel

de Tonga, la plus grande et la plus peuplée; 100 kilom. de tour; 20,000 hab. C'est une île madréporique, au sol légèrement ondulé, soulevé en différents endroits; elle est privée de sources et de ruisseaux, comme toutes les îles de même nature. Il faut creuser la couche d'humus pour se procurer de l'eau douce ou puiser dans les mares des terrains bas. Des pluies fréquentes rendent l'île très-fertile et donnent à la végétation beaucoup de puissance et d'éclat. On y trouve, entre autres arbres, le cocotier, le *leki-leki*, qui produit un fruit de la grosseur d'une noix de coco; le *toui-toui* ou arbre à chandelle, le coca, qui produit des baies de couleur rouge noir en grappes; le *taro*, le bananier, le pandanus, dont la feuille sert à couvrir les cases, etc. Parmi les reptiles, on y trouve le serpent, un beau lézard vert, une espèce de couleuvre aquatique, etc. Les bois sont peuplés de perroquets, mais toutes les autres espèces d'oiseaux y sont très-rare. Tasman la nomma *Amsterdam*. « Les naturels du pays, dit le *Dictionnaire géographique universel*, sont généralement bien faits; leurs formes sont musculeuses et les traits de leur visage réguliers. Ils ont généralement le teint cuivré; quelques-uns sont très-noirs et ont les cheveux frisés, ce qu'il faut attribuer sans doute au mélange de ces insulaires avec ceux des îles Fidji, avec lesquels ils vivent en plus parfaite intelligence. Les chefs ont un embonpoint très-remarquable; une forte corpulence est un air de dignité. Les femmes sont modestes, réservées et belles généralement; leur costume est un simple jupon d'étoffe du pays qu'elles attachent autour de la ceinture et qui tombe jusqu'à la cheville; la partie supérieure du corps est toujours nue; elles ont aussi le teint cuivré. Elles ne doivent porter des cheveux longs que jusqu'au jour de leur mariage. Le costume du roi consiste en une chemise blanche et un petit jupon d'étoffe du pays, attaché autour des reins. Ces insulaires ont la coutume de se couper une phalange du petit doigt lors d'une maladie grave ou à la mort d'un parent chéri ou d'un chef révééré, et de l'offrir en sacrifice à l'esprit de ces contrées. Le lieu sacré où ils supposent que réside leur divinité est une maison de chéûve apparence et entourée d'une forte haie. Les affections viscérales paraissent être les maladies les plus communes. Les naturels donnent à leurs masses des formes élégantes, et les femmes font des peignes avec les tiges flexibles du cocotier. Leurs instruments de musique sont le *fonghu-fonghu* ou la flûte nasale, le *mimia* et le *vafo* ou tambour, qui est un petit bloc de bois creusé. Ils se servent de canots doubles, unis par une espèce de plate-forme sur laquelle ils bâissent une petite maison; ces canots peuvent contenir de 150 à 200 hommes. On les construit ordinairement aux îles Fidji. Les maisons sont dissimulées et construites en bois. Les feuilles de pandanus et de cocotier couvrent le toit de ces habitations, qui sont assez commodées et assez agréables, mais exposées cependant à une grande humidité. Chaque village a une maison destinée à la réception des étrangers, auxquels les principaux personnages viennent apporter du kava, des ignames, etc. Quand un inférieur se présente devant un chef, l'étiquette commande de le toucher légèrement au pied; ce témoignage de respect est également donné par les chefs eux-mêmes lorsqu'ils se trouvent en présence du *tui* ou roi. Le *tui* et tous les autres chefs doivent toucher aussi le grand prêtre, qui est ordinairement un grand chef et qui possède plus de puissance que le *tui* lui-même.

TONGATATA, île de l'archipel de Tonga, au sud de l'île Pylstaert. Cette île, dont le sol est bas, est difficilement abordable à cause des récifs de coraux qui l'entourent.

TONG-CHU s. m. (ton-gchu). Bot. Arbre de Chine, dont on retire une sorte d'huile ou de vernis.

TONGERLOO, bourg de Belgique, province et à 50 kilom. d'Anvers; 1,931 hab. Distillerie. On y voit les restes d'une célèbre et riche abbaye fondée au xiii^e siècle et supprimée au siècle dernier. Cette abbaye possédait d'immenses richesses, car presque toute la Campine lui appartenait.

TONGERN, ville de Belgique. V. TONGRES.

TONGO ou **TAUNGOO**, ville de l'Inde Transgangaïque, dans l'empire birman, sur le bras du Zittang, chef-lieu d'une province.

TONGOUSE s. et adj. (ton-gou-ze). Membre d'une peuplade sibérienne; qui appartient à ce peuple ou à ses habitants : *Les Tongouses*. *La langue tongouse*. On dit aussi *TOUNGOUSE*.

— *Encycl. V. TOUNGOUSE.*

TONGRES, en allemand *Tondern*, en flamand *Tongeren*, ville de Belgique (Limbourg), sur le Geer, affluent de la Meuse, à 18 kilom. N.-O. de Liège, par 50° 48' de latit. N. et 3° 3' de longit. E.; 7,208 hab. On croit que c'est l'*Atuatuca* de César. Ce qui est certain, c'est qu'elle acquit une grande importance sous la domination romaine. Les Francs Saliens la détruisirent vers la fin du iv^e siècle. Elle se relevait de ses ruines lorsque les Normands la détruisirent de nouveau en 881. On la reconstruisit encore, mais on eût dit qu'un génie destructeur planait sur cette malheu-

reuse cité. Saccagée pendant les guerres de religion, pillée par Charles le Téméraire, elle fut encore incendiée par les Français en 1677. Malgré cette suite déplorable de dévastations, Tongres a conservé un bel édifice du xiii^e siècle; nous voulons parler de l'église Notre-Dame, monument précieux pour l'histoire de l'art en Belgique. C'est, en effet, un curieux spécimen de l'art ogival primaire. « La tour, dit M. J.-A. Du Pays, date du milieu du xve siècle. L'église Notre-Dame conserve un beau cloître, digne de toute l'attention des archéologues et signalé comme un des plus intéressants spécimens d'architecture romane du royaume. On croit qu'il date du xii^e siècle. Le préau est entouré de galeries non voûtées, à arcades plein cintre, portées par des colonnettes alternativement accouplées et isolées. Les chapiteaux sont d'un dessin riche et varié. » — « Quelques-unes des figures symboliques sculptées sur les chapiteaux présentent, dit M. Eug. Gens, beaucoup d'analogie avec celles qui décorent l'extérieur de l'abside de l'église de Saint-Gervais, à Maastricht. Cette similitude et la proximité des deux villes nous font regarder ces deux constructions comme contemporaines, c'est-à-dire comme appartenant à la première moitié du x^e siècle. » Le trésor de l'église conserve plusieurs objets précieux, des châsses, des reliquaires, des coffrets, appartenant à l'époque byzantine ou au moyen âge; on cite, entre autres, un manuscrit du xii^e siècle, dont la reliure offre d'un côté un bas-relief surivoire d'un travail remarquable. Les reliques qu'il se vante de posséder seraient bien autrement curieuses si elles pouvaient être prises au sérieux; ce sont, dit-on, celles d'Elie et d'Élisée, des fragments de la verge de Moïse et du buisson ardent, une côte d'un des Macchabées, une amphore des noces de Cana, et un tas de bibelots de ce genre.

Aux environs se trouve une fontaine que l'on nomme *fontaine de Pline*, à cause de la description qu'en donne l'écrivain romain. M. Littré a traduit ainsi la description de Pline : « La cité de Tongres, dans les Gaules, a une fontaine fameuse, dont l'eau toute pétillante de bulles a un goût ferrugineux, qui ne se fait sentir que quand on finit de boire. Cette eau est purgative, guérit les fièvres tierces et dissipe les affections calculeuses. La même eau, mise sur le feu, se trouble et finit par rougir. »

TONG-7-TSAO s. m. (tongh-tsa-o). Bot. Espèce d'arbre de Chine, qui paraît être l'*aralie papyrifère*.

TONGUE, paroisse d'Ecosse, comté de Sutherland, sur une langue de terre, au pied d'une montagne rocheuse. Au milieu de quelques bouquets de vieux arbres se trouve l'ancienne résidence de lord Reay, chef du clan Mackay. On y remarque aussi une vieille tour ruinée, couronnant au S. un escarpement de Ben Loyal; ses quatre sommets distincts représentent, d'un côté, un lion couché et, de l'autre, les armes royales.

TONGUE, rivière des États-Unis, territoire de Missouri. Elle prend sa source dans le pays des Katakas, coule au N. et se jette dans l'Yellowstone, après un cours d'environ 400 kilom. Elle est très-large et son cours est très-rapide.

TONGUÉE s. f. (ton-ghé). Bot. Genre de plantes, de la famille des crucifères, tribu des *sisymbriées*, formé aux dépens des *sisymbres*, et comprenant plusieurs espèces, qui croissent dans le midi de l'Europe.

TONIAK, rivière du Japon, dans l'île de Nippon, province de Mousasi. Elle coule au S. et se jette dans la baie de Yédo, près de la ville de ce nom, après un cours d'environ 150 kilomètres.

TONICHIE s. f. (to-ni-ki). Moll. Genre de mollusques gastéropodes cyclobranchés.

TONICITÉ s. f. (to-ni-sité — rad. *tonique*). Physiol. Etat de ce qui est tonique; mode d'activité propre aux tissus : *La France a l'avantage admirable d'avoir les deux mers; de là des facilités d'alternance selon les saisons, les tempéraments, les degrés de la maladie, entre la tonicité salée de la Méditerranée et la tonicité plus moite, plus douce que nous offre l'Océan.* (Michelet.)

— *Encycl. Physiol.* Le mot *tonicité* est une de ces expressions employées trop souvent dans un sens peu déterminé. Il existe une manière d'être particulière de l'organisme auquel on donna le nom de *tonicité générale*; non que tous les physiologistes ont compris sans qu'aucun d'eux ait réussi à en donner une définition bien nette. « Pour que les tissus organiques soient et restent en état de sentir l'impression des liquides nutritifs circulant dans leurs interstices, dit le professeur Trousseau, il leur faut certain degré d'une faculté qui les fait réagir sur ces liquides pour leur imprimer des mouvements oscillatoires, d'où résulte la circulation artérielle ou capillaire, en même temps qu'elle les rend capables d'affinité vitale pour emprunter au liquide circulant les molécules nécessaires à leur nutrition, en un mot pour qu'ils puissent s'assimiler ce fluide. Cette importante faculté a toujours attiré l'attention des grands physiologistes, qui lui ont donné des noms différents. Stahl l'avait appelée *tonicité* ou *mouvement tonique*, *ton*, *tension*, *rigidité*; Bichat en fit la *sensibilité organique* et la *contractilité*

organique; Lamarck y voit un *orgasme*; Broussais, l'*érection vitale*, etc. » La *tonicité* ainsi comprise est l'opposé de l'atonie; elle indique un état d'activité compatible avec le plein exercice des fonctions. Les toniques la réveillent lorsqu'elle est engourdie; les calmants l'entravent dans une certaine mesure.

Il faut le dire : l'expression *tonicité organique* n'exprimera jamais qu'un état mal défini, susceptible de varier en plus ou en moins, affectant les organes à des degrés divers, se portant d'un point à un autre de l'organisme par une sorte de métastase vitale dont le mécanisme n'est pas connu, en un mot ne présentant point les caractères d'une situation nettement déterminée. Le mot *tonicité* prend, au contraire, un sens plus défini lorsqu'il s'applique à exprimer un état particulier ou une propriété particulière de tissu. C'est dans cette acception plus précise qu'il s'applique à la désignation de l'état tonique des muscles vivants, des parois artérielles, etc.

— **Tonicité musculaire.** Lorsqu'on sectionne transversalement les fibres d'un faisceau musculaire sur un animal vivant, on observe un phénomène caractéristique qui, de bonne heure, appela l'attention des physiologistes. Les deux extrémités du muscle coupé se rétractent, et la section s'écarte proportionnellement à la longueur des fibres. Ce phénomène est attribué à une propriété spéciale du tissu musculaire, à la *tonicité*. Bichat avait reconnu cette propriété et l'avait appelée *contractilité de tissu*; mais, pour éviter toute confusion, il a paru nécessaire de réserver à cette propriété le nom de *tonicité*. La *tonicité* ne peut être confondue avec l'élasticité, car elle disparaît d'une manière absolue et soudaine dans les muscles qui se paralysent. La torsion de la bouche et la déviation de la langue dans les paralysies hémifaciales n'ont, en effet, pas d'autre origine; la *tonicité* ayant disparu dans les muscles du côté paralysé, tandis qu'elle persiste du côté sain, il en résulte une déviation de ce côté. Elle est donc vraisemblablement sous la dépendance des nerfs, bien différente en cela de l'élasticité; mais elle diffère aussi de la contractilité active, en ce qu'elle est permanente, indépendante de la volonté, et qu'elle persiste dans les muscles alors même que ceux-ci sont antagonistes d'autres muscles en mouvement. Ainsi, lorsque l'avant-bras se plie par un mouvement volontaire de flexion sous l'influence de la contraction musculaire des fléchisseurs, la *tonicité* persistante dans les extenseurs a pour effet nécessaire de retarder le mouvement de flexion. Cet antagonisme, en apparence nuisible aux mouvements, est, au contraire, utile à leur régularité. En modérant le mouvement, la *tonicité* antagoniste a pour effet d'en préciser la portée; aussi, par une conséquence inévitable, s'il arrive, par exemple, que la *tonicité* soit perdue dans un groupe de muscles, les muscles antagonistes n'agissent plus avec la même précision, et l'on voit souvent le mouvement dépasser le but. C'est pour remédier à cette infirmité que M. Duchenne, de Boulogne, a employé des bandelettes de caoutchouc pour opérer sur les membres une contre-flexion ou contre-extension devenue nécessaire par la perte de *tonicité*.

Dans les muscles des membres, en dehors des conditions pathologiques, la *tonicité* musculaire n'est pas très-sensible; mais, dans les sphincters et les muscles orbiculaires, perdus dans les tissus mous et qui n'ont point d'attaches osseuses, elle est plus facilement constatable. C'est par l'effet de la *tonicité* que les sphincters agissent d'une manière permanente et involontaire pour retenir les liquides ou les solides contenus dans les cavités; aussi la paralysie des sphincters a-t-elle pour conséquence de permettre l'issue spontanée de ces matières. Toutefois, les physiologistes ne sont pas d'accord sur ce point. Pour quelques-uns d'entre eux, la *tonicité* musculaire ne serait qu'une forme de la contractilité et l'effet d'une action réflexe. Dans cette hypothèse, les urines, par exemple, contenues dans la vessie, produiraient une excitation au col de la vessie, et cette excitation provoquerait à son tour un mouvement réflexe de contractilité dans les fibres des sphincters. Masius (de Liège) a été jusqu'à vouloir préciser en quel point de la moelle épinière se trouve le centre d'origine de cette excitation réflexe; mais ses expériences sur des grenouilles ne sont pas de nature à amener la conviction.

La *tonicité* diffère encore des autres propriétés des tissus en ce qu'elle est susceptible de plus ou de moins. Heidenhain et Calberg ont tenté de mesurer l'intensité de la *tonicité* normale dans le sphincter de la vessie, par exemple. Pour cela, ils injectaient de l'eau dans la vessie d'un lapin et, à l'aide d'un manomètre, cherchaient à préciser le maximum de pression que peut supporter le sphincter. Ces expériences ne sont pas à l'abri de tout reproche, et les conditions particulières au milieu desquelles elles se sont produites peuvent influencer sur les résultats d'une manière trop sensible pour qu'il soit permis d'en tirer une conclusion applicable au cas présent.

La *tonicité* musculaire se perd ou diminue très-sensiblement par la fatigue. Lorsqu'un muscle a été soumis longtemps aux décharges d'un courant électrique, sans de notables interruptions, il se produit dans ce muscle

une véritable flaccidité qui annonce une diminution ou une perte de sa *tonicité* normale. Il est probable que, dans la fatigue qui suit l'exercice répété de la contraction musculaire, il arrive quelque chose de semblable; ce qui est certain, c'est que, dans des conditions anormales, on observe une grande variabilité dans la force tonique. Excessive, elle constitue l'orgasme, l'éréthisme, la crispation; en défaut ou en état de diminution, elle produit l'atonie et la flaccidité.

En chirurgie opératoire, on doit prendre en considération l'existence d'une *tonicité* normale dans les muscles. C'est par l'effet de cette *tonicité* que les lèvres d'une plaie transversale aux fibres s'écartent; de là découle l'indication formelle de placer les parties lésées dans une position qui permette le rapprochement des bords écartés; de là aussi la nécessité de pratiquer les ouvertures artificielles dans le sens des fibres et non pas transversalement, chaque fois qu'on a le choix dans la direction à donner aux incisions.

Dans les amputations, on tient encore grand compte de la *tonicité*. Si l'on sectionnait les muscles sans précaution jusqu'à l'os, la rétraction des fibres mettrait immédiatement celui-ci à nu; de là l'indication de réséquer l'os à un point plus élevé que le plan de section des muscles, afin que ceux-ci puissent le recouvrir.

— **Tonicité dans les autres tissus.** C'est improprement qu'on donne le nom de *tonicité* à la rétractilité de plusieurs tissus autres que le tissu musculaire. Lorsque la peau est coupée et qu'elle se rétracte, lorsque d'autres tissus se comportent de même, il n'y a là que la mise en jeu d'une propriété physico-chimique; ce n'est que la rétractilité des tissus qui se manifeste. On a aussi donné le nom de *tonicité* artérielle à cette propriété que possèdent les artères de revenir sur elles-mêmes à mesure que se vide le système circulatoire ou d'avoir leurs parois plus ou moins tendues, plus ou moins resserrées, selon certains états morbides, certaines impressions morales, sans qu'il y ait, d'ailleurs, ouverture des vaisseaux. Cette prétendue *tonicité* n'est, dans le premier cas, que la mise en jeu de l'élasticité des parois vasculaires, et, dans le second, que l'effet de la contraction active, involontaire des fibres-cellules qui tapissent ces mêmes parois. Cette contraction est entièrement sous la dépendance des nerfs de la vie organique et se produit comme conséquence d'une action réflexe de la moelle.

V. CAPILLAIRES, CIRCULATION, FIBRE-CELLULE, etc.

TONIE s. f. (to-ni). Echin. Genre d'échinodermes, de l'ordre des stellerides.

TONIFIANT, ANTE adj. (to-ni-fi-an, an-te — rad. *tonifier*). Qui tonifie : *Il peut être utile de rechercher l'action tonifiante d'un vin vieux de bonne provenance.* (Baud.) *Les émanations des forêts, toutes résineuses, sont tonifiantes comme celles de la mer, et elles n'en ont pas l'acreté.* (Michelet.)

TONIFIER v. a. ou tr. (to-ni-fié — du lat. *tonus*, ton; *facere*, faire). Méd. Donner du ton à : *Les lotions froides tonifient la peau.* (Maquet.) *Le vin de Tyra désaltérait, il embaumait, il tonifiait, il n'enivrait pas.* (Lamart.)

TONIKAKI, île de l'Océanie (Malaisie), près de la côte N. de l'île Célèbes, par 5° 31' de latit. N. et 114° 57' de longit. E.

TONILIERE s. f. (to-ni-lière). Pêche. Sorte de râteau dont la tête est garnie d'une poche de filet, et avec laquelle on pêche certains coquillages.

TONINE s. f. (to-ni-ne). Bot. Genre de plantes aquatiques, de la famille des ériocaulonées, dont l'espèce type croît dans l'Amérique tropicale.

TONIQUE adj. (to-ni-ke — rad. *ton*). Méd. Se dit des médicaments qui ont pour effet de donner du ton, d'augmenter l'énergie et la vitalité des tissus, en y provoquant un afflux de sang et en y régularisant la nutrition : *L'ambre, pris intérieurement, est souverainement tonique et exhilarant.* (Brill.-Sav.)

— Mus. Se dit de la première note de la gamme : *Do est la note tonique dans le ton de do.*

— Gramm. *Accent tonique*, Accent qui marque une élévation de la voix sur la syllabe qui en est affectée; élévation de la voix sur certaines syllabes d'un mot : *Tout mot latin a un accent tonique, c'est-à-dire une syllabe sur laquelle la voix s'élève davantage.* (E. Littré.)

— Physiq. *Echo tonique*, Echo qui ne répète que certains sons ou qui modifie ceux qu'il transmet, de manière à en altérer sensiblement la nature.

— Pathol. *Spasme tonique*, Crispation rigide et soumise à la volonté.

— s. m. Méd. Agent tonique : *Au moyen de ce tonique, l'action de la vie devient aisée.* (Brill.-Sav.)

— s. f. Mus. Note tonique : *Prenez pour tonique un son qui fasse, à l'aigu ou au grave, tel intervalle avec le son unité.* (E. Chevè.)

— *Encycl. Méd.* Les médicaments *toniques* forment un ordre particulier de médicaments universellement employés par les thérapeutes. Ce sont des médicaments qui fortifient

les tissus des organes. Ils provoquent l'afflux du sang dans les vaisseaux voisins du lieu de leur application, excitent en ces mêmes points la circulation capillaire et finalement activent la nutrition moléculaire en rendant aux organes le ton qui leur manque.

Les *toniques* ont été souvent confondus avec les astringents et les styptiques; ils en diffèrent à certains égards, quoique souvent la ligne de démarcation soit mal tranchée et que plusieurs substances jouissent des propriétés communes à la fois aux *toniques* et aux astringents.

Les propriétés physiologiques des *toniques* ont été étudiées avec soin, et cette étude a démontré jusqu'à l'évidence qu'ils jouissent d'une action générale ou dynamique indépendante de leur action locale; c'est ce point qui établit la principale différence entre les *toniques* et les astringents proprement dits. Sous l'influence des *toniques*, les contractions du cœur deviennent plus énergiques sans prendre plus de fréquence; l'activité digestive est augmentée, tant par l'action générale exercée sur l'organisme que par une action locale sur l'estomac, ce qui a mérité à quelques *toniques* la qualification de *toniques* stomachiques; la rapidité avec laquelle s'exécute l'assimilation est augmentée; mais, en même temps, les sécrétions sont modifiées de telle manière que, si elles étaient diminuées par le fait de l'atonie générale de l'organisme, elles augmentent, tandis que, si elles étaient augmentées sous la même influence débilitante, elles diminuent. En général, cependant, les fèces subissent une diminution en quantité et augmentent de dureté, à un degré plus avancé de leur action, les *toniques* amènent la constipation et méritent jusqu'à un certain point la qualification de médicaments échauffants qui leur a été donnée par plusieurs médecins.

Les effets thérapeutiques ou médicaux des *toniques*, suivant M. Trousseau, ne découlent pas nécessairement de leurs effets physiologiques. Ils ne se révèlent, pour ainsi dire, qu'en présence de la maladie, et les *toniques*, si utiles contre les affections caractérisées par l'atonie de l'organisme ou compliquées de débilité locale ou générale, sont plutôt nuisibles qu'utiles à l'homme sain. Comment en serait-il autrement? Le *tonique* ne donne pas l'énergie vitale; il la rend aux organes qui l'ont perdue. De là découle nécessairement qu'un *tonique*, et surtout un *tonique* analeptique, administré à un homme chez lequel toutes les fonctions s'accomplissent avec énergie, ne peut avoir d'autre résultat que de troubler fâcheusement cet équilibre. En ces conditions se déclare la plethore sanguine, toute la série des accidents qui dérivent de l'irritation des voies digestives, la goutte, la gravelle et, finalement, la débilité extrême et le marasme.

Il en est tout autrement en présence de la maladie. Toutes les fois qu'il s'agit de relever les forces déprimées, d'exciter les fonctions d'organes devenus paresseux, en un mot de relever la tonicité générale, les *toniques* sont indiqués. Ils diffèrent ici des excitants, dont l'action est vive, soudaine, mais peu durable; les *toniques* agissent graduellement, lentement, progressivement, mais leur effet persiste. Ils sont indiqués dans les maladies à forme dépressive ou compliquées d'atonie; dans la chlorose et l'anémie, dans la leucocythémie, les affections scorbutiques, la gangrène, les fièvres typhoïdes à forme adynamique, au déclin des phlegmasies chroniques lorsque la fièvre et la douleur ont cessé, enfin dans les fièvres intermittentes. L'action extrêmement remarquable de quelques *toniques* de choix sur les affections intermittentes, fébriles ou non fébriles, a fait donner à ceux-ci la qualification de *toniques* spécifiques ou *toniques* radicaux. Cette spécificité est loin d'être démontrée, et il paraît plus juste de ne pas préjuger une question encore pendante et de qualifier simplement ces *toniques* de fébrifuges ou d'antipériodiques.

Les *toniques* sont encore employés à l'extérieur dans des cas de gangrène locale ou d'ulcères atoniques; on les associe fréquemment aux excitants pour activer l'apparition des effets thérapeutiques; enfin, ils sont contre-indiqués par l'existence d'une inflammation des voies digestives ou de quelque autre organe important de nutrition.

La classe des *toniques* a été partagée en plusieurs sections; mais les thérapeutes ne sont pas en accord complet sur le nombre et la nature de ces divisions. M. Trousseau, dans ses leçons de thérapeutique, a tenté l'établissement d'une classification en harmonie avec les propriétés médicinales de ces substances. Pour cet éminent pathologiste, trois conditions sont nécessaires à l'accomplissement normal des fonctions dans l'organisme vivant : 1^o l'intégrité des tissus organiques et des parenchymes, qui doivent rester doués de cette activité vitale à laquelle on a donné le nom de tonicité organique; 2^o l'intégrité des liquides ou humeurs, lesquelles doivent à leur tour se conserver dans les mêmes conditions; 3^o enfin, la conservation des forces vives de l'économie animale et de la résistance vitale. Lorsque la tonicité organique fait défaut, lorsque les fluides humoraux sont altérés dans leur constitution normale et que leur circulation souffre de l'état des tissus, lorsque enfin la force nerveuse est allanguie et que l'économie est dé-

primée, c'est au *tonique* à rétablir l'équilibre, à rendre à l'organisme sa force et sa vitalité, à restituer aux tissus leur tonicité, aux liquides leur qualité nutritive, à l'influx nerveux son énergie première.

De là, trois ordres de *toniques* : 1^o les *toniques* astringents, dont le mode d'action caractéristique consiste à rendre immédiatement aux solides le ton, l'énergie nécessaires à l'accomplissement des mouvements insensibles qui se passent en eux; 2^o les *toniques* analeptiques, dont le mode d'action caractéristique est de rendre immédiatement au sang les principes organisables et réparateurs qui lui manquent; 3^o les *toniques* névrossthéniques, dont le mode d'action caractéristique consiste à imprimer immédiatement aux forces vives de l'économie animale de la résistance vitale et à y rétablir les synergies.

Les idées exprimées par l'illustre professeur de thérapeutique ont un peu vieilli aujourd'hui et nous trouvons, quant à nous, que les explications qu'il propose de l'action des *toniques* sont peu acceptables. Nous nous contenterons, en nous appuyant sur les faits constatés, de reconnaître parmi les *toniques* quatre groupes de substances différentes : 1^o les *toniques* astringents, qui, pour la plupart des médecins, doivent être distraits de la classe des véritables *toniques*, et qui se distinguent de ceux-ci en ce qu'ils exercent leur action même sur les tissus privés de vie avec la même énergie que si ces tissus étaient vivants; le tanin est un de ces *toniques*; 2^o les *toniques* fébrifuges antipériodiques ou névrossthéniques, dont le type est le quinquina, et qui ont une action directe sur les affections à forme périodique, et peut-être éleves sur la rate; 3^o les *toniques* amers, qui se confondent avec les précédents pour beaucoup d'auteurs et dont l'action est de réveiller les forces digestives allanguies; 4^o enfin, les *toniques* analeptiques ou corroborants, dont le type est l'huile de foie de morue, et qui peuvent être regardés comme des agents spéciaux de nutrition, ayant la propriété de devenir, aussitôt absorbés, parties constituantes de nos humeurs et de nos tissus, et d'arriver par là à accroître les forces vives de l'organisme.

La liste des *toniques* employés est longue et fournie; nous citerons :

1^o Parmi les substances amères et fébrifuges : le quinquina (écorce), le quinquina, le quinquina, la quinine, le quinquina, et leurs sels; l'apiol, extrait du persil; l'écorce de saule et la salicine; la phlorizine, extraite de la racine de plusieurs pomacées; le cinchon, extrait du chardon béni, et le chardon béni lui-même; la populine, extraite du peuplier; l'aunée, le tussilage, la racine de gentiane, la petite centaurée, le houblon, le quassia amer, l'écorce de simarouba, le lilas et la syringine qui en est extraite; l'écorce de frêne, le colombo, le tanin, le cédron, le houx et l'ilicé qui en est extraite; l'écorce de tulipier, la chausse-trape, les glands doux torréfiés, le chamédrys, le mynjanthe treffe d'eau, la cétrarine et le lichen d'Islande, la variolaire, enfin l'extrait de fiel de bœuf.

2^o Parmi les analeptiques, plusieurs substances azotées nutritives : le jus de viande, l'osmazome, le sang de veau; la pepsine digestive; les huiles de foie de morue et de raie; le fer et les préparations martiales; les composés de manganèse et les arsenicaux pris à petites doses.

On peut enfin ajouter à cette liste, comme adjuvants de la médication *tonique* : les eaux minérales ferrugineuses, les bains froids, les bains de mer, l'hydrothérapie et l'exercice au grand air.

— Mus. Castil-Blaze s'est exprimé d'une manière inintelligible lorsqu'il a dit que la *tonique* est le nom de la corde principale sur laquelle le ton est établi. Ceci ne signifie absolument rien pour ceux qui ne savent pas déjà ce qu'est la *tonique*.

Dans la gamme d'ut, ré, mi, fa, sol, la, si, ut, ut est la *tonique*; dans la gamme de ré (ré, mi, fa, sol, la, si, ut, ré), c'est ré qui est la *tonique*, et ainsi de suite. On se rend compte nettement de ce que nous voulons exprimer en disant que la *tonique* est la note qui forme le premier degré d'une gamme. Mais on se tromperait si l'on supposait que c'est cette note qui détermine le ton proprement dit, car son rôle n'est que passif et, sous ce rapport, absolument nul. Le ton est déterminé par la note sensible et par l'appétence de celle-ci à monter sur la *tonique*, dont un demi-ton seulement la sépare. D'un autre côté, si la note sensible donne vraiment le sentiment de la tonalité, sentiment auquel la *tonique* elle-même est en quelque sorte personnellement étrangère, elle ne donne pas celui du mode qui est fourni encore par une autre note, celle qui forme tierce avec la *tonique*, et constitue le troisième degré de la gamme. Lorsque cette note forme une tierce majeure avec la *tonique*, et en est éloignée, par conséquent, de deux tons, le mode est majeur, ainsi que la gamme; mais si l'intervalle qui sépare le troisième degré de la *tonique* est seulement d'un ton et demi, et forme une tierce mineure, le mode lui-même est mineur, et aussi la gamme. Nous ne nous étendrons pas davantage ici sur ces différences de la gamme et des modes, qui ont été lon-

guement expliquées à ces deux mots. Nous ferons seulement remarquer que la plupart des chants finissent sur la *tonique*, que la basse qui accompagne ces chants ne peut jamais finir sur une autre note, sous peine de jeter une perturbation complète dans la tonalité, et d'en rendre le sentiment impossible chez l'auditeur.

Quelques personnes se servent du mot *tonalité*, relativement au plain-chant. Mais, dit très-justement d'Ortigue, on devrait éviter cette expression, et se servir du mot *fondamentale* ou *finale*. Il n'y a pas de tons dans le plain-chant, il n'y a que des modes. On les a nommés tons à cause de leurs relations avec l'orgue dans l'accompagnement.

TONISME s. m. (to-ni-sme — du gr. *tonos*, tension). Pathol. Nom donné par quelques auteurs au tétanos.

TONKA ou TONCA s. m. (ton-ka). Bot. Nom spécifique du coumaroua odorant. *Fève de tonka* ou simplement *Tonka*. Graine de la même plante. Nom donné quelquefois à l'arbre qui produit ce fruit.

— Encycl. V. COUMAROUNA.

TONKAT ou TOUNKAT, ville du Turkestan indépendant (kanat de Khokand), au confluent du Batache et du Sir-Daria, à 100 kilom. S. de Turkestan ou Hazrat. Elle est célèbre par la diète que Gengis-Khan y convoqua en 1221, et qui se composait de tous les kans gouverneurs des provinces et chefs militaires de son empire. Elle est aujourd'hui presque ruinée.

TONKAY s. m. (ton-kè). Bot. Espèce de thé.

TONKIN, contrée de l'Indo-Chine. V. TONKIN.

TONLIEU s. m. (ton-lieu — du lat. *telo-neum*, du gr. *teldneion*, douane; de *telonés*, fermier; formé de *telos*, tribut, et de *onethai*, acheter). Féod. Sorte d'impôt que l'on prélevait, au moyen âge, sur les marchandises transportées par terre ou par mer.

TONNA (Louis-Joseph-Hippolyte), publiciste anglais, né à Liverpool en 1812, mort en 1857. Fils d'un résident anglais à Corfou, il fit une partie de ses études à l'université de cette île, devint ensuite instructeur naval et fit, comme tel, un voyage dans la Méditerranée, à bord de l'*Arc-en-ciel*, que commandait John Franklin. De retour en Angleterre, il y fut nommé directeur de l'*United service institution*. On a de lui, entre autres écrits : *Erchomène, la Caractéristique de la Bible*, les *Religieuses, Mémoires de Jacques Brill*, l'*Annuaire chrétien*, etc.

TONNA (Charlotte-Elisabeth Brown, mistress), femme de lettres anglaise, épouse du précédent, morte en 1846. Mariée d'abord à un officier, elle trouva peu de bonheur dans cette union, et fut obligée de demander des ressources à ses talents littéraires. Devenue veuve, elle épousa, en 1841, L.-J. Tonna, qui était beaucoup plus jeune qu'elle, mais qui mit tous ses soins à la rendre heureuse. Elle a écrit un assez grand nombre de nouvelles et de romans, ayant tous un but moral, ainsi que divers opuscules sur la religion. Nous citerons les suivants : *Osrie ou Histoire d'un missionnaire*; *Isram*; *Consistance*; *Persévérance*; *Allan M'Leod*; *le Lion de Juda*, *Hélène Stetwood*; *Souvenirs personnels*, ouvrage qui obtint beaucoup de succès; *Principautés et pouvoirs dans la cité céleste*, écrit dirigé contre le catholicisme romain; *Lettres sur l'Irlande* (1837), etc. En 1834, elle avait fondé le *Magasin des dames*, recueil dont elle fut, jusqu'à sa mort, l'unique directrice et la principale rédactrice.

TONNAGE s. m. (to-na-je — rad. *tonne*). Mar. Port d'un navire exprimé en tonnes; *Navire d'un fort TONNAGE*.

— Droit de *tonnage* ou simplement *Tonnage*. Droit que paye un navire de commerce, en raison du poids qu'il peut porter.

— Encycl. Jurispr. Le droit de *tonnage* est le droit perçu sur l'entrée d'un navire dans un port français (loi du 27 vendémiaire an II). Ce droit était dû autrefois même par les bâtiments français, mais il n'est aujourd'hui exigible que des navires étrangers.

Le seul fait de l'entrée d'un bâtiment étranger dans un port de France où il existe un bureau de douane donne lieu à la perception du droit de *tonnage*; mais ce droit n'est point dû dans le cas de relâche d'un navire dans un golfe ou dans une baie qui ne fait point partie d'un port gardé, à moins toutefois que le capitaine ne se livre dans ce lieu à une opération commerciale.

Le droit de *tonnage* doit être acquitté dans les vingt jours de l'arrivée du navire. Lorsque la station est de moins de vingt jours, il doit être soldé avant le départ. Il est fixé à 3 fr. 75 par tonneau.

TONNANT, ANTE adj. (to-nan, an-te — rad. *tonner*). Qui tonne, qui lance la foudre; *Jupiter TONNANT*.

— Qui fait entendre un son comparable à celui du tonnerre : *L'airain TONNANT*. Les canons TONNANTS.

— Voix tonnante, Voix forte et éclatante. — Blas. Se dit des canons et armes de guerre qui sont accompagnées de feu et de fumée.

— s. m. Mus. milit. Nom donné autrefois à la grosse caisse.

— s. f. pl. Mus. Timbales qui imitent le tonnerre.

TONNAY-BOULTONNE, bourg et commune de France (Charente-Inférieure), ch.-l. de canton, arrond. et à 15 kilom. O.-N.-O. de Saint-Jean-d'Angely, sur la rive droite de la Boutonne, qui est navigable pour les gabarres de 40 tonnes; pop. aggl., 573 hab. — pop. tot., 1,129 hab. Sur une colline voisine se voient les ruines d'un château construit, dit-on, au VIII^e siècle et flanqué d'un donjon bâti par le traître Ganelon. Tour ronde de 10 mètres.

TONNAY-CHARENTE, ville de France (Charente-Inférieure), ch.-l. de canton, arrond. et à 5 kilom. de Rochefort, dans une position charmante, sur la rive droite de la Charente; pop. aggl., 2,251 hab.; pop. tot., 3,872 hab. Le port reçoit des navires de 800 tonnes et fait un grand commerce d'eaux-de-vie, dont la plus grande partie s'exporte en Angleterre; de sel, de bois de chauffage, de cercles, de fer en barres et de charbon de terre. Tonnay fut, dès le milieu du XIV^e siècle, le siège d'une importante seigneurie. L'église, reconstruite en partie au XVI^e siècle, offre de belles fresques modernes. Le château a été rasé par ordre de Louis XIII, après la prise de La Rochelle.

« Le pont en fil de fer, qui fait communiquer la ville avec la rive gauche de la Charente, a été construit en 1842 par MM. Escaraguel frères. La longueur du tablier est de 204 mètres; sa largeur, de 5 mètres; sa hauteur au-dessus des grandes eaux, de 18 mètres, ce qui permet aux navires marchands de passer dessous voiles déployées. La chaussée qui le relie au sol se compose de 48 culées en pierre. »

TONNE s. f. (to-ne.— Ce mot se rencontre dans tous les idiomes germaniques : vieux haut allemand *turna*, nouvel haut allemand *tonne*, etc.; mais Grimm lui suppose une origine étrangère, et les gloses de Cassel et de Schelestadt donnent *turna* comme un vocabulaire latin. Il se rattache lui-même à l'irlandais *tunna*, *tonna*, qui semble se lier au sanscrit *tunda*, *tundi*, ventre). Vaisseau de bois fait de douves assemblées au moyen de cerceaux et ayant deux fond; sorte de grand tonneau plus renflé par le milieu que le tonneau ordinaire :

..... Captive dans la tonne,
La fameuse liqueur frémit, monte, bouillonne.

ROSSER.

Qu'aux coups de vos maillets vos tonnes retentissent,
Sur leurs flancs arrondis que les cercles s'unissent.

CASTEL.

— Matière que contient une tonne pleine : Une TONNE de vin, d'eau-de-vie, de riz.

— Tonnes d'or, Sommes énormes : Cette affaire a coûté des TONNES d'or.

— Mar. Baril défoncé dont on couvre la tête des mâts des navires désarmés, afin de les mettre à l'abri des intempéries du temps. « Espèce de bouée ou de balise flottante, dont on se sert pour indiquer la place d'un écueil. » *Droit de tonnes*. Droit qu'on perçoit, dans certains pays, sur les navires qui y abordent, pour l'entretien des tonnes servant de bouées.

— Pêche. Tonneau dans lequel on transporte le poisson d'eau douce.

— Métrol. Unité de poids équivalant à 1,000 kilogrammes. « Tonne de sol, Mesure agraire du Danemark qui équivalait à 5,776 mètres carrés. » *Tonne d'or*, Monnaie de compte de 100,000 florins ou 208,000 francs en Hollande, et de 100,000 thalers ou 368,000 francs en Allemagne.

— Techn. Tonne grenoir, Tonne grenoir ou Tonne lissoir, Tonne à l'aide de laquelle on opère le grenage de la poudre.

— Moll. Genre de mollusques gastéropodes pectinibranches, de la famille des buccinides, comprenant un petit nombre d'espèces, qui vivent dans les mers chaudes, ou sont fossiles des terrains créacés et tertiaires : Les coquilles des TONNES sont beaucoup plus légères que celles des genres voisins. (E. Baudement.) Les TONNES atteignent souvent une grande taille. (A. Rousseau.) La TONNE a peu de spirales. (V. de Bomare.)

— Hortie. Nom donné, dans quelques pays, aux tonnelles :

Mon Louvre est sous ces belles tonnes.

BERNIE.

— Encycl. Moll. Les tonnes, avec un animal semblable à celui des pourpres, ont une coquille mince, légère, globuleuse, très-ventrue, cerclée transversalement; la spire très-courte, à dernier tour beaucoup plus grand à lui seul que tous les autres réunis; l'ouverture oblongue, très-ample par la grande excavation du bord droit, qui est denté ou crénelé dans toute sa longueur et fortement échanuré en avant; la columelle tordue et canaliculée. Ces coquilles sont assez remarquables par leur forme, et souvent par leur grande taille. On en connaît un assez grand nombre d'espèces; l'une d'elles se trouve dans la Méditerranée; toutes les autres viennent des mers des pays chauds. Une espèce curieuse, vulgairement appelée *prépuce*, est regardée comme un *manitou* par les sauvages de l'Amérique.

— Techn. *Tonne grenoire*. Cette tonne, proposée par M. Maurey, commissaire des poudres, et adoptée depuis 1852, est formée de deux disques en bois réunis par des traverses, et recouverte de deux toiles métalliques juxtaposées. La toile intérieure a des mailles de 0^m,007; la toile extérieure a la perce de grenoir à canon, 0^m,0021, ou celle de grenoir à mousquet, 0^m,0012, suivant le produit que l'on veut obtenir. L'une et l'autre, tendues au moyen de cordes qui agissent comme lacets, peuvent se changer facilement suivant les besoins du service. On met dans la tonne grenoire 50 à 60 gobilles en bois dur de 0^m,05 de diamètre, puis les matières à groner. Celles-ci, brisées par le choc des gobilles, passent à travers les toiles et tombent dans une tige montée sur une plate-forme à roulettes, afin de pouvoir la changer au fur et à mesure qu'elle se remplit.

TONNÉ, ÉE adj. V. TAONNÉ.

TONNEAU s. m. (to-nô — rad. tonne). Grand vaisseau de bois formé de douves assemblées retenues par des cerclés, et ayant deux fonds plats : *Défoncer un tonneau. Cercler des tonneaux. Mettre un tonneau en perce. Les paroles de M. Thiers coulent sans cesse, comme le vin d'un tonneau dont on aurait ouvert le robinet.* (H. Heine.)

— Ce que contient un tonneau plein : *Un tonneau de vin, de bière. Un tonneau de légumes secs.*

— Grande quantité : *Si vous permettez au peuple de verser impunément une goutte de sang, il en versera des tonnes.* (Maury.)

— Fam. Grand buveur, ivrogne.

— *Tonneau d'arrosage*, tonneau ou récipient quelconque, en bois ou en métal, monté sur un chariot, dont on se sert pour arroser les voies publiques.

— *Gros comme un tonneau*, En parlant d'une personne, Enormément gros : *Il était court et gros comme un tonneau.* (Dider.)

— *Prov. Les tonneaux vides sont ceux qui font le plus de bruit*, Les hommes qui ont le moins d'esprit, le moins de jugement sont ceux qui parlent le plus.

— *Mythol. gr. Tonneaux de Jupiter*, Tonneaux qui, selon Homère, sont placés près de Jupiter, et dont l'un contient les biens et l'autre les maux qu'il répand sur les humains.

— *Jeux*. Sorte de coffre, porté sur des pieds, et dont le dessus est percé de trous que l'on s'exerce à enfilier avec des disques de métal; jeu auquel on se livre à l'aide de cet appareil : *Jouer du tonneau.*

— *Art milit.* Appareil composé d'un tonneau fixé au haut d'une perche, qui sert de but dans l'exercice à feu au mortier : *Mettre dans le tonneau, abattre le tonneau.*

— *Métrol.* Syn. de TONNE. 1° Ancienne unité de poids qui valait 2,000 livres ou 979 kilogrammes. 2° Ancienne mesure de capacité contenant 802 lit, 50. 3° Ancienne unité de volume qui valait 40 pieds cubes ou 4^m 2. 4° Ancienne mesure de volume pour les pierres, valant 1^m 47.

— *Techn.* Baril défoncé, sur lequel les argeutiers posent la chaudière, afin qu'elle se trouve placée à portée de l'ouvrier.

— *Arboric.* Variété de poire.

— *Agric.* Nom qu'on donne, en Flandre, à l'engrais provenant des fosses d'aisances.

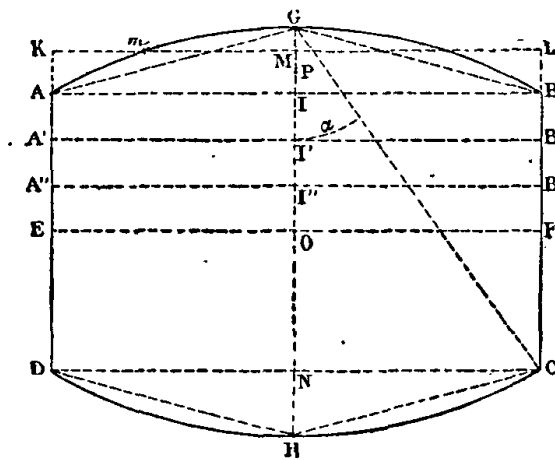
— *Encycl. Industr.* La forme générale des futailles de ce nom est peu variable : elle consiste en une surface de révolution engendrée par un arc parabolique et terminée par les plans de deux parallèles équidistants de l'équateur. Mais leurs dimensions varient beaucoup suivant leur emploi et suivant les contrées. Ainsi, dans le département de l'Hérault, où la récolte du vin est environ le cinquième de la production totale de la France, on fait des tonneaux, nommés foudres, cubant jusqu'à 500 et 600 hectolitres, et par suite de 4^m de longueur sur autant de diamètre moyen. Pour le transport des vins, les barriques cubent à peu près 4 hectolitres. Les barils, plus petits, servent au transport des huiles et alcools. Quoique ces derniers soient beaucoup plus petits que les foudres, le jaugeage en est aussi important, puisqu'ils renferment des produits bien plus chers.

Les dimensions principales n'ont pas de rapports fixes. Chaque constructeur a son type à lui, type qui ne varie guère, car l'usage l'a fixé; et on peut dire que, depuis la construction du premier tonneau, l'art du tonnelier a seulement progressé dans le parachèvement.

Voici, en effet, ce que dit un auteur du siècle dernier dans un ouvrage fort complet et très-remarquable de technologie : « L'art du tonnelier est fort ancien et paraît être parvenu promptement au degré de perfection auquel on le voit aujourd'hui. Plin donne aux Cissalpins le mérite de les avoir employés les premiers. Dès l'an 70 de l'ère chrétienne, sous Tibère et Vespasien, on connaissait les moyens de fabriquer des vases de plusieurs pièces de bois réunies par des liens. » V. TONNELIER

— *Métrol.* On conçoit les difficultés inhérentes à la mesure du volume des ton-

neaux. Beaucoup de formules ont été proposées, et aucune ne donne très-exactement



Soit AGBCHD le contour intérieur de la section méridienne d'un tonneau. La plupart des auteurs s'accordent pour dire que la forme parabolique est celle dont se rapproche le plus la courbe AGB. En outre, la flèche GI n'excède jamais $\frac{1}{10}$ de la corde AB. Cela étant, on voit sur la figure que l'on aura une valeur approchée du volume en remplaçant l'arc AG par sa corde et considérant le tonneau comme la somme des deux troncs de cônes AGHD, GBCH. Dès lors, en désignant par V le volume à calculer, H la longueur EF, D le diamètre du bouge GH, d le diamètre commun aux deux fonds, on a par la géométrie :

$$V = \frac{1}{12} \pi H (D^2 + Dd + d^2) \\ = 0,262H(D^2 + Dd + d^2) \quad (1)$$

Le volume ainsi calculé est trop petit. L'Anglais Oughtred a modifié cette formule en remplaçant le produit Dd par D^2

$$V = 0,262H(2D^2 + d^2), \quad (2)$$

ce qui donne une valeur plus approchée, mais trop grande cette fois.

Un décret du ministre de l'intérieur fixe en plusièze an VII la formule suivante :

$$V = \frac{1}{4} \pi H \left[d^2 + \frac{2}{3} (D-d)^2 \right] \\ = 0,087266H(2D + d^2). \quad (3)$$

Elle donne une approximation semblable à celle que donne la formule (2), mais trop petite. Elle est basée, sans doute, sur ce que l'aire du segment AGB est égale, dans le cas de la parabole, aux deux tiers du rectangle AB × GI; on peut alors substituer au volume engendré par la rotation de la surface EAGBI' autour de EF le cylindre engendré par le rectangle de même surface EKL'F, dont la hauteur OM est égale à

$$OI + \frac{2}{3} IG = d + \frac{2}{3} (D-d).$$

L'erreur commise est égale à deux fois la différence des volumes engendrés par la rotation des triangles mixtilignes mGM et AKm. Ces triangles ont même surface, puisque surf. AKMI est équivalente à surf. AmGI. Mais, d'après le théorème de Guldin, les volumes sont entre eux comme les distances à l'axe EF des centres de gravité de chacun des triangles considérés; la différence de ces distances est environ le tiers de GI. La formule donne par suite une approximation suffisante.

M. Dez a établi la formule suivante :

$$V = \frac{1}{4} \pi H \left[D^2 - \frac{2}{3} (D-d)^2 \right] \\ = 0,012272H[5D + 3d^2]. \quad (4)$$

On l'a employée longtemps en France; car elle a l'avantage d'être pleinement vérifiée par le dépotement.

Les employés de la régie, qui ont souvent à jauger les futailles, emploient la formule suivante :

$$V = 0,625\delta^3, \quad (5)$$

dans laquelle δ représente la diagonale GC, allant du trou de la bonde G au point le plus éloigné de ce trou, C. Elle est fort expéditive, car elle n'exige qu'une seule mesure. On peut même avoir immédiatement le volume en marquant sur une règle les V calculés d'après le δ correspondant; il suffira donc d'introduire la règle dans le tonneau par le trou de la bonde, de la placer dans la position GC et de lire le volume écrit en regard de l'orifice G. Cette formule donnerait

$$(6) \quad V = \pi H \left(\frac{d}{2} \right)^2 + \frac{2}{3} H \left(\frac{D}{2} - \frac{d}{2} \right)^2 \pi \left[\frac{d}{2} + \frac{2}{3} \left(\frac{D}{2} - \frac{d}{2} \right) \right] \\ = 0,05236H \left[8D^2 + 4Dd + 3d^2 \right]$$

Pour avoir l'angle α correspondant au volume maximum, D et δ étant donnés, il suf-

le volume. Nous allons passer en revue les plus remarquables.

une grande exactitude si tous les tonneaux étaient semblables entre eux, ce qui n'est pas. Elle donne sans doute à l'administration des contributions indirectes des résultats satisfaisants parce que le coefficient 0,625 est une moyenne générale. Mais, dans un cas particulier, on fera mieux d'employer la formule (3) ou (4). Voici d'ailleurs comment s'établit le coefficient 0,625.

L'Académie des sciences, dans sa séance du 10 janvier 1859, a donné une mention honorable à M. Belval, inventeur d'une nouvelle jauge. « M. Belval, disait M. Mathieu, rapporteur, a reconnu par des moyens purement graphiques que le volume donné par son hypothèse varie avec l'inclinaison de la diagonale δ sur le diamètre du bouge, et qu'il atteint une valeur maximum pour une inclinaison qui est toujours la même pour toutes les diagonales. Ce résultat est remarquable et peut se vérifier. M. Belval a trouvé 35° 10'. » Pour la vérification, partons de l'hypothèse de M. Belval, d'après laquelle on peut substituer au vrai volume du tonneau celui du cylindre, dont la longueur est H et le diamètre de base $\frac{D+d}{2}$. Alors

$$V = \frac{1}{16} \pi H (D+d)^2.$$

Mais on a, en désignant par α l'angle HGC :

$$H = 2NC = 2\delta \sin \alpha$$

$$D + d = 2NG = 2\delta \cos \alpha,$$

et il vient, en substituant dans la valeur de V :

$$V = \frac{1}{2} \pi \delta^3 \sin \alpha \cos^3 \alpha.$$

La valeur de α pour laquelle V est maximum est donnée par l'équation dérivée

$$\cos \alpha (\cos^3 \alpha - 2 \sin^2 \alpha) = 0.$$

La solution $\alpha = 90^\circ$ n'a qu'un intérêt algébrique et doit être rejetée. Il nous reste la solution qui annule la parenthèse et qui est évidemment

$$\sin^2 \alpha = \frac{1}{3},$$

d'où

$$\alpha = 35^\circ 15' 52''$$

et

$$V = 0,602 H \delta^3.$$

On voit aisément que cette valeur de V doit être inférieure à celle que donne la formule (1); cette dernière formule donne elle-même une valeur trop petite pour V. Dès lors, le coefficient 0,602 doit être augmenté notablement. On s'est arrêté à 0,625, qui répond à la plupart des cas; car si les tonneaux ne sont pas semblables, l'angle α varie cependant assez peu; et comme les valeurs correspondantes de V sont voisines du maximum, elles varient beaucoup moins rapidement que α .

En résumé, si l'on voulait connaître avec une grande exactitude le volume du tonneau, il faudrait prendre trois mesures, puisque les trois dimensions principales H, D, d n'ont pas de rapports fixes, et les introduire dans l'expression du volume engendré par EAGBI', l'arc AGB étant parabolique. L'aire du segment AGBI' a pour mesure

$$\frac{2}{3} H \left(\frac{D-d}{2} \right);$$

son centre de gravité est situé sur IG en P, tel que IP = $\frac{2}{5}$ IG. Le volume total, considéré comme somme du volume du cylindre DABC et du volume engendré par la rotation du segment AGBI' autour de EF, s'écrit

$$(6) \quad V = \pi H \left(\frac{d}{2} \right)^2 + \frac{2}{3} H \left(\frac{D}{2} - \frac{d}{2} \right)^2 \pi \left[\frac{d}{2} + \frac{2}{3} \left(\frac{D}{2} - \frac{d}{2} \right) \right] \\ = 0,05236H \left[8D^2 + 4Dd + 3d^2 \right]$$

fit de remplacer H et d par leurs valeurs en fonction de α . On trouve alors l'équation

$$36\delta^3 \cos^3 \alpha - 8D\delta \cos^3 \alpha - (24\delta^3 - 7D^2) \cos \alpha + 4D\delta = 0$$

Comme elle est homogène en D et δ , la valeur de α ne dépend que du rapport $\frac{D}{\delta}$, résultat facile à prévoir.

Mais, dans la plupart des cas, il est inutile d'avoir une aussi grande exactitude.

Pour les tonneaux en vidange, les formules sont moins exactes. Nous ne donnons que les plus convenables; elles sont tirées de l'excellent ouvrage de M. Sergent sur les mesurages (Lacroix, Paris, 1860).

Supposons d'abord le vide inférieur au volume du liquide. Le tonneau étant vertical, on s'assure bien de l'horizontalité du fond supérieur. On perce ce fond pour introduire une tringle et déterminer la hauteur du vide. D' désignant le diamètre au niveau du liquide, on a

$$(7) \quad V = \frac{(d+D)^2 H}{5}.$$

Le tonneau étant horizontal, ce qui arrive le plus souvent, il y a trois cas à examiner.

1° Le niveau du liquide est en A'B' (fig. 2), tel que OI' ne dépasse guère les $\frac{2}{3}$ de OI.

Alors on a

$$(8) \quad V = \frac{1}{4} \pi H \left(1,5 \frac{GI'}{H} \right)^3 \\ = 1,76715H \frac{GI'^3}{H^3}.$$

2° Le niveau est en A'B', assez rapproché de AB :

$$(9) \quad V = \frac{1}{4} \pi H \left(\frac{5GI'}{3H} \right)^3 \\ = 2,1816H \frac{GI'^3}{H^3}.$$

3° Le niveau est en AB ou plus élevé :

$$(10) \quad V = \frac{1}{4} \pi H \left(\frac{2GI'}{H} \right)^3 \\ = 2,053H \frac{GI'^3}{H^3}.$$

Si le liquide n'occupe pas la moitié de la capacité du tonneau, alors il faudra appliquer ces formules aux pleins.

On fait parfois des tonneaux à bases elliptiques. Leur jaugeage se ramène à celui des tonneaux circulaires en observant que l'aire de l'ellipse est égale à celle du cercle dont le rayon est la moyenne proportionnelle entre les deux axes principaux de l'ellipse.

— *Mar.* Le tonneau de 1,000 kilogrammes, tonneau métrique ou tonne, a été considéré comme mesure de pesanture par arrêté du 13 brumaire an IX. Un décret du 28 messidor an XIII en a fait une base de jaugeage. Il est représenté par un volume d'eau de mer égal à $\frac{1000}{1026}$ mètres cubes. Donc, pour jauger un navire en tonneaux métriques, on multiplie par 1,026 le volume déplacé exprimé en mètres cubes.

Dans le commerce, on évalue la capacité des navires en tonneaux dits d'arrimage. Le tonneau d'arrimage est le volume moyen occupé par un poids de 1,000 kilogrammes sur un navire. Autrefois, il valait 42 pieds cubes, c'est-à-dire 1^m 440. Pour simplifier, on l'a porté à 1^m 500. Et on nomme tonnage d'un navire sa capacité évaluée en tonneaux d'arrimage.

Le tonneau de fret ou de mer est une simple estimation conventionnelle d'après laquelle se règle le fret des marchandises transportées par eau, et où l'usage a surtout tenu compte du poids sous l'unité de volume. Comme dans les chemins de fer, on distingue les marchandises ordinaires et les marchandises encombrantes. Ces dernières présentent un peu moins de 200 kilogrammes le mètre cube, et le tarif en est une fois et demie plus élevé que celui des autres. Un règlement du 25 août 1861 a fixé la valeur de ce tonneau pour les diverses marchandises.

On distingue encore le tonneau de registre et le tonneau réel. Le premier résulte du jaugeage du navire; le second est celui qui existe en réalité. La différence en est quelquefois assez grande. Par exemple, un navire jauge à 300 tonneaux peut parfois en prendre en cargaison jusqu'à 500.

— *Tonneaux en papier*. On a breveté à Washington une invention consistant dans l'art de fabriquer en papier toutes les sortes de tonneaux employés pour la conservation et le transport par eau du sucre, des fruits, de la chaux, de la farine, etc. L'avantage de cette invention saute aux yeux, écrit l'Anzeiger des Westens, et aussitôt ont été créées, pour l'exploiter, deux sociétés établies, l'une à Winona (Minnesota), l'autre à Decorah (Iowa). Récemment, la fabrique de tonneaux de Valleja a fait avec succès des tentatives pour appliquer la nouvelle invention. On emploie, pour la fabrication des tonneaux, du papier fort qu'on colle feuille sur feuille et qu'on soumet à une forte pression, de sorte que l'assemblage atteint une grande dureté. Le papier est fait de paille, produit qui est, presque sans valeur dans l'Ouest, où l'on en brûle chaque année de grandes quantités. Les tonneaux ont la forme de cylindres et n'occupent, par suite, pas tant de place que les tonneaux à gros ventre en bois, tout en contenant autant, ce qui est important pour le transport.

Un autre avantage, c'est qu'ils ne pèsent que la moitié des autres *tonneaux*, qu'ils surpassent en solidité, et ils coûtent 20 pour 100 de moins. En outre, la paille, depuis si longtemps presque sans valeur dans l'Ouest, va pouvoir être utilisée.

— **Jeux.** Le *tonneau* est un jeu d'adresse qui est surtout usité dans les campagnes des environs de Paris. On y emploie une espèce de coffre, dont le dessus est percé d'un assez grand nombre de trous longs et étroits, qui communiquent avec des cases intérieures diversement numérotées. Le trou du milieu est ordinairement orné d'une gueule d'animal, et la case correspondante marquée du nombre 100. Le jeu consiste à lancer des palets de cuivre ou de tout autre métal, de manière à les faire entrer par les trous dans les cases, et la partie est gagnée par le premier qui a pu compter un nombre de points convenu d'avance. Au lieu du meuble qui précède, on se servait primitivement d'un *tonneau* posé debout et percé de trous ; c'est même à cette circonstance que le jeu doit le nom sous lequel on le désigne.

— **Allus. mythol.** Le *tonneau* des Danaïdes. V. DANAÏDES.

— **Allus. hist.** Le *tonneau* de Diogène. V. DIOGÈNE.

Tonneau (CONTE DU). V. CONTE DU TONNEAU.

TONNEGRANDE, quartier de la Guyane française. Il est arrosé par le Tonnegrande, qui n'est que la continuation de la rivière de Cayenne par la rivière des Cascades. Un banc de roches granitiques barre la navigation de ces deux rivières à 15 kilom. de leur embouchure. Le quartier est borné au N. par le quartier Montisnery, à l'E. par la rivière du Tour-de-l'Île, au S.-E. par la rivière du Gation, qui le sépare du quartier de Roura, au S.-O. par les forêts. On y trouve de mauvaises terres, mais des bois magnifiques, sur les confins desquels on a établi un atelier d'exploitation composé de 150 transportés ; on y fabrique du charbon de bois. Le quartier produit du cacao, du girofle, du rocou, etc. Un bourg et une paroisse y ont été créés depuis quelques années.

TONNEINS, ancienne *Tonnantia*, ville de France (Lot-et-Garonne), ch.-l. de cant. arrond. et de 17 kilom. de Marmande, à 615 kilom. de Paris ; agglomération située sur une terrasse de 25 à 30 mètres d'élévation, dominant la rive droite de la Garonne ; pop. aggl., 5,685 hab. — pop. tot., 8,275. Chemin de fer de Bordeaux à Cette. Commerce de cordages, chanvre et prunes sèches ; manufacture de tabac ; hospice. Tonneins actuel est une ville qui date du commencement du XVII^e siècle. A cette époque, il existait un autre Tonneins dont nous résumerons l'histoire et la fin tragique. Il se composait en réalité de deux villes fortifiées, situées sur un rocher presque à pic, dominant la rive gauche de la Garonne dans un espace de 2,000 mètres environ : ces villes portaient en raison de leurs positions respectives, par rapport au cours du fleuve, la première le nom de *Tonneins-Dessus* ou *Grand-Tonneins*, la seconde celui de *Tonneins-Dessous* ou *Petit-Tonneins*. Toutes deux avaient pour origine le château fondé au VII^e siècle par un seigneur de race gauloise nommé Tonnance-Ferréol (*Tonnantius Ferreolus*). La cité qui s'était formée peu à peu autour du château se divisa au moyen âge en deux baronnies entièrement distinctes. La baronnie de Tonneins-Dessus demeura la propriété des héritiers de Tonnance-Ferréol jusqu'au XVI^e siècle, époque où elle passa dans la maison de Xaintrilles. Quant à la baronnie de Tonneins-Dessous, qui devait foi et hommage à la précédente, elle eut aussi ses seigneurs particuliers, mais plus obscurs. Dès le XIV^e siècle, au cours de la guerre qui venait d'éclater entre les rois de France et d'Angleterre, les troupes de Charles le Bel occupèrent Tonneins. Lors de la confiscation du duché de Guyenne, les deux villes ouvrirent leurs portes à Du Guesclin et leurs seigneurs demeurèrent fidèles au roi de France jusqu'à l'entrée de Henri V à Paris (1421). Tonneins-Dessous eut de bonne heure une administration municipale indépendante. Les habitants étaient exempts de quêtes, tailles, logements, dons, promesses et prêts. Tonneins-Dessus, moins favorisé que son voisin par les seigneurs qui en étaient les maîtres, essaya plusieurs fois de leur arracher des concessions libérales analogues, mais toutes les tentatives échouèrent. Au XVI^e siècle, le baron de Tonneins-Dessus embrassa avec ardeur la Réforme ; son exemple fut suivi par la population des deux cités. Seul, le baron de Tonneins-Dessous demeura fidèle au catholicisme. Les deux Tonneins ne furent pas épargnés pendant la période des guerres de religion et Montluc les rançonna impitoyablement. En 1568, Jeanne d'Albret se réfugia à Tonneins-Dessous avec son jeune fils, depuis Henri IV. En 1581, le roi de Navarre y établit son quartier général.

Le 2 mai 1614 s'ouvrit à Tonneins le synode national de toutes les églises réformées de France (v. SYNODE). L'assemblée se sépara un mois après, serment d'union préalablement prêté. Ce serment fut renouvelé le 26 août 1615 par une assemblée générale des habitants, tenue dans le temple. En 1622, le marquis de La Force, nommé par l'assemblée

de La Rochelle général en chef des Eglises de la rive droite de la Garonne, réussit à pénétrer dans la place et à en expulser les troupes royales. Le maréchal de Théménes et le duc d'Elbeuf ne tardèrent pas à accourir avec des forces imposantes. Tonneins-Dessous dut capituler, mais sa population avait eu le temps de se réfugier dans Tonneins-Dessus et le siège recommença. En vain le marquis de La Force, alors absent, essaya-t-il, en jetant 600 hommes de troupes fraîches dans la place, de détruire les espérances des assiégeants ; en vain de fréquentes sorties faillirent-elles ruiner leurs ouvrages. Pressé par la famine, Tonneins-Dessous capitula à son tour, et Louis XIII, irrité de cette résistance opiniâtre, enjoignit au duc d'Elbeuf de réduire en cendres les deux cités, comme châtement exemplaire pour la province. L'ordre s'exécuta à la lettre et des deux Tonneins il ne resta plus qu'une ruine fumante. En outre, le roi interdit aux habitants sans asile de se bâtir une cité à une distance moindre de 500 pas de la Garonne ; mais l'énergique administration municipale ne tint aucun compte de cet ordre tyrannique. Quelques mois après l'incendie de 1622, le corps de jurande de Tonneins-Dessous, assemblé sur les décombres de la ville, y nomma les consuls de l'année suivante, et bientôt les deux nouveaux Tonneins s'élevaient pour n'en plus former qu'un sur leur ancien emplacement. L'établissement à Tonneins, en 1721, d'une manufacture royale de tabac acheva d'imprimer un essor prospère à la nouvelle cité. Lorsque la Révolution eut supprimé ce privilège, cinq manufactures particulières s'établirent et obtinrent un tel succès qu'elles atteignirent une production de plus de 2 millions de kilogrammes de tabac par an. Aujourd'hui, la manufacture, rétablie en 1811, fournit surtout à la consommation du tabac et des cigares à 0 fr. 05, dits *petits tonneins*.

Mentionnons encore, comme dernier souvenir du Tonneins seigneurial, que les deux baronnies, réunies par Antoine-Paul-Jacques de Quélen-Stuer, avaient été érigées, en 1758, en duché-pairie sous le titre de la Vau-guyon : c'est sous ce dernier nom que ses héritiers le conservèrent jusqu'à la Révolution.

Les monuments de Tonneins, que nous nous bornerons à mentionner, sont : l'hôtel de ville, le temple protestant, la manufacture de tabac et le théâtre. Un beau pont suspendu met la ville en communication avec la rive gauche de la Garonne, et l'Esplanade, magnifique promenade que borde du côté du fleuve une balustrade en pierre indique seule aujourd'hui l'ancienne séparation des deux Tonneins originaires. Tonneins a vu naître en 1773 Mme Cottin, auteur de *Mulvina*, *Claire d'Albe*, etc.

TONNEINS (Antoine DE), ex-roi d'Araucanie et de Patagonie. V. TOUNEINS.

TONNELAGE s. m. (to-ne-la-je — rad. tonnelier). Ce qui concerne la tonnellerie.

— *Marchandises de tonnage*, Marchandises qu'on met en tonneaux.

TONNELÉ (Louis-Nicolas-Alfred), littérateur français, né à Tours en 1831, mort en 1858. Son père, médecin distingué, lui fit donner une excellente instruction. De bonne heure, le jeune Tonnelé montra un goût très-vif pour l'esthétique et les beaux-arts. Après avoir étudié la langue allemande, il visita l'Allemagne avec M. Heinrich, s'éprit de la poésie populaire de ce pays et traduisit avec talent plusieurs chants de Goethe, d'Umland, de Feuchtersleben. De retour en France, il fit un voyage dans les Pyrénées et mourut peu après âgé seulement de vingt-sept ans. Cette mort prématurée causa de vifs regrets, car Tonnelé promettait de devenir un écrivain d'un grand talent. Son ami, M. Heinrich, a publié des *Fragments d'art et de philosophie* (Tours, 1859), recueillis dans les papiers de Tonnelé. Depuis lors, on a fait paraître un livre intitulé *Alfred Tonnelé, recueil des écrits consacrés à sa mémoire* (Tours, 1864, in-80).

TONNELER v. a. ou tr. (to-ne-lé — rad. tonnelle. Double la lettre l devant un e muet : *Je tonnelle, nous tonnellérons*). Chasse. Prendre à la tonnelle : *TONNELER des perdrix*.

— Fig. l'aire tomber dans un piège : *Ce petit compagnon comptait avoir TONNELÉ M. le duc*. (St-Sim.) || Vieux en ce sens.

TONNELET s. m. (to-ne-lè — dim. de tonneau). Petit tonneau, baril : *Un TONNELET d'eau-de-vie*. Le TONNELET d'une vivandière. Un TONNELET de harengs saurs.

— Vase à boire, en forme de tonneau, qui était en usage au moyen âge.

— Anc. cost. Partie inférieure d'un habit, relevée en rond au moyen d'une espèce de petit panier : *Quiconque comprend la fantaisie aurait voulu voir sur l'un de ces beaux escaliers quelque nœgrillon habillé à la mode d'un TONNELET en étoffe rouge*. (Balz.) *Il s'habille en berger de trameau, avec le TONNELET de satin bleu de ciel, bordé de fauveurs roses*. (Th. Gaut.)

— Armur. Sorte de jupon très-arrondi et composé de lames mobiles, qui, dans certaines armures du XVI^e et du XVII^e siècle des-

cendait de la cuirasse et protégeait le ventre et le haut des cuisses.

TONNELEUR s. m. (to-ne-leur — rad. tonnelier). Celui qui chasse à la tonnelle.

TONNELIER s. m. (to-ne-lié — rad. tonneau). Ouvrier qui fait ou qui raccommode des tonneaux : *Calvin était le fils d'un TONNELIER de Noyon, en Picardie*. (Balz.)

— Mar. Celui qui a soin des futailles embarquées.

— **Encycl.** La mise du vin en tonneaux, du moins comme usage commun, semble appartenir à la France, le pays du vin. Les Grecs connaissaient le tonneau, comme on le voit par l'usage qu'en fit Diogène ; mais ils mettaient de préférence leur vin dans des cruches ou amphores dont la capacité atteignait de fort belles proportions ; il est même des érudits qui prétendent que le tonneau de Diogène n'était qu'un très-large vase de ce genre ; mais alors la maison du célèbre philosophe cynique eût été bien fragile et il lui eût fallu prendre de bien grandes précautions pour la rouler de place en place. En tous cas, il serait curieux d'en connaître les proportions ; le tonneau ou cruche, si son logis n'avait eu que les dimensions des tonneaux que nous connaissons et qui sont déjà assez restreintes, il eût été logé bien étroitement et eût été loin d'avoir ses aises.

L'industrie du tonnelier consiste à confectonner ces caisses cylindriques et ventrues qu'on nomme des tonneaux et dans lesquelles on renferme les boissons, telles que le vin, le cidre, la bière, etc. ; il fait aussi des seaux de bois, des brocs et autres ustensiles employés dans les ménages et dans le commerce et le débit des vins. La confection des tonneaux est chose assez simple ; le tonnelier se sert à cet effet de planches bombées dans leur largeur et dans leur longueur, appelées douves, dont il fait un corps creux en les posant les unes à côté des autres, sans autre assemblage ; elles sont appuyées à chaque extrémité sur le bord d'une tablette circulaire qui ferme le tonneau à chaque bout et maintenues par des cercles faits de branches fendues ; quand le tonneau est ainsi assemblé, le tonnelier fait descendre à coups de maillet les cercles de la partie plus étroite vers la partie plus large, afin d'en augmenter la pression, le serrage. Pour les grandes pièces, les tonneaux à cidre, on emploie des cercles en tôle ou en fer, de même que pour les seaux et autres vases de bois qui ne doivent pas toujours être pleins de liquide et qu'il faut, pour cette raison, serrer davantage, le bois devant subir des alternatives de retrait et de renflement.

Avant de verser les boissons dans les tonneaux, on a le soin de mouiller ceux-ci pour que le bois en soit suffisamment rendu, précaution sans laquelle le liquide versé pourrait s'échapper par les joints jusqu'au moment où sa présence aurait déterminé le renflement nécessaire. Le tonnelier est chargé non-seulement de la construction des tonneaux, mais encore de leur manipulation, de leur mise en cave, de leur chargement et déchargement, comme aussi de leur voiturage. La descente en cave présente parfois des difficultés et exige une certaine adresse. On exécute cette opération en enroulant une forte corde autour du tonneau ; puis, tenant un des bouts de cette corde solidement fixe, on laisse lentement glisser le tonneau, qui roule, entraîné par son propre poids. Mais il faut procéder avec mesure, méthode et lenteur, pour que la pièce n'acquière pas trop de vitesse dans la descente, ne se heurte pas aux angles des marches et ne se crève point.

Il est quelques enseignements pratiques qui forment la science du tonnelier, du vigneron et du commerçant en vin, et que, pour cette raison, nous donnerons ici. Tout le monde sait que l'on place, à la cave, les tonneaux sur des chantiers plus ou moins élevés, suivant le degré d'humidité. L'humidité doit être modérée ; la sécheresse tourmente les tonneaux et fait évaporer le vin, tandis que l'humidité par excès occasionne la moisissure et fait éclater les cerceaux ; le manque d'air produit aussi le même effet. La position du tonneau sur le chantier doit être horizontale, afin que la lie se dépose au centre de la pièce et qu'en soutirant le vin soit clair jusqu'à la fin. Il faut ménager, entre le mur et le tonneau, un espace suffisant pour pouvoir, avec une lumière, examiner l'état du fond postérieur. On doit visiter souvent les vins en tonneau ; car à chaque instant il peut survenir des accidents. La surveillance doit être encore plus active aux environs des équinoxes ; tout alors étant en fermentation et les exhalaisons du sol attaquant quelquefois si vivement les cercles qu'ils éclatent tous ensemble, ce qu'on nomme vulgairement coup de feu. Les accidents sont plus fréquents dans les caves humides ou trop peu aérées ; c'est principalement le dessous des cercles et le fond du tonneau, du côté du mur, qu'il faut inspecter avec beaucoup de soin. Dès que l'on s'aperçoit que le tonneau coule par suite de quelque accident, il faut aussitôt le serrer le plus possible au moyen d'un cercle de fer brisé ou au moins avec une forte corde, pour avoir le temps de le soutirer, car il n'y a pas d'autre moyen de sauver le liquide qu'il renferme.

En plaçant sur le chantier une pièce de vin vieux, dont on n'a pas à craindre la fermentation, on doit la placer de manière que la bonde soit sur le côté pour éviter l'évaporation. Lorsqu'un écoulement est occasionné par un éclat de douve, on y applique un peu de suif ; mais si l'éclat est trop prononcé pour que cette opération suffise, il faut alors introduire du papier à l'aide de la pointe d'un couteau et couler par-dessus un mastic composé de craie pulvérisée mêlée avec du suif fondu. La négligence dans le remplissage des tonneaux, permettant au vin le contact avec l'air atmosphérique, cause toujours la perte du bouquet et l'évaporation du spiritueux, ce qui fait contracter au vin un goût aigre. Lorsqu'on n'a pas, pour remplir complètement une pièce, du vin de qualité analogue, on peut employer des cailloux durs et propres qu'on fait entrer par la bonde. Pour le soutirage, on met aux tonneaux des cannelles ou robinets de bois ; mais les cannelles ordinaires devant servir pour un trou qui se rapporte exactement à leur diamètre, l'emploi en est embarrassant quand on veut les faire servir à des trous de dimensions différentes. Pour remédier à cet inconvénient, on fabrique de nouvelles cannelles dont la douille est travaillée en forme de vis et qui va en grossissant comme une cheville, ce qui permet de l'appliquer à plusieurs trous variés de grandeur et même à des trous fort grands.

Les tonneaux ne sont pas tous, on le sait, de même dimension ; leur capacité varie suivant les pays et nous donnons ici la contenance en litres des divers fûts les plus ordinairement employés.

La pièce de Marseille contient 215 litres ; la demi-queue du Languedoc et de Roussillon, 272 ; le demi-muid, même pays, 340 à 360 ; la pièce ou barrique de Gironde, Bordeaux, 228, et le quartaut, 110 ; la pièce Auvergne, 210 ; la barrique Tarn-et-Garonne, Lot-et-Garonne, Lot, Dordogne, Gers, 228 ; la pièce d'Anjou, Nantes, 225 ; celle de Touraine, Tours, Vouvray, 250 ; le poinçon du Cher, 250 ; le quart, Pouilly-sur-Loire, 105 ; le poinçon de Blois, 228, et la pièce, 236 ; celle du Loiret, Orléans, 230 ; celle du Rhône, 212 ; la demi-queue de la Côte-d'Or, Dijon, 228 ; la pièce de Chalonsur-Saône, 222 ; la pièce de Mâcon, Beaunois, Pouilly-Mâcon, etc., 212, et le quart, 106 ; le quartaut de Beaune et de Nuits, 113 ; la feuillette de l'Yonne, Auxerre, Joigny, Chablis, 136 ; le muid, 272 ; la pièce de Champagne, Epervay, Reims, 200 ; celle de Seine-et-Oise, 228, et le muid, 266 litres.

Tonnellier (Lé), opéra-comique en un acte, paroles et musique d'Audinot (Opéra-Comique, 28 septembre 1761) ; retouché par Quéant, musique de Gossac, il fut repris à la Comédie-Italienne le 16 mars 1765 ; Nicolo, à son tour, fit une nouvelle partition, qui a été jouée à l'Opéra-Comique le 17 mai 1801. Le livret est tiré du conte de La Fontaine, intitulé le *Cuvier*. Il n'y a d'un peu réussi que la chanson de l'auchette :

Dans un verger, Colinette
Vit un jour de beau raisin ;
Elle se croyait seulette,
Vite elle y porta la main.
Prenez garde, Colinette,
L'Amour veille en ce jardin.

Dans un coin, comme en un gîte,
Le fripon l'attendait là :
Il saisit sa main bien vite,
Et de son arc la blessa ;
La pauvre fille, interdite,
Fit un cri, puis s'empêcha.

Ah ! ah ! dit-il, ma poulette,
Vous venez donc vendanger ?
La faute, belle indécise,
Va vous donner à songer :
En vendange une fillette
Court souvent plus d'un danger.

TONNELIER DE BRETEUIL (Gabrielle-Emilie LE), femme de lettres française. V. CHATELET (marquise DU).

TONNELLE s. f. (to-nè-le. — Ce mot, qui est le féminin de *tonneau*, signifie proprement chose faite en forme de tonneau, voûtée en plein cintre, puis espèce de filet, d'où *tonnelier*, terme de chasse). Sorte de berceau de treillage couvert de verdure :

Que je me plaise à voir sous les vastes tonnelles
Des couples défilant les feux ardents du jour !
SAINT-JUST.

Puis nous irons, sous la tonnelle,
Boire encore de ce vin clair,
Où ta chanson mouillait son aile
Avant de s'envoler dans l'air.

H. MURGER

— Chasse. Sorte de filet dont on se sert pour la chasse aux perdrix :

Il nous prend avec des tonnelles.
LA FONTAINE.

|| Grande figure d'animal, peinte sur toile ou sur carton, que le chasseur porte devant lui, pour chasser doucement les perdrix, sans les effrayer, et les faire tomber dans le filet.

— Pêche. Sorte de filet que l'on tend au bord de la mer.

— Techn. Ouverture qui sert à enfourner les pots ou creusets, dans certains fourneaux de verriers.

TONNELLERIE s. f. (to-nè-le-ri — rad. tonnelier). Profession du tonnelier.

— Lieu où l'on fabrique des tonneaux.

— Marchandises du tonnelier, tonneaux et autres objets du même genre : *La TONNELLERIE est un objet très-couleur et doublement ruineux pour nos villageois.* (Fourier.)

— Endroit d'un couvent où sont les cuves, les futailles, où l'on fabrique le vin.

TONNELON s. m. (to-nè-lon). Art milit. Pont à bascule dont on se servait anciennement pour les assauts.

TONNER v. unipers. (to-né — lat. tonare, mot qui se rattache, de même que *tinire*, résonner, à la racine sanscrite *tan*, résonner, résonner, tonner, proprement tendre, étendre. A la même racine se rattachent l'anglo-saxon *thunian*, tonner, l'ancien allemand *donar*, anglais *thunder*, tonnerre, exactement le latin *tonitru*. Une racine secondaire est *stan*, résonner, qui nous a donné le sanscrit *stanitam*, craquement du tonnerre, *stanayitnu*, tonnerre, éclair, nuage). Se dit pour signifier que le tonnerre se produit, se fait entendre : *Il a TONNÉ tout l'été. Elle se signait chaque fois qu'il TONNAIT et marmottait plus vite ses oreilles.* (Berthaud.) *Quand il TONNAIT, Mme de Saint-Hérem se fourrait à quatre pattes sous un lit de repos.* (St-Sim.)

— v. n. ou intr. Faire retentir le tonnerre : *Dans ces grands moments d'attente, l'homme croit volontiers que c'est pour lui que Dieu TONNE.* (Michelet.)

Le ciel armé d'éclairs tonne contre la terre.

BRÉBEUF.

— Produire un bruit comparable au tonnerre : *Cent pièces de canon TONNERENT sur elle à son arrivée, et la maison où elle entra fut percée de leurs coups.* (Boss.)

La bataille enfin s'allume, Tout à la fois tonne et fume.

V. HUGO.

— Parler d'une voix retentissante et furieuse; résonner avec véhémence : *L'orateur TONNAIT à la tribune.*

Ainsi contre Juda, du haut de Samarie, Des prophètes menteurs tonnait la bouche impie.

VOLTAIRE.

... Avec quel feu, quel courroux véhément Ne vous a-t-on pas vu tonner au parlement!

C. DELAVIGNE.

— S'annoncer avec éclat : *La raison généreuse doit TONNER, quand elle a droit, et elle tonnera; mais elle ne doit point mentir.* (Lamenn.)

Pleure, tonne, gémis, je suis indifférent.

VOLTAIRE.

La Discorde, qui voit leur honteuse disgrâce, Dans les airs cependant tonne, éclate, menace.

BOILEAU.

— Prov. On n'entendrait pas Dieu tonner, Se dit, en parlant d'un grand bruit, d'un bruit qui assourdit.

— Prov. Tant tonne qu'il pleut, Après les menaces viennent les coups. Il Après les querelles viennent les pleurs.

— v. a. ou tr. Célébrer, annoncer en tonnant :

Et vous, nobles canons qui tonnes la victoire, Et qui semblez la voix formidable d'un dieu, Ma tâche est terminée! à tout jamais, adieu!

DE VIGNY.

TONNERRE s. m. (to-nè-re — rad. tonner). Bruit éclatant qui accompagne la foudre : *Un coup de TONNERRE. Bientôt les roulements d'un TONNERRE lointain, se prolongeant dans ces bois aussi vieux que le monde, en firent sortir des bruits sublimes.* (Chateaub.)

Foudre, explosion d'électricité atmosphérique : *Le TONNERRE vient de tomber. Le TONNERRE a fait des rumeurs en attendant le canon; il est tombé sur le chevalier de La Luzerne, qui était à la tête de sa troupe.* (Volt.)

— Grand bruit comparable à celui du tonnerre : *Le TONNERRE du canon de Beyerouth trouve son écho dans tous les cœurs français.* (H. Heine.)

— Carreau, figure de convention représentant le tonnerre :

Il sera dieu; même je veux Qu'il ait en sa main un tonnerre.

LA FONTAINE.

— Pierre de tonnerre, Pierre qui, au moyen âge, passait pour tomber avec la foudre, et qu'on appelait aussi carreau.

— Voix de tonnerre, Voix très-forte, très-éclatante : *Une VOIX DE TONNERRE se fit entendre dans la cour.* (Le Sage.) *Rendez-vous! leur cria-t-il d'une VOIX DE TONNERRE.* (B. Gastineau.)

... N'allez pas d'abord Crier à vos lecteurs, d'une voix de tonnerre : Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre!

BOILEAU.

— Un coup de tonnerre, Événement imprévu et fatal, qui frappe tout à coup : *Le moyen de souffrir des coups DE TONNERRE de bonheur?* (Mme de Sév.)

— Séjour, Région du tonnerre, Ciel.

Iris dit, et remonte au séjour du tonnerre.

AIIGNAN.

— Maître du tonnerre, Titre donné à Jupiter par les anciens et que les écrivains mo-

dermes donnent quelquefois au dieu des chrétiens.

— Oiseau qui porte le tonnerre, Aigle, oiseau consacré à Jupiter.

— Tonnerres de bronze, d'airain, Pièces d'artillerie :

Cent tonnerres de bronze ont donné le signal.

VOLTAIRE.

— Fam. *Etre fait comme un coup de tonnerre*, Etre mal fait, mal bâti, par allusion aux zigzags de la foudre.

— Prov. *Le tonnerre ne tombe pas toutes les fois qu'il tonne*, Les menaces ne sont pas toujours suivies d'effet.

— Art dramat. Machine qui, au théâtre, sert à imiter le tonnerre : *Attention au cintre! Allez, le TONNERRE!*

— Techn. Endroit du canon d'une arme à feu où se met la charge. Il Partie de certains obusiers qui est autour de la chambre.

— Ichtyol. Un des noms vulgaires du mahlpêtre électrique.

— Interj. *Tonnerre de Dieu! Mille tonnerres!* ou simplement *Tonnerre!* Sorte de juron : *TONNERRE DE DIEU! n'allons pas fumer sur le tonneau de poudre, citoyens!* (Balz.) *Ah ça mille TONNERRES, ça finira-t-il?* (E. Sue.) *As-tu de quoi dîner demain?* — *Il ne s'agit pas de ça.* — *TONNERRE! de quoi s'agit-il?*... (L.-J. Larcher.)

— Syn. Tonnerre, foudre. V. Foudre.

— Encycl. Physiq. « La foudre, en tombant, a dit Sénèque, apporte du péril à un très-petit nombre, mais à tous de la crainte. »

La réflexion de Sénèque n'a pas cessé d'être vraie, encore maintenant que l'on connaît les causes physiques du tonnerre, et que l'on est en mesure de donner une explication rationnelle de ses effets. A mesure qu'on a pénétré plus avant dans sa nature, que ses analogies avec l'électricité ont été mieux constatées, on a reconnu qu'il était l'auteur d'un assez petit nombre d'accidents, que les anciens mettaient sans façon sur le compte des dieux; et, de plus, on a perdu toute confiance dans les moyens que les peuples employaient pour s'en préserver.

— Hist. Le Tonnerre, la Foudre ont été les attributs essentiels de la divinité. On n'imagine pas Jupiter sans sa foudre. C'est au milieu des éclairs et des tonnerres que Jehovah apporta à Moïse, sur le Sinaï, les préceptes de sa loi. « Et du haut des cieux le Seigneur a tonné, s'écriait David; le Très-Haut a donné de la voix. » (Ps. xvii, 14.) Les orages formaient l'escorte habituelle de Jehovah. « Le feu marche devant lui et embrase ses ennemis de tous côtés; ses éclairs brillent par toute la terre; la Terre les voit et en est ébranlée. » (Ps. xcvi, 2, 3, 4.)

Les Chaldéens de la Babylonie croyaient que les tonnerres étaient les voix des puissances aériennes, et que les foudres étaient les traces de leur passage. Thor, chez les Scandinaves; Donar, chez les Germains; Taranis, chez les Gaulois; Perun, chez les Slaves, tiraient leurs noms de ceux du tonnerre, dans les langues de ces peuples. (V. Pictet, *Orig. indo-europ.*)

On frappait des médailles au Tonnerre, on l'adora. A Séleucie, de Syrie, certains prêtres étaient appelés *ερανοβοι*, *porte-foudres*, parce que, dans les cérémonies du culte, ils portaient des images de la foudre, comme chez les catholiques on porte des reliques ou même ce que les fidèles nomment le saint-sacrement. Suivant la théologie des Romains, les foudres de jour étaient lancées par Jupiter, et celles de nuit par Summanus. On sait d'ailleurs que Jupiter, lorsqu'il était en bonne humeur, permettait aux autres dieux de manier la foudre, ce dont Junon se plaignait amèrement. Cette arme céleste était forgée par les Cyclopes, sous le mont Etna ou dans les antres de Lemnos. Suivant Virgile, elle était composée de trois rayons de pluie, autant de grêle, de vents et de flammes rouges, et d'une forte dose de fracas, colère de Jupiter et terreur des humains. Chez les Romains, la foudre était une source de présages. Quand elle grondait à droite, elle était de bon augure; à gauche, elle était fatale. Il y avait de ces présages que l'on pouvait détourner par une expiation, d'autres qu'il fallait irrévocablement subir. C'était, dans tous les cas, un signe de colère ou de la volonté des dieux, et l'on avait coutume, quand il tonnait, de suspendre les assemblées.

— *Observations des anciens.* Les anciens ont connu et décrit toutes les particularités qui accompagnent le phénomène de l'électricité atmosphérique. Ils ont cité des éclairs sans tonnerre, et des tonnerres sans éclairs; des éclairs, tonnerres et foudres sans nuages; des éclairs dans des nuages de sable ou de cendre (Sénèque, *Q. nat.*, II, 30; Plin., *Epist.* VI, 20).

Etre touché de la foudre, sans en être tué, était considéré comme une preuve de la faveur des dieux. Arago, dans sa *Notice sur le tonnerre*, a énuméré tous les ravages et toutes les destructions que les historiens anciens ont mis au compte de ce météore. La liste en est tellement chargée qu'on serait tenté de croire que la foudre a perdu de sa fréquence et de son intensité, si l'on ne savait à quel degré était portée la frayeur des anciens, exaltée par la superstition. Des

bruits inconnus, des torches flamboyantes, agitées pendant la nuit par des hommes qui poussaient des hurlements rauques, c'était plus qu'il n'en fallait pour faire crier au tonnerre et mettre en fuite toute une armée.

• Les principales victimes que le tonnerre a faites dans les temps anciens sont : Cn. P. Strabo, père du grand Pompée; l'empereur Carus et l'empereur d'Orient Anastase Ier.

Les anciens ont parfaitement constaté la fréquence et l'intensité variables de la foudre suivant les saisons, les circonstances atmosphériques, les climats. Ils ont remarqué l'agitation de l'air qui précède et suit la chute de la foudre, et ils ont désigné ce phénomène par l'expression *fulmine afflari*. *Fulminis afflari ventis*, a dit Virgile (*En.*, II, 649).

Ils ont souvent confondu avec le tonnerre la détonation des bolides suivie d'une traînée de lumière. Les pierres provenant de ces bolides, lorsqu'on venait à les découvrir, étaient, on s'en doute bien, tout ce qu'il y a de plus sacré parmi les choses sacrées. Ils attribuaient à Saturne et appelaient *fulmina inferna* les fusées et globes de feu qui paraissaient sortir des profondeurs de la terre et en effleuraient la surface.

La superstition antique distinguait une multitude d'espèces de foudres, suivant le point du ciel d'où elles partaient et celui vers lequel elles se dirigeaient; suivant qu'on les croyait venues de telle planète ou sorties de la main de tel dieu; enfin suivant les significations qu'on leur attribuait d'après ces diverses circonstances. A côté de ces distinctions superstitieuses, on avait établi une classification, d'après tous les genres de bruit du tonnerre et tous les aspects et mouvements possibles des éclairs. Cette classification, assez inutile d'ailleurs, se retrouve dans les traités modernes.

Certains objets passaient pour être, en quelque sorte, assurés contre le tonnerre. C'est ainsi qu'on croyait que la foudre ne pénétrait point dans les cavernes ni à plus de 5 pieds sous terre. Elle respecte le laurier, le figuier, la vigne blanche, l'ail, les oignons et les truffes; le corail, les aigles, les phoques, les hippopotames, les crocodiles, les hyènes, et les hommes endormis. Mais elle ne peut pas souffrir les dragons... Inutile d'insister sur les mille puérilités que débitaient les anciens à ce propos.

Plutarque rapporte (*Quest. de table*) que l'on considérait les truffes comme un produit de la foudre, parce qu'on en trouvait souvent dans la terre aux endroits où le tonnerre était tombé; mais que quelques esprits forts n'attribuaient au feu du ciel que le mérite d'indiquer les truffes, en fendant, sans les atteindre, la sol où elles se trouvaient.

M. Th.-Henri Martin a fait la remarque qu'on nommait *αττίτις*, *επιδρομή*, *επιδρομή*, les hommes que la chute ou simplement le bruit du tonnerre avait rendus stupides; et que, par extension, la même appellation a été appliquée à ceux dont la stupidité provenait de toute autre cause.

— *Théories des anciens.* Tous les philosophes, dit Sénèque, s'accordent à reconnaître que la foudre est un feu. Lucrèce remarque que ce feu doit être plus subtil que le feu ordinaire. Mais quelle en est l'origine? A cette question trois réponses ont été faites par les philosophes grecs.

1° La foudre est un souffle, *πνεῦμα*, *spiritus*, qui s'enflamme dans les nuages, au moment de l'éclair. Ce souffle, substance de la foudre, est, à son tour, un air particulier, constitué par les « exhalaisons sèches » de la terre, lesquelles, par l'effet d'un mouvement suffisamment rapide, peuvent devenir brûlantes et bruyantes.

2° Le feu de la foudre préexiste dans les nuages, comme d'ailleurs le feu ordinaire préexiste partout, à l'état de diffusion, dans la nature. En se rencontrant, les nuages se choquent ou se frottent; il y a, de ce seul chef, production de bruit et d'étincelles, c'est-à-dire tonnerre et éclairs. Cette explication est assurément la plus physique et, par suite, la moins déraisonnable.

3° Mais il y a des éclairs et des tonnerres sans nuages... (?) Donc, le feu de la foudre ne peut pas venir du choc des nuages. Alors, il vient des régions supérieures, d'en haut! D'après les Babyloniens, que Plin., appelle les *maîtres de la science*, les foudres arrivent en droite ligne des trois planètes supérieures Jupiter, Saturne et Mars. Au reste, les foudres *fortuites* et celles qui annoncent l'avenir n'ont pas la même provenance.

Ajoutons qu'un certain nombre de philosophes, éclectiques ou sceptiques, admettaient au même titre les trois théories que nous venons de résumer, ou même les mariaient ensemble dans d'ingénieuses combinaisons.

Chez les Hébreux, chez les chrétiens du moyen âge, peuple et philosophes s'abstenaient de spéculer sur les causes du tonnerre; ils se contentaient de croire que la foudre était l'arme ordinaire de la vengeance de leur Dieu et se bornaient à en avoir aussi peur que possible.

Suivant l'ancienne croyance, tout feu tend à monter. Comment donc se fait-il que la foudre puisse descendre? « La superstition, dit M. Th.-Henri Martin, avait bien une réponse toute prête : c'est que la chute de la foudre, de ce feu éthéré dont la source est dans les

régions supérieures, est un phénomène violent et contre nature, un miracle qui présage de grands changements dans les affaires humaines. » Mais cette réponse, qui satisfaisait Denys d'Halicarnasse, Plin. et les astrologues, ne suffisait pas à ceux qui cherchaient des explications physiques. La question était embarrassante; beaucoup l'abordaient; personne ne put s'en tirer, et les nombreuses solutions qui furent proposées n'offrent aucun intérêt. Nous les passerons donc sous silence, ainsi que les explications nombreuses et embrouillées par lesquelles on s'est efforcé, au moyen âge et dans l'antiquité, de rendre compte de l'obliquité du mouvement de la foudre.

On s'est aussi demandé ce que devient la foudre après sa chute. On admettait généralement qu'elle retournait au ciel, et Manilius a poétisé cette opinion en disant que la fonction de l'aigle de Jupiter est de rapporter à son maître les foudres qu'il a lancées.

Nous devons, au reste, nous abstenir de la vanité et du mauvais goût de railler les anciens. Nous ne sommes pas encore bien éloignés du temps où Descartes écrivait : « La foudre se peut quelquefois convertir en une pierre fort dure, qui rompt et fracasse tout ce qu'elle rencontre si, parmi ces exhalaisons fort pénétrantes, il y en a une quantité de ces autres qui sont grasses et ensouffrées, principalement s'il y en a aussi de plus grossières, semblables à cette terre qu'on trouve au fond de l'eau de pluie lorsqu'on la laisse rasseoir en quelque vase; ainsi qu'on peut voir par expérience que, ayant mêlé certaines portions de cette terre de salpêtre et de soufre, si on met le feu en cette composition, il s'en forme subitement une pierre. » (*Des météores*, discours VII.)

— *Superstitions.* Les femmes de Thessalie, qui, suivant les anciens, jouissaient d'un pouvoir considérable sur toute la nature, disposaient à volonté du tonnerre. Le moyen âge croyait encore à ce pouvoir; car saint Agobard, évêque de Lyon (IX^e siècle), écrivit un petit traité contre l'opinion qui attribuait aux sorcières le pouvoir de faire tonner.

Quand la statue de Jupiter Olympien eut été installée dans le temple qui lui était destiné, le sculpteur Phidias demanda au dieu un témoignage sensible de sa satisfaction; aussitôt la foudre tomba sur le toit de l'édifice.

Le philosophe Démocrite, au dire de Plin., enseignait que, pour obtenir le tonnerre et la pluie, il suffisait d'allumer un feu de bois d'yverse et d'y faire brûler la tête et le gésier d'un caméléon.

Suivant Virgile, Salmonée, voulant se faire passer pour dieu, imitait le tonnerre et la foudre en faisant rouler son char sur un pont d'airain, d'où il lançait des torches enflammées; mais Jupiter, jaloux, lui administra un coup du vrai tonnerre, qui l'expédia dans le Tartare. Eustathe et, de nos jours, Salvette ont vu dans la fable de Salmonée l'histoire déguisée d'un savant cherchant à deviner les mystères de la nature.

Quand on parcourt l'énumération des moyens que les anciens connaissaient pour conjurer le tonnerre, on s'étonne qu'il ait pu tomber si fréquemment. Le centaure Chiron recommandait le crucifement des oiseaux de nuit ou des chauves-souris, pour écarter la foudre des champs et des maisons. On n'avait rien à craindre du tonnerre si l'on était habillé de vêtements faits en peaux de phoque, d'hippopotame ou d'hyène, et coiffé d'une couronne de laurier et de figuier. Les Grecs, et encore aujourd'hui beaucoup de Bretons, mettent des têtes de clous, des lames de fer ou des branches de laurier dans les nids des poules, pour empêcher les coups de tonner pendant les orages. Quand il tonnait, les Perses plantaient leurs épées en terre, les Thraces lançaient des flèches en l'air, les Romains dressaient des haches sanglantes, les chrétiens sonnaient et sonnent encore les cloches, etc.

Un certain nombre de savants, entre autres Salvette, J.-J. Ampère, Schweigger, Fischer, etc., ont cru découvrir au fond de ces pratiques bizarres les germes de la théorie rationnelle de l'électricité atmosphérique. Ces savants nous paraissent aller beaucoup trop loin, et nous nous tenons à distance respectueuse de leurs opinions. Sur ce sujet, on lira avec intérêt le mémoire de M. Th.-Henri Martin, la *Foudre et le feu Saint-Elme dans l'antiquité* (Paris, 1866).

Le moyen âge rivalisa avec l'antiquité pour l'invention des moyens propres à conjurer le tonnerre : « Mettre de la joubarbe sur une maison, c'est en éloigner le tonnerre. Il ne faut pas épouser sa commère, car il tonnerait chaque fois qu'on aurait commerce avec elle, » etc. Mais les meilleurs préservatifs consistent dans la récitation de l'Evangile de saint Jean, *In principio erat Verbum...*, l'aspersion par l'eau bénite et le son des cloches. « Les cloches, disait l'évêque Camus, dissipent les tempêtes et écartent les démons qui se mesient dans ces météores pour nuire aux humains. L'expérience fait voir que le diable est ennemi des bonnes odeurs, tout vilain qu'il est, ne se plaisant que dans les puanteurs et voiries. Il hait aussi l'harmonie, la musique et tout son qui est bon et agréable. Le son des cloches parfumées est donc naturellement utile contre les démons et les orages. »

Un certain nombre de contrées de l'Europe sont encore en plein moyen âge, et il n'est probablement pas un de nos lecteurs qui n'ait eu l'occasion de vérifier que, à l'égard du tonnerre, les croyances de beaucoup de Français du XIX^e siècle ne sont guère mieux raisonnées que celles des Etrusques.

— *Théorie moderne.* « La première étincelle électrique, tirée de l'ambre par Wall, fut immédiatement comparée aux éclats de la foudre. Cette lumière et ce craquement, dit Wall, paraissent en quelque façon représenter l'éclair et le tonnerre. »

La même analogie se trouve exprimée dans les *Leçons de physique* de Nollet (1771). « Si quelqu'un, dit Nollet, après avoir comparé les phénomènes, entreprenait de prouver que le tonnerre est, entre les mains de la nature, ce que l'électricité est entre les nôtres; que ces merveilles, dont nous disposons maintenant à notre gré, sont de petites imitations de ces grands effets qui nous effrayent; que le tout dépend du même mécanisme; si l'on faisait voir qu'une nuée, préparée par l'action des vents, par la chaleur, par le mélange des exhalaisons, est, vis-à-vis d'un objet terrestre, ce qu'est un corps électrisé en présence et à une certaine proximité de celui qui ne l'est pas, j'avoue que cette idée, si elle était bien soutenue, me plairait beaucoup, et, pour la soutenir, combien de raisons supérieures ne se présentent pas à un homme qui est au fait de l'électricité! »

Cette idée préoccupait, en effet, tous les physiciens du siècle dernier, et, le 7 novembre 1749, Franklin résumait sur son livre de laboratoire toutes les analogies qu'on avait remarquées entre la foudre et le fluide électrique; mais le physicien américain, allant plus directement au but, ajoute : « Le fluide électrique est attiré par les points. Nous ne savons pas si la foudre a cette propriété; il serait à propos d'en faire l'expérience. »

Quelques mois après, Franklin développait complètement ses opinions sur l'origine de la foudre dans deux lettres adressées à P. Collinson (*Œuvres de Franklin*, traduction de Barbeau-Dubourg, Paris, 1773). Il était tellement convaincu de l'exactitude de ses opinions, qu'il indiquait un moyen de préserver de la foudre les églises, les maisons, les vaisseaux, etc. Cette partie de sa lettre est une description succincte du paratonnerre, tel qu'on le construisait de nos jours; mais, avant tout, Franklin voulait qu'on s'assurât directement si les nuées orangeuses sont électrisées ou non; il exposait d'une manière complète le procédé expérimental qui devait servir à vider cette grande question, et, tout en invitant les physiciens à tenter l'expérience, il attendait, pour l'exécuter lui-même, la construction projetée d'un clocher à Philadelphie.

Les idées de Franklin furent assez mal accueillies en Angleterre. Dalibard les réalisa, le 10 mai 1782, à Marly-la-Ville. Dans un jardin situé au milieu d'une plaine élevée, il fixa solidement sur un support isolé une barre de fer ronde de 0m,027 de diamètre à la base, de 13 mètres de hauteur et terminée par une pointe d'acier trempé et poli. Au moment où des nuages orangeux passèrent au zénith la barre s'électrisa assez fortement pour donner de longues et brillantes étincelles. L'état électrique des nuages se trouvait ainsi démontré. Cette expérience fut répétée de toutes parts, et partout avec le même succès.

Dans le courant de la même année, Franklin, impatient des lenteurs apportées à la construction du clocher qu'il attendait, imagina qu'un cerf-volant pourrait lui servir au même usage, et, profitant du premier orage, il s'en fut dans les champs, seul avec son fils, « craignant le ridicule dont on ne manque pas de couvrir les essais infructueux. » Le cerf-volant fut lancé, la corde qui le retenait étant fixée au bout d'un support en verre. Un nuage qui promettait beaucoup ne produisit aucun effet. D'autres nuages s'avancèrent et tout paraissait tranquille; on ne voyait ni étincelle ni aucun signe électrique. A la fin, cependant, une pluie fine étant survenue, quelques filaments se soulevèrent sur la corde comme s'ils en eussent été repoussés. Un petit bruissement se fit entendre; Franklin présente son doigt; une vive étincelle, bientôt suivie de plusieurs autres, s'échappa de l'extrémité inférieure de l'appareil, rendu conducteur de l'électricité par l'eau qu'il avait reçue. Cette expérience eut lieu en juin 1752.

En juin 1753, un magistrat français, de Romas, assesseur au présidial de Nérac, connaissant l'expérience de Dalibard, mais ignorant encore l'expérience de Franklin, eut, comme ce dernier, l'idée de se servir d'un cerf-volant. Il eut soin de garnir d'un fil métallique la corde de son instrument et obtint immédiatement des étincelles électriques très-énergiques. Il répéta cette expérience en 1757, pendant un orage; les effets furent formidables. « Imaginez-vous voir, dit de Romas, des lames de feu, de neuf ou dix pieds de longueur et d'un pouce de grosseur, qui faisaient autant et plus de bruit que des coups de pistolet. En moins d'une heure, j'en eus certainement trente de cette dimension, sans compter mille autres de sept pieds et au-dessous. » Malgré ses précautions, il fut une fois renversé par la violence du choc. Richmann, de l'Académie de Saint-Petersbourg,

fut foudroyé en répétant l'expérience de Dalibard. » (*Météorologie*, par Marié-Davy, Paris, 1866.)

L'atmosphère est toujours électrisée positivement (v. Électricité). Les nuages doivent donc être aussi, pour la plupart, chargés d'électricité positive; mais il y a aussi des nuages électrisés négativement. « Sous l'influence de l'électricité positive de l'air, le sol s'électrise négativement sur tous ses points en saillie, et particulièrement sur les sommets des montagnes. Souvent, on voit des nuages s'approcher vivement d'un pic élevé, s'y arrêter quelque temps, puis s'en détacher, pour suivre le mouvement général de l'atmosphère. Le nuage positif a d'abord été attiré par le pic électrisé d'une manière opposée; il en est repoussé, lorsque, par son contact, il s'est électrisé négativement comme lui. Les nuages qui, formés par les brouillards des vallées, suivent les rampes des montagnes, en s'élevant dans l'atmosphère sous l'influence des courants ascendants, et qui semblent accrochés, pendant plusieurs heures, à leurs sommets, peuvent aussi s'électriser négativement. D'un autre côté, on remarque fréquemment dans l'atmosphère plusieurs couches de nuages superposées. Les nuages inférieurs étant placés entre des nuages positifs et la surface négative du sol, leur électricité positive, repoussée par le haut, attirée par le bas, se posera sur la face inférieure du nuage et disparaîtra emportée par la première pluie. Ces nuages se déchargeront donc progressivement d'un côté, tandis que, de l'autre, ils se chargeront, par influence, d'une manière opposée, c'est-à-dire négativement. Quelle que soit leur origine, ces nuages négatifs sont entraînés par les vents, mêlés avec les nuages positifs; les uns et les autres portent leur influence partout où ils passent. C'est à la proximité des nuages inversement électrisés que sont dus la plupart des orages. » (Marié-Davy.)

Il y a donc, dans les régions supérieures de l'atmosphère, des nuages chargés d'électricité positive et d'autres nuages chargés d'électricité négative. Lorsque des nuages, ainsi électrisés différemment, se rencontrent, il s'opère entre eux des décharges de fluide, d'où résultent les phénomènes du tonnerre, des éclairs et de la foudre.

Le tonnerre est produit par l'ébranlement de l'air; l'éclair, par l'étincelle électrique, et la foudre est le nom donné à l'éclair lorsqu'il descend jusqu'à terre.

Si un physicien pouvait avoir à sa disposition des électrophores de plusieurs lieues d'étendue et d'épaisseur, il pourrait reproduire tous les phénomènes électriques de la nature.

— *La foudre.* Quelque bizarre que paraisse le chemin parcouru par la foudre, on peut être assuré qu'elle a suivi la voie offrant le minimum de résistance à sa marche. Les métaux étant, de tous les corps, les meilleurs conducteurs, c'est à eux qu'elle s'attache de préférence; mais elle les quitte chaque fois qu'elle trouve à leur extrémité une résistance supérieure à celle que présentent les corps voisins. Après les métaux viennent les corps humides...

Pour que la foudre tombe, il faut que le nuage orangeux ait été abaissé près du sol. Tous les points de la surface terrestre sont alors fortement électrisés par influence. L'électricité qu'ils contiennent, opposée à celle du nuage, est attirée par cette dernière et se porte sur les points en relief. Elle y attire à son tour l'électricité du nuage et favorise sa décharge. Aussi les arbres sont-ils les plus exposés aux atteintes de la foudre, et parmi eux ceux qui sont le plus fournis de séve, dont le feuillage est le plus abondant, dont les racines plongent le plus profondément dans le sol, et qui garnissent les terrains les plus humides.

Mais qu'un remous du vent abaisse un lambeau de nuage, et la foudre éclatera, en apparence contre toutes les règles, en un point où les circonstances les plus désavantageuses sembleraient réunies; l'influence de la distance devient accidentellement prépondérante.

Lorsque la foudre rencontre sur son chemin un corps lui faisant obstacle par son défaut de conductibilité, elle le contourne, si l'accroissement de résistance provenant de ce détour est moindre que la résistance du corps; dans le cas contraire, elle perce l'obstacle, le brise et quelquefois le disperse au loin. Son passage est toujours marqué par une production de chaleur en rapport avec la somme de résistance vaincue. Les métaux, corps bons conducteurs, sont à peine chauffés si leur section est suffisante; mais, s'ils offrent à l'électricité une route trop étroite, ils peuvent être volatilisés. C'est l'effet ordinairement produit sur les arbres frappés par le tonnerre; la séve, réduite en vapeur au milieu des tissus de l'arbre, dans sa partie la plus étranglée, ordinairement le tronc, le fait éclater et le réduit en espèces de filaments comme des allumettes...

Des effets d'une aussi grande énergie expliquent aisément l'action exercée par la foudre sur l'homme. Si le fluide parcourt les parties externes du corps, il y creuse un sillon, et la brûlure ainsi produite est profonde, très-douloureuse et très-difficile à guérir; mais s'il pénètre dans l'intérieur, il produit sur le système nerveux une telle commotion,

qu'il le désorganise. De là des paralysies, quand la partie atteinte n'est pas essentielle, ou bien la mort, sans que l'autopsie révèle aucun désordre, parce que nous ignorons la structure intime des centres nerveux et que nous sommes inhabiles à distinguer ses lésions.

— *Accidents.* M. Boudin, médecin en chef de l'hôpital de Saint-Martin, a présenté en 1865, à l'Académie des sciences, une statistique des accidents causés par le tonnerre. Dans la période comprise entre les années 1835 et 1863, c'est-à-dire en vingt-neuf ans, on a compté en France 2,238 personnes tuées par la foudre, ce qui donne une moyenne de 77 victimes par an.

Le maximum annuel a été de 111, le minimum de 48. Si l'on joint le nombre des blessés à celui des morts, le nombre total des victimes de la foudre, pour la période qui nous occupe, dépasse 6,700, et la moyenne est par an de 230.

Les personnes du sexe féminin paraissent beaucoup plus à l'abri des atteintes du fluide que celles du sexe masculin; ce résultat a été attribué à l'influence des vêtements de soie, plus communs chez les femmes que chez les hommes.

M. Boudin a cité deux personnes qui ont été frappées plusieurs fois par la foudre; l'une d'elle a été visitée trois fois par la foudre, dans trois logements différents.

Le quart des personnes foudroyées a été atteint sous des arbres; de sorte que près de 1,700 personnes auraient pu éviter la mort ou de graves blessures en évitant le voisinage des arbres pendant l'orage.

Si l'on répartit les accidents du tonnerre suivant les localités où ils se sont produits, on constate que les départements montagneux, tels que la Lozère, la Haute-Loire, les Hautes-Alpes, la Haute-Savoie, sont ceux qui fournissent les plus forts contingents, tandis que les plus épargnés sont les pays de plaines : la Manche, l'Orne, l'Eure, la Seine, le Calvados.

Le même statisticien a relevé un certain nombre d'observations qui tendraient à démontrer que les objets frappés par la foudre peuvent rester chargés d'électricité pendant quelque temps, comme une bouteille de Leyde, et, par suite, conserver pendant ce temps la faculté de foudroyer les objets environnants. Pour les préservatifs des accidents, v. PARATONNERRE.

— *Méd.* La foudre peut tuer un individu subitement. Son corps reste alors dans un état de convulsion tétanique et acquiert très-vite la rigidité cadavérique. Il conserve, en outre, de l'électricité comme une bouteille de Leyde, et Boudin a vu des hommes relevant un individu foudroyé recevoir une décharge électrique très-forte. Lorsque la foudre, en frappant un individu, ne le tue pas instantanément, celui-ci présente, avec des brûlures de forme irrégulière au premier et au second degré, sur les points où la décharge électrique a lieu, les signes d'une commotion cérébrale et, lorsqu'il se réveille, il est paralysé complètement des membres inférieurs. Il éprouve des sensations de froid, un tiraillement très-douloureux dans les pieds et les mains et une angoisse que l'on peut rapporter à la frayeur aussi bien qu'à l'effet de la foudre. Lorsque la foudre frappe une femme enceinte, la femme avorte généralement, comme à la suite de violentes secousses. Lorsqu'on est appelé auprès d'un individu atteint par la foudre, on cherche d'abord à le ranimer par des frictions, des affusions froides et des lavements excitants; s'il présente des signes d'asphyxie, on le fera respirer artificiellement; enfin, lorsqu'il sera revenu à lui, on traitera ses brûlures comme les brûlures ordinaires.

TONNERRE, ville de France (Yonne), ch.-l. d'arrond., à 197 kilom. de Paris, par le chemin de fer de Paris à Lyon, à 28 kilom. N.-E. d'Auxerre, sur le penchant d'une colline dont l'Armançon baigne la base; pop. aggl., 4,620 hab. — pop. tot., 5,332 hab. L'arrondissement comprend 5 cantons, 82 communes et 41,388 hab. Commerce de grains et de vins; clouteries, tanneries, fabriques de faïence. Collège communal, tribunal de 1^{re} instance.

— *Monuments.* Le monument le plus ancien de Tonnerre, le seul qui ait échappé à trois incendies, est l'ancien hôpital de marguerite de Bourgogne. La portion encore debout se compose de l'ancienne salle des malades, monument historique de style ogival, et qui sert aujourd'hui de chapelle. L'abside renferme le tombeau de la fondatrice en marbre blanc, par Bridan fils, inauguré en 1825; le mausolée du ministre Louvois, dû au ciseau de Girardon. Louvois est représenté couché à demi; près du ministre, une autre statue en marbre représente l'Histoire, et deux autres, en bronze, représentent la Vigilance et la Sagesse. On voit encore, dans une salle voûtée du XVI^e siècle, appelée la Revestière, un calvaire ou sépulcre composé de huit grandes statues en pierre tendre de Tonnerre et d'un excellent travail; enfin, la nef contient le gnomon établi, de 1786 à 1788, par le Père Péroillat, religieux bénédictin. L'édifice total (nous parlons ici de la chapelle, car le surplus des bâtiments a été restauré et agrandi récemment), construit dans des dimensions gigantesques et avec une sévère

simplicité, avait dans le principe 100 mètres de longueur, y compris le portique, sur 19 mètres de largeur; il a été diminué sur sa longueur pour l'établissement de nouvelles salles. Son dôme immense est à plein cintre, formé de petites planches en chêne fixées à la charpente, qui est d'une grande hardiesse. Les pièces de bois qui forment les poinçons et les tirants sont d'une grandeur extraordinaire. En 1818, Charles-Henri de Clermont-Tonnerre fit élever le sol de l'édifice, et détruisit le maître-autel primitif; il fut remplacé par le maître-autel actuel, d'ordre corinthien.

L'église Notre-Dame fut, à son origine, la chapelle ou oratoire de l'Hôtel-Dieu; agrandie à plusieurs époques, elle dénote dans son architecture le style de différents siècles. Une partie du chœur doit être du XI^e siècle; la nef a précédé le portail, qui date de 1533 et porte le cachet de la Renaissance à son épanouissement complet. Il a malheureusement souffert de l'incendie de 1556; mais on en distingue encore la plupart des détails. La simplicité et en même temps la richesse du dessin en sont les qualités dominantes; les bas-reliefs, qui représentent des sujets tirés de l'Écriture sainte, sont admirables, les lignes bien entendues; enfin, les sculptures sont délicates et d'un précieux fini. Une tour, commencée en 1610 et terminée en 1626, surmonte l'édifice; elle remplace la belle flèche détruite par l'incendie dont nous venons de parler. Un escalier de 198 marches, remarquable par la belle exécution de la spirale centrale, conduit à la plate-forme. L'intérieur de l'église ne présente guère d'intéressant que le sanctuaire (XI^e ou XII^e siècle), la chapelle de la Vierge, un buffet d'orgues bien sculpté (XVI^e siècle) et la chaire à prêcher (XVIII^e siècle).

L'église Saint-Pierre, classée au nombre des monuments historiques, se fait d'abord remarquer par sa situation bizarre et isolée; elle s'élève sur la pointe d'un rocher qui domine d'un côté la ville et de l'autre la Fosse-Yonne, et est entourée en partie par une muraille formant terrasse et d'où l'on découvre toute la vallée de l'Armançon. Ainsi que celle de Notre-Dame, la construction de cette église porte les caractères de styles divers. L'incendie de 1556 l'a, comme Notre-Dame, détruite en partie; sa reconstruction eut lieu de 1562 à 1601. Le sanctuaire, de 1351, a été conservé, ainsi que le chœur, de style ogival (XIII^e ou XIV^e siècle); mais la nef date de la fin du XVI^e siècle et n'a jamais été finie. Elle est bornée au S.-O. par les anciennes fortifications de la ville, sur lesquelles était un chemin de ronde qui traversait l'église et le clocher; aussi les entrées de l'édifice sont-elles placées sur son flanc. La façade principale, tournée au S.-E., a été bien conçue. La première porte et les fenêtres obliques qui l'accompagnent sont originales et gracieuses; les sculptures du grand portail sont délicates et bien fouillées. A l'intérieur, les voûtes ont de la hardiesse et de la légèreté et produiraient un très-bon ensemble si les nervures des principaux piliers ne se trouvaient perdues ou masquées par des chapelles nouvellement construites dans un style qui n'est pas en rapport avec celui du monument. Le parage du mur du fond de la nef pour y placer le buffet d'orgues a amené, en 1846, la découverte d'une porte romane dont les cintres sont doublés en retrait et supportés de chaque côté par trois colonnes avec chapiteaux ornés de sculptures assez grossières. L'ouverture de la baie principale porte environ 5 mètres; elle est divisée en deux autres baies, séparées par un pilier sur lequel est sculptée une statue. Ce portail, qui paraît dater du XI^e siècle, servait probablement d'entrée à la chapelle primitive, dont l'emplacement est occupé par l'église actuelle. Quelques chapelles de l'église Saint-Pierre possèdent encore des vitraux du XVI^e siècle bien conservés.

Citons encore : l'hôtel d'Uzès, élégante construction du XVI^e siècle, d'une architecture achevée et ornée de sculptures exécutées avec finesse; elle a été malheureusement mutilée; mais la principale façade, flanquée d'une tourelle contenant un large escalier en spirale, est encore bien conservée; le collège, fort ancien, établi depuis 1800 dans le couvent des Ursulines, dont la chapelle sert aujourd'hui de théâtre, et l'hôtel de ville, bâti en 1830. Sous les bâtiments de la halle, il existe encore une ancienne église ou chapelle souterraine, construite dans le style roman; mais il n'en est fait mention dans aucune charte et on ignore sous quel patronage elle a été édifiée. Elle est maintenant divisée en plusieurs caves ou magasins.

En descendant de l'église Saint-Pierre pour gagner la Fosse-Yonne, on rencontre un petit sentier auquel se rattache un souvenir historique; c'est par là que la duchesse d'Angoulême réussit à s'échapper incognito de Tonnerre, après avoir appris la nouvelle de la révolution de Juillet (1830).

— *Histoire.* L'étymologie du nom de cette ville, *Tonnardum*, qui signifie en langue celtique *près du torrent*, s'explique par la proximité de la belle fontaine de Fosse-Yonne, bassin de 13 mètres de diamètre, terminé en forme d'entonnoir et d'où jaillit une eau limpide, d'un volume assez fort pour faire tourner des usines placées à peu de distance de

sa source. *Tornodurum*, comprise autrefois dans la Gaule Celtique et chef-lieu d'un *pagus*, était traversée, à l'époque de la conquête romaine, par une grande voie publique qui en faisait un point central de communication entre Sens, Alise et Langres. Bien qu'elle ne possède aujourd'hui aucun vestige de monuments romains, son antiquité n'en est pas moins constante; la voie dont nous venons de parler se divisait en deux branches, et plusieurs tronçons assez bien conservés permettent encore de suivre son parcours. Il est également établi aujourd'hui que les Romains avaient construit, à une distance de 3 lieues, un camp sur la rivière d'Armançon, près de la route militaire. L'époque de l'introduction du christianisme dans cette ville est incertaine. Hilarius, gouverneur de la province, reçut, dit-on, au ^{ve} siècle, la visite de saint Germain d'Auxerre et de saint Loup de Troyes. Tonnerre, après avoir été comprise dans le royaume de Bourgogne, fut ensuite soumise à Clotaire II. Dès le ^{viii} siècle, le *Pagus Tornotensis* (nom sous lequel les chroniqueurs de l'époque désignent la ville) formait un des six archidiaconés du diocèse de Langres, et nous voyons en 814 Louis le Débonnaire faire don à l'évêque de cette ville, Betton, du château et des domaines en dépendant, à titre de comté. Le comté de Tonnerre est donc le plus ancien de France. Après saint Guery et saint Ebbon, tous deux archevêques de Sens, qui furent investis de la même dignité, une longue lacune règne dans la succession des comtes de Tonnerre. Cette lacune ne finit qu'au ^x siècle, époque où Hugues, duc de France, donna ce fief à un seigneur nommé Milon; le comté resta dans la famille de ce dernier jusqu'à Hugues Renaud, qui, s'étant voué à l'Eglise, en transmit, en 1065, la possession à son parent Guillaume I^{er}, comte de Nevers. La première charte d'affranchissement accordée à Tonnerre date de 1174 et du règne de Gui II. Cette charte fut confirmée par tous les comtes qui suivirent. Pierre de Courtenay limita la charte de Tonnerre quant aux franchises commerciales, mais il l'étendit considérablement sur les autres points. Tonnerre possédait, sous les comtes de la maison de Nevers, un prévôt institué la première année du ^{xiii} siècle, un sénéchal (1170), une école publique (1230) et un lieutenant général de bailliage (1361). En outre, la fondation de l'hôpital encore debout aujourd'hui remonte à 1293 et est due à Marguerite de Bourgogne. En 1359, Edouard III d'Angleterre se présenta sous les murs de Tonnerre; il s'empara de la cité basse; puis, ayant vainement tenté de pénétrer dans le château, où commandait Baudouin d'Hennequin, maître des arbalétriers, il mit, avant de battre en retraite, le feu à la ville. L'incendie fit des ravages considérables, mais le désastre fut promptement réparé. La ville commençait à peine à respirer, quand, en 1414, les troupes de Jean sans Peur pénétrèrent dans Tonnerre, et la ville fut de nouveau brûlée et saccagée. Ni le château, ni la cité qu'il entourait, ni le bourg Saint-Michel ne furent rebâti depuis cette époque. En 1542, François I^{er}, de passage à Tonnerre, accorda, dans la grande salle de l'hôpital, une audience à l'ambassadeur de Charles-Quint, venu pour lui déclarer la guerre. En 1556, un troisième incendie, attribué, dit-on, à la malveillance et dont quelques-uns accusèrent la duchesse de Crussol, détruisit de nouveau la ville. A l'incendie succéda la peste (1570), et vers le même temps, pour comble d'infortune, Tonnerre fut obligée de payer 5,000 livres au prince de Condé pour se racheter du pillage. La Ligue essaya, mais vainement, d'établir à Tonnerre un de ses centres d'action. A cette époque, le comté de Tonnerre était depuis longtemps passé dans la famille de Clermont. Charles-Henri de Clermont, comte de Tonnerre, qui, malgré l'insuccès de la Ligue dans sa capitale, avait jusqu'alors servi les intérêts des Guises, s'empressa de reconnaître le roi de Navarre pour roi de France après la mort de Henri III (1589). Louis XIII s'arrêta, le 30 avril 1631, dans le nouveau château de Tonnerre et y fut reçu par le même Henri de Clermont qui en avait ouvert les portes à Henri IV; le 22 juin 1671, Louis XIV, revenant victorieux de Franche-Comté, y fut également reçu par le comte François. François de Clermont vendit, en 1684, le comté de Tonnerre à Michel-François Le Tellier, marquis de Louvois, dont la famille le posséda jusqu'à la Révolution. Depuis cette époque jusqu'à nos jours, un seul fait intéressant signale l'histoire politique de la ville; c'est le bombardement, puis le pillage de Tonnerre par les troupes autrichiennes, lors de l'invasion de 1814.

— **Célébrités.** Tonnerre est la patrie du célèbre personnage énigmatique connu sous le nom de *Chevalier ou de Chevalière d'Éon*. La maison où il naquit en 1733, monument du ^{xviii} siècle, assez remarquable, est encore debout. On peut encore placer, parmi les célébrités de Tonnerre, l'illustre Nicolas Pithou, qui, s'il ne naquit pas dans la ville, y remplit du moins très-longtemps les fonctions de bailli.

Le territoire de la ville de Tonnerre produit des vins de diverses qualités. Les uns méritent d'être classés en première ligne parmi ceux de la basse Bourgogne. Le vin des côtes de Pitoy et des Perrières, et ce-

lui des Grandes-Poches, sont comparables au célèbre vin des Olivettes, qui se récolte non loin de là. Les environs de Tonnerre fournissent aussi des vins blancs corsés, spiritueux et fins, qui viennent immédiatement après ceux de Chablis. Ces vins sont généralement pétillants et conservent longtemps une douceur appelée *moustille*, qui en fait l'agrément pendant la première année; en vieillissant, ils deviennent spiritueux et finissent toujours bien. Les meilleurs vignobles de la côte de Tonnerre sont peuplés des mêmes cépages que ceux des grands crus de la Côte-d'Or; les pineaux en forment la base. Le noirien y porte le plus souvent le nom de franc-pineau; à mi-côte, on le trouve généralement mêlé au beaunois. Dans les crus de seconde qualité, on observe un troisième cépage; le lombard ou gros plant, qui réussit particulièrement sur les coteaux élevés, est peu difficile sur la nature du sol et produit abondamment des vins appelés vins gris ou clarets, si renommés autrefois. Quelques tre-sauts ou verrots et quelques pineaux gris appelés buriaux se rencontrent aussi çà et là, mais en petite quantité. Les vignes blanches sont toutes en beaunois.

TONNERRE (mont) [*Tonnensberg* ou *Donnersberg*], montagne de Bavière, dans la partie septentrionale du cercle du Rhin. C'est le *mons Jovis* des Romains. Sous l'Empire, il a donné son nom à un département français. C'est la plus haute montagne de la chaîne du Haardt et du Palatinat bavarois (780 m.). « Composée, dit M. Joanne, de porphyre et de grès, le mont Tonnerre a la forme d'un ovale. De magnifiques forêts d'essences variées tapissent ses croupes tantôt arrondies, tantôt abruptes, d'où descendent des gorges plus ou moins profondes appelées *thalien* dans les environs. Son sommet est un plateau long de 15 kilom. et large de 7 à 8 kilom., dépouillé d'arbres, en partie cultivé, en partie inculte. On y remarque les débris d'une enceinte qui avait 4,100 mètres de circonférence et de 1 mètre à 1 m. 60 de hauteur. Selon certains antiquaires, ces constructions seraient des restes de fortifications romaines; d'autres d'autres savants, elles auraient eu la même origine que celles de Dürkheim. Du reste, on a découvert sur cette montagne un grand nombre d'antiquités romaines. Un couvent fondé au ^{xiv} siècle a existé deux cents ans sur le Donnersberg. On n'y trouve aujourd'hui que deux fermes. Une grosse pierre carrée marque le point culminant de la montagne, mais la vue est plus étendue et plus belle du *Königsstuhl*, rocher de porphyre, haut de 6 à 7 mètres, sur lequel les rois francs et les comtes du Wormsgau ont siégé pour rendre la justice à leurs sujets. »

TONNERROIS, OISE s. et adj. (to-nè-roï, oi-ze). Géogr. Habitant de Tonnerre; qui appartient à cette ville ou à ses habitants : *Les TONNERROIS*. La population TONNERROISE.

TONNINGEN, ville du Danemark, dans le duché et à 50 kilom. O.-S.-O. de Slævig, sur la droite de l'Eider, à la naissance de l'estuaire qu'il forme avant de se jeter dans la mer; par 55° 19' 25" de latit. N. et 6° 22' 30" de longit. E.; 4,000 hab. Elle communique par un canal avec Rendsbourg. Ecole de navigation. Distilleries, corderies, teintureries, briqueteries, blanchisseries de cire, chantiers de construction. Le port est un des meilleurs de la mer du Nord, et il s'y fait un grand commerce.

TONNITE s. f. (to-ni-te — rad. *tonne*). Moll. Nom donné par les auteurs anciens aux tonnes fossiles.

TON-NYHION s. m. (ton-ni-on). Bot. Nom siamois de l'apocyn ou herbe à la ouate.

TONOGRAPHIE s. f. (to-no-gra-fî — du gr. *tonos*, corde; *graphô*, j'écris). Système de signes employés pour représenter les sentiments et les passions que l'orateur et l'artiste dramatique expriment par le son de la voix, la physionomie et le geste. Il Peu usité.

TONON s. m. (to-non). Erpét. Nom vulgaire d'un lézard gris d'Amérique.

TONOTECHNIE s. f. (to-no-tè-kni — du gr. *tonos*, ton; *techné*, art). Mus. Art de noter les airs en général. || Art de noter des airs sur les cylindres des orgues de Barbarie et autres instruments mécaniques.

TONOTECHNIQUE adj. (to-no-tè-kni-ke — rad. *tonotechnie*). Mus. Qui appartient, qui a rapport à la tonotechnie : *Appareil TONOTECHNIQUE*.

TONQUÉDEC, village et comm. de France (Côtes-du-Nord), cant. de Plouaret, arrond. de Lannion; pop. aggl., 250 hab. — pop. tot., 2,020 hab. Aux environs, dans la jolie vallée du Guer, s'élèvent les ruines du château de Tonquédec, surnommé avec raison le *Pierrefonds* de la Bretagne. Un des seigneurs de Tonquédec accompagna saint Louis dans sa dernière croisade. Plus tard, en 1355, le duc de Bretagne Jean IV fit démanteler le château à la suite d'une rébellion. Mais il fut rétabli plus fort que jamais et abrita une garnison redoutable jusqu'au jour où le grand démolisseur de la féodalité, Richelieu, jugeant le poste dangereux pour la royauté, prit le parti de lui faire subir un nouveau démantèlement, cette fois définitif. Les seigneurs de Tonquédec avaient le titre de vic-

comte; ils figuraient au premier rang de la noblesse de Bretagne et prétendaient au parlement général tenir la première place comme les premiers bannerets de la province. Ils avaient des cours dans soixante et une paroisses et trois juridictions à Coëtmen, à Tonquédec et à Chef-du-Pont-de-La-Roche-Derrien, rapportant chacune 1,000 livres de rente. Ils possédaient, en outre, une sécherie de poisson en Plémur-Bodou et Tréberden, du 1^{er} mai à la Sainte-Croix de septembre de chaque année, et leurs vassaux étaient tenus dans cet intervalle, à peine d'une forte amende, d'y apporter tous les congres et toutes les anguilles qu'ils pêchaient. Enfin les vicomtes de Tonquédec avaient encore le droit d'apprécier en dernier les ventes de grains et de les évaluer à 12 deniers au-dessus du prix fixé par les trois marchés précédents de Lannion. Ces curieuses prérogatives montrent assez quelle était au moyen âge l'immense puissance arbitraire des seigneurs féodaux. Malgré l'exécution de Richelieu, les tours du château de Tonquédec sont encore debout aujourd'hui, bravant les efforts du temps après ceux des hommes.

Les ruines du château de Tonquédec méritent une description particulière. « Ces ruines imposantes s'élèvent, dit M. Paul de Courcy, sur la croupe d'un coteau, au milieu d'un paysage sauvage et romantique. Les épaisses murailles crenelées de cette noble demeure féodale, ses grosses tours dont les sommets sont chargés de lierre et d'autres plantes grimpantes, semblent encore commander la contrée et y témoignent du moins de la puissance de ses anciens seigneurs. Le Léguer coule à gauche dans une vallée profonde, encadrée de rochers boisés, et poursuit son cours vers le nord; à droite se creuse une autre vallée latérale, arrosée par un petit ruisseau sortant d'un étang. Un cap étroit forme donc l'assiette du château, qui présente la configuration d'un polygone irrégulier divisé en trois parties. On entre dans la première cour par une porte en ogive, que fermaient anciennement une herse et un pont-levis dont on voit encore les coulisses. Cette première enceinte, flanquée extérieurement de quatre tours, communique avec une seconde cour par une porte et une poterne que défendent deux tours d'un plus petit diamètre. Les logements du seigneur et de sa suite, la grande salle d'honneur regardant la rivière et la chapelle occupaient trois côtés de la seconde cour. Les angles sud et nord des courtines de la seconde enceinte sont flanqués d'une autre tour, ainsi que le centre de la courtine nord. A l'extrémité opposée au portail, on voit le réduit ou donjon, séparé du corps de la place et occupant le sommet d'un triangle à la pointe du promontoire qui domine la vallée. On y accédait uniquement par un pont-levis qui venait reposer sur une culée en maçonnerie haute encore de plus de 5 mètres, lequel pont s'abaissait d'une poterne cintrée, percée dans la paroi du donjon, au niveau de la galerie de la courtine. L'étage inférieur du donjon n'avait pas d'ouvertures; l'épaisseur de ses murailles est de 3 m. 60 à la base et de 3 m. 50 à l'étage supérieur, c'est-à-dire à la hauteur des consoles des machicoulis. Ainsi, en cas de siège, si le château était pris, sa garnison, réfugiée dans le donjon, pouvait prolonger la résistance jusqu'à ce que la famine ou le défaut de munitions la réduisît à se rendre. Les remparts de Tonquédec, bâtis en grandes pierres de taille, ont partout 3 à 4 mètres d'épaisseur, ainsi que la maçonnerie des tours, rondes à l'extérieur et hexagones à l'intérieur, leurs couronnements ont été rasés, mais on monte encore dans deux d'entre elles jusqu'aux machicoulis, par des escaliers pratiques dans l'épaisseur des murs. Des souterrains et des cachots voûtés en arcètes, avec culs-de-lampe à la retombée des voûtes, règnent au-dessous de ces diverses constructions. »

L'église paroissiale de Tonquédec, érigée en collégiale en 1447, offre une belle verrière du ^{xve} siècle, renfermant plusieurs scènes de la vie de Jésus-Christ.

TONQUIN s. m. (ton-kain). Comm. Etoffe de soie, ordinairement blanche, qui vient de la Chine, et qui doit son nom à la province où elle a été fabriquée pour la première fois.

TONQUIN, TONG-KING, TONKIN ou **AN-NAM SEPTENTRIONAL**, ancien royaume de l'Indo-Chine, dans le N.-E. de l'empire d'Annam, entre 18° 25' 30" de latit. N. et 100° de longit. E. Il est borné au N., au N.-O. et au N.-E. par la Chine, à l'E. par le golfe de son nom, au S. par la Cochinchine et à l'O. par de hautes montagnes qui le séparent du lac Tchou. Longueur, 500 kilom., sur une largeur à peu près égale. Les côtes sont bordées de plusieurs îles, dont les principales sont Pitoten et Ouké-Sima. Le pays est traversé par le fleuve Sang-Haï, qui se jette dans le golfe de Tonquin. Parmi les affluents de ce fleuve on remarque le La-Sieu-kiong. D'autres rivières débouchent dans le même golfe. Le climat est sain et tempéré. On n'éprouve pas au Tonquin ces chaleurs brûlantes qui stérilisent et désolent les autres contrées situées sous la même latitude. Il y pleut fréquemment. Une chaleur tempérée, constante, produit une végétation abondante; l'air est embaumé par l'odeur des végétaux. Le sol est d'une fertilité incomparable. Il produit des grains, des légumes, des fruits, beaucoup

de riz de plusieurs espèces. On cultive aussi le cotonnier, le poivrier et l'arbre à vernis, le thé, l'indigo et le safran. Une racine appelée *nao* sert à teindre en rouge. Le Tonquin produit plusieurs espèces de bois propres à la teinture et de la gomme laque. La canne à sucre y abonde; la vigne y croît spontanément; les rivières nourrissent un grand nombre de vers à soie. Le buffle sert à l'agriculture; on y élève aussi des bœufs, des chevaux, des porcs, des chèvres, des volailles, etc. Le pays est riche en éléphants. On y trouve aussi beaucoup de rhinocéros, de tigres, de cerfs, de singes; ces derniers y sont remarquables par leur nombre et leur hardiesse; réunis en bandes, ils portent la dévastation dans les champs. Le Tonquin est infesté de serpents. Les montagnes recèlent de l'or, de l'argent, du plomb, du fer et de l'étain. Le principal article du commerce est la soie à l'extérieur; le riz, le poisson salé et autres comestibles forment les articles du commerce intérieur. La population peut être évaluée à 18,000,000 d'âmes. Les habitants ont le nez épaté et le visage moins plat que les Chinois. Leur teint est olivâtre; ils laissent croître leurs cheveux et leurs ongles comme les Annamites.

Les Tonquinois sont d'une grande adresse, robustes et francs; cependant, ils trompent assez volontiers les Européens. Ils sont communicatifs, serviables, enclins à la gaieté, prodigues; ils aiment beaucoup le faste, le luxe, les jeux, les plaisirs, la bonne chère, sont vains, orgueilleux et susceptibles; ils prostituent leurs femmes aux étrangers pour de l'argent. Ils sont, sous ce rapport, moins civilisés que les Chinois propres, chez lesquels la famille a des racines profondes et sacrées.

Tous les ouvriers doivent trois mois de travail au gouvernement et aux mandarins. Le théâtre est le principal amusement au Tonquin. Comme en Chine, la science consiste dans la connaissance de la langue écrite et des principes de morale puisés dans Confucius. La religion des Tonquinois est un mélange des cultes chinois et indou. La métempsycose y est admise. Le nom de Confucius y jouit d'une grande autorité morale et religieuse. C'est à la fois un législateur et un être supérieur, que la tradition vulgaire a élevé jusqu'au rang des dieux. Certaines classes éclairées pratiquent la morale de Lao-tseu, autre législateur chinois passé, dans le Tonquin comme en Chine, à l'état de divinité; mais il n'a pas de temples ni de prêtres aussi nombreux que Confucius et le Bouddha. On compte dans le Tonquin près de 200,000 chrétiens; c'est beaucoup dans un pays où l'intolérance des mandarins se montre plus vive et plus cruelle que dans les autres parties de l'extrême Orient. Les *Annales de la Propagation de la foi* constatent 2 séminaires catholiques, 3 collèges, plusieurs évêques et environ 150 prêtres.

Situé au N.-E. de l'empire d'Annam, le Tonquin fait partie intégrante de cet empire, avec lequel il a de nombreux traits de ressemblance, au point de vue physique et moral. Il a pour capitale Kécho ou Bac-Kuk; il est divisé en dix provinces et est gouverné par un vice-roi. On appelait autrefois ce pays *Giao-chu*; il resta dans l'état de barbarie la plus complète jusqu'en 214 av. J.-C., d'après les historiens et les orientalistes. Sa première annexion à l'empire d'Annam date de 1406. Le Tonquin gouverné d'abord par des princes particuliers, eut à soutenir des guerres successives contre les souverains annamites et contre les mandarins chinois, qui cherchèrent longtemps à dominer dans ce pays. Plusieurs fois le Tonquin passa sous la domination de maîtres étrangers; mais la résistance fut toujours aussi énergique que l'attaque. Après avoir subi le joug des Chinois de 1414 à 1428, il fut gouverné par la dynastie indigène des Lê jusqu'en 1788 et fut réuni à l'empire d'Annam en 1802. Après la prise de possession définitive de Saïgon par l'amiral Charner, au nom de la France, en février 1861, et l'occupation des trois provinces de la basse Cochinchine, le ministre de la marine de Chasseloup-Laubat, dans le but d'ouvrir des débouchés commerciaux à notre colonie, ordonna une grande exploration scientifique qui devait prendre le fleuve du Cambodge comme fil conducteur pour pénétrer jusqu'en Chine. L'expédition chargée d'explorer le fleuve May-kong ayant constaté que ce grand cours d'eau ne pourrait jamais servir de route à un commerce un peu important, par suite des difficultés et des longueurs de la navigation, on fut amené à chercher une route commerciale par la vallée du Tonquin, qui absorbe des quantités considérables de riz et envoie en échange de la soie et des produits végétaux. Un voyage fait par un négociant français, M. Dupuis, ayant démontré la navigabilité du fleuve Song-Cof, qui relie à la mer la capitale du Tonquin, Kécho, et celle-ci à la province chinoise de Yun-nan, on résolut, en 1872, de relever hydrographiquement le cours de ce fleuve, puis de négocier avec la cour de Hué un traité de navigation et de commerce. Sur la proposition du lieutenant de marine Francis Garnier, qui avait fait partie de l'expédition du May-kong, la Société de géographie de Paris prit, avec l'assentiment du ministère de la marine, l'initiative d'une exploration scientifique. Le gouverneur de la Cochinchine française, l'amiral Dupré, envoya à Hué M. Legrand de La Liraye et

M. Gauthier pour négocier un traité de commerce ouvrant l'empire d'Annam aux Européens et régler les conditions mises à l'exploration du Song-coï par la commission scientifique. Pendant ce temps, le capitaine de frégate Senex mouillait à l'embouchure du Song-coï, puis effectuait une reconnaissance hydrographique jusqu'au-dessus de Kécho. De son côté, le gouvernement anglais, très-hostile à une expédition qui devait être profitable à la France, s'attachait par ses agents à indisposer contre nous les autorités annamites, en particulier le vieil et intraitable vice-roi de Tonquin, et poussait en même temps la Chine à faire la conquête du Tonquin. Voyant les négociations avec Hué traîner en longueur, l'amiral Dupré appela à Saigon le lieutenant Francis Garnier, dont les connaissances spéciales et l'intelligence supérieure lui étaient connues. « Francis Garnier, dit un écrivain, traça immédiatement un plan et le proposa à l'amiral. Il ne s'agissait pas d'agir par la force et de tenter une conquête moins difficile à faire qu'à conserver. Il fallait, au contraire, empêcher la disparition du pouvoir annamite au Tonquin pour y maintenir sur un terrain diplomatique inattaquable la légitimité de l'influence française. On négocia donc à la fois avec Pékin, afin d'empêcher l'entrée des troupes chinoises; avec le vice-roi du Yun-nan, pour garantir l'ouverture de la nouvelle route et discuter des tarifs douaniers équitables; avec Hué, pour montrer à l'empereur d'Annam les dangers qu'il courait en s'obstinant à fermer le Song-coï, les avantages qu'il recueillerait au contraire en laissant faire le commerce sous la surveillance d'une administration douanière française analogue à celle qui fonctionnait en Chine sous la direction des Anglais. On insinua aussi à la cour d'Huê de requérir officiellement la médiation de la France. Un ambassadeur annamite vint à Saigon et, le 18 octobre 1873, Francis Garnier partit pour le Tonquin à la tête d'une petite division composée de deux canonniers et de deux détachements de fusiliers marins et de soldats d'infanterie de marine. » Il avait pour principale mission de négocier un traité de commerce avec le vice-roi du Tonquin. Arrivé à Touram, Francis Garnier fit parvenir à Hué une lettre de l'amiral Dupré demandant l'envoi d'un plénipotentiaire à Ha-nof pour régler de concert toutes les questions en litige. Un diplomate annamite rejoignit bientôt l'expédition qui arriva peu après à Ha-nof. Mais le vice-roi du Tonquin, Nguyen-tri-foung, non-seulement refusa de traiter sous prétexte qu'il n'avait pas de pouvoirs, mais encore somma Garnier de quitter le pays dans un délai déterminé. Bien que n'ayant que 120 hommes sous ses ordres, Garnier répondit au vice-roi par un ultimatum, et, ne pouvant obtenir de réponse, il attaqua le 21 novembre la citadelle défendue par 7,000 hommes. La citadelle et la ville d'Ha-nof tombèrent en son pouvoir avant que les Annamites eussent songé à organiser la résistance. Le vice-roi reçut une blessure dont il mourut peu après; les Annamites furent désarmés et les principaux dignitaires furent envoyés prisonniers à Saigon, où le chef de l'expédition demanda des renforts. Garnier s'empara alors de l'administration et notifia aux consuls étrangers l'ouverture du Song-coï au libre commerce de toutes les nations. Grâce à son indomptable énergie et à l'héroïsme de sa petite troupe, Garnier prit, le 10 décembre, la citadelle de Phu-hai, tombée au pouvoir des Annamites fidèles à la mémoire du vice-roi.

Le 21 décembre, une bande de pirates étant venue attaquer Ha-nof, Garnier les repoussa; mais, s'étant engagé avec quelques matelots dans un sentier, il tomba dans un trou, fut criblé de coups de lance par les pirates, et ses compagnons rapportèrent à Ha-nof son cadavre affreusement mutilé. Au même moment, l'enseigne Baluy tombait dans une embuscade et avait le même sort. Le 24 décembre, deux cents hommes de renfort arrivèrent; mais le hardi chef de l'expédition n'était plus, le petit corps de troupes françaises reçut l'ordre de se replier sur Ha-phang. Malgré le résultat final de l'expédition, l'amiral Dupré obtenait de la cour de Hué la conclusion d'un traité signé à Saigon et signifié officiellement le 14 mars 1874. Aux termes de ce traité, le royaume d'Annam est pratiquement ouvert au commerce européen par l'entremise des Français, et la France a payé un prix comparativement bien faible, vu l'importance de la clause obtenue en échange.

Voici les principales dispositions du traité :

10 Trois ports sont ouverts au commerce :

Ha-nof dans la province de Tonquin, Thi-naï dans la province de Bindinh et Nuh-hai dans la province de Hai-duong.

20 Liberté pour les Européens de résider et de posséder des immeubles dans les susdits ports, sous la protection d'un consul français et d'une garnison de 100 hommes;

30 Libre circulation dans l'intérieur du royaume au moyen de passe-ports visés par le consul.

40 Autorisation pour le transit des produits chinois à travers le Tonquin.

50 Libre exercice du culte catholique dans tout le royaume.

60 Versement à l'Espagne, par le gouvernement annamite, d'une indemnité de 1 million de dollars.

70 Cession par la France au gouvernement

av.

annamite de cinq steamers, chacun de la force de 500 chevaux, 100 canons et 1,000 fusils se chargeant par la culasse.

80 Interdiction au roi d'Annam, au cas de révoltes ou de troubles à l'intérieur, de recourir à d'autre puissance que la France.

La signature du traité fut annoncée par un salut royal de vingt et un coups de canon, et l'ouverture officielle du Tonquin eut lieu le 15 septembre 1875. Dans les ports ouverts, le trafic est libre après l'acquiescement de 5 pour 100 de la valeur des marchandises à leur entrée ou à leur sortie. Cependant les armes et les munitions de guerre ne peuvent être ni importées ni exportées par le commerce. Les douanes sont dirigées par des fonctionnaires français jusqu'à ce que les Annamites soient bien mis au courant de ce service. Enfin, un consul français réside à Ha-nof avec une escorte armée.

TONQUINOIS, *OISE* s. et adj. (ton-ki-noi, oi-ze). Géogr. Habitant du Tonquin; qui appartient à ce pays ou à ses habitants : *Les Tonquinois*. *Les mœurs tonquinoises*.

— s. m. Linguist. Idiome parlé au Tonquin, et qui est un dialecte de la langue annamite.

TONSA, rivière de l'Indoustan, dans la présidence de Calcutta. Elle sort des monts Kimours, se dirige vers le N.-E. et, après un cours d'environ 300 kilom., elle se jette dans le Gange, à 25 kilom. S.-E. du confluent de la Djemnah.

TONSART s. m. (ton-sar — du lat. *tonsus*, tondu). Techn. Peau nouvellement tondue, en termes de mégisserie : *Vers la fin de décembre, il vient ordinairement au Tonquin de Poirisy des TONSARTS grands et forts, que l'on emploie pour faire de la grande basane ou des tabliers d'ouvriers*. (Malapreyre.)

TONSBERG, ville de Norvège (Jarlsberg-et-Laurvig), au fond du golfe de son nom, sur la côte septentrionale, vis-à-vis de l'île de Notteroe, à 21 kilom. N.-N.-E. de Laurvig, par 49° 15' de latit. N. et 30° 8' de longit. E.; 2,000 hab. Petit port de commerce sur le Tonsberg-fjord. Exportation d'ouvrages en bois. Tuileries aux environs.

TONSE, rivière de l'Indoustan, territoire de Sirmour. Elle descend du versant méridional des monts Himalaya, coule au S. et se jette dans la Djemnah, après un cours très-rapide d'environ 125 kilom.

TONSELLE s. f. (ton-sè-le). Bot. Syn. de *TONTELES*.

TONSI (Jean), biographe italien, né en 1528, mort à Milan en 1601. Il entra dans l'ordre des Humiliés, devint abbé de Brenna (1559), puis du monastère de Saint-Abondus, à Crémone. Pour n'avoir pas voulu dévoiler le complot tramé par quelques-uns de ses religieux contre l'archevêque de Milan, il fut enveloppé dans leur proscription et relégué dans la chartreuse de Garignano. Toutefois, quelque temps après, il put se rendre en Toscane, où il devint grand prieur de Saint-Etienne, recteur de l'université de Pise, et il retourna à Milan en 1586. On a de lui : *Disceptationes calvinicae*, trad. de Panigarola (Milan, 1594); *De vita Emmanuelis Philiberti, Allobrogum ducis* (Turin, 1596, in-fol.); *Vita d'Alfonso d'Avalos*.

TONSILLAIRE adj. (ton-sil-lè-re — rad. *tonsille*). Anat. Qui appartient, qui a rapport aux tonsilles ou amygdales : *Artère TONSILLAIRE*. *Nerfs TONSILLAIRE*.

— Pathol. *Angine tonsillaire*, inflammation des tonsilles ou amygdales.

— *Encycl.* *Angine tonsillaire*. Certains individus ont une disposition toute particulière et inexplicable à contracter cette maladie pour la moindre cause. Les jeunes gens et les hommes d'un tempérament sanguin y sont les plus exposés. Ordinairement, c'est au printemps qu'elle est le plus fréquente, à l'époque où la chaleur augmente rapidement. Elle se développe le plus communément sous l'impression d'un air froid, lorsque le corps est échauffé, et sous celle de l'humidité des pieds; elle est aussi produite assez souvent par le contact d'un liquide trop chaud ou trop froid, acre ou caustique, ou par celui d'un air chargé de vapeurs irritantes. Les stimulations répétées de l'estomac et les indigestions fréquentes en favorisent le développement, et quelquefois même suffisent pour la produire. L'usage des aliments acres en est aussi une des causes fréquentes. Nous l'avons vue très-souvent se développer chez les femmes à l'approche des règles, et même au moment de leur apparition, sous l'influence de la cause la plus légère. Il suffit, par exemple, dans ces circonstances, d'une immersion passagère des mains dans l'eau froide, ou d'un léger refroidissement des pieds, des bras, des épaules ou du cou, pour la faire naître.

L'angine *tonsillaire* débute rarement par un frisson initial; le plus souvent, elle s'annonce par un sentiment de gêne, de chaleur, de sécheresse, de picotement au fond de la gorge; la déglutition est douloureuse, gênée; les malades éprouvent une sensation de corps étranger dans la gorge; de là ces mouvements comme instinctifs, surtout chez les enfants, qui portent leurs mains à chaque instant à la gorge comme pour se débarrasser de ce prétendu corps étranger. La déglutition et la respiration deviennent de plus en plus diffi-

ciles et douloureuses, surtout quand les deux amygdales sont prises; les aliments les plus liquides et les boissons seulement peuvent passer, et non sans peine; mais il n'est pas rare de les voir sortir presque aussitôt par les fosses nasales. Dans des cas extrêmes, ces deux fonctions sont entièrement suspendues; la face se congestionne, les lèvres deviennent livides, les yeux sont rouges, saillants; tout l'extérieur du malade exprime une anxiété et une angoisse extrêmes, qui peuvent aller jusqu'à l'asphyxie. Une douleur plus ou moins vive et souvent excessive siège au niveau des angles de la mâchoire; elle augmente par la pression et les mouvements de déglutition et de respiration ou autres; elle se propage souvent dans l'oreille, où elle détermine des tintements, des bourdonnements et des élancements insupportables, et, dans quelques cas même, elle s'accompagne de surdité. La voix, notablement altérée, est nasillarde; quelquefois, il y a aphonie. Dans certains cas, surtout au début, il y a une toux gutturale douloureuse et quinteuse, suivie d'une expectoration muqueuse, épaisse et blanchâtre. Les ganglions sous-maxillaires sont enflés, endoloris; une salive abondante, épaisse, des mucosités gluantes et visqueuses remplissent la bouche et sont rejetées avec peine. Quand on fait ouvrir la bouche au malade, ce qui est quelquefois fort difficile et douloureux, tantôt on aperçoit au fond une seule amygdale gonflée, et alors la lésion est déviée du côté opposé et portée en avant; tantôt les deux sont prises et l'isthme du gosier est en partie ou complètement obstrué. Les amygdales ont un aspect criblé comme une framboise; les orifices de leurs utricules sont marqués de points blanchâtres, grisâtres, constitués par un mucus épais, caséux et fétide qui remplit leur cavité. L'haleine est nauséabonde, très-fétide. Cette variété de l'angine *tonsillaire* a été appelée angine couenneuse commune, ou inflammatoire simple. Les symptômes généraux manquent quand la maladie est peu prononcée. Dans les cas graves, le pouls devient fréquent, petit, dépressible; la face exprime une anxiété, une angoisse très-marquée, de l'abattement et une prostration générale; l'appétit est nul, la peau chaude, sèche; constipation, quelquefois diarrhée avec matières très-fétides.

La marche est, en général, aiguë ou subaiguë; sa terminaison la plus commune est la résolution, qui s'annonce par la diminution progressive, puis la disparition complète de tous les symptômes tant locaux que généraux. Un autre genre de terminaison est la suppuration, qui est annoncée par un frisson et par une exacerbation, puis une diminution des symptômes locaux. On sent quelquefois la fluctuation avec le doigt. Le pus peut se réunir en foyer dans le tissu cellulaire et former soit un abcès unique, soit des abcès multiples, qui s'ouvrent dans la bouche ou dans le pharynx. On a encore vu le pus se réunir en foyer en dehors de l'amygdale, se propager le long des muscles profonds du cou ou de la carotide et venir faire saillie au cou ou même s'étendre jusque dans la poitrine. Dans quelques cas, il érode les parois de la carotide et détermine une hémorragie foudroyante. La carotide a été blessée plusieurs fois pendant l'ouverture de ces abcès; la mort a été immédiate. Notons enfin la terminaison par induration de la glande, terminaison qui se rencontre particulièrement chez les sujets cachectiques, lymphatiques, scrofuleux, syphilitiques. Quand cette induration est très-prononcée, les enfants ont toujours la bouche ouverte, ce qui leur donne un air de stupidité particulier. Cet état détermine une déformation du thorax, ainsi qu'un arrêt de développement et un rétrécissement très-marqué des fosses nasales.

Quant à l'anatomie pathologique, on observe d'abord le tissu de la glande gonflé, épais et ramollé; plus tard, il devient, au contraire, induré et friable. Les utricules et les orifices dilatés renferment un mucus épais, blanchâtre, caséux, ayant l'odeur de fromage pourri; les parois des vésicules sont épaissies; le tissu interarticulaire est infiltré d'une matière plastique, produit de l'inflammation.

Les moyens thérapeutiques généralement employés sont d'abord : les antiphlogistiques, les émocto-cathartiques, les gargarismes émollients; plus tard, les gargarismes astringents, les bains de pieds, les sinapismes. Si des abcès se forment, il faudra les ouvrir, mais en prenant toutes les précautions qu'exige le voisinage d'un vaisseau aussi important que la carotide interne.

TONSILLE s. f. (ton-si-le — lat. *tonsilla*, mot qui passe pour être un diminutif de *tola*, amygdale. L'origine de *tola* n'est pas connue; quelques-uns en font un mot d'origine gauloise. Mais si l'on remarque que la parenté de *tola* et de *tonsilla* n'est pas bien établie, que *tonsilla* signifie, en même temps qu'amygdale, pieu, pilote, on sera peut-être porté à croire que ce mot vient de *tundere*, frapper, ce qui convient parfaitement au sens de pieu. Resterait à découvrir un rapport de sens entre *pieu* et *amygdale*, ce qui est difficile; mais l'identité de la dénomination doit faire admettre ce rapport en principe, bien qu'il soit jusqu'ici impossible de le trouver directement). Anat. Syn. d'AMYGDALÉ.

— *Encycl.* La *tonsille* (vulgairement *amygdale*) est une glande vasculaire sanguine placée dans le pharynx en arrière de l'isthme du gosier. Elle est située dans la fosse amygdalienne, entre le pilier antérieur et le pilier postérieur du voile du palais. Elle a la forme et le volume d'une grosse amande. Mais ce volume est susceptible d'augmentation, et il est très-fréquent de voir des *tonsilles* assez volumineuses pour déborder les piliers du voile du palais. Cette glande a une direction oblique de haut en bas et d'avant en arrière, comme le pilier postérieur du voile du palais dont elle suit la direction. On en voit aussi qui sont aplaties. Cette glande présente une face interne libre, une face externe adhérente, un bord antérieur, un bord postérieur, une extrémité supérieure et une extrémité inférieure. La face interne libre procède dans la cavité du pharynx. Elle est convexe et présente de petits orifices, visibles à l'œil nu, qui conduisent dans des cavités ou lacunes amygdaliennes. La face externe adhérente n'est point recouverte par la muqueuse comme la face interne; elle est en rapport avec le muscle amygdalo-glosse et l'aponévrose pharyngienne, qui la séparent de l'artère carotide interne. Elle en est séparée par un intervalle de 0m,01 environ. Le bord antérieur, appliqué contre le pilier antérieur du voile du palais à sa partie supérieure, en est séparé à sa partie inférieure par un angle dont l'ouverture regarde en bas. Le bord postérieur est parallèle au pilier postérieur, dont il est séparé par une dépression qui forme la muqueuse en se portant du pilier sur l'amygdale. L'extrémité supérieure est placée en dessous du point de réunion des deux piliers, dans une excavation appelée fosse amygdalienne, qu'un repli muqueux cache en partie. Pour voir cette fosse, il faut soulever ce pli. L'extrémité inférieure correspond aux parties latérales de la base de la langue, dont la séparation intervient de 0m,01 environ.

La *tonsille* est recouverte par la muqueuse pharyngienne, qui se prolonge sur elle pour s'étendre ensuite à la langue en bas et au voile du palais en haut. Elle s'enfonce dans la *tonsille* en divers points de la face interne et forme en se déprimant des culs-de-sac connus sous le nom de lacunes de la *tonsille*. Il en existe quelques-uns plus volumineux à l'extrémité supérieure de la *tonsille*, dans la fosse sus-amygdalienne. Ces culs-de-sac ont une profondeur plus ou moins considérable; quelques-uns sont si profonds qu'ils atteignent presque la surface externe de l'amygdale; ils sont plus larges vers le fond qu'à la surface de la glande; c'est pour cela que leurs orifices paraissent sous forme de points ou de lignes très-courtes. Les vésicules closes qu'on trouve dans la *tonsille* sont situées à la face profonde de la muqueuse, d'autres sont situées plus profondément encore. On en trouve de même espèce sur la base de la langue, dans l'espace qui sépare les deux *tonsilles*. Ces vésicules closes présentent 0mm,2 à 0mm,5 de diamètre; elles sont sphériques, ovales ou piriformes; en certains points, elles se réunissent par groupes de 15 à 20; chaque vésicule a une paroi granuleuse, grisâtre, sans stries; elle a une épaisseur de 0mm,005 à 0mm,007; le contenu est grisâtre, demi-liquide; il est formé en grande partie par un épithélium nucléaire sphérique, dont les noyaux ont 0mm,003 de diamètre; on y trouve aussi quelques cellules sphéroïdales et un ou deux noyaux. Entre les groupes de vésicules closes et les vésicules elles-mêmes se trouvent des cloisons minces de tissu laminaire dans lesquelles rampent les vaisseaux. Les artères des *tonsilles* sont fournies par la pharyngienne inférieure, par la palatine supérieure, par la palatine inférieure et par la linguale. Elles se terminent à la surface des vésicules closes, où elles forment de petites mailles arrondies; de chaque vésicule naissent ordinairement deux veinules qui se dirigent vers la face externe de la *tonsille* pour former un petit plexus veineux qui constitue une dépendance du plexus pharyngien. On ne connaît pas les lymphatiques de la *tonsille*. Les nerfs émanent du nerf glossopharyngien; on ne sait pas comment ils se terminent. Quelques filaments viennent aussi du nerf pneumo-gastrique.

On ne connaît pas l'usage des *tonsilles*. Il est probable qu'elles ont une médiocre importance. On peut affirmer cependant qu'il sort des lacunes tonsillaires un liquide visqueux qui se répand à la surface de la muqueuse de cette région et qui facilite le glissement du bol alimentaire.

On appelle encore *tonsille*, en anatomie, le lobule du bulbe rachidien qui se trouve très-saillant sur les côtés du bulbe, à la face inférieure du cervelet.

TONSILLITE s. f. (ton-sil-li-te — rad. *tonsille*). Pathol. Inflammation des amygdales.

TONSILLOTOME s. m. (ton-sil-lo-to-me — de *tonsille*, et du gr. *tomé*, section). Chir. Instrument dont on se sert pour exciser les amygdales ou tonsilles. On l'appelle aussi AMYGDALOTOME et SÉCATRUR DES AMYGDALÉES.

TONSILLOTOMIE s. f. (ton-sil-lo-to-mi — rad. *tonsillotome*). Chir. Excision des amygdales tunifiées.

— *Encycl.* L'ablation des amygdales est

une petite opération chirurgicale, devenue bien facile aujourd'hui, grâce à l'heureuse invention du tonsillotome de Fahnestock. Elle est indiquée principalement dans ces hypertrophies à forme chronique qui ont pour résultat de gêner le passage de l'air et d'entretenir un état inflammatoire permanent dans l'arrière-bouche. Les enfants affectés de cette infirmité respirent la bouche ouverte, ce qui leur donne une physionomie peu intéressante; ils sont très-sujets aux angines tonsillaires et souvent atteints de surdité. Le meilleur moyen de guérir leur infirmité est l'ablation des amygdales hypertrophiées, ce qui a pour résultat de rendre un libre passage à l'air et de préserver des angines. La *tonsillotomie* est indiquée aussi par quelques chirurgiens comme le meilleur moyen de guérir l'inflammation des amygdales, l'angine couenneuse au début, les abcès des amygdales, les ulcérations cachées derrière ces organes, etc.

Avant qu'on se servit du tonsillotome, on enlevait péniblement les amygdales au moyen du bistouri boutonné, en ayant soin de saisir avec une pince à griffes les glandes hypertrophiées; aujourd'hui, l'opération est beaucoup plus simple. Le tonsillotome est une sorte de petite guillotine qui s'introduit facilement jusqu'au fond de la bouche. On engage d'abord l'amygdale qu'on veut extraire dans la lunette de l'appareil, composé d'un anneau coupant, glissant dans un double anneau moussé. Un second temps de l'opération consiste à enfourcher l'amygdale dans une petite fourchette à deux dents qui passe au devant de l'anneau et qui, après avoir saisi la glande, la tire au dehors; enfin, par un dernier mouvement, on fait jouer le couteau, et il ne reste plus qu'à retirer l'instrument: l'amygdale coupée reste accrochée aux dents de la fourchette. L'amygdalotomie a été perfectionnée à plusieurs reprises par M. Velpeau et par quelques autres chirurgiens. Le perfectionnement le plus remarquable est celui de M. Mathieu, qui rend le même instrument propre à manœuvrer avec promptitude, soit à gauche, soit à droite, avec les trois doigts de la main droite seulement, la gauche restant libre pour abaisser la langue.

La *tonsillotomie* est rarement suivie d'accidents. Cependant, chez les adultes, elle peut être l'occasion d'une hémorragie plus ou moins considérable. Si les gargarismes d'eau froide ne suffisent pas à arrêter cet écoulement de sang, il faut pratiquer une compression à l'aide d'une longue pince, dont un des mors se place sur la section de l'amygdale et l'autre sur la peau qui recouvre la mâchoire inférieure. Il arrive aussi que l'amygdale se détache et est avalée par le malade; cet accident n'a rien d'alarmant, car cette glande se digère dans l'estomac et le malade en est quitte pour s'être un peu mangé lui-même.

TONSTALL (Cuthbert), prélat anglais. V. TUNSTALL.

TONSTRINE s. f. (ton-stri-ne — lat. *tonstrina*; de *tonsor*, barbier). Antiq. rom. Boutique de barbier.

TONSURE s. f. (ton-su-re — bas lat. *tonsurā*; de *tondere*, tondre). Cérémonie de l'Eglise catholique, par laquelle l'évêque introduit un laïque dans l'état ecclésiastique et lui donne le premier degré de la cléricature, en lui coupant les cheveux sur le sommet de la tête : *Donner la tonsure. Recevoir la tonsure.* Le *prêtre romain est souvent un gros garçon qui sort du séminaire avec une tonsure pour tout sacrement.* (E. About.)

— Espace circulaire que l'on rase sur la tête des clercs.

— *Bénéfice à simple tonsure*, Bénéfice que l'on pouvait posséder en n'ayant que la tonsure, et sans être obligé de prendre les ordres sacrés ni de s'astreindre à la résidence.

— Fam. *A simple tonsure*, De peu de valeur ou d'importance : *Docteur à simple tonsure. Avocat, médecin, gentilhomme à simple tonsure.* (E. Vieille loc.)

— *Encycl.* Dans l'antiquité, on rasait les cheveux aux esclaves et aux criminels; les moines et les ecclésiastiques se les rasaient de même, soit par un sentiment d'humilité, soit pour réagir, dans la société, en faveur des opprimés qui étaient l'objet du mépris public. Tel fut, paraît-il, l'origine de la *tonsure*, qui est devenue le premier degré d'enrôlement dans le clergé. L'évêque le confère en coupant au futur ecclésiastique quelques mèches de cheveux en forme de croix, à quatre reprises différentes, pendant que celui-ci récite quelques paroles du psaume xv, puis en le revêtant du surplis et lui disant que ce vêtement est « le symbole de l'homme nouveau créé pur et saint. » La *tonsure*, d'après le rituel romain, doit devenir de plus en plus grande, à mesure que l'on avance dans les ordres; le simple tonsuré doit la porter de 0m,032 de diamètre, le minore de 0m,04, le sous-diacre de 0m,045, le diacre de 0m,06 et le prêtre de 0m,08. La *tonsure* du pape occupe tout le dessus de la tête. Pour pouvoir être tonsuré, il faut, depuis le concile de Trente, avoir été baptisé et confirmé, savoir lire et écrire, et connaître les principales vérités de la religion. Dans la primitive Eglise, on donnait la *tonsure* des l'âge de sept ans; aujourd'hui, on ne la donne pas, en général, avant l'âge de quatorze ans, et même on ne la confère plus, dans la plupart des diocèses,

qu'aux élèves en théologie. On distinguait longtemps plusieurs sortes de *tonsures*: la *tonsure* romaine, partielle et circulaire; la *tonsure* grecque, qui s'étendait sur toute la tête, et la *tonsure* de saint Paul ou *tonsure* écossaise, qui allait d'une oreille à l'autre, sur le devant de la tête seulement. La grande *tonsure*, appelée *couronne* ou *couronne cléricale*, consiste à ne laisser qu'une étroite couronne de cheveux courts tout autour de la tête; elle est encore portée par les moines de l'ordre de Saint-François et par les dominicains, en mémoire, disent les uns, de la couronne d'épines; en souvenir, disent les autres, de saint Pierre, qui se serait fait raser ainsi les cheveux, chose peu croyable. Cette grande *tonsure* est moins ancienne que la *tonsure* ordinaire; elle ne date que du vie siècle. L'historien Socrate rapporte que Julien l'Apostat, avant son apostasie, pour se faire donner, dans l'Eglise de Nicomédie, l'ordre de lecteur, fut obligé de se laisser tonsurer la tête jusqu'à la peau (*detonsis ad cutem crinibus*).

On peut consulter, pour les détails, après l'abbé Martigny, l'*Histoire ecclésiastique* d'Evagre (liv. III, chap. xxvi) et surtout Chamillard (*De corona, tonsura et habitu cleric.*) et du Saussay (*Panopl. cleric.*).

TONSURÉ, ÉE (ton-su-ré) part. passé du v. Tonsurer. Qui a reçu la tonsure; qui a une tonsure sur la tête : *Clerc tonsuré. Devant leurs chefs tonsurés, ces pauvres paysans tombaient humblement à genoux.* (H. Heine.)

— s. m. Clerc, homme qui a reçu la tonsure : *Un simple tonsuré.*

TONSURER v. a. ou tr. (ton-su-ré — rad. *tonsure*). Donner la tonsure à. ON TONSURAIT autrefois des enfants.

— Faire la tonsure de : *Ce barbier a l'honneur de tonsurer l'évêque.*

• TONTAINE interj. (ton-tè-ne). Sorte de refrain employé dans les chansons, avec le mot TON TON :

Joyeux chasseurs d'Ille-et-Vilaine,
De votre cor je prends le ton :

Ton ton, tontaine, ton ton.

BÉRANGER.

TONTANÉE s. f. (ton-ta-né). Bot. Syn. de *coccocypselum*, genre de rubiacées.

TONTE s. f. (ton-te — rad. *tondre*). Action de tondre un animal : *La TONTE des brebis. Tous les trois ans on fait la TONTE de la laine des moutons.* (Buff.)

— La laine qu'on retire en tondant : *Il achetait les TONTES des magnifiques troupeaux de mérinos qu'on élevait sur ces domaines.* (Fr. Soulié.)

— Epoque où l'on a coutume de tondre les troupeaux.

— Façon donnée à une étoffe en la tondant : *La TONTE des draps.* On dit aussi *TONTURE*.

— Hortic. Action de tondre les végétaux ligneux ou herbacés : *La TONTE des gazons. La TONTE des arbustes et des arbres est assujettie à des règles qu'on ne viole pas sans inconvénients.* (Bosc.)

— *Encycl.* *Tonte des chevaux.* Dans tous les pays méridionaux, l'habitude de tondre les chevaux date d'une haute antiquité. De nos jours, certains vétérinaires se sont plus d'une fois élevés contre cette coutume, en fondant leurs critiques sur des raisons théoriques qui n'ont pas prévalu; l'expérience a démontré les avantages du tondage, opération qui, en diminuant l'abondance des poils, s'oppose à l'accumulation de la sueur et prévient les résultats fâcheux que cette accumulation pourrait amener. Cette opération a été admise, en principe, pour la cavalerie française; on a cherché à simplifier les procédés d'exécution. On a d'abord substitué aux forces et aux ciseaux l'action comburante du gaz enflammé; mais, presque aussitôt, MM. de Nabat ont inventé une tondeuse mécanique fondée sur le principe de la tondeuse à drap, et cette machine est aujourd'hui adoptée partout.

Les chevaux sont ordinairement tondus vers la fin de l'automne; dans nos provinces pyrénéennes, le tondage est exécuté par des tondeurs espagnols, qui se répandent de ville en ville, de bourg en bourg, et opèrent, comme dans leur patrie, à l'aide de grands ciseaux, les uns recourbés, les autres droits, suivant les parties à attaquer. Le tondage est presque toujours partiel, c'est-à-dire qu'il n'est effectué que sur la partie supérieure du corps; quelquefois même on ne tond qu'une bande longitudinale partant du cou et s'arrêtant à la naissance de la queue; mais un tondage complet qui s'appliquerait à toute la surface du corps serait un progrès.

TONTELEÉ s. f. (ton-té-lé). Bot. Genre d'arbres et d'arbrisseaux, de la famille des hippocratéacées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent dans l'Amérique tropicale.

TONTI (Lorenzo), banquier italien, qui vivait au xviii^e siècle. Il vint s'établir en France vers 1650 et imagina les emprunts en rentes viagères où les extinctions profitent aux prêteurs survivants, et qui furent nommés de son nom *tontines*. La première tontine fut établie par Mazarin en 1653. Depuis, on eut plus d'une fois recours à cet onéreux expédient.

TONTI (le chevalier), homme de guerre,

fil du précédent, qui vivait dans la seconde moitié du xviii^e siècle. Il avait servi pendant plusieurs années sur terre et sur mer, notamment en Sicile, lorsque La Salle l'emmena avec lui dans l'expédition qu'il fit au Mississippi. Chargé par ce chef de la garde du fort Niagara, construit entre les lacs Érié et Ontario, Tonti s'attacha à gagner la confiance et l'amitié des Illinois et y réussit complètement. En 1680, d'après l'ordre de La Salle, il construisit sur la rivière des Illinois un fort qu'il acheva l'année suivante et qu'il appela fort Saint-Louis. La Salle et presque tous ceux qui faisaient partie de l'expédition étant morts, Tonti, resté à peu près seul, se fixa chez les Illinois, au milieu desquels il vécut du produit de sa chasse et de la vente des pelleteries. Ce fut là que d'Iberville, commandant de la Louisiane, le trouva en 1700. On ne sait rien sur les dernières années de sa vie. C'est de son nom qu'on a appelé petits et grands Tonticas les cantons qu'il avait habités sur les bords du Mississippi. On a publié sous le nom du chevalier Tonti un ouvrage apocryphe intitulé : *les Dernières découvertes de La Salle dans l'Amérique septentrionale* (Paris, 1697, in-12).

TONTINE s. f. (ton-ti-ne — du nom de l'inventeur Lorenzo Tonti). Association dans laquelle plusieurs personnes mettent en commun un fonds destiné à être réparti, à une époque déterminée, entre les survivants, avec les intérêts accumulés et la part des décédés : *La première TONTINE fut autorisée par ordonnance royale en 1653.* (Forbonnais.) *Les TONTINES, immorales comme la plupart des constitutions viagères, sont des déceptions qui punissent l'avidité des contractants.* (Fracœur.) *Il n'y a pas de TONTINE où les probabilités de la vie et de la mort se calculent avec plus de sagacité que dans ses bureaux.* (Balz.) Rente viagère que touche chaque intéressé à une tontine : *Toucher, recevoir sa TONTINE.*

— Par ext. Opération financière quelconque, basée sur la durée probable de la vie humaine.

— Jeux. Sorte de jeu de cartes. « Corbillon dans lequel les joueurs à la tontine mettent les enjeux. » Enjeux contenus dans le corbillon.

— *Encycl. Hist.* Le Napolitain Lorenzo Tonti proposa en 1653 au cardinal Mazarin l'idée d'une tontine destinée à faciliter un emprunt public. La combinaison était celle-ci : l'emprunt était divisé en dix classes de 102,500 livres chacune et montant en totalité à 1,025,000 livres. Chaque souscripteur recevait l'intérêt de sa mise, qui était de 300 livres au denier 20. Les classes étaient réparties de sept ans en sept ans, depuis la naissance jusqu'à l'âge de soixante-dix ans et au-dessus. À la mort de chaque souscripteur, le revenu devait accroître la part des survivants de sa classe, jusqu'au dernier, après quoi la rente était éteinte au profit de l'Etat. Un édit autorisa cette opération sous le nom de *tontine* royale; mais le parlement refusa d'enregistrer l'édit.

En 1689, à la suite de guerres qui avaient épuisé le Trésor, Louis XIV revint à l'idée de Tonti, ouvrit une tontine de 1,400,000 livres de rentes viagères, divisées en quatorze classes de 100,000 livres de rentes chacune, le taux de la souscription étant de 300 livres et l'intérêt proportionné à la classe dans laquelle se trouvait le rentier en raison de son âge. Bien que toutes les classes n'eussent pas été remplies, cette tontine fonctionna jusqu'en 1726 et ne cessa que par le décès d'une veuve âgée de quatre-vingt-seize ans qui, au moment de sa mort, jouissait d'un revenu de 73,500 livres de rente. Plusieurs tontines furent créées depuis, dans les grands embarras financiers, notamment en 1759. Mais ce mode d'emprunt parut trop onéreux, et une déclaration royale du 21 novembre 1763 interdit, pour l'avenir, « toute nouvelle tontine ou rentes viagères portant accroissement au-dessus du denier primitivement constitué. » En 1770, un arrêt du conseil supprima toutes les tontines du gouvernement, et les rentes qui leur étaient affectées furent converties en rentes viagères, au taux déterminé par un tarif spécial.

Passons aux tontines privées, qui ont été la première forme des assurances sur la vie. Sous Louis XV et sous Louis XVI, il se forma un certain nombre de tontines, notamment la fameuse caisse Lafarge autorisée en 1759, supprimée en 1770 et rouverte le 22 août 1791; la Compagnie royale d'assurance autorisée en 1787 avec un privilège de quinze ans. Dans les considérants qui accompagnaient cette autorisation, on remarque le passage suivant : « Le roi, s'étant fait rendre compte de la nature et des principes des divers établissements fondés en Europe sous le nom d'assurances sur la vie, a reconnu qu'ils renfermaient des avantages sérieux; que, naturalisés en France, ils y seraient d'une grande utilité; qu'un nombre considérable d'individus de tout sexe, de tout âge y trouveraient la facilité de s'y faire assurer, sur leur vie ou sur des termes de leur vie, des rentes ou des capitaux, soit pour eux-mêmes dans leur vieillesse, soit après eux en faveur des survivants auxquels ils voudraient laisser des ressources ou des bienfaits; que ces sortes d'assurances, modérées et équitablement arbitrées, affranchiraient

de l'usure trop commune la vente de toute espèce de capitaux, de rentes viagères, ou en étendraient la jouissance à des survivants; qu'enfin ces combinaisons variées, liant utilement le présent à l'avenir, ramèneraient ces sentiments d'affection et d'intérêt réciproque qui font le bonheur de la société et en augmentent la force. »

Lorsque la caisse Lafarge, la plus vaste tentative qu'on ait faite en France du système d'assurance mutuelle sur la vie, se fut reconstituée aux premiers temps de la Révolution, elle chercha à se faire adopter par le gouvernement comme institution d'intérêt public. Mirabeau, à la Constituante, exposa les bienfaits des assurances mutuelles sur la vie : « Vos comités, dit-il, trouvent une foule d'avantages dans l'adoption de ce projet; il en est un dont ils ne vous parlent point, c'est qu'un pareil établissement, rappelant sans cesse à la classe indigente les ressources de l'économie, lui en inspirera le goût, lui en fera connaître les bienfaits et en quelque sorte les miracles. J'appellerai volontiers l'économie la seconde providence du genre humain. La nature se perpétue par des reproductions; elle se détruit par les jouissances. Faites que la subsistance même du pauvre ne se consume pas tout entière; obtenez de lui, non par des lois, mais par la toute-puissance de l'exemple, qu'il dérobe une très-petite portion de son travail pour la confier à la reproduction du temps, et par cela seul vous doublerez les ressources de l'espèce humaine. Et qui doute que la mendicité, ce redoutable ennemi des mœurs et des lois, ne fût détruite par de simples règles de police économique? Qui doute que le travail de l'homme dans la vigueur de l'âge ne pût le nourrir dans sa vieillesse? Puisque la mendicité est presque la même chez les peuples les plus riches et chez les plus pauvres, ce n'est pas dans l'inégalité des fortunes qu'il faut en chercher la véritable cause; elle est tout entière dans l'imprévoyance de l'avenir, dans la corruption des mœurs, et surtout dans cette consommation continuelle sans remplacement, qui changerait toutes les terres en désert si la nature n'était pas plus sage que l'homme.... »

L'Assemblée, cependant, ne crut pas devoir déclarer d'utilité publique la caisse Lafarge, qui fonctionna simplement comme institution privée. Elle encaissa d'énormes capitaux; mais bientôt, malgré l'autorité imposante de l'Académie des sciences, il fut démontré que les calculs sur la mortalité probable étaient entachés d'exagération. On prouva que, pour que la caisse pût tenir ses promesses, il était nécessaire qu'il n'y eût plus que 10 survivants sur 100, ce qui était impossible, à moins d'épidémies considérables. La caisse Lafarge, après un succès momentané, tomba donc en déconfiture. D'autres établissements créés à son imitation et basés aussi sur des prévisions de mortalité inexactes eurent le même sort. Un décret du 15 mars 1809 décida qu'aucune de ces associations ne serait désormais établie sans une autorisation du chef de l'État dans la forme des règlements d'administration publique. Ce décret eut même un effet rétroactif, et les tontines actuellement existantes furent mises en grérance.

Une prévention défavorable, née de ces expériences malheureuses, s'attacha dès lors dans l'opinion publique au système des assurances mutuelles sur la vie. En 1816, cependant, plusieurs compagnies organisèrent des assurances de cette nature, mais non plus sur les bases de la mutualité; ce furent des assurances à primes, système depuis longtemps pratiqué en Angleterre, où l'une des plus florissantes compagnies actuelles, l'*Amicable*, a reçu sa charte d'incorporation sous la reine Anne en 1706.

Depuis lors, les deux systèmes se développent en France parallèlement. Les législations qui régissent chacun d'eux sont différentes. Les sociétés à primes fixes doivent se constituer sous la forme anonyme avec l'autorisation du gouvernement; les sociétés d'assurance mutuelle ou tontines, qu'elles soient placées sous le régime de la simple grérance ou administrées par des sociétés anonymes, sont en outre soumises à une surveillance spéciale.

Il y a, dit M. A. Legoyt, cinq combinaisons principales d'assurances mutuelles sur la vie : 1^o accroissement du revenu sans aliénation du capital, l'intérêt produit par les mises sociales étant réparti, aux époques fixées par le contrat, entre les seuls sociétaires survivants, et, à l'expiration de la société, le capital des mises retournant aux souscripteurs ou à leurs ayants droit; 2^o accroissement du revenu avec aliénation du capital, l'intérêt produit par les mises sociales se répartissant aux époques fixées, et, à l'expiration de la société, le capital des mises étant réparti entre les seuls sociétaires survivants; 3^o accroissement du capital sans aliénation du revenu, les arrérages étant servis chaque année aux souscripteurs ou à leurs ayants droit, mais le capital n'étant réparti, à la fin de la société, qu'entre les survivants; 4^o accroissement du capital avec aliénation totale ou partielle du revenu, l'intérêt des mises s'ajoutant successivement au capital jusqu'au terme de l'association; 5^o formation d'un capital par l'accumulation du revenu sans alié-

nation du capital des mises, l'intérêt produit par les mises sociales retournant aux souscripteurs ou à leurs ayants droit, tandis que le capital formé par l'accumulation du revenu est réparti entre les seuls survivants.

Nous n'hésitons pas à donner aux *tontines* la préférence sur les assurances à primes fixes, pour cette raison bien simple que les compagnies propriétaires bénéficient sur les assurés et que ceux-ci payent ainsi l'assurance plus cher qu'elle ne vaut. Ils ont du moins des garanties, dit-on, et le chiffre de la rente ou du capital futur est fixé d'avance, tandis qu'il ne l'est pas dans l'assurance mutuelle, laquelle ne garantit et ne détermine rien. Soit, ils ont cette certitude, mais ils peuvent constater aussi que le chiffre fixé par les tarifs de la société sera plus bas que celui qu'ils auraient obtenu par l'assurance mutuelle, car ces sociétés ont évidemment intérêt à donner à leurs actionnaires le plus de dividendes possible et elles établissent leurs primes en conséquence. Les assurances à primes fixes, du reste, perdent du terrain tous les jours, malgré les concessions qu'elles sont forcées de faire. La plus prospère de toutes les sociétés anglaises est une société d'assurance mutuelle, l'*Equitable*.

La loi nouvelle sur l'armée, qui supprime les bons numéros et le remplacement, rend inutiles les nombreuses *tontines* qui s'étaient formées en France entre les chefs de famille, dans le but de préserver les jeunes gens des mauvaises chances du tirage.

— **Jeu.** La *tontine* est un de ces jeux faciles auxquels on a recours dans les réunions de famille, pendant les soirées d'hiver. On y joue avec un jeu de cartes complet, et le nombre des joueurs est indéterminé. Après avoir pris un même nombre de jetons, auxquels on attribue une valeur de convention, chaque joueur en met trois dans le corbillon, puis on tire la donne au sort, et le donneur, ayant préalablement mêlé et fait couper, distribue à chacun et à lui-même une carte à découvert. Celui qui se trouve avoir un roi prend trois jetons sur les mises déposées dans le corbillon; a-t-il une dame, il en prend deux; a-t-il un valet, il n'en prend qu'un. Le joueur qui a un dix ne prend ni ne donne rien. Celui qui possède un neuf, un sept ou un cinq met un jeton au corbillon; il y en met deux, s'il a un huit, un six ou un quatre. Le joueur qui a reçu un trois paye trois jetons à son troisième voisin de gauche; pour un deux, il paye deux jetons à son deuxième voisin de gauche; enfin, pour un as, il paye un jeton à son premier voisin de gauche. Les paiements une fois terminés, la donne passe à celui qui est placé immédiatement à la droite du joueur qui vient de l'avoir, et la partie se continue de la même manière. Quand un joueur a perdu tous ses jetons, il n'est pas pour cela définitivement mort, c'est-à-dire hors du jeu, car il peut ressusciter au moyen d'un, de deux ou de trois jetons qui lui seront payés par un autre joueur plus ou moins éloigné pour un as, un deux ou un trois. Dans tous les cas, on ne peut perdre que ce qu'on a devant soi, c'est-à-dire qu'un joueur, qui ne possédant, par exemple, qu'un jeton, en a trois à payer, se trouve entièrement acquitté en donnant ce jeton. La partie est terminée lorsqu'il n'y a plus qu'un joueur qui ait des jetons : ce joueur prend tout le contenu du corbillon.

TONTINIER, IÈRE s. (ton-ti-nié, ière — rad. *tontine*). Personne qui fait partie d'une tontine ou qui a des rentes de tontine.

TONTISSE adj. (ton-ti-se — rad. *tonte*). Se dit de la bourre qui provient de la tonture des draps.

— **Papier tontisse**, Papier de tenture sur lequel on applique de la bourre tontisse, qui lui donne l'aspect du drap.

— s. f. Sorte de tenture de toile sur laquelle on applique de la bourre tontisse pour imiter le drap : *Une tapisserie de tontisse*. Bourre provenant de la tonte des draps : *Des balles de tontisse*.

TONTOLI (Gabriel), historien italien, né à Manfredonia (Pouille) vers 1610, mort en 1665. Il étudia les belles-lettres et la jurisprudence, assista à la révolution qui eut lieu à Naples en 1647, puis fit à Rome un voyage pendant lequel il se décida à entrer dans les ordres. Le pape Alexandre VIII, dont il avait gagné les bonnes grâces, le nomma, en 1663, évêque de Ruvo. Tantôt manquait des qualités nécessaires pour écrire l'histoire, et surtout de cette noble fermeté qui enseigne à n'avoir de ménagement que pour la vérité et la justice. Nous citerons de lui : *Mazaniello ovvero discorso narrativo sopra la sollevazione di Napoli* (Naples, 1648), ouvrage dans lequel il encense tour à tour tous les partis; *Memoriae diversae metropolitanae ecclesiae Syontinae* (Rome, 1654, in-4°); *Collectio jurum ecclesiae Garganicae contra Syontinam* (Rome, 1655, in-4°).

TONTON interj. (ton-ton). Refrain de certaines chansons :

Joyeux chasseur d'Ile-et-Vilaine,
De votre cor je prends le ton,
Ton ton, tontaine, ton ton.

BÉRANGER.

Ton ton, tontaine, ton ton, paroles de Marion de Mersan. Grand chasseur et poète à ses heures, Marion de Mersan composa cette

chanson en 1770; c'est un air de cor très-ancien, construit avec une grande franchise sur les meilleures notes ouvertes de l'instrument; de là sa grande sonorité. Il se recommande, en outre, par sa franchise et sa concision. Ces deux qualités l'ont rendu populaire.

1^{er} COUPLET. Mes a - mis, par-tons pour la
chas - se, Du cor j'en - tends le joy - eux
son, Ton ton, ton ton, ton-tai - ne, ton
ton; Ja - mais le plai - sir ne nous
las - se, Il est bon en tou - te sai -
son, Ton ton, ton-tai-ne, ton ton.

DEUXIÈME COUPLET.

A sa manière chacun chasse,
Et le jeune homme et le barbon,
Ton ton (*bis*), tontaine, ton ton;
Mais le vieux chasse la bécasse,
Et le jeune un gibier mignon,
Ton ton, tontaine, ton ton.

TROISIÈME COUPLET.

Pour suivre le chevreuil qui passe
Il parcourt le bois, le vallon,
Ton ton (*bis*), tontaine, ton ton,
Et jamais, en suivant sa trace,
Il ne trouve le chemin long,
Ton ton, tontaine, ton ton.

QUATRIÈME COUPLET.

A l'affût le chasseur se place,
Guettant le lièvre ou l'oison,
Ton ton (*bis*), tontaine, ton ton;
Mais si jeune fille passe,
Il la prend! pour lui tout est bon,
Ton ton, tontaine, ton ton.

CINQUIÈME COUPLET.

Le vrai chasseur est plein d'audace,
Il est gai, joyeux et luron,
Ton ton (*bis*), tontaine, ton ton;
Mais quelque fanfare qu'il fasse,
Le chasseur n'est pas fanfaron,
Ton ton, tontaine, ton ton.

SIXIÈME COUPLET.

Quand un bois de cerf l'embarasse,
Chez sa voisine, sans façon,
Ton ton (*bis*), tontaine, ton ton,
Bien discrètement il le place
Sur la tête d'un compagnon,
Ton ton, tontaine, ton ton.

SEPTIÈME COUPLET.

Quand on a terminé la chasse,
Le chasseur se rend au grand Rond,
Ton ton (*bis*), tontaine, ton ton,
Et chacun boit à pleine tasse
Au grand saint Hubert, son patron,
Ton ton, tontaine, ton ton.

TONTON s. m. (ton-ton). Oncle, dans le langage des petits enfants.

— Altération du mot *TOTON*.

TONTONG s. m. (ton-ton). Sorte de tambour des nègres.

TONTURE s. f. (ton-tu-re — rad. *tonte*). Action de tondre les draps. || Poil que l'on tond sur les draps.

— Mar. Courbure donnée au pont d'un navire, dans le sens de sa longueur. || Equilibre d'un navire obtenu en disposant la charge : *Comme l'Etoile tirait beaucoup plus d'eau de l'arrière que de l'avant, nous la mimes rapidement en TONTURE*. (Bougainville.)

— Hortic. Action de tondre un gazon ou les arbres. || Branches ou foin coupés en tondant.

TONTURER v. a. ou tr. (ton-tu-ré — rad. *tonture*). Mar. Donner de la tonture à : *TONTURER une frégate*.

TONTYN, groupe d'îles de la Malaisie, près de la côte S.-O. de l'île Célèbes, par 5° 31' de latit. S. et 116° 15' de longit. E.

TOOBIGAN, île de l'archipel Souloou (Malaisie), au N.-E. de Bornéo, par 6° 14' de latit. N. et 118° 24' de longit. E.

TOOKE (William), ministre anglican, né à Islington en 1744, mort en 1820. Il exerça le ministère évangélique à Cronstadt, fut chapelain de la factorerie anglaise de Saint-Petersbourg de 1774 à 1792 et se fixa à Londres, où sir Domville se l'attacha en qualité de chapelain. Un riche héritage qu'il fit à cette époque lui permit de se livrer entièrement à ses goûts littéraires. C'était un homme

fort instruit, qui possédait parfaitement les langues anciennes et le français et qui connaissait à fond l'histoire de Russie. Tooke devint membre de la Société royale de Londres et de l'Académie de Saint-Petersbourg. Les ouvrages qu'il a écrits sur ce pays sont particulièrement estimés. Nous citerons de lui : *les Amours d'Othniel et d'Achsah*, conte chaldéen (Londres, 1767, 2 vol. in-12); *la Russie ou Tableau de toutes les nations qui composent cet empire* (Londres, 1780, 4 vol. in-8°); *Variétés littéraires* (1795, 2 vol. in-8°); *Vie de Catherine II* (1798, 3 vol. in-8°), etc. On a traduit de lui en français les deux ouvrages suivants : *Histoire moderne de la Russie* (1802, 6 vol. in-8°); *Histoire de l'empire de Russie sous le règne de Catherine II* (1806, 6 vol. in-8°). Il est l'auteur du *Dictionnaire biographique universel*, en anglais (1790, 15 vol. in-8°), et l'un des rédacteurs du *Gentleman's Magazine*.

TOOKE (Thomas), économiste anglais, fils du précédent, né à Saint-Petersbourg en 1774, mort en 1858. Il suivit son père à Londres en 1792 et dirigea pendant vingt ans, dans cette ville, une maison de commerce qui faisait surtout des affaires avec la Russie. Plus tard, il fut placé à la tête de plusieurs grandes sociétés industrielles, telles que la compagnie des docks de Saint-Catherine (1825), celle du chemin de fer de Londres à Birmingham (1830) et la compagnie royale d'assurances (1840). On a de lui : *Pensées et détails sur les prix élevés et bas des denrées durant le cours des trente dernières années* (1823), opuscule refondu et développé dans un ouvrage considérable, qui a pour titre : *Histoire des prix et de la circulation* et qui se compose de six volumes. Les deux premiers, publiés en 1837, offrent le prix des marchandises et de l'état de la circulation depuis 1793 jusqu'en 1837; le troisième volume (1840) est intitulé : *Remarques sur les lois relatives aux céréales et sur quelques changements proposés dans le système de nos banques*; le tome IV, publié en 1848, a pour titre : *Histoire des prix et de la circulation depuis 1839 jusqu'à 1847 inclusivement*; enfin, les deux derniers volumes, qui parurent en 1857, renferment l'*Histoire des prix et de l'état de la circulation pendant les neuf années 1848-1856*. Cet ouvrage contient une foule de renseignements précieux sur l'histoire commerciale et financière de la Grande-Bretagne, et il doit être consulté par tous ceux qui écrivent sur cette matière. Parmi les autres écrits de Tooke, nous citerons : *Considérations sur l'état de la circulation* (1826); *Lettre à lord Granville sur les effets attribués à la reprise par la banque d'Angleterre des paiements en espèces* (1829); *Seconde lettre à lord Granville sur la circulation dans ses rapports avec le commerce des grains et avec les lois sur les céréales* (1829); *Recherches sur les principes de la circulation, sur les rapports qu'elle a avec les prix et sur l'opportunité de régulariser les émissions de la Banque* (1844), brochure qui produisit une grande sensation. Tooke était, depuis 1820, membre de la Société royale de Londres et, depuis 1852, membre correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques de Paris.

TOOKE (William), littérateur anglais, frère du précédent, né à Saint-Petersbourg en 1777, mort en 1859. Il étudia le droit et exerça longtemps la profession de *solicitor* à Londres. Il fut l'un des principaux fondateurs de la Société pour la vulgarisation des connaissances utiles et en devint le trésorier. On a de lui : *Œuvres poétiques de Charles Churchill, avec des notes explicatives et une relation authentique de sa vie* (Londres, 1804, 2 vol. in-8°; 1844, 3 vol. in-8°, 2^e édit.); *la Monarchie française, sa formation, ses progrès et sa chute* (1855, in-8°), ouvrage que l'on a tort attribué à son frère aîné.

TOOKE (Horne), publiciste et philologue anglais. V. HORNE-TOOKE.

TOOLEN, île et ville de Hollande. V. THOLEN.

TOOTONI, province du Japon, sur la côte S. de l'île de Nippon, à l'O. de la baie de Tomina. Cette province est montagneuse, mais renferme des vallées très-fertiles, et elle est arrosée par la Tenriou. Son chef-lieu est Fammamat.

TOPA s. m. (to-pa). Nom donné dans l'Inde à des individus nés du mélange des races indigènes avec des Français, des Portugais et des Hollandais. || On dit aussi *TOPASSIE*.

TOPAL-OSMAN, grand vizir ottoman, mort en 1733. Il reçut une bonne éducation et montra de bonne heure une vive intelligence. Envoyé en mission en Egypte en 1699, Osman vit, pendant la route, son navire attaqué par un corsaire chrétien qui le captura, fut grièvement blessé à la jambe pendant le combat et resta depuis lors boiteux, ce qui lui valut le surnom de *Topal*. Il fut conduit à Malte, où un Marseillais s'intéressa à lui, le racheta et lui rendit la liberté. Dès qu'il fut arrivé en Egypte, Osman envoya à son libérateur 1,000 sequins et ne cessa de lui donner par la suite des preuves de sa générosité. Comme il avait acquis la confiance du sultan, il fut chargé de plusieurs missions difficiles, se distingua dans la guerre de Morée (1715), devint gouverneur de ce pays, puis de

la Roumélie, et fut élevé à la dignité de grand vizir en 1731. Aussi bon administrateur que bon général, Topal-Osman se distingua également par ses talents et ses vertus, fit re fleurir l'abondance et le commerce, signa la paix avec la Perse, qui consentit à céder la Géorgie; mais, ayant voulu introduire dans l'armée ottomane la discipline et les évolutions européennes, il s'attira de nombreux ennemis qui indisposèrent contre lui le sultan Mahmoud I^{er}, et il fut destitué en 1732; toutefois, comme les frontières du côté de la Perse orientale étaient menacées, on lui confia le commandement d'une armée pour les défendre. Abandonné presque, par un vizir jaloux, aux seules ressources de son génie, Topal-Osman battit à deux reprises le fameux Thomas-Kouli-Kan et livra, en 1733, à Akderbend une dernière bataille, dans laquelle il périt les armes à la main. Il a laissé la réputation d'un des hommes d'Etat les plus habiles et les plus vertueux dont s'honore la Turquie.

TOPAN, le dieu du tonnerre et des tempêtes, chez les Japonais. La race humaine s'étant complètement pervertie, Topan reçut du maître des dieux l'ordre d'embraser l'univers. Tous les hommes périrent, à l'exception d'une famille, qui n'avait point prévariqué et qui perpétua la race. Topan est armé d'une massue qu'il lui suffit d'agiter pour exciter de violents orages. On l'apaise en lui offrant des sacrifices de poissons.

TOPARCHIE s. f. (to-par-cht — gr. *toparchia*; de *topos*, lieu, et de *archia*, commandement). Antiq. Petit Etat indépendant, principauté. || Chacune des provinces de la Palestine, sous les Romains.

TOPARQUE s. m. (to-par-ke — gr. *toparchês*; de *topos*, lieu, et de *archein*, gouverner). Antiq. Chef d'une toparchie.

TOPAYOS, fleuve du Brésil. Il prend sa source dans les Campos-Parebis, parcourt les provinces de Mato-Grosso et de Para et se jette dans l'Amazonne, près de Villa-Franca.

TOPAZE s. f. (to-pa-zé — latin *topazus*, mot qui représente le grec *topasion*, de *topazô*, je cherche. Cette pierre est, dit-on, ainsi nommée parce que les anciens la cherchaient avec beaucoup de soin. Le verbe *topazô* vient de *topos*, lieu). Minér. Pierre précieuse qui est un fluosilicate d'alumine : *Topaze orientale*. *Topaze d'Inde*, de *Bohème*, de *Brazil*. *L'émeraude*, la *topaze*, le *saphir* et le *pyrope* étaient regardés comme les plus précieux ornements. (Voll.) *Cévin est jaune comme l'or, transparent comme la topaze*. (E. About.)

— Ornith. Syn. de *POLYME*. || Section du groupe des colibris ou oiseaux-mouches.

— **Encycl.** Pour les lapidaires, le nom de *topaze* indique une pierre fine quelconque qui offre la couleur jaune; mais les minéralogistes rassemblent sous ce nom des gemmes et même des minéraux lithoïdes qui ont les mêmes attributs et les mêmes caractères essentiels, bien que leur couleur soit très-différente ou même nulle dans un certain nombre d'individus. On peut faire dans ce groupe trois sous-espèces qui sont la *topaze*, proprement dite, la *pyrope* et la *pyrophysalite*. Nous allons décrire la première, qui est le véritable type de l'espèce, en lui rattachant les deux autres par une description succincte :

1^o *Topaze proprement dite*. C'est un fluosilicate d'alumine, dont Berzélius a donné la composition suivante : silice, 34,01; alumine, 58,38; acide fluorique, 7,79. De nombreux caractères font reconnaître la *topaze*. Sa forme primitive est un prisme rhomboïdal droit; ses cristallisations sont prismatiques et très-remarquables par une cassure lamelleuse éclatante qui s'effectue perpendiculairement à l'axe du prisme. Sa densité est 3,5 et elle raye l'émeraude, le beryl, le grenat et le quartz. Elle présente une double réfraction à deux axes. De plus, elle a la propriété de devenir électrique par la chaleur. Haüy rapporte qu'une *topaze* blanchâtre de Sibérie n'a perdu sa vertu électrique qu'au bout de plus de vingt-quatre heures. Enfin, elle est infusible au chalumeau. Cette gemme que nous venons de caractériser offre trois variétés principales que l'on désigne sous le nom du lieu où elles ont été découvertes. Les *topazes du Brésil* sont les plus estimées dans le commerce, surtout lorsqu'elles ont une couleur foncée, soit jaune, soit violette. Cette dernière couleur leur donne une valeur très-grande. Il est très-rare de trouver des *topazes* naturelles d'un beau violet, mais on y supplée en brûlant des *topazes* d'un jaune foncé. Les *topazes* dites *brûlées* peuvent s'obtenir en faisant chauffer une *topaze* ordinaire dans un bain de cendre ou de sable; cette opération n'altère pas sa dureté. Les *topazes* du Brésil n'ont une certaine valeur que lorsqu'elles dépassent le poids de 3 carats. Les naturalistes ont longtemps ignoré le gisement des *topazes* du Brésil. C'est aux environs de Villarica, dans la province de Minas-Geraes, qu'on la trouve dans de petites veines talqueuses avec le cristal de roche et le fer oligiste. L'exploitation occupe un grand nombre d'hommes. On détache les *topazes* des matières qui les accompagnent et ensuite on les transporte à Rio-de-Janeiro, où les lapidaires de cette ville taillent toutes celles qui sont susceptibles de quelque beauté. Puis on les classe par ordre de taille et de couleur. De

là on les transporte souvent à Lisbonne, d'où elles nous arrivent dans les divers pays d'Europe. La *topaze de Saxe* est en cristaux courts, très-nets, d'un jaune de paille; elle n'a pas l'éclat ordinaire des *topazes*. Elle se trouve près d'Auerbach, en Saxe, dans les nombreuses fissures et cavités d'un rocher qui est haut de 80 pieds environ et situé sur le sommet de la montagne dite de Schneckenstein, à 6 lieues au sud de Zwicau. Ce rocher est lui-même composé de la substance de la *topaze*, mêlée de quartz, de mica et de tourmaline. Les Allemands ont nommé cette roche *topaz-fels*. La *topaze de Sibérie* n'offre que des teintes très-légères de vert et de bleuâtre; elle peut même être complètement hyaline et incolore. L'Ecosse est la contrée d'Europe qui possède les *topazes* de ce genre les plus volumineuses. On les trouve dans l'Aberdeenshire et dans le Banffshire, à Portsay. Ces *topazes* sont verdâtres; on les nomme *saphirs* à Edimbourg, où on les taille. Le terrain où on les recueille est un terrain d'alluvion, qui offre également du quartz jaune, dit *topaze d'Ecosse*; mais nulle part ces *topazes* n'ont été rencontrées en si grande quantité qu'en Sibérie, dans les montagnes qui forment la chaîne de l'Altai et celle de l'Oural. La *topaze* n'est pas une pierre très-estimée des lapidaires. Les seules qui aient un certain prix sont les *topazes* d'un jaune riche du Brésil et la *topaze* rouge, naturelle ou brûlée, que l'on appelle improprement *rubis du Brésil*. On les appelle brillants ou à degrés.

20 *Pycnite*. Haüy a donné ce nom à un minéral lithoïde, de couleur blanchâtre, quelquefois nuancé de violâtre, que l'on trouve à Altenberg, en Saxe, sous la forme de longs prismes cylindroïdes, dans un gresien composé de quartz gris et de mica argentin. Werner avait considéré cette pierre comme un beryl; mais l'analyse a montré que la densité de la pycnite était la même que celle de la *topaze*. C'est même l'excès de cette densité sur celle du beryl qui a suggéré à Haüy le nom de pycnite, de *pycnos*, dense. On cite encore la pycnite en Bohême, en Norvège, en Sibérie et dans le Limousin.

20 *Pyrophyllite*. L'analyse et certains indices de clivage ont aussi déterminé l'adjonction à la *topaze* de ce minéral opaque et pierreuse. Sa couleur est le blanc légèrement verdâtre. On le trouve au milieu du granit de Finbo, près de Falun, en Suède, où il est associé au talc et à la fluorine.

TOPAZOLITHE s. f. (to-pa-zo-li-te — de *topaze*, et du gr. *lithos*, pierre). Minér. Grenat d'un jaune de topaze.

TOPDALS-FJORD, bras de mer de Norvège, formé sur la côte méridionale par le Skager-Rack, par 58° 10' de latit. N. et 5° 47' de longit. E. L'Odderen-Elv et le Topdals-Elv se jettent dans ce bras de mer, sur la rive occidentale duquel se trouve Christian-sand.

TÔPE s. m. (tô-pé). Nom donné à des monuments de l'Inde.

— *Encycl.* Les *tôpes* consistent en colonnes isolées ou en tours cylindriques plus ou moins renflées vers la moitié de leur élévation, et en *tumuli*. Un des plus anciens *tôpes* en forme de colonne se voit à Delhi, où le fit transporter Firouz-Schah au xiv^e siècle de notre ère; c'est un monolithe ayant 13 mètres de hauteur, 1 mètre de diamètre à la base et 0m,65 au sommet; sous le chapiteau est un ornement formé de fleurs. On présume que les *tôpes*, réminiscence des obélisques égyptiens, décoraient l'entrée des monuments sacrés; on en voit plusieurs au devant des grottes de Carli. Une trentaine de *tôpes* en forme de tours (*turris*) s'élèvent aux environs de Bhlisah, dans la province de Malva; le principal de ces monuments a 36 mètres de diamètre et 17 mètres d'élévation. D'autres groupes existent à Beghran, au pied de l'Indu-Khou, à l'entrée du passage qui conduit à Bamiyan, près de Caboul, de Jellalabad et de Peschawar, etc.

A Manikyaia, sur la rive gauche de l'Indus, à peu de distance de la ville d'Attock, s'élève un *tôpe* cylindrique, coiffé d'une énorme calotte sphérique. Sa hauteur est de 21m,33 et sa circonférence de plus de 100 mètres. Son plan est fort simple. De larges marches conduisent au soubassement, qui a 2m,43 de hauteur et se termine par une corniche saillante ornée de pilastres à tailloir simple. Au-dessus de cette corniche est un second étage en retraite de 0m,50 environ, lisse et peu élevé, qui supporte une sorte de coupole massive construite en pierres dont quelques-unes ont jusqu'à 1m,05 de longueur sur 0m,43 de hauteur. La partie supérieure de cette coupole porte des vestiges de maçonnerie. Au centre du *tôpe* est une espèce de tour carrée ou de puits qui descend jusqu'à une profondeur de 19m,50 et aboutit à deux petites salles carrées taillées dans d'énormes blocs de pierre. Le général Ventura, qui fouilla ces salles, y trouva trois boîtes à couvercle arrondi, l'une en fer, l'autre en argent, la troisième en or, placées l'une dans l'autre et renfermant une sorte de boue ou de cendres, des fragments de verre et d'ambre et des pièces de monnaie. Il en retira aussi un grand nombre de médailles, les plus anciennes remontant seulement aux derniers temps de la république romaine, les plus récentes appartenant à l'épo-

que sassanide et portant l'effigie de Sapor II. Selon Raoul Rochette, le monument aurait été construit par Kanichka, roi indo-scythe qui régna au Kachmir et dans le Pendjab à une époque voisine de notre ère.

La plupart des *tôpes* sont placés sur des tertres ou *tumuli* entourés de bassins, de galeries et de salles souterraines destinées aux prêtres et aux pèlerins, et d'une enceinte carrée en pierre dont les quatre faces sont orientées selon les quatre points cardinaux. C. Ritter considère ces monuments comme ayant tous une origine bouddhique et y trouve les éléments et les principes du style moderne des pagodes.

TÔPER v. n. ou intr. (tô-pé. — Ce mot est probablement une onomatopée *top*, qui imite le bruit de la poignée de main ou plutôt du tapement de main par lequel ce consentement est confirmé. Quelques étymologistes, cependant, croient que ce verbe est le même que l'espagnol *topar*, rencontrer, ou le primitif de l'italien *toppare*, heurter, trébucher). Jeux. Consentir à aller d'une somme égale à celle que met au jeu celui contre lequel on joue : *J'ai misé vingt pistoles, il n'a pas voulu Tôper*. (Acad.) Elliptiq. *Tôpe*. Je tôpe, j'accepte votre offre : *L'un des joueurs ayant dit : Mises dix pistoles, l'autre a dit : Tôpe*. Il On dit aussi *Tôpe et tingué*. Je tôpe et je tiens.

— Fam. Consentir, donner son adhésion : *J'eusse été bien surpris si M. de Turenne avait Tôpé à la proposition*. (Louis XIV.) *Il propose son prix, on y Tôpe*. (Dider.) Avec une femme comme vous, je Tôpe sans voir. (Balz.) Elle a d'abord Tôpé très-amiablement.

J.-B. ROUSSEAU.

— *Tôper à tout*. Consentir à tout, ne rien refuser : *M. d'Elbeuf, qui ne cherchait que de l'argent comptant, Tôpait à tout ce qui lui en montrait*. (Cal de Retz.) *Voyez si vous pouvez les payer. Je n'atme pas un homme qui Tôpe à tout*. (Balz.)

— Elliptiq. *Tôpe, Tôpe là, Je consens*, j'accepte : *A votre santé, et rasade!* — Tôpe. (Destouches.) *Tôpe LA, dit-il; moyennant dix mille livres, je me la casse!* (J. Janin.)

TOPETE (Jean-Baptiste), marin et homme d'Etat espagnol, né dans l'Audouisie en 1820. Il entra fort jeune dans la marine et devint un des meilleurs officiers de la flotte. En 1865, il prit part à l'expédition dirigée contre le Chili par l'amiral Pareja. Ce dernier s'étant fait sauter la cervelle à la suite de la perte d'un navire, M. Topete prit le commandement de l'escadre. Il se signala par sa bravoure à l'attaque de Callao, où il commandait la frégate *Mendez-Nunez*, et reçut une assez grave blessure (1866). Au mois de septembre 1868, le contre-amiral Topete commandait une escadre cuirassée dans les eaux de Cadix lorsque, de concert avec Prim et Serrano, il se mit à la tête du mouvement révolutionnaire qui éclata dans cette ville et s'étendit comme une traînée de poudre en Espagne. A son appel, la garnison et la garde nationale se soulevèrent et, le 19, Prim et Serrano vinrent le rejoindre pour prendre la direction de l'insurrection. Pendant que la reine Isabelle fuyait en France, l'amiral Topete recevait le portefeuille de la marine dans le ministère constitué par le gouvernement provisoire. Pendant son passage aux affaires, il essaya de comprimer l'insurrection de Cuba et d'accroître dans ce but l'effectif de la flotte. Chaud catholique et opposé par cela même à beaucoup de mesures devenues la conséquence nécessaire de la révolution de septembre, il donna à diverses reprises sa démission, que pendant longtemps Serrano ne voulut point accepter. Toutefois, il quitta le cabinet à la suite de dissentiments avec Ruiz Zorilla sur la question du clergé, en novembre 1869, et devint vice-président des cortès. Au mois de janvier 1870, M. Topete consentit à reprendre le ministère de la marine. Dans les longues négociations qui eurent lieu sur le choix d'un nouveau roi, il se montra un partisan constant du duc de Montpensier, dont il soutint sans succès la candidature. Après l'élection d'Amédée (16 novembre 1870), il ne fit point partie du premier cabinet constitué par ce souverain (4 janvier 1871); mais il reprit le portefeuille de la marine dans le cabinet formé par le maréchal Serrano le 25 mai 1872 et suivit ce dernier dans la retraite le 13 juin suivant. Après l'abdication d'Amédée et la proclamation de la république (10 février 1873), l'amiral Topete resta à l'écart des affaires et ne fit point partie des cortès constituantes élues en mai 1873. Après le coup d'Etat de Pavia qui renversa le gouvernement de Castelar pour établir la dictature militaire de Serrano, l'amiral Topete prit encore une fois le portefeuille de la marine (3 janvier 1874), dont il se démit le 12 mai suivant, après avoir accompagné le maréchal Serrano à l'armée du Nord, où se poursuivaient les opérations contre les carlistes. Depuis la nouvelle révolution militaire du 30 décembre 1874, qui a fait monter sur le trône d'Espagne le fils de l'ex-reine Isabelle, don Alphonse, l'amiral Topete a vécu dans une profonde retraite.

TOPFFER (Rodolphe), écrivain suisse, né à Genève le 17 février 1799, mort le 8 juin 1846. Il appartenait à une famille d'origine allemande, mais il fait partie d'une pléiade d'écrivains étrangers que revendiquait juste titre notre langue et notre littérature nationale.

S'ils n'ont point été Français politiquement parlant, ils le furent « du droit de leur nourrice et de leurs aïeux », comme l'a dit fort justement Sainte-Beuve. Rodolphe Topffer n'eut point une vie romanesque, accidentée, répandue au dehors; il méprisa la gloire, la vanité, l'ambition, le charlatanisme, l'intrigue qui trop souvent portent loin et haut la médiocrité; il se renferma dans l'austérité des devoirs domestiques; il se complut dans la famille, dans le *sweet home*. Il éleva ses enfants et ceux des autres; il les promena à travers les splendeurs des Alpes helvétiques. Il rêva, il dessina, il peignit, il fit de jolis croquis et de désoyables charges; il écrivit des romans et des nouvelles où l'honnêteté, la morale, la fine plaisanterie sans fiel, l'observation, la naïveté, la sensibilité sans affecterie se mêlent à l'humour de Sterne, de Xavier de Maistre et de Swift.

Son père était un peintre distingué, et le jeune Rodolphe hérita de ses goûts artistiques. Il voulut suivre la même carrière que son père; mais celui-ci, par excès de prudence sans doute, ne voulut pas y consentir et l'obligea de terminer des études que l'enfant trouvait bien arides. Une des œuvres les plus intimes de Topffer, la *Bibliothèque de mon oncle*, qui n'est guère qu'une autobiographie, contient le récit des amertumes et des douleurs de sa jeunesse. Lorsqu'il eut terminé ses études, il espéra un moment pouvoir aborder ce métier de peintre vers lequel il se sentait si porté; mais la faiblesse précocée de sa vue l'obligea de modifier ses idées. En 1819, il vint à Paris sous prétexte de consulter d'habiles médecins, mais en réalité pour vivre quelque temps de la vie large et intelligente que l'on commençait à mener dans la capitale de la France. Il assistait surtout aux cours publics et aux représentations du Théâtre-Français, où l'on entendait encore Talma. De retour à Genève, il entra comme maître d'étude dans une institution et, quelque temps après, fonda lui-même une maison d'éducation. Ce fut vers cette époque qu'il se maria et obtint une chaire de rhétorique à l'Académie des belles-lettres de Genève. S'étant assis de bonne heure dans la félicité domestique, dit M. Sainte-Beuve, à côté d'une compagne qui ne vous quittera plus et qui partagera même vos courses hardies et vos généreux plaisirs à travers l'immense nature; ne pas se douter qu'on est artiste ou du moins se résigner en se disant qu'on ne peut pas l'être, qu'on ne l'est plus; mais le soir, et les devoirs remplis, dans le cercle du foyer, entouré d'enfants et d'écoliers joyeux, laisser aller son crayon comme au hasard, au gré de l'observation du moment ou du souvenir; les amuser tous, s'amuser avec eux; se sentir l'esprit toujours dispos, toujours en verve; lancer mille saillies originales comme d'une source perpétuelle; n'avoir jamais besoin de solitude pour s'appliquer à cette chose qu'on appelle un art, et, après des années ainsi passées, apprendre un matin que ces cahiers échappés de vos mains et qu'on croyait perdus sont allés rejoindre la vieillesse de Goethe et qu'il en réclame d'autres de vous, et qu'aussi en lisant quelques-unes de vos pages l'humble Xavier de Maistre se fait votre parrain et vous désigne pour son héritier : voilà quelle fut la première, la plus grande moitié de l'existence de Topffer. » Goethe ayant parlé avec éloge du bonhomme Topffer dans son journal *l'Art et l'antiquité*, le public ratifia ce jugement. Pour Topffer, il resta le même; rien ne fut changé à ses habitudes. Si l'étude un peu plus réfléchie s'y mêla peut-être, s'il surveilla un peu plus du coin de l'œil ce qui avait d'abord ressemblé à de pures distractions, on ne s'en aperçut pas auprès de lui; il resta l'homme du foyer de l'institution domestique, le maître et l'ami de ses élèves, qui ne voulaient jamais aller en vacances, tant ils se plaisaient auprès de lui. Dès 1832, Topffer s'était fait connaître comme conteur par la publication de la *Bibliothèque de mon oncle*. L'année suivante il publia la première partie du *Presbytère*, puis successivement il fit paraître *l'Héritage*, la *Traversée*, la *Valle du Trient*, le *Lac de Gers*, le *Col d'Anterne*, tous ces petits chefs-d'œuvre qui ont été réunis dans les *Nouvelles genevoises*.

Depuis 1823, Topffer faisait annuellement un voyage pédestre en Suisse avec ses élèves. Passionné pour son beau pays et pour les excursions alpêtres, il prit l'habitude de conduire, le sac au dos, *l'alpen stock* à la main, par monts et par vaux, ceux qui n'allaient pas revoir leurs familles à l'époque des vacances; et ces longues courses furent si attrayantes, si pleines de charmants épisodes, laisserent de si agréables impressions à ceux qui les avaient faites en compagnie du bon, du gai et du spirituel maître, que personne, à la pension, ne voulait plus s'acheminer vers le logis paternel au temps de la suspension des études. Le professeur herborisait, dessinait, philosophait, observait, enseignait durant ces émigrations familiales jusqu'au cœur des cantons helvétiques, sur le versant italien des Alpes et la Grande-Chartreuse. Jamais Topffer n'a été mieux lui-même que dans le récit illustré de ces fantaisistes excursions, qu'il appela les *Voyages en zigzag*. Son triple talent d'observateur, de paysagiste expressif et d'humoriste s'y croise et s'y combine à chaque page.

Ce fut aussi à son métier d'instituteur qu'il dut de rencontrer une de ses meilleures veines littéraires, celle qui précisément attira sur lui le regard pourtant si hautain de Goethe. Il délassait ses pensionnaires et se délassait lui-même par de petites comédies morales qu'il composait pour eux durant ses loisirs et qu'il leur faisait représenter en famille; en outre, comme il avait un talent très-prononcé et très-original pour la caricature, la charge grotesque, la satire au moyen du dessin, il repandait sa verve dans des albums avec texte appropriés au sujet. Topffer a produit ainsi *M. Vieux-Bois*, *M. Jabot*, le *Docteur Festus*, *M. Pencil*, *M. Crépin*, *M. Cryptogame*, de quoi amuser et réjouir longtemps les enfants, et même les grands enfants, durant les longues veillées d'hiver. M. Aubert, l'éditeur d'estampes, a reproduit, à Paris, trois de ces albums comiques, et M. Dubochet, alors libraire-éditeur, a publié *M. Cryptogame*, digne frère cadet de *M. Vieux-Bois*, *Jabot*, etc. (1846). Peu à peu, la santé longtemps florissante de Topffer parut décliner; l'état de sa vue s'aggravait et ne laissait pas que de l'alarmer. En 1842, il fit avec son pensionnat son dernier grand voyage alpestre; l'année suivante, sa vue s'affaiblissant de plus en plus, il écrivait à Sainte-Beuve : « Figurez-vous, monsieur, combien je suis malheureux : depuis près d'un an, condamné à ne presque pas lire par mes yeux, à ne presque pas écrire aussi. Restent des leçons à donner, c'est une façon pas mauvaise de tuer le temps... » Malgré cette fatigue de sa vue, il n'en travaillait que davantage. C'est en 1844 que l'état de maladie se déclara décidément et devint sérieux. Topffer venait de terminer le roman de *Rosa et Gertrude*, dont la donnée et les situations lui avaient été suggérées par un rêve et qu'il composa d'abord tout d'une haleine. Il alla prendre les eaux de Lavey. Son séjour à ces tristes bains produisit un cahier de paysages, qui fut publié au bénéfice des pauvres baigneurs de l'endroit. Ces bains d'ailleurs n'avaient produit aucun résultat; l'affaiblissement, la maigreur augmentaient; une fatigue insurmontable enchaînait déjà le malade sur un canapé. Son courage, plus fort que ses misères, tenait bon, et ses collègues de l'Académie le virent jusqu'au terme du cours se traîner à son devoir. Pour la première fois il renonça à son voyage annuel avec sa jeune bande et il allait partir pour Cronay, près d'Yverdon, petit bien de famille appartenant à sa femme, lorsque, une terrible maladie de foie s'étant déclarée, il dut partir pour Vichy. La fin de son séjour dans cette ville d'eaux qui lui déplaisait fut fort triste; il revint plus malade qu'il n'était parti. Cependant la maladie lui laissa bientôt quelque répit, et l'ardeur avec laquelle il se remit au travail put faire supposer un instant qu'il était guéri. Dans l'hiver de 1844-1845, on le vit dessiner, en le refondant, *M. Cryptogame*, *l'Histoire d'Albert*, un *Essai de physiognomonie*, après quoi il se remit à travailler à ses *Menus propos d'un peintre genevois*; il en acheva une partie assez considérable et complètement inédite dans laquelle, remuant et discutant à sa manière les plus intéressantes questions d'esthétique, il a écrit, assurément de bons juges, des pages bien neuves et les plus sérieuses qui soient sorties de sa plume. Ainsi, il cherchait instinctivement dans ses travaux favoris, dans la poursuite de ses projets les plus chers une défense énergique contre la tristesse qui l'accablait. Vers la fin de l'hiver de 1844, il dut renoncer à son pensionnat, dont le fardeau lui avait été jusque-là si léger. Quittant avec un serrement de cœur sa chère maison de la promenade Saint-Antoine, il alla à Mornev, tiède village du Salève, se préparer à un second voyage de Vichy. Avant de partir, il eut la douleur de voir mourir sa mère. Au retour de Vichy, en août 1845, après divers essais de séjour aux champs, il revint à Genève. Hors d'état d'écrire ou du moins de composer, encore moins de dessiner, il imagina de peindre, ce qu'il pouvait faire dans une posture encore possible. Appuyé sur les deux bras de son fauteuil, un petit chevalet placé devant lui, il peignait avec ardeur, avec un bonheur qui fut le dernier de sa vie; c'était la première fois, depuis un ou deux essais tentés à l'âge de dix-huit ans, qu'il lui arrivait de peindre à l'huile. Ses yeux, il n'avait plus à les ménager désormais et il leur demandait, comme une dernière sensation d'artiste, ce jeu, cette harmonie des couleurs vers laquelle il se sentait irrésistiblement attiré. Mais bientôt cette dernière distraction cessa; et dès lors, durant les mois et les semaines du rapide déclin de sa santé, il n'y a plus à noter que des souffrances adoucies par la tendresse et la sollicitude de ceux qui l'entouraient. Son vieux père, âgé de quatre-vingts ans, conduisit ses restes à ce même cimetière qu'il a décrit dans ce charmant récit intitulé *la Peur*.

En résumé, dit M. Clément de Ris, qui a surtout considéré Topffer comme auteur du joli traité d'esthétique, les *Menus propos d'un peintre genevois*, Topffer est un artiste, et, chose plus rare dans cette catégorie de travailleurs, il a un vif sentiment des doctrines de l'art. Cependant l'ouvrage de Topffer sera peu lu, peu compris et surtout de peu de profit aux artistes, race toute de premier mouvement, et qui, pour nous servir des

propres expressions de Topffer, aimé peu à raisonner sur son art. Leur vie est toute d'impressions : philosophie, ils s'en moquent ; raisonnement, ils bâillent ; déductions, ils s'endorment. Enfants gâtés, mais surtout enfants qui n'aiment que leurs jouets et boudent leur rudiment ; philosophes en ceci, pourtant, qu'ils jouissent beaucoup sans s'enquérir pourquoi ni comment. Le comment, le pourquoi gâtent tant de choses ! Topffer a fait en peu de lignes la meilleure et la plus ingénieuse critique que l'on puisse adresser à son livre. Ce que l'on peut encore lui reprocher, c'est un manque de simplicité qui résulte nécessairement de cette alliance du sentiment et de la moquerie qu'il affectionne, mais qui finit par fatiguer. Je ne sais pour-quoi, en écrivant ces lignes, les noms de Voltaire et de Rousseau se présentent à notre esprit : l'un fils légitime, l'autre fils adoptif de la patrie de Topffer ; il semble que les deux genres si divers qui les caractérisent aient déteint sur lui, et qu'il ait voulu les mélanger à dose égale dans son œuvre. Ce défaut d'unité dans l'allure, cette absence de parti pris, produit une hésitation perpétuelle dans l'esprit du lecteur, et par contre une méfiance dont il a peine à se débarrasser complètement quand il essaye de porter un jugement sérieux sur l'auteur. C'est la principale raison qui fera toujours ranger M. Topffer parmi les écrivains du second ordre. »

Sainte-Beuve, qui appelle Rodolphe Topffer un romancier sensible et spirituel, un dessinateur plein de naturel et d'originalité, juge ainsi son style : « Il y a quelques défauts dans la forme, dans le style, et nous le dirons sincèrement. Topffer, on le sait, a une langue à lui ; il suit à sa manière le procédé de Montaigne, de Paul-Louis Courier. Profitant de sa situation excentrique en dehors de la capitale, il s'est fait un mode d'expression libre, franc, pittoresque, une langue moins encore genevoise de dialecte que véritablement composité ; comme l'auteur des *Essais*, il s'était dit : c'est aux paroles à servir et à suivre, et que le gascon y arrive si le français n'y peut aller. » Cette veine lui est heureuse en mainte page de ses écrits, de ses voyages ; il renouvelle ou crée de bien jolis mots. Qui n'aimerait chez lui, par exemple, l'âne qui chardonne, le gai voyageur qui tyrolise aux échos ? Mais le goût a parfois à souffrir aussi de certaines duretés, de rocailles, pour ainsi dire, que rachètent bientôt après, comme dans une marche alpestre, la pureté de l'air et la fraîcheur. »

On a de Topffer : une édition des *Harangues politiques de Démosthène* (Genève, 1824) ; la *Peur* (1833) ; *Histoire de Jules* (1838) ; *Histoire de Pencit* (1840) ; *Histoire de M. Crépin* ; *Histoire de M. Vieux-Bois* ; *Histoire de M. Jabot* ; *Histoire d'Albert* ; *Réflexions et menus propos d'un peintre genevois* (1839-1847) ; *Nouvelles et mélanges* (Genève, 1840) ; *Voyages et aventures du docteur Festus* (1840) ; *Nouvelles genevoises* (Paris, 1841) ; *Voyages en zigzag* (Paris, 1843) ; *Essai de physiognomonie* (Genève, 1845) ; *Histoire de M. Cryptogame* (1845) ; le *Presbytère* (Genève, 1839-1846), etc.

TOP-GALLANT, lle du grand Océan équinoxial, près de la côte-méridionale de la Nouvelle-Hollande. Elle est petite et entourée de rochers.

TOPHACÉ, ÉE adj. (to-fa-sé — rad. *tophus*). Pathol. Qui appartient au tophus, qui est de la nature du tophus.

TOPIHAM (Edouard), littérateur anglais, né vers le milieu du XVII^e siècle, mort en 1820. Fils d'un magistrat d'York, contre lequel Sterne a dirigé plusieurs allusions satiriques, il fit ses études à Eton et à Cambridge, entra dans les gardes du corps du roi d'Angleterre, où il parvint au grade de major, et quitta ensuite le service pour s'occuper de littérature. Il édita, pendant plusieurs années, le journal *The World* (le *Monde*) et publia, en outre, les ouvrages suivants : *Lettres écrites d'Edimbourg, renfermant des observations sur la nation écossaise* (1776, in-8°) ; *Adresse à Edmond Burke sur sa Lettre aux sherifs de Bristol* (1777, in-4°) ; *Vie de John Elwes* (1790, in-8°), ouvrage qui obtint beaucoup de succès, surtout à cause du caractère singulier de celui dont il retraçait les actions, caractère que le biographe avait encore exagéré, bien qu'il prétendit n'être pas sorti des limites de la vérité.

Top-Hané (*maison des canons*), un des faubourgs de Constantinople, sur le bord de la mer, presque à l'endroit où le Bosphore se divise en deux bras, dont l'un, se dirigeant au S.-O., débouche dans la mer de Marmara, tandis que l'autre, inclinant à l'O., forme le port connu sous le nom de Corne d'or et va rejoindre, à l'extrémité du faubourg de Galata, l'arsenal maritime de Tersané. Il étage pittoresquement ses maisons en gradins sur la pente d'une colline où l'on distingue les palais et les jardins de France et de Russie. L'échelle de Top-Hané est une des plus fréquentées de Constantinople. C'est le lieu de débarquement ordinaire des voyageurs amenés par les paquebots qui viennent d'Europe ; c'est aussi le point de station d'une multitude de caïques, qui donnent à Constantinople un aspect si animé et si pittoresque. Top-Hané renferme l'arsenal et la fon-

derie de canons. « L'emplacement de l'arsenal, dit M. Ubicini, est formé par un quadrilatère d'une étendue à peu près égale à celle du Palais-Royal, quoique moins large. Un des grands côtés est baigné par la mer ; l'autre est bordé par une très-belle place de construction récente, dont il est séparé par une grille. Cet espace comprend, outre les dépendances de Top-Hané, une superbe fontaine mauresque d'une très-grande élévation, recouverte, comme la plupart des constructions turques, d'une coupole en plomb et entourée de seize tourelles terminées par des flèches, une mosquée impériale et un kiosque pour le sultan, achevé tout nouvellement. De l'autre côté de la place sont situées la caserne de l'artillerie et la fonderie de canons. Ce dernier établissement, d'architecture mauresque, dirigé par un lieutenant-colonel d'artillerie, assisté d'un chef de bataillon et de six capitaines adjudants-majors, se compose de deux fourneaux de 12,000 kilogrammes de fonte chacun, fabriquant ensemble 300 pièces de tout calibre par année. L'alésage et le forage sont opérés par une machine à vapeur d'une force de 25 chevaux. Une voie ferrée fait communiquer la fonderie à la forerie, située dans l'enceinte de Top-Hané, et de là à la mer, où les pièces sont chargées sur des navires qui peuvent accoster jusqu'au bord du quai. La même voie rejoint, par un embranchement intérieur, l'arsenal, fourni de deux machines à vapeur de la force de 25 et 30 chevaux, qui mettent en mouvement 42 machines destinées aux différents travaux : ventilateur, martinet, laminoirs, etc. L'arsenal de Top-Hané, qui s'est beaucoup agrandi sous l'administration du grand maître de l'artillerie Ahmed-Fethi-Pacha, beau-frère du sultan, ne date que du siècle dernier. Mais la fonderie de canons est beaucoup plus ancienne et remonte au règne du grand Soliman. Elle est desservie par des ouvriers musulmans ou arméniens et par quelques européens. Le cuivre dont on y fait usage provient de l'Asie Mineure ; quant aux autres métaux, tels que le fer, l'acier, le plomb, ils sont tirés de diverses contrées de l'Europe. »

La mosquée de Top-Hané, dont le style s'éloigne du type des grandes mosquées de Constantinople, est surmontée de deux mi-

COMPOSITION CHIMIQUE D'UN TOPHUS.

	Laugier.	Wurzer.	Marchand.	Lehmann.
Acide urique	16,7	20,0		
Soude	16,7	20,0	36,32	53,37
Chaux	8,3	10,0		
Chlorure de sodium	16,7	18,0	14,12	9,84
Chlorure de potassium	»	2,2	»	»
Carbonate d'ammoniaque	»	»	7,86	»
Phosphate de chaux	»	»	»	4,32
Matière animale	16,7	10,5	32,53	28,40
Eau et perte	24,9	10,3	6,80	3,88

Les *tophus* gênent parfois le jeu des petites articulations, mais ils ne donnent pas lieu à des accidents sérieux et ne réclament pas d'autre traitement que celui de la diathèse urique.

TOPIAIRE adj. (to-pi-è-re — lat. *topiarius*, de *topos*, lieu). Antiq. rom. Se disait de l'art d'embellir les jardins. S. f. Art d'embellir les jardins.

— **Encycl.** La flore des Romains étant, comme celle des Grecs, très-restreinte, ils s'efforcèrent de lutter contre ce désavantage en arrangeant les plantes dont ils disposaient de façon à produire des effets variés. C'est surtout dans la manière de tailler certains arbres et certains arbustes, entre autres le buis, que leurs jardins différaient des nôtres. Ils leur donnaient toutes sortes de formes et leur faisaient représenter des lettres, des navires, des animaux, etc. L'art de tailler ainsi les arbres et les arbustes s'appelait *art topiaire*. On peut voir, dans la description que Pline le Jeune donne de sa villa de Tusculum (*Eptire* v), combien les Romains attachaient d'importance à cette partie de l'horticulture. Ce qui le prouve encore, c'est que les bons écrivains latins n'emploient pas d'autres mots que le mot *topiarius* (topiaire) pour parler de l'ornementation des jardins. Cicéron dit aussi que les esclaves chargés de ce genre de travaux, et qu'il appelle des topiaires (*topiarii*), étaient rangés dans la classe la plus élevée des esclaves. On peut regarder comme un souvenir de l'*art topiaire* l'art profondément grotesque avec lequel les ifs ont été taillés en pointe, en boule, en dôme, etc., dans les jardins classiques, par exemple dans le parc de Versailles.

TOPIN (Marius), littérateur français, né à Aix (Bouches-du-Rhône) en 1838. Il fit une partie de ses études à Aix, où son père était recteur d'académie, et, presque au sortir du collège, il s'adonna à la littérature. Après avoir collaboré à divers journaux de province jusqu'en 1863, M. Topin devint un des rédacteurs de la *Revue française*. Cette même année 1863, il remporta à l'Académie française le prix d'éloquence pour une étude qu'il publia sous ce titre : le *Cardinal de Retz, son génie et ses écrits* (1864, in-18). L'année suivante, il fit paraître *Aigues-Mortes* (in-8°), puis l'*Europe et les Bourbons sous Louis XV* (1866, in-8°), qui lui valut un autre prix de l'Académie française. Attaché à la rédaction du *Correspondant*, il donna dans cette revue

naquets cannelés. On remarque aussi à Top-Hané le palais de Dolina-Baghtché, qui présente extérieurement un mélange de tous les styles et dont l'intérieur a été décoré dans le goût moderne.

TOPHATCH s. m. (to-fatch). Antiq. Mesure de longueur usitée chez les Hébreux, et qui répondait à peu près au palme des Romains.

Tophet, quartier de l'ancienne Jérusalem, où l'on brûlait les carcasses d'animaux et diverses immondices dont on se débarrassait par ce procédé. Plusieurs écrivains pensent que dans le Tophet étaient établies les boucheries de la ville.

TOPHODÈRE s. m. (to-fô-dè-re — du gr. *tophos*, tuf ; *deré*, cou). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des charançons, tribu des anthribides, comprenant six espèces exotiques.

TOPHUS s. m. (to-fuss — mot lat. dérivé du gr. *tophos*, tuf). Pathol. Concrétion osseuse, formée de phosphate de chaux, qui se produit aux environs des articulations. Il Concrétion osseuse, formée d'urate de soude, qui est un des symptômes de la goutte.

— **Encycl.** Les *tophus*, ou concrétions tophacées goutteuses, ne sont pas une conséquence nécessaire de l'existence de la goutte ; d'une part, beaucoup de goutteux en sont exempts ; d'autre part, on peut en observer chez des simples rhumatisants. Le *tophus* est un accident dépendant uniquement de l'existence de la diathèse urique ; c'est une sorte de gravelle urique. Berzélius a très-bien montré que, chez les individus atteints de la diathèse urique, le sang et les sueurs renferment une quantité insolite de matières salines ; c'est dans ces conditions qu'il s'en fait des dépôts calcaires au voisinage des petites articulations goutteuses, autour des ligaments et des tendons, dans les cartilages de l'oreille, etc. La composition chimique de ces concrétions montre bien au reste leur origine. L'analyse des *tophus*, faite à plusieurs reprises par MM. Wollaston, Laugier, Wurzer, Panquy et Bor, Lehmann, Marchand, Lhéritier, etc., a donné les résultats suivants :

	Laugier.	Wurzer.	Marchand.	Lehmann.
Acide urique	16,7	20,0		
Soude	16,7	20,0	36,32	53,37
Chaux	8,3	10,0		
Chlorure de sodium	16,7	18,0	14,12	9,84
Chlorure de potassium	»	2,2	»	»
Carbonate d'ammoniaque	»	»	7,86	»
Phosphate de chaux	»	»	»	4,32
Matière animale	16,7	10,5	32,53	28,40
Eau et perte	24,9	10,3	6,80	3,88

une série d'articles sur le Masque de fer, qui parurent en volume sous le titre de *L'Homme au masque de fer* (1858, in-8°). Cet ouvrage, dans lequel le jeune écrivain prétendit avoir résolu un problème historique jusque-là inextricable, fit grand bruit et le mit tout à coup en évidence. Toutefois, ainsi que nous l'avons dit ailleurs (v. **MASQUE DE FER**), la solution présentée par M. Topin a été vivement discutée, et l'on peut dire que la question reste entière. Son ouvrage n'en obtint pas moins un nouveau prix de l'Académie et la croix de la Légion d'honneur. Pendant le siège de Paris, M. Topin devint chef du 193^e bataillon de la garde nationale et dut au zèle dont il fit preuve la croix d'officier (janvier 1871). L'année suivante, il entra dans la rédaction du *Courrier de France*, journal fondé par M. Débrousse. Quelque temps après, il entra à la *Presse*, où il soutint la politique de réaction suivie par M. de Broglie après le 24 mai 1873 et les agissements des monarchistes fusionnistes. Vers le commencement de 1875, la *Presse* étant devenue un journal républicain sous la direction de M. Massicault, M. Topin quitta cette feuille, dont il devint rédacteur en chef après le départ de M. Massicault en septembre 1875. Outre les ouvrages précités, on doit à M. Topin : *Louis XIII et Richelieu* (1876, in-8°).

TOPINAMBARAS, rivière du Brésil (Para). Elle se détache de la Madeira et va se jeter dans un bras de l'Amazone, par 2° 0' 50' de latit. S. et 59° 48' de longit. O., après un cours de 200 kilom. Elle reçoit le Canoma, le Cohintu, l'Abaxis, le Magues, etc. Elle forme, avec l'Amazone, une île de 190 kilom. sur 140.

TOPINAMBOU, OUE adj. (to-pi-nan-bou — de *Topinambous*, nom de peuple). Fam. Sauvage, dépourvu de culture intellectuelle :

Et l'Académie, entre nous,
Souffrant chez moi de si grands fous,
Me semble un peu *topinambou*.

BOILEAU.

Il **INUS**.

TOPINAMBOUR s. m. (to-pi-nan-bour — altérat. du mot *Topinambous*, nom d'un peuple américain). Bot. Nom vulgaire de l'hélianthe ou soleil tubéreux : *On prétend que les branches du TOPINAMBOUR, coupées et mises en terre, poussent des racines et des tubercules*. (V. de Bomare.) *Les tubercules du TOPINAMBOUR n'offrent à l'analyse ni sucre ni amidon*. (Bosc.)

naquets cannelés. On remarque aussi à Top-Hané le palais de Dolina-Baghtché, qui présente extérieurement un mélange de tous les styles et dont l'intérieur a été décoré dans le goût moderne.

TOPHATCH s. m. (to-fatch). Antiq. Mesure de longueur usitée chez les Hébreux, et qui répondait à peu près au palme des Romains.

Tophet, quartier de l'ancienne Jérusalem, où l'on brûlait les carcasses d'animaux et diverses immondices dont on se débarrassait par ce procédé. Plusieurs écrivains pensent que dans le Tophet étaient établies les boucheries de la ville.

TOPHODÈRE s. m. (to-fô-dè-re — du gr. *tophos*, tuf ; *deré*, cou). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des charançons, tribu des anthribides, comprenant six espèces exotiques.

TOPHUS s. m. (to-fuss — mot lat. dérivé du gr. *tophos*, tuf). Pathol. Concrétion osseuse, formée de phosphate de chaux, qui se produit aux environs des articulations. Il Concrétion osseuse, formée d'urate de soude, qui est un des symptômes de la goutte.

— **Encycl.** Les *tophus*, ou concrétions tophacées goutteuses, ne sont pas une conséquence nécessaire de l'existence de la goutte ; d'une part, beaucoup de goutteux en sont exempts ; d'autre part, on peut en observer chez des simples rhumatisants. Le *tophus* est un accident dépendant uniquement de l'existence de la diathèse urique ; c'est une sorte de gravelle urique. Berzélius a très-bien montré que, chez les individus atteints de la diathèse urique, le sang et les sueurs renferment une quantité insolite de matières salines ; c'est dans ces conditions qu'il s'en fait des dépôts calcaires au voisinage des petites articulations goutteuses, autour des ligaments et des tendons, dans les cartilages de l'oreille, etc. La composition chimique de ces concrétions montre bien au reste leur origine. L'analyse des *tophus*, faite à plusieurs reprises par MM. Wollaston, Laugier, Wurzer, Panquy et Bor, Lehmann, Marchand, Lhéritier, etc., a donné les résultats suivants :

	Laugier.	Wurzer.	Marchand.	Lehmann.
Acide urique	16,7	20,0		
Soude	16,7	20,0	36,32	53,37
Chaux	8,3	10,0		
Chlorure de sodium	16,7	18,0	14,12	9,84
Chlorure de potassium	»	2,2	»	»
Carbonate d'ammoniaque	»	»	7,86	»
Phosphate de chaux	»	»	»	4,32
Matière animale	16,7	10,5	32,53	28,40
Eau et perte	24,9	10,3	6,80	3,88

une série d'articles sur le Masque de fer, qui parurent en volume sous le titre de *L'Homme au masque de fer* (1858, in-8°). Cet ouvrage, dans lequel le jeune écrivain prétendit avoir résolu un problème historique jusque-là inextricable, fit grand bruit et le mit tout à coup en évidence. Toutefois, ainsi que nous l'avons dit ailleurs (v. **MASQUE DE FER**), la solution présentée par M. Topin a été vivement discutée, et l'on peut dire que la question reste entière. Son ouvrage n'en obtint pas moins un nouveau prix de l'Académie et la croix de la Légion d'honneur. Pendant le siège de Paris, M. Topin devint chef du 193^e bataillon de la garde nationale et dut au zèle dont il fit preuve la croix d'officier (janvier 1871). L'année suivante, il entra dans la rédaction du *Courrier de France*, journal fondé par M. Débrousse. Quelque temps après, il entra à la *Presse*, où il soutint la politique de réaction suivie par M. de Broglie après le 24 mai 1873 et les agissements des monarchistes fusionnistes. Vers le commencement de 1875, la *Presse* étant devenue un journal républicain sous la direction de M. Massicault, M. Topin quitta cette feuille, dont il devint rédacteur en chef après le départ de M. Massicault en septembre 1875. Outre les ouvrages précités, on doit à M. Topin : *Louis XIII et Richelieu* (1876, in-8°).

TOPINAMBARAS, rivière du Brésil (Para). Elle se détache de la Madeira et va se jeter dans un bras de l'Amazone, par 2° 0' 50' de latit. S. et 59° 48' de longit. O., après un cours de 200 kilom. Elle reçoit le Canoma, le Cohintu, l'Abaxis, le Magues, etc. Elle forme, avec l'Amazone, une île de 190 kilom. sur 140.

TOPINAMBOU, OUE adj. (to-pi-nan-bou — de *Topinambous*, nom de peuple). Fam. Sauvage, dépourvu de culture intellectuelle :

Et l'Académie, entre nous,
Souffrant chez moi de si grands fous,
Me semble un peu *topinambou*.

BOILEAU.

TOPINAMBOUR s. m. (to-pi-nan-bour — altérat. du mot *Topinambous*, nom d'un peuple américain). Bot. Nom vulgaire de l'hélianthe ou soleil tubéreux : *On prétend que les branches du TOPINAMBOUR, coupées et mises en terre, poussent des racines et des tubercules*. (V. de Bomare.) *Les tubercules du TOPINAMBOUR n'offrent à l'analyse ni sucre ni amidon*. (Bosc.)

Le **TOPINAMBOUR** a le mérite inappréciable de ne pas craindre la gelée. (Parmentier.) Il Tubercule comestible de la même plante.

— **Encycl.** Cette plante alimentaire, du genre des hélianthes, est originaire du Chili et fut introduite en Europe vers 1517. Le *topinambour*, que les savants appellent hélianthe tubéreux (*helianthus tuberosus*), est une plante vivace des plus intéressantes et au sujet de laquelle tous les agronomes se sont longuement étendus. Olivier de Serres la vantait et discutait le point de savoir si *truffe*, *patale* et *cartouf* (c'était alors le nom du *topinambour*) avaient de l'analogie entre eux. La tige de cette plante, ordinairement simple, s'élève de 1 à 2 mètres. Ses feuilles sont triplinervées, rudes au toucher, acuminées, à forme ovale ou en cœur, suivant qu'elles se trouvent en haut ou en bas de la tige. Ses capitules sont plus petits que ceux de la plupart de ses congénères ; les bractées de leur involucre sont ciliées ; rhizomes tubéreux et féculents ; tubercules alimentaires. On ne connaît, en Europe du moins, qu'une seule espèce de *topinambour*, espèce qui se divise en deux variétés, l'une à tubercules rouges, l'autre à tubercules jaunes, ne se distinguant absolument que par leur couleur. Au commencement de notre siècle, cette plante ne se cultivait que sur une bien petite échelle.

« Il n'y a pas plus d'une quinzaine d'années, dit Joigneaux (1862), on découvrait encore de loin en loin, dans quelques villages de la Côte-d'Or, des morceaux de terrain couverts de *topinambours* ; on n'en faisait point de cas ; on ne récoltait pas toujours les tubercules ; on respectait la plantation par habitude, parce qu'elle datait de loin et aussi parce que, située dans le jardin ou dans le très-proche voisinage des habitations, elle servait de refuge aux poules de la ferme pendant les journées brûlantes de l'été. »

Au commencement du XIX^e siècle, les écrivains de l'*Encyclopédie méthodique* firent ressortir les avantages de la culture du *topinambour*. « Le *topinambour* est peu difficile sur la qualité du sol, dit Dufonchay (juillet 1845), non qu'il ne donne des produits bien plus abondants si le terrain où on le cultive est de bonne nature ; mais il en donnera de très-passables dans un sol fort médiocre, pourvu qu'il n'ait point à y redouter une humidité constante, qu'on ne lui épargne pas quelques cultures faciles et peu coûteuses et qu'on lui accorde quelques engrais, qu'il sera bien de varier si on le cultive longtemps à la même place. »

« Il peut y reparaitre huit ou dix ans de suite et même davantage, si le sol est labouré et planté chaque année. Je n'hésite pas à dire que le *topinambour* est un trésor pour les contrées trop nombreuses où la population est rare, où les cultures perfectionnées n'existent pas encore, et probablement n'existeront de longtemps... Chaque plant de *topinambour*, dans les terrains de qualité médiocre, a produit 20 ou 30 tubercules, pesant une moyenne de 1 kilogr,250 ; l'hectare, qui contient environ 23,000 pieds, m'a rendu constamment de 27,000 à 28,000 kilogrammes de tubercules, équivalant à 12,000 kilogrammes au moins d'un fourrage sec de bonne nature. Comme aliment des bêtes à cornes et des moutons, qui en sont tous avides, le *topinambour* n'est point inférieur à la pomme de terre sous le rapport de la faculté nutritive et n'offre pas le même danger que cette dernière, qui renferme dans son eau de végétation un principe vireux, la solumine, cause assez fréquente de diarrhées et parfois de funestes météorisations. J'ai perdu un bœuf auquel on avait donné, par inadvertance, une ration double de pommes de terre. A poids égal, le *topinambour* l'emportera sur la betterave comme renfermant un tiers de substances nutritives de plus que celle-ci. Mes porcs ont refusé constamment de manger le *topinambour* cru, et même cuit, et mélangé avec d'autres substances, et je suis loin de considérer cette circonstance comme un désavantage. Lorsque les tiges du *topinambour* ont atteint une certaine élévation, le champ à l'aspect d'un taillis épais, admirable remise pour le gibier, qui s'y plait singulièrement. Je ne parle pas de l'emploi des feuilles du *topinambour* comme fourrage, quoiqu'elles soient appréciées par le bétail ; il est incontestable que l'enlèvement des feuilles vertes n'a lieu qu'au détriment du produit en tubercules. »

Jusqu'à présent, les rations de *topinambours* distribuées à mes bêtes ont été faibles. Il serait convenable de donner par jour à un veau 5 à 6 kilogrammes de ces tubercules, 10 à 12 à une vache, 15 à 18 à un bœuf, en ayant soin d'associer toujours cet aliment à un fourrage sec. Mes chevaux, auxquels j'en ai fait distribuer quelquefois pour essai, n'ont jamais paru leur préférer les carottes. Ces racines sont moins riches en substances nutritives, et leur culture jette dans de grands frais. Je les remplacerai à l'avenir par le *topinambour*, dont la récolte est toujours assurée et la culture bien moins coûteuse. En résumé, peu difficile sur la qualité du sol, le *topinambour* donnera un produit satisfaisant là où la pomme de terre serait cultivée sans profit et où l'on n'obtiendrait ni carottes ni betteraves.

« Nulle plante ne résiste mieux que lui à une

sécheresse prolongée, et n'a plus tôt retrouvé une végétation active dès que la pluie ou une forte rosée a rafraîchi le sol. Aucun insecte ne l'attaque; il n'est sujet à aucune maladie; nulle autre culture n'est plus facile et n'entraîne moins de frais, considération de si haute importance pour toutes les exploitations agricoles, dont les frais de main-d'œuvre sont une plaie ruineuse. Résistant au froid le plus intense, ce tubercule n'exige pour sa conservation ni constructions ni silos.

« On peut ne l'extraire qu'au moment des besoins, et quand tous les autres travaux des champs sont terminés. Enfin, aliment du goût de tous les ruminants et des chevaux, il ne leur fait jamais de mal, et semble même trouver sa place dans un régime hygiénique. »

Dujonchay ne fait, pour ainsi dire, qu'énumérer les opinions émises depuis une quarantaine d'années par les agronomes les plus distingués, qui, avec la plus grande unanimité, se prononçaient en faveur de la culture du *topinambour*, sans pouvoir la populariser beaucoup.

Pourquoi, après avoir été préconisée de toutes les façons par les hommes les plus influents, la culture du *topinambour* ne se répand-elle pas plus rapidement? Pourquoi s'en est-on tenu à des essais que l'on n'a pas poursuivis? C'est que la pomme de terre sera toujours préférable pour la nourriture, qu'elle croît dans les plus mauvais terrains et demande moins d'engrais. D'ailleurs, la propriété que possède le *topinambour* de se multiplier par ses plus petites racines et de tracer avec la plus grande rapidité lui donne la réputation d'être à peu près indestructible et de salir les champs à perpétuité.

D'un autre côté, nos paysans routiniers n'admettent que difficilement les innovations; il a fallu les famines de la Révolution pour introduire la culture de la pomme de terre dans la petite culture; espérons qu'un pareil fléau ne popularisera pas le *topinambour*.

— **Culture.** Les terrains frais et gras paraissent les plus favorables au *topinambour*, mais il végète très-bien aussi dans les terres sèches et légères; il ne repousse que les argiles sèches et les sols sans profondeur. Le peu de succès qu'on a obtenu jusqu'ici en cultivant cet hélianthe provient très-probablement des mauvais terrains qu'on lui a consacrés.

Quant au climat, il est plus difficile que la pomme de terre, puisqu'il ne mûrit que difficilement ses graines en Europe, et ne fleurit même pas toujours dans le nord de la France.

Lorsqu'on veut cultiver régulièrement le *topinambour*, on laboure profondément le terrain avant l'hiver, et moins profondément avant la plantation. Comme cette plante ne se sème pas, on doit avoir recours à la plantation de la racine. Les gros tubercules et les tubercules moyens méritent la préférence; ils n'exigent aucune préparation; on les sort de la terre au moment de les replanter. La plantation a lieu à la sortie de l'hiver, en même temps que celle des pommes de terre, par les mêmes moyens, mais un peu plus profondément et à une distance un peu plus grande. Quelques cultivateurs croient qu'il n'est pas nécessaire de replanter le *topinambour* chaque année, attendu qu'il en reste toujours assez en terre, après l'arrachage, pour en assurer la reproduction; mais des essais infructueux ont montré combien est fautive cette théorie.

Les soins à donner au *topinambour* pendant sa végétation se réduisent à un sarclage avant la levée, c'est-à-dire quinze jours environ après la plantation; un autre sarclage quand toutes les plantes sont sorties de terre; un binage profond et un buttage quand elles ont 0m,40 et 0m,50 de hauteur.

Le *topinambour* ne doit s'arracher qu'à la fin de l'hiver, au fur et à mesure que les autres provisions baissent. Les tubercules se ramollissant et se pourrissant facilement dans les caves, il est préférable de les laisser dans le sol, où ils se conservent très-bien, en dépit des gelées et des froids de 15° à 20°; d'ailleurs, les campagnols et les autres animaux destructeurs ne les attaquent que faiblement. On a dit qu'en arrachant les *topinambours* au bout de deux années seulement on obtenait un rendement plus considérable qu'avec l'arrachage annuel; mais une expérience de Joinneaux a prouvé qu'il y a intérêt évident à laisser de côté la culture bisannuelle.

— **Emplois du topinambour.** Ainsi que nous l'avons déjà dit, les feuilles du *topinambour* sont employées comme fourrage; on les hache avant de les donner au bétail; mais les tubercules sont bien autrement précieux; on les administre cuits ou crus et alors coupés par morceaux; on a même proposé de faire jouer à ce tubercule le même rôle qu'à la pomme de terre dans l'alimentation humaine, mais une grande famine seule pourra faire adopter ce mets aux habitants de notre riche France. Il paraît que quelques Belges s'en contentent parce qu'ils y sont forcés par le besoin.

Le *topinambour* produit, par la distillation, un alcool abondant et de bonne qualité; mais il est préférable d'employer la betterave, parce que les résidus de cette dernière peuvent encore être utilisés, tandis que ceux du

topinambour ont une odeur des plus désagréables.

TOPINAMBOUS ou **TUPINAMBAS**, peuple indigène du Brésil. Les Topinambous sont d'une taille moyenne et bien proportionnée, et d'une couleur plus claire que les autres tribus. Ils ont les pieds petits, se rasent la tête et s'arrachent le poil de toutes les parties du corps. Robustes, belliqueux, rusés, grands chasseurs et pêcheurs, ils étaient la nation la plus vaillante de la race des Tupis; elle était aussi la plus répandue de toutes celles du Brésil. Maîtres de toute la côte de Bahia, ils se divisèrent en bandes hostiles les unes aux autres, vivant dans des villages séparés, entre le San-Francisco et le rio Real, jusqu'à Bahia. Ceux qui s'étaient établis en deçà de Bahia faisaient la guerre à ceux qui habitaient de l'autre côté, entre le rio Paranaissu et le rio Sorregip.

Plusieurs tribus habitaient la côte située entre le rio San-Francisco et Bahia, où leurs villages étaient composés de six ou sept cabanes, chacune contenant vingt ou trente familles. Un trait remarquable de ces peuples est que, lorsqu'ils trouvent la tombe d'un ennemi, ils en retirent les ossements pour les réduire en poudre. Ils firent une vigoureuse résistance contre les Portugais, en 1540, lors du massacre des colons de Pereria-Continho, dans l'île d'Itapana. En 1572, ils s'allièrent avec les Tamoyos pour chasser les étrangers; mais ils furent vaincus par Salema au cap Frio, et chassés dans l'intérieur. Ils se dispersèrent peu à peu, après avoir abandonné leurs terres pour des liqueurs fortes qui leur furent fournies par les Portugais. Les restes de ces nations abandonnèrent leurs pays, et s'établirent dans une île de l'Amazonie, à laquelle ils donnèrent leur nom de Tupinambas.

TOPINO, rivière d'Italie. Elle descend du mont Santo, coule d'abord au N., puis à l'O., baigne Foligno et se jette dans le Tibre, par la rive gauche, à 10 kilom. S.-S.-E. de Pérouse. Son cours est d'environ 60 kilom. Elle reçoit le Calcignolo, le Chiascio et la Timia.

TOPINO-LEBRUN (François-Jean-Baptiste), peintre et célèbre révolutionnaire français, né à Marseille en 1769, décapité en 1801. Il étudia la peinture à Rome avec Louis David, devint un de ses élèves à Paris, et se lança, comme lui, dans le mouvement, à l'époque de la Révolution. Nommé juré au tribunal révolutionnaire, il se prononça pour la condamnation des girondins et celle des dantonistes, bien qu'il fût naturellement d'une douceur et d'une bonté extrêmes, et il lui arriva souvent, dans l'exercice de ses redoutables fonctions, de juger en faveur des accusés. Nommé plus tard président de la commission populaire d'Orange, il refusa d'accepter, ce qui prouve, comme l'a dit Chauveau-Lagarde, qu'il était un ami exalté de la Révolution, et non « un ennemi de l'humanité. » Son opposition ouverte à Robespierre le fit incarcérer après la mort des hébertistes, dont on le soupçonnait de partager les sentiments. Il sortit de prison à la suite du 9 thermidor, prit les armes pour défendre la Convention, dans la journée du 13 vendémiaire an IV, et fut impliqué dans la conspiration de Babeuf en 1796, mais reconnu innocent. Peu après, il suivit en Suisse Bassal, chargé d'une mission dans ce pays, s'occupa, après son retour à Paris, un peu de peinture, mais encore plus d'affaires politiques, se fit remarquer parmi les jacobins du Manège et se prononça vivement contre le 18 brumaire. En 1800, Topino-Lebrun fut arrêté de nouveau comme ayant pris part au complot tenté par l'ex-député Aréna et le sculpteur Ceracchi contre la vie du premier consul Bonaparte. Cette fois, il fut condamné à mort et exécuté. Il est plus connu par son exaltation républicaine que par ses œuvres artistiques. On cite pourtant de lui un bon tableau, la *Mort de Caius Gracchus*.

TOPIQUE adj. (to-pi-ke — gr. *topikos*; de *topos*, lieu). Qui concerne le lieu, l'endroit, la localité : *Cette divinité était la déesse topique de sa cité.* (Mérimee.) *Le Don était pour les Cosaques une espèce de dieu topique, protecteur de la patrie et de la liberté.* (Mérimee.) *Ce n'était pas la sombre foi topique de la patrie romaine qui pouvait remplacer les principes de la vie morale.* (H. Martin.)

— **Antiq.** *Surnoms topiques*, Surnoms donnés aux divinités, d'après les pays où elles reçoivent un culte particulier : *Cythérée était un surnom topique donné à Vénus.*

— **Fig.** Qui se rapporte directement, précisément à l'objet dont il s'agit : *Un argument topique.*

— **Rhétor.** *Lieux topiques*, Lieux communs.

— **Pharm.** Se dit des médicaments extérieurs, qu'on applique sur le siège réel ou apparent du mal : *Les médecins se appliquaient qu'à panser les plaies par des remèdes topiques, sans prescrire de régime.* (Lefebvre.)

— **Pathol.** *Fièvre topique*, Variété de fièvre intermittente anormale.

— **s. m.** Médicament topique.

— **Fig.** Remède, correctif : *Les applaudissements sont un excellent topique pour les souffrances d'un comédien.* (T. Gaut.)

— **Jurisp.** Règle de droit si bien reconnue

et confirmée par une jurisprudence constante, qu'elle n'est plus discutée.

— **s. m.** pl. Rhétor. Traité sur les lieux communs : *Les Topiques d'Aristote. Les Topiques de Cicéron.*

— **s. f.** Science des topiques ou lieux communs : *La Topique rend les esprits inventifs, comme la critique les rend exacts.* (Michelet.)

— **Encycl.** Il y a des *topiques gazeux*, liquides et solides. Ils exercent, suivant les cas, une action chimique, physique ou mécanique, et sont employés seuls ou avec l'aide d'autres matières de pansement.

Les *topiques gazeux* sont : l'air, auquel on accordait autrefois de véritables propriétés spécifiques, reconnu aujourd'hui pour n'avoir d'autre action sur les plaies que celle qui provient de sa température; le chlore; certaines vapeurs, telles que les vapeurs de camphre, de benjoin, de baies de genièvre, de poudres sèches de belladone, de jusquiame et de tabac, etc., que l'on obtient en projetant ces diverses substances sur des charbons ardents, à l'air libre ou dans des appareils particuliers. On emploie encore dans le même but les vapeurs d'eau, de vinaigre, de dissolutions médicamenteuses; on les obtient alors par ébullition. On fait agir ces *topiques gazeux* en bains de vapeur, en fumigations, etc.

Les *topiques liquides* comprennent tous les médicaments liquides. Ceux que l'on emploie le plus fréquemment sont : l'eau, l'alcool, l'eau-de-vie, le vin, le vinaigre, les huiles grasses et essentielles, etc. Souvent aussi on emploie ces substances mélangées à différents produits médicamenteux. Suivant leur composition ou leur mode de préparation, on distingue, parmi ces *topiques liquides* composés : 1° les solutions, dites encore mixtures ou liqueurs, résultant de la dissolution dans l'eau, dans le vinaigre ou dans d'autres liquides, des composés tels que les sulfates de fer, de zinc, de cuivre et d'alumine, le vert-de-gris, le sublimé corrosif, l'azotate de potasse, l'acétate de plomb, l'acide sulfurique, etc.; la liqueur de Villate, la solution phagédénique, qui sont des solutions composées, sont d'un fréquent usage en chirurgie vétérinaire pour le pansement des plaies; 2° les teintures alcooliques ou alcoolées produites par la dissolution dans l'alcool ou dans l'eau-de-vie de différentes substances animales, végétales ou minérales; les teintures d'aloès, de camphre, d'iode, de cantharides sont les plus employées; 3° les vins médicinaux ou oenolés produits par la dissolution dans le vin de matières diverses, le plus souvent de nature organique; exemples : vins de quinquina, de gentiane; 4° les vinaigres médicinaux ou oxolés, produits par la dissolution dans le vinaigre de matières organiques ou inorganiques; exemples : vinaigre cantharidé, stérutatoire, etc.; 5° les huiles médicinales ou éléolés, dissolutions dans les huiles grasses de matières diverses toujours de nature organique; exemples : huiles camphrées, cantharidées, etc.; 6° les liniments produits par la mixture d'une huile grasse ou dessiccative avec un principe actif : le camphre, le soufre, l'euphorbe, l'ammoniaque, etc.

Les *topiques liquides* sont utiles pour agir sur les surfaces d'une grande étendue, dans les plaies sinueuses, anfractueuses. On les applique également sur les téguments externes et internes et sur les plaies. On peut les employer en bains, en fomentations, en irrigations, en injections, en lotions, etc.; les liquides irritants sont, de plus, employés en frictions.

Les *topiques solides* se présentent sous différentes formes; ils sont ainsi ou tout à fait solides, ou pulvérulents, ou mous. 1° Les *topiques solides* proprement dits sont les moins employés; ils n'ont qu'un usage exceptionnel; tels sont les sels caustiques, appliqués en trochisques pour déterminer des effets escharotiques, certaines racines produisant une action irritante, etc. 2° Les *topiques pulvérulents* sont d'un emploi plus général. On les applique simplement à la surface des plaies, le plus souvent sans les maintenir par aucun pansement; on les insuffle également dans les cavités. Ils peuvent agir, suivant la nature de la substance employée, comme absorbants, tels que la poudre de lycopode, la fécule, la farine, le blanc d'Espagne, certaines poudres terreuses, etc.; comme astringents, tels que la poudre d'alun calciné, la colophane et les autres résines; comme antiseptiques, le charbon pulvérisé, le quinquina, etc.; comme escharotiques, irritants, excitants, aromatiques, etc., fournis alors par les nombreuses substances de la pharmacologie qui jouissent de ces propriétés. 3° Les *topiques mous* sont les plus employés comme matière ordinaire de pansement. Ils comprennent : 1° les cérats, formés de cire, d'huile et d'eau, quand ils sont simples, et en plus d'un médicament spécial quand ils sont composés; il y a ainsi les cérats saturné, opiacé, soufre, mercuriel; 2° les pommades, qui ont pour base la graisse de porc, plus une substance médicinale; on a ainsi les pommades subliée, mercurielle, soufrée; 3° les onguents, dont le caractère est d'avoir des résines ou des huiles essentielles pour base et de ne pas contenir d'oxydes métalliques; le digestif, l'onguent de pied, le balsilicum, l'onguent vésicatoire sont les plus employés en chirurgie vétérinaire; 4° les emplâtres, qui diffèrent des onguents en ce

qu'on les applique toujours au moyen d'une étoffe sur laquelle on les étend préalablement; ils ont aussi plus de consistance et adhèrent davantage et plus longtemps aux tissus; enfin, la plupart des emplâtres renferment un oxyde métallique, la litharge principalement, de sorte qu'ils ont alors pour base une sorte de savon de plomb; 5° les charges, sortes d'emplâtres de consistance molle ou solide, destinées à être appliquées immédiatement sur la peau dépillée des régions malades ou après avoir été liquéfiées par l'action du calorique; ces médicaments, dont plusieurs se rapprochent par certains onguents dont ils sont composés, ont généralement pour base la poix grasse ou noire, le goudron ou la térébenthine, auxquels on associe certaines huiles volatiles, quelques teintures ou alcoolés à base de camphre ou de cantharides, suivant l'effet qu'on désire produire; l'emploi des charges est indiqué pour fortifier dans les cas d'écarts, de foulures, d'entorses, de rhumatisme lombaire ou lumbago, etc.; on les applique en friction ou après les avoir étendues sur des étoupes qu'on place sur les régions qu'on veut médicamerter; les charges sont ordinairement employées à titre de résolutif ou de fortifiant, comme excitant les parties sur lesquelles elles sont appliquées; 6° les cataplasmes ou épithèmes, espèces d'emplâtres de la consistance d'une bouillie épaisse ou d'une pâte molle; on les compose avec des pulpes de végétaux, des poudres ou des farines cuites avec de l'eau pure, ou avec des décoctions de plantes ou avec du lait; on ajoute souvent aux cataplasmes des substances actives dont ils doivent favoriser l'effet, comme des huiles, des onguents ou d'autres substances médicamenteuses préalablement réduites en poudre; le nom de sinapisme est particulièrement affecté aux cataplasmes préparés avec la farine de moutarde noire; les autres cataplasmes sont distingués entre eux par les effets médicamenteux qu'ils déterminent; 7° les enduits imperméables sont des *topiques* que l'on applique soit à la surface des plaies, soit sur la peau, de manière à en former une sorte d'enveloppe protectrice n'exerçant qu'une action physique et pouvant remplacer tout autre bandage. Leurs effets sont différents, suivant la nature de la surface sur laquelle on les étend. Ils protègent les plaies contre le contact de l'air extérieur, et, dans beaucoup de cas, ils activent la cicatrisation. Ces enduits sont généralement composés de poudres absorbantes, que l'on humecte préalablement pour en former une espèce de pâte; le blanc d'Espagne délayé avec de l'eau ou du vinaigre, la terre glaise humectée sont des plus économiques; la pâte de henné, employée par les Arabes, remplit la même indication. A la surface de la peau, les enduits imperméables agissent un peu différemment. Ils suspendent l'exercice des fonctions du tégument; ils déterminent une sorte d'asphyxie de la peau, le refroidissement presque immédiat des parties recouvertes et arrêtent ainsi le développement des symptômes inflammatoires.

La substance principalement employée pour la fabrication des enduits imperméables est le collodion. A défaut de collodion, on peut employer au même titre l'argile plastique. A la place de ces deux matières, on peut encore faire des enduits imperméables avec des dissolutions de gomme, de dextrine, de colle forte, avec de la poix fondue, de la cire, du goudron, des matières grasses, du taffetas gommé, etc. L'essentiel, dit M. Gourdon, quand on fait usage de ces enduits, c'est de ne pas en couvrir à la fois une trop grande surface, car l'interruption étendue des fonctions de la peau qui en résulterait pourrait déterminer d'assez graves désordres dans l'économie. Si la peau en était ainsi entièrement recouverte, la mort par asphyxie en serait promptement la conséquence. Un tel résultat n'est pas à craindre quand elle n'est enduite que partiellement; mais la possibilité des accidents doit toujours faire une loi de n'employer que d'une manière réservée les enduits imperméables. C'est le moyen d'en obtenir sans danger les plus heureux résultats possibles.

Topiques (LES), traité oratoire de Cicéron, composé l'an 709 de Rome. Trébatius Testa, jurisconsulte très-éclairé et très-versé dans l'interprétation des lois, était intimement lié avec Cicéron, qui, pendant la guerre des Gaules, l'avait recommandé à César. Ne comprenant pas suffisamment les règles d'Aristote, il pria Cicéron de les lui expliquer. La réponse de Cicéron fut le livre des *Topiques*, qu'il lui envoya de Rhégium, au bout de sept jours, avec une lettre dans laquelle il lui expliquait comment il l'avait composé. Privé de toute espèce de livres, même du traité d'Aristote, au milieu des embarras et de la fatigue d'un voyage par mer, au milieu des inquiétudes que lui inspiraient les menaces d'Antoine, prêt à recueillir par la violence l'héritage sanglant de César, Cicéron avait dû rédiger de mémoire toute la suite des préceptes aristotéliques, si nombreux, si subtils et si compliqués.

Aristote et les anciens rhéteurs entendaient par la topique l'art de trouver des arguments sur toute espèce de questions; c'est ce que dans la rhétorique on appelle les lieux communs. Cette matière occupait beaucoup les écrivains didactiques; Aristote en a rempli

huit livres entiers et Boèce a commenté en sept livres les *Topiques* de Cicéron. L'abrégé, écrit à la hâte par l'orateur romain, ne présente guère qu'une analyse souvent superficielle des divisions et des subdivisions de la doctrine aristotélique. Il prouve du moins que Cicéron, dans les derniers temps de sa vie, était revenu à ces méthodes exactes et régulières, dont les rhéteurs grecs s'étaient servis pour instruire sa jeunesse; il les avait abandonnées, dans sa maturité, pour écrire sur l'art oratoire avec autant de liberté que de génie; mais, parvenu à un âge avancé, ces méthodes lui parurent sans doute plus convenables à l'enseignement des principes élémentaires. Il fallait qu'il eût son Aristote bien présent à l'esprit pour le résumer si facilement avec si peu de ressources. Au lieu donc d'y relever quelques erreurs, quelques parties incomplètes, on doit admirer l'ordre et la précision qui règnent dans son ouvrage.

Les détails d'un traité de ce genre sont trop multipliés pour qu'il soit possible de les faire connaître. Cicéron, après une courte préface, établit d'abord la grande division des lieux intrinsèques ou pris dans le sujet même et des lieux extrinsèques ou accessoires. Ensuite il développe avec plus d'étendue les premiers, c'est-à-dire la définition, les deux sortes de divisions, l'étymologie et les affinités, dont il donne les neuf espèces. Puis il explique les lieux extrinsèques, qu'il appelle en général témoignages. A la suite de ces règles, il nous apprend que les lieux des arguments peuvent varier suivant les questions ou sujets à traiter; il divise alors les sujets en thèses générales et en hypothèses ou thèses particulières; les premières se subdivisent en questions de théorie et questions de pratique, qui ont aussi leurs subdivisions, et les secondes en trois genres, judiciaire, délibératif, démonstratif. Il termine en enseignant les lieux convenables à chaque sujet. « Si vous lisez attentivement et plus d'une fois mes *Topiques*, écrivait Cicéron à Trébatius, je suis persuadé que de vous-même vous parviendrez à les entendre. Je me charge de vous y exercer, si nous nous rejoignons heureusement à Rome et si la république subsiste encore. » Il serait à désirer qu'il pût nous rendre le même service; car certains passages sont pour nous d'autant plus obscurs que, s'adressant à un jurisconsulte, l'auteur prend la plupart de ses exemples dans la jurisprudence romaine et y fait de nombreuses allusions.

Le style des *Topiques* est moins fleuri que celui des autres ouvrages de Cicéron, bien qu'on y reconnaisse toujours la touche du maître.

TOPL, rivière de Hongrie. Elle descend des monts Karpathes, sur la frontière de la Galicie, coule d'abord à l'E., puis au S.-S.-E., arrose Kurima et se jette dans l'Ondava, à 15 kilom. de Zemplin, après un cours d'environ 140 kilom.

TOPLADY (Auguste MONTAGU), théologien anglais, né dans le comté de Surrey en 1740, mort en 1778. Il fut, de 1762 jusqu'à sa mort, recteur de la paroisse de Bread-Hembury, dans le Devonshire. Topladay était un homme fort instruit. Il s'est fait connaître par plusieurs ouvrages, dont le plus remarquable est intitulé : *Preuve historique du calvinisme doctrinal de l'Eglise d'Angleterre* (1774, 2 vol. in-80). C'est, de l'aveu des critiques les plus autorisés, le meilleur livre qui ait jamais été écrit en faveur du calvinisme anglican, et c'est là, du reste, qu'ont puisé presque tous ceux qui se sont faits, après Topladay, les apologistes de cette doctrine. On a encore de lui un recueil d'*Hymnes* (1776) et *Confession d'un mourant* (1778); il avait écrit, pendant plusieurs années, le *Magasin évangélique*. Ses *Ouvrages complétés* ont été publiés en 6 vol. in-80.

TOPLITZA, rivière de la Turquie d'Europe. Elle prend sa source dans le sangiac de Kruchovatz, sur la limite de l'Albanie, à 20 kilom. de Pristina, coule d'abord au N., puis au N.-N.-E., arrose les environs de Kourchoumba et d'Orkup et se jette dans la Morava orientale, à 15 kilom. O. de Nissa, après un cours d'environ 140 kilom.

TOPOBÉE s. f. (to-po-bé). Bot. Syn. de BLAKÉE, genre de mélastomacées.

TOPOGRAPHE s. m. (to-po-gra-fe — du gr. *topos*, lieu; *graphô*, je décris). Celui qui s'occupe de topographie.

TOPOGRAPHIE s. f. (to-po-gra-fi — du gr. *topos*, lieu; *graphô*, j'écris). Description détaillée d'un lieu, d'un pays, d'un canton particulier : *La topographie de la France, des environs de Paris*.

— Art de représenter par le dessin la forme détaillée d'un lieu, d'une contrée : *Etudier la topographie*.

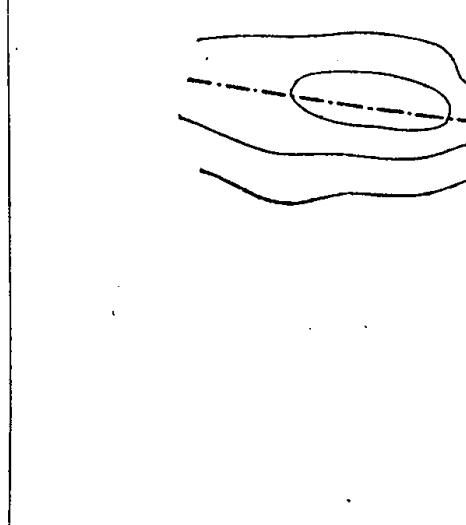
— *Topographie souterraine*, Description de l'intérieur des mines; art de les représenter par le dessin.

— **Encycl.** L'étude de la *topographie* comprend le dessin topographique, la planimétrie, le nivellement et le lever des sections horizontales équidistantes. Dans une opération de ce genre, les objets sur lesquels il faut porter son attention peuvent se ranger en deux classes : les uns sont les œuvres de la nature; telles sont les montagnes de toutes grandeurs, avec leurs pentes, leurs escarpements, leurs gorges, leurs vallées et, en gé-

néral, toutes les inégalités de la surface du sol; telles sont encore les eaux, comprenant la mer, les fleuves, les rivières, les lacs, les étangs, les marais; telles sont enfin les productions spontanées ou l'état habituel de la surface du sol, comme les forêts, les bruyères, les sables, les roches, etc.; les autres sont l'œuvre de l'homme et comprennent les habitations, les clôtures, les cultures, les communications. Les habitations se composent des maisons, des granges, des châteaux, des églises, etc. Les clôtures comprennent les murs, les fossés, les haies vives ou sèches, les palissades, les claires-voies. Dans les cultures, on distingue : les terres labourées, les vergers, les vignes, les prairies, les bois, les friches et les terres non cultivées. Les communications se divisent en chemins de fer, routes nationales, départementales et stratégiques, chemins vicinaux et ruraux, sentiers, canaux, ainsi que les rivières, avec tous les travaux exécutés dans le but de les rendre navigables, tels que les digues, les barrages, les pertuis, les chemins de halage, etc. Pour décrire un terrain, on prend pour plan de projection un plan horizontal indéfiniment étendu et passant au-dessous du point le plus bas de ce terrain; tous les objets répandus à sa surface sont représentés sur ce plan par la projection de leur contour ou de leurs arêtes. Les conditions du dessin topographique sont l'exactitude, la clarté et la simplicité. Les cartes minutées se construisent sur le terrain même avec le crayon; ensuite vient la mise à l'encre, qui est indispensable pour la conservation de la carte. C'est là une branche très-importante de l'art du topographe. Cependant ces deux genres de dessin ne suffisent pas, car la plume est impuissante à exprimer certains détails; elle sert bien à représenter le contour des objets, les directions et, en général, toutes les lignes, mais elle n'est pas également propre à l'expression des superficies, par exemple, les cultures; du moins son application à cet usage nécessite beaucoup plus de temps qu'on n'en peut généralement consacrer aux cartes. Aussi a-t-on recours, pour cet effet, au lavis, dont la mission est d'exprimer promptement la nature des superficies sous le rapport de leur essence. Il est même parfois employé préférentiellement aux hachures pour faire ressortir la configuration géométrique des surfaces, comme étant plus expéditif que ces dernières. Dans la mise au trait, il est nécessaire d'admettre différentes grosseurs de traits, quoique cependant ces derniers ne dusent avoir théoriquement qu'une épaisseur infiniment petite, les contours qu'ils représentent n'ayant généralement dans la nature aucune épaisseur. Mais tous les objets n'ont pas une égale importance; il en est qui doivent particulièrement appeler l'attention, tandis que d'autres n'ont qu'une importance tout à fait secondaire; aussi paraît-il rationnel de proportionner la grosseur du trait à l'importance des objets représentés. Avant de faire la carte d'un terrain, il importe de faire choix d'une échelle convenablement appropriée à l'objet de la carte et à l'espèce de détails qu'elle doit faire connaître; trop petite, elle a l'inconvénient de faire disparaître des détails intéressants; trop grande, elle donne des cartes incommodes par leur étendue. Les trois séries d'échelles les plus commodes sont : 1^o les échelles décimales, 1,

$\frac{1}{10}$, $\frac{1}{100}$, $\frac{1}{1000}$, etc.; 2^o les échelles doubles, $\frac{1}{5}$, $\frac{1}{50}$, $\frac{1}{500}$, $\frac{1}{5000}$, etc.; 3^o les échelles sous-doubles, $\frac{1}{2}$, $\frac{1}{20}$, $\frac{1}{200}$, $\frac{1}{2000}$, etc. Les plans du cadastre s'exécutent tantôt à l'échelle de $\frac{1}{1250}$, tantôt à celle de $\frac{1}{2500}$, parce qu'au

moyen d'une réduction au $\frac{1}{4}$ cette dernière donne celle du 100000, d'après laquelle se font, dans chaque département, les plans d'ensemble, sous le nom de plans par masses,



bifurquent (fig. 2) suivant des lignes de plus grande pente à la rencontre des cours d'eau principaux et de leurs affluents. La représentation de ces deux espèces de lignes sur les

qui servent à l'exécution de la carte de France. L'échelle de la nouvelle carte de France est celle de $\frac{1}{80000}$, parce qu'elle n'est autre chose qu'une réduction des plans par masses du cadastre. Les minutes de cette carte, qui se faisaient autrefois au $\frac{1}{20000}$, se

font aujourd'hui au $\frac{1}{40000}$, et sont complétées par les officiers d'état-major sur le terrain même, par le nivellement et le figuré des montagnes. L'ancienne carte de France, connue sous le nom de carte de Cassini, est à l'échelle de 1 ligne pour 100 toises ou au $\frac{1}{86400}$.

Pour les échelles supérieures au $\frac{1}{5000}$, on peut admettre quatre ordres ou épaisseurs de traits, répartis de la manière suivante : le plus gros, celui de premier ordre, pour les détails de construction; celui de deuxième ordre, pour les travaux de construction des chaussées, les digues, les canaux, etc.; celui de troisième ordre, pour les chemins, sentiers, cours d'eau, rochers, ravins et autres accidents de terrain; enfin, celui de quatrième ordre, pour le tracé des sections horizontales sur les cartes où le figuré n'est pas représenté par des hachures. Pour les échelles moindres que $\frac{1}{5000}$, on peut simplifier cette

division en réunissant les deux premiers ordres de traits en un seul. La variété dans la grosseur des traits sert encore à exprimer la forme des objets. Ainsi, dans les parties qui présentent des talus, on trace l'arête supérieure avec le trait de deuxième ordre, et celle qui forme le pied du talus avec un trait plus fin que celui du troisième ordre. A l'échelle de $\frac{1}{10000}$, on donne une largeur conventionnelle de 0m,002 aux grandes routes et de 0m,001 à tous les autres chemins, sans tenir compte des petites variations qui peuvent exister dans leur largeur. Les sentiers s'expriment par une largeur de 0m,0005 et par deux traits parallèles, dont l'un se fait

ponctué. A l'échelle de $\frac{1}{20000}$, on donne 0m,0015 aux grandes routes, 0m,000075 aux autres chemins, et les sentiers se dessinent d'un seul trait plein du deuxième ordre. Les limites de culture se marquent avec un trait ponctué ou avec un trait-plein de troisième ordre. Aux ruisseaux, qui ne peuvent se représenter qu'avec un seul trait, vu la petitesse de l'échelle, on augmente ce dernier graduellement depuis sa source jusqu'à sa jonction avec le cours d'eau principal; on en proportionne la grosseur à son volume d'eau et à l'importance du ruisseau par rapport à ceux qui l'environnent ou à ses affluents. Les eaux se figurent par une teinte de bleu mise au pinceau, ou quelquefois, sur les minutes et les cartes à effet, par une série de lignes parallèles entre elles et aux rives qui vont en s'annuisant et en s'écartant à mesure qu'elles s'éloignent des bords; c'est ce qu'on appelle fler les eaux. Les sables, les graviers que les eaux laissent à découvert s'expriment par un travail de convention ou d'imitation, si l'on veut, qui consiste en un pointillé de petits points ronds et rapprochés, de manière à former une teinte grise et uniforme. Les points sont égaux pour les sables et inégaux pour les graviers. Les prairies se figurent par un pointillé formé de points allongés comme des virgules et groupés, au nombre de cinq ou six, de manière à imiter les touffes d'herbe; on range ces groupes parallèlement au côté de la carte, et on s'attache à faire en sorte que l'ensemble de ce travail de plume représente une teinte grise et plate comme des sables. Les marais participent à la fois des eaux et des prairies; on leur applique un système combiné des deux précédents. Les arbres se représentent tantôt par un petit cercle, tantôt par un petit point noir, selon que l'échelle est grande ou petite. Les bois s'expriment par un travail composé d'un grand nombre

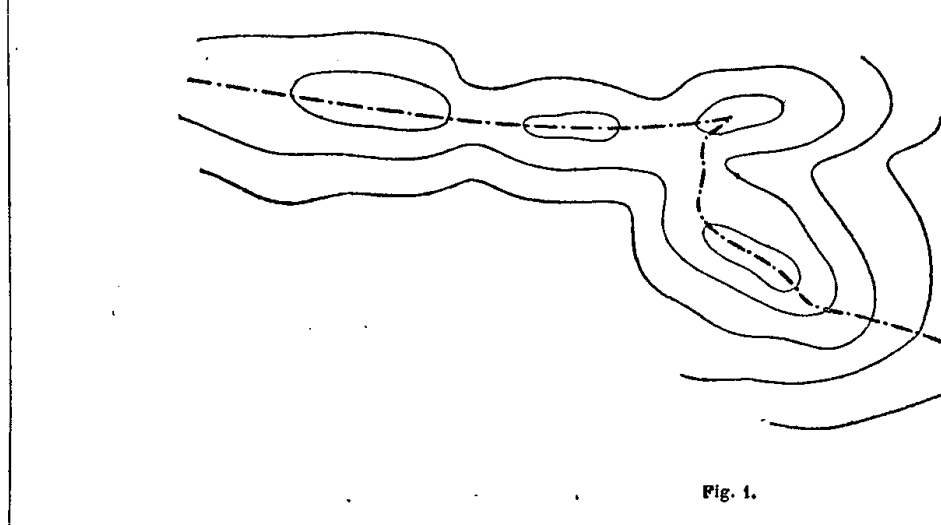


Fig. 1.

cartes à petite échelle suffit, avec celle des rivières, pour indiquer la forme générale du terrain.

Les chaînes de montagnes sont rencontrées

de petits cercles; les pins et les sapins se figurent par des espèces d'étoiles qui permettent de reconnaître les bois composés d'arbres verts. Au moyen de ces divers ouvrages de plume, on peut représenter, en les combinant, les parcs, les jardins, les vergers, etc.

En *topographie*, on nomme, en général, figuré du terrain tout mode de dessin à l'aide duquel on exprime les inégalités de la surface du sol, telles que les pentes des montagnes, les escarpements, les rochers, etc. Suivant l'échelle adoptée, on conserve le figuré de certains détails ou on le supprime. On est donc obligé, dans les cartes à petite échelle, de donner une représentation grossière du terrain, et cependant de pareilles cartes peuvent être très-lisibles pour un œil exercé, lorsqu'elles ont été bien faites. La seule considération des cours d'eau suffit, en effet, à faire connaître les montagnes, les cols, les routes probables et permet de comprendre la disposition générale d'un pays.

Les dessins topographiques présentent à l'œil peu exercé qui les examine un chaos inextricable de montagnes, de cours d'eau, de vallées; mais l'étude lui fait bientôt reconnaître les différentes relations des formes du terrain et saisir la physiologie du sol. On a pu dire justement que « l'image détaillée des parties fluides conduit à l'exacte configuration des parties solides. »

Le figuré s'obtient par deux procédés distincts, combinés cependant quelquefois : les courbes horizontales d'une part, les hachures de l'autre.

Le premier système est le plus simple de tous les genres de figuré et fournit la meilleure expression du terrain pour un usage spécial. Le second mode s'emploie pour figurer les montagnes sur les cartes qui ne sont destinées qu'à un usage vulgaire. Pour figurer le terrain par le moyen des courbes, il faut déterminer l'équidistance des plans horizontaux. Cet élément, sur lequel on ne peut fixer *a priori* de règle entièrement invariable, est généralement subordonné à l'échelle du plan et en rapport avec cette échelle. On admet, en thèse générale, que l'équidistance des plans horizontaux doit être égale en mètres au dénominateur de l'échelle divisé par 1000, ce qui revient à dire que cette équidistance est représentée par 0m,001 à l'échelle de la carte; il en résulte qu'à l'échelle de 1 millièmètre elle sera de 1 mètre; à celle de 2 millièmètres, de 2 mètres; à celle de 5 millièmètres, de 5 mètres, etc. L'adoption de cette loi a pour effet qu'une même pente est, à toutes les échelles, représentée par des courbes également rapprochées sur la carte. Ainsi, une pente de 45° ou de 1 de hauteur sur 1 de base est figurée, à toutes les échelles, par des courbes écartées de 0m,001; une pente de 1 de hauteur sur 8 de base, par des courbes équidistantes de 0m,008, et ainsi de suite. Lorsque les différences de niveau sont de plusieurs dizaines de mètres, les courbes, cotées en nombre exact de dizaines, sont marquées d'un trait plus fort que les autres. Toutes les courbes sont accompagnées de cotes de niveau en tous les points où elles aboutissent au cadre de la carte et de distance en distance, pour qu'il soit toujours facile de distinguer la cote de chacune d'elles.

Nous supposons qu'on ait sous les yeux un terrain représenté par le système des courbes de niveau. Les premières lignes qu'on doit rechercher sont les lignes de faite et les thalwegs. Les lignes de faite sont les intersections saillantes de la partie supérieure de deux versants; ce sont, en général, les lignes de partage des eaux, dont elles limitent les bassins principaux.

Les montagnes sont ordinairement séparées par des vallées qui servent d'écoulement aux eaux; au fond de ces vallées, les versants qui les encaissent se coupent suivant une ligne des points les plus bas; ces intersections portent le nom de thalwegs.

Les lignes de partage des eaux ne sont pas toujours simples; elles présentent souvent des points de rebroussement (fig. 1); elles se



par des massifs plus petits, qui les coupent transversalement; ce sont les chaînes secondaires ou contre-forts de la chaîne principale. En ces points de rebroussement, il y a dépression

de la ligne de faite principale et surélévation de la ligne de faite secondaire. Ce sont donc les points convenables pour le passage des routes qui doivent franchir la chaîne principale. On donne le nom de cols à ces dépressions.

Les formes de ces lignes sont liées par des

lois géométriques qui permettent d'en donner des définitions exactes. Si nous imaginons un observateur se déplaçant sur une ligne de plus grande pente du terrain, nous ne pouvons supposer qu'il s'élève ou s'abaisse indéfiniment; il passera par des maximums et des minimums de hauteur; en ces points, la tangente

à la ligne de plus grande pente est horizontale; on se trouve en un sommet, un fond ou un col.

Toutes les lignes de plus grande pente voisines d'un sommet s'élèvent jusqu'à l'avoir atteint; voisines d'un fond, elles s'abaissent jusqu'à l'avoir rejoint. Près d'un col, au con-

traire, les sections horizontales affectent une forme sensiblement hyperbolique (fig. 3) et ont pour trajectoires orthogonales les lignes de la plus grande pente aboutissant au col, au nombre de quatre seulement.

Les lignes de plus grande pente tournent leur convexité vers le col; mais deux d'entre

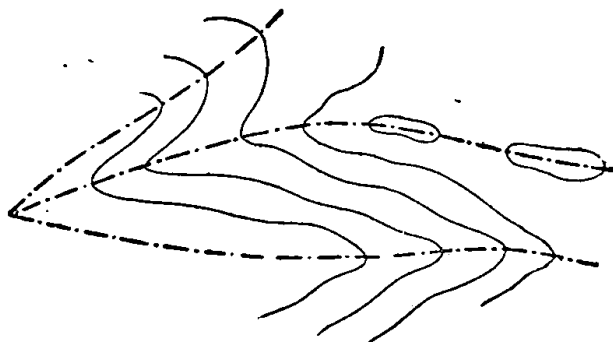


Fig. 2.

elles, qui sont les axes communs de toutes les indications hyperboliques, se croisent au col; l'une est la ligne de faite, l'autre résulte de la jonction des thalwegs opposés.

On peut dire qu'une ligne de faite est une ligne de plus grande pente qui va d'un col à un sommet. Les lignes de plus grande pente qui passent par les sommets convexes des courbes horizontales sont les lignes de séparation des eaux. Un thalweg est une ligne de plus grande pente qui va d'un col vers un fond. Les thalwegs passent par les sommets rentrants des courbes horizontales. Les lignes de plus grande pente d'un versant quit-

tent la ligne de faite asymptotiquement en tournant leur convexité vers le bas de cette ligne; elles arrivent asymptotiquement à la ligne de thalweg en tournant leur convexité vers le haut de cette ligne. Elles ont donc en projection horizontale un point d'inflexion. Comme les lignes de faite ont une pente faible, ainsi que les thalwegs, ce point d'inflexion est, au contraire, un point de pente maximum. On est ainsi conduit à représenter les cols comme l'indique la figure 3. Si on fait une section par la ligne de faite, on aura une courbe *abc*, premier système d'axes des courbes hyperboliques dont nous avons

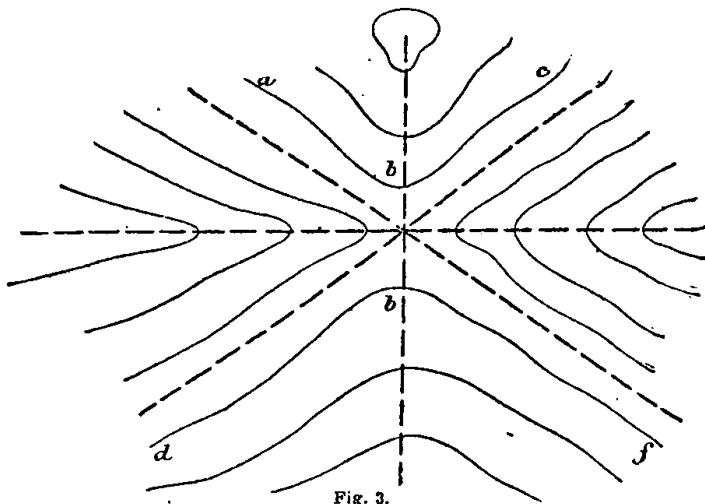


Fig. 3.

parlé. L'autre système *bdf* est formé par l'intersection résultant de la jonction des thalwegs.

Il peut se présenter des modifications à cette forme; le col peut être déprimé en son centre; on y rencontre un enfoncement dans lequel se trouve un lac; c'est ce qui a lieu au mont Cenis. Les cols peuvent être longs et étroits (fig. 4) ou larges et courts (fig. 5), suivant que les lignes de faite sont elles-mêmes comparables à des ellipses ayant leurs grands axes dirigés le long du faite ou, au contraire, à angle droit de cette ligne.

Il est rare que les sommets ne soient pas

séparés des versants par des lignes de plus grande pente, de chaque côté desquelles les pentes sont en sens contraire; ces lignes sont plus ou moins éloignées du faite, suivant que le sommet est plus ou moins large.

Le fond des vallées offre un phénomène analogue; il y a une certaine largeur de terrain sensiblement plat et deux lignes de fin de pente très-nettes (fig. 6). Lorsque le fond de la vallée est arrondi (fig. 7), les courbes s'arrondissent en changeant de direction.

Il convient encore de distinguer les bassins et les vallées des ravins qu'on observe à flanc de coteau. Les bassins sont limités par une

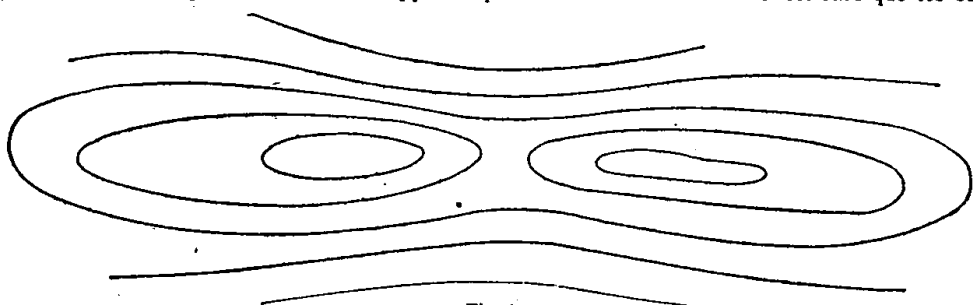


Fig. 4.

surface concave conique, dont les horizontales sont parallèles et les lignes de plus grande pente convergentes.

Les ravins, au contraire, sont formés de deux surfaces distinctes, dont les horizontales se rencontrent en faisant des angles entre elles et avec les horizontales générales. Ces dernières se correspondent d'un côté et de l'autre du ravin.

Au lieu de représenter le terrain par des courbes horizontales, on peut employer à cet effet les lignes de plus grande pente; seu-

lement on ne trace pas, dans ce cas, ces lignes d'une manière continue; on les interrompt au passage des courbes horizontales et on les espace suivant certaines lois, qui ont pour but de placer sur une pente une quantité de blanc proportionnelle à la quantité de lumière reçue par la surface. Les lignes de plus grande pente interrompues constituent les hachures. Les hachures ont donc un double objet: d'une part, elles représentent la forme du terrain d'une manière appropriée à l'usage vulgaire, et, d'autre part,

elles doivent donner, autant que possible, sur les pentes des notions exactes qui, sans avoir la précision des courbes, puissent, jusqu'à un certain point, en tenir lieu. Les pentes qu'il importe le plus d'indiquer sur une carte sont: 10° celles de 60°, environ 4 de base sur 7 de hauteur, inaccessibles aux hommes; 20° celles de 45°, 1 de base sur 1 de hauteur, difficiles aux hommes; 30° celles de 30°, environ 7 de base sur 4 de hauteur, inaccessibles aux chevaux; 40° celles de 15°, environ 12 de base sur 1 de hauteur, faciles aux voi-

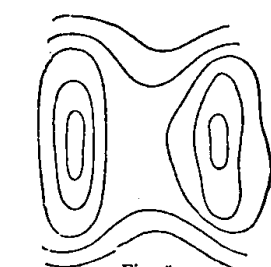


Fig. 5.

tures. Le maximum des talus d'éboulement dans les montagnes est de 100 de base sur 71 de hauteur. Pour représenter les pentes par des hauteurs, on peut admettre: 10° que

toute pente moindre que $\frac{1}{64}$ peut être considérée comme terrain horizontal, et par suite qu'elle ne doit pas être figurée; 20° que toute pente plus roide que $\frac{1}{64}$ peut être représentée comme un escarpement; 30° que les pentes

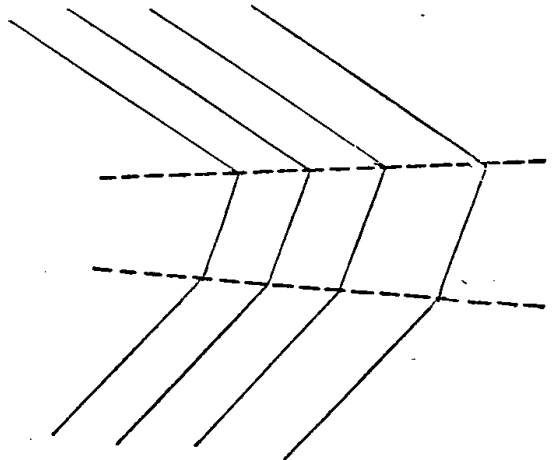


Fig. 6.

comprises entre les limites précédentes doivent être figurées par des hachures dirigées suivant la ligne de plus grande pente du terrain et suivant la normale aux couches de niveau; 40° que l'écartement des hachures doit être égal à 1 demi-millimètre, plus la seizième partie du dénominateur de la pente; 50° que les hachures sont d'autant plus épaisses qu'elles sont plus rapprochées ou que la pente est plus roide; qu'elles sont aussi fines que possible pour la pente de $\frac{1}{64}$; que leur

grosesse extrême pour la pente $\frac{1}{16}$ doit être

de $\frac{6}{16}$ de millimètre, et que l'espace blanc compris entre elles ne doit pas descendre ni dépasser la moitié de leur épaisseur; 60° que les escarpements s'expriment par des hachures de $\frac{6}{16}$ de millimètre d'épaisseur, écartées

de la moitié de cette épaisseur et dirigées suivant les sections horizontales de l'escarpement. Ces règles suffisent pour préciser la forme du terrain d'une manière appropriée aux renseignements que l'on a pris sur cette forme; car ce qu'il y a à considérer dans le terrain, c'est la valeur des pentes d'une part, et leur direction d'une autre. Or, la direction des hachures fait connaître celle de la pente, et leur écartement mesure cette pente elle-même. A ce sujet, nous donnerons ici très-succinctement les prescriptions émanant du ministre de la guerre et publiées au *Mémoire topographique* du Dépôt de la guerre pour l'exécution des cartes et le figuré du relief des terrains: « Pour les minutes des levés, quelle que soit leur échelle, on aura recours uniquement aux courbes horizontales; mais sur les dessins qu'on exécutera d'après cette minute, dans tous les cas où l'échelle de ce dessin serait au-dessous de $\frac{1}{10000}$, on tracera,

entre les projections des courbes horizontales, des hachures qui représenteront les projections horizontales des lignes de plus grande pente et qui seront menées perpendiculairement à chacune des deux courbes entre lesquelles elles seront tracées. L'espacement de ces hachures sera en raison inverse de la rapidité des pentes et égal au quart de la distance prise sur la carte entre deux courbes consécutives. Lorsque les hachures normales à deux courbes consécutives divergeront sensiblement entre elles, l'espacement qui vient d'être déterminé se mesurera sur une ligne perpendiculaire à la hachure, menée par son milieu. Dans le cas où la distance entre deux courbes consécutives sera au-dessous de 0m,002, on substituera à la loi de l'espacement des hachures celle de leur épaisseur, c'est-à-dire qu'on fera ces hachures d'autant plus grosses que la pente sera plus rapide. On conservera sur le dessin exécuté d'après la minute une sorte de trace

de la projection des courbes horizontales équidistantes, qu'on n'y marque qu'au crayon et provisoirement dans le but de servir de directrices aux hachures. Pour conserver cette trace, des courbes de niveau et permettre de suivre leurs directions lorsqu'on les a effacées, on peut, ou disposer les hachures de deux tranches consécutives de manière que la hachure inférieure ne soit pas dans le prolongement de la supérieure; ou bien l'on peut arrêter la hachure à une petite distance de la courbe directrice, de manière à laisser entre deux rangs un petit espace blanc. Des cotes écrites aux points les plus remarquables indiqueront la hauteur de ces points; celui dont la cote est zéro étant toujours le plus bas, on fera connaître, autant que possible, la hauteur de ce point au-dessus du niveau de la mer. Dans le cas où un ou plusieurs points du terrain seraient inférieurs au niveau de la mer, la cote zéro correspondra à ce dernier niveau, et les cotes des points

qui lui sont inférieurs prendront le signe négatif.

Pour l'application du procédé des hachures, on suppose le terrain éclairé par des rayons inclinés à l'horizon ou, au contraire, par une lumière verticale. Lorsqu'on suppose la lumière zénithale, une superficie donnée est d'autant plus éclairée qu'elle est moins inclinée sur l'horizon; la quantité de lumière reçue est proportionnelle au cosinus de l'angle d'inclinaison; la clarté diminue avec le sinus de l'inclinaison, auquel est proportionnelle la teinte à donner à la surface représentée. Le grossissement des hachures se fait en raison de leur rapprochement, sans que le blanc puisse jamais être moindre que l'épaisseur de la hachure. Les hachures ainsi traitées donnent une représentation défectueuse. Suivant la carte, on trouve des pentes égales dans des pays de montagnes ou dans des terrains plats à escarpements; rien ne les distingue. Si le terrain est tourmenté, la carte devient très-noire, et l'on ne peut plus lire les écritures.

La lumière oblique fait mieux ressortir les formes générales sans nuire à la clarté et à la justesse de la représentation. On imagine que la lumière vient de l'angle supérieur gauche du cadre avec une inclinaison de 45° sur l'horizon. Certains plans, les vallées sur certains coteaux sont dans l'ombre, et cela fait mieux ressortir les formes du terrain. On force même à cet effet les hachures du côté de l'ombre. Les parties éclairées ne doivent pas être uniformément blanches; il faut considérer que la carte a été exécutée sans considération de lumière, uniquement au point de vue de l'expression des pentes avec une accentuation très-faible des lignes, qui sont alors forcées du côté de l'ombre.

La commission de 1828, qui a rédigé l'instruction précédemment mentionnée, n'a pas admis l'emploi des courbes dans les cartes rédigées; mais on a aujourd'hui une tendance générale à employer de nouveau ce système. On peut du reste, ainsi que cela a été fait quelquefois, combiner les hachures aux courbes; en Italie, en Belgique, en Angleterre, en Danemark, en Prusse, les cartes récentes ont été publiées avec courbes.

La clarté est une qualité tellement nécessaire que l'on est entré dans une voie nouvelle depuis quelques années; elle consiste dans l'emploi de plusieurs couleurs. Le noir est réservé aux chemins, routes et écritures, les autres couleurs à la représentation du terrain.

L'Allemagne a adopté un système analogue à celui de la France, et qui est dû au major Lehmann; il est fondé sur les bases suivantes: 1° hypothèse de la lumière zénithale; 2° sections horizontales dont on trace la projection au crayon quand on fait des hachures, à l'encre quand on n'en fait pas; 3° hachures normales aux courbes de niveau, fines pour les pentes faibles et fortes pour les pentes rapides, dont la limite est fixée à 45°. Soit C l'écartement, H la largeur, α l'angle de pente, on détermine H par la relation

$$\frac{H}{C} = \frac{\alpha}{45^\circ}$$

40 la hachure la plus fine correspond à l'angle de 50; on la prend égale à $\frac{1}{9}$ de millimètre.

Ce système est d'une exécution très-difficile et très-pénible; la carte est poussée au noir, et les fortes pentes apparaissent comme des taches; les formes du terrain sont par trop arrondies.

La carte du duché de Bade est une modification de ce système. La largeur seule des hachures varie proportionnellement aux pentes; on y ajoute de nombreuses cotes. Cette carte est bien exécutée; mais l'arrondissement des formes est encore plus exagéré que dans les autres cartes.

L'institut géographique militaire de Vienne a fait paraître une grande quantité de cartes éclairées à la lumière zénithale, très-claires et très-soignées. Elles ont le défaut contraire de celui des cartes allemandes. Le terrain est très-tourmenté, les changements de pente sont très-accentués.

Il y a encore d'autres modes de représentation; nous mentionnerons le système des courbes interrompues ou des hachures horizontales; l'écartement de ces hachures varie avec la pente, ainsi que leur grosseur. Ce système, adopté en Angleterre pour les cartes minutes, donne de très-bons résultats. On l'a employé, avec lumière zénithale, en Suède et en Espagne; avec lumière oblique, en Suisse et en Angleterre.

Les Prussiens, considérant la topographie au point de vue militaire, ont fait plusieurs cartes destinées à des manœuvres et devant représenter la facilité plus ou moins grande que le pays offre aux opérations militaires. On regarde comme propres aux grandes manœuvres les terrains ayant une inclinaison inférieure à 150; aux manœuvres de détachements, les pentes de 160 à 300; enfin, comme terrains difficiles à gravir, mais utiles en cas d'absolue nécessité, ceux qui ont une inclinaison de 310 à 450. Chaque intervalle varie de 50 en 50; la hachure varie de grosseur, d'espacement et de forme, et la carte indique à première vue les pentes et les fa-

cilités qu'offre le terrain aux mouvements militaires. Ce système est dû au général Müffling.

Pour le lavis des plans topographiques, on a adopté une série de teintes conventionnelles pour représenter les diverses cultures ou surfaces que présente le terrain. Les couleurs élémentaires au moyen desquelles on forme ces teintes sont: l'encre de Chine, l'indigo ou bleu de Prusse, le carmin, la gomme gutte, la terre de Sienna brûlée et le minium. Nous n'entrerons pas ici dans le détail de la composition de toutes ces teintes, dont on trouve dans le commerce des tableaux reproduisant les nuances, ainsi que les quantités proportionnelles de couleurs et d'eau à l'aide desquelles on les obtient. Les écritures et différents détails constituent, avec ce qui précède, les éléments généraux d'un dessin topographique; pour indiquer le sens du courant d'un cours d'eau, on dessine une flèche entre ses rives, en la proportionnant à son importance. Toute carte, quelle que soit sa grandeur, doit être orientée par rapport aux quatre points cardinaux, soit en indiquant ceux-ci sur les quatre côtés du cadre, soit en traçant dans un angle une rose des vents. On doit faire en sorte que la hauteur de la carte représente la direction exacte du nord; s'il en est autrement, il faut se procurer cette dernière et l'y indiquer, parce que cette notion est importante pour se faire une idée exacte de la situation du terrain représenté par rapport aux contrées environnantes. Le cadre se compose de deux traits, dont l'un, fin, est à l'intérieur; l'autre, gros, est à l'extérieur. Entre les deux se trouve un blanc égal en largeur au gros trait. L'épaisseur totale du cadre, c'est-à-dire le double du gros trait, doit être la centième partie de la moindre des deux dimensions du rectangle qui limite le dessin. Le titre se place soit à l'intérieur, soit hors du cadre; la plus grande hauteur des lettres du titre doit être les 0,03 de la moindre des deux dimensions du dessin. Lorsque le titre est en dehors du cadre, l'intervalle entre les lettres et le cadre doit être compris entre les 0,02 et les 0,04 de cette moindre dimension, selon que celle-ci est plus ou moins grande. L'échelle se fait en dehors du cadre, parallèlement et au-dessous du côté inférieur de la carte. On la place soit au milieu, soit encore vers la gauche, pour faire symétrie avec la signature de l'auteur, qui se place au bas, à droite. Les écritures doivent toujours être faites avec un très-grand soin. Il faut, autant que possible, les disposer de manière qu'elles puissent être lues sans qu'on ait à tourner le plan. Cependant, les noms des rivières et des chemins s'écrivent dans le sens du cours de l'eau et dans la direction du chemin, en commençant par le nom de l'endroit d'où ils partent, dans le sens de l'écriture. Les noms doivent être écrits avec des caractères proportionnés en force et en grandeur avec l'importance des objets qu'ils désignent. Des règles spéciales, que nous ne pouvons reproduire ici, fixent le genre des caractères et la hauteur des écritures aux diverses échelles pour plus de deux cents objets. Cependant, nous rappellerons que les villes s'écrivent en capitales droites, les bourgs en capitales penchées, les villages et bois en romain droit, les hameaux et marais en romain penché, les citadelles, fleuves, canaux en petites capitales penchées; les forts, rivières, étangs, châteaux et routes en petit romain droit; les eaux minérales en italique; enfin les fermes, auberges, usines, moulins, chemins et ruisseaux en italique plus petite.

Toutes les opérations topographiques se réduisent à trois genres de mesures, qui sont: la mesure des distances, la mesure des angles et enfin la mesure des hauteurs ou des différences de niveau. Les deux premiers appartiennent à la planimétrie; le troisième constitue le nivellement. La planimétrie consiste à mesurer la projection horizontale du terrain dans toutes ses parties. Construire une figure semblable à cette projection est ce qu'on nomme dresser la carte ou le plan du terrain. Enfin, le rapport entre les dimensions de ce plan et celles de la projection est ce que l'on appelle l'échelle du plan. Le nivellement a pour but de faire connaître le relief de toutes les parties du terrain; pour cet objet, par un système particulier de mesures, on détermine la grandeur exacte de la perpendiculaire abaissée de chaque point du terrain sur le plan de projection. Cette grandeur, évaluée en mètres et inscrite sur la carte, fait connaître à quel niveau se trouve chaque point par rapport avec le plan de nivellement. Ce chiffre se nomme la cote de niveau, et le plan de comparaison auquel elle se rapporte prend le nom de plan de comparaison. Dans la carte nouvellement faite de la France, on a pris pour plan de comparaison le niveau de la mer, qu'on a supposé, par la pensée, prolongé au-dessous du continent, de sorte que les chiffres que porte cette carte font connaître les hauteurs des points correspondants au-dessus du niveau de la mer. Ces hauteurs sont nommées altitudes. Quelquefois, on prend le plan de comparaison au-dessus du terrain; alors on détermine le niveau de chaque point par une perpendiculaire ou une verticale élevée jusqu'à ce plan. L'opération par laquelle on mesure les objets, non tels qu'ils sont en réalité, mais tels qu'ils sont en projection horizon-

tale, est ce qu'on nomme la réduction à l'horizon.

Dans les opérations topographiques, il y a un enchaînement dont le sommaire suivant peut donner une idée générale: Les détails de la nature pouvant être considérés comme formant des groupes ou flots, si, par exemple, en partant d'un point, on suit constamment le premier chemin qu'on trouve à sa droite jusqu'à ce que l'on revienne au point de départ, on aura parcouru un polygone ou périmètre enfermant une certaine quantité d'objets, tels que maisons, murs, haies, cultures diverses, etc.; on aura ainsi circonscrit un flot de détails, auquel on a donné le nom de canevas polygonal. En effet, si, en chacun des points où l'on a dû changer de direction pour parcourir ce périmètre, on a placé un jalon, puis, si l'on a réuni ces jalons par des droites, on aura formé un polygone dont les inflexions représenteront à peu près celles du chemin parcouru, ainsi que celles des détails adjacents. Les côtés et les angles de ce polygone étant mesurés, on construira sur le papier un polygone entièrement semblable au premier. Après avoir construit de la sorte un premier polygone, on pourra en lever un second contigu à celui-ci, puis un troisième, et ainsi de suite. L'ensemble de tous ces périmètres constitue un réseau ou canevas polygonal dont le levé est la première opération d'un levé topographique. Après avoir établi ce canevas, on s'occupe de lever les détails. Cette seconde opération, qui se trouve considérablement simplifiée par le travail préliminaire, consiste à représenter dans leurs vraies places et grandeur tous les objets précédemment énumérés. A cet effet, les côtés des polygones servent de repères pour déterminer tous les objets qui les avoisinent, par la grandeur et la position de la perpendiculaire abaissée de chaque objet sur un côté du canevas déjà déterminé de position. Quand la carte représente tous les détails du terrain, elle est complète sous le rapport de la planimétrie; il faut ensuite s'occuper du nivellement. Dans cette opération, on suit la même mesure que pour la "précédente; on commence par niveler les points du terrain appartenant au canevas; ensuite chacun de ces points sert de repère ou de point de comparaison pour déterminer les côtés de nivellement des points environnants. De là deux opérations distinctes: 1° le nivellement du canevas; 2° celui des détails. La quantité innombrable de cotes de nivellement dont il faudrait couvrir la carte pour se donner une idée du relief du sol a fait renoncer à ce mode d'opération pour décrire les montagnes et les pentes; on a eu recours à la méthode des sections horizontales équidistantes, qui consiste à supposer, par la pensée, le terrain coupé par une série de plans horizontaux, séparés dans le sens vertical par une distance constante de 1, de 2, de 3 ou de tout autre nombre de mètres. Chacun de ces plans, par son intersection avec le terrain, produit une courbe dont on fait le levé comme celui de toute autre ligne de sa surface et dont la position est bien caractérisée par une seule cote. Tous les plans horizontaux équidistants donnent lieu à des courbes analogues, et, s'ils sont convenablement rapprochés, les courbes résultantes expriment d'une manière à la fois claire et géométrique la forme du terrain. Elles sont fort écartées dans les parties où la pente est très-douce; elles se rapprochent dans celles où elle est plus roide; et partout leur écartement fait connaître en chaque point quelle est la direction et l'inclinaison de la pente. Ces courbes, obéissant aux formes du terrain, ont entre elles des espacements très-variables au plan; mais, pour rappeler leur mode de formation, on les désigne, par abréviation, sous le nom de courbes ou de sections équidistantes ou simplement sous celui d'horizontales.

On peut remarquer que ces sections représenteraient les différents rivages que prendrait successivement la mer, si son niveau venait à s'élever progressivement sur les flancs des montagnes.

Nous terminerons par quelques renseignements sur les cartes générales topographiques de publication récente. Nous ne donnerons pas ici de nouveaux détails sur la carte de l'état-major français, publiée à l'échelle de $\frac{1}{80000}$, en 270 feuilles, non plus que sur la

carte au $\frac{1}{320000}$, publiée en 33 feuilles.

La carte de l'état-major prussien comprend deux parties: 1° la Prusse proprement dite, à l'échelle de $\frac{1}{100000}$, en 319 feuilles, sans altitudes; les feuilles sont commodes, mais très-peu lisibles et trop noires; la carte n'est pas encore terminée; 2° la Westphalie et les provinces rhénanes, en 74 feuilles, terminée, et à l'échelle de $\frac{1}{80000}$. Actuellement, la Prusse publie, en outre, les minutes de ces cartes au $\frac{1}{25000}$, à l'équidistance de 25 mètres.

Bade. Carte au $\frac{1}{50000}$, en 55 feuilles de 0,40, d'après le système que nous avons indiqué.

Bavière et duchés. La grande carte de Ba-

vière est au $\frac{1}{50000}$; nous citerons aussi une

très-jolie carte au $\frac{1}{560000}$, terminée en 1867. Le Wurtemberg et les Hesses ont aussi des cartes au $\frac{1}{50000}$. La Saxe et le Hanovre ont des cartes analogues.

Autriche et Hongrie. La carte de tout l'empire est au $\frac{1}{864000}$; des cartes de Bohême, Hongrie, Moravie, archiduché d'Autriche ont été publiées à une échelle triple. L'empire d'Autriche se trouve aussi dans les très-belles cartes de Scheda, un peu lourdes et difficiles à lire, mais très-remarquables par le figuré. Enfin, de nombreuses cartes autrichiennes ont été faites vers 1850, au $\frac{1}{864000}$ pour l'Illyrie, le Lombard-Vénétien, les États pontificaux, la Toscane, Parme et Modène.

Italie. La carte de l'Italie centrale publiée sous la direction de M. de La Marmora est très-lisible. Une carte générale récente a été entreprise au $\frac{1}{50000}$; elle ne doit pas être répandue dans le public, mais on en fera une réduction au $\frac{1}{100000}$ qui sera livrée au commerce.

Angleterre. L'Ordnance Survey Office a entrepris trois cartes du Royaume-Uni: la carte générale est à 1 pouce pour mille

($\frac{1}{63360}$); les autres, cartes des comtés et cartes des paroisses, sont à des échelles six fois et vingt-cinq fois plus grandes. L'exécution est excellente et unique pour ce qui est de la carte cadastrale.

L'Angleterre comprend 110 feuilles de 0m,40 sur 0m,50, l'Ecosse 120 feuilles, l'Irlande 205.

Belgique. En 1867, l'état-major belge a commencé le travail d'une grande carte à l'échelle de $\frac{1}{20000}$ et à cinq couleurs, en

72 feuilles de 0m,50 sur 0m,80, d'une exécution très-soignée et d'une lecture très-nette.

En Hollande, les officiers hydrographes ont publié une carte au $\frac{1}{50000}$ très-finement gravée et exécutée.

Suède et Norvège. Des cartes analogues aux cartes françaises ont été publiées dans les pays scandinaves au $\frac{1}{100000}$.

Suisse. La carte du général Dufour est la plus remarquable de l'Europe. Elle est au $\frac{1}{100000}$, très-nette et très-soignée. Le bureau topographique de Berne publie actuellement des réductions très-commodes et de prix peu élevé.

Espagne. Il n'existe pas de grande carte générale en Espagne. On a annoncé cependant la publication d'une carte au $\frac{1}{50000}$; mais on n'a encore exécuté qu'une carte en 20 feuilles dont l'échelle est dix fois plus petite.

Portugal. La carte générale, commencée en 1856, doit avoir 37 feuilles au $\frac{1}{100000}$; les courbes y sont un peu trop fines, le relief n'est pas assez net. Une belle carte en une feuille a été publiée en 1870.

Russie et Pologne. Des cartes de l'état-major russe ont été commencées avec une échelle de $\frac{1}{126000}$. Une carte faite par le Dépôt de la guerre français est plus avancée que la publication du gouvernement russe.

Grèce. Ce sont les officiers français qui ont exécuté la carte générale de la Grèce.

Turquie. La Turquie n'a encore aucune carte officielle. On en a cependant une carte générale, due à Scheda.

Valachie. L'état-major autrichien a commencé en 1861 la publication de 112 feuilles au $\frac{1}{57600}$, formant une carte générale, d'après le système qu'il a généralement employé.

Topographie d'Athènes (The Topography of Athens, etc.), par W. L. Mart. Leake (Londres, 1re édition, 1821, 1 vol. in-80; 2e édition, 1841, 2 vol. in-80). Cet ouvrage fut la première étude vraiment critique qui eût encore été entreprise sur ce sujet d'après l'emploi le plus judicieux de tous les textes classiques et l'observation la plus attentive de tous les mouvements du sol d'Athènes et de tous les vestiges d'antiquité connus à cette époque. L'auteur y prenait pour base de son travail la description de Pausanias, dans laquelle il distinguait cinq incursions dans des directions différentes, qui lui permettaient de retrouver, sur le terrain, la situation respective des principaux monuments d'Athènes en s'appuyant sur tous les points de la localité, tels que les éminences du Musée, de l'Aréopage, du Pnyx, qui ne sauraient donner lieu désormais au moindre doute, une seule de ces collines exceptée, celle que tout le monde alors, et le colonel Leake lui-même, regardait comme le Lycabette et qui a été reconnue depuis pour la

colline des Nymphes; de même qu'il se servait de tous les monuments, tels que le Théséon, l'Ennéa Krounos, le Stade, le théâtre de Bacchus, l'Odéon d'Hérode Atticus et l'Olympeion, dont la détermination n'est non plus sujette à aucune incertitude. L'ouvrage de Leake, accueilli avec une grande faveur dans la science, obtint en Allemagne l'avantage d'une traduction qui fut accompagnée de nombreux éclaircissements, la plupart dus à M. K. Oufried Müller dont l'objet était de rectifier, sur des points de détail, l'opinion de l'auteur. Cette traduction allemande, qui parut en 1829, dut passer pour une amélioration considérable du travail primitif et jouit encore, à ce titre, de plus de confiance et d'autorité. En 1841, M. Leake, qui n'avait cessé de se tenir au courant des travaux de la science et des découvertes que l'on faisait chaque jour à Athènes, a publié une nouvelle édition de sa *Topographie d'Athènes*, qui a subi des remaniements profonds et reçu des augmentations considérables. M. Leake a joint à son travail un excellent atlas qui en augmente le prix. M. Raoul Rochette a longuement et savamment discuté la plupart des questions abordées par l'archéologue anglais, dans une série d'articles publiés en 1851 dans le *Journal des savants*.

TOPOGRAPHIQUE adj. (to-po-gra-fi-ke — rad. *topographie*). Qui appartient, qui a rapport à la topographie : *De cette grande entreprise date une véritable renaissance de l'art topographique*. (Mac-Carthy.)

— *Carte topographique*, Carte très-détaillée d'un canton, d'un lieu particulier.

TOPOGRAPHIQUEMENT adv. (to-po-gra-fi-ke-man — rad. *topographique*). D'une manière topographique; au point de vue de la topographie, de la situation des lieux : *Il avait eu sous les yeux, pour ainsi dire, un plan topographiquement exact de tout ce qui devait lui arriver*. (L. Sue.)

TOPOLIAS ou **TOPOGLIA** (*Topais* ou *Copais*), lac de l'ancienne Béotie, en Grèce, à peu de distance et à l'E. de Livadie, par 38° 30' de latit. N. et 20° 50' de longit. E. La figure du Topais, dit M. Burnouf, est celle d'un carré, avec deux baies vers l'O. et deux autres baies du côté de l'E. Au N. et à l'E., les eaux du lac sont arrêtées par les flancs abrupts de grands rochers calcaires. La partie la plus profonde est au pied de l'antique *Copæ*. Vers le S.-O., au contraire, les alluvions entraînées des pentes douces de l'Hélicon en ont diminué la profondeur. « Ce lac, qui reçoit toutes les eaux de la Béotie occidentale par trois rivières principales : l'Hercyne, le Céphise et le Mélas, couvre, en temps ordinaire, une superficie de 150 kilom. carrés. M. Burnouf évalue le volume des eaux du Topolias à 690 millions de mètres cubes à la fin de l'hiver et à 337 millions à la fin de l'été; dans les grandes inondations, il s'élèverait à 740 millions de mètres cubes au-dessus des basses eaux.

« Les eaux de ce lac, dit M. Isambert, se perdent de deux manières : par l'évaporation et par les *katavothra*. Les trois principaux sont ceux où se précipitent l'Hercyne, le Céphise et le Mélas. Il ne faut pas croire que la plus grande partie des eaux du lac s'écoule par ces *katavothra*; ils sont fort petits et, étant placés au-dessus du niveau du fond du lac, ils agissent à la manière d'un trop-plein dans les grandes inondations. Ils cessent d'ailleurs d'être en activité à partir du mois d'avril; le lac diminue alors par l'évaporation. Mais il n'en est plus de même quand ils se bouchent dans la saison des pluies. C'est sans doute à leur obliteration qu'il faut attribuer le déluge d'Ogygès, dont les traditions grecques nous ont gardé le souvenir. A différentes époques, les inondations ravagèrent les villes voisines du lac, et il paraît qu'à certaines époques les anciens entreprirent des travaux au lac Copais, soit pour se garantir des crues extraordinaires, soit pour acquérir, aux dépens du lac, des terres cultivables. Sous Alexandre, un certain Cratès fut chargé de nettoyer les digues, probablement les *katavothra*, du lac Copais. Les travaux furent interrompus par suite d'une révolte des Béotiens. Peut-être est-ce à lui qu'il faut attribuer les grands puitsards que l'on trouve aux deux cols qui séparent le Copais de la baie de Larymna et du lac Hylica. Il y en a jusqu'à seize. Malheureusement, ils ne sont ni les uns ni les autres dans la direction des *katavothra*; mais peut-être s'agissait-il de creuser un canal artificiel pour jeter les eaux du lac à la mer. Ce projet, qu'on a remis en avant dans les temps modernes, et qui donnerait à la culture un vaste terrain marécageux et insalubre, aurait, selon M. Burnouf, l'inconvénient de tarir le plus grand et presque le seul réservoir d'eau de la Grèce orientale.

L'aspect du lac varie suivant les époques de l'année. Au mois de mars, c'est un vaste étang coupé çà et là de longues bandes de terres hautes. A la fin du printemps, le volume et l'étendue des eaux sont considérablement réduits et une riche végétation donne au lac l'aspect d'une riantie prairie. Au milieu de l'été, cette décoration disparaît peu à peu et les prairies apparentes sont dévues, dit M. Burnouf, un marais insalubre.

TOPOLOGIE s. f. (to-po-lo-ji — du gr. to-

pos, lieu; *logos*, discours). Connaissance des lieux.

— **Rhétor.** Connaissance des lieux communs, des sources où doit puiser un prédicateur.

— **Encycl.** La *topologie* est l'étude du choix que doit faire le prédicateur des textes et des arguments contenus dans l'Ecriture sainte, véritable arsenal pour lui de lieux communs, et celle de la manière dont il doit s'en servir.

Sans doute l'érudition profane est loin d'être interdite aux prédicateurs, et, suivant la remarque de Rollin, les Pères, au lieu de proscrire la lecture des anciens auteurs, l'ont plutôt recommandée. Saint Augustin vent qu'à l'exemple des Israélites, qui, par l'ordre de Dieu même, dépouillèrent l'Egypte de son or et de ses plus précieux vêtements sans toucher à ses idoles, les orateurs chrétiens laissent aux auteurs païens leurs superstitieuses fictions et leur enlèvent les vérités qu'on y trouve, qui sont comme de l'or et de l'argent, et les grâces du discours, qui sont comme les vêtements des pensées, pour faire servir les unes et les autres à la prédication de l'Evangile. Mais le véritable trésor de l'orateur chrétien, c'est l'Evangile même et la Bible. « On trouve, dit Fénelon, toutes les vérités et tout le détail des mœurs dans la lettre de l'Ecriture sainte, et on l'y trouve non-seulement avec une autorité et une beauté merveilleuses, mais encore avec une abondance inépuisable. En s'y attachant, un prédicateur aurait toujours sans peine un grand nombre de choses nouvelles et grandes à dire. C'est un mal déplorable de voir combien ce trésor est négligé par ceux mêmes qui l'ont tous les jours entre les mains. Si l'on s'attachait à cette méthode ancienne de faire des homélies, il y aurait deux sortes de prédicateurs : les uns, n'ayant ni la vivacité ni le génie poétique, expliqueraient simplement l'Ecriture sans en prendre le tour noble et vif; pourvu qu'ils le fissent d'une manière solide et exemplaire, ils ne laisseraient pas d'être d'excellents prédicateurs... Les autres, ayant le génie poétique, expliqueraient l'Ecriture avec le style et les figures de l'Ecriture même, et ils seraient par là des prédicateurs achevés.

Les prédicateurs des Eglises protestantes sont restés en général, sur ce point, plus fidèles à la coutume des premiers temps, puis-que leur principal but est d'expliquer l'Ecriture. Aussi attachent-ils une grande importance à la *topologie*. Hugues Blair, dans la partie de ses *Leçons de rhétorique* qui est relative à l'éloquence de la chaire, insiste à plusieurs reprises sur la nécessité d'utiliser fréquemment des ressources que présente l'Ecriture et sur les heureux effets qu'on en tire. Il dit que les exemples tirés des circonstances réelles de la vie, tels qu'on en trouve un grand nombre dans les livres saints, commandent toujours l'attention lorsqu'on en fait un choix heureux; qu'il ne faut pas laisser échapper une occasion favorable de les citer; que ces exemples compensent le désavantage d'avoir à traiter seulement des qualités abstraites et presque jamais des personnes. Il ajoute que les sermons les plus admirables, les plus utiles, mais dont la composition offre le plus de difficultés, sont entièrement fondés sur le développement de quelque caractère particulier ou d'un passage remarquable de l'histoire sacrée, qui fournit l'occasion de mettre à découvert une partie des secrets du cœur humain. Il recommande encore, au point de vue du style, le langage de l'Ecriture sainte, qui, convenablement employé, est, selon lui, un des plus beaux ornements d'un sermon. On peut s'en servir, dit-il, soit en le citant textuellement, soit en y faisant seulement allusion. Il fait observer justement que ces citations donnent de l'autorité à ce que le prédicateur avance, prêtent à son discours quelque chose de plus solennel, de plus respectable, et lui fournissent des expressions métaphoriques qu'on ne pourrait faire entrer dans aucun autre genre de composition et qui varient son style ou lui donnent de l'éclat.

Les règles de la *topologie* sont que les arguments et les passages empruntés à l'Ecriture ne rompent pas l'unité du discours, ne forment pas des digressions inutiles et soient complètement appropriés au sujet. On trouve au commencement des *Dialogues sur l'éloquence* de Fénelon un exemple, fort clairement exposé, d'un passage de l'Ecriture dont l'application est fautive et qui n'est adapté au sujet que par une sorte de jeu d'esprit. Il s'agit d'un sermon pour le mercredi des cendres, et le texte du prédicateur est celui-ci : « Je mangeais la cendre comme mon pain. » — « Devait-il, dit Fénelon, se contenter de trouver un rapport de mots entre ce texte et la cérémonie d'aujourd'hui? Ne devait-il pas commencer par entendre le vrai sens de son texte avant de l'appliquer au sujet?... David, ou quel que soit l'auteur du *Psaume*, parle de ses malheurs en cet endroit. Il dit que ses ennemis lui insultaient cruellement, le voyant dans la poussière, abattu à leurs pieds, réduit (c'est ici une expression poétique) à se nourrir d'un pain de cendres et d'une eau mêlée de larmes. Quel rapport des plaintes de David, renversé de son trône et persécuté par son fils Absalon, avec l'humiliation d'un chrétien qui se

met des cendres sur le front pour penser à la mort et pour se détacher des plaisirs du monde? N'y avait-il point d'autre texte à prendre dans l'Ecriture? Jésus-Christ, les apôtres, les prophètes n'ont-ils jamais parlé de la mort et de la cendre du tombeau, à laquelle Dieu réduit notre vanité? Les Ecritures ne sont-elles pas pleines de mille figures touchantes sur cette vérité?... Pourquoi donc laisser tant de passages qui conviennent, pour en chercher un qui ne convient pas? C'est un goût dépravé, une passion aveugle de dire quelque chose de nouveau. » Qu'aurait dit Fénelon s'il avait eu à s'occuper de nos prédicateurs du xvi^e siècle, chez qui les applications de l'Ecriture ne sont que recherches, pointes et jeux de mots! On ne sait de qui était le sermon dont il parle ici; mais il n'avait qu'à écouter autour de lui pour entendre de pareils. Massillon lui-même est tombé dans le défaut dont parle Fénelon, quand il a comparé, dans son sermon *Sur la confession*, les pêcheurs qui environnent les tribunaux de la pénitence aux malades qui étaient rassemblés sur les bords de la piscine de Jérusalem : « Il y avait des aveugles; » défaut de lumière dans l'examen. « Il y avait des boiteux; » défaut de sincérité dans l'aveu de ses fautes. « Il y avait des malades dont les membres étaient desséchés; » défaut de douleur dans le repentir. Voilà qui est ingénieux, mais sans application vraie, et qui sent la recherche de mauvais goût.

Nous concluons des préceptes des maîtres et des erreurs dans lesquelles ont pu tomber des hommes d'une grande valeur que la *topologie* a une importance incontestable et que tous les prédicateurs chrétiens, à quelque communion qu'ils appartiennent, en doivent faire une étude sérieuse et approfondie.

TOPOLOGIQUE adj. (to-po-lo-ji-ke — rad. *topologie*). Qui a rapport aux lieux, à la topologie, à la connaissance des lieux.

— **Système topologique**, Système mnémotechnique par lequel on rattache les idées abstraites à des idées concrètes, familières.

TOPONOMASTIQUE s. f. (to-po-no-ma-si-ke — du gr. *topos*, lieu, et de *onomastique*). Onomastique des lieux, catalogue des noms de lieux.

TOPONYMIE s. f. (to-po-ni-mi — du gr. *topos*, lieu; *onoma*, nom). Système des noms des lieux d'une contrée : La **TOPONYMIE** de la France.

TOPONYMIQUE adj. (to-po-ni-mi-ke — rad. *toponymie*). Qui a rapport à la toponymie ou aux noms de lieux : **Système** **TOPONYMIQUE**.

TOPORAMA s. m. (to-po-ra-ma — du gr. *topos*, lieu; *orad*, je vois). Physiq. Panorama d'un endroit particulier. # Vue d'optique.

TOPOTHÉSIE s. f. (to-po-té-si — du gr. *topos*, lieu; *thésis*, position). Rhétor. anc. Tableau, description.

TOPOZRO, lac de la Russie d'Europe, dans la partie occidentale du gouvernement d'Arkhangel, par 65° 50' de latit. N. et 29° 30' de longit. E.; 85 kilom. du N.-O. au S.-E. Ses rives offrent plusieurs enfoncements remarquables, surtout au N.-E. Ce lac s'écoule au N.-O. par un petit cours d'eau qui va se jeter dans le lac Pija.

TOPPENG s. (to-paingh). Danseur, mime de l'un ou de l'autre sexe, dans la Malaisie.

— **Encycl.** Les représentations grotesques des *toppings* sont un des plus grands plaisirs des habitants de l'île de Java. C'est généralement sous les nombreux rameaux d'un majestueux banian que se donnent ces représentations. Au pied de l'arbre se tient l'orchestre (*gamelhang*), principalement composé de sonneries, de gongs et de tam-tams, dans le bruit desquels se perd le grincement du violon indigène, fait d'une peau de serpent, d'une carapace de tortue ou d'un coco évidé et dont l'archet frotte alternativement les cordes par-dessus et par-dessous. Au centre des musiciens, une *toppeng*, debout sur une natte, se livre aux exercices de dislocation qui constituent la danse indigène. Son costume se compose d'un sarong; à sa ceinture pendent, accrochés par un de leurs coins, des mouchoirs de toutes les couleurs, présents des nombreux admirateurs de la danseuse. La ceinture, en argent doré, et quelquefois même en or, est agrafée sur le creux de l'estomac par une belle plaque en orfèvrerie, de chaque côté de laquelle pendent de jolies breloques malaises, boîtes à pommade pour reblanchir les dents, cassolettes, clefs ciselées, etc. La taille est prise dans un corsage blanc très-juste et sans manches, par-dessus lequel se croisent deux bandes pailletées d'or, l'une rouge et l'autre noire, qui partent des épaules et se rejoignent sous la boucle de la ceinture. La *toppeng* ne reste pas seule en scène; de temps en temps apparaît un homme, jouant un rôle mêlé de chant et de pantomime. La bayadère malaise lui répond par des gestes et quelquefois aussi par d'affreux glapissements. Les Indiens prennent un plaisir inouï à ces contorsions et à cet épouvantable tintamarre. Il faut voir leur air profondément captivé et leurs mouvements qui suivent le rythme de la musique; il faut les entendre accuser les contre-temps soit avec la voix, soit en frappant alternativement du plat et du revers de la main les

objets qui se trouvent à leur portée. L'action est la plus souvent incompréhensible pour les Européens; mais, le plus habituellement, elle a trait à l'amour, l'éternel sujet de toute comédie. Parfois aussi les Chinois, leurs défauts et leur caractère font les frais du drame que représentent les *toppengs*.

TOPPI (Nicolas), historien italien, né à Chieti vers 1603, mort à Naples en 1681. Il exerça avec distinction la profession d'avocat à Naples, acquit des connaissances étendues en archéologie, fut, de 1651 à 1654, archiviste de la *Regia camera* et recouvra, en 1660, ces fonctions qu'il conserva jusqu'à sa mort. C'était un infatigable travailleur. Il composa plusieurs ouvrages et réunir, pendant quinze ans, des matériaux pour écrire un dictionnaire historique et géographique qui n'a point paru. Nous citerons de lui : *De origine omnium tribunatum Neapolis, deque eorum viris illustribus* (Naples, 1655-1666, 3 vol. in-4°), histoire de la magistrature contenant une foule de documents; *Compendio di tutti i benefizii regii che si trovano occupati per le provincie del regno* (Naples, 1666); *Biblioteca napolitana ed apparato agli uomini illustri in lettere di Napoli e del regno* (Naples, 1678, in-fol.), essai d'histoire littéraire, pleine d'inexactitudes et d'omissions.

TOPRACH-CALÉ, ville de la Turquie d'Asie, en Arménie, à 115 kilom. E.-S.-E. d'Erzeroum, sur la pente d'une colline que couronne un fort; 4,000 hab. Elle est en général assez mal bâtie.

TOPSHAM, bourg d'Angleterre (Devon), au confluent de la Clyst et de l'Exe, à 6 kilom. S.-E. d'Exeter, dont il est considéré comme le port; 4,000 hab. Fabriques de toiles à voiles, d'ancre, de chaînes-câbles. Avant que le Ship-Canal fût creusé, Topsham était le port d'Exeter et faisait un grand commerce avec Terre-Neuve.

TOQUADE ou **TOCADE** s. f. (to-ka-de — rad. *toquer*). Penchant maniaque très-prononcé; fantaisie maniaque et passagère : *Où, c'est sa toquade de marier les gens; malheureusement, ce n'est pas la quantité qui fait la qualité*. (Desbours.) *Que celui qui se croit sans TOQUADE ose se lever, et nous verrons s'il n'est pas le plus toqué de tous!* (L. Ulbach.)

TOQUAGE s. m. (to-ka-je — rad. *toquer*). Typogr. Action de toquer un ouvrier, de le remplacer momentanément dans son travail. # Mot vieilli.

TOQUANTE ou **TOCANTE** s. f. (to-kan-te — rad. *toc*, à cause du bruit du balancier). Argot. Montre : *Acheter une TOQUANTE*.

TOQUE s. f. (to-ke). — Ce mot vient probablement du celtique; armoricain *tok*, coiffure en général; chapeau; *kymrique toc*, même sens, probablement de l'armoricain *toi*, toi, couvrir, *kymrique toi*, même sens, qui se rattachent à la racine sanscrite *sthiag*, couvrir, cacher, laquelle perd quelquefois son *s* initial et s'est conservée dans la plupart des langues indo-européennes : grec *stégô*, latin *tegere*, anglo-saxon *theccan*, scandinave *the-kia*, ancien allemand *deccan*, couvrir, etc.). Sorte de chapeau, à petits bords, couvert d'étoffe et souvent plissé tout autour : *Il avait un panatton blanc à plis et une toque écaillée d'où ses cheveux cendrés s'échappaient en grosses boucles*. (Balz.)

— Blas. Nom que l'on donne quelquefois à un bourrelet qui se met sur le casque. # Sorte de bonnet à plumes que Napoléon I^{er} avait introduit dans les armes de la noblesse qu'il avait créée.

— Linge de chanvre ou de gros lin dont les religieuses du Saint-Sacrement se couvrent les épaules et la gorge.

— Turf. Coiffure que portent les jockeys, sur l'hippodrome : La **TOQUE** est noire ou de couleur voyante. Dans les programmes des courses, le mot **TOQU** est représenté par l'initiale T.

— Mamm. Nom vulgaire d'une espèce de macaque.

— Bot. Nom vulgaire des scutellaires, genre de labiées.

— **Encycl.** Blas. En créant la noblesse impériale, Napoléon I^{er} supprima les casques et les couronnes de l'ancienne noblesse titrée et les remplaça par des *toques* surmontées de plumes, dont le nombre variait suivant la dignité de celui qui les portait. Ce genre de distinction a été abandonné depuis 1815. Néanmoins, il est utile à connaître parce qu'on peut le trouver sur les monuments de l'époque. Voici donc les règles que l'on avait établies à ce sujet. 1^o Princes grands dignitaires : *toque* de velours noir bordée de vair, avec un porte-aigrette d'or surmonté de sept plumes blanches. 2^o Ducs : même *toque*, mais bordée d'hermine au lieu de vair. 3^o Comtes : *toque* de velours noir, bordée de contre-hermine, avec porte-aigrette or et argent surmonté de cinq plumes. 4^o Barons : *toque* de velours noir bordée de contre-vair, avec porte-aigrette d'argent surmonté de trois plumes. 5^o Chevaliers : *toque* de velours noir, bordé de sinople, avec porte-aigrette d'argent surmonté d'une seule plume.

TOQUE, île de la Malaisie, dans le détroit de la Sonde, par 5° 58' de latit. S. et 103° 28' de longit. E. On y trouve un grand nombre

de nids d'oiseaux bons à manger, qui donnent lieu à un commerce d'exportation.

TOQUÉ, ÉE (to-ké) part. passé du v. *Toquer*. Coiffé d'une toque : *Un cercle de femmes parées, enluminées, toquées.* (Cormen.)

— Fam. Maniaque, qui a le cerveau dérangé : *Ma chèrre, les hommes, c'est farcé... Toujours la même chanson : une femme à soi seul.* — Toqués ! toqués ! (Gavarni.) *Pour le coup, nous sommes un peu toqués.* (G. Sand.)

— Epris jusqu'à la manie : *Je suis roqué de vous, madame.* (Balz.)

— Substantif. Personne maniaque, qui a le cerveau dérangé : *C'est un toqué, une toquée.*

TOQUER v. a. ou tr. (to-ké). — Ce mot, qui est la forme primitive de *toucher*, vient sans doute de l'onomatopée *toc*, que l'on retrouve sous un grand nombre de formes et avec une foule de dérivés dans toutes les langues de la famille indo-européenne. Toucher, frapper. Vieux mot, usité encore dans quelques patois.

— Fam. Rendre toqué : *Il faut que vos aventures de cette nuit vous aient toqués.* (E. Sue.) || Peu usité.

— Qui toque l'un toque l'autre, Qui offense l'un offense l'autre.

— Jeux. *Toquer les cartes*, Les marquer dans un des angles, afin de tricher. || Vieux mot.

— Typogr. Remplacer momentanément : *Toquer un camarade.* || Mot vieilli, qui était surtout usité dans les journaux.

Se toquer v. pr. S'éprendre follement : *Elles ont toutes leur grain de folie ; on a trouvé un mot d'argent très-juste pour leurs amours : elles se toquent ; elles ont des toquades.* (Jean Rousseau.)

TOQUERIE s. f. (to-ke-ri). Techn. Chauffage ou endroit du foyer de fourneau de forge.

TOQUET s. m. (to-ké — dimin. de *toque*). Sorte de coiffure, de bonnet en usage dans certains pays, pour les femmes et les enfants :

Sans collet, sans béguin et sans autre affût, Ses mules d'un côté, de l'autre son toquet.

RÉONIER.

— *Nanon toquet*, Femme coiffée d'une manière ridicule. || Vieille loc.

— *En avoir dans le toquet*, Être ivre.

— Mus. Partie de trompette. V. **DOQUET**.

— Ichthyol. Nom vulgaire de la petite vive.

TOQUEUX s. m. (to-keu). Techn. Fourgon dont le raffineur de sucre se sert pour attiser le charbon et pour nettoyer la grille de la fournaise.

TOQUILLA s. m. (to-ki-lla ; 11 mll.). Nom que l'on donne, en Amérique, à la feuille d'une espèce de palmier dont on se sert pour fabriquer les chapeaux dits de Panama et des hamaes d'un grand prix.

TOR s. m. (tor). Ichthyol. Poisson du genre barbeau, qui habite les rivières du pays d'Assam.

TOR (E.), ville et port d'Arabie, dans l'Hedjaz, sur le golfe de Suez, par 28° 19' de latit. N. et 31° 08' de longit. E., à 60 kilom. du Djebel-Tor ou Sinaï. Le port est formé par un banc de corail, et au N. les navires qui vont de Suez à Djeddah s'y arrêtent pour prendre de l'eau, la meilleure de toute la côte, ou s'y réfugient en cas de gros temps. La plupart de ses habitants chrétiens l'ont abandonnée, pour se soustraire aux vexations des Arabes.

TOR (montagnes de), dans l'Arabie, province de l'Hedjaz. Elles s'étendent du N.-O. au S.-E., le long de la côte orientale du golfe de Suez, entre le cap Jehan et la ville de Tor.

TOR (DJEBEL-), montagne de la Turquie d'Asie. V. **OLIVIER** (mont des).

TORA, déesse de la guerre, la sœur de Har-rewit, le Mars des anciens Slaves. Elle occupait, avec son frère, le second rang parmi les douze grandes divinités célestes, et c'était son image qui était peinte sur les étendards. Les Polonais l'appelaient *Witorka*.

TORADOS, marabouts habitants du Fouta (Sénégal). Ce peuple est un mélange de Yolloffs indigènes et des conquérants feu-lahs ou peulhs. Il est en général turbulent, peu laborieux et sans industrie. Il y a parmi eux beaucoup de pêcheurs, formant des villages entiers gouvernés par les *guieultabés*, sorciers marins qui se font un joli revenu à assurer les pêches de leurs compatriotes, à les préserver des calmans et à entretenir avec ces amphibies des relations suspectes. Les Torados sont aujourd'hui les maîtres du Fouta depuis qu'ils ont vaincu les Déliankés, reste d'une tribu peulh, qui avait autrefois dominé dans le pays. Leur religion est l'islamisme mélangé de grossières superstitions comme celle des guieultabés, dont il a été question plus haut. Le gouvernement est monarchique, et le chef prend le nom d'Al-mami. Muis ce roi est renversé à chaque instant. Il règne parmi les Torados un certain fanatisme religieux, qui les rend insolents et leur fait haïr les Européens.

TORAILLE s. f. (to-ra-lla ; 11 mll). Comm. Sorte de corail brut.

TORANGA, roi du Japon, dont la tradition a fait un héros et que le peuple a déifié. D'abord simple chasseur, il s'éleva au trône par son seul mérite et délivra le pays d'un terrible géant à huit bras, ou, plus exactement, d'un tyran odieux qui avait huit rois pour alliés. On lui a élevé un temple dans la province de Vacata, et on le représente armé d'une hache, foulant aux pieds un serpent.

TORANO, bourg d'Italie, au pied de l'Apennin, célèbre par ses fameuses carrières de marbre, connu sous le nom de marbre de Carrare.

TORBAY, baie et port d'Angleterre, dans la Manche, sur la côte du Devonshire, par 50° 25' de latit. N. et 5° de longit. O., entre Barry Point au S. et le Bobs's Nose au N. Elle a 7 kilom. de largeur à son entrée et autant de profondeur. Lieu de réunion des forces maritimes anglaises. Guillaume III y débarqua en 1688.

TORBAY, baie de l'Amérique du Nord, sur la côte S.-E. de la Nouvelle-Ecosse, dans le comté de Sydney.

TORBAY, baie de l'Amérique du Nord, sur la côte E. de la presqu'île d'Avalon, dans le S.-E. de Terre-Neuve.

TORCELLO, ville du royaume d'Italie (Vénétie), dans une île des lagunes et à 11 kilom. N.-E. de Venise ; 9,000 hab. La cathédrale, bâtie vers 650, avec les matériaux provenant des ruines de la ville d'Altino, détruite par Attila et reconstruite avec les mêmes matériaux en 1008 par Orso-Orseolo, est un monument très-curieux au point de vue de l'archéologie. On y remarque : des mosaïques byzantines du XI^e siècle ; un baptême en style barbare du X^e siècle ; une crypte très-ancienne (VII^e siècle peut-être) ; la cathédrale, siège de l'évêque ; les mosaïques de la voûte (XII^e siècle), etc. L'église Santa-Fosca, qui remonte au XI^e siècle, renferme de curieux chapiteaux du X^e siècle. Les architectes Sansovino et Scarpagnino, dit un écrivain, faisaient le plus grand cas de ce petit temple, dont l'étude se reflète dans leurs travaux à Venise.

TORCHE s. f. (tor-che. — Que ce mot vienne directement de quelque ancien substantif *torca*, tiré de *torcare*, ou plutôt *torquere*, primitif du surnom *Torquatus*, ou d'un participe *torcus*, il se rattache en définitive au verbe latin *torquere*, tordre. Le mot *torche*, en effet, signifie proprement faisceau, amas de choses tordues ensemble, puis bouchon de paille, brandon fait d'un bouquet de paille, puis flambeau en général. Chevalier rapporte ces formes au germanique, ancien suédois *torfisa*, torche, scandinave *tor-tis*, hollandais *toortis*, anglais *torch* ; mais elles viennent plutôt d'un type latin *tor-ticus*, formé d'un participe *torcus*. Flambeau grossier, fait de cire et de résine, et consistant le plus souvent en un bâton de bois résineux entouré de cire et de mèche : *Le paria sortit avec une torche à la main.* (B. de St-P.) *Sur chaque marche était posté l'un des arquebusiers du cardinal, tenant une torche à la main et une longue carabine de l'autre.* (De Vigny.) *La lumière des torches ressemble à la sagesse des laches ; elle éclaire mal, parce qu'elle tremble.* (V. Hugo.)

— Rouleau de linge que les femmes, dans certains pays, mettent sur leur tête, quand elles veulent transporter des fardeaux.

— Fig. Élément de discorde, de dissensions : *Le privilège est la torche qui, depuis soixante ans, allume, en France, toutes les révolutions.* (E. de Gir.)

— Point. Petit linge avec lequel les peintres essuient les pinceaux et la palette.

— Vêner. Fumées à demi formées.

— Constr. Poignée de foin roulée dans l'argile, dont on garnit le tour des tuiles qui forment les ouvreaux du four de glacerie.

— Comm. Paquet d'oignons liés autour d'un bâton.

— Techn. Rang de quatre ou cinq cerceaux sur un tonneau. || Un ou plusieurs tours que le vannier fait immédiatement en différents endroits d'une hotte. || Paquet de fil ou de laiton plié en rond. On dit aussi *torques*. || Echeveau d'or à broder coupé par aiguilles. || Nattes de paille que l'on met sur un chariot qui transporte des pierres taillées. || Selle bourrée en paille et recouverte en grosse toile, qu'on met sur le dos des bêtes de somme.

— Anc. chirur. Sorte d'éclisse.

— Bot. Nom vulgaire des cierges, aux Antilles.

— Hortie. Fourchée de fumier plée en deux, dont on se sert pour border une couche.

TORCHE (l'abbé), littérateur français, né à Béliers, vers 1635, mort vers 1675. Il entra tout jeune dans l'ordre des jésuites ; mais, emporté par son goût pour les plaisirs et la vie mondaine, il le quitta bientôt et se rendit à Paris. Comme il n'avait que de médiocres ressources, il résolut d'en demander à sa plume et se mit aux gages du libraire Barbier. A la suite d'une intrigue, qui tourna fort mal pour lui, Torcho ne se sentant plus en sûreté à Paris, se rendit à Montpellier, où

il termina sa vie. Il écrivait avec facilité en vers et en prose, mais son style est très-négligé. Outre des traductions en vers du *Berger fidèle* de Guarini (Paris, 1644), de l'*Aminte* du Tasse (Paris, 1666), de la *Philis de Scire* de Bonarelli (Paris, 1667), nous citerons de lui : le *Démété de l'esprit et du cœur* (Paris, 1667) ; le *Chien de Boulogne* ou l'*Amant fidèle* (Paris, 1668) ; la *Cassette de bijoux* ou *Recueil de lettres en prose et en vers* (Paris, 1669, in-12) ; la *Toilette galante de l'Amour* (Paris, 1670).

TORCHÉ, ÉE (tor-ché) part. passé du verbe *Torcher*. Nettoyé en essuyant : *Des meubles soigneusement torchés.*

— Fam. Mis, vêtu : *Être bien torché, mal torché.* || Exécuté : *Cela est mal torché, est torché à la diable.*

TORCHE-CUL s. m. Linge, papier ou autre matière dont on s'essuie le derrière après qu'on a été à la garde-robe. || Pl. **TORCHE-CULS**. || Mot grossier.

— Fam. Ecrit méprisable, sans valeur : *Pour lui complaire, je prenais ces précieux torches-culs, je les mettais dans ma poche, et je n'y songeais plus que pour le seul usage auquel ils étaient bons.* (J.-J. Rouss.)

TORCHE-CULATIF, IVE adj. (tor-che-kulatif, i-ve — rad. *torche-cul*). Ordurier : *Ce sont propos torches-culatifs.* (Rabelais.) || Mot de Rabelais.

TORCHE-FER s. m. Torchon mouillé dont on se sert pour essuyer les fers à souder. || Pl. **TORCHE-FERS**.

TORCHE-LORNE adv. (tor-che-lor-gne ; gn mll.). A tort et à travers : *En frappant torches-lorne dessus le géant.* (Rabelais.) || Vieux mot.

TORCHE-NEZ s. m. Art vétér. Syn. de **TORD-NEZ**. || Pl. **TORCHE-NEZ**.

TORCHE-PERTUIS s. m. (tor-che-pèr-tui). Ornith. Syn. de **TORCHE-POT**. || Pl. **TORCHE-PERTUIS**.

TORCHE-PIN s. m. Bot. Nom vulgaire du pin mugho. || Pl. **TORCHE-PINS**.

TORCHE-PINCEAU s. m. Petit linge qui sert aux peintres pour essuyer leurs pinceaux et leur palette. || Pl. **TORCHE-PINCEAUX**.

TORCHE-POT s. m. (tor-che-po — du fr. *torcher*, et de *pot*). Ornith. Nom vulgaire de la sittelle d'Europe. || Pl. **TORCHE-POTS**.

TORCHE-POTEUX s. m. (tor-che-po-teu). Ornith. Syn. de **TORCHE-POT**. || Pl. **TORCHE-POTEUX**.

TORCHER v. a. ou tr. (tor-ché — bas lat. *torcare* ; de *torca*, torche). Essuyer, frotter pour nettoyer : *Torcher un enfant qui s'est sali.*

— Fam. Battre violemment : *Tu vas te faire torcher.* || Faire à la hâte, exécuter vite et sans soin : *Comme vous m'avez torché tout cela !*

— Pop. *Torcher un plat*, Manger gloutonnement tout ce qu'il contient.

— Point. *Torcher les pinceaux, la palette*, Les essuyer, les nettoyer, après s'en être servi.

— Mar. *Torcher de la toile*, Déployer le plus de voiles possible : *Le Pilote-Vert poursuivait donc le pauvre petit sloop, qui était blanc et or, avec des voiles bleu clair, et qui fuyait, qui fuyait, qui TORCHAIT DE LA TOILE à chavirer.* (E. Sue.)

— Constr. Recouvrir avec du torchis : **TORCHER** un mur.

— Techn. Faire, avec un ou plusieurs brins d'osier, le cordon, le bord de : **TORCHER** un panier. || *Torcher le tas*, Enlever la colle que la presse a fait sortir d'entre les feuilles dont se compose le carton. || *Torcher le quartier d'or*, Le nettoyer avec un morceau de drap.

Se torcher v. pr. S'essuyer, se frotter pour se nettoyer.

— Pop. Se battre : *Laissez-le se torcher un peu.*

— *N'avoir qu'à se torcher le bec*, Être obligé de renoncer à ce que l'on désire, à ce à quoi l'on prétend : *Il voudrait mon bien, mais il n'a qu'à se torcher le bec.*

— *Se torcher le derrière de*, Ne tenir aucun compte, ne faire aucun cas de : *Epar-gnez-lui vos avis, car il s'en torche le derrière.* || Loc. grossière.

TORCHÈRE s. f. (tor-chère — rad. *torche*). Vase métallique à jour, placé sur un pied, et dans lequel on met des matières combustibles destinées à donner de la lumière.

— Sorte de grand candélabre, ayant souvent un caractère monumental, des formes artistiques, et presque toujours établi à poste fixe : *Deux torchères de bronze doré représentant des bras d'esclaves jaillissant de la boiserie, tenant chacun au poing un bouquet de fleurs bizarres, d'où les jets blancs de la bougie s'élevaient comme des pistils enflammés.* (Th. Gautier.) *Partout des torchères, des lustres, des chandeliers et des girandoles étincelaient dans ces galeries.* (V. Hugo.)

Chaque plat ciselé contenait un trésor, Démié, par l'éclat de cent torchères d'or.

Th. de BANVILLE.

— Haut guéridon sur lequel on pose un flambeau portant des bougies.

TORCHETTE s. f. (tor-chè-te — rad. *torcher*). Petit torchon.

— Bouchon de paille servant à torcher.

— Loc. fam. *Net et clair comme torchette*, Très-malpropre ou très-obscur. || Usité en Normandie.

TORCHETTE s. r. (tor-chè-te — dim. de *torche*). Osier tortillé autour d'une hotte.

— Pêche. Faisceau de paille longue dans lequel on expédie le poisson de choix.

— Techn. Instrument de forge dont on se sert pour rétrécir le diamètre de la tuyère.

TORCHIS s. m. (tor-chi — rad. *torcher*). Mortier composé de terre grasse et de paille ou de foin coupé, avec lequel on fait certaines constructions : *Murs en torchis.* *Vitruve dit que de son temps les maisons étaient bâties d'une espèce de torchis.* (Volt.)

— Agric. Mélange de terre glaise et de mousse ou de paille hachée, qu'on emploie pour protéger les greffes, couvrir les arbres, abriter les ruches.

TORCHON s. m. (tor-chon — rad. *torcher*).

Sorte de serviette de toile, dont on se sert pour torcher, essuyer les meubles, la vaisselle, les ustensiles de cuisine : *Une douzaine de torchons.* *Votre cousine est une petite sottie, sans éducation, commune et qui passe sa vie à raccommoder des torchons.* (Balz.)

— Fam. Femme très-malpropre : *C'est un vrai torchon.*

— *Être fait comme un torchon*, Être vêtu malproprement et négligemment.

— *Se mettre dans ses torchons*, Se coucher.

— *Se donner un coup de torchon*, Se battre au sabre ou à l'épée.

— *Le torchon brûle*, Se dit pour marquer qu'il y a de la brouille dans un ménage.

— Constr. Petite natte de paille qu'on place sous les pierres taillées, quand on les remue, pour ne pas endommager les arêtes.

— Adjectif. *Papier torchon*, Sorte de papier dont on se sert pour la gouache et l'aquarelle.

— *Tulle torchon*, *Dentelle torchon*, Sorte de tulle ou de dentelle de coton, faite à grand réseau et avec des fils très-résistants.

TORCHON-DESMARIS (Français), littérateur, né en 1736, mort vers 1810. Il entra dans l'ordre des mathurins, devint, en 1770, curé de Regniowez, près de Rocroy, et y fonda un collège privé qui prospéra jusqu'à l'époque de la Révolution. On lui doit, entre autres écrits : *Jérémie*, poème sacré en quatre chants (Paris, 1771, in-89) ; *l'Incrédulité*, ode (Paris, 1771) ; *Portrait du solitaire des Ardennes* (1789, in-8°), etc.

TORCHONNER v. a. ou tr. (tor-cho-né — rad. *torcher*). Essuyer, nettoyer avec un torchon : **TORCHONNER** la vaisselle.

— Fam. Exécuter rapidement et sans soin : *Cet ouvrier torchonne tout ce qu'il fait.*

TORCIN s. m. (tor-sain). Min. Banc qui divise les couches de schiste ardoisier.

TORCINER v. a. ou tr. (tor-si-né — rad. *tordre*). Techn. Tordre, en parlant du verre qu'on travaille ainsi pendant qu'il est chaud.

TORCOL s. m. (tor-kol — de *tordre*, et de *col*). Ornith. Genre d'oiseaux grimpeurs, de la famille des picidées ou pics, comprenant deux espèces, qui habitent l'Europe et l'Afrique : *Toujours un torcol que l'on abat, quelque mutilé qu'on le suppose, agit convulsivement sa tête et son cou.* (Z. Gerbe.) *La femelle du torcol ne construit pas de nid.* (V. de Bomare.) || *Torcol noir*, Nom vulgaire du merle à collier. || On dit aussi **TORCOU** et **TORCOT**.

— **Encycl.** Les caractères génériques sont : bec à peu près droit, conique presque rond, sans arête distincte, pointu, emplumé à la base. Les narines sont basales, nues, en partie formées par une membrane et à demi recouvertes par les plumes du front. Ailes médiocres, pointues. Queue arrondie. Tarses courts, squameux. Deux doigts devant et deux derrière. Les ongles courts et arqués. Quoique conformés à peu près comme les pics, les *torcols* ne grimpent pas aux arbres comme ceux-ci, mais ils s'y cramponnent pour chercher leur nourriture, à l'aide de leur langue extensible, qu'ils introduisent dans les fentes et sous l'écorce. Ils ne se perchent même que rarement et pour dormir. Le plus souvent ils sont à terre. Ils se nourrissent de fourmis qu'ils prennent en dardant leur langue dans les fourmilières et en la retirant chargée de fourmis qui se sont prises à l'humeur visqueuse dont elle est enduite. La femelle pond dans un trou d'arbre, sans faire de nid, ou sur la poussière du bois vernoulu. La ponte est de huit ou dix œufs d'un blanc d'ivoire. Le *torcol* est remarquable surtout par l'habitude (d'où il a pris son nom) de tourner le cou d'un mouvement lent, ondulé, semblable à celui d'un serpent, en renversant la tête au point d'élever le bec du côté du dos. Lorsqu'on tient un de ces oiseaux dans la main, il ne cesse d'exécuter ce mouvement, qu'il fait d'ailleurs en liberté et que les petits font aussi étant encore dans leur nid. Le *torcol* a encore une autre habitude assez singulière : un de ces oiseaux, renfermé dans une cage, hérissé et relève les plumes de sa tête lorsqu'on s'en approche, étale celles de sa queue, s'avance, puis se retire brusquement en frap-

pant du bec. Il ne cesse ce manège que lorsqu'on se retire de sa présence. L'espèce la plus connue est le *torcol verticille* (*gynx torquilla*). Peu d'oiseaux de nos climats vivent aussi solitaires que lui; il émigre seul et vivrait seul toute l'année si l'acte de la reproduction ne l'appelait auprès de sa femelle. Cette vie solitaire, loin de le rendre farouche, lui laisse son naturel peu défiant et presque stupide. Le forcé-t-on à abandonner une fourmière qu'il exploitait, il se jette sur le premier arbre qu'il rencontre, se tient coi sur une branche et se laisse approcher de très-près. On a dit qu'il y avait certains arbres sur lesquels il perchait de préférence. Tous lui sont indifférents. A l'époque de ses migrations, vers la fin du mois d'août, il est excessivement gras, mais sa chair n'est pas très-délicate. On ne lui connaît qu'un cri fort monotone, qu'il fait entendre lorsqu'il veille sur sa femelle, et un petit sifflement aigu.

TORCOLA, fle de la mer Adriatique, au milieu du canal de Curzoli, près de la côte méridionale de l'île de Lesina, dont elle est séparée par le canal de son nom. Elle est plate, basse et peu fertile. Ses rares habitants n'ont d'autre ressource que l'élevage des troupeaux.

TORCOL s. m. (tor-kol). Ornith. Syn. de TORCOL.

TORCOU s. m. (tor-kou). Ornith. V. torcol.

TORCULAR s. m. (tor-ku-lar — mot latin qui signifie *pressoir*). Anat. Confluent des sinus de la dure-mère, appelé aussi *pressoir d'Hérophile*.

TORCULARIEN, **ienne** adj. (tor-ku-lar-ien, i-è-ne — rad. *torcular*). Anat. Qui appartient, qui a rapport au torcular : *Sinus torculariens*.

Torcey (CANAL DE), canal de France (Saône-et-Loire), qui commence près du village de Torcey et se déverse, après un parcours de 6 kilom., dans le lac de Long-Pendu. Ce canal alimente le bassin de partage du canal du Centre.

Torcey (CANAL DE), canal de 6 kilomètres de longueur, creusé à main d'homme dans les savanes de la rive droite du Mahury, à la Guyane française.

TORCY (François DE), controversiste français, mort en 1806. Il était prêtre de la Doctrine chrétienne et recteur du collège de Saint-Omer lorsque la Révolution éclata. Chaud partisan des idées nouvelles, Torcy se montra favorable à la constitution civile du clergé, qu'il approuva dans ses sermons et dans ses écrits, devint grand vicaire de l'évêque constitutionnel de la Marne, curé de Vitry, assista comme délégué au concile de 1797, fut le promoteur du synode tenu à Reims en 1801, figura au concile national, tenu la même année, y fut nommé vice-promoteur et rentra dans l'obscurité après la promulgation du concordat. On lui doit un assez grand nombre d'écrits, dont les principaux sont : *Eclaircissements sur la constitution civile du clergé de France* (1791, in-8°); *L'Eglise gallicane vengée de toute accusation de schisme* (1792, in-12); *Principes de l'unité catholique appliqués aux circonstances présentes en forme de catéchisme* (1792); *Vrais principes sur le mariage ou Lettre à un curé en réponse à différentes questions concernant les naissances, mariages et décès et la loi du divorce* (1793, in-8°); *Tableau du concile national* (1797); *Traité de l'accord des institutions républicaines avec les règles de l'Eglise* (in-8°).

TORCY (Jean-Baptiste COLBERT, marquis DE), diplomate français. V. COLBERT.

TORDA s. m. (tor-da). Ornith. Nom scientifique du pingouin macropère, et, d'après quelques auteurs, d'un genre dont cette espèce serait le type.

TORDAGE s. m. (tor-da-je — rad. *tordre*). Techn. Action de tordre : *Le tordage des cordes*. Opération de tissage qui consiste à faire suivre, bout à bout et en les tordant un à un, tous les fils d'une nouvelle chaîne à ceux de la chaîne terminée.

TORD-BOYAUX s. m. Eau-de-vie additionnée de poivre ou d'une autre substance très-âcre.

TORDE s. f. (tor-de — rad. *tordre*). Mar. Anneau de cordes attaché à l'extrémité des grandes vergues, pour garantir les rubans.

TORDENSKIOLD (Pierre Wessel, dit), c'est-à-dire *Poudre-boachie*, célèbre marin danois, né à Drontheim (Norvège) en 1691, mort à Hambourg en 1720. Son père le plaça successivement, comme apprenti, chez un tailleur et chez un barbier; mais, passionné pour la vie active, entraîné par ses goûts aventureux, il s'embarqua sur un navire du roi de Danemark (1704) et se rendit à Copenhague. L'intelligence dont il fit preuve lui valut d'être mis à l'Ecole de navigation, où il passa quelque temps. S'étant embarqué ensuite, Wessel fit trois voyages aux Indes et obtint le grade de cadet dans la marine (1709). La guerre ayant éclaté entre le Danemark et la Suède, le jeune marin donna de nombreuses preuves de son sang-froid et de son intrépidité, reçut le commandement d'une chaloupe canonnière, avec laquelle il croisa sur les côtes de Suède, devint lieutenant en 1711 et prit en 1712 le commandement d'une

frégate sur laquelle il fit de nouvelles actions d'éclat. Ayant rencontré, en juillet 1714, une grande frégate suédoise qui le somma d'amener pavillon, il répondit en engageant un combat furieux. Mais bientôt les munitions vinrent à lui manquer. Il fit proposer au capitaine ennemi soit d'ajourner à un autre jour la suite de l'engagement, soit de lui envoyer de la poudre. Celui-ci refusa, mais proposa à Wessel de se rendre à son bord, où ils burent réciproquement à la santé de leurs « bonnes amies ». Traduit pour ce fait devant un conseil de guerre à son retour à Copenhague, Wessel fut acquitté et promu, au mois de décembre suivant, capitaine de vaisseau. Il proposa alors de balayer les ennemis de la mer du Nord si on lui donnait le commandement de cinq frégates; mais sa demande fut repoussée et il alla, en 1715, rejoindre la flotte de l'amiral Gabel. Dans la bataille navale du 24 avril, l'intrépide Wessel se conduisit de façon à mériter l'admiration générale. Il coula plusieurs frégates ennemies et s'empara de l'*Aigle-Blanche*, frégate montée par l'amiral Wachmeister. Le 7 août, il se rendit maître d'un autre vaisseau ennemi et, le lendemain, il prit une part décisive à la victoire remportée sur la flotte suédoise sous les yeux mêmes de Charles XII, qui assistait à l'engagement de la côte de l'île de Rugen. Le 9, il enleva un autre bâtiment, puis il bloqua Jellen et contribua à la prise de Stralsund, mais ne put capturer Charles XII qui parvint à s'échapper. Le roi de Danemark, Frédéric IV, qui se rendit alors dans cette ville, récompensa les éclatants services de Wessel en l'annoissant (24 février 1716) et en lui donnant le nom de Tordenskiold. A cette occasion, le roi lui adressa ces paroles : « Vous êtes la foudre qui écrase les Suédois et le bouclier qui couvre la marine de mon royaume. » Il le nomma, en outre, adjudant général et lord de riches présents. L'année suivante, Tordenskiold se rendit maître de 12 galères et de 24 bâtiments de transport suédois dans le port de Dynekeil, puis il fit une expédition contre Gothenbourg et Sömdstadt et fut promu vice-amiral en 1718. En 1719, l'héroïque marin s'empara par un coup de main de Marstrand, où il captura 16 bâtiments et un grand nombre de canons. La paix ayant été signée (1720), Tordenskiold fit un voyage à Hambourg et passa de là à Hanovre, où le roi d'Angleterre, qui se trouvait dans cette ville, lui fit le plus brillant accueil. Ayant rencontré dans un dîner un colonel suédois, Stahl, qui avait volé au jeu une grosse somme à un de ses amis, il l'apostropha, le poursuivit la canne à la main et, comme celui-ci tirait son épée, il la saisit et la lui brisa sur la tête. Une rencontre fut décidée. Le 20 novembre, Tordenskiold se rendit sur le terrain avec une épée de gala pendant que son adversaire avait une longue rapière. Il n'en engagea pas moins le combat et, à la seconde passe, il tomba percé d'outre en outre par le fer de Stahl. Sa mort fut pour le Danemark un deuil public. Tordenskiold avait à peine trente ans et il était considéré comme un des plus grands hommes de mer de son siècle. Sa vivacité à concevoir un plan n'avait d'égale que son intrépidité dans l'exécution. « Dans une attaque, dit Gley, il saisissait du premier coup d'œil le véritable point et il prévoyait toutes les circonstances qui pouvaient survenir. Aucun marin n'osait lutter avec lui; tout cédait à son agilité dans les exercices et à une force de corps plus qu'humaine. Quand il commandait, sa voix de Stentor portait au loin ses ordres malgré le bruit des armes et le feu des batteries. » Il fut enterré à Copenhague, dans l'église du Dôme.

TORDERA, bourg d'Espagne, province et à 39 kilom. de Girone, par le chemin de fer de Girone à Barcelone, près de la rivière de son nom; 2,600 hab. Presque toutes les femmes y travaillent à la dentelle, qui est une des branches les plus importantes de l'industrie de la province de Barcelone; fabriques d'eau-de-vie.

TORDESILLAS, anciennement *Turris Sillæ*, ville d'Espagne (Vieille-Castille), province et à 35 kilom. S.-O. de Valladolid, dans une situation agréable, sur la droite du Douro; 4,000 hab. Tanneries et fabriques d'objets de harnachement. Patrie d'Al. Fernandez de Avilanesa, auteur de la seconde partie de *Don Quichotte*. Cette ville, située au milieu de vastes plaines, sur une hauteur qui domine le cours du Douro, renferme six églises paroissiales, dans l'une desquelles se voit un magnifique tombeau de don Pedro Gonzales de Alderete, commandeur de l'ordre de Saint-Jean, œuvre du célèbre sculpteur Gaspar de Tordesillas. « Les couvents, dit M. Germond de Lavigne, y sont aussi nombreux, en égard au chiffre réduit de la population; l'un d'eux, fondé par les deux filles de don Pedro le Cruel, doña Beatrix et doña Isabel, possède une très-jolie chapelle. La ville était entourée de murailles qui furent détruites par les *comuneros* de Castille; elle conserve encore ses quatre portes, dont l'une conduit à un pont magnifique, en pierres de taille, jeté sur le Douro, dans la direction de la route de Madrid par Medina-del-Campo.

« Tordesillas a été le théâtre d'un grand nombre d'événements qui ont occupé une place importante dans l'histoire de la Péninsule. Don Pedro le Cruel en fit longtemps sa

résidence, et Maria de Padilla, la belle et célèbre favorite, y mit au monde deux de ses enfants. Ferdinand le Catholique s'y retira en 1506, quand il eut vu le roi Philippe 1^{er}, son gendre, s'emparer, après la mort d'Isabelle, du gouvernement du royaume, et il y reçut, en 1509, sa fille, Jeanne la Folle, qui conduisait partout avec elle le corps de son mari.

« Jeanne était installée à Tordesillas, lorsque le généralissime Padilla vint lui exposer les maux dont souffrait l'Etat. Abandonné par le régent et par le conseil royal, Tordesillas devint le centre de ce mouvement considérable, jusqu'au moment où les troupes royales, commandées par le comte de Haro, eurent replacé la ville sous l'autorité légitime.

« Napoléon vint à Tordesillas le 26 décembre 1808; c'est de là qu'il donna ordre au maréchal Soult de poursuivre sans relâche la retraite de l'armée anglaise sur La Corogne. »

TORDESILLAS (Antoine DE), historien. V. HERRERA.

TORDEUR, **EUSE** s. (tor-deur, eu-ze — rad. *tordre*). Techn. Personne qui tord la laine, la soie, le fil ou une autre matière textile.

— s. f. Techn. Ouvrière qui, lorsqu'une pièce de soie est finie, place l'autre pièce sur le métier. Machine avec laquelle on tord ensemble les fils de fer, pour en former des câbles.

— Entom. Syn. de PYRALE. s. f. pl. Tribu d'insectes lépidoptères nocturnes, ayant pour type le genre *tordeuse* ou *pyrale*.

TORDION s. m. (tor-di-on — rad. *tordre*). Fils tordus, emmêlés; Elle secouait de temps en temps sa brune chevelure, si sauvagement emmêlée et de laquelle pendaient des TORDIONS de laine blanche d'un effet étrange. (Delvaux.) s. Inus.

— Contorsion. s. Vieux mot.

— Chorégr. Ancienne danse qui se réglait sur un air à trois temps.

TORD-NEZ s. m. Manège, Morceau de bois portant une forte ficelle, dont on se sert pour serrer le nez ou l'oreille d'un cheval, pour l'assujettir pendant une opération. On dit aussi SERRE-NEZ, TROUSSE-NEZ et, par corruption, TORCHE-NEZ. s. Pl. TORD-NEZ.

— Encycl. Le *tord-nez* est un instrument d'assujettissement très-simple, composé d'une espèce de bâton de 0m,35 à 0m,40, percé à une de ses extrémités d'un trou destiné à laisser passer une corde de 0m,007 à 0m,008 de diamètre, et dont les deux bouts, réunis par un nœud, forment une anse mobile assez grande pour laisser passer la main. Le *tord-nez* est employé, dans la chirurgie vétérinaire, pour obtenir la dérivation de la douleur. On ne s'en sert guère que pour le cheval, sur lequel on l'applique le plus souvent à la lèvre supérieure. Si cette partie a été blessée par une application répétée de cet instrument ou de toute autre manière, on l'applique à la lèvre inférieure; mais alors son action est moindre et il a l'inconvénient, si l'aide imprime à la partie de trop violentes secousses, de déchirer la muqueuse au point où elle se réfléchit sur le maxillaire. Quelquefois, on applique le *tord-nez* à la base de l'oreille, soit afin d'augmenter la douleur, soit quand on a quelque opération à pratiquer à l'extrémité inférieure de la tête; l'instrument devient ainsi un serre-oreille; mais alors son action a quelquefois l'inconvénient de briser la conque et de déformer l'oreille, ce qui est un motif surtout pour ne jamais l'employer chez les chevaux distingués. Au reste, dans quelque région qu'on applique cet instrument de torture, il ne faut jamais le serrer au point de laisser des traces, qui déprécient toujours l'animal.

Pour appliquer le *tord-nez*, on passe la main gauche dans l'anse de la corde, et avec cette même main, on saisit le bout du nez du cheval, sur lequel on fait glisser l'anse de la corde, et avec la main droite, en tournant le bâton sur lui-même, on serre avec l'anse le bout du nez et la lèvre supérieure jusqu'au degré qu'on juge convenable. Le bâton est ensuite confié à un aide, ou bien, on peut se passer de l'aide en attachant le bâton avec une ficelle sous la musserolle du licol.

Si l'on n'a pas d'aide pour tenir le *tord-nez*, ou si l'animal n'est pas trop indocile, le bâton doit être court. Dans le cas contraire, pour éviter l'atteinte des pieds, on lui donne une longueur de 1 mètre et plus. Cette grande longueur permet encore d'élever la tête aussi haut que l'on veut pour empêcher le cheval de frapper des pieds postérieurs. Si l'on n'a pas à sa disposition un *tord-nez* préparé, on peut le remplacer facilement par un simple morceau de corde noué en forme d'anse et un petit bâtonnet quelconque. On passe de la même manière cette corde avec la main gauche sur le bout du nez ou la partie qu'on a saisie, on y engage ensuite le bâtonnet auquel on fait faire la roue, et on torille ainsi la corde jusqu'au degré voulu. On maintient l'instrument de même en le confiant à un aide ou en l'attachant à la musserolle.

TORDOIR s. m. (tor-doir — rad. *tordre*). Bâton ou garrot avec lequel on tord, on serre une corde.

— Techn. Appareil à meules verticales, qui sert à broyer le minéral, et qui est ainsi appelé parce que les roues écrasent le mi-

nerai, non-seulement par leur poids, mais encore par le mouvement de torsion qu'elles éprouvent en glissant sur l'aire. || Sorte de moulin à huile. || Machine à tordre les fils.

TORDOU s. m. (tor-dou — lat. *tordus*, même sens). Ichtyol. Nom vulgaire des labres, sur les côtes de la Méditerranée.

TORD-PIED s. m. Bot. Genre de mousses. Pl. TORD-PIEDS.

TORDRE v. a. ou tr. (tor-dre — latin *torgere*, mot qui paraît se rattacher à la racine sanscrite *tork*, laquelle n'a plus que le sens abstrait de douter, soupçonner, mais dont la signification primitive, selon Benfey, a dû être celle de tourner. A la même racine, il faut probablement rattacher le gothique *treihan*, anglo-saxon *dragian*, ancien haut allemand *dragan*, ancien allemand *drahan*, tordre, briser, etc.; le kymrique *torch*, même sens, *truc*, tour, armoricain *treki*, troquer, échanger, et aussi l'arménien *turkn*, roue de potier. Je tords, tu tords, il tord, nous tordons, vous tordez, ils tordent; je tordais, nous tordions; je tordis, nous tordîmes; je tordrai, nous tordrons; je tordrais, nous tordrions; tords, tordons, tordez; que je torde, que nous tordions; que je tordisse, que nous tordissions; tordant, tordu, ue). Tourner, tortiller comme lorsqu'on fait une corde: TORDRE du fil. TORDRE des branches d'osier. TORDRE du linge pour en exprimer l'eau.

Les Tritons ont montré leur face monstrueuse Et tordent à deux mains leur barbe limoneuse.

A. BARBIER.

— Contourner par un effort; tenir de travers : Il lui TORDAIT les bras, tout en la regardant ardemment entre les deux yeux : elle restait impassible. (P. Féval.) Les courtisans d'Alexandre TORDAIENT le cou pour imiter leur maître, qui penchait un peu la tête. (Trev.)

Il grimace en mille façons;

Il tord son minois sur l'épau

Et fait peur aux petits garçons.

SAINT-AMAND.

— Fig. Détourner de son sens naturel, par une interprétation forcée : TORDRE une loi, un passage, un texte. TORDRE le sens d'un auteur, d'un livre. s. Exprimer, faire sortir par un effort le contenu de : Presses-les, TORDS-les, ils dégouttent l'orgueil, l'arrogance, la présomption. (La Bruy.)

— Tordre le cou. Etrangler en serrant le cou; Si tu dis un mot, si tu fais un geste, lui dit-il avec fureur, je te TORDS LE cou comme d'un poulet. (Brissot.)

— Tordre l'échine. Faire des courbettes, se montrer bas et rampant : Cela courbe et TORD son echine, mieu que les plus habiles acrobates ne sauraient le faire. (H. Heine.)

— Ne faire que tordre et avaler. Manger avec avidité, avaler gloutonnement, presque sans mâcher : Quand il a fait, il est un peu glouton, car il mange des deux mâchoires et NE FAIT QUE TORDRE ET AVALER. (Damas-Hinard.)

— Si on lui tordait le nez, il en sortirait du lait. Se dit de ceux à qui on veut reprocher leur trop de jeunesse, leur manque d'expérience.

— Techn. En parlant des fils, Enrouler l'un à l'autre par un travail de torsion : TORDRE de la soie, de la laine. s. Enrouler l'un à l'autre par un effort de torsion, en parlant des écheveaux. s. Tordre le drap à la cheville. Le tordre sur le gros foulon de bois, afin d'en faire sortir la graisse et les ordures qui peuvent s'y trouver.

Se tordre v. pr. Contourner, fléchir son corps avec effort : Un serpent qui se TORD. Un blessé qui se TORD dans les convulsions de l'agonie.

Il se tord sur lui-même, et ce corps si débile Bondit galvanisé par un excès de bile.

BARTHÉLEMY.

— Se tordre les mains, les bras. Les contourner violemment, les crispier en signe de désespoir.

— Rire à se tordre les côtes, à se tordre. Rire convulsivement : Il RIAIT À SE TORDRE LES côtes, en faisant sonner son or tout neuf. (V. Hugo.)

— Devenir tordu, contourné : Cette branche s'EST TORDUE.

TORDU, **UE** (tor-du, ù) part. passé du v. Tordre. Dérangé, par un effort de torsion, de sa forme ordinaire : Des branches TORDUES par le vent. Des membres TORDUS par les convulsions.

— Bot. Préfloraison tordue. Préfloraison dans laquelle les pétales, avant leur expansion, sont contournés en tire-bouchon.

— s. m. Ichtyol. Syn. de TORDOU.

— Syn. Tordu, tors, tortillé, tortu, tortué, tortueux. Tordu, participe du verbe Tordre, présente toujours l'objet sous un point de vue passif; cet objet a pu d'abord être droit, mais il a perdu cette qualité par l'effet d'une torsion. Tors, au contraire, présente l'objet comme il est, sans rappeler positivement à l'esprit une action qui en a changé l'état. Tortu marque un défaut, une conformation désagréable à la vue. Tortueux veut dire qu'il y a beaucoup de tours et de retours, que l'objet est tout tortu, et pourtant il se prend quelquefois en moins mauvaise part que tortu :

une conduite *tortueuse* n'est pas franche, elle sent la ruse; un esprit *tortu* est un esprit qui manque de justesse, qui voit les choses de travers. *Tortu*, comme *tordu*, présente l'objet sous un point de vue passif; mais il ne se dit que des choses considérées comme ayant besoin d'être redressées pour rester propres à remplir leur destination habituelle. Enfin, *tortillé* est un diminutif de *tordu* et de *tortué*; il n'exprime qu'une torsion qui peut se redresser d'elle-même ou qui a pour effet d'entourer, de se rouler autour.

TORDYLE s. m. (tor-di-le — du gr. *tordulion*, espèce de plante ombellifère). Bot. Genre de plantes, de la famille des ombellifères, tribu des peuçédanées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent en Europe et en Orient. Les plantes qui composent le genre *TORDYLE* sont des herbes à racines et à tiges annuelles. (Th. de Berneaud.)

— **Encycl.** Les *tordyles* sont des plantes annuelles ou bisannuelles, à feuilles alternes, très-découpées et comme ailées, à fleurs blanches, disposées en ombelles terminales, munies d'un involucre formé de trois ou plusieurs folioles ovales ou lancéolées et plus ou moins profondément découpées. Ces plantes croissent en Europe et en Orient. Le *tordyle officinal* est répandu dans toute l'Europe méridionale; les Turcs emploient ses feuilles comme aliment. La plante passe pour apéritive; la racine et les graines sont réputées carminatives et diurétiques. Cette espèce est peu usitée aujourd'hui; néanmoins elle entre encore, sous le nom de *séséli de Crète*, dans la composition de la grande thériaque. Le *tordyle très-grand* atteint la hauteur de 1 mètre; très-commun dans nos champs, il est peu recherché par les bestiaux.

TORDYLOPSIDE s. m. (tor-di-lo-psi-le — du gr. *tordulion*, *tordyle*; *opsis*, aspect). Bot. Genre de plantes, de la famille des ombellifères, tribu des peuçédanées, dont l'espèce type croît au Népal.

TORÉ s. m. (to-re — du latin *torus*, corde, parce que ces anneaux représentent les cercles ou cordes qu'on mettait anciennement aux troncs d'arbres qui servaient de colonnes, pour les empêcher d'éclater. Le latin *torus* est peut-être le même que *torus*, lit, pour *storus*, de la racine sanscrite *star*, étendre; mais nous croyons plutôt qu'il appartient à la même racine que le persan *tār*, *tārāh*, chaise de tissu, fil, corde d'arc ou d'instrument, *tār*, *tārāh*, fil; arménien *ther*, même sens; sanscrit *tāra*, corde d'instrument. Peut-être aussi que le latin *torus* se rattache directement au verbe grec *torēō*, tourner, travailler au tour, ciseler). Archit. Moulure ronde, de forme circulaire, pratiquée ordinairement à la base d'une colonne ou à l'extrémité de son fût, ou sur un piédestal. *Tore supérieur*, *Tore* le plus mince d'une base attique ou corinthienne. *Tore inférieur*, *Tore* le plus épais de la même base. *Tore corrompu*, celui dont le profil a la forme d'un demi-cœur.

— **Artill.** Moulure ronde pratiquée sur une pièce de canon.

— **Géom.** Surface engendrée par un cercle qui tourne autour d'une droite située dans le plan du cercle.

— **Bot.** Réceptacle cylindrique de certains fruits.

— **Encycl.** Archit. Le *tore* est une espèce de gros anneau que l'on place à la base des colonnes, dont le profil en saillie forme une demi-circonférence entière. Le *tore* paraît tenir lieu de la frette qui renforçait le pied du tronc d'arbre et l'empêchait de se fendre sous la charge, lorsque, à l'origine de l'architecture, les colonnes étaient en bois. Le *tore* ne se rencontre que dans les ordres toscan, dorique romain, ionique corinthien et composite; dans les deux derniers, il entre dans la composition de la base des piédestaux. La saillie du nu inférieur de la colonne sur l'axe de la colonne étant de 1 module dans tous les ordres, les dimensions du *tore* des bases des colonnes sont les suivantes, à partir de cet axe. Ordre toscan : hauteur 10 parties, saillie 1 module 9 parties; dorique romain : hauteur 8 parties, saillie 1 module 10 parties; ionique : hauteur 10 parties, saillie 1 module 9 parties; corinthien : *tore* supérieur, hauteur 6 parties, saillie 1 module 7 parties; *tore* inférieur, hauteur 3 parties, saillie 1 module 14 parties; *tore* de la base du piédestal à partir de l'axe de la base de la colonne, hauteur 6 parties, saillie 2 modules 6 parties; composite : *tore* supérieur, hauteur 6 parties, saillie 1 module 8 parties; *tore* inférieur, hauteur 8 parties, saillie 1 module 14 parties; *tore* de la base du piédestal à partir de l'axe de la colonne, hauteur 6 parties, saillie 2 modules 6 parties.

— **Géom.** Le *tore* est la surface engendrée par un cercle tournant autour d'une droite contenue dans son plan. Lorsque l'axe de rotation du cercle lui est extérieur, le *tore* prend la forme d'un anneau. Si l'on prend pour axe des x l'axe de la surface, pour axe des z la perpendiculaire abaissée du centre du cercle mobile sur l'axe des x , et pour axe des y une perpendiculaire au plan des xz , les équations du cercle générateur sont

$$y = 0 \text{ et } z^2 + (x - d)^2 = R^2,$$

d désignant la distance de son centre à l'axe,

et R son rayon; celles d'un parallèle sont d'ailleurs

$$z = h \text{ et } x^2 + y^2 = r^2,$$

r désignant le rayon de ce parallèle, et h la distance de son plan au plan des xy . La surface peut être considérée comme engendrée par ce dernier cercle, de rayon variable, assujéti à rencontrer toujours le cercle méridien. La condition de rencontre est que les quatre équations précédentes aient une solution commune, ou que les deux équations

$$h^2 + (x - d)^2 = R^2 \text{ et } x^2 = r^2$$

admettent pour x une même valeur, c'est-à-dire que

$$h^2 + (d \mp r)^2 = R^2;$$

l'équation de la surface s'obtiendra, en conséquence, en éliminant h et r entre

$$x = h, \quad x^2 + y^2 = r^2 \text{ et } h^2 + (d \mp r)^2 = R^2,$$

d'où l'on tire immédiatement

$$x^2 + (d \mp \sqrt{x^2 + y^2})^2 = R^2,$$

c'est-à-dire

$$(d - \sqrt{x^2 + y^2})^2 = R^2 - x^2$$

ou

$$(d + \sqrt{x^2 + y^2})^2 = R^2 - x^2,$$

et en réunissant les deux équations en une seule

$$4d^2(x^2 + y^2) = (x^2 + y^2 + x^2 + d^2 - R^2)^2.$$

Le *tore* est l'une des surfaces qui ont été le plus anciennement étudiées par les géomètres. Perseus, qui vivait dans le III^e siècle av. J.-C., et Geminus, contemporain d'Hipparque, avaient laissé sur les sections planes de cette surface des traités qui ne nous sont pas parvenus, mais que cite Proclus dans ses commentaires sur Euclide; Perseus lui avait donné le nom de *spire*, et à ses sections planes celui de *spiriques*. Héron d'Alexandrie comprend ces mots dans sa *Nomenclatura vocabulorum geometricorum*.

Si l'on coupe le *tore* par un plan

$$z = m(x - p)$$

et qu'on rapporte la section aux traces de ce plan sur les deux plans des xz et des xy prises pour axes des x et des y , les formules de transformation seront

$$x = p + \frac{1}{\sqrt{1+m^2}}x', \quad y = y' \text{ et } z = \frac{m}{\sqrt{1+m^2}}x';$$

l'équation de la section dans son plan sera donc

$$4d^2 \left\{ \left(p + \frac{1}{\sqrt{1+m^2}}x' \right)^2 + y'^2 \right\} = \left\{ x'^2 + y'^2 + \frac{2p}{\sqrt{1+m^2}}x' + p^2 + d^2 - R^2 \right\}^2.$$

$$x'^2 + y'^2 = d^2 - R^2 - \frac{2d^2}{1+m^2} \pm \sqrt{\left(d^2 - R^2 - \frac{2d^2}{1+m^2} \right)^2 - (d^2 - R^2) + \frac{4d^2m^2}{1+m^2}y'^2};$$

or, si l'on fait

$$\left(d^2 - R^2 - \frac{2d^2}{1+m^2} \right)^2 = (d^2 - R^2)^2,$$

c'est-à-dire

$$d^2 - R^2 - \frac{2d^2}{1+m^2} = R^2 - d^2,$$

car l'hypothèse

$$d^2 - R^2 - \frac{2d^2}{1+m^2} = d^2 - R^2$$

serait impossible, l'équation de la section se réduira à

$$x'^2 + y'^2 = d^2 - R^2 - \frac{2d^2}{1+m^2} \pm \frac{2dm}{\sqrt{1+m^2}}y'.$$

Cette section se réduira donc elle-même à deux cercles.

L'équation

$$d^2 - R^2 - \frac{2d^2}{1+m^2} = R^2 - d^2$$

c'est-à-dire

$$d^2x^2 + \left(ax + cx - \frac{d^2 + R^2 + a^2 + c^2 - p^2}{2} - R^2d^2 \right)^2 = 0;$$

la section est représentée par l'ensemble de cette équation et de celle de la sphère

$$(x - a)^2 + y^2 + (z - c)^2 = p^2.$$

Cherchons à quelles conditions cette section se composerait de deux courbes planes, c'est-à-dire de cercles. Il faudra pour cela qu'une combinaison

$$\lambda d^2x^2 + \lambda \left(ax + cx - \frac{d^2 + R^2 + a^2 + c^2 - p^2}{2} - R^2d^2 \right)^2 + (x - a)^2 + y^2 + (z - c)^2 - \lambda R^2d^2 - p^2 = 0$$

des deux équations puisse représenter deux plans, c'est-à-dire donne pour l'une des variables une valeur entière en fonction des deux autres. Cette équation ne contenant

C'est l'équation générale des spiriques ou sections toriques.

Lorsque le plan sécant passe par le centre de la surface, p est nul, et l'équation de la section se réduit à

$$4d^2 \left(\frac{1}{1+m^2}x^2 + y^2 \right) = (x^2 + y^2 + d^2 - R^2)^2,$$

c'est-à-dire

$$(x^2 + y^2)^2 + 2(d^2 - R^2)(x^2 + y^2) + (d^2 - R^2)^2 = 4d^2(x^2 + y^2) - \frac{4d^2m^2}{1+m^2}x^2;$$

ou encore

$$(x^2 + y^2)^2 - 2(d^2 + R^2)(x^2 + y^2) + \frac{4d^2m^2}{1+m^2}x^2 + (d^2 - R^2)^2 = 0;$$

on tire de là

$$x^2 + y^2 = d^2 + R^2 \pm \sqrt{(d^2 + R^2)^2 - (d^2 - R^2)^2 - \frac{4d^2m^2}{1+m^2}x^2}$$

ou

$$x^2 + y^2 = d^2 + R^2 \pm 2d \sqrt{R^2 - \frac{m^2}{1+m^2}x^2}.$$

Cette équation fournit un moyen simple de construire la courbe par points, en la considérant comme lieu des points de rencontre de la droite $x = k$ et du cercle

$$x^2 + y^2 = d^2 + R^2 \pm 2d \sqrt{R^2 - \frac{m^2}{1+m^2}k^2};$$

pour $m = 0$, l'équation de la section se réduit à

$$x^2 + y^2 = (d \pm R)^2,$$

c'est-à-dire que la section se réduit à deux cercles; mais les plans parallèles aux xy ne sont pas les seuls plans non méridiens qui donnent des cercles. En effet, si l'on met l'équation

$$4d^2 \left(\frac{1}{1+m^2}x^2 + y^2 \right) = (x^2 + y^2 + d^2 - R^2)^2$$

sous la forme

$$\frac{4d^2}{1+m^2}(x^2 + y^2) + \frac{4d^2m^2}{1+m^2}y^2 = (x^2 + y^2 + d^2 - R^2)^2$$

ou

$$(x^2 + y^2)^2 + 2 \left(d^2 - R^2 - \frac{2d^2}{1+m^2} \right) (x^2 + y^2) - \frac{4d^2m^2}{1+m^2}y^2 + (d^2 - R^2)^2 = 0;$$

on en tire

$$d^2x^2 + \left(ax + cx - \frac{d^2 + R^2 + a^2 + c^2 - p^2}{2} - R^2d^2 \right)^2 = 0,$$

donne

$$\frac{d^2}{1+m^2} = d^2 - R^2,$$

ou

$$(d^2 - R^2)m^2 = R^2;$$

c'est-à-dire

$$m = \pm \frac{R}{\sqrt{d^2 - R^2}}.$$

C'est le coefficient angulaire de la tangente menée de l'origine au cercle méridien; par conséquent le plan bitangent au *tore*

$$d^2x^2 + \left(ax + cx - \frac{d^2 + R^2 + a^2 + c^2 - p^2}{2} - R^2d^2 \right)^2 = 0,$$

que le carré de y , la condition est facile à obtenir; elle se réduit évidemment à ce que

$$-\lambda d^2x^2 - \lambda \left(ax + cx - \frac{d^2 + R^2 + a^2 + c^2 - p^2}{2} - R^2d^2 \right)^2 - (x - a)^2 - y^2 - (z - c)^2 + \lambda R^2d^2 + p^2 = 0$$

soit un carré, c'est-à-dire que l'équation que l'on obtiendrait en égalant cette quantité à zéro représente deux droites confondues en une seule, ou encore que le centre de ce lieu soit indéterminé et lui appartienne.

Or, les équations du centre seraient

$$-\lambda d^2x - (x - a) = 0 \text{ et } -\lambda c \left(ax + cx - \frac{d^2 + R^2 + a^2 + c^2 - p^2}{2} - R^2d^2 \right) - (z - c) = 0$$

et

$$-\lambda a \left(ax + cx - \frac{d^2 + R^2 + a^2 + c^2 - p^2}{2} - R^2d^2 \right) - (x - a) = 0;$$

l'identification de ces équations donne

$$\frac{-\lambda d^2x - (x - a)}{-\lambda ac} = \frac{-\lambda ac}{-1 - \lambda a^2}$$

$$\frac{+c + \lambda c \frac{d^2 + R^2 + a^2 + c^2 - p^2}{2}}{+a + \lambda a \frac{d^2 + R^2 + a^2 + c^2 - p^2}{2}} = \frac{-\lambda ac}{-1 - \lambda a^2}$$

le dernier rapport se réduirait en apparence à $\frac{c}{a}$; mais si on le faisait égal à $\frac{c}{a}$, il en résulterait

$$\frac{\lambda ac}{1 + \lambda a^2} = \frac{c}{a}$$

c'est-à-dire

$$\lambda a^2 = 1 + \lambda a^2,$$

ce qui donnerait pour λ une valeur infinie.

mené par l'axe des y coupe la surface suivant deux cercles.

En remplaçant m par sa valeur

$$\frac{R}{\sqrt{d^2 - R^2}}$$

dans l'équation de la section, on trouve

$$x^2 + y^2 = R^2 - d^2 \pm 2Ry,$$

c'est-à-dire

$$x^2 + (y \mp R)^2 = 2R^2 - d^2.$$

Ainsi, les deux cercles ont leur centre sur l'axe des y , à la distance R de l'origine, et pour rayon

$$\sqrt{2R^2 - d^2}.$$

L'équation trouvée plus haut de la section du *tore* par le plan

$$z = m(x - p)$$

peut se mettre sous la forme

$$\left\{ y^2 + x^2 + \frac{2p}{\sqrt{1+m^2}}x + p^2 \right\}^2 - 2 \left\{ y^2 + x^2 + \frac{2p}{\sqrt{1+m^2}}x + p^2 \right\} (d^2 + R^2) + 4 \frac{m^2d^2}{1+m^2}x^2 + (d^2 - R^2)^2 = 0$$

et donne

$$y^2 + x^2 + \frac{3p}{\sqrt{1+m^2}}x + p^2 = d^2 + R^2 \pm 2d \sqrt{R^2 - \frac{m^2}{1+m^2}x^2},$$

qui peut encore servir à construire cette section en la considérant comme le lieu des points de rencontre de la droite $x = h$ et du cercle

$$y^2 + \left(x + \frac{p}{\sqrt{1+m^2}} \right)^2 = d^2 + R^2 - \frac{m^2p^2}{1+m^2} \pm 2d \sqrt{R^2 - \frac{m^2}{1+m^2}h^2}.$$

On arrive à de nouvelles propriétés curieuses de la surface qui nous occupe en étudiant ses intersections par des sphères. Si l'on prend pour plan des xz le plan passant par l'axe du *tore* et par le centre de la sphère, les équations des deux surfaces sont

$$(x^2 + y^2 + z^2 + d^2 - R^2)^2 - 4d^2(x^2 + y^2) = 0$$

et

$$(x - a)^2 + y^2 + (z - c)^2 = p^2,$$

a et c désignant les coordonnées du centre de la sphère et p son rayon. Si l'on élimine y entre ces deux équations, il vient

$$(2ax + 2cx + d^2 - R^2 + p^2 - a^2 - c^2)^2 + 4d^2((x - c)^2 - 2ax + a^2 - p^2) = 0,$$

équation qui est, comme on voit, du second degré. Ainsi, la section d'une sphère et d'un *tore* se projette toujours suivant une courbe du second degré sur le plan méridien commun aux deux surfaces. Cette équation peut se mettre sous la forme

$$4a^2x^2 + 8acxz + 4(c^2 + d^2)x^2 - 4(ax + cz)(d^2 + R^2 + a^2 + c^2 - p^2) + R^2 - 2R^2(d^2 + p^2 - a^2 - c^2) + (d^2 + a^2 + c^2 - p^2)^2 = 0$$

ou

$$4d^2x^2 + 4(ax + cz)^2 - 4(ax + cz)(d^2 + R^2 + a^2 + c^2 - p^2) + R^2 - 2R^2(d^2 + p^2 - a^2 - c^2) + (d^2 + a^2 + c^2 - p^2)^2 = 0,$$

ou encore

$$d^2x^2 + \left(ax + cx - \frac{d^2 + R^2 + a^2 + c^2 - p^2}{2} - R^2d^2 \right)^2 = 0,$$

l'identification de ces équations donne

$$\frac{-\lambda d^2x - (x - a)}{-\lambda ac} = \frac{-\lambda ac}{-1 - \lambda a^2}$$

$$\frac{+c + \lambda c \frac{d^2 + R^2 + a^2 + c^2 - p^2}{2}}{+a + \lambda a \frac{d^2 + R^2 + a^2 + c^2 - p^2}{2}} = \frac{-\lambda ac}{-1 - \lambda a^2}$$

le dernier rapport se réduirait en apparence à $\frac{c}{a}$; mais si on le faisait égal à $\frac{c}{a}$, il en résulterait

$$\frac{\lambda ac}{1 + \lambda a^2} = \frac{c}{a}$$

c'est-à-dire

$$\lambda a^2 = 1 + \lambda a^2,$$

ce qui donnerait pour λ une valeur infinie.

Il faut donc faire ce dernier rapport égal à 0 en posant

$$\lambda = -\frac{2}{d^2 + R^2 + a^2 + c^2 - \rho^2};$$

quant à l'autre condition

$$\frac{\lambda(d^2 + a^2) + 1}{\lambda ac} = \frac{\lambda ac}{1 + \lambda a^2},$$

elle donne

$$\lambda^2 a^2 d^2 + \lambda(a^2 + d^2 + c^2) + 1 = 0,$$

et en remplaçant λ par sa valeur

$$4a^2 d^2 - 2(d^2 + a^2 + c^2)(d^2 + R^2 + a^2 + c^2 - \rho^2) + (d^2 + R^2 + a^2 + c^2 - \rho^2)^2 = 0,$$

d'où

$$d^2 + R^2 + a^2 + c^2 - \rho^2 = \pm \sqrt{(d^2 + a^2 + c^2)^2 - 4a^2 d^2},$$

c'est-à-dire

$$(1) (R^2 - \rho^2)^2 = (d^2 + a^2 + c^2)^2 - 4a^2 d^2;$$

en remplaçant λ par sa valeur dans l'équation

$$-\lambda(ax + cz - \frac{(x-a)(d^2 + R^2 + a^2 + c^2 - \rho^2)}{2}) = 0,$$

on la réduit à

$$-x + \frac{2a}{d^2 + R^2 + a^2 + c^2 - \rho^2}(ax + cz) = 0,$$

et comme le carré du premier membre de cette équation doit reproduire à un facteur constant près l'expression

$$-\lambda d^2 x^2 - \lambda(ax + cz - \frac{(x-a)(d^2 + R^2 + a^2 + c^2 - \rho^2)}{2})^2,$$

$$-(x-a)^2 - (z-c)^2 + \lambda R^2 d^2 + \rho^2,$$

on en conclut que, dans cette dernière, le terme constant doit manquer, ce qui donne en remplaçant λ par sa valeur

$$\frac{d^2 + R^2 + a^2 + c^2 - \rho^2}{2} - a^2 - c^2 + \rho^2 = 0,$$

$$+ \rho^2 - \frac{2R^2 d^2}{d^2 + R^2 + a^2 + c^2 - \rho^2} = 0,$$

c'est-à-dire

$$\frac{d^2 + R^2 - a^2 - c^2 + \rho^2}{2} = \frac{2R^2 d^2}{d^2 + R^2 + a^2 + c^2 - \rho^2},$$

$$= \frac{2R^2 d^2}{d^2 + R^2 + a^2 + c^2 - \rho^2},$$

$$y = \pm a \left(-x + \frac{2a}{d^2 + R^2 + a^2 + c^2 - \rho^2}(ax + cz) \right),$$

ou, en profitant de l'équation

$$d^2 + a^2 + c^2 = R^2 + \rho^2,$$

c'est-à-dire

$$\lambda = -\frac{1}{R^2},$$

$$y = \pm a \left(-x + \frac{a}{R^2}(ax + cz) \right),$$

la constante a se déterminera par la condition que la valeur de y reproduise la fonction

$$-\lambda d^2 x^2 - \lambda(ax + cz - \frac{(x-a)(d^2 + R^2 + a^2 + c^2 - \rho^2)}{2})^2 - (x-a)^2 - (z-c)^2 + \lambda R^2 d^2 + \rho^2,$$

ou

$$a^2 \left[\frac{a^2 c^2}{R^4} x^2 + \left(\frac{2ac}{R^4} - \frac{2ac}{R^2} \right) xz + \left(1 - \frac{2a^2}{R^2} + \frac{a^4}{R^4} \right) z^2 \right]$$

La valeur de a^2 peut donc s'exprimer indifféremment par

$$a^2 = \frac{R^2}{a^2 - R^2},$$

ou par

$$a^2 = \frac{(d^2 - R^2 + c^2)R^2}{a^2 c^2},$$

expression équivalente en effet, car la condition

$$a^2 c^2 = (d^2 - R^2 + c^2)(a^2 - R^2)$$

revient à

$$a^2 d^2 - a^2 R^2 - R^2 d^2 + R^4 - R^2 c^2,$$

ou, en remplaçant

$$a^2 d^2 = R^2 c^2$$

à

$$R^2 + \rho^2 - a^2 - d^2 - c^2 = 0,$$

ce qui est précisément l'une des conditions établies plus haut.

Ainsi, les plans des sections circulaires déterminées dans le *toré* par les sphères convenablement choisies sont représentés par

$$y = \frac{\pm R}{\sqrt{a^2 - R^2}} \left(-x + \frac{a}{R^2}(ax + cz) \right),$$

ou

$$y = \frac{\pm R}{\sqrt{a^2 - R^2}} \left(\frac{a^2 - R^2}{R^2} x + \frac{ac}{R^2} z \right),$$

$$y = \pm \left(\frac{\sqrt{a^2 - R^2}}{R} x + \frac{ac}{R\sqrt{a^2 - R^2}} z \right),$$

ou

$$(d^2 + R^2)^2 - (a^2 + c^2 - \rho^2)^2 = 4R^2 d^2,$$

ou

$$(d^2 - R^2)^2 = (a^2 + c^2 - \rho^2)^2,$$

c'est-à-dire

$$d^2 - R^2 = \pm (a^2 + c^2 - \rho^2);$$

cette dernière donne

$$d^2 + a^2 + c^2 = R^2 + \rho^2,$$

ou

$$d^2 - a^2 - c^2 = R^2 - \rho^2.$$

Si l'on prenait

$$R^2 - \rho^2 = d^2 - a^2 - c^2,$$

la condition (1) donnerait

$$(d^2 - a^2 - c^2)^2 = (d^2 + a^2 + c^2)^2 - 4a^2 d^2,$$

ou

$$-4(a^2 + c^2)d^2 = -4a^2 d^2;$$

d'où

$$c = 0,$$

condition inadmissible, parce qu'alors les équations du centre donneraient seulement

$$x = 0 \text{ et } z = 0.$$

il faut donc s'en tenir à

$$(2) d^2 + a^2 + c^2 = R^2 + \rho^2,$$

alors la condition (1) donne

$$(R^2 - \rho^2)^2 = (R^2 + \rho^2)^2 - 4a^2 d^2$$

ou

$$R^2 \rho^2 = a^2 d^2;$$

d'ailleurs, λ se réduit alors à $-\frac{1}{R^2}$;

ainsi, les conditions sont

$$(1) R\rho = \pm ad$$

et

$$(2) R^2 + \rho^2 = d^2 + a^2 + c^2;$$

d'où, en ajoutant et retranchant,

$$(1) (R + \rho)^2 = (d + a)^2 + c^2$$

et

$$(2) (R - \rho)^2 = (d - a)^2 + c^2.$$

Telles sont les conditions auxquelles sont assujetties a , c et ρ pour que la sphère

$$(x-a)^2 + y^2 + (z-c)^2 = \rho^2$$

coupe le *toré* suivant deux cercles. Moyennant ces conditions, l'équation qui représente les plans des deux sections circulaires est celle de y à plus ou à moins le premier membre de l'une des équations du centre multiplié par une constante convenable, par exemple

qui se réduit maintenant à

$$\frac{d^2}{R^2} x^2 + \frac{1}{R^2} (ax + cz)^2 - x^2 - z^2$$

ou

$$\frac{d^2 - R^2}{R^2} x^2 - x^2 + \frac{(ax + cz)^2}{R^2},$$

ou enfin

$$\frac{d^2 - R^2 + c^2}{R^2} x^2 + \frac{2ac}{R^2} xz + \frac{a^2 - R^2}{R^2} z^2;$$

la valeur de y donnée par l'équation

$$y = \pm a \left(-x + \frac{a}{R^2}(ax + cz) \right)$$

est

et les équations des sphères sécantes sont

$$(x-a)^2 + y^2 + (z-c)^2 = \rho^2,$$

avec les deux conditions

$$R^2 \rho^2 = a^2 d^2$$

et

$$R^2 + \rho^2 = d^2 + a^2 + c^2$$

le cosinus de l'angle que fait l'un des plans cycliques avec le plan des xy est

$$\cos \theta = \frac{ac}{R\sqrt{a^2 - c^2}} = \frac{ac}{\sqrt{1 + \frac{a^2 - R^2}{R^2} + \frac{a^2 c^2}{R^2(a^2 - R^2)}}}$$

$$= \frac{ac}{\sqrt{R^2(a^2 - R^2) + (a^2 - R^2)^2 + a^2 c^2}},$$

ou comme

$$a^2 c^2 = (d^2 - R^2 + c^2)(a^2 - R^2),$$

cos $\theta =$

$$\frac{ac}{\sqrt{a^2 - R^2} \sqrt{R^2 + a^2 - R^2 + d^2 - R^2 + c^2}}$$

$$= \frac{ac}{\sqrt{a^2 - R^2} \sqrt{d^2 + a^2 + c^2 - R^2}},$$

ou comme

$$d^2 + a^2 + c^2 - R^2 = \rho^2,$$

$$\cos \theta = \frac{ac}{\rho \sqrt{a^2 - c^2}} = \frac{\sqrt{d^2 + c^2 - R^2}}{\rho^2} = \frac{\sqrt{\rho^2 - a^2}}{\rho^2};$$

il en résulte

$$\sin \theta = \frac{a}{\rho},$$

et enfin

$$\tan \theta = \frac{a}{\sqrt{\rho^2 - a^2}}.$$

Cette inclinaison n'est autre que celle des plans cycliques déjà trouvés; en effet, les deux équations

$$R^2 \rho^2 = a^2 d^2$$

et

$$R^2 + \rho^2 = d^2 + a^2 + c^2$$

donnent

$$a^2 = \frac{R^2(R^2 - d^2 - c^2)}{R^2 - d^2}$$

et

$$c^2 - a^2 = d^2 + c^2 - R^2,$$

d'où

$$\tan^2 \theta = \frac{R^2}{d^2 - R^2}.$$

TORÉADOR s. m. (to-ré-a-dor — mot espagnol venu du verbe *torrear*, combattre les taureaux, de *toro*, taureau, qui correspond au vieux français *tor*, même sens). Celui qui prend part aux combats de taureaux usités en Espagne : *Où, trois TORÉADORS se firent tuer pour elle.* (Balz.) *Madame de Peñafiel*

trouvera cela sans doute aussi simple que d'aller assister aux sanglants combats des TORÉADORS de son pays. (E. Sue.)

Toréador (LE), opéra-comique en deux actes, paroles de M. Thomas Sauvage, musique d'Adolphe Adam; représenté sur le théâtre de l'Opéra-Comique le 18 mai 1849. Le livret met en scène don Belflor, le vainqueur de taureaux et le vieil époux de l'Espagnole Coraline, ex-premier sujet de la troupe du théâtre de la foire Saint-Laurent, et Tracolin, flûtiste à l'orchestre du même théâtre. Ce trio, qui forme un accord parfait fort dissonant au point de vue de la morale, a fourni à Adolphe Adam l'occasion d'écrire une bouffonnerie musicale qui a eu du succès. L'ouverture offre, entre autres motifs, un thème exécuté d'abord par les premiers violons et ensuite répété par le hautbois dans le ton principal; il est accompagné et traité avec élégance. L'introduction, qui vient ensuite, est un pot-pourri d'airs soi-disant joués au théâtre de la foire, mais qui par malheur sont la plupart postérieurs à la fermeture de ce théâtre, qui eut lieu en 1763; mais Adolphe Adam se souciait peu de l'Art de vérifier les dates. Les couplets chantés par Mme Ugaldé : *Je tremble et doute*; l'air de don Belflor, chanté par Bataille; *Où, la vie n'est jolie*; le trio : *Ah! vous dirai-je, maman*, varié avec beaucoup d'habileté, sont les morceaux saillants de l'ouvrage, qui est plutôt un pot-pourri qu'une œuvre originale, puisqu'il faut ajouter aux airs anciens qui ouvrent le premier acte, ceux du *Fandango*, de la *Cachucha* et des *Folies d'Espagne*, exécutés dans le second. Le rôle de Tracolin a été créé par Mockler. Cet ouvrage est resté au répertoire.

Nous allons donner les couplets : *Je tremble et doute*.

1^{er} COUPLET. Je trem-ble et dou-te! I-ci, que dois-je

fai-re? A-mour, de-voir, pour vous met-tre d'ac-

-cord, Que n'ai-je, hé-las! un gui-de qui m'é-clai-re! Mais je suis

seule, et l'a-mour est bien fort! Je lis!... Que sur l'ab-

-sent en re-tom-be le sort! ah! Ma-ris, trom-peurs

et ja-loux, D'un sort fa-tal, pres-que tous, Si vous su-bis-

-sez les coups, Ne nous ac-cu-sez pas, nous! - Ai-ma-bles, ten-

-dres et doux, Sou-pi-rant à nos ge-noux, Sou-pi-rant à

nos ge-noux, Toujours, bons et loy-aux é-poux, Que ne res-tez-vous chez vous?

Que ne res-tez-vous chez vous? Vo-la-ges é-poux, Trom-peurs ou ja-

-loux, Vo-la-ges é-poux, Du sort vou-lez-vous E-vi-ter les coups? Vou-

-lez-vous é-vi-ter les coups? Que ne res-tez-vous chez vous? Que ne res-tez-

-vous chez vous? chez vous, chez vous, chez vous?

Ah! Que ne res-tez-vous chez vous?

DEUXIÈME COUPLET.

Le recevoir! le recevoir!
Demande téméraire!
De refuser je dois faire l'effort,
Mais c'est folie! Afin de se distraire,
Mon cher époux me laisse sans remora.
J'écris!... Que sur l'absent en retombe le sort!
Ah! maris trompeurs et jaloux, etc.

TORELAGE s. m. (to-re-la-je). Féod. Droit prélevé sur les torailles, lieu où l'on faisait sécher les grains qui servaient à faire de la bière.

TORELLA (Gaspard), médecin espagnol, né à Valence vers 1450, mort à Rome en 1610. Il fut un médecin de grand renom à l'époque où il vécut, puisqu'il occupa divers postes élevés, mais il fut un auteur fort médiocre, et ses écrits, pour la plupart relatifs à la syphilis, ne peuvent servir que comme pièces historiques. Il embrassa l'état ecclésiastique, devint évêque de Saint-Just, en Sardaigne, et fut médecin du pape Alexandre VI, ainsi que de son fils César Borgia. C'est à ce personnage qu'il dédia, selon l'usage du temps, son second ouvrage sur la vérole. Les écrits de Torella ont pour titres : *Tractatus cum consiliis circa pudendam, sive morbum gallicum* (Rome, 1497, in-4°); *Dialogus de dolore, cum tractatu de ulceribus in pudenda eventre solitis* (Rome, 1500, in-4°); *De ægritudine oculi consilium* (Rome, 1505, in-4°); *De regimine seu præservatione sanitatis dialogus* (Rome, 1506, in-4°).

TORELLI ou **TORELLO** (Guido - Salin-guerra), seigneur de Ferrare, mort en 1150. Il succéda à son frère Pierre comme gouverneur de Ferrare, puis se fit élire souverain (1118); favorisa le commerce, augmenta, fortifia la ville et y fit construire l'église de Tous-les-Saints. — Son fils, **TORELLI**, mort en 1197, lui succéda comme seigneur de Ferrare en 1150. Il traita avec l'empereur Henri VI et devint chef du parti gibelin. Ce fut pendant son gouvernement que commença, à propos du rapt de Marchesella, nièce de Guillaume des Adelfards, entre la maison de Torelli et la maison d'Este, une haine profonde, qui fit verser pendant un siècle des torrents de sang dans le Ferrarais, le Padouan et la Marche de Trévise. — L'arrière-petit-fils du précédent, Salinguerra **TORELLI**, devint, en 1301, chef de la ligue des villes de Bologne, Forlì et Imola. Il fit plusieurs campagnes dans lesquelles il donna des preuves de talent et de courage, et fut proclamé seigneur de Ferrare en 1308. Mais, malgré tous ses efforts, il ne put se maintenir dans cette souveraineté, dont il fut dépouillé par le marquis d'Este en 1310.

TORELLI ou **TORELLO** (Guido), homme de guerre italien. Il descendait de la famille des précédents, qui posséda la souveraineté de Ferrare de 1118 à 1310, et en fut dépouillé par le marquis d'Este. Torelli fit ses premières armes sous Carmagnola, servit avec éclat le duc de Milan, Jean-Marie Visconti, qui lui donna, en 1406, les fiefs considérables de Guastalla et de Montechiarugolo, et, après avoir combattu dans l'armée du marquis d'Este, il s'attacha définitivement à la cause du duc de Milan, Philippe-Marie, en 1420. Il fut alors chargé par ce prince d'attaquer le marquis d'Este, à qui il enleva Parme, puis il s'empara successivement de Gênes, de Gaète (1423) et de Naples (1424), où il réintégra sur le trône la reine Jeanne II, qui lui donna en récompense de ce service signalé le titre de baron de la Poiville et du Padouan. Guido Torelli continua à prendre part à toutes les guerres de son époque, obtint de nombreux succès et battit même, en 1431, son ancien maître Carmagnola dans le Grémonais. Il fut nommé gouverneur de la Valteline et comblé de biens par le duc de Milan.

TORELLI (Orsina), femme du précédent, vivait dans la première moitié du xve siècle. Elle était parente de Jean-Marie Visconti, duc de Milan, qui la donna en mariage à Guido Torelli, dans le but de s'attacher ce dernier. A une rare beauté Orsina joignait un courage viril et une grande fermeté de caractère. Lorsque son mari prit le commandement de l'armée du duc de Milan Jean-Marie, elle fut chargée par lui, depuis 1422, de la régence de Guastalla, où elle soutint, en 1426, un siège contre une division vénitienne de l'armée de Carmagnola. On raconte qu'elle s'arma d'un casque et d'une cuirasse, se mit à la tête des troupes, les conduisit au combat, tua de sa main plusieurs ennemis, mit en fuite les Vénitiens et revint du combat victorieuse et couverte de sang. Ce glorieux fait d'armes a été représenté sur les murs de l'église de Saint-Barthélemi, à Guastalla, où on le voit encore. Orsina mourut quelques années après.

TORELLI (Barbe), poétesse italienne, née vers 1475, morte à Bologne en 1533. Elle a composé des chansons, des sonnets, des épitres qui furent vantés à l'époque où elle vivait. Elle était fille de Marsiglio, comte de Montechiarugolo, et de Paola Secchi d'Aragone, fille du général de ce nom. Sa mère aimait les lettres et les cultivait. On lui donna d'habiles maîtres, qui n'eurent qu'à continuer l'enseignement maternel. Ses talents pour la poésie, sa beauté, sa grande fortune, son grand nom, attirèrent sur elle les regards des plus brillants cavaliers, et elle se maria, vers

1491, à Hercule Bentivoglio, gentilhomme de Ferrare, qui s'était distingué au service des Florentins. Devenue veuve en 1508, elle épousa aussitôt Hercule Strozzi, qu'elle aimait depuis longtemps; mais un rival jaloux fit percer Hercule de vingt-deux coups de poignard, treize jours après ses noces. Inconsolable de la perte de son époux, elle se retira à Parme et vécut dès lors dans la retraite. Sa fille unique Julie, héritière de la beauté de sa mère, mais non de son esprit, fut mariée à Albert Zaboli, l'un des gentilshommes les plus riches de Parme. Barbe Torelli a laissé des épitres, des chansons, des sonnets, des pièces fugitives, et beaucoup d'autres ouvrages, dont une partie a été perdue. On en trouve un choix dans les *Rime scelte di poeti Ferraresi*, de Bergalli, imprimées à Ferrare en 1713.

TORELLI (Domitilla Trivulce, comtesse), née à Milan vers 1481, morte le 2 mars 1528. Elle était fille de Jean Trivulce, sénateur de Milan, et nièce du cardinal Antoine Trivulce, ainsi que des deux maréchaux de France Jean-Jacques et Théodore Trivulce. Merveilleusement douée, elle composa des sa jeunesse des épitres, des harangues, des poésies grecques et latines qu'elle lut dans les assemblées littéraires de Milan. Mariana de Guenavran, évêque de Côme, et François Trivulce, moine de Saint-François, deux des plus grands orateurs de leur temps, furent frappés de son éloquence, et ses succès précoces furent un objet d'admiration pour toute l'Italie. Bedinelli, Quadrio, Tiraboschi en ont parlé avec éloge; Nicolas Racediano, qui la vit à Montechiarugolo, en 1517, a laissé d'elle le portrait le plus flatteur; il la regardait comme une des femmes les plus illustres de son temps. Outre ses poésies grecques et latines, elle écrivit des *Mémoires particuliers sur l'histoire de mon temps* et des *Particulières des grands hommes d'Italie avec ceux de l'antiquité*. Elle fut mariée à François Torelli, comte de Montechiarugolo, homme de guerre et écrivain. Comme ses frères, Paul-Camille Trivulce, duc de Boiano, le cardinal Augustin Trivulce, évêque de Bayeux et de Toulon, et Pompée Trivulce, gouverneur de Lyon, étaient tous attachés à la France, elle déterminait son mari à prendre le même parti, et il fut nommé gouverneur de Parme par François Ier. Elle eut même l'honneur de recevoir chez elle le roi de France.

La comtesse Torelli fit de sa maison le rendez-vous des beaux esprits, des savants et des personnages illustres que la guerre ou les affaires attiraient à Parme. La mort lui ayant enlevé son mari en 1518, elle se retira du monde pour ne plus s'occuper que de l'éducation de ses enfants. Elle fonda le couvent de femmes dit de Sainte-Marie-des-Grâces, près de Montechiarugolo, et c'est dans cette maison qu'elle finit ses jours. L'Arioste a parlé d'elle dans le préambule du *XLVIe* chant de son *Orlando furioso*.

TORELLI (Lelio), jurisconsulte italien, né à Fano en 1489 d'une ancienne famille patricienne, mort à Florence en 1576. Il devint podestat de Fossombrone, chef de la magistrature de Fano, et fut député par son corps auprès du saint-siège, en 1520, pour justifier l'expulsion de Scanderberg Comnène, qu'il avait lui-même contribué à chasser de Fano. Il fut ensuite nommé gouverneur de Bénévent, puis se retira à Florence, où Cosme de Médicis l'accueillit avec distinction, l'éleva aux dignités d'auditeur de la Rote (1531), de podestat de Florence et en fin enfin son chancelier et son premier secrétaire (1546). Ce fut lui qui publia la fameuse édition des *Pandectes dites florentines* (Florence, 1553, 3 vol. in-fol.), d'après le manuscrit trouvé à Amalfi en 1137. Ou a de lui plusieurs opuscules de droit, ainsi que des vers italiens et latins.

TORELLI (Louise), comtesse de GUASTALLA, fondatrice de l'ordre des angéliques, née en 1500, morte le 28 octobre 1569. Elle unique du comte Achille Torelli, elle fut mariée, en 1516, à Louis Stanghi. A la mort de son père en 1522, elle hérita, grâce au duc de Milan, de tous les domaines de la famille et même du comté de Guastalla, qui était fief masculin. En 1524, elle devint veuve, et peu après, chassée par la guerre, elle se réfugia à Vérone. Là, elle fut rencontrée par Antoine Martinenghi, d'une puissante et ancienne famille de Brescia, et contracta avec lui un second mariage. Cette nouvelle union fut malheureuse et la dégoûta peu à peu du monde. Antoine Martinenghi était dédaigneux et plus encore dur et féroce; il n'en voulait qu'à l'immense fortune de sa femme. Dès qu'il l'eut épousée, il la menaça de la tuer si elle ne faisait une donation de tous ses biens à Girolamo, fils qu'il avait eu d'un premier lit. La malheureuse ne douta pas qu'il exécuterait ses menaces, car elle découvrit bientôt qu'il avait fait mourir sa première femme. Heureusement pour elle, un frère de cette première femme la délivra en tuant de sa propre main Martinenghi. Ce tragique dénouement, les dangers qu'elle avait eus, la mort d'un enfant qu'elle avait eu de Louis Stanghi firent tourner à la dévotion la comtesse de Guastalla. Un dominicain, nommé Battiste da Crema, la détermina à fonder à Milan une congrégation de femmes qui prit le nom de congrégation des angéliques. Cependant, le comte Paul Torelli et les enfants de Frédéric Torelli, fils du comte Galeotto,

disputaient à la comtesse sa succession. L'affaire fut portée au tribunal de l'empereur; le pape intervint, prit le parti des comtes de Montechiarugolo et mit les Guastallais en interdit, parce qu'ils ne voulaient pas payer au comte ses impositions. L'affaire se trouvait trop compliquée pour que l'empereur, occupé de ses expéditions et d'objets bien plus importants, pût y donner l'attention qu'elle exigeait. Ferrant de Gonzague, alors vice-roi de Sicile, proposa comme expédient d'engager toutes les parties à vendre leurs droits à un tiers qui rendrait directement foi et hommage à l'empereur. Ce fut lui-même qui joua ce rôle de tiers. La comtesse Torelli signa à Milan l'acte de cette vente le 3 octobre 1539 et transporta ses droits à Ferrant de Gonzague. Débarrassée des affaires, elle renonça dès lors à toutes les choses de ce monde et se livra entièrement à des fondations pieuses. Un bref du pape Paul III (1534) transforma la congrégation des Angéliques en monastère sous l'invocation de saint Paul converti et l'abbesse prit elle-même le nom de *Paule-Marie*. Elle contribua encore à la fondation du monastère des religieux de la congrégation de Saint-Paul-des-Décollés ou de Saint-Barnabé et du couvent des Ermites-du-Crucifix, placé sous l'invocation de sainte Marie-Madeleine pénitente, à Milan. A Ferrare, elle établit le couvent des Convertis-de-Terra-Nuova, et à Crémone, elle s'unit à Valérie d'Aleris pour fonder les religieuses de Sainte-Marthe. Elle accompagna les bernabites dans leurs missions. S'étant rendue à Venise avec Antoinette de Nigri, elle décida quelques dames vénitiennes à quitter leurs maris pour se retirer dans ses monastères, et le gouvernement lui enjoignit d'aller porter ailleurs ses prédications. De Venise, elle se rendit à Vicence, aida de ses largesses le monastère des Nouvelles converties, puis à Milan, où elle s'établit dans une de ses maisons. Les religieuses se révoltèrent contre elle, et les mauvais traitements qu'elles lui firent subir l'obligèrent à sortir de la maison qu'elle avait elle-même bâtie. Elle acheta un vaste terrain entre la porte Romaine et la porte Tosa et fonda un nouveau couvent, le Collège de Guastalla, où elle finit sa vie.

TORELLI (Pomponio), littérateur italien, né en 1539, mort à Parme en 1608. Il appartenait à la famille des comtes de Guastalla. Pour compléter son instruction, il voyagea en France, épousa à son retour une nièce du pape Pie V et gagna la confiance du duc de Parme, Octave Farnèse, qui l'envoya en 1584 en Espagne pour demander à Philippe II de rendre la citadelle de Plaisance. L'heureux résultat de cette mission accrut encore la faveur dont il jouissait à la cour. Torelli cultiva avec succès la poésie et les lettres et devint membre de l'Académie des Innominati à Parme. Nous citerons de lui : *Rime amorose* (Parme, 1575, in-8°); *Trattato del debito del cavaliero* (Parme, 1596, in-4°); *Carminum libri VI* (Parme, 1600, in-4°). On lui doit, en outre, des tragédies écrites dans un style élégant, mais calquées sur le théâtre grec; ce sont : *Méropé* (1589, in-8°), *Tancredi* (1597), *Galeata* (1603), *Vittoria* (1603), *Polidoro* (1605). La plus estimée est *Méropé*, que Maffei a rééditée dans un recueil de pièces choisies.

TORELLI (Jacques), architecte italien, né à Fano en 1608, mort en 1678. Fils d'un patricien de sa ville natale, il s'adonna surtout à l'étude des sciences et des arts et acquit en mécanique des connaissances très-étendues. Ce fut lui qui le premier eut l'idée de se servir des ressources de cet art pour obtenir rapidement les changements de décors dans les théâtres. Les essais qu'il fit à Venise eurent tellement de retentissement, que Louis XIV l'appela en France, où il eut d'abord à exercer ses talents au théâtre du Petit-Bourbon, à l'occasion de la représentation de *l'Andromède* de Pierre Corneille (1650). Ses innovations obtinrent en France un aussi grand succès qu'en Italie et lui firent donner par le public le surnom de *Grand sorcier*. De retour à Fano en 1662, il y fit construire le théâtre de la Fortune, dont il fit ensuite présent à la ville. C'est d'après cet édifice qu'a été construit le théâtre de l'empereur Léopold à Vienne.

TORELLI (Louis), biographe italien, né à Bologne en 1609, mort en 1683. Désenchanté du monde à la suite de plusieurs malheurs domestiques, il entra dans l'ordre des augustins et y acquit une grande réputation comme professeur et comme prédicateur. On a de lui plusieurs ouvrages, qui sont tous relatifs à l'histoire de son ordre et parmi lesquels nous citerons : *Précis des vies des hommes et des femmes illustres de l'ordre de Saint-Augustin, en six centuries* (Bologne, 1647, in-4°); *Vie de saint Liborio* (Bologne, in-12); *Siècles augustins ou Histoire générale de l'ordre de Saint-Augustin, évêque d'Hippone, divisée en treize siècles* (1659-1666, 8 vol. in-fol.).

TORELLI (Joseph), littérateur italien, né à Vérone en 1721, mort en 1781. Il se fit recevoir docteur en droit à Padoue, mais ne voulut remplir aucun emploi public, et, afin de pouvoir se consacrer tout entier aux lettres, refusa successivement les places de professeur à l'université de Padoue, de secrétaire de l'Académie de Mantoue, de gouverneur de Milan et d'inspecteur général des

études au collège militaire de Vérone. Nous citerons, parmi ses nombreux ouvrages : *Somnium Jacobi Pindemontii* (Padoue, 1743); *Animadversiones in hebraicum Ezodii librum et in græcam lxx interpretationem* (Vérone, 1744); *De principe gulus incommodo ejusque remedio* (Vérone, 1744), dialogue satirique dirigé contre les casuistes; *De rota sub aquis circumacta* (Vérone, 1747), lettre à Poleni, dans laquelle il expose le plan d'une nouvelle machine hydraulique; *Echelle des intérêts par année* (Vérone, 1751), traité où il essaye de représenter par une courbe géométrique la progression des intérêts d'un capital donné; le *Pseudolus, comédie de Plaute, avec quelques idylles de Théocrite et de Moschus* (1765); *Geometria* (1769); *De probabili vita morumque regula* (1774); *Lettre sur Dante contre Voltaire* (1781); *Élémentorum prospectiva libri II*, ouvrage publié après la mort de l'auteur par J.-B. Bertolini (1788); *Poésies avec quelques morceaux de prose latine* (1795), etc. Il a, en outre, donné une traduction latine d'Archimède, ainsi qu'une édition du même auteur, publiée après sa mort à Oxford (1792, in-fol.).

TORELLI-BENDETTI (Barbe), poétesse italienne du xvie siècle. Elle était fille de Gaspard Torelli, poète distingué. Elle eut pour maître le célèbre Pomponio Torelli, fit des progrès rapides et devint une des illustratrices de la ville de Parme. Un de ses sonnets est imprimé avec la *Semiramis* de Muzio Manfredi, un autre dans les œuvres de Philippe della Briga (1601). Son ouvrage le plus connu est la *Parténia*, pastorale qu'Angelo Ingegneri estimait beaucoup.

TORELLI-CASTIGLIONE (Hippolyte), poétesse italienne, née vers 1499, morte en 1520. Fille de Gui, dit le Protonotaire, et de Francoise de Bentivoglio, elle appartenait par son père aux comtes de Guastalla et par sa mère aux seigneurs de Bologne. En 1516, elle fut mariée à Baldassar Castiglione, l'ami du duc d'Urbino, de Charles-Quint, de Léon X et de Raphaël. L'amour, plus que les convenances de rang et de fortune, avait fait son mariage, et jamais union ne fut plus heureuse que celle des deux époux, jeunes, beaux et partageant leur vie entre la culture des lettres et la bienfaisance. Hippolyte Torelli aimait la poésie et la cultivait avec quelque succès. Quoique morte toute jeune, à vingt et un ans, elle a laissé quelques pièces italiennes et latines, parmi lesquelles on distingue surtout la belle élégie qu'elle adressa peu de temps avant sa mort à son mari, alors ambassadeur auprès de Léon X. Cette élégie est d'une très-pure latinité et a la teinte de celles d'Ovide. C'est l'opinion qu'en manifeste le célèbre J.-Georges Eccius, professeur de l'université de Leipzig, dans la dissertation qu'il a composée en 1770 sur Hippolyte Torelli. Les poésies latines d'Hippolyte Torelli se trouvent dans l'ouvrage de Mathieu Toscan : *In carminibus poetarum illustrium Italarum* (Paris, 1573, in-16) et dans les *Deliciae poetarum Italarum* (L. 1^{re}, p. 726). — Hippolyte Torelli eut de son mariage trois enfants : un fils, CAMILLE CASTIGLIONE, et deux filles, ANNE et HIPPOLYTE; la première fut mariée à Alexandre, comte d'Arco.

TORELLI-LUNATI (Alda), poétesse italienne du xvie siècle. Elle était fille de Louis Torelli et de Camille Martinenghi, nièce de la poétesse Angiola Nigurolo. Sa tante lui apprit à aimer les lettres. Belle et aimable, elle fut recherchée par plusieurs écrivains célèbres de l'Italie, entre autres par Philippe Binaschi, qui lui dédia la première partie de ses poésies. Betuni, un autre poète de son temps, la chanta dans ses *Imagini del Tempio di donna Giovanna d'Aragona*; mais, comme elle était honnête autant que belle, ses adorateurs durent se contenter du rôle de cavaliers servants. Elle se maria au comte Jean-Marie Lunati.

Les compositions poétiques d'Alda ont été recueillies dans les *Rime di cinquanta poetesse raccolte dal Dominichi* (1559), et dans celles d'Antoine Francesco Rainieri (1574); elles sont aussi imprimées dans le recueil de Bergalli.

TOREN (Olaus), voyageur suédois, mort en 1753. Il étudia la théologie à Upsal et y suivit en même temps avec beaucoup d'assiduité les cours de Linné sur la botanique. Ayant un vif désir de voyager, il accepta, en 1750, une place d'aumônier sur un bâtiment de la compagnie des Indes orientales, avec lequel, dans l'espace de deux ans, il visita successivement les Comores, la presqu'île de Malacca et la Chine. Il mourut peu après son retour, des suites des fatigues qu'il avait éprouvées pendant ce voyage. Les observations qu'il avait faites, et qui se trouvaient consignées dans les lettres qu'il avait écrites à Linné pendant son absence, ont été insérées à la suite du voyage d'Osbeck, sous ce titre : *Voyage des Indes orientales à Surate, à la Chine, etc.* Dominique Blackford les a traduites en français (Milan, 1771, in-12). On trouve dans cet ouvrage des détails intéressants sur ces contrées alors si peu connues. Linné, auquel il avait envoyé, en outre, un grand nombre de plantes rares, a donné en son honneur le nom de *Torenia* à un genre de scrofulaires qui renferme deux plantes vivaces de l'Inde, découvertes par Torén.

TORÉNIE s. f. (to-ré-ni — de *Toren*, na-

tur. suéd.). Bot. Genre de plantes, de la famille des personnées, tribu des gratiolées, comprenant vingt espèces, qui croissent dans les régions tropicales de l'Asie, de l'Australie et de l'Amérique.

TORERO (Jose-Maria, vicomte de MATAROSA, puis comte de), patriote et historien espagnol, né à Oviedo, d'une famille illustre, en 1786, mort en 1843. Il termina ses études à Madrid, où il se trouvait lorsque les Français s'en emparèrent, le 2 mai 1808. Dans son ardeur patriotique, il courut aussitôt faire arborer le drapeau de l'insurrection dans sa ville natale, devint colonel de la garde nationale et fut entraîné dans les montagnes avec les guerilleros asturiens. Il fut par la suite envoyé en Angleterre par le comité pour demander des secours. Le ministre Canning l'accueillit avec un empressement proportionné à la haine des Anglais pour Napoléon. Cependant on avait peine, même en Angleterre, à croire à un soulèvement sérieux. « Quand les députés espagnols entrèrent dans l'Hôtel de l'Amirauté, le secrétaire du ministre anglais, dit Toreno lui-même, voulait à peine croire ce qu'il entendait, cherchant à découvrir sur la carte d'Europe le point presque imperceptible qui osait se déclarer contre Napoléon. » Il réussit dans sa mission, et, peu de temps après son retour, il fut élu député aux cortès, où il obtint de siéger quoiqu'il n'eût pas l'âge requis (1811). Il joua un rôle important dans cette assemblée par les mesures révolutionnaires qu'il proposa et fit adopter, telles, entre autres, que l'abolition des ordres religieux, la liberté de la presse et diverses ordonnances financières propres à rétablir le crédit. Peu de temps après le retour de Ferdinand VII, il se vit forcé de quitter l'Espagne et d'aller chercher en Portugal un asile qu'il ne devait pas y trouver. Il alla alors habiter Paris, où il s'occupa d'opérations financières jusqu'en 1820. A cette époque, la révolution lui permit de rentrer en Espagne. Il siégea de nouveau aux cortès, où il parut apporter moins d'exaltation et plus de connaissance des affaires. Proscrit une seconde fois d'Espagne en 1823, il vint de nouveau résider à Paris et retourna en Espagne en 1833. La reine Christine, régente du royaume, l'appela, l'année suivante, au ministère des finances, puis à la présidence du conseil. Il supprima les jésuites, mais il restreignit les libertés municipales et fut renversé en 1835 par les libéraux. Pour la troisième fois, il alla vivre en France, devenue pour lui une seconde patrie. On a de lui l'ouvrage suivant, fort estimé, dont L. Viardot a donné une traduction : *Histoire du soulèvement, de la guerre et de la révolution d'Espagne de 1808-1814* (1835-1838, 5 vol. in-8°). Cet ouvrage avait été précédé d'un *Aperçu des révolutions survenues dans le gouvernement espagnol de 1808 à 1814*.

TORRENT (Jacques), peintre hollandais, né à Leyde en 1631, mort dans la même ville en 1719. Il s'adonna d'abord au genre du portrait et obtint une grande vogue ; mais, voulant faire de la grande peinture et comprenant son insuffisance, il partit pour Rome avec le peintre Rosendael. Là, il se livra avec autant d'ardeur que de succès à l'étude des chefs-d'œuvre de Raphaël, du Titien et de Paul Véronèse, puis se rendit à Venise, où il passa plusieurs années. Torrent acquit en Italie une grande réputation et s'y maria. De retour dans sa patrie, il ne trouva point le succès sur lequel il comptait. Ce qu'il avait gagné en correction, en science du dessin et de la composition, il l'avait perdu en originalité et en verve prime-sautière. Ses tableaux se ressemblent beaucoup de l'influence italienne, et ce que ses compatriotes continuèrent surtout à estimer en lui, ce fut le peintre de portrait. On regarde comme son chef-d'œuvre en ce genre la *Famille de Cornelle Schrevelius*.

TORERO s. m. (to-ré-ro — espagn. *torero*, V. TORADOR). Toréador qui combat à pied.

TORUMATOGRAPHIE s. m. (to-reu-ma-to-gra-fo — du gr. *toruma*, ciselure ; *graphô*, je décris). Archéol. Celui qui s'occupe des monuments sculptés, et spécialement des anciens bas-reliefs. ■ Peu usité.

TORUMATOGRAPHIE s. f. (to-reu-ma-to-gra-fi — rad. *torumatographie*). Archéol. Art du torumatographe. ■ Peu usité.

TORUMATOGRAPHIQUE adj. (to-reu-ma-to-gra-fi-ke — rad. *torumatographie*). Archéol. Qui concerne les bas-reliefs antiques. ■ Peu usité.

TORÉUTIQUE s. f. (to-reu-ti-ke — gr. *toréutiké*, de *toréuin*, ciselier, sculpteur, creuser). Art de ciseler, de sculpter sur métaux, sur bois, sur ivoire.

— **Encycl.** La *toréutique* ne devrait comprendre que la sculpture en bois et en ivoire, et c'est ainsi que les Grecs l'entendirent d'abord ; plus tard ils comprirent dans la *toréutique* l'art de faire des statues de toutes sortes de métal, d'or, d'argent, de bronze et de beaucoup d'autres matières, par morceaux rapportés, par compartiments, soit fondus séparément, soit battus, soit travaillés au ciseau, soudés, rapprochés et formant ensemble un tout solide. Le trente-troisième livre de Pline, selon Quatremère de Quincy, est une sorte de traité de *toréutique* où sont mention-

nés une multitude de travaux se rapportant à cette partie de l'art. Il y est parlé de l'or, de la dorure, des soudures, des anneaux, des vases, des couronnes d'or, de l'argent et de tous les objets auxquels on employait ce métal, de la *calatura in argento*, c'est-à-dire de l'orfèvrerie. Athénée nous a conservé les noms de quelques célèbres *calatores* ou *toréutai*, tels que Stratoniceus, Myrmecide, Mys, Callicrate, Athénoclès, Antiphane. Il est à remarquer que la sculpture en marbre fut cultivée la dernière en Grèce. Au début, la sculpture employa le bois en ébauches grossières, qu'on habilla d'étoffes réelles pour mieux les rapprocher de la figure humaine. Après le travail du bois, qui, perfectionné, se prête à la décomposition en compartiments, les métaux plaqués, battus, rapportés par morceaux présentèrent le plus de facilité au sculpteur.

Ce qui donna la plus grande impulsion à la *toréutique*, c'est cette multitude de présents précieux que la religion obligeait de faire aux divinités. Les temples étaient encombrés de ces offrandes, qui finirent par constituer de prodigieux dépôts de richesses. On offrait tantôt pour fléchir la divinité, tantôt pour se la rendre propice ; on offrait dans le succès, dans la disgrâce ; on offrait pour consulter le dieu, pour avoir une réponse favorable ; on offrait pour l'en remercier, pour détourner sa colère. Quand la réponse d'un oracle était peu satisfaisante, on achetait par de nouveaux présents de meilleures espérances. Dans les affaires politiques, il s'établissait quelquefois des enchères entre États rivaux pour obtenir le suffrage du dieu. Les offrandes déposées dans les sanctuaires grecs furent souvent de l'argent monnayé. Mais, le plus habituellement, l'art vint ajouter son prix à la matière. De là tous ces dons d'ouvrages métalliques, tels que tripédales, tables, autels, trônes, candélabres, boucliers, armures, couronnes, vases, figures de toute sorte. Les habitudes religieuses de la Grèce furent la cause du grand développement que prit la *toréutique*, à une époque où les autres parties de l'art étaient à peine cultivées. A mesure que l'imitation de la forme humaine fit des progrès, que l'art sculptural devint plus complet, c'était encore avec les matières les plus précieuses que la religion engageait à fabriquer les offrandes divines. Lors même que la statue en bronze eut fait de grands progrès et acquis beaucoup de faveur, la *toréutique* subsista encore à côté de celle-ci et produisit ces curieuses œuvres d'or et d'ivoire qu'on a appelées la sculpture chrysellaphantine. Malheureusement, beaucoup de ces œuvres d'art en métaux précieux étaient exposées à être fondues, soit au moment où les États étaient tourmentés par les besoins d'argent, soit lorsqu'elles devenaient la proie d'un vainqueur. Iphicrate, général athénien, n'eut aucun scrupule à s'emparer des statues d'or et d'ivoire que Denys le Tyran envoyait aux temples de Delphes et d'Olympie, et la ville d'Athènes en fit fondre l'or. Le travail des métaux joua, du reste, un grand rôle dans l'antiquité. Homère, en fait d'ouvrages de sculpture, n'en mentionne point qui ne soient du ressort de la *toréutique*. Dans la description du palais d'Alcinous, les portes, les chambranles, les corniches sont ornées de plaques d'or, de vermeil ou d'argent. Les lits sont également des ouvrages de *toréutique*. L'usage des armures et des armes de métal eut également une très-forte influence sur les progrès et l'extension de cet art. Les plus anciens ouvrages des Hébreux paraissent avoir appartenu au genre de sculpture qui emploie les métaux battus. De même les ouvrages métalliques du temple de Salomon se rattachent à la *toréutique*, n'étant que par morceaux rapportés et par compartiments. Sanchoiathon parle d'idôles d'or et d'argent. Hérodote, en Assyrie et en Egypte, mentionne beaucoup d'ouvrages en métaux précieux. L'art de la statue en bronze ou des statues fondues et coulées dans un moule ne fut connu que longtemps après celui de la *toréutique*. Une autre des causes qui activèrent le développement de la *toréutique* dès les premiers âges fut, selon Quatremère de Quincy, l'habitude héroïque des festins et des libations. Il est certain que les vases à boire furent fort nombreux dans l'antiquité. Athénée en compte jusqu'à soixante-six formes. Un passage de Cicéron dit : « On ne saurait comprendre le nombre et la beauté des vases qu'on voyait en Sicile. Je suis persuadé que cette île, dans le temps de son opulence et de sa prospérité, avait eu les ateliers les plus renommés. Avant la préture de Verrès, dans chaque maison on put aisée, lors même qu'elle ne possédait aucune autre argenterie, on trouvait une grande *patella* ornée des bustes et des figures des dieux, une *patera*, dont les femmes se servaient dans les cérémonies religieuses, un *thuribulum*, tous morceaux achevés et d'un travail antique. » On peut rapprocher l'influence et l'importance des artistes en *toréutique* de l'antiquité de celles des orfèvres, tant à Byzance qu'en Occident, au moyen âge, et à Florence au début de la Renaissance. Des les siècles qui précéderont Phidias et son école, la *toréutique* fit éclore l'art d'exécuter des statues en métal, celui de composer les colosses et celui de fondre les métaux dans des moules. Avant Phidias, on peut citer, parmi les plus célèbres *toréuticiens*, Giliadus, qui fit les grands tra-

vau du temple de Minerve Chalciécus, à Lacédémone ; Rhœmus et Théodore, qui firent, en outre, les premières statues fondues dans un moule ; Léarque, Smillis, Ménechme, Soidas, Bathycylès, etc., que d'ailleurs les auteurs anciens appellent tantôt graveurs, tantôt ciseleurs, tantôt fondeurs, tantôt ouvriers en bronze, ce qui montre que la *toréutique* comprenait toutes ces branches. Phidias et son école, en élevant l'art à son plus haut degré, en développèrent considérablement aussi les procédés matériels. A leur époque, la *toréutique* embrassa un grand nombre de procédés ou moyens pratiques. Il n'y avait presque aucune matière et presque aucun sujet qui y fussent étrangers. A la pratique de travailler le métal au martelet, à l'art du placage et des compartiments, la *toréutique* joignit aussi les procédés de la fonte en parties séparées ; elle réunissait le travail des pierres précieuses à celui des bois rares et de la marqueterie ; elle variait et colorait les métaux soit par des préparations, des mordants ou des alliages. Elle y appliquait des émaux et y enchaînait des pierres dures. Bus-relief, ronde bosse, ornements, compositions décoratives, statues et colosses, tout était de son ressort. Elle comprenait aussi la statue en ivoire et en ivoire et or. Le bois servait de noyau ou d'âme à toutes ces applications métalliques. Parmi les plus importants objets auxquels on employa la *toréutique*, l'historien de cette partie de l'art, Quatremère de Quincy, cite les trônes, larges sièges à estrades, ornés avec la plus grande magnificence, pour porter les images des divinités dans les temples. Dès que la statue en fonte de bronze eut acquis toute la facilité, toute la hardiesse, toute la perfection des procédés mécaniques, elle ne tarda pas néanmoins à remplacer dans beaucoup de circonstances les travaux compliqués et en définitive peu durables de la *toréutique*. Les statues de bois, d'ivoire, de métal plaqué, d'ailleurs, n'étaient guère propres à figurer que dans l'intérieur des édifices, à l'abri des intempéries. A partir du développement de la statue en bronze, la *toréutique* perdit chaque jour du terrain. A Rome, elle ne fut plus qu'un art d'exception qui se perpétua en partie seulement dans l'orfèvrerie et qui surtout sembla renfermé dans l'orfèvrerie byzantine et occidentale du moyen âge et de la Renaissance. Il y eut toutefois dans l'antiquité une sorte de spécialité qui ne s'occupa que d'une partie de la *toréutique*, l'art de la *calatura argenti*. Le premier artiste qui parvint à s'élever uniquement renfermé dans ce genre fut Mys, qui, d'après les dessins de Parrhasius, orna de bas-reliefs le bouclier de la Minerve Poliade, exécutée par Phidias pour la citadelle d'Athènes. Pline remarque qu'il est extraordinaire qu'aucun ancien ne se soit rendu célèbre dans le travail de la vaisselle en or, tandis qu'il y eut beaucoup d'artistes fameux pour leurs ouvrages en argent. Les ornements en bas-relief des vases d'artistes étaient souvent qu'appliqués de façon à rester mobiles et à pouvoir se détacher, ce qui semblerait impliquer que les *calatores* exécutaient plusieurs exemplaires d'un même modèle. Verrès se bornait souvent à voler les figures ainsi appliquées sur les vases et laissait ces derniers. Il avait établi à Syracuse un grand atelier où ne nombrables *calatores* et *vascularii* étaient occupés à remonter sur des vases d'or les ornements et figures de tout genre qu'il avait ainsi arrachés de divers monuments ou objets d'orfèvrerie. Au nombre des plus curieuses œuvres de la *toréutique* antique était le coffret consacré par Cypselus au temple d'Olympie. C'était un coffret d'ivoire avec des peintures et des figures métalliques qui dataient de sept cents ans environ avant notre ère, et dont Pausanias a laissé une description enthousiaste. L'or fut le métal principalement employé par la sculpture antique pour les statues de divinités ; elle le mêlait à l'ivoire. Quelquefois on l'employait en masses fondues assez considérables, le plus souvent en feuilles ou plaques martelées, ce qui explique la multiplicité des statues d'or dans l'antiquité.

TORFÆUS, historien danois. V. TORFESON.

TORFESON (Thormodur), en latin *Torfens*, historiographe du Danemark, né dans l'île d'Engø, sur la côte méridionale d'Islande, en 1640, mort en 1719. Nommé en 1660, par Frédéric III, interprète pour les antiquités islandaises, il fut chargé de recueillir en Islande les manuscrits qu'il pourrait découvrir (1662). L'intelligence dont il fit preuve en remplissant cette mission, dans laquelle il fut aidé par l'évêque Brynjolf, lui valut d'être nommé secrétaire du bailliage de Stavanger, en Norvège (1664). En 1667, il fut nommé conservateur du cabinet royal des Antiques. Quelque temps après, il se rendit en Islande, puis en Hollande. Pendant son dernier voyage, il tua un homme qui l'avait attaqué, fut condamné à mort, vit sa peine commuée en une grosse amende et perdit sa place (1673). Torfeson passa alors en Norvège, où il se livra avec ardeur à l'étude, et devint, lors de l'avènement de Christian V, historiographe de Norvège et membre du comité d'éducation. Torfeson a composé plusieurs ouvrages sur les antiquités scandinaves, où il s'est beaucoup aidé de l'*Edda* et des *Sagas*, et qui sont devenus classiques pour ceux qui

veulent étudier la langue, la littérature et l'histoire des anciens Islandais. Les principaux sont : *De rebus gestis Færygenium* (Copenhague, 1695, in-8°) ; *Historia Orcidum* (Copenhague, 1697, in-fol.) ; *Series dynastiarum et regum Daniz* (Copenhague, 1702, in-4°), ouvrage très-remarquable ; *Historia Vinlandiz antiquæ* (Copenhague, 1705, in-8°) ; *Groenlandia antiqua* (Copenhague, 1706) ; *Trifolium historicum* (Copenhague, 1707, in-4°) ; *Historia rerum norvegiarum* (Copenhague, 1711, 4 vol. in-fol.), son ouvrage capital ; *Torfæana* (Copenhague, 1777), recueil posthume de notes.

TORFOU, village et commune de France (Maine-et-Loire), canton de Montfaucon, arrond. de Cholet ; pop. aggl., 557 hab. — pop. tot., 2,069 hab. En 1793, Torfou fut le théâtre d'un combat sanglant entre les royalistes, commandés par Charette et Bonchamp, et les républicains, sous les ordres de Kléber. On voit à Torfou un monument druidique, dit *Pierre Tournisse*, de 7 mètres d'épaisseur sur 5 mètres de hauteur, reposant, dit M. Joanne, sur une pointe de rocher granitique qui n'a que 0m,36 carrés de surface ; des bassins circulaires et des rigoles y semblent creusés de main d'homme.

TORGAU, ville des États prussiens (Saxe), dans une position marécageuse, sur la rive gauche de l'Elbe, à 75 kilom. de Mersebourg ; 10,000 hab. Gymnase ; fabriques de draps et de bas de laine, tanneries et mégisseries ; commerce de bois et de grains. Foires et marchés assez importants. On remarque dans l'église paroissiale le tombeau de Catherine Bore, femme de Luther. C'est à Torgau que Luther et ses adhérents réintégrèrent, en 1530, les *Articles* dits de *Torgau*, devenus plus tard la base de la confession d'Augsbourg. L'ancien château sert actuellement de caserne et de magasin. En 1760, Frédéric II s'en empara après avoir défait complètement une armée autrichienne.

Torgau (BATAILLES DE), gagnée par Frédéric II sur les Autrichiens le 3 novembre 1760. Le maréchal Daun venait de s'emparer de la forte place de Torgau et menaçait d'enlever à Frédéric le reste de la Saxe. Le roi se mit aussitôt en marche pour le combattre, repoussa tous les corps qui voulurent l'arrêter et arriva près de Torgau, où le général autrichien occupait une position formidable. Mais Frédéric ne balança pas un instant. Le 2 novembre, il réunit ses généraux et leur adressa ces mâles paroles : « Je vous ai rassemblés, messieurs, non pas pour vous demander votre avis, mais pour vous dire que j'attaquerai demain le maréchal Daun.

« Je sais qu'il occupe une bonne position ; mais, en même temps, il est dans un cul-de-sac, et, si je le bats, toute son armée est prise ou noyée dans l'Elbe. Si nous sommes battus, nous y périrons tous, et moi le premier. Cette guerre m'ennuie ; elle doit vous ennuyer aussi : nous la finirons demain.

« Ziethen, je vous donne le commandement de l'aile droite de mon armée. Votre objet sera, en marchant sur Torgau, de couper la retraite des Autrichiens, quand je les aurai chassés des hauteurs de Spitzitz.

Puis il leur remit l'ordre de marche et de bataille, écrit tout entier de sa main. C'est un modèle de précision.

Le plan de Frédéric n'allait à rien moins qu'à couper de l'Elbe l'armée autrichienne et à l'anéantir.

Le 3 novembre au point du jour, Frédéric, avec la gauche de l'armée, traversa la forêt de Torgau pour attaquer la droite de Daun, tandis que Ziethen marchait contre la gauche. En débouchant la forêt, le roi, entendant le feu de sa droite, crut Ziethen pleinement engagé, et, sans attendre le reste de ses troupes, il attaqua Daun avec 10 bataillons de grenadiers. Ces soldats intrépides franchirent le ruisseau de Strubach et se formèrent, sous un feu terrible, à 800 pas de l'ennemi ; mais ils sont écrasés par la mitraille qui vomissent à la fois les 400 bouches à feu qui garnissent le front de toute la ligne ennemie. L'artillerie prussienne cherche inutilement à riposter : en quelques instants, hommes, pièces, chevaux, tout a disparu. « Daun reçut les Prussiens avec un feu d'artillerie tel qu'on n'en avait pas vu depuis l'invention de la poudre. Il se trouvait là 200 canons dirigés, pour ainsi dire, sur un même point, et dont sans relâche les gueules enflammées vomissaient la mort : c'était une image de l'enfer s'ouvrant pour engloutir sa proie. Jamais les plus anciens vétérans des deux armées n'avaient assisté à semblable destruction. Le roi dit lui-même à diverses reprises à ses aides de camp : « Quelle terrible canonnade ! en avez-vous jamais vu de pareille ? » Aussi l'effet qu'elle produisit fut-il affreux au delà de toute idée. En une demi-heure de temps, les 5,500 grenadiers prussiens qui avaient formé l'attaque furent étendus, ou morts ou blessés, sur le champ de bataille, la plupart même avant d'avoir pu faire une charge. » (Archenholtz, *Histoire de la guerre de Sept ans*.)

Frédéric assistait douloureusement à la destruction de son corps de grenadiers, l'élite de l'armée. Apprenant la mort du colonel prince d'Anhalt, il se retourna vers le frère de celui-ci, aide de camp de service : « Tout va mal aujourd'hui, lui dit-il ; mes amis me quittent ; on vient de m'annoncer la

mort de votre frère. » Paroles simples et sublimes, où la sensibilité se cache sous l'apparence du stoïcisme.

Frédéric, résolu à vaincre ou à périr, multiplie les attaques avec une indomptable fermeté et, vers cinq heures, envoie à Ziethen l'ordre de se rapprocher de lui en se portant résolument sur la gauche. Déjà Ziethen avait attaqué à plusieurs reprises la cavalerie de Laschy, mais sans succès; le ruisseau de Rohrgraben, tout à fait impraticable, avait fait échouer tous ses efforts pour s'emparer des hauteurs de Spitzitz.

Le roi continuait à payer de sa personne. C'est alors qu'une balle amortie vint le frapper à la poitrine. Vainement ses généraux l'engagèrent à s'éloigner : « Ma vie n'est rien, leur répond-il; gagnons la bataille. » Et la lutte recommence avec un nouvel acharnement.

Bientôt la poudre et les munitions viennent à manquer des deux côtés; les forces sont également épuisées, et la nuit survient, sans que la position de Daun ait cessé d'être inexpugnable. Mais, sur la droite des Prussiens, le coup d'œil exercé d'un officier supérieur allait faire changer l'aspect de la lutte. Vers cinq heures, le lieutenant-colonel de Mollen-dorff s'aperçoit qu'une digue séparant deux étangs n'a point été occupée par l'ennemi, et que les hauteurs en face, qu'il fallait franchir pour arriver à celles de Spitzitz, étaient dégarnies. Le maréchal Daun, en effet, en avait tiré successivement plusieurs renforts pour soutenir sa droite. En quelques instants, la scène a changé d'aspect : Mollen-dorff traverse la digue à la tête de plusieurs régiments, suivi par Saldern avec toute l'infanterie. Alors le combat se ranime avec une nouvelle fureur, mais aussi avec des péripéties bien différentes pour les uns et pour les autres. A neuf heures du soir, la hauteur située derrière Spitzitz est emportée d'assaut, et Ziethen parvient enfin à joindre le roi sur le champ de bataille. La victoire était certaine, sans être aussi complète que Frédéric l'avait espéré.

Cependant, Daun avait déjà abandonné le champ de bataille. Grièvement blessé à la jambe, il avait dû se faire transporter à Torgau; mais il se croyait vainqueur. Entouré de ses généraux, dont il recevait les compliments, il venait de faire partir pour Vienne un courrier porteur de l'heureuse nouvelle, lorsque le général de cavalerie O'Donnell vint lui apprendre l'occupation des hauteurs de Spitzitz par la droite des Prussiens. Ne voulant pas recommencer la bataille le lendemain dans des conditions si différentes, qui lui présageaient un désastre complet, Daun se résigna à donner l'ordre de la retraite, qui s'exécuta pendant la nuit et avec un ordre parfait.

Frédéric avait perdu 10,000 hommes en tués et blessés, sans compter 4,000 prisonniers; mais 12,000 Autrichiens jonchaient le champ de bataille et 8,000 étaient prisonniers.

Jamais peut-être champ de bataille n'offrit un plus effroyable aspect : partout, des monceaux de malheureux morts ou expirants, les os broyés; partout des membres épars, des troncins informes, des mares sanglantes, débris lugubres sur lesquels la nuit avait jeté momentanément son manteau glacé. Les troupes allumèrent des feux, et Frédéric passa à cheval de la gauche à la droite. Arrivé au régiment des gardes, il mit pied à terre et se chauffa un moment, entouré de ses grenadiers; causant familièrement avec eux, selon sa coutume. « Mais qu'étes-vous donc devenu? lui demanda l'un de ces braves soldats. C'est toujours vous qui nous menez où il y a le plus de coups à gagner; aujourd'hui, personne ne vous a vu : ce n'est pardieu pas bien de nous abandonner ainsi. — Allons, allons, enfants, répondit le roi avec douceur, ne grondez point; pendant toute l'affaire je suis resté à l'aile gauche, voilà pourquoi vous ne m'avez point vu. » Et tout en parlant ainsi, sentant la flamme du bivac le réchauffer, il déboutonna son habit; une balle en tomba. Alors tous les grenadiers enthousiasmés battent des mains : « Ah! s'écrient-ils, tu es toujours notre vieux Fritz; tu partages tous nos dangers, nous voulons mourir pour toi. Vive Fritz! Vive le roi! — Père Fritz, lui demanda un autre grenadier, nous donneras-tu de bons quartiers cet hiver? — De par tous les diables! répliqua le roi, il faut auparavant que nous prenions Dresde... mais, après, j'aurai soin de vous, et vous serez contents. »

TORGHUD, fameux corsaire turo. V. **DRA-GUT**.

TORGNOLE s. f. (tor-gno-le; gn mll.). — Ce mot purit être une altération de *tournoie*. La *torgnole* serait ainsi un coup capable de blesser le doigt de celui qui frappe. Pop. Coup sec et fortément appliqué avec la main sur la tête ou la figure : *Donner, recevoir des torgnoles*. Si jamais vous recevez quelque torgnole, c'est souverain, voyez-vous, l'eau de mer. (Alex. Dum.) || On écrit aussi **TORNOLE**.

TORGNOLE v. a. ou tr. (tor-gno-lé; gn mll.). — rad. *torgnole*. Pop. Donner des torgnoles : *Torgnole un petit garçon*. || On écrit aussi **TORGNOLE**.

xv.

TORGNOLE s. f. (tor-gno-le; gn mll.). V. **TORGNOLE**.

TORGOUTS (les), peuple tartare de la Chine, qui habite la partie centrale et méridionale de la Dzoungarie, sur le bord de l'Illy, à l'O. de la ville de ce nom. Ils sont en partie cultivateurs et en partie nomades. Leurs mœurs sont les mêmes que celles des autres Tartares. Avant 1771, ces peuples étaient répandus sur les deux rives du Volga, dans le gouvernement russe d'Astrakhan; mais, à cette époque, l'insolence et la rapacité des employés russes leur étant devenues insupportables, ils se soulevèrent et émigrèrent au nombre d'environ 60,000 à 70,000 familles (400,000 individus), ayant à leur tête leur kun Oubacha. Ils traversèrent le Volga, après avoir pillé tout ce qui se trouvait sur leur route, puis le pays des Kirghiz, dont toutefois les habitants se joignirent aux troupes russes envoyées à la poursuite des Torgouts, les harcelèrent, en tuèrent un grand nombre et en emmenèrent beaucoup d'autres en esclavage. Enfin, les malheureux Torgouts, réduits à moitié de ce qu'ils étaient à leur départ, arrivèrent à la fin de 1771 en Dzoungarie, où l'empereur Kian-loung s'empressa de leur faire distribuer des terres, des troupeaux et de l'argent. Depuis cette époque, ils sont toujours restés soumis à la Chine.

TORIBIO ou **TURIBE** (Toribio - Alfonso Monroy, connu sous le nom de saint), prêtre espagnol, né Mayorga, près de Valladolid, en 1538, mort en 1606. Il fut d'abord professeur, puis devint inquisiteur à Grenade. Depuis cinq ans, il remplissait ces fonctions lorsque, en 1580, Philippe II le nomma archevêque de Lima, dans le but de hâter la conversion des indigènes et de mettre un terme aux désordres et aux cruautés auxquels se livraient les Espagnols. Toribio, qui n'était point prêtre, dut recevoir presque en même temps les ordres majeurs et la consécration épiscopale. Arrivé à Lima au commencement de 1581, il se mit aussitôt à l'œuvre, se déclara le protecteur des Indiens, employa dix-sept ans à faire trois visites dans toutes les parties de son immense diocèse, décida qu'on tiendrait tous les deux ans des synodes diocésains et tous les sept ans des synodes provinciaux, fonda des séminaires, des écoles, des établissements pour les pauvres et pour les malades, convertit un grand nombre d'indigènes, dont il parlait la langue avec facilité, et se signala par son ardente charité, par son dévouement, surtout pendant une peste qui ravagea une grande partie du Pérou. Toribio succomba épuisé par les austérités et par les fatigues. Il fut béatifié en 1679, et Benoît XIII prononça sa canonisation en 1726. L'Eglise l'honore le 23 mars.

TORICELLI, forme sous laquelle on écrit souvent, mais à tort, le nom de **TORRICELLI**, le célèbre physicien italien.

TORICELLIE s. f. (to-ri-sèl-li — de *Toricelli*, orthographe vicieuse du nom de Toricelli, physicien italien). Bot. Genre de sous-arbrisseaux, de la famille des araliacées, dont l'espèce type croît sur les montagnes du Népal.

TORIE s. m. (to-ri). Ornith. Syn. de **FRÉRON**.

TORIES s. m. (to-ri). Pluriel de **TORY**. V. ce mot.

TORIGNY, bourg de France (Manche), ch.-l. de cant., arrond. et à 13 kilom. de Saint-Lô, à 90 mètres d'altitude, sur la rive gauche de la Vire; pop. aggl., 1,860 hab. — pop. tot., 2,008 hab. Torigny, qui possédait autrefois une abbaye fondée en 1307 par Robert Fabert, archidiacre d'Avanches, n'offre plus de remarquable aujourd'hui que son château (monument historique), fondé au xvi^e siècle par le maréchal de Matignon, premier comte de Torigny. « Matignon, dit M. Deschamps, profita des loisirs que le rétablissement de la paix en France et le sommeil de lassitude et de faiblesse des factions lui donna dans l'exercice de son gouvernement et des ressources de son immense fortune pour faire de son château de Torigny une habitation presque royale. Il l'entoura de promenades, de jardins, et son vaste parc fut sillonné en tous sens par des avenues, dont nous avons vu les magnifiques ombrages abattus par la spéculation. La peinture et la sculpture ornèrent à l'envi le pavillon qu'il fit élever sur les ruines de la tour Robert-de-Glocester et les galeries qui unissent ce pavillon à celui de l'E. Les statues et les bustes ont disparu, ainsi que la plupart des tableaux; mais il reste encore un certain nombre de ceux-ci, d'un mérite réel. » Avant 1793, le château de Torigny servait de résidence aux princes de Monaco. Vendu à cette époque comme propriété nationale et acheté par la commune de Torigny, il a été transformé en hôtel de ville. « Il n'a aucune valeur architecturale, dit M. Adolphe Joanne, mais on peut y visiter : dans la première salle, un beau portrait de Mme de Colbert, attribué à Largillière; dans la salle de la mairie, de belles tapisseries et des portraits; dans la troisième salle, un joli dessus de cheminée; les portraits de Léonor d'Orléans, duc de Longueville; de Marie de Bourbon, fille de François de Bourbon, comte de Saint-Paul, duchesse de Longueville; de messire Jacques de Matignon, maréchal de France; un tableau représentant la triomphe

de Trajan, ou de tout autre empereur romain, dit M. Deschamps, et attribué à Andrea del Sarto ou à Jules Romain; à l'étage supérieur, de jolis portraits de femmes, des boiserie de Matignon; des tapisseries; une belle galerie, la galerie des Matignon, ornée d'un joli plafond et d'une série de tableaux historiques peints en 1653, par Vignon, et au nombre desquels figure le portrait de l'auteur. A l'extrémité de cette galerie s'ouvre une petite salle ornée de tapisseries. Des sommes considérables ont été dépensées pour la restauration du château de Torigny. Il subsiste encore quelques parties de ses anciens jardins, qui forment, autour d'un étang, une jolie promenade publique. L'ancien parc est traversé par la route. Torigny possède deux églises : Saint-Laurent, qui appartient à l'ancienne architecture normande, et Notre-Dame, qui ne conserve que peu de traces de cette architecture. »

Aux environs se voit le château dans lequel est mort M. Havin, ancien député et ex-directeur politique du journal le *Sicéle*.

TORIIA, bourg d'Espagne, province et à 25 kilom. N.-E. de Guadalajara, sur une hauteur; 450 hab. C'est une ancienne petite ville. Les maisons de Torija sont dominées par un vieux château ruiné, flanqué de quatre tours aux angles et de quatre tourelles au milieu de chaque côté. Un donjon crénelé le surmonte.

TORIL s. m. (to-ri — mot espagn. dérivé de *toro*, taureau). Lieu de l'arène où l'on tient un taureau enfermé avant le combat : *Pour rien au monde, on ne voudrait manquer l'évacuation de l'arène et la fuite précipitée de l'aiguail quand il a jeté au garçon de combat la clef du TORIL, où sont enfermés les gladiateurs à cornes*. (Th. Gaut.)

TORILIDE s. f. (to-ri-li-de). Bot. Genre de plantes, de la famille des ombellifères, tribu des caucalinées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent dans les régions tempérées de l'Europe et de l'Asie.

TORINIE s. f. (to-ri-ni). Moll. Genre de mollusques gastéropodes marins, du groupe des troques.

TORINO, nom italien de **TURIN**.

TORISME s. m. V. **TORISME**.

TORJOK, ville de la Russie d'Europe, gouvernement et à 70 kilom. O.-N.-O. de Tver, sur la Tvertza, par 57° 2' de latit. N. et 32° 43' de longit. E.; 15,000 hab. Ecole normale; couvent d'hommes dédié aux saints Boris et Gleb, et qui possède le corps de saint Ephrem, qui le fonda au commencement du xiv^e siècle; monastère de femmes. Industrie assez active; fabriques de maroquins brodés d'or et d'argent. Sa situation sur la route de Saint-Petersbourg à Moscou et sur une rivière navigable fait de cette ville un entrepôt commercial assez important.

TORLA, bourg d'Espagne, province et à 65 kilom. N.-N.-E. de Huesca, dans le vallon de Broto, près du fameux défilé de la Escala; 500 hab. Les montagnes qui l'entourent offrent des plantes rares et des minerais cuivreux. Aux environs, paysages très-pittoresques.

TORLONIA (Jean), duc DE BRACCIANO, célèbre banquier romain, mort en 1829. C'était un homme du peuple, qui se fit brocanteur et commissionnaire. On raconte que l'ambassadeur français Basseville, qui fut tué par la populace en 1793, avait déposé quelque argent entre ses mains, et que ce fut ce dépôt, fidèlement gardé du reste, qui fut l'origine de sa grande fortune. A partir de ce moment, il devint l'homme d'affaires de la France. Ce fut chez lui que le général Miollis déposa les pierres et les diamants du trésor de Notre-Dame-de-Lorette. Plus tard, il devint le banquier de l'aristocratie romaine et de Mme Lætitia. Charles IV d'Espagne et son favori Godoi lui confièrent leurs intérêts. En 1809, Pie VII lui conféra le titre de duc de Bracciano et de prince romain. Devenu plusieurs fois millionnaire, il conservait précieusement, dit-on, dans un étui de velours, une cuiller d'étain. « C'est dans cette cuiller-là, disait-il, que j'ai mangé la soupe pendant tout le temps que j'ai été un pauvre homme. » La famille princière de l'ancien brocanteur se divisa en deux lignes, qui se sont fixées l'une et l'autre à Rome. — Le fils aîné de Jean Torlonia fut don Marino TORLONIA, duc de Poli et de Guadagnolo, né à Rome en 1798, mort en 1865. De son mariage avec la princesse Césarine Sforza, il eut deux fils : Jules, duc de Poli, né en 1824, marié en 1850 à Thérèse Chigi-Albani, née en 1831, dont il a quatre fils et une fille, nés de 1853 à 1861; et JEAN, mort en 1858, en laissant, de son mariage avec Françoise Ruspoli, un fils, CLÉMENT, né en 1852. — La ligne cadette (princière), issue du second fils de Jean et d'une princesse Doria, est uniquement représentée par D. Alexandre TORLONIA, prince de Civitella-Cesi, duc de Casti, marquis de Roma-Vecchia, né en 1800, marié en 1840 à la princesse Thérèse Colonna-Doria, née en 1823, de laquelle il n'a que deux filles. Lors des élections municipales de Rome en août 1872, il refusa dans une lettre la candidature cléricale qui lui fut offerte : « Je n'ai jamais été ni ne suis un conspirateur, y dit-il; je m'occupe de mes affaires, j'ai une façon de penser avec laquelle

je ne transige jamais et je puis prétendre qu'elle soit respectée. Enfin, j'obéis aux lois, comme doit le faire tout bon citoyen. » Avec ses seuls capitaux, il a dépensé 35 millions pour dessécher le lac Fucino et a conquis à la culture 16,000 hectares de terrain. En récompense de ce service rendu à l'agriculture et à la salubrité publique, le gouvernement de Victor-Emmanuel lui a décerné, au commencement de 1875, une grande médaille d'or et, au mois d'avril suivant, le titre de prince de Fucino. Depuis lors, il a fait aménager la villa Albani de manière à y installer un musée des plâtres, contenant la reproduction de la plus grande partie des chefs-d'œuvre de la statuaire, ce qui lui a valu la gratitude des artistes et de tous ceux qu'intéressent les choses d'art.

TORMENTILLE s. f. (tor-man-tille; ll mll.). Bot. Genre de plantes, de la famille des rosacées, tribu des dryadées, réuni aujourd'hui par la plupart des auteurs, comme simple section, au genre potentille : *Les racines tuberculeuses de la TORMENTILLE droite sont aromatiques, astringentes, très-recherchées en médecine* (Th. de Berneaud.) On fait avec la racine de **TORMENTILLE** des gargarismes qui soulagent beaucoup dans le mal de dents. (V. de Bomare). La **TORMENTILLE** fleurit pendant tout l'été. (Bosc.)

— Encycl. La *tormentille* est une plante vivace, à souche épaisse, tubéreuse, brunâtre, rampante; à tiges nombreuses, hautes de 0m,20 à 0m,40, grêles, diffuses, couchées ou ascendantes, rameuses, portant des feuilles alternes, à trois ou cinq folioles oblongues, dentées, et de petites fleurs jaunes, réunies en cymes terminales, ce qui se compose de nombreux akènes lisses, groupés sur un réceptacle convexe persistant. Cette plante est très-répandue en Europe; elle croît dans les bois, les bruyères, les pâturages, etc. Sa souche ou racine est employée en médecine. On la récolte, pour cet usage, pendant la belle saison et on la fait sécher à l'étuve ou au soleil. Elle n'a pas d'odeur sensible; sa saveur est astringente, styptique, un peu aromatique. L'analyse chimique y a constaté une grande proportion de tannin, de la gomme, de la myricine, de la cérine, une matière colorante rouge, un principe extractif et des traces d'huile volatile.

La racine de *tormentille* est un des astringents les plus énergiques; elle vient immédiatement après le kino et le cachou et va de pair avec le ratanhia. On l'a administrée avec succès contre les écoulements muqueux, les hémorragies passives, les diarrhées, la dysenterie, la leucorrhée atonique, les métrorragies immodérées, etc.; mais on ne doit la donner que lorsque la période d'irritation est passée. Son action contre les fièvres intermittentes n'est pas aussi bien constatée. On l'a regardée aussi comme susceptible de guérir la phthisie; mais on ne la prescrit guère dans ce cas, si ce n'est pour combattre les hémoptysies. On l'administre ordinairement en poudre ou en décoction aqueuse ou vineuse. On l'emploie à l'extérieur, sous les mêmes formes, contre le scorbut, le ramollissement des gencives, les maux de dents, les contusions, les ecchymoses, les ulcères, les panaris, etc.

La grande quantité de tannin que renferme la *tormentille* la fait employer avec succès, surtout dans le Nord, pour le tannage des cuirs, auxquels elle communique une belle couleur rouge. Cette plante est quelquefois très-abondante dans les pâturages secs; tous les bestiaux, à l'exception des chevaux, la mangent volontiers et les cochons sont très-friands de ses racines. La *tormentille* rampante, qui croît surtout dans les lieux ombragés et humides, possède à peu près les mêmes propriétés; mais elle est bien moins usitée.

TORMÈS, rivière d'Espagne. Elle prend sa source dans la sierra de Grodos, province d'Avila, coule au N., puis à l'O.-N.-O., en arrosant les parties E. et N. de la province de Salamanque, et se jette dans le Douro, à 30 kilom. S.-S.-O. de Miranda-de-Douro, après un cours d'environ 200 kilom., guéable sur plusieurs points pendant l'été.

TORMINAL, ALE adj. (tor-mi-nal, a-le). Syn. de **TORMINEUX**, RUSE.

TORMINEUX, EUSE adj. (tor-mi-neu, euze — rad. *torminosus*; de *tormina*, tranchées). Pathol. Qui a rapport aux tranchées, qui a le caractère des tranchées : *Douleurs TORMINEUSES*. || On dit aussi **TORMINAL**, ALE.

TORNA, bourg de Hongrie, ch.-l. du comitat de son nom, à 304 kilom. N.-E. de Bude, près de la gauche de la Tornavizza, petit affluent de droite de la Bodva, par 48° 35' 28" de latit. N. et 18° 33' 3" de longit. E.; 2,000 hab. Il opposa, en 1679, une vigoureuse résistance aux troupes de Tékély.

TORNA (COMITAT DE), comitat de Hongrie, cercle en deçà de la Theiss, entre ceux de Zips au N., de Gössmer à l'O., de Bosnyd au S. et d'Abau-Ujvar à l'E.; 603 kilom. carrés et 40,000 hab. Sa surface, traversée par les monts Szorosko, est montagneuse. Il est arrosé par la Jablonca, trois de ses affluents et un de la Sajo. On y recueille des graines, des fruits, du vin, beaucoup de lin et de bois, et on y élève des porcs et du menu bétail. On y trouve du fer et plusieurs grottes re-

marquables, telles que celles de Szadello et de Szilicze.

TORNAC, village de France (Gard), canton d'Anduze, arrond. et à 15 kilom. S.-S.-O. d'Alais; 885 hab. Il s'est formé autour d'un monastère déjà très-prospère du temps de Charlemagne. Les ruines de son château, qui fut la clé des Cévennes, et dont quelques archéologues font remonter la fondation jusqu'à la domination romaine, offrent un aspect imposant et pittoresque. Pendant les guerres de religion, ce château fut pris tour à tour par les protestants et les catholiques.

TORNADA s. f. (tor-na-da — mot provenç. dérivé de *tornar*, tourner). Littér. Envoi qui terminait la plupart des pièces de vers des troubadours. Il en dit aussi **TORNADO**.

— **Encycl.** Presque toujours les poésies des troubadours, divisées en couplets, avaient pour conclusion un ou plusieurs envois, qui formaient autant de couplets plus courts que les précédents. Les vers y étaient de même mesure que dans le reste de la pièce et sur les mêmes rimes que le dernier couplet. On y faisait revenir une pensée exprimée déjà et même quelque vers déjà employé plus haut; ce retour justifiait la dénomination de *tor-nada*.

Ces *torradas* avaient la forme de l'apostrophe. Le troubadour les adressait tantôt à la dame ou au seigneur qu'il célébrait, tantôt à ses vers mêmes, tantôt à quelque messager qu'il chargeait de les porter, ou aux jongleurs qui devaient les répandre dans les cours.

TORNADE s. f. (tor-na-de — de l'ital. *tornare*, provenç. *tornar*, tourner). Nom donné, sur la côte occidentale d'Afrique, à un vent très-violent. Il en dit aussi **TORNADO**.

— Littér. V. **TORNADA**.

TORNADO s. m. (tor-na-do). V. **TORNADE**.

TORNAMIRA (Jean de), médecin français, né dans le Rouergue vers 1350, mort à Montpellier vers 1405. Il fut un des professeurs les plus renommés de la faculté de Montpellier à la fin du xiv^e et au commencement du xve siècle. Il devint doyen de la faculté, puis chancelier, et il occupait cette place en 1401. Le principal ouvrage de Jean de Tornamira est une traduction latine avec commentaire du neuvième livre de Rhazès à Almansor. Il a, en outre, laissé les écrits suivants : *Tractatus de febribus; Introductorium ad præcticam medicinæ*.

TORNASER v. a. ou tr. (tor-na-zé). Syn. de **TOURNASER**.

TORNATILLE s. f. (tor-na-tè-le — dimin. du latin *tornatus*, tourné, fait au tour). Moll. Genre de mollusques gastéropodes pectinibranches, de la famille des actéonides, comprenant un grand nombre d'espèces, les unes vivant dans les mers chaudes et les mers tempérées, les autres fossiles des terrains secondaires et tertiaires : Les **TORNATILLES** forment un genre bien distinct et que l'on ne peut confondre avec aucun autre. (H. Hupe.)

TORNATELLINE s. f. (tor-na-tèl-li-ne — dimin. de *tornatelle*). Moll. Genre de mollusques gastéropodes pulmonés, du groupe des hélices.

TORNÉ (Pierre-Anastase), évêque constitutionnel et législateur français, né à Tarbes en 1727, mort en 1797. Il entra d'abord chez les doctrinaires, professa la philosophie à Toulouse, se consacra ensuite à la chaire, dans laquelle il ne montra jamais qu'un médiocre talent, et prêcha le carême de 1764 à Versailles. Torné devint successivement ministre de la feuille des bénéfices, chanoine à Orléans, aumônier de Stanislas, roi de Pologne. Lorsque la Révolution éclata, il en adopta les principes avec chaleur, prêta des premiers le serment civique et fut nommé, en 1791, évêque constitutionnel de Bourges, siège qui prit alors le nom de métropole du Centre. Il se porta candidat à l'Assemblée législative. Dans une lettre qu'il écrivit à ce sujet à Robespierre le 26 août, on lit : « Oh ! si j'étais député à la nouvelle législature, comme j'observerais vos traces pour y marcher fidèlement ! Combien je serais heureux si je pouvais y mériter le surnom de petit Robespierre ! » Élu, en effet, membre de la Législative, il se fit remarquer, sur les bancs extrêmes de la gauche, par sa haine contre la cour. Dans la question de la patrie en danger, il prononça le 5 juillet 1792 un discours énergique, dans lequel il demandait que la représentation nationale s'emparât de la dictature, en envoyant des commissaires dans les départements, idée qui devait être mise bientôt à exécution. Le 21 du même mois, il appuya avec instance la question du décret d'accusation contre La Fayette. Vers la fin de 1793, il renonça avec éclat à l'épiscopat et à la prêtrise et écrivit, à cet égard, à la Convention une lettre tout empreinte de l'esprit du temps, puis il s'achemina vers sa ville natale, où il termina paisiblement ses jours. On a de lui des discours académiques, une *Oraison funèbre de Louis XV* et un *Résumé général des cahiers remis par les bailliages à leurs députés aux états généraux* (1789, 3 vol. in-8), ouvrage capital, où l'on voit clairement que les principales réformes réalisées par l'Assemblée constituante n'étaient que l'expression du vœu des électeurs.

TORNÉA, ville de la Russie d'Europe (Fin-

lande), à 110 kilom. N.-O. d'Uleaborg, dans la presqu'île de Svensat, que forme le Tornéa à son embouchure, sur la droite de ce fleuve, par 65° 50' de latit. N. et 31° 45' de longit. E.; 1,500 hab. Entrepôt du commerce de toute la partie septentrionale du pays. On en exporte principalement du bois, du poisson, des rennes, des peaux, des fourrures et du goudron. Le climat y est moins froid que ne le ferait croire sa latitude élevée. Les plus longs jours y sont de vingt-deux heures. En juin, le soleil est visible au-dessus de l'horizon à minuit. Tornéa et tous ses environs jusqu'à Kittis sont devenus célèbres par les observations que Maupertuis et quelques autres membres de l'Académie des sciences de Paris y firent en 1736-1737 pour déterminer la figure de la terre. Elle a appartenu à la Suède jusqu'en 1809, époque à laquelle elle fut prise par les Russes, qui l'ont conservée depuis.

TORNÉA, rivière de Suède (Botnie septentrionale). Elle sort des monts du Nordland, traverse le lac de Tornéa, dont elle sort par l'extrémité S.-E., passe à Luckasjerfvi, entre ensuite dans la préfecture de la Botnie occidentale, en arrose la partie N., atteint plus bas la limite de la Russie, abandonne alors la direction S.-E. qu'elle avait toujours suivie depuis son origine pour couler au S., détermine, de ce côté, la frontière entre les deux États, passe à Olver-Tornéa, à Gustav et à Tornéa, où elle se jette dans le golfe de Botnie, après un cours de 460 kilom. Ses principaux affluents sont le Muonio et le Lainio.

TORNEA-TRASK, lac de Suède, dans le gouvernement de Pitea, au bas du versant E. de la chaîne des Dofrines, par 68° 20' de latit. N. et 17° de longit. E. Ce lac, situé à une altitude de 467 mètres, a environ 68 kilom. de longueur sur 10 de largeur et est environné de montagnes. La rivière Tornéa s'échappe de son extrémité S.-E.

TORNÉE (Jean-Jonas), écrivain et théologien islandais, qui vivait au xviii^e siècle. Il devint en 1620 pasteur à Tornéa, fut ensuite chargé d'aller prêcher le protestantisme aux Lapons, et, comme il connaissait fort bien la langue laponne, il reçut l'ordre de traduire en cet idiome le manuel de l'Eglise suédoise. Il a publié cet ouvrage sous le titre de *Manuel lapon, contenant en langue laponne les Psaumes du roi David, les Proverbes de Salomon, l'Ecclesiaste, le Catéchisme de Luther, le rituel des Eglises réformées, des hymnes, cantiques et prières, etc.* (Stockholm, 1648).

TORNÈSE, anciennement *Chelonties*, à l'extrémité N.-O. de la Morée, en face de l'île de Zante, par 37° 56' de latit. N. et 18° 48' de longit. E.

TORNEUTE s. m. (tor-neu-te — du gr. *torneutes*, tourneur). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la tribu des spondyliens, comprenant trois espèces, qui habitent la Patagonie. Autre genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des charançons, dont l'espèce type habite l'Amérique du Sud.

TORNEYAMEN s. m. (tor-ne-ia-main — mot provenç. dérivé de *tornar*, tourner). Littér. Tenson ayant plus de deux interlocuteurs; dialogue, tournoi poétique.

— **Encycl.** Dans ce genre de tenson, chaque interlocuteur répondait tour à tour aux autres et réfutait leur avis sur la question proposée. Il y a peu de pièces de ce genre. Raynouard en cite une qui fut composée à l'occasion d'une aventure piquante. Savari de Mauléon, riche baron du Poitou, aimait une noble dame de Gascogne, femme du vicomte Gavaret, seigneur de Langon et de Saint-Macaire. Le poète la désigne sous le nom de Guillemette de Benagues. Savari croyait être payé de retour; mais la vicomtesse avait laissé concevoir en secret la même espérance à Elias Rudel, seigneur de Bergerac, et à Geoffroi Rudel de Blaye. Un jour que les trois chevaliers étaient auprès d'elle et lui parlaient d'amour, la vicomtesse, habile en coquetterie, eut l'adresse de les contenter tous. Geoffroi Rudel était assis devant elle, il obtint pour faveur des regards amoureux; elle serra tendrement la main d'Elias de Bergerac, tandis que son pied pressait légèrement le pied de Savari de Mauléon. Aucun ne soupçonna la faveur accordée à ses rivaux; mais dès qu'ils eurent pris congé de la dame, Elias et Geoffroi s'en vantèrent. Savari, justement irrité, garda le silence; croyant néanmoins avoir été le mieux partagé, il consulta Hugues de La Bachelerie et Gaucelm Faidit pour savoir auquel des trois la vicomtesse, qu'il ne nomma pas, avait témoigné le plus d'amour. Voici la réponse de Faidit :

*Senher Savarie, ben sapehats
Que l'amice recep plus gen do
Qu'es francemen, ses cor fello,
De la belha hualha plazer esguardatz;
Del cor mov aquella dousors,
Per qu'es cen l'ans maier l'amors,
E de la man tener dic tan
Que non li ten ni pro ni dan,
Qu'aitai plazer combinamen
Fai donna per aculhimen;
E del caussiguar non enien
Que ta domn' amor li fesses,
Ni deu per amor esser pres.*

« Seigneur Savari, bien sachez que l'amie reçoit plus gentil don, qui est franchement, sans cœur félon, des beaux yeux plaisants regardé; du cœur vient cette douceur, c'est pourquoi est cent fois plus grande l'amour; et de la main tenir je dis seulement qu'il ne lui tient ni profit ni dommage, vu que tel plaisir communément fait dame pour accueil; et du presser le pied je n'entends que la dame amour lui fit, ni ne doit pour amour être pris. »

L'avis de Hugues de La Bachelerie fut tout différent.

*Gaucelms, disetz so que vos plats,
For que non maintenez raso,
Qu'en l'esguar non conose nulh pro
A l'amice que vos razouatz,
E s'el i enten es fahors,
Que l'ueth guardon luy et ailhors,
E nulh autre poder non an;
Mas quan la blanca mas ses quan
Estrenh son amie dousamen,
L'amors mov del cor e del sen :
En Savarie, quar part tan gen,
Mantengua 'l caussiguar cortez
Del pe, qu'ieu no 'l mantienrai ges.*

« Gaucelm, vous dites ce qui vous plat, hors que vous ne maintenez raison, vu qu'en le regard je ne connais nul profit à l'amie que vous défendez, et s'il y entend, c'est folie, vu que les yeux regardent lui et ailleurs, et nul autre pouvoir n'ont; mais quand la blanche main sans gant étreint son ami doucement, l'amour vient du cœur et du sens; que le seigneur Savari, puisqu'il propose si bien, maintienne le presser du pied, vu que je ne le maintiendrai point. »

Savari soutient qu'une dame montre mieux son sentiment en pressant le pied de son ami, et que, par conséquent, il a obtenu lui-même de la vicomtesse la plus grande marque d'amour. La dispute continue ensuite, chacun parlant à son tour, et elle cesse sans qu'il ait été rien décidé.

TORNIELLI (Augustin), savant annaliste italien, né à Barengo, près de Novare, en 1543, mort à Milan en 1622. Après avoir reçu le diplôme de docteur, il entra dans l'ordre des Barnabites (1569) et arriva rapidement aux premières charges de sa congrégation, dont il fut à trois reprises le général. Tornielli était lié avec le cardinal Baronius, avec saint Charles Borromée et avec Vincent de Gonzague, duc de Mantoue. On a de lui : *Annuaire sacri et profani ab orbe condito ad eundem Christi passionem redemptum* (Milan, 1610; Lucques, 1757, 4 vol. in-fol.). C'est une introduction aux *Annales* de Baronius. On peut le considérer, dit Dupin, comme un excellent commentaire des livres historiques de l'Ancien Testament. Il est écrit d'un style simple et naturel, avec beaucoup de netteté et de méthode.

TORNIELLI (Jérôme-François), prédicateur italien, né à Cameri en 1693, mort à Bologne en 1752. Il entra dans l'ordre des jésuites, s'adonna d'abord à l'enseignement, puis se livra avec un grand succès à la prédication dans les principales villes d'Italie; toutefois, les sermons qu'on a de lui sont loin de répondre à sa réputation. Tornielli entreprit de substituer aux morceaux de poésie, que le peuple chantait sur des airs connus, des hymnes pieux de sa composition; mais cette tentative fut vivement critiquée et échoua complètement. Il refusa de faire partie de l'Académie de la Crusca. On a de lui : *Sette canzoni in aria marinera, sopra le sette principali festi di Nostra Signora* (Milan, 1738, in-8°); *Prediche quaresimali* (Milan, 1753, in-4°); *Panegirici e discorsi sacri* (Milan, 1767, in-8°). On lui attribue un poème burlesque intitulé les *Businate*.

Tornelement de l'Antechrist (Lé), par Huon de Méry; poème que l'on rattache aux romans dits de la Table ronde et composé dans la première moitié du xiii^e siècle. Tornelement, dans la langue d'Huon de Méry, a la signification de tournoi, et le sujet est, en effet, une sorte de joute ou plutôt de bataille allégorique, dont l'auteur conçoit sans doute l'idée dans les guerres religieuses de son temps; il vivait sous saint Louis, au milieu de la guerre des albigeois. Une analyse détaillée de cette œuvre serait sans intérêt; disons seulement que le principal personnage est Antechrist, personnification de l'hérésie. Antechrist descend aux enfers, où est le camp des rebelles, et même fait un doigt de cour à Proserpine, qui, malgré Pluton, donne son cœur au galant et, par surcroît, lui offre sa chemise, afin qu'elle serve d'étendard à son armée. Dans la revue des troupes passée par le chef, on voit les Vices armés de pied en cap : Vanterie, dame de Normandie; Félonie, à la tête d'une troupe de Bourguignons; Haine et Tort, ayant un écu sur lequel sont gravées des langues d'arçon; Trahison la Poitevine, Avarice la Romaine, Hypocrisie, chère aux papelards; Hérésie l'abigeoise, Larrecin, chef picard; Fornication et sa famille, puis l'Ivresse, entourée d'Ecossais, d'Anglais et de Normands. Le camp du Christ est placé dans la ville d'Espérance. On y rencontre les Anges et les Vertus en foule, parmi lesquelles figurent la France et la Cortoise, reine des nobles cœurs. Les chevaliers de la Table ronde sont derrière. Le combat entre les deux armées est fort long; il se termine par le triomphe de

l'armée du Christ, et Antechrist en est réduit à se réfugier dans la ville de Foi-mentie.

L'abus de l'allégorie rend fatigante la lecture de ce poème, que relève néanmoins l'humour satirique de l'auteur. Son principal titre est d'être un des premiers monuments de la poésie française. Il en existe une édition moderne (Reims, 1851, in-8°).

TORO, ancienne *Octodurum*, ville d'Espagne (Vieille-Castille), dans la province de Zamora, à 210 kilom. N.-O. de Madrid, à l'extrémité d'une grande plaine très-fertile, sur une hauteur, à la droite du Douro, par 41° 41' de latit. N. et 7° 18' de longit. O.; 8,000 hab. • Toro, dit M. de Lavigne, est entouré d'un mur en terre percé de six portes, lesquelles appartiennent à des époques différentes et offrent un aspect monumental. On y compte 2,100 maisons et 5 places principales, parmi lesquelles la place de la Constitution se signale par deux lignes de galeries servant de promenade à l'élite de la population, et par la maison de ville, dont l'entrée est d'un aspect grandiose. La place de San-Francisco, où se trouvent les ruines d'un ancien couvent de franciscains, est vaste et plantée d'arbres, avec plusieurs rangées de bancs de pierre. Sur cette place est le cirque des Taureaux, qui peut contenir 4,000 personnes. Sur la plaza del Mercado, on remarque la tour de l'Horloge, beau monument s'élevant au-dessus d'un arc de 10 mètres de hauteur sur 7 mètres d'ouverture. Le troisième étage de la tour forme une galerie en pierre sculptée, avec des pyramides aux quatre points cardinaux et une coupole sous laquelle est la cloche.

• Les rues de Toro sont généralement pavées et d'une grande saleté pendant l'hiver; le seul édifice de quelque intérêt que l'on y rencontre est un ancien palais gothique appartenant au duc d'Albe et dont la façade est encore fort belle. Les églises sont nombreuses, mais sans aucun intérêt; on en compte 16 et 12 couvents plus ou moins ruinés aujourd'hui.

• Toro s'est trouvé mêlé aux événements historiques du règne de Pierre le Cruel, et son nom a souvent retenti dans les troubles politiques du moyen âge. Lorsque Ferdinand le Grand partagea ses États entre ses enfants, il donna aux infantes Elvire (*Jelaira*) et Urraca tous les couvents, afin qu'elles pussent y passer les années qui précéderaient leur mariage, et, de plus, il assigna Zamora à doña Urraca et Toro à doña Elvire.

• Toro fut fréquemment habité par des rois; c'est là qu'Alphonse XI, surnommé le Vengeur, ayant attiré, en 1327, l'enfant don Juan el Tuerto, l'un de ses tuteurs, le fit assassiner avec deux chevaliers qui l'accompagnaient, déclarant au peuple le lendemain qu'il l'avait convaincu de trahison. Pierre le Cruel et Henri de Transtamare vinrent successivement à Toro; les cortès du royaume y furent plusieurs fois convoquées et y décrétèrent un corps de lois municipales qui ont conservé le nom de *leyes de Toro*. Dans l'une de leurs réunions, en 1515, elles proclamèrent rois de Castille Jeanne la Folle et son époux, Philippe l'Ér, sous la régence de Ferdinand le Catholique. Ce fut l'un des derniers événements qui signalèrent la ville de Toro, restée obscure depuis lors et ne prenant aujourd'hui qu'une faible part au mouvement commercial et industriel de cette partie de l'Espagne.

• La plaine de Toro est renommée par sa fertilité et par l'excellence des grains qu'elle produit; les collines qui avoisinent la ville sont surtout célèbres par la qualité des fruits de toute nature qu'on y récolte. Protégés du côté N., parfaitement exposés au soleil du midi, les versants de ces collines ont été surnommés la côte d'Or (*cuesta de Oro*). Ce nom provient autant de la richesse et de l'abondance des produits que de la couleur rougeâtre des terrains.

TORO, montagne d'Espagne, province de Palma (Baléares), dans le centre de l'île Minorque, à 3 kilom. au S. de Mercadal, à 16 kilom. N.-O. de Mahon. C'est la plus haute de l'île, qu'elle domine de tous côtés. Elle est couronnée par un plateau sur lequel s'élève un couvent d'augustins.

TORO, royaume de la Sénégambie (Afrique occidentale), dans le Fouta, entre le Damga à l'E. et le Dimar à l'O.; capitale, Guédo. Les Torodos qui l'habitent appartiennent à la race peule et forment plusieurs peuplades.

TORO (J.-Bernard), sculpteur et dessinateur, né en Sicile vers 1670, mort à Toulon en 1731. Il se rendit tout jeune encore à Marseille, où il eut pour maître le célèbre Puget. A cette forte école, il fit de rapides progrès et il devint, en 1719, maître sculpteur à Toulon, aux appointements de 1,500 livres. Toro s'est presque exclusivement adonné à la sculpture sur bois, qu'il travaillait d'une façon merveilleuse. Il excellait à représenter des animaux fantastiques, des figures grotesques, des mascarons d'hommes, de femmes, d'enfants, et se montrait plein de verve et d'ingéniosité dans l'invention en même temps qu'excellent dessinateur. Le très-petit nombre d'œuvres qui restent de cet artiste se trouvent à Toulon, à Marseille et à Aix. Outre ses sculptures, il a laissé des dessins à la sanguine et à la plume d'une touche spiri-

tuelle et séduisante. On a publié une suite d'estampes importantes, gravées d'après les œuvres de Toro, sous ce titre : *Livre de tables de diverses formes qui, par la nouveauté, l'intelligence et le bon goût des compositions et par la richesse des ornements, n'est pas moins utile à ceux qui commencent à s'appliquer au dessin qu'à ceux que leur profession oblige journellement d'en faire usage.*

TORODOS, peuplade de Sénégambie, formée d'un mélange de Sérères et d'Yolofs, dans le Fouta-Toro. Elle comprend les Séloubés, les Luos, les Boniabés, les Tiouballos, etc.

TOROMBERT (Charles-Louis-Honoré), publiciste et juriste français, né à Belmont (Ain) en 1787, mort dans le même lieu en 1829. Il abandonna l'étude de la médecine pour celle du droit, alla exercer la profession d'avocat à Seyssel, puis se fixa à Lyon. Il fit quelque temps un cours d'économie industrielle à l'école de commerce établie aux Brotteaux et devint, en 1823, membre de l'Académie de Lyon, dont il était correspondant depuis 1818. Le duc d'Orléans, depuis Louis-Philippe, proposa à Torombert de devenir le précepteur de ses enfants, mais il refusa. On doit à cet homme estimable les ouvrages suivants : *Exposition des principes et classifications des sciences dans l'ordre des études de la synthèse* (Paris, 1821, in-8°); *la Dignité de l'homme* (Lyon, 1823, in-8°); *Principes du droit politique mis en opposition avec le Contrat social de J.-J. Rousseau* (Paris, 1825, in-8°), ouvrage qui valut à l'auteur d'être nommé membre de la Société philosophique de Paris et de la Société philosophique américaine de Philadelphie.

TORON S. m. (to-ro-n — du lat. *torus*, venu probablement du gr. *toréud*, tourner, travailler au tour, ciseler, sculpter, qui se rattache à la racine sanscrite *tar*, proprement tracer). Assemblage de plusieurs fils de caret tordus ensemble, formant une corde simple, qui, tordue avec d'autres, constituera un câble.

— Archit. Gros tore qui se trouve à l'extrémité d'une surface droite.

— Art culin. Sorte de confiture d'amandes ou de pistaches au miel, qui se fait en Espagne.

TORONTHAL, en illyrien *Torontalska varmegija*, comitat de Hongrie, autrefois cercle de Nagy-Beeskerek, entre les cercles de Temeswar à l'E., de Bacs-Bodvig à l'O., de Bekes-Czanad et de Csongrad au N., et les confins militaires du Banat au S.; 6,841 kilom. carrés; 390,000 hab. Ch.-l. Nagy-Beeskerek. Sa surface est entièrement plate et en grande partie marécageuse, excepté au N.-E. et au S.-E. La Theiss forme sa frontière occidentale, et le Maros sa frontière septentrionale. Les autres rivières qui l'arrosent sont l'Aranka, la Ténès, la Bega et le canal de ce nom. Les parties non marécageuses sont très-fertiles et on y recueille en abondance du blé, du maïs, du vin, des fruits, du tabac, du lin, du chanvre, etc. Il y a de vastes rizières dans les environs d'Uj-Beze. On y élève des chevaux et du gros bétail.

TORONTO, autrefois *York*, ville de l'Amérique anglaise, capitale du haut Canada depuis 1849, sur la rive N. du lac Ontario, au bord d'une baie formée, sur le même lac, par une presque île étroite, basse et sablonneuse, qui s'étend presque parallèlement au rivage dans le sens de l'E. à l'O., à 775 kilom. S.-O. de Québec; 1,200 hab. en 1817; 60,000 hab. en 1875. Evêché anglican, évêché catholique, université, lycée, collège commercial, hôpitaux; chambre de commerce; siège de la banque du haut Canada. Bon port sur la côte N.-O. du lac Ontario; Les quais garnis de vastes magasins et les jetées construites à différents points assurent à la navigation un accès commode pour le chargement et le déchargement des cargaisons. Ce port offre ainsi aux plus forts bâtiments qui naviguent sur les lacs un bassin naturel et sûr dont les facilités ont particulièrement contribué au développement du commerce. Ce développement, depuis dix ans, dépasse de beaucoup, proportionnellement, celui des autres villes des possessions anglaises; Toronto rivalise aujourd'hui avec Montréal et Québec et ne rencontre, aux Etats-Unis mêmes, de comparaison pour son accroissement que parmi les cités placées comme Chicago, Toledo, Buffalo dans la favorable région des lacs. Ses exportations consistent principalement en blés et farines, laines brutes, fourrures, peaux crues, quantités, en potasse et produits agricoles, tels que beurre, orge, seigle et avoine, graine de lin, pois, etc. Les importations, dont la valeur surpasse sensiblement jusqu'à présent celle des exportations, attestent également la croissante prospérité de Toronto et du pays qu'elle approvisionne. Elle possède aussi de nombreux manufactures, dont quelques-unes sont montées sur les plus larges proportions. Ce sont des fonderies de fer, des distilleries et des brasseries, des fabriques de savon, chandelles et colle-forte, des usines pour le sciage et le planage des bois, des fabriques de toiles cirées, des tanneries, des corderies. Parmi ces industries, l'ébénisterie et la fabrication des meubles tiennent une place remarquable. Cette ville fut fondée en 1793.

TOROPA, rivière de la Russie d'Europe. Elle sort du lac de Losno, à 30 kilom. N.-E. de Toropez, coule d'abord au N.-O., puis au S.-O., forme un petit lac, prend la direction du S., débouche dans le lac Solomino, d'où elle sort par trois branches qui ne tardent pas à se réunir, court au S., forme encore un lac et se jette dans la Dwina, après un cours d'environ 135 kilom. Elle est en partie navigable pour des bateaux plats.

TOROPETZ, ville de la Russie d'Europe, gouvernement et à 240 kilom. S.-E. de Pskov, sur le lac Solomino et sur la Toropa, affluent de la Dwina; 12,000 hab. Commerce important avec la Pologne, Riga et l'intérieur de l'empire en chanvre, lin, grains, etc. L'époque de la fondation de cette ville est inconnue. Au xii^e siècle, elle formait une petite république indépendante, qui devint par la suite l'appanage d'un prince russe. En 1500, elle fut incorporée à l'empire par le grand-duc de Moscou, Ivan Vasilievitch.

TOROS, rivière de la Tartarie indépendante. Elle prend sa source dans le kanat de Khokand, se dirige vers le S.-O. et, après un cours de 140 kilom., se jette dans le Syrdaria.

TOROSE S. f. (to-ro-ze — du lat. *torosus*, musculéux). Géol. Montagne de glace : *Ces montagnes de glace, connues dans la mer Glaciale sous le nom de toroses, présentent l'apparence d'immenses falaises abruptes.* (Maury.)

TOROSITÉ S. f. (to-ro-zi-té — du lat. *torosus*, musculéux). Développement et saillie des muscles. || Peu usité.

TORPÈDE S. f. (tor-pé-de). Ichtyol. Syn. de TORPILLE.

TORPÉDIN, INE adj. (tor-pé-dain, i-ne — du lat. *torpedo*, torpille). Ichtyol. Qui ressemble ou qui se rapporte à la torpille.

— S. f. pl. Famille de poissons cartilagineux, du groupe des raies, ayant pour type le genre torpille.

TORPÉDO S. f. (tor-pé-do — du lat. *torpedo*, torpille, espèce de poisson). Engin de guerre, appelé aussi TORPILLE.

TORPEUR S. f. (tor-peur — lat. *torpor*; de *torpere*, être engourdi; qui appartient, selon Corssen, à la même famille que le gothique *staurkjan*, dessécher, *gastaurkan*, se flétrir, et l'ancien haut allemand *gastorchan*, *gastorchanen*, devenir roide de froid, *astorchanen*, geler). Engourdissement, acablement qui ôte ou diminue les facultés vitales ou intellectuelles : *Tomber dans la torpeur. Sortir de sa torpeur.*

— Inaction, perte du mouvement ou de l'activité : *En hiver, la nature tombe dans une sorte de torpeur.*

— Fig. Etat de l'âme privée de son activité : *Le pyrrhonisme proprement dit n'est qu'un instant de léthargie, de torpeur et de néant.* (P. Leroux.)

TORPIDE adj. (tor-pi-de — lat. *torpidus*; de *torpere*, être dans la torpeur). Qui est dans la torpeur : *La pluie les avait rendus torpides comme des serpents enterrés dans la neige.* (V. Jacquemin.) || Peu usité.

TORPILLE S. f. (tor-pi-llé; 11 mil. — Ce poisson est ainsi nommé du lat. *torpere*, engourdir, parce qu'il frappe d'une commotion électrique et engourdit la main de celui qui le touche). Ichtyol. Genre de poissons cartilagineux, électriques, du groupe des raies, type de la famille des torpédines, comprenant plusieurs espèces répandues dans les diverses mers : *La TORPILLE, qui engourdit ce qui l'approuche, est l'emblème des ennuyeux.* (Vol.) *Les TORPILLES se vendent en abondance sur les marchés d'Italie.* (Valenciennes.) *Les TORPILLES sont des poissons faibles, indolents.* (Lacépède.) *Les TORPILLES font éprouver des commotions à ceux qui les pêchent.* (A. Guichenot.)

— Art milit. Engin de guerre, au moyen duquel on produit des explosions sous-marines ou souterraines. || On dit aussi TORPÉDO.

— Encycl. Ichtyol. Les espèces de ce genre ont la queue courte et assez charnue; le disque du corps est à peu près circulaire; le corps est lisse, les dents petites, aiguës. L'espace entre les pectorales, la tête et les branchies est rempli de chaque côté par un appareil extraordinaire formé de petits tubes membraneux, serrés les uns contre les autres comme des rayons d'arbustes, subdivisés par des diaphragmes horizontaux en petites cellules pleines de mucosité, animés par des nerfs abondants qui viennent de la huitième paire; c'est dans cet appareil que réside la puissance galvanique qui a rendu ces poissons si célèbres et qui leur a valu leur nom. En effet, ils peuvent donner à ceux qui les touchent des commotions très-violentes, et se servent également de ce moyen pour étourdir leur proie, consistant ordinairement en poissons, et s'en emparent ainsi assez facilement.

Les *torpilles* sont des poissons faibles, indolents, sans armes, et ils seraient livrés sans défense à leurs ennemis si, indépendamment du soin qu'ils ont de se tenir presque constamment cachés sous la vase, ils n'avaient reçu de la nature la puissance électrique. En effet, les *torpilles* accumulent dans leur corps et en font jaillir avec la rapidité de l'éclair le fluide électrique; elles

impriment une commotion soudaine et paralysent le bras le plus robuste qui s'avance pour les saisir et l'animal qui veut les dévorer; elles engourdissent les poissons dont elles cherchent à se nourrir, et peuvent parfois frapper à des distances assez grandes. Cette action électrique leur est très-utile, car leurs ailes très-étroites et leur corps élargi ne leur permettent de nager que très-difficilement. Cette particularité surprenante a été remarquée depuis la plus haute antiquité. Aristote et Platon en parlent dans leurs écrits; mais les naturalistes modernes ont pu seuls donner une bonne explication de ce phénomène et en décrire avec soin les effets. Rœdi et Réaumur ont surtout fait beaucoup d'observations à ce sujet. Rœdi a voulu éprouver la vertu d'une *torpille* qu'on venait de pêcher : « A peine, dit-il, l'avais-je touchée et serrée dans ma main, que j'éprouvai un picotement qui se fit ressentir dans le bras et dans l'épaule, et qui fut suivi d'un tremblement désagréable et d'une douleur accablante et aiguë dans le coude, en sorte que je fus obligé de retirer aussitôt la main. La même impression se renouvela toutes les fois que je m'obstina à vouloir toucher la *torpille*. Il est vrai que la douleur et le tremblement diminuaient à mesure que la mort de l'animal approchait; souvent même je n'éprouvais plus aucune sensation semblable aux premières, et, lorsque la *torpille* fut définitivement morte, ce qui arriva dans l'espace de trois heures, je pus la manier en sûreté, sans ressentir aucune impression fâcheuse. »

Cependant, ce n'est pas seulement quand les *torpilles* sont très-affaiblies et près d'expirer qu'elles ne font plus ressentir de commotions électriques; il arrive parfois qu'elles ne donnent aucun signe de leur puissance, quoiqu'elles jouissent de toute la plénitude de leurs forces. Ces poissons se tiennent dans les fonds vaseux et viennent aussi sur les bords de la mer se cacher dans le sable, et c'est alors même qu'elles ont le plus de vigueur. Selon plusieurs observateurs, les femelles produisent de plus fortes secousses que les mâles. Ces poissons ont la vie dure, et, par un temps froid, ils ne meurent qu'au bout de vingt-quatre heures après avoir été retirés de l'eau de la mer. On les prend à l'hameçon ou au filet; mais les pêcheurs craignent beaucoup leurs commotions électriques. Leur chair est mollesse et limonneuse; cependant elle n'est pas malsaine, comme on l'a dit, et l'on peut s'en nourrir.

Les anciens ont attribué à la *torpille* des propriétés médicinales importantes, et les habitants de l'Abyssinie et de l'Ethiopie assurent encore aujourd'hui qu'en l'appliquant sur différentes parties du corps des personnes atteintes de la fièvre on leur enlève promptement cette maladie.

On connaît plusieurs espèces de ce genre, dont plusieurs sont étrangères à la partie du monde que nous habitons : la *torpille* à taches ocellées, qui a de une à cinq taches sur un fond blanchâtre et qui n'offre pas de dents charnues au bord de ses éventails, et la *torpille* galvanienne, qui présente sept dentelures charnues autour de ses éventails, teinte d'un fauve uniforme, marbrée, ponctuée et tachetée de noirâtre; ces deux espèces, surtout propres à la Méditerranée et dont la taille ne dépasse guère 50 cm, sont celles sur lesquelles on a fait le plus d'expériences et sont constamment les plus connues. Une autre espèce, propre également à l'Europe, est la *torpille* marbrée, qui se distingue par des taches arrondies plus grandes. On peut encore citer comme propre à la Méditerranée la *torpille* à une seule tache rouge, avec une seule tache noire sur le dos, à corps orbiculaire, lisse et visqueux.

Il existe d'autres poissons électriques; on en cite trois genres : les gymnotes, sortes d'anguilles, les malpéteurs ou silures électriques et les tétrodons.

— Art milit. La *torpille* ou *torpédo* est une espèce de machine infernale sous-marine qui a joué un grand rôle dans la guerre de la Sécession. Les premiers, les confédérés en ont fait usage; ils en ont hérissé l'abord de leurs cités maritimes : Mobile, Galveston, Charleston, Wilmington, etc. Les unionistes s'emparèrent bientôt, à leur tour, de l'invention, et, le 27 octobre 1864, ils l'appliquèrent avec succès, dans les eaux de Plymouth, sur la côte de la Caroline du Nord. Cette station navale importante croyait n'avoir rien à redouter avec son gardien, l'*Alabama*, puissant béliet cuirassé. Une torpédo, habilement placée, fit sauter ce navire, et la ville tomba au pouvoir des fédérés. Il n'est donc pas hors de propos d'emprunter la description de ces terribles engins de guerre au *Monteur de l'armée*. « Une torpédo est une caisse en étain, affectant la forme d'une grande bouilloire de la capacité de 45 à 50 litres et divisée en deux parties au moyen d'une séparation transversale; la partie inférieure sert de chambre à air; la supérieure ou la plus étroite reçoit la charge. Une verge en fer, en contact avec la poudre, est coiffée d'une capsule; le marteau destiné à la faire éclater est fixé à l'extérieur de la caisse d'étain et traverse un ressort en spirale qui le met en mouvement. Quand la torpédo est immergée, le marteau est dressé et une cheville le maintient dans cette position. A cette cheville est attaché un flotteur au moyen

d'une petite corde. On comprend le reste. Aussitôt qu'un navire touche la corde ou le flotteur, la cheville tombe; le marteau dégage s'abat sur la capsule, l'explosion a lieu, et le bâtiment, plus au moins entamé au-dessous de la flottaison, coule aussitôt. »

Le premier essai de ces espèces de bombes sous-marines fut proposé par M. Bushel, du Connecticut, en 1777. L'opérateur, pénétrant dans l'eau à l'aide d'un appareil spécial, attachait aux flancs du navire une gargousse remplie de matières détonantes, et à laquelle le feu était communiqué à l'instant voulu au moyen d'une détente. Vingt ans plus tard, le célèbre Fulton détruisit un brick avec des bombes explosives, chargées de 180 livres de poudre, qu'on faisait éclater en les enflammant par l'intermédiaire d'un mouvement d'horlogerie. Ces expériences tombèrent dans l'oubli jusqu'en 1854, époque à laquelle elles furent reprises par le docteur Jacobi pendant la guerre de Crimée. Les canaux avoisinant Cronstadt étaient remplis de bombes; un petit tube de verre, plein d'acide sulfurique et se brisant par le choc, laissait s'épancher le liquide, par un tuyau flexible, sur une solution de chlorate de potasse, dont la réaction déterminait aussitôt l'inflammation de la poudre. Dans la dernière guerre d'Amérique, grâce aux perfectionnements apportés dans les compositions fulminantes et aux appareils électriques, tels que ceux d'induction, la bobine Ruhmkorff et les câbles sous-marins, on a modifié de diverses manières les *torpilles*, notamment pour les appliquer à la défense des passes. Le modèle que nous avons décrit fonctionne sans l'aide des courants magnéto-électriques; les modèles suivants leur empruntent un concours important.

M. Wood, ingénieur de la marine aux Etats-Unis, et M. Beardslee ont essayé à West-Point des bombes sous-marines ou *torpilles*, comme on les appelle, disent-ils, de l'autre côté de l'Atlantique, consistant en un cylindre de bois qui contient à l'une de ses extrémités une composition fulminante, à laquelle ils ont mis le feu à une distance de 240 milles, par les fils du télégraphe de New-York à Washington. Les deux fils du circuit traversaient le cylindre, et le passage du courant allumait un petit morceau de graphite. Pour placer cet engin juste sous le navire que l'on veut faire sauter, les Américains ont construit un bateau *porte-torpille*, cuirassé, hermétiquement clos, s'enfonçant plus ou moins sous l'eau au moyen d'un gouvernail, ne laissant dehors que la cheminée de la machine et la prise d'air, et portant une tourelle en cristal, dans laquelle on pouvait diriger sa marche. Deux caisses, liées ensemble, sont placées sous la quille du navire, à laquelle elles s'appliquent, parce que, étant plus légères que l'eau, elles tendent toujours à remonter. Le bateau amphibie s'éloigne alors rapidement, déroule son câble électrique et met le feu aux engins explosibles. Dans le Medway, à Chatham, M. Beardslee répéta ses expériences des Etats-Unis en présence des chefs de la marine anglaise. Elles réussirent au delà de toute espérance. Sous une charge de 75 livres de poudre, la vieille frégate la *Terpsichore* s'éleva à l'avant de 3 mètres au-dessus de l'eau; au milieu d'une véritable inondation, la membrure et la bordée trouées laissaient entrer l'eau par une large ouverture.

A Toulon, récemment, M. l'amiral de Chabannes a repris l'idée américaine sous une autre forme : son *bateau-torpille* est armé de deux éperons, l'un à la quille, de 4 à 5 mètres de longueur, l'autre fixé à l'étrave, plus court et garni d'un tampon. Les deux éperons sont horizontaux. Le navire destructeur se précipite sur le vaisseau, heurte ses flancs, enfonce la *torpille* dans ses bordages pendant le choc et, renvoyé vivement par le tampon, fuit rapidement et met le feu à l'engin au moyen d'un câble électrique. Le vieux ponton le *Vauban*, ainsi frappé, coula par suite d'une voie d'eau qu'avait produite l'explosion d'une gargousse ne contenant que 3 kilogrammes de pulvérin.

Au moment où nous écrivons (mars 1876), on assure que M. Ebener, l'un des ingénieurs les plus habiles à employer ces engins, a dressé des réseaux explosibles de *torpilles* en tous les points de l'Adriatique qui pourraient être menacés. Ces chapelets énormes sont tendus entre deux eaux; ils fonctionnent avec une précision qui effraye et surprend. L'opérateur est sur le rivage, dans une petite cabane; véritable chasseur, mais chasseur d'une espèce toute nouvelle, il attend les navires à l'affût. Les vaisseaux s'avancent à pleines voiles, à toute vapeur; rien n'indique le piège à la surface de l'eau. Mais, tandis qu'ils croient voguer avec sécurité, on les épie, on les voit, on suit tous leurs mouvements. Par la disposition d'un réflecteur placé dans une chambre obscure, l'opérateur est averti; il voit dans sa glace le moment précis où les bâtiments ennemis, encore à plusieurs lieues de distance, passent sur la ligne de bombes qui doit les détruire. Un seul contact est appliqué à une bobine Ruhmkorff, l'étincelle se communique et les navires sautent.

M. Toselli a adopté tout récemment pour l'inflammation des *torpilles* un appareil percutéur mis par l'eau. Cette *torpille* a été expérimentée en Italie et a donné d'excellents

résultats. Voici ce qu'en disait la *Revista marítima* : « M. Toselli prétend faire éclater une mine ou une *torpille* quelconque sans employer l'électricité, moyen qu'il considère comme dispendieux, incertain et souvent périlleux. Communication officielle de cette poudre a été faite au gouvernement italien. »

« Une *torpille* située à n'importe quelle distance peut être mise en communication avec une pompe hydraulique par le moyen d'un fil tubulaire de 0m,002 de diamètre nu ou revêtu, suivant le cas, mais sans besoin de matière isolante. Une fois que le fil tubulaire est rempli d'eau, il suffit d'un ou deux coups de piston pour déterminer l'explosion. »

« L'appareil percuteur se compose d'une cheminée avec capsule ou aiguille fulminante, d'un chien de percussion, d'un ressort qui le fait agir, d'un cylindre dans lequel se meut le piston sous l'action de la pompe hydraulique. Que l'on emploie une pompe à air ou une pompe hydraulique, le phénomène devra se produire de la même façon. En faisant avancer le piston sous l'effet de la pompe, le levier relève le chien; celui-ci, arrivé au point le plus élevé de sa course, échappe avec d'autant plus de vigueur que le ressort est plus énergique; le choc sur le fulminate détermine l'explosion de la *torpille*. »

Depuis quelques années on a construit des *torpilles* de différents modèles, et les journaux spéciaux sont pleins de renseignements sur ce terrible engin de guerre. Voici ce que disait sur ce sujet le dernier rapport adressé au Congrès des Etats-Unis par le secrétaire de la marine fédérale : « L'arme la moins coûteuse et la plus efficace pour la défense, appelée *torpille* par Fulton, qui l'a inventée, a été pendant longtemps peu considérée, mais elle s'est établie aujourd'hui comme une nécessité dans le matériel naval. L'Angleterre, l'Allemagne, l'Autriche et même la Chine s'occupent très-activement de la construction et de l'emploi des *torpilles*. Cet engin semble devoir être d'une valeur toute spéciale pour les Etats-Unis. Notre éloignement des complications politiques de l'Europe nous cause une sécurité dont le résultat a été de nous mettre dans l'impossibilité de faire face à une attaque soudaine et imprévue par mer, au moyen d'une marine militaire en proportion avec notre puissance et l'étendue de nos côtes; l'établissement d'un puissant matériel de *torpilles* nous mettrait dans une certaine mesure à l'abri d'une telle éventualité. »

« La science des constructions navales n'a pas encore trouvé ni même indiqué de moyen de mettre les bâtiments à l'abri du pouvoir destructeur du fulminate convenablement et habilement employé. Aussi, tandis que la *torpille* est l'arme la plus puissante et la moins coûteuse pour les nations pauvres et petites, elle est en même temps la plus irréalisable contre les nations les plus fortes et les mieux préparées. »

« L'idée de l'emploi des *torpilles* frappe si fortement l'imagination que l'on a vu des flottes puissantes tenues au large uniquement par la supposition de leur présence. Pendant notre guerre de sécession, nous étions continuellement obligés d'employer toute espèce de moyens, soit pour éviter, soit pour repêcher les *torpilles* flottantes; nous avons même dû draguer les fonds de tous les ports du Sud pour en retirer les *torpilles* isolées, les déplacer ou les faire éclater à une distance convenable. Le dernier usage qui a été fait de ces engins pour l'attaque et la défense, sous le coup d'une nécessité immédiate, a conduit à des améliorations considérables qui nécessitent encore de nombreuses études; de nouvelles expériences sont nécessaires pour la réunion dans la même main des moyens d'attaque et de défense, qui doivent se renforcer mutuellement. »

« Le matériel des *torpilles* est encore dans l'enfance, mais c'est l'enfance d'un développement formidable, et il appartient particulièrement aux Etats-Unis de favoriser la connaissance d'une arme si bien adaptée à notre situation. »

« L'attention que le service de la marine a apportée à ce sujet n'a pas été sans porter ses fruits. Par exemple, un *bateau-torpille* actuellement en essai à Newport, presque submergé, est dirigé par la volonté humaine, agissant à distance et à l'abri. Il avance, recule, s'arrête à la volonté de l'opérateur agissant au moyen d'une touche électrique correspondant à une bobine métallique qui se dévide du bâtiment. Ce bateau porte 500 livres de poudre explosive qu'on peut enflammer au contact de l'ennemi. »

« Ce sujet n'est pas, par lui-même, favorable à la publication, mais je profite de cette occasion unique pour rappeler les nombreuses circonstances où les *torpilles* ont joué un rôle important dans les guerres modernes, et j'ajouterai que le sentiment unanime des officiers les plus instruits et les plus expérimentés est favorable à l'emploi de tous les moyens de développer et de perfectionner l'étude des *torpilles*, ainsi qu'à l'ouverture de crédits assez larges pour subvenir aux expériences. »

Au début de l'emploi des *torpilles*, elles affectaient le plus ordinairement la forme d'un cône renversé, dont la pointe était tournée vers le fond de la mer ou du fleuve où elles étaient installées. On leur donne aujourd'hui

des formes assez variées, et tout récemment on vient d'expérimenter à Woolwich une *torpille-poisson*.

Cette *torpille* consiste, comme son nom de *Whitehead Fish* l'indique, en une carcasse de la forme d'un poisson. Cette carcasse, longue de 12 pieds sur 16 pouces de diamètre, se compose de deux compartiments étanches qui occupent les deux extrémités, et d'une chambre centrale de 18 pouces de longueur pour la machine; elle est en acier malleable de 3/16 de pouce d'épaisseur, martelé sur formes.

La force motrice employée est l'air comprimé qui est contenu dans le compartiment d'arrière. Cet air est amené de ce compartiment à une petite machine à oscillations, à deux cylindres, qui met en mouvement un arbre de couche terminé par une hélice ordinaire. La pression de l'air peut être de 600 livres par pouce carré, et la *torpille* qui a éclaté avait été envoyée avec succès avec une pression de 1,000 livres.

L'appareil de direction permet de toujours maintenir l'engin en droite ligne sur l'objet que l'on menace. Deux poids sont suspendus en équilibre dans le compartiment central de la *torpille*; des celle-ci change de direction, l'équilibre des poids est rompu et l'un ou l'autre frappe un levier communiquant avec un des ailerons qui sont placés à l'arrière de la *torpille*, au-dessous de l'hélice, et font l'office de gouvernails. De la sorte, de quel côté que l'appareil incline, un des ailerons est mis en mouvement dans une direction contraire et ramène la *torpille* dans la ligne droite.

Le fulminate qui doit déterminer l'explosion est contenu dans le compartiment d'avant. Cet appareil ne laisse, comme on le voit, presque rien à désirer, et constitue une arme terrible.

Le dernier mot n'est pas dit cependant sur cette question, et l'on peut entrevoir l'époque où la guerre navale deviendra impossible, les navires ne pouvant plus tenir la mer sans risquer de sauter.

TORPILLÉ, ÉE adj. (tor-pi-llé; 11 mll. — rad. *torpille*). Art milit. Garni de torpilles : *Rade torpillée*.

TORPILLEUR s. m. (tor-pi-llé; 11 mll. — rad. *torpille*). Marin chargé de placer ou de faire éclater les torpilles.

TORPORLEY (Nathaniel), géomètre anglais, né vers 1573, mort en 1632. Il passa un certain temps près de Viète, probablement en qualité de secrétaire, et fut ensuite l'un des commensaux d'Harriot, chez le duc de Northumberland. On a de lui un ouvrage intitulé : *Dialectica calometria*, etc. (Londres, 1602). Cet ouvrage est divisé en deux livres. Le premier traite de la construction des tables astronomiques et de leur usage; le second a pour objet la trigonométrie sphérique, qui y est traitée avec la brièveté et la concision dont Viète avait introduit la méthode.

TORQUATO TASSO, illustre poète italien. V. TASSO (le).

TORQUATRIZ s. m. (tor-koua-trikss — du lat. *torquere*, tordre). Érpét. Genre de reptiles ophidiens, formé aux dépens des boas.

TORQUATUS (Manlius), dictateur romain. V. MANLIUS.

TORQUAY ou **TORBAY**, ville d'Angleterre, comté de Devon, à 30 kilom. d'Exeter, sur une petite anse de la baie de Torbay, admirablement située; 16,419 hab. Elle a été surnommée la *Lionne de la côte*. « Le chemin qui y conduit de la station du chemin de fer, dit M. Esquiros, est une espèce de quai en forme de fer à cheval dont la courbe suit le contour de l'extrémité de la baie. Le mur qui protège ce chemin contre la mer, et qui est formé de quartiers de rocher rudement touchés par le ciseau, est à lui seul un des chefs-d'œuvre de l'industrie humaine. Du parapet qui borde cette promenade, on aperçoit la ville s'élever à l'angle nord de la baie de Torbay. Elle est bâtie ou plutôt étagée sur deux collines séparées l'une de l'autre par une vallée profonde. Chemin faisant, on rencontre sur la gauche, au pied de la première colline abrupte et taillée à pic, un croissant, c'est-à-dire une succession de belles maisons neuves, décrivant la forme d'une demi-lune et dont la façade est tournée vers la mer. Cette forme se trouve d'ailleurs commandée par la convexité de la colline. On entre dans Torquay par une route, en laissant sur la droite une promenade ornée d'une pelouse, d'un mât et d'un zanon, et sur laquelle les habitants viennent respirer vers le soir les brises marines. Cette entrée de la ville s'ouvre dans la vallée resserrée entre les deux hautes collines. Derrière la promenade s'élève un pâté de maisons neuves. On se trouve alors sur une place au milieu de laquelle se montrent un vieux chêne et une fontaine. De cette place part la grande rue, qui s'étend à plus de 1 mille et qui traverse tout le centre de la ville. Si l'on tourne vers la droite, on rencontre un bassin encadré de quais et entouré de maisons, de boutiques, d'hôtels. Ce bassin sert de port à des bateaux de plaisance. On appelle ce quartier *Vaughan Parade*. »

« Torquay fut, dit-on, signalée comme ville de bains et de plaisance par les familles d'officiers de marine, à l'époque des guerres de Napoléon, lorsque toute une flotte était à

l'ancre dans la baie de Torbay. Les visiteurs affluèrent, attirés par la beauté de cette baie, la douceur du climat et la situation délicieuse de la ville. Pour les recevoir il fallut bâtir des maisons. Ce mouvement de construction qui se poursuit dans Torquay et autour de Torquay, avec une activité sans exemple, donne à la ville et aux environs une physionomie extraordinaire. L'agglomération de bâtiments neufs, qui frappe tout d'abord le voyageur, est située comme une citadelle au sommet de la grande colline qui forme en quelque sorte une des ailes de la ville à l'extrémité de la baie. De l'autre côté, c'est-à-dire par delà cette vallée, dans laquelle se pelotonne la partie commerciale de Torquay, se dressent d'autres falaises dont les pieds dénudés et déchaussés trempent dans les eaux de la baie, tandis que les flancs se montrent couverts d'une rude végétation et que le sommet est couronné de jardins, de villas, de maisons de plaisance, suspendues comme un troupeau de chèvres vagabondes aux pentes plus ou moins rapides. La même disposition, modifiée seulement par la nature des lieux, se rencontre même en s'éloignant de la mer. On voit en quelques sortes bondir çà et là des collines pittoresques dont le sommet ou le versant est occupé à diverses hauteurs par des maisons blanches, dispersées çà et là. Quelques-unes de ces gracieuses élévations de terrain forment des lignes étendues, dont le voile de verdure ne se trouve déchiré de distance en distance que par le toit des habitations s'élevant au milieu des arbres.

« Une des parties de la ville la plus agréable est le Beacon. De là, on voit s'élever au bord de la mer, à la tête d'une espèce de promontoire qui avance dans la baie, l'hôtel des bains, édifice assez élégant, avec salon, bibliothèque, cabinet de lecture, salles de concert, de bal, etc. Les jardins publics forment une promenade délicieuse, au milieu de laquelle se trouve une chapelle. Les Bradtons, la colline couronnée par les ruines de l'abbaye de Waldron, Park Hill, offrent également des points de vue merveilleux. Il y a dans Park Place un musée appartenant à la Société d'histoire naturelle et qui est ouvert de deux à quatre heures de l'après-midi. La collection a été faite en vue d'illustrer par des spécimens l'histoire naturelle et la géologie du Devonshire. »

TORQUE s. m. (tor-ke — lat. *torques*; de *torquere*, tordre). Antiq. rom. Nom donné par les Romains à des colliers qui portaient certains peuples étrangers : *Un torque gaulois*. Un torque persan.

— s. f. Nom donné en Provence à des pains en forme de couronne.

— Blas. Bourrelet d'étoffe tortillée, des deux principaux émaux de l'écu, posé sur un casque en guise de cimier.

— Techn. Botte de fil de laiton roulée en cercle.

TORQUEMADA, anciennement *Turris cremata*, ville d'Espagne (Vieille-Castille), province et à 22 kilom. E.-N.-E. de Palencia, sur la droite de la Pimerza, au milieu d'une belle plaine; 2,800 hab. Fabrique d'eau-de-vie et de peaux de bouc pour le transport du vin. Les jardins qui bordent la rivière produisent d'excellents légumes, qui alimentent Burgos, Valladolid et Palencia.

TORQUEMADA (Jean DE), en latin *Turre cremata*, cardinal et théologien espagnol, né à Valladolid, d'une ancienne famille, en 1388, mort à Rome en 1468. A quinze ans, il entra dans l'ordre de Saint-Dominique, se fit rapidement remarquer par ses talents, accompagna en 1417 au concile de Constance Louis de Valladolid, puis se rendit à Paris, où il se fit recevoir docteur en théologie et s'adonna pendant quelque temps à l'enseignement (1424). Il était depuis peu prieur des dominicains de Tolède lorsque le pape Eugène IV l'appela à Rome, le nomma maître du sacré palais (1431) et le désigna pour son théologien au concile de Bâle. Torquemada s'y signala en faisant condamner les doctrines de Wiclef et de Jean Hus, en parlant en faveur de l'Immaculée Conception, et acquit beaucoup de réputation par son éloquence. En 1437, il quitta Bâle, se rendit à Ferrare, où il assista aux dernières séances du concile, qui fut transféré à Florence, travailla avec beaucoup de zèle, mais sans succès, à mettre fin au schisme grec et reçut du pape le titre de défenseur de la foi. Quelque temps après, Eugène IV l'envoya auprès de Charles VII pour l'engager à faire la paix avec les Anglais et lui conféra le chapeau de cardinal. Sous Calixte III, Torquemada devint évêque de Palestrina (1455), d'où il passa en 1464 au siège de Sabine. C'était un homme instruit, qui se fit le protecteur des lettres. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Meditationes* (Rome, 1467, in-fol.); *Expositio brevis et utilis super toto Psalterio* (Rome, 1470, in-40); *Tractatus de aqua benedicta* (Rome, 1475, in-40); *Questiones spirituales conciviti* (Rome, 1477, in-fol.); *Commentarii in decretum Gratiani partes V* (Lyon, 1519, 6 vol. in-fol.).

TORQUEMADA (Thomas DE), premier inquisiteur général d'Espagne, dont le nom reste confondu dans l'histoire et dans l'exécration publique avec le souvenir de cette terrible institution. Il naquit à Valladolid vers 1420,

entra dans l'ordre de Saint-Dominique qui, depuis deux cents ans, suivant l'esprit de son fondateur et le but de son institution, prêchait contre les hérétiques et jetait ainsi les fondements de l'inquisition; celle-ci établie de bonne heure en France, en Italie et en Lombardie, ne le fut en Espagne qu'en 1233, sous la direction exclusive des dominicains. Encore n'eut-elle une organisation régulière qu'en 1480, lorsque Sixte IV centralisa la puissance entre les mains de deux inquisiteurs. Leurs jugements furent si prompts et si rigoureux qu'en moins d'une année 298 chrétiens soupçonnés d'hérésie avaient été livrés aux flammes. Le pape lui-même crut devoir modérer le zèle affreux de ces deux juges et leur adjoignit (1482) plusieurs collègues, pris aussi parmi les dominicains. Torquemada fut compris dans cette nomination et ne tarda pas à acquérir la plus grande influence sur ses collègues. Quoiqu'il fût loin de se conformer au système de modération que la cour de Rome avait paru vouloir adopter, il n'en fut pas moins nommé (1483) inquisiteur général de Castille, puis d'Aragon, avec autorité sur les autres inquisiteurs. Ce fut alors que l'inquisition devint un tribunal permanent. Torquemada multiplia les supplices et les confiscations, dont le roi Ferdinand se montrait fort avide, créa des tribunaux subalternes à Séville, à Cordoue, à Jaén, etc., promulga, sous le titre d'*Instructions*, le code de l'inquisition, augmenta de plus en plus son odieux pouvoir, malgré les soulèvements qui éclataient de toutes parts, contraignit (1492) 800,000 juifs à sortir de l'Espagne sous peine de mort, fit brûler, pendant les seize années qu'il fut le chef de la *suprême*, un nombre immense de victimes, en condamna 90,000 à l'infamie, à la confiscation, à la prison perpétuelle, etc. La haine qu'il inspirait était si forte, qu'il obtint de Ferdinand et d'Isabelle de se faire escorter par quarante familiers de l'inquisition à cheval et par deux cents à pied. Ses cruautés excitèrent tant de plaintes, qu'Alexandre VI lui-même, qui déshonorait la chaire de Saint-Pierre par ses débordements, lui adjoignit quatre collègues afin de le modérer et chargea l'archevêque de Tolède de faire restituer au trésor royal les sommes immenses que les inquisiteurs avaient extorquées. Torquemada mourut en 1498, chargé de la haine universelle; mais l'institution dont il avait été en quelque sorte le fondateur ne tomba malheureusement pas avec lui.

TORQUEUR v. a. ou tr. (tor-ké — du lat. *torquere*, tordre). Tordre, mettre en rouleaux, en parlant du tabac.

TORQUET s. m. (tor-ké. — Ce mot se rattache au latin *torquere*, tordre, dans son acception figurée de faire du mal). Piège, panneau : *Il n'est personne qui n'aime à pouvoir compter sur quelque chose et ne soit désolé de tomber sans cesse dans des torquets et dans d'inévitables panneaux*. (St-Sim.) « Vieux mot. — Donner le torquet, un torquet à quelqu'un, Le tromper, lui donner le change. « Donner dans le torquet, Tomber dans un piège. « Vieille locution.

TORQUETTE s. f. (tor-ké-te — dimin. de *torche* ou *torque*). Pêche, Marée qu'on arrange dans une torche-paille, pour l'envoyer à une distance plus ou moins éloignée. « Panier d'osier servant au transport du poisson de mer. — Comm. Panier de volaille ou de gibier. « Feuille de tabac roulée très-serrée.

TORQUEUR s. m. (tor-keur — rad. *torquer*). Ouvrier qui torque le tabac, qui le met en rouleaux.

TORRE, rivière d'Italie. Elle naît dans la province d'Udine, sur le versant méridional du mont Muri, se dirige d'abord à l'O., puis au S.-S.-E., et se jette dans l'Isonzo, à 10 kilom. S.-S.-O. de Gradisca, après un cours d'environ 70 kilom. Ses principaux affluents sont : le rio Bianco, le Cornapo, la Mattina et le Natissone.

TORRE (DELLA), nom d'une puissante famille milanaise, originaire de Valsarina, et dont les principaux membres furent : Pagano DELLA TORRE, seigneur de Valsarina, qui secourut, en 1237, les Milanais après leur déroute à Corte-Nova, acquit un grand crédit auprès du peuple et du parti guelfe et fut nommé chef de l'Etat en 1242. Il se montra constamment l'adversaire des nobles et garda le pouvoir jusqu'à sa mort (1256). — Martino DELLA TORRE, neveu du précédent, podestat de Milan de 1256 à 1263, fit preuve d'une grande modération, fut nommé seigneur de Lodi par le peuple de cette ville, obtint aussi la seigneurie de Novare et mourut au début d'une guerre contre l'archevêque de Milan et la noblesse. — Filippo DELLA TORRE, frère et successeur du précédent, ne lui survécut que deux ans, mais sut affermir l'autorité de sa maison et l'étendit sur Cosme, Verceil et Bergame, qui se soulevèrent volontairement à lui. — Napoleone DELLA TORRE, neveu du précédent, lui succéda dans la seigneurie de Milan (1265), favorisa l'expédition de Charles d'Anjou contre Naples, soutint Brescia, luttait contre l'archevêque de Milan, les nobles et les gibelins, oublia la modération à laquelle sa famille avait dû son élévation et s'aliéna les peuples qui s'étaient volontairement soumis à lui. Il fit périr un grand nombre de ses

ennemis, mais fut vaincu par Othon Visconti à la sanglante bataille de Desio, chassé de Milan, fait prisonnier par les Comasques et enfermé dans une cage de fer à Monte-Baradello, où il mourut en 1278, après vingt mois de souffrances. — Guido DELLA TORRE, neveu du précédent, partagea sa captivité, mais parvint à s'échapper, fit la guerre de partisan en Lombardie à la tête des guelfes bannis, rentra à Milan (1302), d'où Matthieu Visconti venait d'être chassé, et recouvra le pouvoir suprême en même temps que Plaisance se soumettait à lui. Mais il abusa de son autorité, fut chassé par les gibelins (1311) et alla mourir à Crémone (1312). Sa famille ne put jamais recouvrer la souveraineté de Milan, qui retourna aux Visconti.

TORRE (Alonso DE LA), littérateur espagnol, qui vivait au xv^e siècle. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'en 1437 il était étudiant à Salamanque et qu'on le vit la même année à la cour de Jean I^{er}, roi de Navarre et d'Aragon. Il n'est connu que comme l'auteur d'un ouvrage qui parut en espagnol sous ce titre : *La vision deleitable de la filosofia y artes liberales, metafísica y filosofía moral* (Séville, 1526; 1538, 2^e édit.); il avait déjà été publié en langue catalane, ou ancien dialecte limousin, à Barcelone, en 1484. C'est une sorte d'encyclopédie sous forme de dialogues entre des personnages allégoriques qui s'entretiennent sur les arts libéraux, la métaphysique, la nature et la philosophie. Des le siècle suivant, cet ouvrage était devenu tellement rare et était si peu connu, qu'un Italien, Dominico Delfino, le traduisit dans sa langue maternelle sous le titre de *Sommario di tutte le scienze* (Venise, 1558) et s'en donna comme l'auteur. Un demi-siècle plus tard, un Espagnol, Fr. de Caceres, traduisit à son tour en castillan la version de Delfino (Francfort, 1823), et ce ne fut que dans la suite que le plagiat du traducteur italien fut découvert.

TORRE (Flaminio), peintre italien, surnommé *Degli Ocnielli*, né à Bologne, mort en 1661. Il eut pour maîtres le Cavedone, le Guide, Cantarini, et, lorsque ce dernier fut mort, il se mit à la tête de son école. Torre devint peintre de la cour de Modène. Il avait un talent particulier pour imiter la manière des maîtres, de sorte que ses copies se sont souvent vendues plus cher que l'original. Dans ses œuvres originales, il a adopté tantôt le style de Cantarini, tantôt celui du Guide. Ses tableaux les meilleurs et les mieux conservés se voient dans le palais Natta, à Bologne.

TORRE (Raphaël DELLA), historien italien, né à Gênes en 1579, mort vers 1667. On ne sait rien sur sa vie, si ce n'est qu'il avait la réputation d'être très-instruit. Il a laissé des ouvrages, dont les principaux sont : *Astrologia di stato sopra Cornelio Tacito* (Venise, 1647, in-4°); *Squittio della repubblica di Venetia* (Gênes, 1658); *Per gli affari Finanziari di Genova* (Gênes, 1655, in-fol.), etc.

TORRE (Philippe DELLA), prêtre et archéologue italien, né en 1657, mort en 1717. Il étudia le droit à Padoue et y fut reçu docteur en 1677, mais il renoua à la carrière du barreau pour entrer dans les ordres et fut pourvu d'un riche canonicat, qu'un de ses oncles avait occupé avant lui. Il se consacra dès lors entièrement à l'étude des antiquités et commença à se faire connaître par un discours qu'il prononça à Rome et dans lequel il réfutait quelques assertions du cardinal Baronius relatives à l'égise d'Aquile. Il devint à cette époque, un peu à contre-cœur, audienier du cardinal Imperiali, qu'il suivit à Bologne, où il demeura six ans. De retour à Rome, il y reprit avec plus d'ardeur que jamais ses recherches archéologiques et fit plusieurs découvertes intéressantes, qui fixèrent sur lui l'attention du monde savant. En 1702, il fut élevé à l'évêché d'Adria et, tout en remplissant avec zèle ses devoirs épiscopaux, il n'en continua pas moins ses études favorites. Parmi ses principaux ouvrages nous citerons : *Monumenta veteris Antii* (1700, in-4°; 2^e édit., plus complète, 1714); *Tairobolium antiquum Lugduni anno 1704 repertum*, inséré par M. Sallengre dans le tome II du *Thesaurus novus antiquitatum romanarum*, et par Leclerc dans le tome XVII de sa *Bibliothèque choisie*; *De amicitia imperii M. Aurelii Antonini Elagabalii et de initio imperii ad duobus consulatibus Justinii Junioris* (Padoue, 1713, in-4°); *De quadam tela, quæ non comburit*, dans le *Diarium italicum* de Montfaucon, dissertation sur une toile d'amiante trouvée dans un tombeau, etc. La vie de Torre a été écrite en latin par Faccioliati (Padoue, 1729).

TORRE (Jean-Marie DELLA), physicien et naturaliste italien, né à Rome en 1713, mort en 1782. Entré à l'âge de dix-neuf ans dans l'ordre des Augustins, il devint, peu après, professeur au grand séminaire de Naples, et le succès qu'y obtinrent ses cours attira sur lui l'attention de Charles III, qui le nomma directeur de sa bibliothèque, ainsi que de l'imprimerie royale et du musée d'antiquités que lui avait légué le dernier des Farnèse. Les obligations imposées au père Della Torre par ces différents emplois ne le détourneront pas de ses études habituelles, qui avaient toujours eu pour objet la physique et les sciences naturelles. Il s'occupait surtout d'observations faites à l'aide du microscope et, peu satisfait des instruments qu'il avait en main,

il fit venir d'Angleterre du *flint-glass*, qu'il polit lui-même; puis, en se servant de boules de cristal, il trouva le moyen d'obtenir des agrandissements bien autrement considérables que ceux qu'on avait obtenus jusque-là. C'est à lui que revient l'honneur de cette invention, bien que l'on ait soutenu que Leuwenhœck s'était servi avant lui de boules pareilles. Les recherches de Della Torre se portèrent aussi sur le sang, qu'il prétendit composé d'éléments non pas globuleux, mais annulaires, sur le chyle, le fiel, les fibres, les muscles, le cerveau, les nerfs, enfin sur les phénomènes volcaniques, en particulier sur ceux du Vésuve, dans l'intérieur duquel il descendit à plusieurs reprises pour en explorer les cavités. Il était en relation avec les principaux savants de l'Europe et appartenait, comme membre correspondant, à la Société royale de Londres et aux Académies de Paris et de Berlin. On a de lui, entre autres écrits : *Science de la nature générale et particulière* (Naples, 1749); *Institutiones arithmétique* (Naples, 1752); *Institutiones physice* (Naples, 1753); *Description de deux éruptions du Vésuve* (Naples, 1754); *Histoire et phénomènes du Vésuve, avec le catalogue des écrivains vésuviens* (Naples, 1755), ouvrage remarquable que l'auteur compléta plus tard par deux *Suppléments* (1759 et 1761) et qui a été traduit en français, mais avec le premier *Supplément* seulement, par l'abbé Péton (Paris, 1760); *Nouvelles observations concernant l'histoire naturelle* (Naples, 1763); *Incendie du Vésuve, arrivé en 1766* (Naples, 1766); *Elementa physice generalis et particularis* (Naples, 1767, 9 vol. in-8°, avec de nombreuses figures); *Histoire et phénomènes du Vésuve exposés dès l'origine jusqu'à l'année 1790* (Naples, 1770); *Nouvelles observations microscopiques* (Naples, 1776); *Trentième incendie du Vésuve, arrivé le 8 août 1779* (Naples, 1779), etc.

TORRE (Bernard DELLA), prêtre et théologien italien, né à Naples en 1736, mort en 1820. Il avait été professeur de philosophie lorsqu'il fut successivement nommé évêque de Mastico-Nuovo, de Lettere et de Gragnano et légat apostolique de Pio VI dans le royaume de Naples. Ayant émis des idées démocratiques dans une lettre pastorale, lors de l'occupation de Naples par les Français en 1799, il fut, au retour de l'ancien gouvernement, arrêté, puis banni, et se rendit en France. Par la suite, il alla habiter Rome, d'où il revint à Naples (1806), fut chargé d'administrer ce diocèse et devint aumônier des enfants du roi Murat. Il se retira dans son diocèse de Gragnano après la restauration des Bourbons. On lui doit : *Caractères des incrédules* (1779); le *Rétablissement du christianisme* (1806), poème; *Vérité de la religion chrétienne*, ouvrage publié après sa mort.

TORRE (Jacques DELLA), médecin italien. V. FORLÌ.

TORRE (Della), poète et antiquaire italien. V. GAETANO (Cesare).

TORRE (le duc DE LA), homme d'Etat espagnol. V. SERRANO.

TORREARSA (Vincent FARDELLA, marquis DE), homme d'Etat italien, né à Trapani (Sicile) le 17 juillet 1808, d'une famille de l'aristocratie sicilienne, dévouée à l'absolutisme bourbonien; ses deux oncles, le général Fardella et le duc de Cumia, étaient : le premier, ministre de la guerre à Naples; le second, directeur de la police de Sicile. Bien qu'entré de bonne heure dans les emplois, le jeune marquis nourrissait des sentiments libéraux, inconnus dans sa famille. Devenu directeur des contributions indirectes de la ville et province de Trapani, il passa à Palerme avec les mêmes fonctions et entra dans le conseil supérieur de cette administration, où il eut plus d'une fois à défendre les intérêts de son Ile. La révolution du 12 janvier 1848 le fit président du comité des finances dans le gouvernement provisoire. Il se fit remarquer par sa loyale fermeté dans ces fonctions et dans les négociations tentées par le gouvernement de Naples. Élu à la Chambre des députés, il fut nommé président de cette assemblée à une grande majorité. C'est en cette qualité qu'il prononça, le 13 avril 1848, la déchéance des Bourbons. Quelques jours après, il prit le ministère des affaires étrangères avec la présidence du conseil. Démissionnaire le 23 décembre, il refusa constamment de reprendre un pouvoir qu'il n'avait accepté qu'à l'instante prière des Chambres et du pays. Réélu président de la Chambre des députés, il dut quitter cette haute fonction, en même temps que sa patrie, lorsque l'armée napolitaine eut vaincu les forces siciliennes. En avril 1849, il prit le chemin de l'exil et partit pour le Piémont. Après avoir habité successivement Gènes et Turin, il alla se fixer à Nice, où il épousa la duchesse Julie de Serradifallo.

De retour à Palerme en 1860, le marquis de Torrearsa fut, le 17 juin, nommé secrétaire d'Etat, chargé de présider le conseil et de suppléer le dictateur; mais, après avoir insisté vainement pour la réunion d'une assemblée constituante, il dut se retirer en présence du refus de Garibaldi. Après le plébiscite, il fut envoyé à Naples par sa ville natale, qui l'avait accueilli avec enthousiasme, pour complimenter Victor-Emmanuel. Il fut

ensuite nommé par M. de Montezemolo président du conseil de lieutenant, et bientôt après élu député de Trapani au parlement italien, qui le choisit pour son second vice-président. Il refusa de faire partie du ministère, mais il appuya constamment le gouvernement contre l'opposition. Envoyé en juin 1861 comme ambassadeur extraordinaire auprès des rois de Suède et de Danemark, il recueillit dans cette mission de précieux témoignages de l'estime de ces souverains pour Victor-Emmanuel et de la sympathie des peuples pour l'Italie. A son retour, le baron Ricasoli lui confia l'importante fonction de préfet de Florence, où il s'attira l'estime et l'affection générales; peu après il fut appelé à faire partie du sénat, où il a continué à appuyer la politique du gouvernement.

TORRECILLA DE CAMEROS, ville d'Espagne, province et à 28 kilom. de Logroño; 2,000 hab. On y trouve, dit M. G. de Lavigne, neuf fabriques de draps en grande activité, dont les produits sont exportés dans les provinces voisines. Torrecilla est divisée en deux quartiers par l'Iregua, que traverse un pont d'une seule arche et d'une construction très-remarquable. On cite, parmi les curiosités naturelles des environs, une grotte ouverte au milieu de la montagne, à 1,500 mètres de la ville, d'une profondeur de près de 1,000 pas et dans laquelle se trouvent de magnifiques stalactites. « Toutes les merveilles de la création, dit M. Madoz, sont réunies dans cette vaste enceinte; on dirait une exposition de modèles de toute espèce, on y trouve un immense atelier d'objets naturels destinés à servir à l'homme d'école pratique. Après de cette grotte est une abondante mine de bol fort apprécié. »

TORRE-DELL' - ANNUNZIATA, ville du royaume d'Italie, avec un port sur la côte E. du golfe et dans la province de Naples, au pied du Vésuve; 15,000 hab. Sources minérales; fabrique royale de poudre et d'armes. Pêche active et commerce de grains. Cette ville dut son origine à une tour qu'y fit construire Alphonse I^{er}, et qui fut appelée *Turris annunziatæ de Schefato*. A peu de distance, au N.-O., se trouve l'ancienne *Pompeta*.

TORRE-DEL-GRECO, ville du royaume d'Italie, au pied du mont Vésuve, sur le golfe, dans la province et à 11 kilom. S.-E. de Naples; 22,000 hab. Il y a quelques maisons de campagne avec jardins, une belle église collégiale et paroissiale et un vaste hôpital. Fabriques d'objets en corail; la pêche du corail, ainsi que celle du thon, des huîtres et des sardines, y est très-active. Presque entièrement détruite en 1794 par une éruption du Vésuve, elle a été reconstruite en partie avec la lave même.

TORRE-DE-CAMARINA, anciennement *Camartine*, ville de Sicile, sur la côte S., au N. du cap Scalabrin.

TORRE-DE-MARE, anciennement *Métaponte*, ville du royaume d'Italie, dans une vaste plaine malsaine, près de l'embouchure du Barento dans le golfe de Tarente, à 45 kilom. S. de Matera. Il y a peu d'habitants à cause de l'insalubrité de l'air.

TORRE-DE-POLLUCE, anciennement *Sélinonte*, bourg de Sicile, sur la côte S.-O., au S. de Rilleri.

TORRE-DON-JIMENO, anciennement *Tosibia*, ville d'Espagne (Andalousie), province et à 17 kilom. O. de Jaén, sur la rive droite du Salado-de-Aigona; 7,000 hab. La partie non protégée par la rivière est entourée d'une haute muraille. Fabriques de toiles. Commerce en huile et vin.

TORRÉFACTEUR s. m. (tor-ré-fa-cteur — rad. *torréfier*). Appareil de torréfaction : A sa sortie du **TORRÉFACTEUR**, le tabac, parfaitement sec, est propre à la consommation. (Bourdellin.)

TORRÉFACTION s. f. (tor-ré-fa-cti-on — rad. *torréfier*). Action de torréfier : L'huile de café se obtient que par la **TORRÉFACTION**. (Brill.-Sav.)

— Chim. Opération qui consiste à exposer au contact de l'air, sous l'influence d'un feu direct, certaines substances qu'on veut oxyder par ce procédé.

— Encycl. La *torréfaction* a pour but d'opérer dans certaines substances un commencement de calcination ayant pour effet soit de détruire un principe nuisible, soit de provoquer la formation d'un principe aromatique, soit de dessécher la substance. On torréfie le cacao et le café pour détruire une partie de leur matière végétale insipide et en même temps pour leur donner de l'arôme en provoquant la manifestation des huiles aromatiques essentielles qu'ils renferment. On torréfie le tabac pour le dessécher et aussi pour exalter les propriétés de la nicotine qu'il renferme. Des fours spéciaux sont installés dans les manufactures de tabac pour la *torréfaction* des feuilles. La *torréfaction* soumet les substances à un feu modéré et continu. L'opération doit se faire avec beaucoup de soin et de réserve. Quand la *torréfaction* est excessive, les matières se brûlent et sont détruites; quand elle est trop faible, elle est inutile. Les combustibles qui contiennent de l'eau et des matières volatiles sont quelquefois aussi soumis à la *torréfac-*

tion. Pour torréfier le bois on le soumet à une température de 140° à 150°, en ayant soin d'éviter une chaleur qui provoquerait l'inflammation. On peut faire la dessiccation de deux manières. On dirige à travers la matière les gaz chauds qui proviennent d'un fourneau quelconque, ou bien on les fait passer dans des enceintes fermées autour du combustible à dessécher; on a alors une dessiccation par vapeur surchauffée, plus économique que la première, mais qui a l'inconvénient de restituer en partie au bois, par l'intermédiaire de la vapeur, l'eau enlevée. Dans le premier système, les fours de dessiccation sont de grandes galeries, où l'on fait marcher le courant gazeux en sens inverse du combustible à torréfier. Mais, comme les gaz chauds arrivent sur une partie sèche, il faut les refroidir vers 140° pour éviter l'inflammation. Dans les usines métallurgiques, on emploie les gaz chauds provenant des autres appareils de combustion; ils servent d'abord à chauffer les fours, puis sont mêlés à de l'air froid et dirigés sur le combustible. Dans les galeries, le bois est placé sur des chariots formés de deux barres de fer recourbées; une chaîne tire le convoi vers la partie supérieure de la galerie. Sur le parcours du canal, il y a, vers le haut de la voûte, une ouverture par laquelle entre l'air froid. A l'extrémité, on emploie un ventilateur pour faire circuler les gaz, qui doivent sortir à la température ordinaire. On prend quelquefois une autre disposition : on allonge la galerie, et on fait arriver l'air chaud par des ouvertures placées à son extrémité; ce qui produit un courant qui entraîne les gaz vers le fond de la galerie, où le bois doit arriver froid. Les frais de dessiccation reviennent environ à 0 fr. 60 par stère de bois.

On a cherché quelquefois à dessécher le bois en forêt. On creuse un fossé, qui se prolonge un peu au delà de la portion de l'air que doit couvrir le bois à dessécher, et sur laquelle on dispose les rondins; on place quelques bûches écartées de 0m,30 à 0m,40 sur la longueur, puis on pose une couche perpendiculaire à l'axe longitudinal du fossé, qui se trouve ainsi recouvert d'une voûte en bois; par-dessus, on fait tenir une couverture en terre ou en gazon. Dans cette fosse on installe un ventilateur en bois ou en tôle de fer; à l'avant, on dispose une grille formée par quelques barreaux de fer, et recouverte d'un chapeau en fonte; une partie du vent arrive en dessus, et l'autre en dessous de la chauffe. On allume un peu de feu sur la grille, et on imprime au ventilateur un mouvement d'abord rapide, puis plus lent, pour ne pas trop pousser les produits de la combustion dans le bois. On fait marcher le ventilateur de manière à donner environ 15 mètres cubes d'air par minute; au bout de dix heures, on ne donne plus que 10 mètres cubes. Les produits de la combustion sont forcés de s'échapper par des événements placés à la partie inférieure. L'air chaud passe ainsi à la partie inférieure. Cette méthode est défectueuse en ce qu'elle ne donne pas un combustible homogène; les frais sont environ de 0 fr. 50 par stère.

Dans le second système de *torréfaction* par la vapeur surchauffée, on fait passer les gaz chauds dans des tuyaux en fonte, qui sillonnent la masse à dessécher. Les extrémités des tuyaux aboutissent à un ventilateur aspirant; une voûte est placée au-dessus et on y fait passer de petits wagons sur un chemin de fer. Le bois va en sens contraire de l'air chaud. Les portes de la galerie sont mal jointes, pour laisser échapper la vapeur d'eau et donner un petit courant d'air. Il n'y a pas danger d'inflammation dans la galerie; mais pour l'éviter à la sortie on doit prolonger la galerie.

Ces bois desséchés ont un pouvoir calorifique plus élevé et des propriétés moins oxydantes; seulement, ces combustibles sont hygroscopiques, et il faut les employer immédiatement.

Dans le même but, on soumet aussi la tourbe à la *torréfaction*. La température ne doit pas être poussée au delà de 120°, pour éviter l'inflammation. Les fourneaux sont un peu modifiés, et il faut de un à trois jours pour que la dessiccation soit complète. Les gaz proviennent d'un foyer d'affinage du fer; ils servent d'abord à recuire les fils de fer, puis on les fait passer par une galerie circulaire de 3 mètres de longueur et de 1m,50 de hauteur. Au sommet de la galerie est une ouverture munie d'un clapet pour refroidir l'air à volonté. Les gaz montent par un canal vertical à un panneau qui a 5 mètres carrés environ; une autre galerie aboutit à un ventilateur aspirant. Ce four présente, à la hauteur de 1m,50, une grille en fer sur laquelle on charge le combustible. La grille présente une disposition particulière. La tourbe est chargée par la partie supérieure; à la partie inférieure est une porte pour enlever la tourbe torréfiée. Dans ce fourneau, on charge des briquettes de tourbe contenant 20 pour 100 d'eau, et on fait arriver les gaz chauds de 120° à 150°; ils viennent à la partie supérieure et sont refroidis en arrivant à la partie inférieure; on produit alors le courant d'air au moyen d'un ventilateur. En donnant 200 mètres cubes d'air chaud par minute, on peut dessécher par vingt-quatre heures 5,500 briquettes dans un fourneau de 75 mètres cubes. Les charges mettent trois jours à descendre. Le four emploie quatre

hommes, et les frais sont de 1 fr. 50 par mille de briquettes.

TORRÉFIANT, ANTE adj. (tor-ré-fi-an, an-te — rad. *torréfier*). Qui torréfie, qui produit la torréfaction, qui brûle : *Il est midi, heure presque mortelle pour qui affronte ce soleil TORRÉFIANT qui répand sur le ciel d'un bleu d'émalt foncé des nappes de lumière ardente.* (E. Sue.)

TORRÉFIER v. a. ou tr. (tor-ré-fi-é — du lat. *torrere*, rôtir; *facere* faire. Prend deux i de suite aux deux prem. pers. pl. de l'impr. de l'ind. et du prés. du subj. : *Nous torréfions, que vous torréfiez*). Soumettre à un feu vif qui produit une carbonisation incomplète.

TORREIN s. m. (tor-rain). Techn. Amas de matières étrangères qui traversent un bloc d'ardoise.

TORRELAGUNA, ville d'Espagne (Nouvelle-Castille), dans une plaine agréable et fertile, au pied d'une chaîne de collines, près de la droite du Sarrama, à 9 kilom. O. d'Uceda; 2,600 hab. L'église paroissiale a trois nefs et est d'une belle architecture gothique; on y remarque le tableau d'une *Madeleine*, par Louis-Sauveur Carmona. Le territoire produit beaucoup de vins, dont le commerce est actif. Fabrique de poterie. Patrie du cardinal Ximénès.

TORRELLA (Gaspard), médecin espagnol. V. TORELLA.

TORRE-MAGGIORE, ville du royaume d'Italie (Capitanate), sur une colline, à 7 kilom. O. de San-Severo; 6,500 hab.

TORREMUZZA (Gabriel LANCELOTTO CASTELLO, prince DE), illustre antiquaire italien, correspondant de l'Académie des inscriptions, né à Palerme en 1727, mort dans la même ville en 1798. Il indiqua, le premier, une classification complète et rationnelle des monuments de l'antiquité. Il fit restaurer les temples de Ségeste et de Junon-Lucine de Girgenti, qui tombaient en ruine. En faisant fuir des fouilles tout près de Palerme, il découvrit un temple à la Concorde et des catacombes dont l'origine remontait à la domination des Carthaginois en Sicile. Ses travaux l'avaient fait placer au nombre des premiers savants de l'Europe et le célèbre Rasche se plaisait à l'appeler une *Eclat de première grandeur*, lorsque le roi de Naples le nomma conservateur des monuments de la Sicile. « Tout en s'occupant des anciens, dit Angelis, Torremuzza n'oubliait pas ses devoirs de citoyen. Elu membre d'un conseil général d'instruction publique, il multiplia en Sicile les chaires de belles-lettres, de philosophie, de jurisprudence, de sciences naturelles, que les jésuites avaient sacrifiées aux études théologiques. Il encouragea les talents, assura le sort des professeurs. Après avoir organisé les universités de Palerme, de Syracuse, de Trapani, de Catagrigione, de Piazza, il jeta dans la capitale les fondements d'un observatoire, d'un jardin botanique, d'un cabinet de physique, etc., et il se priva de ses livres pour fonder une bibliothèque nouvelle. » Il laissa un magnifique cabinet de médailles, dont le catalogue fut publié en 1794 par Salvatore de Blasi. Torremuzza était membre de la Société des antiquaires de Londres, de l'Académie de Buon-Gusto et de plusieurs sociétés savantes italiennes. Parmi ses nombreux écrits, nous citerons les suivants : *Dissertazione sopra una statua di marmo scoperta nelle rovine di Alesa* (Palerme, 1749, in-8°); *Storia di Alesa, col rapporto de' suoi più insigni monumenti, statue, medaglie, iscrizioni* (1753, in-4°); *Le antiche iscrizioni di Palermo* (1762, in-fol.); *Siciliæ populorum et urbium, regum quoque et tyrannorum veterum nummi Saracenorum epocham antecedentes* (1781-1791, 3 vol. in-fol.); *Siciliæ et objacientium insularum veterum inscriptionum nova collectio* (1769, in-fol.); *Notizia preliminare della fondazione del generale albergo de' poveri* (1772, in-4°); *Memorie delle zecche del regno di Sicilia, e delle monete in este in varj tempi coniate* (1775, in-4°).

TORRENS (Arthur WELLESLEY), général anglais, né en 1809, mort en 1855. Entré, en 1825, comme officier dans les grenadiers de la garde, il prit part, en 1838, à la campagne contre les insurgés du Canada, devint, trois ans plus tard, colonel et gouverneur civil et militaire de l'île Sainte-Lucie, fit partie, en janvier 1853, de la commission chargée d'étudier l'état militaire de la France, de l'Australie et de la Turquie, et, au début de la guerre d'Orient, fut nommé brigadier général de l'armée de Turquie. Placé sous les ordres de sir George Cathcart, il assista aux batailles de l'Alma et de Balaklava et, à Inkermann, attaqu vigoureusement l'aile gauche des Russes. Le Parlement lui adressa des remerciements publics pour la valeur qu'il avait déployée en cette circonstance, et, en décembre 1854, il fut promu major général et commandeur de l'ordre du Bain. Il mourut, huit mois plus tard, à Paris où il avait été envoyé en mission.

TORRENT s. m. (tor-ran — latin *torrens*, mot qui correspond au sanscrit *taranta*, torrent de pluie, Océan, forme augmentée du participe présent *tarant*, de la racine *tar*, traverser, s'échapper, fuir, nager, etc., avec le sens de mouvement rapide dans les dérivés *taras*, vélocité, force, *tarasvant*, tarasvin, rapide, fort etc. Comparez *tara*, *tari*, *tarana*,

taranti, *taranda*, bateau, *taranga*, flot, *tarala*, mobile, liquide. Le russe *tara*, bateau, est identique au sanscrit, et le polonais *tarant* désigne le renne à la course rapide. Au sanscrit *tara*, dans le sens de qui va, qui passe, répond exactement l'irlandais *tara*, rapide). Courant d'eau très-rapide et particulièrement courant d'eau produit par des orages ou des fontes de neige, qui ne dure que peu de temps : *Le couvent de Saint-Saba est bâti dans la ravine même du TORRENT de Cédron.* (Chateaub.)

Le bouheur des méchants comme un torrent s'écoule. RACINE.

Avec grand bruit et grand fracas
Un torrent tombait des montagnes. LA FONTAINE.

Je veux que ce torrent, par un heureux secours,
Sans inonder mes champs les abreuve en son cours. VOLTAIRE.

— Ecoulement abondant : Un TORRENT de larmes. Des TORRENTS de sang. Comment pourrais-je arrêter ce torrent de larmes ? (Boss.) *L'égalité devant la loi a causé des TORRENTS de sang.* (Proudh.)

— Fig. Abondance impétueuse : Un TORRENT d'injures. La parole de cet orateur est un torrent. Il Force impétueuse, irrésistiblement entraînant : *L'exemple est un torrent qui vous entraîne. Le torrent du monde s'écoule, quel que soit que l'on prenne à le retenir.* (Fléch.) *Le torrent n'entraîne que ceux qui veulent bien s'y précipiter.* (Mass.) *Le torrent populaire qui coule avec fureur depuis cinquante ans ne rebrousse pas chemin.* (S. de Sacy.) *On ne peut résister à la mode, c'est un torrent qui entraîne tout.* (De Ségur.)

Je ne résiste point au torrent qui m'entraîne. BOILEAU.

— Laisser passer le torrent, Laisser à une action impétueuse le temps de s'affaiblir; attendre qu'une passion soit calmée, qu'un danger soit passé.

— A torrents, En grande abondance, en parlant de la pluie : *Il pleut à torrents.*

Torrent (LE), tableau de Ruisdael, au musée de Dresde. Dans un site escarpé, un torrent roule et se précipite; l'eau rebondit, mousse, scintille sur le devant du tableau. Au fond, on aperçoit quelques chaumières. Rien de plus poétique et de plus grandiose que ce spectacle, rendu par l'artiste avec une vérité et une puissance extraordinaires.

Ruisdael a peint, à l'exemple d'Everdingen, son maître, beaucoup de *Torrents* et de *Cascades*; il n'est guère de musée public et même de galerie particulière de quelque importance où l'on ne trouve quelque œuvre de lui en ce genre; une des plus remarquables a été gravée, au XVIII^e siècle, par J.-G. Huck, sous ce titre : *le Torrent*.

Des tableaux représentant des *Torrents* ont été peints par Nic. Berghem (gravé au trait par Revell, dans la *Galerie des Arts*, VII, pl. 53), R. Savery (musée de Dresde), J.-J.-D. van Cossiau (vente de Pommerfelden, 1868), Moucheron (musée du Belvédère, à Vienne), Joseph Vernet (au Louvre), Paul Huet (un *Torrent en Italie*, Salon de 1841, et un *Torrent dans les Alpes*, Salon de 1864), Gustave Doré (un *Torrent dans les Alpes*, Salon de 1857), Emile Michel (Salon de 1874), etc.

TORRENTE, bourg d'Espagne, province de Valence, sur la rivière de Torrente; 5,000 hab. Fabriques de toiles.

TORRENTIEL, ELLE adj. (tor-ran-si-él, è-le — rad. *torrent*). Qui appartient aux torrents, qui est produit par les torrents : *Des eaux TORRENTIELLES.*

— Qui ressemble à un torrent, qui tombe à torrents : *Des pluies TORRENTIELLES.*

TORRENTINO (Laurent), imprimeur, né, croit-on, à Zwol (Over-Yssel) vers le commencement du XVI^e siècle, mort en 1563. Il fut attiré à Florence par le duc Cosme et y mit ses presses en activité en 1547. Sa réputation s'étendit bientôt dans toute l'Italie et effaça celle des plus habiles typographes de son temps. Emmanuel Philibert de Savoie l'invita à aller fonder une imprimerie en Piémont. Torrentino se disposait à se rendre à Mondovi lorsqu'il mourut. Les ouvrages sortis de ses presses sont au nombre de 224, dont les plus importants sont : *les Œuvres de saint Clément d'Alexandrie* (Florence, 1551, 3 vol. in-fol.); la première édition des *Pandectes florentines* (Florence, 1553, in-fol.), celle de *l'Histoire de Guichardin* (Florence, 1561, in-fol.).

TORRENTINUS (Hermann), vulgairement *Van Beck*, grammairien, né à Zwol (Over-Yssel) vers le milieu du XVI^e siècle, mort vers 1520. Il entra dans la congrégation des Clercs de la vie commune, professa la rhétorique au collège de Groningue, puis retourna dans sa ville natale où, bien que devenu aveugle, il continua à se livrer à l'enseignement. Il composa des ouvrages de grammaire fort estimés alors. Son écrit le plus connu est *l'Elucidarius carminum et historiarum* (Haguenau, 1510, in-4°), premier essai connu d'un dictionnaire historique, mythologique et géographique, modèle de ceux qui ont servi de base au travail de Moréri. On cite, parmi ses autres écrits : *De generibus nominum* (Deventer, in-4°); *Commentarius in Bucolica ac Georgica Virgilii* (Deventer, 1502, in-4°); *Alexandri doctrinale cum commentariis* (Deventer, 1503), etc.

TORRENTIUS (Lieven VAN DER BEKEN, plus connu sous le nom latin de), prêtre et humaniste belge, né à Gand en 1525, mort à Bruxelles en 1595. Après avoir terminé ses études de droit à Bologne, où il prit le diplôme de docteur, il passa plusieurs années à Rome, s'y lia avec les hommes les plus distingués et fut chargé, à son retour dans son pays, de plusieurs missions et négociations difficiles. Philippe II le nomma évêque d'Anvers en 1576, conseiller d'Etat et archevêque de Malines; mais Torrentius mourut avant d'avoir pris possession de ce dernier siège. Par son testament, il fonda le collège des jésuites de Louvain et lui légua sa riche bibliothèque. De Thou et, après lui, Gérard Brandt ont prétendu que Torrentius traita les protestants avec douceur et désapprouva les persécutions religieuses; mais il est bien difficile de concilier cette opinion avec une pièce de vers latins, intitulée *In laudem Baltasaris Gerardi fortissimi tyrannicidæ*, dans laquelle le prêtre belge fait l'apologie de l'assassin de Guillaume de Nassau. On lui doit : *Poemata* (Anvers, 1579, in-12), recueil de vers écrits avec élégance; des éditions de *Suetone* (1578), d'*Horace* (1602), avec des commentaires estimés; des *Lettres*, insérées dans le *Sylloge epistolarum* de P. Burmann, etc.

TORRENTIUS (Jean), peintre hollandais, né à Amsterdam en 1589, mort en 1640. Il peignit d'abord des sujets de nature morte, puis exécuta de petites scènes extrêmement remarquables par la finesse du ton, le charme du coloris, l'habileté du pinceau. Mais, malheureusement, l'obsession de ses compositions en amoindrit le mérite. Torrentius faisait partie d'une secte d'adamites, qui se livraient aux plus abominables orgies, et l'artiste se distinguait entre tous par la corruption honteuse de ses mœurs. Arrêté et mis à la torture, il fut condamné à vingt ans de prison; mais, grâce à des amis puissants, il put passer en Angleterre, où il fit admirer son talent, mais où ses mœurs lui attirèrent le mépris. De retour dans sa ville natale, il fut obligé d'y vivre caché jusqu'à sa mort. Par ordre du gouvernement, le bourreau brûla tous les tableaux de Torrentius qu'on put découvrir.

TORRENTUEUX, EUSE adj. (tor-ran-tueux, eu-ze — rad. *torrent*). Qui se transforme en torrent, qui a l'impétuosité d'un torrent : *Une petite rivière TORRENTUEUSE, à lit pierreux, arrose cette vallée serrée entre deux montagnes parallèles.* (Balz.)

— Qui appartient à un torrent : *Les eaux suivent un lit inégal et TORRENTUEUX.* (F. Soulié.)

Fig. Inégal et impétueux : *Emportés par leur existence TORRENTUEUSE, ils ne sont ni époux, ni pères, ni amants.* (Balz.) *Ce sujet prêtait à une de ces compositions TORRENTUEUSES qu'affectionnait Rubens.* (Th. Gaut.)

TORRE-PELLICE, ville du royaume d'Italie, province de Turin, à 16 kilom. S.-O. de Pignerol; 3,700 hab.

Torre-Pignatara, édifice de forme ronde, qui s'élève près de Rome, sur la route de cette ville à Naples, et où l'on a trouvé le tombeau colossal en porphyre rouge connu généralement sous le nom de tombeau d'Hélène. Ce monument, élevé par Constantin à sa mère, se compose d'une pièce circulaire ornée de niches, à l'intérieur.

TORRES ou ENDEAVOR (Détroit de), dans l'océan Equinoxial, entre la Papouasie et l'Australie; 150 kilom. de longueur. Il est obstrué par une multitude de récifs et d'îlots, qui en rendent la navigation excessivement dangereuse. Il renferme, entre autres groupes d'îles, celle du Prince-de-Galles. Découvert en 1606 par Louis de Torres, traversé par Cook en 1770, il a été exploré par les corvettes françaises *Astrolabe* et la *Zélee* en 1840.

TORRÉS (Louis DE), prélat espagnol, né à Malaga en 1533, mort à Rome en 1584. Il se rendit jeune à Rome, où il devint protonotaire apostolique, président de la chambre apostolique, et gagna la confiance de Pie V, qui l'envoya comme légat extraordinaire en Espagne en 1570. Torrès remplit avec un plein succès la mission dont il avait été chargé et qui consistait à amener la formation d'une ligue entre le roi d'Espagne et Venise contre les Turcs. Philippe II, dont il sut, en cette circonstance, gagner la faveur, le nomma, en 1575, archevêque de Montreale. Sous le pape Grégoire XIII, il fut également chargé de plusieurs missions importantes. Son neveu, Louis DE TORRÉS, né à Rome en 1552, mort dans la même ville en 1609, succéda à son oncle comme archevêque de Montreale et regut, en 1606, le chapeau de cardinal. Il entra en correspondance avec le Tasse, les cardinaux Borromée et Baronius, et autres personnages illustres. On a de lui : *Historia della chiera di Monreale* (Rome, 1596, in-4°), sous le pseudonyme de Luigi Leilo.

TORRÉS (Louis DA MOTTA PEO DAS), amiral portugais, né à Lisbonne en 1769, d'une famille noble française du nom de La Motte, mort en 1822. Il commanda, en 1797-1798, les batteries flottantes destinées à défendre l'entrée du Tage, gouverna le Brésil de 1800 à 1805, fit, à son retour en Portugal, une guerre à outrance aux corsaires algériens et combattit contre l'armée française d'invasion en 1807. Etant revenu au Brésil en 1811,

il y servit comme vice-amiral, remplit les fonctions de capitaine général du royaume d'Angola de 1816 à 1820, et mérita l'estime générale par les établissements utiles qu'il créa dans ce pays. Membre du conseil de l'amirauté à son retour en Portugal, il mourut du chagrin que lui causa la révolution de 1822.

TORRÉS (François), théologien espagnol. V. TURRIEN.

TORRÉS-CAICEDO (J.-M.), publiciste et poète américain, né à Bogota en 1830. Dès l'âge de dix-sept ans, il entra dans la carrière des lettres, publia des vers et collabora à divers journaux, notamment à *El Progreso* et à *El Dia*, où il défendit avec chaleur les idées progressistes. Le gouvernement, qu'il attaqua avec une extrême vigueur, donna l'ordre de briser les presses de ce dernier journal, et, pendant la lutte qui s'ensuivit, Torrès-Calcado fut atteint d'un coup de feu qui lui fit une assez grave blessure. Peu après, il fut élu membre du congrès de la Nouvelle-Grenade. Le pouvoir exécutif ayant été changé, il devint successivement secrétaire de légation à Paris et à Londres, intendant des finances de l'Etat de Bolivar et de Magdalena, secrétaire de la mission à Washington, et chargé d'affaires en France et dans les Pays-Bas. En 1864, M. Torrès-Calcado se démit de ses fonctions officielles pour se consacrer entièrement aux lettres. Toutefois, il a occupé depuis lors les fonctions de ministre plénipotentiaire de la république du Salvador à Paris et s'est rendu en 1874 à Rome, où il a élaboré et signé pour son gouvernement un concordat avec Pie IX. L'Académie des sciences morales et politiques de Paris l'a admis, le 4 mai 1872, au nombre de ses membres correspondants. Indépendamment de nombreux articles dans les journaux précités et dans la *Ameria* de Madrid, le *Correo de Ultramar*, etc., on lui doit : *Religion, patrie et amour* (Paris, in-8°), recueil de poésies; *Essais sur les principaux publicistes, poètes et littérateurs latino-américains* (Paris, 1863, 2 vol. in-8°), etc.

TORRES-NOVAS, ville de Portugal (Estramadure), dans une plaine très-fertile, après d'une haute montagne rocheuse, à 22 kilom. N.-E. de Santarem; 4,000 hab.

TORRES-VEDRAS, ville de Portugal (Estramadure), sur la gauche du Sizandro, qu'on y passe sur cinq ponts, à 50 kilom. de Lisbonne; 3,500 hab. Récolte de vin; mine de charbon de terre dans les environs. Wellington, pressé par les Français, s'y retrancha en 1810, et y exécuta les fameuses lignes de Torres-Vedras. En 1810, Masséna ayant forcé Wellington à la retraite, le général anglais se renferma derrière les lignes qu'il avait fait construire à Torres-Vedras (V. MASSÉNA). M. Thiers décrit ainsi les fortifications de Torres-Vedras : « Les ouvrages de fortification de Torres-Vedras étaient les uns ouverts à la gorge, les autres fermés. Tous avaient glacis en terre, fossé, escarpe en pierre sèche, magasins en bois pour les vivres et les munitions. Il y en avait qui étaient armés de six bouches à feu; il y en avait qui en contenaient cinquante, depuis les calibres de 6 et de 8 jusqu'à ceux de 16 et de 24. Ces bouches à feu étaient toutes montées sur des affûts de position, de manière à ne pouvoir servir à l'ennemi en cas de mouvement rétrograde d'une ligne sur l'autre. On avait vu le riche arsenal de Lisbonne pour fournir cette artillerie, et employé tous les bœufs du pays pour la mettre en place. Des routes larges et faciles avaient été pratiquées entre ces divers ouvrages, de manière à y conduire les renforts avec une extrême rapidité. Un système de signaux emprunté à la marine (le télégraphe était alors dans son enfance) pouvait en quelques minutes apporter au centre de la ligne la nouvelle précise de ce qui se passait à ses extrémités. A son entrée même, c'est-à-dire vers Sobral (village situé à droite de la route qui va de Lisbonne à Torres-Vedras), se trouvait une sorte de champ de bataille, préparé à l'avance pour que l'armée anglaise pût accourir tout entière vers la partie la plus accessible et joindre sa force propre aux mille feux des ouvrages environnants. Naturellement on avait placé les Portugais dans les fortifications, et on leur avait adjoint 3,000 canonnières, Portugais aussi, longuement formés à la manœuvre du canon, et tirant juste. L'armée anglaise, avec ce qu'il y avait de plus disponible, de plus manœuvrier dans l'armée de ligne portugaise, était destinée à occuper les campements principaux, qu'on avait habilement disposés près des points supposés d'attaque. Tout avait été soigneusement préparé pour qu'elle y fût bien abritée, bien nourrie, et qu'elle pût y partager son temps entre le repos et les manœuvres. »

TORRETTA, montagne de Sicile, près de Palerme. Elle a 1,374 mètres d'altitude.

TORREVIEJA, ville d'Espagne, province d'Alicante, ch.-l. d'un district maritime sur la Méditerranée; 10,704 hab. Subdélégation des salines; vice-consulats étrangers; fabriques d'étoffes; salines les plus importantes de l'Espagne, salaisons; pêche active. Torrevieja possède une vaste rade et un port excellent pour le cabotage. Ce port est protégé par un fort et une batterie.

TORREYA s. m. (to-ré-ia — de *Torrey*, botan. américain). Bot. Genre d'arbres, de la famille des conifères, tribu des taxinées, comprenant deux espèces, qui croissent, l'une au Japon, l'autre dans les contrées chaudes de l'Amérique. Il Syn. de *CLADODENDRON*, genre de verbenacées. Il Syn. de *SOUTHERN*, genre de verbenacées.

— **Encycl.** Les *torreyas* sont des arbres de moyenne grandeur, à feuilles épaisses ou distiques, linéaires, assez larges ; les fleurs sont dioïques, les mâles en chatons solitaires axillaires, les femelles solitaires terminées ou terminées à l'axille des feuilles ; le fruit est une sorte de drupe, entouré à sa base d'un involucre écailleux et renfermant une graine à tégument externe osséux. Les espèces peu nombreuses de ce genre croissent dans les régions tempérées de l'Amérique du Nord et de l'Asie orientale. La plupart de ces arbres sont très-rustiques et végètent très-bien en plein air sous nos climats ; mais ils sont peu recherchés, bien qu'ils ne manquent pas d'élégance, parce qu'ils exhalent en général une odeur forte et désagréable. Le sol qui leur convient est la terre de bruyère dans leur jeunesse, et plus tard un terrain siliceux, légèrement humide et consistant. On les multiplie de graines, qu'on sème aussitôt après leur maturité, et qui néanmoins ne lèvent souvent que la seconde année ; mais, comme il n'est pas toujours facile de s'en procurer, on y supplée par le bouturage des cimes ou têtes.

Le *torreya nucifera* est un arbre d'environ 10 mètres, à rameaux nombreux, étalés, portant des feuilles épaisses, coriaces, luisantes, d'un vert foncé en dessus, plus pâle en dessous ; le fruit est ovoïde oblong, charnu, lisse et verdâtre. Cet arbre croît dans les montagnes du Japon, et il est généralement cultivé dans ce pays. Son fruit a une chair molle, fibreuse, d'une saveur aromatique, un peu astringente et qui pique la langue pendant un moment ; à l'intérieur, on trouve un noyau ovoïde, renfermant une amande charnue, huileuse, très-âpre et astringente, quand elle est fraîche, comme les glands de chêne. Par la dessiccation, elle perd cette âpreté et devient comestible. On en mange beaucoup dans le pays ; on en obtient aussi une huile qu'on dit fort bonne, et qui sert à apprêter les viandes, bien qu'elle ait des propriétés laxatives ou purgatives. Cette espèce est la première du genre qui ait été introduite en Europe ; elle vient très-bien dans nos jardins ; mais nous ne possédons guère jusqu'à ce jour que des pieds femelles, obtenus par le bouturage des branches latérales, et qui, par conséquent, ne donnent pas de graines fertiles.

Le *torreya à feuilles d'if*, vulgairement *cèdre puni*, atteint la hauteur de 15 mètres ; son écorce est brunâtre. Il croît dans les terrains rocheux et calcaires de la Floride. Il devient un très-bel arbre, mais ses parties herbacées répandent, pour peu qu'on les touche, une odeur résineuse ou même bitumineuse très-désagréable ; cette odeur se retrouve encore plus forte dans le bois, qui lui doit sa propriété d'éloigner les insectes.

Le *torreya muscadier* peut arriver à la dimension du précédent, mais il reste souvent plus petit ; ses feuilles sont plus longues, d'un vert gai ; son écorce est d'un gris brunâtre, ou fauve, et ses fruits d'un vert jaunâtre. Il croît dans les montagnes de la Californie ; son bois est de bonne qualité, d'une odeur forte, et se conserve longtemps.

Le *torreya élevé* est un grand arbre, à tige droite, élancée et couverte d'une écorce gris brunâtre ; ses rameaux sont étalés, et ses feuilles épaisses sont marquées, en dessous, d'une ligne rosée ; ses fruits sont jaunâtres à la maturité. Il croît dans le nord de la Chine. Plus délicat que les précédents, il est sensible au froid et redoute aussi le soleil, qui fait jaunir son feuillage ; aussi, dans le centre et le nord-est de la France, faut-il le planter dans une situation abritée et ombragée. Il végète plus vigoureusement sur les bords de la mer. Quelques auteurs le classent dans le genre *cephalotaxus*.

TORREYA s. f. (to-ré-i). Bot. Syn. de **TORREYA**.

TORRIANI (Giovanni), surnommé *Gianello*, habile mécanicien et mathématicien italien, né à Crémone. Il vivait au xvi^e siècle et devint célèbre en Espagne, sous Charles-Quint, par plusieurs grands travaux de mécanique et d'hydraulique. Torriani gagna la faveur de l'empereur-roi par la construction d'une horloge que Tiraboschi déclare admirable, et fut appelé, dit Covarruvias, le second Archimède. Il suivit Charles-Quint, en 1556, dans sa retraite au monastère de Saint-Just. Là, il s'efforçait chaque jour d'annoncer et d'intéresser, par d'ingénieuses inventions, l'esprit inoccupé de Charles. C'est ce que raconte l'historien de la guerre de Flandre, Flaminio Strada : « Charles-Quint s'occupait, dans la solitude du monastère de Saint-Just, à construire des horloges, dont il gouvernait les roues plus aisément que celles de la Fortune. Il avait pour maître en ce métier Gianello Torriani, qui, chaque jour, trouvait de nouvelles mécaniques pour recréer l'esprit de Charles, avide et curieux de toutes ces choses. Souvent, après le repas, Gianello faisait paraître et manœuvrer sur la table du prince

de petites figures de chevaux et d'hommes armés. Les uns battaient du tambour, les autres sonnaient du clairon ; on en voyait qui s'avancèrent au pas de course les uns contre les autres, s'attaquaient en ennemis, et combattaient à coups de lance. Quelquefois l'ingénieur mécanicien lâchait dans la chambre de petits oiseaux de bois qui volaient de tous côtés, et qui étaient construits avec un si merveilleux artifice, qu'un jour le supérieur du couvent, qui se trouvait présent par hasard à ce spectacle, parut craindre qu'il n'y eût de la magie dans ces étranges curiosités de la science. » Charles-Quint agita d'ailleurs fréquemment avec Torriani de plus utiles et plus sérieux problèmes, entre autres un projet hardi que Gianello eut l'honneur de mettre à exécution, après la mort de ce prince, et qui consistait à faire monter les eaux du Tage jusque sur les hauteurs de Tolède. Le courant de ses études porta Gianello à s'occuper de la construction des *titeros* ou marionnettes espagnoles, construction dans laquelle il introduisit de notables perfectionnements, qui ne tardèrent pas à pénétrer dans la pratique journalière des *titereros*, comme on appelait alors les névrosistes de la Péninsule.

TORRICELLI (Evangelista), célèbre physicien et géomètre italien, né à Faenza en 1608, mort en 1647. Il étudia d'abord au collège des jésuites de sa ville natale. Envoyé à Rome à l'âge de vingt ans pour y suivre les leçons de Benoit Castelli, disciple de Galilée, il ne tarda pas à devenir l'ami et le confident de ce maître, qui le mit bientôt en relation avec Galilée lui-même. Son premier travail, qui ne fut imprimé qu'en 1644, refondu avec plusieurs autres, avait pour objet l'étude du mouvement parabolique des projectiles ; il contenait cette remarquable proposition, que les paraboles décrites par une infinité de projectiles lancés d'un même point, avec la même vitesse, dans toutes les directions, ont pour enveloppe un même paraboloïde, en dehors duquel aucun projectile ne peut parvenir. Le manuscrit fut envoyé à Galilée, qui conçut dès lors une estime méritée pour le jeune savant et désira l'avoir près de lui. Mais la réunion n'eut lieu que beaucoup plus tard, et Torricelli ne put jouir que durant trois mois de la société de l'illustre vieillard. Le P. Mersenne avait, en 1638, annoncé à Galilée la découverte que Roberval venait de faire de la quadrature de la cycloïde. L'annonce ne contenait aucune démonstration ; Galilée, qui, le premier, avait attiré l'attention des géomètres sur cette courbe, transmit la lettre de Mersenne à ses disciples et à ses amis. Cavalieri ne put parvenir à résoudre la question ; Torricelli trouva l'aire de la courbe. Viviani en détermina la tangente. Torricelli a depuis publié, en 1644, à la suite de ses autres ouvrages, la démonstration qu'il avait trouvée ; cette publication, faite de bonne foi, et d'autant plus légitime que Roberval n'avait fourni aucune preuve, fut l'origine d'une longue querelle qui abrégea ses jours et sur laquelle nous reviendrons.

On ne sait pas à quelle époque il découvrit sa fameuse loi de l'écoulement des liquides ; elle n'a été rendue publique qu'en 1644.

L'origine de la découverte du baromètre est mieux connue : des fontainiers de Florence, ayant voulu établir une pompe aspirante pour élever l'eau à une hauteur qui dépassait 32 pieds, n'avaient naturellement pas pu parvenir à la faire fonctionner utilement ; ils vinrent consulter Galilée, qui, d'abord embarrassé, répondit à tout hasard que la nature n'avait horreur du vide jusqu'à 32 pieds. Il touchait alors au terme de sa vie et, quoiqu'il eût certainement connaissance de la pesanteur de l'air, comme on le voit dans ses *Dialogues*, il ne put que léguer à Torricelli le soin de trancher la question. C'est en 1643 (Galilée venait de mourir) que Torricelli, soupçonnant que le contre-poids qui soutient l'eau au-dessus de son niveau dans le tuyau d'une pompe aspirante est le poids de la masse d'air appuyée sur sa surface extérieure, imagina de répéter l'expérience avec un liquide plus dense que l'eau, pour voir si la différence de niveau serait moindre, comme il supposait que cela devait être. Il se servit pour cela du mercure ; il en remplit un tube fermé par un bout, le renversa par l'autre bout dans un bain du même liquide, et ainsi le premier baromètre se trouva construit.

La mort de Galilée avait laissé vacante la chaire de mathématiques à l'Académie de Florence ; Torricelli, qui avait assisté ce grand homme à son lit de mort, et qui avait reçu de lui le dépôt de ses papiers, fut appelé à lui succéder par le grand-duc, qui le nomma un de ses mathématiciens.

En 1644, comme nous l'avons déjà dit, Torricelli songea à réunir tous ses ouvrages et à les publier. La plupart se rapportaient à la pesanteur ; il les rassembla sous le titre : *De motu gravium naturaliter accelerato*. On y remarque, outre ce dont nous avons déjà parlé, ce principe, qui est peut-être la plus ancienne expression rudimentaire du théorème des vitesses virtuelles : « Lorsque deux poids sont tellement liés ensemble, qu'étant placés comme l'on voudra leur centre de gravité commun ne hausse ni ne baisse, ils sont en équilibre dans toutes ces situations. » C'est à l'aide de ce principe que Torricelli

déterminait le rapport de deux poids qu'il attachait à une même corde passée sur une poulie et reposant sur deux plans diversement inclinés, s'y font équilibre.

La publication de son grand ouvrage attirait, comme nous l'avons dit, à Torricelli d'injustes reproches de la part du vain et irascible Roberval. Celui-ci passant bientôt d'une discussion modérée aux plus violentes injures, Torricelli mit fin à la querelle en lui répondant, par une lettre de 1646, « qu'il importait peu que le problème de la cycloïde fût né en France ou en Italie ; qu'il ne s'en disait pas l'inventeur ; que jusqu'à la mort de Galilée on n'avait point connu en Italie la mesure de cette courbe, qu'il avait trouvée les démonstrations qu'on lui contestait et qu'il s'inquiétait peu qu'on le crût ou non ; que si l'on était jaloux de cette découverte, il l'abandonnait à qui la voulait, pourvu qu'on ne prétendît pas la lui arracher par violence, etc. » C'est cette lettre que Pascal a plus tard odieusement travestie, en la présentant comme une rétractation et un aveu.

Comme Galilée, Torricelli était aussi habile à exécuter les instruments qu'à les imaginer, et l'on montre encore à Florence plusieurs objectifs travaillés par lui. Ses ouvrages sont d'ailleurs remarquables sous le rapport du style, par l'élégance, la concision et la clarté. Outre quelques opuscules que nous n'avons pu mentionner, il a laissé un grand nombre de manuscrits, que l'on conserve précieusement à Florence.

TORRIDE adject. (tor-ri-de — lat. *torridus*, de *torrere*, brûler). Brûlant, excessivement chaud : *Les buffes lèvent leurs muflles baveux et bistrés pour humer l'air TORRIDE.* (Th. Gautier.)

— Géogr. et astron. *Zone torride*, portion de la terre ou du ciel située entre les deux tropiques : *Les habitants de la zone TORRIDE ont le soleil à plomb sur leurs têtes deux fois l'année.* (Acad.) *La lumière embellit les couleurs de l'insecte, et sous la zone TORRIDE on voit s'accroître le nombre de ceux qui offrent les teintes les plus brillantes.* (Maury.)

TORRIEN, **TORRIENNE** adject. (tor-ri-dien, i-é-ne — rad. *torride*). Qui appartient, qui a rapport à la zone torride : *C'est dans ces forêts TORRIENNES que des ouragans nécessaires, au défaut des hivers, détruisent en un jour des légions d'insectes qui y multiplient toute l'année.* (B. de St-P.)

TORRIGIANO, médecin italien, dont on a écrit le nom de façons très-diverses, *Turriano, Turrianus, Crusianus*, etc., né vers 1270, mort en 1350. On n'a que des renseignements très-incertains sur son existence. On croit qu'il eut pour maître Taddeo et qu'il se rendit à Paris, où il professa la médecine. Il se rendit ensuite à Florence, d'où il était originaire, y professa et pratiqua la médecine, puis entra dans l'ordre des Chartreux. On a de lui un commentaire sur l'*Ars practica* de Galien, publié sous le titre de *Crusianus, monaci Cartusienensis, plus quam commentum in librum Galeni* (Bologne, 1849, in-fol.), souvent réédité.

TORRIGIANO (Pietro), sculpteur italien, né à Florence vers 1472, mort à Séville en 1522. Il avait été admis à étudier les antiques dans le jardin de Laurent de Médicis, lorsqu'un jour, dans un accès de colère et de jalousie, il frappa d'un si violent coup de poing son condisciple Michel Ange, qu'il lui écrasa le nez et le défigura pour toujours. Forcé de quitter Florence à la suite de cet acte de brutalité, Torrigiano se rendit à Rome où Alexandre VI lui fit faire des travaux en stuc, puis il servit pendant quelque temps avec beaucoup de bravoure dans l'armée de César Borgia. Mécontent de ne pas obtenir le grade de capitaine, il passa en Angleterre et y exécuta en marbre, en bronze et en bois de remarquables travaux pour Henri VIII. En 1519, Torrigiano quitta l'Angleterre, se rendit en Espagne et exécuta à Grenade deux chefs-d'œuvre, la *Charité* et l'*Ecce Homo*. Un grand seigneur, le duc d'Arcos, lui ayant commandé une statue de la Vierge dont il lui offrit ensuite un prix dérisoire, l'artiste, offensé, brisa son œuvre, fut poursuivi comme sacrilège et se laissa mourir de faim dans les prisons de l'inquisition (1522). Ce fougueux et turbulent artiste, qui perit victime de la violence de son caractère, avait un très-grand talent. Outre les œuvres mentionnées, nous citerons de lui : le *Tombéau de la comtesse de Richmond* et le superbe *Mausolée de Henri VIII et d'Elisabeth d'York*, l'un et l'autre à Westminster ; les statues de *Saint Léon* et de *Saint Jérôme*, dans le couvent des Hiéronymites, près de Séville ; un *Crucifix* en terre cuite, que Vasari regardait comme une merveille.

TORRIGIO (François-Marie), érudit italien, né à Rome vers 1580, mort vers 1650. Devenu chanoine dans sa ville natale, il employa ses loisirs à composer des ouvrages dont la plupart offrent fort peu d'intérêt aujourd'hui. Nous nous bornerons à citer : *Le Sacre grille Vaticane* (Rome, 1639, in-8°), où l'on trouve la description des monuments les plus remarquables de la basilique de Saint-Pierre de Rome ; *De cardinalibus Ecclesie scriptoribus* (Rome, 1641, in-4°) ; *Sacri trofei romani* (Rome, 1644, in-8°) ; *Historia narratione della chiesa del corpo di Christo* (Rome, 1649, in-4°).

TORRIJOS, ville d'Espagne, prov. et à 22 kilom. de Tolède, dans une grande plaine ; 2,000 hab. Climat malsain. Elle était jadis entourée de murailles, dont il reste quelques traces. Le seul édifice intéressant qu'on y remarque aujourd'hui est l'ancien palais des comtes d'Altamira, dont le portail, les sculptures et les décorations intérieures sont défigurés par le badigeon. Il ne reste que quelques murs d'un monastère de franciscains qui s'élevait au sud de la ville.

TORRIJOS (Jose-Maria), patriote et général espagnol, né à Madrid en 1791, mort en 1831. A l'âge de dix ans, il fut admis parmi les pages de Charles IV, ce qui le mit en rapport familial avec le jeune infant, qui fut plus tard Charles VII. Les pages royaux recevaient de bonne heure des grades dans l'armée et, à seize ans, Torrijos fut promu capitaine dans un des régiments irlandais au service de l'Espagne. Lors du grand soulèvement du 2 mai 1808 et pendant la guerre de l'indépendance qui en fut la suite, il se signala par sa bravoure et, en 1811, il était déjà colonel d'un régiment. Il assista à la bataille de Vittoria et, à la fin de la guerre, fut promu général de brigade. Les événements dans lesquels il avait été acteur et témoin n'avaient fait que rendre plus fortes ses aspirations vers la liberté, et il refusa le commandement en second de l'armée envoyée sous les ordres de Morillo contre les insurgés de l'Amérique du Sud. En 1817, il fut jeté dans les cachots de l'inquisition, comme coupable de conspiration contre le gouvernement, et y fut retenu jusqu'en 1820, époque à laquelle la révolution le délivra. Nommé aussitôt capitaine général de Valence, il déploya, en cette qualité, une grande activité et fut appelé au ministère de la guerre dans les premiers jours de 1823. Après l'entrée des Français en Espagne et le triomphe de la royauté, il se réfugia d'abord en France, puis en Angleterre, où il se créa des ressources en traduisant en espagnol, pour les libraires de l'Amérique du Sud, différents ouvrages, notamment les *Mémoires* du général anglais Miller, qui avait été au service du Pérou. La Révolution française de 1830 vint réveiller ses espérances, et il se rendit à Gibraltar afin d'être à même d'écarter l'occasion favorable de provoquer une insurrection en Espagne. Moreno, gouverneur de Malaga, l'engagea traîtreusement à tenter un débarquement dans le voisinage de cette ville et lui promit de le soutenir avec les troupes qu'il avait sous ses ordres. Torrijos crut d'autant plus facilement à ces promesses, qu'il était fermement persuadé que le moment d'une transformation politique de l'Espagne était arrivé, et, plein de confiance dans le succès de son expédition, il quitta Gibraltar, le 30 novembre 1831, à la tête de cinquante hommes seulement. Cinq jours plus tard, lui et sa petite troupe étaient faits prisonniers par Moreno, qui envoya demander à Madrid ce qu'il fallait en faire. On croyait que Ferdinand aurait quelque indulgence pour Torrijos, qu'il connaissait depuis si longtemps, mais la seule réponse de ce prince fut cet ordre laconique : « Que los fusilen. Yo el Rey. » (Qu'on les fusille. Moi, le Roi). L'ordre fut exécuté à Malaga le 11 décembre. Moreno ne jouit pas longtemps du fruit de sa trahison, car la mort de Ferdinand vint bientôt après changer la face des choses, et il fut dépourvu de sa charge par la reine Christine, qui donna le titre de comtesse à la veuve de Torrijos, et fit placer le buste de ce dernier sur la façade de la maison dans laquelle il était né à Madrid.

TORRINGTON, bourg et paroisse d'Angleterre (Devon), bâtie au sommet et sur le penchant d'une colline, et sur la rive droite de la *Torridge*, à 48 kilom. N. d'Exeter ; 3,800 hab. Fabrique de laine et de ganterie. C'est un bourg très-ancien, qui avait un château fort dont on ne voit plus de trace.

TORRINO (Barthélemy), médecin italien du xvi^e siècle. Il était originaire de Nice, professa avec beaucoup de succès la philosophie à l'université de Turin et devint médecin du duc de Savoie, Victor-Amédée II, plus tard roi de Sardaigne. On a de lui : *Parnassus triplex seu Musarum afflatus physiologico-mathematici*, etc. (Turin, 1655, in-fol.) ; *Riscontro della dottrina ipocratica col tremulo del serenissimo principe Maurizio di Savoia* (Turin, 1657, in-4°) ; *Le Travegole degli astrologi circa gli eclissi solari* di 1661 (Turin, 1660), opuscule dans lequel il fixe au 30 mars 1661 une éclipse de soleil qui, selon d'autres astronomes, devait avoir lieu en septembre de la même année ; la prédiction de Torrino fut justifiée par l'événement et lui valut une grande réputation parmi les astronomes ; *De vi febrifuga corticis peruvianii, qui cum vino propinatur* (Turin, 1688) ; *De gestis, vita et moribus veterum* (sans date), etc.

Torrimondo, tragédie de Torquato Tasso (1587). C'est un des ouvrages composés par le poète durant sa détention à l'hôpital Sainte-Anne de Ferrare ; il le fit paraître un an après sa mise en liberté et le dédia au prince Vincent de Gonzague, qui avait intercédé pour lui auprès d'Alphonse d'Este. Cette tragédie est plus remarquable par l'éclat du style que par toute autre qualité. Le sujet paraît être tout entier de l'invention du

Tasse; c'est un roi des Ostrogoths qui épouse sa sœur sans la connaître, en la prenant pour une princesse étrangère. Selon l'idée toute romaine que les Italiens avaient alors de l'art dramatique, la pièce ne se compose que de récits de ce qui se passe hors de la scène, et de conversations qui préparent de nouveaux événements. Le *Torrismondo* est riche de poésie; la seule description d'une tempête en mer occupe plus de quarante vers. Les chœurs renferment de beaux mouvements tyriques; cette tragédie est aussi toute remplie de sentences morales et philosophiques. Quelques scènes sont belles, mais une imitation mal entendue de l'antique a ôté au poète toute la vigueur de son génie. Les vers sont pleins de noblesse et quelquefois d'éloquence. « Cependant, dit Sismondi, la pièce est froide et de peu d'effet; seulement le chœur qui la termine touche profondément, parce que le poète, en l'écrivant, l'appliquait à lui-même, à ses malheurs et à sa gloire, qu'il voyait ou qu'il croyait voir s'évanouir. » Il est un mérite qui distingue le *Torrismondo* des pièces antiques; c'est, d'après la remarque de Baroni, la première pièce qui présente le contraste de l'amitié et de l'amour. D'autre part, Corniani dit que « c'est peut-être, malgré ses défauts, la meilleure tragédie italienne du xvi^e siècle. » A peine publiée, cette tragédie eut l'honneur de dix éditions consécutives.

TORRITA (Fra Jacques DEGLI ALTIMANNI DE), mosaïste italien, né à Torrita (Toscane) vers 1205, mort vers 1295. Il entra dans l'ordre de Saint-François, étudia, croit-on, son art à Rome, puis revint à Florence, où ses travaux lui acquirent la réputation du plus habile mosaïste de son temps. Par la suite, il retourna à Rome et fut chargé d'exécuter, sous le pontificat de Nicolas IV, des mosaïques dans la tribune de Saint-Jean-de-Latran et dans le chœur de Sainte-Marie-Majeure. Les œuvres qui restent de cet artiste justifient parfaitement les éloges de ses contemporains et c'est avec raison qu'on le désigne comme le restaurateur de son art en Italie.

TORROX, ancien *Cavicum*, ville d'Espagne, province et à 20 kilom. S.-E. de Malaga, près de la Méditerranée, à la droite de la petite rivière de son nom, sur une montagne dont les flancs sont plantés de vignes et d'arbres fruitiers et qui domine une très-belle et riche campagne s'étendant jusqu'à la mer; 4,800 hab. On y récolte d'excellent vin.

TORRUBIA (Joseph), théologien et historien espagnol, né à Grenade dans les dernières années du xviii^e siècle, mort en 1768. Il entra d'abord dans l'ordre de Saint-Pierre d'Alcantara, et fut envoyé aux îles Philippines, comme missionnaire et secrétaire du Père Poguéras, commissaire général du Mexique. Emprisonné à la suite d'un soulèvement des religieux contre ce dernier, il recouvra sa liberté après quatre mois de captivité, et se rendit à Rome, où il quitta sa première congrégation pour entrer dans l'ordre des Franciscains. Pendant près de trente ans, il parcourut l'Asie et l'Amérique, fit un long séjour à Canton et revint en Espagne en 1750. Nous citerons parmi ses nombreux écrits : *Dissertation historique-politique-géographique des îles Philippines; propagation du culte mahométan dans ces îles*, etc. (Madrid, 1738, in-4°); *Analyse historique-critique de saint Gilles* (Madrid, 1738, in-4°); *Description poétique de la plante gila, qui se trouve dans les campagnes de la Havane* (1749, in-4°); *Chansons contre les francs-maçons* (1752, in-8°); *Introduction à l'histoire naturelle de l'Espagne* (Madrid, 1754, in-fol.); *Chronique de l'ordre séraphique* (Rome, 1756, in-fol.), etc.

TORRY-ISLAND, île d'Islande, peu peuplée et peu étendue. On y trouve ensevelies dans le sable des ruines d'habitations, d'églises, de tours rondes, etc.

TORS, ORSE adj. (tor, tor-se — lat. *tor-sus*; de *torquere*, tordre). Qui est tordu, contourné en hélice : *Du fil tors*. De la soie tors. Une jambe tors. Les cornes du bubale sont recourbées en arrière et torses comme une vis. (Buff.) L'avant-bras est tordu dans le basket à jambes tors. (Lecoq.)

— Fam. *Cou tors*, Hypocrite, personne qui prend des airs mystiques.

— Archit. *Colonne tors*, Colonne dont le fût est contourné en forme d'hélice.

— s. m. Techn. Action de tordre des fils : Donner le tors à la laine.

— Mar. Degré de torsion donné à un faisceau de fils de carot formant un cordage.

— Techn. Torsion : Donner du tors aux fils. Augmenter le tors d'un câble. Gros cordage de soie qu'on emploie en tapisserie. Tors droit, Torsion du fil exécutée à droite. Tors gauche, Torsion du fil exécutée à gauche : Dans le retordage double, le fil formé par un tors droit devient tors gauche et réciproquement. (Falcot.) Tors sans fût, Soie ouvrée qui tient le milieu entre l'organsin et la trame et qui entre quelquefois dans la chaîne des étoffes.

— Syn. Tors, tordu, tortillé, etc. V. TORDU.

TORSADE s. f. (tor-sa-de — rad. *tors*). Frange tordue en hélice : Des torsades d'or, de soie, de coton. Les rideaux étaient ornés de torsades de soie.

— Ornement d'or ou d'argent, tordu en hélice, qui sert de marque distinctive pour les épaulettes des officiers : Il ambitionnait depuis bien des années les grosses torsades de l'épaulette de commandant.

— Par ext. Objet quelconque contourné en hélice : Une torsade de corail s'enroulait dans les nattes de ses cheveux noirs. (E. Sue.)

TORSCK s. m. (torsk — altér. de l'allemand *dorsh*). Ichtyol. Un des noms des morues, dans le nord de l'Europe.

TORSE s. m. (tor-se — de l'italien *torso*, proprement trognon de chou ou de fruit, puis statue sans tête, lequel répond au piémontais *trous*, espagnol et portugais *trozo*, provençal et vieux français *trois*, *trous*, vieux haut allemand *turso*, *torso*, nouveau haut allemand *dorsch*, trognon de chou. Toutes ces formes sont rattachées par Diez au latin *thyrus*, grec *thyrus*, tige des plantes). B.-arts. Partie d'une figure humaine, et surtout d'une statue, qui comprend les épaules, les reins et la poitrine : Le torse d'Apollon du Belvédère. Le torse de l'Hercule Farnèse.

« Même partie d'un corps humain : C'était un petit homme dont le torse figurait bien le corps d'un hanneton. (Balz.) Morot ôta sa veste, la mit sur les pieds de sa femme et resta le torse nu. (E. Sue.) Plusieurs esclaves, le torse nu, étaient prêts à exercer leurs fonctions de baigneurs. (Lamart.) Figure humaine, statue privée des membres et de la tête : Le torse du Vatican.

— Fam. Se modeler le torse, Bien manger, pour se donner de l'embonpoint.

Torse du Belvédère (Lé), un des plus admirables morceaux de la sculpture antique. Il fut découvert à Rome vers la fin du xvi^e siècle, près du théâtre de Pompée, aujourd'hui Campo di flore. Jules II le fit placer dans la cour du Belvédère, au Vatican, d'où le nom qui lui est resté. Plus tard, enfin, il fut une place d'honneur dans le musée Chiaramonti, du même palais.

Au premier abord, il peut sembler étrange à qui ne connaît pas la valeur de l'art qu'on ait professé tant d'admiration pour ce torse d'apparence informe, sans tête, sans bras ni jambes, et qu'on l'ait si souvent reproduit par le moulage et la gravure, parmi tant de statues entières, d'une beauté suprême et d'une parfaite conservation. Tout mutilé qu'il est, et quoiqu'on ne puisse même pas conjecturer, par son attitude, ce que pouvait être la statue entière, on le place avec raison à la tête des merveilles de l'art, et les sculpteurs les plus renommés ont tous cherché à se former sur ce divin modèle. Michel-Ange s'en disant l'élève et passait de longues heures à le contempler, disant qu'il devait servir d'école, même aux maîtres. Vieux et devenu aveugle, il se faisait conduire près de ce torse, afin d'avoir encore la volupté de le palper de ses mains défaillantes. C'est à partir de cette époque que ce débris de l'art grec, d'abord négligé, attira l'attention. Bernini, Canova, Thorwaldsen ont eu pour lui un culte semblable.

Ce qui frappe les regards attentifs dans ce marbre superbe, c'est l'extrême symétrie des parties et la robuste expression des membres, des muscles et des attaches. La peau de lion sur laquelle repose le torse indique que le statuaire a voulu représenter Hercule. Mais dans quelle posture, dans quelle action l'avait-il représenté? Les uns, à cause de la forte tension du dos, ont voulu voir dans ce morceau Hercule assis, tenant Antée en l'air, soulevé par ses bras puissants au-dessus de sa tête. Winckelmann pense qu'Hercule était au repos et que l'artiste a cherché surtout à l'idéaliser. « Ce héros, dit-il, paraît ici tel qu'il dut être lorsque, purifié par le feu des parties grossières de l'humanité, il prit place au rang des dieux. Que l'artiste admire, dans les contours de ce corps, le passage successif d'une forme à l'autre et les traits mouvants qui, comme des ondes, s'élèvent, s'abaissent, se confondent. Cette poitrine puissamment élevée donne l'idée de celle contre laquelle le géant Géryon fut étouffé; les os paraissent revêtus d'un épiderme nourri, les muscles sont charnus sans superfluité. Il n'y a point de figure où la chair soit aussi vraie que dans celle-ci. »

L'auteur de ce chef-d'œuvre n'est connu que par l'inscription même gravée sur le socle : *Apollonios Nestoros Athenaios epoiei* (Apollonius, fils de Nestor, Athénien, fit); à la forme de l'oméga d'Apollonius, on conjecture que la statue dut être faite après la mort d'Alexandre. Cette forme, au lieu d'être, ne fut en effet adoptée que sous ses prédécesseurs. Le *Torse du Belvédère* est donc un des derniers chefs-d'œuvre de l'art grec; il est probablement antérieur d'un siècle à la conquête de la Grèce par les légions romaines.

Cet antique a figuré pendant quinze ans au musée du Louvre. Voici quelques passages de l'article qui lui était consacré dans le livret de l'an IX : « Ce reste admirable d'une statue assise paraît avoir représenté l'apothéose d'Hercule sur le mont Oeta. La peau de lion jetée sur le rocher où la figure est assise, le grand caractère de ses membres ne laissent aucun doute sur son véritable sujet... Quand on examine avec attention ce fragment incomparable, on reconnaît par plusieurs indices que la figure d'Alcide faisait

groupe avec une autre figure placée à sa gauche, et l'on suppose que c'est Hébé, la déesse de la jeunesse, que le nouveau dieu vient d'obtenir pour épouse. Flaxmann a fait dans ce sens une copie restaurée du torse, qui est un chef-d'œuvre. »

Torse Farnèse (Lé), marbre grec; musée Borbonico, à Naples. Le torse Farnèse, reste d'une admirable statue, a presque autant de célébrité que celui du Belvédère et passa pour avoir servi d'objet d'étude au Poussin, qui aurait formé d'après lui son style gracieux et dégagé. On remarque dans cette statue mutilée que le personnage se tournait vers la gauche. La tête avait de longs cheveux, que l'on voit encore sur les épaules. Les membres ont la fraîcheur de la jeunesse, les formes sont belles, la musculature est charnue et exprime la morbidité. Le caractère des membres et quelques traces de bandelettes qu'on remarque sur les épaules ont amené la plupart des connaisseurs à voir dans ce torse celui d'une statue de Bacchus.

TORSE s. f. (tor-se — rad. *tors*). Techn. Morceau de bois dont se servent les tourneurs, et qui va en serpentant. On l'utilise propre à tourner une colonne en vis et en spirale, à en faire une colonne torse. Torsion de la soie passée au bain de teinture.

TORSÉ, ÉE (tor-sé) part. passé du v. *Tors*. Rendu tors, contourné en hélice : Une colonne torsée. Des pieds de table torsés.

— Vénér. Bien placée et torse, en parlant de l'oreille du chien : Une oreille torsée.

TORSELLINO ou **TURSELLIN** (Horace), historien italien, né à Rome en 1545, mort en 1599. Il entra dans l'ordre des Jésuites, professa pendant vingt ans au collège romain et dirigea successivement les séminaires de Rome, de Florence et de Loreto. Ses principaux écrits sont : *De vita sancti Francis Xavierii libri VI* (Rome, 1596, in-4°), ouvrage qui a été traduit en français et en plusieurs autres langues; *Laurentianæ historiæ libri V* (Rome, 1597, in-4°), sur la légende de la maison de la Vierge transportée par les anges à Loreto; *De particulis latinæ orationis* (Rome, 1598, in-12); *Nomenclator vocum latinarum a mundo condito ad annum 1598* (Rome, in-12), qui obtint beaucoup de succès et a été traduit en français, notamment par l'abbé Lagneau (1706). Un arrêt du parlement de Paris, en date du 3 septembre 1761, condamna cette histoire à être brûlée publiquement, comme contenant des maximes dangereuses.

— **TORSELLO**, noble Vénitien du xiv^e siècle. V. SANUTO.

TORSER v. a. ou tr. (tor-sé — rad. *tors*). Travailler en colonne torse, rendre tors : Torsier un fût. Torsier des pieds de table. Peu usité.

TORSHØLLA, petite ville de Suède, province de Nyköping, sur la rivière du même nom. Commerce actif; fabrication de poterie.

TORSHØLLA, rivière de Suède. Elle sort du lac Hiellmar par l'extrémité orientale, coule d'abord au N.-E., puis au N., baigne Eskilstuna et Torshølla et se jette dans le lac Mälarn.

TORSINAGE s. m. (tor-si-na-je — rad. *tor-sion*). Techn. Opération consistant à imprimer un mouvement de torsion à une partie de la paraison d'une pièce de verrerie : Pour exécuter le torsinage, le verrier saisit avec une pince la matière adhérente à la cunne, afin de contenir la colonne de matière immobile d'un côté, tandis qu'il roule la cunne de fer sur son banc. (J. Labarte.)

TORSINER v. a. ou tr. (tor-si-né — rad. *tor-sion*). Techn. Soumettre à l'opération du torsinage : Les anciens verriers vénétaient torsinaient souvent les verres filigranés.

TORSION s. f. (tor-si-on — lat. *tor-sio*, de *torquere*, tordre). Action de tordre; état qui en résulte : Ce fil a été raccourci par la torsion. Trop ou trop peu de torsion seraient également nuisibles aux cordes. Réaumur a prouvé que la torsion diminue la force des cordes. (Cuv.)

— Mécan. Force de torsion, Force donnée par la torsion, et qui s'exerce en sens contraire du mouvement de torsion.

— Physiq. Balance de torsion, Appareil au moyen duquel on mesure de très-petites forces, au moyen de la force de torsion qu'elles communiquent à un fil.

— Géom. Seconde courbure d'une courbe à double courbure.

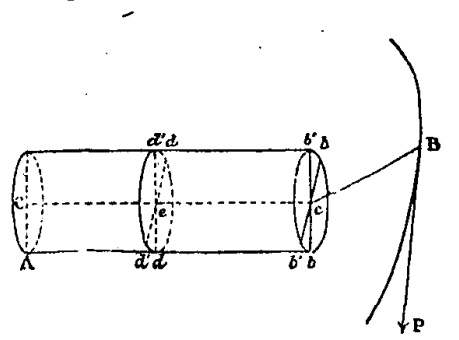
— Anat. Torsion du cœur, Mouvement par lequel le cœur porte sa face antérieure légèrement à droite et sa face postérieure légèrement à gauche. Torsion de l'humerus, Contournement en hélice qui existe dans l'humerus de tous les mammifères, et qui, chez l'homme, est de 180°.

— Chir. Torsion des artères, Moyen d'arrêter le sang en tordant les artères.

— Arboric. Action de tordre une branche pour y diminuer l'afflux de la sève et empêcher la production exagérée des feuilles.

— Encycl. Mécan. On dit qu'un prisme éprouve une torsion simple quand une section tourne, relativement à une section voi-

sine, autour d'un axe perpendiculaire à leurs plans et passant par leurs centres d'élasticité. Par exemple, lorsqu'un arbre de transmission porte deux roues d'engrenage, dont l'une reçoit l'action de la puissance motrice et dont l'autre doit vaincre la résistance à surmonter, on dit que cet arbre est soumis à un effort de torsion sous l'influence des deux actions. On conçoit facilement que les déplacements produits par la torsion doivent croître, d'une part; avec la distance à l'axe des fibres ou des molécules que l'on considère, et de l'autre avec la longueur des arbres ou des pièces, qui est prise entre les plans perpendiculaires à l'axe autour duquel se fait la rotation et qui contiennent les efforts qui le produisent et qui y résistent. Les déplacements ou les arcs décrits par les molécules d'une même fibre étant proportionnels à leurs distances à l'extrémité du solide, on voit que les fibres se disposent en hélices dont le pas est le même pour toutes, quelle que soit leur distance à l'axe, mais pour lesquelles l'inclinaison de la tangente augmente avec cette distance. Dans ce mouvement, le solide ne se raccourcissant pas, il est évident que les fibres qui se sont tordues se sont allongées de tout l'excès de la longueur de l'hélice développée, sur la longueur primitive des fibres. Il y a, comme on le voit, un rapport direct entre la résistance des molécules ou des fibres à la torsion, et leur résistance à l'allongement et au raccourcissement.



Soit, dans la figure ci-dessus, un solide prismatique encastré horizontalement à l'une de ses extrémités. Supposons qu'une force P agisse à l'autre extrémité avec le bras de levier Bc pour tordre le solide autour de l'axe Cc; imaginons que par l'effet de la torsion un diamètre dd de la section extrême sur laquelle agit la force P se soit transporté en dd'. Le diamètre correspondant AA de l'extrémité encastrée n'aura subi aucun déplacement, et on conçoit que tous les diamètres des sections intermédiaires, tels que dd, se seront déplacés proportionnellement à leur distance Cc de l'extrémité encastrée. D'où il suit que, par l'effet de ces déplacements, les molécules, qui dans deux sections transversales consécutives étaient avant la torsion vis-à-vis les unes des autres, ont été éloignées l'une de l'autre d'une quantité proportionnelle : 1° à la distance de ces molécules à l'axe Cc; 2° à la différence des angles parcourus par chaque diamètre dans deux sections transversales consécutives, différence proportionnelle à l'angle bcb' et réciproque à la longueur Cc du solide. On peut supposer, la torsion étant censée très-petite, que les résistances naissant des déplacements relatifs sont proportionnelles à ces déplacements. Le moment de la résistance qui a lieu dans une section quelconque du solide doit d'ailleurs être égal au moment du poids P. Considérant une section transversale quelconque et nommant a la longueur du solide, depuis la section fixe AA jusqu'à celle bb où agit la force P; l'angle bcb' décrit par les diamètres de cette section extrême, angle qui est supposé fort petit; r la distance d'un point quelconque d'une section transversale au centre e de cette section; ϕ l'angle de la ligne r avec un diamètre de la même section; r = f(ϕ) l'équation de la courbe qui forme le contour de la section; R le bras de levier Bc avec lequel la force P agit pour produire la torsion; G un poids constant pour chaque espèce de corps, représentant la vitesse spécifique de la torsion; l'élément de l'aire de la section transversale placée à l'extrémité du rayon r étant dd'x r, on aura, pour la résistance provenant de la torsion qui a lieu dans cet élément,

$$G \frac{\phi}{c} dd'x r^2,$$

et, pour exprimer l'équilibre entre le moment de la force P et la somme des moments des résistances semblables,

$$PR = \frac{G\theta}{a} \int_a^{2\pi} d\phi \int_0^r f(\phi) dx \times r$$

ou

$$PR = \frac{G\theta}{a} \int_a^{2\pi} d\phi \frac{1}{4} [f(\phi)]^4.$$

La section transversale étant un cercle dont r est le rayon, on a f(ϕ) = r, et en remarquant que, dans le second terme, le facteur placé après le signe de l'intégrale re-

présente le moment d'inertie polaire de la section, la formule précédente donne.

$$PR = G \frac{\pi r^4 \theta}{2a};$$

d'où

$$\theta = \frac{P}{G} \times \frac{2aR}{\pi r^4}$$

et

$$G = P \frac{2aR}{\pi r^4 \theta}.$$

La section transversale étant un carré dont le côté est b , on cherche à part l'expression de la résistance à la torsion de l'un des huit triangles égaux à ABC. L'équation de AB est

$$r = \frac{b}{2 \cos \varphi}.$$

On a d'ailleurs

$$\int d\varphi \frac{1}{\cos^3 \varphi} = \frac{1}{2} \frac{\sin \varphi}{\cos^2 \varphi} + \frac{2}{3} \frac{\sin \varphi}{\cos^3 \varphi},$$

et par conséquent

$$\int_0^{\frac{\pi}{2}} d\varphi \frac{1}{\cos^3 \varphi} = \frac{4}{3}.$$

Ainsi, le moment de la résistance du triangle ABC est

$$\frac{G\theta}{a} \cdot \frac{b^3}{4 \cdot 16} \cdot \frac{4}{3}.$$

et, par suite, on a le moment de la résistance du carré

$$PR = G \frac{b^4 \theta}{6a};$$

d'où

$$\theta = \frac{P}{G} \cdot \frac{6aR}{b^4}$$

et

$$G = P \frac{6aR}{b^4 \theta}.$$

	P	P'	θ	θ'	G
	kilogr.	kilogr.			
Sapin rouge de Prusse	39	25	56°	25°	68 933 300
Orme	35	15	109°	25° 30'	45 072 200
Chêne de haute Normandie	32	10	72°	14°	48 827 800
Hêtre	37	15	124°	22°	45 072 200
Hêtre injecté	28	10	82°	14°	48 827 800
Sapin rouge de Norvège	24	20	56°	"	36 620 800
Faisceau en sapin rouge de Prusse	20	10	131°	35°	19 210 900

Pour le sapin rouge de Norvège; de 0 kilogr. à l'effort de rupture 24 kilogr., l'angle de torsion a marché de 10 40' à 20 par kilogr.

Dans ce tableau, P désigne l'effort sous lequel la baguette s'est rompue; P' la limite de l'effort jusqu'à laquelle l'angle de torsion reste proportionnel à l'effort; θ l'angle de torsion correspondant à P, c'est-à-dire à la rupture; θ' l'angle de torsion correspondant à P'. Pour la dernière expérience, la baguette était formée de faisceaux de quatre baguettes de 0m,02 de côté, clouées ou chevillées et reliées tous les 0m,20 par des rondelles coincées. Les résultats obtenus dans ces expériences pour la valeur de G sont beaucoup plus petits que ceux consignés dans le tableau précédent. Tous les bois torsus par le dixième de l'effort de rupture ont repris exactement leur forme première aussitôt l'effort supprimé, quoique cet effort ait agi longtemps. En général, ils ne reviennent pas tout de suite à leur forme première quand ils ont été soumis au cinquième de l'effort de rupture. Une altération sensible se produit longtemps avant la rupture. Le point où la désorganisation commence à s'opérer ne semble pas pouvoir se préciser. On pourrait admettre que c'est celui où l'angle de torsion augmente dans un rapport plus grand que la charge.

Dans la pratique des constructions, il est nécessaire de limiter l'angle de torsion pour que l'élasticité de la fibre ne soit pas altérée. Or, cette fibre formant une hélice dont la tangente fait avec la position primitive de la fibre un angle θ , dont la tangente trigonométrique est

$$\frac{\theta}{a},$$

c'est cette tangente qu'il faut limiter, θ' étant la distance de l'axe à la fibre qui en est la plus éloignée.

Des expériences et des observations citées ci-dessus, il résulte que l'on peut faire pour les arbres allégés

$$\frac{\theta}{a} = 0,000667,$$

tangente qui correspond à un angle de 20 18'

xv.

Pour une section rectangulaire, b et c étant la largeur et l'épaisseur, on trouve

$$PR = G \frac{b^2 c^3 \theta}{3(b^2 + c^2)a'}$$

d'où

$$\theta = \frac{P}{G} \times \frac{3(b^2 + c^2)aR}{b^2 c^3}$$

et

$$G = P \frac{3(b^2 + c^2)aR}{b^2 c^3 \theta}.$$

Ces formules servent à calculer l'angle de torsion affecté par un corps prismatique sous un effort donné, lorsque la valeur de la constante G a été déterminée par des expériences préliminaires. Ces expériences consistent à observer simultanément l'angle de torsion d'un corps, le poids qui produit la torsion et le bras de levier au bout duquel agit ce poids; ces résultats étant connus, on remplace les lettres par leurs valeurs dans les formules de G et on obtient ainsi le coefficient de torsion.

M. Duleau a déduit de ses expériences sur la torsion, opérées au moyen d'un poids de 10 kilogrammes agissant à l'extrémité d'un bras de levier de 0m,32, que la valeur moyenne de G était : 10 pour les fers ronds, de 6,612,300,000 kilogrammes; 20 pour les fers carrés, de 5,510,600,000 kilogrammes. Des expériences de M. Savart donnent pour l'acier la constante G = 6,273,400,000 kilogrammes. De l'ensemble des expériences connues l'on a été conduit à admettre assez généralement les valeurs moyennes suivantes pour le coefficient G :

Fer doux	6,000,000,000 kilogr.
Fer en barres	6,666,000,000
Acier d'Allemagne	6,000,000,000
Acier fondu très-fin	10,000,000,000
Fonte	2,000,000,000
Cuivre	4,366,000,000
Bronze	1,066,000,000
Chêne	400,000,000
Sapin	433,000,000

M. Bouniceau, ingénieur en chef des ponts et chaussées, a soumis à la torsion des baguettes de 1 mètre de longueur, à section carrée de 0m,04 de côté, avec un bras de levier pour la puissance P de 0m,50. Il a trouvé les résultats consignés dans le tableau suivant :

	P	P'	θ	θ'	G
	kilogr.	kilogr.			
Sapin rouge de Prusse	39	25	56°	25°	68 933 300
Orme	35	15	109°	25° 30'	45 072 200
Chêne de haute Normandie	32	10	72°	14°	48 827 800
Hêtre	37	15	124°	22°	45 072 200
Hêtre injecté	28	10	82°	14°	48 827 800
Sapin rouge de Norvège	24	20	56°	"	36 620 800
Faisceau en sapin rouge de Prusse	20	10	131°	35°	19 210 900

formé par les deux positions de la fibre. Pour les arbres premiers moteurs, on fait

$$\frac{n^2 \theta}{a} = \frac{0,000667}{2} = 0,000333$$

Comme pour les arbres cylindriques pleins, cylindriques creux, à section rectangulaire ou carrée, on a respectivement

$$n' = r; n' = r; n' = \frac{1}{2} \sqrt{b^2 + c^2}; n' = \frac{b}{\sqrt{2}},$$

on a donc pour ces sections respectives, les arbres étant allégés,

$$\theta = 0,000667 \frac{a}{r}; \theta = 0,000667 \frac{a}{r};$$

$$\theta = 0,000667 \frac{2a}{\sqrt{b^2 + c^2}}; \theta = 0,000667 \frac{a\sqrt{2}}{b};$$

d'où les valeurs de PR deviennent

$$PR = 0,000667 G \frac{\pi r^3}{2};$$

$$PR = 0,000667 G \frac{\pi (r^3 - r'^3)}{2r};$$

$$PR = 0,000667 G \frac{bc(b^2 + c^2)}{6 \sqrt{b^2 + c^2}};$$

$$PR = 0,000667 G \frac{b^3}{3 \sqrt{2}}.$$

Pour les arbres forts ou premiers moteurs, il suffirait de remplacer 0,000667 par 0,000333.

Ces dernières formules servent à calculer quelles doivent être les dimensions de la section transversale pour résister à un moment donné PR, et elles font voir que ce moment est indépendant de la longueur a de la pièce, ce qui est évidemment vrai jusqu'au moment de rupture. Les expressions de θ montrent, au contraire, que l'angle de torsion est proportionnel à a et au moment PR. D'après les expériences citées par M. Morin, la valeur de la tangente de l'angle de torsion peut aller pour le fer forgé, sans altération de son élasticité, jusqu'à 0,0023, ce qui correspond à

$$\tan \theta G = 14,000,000,$$

c'est-à-dire 14 kilogrammes par millimètre carré. Il a été reconnu qu'avec du fer très-doux l'inclinaison tang θ a pu être portée jusqu'à 0,124; de sorte qu'une barre de fer carrée de 0m,056 de côté et de 8 mètres de longueur a pu se tordre de quatre tours, sans rupture, mais non sans déformation permanente. Quant à la limite pratique qu'il convient de ne pas dépasser, M. Morin indique les valeurs suivantes pour diverses matières :

Fer ou acier	4,002,000 kilogr. p. m. carré.
Fonte	1,334,000 — —
Bois de chêne	266,000 — —
Bois de sapin	288,000 — —

Mais il reconnaît que le nombre assigné à la fonte offre une sécurité peut-être exagérée. Il en est de même pour le fer et pour l'acier, pour lesquels la limite de la valeur G tang θ peut être prise égale à celle de la tension longitudinale, c'est-à-dire par mètre carré à 6,000,000 kilogrammes pour le fer forgé et à 1,500,000 kilogrammes ou 2,100,000 kilogrammes pour la fonte. Les valeurs correspondantes de tang θ sont 0,001 pour le fer et 0,00075 à 0,001 pour la fonte.

— Géom. On nomme *torsion* ou seconde courbure d'une courbe à double courbure le quotient de l'angle de deux plans osculateurs infiniment voisins par l'arc de la courbe qui sépare les deux points de contact. Soient

$$\frac{\omega}{ds} = \sqrt{\left(\frac{d \frac{dx}{ds}}{ds}\right)^2 + \left(\frac{d \frac{dy}{ds}}{ds}\right)^2 + \left(\frac{d \frac{dz}{ds}}{ds}\right)^2}.$$

— Chir. La torsion des artères doit être considérée comme un des moyens hémostatiques les plus efficaces employés pour arrêter les hémorragies provenant des ouvertures béantes de ces vaisseaux après les opérations ou les blessures. Ce moyen mécanique convient surtout pour les artères dont le volume n'est pas trop considérable. Maunoir, en 1820, avait déjà indiqué, dans ce but, un procédé qui consistait à serrer, à mâcher, pour ainsi dire, le bout du vaisseau avec une pièce dont les extrémités présentent au lieu de mors une arête solide. Cet instrument brise les tuniques internes et moyennes, et non les celluluses, et, en l'appliquant successivement sur plusieurs points des parois artérielles, près de leur ouverture, on a une suite de hachures ou de sections contuses, et bientôt une lymphe plastique et consensible épanchée dans les petites plaies s'unit au sang et contribue à former un caillot solide qui oblitère le vaisseau. Amussat suit un autre procédé, qui est préférable. S'il s'agit d'opérer sur la continuité d'une artère, comme dans l'anévrisme, il isole d'abord le vaisseau dans une étendue de plusieurs millimètres; il le saisit avec une pince, rompt les tuniques internes par une brusque pression, puis, cessant de le serrer, sans cependant lâcher prise, il fait glisser l'instrument de bas en haut et de haut en bas, et refoule ainsi de l'un et de l'autre côté dans le tube vasculaire les membranes divisées, de manière à en former une sorte de bourrelet obturateur. Lorsqu'il s'agit d'extrémités artérielles béantes à la surface d'une plaie, Amussat exécute une véritable torsion du vaisseau au moyen de deux pinces allongées, dont chacune porte près de son extrémité un petit verrou qui sert à la tenir fermée et dont une, dite *à baguette*, à cause de sa forme arrondie, porte quelquefois sur l'extrémité opposée au mors un petit bistouri aigu et concave, qui s'ouvre et se referme au moyen d'un ressort et qui peut être utile pour détacher l'artère des parties environnantes. Les mains armées de ces pinces (la pince à baguette dans la main gauche), le chirurgien saisit l'extrémité de l'artère avec la pince qu'il tient de la main droite, et l'attire un peu, tandis qu'avec la pince à baguette il écarte et refoule les parties adhérentes; puis, fermant avec son pouce le verrou de la pince droite, dès qu'il a bien saisi le vaisseau, il place transversalement la pince à baguette de manière à comprimer l'artère entre ses deux branches; il rompt par une pression brusque les deux membranes internes, et fait ensuite exécuter à l'autre pince, et par conséquent aussi au bout du vaisseau, un certain nombre de tours de rotation sur son axe; enfin, il lâche le bout de l'artère et le refoule dans sa gaine.

Le procédé de Fricke consiste à saisir l'extrémité de l'artère avec une pince ordinaire et à exercer ensuite une légère traction pour la faire saillir de 0m,010 à 0m,012, plus ou moins; alors cette première pince est transmise à la main gauche, et, avec une autre pince tenue de la main droite, on dégage le vaisseau des tissus environnants, en les refoulant du côté de la plaie; puis, appuyant sur l'origine du vaisseau avec le pouce et l'indicateur de la main gauche, on fait faire de la main droite à la première pince huit à neuf tours sur son axe.

Velpeau suit à peu près le même procédé; seulement il fait tourner l'artère sur son axe, suivant son volume, de trois à huit fois. Thierry se contente de saisir le bout de l'artère avec les pinces ordinaires, et de la tourner cinq à six fois sur elle-même. Il est préférable de fixer l'artère, attendu que, quand cela n'a pas lieu, il est à craindre que

a, b, c les cosinus des angles avec les axes, supposés rectangulaires, de la normale au plan osculateur à une courbe en un point x, y, z , $a + da, b + db, c + dc$ désigneront les cosinus des angles avec les mêmes axes de la normale au plan osculateur infiniment voisin, et l'angle ω des deux plans mesuré par celui de leurs normales sera donné par la formule

$$\omega = 2 \sin \frac{1}{2} \omega = 2 \sqrt{\frac{1 - \cos \omega}{2}}$$

$$= 2 \sqrt{\frac{1 - a(a+da) - b(b+db) - c(c+dc)}{2}},$$

ou

$$\sqrt{-2(ada + bdb + cdc)},$$

ou encore

$$\sqrt{da^2 + db^2 + dc^2}$$

en vertu de la relation $a^2 + b^2 + c^2 = 1$, qui donne

$$2ada + 2bdb + 2cdc + da^2 + db^2 + dc^2 = 0.$$

La torsion sera donc

$$\frac{\omega}{ds} = \sqrt{\frac{da^2 + db^2 + dc^2}{ds^2 + ds^2 + ds^2}}$$

qu

la torsion ne s'étende jusqu'à la première collatérale.

La torsion ainsi faite rompt les tuniques internes comme la ligature; mais de plus, et surtout quand on se sert de la pince à baguette, les refoule comme un doigt de gant retourné dans l'intérieur du vaisseau. Le caillot est solidement arrêté, d'une part par le refoulement, de l'autre par le capuchon que lui forme la tunique externe tordue; et quand l'artère est saine, la torsion paraît préférable à la ligature.

Pour les petites artères, il est inutile d'avoir recours à tant de précautions; on les saisit et on les attire hors de la plaie avec une pince, en même temps qu'on les dégage avec l'autre pince, puis on les tord sans s'occuper de les fixer au niveau des chairs; les dernières artérioles ne demandent pas même à être dégagees; il suffit de les saisir et de les tordre pour arrêter l'hémorragie et être assuré contre toute chance de récidence.

— Arboric. La torsion a pour but d'arrêter la croissance d'un gourmand, de mettre à fruit les branches trop vigoureuses, de faire enraciner les marcottes, d'empêcher la chute des fruits, etc. Elle s'opère en faisant tourner une branche sur son axe, de manière à en désorganiser une partie, afin de diminuer l'affluence de la sève ou même d'en provoquer la déperdition partielle. Trop tordue, la branche périrait le plus souvent; trop peu, elle reprendrait promptement sa vigueur; il faut donc saisir le juste milieu, et proportionner la torsion à la force de l'arbre ou de la branche, ce qui n'est pas toujours facile et exige une certaine pratique. Du reste, la torsion est généralement remplacée par l'arcure, le pincement des extrémités, l'incision annulaire, etc.

TORSOIR s. m. (tor-soir — rad. *tors*). Techn. Bille dont on se sert pour tordre les peaux.

TORSTENSON (Léonard, comte DE), feld-marchal de Suède, un des grands hommes de guerre du XVII^e siècle, né au château de Forstena en 1595, mort en 1654. Il accompagna en qualité de page Gustave-Adolphe dans sa campagne de Livonie, assista au siège de Riga et dut à son intelligence et à son courage un avancement rapide. Pendant la guerre de Trente ans, il rendit les plus grands services, commanda l'artillerie à la bataille de Leipzig et contribua au succès de cette journée; il ne se distingua pas moins au passage du Lech (1631) et au combat de Nuremberg, où il fut fait prisonnier. Échangé après Lutzen, il prit la ville de Landsberg (1634), passa en Suède sur l'escadre qui transporta le corps de Gustave-Adolphe et reçut de la régence le titre de grand maître de l'artillerie. Torstenson prit part ensuite aux batailles de Wittstock (1636) et de Chemnitz (1639). Il s'était vu contraint de quitter l'armée, par suite des infirmités qu'il avait contractées dans les cachots d'Ingolstadt, où on l'avait retenu prisonnier, lorsque, sur les instances du chancelier Oxenstiern, il succéda à Baner comme commandant en chef des troupes suédoises (1641). Bien que forcé de se faire transporter sur un brancard, il montra une activité et une énergie extrêmes, approvisionna l'armée, y rétablit une discipline sévère, opéra sa jonction avec Stalhaus à Sorau, battit, près de Schweidnitz, le duc de Lauenbourg, qu'il fit prisonnier (1642), et, après avoir poursuivi les impériaux à travers la Moravie jusqu'aux portes de Vienne, il se replia sur la Silésie. Pénétrant ensuite en Saxe, il assiégea Leipzig et remporta à Beitenfeld, sur les Autrichiens commandés par l'archiduc Léopold et Piccolomini, une bril-

lante victoire qui le rendit maître de tout le pays (23 octobre 1642).

Torstenson entra alors de nouveau en Bohême et en Moravie, mais ne put amener le général impérial Gallas à une bataille décisive. Sur ces entrefaites, son gouvernement l'appela à faire la guerre au Danemark, qui venait de s'allier avec l'Autriche. Il conclut un armistice avec Gallas, fit répandre le bruit qu'il allait prendre ses quartiers d'hiver en Bohême, fondit sur les Danois, les battit à Kolding, s'empara du Holstein, du Slesvig, du Jutland, puis, se tournant vers Gallas, qui accourait à la défense des Danois, il le força à se replier en Allemagne et l'écrasa à Jüterbock. Le 27 février 1645, Torstenson rencontra à Jankovitz une nouvelle armée d'impériaux sous les ordres de Goetz et de Hatzfeld et encore une fois la fortune lui fut favorable. Il voulut alors s'emparer de Vienne, mais les maladies qui décimaient son armée l'empêchèrent d'exécuter ce projet. Ses infirmités croissantes le contraignirent alors à demander sa retraite (1646). La reine Christine le chargea du gouvernement de la Westrogothie, le nomma comte d'Ortala et le combla d'honneurs. Gustave III écrivit son *Éloge*. Cet homme de guerre l'emportait par l'énergie sur Baner, dont il était l'égal pour les conceptions militaires. Quoique continuellement infirme, c'était, dit de Gagner, le général aux marches les plus rapides, aux surprises les plus hardies, aux mouvements les plus inattendus.

TORT s. m. (tor — du bas latin *tortum*, injustice, lésion, dommage, venu du latin *tortus*, tordu, de *torquere*, tordre. C'est une métaphore corrélatrice à celle de *droit*, qui rappelle la ligne droite. On trouve encore dans les patois le verbe *tordre* pour porter dommage, préjudicier, comme en latin déjà *torquere* signifiait torturer, tourmenter). Acte contraire à la justice, à la raison ou à la vérité : *Avouer ses torts. Réparer ses torts. Il y a des gens qui ne veulent jamais avouer leur tort.* (Mme de Sév.) Dans un écrit mauvais en soi, l'esprit n'est qu'un *tort* de plus. (Moncrif.) Un *tort* se pardonne moins aisément qu'une offense. (La Rochef.-Doud.) Il y a dans le retour fréquent d'un même *tort* quelque chose qui l'aggrave et qui l'assie la patience des âmes justes. (G. Sand.) Il y a des *torts* qui enlèvent au pouvoir jusqu'au droit d'avoir raison. (Guizot.)

Il est des *torts* qu'une lame répare.

LACHAMBEAUDIE.

— Dommage, action nuisible au droit ou à l'intérêt de quelqu'un : *Réparer les torts qu'on a faits. Les chevaliers étaient des redresseurs de torts.*

— *Faire tort à*, Violer le droit de : *Vous m'avez fait tort. Il ne faut faire tort à personne.* (Boss.) Il Déprécier, nuire, causer un dommage à : *La pluie a fait tort aux récoltes. L'élégance semblerait faire tort au comique ; on ne rit point d'une chose élégamment dite.* (Volk.) Le zèle imprudent d'un ami fait quelquefois plus de tort que la colère d'un ennemi. (Girard.)

Il avait femme et belle et jeune encor,
Femme surtout, le hâle avait fait tort
A son visage et non à sa personne.

LA FONTAINE.

— Donner une mauvaise idée de : *En soutenant cela, vous faites tort à vos lumières.*

— *Faire tort de*, Ravir, ôter injustement, retenir, faire perdre : *Je ne lui ai pas fait tort d'un sou. Je ne voudrais pas vous faire tort d'un centime. L'homme opulent se fait tort à lui-même de tout le superflu qu'il ne partage point.* (De Boufflers.) Ses bienfaits ont tellement resserré la parenté, qu'en l'appelant mon oncle je lui fais tort d'un grade. (E. Augier.)

— *Avoir tort, Avoir des torts*, Soutenir une chose fautive ; faire un acte qu'on ne devrait pas faire : *Il n'y a pas de gens qui aient plus souvent tort que ceux qui ne veulent pas souffrir de l'avoir.* (La Rochef.) Consentir à avoir tort, c'est se donner souvent raison. (La Rochef.-Doud.) Qui désespère à tort (V. Hugo.) C'est avoir deux fois raison que de céder à quelqu'un qui a tort. (Petit-Senn.)

Quand tout le monde a tort, tout le monde a raison.

LA CHAUSSÉE.

— *Avoir tous les torts*, Etre en tout condamnable ; n'avoir, sur aucun point, des raisons justificatives de la conduite qu'on a tenue : *Un adversaire qui a tous les torts est un ennemi démoralisé et déjà à moitié vaincu.* (E. de Gir.)

— *Donner tort à quelqu'un*, Déclarer qu'il a tort : *Je vous donne tort dans cette affaire.* — *Faire qu'il ait tort : Son insolence lui a donné tort.*

— *Se donner des torts*, Commettre des actions qui méritent d'être blâmées : *Il s'est donné des torts avec vous. Se donner un tort est la pire manière de se venger d'un tort dont on a se plaindre.* (E. de Gir.)

— *Mettre quelqu'un dans son tort*, Lui faire des propositions si justes que, s'il les refuse, il aura tort : *Faire des avances à un ami qu'on a blessé et qui résiste, c'est le mettre dans son tort.*

— *Prov. Le mort a toujours tort* ou *Les morts ont toujours tort*, On accuse aisément les morts, parce qu'ils ne sauraient se défendre :

dre : L'oraison funèbre dément ce proverbe : Les morts ont tort. (Boiste.) — *La mort a toujours tort*, Un médecin rejette volontiers sur la violence du mal les conséquences de son incapacité. — *Les absents ont tort*, On accuse aisément les absents, parce qu'ils ne peuvent se défendre. — *Qui doit à tort*, La présomption, en justice, est contre celui qui nie une dette.

— Loc. adv. *A tort*, Contre la raison, la vérité ou le droit : *C'est à tort que vous vous effrayez. Vous croyez à tort qu'il vous écouterait. Il a témoigné à tort contre lui.*

— *A tort ou à droit*, *A tort ou à raison*, Avec ou sans droit, avec ou sans raison : *A tort ou à droit, il va plaider.* — *A tort ou à raison, il maintient son dire.*

— *A tort et à droit*, Sans examiner si l'on a tort ou raison : *A tort et à droit, il veut cet argent.* — Loc. vieillie.

— *A tort et à travers*, Au hasard, sans discernement : *Il parle, il frappe à tort et à travers. C'est un homme, à la vérité, dont les lumières sont petites, qui parle à tort et à travers de toutes choses.* (Mol.)

Le juge prétendait qu'il tort et à travers
On ne saurait manquer, condamnant un pervers.

LA FONTAINE.

Eh ! prenez-vous conseil d'une tête à l'envers,
Qui bavarde sans cesse à tort et à travers ?

FONSARD.

TORT, TORTE adj. (tor, tor-le). Ancienne forme du mot *TORS*, *TORSE*.

TORTEBAT (Jean), peintre français, né à Paris en 1652, mort en 1718. Il était le vingtième enfant d'un peintre appelé François Tortebat. Il acquit la réputation d'un bon portraitiste et devint, en 1704, membre de l'Académie de peinture. Ses portraits se recommandent par de bonnes qualités de dessin, par le soin avec lequel sont traités les accessoires et par une bonne exécution. On cite, parmi ses meilleurs portraits, ceux de Jean Jouvenet, de Houasse, du Marquis d'Osmond, de l'Evêque de Sisteron, de M. de Colte, contrôleur des bâtiments, etc.

TORTELLE s. f. (tor-tè-le — dimin. du lat. *tortus*, tordu). Bot. Nom vulgaire d'une plante du genre *vêlar* et du sisymbre officinal.

TORTELLI (Jean), en latin *Tortellius*, grammairien italien, né à Arezzo vers 1400, mort vers 1465. D'abord archiprêtre de sa ville natale, il se rendit ensuite à Rome, où il devint successivement sous-diacre de l'Eglise romaine, camérier d'honneur, conseiller, secrétaire de Nicolas V. Tortelli était très-versé dans la philosophie, la théologie, la grammaire et les langues anciennes. Il n'est plus guère connu que par un livre de grammaire, curieux à consulter pour se faire une idée de ce genre d'études au xve siècle. Cet ouvrage, intitulé : *Commentarium de orthographia*, etc. (Venise, 1471, in-fol.), a été réédité un grand nombre de fois sous divers titres.

TORTI (François), médecin italien, né à Modène en 1658, mort en 1741. Après avoir fait de bonnes humanités dans sa ville natale, il commença l'étude de la jurisprudence, dont il ne tarda pas à se dégoûter, puis il embrassa la carrière de la médecine. Il fut reçu docteur à Bologne en 1678 et revint se fixer à Modène. Le duc François II, ayant réformé le gymnase de cette ville, conféra les chaires de médecine l'une à Ramazzini et l'autre à Torti. Ils brillèrent également l'un et l'autre dans l'enseignement et jetèrent un vif éclat sur cette école. Torti prolequa l'établissement d'un amphithéâtre anatomique et fut chargé lui-même des démonstrations. Ses premiers travaux avaient été des productions poétiques ou littéraires ; il entra dans le domaine des sciences par la publication de ses recherches sur les variations du mercure dans le baromètre. Enfin, il mit au jour, en 1712, son immortel ouvrage sur les fièvres péricieuses, travail dont il avait présenté un résumé trois ans auparavant. Son ancien collègue et ami Ramazzini, qui était passé à la première chaire de médecine de l'université de Padoue, attaqua avec beaucoup de vivacité ce qu'il appelait l'abus et condamna presque l'usage du quinquina, mais Torti se défendit avec beaucoup d'habileté, et généralement avec avantage. Il avait entrepris quelques autres ouvrages ; mais quoique sa carrière ait été longue, il ne les poussa pas jusqu'au bout et interdit la publication qu'on aurait pu être tenté de faire après sa mort de quelques-uns des fragments qu'il laisserait. Il laissa par testament la jouissance de ses biens, qui étaient considérables, à sa veuve ; mais la propriété en fut léguée aux pauvres. Une portion avait été prélevée pour fonder une troisième chaire de médecine à Modène. On a de lui : *Therapeutice specialis ad febres quasdam perniciosas*, etc. (Modène, 1709, in-8°, souvent réédité et, en dernier lieu, à Louvain, 1781, 2 vol. in-8°) ; *Responsiones atro-apologetice ad criticam dissertationem de abusu chinæ-chinæ Mutinensium medicis perperam objecto a Bernardino Ramazzino* (Modène, 1715) ; *Mutinensium medicorum methodus antipyretica vindicata* (Modène, 1719).

TORTI (Jean), poète italien, né à Milan en 1774, mort à Gènes en 1852. Il se destinait à l'état ecclésiastique, lorsque les événements de la Révolution et l'établissement de la république Cisalpine changèrent sa vocation.

Deux hymnes patriotiques qu'il composa à cette époque, et qui sont empreints de la mâle poésie dont Parini avait donné l'exemple, lui valurent les conseils et l'estime de ce grand poète citoyen. Torti entra aux bureaux de l'instruction publique après la bataille de Marengo ; mais là se borne sa vie publique, car son existence s'est écoulée entre les joies du foyer et l'amitié de Manzoni et de Grossi. Après la rentrée des Autrichiens à Milan en 1848, Torti, exilé, se réfugia à Gènes, où il fut nommé président de l'Athénée génois et où il mourut. Sans être précisément novateur, Torti appartenait comme poète à l'école romantique ; ses poésies ont été recueillies et publiées à Gènes en 1852. La *Vision de Parini*, l'*Idylle*, le *Sonnet à Buonarroti*, etc., appartiennent à la jeunesse de l'auteur et se ressentent de l'influence du maître. L'*Épître sur les tombeaux d'Ugo Foscolo et de Pinde-monte* fit sa réputation ; elle n'est inférieure à aucune poésie moderne. L'*Oïnamorra* est une belle traduction d'un petit poème d'Ossian. Dans la *Tour de Capoue*, nouvelle en vers du genre romantique, Torti rivalise avec Grossi, bien que ce genre de poésie ne fût pas dans la tournure ordinaire de son esprit. Des quatre *Discours sur la poésie*, le dernier est le meilleur. Sa *Passion* est une imitation bien supérieure à l'original d'un ancien chant latin de Lactance ; son poème intitulé *Scepticisme et religion*, ainsi que l'*Épître sur la mort de sa femme* sont comptés parmi ses plus heureuses productions ; citons encore l'*Hymne pour les cinq journées* et une *Abjuration à Rome*, écrite quelque temps avant sa mort. On cite à son sujet un mot de Manzoni : « Peu et bon, comme les vers de Torti. »

TORTICOLIS s. m. (tor-ti-co-li — du lat. *tortus*, tort, tors ; *collum*, cou). Pathol. Douleur rhumatismale qui affecte spécialement les muscles du cou et surtout le sterno-mastoïdien : *L'apothéose d'Homère servait de plafond à une des salles du musée de Charles X, et Dieu sait combien de torticolis nous avons gagnés en la contemplant !* (Th. Gaut.)

— Personne qui a le cou tors : *Les cagots affectent de faire les torticolis, pour faire croire qu'ils sont ensevelis dans une profonde méditation ou dans une espèce d'extase.* (Trév.)

Parmi les torticolis,

J'ai le renom d'être des plus jolis.

SCARRON.

— Fam. Faux dévot, cagot : *Ne vous fiez pas à tous ces torticolis qui regardent leur Dieu de travers.*

— Ornith. Nom vulgaire du torcol.

— Adjectiv. Qui a le cou de travers, comme s'il avait le torticolis : *Un furoncle m'a rendu vingt jours torticolis.*

— Encycl. Pathol. Cette affection reconnaît le plus souvent pour cause l'action prolongée du froid sur les muscles de la région cervicale, pendant le sommeil. D'autres fois elle est due à une contraction forcée et prolongée des muscles atteints par suite d'une fausse position. C'est presque toujours le matin, au moment du réveil, que le *torticolis* se manifeste, et les malades ne s'en aperçoivent que lorsque, voulant tourner la tête, ils se trouvent empêchés par la douleur. Le moindre mouvement fait pour tourner la tête du côté opposé au côté affecté est brusquement interrompu par une vive douleur. Toutes les fois que, sans y penser, les individus atteints de *torticolis* opèrent un mouvement du cou, les mêmes phénomènes se reproduisent, et, pour éviter la douleur ils se tournent tout d'une pièce. La tête est inclinée du côté malade et la face légèrement tournée du côté opposé, ce qui donne aux malades une position bizarre. Le *torticolis* est une affection très-incommode, douloureuse, mais nullement dangereuse, et qui se dissipe en peu de temps. Le traitement n'offre rien de spécial. Il suffit de recommander aux malades le repos pendant deux ou trois jours et de leur faire maintenir la chaleur jour et nuit autour du cou.

TORTIL s. m. (tor-til — du lat. *tortilis*, qui peut se tordre ; de *tortus*, tordu). Blas. Sorte de turban blanc qui entoure les têtes de Maure. Il Rang de petites perles en manière de chapelet, qui entoure le cercle de la couronne de baron, en formant, à distances égales, trois petites bandes, chacune de trois perles.

— Par ext. Coiffure : *On aperçoit de loin en loin quelque jeune tête pure et fraîche, sous son TORTIL de papillons, de fleurs et de gaze.* (Th. Gautier.)

— Anc. mus. Tuyau courbé d'instrument à vent.

TORTILE adj. (tor-ti-le — lat. *tortilis* ; de *tortus*, tordu). Bot. Qui peut se tordre, se contourner en hélice ; qui tend à se tordre.

TORTILLAGE s. m. (tor-ti-la-je ; ll mll. — rad. *tortiller*). Fam. Manière de parler confuse et embarrassée : *On chantait quelque vieille chanson, qui valait bien le TORTILLAGE moderne.* (J.-J. Rouss.)

— Petites manœuvres, démarches dictées par une politique peu franche : *Au lieu de tout ce TORTILLAGE, qu'on s'adresse directement à lui.* (J.-J. Rouss.)

TORTILLANT, ANTE adj. (tor-ti-llant, ante ; ll mll. — rad. *tortiller*). Blas. Se dit de

la givre ou du serpent entortillés autour de quelque chose.

— Comm. Tordu et se cordant mal, en parlant du bois à brûler : *Bois TORTILLANT.*

TORTILLARD, ARDE adj. (tor-ti-llar ; ll mll. — rad. *tortiller*). Eaux et for. Qui se tord en croissant, qui se tortille, en parlant des arbres sur pied : *Les bois tourmentés et ébranchés par les vents deviennent TORTILLARDS.*

— Bot. *Orme tortillard*, Variété d'orme dont le bois offre des fibres contournées en divers sens, au lieu d'être parallèles.

— s. m. Homme boiteux, contrefait, par allusion à un personnage des *Mystères de Paris* d'Eugène Sue.

TORTILLE s. f. (tor-ti-llé ; ll mll. — rad. *tortiller*). Allée étroite et tortueuse qu'on ménage dans un parc ou un jardin : *Une TORTILLE sombre et fraîche.* — On dit aussi *TORTILLÈRE*.

— Art culin. Gâteau mince de maïs, assez semblable à une petite crêpe, que certains naturels d'Amérique mangent au lieu de pain.

— Encycl. La préparation de la *tortille* est fort simple : le maïs bouilli dans l'eau est réduit entre deux pierres en une pâte épaisse à laquelle on donne la forme de petites galettes en la battant entre les mains. Ces galettes sont soumises à l'action du feu sur un plateau de terre pendant un temps assez court, et elles sont prêtes alors à être consommées.

C'est d'ailleurs le même procédé qu'employaient les indigènes avant la découverte de l'Amérique. Chauda, la *tortille* est assez agréable, quoique lourde à l'estomac et peu nourrissante ; froide, elle est dure, cassante et presque immangeable.

TORTILLÉ, ÉE (tor-ti-llé ; ll mll.) part. passé du verbe *Tortiller*. Tordu en forme d'hélice : *Leur costume n'a rien de caractéristique ; la vulgaire robe de cotonnade anglaise et un gazon noirâtre TORTILLÉ sur la tête, voilà tout.* (Th. Gaut.)

— Fig. Obscur, embarrassé : *C'est un flambeau qui dissipe les plus épaisses ténèbres dont ces articles paraissent couverts et n'y laisse plus que celles qui sont inséparables du jargon de dévotion et du langage TORTILLÉ qu'affectent ces messieurs.* (Trév.) — Vieilli ; on dit aujourd'hui *ENTORTILLÉ*.

— Cierge *tortillé*, Cierge orné dont se servaient certaines confréries.

— Blas. Se dit d'une tête de Maure entourée du turban ou tortil : *De Rochepot : D'argent, à la tête de Maure de sable, TORTILLÉ du champ, accompagnée de trois molettes d'éperon, de gueules.*

— s. m. Objet tortillé : *La noble régularité des lignes droites est préférable au TORTILLÉ des maniéristes.* (Ch. Nod.)

— Syn. *Tortillé, tordu, tors*, etc. V. *TORDU*.

TORTILLEMENT s. m. (tor-ti-llé-man ; ll mll. — rad. *tortiller*). Action de tortiller ; état qui en résulte : *Le TORTILLEMENT des gros câbles se fait avec des machines puissantes. Le TORTILLEMENT de cette corde est insuffisant.*

— Fig. Détours, finesses exagérées et déplacées : *Voyons, il ne faut pas tant de TORTILLEMENTS, et la franchise vaut mieux.* — Sens vieilli.

TORTILLER v. a. ou tr. (tor-ti-llé ; ll mll. — Ce mot vient d'un type inusité *torticulare*, venu lui-même de *tortus*, tordu ; de *torquere*, tordre). Tordre de façon à produire des plis ou côtes en hélice : *Tortiller une corde. Tortiller des cheveux. Tortiller des rubans. Tortiller son mouchoir. Quand David TORTILLA son chapeau pour s'en aller, elle sourit.* (Balz.) *L'enfant TORTILLAIT le bord du tablier de la meunière.* (G. Sand.)

Qu'il a donc l'air penaud à tortiller son feutre !

E. AUGIER.

— Pop. Manger, dévorer : *Il a TORTILLÉ sa côtelette en un clin d'œil.*

— Manège. *Tortiller la croupe*, Faire exécuter à la croupe du cheval un mouvement vertical très-prononcé.

— Techn. *Tortiller des torons*, Commettre les fils de caret dont ils se composent. — *Tortiller les ficelles*, Tordre les ficelles du dos d'un livre, après qu'elles ont été mises à la colle. — *Tortiller des cierges*, Les contourner en hélice. — *Tortiller une mortaise*, L'ouvrir à l'aide du laceret ou de la tarière.

— v. n. ou intr. Fam. Chercher des détours : *C'est un homme qui ne fait que TORTILLER, impossible de le faire marcher droit.* — Bargaigner, hésiter : *Il n'y a pas à TORTILLER, il faut y aller.* — Manger : *Il est en train de TORTILLER.*

— *Tortiller des hanches*, Faire un mouvement ridicule des hanches, en marchant.

Se *tortiller* v. pr. Se replier sur soi-même en différentes façons : *Cet homme se TORTILLE comme un ver, comme un serpent.*

— S'enlacer, s'enrouler : *Quelques vignes matigres se TORTILLENT autour de leurs échelas.* (V. Hugo.)

TORTILLÈRE s. f. (tor-ti-llè-re ; ll mll. — rad. *tortiller*). V. *TORTILLE*.

TORTILLIS s. m. (tor-ti-lli ; ll mll. — rad.

tortiller). Archit. Sorte de verrouillage tracée dans un bossage. || On dit plutôt BOSSAGE VERMICULÉ.

• **TORTILLON** s. m. (tor-ti-lon; 11 mll. — rad. *tortiller*). Ancienne coiffure des femmes du peuple.

— Petite servante villageoise : *J'ai pris un petit TORTILLON qui se formera*. || Vieux en ce sens.

— Objet tortillé : *Un TORTILLON de chanvre, de cheveux. Un torchon en TORTILLON*.

— Bourrelet tortillé en rond, que l'on met sur la tête, quand on veut porter un fardeau sur cette partie. || Nom donné, dans certains départements, à des gâteaux en forme de cerceau.

— Techn. Instrument servant à friser les cheveux. || Nom que l'on donne, dans les articles de filature, aux rubans de laine peignée qui ont subi l'opération du tortillonnage. || Clous blancs imitant, par leur disposition, un objet tortillé autour de l'écusson d'un coffre.

— Moll. Partie du corps de certains mollusques qui ne sort pas de la coquille.

TORTILLONNAGE s. m. (tor-ti-llo-na-je; 11 mll. — rad. *tortillonner*). Action de tortillonner : *Monseigneur, je n'aime pas le TORTILLONNAGE*. (Balz.) || Inus.

— Techn. Opération que l'on fait subir à certaines laines, plus particulièrement aux laines longues, pour les disposer au fléage en redressant leurs fibres, et qui consiste à faire subir aux rubans une torsion énergique de quelques instants.

TORTILLONNER v. a. ou tr. (tor-ti-llo-né; 11 mll. — rad. *tortillon*). Fam. Entortiller, embrouiller : *TORTILLONNER ses explications*. || Peu usité.

— Techn. Soumettre à l'opération du tortillonnage : *TORTILLONNER la laine. Machine à TORTILLONNER*.

TORTILLONNEUSE s. f. (tor-ti-llo-neu-ze; 11 mll. — rad. *tortillonner*). Techn. Machine employée dans les filatures de laine pour exécuter l'opération du tortillonnage. || On l'appelle aussi MACHINE à TORTILLONNER.

TORTIN s. m. (tor-tain — du lat. *tortus*, tordu). Comm. Tapisserie de laine torse.

TORTIONNAIRE adj. (tor-si-o-né-re — rad. *tortionner*). Jurispr. Entaché de violence : *Un emprisonnement TORTIONNAIRE. Une saisie TORTIONNAIRE. La loi qui permettrait d'emprisonner des citoyens sans information préalable serait TORTIONNAIRE et tyrannique*. (Volt.) || Qui sert pour la torture : *Un instrument, un appareil TORTIONNAIRE*.

— s. m. Juge qui faisait appliquer et bourreau qui appliquait la torture : *Tous les genres de supplices étaient représentés avec tant d'exactitude, que le TORTIONNAIRE de l'inquisition n'y aurait rien trouvé à reprendre*. (Mérimée.) *Quelle belle attitude il eut sous la barre du TORTIONNAIRE !* (Th. Gaut.)

TORTIONNAIRE adv. (tor-si-o-né-re — rad. *tortionnaire*). D'une façon tortionnaire : *Tous les juges, d'une voix unanime, déclarèrent la famille innocente, tortionnairement et abusivement jugée par le parlement de Toulouse*. (Volt.)

TORTIONNER v. a. ou tr. (tor-si-o-né — du lat. *tortio*, torture; de *torquere*, tordre). Interpréter d'une façon violente, forcée : *Pour entendre ainsi le texte, il faut le TORTIONNER*. || Peu usité; on dit TORTURER.

TORTIPEDE adj. (tor-ti-pè-de — du lat. *tortus*, tords; *pes*, pied). Hist. nat. Dont le pied ou le pédicule est tors.

TORTIS s. m. (tor-ti — du lat. *tortus*, tors). Techn. Assemblage de brins tordus ensemble : *Un TORTIS de chanvre, de soie, de coton*.

— Couronne ou guirlande de fleurs ou de feuillage : *Un TORTIS de myrte. Un TORTIS de fleurs*. || Vieux en ce sens.

— Blas. Tortil de perles.

TORTOIR s. m. (tor-toir — du lat. *tortus*, tors). Techn. Bâton dont se servent les voituriers pour assurer leurs chargements, en serrant une grosse corde placée dans la longueur de la charrette.

TORTOLA, une des îles Vierges, petites Antilles, et la plus importante de celles que les Anglais possèdent dans ce groupe; ce qui fait que le vice-gouvernement des îles Vierges, qui relève du gouvernement d'Antigua, est aussi appelé gouvernement de Tortola. Cette île est située à l'E. de Saint-Thomas, entre Saint-Jean et Virgin-Gorda, par 18° 26' de latit. N. et 66° 55' de longit. O.; elle a une superficie de 52 kilom. carrés. Sa longueur est de 19 kilom. et sa largeur varie de 2 à 6 kilom.; 3,051 hab. en 1861, dont 476 blancs, 1,557 hommes de couleur et 1,018 nègres. Tortola forme un contraste frappant avec l'île d'Aneguada, qui est située à son extrémité N.-E. Autant celle-ci est basse et plate, au point de disparaître complètement sous les flots pendant les grandes marées, autant la première a un aspect pittoresque; à cause des montagnes hardiment découpées qui la couvrent presque entièrement et qui, courant de l'E. à l'O., atteignent une altitude de 240 à 600 mètres. Les côtes de l'île sont très-escarpées; mais il y existe un excellent port qui, pendant les guerres contre

la France, servait de rendez-vous aux bâtiments de commerce anglais, qui venaient y attendre leurs convois pour l'Angleterre, en sorte qu'il s'y trouvait réuni parfois jusqu'à 300 vaisseaux. Tortola est trop accidentée et trop montagneuse pour qu'il puisse y exister une industrie agricole de quelque importance. La culture de la canne à sucre, qui autrefois y donnait d'assez beaux bénéfices, est presque complètement abandonnée aujourd'hui; les flancs de la montagne sont, en effet, tellement escarpés qu'elle ne peut guère être cultivée qu'en terrasses, et les frais de transport des cannes au moulin sont si considérables qu'ils absorbent à peu près toute la valeur de la récolte. On y a récemment introduit la culture du coton, qui semble devoir y réussir parfaitement; car, en 1865, on en a exporté pour 888,875 francs. La propriété foncière est en grande partie entre les mains des nègres; mais elle est tellement divisée que très-souvent la valeur d'une pièce de terre ne dépasse pas 75 francs. Le commerce se fait presque exclusivement avec l'île Saint-Thomas. Il a beaucoup perdu de son importance depuis quelques années; car, de 1861 à 1865, la valeur de l'importation s'est abaissée de 371,125 francs à 215,925 francs et celle de l'exportation de 425,550 francs à 215,950 francs. Nous ne parlons pas, bien entendu, de l'exportation du coton qui semble destinée à relever le commerce de l'île, pourvu que celle-ci résiste aux ouragans qui, depuis quelques années, y sévissent fréquemment. Celui de 1863 y a causé d'effrayants ravages et a fait périr un grand nombre d'habitants. La seule ville de l'île, qui s'appelle également Tortola, est située à l'extrémité O. du port; c'est la résidence du gouverneur et du conseil d'administration.

TORTOLA (GOVERNEMENT DE), comprenant, outre l'île de Tortola, les îles d'Aneguada, de Penniston, corruption de Spanish-Town (la ville Espagnole), de Jos-Van-Dyck, de Saint-Pierre, de Beef-Island (île du Bœuf), de Guavaband et plusieurs îlots d'une très-petite étendue. Il a une superficie totale de 243 kilom. carrés; mais la région colonisée n'en a que 121.

TORTOLETTI (Barthélemi), poète italien, né à Vérone vers 1560, mort à Rome vers 1648. Il entra dans les ordres et se rendit à Rome, où il devint membre de l'Académie des *Umoristi* et eut des relations avec les plus illustres personnages. Parmi ses écrits, nous citerons : *Annus jubileus* (Rome, 1599, in-4°), poème héroïque en deux chants; *Stansi* (Rome, 1608, in-4°); *Il Giuramento*, tragédie sacrée (Venise, 1612); *Ossuaria conjuratio* (1623, in-4°); *Juditha vindex et vindicata* (Rome, 1628), poème épique; *Antistaya Tiberina* (1630, in-8°); *Agrippina major* (1639); *Defensio Pompeii* (1639), réunion de discours qu'il prononça pour défendre le grand Pompée contre les accusations d'Alex. Guarini.

TORTONE, ancienne *Dertona*, ville du royaume d'Italie, ch.-l. de l'arrondissement de son nom, près de la rive droite de la Scrivia, au pied d'un monticule sur lequel on voit les ruines de son ancienne citadelle, à 26 kilom. E. d'Alexandrie, par 44° 53' de latit. N. et 6° 32' de longit. E.; 13,500 hab. Evêché suffragant de Gènes. Tribunal de 1^{re} instance. Collège royal, séminaire. Fabrique de bas, de draps, de soieries et de chapeaux; taneries. Commerce de vins et de grains. On attribue la fondation de Tortone aux Gaulois. Prise et incendiée par Frédéric Barberousse, elle se releva promptement de ses ruines et s'éleva en république. Les rois de Sardaigne s'en rendirent maîtres, et l'un d'eux, Amédée III, y fit construire un château fort. Les Français s'en emparèrent en 1796 et la gardèrent trois ans. Après la bataille de Marengo, Tortone devint le chef-lieu d'un arrondissement du département de Marengo.

TORTONI (CAFÉ), café à la mode, situé à Paris, boulevard des Italiens, à l'angle de la rue Taitbout. Le café Tortoni, qui a un peu perdu de la vogue immense dont il jouissait pendant les premières années de ce siècle, fut fondé, à l'endroit même où il se tient encore aujourd'hui, par le Napolitain Velloni, le premier glacier qui vint à Paris tenter la fortune. Indépendamment de ce café, Velloni en fonda plusieurs autres; mais ses affaires n'ayant pas prospéré tout d'abord, il fut forcé de placer l'établissement de la rue Taitbout sous le nom de Tortoni, qui dirigeait depuis longtemps cette maison. C'est depuis ce temps et sous ce nom qu'il fit fortune. Dès le commencement de l'Empire et sous la Restauration, le café Tortoni était le rendez-vous et le salon de conversation des élégants et des célébrités du jour. Là se rencontraient Talleyrand, Montrond, de Jouy, Harel, Delrieu, Lacretelle, de Saint-Didier, Riboutte, etc. Tortoni possédait alors, dans la personne d'un nommé Spolar, un des plus forts joueurs de billard connus. Le grand salon du premier, où se trouvait le billard, vit souvent MM. de Talleyrand et de Montrond assister à des carambolages merveilleux. Le prince de Bénévent, homme d'ordre et d'affaires avant tout et qui savait profiter des moindres circonstances, fit même venir un jour Spolar chez lui et le présenta à un de ses amis, receveur général du département des Vosges, qui se croyait le plus fort joueur au billard. Le prince paria pour Spolar, qui battit respectueusement, mais à plate couture, le receveur général; ce qui

rapporta au prince un bénéfice net de 40,000 francs. Et à Spolar? L'honneur, sans doute, car l'histoire n'en dit pas plus long. Un autre personnage curieux de Tortoni était le garçon Prévost. Prévost devint historique : poudré rigoureusement comme au temps passé, il eût rendu des points au célèbre M. de Coislin qui, d'après Saint-Simon, fut l'homme le plus poli de France. Prévost n'abandonnait pas le consommateur par un vulgaire : « Monsieur désire? » Fi donc! Prévost, saluant avec art, murmurait d'un ton obséquieux : « Pardon! monsieur a-t-il eu la bonté de désirer quelque chose? » Ce mot *pardon* commençait régulièrement toutes les phrases de Prévost. Lorsque des consommateurs riaient entre eux, Prévost, par respect, se remplissait la bouche avec sa serviette pour ne pas rire comme eux. Le mauvais revers de cette médaille fut que Prévost chercha trop souvent à s'indemniser de ses politesses exquises. On s'aperçut un jour qu'il avait la déplorable habitude, en rendant la monnaie aux clients, de leur glisser des pièces de quinze sous (alors en circulation) au lieu de pièces de vingt sous. On crut d'abord à des distractions; mais force fut de se rendre à l'évidence, et la fin de Prévost ne ressembla guère à ses débuts. Il n'en est pas moins demeuré comme un type, de même que le célèbre garçon *Baum* du café de la Rotonde. Le café Tortoni ou plutôt Tortoni, comme on dit d'ordinaire, a su se maintenir jusqu'à nous, sinon dans sa splendeur passée, du moins comme possédant encore une clientèle choisie. C'est le rendez-vous du *turf* et du *sport*.

TORTOSA, ville de la Turquie d'Asie, pachalik de Tripoli, sur la Méditerranée, vis-à-vis de l'île de Rhodus. Port commode, visité par de nombreux caboteaux.

TORTOSE ou **TORTOSA**, ancienne *Dertosa*, ville forte d'Espagne (Catalogne), dans la province et à 70 kilom. S.-E. de Tarragone, à 150 kilom. S.-O. de Barcelone, à 410 kilom. N.-O. de Madrid, sur le penchant d'une colline et sur la rive gauche de l'Ebre, à 34 kilom. de son embouchure dans la Méditerranée, par 40° 48' de latit. N. et 2° 48' de longit. O.; 22,000 hab. Evêché suffragant de Tarragone. Jadis université. Fabriques de soieries, porcelaines, papier, savons, eaux-de-vie. Les habitants ayant acheté, au prix de sommes énormes, le droit de construire une digue à l'embouchure de l'Ebre, qui y forme, par ce moyen, une cascade et empêche le poisson de remonter dans ce fleuve, ils se sont ainsi rendus maîtres du débit de poisson dans tout l'Aragon.

Tortosa, dit M. G. de Lavigne, est une place fort intéressante comme situation militaire, peu intéressante comme ville. Les fortifications sont imposantes et remontent à l'époque romaine; les Goths et les Maures y ont laissé des traces encore visibles de leur passage. Le château de San-Juan, qui occupe un point élevé au N.-O. de la ville, forme une petite citadelle bien fermée, avec logemens pour 300 hommes. La ville s'étend sur les pentes d'une colline; ses rues sont étroites et tortueuses; ses maisons resserrées ont trois et quatre étages; les rez-de-chaussée sont presque tous construits en marbre.

Les édifices n'offrent rien de remarquable. On signale uniquement, dans la cathédrale, la boiserie sculptée du chœur et la chapelle de la Santa-Cinta, construite en beaux marbres, ornée de fresques et de tableaux, dans laquelle on conserve une ceinture qui, suivant le dire des dévots, aurait été portée par la Vierge. La cathédrale possède une bibliothèque nombreuse et de curieuses archives.

En raison de sa position, Tortosa sert d'entrepôt aux produits de la Navarre et de l'Aragon apportés par l'Ebre. Les plus importants sont les huiles, les blés, envoyés par Saragosse et de grandes quantités de bois de construction venant des Pyrénées et de la Catalogne et réexpédiés pour les îles Baléares. Plusieurs petites villes de la vallée de l'Ebre, Godall, Gabra, Uldecona, expédient des vins en quantités considérables à la même destination. En 1429, il fut tenu à Tortosa un concile, présidé par le cardinal de Foix. L'antipape Clément VIII donna sa démission dans ce concile, et Martin V fut reconnu comme pape légitime. L'assemblée se composait de tous les prélats et des principaux ecclésiastiques des royaumes d'Aragon et de Valence. On tint quatre sessions.

TORTRICE s. m. (tor-tri-se — du lat. *torrix*, tordeuse). Entom. Syn. de *TORDEUSE*.

TORTRICIDE adj. (tor-tri-si-de — du lat. *torrix*, tordeuse, et du gr. *eidos*, aspect). Zool. Qui ressemble ou qui se rapporte aux rouleaux ou aux tordeuses.

— s. m. pl. Erpét. Famille de reptiles ophiidiens, ayant pour type le genre rouleau ou tortrix.

— s. f. pl. Entom. Syn. de *TORDEUSES* ou *PYRALES*.

— Encycl. Entom. V. *PYRALE*.

— Erpét. Chez ces ophiidiens, les dents sus et sous-maxillaires sont similaires, coniques, pointues, un peu comprimées, comme tranchantes à leur face postérieure, courbées en arrière et plus courtes aux deux extrémités qu'à chacune de leurs rangées; les branches de la mâchoire supérieure, d'une longueur à

peu près égale à celle de la moitié de la tête, sont étroites et peu épaisses à leur extrémité antérieure, assez grêles dans leur moitié postérieure, très-hautes et comprimées au-dessous des frontaux antérieurs; les os ptérygoides internes, droits et dentés seulement dans leur moitié antérieure, sont légèrement arqués dans leur moitié postérieure; la boîte crânienne est presque cylindrique, un peu élargie à sa partie occipitale et renflée latéralement vers le milieu de sa longueur; des vestiges de membres postérieurs se montrent au dehors chez les individus adultes, sous forme de petits ergots, logés chacun dans une fossette aux côtés de l'anus.

Les tortriciens sont des reptiles d'une taille plus ou moins au-dessous de la moyenne, à tronc cylindrique, assez allongé, à tête conifère avec le reste du corps, un peu moins fort que lui, mais de même forme, si ce n'est qu'elle est un peu aplatie, et à queue excessivement courte, très-robuste et nullement préhensile. Leur museau est fortement arrondi, en travers, à son extrémité terminale; leurs yeux sont parfois recouverts d'une plaque transparente; ils ont de grandes écailles sur le corps, des scutelles ventrales à peine plus larges que ces dernières et un bouclier céphalique comme celui de la plupart des serpents. Ces animaux, propres à l'Asie insulaire et à l'Afrique méridionale, passent toute leur vie à terre dans les herbes. Très-lents dans leurs mouvements, ils ne s'éloignent jamais beaucoup du milieu des touffes d'herbes ou bien des petites cavités souterraines qui leur servent habituellement de retraite. Ne pouvant que faiblement dilater leur bouche, ils sont nécessairement tenus de ne faire leur proie que d'animaux d'une grosseur peu considérable, et ils se nourrissent de céphalopodes et d'autres petits reptiles apodes.

On n'en connaît qu'un nombre très-restreint d'espèces, qui étaient autrefois confondues avec les orvets, et qu'après les en avoir éloignées on range aujourd'hui dans deux genres distincts, pour lesquels Duméril et Biberon forment, sous le nom de *tortriciens*, une tribu spéciale.

TORTRICIEN, **IENNE** adj. (tor-tri-si-ain, i-ène — du lat. *torrix*, rouleau). Erpét. Syn. de *TORTRICIDE*.

TORTRICIN, **INE** adj. (tor-tri-sain, i-ne). Zool. Syn. de *TORTRICIDE*.

TORTRIX s. m. (tor-triks — mot latin qui signif. *rouleau ou tordeuse*). Erpét. Nom scientifique du genre rouleau.

— s. f. Entom. Nom scientifique du genre tordeuse, appelé vulgairement, mais à tort, *pyrale* : *La TORTRIX de la vigne est plus connue sous le nom vulgaire de pyrale de la vigne*. (E. Desmarest.)

TORTU, **UE** adj. (tor-tu, û — du lat. *tortus*, part. de *torquere*, tordre). Qui se dévie en partie de la direction rectiligne ou de sa direction naturelle : *Un chemin TORTU. Un morceau de bois TORTU. Un homme TORTU. Un nez TORTU. Le bois de ronce est un petit bois dur et TORTU*. (B. de St-P.)

— Fig. Qui est de travers, qui manque de justesse : *Un esprit TORTU. Un raisonnement TORTU. Il a un esprit TORTU, mais compagnon d'un cœur droit*. (Beaumont.)

Chacun veut en sagesse ériger sa folle Et, se laissant régler à son esprit tortu, De ses propres défauts se fait une vertu.

BOILEAU.
|| Peu sincère, peu franc; qui va par des chemins de traverse, des chemins tortus :

... C'est un exemple, en ce siècle tortu, D'amour, de charité, d'honneur et de vertu.

RÉGNIER.
|| Sens vieilli.
— Adverbialement. D'une manière tortue : *Aller, marcher TORTU. Voir TORTU*.

Vaut-on que j'aie droit quand on y va tortu ?
LA FONTAINE.

— Syn. *Tortu*, *tordu*, *tors*, etc. V. *TORDU*.

TORTUE s. f. (tor-tù — du bas latin *tor-tuca*, *tartuca*, dérivé du latin *tortus*, tordu, de *torquere*, tordre. En anglais, le mot est *tortoise*. L'italien a la singulière forme *tar-tuga*. La tortue aurait, dit-on, tiré son nom de ses pieds tortus. L'allemand nomme cette amphibie *schildkröte*, littéralement crapaud à bouclier; l'italien dit de même *botta scudaja*). Erpét. Genre de reptiles, type de l'ordre des chéloniens, comprenant un grand nombre d'espèces, répandues surtout dans les pays chauds, et dont trois habitent le midi de l'Europe; nom donné vulgairement à tous les chéloniens : *Une foule de monuments, produits de l'art antique, représentent des TORTUES*. (P. Gervais.) *On a découvert des débris fossilisés de TORTUES terrestres sur divers points du globe*. (E. Desmarest.) *Au premier coup d'œil, la TORTUE paraît un être négligé ou disgracié de la nature*. (V. de Bonmare.) *La TORTUE terrestre, aussi bien que la TORTUE aquatique, inspire une grande répugnance au peuple grec*. (E. About.) *Les TORTUES et les crapauds auxquels on coupe la tête vivent encore plusieurs jours*. (Maquiel.) *Les TORTUES machonnent leurs aliments, comme les oiseaux, au moyen d'un véritable bec*. (J. Macé.) *La lyre d'Apollon était une écaille de TORTUE sur laquelle étaient tendues trois ficelles*. (A. Karr.)

— *Tortues fluviales*, Syn. de *POTAMITES*.

■ *Tortues marines*, Syn. de THALASSITES. ■ *Tortues paludéennes*, Syn. d'ÉLODISTES. ■ *Tortues terrestres*, Syn. de CHERSITES.

— Fig. *Aller, marcher à pas de tortue*, comme une tortue, Aller, marcher très-lentement : *Mes lettres vont comme des tortues, par la tranquille voie du messager*. (M^{me} de Sév.) *Le mal a des ailes, et le bien marche à pas de tortue*. (Volt.)

— Numism. Nom d'une monnaie d'Égine, qui avait pour type une tortue : *Par allusion aux tortues d'Égine, un vieil adage grec disait que les tortues triomphaient du courage et de la sagesse*.

— Art milit. anc. Sorte de toit que les soldats formaient en élevant et unissant leurs boucliers au-dessus de leurs têtes, pour se garantir des projectiles lancés par les assiégés. ■ Toit mobile placé sur des roues, qui servait au même usage, mais laissait aux soldats qu'il protégeait la liberté de travailler au pied des remparts ennemis. ■ Sorte de pétard, autrefois employé pour faire sauter certains ouvrages en maçonnerie.

— Mar. Embarcation dont le pont est bombé comme la carapace d'une tortue, et dont on se sert pour traverser un bras de mer.

— Art culin. Sorte de plat dans lequel on fait cuire certains mets : *Tête de veau en tortue*.

— Typogr. Sorte de forme plate et courbée : *Les caractères sont contenus dans une forme plate, appelée tortue à cause de sa courbure*. (L. Fiquier.)

— Astron. Autre nom de la Lyre, le même mot signifiant lyre et tortue en latin.

— Entom. Nom vulgaire de deux papillons du genre vanesse : *Ces papillons ont été nommés tortues à cause de leur couleur, qui imite assez celle de l'écaille*. (V. de Bomare.) ■ *Tortue verte*, Nom vulgaire de la casside verte.

— Encycl. Zool. V. CHÉLONIENS, CHÉLONÉE, CHERSITE, ÉMYDE, PÉLODYTE, etc.

— Art culin. *Potage à la tortue*. C'est le mets national des Anglais. « Comme tous les peuples, dit Grimod de La Reynière, les Anglais possèdent quelques ragouts nationaux, qu'ils vantent plus par esprit de patriotisme que par conviction, et que les Français, amoureux de nouveautés et toujours prêts à priser leurs voisins beaucoup plus qu'ils ne valent, ont la bonté de leur envier. Telle est la soupe à la tortue. Voici la recette de ce potage : Vous prenez une belle tête de veau, que vous faites bouillir assez longtemps pour pouvoir la déosser. Dans un roux bien fait, vous faites cuire un jarret de veau avec un bouquet garni, oignons, écorce de citron râpée, poivre et sel; vous en exprimez ensuite soigneusement tout le jus, ce qui vous procure un bon coulis que vous passez au tamis de soie. Vous mettez dans ce coulis la cervelle de veau, que vous avez gardée à part, des hultres en garenne, un peu d'essence d'anchois, un bon verre de vin de Madère, le jus de deux citrons de Gênes; mettez-y ensuite votre tête de veau coupée en émincé, avec des blancs de volaille. Vous laissez votre tête achever de cuire dans cet assaisonnement jusqu'à ce qu'elle soit bien tendre, vous y ajoutez une douzaine de boulettes d'œufs et des boulettes de viande et de blancs de volaille bien faites, des truffes et des morilles. Les boulettes d'œufs, qui, dans ce ragout, figurent les œufs de tortue, se préparent de cette manière : prenez des jaunes d'œufs durs en quantité suffisante; vous les écrasez bien, en y ajoutant un peu de muscade, du jus de citron, du poivre et du sel; vous les maniez ensuite et les pétrissez soigneusement avec la quantité de beurre frais nécessaire pour en faire une pâte un peu solide, dont vous formerez des boulettes de la grosseur d'un œuf de pigeon et bien rondes. Vous ne les ajoutez au ragout que peu de temps avant de le servir. Ce prétendu potage se sert, en Angleterre, dans une soupière ou dans l'écaille d'une tortue que l'on borde avec de la pâte; on met le tout au four, pour faire prendre couleur au ragout. »

Le procédé que nous venons d'emprunter au célèbre gourmand du premier Empire a été admis par tous les cuisiniers français; les écrivains ont propagé l'erreur, et Beuze lui-même l'a admise. Carême et Gouffé ont relevé l'erreur de leur devancier et nous ont appris comment s'obtient le véritable potage anglais à la tortue. Nous donnons la préférence à la recette de Gouffé :

« Suspendez, dit-il, la tortue par les deux nageoires de derrière, tranchez-lui la tête et laissez-la saigner pendant quinze heures, reprenez-la au bout de ce temps et mettez-la sur le dos; ouvrez-la par le milieu pour en retirer les intestins, en ayant soin de ne pas les crever; coupez les quatre nageoires, sciez la tortue en quatre parties, retirez les chairs et la graisse, puis mettez à grande eau et faites bouillir les quatre morceaux de tortue, nageoires et tête. Lorsque les écailles se lèvent, retirez la tortue de l'eau, lavez toutes les parties macilagineuses et mettez-les dans une casserole avec un bouquet garni, carottes, oignons, sel et poivre. Mouillez à grande eau et faites cuire quatre heures, en ayant soin de bien écumer; retirez les écailles et les os qui pourraient tenir aux parties gélatineuses, et, après avoir bien nettoyé ces parties, mettez-les en presse sur un plafond.

Placez 5 kilogrammes de chair de tortue dans une marmite avec 8 litres d'eau; faites bouillir, écumez, puis ajoutez sel, mignonnette, oignons, clous de girofle et bouquet garni; faites mijoter quatre heures sur le coin du fourneau; mettez dans une casserole 4 kilogrammes de bœuf coupé en gros dés, 4 kilogrammes de rouelle de veau, ajoutez 15 grammes de basilic, 8 grammes de citronnelle, 8 grammes de marjolaine, 5 grammes de romarin, 5 grammes de thym, 5 grammes de laurier, 25 grammes de persil, 150 grammes d'oignons, 100 grammes de racines de persil, 200 grammes de champignons, 1 prise de poivre de Cayenne, 50 grammes de céleri en branches. Ajoutez 250 grammes de beurre et faites revenir blond; saupoudrez de 250 grammes de farine; faites prendre couleur pendant cinq minutes et mouillez avec 6 litres de bouillon de tortue. Ajoutez une poule, à laquelle vous aurez fait prendre, à la broche, une couleur foncée; laissez cuire pendant quatre heures, passez à l'étamine et faites mijoter pendant une heure sur le coin du fourneau pour clarifier; parez la tortue en filets de 0m,03 sur 0m,01 de largeur, pour retirer les parties charnues; mettez les chairs dans une casserole, avec deux bouteilles de vin de Madère, et faites bouillir pendant vingt minutes; divisez le potage et la tortue de manière à pouvoir servir douze personnes; mettez dans la soupière, avec une cuillerée à bouche de jus de citron. »

— Art milit. Les fantassins romains formaient la tortue principalement quand ils voulaient escalader les murs d'une ville assiégée. Les soldats élevalent les boucliers au-dessus de la tête et des épaules, de manière qu'ils se recouvrirent par les bords et que leur réunion constituât un plancher semblable à l'écaille d'une tortue ou à la pente d'un toit, sur lequel les projectiles glissaient. Pour augmenter la pente de ce toit, les hommes des derniers rangs se mettaient ordinairement à genoux, tandis que ceux des premiers rangs se tenaient droits. Enfin, pour faciliter l'escalade, on faisait monter sur la tortue d'autres soldats, qui, après avoir écarté à coups d'épée ou de javelot les défenseurs de la place, montaient sur la muraille en se soulevant les uns les autres.

Les Romains donnaient encore le nom de tortue (*testudo*) ou de vigne (*vinea*) à une machine dont ils se servaient, dans l'attaque des places, pour s'approcher des murailles. C'était une espèce de hangar en charpente et, en claies, fermé sur les côtés, couvert d'un toit à double pente et recouvert extérieurement de cuir brut pour le protéger contre les projectiles incendiaires. Il était souvent assez léger pour que les hommes placés dans l'intérieur pussent le transporter eux-mêmes. Quand il était trop lourd, on le montait sur des roulettes. Les assiégeants employaient surtout la vigne pour pénétrer au pied des murailles et y attaquer les mineurs, qui pouvaient ainsi les saper sans danger. D'autres fois, ils y avaient recours pour abriter les hommes chargés de la manœuvre du bélier. La tortue qui avait cette dernière destination se nommait tortue bélière (*testudo arietaria*). Des machines des deux systèmes furent en usage pendant presque tout le moyen âge.

TORTUE (la), en espagnol *Tortuga*, île de l'Amérique centrale, archipel des Antilles, sur la côte N.-O. de l'île d'Haïti, dont elle dépend et dont elle est séparée par le canal de la Tortue, large de 10 kilom.; à 10 kilom. N. de Port-de-Paix; par 28° 3' de latit. N. et 75° 12' de longit. O.; 32 kilom. sur 9; 5,000 hab. Ch.-l., Tayona. Sa surface est montagneuse, mais le sol est fertile. On y recueillait autrefois beaucoup de sucre et de tabac, de l'indigo, du coton, tous les fruits des tropiques, de l'aloe, du bois de santal, des résines; mais, depuis l'indépendance d'Haïti, on n'y récolte guère qu'un peu de café. L'accès de cette île est très-difficile, à cause des rochers et des récifs dont elle est environnée. Elle fut longtemps un repaire de flibustiers, et ensuite le premier établissement français à Saint-Domingue.

TORTUES (îles des), groupe d'îles de l'Atlantique, sur la côte africaine de Sierra-Leone, à l'O. de l'île Cherbro. Elles sont environnées de bas-fonds.

TORTUES (îles des), groupe d'îles de la mer des Moluques (Mélanésie), par 6° 35' de latit. S. et 126° de longit. E.

TORTUER v. a. ou tr. (tor-tu-é — rad. *tortu*). Rendre tortu : *TORTUER une aiguille, un fil de fer*.

TORTUEUSEMENT adv. (tor-tu-eu-ze-man — rad. *tortueux*). D'une manière tortueuse : *Marcher TORTUEUSEMENT. Le ruisseau serpente TORTUEUSEMENT*.

— Fig. Avec des détours, par des moyens détournés et secrets : *Il agit TORTUEUSEMENT*.

TORTUEUX, EUSE adj. (tor-tu-eu, eu-ze — lat. *tortuosus*; de *tortus*, tordu). Qui fait des tours, des sinuosités en divers sens : *Un chemin TORTUEUX. Une allée TORTUEUSE. Le serpent a une marche TORTUEUSE*.

Sa croupe se recourbe en replis tortueux.

RACINE.

Plante aux reins tortueux, à la feuille angulaire. Que le soleil caresse avec amour, Ne laisse point tarir ta sève salubre, O vigne. . .

A. BARBIER.

— Qui va par des détours, dont la marche est tortueuse : *Combien de fois M. de Montausier arrêta-t-il une flatterie qui, comme un serpent TORTUEUX, allait se glisser dans son dnie!* (Fléch.)

— Fig. Détourné, astucieux : *Conduite TORTUEUSE. Moyens TORTUEUX. Voie TORTUEUSE. Comme l'esprit agit incessamment sur le cœur, il est difficile que les voies du cœur soient droites quand celles de l'esprit sont TORTUEUSES*. (Chateaub.) ■ Qui emploie des moyens détournés, astucieux : *La femme est perfide, TORTUEUSE*. (V. Hugo.) *Les petits esprits sont TORTUEUX dans les affaires*. (De Bonald.)

Son esprit tortueux fuit, glisse, échappe à tout.

DESMARETS.

— *Les replis tortueux de la conscience*, Les moyens dont une personne peu délicate se sert pour se mettre en paix avec elle-même.

— Syn. *Tortueux, tordu, tors*, etc. V. *TORU*.

— *Tortueux, slaeux*. V. *SINUEUX*.

TORTUGA, île de l'Amérique centrale.

V. *TORTUE*.

TORTUGA-SALADA, île de l'Amérique centrale, dans le groupe des îles sous le Vent, sur la côte N. de la république de Venezuela, à 63 kilom. O. de l'île de Margarita, par 11° de latit. N. et 67° 45' de longit. E. Elle a environ 65 kilom. de longueur sur 14 kilom. de largeur.

TORTULE s. f. (tor-tu-le — dimin. du lat. *tortus*, tordu). Bot. Syn. de *PRIVA*, genre de verbeacées. ■ Genre de mousses, de la tribu des trichostomées, comprenant plus de soixante espèces, répandues dans les diverses régions du globe : *Les TORTULES croissent ordinairement sur les murs, les pierres, la terre et surtout les terrains argileux*. (F. Foy.)

— Encycl. Les tortules sont caractérisées par une tige courte et droite; des feuilles amplexicaules, plus ou moins épaisses et consistantes, groupées en rosette ou disposées sur cinq à huit rangées, souvent terminées par des poils blancs, dressées ou tortillées par la dessiccation; la capsule droite, cylindrique, renfermant des spores petites et lisses; le péristème formé de trente-deux dents filiformes, très-allongées et contournées en spirale; l'opercule allongé, conique ou subulé; la coiffe persistante, fendue latéralement. Ce genre renferme plus de soixante espèces, remarquables par leur port tout particulier. Elles croissent sur la terre, les rochers, plus rarement sur les troncs d'arbre ou dans les marais. Elles forment des gazons ou des coussinets plus ou moins étendus.

TORTUOSITÉ s. f. (tor-tu-o-zité — du lat. *tortuosus*, tortueux). État de ce qui est tortueux : *La TORTUOSITÉ d'un cours d'eau*.

— Fig. Détours astucieux : *Un labyrinthe de TORTUOSITÉS*. (J.-J. Rouss.)

TORTURANT, ANTE adj. (tor-tu-rant, an-to — rad. *torturer*). Qui torture, qui tourmente : *Remords TORTURANT*.

TORTURE s. f. (tor-tu-re — lat. *tortura*; de *tortus*, torturé). Supplice, tourment qu'on fait subir à quelqu'un : *Les premiers chrétiens souffraient patiemment toutes les TORTURES*.

— Tourments qu'on faisait souffrir à un accusé pour lui arracher l'aveu de son crime ou les noms de ses complices : *L'usage de la TORTURE est aboli dans plusieurs pays de l'Europe*. (Volt.) *La TORTURE subsistait encore en 1789*. (M^{me} de Staël.) *Il semble que des siècles se sont écoulés, depuis l'époque si rapprochée de nous où la TORTURE, ce crime des lois, fut abolie*. (Villem.) *L'Église romaine soumettait les enfants à la TORTURE, dès l'âge de neuf ans*. (Quinet.)

La torture interroge, et la douleur répond.

RENOUARD.

— Fig. Grand tourment de l'esprit : *Être à la TORTURE. Mettre quelqu'un à la TORTURE. Mon esprit travaille depuis deux jours; il n'y a pas un de ces hommes qui ne m'ait donné deux cents fois la TORTURE*. (Montesq.) *Quand le doute est sérieux, c'est la TORTURE de l'esprit*. (S. de Sacy.)

... Déjà vous croyez, dans vos rimes obscures, Aux Saumaises futurs préparer des tortures.

BOILEAU.

— *Instrument de torture*, Instrument qui servait à donner la torture.

— *Donner la torture à son esprit*, *Mettre son esprit à la torture*, *Se mettre à la torture*, chercher avec inquiétude, avec tourment : *J'ai beau DONNER LA TORTURE à MON ESPRIT, je ne devine point le sujet des plaintes que vous pouvez avoir contre moi*. (Le Sage.)

— Anc. chim. Essais, manipulations : *L'argent est un des métaux qu'on nommait métaux parfaits, parce qu'il résistait à beaucoup d'agents et sortait pur de beaucoup d'opérations* ou de TORTURES. (Tessier.)

— Interprétation violente d'un texte : *Donner la TORTURE aux textes de la Bible pour y trouver des prophéties*.

— Encycl. V. QUESTION.

TORTURER v. a. ou tr. (tor-tu-ré — rad. *torture*). Soumettre à des tortures; donner la torture à : *L'homme, ivre de fanatisme, TORTURE et brûle son frère, au nom d'un Dieu de paix*. (De Ségur.) *Dans l'origine, à Rome, on ne TORTURAIT que les esclaves; l'ordre fut donné de TORTURER des hommes libres, pour la sécurité de César*. (Dupin.)

— Faire souffrir cruellement : *Les mères chinoises TORTURENT les pieds de leurs filles, pour les empêcher de croître*. (A. Karr.) *L'impôt sur les subsistances agite et TORTURE en mille manières le pauvre prolétaire*. (Proudh.)

— Fig. Inquiéter, tourmenter : *Je ne suis plus cet homme ambitieux et inquiet qu'un aventur inconnu TORTURAIT de ses menteuses promesses*. (G. Sand.) *A de rares exceptions près, TORTURER le cœur d'une femme, lui arracher ce qui fait sa joie, est un triomphe pour une autre femme*. (M^{me} Romieu.) ■ *Bouleverser* :

L'éternel ouragan torture ces sommets.

LAMARTINE.

■ Peu usité. ■ Dénaturer violemment le sens de : *TORTURER un texte. Il savait que ce n'est qu'en TORTURANT la loi qu'on accuse, en cas de duel, le prévenu d'homicide*. (A. Karr.)

— Absol. *Que de femmes TORTURENT sans pitié parce qu'on les a TORTURÉES!* (M^{me} Romieu.) *C'était au nom du Christ que les hommes de l'inquisition parlaient, agissaient, TORTURAIENT, brûlaient*. (F. Pillon.)

Se torturer v. pr. Être torturé : *Les accusés ni les hérétiques ne se TORTURENT plus aujourd'hui*.

— Être dénaturé : *Les textes se TORTURENT nécessairement par la traduction*.

— Se mettre à la torture.

— Torturer à soi : *Les Chinoises se TORTURENT les pieds*.

— *Se torturer l'esprit*, Mettre son esprit à la torture : *Je dis ce que je pense, sans me TORTURER L'ESPRIT à vous le persuader*. (G. Sand.)

TORTUREUR s. m. (tor-tu-reur — rad. *torturer*). Individu qui fait souffrir la torture à quelqu'un, qui le livre à la torture : *Les TORTUREURS prirent en pitié les souffrances qu'ils venaient de causer*. (H. Berthoud.)

— Adjectiv. Qui torture : *L'idée des diables TORTUREURS, infligeant aux âmes des hommes des tortures matérielles, fut pour l'Égypte une mine d'or*. (Michelet.)

TORULACÉ, ÉE adj. (to-ru-la-sé — rad. *torule*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte à la torule.

— s. f. pl. Groupe de champignons microscopiques, ayant pour type le genre torule.

TORULE s. m. (to-ru-le — du lat. *torulus*, dimin. de *torus*, tore). Entom. Bourrelet qui entoure la cavité dans laquelle est implantée l'antenne, chez les insectes. ■ Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, de la tribu des phalénides, dont l'espèce type habite les Alpes.

— s. f. Bot. Genre de champignons filamenteux, type du groupe des torulacées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent sur les plantes mortes.

TORULEUX, EUSE adj. (to-ru-leu, eu-ze — du lat. *torus*, cordon). Bot. Se dit des organes oblongs qui présentent, de distance en distance, des sortes de bourrelets ou bosselures annulaires, comme les gousses des sophoras ou les siliques des radis.

TORULINIE s. f. (to-ru-li-ni — dimin. du lat. *torulus*, cordon). Bot. Syn. de CHOIN, genre de cyperacées.

TORUS s. m. (to-russ — mot lat. qui est pour *stropus* et qui signifie proprement lit, couche, de *sternere*, étendre. A la même famille appartiennent : le sanscrit *stara*, *stari-man*, *astara*, *astarana*, *prastara*, *prastira*, *vistara*, *sastara*, *sanslara*, etc., lit, couche; de *star*, étendre, avec divers préfixes; le persan *tistar*, *pistar*, lit, coussin, qui représente le sanscrit *vistara*; le grec *strōma*, *strōmnē*, couche, de *strōnnumi*, *stareō*, étendre; l'albanais *shtruarë*, lit; l'islandais *osar*, lit, litière; l'anglo-saxon *stre*, qui représente le sanscrit *stara*, *strew*, *strene*, *starana*, *straele*, *strael*, lit, de *strewian*, gothique *straujan*, étendre; l'ancien slave *postelati*, russe *posteli*, bohémien *postel*, lit, de *poustlati*, *poustilati*, étendre avec). Antiq. rom. Lit de forme particulière.

— Bot. Nom scientifique du réceptacle de la fleur.

— Encycl. Le *torus* fut d'abord une simple litière de paille ou d'herbe, de joncs ou de roseaux. Suivant Servius, le commentateur de Virgile, il faudrait voir dans le mot *torus* une corruption de *tortus*, tordu, et ce nom viendrait de ce que les feuilles étaient tordues par le dos de ceux qui se couchaient dessus : *Torus dicitur a tortis herbis, quæ acumbentium humeris supponuntur*. Plus tard, on plaça le *torus* primitif sur des planches, que l'on fit reposer sur de petits piliers, afin de prévenir l'humidité, et c'est ainsi que la litière devint un lit. Puis on remplaça les feuilles par du coton ou de la laine, ou par quelque autre matière souple, de façon à obtenir des matelas moelleux. On poussa peu à peu le luxe jusqu'à employer les plus riches matières dans la partie qui portait les matelas, dans ce que nous appelons le bois de lit :

Lucent aurea fulcra, dit Virgile. On recouvrait quelquefois le *torus* d'une peau de bête. Ainsi, dans l'*Enéide* (VIII, 175), quand Evandre reçoit Enée et ses compagnons, il fait asseoir ceux-ci sur un siège de gazon et place Enée sur un *torus* revêtu d'une peau de lion :

*Hæc ubi dicta, dapes jubet et sublata reponit
Pocula, gramineoque viros locat ipse sedili;
Præcipuumque toro et villosi pelle leonis
Accipit Ænean, solioque invitat æcrno.*

Le plus souvent on jetait sur le *torus* des couvertures, des étoffes plus ou moins somptueuses, qu'on nommait *toralia*. On donnait le nom de *torus* aux lits ordinaires, aux lits de festin, aux lits de repos; quelquefois aussi on appliquait ce nom au lit conjugal : « Tu as été unie à moi sur le *torus*, » a dit Ovide :

Tu mihi juncta toro.

Torvaldo et Doriska, opéra en deux actes, livret de Sterbini, musique de Rossini; représenté sur le théâtre Valle, à Rome, pendant le carnaval de 1816, et à Paris le 21 novembre 1820. Cet ouvrage ne réussit point. Rossini, apprenant à sa mère la chute de son opéra de *Styismondo* sur le théâtre de la Fenice, à Venise, dessina sur la lettre un *fasceo* (grande bouteille). Après l'insuccès de *Torvaldo et Doriska* à Rome, il le lui fit connaître de la même manière, mais en représentant un *faschetto* (petite bouteille).

TORWAC s. m. (tor-ouak). Mamm. Nom donné par quelques auteurs au narval.

TORY, pl. **TORYS** ou, à l'anglaise, **TORIES** s. m. (to-ri) — de l'irlandais *tory*, voleur de grand chemin, assassin; venu, selon quelques-uns, de *toire*, donne-moi, terme qu'employait une ancienne bande de voleurs irlandais qui détournait les voyageurs. Selon d'autres, le mot *tory* s'appliquait dans l'origine à une bande de brigands païstes qui, du temps de Charles Ier et sous prétexte de faire triompher le royalisme, dévastaient l'Irlande et auxquels on avait donné ce nom du patois irlandais *Tar, a'ry*, Viens, ô roi! Cette dernière explication conviendrait mieux à l'emploi du mot *tory*, qui fut appliqué d'abord comme injure, en 1679, aux partisans de Charles II. Le parti populaire prétendait que les courtisans, accusés à la fois de rapine et d'un secret penchant pour l'Eglise catholique, ressemblaient aux brigands irlandais connus sous le nom de *tories*. Il se pourrait aussi que les courtisans eussent été ainsi nommés parce que le parti purement royaliste avait de nombreux adhérents en Irlande). Ngu donné d'abord, en Angleterre, aux partisans de Charles II, et depuis aux partisans des prérogatives royales, par opposition aux whigs ou radicaux : *Les whigs et les tories*. Sans les whigs, il y a longtemps que les tories eussent perdu le pouvoir. (E. de Gir.)

— Adjectif. Qui appartient, qui a rapport aux tories : *Ministres tories*. *Coalition tory*. En ce sens, le pluriel de forme anglaise, *tories*, serait inadmissible, les Anglais n'ayant pas de pluriel pour les adjectifs.

— Encycl. V. **WHIG**.

TORY (Geoffroi), typographe, écrivain et graveur français, né à Bourges vers 1485, mort à Paris en 1533. Bien qu'issu de parents très pauvres, il put faire ses études classiques à Paris, puis se rendit en Italie, suivit à Rome les cours du collège de la Sapienza, y étudia en même temps le dessin, passa ensuite à Bologne, où il eut pour maître Beccafico, et entra en relation avec des écrivains grecs et latins. De retour en France, il se fixa à Paris, où il professa la littérature et la philosophie dans divers collèges. Pendant ses loisirs, il annota plusieurs éditions d'auteurs latins et devint, en 1509, un des correcteurs de l'imprimerie de Henri Estienne. Vers 1512, il retourna en Italie, où il se perfectionna dans l'art du dessin et de la gravure, puis se fit admettre dans la corporation des libraires de Paris, sur le Petit-Pont, à l'enseigne du *Pot cassé* (1518), et se mit peu après à la tête d'une imprimerie. Il s'attacha alors à réformer à la fois l'art typographique et la langue française. Mais ses efforts ne se bornèrent point là. Bientôt, il céda son imprimerie à Olivier Maillard, et, à partir de ce moment jusqu'à sa mort, il s'adonna presque exclusivement à la gravure. Tory a dessiné et gravé avec beaucoup de talent un grand nombre de vignettes, de frontispices, de marques, de lettres ornées et de devises pour des ouvrages; il a exécuté, en outre, des poinçons de beaux caractères typographiques, dont se servirent les imprimeurs Simon de Colines et Robert Estienne. En souvenir de son enseigne et de la marque qu'il mettait à ses ouvrages, il est connu sous le nom de *Maître du Pot cassé*. Indépendamment de ses éditions d'auteurs classiques et des ouvrages dont il fut l'imprimeur, il a traduit et imprimé plusieurs livres, entre autres : les *Tables de Cébès* (1529); les *Politiques de Plutarque* (1530, in-fol.); l'*Economie de Xénophon* (1531); la *Mouche de Lucien*, etc. Mais son œuvre capitale est un ouvrage qu'il composa et publia sous le titre de *Champ fleury, auquel est contenu art et science de la due et vraye proportion des lettres antiques, qu'on dit autrement lettres antiques et vulgairement lettres romaines, proportionnées selon le corps et le visage humain* (Paris, 1529,

in-fol.), réimprimé sous le titre de *Art et science de la vraie proportion des lettres antiques ou antiques, autrement dites romaines* (Paris, in-8°); c'est un livre curieux, bizarre, très-recherché des amateurs, dans lequel Tory a émis des idées neuves et sensées et où il jette les bases d'une nouvelle grammaire française.

TORYME s. m. (to-ri-me). Entom. V. **THORYME**.

TORYSME ou **TORISME** s. m. (to-ri-sme — rad. *tory*). Parti des torys, leur système politique : *Le grand système du torysme anglais était trop immense pour de petites têtes*. (Balz.)

TOSA, ville du Japon, dans l'île de Sikof, ch.-l. de la province du même nom, à 32 kilom. de la côte S.-O. de l'île; 90,000 hab. On y fait un grand commerce de riz, de coton, etc.

TOSAR s. m. (to-zar). Moll. Coquille du genre telline, qu'on trouve dans les mers du Sénégal.

TOSCAN, **ANE** adj. (to-skan, a-ne — ital. *toscano*; du lat. *Tusci*, peuple qui habitait l'Etrurie). Qui habite la Toscane; qui appartient à ce pays ou à ses habitants : *La population toscane*. *Le peuple toscane*.

Archit. Se dit du premier, du plus simple des ordres d'architecture chez les Romains : *Chapiteau toscane*. *Colonne toscane*. *Ordre toscane*. *l'Architecture toscane*. Genre d'architecture caractérisé par des arcades à plein cintre et des bossages.

— Substantif. Habitant ou personne originaire de la Toscane : *Les Toscans*. *Une Toscane*.

— s. m. Archit. Ordre toscane : *Le toscane est le plus simple et le plus solide de tous les ordres*.

— Linguist. Dialecte italien parlé en Toscane.

— s. f. Hortic. Variété d'anémone.

— Encycl. Archit. L'ordre *toscan* n'est pas un système original d'architecture; il n'est qu'une imitation abâtardie du dorique grec. On le regarde comme originaire de l'ancienne Etrurie, et les Romains l'employèrent avant de faire la conquête de la Grèce. Les monuments d'ordre *toscan*, à Rome, étaient donc anciens; ils furent depuis ruinés par le temps ou rebâti d'après les divers systèmes que la Grèce fit connaître aux architectes; aussi n'a-t-il subsisté jusqu'à nos jours aucun édifice construit d'après les règles de cet ordre; on a seulement découvert quelques fragments que l'on suppose lui appartenir à Vulci, à Bomarzo, etc.; on en retrouve aussi des vestiges dans les monuments funéraires de l'Etrurie; on y voit que les artistes disposaient dans la frise des triglyphes et des métopes, qui ne diffèrent des triglyphes grecs qu'en ce que la plupart n'ont pas de demi-canaux et que leurs gouttes semblent avoir été angulaires. De même, les modillons étrusques ne sont point sur un plan incliné, mais sur un plan horizontal. Le chapiteau, dit Vitruve, se compose d'un tailloir, d'une oave et d'un gorgerin avec astragale et filet. On donnait aux colonnes 7 diamètres de hauteur, et cette hauteur était égale au tiers de la largeur de l'édifice. Selon M. Battissier, l'ordre *toscan* comportait une base composée souvent d'une plinthe, d'un tore et d'un filet. Les plus anciennes colonnes devaient ressembler à celle qui fut découverte dans les ruines d'un temple de Jupiter sur le mont Albano.

Vignole, Serlio, Palladio et Scamozzi ont cherché à restituer dans son ensemble l'ordre *toscan*, et les résultats de leurs études offrent entre eux des différences qui s'expliquent par l'absence de données précises. Vignole lui assigne les proportions suivantes : enlèvement, 3 modules 6 minutes ou 3 modules 1/2, dont 1 module 4 minutes pour la corniche, 1 module 2 minutes pour la frise et 1 module pour l'architrave; colonnes, 14 modules, dont 12 pour le fût, 1 pour la base et 1 pour le chapiteau; piedestal, 4 modules 8 minutes, dont 3 modules 8 minutes pour le dé, 6 minutes pour la base et 6 pour la corniche; diminution de la base au sommet, 6 minutes; entre-colonnement, 4 modules 8 minutes. Ce qui caractérise surtout l'ordre *toscan*, c'est l'absence de tout ornement. La base placée sous les colonnes, les fûts non cannelés, les chapiteaux avec astragale et filet sans gorgerin, les gouttes prismatiques, la direction horizontale des modillons, les dentelles dans le larmier et la forte saillie de la corniche sont les autres caractères distinctifs de cet ordre.

Les architectes modernes ont quelquefois fait usage de l'ordre *toscan*, mais avec des modifications; ils y ont ajouté différentes sortes de bossages, des vermiculations, des congélations, etc., tous ornements qui ont pour but d'en atténuer la lourdeur et la nudité, mais dont le seul résultat est d'en altérer la simplicité imposante, de détruire la proportion des colonnes. On donne à ce *toscan* défiguré le nom de *toscan rustique*. Le palais Pitti, à Florence, dont le palais du Luxembourg, à Paris, est une copie presque exacte, est un des meilleurs spécimens de *toscan* rustique.

TOSCAN (Georges), écrivain français, né à Grenoble en 1756, mort à Paris en 1836. Il

devint un des conservateurs du Jardin du roi et bibliothécaire du Muséum d'histoire naturelle. Outre des articles dans la *Décade philosophique*, on lui doit : *Histoire du lion du Muséum national et de son chien* (1795, in-8°); *Mémoire sur l'utilité de l'établissement d'une bibliothèque au Jardin des plantes* (in-8°); *l'Ami de la nature ou Choix d'observations* (1800, in-8°). On lui attribue la musique de *Néphthé* (1790, in-8°).

TOSCAN (Clotilde), actrice française, née à Toulouse vers 1833. Après avoir joué bien jeune en province, elle vint à Paris, où elle débuta, le 20 octobre 1854, à l'Odéon, dans l'emploi des reines et des soubrettes. Elle interpréta, non sans succès, Agrippine de *Britannicus*, Frosine de *l'Avare* et Dorine du *Tartuffe*. Elle créa ensuite avec beaucoup de feu et d'énergie l'amante délaissée de Jason dans la *Médée* d'Hippolyte Lucas (1855), puis la maréchale d'Ancre dans la *Florentine* de Charles-Edmond (28 novembre 1855). « Mademoiselle Toscan », dit Théophile Gautier, ne ressemble guère à la célèbre Eléonore Galigai. On chercherait vainement la Florentine, petite, maigre et brune que nous peint l'histoire dans cette belle femme aux abondants cheveux blonds, aux formes opulentes, taillée en reine tragique et faite pour représenter les Clytemnestre ou les Marguerite de Bourgogne. Cela ne l'empêche pas d'avoir de belles et véhémentes inspirations aux moments pathétiques. Elle fut encore bien accueillie sous les traits d'une grande dame dans *Michel Cervantès*, de Théodore Muret, et sous ceux de madame Darthès dans le *Médecin de l'Âme*, de Léon Guillard et Maurice Desvignes (septembre 1856). Elle ne renouvela point son engagement à l'Odéon et partit pour l'étranger. Elle a joué depuis avec le plus vif succès, au Théâtre-Français de Rouen, au Gymnase de Marseille et aux Variétés de Toulouse, un grand nombre de rôles, notamment Mme Bernard de *Par droit de conquête*, Mme Désaubert de la *Jolie fait peur*, la baronne de Rosanges de *Séraphine*, Mme Barsanne du *Chemin retrouvé*, Octavie de *Lions et renards*, Hélène Moraies des *Pirates de la Savane*, Léona de la *Closerie des Genêts*, Madeleine de la *Poissonnière*, Sarah Waters de la *Voluse d'enfants*, la Frochard des *Deux orphelines*, Miss *Multon*, Marie-Jeanne, *Lucrèce Borgia*, *Marie Tudor*, *Jean le cocher*, etc. A une représentation donnée au bénéfice des inondés (juillet 1875), elle a obtenu au théâtre que dirige M. Omer, un ancien acteur de l'Ambigu, les plus chaleureux applaudissements en personnifiant la ville de Toulouse dans les *Deux villes*, de M. Henri de Bornier. On accorde généralement à Mlle Toscan un talent souple et vigoureux, une grande distinction et une entente parfaite de la scène. Sous la cornette, elle ressemble, à s'y méprendre, à Mlle Pauline Granger de la Comédie-Française.

TOSCANE (GRAND-DUCHÉ DE), anciennement *Etrurie*, *Tuscia*, ancien Etat souverain de l'Italie centrale, borné au N. par l'ancien duché de Modène, à l'O. par la mer Tyrrhénienne, au S. et à l'E. par les anciens Etats de l'Eglise; par 42° 20' 44" 14' de latit. N. et 7° 56' 10" 1' de longit. E. La superficie de la Toscane comprenait la Toscane proprement dite ou le Florentin, le Siennois, le Pisan, les Présides, le duché de Lucques, la principauté de Piombino, l'île d'Elbe, les anciens fiefs impériaux de Vernio, de Montauco et de Monte-Santa-Maria; 23,308 kilom. carrés et 200 kilom. de longueur sur 160 kilom. de largeur. Sa population s'élevait, en 1859, époque où elle fut annexée aux Etats sardes, à 1,806,940 hab. Capitale, Florence. Cette contrée, une des plus belles de l'Italie, à 200 kilom. de côtes, sur le développement desquelles se trouvent les golfes de Piombino, Grosseto, Orbetello, Porto-Ercole, la presqu'île de Monte-Argentario et les îles d'Elbe, de Pianosa, de Giglio, de Gorgona, de Montecristo, de Giannutri. Les côtes sont basses, marécageuses et généralement malsaines. La Toscane est traversée du N. à l'E. par l'Apennin, dont les ramifications peu élevées s'étendent dans plusieurs directions et sont sillonnées de vallées fertiles. Plusieurs cours d'eau arrosent le pays. Nous citerons particulièrement le Serchio, l'Arno, la Cecina, la Corina, l'Ombrone, la Pecora, l'Albegna, la Fiora, le Tibre, le Ruco, etc. Le seul de ces cours d'eau qui soit navigable est l'Arno, qu'on peut remonter jusqu'à Florence; mais de nombreux canaux suppléent à cette insuffisance de voies navigables ou servent à l'irrigation du sol. Parmi ces canaux, nous mentionnerons ceux de Pise à Livourne, de Serchio à Pise, celui de la Chiana, qui a fertilisé toute une région marécageuse. La Toscane renferme, entre autres lacs, ceux de Chiusi, de Montepulciano, de Massaciuccoli, de Sesto ou Bientina, de Porta, de l'Accessa, de Lago-Solfareo, etc., et un nombre considérable d'étangs, notamment ceux d'Orbetello, Burano, Scarlino, Castiglione, Piombino, Caltane, Calavarno, etc. Le climat est doux et sain, excepté dans les plaines basses et marécageuses qui s'étendent le long de la côte, surtout de Piombino à Orbetello, et qui sont célèbres par leur insalubrité, sous le nom de Maremmes. Toutefois, des dessèchements intelligents, commencés en 1829 dans le lac Castiglione, ont rendu salubre et propre à la culture un assez grand espace. Le siroco et le libeccio

soufflent périodiquement. Sur plusieurs points le sol est volcanique; c'est ainsi qu'on trouve des laves à Radicofani, des trachytes au mont Amiata, de la pouzzolane sur la rive gauche de la Fiora. Les montagnes sont formées de granit, de grès, de chaux, de plâtre, de tuf. Sur certains points on trouve en abondance du marbre, des serpentes, des schistes; dans le terrain tertiaire les fossiles abondent. Dans les montagnes on rencontre des cavernes et des grottes, d'où s'exhalent des vapeurs sulfureuses et méphitiques. Sur plusieurs points des côtes et à l'embouchure de l'Arno, on trouve un terrain d'alluvion. Les productions du règne minéral consistent en cuivre, plomb, mercure, marbre, albâtre. Le minerai de fer abonde dans l'île d'Elbe, où il est l'objet d'une active exploitation. On trouve aussi en Toscane des eaux minérales. Le sol de ce pays, si l'on en excepte les montagnes arides et désertes, est varié et productif, et on y fait d'abondantes récoltes en blé, maïs, riz, etc. La Toscane contient environ 75,000 hectares de vignes, presque toutes plantées en allées. Les chemins sont bordés et les collines couvertes d'oliviers, dont les rameaux aux pampres chargés de raisins forment des berceaux sous lesquels le voyageur se garantit de l'ardeur du soleil. Les vins rouges que l'on y récolte ont la prétention de ressembler à nos vins de Bordeaux, mais ils sont lourds et pâteux. Cependant, lorsqu'ils sont fabriqués avec soin, ils méritent de fixer l'attention des gourmets, sans acquiescer jamais les qualités des vins français. Les vins de Montepulciano sont particulièrement renommés. Parmi les fruits, nous citerons les raisins, les oranges, les figues, les olives, les châtaignes, les cerises. On cultive le mûrier pour l'éducation des vers à soie et on fabrique de l'huile d'olive. Certaines parties fournissent de bons pâturages; le bois y est commun. La Toscane possède en abondance des chevaux, des bestiaux de toute espèce, des bêtes à cornes, objet d'un grand commerce d'exportation, des buffles, des perdrix, des bécasses, des ortolans, etc. L'agriculture y est avancée, ainsi que l'industrie manufacturière. On y fabrique du papier, de la soie, de la porcelaine, de la faïence, des toiles de coton, de lin, de chanvre, des tapis, des chapeaux de paille renommés, des mosaïques très-estimées, des bonnets de laine pour le Levant, etc. L'exploitation des mines y est négligée, faute de grands capitaux. Parmi les mines en exploitation, nous citerons celles de fer de l'île d'Elbe; celles de cuivre de Monte-Catini; celles de mercure de Giano, Seravezza, Castel-Azzara; celles de plomb argentifère du Bettino. Mentionnons aussi les mines de soufre de Peretta, d'antimoine d'Orbetello. Le gouvernement est la monarchie de la fabrication du sel, qui est très-abondant. On extrait des environs de Volterra d'énormes quantités de borax, et des carrières de Seravezza des marbres très-estimés, qui rivalisent avec ceux de Carrare. A Volterra, à Florence, à Pise, à Montalcino, on travaille l'albâtre blanc ou veiné. Le commerce est florissant, surtout celui de transit par Livourne et avec le Levant. Outre Livourne, Porto-Ferrajo et Piombino sont les principaux ports de la Toscane. Le commerce intérieur y est favorisé par les routes royales et provinciales, par des canaux et par plusieurs voies ferrées. L'exportation consiste en soie grège et travaillée, chapeaux de paille, papier, combustibles, viandes fraîches et salées, huile d'olive, fruits, fourrages, pâtes d'Italie, parfumerie, essences, vins, marbres, potasse, suif, chanvre, etc. Les principaux articles d'importation consistent en céréales, coton brut et manufacturé, denrées coloniales, spiritueux, draps, bijouterie, quincaillerie, librairie, etc.

Les habitants de la Toscane sont les plus polis et les plus affables de l'Italie, et, en général, ils se font remarquer par leur droiture et leur franchise. Les femmes y sont généralement fort belles. Le dialecte qu'on y parle est le plus pur de tous les dialectes italiens; mais la prononciation est un peu gutturale. L'instruction publique y est très-répandue. Florence, Pise et Sienne possèdent des universités, des sociétés savantes; Florence notamment possède une Académie des sciences et des beaux-arts, un conservatoire des arts et métiers, l'Académie des Georgofili, qui a fait faire de grands progrès à l'agriculture en Toscane, des musées, etc. L'ancien grand-duché a vu naître des hommes illustres dans tous les genres. Nous citerons particulièrement Dante, Pétrarque, Machiavel, Boccace, Savonarole, Galilée, Jean de Pise, Giotto, Orcagna, Fra Angelico, Ghirlandajo, Signorelli, Léonard de Vinci, Michel-Ange, Daniel de Volterra, Andrea del Sarto, Dolce, etc. De tout temps les lettres, les sciences et les arts y ont été cultivés avec la plus grande ardeur. La religion catholique y domine presque exclusivement. On y trouve quatre archevêchés, Florence, Pise, Sienne, Lucques, et dix-sept évêchés. En 1859, avant l'annexion aux Etats sardes, la Toscane était divisée en sept départements : Florence, Arezzo, Grosseto, Lucques, Pise, Pistoia, Sienne et deux gouvernements, l'île d'Elbe et Livourne. Depuis la constitution du royaume d'Italie, elle forme sept provinces : Florence, Arezzo, Grosseto, Livourne, Lucques, Pise et Sienne.

— Histoire. Dans l'antiquité, la Toscane

formait la plus grande partie de l'Etrurie ou Tuscie (v. ETRURIE, ETRUSQUES). C'est de cette dénomination (Tuscia) que lui est venu son nom moderne. La confédération étrusque fut dissoute après la prise de Veies par les Romains, qui restèrent maîtres du pays jusqu'à l'époque de l'invasion des barbares. Au iv^e siècle, la Tuscie formait une province du diocèse d'Italie. Elle tomba d'abord au pouvoir des Goths, puis aux mains des Lombards, qui y établirent des ducs particuliers. Après la chute de Didier, elle passa sous la domination franque. Charlemagne soumit le pays à des comtes qui, sous Louis le Débonnaire, prirent le titre de marquis de Tuscie, et, tout en restant vassaux de l'empire, devinrent héréditaires. En mourant, la comtesse Mathilde laissa la Tuscie aux guelfes, dont l'un la céda, en 1160, à Frédéric I^{er} de Hohenstauffen; mais les grandes villes, qui étaient parvenues à jouir d'une grande indépendance, s'érigèrent en républiques. Après Florence, Pise, Sienne, Lucques, etc., s'affranchirent du joug impérial et se constituèrent en États républicains indépendants. Entre toutes, Florence, Pise et Sienne prospérèrent au point d'absorber les seigneuries voisines. Nous n'avons point à raconter ici les querelles fameuses des guelfes et des gibelins, qui jetèrent la division dans les moindres cités, et les rivalités qui s'établirent entre les petites républiques toscanes. Florence profita de ces rivalités pour asservir Pise et accroître sa domination (v. FLORENCE et PISE). Après diverses alternatives de tyrannie et de démocratie, il se constitua à Florence une oligarchie, d'abord sous l'aristocratie famille des Albizzi (1382), puis sous la domination des Médicis, qui avaient acquis, dans le commerce et la banque, une fortune considérable (1421). Sous les Médicis, presque toutes les villes de la Toscane finirent par être soumises à Florence, qui atteignit un haut degré de splendeur. En 1531, Alexandre I^{er} de Médicis prit le titre de duc, et son fils, Cosme I^{er}, ayant obtenu de Philippe II, roi d'Espagne, la cession des États de Sienne, prit, en 1569, le titre de grand-duc de Toscane (v. MÉDICIS). Lorsque la famille des Médicis s'éteignit, en 1737, dans la personne du grand-duc Jean-Gaston, le duché de Toscane fut donné par le traité de Vienne au mari de Marie-Thérèse d'Autriche, le duc de Lorraine François, qui, en échange, céda son duché à la France. Lorsque François devint empereur en 1745, il donna la Toscane à son second fils, Léopold, qui, en montant à son tour sur le trône impérial (1790), le donna à son second fils Ferdinand. En 1796, les armées de la République française envahirent la Toscane. Par suite du traité de Lunéville, la Toscane fut cédée, en 1801, en royaume d'Etrurie et donnée à Louis de Parme. Napoléon I^{er} l'annexa à l'empire français (1807), la divisa en trois départements (Arno, Ombrone, Méditerranée), puis (1809) l'érigea en grand-duché en faveur de sa sœur Élisa. Après la chute de l'Empire (1814), le grand-duc Ferdinand III, dépossédé en 1801, reprit possession de la Toscane, à laquelle une disposition du traité de Vienne ajouta l'île d'Elbe, les Présides et Piombino. En outre, en 1847, le duché de Lucques fut annexé à la Toscane. Lors des événements de 1848, le grand-duc Léopold II fut chassé de la Toscane, et on y établit un gouvernement constitutionnel; mais, en 1849, le grand-duc, réintégré par une armée autrichienne, supprima la constitution, rétablit le pouvoir absolu (21 septembre) et gouverna jusqu'en 1855 avec l'appui des forces autrichiennes. En juin 1857, une insurrection tentée pour secouer le joug de ce prince avorta; mais, lors de la guerre qui éclata entre l'Italie et l'Autriche en 1859, une révolution nouvelle éclata (27 avril), le grand-duc passa en Autriche et abdiqua, le 21 juillet suivant, en faveur de son fils Ferdinand IV. Mais les Toscans s'opposèrent à ce que ce prince montât sur le trône, et, à la suite d'un vote national, ils s'annexèrent aux États sardes (1860). A cette époque l'armée toscane s'élevait à 17,200 hommes, et le budget à 32,650,000 francs. Depuis 1861, la Toscane fait partie du royaume d'Italie.

SOUVERAINS DE LA TOSCANÉ.

10 Marquis de Tuscie.

Boniface I ^{er} ou II	828
Adalbert I ^{er}	845
Adalbert II	890
Gui	917
Lambert	929
Boson	931
Humbert	936
Hugues le Grand	961
Adalbert III	1001
Régulier	1014
Boniface II ou III	1027
Frédéric	1052
Beatrix	1054
Mathilde	1076-1125

Peu après, les principales villes toscanes s'érigèrent en républiques indépendantes.

20 Médicis, gonfaloniers.

Jean, dit le Banquier	1421
Cosme le Magnifique	1429
Pierre I ^{er}	1464

Laurent et Julien	1459
Laurent seul	1478
Pierre II	1492-1494

30 Médicis, ducs et grands-ducs.

Alexandre I ^{er} , duc	1531
Cosme I ^{er} , duc	1537
— grand-duc	1569
François I ^{er} Marie	1574
Ferdinand I ^{er}	1587
Cosme II	1608
Ferdinand II	1621
Cosme III	1670
Jean-Gaston	1723-1737

40 Maison de Lorraine-Autriche.

François II	1737
Léopold	1765
Ferdinand III	1790-1801

50 Rois d'Etrurie.

Louis I ^{er} de Parme	1801
Louis II	1803-1807

60 Réunion à la France.

Elisa, sœur de Napoléon I ^{er} , grande-duchesse de Toscane	1809-1814
--	-----------

70 Maison d'Autriche.

Ferdinand III, restauré	1814
Léopold II	1824-1859

Toscane et Rome, impressions de voyage, par M. Poujoulat (1840, in-80). L'auteur partit avec M. Michaud, le guide de ses travaux depuis douze ans, qui voyageait en malade, cherchant la santé sous un climat plus doux et sous un soleil plus chaud, et regrettait de ne plus avoir assez de forces pour jouir des merveilles de l'Italie. Le récit de leur voyage en Toscane et à Rome est le dernier ouvrage écrit par M. Poujoulat sous les yeux de l'auteur de l'*Histoire des croisades*, dont l'influence mélancolique s'exerça souvent, à son insu, sur son compagnon de route. Dans notre littérature, nous avons de belles pages et de beaux vers sur l'Italie; la littérature anglaise n'en manque pas non plus; mais un bon voyage en Italie était encore à faire, ce qui est assez surprenant pour qui songe à la quantité d'esprits distingués qui ont parcouru ce pays. Nous connaissons beaucoup de livres remplis d'indications utiles, de précieuses observations sur les œuvres d'art; aucun de ces ouvrages ne réunit toutes les conditions pour en faire un bon récit de voyage en Italie. M. Poujoulat semble l'avoir compris et s'est proposé de reproduire la physionomie de la nature, des hommes et des monuments, de donner des descriptions exactes et nettes, des tableaux de mœurs fidèlement tracés, des appréciations inspirées par le bon goût et la rectitude du jugement, lorsque ses convictions politiques ne l'influencent pas trop. Il anime ses peintures par des souvenirs d'histoire habilement fondus et parfois heureusement invoqués. Enfin, il donne souvent des aperçus littéraires, moraux et philosophiques, négligés par ses devanciers.

M. Poujoulat a vu la Toscane et Rome en enthousiaste et il leur eût appliqué volontiers le mot de Mme de Staël sur Gènes : « On dirait qu'elle a été bâtie pour un congrès de rois. » Ses convictions catholiques l'entraînent souvent beaucoup trop loin; car il semble prendre plaisir à rabaisser la France au profit de l'Italie, en quel il voit surtout la capitale imprenable de l'orthodoxie. Il va même jusqu'à vouloir prophétiser, et il n'est pas toujours heureux dans ses prédictions, comme lorsqu'il affirme que la Toscane ne saurait jamais s'ouvrir aux idées modernes. Si M. Poujoulat ne se montre pas profond politique dans ses appréciations sur l'Italie, du moins observe-t-il avec attention et décrit-il de même. Son livre est écrit dans un langage élégant et élevé, noble et simple, vivant et varié; point de ces phrases à effet qui ne disent rien à l'intelligence et qui retentissent avec un son monotone.

TOSCANELLA, ancienne *Tuscania*, ville du royaume d'Italie, anciens États de l'Eglise, sur une colline au pied de laquelle coule la Marta, au confluent de l'Arcone, à 22 kilom. O. de Viterbe; 3,000 hab. Mine de soufre aux environs; siège d'un ancien évêché réuni à celui de Viterbe en 1198. L'Eglise San-Pietro, dit M. A. Du Pays, de style gothique italien, est curieuse pour son architecture et surtout pour la riche ornementation sculptée de sa façade, pleine de créations fantastiques et grotesques. Les colonnes sont antiques. Jardin de la famille Campanari, contenant une partie des sarcophages trouvés par ces explorateurs dans les tombeaux étrusques de Toscanella. Des figures couchées recouvrent ces tombeaux, tenant à la main une coupe ou quelque autre objet. M. Dennis signale le type de beauté des femmes étrusques et leur goût oriental pour les bijoux. La nécropole est située dans les ravins profonds autour de Toscanella. Un des tombeaux présente un de ces passages étroits et contournés, taillés dans le roc et où l'on ne peut aller qu'en rampant. La majeure partie des objets trouvés a été transportée au musée Grégorien, une autre vendue à Londres. D'un endroit de la route, entre Toscanella et Viterbe, on aperçoit en même temps les quatre cités étrusques de Corneto, Toscanella, Viterbe et Montefiascone.

TOSCANELLA (Horace DB), littérateur italien, né à Toscanella vers 1510, mort à Venise vers 1580. Il s'adonna à l'enseignement et écrivit de nombreux ouvrages, qui lui acquirent une assez grande réputation sans lui procurer la plus modeste aisance. Parmi les quarante ouvrages qu'on lui doit, nous citerons : *Prontuario di voci volgari e latine* (1565, in-49); *Concetti e forme di Cicerone del Boccaccio, del Bembo* (1560, in-49); *Trattato in materia di scrivere storia* (1567, in-49); *Dizionario volgare e latino, con le sue autortie* (1568, in-49); *Bellezze del furioso di Ariosto scelte* (1574, in-49).

TOSCANELLI (Paul DEL POZZO), physicien et astronome italien, né à Florence en 1397, mort en 1482. La réputation qu'il avait déjà acquise à l'âge de trente ans le fit nommer l'un des conservateurs de la bibliothèque de Florence. Il eut indirectement part à la découverte du nouveau monde; voici comment : on croyait alors les Indes beaucoup plus à l'orient de l'Europe qu'elles ne sont en réalité; cette erreur lui suggéra l'idée qu'on y parviendrait plus aisément en se dirigeant vers l'occident que par la route anciennement suivie; il communiqua ses vues au roi de Portugal, Alphonse V, et bientôt après à Christophe Colomb, qui, en effet, comme on sait, ne découvrit l'Amérique qu'en cherchant les grandes Indes. Toscanelli paraît avoir imaginé le premier l'heureuse disposition des gnomons modernes, où la projection perspective du centre du soleil est indiquée par le centre de l'ellipse suivant laquelle le disque du soleil se dessine sur un fond non éclairé, lorsque ses rayons traversent une petite ouverture pratiquée dans un mur, au lieu de l'être par le centre de l'ombre d'une sphère opaque, sur un fond recevant directement les rayons émanés de l'astre. Il fit pratiquer dans le haut du dôme de la cathédrale de Florence une petite ouverture circulaire et traça sur le pavé une méridienne où venait se peindre chaque jour à midi l'image du soleil. La distance du sommet du dôme au pavé de l'église étant de 277 pieds, le gnomon si facilement établi par Toscanelli se trouvait surpasser en hauteur tous ceux que l'on avait péniblement construits avant lui. La description de ce monument astronomique a été donnée par le P. Ximenès, mathématicien du grand-duc de Toscane, sous le titre *Del vecchio e nuovo gnomone fiorentino* (1757); il y a joint l'histoire des observations qui y furent faites à diverses époques et la relation des siennes propres, qui lui permirent d'affirmer que, de 1510 à 1755, l'obliquité de l'écliptique avait diminué de 1' 16", ce qui revient à 30" par siècle, résultat exact.

TOSCANO (Jean-Matthieu), littérateur italien, né à Milan au commencement du xiv^e siècle, mort vers 1680. Ses premiers écrits lui valurent en Italie la protection de Catherine de Médicis, qui, devenue reine de France, l'appela à Paris, où il passa le reste de ses jours. On a de lui : *Octo cantica sacra e sacris biblis latino carmine expressa* (Paris, 1575, in-80); *Psalmi Davidis latinis versibus expressi* (Paris, 1575, in-80), ouvrage édité par Dorat, dont Toscano était l'ami; *Carmena illustrium poetarum italorum* (Paris, 1576, 2 vol. in-16); *Peplus Italiae, in quo illustres viri tum carmine, tum soluta oratione recensentur* (Paris, 1578, in-80).

TOSCANO (Raffaello), poète italien qui vivait au xv^e siècle. Tout ce qu'on sait de sa vie, c'est qu'il séjourna pendant quelque temps à Lyon. On cite de lui : *La Morte del duca e del cardinale di Guisa* (Turin, 1590, in-89), en vers, et un recueil de 59 sonnets en l'honneur de Lucquois et de Florentins qui s'étaient fixés à Lyon.

TOSCARIA s. m. (to-ska-ri-a). Linguist. Dialecte albanais parlé à Bérat et dans tout le pays environnant.

TOSCHI (Dominique), prélat et jurisconsulte italien, né dans le diocèse de Reggio en 1535, mort en 1620. Après avoir étudié la jurisprudence et la théologie à Rome, il embrassa l'état ecclésiastique, devint successivement évêque de Tivoli (1595), gouverneur de Rome et cardinal (1599). A la mort de Léon XI, en 1605, il eût été élu pape, sans l'opposition du cardinal Baronius. On a de lui : *Practica conclusiones juris* (Rome, 1605-1608, 8 vol. in-fol.), souvent réédité, grand répertoire, où l'on trouve, par ordre alphabétique, les solutions des points les plus importants du droit civil et du droit canon, et qui fut complété plus tard par des *Additiones amplissimæ* (Lyon, 1670, in-fol.), œuvre de Charles Toschi, neveu de l'auteur; *Trattatus de jure statuum in imperio romano* (Francfort, 1620, in-49).

TOSCHI (Paul), graveur italien, né à Parme en 1788, mort en 1854. Il se rendit en 1809 à Paris, où il apprit la gravure sur cuivre, sous la direction de Berwick, et la gravure à l'eau-forte, sous celle de Hortmann. Toschi ne tarda pas à se faire connaître par d'excellentes planches, dans lesquelles il employa les meilleurs procédés des maîtres. De retour dans sa ville natale (1819), il y ouvrit une école de gravure et devint bientôt après directeur de l'Académie des beaux-arts de Parme. Parmi les gravures les plus estimées de cet artiste d'un remarquable talent, nous citerons : l'*Entrée de Henri IV à Paris*, d'après Gérard; le *Spasimo*, d'après

Raphaël; la *Madone della Scadella* et le *Repos de la sainte Famille*, d'après Corrège; *Vénus et Adonis*, d'après l'Albane; la *Descente de croix*, d'après l'Albane, etc.

TOSCOLANO, bourg du royaume d'Italie, province et à 36 kilom. de Brescia, à l'embouchure de la rivière du même nom, sur le bord occidental du lac de Garda; 3,000 hab. Le port est petit, étroit et peu profond; il s'y fait un commerce considérable en papier, fer, soie, fruits, vins, huile, etc. Les nombreux débris antiques qui ont été découverts à plusieurs reprises dans les environs de Toscolano donnent lieu de croire qu'il doit avoir été important du temps des Romains.

TOSELLI (Florian), écrivain et théologien italien, né à Bologne en 1699, mort en 1768. Il entra chez les capucins, parvint aux premières dignités de son ordre et fut chargé de missions à Malte, à Rome et à Milan. Nous citerons de lui : *Manuale confessoriorum ordinis capuccinorum* (Venise, 1737, in-16); *Institutio theologica, juxta omnia dogmata, scholastico nervo instructa* (Venise, 1746, 4 vol. in-49); *Bibliotheca scriptorum ordinis minorum sancti Francisci capuccinorum* (Venise, 1747, in-fol.).

TOSENE s. f. (to-zè-ne). Entom. Genre d'insectes hémiptères, de la famille des cicadens, type de la tribu des tosenides, formé aux dépens des cigales, et dont l'espèce type habite Java.

TOSENIDE adj. (to-zé-ni-de — de tosene, et du gr. *cidos*, aspect). Entom. Qui ressemble ou qui se rapporte à la tosene.

— s. f. pl. Tribu d'insectes hémiptères, de la famille des cicadens, ayant pour type le genre tosene.

TOSETTI (Urban), philosophe italien, né à Florence, mort à Rome en 1768. Il professa la philosophie à Rome du temps de Benoît XIV et de Clément XIII et publia, entre autres écrits : *De societate mentis et corporis dissertatio psychologico-physica* (Rome, 1754, in-49).

TOSIA, TOCIA, TOUSIA (*Dacca*), ville de la Turquie d'Asie, éyalet et à 40 kilom. S.-E. de Kastamouni, dans une vallée très-fertile, sur un affluent de gauche du Kizil-Irmak et sur la route d'Anusieh à Constantinople; 6,000 hab. Elle est bâtie en amphithéâtre entre deux collines. Mosquées en pierre et en bois. Culture du riz, du coton et du mûrier.

TOSIE s. f. (to-zi). Echin. Genre d'échinodermes, du groupe des stellérides.

TOSNA, rivière de la Russie d'Europe. Elle prend sa source à 70 kilom. N.-N.-O. de Novgorod, dans le gouvernement de ce nom, entre dans celui de Saint-Petersbourg et va se jeter dans la Néva, par la gauche, à 35 kilom. de Saint-Petersbourg, après un cours d'environ 100 kilom.

TOSORTHROS, roi égyptien des temps les plus reculés. Il fut, d'après des traditions, l'inventeur de l'écriture, de la médecine et des sciences mathématiques. Il était en fréquentes relations avec Hermès.

TOSS, village de Suisse, cant. et à 20 kilom. N.-E. de Zurich, sur la rive droite de la petite rivière de son nom; 900 hab. Ecole d'agriculture. Les Zurichois y furent défaits par les Autrichiens en 1292.

TOSSA, bourg d'Espagne, province et à 50 kilom. S.-E. de Gironne (Catalogne), près de la Méditerranée, au pied d'une montagne; 1,500 hab. Fabriques de bouchons de liège, de cotonnades et de grosses blondes; pêche et cabotage.

TOSSA (Jean-Antoine LEBRUN-), littérateur français. V. LEBRUN-TOSSA.

TOSSITOKU, le dieu de la prospérité et de la fortune, au Japon. Il est représenté debout sur un rocher, avec une grande barbe, un turban énorme, un grand éventail. On lui rend de grands honneurs, surtout au commencement de l'année.

TOST s. m. (tosit). Autre forme du mot TOAST.

TOSTA, rivière de l'Amérique centrale (Nicaragua). Elle prend sa source dans le N. de la république, coule au S., en passant à 15 kilom. de l'extrémité O. du lac de Léon, et se jette dans l'Océan Pacifique, à 18 kilom. de Realjo, après un cours d'environ 120 kilom.

TOSTADO (Alonso), prélat et théologien espagnol, plus connu en France sous le nom d'*Alphonse Tostat*, né dans la Vieille-Castille en 1400, mort en 1455. Grâce à sa vive intelligence et à son goût pour l'étude, il se fit recevoir en 1422 docteur en théologie, puis il professa cette science avec un grand éclat, ce qui lui valut d'être député au concile de Bâle en 1431. De là, il se rendit en Italie et soutint à Sienne, en 1443, devant Eugène IV et une assemblée de théologiens, vingt et une propositions dont quelques-unes furent désapprouvées par le pape et réfutées par le cardinal Jean de Torquemada. De retour en Espagne, il n'en fut pas moins nommé abbé de Pincia, évêque d'Avila (1449), membre du conseil de Castille et grand référendaire. Tostado joignait à une immense érudition une mémoire prodigieuse. Il a écrit un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on cite des *Commentaires* en latin sur les livres his-

toriques de la Bible et sur l'Evangile de saint Matthieu (Venise, 1507, 13 vol. in-fol.), qui sont d'une extrême diffusion, et divers ouvrages écrits en espagnol : *Commentario sobre Eusebio* (Salamanque, 1506, 5 vol. in-fol.); *Tratado de los dioses de la gentilidad* (Salamanque, 1509, 2 vol. in-fol.); *Confessionnal* (1529, in-4°). La plupart de ses écrits en latin ont été publiés à Venise (1547, 24 vol. in-fol.).

TOSTANA, ville d'Espagne (Murcie), dans une plaine, sur un torrent qui la divise en deux parties, dites Sevilla et Triana, à 17 kilom. N.-E. de Lorca; 9,000 hab. Fabriques de mantilles, de toiles peintes et ordinaires; poterie, salpêtre. Commerce de fruits de toute espèce, de soude et surtout de neige, que l'on tire de la sierra d'España et que l'on transporte à Murcie, Carthagène et autres villes. La population de Tostana s'occupe exclusivement d'agriculture. L'église est surmontée d'une tour en briques, haute de 71 mètres et couronnée de créneaux. Au milieu de la place principale s'élève une charmante fontaine en marbre, alimentée par un aqueduc de 2,500 mètres, qui prend ses eaux dans la sierra de España. « Il existe à Tostana, dit M. Germond de Lavigne, une population très-pittoresque de gitano, qui tiennent la plupart des posadas du pays, et dont la principale industrie est de transporter à Murcie, à Carthagène, à Lorca et dans les autres villes des environs les neiges de la montagne. La végétation de tout ce pays est merveilleuse. La route est bordée d'aloës énormes, de roseaux gigantesques, de tournesols immenses dont les habitants pauvres mangent la graine. »

TOSTAT (Alphonse), prélat et théologien espagnol. V. TOSTADO.

TOSTE s. m. (to-ste). Autre forme du mot TOST.

TOSTE s. f. (tos-te — de l'anglo-saxon *toft*, banc). Mar. Banc des rameurs d'une chaloupe. « On dit aussi TOTS. »

TOSTER v. a. ou tr. (to-sté). Autre forme du mot TOASTER.

TOSTI (le Père dom Louis), célèbre historien ecclésiastique italien, né dans les Etats napolitains vers le commencement de ce siècle, mort en 1866. Il entra à l'abbaye du Mont-Cassin, qu'il illustra encore par ses travaux importants sur l'histoire de l'Eglise dans ses rapports avec l'histoire civile. Il a débuté par une *Histoire du Mont-Cassin* (*Storia del Monte-Cassino*); puis il fit paraître ensuite : *l'Histoire de Boniface VIII*, dans laquelle il tente de laver ce pape des accusations de Dante et de la plupart des écrivains modernes; *Abailard e son temps*, étude dans laquelle Tosti examine aussi les tendances des albigeois et de l'infortuné réformateur Arnaud de Brescia; la *Comtesse Mathilde et les pontifes romains*, où la grande Italienne et Hildebrand tiennent la plus vaste place; la *Ligue lombarde*, brillant récit de la victoire des communes italiennes sur l'empereur allemand; *l'Histoire du concile de Constance* et celle du *Schisme grec*, où le moine révèle la foi la plus ardente, jointe à un vif amour de la civilisation moderne; et enfin, son grand ouvrage, publié en 1861, intitulé : *Prolegomènes de l'histoire universelle de l'Eglise* (Florence, 2 vol.). Ce livre, synthèse des doctrines historiques, philosophiques et théologiques répandues dans les divers ouvrages de l'auteur, renferme les principes fondamentaux de l'histoire de l'Eglise; Tosti l'a divisée en cinq grandes périodes, dont il parcourt les doctrines et les événements, depuis les origines de l'homme jusqu'à nos jours. Sa préface est adressée au clergé italien. Tosti a laissé bon nombre de manuscrits. M. Renan a écrit, en 1856, une étude sur cet écrivain peu connu en France.

TOST-OE, petite île de la mer du Nord, sur la côte occidentale de la Norvège, diocèse de Bergen, par 60° 28' de lat. N. et 2° 39' de longit. E. Le Gieltefjord la sépare à l'E. de l'île d'Askø.

TÔT adv. (tô. — Ce mot correspond à l'italien *tosto* et au provençal *tost*. On s'est beaucoup torturé pour éclaircir l'origine de cet adjectif roman. L'explication la plus soutenable paraît être celle qui le rattache au participe latin *totus*, qui vient de *torrere* et signifie brûlé. Le même verbe *torrere*, en effet, nous a donné *torrens*, brûlant, puis violent, impétueux, rapide. Diez cite à l'appui de cette explication les expressions italiennes *cal-to, calda*, tout à coup, et le vieux français *chali pas*, équivalant à une locution latine *passu calido*, promptement. Toutefois, la signification s'accorderait davantage avec une étymologie qui verrait dans *tôt* et dans *tosto* une contraction *toi cito* pour *totum cito*, c'est-à-dire tout vite, d'où *to to, tosto*). Au bout de peu de temps : *Se coucher tôt. Se lever tôt. Vous dînez trop tôt. Dans deux heures, c'est bien tôt. Il n'est point indifférent de ne pas plumer le faisan trop tôt.* (Brill.-Sav.) Ce qui importe surtout, c'est que les enfants sachent bien, au lieu de savoir tôt. (Mme Monnarson.) C'est un grand mal pour l'homme d'arriver trop tôt au bout de ses desirs. (Chateaub.)

Qui tôt enseveli bien souvent assassine.

MOLIÈRE.

On va chercher la mort en des rives lointaines;

On la trouve assez tôt sans quitter sa maison.

LA FONTAINE.

— *Tôt ou tard*, Un jour rapproché ou non, mais un jour : *Il faut mourir tôt ou tard. Les esprits artificieux n'étaient jamais l'inconvénient qu'ils furent : tôt ou tard ils passent pour ce qu'ils sont.* (Fén.) *Lorsqu'on n'attaque que l'injustice, on triomphe tôt ou tard.* (Lamenn.) *Voltaire eut l'esprit mûr vingt ans plus tôt que les autres hommes et le conserva dans sa force. trente ans plus tard.* (J. Joubert.)

Chacun a son destin qui tôt ou tard l'entraîne : C'est fureur ou génie, et quelquefois raison.

SAINT-BEUVÉ.

Un bienfait tôt ou tard trouve un prix infaillible.

BOURSAULT.

— Vite, rapidement : *Allez tôt et revenez de même.*

— *Plus tôt que plus tard*, Plutôt tôt que tard :

... Le doyen, personne fort prudente, Opina qu'il fallait, et plus tôt que plus tard, Attacher un grelot au cou de Rodolphe.

LA FONTAINE.

— Gramm. Voir la note sur PLUTÔT.

Tot, château de la Seine-Inférieure, situé entre les villages de Fontenay et de Manneville. Il portait autrefois le nom de Tot-sur-Mer, à cause de son voisinage de la Manche. Ce château, récemment restauré, trahit par les quelques parties de la construction primitive qui subsistent encore la fin de la Renaissance; mais il est plus que probable que ce n'est là qu'une reconstruction faite sur les restes d'un château primitif du moyen âge. La partie la plus intéressante du Tot, au point de vue archéologique, est son colombier, de forme circulaire. La restauration dont nous avons parlé a été effectuée sous la direction de M. Jolly de Rolleville. Le château, avec sa forme irrégulière, son pavillon de gauche surmonté d'un fronton, sa tour hexagonale à toit pointu, a une véritable allure seigneuriale que relève encore le magnifique paysage qui l'entoure; à l'E. et au S., ce sont les futaies d'Escures, au-dessus desquelles apparaît la svelte flèche de Gainneville; la plaine d'Orcher, dont l'émminence est couronnée par le château de Bévilliers; plus loin, le phare de Fatouville; au S., les gras pâturages du pays normand, puis Harfleur, etc.

Les seigneurs du Tot figurent dans notre histoire avant le xiv^e siècle. Le dernier de cette maison fut messire Nicolas - Alexandre de Beaunay, écuyer, seigneur du Tot-sur-Mer, la Clignarderie, la cour d'Ausseville et autres lieux; on retrouve encore à la même époque (les dernières années du xviii^e siècle) un Louis-Charles-Alexandre de Beaunay, écuyer, sieur de Nauville et grand bailli de Caux; ce dernier avait épousé une demoiselle du Bec, qui lui avait apporté en dot le magnifique château du même nom, ce bijou archéologique de l'arrondissement du Havre. Les de Beaunay du Tot-sur-la-Mer portaient : *D'azur, au chevron d'or, accompagné d'une fleur de lis d'argent en chef et d'une étoile du même en pointe.* On voit encore aujourd'hui dans la belle église romane de Fontenay la chapelle ancienne des seigneurs du Tot; elle appartient au style de la Renaissance, et ses sculptures extérieures méritent de fixer l'attention de l'archéologue. A 1 kilomètre à peine du château du Tot, on a récemment découvert un assez grand nombre d'objets gallo-romains qui semblent indiquer le passage aux environs du célèbre conquérant des Gaules. Des fouilles se continuent dans le but d'arriver à une solution de ce problème historique.

TOTA ou **TOTIA**, lac de la Nouvelle-Grenade (Colombie), province et à 35 kilom. E. de Tunja, au milieu de la chaîne des Lomas del Viento; environ 30 kilom. de circonférence. Sur ses rives se dressent des montagnes de roches basaltiques et de grès. Le voisinage du mont Toxillo y occasionne de fréquentes tempêtes et entretient les eaux dans une agitation continuelle. Ce lac renferme quelques îles de peu d'importance.

TOTAL, **ALE** adj. (to-tal, a-le — d'une forme latine fictive *totalis*, tirée du latin *totus*, tout entier). Complet, comprenant toutes les parties : *Une somme TOTALE. Une ruine TOTALE. La nature nous enlève tous les jours quelque chose, comme pour l'intérêt de son prêt, sans se départir pour cela du droit, qu'elle se réserve, d'exiger la somme TOTALE à sa volonté.* (Boss.) *A Paris, on estime que les vins falsifiés entrent pour un tiers dans la consommation TOTALE.* (L. Cruveilhier.) *Dans un état de choses normal, le montant des contributions paraît devoir être le vingtième du produit TOTAL du pays.* (Froudh.)

— Astron. *Eclipse totale*, Eclipse dans laquelle la surface de l'astre éclipsé est entièrement cachée : *Eclipse TOTALE de soleil, de lune.* « Fig. Obscurcissement complet : *Il y a Eclipse TOTALE dans son intelligence; il est fou à lier.* »

— Loc. adv. *Somme totale*, Tout compté : *Somme TOTALE, cela me coûte moins qu'à vous. Somme TOTALE, je suis content. Il y a, somme TOTALE, plus de femmes trompées que d'hommes abusés.* (La Rochef.-Doud.)

— s. m. Somme, réunion de toutes les parties : *Le TOTAL d'une addition. On ne juge des ouvrages des hommes qu'en examinant le TOTAL.* (Fén.)

— Loc. adv. *Au total, En total*, En résumé, tout considéré, tout compensé : *AU TOTAL,*

l'affaire est bonne. EN TOTAL, on ne peut pas dire qu'il soit riche. « En total a vieilli.

— Syn. **Total**, **complet**, **entier**. V. COMPLET.

— **Total**, **somme**. V. SOMME.

TOTALEMENT adv. (to-ta-le-man — rad. *total*). Complètement, tout à fait : *Il est TOTALEMENT ruiné. L'homme le plus sage ne saurait être TOTALEMENT maître de ses desirs.* (D'Arconville.) *L'homme TOTALEMENT pétri de vanité a la béatitude de la sottise.* (De Ségur.)

TOTALISATEUR, **TRICE** adj. (to-ta-li-za-teur, tri-se — rad. *totaliser*). Physiq. Qui totalise, qui donne le total d'une série d'opérations : *Anémomètre TOTALISATEUR. Appareil TOTALISATEUR du travail mécanique.*

TOTALISATION s. f. (to-ta-li-za-si-on — rad. *totaliser*). Action de totaliser, de faire un total : *La TOTALISATION des recettes, des dépenses.*

TOTALISER v. a. ou tr. (to-ta-li-zé — rad. *total*). Evaluer en total, calculer le total de : *TOTALISER une somme. TOTALISER des souscriptions.*

— Réaliser totalement : *La guerre, la guerre civilisée, épuise et TOTALISE toutes les formes du banditisme.* (V. Hugo.)

TOTALITÉ s. f. (to-ta-li-té — rad. *total*). Tout, ensemble des objets dont se compose le tout : *La TOTALITÉ des demandes a été repoussée. Par la nature des choses, la TOTALITÉ des vérités échappe à notre raison.* (Gratry.)

— Loc. adv. *En totalité*, Totalement, complètement : *Vous serez payé EN TOTALITÉ ou en partie. Le village a été brûlé EN TOTALITÉ.*

Gramm. Suivi de la préposition de et d'un complément, *totalité* devient un substantif collectif et alors il suit les règles données au mot COLLECTIF.

TOTANE s. m. (to-ta-ne). Ornith. Syn. de CHEVALIER.

TOTANINÉ, **ÉE** adj. (to-ta-ni-né — rad. *totane*). Ornith. Qui ressemble ou qui se rapporte au chevalier ou totane.

— s. f. pl. Tribu d'échassiers, de la famille des scolopacides, ayant pour type le genre chevalier.

TOT CAPITA, **TOT SENSUS** (*Autant d'hommes, autant de sentiments*). Littéralement : « Autant de têtes, autant de sentiments. » C'est un proverbe latin, sans doute plus ancien que les Latins. La forme grammaticale serait : *Quot capita, tot sensus*; elle se retrouve dans une des phrases que nous citons. *Sententia* est synonyme de *sensus*.

« A propos des discussions du *Journal des Débats*, qui a pris pour devise : *Tot capita, tot sensus*, l'Union fait de sages réflexions sur l'unité qui doit régner dans une feuille politique : elle doit être une œuvre, non pas individuelle, quelque brillantes ou obscures que soient les personnes qui y travaillent, mais collective, représentant un ensemble de doctrines qui se tiennent et se coordonnent. »

E. DE LA BÉDOLLIÈRE.

« L'armée parlementaire est, pour ainsi dire, en garnison; elle s'ennuie, au lieu d'agir; elle déserte, au lieu d'obéir; elle ergote : *Quot capita, tot sententia.* »

(Revue des Deux-Mondes.)

« La vraie morale doit être populaire. Or, la morale de sentiment n'a pas ce caractère, parce qu'on est rarement d'accord sur les choses de sentiment : *Tot capita, tot sensus.* »

BAUTAIN.

TOTE s. f. (to-te). Mar. V. TOSTE.

TOTEM s. m. (to-tém). Superst. Esprit familier qui, d'après la croyance des indigènes de l'Amérique du Nord, prend la forme d'un animal ou celle d'un végétal et veille à la sûreté de la tribu tout entière.

TOTÉMISME s. m. (to-té-mi-sme — rad. *totem*). Croyance aux totems; état des peuplades qui se croient protégées par des totems.

TÔTES, bourg et comm. de France (Seine-Inférieure), ch.-l. de cant., arrond. et à 35 kilom. de Dieppe; pop. aggl., 754 hab. — pop. tot., 830 hab. Beau château moderne agréablement situé.

TÔT-FAIT s. m. Sorte de pâtisserie qui se fait très-rapidement. « Pl. TÔT-FAITS. »

TOTILA, roi des Ostrogoths, mort en 552. Il remplit les fonctions de gouverneur du Frioul sous les règnes de son oncle Hildibald et d'Eraric et se signala par sa valeur, sa modération et sa prudence. Lorsque les Goths révoltés eurent assassiné Eraric (541), Totila, malgré sa jeunesse, fut proclamé roi dans des circonstances très-difficiles, car la monarchie des Ostrogoths, ébranlée par les victoires de Bélisaire et par des divisions intestines, en était réduite aux provinces situées entre le Pô et les Alpes. Etant parvenu à réunir une petite armée, il prit Vérone, battit les généraux de l'empire Constantin, Alexandre, Jean, s'empara de la Toscane et de la Campanie, se conduisit envers les populations de façon à mériter leurs sympathies, assiégea et prit

Naples après avoir battu les troupes envoyées par Justinien, puis veilla à l'approvisionnement de cette ville, qui avait beaucoup souffert de la disette (543). Deux ans plus tard, Bélisaire, rappelé de la guerre de Perse, fut envoyé contre Totila, mais avec si peu de soldats et d'argent qu'il ne put empêcher le roi goth de prendre Spolète, Assise, Pérouse et enfin Rome elle-même (546). Totila permit à ses soldats de piller la ville, mais leur ordonna de respecter la vie des hommes et l'honneur des femmes; puis, comme il avait fait jusque-là pour les autres villes tombées en son pouvoir, il en détruisit les fortifications. Ayant quitté Rome en 547, Bélisaire y entra aussitôt, s'y fortifia et empêcha les Goths de la reprendre; mais, rappelé en Perse en 548, il dut abandonner la ville, qui retomba au pouvoir de Totila. Ce prince, forcé de continuer les hostilités parce qu'il ne pouvait obtenir la paix de Justinien, alla dévaster la Sicile, réduisit les Grecs à n'avoir plus que quelques forteresses en Italie, fit une descente sur les côtes de la Grèce, saccagea Nicopolis, en Epire, puis conquit la Corse et la Sardaigne. Ce fut sur ces entrefaites que Narsès, mis par Justinien à la tête d'une puissante armée, entra en Italie et marcha sur Totila, qu'il rencontra dans la plaine de Tagine, près d'Urbino. Les Goths, écrasés par le nombre, furent presque entièrement détruits, et leur roi, blessé mortellement, expira peu après. Totila fut, après Théodoric, le plus remarquable des rois ostrogoths; il possédait les plus brillantes qualités et, par son énergie, il paraissait appelé à relever un royaume qu'il avait trouvé sur le penchant de sa ruine et qui ne tarda pas à crouler après lui.

TOTIPALME adj. (to-ti-pal-me — du lat. *totus*, tout entier; *palma*, palme de la main). Ornith. Se dit des oiseaux palmipèdes qui ont tous leurs doigts réunis dans une seule membrane.

— s. m. pl. Famille d'oiseaux palmipèdes, présentant le caractère indiqué ci-dessus, et comprenant les genres anhinga, cormoran, fou, frégate, pélican et phaéton.

TOTIS, ville de Hongrie, comitat de Gran; 12,000 hab. Fabriques de draps, de faïence, de sucre, de papier, de tapis; sources thermales; carrières de marbre. On y remarque le beau château du comte Esterhazy. Dans les environs se trouvent des antiquités romaines et, au village de Baj, les immenses caves du comte Esterhazy. Au xviii^e siècle, cette ville a été successivement assiégée par les Turcs et par les impériaux.

TOTLEBEN (François-Edouard DE), ingénieur et général russe. V. TOTLEBEN.

TOTMA, ville de la Russie d'Europe, gouvernement et à 204 kilom. N.-E. de Vologda, sur la rive gauche de la Soukhona, à son confluent avec la Totma; 3,000 hab. Chef-lieu de district. Aux environs se trouve le couvent de Spaso-Oumortine, où un grand nombre de pèlerins visitent tous les ans le corps de saint Théodose. Commerce actif; salines très-productives.

TOTNESS, bourg et paroisse d'Angleterre (Devon), sur le penchant d'une colline et sur la droite de la Dart, qui y est navigable et qu'on y passe sur un pont, à 45 kilom. S.-O. d'Exeter; 4,000 hab. M. Alphonse Esquiros décrit ainsi cette pittoresque petite ville : « Totness s'élève sur le versant d'une colline escarpée qui domine le cours de la rivière et des campagnes charmantes. Il reste quelques débris des anciens murs dont la ville était autrefois entourée. Mais le débris le plus curieux d'antiquité est le château qui s'élève au sommet de la colline et que l'on dit avoir été bâti par Judahel de Totnaïs, baron normand à qui le manoir avait été concédé à l'époque de la conquête. Il n'en reste que le donjon. La ville elle-même offre une apparence singulière et a bien conservé sa physionomie du temps passé. Sa vénérable église et quelques-unes de ses vieilles maisons, dans High-street, avec leur façade qui avance sur la rue en s'appuyant sur des arcades, tout cela reporte à des âges qui revivent avec gloire dans les traits de l'architecture. Totness est entourée par un paysage d'une verdure extraordinaire et enveloppée par les replis de la rivière.

A 2 milles de la ville s'élèvent les ruines de Berry-Pomeroy Castle, pittoresquement situées au sommet d'une petite colline boisée. Ces ruines sont vraiment très-imposantes, et la merveilleux spectacle de la nature qui les accompagne leur donne encore plus de caractère. Le château primitif avait été bâti, dit-on, par Ralph de La Pomeroy, auquel le manoir avait été donné par Guillaume le Conquérant. Ses descendants y demeurèrent jusqu'au règne d'Edouard VI, époque où sir Thomas Pomeroy vendit ce domaine à Edouard Seymour, duc de Somerset. Cette famille de Somerset ajouta de magnifiques constructions à l'édifice primitif; mais le château de Berry-Pomeroy fut démantelé à l'époque des guerres civiles. »

TOTOMBO s. m. (to-ton-bo). Moll. Coquille du genre buccin.

TOTOMI ou **GHENTION**, province de l'empire du Japon, dans le Tokaïdo. Ch.-l., Kakegawa; villes principales, Yokosaka et Fama-mats.

TOTON s. m. (to-ton — du lat. *totum*, tout entier). Jeu d'enfant qui se joue avec un dé traversé par une cheville, sur laquelle on le fait tourner, et dont les quatre faces libres sont marquées de lettres ou de chiffres :

Je ne sais pour tout jeu que l'ois et le toton.

REONARD.

— **Dé dont on se sert pour jouer ce jeu : Un toton d'ivoire.**

— **Tourner comme un toton**, Tourner sur soi rapidement. **Il Faire tourner comme un toton**, Faire agir, gouverner à sa guise : *C'est un homme sans volonté, qu'on fait tourner comme un toton.*

— **Encycl.** Ce jouet se compose d'un dé ou d'un petit disque de bois, d'os ou d'ivoire, percé à son centre d'un trou dans lequel est passé un pivot en bois ou en fer. En prenant entre ses doigts l'une des extrémités de ce pivot et en lui imprimant un mouvement rapide de rotation, on fait tourner le jouet. Il n'est pas d'enfant qui n'ait fabriqué lui-même des totons avec des boutons en os, percés à leur centre d'un trou dans lequel on engage facilement un bout d'allumette qui sert de pivot.

Le toton est d'une antiquité incontestable; son nom seul indique une origine latine, et toutes les expressions que l'on emploie à ce jeu simple et primitif prouvent qu'il existait longtemps avant que notre langue fût formée.

Les totons à quatre faces portent soit des lettres, soit des chiffres. Dans le premier cas, une des lettres est la lettre T qui, lorsqu'elle est amenée par le joueur, indique qu'il doit ramasser toutes les mises. Dans le second, les faces portent des chiffres qui vont de 1 à 4.

Certains totons sont taillés de douze faces marquées de chiffres de 1 jusqu'à 12; les joueurs font tourner le jouet à tour de rôle et comptent le nombre de points qu'il marque lorsqu'il s'arrête; on additionne ces points à chaque tournée, et le gain de la partie appartient à celui qui, le premier, a réuni le nombre voulu de points.

TOTONICAPAN (SAN-MIGUEL-DE-), ville de la république de Guatemala, ch.-l. de département, à 186 kilom. N. de Guatemala; 10,000 hab., la plupart Indiens. Le climat y est froid et humide. On y fabrique des étoffes de laine, des instruments de musique, etc. Parmi ses nombreux produits agricoles, on cite principalement ses pommes et ses poires excellentes; on trouve dans ses environs immédiats plusieurs sources d'eaux thermales.

TOTONILSCO, ville du Mexique, Etat de Jalisco; environ 3,000 hab.

TOTORKAN, TOTOURKAI, TOTROKAN, ville de la Turquie d'Europe (Bulgarie), à 50 kilom. O.-S.-O. de Silistrie, sur une colline de la rive droite du Danube. Commerce actif; nombreux moulins. Des pirates la livrèrent aux flammes en 1782.

TOTOSA (DJEBEL-), montagne de la Turquie d'Asie (Syrie), près de la côte méridionale du golfe de Scanderoun, à 35 kilom. S.-O. de la ville de ce nom.

TOTROKAN, ville de la Turquie d'Europe. V. TOTORKAN.

TOTSUKA, ville du Japon, dans l'île de Nippon, province de Sangami, sur une baie du grand Océan, à 60 kilom. S.-O. de Yédo; environ 2,000 hab.

TOTT (Claude-Akesson), général suédois, né en 1596. Il appartenait à une ancienne famille d'origine danoise, dont plusieurs membres avaient joué de grands rôles dans l'Etat. Tott suivit la carrière des armes, se signala pendant la guerre contre le Danemark (1656-1657), se rendit plus tard en Livonie, où, à la tête d'un petit corps de troupes, il battit à Lode, en 1673, une armée moscovite, fut nommé peu après sénateur et remplit, de 1674 à 1688, les fonctions de gouverneur de la Finlande. Disgracié en 1688 pour s'être prononcé contre le retour en Suède de Sigismond, roi de Pologne, il se retira dans ses terres. Par la suite, la guerre ayant éclaté entre Charles IX et Sigismond, il se rangea dans le parti de ce dernier. — Son fils, Henri-Claude de Tott, devint gouverneur de Finlande et épousa une fille d'Eric XIV.

TOTT (Claude, comte de), diplomate suédois, né en 1619, mort à Paris en 1674. Il voyagea en Allemagne et en France; puis, de retour dans son pays, il devint le favori de la reine Christine, qui se prit pour lui de passion, le nomma sénateur à vingt-trois ans et fut sur le point de l'épouser. De Tott fut chargé d'importantes fonctions, devint notamment ambassadeur en France en 1672 et fit d'inutiles efforts pour amener la réunion d'un congrès à Cologne, afin de prévenir une guerre générale.

TOTT (François, baron de), diplomate et général français, né à Chamigny, près de la Ferté-sous-Jouarre, en 1733, mort en 1793. Il était fils d'un gentilhomme hongrois qui, attaché au parti du prince Rakocz, s'était réfugié en France en 1720 avec le maréchal de Bercheny, avait levé lui-même le fameux régiment de hussards de ce nom, en était devenu lieutenant-colonel et avait remporté plusieurs missions diplomatiques dans le Levant. A la mort de son père, survenue à Constantinople en 1757, le jeune de Tott, qui l'avait accompagné avec le grade de capitaine dans le régiment de Bercheny, fut pris

comme secrétaire par notre ambassadeur de Vergennes. Revenu en France en 1763, il fit agréer au duc de Choiseul un projet par lequel le pavillon français devait être introduit dans la mer Noire au moyen d'un traité conclu avec le kan des Tartares. Il regut, en conséquence, le titre de consul en Crimée, arriva à Bakhtchessa le 17 octobre 1767, y eut, pendant un séjour de deux années, une assez grande influence, mais fut obligé de s'éloigner par suite des intrigues du cabinet de Saint-Petersbourg. Il retourna à Constantinople, où il travailla activement à entretenir la lutte des Turcs contre la politique envahissante de la Russie. Le sultan s'en remit à lui du soin de réformer l'artillerie, le génie et la marine ottomanes. En 1770, le baron de Tott arma la capitale et les Dardanelles et sauva l'empire en obligeant la flotte d'Orloff à rebrousser chemin. Trente-sept ans plus tard, un autre diplomate français devait rendre le même service aux Osmanlis (v. SÉBASTIANI). Pour mettre Constantinople à l'abri de nouvelles tentatives, de Tott fit construire les châteaux forts des Dardanelles (1773-1775) et présida lui-même à la fonte des canons de gros calibre qui devaient servir à leur armement. L'ardeur qu'il trouvait chez les Turcs au moment du danger se changeait en apathie dès que le péril avait disparu, et il lui était difficile de les amener à se fortifier pendant la paix contre les Moscovites, leurs éternels ennemis. Rebuté par cette inertie, il rentra en France en 1776. La connaissance profonde qu'il avait des langues et des affaires du Levant lui fit confier par le ministère, en 1777, l'inspection générale de tous les consuls de la Méditerranée. Après cette mission, qui dura dix-huit mois, il regut le commandement de la ville de Douai en qualité de maréchal de camp. Les troupes sous ses ordres s'étant soulevées en 1790 et l'ayant menacé de la lanterne, il passa en Suisse et de là en Hongrie, dans les terres du comte Bathiany, chez qui il acheta son existence onéreuse. Il existe de lui des *Mémoires sur les Turcs et les Tartares* (1784, 4 vol. in-8), livre un peu diffus, mais intéressant, où l'on trouve pour la première fois des notions exactes sur la politique et la vie privée des musulmans, si peu connues alors chez les Occidentaux.

TOTTENHAM, ville d'Angleterre, comté de Middlesex, sur le chemin de fer de Londres à Cambridge; 13,420 hab. Collection de dessins de Turner. Une maison d'éducation s'élève sur l'emplacement d'une maison qui appartenait au père du roi Robert Bruce.

TOTTI s. m. (totti-ti). Membre d'une caste de parias.

— **Encycl.** Ce sont les *tottis* qui balayent et nettoient les rues et qui remplissent chez les Indous les offices les plus pénibles. Ils gardent la moisson et sont spécialement chargés de déterminer les limites de chaque propriété. Ce sont eux encore qui distribuent dans les champs de riz l'eau des étangs ou des canaux destinés à l'irrigation des plaines; cette dernière fonction les relève dans l'estime des habitants, qui sont obligés de les ménager. Ils sont encore quelquefois messagers de village et servent de guides aux voyageurs du gouvernement. Leur office est héréditaire et ils sont payés en denrées au temps de la moisson; le gouvernement leur assigne aussi des terres sous le nom de *haniyam*, pour lesquelles ils ne payent pas d'impôts. Les cadavres des animaux qui meurent dans le village appartiennent de droit aux *tottis*, qui en vendent la chair à vil prix aux parias du voisinage.

TOTTIER s. m. (totti-ti-er). Membre d'une des castes de la tribu des soudras.

— **Encycl.** Les *tottiers* sont une des nombreuses subdivisions de la grande tribu des soudras, la quatrième et la plus nombreuse des quatre grandes castes ou tribus entre lesquelles se divise la famille indoue. Les *tottiers* se distinguent de toutes les autres sous-castes des soudras par une pratique aussi extravagante qu'immorale. Dans cette tribu, les frères, les oncles, les neveux et autres proches parents ont tous le droit de jouir de leurs femmes réciproquement et en commun. Du reste, cela ne doit pas étonner dans l'Inde, où l'on peut trouver toutes les variétés de mœurs licencieuses. La polyandrie, la polygamie, les appétits contre nature auxquels les villes de Sodome et de Gomorre ont attaché leur nom, d'autres encore qu'on oserait à peine nommer, même en latin, tout cela se retrouve dans les différentes parties de l'Inde, et l'historien le moins pudibond se trouve assez souvent hésitant et arrêté devant les détails innombrables qui se présentent à lui. Quelques extravagances que soient d'ailleurs les pratiques adoptées par les *tottiers*, elles ne leur attirent aucune marque de mépris ou de haine de la part des autres castes qui ne les admettent pas. Il règne du reste dans l'Inde la plus parfaite tolérance, quelles que soient les différences qui existent entre les diverses tribus, et pourvu qu'on se conforme aux règles de civilité et de bienséance généralement reçues, chaque tribu peut suivre paisiblement ses règlements et ses usages domestiques sans qu'aucune autre caste s'avise de les blâmer, quoiqu'ils se trouvent en opposition avec les siens. Il faut que certaines pratiques soient bien opposées aux règles de la décence et aux usages généraux

pour qu'on en entende parler avec improbation en dehors du pays où elles sont en honneur.

TOTTEBEN (Gottlob-Henri, comte de), aventurier allemand, né en Saxe vers 1710, mort à Varsovie en 1773. Il manifesta de bonne heure ses inclinations vicieuses en faisant sa lecture favorite de la *Vie de Car-touche* et de la *Pratique des flous*, devint page du roi Auguste III, dont il sut gagner la faveur et qui lui fit épouser la comtesse de Siewertz, puis fut nommé conseiller du premier tribunal de justice et reçut le titre de comte. A partir de ce moment, il se livra, sans s'occuper de l'opinion, aux débauches les plus honteuses et se rendit coupable de toutes sortes de prévarications. Destitué et banni, il alla successivement en Saxe, à Ratisbonne, à La Haye, où le stathouder le chargea de former un régiment dont il devait être colonel; il se mit aussitôt à trafiquer des emplois d'officiers, ne présenta son régiment que dans le plus mauvais état et fut licencié avec lui. Tottleben continua de plus belle sa vie de désordres, eut recours aux moyens les plus vils pour se procurer de l'argent, se rendit à Berlin, d'où il fut chassé, puis passa en Russie, où il leva un corps franc de 12,000 hommes, dont la czarine Elisabeth lui donna le commandement. Il pénétra alors en Prusse, sous les ordres du général Fermor, contribua à la victoire de Gross-Jagersdorf, fut promu lieutenant général et pénétra dans la Poméranie, où il commit d'abominables brigandages. Ayant forcé Berlin à capituler en 1760, il continua à se signaler par d'odieuses exactions, évacua cette ville à l'approche de Frédéric, subit un échec près de Bellegarde, mais n'en contraignit pas moins Kolín à capituler. Sur ces entrefaites, une correspondance coupable qu'il entretenait avec le roi de Prusse ayant été saisie, Tottleben fut mis en jugement et condamné à mort; mais, grâce à l'intervention de sa fille, on commua sa peine en celle de la dégradation et du bannissement (1763). Malgré son passé, il rentra au service de Catherine en 1769, reçut un commandement en Géorgie, alla soumettre la Circassie, obtint le gouvernement de la Lithuanie et 1773 et alla terminer à Varsovie une carrière déshonorée.

TOTUMA s. m. (to-tu-ma), nom que l'on donne, dans l'Amérique du Sud, aux calabasses dont les Indiens se servent en guise de vases.

TOTZE ou **TOZE** (Eobald), historien allemand, né dans la Poméranie en 1715, mort en 1789. Il fut professeur de droit public et d'histoire à l'université de Butzow et obtint, en outre, les titres de conseiller du duc de Mecklembourg-Schwerin et de membre de l'Académie royale de Göttingue. On a de lui : *Histoire générale des Provinces-Unies et des Pays-Bas* (Leipzig, 1756-1767, 8 vol. in-40); *Histoire des Provinces-Unies ou Nouvelle histoire du monde* (Halle, 1770, 17 vol. in-40); *Histoire abrégée des Provinces-Unies* (Halle, 1775, in-80); *Introduction à la statistique européenne et en particulier à celle des Etats européens* (Butzow et Weimar, 1779, 2 vol. in-80); le principal ouvrage de l'auteur; *Histoire du moyen âge depuis l'émigration générale des peuples jusqu'à la Réformation* (Leipzig, 1790, t. Ier). La mort empêcha Totze de terminer cet ouvrage, dont le premier volume fut publié par Voigt.

TOUACAS ou **RIO DEL ORO**, rivière du Guatemala. Elle naît dans les montagnes de la partie occidentale du pays des Mosquitos, coule à l'E.-N.-E. et se jette dans une baie du pays des Antilles, par 14° 30' de latit. N.

TOUACAS, tribu de la nation des Mosquitos, dans le Guatemala. Elle réside dans les montagnes, vers les sources de la rivière de Touacas.

TOUAGE s. m. (tou-a-je — rad. *touer*). Nav. fluv. Action de touer, de faire avancer des bateaux en les touant. **Il Prix payé par un navire toué.**

— **Encycl.** Le *touage* est un système de traction applicable à la navigation des rivières. Il comporte une chaîne reposant librement sur le fond du chenal que parcourent les bateaux, et cette chaîne est fixée à chacune de ses extrémités. Les bateaux qui naviguent sont halés par un bateau spécial, nommé *toueur*, muni d'un appareil convenablement disposé pour saisir la chaîne au passage et exercer sur elle une traction qui le fait avancer. Cet appareil laisse retomber la chaîne dans l'eau à l'arrière, à mesure que le bateau avance, en continuant à exercer une traction à l'avant.

Les premiers essais du *touage* paraissent avoir été faits, en 1732, par le maréchal de Saxe; mais ce n'est qu'en 1818 qu'on est parvenu à un premier résultat pratique. Un treuil, placé à bord du bateau, était mû par des chevaux et composé de trois paires de poulies de diamètres inégaux, montées folles sur un même axe. Lorsqu'on voulait effectuer une remonte, on arrêta celle avec laquelle on devait opérer, de manière à la rendre dépendante de son axe et, par suite, à la forcer de tourner dans le même sens; la poulie correspondante était, au contraire, rendue libre sur son axe. Ces dispositions, adoptées par le maréchal de Saxe, ne pouvaient parer à l'in-

convénient du choquage. Ce toueur ne marchait que par reprises successives et par petites longueurs, égales à la quantité de corde que pouvait contenir la gorge de la poulie en action. Les premières applications en grand du *touage* ont été faites en 1820, à Lyon, sur la Saône, par MM. Tourasse et Courteaut. Le toueur de ces ingénieurs était composé d'un bateau de forme ordinaire, à fond plat, de 5m,20 de largeur sur 23 mètres de longueur, sur lequel était placée une plate-forme en charpente, disposée pour recevoir un manège de six chevaux. Ces derniers faisaient mouvoir un système de treuils doubles à gorges, qui, ne permettant pas d'obtenir une marche tant soit peu rapide, furent remplacés par la réunion de plusieurs poulies superposées et disposées de manière à former deux tambours placés à une petite distance l'un de l'autre. Les effets obtenus sur la Saône avec ces toueurs ayant dépassé les espérances, on conçut l'idée d'appliquer en grand ce mode de navigation sur le Rhône, en substituant seulement des machines à vapeur aux chevaux. On fit alors, en mars et en juin 1822, deux voyages d'expériences de Givors à Lyon, dont les résultats furent parfaitement identiques, c'est-à-dire qu'on avait remonté, à chaque voyage, 170 tonnes métriques en dix-huit heures de marche effective. La distance de Givors à La Mulatière, par le Rhône, étant d'environ 18,000 mètres, on l'avait parcourue avec une vitesse de 1 kilomètre à l'heure. Ces expériences furent faites au moyen de 2,000 mètres de câble de 0m,054 à 0m,056 de diamètre, confectionné en grélin avec du chanvre d'Italie de première qualité. Ces câbles, répartis par portions égales dans deux petits bateaux, étaient remontés en avant du toueur par des hommes lorsqu'on opérait dans Lyon, et par des chevaux lorsqu'on était en dehors de cette ville. Ils étaient amarrés à des points fixes et jetés ensuite dans le chenal. Pendant que l'un des petits bateaux allait en avant attacher l'une des extrémités de 1,000 mètres qu'il avait reçus du toueur, l'autre emmagasinait le second câble de 1,000 mètres à mesure que les treuils le rejetaient et que le *touage* s'opérait. En continuant d'agir ainsi, on avait continuellement 1,000 mètres de câble transportés en avant du toueur et 1,000 autres mètres en action et servant de point d'appui pour la remonte.

Dans la même année 1822, M. Vinchon de Quémont essaya un toueur à vapeur sur la Seine, dont le treuil était mû par une machine à vapeur du système de Watt, de la puissance de 6 chevaux. Les résultats obtenus avec ce toueur n'ayant pas paru satisfaisants, M. Edouard de Rigny résolut d'acheter, au nom d'une société, les procédés de *touage* de MM. Tourasse et Courteaut, pour en faire usage de Rouen à Paris, en substituant la vapeur aux chevaux, les chaînes aux cordes et en faisant usage de celles-ci par bouts formant ensemble une longueur égale à la distance à parcourir. Cette compagnie, connue sous le nom d'Entreprise des remorqueurs sur la Seine, fit exécuter un toueur, qu'elle nomma la *Dauphine*, dont la longueur était de 21 mètres et la largeur de 12m,85; le moteur était une machine à vapeur rotative du système Pecqueur, d'une puissance de 30 chevaux; il faisait mouvoir un treuil ordinaire au moyen d'un système de rodes d'engrenage dont le rapport était tel que, lorsque la machine motrice faisait dix révolutions par minute, le toueur marchait avec la vitesse de 1,015 mètres à l'heure, de 0m,28 par seconde.

D'autres tentatives ont encore été faites sur la Saône par M. Bourdon, de Mâcon; en 1826 et 1827, au moyen de toueurs portant des machines à vapeur de 30 chevaux, qui faisaient mouvoir des roues à aubes et un long treuil horizontal, sur lequel s'enroulaient 600 mètres de corde.

En 1827, MM. Seguin, Montgolfier, Dayme et Cie essayèrent un nouveau système de *touage* sur le Rhône, entre Givors et Lyon, au moyen d'un bateau à vapeur dont le mécanisme principal était composé de deux poulies horizontales; l'une d'entre elles était à double gorge; le câble, après avoir passé sur tout leur contour, était saisi par deux petites poulies dont les axes se rapprochaient au moyen d'une vis, pour les raidir dans les gorges des grandes poulies. Tout ce système était mû avec une vitesse invariable par rapport à la machine motrice, dont le mouvement était transmis aux poulies par des roues d'angle adaptées sur l'axe des roues à aubes, de sorte que celles-ci tournaient en même temps que les poulies et occasionnaient une résistance en pure perte quand elles marchaient plus vite que le courant, ce qui a toujours lieu. La manœuvre des câbles dont MM. Seguin et Montgolfier ont d'abord voulu faire usage consistait à faire porter, par un bateau à vapeur à rames, et à amarrer à un point fixe disposé à cet effet, l'extrémité d'une grande longueur de câble, sur laquelle on devait remonter; ensuite, à faire redescendre ce bateau vers le toueur, afin qu'il reçût une partie de ce câble au fur et à mesure que les poulies le rejetaient, pour transporter encore ce nouveau câble en avant du toueur et aller l'amarrer à un nouveau point d'appui. En continuant comme on vient de le décrire, on opérait le *touage*.

A ces systèmes, qui sont ceux sur lesquels est basé le remorquage employé aujourd'hui,

il faut ajouter, pour compléter l'histoire des tentatives faites pour améliorer ce genre de navigation : les bateaux à griffes, de M. Moysen (1845); à grappins à vapeur, de M. Clément-Désormes fils (1847) et de M. Verpillieu (1850); les bateaux à chaînes sans fin, de M. Moreaux et Gatget, de Lyon (1853); les bateaux à ancras, de M. Paivro (1857); à chaînes plates ou à rails articulés, de MM. Mougel-Bey et Cail (1857), agissant par adhérence et diminuant les frottements.

Le *touage* parait, au premier abord, avoir sur les autres systèmes de navigation l'avantage de ne pas donner lieu à un recul; il semble que l'espace parcouru par le bateau soit précisément égal à la longueur de la chaîne employée. Il n'en est pas ainsi, parce que la chaîne ne saurait être tendue en ligne droite sans inconvénient; on lui donne un *mou*, et l'on constate, par exemple, que les toueurs de la haute Seine subissent, entre l'écluse de la Monnaie et Montereau (113 kilomètres), un recul total qui varie de 8m,23 à 10m,35. Ce recul se distingue des autres en ce qu'il n'est pas uniforme; il se répartit très-irégulièrement sur le parcours.

Le toueur soulève devant lui une portion de la chaîne, qui décrit dans l'eau une chaînette depuis le treuil d'enroulement jusqu'au point de soulèvement sur le fond, où la tangente à la chaînette est horizontale. Si on désigne par P la traction du toueur et par A la hauteur de la poulie au-dessus du fond, on trouve facilement pour la valeur approximative de chaîne soulevée l'expression

$$S = \sqrt{\frac{2h(P - ph)}{p}}$$

p étant le poids de la chaîne par mètre courant. On voit ainsi que, en moyenne, les toueurs de la haute Seine soulèvent une longueur de chaîne égale à 51 mètres. La tension au point extrême est de 4,975 kilogrammes. Par conséquent, si on admet que le frottement sur le fond du chenal soit de 0,50 en conservant le même poids par mètre courant, on voit qu'une longueur de 1,036 mètres de chaîne est nécessaire pour résister à la traction. Cette remarque permet de comprendre que la fixation de la chaîne à ses extrémités sert uniquement à empêcher le recul, qui se produirait à la longue, et nullement à donner à la résistance un point d'appui dans le terrain.

Depuis quelques années, la chaîne a été remplacée, dans certaines rivières, par un câble métallique. Ce dernier fonctionne sur la Meuse belge, où le câble ne pèse que 2 kilogram. 25 par mètre courant et ne coûte que 1 fr. 44 le mètre courant, tandis que la chaîne de la haute Seine pèse 9 kilogram. 6 et coûte 6 fr. 25. Un pareil câble, placé dans la haute Seine, serait soulevé de 116 mètres.

On peut se rendre compte de la valeur du système en cherchant le rapport du travail utile au travail moteur correspondant, ce qui donne le rendement. Si nous désignons par a l'angle de la direction de la chaîne et de la direction du bateau, par e l'angle de la tangente à la chaîne sur la poulie avec l'horizontale, nous aurons pour rendement

$$0,92 \cos a \cos e$$

Ceci permet de déterminer la limite d'application du *touage*; il cessera d'être préférable dans des conditions telles que le rendement soit égal à celui d'un propulseur ordinaire, c'est-à-dire à 0,60. On arrive ainsi à une profondeur limite d'environ 75 mètres.

Les obstacles aux applications du *touage* sont les suivants : 1° difficulté de repêcher la chaîne quand elle se casse; 2° résistance latérale du vent, qui fait dériver le bateau, déplacer la chaîne, réduire le mou et, par conséquent, tendre la chaîne sur une plus grande longueur; 3° résistance du courant, qui est la plus grande lorsqu'il a même direction que le bateau; 4° ensablement de la chaîne. Ces diverses considérations empêchent le *touage* de se répandre dans les régions maritimes.

Les toueurs se distinguent entre eux par la manière dont la chaîne est saisie, à son passage sur le pont du bateau, pour recevoir la traction produite par la chaîne motrice.

Depuis que le canal Saint-Martin est ouvert dans une partie de son parcours dans Paris, on a fait l'application d'un petit toueur à vapeur, construit par M. Sauton, dont le treuil d'enroulement, au lieu de se trouver au milieu du bateau, est placé sur le côté, de façon à laisser la chaîne libre de retomber immédiatement dans l'eau, comme dans le système adopté aujourd'hui sur les rivières. M. Bouquier, dont le procédé de *touage* est très-répandu aujourd'hui sur les canaux, adopta cette dernière disposition dans le but d'en rendre l'application plus facile à tous les bateaux, sans autres aménagements supplémentaires et spéciaux que celui d'une locomobile à vapeur pour actionner le treuil.

— *Touage de la haute Seine.* Le *touage* de la haute Seine, compris entre Paris et Montereau, s'effectue au moyen de bateaux dont la coque est complètement en fer et à fond plat, afin de diminuer le plus possible leur tirant d'eau, pour qu'ils puissent naviguer par les plus basses eaux. Ces bateaux, qui ne plongent dans l'eau que de 0m,40 à 0m,45, ne portent pas de lest; la machine seule et deux chaudières avec leur soute à charbon équi-

librent la charge. Ils sont munis de deux gouvernails, un à chaque extrémité, la chaîne de traction ne leur permettant pas d'opérer de virages. Les machines motrices, qui sont de 35 à 40 chevaux en marche normale, donnent au bateau une vitesse maximum de 6 kilomètres à l'heure en montant et de 12 kilomètres en descendant. Elles sont à cylindres inclinés, à détente variable et à condensation. Les résultats obtenus dans le service régulier de la haute Seine sont que, dans l'intérieur de Paris, entre le pont d'Austerlitz et le Port-à-l'Anglais, où le courant n'est pas très-fort, le toueur de 35 chevaux remorque aisément huit à dix péniches chargées de 250 tonnes chacune. Au-dessus du Port-à-l'Anglais, on ne peut plus en remonter que six, et dans certains passages où le courant est très-rapide, comme au pont de Melun, on ne peut remorquer que quatre péniches chargées ensemble de 1,000 tonnes, encore en ralentissant sensiblement la vitesse du toueur. Les treuils, qui sont au nombre de deux, sont commandés par des engrenages et sont composés de cinq poulies en fonte, de même diamètre, montées sur le même arbre et séparées entre elles par des plaques de tôle d'un diamètre un peu plus grand, de façon à former des joues de séparation. Pour éviter que le contour des poulies ne s'use trop rapidement, par suite du frottement constant de la chaîne qui s'y enroule, on y a superposé des cercles en fer cimenté qui résistent parfaitement et que l'on peut changer avec la plus grande facilité. La chaîne de traction est formée avec des mailles dont le diamètre est de 0m,022, pour la mettre à même de résister à la tension à laquelle elle est soumise et aussi pour tenir compte des chocs qu'elle doit supporter. Cette chaîne s'enroule sur les deux treuils en passant préalablement entre deux cylindres verticaux en bois destinés à la guider dans le sens longitudinal du bateau. Ces cylindres sont montés à l'extrémité de bras qui leur permettent d'osciller dans les différentes directions que la chaîne peut prendre. Pendant la marche, la partie déroulée de la chaîne est supportée par deux chemins en bois formant une sorte de long couloir monté sur chevalets et disposé sur le pont du bateau dans le sens longitudinal. Dans ce système de *touage*, la chaîne de traction s'étend d'un bout à l'autre du parcours; elle est solidement fixée au sol à ses deux extrémités, et elle s'engage pour présenter plus d'adhérence dans les cinq gorges des tambours des treuils qui tournent tous deux dans le même sens sous l'impulsion du moteur. Naturellement tendue dans le sens de la marche du bateau, cette chaîne retombe du deuxième tambour dans le couloir correspondant, pour en sortir en glissant sur la poulie guide de l'arrière et se replacer au fond de la rivière; elle ne se trouve donc soulevée hors de l'eau que de la longueur du bateau, plus, à l'avant, de la quantité nécessaire à l'effort de traction, et que son poids rend peu considérable. Les chalandes, péniches et autres bateaux que le toueur remorque sont attachés à celui-ci au moyen de cordages que l'on fixe à des poteaux en bois dont le pont est garni.

— *Organisation et tarif du touage de la haute Seine, de Paris à Montereau.* Comme il n'est pas sans intérêt de connaître l'organisation de ces sortes d'exploitation, nous extrayons les notes suivantes du décret du 13 août 1856, qui autorise M. P. de Hercé à établir une chaîne noyée, de Paris (écluse de la Monnaie) à Montereau, sur une longueur de 106 kilomètres, ainsi que du cahier des charges de cette concession et des renseignements que la compagnie d'exploitation a bien voulu nous donner. La concession était faite pour trente années; la durée en a été portée à cinquante par un nouveau décret en date du 5 août 1861. Le tarif pour la perception est divisé en deux sections : l'une du pont Neuf au Port-à-l'Anglais (embouchure de la Marne); l'autre du Port-à-l'Anglais à Montereau. Sur la première section, le halage à cou d'homme ou à l'aide de chevaux est interdit, et le remorquage des bateaux ne peut être fait que par la compagnie du *touage* ou par un autre système quelconque opérant en lit de rivière. Sur la seconde section, tout mode de traction est admis. La première section, du pont Neuf au Port-à-l'Anglais, d'une longueur de 8 kilomètres, est divisée en trois escales, et le tarif est fixé à : 0 fr. 035 pour une escale par tonne de jauge possible; 0 fr. 07 pour une escale par tonne de jauge effective; 0 fr. 05 pour deux escales par tonne de jauge possible; 0 fr. 10 pour deux escales par tonne de jauge effective; 0 fr. 07 pour trois escales par tonne de jauge possible; 0 fr. 14 pour trois escales par tonne de jauge effective. Sur la deuxième section, à partir du Port-à-l'Anglais jusqu'à Montereau (98 kilomètres), la perception a lieu comme suit : 0 fr. 0035 par tonne de jauge possible et par kilomètre; 0 fr. 015 par tonne de jauge effective et par kilomètre. Pour le transport des engrais et des substances alimentaires, quand le prix du blé à Paris dépasse 25 francs l'hectolitre, le prix du tarif est réduit de moitié par chaque tonne remorquée. Ces prix sont pour la remonte. A la descente, le tarif est le quart de ceux ci-dessus indiqués. La compagnie du *touage* ne fait que peu de remorquages à la descente; les

bateaux descendants, ne marchant qu'à l'aide du courant de la rivière, n'ont pas besoin d'avoir recours à des chevaux ou à des remorqueurs. Le courant est assez rapide pour que la distance de 106 kilomètres, de Montereau à Paris, soit parcourue par les bateaux descendants en dix-huit ou vingt heures de marche. La compagnie du *touage*, d'après l'article 11 de son cahier des charges, ne peut pas transporter de marchandises pour son propre compte. Il lui est également interdit de faire des traités avec les compagnies de chemins de fer; de faire cession de l'entreprise à ces compagnies ou de fusionner avec elles (art. 30 du cahier des charges), et elle est obligée de faire sans préférence, et dans l'ordre des déclarations dont la forme est réglée par l'administration, le remorquage de tous les bateaux vides ou pleins qui lui sont déclarés, pourvu que ces bateaux aient à bord l'équipage et les agrès nécessaires et que leur tirant d'eau soit réglé suivant la cote de Montereau (art. 8, 9 et 10 du cahier des charges). La société du *touage* de la haute Seine est une compagnie en commandite, sous la raison Paul de Hercé et Cie. Son capital est de 1,500,000 francs, divisé en 3,000 actions nominatives. La ligne entière, de Paris à Montereau, a été organisée à la fin de 1859. A cette époque, la remonte des bateaux ne se faisait qu'à l'aide de chevaux. Aujourd'hui, la traction est faite uniquement par la compagnie du *touage*. Le mouvement de la haute Seine en remonte consiste surtout en bateaux vides qui sont venus à Paris de la Bourgogne, du Nivernais, de la Loire, etc., avec des bois à brûler, du charbon de terre, du charbon de bois, des pierres, du sable, des vins, des grains, etc., pour l'approvisionnement de Paris. Les marchandises de remonte consistent principalement en plâtre et en charbon de terre de Mons et de Charleroi. Le nombre des bateaux vides ou chargés remontés en 1860 de Paris aux divers ports de la haute Seine, entre Paris et Montereau, s'est élevé à 9,001. Les marchandises remontées pendant la même année aux divers ports représentent un tonnage de 117,000 tonnes. En 1861, le nombre des bateaux vides ou chargés s'est élevé à 11,336 et le tonnage des marchandises à 148,000 tonnes. Depuis quelques années, un service régulier, établi sur les mêmes bases, fonctionne dans la basse Seine, de Paris jusqu'à Conflans, et une société nouvelle s'est créée pour continuer ce mode de navigation jusqu'à la mer.

Dans certains toueurs d'un autre genre, la chaîne, au lieu d'être tenue par l'enroulement autour de deux cylindres, ne repose que sur une partie de la circonférence d'une poulie remplaçant les cylindres et mise en mouvement comme eux par la machine motrice. Pour empêcher le glissement de la chaîne sur cette poulie, sa gorge porte tantôt des saillies ou empreintes fixes, tantôt des mâchoires mobiles.

Cette classe de toueurs se distingue par la facilité avec laquelle ils peuvent abandonner la chaîne, qu'on peut écarter de la poulie motrice en la soulevant, soit à la main, soit à l'aide d'un palan convenablement disposé et en la lâchant ensuite. Cette facilité est nécessaire pour diverses manœuvres que ne pourraient exécuter les toueurs à treuils d'enroulement, par exemple pour les croisements d'un montant et d'un avalant sur la même chaîne, ou pour les changements de chaîne à une bifurcation de deux voies navigables, ou encore dans certains cas particuliers, comme à la rencontre d'un bac qui se toue lui-même sur chaîne noyée.

Quand un toueur doit momentanément abandonner sa chaîne, il se donne auparavant un peu d'air et avance ensuite, en vertu de sa vitesse acquise, jusqu'au point peu éloigné où il peut remettre la chaîne sur sa poulie motrice.

C'est dans ce but, comme cela a été indiqué précédemment, que la poulie motrice du toueur de M. Sauton a été placée sur le flanc; de cette manière, la chaîne ne passe pas sur le pont, mais reste pendue extérieurement au toueur; cette disposition donne un coefficient de rendement légèrement affaibli.

Il convient que l'arc de contact de la chaîne et de la poulie ne soit pas trop faible, car un contact trop peu étendu ne mettrait pas assez d'empreintes en prise, la chaîne glisserait ou du moins se fatiguerait outre mesure aux mailles de contact. On augmente facilement l'arc de contact de la chaîne et de la poulie motrice au moyen d'un galet placé à l'arrière de la poulie.

Les poulies à empreintes fixes peuvent être de dispositions variables; les empreintes ou saillies fixes changent de nombre et de forme suivant que chaque chambre de la gorge correspond à un ou plusieurs mailles de la chaîne, et que la chambre doit recevoir un maille de champ ou un maille plat.

La poulie Barbotin, très-limitée sous divers noms depuis son invention, est appliquée à tous les cabestans de la marine pour la manœuvre des cables-chaînes. M. Lagrené a donné la description suivante de ce système dans son *Traité de navigation intérieure* : « La gorge de la poulie est en fonte et a sur tout son pourtour une rainure destinée à loger les mailles qui, de deux en deux, se présentent de champ; la largeur de cette rainure est un peu supérieure au diamètre du fer de la chaîne; sa profondeur est d'environ 0,7 de la

largeur extérieure d'un maille; les mailles qui, de deux en deux, se présentent de plat sont reçus dans des chambres ménagées au-dessus de la rainure et fermées latéralement par les joues de la gorge de la poulie. Chaque maille à plat a sa chambre, dont la forme intérieure épouse exactement la chaîne. En d'autres termes, la gorge a à peu près la forme que laisserait la chaîne appuyée sur un cylindre en terre glaise.

Chaque maille à plat est ainsi retenu en tête contre son empreinte, et le glissement de la chaîne ne peut avoir lieu. On admet dans la marine que l'arc de contact sur la gorge doit comprendre au moins huit mailles qui se soulagent mutuellement. Une aiguille ou désengrenneur en fer forgé ou en acier force la chaîne à quitter la gorge au moment convenable. Pour que les mailles se présentent convenablement au moment où ils arrivent à la poulie, la chaîne doit être guidée à l'avant par un ensemble de rouleaux.

La poulie Bouquié a une forme générale bien moins rapprochée de celle de la chaîne; les chambres contiennent deux mailles au lieu d'un seul et ne reproduisent que grossièrement la forme des mailles de champ. Les empreintes de la poulie Bouquié peuvent être fondues en même temps que la gorge, ou faites en acier et rapportées.

La tolérance sur les dimensions des mailles peut être plus grande avec cette dernière poulie, et l'effort de l'arrachement de la chaîne qui ne sert plus est moins grand.

Néanmoins, la longueur des mailles doit être à peu près uniforme, pour que deux mailles consécutives soient simultanément en action; sans cela, en effet, il y aurait glissement. C'est afin d'augmenter la tolérance que M. Bouquié a remplacé la poulie à empreintes fixes par une poulie à mâchoires mobiles. Cette poulie a une gorge dont le pourtour est interrompu, aux six extrémités de trois diamètres formant entre eux des angles égaux; en ces points sont placées des mâchoires qui se ferment sous la pression de rondelles en caoutchouc et enserrant les mailles; elles peuvent au contraire être maintenues ouvertes au moyen d'une aiguille qui sert de désengrenneur.

Nous mentionnerons encore la poulie mobile Fowler, qui a reçu une application pour le *touage* sur câble immergé dans la Meuse belge. Cette poulie, formée sur tout son pourtour de mâchoires analogues à celles de la poulie Bouquié, n'exige pour son emploi aucun appareil spécial; elle fonctionne par la simple pression de la chaîne, qui fait fermer d'autant plus les mâchoires qu'elle est plus tendue.

Les toueurs Fowler sont employés sur le canal de Charleroi et sur la Meuse, où ils remplissent économiquement le rôle pour lequel ils ont été construits.

Lorsqu'un toueur remorque un convoi, il est quelquefois utile de rattacher à la chaîne de *touage* quelques-uns des bateaux du convoi; on empêche ainsi la queue du convoi de se jeter sur la tête, quand le toueur s'arrête; on s'oppose aussi à l'action de la dérive causée par le vent.

Suivant l'état de la voie navigable, la manière dont s'applique le *touage*, en rivière libre, il y a avantage à voyager par grands convois et au moyen de toueurs spéciaux et puissants. Sur les chenaux éclusés, les convois sont difficiles, et impossibles si les écluses sont trop courtes.

En général, dans les rivières canalisées, les convois de six à quinze bateaux sont le plus souvent possibles; mais le convoi tout entier ne peut être éclusé en une seule fois; deux éclusées sont le plus souvent nécessaires. On peut affecter un toueur spécial à chaque bief; on peut aussi naviguer par convois rompus, chaque toueur ne balant que la moitié de son convoi, à laquelle vient s'ajouter une autre partie de convoi précédemment abandonnée, et laissant à son tour derrière lui la partie du convoi éclusée en second lieu.

Si les écluses sont trop courtes, on installe un petit appareil de *touage* sur chaque bateau, qui transporte en même temps des marchandises. M. Bouquié a adopté des dispositions très-commodées pour un appareil de *touage*, et à l'aide desquelles on peut transformer un bateau quelconque en toueur-porteur.

Depuis 1860, le *touage* a reçu de nombreuses applications, et de fréquentes demandes de concessions sont faites à l'Etat. L'administration supérieure a fait accorder à diverses compagnies les exploitations suivantes :

Souterrains du canal de Saint-Quentin (8 kilom.), en 1861.

Bief de l'Arsenal, sur le canal Saint-Martin (1862).

Conflans (Oise) à Condé (1865).

Bief de partage du canal de Bourgogne (6 kilom.), décret de 1866.

Canal de Cuen à la mer (14 kilom.), concession de 1868.

Loire, entre le canal latéral et le canal du Nivernais, concession datant de 1869.

L'Etat a conservé et conservera sans doute encore longtemps le privilège d'accorder des concessions d'exploitation et des autorisations permettant aux compagnies d'établir le *touage* à leurs frais; ces compagnies reçoivent en outre des cahiers des charges; on peut cependant espérer qu'un jour viendra où les chaînes de *touage* seront établies par l'Etat lui-même et entretenues à ses frais, comme

les écluses et les autres constructions de navigation intérieure.

Parmi les ouvrages qui traitent du *touage*, nous nous contenterons de mentionner les suivants : Lagrené, *Navigation intérieure*; Chanoine et Lagrené, *Mémoire inséré aux Annales des ponts et chaussées* (1863); Bouquie, *Halage entre Conflans et Condé*; Labrousse, *Traité de touage sur chaîne noyée* (1866), sur câble immergé (1869).

TOUAÏLE s. f. (tou-aï-le; 11 mll. — Ce mot n'est en aucune façon une corruption de *toile*, comme on le dit vulgairement. La simple comparaison de l'italien *tonaglia*, de l'espagnol *toalla*, catalan *toalla*, et du provençal *toalha* engage à rejeter cette étymologie. Le mot est germanique et vient de l'ancien haut allemand *duahilla*, *duahilla*, linge pour s'essuyer les mains, serviette, ancien allemand *tuethle*). Linge pendu à un rouleau, près d'une fontaine à se laver les mains; essuie-mains, serviette, nappe. « Pièce de soie blanche qui servait autrefois de nappe à la table sainte. » On a dit aussi TOAILLE et TOAILLON ou TOUAILLON.

TOUAN s. m. (tou-an — nom donné par les naturels). Mamu. Espèce de sarigue, qui habite les forêts de l'Amérique du Sud.

TOUANSE s. f. (tou-an-se). Comm. Etoffe de soie qu'on fabrique en Chine. « On dit aussi TOUANSE.

TOUAREG s. m. (tou-a-rég — de *Touareg*, Arabe du désert). Langue des Touaregs : *Le Touareg se rapproche beaucoup de la langue berbère*. (Renan.)

TOUAREGS, peuple berbère, en partie nomade, répandu au S. du Sahara. Le sens véritable du nom de ce peuple n'a pas encore été expliqué d'une manière satisfaisante, et les hypothèses émises à ce sujet sont sans doute, ainsi que le pense M. Hanoteau, beaucoup plus ingénieuses que vraies. « Peut-être, dit ce savant officier, si versé dans la connaissance des mœurs et des idiomes berbères, doit-on voir dans cette dénomination un sobriquet analogue à celui que les Arabes eux-mêmes ont reçu de leurs voisins berbères. Ceux-ci, en effet, comparant les sons rudes de la langue arabe au hennissement saccadé du cheval, ont donné au peuple qui la parle le surnom de *Iham-khamen*. Ils n'eussent pas manqué, sans doute, de nous faire accepter cette épithète railleuse comme le nom véritable des Arabes s'ils eussent joué près de nous le rôle qu'ont eu ces derniers à leur égard. Quelle que soit l'étymologie ou l'origine du mot *Touareg*, il est certain que la majeure partie des populations qu'il sert à désigner ne se l'applique pas elle-même. A peine sait-elle que ce nom lui est donné par les étrangers. » C'est en s'appuyant sur cette considération que M. Hanoteau a cru devoir restituer à ces peuples une dénomination justifiée par l'emploi qu'ils en font eux-mêmes, celle d'imouchar ou Imouhar, qui est généralement répandue parmi les tribus des pays d'Azeguer et d'Ahaggar.

Les Touaregs habitent les régions du Sahara comprises entre le pays de Touat au N., Tombouctou au S., le Niger à l'O. et le Fezzan à l'E. Partagés en un grand nombre de tribus jusqu'à présent peu connues, ils sont encore, depuis les Carthaginois et les Romains, les conducteurs des caravanes, les courtiers et en partie les marchands qui font le commerce actif et régulier qui, de temps immémorial, existe entre le nord et le centre de l'Afrique. Leurs tribus les plus puissantes sont les suivantes : celles des Azeguers, des Hagaras ou Ahaggar, qui habitent entre Touat et Araouan; Ahyr ou Hayr leur appartenant, et Ouallen paraît être leur capitale; ils sont renommés pour leur perfidie et leur cruauté; Laing court le risque de la vie au milieu d'eux; celle des Sorkas-Sorkas ou Sorkous, qui occupent le pays depuis Mabrout jusqu'à vers Djenn; ils ont soumis tous les peuples noirs voisins à leurs insolentes exactions. Au nord de Haoussah sont les Tughamas, et au nord de ceux-ci les Koulouvi, auxquels appartiennent les oasis d'Azleu et de Ghât et tout le Sahara jusqu'au Fezzan; il y a encore les Matkaras, les Mahingas et des Matkaras sont les moins mélangées; ces Touaregs ont le teint seulement basané; les autres offrent des nuances plus foncées, à raison de leur voisinage des races nègres et des croisements qui en sont résultés. Une des principales oasis appartenant aux Touaregs est Ghât, espèce de république oligarchique. Dans la ville qui porte le même nom, se tient tous les ans une foire fréquentée par un grand nombre de tribus du Sahara.

« Dans leur état actuel, dit M. Lejean, les Touaregs se partagent en deux grandes divisions : les blancs et les noirs, les nomades et les agriculteurs. Dans les langues d'Orient, ces noms de blancs et de noirs se prennent par extension dans le sens de libres et de soumis. Pour le nomade qui traverse librement le désert au galop de son méhari, l'homme attaché au sol est toujours asservi ou à la veille de l'être. Peut-être aussi le nom de Touaregs noirs signifie-t-il simplement que, par suite d'alliances avec les nègres Haoussas et Kanouris, vaincus et razzés par eux, leur sang a subi un mélange considérable. Quoi qu'il en soit, ces Touaregs sédentaires sont fixés dans le Hoggar et l'A-

hir, où ils possèdent de nombreux villages et de grandes villes comme Agadez, Rât, Djannet. Leurs frères blancs (el-béida) parcourent en tout sens le désert, en quête de caravanes à piller ou à rançonner. Leur ruineuse protection est du moins efficace, et une *kafila* qui a un sauf-conduit d'un chef inouchar, ou seulement un homme de cette race pour conducteur, pourra circuler sans crainte d'attaque sur tout le territoire où règne la langue *tamachert*. Les Arabes, et surtout les Châmbas d'Algérie, sont leurs implacables ennemis. »

« Les Touaregs, dit un autre voyageur, M. Henri Aucapitaine, sont de taille élevée; ils ont le crâne haut et étroit, de longues moustaches. Dès le plus bas âge, on leur comprime la tête, qui acquiert ainsi une forme oblongue. Le costume des gens aisés se compose de deux *gandouras* (grandes chemises) en cotonnade du Soudan, l'une blanche, l'autre bleue, d'un ample pantalon serré à la cheville et d'un burnous. Les pieds sont chaussés d'élégantes sandales en cuir de Tafilet; une haute *chachia* rouge placée sur le sommet de la tête est fixée par un mouchoir roulé en turban qui maintient un voile bleu descendant jusqu'à la bouche, tandis qu'un autre mouchoir venant de l'occiput cache tout le bas de la figure en descendant sur la poitrine. A cette espèce de vêtement ils ajoutent le surnom de *hail* et *lithum* (les gens du voile). Son emploi, qui remonte à bien des siècles, puisque Cardonne, Jean Léon, El-Beki en font mention, est évidemment une précaution hygiénique contre la poussière impalpable constamment soulevée par les vents brûlants venus de l'ouest. Les Touaregs ont oublié cette origine, et ils disent, lorsqu'on les interroge à ce sujet : « Des gens de notre dignité ne doivent pas se laisser voir. »

L'hiver est la morte saison des Touaregs. Ils le passent sous la tente, dans leurs retraites presque impénétrables de l'Hoggar. Dans son *Itinéraire* d'une caravane au pays des noirs, le général Daumas a donné les détails les plus curieux sur le chef de l'Hoggar, son quartier général et sa cour barbare. Les contributions forcées que payent les caravanes constituent le revenu le plus régulier et même le seul revenu de ce roi des montagnes. Ce revenu d'autant plus sûr, que Rât et Râdames, deux des plus grands centres commerciaux du Nord, ne peuvent communiquer avec le Soudan que par des routes qui passent au milieu ou au pied de ces effroyables coupe-gorge. Dans les idées des Arabes et des Orientaux en général, la piraterie de mer ou de terre, sous ses formes les moins héroïques, n'a rien de flétrissant, même aux yeux des populations paisibles qui ont à en souffrir. On connaît le proverbe arabe : « La nuit est le trésor du pauvre, quand il est brave. » Tout pillards qu'ils sont, les Touaregs ne s'en croient pas moins des héros, et cette persuasion leur donne une certaine dignité chevaleresque qui se traduit par des actes de loyauté et de courtoisie envers ceux qui se sont confiés à leur parole. Quelques-uns de leurs chefs ont visité Alger en 1855, et ils produisirent dans les villes du Tell à peu près la même sensation qu'eussent faite à Rome, au temps d'Auguste, les Blemmyes à demi fabuleux des déserts libyens. Le gouverneur général profita de cette bonne fortune pour assurer, par leur moyen, à nos futures caravanes, un accueil hospitalier parmi leurs compatriotes. Peu de temps après, une caravane indigène, organisée sous les auspices du gouvernement, partit en effet d'Alger pour Rât et trouva, à trois journées de cette ville, un chef important qui s'empressa de lui offrir sa protection. « Soyez les bienvenus, leur dit-il, et que la bénédiction de Dieu soit sur vous ! Nous ne demandons que la tranquillité, et notre plus vif désir est de voir vos marchands traverser notre pays, afin que les nôtres puissent voyager en sûreté sur votre territoire. Nous vous souhaitons beaucoup de gain, afin que cela vous engage à revenir, et nous n'avons qu'un regret, c'est de vous voir arriver après l'époque de la grande foire annuelle. » Ce chef, nommé Chig'el-Ikrenouk'ren, escorta la caravane jusqu'à Rât, où elle passa vingt-deux jours et où elle fut parfaitement accueillie.

Il est difficile de circonscrire exactement le territoire habité par les Touaregs. La vie exceptionnelle que mènent ces pillards nomades échappe à toute appréciation géographique un peu certaine; nous les retrouvons partout, dans cet immense périmètre fermé par une ligne qui, du Tidihelt dans le Touat, descend à Tombouctou, longe le Niger de l'O. à l'E., remonte par le Fezzan jusqu'à Râdames, le point extrême de la province de Tripoli. C'est là le véritable désert, l'océan des sables, dont les Touaregs se sont faits les pirates. Un grand archipel montagneux, égaré à peu près dans le centre de cette immensité, et qu'on appelle le Djebel-Hoggar, est le nid, le refuge habituel des véritables Touaregs, des Touaregs-H'arar, ou de race, comme on les appelle. Cependant, quelques fractions de leurs grandes tribus ont fait élection de domicile plus près de notre Sahara. Ainsi, les Moudirs, dans le Djebel-Sekmarén; les Azeguers, dans le Djebel-Rât; les Foukas, dans le Djebel-Foukas. Beaucoup d'autres, sans doute, nous sont in-

connus. Si nous gagnons le Sud, nous trouvons campés, en avant de Tombouctou, les Faradj, les Annaouas, les Ouled-Ah'med, les Agbaïs, les Tallaouis, qui tiennent cette ville en état de blocus perpétuel. Jalonnés dans le désert, les uns au nord, les autres au centre, d'autres au sud, ils gardent les portes du Sahara et celles du Soudan, prélevant sur les caravanes un droit d'entrée; et si quelque chose passe en contrebande, elle est impitoyablement pillée. Quelle est l'origine de ce peuple singulier, morcelé ainsi en tant de bandes si distantes les unes des autres, et qui toutes, dans le Nord au moins, révèlent par leurs traits, par leurs mœurs, par leur langage, une race commune? Les Touaregs prétendent descendre des Turcs; ils affectent de mépriser les Arabes, qu'ils traitent en peuple vaincu. Ils sont grands, forts, minces et de couleur blanche, même ceux qui campent sous Tombouctou.

TOUARS, bourg de France. V. THOUARS.

TOUAT, oasis du Sahara, à 500 kilom. S.-E. des frontières du Maroc, dont elle dépend, au S. de l'Algérie, entre 23° et 25° de latit. N., 29° de longit. O. et 39° de longit. E.; 400 kilom. sur 100. Elle est habitée par les Maures mélangés. Le sol n'y est pas très-fertile; mais il y existe de beaux pâturages où l'on élève beaucoup de beaux chevaux et de nombreux troupeaux de bétail. Les habitants commercent avec Tombouctou, le Soudan, Ghadames, le Fezzan et le Maroc. Les principaux centres de population sont Timimoun, Aoulef, Insalah, Agabli, Bouda. « Le général Daumas, dit M. Guillaume Lejean, a décrit le Touat avec une précision extraordinaire d'après les dires des pasteurs et des caravaniers châmbas, qui le connaissent bien. Echappé depuis plusieurs années à l'autorité du Maroc, qui n'a pu le défendre contre les Berbères du voisinage, le Touat, entrepôt des richesses du commerce saharien et des approvisionnements des tribus arabes qui errent dans son rayon, est irrésistiblement attiré dans le cercle d'action de la France algérienne. Il est à douze journées seulement d'Ouargla, notre plus récente acquisition. Ouargla a été occupée le 1er janvier 1857, par une division partie du Mzab. Le matin, elle avait marché plusieurs heures par une pluie battante et froide; à midi, le thermomètre marquait 35° à l'ombre! La limite géologique de l'Algérie paraît être à deux ou trois heures au midi d'Ouargla, placée, nous l'avons dit, au fond d'une sorte de cuvette saline qui contient également une ville assez riche, Ngouça, et les ruines d'une cité antique; quant à la limite politique, la force des choses la portera naturellement aussi loin que s'étendent les terres habitables dans cette partie du désert : *nobis ubi defuit orbis*. Goleah est à nous nominale, bien qu'aucun Européen, que nous sachions, n'y ait mis le pied, et ce *ksdr* même droit à ceux du Touat. »

TOUBAÏ, groupe de petites îles de la Mélanésie, à 22 kilom. N. de Borabora, par 16° 15' de latit. S. et 156° de longit. O. Elles sont peu peuplées et entourées de récifs. Les tortues y abondent.

TOUBANG, ville de l'île de Java, dans la province de son nom; elle est, dit-on, très-peuplée.

TOUBÉ s. m. (tou-bé). Nom que l'on donne, en Sénégambie, aux caleçons que portent les indigènes.

TOUBIGAN, petite île de l'archipel de Soulou, située par 6° 14' de latit. N. et 118° 24' de longit. O.

TOUBOUA, île du grand Océan équinoxial. V. TOUPOUA.

TOUBOUAI, groupe le plus méridional de l'archipel de Taïti (îles de la Société), dans la Polynésie, par 22° et 24° de latit. S. Il se compose des îles suivantes : Toubouai, Ohiteroa, Rimataru, Raivavae et Routout. Ces îles sont en partie cultivées; celle de Toubouai a un port.

TOUC s. m. (touk). V. TOUC.

TOUCAN s. m. (tou-kan). Ornith. Genre d'oiseaux grimpeurs, type de la famille des ramphastidées, comprenant un assez grand nombre d'espèces, qui habitent l'Amérique du Sud : *Le bec des TOUCANS n'est pas aussi lourd qu'on pourrait le supposer*. (Z. Gerbe.) *On emploie assez souvent des gorges de TOUCAN pour l'usage de la pelleterie*. (V. de Bonmaré.) « *Toucan à collier*, Nom vulgaire du cochicat.

— Astron. Constellation de l'hémisphère austral.

— Encycl. Les *toucan*s sont des oiseaux de l'Amérique tropicale, remarquables autant par la difformité et la disproportion de leur bec que par la conformation de leur langue, qui ressemble à une véritable plume. Cet énorme bec est aussi léger qu'il est grand; ce n'est qu'un corps caverneux, rempli de cellules vides, séparées par une substance osseuse aussi mince qu'une feuille de papier. Le tout est recouvert d'une expansion cornée tellement faible, qu'elle résiste à peine à l'impression du doigt. Le bec du *toucan*, dit Buffon, est en général beaucoup plus gros et plus long, à proportion du corps, que dans aucun autre oiseau. Aussi plusieurs voyageurs ont-ils appelé le *toucan* l'oiseau tout

bec, et nos créoles de Cayenne ne le connaissent que sous le nom d'*oiseau gros bec*. Ce long et large bec fatiguerait énormément la tête et le cou de l'oiseau, s'il n'était d'une substance très-légère. Ce bec, par son peu de solidité, n'est donc pas propre à briser les graines ni même les fruits tendres; l'oiseau est obligé de les avaler tout entiers. De même il ne peut pas s'en servir pour se défendre, encore moins pour attaquer, car c'est à peine s'il peut serrer assez fort pour faire impression sur le doigt qu'on lui présente. La mandibule supérieure est recourbée en bas en forme de faux, arrondie en dessus et crochue à son extrémité; l'inférieure est plus courte et plus étroite; toutes deux sont dentelées sur leurs bords, mais les dentelures de la supérieure sont bien plus marquées que celles de l'inférieure. La langue du *toucan* est encore plus extraordinaire que son bec. C'est le seul oiseau qui ait une plume au lieu de langue, et c'est une plume dans le vrai sens du mot, dont la tige est d'une substance cartilagineuse large de deux lignes. Cette tige est accompagnée des deux côtés de barbes très-serres et toutes parallèles à celles des plumes ordinaires. Ces barbes, dirigées en avant, sont d'autant plus longues qu'elles sont situées plus près de l'extrémité de la langue, qui est elle-même tout aussi longue que le bec. Les sauvages attribuent les plus grandes vertus médicales à cette langue dont ils se servent comme remède dans plusieurs maladies. Les *toucan*s, ajoute Buffon, sont répandus dans tous les climats chauds de l'Amérique méridionale et ne se trouvent pas dans l'ancien continent. Ils sont errants plutôt que voyageurs, ne changeant de pays que pour suivre la saison de la maturité des fruits qui leur servent de nourriture; ce sont surtout ceux du palmier qu'ils recherchent. Les *toucan*s habitent volontiers dans les terrains humides et sur le bord des ruisseaux; on les trouve même sur les palétuviers, qui, comme on sait, ne croissent guère que dans les vases liquides. Ces oiseaux vont généralement par petites troupes de six à dix; leur vol est lourd et s'exécute péniblement à cause de la petitesse de leurs ailes et de la grosseur de leur bec. Cependant ils s'élèvent au sommet des grands arbres, sur lesquels on les voit presque toujours perchés et dans une agitation continuelle. Mais cette vivacité dans les mouvements n'ôte rien à l'air grave que leur donnent leur bec énorme et des yeux sans expression. Ils font leur nid dans des trous d'arbre abandonnés par les pies; ils nichent aussi dans de vieux arbres vermoulus, qui ne manquent pas dans le pays, et jamais ils n'ont percé leur retraite à coups de bec comme on l'a dit, ce qui leur serait d'ailleurs tout à fait impossible. Les *toucan*s ne pondent que deux œufs; on les apprivoise facilement en les prenant jeunes; on assure même qu'ils nichent et produisent en domesticité. Ils ne sont pas difficiles à nourrir; ils reçoivent avec adresse dans leur bec tout ce qu'on peut leur jeter, pain, chair ou poisson. On a remarqué que, lorsqu'ils étaient obligés de pourvoir eux-mêmes à leur nourriture, ils ne picoraient pas, mais que, saisissant leur proie par le côté, ils la faisaient sauter en l'air pour la recevoir dans le bec. Ils sont très-sensibles au froid, et, dans les habitations même, ils ont soin de se procurer de l'herbe ou de la paille pour se protéger davantage. Les *toucan*s détruisent un grand nombre d'oiseaux, parce qu'ils cherchent continuellement dans les nids et dévorent les œufs qu'ils y trouvent. Ils valent à une hauteur moyenne, en ligne droite et horizontale; ils battent des ailes avec bruit et sautent de branche en branche. Ce sont des oiseaux très-attentifs à ce qui se passe autour d'eux et n'avançant qu'avec défiance; quand ils sont à terre, les *toucan*s sautillent obliquement, d'assez mauvaise grâce et les jambes très-écartées. Bien des noms différents ont été donnés à cet oiseau : à Surinam, le *toucan* s'appelle *bouaraback* ou *cajuaci*; les créoles de la Guyane l'appellent *oiseau pré-dicteur*, non pas à cause de son sifflement, mais parce que, quand il est perché, il porte son large bec de droite à gauche, le lève, l'abaisse, comme s'il gesticulait en s'adressant à un nombreux auditoire. Quant au nom lui-même de *toucan*, il signifierait, d'après les anciens voyageurs, *plume*, en langue brésilienne, et les naturels auraient appelé *toucan* *tabouraci* l'oiseau dont ils prenaient les plumes pour en faire des parures qu'ils ne portaient que les jours de fête. *Toucan* *tabouraci* voudrait donc dire *plume pour danser*. On envoie quelquefois des gorges de *toucan* pour l'usage de la pelleterie; on en a fait des garnitures de robes et des manchons; ces ornements ont un grand éclat et des couleurs très-vives, mais ils ont quelque chose de dur et de roide.

Le genre type est le *toucan* proprement dit, caractérisé de la manière suivante : bec plus long que la tête, large à la base, cannelé des deux côtés de son arête, garni d'une peau nue à son insertion avec la tête; narines basales, latérales, ovalaires; ailes concaves, courtes; queue égale, plus ou moins arrondie; tarses robustes, largement scutellés, de la longueur du doigt externe antérieur; ongles forts, comprimés et très-arqués. Les plumes de la poitrine et de tout le dessous du corps des *toucan*s sont remarquables par

leur désagrégation qui les fait ressembler moins à de la soie qu'à de véritables poils. Seize espèces sont exclusivement propres à l'Amérique tropicale. Parmi elles, nous citerons les suivantes : 1^o *Toucan à gorge jaune du Brésil*. Il a les joues, la gorge et le devant du cou d'une couleur orangée, une bande rouge sur la poitrine; c'est de la gorge de cette espèce de *toucan* que l'on tirait ces plumes brillantes dont on faisait autrefois des garnitures de robes. C'est le mâle qui porte ces plumes, les analogues sont blanches chez les femelles. 2^o *Toucan loco*. C'est le plus grand des *toucans* de la Guyane; la tête, le dessous du cou et du corps, les ailes, la queue, la poitrine et le ventre sont d'un noir foncé. La race qu'on trouve au Paraguay se tient autour des habitations et dans les bois, mais jamais dans les campagnes. Son cri semble exprimer la syllabe *rac*. De sa ponte, qui a lieu dans un trou d'arbre, naissent deux petits, semblables à leurs père et mère, qui les nourrissent jusqu'à ce qu'ils commencent à voler. 3^o *Toucan à ventre rouge*. Il est un peu plus grand qu'une pie; on le trouve surtout au Brésil, et son cri exprime le mot *touraca*.

TOUCARACA s. m. (tou-ka-ra-ka). Ornith. V. TOUTACATA.

TOUCEY (Isaac), homme d'Etat américain, né à Hartford (Connecticut) en 1798, mort en 1869. Il suivit la carrière du barreau, fut pendant plusieurs années avocat du gouvernement (*state attorney*) dans son comté natal, de 1835 à 1841, représenta au Congrès de Washington l'Etat de Connecticut, dont il fut élu gouverneur en 1846. Deux ans plus tard, le président Polk le nomma avocat général des Etats-Unis; mais, à l'expiration du mandat de Polk, il quitta le ministère pour venir remplir les fonctions de sénateur dans sa ville natale. Envoyé en 1851, par le Connecticut, au sénat de l'Union, il y fut l'un des plus fermes appuis de l'administration de Pierce et appartint au parti dit des *hunker-democrats*. James Buchanan, à son avènement à la présidence (1857), l'appela au ministère de la marine. Dans ces fonctions si importantes à cette époque critique, il entama avec les Etats du Sud, avant leur rébellion, de coupables négociations qui ont couvert son nom d'une honte éternelle et l'ont placé sur la même ligne que les traîtres Howell Cobb et J.-B. Floyd, ses collègues dans le ministère. La victoire du Nord sur le Sud et le triomphe de la cause nationale aux Etats-Unis lui enlevèrent toute influence politique, et la nouvelle même de sa mort passa presque inaperçue.

TOUCHE, rivière de France. Elle prend sa source dans le département de la Haute-Garonne, aux environs de Lihac, dans l'arrondissement de Saint-Gaudens, coule vers le N.-E. et se jette dans la Garonne, entre Toulouse et Blagnac, après un cours d'environ 85 kilom.

TOUCHABLE adj. (tou-cha-ble — rad. *toucher*). Qu'on peut toucher : *Les vases sacrés ne sont pas touchables*.

— Fig. Susceptible d'être ému : *Ce cœur n'est pas touchable*.

TOUCHANT, ANTE adj. (tou-chan, ante — rad. *toucher*). Qui émeut, qui touche le cœur : *Des paroles touchantes. Un malheur est d'autant plus touchant que celui qui y tombe en est moins digne*. (Fonten.) *La santé du corps, la vigueur d'esprit, la paix du cœur sont les fruits touchants du travail*. (Vauven.) *Les délices du cœur sont plus touchantes que celles de l'esprit*. (St-Evre.) *Les Chinois ont une coutume touchante : ils enterrent leurs proches dans leurs jardins*. (Chateaub.) *Les larmes qu'on s'efforce de cacher sont les plus touchantes*. (De Meilh.) *La générosité n'est jamais si touchante que lorsqu'elle se trouve du côté du pauvre*. (De Custine.) *L'image du premier amour est généralement la plus touchante*. (H. Bayle.) « Qui porte coup, qui va droit au but : *Une réponse touchante*. » Vieux en ce sens.

— Anc géom. Point touchant, Point de tangence.

— s. m. Ce qui touche, ce qui est propre à toucher : *Naturellement, le noble doit l'emporter sur le touchant*. (Fonten.)

— s. f. Géom. Se disait pour TANGENTE.

— Syn. Touchant, pathétique. V. PATHÉTIQUE.

TOUCHANT prép. (tou-chan — rad. *toucher*). Concrètement, au sujet de : *Je n'ai rien appris touchant cette affaire*. *L'Alcoran cite, touchant Abraham, les anciennes histoires arabes*. (Volt.)

Nous nous adjoinçons, pour en délibérer, Quelques amis pieux qui, touchant ces matières, Pussent de leurs clartés seconder nos lumières.

V. Hugo.

TOUCHARD (Philippe-Victor), marin français, né à Versailles en 1810. A seize ans, il entra dans la marine, devint successivement aspirant en 1827, enseigne en 1832, lieutenant de vaisseau en 1839 et fut pendant quelque temps aide de camp du prince de Joinville. Promu capitaine de corvette en 1844, capitaine de vaisseau en 1850, contre-amiral en 1859, il commanda deux ans plus tard la station navale du Levant. En 1864, M. Touchard fut chargé de présider la commission

d'artillerie instituée au ministère de la marine et, cette même année, il devint membre en titre du conseil de l'amirauté, puis vice-amiral. Depuis lors, le vice-amiral Touchard a été président de la commission de perfectionnement de l'Ecole navale, puis du conseil des travaux de la marine et commandant en chef de l'escadre cuirassée d'évolutions dans la Méditerranée (1874-1875). Grand officier de la Légion d'honneur en 1869, il a été nommé grand-croix en 1875. Au mois de janvier 1876, il a posé sa candidature au Sénat dans le département de Seine-et-Oise, où il a échoué. On a de lui des travaux et des études publiés dans la *Revue maritime* et quelques écrits spéciaux.

TOUCHARD-LAFOSSE (G.), littérateur et journaliste français, né à La Châtre en 1780, mort à Paris en 1847. Il fut commissaire des guerres sous l'Empire, de 1809 à 1815. Mis en retraite d'emploi par la Restauration, pour laquelle il n'éprouvait aucune sympathie, Touchard vécut du produit de sa plume et fut, pendant une assez longue période, un des fournisseurs patentés des cabinets de lecture. Il fonda le *Propagateur*, à Bourges, et donna beaucoup d'articles au *Journal du commerce*, au *Courrier des spectacles*, à la *Nouveauté*, à la *Réunion*, au *Journal de Paris*, etc. En 1824, il devint le rédacteur en chef de l'*Echo du soir* et travailla à l'*Album national*, où il signait ses articles le *Solitaire du Puy-de-Dôme*. A Nevers, il fonda, en 1832, la *Sentinelle de la Nièvre*. Touchard professait des opinions libérales et démocratiques. Parmi ses nombreux écrits, nous citerons : l'*Habit de chambellan*, roman (Paris, 1826, 4 vol. in-12); l'*Homme du peuple* (1829, 5 vol. in-12); les *Marionnettes politiques* (1829, 5 vol. in-12); le *Pont des Soupirs*, épisode de la cour du Louvre sous Louis XIII (1832, 2 vol. in-8); la *Pudeur* et l'*Opéra* (1832, 2 vol. in-8); les *Chroniques de l'Éclat*, des petits appartements de la cour et des salons de Paris sous les règnes de Louis XIV, Louis XV et Louis XVI, recueil d'anecdotes scandaleuses publiées sous le nom de la comtesse douairière de B... (1829-1833, 8 vol. in-8; réimpr. en 6 vol. in-12); les *Révérences*, chroniques de nuit du vieux et du nouveau Paris (1833-1834, 6 vol. in-8); suite et complément de l'ouvrage précédent; le *Bosquet de Romainville* (1833, 2 vol. in-8); les *Jolies filles* (1834, 2 vol. in-8); Jean-Augot, histoire du xvii^e siècle (1835, 2 vol. in-8); *Marthe la Livonienne*, histoire russe (1836, 2 vol. in-8); *Mœurs d'hier* (1837, 2 vol. in-8); le *Caporal Werner* et le général *Garnison*, histoire militaire (1839, 2 vol. in-8); *Mémoire d'un frotteur sur la cour de Louis XVIII et de Charles X* (1839, 2 vol. in-8); le *Poète et l'homme positif* (1839, 2 vol. in-8); le *Rémouleur* ou la *Jeunesse dorée*, histoire du temps du Directoire (1843, 2 vol. in-8); l'*Homme sans nom* (1844, in-8); les *Chroniques de l'Opéra*, de 1667 à 1844 (1845, 3 vol. in-8); les *Trois aristocraties* (1845, 3 vol. in-8); *Histoire de Paris*, composée sur un nouveau plan (1833-1834, 5 vol. in-8); *Histoire des environs de Paris dans un rayon de 35 à 40 lieues* (1835, 4 vol. in-8); *Histoire de Charles XIV* (Bernadotte), roi de Suède (1838, 3 vol. in-8); *Souvenirs d'un siècle* (1789 à 1836, 6 vol. in-8). Touchard-Lafosse a beaucoup collaboré au *Dictionnaire chronologique et raisonné des découvertes et inventions* et publié une quantité de brochures diverses, relatives à la politique ou à des sujets d'actualité. Citons enfin de lui une pièce de théâtre, la *Poule aux œufs d'or* ou l'*Amour et la Fortune*, comédie-féerie (1823, in-8). Sous le nom de Saint-Félix, Touchard a publié la matière de plus de cent volumes in-8. Fécondité malheureuse, puisqu'il ne reste presque rien de cette immense production.

TOUCHATOUT (Léon-Charles BIENVENU, connu sous le pseudonyme de), né à Paris le 25 mars 1835. Il reçut une instruction très-incomplète, quitta l'école à douze ans et devint successivement employé de commerce et d'administration, puis comptable. Ce n'est qu'en 1863 qu'il commença à envoyer quelques articles au *Tintamarre*, arucles d'un journaliste amateur, d'un homme qui n'est point encore en possession de son talent, mais dans lesquels perçait déjà l'esprit mordant, la verve satirique. En 1865, il devint rédacteur attitré du journal, où il prit aussitôt la première place. Il avait trouvé sa voie du premier coup; il était venu tout naturellement là où l'on riait, comme on va où il y a du soleil et de l'air.

En 1867, il commença la publication de son *Histoire de France tintamarresque*; ce fut le commencement de sa popularité. L'originalité de Touchatout avait à exploiter une mine épuisable, la démolition de la légende historique. Jamais, il le faut avouer, on n'avait jusqu'alors manqué de respect aux traditions avec un si superbe sans-gêne; jamais semblables grimaces irrépressibles n'avaient déridé la foule aux dépens des grands. Et ce fut, en vérité, un amusant spectacle que celui de ces illustres personnages marchant depuis des siècles majestueusement drapés dans leurs manteaux royaux, à la traîne desquels un malicieux personnage s'avisa soudain d'attacher des queues en papier. On cruint peu ceux dont on s'est moqué, ne fût-ce qu'une fois. Le jour où l'on a crevé, comme des ballons en baudruche, les nuages de pour-

pre qui cachaient les degrés des trônes, on a porté à la royauté le coup dont elle est morte, en France, du moins. Touchatout, en faisant *cascader* les monarques et même les papes, a servi la cause de la démocratie mieux qu'on ne s'imaginer.

En 1868, il devint copropriétaire du journal et l'acheta en 1872. Pendant cette première période de sa carrière, il collabora à tous les journaux satiriques de Paris : le *Ni-gène*, le *Nain jaune* (direction Aurélien Scholl), le *Charivari*, le *Journal amusant*, la *Lune*, l'*Eclipse*, etc.

Pendant le siège de Paris, il fonda la *Carmagnole*, petit journal qu'il rédigea seul.

La note politique de l'écrivain s'accroît chaque jour davantage; il collabore au *Radical* et y lance ses *Coups de griffe*, puis à l'*Événement*, où il commence la *Petite guerre*. Petite guerre dangereuse, plus terrible peut-être que la grande, parce que tous les coups portent. Une fois engagé de la sorte, Touchatout marche sans cesse en avant. Il prend corps à corps la légende napoléonienne et écrit l'*Histoire tintamarresque de Napoléon III*, impitoyable pamphlet, œuvre d'un justicier sans pitié qui montre en riant ses dents, des dents qui mordent. Après Rochefort, qui avait attaché le grelot et donné le premier coup de pied au colosse reposant sur un piédestal de bonedurcie, Touchatout sonne la fanfare de l'hallali. Il s'en va perçant d'outre en outre les statues de carton de ces seigneurs de l'Empire, qui pendant dix-huit ans furent la terreur et la honte de la France et qui maintenant n'en sont plus que la risée.

Dans le *Trombinoscope*, depuis cinq ans, il portaitrait les petits et les grands hommes, les femmes du monde et celles qui n'en sont pas. D'un mot il les peint, d'un trait il les fixe, d'une cascade il les juge. Sans pitié pour les faibleses, d'où qu'elles viennent et quelles qu'elles soient, il montre à la foule, à l'aide de ce kaléidoscope à l'envers, les vilains aspects des visages de nos contemporains plus ou moins illustres. Rude besogne, pour laquelle il faut, en même temps qu'une poigne solide, un courage réel. A ce jeu des personnalités, on ne se fait guère d'amis, car les vérités sont presque toujours dures à entendre.

Veut-il critiquer la littérature moderne; au lieu d'en étudier les faiblesses et les procédés, il parodie le roman-feuilleton à la mode, il en travestit les héros et les aventures et fait s'esclaffer de rire les braves gens qu'un journal prétendu sérieux voulait faire pleurer.

Travailleur infatigable, désireux d'accomplir sa tâche et de faire son œuvre, il a conquis rapidement les sympathies de la foule. Il croit à la puissance de la bouffonnerie; il est convaincu que cette manière bizarre, originale, *abracadabrante* doit devenir une arme de combat, arme qu'il s'efforce de manier avec une habileté croissante.

Touchatout a publié jusqu'à ce jour : *Un monsieur qui veut se faire un nom*, vaudeville en un acte; *Histoire de France tintamarresque* (1 vol. illust. de 800 pages); *Histoire tintamarresque de Napoléon III* (1 fort vol. illust.); le *Trombinoscope* (4 vol.), contenant les biographies des hommes du jour; *Un cours de villegiature comique* (1 vol. in-8 illust.); les *Nouvelles tragédies de Paris* (1 vol. in-8); la *Carmagnole*; l'*Homme qui rit*, parodie du roman de Victor Hugo (brochure); les 50 *lettres républicaines de Germain Martial*, ouvrage (1 vol.); *Grande mythologie tintamarresque* (1 fort vol. illust., en cours de publication).

TOUCHAU, TOUCHAUD ou TOUCHEAU s. m. (tou-cho — rad. *toucher*). Techn. Boute d'or ou d'argent, dont chaque branche est à un titre déterminé, et qui sert aux essais.

TOUCHE s. f. (tou-che — rad. *toucher*). Coup, action de frapper : *Gare la touche, si tu remues*.

— Critique sévère : *Il craint la touche. Il a reçu une touche assez rude*. « Sens vieilli.

— Accident désagréable : *Il a perdu vingt mille francs; c'est une rude touche. La touche a été sensible*. « Sens vieilli.

— Jeux. Petite baguette courbée dont on se sert pour lever les jonchets qu'on a d'abord laissés tomber pêle-mêle : *Une touche d'ivoire. Lever des jonchets avec la touche*. « Au billard. Action de toucher, avec sa bille, la bille sur laquelle on vise directement. « *Manquer de touche*. Ne toucher aucune des deux billes.

— Enseignement. Petite baguette dont se servent les enfants qui apprennent à lire, pour toucher les lettres du tableau.

— B.-arts. Manière dont la couleur est appliquée sur la toile : *Une touche timide, maigre, sans esprit. Une touche rude, dure, vigoureuse. Cet homme ne tienne pas; sa touche est large et fière*. (Didot.) *Pour une aussi grande entreprise, la coquetterie de la touche, l'habileté à rendre les étoffes et les accessoires ne sauraient dispenser l'artiste du choix des lignes, de la logique, du dessin*. (O. Hersan.) *En quelques touches le peintre fait deviner les lointains, indique les espaces intermédiaires, et accuse les premiers plans avec force et relief*. (Th. Gaut.) « Manière dont le graveur rend l'effet de la touche : *La transparence des clairs, la dégradation des plans, la légèreté des lointains, c'est ce qu'on*

peut appeler la touche et le coloris du graveur. (Vitet.) « Quantité de peinture appliquée en une fois avec le pinceau : *Ce n'est presque, tant le cadre est petit, qu'une touche blanche*. (Th. Gaut.) « Fig. Style, manière de l'écrivain : *Les portraits ne sont intéressants qu'autant qu'ils sont vrais; la touche en doit être forte, les couleurs bien fondues*. (Condill.) *Le génie peint à grandes touches et dédaigne les nuances*. (Champfort.)

— Mus. Chacune des pièces d'un instrument à percussion qu'on touche en jouant, pour ouvrir les soupapes ou frapper les cordes : *Les touches d'un orgue, d'un piano, d'un clavecin. Un clavecin résonne encore, quand les doigts ne frappent plus les touches*. (Volt.) « Fig. Côté sensible de l'âme, impressionnabilité : *Elle a des touches qui correspondent à toutes les voix de la nature*. (Ch. Nodier.) « Feuille d'ébène collée le long du manche d'un violon ou d'un autre instrument du même genre, à l'endroit que touchent les cordes sous la pression des doigts. « Chacun des filets saillants qu'on établit sur le manche de la guitare et de quelques autres instruments, pour produire les demi-tons.

— Gramm. Série de sons produits par l'influence prédominante d'un même organe : *La touche dentale. La touche gutturale*. B, P, V, F, M appartiennent à la touche labiale.

— Techn. Essai de l'or au moyen d'une pierre particulière : *La touche a prouvé que cet or n'est pas de titre*. « *Pierre de touche*, Pierre très-dure, de couleur noirâtre, dont on se sert pour essayer l'or : *C'est une pierre de touche dont j'ai fait l'essai*. (Volt.) « Fig. Moyen d'épreuve : *L'adversité est la pierre de touche de l'unité. Le calcul et l'expérience étaient depuis longtemps reconnus comme les seules pierres de touches de la vérité*. (Cuvier.) *La reconnaissance est la pierre de touches des belles âmes*. (L'abbé Baudouin.)

— Typogr. Travail de celui des ouvriers attachés à une presse à bras qui est chargé de prendre l'encre, de la distribuer et d'en couvrir la forme : *Autrefois, la touche s'opérait avec les balles; aujourd'hui, elle se fait avec le rouleau*.

— Comm. Troupeau de bœufs gras que l'on conduit au marché : *Acheter une touche de bœufs gras*.

— Encycl. Mus. Ce mot s'applique à plusieurs instruments, dans chacun desquels il sert à désigner une chose distincte. En ce qui concerne le violon, l'alto, le violoncelle, la contre-basse et tous les instruments à archet, la *touché* est la pièce de bois d'ébène, longue, étroite et bombée, qui, collée sur le manche de l'instrument et partant du silet, recouvre ce manche en entier, et, avançant jusqu'à la caisse, s'arrête à 0m,05 ou 0m,06 du chevalet. La touche supporte les quatre cordes, et c'est sur elle que les doigts du virtuose viennent presser celles-ci pour former les intonations.

Pour la guitare, les *touches* sont les petits filets d'ivoire, de cuivre ou d'argent incrustés dans le manche et jusque sur la caisse, qui indiquent la séparation des demi-tons et la place que doivent occuper les doigts. Ces petits filets s'arrêtent à peu de distance de la rosace. Ils sont comme autant de silets, qui, en raccourcissant la corde lorsque le doigt vient s'y appuyer, rendent l'intonation de plus en plus aiguë à mesure qu'on descend vers la caisse de l'instrument.

Enfin, les *touches* de l'orgue, du piano et de la vielle sont des pièces d'ébène ou d'ivoire qui en composent le clavier et qui, pressées par les doigts de l'exécutant, font mouvoir le marteau ou ouvrent la soupape correspondante à la note qu'on veut produire. On donne aussi le nom de *marches aux touches* de la vielle. L'orgue a deux claviers et deux sortes de *touches*; le clavier de pédales, destiné à être joué avec les pieds, doit avoir des *touches* différentes de celles qui sont touchées avec les doigts. Les *touches* des claviers de pédales sont de longs morceaux de bois, un peu plus larges que les *touches* ordinaires et laissant entre eux un espace à peu près égal à leur largeur, au lieu d'être, comme ces derniers, resserrés les uns contre les autres.

Touches (LES), recueil d'épigrammes de Tabourot, seigneur des Accords (1588, in-80). Le recueil est divisé en cinq livres qui paraissent séparément, le premier en 1572; il est dédié à Pontus de Thiard, évêque de Châlons, ce qui ne l'empêche pas de contenir bon nombre de gaillardises et de grivoiseries. Le titre singulier du livre a été expliqué par l'auteur; il est emprunté au vocabulaire des maîtres d'escrime. « Je donne, dit Tabourot, une *touché* qui perce à peine la peau et ne peut entamer la chair. Et me semble que cette dénomination est plus propre que le nom grec ou latin, car épigramme signifie proprement inscription, nom trop général; joint que nous devons étudier d'embellir notre langue de mots propres et significatifs, plutôt crûs en notre terroir que non pas en pays étranger. » Le genre épigrammatique convenait à la nature vive et indépendante de l'esprit de Tabourot, ainsi qu'au jugement sain et philosophique, à la parfaite connaissance des hommes et des choses qu'il possédait, sous l'apparence de la frivolité. Toutefois, il ne faut voir qu'une louange

hyperbolique, dictée par l'amitié, dans ces vers que lui adressait un de ses amis :

Ainsi, ton sel, par sa gentille grâce,
Les traits gaillards de Martial efface.
Tabourot ne fut pas un Martial, bien qu'il
ait, comme Martial, recherché les sujets ris-
qués et qu'il se soit souvent appesanti sur
ce qu'il ne fallait qu'effleurer; mais, en quel-
ques passages, il ne fut pas trop loin de la
facilité et de l'agrément qui distinguent les
épigrammes de Marot. A ce titre, le livre des
Touche occupe une place honorable dans la
poésie du xvi^e siècle. Par exemple, un heu-
reux mélange de grâce et de satire se mon-
tre dans la pièce où Tabourot compare aux
dames de la ville sa maîtresse, « petite nym-
phette des champs » :

J'ayme mieux voir sa collerette,
D'une toile rousse clairette,
Par laquelle on voit son tétin,
Et dans laquelle elle repousse
Une petite haleine douce,
Qui colore son teint divin,
Qu'une gorge godronnée,
Aveque l'empois arrestée
Sur l'escarrure (la carrure), d'un tel songe
Qui montre bien que la personne
Qui tel accoustrement se donne
Pour s'embellir en a besoin...
J'ayme mieux voir sa brune face
Qui, se lavant, point ne s'efface,
Et va toujours demy riant,
Qu'un peint visage de popine (poupée),
Qui, d'une dédaigneuse mine,
Ne rit jamais qu'en rechignant.
J'ayme mieux ouyr sa voix bonne
Qui naturellement entonne
Un vau-de-ville gracieux,
Que ces passions langoureuses,
Aussi feintes comme menteuses,
Que l'on tire d'un gosier creux.

L'*Eptre à Maumiser*, mon valet, où la con-
dition des maîtres est représentée comme
bien plus pénible que la condition de ceux
qui les servent, est une fine et gaie satire :

Maumiser, te t'ay entendu
Pleurer la fortune; qu'as-tu
A te facher de mon service?...
Viens ça : pendant que tu reposes,
Roulant, libre toutes les nuits,
N'ai-je pas mille et mille ennuis?
Et ne faut-il pas que je pense
A notre ordinaire dépense,
Et comme il faut, le lendemain,
Travailler pour chasser la faim?
Vois-tu pas comme je courtise
Un âne masqué de feintise,
Pendant qu'à grand-peine en un mois
Tu me salueras une fois...
Et lorsque je suis au barreau,
Tu vas jouer sur le carreau,
A la dardé (sorte de jeu) mes aiguillettes,
Ou bien souvent tu cabarettes.
Et lorsque du travail je prens,
Tu passes sans souci le tems.
Au reste, tout le long du jour,
Je travaille, sans nul séjour...
Et toi, cependant, tu te ris,
Ou de quelque joyeux devis
Tu t'entretiens, ou bien tu chantes,
Oisif auprès de mes servantes, etc.

Les cinq livres des *Touche* parurent suc-
cessivement en 1572, 1585 et 1588, chez le
libraire J. Richer. Au xvi^e siècle, on réunit
les *Touche* aux *Bigarrures du seigneur des
Accords*, aux *Apophthegmes du sieur Gau-
lard et escrains dijonnais* (Paris, 1614,
in-12). Mais ce recueil, souvent réimprimé,
ne contient qu'une faible partie des *Touche*;
il ne s'y trouve rien des trois premiers li-
vres et seulement quelques pièces des deux
derniers. Les éditeurs ont, en outre, sup-
primé les citations latines et les considéra-
tions philosophiques et critiques dont l'au-
teur avait accompagné ses poésies. Il faut
donc, pour connaître les *Touche*, avoir re-
cours aux premières éditions.

TOUCHE (LA), nom de divers personnages
français. V. LATOUCHE.

TOUCHE (Guimond DE LA), poète français.
V. GUIMOND.

TOUCHE-TRÉVILLE (LA), amiral français.
V. LATOUCHE-TRÉVILLE.

TOUCHÉ, ÊE (tou-ché) participe passé du
verbe Toucher. Atteint, frappé : *Un but tou-
ché par la balle.*

— Manié : *Il n'aime pas à être touché.*
— Fam. Traité, rendu, exécuté : *Voilà un
morceau de musique bien touché. Ce passage
est admirablement touché.*

... Sur ce point si savamment touché, [ché.
Desnars, dans Saint-Roch, n'aurait pas mieux pré-
BOILEAU.

— Fig. Être, ému, ému : *Je suis touché de
vos bontés. A force d'être touché inutilement,
on ne se laisse plus toucher d'aucun objet.*
(Boss.) *Ce qui fait que les femmes sont peu
touchées de l'amitié, c'est qu'elle leur paraît
faite après l'amour.* (La Roch.) *Il semble
qu'il suffit de pouvoir tout pour n'être tou-
ché de rien.* (Mass.) *Celui qui donne au monde
un grand spectacle est moins touché et moins
enseigné que le spectateur.* (Chateaub.) *Les
patenôtriers de profession finissent par être
médiocrement touchés des idées religieuses.*
(A. Karr.)

— Epris, jaloux, désireux : *Je suis, je crois,
le seul homme qui ait mis des livres au jour,
sans être touché de la réputation de bel es-
prit.* (Montesq.)

Lorsque par les rebuts une âme est détachée,
Elle veut fuir l'objet dont elle fut touchée.
MOLIÈRE.

— Touché jusqu'aux larmes, Touché au
point d'en répandre des larmes : *Une jeune
religieuse chantait; il fut touché jusqu'aux
larmes de la douceur de sa voix.* (Chateaub.)

— Jeux. Gage touché, Jeu de gages dans
lequel une personne touche un gage, et un
autre joueur, sans voir ce gage, impose une
pénitence à celui à qui il appartient. *Pièce
touchée, pièce jouée, L'on doit jouer la pièce
que l'on a touchée.* Se dit aux dames, aux
échecs et au trictrac.

— Peint. Dont la touche a certaines qua-
lités : *Un morceau bien touché, touché lar-
gement.*

— Litt. Exécuté, rendu : *Cette description
est bien touchée. Le sujet est à peine tou-
ché.* *Bien exécuté, bien rendu : Voilà un
passage qui est touché.*

— Escrime. Atteint par l'arme de son ad-
versaire : *Vous êtes touché.*

— Substantif. Personne touchée : *La con-
dition portait qu'à chaque coup le touché
quitterait la partie.* (Alex. Dum.)

TOUCHE-À-TOU s. m. Fam. Personne
qui touche à tout, qui porte la main sur tout :
Cet enfant est un touche-à-tout. *Pl. tou-
che-à-tout.*

— Qui se mêle, qui s'occupe de tout.

TOUCHER v. a. ou tr. (tou-ché. — Ce mot,
qui est une variété chuintante de *toquer*, ré-
pond à l'italien *toccare*, espagnol, portugais
et provençal *tocar*. Ce verbe est sans doute
formé de l'onomatopée *toc*. La racine *tao*,
tao, qui imite très-bien les hautes notes de
deux corps, se retrouve dans toutes les lan-
gues et particulièrement dans les langues
aryennes). Mettre une partie de son corps,
ou un objet, que l'on tient, ou un objet que
l'on lance, au contact de : TOUCHER avec un
bâton. TOUCHER le blanc avec une balle. Je
puis TOUCHER une montagne, quoique je ne
puisse l'embrasser. (Desc.)

— Se servir, user de : *Les ivrognes jurent
toujours de ne plus TOUCHER une bouteille.*

Tu sais qu'il a cent fois promis à sa maîtresse
De ne TOUCHER jamais cornet, cartes ni dé.

REGNARD.

— Battre, frapper : *Ne me TOUCHER pas, ou
tu es mort. Voyons, TOUCHE-MOI !* (E. Sue.)
— Exciter en frappant : TOUCHER les che-
vaux. TOUCHER les bœufs.

— Jouir de, avoir des relations charnelles
avec :

J'aimerais mieux...
Avoir affaire à dix filles par mois,
Que de TOUCHER en dix ans une femme.
J.-B. ROUSSEAU.

— Jouer de, en parlant d'un instrument
qui se joue avec les doigts : TOUCHER l'or-
gue, le piano, la guitare. *Un homme se mit
au piano; dès qu'il le TOUCHA, tous les re-
gards se tournèrent vers lui.* (E. Sue.)

— Traiter, exécuter, rendre : *Ce peintre
TOUCHE supérieurement des sujets très-durs.*
*Ceux qui réussissent le mieux dans le pané-
gyrique s'entendent assez mal à TOUCHER les
passions.* (Boileau.) *Il ne faut prendre, si je
ne me trompe, que la fleur de chaque objet,
et ne TOUCHER jamais ce que qu'on peut em-
bellir.* (Fénel.)

— Dire incidemment, dire : *Je lui en tou-
CHERAI un mot, deux mots. Il a TOUCHÉ, dans
son discours, toutes sortes de sujets. Pour moi,
je n'en ai TOUCHÉ qu'un petit mot en passant.*
(Mol.) *Effleurer : Je me suis contenté de
TOUCHER les faits principaux.* (Volt.)

— Être au contact de : *Ma maison TOUCHA
la sienne. Son pied TOUCHAIT à peine la terre.*
*Être en rapport, en relation avec : Tout
homme est seul; il ne TOUCHA les autres que
par l'écorce.* (Lamenn.)

— Concerner, regarder, intéresser : *Ma
chère enfant, tout ce qui vous TOUCHE ne me
passe pas légèrement dans l'esprit.* (Mme de
Sév.)

... Je supprime un secret qui vous touche;
Approuvez le respect qui me ferme la bouche.
RACINE.

— Travailler à, changer, modifier : *Je ne
veux pas qu'on TOUCHA ce que je fais. Le mal-
heureux qui a TOUCHÉ cette peinture méritait
un châtiment.*

— Recevoir, percevoir, en parlant d'une
somme ou d'une valeur : *J'ai TOUCHÉ les ar-
rérages. Il a TOUCHÉ son traitement. Ils tou-
CHÈRENT deux mille francs.* A propos, AVEZ-
VOUS TOUCHÉ vingt mille écus? (Destouches.)

Pour subvenir aux frais de l'entreprise,
On lui donna mainte et mainte remise,
Toutes à vue, et qu'en lieux différents
Il put TOUCHER par des correspondants.
LA FONTAINE.

— Emouvoir, attendrir : *Votre malheur me
TOUCHA. Les hommes corrompus s'endurcissent
bientôt contre tout ce qui pourrait les TOUCHER.*
(Fénel.) *L'image du bien-être et de la félicité
TOUCHE le cœur humain, qui en est avide.*
(J.-J. Rouss.) *Lorsqu'on veut TOUCHER le
cœur, il ne faut pas dissertar, il faut raconter*

et peindre. (S. de Sacy.) *Le but de l'orateur
n'est pas de peindre, mais de TOUCHER l'audi-
teur par ses peintures.* (H. Taine.) *Pour arri-
ver jusqu'à nous convaincre, il faut d'abord
nous TOUCHER.* (A. Fée.)

Un mal d'opinion ne touche que les sots.
MOLIÈRE.

— Inspirer de l'amour à :
Je percerai le cœur que je n'ai pu TOUCHER.
RACINE.

— Changer le cœur de : *La grâce de Dieu l'a
TOUCHÉ.*

— Irriter, offenser :
Tu sais comme un soufflet touche un homme de cœur !
CORNÉILLE.

— Intéresser, être agréable à : *Un insecte
me touche plus que toute l'histoire.* (Malebr.)
*La conversation des honnêtes gens est un des
plaisirs qui me TOUCHENT le plus.* (La Rochef.)
*Le faux en lui-même nous blesse, et n'a pas
de quoi nous TOUCHER.* (Vauven.) *Un plaisir
qui n'est que pour moi me touche faiblement
et dure peu.* (Dider.)

— Concerner, regarder :
Il ne sera pas dit qu'en un fait qui me touche
Je ne me suis non plus remué qu'une souche.
MOLIÈRE.

— Absol. Palper, manier, exercer le sens
du toucher : *Cet enfant ne fait que TOUCHER.*
*Ne touchez donc pas. Il faut TOUCHER légè-
rement. Cinq millions ! — Voilà son reçu ;
faites comme saint Thomas, voyez et TOUCHER.*
(Alex. Dum.)

La main craint de TOUCHER, l'odorat de sentir.
DEUILLE.

— Faire un attouchement pour guérir les
écrouelles : *Le roi TOUCHA un de ces jours.*
Il frappa une bête pour la faire avancer :
On regarde l'amour comme une hôtellerie
Où l'on ne fait qu'un gîte, et puis, touche, cocher.
GHERARDI.

— Recevoir de l'argent : *Je suis allé TOUCHER
hier.* *Causer de l'émotion : Pour TOUCHER,
il faut être touché. La volonté du bienfaiteur
touche plus que le bienfait.* (Charron.) *Il n'y
a que le vrai qui TOUCHA.* (Vauven.) *La pa-
role touche, elle émeut; le regard trouble, il
fascine.* (A. Fée.)

Le secret est d'abord de plaire et de TOUCHER.
BOILEAU.

— Toucher de la main, des mains, Attein-
dre : *L'éternité est, pour le pêcheur, un objet
affreux qu'il TOUCHA déjà de ses mains.*
(Mass.)

— Toucher quelqu'un dans la main, Mettre
sa main dans celle de quelqu'un : TOUCHER
monseigneur DANS LA MAIN. L'Académie autorise
cette expression au mot *toucher*, où elle dit :
Ils se sont touchés dans la main, et par con-
séquent regarde le verbe comme actif; mais
au mot *main*, elle le condamne implicitement
et fait dire : *Ils se sont touchés dans la main*,
regardant le verbe *toucher* comme neutre. On
dit quelquefois *Toucher la main à quel-
qu'un*, et cette forme est seule usitée dans le
midi.

— Touches là, Touchez-moi dans la main :
TOUCHEZ LA, vous êtes après-demain cardinal.
(C. de Retz.) TOUCHÉZ LA, et à demain à dî-
ner. (Brueys.)

Touchez là, s'il vous plaît; vous me la promettez,
Votre amitié ?

MOLIÈRE.

— Toucher au doigt, Toucher au doigt et à
l'œil, Toucher du doigt, Voir ou comprendre
clairement : *Le grand avantage de l'histoire,
c'est de faire TOUCHER au doigt les folies d'un
Philippe II.* (E. Laboulaye.) *Faites-moi tou-
CHER du doigt ce que vous me dites.* (Alex.
Dum.)

— Toucher le but, Arriver au terme de ce
qu'on avait entrepris, atteindre le résultat
auquel on aspirait : *Après dix ans de travail,
je viens enfin de TOUCHER LE BUT. Pour tou-
CHER LE BUT, il est essentiel de ne pas viser
trop haut.*

— Toucher la lyre, Se livrer à la poésie.

— Toucher une corde, Traiter un sujet de
conversation : *C'est une CORDE qu'il ne faut
pas TOUCHER.* *Toucher la grosse corde, S'oc-
cuper du point principal : Vous AVEZ TOUCHÉ
là LA GROSSE CORDE.*

— Toucher au vif, Toucher dans une par-
tie dénuée et produire une vive douleur. *Fig.*
Mettre sur un sujet irritant, capable
d'émouvoir vivement : *Ce reproche l'a tou-
CHÉ au vif.*

— Toucher de près, Être proche parent ou
allié de : *Cette personne me TOUCHA DE PRÈS
et je ne souffrirai pas qu'on l'attaque.* *Ne
toucher ni de près ni de loin, N'avoir aucun
lien de parenté avec : Il ne me TOUCHA NI DE
PRÈS NI DE LOIN.*

— Toucher juste, Deviner, aller au but : *Là
où tout le monde t'attonne, il TOUCHA JUSTE, il
marcha droit.* (Lamart.)

— Ne pas TOUCHER terre, Danser ou courir
avec une grande agilité. *Ne pas laisser tou-
CHER terre à quelqu'un, Le presser, le pous-
ser, ne pas lui laisser, comme on dit encore,
le temps de respirer.*

— Hist. Le roi te touche, Dieu te guérisse,
Paroles que prononçait le roi de France en
touchant, pour les guérir des écrouelles, les
malades qu'on lui présentait.

— Jeux. Toucher barre, Rentrer dans son
camp, de façon à avoir barre sur ses adver-
saires après lesquels on sortira ensuite. *À pa-
rallèle et disparaître presque aussitôt,
comme un joueur qui touche barre et repart
à l'instant sur ses adversaires : Le bonheur
ne fait que TOUCHER BARRE sur le sol mouvant
des positions fausses.* (M. C. Bachi.)

— Peint. Rendre par des touches distinc-
tes et nettes qu'on ne blâmerait pas : *Il est
des détails qu'il faut TOUCHER et laisser. Ce
peintre a bien TOUCHÉ ces figures.* (Dider.)

— Manège. Toucher de la gaule, Frapper
légèrement de la gaule l'épaule du cheval :
*Venez à courbette par le milieu de la place ;
TOUCHEZ DE LA GAULE.* (Acad.)

— Mar. Aborder : TOUCHER une île. Tou-
CHER la terre ferme. Nous TOUCHIONS le ri-
vage le lendemain. Le danger est souvent plus
grand lorsqu'on va TOUCHER au but, comme
lorsqu'un navire va TOUCHER terre. (Boiste.)
*Se heurter, donner contre : TOUCHER un
écueil. Nous TOUCHÂMES un banc de sable.*
*Se heurter, à cause de l'insuffisance du fond :
Le vaisseau a TOUCHÉ. Quand le bâtiment
TOUCHE, on s'en aperçoit au moins aussitôt à fond
de cale que dans la chambre du capitaine.*
(Ch. Nod.) *Toucher le vent, Gouverner très-
près du vent.*

— Techn. Essayer avec la pierre de tou-
che, en parlant de l'or ou de l'argent. *Toucher la queue, Prendre et rejeter à l'eau le
bois arrêté sur les bords des rivières.*

— Typogr. Couvrir d'encre partout égale-
ment, en parlant de la forme : TOUCHER la
forme en noir, en rouge, TOUCHER légèrement.

— Physiq. Aimer, froter avec un bar-
reau aimanté : TOUCHER une aiguille de bous-
sole.

— Chir. Cautériser, en parlant d'un ul-
cère : TOUCHER un ulcère. *Examiner, par le
tact, la position de l'enfant dans l'utérus.*

— Géom. Être tangent à : *Cette droite
TOUCHE deux courbes.*

— Arboric. Toucher une figue, Introduire
dans l'œil d'une figue une plume fine ointe
d'huile, pour accélérer sa maturité.

— v. n. ou intr. Toucher à, Toucher, man-
ier : *Ne TOUCHER pas à cela. Il faut qu'il
TOUCHE à tout.*

L'or est comme une femme : on n'y saurait TOUCHER
Que le cœur, par amour, ne s'y laisse attacher.
REGNARD.

— S'ingérer dans, s'attaquer à, exercer son
action ou son contrôle sur : *Je ne sais quel
est le profane qui a osé TOUCHER ainsi aux
choses saintes.* (Volt.) *Il est toujours délicat
de TOUCHER AUX convictions de quelqu'un.*
(Ste-Beuve.) *Attenter à : Je ne souffrirai
pas qu'on TOUCHA à mes droits.* *S'emparer
de : Je ne veux pas TOUCHER à l'argent d'au-
trui.* *User de : C'est un livre auquel je ne
veux pas TOUCHER. Ne TOUCHER jamais à un
dépôt.* *Mettre la main, coopérer à : On le
soupçonne d'avoir travaillé à cet ouvrage,
mais il assure qu'il n'y a pas TOUCHÉ.* *Mo-
difier : Il ne faut TOUCHER AUX lois qu'avec
une grande circonspection.* (Barthel.) *Être
au contact de : L'homme ne TOUCHA à la terre
que par les pieds. Sa maison TOUCHA à celle
de son cousin.* *Atteindre, s'étendre jusqu'à :
De la main il TOUCHA au plancher. Cette plume
TOUCHE à la mer.* *Avoir du rapport avec ;
être conduit à : Pour le chrétien, la soli-
tude TOUCHA au ciel.* (Petit-Senn.) *Être
sur le point d'atteindre, n'être que peu éloi-
gné de : L'homme TOUCHA à l'infini par le
cœur.* (Portalis.) *Être voisin de, en pa-
rlant du temps : L'histoire TOUCHA au berceau
du monde.* (Laurentie.) *La religion révélée
TOUCHE à son terme.* (E. Littré.)

La reine touche presque à son terme fatal.
RACINE.

Vous n'avez pas encore atteint l'âge où je touche.
RACINE.

J'ai vu mes tristes journées
Décliner vers leur penchant ;
Au midi de mes années,
Je touchais à mon couchant.
J.-B. ROUSSEAU.

— Aborder : TOUCHER au rivage. TOUCHER au
port. *Concerner, regarder, intéresser, avoir
du rapport avec : Ceci TOUCHA à une question
des plus importantes. Cette mesure ne TOUCHA
en rien à vos intérêts. Tout ce qui TOUCHA au
plaisir est sérieux comme la peine.* (A. d'Hou-
detot.) *Tout ce qui n'est qu'humain TOUCHA
par quelque endroit aux faiblesses de l'homme.*
(Le Père Félix.) *L'existence du plus humble
d'entre nous TOUCHA à un nombre infini d'hom-
mes et de choses.* (Prévost-Paradol.) *L'amour
a souvent pour effet de fausser notre jugement
en tout ce qui TOUCHA à la personne aimée.*
(J. Simon.) *Rien n'égale la crédulité des hom-
mes sur tout ce qui TOUCHA à leur santé.*
(F. Arago.)

— Y TOUCHER, S'en occuper, y faire atten-
tion, se proposer la chose pour but ; est usité
seulement avec la négative ou une interro-
gation équivalente : *Il n'a pas l'air d'y tou-
CHER. Je suis un fin matois, et l'on ne dirait
pas que j'y TOUCHA.* (Mol.)

Dirait-on qu'elle y touche, avec sa mine froide ?
MOLIÈRE.

A cet air si naïf croirait-on qu'elle y touche ?
REGNARD.

— Toucher de près à, Toucher à, Être voi-

à l'intérieur, une jolie salle dont le lambris offre une série de médaillons sculptés représentant des personnages de la deuxième moitié du xvi^e siècle. La porte d'entrée de la cour (xvii^e siècle) a un aspect monumental.

Du château de Bonneville-sur-Touques, qui s'élève aux environs du bourg et qui joua un rôle si important durant les guerres du moyen âge, il reste encore une enceinte de murailles flanquée de plusieurs tours et une belle porte ogivale que M. de Caumont regarde comme appartenant à la fin du xii^e ou au commencement du xiii^e siècle. Certains historiens ont prétendu que Guillaume réunit à Bonneville son conseil privé et que la descente en Angleterre y fut décidée. Un pavillon, adossé contre le mur du nord, a été récemment construit avec les pierres détachées des vieux remparts. Les fossés, assez bien conservés, sont dignes d'attention.

La forêt de Touques, aujourd'hui morcelée en lots, appartenait avant la Révolution à la famille d'Orléans. Bien que singulièrement diminuée par des défrichements successifs, elle mesure encore 28 à 29 kilom. de tour et 8 à 10 kilom. dans sa plus grande largeur. L'exploitation de ses futaies est une des principales richesses du pays. La forêt de Touques est une des plus riches en plantes rares. Quelques souvenirs historiques se rattachent à cette forêt : Louis IV d'Outremer y fut fait prisonnier par les Normands en 947. Henri V plus tard en fit don au duc de Clarence. Au lieu dit carrefour Saint-Philbert s'élève une statue encadrée de verdure, érigée par les bûcherons de la forêt en l'honneur de Notre-Dame-des-Bois.

TOUCQUES, rivière de France. Elle prend sa source dans le département de l'Orne, au N.-E. du Merlerault, dans l'arrondissement d'Argentan, coule au N., baigne Gacé et Vimoutiers, entre dans le département du Calvados, dont elle traverse le S. au N. toute la partie orientale, en passant par Fervacques, Lisieux, Pont-l'Évêque, Touques, et se jette dans la Manche, au-dessous de Deauville, après un cours d'environ 100 kilom. Ses principaux affluents sont l'Orbec et la Caillonne. La vallée de la Touques est une des plus fertiles et des plus belles de toute la Normandie. On y remarque de magnifiques prairies qui nourrissent de nombreux troupeaux de bœufs. Presque partout se dressent sur les bords de la rivière de pittoresques collines couvertes d'arbres fruitiers et couronnées par des clochers pointus ou des débris de châteaux forts. Les eaux de la Touques alimentent de nombreuses fabriques de toiles, principalement aux environs de Lisieux, et nourrissent une grande variété de poissons.

Touques (LA VALLÉE DE LA), tableau de Troyon. Une prairie, à l'herbe haute et touffue, s'étend sous un ciel pluvieux ; une petite colline ferme l'horizon. Des vaches viennent boire à une petite rivière sur laquelle est jeté un pont dont les piles disjointes sont à demi rongées par la mousse. Deux chevaux galopent joyeusement à travers le pâturage. Voilà tout le sujet du tableau ; mais avec quelle vérité, avec quelle vigueur il est rendu ! Cette *Vallée de la Touques*, si fraîche, si humide, si grasse, si luxuriante, serait bien moins belle sans les bestiaux qui l'animent, a dit Th. Gautier. Quel excellent effet y produisent ces bêtes superbes aux flancs moirés, aux fanons puissants, qui nagent à plein poitrail dans l'océan vert du pâturage ! Et cependant il suffirait du paysage pour faire encore une admirable toile ! Ce tableau a fait partie de la collection de la comtesse Le Hon et figuré à l'Exposition universelle de 1855.

La vallée de la Touques est l'un des sites de la Normandie que les paysagistes contemporains visitent le plus souvent. Parmi ceux qui y ont trouvé des sujets de tableaux, nous citerons MM. Hugard (Salon de 1866), César de Cock (Salon de 1866), René Menard (Salon de 1867), Alfred de Knyff (Salon de 1874).

TOUCY, ville et comm. de France (Yonne), ch.-l. de cant., arrond. d'Auxerre, dans la vallée de l'Yonne ; pop. aggl., 1,750 hab. — pop. tot., 2,857 hab. Fabriques de orap, de parquets, etc. ; filature de laine ; mines d'ocre ; sources d'eau minérale ferrugineuse. Un château moderne occupe l'emplacement d'un château fort qu'un fils naturel de Hugues le Grand, duc des Français, fit construire à Toucy vers l'an 980. Un autre château fort, construit par les évêques d'Auxerre, est enclavé dans les murs de l'église, qui date en partie de 1520. Ce château se compose encore de deux tours rondes qui peuvent remonter au xii^e siècle. Le clocher est terminé par une haute flèche en ardoise. Patrie du poète P. Grognet, du cardinal Gillon et de Pierre Larousse.

TOUDÉNY, ville de l'empire du Maroc, dans le Sahara, à environ 850 kilom. S.-O. d'Agadly. Très-importantes mines de sel dont les produits s'exportent principalement dans le Soudan. Dattiers, figuiers, etc.

TOUDJAK, montagne de la Turquie d'Asie (Arménie), à 40 kilom. E.-N.-E. de Dagnizil, par 37° 57' de latit. N. et 27° 18' de longit. E. Le fort Kanoss, situé à sa base N.-O., occupe l'emplacement de l'ancienne *Colosse*.

TOUE s. f. (toû. — V. TOUER). Bateau plat

qui sert de bac sur la Loire et quelques autres rivières : *Je vis, au bas de la vallée, une barque nommée en Touraine une toue, attachée à un frêne, et que l'eau balançait.* (Balz.) *« Toue chénière, Toue en bois de chêne. » Toue sapine, Toue en bois de sapin.*

— Mar. Embarcation à fond plat dont on se sert pour les rapports entre le rivage et le navire à l'ancre. *« Aller à la toue, Touer.*

TOUÉE s. f. (tou-é — rad. *touer*). Mar. Action de se touer ou de se faire touer : *Sortir d'un port à la touée.* *« Amarre de touage. » Longueur de câble de 150 brasses. » Ancre de touée, Ancre sur laquelle on fixe une amarre pour se touer : On retira les vaisseaux, par le moyen des ANGRES DE TOUÉE, en trois jours, toujours sous le feu de l'ennemi. (D'Estre.) » Grande touée, Réunion de plusieurs câbles épissés bout à bout.*

TOUER v. a. ou tr. (tou-é — Ce mot se rattacherait très-bien au bas latin *toare*, pris dans le sens de tirer, qui, selon Diez, est bien la signification primitive. Cependant la plupart des étymologistes le considèrent, avec Chevallet, comme une francisation de son équivalent anglais *tow* et le rattachent au substantif anglais *tow*, hollandais *touw*, allemand *tau*, scandinave *top*, *toug*, etc., câble, cordage, et aussi étoupe, matière dont on fait le cordage, de l'anglo-saxon *toû*, étoupe). Mar. Faire avancer par la traction opérée sur un câble attaché soit au navire même, soit à un point fixe situé dans la direction à donner au navire : *Touer un navire.*

Se touer v. pr. *Touer le navire* que l'on monte.

TOUEUR s. m. (tou-eur — rad. *touer*). Individu qui toue un navire.

— Adjectiv. *Bateau toueur, Bateau qui sert à touer les navires.*

TOUEUX s. m. (tou-eux — rad. *touer*). Mar. Ancre de touée.

TOUEYK, chaîne de montagnes de l'Arabie, dans la partie orientale du Nedjed. A sa base se trouve la ville de Derreyeh.

TOUFA, ville du Japon, dans l'île de Nippon, province de Mino, district de son nom.

TOUFAN s. m. (tou-fan). Sorte de bourrasque très-violente, mais très-circoscrite, sur les côtes de l'Arabie : *Il crut d'abord à un TOUFAN, à une de ces tempêtes intérieures et circonscrites qui parfois agitent la vague.* (X. Saintine.)

TOUFFE s. f. (tou-fe — du vieux français *toffe*, qui correspond au mot suisse *zuffe*, poignée. Le suisse *zuffe* n'est qu'une variété littérale du mot allemand *zopf*, touffe de cheveux, lequel, comme l'ancien haut allemand *zoph*, n'est sans doute autre chose que la forme du bas allemand *topp*, vieux scandinave *toppr*, anglo-saxon *top*, anglais *toft*, touffe, toupet, houppie, boule de cheveux, sommet d'un arbre, d'où le vieux français *tope* et le français moderne *toupe, toupet*. On serait presque tenté cependant de rapprocher l'allemand *zopf* et l'ancien haut allemand *zoph* de l'allemand *schoff*, bouquet, crête, queue, ancien allemand *scuft*, *scuft*, gothique *skuft*, chevelure, qui appartiennent à la même famille que le polonais *czub*, touffe, crête, plumet, *czupryna*, touffe de cheveux, *czubek*, arracher, cueillir, lithuanien *czopiti*, prendre, saisir, *czupoti*, toucher, *czupkius*, touffe de cheveux, et que le latin *scopa*, bri, petite branche, *scopæ*, *scopula*, balai, irlandais-erse *scuab*, *sguab*, kymrique *ysguab*. Le corrélatif sanscrit de tous ces termes semble se trouver dans *kshupa*, *kshupma*, *chupa*, buisson, ce qui se rapproche beaucoup des acceptions de balai, touffe, plumet, bouquet. La racine *chup*, toucher, représentée par le lithuanien *czupoti*, prendre, cueillir, comme le lithuanien *czopiti* et le polonais *czubek*, donnerait peut-être pour sens primitif qui est cueilli, saisi, réuni). Assemblage d'un grand nombre d'objets de même nature, minces, légers, pressés les uns contre les autres et formant une sorte de bouquet : *Une touffe de poils, de cheveux, de fleurs d'herbes, de plumes, de rubans.*

La fraîche haleine de ce vin
Exhale un parfum plus divin
Qu'une touffe de violettes.

Tu. de BANVILLE.

— Arbres, arbrustes ou autres végétaux très-serrés et formant ensemble une sorte de bouquet : *Une touffe d'arbres, de broussailles, de ronces, de ruiers. Je rencontrais de temps en temps des TOUFFES obscures, impénétrables aux rayons du soleil.* (J.-J. Rouss.) *Une fois dans le jardin, il se cacha dans des TOUFFES de buis, non loin d'une porte par laquelle son père devait infailliblement sortir.* (Ad. Paul.)

— Ensemble des branches et des feuilles d'une plante : *On observe que tous les arbres affectent d'une manière naturelle d'avoir leurs TOUFFES parallèles au terrain qu'elles ombragent.* (Lav.)

— Econ. rur. Maladie des vers à soie qui est causée par une chaleur trop forte ou trop soudaine, et qui fait de grands ravages dans les magnaneries.

— Encycl. Agric. On désigne ordinairement sous le nom de *touffe* toute plante herbacée ou ligneuse qui porte beaucoup de tiges très-rapprochées. Quelquefois on réserve

pour cette dernière catégorie le nom de buisson. Quoi qu'il en soit, il est beaucoup de végétaux qui ne font un bel effet que lorsqu'ils croissent en touffes. Pour obtenir ce résultat, on les recèpe ou bien on les pince. Les *touffes* peuvent être arrachées pour être replantées, soit en entier, soit après avoir été divisées en un nombre de fragments qui varie suivant la nature et la vigueur de la plante. C'est un moyen de multiplication fréquemment employé pour les plantes vivaces, et le plus souvent chaque petite *touffe* fleurit dès la première année.

TOUFFE v. a. ou tr. (tou-fé — rad. *touffe*). Agric. Disposer en touffe, faire croître par touffes.

— v. n. ou intr. Prendre la forme d'une touffe.

TOUFFEUR s. f. (tou-feur. — Ce mot paraît avoir la même origine que *étouffer*). Fam. Sorte de vapeur chaude qui monte au visage, lorsqu'on pénètre dans un lieu très-chaud : *Oh ! quelle touffeur insupportable. La touffeur m'a saisi.* Est peu usité aujourd'hui.

TOUFFU, **UE** adj. (tou-fu, ù — rad. *touffe*). Epais, serré, formé d'un grand nombre d'objets très-rapprochés : *Un bois touffu. Un ruisseau touffu. Des cheveux touffus. Une barbe touffue. Là on trouvait un bois de ces arbres touffus qui portent des pommes d'or.* (Fen.) *Le lapin a pris en Sibérie du poil TOUFFU et pelotonné comme le feutre.* (Buff.)

— Garni de touffes : *Des collines touffues.*

— Fig. Qui contient de nombreux détails, qui est abondant à l'excès : *Je touche ici à l'un des légers inconvénients de ce système d'éducation trop fournie et trop touffue.* (Ste-Beuve.)

TOUFOA, île de l'Océanie. V. AMATAFOA.

TOU-FOU, surnommé *Tsou-mei*, l'un des plus célèbres poètes de la Chine, né à Siang-yang, dans la province de Hou-kouang, vers le commencement du viii^e siècle, mort vers 788. Il a mérité d'être placé par ses compatriotes au nombre des *thai-tseu* (écrivains de génie). Ses poésies, considérées comme des chefs-d'œuvre de sentiment et de style, ont fait dire de lui par un critique chinois : « Il a la naïveté d'un enfant, mais il a de la franchise et de la candeur. » On a peu de renseignements sur sa vie ; on croit seulement qu'il eut le sort inévitable des hommes de talent (c'est un éditeur chinois qui parle) et qu'il vécut dans la misère comme les plus grands écrivains de l'antiquité. Vers 768, Tou-fou eut l'idée d'aller visiter les restes d'un édifice antique dont on attribuait la construction au célèbre Yu. S'étant hasardé seul dans une barque, sur un fleuve débordé, il fut surpris par les grandes eaux et forcé de chercher une retraite dans un temple abandonné ; il demeura dix jours entiers dans ce refuge, sans qu'il fût possible d'aller le secourir ou lui porter des provisions ; à la fin, pourtant, le magistrat du lieu fit faire un radeau qu'il monta lui-même et réussit à tirer Tou-fou de son asile ; mais les soins de ce magistrat devinrent plus funestes au poète que ne l'avait été l'abandon où on l'avait laissé languir ; car son estomac, affaibli par une si longue abstinence, ne put supporter les aliments qui lui furent offerts. Tou-fou mangea beaucoup, but davantage et mourut d'indigestion pendant la nuit.

TOUG s. m. (toug). Sorte d'étendard formé d'une demi-pique à laquelle est fixée une queue de cheval, qui se porte devant les hauts fonctionnaires et les principaux personnages de l'empire turc. On dit aussi **TOUC**.

TOUGARD (Jérôme-François), administrateur français, né au Havre en 1781. Il suivit les cours de droit à Caen, où il prit le diplôme de licencié. Admis au barreau en 1809, il devint l'année suivante juge d'instruction au Havre. Au début de la seconde Restauration, M. Tougard quitta la magistrature et alla se fixer à Rouen, où il exerça la profession d'avocat. Il se fit remarquer surtout dans les procès en cour d'assises, se signala comme un adversaire ardent de la peine de mort et en demanda l'abolition dans une pétition qu'il adressa à la Chambre des députés au mois d'août 1830. Six ans plus tard, il fut un des principaux fondateurs de la Société centrale d'horticulture de la Seine-Inférieure, dont il devint le président. Appelé à siéger au conseil de préfecture de Rouen en 1845, il occupa, après la révolution de 1848, d'importantes fonctions administratives, mais se vit presque aussitôt destitué et renvoya alors aux fonctions publiques. Nous ignorons l'époque de sa mort. Indépendamment d'articles publiés dans les bulletins de la Société d'horticulture, dans l'*Horticulteur praticien*, etc., on lui doit : *Des vices et des abus de l'instruction criminelle en France et des moyens d'y remédier* (1820, in-8°) ; le *Guide des jurés* (1827) ; *Soirées littéraires ou Cours de littérature professés à Rouen par M. Ch. Durand, recueilli et annoté par M. Tougard* (1828, 2 vol. in-12) ; *Monogamie des fruits*, etc.

TOUGHRA s. m. (tou-gra). Seing particulier du sultan.

— Encycl. Cette signature, quand on y fait attention, représente assez bien, à travers l'encre, le placement de chiffres et de lettres dont l'ont ornée les plus habiles calligraphes de la cour, une main étendue, les trois doigts

du milieu réunis, le pouce et le petit doigt écartés. Au milieu de l'empreinte figure, accompagnée de l'épithète *Toujours vainqueur*, le nom du sultan régnant et celui de son père. L'origine du *toughra* remonte à Mourad I^{er} le Victorieux, celui qui institua la milice des janissaires et la fit bénir par le célèbre derviche Hadgé-Butash.

Mourad ne savait pas écrire. La petite république de Raguse, en Italie, lui ayant demandé sa protection, il la lui accorda, et trempant sa main dans l'encre, les trois doigts du milieu réunis, le pouce et le petit doigt écartés, il l'apposa, comme preuve authentique de son consentement, sur l'acte que les députés ragusains lui présentaient à signer. Cette espèce de signature barbare fut adoptée par les autres sultans, en mémoire de leur glorieux prédécesseur ; et l'on y ajouta, de règne en règne, tous ces enjolivements calligraphiques dont se piquent les ingénieux secrétaires de la chancellerie turque.

TOUGOURT (Tekkert, Ticart, Téchort, Tugurt), ville d'Algérie, province et à 440 kilom. de Constantine, capitale de l'Oued-Rir, par 40° 2' de longit. E. et 33° 23' de latit. N., à l'extrémité S. de la province de Constantine, entre le pays des Beni-Mzab à l'O. et l'Oued-Souf à l'E. Marchés importants où se vendent des laines, des tissus, des dattes, des légumes, des fruits, de la viande de mouton et de chèvre, du bois à brûler. L'industrie comprend quatre-vingts boutiques à peu près de cordonniers, de selliers, de forgerons, d'armuriers, d'orfèvres, de menuisiers, de tailleurs, de boulangers, de marchands de halles, de tabac, d'huile et de denrées diverses venant de Constantinople ou de Tunis.

L'oasis dont Toucourt est la capitale, l'Oued-Rir, est une vallée fertile, au milieu des sables, abondamment pourvue d'eau, coupée de jardins ou plutôt de vergers, habitée par une population nombreuse répartie en trente-cinq villages. Le pays n'est arrosé qu'artificiellement ; il n'a ni ruisseau ni rivière ; les sources mêmes y sont très-rares. Il semblerait pourtant qu'une immense nappe d'eau, une mer souterraine, selon l'expression des indigènes, soit emprisonnée sous le sol à une profondeur variable de 50, 100, 200 et même 400 mètres.

Les habitants, que l'on désigne dans le désert sous le nom de Rouaras, creusent de véritables puits artésiens, dont la source inépuisable est commune aux habitants du village qui l'a créée et est distribuée dans les jardins par des conduits faits en troncs de palmier. A l'est de l'Oued-Rir se trouvent des marais d'eau salée qui, desséchés en été, donnent une grande quantité de sel. La ville de Toucourt termine l'oasis du côté du sud. Elle contient cinq ou six cents maisons et a été construite en partie avec les ruines d'une ville plus ancienne, située 2 kilomètres plus loin, dans laquelle on veut reconnaître le Turaphylum de Ptolémée et le Téchort de Léon l'Africain.

De forme à peu près ronde, la ville actuelle de Toucourt mesure un peu plus de 400 mètres dans son plus grand diamètre. Bâtie sur un terrain incliné vers le sud-est, elle est entourée d'un fossé rempli d'eau, qui a 15 mètres de largeur. Les maisons qui avoient le fossé forment une enceinte continue à laquelle on accède par deux portes. La ville est divisée en plusieurs quartiers ou rues. Les maisons sont pour la plupart construites en briques séchées au soleil ; celles des riches sont bâties en moellons de plâtre ; elles sont généralement à un rez-de-chaussée ; un petit nombre seulement ont un étage au-dessus. On compte à Toucourt vingt mosquées, dont deux principales, la première dite Djama-Kebira et la seconde connue sous le nom de Djama-Meskin. Elles sont surmontées de minarets en briques cuites et ornées de colonnes en marbre de Tunis. Trois puits artésiens fournissent de l'eau à la ville. Les environs, abondamment arrosés, presque marécageux, forment des jardins d'une fertilité remarquable. Mais cette humidité permanente et excessive qui fait la richesse du pays engendre, surtout dans la saison des chaleurs, des fièvres très-dangereuses pour les indigènes et mortelles pour les étrangers. Les habitants de Toucourt et les Rouaras en général sont plutôt jardiniers qu'agriculteurs ; ils ne récoltent que fort peu de céréales, faute de terres labourables. Les vergers sont plantés de figuiers, de grenadiers, d'abricotiers, de pêchers et surtout de dattiers. La garance y est cultivée en grand. On y trouve encore des melons, des citrouilles, des concombres, des oignons, de l'ail, des choux, des navets, du poivre rouge, du millet, du maïs, du coton, du bachi-ch. Toutes ces productions se développent avec une rapidité surprenante à l'ombre de plus de 400,000 palmiers. Ces arbres sont par leurs fruits la principale source de la richesse des Rouaras. Ce qu'ils récoltent de dattes est incalculable. Ces fruits sont l'objet d'un commerce très-étendu ; ils forment du reste la base de la nourriture des habitants.

Toucourt et sa circonscription obéissent à un chef qui prend le titre de cheik et que les Arabes appellent généralement le sultan. Il gouverne avec l'aide d'une djema ou conseil. Le pouvoir est héréditaire et absolu. La famille actuellement régnante est celle des

Ouled-ben-Djellab (les enfants des troupeaux), dont l'origine se perd dans l'obscurité de la légende.

Le sultan demeure dans la Kasbah, espèce de château fort construit en pierres taillées et adossé aux murailles de la ville. Pour arriver jusqu'à la cour intérieure de ce palais, il faut franchir sept portes à chacune desquelles veillent deux nègres armés. C'est là que le souverain enferme ses richesses, ses quatre femmes légitimes et ses cent concubines. Une troupe de cinquante cavaliers nègres qu'il tient à sa solde lui forme une garde d'honneur quand il sort, et au besoin une petite armée suffisante pour assurer son autorité. Touggourt peut, en outre, lever sept à huit cents fusils. Le sultan ne se montre que le vendredi, et s'il sort quelquefois pour aller se promener dans les jardins, il est accompagné de sa garde nègre, qui marche le fusil chargé, et précédé de sa musique, haut-bois et tambours; deux esclaves tiennent ses étriers; un porteur de parasol le garantit des ardeurs du soleil. Ce souverain d'une oasis au milieu du Sahara ne le cède en rien, sous le rapport de la pompe et du luxe, à aucun des souverains orientaux; de plus il a, paraît-il, un droit seigneurial sur toutes les femmes de son empire. Ce fait, attesté par nombre de voyageurs, est d'autant plus singulier qu'il est en opposition avec les préceptes du Coran qui avec les mœurs arabes.

Les habitants de Touggourt sont de sang mêlé. Si l'on s'en rapporte à la tradition du pays, les familles de cette ville étaient noires dans le principe. Soixante aujourd'hui sont absolument blanches; elles descendent, paraît-il, de juifs convertis à l'islamisme. La famille régnante appartient aussi à la race blanche pure, ce qui donne raison à la légende d'après laquelle le chef des Ouled-ben-Djellab aurait été un Arabe. Dans l'intérieur de la ville les nègres sont assez rares; mais, pendant l'hiver, les filles de la tribu des Ouled-Nail et de celle des Anzhalis viennent camper aux environs sur un mamelon appelé Drâ-el-Quemel (mamelon des poux) et s'y prostituent argent comptant. Au commencement de ce siècle, le bey de Constantine, Salah, guidé par un membre mécontent de la famille des Ouled-ben-Djellab, s'empara de Touggourt. Il mit sur le trône le traître qui avait guidé sa marche et lui imposa un tribut annuel de 1 million. La prospérité du petit empire n'a pas été interrompue par cet événement, et Touggourt mérite toujours le titre de *Reine du désert* que lui décernent les Arabes. Cette prospérité ne tient pas seulement à la fertilité du sol, mais aussi à la position géographique du lieu. Touggourt est, en effet, le centre d'un commerce immense entre Tunis et l'Afrique centrale. Les marchés de cette ville sont en quelque sorte une foire perpétuelle. Aussi n'y trouve-t-on aucun mendiant, et les habitants de cette riche oasis sont particulièrement honorés dans le désert.

TOUI s. m. (tou-i). Ornith. Nom donné à des oiseaux de la famille des perroquets, comprenant plusieurs espèces, qui habitent l'Amérique, et forment un groupe aujourd'hui abandonné: *Le toui à gorge jaune* est de la grosseur d'un moineau franc. (V. de Bomare.)

— **Encycl.** On a désigné sous ce nom collectif toutes les perruches à queue courte, originaires du nouveau monde, et dont la taille ne dépasse pas en général celle du moineau. D'après Buffon, tous les touis sont originaires des contrées méridionales de l'Amérique, notamment du Brésil, et ceux qui se trouvent aujourd'hui si abondamment dans les contrées chaudes de l'ancien continent y ont été transportés. Toutefois, ces derniers, bien que très-voisins de ceux d'Amérique, n'appartiennent pas précisément à la même espèce. *Le toui à gorge jaune* est de la taille d'un moineau franc; son plumage est presque entièrement vert, avec du jaune au-dessus du cou et une tache orangée sous la gorge. Le toui à tête d'or a le plumage d'un vert gai en dessus, vert jaunâtre en dessous, avec la partie antérieure de la tête d'un beau jaune.

TOUI-ÉTÉ s. m. (tou-i-été). Ornith. Nom vulgaire de la petite perruche à cul bleu.

TOUI-GOL, rivière de Chine. V. Tchouï.

TOUILA, divinité des Kamtchadales, qui préside aux orages, aux tremblements de terre et aux éruptions volcaniques. Elle parcourt la terre sur un traîneau tiré par un chien mugique, qui secoue de son corps les verglas et la neige et produit par là de formidables tremblements de terre.

TOUILLAGE s. m. (tou-lla-je; // ml.). — **rad. touiller**. Techn. Action de touiller la soude.

TOUILLE s. m. (tou-llé; // ml.). Ichthyol. Nom vulgaire du requin.

TOUILLE-BŒUF s. m. (tou-llé-beuf). Ichthyol. Espèce de squalé, appelé aussi nez.

TOULLER v. a. ou tr. (tou-llé; // ml.). — **Ménage** croit que ce mot est formé d'un type *mizlure*, mélanger, en retranchant la première syllabe. Schieler le fait venir d'un type *tocature*, dérive lui-même de *tocare*, toucher). Pop. Mêler, agiter, remuer, en parlant d'une liqueur.

— **Techn.** *Touiller la soude*, La dissoudre et décantant la liqueur; *Touiller la poudre*, Détacher les parties adhérentes aux mortiers.

TOUILLOIR s. m. (tou-lloir; // ml.). — **rad. touiller**. Techn. Spatule dont on se sert pour touiller la poudre.

TOUILLON, village de France (Doubs), cant. et arrond. de Pontarlier; 170 hab. Aux environs de Touillon se trouve une curieuse fontaine intermittente nommée la Fontaine-Ronde. « Cette fontaine, dit M. Joanne, dont le flux et le reflux durent 6 à 7 minutes, sourd à l'extrémité d'un pré marécageux, au pied d'une colline de nature calcaire, entre deux autres sources qui n'ont rien de particulier, sinon leur lit formé de sable très-fin et parsemé de cailloux ferrugineux. Les savants ont expliqué l'intermittence de la Fontaine-Ronde par un courant de gaz carbonique, se dirigeant, à des intervalles à peu près égaux, vers les conduits souterrains de la fontaine; les habitants du pays l'expliquent par une légende qui est assez singulière. Selon eux, l'intermittence de la fontaine est due à la jument invisible d'un châtelain de Joux, laquelle cent fois par jour accourt à la fontaine et l'épuise chaque fois pour apaiser sa soif infernale. »

TOUIT s. m. (tou-i). Ornith. Genre d'oiseaux, de la famille des tanagraïdes.

TOUITE s. f. (tou-i-te). Ornith. Espèce de pinson, qui vit au Mexique.

TOUJOU, groupe d'îles de l'archipel de la Sonde. V. SÉPT-ILAS.

TOUJOURS adv. (tou-jour — de tout, et de jour). Sans interruption, sans fin, sans cesse, continuellement. *Qui est ce qui voudrait toujours vivre?* (J.-J. Rousseau.) *Toujours il y aura des nains sur la terre, et ces nains doivent être soulagés TOUJOURS.* (Lamennais.) *Toujours du bonheur n'est plus du bonheur, mais TOUJOURS de la peine est encore de la peine.* (A. d'Houdetot.) *Les femmes veulent être TOUJOURS jeunes, TOUJOURS belles.* (Proudhon.) *Toujours s'amuser, cela n'est pas TOUJOURS amusant.* (Mme B. de Gir.) *Le TOUJOURS des amants est comme le jamais des ivrognes: c'est un mensonge perpétuel que les uns et les autres commettent de bonne foi; c'est un billet signé par l'enthousiasme et tôt ou tard protesté par l'oubli.* (H. Mergier.)

Il est avéré que, lorsqu'on dit qu'on aime, On dit, en même temps, qu'on aimera toujours.

— Dans tous les cas, en toute circonstance: *Les actions sont TOUJOURS plus sûres que les paroles.* (Scudéry.) *L'esprit est TOUJOURS la dupe du cœur.* (La Rochefoucauld.) *L'ignorance est TOUJOURS suivie de l'obstination.* (Fontenelle.) *Le désordre des malheureux est TOUJOURS le crime des riches.* (Vauvenargues.) *Les femmes sont TOUJOURS plus constances en haine, qu'en amour.* (Goldoni.) *Il ne faut pas TOUJOURS dire ce que l'on pense, mais il faut TOUJOURS penser ce que l'on dit.* (Mme de Laubert.) *Les despotes savent que le fer les tue quelquefois et que la vérité les tue TOUJOURS.* (A. Martin.) *Les bonnes âmes sont TOUJOURS les plus faciles à tromper.* (Custine.) *Il ne faut pas dire toutes les vérités, mais il faut TOUJOURS dire la vérité.*

Quelque crime TOUJOURS précède les grands crimes.

Le plus faible est toujours celui que l'on accable.

Ma pensée au grand jour partait s'offrir et s'expose, Et mon vers, bien ou mal, dit toujours quelque chose.

Les plus courtes erreurs sont toujours les meilleures.

Un sage ami, toujours rigoureux, inflexible, Sur vos fautes jamais ne vous laisse paisible.

— Encore à présent: *Vous portez-vous TOUJOURS bien? Il a TOUJOURS sa fièvre.* (Chateaub.)

— Dans un temps qui viendra certainement: *Vous serez TOUJOURS payé. Ceillon encore cette fleur en passant; il sera TOUJOURS temps de mourir.* (Brill-Sav.)

— Au moins, en tout cas: *Toujours est-il qu'il se trouve pris. Et TOUJOURS soyez prudent. J'aurai TOUJOURS mon argent; le reste pourra venir. Ce n'est pas vous, TOUJOURS, qui ne le prouverez.*

— Néanmoins, nonobstant: *Allez TOUJOURS votre train et laissez dire. Puyez TOUJOURS, et nous verrons après. Prenez, prenez TOUJOURS ceci; le reste viendra plus tard.*

— Pour toujours, A toujours, Sans changement possible, d'une façon définitive et irrévocable:

... Nos plus beaux jours S'envolent les premiers, s'envolent pour toujours.

L'amour est bien l'oiseau de la verte jeunesse! Le cœur l'entend chanter seulement aux beaux jours. Quand il se tait et part, hélas! c'est pour toujours.

Il Se dire adieu pour toujours, Se quitter sans espoir de se revoir.

— *Toujours plus, Toujours moins.* De plus en plus, De moins en moins. En croissant ou diminuant par un progrès continu: *L'accroissement du pouvoir excite la soif d'un pouvoir TOUJOURS plus étendu.* (C. Dollfus.)

— *Prov. Toujours va qui danse.* On danse toujours assez bien; on s'amuse tout de même en dansant, de quelque façon que l'on danse. *« Toujours pêche qui en prend »* un, littérale-

ment, C'est toujours prendre quelque chose à la pêche que de prendre un poisson, il faut prendre ce qu'on peut avoir, si l'on ne peut avoir tout.

— *Hort. Toujours belle.* Variété de tulipe dont les pétales conservent leur éclat jusqu'à leur chute.

— *Gramm.* Quand *toujours*, placé au commencement d'une proposition, présente à peu près le sens de *au moins, nonobstant cela*, si le sujet est *on* ou un pronom personnel, on le met après le verbe, et, si c'est un autre mot, on le répète au moyen d'un pronom personnel placé après le verbe: *Toujours est-il qu'il n'a su rien répondre; Toujours faut-il qu'on ait le temps d'y réfléchir; Toujours la faute serait-elle moins grave.*

— *Syn. Toujours, assidûment, constamment, etc. V. ASSIDUÏTÉ.*

TOUKAN-BESSI, groupe de petites îles rocheuses dans la mer des Moluques, au S.-E. de l'île de Bontou. Il se compose de plusieurs petites îles reliées entre elles par des récifs.

TOUKHTI-SOLIMAN, montagne de l'Afghanistan, entre les bassins de l'Helmend et du Sind, au S.-E. de Candahar.

TOUKKATOU, chaîne de montagnes de l'Afghanistan, au S.-E. des montagnes de Khodjah-Amran.

TOUKOUM, ville de la Russie d'Europe, gouvernement de Courlande, chef-lieu de district, à 70 kilom. O. de Riga, à quelque distance de la côte méridionale du golfe de Livonie. Ruines d'un château fort.

TOUL s. m. (toul). Lieu de l'arène où l'on place un taureau avant le combat.

TOUL, ville de France (Meurthe-et-Moselle), ch.-l. d'arrond. et de 2 cant., à 320 kilom. de Paris par le chemin de fer de Paris à Strasbourg, sur la Moselle. Au sud des côtes de Saint-Michel et de Barine; pop. aggl., 6,454 hab. — pop. tot., 6,930 hab. Place de guerre de 2^e classe; tribunal de 1^{re} instance; collège, synagogue, bibliothèque, société d'agriculture, etc. L'arrond. comprend 5 cant., 119 comm. et 58,368 hab. L'industrie consiste en broderie, tannerie, vinaigrerie, brasserie et faïencerie.

Le plus remarquable des édifices de Toul est l'église Saint-Etienne, monument historique, dédié au cathédrale, aujourd'hui simple église paroissiale. Commencée vers 970 par l'évêque saint Girard, elle fut consacrée une première fois en 981; en 1149, le pape Eugène III en fit de nouveau la consécration solennelle. « De l'église du XII^e siècle, dit M. Joanne, il ne reste rien; le chœur et les transepts de l'édifice actuel datent du XIII^e siècle et sont du plus beau style. La nef et les bas-côtés sont du commencement du XIV^e siècle, à l'exception des deux premières travées près du portail principal. Ces deux travées, le portail et les tours (75 mèt. de hauteur) ont été construits dans la première moitié du XII^e siècle. » Ce portail passe pour un chef-d'œuvre. « Ses deux tours, si élégamment découpées, dit M. Henri Lepage, sa jolie tourelle de l'horloge, ses légères aiguilles, sa rosace resplendissante, ses trois portes creusées en ogive, la profusion de ses broderies et toute la richesse du style gothique qu'il étale avec un goût exquis excitent l'admiration. » En 1793, les statues dont il était orné ont été enlevées. Les bas-côtés sont terminés extérieurement par quatre tourelles. A l'intérieur de l'église, la nef est haute de 36 mètres et longue de 88 mètres, sur une largeur de 13 mètres entre les piliers. La largeur totale du vaisseau est de 27 mètres. Y compris les collatéraux. Le transept mesure 48 mètres de longueur entre ses deux extrémités. Les ouvertures sont en ogive à divisions paires, surmontées de rosaces à quatre feuilles. Les chapiteaux des dix-huit colonnes de la nef sont à double et à triple rang de feuilles de chou, de vigne et d'acanthe. Chacune de ces colonnes est cantonnée de quatre colonnettes. Le soubassement du chœur a reçu, de 1625 à 1725, un revêtement de marbre noir et blanc, derrière lequel subsiste mutilée l'arcature du XIII^e siècle.

La cathédrale a subi plusieurs dégradations intérieures. Elle a été dépouillée notamment d'un remarquable jubé et d'un monument consacré à Jeanne Darc. Parmi ses trésors du passé, il faut mentionner: plusieurs reliquaires, un missel de Toul du XIV^e siècle avec enluminures, une sorte de siège de pierre sculptée, dit chaire de saint Gervais, qui, d'après M. Grille de Beuzelin, appartient au XII^e siècle, quelques pierres tombales du XIV^e siècle et des vitraux du X^e et du XII^e siècle assez remarquables. Depuis 1840, le gouvernement n'a cessé de poursuivre la restauration de cet édifice; les travaux, confiés à M. Boeswillwald, ont été dirigés avec intelligence. Les plus considérables de ces travaux ont été: en 1849, la reconstruction du transept sud et le remplacement de l'ancien maître-autel par un nouveau en marbre blanc et bleu, décoré de colonnes d'un grand prix. Les chapelles les plus remarquables de Saint-Etienne sont: la chapelle du Sacré-Cœur, fondée par Stanislas, Marie Leczinska, sa fille, le grand dauphin, et les chapelles de Saint-Etienne et des Evêques. Sur un côté du cloître, où l'on reconnaît tous les caractères du XIII^e et du XIV^e siècle.

cle (arcades ogivales reposant sur quatre colonnes groupées deux à deux), s'élève une chapelle nommée Saint-Jean-du-Cloître et reconstruite depuis quelques années; elle renferme un charmant morceau de sculpture trouvé en 1839 à Pont-à-Mousson, où il formait le rétable de l'église des Carmélites, et représentant l'Adoration des bergers.

L'église Saint-Gengoul appartient au XIII^e siècle, moins la façade principale qui est du XVI^e siècle. C'est un des plus beaux échantillons du style ogival. L'intérieur est remarquable par l'harmonie de ses proportions. Des massifs de colonnettes aux chapiteaux déliés s'élèvent légèrement vers la voûte. Les piliers sont octogones avec une colonnette sur chaque face. Le transept est plus large que la nef; ses bras s'enfoncent d'une travée; les bas-côtés, plus élevés proportionnellement à la nef que dans la cathédrale, sont terminés par de petites absides. Le portail, très-simple, est flanqué de deux tours de style tertiaire, dont une seule est élevée au-dessus du toit de deux étages octogones, avec des contre-forts ornés de pinacles à crochets et des ouvertures pleines entre modernes à découpures trifurcées. Saint-Gengoul possède plusieurs pierres tombales enrichies de sculptures remarquables: nous signalerons surtout celle qui se trouve dans le transept nord et qui représente trois figures dans l'attitude de la prière, renfermées sous une triple ogive, surmontées de pyramides sculptées entre lesquelles sont des armoiries. Il faut enfin mentionner le cloître, un des plus curieux monuments du genre et qui appartient à la première moitié du XVI^e siècle, dernière époque du style ogival.

Parmi les autres édifices de Toul, il faut encore citer: l'hôtel de ville, installé dans l'ancien parloir épiscopal, élégante construction du XVIII^e siècle; le collège, les halles, les casernes et quelques ruines intéressantes méritent encore l'attention de l'archéologue; ce sont: rue de Foy, l'ancienne porte d'entrée, décorée d'un trophée d'armes, et le donjon carré d'une maison appelée le Gouvernément; plus loin, les soubassements de deux tours, restes d'une construction moyen âge. Les seules traces de monuments romains sont, au nord-est de la ville, celles d'un fort construit sur une colline, dite le mont Saint-Michel. Un prieuré, qui remplaça ce fort au moyen âge, a également disparu aujourd'hui et la situation de ses bâtiments n'est guère indiquée que par quelques débris découverts en 1838 à la suite de fouilles, et consistant en un dessus de porte orné de bas-reliefs de l'époque ogivale, en fûts de colonnes et en fragments d'ogives.

Toul possède une synagogue, une bibliothèque (où se trouve, entre autres richesses, un missel manuscrit du XIII^e siècle). Cette ville possède également une société d'agriculture.

Toul, l'une des plus anciennes villes de France, était jadis la capitale des Leuci et avait une grande importance. Les Romains lui donnaient le nom de *Tullum*. Pendant les premiers temps de la monarchie française, le diocèse de Toul fut compris dans le royaume d'Austrasie. Théodoric II, roi des Burgondes, remporta, non loin de cette ville, une victoire signalée contre le roi d'Austrasie Sigebert, son frère. En 843, par suite du traité de Verdun, Toul fit partie des Etats de l'empereur Lothaire. Les rois des deux premières races eurent des palais aux environs de Toul. Toul fut de bonne heure administré par des comtes; après l'abandon du parti de Charles le Simple, provoqué par Henri l'Oiseleur, celui-ci conféra ce titre à l'évêque; mais ce dernier l'ayant à son tour accordé à un certain Wildo, son lieutenant, Wildo ne tarda pas à s'emparer du pouvoir et de l'autorité, pour lui et pour ses héritiers, si bien que, plus tard, les évêques firent de vains efforts pour se débarrasser d'un pouvoir que la politique des empereurs était d'ailleurs intéressée à soutenir. Un des plus illustres compagnons de Godefroy de Bouillon en Palestine (1079), fut un des plus illustres compagnons de Godefroy de Bouillon en Palestine. A la fin du XII^e siècle, le comte de Toul passa par alliance dans la maison de Lorraine; mais, en 1261, l'évêque le racheta et il entra ainsi dans le domaine de l'évêché. L'autorité religieuse fut cependant impuissante à empêcher Toul de se constituer en commune. Toutefois, la commune de Toul était loin d'être indépendante de l'autorité épiscopale, car l'évêque avait droit de statuer en dernier ressort sur les jugements ou ordonnances qu'elle rendait. Quant aux faits historiques dont Toul fut le théâtre, il faut citer l'invasion des bandes hongroises qui saccagèrent la ville, au point qu'Otton I^{er} dut la rétablir aux dépens du trésor royal; l'élection au siège épiscopal de Toul d'un jeune diacre nommé Brunon, qui fut plus tard élevé à la chaire pontificale sous le nom de Léon IX (1049); les tentatives d'occupation d'Éudes, comte de Champagne, qui aboutirent à une bataille dans les plaines du Toullois, où le comte de Champagne perdit la vie. Une partie du XII^e et du XIII^e siècle n'est guère remplie que des épisodes de la lutte continuelle entre les bourgeois et l'autorité ecclésiastique. Vers 1170, Mathieu de Lorraine devint comte de Toul par son union avec Béatrix, héritière du comte. En 1224, Henri, comte de Bar, forma alliance avec le chapitre, qui lui confia la garde du château de Vold. Cinq ans plus tard, l'enceinte de Toul

fut de beaucoup étendue. Cependant la commune poursuivait son œuvre d'affranchissement, tout à fait vaincue, tantôt triomphante, mais toujours encouragée, se réjouissant par les comtes, rivaux de l'évêque. La cession du comté à ce dernier en 1261 ruina un instant les espérances des bourgeois. Mais une circonstance fortuite, la longue vacance du siège épiscopal après la mort de Gilles de Sorcy (1271), vint les ranimer. Sous le nouvel évêque, l'allemand Conrad Porbus, les bourgeois se soulevèrent, déclarèrent la guerre à l'évêque et appelèrent à leur secours les cités libres de Metz et de Verdun. Les chanoines s'enfuirent et Conrad Porbus se retrancha dans son palais en attendant des renforts. Ces renforts arrivèrent; mais, de leur côté, Metz et Verdun avaient entendu l'appel de la bourgeoisie toulousine et, après plusieurs engagements meurtriers, l'évêque dut fuir à son tour et se réfugier à Liverdun. Ce fut alors que les bourgeois, pour se moquer du prélat vaincu, construisirent une tour fort élevée qui dominait le palais épiscopal et à laquelle ils donnèrent le nom de *Gloriette* ou *Quinquagone*. Alors fut constituée définitivement la commune de Toul. Elle devait cependant avoir encore à lutter plus d'une fois pour le maintien de son indépendance; en 1325, l'évêque Amédée, s'étant assuré le concours de la noblesse du duché de Lorraine et des comtes de Bar et de Salm par des traités nouveaux, entra en lutte armée avec la bourgeoisie. Mais celle-ci, grâce aux secours envoyés de Metz, tailla en pièces les troupes de l'évêque, qui dut demander la paix. Sous l'épiscopat de Thomas de Bourlemont, l'éternelle querelle se révéilla : elle aboutit encore au triomphe de la bourgeoisie, qui maintint inébranlables ses privilèges. En 1359, la peste fit de si affreux ravages dans le diocèse que, d'après les chroniques, le quart de la population périt. Affaiblie par le fléau, la bourgeoisie, en dépit de la protection du roi de France et malgré une longue et courageuse résistance, ne put repousser une agression du nouveau duc de Lorraine, Charles I^{er}, devenu l'ennemi de la cité. Les bourgeois durent accepter les conditions du vainqueur et s'engager à lui payer, ainsi qu'à ses héritiers, une rente de 1,000 livres qui ne s'éteignit qu'en 1645, sur l'ordre exprès du roi de France. L'année 1426 fut signalée par une nouvelle attaque, dirigée cette fois par le daimoiseau de Commercy, Robert. Mais les bourgeois avaient eu le temps de s'organiser sérieusement. Le daimoiseau, s'étant imprudemment avancé jusqu'aux portes de la place, fut fait prisonnier et ne recouvra la liberté que moyennant un rançon énorme. Le daimoiseau de Commercy échoua dans deux autres tentatives contre Toul et périt dans la dernière (1432). En 1447, Charles VII demanda aux habitants de Toul une somme de 20,000 livres à payer tout de suite, plus une rente annuelle de 2,000 livres, et, sur le refus des bourgeois, il envoya le sénéchal Pierre de Brézé commencer le siège. Arrivé sous les remparts, le sénéchal commença par brûler les faubourgs; les bourgeois, effrayés, entrèrent en composition et payèrent la somme, sur laquelle ils obtinrent néanmoins une importante réduction. En 1475, au cours de la guerre qui éclata entre le duc de Lorraine, René II, et Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, Toul se renferma dans une stricte neutralité; la ville, il est vrai, consentit à ouvrir ses portes au redoutable rival de Louis XI, mais à lui seul, tandis que l'armée bourguignonne était hébergée dans les faubourgs aux frais du duc. En 1498, l'empereur Maximilien se rendit à Toul. Peu de temps après, la pension que les bourgeois payaient au duc de Lorraine devint le sujet d'une guerre qui tourna au désavantage de la cité. Néanmoins, René II sut agir à l'égard des vaincus avec un désintéressement généreux, et leur ville devint, à proprement parler, une ville lorraine. Il faut mentionner ici par ordre chronologique les nouvelles pestes qui désolèrent Toul en 1522, 1524, 1528 et 1529. Pendant la guerre de 1547, entre François I^{er} et Charles-Quint, la ville, fatiguée d'être rançonnée par les bandes des deux partis, organisa la défense et mit ses murailles en état de résister à un coup de main que l'on croyait avoir à craindre de la part des Français. Toul, en effet, jusqu'à cette époque, n'avait cessé de relever de l'empire. Un jour vint où la cité fidèle commença à murmurer des subsides que l'empereur exigeait d'elle. Henri II jugea le moment venu de profiter de l'occasion : le duc de Guise se rendit à Toul en 1548 et arrêta avec les bourgeois les bases d'une révolution prochaine; les chanoines entrèrent dans le complot. Trois ans après, les troupes françaises envahirent le territoire et, le 12 avril 1552, Henri II en personne pénétra dans la place à la tête de près de 8,000 hommes. La ville passa ainsi sous la domination française, mais n'en continua pas moins à reconnaître pour souverain de droit le chef du Saint-Empire. L'empereur toucha comme par le passé des contributions en hommes et en argent pendant les règnes de François II, de Charles IX, de Henri III et de Henri IV, jusqu'en 1611. Cependant, Charles-Quint n'accepta pas ainsi le fait accompli; il vint mettre le siège devant Toul, mais son armée y subit un échec analogue à celui de Metz. En 1561, le calvinisme fit à Toul des progrès rapides.

Quand la Ligue se fut constituée, le duc de Lorraine essaya d'y entraîner la ville et de la soulever contre la garnison française; mais les chanoines seuls accueillirent ses instances, la bourgeoisie demeura fidèle au roi. Toul refusa d'ouvrir ses portes aux ligueurs, qui vinrent l'assiéger en 1589 et finirent par s'en emparer. La ville se soumit enfin à Henri IV après son abjuration. A partir de cette époque jusqu'au traité de Munster (1648), qui réunit définitivement Toul à la France, l'histoire de cet évêché célèbre ne présente aucun épisode saillant. En 1700, les anciens remparts furent remplacés par de nouvelles fortifications élevées sur les plans de Vauban. Il serait superflu d'insister sur l'enthousiasme avec lequel la Révolution fut accueillie à Toul; le glorieux passé de sa commune en est garant. Supprimé en 1790 par la constitution civile du clergé, l'évêché de Toul est aujourd'hui réuni nominativement et de fait à celui de Nancy. Lors de la guerre entre la France et la Prusse, Toul fut attaqué par les Allemands le 16 août 1870, et il capitula à la suite d'un bombardement le 23 septembre suivant (v. plus loin Toul [siège de]). Il a subi l'occupation prussienne jusqu'au 31 juillet 1873. Trois conciles ont été tenus à Toul. Le premier, qui eut lieu en 550, fut présidé par saint Nicet de Trèves. Le second, tenu en juin 859 à Savonnières, près de Toul, réunit des évêques de douze provinces des royaumes de Charles le Chauve, de Lothaire et de Charles le Jeune. Ces trois prières y assistèrent. On y régla diverses matières disciplinaires. Dans le troisième concile, convoqué en 860 par Charles et par Lothaire, à Toul ou Tusey, près de Toul, on fit cinq canons de discipline contre l'usurpation des biens de l'Eglise, contre les parjures et contre les mariages illicites.

— *Célébrités.* Toul a vu naître saint Loup, le littérateur Dusauley, le maréchal Gouvion Saint-Cyr, le baron Louis, ministre des finances sous la Restauration, et l'amiral de Rigny.

Toul (siège et capitulation de). Un des épisodes de la guerre franco-allemande de 1870-1871. Toul fut une de nos premières places assiégées dans le cours de cette guerre si désastreuse pour la France, et l'une de celles qui, vu ses moyens de résistance, se défendirent le plus sérieusement. Des le milieu du mois d'août, cette ville vit arriver devant ses murs les troupes ennemies, commandées par le grand-duc de Mecklembourg; aux forces écrasantes qui allaient l'assiéger, elle ne pouvait opposer que des fortifications tout à fait insuffisantes et une petite garnison qui comprenait 2,200 hommes. Il y avait là dedans des bataillons et des batteries de la garde mobile de la Meurthe, ni habillés, ni instruits, ni disciplinés; 130 hommes de l'escadron de dépôt et du 4^e régiment de cuirassiers, 30 gendarmes, 25 artilleurs et 500 hommes de troupe de ligne provenant du dépôt du 63^e, presque entièrement composés de recrues et d'hommes de la compagnie hors rang. C'était la jeunesse de Nancy qui formait le gros de la garnison de Toul, et elle allait venger sa ville natale des railleries amères que lui avait values sa reddition à quatre uhlans. La place était commandée par le chef d'escadron Huck.

Lorsque les Prussiens se montrèrent devant Toul, le commandant n'avait pas de troupes assez solides à leur opposer, aussi crut-il devoir abandonner les ouvrages extérieurs, ce qui permit à l'ennemi d'organiser plus tôt des attaques de vive force. Dès le 16 août, il tenta un assaut qui fut énergiquement repoussé. Malheureusement, l'ardeur de la garnison ne fut pas soutenue par les autorités civiles; le siège était à peine commencé que le maire et le conseil municipal voulaient qu'on se rendit, et ils ne cessèrent jusqu'à la fin de réclamer cette humiliante soumission, tandis que la population manifestait un patriotisme et un courage à toute épreuve.

Les Prussiens, voyant leur première tentative repoussée si vigoureusement, procédèrent à un siège en règle et aménagèrent leurs ouvrages avec cette rigueur exacte qui les caractérisait. Dans les premiers jours de septembre, la ville se trouva complètement investie et fut sommée de se rendre, mais inutilement. Alors les Prussiens la canononnèrent et la bombardèrent à trois reprises différentes; le 10 septembre, croyant le courage de la garnison suffisamment ébranlé, ils essayèrent de nouveau d'emporter Toul de vive force; de sept heures du matin à quatre heures du soir, la canonnade, le bombardement et les assauts se succédèrent sans interruption et sans résultat; la vaillante petite ville se défendit avec une indomptable énergie et ses artilleurs démontrèrent une partie des batteries allemandes, faisant éprouver en même temps à l'ennemi des pertes considérables.

Cette héroïque résistance souleva l'admiration de la France entière et, le 12 septembre, le gouvernement de la Défense nationale, organe de ce sentiment patriotique, rendit ce décret si flatteur dans sa concision républicaine : « La ville de Toul a bien mérité de la patrie. » Mais dans la seconde quinzaine de septembre des pièces de gros calibre, arrivées d'Allemagne, furent établies en batterie au nord de la ville, sur le mont Saint-

Michel, sur les hauteurs qui font face au faubourg de Saint-Epyre, au sud-ouest, et à Dammartin-lès-Toul, au sud-est. Alors commença un effroyable bombardement concentré, alimenté par des pièces de 24 du 2^e et du 4^e régiment d'artillerie, qu'appuyaient des troupes de la 34^e brigade d'infanterie, comprenant tous les corps qui se trouvaient entre les armées du prince Frédéric-Charles et du prince royal, c'est-à-dire tous les corps d'invasion non engagés devant Metz. La place riposta vigoureusement et réduisit plus d'une fois les batteries prussiennes au silence. Dans la nuit du 18 au 19 septembre, l'ennemi tenta encore un assaut qui fut repoussé comme les premiers. Cependant la ville avait énormément souffert d'un feu si meurtrier; de nombreux incendies avaient éclaté sur tous les points et il était impossible de se faire illusion sur le résultat d'une plus longue résistance. Les habitants eux-mêmes ayant joint leurs instances à celles des autorités auprès du commandant, celui-ci se résigna à hisser le drapeau parlementaire (23 septembre). Les conditions de la capitulation furent les mêmes que pour Sedan, c'est-à-dire implacables : la garnison fut envoyée prisonnière en Allemagne. Les officiers prussiens, dit le correspondant d'un journal anglais attaché au quartier général ennemi, étaient furieux de ce qu'une poignée d'hommes avait pu ainsi intercepter la route de Paris pendant six semaines.

L'ennemi prit à Toul 109 officiers, 2,240 soldats, 1 drapeau des mobiles, 197 canons, 3,000 fusils, etc.

La place de Toul s'était défendue d'une manière brillante; mais tout le monde ne s'était pas montré à la hauteur de la situation; aussi le conseil d'enquête crut-il devoir s'exprimer ainsi dans sa séance du 27 octobre 1871 :

« Considérant que la composition de la garnison a déterminé le commandant de place à abandonner les dehors, dès le lendemain du jour où l'ennemi a été signalé devant la ville et, par cet abandon, a provoqué l'attaque de vive force, tentée le 16 et heureusement repoussée, mais a permis, plus tard, à six Prussiens d'incendier le seul moulin qui pût servir à assurer la nourriture des habitants et a facilité la destruction du batardeau dont la conséquence a été l'abaissement du niveau des eaux du fossé;

« Que si la population a mérité des éloges pour son bon esprit; il n'en est pas de même du maire, du conseil municipal et des principaux habitants qui, dès le 16 août, demandaient la capitulation, demande renouvelée après chaque bombardement;

« Que, dans la pensée de ménager les propriétés voisines de la place, le feu de l'infanterie ne pouvant pas en chasser l'ennemi, le commandant de place n'a pas fait diriger sur ces points le feu de l'artillerie;

« Que les troupes et les habitants ont supporté avec courage et dévouement les bombardements multipliés faits par l'ennemi;

« Que le commandant du génie rend compte au conseil, le 23 septembre, que la place peut tenir encore quarante-huit heures, mais que la brèche sera faite dans vingt-quatre heures;

« Que l'artillerie partage cette opinion;

« Est d'avis que si le commandant est blâmable pour avoir rendu la place avant qu'il n'y eût été fait brèche, pour n'avoir pas détruit le matériel d'artillerie, les poudres, les munitions et n'avoir pas mis les armes hors de service avant d'être livrées à l'ennemi; d'autre part, il mérite des éloges pour avoir prolongé la résistance, malgré les instances répétées du conseil et les propositions très-avantageuses de l'ennemi. »

TOULA, ville de la Russie d'Europe, chef-lieu du gouvernement de son nom, dans une belle vallée sur l'Oupa, à 197 kilom. S. de Moscou et 973 kilom. S.-E.-E. de Saint-Petersbourg, par 54° 11' de latit. N. et 34° 41' de longit. E.; 58,000 hab.; évêché, cour d'appel, gymnase, école de cadets, académie, nombreux établissements d'instruction publique et de bienfaisance, bazar renfermant plus de 700 boutiques, arsenal, célèbre manufacture d'armes blanches et d'armes à feu, fonderies de canons, forges, tanneries, fabriques de sucre, cotonnades, lainages, chapeaux, savons, chandelles, etc. L'horticulture y est très-avancée. Le commerce de Toula consiste principalement en achats, par petites quantités, de matières premières de production locale, qui sont revendues en gros pour être exportées dans l'intérieur. Les marchands de Toula achètent le blé de l'Ukraine pour le conduire et le revendre à Moscou; le chanvre, l'huile de chènevis, les plumes pour l'exportation à l'étranger, et les céréales pour les expédier principalement à Saint-Petersbourg et à Moscou. Deux grandes routes postales traversent la ville de Toula : celle de Voronège et celle de Kiev. Toula est située sur une plaine fertile, ondulée, et, de loin, les accidents de terrain sur lesquels elle s'élève, ses dômes nombreux, ses épaisses murailles lui donnent un aspect très-pittoresque; mais l'intérieur de la ville ne répond pas à l'attente du voyageur, qui n'y aperçoit que des rues étroites, irrégulières, sales et mal pavées.

Fondée en 1509, tout près de l'emplacement d'une ville de même nom, beaucoup plus ancienne que Moscou, Toula fut entour-

rée de fortifications par le grand-duc Vasili Ivanovitch, qui fit commencer la citadelle en 1517. Cette citadelle, qui existe encore, ne fut terminée que beaucoup plus tard. Depuis cette époque jusqu'en 1639, Toula fut souvent prise et reprise par les Russes, les Tartares et les Polonais.

TOULA (GOVERNEMENT DE), gouvernement de la Russie d'Europe, par 33° 34' et 36° 30' de longit. E. et 52° 53' et 54° 55' de latit. N., borné au N. par le gouvernement de Moscou, à l'E. par celui de Riazan, au S.-E. par le gouvernement de Tambov, au S. par celui d'Orël et à l'O. par celui de Kalouga; 30,415 kilom. carrés; 230 kilom. sur 130 et 1,172,000 hab. Ce gouvernement, situé dans la zone tempérée, est une des provinces les mieux cultivées et les plus peuplées de l'empire, mais son aspect est d'une grande monotonie. C'est, en effet, une vaste plaine, peu ondulée, qui n'offre que des champs de blé et des prairies; aucune montagne considérable, aucune grande forêt ne varie l'uniformité de sa superficie, mais on y trouve un grand nombre de cours d'eau; les plus importants sont l'Oka, l'Upa, la Plawa, l'Ostra, la Metcha, etc. Le canal d'Ivanov, qui réunit l'Upa et la Metcha, ouvre une communication entre l'Oka et le Don. Le climat est tempéré et sain et le sol en général fertile. L'agriculture est la principale industrie des habitants. On exporte de la province du blé, de l'eau-de-vie, du chanvre, de la graine et de l'huile de lin, des articles en fer, du suif, de la poterie, etc.

TOULA ou **TOLA**, rivière de l'empire chinois (Mongolie). Elle prend sa source dans les monts Tereldzi, au N. du Petit-Keutai, coule au S.-S.-O., à l'O.-N.-O., au S.-O., au N.-O., puis enfin au N. et se jette dans l'Orkhon, par 49° de latit. N., après un cours de 500 kilomètres.

TOULAN (François-Adrien), personnage qui a joué un certain rôle dans la Révolution, né à Toulouse en 1761, exécuté à Paris en 1794. Il était depuis deux ans libraire et marchand de musique à Paris lorsque la Révolution ayant éclaté, il adopta avec chaleur les idées nouvelles. Toulan devint chef de bureau dans l'administration des biens des émigrés, membre du conseil général de la Commune, puis fut un des commissaires désignés pour surveiller, après le 10 août, Louis XVI et sa famille, emprisonnés au Temple. Pris de pitié pour les infortunes royales, surtout après la mort du roi, il fit prévenir la reine qu'elle pouvait compter sur son dévouement et conçut, avec le chevalier de Jarjayes et Lepitre, le projet de faire évader les princesses; mais ce projet échoua. Toulan, dont les manières trop respectueuses envers les prisonniers du Temple avaient paru suspectes, fut arrêté; mais il parvint à s'échapper, se rendit à Toulouse, puis à Bordeaux, où il exerça, sous le nom de *Roch Aimeric*, la profession d'écrivain public. Ayant été découvert, il fut reconduit à Paris et condamné à mort par le tribunal révolutionnaire. La duchesse d'Angoulême, sous la Restauration, fit une pension à sa veuve.

TOULANG-BAVANG ou **TALLANG-BOUANG**, petite rivière de l'île de Sumatra, dans le royaume de Palembang. Elle sort d'un lac et se jette dans la mer de Java, par 4° 15' de latit. S., après un cours d'environ 150 kilomètres.

TOULANG-BAVANG, ville de l'île de Sumatra, sur la rivière du même nom; à 120 kilom. S.-S.-E. de Palembang.

TOULDJA, ville de la Turquie d'Europe. V. **TOULTCHA**.

TOULETTE s. f. (tou-lé-te). Techn. En Picardie, Poulie en bobine du métier à faire du fillet pour la pêche.

TOULICHEN, diplomate mandchou, né dans la province de Liao-toung en 1667. Il entra de bonne heure dans l'administration, devint rédacteur des pièces officielles et rendit d'importants services en surveillant la distribution des grains pendant une disette, puis en remplissant avec zèle diverses autres missions, notamment celle de percevoir les impôts dans les contrées voisines de la grande muraille de la Chine. Toulichen reçut la direction des haras impériaux et fut récompensé de ses services par le titre d'amban ou grand de l'empire. Etant tombé en disgrâce, il rentra dans la retraite; mais bientôt l'empereur lui-même vint l'y chercher et le chargea d'une mission difficile auprès du kan des Torgouts, Ayouka, qu'il désirait voir retourner dans l'ancienne patrie de sa horde. Toulichen resta quinze jours auprès d'Ayouka, campé à Manou-Tokhai, près du Volga, et parvint à obtenir de lui, sinon ce qu'il était chargé de lui demander, du moins un acte formel de soumission à l'empereur de Chine. A son retour, Toulchen devint successivement sous-secrétaire, puis premier secrétaire de la guerre, et fut, sous le règne d'Yong-tching, un des membres du congrès qui fixa les limites entre la Chine et la Russie (1727). Toulchen a laissé, sous le titre de *l'Yu tou*, la relation de son voyage chez les Torgouts. Cette relation a été traduite en russe et en anglais.

TOULICHIBA s. m. (tou-li-chi-ba). Bot. Syn. d'*ORMOSIRA*, genre de légumineuses.

marine marchande; la seconde, consacrée en entier à la marine militaire. A l'E. de la darse Vieille, dont il est séparé par le Parti, amas de vieilles maisons destinées à disparaitre, s'étend un autre nouveau port marchand, appelé port de la Rode, de la darse Neuve se trouve la darse de Castigneau, entourée par les bâtiments de l'arsenal dont nous parlons ci-après. Le port de la Rode doit être réuni à la darse Vieille par suite de la démolition du Parti, ce qui lui permettra de recevoir des bâtiments d'un tirant d'eau supérieur à 30,50, chiffre qui est aujourd'hui son maximum. La darse Vieille reçoit actuellement des bâtiments d'un tirant d'eau de 5 mètres; au delà, les bâtiments sont contraints de s'alléger dans la petite rade, avant d'entrer dans le port. Un chenal, dit la Chalme Vieille, relie la darse Vieille à la petite rade. A gauche de la Chalme se trouve la machine à mâter qui doit être transférée dans l'arsenal. Une ligne de vieux vaisseaux transformés en pontons, et établis perpendiculairement à un rempart que garnissent des pièces de canon, sert de casernes aux équipages de la flotte. C'est ce qu'on appelle le Petit rang. On désigne sous le nom de Grand rang les bâtiments désarmés de la marine militaire stationnant, dans le même ordre, à droite de la Chalme. Un canal sur lequel a été jeté un pont fait communiquer les deux darses. A l'entrée de ce canal se trouve l'*Amiral frégate*, qui porte le pavillon du préfet maritime. L'espace compris entre le canal et le quai est occupé par un chantier de construction pour les corvettes et les bâtiments légers. Près du chantier s'élève la Consigne, ou Intendance sanitaire.

L'arsenal maritime, bâti en 1680, d'après les plans de Vauban, occupe avec Castigneau une surface totale de 200 hectares, c'est-à-dire 2 millions de mètres carrés. Ces divers établissements se développent sur une ligne de 5 kilomètres; ils ont coûté plus de 100 millions, sans compter 40 millions à dépenser pour prolonger l'arsenal de Castigneau jusqu'à la Goubiran et au delà.

On pénètre dans l'arsenal par une porte monumentale, construite en 1738 et décorée de quatre colonnes doriques formées chacune d'un seul morceau de marbre cipolin, et des statues de *Mars* et de *Minerve*, par Lange et Verdiguier. Un vestibule précède la cour, d'où l'on embrasse d'un seul coup d'œil : en face, le magasin général; à droite, la corderie et les ateliers des grandes forges; à gauche, le pavillon de l'Horloge et la darse Neuve, couverte de bâtiments de guerre.

La corderie, commencée par Vauban en 1668, et terminée par Riquet en 1678, est une galerie voûtée mesurant 320 mètres de longueur sur 20 mètres de largeur.

« Il est impossible, dit M. Octave Teissier (*Une visite à l'arsenal de Toulon*), de ne pas reconnaître le génie de Vauban dans cette remarquable construction. Conception large, simplicité élégante dans l'ensemble, exécution parfaite dans les détails, tout est admirable dans ce chef-d'œuvre d'architecture; mais l'attention est bientôt distraite par le bruit des machines qui semblent pressées d'en finir et qui, cependant, s'agitent sans cesse. Après avoir vu la matière première entassée dans une vaste salle, et après avoir assisté à une transformation instantanée et complète, on ne quitte pas l'atelier sans voir s'échapper des dernières machines de gros câbles goudronnés ou de minces ficelles blanches, parfaitement confectionnées. »

Après la corderie, on peut visiter l'atelier des forges, dont l'atelier de zingage et la petite tôlerie forment des dépendances. On y remarque un énorme marteau-pilon du poids de 1,500 kilogrammes, mû par la vapeur, et servant à forger ou à réparer les mâches de cabestans, les pattes des ancres brisées, les barres de gouvernail, etc.

On traverse le chantier de construction des mâts et le hangar de la mâture, pour arriver aux deux cales couvertes, dont chacune mesure 85 mètres de hauteur sur 22 mètres de largeur et 82 mètres de longueur. De nombreux ouvriers y travaillent facilement autour des plus gros vaisseaux. A côté est une cale découverte, employée habituellement pour la réparation des bâtiments de guerre. Un peu plus loin se trouve le magasin général, dans la construction duquel n'est entrée aucune pièce de bois et qui sert d'entrepôt aux matières premières de toute espèce qui doivent être employées dans l'arsenal ou embarquées à bord des navires de l'Etat. La salle d'armes, véritable musée d'artillerie, à laquelle on parvient du parc d'artillerie par un escalier monumental, présente une porte soutenue par deux belles cariatides et surmontée d'un fronton au-dessus duquel déploie ses ailes un aigle gigantesque sculpté par Puget. Cette salle, qui mesure 50 mètres de longueur sur 11 de largeur, se divise en trois galeries communiquant entre elles par onze arceaux de chaque côté et est décorée de vases de fruits, de corbeilles et de lustres dessinés avec des pièces d'armes. On y remarque les statues de *Bellone* et de la *Renommée*, par Puget, et celles de *Forbin*, *Jean Bart*, *Suffren* et *Touville*. Citons, en outre, l'atelier de l'Armurerie, la Limerie, l'atelier des Modèles et les magasins de la Garniture, qu'il suffit de nommer. A l'extrémité du quai de la Garniture, qui forme une ligne brisée,

s'ouvre le chenal donnant entrée de la petite rade dans la darse Neuve, et qu'on appelle la Chalme-Neuve. La partie de l'arsenal où l'on aborde forme une île réunie seulement à la terre ferme par le pont tournant jeté sur le canal de communication entre la darse Vieille et la darse Neuve. Cette île renferme les bassins de radoub, le bague et son hôpital. On compte trois bassins de radoub : chacun est formé par un bateau-vanne et se vide au moyen d'une machine à vapeur installée dans un petit bâtiment voisin.

Le bague de Toulon, établi en 1682, se compose d'un vaste bâtiment avec un hôpital, en retour d'équerre sur le quai qui sépare la darse Vieille de la darse Neuve, et de quatre pontons, anciens vaisseaux rasés et désarmés. Cet établissement a conservé sa destination pendant près de deux siècles (1682-1873); mais les premières constructions ne furent que provisoires. Au XVIII^e siècle, les forçats servaient à bord des galères ancrées dans le port de Marseille. De grands travaux ayant été ordonnés pour la création d'un vaste port à Toulon, on tira un certain nombre de forçats des galères de Marseille pour coopérer à ces travaux, qui furent poussés avec beaucoup de vigueur; mais en ce moment on était loin de songer à un établissement permanent de forçats dans cette ville. Ce ne fut que dans la première moitié du siècle dernier qu'on se détermina à créer un bague à Toulon pour les condamnés, et ce sont les forçats eux-mêmes qui le construisirent. On leur fit élever, en 1749, de vastes hangars sur les lieux mêmes où furent construits plus tard les bâtiments qui ont subsisté jusqu'à l'époque actuelle. Ce furent les forçats de Toulon qui allèrent également construire les bagues de Brest et de Rochefort. Ceux-ci devaient être fermés avant leur anéantissement de Toulon, le plus ancien en date, fut aussi le dernier supprimé. Cette institution des bagues présente, en effet, cette particularité qu'à peine mise en vigueur, elle fut unanimement reconnue mauvaise; les moralistes les considérèrent aussitôt avec raison comme les plus complètes écoles de dépravation et de vice qui pussent exister, et l'on ne songea plus qu'à s'en débarrasser. La question de la suppression des bagues, agitée dès 1821 et en 1827, fut enfin résolue en 1851, et l'évacuation de ceux de Brest et de Rochefort commença; celui de Toulon fut seul conservé à titre de dépôt. Cette destination même lui a été enlevée et le dernier convoi interné dans ses sinistres bâtiments en attendant le départ pour Cayenne, et la Nouvelle-Calédonie, a été évacué le 25 septembre 1873. Le personnel des chiourmes a été en même temps dirigé sur les diverses colonies pénitentiaires. Il n'y a donc plus trace de forçats à Toulon; mais on y trouve toujours en abondance ces cocos sculptés et cette masse de petites curiosités désignées sous le titre d'articles du bague ou travaux des forçats, bien inexactement nommés, puisqu'on les confectionne à Saumur et surtout à Nuremberg.

Après avoir visité le bague, on rentre dans l'arsenal par le pont tournant jeté sur le petit canal de la darse Vieille à la darse Neuve, près de l'atelier des embarcations, et on gagne la tour de l'Horloge, dont le nom indique la destination. Au rez-de-chaussée de cette tour sont installés les bureaux de la direction et du mouvement du port. Près de là se trouve le musée maritime ou salle des Modèles. Ce musée, créé par le baron Charles Dupin, renferme une collection variée de modèles de constructions navales, ainsi que de toutes les machines et appareils mécaniques en usage dans les arsenaux. Il y a quelques années, le musée naval du Louvre s'est enrichi des pièces les plus remarquables du musée de Toulon. Il en reste encore cependant de fort curieuses, entre autres : deux torses antiques en marbre blanc, provenant d'Athènes; les modèles des vaisseaux le *Suffren* et le *Duquesne*; une galère en construction; une galère armée; un panneau de sculpture doré, représentant le *Triomphe d'Amphirite*, tiré de l'ancienne galère reale, par Puget; le modèle d'un prost, embarcation construite par les sauvages des îles Mariannes; un appareil pour l'épreuve des bois, par M. Charles Dupin, etc.

Enfin, non loin de là, se trouve la fontaine de l'Agade, enfermée dans un bâtiment carré, et où viennent s'approvisionner d'eau douce les navires de la flotte. L'arsenal maritime de Toulon occupe ordinairement 10,000 ouvriers.

L'arsenal de Castigneau, qui communique avec l'arsenal principal, est construit sur pilotis. Il contient la boulangerie de la marine, qui peut fournir quotidiennement 4,000 rations; la chaudronnerie, la fonderie, l'atelier des mécaniciens ajusteurs, l'atelier des montages, les forges et le bâtiment des moteurs. Au delà de l'atelier de montage, on a creusé récemment trois bassins de carénage dont le plus petit mesure environ 100 mètres de longueur sur 30 mètres de largeur, et dont le plus grand, en cours d'exécution, pourra recevoir à la fois un vaisseau à trois ponts et un vaisseau de trois rangs. En tête de ces bassins regne un magasin d'outillage de 125 mètres de longueur, parfaitement approvisionné. Plus loin, le long d'un large canal dit canal des Substances, se trouvent la buanderie de la marine, l'abattoir, les bureaux de comptabilité et l'immense magasin des substan-

ces, renfermant l'approvisionnement le plus complet de tous les comestibles et denrées nécessaires à la nourriture des équipages, à bord des bâtiments de la marine militaire. Le parc au charbon et le parc aux ancres complètent l'arsenal de Castigneau, qui, bien que couvrant une superficie de près de 17 hectares, est aujourd'hui l'objet d'un projet d'agrandissement considérable. Aux établissements qu'il contient et que nous venons d'énumérer doivent se joindre des casernes pour les équipages de la flotte et un hôpital pour la marine.

L'arsenal du Mourillon, situé en dehors de la ville, renferme d'immenses fosses remplies d'eau de mer pour la conservation des pièces de bois destinées à la coque ou à la mâture des navires; de nombreux hangars en maçonnerie, une scierie à vapeur, de grandes cales couvertes pour la construction des vaisseaux, un atelier spécial de forges pour les navires en fer, un magasin pour les fers et les cuivres, etc.

Les autres curiosités de Toulon sont : l'hôtel de ville, orné de deux belles cariatides par Puget et des bustes des Saisons, œuvre de Louis Hubac, placés au-dessus des fenêtres du premier étage; la maison de Puget, convertie aujourd'hui en temple protestant, et que recommandent à l'attention ses pilastres chargés d'élégantes arabesques; la statue colossale en bronze, représentant le *Génie de la navigation*, qui s'élève sur le quai, en face de l'hôtel de ville; le nouveau théâtre, qui a coûté 2 millions et peut contenir 2,000 spectateurs; la fontaine qui se trouve à l'angle de l'église Saint-François et que surmonte une jolie statue en marbre blanc, provenant du tombeau du comte de Valbelle, dans l'église de la Chartreuse de Montrieux; la grosse tour qui s'élève à l'entrée de la petite rade, et qui est remarquable par ses cachots souterrains; la tour carrée du Mourillon, à six étages, du haut de laquelle on découvre un beau panorama; la Poissonnerie, dont la porte offre deux lions sculptés par Puget; le nouveau palais de justice; l'hôpital de la Charité; l'hôpital militaire; le lycée; le musée, qui renferme près de 200 tableaux ou objets d'art; la bibliothèque publique, riche de 16,000 volumes; le jardin botanique, etc. Les principales promenades de Toulon sont : la place d'Armes, le cours La Fayette, vaste rue ou boulevard planté d'arbres, l'ancien boulevard Louis-Napoléon, le nouveau boulevard de la Gare, le Carré du Port, le glacis des fortifications, enfin le champ de Mars.

— *Histoire.* Suivant un document rare et curieux, inséré dans les *Mémoires de Trévoux* (novembre 1723) et qu'on prétend extrait d'un manuscrit provençal remontant au XI^e siècle, l'origine de Toulon dépasserait en antiquité celle de Marseille même, car elle remonterait à l'an 1642 av. J.-C. Ses fondateurs seraient les Camatalans, peuple de la haute Allemagne, qui auraient abordé sur la côte méridionale des Gaules sous la conduite d'un certain Talamon. Le même document part de là pour faire descendre le nom actuel de la ville du latin *Tolonium* ou *Telonium*, que les uns tirent du mot grec *τῆλον*, tribut, ou du latin *telonium*, banque, prétendant que c'était une ville de grand commerce, d'autres veulent qu'elle ait pris son nom de Télion, célèbre nautonnier dont parle Lucain dans sa *Pharsale*, ou de Telumarus, capitaine goth qui restaura cette ville sous Théodoric, roi d'Italie. Il est beaucoup plus probable que le nom de Toulon, comme celui de Toulouse, vient du culte *to*, courbure, sinuosité, parce que la rade et le port de Toulon sont formés par un golfe tortueux, ou de *dol*, *tol*, terrain bas, pied de montagne. Au moment de la domination romaine, Toulon s'appelait *Telo* ou *Tolo*; les Romains y élevèrent un temple à Mars et appelèrent la ville *Telo-Martius*; c'est le nom sous lequel la ville est inscrite dans l'*Itinéraire d'Antonin*. *Telo-Martius* ne fut d'abord qu'une colonie maritime sans grande importance et à laquelle nuisit beaucoup à son début le port si considérable de Marseille. Devenue *Tolo*, elle passa avec la Provence des Romains aux Wisigoths et aux Ostrogoths. En 540, *Tolo* fut cédée, en même temps que le reste de la contrée, par Vitiges, roi des Ostrogoths, à Théodebert, roi des Francs austrasiens; c'est à la même époque que remonte la création du siège épiscopal de Toulon, dont le premier évêque fut, suivant la tradition, saint Cyprien (549). L'eu d'églises eurent à subir, à leurs débuts, plus de vicissitudes, notamment par suite des invasions continuelles des Sarrasins dans le midi de la France, et pendant deux siècles et demi environ Toulon déclina et disparut presque de l'histoire. La défaite des Sarrasins (975) par le comte de Provence Guillaume I^{er} permit à la vieille cité de se reconstituer peu à peu, et, en 1030, les chartes commencent à faire mention pour la première fois des seigneurs particuliers de Toulon, relevant des comtes de Provence et prenant le titre de comtes. La dernière moitié du X^e siècle fut, on le sait, signalée par de nouvelles incursions sarrasines qui désolèrent la Provence; le 27 juillet 1178, les musulmans assiégèrent Toulon, s'en emparèrent, et rasèrent les murailles et emmenèrent en captivité les principaux habitants de la ville. A peine Toulon se relevait de ce désastre, qu'ils reparurent et recommencèrent leurs ravages (1196).

Au siècle suivant, la ville passa avec le comté de Provence sous la domination de Charles d'Anjou, frère de saint Louis; elle n'était encore, en 1289, qu'un simple bailliage. Enfin, en 1314, elle reçut de Robert, comte de Provence et roi de Naples, ses premiers privilèges d'administration civile, et, en 1348, la reine Jeanne, héritière de Robert, érigea Toulon en commune. A cette époque, Toulon était garanti du côté de la mer par une muraille flanquée de tours, dont la principale était appelée en langue du pays *lou Castéou de la mar* (1366). Lors de la querelle sanglante entre les héritiers de la comtesse reine Jeanne et les princes de Duras, les Toulonnais prirent le parti de Charles de Duras contre Louis II d'Anjou encore mineur. La paix fut proclamée en 1387 et amena leur soumission complète. Ils donnèrent des garanties importantes de cette soumission en contribuant puissamment une première fois à rejeter au delà du Rhône le comte Raymond de Turenne, qui, profitant de ce que Louis II s'occupait de reconquérir le royaume de Naples, avait entrepris de ravager la Provence. Plus tard, ils s'opposèrent au débarquement des Génois, alliés de Ladislas (1410). Louis II récompensa Toulon en accordant à la ville de nouveaux privilèges. En 1481, Toulon passa par testament à la France avec tout le comté. Louis XII fit exécuter dans le port, dont la situation commençait alors à être sérieusement appréciée au point de vue militaire, d'importants travaux de défense, que continua François I^{er}. Ces travaux n'empêchèrent pas la flotte de Charles-Quint, réunie à son armée de terre, de s'emparer de Toulon en 1554, sous les ordres du connétable de Bourbon et de l'amiral Hugues de Moncade. Six ans plus tard, un nouveau désastre, qui semble appartenir à un autre âge, frappa la ville; les pirates africains y débarquèrent, saccagèrent les plus riches quartiers et emmenèrent en captivité une si grande partie des habitants, qu'il fallut faire appel aux gens d'Hyères et d'autres villes voisines pour repeupler la ville (1560). Instruit par cette dure expérience, François I^{er} chargea le sieur de Saint-Remi, ingénieur des ports, de mettre Toulon en sérieux état de défense. Par malheur, les travaux demeurèrent à l'état de projet, et lorsque, en 1586, André Doria, l'amiral commandant la flotte de Charles-Quint, parut devant les anciens remparts, Toulon, qui n'était pas plus capable alors qu'en 1584 de résister à la double force dont il était menacé par terre et par mer (l'armée impériale avait, en effet, envahi en même temps le midi de la France), tomba sans coup férir au pouvoir de Doria. La ville fut évacuée peu après, malgré le dessein de Charles-Quint de s'y maintenir et d'en faire le rendez-vous de ses convois. La fin du règne de François I^{er} et celui de Henri II furent signalés par plusieurs expéditions des flottes toulonnaises et turques; c'était le résultat de l'alliance contractée à cette époque avec le sultan. Le célèbre Barberousse s'arrêta à Toulon vers 1543, et, en 1558, on vit l'armée turque célébrer la fête du Ramadan à Porquerolles, l'une des îles d'Hyères, en présence de la flotte toulonnaise qui, dit Nostradamus, « assista à ce spectacle en manière de plaisir. »

Pendant les guerres de la Ligue, Toulon fut le véritable boulevard qui préserva la Provence des ambitieux projets du duc de Savoie. Plus tard, les habitants embrassèrent ouvertement contre d'Epemont le parti de Henri IV. Le Béarnais récompensa les Toulonnais en leur écrivant « qu'il trouvait bien et sûrement la ville entre leurs mains et la leur laissa. » et en concourant à l'agrandissement de la place qui, en 1594, fut entourée par lui d'une enceinte de pierre de taille, flanquée de bastions et de courtines. Deux ans plus tard, Henri IV défendit aux gouverneurs de Toulon d'établir aucun lieutenant en leur absence, voulant que le soin et la charge de la ville fussent laissés aux consuls. Louis XIII et Louis XIV maintinrent les Toulonnais dans leurs privilèges. Richelieu, qui enrichit Toulon de nombreux magasins et d'un commencement d'arsenal, en fit plusieurs fois sous Louis XIII le point d'armement, de réunion ou de refuge des flottes qui commandèrent, de 1636 à 1643, le comte d'Harcourt, l'archevêque de Bordeaux d'Escoubleau de Sourdis et autres grands amiraux de l'époque. Dès lors, Toulon (ou Tholon, comme on disait encore) fut le premier port de la Méditerranée et eut même le pas sur Marseille. En 1642, Louis XIII accrût l'importance civile de la ville en enlevant à Hyères pour le donner à Toulon le tribunal de la sénéchaussée, présidé par un lieutenant du sénéchal de Provence. Louis XIV ne demeura pas en arrière, et avec son règne commença la grande époque de Toulon. C'est de Toulon que partirent les grands armements qui furent faits durant la minorité du monarque, entre autres la flotte du marquis de Brézé et celle du maréchal de La Meillerie. Pendant les troubles de la Fronde, Toulon tint le parti du comte d'Alais, gouverneur de Provence, qui y trouva asile contre les mécontents. Plus tard, le comte d'Alais ayant embrassé le parti des princes, Toulon suivit sa fortune et devint le refuge de la faction dite des Sabreurs. L'arrestation du comte obligea les sabreurs à entrer en négociation avec le nouveau gouverneur de la Provence, Louis de Vendôme, duc de Mercœur, le nouveau

Mazarin. Aux termes des conventions qui intervinrent, Toulon fut maintenu dans tous ses privilèges municipaux. Les forces de la ville contribuèrent, en 1660, à la soumission de Marseille. La même année, Louis XIV se rendit à Toulon, le visita et donna des ordres exprès pour le curage du port; mais les travaux marchèrent lentement et ne furent exécutés que dix ans plus tard. Malgré ces travaux, ce port, encore étroit et incomplet, laissait à peine soupçonner ce qu'il serait bientôt. Vauban proposa un plan gigantesque qui fut d'abord repoussé comme trop coûteux, puis accepté partiellement; mais l'exécution s'en fit aussi attendre longtemps. Tels qu'ils étaient, le vieux port de Toulon et son arsenal servaient de point de départ à plusieurs armements assez considérables destinés à réprimer les puissances barbaresques ou à combattre la coalition de l'Espagne et de la Hollande, depuis l'année 1670 jusqu'à l'année 1677. C'est de là que partirent Vivonne (1675) et Duquesne, dont la flotte gagna, avant d'avoir atteint Messine, une première victoire sur les Hollandais (7 janvier 1675), victoire bientôt suivie de celle du Mont-Gibel, où Ruyter trouva la mort. Le 22 avril 1677, un incendie, en détruisant une partie de Toulon, facilita l'exécution des plans de Vauban. « La paix ayant été conclue en 1679, dit l'historien qui nous fournit ces détails, M. Guérin, un second port, nommé la Nouvelle darse, communiquant à l'ancien par un chenal et dans lequel cent vaisseaux de ligne devaient pouvoir tenir à l'aise, y fut creusé, comme par enchantement. L'arsenal prit un aspect monumental et une étendue immense. On vit s'élever de magnifiques chantiers couverts, de vastes magasins; tout ce qui est nécessaire à la construction, à l'approvisionnement du matériel, à l'armement des vaisseaux, à la fabrication de leurs appareils ou de leurs agrès eut son édifice particulier près du port neuf; une corderie, bâtie en pierre de taille sur les dessins de Vauban et entièrement voûtée, se développa sur une longueur de 320 toises; la voilerie présenta aussi une longueur extraordinaire; une salle d'armes, une fonderie de canons, un parc d'artillerie, de grands bâtiments pour l'administration générale de la marine, des hôpitaux militaires, des écoles, une vaste place appelée le Champ-de-Bataille, autour de laquelle s'élevèrent plusieurs monuments, entre autres l'hôtel de la marine, firent enfin de Toulon un peu de temps une ville moderne qui relégua la vieille cité dans un coin obscur. » C'est de Toulon, ainsi transformé, que Duquesne partit une première fois, en 1681, pour aller contraindre les Tripolitains à cesser leurs pirateries; une seconde fois, en 1682 (12 juillet), pour aller bombarder Alger; enfin, une troisième (mai 1684) pour aller bombarder Gênes. Vers le même temps, la ville, par suite de la grande importance qu'elle venait d'acquies, devint le siège de l'intendance de la marine du Levant, et, en 1689, la vice-amirauté du Levant ou de la Méditerranée ayant été constituée, ce fut aussi à Toulon qu'elle eut son siège principal. En 1689, la guerre générale éclata de nouveau, comme on le sait, contre Louis XIV. Nous nous bornerons ici à indiquer par ordre de date les expéditions dont Toulon fut le point de départ dans cette guerre. C'est de Toulon, alors le port de constructions navales le plus actif du royaume, qu'en 1690 un grand nombre de vaisseaux, nouvellement grésés allèrent joindre dans l'Océan la flotte de Tourville; ils étaient destinés à contribuer à la victoire de Beveziers, sur la côte d'Angleterre.

En 1694, la flotte de Toulon, forte seulement de 30 vaisseaux, sous les ordres de Tourville, ne s'en rendit pas moins maîtresse de la Méditerranée; deux ans plus tard, ce fut à Toulon que se firent les préparatifs secrets d'une descente en Angleterre, descente devenue sans objet par suite de la chute de Jacques II. L'avènement de Philippeaux de Pontchartrain au ministère vit commencer la décadence de Toulon; la dernière flotte importante qui en sortit sous le règne de Louis XIV, le 22 juillet 1704, commandée par le comte de Toulouze, grand amiral de France, alla livrer, près de Velez-Málaga, à la flotte anglo-batave un combat brillant, malgré une énorme infériorité de forces.

En 1707, l'ennemi, comptant avoir facilement raison de la France épuisée, résolut de lui porter le dernier coup en l'envahissant au midi. Pendant qu'une armée allemande et piémontaise, commandée par Victor-Amédée, duc de Savoie, et le célèbre prince Eugène, investissait Toulon par terre, la flotte anglo-batave, forte de 46 vaisseaux de ligne et de 29 galères à bombes et brûlots, lui fermait la mer. Ce fut le premier grand siège de Toulon. Après un bombardement qui n'eut d'autre résultat que d'endommager plus ou moins 600 maisons environ, les alliés, découragés, ayant épuisé leurs munitions et essuyé des pertes immenses, levèrent le siège et évacuèrent précipitamment toute la Provence. Peu de temps après, le célèbre corsaire Casard partit de Toulon avec la petite escadre à l'aide de laquelle il fit sur les Hollandais des prises considérables.

Sous la Régence, Toulon fut désolé, en même temps que Marseille, par une peste terrible (1720). Au mois de janvier 1721, un témoignage d'un historien contemporain, le

fléau redoubla d'intensité; il enleva jusque dans l'hôtel de ville les consuls Gavoty et Mocrin et ne disparut que vers le milieu du mois d'août, après avoir fait 15,783 victimes. Comme à Marseille, les autorités se signalèrent par leur dévouement. « Le premier consul d'Antrechaux, dit l'écrivain déjà cité, les consuls adjoints, Jacques Portalis et André Tournier, et les commissaires généraux, Garnier de Fonsblanche et Pierre de Creysse, les officiers de marine de Beauvais Thomas et d'Orves-Martiny, ainsi que l'évêque de Toulon, La Tour-du-Pin-Montauban, déployèrent un courage admirable et furent pourtant assez heureux pour échapper à cette horrible mortalité. » Vers la même époque eut lieu à Toulon la scandaleuse affaire du Père Girard et de la Cadrière, que l'on peut lire à l'article que nous lui avons consacré. V. CADRIÈRE.

En 1743, La Bruyère de Court, doyen des lieutenants généraux des armées navales de Louis XV, livra en vue du port de Toulon un combat fort vif aux amiraux anglais Rowley et Lestock, qui étaient venus bloquer une escadre espagnole hivernant dans la rade. L'ennemi dut battre en retraite, et l'escadre espagnole, protégée par notre flotte, fut assez heureuse pour gagner Carthagène. La Bruyère de Court rentra à Toulon le 13 avril avec quatre prises anglaises. Dans le cours de la même guerre, en 1747, les troupes de Marie-Thérèse et du roi de Sardaigne envahirent la Provence et menacèrent Toulon, tandis que la marine anglaise se présentait encore une fois devant les côtes; mais la bonne contenance de la ville et le souvenir du siège de 1707 suffirent à préserver la ville de toute attaque.

En 1756 partit de Toulon l'expédition qui eut pour résultat la prise de Minorque et de Port Mahon. Trois ans plus tard, le ministre de la marine, Nicolas Berruyer, corrompu par l'or de l'Angleterre et déclarant que la France n'avait pas besoin de flotte, mettait en vente les vaisseaux des ports et les « appareils » des magasins.

Toulon était désert quand le ministre Choiseul lui rendit une partie de son activité passée. Lorsqu'éclata la Révolution, Toulon fut le théâtre de désordres assez graves. Le célèbre club des Adorateurs de la liberté devint maître absolu du gouvernement de la ville; d'un côté, il expulsait les fonctionnaires. Le contre-amiral de Flotte, nouveau commandant de la marine, fut pendu au cours de ces troubles devant la porte de l'arsenal. Peu de temps après eut lieu le second siège de la ville (1793).

Pour châtier Toulon, la Convention décréta, sur la proposition de Barère, que la ville serait rasée, qu'il n'y serait conservé que les établissements nécessaires au service de la guerre et de la marine, que le nom infâme de Toulon serait supprimé et que cette commune s'appellerait Port-la-Montagne. Fréron, se chargeant de l'œuvre de démolition, requit à cet effet 12,000 maçons des départements environnants. Heureusement, il n'eut pas le temps de détruire et de raser la ville; le bon sens du pays l'en empêcha. Toulon reprit son nom après le 9 thermidor. La réaction s'y montra violente, et la République eut à vaincre plusieurs révoltes, tant de la population que des ouvriers du port et même des matelots.

Le 13 mars 1795, la flotte commandée par le contre-amiral Martin rentra à Toulon après un vif combat contre l'escadre anglaise en vue du cap Noli.

Un an plus tard se firent dans le port les préparatifs de la célèbre expédition d'Égypte; elle mit à la voile le 19 mai 1798, et on connaît le désastre qui l'entraîna à Aboukir. Le 13 juin 1801, le contre-amiral Lenoir partit de Toulon pour une expédition plus heureuse et qui aboutit à la victoire d'Algeras, gagnée sur une escadre anglaise très supérieure en force. Vers le même temps, c'est-à-dire sous le Consulat, Toulon, qui était déjà un chef-lieu d'arrondissement du Var, devint le siège d'un arrondissement maritime. Son premier préfet fut le contre-amiral Venec.

C'est à Toulon qu'en 1804, afin de mieux tromper l'ennemi, Napoléon fit préparer presque tout l'armement naval destiné à soutenir la flottille de l'Océan qui menaçait l'Angleterre. De là partirent en 1805 Villeneuve et Brueys, dont la flotte, réunie à celle de l'amiral espagnol Gravina, devait perdre peu après la bataille de Trafalgar, qui porta un coup désastreux à la marine française. Néanmoins, à dater de 1808, la rade de Toulon vit encore mouiller dans ses eaux une escadre considérable, confiée tour à tour au commandement des vice-amiraux Ganteaume, Alloumand et Emerin; mais cette escadre fut presque constamment bloquée par les Anglais.

En 1814, une division, composée de 2 vaisseaux partis de Toulon, alla livrer à l'ennemi un mémorable combat en vue des îles d'Hyères. Ce fut comme un reflet fugitif des meilleurs temps de notre marine. L'Empire tomba. Toulon lui était redevable de deux nouveaux bassins de construction et d'un système de défense plus complet, auquel contribuait puissamment le fort l'Empereur.

De Toulon partit, sous la Restauration, l'escadre française commandée par le vice-amiral de Rigny et destinée à la campagne de Grèce, que termina si brillamment la victoire de Navarin.

En 1830, c'est encore à Toulon qu'eurent lieu les préparatifs de l'expédition d'Alger, et c'est du port que partit la flotte considérable à laquelle fut due la conquête de notre grande colonie.

Enfin, les guerres d'Orient et d'Italie donnèrent au port de Toulon une animation, un aspect et un caractère qui rappelaient les grands jours de la marine sous Louis XIV et sous Louis XVI.

Toulon est la patrie de Louis Féraud, avocat au parlement de Paris et orientaliste distingué (1645-1699); du chevalier Paul, célèbre marin du dernier siècle; de Milet-Mureau, ancien ministre de la guerre, rédacteur du *Voyage de La Pérouse*; du marquis de Chabert, lieutenant général des armées navales et membre du Bureau des longitudes; du peintre Saint-Simon, du sculpteur Vassé, du vice-amiral Truguet, des généraux Laurin et Rose, d'Ortolan, professeur de droit et savant légiste, du poète Ch. Poncy et de M. Louis Jourdan, publiciste contemporain.

Toulon (SIÈGE DE). Tandis que soixante-dix départements s'insurgeaient contre la Convention, que les royalistes se mettaient partout à la tête des mouvements insurrectionnels et que Lyon s'apprêtait à soutenir un siège meurtrier contre les armées de la République, une trahison ourdie habilement livrait aux Anglais le port de Toulon (20 août 1793). Depuis longtemps ils entretenaient des intelligences dans cette ville, lorsque l'amiral Hood, commandant une de leurs escadres dans la Méditerranée, envoya à la municipalité de Toulon un bâtiment parlementaire avec une proclamation promettant à la ville secours et protection si elle voulait reconnaître Louis XVII. Après une longue et tumultueuse délibération, les sections acceptèrent. Une seconde proclamation fixa les conditions auxquelles l'amiral anglais consentait à recevoir en dépôt et à garantir la ville, ainsi que le port de Toulon; Louis XVII devait être reconnu roi de France; la flotte française, forte de 18 vaisseaux de ligne, serait désarmée dans le port et on ramènerait à terre les batteries de la rade. A ce prix, Hood s'engagea à prendre possession de la ville et du port au nom du roi de France, pour être rendus à la paix. La flotte française, animée d'une noble indignation contre ce marché conclu sur les bases d'une connivence criminelle, essaya de s'opposer à l'entrée de la flotte anglaise; mais les batteries de terre menacèrent de tirer sur elle, et les équipages de 7 vaisseaux seulement réussirent à se retirer; le reste tomba au pouvoir des Anglais, qui prirent aussitôt la garde des postes de terre et de mer et occupèrent la ville sans opposition. Bientôt une escadre espagnole, aux ordres de l'amiral Langara, se joignit à eux et débarqua 8,000 hommes qui occupèrent les forts environnants. Les Anglais essayèrent de se rendre maîtres des gorges d'Ollioules, seul passage par où l'on pût communiquer avec l'intérieur du pays; mais le général Carteaux, parti de Marseille le 25 septembre, fit échouer leur attaque et réserra l'ennemi dans l'enceinte des ouvrages extérieurs de la ville. En même temps, l'armée qui avait soumis Lyon fut envoyée pour réduire Toulon, avec plusieurs divisions de celle d'Italie. Ces troupes avaient à leur tête un homme qui, à l'intrepidité, joignait le coup d'œil militaire le plus prompt et le plus sûr. Aimé de ses soldats, il savait leur communiquer l'ardeur qui supplée à l'expérience et il avait l'art de les tenir soumis à une sévère discipline. Sous ses ordres commandaient d'excellents généraux, tels que Lapoye, Laharpe, Mouret et Garnier; l'artillerie était dirigée par un jeune homme de vingt-quatre ans, encore inconnu, et qui allait commencer à ce siège fameux la plus extraordinaire carrière militaire dont parle l'histoire; c'était Bonaparte. Ici, pour la suite des opérations, nous ne pourrions que répéter ce que nous avons déjà dit ailleurs. Nous envoyons donc le lecteur à notre article BONAPARTE; il y trouvera les détails les plus complets.

Toulon (VUES DE), tableaux de Joseph Vernet, au musée du Louvre. Ces Vues, au nombre de trois, font partie de la célèbre suite des *Ports de France*, que M. de Marigny chargea Vernet de peindre pour le roi Louis XV. Dans l'itinéraire que M. de Marigny dressa à l'intention du peintre, voici ce qui est dit à l'égard de Toulon : « Ce port, avec la petite et la grande rade, peut former plusieurs projets de tableaux, et il paraît qu'il en faudrait au moins trois : l'un qui comprendrait, avec quelques détails, les deux darses, en mettant dans une partie le lancement à l'eau d'un vaisseau de guerre et dans l'autre l'équipement d'une escadre, et observant l'exactitude du local autant qu'il sera possible, pour les emplacements des vaisseaux désarmés et des bâtiments civils de l'arsenal. Un autre tableau serait pour une escadre de vingt vaisseaux prêts à partir de la petite rade, avec quelques galères, flûtes et autres bâtiments. Enfin, un troisième tableau serait pour représenter la rentrée d'une escadre en grande rade par un mauvais temps. Dans ce tableau, on peut comprendre les îles d'Hyères, pour mieux caractériser la grande rade de Toulon. » Joseph Vernet ne s'est conformé qu'à demi à ces prescriptions de l'itinéraire; il s'est occupé, avant tout, de faire des tableaux mouvements, pittoresques, et il a choisi les

points de vue et les épisodes qui lui ont paru les plus propres à cet effet. « Évidemment, dit M. Lagrange (*Joseph Vernet et la peinture au XVIII^e siècle*), l'itinéraire a été rédigé par un homme de mer; il indique toujours comme sujet principal à encadrer dans la vue topographique un épisode maritime comme celui de la localité. Au contraire, J. Vernet fait de la vue topographique le motif central du tableau, et il brode tout autour, comme une guipure élégante, les épisodes de figures ou de paysages terrestres que la localité lui fournit. L'homme de mer met en panne devant le port; du pont de son bâtiment, il découvre la terre, ainsi qu'un panorama; il cherche le caractère dans les bâtiments qui tiennent la mer autour de lui. Le peintre fait de la mer la toile de fond, amène les bâtiments à quai et ne craint pas de reculer dans l'intérieur des terres pour mieux composer son tableau. Il cherche aussi le caractère local, mais il le déplace, et de maritime il le fait pittoresque. »

La première *Vue de Toulon* peinte par Vernet est prise d'une bastide située à mi-côte de la montagne à laquelle la ville est adossée; une foule de figures anime les premiers plans. Ce sont des Toulonnais et des Toulonnaises qui viennent se reposer et se distraire à la campagne; les uns arrivent en voiture, d'autres sont montés sur des ânes; d'autres ont préféré gravir à pied les sentiers rapides de la montagne. Les premiers venus sont déjà occupés à jouer aux boules ou se livrent à d'autres amusements; des chasseurs apportent du gibier. Au loin se déroulent la ville et la rade de Toulon. Ce tableau porte l'inscription suivante : « Peint par Joseph Vernet à Toulon, 1756. »

La seconde *Vue* est prise de l'angle du parc d'artillerie; des canons, des bombes, des piles de boulets garnissent les premiers plans du tableau; des soldats et des employés de navire vont, viennent, travaillent au milieu de cet encombrement; les uns nettoient les pièces d'artillerie ou les changent de place; les autres transportent les projectiles; des officiers font faire l'exercice à leurs hommes. Quelques curieux examinent tout ce mouvement; parmi eux on reconnaît le peintre, à qui l'intendant de la marine et divers autres personnalités font les honneurs de l'arsenal. Dans le fond, on aperçoit le port Neuf rempli de vaisseaux. Des vapeurs argentines estompent ce lointain. Ce tableau est un des meilleurs qu'ait peints J. Vernet.

La troisième *Vue* est prise du côté des magasins aux vivres, sur le quai du port Vieux. Des officiers surveillent l'embarquement de provisions à bord des vaisseaux du roi. Au fond se déroule une partie du port Neuf. Ce tableau est signé et daté de 1756.

Les trois compositions que nous venons de décrire ont été exposées au Salon de 1757. Elles ont été gravées par Cochin et Le Bas. Plusieurs autres *Vues de Toulon* ont été peintes par divers artistes; il nous suffira de citer : la *Vue d'une partie du port et de la rade de Toulon*, lors du départ de Bonaparte pour l'Égypte, tableau exposé par Jacques Tauriel au Salon de 1801; *Vue de la rade de Toulon*, prise des environs d'Hyères, par Ricois (Salon de 1839); la *Vue de la rade de Toulon*, prise de la Seyne, par Louis Lottier (Salon de 1841); la *Vue de l'entrée de la grande rade de Toulon*, prise du fort Lamignon, par Auguste Émeric (Salon de 1841); la *Rade de Toulon au soleil couchant*, par V. Courdoun (Salon de 1857); une *Vue de Toulon*, par Morel-Fatio (Salon de 1857); une *Vue des environs de Toulon*, par Auguste Aiguier (Salon de 1865); une *Vue de la rade de Toulon prise du coteau des Tamaris* et une *Vue de Toulon prise du fort Napoléon*, par A. de Curzon (Salons de 1872 et de 1873). M. Bonhomme a exposé en 1868 deux gravures représentant la *Nouvelle fonderie de Toulon*. Au musée de Versailles est un tableau d'Al. Péron, qui a été exposé au Salon de 1839 et représente la *Reprise de la ville et du port de Toulon* en 1793.

TOULON, village de l'Allier, canton et arrond. de Moulins; 917 hab. Belle église romane, classée parmi les monuments historiques; antiquités gallo-romaines.

TOULON, ruisseau de la Dordogne. Il prend sa source aux environs de Périgueux et va se perdre dans l'Ille. Ce ruisseau met en mouvement, dès sa naissance, deux moulins, une fabrique de cadis et d'étamines et une scierie mécanique. A sa sortie du roc calcaire, c'est, dit M. Célestin Port, un abîme couvert de joncs, de mousse et de nénufars, dont on n'a pu mesurer la profondeur. Le débit apparent de l'eau en cet endroit est de 1,200 mètres cubes par vingt-quatre heures; mais dans l'intérieur du gouffre s'ouvrent des fissures bien autrement importantes, puisque le débit journalier est évalué à 26,000 mètres cubes. A 300 mètres de là, c'est presque une rivière. Deux inscriptions du musée de Périgueux attestent que la source fut utilisée par les Romains. « Une légende rapporte que l'ennemi ayant empoisonné l'Ille, l'armée française, campée dans la plaine, allait périr de soif et de misère, quand l'empereur Charlemagne, frappant le sol de la pointe de son épée, en fit ruisseler la source libératrice. »

TOULON-SUR-ARROUX, bourg de France (Saône-et-Loire), ch.-l. de canton, arrond. de Charolles, sur la rive gauche de l'Arroux, au confluent de la rivière des Pontins; pop.

aggl., 1,234 hab. — pop. tot., 1,832 hab. Beau pont en pierre de 13 arches; église remarquable par son ancienneté. Toulon occupe l'emplacement d'une station romaine (*Telonum*), et de curieuses médailles sont fréquemment découvertes dans ses environs.

TOULONGEON (Jean de), grand maréchal de Bourgogne, né vers 1380, mort vers 1424. Il entra de bonne heure au service de Jean sans Peur, se signala par sa bravoure et par son aptitude pour les affaires et acquit beaucoup de réputation pendant les guerres civiles qui déchirèrent la France. Devenu un des chefs de l'armée du duc de Bourgogne, il se distingua particulièrement à la prise de Paris, de Pontoise, de Chartres, de Montlhéry et reçut du duc Philippe le Bon, en récompense de ses services, les fonctions de gouverneur et de capitaine général des états de Bourgogne (1422), ce qui faisait de lui le second personnage de l'Etat. En 1423, il prit le commandement de l'armée des Bourguignons, qui se joignit à celle des Anglais, remonta l'Yonne jusqu'à Coulange, détruisit à Crevant la seule armée que Charles VII eût sur pied et interrompit par là toute communication entre les provinces où ce prince régnait et les provinces où il avait des partisans. Toutefois, des Ecossais et un corps de cavalerie italienne vinrent au secours de Charles VII. Le maréchal de Bourgogne se trouvait devant Mâcon, dont la place était sur le point de se rendre, lorsque tout à coup les Italiens, renforcés par des compagnies lyonnaises, fondirent sur sa troupe et la taillèrent en pièces. Toulangeon fut lui-même fait prisonnier et mourut peu après.

TOULONGEON (Antoine de), homme de guerre bourguignon, frère du précédent, mort en 1432. Il combattit longtemps auprès de son frère pour le duc de Bourgogne, s'efforça en 1419, mais en vain, de détourner Jean sans Peur de se rendre à l'entrevue de Montereau, où ce prince fut assassiné, et fut chargé peu après, par le duc Philippe le Bon, de se rendre en Angleterre pour y demander des secours. Après la mort de son frère, vers 1424, il lui succéda comme gouverneur et grand maréchal de Bourgogne et continua à prendre une grande part aux guerres qui déchiraient la France. Il reprit Crevant et Mailly, fit lever le siège de Corbigny et remporta l'un des plus brillants succès des Vosges, malgré l'infériorité du nombre, une victoire complète sur les troupes de René d'Anjou (2 juillet 1431). Ce prince étant tombé entre ses mains, Toulangeon l'envoya à Dijon, reçut de lui pour rançon, l'année suivante, 200,000 écus d'or et mourut peu après.

— Son frère, André de Toulangeon, fut, de 1418 à 1420, grand écuyer de France, se démit de cette charge après la rupture du duc de Bourgogne avec le roi de France, assista à la bataille de Vimeux (1421), fut chargé en 1429 d'aller demander en mariage, pour le duc Philippe le Bon, la fille du roi de Portugal, Isabelle, qu'il amena en Bourgogne, et il épousa lui-même une fille naturelle du duc. André mourut dans le Levant, où il s'occupait des préparatifs d'une croisade.

TOULONGEON (Marie-Marguerite-Joséphine d'Aubigné, marquise de), femme auteur, née à Paris en 1746, morte à Fontainebleau en 1805. Elle était fille de Cécile de Boufflers et de Louis d'Aubigné, dernier rejeton de la maison d'Aubigné, célèbre par Mme de Maintenon et par Agrippa d'Aubigné. A dix-neuf ans, elle fut unie au marquis de Toulangeon, lieutenant général des armées du roi et commandant de Besançon. Pendant la Révolution, Mme de Toulangeon fut jetée en prison, et resta à Sainte-Pélagie jusqu'après le 9 thermidor (27 juillet 1794). Mise alors en liberté, elle se retira à Fontainebleau, où elle mourut à l'âge de cinquante-neuf ans. Elle a laissé un ouvrage, fruit de ses souvenirs et de ses loisirs à Fontainebleau : *Lettres de la Vendée jusqu'au mois d'août 1795* (Paris, 1801, 2 vol. in-12).

TOULONGEON (François-Emmanuel, comte de), général, constituant, littérateur français, né au château de Champville (Haute-Saône) en 1748, mort en 1812. Il fit ses études au séminaire de Saint-Sulpice, mais renonça à la carrière ecclésiastique, à laquelle on le destinait, pour embrasser celle des armes. Il se lia avec les hommes les plus distingués de son temps et se démit de son régiment des chasseurs de Franche-Comté, dont il était colonel, pour se livrer tout entier aux lettres. Nommé député de la noblesse aux états généraux, il se réunit au tiers état avec la minorité de son ordre, s'occupa principalement de l'organisation de l'armée, de l'instruction publique et des ponts et chaussées et vota toujours avec les libéraux modérés. A la fin de la session, il se retira dans sa terre de Sozy (Nièvre), s'occupant de science, de philosophie et de compositions artistiques. L'Institut lui ouvrit ses portes dès 1797. En 1802, il prit place au Corps législatif, où il fut renommé en 1809. Ses principaux ouvrages sont : *Principes naturels et constitutifs des assemblées nationales* (1788, in-8°); *Manuel révolutionnaire ou Pensées morales sur l'état politique des peuples* (1796); *Histoire de France depuis la Révolution de 1789* (1801-1810, 7 vol. in-8°), avec cartes et plans, livre que l'on peut encore consulter avec fruit pour la partie militaire; *Manuel du Muséum français*

(Paris, 1802-1808); *Recherches historiques et philosophiques sur l'amour et sur le plaisir* (1807, in-8°), poème en trois chants; une traduction des *Commentaires de César* (1813, 2 vol. in-8°). — Son frère aîné, le marquis de Toulangeon, émigra et devint lieutenant général au service de l'Autriche.

TOULONNAIS, AISE s. et adj. (tou-lo-nè, è-ze). Géogr. Habitant de Toulon; qui appartient à cette ville ou à ses habitants : *Les Toulonnais*. La population Toulonnaise.

TOULOS, lac de la Russie d'Europe, gouvernement d'Olonets, à 220 kilom. de Pöviatnez, par 63° 30' de latit. N. et 28° 20' de longit. E.; 44 kilom. du N. au S. sur 10 kilom. de largeur. Il renferme quelques îles et offre des côtes très-découpées.

TOULOU s. m. (tou-lou). Ornith. Syn. de coucal, genre d'oiseaux voisin des coucous.

TOULOURRE ou **TOULOURRE** (*Camus*), rivière du département des Bouches-du-Rhône. Elle prend sa source près du village de Venelles, arrond. d'Aix, coule à l'E.-N.-O. jusqu'à Pélissane, où elle tourne au S.-O., passe près de Salon et va se perdre dans l'étang de Berre, à peu de distance de Saint-Chamas, après un cours d'environ 50 kilom. « Dans la partie inférieure de son cours, dit le *Dictionnaire géographique universel*, la Toulourre est encaissée par des bancs de rochers qui, en plusieurs endroits, ont été visiblement taillés de main d'homme; ce prodigieux travail ne peut être attribué qu'aux Romains; il a été fait pour recevoir les eaux de la Durançe, et il est probable que le *Camus* était navigable et qu'on pouvait, de l'étang de Berre, remonter par ce canal à Salon, et de là à Pertuis, sur les bords de la Durançe. Aux collines de Gros-Majour, près de Grans, sur la rive gauche de la Toulourre, on trouve encore des ruines assez considérables et deux restes d'anneaux de fer scellés dans le rocher; selon la tradition du pays, il y avait dans ce lieu une ville romaine. Entre Grans et Saint-Chamas, le sol est coupé de collines qui renferment des bassins sans écoulement et qui étaient originellement des lacs : tels sont ceux de Cabasse, de Combas, de Belval ou Cros-du-Vent; ces bassins ont été desséchés au moyen de canaux souterrains, qu'on a creusés et taillés dans le roc, pour conduire les eaux dans le lit de la Toulourre. Ces canaux existent encore et servent au même usage; ils sont évidemment l'ouvrage des Romains. Toute la partie du lit de la Toulourre qui est entre Cornillon et son embouchure a été taillée dans le roc, et c'est sur cette partie du canal que s'élève le fameux pont Flavien. »

Non loin de Saint-Chamas, la Toulourre est traversée par deux ponts très-remarquables; l'un, sur lequel passe le chemin de fer de Paris à Marseille, se compose de quarante-neuf arches à plein cintre et a 305 mètres de longueur; l'autre, dont la fondation remonte à l'époque de la domination romaine, porte le nom de pont Flavien. « Il se compose, dit M. Ad. Joanne, d'une seule arche à plein cintre, appuyée contre des rochers. A chacune de ses extrémités s'élève un arc corinthien, couronné d'une frise extérieure. Au-dessus de l'entablement, supporté par des pilastres, est sculpté un lion. Ce pont, vraiment remarquable par ses belles proportions et par son élégante simplicité, mesure 21m,40 de longueur et 6m,20 de largeur; la hauteur des arcs jusqu'au-dessus de l'entablement est de 7 mètres. »

TOULOURRE (Louis VENTRE, seigneur de LA), jurisconsulte et littérateur provençal. V. LA TOULOURRE.

TOULOUCCOUNA s. m. (tou-lou-kou-na). Bot. Espèce du genre carapa.

TOULOUNG, ville de la Guinée supérieure, sur la côte de Sierra-Leone, dans le pays de Bullom.

TOULOUSAIN, AINE s. et adj. (tou-lou-zain, è-ne). Géogr. Habitant de Toulouse; qui appartient à cette ville ou à ses habitants : *Les Toulousains*. La population Toulousaine.

TOULOUSAIN, ancien petit pays de France, dans le Languedoc, dont Toulouse était le chef-lieu. Ce pays est compris aujourd'hui dans les départements de la Haute-Garonne et du Tarn-et-Garonne.

TOULOUSE, ville de France, ancienne capitale du Languedoc, aujourd'hui chef-lieu du département de la Haute-Garonne, à 146 mètres au-dessus du niveau de la mer, sur les deux rives de la Garonne et au point de jonction des canaux du Midi, Latéral et Saint-Martory; pop. aggl., 100,582 hab. — pop. tot., 124,852 hab. La population de Toulouse augmente d'année en année dans des proportions considérables; elle n'était que de 59,639 hab. en 1831. Siège d'une cour d'appel et de tribunaux de première instance et de commerce, d'un archevêché qui a pour suffragants les évêchés de Montauban, de Paniers et de Carcassonne; quartier général de la dixième division militaire; université comprenant une Faculté de droit, une Faculté des sciences, une Faculté des lettres, une école de médecine et de pharmacie; lycée, école vétérinaire, observatoire, école des beaux-arts et des sciences industrielles, Académie des Jeux floraux; bibliothèque publique, mu-

sées, nombreux établissements de bienfaisance, etc. L'arrondissement de Toulouse comprend 12 cantons, 130 communes et 203,254 hab.; 159,979 hectares de superficie. Entrepôt véritable des départements du Midi : commerce de blé. Industries principales : ébénisterie, chapellerie, impression d'indiennes; préparation des cuirs et maroquins; fabriques de draps, de papiers, de faux, de limes et d'acier, de carrosserie et de sellerie; vitraux renommés.

Toulouse est divisée par la Garonne en deux fractions inégales; sur la rive droite est la ville proprement dite; sur la rive gauche s'étend le faubourg de Saint-Cyprien, qui a été en partie détruit par l'inondation de 1875. Ce faubourg, d'une superficie égale environ à la moitié de la ville haute, offrait une énorme agglomération de maisons défectueusement construites et dont la plupart n'ont pu résister à la violence des eaux; la ville haute elle-même est mal bâtie, laide, monotone, aux rues étroites, tortueuses et mal pavées; mais elle s'embellit tous les jours et possède un grand nombre de monuments intéressants. Au moyen âge, quatre ponts de bois faisaient communiquer les deux rives de la Garonne : le pont de Comminges, le pont Vieux, le pont Neuf et le pont du Bazacle. Ces ponts ont été successivement emportés par les inondations. Un seul pont de pierre traverse aujourd'hui la Garonne; c'est le pont Neuf, construit au xvie siècle, aux frais de la ville. Le 7 janvier 1543, on jeta avec une grande pompe le fondement de la première pile; la deuxième fut faite l'année suivante, la troisième en 1553, la quatrième en 1560, la cinquième en 1576, la sixième en 1579. En 1626, il ne restait plus qu'une arcade à faire, tous les piliers étant fondés dans l'eau, nous apprend l'annaliste de l'hôtel de ville. Les plus habiles architectes de la province travaillèrent à la construction du pont Neuf, sous la direction de Nicolas Bachelier, qui n'eut pas le bonheur de voir son œuvre achevée et qui en légua la continuation à son fils Dominique, aidé de Souffron. L'arc de triomphe, massif et lourd, qui s'élevait à l'extrémité du pont, sur la rive gauche, fut construit sous Louis XIV, par François Mansart. Il portait d'un côté la statue de Louis XIII à cheval, de l'autre une inscription en vers latins, gravée en 1667, à la louange du duc de Verneuil, fils naturel de Louis XIV. Cet arc de triomphe a été démolé. A l'extrémité du pont Neuf s'élève le Château-d'Eau, dû à M. Abadie et divisé en trois parties : le soubassement, la tour et le lanternon, d'une hauteur totale de 23 mètres. Ce Château-d'Eau, construit en 1824, peut fournir par jour 5 millions de litres d'eau filtrée distribués par 120 bornes-fontaines, 12 gerbes, 5 abreuvoirs et 5 fontaines monumentales. Le pont Saint-Michel a été construit en 1842. Deux de ses arches seulement sont bâties dans le lit de la Garonne; les autres reposent sur des îlots, que forment en cet endroit les bras du fleuve. Le pont de Tunis est un pont de brique terminé en 1516; il relie la rive droite de la Garonne à l'île de Tunis, langue de terre bornée d'un côté par le fleuve et de l'autre par le canal de fuite des moulins du château. Avant la Révolution, cette île jouissait de nombreux privilèges; les criminels qui parvenaient à s'y réfugier y trouvaient un asile presque toujours respecté par la justice. Le quai le plus important de Toulouse s'étend du pont Neuf au moulin du Bazacle, sous les noms de quai de la Daurade, quai de Brienne et quai Saint-Pierre; il a été construit en 1765 par le cardinal Etienne-Charles de Loménie de Brienne, archevêque de Toulouse. Deux statues ont été élevées par les Toulousains en l'honneur des hommes illustres nés dans leur ville. La statue de Cujas orne, depuis 1850, la place du palais de justice. A l'extrémité de l'allée La Fayette, près du canal de la Gare, se dresse la statue de Riquet, sculptée en marbre blanc par M. Griffoul-Duval. Riquet est représenté debout, un manteau jeté sur les épaules, tournant le dos au canal. L'inscription suivante a été gravée sur le piédestal : «

À
PIERRE-PAUL RIQUET,
LA VILLE
DE TOULOUSE.

Près de l'observatoire, sur la colline qui domine la gare du chemin de fer et d'où l'on découvre une belle vue, se dresse un obélisque destiné à rappeler la bataille du 10 avril 1814.

Nous avons dit plus haut que Toulouse renferme un grand nombre de monuments intéressants; en voici la description :

La cathédrale de Saint-Etienne, fondée, suivant la légende, au III^e siècle, se compose de plusieurs parties, non-seulement distinctes par leur architecture, mais ne se reliant pas même entre elles. Les parties les plus dignes d'attention sont la galerie percée à jour et l'immense rosace qui surmontent le portail; le clocher, disgracieux, mais très-élevé, qui contenait autrefois la grande cloche Cardailhac, transformée pendant la Révolution en monnaie de billon, et le chœur, autour duquel regnent dix-sept chapelles décorées à la moderne.

L'église romane de Saint-Saturnin ou de Saint-Sernin, la plus belle de Toulouse, sans

contredit, est ainsi nommée d'un martyr chrétien qui fut attaché par les pieds à un taureau sauvage. Bien qu'elle paraisse construite d'un seul jet, trois époques différentes ont contribué à son érection. Nous empruntons la description suivante à l'excellent *Itinéraire des Pyrénées* de M. Ad. Joanne : « Les parties les plus anciennes, qui sont le chœur et les transepts, ne peuvent pas remonter au delà du xie siècle. Au xiv^e siècle, on continua la façade, qui est demeurée inachevée jusqu'à nos jours, puis on éleva les deux derniers étages de la tour centrale et la flèche qui la surmonte. Dans le xv^e siècle, on termina la galerie de la nef. A l'extérieur, la partie la plus intéressante de Saint-Sernin est l'abside, flanquée de ses cinq chapelles. La chapelle du milieu est éclairée par cinq fenêtres; les autres n'en ont que trois. A droite et à gauche en avant de l'abside s'étendent les deux parties du transept, flanquées chacune de deux chapelles construites sur le même plan. L'abside elle-même forme comme un soubassement au-dessus duquel s'élève le chevet de l'édifice, percé de gracieuses fenêtres. Toutes ces constructions semblent s'appuyer mutuellement pour servir de base à la tour, qui s'élève au point de jonction des bras de la croix. De cet ensemble résulte, comme l'a dit M. Mérimée, une disposition pyramidale des plus heureuses, qui frappe de loin le spectateur.

On peut entrer dans l'église, soit par la porte de la façade située à l'occident, soit par la porte du S. (la porte Miéreville), située en face de la rue du Four et précédée d'un charmant portail isolé, malheureusement mutilé, que Nicolas Bachelier construisit dans le style de la Renaissance; soit par la porte des Comtes, qui s'ouvre à l'extrémité du transept droit, en face de la rue Bellegarde. A droite et à gauche de la grande nef, haute de 21 mètres, s'étendent deux nefs latérales, dont les deux premières ont plus de 9 mètres, et les deux autres plus de 7 mètres de hauteur. Les deux nefs sont nues et n'ont pas de chapelles.

L'axe de l'édifice a quatre déviations, peu apparentes à l'œil et que des mesures prises avec le plus grand soin ont pu seules faire découvrir; sa longueur totale est de 109 mètres. Chaque transept a 22m,04 de longueur à partir du centre du clocher, sur 8m,60 de largeur. L'une des chapelles du transept du midi (droite) renferme un Christ byzantin très-remarquable. Dans le transept du nord s'ouvre la chapelle où le cadavre du maréchal de Montmorency fut déposé après son exécution, en 1632. Le chœur n'offre rien de bien curieux; on y remarque seulement la dernière stalle haute à gauche, représentant un porc assis dans une chaire; on lit à côté : *Calvin le Porc*, P. t. (ruechant).

Le pourtour de l'abside, nommé par le peuple le Tour des corps saints, est l'objet d'une vénération particulière, à cause des reliques qu'il contient. A gauche, devant la chapelle de Saint-Georges, est suspendu un *ex-voto* solennel, consacré à l'apôtre de Toulouse et aux reliques des saints de la basilique, pour demander à Dieu la cessation de la peste qui décima la ville en 1520. Il consiste en une représentation en bois et en relief de la basilique de Saint-Sernin, entourée de son mur d'enceinte, défendue par ses tours et son artillerie. La flèche élançée de l'église domine l'enceinte et l'édifice, où conduisent huit portes protégées par des créneaux. On remarque, à peu de distance de la basilique, l'ancien donjon de la ville qui faisait partie du Capitole; il était flanqué de quatre tourelles qui ont été démolies de nos jours, et surmonté d'une Renommée en bronze, ouvrage attribué aux élèves de Bachelier; elle a été transportée sur la colonne de la place Dupuy.

Vis-à-vis de la chapelle du Saint-Esprit, en dehors et à la hauteur des balustrades du baldaquin, les amateurs remarqueront une belle *Sainte Famille* attribuée au Corrège, et très-bien placée, qui orne autrefois la galerie du comte Dubarry. N'oublions pas de mentionner enfin, avant de descendre dans les cryptes, les curieux bas-reliefs incrustés dans le mur du sanctuaire et qui, selon les auteurs de la monographie de Saint-Saturnin, ont peut-être appartenu au cycle carlovingien. Les cryptes de Saint-Sernin contenaient autrefois un très-grand nombre de reliques, apôtres, confesseurs, docteurs, vierges, etc. Mais, en 1794, toutes les chasses d'or et d'argent qui renfermaient les corps saints furent enlevées; les reliques furent conservées, dit-on, par le P. Hubert, curé constitutionnel de Saint-Sernin. Privées de leurs anciennes richesses, mutilées d'abord, puis recouvertes d'une couche de plâtre et de chaux, les cryptes restèrent longtemps dans le plus triste état d'abandon et de ruine. Elles ont été restaurées sous la direction de M. Mege. Le sacristain chargé de les montrer aux étrangers signale surtout à l'attention des visiteurs la chaise qui contient le chef de saint Thomas d'Aquin, et qui a été transférée soigneusement le 18 juillet 1852 à la chapelle du Saint-Esprit. Deux grandes tables de marbre blanc incrustées dans les murs des deux escaliers portent deux longues inscriptions qui énumèrent, à la suite d'un précis historique, toutes les reliques conservées à Saint-Sernin, et constatent que ceux qui visitent les sept principaux autels de cette

église abbatiale obtiennent des indulgences pareilles à celles que l'on acquiert devant les sept autels de l'église de Saint-Pierre de Rome. M. de Camille (*Bulletin monumental*, t. XVIII, p. 489) signale dans les reliques conservées à la sacristie deux magnifiques chapes, l'une du xiii^e siècle, d'une richesse extraordinaire, et l'autre plus ancienne.

La hauteur totale du clocher, prise du dallage de l'église et sans y comprendre le pyramidon, la boule et la croix, est de 63 m. 72. De la galerie, on découvre un immense panorama sur Toulouse, les plaines et les collines du Languedoc, et toute la chaîne des Pyrénées.

L'église des Jacobins, transformée depuis la Révolution en caserne d'artillerie, est divisée en deux nefs par une rangée de longues colonnes. Sur le flanc N. de l'édifice s'élève un beau clocher qui ne communique avec la nef que par une arcade et qui date de 1294. Toute sa construction est de brique, sauf les bandeaux, les gargouilles, les chapiteaux, les pinacles, qui sont en pierre, et les colonnettes de la balustrade supérieure, qui sont en marbre.

L'église des Cordeliers, qui sert de magasin à fourrage, se compose d'une grande nef ogivale flanquée de dix-huit chapelles.

La Daurade (dorée), bâtie en 1746, d'après le plan de l'architecte Hardi, a remplacé une église construite, dit-on, sur les ruines d'un temple d'Apollon. On y remarque des tableaux de M. Roques; la statue de Notre-Dame-la-Noire, qu'on invoquait et qu'on portait en procession dans les temps de calamités, et le monument du poète Godolin. D'après une tradition contestée, Clémence Isaure aurait été ensevelie dans la même église.

La Dalbade (*dealtaba*, blanche), ainsi nommée des saules ou aubiers qui ombrageaient autrefois la rive du fleuve sur laquelle elle est bâtie, est un édifice du xve siècle, dont l'intérieur se compose d'une nef extrêmement hardie. Le portail, œuvre de Nicolas Bachelier, est un des meilleurs morceaux de la Renaissance.

L'église du Taur, en dépit de l'antique légende qui s'y rattache et qui a trait au martyre de saint Saturnin, est un monument du xve siècle, bâti sans doute sur l'emplacement de la première chapelle du même nom.

L'église Saint-Pierre possède un beau tombeau byzantin et un autre orné de remarquables statues par François Lucas, artiste toulousain.

Le Capitole (*Capitolium* ou *caput Tolus*), hôtel de ville de Toulouse, forme l'un des côtés de la place qui porte son nom; c'est un grand édifice d'une valeur architecturale bien inférieure à sa réputation; il a été construit de 1756 à 1760 par Caumont, dans le style ionique. Huit colonnes de marbre incrustées sur un fronton triangulaire dont le tympan a été consacré depuis un siècle à tous les souverains qui ont régné sur la France. Au fond de la première cour, où Montmorency eut la tête tranchée en 1632, se trouve une belle porte construite par Bachelier; au delà de cette porte, un grand escalier, qui s'ouvre sur la gauche, monte à la salle des pas perdus, où sont exposés quatre tableaux rappelant des épisodes de l'histoire de Toulouse. La plus belle salle, dite Salle des Illustres, est ainsi nommée parce qu'elle renferme les bustes de quarante-trois des plus illustres Languedociens. On y remarque ceux du peintre Antoine Rivalz, du poète Campistron, du compositeur Dalayrac, de Paul Riquet, de Pierre de Fermat, célèbre géomètre; du poète Gondolin, du jurisconsulte Cujas, du savant bénédictin dom Vaissette, etc. A gauche de cette salle s'ouvre la salle de Clémence Isaure, où l'Académie des Jeux floraux tient ses séances; on y voit la statue en marbre blanc de la fondatrice. La salle des archives possède le glaive, prétendu authentique, qui trancha la tête de Henri de Montmorency.

Le palais de justice, ancien palais du parlement de Toulouse, occupe l'emplacement de l'ancien château Narbonnais dont on voit encore un pan de mur. On y remarque trois salles curieuses, dont les plafonds sont ornés de sculptures. La place qui s'étend devant la façade principale est ornée de la statue de Cujas.

Le Musée, un des plus riches de la province, occupe, dit M. Adolphe Joanne, les restes d'un couvent d'augustins, monument du xve siècle, très-remarquable. Le petit cloître ou galerie de la Renaissance, construit au xvi^e siècle, sur les dessins d'Amboise Prédau, est orné de bas-reliefs de ce moine. Une gracieuse fontaine en décore le milieu, et un monument en marbre y a été élevé à la mémoire du peintre Gros, originaire de Toulouse. Une porte élégante, style Renaissance, conduit du petit cloître dans le grand, dont les longues galeries (xvi^e siècle) encadrent un joli jardin où reposent les derniers moines augustins. Un clocher de brique (xvi^e siècle) domine ce cloître, où sont réunies de nombreuses antiquités, collection, la plus riche de France, d'objets trouvés dans les cavernes de l'âge de pierre; autels votifs dédiés aux divinités topiques des Pyrénées; série, sans rivale en France, de 40 têtes impériales en marbre, trouvées dans les fouilles de *Calagorris*, près de Martres; charmante tête de Venus, en marbre blanc, trouvée à Martres; curieuses mosaïques à personnages; dalles sépulcrales; statues tombales du moyen

âge; moulages du cloître de Moissac, etc. Dans les salles du premier étage sont disposés des centaines de vases peints, des bustes, des figurines, statuettes, armes, instruments de diverses civilisations antiques, papyrus, bijoux, peintures tirées de Pompéi, croix, émaux, sculptures sur albâtre et sur bois, sceaux, médaillons, etc. Les antiquités du musée comprennent 9,000 objets; le médaillier renferme 4,247 pièces.

La salle des plâtres, à laquelle donne entrée l'ancien portail restauré du chapitre de Saint-Étienne, occupe l'emplacement de l'ancienne chapelle de Notre-Dame-de-la-Pitié, belle construction à deux nefs. On y voit une collection de figures moulées sur l'antique.

Un escalier hardi conduit au musée de peinture, dont la salle principale occupe l'ancienne église des Augustins. Ce musée comprend près de 500 toiles. L'école italienne y est représentée par le Bassano, Caravage, Annibal Carrache, le Guerchin, Guido Reni, le Pérugin, Raphaël, Salvator Rosa, Murillo (*Légende de saint Diego*) est le seul maître espagnol méritant mention. Bloemen, Breughel de Velours, Philippe de Champagne, Crayer, Van Dyck, Jordans, Karel Du Jardin, Van der Meulen, Rubens, Ruisdael, G. Seghers, Wouwermans sont les principaux représentants des écoles flamande, allemande et hollandaise. Pour l'école française, nous citerons : Coignet, Eug. Delacroix, le baron Gérard, Gérôme, Glaize, Gros, Ch. Lafosse, Lagrenée, Largillière, Natoire, Oudry, Pousin, Restout, Rigaud, Roques, J. Stella, Tournier, de Troy et Valentin.

Le musée ethnographique, dû en grande partie à M. de Roquemaurel, capitaine de vaisseau, renferme un grand nombre d'objets chinois.

La bibliothèque publique, formée en partie de la bibliothèque de Saint-Étienne ou du Clergé, en partie de la collection de Lefranc de Pompignan, possède plus de 60,000 volumes et 700 manuscrits. On y remarque des éditions du xve siècle et du commencement du xvi^e et des volumes rares.

Toulouse possède un grand nombre d'hôtels et de maisons, dont plusieurs classes parmi les monuments historiques : l'hôtel d'Assézat, situé au carrefour qui forment les rues du Pont-Neuf, des Marchands, de la Bourse, de l'Ecluse et des Paradoxe, est un beau monument du xvi^e siècle, malheureusement mutilé et dégradé. La porte a perdu ses clochetons et ses tourelles; mais elle a conservé un beau fronton. Deux corps de bâtiments qui entourent la tour Carrée présentent trois sortes de colonnes superposées : ionique ornée au rez-de-chaussée, toscane au premier étage et corinthienne au deuxième étage. A leur point de jonction s'élève en demi-saillie la tour de l'Escalier, terminée par une flèche et un clocheton, décorée dans le même style. La porte est ornée de colonnes torses qui servent d'appui à un cartouche sur lequel on lit le millésime 1555; les battants à compartiments sont consolidés par des clous à tête fleuronnée. Si l'on doit en croire la tradition, cet hôtel aurait été construit d'après les dessins du Primatice.

La Maison de pierre, œuvre du xvi^e siècle, a été construite avec les pierres provenant d'un ancien temple païen, consacré probablement à Pallas. Sa façade a été complètement restaurée. Elle présente un portail formé de deux portes séparées l'une de l'autre par une élégante colonne et encadrées de chaque côté par deux colonnes accouplées. Huit massives colonnes cannelées, à demi engagées dans la muraille, décorées de bas-reliefs à mi-hauteur et séparées par des fenêtres élégantes, complètent la façade. L'intérieur, plus orné et mieux fini, n'a ni la même lourdeur ni la même originalité.

L'hôtel Labordes ou de Fleury est une construction Renaissance, œuvre de Bachelier et peut-être sa meilleure. On remarque surtout les fines sculptures de la cour. Chaque croisée est accolée de deux statues d'une vie merveilleuse; l'ensemble est des plus harmonieux.

L'hôtel Catelan, actuellement hôtel Felzins, construit, dit-on, par Bachelier, présente un portail en forme d'arc à plein cintre, flanqué de quatre colonnes corinthiennes cannelées soutenant un entablement et une frise à bossages en marbre de couleur. A droite et à gauche sont deux magnifiques termes. On remarque à l'intérieur une très-belle cheminée attribuée à Jean Goujon. On l'appelle cheminée d'Hercule à cause de l'inscription : *Hercules Gallicus*, qu'on lit dans un cartouche.

L'hôtel Bernuy, qui forme aujourd'hui une dépendance du lycée, est une construction du xve siècle, récemment restaurée. Il est à regretter qu'on ait mutilé la cour, qui était très-belle.

L'hôtel Duranti est une élégante construction du xvi^e siècle.

Parmi les autres édifices civils de Toulouse, nous nous bornerons à signaler : la préfecture, la Bourse, la Banque, la Douane, les prisons, l'hôtel-Dieu, qui renferme dans son encinte de vastes jardins et contient 560 lits; l'hospice de Saint-Joseph-de-la-Grave, qui renferme 1,432 lits et dont la chapelle est couronnée d'un dôme; l'arsenal, établi dans l'ancienne clôture des Chartreux et dans lequel est conservée la cage de fer qui servait, au moyen âge, à plonger dans la ri-

vière les blasphémateurs et les femmes de mauvaise vie; la poulrière, située dans une île à 2 kilom. de la ville; le jardin des plantes; le Boulingrin ou Grand-Rond, jardin anglais circulaire; le jardin Royal, etc.

Toulouse possédait avant la Révolution un grand nombre de couvents; leur chiffre s'élevait à quarante environ, tant couvents d'hommes que de femmes. La Révolution en a transformé les bâtiments en casernes, hôpitaux, magasins de fourrage, etc. Quelques-uns ont été abattus, et des rues et des places ouvertes sur leur emplacement. La ville a gagné en aération, et d'importantes voies de communication nouvelles sont en cours d'exécution ou à l'état de projet.

Outre les célébrités mentionnées au cours de cet article, Toulouse a-t-elle encore la patrie de Pibrac, l'auteur des *Quatrains*; des jurisconsultes Jacques de Ferrière, La Faille, Boutaric, Simon d'Olive, Maran, Doujat et Catellan; des chanceliers de France Bertrand et Dubourg; des ministres Bertrand de Molleville, de Villèle et de Montbel; des savants La Loubère, Mariotte, Tournell; du poète Baour-Lormian; des rimeurs languedociens Maynard, Jeanne de Montégut, Marie de Calages, Palaprat et Cailhava; de Cusimir de Puymaurin, écrivain et homme politique; d'Antoine Paulo et Roger de Pins, grands maîtres de Malte; du général Dupuy, tué dans la campagne d'Égypte, etc.

Histoire. Toulouse a une origine des plus anciennes. Sa fondation passe pour être antérieure à celle de Rome. A l'époque de la conquête romaine, les *Tolosani* ou *Tolosenses* qui y étaient établis recurent de leurs vainqueurs le nom ou plutôt le surnom de *Tolosages*, par allusion au saxon (*sagum*) qui était leur costume ordinaire. Quant au nom de Tolosates qu'ils prenaient eux-mêmes, son étymologie, souvent débattue, est encore incertaine. Longtemps avant la conquête, cette nation avait joué un rôle important dans l'histoire; 564 ans av. J.-C., elle figure parmi les peuples celtiques que Belloc conduisit en Italie. Deux cents ans plus tard, les Tolosates suivirent le fameux chef gaulois improprement connu sous le nom de Brennus dans son expédition contre Rome. De Rome, ils se rendirent sur la Macédoine et la Grèce, où, suivant Justin, ils pillèrent le temple de Delphes; le même historien ajoute à ce souvenir un détail légendaire qui n'est pas sans importance. Poursuivis par la colère d'Apollon, les Tolosates virent la peste se répandre parmi eux et la rapportèrent dans leur ville; le dieu outragé, imploré par eux, leur ordonna alors de jeter dans le lac voisin l'or et l'argent fruit de leur sacrilège, ce qu'ils firent en effet. Plus tard, ajoute encore Justin, renforcé du témoignage d'Aulu-Gelle, lorsque les Romains eurent soumis les Tolosates, le consul Cépion, qui n'ignorait pas la légende, fit fouiller le lac en question et en retira un véritable trésor que Justin évalue à 100 000 livres d'or et 150 000 livres d'argent. Strabon, qui mentionne aussi le fait, porte ce chiffre à 15 000 talents, ce qui correspondrait à 85,500,000 fr. de notre monnaie et paraît, par suite, difficile à admettre. Le consul s'appliqua personnellement la plus grande partie de cette somme; mais il n'en profita pas longtemps : un an plus tard, vaincu avec son collègue Manlius sur les bords du Rhône par les Kymris, il perdit la vie dans la bataille, une des plus sanglantes de l'histoire; 120,000 hommes y furent exterminés. Le malheur du consul fut attribué par les Romains à son sacrilège cupide et de là naquit un proverbe; on dit longtemps de quelqu'un : « *Habet aurum tolosanum*, il a de l'or toulousain, » pour signifier : « Il est poursuivi par la fatalité. » Marius vengea, comme on le sait, d'une manière éclatante, la défaite de Cépion, et les habitants de Toulouse, ainsi que les *Tolosenses* en général, furent placés dès lors définitivement sous l'obéissance de Rome. César tenait ce peuple en grande estime; il en obtint de puissants renforts pendant sa guerre contre les Helvètes et on fit même entrer au sénat un assez grand nombre pour faire craindre à Cicéron la décadence imminente de la langue de Virgile. Plus tard, sans qu'il soit possible de préciser la date, une colonie de vétérans fut établie à Toulouse; ils y construisirent un amphithéâtre et un capitole, qui n'a de commun que le nom avec l'édifice actuel. Le commerce et les arts florissaient dès le règne de Tibère à Toulouse, qui mérita à cette époque le surnom de *Palladia*; quelques historiens expliquent à tort ce titre par le voisinage du temple de Minerve. La ville produisit alors un grand nombre d'hommes remarquables, parmi lesquels nous citerons Clodius Flaccus, décemvir et flamine de la ville, et Becco, chef de la 7^e légion et sénateur sous Néron. C'est au succès des armes de Clodius Flaccus que Vespasien dut son trône; il l'en récompensa par l'ingratitude. Les dernières illustrations que Toulouse produisit sous la domination romaine furent Arborius, précepteur de Constance, frère de Constantin, et l'évêque Exupère. En 258, sous le règne de l'empereur Gallus, se place l'avènement du premier évêque de Toulouse, saint Saturnin ou Sernin, et non saint Martial, comme l'affirment quelques historiens. L'église toulousaine débuta par un martyre : l'évêque, accusé par les pré-

tres païens d'ôter la parole à leurs oracles, fut saisi, mis en demeure de sacrifier à Jupiter et, sur son refus, attaché à la queue d'un taureau indompté qui lui brisa la tête sur les pavés. Deux femmes chrétiennes, fêtées aujourd'hui encore sous le nom des saintes Puellies, recueillirent son cadavre, l'ensevelirent, et l'endroit où s'était arrêté le corps du martyr fut plus tard consacré par un monument qu'on appela l'église du Taur ou du Taureau. Une autre église Saint-Saturnin s'éleva, au ixe siècle, sur son tombeau. L'arianisme pénétra de bonne heure à Toulouse et en chassa à plusieurs reprises les évêques fidèles. Il ne fallut rien moins que la forte main d'Exupère pour remettre les choses en ordre. Ce fut sous son pontificat (404) que les Vandales, épargnant Toulouse, se bornèrent à traverser son territoire et allèrent se perdre en Espagne. Huit ans plus tard, les Wisigoths, moins cléments, envahirent la ville et la contrée. Sulpice-Sévère quitta Toulouse à leur approche, fuit qui lui fit peu d'honneur. Tout au contraire, il faut citer ici la noble conduite du poète Ruilius, enfant de la ville, élevé à la dignité de patrice par Arcadius, et qui se hâta de rentrer dans Toulouse pour encourager ses concitoyens à la défense. Les Wisigoths furent, en effet, chassés une première fois, mais revinrent en 419 et mirent définitivement fin à la domination romaine. A ce moment, Toulouse occupait le quinzième rang parmi les villes de l'empire et le troisième parmi les villes de la Gaule; elle était un des trois centres de la Narbonnaise, où les proconsuls et les préteurs tenaient leurs assemblées annuelles. Elle devint la capitale du royaume des Wisigoths. En 422, le roi Théodoric y fut assiéger par Litorius, lieutenant d'Aëtius, le surprit par une sortie vigoureuse, mit son armée en fuite et le fit prisonnier. Théodoric alla mourir dans les champs Catalauniques, et les débris de son armée rentrèrent à Toulouse, ramenés par son fils Torismond. Après la défaite d'Alaric, Clovis entra dans Toulouse en vainqueur (508); ses successeurs ne prirent point la peine de visiter leur nouvelle conquête et en confièrent le gouvernement à des ducs. Le premier fut Launobode. Son successeur, le duc Didier, soumis aux lois de Chilpéric le Querquy et le Vivarais; sous son gouvernement, Rigonthé, fille de Chilpéric et de Frédégonde, fiancée malgré elle à Récarède, fils du roi d'Espagne Léovigilde, vint à Toulouse chercher un refuge et, invoquant le droit d'asile, se retira dans l'église du Taur; Didier, craignant la colère royale, préféra compléter la trahison; il appela à Toulouse (534) le fameux Gondébaud, qui venait de se faire proclamer roi de France à Brive, en se donnant comme un bâtard de Clotaire. Chilpéric, de concert avec Gontran, roi de Bourgogne, marcha alors sur la ville. Gondébaud fut tué comme il cherchait à fuir, et Didier, deux fois traître, se rattachant au parti de Gontran, qu'il avait, peu de temps auparavant, chassé de l'Agénois, obtint sa grâce de Chilpéric. Il périt, en 587, au siège de Carcassonne. Ses successeurs n'offrent aucun souvenir particulier. A la mort de Clotaire II, son second fils Caribert prit le titre de roi de Toulouse et mourut dans cette ville après un règne insignifiant. Dagobert, son frère, réunit Toulouse à la couronne et en fit, en 637, la capitale d'un duché héréditaire d'Aquitaine relevant de la couronne de France; les deux fils de Caribert, Boggis et Bertrand, furent investis de ce duché. Eudes, fils du premier, après en être demeuré seul maître, reçut en 717 à Toulouse les envoyés de Chilpéric II, qui implorait son secours contre l'ambition de Charles-Martel. Eudes répondit à cet appel et, vaincu à Soissons, emmena dans sa capitale le pauvre monarque pour le soustraire à la vengeance du maire du palais. Chilpéric II quitta Toulouse après un court séjour. En 721, les Sarrasins, conduits par Zannan, purent pour la première fois sous les murs de Toulouse. Eudes leur livra bataille et les défit complètement. Tranquille de ce côté, il se crut assez fort pour recommencer la lutte contre Charles-Martel; mais, vaincu comme à Soissons, il n'eut que le temps de regagner ses Etats en fugitif. Il contribua néanmoins à la victoire définitive remportée plus tard par Charles-Martel sur les Sarrasins; puis, après une dernière tentative contre le maire ambitieux, tentative aussi infructueuse que les précédentes, ce dernier rejeton des Mérovingiens revint mourir à Toulouse. En 707, Pépin le Bref s'empara de la ville et la réunit à la monarchie; Charlemagne ayant érigé l'Aquitaine en royaume, Toulouse devint ville capitale. Louis, son fils, fut le premier investi de cette royauté, qu'il échangea plus tard contre la succession paternelle, sous le nom de Louis le Débonnaire, et qu'il céda alors à son fils Pépin. Toulouse était gouvernée par un comte, lorsqu'en 844 Charles le Chauve vint l'assiéger et tenta de s'en emparer, mais en vain. La ville eut, l'année suivante, à repousser les pirates normands, qui avaient remonté la Garonne et porté le ravage aux environs. Une trahison livra, peu de temps après, le jeune Pépin au roi de France, qui, en 849, revint mettre le siège devant Toulouse. La place, défendue par le comte Fridelon, fut réduite à capituler; mais Charles le Chauve, récompensant le

courage dont le comte avait fait preuve, le maintint dans son gouvernement. Fridegon devint la tige de la maison des comtes de Toulouse, dont l'histoire, à partir de ce jour, est inséparable de celle de la ville. Il repoussa une seconde attaque des Normands et s'en récompensa lui-même en assurant son héritage à sa famille. Il eut pour successeur Raymond I^{er}, comte de Toulouse et du Rouergue, qui eut à lutter contre Humfrid, marquis de Gothie. Toulouse tomba en 863 au pouvoir de ce dernier; elle ne rentra sous la main de Raymond que l'année suivante, à la suite de la déposition de Humfrid par la diète de Worms. Bernard succéda à Raymond et gouverna, sous le nom de duc et de marquis de Toulouse, les territoires de Rasez et de Carcassonne. Eudes, son frère, fut le quatrième comte de Toulouse et acquit l'Albigeois par son mariage avec Garsinde, fille d'Ermenegaud, comte d'Albi. Au-dessous de ses comtes héréditaires, Toulouse avait aussi des vicomtes, source fréquente de conflits d'autorité. L'un d'eux, Benoît, fut en prison par Raymond, fils d'Eudes, mort en 919, après avoir partagé ses États entre ses deux fils. Raymond II eut le comté de Toulouse; à Ermenegaud, son frère, échut le Rouergue; tous deux prirent en même temps le titre de marquis de Gothie; mais ce titre ne fut effectif que pour le premier, investi du marquisat à la mort de Guillaume le Pieux, duc d'Aquitaine, par Charles le Simple. En 990, Raymond délivra de nouveau les murs de Toulouse d'une attaque de Sarrasins et mourut deux ans après, fidèle à la couronne de France. Raymond Pons, son fils, sixième comte de Toulouse, lui succéda; il ajouta le Vivarais et le pays d'Uzes à ses possessions, mais fut loin de montrer la même fidélité que son père à la dynastie carolingienne. Raoul, un des descendants de Robert le Fort, ayant usurpé la couronne en 931, marcha sur Toulouse à la tête d'une armée; Raymond Pons le reconnut aussitôt, et l'Auvergne et le Gévaudan furent le prix de sa soumission. Le successeur de Raymond Pons, septième comte, Guillaume Taillefer, épousa en 975 Arsinde d'Anjou, fille de Geoffroy Grisegonnelle, et fit avec l'héritier d'Ermenegaud, son cousin, un nouveau partage des États de leur puissante maison. Le comte de Toulouse garda l'Albigeois et le Quercy; le marquisat de Gothie passa au comte de Rouergue. Le territoire de Nîmes fut divisé en deux: la moitié fut ajoutée au Rouergue, et le littoral du Rhône et de la Méditerranée fut donné au comte de Toulouse sous le nom de comte de Saint-Gilles. En 981, après avoir comprimé une révolte de son vassal, Roger de Carcassonne, Guillaume Taillefer épousa en secondes noces Enone, fille du comte de Provence, Rotbold, et ce mariage fit passer une partie de la Provence dans le comte de Toulouse. A cette époque commencèrent à Toulouse plusieurs exécutions d'herétiques, et la ville en acquit un tel renom de sainteté que le pieux roi Robert (1030) s'y rendit en pèlerinage pour honorer les reliques de saint Saturnin. Guillaume Taillefer mourut en 1037 et laissa le comté à Pons, qui fut le huitième comte de Toulouse; à Pons, mort à son tour en 1061, succéda Guillaume IV; il s'intitulait duc et comte du Toulousain, de l'Albigeois, du Quercy, du Lodevois, du Périgord, de Carcassès, de l'Agenais et de l'Astarac. Cette grande puissance ne l'empêcha pas d'être battu par Guillaume de Poitiers et d'Aquitaine (1079), qui refoula son attaque imprudente jusqu'aux portes de Toulouse, lui prit sa ville et ne la lui rendit qu'à de dures conditions. Nous glissons sur des querelles d'Eglise survenues en 1083, qui commencèrent par l'expulsion des moines de Saint-Sernin et aboutirent à des anathèmes prononcés par Grégoire VII contre le comte de Toulouse, qui avait osé tenter de subordonner l'autorité du pontife à la sienne propre. L'évêque Izarn, qui avait pris part au débat, dut se justifier lui-même au concile de Toulouse (1093). Guillaume mourut en 1093, laissant pour héritier son frère, Raymond de Saint-Gilles, qui, ajoutant son apanage aux domaines de sa maison, se qualifia comte de Toulouse, duc de Narbonne et marquis de Provence. Il reçut en 1095 le pape Urbain II dans sa capitale et partit deux ans plus tard pour la croisade. Il avait laissé le commandement de ses États à son fils Bertrand, quand Guillaume de Poitiers, jugeant l'occasion propice, imagina de revendiquer le comté de Toulouse au nom de sa femme, sœur de Raymond IV. Soutenu par le vicomte Adhémar et par les chanoines de Saint-Sernin, il entra à Toulouse en 1098; mais Bertrand resta en possession, sans que l'histoire explique comment se dénoua cette affaire. Bertrand partit à son tour pour la croisade, où Raymond IV avait péri, et, en son absence, son frère Alphonse, surnommé Jourdain, parce qu'il était né en Palestine, fut chargé de la direction du comté. Guillaume d'Aquitaine renouvela sa tentative, et, en 1114, soutenu par le vicomte de Béziers et les autres grands vassaux du comté, il prit une seconde fois, après un sanglant combat, possession de Toulouse. Alphonse Jourdain avait fui dans ses domaines du Rhône, il ne rentra dans sa capitale qu'en 1127, après la mort de Guillaume d'Aquitaine, chassé à son tour par les Toulousains. Jourdain figure en 1131 au nombre des douze pairs de France au sacre de Louis le Jeune. Cette époque abonde

en épisodes obscurs sur lesquels l'histoire est assez confuse; de ce nombre est la prétendue revendication faite vers 1140 du comté de Toulouse par le roi de France; la grande ligne des vicomtes de Béziers, de Carcassonne, de Nîmes, de Lautrec, des comtes du Rouergue et de Barcelone contre le comte de Toulouse, en 1142, n'est pas autrement expliquée. Ce qui est certain, c'est qu'Alphonse Jourdain, excommunié par Innocent II pour avoir cherché à soulever les sujets de la vicomtesse de Montpellier, dut aller racheter cinq années plus tard son pardon à la croisade, où il mourut comme son père et ses frères. Les Toulousains le regrettèrent. « Il avait, dit M. Vernet, publié le premier recueil de leurs coutumes, les avait affranchis des droits de tolte et de chevauchée commune; il leur avait permis de construire un pont sur la Garonne avec exemption de tout péage, et, à l'exemple des rois de France, en confirmant les franchises municipales de la cité, il avait institué les magistrats qui prirent bientôt après le nom de capitouls. La poésie fut en honneur sous son règne; les troubadours fréquentaient assidûment sa cour, et dans le nombre se distinguèrent un Toulousain, fils d'un chevalier nommé Gérard, et un poète latin du nom de Raymond, qui félicita en vers l'abbé de Cluny, Pierre le Vénéérable. » Les débuts du règne de Raymond V, son successeur, furent assez brillants; il fit rentrer sous son vasselage le vicomte de Béziers et le seigneur de Montpellier, révoltés contre lui, et le mariage qu'il contracta en 1154 avec Constance, sœur de Louis VII, roi de France, porta à l'apogée la prospérité de sa maison. Mais, dix ans plus tard, ses dérégléments obligèrent la comtesse à le quitter, et sa vie ne fut plus qu'une longue suite de guerres. Henri II d'Angleterre, profitant de ces divisions intestines, réclama le comté de Toulouse au nom de sa femme, Aliénor de Guyenne, marcha sur la ville, et Raymond, tiré d'autre part par les menées sordides du comte de Barcelone et les complots de ses vassaux, eut fort à faire pour se dégager d'une aussi dangereuse agression. Louis le Jeune, oubliant ses griefs personnels, vint heureusement à son aide avec une armée considérable, et Henri II se retira. Le comte Raymond essaya alors de rétablir ses affaires en épousant Richilde, veuve du comte d'Arles; mais ce comte lui ayant été sérieusement disputé par Alphonse, roi d'Aragon et comte de Barcelone, il se résolut à traiter tant avec Henri II qu'avec Alphonse (1173-1176) et vendit à ce dernier ses droits au comté moyennant 3,000 marcs d'argent. Alphonse n'en continua pas moins à intriguer secrètement; il conclut une alliance avec le duc d'Aquitaine, Richard, et cette alliance faillit être fatale à Raymond lorsque le duc eut succédé à Henri II sur le trône d'Angleterre (1189). Toulouse ne fut sauvée que par une habile diversion opérée par Philippe-Auguste dans le Berry. Raymond V mourut en 1194, pleuré de ses sujets qui lui avaient décerné le surnom de Bon. Il avait, comme son père, été le protecteur des troubadours et compté parmi ces joyeux parasites Bernard de Ventadour, Pierre Vidal le Toulousain, Brunens de Rodez, Pierre d'Auvergne, Daniel Arnaud, Pons de Capduenil, Guillaume le Dizier, seigneur de Noailiac, Béranger de Palazol, Rainaud de La Ciotat, Raymond de Durfort, chevalier du Quercy; Guillaume de Balazun, Bernard de Miraval et quelques autres. Raymond VI lui succéda, et son règne ouvrit à Toulouse une série d'événements d'une grande importance. Il avait épousé Jeanne, sœur de Richard Cœur de Lion; mais la mort du frère et de la sœur annula les bons effets que promettait cette union. Le comte se remaria avec Eléonore d'Aragon, sœur de Pierre II, successeur d'Alphonse (1200). Quatre ans plus tard éclataient les troubles religieux qui ensanglantèrent si longtemps le midi de la France. Dès 1178, le cardinal de Saint-Chrysogone était venu à Toulouse de la part du pape Alexandre III, avec de nombreux missionnaires, pour catéchiser ce qu'on appelait encore les manichéens. Le peuple les avait hués en les traitant d'apostatés et d'hypocrites, et peu s'en était fallu qu'on ne les mit en pièces. Innocent III, prélat énergique, résolut d'en finir avec cette hérésie; il envoya à Toulouse (1204) le célèbre Pierre de Castelnau, qui s'y rencontra avec Diegue d'Azézés, évêque d'Osma, et don Guzman Dominique; les anathèmes lancés par ce triumvirat redoutable semèrent bientôt la terreur. L'évêque Raymond de Rabastens, ayant osé le braver, fut remplacé par Folquet (ou Foulques), jongleur débauché et fanatique. Le meurtre de Pierre de Castelnau arma contre Toulouse, plus terribles encore, les foudres du saint-siège. Pendant ce temps, Simon de Montfort intriguait sourdement, soutenu par le nouvel évêque. Raymond VI ne tarda pas à s'apercevoir qu'on en voulait à ses États; mais, partagé entre sa volonté de les conserver et sa crainte des excommunications papales, il perdit en hésitations un temps précieux dont Simon de Montfort profita en s'emparant des domaines de Trencavel. Raymond alors s'enferma dans Toulouse et se décida à en appeler au sort des armes. La question fut alors nettement tranchée; le comte, sommé de livrer ceux de ses sujets que les légats lui désignaient, refusa, et son refus fut puni de l'excommunication tant redoutée. Alors Ray-

mond VI essaya de traiter avec Simon de Montfort lui-même; mais il n'en arriva qu'à se convaincre de la perfidie de son ennemi. Il se retourna alors du côté de Pierre III, roi d'Aragon, et obtint la main de sa fille pour son fils, depuis Raymond VII, alors âgé de quatorze ans; mais l'Eglise s'émut de cette union. Les deux alliés, mandés au concile d'Arles, se virent condamnés à aller faire pénitence en Palestine et réduits à fuir, seuls et abandonnés de tous, laissant le champ libre à l'usurpation. Nous glissons sur les événements terribles qui se produisirent alors et qui appartiennent plus spécialement à l'histoire des albigeois. Cependant Raymond VI rentra dans Toulouse; Simon de Montfort vint l'y assiéger, et le comte se défendit avec l'énergie du désespoir, fit une sortie qui obligea son dangereux adversaire à reculer, et Simon, à bout de ressources, se décida enfin à lever le siège. Raymond et son allié, Roger de Foix, le poursuivirent jusqu'aux portes de Castelnaudary, où Simon de Montfort, se courut à temps, leur échappa. Ces succès furent les derniers de Raymond; épuisé, écrasé par une immense levée de boucliers, il déposa, en 1214, sa couronne et celle de son fils aux pieds du cardinal de Bénévent, nouveau légat du saint-siège. L'évêque Foulques et Simon de Montfort entrèrent alors en vainqueurs dans la ville, et la première phase de cette terrible guerre fut terminée. La mort d'Innocent III changea tout à coup la face des affaires. Les Toulousains apprirent que Raymond le Jeune s'avancait à la tête d'une armée nouvelle levée en Provence et que son père négociait auprès de Jacques d'Aragon; un soulèvement eut lieu contre Simon de Montfort, qui, pressé par les révoltés, n'eut que le temps de se réfugier dans la cathédrale. L'intervention de l'évêque, qui promit la restitution des franchises de la ville, apaisa un instant la sédition; mais Simon de Montfort n'eut pas plus tôt reconquis le pouvoir qu'il fit raser les tours et les maisons où les Toulousains s'étaient retranchés. L'exaspération fut portée à son comble; Simon de Montfort sorti de la ville, et Raymond VI y rentra triomphalement le 13 septembre 1217, par le Comminges, à la tête d'un corps de Catalans et d'aragonais. La noblesse du pays ne tardait pas à l'y joindre et à lui apporter son concours. On comptait dans ses rangs Gaspard de La Barthe, Roger de Comminges, Jourdain de Lille, Gérard de Gourdon et de Carman, les frères de Montignu, de Marmande, de Lavalette, Bertrand de Pestillac, Gérard d'Amanieu, etc. Raymond le Jeune arriva à son tour et fut suivi du comte de Foix. Simon de Montfort ne perdit cependant pas courage; il en appela au roi de France, aux évêques et, jouant pour ainsi dire son va-tout, vint mettre le siège devant la ville si bien défendue. Toulouse repoussa tous les assauts et des sorties audacieuses montrèrent à Simon de Montfort que sa fortune commençait à l'abandonner. Le 25 juin 1218, il tenta un dernier effort, pénétra dans la place, mais une pierre lancée par un manguonnet l'abattit et mit fin à sa vie. Un mois après, jour pour jour, son fils Amaury se décida à lever le siège et alla implorer le secours de Philippe-Auguste; il l'obtint et, accompagné d'une armée dirigée par Louis de France, reparut, après avoir saccagé Marmande, devant la ville. La vieille cité resta inébranlable, et Louis, lassé par trois assauts infructueux, se retira, abandonnant aux Toulousains toutes ses machines de guerre. Dans l'intervalle des deux sièges (1218-1219), Raymond VI était mort subitement; la raieune de l'Eglise fut poursuivie au-delà de la vie; la sépulture lui fut refusée obstinément, malgré les supplications de son fils. Son corps, jeté dans un cercueil de bois, resta déposé près du cimetière Saint-Jean, et un vieil historien du XIV^e siècle assure l'avoir vu encore à cette même place. L'avènement de Raymond VII, sauf sa belle défense de Toulouse, fut le signal de la ruine définitive de sa maison. Une des clauses du traité de 1229 le dépourvill de la plus grande partie de ses domaines au profit de Louis IX et l'obligea à entretenir dans sa ville des maîtres de droit canon, de théologie, de philosophie et de grammaire. Telle fut l'origine de l'université de Toulouse, dont les bases avaient néanmoins été posées bien avant Louis IX. La ville devint la proie des dominicains (1233), qui s'y signalèrent par des atrocités et des supplices. Toulouse finit par se soulever de nouveau et chassa les dominicains; mais l'évêque Raymond de Felgar fulmina l'anathème contre onze capitouls qui avaient dirigé le mouvement. Le pape, de son côté, somma Raymond VII (1236) de rétablir l'évêque et ses « bourgeois enfreints » dans leurs diocèses et couvents. Le comte dut obéir, réduit à l'impuissance. Il mourut en 1249, assombri par le spectacle des exécutions sanglantes provoquées par le fanatisme religieux, qu'il ne pouvait empêcher et dont le pape lui-même fut quelquefois contraint de modérer la fougue meurtrière. Sous Raymond VI et sous Raymond VII, les troubadours s'étaient perpétués à Toulouse à travers tant d'épisodes sombres; les plus fameux de cette période furent Raymond de Miraval, chevalier du Carcassès; Raymond Jourdain, vicomte de Saint-Antoine; Guillaume Figuière, fils d'un tailleur de Toulouse; Cadenet le Provençal, Hugues de Saint-Cyr, Aymar le Noir, Raymond-Roger,

le Catalan Guillaume de Bergadou, Savary de Mauléon, Pierre d'Auvergne, dit le moine de Montauban, et Pierre Cardinal, chanoine du Puy, qui composa tout à la fois des sermons et des lais d'amour.

Le mariage de la comtesse Jeanne, fille de Raymond, avec Alphonse, frère de saint Louis, fit entrer définitivement Toulouse dans les domaines destinés à faire un jour retour à la couronne. Les nouveaux époux entrèrent triomphalement dans leur capitale le 23 mai 1251; ils en repartirent le 30 du même mois, après avoir juré de maintenir les franchises communales. Alphonse ne reparut plus à Toulouse qu'à la fin d'avril 1270, au moment de s'embarquer avec sa femme pour les côtes d'Afrique, à la suite de saint Louis. Philippe le Hardi hérita à la fois du comté de Toulouse et de la couronne de France; Guillaume de Coardon, sénéchal de Carcassonne, investit le comté le 16 septembre 1271 à la première nouvelle de la mort de ses seigneurs légaux, reçut le serment des capitouls et des habitants, qui le renouvelèrent quelques jours après, quand le sénéchal eut reçu les ordres du monarque, mais toujours sous la réserve des droits de leur consulat, du maintien du droit romain et du vote libre des impôts. Philippe le Hardi se rendit en personne à Toulouse en 1272. C'est à cette époque que se place l'origine du parlement de la ville, si célèbre dans nos annales; quelques parlements annuels y avaient été tenus en 1266 et 1268; l'abbaye de Sorèze avait servi de siège à un autre (1271), et Philippe le Hardi en assembla lui-même un à Toulouse (1280), tenu par trois commissaires; mais, en général, les affaires de la province se décidaient à Paris. Sur les plaintes des états du Languedoc (1302), Philippe le Bel constitua à Toulouse un parlement régulier et présida à sa séance d'ouverture, accompagné de la reine et de ses trois fils. L'année suivante, le pape Clément V vint à Toulouse, suivi de neuf cardinaux, et opéra, par d'habiles concessions, la paix de l'Eglise avec les capitouls. Ces magistrats, grâce à cette satisfaction d'amour-propre, eurent la faiblesse de laisser les dominicains continuer impunément la série de leurs massacres et de leurs proscriptions; le 30 septembre 1319, en présence des autorités consentantes, cent huit malheureux furent extraits des cachots de l'inquisition, sur l'ordre des inquisiteurs Bernard Guidonis et Jean de Beaune; cinq furent livrés au bras séculier, vingt-sept femmes furent condamnées à une prison perpétuelle et soixante-seize individus des deux sexes à porter des croix en feutre jaune, signe infamant, sur le dos et la poitrine. On fit plus: on déterra des cadavres soupçonnés d'hérésie et on les brûla. En 1320, une horde de pasteurs venus du Bordelais se rua sur Toulouse et y égorga, sous les yeux d'un gouverneur inepte, Alphonse de La Cerdà, tous les juifs de la ville. Ils allaient passer de la ville à la province, quand Aymery de Cos, sénéchal de Carcassonne, les dispersa. En 1317, l'évêché de Toulouse fut érigé en archevêché par le pape Jean XXII, sans doute en récompense des services rendus à la foi par les dominicains. En 1324, Charles le Bel fit son entrée dans la ville et y séjourna six semaines. Vers cette époque prit naissance l'Académie des Deux Fleurs, que nous nous bornons à mentionner. Le désastre de Poitiers mit en lumière, en 1356, le patriotisme de Toulouse; les états y furent convoqués par le dauphin sous la présidence du comte d'Armagnac et offrirent spontanément d'importants secours d'hommes et d'argent. Plus tard, en 1366, quand le prince Noir ravagea le Languedoc, pillant tout dans ce pays bien gras, dit Froissart, il s'approcha de Toulouse; mais, devant la fière contenance de la ville, dont chaque habitant s'était fait soldat à l'appel du comte d'Armagnac, il n'osa donner l'assaut et passa outre. Les Toulousains furent moins heureux avec les grandes compagnies, au-devant desquelles ils allèrent peu de temps après, et qui les battirent près de Montauban (14 août 1366). La folie de Charles VI valut à Toulouse l'occupation des ducs d'Anjou et de Berry, qui tour à tour vinrent accabler la ville de rapines et d'exactions. Du Guesclin avait traversé la ville à son retour d'Espagne (1370). Charles VI y vint lui-même en 1389 féliciter son sénéchal de Toulouse, Hue de Frondeville, et le capitaine Gautier de Passac d'avoir vaillamment repoussé une nouvelle attaque anglaise: le roi fut reçu en grande pompe par le comte de Foix, et fut, dit Froissart, donné un dîner bel et bien étoffé de toutes choses, qui coûta bien 60,000 livres. La soumission de la Guyenne par Charles VII fit jouer Toulouse d'une paix de plus d'un siècle. Ce fut le temps de la prospérité de son université célèbre. Sous Louis XII et François I^{er}, elle comptait plus de 10,000 étudiants. Le fameux Arnould Ferrer, maître de Cujas, figura parmi ses professeurs. Les guerres de religion ramènerent les troubles; inquiétés par le parlement, les huguenots de Toulouse sollicitèrent l'appui du prince de Condé; le complot fut découvert; mais, dans la nuit du 11 au 12 mai 1562, les huguenots se soulevèrent, s'en rapportant à leurs propres forces, et incendièrent une centaine de maisons de catholiques. Montluc, le terrible rival du baron des Adrets, accourut à marche forcée; les calvinistes épouvantés abandonnèrent Toulouse

et se dispersèrent, mais un grand nombre fut atteint et périt dans les supplices, entre autres le viguier Portal et le capitoul Mandinelli. Le 20 février 1564, Charles IX visita Toulouse avec Catherine de Médicis, sa mère, et y approuva une ligue catholique formée par les cardinaux d'Armagnac et de Strozzi. Huit ans plus tard, la Saint-Barthélemy eut à Toulouse un contre-coup terrible; les étudiants se souillèrent du massacre de trois cents huguenots égorgés dans les prisons, à l'exception de trois conseillers au parlement qui furent pendus devant le palais. Catherine de Médicis fit encore un voyage à Toulouse en 1579. La Ligue ne tarda pas à avoir un deses quartiers généraux. L'assassinat du duc de Guise par Henri III (1588) acheva de soulever les esprits, et la haine sourde longtemps amassée contre le premier président Durant, inamoviblement fidèle au roi au milieu de l'orage sans cesse grossissant, fit explosion. Durant fut la victime expiatoire choisie par la vengeance méridionale; poursuivi par une populace furieuse, il fut tué d'un coup d'arquebuse, au moment où il essayait en vain de haranguer la foule (1589). Son cadavre fut ensuite traîné par les rues et pendu au pilori. Deflès, avocat général, beau-frère de Durant, fut massacré le même jour. La mort même de Henri III n'assouvit pas le fanatisme des Toulousains, qui célébrèrent une fête en l'honneur de Jacques Clément (1590). Henri IV ne put arriver à s'en faire reconnaître roi qu'après une menace d'invasion armée comme ultimatum (1596). Toulouse jouit sous ce règne d'une paix que ne troublèrent même pas les difficultés nées de la minorité de Louis XIII. Ce roi traversa la ville (14 octobre 1621) en se rendant au siège de Montauban. Il y revint encore le 22 octobre 1632 pour assister au jugement de Henri II de Montmorency; Richelieu l'accompagnait; le duc fut décapité le 30 octobre dans la cour du Capitole. Louis XIV vint deux fois à Toulouse : en 1659, pendant que ses envoyés traitaient de la paix avec Philippe IV d'Espagne, et en 1660, époux de son mariage. Le duc d'Anjou, Philippe V, s'arrêta également à Toulouse en allant prendre possession du trône d'Espagne (1701). Cependant le fanatisme religieux ne se ralentissait point, et la ville se souleva le 9 mars 1762, d'un nouveau crime : l'assassinat juridique de Jean Calas, trop connu dans ses moindres détails, grâce à l'ardente défense de Voltaire, pour que nous y insistions. Jusqu'à la Révolution, aucun autre événement marquant ne signale l'histoire de Toulouse. Le Terreur s'y fit sentir comme ailleurs et y choisit pour premières victimes les membres de son ancien parlement; cinquante-trois périrent sur l'échafaud. La ville avait été en 1799 le théâtre d'une tentative réactionnaire bientôt étouffée. Enfin l'Empire croula à son tour et les environs de Toulouse virent le maréchal Soult livrer à Wellington (4 avril 1814) une des dernières batailles engagées par les armées impériales. Nous lui consacrons plus bas un article spécial. L'année suivante, la terreur blanche eut à Toulouse un de ses plus sanglants épisodes : le 15 août 1815, le général Ramel fut haché en morceaux par la populace fanatique; son seul crime était d'avoir commandé le département pendant les Cent Jours; les meneurs de ces scènes de carnage portèrent le nom de verdetts. Depuis lors, Toulouse n'offre plus heureusement à l'histoire le spectacle de pareilles scènes; mais, en terminant, nous devons citer un dernier trait qui achevera de donner une idée de ce fanatisme religieux, aussi vivant de nos jours encore qu'au temps de l'inquisition : en 1862, l'archevêque ordonna la célébration d'une fête de jubilé en souvenir du massacre des huguenots trois cents ans auparavant; l'autorité interdit la cérémonie, mais le fait en lui-même est significatif.

Toulouse, le 23 mars 1871, a été un moment troublée par une tentative d'insurrection communaliste. Aussitôt que les événements du 18 mars furent connus, une scission profonde se manifesta entre l'administration préfectorale, le parquet et le commandant en chef des forces militaires. Tandis que le préfet, M. Duportal, adhérait publiquement à la révolution parisienne, le procureur de la République, M. Delcurrou, faisait saisir l'*Emancipation*, coupable de s'être également prononcée dans ce sens. Le préfet lançait aussitôt des agents chargés d'arrêter le procureur de la République et le directeur des postes; le général de Nansouty consignait les troupes, et les officiers de la garde nationale, constitués en commune révolutionnaire, essayaient d'établir à l'hôtel de ville un centre de résistance. Un décret du pouvoir exécutif révoqua M. Duportal (25 mars) et lui donna pour successeur M. de Kératry. La Commune n'en fut pas moins proclamée le même jour, du haut du balcon du Capitole, par les officiers de la garde nationale; à midi le rappel fut battu, et 12.000 hommes environ se trouvaient en armes, prêts à soutenir le nouveau gouvernement; néanmoins le drapeau rouge ne fut pas arboré; on conserva le drapeau tricolore et l'on se contenta de déclarer M. Duportal maintenu dans ses fonctions par la volonté populaire. Le lendemain 26, M. de Kératry entra à Toulouse; d'habiles dispositions militaires prises par le général de Nansouty paralysèrent le faubourg de Saint-Cyprien, qui se levait en masse pour se por-

ter sur la ville haute, au secours de la Commune, et le déploiement de forces considérables autour du Capitole suffit pour enlever toute chance de réussite à l'insurrection. Grâce à l'entremise des membres de l'association républicaine, une transaction eut lieu; les gardes nationaux évacuèrent le Capitole en y laissant seulement un poste de 40 hommes, et tout rentra dans l'ordre sans qu'il eût été tiré un coup de fusil.

La terrible inondation de la Garonne des 22-24 juin 1875 a eu des suites plus désastreuses. Toulouse a été l'une des villes les plus éprouvées par le fléau. La ville haute, dont les principaux quartiers s'étendent à une hauteur d'environ 15 mètres sur la rive droite du fleuve, a été naturellement épargnée, mais deux grands quartiers, les faubourgs Saint-Michel, au sud, et Saint-Pierre, au nord, qui sont presque du niveau avec la Garonne, ont été submergés. La partie de la ville qui eut le plus à souffrir est le faubourg de Saint-Cyprien, qui s'étend sur la rive gauche; bâti sur un terrain perméable et au niveau du fleuve, encombré de constructions légères en brique et en caillou, il ne pouvait opposer aux flots qu'une faible résistance. Sur les 2,212 maisons qui composaient ce faubourg, 1,141 se sont écroulées et 346 menaçaient ruine après le retrait des eaux. L'inondation fut si subite que plus de 200 personnes furent noyées. C'est un des plus grands désastres dont il soit fait mention dans nos annales; les pertes matérielles éprouvées par la ville et les particuliers ont été évaluées à environ 12 millions.

— *Conciles de Toulouse.* 1^{er} concile (507). Ce concile fut tenu par Alaric II, roi des Wisigoths. Il y fut approuvé le code Théodosien. Saint Césaire d'Arles, dans une lettre adressée à saint Rusc de Limoges, parle de cette assemblée, à laquelle assistèrent selon lui les évêques d'Espagne.

2^e et 3^e conciles (829). Ils n'ont pas laissé trace dans l'histoire par leurs actes. On sait tout au plus que Barthélemy de Narbonne, Nothon d'Arles, Adolphe et Agilphe de Bourges s'y trouvèrent.

4^e concile (1020). Il fut tenu contre des « enchanteurs », qu'on y excommunia, et n'est pas autrement remarquable.

5^e concile (1056). Le pape Victor II fit assembler ce concile par ses légats Raimbaud, archevêque d'Arles, et Porrec, archevêque d'Aix. Seize évêques y assistèrent. On y fit treize canons pour abolir la simonie, pour défendre d'ordonner un prêtre avant l'âge de trente ans, de recevoir de l'argent pour faire les dédicaces des églises, etc.

6^e concile (1068). Dans ce concile, tenu par le cardinal Hugues le Blanc, on prit encore des mesures contre la simonie et on rétablit l'évêché de Lectoure, qui avait été changé en un monastère.

7^e concile (1090). Les légats du pape Urbain II convoquèrent les évêques de diverses provinces vers la Pentecôte et, en leur présence et avec leur concours, réformèrent plusieurs abus. L'évêque de Toulouse s'y purgea canoniquement des crimes dont il était accusé, et, à la prière du roi de Castille, on envoya une légation à Tolède pour y rétablir la religion.

8^e concile (1118). On publia dans ce concile une croisade contre les Sarrasins d'Espagne en faveur d'Alphonse, roi d'Aragon.

9^e concile (1119). L'archevêque de Vienne, Gui, ayant été élu pape après la mort de Gelase II, prit le nom de Calixte II et vint à Toulouse, où il tint, au mois de juin, cette assemblée, composée des cardinaux de sa suite, des archevêques, évêques et abbés de la Provence, du Languedoc, de la Gascogne, de l'Espagne et de la petite Bretagne. Le plus remarquable canon qui y fut décrété déclare qu'il faut condamner et chasser de l'Eglise comme hérétiques ceux qui rejettent le sacrement du corps et du sang du Seigneur, le baptême des enfants et les ordres ecclésiastiques, aussi bien que le mariage.

10^e concile (1161). Le roi de France et le roi d'Angleterre assemblèrent ce grand concile, où se réunirent des évêques des deux royaumes pour y reconnaître solennellement le pape Alexandre III. Il s'y trouva cent prélats, tant évêques qu'abbés; les deux rois y étaient en personne. Presque tous les souverains de l'Europe y avaient envoyé des ambassadeurs.

11^e concile (1219). Le cardinal Romain de Saint-Ange tint ce concile, dans lequel on publia quatre canons insignifiants.

12^e concile (1229). Les trois archevêques de Narbonne, de Bordeaux et d'Auch tinrent ce concile avec plusieurs évêques et prélats, après la conclusion de la paix avec le comte Raymond de Toulouse. On publia quarante-cinq canons qui, sous prétexte d'autoriser la recherche des hérétiques, installèrent l'inquisition. Défense fut faite aux laïques d'avoir les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, hors le psautier, un bréviaire pour les offices divins et les heures de l'office de la sainte Vierge; encore ne pouvaient-ils avoir ces livres en langue vulgaire. Tout individu devait se confesser trois fois l'an, à moins d'être suspect d'hérésie.

13^e concile (1327). L'archevêque de Toulouse et ses suffragants tinrent ce concile pour décider un simple cas de conscience,

savoir s'il était permis de faire les funérailles d'un homme vivant. Un des consuls de la ville de Toulouse avait eu l'étrange idée de faire célébrer de son vivant son service funèbre dans l'église des frères prêcheurs. On l'avait apporté à l'église dans une bière, entouré de flambeaux, précédé d'un nombreux clergé et suivi de ses parents et de ses amis. La messe des morts avait été chantée. Il fut décidé que ces obsèques avant la mort n'avaient aucun fondement dans le droit ecclésiastique, que c'était une superstition condamnable, et défense fut faite à tous les ecclésiastiques, sous peine d'excommunication, de favoriser jamais de pareilles idées.

14^e concile (1590). Le cardinal François de Joyeuse, archevêque de Toulouse, réunit ce concile pour faire décider un grand nombre de points, tous relatifs à la discipline ecclésiastique. Ce fut le dernier concile de Toulouse.

Toulouse (BATAILLE DE), livrée sous les murs de cette ville entre les Français et les Anglais le 10 avril 1814. Tandis qu'à Paris le Sénat, jusqu'alors si basement servile, décrétait la déchéance de Napoléon, dont il croyait n'avoir plus rien à espérer ou à craindre, ainsi que celle de toute sa famille, le maréchal Soult, commandant en chef de l'armée française du Midi, ignorant ce qui se passait à Paris, prenait à Toulouse toutes les mesures nécessaires pour résister aux Anglais, commandés par Wellington. Le 10 avril 1814, une bataille sanglante s'engagea près de cette ville entre les deux armées. Dans cette journée célèbre, 25.000 Français disputèrent pendant quatorze heures la victoire à 100.000 Anglais, Portugais et Espagnols, auxquels nos désastres avaient permis d'envahir le midi de la France. L'action commença dès le matin par l'incendie de quelques maisons de plaisance éparses dans la campagne et ne se termina qu'avec la nuit. Attaqués successivement, dans toutes les positions qu'ils occupaient, par des forces d'une écrasante supériorité numérique, les Français s'y défendirent avec une invincible opiniâtreté; sur divers points même, nos troupes prirent l'offensive avec un si terrible élan que l'ennemi eût été forcé de battre en retraite si notre cavalerie avait compté quelques mille hommes de plus. Toute l'habileté du maréchal Soult à multiplier ses hommes, à les porter tantôt sur un point, tantôt sur un autre, ne pouvait suffire à déterminer le mouvement rétrograde de l'armée anglaise. Les Français accomplirent néanmoins des prodiges de valeur, dont le plus éclatant fut celui de ne pas se laisser écraser par une telle supériorité de forces. Mais il faut reconnaître qu'en dehors du maréchal Soult ils avaient à leur tête des généraux d'élite, tels que Dronet, Rey, Clausel, Harispe, Gazan et Berton. La population de la ville elle-même prit une part énergique à la défense de ses foyers; avant que l'action fût engagée, les étudiants en droit et en médecine rivalisèrent par leur ardeur à travailler aux redoutes et aux têtes de pont; plusieurs hommes tombèrent sur le champ de bataille, où ils allaient au risque de leur vie secourir les blessés. On vit jusqu'à des femmes qui couraient de rang en rang, bravant la mitraille pour porter des rafraîchissements et du secours aux soldats, déchirant leurs vêtements pour panser les blessures. Les Français perdirent environ 3.000 hommes, et l'ennemi évalua lui-même ses pertes à 6.000 morts et à 12.000 blessés.

Le maréchal Soult avait conservé ses positions; toutefois, il comprenait bien l'impossibilité de renouveler une pareille lutte et voyait l'armée combinée maîtresse des principaux points extérieurs et sur le point de tenter un dernier effort avec la certitude de réussir et d'emporter la place. Il vit passer devant ses yeux le navrant spectacle d'une ville prise d'assaut, et, quoique bien décidé pour son compte à s'ensevelir avec son armée sous les ruines de la place, il écouta la voix de l'humanité et fit taire celle de l'orgueil militaire. Désespérant de pouvoir opposer une plus longue résistance, il évacua Toulouse et effectua sa retraite en bon ordre par la route du bas Languedoc.

L'issue de la bataille peut paraître indécise. Si le gain d'un engagement doit être attribué à celui qui en retiré les avantages, l'armée française, obligée d'évacuer Toulouse vingt-quatre heures après la bataille, a dû s'avouer vaincue; s'il appartient au parti qui enlève les positions de son ennemi et reste maître du champ de bataille, aucune des deux armées n'obtient cet honneur; mais si le nombre des morts et des blessés décide de la victoire, si les succès balancés dans une lutte si disproportionnée s'estiment en raison du courage qu'il a fallu déployer de part et d'autre, la bataille de Toulouse doit être inscrite dans les fastes militaires de la France au nombre de ses plus glorieux faits d'armes.

TOULOUSE, village du Jura, canton de Sellières, arrondissement de Lons-le-Saunier; 832 hab. Belles forges occupant plus de 200 ouvriers et produisant annuellement 1 million et demi de fonte moulée.

TOULOUSE (Raymond DE). V. RAYMOND. **TOULOUSE** (la comtesse Adélaïde DE), fille

du comte de Toulouse Raymond V, née au château de Burlais, morte en 1221. Elle se fit remarquer à la cour de son père par son esprit et par sa beauté et épousa, en 1171, Roger Trencavel, seigneur d'Albi, de Béziers et de Carcassonne. Lorsque son mari prit parti pour la cause des albigeois, elle vit commencer une longue série de malheurs. Son époux, persécuté par l'Eglise, perdit ses Etats et mourut en 1194. On priva alors Adélaïde de la tutelle de son fils Raymond-Roger, qu'elle vit mourir à son tour. Pendant que les domaines de sa famille devenaient la proie de Montfort et des croisés, elle se retirait au château de Burlais, où elle avait passé son enfance, et là elle vécut entourée de quelques troubadours, dont l'un, Marviel, avait conçu pour elle le plus tendre attachement.

TOULOUSE (Louis-Alexandre DE BOURBON, comte DE), fils légitimé de Louis XIV et de Mme de Montespan, né à Versailles en 1678, mort à Rambouillet en 1737. Tout enfant, il fut successivement nommé grand amiral de France (1683), colonel (1684), gouverneur général de la Guyenne (1689), prit une part brillante, en 1691, à l'assaut de Mons et au siège de Namur et devint maréchal de camp en 1696, lieutenant général en 1697. L'impétuosité dont le jeune comte avait fait preuve lui valut, lors de la guerre de la succession d'Espagne, d'être mis à la tête d'une escadre de six vaisseaux, avec laquelle il fit reconquête de la Messine et à Palerme l'autorité de Philippe V (1702). Deux ans plus tard, il prit le commandement d'une flotte, rallia l'escadre de Duquesne, rencontra à la hauteur de Malaga la flotte anglo-batave commandée par Rooke et, malgré l'infériorité de ses forces, il livra un combat meurtrier dans lequel l'ennemi fut battu sur tous les points et perdit beaucoup de monde. Cet engagement fit le plus grand honneur au comte de Toulouse, qui montra dans cette affaire autant de présence d'esprit que de courage. En 1706, il bloqua Barcelone, mais il dut s'éloigner en présence de la trop grande supériorité de forces de l'amiral Leake. A partir de ce moment, atteint de la maladie de la pierre, il dut renoncer à reprendre la mer. Il fut élevé par Louis XIV au rang de prince du sang. Exempt d'orgueil et d'ambition, il ne prit aucune part aux intrigues de la duchesse du Maine, sa belle-sœur, s'attira l'estime générale et ne fut point dépouillé par le Régent, comme les autres princes légitimes, des honneurs et des prérogatives réservés aux princes du sang royal. Saint-Simon, l'ennemi déclaré des princes légitimes, a fait le plus grand éloge du comte de Toulouse, qui était, dit-il, l'honneur, la vertu, la droiture, l'équité mêmes. Ce prince avait épousé, en 1723, Sophie de Noailles, veuve du marquis de Gondrin, jeune femme belle, pleine de vertus, d'esprit et de grâces, auprès de laquelle il goûta un bonheur sans mélange; il eut d'elle un fils, le duc de Penthièvre. Le comte de Toulouse mourut à la suite d'une opération de la pierre.

TOULOUSE-LAUTREC (le comte DE), général français, né dans le premier quart du XVIII^e siècle, mort vers 1796. Il entra dans la cavalerie, prit part à la guerre de Sept ans et, après avoir été colonel du régiment de Condé-dragons, il obtint le grade de maréchal de camp. Elu député aux états généraux par la noblesse de Castres en 1789, il manifesta la plus vive hostilité contre toutes les réformes exigées par l'opinion et quitta l'Assemblée en 1790. Peu après, il fut arrêté près de Toulouse sous l'inculpation de susciter une contre-révolution; mais, comme il était député, on le relâcha, et l'Assemblée nationale, qui l'appela à donner des explications, refusa de le poursuivre. Peu après, il eut une vive altercation avec Mirabeau et signa la protestation de la minorité réactionnaire. Après l'expiration de son mandat, il passa en Espagne, puis en Russie (1794), où il entra au service avec le grade de lieutenant général. Pendant un voyage qu'il fit à Berlin l'année suivante, il fut emprisonné sous l'inculpation d'avoir fait circuler de faux assignats, et il mourut dans sa prison. On prétend qu'il s'y suicida.

TOULOUVAS, peuplade aborigène de la côte de Malabar, dans l'Inde méridionale. La propriété, dans le pays occupé par cette peuplade, est soumise à d'autres lois que dans le reste de l'Inde. Les terres appartiennent à ceux qui en ont reçu la possession de leurs ancêtres et les possesseurs ont le droit de les transmettre à leurs descendants; ils peuvent les aliéner, les vendre, les donner et en disposer à leur volonté, en un mot le *jus utendi et abutendi*, qui constitue le droit de propriété, leur appartient dans toute sa plénitude, tandis que partout ailleurs, dans l'Inde, la terre appartient au prince, et le cultivateur n'en est que le fermier; les terres qu'il exploite lui sont concédées ou données suivant le bon plaisir du gouvernement. Chaque propriétaire de terres, dans le pays des Toulouvas, a, pour les cultiver, une peuplade de parias qui sont proprement ses esclaves et qui font partie de son domaine. Tous les enfants qui naissent parmi ces derniers sont serfs, ainsi que leurs pères, et la maître est libre de disposer des uns et des autres et de vendre les pères et les enfants, si cela lui fait plaisir. Si l'un d'entre eux s'enfuyait

pour aller servir un autre maître, le premier maître à le droit de le réclamer partout comme sa propriété. Lorsqu'un propriétaire de ces contrées a plus d'esclaves qu'il ne lui en faut pour cultiver ses terres, il en vend une partie à d'autres cultivateurs qui en manquent. Il n'est pas rare de voir un débiteur qui, poursuivi par ses créanciers, leur livre, au lieu d'argent, une partie de ses parias, jusqu'à concurrence de la dette. Le prix d'un de ces esclaves est très-peu élevé : un esclave mâle, encore jeune et en état de travailler, se paye 3 roudis et 100 sérons (environ 8 francs) ou bien une quantité de riz égale à la charge d'un bœuf. Cependant les Toulous propriétaires de terrains ne vendent leurs esclaves parias que dans des cas de grande nécessité, et encore ne peuvent-ils les vendre alors que dans leur pays. Ils n'ont, dans aucun cas, la faculté de les exporter, pour aller vendre au loin à des étrangers. Chaque propriétaire foncier a son habitation isolée, bâtie au milieu de ses domaines et dans laquelle il vit environné de sa peuplade d'esclaves, qui lui sont entièrement soumis. Quelques Toulous en ont plus de cent à leur service; ils les traitent, en général, fort humainement, ne leur imposent de l'ouvrage que selon leur âge et leurs forces, les nourrissent du même riz qu'eux, les marient lorsqu'ils en ont l'âge et donnent tous les ans aux femmes, pour se vêtir, un morceau de toile de 7 à 8 coudées, et aux hommes une couverture de laine. Ces esclaves n'ont même pas le droit d'acheter leur liberté, et, s'ils veulent devenir indépendants, ils n'ont pas d'autre moyen de le faire que de s'enfuir secrètement et de quitter le pays. Ils en viennent rarement à cette extrémité. Accoutumés de père en fils à la subordination, traités avec humanité par leurs maîtres, nourris des mêmes aliments qu'eux, jamais obligés de travailler au delà de leurs forces, n'ayant d'ailleurs aucune notion de ce qu'on appelle liberté et indépendance, ils se sont fait une habitude de leur manière d'être; ils regardent leur maître comme un père, et se considèrent comme faisant partie de sa famille. Dans le fait, leur condition est bien préférable à celle des parias libres; ils sont, en effet, assurés de leur subsistance, premier besoin de la nature, tandis que le paria libre manque la moitié du temps du strict nécessaire et est souvent exposé à mourir de faim.

TOULOUZAN, écrivain français, mort en 1840. Il professait l'histoire à Marseille, lorsque, à la suite d'un conflit avec l'abbé Eliegaray, sur une question de méthode d'enseignement, il fut destitué. A partir de ce moment, il s'adonna à des travaux historiques et littéraires. Nous citerons de lui : *Essai sur l'histoire de la nature* (Paris, 1815, 3 vol. in-8), avec Gavoty; *De l'île de Sainte-Hélène et de Bonaparte* (1815, in-8); *L'ami du bien*, journal (Marseille, 1826-1827, 3 vol. in-8); *Annales provençales d'agriculture pratique et d'économie rurale* (Marseille, 1827-1830, 4 vol. in-8); *Essai sur la diplomatie* (1830, in-8), etc.

TOULSPOUR ou **TOOLSYPOOR**, ville de l'Indoustan, dans l'Etat d'Aouda, par 27° 29' de latit. N. et 79° 57' de longit. E.

TOULTCHIN ou **TULCZYN**, ville de la Russie d'Europe, gouvernement de Podolie, sur la Selniza et traversée par la grande route de Kherson; 10,000 hab. Manufactures d'armes à feu; beau château et vastes jardins des comtes de Potocki.

TOULTSCHA ou **TOULDA**, ville de la Turquie d'Europe (Silistrie), sur la rive droite du Danube, au point où le fleuve se partage en plusieurs bras, à 24 kilom. S. d'Ismail; 15,000 hab. On la croit bâtie sur l'emplacement de l'ancien *Ægyptus*, près duquel Darius passa le Danube lorsqu'il alla porter la guerre chez les Scythes.

TOULX SAINTE-CROIX, village et comm. de France (Creuse), cant. et arrond. de Bous-sac; 1,279 hab. On y a découvert les vestiges d'une grande ville celtique : triple enceinte de remparts, temples, portes de ville et autres monuments. L'église, construite comme les basiliques primitives, se compose d'une nef et d'une abside circulaires, autour desquelles règnent des bas-côtés. Elle appartient au XII^e siècle. Sur divers points de la commune de Toulx-Sainte-Croix se trouvent des entassements de rochers très-curieux, dans lesquels on a voulu voir des monuments druidiques. Sources intéressantes appelées les Viviers.

TOULZA (Paul-Hélène-Philippe, comte de), littérateur français, né à Rabastens (Tarn) en 1813. Il cultiva de bonne heure la poésie, envoya aux Jeux floraux plusieurs pièces de vers qui furent couronnées et eurent divers articles dans différents recueils. Tout en s'occupant de travaux d'agriculture, M. de Toulza n'en a pas moins continué à consacrer une partie de son temps aux lettres. On lui doit des traductions de la *Vie et des lettres de Rosa Ferrucci* (1865, in-18) et de *l'Histoire de la conquête du Mexique* par Antonio de Solis, avec des notes (1868, 3 vol. in-18). — Son fils, Etienne DE TOULZA, né à Rabastens en 1846, a fait partie, comme secrétaire, du cabinet de M. Emile Olivier en 1870 et a publié divers écrits, notamment : *De l'administration des communes en France* (1869, in-18).

TOUM, un des noms du soleil dans la mythologie égyptienne. V. RA.

TOUMAN-BEY (Al-Melik-Al-Aschraf), sultan d'Egypte, né en Circassie, mort au Caire en 1517. Il était neveu du sultan Kansou-Al-Gouri, qui le nomma ministre, puis gouverneur de l'Egypte, pendant l'expédition qu'il fit contre les Ottomans en Syrie. Après la mort et la défaite de Kansou, les mameluks choisirent Touman pour lui succéder (1516). Le nouveau sultan sortit alors du Caire, réunit 40,000 hommes dans un camp retranché en avant de la ville et attendit en ce lieu le vainqueur de son oncle, Sélim 1^{er}. Mais, malgré une résistance héroïque, il fut vaincu par ce dernier (23 janvier 1517), s'enferma dans le Caire et soutint pendant trois jours et trois nuits, dans les rues, un combat acharné. Forcé de quitter la ville, il gagna la haute Egypte, se défendit pendant un mois dans Djiz-h, fut encore contraint de fuir et de se cacher et finit par être livré aux Turcs par un traître. Conduit au Caire, Touman y fut pendu par ordre de Sélim, que n'avait pu désarmer tant de courage et d'héroïsme. L'Egypte devint, à partir de sa mort, une province de l'empire turc.

TOUMANDGI-DAGH, chaîne de montagnes de la Turquie d'Asie, dans l'Anatolie. Elle a un développement d'environ 100 kilom. de l'E. à l'O. et se rattache à l'Olympe, au N., au Koud-Jéh-Dagh, à l'O., et au Mourad-Dagh, au S.

TOUMAT ou **MALEG**, rivière de l'Afrique orientale. Elle prend sa source dans la région S.-O. de l'Abysinie, pénètre dans la Nubie et, après un cours d'environ 440 kilom., se jette dans le Bahreh-Azrah, près du village de Fazogl. Le Toumat roule du sable d'or et a pour principal affluent l'Anquet.

TOUMBEA, ville de Nigritie, dans le pays de son nom, au N.-E. du royaume de Dagoumba.

TOUMBEDRA, rivière de l'Indoustan (Matsour), formée par la réunion de la Toungha et de la Bhadra, à Coudly, un peu au N.-O. de Holia-Honour. De là, elle coule au N., au N.-E., puis à l'E., sépare le Balaghat du Bidjépour et se jette dans la Krichna, par 16° de latit. N. et 75° 58' de longit. E., après un cours de 450 kilom. Ses principaux affluents sont l'Hindéry ou Vadarotti, l'Handéry et la Ouarrada.

TOUMBOUROU, demi-dieu de la mythologie indoue, attaché au service du dieu Couvera, et l'un des principaux musiciens célestes.

TOUMCOUR ou **TOOMCOOR**, ville de l'Indoustan, dans l'Etat de Malssour, à 125 kilom. N.-N.-E. de Seringapatam. Remparts et fort.

TOUMEN, rivière d'Asie. Elle arrose la partie septentrionale du royaume de Corée, coule au N.-E., puis au S. et se jette dans la mer du Japon.

TOUMEN-DAGH, montagne de la Turquie d'Asie (Anatolie), par 38° 41' de latit. N. et 28° 43' de longit. S.

TOUMERT ou **TOUMROUT** (Mohammed-Al-Mahdi-Ibn-Abd-Allah-Ibn), fondateur de la dynastie des Almohades, né en 1087 de notre ère, mort en 1130. C'était un homme plein d'intelligence, d'ambition, de hardiesse, d'un esprit subtil et entreprenant. Il parcourut l'Orient pour s'instruire, étudia la théologie et la philosophie à Bagdad, sous le célèbre Guzzali, retourna en 1116 en Mauritanie, où il était né, se lia intimement avec un jeune musulman plein de talent et de zèle, nommé Abd-El-Moumen, et résolut alors de fonder une nouvelle secte, dont il serait le chef. S'annonçant comme le véritable mahdy ou douzième imam qui doit paraître à la fin du monde, affichant dans sa doctrine, son extérieur et ses actes une pieuse austérité, il se mit à prêcher la réforme des abus, vit accourir autour de lui un grand nombre de partisans, entra dans le royaume de Maroc, où régnait Ali (1120), en fut chassé pour ses prédications, se retira alors à Tinamal, dans l'Atlas, et appela les tribus à se soulever contre la dynastie des Almoravides et les vit se ranger sous ses étendards. Grâce à son éloquence entraînante, à ses subterfuges pour faire croire qu'il avait le don des miracles, il parvint à réunir un si grand nombre de partisans qu'il se prépara à lutter contre le souverain du Maroc. A la tête de 10,000 almohades ou unitaires, Toumert remporta, en 1122, une victoire complète sur les troupes d'Ali, détruisit ainsi d'un seul coup le prestige des Almoravides, soumit ensuite plusieurs tribus, conquit Aghmat, Haroudjab, Moussaniedah, une partie du mont Atlas et étendit sa secte et son pouvoir dans l'intérieur de l'Afrique. De retour à Tinamal, Toumert, qui sentait ses forces épuisées, donna le commandement de ses troupes, ainsi que le titre d'imam, à son lieutenant Abd-El-Moumen et mourut peu après. Il avait composé pour ses sectaires un ouvrage intitulé : *De l'unité de Dieu*, d'où leur nom d'unitaires.

TOUMETS, tribu mongole de l'empire chinois (Mongolie). Elle habite en partie sur les bords du Hoang-ho, à 400 kilom. de Pékin. Sa ville principale est Koukou-Khoton.

TOU-MINGH-HY, île de la mer Orientale, à l'O. de la grande Lieou-Kieou, par 26° 35' de latit. N.

TOUMOUN, ville de l'Indoustan, dans le

Malvah, district de Bendelkand, à 155 kilom. N.-E. de Serondge. Temple très-ancien.

TOUMROUT, fondateur de la dynastie des Almohades. V. TOUMERT.

TOUN, ville de Perse, province du Kouhistan, à 275 kilom. de Mechehed, dans une contrée fertile qui produit beaucoup de froment et de soie.

TOUNA s. f. (tou-na). Ichthyol. Nom vulgaire de la thonine, sur les côtes de la Méditerranée.

TOUNATÉE s. f. (tou-na-té). Bot. Genre de plantes de la Guyane, réuni par les auteurs modernes, comme simple section, au genre swartzia.

TOUNCHALI, village de l'Asie Mineure, dans le voisinage de Koutaieh. Eaux thermales renommées.

TOUNDJA, rivière de la Turquie d'Europe. V. TONDJA.

TOUNDRA s. m. (toun-dra). Géogr. Nom donné aux déserts de glace qui s'étendent au nord de la Sibirie.

TOUNENS et non **TONNEBINS** (Antoine de), aventurier français, ex-roi d'Araucanie et de Patagonie, sous le nom d'Orllie-Antoine 1^{er}, né à Chourgnac (Dordogne) vers 1820. Il avait été avoué à Périgueux, lorsque, poussé par son humeur aventureuse, il se rendit dans l'Amérique du Sud, au Chili, puis chez les Araucans. L'Araucanie, vaste pays deux fois plus grand que la France, était au pouvoir d'un grand nombre de chefs ou caciques divisés entre eux et ne pouvant par cela même opposer une résistance sérieuse aux envahissements du Chili. Au moyen d'un interprète, il se mit en relations avec le cacique Magnil et parvint à le convaincre de la nécessité d'établir en Araucanie une royauté dans laquelle seraient fondus les pouvoirs répartis entre tous les caciques. Magnil étant mort au moment où il se rendait auprès de lui, M. de Tounens alla droit aux autres caciques. « Vous êtes faibles, leur dit-il, parce vous êtes divisés en tribus. Ne formez qu'un seul corps, et vos voisins n'auront plus sur vous aucune prise. — Il ne tient qu'à vous, lui répondirent-ils, que nous suivions votre conseil; chargez-vous vous-même de notre organisation en vous mettant à notre tête. » Proclamé roi sous le nom d'Orllie-Antoine 1^{er} (1861), non-seulement par les Araucaniens, mais encore par les Patagons, l'ex-avoué, prenant au sérieux son rôle de souverain, résolut d'implanter chez ses sujets la civilisation européenne, d'y acclimater une constitution et une législation calquées sur celles de la France et d'établir des relations commerciales entre son pays natal et son pays d'adoption. Pour réaliser ses projets, il manquait au roi d'Araucanie un budget productif. Ne pouvant trouver dans son peuple des ressources suffisantes, il crut devoir faire à la France un appel, qui fut loin de répondre à son attente. Son projet de souscription nationale fit un fiasco complet, même à Périgueux. Les compatriotes du fondateur d'une nouvelle dynastie ne voulurent pas prendre au sérieux le nouvel astre monarchique qui surgissait à l'horizon du nouveau monde austral. Vainement quelques amis de M. de Tounens, notamment M. de Morestel, essayèrent de défendre sa cause, de démontrer qu'il s'agissait d'une entreprise toute patriotique, de prouver qu'en secondant les généreux efforts du nouveau roi on implantait l'influence française au sud du Chili; toutes les bourses restèrent fermées et, le souverain des Araucans vit échouer ainsi « la plus grande entreprise de son règne. » Mais si la France voyait avec une indifférence sceptique et railleuse M. de Tounens organiser ses Etats, il n'en était pas de même du Chili. Le gouvernement de cette république vit avec peine s'organiser sur sa frontière des peuplades jusqu'alors indépendantes et dont la division faisait la faiblesse. Il résolut de renverser le nouveau roi, et bientôt la guerre devint imminente. Orllie, devant l'attitude menaçante de son voisin, développa une activité digne d'un meilleur sort. Il parcourut ses Etats pour organiser la défense et s'entendit avec le chef indigène Guenterol, qui lui promit de lui fournir une armée de 40,000 hommes. Peu après, il campait dans la plaine de los Perales (4 janvier 1862), lorsque son domestique et ses interprètes, achetés par le gouvernement chilien, l'attirèrent dans un guet-apens. Apprenant au corps par des Chiliens, il fut jeté dans la forteresse des Anjeles. Orllie-Antoine 1^{er}, profondément indigné de la perte de son trône, en appela de ce qu'il considérait comme un acte de violation du droit des gens au consul de France à Santiago, le vicomte de Cuzotte, qui reçut de son gouvernement l'ordre de traiter diplomatiquement l'affaire. Néanmoins, le procès de M. de Tounens s'instruisit; mais tous les tribunaux chiliens se déclarèrent incompétents, et l'ex-avoué continua à être maintenu en prison. Etant parvenu à scier un des barreaux de sa fenêtre, il s'évada en se jetant à la nage. Traqué de toutes parts, il fut ressaisi peu de jours après et de nouveau emprisonné. Enfin, sur la demande du gouvernement français, Orllie-Antoine 1^{er} put quitter le Chili et revenir en France, la cour d'appel de Santiago ayant, par arrêté du 2 septembre 1862, déclaré qu'il était fou. Selon l'usage des sou-

verains détronés, l'ex-avoué, « appelé par la grâce du Tout-Puissant et la volonté nationale à prendre en main les destinées des Araucaniens et des Patagons, » adressa, le 2 décembre 1863, une protestation à tous les ministres des affaires des Etats civilisés et autres. De retour en France, il se mit à faire un appel énergique aux capitaux de ses compatriotes pour reconquérir son royaume; mais, comme par le passé, ses efforts restèrent à peu près infructueux et il se vit réduit à grossir le nombre des majestés en disponibilité, sans avoir, comme elles, la consolation d'avoir pu faire sur le trône de belles économies. Le 22 octobre 1864, il fut traduit en police correctionnelle, à Paris, pour le non-paiement d'un billet de 2,500 francs, fait à son hôtelier et signé : « Prince Orllie-Antoine 1^{er}; » mais le billet ayant été acquitté sur ces entrefaites, le tribunal, considérant la bonne foi de l'ex-roi, qui seul, il est vrai, se prenait au sérieux, écarta le délit qui lui était imputé et crut devoir respecter en lui la majesté tombée.

Une souscription, dite nationale, que l'ex-avoué ouvrit à cette époque dans les bureaux de la *Gazette des Etrangers*, pour recueillir son royaume, fit un fiasco qui eût désespéré tout autre qu'un ex-roi d'Araucanie. Cependant, grâce à une propagande active, il parvint à faire un prosélyte dans un avocat du barreau de Paris. « Il me manifesta, dit-il, le désir de me ramener dans mon royaume et de m'aider à le restaurer; j'acceptai sa proposition avec plaisir. — Quelle somme faudrait-il pour y aller et s'y installer? — 10,000 francs, et lorsque nous serions établis, nous ferions venir les éléments nécessaires pour la civilisation. » Bien qu'il fût difficile de trouver un prétendant aux prétentions plus modestes, Orllie 1^{er} ne put obtenir cette faible somme et ne fut pas plus heureux en demandant seulement 500 fr. Néanmoins, en 1869, il fit un second voyage dans ses Etats, où sa vue ne produisit pas le mouvement d'enthousiasme national sur lequel il comptait, et il revint encore une fois en France, attendant des temps meilleurs. En septembre 1871, il annonça à l'univers qu'il avait fait plusieurs découvertes, dont la plus importante consistait en une invention pour neutraliser les projectiles lancés par les armes à feu. En attendant qu'on adoptât cette admirable découverte, Orllie 1^{er} se fit journaliste. Dans une lettre d'aveu de Marseille, le 23 décembre 1871, et adressée « à Messieurs les publicistes, » il disait : « J'apprends que pour faire paraître un journal politique il me fallait un cautionnement; c'est ce qui m'empêche de faire paraître la *Couronne d'acier* le 23 novembre dernier; c'est un grand malheur pour la France, la papauté et l'Espagne. Comme la *Couronne d'acier* a un titre essentiellement politique, j'ai voulu lui conserver son caractère pour la faire paraître lorsque j'aurais fait mon cautionnement. En attendant, j'ai créé un autre journal hebdomadaire, non politique, sous le titre de : les *Pendus*. Je deviens donc, messieurs, votre collègue; je vous promets de porter envers vous tout le respect qui est dû à des publicistes honnêtes; mais j'espère aussi que, de votre côté, vous verrez deux hommes en moi, un collègue et un souverain, et que vous garderez tout le respect qui est dû au roi d'Araucanie et de Patagonie que comme souverain. » Dans les *Pendus*, Orllie 1^{er} raconta sa seconde expédition en Araucanie. En mars 1872, il publia, également à Marseille, la *Couronne d'acier*, journal officiel d'Araucanie, dans lequel il fit paraître notamment une « Epître d'amour aux demoiselles à marier en France et à l'étranger. » Il créa à cette époque un nouvel ordre de chevalerie, indispensable dans toute monarchie sérieuse, et dont il fut naturellement le grand maître. Il eut soin d'annoncer que tout journaliste qui défendrait sa cause serait sûr d'être nommé. Au même temps, il préparait une nouvelle expédition. En avril 1874, accompagné de quatre personnes, qu'il était parvenu à rallier à sa cause, et emportant avec lui quelques armes et des munitions, Orllie 1^{er}, sous le nom de Jean Prat, s'embarqua pour Buenos-Ayres. Il avait quitté cette ville pour aller reprendre possession du trône de toutes les Patagones, lorsque, sur la demande du gouvernement chilien, une goélette de la marine de la confédération Argentine fut lancée à sa poursuite et l'arrêta en mer. Ramené à Buenos-Ayres, le 19 juillet, il fut écroué à la prison de Chibido et mis à la disposition d'un juge d'instruction qui instruisit l'affaire. Enfin, le 31 octobre 1874, il fut rendu à la liberté et reprit encore une fois la route de la France. On a de lui : *Orllie-Antoine 1^{er}, roi d'Araucanie et de Patagonie, son avènement au trône et sa captivité au Chili, relation écrite par lui-même* (1863, in-8); *Historique. Appel à la nation française* (1863, in-8); *Manifeste d'Orllie-Antoine 1^{er}, roi d'Araucanie et de Patagonie* (1864, in-8); *Retour en France du roi d'Araucanie et de Patagonie* (1871, in-8).

TOUNGA, rivière de l'Indoustan. Elle descend du versant oriental des Ghates occidentales, coule au N.-E. et se jette dans la Beura, pour former la Tumbreda, après un cours d'environ 100 kilom.

TOUNGHAÏ ou **MER ORIENTALE**, partie

du grand Océan comprise entre les côtes de la Corée, du pays des Mandchoux, de la Chine, l'île Formose, les archipels de Madjicosa et de Lieou-khieou et l'extrémité S.-E. de l'île japonaise de Kiou-siou. Cette mer intérieure reçoit les eaux du Hoang-ho et du Yan-tse-kiang.

TOUNGHIJIB, rivière de la Russie d'Asie. Elle descend des monts Stanovoï, coule à l'E.-N.-E. et se jette dans l'Olekma, par la rive gauche, après un cours d'environ 600 kilom.

TOUNG-KIANG, rivière de Chine (Kouang-tou). Elle prend sa source dans les monts Nan-ling et se jette, par plusieurs embouchures, dans la partie N.-E. du golfe de Canton, à l'E. de la ville de ce nom, après un cours de 450 kilom.

TOUNG-OUN, ville de Chine, dans la partie N.-E. de l'île d'Hai-nan, à 20 kilom. S.-E. de Kiong-tcheou; 100,000 hab.

TOUNGOUSES, peuplade de la Russie d'Asie, dans la Sibérie. Elle est répandue sur un très-grand espace marécageux et boisé, dans les gouvernements d'Iénisséïsk et d'Irkoutsk et dans la province d'Irkoutsk, depuis l'Iénisséï, à l'O., jusqu'à la mer d'Okhotsk à l'E., et depuis les monts Jablonnoï et Stanovoï au S. presque jusqu'à l'Océan Glacial arctique au N. Entre eux les Toun-gouses se nomment Oeouos, c'est-à-dire hommes. Les Tartares et les autres races sibériennes les appellent Tonyous ou princes du sang. Les Mandchoux chinois leur ont donné le titre de Salomi, qui signifie protecteurs. Tous les ans, vers le mois de juin, ils se réunissent au confluent du Symn dans l'Iénisséï. C'est là qu'ils vendent leurs fourrures et acquittent l'impôt. A cette foire, le Toun-gouse habite sous une tente, que l'on distingue aisément de celle des autres peuplades au sabre planté devant l'entrée. On reconnaît le Toun-gouse à son teint jaunâtre, à son tatouage en lignes courbes, à son menton proéminent, et surtout à la longue tresse de cheveux, ornée de verroteries, qui lui retombe sur les reins. Son pardessus de peau de renne a la forme d'un habit à la française, pincé à la taille, très-ouvert sur la poitrine et bariolé de morceaux de verre, de ganses, de galons et de panaches en crin. Il a pour coiffure un bonnet chinôis en broderies de perles et porte une culotte dont l'extrémité s'attache au-dessus du genou. Chaussé de babouches très-coquettement et très-finement faites, il complète son costume par un baudrier, chargé de verroteries comme tout le reste. A ce baudrier pend un petit sac contenant un briquet, une pierre à feu et de l'amadou; l'allumette chimique n'a pas encore pénétré sur ce point du globe. Adroit et gracieux dans ses mouvements, le Toun-gouse joint à l'agilité du corps l'entente des affaires et la finesse du commerce. Les chefs affectent une grande dignité; à l'approche d'un étranger, quelle que soit son importance, à peine daignent-ils soulever un coin du bonnet et présenter le bout des doigts. La tente des Toun-gouses est recouverte de peaux de renne tendues avec de simples cordes. Au milieu brûle constamment un bon feu sur les pierres qui servent de foyer. Pour tapis et pour chaises l'inevitable peau de renne. C'est là-dessus qu'il s'assied pour boire l'eau-de-vie, dont il est grand amateur, et c'est là-dessus qu'il danse lorsqu'il est ivre. Aux jeux d'adresse, le Toun-gouse n'a pas de rival. En sautant à la corde, que deux personnes manœuvrent absolument comme font les bonnes des Tuileries avec leurs marmots, il tend son arc, ajuste et frappe le but. C'est principalement le long des frontières chinoises que cette peuplade vague de préférence. On retrouve néanmoins les Toun-gouses près des sources du Toungh et de quelques autres fleuves. Ils reconnaissent les droits seigneuriaux des princes Gantimoukor, descendants avérés de Khan-Timor, et anoblis à perpétuité par cette origine chinoise. Ces nobles habitent des villages ou des pacages clôturés, comme toutes les familles qui sont devenues chrétiennes. En embrassant le rit orthodoxe, ils ont en même temps adopté le genre de vie des Russes. Le Toun-gouse est grave et intrépide. Il manie aussi admirablement l'arme à feu que la flèche. Ses mouvements sont rapides, son coup d'œil sûr, et celui contre lequel il bande son arc peut recommander son âme à Dieu. La chasse est sa passion favorite.

— Linguist. La langue toun-gouse forme, avec le mandchou, le dernier rameau de la branche ouralo-altaïque ou septentrionale de la famille touraniennne. Elle est loin d'avoir la richesse du mandchou quant à la doucetur; elle occupe avec cet idiome une position intermédiaire entre le mongol et le turc. Il y a plusieurs dialectes qui presque tous prennent la dénomination de l'endroit ou du fleuve dans les environs duquel vivent ceux qui les parlent. Les principaux sont : le iénisséï, parlé sur les bords de l'Iénisséï; le tchapo-gire, dans lequel on a publié une traduction de la Bible, parlé par les Tchapo-gires, qui demeurent le long du Toun-gouska, affluent de l'Iénisséï; le mangasseja, le hertchiusk et le bargusin, parlés dans les environs des villes des mêmes noms; l'angara supérieur, parlé le long de la rivière de ce nom; le ynkoutsik et le okhotsk, parlés dans les environs des deux villes qui portent ces

xv.

noms; le lamoute, parlé le long de la mer d'Okhotsk par les Lamoutes, tribu toun-gouse, dont le nom est dérivé du mot *lama*, qui veut dire moine; le toun-gouska supérieur, parlé le long du fleuve du même nom. La plupart de ces dialectes sortent à peine du monosyllabisme; mais il se fait évidemment en eux un travail pour arriver à une vie plus organique. Castren a rapporté les preuves d'un développement naissant des mots dans un dialecte toun-gouse parlé près de Nertchinsk, lequel présente un système complet et intelligible d'affixes.

TOUNGOUSSKA-NIJNIA ou **INFÉRIEURE**, rivière de Sibérie. Elle prend sa source dans une ramification des monts Baïkaliens, dans la province d'Irkoutsk, coule au N.-E., puis au N. et à l'O., en arrosant le gouvernement d'Iénisséï, et se jette dans l'Iénisséï, près de Touroukhansk, après un cours de 2,300 kilom. Ses principaux affluents sont la Touriga, la Kouréika, l'Ilimpéïa, la Siverina et la Porochina.

TOUNGOUSSKA-SREDNIA ou **MOYENNE**, appelée aussi *Toungouska au delà des montagnes*, rivière de Sibérie (Iénisséï). Elle prend sa source dans les montagnes, à 190 kilom. N. de Kirensk, coule généralement à l'O. et se jette dans l'Iénisséï, par 60° 40' de latit. N., après un cours de 1,250 kilom.

TOUNGOUSSKA-SUPÉRIEURE ou **WERCHNAIA-TOUNGOUSSKA**, rivière de la Russie d'Asie (Sibérie), formée par la réunion de l'Ilim, qui descend des monts Sayaniens, et de l'Angara, écoulement des eaux du lac Baïkal. Elle décrit une longue courbe vers le N.-E., se précipite par cinq cascades, baigne Irkoutsk, Oust-Toungouska et se jette dans l'Iénisséï, par la rive droite, après un cours d'environ 1,750 kilom. Ses principaux affluents sont la Moura, l'Oslianka, la Tasseva et l'Oleschma.

TOUNGOUZLY, lac de la Russie d'Asie, gouvernement d'Orenbourg, à 30 kilom. E. de Tchéliabinsk; environ 10 kilom. du N. au S. Il n'a pas d'écoulement apparent.

TOUNG-TCHANG, ville de Chine (Chan-tong), sur le grand canal, à 100 kilom. O.-S.-O. de Teinan; par 36° 39' de latit. N. et 113° 49' de longit. E. Ch.-I. de département. On y remarque une tour à huit étages, revêtue extérieurement de carreaux de porcelaine. Il s'y fait un commerce considérable.

TOUNG-TCHOU, ville de Chine sur le Fel-ho, à 22 kilom. O.-S.-O. de Pékin. Vastes magasins de grains, destinés à l'approvisionnement de la capitale. Commerce considérable en thé, soieries, porcelaines, fourrures et frai de poisson, que l'on envoie dans des bouteilles jusqu'au centre de l'empire.

TOUNG-TCHI, empereur de Chine (dont le nom signifie *union pour la cause de la légalité et de l'ordre*), né en 1850, mort en 1874. Il venait d'avoir cinq ans et portait le nom de *Tsai-toung* lorsque, le 21 août 1851, il succéda à son père Hien-foung, qui venait de mourir. Sa mère fut instituée régente, et son oncle, le prince Kong, prit la direction du gouvernement. Toung-tchi, qui devait mourir à dix-neuf ans, n'a joué aucun rôle dans les affaires de la Chine. Le prince Kong administra en son nom avec autant d'intelligence que de sagesse. Très-hostile au vieux parti chinois, qui avait exercé une influence prépondérante sous le règne de Hien-foung, il empêcha ce parti de dominer l'impératrice régente, alla chercher le jeune empereur à Moukden et l'amena à Pékin, le 1^{er} novembre 1861. Peu après, il déclara dissous le conseil suprême qui s'était constitué à Moukden et qui comprenait les chefs du vieux parti chinois, les princes Tchen, Y et Sou-tchen, etc., hostiles aux Européens; puis il les faisait arrêter, traduire devant un tribunal dont il prit la présidence, obtenait leur condamnation à mort (8 novembre 1861) et faisait immédiatement procéder à leur exécution. Devenu sans conteste maître du pouvoir et appuyé par les résidents des puissances européennes, le prince Kong constitua un nouveau conseil de l'empire et, en sa qualité de premier ministre, il s'attacha à prendre des mesures libérales, destinées à faire entrer la Chine dans la voie du progrès. Il fit notamment signer au jeune empereur un décret établissant dans l'empire la liberté de conscience. A seize ans, Toung-tchi épousa sa première femme, la princesse Tcheug-koung. Il eut, en outre, deux autres femmes légitimes qui assistaient, selon l'usage, aux conseils des ministres, la princesse Koung-toung et Si-koung, et soixante-neuf concubines. Pendant une visite qu'il fit à ses femmes au jour de l'an, il fut atteint d'une maladie qui l'emporta au bout de quelques jours.

TOUNIN s. m. (tou-nain). Ichthyol. Nom vulgaire du marsouin.

TOUNNIN, colonie agricole de l'Algérie, chef-lieu de commune, à 9 kilom. S.-E. de Mostaganem, à 84 kilom. d'Oran; 108 hab. Elle fut fondée en 1848, dans un territoire très-fertile. On s'y livre à la culture des céréales et à l'élevé des bestiaux.

TOUP (Jonathan), philologue anglais, né dans le Cornouailles en 1713, mort en 1785. Il étudia la théologie à Oxford et à Cambridge et devint recteur d'une paroisse

d'Exeter, puis chanoine de la cathédrale de cette ville. Il fut l'un des philologues et des critiques anglais les plus érudits du XVIII^e siècle. L'ouvrage par lequel il est surtout connu est celui qui a pour titre : *Emendationes in Suidam in quibus plurima loca veterum Græcorum, Sophoclis et Aristophanis imprimis, cum explicatur, tum emendantur* (1760-1766, 3 vol.), et auquel se rattache un *Appendicium notarum in Suidam* (1775). En 1767, il fit paraître une *Epistola critica ad virum celeberrimum Gulielmum, episcopum Glocestriensem*, qui renfermait des corrections et des explications d'un grand nombre de passages d'auteurs grecs. On a encore de lui : *Curæ posteriores, sive appendicula notarum atque emendationum in Theocritum, Osoni super-rime publicatum* (1778), et une édition de Longin (Oxford, 1778), qui est encore aujourd'hui l'une des meilleures que l'on ait de cet auteur.

TOUPARAN, l'esprit du mal chez les indigènes californiens. Ayant attaqué l'esprit du bien, Niparala, créateur du ciel et de la terre, il fut vaincu, ainsi que ses adhérents, et enfermé dans une caverne sous la garde de buléines.

TOUPET s. m. (tou-pè. — Ce mot, qui est déjà ancien, est le diminutif de *toupe*, qui représente le vieux français *lope*, lequel vient du germanique : vieux scandinave *toppr*, anglo-saxon *top*, anglais *toft*, bas allemand *topp*, ancien haut allemand *soph*, haut allemand moderne *sopf*, touffe de cheveux, houppe, sommet d'un arbre). Touffe de poils : *Un toupet de cheveux, de crins, de laine. Les Chinois se rasant la tête, en réservant un toupet de cheveux sur l'occiput. Vous avez un toupet de cheveux vous dans votre barbe. Il était si chauve, qu'il ne lui restait qu'un toupet de cheveux par derrière.* (Le Sage.) La corne du rhinocéros n'est qu'un toupet de poils agglutinés. (E. About.)

— Touffe de cheveux relevés qui croît au-dessus du front : *Se faire le toupet. Avoir le toupet très-haut. Porter un faux toupet.*

Que Gavarni tourne en dérision
Tes six cheveux l'avec décision
Le démolir en toupet les ramène.
TH. DE BANVILLE.

— Touffe de crins placée au haut du front du cheval et faisant partie de la crinière.

— Fig. Hardiesse, effronterie : *A-t-il du toupet, le vieux Lascar! me dit l'invalidé dans son langage soldatesque.* (Balz.) *Dis donc, Malicorne, il a le toupet d'appeler ça un cheu soit! Un bouge où je ne voudrais pas mettre un chien!* (E. Sue.)

— Fam. Mouvement d'impatience brusque et capricieuse : *Son toupet lui prend.* « Vieilli en ce sens.

— *Se prendre au toupet, Se prendre aux cheveux* en se battant.

— Ornith. *Toupet bleu*, Espèce de bruant, qui habite Java.

TOUPET-DESIGNES (Edmond-Edouard-Ernest-Victoire), homme politique français, né à Givet en 1816. Il fit ses études à Paris, puis revint dans sa ville natale, où il était commandant de la garde nationale et un des chefs de l'opposition lorsque Louis-Philippe tomba du trône. Elu dans les Ardennes représentant du peuple à l'Assemblée constituante, il fit partie du comité de l'Algérie, siégea dans les rangs des républicains modérés, vota pour une Chambre unique, contre la proposition de dissolution faite par M. Rataeu et contre l'expédition de Rome. Réélu à la Législative, il continua à servir la cause de la république contre les menées des monarchistes, et combattit la politique de Louis Bonaparte. Après le coup d'Etat du 2 décembre 1851, M. Toupet-Designes rentra dans la vie privée, se bornant à représenter le canton de Givet au conseil général de son département. Le 8 février 1871, les électeurs des Ardennes le nommèrent, le premier sur dix, député à l'Assemblée nationale. Il alla siéger au centre gauche, vota les préliminaires de paix, l'abrogation des lois d'exil, la validation de l'élection des princes d'Orléans, la proposition Rivet, se prononça pour le pouvoir constituant de l'Assemblée, pour la loi départementale, pour le retour de la Chambre à Paris, contre l'impôt sur les matières premières, contre le maintien des traités de commerce et, soutint la politique de M. Thiers. Le 24 mai 1873, il resta fidèle à ce dernier et à sa profession de foi de 1871, dans laquelle il déclarait qu'il ferait tous ses efforts pour consolider la république. Lorsque les intrigues des royalistes (nov.-octobre 1873) menacèrent la France d'une restauration monarchique de droit divin, M. Toupet-Designes se prononça énergiquement, dans une lettre rendue publique, pour le maintien de la république. Le 20 novembre suivant, il vota contre le septennat, fit partie de l'opposition contre le gouvernement de combat, appuya les amendements Perier et Maleville (juillet 1874), demandant l'organisation des pouvoirs publics, et la dissolution de l'Assemblée, et vota la constitution républicaine du 25 février 1875. Le 25 février 1874, il avait été nommé questeur de l'Assemblée, en remplacement de M. Princeteau, contre M. Combiér, député de la droite. Le 30 janvier 1876, M. Toupet-Designes a été élu sénateur dans les Ardennes.

TOUPETTE s. f. (tou-pè-te — rad. *toupet*). Bot. Syn. de POHLIE.

TOUPIE s. f. (tou-pl. — Du germanique : suédois, *topp*, cône; anglais *top*, ancien haut allemand *toph*, ancien allemand *topf*. Tous ces mots désignent des corps terminés en pointe, et ils doivent sans doute leur origine à l'anglo-saxon *top*, cime, sommet, pointe, ancien scandinave *toppr*, d'où nous avons fait *touffe* et *toupet*. C'est au même primitif qu'il faut rapporter notre anc^{en} mot *toupet*, qui signifiait aussi cime, sommet. *Toupet* a été formé de ce primitif par l'addition du suffixe *el*. A la même famille que *toupie* appartient aussi le vieux français *toupin*, bouchon, proprement chose conique, et *toupin*, terme de cordier, espèce de cône tronqué le long duquel il y a des rainures pour mettre les fils ou forons qu'on veut commettre). Jouet en forme de cône, terminé par une pointe, et sur lequel on enroule une cordelette, pour le lancer et la faire tourner, ou qu'on fait tourner à l'aide d'un ressort : *Je préfère à tous ces engins guerriers, qui caporalisent les enfants, les billes, le cerceau, la tourterle.* (Rignault.)

— Feuille de mauvaise vie, de la dernière espèce, ainsi dite peut-être parce qu'elle circule beaucoup, peut-être aussi par corruption de *tout-pille*, parce que tout lui est bon.

— Personne sans volonté, qu'on fait tourner à son gré : *Les Bourbons, selon Ferdinand II, ne sont pas du bois dont on fait des toupiers, c'est-à-dire des rois constitutionnels.* (T. Delord.)

— *Tourner comme une toupie, Tourner rapidement* sur soi-même.

— *Toupie d'Allemagne*, Toupie creuse, percée d'un trou, et qui fait du bruit en tournant.

— Mar. Instrument avec lequel on peut faire des observations en mer, malgré le roulis et le tangage.

— Techn. Instrument avec lequel on exécute certaines moulures qui ne peuvent être poussées au rabot.

— Moll. Nom vulgaire des coquilles du genre troque. Il Nom donné à des coquilles du genre littorine.

— Encycl. Techn. Parmi les travaux d'ébénisterie, il en est qui appartiennent à la sculpture sur bois, quoique ce ne soit point, à proprement parler, de la sculpture. Telles sont les moulures, dont la régularité et l'exacte concordance avec les profils donnés sont les principales qualités. Ces travaux, par leur nature, se prêtent très-bien à une exécution mécanique, automatique, et l'ouvrier qui en est chargé doit, en quelque sorte, se faire machine pour acquiescer cette régularité et cette précision qui sont exigées avant toute autre chose. Quelque habile que soit l'ouvrier, il passe toujours un certain temps à l'exécution de ces travaux, ce qui en augmente d'autant le prix. On a songé à remplacer la main de l'homme par la machine là où la main de l'ouvrier devait opérer automatiquement pour ainsi dire, et l'on a imaginé la *toupie*. Cet instrument consiste en une sorte de main de bois fixée à un arbre auquel on imprime un mouvement de rotation constant par les procédés mécaniques connus. A cette main est attaché un cône de fer tantôt rond, tantôt pointu par le bout, suivant le dessin de la moulure qui doit être exécutée. Ce cône est en outre entouré d'une lame elliptique qui représente à peu près une vrille ou une meche de vilebrequin. Un mouvement rapide est imprimé à l'instrument, sous lequel le bois est placé et poussé au fur et à mesure que la moulure est taillée. La *toupie* opère tout à la fois comme la meche du vilebrequin et comme une râpe; seulement elle n'agit point, comme la première, en hauteur, mais seulement en longueur. Plus le mouvement qui lui est donné est rapide, plus le bois est coupé nettement et régulièrement; c'est la vitesse de ce mouvement qui, accroissant l'action de la lame elliptique, lui permet de produire le même effet qu'un rabot à moulure ou que l'échoppe du graveur, suivant les cas. Il va de soi que les fers, c'est-à-dire la forme des lames, varient selon les profils qui doivent être exécutés. Ce procédé, tout en donnant un travail au moins aussi régulier, aussi exact, aussi net, si ce n'est plus, que le travail de la main, permet une production plus rapide, d'où il résulte une notable économie. Ainsi, les moulures sur chanfrein avec arête ne peuvent être faites qu'à la gouge et au ciseau par l'ouvrier, et alors ces moulures sont cotées au même prix que les travaux de sculpture; faites à la *toupie*, elles ne coûtent guère plus que les moulures ordinaires poussées au rabot, soit par l'ouvrier, soit à la machine. Le système de la *toupie* est à peu près le même que celui des rabots mécaniques, quoique ceux-ci agissent dans un autre sens. Ces rabots ne sont pas poussés par la machine comme par l'ouvrier; ils sont fixes, et c'est la planche qui est mobile et qui s'avance à mesure que le rabot a produit son effet. Ces rabots mécaniques sont formés d'une tige de fer munie de lames baises et alternées. La tige est mise en mouvement avec une grande rapidité, et les lames alternées agissent alors comme le ferait une seule lame droite adhérent successivement au bois sur toute sa longueur. On le voit donc, la *toupie* est, en définitive, une modification du rabot mécanique, et l'une est

l'autre ne sont que l'application de l'action de la râpe dirigée par la machine. Dans beaucoup de cas, on pourrait se servir de la râpe elle-même en guise de *toupe*, mais il faudrait alors qu'une pression suffisante fût exercée sur cet instrument, et qu'en second lieu la planche soumise à son action reçût un mouvement assez rapide et assez régulier pour que cette action présentât les qualités désirables d'exactitude et de netteté. La dépense de force serait alors plus considérable qu'elle ne l'est pour le maniement de la *toupe*. Un second procédé consisterait à rendre la râpe mobile, tandis que la planche demeurerait fixe, ce qui ne serait avantageux que dans des cas très-rare, et enfin un troisième moyen consisterait à donner à la râpe une forme déterminée, quant au profil, et un développement circulaire à toutes les lignes de ce profil, de telle sorte que la râpe demeurant fixe, douée seulement d'un mouvement de rotation, agirait sur la planche mobile à peu près comme un lami-noir ou comme le rabot mécanique. Ce moyen est certainement le plus pratique. Ce serait là une forme nouvelle de la *toupe*, qui permettrait d'exécuter, soit avec une ou plusieurs râpes isolées, soit avec des combinaisons diverses, les travaux de sculpture élémentaires qu'on ne peut exécuter à l'aide de la *toupe*.

TOUPILLAGE s. m. (tou-pi-la-je; 11 mil. — rad. *touiller*). Action de toupiller. || Peu usité.

TOUPILLER v. n. ou intr. (tou-pi-llé, 11 mil. — rad. *toupe*). Tourner sur soi-même. || Peu usité.

— Aller et venir d'un air affairé et sans motif réel : *Elle ne fait que toupiller depuis ce matin*. || Peu usité.

TOUPILLON s. m. (tou-pi-lon; 11 mil. — dimin. de *toupe*). Petit toupet : *Un toupillon de barbe*.

— Bouquet de crins qui termine la queue des bœufs.

— Agric. Réunion de pous-ses mal venues et croissant confusément. || Se dit particulièrement de l'oranger.

TOUPIN s. m. (tou-pain. — V. *TOUPIE*). Techn. Cône tronqué, marqué sur sa face de rainures dans lesquelles le cordier engage les tors des cordes qu'il veut commettre.

— Jeux. Sorte de toupie qu'on fait tourner avec un fouet, et qu'on appelle plus communément *sabot*.

TOUPINIER s. m. (tou-pi-nié). Banque. Petit escompteur qui fait faire, pour quelques sous, des signatures d'endossement.

TOUPIOLE s. f. (tou-pi-o-le). Bot. Nom vulgaire du sceau de Salomon.

TOUPOUA, île de l'archipel Santa-Cruz (Polynésie), par 11° 5' 30" de latit. S. et par 163° 59' 30" de longit. E. Elle a 13 kilom. de longueur sur 8 de largeur. Cette île, appelée également *Ourry* et *Now-al-Derney*, a été découverte par Carteret en 1767.

TOUPPE (puy de la), montagne de France, faisant partie du groupe des monts Dôme, par 45° 41' de latit. N. et par 0° 57' de longit. E. Elle a 1,085 mètres d'altitude.

TOUPRAS s. m. (tou-pra). Mar. Amarre d'un bâtiment. || Mot usité à Terre-Neuve.

TOUQUE s. f. (tou-ke). Pêche. Bâtiment employé à la pêche du hareng.

TOUQUES, bourg et rivière de France. V. Touques.

TOUQUET, libraire-éditeur français, mort à Dieppe en 1830. Il était colonel lorsque, sa carrière ayant été brisée par le retour des Bourbons, en 1815, il se fit libraire-éditeur à Paris. Touquet publia des éditions de Voltaire et de J.-J. Rousseau, qui, bien que peu soignées, eurent beaucoup de vogue, et un assez grand nombre d'ouvrages contre le gouvernement de la Restauration. Vers la fin du règne de Charles X, il fit de mauvaises affaires et passa en Belgique. De retour en France après la révolution de Juillet, il venait d'obtenir sa pension de colonel lorsqu'il mourut. On lui doit quelques écrits : *Lettre de M. Touquet, éditeur de la charte constitutionnelle* (1821, in-8°); *Pétitions aux deux Chambres sur la censure des journaux* (1821, in-8°); *Affaire de l'Evangile* (1826, in-8°); *Défense de l'Evangile* (1826, in-8°), etc.

TOUQUOA, divinité malfaisante, le principe de tous les maux, chez les Hottentots. Très-redoutée des indigènes, elle est pour eux l'objet de nombreuses offrandes.

TOUR s. m. (tour — latin *tornus*, mot qui représente le grec *tornos*, lequel appartient à la même famille que *toreus*, tourner, travailler au tour, ciseler, sculpter. Ce dernier est rattaché par Curtius à la racine sanscrite *tar*, qui signifie proprement traverser et d'où sont venus aussi le grec *teirô*, *tribô*, *trudô*, *truchô*, broyer, percer, le latin *tero*, même sens, etc.). Techn. Machine sur laquelle on dispose des pièces auxquelles on imprime un mouvement de rotation, pour les travailler à l'aide de divers instruments : *Tour à fileter*. *Tour en l'air*. *Tour ovale*. *Tour à fileter*. *Tour à graver*. *Objet fait au tour*. || Atelier où l'on a établi un tour : *Aller au tour*. || Machine qui porte certains outils du lapidaire, et qu'on met en mouvement à l'aide d'une roue. || Appareil de teinturier, servant

à teindre des pièces entières. || Table sur laquelle le confiseur et le pâtissier travaillent leurs pièces au rouleau. || Rouleau de cirier. || Machine servant à donner la dernière façon aux chaudrons et aux poêlons. || *Tour à pompe*, *Tour* servant à fileter les vis de bois. *Tour de potier*, Plateau qui tourne horizontalement et porte à son axe la pièce d'argile à tourner. || *Tour d'Espagne*, Dévidoir formé de deux pièces de bois plantées dans un billot, entre lesquelles on établit l'écheveau. || *Tour figuré*, *Tour* servant à sculpter, à graver, à guillocher. || *Tour à piler*, Appareil servant à écraser les pommes à cidre.

— Fam. *Fait au tour*, Parfaitement bien fait : *Une jambe faite au tour*. *Une femme faite au tour*. *Votre fille est faite au tour*. (Mme de Sévigné.)

De blonds cheveux, la jambe faite au tour.

VOLTAIRE.

Garçons y met qui sortent de l'enfance, Lestes, brillants, enjoués, faits au tour.

MALFILATRE.

— Art milit. Petit treuil dont on se servait autrefois pour bander les arbalètes.

— Commun. relig. Armoire cylindrique tournant sur un pivot et enchâssée dans l'épaisseur d'un mur, de façon à dérober dans toutes les positions la vue de l'intérieur : *Porter quelque chose au tour*.

Les murs sont hauts, antique la tourière, Double la grille et le tour très-petit.

LA FONTAINE.

|| *Dame du tour* ou *Sœur du tour*, Religieuse chargée de la surveillance du tour.

— Administr. Appareil semblable aux tours des couvents, mais établi à la porte d'un hôpital, pour recevoir les enfants nouveaux-nés dont les mères ne veulent pas se charger, dans une prison et quelques autres établissements pour introduire certains objets sans ouvrir la porte : *Le nombre des infanticides n'augmente pas avec la suppression des tours*. (J. Simon.) *La suppression des tours est un attentat à la morale et à l'humanité*. (E. Texier.)

— Mar. Dévidoir avec lequel on enroule du bitord ou la ligne du loch.

— Encycl. Techn. Le tour est le premier et le plus répandu des outils dont l'industrie ait à se servir. D'une simplicité très-grande, facile à établir, cette machine-outil ne saurait être remplacée par le travail de la main que dans des conditions extrêmement désavantageuses; les autres machines n'apportent que des perfectionnements dans le travail à effectuer; le tour, au contraire, permet d'exécuter rapidement et avec une précision mathématique des pièces qu'il serait à peu près impossible de façonner à la main.

Le tour est, du reste, appelé à jouer un rôle dans un grand nombre de machines plus complexes; l'usage qu'on en fait consiste à ramener à des intervalles de temps égaux le même point de la pièce à travailler en présence de l'outil travaillant. On y arrive par la rotation continue dans le même sens ou alternative dans les deux sens de la pièce à façonner.

Les tours horizontaux sont les plus répandus, les tours verticaux sont peu usités. On distingue d'ailleurs les tours en deux grandes espèces : *tours à pointes* et *tours en l'air*.

Dans les *tours à pointes*, la pièce est placée entre deux pointes fixes et mise en mouvement par l'action d'une corde animée d'un mouvement continu ou alternatif; dans d'autres *tours à pointes*, l'une des pointes est reliée à un arbre qui, mis en mouvement par une courroie, communique au moyen d'un taquet son mouvement à la pièce à travailler.

Le tour en l'air diffère du précédent en ce que la pièce est maintenue par un mandrin à l'extrémité d'un arbre soutenu par un collet et une pointe.

Dans le tour à pointes, les pointes sont supportées par des tiges de bois carrées ou poulées, reliées elles-mêmes au moyen de tenons à double arasement à des jumelles en bois parallèles. Les pointes sont ainsi maintenues à environ 0m,3 au-dessus du banc; l'une d'elles est le plus souvent complètement fixe; l'autre, au contraire, est une vis pointue qui peut se déplacer dans la poulée correspondante, du côté de l'autre pointe.

La pièce une fois maintenue, il convient de disposer auprès d'elle un appareil destiné à soutenir l'outil dont on se servira pour travailler. Le support à la chaise et le support à barre sont les plus usités.

Le premier système comprend une semelle, une chaise et une cale. La semelle se fixe sur le banc épais du tour, au moyen d'un boulon qui traverse les jumelles et d'un écrou à oreilles, avec lequel on presse la semelle contre l'établi. La tête du boulon se trouvant noyée dans deux feuilures pratiquées le long d'une ouverture longitudinale qui laisse beaucoup de jeu, on peut desserrer le boulon et déplacer la semelle perpendiculairement à la ligne des pointes; on peut même l'incliner sur cette direction, de telle sorte qu'elle ait relativement à la pièce à travailler une position convenable. La semelle a 0m,03 ou 0m,04 d'épaisseur et varie de dimension avec l'importance du tour. Sur la semelle est fixée par un boulon une pièce de bois à pattes horizontales en équerre; c'est la chaise. Le serrage de la chaise contre la semelle est obtenu par

la rotation de la chaise autour du boulon et un calage à clef. Enfin, la cale est une pièce en bois épaisse, reliée à la branche verticale de la chaise par un écrou en T allongé dans le sens vertical, ce qui permet de hausser ou d'abaisser la cale à volonté.

Le support à barre, bien moins commode, se compose d'une planche parallèle à l'axe du tour, munie de deux pieds en équerre qui s'engagent à frottement dans des mortaises pratiquées dans les poulées de support des pointes. Pour communiquer à la pièce un mouvement circulaire alternatif, on se sert le plus fréquemment de la courroie à pédale; cette courroie, fixée à l'extrémité d'une tige de bois élastique, au plafond de l'atelier, fait le tour de la pièce et s'attache à une pédale sur laquelle appuie par intervalle le tourneur. Ce procédé n'est pas très-commode, et, pour éviter les vibrations qu'il détermine, il convient de monter la corde sur deux poulies, l'une directement reliée à la pièce, l'autre rattachée à un moteur quelconque, tel que le pied du tourneur.

Pour monter une pièce sur le tour à pointes, on trace aux extrémités deux cercles de rayons égaux aux rayons définitifs, et on les place de manière que la ligne des centres ne s'approche assez de la surface de la pièce en aucun point plus que le centre du cercle définitif correspondant. Cela fait, on creuse légèrement les extrémités de la pièce aux centres et on y introduit les pointes du tour enduites d'huile; le frottement diminue ainsi beaucoup; on serre assez les pointes pour empêcher la pièce d'avoir du jeu, tout en lui laissant la liberté de tourner.

On dégrossit d'abord à la gouge; cet instrument, qui débite le bois rapidement, est incliné successivement à droite et à gauche et placé en contact avec la pièce, un peu au-dessus de l'axe. On remplace ensuite la gouge

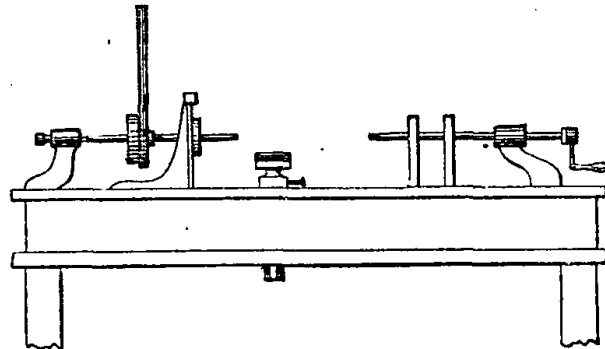


Fig. 1.

tourne avec une grande vitesse et ne peut être employé que pour tourner les petites pièces en bois ou en métal; il comporte une seule poulie, rarement deux, mais est encore très-impairfait, parce que l'outil est mû à la main; le support généralement employé est le support à chaise. On a bientôt cherché à

par un ciseau dont le tranchant est formé par la réunion de deux biseaux.

Le ciseau est d'un maniement plus délicat, mais il permet d'arriver à une surface très-régulière; on peut s'en servir aussi pour tracer des plans perpendiculaires à la surface de révolution.

Dans le tour en l'air, le collet et la pointe supportent un arbre en fer tourné, conique dans la partie placée dans le collet; pour faire fonctionner le tour, on visse un écrou sur la partie de l'arbre qui suit le collet et on serre l'arbre au moyen d'une vis fixée à la grande poulée; on cale sur l'arbre la bobine à courroie qui la fera tourner, et le tour fonctionne sans qu'il se produise de mouvement latéral ou longitudinal. Les vis sont légèrement des-serrées lorsque l'arbre doit avoir un mouvement très-rapide.

On fixe les pièces par une extrémité sur la vis qui termine l'arbre; on cale les outils sur un support à la chaise.

Dans les grandes usines, on n'a pas un appareil spécial pour communiquer à chaque tour son mouvement; le moteur principal de l'usine communique son mouvement à un arbre qui est relié au tour par des courroies et des engrenages; le train de ces engrenages permet de donner au tour une vitesse déterminée, quelle que soit la vitesse de l'arbre moteur.

Les pièces du tour sont en fer et en fonte; on les maintient par des collets; les tours peuvent être employés à volonté comme *tours à pointes* ou comme *tours en l'air*. Les pièces sont rattachées à l'arbre par des boulons qui traversent les trous d'un plateau circulaire fixé à l'extrémité de cet arbre.

Les tours de toute dimension des ateliers de construction sont établis d'après ces principes. Le tour à pointes simple (fig. 1 et 2)

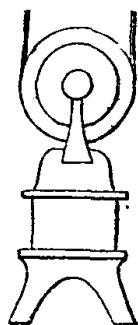


Fig. 2.

déplacer l'outil au moyen d'un support mobile, de manière à éviter toutes les déficiences du travail manuel; c'est à l'ingénieur Bramah que l'on doit l'invention du porte-outil ou équipement à chariot, dont l'introduction dans les industries qui utilisent le tour a été un progrès considérable (fig. 3). L'outil

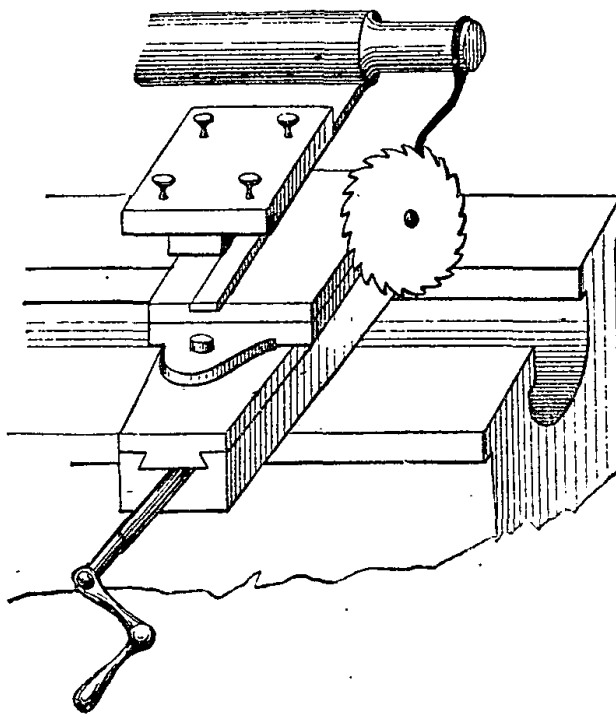


Fig. 3.

est maintenu par un porte-outil relié à un chariot qui se déplace sous l'action lente d'une vis de rappel; ce chariot se ment sur un autre chariot mobile lui-même, mais dans une direction rectangulaire au déplacement du chariot porte-outil; de cette manière, l'outil peut être amené en un point quelconque d'un plan horizontal légèrement surélevé au-dessus de l'axe de la pièce à tourner; on peut attaquer la pièce aussi profondément qu'on le veut au point convenable. Pour tracer un cylindre, on maintient le porte-outil fixe sur le chariot et on fait déplacer celui-ci paral-

lèlement à l'axe de la pièce. Telle est la disposition usuelle du tour à pointes et à engrenage. Le porte-outil est souvent, de plus, légèrement mobile autour de deux vis qui le réunissent au chariot, et l'outil peut prendre une direction inclinée, de manière à tracer des lignes obliques sur la pièce.

Les trous de peu de profondeur peuvent être alésés au moyen d'un tour de cette espèce; le burin est remplacé par un alésur, que l'on fait avancer au moyen des vis de déplacement.

Parmi les tours de ce genre, il convient de

citer les *tours* parallèles et à chariot, dans lesquels le déplacement est obtenu le long des flasques d'un banc en fonte au moyen d'un pignon et d'une crémaillère, ou au moyen d'une vis régnant sur toute la longueur de la pièce à tourner; c'est ce qui a lieu dans le *tour* à fileter. La poupée mobile est placée sur les flasques, le long desquelles elle se déplace et auxquelles elle peut être fixée par des boulons. On emploie souvent des bancs à rebords cylindriques, qui ont sur les flasques planes l'avantage de pouvoir être façonnés au *tour*.

Les plus compliqués de ces instruments, qui peuvent alors servir à plusieurs usages, sont les *tours* Fox. Les *tours* Nasmyth sont à table en fonte munie de vis de serrage et à arbre susceptible d'être déplacé graduellement dans le plan vertical au moyen d'une roue remplissant la fonction d'érou, d'autres

tours du même inventeur, mais de plus grande dimension, munis de grandes vis de serrage et de plateaux circulaires, permettent de dresser les roues d'engrenage, ou de fendre et tailler les têtes d'érou, ou d'alésier les pièces principales.

D'autres systèmes de *tours* très-importants, mais sans cesse modifiés et perfectionnés, ont été inventés par Taillelard, Gaskell, Lewis, de Beaucourt. Bien que les usages auxquels ils aient été destinés diffèrent, ils rentrent tous dans le type général des *tours* à pointes à porte-outils mobiles.

Une amélioration importante a permis de rendre le fonctionnement de l'appareil complètement automatique; il suffit de fixer sur la tête de la vis du chariot une roue dentée, dont chaque dent est successivement accrochée par une came en crochet fixée sur la pointe mobile; dans ce système, à chaque

tour de la pièce, le chariot et par conséquent l'outil se déplacent d'une quantité aussi faible qu'on le veut et dépendant uniquement du pas de la vis du chariot et du nombre de dents que porte la roue dentée.

Pour tourner une pièce non cylindrique, on rend la direction du chariot inclinée sur l'axe de la pièce, en faisant tourner le banc dans son plan; on peut alors tourner une pièce conique ou même une base plane à l'une des extrémités de la pièce, en plaçant le chariot dans le prolongement de l'axe et déplaçant le porte-outil dans le sens perpendiculaire.

Un léger changement dans les dispositions générales de l'instrument permet de le transformer en *tour* à fileter. On cale concentriquement à la tige de la pièce à fileter une roue dentée qui engrène avec une roue dentée formant la tête de la vis motrice du chariot (fig. 4); l'arbre tournant d'un tour, la vis

d'exposer dans les *tours*, et surtout contre les sages-femmes qui convertissaient leur maison en anberge d'accouchement et portaient les enfants au *tour*, moyennant salaire. D'autres voulaient que les *tours* fussent surveillés afin qu'il fût possible de connaître l'origine et la qualité des enfants et de savoir s'ils avaient réellement droit à la charité publique. D'autres encore demandaient que les administrations hospitalières s'occupassent incessamment de la recherche des mères, et qu'une action leur fût ouverte pour obliger celles-ci à reconnaître leurs enfants et à les reprendre. Enfin, il en était qui allaient jusqu'à conclure à la recherche de la paternité.

Conformément aux vœux des conseils généraux, l'administration chercha donc d'abord à diminuer de jour en jour le nombre des *tours*; ainsi, elle n'opéra point immédiatement cette diminution en prenant une mesure universelle. Elle commença d'abord à exiger la surveillance des *tours*, et à en rendre, par conséquent, l'usage plus difficile. A Paris, en 1837, le *tour* était formé pendant le jour, et les enfants n'étaient reçus qu'après l'accomplissement de certaines formalités; mais il restait ouvert pendant la nuit, et les enfants y étaient encore déposés; en 1840, il reçut 550 enfants. Cette surveillance des *tours* les rendait inutiles; car la mère qui voulait y déposer l'enfant, étant obligée de donner son nom, de faire connaître ses moyens d'existence, préférait l'exposer dans un lieu abandonné. C'est ainsi que, peu à peu, l'usage des *tours* tomba en désuétude. Il n'en existe plus un seul aujourd'hui.

L'administration n'avait pas cependant pris une décision irrévocable, car, en 1861, il fut procédé à une enquête générale au sujet du rétablissement des *tours*.

Pendant ce temps, une commission du Sénat délibérait sur une pétition de M. Valéry (*Mémoire sur le rétablissement des tours, et pétitions au Sénat*) relative au même objet, et elle formulait ses conclusions par l'organe de M. Goulhot de Saint-Germain. Cet orateur énuméra d'abord les pétitions déjà faites par divers citoyens pour le rétablissement des *tours*, notamment par le Père Brumault en 1859, l'abbé Roquet en 1860, les sieurs Meige et Logerotte en 1861. M. Goulhot de Saint-Germain reconnaissait à ce sujet deux systèmes contraires : tous deux s'appuyant sur des arguments diamétralement opposés en vue d'un intérêt humanitaire unique. Les partisans du rétablissement des *tours* y trouvent, pour la fille-mère, une facilité pour le repentir; la religion, la famille et l'ordre public y ont tout avantage; les partisans de la suppression des *tours* soutiennent que le secret des *tours* est de nature à couvrir la faute, partant à en encourager le renouvellement. De là, péril pour les grands principes de l'ordre social; et puis perte de l'exemple de beaux dévouements maternels, des expiations saintes et chrétiennes d'une erreur première, qui peut devenir d'autant plus excusable qu'elle aura été plus dignement expiée.

M. Goulhot de Saint-Germain, après avoir, dans son remarquable rapport, exposé tous les arguments utiles tirés du préjugé moral des populations, des justes exigences des principes sociaux, enfin de la statistique, concluait au rétablissement des *tours*, mais sous d'indispensables réserves; il presumait que la loi et la bienfaisance publique viendraient ultérieurement en aide à cette création d'ordre humanitaire et social, en réalisant ce que les assemblées délibérantes auraient voté.

Pour nous, nous ne croyons pas que la solution d'une telle question soit du domaine de l'Etat; nous la reléguons parmi les mesures de bienfaisance locale, de protection paternelle de la commune, de simple réglementation économique et administrative. Toutefois, une particularité, celle du crime d'infanticide, qui se renouvelle assez fréquemment, donnerait pour le moment au rétablissement des *tours* le caractère d'une sorte d'intérêt d'Etat.

Nous croyons d'ailleurs fermement que le crime d'infanticide, ce suprême argument que les philanthropes invoquent à ce sujet, diminuera en raison du degré de civilisation, des conditions de bien-être et de lumière qui favoriseront les populations.

En attendant, nous ne saurions trop appeler l'attention des administrations hospitalières sur l'enfant trouvé, ce pauvre déshérité du dernier ordre.

TOUR s. m. (tour — subst. verbal du v. tourner). Mouvement circulaire complet : *La terre fait un tour en vingt-quatre heures. Cette roue fait cinq cents tours à la minute. Il fit un tour sur lui-même.*

— Mouvement en ligne courbe : *Le fleuve fait là un grand tour. Il se jette à la mer, après mille tours et détours. Au lieu d'aller droit, il fit un grand tour.*

— Action de parcourir, d'envelopper dans sa marche ou de suivre de près la périphérie d'un objet : *Faire le tour de sa maison, le tour de son jardin, le tour de sa chambre. La terre fait le tour du soleil. Il est des Etats dont on peut faire le tour en une demi-heure. (Vol.) J'ai fait le tour entier du globe. (J.-J. Rouss.) Les idées font le tour du monde. (Rivarol.) Je dirais presque que le globe est trop petit pour l'homme, depuis qu'il en a fait*

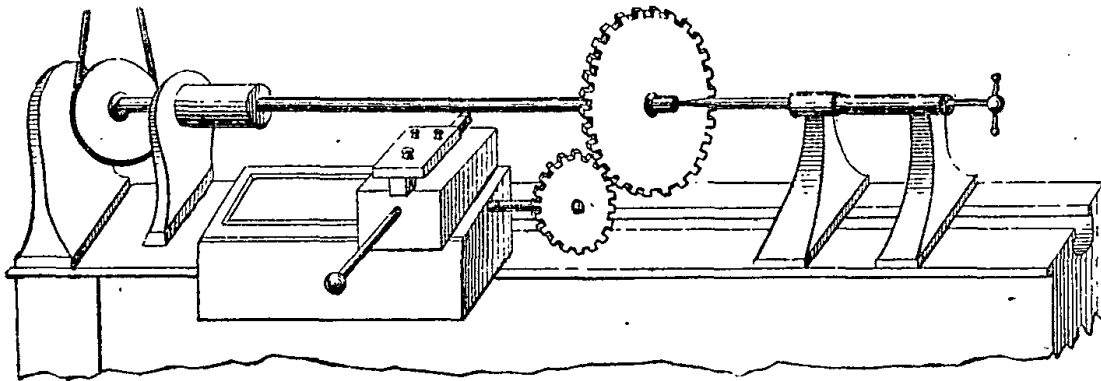


Fig. 4.

tourne d'une fraction de pas déterminée par la raison de l'engrenage des deux roues dentées. Si m est le nombre de dents de la roue d'arbre, n celui de la roue de la vis, h le pas de cette dernière, a l'avance de l'outil à chaque tour ou le pas de la vis filetée sur la pièce, on aura

$$a = \frac{m}{n} h.$$

Les *tours* ainsi construits ont l'inconvénient de vibrations répétées et de chocs dus au contact de l'outil sur la pièce, qui offre en ses divers points des résistances inégales, et aux petites variations de vitesse de l'arbre; ce sont là des causes d'affaiblissement de l'instrument qui peuvent faire fléchir les diverses pièces de la machine.

C'est surtout dans le tournage des roues de wagons et de locomotives que les effets dus à ces variations et ces frottements sont importants. Les roues d'un même essieu étant reliées entre elles par cette pièce, qui présente une résistance relativement faible à la tension, il convenait de faire marcher simultanément les plateaux du *tour* qui conduisent les roues. Pendant longtemps, un arbre de la longueur du banc, et commandé à une de ses extrémités, était employé à conduire le mouvement des pièces; l'effort de torsion auquel il était soumis était ainsi très-sensible et le travail était d'un rendement très-faible; les pièces étaient imparfaites.

Polonceau a construit un *tour* en fonte, avec poupées faisant partie du banc, et il a placé les porte-outils, au nombre de quatre, sur ce banc; l'instrument acquiert de cette manière une plus grande stabilité, et pendant que l'un des outils façonne la jante de l'une des roues, un outil opposé fait le boudin de la même roue; il en est de même pour l'autre roue que travaillent deux autres outils.

L'arbre est commandé par son milieu et communique son mouvement aux poupées par une transmission qui permet de donner à l'arbre une grande vitesse tout en diminuant ses vibrations et l'effort de torsion qui est sensiblement détruit parce qu'il est de même sens aux deux extrémités de l'arbre.

C'est encore dans le but de diminuer les vibrations que M. Fairbairn a construit l'appareil automatique à double effet; dans ce *tour*, deux outils agissent dans deux directions diamétralement opposées et neutralisent ainsi l'action de torsion que chacun d'eux aurait sur l'arbre ou de flexion qui nuirait à l'outil. Le *tour*, très-fréquemment employé dans l'industrie, joue un rôle fondamental dans les machines à percer, à tailler les dents, à tarauder, à fileter, à guillocher, dans les rabots mécaniques, dans les machines à mortaiser ou à alésier, et chaque industrie possède des *tours* spéciaux, qui varient suivant les diverses pièces à travailler.

— Admin. *Tour d'hospice*. Les *tours* des hospices étaient des cylindres en bois, convexes d'un côté et concaves de l'autre, et qui tournaient sur eux-mêmes avec une grande facilité. La partie convexe du *tour* faisait face à la rue, tandis que l'autre s'ouvrait dans l'intérieur d'un appartement. Au-dessus du *tour*, et à l'extérieur, se trouvait placée une sonnette. La femme qui voulait exposer un enfant nouveau-né agitait la sonnette pour avertir la personne de garde; aussitôt le cylindre décrivait un demi-cercle, présentait au dehors son côté concave, recevait l'enfant, et puis, achevant son évolu-

tion, l'apportait dans l'intérieur de l'hospice. De cette manière, la femme qui exposait l'enfant n'était vue d'aucune personne de l'établissement. Le *tour* était aussi quelquefois formé au moyen d'une petite fenêtre percée dans le mur de l'hospice, garnie de deux portes, l'une extérieure, l'autre intérieure; entre ces deux portes, dans l'épaisseur du mur, se trouvait un petit berceau; et, dès qu'une personne qui déposait un enfant ouvrait la porte extérieure, le mouvement même qu'elle lui donnait agitait une sonnette dont le bruit faisait immédiatement venir un surveillant.

Aux termes de l'article 3 du décret du 19 janvier 1811, il devait y avoir, dans chaque hospice destiné à recevoir les enfants trouvés, un *tour* où ils pussent être déposés. D'après l'article 22, l'administration devait déterminer le nombre des hospices où les enfants trouvés seraient admis. Cinq départements refusèrent d'établir des *tours* dans leurs hospices d'enfants trouvés; c'étaient les départements du Doubs, de la Meurthe, de Seine-et-Oise, du Haut-Rhin et du Bas-Rhin. En revanche, 81 départements ouvrirent 259 *tours*.

Ce fut alors que le nombre toujours croissant des enfants trouvés commença à fixer l'attention des économistes et de l'administration. On pensa que les causes qui contribuaient plus spécialement à cet accroissement étaient la multiplicité des hospices dépositaires et la facilité donnée aux mères de se débarrasser de leurs enfants en les plaçant dans les *tours*. Les enquêtes qui eurent lieu apprirent même que certaines mères y exposaient leurs enfants dans l'espoir de se les faire remettre ensuite avec le salaire payé aux nourrices; et que l'usage du *tour* donnait ainsi naissance à une spéculation immorale et en même temps onéreuse pour les administrations hospitalières.

S'appuyant sur ces considérations, divers conseils généraux demandèrent la réduction du nombre des hospices dépositaires et du nombre des *tours*; quelques-uns même votèrent la suppression des *tours*; de 1830 à 1841, 213 *tours* furent fermés dans 50 départements, qui en conservèrent encore 65.

Ces mesures furent regardées comme inhumaines par certains hommes éminents, qui firent entendre les plaintes les plus vives; parmi eux se trouvait M. de Lamartine, qui prononça à ce sujet, en 1838, un discours devant la Société de la morale chrétienne. Suivant eux, la suppression des *tours* constituait d'abord une illégalité; ensuite, elle conduisait inévitablement à l'infanticide.

Elle était une illégalité, car elle violait l'article 3 du décret du 19 janvier 1811, en vertu duquel tous les hospices dépositaires d'enfants trouvés devaient être munis d'un *tour*. A cette objection, on répondait que le ministre de l'intérieur, qui avait fixé dans chaque département le nombre des hospices dépositaires, pouvait le réduire sur la demande des localités intéressées; qu'en effet, d'une part, le ministre pouvait toujours revenir sur ses résolutions administratives; et que, d'autre part, l'article 4 du décret de 1811 n'exigeait pas qu'il y eût un hospice dépositaire dans chaque arrondissement; il voulait seulement qu'il n'y en eût qu'un au plus. La réduction du nombre des hospices dépositaires a naturellement amené la fermeture des *tours* qui s'y trouvaient. Cette conséquence était parfaitement légale, puisque, d'après le décret de 1811, il ne de-

vait y avoir de *tour* que dans les hospices destinés à recevoir des enfants trouvés.

La suppression des *tours*, ajoutaient certains économistes, conduisait inévitablement à l'infanticide. Loin de s'être accru par cette mesure, répondait l'administration, le nombre des infanticides présentait depuis une diminution sensible. Dans son ouvrage *De la bienfaisance publique*, M. de Gérando annonçait que, sur 8 départements dans lesquels les *tours* avaient entièrement disparu, 5 avaient vu diminuer les accusations d'infanticide; qu'un seul les avait vues augmenter; que, sur 24 dans lesquels on en avait réduit le nombre, 13 avaient vu diminuer les accusations d'infanticide, et que 9 seulement les avaient vues croître.

De son côté, le ministre de l'intérieur, désirant avoir des renseignements plus complets auprès des autorités locales, adressa aux préfets, le 27 juillet 1838, une circulaire dans laquelle il leur posait les questions suivantes :

10 Quel a été le terme moyen des expositions pendant l'année qui a précédé la clôture des dépôts et pendant l'année qui l'a suivie?

20 Quel a été, pour ces deux époques, le nombre des infanticides constatés?

30 Quel a été, pour ces deux époques, le nombre des abandons en des lieux solitaires?

40 Quelle impression morale est résultée de cette mesure dans la population?

Il résulterait des documents fournis par les départements : 10 que le nombre des infanticides dans l'année qui précède la mesure avait été de 102; qu'il fut, l'année suivante, de 66 seulement; 20 que, dans l'année qui précède la mesure, le nombre des expositions dans les lieux solitaires avait été de 296, et qu'il ne fut que de 173 dans l'année qui la suivit; 30 que, dans l'année qui précède la mesure, le nombre total des expositions d'enfants avait été de 13,141, et que, dans celle qui la suivit, il ne fut que de 7,745.

En même temps, plusieurs auteurs soutenaient que le *tour* favorisait les abandons et n'empêchait pas l'infanticide. V. J.-B. Say, *Economie politique*; M. de Gouffé, *Recherches sur les enfants trouvés*; l'abbé Guillard, *Recherches statistiques sur les enfants trouvés*; Terme et Monfalcon, *Histoire statistique et morale des enfants trouvés*; M. Remacle, *Des hospices d'enfants trouvés*; M. Dupétiex, *Des modifications à introduire dans la législation relative aux enfants trouvés, en Belgique*; M. de Bondy, *Mémoires sur les enfants trouvés*, etc.

L'Angleterre n'a point de *tours*; la moyenne des accusations d'infanticide n'y est, dans un intervalle de vingt années, que d'une par million d'habitants; tandis que la moyenne est d'une sur 287,000 habitants dans l'Irlande, qui possède des *tours*. Mayence n'avait pas de *tour* avant 1811; depuis 1789 jusqu'à cette époque, on n'y avait exposé que trente enfants. Napoléon y fit établir un *tour* le 7 novembre 1811; 516 enfants furent reçus par l'hospice en trois ans et quatre mois. Le *tour* fut fermé en mars 1815, et, dans les neuf années suivantes, le nombre des expositions ne fut que de 7.

D'autres mesures furent encore proposées par les conseils généraux pour arrêter l'accroissement du nombre des enfants trouvés. Certains demandèrent des lois de répression contre les personnes qui faisaient métier

le TOUR. (Chateaub.) *Il a été dit que la Révolution ferait le TOUR du monde.* (Proudh.) De ces parvis sacrés deux fois j'ai fait le tour.

RACINE.

De ton château pour nous fais et refais le tour.

V. HUGO.

— Examen complet, étude où rien n'est omis : *Combien de gens meurent avant d'avoir fait le TOUR d'eux-mêmes !* (Ste-Beuve.) Quand on ne les comprend pas, on reste abasourdi de leur faconde, et si tôt que l'on en fait le TOUR, on demande quelque chose de mieux. (Bruckner.)

— Action de parcourir une contrée en entier ou en grande partie : *Il est d'usage que les artisans doivent faire leur TOUR de France.* Le TOUR de France, c'est la phase poétique, c'est le pèlerinage aventureux, la chevalerie errante de l'artisan. (G. Sand.) Le TOUR de France n'est pas le TOUR de la France : le Nord en est exclu. (L. Louvet.)

— Récit du voyage sur toute l'étendue d'une contrée : *On compte une foule de TOURS ou de voyages pittoresques d'Angleterre.* (Chateaub.)

— Migration après laquelle on revient chez soi, au lieu d'où l'on était parti : *Aller faire un TOUR, un TOUR de promenade, un TOUR en ville, un TOUR de jardin.* Je viens de faire un TOUR en ville. Si j'étais homme à venir faire un TOUR à Paris, ce serait pour vous y faire ma cour. (Volt.) Je viens de faire un TOUR sur le port, et j'apporte de bonnes nouvelles. (Scribe.) *L'Anglais était allé faire un TOUR en Suisse.* (Alex. Dum.)

Après qu'il eut brouté, trotté, fait tous ses TOURS, Jeannot lapin retourne aux souterrains séjours.

LA FONTAINE.

— Circuit, périphérie : *Le TOUR de la ville est planté d'arbres.* Le TOUR de son poignet est tout bleu. *Il a le TOUR des yeux tout noir.* Notre globe a neuf mille lieues de TOUR. (Volt.)

— Vêtement ou ornement qui entoure une partie du corps : *Elle avait au cou deux TOURS de chaîne.* Elle portait un TOUR de cou en perles. Son TOUR de gorge se détacha. Elle avait un TOUR de bonnet en valenciennes.

— Geste, mouvement adroit, subtil ou vigoureux : *TOUR de batteur, d'escamoteur.* TOUR de gibecière, de gobelets. Un TOUR d'adresse.

... Il sait danser, baller, Faire des TOURS de toute sorte.

LA FONTAINE.

Un homme qui montrait la lanterne magique Avait un singe dont les TOURS Attiraient chez lui grand concours.

FLORIAN.

— Adresse, subtilité : *Les TOURS d'esprit ne sautent pas les faits avérés.* (Boss.)

— Ruse malicieuse, trait de finesse : *Jouer, faire un TOUR à quelqu'un.* Faire un TOUR de maître. J'ai résolu de faire un TOUR de maître. (Mol.) La mort a dans son bissac des TOURS d'un écuyer narquois. (Chateaub.)

Je me sens né pour être en butte aux méchants TOURS.

LA FONTAINE.

Je sais les TOURS rusés et les subtils trames Dont, pour nous en planter, savent user les femmes.

MOLIÈRE.

Le TOUR est un peu fort ; le meilleur est d'en rire.

ANDRIEU.

Oh ! de ses TOURS jamais mon maître ne m'instruit.

DUFRENEY.

— Tournure, apparence ; direction, marche : *Il faut donner un bon TOUR à l'affaire.* Cette affaire a pris un mauvais TOUR. *Il y a un TOUR à donner à tout.* (Montesq.)

Tu sais toujours donner aux choses un bon TOUR.

C. D'HARLEVILLE.

Une affaire dépend du TOUR qu'on lui fait prendre.

LA CHAUSSE.

Ces peuples d'outre-Rhin donnent à la pratique De la galanterie un TOUR si poétique !

E. AUGIER.

— Tournure d'esprit, manière de voir ou d'agir : *Le monde a changé de TOUR et de manière de voir ; il est devenu positif.* (Ste-Beuve.)

— Allure, agencement du discours : *On ne sait quel TOUR prendre pour exciter l'attention des peuples corrompus.* (H. Castille.) *Manière d'agencer les mots et les phrases : Un TOUR de phrase. Un TOUR obscur. Un TOUR élégant. C'est par un TOUR nouveau qu'on s'exprime spirituellement.* (Volt.) *La finesse des TOURS de Fontenelle est l'œuvre de l'art le plus délicat.* (S. de Sacy.) Dans le style, il faut que les TOURS se tiennent aussi bien que les mots. (J. Joubert.) Le mot à mot, quand il contrarie le TOUR naturel de notre langue, est la pire des traductions. (Villem.)

Vous avez le TOUR libre et le beau choix des mots.

MOLIÈRE.

En vain vous me frappez d'un son mélodieux, Si le terme est impropre ou le TOUR vicieux.

BOILEAU.

Mon imitation n'est point un esclavage ; Je ne prends que l'idée et les TOURS et les lois Que nos maîtres suivaient eux-mêmes autrefois.

LA FONTAINE.

Le madrigal, plus simple et plus noble en son TOUR, Respire la douceur, la mollesse et l'amour.

BOILEAU.

— Aptitude à donner aux choses une forme spirituelle : *Il avait beaucoup d'esprit, de grâce et de TOUR, mais rien de guindé.* (St-Simon.)

— Rang, moment légitime ou opportun pour agir après d'autres : *Mon TOUR viendra. J'aurai mon TOUR. Ou doit voter à TOUR de rôle.* Je parlerai à mon TOUR. Ce vindicatif ne devrait-il pas faire réflexion qu'il peut à son TOUR avoir besoin d'indulgence ? (Mass.) J'ai précédé Byron dans la vie, il m'a précédé dans la mort ; il a été appelé avant son TOUR. (Scribe.)

Le proscrire à son TOUR peut remplacer l'idole.

V. HUGO.

Chaque peuple à son TOUR a brillé sur la terre Par les lois, par les arts, et surtout par la guerre.

VOLTAIRE.

Tel rit d'une ruse d'amour, Qui doit devenir à son TOUR Le risible sujet d'une semblable histoire.

LA FONTAINE.

— Petit TOUR, Action de satisfaire le besoin d'uriner. *Grand TOUR, Action d'aller à la selle : Deux gendarmes me gardaient à vue jour et nuit ; je ne pouvais, sauf respect, faire mon GRAND TOUR sans l'assistance de ces deux messieurs.* (P.-L. Courier.)

— TOUR de soleil, Jour, à cause du mouvement apparent du soleil autour de la terre, dont la durée s'appelle un jour : *Il se contenta de le chasser, en lui ordonnant, sous peine de le déclarer, de sortir du royaume en deux TOURS DE SOLEIL.* (Le Sage.) *Loc. vieillie.*

— TOUR de broche, Mouvement complet de rotation qu'une broche fait sur elle-même : *Un TOUR DE BROCHE de plus ou de moins, les viandes seraient gâtées.* (Le Sage.)

— Demi-tour, Moitié d'un mouvement circulaire complet : *Faites un DEMI-TOUR à droite.* *Faire un demi-tour.* Prendre des moyens détournés ou peu délicats ; changer d'opinion :

Je ne ressemble pas à ces hommes du jour Que l'on voit toujours prêts à faire un demi-tour.

AL. DUVAL.

— Faire un demi-tour à gauche, Par allusion à une manœuvre militaire, Tourner le dos : *Il fit un DEMI-TOUR à GAUCHE et décampa au plus vite.*

— TOUR de main, Temps qu'il faut pour exécuter un TOUR à la main, et, par exagération, Temps très-court : *Cela va être fait en un TOUR DE MAIN. Les révolutions s'exécutent chez nous en un TOUR DE MAIN.* (Mich. Chev.)

En moins d'un TOUR de main cela s'accomplira.

LA FONTAINE.

— Habileté, façon de travailler particulière à ceux qui sont exercés : *C'est un TOUR DE MAIN à acquérir. Il n'a pas le TOUR DE MAIN. La population tout entière est façonnée dès l'enfance aux opérations compliquées que cette industrie réclame : le TOUR DE MAIN est là.* (Blanqui.) *FAÇON donnée à un ouvrage : Il y manque un TOUR DE MAIN.*

— TOUR de bras, Mouvement du bras qu'on fait tourner autour de l'épaule. *A TOUR de bras.* De toutes ses forces, en se servant du bras : *Frapper à TOUR DE BRAS.*

— TOUR de reins, Rupture ou foulure de la colonne vertébrale, dans la région lombaire : *Se donner un TOUR DE REINS.* *Donner un TOUR de reins à quelqu'un.* L'éreinter, le réduire à l'impuissance de nuire ou d'agir.

— A un TOUR de roue, Si près, que la roue d'une voiture ne fait qu'un TOUR pour arriver là, et, par exagération, A une très-petite distance : *Il demeure à UN TOUR DE ROUE.*

— TOUR de clef ou simplement TOUR, Mouvement complet de rotation d'une clef, dans une serrure, par lequel on fait avancer le pêne d'un cran : *Fermer sa porte à double TOUR. Ce jeune homme était enfoncé à double TOUR dans un second étage de la rue Saint-Dominique.* (H. Beyle.)

— TOUR de bâton, Mouvement circulaire imprimé à un bâton que l'on tient à la main. *Tour du bâton.* Profit, le plus souvent illégitime, que l'on fait en dehors du traitement que l'on perçoit : *Il a cinq mille francs, sans compter le TOUR DU BÂTON.*

Que l'on aille d'un grand implorer une grâce, Sans le TOUR du bâton je doute qu'il le fasse.

BOURSAULT.

— Les quinze TOURS de quelqu'un, Ses mouvements inutiles, ses pertes de temps, ses longueurs ordinaires : *Il ne partira pas qu'il n'ait fait ses QUINZE TOURS.*

— Le sang ne lui a fait qu'un TOUR, Il a été pris d'une colère ou d'une émotion soudaine dont il n'a pu être maître : *Je suis fâché d'avoir été si brutal devant vous, d'avoir chassé ce misérable ; mais c'est plus fort que moi : à la vue de ces gens-là, MON SANG NE FAIT QU'UN TOUR.* (E. Sue.)

— TOUR de cheveux ou simplement TOUR, Faux cheveux bouclés que l'on maintient à l'aide d'un cordon autour de la tête : *Elle portait le fameux casaque du vieux temps, un bonnet à rubans et un TOUR DE CHEVEUX.* (Balz.) Ses cheveux avaient été noirs ; elle portait alors un TOUR châtain foncé. (Mme d'Abrantès.)

— TOUR de lit, Draperie qui entoure un lit et est attachée à la partie supérieure du bois.

— TOUR de visage, Ligne qui circonscrit un visage humain vu de face : *Un TOUR DE VISAGE agréable. Elle a un TOUR DE VISAGE et un menton à peindre.* (Mme de Sév.)

— TOUR de force, Action qui exige une grande vigueur physique : *Ce bateleur fait des TOURS DE FORCE surprenants.* *Fig.* Action d'une grande difficulté : *Cet avocat, en faisant absoudre l'accusé, a fait un véritable TOUR DE FORCE.* *Avoir écrit cinq actes sur un pareil sujet, c'est vraiment un TOUR DE FORCE déplorable.* *Pourquoi ces TOURS DE FORCE, ces attitudes tourmentées, ces compositions confuses, ces expressions grimées ?* (Vitet.) *L'admiration que l'on accorde à des TOURS DE FORCE est fatigante et bientôt épuisée.* (Valissot.)

— Jouer un TOUR, un mauvais TOUR à quelqu'un, Faire une action qui lui est désagréable et à laquelle il ne s'attendait pas : *Quoi ! me planter là ! C'est un mauvais TOUR que vous me jouez.* *Jouer un mauvais TOUR.* Amener un résultat funeste : *Cette fièvre pourra lui jouer un mauvais TOUR. L'ambition d'être aimée agit souvent de mauvais TOURS aux femmes.* (Mariv.) *Jouer un TOUR de son métier.* Faire une malice ou une mauvaise action telles qu'on est habitué à en faire :

Dame Fortune aime souvent à rire, Et nous jouant un TOUR de son métier, Au lieu des biens où notre cœur aspire, D'un quiproquo se plait à nous payer.

LA FONTAINE.

— TOUR de maître Gonin, Trait d'homme rusé.

— TOUR d'esprit, Genre d'esprit, manière de saisir et d'exprimer les choses : *Un TOUR D'ESPRIT agréable. Un TOUR D'ESPRIT original. Que ne puis-je vous marquer ici ce TOUR D'ESPRIT particulier qui rendait M. de Montausier si aimable !* (Fleisch.) *C'est un homme d'un TOUR D'ESPRIT très-original et très-piquant : il venait une finesse extrême à je ne sais quoi de naïf.* (Grunm.)

— TOUR de faveur, Privilège qui fait passer quelqu'un avant son TOUR régulier, et particulièrement, au théâtre, Faveur accordée à un ouvrage, par le comité, d'être joué hors du rang que lui assigne le tableau de réception.

— C'est la devise à M. de Guise, chacun à son TOUR, Allusion à la devise des Guises, un a entouré d'un o, ce qu'ils interprétaient : *Chacun a (chaque a) son TOUR* (son cercle).

— Pop. Faire voir le TOUR à, Attraper, duper, tromper : *Il vous a fait voir le TOUR.*

— Jeux. Nombre de coups joués égal à celui des joueurs, de façon que chacun ait successivement la main : *Faire deux TOURS de boston.* *Action de parcourir les douze trous, au trictrac : Il a fait deux TOURS de trictrac.* *Jouer cinq TOURS aux écus, cinq TOURS aux deux écus, un TOUR au louis d'or.* Jouer, au brélan, 3 francs sur chacun des cinq premiers TOURS, 6 francs sur chacun des cinq suivants et 20 francs sur le dernier.

— Jurispr. Tour d'échelle, Espace sur lequel, d'après certaines coutumes, le propriétaire d'un édifice pouvait établir des échelles, même dans la propriété voisine, pour exécuter des réparations. *Tour du chat.* Espace d'un demi-pied qui, selon la coutume de Paris, doit être réservé entre les parois des forges et des fours et les propriétés voisines. *Tour de la souris.* Espace de 2 ou 3 pouces qui, d'après la même coutume, doit être laissé entre une fosse d'aisances et la propriété voisine.

— Grav. Chacune des trois opérations par lesquelles on prépare le cuivre.

— Anc. mus. Tour de gosier, Trille.

— Mar. Face courbe d'une pièce de bois. *Pièce de TOUR.* Bordage courbe. *Tour mort.* Manière d'attacher un cordage, qui consiste à en passer un TOUR sur une pièce de bois saillante et à le ramener ainsi sur lui-même.

— TOUR et choc, Câble qui, après un demi-tour sur la bitte, repasse sur le montant et y fait un nouveau demi-tour. *Tour de bitte.* Façon d'attacher un cordage, en le passant en sautoir sur la bitte ou son traversin. *Tour des câbles.* Etat des câbles de deux ancrs qui se trouvent entortillés. *Tour d'anguille.* Enroulement en spirale d'un cordage sur un autre. *Faire le TOUR du compas.* En parlant du vent, Souffler successivement dans toutes les directions. *Prendre du TOUR.* Contourner à distance : *Les écueils qui avoisinent le cap nous contraignent à PRENDRE DU TOUR.*

— Techn. Chacune des façons distinctes que le boulanger donne à sa pâte : *Il manque encore un TOUR à la pâte.* Grande caisse en bois, peu profonde, dans laquelle on dépose la pâte après le pétrissage. *Tours à pâte.* Déplacements que l'on fait subir à la pâte après la contre-frase, et dont l'exécution forme le quatrième temps du pétrissage : *Pour faire les TOURS à PÂTE, on découpe la pâte en fragments, que l'on saisit par-dessous et que l'on jette de gauche à droite et de droite à gauche dans le pétrin, en les élevant, les rapprochant et les retournant l'un après l'autre.* (Maigne.) *Tour de cuve.* Tablette dont le papetier entoure sa cuve.

— Chir. TOUR de maître, Manœuvre usitée dans le cathétérisme, et qui consiste à faire faire un demi-tour à la sonde, de façon à donner au pavillon la position verticale et à

amener la concavité de l'appareil sous la symphyse du pubis.

— Art vétér. TOUR de bateau, Maladie du cheval résultant d'un effort de reins.

— Loc. adv. TOUR à TOUR, Successivement, alternativement : *L'esprit et le cœur sont TOUR à TOUR dupes de l'imagination.* (F. Bacon.) *Nous avons été TOUR à TOUR pillards et pillés, conquérants et conquis.* (De Ségur.)

Des peines aux plaisirs nous passons TOUR à TOUR.

RACINE.

— Syn. TOUR, conférence, circuit, etc. V. CIRCONFÉRENCE.

— TOUR, tournure. TOUR a un sens plus général, plus absolu ; tournure a un sens relatif. Un TOUR de phrase est un certain arrangement des mots considéré en lui-même ou relativement à la langue, au genre de style ; une tournure de phrase est aussi un certain arrangement des mots, mais considéré par rapport au travail de l'auteur ou à l'effet que cet arrangement produit. On dit plutôt la tournure du style que le TOUR du style, parce que le style est beaucoup plus étendu qu'une phrase, puisque son caractère résulte surtout de l'ensemble de toutes les phrases.

— Encycl. Jurispr. TOUR d'échelle. Certaines de nos anciennes coutumes accordaient au propriétaire le droit de passer sur l'héritage de son voisin pour faire des réparations au bâtiment contigu. Mais, suivant d'autres coutumes qui n'admettaient pas de servitudes sans titre, en Normandie, par exemple, la servitude du TOUR d'échelle ne pouvait s'établir par prescription, bien que celui qui prétendait au TOUR d'échelle eût sur le même terrain et la même maison la double servitude de larmier et de passage avec charrette.

En Bretagne, le droit de faire passer des ouvriers sur le fonds voisin et d'y poser des échelles pour les réparations des constructions constituait une servitude légale. D'après la coutume de Paris, le terrain dit TOUR de l'échelle était l'objet d'une propriété qui, à défaut de titre, pouvait se prouver par la possession immémoriale. Il ne pouvait être considéré comme un droit de servitude pour l'établissement duquel un titre eût été absolument nécessaire.

Le droit de TOUR d'échelle n'est plus aujourd'hui une servitude légale, car il n'a point été consacré par le code civil. Toutefois, suivant quelques auteurs, dans les villes où la clôture est forcée, le propriétaire d'un mur dont la réparation est urgente peut contraindre son voisin à tolérer le passage des ouvriers ainsi que le placement des échelles. Ainsi, d'après M. Duranton, on pourrait établir les règles suivantes :

1° Celui qui a la servitude d'égout sur le terrain du voisin doit être censé avoir le TOUR d'échelle, au moins pour réparer son toit du côté où tombe l'égout, à moins de convention contraire.

2° S'il s'agit de réparer un mur, il faut distinguer s'il est mitoyen ou s'il ne l'est pas. S'il est mitoyen, chaque voisin doit fournir le passage nécessaire à la réparation ; c'est une conséquence de la communauté. S'il n'est pas mitoyen, on doit faire une sous-distinction : si le mur est dans un lieu où la clôture est forcée, comme le propriétaire de ce mur pourrait contraindre le voisin à contribuer à la construction et à la réparation de la clôture commune, il peut par cela même l'obliger à souffrir le passage des ouvriers employés à la réparation et des matériaux nécessaires, pourvu que le passage soit demandé de bonne foi, c'est-à-dire quand la réparation est utile, et qu'elle se fasse d'ailleurs sans l'entente affectée ; avec ces conditions, le passage doit être fourni, même sans indemnité. Quand le mur est à la campagne, on ne peut contraindre le voisin à fournir, même avec offre d'indemnité, le passage nécessaire aux réparations ; c'est la faute de celui qui l'a construit de ne pas s'en être ménagé un. Il faut en dire autant à l'égard même du mur d'un bâtiment situé aussi à la campagne ou dans un village ou hameau, si ce bâtiment n'a pas la servitude appaïcée anciennement TOUR d'échelle, ou simplement celle d'égout sur le terrain du voisin. Mais, comme le propriétaire du bâtiment aura probablement laissé un espace pour recevoir chez lui les eaux pluviales, afin de se conformer à la loi, il aura son TOUR d'échelle sur sa propriété.

3° Quant au TOUR d'échelle en lui-même, il n'est plus aujourd'hui, nulle part en France, servitude locale. Lorsqu'il est indiqué dans les actes, ou prétendu comme dépendant d'une construction, ce n'est que comme propriété accessoire ou comme servitude conventionnelle, et les effets sont très-différents. Ainsi, quand c'est comme propriété accessoire du bâtiment ou du mur que l'on réclame le terrain sur lequel est le TOUR d'échelle et que l'on prouve son droit, on peut faire de ce terrain, mais pas au delà, tout ce que l'on veut ; le voisin n'y peut rien faire, n'y peut rien déposer, et, comme le mur ne joint pas immédiatement ses fonds, il n'en peut exiger la mitoyenneté. Mais quand c'est simplement comme servitude que le propriétaire du mur prétend avoir un TOUR d'échelle, soit en vertu d'un titre, soit en vertu des anciennes coutumes ou statuts locaux, et par conséquent, dans ce dernier cas, à l'égard d'un mur déjà existant lors de la publication du code, il ne peut s'en servir que pour faire les

réparations nécessaires à son mur ou à son bâtiment.

40 Dans le cas d'une stipulation de *tour d'échelle* et dans le silence des parties sur la nature et l'étendue de ce droit, on doit présumer que c'est plutôt une servitude qu'il s'agit d'entendre établir sur le terrain, en dehors du mur, qu'un droit de propriété; d'où il suit que le propriétaire de l'espace assujéti peut y faire ce qu'il voudra, pourvu qu'il ne gêne pas l'exercice de la servitude, c'est-à-dire pourvu qu'il ne gêne pas le voisin dans ses réparations et reconstructions.

50 D'après le principe que la loi n'a pas d'effet rétroactif, qu'elle ne porte jamais atteinte aux droits acquis, il faut regarder comme certains les points suivants. 1^o Dans les pays où, avant le code, la propriété de l'espace situé au delà d'un mur existait en vertu d'un statut local ou d'une coutume, comme fondée sur la présomption, opposée à celle admise par le code, que le propriétaire d'un bâtiment ou d'un simple mur de clôture ne l'a pas construit joignant immédiatement la ligne séparative, mais, au contraire, a réservé un passage pour y faire les réparations qui deviendraient nécessaires, le mur construit antérieurement au code doit conserver comme accessoire ce même espace, dans la mesure déterminée par le statut local ou la coutume. 2^o Par l'effet du même principe, dans les pays où il n'y avait qu'une servitude légale sur cet espace, et non un droit de propriété, cette servitude doit aussi continuer d'exister au profit des murs construits antérieurement au code. 3^o Dans les localités où il ne pouvait y avoir à cet égard qu'une servitude établie par le fait de l'homme et qui en admettait l'acquisition aussi bien par prescription que par titre, on maintiendra pareillement celles qui étaient déjà établies de l'une ou de l'autre de ces manières lors de la promulgation de la loi sur les servitudes; mais, pour celles qui n'étaient point encore acquises par le mode de la prescription, comme ce sont des servitudes discontinues, des droits de passage, elles n'ont pu, d'après l'article 691 et nonobstant l'article 2281, s'acquérir depuis par ce mode, encore que la jouissance en eût commencé avant le code. 4^o Enfin, dans tous les cas, ce sera au propriétaire du bâtiment ou du mur de clôture qui réclamera, en vertu des anciennes coutumes ou statuts locaux, un droit de propriété ou de servitude sur l'espace dont il s'agit, à prouver que son mur ou que son bâtiment a été construit sous leur empire. En faisant cette preuve, il doit être maintenu dans son droit.

D'autres auteurs pensent, au contraire, qu'il n'y a aucune distinction à établir, relativement à l'exercice du *tour d'échelle*, entre les villes où la clôture est forcée et les lieux où elle ne l'est point. Ainsi, d'après M. Toullier, le droit de passer sur l'héritage du voisin pour réparer le mur de clôture non mitoyen n'est point une conséquence nécessaire du droit de contraindre le voisin à contribuer aux constructions et réparations du mur de clôture mitoyen. Si le mur est mitoyen, chaque voisin doit prêter le passage pour la réparation qui se fait à frais communs : nul doute sur ce point. Mais, s'il s'agit de réparations qui ne sont pas communes, c'est-à-dire si le mur n'est pas mitoyen, le propriétaire n'a pas le droit de contraindre le voisin à contribuer aux réparations. Il n'a donc pas le droit, pour faire ces réparations qui ne regardent que lui seul, de passer sur l'héritage du voisin, à qui elles sont étrangères. M. d'Avouillers pense avec raison que ce système est trop absolu. « Il paraîtrait, dit-il, plus convenable, à notre avis, d'accorder le droit de *tour d'échelle* dans les cas où il y a nécessité et moyennant la réparation du dommage qui peut être causé. »

Le droit d'échelle n'est point un droit accessoire de celui d'égout, de manière que l'existence de celui-ci donne lieu à la présomption légale de l'existence de l'autre quand cette présomption a pour elle une possession trentenaire. Lorsque la largeur du *tour d'échelle* n'est pas déterminée par le titre constitutif, elle est fixée par les usages soit du lieu même, soit du lieu le plus voisin; la généralité de ces usages exige au moins 1 mètre à partir du parement extérieur du mur au rez-de-chaussée. Toutefois, si l'élévation du mur rendait insuffisante la largeur de 1 mètre, le propriétaire ne pourrait pas se refuser à ce qu'elle fût augmentée de manière à effectuer le service des échelles.

— Prestidigit. *Tour du coffre de sûreté*. V. SURETÉ.

Tour du monde en quatre-vingt jours (Lb), roman de M. Jules Verne (Hachette, 1873, in-80). Ce roman appartient à la série d'ouvrages instructifs et amusants dont l'auteur s'est fait une spécialité et qui lui ont valu une véritable notoriété. Les romans de M. Jules Verne, et le *Tour du monde* entre autres, ont ceci de particulier que la fiction, quoique destinée seulement à servir de cadre à des renseignements curieux, est toujours d'un intérêt saisissant. Celle où il a encadré ce voyage à toute vapeur d'un excentrique est fort bien imaginée et amène une foule d'épisodes romanesques. Le 2 octobre 1872, dans un club de Londres, la conversation roula sur un vol de 2 millions commis à la Banque d'Angleterre et sur les chances que le

voleur avait échappé à la police. « Le monde est si grand, dit quelqu'un. — Pas si grand, répond Philéas Fogg, puisqu'on peut en faire le tour en quatre-vingt jours. — Oui, mais sans compter les retards, les accidents, les naufrages, l'imprévu. — Tout compté, répond M. Fogg; j'oparie 1 million de faire le tour du monde en quatre-vingt jours. » Le pari est tenu. M. Philéas Fogg part le soir même, emportant 1 million en bank-notes et accompagné de Passe-Partout, un domestique français qui, pour se reposer, venait justement d'entrer au service du gentleman jusque là sédentaire et renommé au club pour avoir donné à sa vie la régularité d'une horloge. Mais ce Philéas Fogg, si prompt à décampier le jour d'un vol de 2 millions, ne serait-il pas le voleur lui-même qui aurait ainsi coloré sa disparition à l'aide d'un ingénieux stratagème? C'est assez l'avis du détective Fix, qui se lance aussitôt à la poursuite de l'excentrique parieur. On devine toutes les suites de ce quiproquo; Philéas est un fort honnête homme, mais l'agent de police, alléché par la promesse d'une prime de 200,000 francs, va tout mettre en œuvre pour retarder le voyageur déjà enfoncé dans d'étroites limites de temps.

Le trajet que se propose de faire Philéas Fogg est celui-ci :

De Londres à Suez, par le mont	
Cenis et Brindisi (railways et paquebots)	7 jours.
De Suez à Bombay (paquebot)	13 »
De Bombay à Calcutta (railway)	3 »
De Calcutta à Hong-kong (paquebot)	13 »
De Hong-kong à Yokohama (paquebot)	6 »
De Yokohama à San-Francisco (paquebot)	22 »
De San-Francisco à New-York (railway)	7 »
De New-York à Londres (paquebot et railway)	9 »

TOTAL 80 jours.

L'auteur pouvait économiser deux jours à son pèlerin en supprimant la traversée de l'Inde, de Bombay à Calcutta, mais il se serait privé d'un élément romanesque.

Pari de Londres le 2 octobre, Philéas Fogg et Passe-Partout arrivent à Suez dans les délais voulus, mais ils y trouvent Fix, débarqué en même temps et qui essaye de faire arrêter celui qu'il croit son voleur; il ne réussit pas, et Philéas se rembarque sans autre retard. Fix est plus heureux dans l'Inde, où il suit Philéas avec acharnement. L'adieu, il se trouve que le railway de Bombay à Calcutta n'existe en entier que sur la carte et qu'il faut faire une partie du chemin à pied ou en voiture; Philéas achète un éléphant, il n'aura qu'un retard de vingt-quatre heures qu'il espère bien rattraper. Mais, chemin faisant, il se voit forcé d'assister à une suite, c'est-à-dire à la mort par le feu de la veuve d'un nabab; le bon Anglais se révolte et, aidé de Passe-Partout et du guide, il enlève la jolie veuve Aouda, à la barbe des prêtres qui allaient la brûler. Aouda lui en est fort reconnaissante, et voilà le petit roman d'amour, nécessaire à tout livre de ce genre, noué d'une manière irréprochable. Toutefois, Philéas Fogg a de plus l'embarras d'une femme à emmener avec lui à travers les quelques mille lieues qu'il a à faire, et, en outre, l'agent de police prend prétexte de cet esclandre pour amener contre lui les brahmes à Calcutta. On l'arrête comme ayant troublé d'honnêtes prêtres indous dans l'exercice de leurs fonctions. Fix sait bien qu'on ne peut pas condamner un Anglais pour avoir empêché un métré, mais s'il parvient à le faire reténir jusqu'à ce qu'il ait reçu le mandat d'arrêt bien en règle pour le fameux vol de 2 millions, il aura gagné son affaire. Philéas Fogg lui échappe en donnant une caution de 100,000 francs. Fix rattrape son homme à Hong-kong, grise Passe-Partout et fait manquer aux voyageurs le paquebot de Yokohama; c'est un retard de huit jours qu'il leur faudra subir, c'est-à-dire pour Philéas la perte certaine de son pari. L'intrépide Anglais décide le patron d'une mauvaise barque à tenter la traversée, essuie un naufrage, manque de périr et arrive encore à Yokohama pour prendre le paquebot de San-Francisco. Une fois sur la terre américaine, le détective se tient coi et se borne à suivre les voyageurs à la piste; mais sur le long railway qui va de San-Francisco à New-York, à travers des solitudes, les incidents ne pouvaient manquer de pleuvoir. Là, un pont menace de se rompre; on le passe à toute vapeur et il s'écroule derrière le convoi; plus loin, le train est attaqué par des Pawnees qui assomment quelques voyageurs et enlèvent Aouda; Philéas Fogg et Passe-Partout les poursuivent à coups de revolver et ramènent Aouda; mais le train est reparté, il faut regagner la station prochaine en traineau; bien du temps a été perdu et le paquebot de New-York à Londres a quitté le port. Philéas Fogg, Aouda et Passe-Partout, toujours suivis par Fix, ne peuvent prendre passage que sur un bateau de commerce qui fait voile pour Bordeaux. Passer par Bordeaux, c'est perdre le peu de chance qui reste de gagner le pari; aussi, en route, Philéas achète-t-il le bâtiment, et comme le capitaine se refuse à trahir

son armateur, qu'il attend, l'Anglais l'enferme à double tour dans sa cabine et prend le commandement lui-même. Enfin, les voici en vue des côtes d'Angleterre. Philéas n'a plus que quelques heures pour arriver à temps, et le combustible manque; on chauffe la machine avec les bastingages abattus à coups de hache, la chaudière crève et le bateau sombre. L'équipage et les passagers sont heureusement recueillis; mais on est à la fin du quatre-vingtième jour, et, au moment où Philéas met le pied en wagon pour gagner Londres à toute vitesse, Fix lui met la main au collet et le fait incarcérer. Cette fois tout est bien perdu; Philéas passe la nuit en prison, et quand il est rendu à la liberté, le lendemain, l'erreur étant reconnue, car le véritable voleur a été arrêté, il est trop tard, le délai est passé. Philéas rentre dans son hôtel, s'y enferme et met ordre à ses affaires. Il possédait juste 2 millions; tout compte fait, il a dépensé 950,000 francs dans son voyage. Il met sous enveloppe un chèque de 1 million pour les parieurs du club et envoie Passe-Partout mettre le paquet à la poste; il donne les 50,000 francs qui lui restent à Aouda et se prépare au suicide. Mais voici Passe-Partout qui revient, la physionomie renversée : il y a eu erreur d'un jour; on n'est pas au lundi, mais au dimanche, la poste est fermée! Fogg réfléchit; le fait est vrai. Il n'avait pas calculé qu'en faisant le tour du monde, par l'est il avait marché vers le soleil; les jours avaient diminué pour lui d'autant de fois quatre minutes qu'il franchissait de degrés. Il avait gagné un jour sans s'en douter. Son pari est gagné, et, à neuf heures sonnantes, il rentre au club, parfaitement en règle vis-à-vis de ses partenaires. Le drame que l'auteur a tiré de cet intéressant canevas a obtenu plus de succès encore que le livre.

Tour du monde en quatre-vingt jours (Lb), drame en cinq actes et quinze tableaux, de MM. Denney et Jules Verne (théâtre de la Porte-Saint-Martin, 8 novembre 1874). M. Denney n'a pas eu beaucoup à faire pour découper en tableaux le livre de son collaborateur; même on peut dire que ce qu'il a ajouté aux besoins de la scène ne vaut pas grand-chose. Trouvant que ce n'était pas assez de faire susciter des embarras au voyageur par l'agent de police Fix, il a imaginé un Archibald Corsican qui, blackboulé au club, veut se venger de Philéas Fogg, son ennemi, et le suit dans sa pérégrination autour du monde en le forçant à dégainer à chaque station. Cette série de coups d'épée sent un peu trop les *Trois mousquetaires* et n'a rien d'anglais. Enfin, Corsican, blessé au bras à chaque rencontre, finit par rester tranquille et accompagne Philéas Fogg en ami. Les héros du voyage étant deux, il leur faut deux femmes, mais Aouda a une sœur, et la course à travers les mers s'achève en partie carrée. Dans le scénario, il y a de plus que dans le livre une station à Bornée, dans le trajet de Hong-kong à Yokohama, ce qui a permis de faire réviser les voyageurs et les voyageurs dans une grotte habitée par de monstrueux serpents, un des plus beaux tableaux de la pièce. Ce qui a fait le succès de l'ouvrage, c'est la richesse et la variété des décors. La suite, la fuite sur l'éléphant, la caverne des serpents ont fourni le sujet de tableaux pittoresques. Ce qui a obtenu le plus de succès, c'est l'attaque du train par les Pawnees et le naufrage du bâtiment en vue des côtes d'Angleterre. Une locomotive (en carton, mais d'une imitation parfaite) glisse sans cahots, de l'allure la plus naturelle, sur les rails qui traversent la scène dans toute sa largeur. Cette locomotive est mue par deux petites chaudières véritables qui obéissent fidèlement aux manœuvres. La cheminée crache des torrents de fumée; les pistons montent et descendent, le sifflet d'alarme jette sa note à gué à coups précipités. Ces chaudières, chauffées dans le foyer des artistes, peuvent être montées à quatre atmosphères, et elles gardent leur pression pendant environ vingt-cinq minutes; c'est plus qu'il n'en faut pour permettre aux Pawnees d'exécuter leur attaque. On revolt les mêmes petites chaudières sur le pont du steamer *l'Henrietta*, et c'est à elles que cet incomparable tableau doit son étrange et saisissante. Quand l'explosion se fait entendre, le chauffeur renverse subitement la vapeur, la scène se couvre de fumée, et le bateau, abandonné à la tempête, sombre lugubrement. On le voit s'enfoncer petit à petit jusqu'à la ligne de flottaison, puis les mâts eux-mêmes disparaissent et l'Océan se referme sur sa victime. Jamais on n'avait atteint au théâtre ce degré de précision dans l'horreur.

Le *Tour du monde* a eu, à la Porte-Saint-Martin, plus de deux cents représentations et a été ensuite repris au théâtre du Châtelet avec un succès égal.

Tour du monde (Lb), nouveau journal de voyages, qui est publié sous la direction de M. Kdouard Charton. V. MONDE (Tour du).

Tour de carnaval (Lb), comédie en un acte et en prose, de Balmainval (Comédie-Italienne, 24 février 1728). Mme Richard veut marier sa fille Marianne à M. de Sotenro, que la jeune fille n'aime point. Elle a donné son cœur à un jeune officier nommé Clitandre, qui est à son régiment. Pour gagner du temps, Marianne feint de consentir à ce qu'exige sa mère. Clitandre arrive enfin avec son valet

Sans-Quartier, qui a connu autrefois Sotenro chez un procureur et qui promet d'en délivrer les amants. En effet, il renoue avec lui et le prie de faciliter l'enlèvement d'une jeune personne que son maître aime et que ses parents ne veulent point lui donner. Sotenro, loin de se douter qu'il est question de sa prétendue, trouve la chose plaisante et s'y prête, à la faveur d'un bal qu'il donne. Grâce aux travestissements, il livre lui-même Marianne à son amoureux, signe leur contrat et le fait signer à Mme Richard, comme témoin. Tout se découvre. Sotenro est désolé de se trouver dupe de ce tour de carnaval, que Mme Richard est obligée de pardonner.

Il y a dans cette bluette quelques jolis couplets écrits par Panard et dont Moutet a fait la musique.

Tour de faver (Lb), comédie en un acte et en vers, par H. de Latouche et Em. Deschamps (théâtre de l'Odéon, 1818). Cette petite pièce, germe de deux grandes comédies, les *Comédiens*, de Delavigne, et le *Fallacieux*, de Delaville, est une censure maligne des acteurs et des journalistes. Le riche M. Lormont, père d'une fille aimable en âge d'être pourvue d'un mari, reçoit ses intimes à sa maison de campagne; lui et sa fille ont assisté à la représentation d'une tragédie au Théâtre-Français, *Philopamen*, écrite par un jeune homme de dix-sept ans. La pièce a réussi. Ce succès, embelli par l'âge du poète, exalte l'imagination de la demoiselle, qui prend feu. Mais l'auteur, ami de M. Lormont, est maintenant un vieillard de soixante ans; il y en a plus de quarante qu'il a présenté sa pièce aux comédiens. Un tour de faver est enfin venu exhumé sa tragédie, qu'il avait oubliée en faisant fortune dans le commerce. La jeune personne, d'abord désappointée, a le bon-hur de trouver un autre mari sous sa main, le fils du négociant poète, jeune officier en demi-solde. Les rôles des deux amants ne constituent pas l'action principale. L'intrigue résulte du rôle du journaliste Verdelin. Ce représentant de la presse cherche une fille aimable et une belle dot; il convoite l'héritage de M. Lormont. Ce journaliste rend compte des ouvrages qu'il n'a pas lus comme des pièces qu'il n'a pas vu représenter. *Philopamen* a réussi en son absence; mais Verdelin se donne comme spectateur de la pièce; il prend note de la conversation, et son article est déjà fait. Quand l'auteur arrive, il parvient à lui persuader qu'il a vu sa tragédie juvénile. Verdelin la critique et menace d'écrire sur elle un article. Appréhendant un article *contre*, le négociant consent à acheter un article *pour*, et même il promet de parler à Lormont en faveur de Verdelin, ne se doutant pas qu'il patronne le rival de son propre fils. Bientôt tout s'explique, et l'événement tourne à l'avantage de l'officier. Verdelin, déchirant ses articles *pour* et *contre*, reste à souper. Tous les traits de cette satire à double tranchant ne portent pas; générale, cette censure est injuste et fautive; personnelle, c'est une accusation qui ne conclut pas, du moins aujourd'hui. Il serait difficile de désigner par son nom le journaliste représenté par Verdelin. La petite pièce de H. de Latouche a de l'agrément; elle dut à ses épigrammes acérées un succès de vogue attesté par une centaine de représentations.

TOURS s. f. (tour — lat. *turris*, mot qui représente exactement le grec *turris* pour *turris*, lieu fortifié, château fort). Construction isolée, ou saillante sur d'autres bâtiments, très-élevée par rapport aux dimensions de sa base : Une *tour* ronde, carrée, polygonale. La *tour* du clocher. Des remparts flanqués de *tours*. Les *tours* de Notre-Dame. La *tour* Saint-Jacques. La *tour* de Londres. La *tour* d'un moulin à vent. Si j'étais accusé d'avoir enlevé les *tours* de Notre-Dame, je commencerais par gagner au loup. (Lamoignon.) Entre deux *tours* cannelées de gruit s'allonge le petit village des Baux-Chaudes. (H. Taine.)

Quand verrai-je, ô Sion, relever tes remparts, Et de tes *tours* les magnifiques faltes?

RACINE.

Lorsque l'on veut monter aux *tours* des cathédrales, On prend l'escalier noir qui roule ses spirales, Comme un serpent de pierre, au ventre du clocher

Th. GAUTIER.

— Fig. Personne forte, robuste, d'un grand embonpoint ou dont le buste a de fortes dimensions : Quelle *tour* ! C'est une vraie *tour*. — Art milit. Machine de guerre formée d'une tour de bois mobile, dont les anciens se servaient et qu'ils remplissaient de soldats : Les anciens avaient des *tours* portées sur des roues ou à dos d'éléphant. L'éléphant peut porter sur son dos une *tour* armée en guerre et chargée de plusieurs hommes. (Buffon.)

— Jeux. Chacune des pierres du jeu d'échecs qui occupent les quatre angles de l'échiquier : Il venait d'avancer une *tour* qui mettait Louis XIII dans cette fautive position qu'on appelle pat. (De Vigny.) « *Tour* du roi, *Tour* de la reine, Celle qui est la plus voisine du roi ou de la reine, au commencement de la partie.

— Hist. relig. *Tour de Babel* ou de *Babylone*, *Tour* célèbre que les hommes tentèrent, d'après la Bible, d'élever à Babylone,

pour escalader le ciel, danger que Dieu conjura par la confusion des langues. ■ Fig. Lieu où tout le monde parle à la fois et dans une complète confusion : *La Chambre des députés est souvent une TOUR DE BABEL.*

C'est véritablement la tour de Babel.

Molière.

— Hist. ecclés. *Tour des palmes*, L'une des congrégations qu'Alexandre IV fonda dans l'ordre des ermites de Saint-Augustin. ■ *Tour de Beurre*, Nom donné à plusieurs clochers bâtis avec l'argent fourni par le droit perçu sur les personnes qui avaient obtenu, à ce prix, la permission de manger du beurre pendant le carême.

— Archit. *Tour ronde*, Parement convexe d'un mur cylindrique. ■ *Tour creuse*, Parement concave d'un mur cylindrique. ■ *Tour chaparronnée*, Tour munie d'un comble apparent. ■ *Tour à feu*, Phare. Vieille loc. ■ *Tour de dôme*, Partie cylindrique ou prismatique d'un dôme, qui supporte la voûte.

— Fortif. *Tour bastionnée*, Bastion ayant des souterrains à l'épreuve de la bombe.

— Anc. art milit. *Arbalète à tour*, Ancienne machine de guerre dont on se servait pour battre les tours en brèche, et qui n'a rien de commun avec l'arbalète à tour (s. m.), sorte d'arme portative. ■ *Tour casematée*, *Tour maximiennne*, Tour basse, en maçonnerie, garnie de canons.

— Mar. *Tour tournante*, Sorte de tour en fer, qu'on établit sur le tillac de certains vaisseaux cuirassés, pour y loger des hommes et un ou plusieurs gros canons.

— Pêche. Enceinte circulaire des bourdigues, dans laquelle les poissons sont amenés par divers artifices de construction.

— Techn. *Tour creuse*, Demi-cylindre de fonte, qu'on place dans chaque angle du contre-cœur d'une cheminée.

— Moll. *Tour de Dabel*, Coquille du genre pleurotome. ■ *Tour de Copenhague*, Coquille du genre buccin.

— Encycl. Fortif. Les *tours* formaient les ouvrages les plus importants de l'ancienne fortification, avant l'invention de l'artillerie. Toutes les villes importantes étaient défendues par des *tours*, jointes à l'enceinte, éloignées les unes des autres d'une portée de flèche et plus élevées que les courtines afin de dominer la muraille d'enceinte et de la protéger. Les Asiatiques, les Phéniciens, les Grecs, les Étrusques, tous les peuples de l'histoire ancienne pratiquèrent ce genre de fortification. Les murailles de Babylone avaient d'immenses *tours*, construites de brique et de bitume, reliées entre elles et formant un système formidable de défense. Les Romains empruntèrent la *tour* aux Étrusques et la perfectionnèrent. Ils ne se contentèrent pas de flanquer de *tours* les courtines de leurs places fortes; ils en flanquèrent aussi les principales portes, et ce système fut suivi durant tout le moyen âge. La *tour* romaine était généralement à pans carrés; les constructeurs du moyen âge adoptèrent de préférence la *tour* ronde. Les Romains construisaient de plus des *tours* isolées, placées à quelque distance en avant des murailles et destinées à servir de garde avancée; ils défendaient aussi par des *tours* les passages des rivières, les défilés de montagnes, et sur la fin de l'empire des lignes de *tours* furent placées aux frontières, comme postes d'observation. En outre, la *tour* entraînait encore dans le système de construction des camps romains.

« On élevait quelquefois dans le massif du parapet des *tours* en charpente à deux ou trois étages, pour prendre du commandement sur la campagne et éclairer le fond du fossé. Ce fut sous la protection d'une enceinte ainsi renforcée par des *tours* que Q. Cicéron, avec une seule légion de soldats presque tous blessés, parvint à résister plusieurs semaines à l'armée d'Amiborix. » (Rocquancourt, *Cours d'art et d'histoire militaires*.)

César fit souvent construire des *tours*, notamment au siège de Marseille, pendant lequel il en érigea deux à cavaliers, dont les murs étaient soutenus par des contre-forts de *tours*. Les historiens rapportent encore d'autres exemples de *tours*; ainsi Joseph nous apprend qu'en Judée Fulvius Silva, général romain, fit établir, au siège de Messada, un cavalier de pierres cimentées, de 50 coudées de hauteur, et supportant une *tour* de 60 coudées, revêtue de fer sur tout son pourtour. Mais ce récit est invraisemblable, et l'historien juif a dû exagérer les dimensions. Les anciens faisaient leurs *tours* polygonales, rondes ou carrées, à toit en terrasse, à plusieurs étages percés de meurtrières, à couronnes de créneaux. Souvent ils y renfermaient les escaliers qui conduisaient sur le rempart. Dans ce dernier cas, ils les isolaient quelquefois du chemin de ronde qui régnaient derrière le parapet de ce dernier, au moyen d'une coupure pratiquée dans la maçonnerie et cachée par un plancher de bois facile à détruire, en sorte que, si l'ennemi venait à escalader une courtine, il s'y trouvait exposé presque sans défense aux projectiles lancés des deux *tours* voisins.

Les ingénieurs militaires du moyen âge suivirent le système adopté par ceux de l'antiquité, mais en y introduisant des modifica-

tions qui varièrent à l'infini. Du x^{iv} au x^v siècle, on multiplia les *tours* sur toutes les parties de l'enceinte qui paraissaient les plus faibles et les plus exposées. Les principales étaient disposées de manière à pouvoir suffire à leur propre défense; elles devenaient, au besoin, de petits forts détachés. Les unes étaient rondes, carrées ou prismatiques; les autres triangulaires, elliptiques ou semi-circulaires. Sur les courtines rectilignes d'une certaine étendue, elles dépassaient à peine quelquefois le sommet du rempart, tandis que, partout ailleurs, elles s'élevaient à une hauteur considérable. Du reste, en temps de siège, on surhaussait celles qui étaient trop basses à l'aide d'échafaudages mobiles en bois, que l'on appelait *hourds* ou *hourdels*.

Il existe encore de nombreux spécimens de *tours* du moyen âge, et l'on peut se rendre compte du système de défense dont elles faisaient partie. Carcassonne possède sa double enceinte, bâtie sous saint Louis; l'enceinte extérieure est commandée par quatorze *tours* et l'enceinte intérieure par vingt-quatre. « Avec les armes de jet et les moyens d'attaque de l'époque, on ne pouvait, dit M. Viollet-le-Duc, adopter une meilleure combinaison défensive. Ces *tours*, pleines dans la hauteur du talus qui enveloppe la roche naturelle, ne pouvaient être ruinées par la sape. Bien percées de meurtrières, elles envoyaient des projectiles divergents de plein front à 60 mètres de leur circonférence. Pour les aborder, il fallait entreprendre une suite d'ouvrages qui demandaient du temps et beaucoup de monde, tandis que pour les défendre il suffisait d'un poste peu nombreux. Une *tour* pouvait longtemps défer les attaques avec un capitaine et vingt hommes.

« Huit arbalétriers dans les deux étages inférieurs servaient facilement les seize meurtrières, ci. 8
Un servent à chaque étage, ci. 2
Deux servent pour les machicolis, ci. 2
Huit arbalétriers dans les hourds, ci. 8
Un capitaine de *tour*, ci. 1

Total. 21

« Si l'attaque était très-rapprochée, les meurtrières inférieures devenaient inutiles, et alors les vingt hommes, répandus sur les galeries des hourds, couvraient les assaillants d'une pluie de projectiles. Sans doute les assiégeants dirigeaient plutôt leurs attaques méthodiques contre les courtines que contre les *tours*, mais il va sans dire que, pour emporter une courtine, il fallait d'abord détruire ou masquer les flanquements que dominaient les *tours* voisines. »

Les *tours* les plus fortes et les plus élevées étaient en général celles des angles ou *tours* du coin, comme on les appelait. Il y avait aussi la *tour* magne ou *tour* féodale, qui était la principale et celle au pied de laquelle se prêtait le serment de foi et d'hommage; telle était la grosse *tour* du Louvre. La *tour* gaillarde était la plus haute; l'horloge d'Auxerre était bâtie sur la gaillarde. Durant tout le moyen âge, les portes des villes étaient généralement protégées par deux *tours*, ne servant d'habitation qu'en cas d'attaque, et dont le pied était fortifié d'une braie, dont le nom s'est transformé dans la suite en celui de fausse-braie.

Très-souvent les *tours* se terminaient par une terrasse bordée d'un parapet crénelé, sur laquelle on montait des machines. D'autres fois on les couvrait d'un toit conique qui tantôt portait sur le sommet des créneaux, tantôt était établi en arrière. Enfin, à partir du xiv^e siècle, l'usage devint général de les couronner d'un machicolis. Il y avait toujours une *tour*, que l'on choisissait parmi les plus hautes, dans laquelle se tenait une sentinelle chargée d'avertir de la présence de l'ennemi, soit en sonnant une cloche, soit en sonnant d'un cornet ou oïfant, soit encore, à ce qu'on suppose, au moyen d'un porte-voix. Cette *tour* était appelée la guette ou *tour* du guet, ou bien *tour* du beffroi ou beffroi. Les *tours* disparurent à l'époque de l'emploi de la poudre à canon.

Au xv^e siècle, Vauban donna le nom de *tours* bastionnées à de petits bastions qu'il fit entrer dans son deuxième et dans son troisième système de fortification. Il les employa pour la première fois dans la construction de Landau (1684). Elles remplacèrent les bastions ordinaires, pour conserver des feux jusqu'au dernier moment de la défense et pour mettre à l'abri de la bombe des munitions et des troupes. Elles étaient petites, s'élevaient sur des souterrains voûtés, et étaient précédées d'une contre-garde. Dans le petit nombre de villes qui en possédaient, nous pouvons citer Belfort, Besançon et Neuf-Brisach. De nos jours, on appelle *tours* maximiennes des ouvrages isolés et en forme de *tour* ronde qui ont été introduits dans le génie allemand par l'archiduc d'Autriche Maximilien de Modène. Ces *tours* sont en maçonnerie et protégées par un fossé précédé d'un glacis. Elles se composent de trois étages, dont un, le supérieur, est voûté à l'épreuve et percé d'embrasures, tandis que les deux autres, situés au-dessous du niveau du sol, sont destinés aux logements de la garnison et aux magasins. Enfin, la construction est surmontée d'une plate-forme qui porte une batterie de onze pièces de gros calibre, garanties par un épaulement

en terre, tirant à barbette, et disposées sur des affûts très-mobiles qui permettent de faire converger les feux sur un même point. Des ouvrages de ce genre ont été construits dans plusieurs parties de l'Allemagne, mais, comme ils n'ont pas encore subi l'épreuve d'un siège, on n'a aucune donnée sur le degré de résistance dont ils sont susceptibles.

— *Tours de siège*. Ces sortes de *tours*, appelées aussi *tours* mobiles, *tours* roulantes, étaient en charpente et servaient pour l'attaque des places. On les construisait quelquefois sur place, au moment où on en avait besoin; mais, en général, on les préparait d'avance et on les apportait par pièces sur le terrain. Leur hauteur était variable, mais toujours suffisante pour qu'elles pussent dominer les remparts ennemis. Carrées ou rectangulaires à la base, elles allaient en diminuant jusqu'au sommet, qui se terminait par une terrasse munie d'un parapet crénelé. Pour les protéger contre les tentatives d'incendie, on les recouvrait de peaux crues ou d'étoffes faites de poil. Ces machines étaient divisées intérieurement en plusieurs étages, auxquels on accédait par des escaliers et qui étaient tous percés de meurtrières. Un béliér à roulettes était ordinairement installé au rez-de-chaussée. Presque toujours, un des étages supérieurs présentait un pont-levis destiné à se rabattre sur la muraille ou sur la brèche. Enfin, chaque *tour* était montée sur des roues très-basses qu'on mettait en mouvement de l'intérieur à l'aide de leviers, les essieux faisant office de treuils, en sorte qu'elle semblait marcher d'elle-même. Les assiégés employaient divers moyens pour se défendre contre les *tours*. Tantôt ils essayaient de les briser à coups de béliér ou en lançant sur elles des blocs de pierre avec les machines de jet; tantôt ils les brûlaient, soit en y mettant directement le feu pendant des sorties, soit en y lançant des traits ou des vases garnis de compositions incendiaires. D'autres fois ils minaient le terrain sur lequel elles étaient placées, car, une fois renversées, on ne pouvait plus les relever.

Les auteurs ne sont pas d'accord sur le nom de l'inventeur de ces *tours* de guerre. Suivant Diodore de Sicile, ce serait Agathocle qui aurait élevé les premières constructions de ce genre au pied des murs de Carthage. D'un autre côté, l'ingénieur Diadès, contemporain d'Alexandre le Grand, s'est attribué les honneurs de l'invention. Le chevalier de Polard pense, au contraire, que toutes les machines de guerre étaient en usage chez les Hébreux longtemps avant Alexandre. Il trouve, ajoute-t-il, dans Ezéchiel la preuve de ce qu'il avance. Le prophète, parlant du siège futur de Jérusalem aux Israélites, s'exprime ainsi : « Prenez de l'argile, dit le Seigneur, et représentez en petit le plan de Jérusalem. Vous en formerez comme le siège. Vous élèverez des *tours* contre elle, vous ferez des terrasses, et vous dresserez un camp, et vous mettrez autour d'elle des béliers. » Voilà bien des découvertes dans un seul passage, les *tours*, les terrasses et les béliers; mais ce n'est pas tout. Le prophète répète encore presque la même chose en parlant du siège de Tyr, qui devait faire Nabuchodonosor. Dom Calmet l'a fort bien remarqué dans sa dissertation sur la milice des Juifs; le prophète s'exprime d'une manière très-digne d'attention : « Le roi de Babylone dressera contre vous des *tours*. Il amassera des terrasses autour de vous, il élèvera le bouchier contre vous, et il placera ses machines de cordes. Il les placera contre vos murs et détruira vos *tours* par ses armées. » Peut-on voir rien de plus précis? Car voici les balistes et les catapultes. Or, Ezéchiel vivait plus de deux cents ans avant Alexandre le Grand, et par conséquent longtemps avant Diodore. (Chevalier de Polard, *Traité de l'attaque des places*.)

Nous n'essayerons pas plus longtemps de résoudre ce problème, dont la solution est, au reste, fort peu intéressante. Les *tours* ont existé et ont servi à prendre bien des villes; voilà le fait, contentons-nous de le constater.

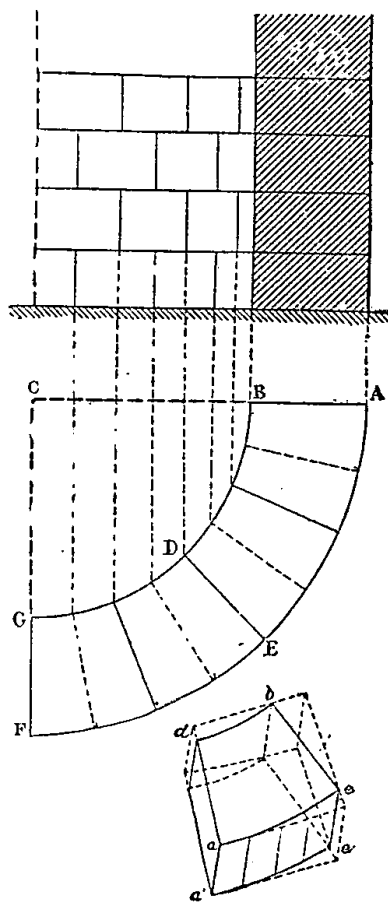
« La défense contre ces *tours* mobiles étoit abondante en ruses et en artifices. Les Tyriens, assiégés par Alexandre, en employèrent une infinité pour les brûler ou pour les rendre de nul effet. Entre autres, ils se servaient de filets de pêcheurs qu'ils jetoient à leurs ennemis avec beaucoup d'adresse, et ils les égorgèrent après les avoir mis hors d'état d'attaquer et de se défendre. Ces ruses étaient en usage chez les Perses, les Grecs, les Alains et les nomades peuples de l'Asie. Ceux-ci, dit Hérodote, n'avaient pour arme que le cimeterre, et quand ils alloient au combat ils se servaient de rets, avec lesquels ils attiroient à eux les hommes ou les chevaux qu'ils atteignaient, et ils les tuoient dans ces rets. » (La Chesnaye-Desbois, *Dictionnaire militaire*.)

Nous ne dirons rien ici de la fameuse *tour* de Démétrius appelée Hélépole; on la trouvera décrite à ce dernier mot.

Les *tours* mobiles n'ont pas seulement servi à l'attaque des places; les anciens en ont fait également usage dans les batailles. A celle de Thymbrée (548 av. J.-C.), Cyrus, roi de Perse, avait plusieurs *tours* de bataille. Elles étaient hautes de 4m,50 en-

viron; chacune renfermait 20 archers et étoit traînée par 8 paires de bœufs. Elles furent rangées derrière l'infanterie, et, en tirant par-dessus la tête des troupes placées devant elles, les archers qu'elles portaient criblèrent l'ennemi de coups plongeants et contribuèrent puissamment à le mettre en désordre.

— Archit. La rencontre d'une *tour* ronde avec un berceau horizontal prend le nom de *porte en tour ronde*; si l'axe du berceau rencontre l'axe de la *tour*, la porte est droite; si l'axe de la *tour* ne rencontre pas, elle est biaisée; de là les dénominations de *porte droite en tour ronde* et de *porte biaisée en tour ronde*. La rencontre d'une descente avec la *tour* s'appelle *descente en tour ronde*; elle peut être droite ou biaisée. Une *tour* ronde en talus est un cône droit et creux; la porte droite ou biaisée en *tour* ronde et en talus est la rencontre d'un berceau dont l'axe coupe ou ne coupe



pas l'axe du cône. Pour tracer une *tour* ronde, il faut, du centre C et avec les rayons CA, CB déterminés, décrire deux cercles concentriques; l'espace ABGF compris entre les deux arcs BG, AF peut être considéré comme la projection horizontale d'un mur rond à base circulaire. Pour tailler une pierre de ce mur, la pierre ABDE, par exemple, il faut préparer un parallélépipède d'une épaisseur égale à celle de la pierre qu'on veut tailler; on applique ensuite sur les deux lits de pose le panneau horizontal abde, et, après en avoir tracé le contour, on abat l'excédant, de manière que la règle puisse s'appuyer sur le contour des deux panneaux. Mais il faut remarquer que, pour les deux parties cylindriques, il est nécessaire que toutes les positions de la règle qui s'appuie sur les deux contours soient parallèles entre elles. Pour obtenir ce résultat, on divise les arcs ac, ae, cf, qui sont les directeurs du cylindre, en un même nombre de parties égales, et les points correspondants sur ces arcs déterminent les différentes positions de la règle. L'épure de ces sortes de constructions ne présente pas de difficulté; pour trouver le tracé des joints, il suffit de mener des lignes convergentes au centre de la *tour* par les points de division marquant la longueur des différentes assises.

On appelle *trompe en tour ronde* une espèce de voûture soutenant une *tour* ronde. La plus grande saillie que l'on puisse donner à la partie de la *tour* qu'elle soutient ne doit pas excéder les deux tiers du rayon de sa courbure extérieure, et il faut que le cintre de la voûture ait plus de hauteur que de saillie. Quant à la courbure du cintre de cette voûture, elle dépend de celle que l'on prend pour cintre primitif.

On nomme *voûte en tour ronde* la voûte que l'on établit pour recouvrir une *tour* ronde. Si le tambour intérieur n'a pas un diamètre trop considérable, il peut résister comme une voûte à axe vertical, ce qui annule la poussée et permet de réduire l'épaisseur. Quant au tambour extérieur, on peut, comme on le fait pour les dômes, l'envelopper d'une ceinture ou de tout autre agent de résistance circulaire, tant pour annuler la poussée que pour réduire l'épaisseur de ce tambour à celle indiquée par la limite de l'écrasement.

— *Tours célèbres*. Certaines *tours* jouissent d'une célébrité historique plus ou moins grande, soit à un titre, soit à un autre. Nous

avons consacré à la plupart d'entre elles un article particulier, à leur ordre alphabétique; cependant nous avons jugé convenable d'en présenter ici la nomenclature, accompagnée de quelques explications curieuses qu'on ne trouvera pas toujours au nom même de chaque tour. Ce résumé aura, en outre, l'avantage de présenter réunis des détails disséminés çà et là et d'offrir des éléments de comparaison. Commençons par la première et par la plus ancienne de toutes les tours, la tour de Babel.

Tour de Babel. Les auteurs orientaux prétendent que ce fut Nemrod qui la fit bâtir, pour aller voir au ciel le Dieu que prêchait Abraham. En vain fut-elle renversée une première fois, elle se releva bientôt plus imposante au milieu de ses ruines. Les hommes que Nemrod nourrissait de sa chasse y travaillèrent quarante années, après lesquelles Dieu envoya des nuées de mouches qui firent périr un grand nombre d'ouvriers; un des insectes pénétra même dans le cerveau de Nemrod et lui causa des douleurs telles, que, pour les calmer un peu, ce prince n'eut d'autre ressource que de se faire battre tous les jours la tête à coups de maillet. Les auteurs anciens et modernes sont unanimes à reconnaître Babel dans le fameux temple de Bélus, à Babylone, dont Hérodote parle ainsi : « Au centre de l'une des deux parties de la ville se trouve le temple de Bélus, dont les portes sont d'airain et qui subsiste encore aujourd'hui. Il forme un carré de 2 stades; au milieu s'élève une tour qui a 1 stade de diamètre et autant de hauteur. Sur cette tour, il y en a une autre; sur cette seconde, une troisième; on en compte ainsi jusqu'à huit les unes sur les autres. On monte à chaque tour par des degrés qui vont en tournant au dehors, et, au milieu de chaque escalier, on a pratiqué des enfoncements, taillés des sièges dans le mur, pour offrir des lieux de repos à ceux qui montent. Dans la dernière tour se trouve un lit magnifique et, auprès, une table d'or. » Le stade indiqué par Hérodote est de 105 mètres; on peut calculer quelle était la hauteur totale de la tour.

Tour de porcelaine, à Nankin, appelée en chinois la pagode de la Reconnaissance, construite par le roi A-yo, qui, vers l'an 833 av. J.-C., fit bâtir 84,000 tours du même genre. Elle a été réparée plusieurs fois. Elle est revêtue de briques émaillées de cinq couleurs, blanches, rouges, bleues, vertes et brunes. Elle a neuf étages. Sa construction a coûté environ 20 millions de francs. Sa hauteur est de 330 pieds. La poire qui surmonte la tour a 36 pieds de circonférence et 18 de hauteur. On y a employé 2,400 livres de cuivre rouge, et, afin qu'elle conservât son éclat, on l'a revêtue de feuilles d'or pesant ensemble 48 livres. De la base de la poire partent huit chaînes de fer pesant 150 livres et longues de 80 pieds, auxquelles sont suspendues soixante-douze clochettes pesant chacune 12 livres. On a employé pour la coupole 8,470 livres de cuivre rouge. Au-dessus de la coupole, il y a neuf grands cerceaux de fer dont la circonférence est de 60 pieds, et, dans l'intérieur de ces cerceaux, un nombre égal de cercles plus petits, dont la circonférence est de 24 pieds; ces dix-huit cercles pèsent ensemble 3,600 livres. Au-dessous de ces cerceaux, on voit deux bassins de cuivre, dont le poids total est de 900 livres et la circonférence de 60 pieds; ils sont surmontés d'un bassin plus petit, appelé bassin du Ciel, pesant 450 livres et ayant 24 pieds de circonférence. Aux huit angles des neuf étages sont suspendues quatre-vingts cloches, qui, jointes aux soixante-douze du sommet, font un ensemble de cent cinquante-deux. En dehors des neuf étages, on compte cent vingt-huit lampes. Pour allumer chaque soir toutes les lampes du dehors et du dedans, on dépense 64 livres d'huile.

Tour d'Héro et Léandre, à Sestos, sur la côte d'Asie. C'est sur le sommet de cette tour fort élevée que la prêtresse de Vénus mettait une torche pour guider son amant Léandre, qui traversait l'Hellespont à la nage pour venir la voir. L'amoureux avait demandé aux dieux de ne le noyer qu'à son retour; ceux-ci ne l'exaucèrent pas.

Tour des Vents, à Athènes. Cette tour, qui subsiste encore, est un petit édifice en marbre blanc, de forme octogone, situé au nord et à peu de distance de la citadelle d'Athènes. Son diamètre est de 8 mètres environ. Sur chacune des huit faces, à la partie supérieure, est une figure sculptée représentant un des vents principaux. Ces huit figures sont en bas-relief; leurs noms sont gravés près d'elles en grands caractères; elles portent, en outre, des attributs qui les font reconnaître au premier aspect. Apélotés, le vent de l'est, qui amène avec lui une pluie douce et favorable à la végétation, est représenté sous les traits d'un jeune homme dont les cheveux flottent de tous côtés; il tient de ses deux mains les bords de son manteau rempli de fruits, d'épis de blé et de rayons de miel. Notus, vent du sud brûlant et humide, vide un vase d'eau. Libus, vent du sud-ouest, qui souffle à Athènes du golfe Saronique et de toute la côte de l'Attique, pousse un vaisseau devant lui; c'était ce vent qui amenait les galères au Pirée. Au-dessous de chacun des vents, on avait tracé un cadran solaire, car la tour était parfaitement orientée; en-

fin, une clepsydre ou horloge à eau figurait dans l'intérieur et marquait l'heure quand les cadrans ne pouvaient servir. Cette tour était voisine de l'Agora, ce qui permettait à tous les Athéniens d'aller la consulter à volonté.

Tour de Cecilia Metella, un des rares monuments de la Rome antique qui soient restés debout sur la voie Appienne. Cette tour avait été construite pour servir de tombeau à la fille de Quintus Metellus Creticus, femme de Crassus, le riche triumvir. Ce mausolée gigantesque est revêtu de blocs de travertin bien appareillés; il est orné d'une frise en marbre blanc à bucranes; les murs ont 35 pieds d'épaisseur. La tour était couronnée de colonnes soutenant une coupole. Les barbares du moyen âge enlevèrent les colonnes et mirent à la place des créneaux. Dans l'intérieur de la tour, il n'y a qu'une petite chambre vide; on y a trouvé un sarcophage qui se voit dans la cour du palais Farnèse.

Tour penchée, de Pise, appelée aussi le Campanile, dont l'inclinaison produit un effet singulier. Elle a été bâtie en 1174 par Bonanno de Pise et Guillaume d'Insruck. Elle est de forme cylindrique, a huit étages superposés de colonnes, dont le nombre s'élève à cent sept. Sa hauteur est de 54 mètres et elle a 16 mètres de diamètre. A l'extérieur, son inclinaison est de 4m,419. On a beaucoup débattu les causes de cette inclinaison, que quelques-uns ont voulu croire volontaire; l'opinion la plus probable est que le sol aura cédé sous le poids de cette tour lorsqu'elle était déjà élevée à la moitié de sa hauteur; et que les architectes en continuèrent la construction. Les corrections qu'on a cherché à faire à l'inclinaison sont visibles à partir du quatrième étage; des colonnes plus hautes d'un côté que de l'autre attestent des efforts faits pour ramener le plus possible la plate-forme à la ligne horizontale; les murs furent également fortifiés par des barres de fer. Pise posséda encore une autre tour célèbre, la tour de la Faim, où fut enfermé, pour y périr avec ses enfants, le comte Ugolino della Gherardesca. C'est un épisode tragique de la Divine comédie.

Tour Asinelli, à Bologne, une des plus élevées, des plus gracieuses qu'on puisse voir, sans doute à cause du peu d'épaisseur de ses murailles. On monte au sommet de cette tour par un escalier de 447 marches.

Tour Garisenda, de Bologne. C'est une tour penchée comme celle de Pise et comme sa voisine la tour Asinelli; son inclinaison, toutefois, est bien plus grande, puisque, mesurée en 1762, elle était de 8 pieds à l'est et de 3 au sud; de nouvelles mesures, faites en 1813, ont constaté une augmentation de 1 pied 1/2. Un fil à plomb qu'on jetterait du sommet de la tour tomberait à peu près à 10 pieds de la base.

Tour de Constance, célèbre prison aux environs d'Aigues-Mortes, près de Nîmes, où furent enfermées les femmes des religieux à l'époque des dragonnades et même jusqu'en 1768. Le seul crime des malheureux était d'être nés dans la religion calviniste et d'y avoir persisté malgré les ordonnances royales. « J'ai vu cette tour de Constance, disait Boissy d'Anglas à ses enfants; j'avoue que je n'ai rien vu de si propre à inspirer de tristes souvenirs. C'était vers 1763; ma mère m'avait mené chez un de nos parents qui demeurerait à une lieue d'Aigues-Mortes; elle voulait visiter les malheureuses victimes d'une religion qui était la nôtre, et elle me conduisit avec elle; il y avait alors plus de vingt-cinq prisonnières, et ce que dit M. de Boufflers de la position affreuse où elles étaient n'est malheureusement que trop exact. Seulement, au lieu d'être sous la garde d'un simple concierge, elles étaient sous l'autorité d'un lieutenant du roi, qui seul permettait d'ouvrir la tour et conséquemment d'y entrer. La prison était composée de deux grandes salles rondes, qui en occupaient la totalité et qui étaient l'une au-dessus de l'autre; celle d'en bas recevait le jour de celle d'en haut, par un trou rond d'environ 6 pieds de diamètre, lequel servait aussi à y faire monter la fumée, et celle d'en haut d'un trou pareil fait à la terrasse qui en formait le toit. Beaucoup de lits étaient placés à la circonférence de chacune des deux pièces, et c'étaient ceux des prisonnières; le feu se faisait au centre; la fumée ne pouvait s'échapper que par les mêmes ouvertures, qui servaient à faire entrer l'air, la lumière et malheureusement aussi la pluie et le vent. »

Tour des crânes, en turc *Kele kalesi*, monument hideux que les Turcs firent élever en 1810; pendant la guerre de la Serbie, aux environs de la ville de Nisch. Stefan Singelitch, un des chefs des Serbes, avait longtemps arrêté les Turcs devant les retranchements de Kamenitz; à la fin, ne voulant tomber ni vif ni mort entre les mains des Turcs, il mit le feu à la poudrière; amis et ennemis, tout sauta à la fois. Les Turcs firent construire une tour avec les crânes des Serbes. Ce monument est un objet d'horreur, même pour les musulmans, chez qui les haines de race et de religion n'ont pas éteint tout sentiment d'humanité. Plusieurs pachas (le territoire de Nisch n'appartient pas à la principauté) ont voulu faire disparaître ce trophée, qui ne rappelle, après tout, que l'héroïsme serbe et la barbarie ottomane; le

fanatisme turc s'y est opposé. L'un d'eux, Mahmoud-Pacha, pour se consoler de cet échec, construisit en 1861, à quelques pas de la tour, en signe de paix et d'oubli, une fontaine où chrétiens et musulmans viennent ensemble puiser les mêmes eaux. C'est M. Kanitz, dans ses études sur la Serbie, qui raconte ces faits : « Peut-être, ajoute-t-il, faut-il désirer que l'horrible monument, après duquel aucun rafa ne peut passer sans émotion, reste longtemps debout, afin de rappeler aux futures générations serbes les souffrances de leur pays et le martyre de leurs libérateurs. Il est vrai que le souvenir de la domination ottomane n'a pas besoin d'un monument matériel. Longtemps après que le dernier Turc aura quitté le sol de l'Europe, ou bien sera un aux éléments chrétiens qui doivent gouverner un jour la péninsule illyrique, les pays situés entre le Pont et le Danube porteront les traces difficiles à effacer de cette désastreuse époque, et l'histoire placera l'invasion turque dans le sud-est de l'Europe au même rang que les invasions des Huns et des Avars. »

Nous ne ferons que mentionner rapidement : la Tour de Mouca, le plus ancien monument picte de l'Ecosse. C'est un bâtiment circulaire situé tout près de l'Océan. Le terrain que cette tour occupe a environ 50 pieds de diamètre; elle est construite en larges pierres qui ne sont liées par aucun ciment. Sa hauteur est de 40 pieds. On ne peut pénétrer à l'intérieur qu'en rampant. La muraille a une épaisseur de près de 15 pieds; le diamètre de l'espace compris entre les constructions est d'environ 21 pieds. La date et l'usage de cet édifice sont également inconnus; quelques-uns supposent que c'était le domicile des anciens chefs du Maclend; d'autres que c'était plutôt un fort danois. On le fait remonter à plus de quatre siècles avant l'ère chrétienne.

La Tour de l'Horloge, à Berne. Elle doit sa célébrité au mécanisme ingénieux de son horloge à personnalités.

La Tour Saint-Etienne, de la cathédrale de Vienne, en Autriche; un des monuments les plus élevés non-seulement de l'Europe, mais du monde entier. Le monument le plus élevé que l'on connaisse est la grande pyramide d'Egypte, qui a 146 mètres de hauteur; vient ensuite le clocher de Strasbourg, qui en a 142; puis la tour Saint-Etienne, qui en a 138. A côté de la tour Saint-Etienne, il faut mettre la tour Saint-Michel, à Hambourg, qui en a 130, et du haut de laquelle on découvre la mer du Nord. Enfin, citons la Tour du Séraskier, à Constantinople. C'est un phare blanc, d'une hauteur prodigieuse, s'élevant dans l'azur d'un ciel d'Orient, non loin des dômes et des minarets du sultan Bayezid; à son sommet, tourne perpétuellement une vigie qui regarde si dans l'immense horizon, déroulé en panorama à ses pieds, quelque fumée noire, quelque langue rouge ne jaillit pas par l'interstice d'un toit. Quand la vigie aperçoit un commencement d'incendie, on suspend au haut du phare un panier, si c'est le jour, une lanterne, si c'est la nuit, avec une certaine combinaison qui indique le quartier de la ville; le canon tonne et le cri lugubre : *Stamboul kiangin var!* retentit sinistrement par les rues; tout le monde s'émeut, et les porteurs d'eau, qui sont en même temps les pompiers, s'élançant au pas de course dans la direction désignée par la vedette. Une vigie pareille est établie sur la tour de Galata, qui fait presque face, de l'autre côté de la Corne d'or, à la tour du Séraskier. Le sultan, les vizirs, les pachas sont tenus de se porter en personne aux incendies. Si le sultan est retiré au fond du harem, une odalisque pénètre jusqu'à la chambre, soulève la portière, et, rien que par le turban écarlate dont elle doit être coiffée dans cette occasion, elle lui annonce que la capitale brûle et qu'il ait à faire son devoir de souverain.

Les Tours de Notre-Dame de Paris, la Tour Saint-Jacques, la Tour de Montlhéry ne peuvent être que rappelées ici; nous en donnons ailleurs la description détaillée. De même, pour la Tour de Nesle, v. NESLE; etc.

— II. **Ordre de la Tour et de l'Épée,** ordre religieux et militaire institué, en 1459, par Alphonse V, roi de Portugal. Il était tombé dans l'oubli, quand il fut renouvelé, le 3 mai 1808, par le prince régent, alors réfugié à Rio-Janeiro, qui en fit un ordre de mérite. Ses statuts furent encore modifiés, le 28 juillet 1832, par le duc de Bragance, régent du royaume pendant la minorité de la reine dona Maria II. L'ordre de la Tour et de l'Épée doit son nom aux ornements principaux de la décoration. Il passe aujourd'hui pour le premier ordre du Portugal et comprend quatre classes : les grands-croix, les commandeurs, les officiers et les chevaliers. Le roi de Portugal est grand maître de l'ordre et le prince royal grand-croix. La décoration consiste en une étoile à cinq rayons pommetés d'or; dans un médaillon du centre se trouve une épée entourée d'une couronne de laurier; dans le cercle, en exergue ces mots : *Valor, lealdade e merito* (Valeur, loyauté et mérite). Au revers, l'écusson porte un livre où se trouvent, sur un feuillet, ces mots : *Carta constitucional da monarchia*, et autour cette légende : *Pelo rei e pela lei*. L'étoile est surmontée d'une tour crénelée et

attachée à un ruban bleu foncé. Les grands-croix et les commandeurs portent une plaque analogue à la croix et le ruban en écharpe de droite à gauche. Les chevaliers mettent leur décoration à la boutonnière.

— Blas. En armoiries, la forme de la tour est ordinairement ronde; quand elle est autrement, on l'exprime en blasonnant. Sur l'écu, la tour est toujours représentée avec des bossages ou pierres de refend. Les unes sont sans porte, les autres avec une porte grillée. Il y a des tours donjonnées d'un, de deux ou de trois donjons, l'un à côté de l'autre; quand ces donjons se trouvent l'un sur l'autre, il faut l'indiquer dans le langage héraldique. On dit d'une tour : ouverte, à la porte; ajourée, des croisées; maçonnerie, des joints des pierres, lorsque ces joints se trouvent d'égale hauteur. Couverte se dit de la tour qui a un toit; essorée, si le toit est d'un autre email; herse, quand la tour a une herse; girouette, si elle a une girouette.

Selon quelques armoiristes, la tour donjonnée signifie un château fort, où le seigneur se retirait avec ses vassaux pour se défendre en temps de guerre; pour d'autres, c'est une forteresse que l'on a bien défendue. Pour nous, c'est peut-être l'un et l'autre.

Salles de Corrazeau, en Franche-Comté : d'azur, à la tour d'argent. — **Gestas de Bétons,** en Guyenne : d'azur, à la tour d'argent. — **Bosse de Bouzeau,** en Provence : d'azur à la tour d'argent, maçonnerie de sable. — **Esquinçourt de Falempin,** en Picardie, porte : de gueules, à trois tours d'or. — **Bourcel de Maisonblanche,** en Lorraine : d'azur, à trois tours d'argent. — **Guttemaia,** en Lorraine : de gueules, à la tour d'argent, maçonnerie de sable; au chef cousu d'azur, chargé de trois étoiles d'or. — **La Hache de Champenax,** en Normandie : d'azur, à trois tours d'hermine. — **Chassey de Varanges,** en Bourgogne : d'azur, à trois tours d'or, ouvertes, ajourées et maçonneries de sable. — **Salles,** en Champagne : d'argent, à la tour donjonnée de sable. — **Tourteville,** d'azur, à une tour d'argent, maçonnerie et grillée de sable, au chef d'or. — **Hauteclaire,** en Limousin : d'azur, à la tour d'argent. — **Ayes,** en Limousin : de gueules, à une bastide au tour d'or.

Tour de Londres (LA), le plus ancien et le plus célèbre monument de la capitale de l'Angleterre. V. LONDRES.

Tour de Londres (LA), roman de M. Alphonse Brot (1835, 2 vol. in-8). Ce roman sort de la voie ordinaire et a dû coûter beaucoup de peine à son auteur. M. A. Brot a voulu tenter une innovation et suivre, nouer et dénouer en même temps deux actions différentes et cependant réunies dans un seul cadre. Un jeune homme, Wilhem, qui rappelle Werther et René, est tombé amoureux d'Arièle de Verneuil et entretient une correspondance suivie avec elle. Tantôt ses lettres sont affectueuses, passionnées, tantôt ironiques et désespérées. Ce commerce épistolaire entre deux personnes qui s'aiment, et dont l'une ne l'avoue qu'à son lit de mort, dure jusqu'au trépas d'Arièle, élevée à la fleur de l'âge, et que Wilhem, miné par le chagrin, rejoindra bientôt dans la tombe. Qu'a de commun cette histoire avec la tour de Londres? Wilhem est un écrivain et il envoie par fragments, dans ses lettres à Arièle, un drame intitulé la Tour de Londres, qu'il est censé traduire et qu'il compose en y mettant tout son cœur, car son héros, on le sent, est formé à son image. Ce héros est l'auteur de *Venise sauvée*, le célèbre poète Thomas Otway. Il a rencontré une jeune femme malheureuse, la comtesse Lucie de Longvilliers, mariée à un homme indigne, sclérat sans foi ni loi, sans cœur et sans honneur, dont elle est séparée et qui lui a enlevé son fils. La voir et l'aimer fut tout un pour Otway, mais cet amour n'est pour lui qu'une source de malheurs. Le comte de Longvilliers apprend les assiduités du poète chez sa femme, et lui jure qu'elle ne reverra son fils que lorsqu'elle aura congédié son amant. Otway se sacrifie et se fait jeter dans un cachot pour ôter au comte tout prétexte de torturer sa femme. Chez Lucie, il a rencontré le duc de Plymouth, fils naturel de Charles II, qui l'a insulté et frappé, et il n'a pu refuser aux larmes de la duchesse la promesse de ne pas se venger. Le jour de son triomphe, au moment où le peuple, enthousiasmé, acclame l'heureux auteur de *Venise sauvée*, en plein théâtre, le duc de Plymouth s'écrie : « Cet homme est un lâche; je l'ai souffleté et il n'a pas voulu de la réparation que je lui offrais, moi, gentilhomme! » Un duel est la conséquence naturelle de cette scène. Le poète est légèrement blessé et, après des excuses publiques, accorde son amitié à son insulteur, dans lequel il trouve un cousin, car Otway, dans ce roman, est le fils naturel de Jacques d'York, frère du roi. Tout semble sourire à Otway : il possède la gloire, l'amitié et l'amour. Le comte de Longvilliers est mort, Lucie a retrouvé son fils, et il semble que rien ne puisse séparer désormais les deux amants; rien, excepté la mort, et encore les réunira-t-elle. Tant de coups ont brisé le cœur de Lucie, qui s'éteint entre les bras du poète, et Otway n'a pas le courage de lui survivre; il se laisse mourir de faim.

Ce drame émouvant aurait pu obtenir à la scène un succès de terreur et de pitié. Les caractères sont dessinés avec une sombre énergie. Plusieurs scènes font un effet grandiose par leur mâle simplicité et émeuvent d'autant plus le spectateur qu'elles ont un fondement historique. On regrette que l'auteur, en présence d'une conception aussi forte, ait commis la faute de diviser l'intérêt entre deux actions simultanées. En face d'Otway et de Lucie de Longvilliers, ces personnages vivants, Wilhelm et Arièle, simples abstractions amoureuses, ne peuvent que médiocrement émouvoir.

Tour abandonnée (LA VIEILLE) (*Il Torracione desolato*), épopée burlesque de Bartholomeo Corini (1768, 2 vol. in-12). C'est une imitation du *Malmantile reconquis* de Lippi. Les ruines d'une ancienne tour sur le bord de la Lora, en Toscane, donnèrent à Corini l'idée de ce poème. Il en décrit le siège, la prise et la destruction, et il y fait figurer les familles les plus illustres du pays. Quant à la fable, c'est un mélange de féerie et de mythologie. L'enlèvement d'une jeune fille par un géant donne lieu à une guerre et à des combats non moins terribles que plaisants, et que le poète décrit dans le style et dans l'idéologie populaire toscane dont s'était servi Lippi; il est aussi élégant dans l'élocution, mais aussi difficile à entendre, et moins réservé dans quelques passages. Enfin, dit Soli, son poème amuse, mais il n'y faut chercher ni intention ni utilité morale.

Tour de Montlhéry (LA), roman historique de Viennet (1838, 2 vol. in-8°). Suger, Louis le Gros, Bertrude, son odieuse marâtre Héloïse, plusieurs barons, défenseurs plus ou moins fidèles de la royauté qui cherche à se développer, ou ennemis jaloux de l'habile comte de Paris, tels sont les personnages qui figurent dans ce roman, où l'auteur a groupé en outre quelques figures de convention. Au moment où commence l'action, Hugues de Cressy est seigneur de la forteresse de Montlhéry, en vertu d'une usurpation, et oppose le fait de la possession aux droits légitimes de Milon, qui est demeuré fidèle au roi, tandis que l'usurpateur déploie sa bannière parmi celles des barons rebelles. Milon aime Luciane, fille d'Amaury de Montfort, et en est aimé; mais Amaury donne sa fille au comte Hugues de Cressy. Au moment où le mariage va se célébrer, Luciane réussit à s'échapper et à laisser à sa place une de ses suivantes, Bathyle, que le tyran de Montlhéry conduit à l'autel le visage caché sous la voile nuptiale. La méprise est découverte. Hugues, furieux, mais craignant les railleries de la jeunesse noblesse de France, épargne les jours de Bathyle, à condition qu'elle allèguera un vœu de religion pour garder son voile jusqu'à ce qu'il ait retrouvé sa fiancée. Cette ardente poursuite, aiguillonnée par la honte et la colère, forme le nœud et amène tous les incidents du drame. Luciane s'est réfugiée auprès de Suger; pour la reconquérir, Hugues prend une part active à tous les actes de rébellion que tente la ligue des seigneurs contre le roi.

Une des situations les plus touchantes est celle de Bathyle, emprisonnée dans Montlhéry; Hugues l'aime avant le mariage et l'avait obtenue par séduction; dans quelques mois elle doit le rendre père. Pour comble de malheur, le comte de Cressy revient à elle un moment, épris qu'il est de sa beauté; mais sa maîtresse, qui, tout en l'aimant, rougit d'être unie à lui malgré lui, est blessée d'un retour de tendresse qui prouve seulement qu'elle est belle et que Luciane est sa rivale.

Le sujet de ce roman historique ne manque pas d'intérêt, et l'auteur a su se garder du style froid et compassé qui dépare la plupart de ses productions. On y remarque même quelques éclairs d'imagination et de sensibilité d'autant plus méritoires qu'ils sont plus rares chez M. Viennet.

Tour Saint-Jacques (LA), par le docteur Briois (1864, 3 vol. in-8°). Le but de l'auteur a été surtout de populariser en France le goût de l'archéologie nationale, science excellente en soi, puisqu'en nous apprenant à mieux connaître notre pays elle nous le fera aimer davantage. Il veut aussi que la physionomie si curieuse et si originale du vieux Paris survive dans la mémoire du peuple à la destruction de ses anciens édifices, qui s'en vont chaque jour s'écroulant pierre à pierre en même temps que s'effacent les légendes populaires. Il n'a pas voulu écrire un gros in-quarto bourré d'érudition, émaillé de notes savantes, de crainte qu'après avoir obtenu un succès d'estime dans l'esprit des savants, voire même une couronne académique, il n'allât s'enfermer dans les rayons poudreux de nos bibliothèques et ne restât à tout jamais inconnu de cette classe de lecteurs qui il a formé le projet d'instruire en amusant. Nos jours, la forme du roman est, de toutes les formes littéraires, celle sous laquelle un livre a le plus de chance de se faire accueillir du public. Mais si, d'une part, l'histoire et l'archéologie, présentées sous une forme sèche et aride, ne sont aucunement du goût de la plus grande partie des lecteurs, n'est-il pas à craindre, d'autre part, que cette érudition de finistère, que cette science par à peu près, qui se rencontre à chaque page dans une certaine

classe de romans, n'égare l'esprit des masses en lui donnant des notions inexactes sur les hommes et les choses d'autrefois? Vouloir échapper à l'un et à l'autre de ces écueils, l'auteur de la *Tour Saint-Jacques* a emprunté à l'histoire et à l'archéologie, en les respectant toutes deux scrupuleusement, le solide canevas sur lequel il a fait courir la broderie de sa fiction, le cadre sévère dans lequel il a peint les scènes pathétiques ou divertissantes de son livre.

Le docteur Briois est-il parvenu à son but? Oui, diront ses lecteurs, car les deux éléments qu'il a mis en contact se font mutuellement valoir, le drame ayant le privilège de prêter de la vie et du mouvement à l'histoire, et la science, à son tour, donnant de la consistance et du relief aux peintures du romancier.

Ce roman, en lui-même, est fort intéressant, et si dramatique, que, s'il ne s'appuyait sur un souvenir judiciaire du xve siècle, on le croirait sorti du cerveau du vicomte Ponson du Terrail. Le sire de Tarenne, au retour d'un voyage où il rapportait des trésors immenses pour les mettre aux pieds de Charlotte, son épouse, succombe dans la nuit; sa femme lui fait faire de magnifiques funérailles, et, depuis cette époque, elle qui, de son vivant, n'aimait pas son mari, passe pour la veuve la plus inconsolable et la plus vertueuse de Paris. Et cependant Pierre de Tarenne a lâchement été assassiné par Charlotte, de complicité avec Cantrien, l'archiprêtre de Saint-Jacques-de-la-Boucherie, son amant. La cause de ce meurtre, c'est que le sire de Tarenne, après dix mois d'absence, allait trouver sa femme près d'accoucher. Un premier crime avait précédé l'assassinat. Un fils que lui avait donné Charlotte avait été enseveli enterré, mais l'archiprêtre sacrilège avait prononcé les prières des morts sur un cercueil ne renfermant qu'un morceau de bois, et il élevait le jeune Orfano comme un enfant trouvé, qu'il destinait à l'église. De cette façon, l'immense fortune du défunt revenait de droit à sa veuve. Quant au fruit de leurs amours, une belle jeune fille, appelée Sabine, elle est élevée également par l'archiprêtre et passe pour sa nièce. Ce que n'avaient pu prévoir les deux coupables arrive : les jeunes gens s'aiment, et c'est le premier châtiment du crime; l'adultère enfante l'inceste. Pour empêcher sa perpétration, l'archiprêtre fait emprisonner Orfano; mais, avec le secours de Sabine, le jeune homme s'échappe et le hasard les rend tous deux témoins d'un nouveau forfait de l'archiprêtre. Un juif, Isaac Lévy, qui jadis avait été témoin du meurtre de Tarenne, et qui avait confié à l'archiprêtre un coffret de pierres, est assassiné par ce prêtre adultère dans l'église même. Le meurtrier s'enfuit, et le mourant raconte à Orfano les forfaits de l'archiprêtre; il lui fait jurer de le venger en lui indiquant les preuves des crimes à punir. Con vaincu devant la justice, l'archiprêtre est brûlé vif et sa complice se tue en se jetant à bas de la tour Saint-Jacques. Avant de mourir, elle a révélé à Sabine le secret de sa naissance, et le malheureux Orfano, apprenant que sa fiancée est sa sœur, se réfugie dans un cloître. Tout à coup Sabine est informée, à n'en point douter, que les meurtriers de son père ont été trompés et qu'elle est la fille d'Isaac Lévy. O bonheur! son amour n'est plus criminel; elle vole au couvent d'Orfano et arrive juste au moment où il achevait de prononcer ses vœux. C'est trop de douleurs; elle tombe morte aux pieds des autels, et ce n'est pas elle qui est la plus malheureuse; car Orfano doit la pleurer pendant dix longues années.

Tel est ce sombre drame, dégagé des nombreux épisodes qui se mêlent à l'action principale. L'intérêt est poignait d'un bout à l'autre et l'esprit, bien que révolté par une telle accumulation d'horreurs, ne peut en abandonner la lecture avant d'être arrivé à la fin des trois gros volumes que comprend la *Tour Saint-Jacques*; c'est d'ailleurs une œuvre consciencieuse, exacte et bien écrite; ce qui la distingue surtout, c'est la couleur locale et l'habileté avec laquelle l'auteur a su reproduire le langage et les mœurs de l'époque. Les scènes dans lesquelles figurent les écoliers sont surtout parfaites de vérité, ainsi que les conversations populaires. La *Tour Saint-Jacques*, si le siècle n'était pas à la futilité, aurait dû obtenir un des plus grands et des plus légitimes succès littéraires de nos jours. Nous n'y trouvons qu'une allusion poétique, qui jure avec le ton général de l'œuvre, et qui n'est pas heureuse : c'est un panegyrique de M. Haussmann, le préfet démolisseur, singulièrement placé, il faut en convenir, dans un monument élevé à la gloire du vieux Paris.

Tour Saint-Jacques (LA), roman de Mme Clémence Robert (1865, in-12). Comme le docteur Briois, Mme Cl. Robert a fondé habilement dans son livre l'érudition avec l'imagination et écrit un ouvrage intéressant. Ce qui est singulier, c'est que la partie scientifique est plus développée et la partie dramatique moins bien traitée. Mme Clémence Robert, sans ralentir l'action, a su faire entrer dans son livre une description complète et détaillée de la tour Saint-Jacques et des édifices qui l'environnaient à l'époque de Nicolas Flamel. Celui-ci, dont le nom

n'est cité qu'accidentellement par M. Briois, devient le héros du livre de Mme Clémence Robert, qui a placé son roman au moment des querelles des Armagnacs et des Bourguignons. Au milieu des troubles publics qui signalèrent cette triste période de notre histoire, les mœurs sont plus accentuées et partant plus faciles à peindre; aussi est-ce une marque d'habileté d'avoir choisi cette époque fertile en événements tragiques.

Dégagée des épisodes accessoires la fiction de Mme Clémence Robert se passe entre cinq personnages principaux : le célèbre alchimiste Nicolas Flamel; sa fille Fleur-d'Épine; Gilbert d'Harsely, un écolier plein d'esprit; la comtesse Irène de Champvilliers et le juif David Aaron. Nicolas Flamel s'était enrichi des dépouilles des juifs. A chaque nouvel édit qui frappait ceux-ci, ils venaient solliciter son intervention pour résider à Paris. Lorsque le peuple brûlait leurs maisons, lorsque les nobles les volaient, c'était encore à Flamel qu'ils s'adressaient pour des avances de fonds; il leur rendait un peu de leur argent et le leur faisait chèrement payer. Il était le juif des juifs! L'un des plus puissants, Aaron, ruiné par lui, meurt en partant pour l'exil, et l'alchimiste trouve son corps caché dans un des caveaux de la tour Saint-Jacques, ce qui ne l'empêche pas de recevoir sans cesse des lettres menaçantes signées Aaron. A partir de ce moment, tous les malheurs l'accablent : sa fille bien-aimée, Fleur-d'Épine, disparaît subitement, sans qu'il en puisse avoir aucune nouvelle. C'est une vengeance d'Aaron qui l'a enlevée, coucée dans un sac et précipitée dans la Seine. Heureusement qu'alors passait Gilbert se rendant chez la comtesse de Champvilliers. Il sauve la jeune fille, et, comme elle ignore le nom de son père, il lui fait croire qu'elle est sa sœur, afin de la garder le plus longtemps possible sous son toit, où elle a accepté l'hospitalité. La comtesse ne tarde pas à apprendre qu'elle a une rivale, et, après avoir voulu d'abord se venger, elle pardonne à son amant infidèle et travaille à son bonheur en tâchant d'assurer son mariage avec Fleur-d'Épine. La lutte, pendant ce temps, continuait implacable entre Aaron et Nicolas Flamel, qui, voyant chaque jour le cadavre d'Aaron, se demandait s'il était le jouet d'un songe et sentait sa raison s'égarer. Enfin, il eut trouvé la pierre philosophale, cette chimère des alchimistes, et il découvrit que ce n'est qu'une illusion produite par un tour de passe-passe de son ennemi. Celui-ci vient le lui déclarer lui-même en lui criant : « Tu es fou! » et en lui révélant qu'il est le frère d'Aaron dont il a voulu venger la mort. Accablé sous ce dernier coup, Nicolas Flamel succombe, mais il a le bonheur de mourir dans les bras de sa fille, que Gilbert lui ramène; l'alchimiste la lui rend avec le titre d'épouse.

Bien que moins tragique que le récit du docteur Briois, celui de Clémence Robert ne laisse pas que d'intéresser et les mœurs de l'époque y sont assez bien observées. Le style est correct et élégant.

Tour de Babel (LA), titre de deux ouvrages dramatiques. V. BABEL (la tour de).

Tour de Neale (LA), drame d'Alex. Dumas et Gaillardet. V. NESLE.

Tour du Chien-Vert (LA), opéra-bouffe en trois actes, paroles de M. Philippe Gille, musique de M. Duprato; représente au théâtre des Folies-Dramatiques en décembre 1871. Dans cette tour du Chien-Vert se passe un mélodrame grotesque entre un certain comte Waldemar, un journaliste, une comtesse et un duc qui veulent s'empoisonner mutuellement, un puitsier et sa femme. On ne comprend pas qu'un musicien habile tel que M. Duprato ait pu perdre son temps et ses idées au profit d'une si pitoyable pièce. On a remarqué le duo du souper, la romance du ténor : *Ah! Caroline, quand je pense*, et un chœur au deuxième acte. Joué par Miher, Luce, Vautier, Vavasseur, Girardot, Mlle Latour.

Tour de Babel (LA), fresque de Kaulbach; musée de Berlin. Le monument vient d'être sillonné par la foudre; son sommet fumant s'écroule sous le pouce de Jéhovah, accompagné des anges de colère; les travailleurs, effrayés et ne se comprenant plus, commencent à se disperser, quoique le conducteur essaye, le fouet à la main, de les ramener à l'ouvrage. Assis sur la plate-forme de son palais, Ninus se révolte contre ce dieu inconnu, fronce les sourcils et frappe son genou du poing, au milieu de ses courtisans éperdus, de ses concubines effarées et de ses idoles impuissantes. La famille humaine s'est mise en marche, et trois longues caravanes s'avancent vers l'Avenir, symbolisant les races de Cham, de Sem et de Japhet. La race de Cham est la plus laide de toutes; la malediction paternelle semble s'être attachée à sa face noire; un prêtre, juché sur un buffle monstrueux, tient entre ses bras son ridicule fétiche; derrière lui marchent une vieille stryge, empoisonneuse et confectionneuse de philtres malsains, dont une jeune fille baise superstitieusement le manteau, et des guerriers sauvages brandissant des armes barbares; le cortège hideux va se perdre dans les profondeurs mystérieuses de l'Afrique. Les fils de Sem s'avancent sur un chariot

traîné par des bœufs, où trône un roi pasteur, qui symbolise la vie patriarcale; ses enfants l'entourent avec amour et respect; le fils tient la houlette et la fille le fuseau, emblèmes des industries primitives. Une jeune mère sourit du haut du char à ses derniers nés, qui jouent sur le dos des bœufs avec des grappes de raisin; des brebis et des agneaux, ayant en tête un béliet aux cornes recourbées comme celles de Jupiter Ammon, suivent docilement leurs maîtres. Le défilé de la race japhétique est conduit par un jeune homme plein d'élégance et de force, monté sur un beau cheval qu'il dirige hardiment; là sont rassemblés les plus nobles types et les formes les plus pures. La migration qui doit fonder dans la suite des siècles la société européenne s'enfonce à l'horizon lointain. Dans un coin du tableau, l'architecte de Babel tient encore le plan de la tour et se débat contre des travailleurs révoltés. Telle est, à peu près, la disposition de cette vaste scène, dont nous ne pouvons qu'indiquer les principaux épisodes et les groupes les plus importants. « Cette fresque gigantesque et de forme circulaire, dit M. T. Gautier, dénote chez M. Kaulbach une imagination puissante, un sentiment profond du grand art, et nos artistes feront bien de l'étudier; le dessin a du style et de la correction, quoiqu'il soit parfois un peu conventionnel; mais il serait injuste d'exiger dans une si vaste machine l'imitation rigoureuse de la nature. Beaucoup de détails doivent y être élagués ou simplifiés. »

Tour (CHÂTEAU DE LA), château du Calvados, aux environs de Falaise. Ce château fut bâti, dans la deuxième moitié du xviie siècle, sur la lisière nord du bois du Roi, et habité au siècle dernier par la belle Mme de Sévigné, qui venait visiter tous les ans une foule de littérateurs et de beaux esprits, notamment Marmontel, à qui l'on attribue des vers gravés sur une pierre, près de la source d'un ruisseau qui borde les promenades du château et va se jeter dans la Laison. Le château de la Tour est entouré de magnifiques avenues et d'un vaste parc planté d'arbres séculaires.

Tour (CHÂTEAU DE LA), château du Puy-de-Dôme. V. LA TOUR.

TOUR-D'AIGUES (LA), bourg et commune de France. V. LA TOUR-D'AIGUES.

TOUR-DAUVERGNE (LA), bourg de France. V. LATOUR-DAUVERGNE.

TOUR-DE-FRANCE (LA), bourg de France (Pyrénées-Orientales). V. LATOUR-DE-FRANCE.

TOUR-DE-L'ÎLE, quartier de la Guyane française (quartier de 3e classe). Il est borné au N. par la rivière de Cayenne, à l'E. par la Crique-Fouillée, au S.-O. par le Mahury, à l'O. par la rivière du Tour-de-l'Île. Ce quartier a été mis en culture et habité après celui de l'Île de Cayenne. Le sol y est varié. Les terres alluviales des bords du Mahury y sont excellentes pour le cotonnier, dont la culture y était autrefois florissante. Les produits cultivés sont le café, le sucre et le cacao; les produits naturels, le bois à brûler, indispensable pour la ville. La rivière du Tour-de-l'Île est navigable à toute marée pour les embarcations tirant 6 pieds d'eau. Ses affluents sont le Caulet, le Gallon, le grand et le petit Cormombo; son cours n'est que de 17 kilom.

TOUR-DU-MEIX (LA), village du Jura, cant. d'Orgelet, arrond. de Lons-le-Saunier; 504 hab. Ruines d'un château féodal qu'Aymon Revigny fit bâtir en 1166, et que les abbés de Saint-Claude transformèrent en maison de plaisance. Ce château fut pris et brûlé en 1637 par le duc de Longueville. Aux environs se trouvent le mur des Sarrazins et la motte du Tourné. Le mur des Sarrazins est un mur en pierres sèches de 273 mètres de longueur et de 2 mètres d'épaisseur, construit, on ne sait à quelle époque, pour fermer le plateau voisin. La motte de Tourné, qui a 6 mètres de circonférence, paraît être un vaste tumulus.

TOUR-DE-PEIL (LA), ville de Suisse, cant. de Vaud, à 1 kilom. S.-E. de Vevey, dont elle est séparée par une charmante promenade, sur la rive N.-E. du lac de Genève; environ 1,000 hab. Magnifique panorama du haut de la terrasse, dont les murs sont baignés par les eaux du lac.

TOUR-DU-PIN (LA), ville de France. V. LA TOUR-DU-PIN.

Tour-Sans-Venin (LA), tour de l'Isère, aux environs de Grenoble, une des curiosités du Dauphiné. M. Adolphe Joanne la décrit ainsi : « A demi ruinée dès le xiii^e siècle, elle passait pour une des sept merveilles du Dauphiné; aussi avait-elle été le sujet de nombreuses légendes. Il paraît que son nom provient d'une première dénomination successivement altérée (*Saint-Véran*, *Saint-Véran*, *Sans-Venin*). Il ne reste plus aujourd'hui de la vieille forteresse féodale qu'un pan de mur quadrangulaire qui ne mérite pas la visite des archéologues; mais, par compensation, les touristes jouissent, sur ce sommet isolé de toutes parts et élevé de 750 mètres, d'un admirable panorama. A l'E. se dresse toute la chaîne neigeuse des Alpes dauphinoises et savoisiennes, depuis le

mont Blanc jusqu'à Taillefer; au S., on aperçoit d'abord la vallée de la Romanche, dominée vers son origine par les Grandes-Rousses, qu'on ne voit que par un temps clair, puis la vallée du Valbonnais, l'Obion, les montagnes du Cerf et de Pavonelles; à l'O., la vue est barrée par le massif du Saint-Nizier; mais, en revanche, on découvre au N. et au N.-O. Grenoble, les principaux sommets du massif de la Grande-Chartreuse, et, au loin, le plateau de la Côte-Saint-André, la plaine du Rhône et les sommets bleuâtres du Forez.

On raconte que les animaux venimeux meurent dès qu'ils en approchent. Quoiqu'on ait fait cette expérience et qu'elle ait invariablement manqué, cependant bien des gens du pays croient aussi fermement que jamais à la vertu miraculeuse de cette localité. Ils en appellent au nom même de cette *tour*, et si les plus éclairés d'entre eux consentent à admettre que la *tour* a pu perdre, de nos jours, ce caractère miraculeux, ils n'en maintiennent pas moins qu'elle le possédait certainement autrefois.

TOUR (LA), nom de divers personnages français. V. LA TOUR.

TOUR D'AUVERGNE (LA), nom de plusieurs hommes de guerre français. V. BOUILLON, LA TOUR, TURGENNE.

TOUR-LANDRY (Geoffroy de LA), poète français. V. LA TOUR-LANDRY.

TOUR-DU-PIN (LA), nom d'une ancienne maison du Dauphiné, qui a fourni plusieurs hommes remarquables. V. LA TOUR-DU-PIN.

TOUR DE SAINT-LUPICIN (Claude-Lupicin de LA), érudit français, né à Saint-Lupicin (Jura) en 1743, mort à Senlis en 1810. Erudit et mathématicien, il fut un des plus actifs collaborateurs du *Dictionnaire historique portatif* de J.-B. Ladvocat et publia un traité de mathématiques à l'usage des écoles. Ce fut lui qui révéla au monde savant le célèbre horloger mécanicien Janvier et qui le soutint de sa fortune. Absorbé par ses travaux, Janvier négligeait ses intérêts; en lutte incessante avec ses créanciers, il manquait de la tranquillité d'esprit nécessaire au travail. Par amitié, par amour de la science, Claude de LA Tour mit Janvier à l'abri des besoins matériels, et, avant de mourir, il prépara son mariage avec une de ses nièces, Sylvie de LA Tour. C'est à cette libéralité, à cet amour pour un homme que la nature avait si bien doué qu'on doit l'invention de tant d'ingénieux instruments qui ont rendu plus faciles les travaux de l'horlogerie et de l'astronomie.

TOUR-ET-TAXIS, nom d'une ancienne famille princière allemande, d'origine italienne. D'après une tradition, un des ancêtres de cette famille se trouvait à Milan lorsque, pendant une émeute, saint Ambroise le chargea de défendre un poste établi dans une tour; il déploya dans l'exécution de cet ordre un tel courage, que l'évêque de Milan lui donna le surnom de *Tour*, qu'il garda. Un de ses descendants reçut le nom de Tacius, dont on fit *Taxis*, et qui devint par la suite le nom de la famille. Au xve siècle, Roger 1er, comte de Tour-et-Taxis, se rendit célèbre en organisant un service des postes dans le Tyrol, et l'empereur d'Allemagne Frédéric II l'arma chevalier (1450). François de Taxis marcha sur les traces de son père. Il établit un service du même genre entre Vienne et Bruxelles (1516) et reçut de Maximilien le titre de maître général des postes. Un de ses descendants, Léonard de Taxis, fut nommé par l'empereur Rodolphe II maître de poste général de l'empire et baron. Il amehora et étendit considérablement une institution dont l'invention était due à un de ses ancêtres, et qui devint le monopole exclusif de sa famille sous son fils, Lamonrad de Taxis, nommé en 1615 comte de l'empire; le privilège des postes fut étendu à tous les descendants de ce dernier, et même à la branche féminine des Tour-et-Taxis, à partir de 1621. En 1681, Eugène-Alexandre de Taxis fut nommé prince par Charles II d'Espagne; cinq ans plus tard, l'empereur Léopold 1er lui conféra le même titre. En 1754, Alexandre-Ferdinand de Tour-et-Taxis fut investi de la maîtrise générale des postes, érigée en fief princier, et appelé à faire partie du collège des princes de l'empire à la diète de Ratisbonne. Lors de l'établissement de la confédération du Rhin par Napoléon 1er, la famille de Tour-et-Taxis perdit sa souveraineté; mais elle n'en continua pas moins à faire le service des postes dans presque toute l'Allemagne.

TOURA, rivière de la Russie d'Asie (Perm), dans les monts Ourals. Elle coule du N. à l'E., puis au S., entre en Sibirie (Tobolsk), en suivant la même direction jusqu'à son confluent avec la Neïra, d'où elle se dirige à l'E. pour aller se jeter dans le Tobol, par 57° 18' de latit. N., après un cours de 400 kilom. Ses principaux affluents sont la Neïra, la Pychemma, la Tagil et la Salda.

TOURACO s. m. (tou-ra-ko). Ornith. Genre d'oiseaux, de la famille des musophagidées, comprenant six espèces, qui habitent l'Afrique : Les **TOURACOS**, par leurs formes générales, rappellent un peu celles des *koccos*. (Z. Gerbe.) On écrit aussi **TURACO**.

— **En cycl.** Le genre *touraco* est défini par les caractères génériques suivants : bec plus

xv.

court que la tête, garni à la base de plumes effilées, dirigées en avant, convexes en dessous; un peu arqué, comprimé latéralement, dentelé de son milieu à la pointe, fendu jusqu'aux yeux; narines orbiculaires, placées environ à la moitié de la longueur du bec; ailes courtes; queue longue, arrondie et étagée; tarses robustes; quatre doigts forts, deux en avant et deux en arrière; ongles solides, comprimés, mais peu crochus. Les *touracos* ont, en général, un port élégant, déterminé par la longueur du corps en totalité et par la forme allongée et assez étroite de celle de la queue. Les yeux sont grands, vifs et brillants et entourés d'un petit espace nu, garni de tubercules charnus. La langue est assez étroite, triangulaire, pointue et entière à sa base.

Jules Verreaux a attiré l'attention sur une propriété remarquable de ces oiseaux. Une douzaine de plumes des ailes, qui sont d'un beau pourpre violacé, perdent cette couleur chez les individus vivants lorsqu'elles ont été mouillées par la pluie; si, dans cet état, on vient à les toucher avec les doigts, ceux-ci se trouvent aussitôt rougis par la couleur pourpre qui déteint. En séchant, ces mêmes plumes reprennent leur éclat primitif. Sur l'oiseau mort, ni sur la dépouille, rien de semblable ne se produit.

Les *touracos* forment six espèces. Buffon s'exprime ainsi au sujet de l'une d'elles, le *touraco pourpre*, qu'il avait en vivant et qu'on appelle aussi *touraco du Cap* ou *touraco de Buffon* : « On nous avait assuré qu'il se nourrissait de riz, et on ne lui offrit d'abord que cette nourriture; il n'y toucha pas, s'affama et, dans cette extrémité, il avait sa fièvre; il ne subsista pendant deux ou trois jours que d'eau et de sucre dont on avait mis un morceau dans sa cage; mais, voyant apporter des raisins sur la table, il marqua l'appétit le plus vif; on lui en donna des grains, il les avala avidement; il s'empressa de même pour des pommes, puis pour des oranges; depuis ce temps, on l'a nourri de fruits pendant plusieurs mois. Il paraît que c'est sa nourriture naturelle, son bec courbé n'étant point du tout fait pour ramasser des graines. En effet, le bec de cet oiseau présente, au contraire, une ouverture très-grande qui lui permet facilement de mordre dans les raisins, les pommes, les oranges; il saute et ne marche pas; il a les ongles aigus et forts; il est vif et s'agite beaucoup. Il fait entendre à tout moment un petit cri bas et rauque, *creu, creu*, du fond du gosier et sans ouvrir le bec. Mais, de temps en temps, il jette un autre cri éclatant très-fort, *co, co, co, co*; les premiers accents graves, les autres plus hauts, précipités et très-bruyants, d'une voix perçante et rude. Il fait entendre de lui-même ce cri quand il a faim et il le répète à volonté quand on l'excite et qu'on l'anime en l'imitant. » On sait peu de chose sur les habitudes de cet oiseau en liberté.

Le *touraco touri*, du Cap de Bonne-Espérance, observé par Levaillant, qui l'a décrit, est peu farouche et se laisse facilement approcher. Il est même si confiant et en même temps si curieux, qu'il vient de lui-même près de l'homme et des animaux, les suivant de branche en branche, en faisant entendre un cri de plaisir qu'on imite avec la syllabe *cor*, prononcée longuement du gosier, en appuyant toujours et en tremblotant. « Il accompagne ce cri d'aise, dit M. Levaillant, par les attitudes les plus vives et les plus gracieuses, soit en abaissant tout à coup sa queue très-épanouie, soit en la relevant en forme de roue, en même temps qu'il bat et déploie ses belles ailes, dont on aperçoit alors le riche incarnat dans toute sa splendeur. Outre ce cri de plaisir, qui est aussi celui qui exprime, chez le mâle, le sentiment de l'amour, il en a un autre, qui est celui de l'appel et qu'on rend très-bien par le mot *corow*, prononcé huit à dix fois de suite du fond du gosier et en grasseant; j'étais tellement parvenu à bien contrefaire ces deux sortes de cris que je faisais approcher de moi tous les *touracos* du voisinage qui pouvaient m'entendre. Un autre cri, celui de la frayeur, de l'effroi et qui faisait fuir tous ceux de ces oiseaux qui l'entendaient, est formé de sons éclatants qui, retentissant au loin, ressemblent à des sons précipités de trompettes guerrières. Ce cri est absolument le même que celui du perroquet vasa, lorsqu'il est saisi de frayeur. Quoique ces *touracos* soient naturellement confiants et fort curieux, cependant, lorsqu'ils avaient appris à leurs dépens l'effet de nos armes, ils devenaient tellement méfiants qu'il était très-difficile alors de les approcher; il est vrai que, comme ils étaient très-bons à manger, nous tuions tous ceux qui se présentaient à nos coups; aussi, lorsqu'il y avait quelque temps que nous étions campés dans un canton, fallait-il que nous allussions au loin pour nous en procurer, et le meilleur moyen pour en tuer beaucoup était de nous tenir en embuscade près des arbres chargés des fruits qu'ils recherchaient de préférence et de les tirer à mesure qu'ils y venaient. Il m'est arrivé quelquefois, de cette manière, de tuer jusqu'à vingt de ces oiseaux dans une matinée, et souvent, dans les premiers temps de notre arrivée dans un canton, je pouvais tirer de suite, sur le même arbre, quatre ou cinq *touracos* sans que l'explosion du fusil fit fuir les autres; loin de là, même, j'en voyais souvent accourir près de

moi, attirés par la détonation de mon arme, tant ils étaient pressés de venir voir d'où provenait ce bruit qu'ils ne connaissaient pas encore et dont ils étaient loin de redouter l'effet meurtrier. Au bout de quelque temps, ils étaient cependant devenus plus défiant. Les *touracos* ne se nourrissent absolument que de fruits qu'ils avalent tout entiers avec leurs noyaux, pourvu qu'ils ne dépassent pas la grosseur d'une noix. Celui dont ils étaient le plus friands est le fruit d'une liane qui s'attache à tous les arbres et que les colons et les Hottentots regardent comme un raisin sauvage. Dans l'état de domesticité, ils dépècent les pêches, les abricots, dont ils sont très-friands, ainsi que le raisin, même ceux qui sont desséchés. On peut aussi leur donner du riz cuit, pourvu qu'il soit un peu sucré, même de la mie de pain imbibée de vin sucré; cependant ils préfèrent toujours les fruits, et ce n'est qu'à défaut de ceux-ci qu'ils mangent le pain et le riz. Le *touraco* touri niche dans les grands trous d'arbres. La ponte est de quatre œufs d'un blanc bleuâtre. La femelle et le mâle couvent tour à tour, et les jeunes suivent toujours le père et la mère. Les ailes de ces oiseaux sont petites, faibles et très-bombées; aussi volent-ils lourdement, battant toujours des ailes, incapables d'un long trajet; en revanche, ils sont d'une agilité surprenante à sauter de branche en branche et à parcourir toutes celles des plus gros arbres, sans pour cela déployer leurs ailes. Les *touracos*, en général, ont un port élégant, gracieux, des formes harmonieuses et un plumage teint des plus vives couleurs.

Le *touraco Pauline* est ainsi nommé parce qu'il fut dédié par Vieillot à Mlle Pauline de Ranchoup, qui en possédait un. Cet oiseau était remarquable par la douceur et l'élégance de ses mouvements. Avidé de caresses, il se laissait toucher et flatter avec plaisir. On le nourrissait de fruits, de sucreries et de pain trempé dans du vin. Cette espèce rappelle d'ailleurs beaucoup la précédente.

TOURADIA, district central de l'île Célèbes, habité par des Biadjours, qui vivent de la pêche, et des montagnards, appelés aussi Touradjas, que Rienzi regarde comme la souche des Polynésiens.

TOURAH, ville d'Egypte, sur la rive droite du Nil, dans le moudirich de Gizeh. D'après une tradition, elle aurait été fondée par les Troyens échappés des ruines de Troie.

TOURAILLE s. f. (tou-ra-ille; 11 mll. — du lat. *torrere*, brûler, sécher). Techn. Etuve de brasseur, dans laquelle on sèche le grain. « Grain que l'on sèche dans l'étuve. » *Charger la touraille*. Placer le grain sur le plancher de la cuve. *Retourner la touraille*. Déplacer le grain répandu sur l'un des côtés du plancher. *Rebrouiller la touraille*. Remuer le grain et le retourner sur le plancher de la touraille.

TOURAILLON s. m. (tou-ra-illon; 11 mll. — rad. *touraille*). Techn. Germe d'orge séchée à la touraille.

— **En cycl.** Nous empruntons aux *Archives de l'agriculture du Nord*, bulletin mensuel du comice agricole de Lille, l'extrait suivant d'une étude de M. Corenwinder sur les résidus des industries rurales :

« On a reconnu que les radicules d'orge germées, appelées vulgairement *touraillons*, constituent un excellent engrais et peuvent servir de nourriture pour le bétail.

« Ces radicules, considérées à l'état sec, contiennent 4,63 pour 100 d'azote.

« 100 parties de cendres renferment 16,76 parties d'acide phosphorique.

« Au couvent de la Trappe du mont des Cattes, canton de Stenwoorde (Nord), on en utilise beaucoup, particulièrement pour les prairies, sur lesquelles on les répand en couvertures au mois d'avril. Autant que possible, il convient de choisir un temps humide pour faire cette opération. En ce cas, l'engrais produit un effet rapide et prononcé. Au contraire, par un temps sec, cet effet est suspendu jusqu'à ce qu'une pluie opportune mette en liberté les principes solubles des radicules et les rende assimilables. Il est préférable de tirer part des *touraillons* en couverture sur les prairies, plutôt que de les enfouir dans le sol par le labour ou le hersage, parce que ces résidus salissent beaucoup les terres à cause des semences dont ils sont parfois chargés. Appliquées à la surface des prairies, ces graines étrangères germent; mais les plantes qu'elles devraient engendrer, ne trouvant pas de conditions favorables, ne prennent pas d'accroissement. Toutefois, lorsque cet engrais est mis en terre, il produit un effet qui se remarque encore trois ans après son application.

« Les *touraillons* forment également une excellente nourriture pour le bétail. On les mélange avantageusement avec les denrées humides, telles que la pulpe de betterave, et surtout celle qui a été obtenue par macération.

« Le prix de ces radicules est d'environ 6 francs les 100 kilogrammes, à Lille, c'est-à-dire que le kilogramme d'azote contenu dans cette denrée ne coûte que 4 fr. 36.

« C'est une matière fertilisante obtenue à bon marché, que nos cultivateurs ne doivent pas négliger d'utiliser toutes les fois qu'ils en ont l'occasion. »

TOURAINE (*Turonia*), ancienne province de France, bornée au N. par l'Orléanais, à l'O. par l'Anjou et le Maine, au S. par le Poitou et à l'E. par le Berry. Elle était divisée par la Loire en haute et basse Touraine. Sa fertilité et la douceur de son climat l'avaient fait surnommer le jardin de la France. Cette province, dit M. Ennery, était habitée par les *Turones*, qui donnèrent leur nom à la province ainsi qu'à Tours, leur capitale. Sous Honorius, le pays des *Turones* fut compris dans la troisième Lyonnaise. De la domination romaine, la Touraine passa sous celle des Wisigoths en 475, puis, en 507, sous celle des Francs. Elle fut alors gouvernée par des comtes, qui, d'anciens qu'ils étaient d'abord, parvinrent à se rendre héréditaires, à condition de réversibilité à la couronne dans le cas d'extinction de descendance mâle ou dans le cas de félonie. En 1044, Geoffroi-Martel, comte d'Anjou, s'en empara sous prétexte qu'elle avait fait partie du domaine de ses prédécesseurs, et la transmit à ses descendants. Mais Philippe-Auguste la confisqua en 1202 comme un fief de Jean sans Terre. Jean 1er l'érigea en duché-pairie, en 1356, en faveur de Philippe, son fils, devenu plus tard duc de Bourgogne. Elle servit depuis d'apanage aux fils de France, jusqu'après la mort du duc d'Alençon, frère de Henri III, époque à laquelle le duché fut pour toujours réuni à la couronne. La Touraine forma, depuis 1790, le département d'Indre-et-Loire. La Touraine fournit des vins rouges et surtout des vins blancs renommés qui jouissent en Belgique et en Hollande d'une vogue justement méritée; les vins rouges, de leur côté, sont fort estimés dans le commerce pour le bon effet qu'ils produisent dans les mélanges. Ils ont une belle couleur foncée, beaucoup de nerf, du mordant et du corps. Les principaux vignobles pour les vins blancs sont ceux de Vouvray, Rochecorbon, Vernou, etc., mais tous les vins blancs de la Touraine prennent, dans le commerce, le nom de vins de Vouvray. Les meilleurs vins rouges sont ceux de Jouvé et de Saint-Nicolas-de-Bourgueil.

Les vins dits du Cher, qu'on récolte sur les deux rives de la rivière de ce nom, depuis Selles (Loir-et-Cher) jusqu'à une quinzaine de kilomètres de Tours, sont corsés, spiritueux et mordants, qualités qui les rendent excessivement propres à être mélangés avec des vins faibles ou trop vieux, et qui les font tellement rechercher que leur prix est toujours plus élevé que celui d'autres vins préférables. Dans le commerce, on appelle vins du Cher, non-seulement ceux de cette région, mais encore tous les vins récoltés à Civray, Chenonceaux, Saint-Cyr, Chinon, Luynes et Amboise, nom impropre qui s'applique à des vins qui diffèrent énormément de qualité.

Les vins rouges de la Touraine s'exportent presque tous à Paris, dans des tonneaux appelés poinçons et contenant 230 litres à Saint-Nicolas-de-Bourgueil et à Chinon, 32 veltes ou 243 litres à Tours et à Amboise, et 34 veltes ou 258 litres à Vouvray.

TOURAN, nom que les anciens Persans donnaient au pays des Scythes et aux contrées situées au N. de l'Oxus, par opposition à l'Iran (la Perse) ou *pays pur*.

TOURAN-SCHAH 1er, roi d'Ormuz, mort à Ormuz en 1377. Il succéda, en 1346, à son père, Cothb-Eddyn 1er, repart l'île de Keich dont son cousin Schady s'était emparé, puis se rendit maître des îles Bahraïn, grâce aux dissensions qui eurent lieu à la mort de ce dernier, et mourut après avoir régné trente-deux ans.

TOURAN-SCHAH II, roi d'Ormuz. Il succéda, en 1436, à son frère, Seif-Eddyn, qu'il détrôna, et mourut après avoir régné paisiblement pendant trente ans.

TOURAN-SCHAH III, roi d'Ormuz, mort en 1522. Il monta sur le trône vers 1513, grâce à un ministre ambitieux, Reis-Nour-Eddyn, qui espérait gouverner seul et ne laissa en effet au roi que le simulacre de l'autorité. Mais, en 1515, Alphonse d'Albuquerque se présenta devant Ormuz avec une flotte et délivra Touran-Schah de son ministre. Toutefois, ce prince n'en eut pas pour cela plus d'autorité réelle. L'habile Albuquerque régna sur Ormuz sans paraître se mêler des affaires du gouvernement. Il sut même persuader à Touran qu'il était libre, et celui-ci le regretta vivement lorsqu'il retourna en Portugal. Après le départ d'Albuquerque, le faible Touran se vit de nouveau le jouet de ses ministres. Ceux-ci l'engagèrent dans une guerre contre le prince de Lahsa révolté et déterminèrent les Portugais à se joindre avec eux pour cette expédition. Le prince rebelle fut vaincu et tué; El-Katif et les îles Bahraïn furent soumises, et Mir-Aschraf, ministre et général des Ormuziens, en eut le gouvernement. Les Portugais se trouvaient fort affaiblis par leurs succès, auxquels les troupes d'Ormuz n'avaient pris qu'une faible part. Le ministre Mir-Aschraf résolut de profiter de cette circonstance pour se débarrasser de ces étrangers et les fit massacrer dans plusieurs villes du royaume; mais les Portugais, restés maîtres d'une citadelle, forcèrent Touran-Schah et toute sa cour à se retirer dans l'île de Keischme, et ce prince envoya demander la paix et faire des excu-

ses au gouverneur portugais. Sentant qu'il était perdu, Mir-Aschraf essaya de prévenir le châtimement réservé à sa perfidie en faisant assassiner le roi et en mettant sur le trône Mohammed-Padischah.

TOURAN-SCHAH, sultan de l'Yémen. V. MALK-EL-MOADMAM.

TOURAN-DOKHT ou **POURAN-DOKHT**, reine de Perse, de la dynastie des Sassanides. Elle vivait au VII^e siècle. Scharhyar ou Schahrbaz ayant usurpé le trône, elle devint l'âme de conspirations ourdies pour le renverser, parvint à le faire assassiner et monta sur le trône, selon les uns en 629, selon d'autres en 631. Touran-Dokht donna le commandement de ses armées à Peroukh-Zad, qui l'avait aidée dans son entreprise, le nomma premier ministre et trouva en lui un sage auxiliaire. Cette princesse s'attacha à rétablir la tranquillité au dedans, à maintenir la paix au dehors, à faire fleurir la justice, protégea le peuple contre l'oppression des grands et contre les excès de la soldatesque, fit condamner à mort plusieurs chefs qui voulaient être indépendants et fut enlevée, pour le malheur de la Perse, après un règne de seize mois. On croit qu'elle mourut empoisonnée.

TOURANE, ville de l'empire d'Annam. V. TOURON.

TOURANG, ville sur la côte N. de l'île de Java, avec un bon port d'où l'on exporte du poivre, de la soie et des lainages, à 900 kilom. E. de Batavia; par 15° 6' de latit. N. et 109° 39' de longit. E.

TOURANGEAU, **ELLE** s. et adj. (tour-ran-jô, é-le). Géogr. Habitant de Tours ou de la Touraine; qui appartient à ces pays ou à leurs habitants : *Les TOURANGEAUX*. La population TOURANGEAULE. *A tort ou à raison, les TOURANGEAUX aiment beaucoup à hériter de leurs parents.* (Balz.) *Les TOURANGEAUX furent vaincus par un détachement qu'envoya Vitellius Varré, commandant de l'armée du bas Rhin.* (Crevier.)

TOURANGETTE s. f. (tour-ran-jê-te — rad. *tourangeau*). Comm. Nom générique de plusieurs espèces de draps très-légers qui se fabriquaient anciennement dans diverses localités de l'Orléanais et du pays chartrain.

TOURANIEN, **IENNE** adj. (tour-rani-ain, i-è-ne — du kanat de *Touran* ou de *Sibir*). Linguist. Se dit d'une classe de langues propres à l'Asie et à l'Europe, et qu'on appelle aussi **NORD-ALTAÏQUES**.

— **Encycl.** La classe des langues *touraniennes* se compose de langues à désinences ou agglutinantes, et comprend, à l'exception du chinois et des dialectes congénères, toutes les langues parlées en Asie et en Europe qui ne font pas partie des familles aryenne et sémitique. Quand, remontant vers les origines obscures, nous contemplant le grand fleuve du langage, nous le voyons, suivant la belle et pittoresque expression de Max Müller, se dérouler à travers les âges, partagé en trois bras immenses qui, avant de disparaître à l'horizon lointain, semblent nous laisser voir qu'ils dérivent d'une source commune. Et, en effet, comme toutes les langues, autant que nous pouvons en juger à présent, peuvent se réduire en dernière analyse à des racines attributives et démonstratives, il est manifeste que, selon la manière dont les racines sont unies, nous pouvons nous attendre à trouver trois espèces de langues ou trois périodes dans la formation graduelle du langage :

1^o Les racines peuvent être employées comme des mots, chaque racine conservant toute son indépendance.

2^o Deux racines peuvent être jointes ensemble pour former des mots, et dans ces composés, l'une des racines peut perdre son indépendance.

3^o Deux racines peuvent être réunies pour former des mots, et dans ces composés perdre toutes les deux leur indépendance.

Le *touranien* appartient à la seconde période, qui embrasse les langues agglutinantes, tandis que le chinois appartient à la première, celle des langues monosyllabiques et l'aryen à la troisième, celle des langues à flexion.

Selon MM. Bunsen et Max Müller, les idiomes *touraniens* caractérisent les populations nomades de l'Asie et marquent le premier pas du monosyllabisme vers l'état de flexion. La racine y reste encore invariable; mais elle se charge d'une foule de préfixes et d'affixes; elle reste toujours en relief avec son sens distinct et primitif, que n'obscurcit jamais son contact avec les éléments formels. Les règles suivant lesquelles se composent les mots destinés à rendre les modifications de l'idée demeurent presque constamment les mêmes; c'est pourquoi on n'y rencontre que fort peu de formes irrégulières et d'idiomatismes particuliers à tel ou tel dialecte. On y trouve rarement des mots synonymes et homonymes. L'origine monosyllabique de tous ces idiomes, que la séparation et la condition diverse des tribus qui les parlent ont constitués en un grand nombre de langues distinctes, se reconnaît encore au caractère vague d'une foule de mots pour lesquels la catégorie grammaticale n'est pas fixée et où la racine verbale se confond le plus souvent avec le substantif. Ces langues ont en commun des éléments qu'elles ont dû puiser à la même source, et leurs coïncidences formel-

les, bien que d'un caractère différent de celles qui se remarquent dans les familles aryenne et sémitique, sont cependant telles qu'il est impossible de les attribuer à des rencontres fortuites.

Le mot *touranien* est employé, selon M. Max Müller, comme faisant antithèse à *aryen*, et s'applique aux races nomades de l'Asie, en tant qu'on les oppose aux races agricoles ou *aryennes*. *Toura*, nom primitif des *Touraniens*, exprime la vitesse du cavalier. Toutefois, on a découvert dans les inscriptions cunéiformes du système médique, que le mot *tour*, en scythique, veut dire fils, et que les mots *an*, *annape* signifient dieu, étoile. D'où l'on pourrait donner au nom des *Touraniens* la signification de fils de dieu ou fils de l'étoile. On suppose, du reste, que ce sont les Scythes *Touraniens* qui importèrent l'écriture cunéiforme à Babylone, en l'année 2217 av. J.-C.

La famille des langues *touraniennes* est divisée en deux branches : celle du Nord et celle du Sud. La première est quelquefois appelée *ouralo-altaïque* ou *ongro-tartare*, et elle se subdivise en cinq rameaux : le *mongol*, le *turc*, le *finnois* et le *samoïède*. La seconde, qui occupe la partie méridionale de l'Asie, est divisée en quatre rameaux : le *tamoul*, qui comprend les dialectes du *Décan*; le *bhotiya* ou *loubien*, les dialectes du *Thibet* et du *Bhotan*; le *gange-tique*, les dialectes sub-himalayens et trans-himalayens; le *taten*, les dialectes de *Siam*, et le *malais*, les dialectes de *Malacca* et de la *Polynésie*. Une autre classification des langues *touraniennes* les partage en trois branches : la *dravidienn*, la *caucasienne* et l'*altaïque*.

Il ne faut pas penser à trouver dans cette multitude innombrable de langues le même air de famille qui rapproche les langues sémitiques ou aryennes; mais l'absence même de cet air de famille constitue un des caractères des dialectes *touraniens*. Ce sont des langues de nomades, langues qui, par ce caractère, se distinguent profondément des langues aryennes et sémitiques. Dans les langues de ces deux dernières familles, la plupart des mots et des formes grammaticales ont été produits, une fois pour toutes, par la force créatrice d'une seule génération, et on ne les abandonnait pas légèrement, même quand leur clarté originelle avait été obscurcie par l'altération phonétique. Transmettre une langue de cette manière n'est possible que chez les peuples dont l'histoire coule comme un grand fleuve et chez qui la religion, les lois et la poésie servent de digues au courant du langage. Mais chez les nomades *touraniens*, il ne s'est jamais formé de noyau d'institutions politiques, sociales ou littéraires. Les empires n'étaient pas plus tôt fondés qu'ils étaient dispersés de nouveau, comme les nuages de sable du désert; nulles lois, nuls chants, nuls récits ne survivaient à la génération qui les avait vus naître.

On sait avec quelle rapidité le langage peut s'altérer quand il est abandonné à lui-même, sans être fixé par des modèles littéraires ou des règles grammaticales. Les substantifs les plus indispensables, tels que père, mère, fille, fils, se sont souvent perdus et ont été remplacés par des synonymes dans les différents dialectes *touraniens*, et les désinences grammaticales n'ont pas eu un sort meilleur.

Néanmoins, plusieurs des noms de nombre, des pronoms et beaucoup de radicaux dans ces langues révèlent l'unité de leur origine, et les racines et les mots appartenant en commun aux membres les plus dissimulés de cette famille nous autorisent à reconnaître une parenté réelle, quoique très-éloignée, entre tous les dialectes *touraniens*.

Le trait le plus caractéristique de ces langues, avons-nous dit, c'est l'agglutination; ce qui ne signifie pas seulement que, dans leur grammaire, les pronoms sont pour ainsi dire accolés aux verbes pour former la conjugaison, ou les prépositions aux substantifs pour former la déclinaison; car ce ne serait pas là un caractère distinctif de ces langues nomades, puisqu'en hébreu, aussi bien qu'en sanscrit, la conjugaison et la déclinaison ont été originellement constituées d'après les mêmes principes; mais ce qui distingue les langues *touraniennes*, c'est que les mots que nous offrent leur conjugaison et leur déclinaison se prêtent toujours à une décomposition facile, et, bien qu'il s'en faille de beaucoup que les terminaisons aient toujours conservé leur valeur significative comme mots indépendants, on sent encore qu'elles sont des syllabes modificatives, distinctes des racines auxquelles elles s'ajoutent. Ainsi un *Touranien* aurait pu admettre le sanscrit :

<i>as-mi</i> ,	<i>a-si</i> ,	<i>as-ti</i> ,
je suis,	tu es,	il est,
<i>s-mas</i> ,	<i>s-tha</i> ,	<i>s-anti</i> ,
nous sommes,	vous êtes,	ils sont;

ou même le latin :

<i>s-um</i> ,	<i>e-s</i> ,	<i>es-t</i> ,
<i>su-mus</i> ,	<i>es-tis</i> ,	<i>sunt</i> .

Dans ces formes, sauf peu d'exceptions, il est aussi facile de distinguer la racine et l'affixe que dans le verbe *turc* :

<i>bakar-im</i> ,	<i>bakar-sin</i> ,	<i>bakar</i> ,
je regarde,	tu regardes,	il regarde,
<i>bakar-iz</i> ,	<i>bakar-siniz</i> ,	<i>bakar-lar</i> .

Mais une conjugaison comme celle de l'indoustani, un des dialectes aryens modernes :

hun, hai, hai, hain, ho, hain, serait incompatible avec le génie des langues *touraniennes*.

Dans ces langues, les syllabes déterminatives ou modificatives sont généralement placées à la fin des mots, et les voyelles ne sont pas aussi invariables pour chaque syllabe qu'en sanscrit ou en hébreu. On y trouve, au contraire, ce qu'on appelle la loi d'harmonisation, d'après laquelle les voyelles de chaque mot peuvent et doivent subir un changement qui les mette en harmonie avec le ton donné par la voyelle radicale. Ainsi, en *turc* on dit : *sev-mek*, aimer, et *bak-mak*, regarder, *mek* ou *mak* étant la désinence de l'infinitif. De même on dit : *ev-ler*, les maisons, et *at-lar*, les chevaux, *lar* ou *lar* étant la désinence du pluriel. Aucune langue aryenne ou sémitique n'a conservé une telle liberté pour modifier et échanger ses voyelles selon les lois de l'harmonie, tandis que l'on retrouve des traces de cette faculté chez les membres dissimulés de la famille *touranienne*, par exemple dans les idiomes hongrois, mongol, turc; dans le yakout, qui est parlé au nord de la Sibérie; dans le toulou et dans les dialectes des contrées qui touchent aux frontières orientales de l'Inde.

TOURAT s. m. (tou-ra). Ornith. Nom vulgaire de la draine.

TOURATÉ, ville de l'île Célèbes, sur la côte S. et sur la mer de la Sonde, ch.-l. d'un district du même nom. Fabriques de soieries et d'étoffes de coton, que l'on teint en parties et que les Hollandais exportent aux Moluques, aux Philippines et sur les côtes de l'Inde.

TOURATÉA s. m. (tou-ra-té-a). Linguist. Dialecte macassar.

— **Encycl.** V. CÉLÈBES.

TOURAVAKAIRA, ville de l'Indoustan, Etat de Malissour, à 100 kilom. N. de Seringapatam, par 13° 7' de latit. N. et 74° 30' de longit. E. Remparts et forts; temples indous d'une haute antiquité.

TOURAYA s. f. (tou-ra-ia). Grande lanterne de fer-blanc, avec un grand nombre de petits verres à huile, que l'on suspend, en Egypte, devant les maisons, les jours de fête.

TOURBA, cap de la régence de Tripoli, Afrique septentrionale, sur la côte du Barcah, par 32° 54' de latit. N. et 20° 2' de longit. E.

TOURBAGE s. m. (tour-ba-je — rad. *tourber*). Exploitation de la tourbe, dans la Loire-Inférieure.

TOURBE s. f. (tour-be — latin *turba*, foule, multitude, proprement foule bruyante, agitée. Ce mot appartient à la même famille que *turbare*, troubler, agiter, *turbo*, tourbillon, *turma*, escadron, et que le grec *turbé*, tumulte, *turbazô*, troubler, *turbasia*, danse tumultueuse. La racine commune de tous ces termes paraît être dans le sanscrit *tvar*, *tur*, se hâter, d'où *turas*, prompt, *turd*, célérité. Corssen croit que *tvar* est pour *stvar*, et rattache également à cette racine l'ancien haut allemand *sturum*, combat, *sturz*, tumulte, *sturzen*, troubler, agiter). Foule de gens méprisables ou appartenant au plus bas peuple : *La vile TOURBE bourdoine et triomphe; le sage se tait, cède et gémît tout bas.* (J.-J. Rouss.) *La TOURBE des princes venait pêle-mêle derrière, dans un respectueux silence.* (Chateaub.)

— Philol. *Tourbe des philosophes*, Recueil des recherches écrites sur la pierre philosophale.

TOURBE s. f. (tour-be — du germanique : ancien haut allemand *zurf*, *torff*, anglo-saxon, *tyrf*, scandinave *torf*, danois *torp*, suédois *taorf*, *torf*, hollandais *turf*, allemand *torff*, anglais *turf*, terre combustible). Minér. Combustible noirâtre, léger, spongieux, fourni par des matières végétales carbonisées : *TOURBE des marais*. *TOURBE bitumineuse*. *Brûler de la TOURBE*. *Charbon de TOURBE*. *Beaucoup de TOURBES contiennent du soufre combiné avec le fer à l'état de pyrite.* (M. de Dombasle.) *On n'emploie guère les TOURBES que pendant le printemps et l'été.* (A. Rivière.) *La nature de la TOURBE doit varier suivant celle des plantes qui l'ont produite.* (V. de Boinare.) *Toutes les espèces de plantes herbacées peuvent fournir de la TOURBE.* (Bosc.) *La TOURBE se forme journellement par l'accumulation des plantes aquatiques.* (A. Maury.) *La Tourbe fibreuse*, *Tourbe superficielle des marais*, formée de végétaux incomplètement décomposés. *La Tourbe limonneuse*, *Tourbe* dont les éléments sont plus complètement décomposés, et qui affecte la forme d'une boue noirâtre. *La Tourbe pyriteuse*, Nom donné improprement à quelques lignites. *La Tourbe maîtresse*, *Tourbe* mise en motte pour être brûlée.

— **Comm.** *Tourteaux de tan.*

— **Encycl.** Géol. On peut considérer la *tourbe* comme une espèce de houille de formation récente. C'est une matière noirâtre ou brune, d'autant plus combustible qu'elle est plus pure, c'est-à-dire moins chargée de terre et d'eau, exhalant à la combustion une odeur sui *generis* et brûlant avec ou sans flamme. Nous expliquons au mot **TOURBIÈRE** la manière dont elle se forme par accumulation et altération, sous les eaux stagnantes, de plan-

tes aquatiques. Parmi ces plantes dominent les syphagées, les cryptogames cellulaires; des débris de végétation terrestre s'y trouvent également soit dispersés, soit agglomérés. La formation de la *tourbe* se rapporte à la période géologique des alluvions, quand elle n'est pas plus récente. D'ailleurs, il s'en forme sans cesse au fond des marécages. Outre les débris que nous venons de signaler, on rencontre parfois dans la *tourbe* des fragments de l'industrie humaine et des ossements d'animaux et d'hommes; il n'est pas très-rare d'y trouver des os de cerf, de chevreuil, de sanglier, de bœuf. En 1833, trois canots, ressemblant parfaitement aux pirogues des sauvages, ont été trouvés en Angleterre dans les tourbières du Lancashire. Près de Saint-Quentin, on a même découvert dans la *tourbe* les restes d'une chaussée romaine et un amas d'armes antiques. Les tourbières des marais présentent aussi quelquefois des îles flottantes, qui ne sont autre chose que des portions de *tourbe* légères qui remontent à la surface de l'eau, en se détachant du fond, ou qu'on en a détachées artificiellement. Ces îles, dont parle Plinius comme de phénomènes très-étranges, sont aujourd'hui assez nombreuses dans les grandes tourbières du nord de l'Allemagne.

On distingue quatre espèces principales de *tourbe* : celle des gazons, pleine de racines non décomposées; celle des marais, dont les éléments sont dans un état de décomposition plus avancée; celle dite de poix, noire et renfermant encore quelques vestiges de plantes; et enfin la *tourbe* bourbeuse, dans laquelle il n'y a plus trace de végétaux.

L'analyse des cendres de *tourbes* connues jusqu'à présent présente, comme caractère particulier, l'absence presque complète d'alcali. En voici la composition :

Potasse	1,9300
Soude	0,9910
Chaux	31,0793
Magnésie	2,1080
Oxyde de fer	15,0687
Alumine	33,9355
Acide phosphorique	4,4463
Acide sulfurique	6,8302
Chlorure de sodium	0,0385
Silice	3,5524

— **Indust.** *Extraction de la tourbe.* On extrait généralement la *tourbe* au printemps, en motte carrée de la grosseur d'une brique, qu'on laisse sécher pendant l'été sur les lieux mêmes de l'exploitation; elle éprouve alors un retrait de $\frac{2}{5}$ et contient environ

30 pour 100 d'eau, dont on ne peut la débarrasser qu'à une température très-élevée. Il y a trois manières de procéder à cette extraction. Quand il est possible de mettre les travaux à sec, soit au moyen de rigoles d'écoulement, soit au moyen de pompes, on pratique dans le banc de *tourbe* une tranchée de 3 à 4 mètres de largeur, que l'on élargit successivement en enlevant la *tourbe* et en commençant par la partie supérieure du banc; on se pose sur des banquettes ou des gradins, qu'on descend au fur et à mesure. La *tourbe* est enlevée avec un louchet, sorte de bêche en fer, à deux parois et coupant sur deux faces, en sorte que les pelletées de *tourbe*, se trouvant détachées sur leurs quatre faces verticales et sur leur face supérieure, se laissent facilement enlever de leur base en même temps qu'elles forment des briquettes assez régulières pour qu'il soit inutile de les passer au moule. Lorsque l'assèchement est impossible, on est obligé d'employer deux procédés différents, selon que la *tourbe* est solide ou boueuse. Si elle est solide, on l'extrait avec un grand louchet. Cet instrument est manœuvré par un ouvrier placé sur un batelet ou sur un madrier jeté en travers de la fosse. Si elle est boueuse, on l'extrait avec des dragues, puis on la moule à peu près comme on moule les briques. Le moulage peut être remplacé par une dessiccation au soleil, après laquelle on divise la *tourbe* en briquettes au moyen d'une bêche.

— **Emploi de la tourbe.** La *tourbe* est surtout utilisée comme combustible de ménage dans les pays où le bois et la houille sont peu abondants. Elle brûle lentement, donne une fumée piquante et désagréable. Elle peut aussi servir à l'alimentation des foyers de chaudières à vapeur. En Bohême, il existe des hauts fourneaux qui sont chauffés avec un mélange de *tourbe* et de charbon de bois. Il paraît que, lorsque les *tourbes* ont été convenablement desséchées et qu'elles ne renferment que peu de cendres, 5 à 6 pour 100, elles peuvent être employées pour les opérations métallurgiques. Mais les *tourbes* contiennent, en général, des quantités assez considérables de terre, que l'on a cherché à en séparer par différents moyens. A Montargis, près de Corbeil, M. Challeton a essayé le procédé suivant. La *tourbe* extraite au louchet ou à la drague est amenée à l'usine par des canaux ménagés dans la tourbière. Elle est élevée par une chaine à godets et introduite avec une quantité suffisante d'eau dans une grande cuve, dans laquelle se meut un arbre vertical garni d'ailes horizontales, armées de crochets très-nombreux; la *tourbe* est divisée, les parties organiques qui avaient conservé leurs formes sont déchirées, et le produit de cette action mécanique est une

bouillie claire qu'une chaîne à godets élève constamment pour la verser dans un canal de planches situé au-dessus du sol. Ce canal conduit la bouillie dans des bassins dont le fond est formé par le sol recouvert de nattes; en quatre ou cinq heures, la plus grande partie de l'eau renfermée dans la *tourbe* s'est écoulée. La couche de *tourbe* de chaque bassin est alors divisée en briques, que l'on laisse sécher sur le sol, suivant la méthode ordinaire. La *tourbe* ainsi préparée ne contient

que peu de terre, celle-ci étant déposée, par suite de sa plus grande densité, au fond des cuves à broyer, d'où elle a été enlevée de temps en temps. Cette *tourbe* renferme encore 12 pour 100 d'eau.

La puissance calorifique de la *tourbe* pure est considérable. Le tableau suivant donne les résultats des analyses faites par M. Regnault sur la composition de ce produit et son pouvoir calorifique déterminé par Péclet.

ORIGINE.	COMPOSITION.				HYDROGÈNE en excès.	POUVOIR calorifique.
	Carbone.	Hydrogène.	Oxygène.	Cendres.		
<i>Tourbe</i> de Vulcaire, près d'Abbeville	57,05	5,63	31,76	5,58	1,69	5191
<i>Tourbe</i> de Long, près d'Abbeville	58,09	5,93	31,37	4,61	2,04	5396
<i>Tourbe</i> du Champ-du-Peu, près de Framont.	57,79	6,11	30,97	5,33	2,30	5461

D'après ce tableau, la puissance calorifique moyenne de la *tourbe*, étant 5349, excède de beaucoup celle du bois, parce qu'elle renferme plus de carbone et plus d'hydrogène en excès; elle excède même la moitié de celle de la houille, qui est moyennement 8000. Mais il faut remarquer que les essais ont été faits sur des *tourbes* desséchées complètement, tandis que les *tourbes* livrées à la consommation, étant seulement desséchées à l'air, renferment beaucoup d'eau. Il faut donc, pour déterminer la puissance calorifique véritable d'une *tourbe*, savoir la quantité d'eau qu'elle contient. En admettant que les *tourbes*, longtemps exposées à l'air, contiennent 30 pour 100 d'eau, et en prenant pour puissance calorifique la moyenne des analyses ci-dessus, on trouverait pour la puissance calorifique de ces *tourbes* 3750.

— *Charbon de tourbe.* La *tourbe* donne un charbon très-poreux, qui brûle lentement à cause des cendres qui s'accumulent à sa surface. Le charbon de *tourbe* peut s'obtenir, comme celui de bois, par plusieurs procédés différents. La carbonisation de la *tourbe* par le procédé ordinaire présente beaucoup de difficultés; la masse de *tourbe* s'affaisse, et si le forme des crevasses par lesquelles l'air pénètre dans l'intérieur de la meule; en outre, le charbon de *tourbe* s'enflammant très-facilement, il faut attendre le refroidissement presque complet de la meule avant de l'ouvrir; enfin, par ce procédé, on obtient beaucoup de menu. Malgré ces inconvénients, la carbonisation en meule paraît être la seule usitée dans le Nord. En conservant ce mode de carbonisation, on peut, au moyen d'enveloppes de maçonnerie, éviter à tous ces inconvénients. La *tourbe* est placée dans un cylindre en maçonnerie, dont la surface est percée de nombreux ouvreaux distribués par rangées horizontales et que l'on ouvre successivement en partant du haut; le cylindre est fermé par un couvercle de tôle.

On a proposé l'emploi d'un fourneau portatif pour la carbonisation de la *tourbe*. Cet appareil se compose d'un cylindre de tôle de 1^m,30 de hauteur et 1 mètre de diamètre, ouvert par les deux bouts et qui repose sur le sol. A sa partie supérieure, il est muni d'une rigole extérieure destinée à recevoir un second cylindre de même diamètre et de même hauteur; ce dernier est fermé à sa partie supérieure. Au centre se trouve un tuyau de 0^m,12, servant de cheminée, qui descend jusqu'au niveau du sol et s'élève au-dessus du second cylindre de 2 mètres environ. A sa partie inférieure, il porte quatre tuyaux horizontaux de 0^m,05 de diamètre, qui se prolongent jusqu'à 0^m,10 de la surface du cylindre et qui sont percés, au milieu de leur longueur en dessus, d'un orifice de 0^m,03 de diamètre. Enfin, sur le couvercle du cylindre supérieur se trouvent deux grandes ouvertures à fermeture hydraulique et des orifices qu'on peut fermer plus ou moins. Pour se servir de cet appareil, on commence par poser sur le sol le grand tuyau qui repose sur les quatre petits tuyaux horizontaux. On met de la *tourbe* autour des orifices, de manière à faire écouler la fumée par le grand tuyau; alors on place successivement les deux grands cylindres, en remplissant la rigole de sable ou de terre, et l'on charge la *tourbe* par les deux grands orifices qui donnent en même temps accès à l'air extérieur. La combustion se règle par le registre de la cheminée. A mesure que le volume de la *tourbe* diminue, on en ajoute de nouvelle, et l'on arrête l'opération quand il ne se décharge plus de vapeur par la cheminée. L'opération dure dix-huit heures environ. Pour refroidir le charbon formé, on enlève la cheminée qui dépasse le second cylindre; l'orifice est fermé par une plaque à fermeture hydraulique; le refroidissement dure cinq à six heures. Comme les cylindres ne

rougissent jamais, ces appareils durent plusieurs années.

— *Distillation de la tourbe.* Soumise à la distillation, la *tourbe* donne un gaz qui brûle avec une très-faible lumière et un liquide oléagineux, dont on extrait un gaz sept à huit fois plus éclairant que le gaz de houille. Le mélange de ces deux gaz, brûlé dans les mêmes conditions que celui de la houille, produit une lumière dont le pouvoir éclairant est compris entre 1,5 et 3, celui du gaz de la houille étant 1. MM. Reece et Peigné-Dela-cour ont cherché à utiliser les autres produits de la *tourbe*, tels que les goudrons, dont on peut extraire des carbures d'hydrogène liquides propres à l'éclairage, de la paraffine, de l'esprit de bois et du sulfate d'ammoniaque. La *tourbe* distille déjà à 109°; elle produit alors peu d'hydrogène sulfuré. Les eaux de la distillation contiennent des acides acétique, butyrique et de la créosote. Le rendement en goudron varie de 6 à 9 pour 100. Les résidus de cornues, contenant moins de 68 pour 100 de cendres et assez compactes pour ne pas se diviser au feu, servent de combustible; ceux de la *tourbe*, qui renferment jusqu'à 95 pour 100 de carbone, sont employés au même usage. Quant à ceux qui se présentent sous la forme de charbon pulvéulent, jouissant au plus haut degré de la propriété d'absorber l'ammoniaque, on s'en sert pour préparer des engrais. A cet effet, on sature le charbon avec de l'ammoniaque et on le mélange avec des cendres de schiste, riches en sulfates et en phosphates. Toutefois, on emploie également les cendres de *tourbe*, et sans les mélanger avec un autre produit, pour amender les terres. Cette application est peut-être la principale à noter, après celle du chauffage. V. TOURBIÈRES.

— *Législ. De l'exploitation des tourbes.* Les *tourbes* ne peuvent être exploitées que par le propriétaire du terrain ou de son consentement.

Tout propriétaire qui voudra exploiter des *tourbes* dans son terrain ne pourra le faire, à peine de 100 francs d'amende, sans en avoir fait préalablement déclaration à la sous-préfecture et obtenu l'autorisation.

Un règlement d'administration publique détermine la direction générale des travaux d'extraction dans le terrain où sont situées les *tourbes*, celle des rigoles de dessèchement, enfin toutes les mesures propres à faciliter l'écoulement des eaux dans les vallées et l'atterrissement des entailles tombées.

Les propriétaires exploitants, soit particuliers, soit communautés d'habitants, soit établissements publics, sont tenus de s'y conformer, à peine d'être contraints à cesser leurs travaux (loi du 21 avril 1810).

TOURBE, rivière du département de Seine-et-Marne. Elle prend sa source près du village de Somme-Tourbe, arrond. de Sainte-Menehould, coule vers le N.-E., passe à Ville-sur-Tourbe et se jette dans l'Aisne, près de Melzicourt, après un cours d'environ 40 kilom.

TOURBER v. n. ou intr. (tour-bé — rad. *tourbe*). Exploiter, recueillir de la *tourbe*. — v. n. ou tr. Recueillir la *tourbe* de : TOURBER un marais.

TOURBET ou **TOURBON**, ville de Perso (Khoragan), à 150 kilom. S.-E. de Nichapour; 18,000 hab.

TOURBEUX, EUSE adj. (tour-beu, eu-ze — rad. *tourbe*). Minér. Qui est de la nature de la *tourbe* : Les terrains TOURBEUX ne sont pas faciles à rendre propres aux cultures. (Bosc.) Il Qui contient de la *tourbe* : Marais TOURBEUX. A la fange noire dont il était couvert, on voyait qu'il venait de traverser des marais

et des terrains TOURBEUX. (E. Sue.) Il Qui constitue la *tourbe*, qui appartient à la *tourbe* : Substance TOURBEUSE.

— Bot. Qui croît dans les tourbières.

TOURBIER s. m. (tour-bié — rad. *tourbe*, foule). Vaut de chiens : Le vieux TOURBIER tomba soudain à genoux. (H. Castille.)

TOURBIER s. m. (tour-bié — rad. *tourbe*, combustible). Ouvrier qui travaille dans les tourbières.

— Propriétaire d'une tourbière.

TOURBIER, IÈRE adj. (tour-bié, ière — rad. *tourbe*). Minér. Qui contient des tourbes.

TOURBIÈRE s. f. (tour-bière — rad. *tourbe*). Gisement de *tourbe* : Les TOURBIÈRES renferment habituellement des corps étrangers. (A. Rivière.) Les ouvriers qui travaillent à l'exploitation des TOURBIÈRES sont ordinairement partagés en trois bandes. (V. de Bomare.) Je ne connais aucun endroit en France où on cultive les TOURBIÈRES de cette manière. (Bosc.) Les plus grandes TOURBIÈRES de France se rencontrent dans la vallée de la Somme, entre Amiens et Abbeville. (A. Maury.)

— Endroit où l'on tient les tourbes extraites des marais.

— *Encycl.* La plupart des *tourbières* se trouvent dans des plaines basses, où les eaux n'ont qu'un écoulement difficile et forment une nappe d'une faible épaisseur; telles sont, dans les grandes vallées de la Seine, de la Loire, de la Somme, les *tourbières* qui se sont formées à la surface des plaines latérales. Dans certaines contrées, les plaines tourbeuses ont un niveau inférieur à celui des fleuves, dont elles sont alors isolées par des digues naturelles produites par les atterrissements. Dans les pays de montagnes, on remarque de petits fonds marécageux, très-unis, où la végétation reste vivace et toujours verte, même pendant les temps de sécheresse; ce sont de petites *tourbières*; on en rencontre fréquemment dans les Ardennes et dans les Vosges. Sur les côtes très-plates, telles que celles de la Hollande, l'action de la mer forme des levées de sable et de galets derrière lesquelles se trouvent des lagunes et des marécages d'eau douce, où se forment d'immenses *tourbières*. Ces plaines tourbeuses sont ce que l'on appelle en Allemagne et en Angleterre *moor* ou *moos*. Ce phénomène du tourbage se produit encore, dans un grand nombre de cas, sur des pentes sensibles, couvertes de plantes basses et serrées. Ces plantes forment un tissu spongieux, et, lorsqu'elles sont dominées par des sources, elles retiennent constamment une lame d'eau qui favorise leur transformation en *tourbe*; c'est ce qu'on observe sur les pentes de certaines montagnes de la France centrale, des Vosges, etc. Toutefois, la génération de la *tourbe* est loin d'être aussi active dans ces déclivités que dans les *tourbières* proprement dites, et la *tourbe* y est mélangée de parties terreuses.

D'après les observations de M. Elie de Beaumont, il se produit dans les eaux stagnantes et peu profondes des *tourbières* deux espèces de végétation : l'une, occupant le fond, est engendrée par les plantes aquatiques; l'autre, qui est à la surface, est déterminée par des végétaux terrestres, qui ne tardent pas à se fixer sur la pellicule solide que forment les feuilles, le bois mort, etc. Les végétaux terrestres, une fois développés, forment un gazon dont la solidité va toujours en croissant; il s'y implante des arbres, et, dans un grand nombre de cas, la surface est assez solide pour qu'on puisse la parcourir. Le sol tourbeux, ainsi superposé à une lame d'eau, se reconnaît à son élasticité et au son qu'il rend lorsqu'on le traverse.

Pour apprécier le phénomène d'accroissement des *tourbières*, il suffit de bien se rendre compte de leur structure intérieure. Le gazon superficiel forme une surface solide, élastique, au-dessous de laquelle se trouve l'eau, remplie par les plantes ascendantes du fond et par les racines descendantes du gazon; ces plantes et ces racines déterminent un feutrage spongieux. Du fond de l'eau se développent et montent les plantes aquatiques qui augmentent l'épaisseur du feutrage et dont la décomposition successive accroît incessamment l'épaisseur de la couche. Cette *tourbe* se stratifie à mesure qu'elle se produit et exhausse le haut de la *tourbière*.

L'eau, qui paraît être le principe du tourbage, semble devoir sa propriété conservatrice à quelques faits analogues à ceux du tannage des peaux. Il faut, pour que ce phénomène se produise, que l'eau soit presque complètement stagnante. Lorsqu'il existe une source au fond d'une *tourbière*, le développement et le tourbage des plantes sont d'autant plus troubles que le mouvement produit est plus considérable. Ces sources de fond ont, en outre, l'inconvénient d'établir dans la partie solide des *tourbières* des solutions de continuité qui en rendent le parcours dangereux.

Lorsque les *tourbières* sont accidentellement inondées, ces inondations peuvent interrompre la formation de la *tourbe* et produire des alternances de *tourbe* avec du sable ou des limons argileux; c'est ce qui arrive dans la plupart des grandes *tourbières*. La *tourbe* est d'apparence variable, suivant la nature des végétaux qui la composent. La plus ordinaire est celle que l'on nomme *tourbe mousseuse*, parce qu'elle est formée

de végétaux rampants et entrelacés. La *tourbe feuilletée* est en grande partie composée de feuilles superposées et contient les troncs et les branches des arbres qui ont produit ces feuilles. Les arbres qu'on y retrouve sont généralement couchés et aplatis; mais, dans beaucoup de cas, les parties inférieures, brisées à une certaine hauteur, sont restées en place. Ces espèces de gisements ont reçu le nom de forêts sous-marines, parce que les premiers exemples en ont été constatés sur les côtes de la mer, à un niveau inférieur à celui des eaux. En 1811, près de Morlaix, de forts ouragans ayant balayé la côte sur une surface considérable, on vit que le sol était composé de matières végétales noires, dans lesquelles étaient enfoncés un grand nombre d'arbres, tels que des chênes, des bouleaux. Il existe de ces forêts sur les côtes de Normandie et d'Angleterre, et on a pu y reconnaître des arbres dont les racines et les troncs étaient restés dans leur position normale, tandis que les tiges étaient toujours renversées. On a été conduit à attribuer ce renversement à l'action des ouragans, et leur situation, actuellement inférieure au niveau de la mer, soit à l'affaissement progressif du sol limoneux par les surcharges de sable que la mer y apporte, soit à la rupture subite des digues qui isolaient autrefois ces forêts de la mer. Les forêts sous-marines sont des *tourbières* analogues à celles qui se produisent aujourd'hui derrière les levées du littoral de la Hollande. La formation des *tourbières* est, du reste, un phénomène général qui se produit partout où les circonstances sont favorables. Il en existe dans les contrées intertropicales qui sont absolument identiques à celles des régions tempérées, et c'est principalement sur leurs gazon superficiels que se développent les fougères arborescentes.

A part la différence minéralogique des produits, ne peut-on pas assimiler les conditions de la formation des couches de houille et de lignite à celles des couches de *tourbe*? Cette hypothèse se présente naturellement à la pensée; car les *tourbes* peuvent, comme les houilles et les lignites, se stratifier sur des surfaces considérables, en alternant avec des couches de sable et de limon qui, de leur côté, représentent les grès et les schistes de l'époque houillère.

Les contrées favorables à la production de vastes *tourbières* sont celles qui présentent les lignes horizontales les plus étendues et dont le niveau, peu élevé, favorise l'intervention de l'eau sous forme de couches minces et stagnantes. Si le régime des eaux dans les *tourbières* était constant, il y aurait partout production d'une seule et même couche plus ou moins épaisse, suivant l'ancienneté et l'intensité du phénomène; mais les inondations y ont intercalé des lits de sable et de limon qui ont singulièrement limité la production de la *tourbe*; car le gazon supérieur est indispensable à cette production, et chaque fois qu'il a été détruit par les sables, il a dû être lent à se reproduire. Ces inondations ont aussi détruit une couche épaisse de *tourbe*; c'est ce que plusieurs phénomènes naturels tendent à prouver; par exemple, lorsqu'une *tourbière* vient à se surcharger d'eau, par suite de la trop grande activité des sources du fond ou par infiltration latérale, le gazon qui constitue la couverture se gonfle et prend une forme convexe; si la pression du fond augmente, ce bombement atteint bientôt sa dernière limite; il y a rupture, et les eaux entraînent, en s'écoulant, une grande quantité de *tourbe*. Ces petites révolutions locales peuvent expliquer une partie des détails de structure que présentent aujourd'hui certaines *tourbières*.

Les conditions précédemment signalées comme nécessaires au développement de la *tourbe* suffisent pour diriger les recherches de *tourbières*. C'est dans les plaines latérales des grandes vallées, isolées des eaux courantes par les digues alluviales, dans les bassins de réception et dans les embouchures des cours d'eau, qu'on les trouve habituellement. Il en existe également sur les côtes maritimes, là où des plaines alluviales, faiblement inclinées, sont isolées de la mer par des levées littorales. La *tourbe* est d'ailleurs de tous les combustibles celui qui exige le moins de recherches; partout où elle existe, elle est connue de tous les cultivateurs, et il ne reste plus qu'à géologie qu'à en étudier la puissance, l'alternance, la structure et la composition.

On trouve, au milieu des *tourbières*, des substances assez variées; d'abord quelques matières minérales, notamment du phosphate de fer, puis des coquilles d'eau douce dont les animaux ont été décomposés en même temps que les matières végétales, ce qui est sans doute cause de l'odeur désagréable que la *tourbe* exhale en brûlant. On y trouve aussi des débris de mammifères et des troncs d'arbres portant l'empreinte de la hache qui les a abattus. Les *tourbières*, par leur élasticité, repoussent les corps légers qui tendraient à s'y enfoncer, tandis qu'elles absorbent peu à peu les objets lourds, qui s'y conservent très-bien et indéfiniment; c'est ainsi qu'elles recèlent parfois des arbres entiers, qui sont même encore susceptibles de servir, non seulement au chauffage, mais encore aux constructions. Les graines les plus délicates y conservent mieux que partout ailleurs leur

faculté germinative, et l'on a pu en faire lever qui y étaient ensevelies depuis plusieurs siècles.

Quand les *tourbières* sont à nu et ne présentent à leur surface aucune trace de terre végétale, il n'y croît que des herbes aquatiques, appartenant surtout à la famille des cypéracées, telles que les laïches, les scirpes ou les choins, et qui sont trop dures pour servir de fourrage. En général, les *tourbières* ne sont pas faciles à mettre en culture; on y parvient néanmoins avec du temps et du travail. Il y a deux manières de procéder; la première consiste à donner de l'écoulement aux eaux, puis à charger la tourbe d'une épaisseur de terre suffisante pour que les arbres puissent y croître; mais ce moyen est très-couteux; bon pour les plantations d'agrément, il ne saurait convenir aux spéculations agricoles. Le second procédé est préférable; après avoir assaini le sol au moyen de fosses, on brûle la surface de la *tourbière* quand elle est desséchée. Tous les ans, ou même tous les deux ou trois ans, on approfondit les fosses d'écoulement, et on diminue l'épaisseur de la tourbe par un nouveau brûlis de la surface. On obtient ainsi des terrains d'une fertilité extraordinaire; on y récolte de très-beaux légumes, d'excellents fourrages, et on y élève de superbes bestiaux. C'est ce procédé qu'on a mis en pratique dans les Pays-Bas et dans la vallée de la Somme. Les arbres n'y végètent pas aussi bien, à moins qu'on n'ait creusé, pour leur plantation, de grands trous de 2 mètres en carré, où l'on apporte des terres franches ou sèches.

L'agriculture tire encore indirectement parti des *tourbières*, en employant la tourbe comme engrais; mais pour cela il faut d'abord lui faire subir certaines préparations. La plus simple consiste à l'étendre en couches très-minces, ou à la mettre en tas qu'on remue fréquemment; puis on y mélange du sable, de l'argile, de la marne, de la chaux ou de la craie en poudre, et surtout des substances alcalines, qui ont l'avantage de rendre la tourbe soluble comme le terreau et propre à absorber l'acide carbonique. On peut également arroser les tas de tourbe, pendant les sécheresses, avec de l'eau, ou mieux des urines ou du purin. On peut encore répandre la tourbe dans les écuries et les étables, ou la mélanger avec des fumiers, ou la mettre dans des fosses avec des matières animales ou végétales, pour faire des composts. Enfin, on brûle la tourbe, et les cendres forment un excellent amendement, qui peut être employé avec avantage sur tous les terrains dépourvus de calcaire, ainsi que sur les terres tourbeuses elles-mêmes.

Voici les principaux gisements de tourbe dans différents pays :

— **GISEMENTS EN EUROPE. France.** Ils occupent une superficie d'environ 1,200,000 hectares, répartis dans 48 départements, que nous classerons par régions.

Première région. Nord-Ouest. 7 départements : la Finistère, l'Ille-et-Vilaine, la Manche, la Mayenne, le Morbihan, la Sarthe et l'Orne. Dans ce dernier département, on extrait annuellement 3,000 mètres cubes de combustible; malheureusement, on se contente d'exploiter la partie superficielle, c'est-à-dire la tourbe de mauvaise qualité.

Deuxième région. Nord. 8 départements : l'Aisne, dans lequel les marais tourbeux occupent les vallées de la Somme, de l'Omignon, de la Souche et de la Lette; l'Oise. C'est dans ce département que sont les marais de Pont-Sainte-Maxence, dont les produits sont en partie vendus à Paris; Seine-et-Marne; la Somme; le Nord; le Pas-de-Calais; Seine-et-Oise; la Seine-Inférieure.

Troisième région. Nord-Est. 5 départements : les Ardennes, où il se trouve 60 hectares de marais dans les environs de Rocroi; l'Aube, où l'on n'exploite guère que les marais situés dans la vallée de l'Auzon, de la Barbuise, de l'Arvin, et sur quelques points de la vallée de la Seine et de l'Aube, et ceux de Saint-Pouange, de Saint-Germain-de-Villenchâtel, de Saint-Parre-aux-Tertres, de Payus et de Romilly-sur-Seine. Ces divers marais sont entretenus par les ruisseaux de Saint-Léon, de Mesgrigny, du Triffaire, de la Hurande, de la Mayne et de la Vaine; la Marne, où se trouvent les marais des Ormes, de la Veste, qui s'étendent de Reims jusqu'à l'Esme; les Vosges, dont les *tourbières* les plus connues sont celles de Champéu, près de Framont, et de Rothau; la Meurthe-et-Moselle.

Quatrième région. Ouest. 5 départements : la Charente-Inférieure; les Deux-Sèvres; l'Indre-et-Loire; la Loire-Inférieure, dont les marais renommés de Montoir, près de Nantes, ont une surface de plus de 16,000 à 17,000 hectares; tout près se trouve le marais du Lerdre, qui s'étend sur Saint-Mars (le grand et le petit). Il y a encore les plaines tourbeuses depuis Saint-Etienne-de-Montluc jusqu'à Saint-Nazaire. La tourbe sur place vaut 3 francs le mille de petites briquettes, et elle est revendue à Nantes près du double. Les marais de Saint-Joachim et de Montoir sont en tourbe marine; la Vendée, dont les marais les plus connus sont ceux de Fontenay-le-Comte; la Charente; l'arrondissement d'Angoulême renferme 18 à 20 hectares de marais tourbeux qui fournissent chaque année 21,300 tonnes de tourbe et suppléent ainsi dans ce département au manque de houille.

Cinquième région. Centre. Dans cette région, 7 départements possèdent des marais tourbeux; ce sont : l'Allier, par bancs de peu d'importance; le Cher, dont la tourbe est de très-médiocre qualité; l'Indre; le Loiret; le Loir-et-Cher; le Puy-de-Dôme; l'Yonne.

Sixième région. Est. 6 départements : le Jura, le Rhône, la Haute-Saône, l'Ain, le Doubs et la Loire.

Septième région. Sud-Ouest. 5 départements : l'Ariège; la Dordogne; la Gironde; les Hautes-Pyrénées; les Basses-Pyrénées.

Huitième région. Sud. Dans cette région, nous ne connaissons guère que le Cantal qui renferme des marais tourbeux.

Neuvième région. Sud-Est. 4 départements : les Hautes-Alpes; le Var; les Basses-Alpes; les Bouches-du-Rhône, où l'on trouve un marais de 3,000 hectares à Foz, près d'Istres; l'épaisseur moyenne de la couche varie de 2m,50 à 3 mètres. Une partie de ce marais a été exploitée par la Société des gisements tourbeux et métallifères de France; nous croyons même pouvoir affirmer que la ville de Marseille a été éclairée pendant quelques années par le gaz provenant de la distillation des tourbes de ce marais; mais, par suite de la cherté de la main-d'œuvre, la Société a dû liquider cette affaire, qui devenait onéreuse pour elle; les fièvres paludéennes tendaient encore à faire augmenter le salaire des ouvriers; ensuite, l'outillage de l'usine laissait beaucoup à désirer. Aujourd'hui, la tourbe de l'oz ne sert guère qu'à fabriquer des engrais, dits *engrais animalisés*, parce qu'on la fait séjourner plus ou moins de temps dans des matières fécales.

Belgique. Les principaux marais se trouvent dans les environs d'Ath et d'Anvers, sur les bords de l'Escaut et de ses affluents.

Hollande. Les dépôts de tourbe forment presque entièrement le sol du pays. L'ancien lac de Harlem, qui n'existe aujourd'hui qu'à l'état de souvenir, mais sur lequel, en 1573, les Espagnols et les Néerlandais se livrèrent un combat naval, était un marais tourbeux, et cette véritable mer, qui avait plus de 18,000 hectares, est transformée aujourd'hui en fermes magnifiques.

Etats sardes. Ils possèdent des gisements tourbeux dans plusieurs provinces. Le plus remarquable est celui de Saint-Martin-Perosa, qui a une étendue de 4,000 à 5,000 hectares et une épaisseur de 4 à 8 mètres.

Piémont. Il en renferme aussi dans quelques-unes de ses provinces. La nature de cette tourbe est essentiellement ligneuse, ce qui a permis à quelques fabricants de papier et de carton des environs de Turin d'en tirer un parti avantageux pour leur genre de fabrication. On dit même que ces usiniers font entrer dans leur carton jusqu'à 80 pour 100 de cette tourbe.

Lombardie. Les *tourbières* sont aussi très-nombreuses dans ce pays et offrent, dans les divers districts d'Angera, Crémone, Isée et Varèse, une superficie de 10,000 à 12,000 hectares. La Lombardie possède encore des *tourbières* dans la province de Mantoue, à Abbratigrafo, près du Pô, ainsi qu'à Calico et à Comabbio.

Danemark. On peut estimer à 180,000 hectares la superficie des *tourbières*. Les îles sont généralement plus riches en *tourbières* que les presqu'îles; les plus vastes gisements sont ceux du Jutland, ceux du lac de Garbo, situé dans le bailliage de Hiorring. C'est dans ces parages que se trouve la grande Sorig et la grande Wildmosen, mot qui signifie *tourbière* sauvage.

Iles Britanniques. Les gisements tourbeux, surtout en Irlande, ont une puissance considérable, 15 et 18 mètres. Dans cette dernière contrée, leur superficie occupe 8 millions d'acres (2,428,026 hectares).

Ecosse. Les dépôts les plus connus sont ceux des îles Hybrides et Feroë.

Allemagne. Les dépôts les plus importants sont sur les bords de la Baltique et de la mer du Nord; la Brême, le Mecklembourg, le Hanovre et le nord de la Prusse ont la plus grande partie de leur territoire couvert de marais tourbeux, généralement situés sur les bords des fleuves et à leur embouchure.

Bavière. Une des meilleures tourbes est celle qui provient du Donaumoos.

Autriche et Bohême. Ces deux pays n'en sont pas dépourvus non plus.

Russie. Les gisements tourbeux sont considérables sur les bords de la Néva, dans les lacs Onega et Ladoga. Les dépôts ont une épaisseur de 10 à 11 mètres. Le chemin de fer de Saint-Petersbourg à Moscou traverse, pendant les deux tiers de son parcours, des marais tourbeux. Tout près même de cette dernière ville se trouvent de riches gisements. La Russie est le pays d'Europe qui possède le plus de marais tourbeux. Aussi les classes pauvres, de même que les grandes usines et administrations, consomment uniquement de la tourbe.

— **GISEMENTS EN AMÉRIQUE.** Ce pays, pourvu de toutes choses, possède aussi de grandes *tourbières*. Dans l'Amérique du Nord, les immenses prairies mouvantes des Osages sont des marais tourbeux, de même

que celles qui se trouvent sur les bords de l'Hudson et du Missouri. La tourbe se trouve aussi en très-grande quantité dans le Colorado (Etats-Unis d'Amérique), principalement au sud de Denvercity et dans la vaste plaine arrosée par l'Arkansas. Il s'en trouve aussi au Kansas.

On peut juger, par ce rapide aperçu, quelle immense place occupe sur notre globe le combustible qui fait l'objet de cet article, et quel bel avenir lui est réservé le jour où les autres combustibles deviendront de plus en plus rares, le jour surtout où la houille ferait complètement défaut. V. TOURBE.

TOURBILLON s. m. (tour-bi-lon; Il mil. — dimin. du latin *turbo, turbinis*, qui appartient à la même famille que *turbare*, troubler, agiter, *turbidus*, tumultueux, troublé, *turba*, foule bruyante, agitée. V. TOURBE). Masse d'air qui se déplace impétueusement, avec un double mouvement de translation et de rotation rapide : *Des arbres arrachés par un TOURBILLON.*

Tous les vents déchaînés arrachent des sillons. Les blés, enveloppés dans leurs noirs tourbillons.

ROSSET.

— Matières quelconques emportées vivement avec un mouvement analogue à celui des tourbillons : *Un TOURBILLON d'eau. Un TOURBILLON de fumée. Un TOURBILLON de poussière. Il y a des TOURBILLONS dangereux dans cette rivière. De cette caverne sortaient de temps en temps de noirs TOURBILLONS de fumée.* (Fén.) *De longs TOURBILLONS de poussière s'élevaient sur les chemins.* (B. de St-P.)

Les feuilles que l'hiver entasse,
Sans savoir où le vent les chasse,
Volent en pâles tourbillons.

LAMARTINE.

— D'après Descartes, Matière primitive animée d'un mouvement de rotation autour de plusieurs centres, et ayant formés les astres par sa condensation : *Descartes imagine, pour expliquer les mouvements des planètes, l'ingénieuse et célèbre hypothèse des TOURBILLONS.* (D'Alemb.)

Nous l'avons en dormant, madame, échappé belle; Un monde près de nous a passé tout du long, Est chu tout au travers de notre tourbillon.

MOLLIÈRE.

Ces cieux divers, ces globes lumineux
Que fait tourner René, le songe-cieux,
Dans un amas de subtile poussière,
Beaux tourbillons que l'on n'explique guère.

VOLTAIRE.

— Fig. Objet propre à entraîner les hommes par une sorte d'attraction morale : *Le TOURBILLON des affaires, des plaisirs. Le TOURBILLON des joies du monde. Au milieu de ce TOURBILLON de joies, de craintes, d'inquiétudes, on voit un petit nombre d'heureux.* (Mass.) *Les héros, dans les TOURBILLONS des affaires, ne raisonnent pas comme les historiens dans leurs cabinets.* (Grimm.) *Il n'y a qu'un moyen d'échapper au TOURBILLON de l'intrigue, c'est de s'élever au-dessus d'elle.* (E. de Gir.) *Tout roule dans un TOURBILLON perpétuel de projets, d'affaires et de plaisirs.* (Frayssinous.) *Il y a des hommes dont l'atmosphère est le TOURBILLON des événements; ils ne respirent à l'aise que dans l'air agité.* (Lamart.)

Des affaires souvent le tourbillon m'entraîne.

ETIENNE.

Ce tourbillon qu'on appelle le monde
Est si frivole, en tant d'erreurs abonde,
Qu'il n'est permis d'en aimer le fracas
Qu'à l'étourdi qui ne le connaît pas.

VOLTAIRE.

Il Amas confus de souvenirs et d'idées : *Quel livre lisaï-je donc? Oh! tout cela est un TOURBILLON dans ma tête.* (V. Hugo.)

— *Tourbillon de fer*, Soldats armés, impétueusement lancés pour l'attaque.

— *Pyrotechn.* Artifice qui s'élève en tournant.

— Min. Pierres qui se trouvent mêlées à une mine de charbon.

— **Encycl. Météorol.** Les *tourbillons* sont de véritables ouragans, de terribles tempêtes tournantes qui désolent les régions tropicales. Ces *tourbillons* sont surtout fréquents dans la zone de l'équateur, car l'état d'équilibre dans lequel se trouve cette région n'est rien moins que stable; la moindre perturbation dans le régime des vents périodiques le rompt, et l'on voit alors se succéder des tempêtes justement redoutées des marins qui fréquentent ces parages et des hommes qui ont fixé leur demeure sur les côtes. Les premiers navigateurs portugais qui furent à même de les observer les avaient désignées sous les noms de *travados* et *tornados*; dans les Indes et l'Indo-Chine on les appelle typhons; le savant ingénieur anglais Piddington, qui a particulièrement étudié ces *tourbillons* et qui a le premier indiqué la loi de leur mouvement, leur a donné le nom de cyclones. Ce nom est justifié par le double mouvement de rotation sur eux-mêmes et de translation en ligne courbe qui est le caractère propre des ouragans dont nous parlons. Les cyclones, ces grandes convulsions de l'atmosphère, qu'on a comparées aux maladies de l'organisme, ne sont, non plus que celles-ci, soumises au hasard. Dans ces désordres, il y a encore un certain ordre. Romme, Redfield, Maury, Keller, Dore et Piddington ont déterminé les lois qui président à leur foudroyante évolution. La prin-

cipale se rapporte à leur tourbillonnement qui, dans l'hémisphère nord, se fait de droite à gauche, et dans l'hémisphère sud de gauche à droite. Ce tourbillonnement, dont la vitesse, quelquefois assez faible, peut aller jusqu'à 100 et 200 milles à l'heure, s'opère autour d'un centre qui lui-même a un mouvement de translation à peu près connu. Vers l'équateur, ce mouvement va de l'est à l'ouest, puis s'infléchit vers le nord ou le sud, dans l'hémisphère nord ou sud. Par 20° ou 25°, la ligne de translation se courbe de plus en plus, finit par devenir nord ou sud par 25° ou 30°. La vitesse de translation des cyclones, qui varie de 1 à 5 milles à l'heure, est en moyenne de 5 à 10 milles; leur diamètre varie entre 50 et 100 milles (dans les mers de la Chine, la marche des typhons varie quant à la direction de translation; la loi des cyclones ne peut donc pas s'y appliquer entièrement). On peut se faire une idée très-exacte de ces formidables ouragans, en considérant les petits *tourbillons* de vent rendus visibles par la poussière qu'ils soulèvent sur nos routes, sur nos promenades et qui sont, pour ainsi dire, des minifatures de cyclones. Au centre du météore, il règne ordinairement un calme relatif, quelquefois même un calme absolu, qu'on attribue à la raréfaction de la colonne d'air autour de laquelle le cyclone tourne comme un immense anneau; c'est l'axe ou l'œil de la tempête. Il n'est pas rare de voir en ce point les nuages se dissiper, l'azur ou les étoiles du ciel apparaître un instant. C'est pourtant près de ce centre que la force du *tourbillon* est le plus à craindre; en sorte que les marins surpris par l'ouragan doivent, avant tout, chercher à s'éloigner de son centre et de sa ligne de translation présumée. Lorsque les vents sont bien établis, le vent régnant étant tangent à la cyclone, le centre se trouve toujours sur la perpendiculaire intérieure à la direction du vent, c'est-à-dire à la droite de la marche du vent dans l'hémisphère sud et à gauche dans l'hémisphère nord. Quant à la marche du *tourbillon*, voici comment on peut la déterminer approximativement. On trace à un moment donné sur une carte marine : 1° la position du navire; 2° la direction du vent régnant; 3° la perpendiculaire à cette direction. C'est, on vient de le voir, sur cette perpendiculaire que se trouve le centre du *tourbillon*. En répétant quelques heures plus tard le même tracé, on a pour ce centre deux positions approximatives qui donnent la ligne de translation de la cyclone, c'est-à-dire la ligne à éviter. La même opération fait connaître aussi la vitesse du météore; quant à la distance, elle se déduit des observations barométriques, en tenant compte de la longueur du rayon de la cyclone et des brises folles qui régnent à son pourtour. Ces brises correspondent ordinairement à une hauteur barométrique de 0m,750 à 0m,755, tandis qu'au centre le baromètre descend à 0m,730 et souvent au-dessous. D'une manière générale, la dépression du mercure est d'autant plus grande que l'on est plus près du centre de la cyclone. Toutefois, le baromètre éprouve souvent, après une première baisse, des oscillations qui sont le plus sûr indice de l'approche de la cyclone et qui s'expliquent par le passage d'ondes aériennes, alternativement dilatées et condensées. Ces oscillations se font sentir souvent lorsque la cyclone est à une distance de plus de 20 et 40 lieues. Les *tourbillons* s'annoncent d'ailleurs, assure-t-on, plusieurs jours à l'avance, par des signes auxquels ne se méprennent guère les habitants des contrées tropicales et les marins accoutumés à naviguer dans ces parages. Sous l'effort de l'ouragan, un immense partie de l'atmosphère est entraînée en vibration. Bientôt aussi une longue houle se lève; la mer se brise sur les rochers et les couvre d'écume. Durant cinq à six jours, de nombreux cirrus se forment dans le ciel encore clair. Ces nuages légers et très-élevés et qui sont composés de fines aiguilles de glace se dissolvent bientôt en une couche blanchâtre laiteuse, dans laquelle on voit fréquemment des halos. De lourdes nuées lui succèdent en même temps qu'une bande sombre se montre à l'horizon. Tous les observateurs parlent de l'étrange couleur que revêtent les nuages au lever et au coucher du soleil. L'aspect du ciel est menaçant. Un brouillard rouge qui teint à la fois la mer et le ciel s'étend sur tous les objets et donne au soleil cette couleur sanglante que Virgile, dans les *Géorgiques*, indique comme un signe précurseur de l'orage, et la mer se couvre en même temps de leurs phosphorescentes. Quelquefois le vent alizé qui soufflait en brise régulière tombe pendant vingt-quatre heures; le calme règne, interrompu seulement par quelques bouffées d'un air chaud et étouffant. Chacun se réfugie dans les endroits les moins élevés et les plus couverts, quelquefois dans une maison d'ouragan solidement construite en pierre de taille. L'impression produite sur les animaux est très-remarquable. Ils semblent agités par une vive anxiété. Les oiseaux de mer regagnent la terre, où ils cherchent un abri contre la fureur de la tempête qu'ils pressentent. Le banc de nuages noirs aperçu à l'horizon se couronne souvent d'une immense flamme électrique. Dans la mer de Java, suivant Piddington, des éclairs multiples s'en échappent, semblables à une cascade lumineuse. Quelquefois des rayons s'élèvent simultanément au-dessus d'une frange pour-

prée, comme dans les aurores boréales. A partir de l'instant où tombent les premières rafales, la violence de la tempête s'accroît jusqu'au voisinage du centre. Une épaisse voûte de nuages a couvert le ciel. La pluie, la grêle se précipitent comme des torrents. Au commencement des cyclones, un bruit sourd, étrange s'élève quelquefois et tombe avec un gémissement semblable à celui du vent dans les vieilles maisons, dans les nuits d'hiver. Un bruit analogue et qui vient du large est connu en Angleterre sous le nom d'appel de la mer. Les rafales qui déchirent l'air pendant les cyclones font entendre, disent les relations, des rugissements semblables à ceux des bêtes fauves, un effroyable tumulte de voix sans nombre et de cris de terreur. Sur le passage du centre, un bruit formidable ressemblant à des décharges d'artillerie, un continu grondement de tonnerre éclate et domine tout. Près de ce centre, où le plus grand vide se produit, le vent parait décrire, en s'élevant, une spirale immense. La furie redouble. Dans l'axe de la cyclone, une puissante aspiration élève la mer en montagne conique et forme la lame de tempête qui, en s'avancant sur la surface de l'Océan, inonde les côtes et y produit le terrible phénomène des ras de marée. En résumé, les lois qui régissent les cyclones, les signes qui les précèdent et les symptômes qui les caractérisent sont aujourd'hui assez bien connus pour qu'on ait pu tracer aux marins, avec certitude, la conduite à tenir et les manœuvres à exécuter, soit pour éviter le météore, soit pour diminuer notablement le péril dont il menace ceux qui n'ont pu s'écarter à temps de son chemin. On distingue en effet dans la cyclone un côté dangereux et un côté maniable; le côté dangereux est celui où la vitesse du vent est égale au mouvement de rotation, plus le mouvement de translation; le côté maniable est celui où la vitesse est égale au premier mouvement diminué du second. D'où il suit que, si l'on n'a pu éviter la cyclone, on doit, s'il est possible, se rejeter dans le côté maniable. Mais quelle est la cause qui produit au sein de l'air ces effroyables convulsions ? Nul encore n'a pu trouver à cette question une réponse satisfaisante. Il est probable que la cause des *tourbillons* est fort complexe; qu'il faut la chercher dans un concours de circonstances dérivant à la fois de la constitution météorologique des zones tropicales et du régime des vents pendant la saison chaude dans ces régions. Mais ce sont là des données vagues dont il est impossible de tirer une explication précise. On a beaucoup avancé la solution de ce problème en disant que les cyclones sont engendrés par les courants d'air qui, de points opposés, se précipitent vers les endroits où l'air est fortement échauffé par les rayons du soleil, et qui, dans leur parcours, rencontrent la surface de l'Océan, où l'évaporation et par suite la tension électrique sont très-intenses. Cette théorie générale s'applique également à toutes les tempêtes et à tous les vents; elle ne rend point compte des propriétés spéciales des cyclones ni du mouvement qui leur est propre.

Les cyclones se produisent toujours dans la saison la plus chaude. Aux îles Mascareignes, où elles sont si fréquentes et si funestes, elles surviennent ordinairement en décembre, janvier et février; jamais plus tard qu'en mars. Elles sont souvent doubles ou triples, c'est-à-dire qu'elles se composent de deux ou trois cyclones qui se meuvent parallèlement. Dans les hautes latitudes, elles perdent de leur intensité et se transforment en tempêtes ou coups de vent recueillis. Le commandant Maury a, le premier, fait remarquer que les perturbations atmosphériques, et notamment les cyclones, sont surtout fréquentes aux abords des grands courants océaniques, et que le Gulf-Stream, par exemple, joue un grand rôle dans les mauvais temps de l'Atlantique.

Les cyclones sont généralement accompagnés de pluies torrentielles et de phénomènes électriques qui se manifestent surtout pendant le passage de la seconde moitié du *tourbillon*. Quelquefois aussi on voit apparaître des trombes dans leur axe.

Les prodromes et les symptômes des tempêtes tournantes ne se reproduisent pas partout et toujours d'une façon identique. Ces phénomènes varient, dans une certaine mesure, d'une contrée à l'autre. D'après M. Boyle, les *torradas* de la côte occidentale de l'Afrique s'annoncent par une petite tache claire, de couleur argentée, qui apparaît d'abord à une grande hauteur dans le ciel, puis descend avec lenteur vers l'horizon en grandissant. A mesure qu'elle s'approche, cette tache s'entoure d'un anneau noir qui s'étend dans toutes les directions et finit par envelopper tout l'horizon d'une obscurité impénétrable; alors éclatent de larges éclairs, et le tonnerre gronde avec un fracas épouvantable en s'approchant toujours; un *tourbillon* terrible se précipite avec une incroyable violence de la partie la plus sombre de l'horizon, enlevant les toits, brisant les arbres et désamarrant les navires qu'il surprend. A ce *tourbillon* succède un déluge de pluie qui termine cette affreuse convulsion. Le caractère essentiel, commun à toutes les cyclones, c'est la vitesse extraordinaire du vent, vitesse qu'on n'a point encore pu mesurer et qu'on n'évalue à peu près que par ses effets. On l'a comparée à

celle d'une locomotive lancée à toute vapeur. Cette comparaison ne semble point hyperbolique lorsque l'on songe à la force effrayante que l'air acquiert par la seule rapidité de son mouvement. Dans le *tourbillon* qui dévasta la Guadeloupe en 1825, des maisons solidement construites furent rasées, un bâtiment neuf en pierre eut une aile totalement renversée. Les tuiles volaient, poussées par le vent avec une telle force qu'elles traversèrent des portes de bois. L'exemple le plus tristement mémorable de ces horribles bouleversements est peut-être celui des deux cyclones qui, coup sur coup, dans la même année 1780, dévastèrent les Antilles. La première de ces cyclones anéantit Savana-la-Mary, sur la côte ouest de la Jamaïque; quatre vaisseaux anglais mouillés sur la rade furent engloutis; trois autres furent désarmés et à peu près défoncés. Le second ouragan étendit ses ravages sur presque toutes les Antilles. Il survint au sud de la Martinique un convoi de cinquante bâtiments de commerce, escorté par deux frégates et portant 5,000 hommes de troupes. Sept navires seulement purent échapper au désastre. Le reste fut englouti. A Saint-Eustache, vingt-sept navires vinrent se briser contre les rochers. A la cyclone se joignit un ras de marée d'une violence inouïe; on suppose même que le cataclysme se compliqua d'un tremblement de terre qui se confondit dans l'effroyable conflit des éléments; au moins est-il difficile d'expliquer autrement tant de prodiges de destruction qui s'accomplirent en quelques heures. A la Martinique, il périt 9,000 personnes, dont 1,000 à Saint-Pierre, où pas une maison ne resta debout. La mer, s'étant élevée à plus de 8 mètres par l'effet du ras de marée, balaya d'un seul coup plus de cent cinquante habitations. A Port-Royal, la cathédrale, sept autres églises et cent quarante maisons furent détruites de fond en comble; près de 1,000 malades furent ensevelis sous les décombres de l'hôpital. A la Dominique, la marine royale, les magasins de la marine et presque toutes les maisons situées dans le port furent englouties. A Sainte-Lucie, il périt 6,000 personnes; les plus solides édifices furent renversés; la mer roula des canons à plus de 35 mètres de leurs embrasures et s'éleva à une hauteur telle que le fort fut démolit et qu'un vaisseau, enlevé par les lames, fut violemment lancé sur la terre. De six cents maisons qui formaient le bourg de Kingstown, dans l'île Saint-Vincent, il n'en resta que quatorze debout. Enfin, des bancs de corail furent arrachés du fond de la mer et lancés sur le rivage. Aux îles Maurice et de la Réunion, les cyclones sont redoutés comme les plus funestes de tous les fléaux, et elles y sont malheureusement très-fréquentes. Il s'écoule, à la vérité, quelquefois plusieurs années sans qu'on en voie; mais il n'est pas rare non plus qu'on en ait deux ou trois à essayer dans la même saison. On n'en compte pas moins de soixante-dix-huit de l'année 1640 à 1861 inclusivement. On cite, parmi les ouragans les plus météoriques qu'il ait eu à subir l'île de la Réunion, celui de 1829, qui anéantit vingt-deux navires avec leurs équipages; celui du 17 janvier 1858, qui fit périr cinquante personnes dans la colonie; celui du 26 février 1860, où trois navires se perdirent corps et biens, trois furent jetés sur la côte de Madagascar et trente éprouvèrent des avaries plus ou moins considérables.

— Philos. L'hypothèse des *tourbillons* est celle par laquelle Descartes a essayé d'expliquer la formation du monde. Selon lui, Dieu a créé la matière avec le repos et le mouvement, c'est-à-dire qu'il l'a d'abord divisée et mue de diverses manières. Les diverses parties de la matière ont exécuté dès lors, en raison de leurs masses et de leurs mouvements, des révolutions irrégulières, de sorte que c'est de l'inertie de la matière qu'est sortie toute variété.

Cette matière, ces révolutions irrégulières de la matière, voilà le chaos primitif d'où est sorti le monde dans lequel nous vivons, et cela, en vertu de certaines lois immuables. Ainsi, Descartes pose Dieu comme auteur du chaos; dans les *Principes*, il se ravisa et voulut voir en lui l'auteur de l'ordre. « Car, bien que ces lois de la nature soient telles, dit-il, que, quand bien même nous supposerions le chaos des poètes, on pourroit toujours démontrer que, par leur moyen, cette confusion doit peu à peu revenir à l'ordre qui est à présent dans le monde, et que j'ai autrefois entrepris d'expliquer comment cela auroit pu être, toutefois, à cause qu'il ne convient pas si bien à la souveraine perfection qui est en Dieu de le faire auteur de la confusion que de l'ordre, j'ai cru devoir ici préférer la proportion et l'ordre à la confusion du chaos. » (*Principes*, III, 47.)

Quoi qu'il en soit de ce retour, Descartes, dans son *Traité du monde*, expression complète de la physique cartésienne, suppose un chaos primitif, dont il fait sortir le monde actuel de la façon suivante : certaines parties de la matière, plus grosses que les autres, se sont, grâce au mouvement dont elles étaient animées, agglomérées en masses plus considérables : de là les terres. Les parties moyennes, toujours en mouvement, se sont arrondies par un frottement perpétuel; elles

ont formé de petites boules homogènes, et la réunion de ces boules a composé la matière des cieux. Quant aux plus petites parties de la matière, elles ont rempli les intervalles que laissaient entre eux les deux éléments dont nous venons de parler : les terres et la matière des cieux. Ainsi, il y a trois éléments : une matière subtile mue avec une vitesse infinie, une matière céleste et les masses terrestres.

Voilà l'hypothèse fondamentale de la physique cartésienne; elle va nous expliquer le monde; supposons seulement qu'aucun miracle ne vient troubler le cours naturel des choses.

Dès que la matière reçoit la première impulsion, cette impulsion se répand au même instant et se distribue dans toutes les parties de la matière, car tout est solidaire dans un espace sans vide. Mais cette impulsion ne se répand pas d'une manière égale; elle se distribue proportionnellement aux masses; de là vient que les premiers mouvements sont inégaux et que toute la masse matérielle n'a pas pu tourner autour d'un même centre, mais s'est dispersée autour de plusieurs centres irrégulièrement disposés. Les parties les plus grossières, ayant une masse plus considérable, ont décrit de plus grands cercles; les parties moyennes, ayant moins de force, sont restées plus près des autres, et les parties les plus petites, celles qui composent le premier élément, se sont précipitées dans les intervalles laissés entre eux par les deux autres éléments, et, se trouvant en excès, se sont portées vers les centres. De là ces masses fluides qui constituent le soleil et les étoiles. « Or, d'autant que les parties du second élément se sont frottées dès le commencement les unes contre les autres, la matière du premier, qui a dû se faire de la racure de leurs angles, s'est augmentée peu à peu; et lorsqu'il s'en est trouvé en l'univers plus qu'il n'en falloit pour remplir les recoins que les parties du second, qui sont rondes, laissent nécessairement entre elles, le reste s'est écoulé vers le centre et y a composé des corps très-subtils et très-légers, à savoir : dans le centre principal, le soleil, et les étoiles aux autres centres. » (*Principes*, III, 54.)

Les planètes, suivant Descartes, tournent donc autour de leur soleil, portées par leur *tourbillon*. Mais il est certaines causes qui peuvent quelque peu détourner ça et là le mouvement d'une planète. La première est que l'espace dans lequel elle tourne avec la matière du premier ciel n'est pas exactement rond; car il est nécessaire qu'aux lieux où cet espace est plus ample la matière du ciel se mesure plus lentement et donne moyen à cette planète de s'éloigner un peu plus du soleil qu'aux lieux où il est plus étroit. En second lieu, la matière du premier élément, coulant sans cesse de quelques-uns des *tourbillons* voisins vers le centre de celui que nous nommons notre ciel et retournant de là vers quelques autres, pousse diversement cette planète selon les divers endroits où elle se trouve. Enfin, la force de continuer à se mouvoir est plus durable et plus constante dans les planètes que dans la matière du ciel qui les environne, et même elle est plus durable dans une grande planète que dans une moins grande.

Rien n'empêche d'admettre, toujours suivant Descartes, que ce grand espace que nous nommons le premier ciel a été autrefois divisé en quatorze *tourbillons* ou en davantage, et que ces *tourbillons* ont été tellement disposés, que les astres qu'ils avaient en leurs centres se sont peu à peu couverts de plusieurs taches, ensuite de quoi les plus petits ont été détruits par les plus grands. On peut penser que les deux *tourbillons* qui avaient en leurs centres les astres que nous nommons maintenant Jupiter et Saturne étaient les plus grands, et qu'il y en avait quatre moindres autour de celui de Jupiter, dont les astres sont descendus vers lui, et ce sont les quatre petites planètes que nous nommons satellites de Jupiter; puis qu'il y en avait aussi deux autres autour de celui de Saturne, qui ont formé les deux satellites de Saturne, et que la lune est aussi descendue vers la terre, lorsque le *tourbillon* qui la contenait a été détruit, et enfin que les six *tourbillons* qui avaient Mercure, Vénus, la Terre, Mars, Jupiter et Saturne en leurs centres étant détruits par un autre plus grand, au milieu duquel était le soleil, tous ces astres sont descendus vers lui et s'y sont disposés de la façon qu'ils y paraissent à présent. Et, s'il y a eu encore quelques autres *tourbillons* dans l'espace qui comprend maintenant le premier ciel, les astres qu'ils avaient en leurs centres étant plus solides que Saturne se sont convertis en comètes.

« Nous voyons aussi, dit Descartes, que les principales planètes, Mercure, Vénus, la Terre, Mars, Jupiter et Saturne, font leur cours à diverses distances du soleil; nous devons juger que cela vient de ce qu'elles ne sont pas également solides et que celles qui le sont le moins s'approchent davantage du centre autour duquel elles gravitent. Voyant, en outre, que les planètes qui sont plus proches du soleil se meuvent plus vite que celles qui en sont plus éloignées, nous penserons que cela arrive à cause que la matière du premier élément qui compose le soleil, tournant extrêmement vite sur son axe, augmente plus lo

mouvement des parties du ciel qui sont proches de lui que de celles qui en sont plus loin. Puis, remarquant que la lune a son cours non-seulement autour du soleil, mais aussi autour de la terre, nous jugerons que cela peut être arrivé de ce qu'elle est descendue dans le *tourbillon* qui avoit la terre en son centre avant que la terre fût descendue vers le soleil.

« Enfin, les diverses erreurs des planètes, lesquelles s'écartent toujours plus ou moins en tous sens du mouvement circulaire auquel elles sont principalement déterminées, ne donneront aucun sujet d'admiration si on considère que tous les corps qui sont au monde s'entre-touche sans qu'il puisse y avoir rien de vide; en sorte que même les plus éloignés agissent toujours quelque peu les uns contre les autres par l'entremise de ceux qui sont entre eux, bien que leur effet soit moins grand et moins sensible, à raison de ce qu'ils sont plus éloignés, et ainsi que le mouvement particulier de chaque corps peut être continuellement détourné tant soit peu en autant de diverses façons qu'il y a d'autres divers corps qui se meuvent en l'univers. » (*Principes*, III.)

On a dit que Descartes avait imaginé ce système pour déguiser le mouvement de la terre dans un temps où il était « copernicien à outrance. » On sait qu'en apprenant la condamnation de Galilée, il refusa de produire au jour son *Traité du monde*, qui ne fut publié qu'après sa mort. C'est là une de ces faiblesses dont ne sont pas exempts les plus grands caractères.

TOURBILLONNAIRE adj. (tour-bi-llo-nè-re — rad. *tourbillon*). Qui appartient aux tourbillons.

— *Mouvements, oscillations tourbillonnaires*, Mouvements, oscillations produits simultanément en plusieurs directions, par un tremblement de terre.

TOUBILLONNANT, **ANTE** adj. (tour-bi-llo-nan, an-te; *ll* mil. — rad. *tourbillon*). Qui tourbillonne, qui tourne impétueusement : *Dans la physique de Descartes, tout s'expliquait par des mouvements circulaires et des impulsions tourbillonnantes*. (Buff.) *Les trombes tourbillonnantes et les ouragans impétueux agitent l'immense lit des mers*. (Virey.) *Les roues tourbillonnantes rétentissaient sur le sol*. (Th. Gaut.)

— Fig. Qui entraîne impétueusement : *Peut-être est-elle comme moi plongée dans cette tourbillonnante agitation des sens*. (Balz.) *La tempête tourbillonnante des États-Unis en 1815 et celle de 1821 éveillèrent l'attention de l'Amérique et de l'Europe*. (Michelet.)

TOURBILLONNEMENT s. m. (tour-bi-llo-ne-man; *ll* mil. — rad. *tourbillon*). Action, mouvement d'un corps qui tourbillonne.

— Fig. Action vive, impétueuse, entraînant : *Le tourbillonnement des affaires humaines*.

TOURBILLONNER v. n. ou intr. (tour-bi-llo-né; *ll* mil. — rad. *tourbillon*). Tournoyer comme un tourbillon : *L'eau frémit, bouillonne, tourbillonne, à l'endroit vers lequel le bout de la trombe sera dirigé*. (Buff.) *Jean Heynaud croit à la vie future dans les mondes qui tourbillonnent au-dessus de nos têtes; Pierre Leroux, au contraire, croit à la renaissance dans l'humanité à laquelle nous appartenons*. (L. Jourdan.)

L'aquilon siffle, et la feuille des bols
A flots bruyants dans les airs tourbillonne.
MILLEVOTE.

— Fig. Se livrer, sur place, à une action rapide et continue : *Les chercheurs d'or tourbillonnent autour du présent splendide*. (V. Hugo.) *Il n'est pas de patience d'oreille que les avocats ne lassent, à force de tourbillonner dans le flux de leur oraison*. (Cormen.)

— v. a. ou tr. Agiter, secouer : *Je crains que l'air de Grignac ne vous gourmande et ne vous tourbillonne*. (Mme de Sév.) *Il luis*.

TOURBILLONNEUX, **EUSE** adj. (tour-bi-llo-neu, eu-ze; *ll* mil. — rad. *tourbillon*). Plein de tourbillons, où il y a de nombreux tourbillons : *Stivière tourbillonneux*. *Il* Peu usité.

TOURBILLONNISTE s. m. (tour-bi-llo-niste; *ll* mil. — rad. *tourbillon*). Nom donné par dénigrement aux partisans du système des tourbillons imaginé par Descartes.

TOURCOING, ville de France (Nord), ch.-l. de cant., arrond. et à 11 kilom. de Lille; pop. aggl., 30,004 hab. — pop. tot., 43,322 hab. C'est une ville de fabriques et de manufactures. « Les principaux établissements industriels de Tourcoing, dit M. E. Pénel, sont : plus de 65 filatures (400,000 broches au moins) de laines peignées, cardées et mixtes, de coton, de lin et de soie; plus de 25 peigneries mécaniques et à la main; 50 à 55 fabriques de tapis moquettes, d'étoffes pour ameublement et de tissus en tout genre et en toute matière; des teintureries; des savonneries; une raffinerie de sucre; une usine pour l'extraction des corps gras des eaux savonneuses; des ateliers de construction de machines, etc. Le mouvement d'affaires auquel donnent lieu les productions de ces divers établissements peut être évalué à 170 millions par an.

Le nom de Tourcoing dérive, suivant quelques étymologistes, des deux mots celtiques *tour*, *ker*, qui signifient *fort sur une hauteur*. En dépit de cette origine, qui semblerait faire remonter la fondation de Tourcoing aux premiers temps de la Gaule, on ne trouve pour la première fois mention de cette ville que dans un diplôme de 1148. Les commencements en furent obscurs et difficiles; mais, dès la fin du XII^e siècle, Tourcoing paraît avoir possédé des fabriques d'étoffes de laine et des filatures très-renommées (1172). Trois incendies terribles, les ravages de la guerre et les dissensions religieuses ralentirent dans les siècles suivants l'essor de son industrie, mais sans l'arrêter, grâce à la persévérance des habitants. Lorsque Louis XI disputa à Marie de Bourgogne l'héritage de Charles le Téméraire, Tourcoing se fortifia à la hâte afin de résister aux Français; il n'en tomba pas moins en leur possession en 1477 et fut pillé et ruiné de fond en comble. Les guerres de religion du XVI^e siècle amenèrent de nouveaux désastres: en 1556, les calvinistes révoltés en firent le sac et le livrèrent aux flammes. Deux nouveaux incendies le détruisirent presque complètement en 1607 et en 1711; la fréquence de ce genre de sinistres à Tourcoing s'explique par la construction de la plupart de ses maisons, recouvertes alors en chaume. En 1794, lors de la tentative d'invasion étrangère, si habilement déjouée du côté de la Flandre par les généraux Jourdan et Moreau, l'avant-garde du général Otto, chassée de Tourcoing qu'elle avait occupé le 17 avril, ne put même se rallier à sa division, qui avait été contrainte de se replier derrière le village de Leers, et le duc d'York, attaqué à Roubaix, mis en fuite et poursuivi jusqu'à Watrelos, ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval. Tourcoing possède un collège communal, une chambre des manufactures, un hôpital des malades et un hospice pour les vieillards. Nous devons en terminant rappeler un préjugé aussi injuste que ridicule, qui se plaît à représenter les habitants de Tourcoing comme les Bœtiens du Nord. Un poète de cabaret, connu sous le sobriquet de *Brûlé-Maison*, l'a pris pour thème de ses chansons mordantes au XVIII^e siècle. Nous n'avons pas besoin de dire que ces plaisanteries ne prouvent rien.

Nous avons à signaler à Tourcoing: l'église Saint-Christophe, reconstruite en grande partie en 1862, dans le style ogival du XVI^e siècle et qui a conservé des débris du XII^e et du XIV^e siècle, une belle flèche du XVI^e siècle et des pierres sépulcrales de la même époque; l'église Notre-Dame, bâtie de 1845 à 1848 dans le style grec ionique et renfermant une chaire très-remarquable, un beau maître-autel et de jolis vitraux; l'église Saint-Jacques (XVII^e siècle); l'hôtel de ville, récemment reconstruit dans le style de la Renaissance; l'hôpital, agrandi en 1855; la pyramide commémorative de la bataille de 1794, etc.

TOURD s. m. (tour — du lat. *turdus*, grive). Ornith. Nom vulgaire de la litorne. || On dit aussi **TOURDE**.

— Ichtyol. Nom vulgaire d'une espèce de labre.

TOURDE s. f. (tour-de). Art vétér. Tour-nis du mouton.

— Ornith. Y. **TOURD**.

TOURDELLE s. f. (tour-dè-le — dimin. de *turdus*, grive). Ornith. Nom vulgaire de la grive dans quelques pays.

TOURDILLE adj. (tour-di-llé; || mll. — du lat. *turdillus*, dimin. de *turdus*, grive). Se dit d'une couleur grise particulière: *Un cheval gris TOURDILLE*.

TOURDION s. m. (tour-di-on — rad. *tour*). Contorsion. || Peu usité.

TOURDON s. m. (tour-don — du lat. *turdus*, même sens). Ornith. Nom vulgaire de la grive.

TOURDRE s. m. (tour-dre — du lat. *turdus*, même sens). Ornith. Nom vulgaire de la grive.

TOURELÉ, ÉE adj. (tou-re-lé — rad. *tourelle*). Blas. Se dit d'une couronne crénelée, qui porte une figure de femme ou de génie.

TOURELLE s. f. (tou-rè-le — dimin. de *tour*). Petite tour: *TOURELLE en encorbellement*. Monter dans la *TOURELLE*. Les antiques *TOURELLES* du château, ses murailles noircies et dégradées par le temps respiraient une tristesse qui convenait à la mienne. (Scribe.) Dès que l'aube a blanchi les nombreuses *TOURELLES* du château, il monte son cheval favori. (E. Sue.)

Une *tourelle* aux pigeons destinée, Près d'une source ou d'un ruisseau qui fuit, S'offre soudain, d'ardoises couronnées.

CAMPENON.

— Archit. *Tourelle de dôme*. Sorte de lanterne ronde établie sur le massif du plan d'un dôme, et couvrant un escalier à vis.

— Mus. Chacune des parties cylindriques et saillantes dont est flanqué un buffet d'orgue, et qui imite d'ordinaire une tourelle en encorbellement.

— Art milit. *Carabine à tourelle*, Ancienne carabine rayée.

— Mar. Petite tour en fer établie sur le

pont de certains navires cuirassés, pour abriter des hommes ou une pièce d'artillerie.

— Navig. fluv. Chacune des pièces rondes jointes ensemble, entre lesquelles file l'amarré d'un bac.

— Bot. Syn. de *TOURETTE*.

— Encycl. Les *tourelles* étaient généralement portées en encorbellement sur des cul-de-lampe, des contre-forts, des niches ou des trompes. Au moyen âge, elles servaient de défense aux manoirs, qui ne pouvaient être munis de tours. Les *tourelles* ne commencèrent guère à être employées que dans le XII^e siècle; aux siècles suivants, jusqu'au milieu du XVII^e, on en fit un très-grand usage; mais alors la *tourelle* fut fermée et ne communiqua avec les logis que par des portes; à chaque étage, elle enfermait une petite pièce circulaire, un cabinet; le plus souvent, elle contenait un escalier à vis pour communiquer du premier étage aux parties supérieures de l'édifice.

Les *tourelles* construites aux angles des édifices du moyen âge avaient une autre destination; elles servaient d'ordinaire de guérites ou d'échauguettes; on y plaçait le veilleur chargé du guet.

Les clôtures d'abbayes étaient souvent renforcées de *tourelles* aux angles, ou placées de distance en distance pour poster des guetteurs; la porte de l'abbaye du Mont-Saint-Michel-en-Mer offre un exemple de ce qu'étaient ces longs cylindres soutenus par des contre-forts. Ces constructions étaient couvertes avec des combles coniques en pierre, ou en charpente, ou simplement surmontées d'une plate-forme laissant plus de liberté aux défenseurs. Dans les villes, beaucoup d'hôtels et de simples maisons même possédaient des *tourelles* d'angle permettant de prendre des jours d'enfilade sur les rues, ou des *tourelles* engagées contenant des escaliers. Parfois aussi ces *tourelles* étaient simplement disposées pour gagner en dehors de la construction une petite surface servant de cabinet; c'est le cas des nombreuses *tourelles* qui appartenaient à des édifices du moyen âge et de la Renaissance se plurent à décorer de délicates sculptures. Chaque jour, ces derniers vestiges d'un art défunt disparaissent. L'édilité, en élargissant les voies, a remplacé officiellement, pour ainsi dire, la *tourelle* moyen âge par le pan coupé, qui est loin d'avoir le même pittoresque. En effet, ces constructions légères et comme suspendues aux flancs des vieilles demeures avaient, ainsi qu'on peut en juger encore aisément par celles qui restent, un côté artistique très-déterminé et qui flattait l'œil.

Parmi les *tourelles* les plus connues à Paris, nous citerons: celles qu'on voyait rue Jean-Tison, rue de la Tixeranderie (celle-ci tenait à une maison que Scarron habita longtemps avec celle qui fut plus tard Mme de Maintenon); il y en avait une autre place de Grève, et la légende voulait que la reine Marguerite (dite reine Margot), première femme de Henri IV, y eût assisté, en amante héroïque, au supplice de son amant, le comte de La Mole, exécuté pour crime de haute trahison avec son complice Coconas. Une élégante *tourelle*, située à l'angle de la rue Percée, tenait à l'ancien hôtel de Fécamp et était revêtue intérieurement d'une boiserie sculptée de moulures et d'arabesques du XVI^e siècle. Citons encore la *tourelle* qui se dressait à l'angle de la rue de l'Ecole-de-Médecine et de la rue Larrey, pour relever l'erreur dans laquelle tombaient, journellement les passants en prenant cette *tourelle* pour une dépendance de la maison où Marat fut assassiné par Charlotte Corday. Le célèbre *Ami du peuple* fut frappé, non pas dans cette maison, mais dans celle qui lui faisait suite. Toutes deux ont été démolies pour le prolongement du boulevard Saint-Germain (1870). La *tourelle* de la rue Larrey, où, d'après une autre légende, l'abbé Prevost aurait écrit son roman de *Manon Lescaut*, a été enlevée avec soin pour être réédifiée dans la cour de l'hôtel Carnavalet. La rue Hautefeuille possède encore une de ces *tourelles* à poivrière du XVI^e ou du XVII^e siècle; elle dépend de l'hôtel où est né le poète Charles Baudelaire et qui appartenait en 1820 à son père. Une autre *tourelle* remarquable forme l'angle de la rue des Francs-Bourgeois et de la rue Vieille-du-Temple. Malgré le maladroît badigeon qui la déshonore, elle reste à coup sûr un des plus charmants modèles du genre, par la finesse, la légèreté, la grâce des moulures extérieures; elle fermait de ce côté le grand enclos de l'hôtel Barbet, occupé en 1407 par la reine Isabeau, en 1550 par Diane de Poitiers. Enfin d'autres *tourelles*, véritables bijoux d'architecture, font partie intégrante de monuments historiques, tels que l'hôtel de Sens, l'hôtel de Soubise, etc.

TOURELLE (Marie SIMONNET, femme HERVÉ DE LA), l'héroïne d'une aventure scandaleuse à laquelle la veuve de Molière fut mêlée, en 1675. Cette aventure a été racontée, dans ses détails les plus intimes, par l'auteur (inconnu, quoiqu'on l'attribue à une dame Boudin) du pamphlet intitulé: *la Fameuse comédienne ou Histoire de la Guérin, auparavant femme et veuve de Molière*; elle a servi de sujet à un drame, la *Fausse Clélie*; le grand Corneille lui-même y a fait allusion dans sa

comédie de *l'Inconnu*; le bibliophile Jacob en a fait un chapitre de ses *Procès célèbres*; enfin M. Taschereau en parle assez longuement dans son *Histoire de la vie et des ouvrages de Molière*. C'est surtout d'après ces deux derniers auteurs que nous allons refaire, en l'abrégant, ce récit romanesque.

Un président du parlement de Grenoble, François Lescot, ayant vu sur la scène de la Comédie-Française Armande Béjart ou plutôt Mlle Molière (c'est ainsi qu'on appelait la veuve du grand comique), séduit par son talent et ses charmes, en devint follement amoureux. Or, Mlle Molière, sans être tout à fait une femme galante, était assez décriée et passait pour ne point laisser languir ses adorateurs. Le président, à la recherche des moyens de parvenir jusqu'à elle, s'adressa à une dame Ledoux, qui faisait métier, dit l'*Histoire de la Guérin*, d'arranger les personnes, d'aplanir les obstacles, de procurer des occasions. La Ledoux, soit qu'elle ne jugeât pas l'affaire aussi facile, soit pour toute autre raison, ne voulut cependant pas perdre ses bénéfices probables; elle songea à une créature qu'elle avait sous la main, la Simonnet, dite La Tourelle, et résolut d'exploiter, de concert avec elle, la fantaisie amoureuse du président. La Tourelle était une jolie fille, fort aimable et qui, de visage, ressemblait à Mlle Molière si parfaitement, qu'on pouvait les prendre l'une pour l'autre.

Les deux femmes étaient bien faites pour s'entendre. La supercherie est arrêtée, préparée; La Tourelle se fera passer auprès de l'amoureux président pour Mlle Molière. A quelques jours de là, La Tourelle arrive dans une maison désignée à l'avance par le soupçonnant. Elle était vêtue simplement, dit l'*Histoire de la Guérin*, comme une personne qui craignait d'être reconnue; elle imita la tournure de la veuve de Molière et prit ses airs nonchalants; elle parla de ses vapeurs, des ennuis du théâtre; elle fit valoir au président la complaisance qu'elle avait eue de venir dans un lieu dont le nom seul lui faisait horreur. Il répondit qu'elle n'avait qu'à prescrire la mesure de sa reconnaissance et que tout ce qu'il possédait au monde était d'avance en son pouvoir. La Tourelle fit l'opulente; elle ne demanda qu'un collier pour sa fille. On alla sur-le-champ en choisir un chez un joaillier du quai des Orfèvres; La Tourelle se contenta d'un bijou de peu de valeur, et le président resta stupéfait de rencontrer tant de désintéressement dans une comédienne. Le président allait chaque jour rendre ses grâces à son idole; chaque soir il allait l'applaudir au théâtre; mais il se gardait de lui adresser la moindre parole, de faire le moindre geste de reconnaissance. Il ne fallait pas, avait dit La Tourelle, éveiller la médisance et la jalousie des autres comédiennes.

Un soir, cependant, le trop heureux amant voit tout à coup s'ébranler et puis s'écrouler son bonheur; il entend dire par de jeunes seigneurs habitués du théâtre que Mlle Molière est en galanterie avec un de ses camarades, Guérin d'Enriché. Aveuglé de jalousie, furieux, le président Lescot va sur le théâtre, où la mode était de placer les jeunes seigneurs, et cherche, dit M. Taschereau, à parler secrètement à sa belle. Mlle Molière ne comprend rien à ses signes et ne fait aucune attention à ses discours, croyant avoir affaire à un fou. Enfin, la pièce terminée, il la suit dans sa loge et lui adresse les plus vifs reproches. Mlle Molière lui ayant ordonné de se retirer, sa colère éclate, et il s'empare contre elle au point de lui prodiguer les plus injurieuses invectives devant plusieurs comédiennes qu'elle avait fait appeler; il pousse même la fureur jusqu'à lui arracher le collier qu'elle portait et qu'il croyait être celui dont il avait fait emplette. On envoya chercher la garde, un commissaire, et le président est conduit en prison. Il en sortit le lendemain sous caution.

Si La Tourelle avait près d'elle et pour l'aider dans ses intrigues la femme Ledoux, Mlle Molière était de son côté guidée par une dame Châteaufort, femme de bon conseil aussi, très-habile aux choses délicates qui s'élevaient entre seigneurs amoureux et comédiennes, très-apte surtout à régler certains marchés mystérieux. Elle conseilla donc à la veuve du grand comique de faire beaucoup de bruit, à propos de l'affaire qui occupait et la cour et la ville, puis d'intenter un procès, de poursuivre à outrance le pauvre président. Elle vit dans un procès intenté au président Lescot, dit le bibliophile Jacob, une occasion toute trouvée de rehabiler la vertu de sa cliente et peut-être le moyen d'en faire hausser le prix; elle pressa donc Mlle Molière de se porter partie civile.

L'affaire fut instruite. Mais les principales accusées, la femme Ledoux et La Tourelle, avaient disparu; l'orfèvre auquel avait été acheté le collier prétendait reconnaître la veuve de Molière; le président Lescot persistait dans ses premières déclarations et criait bien haut à l'impudence de la comédienne; tout tournait contre la victime, qui malheureusement ne pouvait mettre en avant sa vie passée comme garantie de son innocence. Cependant l'arrestation de la Ledoux, qui avoua la supercherie, puis celle de La Tourelle, en qui on reconnut une extrême ressemblance avec Mlle Molière, éclaircissent tout le mystère.

Une sentence du Châtelet, du 17 septem-

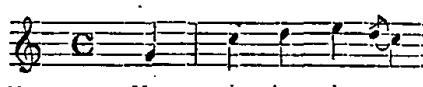
bre 1675, condamna le président Lescot à déclarer, au greffe, en présence de la Molière et de quatre personnes telles que cette dame les voudrait choisir, « que, par inadvertance et méprise, il avait usé de voie de fait contre elle et tenu des discours injurieux mentionnés au procès, l'ayant prise pour une autre personne, de laquelle déclaration serait délivré acte à ladite Molière, » et à payer la somme de 200 livres, pour tous dommages et intérêts, frais et dépens.

Quant aux deux accusées, Jeanne Ledoux, veuve de Pierre Ledoux, et Marie Simonnet, se disant femme de Hervé de La Tourelle, la première « dûment atteinte et convaincue d'avoir produit, sous le nom de ladite Molière, ladite Simonnet; » la seconde « d'avoir pris le nom de ladite Molière pour raison de cette prostitution, » elles furent condamnées à être fustigées nues, devant la principale porte du Châtelet et devant la maison de Mlle Molière, puis bannies de Paris pendant trois ans, sous peine de la hart en cas de rupture de ban; elles devaient payer en outre, solidement, 20 livres d'amende au roi et 100 livres de réparation civile, dommages et intérêts à Mlle Molière.

Mais La Tourelle, plus heureuse en vérité qu'elle ne méritait, réussit à esquiver la rigoureuse sentence du Châtelet. Le président Lescot, confronté avec la comédienne et la courtisane, avait pu les comparer et les reconnaître; il était toujours amoureux, mais ce n'était plus de Mlle Molière, c'était l'aventurière qu'il aimait; il lui avait pardonné et il ne se consolait pas de la voir sous les verrous! Après d'inutiles démarches pour la faire mettre en liberté avant son jugement, n'ayant pu rien obtenir du côté des juges, il s'adressa au geôlier: on simula une évasion, et la porte de la prison fut ouverte à l'effrontée créature, que le président emmena hors Paris et cacha comme un trésor dans le fond du Dauphiné...

« On se figure aisément, dit M. Taschereau, combien l'issue de ce procès dut rendre Mlle Molière triomphante. Elle en ressentit d'autant plus de joie qu'elle espérait faire croire que tous les bruits qui avaient précédemment couru sur elle n'étaient pas plus fondés. »

Tourelle-loure, chanson du XVI^e siècle. Voilà l'antique refrain tant répété par les chansonniers d'avant 1830, et la vieille chanson qui lui a donné droit de circulation en France. Quel est le sens de ces mots? on l'ignore, et on ne le saura probablement pas plus qu'on ne connaîtra la signification des *lanturlurette* et des *farla dond* qui terminaient les intarissables inspirations des membres du défunt Caveau. Du reste, au point de vue musical, cette recherche n'offre pas plus d'intérêt que la découverte de l'origine du *lurila* moderne.



1^{er} COUPLET. Mon soin le plus pres-




- sant Est d'al - ler où vous 6.




- tes, Mon soin le plus pres-



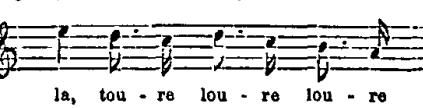
- sant est d'al - ler où vous 6.



- tes; J'ou - blie, en vous cher-chant, Mon trou-



- peau, ma hou-llette, O gué! Eh! lon lan



la, tou - re lou - re lou - re



la. Eh! lon lan la, tou - re lou - re!

DEUXIÈME COUPLET.

J'oublie en vous cherchant } bis.
Mon troupeau, ma houlette.
Plaisir, amusement,
Sans vous, tout m'inquiète.

Oh gué!

Eh! lon lan la, etc.

TROISIÈME COUPLET.

Plaisir, amusement, } bis.
Sans vous, tout m'inquiète!
Et, pour vous seulement,
Résonne ma musette.

O gué!

Eh! lon lan la, etc.

et $R = \frac{P}{f}$. Si l'on veut connaître le point de contact A, on pourra calculer l'angle de R avec la verticale par la formule

$$\frac{R}{\sin(P, Q)} = \frac{P}{\sin(Q, R)}$$

L'angle de OA avec la verticale sera

$$9 + (Q, R).$$

Si l'on voulait avoir la valeur du travail du frottement pour un tour, on l'exprimerait par la formule

$$2\pi/N\theta.$$

θ désignant le rayon du *tourillon*. Cette théorie s'applique, par exemple, au cas d'une voiture roulant sur un terrain horizontal et dont la charge porte sur l'essieu. Dans le cas d'un arbre retenu par une résistance tangentielle à sa circonférence, il faudrait tenir compte de cette résistance.

TOURILLON (col du), dit aussi col de **PELOUZELLE**, situé dans la partie française des Alpes, entre le Verdon et Ubaye, par 44° 21' de latit. N. et 4° 31' de longit. E., à 2,705 mètres d'altitude.

TOURIN, montagne de la Turquie d'Europe (Roumélie), à 90 kilom. S.-S.-O. de Philippopolis. Elle se rattache, vers le N., au Despot-Dagh.

TOURINSK, ville de la Russie d'Asie (Sibérie), gouvernement et à 125 kilom. O. de Tobolsk, sur la Toura; 4,000 hab. Commerce actif; foires importantes. Mines de fer aux environs. On la nomme encore quelquefois *Epanchin*, parce qu'elle remplace une ville tartare qui était soumise, à l'époque de la conquête par les Russes, à un prince du nom d'Epanchin.

TOURINSK (NIJNII-), bourg de la Russie d'Asie, gouvernement de Perm, district et à 72 kilom. de Verkhotourie, sur la rive droite de la Toura, qui y sort d'un étang. Hauts fourneaux très-considérables.

TOURION s. m. (tou-ri-on — rad. *tour*). Grosse tour. Vieux mot.

TOURISME s. m. (tou-ri-sme — rad. *tour*). Passion, habitude de tourisme : *Ces heureux de la terre se sentent tout à coup piqués de la mouche du tourisme, contagion inévitable du monde élégant.* (Guichardet.) « Peu usité.

— Par ext. Touristes : *Le tourisme, qui s'appliquait à promener ses loisirs sur les bords du Rhin, en est réduit à chercher ailleurs ses distractions.* (Ph. Busoni.)

TOURISTE s. (tou-ri-ste — rad. *tour*). Personne qui voyage par curiosité et dessein : *Un touriste. Une touriste. Ce petit pays est pauvre, mais pittoresque; ce qui me plaît surtout, c'est qu'il est ignoré, et que nul touriste indiscret n'en a jamais trahi le mystère.* (J. Sandeau.) Les touristes anglais semblent n'avoir jamais rien vu ni rien imaginé. (G. de Nerval.) Dernièrement, un touriste anglais a cueilli et mangé dans un champ une prune qu'il a payée 50 florins. (V. Hugo.) Les touristes ne croient qu'aux choses lointaines et célèbres. (G. Sand.) La plupart des touristes français prennent pour but de leurs excursions la Suisse ou l'Italie. (H. Berthoud.) « Le féminin est peu usité.

— Adjectif. : *En notre qualité de voyageurs touristes et curieux, nous demandons et nous saurons, sans doute, la destination de ce magnifique établissement.* (E. Sue.) C'était un de ces Anglais touristes, qui mangent toute leur fortune en voyage. (Alex. Dumas.) Les rimeurs ennuysés et les milords touristes, Les petits lords Byrons fondent de toutes parts Sur ton cadavre à terre, ô mère des Césars!

Th. Gautier.

— Encycl. Du temps des diligences et des coches d'eau, le *touriste* existait à peine; il n'y avait que des voyageurs. On se croyait obligé de faire son testament avant de prendre la diligence de Bordeaux à Paris, et un déplacement entrepris dans ces conditions ne pouvait guère passer pour un voyage d'agrément. Cependant, le goût des excursions pittoresques est naturel; l'attrait des beaux sites, des riants paysages a toujours été aussi fort, et si l'on y résistait, c'était qu'on ne pouvait faire autrement. Malgré le manque de moyens faciles de communication, le XVIII^e siècle a vu J.-J. Rousseau donner le premier exemple aux *touristes* par ses longs voyages pedestres en Suisse et en Italie, qu'il accomplissait le sac sur le dos et le bâton à la main, se nourrissant de pain bis, de laitage et de cerises, en véritable enfant de la nature. Il y a encore nombre de *touristes* de ce genre qui parcourent ainsi la Bretagne, la Suisse, l'Auvergne ou tout simplement la forêt de Fontainebleau; ce sont les peintres en quête de paysages et d'effets de soleil; mais ils ne constituent pas la véritable espèce des *touristes* dont l'essence même est d'être désœuvrés et qui ne se mettent en route que pour le plaisir du voyage, ou même pour pouvoir dire qu'ils ont voyagé.

Qua bu boira, dit le proverbe; qui a voyagé voyagera. Le *touriste* pur sang se sent agité, à la belle saison, des mêmes inquiétudes que l'oiseau de passage à l'époque des migrations. Il faut qu'il parte, qu'il aille n'importe où, droit devant lui. En même temps que les hirondelles nous reviennent, on voit les *touristes*

s'acheminer en longues files vers les Alpes ou les Pyrénées; chaque année, leur nombre va croissant, si bien même qu'ils ont fini par transformer l'aspect de leurs rendez-vous habituels. Partout où va le *touriste*, il lui faut, en effet, des auberges dont l'hospitalité plus ou moins économe le guette au passage; en Suisse, par exemple, la marée montante des auberges, escaladant chaque année un étage de plus, envahit jusqu'aux cimes les plus abruptes; elles dressent leurs tables et font tourner leurs broches là où le chamois, il y a dix ans, se croyait en sécurité. On casse le roc, on ouvre des tranchées, on suspend des maisons au-dessus de tous les torrents, on en colle aux flancs de toutes les montagnes. Des populations entières n'ont qu'une occupation : donner à boire et à manger aux *touristes*.

Le *touriste* est de tous les sexes, de tous les âges et de tous les pays. « Cette espèce, dit H. Taine, comprend plusieurs variétés qu'on distingue au ramage, au plumage et à la démarche. La première a les jambes longues, le corps maigre, la tête penchée en avant, les pieds larges, les mains vigoureuses, excellentes pour serrer et pour accrocher. Elle est munie de cannes, de bâtons ferrés, de parapluies, de manteaux, de pardessus en caoutchouc. Elle méprise la parure, se montre peu dans le monde, connaît parfaitement les guides et les hôtels. Elle arpente le terrain d'un façon admirable, monte avec sècle, s'assoit de toutes les manières possibles, toutes les bêtes possibles. Elle marche pour marcher et pour avoir le droit de répéter quelques belles phrases toutes faites. Ses impressions de voyage se traduisent ainsi : 391 lieues en un mois, tant à pied qu'à cheval et en voiture, onze ascensions, dix-huit excursions; usé deux bâtons ferrés, un pardessus, trois pantalons, cinq paires de souliers. Pays sublime; mon esprit plie sous ces grandes émotions. La seconde variété comprend des êtres réfléchis, méthodiques, ordinairement portant lunettes, doués d'une confiance passionnée en la lettre imprimée. On les reconnaît au *Manuel-guide* qu'ils ont toujours à la main. Ce livre est pour eux la loi et les prophètes. Ils mangent des truites aux lieux qu'indique le livre, font scrupuleusement toutes les stations que conseille le livre, se disputent avec l'aubergiste lorsqu'il leur demande plus que ne marque le livre. On les voit, aux sites remarquables, les yeux fixés sur le livre, se pénétrant de la description et s'informant au juste du genre d'émotion qu'ils doivent éprouver; d'abord la surprise, un peu plus loin une impression douce, au bout d'un lieu l'horreur et le saisissement, à la fin l'attardement calme. Ce sont les *touristes* dociles. La troisième variété marche en troupe et fait les excursions en famille. Vous apercevrez de loin une grande cavalcade tranquille : le père, la mère, deux filles, deux grands cousins, un ou deux amis et quelquefois des ânes pour les bambins. On fouette les ânes qui sont rétifs; on conseille la prudence aux jeunes gens fougueux; un coup d'œil retient les jeunes demoiselles autour du voile vert de la mère. Les caractères distinctifs de cette variété sont le voile vert, l'esprit bourgeois, l'amour des siestes et des repas sur l'herbe. Elle est remarquable par sa prudence, ses instincts culinaires et ses habitudes économes. On s'arrête dans un endroit choisi dès la veille; on débarque des jâtes et des bouteilles; si l'on n'a rien apporté, on va frapper à la cabane voisine pour avoir du lait et l'on s'étonne de le payer trois sous le verre. On trouve qu'il ressemble fort au lait de chèvre, et l'on se dit, après avoir bu, que l'école de bois n'était pas très-propre. On regarde curieusement l'étable noire, à demi souterraine, où les vaches ruminent sur un lit de fougère; après quoi, les gens gros et gras s'assoient et se couchent. L'artiste de la famille tire son album et copie un pont, un moulin et autres paysages d'album. Les jeunes filles courent en riant et se laissent tomber essouffées sur l'herbe; les jeunes gens courent après elles. Cette variété, originaire des grandes villes, principalement de Paris, veut retrouver aux Pyrénées les parties de plaisir de Meudon et de Montmorency. Quatrième variété : *touristes* dineurs. Ceux-là voyagent aussi en famille et ne visitent guère que les hôtels. Le père est un de ces bourgeois fleuris, ventrus, importants, dogmatiques, bien vêtus de drap fin, conservateurs d'eux-mêmes, qui forment leurs cuisinières, arrangent leur maison en bonbonnière et s'installent dans leur bien-être comme l'huître dans sa coquille. Ils entrent avec stupeur dans la salle obscure où des bouteilles demi-vides errent parmi des plats refroidis. La nappe est tachée, les serviettes d'un blanc douteux. Le père est saisi d'indignation, les autres se regardent douloureusement; les plats arrivent à la débânde, tous manqués. Ils se servent, tournent leur viande dans leur assiette, la contemplant et ne mangent pas. L'hôtelier réclame 12 francs. Sans dire un mot, avec un geste d'horreur concentré, le chef de famille paye, puis, s'approchant de sa femme, il lui dit : « Vous l'avez voulu, madame! » Au départ, il épanche ses plaintes dans le sein du conducteur de la diligence; il lui déclare que la compagnie perira si elle continue de relayer chez de pareils empoisonneurs. Il espère que des maladies emporteront bientôt des gens si malpropres. On lui dit que dans

le pays tout le monde est comme cela et qu'on y vit gaiement jusqu'à quatre-vingts ans. Il lève les yeux au ciel et renfonce son chagrin. Cinquième variété, rare : *touristes* savants. Un jour, au pied d'une roche humide, je vis venir à moi un petit homme maigre, avec un nez en bec d'aigle, un visage tout en pointe, des yeux verts, des cheveux grisonnants. Il avait de grosses guêtres, une vieille casquette noire ternie par la pluie, un pantalon boueux aux genoux, sur le dos une botte de botanique bosselée, une petite bêche à la main. Par malheur, je regardais une jolie plante, à la longue tige droite bien verte, à corolle blanche, délicate, qui croît autour des sources perdues; il me prit pour un confrère novice : « Plante ordinaire, monsieur, me dit-il; commune aux environs de Paris; » *parnassia palustris*; tige simple, dressée, haute d'un pied, glabre, feuilles radicales » pétioles, les caulinaires engainantes, sessiles, cordiformes; fleur solitaire, blanche, terminale, ayant le calice à feuilles lancéolées, les pétales arrondis, marqués de lignes » creuses, les nectaires ciliés et munis de globules jaunes; elleboracée; ces nectaires » sont curieux. Bonne étude; plante bien choisie. Courage, vous avancerez. — Mais je ne suis pas botaniste. — Très-bien; vous êtes modeste. Pourtant, puisque vous êtes » aux Pyrénées, il faut étudier la flore du pays; vous n'en retrouverez plus l'occasion. » Il y a ici des plantes rares qu'il faut absolument emporter. J'ai cueilli auprès d'Oleth » la *mentzelia lutea*; trouville inestimable! Je vous montrerai chez moi la *ramon » dia pyrenaica*, une solanée qui a le port des primevères! J'ai gravi le mont Perdu pour retrouver le *ranunculus acutifolius*, qui » croît à 2,700 mètres!... » Sixième variété, très-nombreuse : *touristes* sédentaires. Ceux-là regardent les montagnes de la fenêtre de leur hôtel; leurs excursions consistent à passer de leur chambre dans le jardin anglais, du jardin anglais à la promenade. Ils font la sieste et lisent leur journal étendus sur une chaise; après quoi ils ont vu les Pyrénées. » M. H. Taine néglige une septième variété de *touristes*, celle à laquelle il appartenait lui-même lorsqu'il écrivait cette page humoristique, les *touristes* intelligents, qui voient autre chose que les hôtels et les tables d'hôte, qui ne calculent pas leurs émotions d'après le nombre des bouteilles vidées, des truites dévorées et des paires de boîtes usées, qui s'amusent des petits désagréments du voyage, des ridicules de leurs compagnons et qui trouvent à mener, durant quelques mois cette vie errante, pleine d'imprévu, une salutaire diversion à leurs études et à leurs travaux.

Touristes (LES), comédie en trois actes et en vers, de M. Ernest Serres; théâtre de l'Odéon. C'est une comédie agréable, bien construite, assez bien écrite et qui, malgré l'expérience de l'auteur, a été justement applaudie. Un certain duc de Planètes, fort riche, mais désabusé de la vie depuis qu'il a été trompé dans ses illusions, se plaint à parcourir le monde comme un nouveau Juif errant, sans jamais prolonger son séjour dans les villes, de peur de lier aucun commerce avec les hommes. Il arrive ainsi à Bade, où tout le monde, sans le connaître, est prévenu de son arrivée. Chacun désire voir le fameux duc de Planètes; mais comment le distinguer au milieu de la foule? Lui-même est interrogé comme tous les autres; on lui demande s'il connaît le célèbre misanthrope, et il se plaint à dérouter toutes ces curiosités empressées. « Mais à ce jeu, dit Th. Gautier, notre misanthrope perd sa rudesse et son indépendance; il devient amoureux d'une charmante jeune fille qui, seule précisément, déteste le duc de Planètes à cause de son humeur vagabonde. Pour comble de malheur, une de ces dames trouve par hasard le portrait lithographique de l'illustre voyageur et l'apporte triomphante au milieu du salon! Le duc va s'éloigner tout confus... Mais qu'il peut-il partir sans exprimer un regret à la jeune fille dont les grâces l'ont séduit? peut-il ne pas lui dire que, pour rester auprès d'elle, il renoncera volontiers à son existence cosmopolite? Non, certes; pas plus qu'elle-même ne peut hésiter à lui donner sa main; car, quelle femme refuserait de devenir duchesse, et duchesse de Planètes encore, un si beau nom! » Ce qui donne de l'animation à cette petite comédie, si légère d'intrigue, c'est la foule de personnages que l'auteur a su maintenir presque constamment en scène. Enfin, les vers eux-mêmes, quoique souvent trop faciles, ne manquent pas d'une certaine grâce.

Tourkmontehai (TRAITÉ DE), nom donné au traité conclu, en 1828, entre la Russie et la Perse, après les victoires de Taskewitch.

TOURLIA, col des Pyrénées, entre le département français des Hautes-Pyrénées et la province espagnole d'Aragon, au S.-S.-O. de Cautelets, vers la source du Gaube.

TOURLAVILLE, bourg de France (Manche), cant. d'Octeville, arrond. et à 4 kilom. de Cherbourg; pop. aggl., 1,467 hab. — pop. tot., 5,544 hab. Ce bourg était autrefois le patrimoine des seigneurs de la famille des Ravalet, à laquelle se rattachent des souvenirs sinistres. Le château de Tourlaville, bâti à 1 kilom. au S. du bourg, vers la fin du XVI^e siècle, est entouré de massifs d'arbres

qui lui donnent un aspect sombre et isolé. Avant de dire un mot de la principale légende qui s'y rattache, nous devons en donner une description sommaire et résumer son histoire. Ce château conserve encore aujourd'hui un grand cachet d'élégance et de majesté. Voici la description qu'en fait M. Th. du Moncel : « Le château de Tourlaville offre encore les douves et les tourelles des anciens châteaux forts; mais, au lieu de parapets crénelés, de machicoulis et de meurtrières, on y voit des toits élégants, des corniches habilement moulées et des fenêtres spacieuses; au lieu des oubliettes et de ces salles voûtées organisées pour la défense, ce sont de charmants salons dorés et décorés de peintures dans lesquelles l'Amour, Vénus et les Grâces ont remplacé les souvenirs de l'ancienne chevalerie. »

La façade, du côté du préau, se montre avec une certaine coquetterie, précédée des ruines d'une vieille tour, seul débris du château primitif. De ce côté, les lucarnes sont plus ornées; les fenêtres de la façade, soutenues latéralement par des colonnes corinthiennes, ont un entablement complet; les portes sont d'ordre ionique, et les soupieux des caves sont du goût le plus exquis.

Le château, bien qu'assez grand, est presque entièrement occupé par quatre grandes salles, deux au rez-de-chaussée, deux au premier étage, dans lesquelles on retrouve les cheminées à large manteau du moyen âge.

La partie supérieure de la tour des Quatre-Vents renferme deux salons décorés de plafonds à compartiments et de panneaux peints et sculptés dans le style et le goût du temps. Mais, des différentes pièces du château, c'est la chambre bleue, située au premier étage de la tour ronde, qui a conservé le plus de physionomie; on y retrouve le lit, la cheminée et même une glace, la seule qui existe dans tout le château; le plafond est décoré de médaillons et d'arabesques, parmi lesquels on voit le chiffre des Ravalet; dans les panneaux du lit, on reconnaît une vue de Cherbourg.

Sur les murs et les plafonds de chaque appartement se lisent des maximes amoureuses ou des inscriptions bizarres dans le genre de celles-ci : « Ce qui me donne la mort me donne la vie!... Sa froideur me glace les veines et son ardeur brûle mon cœur... Même en fuyant l'on est pris, etc. »

Le château de Tourlaville appartient longtemps à une famille dont les aventures tragiques justifient et expliquent suffisamment, comme on va en juger, la mauvaise et fantastique réputation de ce manoir. Nous voyons d'abord un Ravalet, seigneur de Tourlaville, assassiner son frère. Puis c'est un autre Ravalet qui fait pendre ses vassaux aux gibets du château, pour punir ces malheureux de n'avoir pas fait mourir leur bête au moulin seigneurial. Suivant l'historien Delalande (*les Guerres de religion dans la Manche*), c'est sur un Ravalet de Tourlaville que plana l'horrible soupçon d'avoir enlevé la femme d'un de ses écuyers et de l'avoir, après une orgie de nuit, tuée, à coups de boules au milieu d'un jeu de quilles, dans un des fossés du château, où on la trouva au jour sanglante et inanimée. Plus tard, un Ravalet, afin de se venger du sire de Houtteville, dont les ânes sont venus accidentellement paître dans un des prés de son château, incendie deux de ses meilleures fermes. C'est un Ravalet, li-gueur enragé, qui, pour se débarrasser d'un curé de Tourlaville qui censure ses vices, l'assassine de sa propre main, le jour de Pâques, au pied même de l'autel. Enfin, cette série de crimes se clôt par celui qui conduit la belle Marguerite de Ravalet et Julien, son frère, à porter leur tête, en place de Grève, sous la hache du bourreau (2 décembre 1603; v. le *Supplément au registre du journal de Henri V de L'Estolle*). Enfin, quelques années après, nous trouvons un arrêt du parlement de Rouen qui condamne à la peine de mort cinq domestiques d'un Ravalet de Tourlaville pour avoir assassiné leur maître dans la grande salle du château. C'est à l'époque de sa possession par cette famille que se place la plus importante légende du château de Tourlaville, que nous trouvons racontée avec un grand charme par M. de Pontaumont et que nous résumerons d'après lui. Le nouveau propriétaire de Tourlaville, baron de Gyé, Franquetot et autres lieux, était un jeune et élégant seigneur de la cour de Louis XIV; très-épris d'une jeune héritière nommée Sidonia de Lenoncourt, dont trois grands seigneurs se disputaient la main, le comte de Maulevrier, le marquis de Villeroi et le marquis de Courcelles, M. de Franquetot s'était mis en tête de l'emporter sur ses rivaux à force de luxe et de fêtes données à la jeune divinité dont il brigait la possession. Après avoir épuisé les plaisirs de la ville, il acheta le château de Tourlaville uniquement pour y donner un bal champêtre sans précédent; la belle Sidonia y vint, dans sa ravir, mais n'en prit pas moins à part, au plus beau moment de la fête, sur une des terrasses du château, le baron de Gyé, pour le prier de renoncer à sa main. Or, au moment où M. de Franquetot désolé se confondait en doléances pour vaincre la cruauté de la jeune femme, celle-ci poussa un cri, une de ses mules, auxquelles elle tenait par-dessus tout, car elles étaient un présent royal, venait de glisser et de disparaître à travers une lézarde existant

au pavé de la terrasse du vieux manoir. Cette lézarde communiquait à des souterrains où de mémoire d'homme on ne pénétrait plus ; car nul ne se sentait le courage d'entreprendre une descente aussi périlleuse... nul, excepté le courageux baron de Gydé, qui vit là un moyen infaillible de gagner la partie et d'emporter d'assaut le cœur de Sidonia. Il se fit attacher solidement une corde autour du corps ; on se dirigea vers une tourelle dont la porte basse était hérissée de buissons ; il se fraya un passage à travers ces épines en y laissant en otage des lambeaux de ses vêtements et arriva au bord d'un soupirail dans lequel il descendit en donnant ordre de filer la corde jusqu'au bout ; Sidonia pleurnichait d'attendrissement ! Pendant ce temps le baron descendait toujours, quand, la corde étant presque à sa fin (bien que mesurant 100 brasses), il se sentit sous ses pieds un cimetière hérissé de squelettes ensevelis sous une voûte de repaies s'agitant dans une nuit profonde. Le baron allongea cependant courageusement la main sur ce terrain immonde pour y rechercher la mule de Sidonia. Enfin, après une série d'effets surnaturels qui glacièrent le courageux sauveur, vibrations d'une cloche souterraine, glas sinistre, sons mélodieux d'une harpe, apparition d'un fantôme blanc (Marguerite de Ravalet, sans doute), cris étranges, longs éclats de rire, etc., le baron parvint à trouver la mule et remonta radieux au grand jour. Mais Sidonia avait disparu ; ayant fait définitivement choix de Courcelles pour mari, la belle venait de partir avec lui pour Paris, sans attendre sa mule. Telle est la moralité de la légende. Le château de Tourlaville, qui conserve toujours pour les paysans des environs sa renommée tragique et sinistre, appartenait récemment à M. de Tocqueville, dans la famille duquel il se trouve encore aujourd'hui. Son histoire a été écrite par M. du Moncel : *le Manoir de Tourlaville* (Paris, 1850).

TOURLET (René), écrivain et helléniste français, né à Ambise (Indre-et-Loire) en 1758, mort à Charonne, près de Paris, en 1836. Après avoir complété ses études à Paris et à Montpellier, où il étudia les sciences et la médecine, il voyagea à l'étranger, puis vint se fixer à Paris vers 1798. Là il exerça d'abord la médecine, devint membre du comité de vaccine et s'attacha à propager la découverte de Jenner. A cette même époque (1799), Tourlet fut attaché à la rédaction littéraire du *Moniteur*, auquel il fournit jusqu'en 1814 un grand nombre d'articles sur des matières très-diverses, notamment sur l'histoire, les voyages, les sciences, la littérature proprement dite. En outre, il collabora aux *Annales littéraires* et au *Magasin encyclopédique*, où ses articles pleins de sens et de goût furent également remarqués. Ces travaux multiples ne l'empêchèrent pas de se livrer avec ardeur à son goût pour les études helléniques, et il publia plusieurs traductions estimées pour leur exactitude. Nommé professeur à l'École des chartes en 1829, il fut en outre attaché aux archives, où il resta jusqu'à sa mort. Tourlet a collaboré au *Tableau historique et pittoresque de Paris*, publié sous le nom de B. de Saint-Victor (1808-1812, 3 vol. in-40). Il a donné des traductions de la *Guerre de Troie*, poème en douze chants de Quintus de Smyrne (1800, 2 vol. in-80) ; des *Odes de Pindare*, avec texte (1818, 2 vol. in-80) ; des *Œuvres complètes de l'empereur Julien* (1821, 3 vol. in-80), traduites pour la première fois en français.

TOURLOUROU s. m. (tour-lou-rou. — V. l'ém. à la partie encycl.). Pop. Soldat de la ligue : *Laisse donc les mœurs aux épiciers, aux simples TOURLOUROUS.* (Balz.) *A chaque lazzi, la partie la plus impressionnable des assistants, par exemple le gamin, le TOURLOUROU, la bonne d'enfant, ripostait par un gros rire.* (Cl. Robert.) *Le vrai flâneur, c'est le bon, le pur TOURLOUROU.* (L. Huart.)

— Crust. Nom vulgaire des crabes de terre ou gécaracins : *Les Carabes et les nègres des îles Antilles se nourrissent de TOURLOUROUS.* (V. de Bonare.)

— Encycl. Ce sobriquet ne se donne qu'aux soldats d'infanterie du centre, car toujours et quand même le grenadier est grenadier, et le voltigeur, voltigeur. Ces quelques lignes font connaître le sens qu'on attribue ordinairement à l'expression *tourlourou*.

Nous empruntons à M. Francisque Michel (*Études de philologie comparée sur l'argot*) l'origine du mot *tourlourou*. « Ce mot, dit-il, qui a très-peu changé depuis le XVII^e siècle, où l'on disait *turlureau*, signifiait alors bon garçon, gaillard, badin, comme l'italien *turluru*, et viendrait de l'habitude de chanter qui caractérise les gens de cet heureux tempérament. *Loure*, en effet, désignait autrefois une cornemuse, et *tour* l'ouïe est un refrain fréquemment employé dans les refrains populaires. C'est celui de la chanson d'un gueux, imprimée dans la *Suite du théâtre italien* (édit. de 1697, tome III, p. 453) :

Grand Dieu, qui faites pour le mieux,
qui m'avez donné la grâce
De riche devenir gueux,
Dont j'en porte la besace,

xv.

Moi qui n'ai souci de rien,
Ni du mal ni du bien ;
*Tou*re loure, lourirette,
Lironfia, toure lourira.

De là *turlure*, dans le sens de chanson :

Faut toujours ly payer sa dime,
Ses meuses, ses entarremens,
Ses sarvices, les sacremens ;
C'est toujours la même *turlure*.
(*Deuxième harangue à Myr l'archevêque de Paris*, etc. Pièces intéressantes, etc., 1^{re} partie, p. 43.)

Le mot *tourlourou* a conservé dans le langage militaire le sens qu'avait autrefois le mot *turlureau*.

Le jeune indigène que la loi du recrutement arrache à la charrue ou à l'atelier, le conscript, en un mot, à peine arrivé au régiment, est connu sous le nom de *jean-jean*. Son éducation militaire est complètement à faire : il ne sait ni marcher au pas, ni partir du bon pied au commandement ; il est embarrassé de l'uniforme, qu'il porte avec une gaucherie dont les caricaturistes ont tiré si grand parti. Mais il se dégrossit peu à peu, il passe de l'école du soldat, qu'il connaît, à l'école de peloton, qu'il va étudier. A ce moment, le *jean-jean* est devenu *pioupiau* (v. ce mot). Le *tourlourou* est aussi un pioupiau, mais un pioupiau plus élégant.

« Au résumé, le *tourlourou* est un bon enfant, coquet, farceur, généreux, courtis, déléuré, intrépide et voluptueux ; c'est un lion à la mamelle, un viveur en herbe, un gants-jaunes encore inédit. Bernadotte, Bessières, Brune, Junot, Lannes, Lefebvre, Murat, Rapp et une foule d'autres que je pourrais nommer ont commencé par être *tourlourous*, ce qui ne les a pas empêchés de devenir roi, prince, duc, comte, baron, et autre chose par-dessus le marché. » (Emile Marco de Saint-Hilaire, *Physiologie du troupier*.) Le *tourlourou* est le soldat d'avenir. C'est toujours le *tourlourou* que vous apercevez dans les promenades publiques, le regard vif, la moustache bien cirée, propre et net des pieds à la tête, la taille pincée, lançant des œillades de ci de là, s'asseyant sur un banc, comme par hasard, jouant avec des bébés roses, qu'on ne lui a pas confiés, les amusant, les caressant, s'approchant insensiblement de leur gardienne, de leur bonne, manœuvrant doucement, mais avec sûreté, jusqu'à ce qu'il ait entamé une conversation, toujours sentimentale, avec la jeune fille fraîche et coquette, qu'il a guettée depuis longtemps. Il est rare que quelque pioupiau passant à ce moment ne jette un regard d'envie sur le *tourlourou*, dont il ne comprend ni l'audace ni la témérité.

— Crust. V. GÉCARCIN.

TOURLOROU (ON), par M. Paul de Kock (1837). Une grande dame, la duchesse de Valouski, après être restée dix-huit ans à l'étranger, écrit à une de ses amies, Mme de Stainville, pour lui annoncer son retour et lui apprend en même temps qu'en quittant la France elle a laissé dans une auberge « l'objet de ses plus chères affections et qu'elle est fort en peine sur la destinée de ce dépôt confié à la femme de l'aubergiste. » Dans la même auberge, depuis la même époque, a été élevée une jeune fille dont on ne connaît pas les parents. De ce rapprochement, Mme de Stainville conclut que « l'objet des plus chères affections de la duchesse » ne peut être qu'un enfant et que cet enfant ne peut être que Marie, la fille d'auberge, et, sur cette conjecture, elle bâtit un roman qu'elle met en action. Elle emmène Marie, la fait habiller comme une duchesse et prend toutes les mesures nécessaires pour la transformer en jeune fille du monde, métamorphose qui ne sera pas difficile, car Marie accusée des plus jeunes âges des instincts de coquetterie. Ces instincts lui ont fait repousser un beau, bon et brave garçon du village, Pierre, qui s'est engagé de désespoir, parce qu'elle ne voulait pas l'épouser.

Deux intimes de Mme de Stainville, Danlay, un viveur ruiné, et Bellepêche, un célibataire sur le retour, complotent d'enlever Marie et de s'assurer ainsi la fortune de la duchesse par un mariage devenu nécessaire. Grâce à des circonstances singulières, comme sait les faire naître Paul de Kock, tous deux réussissent l'un après l'autre à enlever Marie ; mais, au moment où ils vont lui ravir l'honneur, Pierre se trouve toujours à point pour la sauver. Un troisième, le comte d'Aubigny, à la tête duquel la jeune fille se jette, se laisse entraîner, et la vertu de Marie fait naufrage : Pierre n'était pas là. Marie retourne chez Mme de Stainville et lui explique tant bien que mal son absence ; plus son roman est invraisemblable, plus il paraît plausible à l'imagination romanesque de Mme de Stainville. Mais voici bien une autre histoire : la duchesse de Valouski arrive, et « l'objet de ses plus chères affections » se trouve être un manuscrit. Changement à vue : Mme de Stainville, Danlay et Bellepêche jettent à qui mieux mieux la pierre à cette « dévergondée fille d'auberge. » Un dernier coup l'achève : elle reçoit une lettre de d'Aubigny qui la prie poliment de l'épouser et lui donne, comme fiche de consolation, 40,000 francs. Eperdue, elle sort comme une folle et va se précipiter dans la Seine. Une patrouille paraît, un soldat se jette à l'eau et la sauve. C'est Pierre ;

elle lui raconte ses malheurs et lui avoue qu'elle porte dans son sein le fruit de sa faute. Pierre est un cœur d'or ; en présence du malheur et du repentir de Marie, il n'a qu'une pensée, donner un nom à cet enfant. Il retourne au village et l'épouse. Marie perd son enfant en couche, et désormais nul nuage n'obscurcira leur félicité. « Lorsque la mère de Marie lui rappelait le passé, elle était tout étonnée d'avoir pu en aimer un autre que Pierre ; car c'est toujours ainsi en amour, le passé a tort, le présent seul a raison. »

Ce roman est moral et convenablement écrit ; le caractère de Pierre, le *tourlourou*, est plein de noblesse et d'élevation.

TOURLOURY s. m. (tour-lou-ri). Bot. Plante à grandes feuilles, qui croît à la Guyane.

TOURMALET (col du), col des Hautes-Pyrénées, que traverse la route de Barèges à Bagnères-de-Bigorre. Ce col s'ouvre à 2,177 mètres au-dessus du niveau de la mer.

TOURMALINE s. f. (tour-ma-li-ne). Minér. Nom donné à divers silicates qui contiennent de l'acide borique et du fluor.

— Encycl. La *tourmaline* est un silicate contenant de l'acide borique et une petite proportion de fluor ; les bases sont très-diverses : chaux, magnésie, etc., quelquefois lithine. La *tourmaline* cristallise dans le système rhomboédrique, sans clivages et avec une cassure conchoïdale. Il y a des variétés claires et foncées ; ces dernières sont fusibles au chalumeau, avec bouillonnement ; les autres sont infusibles ; toutes donnent à la flamme la teinte verte caractéristique de l'acide borique et sont inattaquables aux acides. La *tourmaline* est parfois incolore, le plus souvent noire par l'exagération de la couleur verte, violette ou rouge brun ; dans certains cas, bicolor et même tricolor. La *tourmaline* peut être transparente, translucide ou opaque, et présente un dichroïsme remarquable ; dans les faces de l'axe, les variétés vertes sont d'un bleu céleste foncé ; perpendiculairement à l'axe, les variétés vertes conservent leur couleur et les noires sont d'un violet rougeâtre. Les formes de la *tourmaline* sont toujours hémihédriques ; ainsi le prisme hexagonal, en perdant trois de ses faces, passe au prisme triangulaire. Souvent aussi les cristaux de *tourmaline* portent un nombre presque illimité de modifications qui se révèlent dans la longueur par des stries et dans la coupe par un triangle curviligne généralement équilatéral.

Il existe, en outre, des *tourmalines* formées de faisceaux de baguettes plus ou moins fines, accolées dans une position sensiblement parallèle ; on les distingue des andalousites radiées par leur fusibilité, de l'amphibole et du pyroxène par l'absence complète de clivage. Quelquefois la *tourmaline* existe en cristaux circulaires, dont la disposition ne peut être reconnue qu'à la loupe. La *tourmaline* rouge a été employée en joaillerie pour imiter le rubis, dont elle se distingue par la simple réfraction. Cette substance est remarquable par certaines propriétés physiques, et on s'en sert beaucoup pour observer les phénomènes de la polarisation de la lumière.

— Physiq. Lorsqu'on reçoit sur une lame de cristal à un axe un faisceau de lumière naturelle dont la direction d'incidence est parallèle à une section principale du cristal, ce faisceau est doublement réfracté et se décompose en deux faisceaux polarisés, l'un ordinaire, l'autre extraordinaire (v. POLARISATION). Ces deux faisceaux sont tous deux d'intensité égale à la moitié de l'intensité du faisceau naturel qui a servi à les former ; le faisceau ordinaire est polarisé dans le plan de la section principale, le faisceau extraordinaire est polarisé dans le plan perpendiculaire à cette section.

Ces phénomènes se produisent dans tous les cristaux à un axe, tels que le spath d'Islande ou le quartz ; mais ils subissent une modification intéressante et qu'on a utilisée pour certaines expériences, lorsque les cristaux étudiés sont colorés et absorbent en partie la lumière qui les rencontre. La *tourmaline* offre cette modification de la manière la plus complète.

Lorsqu'on la taille parallèlement à l'axe sous une certaine épaisseur e et qu'on fait tomber sur la lame ainsi obtenue un faisceau naturel conduit par une ouverture étroite dans le plan de la section principale, ce faisceau se décompose. D'après la loi générale, il se dédouble en deux faisceaux, l'un ordinaire polarisé dans le plan d'incidence, l'autre extraordinaire polarisé à 90° de ce plan ;

mais, au lieu d'avoir chacun l'intensité $\frac{1}{2}$ moitié de l'intensité i du faisceau primitif, ils ont des intensités $\frac{1}{2}m$ et $\frac{1}{2}n$ plus faibles,

m et n étant des fractions de l'unité, e l'épaisseur de la lame. Cet affaiblissement, dû à l'absorption de la lumière, est tel que le coefficient m correspondant au faisceau extraordinaire soit assez voisin de l'unité ; l'intensité de ce faisceau est peu diminuée. Le coefficient n correspondant au faisceau ordinaire est, au contraire, très-petit, et, dès

que l'épaisseur e dépasse 0m,001, m est très-près de 0 ; le faisceau est sensiblement annulé.

On peut donc dire que, sous une épaisseur suffisante, la *tourmaline* transforme un faisceau de lumière naturelle en un faisceau polarisé perpendiculairement à la section principale. Ce faisceau offre habituellement une coloration de nuance verdâtre. Cette propriété a été utilisée pour l'étude des interférences des rayons polarisés et pour diverses expériences dans lesquelles on veut avoir à l'origine de la lumière polarisée ; on fait tomber une lumière naturelle sur une *tourmaline* encastrée dans une pince mobile et qu'on peut tenir à la main.

Lorsqu'on fait tomber le faisceau extraordinaire obtenu par un cristal à un axe sur une autre lame de ce cristal taillée comme la première et de manière que les sections principales fassent entre elles un angle α , il y a un nouveau dédoublement, et on obtient deux faisceaux, l'un ordinaire, d'intensité

$$\frac{1}{2} \sin^2 \alpha,$$

l'autre extraordinaire, d'intensité

$$\frac{1}{2} \cos^2 \alpha.$$

Une *tourmaline* transmettant un faisceau ordinaire $\frac{1}{2}m$, on peut faire tomber ce faisceau sur une seconde *tourmaline* faisant un angle α avec la première. Il y aura dédoublement, mais le faisceau ordinaire sera annulé par l'absorption de la lame ; le faisceau extraordinaire affaibli aura pour intensité

$$\frac{1}{2} m^2 \cos^2 \alpha.$$

Il suit de là que ce faisceau sera d'autant plus intense que α aura été pris plus petit. Si, au contraire, $\alpha = 90^\circ$, la lumière sera complètement éteinte.

La teinte verdâtre des rayons s'accroît à mesure que l'épaisseur e augmente et que le nombre de *tourmalines* accolées est lui-même plus grand.

On donne le nom de *cristaux répulsifs* aux cristaux doublement réfringents pour lesquels la déviation du rayon extraordinaire est plus grande que celle du rayon ordinaire ; correspondants, les cristaux pour lesquels le contraire a lieu sont appelés *cristaux attractifs*. La *tourmaline* fait partie des cristaux répulsifs, ainsi que le spath d'Islande ; le quartz est, au contraire, attractif.

TOURMENT s. m. (tour-man — lat. *tormentum* ; de *torquere*, torturer). Torture : *Mourir dans les TOURMENTS.*

Le jeune enfant sourit aux *tourments* des victimes.

DELLER.

Les *tourments* feront plus que n'ont fait mes paroles.

SOUMER.

— Violente douleur physique : *Dans les TOURMENTS inouïs de sa dernière maladie, la princesse Anne n'a eu à se repentir que d'avoir souhaité une seule fois une mort plus douce.* (Boss.)

— Violente peine d'esprit : *Les TOURMENTS de l'attente. Les TOURMENTS de la jalousie. Les TOURMENTS de l'amour. Un heureux climat fait servir à la félicité des hommes les passions qui font ailleurs leurs TOURMENTS.* (J.-J. Rouss.) *Il faut se garantir des TOURMENTS des petites choses ; c'est la maladie des heureux.* (Mme Necker.) *L'incertitude est, de tous les TOURMENTS, le plus difficile à supporter.* (A. de Musset.)

Quel *tourment* de se taire, en voyant ce qu'on aime !

RACINE.

Le vin est un secours contre plus d'un *tourment*.

Mme DESMOULIERES.

... Les gens sont enclins à s'amuser sous cape.

Des *tourments* d'un époux à qui sa femme échappe.

E. AUGER.

— Prov. Au mort et à l'absent, injure ni *tourment*, il ne faut médire ni des morts ni des absents.

— Syn. *Tourment*, affliction, amertume, etc. V. AFFLICTION.

— *Tourment*, agitation. V. AGITATION.

TOURMENTANT, ANTE adj. (tour-man-tan, an-te — rad. *tourmenter*). Qui tourmente, qui se plaît à tourmenter : *Alors il devenait extrêmement TOURMENTANT.* (Balz.) — Qui cause du *tourment* : *Cet état, très-TOURMENTANT pour moi, faisait cependant mes délices.* (J.-J. Rouss.)

TOURMENTE s. f. (tour-man-te. — Scheller regarde ce mot comme le substantif verbal féminin du verbe *tourmenter* dans l'acception d'agiter violemment ; quelques autres le tirent d'un type barbare *turbimentum*, de *turbo*, tourbillon). Tempête violente : *Ce n'est point quand la TOURMENTE s'annonce que le pilote se met en mer.* (Sallustien.)

Est-ce que la *tourmente* amère

Jette la perle au lapidaire

Pour qu'il l'écrase sans façon ?

A. DE MUSSET.

— Maladie qui ébranle violemment la santé : *Le mal change parfois dans cette TOURMENTE du corps.* (Duclos.)

— Fig. Troubles violents : *La TOURMENTE*

révolutionnaire. La **TOURMENTE** a passé; la paix est faite dans le ménage. Que cet homme, au bruit sourd d'une crise alarmante, Des révolutions maudisse la **tourmente**.

DE PUIS.

— **Syn.** **Tourmente**, **bourrasque**, **orage**, etc. **V.** **BOURRASQUE.**

TOURMENTE, cap élevé et escarpé du bas Canada, district de Québec, comté de Northumberland, sur la côte N.-O. de l'estuaire du Saint-Laurent. Il s'élève à près de 600 mètres au-dessus du niveau de la mer.

TOURMENTÉ, **ÉE** (tour-man-té) part. passé du v. **Tourmenter**. Soumis à un tourment : **Être** **TOURMENTÉ** par les **bourreaux**. **J'ai été** **TOURMENTÉ** par la **goutte**.

— Inquiété : **Je suis** **TOURMENTÉ** de son absence. **Notre amour-propre est sans cesse** **TOURMENTÉ** des succès de notre voisin. (Chateaub.)

— Secoué par la tourmente : **Le vaisseau fut rudement** **TOURMENTÉ**.

— Qui a des irrégularités brusques et nombreuses : **Un sol** **TOURMENTÉ**. **Un tronc d'arbre** **TOURMENTÉ**. **C'est une région confuse**, **TOURMENTÉE**, dont les pentes sont indécises. (Thiers.) **La Grèce est petite**, **TOURMENTÉE**, **dépouillée**. (Lamart.)

— Violent, excessif dans le mouvement, la pantomime : **Des attitudes** **TOURMENTÉES**. **Un geste** **TOURMENTÉ**. **Pourquoi ces tours de force**, ces attitudes **TOURMENTÉES**? (Vitet.) **Le Milon de Puget est un peu** **TOURMENTÉ**, mais on ne peut nier que l'effet n'en soit saisissant. (V. Cousin.)

— Littér. Se dit d'un style violenté par une recherche exagérée de certains effets : **Cette jolie langue provençale, si remplie de délicatesse et si** **TOURMENTÉE** par la rime, ne fut pas probablement celle du peuple. (H. Beyle.)

— B.-arts. Qui a des inflexions trop nombreuses et trop diverses, qui manque de simplicité dans les lignes : **Un dessin** **TOURMENTÉ**. **Un Couleur** **TOURMENTÉ**, Couleur qui manque de simplicité soit dans le nombre des éléments mélangés, soit dans la quantité de couches superposées : **Une couleur** **TOURMENTÉE** manque toujours de transparence.

TOURMENTER v. a. ou tr. (tour-man-té — rad. **tourment**). Soumettre à des tourments, torturer : **Les bourreaux le** **TOURMENTERENT** jusqu'à la mort. **Ce qui flatte le plus les juges, c'est d'avoir des victimes à** **TOURMENTER**. (J.-J. Rouss.)

— Soumettre à de violentes douleurs physiques : **L'homme que** **TOURMENTENT** la faim et le froid n'est pas libre. (Mich. Chev.)

— Inquiéter, impatienter, soumettre à un tourment moral : **Les vieillards chagrins sont ceux que leur mémoire** **TOURMENTE**. (De Ségur.) **L'opinion s'éloigne de tout pouvoir qui la** **TOURMENTE**. (De Rouilly.) **La conscience est aujourd'hui une maladie qui ne** **TOURMENTE** personne. (Mme Ancelet.) **Ceux que l'avarice** **TOURMENTE** sont ordinairement vieux ou cacochymes. (Alibert.) **Les enfants** **TOURMENTENT** et persécutent tout ce qu'ils aiment. (J. Joubert.)

Mais à me **tourmenter** mon âme est trop subtile. RACINE.

— Exciter, animer, enflammer, pousser à l'action : **L'ambition le** **TOURMENTE**. Voyez comme en secret la nature fermente! Quel besoin d'enfanter sans cesse la **tourmente**! DELILLE.

Je sens parler en moi l'esprit de vérité; Une fièvre de feu me **tourmente** et m'inspire. DELPHINE GAY.

— Agiter violemment, secouer vivement : **Un vaisseau que la tempête** **TOURMENTE**. **Ce cheval** **TOURMENTE** son cavalier. **Il y a, dans les têtes bretonnes, quelque chose des vents qui** **TOURMENTENT** les rivages de notre péninsule. (Chateaub.)

— Interpréter d'une façon violente, forcée, peu naturelle : **Tourmenter un texte de loi pour défendre sa cause**.

— Absol. : **La satiété** **TOURMENTE** plus que la pauvreté. (Stobée.) **Si la solitude de la nature console, l'isolement, solitude de la société, TOURMENTE**. (Valéry.)

— **Tourmenter la vie de**, Rendre la vie pénible à : **Je suis las de** **TOURMENTER** MA VIE. (Volt.)

— **Tourmenter la nature**, Dénaturer les choses, les priver de leur physionomie naturelle :

Celui-là n'a jamais **tourmenté** la nature, Emmêlé son langage ou masqué sa figure. ANCELOT.

— Littér. Rendre affecté, alambiqué, peu naturel, par un travail excessif ou une recherche exagérée : **Tourmenter son style, ses pensées, ses expressions. Sédait par l'éclat d'une pensée brillante, Ovide la retourne en cent manières différentes; il la** **TOURMENTE**, en quelque sorte. (Geoffroy.)

— B.-arts. Travailler à l'excès, de façon à rendre le travail trop sensible : **Ce peintre** **TOURMENTE** ses tableaux, son dessin, sa couleur. **Il** **TOURMENTE** sa couleur. La froter après l'avoir posée sur le tableau.

— Techn. Déjeter, faire dévier de la forme plane : **L'humidité** **TOURMENTE** le bois.

Se **tourmenter** v. pr. S'agiter, se remuer

avec une sorte d'impatience : **Ce cheval se** **TOURMENTE** beaucoup. **C'est un homme qui se** **TOURMENTE**, qui est toujours en mouvement.

— Se donner du mal, travailler beaucoup : **Les savants se sont fort** **TOURMENTÉS** sur la différence des généalogies de Jésus-Christ. (Volt.) **L'homme se** **TOURMENTE** jusqu'à ce qu'il ait produit au dehors ce qui le travaille au dedans. (Lamart.)

Que d'orateurs guidés, dans un discours savant, Se **tourmentent** sans fin pour enfanter du vent! GILBERT.

— S'inquiéter, se donner du souci : **A me tant** **tourmenter** quel intérêt m'oblige? LA FONTAINE.

— S'inquiéter mutuellement : **Les hommes se** **TOURMENTENT** plus les uns les autres que la nature et la fortune ne les **tourmentent**. (Boiste.)

— Techn. En parlant d'une planche ou d'un ouvrage en planches, Se voiler, dévier de la forme plane : **Ce bois était vert, il s'est** **TOURMENTÉ**.

— **Syn.** **Tourmentier**, **molester**, **persécuter**, etc. **V.** **MOLESTER.**

TOURMENTEUR, **EUSE** s. (tour-man-teur, eu-ze — rad. **tourmenter**). Personne qui tourmente, qui donne du tourment.

— Fig. Objet qui inquiète, qui cause du tourment : **La mémoire est la** **TOURMENTEUSE** des jaloux. (V. Hugo.)

— s. m. Bourreau qui appliquait les condamnés ou les accusés à la torture.

— Agric. Sorte de herse dont on se sert pour remuer la terre et troubler la végétation des mauvaises herbes.

— Adjectiv. Qui tourmente : **Songes** **TOURMENTEURS**, cessez de m'effrayer. (L'abbé Prévost.) **Mme Swetchine nous apparaît bien telle qu'elle est, une âme** **TOURMENTEUSE** d'elle-même. (Ste-Beuve.)

TOURMENTEUX, **EUSE** adj. (tour-man-teux, eu-ze — rad. **tourmenter**). Sujet à la tourmente : **Des parages** **TOURMENTEUX**. Il Peu usité.

TOURMENTIN s. m. (tour-man-tain — rad. **tourmenter**). Mar. Petit foc, en très-forte toile, qu'on n'emploie que dans les gros temps.

— Ornith. Nom vulgaire du petit pétrel ou oiseau de tempête.

TOURMOUZ, ville du Turkestan indépendant (Boukharia), près du confluent de la rivière du même nom et du Djihoun, à 380 kilom. S.-E. de Boukhara. Vaste mosquée. Gengis-Kan s'en empara en 1221, après un siège de onze jours, et la détruisit de fond en comble.

TOURNA, ville forte de la Turquie d'Europe, en Bulgarie, à 3 kilom. O.-N.-O. de Nikopol, sur la rive gauche du Danube, un peu au-dessous de l'embouchure de l'Aluta; 5,000 hab. environ.

TOURNAGE s. m. (tour-na-je — rad. **tourner**). Techn. Action de tourner, de travailler au tour : **Le** **TOURNAGE** des bois. **Le** **TOURNAGE** des poteries.

— Mar. Cabillot, taquet sur lequel on tourne une manœuvre en sautoir, pour la tenir tendue.

— Encycl. Le **tournage** est une des nombreuses opérations qui constituent l'ajustage des pièces au sortir de la forge et de la fonderie. Il a pour but d'arrondir la forme extérieure des pièces pour les préparer à l'usage, au taraudage ou au filetage. Cette opération se fait à l'aide des tours à la main et des tours à chariot. Dans les premiers, appelés aussi **tours à crochet**, l'ouvrier tient et dirige lui-même l'outil, tandis que dans les seconds, dits encore **tours parallèles**, l'outil est maintenu et dirigé par des organes mécaniques. Pour tourner des roues d'engrenage, des volants, des plates-formes, des bandages, des roues de locomotive et de wagon, on fait usage de tours en l'air ou de tours à plateaux, dans lesquels l'outil travaille comme dans le tour parallèle. Les outils employés dans l'opération du **tournage** sont de deux sortes : 1^o ceux qui servent à dégrossir, dont le tranchant est plus ou moins arrondi; 2^o ceux qui servent à finir ou à planer, dont le tranchant est droit. Pour la fonte et pour les métaux, le tranchant est plat, et le biseau est d'autant moins aigu que le métal est plus dur. Pour le fer, le tranchant est plus aigu et un peu relevé. La vitesse des tours varie avec le diamètre des pièces et la nature du métal; elle est :

	Par seconde.
Pour la fonte grise, de . . .	0m,075
Pour la fonte blanche, de . . .	0m,090
Pour le fer, de	0m,150
Pour l'acier, de	0m,050
Pour le cuivre, de	0m,230

Le mouvement des tours se prend ordinairement sur des arbres qui font 80 tours par minute.

Quand on tourne le fer, on le rafraîchit avec un filet d'eau ou quelques gouttes d'huile; mais ce moyen ne s'emploie ni pour la fonte ni pour le cuivre.

TOURNAHAY interj. (tour-na-o — de **tourner** à haut). Vénér. Cri que l'on pousse quand les chiens retournent. Il On dit aussi **TOURNAU**.

TOURNAI, ville de Belgique. **V.** **TOURNAY**.

TOURNAILLER v. n. ou intr. (tour-na-llé; ll mil. — fréquent. de **tourner**). Fam. Aller de ci, de là, dans un espace très-restreint : **Vous ne faites que** **TOURNAILLER** autour de moi. **Que Dieu conserve ces bonnes dames qui s'en viennent, en** **TOURNAILLANT**, vous dire d'une voix douce : **Mon enfant, est-ce que Hoffmann ne t'a pas écrit?** (Champfleury.)

— v. a. ou tr. Tourner et retourner en divers sens et à plusieurs reprises : **TOURNAILLER sa moustache**. **TOURNAILLER une clef dans une serrure**.

TOURNAISIEN, **IENNE** s. et adj. (tour-nè-zi-ain, i-è-ne). Géogr. Habitant de Tournay; qui appartient à cette ville ou à ses habitants : **Les** **TOURNAISIENS**. **La population** **TOURNAISIENNE**.

TOURNAISIS, ancien petit pays de Belgique, dans la Flandre. Tournay en était le chef-lieu. Il est aujourd'hui enclavé dans les provinces du Hainaut et de la Flandre occidentale.

TOURNAN, ville de France (Seine-et-Marne), ch.-l. de cant., arrond. de Melun, sur le chemin de fer de Paris à Mulhouse, dans une jolie vallée arrosée par un petit ruisseau; pop. aggl., 1,483 hab. — pop. tot., 1,682 hab. Le bourg de Tournan est très-ancien; il paraît avoir dépendu, à une époque reculée, de l'abbaye de Faremoutiers, dont il renfermait une annexe. Son monastère, détruit au ix^e siècle, fut remplacé par un chapitre de chanoines, puis, au xiv^e siècle, par un prieuré de bénédictins, supprimé à la Révolution. L'église paroissiale, ancienne église du prieuré, date du xiii^e ou du xiv^e siècle. Aux environs de Tournan se voient les châteaux de Combreaux et de Vignoles, agréablement situés.

TOURNANT, **ANTE** adj. (tour-nan, ante — rad. **tourner**). Qui tourne; qui est disposé pour pouvoir tourner : **Un pont** **TOURNANT**. **La cage** **TOURNANTE** de l'écluse est un cercle vicieux. (Toussent.)

— Qui fait un détour, qui revient sur lui-même : **Le soleil n'était pas encore levé, lorsqu'il entra dans l'allée** **TOURNANTE** et **ombragée** de la villa. (G. Sand.)

— Fusil tournant, Fusil à deux canons mobiles, qu'on peut amener tour à tour devant la charge.

— Art milit. **Mouvement tournant**, Mouvement d'une troupe qui décrit un circuit.

— Superst. **Tables tournantes**, Tables qu'on prétendait faire tourner par certaines influences mystérieuses, et par lesquelles on prétendait même se mettre en rapport avec les esprits : **Des populations entières se sont converties aux** **TABLES** **TOURNANTES**. (H. Rigault.) **Les** **TABLES** **TOURNANTES** ont abouti au spiritisme. (L. Jourdan.)

— s. m. Endroit où un objet quelconque prend subitement une autre direction : **Le** **TOURNANT** d'un chemin, d'un boulevard, d'une rue, d'un ruisseau. **Les vendangeurs et les vendangeuses d'Itri ou de Fondi dansent au** **TOURNANT** des chemins. (Lamart.) **Tout à coup un grand rocher pyramidal, aiguë et hardi comme une flèche de cathédrale, apparaît à un** **TOURNANT** du chemin. (V. Hugo.)

Tous deux, par un cas surprenant, Se rencontrent en un **tournant**.

LA FONTAINE.

— Espace ménagé pour faire tourner les voitures : **Il n'y a pas assez de** **TOURNANT**.

— Endroit où une eau courante tourbillonne : **Cette rivière a des** **TOURNANTS** dangereux.

— Fig. Moyen détourné : **Il a fallu prendre un** **TOURNANT** pour en venir à bout.

— Prendre le tournant, Choisir le lieu et le temps pour faire tourner une voiture : **Le cocher prit mal le** **TOURNANT** et nous accrocha.

— Point. Partie sensible d'un contour, qu'on rend ordinairement par des plans de couleurs non fondus.

— Turf. Endroit de la piste où les chevaux tournent, changent de direction.

— Navig. fluv. Lieu à pivot sur lequel les bateliers font passer une amarre, pour remorquer leur bateau, en suivant les détours d'une rivière.

— Eaux et for. Arbre occupant le sommet d'un angle, sur les limites d'une coupe.

— Techn. Roue motrice de moulin à eau : **Un moulin à deux** **TOURNANTS**. Sur le pont s'élèvent les hautes constructions d'un moulin à plusieurs **TOURNANTS**. (Balz.)

— s. f. Pyrotechn. Fusée qui s'élève en tournant.

TOURNASSAGE s. m. (tour-na-sa-je — rad. **tourner**). Techn. Action de tournasser les poteries, de les travailler sur le tour, après les avoir ébauchées. Il On dit quelquefois **TOURNASSER**.

TOURNASSER v. a. ou tr. (tour-na-sé — rad. **tourner**). Techn. Façonner sur le tour, en parlant des poteries préalablement ébauchées : **Les pâtes de porcelaine présentent souvent une épaisseur telle qu'on a peine à distinguer sur l'ébauche la pièce qu'on veut fabriquer; c'est en les** **TOURNASSANT** qu'on fait sortir la pièce de l'ébauche. (Maigne.) Il On dit quelquefois **TOURNASSER**.

TOURNASSEUR s. m. (tour-na-seur — rad.

ournasser). Techn. Ouvrier qui tournasse des poteries. Il On dit quelquefois **TOURNASSEUR**.

TOURNASSIN s. m. (tour-na-sain — rad. **ournasser**). Techn. Nom générique des outils au moyen desquels on tournasse les pièces de poterie. Il On dit quelquefois **TOURNASIN**.

TOURNASSINE s. f. (tour-na-si-ne — rad. **ournasser**). Techn. Masse de terre placée sur le tour, pour y être façonnée. Il On dit quelquefois **TOURNASINE**.

TOURNASSURE s. f. (tour-na-su-re — rad. **ournasser**). Techn. Fragments ou copeaux de pâte que l'on détache des pièces ébauchées par l'opération du tournassage : **Le mélange des** **TOURNASSURES** avec des pâtes neuves constitue des pâtes qui présentent toutes les meilleures qualités comme facilité de travail, régularité de cuisson, etc. (Salvetat.) Il On dit quelquefois **TOURNASSURE**.

TOURNAU interj. (tour-rô). **V.** **TOURNAHAY**.

TOURNAVOIS ou **TOURNOVO**, ville de la Turquie d'Asie (Janina), sur la Xeraji, à 19 kilom. N.-O. de Larisse; 6,000 hab. Evêché grec. Fabriques d'étoffes légères de soie et de coton, très-renommées dans la Turquie sous le nom d'aladjeats, et connues dans le commerce européen sous le nom de bourres de Grèce.

TOURNAY ou **TOURNAI**, en flamand *Doornick*, anciennement *Turnacum* ou *Turris Nerviorum*, ville de Belgique (Hainaut), ch.-l. d'arrondissement, sur l'Escaut, qui la divise en deux parties inégales réunies par plusieurs ponts, à 68 kilom. S.-O. de Bruxelles, à 40 kilom. de Mons, à 24 kilom. O. de Lille; par 50° 36' de latit. N. et 19° 3' de longit. E.; 31,083 hab. Evêché suffragant de Malines, fondé en 484. Séminaire, bibliothèque. Tribunal et chambre de commerce. Tournay est principalement renommé pour sa fabrique de tapis et pour la bonneterie. Ses tapis sont exportés dans le monde entier, sous le nom de tapis de Bruxelles. La manufacture royale, la plus importante de la ville, a introduit dans le pays une fabrication anglaise, celle des tapis imprimés sur chaîne. La filature de laine et l'industrie linière occupent un assez grand nombre d'ouvriers. La fabrication des tissus nouveaux en laine, soie et coton se développe d'une manière remarquable. Il faut aussi tenir compte de la fabrication de la porcelaine et de la faïence. Le canton de Tournay fait une exportation considérable de chaux en France.

Le canal de l'Escaut divise Tournay en deux parties; la partie occidentale, qui s'élève en amphithéâtre depuis le quai de l'Escaut, est le quartier le plus animé. Les quais, larges et plantés d'arbres, offrent d'agréables promenades. Bien que Tournay n'ait plus autant d'importance qu'au commencement du xvi^e siècle, il est encore une des plus intéressantes villes de la Belgique, grâce à ses monuments que nous allons décrire, et dont le plus remarquable est la cathédrale Notre-Dame. « Cette vaste et splendide église est, dit M. J.-A. Du Pays, le plus beau monument d'architecture romane que possède la Belgique. On pense que c'est au xi^e siècle, vers 1030, que commença la reconstruction de l'église actuelle, l'ancienne ayant été détruite par les Normands. La nef et les transepts seraient du xi^e siècle, les portails latéraux de la seconde moitié du xii^e, le chœur ogival de la seconde moitié du xiii^e. La nef centrale, d'abord couverte d'un plafond, n'a été voûtée qu'en 1777. L'église est en croix grecque; le vaisseau est divisé en trois nefs. La longueur est de 124 mètres. La hauteur du chœur est de 33 mètres; la largeur est de 27 mètres et de 69 mètres aux transepts. La nef centrale a ses arcades en fer à cheval, qui reposent sur des piliers courts et trapus. Au-dessus de ces arcades du rez-de-chaussée est un second rang d'arcades également en fer à cheval et formant une galerie qui règne au-dessus des collatéraux. Les arcades de cette galerie supportent à leur tour les arcades plein cintre d'une seconde galerie plus basse, ou triforium, surmontée elle-même de fenêtres plein cintre. Le bas-côté de droite, dans le principe destiné aux hommes, est plus large et plus haut que celui de gauche. Les transepts terminés par des absides sont, avec leur ceinture de colonnes, la partie la plus majestueuse de l'église. A cause de leur caractère byzantin, quelques auteurs considèrent ces transepts comme la partie la plus ancienne de l'église. Les colonnes, au lieu d'être trapues comme les piliers de la nef, sont très-élancées au rez-de-chaussée, plus courtes à la galerie supérieure, et les arcades, au lieu d'être en fer à cheval, sont ici à cintre surbaissé. Au-dessus de la seconde galerie est un triforium, et au-dessus de celui-ci la claire-voie, où les fenêtres sont séparées par des nervures d'une grande saillie, qui convergent vers un arc ogival. La grande arcade qui encadre l'abside était primitivement semi-circulaire et a été ainsi modifiée lors de la construction du nouveau chœur au xiii^e siècle, afin de la raccorder avec l'arcade d'entrée de ses collatéraux. Chaque transept est composé : 1^o d'une abside; 2^o d'une travée à laquelle les faces opposées de deux clochers servent de parois; 3^o d'une troisième division qui sert, à l'E., d'entrée aux collatéraux du chœur, à l'O. de sortie aux collatéraux de la nef. Au centre des transepts

s'élève, à la hauteur de 45m, 50, une lanterne carrée, couverte d'une voûte qui supporte le clocher central. Quatre autres tours plus élancées s'élèvent aux angles des transepts. Le chœur, avec la légèreté aérienne de ses colonnettes élancées et de ses grandes croisées ogivales (aux verrières modernes, par Capronnier), par où ruisselle le jour, forme un heureux contraste avec la sévérité de la nef romane qui lui sert d'introduction et comme de repoussoir. Les deux styles, purs de tout mélange, sont ici en présence et sont d'autant plus curieux à étudier dans leur opposition, qu'ils sont des modèles parfaits de deux formes de l'art du moyen âge, parvenues à leur point culminant. La nef romane, sombre, austère et froide, sent le cloître; l'architecture du chœur, où éclatent toutes les hardiesses du style ogival du XIII^e siècle, atteste que ce ne sont plus, comme jadis, les moines seulement qui dessinent les églises, mais que les gens des communes, les francs-maçons, rivalisent de glorieuses et libres inventions. « L'admirable vaisseau du chœur de Notre-Dame égale en étendue et en hardiesse de construction le chœur de la cathédrale de Cologne... Lorsqu'on la bâtit, on forma le projet (comme l'attestent les pierres d'attente, les commencements de voûtes ogivales dans les toitures à l'attache du chœur) de reconstruire l'église entière dans le style ogival et de sacrifier ainsi au goût nouveau les superbes nefs et transepts de style roman. »

Le jubé, en marbre blanc et noir, placé en avant-corps à l'entrée du chœur, forme un portique percé de trois arcades plein cintre, dont les archivoltes recombent sur des colonnes de marbre de couleur. Il fut élevé en 1566 par Corneille de Vriendt ou Floris (l'architecte de l'hôtel de ville d'Anvers), aidé, pour les fines sculptures qui le décorent, du ciseau de son frère. Au-dessus du jubé est un *Saint Michel terrassant le démon*, figures en bronze exécutées par Lecreux, artiste tournaisien.

À gauche du maître-autel est une chaise de saint Eleuthère (évêque de Tournay au VI^e siècle), remarquable travail d'orfèvrerie portant la date de 1247. Une autre chaise gothique est, dit-on, celle de sainte Ursule. Outre ses anciennes verrières, le chœur a perdu ses belles stalles du XV^e siècle. Au-dessus des stalles actuelles, on voit des peintures en grisaille, peu en harmonie avec le style sévère de ce magnifique édifice. Les peintures dignes d'être remarquées sont : à gauche, dans la nef latérale, un *Purgatoire*, de Rubens, tableau d'une bonne couleur, mais altéré par les restaurations; dans une chapelle derrière le chœur, un *Christ couronné d'épines*, attribué à Quentin Metsys; à droite, dans une chapelle avant les transepts, un *Crucifixe*, de Jordaens; la *Vierge fait la moue*, la *Madeleine grimace la douleur*; on remarque aussi un tableau de L. Gallait, *Jésus-Christ guérissant les aveugles*. On conserve dans la sacristie quelques ornements curieux.

La façade, d'un style bâtarde, est peu en rapport avec les beautés architecturales de l'intérieur. Deux tourelles romanes nues, à toiture d'ardoise, encadrent un pignon central. L'église est dominée par cinq clochers sur l'âge desquels on varie d'opinion. A droite de la cathédrale s'élève le beffroi, tour carrée, flanquée aux angles de contre-forts. La partie inférieure paraît remonter au XIII^e siècle; la flèche est une addition moderne. L'église Saint-Quentin, dont la façade offre un des types les plus élégants du style de transition, doit son origine à un temple bâti au VI^e siècle par saint Eloi et détruit par les Normands en 882. L'église Saint-Brice, défigurée par de nombreux remaniements et surmontée d'un lourd clocher, est ornée d'un tableau de Van Oost (*Descente de croix*). Le tombeau de Childéric a été découvert en face du porche septentrional de cette église. Signalons encore, parmi les édifices religieux, l'église Saint-Piat, édifice très-ancien où l'ogive a été, en plusieurs endroits, substituée au plein cintre, et l'église Saint-Jacques, bâtie au XIII^e siècle et présentant dans son architecture quelques particularités intéressantes. On remarque, en outre, à Tournay, quelques maisons des XIII^e et XIV^e siècles; le beffroi, grosse tour carrée flanquée de contre-forts, et dont la construction remonte au XIII^e siècle; une flèche moderne surmonte l'édifice, qui a subi en 1852 une sérieuse restauration; l'hôtel de ville, qui occupe les bâtiments construits au XVII^e siècle pour le prieur de l'abbaye de Saint-Martin, et qui sont les seuls restes de cette célèbre abbaye; le musée, collection de tableaux récemment formée; la place du Parc, à l'entrée de laquelle se voit une rotonde à colonnes, servant de salle de concert; la citadelle, reconstruite depuis 1794 sur le plan de celle d'Anvers et située sur une hauteur qui domine la ville au S.; le jardin botanique, etc.

On a beaucoup contesté l'opinion des antiquaires qui ont voulu établir que Tournay était l'ancienne capitale des Nerviens (*civitas Nerviorum*), avant la conquête de Jules César. Toujours est-il que c'est une ville très-ancienne; ce fait est attesté par des médailles gauloises, avec la légende *Durnacos*, et les restes d'un cimetière romain. L'Évangile y fut prêché vers le milieu du III^e siècle par saint Piat, de Ravenne. Deux siècles plus

tard, les chefs francs y avaient un palais et un atelier monétaire. « Selon la tradition, dit M. Du Pays, ce palais aurait été situé sur la rive droite, près de l'église de Saint-Brice. C'est là que, en démolissant de vieilles maisons, on découvrit en 1653 le tombeau de Childéric, qui mourut ici en 481. On y trouva : une agrafe d'or et un sac de cuir pourri contenant une centaine de médailles d'or; puis deux cents médailles d'argent, deux têtes de mort et quelques os, des dents, la mâchoire d'un cheval et un fer à peu près intact; ensuite, dans un espace d'environ 5 pieds carrés, une épée dont la lame, quand on la leva, tomba en plusieurs morceaux; diverses parcelles d'or qui servaient d'ornement au baudrier et au fourreau de l'épée, etc.; le fer d'une hache et celui d'un javelot rongés par la rouille; une petite tête de bouc en or émaillé; un grand nombre d'abeilles d'or et d'émail; une petite boule en cristal; enfin un anneau d'or portant un grand cachet avec la figure de Childéric et ces mots gravés autour : *CAULDARI REGIS*. Tous ces objets précieux furent donnés à Louis XIV; ils furent déposés à la Bibliothèque royale de Paris, où une partie a été volée il y a quelques années. Tournay servit de refuge à Chilpéric et à Frédégonde. Il fut saccagé de fond en comble en 882 par les Normands. Jusqu'à Philippe-Auguste, la ville occupait seulement la rive gauche. Ce fut lui qui, en lui octroyant une charte de commune, réunit à Tournay, en 1187, le bourg Saint-Brice et son église. De 1251 à 1295, Tournay prit un grand développement. »

En 1295, Philippe le Bel accorda aux habitants de Tournay l'autorisation d'entourer leur ville de murailles; cette enceinte existe encore en partie aujourd'hui. Tournay eut beaucoup à souffrir des guerres entre la France et l'Angleterre. Henri VIII et Charles-Quint s'en rendirent maîtres; François I^{er} la posséda quelque temps; mais le traité de Cambrai (1529) l'incorpora au royaume des Pays-Bas. En 1581, le prince de Parme assiégea Tournay, qui ne se rendit qu'après une vigoureuse résistance. En 1566, les réformés en chassèrent le clergé et pillèrent les églises. Maître de la ville en 1667, Louis XIV la reconstruisit en partie et l'entoura de fortifications. Les alliés s'en emparèrent en 1708, mais la bataille de Fontenoy la soumit de nouveau aux Français. Louis XV la fit démanteler; le traité d'Aix-la-Chapelle la rendit aux Autrichiens. L'armée républicaine s'empara de Tournay en 1792. Pichegru y entra en 1794. En 1863, on a démoli l'enceinte de la ville, et en 1868 la citadelle a été mise hors d'état de défense.

Tournay a vu naître les historiens Joseph de La Barre et Jean Cousin et le jurisconsulte Vendelin.

TOURNAY (SIÈGE DE). Peu de villes ont eu le triste honneur de subir autant de sièges que Tournay. Dès l'an 438, nous la voyons emportée d'assaut et saccagée par Clodion, qui venait de battre les troupes romaines chargées de protéger la Belgique.

L'an 1340, Édouard III, roi d'Angleterre, se présenta devant Tournay après sa victoire navale de l'Écluse. Il amenait avec lui une armée formidable de 120,000 hommes, et fier de ces forces écrasantes, il comptait ne rencontrer aucun obstacle. Mais Golemar Du Fay, gouverneur de la ville, était un homme intrépide qui comptait bien opposer la plus opiniâtre résistance; il avait pour lui, d'ailleurs, l'esprit des habitants, la confiance de la garnison, et l'élite de la chevalerie française s'était jetée dans la place pour le soutenir. Bientôt Philippe VI, roi de France, parut en personne devant Tournay, afin de relever encore par sa présence le courage de ses soldats, et établit son armée entre Lille et Douai. Des les premières attaques, Édouard reconnut la témérité de son entreprise. Il envoya alors au roi de France un cartel pour lui proposer de vider leur querelle dans un combat singulier, ou de cent contre cent, ou dans une bataille générale. Sa lettre de défi portait pour suscription : *A Philippe de Valois*, sans autre titre. A cette insolente provocation, le roi répondit : « On a apporté à notre camp une lettre adressée à Philippe de Valois, en laquelle lettre étoient contenues plusieurs requêtes que vous faites audit Philippe de Valois. Comme elle n'est pas pour nous, nous n'y répondrons point; mais nous sevrans de l'occasion de votre hérald pour vous dire que vous êtes notre homme; qu'en nous attaquant et en soulevant les villes de Flandre contre leur comte et contre nous, leur souverain et le vôtre, vous faites acte de rébellion, de parjure et de félonie, et qu'avec l'aide de Dieu nous espérons de vous soumettre et de vous punir. »

Donné sous les camps, près de la prière de Saint-Adrew, sous le scel de notre secret, le 30^e jour de joy, l'an de grace 1340. Signé *Philippe de Valois, roi de France*. »

Édouard, voyant que les moyens d'intimidation restaient sans effet, et se trouvant placé entre une ville forte bien défendue et une armée imposante, s'empressa de négocier une trêve qui amena la levée du siège.

Henri VIII se présenta devant Tournay en 1513 pour en former le siège, après avoir pris et presque détruit de fond en comble la malheureuse ville de Théroouanne. Le comte d'Angoulême, qui commandait les troupes fran-

çaises dans le pays au nom de Louis XII, fit offrir des renforts aux habitants de Tournay, qui lui répondirent : « Tournay n'a jamais tourné et encore ne tournera. Si les Anglais viennent, ils trouveront à qui parler. » Leur conduite ne tarda pas à démentir ce mauvais et présomptueux jeu de mots. Quand ils virent l'armée anglaise devant leurs murs, ils se rappelèrent et redoutèrent le triste sort de Théroouanne, et, après huit jours de siège seulement, ils offrirent de se rendre. Grâce à la promptitude de leur soumission, ils obtinrent du vainqueur des conditions avantageuses. En entrant triomphant dans la ville, Henri aperçut sur une des portes cette orgueilleuse inscription, toute, d'ailleurs, dans les goûts de l'époque : « Tu n'as jamais perdu ta virginité. » Comme ces mots n'effrayaient plus de sens, ils furent effacés.

Le 1^{er} octobre 1581, le prince de Parme investit Tournay avec une armée espagnole. La garnison était faible, et les bourgeois, à défaut de soldats, se virent obligés de faire le service. Ils se défendirent vaillamment; mais la supériorité de l'attaque éclatait visiblement de jour en jour. C'est dans cette circonstance critique que s'immortalisa la princesse d'Épinoy, femme du gouverneur. Sans cesse au milieu des assiégés, prenant part à tous les travaux, à tous les dangers, elle soutenait, ranimait l'ardeur de la garnison et des habitants aussi bien par ses exemples que par ses paroles. Bientôt, malgré tant de dévouement, la brèche fut assez large pour livrer passage aux assaillants, et le général espagnol ordonna l'assaut. C'est alors que la princesse se fit remarquer entre tous les combattants par son intrépidité. Volant sans pâlir au-devant des périls et de la mort : « C'est moi, criait-elle à ses soldats, c'est la femme de votre gouverneur, qui marche à votre tête et brave la mort pour le salut de la patrie. Suivez mon exemple; je quitterai plutôt la vie que la brèche ! » Elle se précipita alors au plus épais de la mêlée et reçut une blessure au bras; mais la vue de son sang qui coule ne fait que l'animer davantage; comme une lionne furieuse, elle semble bondir sur les ennemis et disperse tout devant elle. Un hérosisme électrisa les assiégés, qui, à leur tour, s'élançant contre les Espagnols, les firent reculer sous ce terrible choc. Le prince de Parme se vit donc contraint de faire sonner la retraite, après avoir perdu beaucoup de monde. Mais ces prodiges de valeur, ces exploits à la Jeanne d'Arc ne pouvaient pas se renouveler et se soutenir plus longtemps; les Tournaisiens, voyant leur petit nombre décroître sans cesse et perdant tout espoir d'être secourus, se résignèrent à capituler après deux mois de la plus vaillante résistance. Le 29 novembre, la garnison sortit de la ville avec armes et bagages, et l'intrépide princesse quitta elle-même Tournay, ayant encore son bras en écharpe, aux acclamations enthousiastes de la chevaleresque armée espagnole, et en quelque sorte dans l'appareil du triomphe.

En 1667, Louis XIV, ayant entrepris la conquête de la Flandre à la tête d'une armée de 35,000 hommes que commandait Turenne, parut devant Tournay après avoir soumis en passant un grand nombre d'autres places fortes. La ville fut attaquée si vigoureusement qu'elle dut se rendre dès le lendemain de l'ouverture de la tranchée. La garnison s'était réfugiée dans la citadelle, mais le jour suivant elle se donna également les armes. Louis XV mit à son tour le siège devant Tournay au commencement de la campagne de 1745; la ville se défendit courageusement jusqu'à la nouvelle de la bataille de Fontenoy. Désespérant d'opposer une plus longue résistance, Tournay ouvrit ses portes au vainqueur. La garnison, forte de onze bataillons et d'un régiment de cavalerie, chercha aussi un refuge dans la citadelle et dut encore capituler quelques jours plus tard. En 1792, après la bataille de Jemmapes, le général français La Bourdonnaye entra dans Tournay (8 novembre), où il fut accueilli avec de grandes démonstrations de joie par les habitants, heureux d'être affranchis de la domination autrichienne; mais les revers éprouvés par Dumouriez en Belgique changèrent la face des événements; l'avant-garde des Autrichiens, suivant le mouvement rétrograde de l'armée française, entra dans Tournay le 30 avril 1793.

Au commencement de la campagne de 1794, Pichegru tenta vainement à plusieurs reprises de s'approcher de Tournay et d'en faire le siège régulier; il se heurta constamment contre des forces supérieures. Cependant, lorsqu'il eut vaincu plusieurs fois les impériaux et que le général Jourdan les eut battus lui-même à Fleurus, l'ennemi dut évacuer Tournay, qui tomba ainsi sans coup férir en notre pouvoir. Ce résultat frappa l'esprit de nos généraux; ils reconnurent que ce n'est point en faisant égorger des masses d'hommes devant des places fortes que l'on arrive à soumettre un pays, mais en battant ses adversaires en rase campagne et par d'habiles combinaisons. Cette campagne suffit pour ouvrir les yeux des généraux intelligents sur les vices de l'ancienne tactique; qui commençait par former des sièges et faisait massacrer tant de monde dans les tranchées. Une place bien fortifiée est imprenable, quand elle est de plus protégée par une bonne armée de campagne; mais il n'y

a pas de citadelle qui puisse tenir quand elle est abandonnée à ses propres forces. Le roi de Prusse comprit seul alors le danger qui allait résulter pour la coalition de cette nouvelle manière de faire la guerre. « Il est impossible, écrivait-il en 1794 à l'empereur d'Autriche, de sauver votre territoire de l'invasion; les Français ont des armées toujours renaissantes. Et, ne vous y trompez pas, leurs généraux ont une bonne tactique qui déconcerte la nôtre et qui la met toujours en défaut. » On ne dirait plus cela aujourd'hui.

TOURNAY, bourg et commune de France (Hautes-Pyrénées), ch.-l. de cant., arrond. de Tarbes, sur l'Arros; pop. aggl., 1,048 hab. — pop. tot., 1,357 hab.

TOURNE s. f. (tour-ne — de *tourner*). Jeux. Position du joueur de mail qui a passé la ligne des ais, vis-à-vis du tambour : *Être en TOURNE*.

— Techn. Opération qui succède au pétrissage, et qui consiste à diviser et façonner la pâte, suivant la grosseur et la forme des pains que l'on veut obtenir.

— Echin. Etoile de mer.

TOURNE (LA), village de Suisse, cant. et à 12 kilom. de Neuchâtel, au pied de la montagne de son nom, sur laquelle on jouit d'une vue magnifique, et qui offre des grottes et des stalactites.

TOURNÉ, ÉB (tour-né) part. passé du v. Tourner. Mû en rond : *La broche était TOURNÉE par un chien*.

— Dirigé, situé, faisant face : *Il était TOURNÉ vers la mer. Elle laissa échapper quelques larmes de ses beaux yeux TOURNÉS vers le ciel.* (Fr. Soulié.) *On n'assistait au soleil, le dos appuyé contre un mur, la tête TOURNÉE vers la pleine mer.* (Chateaub.)

— Appliqué par un changement d'action : *La force qui peut être TOURNÉE contre les libertés publiques, c'est l'armée.* (Vacherot.)

— Travaillé au tour : *Du bois, de l'ivoire TOURNÉ*.

— Fait, construit : *Un habit mal TOURNÉ. Un jeune homme bien TOURNÉ. Il a les jambes bien TOURNÉES.* (La Bruy.)

Je n'en voyais aucun tourné comme les nôtres.

REGNARD.

C'est aux gens mal tournés, c'est aux amants vulgaires

À brûler constamment pour des beautés sévères.

MOLIÈRE.

« Dit, écrit, rédigé : *Un compliment bien TOURNÉ. Un discours bien TOURNÉ. Des vers bien TOURNÉS. Voici une lettre de mon maître, dans laquelle il y a une déclaration d'amour des mieux TOURNÉS; aussi y ai-je mis la main.* (Le Sage.) *Je ne veux que ces seules paroles-là dans le billet, mais TOURNÉES à la mode, bien arrangées comme il faut.* (Mol.) *Le compliment est un éloge flatteur, TOURNÉ avec esprit, mais peu conforme à la vérité.* (E. Vergrinaud.)

Je n'ai jamais ouï de vers si bien tournés.

MOLIÈRE.

— Voyant les choses d'une certaine façon : *Vous avez l'esprit bien TOURNÉ. C'est un esprit mal TOURNÉ. Les sophistes ont l'esprit TOURNÉ de telle manière qu'ils voient tout renversé.* (Gratry.)

Un taureau qui rumine, une chèvre qui broute
Ont l'esprit mieux tourné que n'a l'homme ? — Oul,

— Sans doute.

BOILEAU.

— Porté, dirigé : *Qu'un homme du caractère de Catilina aurait porté loin la vertu, s'il eût été TOURNÉ au bien!* (Vauven.)

— Corrompu, gâté, altéré : *Vin TOURNÉ. Lait TOURNÉ.*

— Feuillelet tourné, Verso d'un feuillelet : *Ce passage se trouve au FEUILLET 37 TOURNÉ.*

« Vieille loc.

— Sang tourné, Sang dénaturé par l'effet d'une violente émotion.

— Œil tourné, Œil qui montre le blanc et dont la pupille est cachée :

On me porta dans un logis voisin,

Les yeux tournés et plus froid que ma pièce.

VOLTAIRE.

— Tête tournée, Personne devenue folle : *C'est une TÊTE TOURNÉE.* (Alex. Dum.) « *Avoir la tête tournée de quelqu'un.* En être épris : *Léonce a toujours LA TÊTE TOURNÉE d'elle.* (Mme de Staël.) « Inus.

— Être tourné à, Avoir le nez tourné à, Avoir des dispositions pour, être enclin à : *Il n'est guère TOURNÉ à la dévotion. AVOIR LE NEZ TOURNÉ à la friandise. Je n'ai pas LE NEZ TOURNÉ à être prophète en mon pays.* (Volt.)

— Tourné en, Changé en : *Les désirs TOURNÉS en habitudes se nomment passions.* (Condill.)

— Avoir le dos tourné, Venir de partir : *A peine AVAIT-IL LE DOS TOURNÉ que sa femme arriva.*

— Blas. Se dit d'un croissant et d'un fer à cheval dont la partie concave regarde le flanc dextre de l'écu.

— Liturg. Église bien tournée, mal tournée, Église située, non située comme les églises doivent l'être d'après les canons, c'est-à-dire le sanctuaire à l'orient : L'ÉGLISE de Sainte-Clotilde est MAL TOURNÉE. Notre-Dame est une ÉGLISE BIEN TOURNÉE.

— Agric. Se dit des fruits qui commencent à prendre la couleur qu'ils doivent avoir à l'état de maturité : *Des raisins à peine tournés*.

TOURNE-À-GAUCHE s. m. Techn. Double levier transversal qui sert à faire virer une tige sur elle-même à l'aide des deux mains, la résistance étant placée au milieu et chaque main à l'une des extrémités : *Le tourne-à-gauche est mal nommé, car il tourne à droite aussi bien qu'à gauche.* (Maigne.) || Outil avec lequel on courbe en sens contraire les dents d'une scie, pour lui donner du pas. || Levier à œil, qui sert à faire tourner certains outils. || Outil en crochet qui saisit le gouvernail d'un paquet de verges, et permet au forgeron de le faire virer à volonté. || Espèce de tenaille de bois avec laquelle le forgeron peut saisir et tenir fortement de grosses pièces de divers diamètres. || Pl. **TOURNE-À-GAUCHE**.

— **Encycl.** Le *tourne-à-gauche* est un outil dont se servent les forgerons et les ajusteurs. Les premiers l'emploient pour tenir l'extrémité des grosses pièces cylindriques et autres qui ont besoin d'être battues sur l'enclume dans différents sens. Dans ce cas, cet outil se compose de deux leviers en bois superposés à l'une de leurs extrémités et réunis en cet endroit par deux boulons. L'espace compris entre ces derniers, dans le sens transversal et perpendiculaire à leur direction, est percé d'un trou dont le diamètre est assez grand pour permettre l'usage de l'outil pour un grand nombre de diamètres. Ce vide est pris naturellement moitié sur l'un des leviers, moitié sur l'autre. Lorsque le diamètre dépasse la limite adoptée, on éloigne l'une de l'autre les parties en contact en desserrant les boulons; alors ce sont les angles des demi-trous de chaque levier qui appuient contre la pièce et la pincement assez fortement pour permettre de la faire tourner dans tous les sens.

Le *tourne-à-gauche* des ajusteurs est un outil dont ils se servent pour imprimer un mouvement de rotation au taraud qui doit tracer le pas de vis dans un trou cylindrique ou conique. Il se compose d'une longue tige en fer dont le milieu aplati est percé d'un trou carré dans lequel entre la tête du taraud. Pour le manœuvrer, l'ouvrier prend les extrémités de ce levier de chaque main et lui donne un mouvement de rotation de droite à gauche, ou de gauche à droite, suivant le cas, en faisant passer simultanément chaque poignée d'une main dans l'autre.

TOURNEBRIDE s. m. (tour-ne-bri-de — de *tourner*, et de *bride*). Sorte d'hôtellerie établie près d'un château ou d'une maison de campagne, pour recevoir les domestiques et les chevaux des étrangers qui viennent en visite.

TOURNEBROCHE s. m. (tour-ne-bro-che — de *tourner*, et de *broche*). Machine destinée à mettre une broche en mouvement : **TOURNEBROCHE à poids**. **TOURNEBROCHE à ressort**. *Je leur fis voir mon pot-au-feu économique, ma coquille à rôtir, mon TOURNEBROCHE à pendule et mon vaporisateur.* (Brill-Sav.)

— Petit garçon qui tourne une broche.

— Chien d'une espèce particulière, qu'on met dans une roue, pour lui faire tourner la broche :

Tournebroches, par lui rendus communs en France, Y font un corps à part.

LA FONTAINE.

— **Encycl.** Avant de donner la description du *tournebroche*, nous devons faire connaître son histoire. Nous ne savons point comment les anciens imprimaient un mouvement circulaire à leurs broches, si tant est qu'ils eussent des broches; mais des monuments précieux qui sont restés du moyen âge nous ont fait connaître une énorme machine qui remplissait les fonctions de notre *tournebroche*.

Tout le monde sait que les cheminées seigneuriales étaient immenses; on y allumait des feux capables de faire rôtir un bœuf, et comme les nobles, dans ce temps-là, ne faisaient que rarement la chasse au menu gibier, les grosses pièces faisaient les frais de la cuisine. Les arts mécaniques étaient alors fort arriérés; voici de quoi se composait le *tournebroche*: en dehors de la salle, et ordinairement dans une cour intérieure, se trouvait une roue mue par des paysans. A son centre était un arbre qui traversait la muraille et venait communiquer le mouvement circulaire à la broche à l'aide de ficelles, de cordes ou de courroies. Il existait plusieurs spécimens de ces sortes de *tournebroches*, et, pour notre part, nous en avons rencontré d'assez ingénieusement montés.

Vers le xvi^e siècle, ou même peut-être avant, la mécanique fut employée à faire tourner les broches; mais nous devons avouer qu'il ne nous est resté aucun spécimen des machines employées à cette époque.

Le *tournebroche* a les plus grands rapports avec une horloge, puisqu'il est mû par un poids ou par un ressort. Seulement, dans le *tournebroche*, le modérateur, au lieu d'être un balancier, est un volant.

Voici comment sont construits les *tournebroches* les plus ordinaires. Le poids, force motrice, suspendu à une corde, correspond à l'instrument par des poulies. La corde qui

le supporte s'enroule quinze ou vingt fois autour d'un tambour qu'elle fait tourner en se dévidant. Le tambour, en tournant avec une excessive lenteur, communique son mouvement circulaire à des engrenages. A la partie supérieure de l'instrument se trouve une tige perpendiculaire munie d'une vis sans fin, que met en mouvement la roue de rencontre; la tige est surmontée d'un volant horizontal qui sert à modérer le mouvement des roues et à le réduire à la vitesse nécessaire pour donner à la broche celle qui convient. On a adopté ce système de volant par la raison que chaque dent de la roue de rencontre fait faire un tour entier au volant; mais comme ce dernier tourne fort vite, on est souvent obligé de remonter le *tournebroche* avant que la pièce soit rôtie. Un autre inconvénient de ce système, c'est d'exiger un poids considérable pour vaincre le frottement qui a lieu entre les dents de la dernière roue et la vis du volant.

De nos jours, on fabrique des *tournebroches* à ressort gros comme les deux poings et qui peuvent très-facilement faire tourner une poule, mais qui se trouvent bien souvent faibles pour les grosses pièces.

— *Tournebroche à air chaud*. Le *tournebroche* à air chaud a été employé assez communément dans nos départements du Midi; mais il a été délaissé depuis une trentaine d'années. Un essieu tombe perpendiculairement sur le milieu de la cheminée, c'est-à-dire sur le lieu où le feu doit être allumé. Tout autour de cet essieu s'enroule une plaque de tôle en hélice et faisant deux ou trois tours complets. Le mouvement ascendant de l'air chaud imprime un mouvement de rotation à l'essieu, qui le communique à l'aide d'engrenages, de poulies et de chaînettes à une broche située en face du feu. De cette manière, la chaleur sert, non-seulement à faire cuire la viande, mais encore à la faire tourner; toutefois, la force motrice de cet appareil est souvent insuffisante.

TOURNEBU, village de France (Calvados), cant. d'Harcourt-Thury, arrond. de Falaise; 446 hab. L'église, en partie du xiii^e siècle, renferme de curieuses pierres tombales. On remarque aussi à Tournebu les ruines d'un château fort, qu'on croit remonter au règne de Philippe-Auguste. Le donjon, belle tour cylindrique, se compose de plusieurs assises de pierres de taille formant des cercles à différentes hauteurs au milieu de l'appareil. Les pierres des deux cercles inférieurs s'emboîtent les unes dans les autres, suivant M. de Caumont.

TOURNE-CASE s. m. Jeux. Sorte de tric-trac très-simplifié.

— **Encycl.** Le *tourne-case* se joue avec les mêmes instruments que le tric-trac ordinaire, mais avec cette différence qu'on ne prend de part et d'autre que trois dames. Le but que se propose chacun des joueurs est de conduire ses trois dames depuis sa droite jusqu'au coin de repos qui est à sa gauche. Celui qui y parvient le premier gagne la partie, et, s'il le fait avant que son adversaire ait réussi à placer une seule de ses dames, il a droit à un payement double, à moins toutefois de conventions contraires.

TOURNE-DOS s. m. Dos tourné, position assignée, dans certaines halles, à des vendeurs dont la marchandise n'est pas fraîche : *Il a été obligé de vendre son poisson à TOURNE-DOS*.

TOURNÉE s. f. (tour-né — rad. *tourner*). Excursion avec arrêts sur des points nombreux, faits le plus souvent dans un but d'affaire ou d'administration : *Un préfet en tournée*. *Un commis voyageur en tournée*. *Nous faisons des tournées très-étendues; rien ne nous arrête.* (J.-J. Rouss.) *J'ai perdu, dans mes fréquentes tournées, les trois quarts de mes papiers.* (Vol.)

— Fam. Promenade : *J'ai fait ce matin une petite tournée très-agréable.*

— Pop. Rasade offerte à l'assistance devant un comptoir de marchand de vin. || Volée de coups : *Recevoir une tournée*.

— Jeux. Dans les parties à partenaires, Nombre égal de parties faites alternativement avec chaque joueur : *Une tournée est simple, double ou triple, suivant quelle se compose de trois, de six ou de neuf parties*.

— Pêche. Seine tirée à deux bateaux. || Enceinte d'un parc ouvert et à crochets, près de la côte : *Un parc à petite, à grande tournée*. || Enceinte de filets en fer à cheval.

— Agric. Pioche à manche très-court, servant à défoncer.

TOURNE-FEUILLE s. m. Mus. Appareil dont on se sert pour tourner aisément et rapidement les feuillets d'un cahier de musique. || Pl. **TOURNE-FEUILLES**.

— Administr. Agent du timbre qui est chargé de tourner les feuilles de papier à mesure qu'on les timbre : *Les TOURNE-FEUILLES sont généralement des femmes*.

TOURNE-FIL s. m. Techn. Instrument d'acier dont on se sert pour donner le fil aux outils tranchants. || Pl. **TOURNE-FIL**.

TOURNEFORT (Joseph PITTON DE), célèbre botaniste français, né à Aix en 1656, mort en 1708. Il appartenait à une famille noble de Paris. Dès son extrême jeunesse, il montra un goût prononcé pour la botanique;

mais comme ses parents désiraient qu'il se fit prêtre, il dut entrer au séminaire d'Aix, où il acquit une connaissance approfondie de la langue latine, et où il déroba le plus de temps qu'il put à la théologie pour étudier la physique, la chimie, la médecine et surtout la botanique. Rendu à la liberté par la mort de son père (1677), Tournefort jeta la soute aux orties et se livra désormais sans entraves à sa passion scientifique. Après avoir reçu d'un pharmacien de sa ville natale des leçons pratiques et s'être fait initier à la connaissance des plantes usuelles, le jeune savant se mit à parcourir, en herbolarisant, la Provence, les montagnes du Dauphiné et de la Savoie, puis se rendit à Montpellier (1679), où, pendant deux ans, il étudia la médecine et l'anatomie. En 1681, il reprit le cours de ses explorations, parcourut les Pyrénées avec un grand nombre de ses condisciples, y courut les plus grands dangers, fut, à plusieurs reprises, dépouillé par les miquelets, supporta, grâce à son tempérament robuste et à sa sobriété, des fatigues et des privations excessives et parvint à rapporter de ses courses une riche collection de plantes. Bien qu'il n'eût alors fait paraître aucun ouvrage, il fut appelé à Paris par Fagon, médecin de la reine, qui le fit nommer professeur de botanique au Jardin des plantes (1683). Tournefort, désireux d'accroître les richesses de cet établissement, retourna en Espagne (1688), puis visita successivement le Portugal, l'Angleterre et la Hollande, refusa une chaire de botanique à Leyde, et, de retour en France, fut nommé membre de l'Académie des sciences. Deux ans plus tard, Tournefort publia son premier ouvrage, ses *Éléments de botanique* ou *Méthode pour connaître les plantes* (Paris, 1692, 3 vol. in-8°), qui établit sa réputation, non-seulement en France, mais en Europe. En 1698, il se fit recevoir docteur en médecine avec une thèse intitulée : *An morborum curatio ad mechanica leges referenda?* fut présenté à Louis XIV en 1700, et reçut alors de ce prince l'ordre de se rendre dans le Levant avec le dessinateur Aubriet et le médecin Gundelsheimer pour y remplir une mission scientifique. De 1700 à 1702, il visita successivement Candie, l'Archipel, Constantinople, la côte méridionale de la mer Noire, l'Arménie, la Géorgie, le mont Ararat, l'Asie Mineure, Angora, Pruse, Smyrne, Ephèse, envoya à Paris, des lieux qu'il visitait, des produits zoologiques, botaniques, minéralogiques, s'occupa en même temps d'étudier les antiquités, les mœurs, les coutumes, les productions commerciales, et fut nommé, à son retour, professeur de médecine au Collège de France. A partir de ce moment, il ne quitta plus Paris et passa les six dernières années de sa vie à arranger ses collections, à professer et à diriger le Jardin des plantes. Il mourut des suites d'un coup violent qu'il reçut d'une charrette, en traversant la rue Coquenot, et légua ses belles collections au cabinet d'histoire naturelle.

Tournefort a été le digne précurseur de Linné, qui lui dut beaucoup, et il est regardé comme le premier restaurateur de la science. La nomenclature qu'il adopta, et qui a été longtemps acceptée, repose, dit Fée, « sur la forme de la corolle, organe qui, tout en ayant sa valeur taxonomique, ne peut fournir qu'un petit nombre de classes, considéré dans ses principales modifications, et qui en donnerait un nombre presque indéfini si l'on voulait les accepter toutes.... Mais si les classes sont établies par Tournefort sur des caractères de faible valeur, il n'en est pas de même des ordres, habilement établis, presque tous naturels, ainsi que les genres. Le temps en a si bien démontré la valeur, que, malgré l'esprit d'innovation qui tourmente les botanistes, plus de 130 des genres fondés par lui ont été conservés. Comme botaniste descripteur, Tournefort est au premier rang; ses descriptions sont parfaites. » Linné lui a consacré, sous le nom de *tournefortia*, un genre de la famille des borraginées. On doit à Tournefort les ouvrages suivants : *Éléments de botanique* ou *Méthode pour connaître les plantes*, dont le texte est accompagné de 476 planches (Paris, 1694, 3 vol. in-8°). C'est le livre qui fonda sa réputation et celui dans lequel il a commencé à exposer son système de classification. Le premier volume contient : 1^o les principes sur lesquels, suivant lui, il faut fonder les classes et les genres; 2^o la classification d'environ 10,000 plantes suivant ces principes. Les deux autres se composent de 451 dessins faits par Aubriet, l'habile dessinateur qui avait accompagné Tournefort dans son voyage au Levant. Cette méthode fut approuvée par un grand nombre de savants. Cependant le célèbre Ray l'attaqua sur quelques points dans le post-scriptum de sa *Réponse* à Rivin, et dans sa dissertation *De variis plantarum methodis*. Tournefort répondit par une dissertation latine intitulée : *De optima methodo instituenda in rem herbariam* (1707, in-8°); puis, encouragé par le succès qu'avaient obtenu ses *Éléments*, il en fit aussi vers cette époque, c'est-à-dire en 1700, en faveur des étrangers, une traduction latine qu'il publia sous le titre d'*Institutiones rei herbarie* (3 vol. in-4°). Cette édition est retouchée et un peu augmentée; elle contient 25 dessins de plus que l'édition française. Ses autres ouvrages sont : *Histoire des plantes qui naissent aux environs de Pa-*

ris, avec leurs usages dans la médecine (in-12). Cet ouvrage est partagé en six herborisations. Bernard de Jussieu en a fait paraître une seconde édition enrichie de notes (1725, 2 vol. in-12); *Relation d'un voyage au Levant, fait par ordre du roi* (Paris, 1717, 2 vol. in-4°), remarquable par la rigoureuse exactitude des renseignements. On lui doit encore divers opuscules, insérés dans les *Mémoires de l'Académie de 1692 à 1707*, et un *Traité de la matière médicale*, imprimé après sa mort (1717, in-4°).

La *Relation d'un voyage au Levant*, écrite sous forme de lettres, se lit avec beaucoup d'intérêt et contient une foule de détails extrêmement curieux sur Candie, sur Constantinople, sur les mœurs et les coutumes des Turcs, etc. La partie sur la Géorgie est d'autant plus intéressante, qu'alors ce pays n'était connu que par les récits déjà vieux de Chardin et de Della-Valle. Le ton du récit en est simple et agréable; Tournefort y déploie une vaste érudition sans jamais ennuyer.

TORNEFORTIE s. f. (tour-ne-for-ti — de *Tournefort*, botan. fr.). Bot. Genre d'arbustes, de la famille des borraginées, type de la tribu des *tournefortiées*, comprenant une centaine d'espèces, qui croissent surtout dans la zone tropicale. || Syn. d'ANTHOSPERME, genre de rubiacées.

— **Encycl.** Les *tourneforties* sont des arbrisseaux à tige dressée ou grimpante, portant des feuilles scabres ou tomenteuses, et des fleurs disposées en cymes scorpioides; le fruit est une baie à deux noyaux, dont chacun renferme deux graines. Les nombreuses espèces de ce genre croissent surtout dans les régions tropicales. La *tournefortie héliotrope* est assez répandue dans nos jardins d'agrément, où on la cultive en général comme plante annuelle. Ses fleurs ressemblent à celles de l'héliotrope du Pérou; elles sont d'un bleu plus vif, mais dépourvues d'odeur. La *tournefortie hérissée* a reçu le nom vulgaire d'*herbe à chiques*, parce que les indigènes font des cataplasmes avec ses feuilles, pour faire périr les insectes qui s'introduisent sous la peau. On peut citer encore la *tournefortie à feuilles de laurier*.

TOURNEFORTIE, ÉE adj. (tour-ne-for-sié — rad. *tournefortie*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte à la tournefortie.

— s. f. pl. Tribu de la famille des borraginées, ayant pour type le genre *tournefortie*.

TOURNE-GANTS s. m. Techn. Instrument dont on se sert pour retourner et assouplir les gants, afin d'aider à les mettre. || Pl. **TOURNE-GANTS**.

TOURNEHEM, village et commune de France (Pas-de-Calais), canton d'Ardres, arrond. et à 16 kilom. de Saint-Omer; 1,100 hab. On y remarque une belle église et les restes d'une ancienne forteresse. Du temps des Romains, cette localité était protégée par une forteresse, dont César se rendit maître.

TOURNEL s. m. (tour-nél). Ornith. Nom vulgaire de l'étourneau ou sansonnet.

TOURNELLE s. f. (tour-nè-le — dimin. de *tour*). S'est dit pour *TOURNELLE* et s'emploie encore à Paris comme nom propre : *Le pont de la TOURNELLE*. *Le quai de la TOURNELLE*.

— Hist. Chambre du parlement dont les juges se prenaient tour à tour et par moitié dans la grand'chambre et la chambre des enquêtes, et qui tint d'abord ses séances dans une petite tour dite tour criminelle : *Chambre de la TOURNELLE*. *Conseiller de service à la TOURNELLE*. || *Tournelle civile*, Chambre civile créée en 1667, pour juger les affaires au-dessous de 3,000 livres.

— **Encycl.** Hist. Il existait deux *Tournelles* : la *Tournelle criminelle* et la *Tournelle civile*. La *Tournelle criminelle* fut instituée longtemps avant la *Tournelle civile*. La première, qu'on appelait simplement *Tournelle*, était la chambre chargée de juger les procès criminels. Le nom de *Tournelle* lui vient, croit-on, de ce qu'elle siégeait dans une cour du palais qu'on désignait sous le nom de *Tournelle*, parce que les conseillers de la grand'chambre et des enquêtes y passaient chacun à leur tour. Il n'y eut d'abord qu'une seule chambre au parlement pour juger les affaires civiles et les affaires criminelles. Sous Charles VI et sous Charles VII, le nombre des affaires portées au parlement fit introduire l'usage de faire juger certaines affaires civiles et les affaires criminelles peu importantes par une chambre qu'on appela la *petite chambre de derrière la grand'chambre*. La *Tournelle criminelle* ne fut établie d'une manière définitive que sous François I^{er}, qui, par ordonnance du mois d'avril 1515, prescrivit que, dorénavant, le parlement séant, les présidents et les conseillers qui seraient ordonnés pour tenir la *Tournelle criminelle* vaqueraient diligemment au jugement et à l'exécution des procès criminels, soit de peine de mort ou autres peines corporelles, en expédiant promptement les prisonniers enfermés, et ayant égard aux cas qui, pour le bien de la justice, requerraient prompt expédition; déclarant que les arrêts et jugements qui seraient faits et ordonnés dans ces matières auraient la même autorité ou vertu que s'ils étaient donnés et faits à la *grand'chambre*.

Les présidents et conseillers de la *Tournelle* siégeaient quatre fois l'année : la surveillance de Noël, le mardi de la semaine sainte, la surveillance de la Pentecôte et la veille de l'Assomption. Ils tenaient séance aux prisons de la Conciergerie et au parc civil du Châtelet. La *Tournelle* civile était une chambre du parlement établie seulement pour un temps déterminé et qui était chargée de l'expédition de certaines affaires dont la grand'chambre, à raison de ses nombreux travaux, ne pouvait s'occuper. La première *Tournelle* civile, instituée le 18 avril 1667, devait connaître de toutes les causes de la somme et valeur de 1,000 livres, ou de 50 livres de rente et au-dessous. La seconde *Tournelle* civile, établie par la déclaration du 11 août 1669, pour une année seulement, devait également juger toutes les causes d'une valeur de 1,000 livres ou de 50 livres de rente et au-dessous, mais à l'exception des causes du domaine, des matières bénéficiaires et ecclésiastiques, des appels comme d'abus, des requêtes civiles, des qualités d'héritier, etc.

Tournelle (PONT DE LA). V. PARIS (t. XII, p. 247).

Tournelles (ANCIEN HÔTEL DES). Bâti sur une partie de l'emplacement aujourd'hui occupé par un côté de la place Royale, la rue des Minimes, la rue Saint-Gilles et la rue des Tournelles, cet hôtel ou palais était situé en face de l'hôtel Saint-Paul, dont il n'était séparé que par la rue Saint-Antoine. Bien que détruit depuis plus de deux siècles, il mérite, par l'importance des souvenirs historiques qui s'y rattachent, une mention spéciale. L'hôtel des Tournelles était occupé au début du XIV^e siècle par Pierre d'Orgemont, seigneur de Chantilly, chancelier de France, qui y mourut en 1389. Son fils, Pierre d'Orgemont, évêque de Paris, le vendit, en 1404, au duc de Berry, frère de Charles VI, qui lui-même le céda au duc d'Orléans en 1422. Cette demeure fut témoin des scènes les plus désastreuses de notre histoire. Le roi fou, ce même Charles VI, qui y avait été transporté, fut contraint de fuir devant l'invasion anglaise, et le duc de Bedford, régent de France pour le roi d'Angleterre, s'installa triomphalement dans ce palais, que venait à peine de quitter le roi de France. A cette époque, l'hôtel des Tournelles était une vaste et somptueuse demeure. Il se composait de plusieurs corps de bâtiment, de deux parcs et de sept jardins. On remarquait la porte d'entrée avec l'écusson de France, œuvre de Jean de Boulogne ; la chambre du conseil ; la galerie des Courges, ainsi nommée des sujets d'ornement qui en garnissaient le pourtour. Le duc de Bedford était d'ailleurs si convaincu de la durée de la domination anglaise en France, qu'il acheta vers le même temps, aux religieux de Sainte-Catherine, 12 arpents de terrain destinés à agrandir encore son palais. On vit longtemps encore après son départ les armes éclatantes du duc et ses devises, placées sur le comble.

C'est à l'hôtel des Tournelles que fut représentée, le 23 août 1451, devant le duc d'Orléans, la célèbre *Danse macabre*. C'est à l'hôtel des Tournelles que mourut Louis XII le 1^{er} janvier 1515. Abandonnée pour Fontainebleau par François I^{er}, la vieille demeure retrouva, sous Henri II, son éclat primitif ; les carroussels, fêtes et tournois s'y succédèrent sans relâche, jusqu'au jour où le roi, jouant avec le comte de Montgomerie, capitaine de la garde écossaise, reçut dans l'œil le coup de lance dont il mourut (1559). Des ce jour, l'hôtel des Tournelles fut abandonné et désert. Une terreur superstitieuse s'y attacha, et il tombait en ruine, quand des lettres patentes de Charles IX du 28 janvier 1563 en ordonnèrent la démolition. On créa sur l'emplacement un marché aux chevaux qui subsista jusqu'à la construction de la place Royale, aujourd'hui des Vosges (v. ce mot), et, comme si ce terrain même eût été un lieu de malheur, il servit de théâtre, le 27 avril 1578, au duel sanglant des trois mignons de Henri III, Quélus, Schomberg, Maugiron, contre Balzac d'Entragues dit Entraguet, Livarot et Ribérac. Deux seulement survécurent : d'Entragues et Livarot. Quant aux trois mignons, enterrés en grande pompe à l'église Saint-Paul (le sérail des mignons, dit plaisamment L'Estoile), le roi Henri III composa et fit graver sur leur somptueux tombeau le distique suivant :

Que Dieu conserve en son giron
Quélus, Schomberg et Maugiron.

TOURNÉLY (Honoré), théologien français, né à Antibes en 1658, mort en 1729. Il était gardeur de pourceaux, lorsqu'un de ses oncles, qui était curé à Paris, se chargea de son instruction. Tournély se fit recevoir docteur en Sorbonne, où il professa la théologie pendant vingt-quatre ans. Au savoir, il joignait une grande facilité d'argumentation et il se montra un ardent adversaire des jansénistes. On lui doit un *Cours de théologie* en latin (1725-1730, 18 vol. in-8°), qui passe pour un des plus clairs et des plus méthodiques qu'on ait écrits ; on en a fait plusieurs abrégés.

TOURNÉLY (François-Éléonore DE), fondateur de la Société du Sacré-Cœur, né à Laval en 1767, mort en 1797. Lorsqu'il eut terminé ses études à Laval, il entra au séminaire de Saint-Sulpice, à Paris, où il se

lia avec de Villèle, de Sambucy, Charles et Maurice de Broglie, etc. De Tournély venait de recevoir la prêtrise lorsque, en 1791, il émigra, passa en Belgique avec l'abbé Charles de Broglie et s'établit à Oosterveld (Luxembourg). Ce fut là qu'il conçut le projet de ressusciter la Société de Jésus sous un autre nom. Vivement encouragé par divers prêtres, il institua, en 1794, la Société du Sacré-Cœur, dont il devint le supérieur, et qui s'établit dans une maison de campagne donnée par un banquier et située près de Louvain (8 mai). De Tournély vit se joindre à lui un certain nombre d'ecclésiastiques et de laïques. Lors de l'invasion française, la congrégation naissante se retira près de Leutershoffen, puis dans le village de Coggingen, près d'Augsbourg. Grâce à la protection de l'archiduchesse Marie-Anne d'Autriche et au crédit de l'abbé de Broglie, un des principaux fondateurs de l'Institut, la congrégation, fuyant encore une fois devant les armées de la République, put s'établir à Vienne, dans un couvent d'augustins, et, en 1797, à Hagenbrunn, près de Vienne. L'abbé de Tournély s'occupait de fonder une seconde congrégation du même genre pour les femmes, lorsqu'il mourut de la petite vérole. Quelque temps après sa mort, la Société du Sacré-Cœur se fonda dans celle des Pères de la foi, puis dans celle des Jésuites.

TOURNÉMAIN s. m. (tour-ne-main — de tourner, et de main). S'est dit pour **TOUR DE MAIN** : *En un tournemain tous les plats étaient vides.* (La Fontaine.)

Je rappelle sitôt des portes du trépas,
Qu'en moins d'un tournemain on ne s'en souvient pas.
CORNEILLE.

TOURNEMENT s. m. (tour-ne-man — rad. tourner). Mouvement d'un objet qui tourne. « Peu usité. »

— **Tournement de tête**, Vertige. « On dit plutôt **TOURNOIEMENT**. »

TOURNEMINE (René-Joseph DE), littérateur et jésuite français, né à Rennes en 1661, mort à Paris en 1739. Il appartenait à une famille d'ancienne noblesse qui descendait de l'illustre maison des Plantagenets, et il était l'aîné des quatre fils de Jean-Joseph Tournemine, baron de Camillon, et de Marie de Coblentz. Elève des jésuites, Tournemine entra dans cet ordre et professa la philosophie et la théologie. Au bout de quinze années d'enseignement, il se rendit à Paris (1701) et prit la place de Catrou et de Rouillé pour la direction des *Mémoires de Trévoux*. Il remplit sa tâche avec autant de talent et de goût que d'impartialité, et, tout jésuite qu'il fût, il témoigna de l'estime à Voltaire et proclama *Méropé* un chef-d'œuvre. En 1718, le Père Tournemine devint bibliothécaire de la maison professe, cessa de travailler aux *Mémoires de Trévoux* et se fit une bibliothèque d'environ 7,000 volumes. Il mourut d'un épanchement de bile, à soixante-dix-huit ans. Le seul ouvrage qu'il ait publié à part, c'est un *Panegyrique de saint Louis* (Paris, 1733, in-4°, et 1734, in-12). Ses dissertations savantes, publiées dans le *Journal de Trévoux*, sont très-nombreuses. Voici l'indication des principales : *Sur le système des dynasties d'Égypte*, par Marsham (avril 1702) ; *Projet d'un ouvrage sur l'origine des fabes* (novembre et décembre 1702, février 1703) ; *Histoire des étreunes* (février 1704) ; *Explication du cachet de Michel-Ange* (février 1710) ; *Réflexions sur la dissertatio de Leibnitz touchant l'origine des Français* (janvier 1716), dans laquelle il prétend que nous n'avons pas d'autres ancêtres que les Gaulois ; *Défense de Corneille contre le commentateur des œuvres de Boileau* (mai 1717), réimprimée avec additions dans les œuvres diverses de P. Corneille, publiées par l'abbé Granet ; *Histoire des Russiens que nous appelons Moscovites* (mai 1717) ; *Mémoire historique sur le roi Stanislas et sa maison* (décembre 1725) ; *Lettre sur l'immortalité de l'âme et les sources de l'incrédulité* (octobre 1735), en réponse à Voltaire ; *De la liberté de penser sur la religion* (janvier 1736). Le Père Tournemine a donné, dans le *Mercur de France*, une *Épître en vers au prince de Dombes* (mars 1711) et une *Dissertation sur le fameux passage de Joseph touchant Jésus-Christ* (mai et avril 1739). Il a publié, en outre, une bonne édition des *Commentarii totius Scripturae* de Menochius (Paris, 1719, 2 vol. in-fol.), avec douze dissertations critiques ; plus, une édition de l'*Histoire des Juifs de Prédicaux* (Paris, 1726, 6 vol. in-12). Peu avant sa mort, il s'occupait d'un *Traité sur le déisme*, qu'il ne put terminer.

TOURNEMINE (Charles VACHER DE BOULANGER-), archéologue et homme politique français, né à Pleaux en 1755, mort vers 1830. Il se fit recevoir docteur en droit, puis devint historiographe de l'Auvergne et fut chargé, en 1786, par le ministre Miroménil de recueillir les documents et ouvrages anciens relatifs à cette province. Après avoir été suppléant à l'Assemblée législative, Tournemine devint successivement membre du conseil des Cinq-Cents (1795-1799), membre du Corps législatif (1799), président du tribunal de Mauriac et député du Cantal au commencement de la Restauration. Outre des notices publiées dans le *Recueil* de la Société des antiquaires, dont il faisait partie, on lui doit : *Recherches historiques et politiques sur l'origine des assem-*

blées d'états et en particulier de ceux d'Auvergne (1789, in-8°).

TOURNEMINE (Bernard VACHER, baron DE), général français, né à Aurillac en 1788, mort en 1865. Il avait seize ans lorsqu'il s'engagea dans le 4^e régiment d'artillerie de marine. Il paya bravement de sa personne à l'attaque des navires anglais pris dans la mer du Nord, passa dans l'artillerie de terre en 1809 et combattit tous ses grades sur les champs de bataille de l'Empire. Après le combat de Mont-Tenon, où il reçut une balle dans la cuisse, il prit le commandement d'une batterie de la jeune garde. Sous la Restauration, il servit dans la garde royale, devint colonel d'artillerie et figura, en 1830, dans l'escorte qui suivit jusqu'à Cherbourg Charles X. En 1831, il organisa le 11^e régiment d'artillerie, puis servit avec honneur en Algérie sous Clauzel et Valée. Mis trois fois à l'ordre du jour de l'armée, il fut nommé maréchal de camp après la prise de Constantine (1837). Ensuite il dirigea l'école d'artillerie de Douai et fut promu général de division en 1848. En 1852, il passa dans la réserve.

TOURNEMINE (Charles-Émile VACHER DE), peintre français, fils du précédent, né à Toulon en 1814, mort en 1872. Il étudia son art sous la direction d'Isabey et adopta le genre du paysage. Tournemine visita la Normandie et la Bretagne, qui lui fournirent les sujets de ses premiers tableaux. Il débuta au Salon de 1846 par deux tableaux, *Souvenir de Concarneau* et *Bords de l'Oust*, puis il exposa successivement : *Environs de Vannes, Marée basse, Soleil couchant*, etc. (1847) ; *Cavaliers bretons, Bords de rivière, Prairie, le Bac*, etc. (1848) ; *le Bourg de Batz, Marée basse au Croisic, Pâtre breton, Environs de Saint-Martin*, etc. (1849) ; *Village et Marée basse* (1850). Dans ces tableaux, il se montra observateur exact de la nature, qu'il rendit avec un sentiment vrai et avec un talent réel de dessinateur et de coloriste. Vers cette époque, désireux d'étendre le cercle de ses études, de voir la nature sous de nouveaux aspects, il commença une longue série de voyages, et, depuis lors, il visita successivement les bords du Danube, la Turquie, l'Asie Mineure, l'Égypte, l'Afrique, etc. En 1852, il exposa, avec une *Plage en Bretagne* et *Environs du Croisic*, un tableau représentant un *Pâtre des environs de Smyrne* ; en 1853, *Plage à marée basse et Bretons ramenant un troupeau*, qui furent très-remarqués ; en 1855, *Jeune fille gardant un troupeau, Berger turc et Bords du Danube* ; en 1857, *Un café dans l'Asie Mineure, Sur la route de Smyrne, Cavaliers turcs, Lac sur la frontière de Tunis, Souvenir de la Turquie d'Asie* ; en 1859, *Départ d'une caravane, Souvenir de Tyr, Habitants près d'Adalia, Oiseaux pêcheurs en Asie*. Ces toiles rangèrent définitivement Tournemine au nombre des peintres les plus distingués qui, depuis Decamps, se sont attachés à nous faire connaître l'Orient. On fut frappé du charme pittoresque et de l'exactitude du rendu que le peintre avait su mettre dans ces tableaux. Depuis lors, Tournemine a exposé : *Flamants et ibis, Souvenirs du bas Danube, Environs de Rosette, Soleil couchant, Café à Adalia* (1861) ; *Habitants à Adana, États d'oiseaux pêcheurs, Promenade de femmes turques* (1863) ; *Rue conduisant au bazar, Sur la route de Marnesia* (1865) ; *Kemmer* (1866) ; *Éléphants d'Afrique, Perroquets et flamants* (1867) ; *Retour de chasse, la Halle* (1868) ; *Épisode d'une chasse en Afrique, Une fête dans l'Inde* (1869) ; *Vue de Luxor* (1870) ; *Éléphant d'Afrique, Lac sacré d'Oudeypour* (1872) ; *Ruines d'un temple jaïna dans l'Inde, Campement en Asie Mineure* (1873). Cet artiste distingué avait reçu la croix de la Légion d'honneur en 1853.

TOURNEMINE (Pierre), auteur dramatique français, né vers 1790, mort à Paris en 1846. Après avoir publié les *Soupers lyriques* (1822-1823, in-18) et donné aux théâtres du boulevard deux vaudevilles, *l'Oncle et le Neveu* et *le Retour au département*, il fut directeur de l'Ambigu-Comique pendant les années 1829 et 1830. Il a fait jouer sur cette même scène : en 1829, le *Petit tambour* ; *Clarisse* ou *la Femme et la maîtresse*, drame en trois actes, avec Anicet Bourgeois ; en 1832, *Monsieur Benoît* ou *les Deux idées*, avec M. Cogniard ; en 1834, les *Cinq couverts* ; le *Curé Mérino*, drame en cinq actes, avec Mallian ; en 1835, *Out et non*, vaudeville en deux actes ; en 1836, le *Château d'Huttedorf* ; en 1837, *l'École des servantes* ; *Une partie de dominos* ; à la Galté, en 1833, la *Noce du boulanger* ; en 1837, la *Révolution des coucous* ; en 1838, les *Femmes libres*, vaudeville en trois actes ; en 1841, les *Gueux de Paris*, épisode de 1625, avec Guénée ; au Cirque-Olympique, en 1834, la *Servante du curé* ; le *Soldat de la République*, drame en deux actes ; au théâtre du Panthéon, en 1839, la *Pâtisserie de Darmstadt*, vaudeville en deux actes, avec Poujol ; le *Gargon d'écurie*, drame en trois actes, avec Maure ; au théâtre Saint-Antoine, en 1836, *Une peur* ; *A dix-sept ans*, drame en quatre actes ; la *Maison du bon Dieu*, avec Vaudeburch ; en 1837, *Treize à table* ou *Un pique-nique* ; en 1839, la *France et l'industrie*, avec Guénée ; *Serment d'urogue* ; en 1840, *l'Abbaye de Penmarck* ; *Une femme sur les bras*, etc. Devenu directeur de Bobino en 1842, il administra ce petit théâtre jusqu'à la fin de sa vie et y fit représenter, sous les

pseudonymes de Baron et Louis Berthier : *Lequel ? Baigneurs et baigneuses, l'Olympe en goguette, Paris aux tics Marquises*, revue de 1843. On lui doit encore : *Louis XIII* ou *la Conspiration de Cinq-Mars*, drame en cinq actes, avec Merville (1833), et *l'Enfant de giberne*, drame-vaudeville en quatre actes, avec Poujol.

TOURNEMIRE, village de France (Cantal), cant. de Saint-Germin, arrond. d'Aurillac : 667 hab. Ce village, bâti au milieu des prairies, était autrefois protégé par un château fort, voisin de quatre autres forteresses féodales. L'église, qui est très-ancienne, renferme des peintures à fresque et des sculptures en bois. Aux environs se trouve le château d'Anjony, bâti au sommet d'un roc escarpé, à une grande hauteur au-dessus de la Loire. Il est défendu par quatre tours élevées.

TOURNE-MOTTE s. m. Ornith. Nom vulgaire du motteux. || Pl. **TOURNE-MOTTES**.

TOURNE-OREILLE s. m. Agric. Charrue à versoir mobile. || Pl. **TOURNE-OREILLE**.

— Adjectiv. : *Charrue TOURNE-OREILLE*.

TOURNE-PIERRE s. m. Ornith. Genre d'oiseaux échassiers, de la famille des charadriées, dont l'espèce type est répandue sur presque tout le globe : *Le TOURNE-PIERRE court avec beaucoup de légèreté.* (Z. Gerbe.) *Le TOURNE-PIERRE n'est pas plus gros qu'un merle.* (V. de Bomare.) || Pl. **TOURNE-PIERRES**.

— **En cycl.** Cet oiseau a pour caractères : bec de la longueur de la tête, conique, à pointe dure, comprimée, tronquée ; la mandibule supérieure est légèrement retroussée ; narines basales à demi closes par une membrane ; queue arrondie ; tarses de la longueur du doigt médian ; ongles recourbés et pointus. L'espèce la plus connue est le *tourne-pierre à collier* ou *arenaria interpres*. L'habitude qu'a cet oiseau de retourner avec son bec les galets et les pierres d'un certain volume, afin de mettre à découvert les vers et les insectes dont il forme sa nourriture, lui a valu le nom qu'il porte et qu'il a transmis au genre. Il se tient ordinairement sur les plages maritimes, où se trouvent de petits bivalves qui lui servent également de pâture. Il est rare de voir les individus qui passent dans les régions tempérées de l'Europe se réunir en troupe et même vivre par paires. C'est toujours isolément que les adultes et les vieux opèrent leurs migrations. Le *tourne-pierre* court avec beaucoup d'agilité. Il se retire vers le Nord pour se reproduire, niche dans un petit enfoncement pratiqué dans le sable du rivage et pond trois ou quatre œufs d'un olivâtre cendré ou verdâtre, marqué de taches brunes. Les petits quittent le nid dès leur naissance et saisissent eux-mêmes la nourriture que le père et la mère leur indiquent. Le *tourne-pierre* n'est que de passage en France et dans beaucoup d'autres parties de l'Europe. Cette espèce, que Brisson a décrite sous le nom de *culon-chaud* et qui porte en Picardie celui de *burc*, est répandue dans les deux continents. On la trouve en Amérique depuis la baie d'Hudson, où elle est connue des indigènes sous le nom de *gega-washue* ; on l'appelle sur la côte du cap May *horse-foot*. On la rencontre aussi sous son plumage d'hiver dans les îles de l'océan Boréal, où l'apérusse en a pris à cent vingt lieues de terre. Le jeune mâle ne prend ses couleurs distinctives qu'au printemps. Dans le mâle parfait, les couleurs sont distribuées par masses uniformes sans aucun mélange, si ce n'est sur le dos et les ailes. La femelle a des couleurs moins pures, moins vives et d'un ton plus terne. Le *tourne-pierre* est à peu près gros comme un merle. La tête, le derrière du cou, le bas du dos, le croupion et le ventre sont blancs ; la poitrine et les penes des ailes et de la queue noires ; le bec noir et les pieds orangés.

TOURNER v. a. ou tr. (tour-né — rad. tour). Mouvoir en rond : *TOURNER une roue*. *TOURNER une broche*.

— Changer la direction, la position de : *TOURNER la tête*. *TOURNER le pied*. *TOURNER le talon*. *TOURNER une table d'un autre côté*. *TOURNER les yeux au ciel*. *Je TOURNAI la tête vers Sparte, et je jetai un dernier regard sur l'Eurotas.* (Chateaub.)

Elle tourne sur lui son visage effrayé.

VOLTAIRE.

— Diriger, porter, appliquer : *Les malheureux TOURNENT toujours leurs pensées du côté qui peut augmenter leurs peines.* (Mme de l'encin.) *Platon TOURNÉ souvent, trop souvent même, son attention vers les mois.* (Rouss.)

Tourne enfin ta fureur contre nos ennemis.

RACINE.

— Retourner, mettre sur la face opposée : *TOURNER un feuillet*. *TOURNER la page*. *TOURNER une carte*. *TOURNER un habit*.

— Ecarter d'un côté, user plus d'un côté que de l'autre, en parlant des chaussures : *TOURNER ses souliers, ses bottes*.

— Examiner, considérer, étudier : *O grandeur humaine ! de quel endroit que je te TOURNE, je trouve toujours la mort en face.* (Boss.)

Ma foi, de quelque sens que vous tourniez l'affaire, Prendre femme est à vous un coup bien téméraire.

MOLIÈRE.

L'affaire est consultée, et tous les avocats,
Après avoir tourné le cas
En cent et cent mille manières,
Y jettent leur bonnet, se confessent vaincus.
LA FONTAINE.

■ Sonder, interroger :

Elle fait tant, tourne tant son amie,
Que celle-ci lui déclare le tout.
LA FONTAINE.

— Tenter, circonvenir : *Ils l'ont tourné jusqu'à ce qu'ils l'eussent gagné.*

— Gouverner, diriger, en parlant d'une personne : *C'est un esprit faible que l'on peut tourner à son gré.*

Ainsi que je voudrai, je tournerai cette âme.

— Faire tomber dans l'erreur, aveugler : *Un seul docteur peut tourner les consciences et les bouleverser à son gré.* (Pasc.)

— Traduire : *TOURNER Homère du grec en latin. Il a tourné en lapon tous les psaumes de David.* (Regnard.) ■ *Vieux en ce sens.*

— Interpréter : *On peut tourner toutes choses en bien et en mal.* (Mme de Motteville.)

A tourner tout en mal notre esprit se fatigue.

DESTOUCHES.

Sa bénignité sans seconde

Tournait tout en bien chez autrui.

J.-B. ROUSSEAU.

— Façonner au tour : *TOURNER des pièces d'échecs. TOURNER du bois, de l'ivoire, du cuivre.*

— Agencer, arranger; donner un tour, une apparence, une forme à : *Il tourne bien un compliment. Vous tournez les choses d'une manière qu'il semble que vous avez raison.* (Mol.) *Il n'y a que madame la baronne pour tourner ainsi un compliment aux gens.* (J. Sandeau.)

Marot bientôt après fit fleurir les ballades,
Tourna des triolets, rimés des mascarades.

BOILEAU.

— Faire le tour de, marcher circulairement autour de : *TOURNER un bois, un étang, une colline. TOURNER les positions de l'ennemi.*

— Tourner en, Changer, transformer en : *L'ingratitude tourne les bienfaits en offenses. On essaye de tourner les grâces en patrimoine.* (Saut.-Simon.)

Chacun tourne en réalités,

Au tant qu'il peut, ses propres songes.

LA FONTAINE.

— Tourner en ridicule, Donner, par des plaisanteries, une apparence ridicule à : *Un projet assez vain serait de vouloir tourner un homme fort sot et fort riche en ridicule; les rieurs sont de son côté.* (La Bruy.) *Il ne faut pas tourner la vérité en ridicule.* (J.-J. Rousseau.) *Donnaparte tournait toutes les belles choses en ridicule, excepté la force.* (Mme de Staël.)

Je tâche de tourner le vice en ridicule,
Ne pouvant l'attaquer avec des bras d'Hercule.

LA FONTAINE.

— Tourner en raillerie, en plaisanterie, Ne pas traiter sérieusement, considérer comme une plaisanterie, prendre en plaisantant : *Sitôt qu'il sut de quoi il s'agissait, il voulait tourner la chose en plaisanterie.* (J.-J. Rousseau.) *Ceux qui tournent les sottises de ce monde en raillerie seront toujours les plus heureux.* (Volt.) ■ *Railler; se moquer de : Prétendez-vous tourner la chose en raillerie?* (J.-B. Rousseau.)

— Tourner le feuillet ou la médaille, Montrer, après le beau côté, le côté désagréable ou désavantageux, ou vice versa : *TOURNEZ LA MÉDAILLE; rien au monde n'est pis que le contraire.* (Mme de Léo.)

— Tourner tête, Se retourner pour faire tête : *Le sanglier tourne tête et fit reculer les chiens.* ■ *Peu usité.*

— Tourner la tête, la cervelle à quelqu'un, Lui troubler l'esprit par des idées déraisonnables ou des sentiments exaltés : *Il lui a tourné la tête par ses promesses folles. Le pouvoir absolu tourne les têtes.* (B. Constant.) *Il faut qu'il ait quelque chose dans l'air qui leur tourne la tête.* (Alex. Dumas.) *La politique lui a tourné la tête.* (A. Hous-saye.)

Quand la fatuité vient lui tourner la tête,
Le mari le plus fin est toujours le plus bête.

C. BONJOUR.

Quel vertige aujourd'hui tourne toutes les têtes ?

DESMAIS.

Votre exemple, monsieur, m'a tourné la cervelle.

DESTOUCHES.

■ Lui inspirer un amour violent et exalté : *Cette femme lui a tourné la tête. Elle aimait cette folle tête qui tournait celles des femmes.* (Michelet.) ■ *Le faire devenir fou : Il ne faut peut-être qu'un léger chagrin pour tourner la tête à une jeune fille.* (Condillac.)

— Tourner le sang ou les sens, Causer une émotion violente, et qui produit une sorte de sensation physique désagréable.

— Tourner le dos, S'en aller : *Il nous a tourné le dos et nous a plantés là.*

— Tourner le dos à, Présenter le dos du côté de : *TOURNER LE DOS à l'assemblée. TOURNER LE DOS à la cheminée.*

■ Quitter par mépris :

... Je lui tournai le dos,
En sifflant dans ma barbe un vieux air de Burgos.

C. DELAVIGNE.

■ Fuir, s'éloigner de : *La fortune s'obstine à lui tourner le dos. C'est une chose certaine que la fortune rit souvent aux jeunes gens et tourne le dos à la vieillesse.* (Richelieu.) ■ *Abandonner le parti, renoncer à l'amitié de : Les gens que j'ai servis et placés me tournent le dos.* (Chateaub.)

— Tourner le dos à l'ennemi ou simplement Tourner le dos, S'enfuir dans un combat.

— Tourner le dos où l'on veut aller, Déguiser ses intentions et en montrer de toutes contraires.

— Tourner le dos à la mangeoire, Choisir justement la situation contraire à celle qu'il faudrait prendre.

— Tourner ses pas vers, Porter, diriger ses pas vers; aller à : *De quelque côté que nous tournions nos pas, nous sommes en présence des dieux.* (Barthel.)

— Tourner les talons, Décamper, s'en aller promptement : *TOURNEZ-MOI LES TALONS, et ne regardez pas derrière vous.* (La Font.)

— Tourner les pieds en dedans, en dehors, En tourner la pointe en dedans, en dehors : *Il tourne les pieds en dedans quand il marche.*

— Tourner ses armes contre, Porter les armes, diriger son attaque contre : *Le procureur tourna ses armes contre les autres créanciers et m'assura la possession de mon château.* (Le Sage.)

— Tourner casaque, Quitter son parti pour embrasser le parti opposé.

— Tourner bride, Tirer la bride pour prendre une route en sens opposé, pour revenir sur ses pas. ■ *Rebrousser chemin : Il tourna bride et regagna son domicile.* ■ *Changer de résolution : Il s'était lancé dans cette sottise affaire, mais il a tourné bride à propos.*

— Tourner une difficulté, L'éviter ou la déguiser, au lieu de la résoudre.

— Prov. *Qui mal veut, mal lui tourne.* Les mauvaises intentions attirent du mal sur ceux qui en sont animés : *Tu lui as donné une bonne leçon; qui mal veut, mal lui tourne.* (Th. Leclercq.)

— Superst. *Tourner, faire tourner le sas,* Imprimer un mouvement circulaire à un sas posé en équilibre sur une pointe, pour découvrir des choses cachées.

— Jeux. *Tourner une case,* Au trictrac, Oter une dame d'une case déjà faite, pour la joindre à une autre dame et composer une case entière.

— Manège. *Tourner la main à droite, à gauche,* La porter à droite, à gauche, pour faire agir la rêne du côté opposé. ■ *Tourner les cuisses, les jambes, les talons,* Mouvoir ces parties.

— Mar. *Tourner l'horloge,* Retourner le sablier, quand le sable s'est écoulé complètement. ■ *Tourner une manœuvre,* L'enrouler pour la fixer.

— Art culin. *Tourner une sauce,* L'agiter avec une cuiller de bois, pour l'empêcher de déposer et de s'attacher. ■ *Tourner un fruit, un légume,* En détacher l'écorce en spirale.

— Techn. *Tourner la pâte,* La diviser, après le pétrissage, en fragments ou bâtons que l'on façonne suivant la forme et les dimensions des pains que l'on veut obtenir.

— v. n. ou intr. Exécuter un mouvement circulaire : *La broche tourne devant le feu. La terre tourne sur elle-même et autour du soleil. Les roues de la voiture tournaient rapidement. Il tourna lestement sur ses talons. Les tables tournaient... quand on les fait tourner.* (O. Cométiant.) *Le jour où Galilée déclara pour la première fois que la terre tournait, il eut contre lui le sens commun.* (J. Simon.)

Et le pupitre enfin tourne sur son pivot.

BOILEAU.

— Se mouvoir, exister; agir par une série d'actions qui se renouvellent dans le même ordre : *L'erreur tourne toujours dans le même cercle.* (De Bonald.) *La France est le point autour duquel tourne le système social de l'Europe.* (De Bonald.) *L'humanité, dans sa marche oscillatoire, tourne constamment sur elle-même.* (Proudh.)

— Hésiter : *Il a tourné longtemps avant de prendre son parti.*

Ce ne fut pas sans bien tourner.

LA FONTAINE.

— Changer de position ou de direction : *Cette girouette a tourné depuis hier. Le vent a tourné du nord au midi. Le cheval tourna brusquement. Nous tournâmes par un ravin raboteux autour d'un monticule isolé et aride.* (Chateaub.) *Sa tête tournait sur son cou avec facilité et noblesse.* (Lamart.)

— Se porter, par un changement : *La conversation tourna du côté de la politique.* (Montesq.)

— S'agiter en divers sens : *Je tourne, je marche, je veux reprendre mon livre.* (Mme de Sév.)

Il cherche, il tourne, il brouille, il regarde sans voir.

REGNARD.

— Faire changer de direction, en parlant d'un cocher : *TOURNEZ, cocher, TOURNEZ.*

— Se transformer : *Tout ce qu'il y a de meilleur en nous tourne et dégénère en excès.*

(Boss.) *Il semble que le bien reçu tourne en poison dans le cœur de l'ingrat.* (L'abbé Bautain.)

Changer d'opinion, de conduite : *Le magistrat n'est plus qu'un fantôme revêtu d'une robe de justice et de dignité, qui tourne à tout vent.* (Mass.)

Un rien le fait tourner d'un et d'autre côté.

C. D'HARLEVILLE.

— S'altérer, se dénaturer : *Ce vin a tourné. Le lait a tourné. Le lait a tourné à cette nourrice, et elle en est morte.*

— Se colorer, en parlant des fruits à qui la maturité donne une couleur bien tranchée : *Ces cerises tournent. Ces raisins commencent à peine à tourner.*

— Avoir une issue, un résultat : *L'affaire a bien tourné. Sa maladie peut tourner mal. Cette humiliation tournera à sa gloire. Tout m'a tourné jusqu'ici d'une façon bien étrange.* (Volt.) *Toute discussion sincère tourne forcément au profit du progrès et de la liberté.* (Neftzer.) *De loin, quand les événements ont tourné d'une certaine façon, on ne se représente pas aisément à combien peu il a tenu qu'ils tournassent dans un sens tout autre.* (Ste-Beuve.) *Les passions bien dirigées tournent au profit et à la gloire de l'humanité.* (Latena.) *Le bien tourne toujours à bien.* (Leynadier.)

— Prendre une certaine conduite, entrer dans une certaine voie : *TOURNER bien. TOURNER mal. Ce jeune homme a mal tourné. Mon frère tourna si mal, qu'il s'enfuit et disparut tout à fait.* (J.-J. Rousseau.)

— Tendre, avoir des tendances : *Cet homme tourne à la dévotion. Toutes les comédies de Voltaire tournent au drame quand elles ne tournent pas à l'ennui.* (St-Marc Girard.) ■ *Incliner par une sorte d'affinité, de ressemblance, de rapport : Un rouge qui tourne au violet.*

— Tourner contre, Devenir opposé, contraire, nuisible à : *Le méfait tourne souvent contre son auteur. Tout tourne contre moi dans cette affaire. La passion fait tourner toutes nos forces contre nous-mêmes.* (Mme de Staël.)

— Tourner court, Tourner dans un petit espace, en décrivant une courbe peu développée : *Le peu de largeur de la rue l'obligeait à tourner court.* ■ *Finir rapidement, brusquement : Il a tourné court et s'est assis.* ■ *Le dévouement tourne trop court. Tournez court et finissons-en. Cette maladie a tourné court, et le malade est mort.*

— Tourner à tout vent, Changer très-fréquemment de sentiment, de parti, de manière de voir.

— Tourner à la mort, Faire présager une mort prochaine : *Ce malade a tourné tout à coup à la mort. Sa maladie, d'abord légère, a tourné à la mort.*

— Tourner du côté de, Embrasser le parti de : *Il a tourné de votre côté et tournera bientôt du mien.*

— Tourner autour du pot, Lanterner, ne pas aller droit au but, ne pas conclure : *A quoi bon tant barguigner et tant tourner autour du pot ?* (Mol.)

... Pourquoi tant tourner autour du pot ?
Ils me font dire aussi des mots longs d'une toise,
De grands mots qui tiendraient d'ici jusqu'à Pondichéry.

RACINE.

— Ne savoir de quel côté tourner, Ne savoir quel parti prendre.

— Tourner de l'œil, Mourir. ■ *Loc. pop.* ■ *La tête lui tourne,* Il a des vertiges; il lui semble que sa tête tourne ou que tout tourne autour de lui : *LA TÊTE LUI AYANT tourné, elle est tombée d'une grande chute.* (Boss.) *LA TÊTE ME TOURNE de plaisir et de fatigue.* (Volt.)

... Ma tête

Sur mes épaules tourne, à tomber déjà prête.

V. HUGO.

■ Il conçoit des sentiments extravagants : *LA TÊTE TOURNE à la plupart des hommes, dans une prospérité inattendue.* ■ *Il a l'esprit troublé : Je n'ai le temps ni de manger ni de dormir : LA TÊTE ME TOURNE.* (Volt.)

— *La tête, l'esprit, la cervelle lui tourne,* Il devient fou : *LA TÊTE LUI A tourné depuis la mort de sa fille. L'ESPRIT TOURNE à la pauvre Mme de Nogent.* (Mme de Sév.)

— *Le sang me tourne,* J'éprouve des émotions insupportables : *LE SANG ME TOURNE quand je vois cet enfant grimper sur les arbres.*

— *Le vent a tourné,* Il a changé d'avis, de sentiment, ou bien la situation est changée : *Est-ce que le vent aurait tourné depuis quelques heures ? — Oui, sans doute. De la prudence !* (Empis.)

— *La chance a tourné,* Celui qui avait la chance ne l'a plus, et elle a passé à un autre : *Peut-être LA CHANCE alors tournera-t-elle.* (Piron.)

— Peint. Paraître arrondi, saillant; être bien rendu sur les bords fuyants : *Cette tête ne tourne pas; on dirait une image découpée.* ■ *L'air tourne,* On croirait voir l'air circuler, parce que les objets ont du relief et que leur distance apparente est bien rendue : *L'air tourne autour de ces rochers, de ces colonnes, de ces personnages.*

— Manège. *Tourner à toutes mains,* En parlant du cheval, Changer aisément de direction à toutes les allures possibles.

— Vener. Faire un retour, en parlant de la bête poursuivie. ■ *Tourner au change,* En parlant des chiens, Attaquer une autre bête que celle que poursuit la meute.

— Techn. *Tourner au gras,* Se dit du salpêtre dont la cuite s'épaissit et qui se met en pâte sans cristalliser.

— Hortie. Former sa pomme, en parlant d'une laitue : *Ces laitues commencent à tourner.*

— Impersonnellem. A certains jeux de cartes, Être tourné, rester tourné, pour indiquer la couleur de l'atout : *IL TOURNE carreau ou de carreau. De quoi TOURNE-T-IL ?*

Se tourner v. pr. Être tourné, mû en rond : *Cette roue se tourne à la main.*

— Être tourné, travaillé au tour : *Le bois se tourne très-bien.*

— Être retourné, dirigé : *Tout se tourne contre moi.* (Montesq.) *Le blâme se tourne facilement contre les victimes.* (Mme de Staël.)

— Se retourner; changer de face, de position :

Mais tournez-vous, de grâce, et l'on vous répondra.

LA FONTAINE.

Ah! tantôt sur un flanc, puis sur l'autre, au hasard

Je me tourne et m'agite...

A. CHÉNIER.

— Tourner ses pensées, sa conduite : *SE TOURNER au mal. Il se tourna vers la dévotion. Le génie de Colbert se tourna vers le commerce.* (Volt.)

— Diriger son attention : *De quel côté qu'on se tourne dans cette vie, on voit toujours des obstacles devant soi.*

— Se retourner, se diriger, se porter : *SE TOURNER contre quelqu'un. SE TOURNER du parti de quelqu'un. Je pris mon parti avec courage, quand je vis que le peuple se tournait contre moi.* (Fén.) *La raison ne permet pas à la liberté de se tourner contre elle-même.* (V. Cousin.)

— Aboutir, avoir un résultat : *Je demeure ici, pour voir de quelle manière la chose doit se tourner.* (Racine.)

— Se changer, se transformer : *Tout son sang se tourne en eau. La nourriture qu'il prend se tourne en bile. Les remèdes violents contre des maux imaginaires se tournent en poison.* (Fén.) *Un air capable se tourne d'ordinaire en impertinence.* (La Rochef.)

— *Ses yeux se tournent,* Se dit d'une personne qui devient louche.

— Allus. hist. *Et pourtant elle tourne. Et pourtant elle se meut* (E pur si muove), Exclamation étouffée qui s'échappa de la bouche de Galilée au moment où il venait de faire amende honorable de ses prétendues erreurs concernant le mouvement de rotation de la terre. V. E PUR SI MUOVE.

TOURNERIE s. f. (tour-ne-ri — rad. tourner). Atelier de tourneur.

TOURNERIE (Etienne LE ROYER DE LA), juriconsulte français, né près de Domfront en 1730, mort dans cette ville en 1812. Il fut successivement commissaire près le tribunal de Domfront, juge à Alençon et dans la première de ces villes. On lui doit : *Traité des fiefs, à l'usage de la province de Normandie* (Rouen, 1763, in-12), augmenté d'un *Traité des droits honorifiques* (Rouen, 1773, in-12); *Nouveau commentaire portatif de la commune de Normandie* (Rouen, 1771, 2 vol. in-12).

TOURNEROCHE (Jean DE), écrivain français, né à Caen vers le milieu du xvi^e siècle, mort à Paris en 1620. Voué à l'enseignement public, il professa d'abord la rhétorique à Paris, dans le collège d'Harcourt, puis devint recteur de cet établissement. Revenu dans sa ville natale, il y fut pourvu de la chaire d'éloquence (1609) et eut, au sujet de sa nomination, de graves démêlés avec Antoine Gosselin, professeur de rhétorique dans cette même université. Rappelé à Paris, il fut remis en possession de sa chaire au collège d'Harcourt et obtint de nouveau les honneurs du rectorat. On lui doit les ouvrages suivants : *Traité sur le Bidental* (Caen, 1593), réimprimé à Paris; *Des jeux Olympiques et du cirque chez les Romains*, poème dédié à ses disciples; *Commentaires sur Perse et sur Juvénal*.

TOURNES (DE), libraires français. V. DE-TOURNES.

TOURNESOL s. m. (tour-ne-sol — de tourner, et de soleil). Ce mot est la traduction du grec *éiotropion*; de *élios*, soleil, et de *trepein*, tourner). Bot. Nom vulgaire de l'hélianthe ou soleil annuel, de la maurelle, de l'héliorope, des rudbeckies, du croton des teinturiers.

— Echin. Nom vulgaire d'une espèce d'astérie.

— Techn. Pâte de chaux colorée en bleu avec le tournesol en pain, et qui est employée dans la peinture en bâtiment. ■ *Tournesol en drapaux.* Teinture qu'on obtient en trempant des chiffons dans le suc du croton tinctorial et les exposant à des vapeurs d'un mélange de chaux et d'urine putréfiée. ■ *Tournesol en pain* ou simplement *Tournesol*, Matière colorante obtenue en faisant fer-

menter certains lichens dans de l'urine, de la chaux ou de l'ammoniaque.

— Chim. *Papier de tournesol*, Papier réactif, teint en bleu avec le tournesol en pain, et qui a la propriété de rougir au contact des acides.

— Encycl. Le nom vulgaire de *ournesol* a servi à désigner un certain nombre de plantes très-diverses et très-disparates. Les unes ont la propriété, beaucoup plus générale d'ailleurs qu'on ne croit, de tordre leurs pédoncules de manière à présenter toujours leurs fleurs au soleil. Telles sont les rudbeckies et surtout les hélianthes, dont une espèce a reçu la dénomination populaire de *soleil*; tel est encore l'héliotrope, dont le nom, suivant l'étymologie grecque, présente la même signification. D'autres végétaux, réunis sous la même appellation, fournissent une matière colorante bleue; tels sont certains lichens; telle est encore la mauve, genre d'euphorbiacées.

C'est en variant les conditions de coloration des lichens qu'on obtient le produit connu sous le nom de *ournesol*, qui ne sert pas en teinture, mais qui a de nombreuses applications : le bleuissage du linge, la coloration du vin et surtout la préparation du papier et de la teinture de *ournesol* si employés par les chimistes. Le *ournesol* ordinaire se prépare avec les lichens *roccella*, *tecanora* et *variolaria*, recueillis sur les côtes de la Méditerranée, de la Suède, de la Norvège, des îles Canaries et expédiés en Hollande. Le *ournesol* se présente sous forme de masse sèche et légère, de couleur bleue. Pour le préparer, on abandonne à la fermentation les lichens, additionnés d'ammoniaque et de carbonate de potasse; on épaissit avec du gypse ou de la craie et on filtre sur des tamis de crin. L'orselle violette, produite par l'action de l'ammoniaque sur le lichen colorable, ne vire pas au rouge sous l'influence des acides ni au bleu sous l'action des alcalis. Dans la fabrication du *ournesol*, la présence du carbonate de potasse détermine la formation d'un acide rouge susceptible de former avec les alcalis des sels bleus. MM. Kane et Gelis ont extrait du *ournesol* plusieurs matières colorantes, dont l'une, l'azolitine, aurait pour formule

C₇H₁₂AO₄.

On connaît, sous le nom de *ournesol en drapauze*, un produit employé surtout pour colorer les fromages de Hollande, et qui se prépare dans le midi de la France avec une espèce d'euphorbiacée, la mauve ou croton tinctorial.

TOURNET (Jean), écrivain et jurisconsulte, né à Paris dans la seconde moitié du xvi^e siècle. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il fut avocat au parlement de Paris. Outre des traductions de divers ouvrages de René Chopin, on a de lui : *Oraison funèbre de Pomponne de Bellièvre* (1607, in-8°); *Notice des bénéfices de France* (1621, in-8°); *Tractatus de absolutioe ad cautelam* (1629, in-8°); *Gallico* (1629, in-4°), description en vers de Gallion, résidence des archevêques de Rouen; *Arrêts notables des conseils du roi et des cours souveraines* (1631, 2 vol., in-fol.), etc.

TOURNETTE s. f. (tour-nè-te — rad. *tourner*). Cage tournante d'écureuil.

— Techn. Dévidoir à pivot. Dévidoir sur lequel les chandeliers dévident le coton. Plateau tournant, au centre duquel on pose les vases que l'on veut peindre ou tourner. Instrument coupant dont se servent les relieurs, les vitriers et quelques autres ouvriers. Nom donné à de petites pièces de verre rondes ou ovales.

— Jeux. *Jeu de tournette*, Appareil composé d'un limbe divisé et numéroté, d'une aiguille portée sur un pivot et à laquelle on imprime un mouvement de rotation. Cette aiguille, en s'arrêtant devant un numéro, indique le gain du joueur.

TOURNETTE (la), montagne de la Haute-Savoie. C'est la cime la plus élevée d'un massif montagneux, limité à l'O. par le bassin du lac d'Annecy, au N. par la vallée du Fier, à l'E. par celle des Clefs et le col de Serraval, au S. par le petit plateau de l'arvergne et la vallée de l'Eau-Morte. Du point culminant on découvre un magnifique panorama. Seule entre toutes les hautes montagnes qui l'environnent, collines auprès d'elle, la Tournette, dit Eugène Sue, cache presque toujours dans les nuages son front aride, sourcilieux et dépourvu. Le crépuscule du soir a peu à peu envahi les sommets de cette chaîne des Alpes; toutes sont noyées dans l'ombre; seul, le front de la Tournette, étincelant comme un phare, reflète les derniers feux du soleil, depuis longtemps disparu.

TOURNEUR s. m. (tour-neur — rad. *tourner*). Techn. Celui qui fait des ouvrages au tour : *Un tourneur en ivoire, en cuivre*. *M. de Waterville passait sa vie dans un riche atelier de tourneur; il tournait* (Balz.) Celui qui mène le rouet à retordre ou la meule à aiguiser. Ouvrier potier d'étain qui dirige le crochet, pour tourner la vaisselle.

— Typogr. *Tourneur de roue*, Ouvrier qui met en mouvement une presse mécanique à bras.

— Econ. rur. Celui qui va de ferme en

ferme, de village en village, pour châtrer les animaux.

— Adjectiv. : *Ouvrier TOURNEUR*.

— Dérivée *tourneur* ou simplement *Tourneur*, Dérivée qui tourne sur lui-même avec une grande rapidité et pendant un temps très-long : *La salle où s'exécutent les valse religieuses des TOURNEURS occupe le fond de cette cour*. (Th. Gaut.)

— Encycl. Techn. V. TOUR.

TOURNEUR (Pierre LE), littérateur français. V. LE TOURNEUR.

TOURNEUSE s. f. (tour-neu-se — rad. *tourner*). Techn. Ouvrière qui dévide de la soie.

TOURNEUX (Jean-François-Eugène), peintre français, né à Bauthouzel (Nord) en 1809, mort en 1867. Son père était ingénieur en chef des ponts et chaussées. Pendant quelque temps, il a cultivé la poésie et publié quelques volumes de vers, puis il s'est adonné à la peinture de genre et de pastel avec un certain succès. Parmi les tableaux qu'il a exposés, nous citerons : *Un point d'orgue*, pastel (1859); *Faust et Wagner* (1861); *Solitude* (1864); *Bohémienne*, *Soleil couchant* (1865); le *Château de Godefroi de Bouillon*, la *Bonne aventure* (1866). — Son frère, Félix TOURNEUX, né à Strasbourg en 1811, entra, en 1823, à l'Ecole polytechnique, d'où il sortit pour passer par l'Ecole d'application de Metz. En 1832, il donna sa démission de lieutenant d'artillerie, puis s'occupa de travaux relatifs au génie civil et devint, en 1843, ingénieur en chef de la ligne ferrée de Dôle à Salins. Depuis cette époque, il a pris une grande part à l'établissement de plusieurs chemins de fer espagnols. C'est M. Félix TOURNEUX qui a dirigé l'*Encyclopédie des chemins de fer* (1841), à la rédaction de laquelle il a pris une très-grande part. — Son frère, Prosper TOURNEUX, né à Lauterbourg (Bas-Rhin) en 1812, entra également à l'Ecole polytechnique, devint lieutenant d'artillerie et se démit de son grade (1838). Quatre ans plus tard, il obtint un emploi au ministère des travaux publics, où il devint chef de bureau, puis chef de division (1847). Plus tard, M. Prosper TOURNEUX fut nommé inspecteur général des chemins de fer de Paris. On lui doit des articles spéciaux insérés dans l'*Encyclopédie moderne*, le *Dictionnaire de l'administration française*, la *Revue nouvelle*, et une traduction de la *Législation des chemins de fer en Allemagne* par le baron Roden, avec introduction et notes (1845, in-8°).

TOURNE-VENT s. m. Constr. Tuyau coudé mobile, qu'on met au-dessus d'une cheminée, pour empêcher que le vent ne s'oppose à la sortie de la fumée. On dit plus ordinairement GUEULE DE LOUP.

TOURNEVIRE s. m. (tour-ne-vi-re — de *tourner*, et de *vire*). Mar. Cordage sans fin, qu'on enroule sur un cabestan, et dont on se sert pour enlever l'ancre ou d'autres poids très-lourds.

TOURNEVIS s. m. (tour-ne-viss — de *tourner*, et de *vis*). Techn. Instrument dont on se sert pour enfoncer ou extraire, serrer ou desserrer les vis.

TOURNIER (Jacques-Joseph), mécanicien français, né à Saint-Claude en 1690, mort dans la même ville en 1768. Tout en étudiant la théologie, il apprit seul la peinture, la sculpture, la gravure, l'horlogerie, et, comme il avait de remarquables dispositions pour la mécanique, il se mit à construire une sphère d'après les systèmes de Copernic et de Tycho-Brahé, qu'il s'attacha à concilier. L'abbé Tournier se rendit à Paris pour y montrer sa sphère à l'Académie des sciences; mais elle n'eut point le succès sur lequel il comptait. De retour à Saint-Claude, il fit faire des progrès à l'art du tourneur, fit une carte du diocèse de Saint-Claude et grava 19 planches pour un ouvrage dans lequel il se proposait d'exposer le système astronomique dont il était partisan.

TOURNIÈRES (Robert LEVRAO), peintre français, né à Ifs, près de Caen, en 1668, mort à Caen en 1752. Son père, qui était tailleur, fut frappé de ses dispositions artistiques et le plaça chez un peintre médiocre, qui lui enseigna les éléments de la peinture. Admis ensuite dans l'atelier de Bon Boullogne, Tournières fit de rapides progrès, débuta comme peintre de portraits, puis s'adonna au genre historique et fut nommé, en 1716, membre de l'Académie de peinture sur la présentation d'un petit tableau, la *Fille de Dibutades dessinant à la lumière d'une lampe le portrait de son amant*, finement exécuté et d'un beau coloris. Toutefois, il revint presque aussitôt au portrait et exécuta un certain nombre de tableaux de genre rappelant la manière des Flamands. En 1725, il devint professeur adjoint à l'Académie; mais, à la suite d'une altercation avec quelques-uns de ses collègues, il se démit de ses fonctions et alla terminer sa vie à Caen. Cet artiste, d'un caractère difficile, forma quelques élèves, notamment F. Lemoine, dont il avait épousé la mère. On cite, parmi ses nombreux portraits, ceux de Mosnier, de Michel Corneille, de La Roque, de Maupertuis, etc., et, parmi ses tableaux, une scène représentant Racine foulant aux pieds ses œuvres après avoir bu outre mesure avec Chapelle. On trouve des

tableaux et des portraits de lui dans nos principaux musées.

TOURNILLE s. f. (tour-ni-llé; 11 mll.). Techn. Instrument dont on se sert pour relever les mailles tombées des bas au métier.

TOURNILLER v. a. ou tr. (tour-ni-llé; 11 mll. — fréquent, et dimin. de *tourner*). Tortiller : *Il s'assit auprès de la panthère; il lui prit les pattes, le museau, lui TOURNILLA les oreilles, la renversa sur le dos*. (Balz.) Peu usité.

— v. n. ou intr. *Tourner dans un très-petit cercle*. Peu usité.

TOURNIOLE s. f. (tour-ni-o-le). Chir. Nom vulgaire d'une espèce de panaris qui se développe entre l'épiderme et la peau.

— Encycl. La *ourniole* est une variété du panaris, caractérisée d'abord par une douleur brûlante, superficielle, accompagnée de démangeaisons et, bientôt après, d'un soulèvement de l'épiderme, d'un véritable phlyctène blanchâtre. C'est autour de l'ongle et sur la face dorsale des doigts qu'elle se manifeste ordinairement. Il n'est point rare, cependant, de la voir s'établir dès le principe en avant ou sur les côtés, vers la racine comme à la pulpe des doigts. Même quand elle occupe une large surface, elle ne se complique presque jamais d'un gonflement notable. Naturellement disposée à s'élargir, à s'étendre d'un côté ou d'une extrémité à l'autre du doigt en décollant l'épiderme, tournant autour de cet organe et de là à la base de l'ongle (d'où le nom de *ourniole*), cette variété du panaris ne creuse jamais la peau et n'est guère susceptible de se transformer en panaris sous-cutané; mais elle a une tendance extrême à suivre l'épiderme du côté de l'ongle, qu'elle attaque ainsi très-facilement par les bords ou par la racine, qu'elle décolle enfin, de manière à en rendre la chute presque inévitable. Les causes du panaris sous-épidermique sont aussi nombreuses que variées; la malpropreté, les écorchures, les ébranlements de l'ongle, les déchirures de ces parcelles d'épiderme décollé qu'on appelle ongles, tout ce qui est de nature, en un mot, à fixer sur un point quelconque des doigts une irritation superficielle peut amener une *ourniole*. Quoique de nature assez bénigne, la *ourniole* ne laisse pourtant pas que d'entraîner quelques inconvénients. Elle expose, par exemple, ainsi que nous venons de le dire, à la perte de l'ongle. Cette plaie, qui ne repousse pas toujours, revêt assez souvent, en se reproduisant, une forme inégale plus ou moins disgracieuse. Soit que l'ongle se détache, soit qu'il résiste, il arrive assez fréquemment que le bourrelet de téguments qui l'encadre s'ulcère, se boursoufle, se couvre de fongosités difficiles à guérir et fort douloureuses. Enfin, en s'étalant en arrière, du côté de la main, la *ourniole* détermine quelquefois une inflammation plus sérieuse, peut aller même jusqu'à produire un érysipèle. Le traitement que réclame un pareil état n'est pas le même pour toutes les périodes. Si l'épiderme n'est pas encore soulevé, il convient de tenter la résolution de la phlegmasie; c'est le cas de tenir le doigt enveloppé de linges imbibés d'eau saturée ou d'une solution aluminée; en est surtout, des linges imbibés d'eau froide réussiraient également bien; des onctions avec l'onguent mercuriel, répétées trois fois le jour, conviennent aussi et s'associent volontiers avec les cataplasmes de farine de lin. Une précaution à prendre en pareil cas est de ne point placer le doigt dans une position délicate et de tenir la main constamment dirigée au-dessus de l'horizon ou un peu en haut. Aussitôt que les phlyctènes sont formées, il y a utilité de les ouvrir; il faut alors exciser, enlever soigneusement toute la portion d'épiderme décollé, puis tenir le doigt enveloppé d'un large cataplasme émollient, qu'on renouvelle matin et soir et qu'on remplace plus tard par un pansement simple avec la charpie enduite de cérat, ou une plaque d'onguent de la mère. Si la racine de l'ongle est réellement décollée, on abrège la durée du mal en terminant avec de bonnes pinces l'ablation de l'organe ébranlé; on panse ensuite comme il vient d'être dit. Les fongosités, quand il en existe, seraient souvent interminables si on ne prenait pas le parti de les cautériser avec le nitrate d'argent. Pour réussir ici, il faut que le crayon, aminci au biseau, soit glissé profondément entre elles et l'ongle jusqu'aux dernières limites de la rainure sous-tégumentaire. Si, comme on le fait ordinairement, le caustique n'en touche que la surface visible, le mal reparait sans cesse, et on fait souffrir le malade en pure perte.

TOURNIQUET s. m. (tour-ni-ké — rad. *tourner*). Sorte de croix placée horizontalement sur un pivot, et qu'on pose à l'entrée d'un chemin ou d'une rue, pour ne laisser passer que des gens à pied : *Il arriva au cloître Saint-Magloire, passage peu fréquenté*. (Alex. Dum.) Appareil analogue au précédent, qu'on place à la porte d'un spectacle payant, pour ne laisser entrer qu'une personne après l'autre et faciliter la perception du droit d'entrée : *La plupart des tourniquets sont munis d'un appareil compteur qui donne le chiffre des visiteurs*.

— Jeux. Syn. de *TOURNETTE*. Petit appa-

reil en usage chez les marchands de vin, et au moyen duquel les habitués jouent leurs *ournées* de consommations.

— Mus. Morceau de bois carré qui sert pour accorder les tuyaux d'orgue.

— Art milit. Poutre armée de pointes de fer, que l'on place dans une brèche ou autre ouverture dont on veut disputer le passage à l'ennemi.

— Mar. Rouleau mobile sur lequel on fait glisser les cordages, lorsqu'on veut garantir certains objets des effets du frottement.

— Pêche. Moulinet sur lequel les pêcheurs enroulent leur ligne, pour la lâcher au besoin.

— Techn. Morceau de bois tournant autour d'un axe, et servant à soutenir un châssis à coulisse, lorsqu'il est levé. Petite virole plate et tournante, qui sert à maintenir l'action du tempia, ainsi que l'élevation des valots, dans le métier Jacquard et les mécaniques armées. Dévidoir sur lequel les épingliers dressent le fil de laiton. Clef armée d'une poignée, avec laquelle on fait tourner le canon de propriété d'un robinet de garde-robe.

— Physiq. Appareil de cabinet de physique, qui est mis en mouvement par la réaction d'un fluide : *TOURNIQUET hydraulique*. *TOURNIQUET électrique*. *TOURNIQUET à gaz*.

— Chir. Instrument qui sert à comprimer les artères, pour arrêter les hémorragies.

— Entom. Nom vulgaire des insectes du genre gyryn : *Les TOURNIQUETS reparaissent dès que les glaces sont fondues*. (V. de Bomare.)

— Encycl. Physiq. *Tourniquet hydraulique*. Cet appareil est destiné à mettre en évidence le phénomène de la réaction produite par l'écoulement des liquides.

Pour comprendre ce phénomène, concevons un vase de forme cubique posé sur un disque de liège flottant dans une eau tranquille. Ce vase, rempli de liquide, restera en repos, parce que toutes les pressions latérales seront deux à deux égales et contraires. Mais, si l'on perce une paroi pour que le liquide jaillisse latéralement, le vase sera repoussé en sens contraire; il y aura un recul semblable au recul des armes à feu et dû à une cause pareille. C'est cette réaction qui est rendue sensible par le *ourniquet* hydraulique.

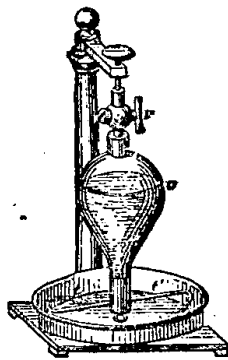


Fig. 1.

L'appareil se compose d'un réservoir ayant la forme d'une toupie, mobile autour d'un axe vertical, portant à sa partie supérieure un robinet qu'il suffit d'ouvrir pour déterminer le mouvement. En effet, le vase étant plein d'eau et le robinet ouvert, la pression atmosphérique s'exerce sur le liquide intérieur, et l'écoulement se fait par des tubes *t* et *t'*. Mais ceux-ci ayant leurs extrémités recourbées horizontalement et en sens contraire, de manière à former un *x* avec le tube qui les joint, les jets qui s'en échappent se trouvent dirigés tangentiellement aux cercles que tendent à décrire les orifices de sortie, et leur réaction sur les tubes forme un couple qui imprime à l'appareil un mouvement de rotation très-rapide.

On a cru longtemps, sur l'autorité de Newton, que le recul de cette espèce était égal au poids d'une colonne liquide ayant pour base la section contractée de la veine qui s'écoule et pour hauteur la hauteur du niveau. Mais Bernoulli a démontré que, dans tous les cas d'écoulement, la force de réaction est égale au poids d'une colonne liquide ayant pour base la section contractée de la veine qui s'écoule et pour hauteur le double de la hauteur du niveau.

C'est sur ce principe qu'est fondée la roue hydraulique connue sous le nom de *turbine*. V. ce mot.

La rotation du vase peut évidemment être produite lorsqu'au lieu d'eau il contient du gaz comprimé. Si on le remplit de vapeur d'eau, on a le célèbre éolipyle de Héron d'Alexandrie. V. ÉOLIPYLE.

— *Tourniquet électrique*. Appareil destiné à mettre en évidence les mouvements dus à l'écoulement de l'électricité par les pointes.

Sur un pivot communiquant à une machine électrique on pose une chape centrale, autour de laquelle sont fixés horizontalement des rayons divergents en fil de laiton. Ces rayons sont recourbés dans le même sens à leur extrémité et terminés en pointe aigüe. On charge la machine électrique, et aus-

siôt le tourniquet prend un mouvement de rotation en sens contraire de la direction des pointes. Si l'expérience se fait dans l'obscurité, on observe des aigrettes de feu qui s'élançant de chaque pointe et dont la nuance est différente, suivant que l'électricité est vitrée ou résineuse.

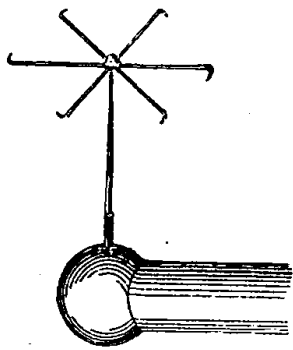


Fig. 2.

La rotation du tourniquet électrique a reçu deux explications. La première est analogue à celle du tourniquet hydraulique. Le fluide électrique, répandu sur la surface des tiges du tourniquet, exerce en tous ses points une pression sur l'air environnant, comme l'eau presse dans tous les points les parois du vase qui la contient. Si le fluide électrique ne trouvait point d'issue, les pressions opposées seraient toujours égales et l'appareil resterait au repos. Mais, dès qu'il s'écoule par une pointe, il n'exerce plus de pression sur l'orifice de l'écoulement, et la pression intérieure qui s'exerce au point opposé détermine le recul de chaque pointe, d'où résulte la rotation.

D'après la seconde explication, au contact des pointes, l'air s'électrise; il y a donc aussitôt répulsion entre chaque pointe et la couche d'air qui la touche. Cette couche d'air repoussée est remplacée par une autre, qui s'électrise à son tour et se comporte comme la précédente. Chaque pointe reçoit donc une série de répulsions par l'effet desquelles l'appareil est mis en mouvement.

— Chir. Les diverses formes de tourniquet sont d'invention moderne. Les anciens, ne connaissant pas le mécanisme de la circulation du sang, bien qu'ils comprissent cependant les avantages de s'opposer à l'effusion de ce liquide pendant les opérations, se bornaient à entourer les parties avec une bande fortement serrée qui les étranglait et fermait avec plus ou moins d'exactitude leurs vaisseaux. Ce procédé grossier et dangereux était souvent la cause d'accidents graves; aussi fut-il remplacé par le garrot, que des perfectionnements successifs rendirent plus méthodique et plus utile. Tel qu'il fut imaginé d'abord par Morel, cet instrument, en effet, consistait en un ruban solide placé sur une compresse qui entourait le membre et qu'on serrait à l'aide de deux bâtonnets, en faisant tourner ceux-ci sur eux-mêmes. Une pelote épaisse, cylindrique et solide, remplacée dans quelques circonstances par une bande roulée avec force, une plaque en corne ou en cuir bouilli, et enfin un ruban ordinaire, constituaient le garrot perfectionné par Ledran. La pelote ou la bande doit être placée sur le trajet de l'artère; le lacs doit entourer le membre par deux cercles médiocrement serrés, et la plaque se place du côté opposé aux vaisseaux. Un bâtonnet glisse entre le ruban et la plaque, étant mis en mouvement, serre le lien et produit la compression. Celle-ci, d'une part, porte avec plus de force, à l'aide de la pelote, sur l'artère que sur tous les autres points de la circonférence du membre, et la plaque, protégeant la peau, l'empêche d'être attirée, froissée et meurtrie par les replis du lien et la pression du bâtonnet. Ce garrot n'étranglant pas autant que celui de Morel les tissus qu'il embrasse, et, convenablement appliqué, il présente au chirurgien une ressource utile. Cependant Petit presenta, au commencement du dernier siècle, un instrument hémostatique bien supérieur au garrot, et que les corrections de plusieurs chirurgiens n'ont presque pas amélioré. Deux plaques en cuivre superposées, présentant sur leurs bords latéraux deux fentes, et un lacs solide composent cet appareil. Des deux plaques, l'une est fixe, garnie d'un côté d'une pelote épaisse, allongée, saillante et très-ferme; du côté opposé, deux tenons en cuivre s'en élèvent, et l'extrémité d'une vis y est fixée; la seconde plaque, mise en rapport avec la première au moyen du tenon et de la vis qui la traversent, peut en être éloignée ou rapprochée à volonté au moyen de cette même vis. Le ruban entourant le membre et passant par les fentes de la plaque pour s'aller fixer à la plaque mobile, il est évident que, si, les deux plaques étant d'abord rapprochées, on fait agir la vis, celle-ci éloigne la plaque mobile, enfonce la plaque fixe contre les vaisseaux sur lesquels on aura dû la placer d'abord, les affaiblira au moyen de la pelote et y suspendra le cours du sang. Les autres parties du membre ne seront que faiblement comprimées, et l'étranglement n'y sera que peu

à craindre. Quelques chirurgiens ont supprimé les deux tiges ou tenons qui de la plaque fixe s'élevaient à travers la plaque mobile; mais il en est résulté que celle-ci obéit trop à l'action de la vis, tourne facilement avec elle et que l'instrument perd de sa solidité. D'autres placent une troisième plaque, garnie de la pelote, au milieu du lacs, la destinant à être mise en rapport avec les vaisseaux, tandis que le reste de l'instrument, appliqué du côté opposé, agit à la manière ordinaire. Mais encore ici la complication est plus nuisible qu'utile, parce que la vis, en enfonçant directement la plaque fixe et surmontée de la pelote, la fait agir avec plus de force et d'une manière plus directe que ne le pourrait faire la pelote libre placée ailleurs. On avait remarqué que la saillie de la vis et l'écartement des pelotes donnaient à l'instrument une hauteur qui l'exposait à basculer aisément pendant les efforts des malades, et, par conséquent, à se déplacer. Percy, afin de remédier à cet inconvénient, remplaça la vis perpendiculaire de Petit par un treuil horizontal qu'une manivelle fait mouvoir, et cette correction présente réellement des avantages, car, sans rien ajouter à l'instrument, elle détruit une de ses imperfections. Toutefois, lorsqu'il doit rester longtemps appliqué, le tourniquet de Petit comprime encore avec force la circonférence du membre et reste de beaucoup inférieur au compresseur de Dupuytren.

TOURNIS s. m. (tour-ni — rad. tourner). Art. vétér. Maladie de certains animaux produite par des hydatides, et dans laquelle l'animal tourne continuellement sur lui-même. || On dit aussi **TOURNEMENT**.

— Encycl. Art. vétér. On désigne sous les dénominations de *tourne*, de *lourde*, de *lourderie*, d'*avertin*, de *vertige*, etc., une maladie des bêtes ovines occasionnée par le développement à la surface, ou dans les profondeurs des centres nerveux, d'un ver connu sous le nom générique de *cœnure*. La présence de ce ver détermine dans les fonctions cérébrales une altération plus ou moins profonde, caractérisée par l'irrégularité des mouvements et surtout par la tendance des animaux à tourner sur eux-mêmes, d'où le nom donné à la maladie. Le *tourne* ne se manifeste pas sur toutes les espèces; il est propre à certains ruminants et particulièrement aux moutons, aux chèvres et aux boufs; on l'a encore observé sur la gazelle et sur quelques antilopes; enfin, il paraît, dans quelques rares circonstances, s'être montré chez l'homme.

Le *tourne* attaque généralement les jeunes animaux dans la première année de leur existence; il est plus rare de quinze à dix-huit mois; on ne l'observe qu'exceptionnellement à partir de la deuxième et troisième année.

Le ver qui par sa présence détermine ce *tourne* est, avons-nous dit, le *cœnure*.

Comme toutes les espèces du même ordre, le *cœnure* forme une espèce d'ampoule ovoïde, constituée par une mince pellicule contenant un liquide transparent. Son volume est très-variable, presque microscopique au début; il peut dépasser plus tard le volume d'une orange. A la face interne de la vésicule on remarque une foule de petits corpuscules blanchâtres, opaques, rangés irrégulièrement en plusieurs groupes; ce sont autant d'individus dont le nombre peut s'élever à quelques centaines. Chacun de ces individus présente une tête obtuse et tétragonale, un cou plus petit que la tête, court et étroit, et un corps cylindrique contractile et ridé, comme articulé sur la vésicule. La tête, ainsi que celle des ténias, est munie de quatre suçoirs latéraux, assez développés et se terminant par une double couronne de crochets, divisés en grands et petits, et dont le nombre varie de vingt-six à trente-deux. Lorsque le *cœnure* reste engagé dans la substance cérébrale, il y meurt au bout d'un certain temps et se transforme en un kyste où l'on ne trouve plus aucune trace d'animalité. La mort de ce ver paraît coïncider avec le dépôt de sels calcaires à la surface et dans l'épaisseur des parois de la petite poche qui loge le *cœnure*.

Dans la cavité crânienne, l'hydatide occupe une place très-variable; on l'a rencontrée entre le cerveau et ses membranes, entre les deux lobes du cerveau, dans ses ventricules, sur le cervelet et dans les ventricules du cervelet, à la face inférieure du cerveau, sur la moelle allongée, dans le calamus scriptorius, et jusque vers la partie postérieure de la moelle épinière. Dans ces différentes régions son volume n'a rien de fixe. Le plus souvent simple, il est quelquefois multiple. On en a trouvé ainsi jusqu'à trente dans le même individu. Quand ils sont nombreux, leur volume est toujours beaucoup moindre. Ce n'est que lorsqu'il y a un seul ver qu'on le voit atteindre les dimensions considérables observées dans quelques cas.

Les causes auxquelles on a attribué le *tourne* sont nombreuses. Les auteurs ont tour à tour invoqué, mais vainement, les conditions les plus diverses de la vie des troupeaux : l'alimentation, le régime, la température des bœgeries, le refroidissement après la tonte, la température froide, humide, les souffrances de la mère et de l'agneau. En effet, dans les premiers temps de la vie, lors-

que les animaux ont vécu au milieu de mauvaises conditions hygiéniques, on voit apparaître les maladies vermineuses; celle qu'on désigne sous le nom de *tourne* peut donc rationnellement sévir au milieu de pareilles conditions hygiéniques. Mais ce qu'il est important de mettre en évidence, c'est moins les circonstances au milieu desquelles naissent les maladies vermineuses en général que les causes directes qui le plus fréquemment paraissent déterminer le *tourne*.

En première ligne, il faut placer la transmission par voie de génération, transmission démontrée par les expériences de Girou de Buzareingues et par celles de M. Reynal, et, après l'hérédité, la cause la plus fréquente du *tourne* semble dépendre de l'emploi de bœliers trop jeunes pour la reproduction. Mais, quelque influence qu'on suppose à ces diverses circonstances, elles ne peuvent exercer qu'une action secondaire sur le développement de la maladie, tout au plus concourir à sa propagation. « Quant à la cause première du *tourne*, dit M. Gourdon, à l'origine même du *cœnure*, dont la présence, en constitue le caractère essentiel, la question est restée longtemps sans offrir d'autre solution que quelques suppositions plus ou moins inraisonnables; ainsi, on admettait que le ver se formait spontanément dans le cerveau, ou bien qu'il y était introduit directement à travers les parois crâniennes, ou toute autre origine aussi peu fondée. Mais, grâce aux recherches de quelques savants, la lumière s'est faite sur ce point, et l'on sait aujourd'hui que le *cœnure* cérébral provient d'une espèce de ténia, le ténia *cœnurus*, que l'on rencontre parfois dans les intestins du chien, et dont les œufs, répandus sur l'herbe des pâturages et ingérés avec les aliments, portent au sein des tissus et jusque dans le cerveau le germe de la maladie. » L'œuf éclôt dans le tube digestif, et l'embryon, que l'on appelle dès lors *proscœlex*, chemine à travers les tissus à la faveur de son volume microscopique, jusqu'à ce qu'il ait atteint un vaisseau sanguin, dans l'intérieur duquel il pénètre pour être porté avec le sang jusque dans le cerveau lui-même. Là il s'arrête, subit une transformation et devient bientôt une vésicule qui, s'accroissant avec plus ou moins de rapidité, peut atteindre et même dépasser le volume d'un œuf de poule. En même temps que la vésicule s'accroît, il apparaît à sa surface une multitude de petits cestodes, qui reçoivent le nom de *scolex*. Ceux-ci sont le premier état du ténia *cœnurus*.

Les signes du *tourne* sont peu sensibles lorsque les *cœnures* commencent seulement à se développer. La première chose qui frappe, c'est la perte de la gaieté et de l'appétit. La mastication est lente, la rumination est par moments suspendue; il en est de même de l'action de teter; la marche est pénible et paresseuse; le jeune agneau devient traînard et insensible à ce qui se passe autour de lui; il laisse tomber sa tête tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; il maigrit, la peau perd sa souplesse, la laine son brillant et sa résistance; les forces diminuent, toutes les fonctions s'altèrent. Bientôt ensuite le malade commence à tourner soit à droite, soit à gauche, suivant la position du *cœnure*. Quelquefois ce *tourne* est un des premiers symptômes qui apparaissent; il se manifeste d'ailleurs d'une façon assez irrégulière. L'animal suit d'abord une ligne droite dans sa marche, puis se met à dévier à droite ou à gauche, à décrire des cercles concentriques en marchant pendant des heures entières. Ensuite il change de position, marche un peu, s'arrête, puis recommence à tourner. Quand la maladie est plus avancée, le *tourne* est plus fréquent et dure davantage; les accès se répètent, la cécité augmente; la bête cessant de manger dépérit de plus en plus; tous les symptômes s'aggravent; l'animal tombe dans le marasme et finit par mourir dans les convulsions.

Quand le *cœnure* siège sur le bulbe rachidien, le mouton peut à peine se soutenir debout et ne se meut que par de pénibles efforts; il se traîne en quelque sorte sur le sol, et, après avoir parcouru une certaine distance, il reste couché. Enfin, si le ver se développe dans la moelle épinière, il détermine ce qu'on appelle le *tourne* lombaire, dont le premier symptôme est une grande faiblesse dans le train postérieur; l'animal a une marche vacillante, fait des chutes fréquentes sur le sol, reste longtemps assis sur son derrière. Bientôt survient l'amaigrissement, la paralysie du train postérieur, du rectum et de la vessie, et la mort au bout d'un temps plus ou moins prolongé.

La marche de l'affection est ordinairement lente et toujours progressive. L'hydatide, une fois formée, se développe, grossit, use la substance cérébrale, amincit l'os qui la recouvre dans un espace grand comme une pièce de 2 francs, et finirait à la longue par le percer, si la mort n'arrivait pas auparavant. C'est ordinairement dans cet endroit qu'est logée l'hydatide; on s'en aperçoit en appuyant les deux pouces à la place; l'os fléchit sous une pression modérée. Le *cœnure* développé dans le canal rachidien détermine les mêmes lésions que dans le crâne; le canal vertébral est quelquefois usé, et la substance nerveuse est raréfiée comme dans le cerveau.

Jusqu'à présent on a proposé des moyens sans nombre pour la guérison du *tourne*, mais, il faut le dire, pas un seul d'entre eux ne saurait encore être donné comme certain; on peut même dire que tous sont demeurés sans succès. La matière médicale ne fournit aucune arme pour combattre cette maladie, et il doit en être ainsi, puisqu'il n'y a aucune substance médicamenteuse à employer avec avantage contre une cause matérielle qui agit mécaniquement. C'est cette cause qu'il importe de détruire, et c'est dans ce but qu'on a successivement vanté et mis en usage plusieurs opérations chirurgicales, mais sans en retirer le succès constant, uniforme et invariable qu'on est encore réduit à désirer. Aussi des propriétaires, considérant que les malades, abandonnés à eux-mêmes, doivent nécessairement succomber au bout de quelques mois, préfèrent-ils vendre les animaux pour la boucherie dès qu'ils commencent à être atteints, plutôt que de s'exposer à les voir de plus en plus diminuer de valeur, sinon à les perdre entièrement.

Pour ne parler que des principaux moyens proposés comme curatifs, et qui ont laissé entrevoir le plus d'espérance, nous trouvons en première ligne celui qui consiste à ouvrir le crâne au moyen de la trépanation, ou de la perforation de cette boîte osseuse faite avec un stylet, un poinçon, une aigle, un trois-quarts placé dans une canule adaptée à une seringue, avec laquelle on aspire, en faisant le vide, tout le liquide de l'hydatide et quelquefois l'hydatide elle-même. Malheureusement, ces procédés ingénieux sont loin d'être d'une application constamment heureuse.

TOURNISIE s. m. (tour-ni-zi-ain). Hort. Variété d'oillet.

TOURNISSE s. f. (tour-ni-se). Constr. Poutre qu'on établit entre une sablière et une décharge de cloison, et qui sert de remplissage.

Tournobél (CHÂTEAU DE), château du Puy-de-Dôme, à 1 kilom. 500 de Volvic, dans l'arrondissement de Riom, sur un mamelon élevé, dominant la contrée, une des plus belles ruines féodales de l'Auvergne. Les abords du plateau sur lequel il est bâti sont encombrés de débris colossaux, archivoltes brisées, voûtes effondrées, bastions écroulés, qui font croire d'abord à une ruine complète. En laissant de côté une tour ronde à bossuages, contemporaine de François I^{er}, et après avoir traversé une poterne et suivi un couloir étroit, on parvient dans la cour centrale; elle a la forme d'un carré long divisant l'édifice en quatre : l'aile droite, contenant les grands appartements; l'aile gauche, appuyée à l'escarpement de la montagne, jadis affectée au logement des officiers et des soldats de la garnison; le massif du nord, réservé à la châtelaine et s'unissant à l'aile droite par un oratoire bien conservé; enfin l'entrée des deux ailes, occupée vers le midi par la grande tour et son donjon, construction colossale et point de jonction des remparts crénelés en assez mauvais état. Des acacias et des girofées jaunes poussent dans cette cour silencieuse. L'intérieur des bâtiments offre d'intéressants détails; c'est d'abord la tourelle contenant l'escalier du nord, cage élégante et svelte, d'un gothique fleuri très-répandu en Auvergne; ici, l'ogive, au lieu de se terminer en arête vive comme dans le gothique pur, se prolonge démesurément en forme de tige d'où naissent des rameaux de fleurs. Au premier étage on rencontre, occupant toute la largeur du massif entre les deux ailes, un palier en cintre surbaissé appuyé sur des colonnettes basses dont les nervures se coupent à angle droit et produisent ainsi d'élégantes ogives. Le tout présente l'ensemble d'une architecture sarrasine et remonte pour le moins au XI^e siècle.

Quant aux souvenirs historiques du château de Tournobél, nous trouvons qu'en 1213 Guy II, comte d'Auvergne, s'étant révolté contre Philippe-Auguste, son suzerain légitime, le roi fit mettre le siège devant le château du rebelle. Tournobél fut défendu héroïquement pour le comte d'Auvergne par Gualleran, son lieutenant, contre Guy de Dampierre, seigneur de Bourbon, et Renaud de Pery, archevêque de Lyon, commandants de l'armée royale; mais la place finit par être prise, après une lutte acharnée, dont les chroniqueurs nous ont conservé le souvenir. Telle était, au moment de la défaite, la pénurie des défenseurs de Tournobél, que les vainqueurs, au dire des chroniqueurs, n'y trouverent pour tout butin qu'une serpe, un mortier de cuivre, deux cordes, deux échelons de fil, six marteaux, du froment, des fèves et une provision de vin. Un poète, Guillaume Guyart, chanta le siège de Tournobél. A l'époque de la Ligue, la vieille forteresse fut de nouveau prise et reprise plusieurs fois par les ligueurs. Le duc de Nemours l'incendia, mais à sa mort la place fut rendue au roi. Le dernier seigneur de Tournobél fut Charles d'Apfen, tué dans une sortie contre une dernière tentative des ligueurs. A partir de cette époque, l'histoire est muette sur les habitants du château de Tournobél. Ses ruines majestueuses sont aujourd'hui la propriété de la famille de Chabrol-Volvic qui, tout en s'étant fait construire non loin de là un château moderne plus confortable, ne néglige rien pour conserver in-

tactes à l'admiration des visiteurs les tours et les murailles de ce gigantesque et intéressant débris du passé.

TOURNOI s. m. (tour-noi. — On n'est pas d'accord sur l'origine de ce mot; on le fait assez généralement venir de *tournoyer*, se mouvoir en rond. Il est du moins certain que l'on disait autrefois *tourneement* et *turnouement*, comme on peut le voir dans la chanson de Raoul de Coucy :

Toute votre gent
Son li plus joli du tournoyement.

L'auteur de l'*Héritière de Guyenne* pense que ce combat s'appelait ainsi parce que les chevaliers y combattaient tour à tour, divisés par quadrilles. Ménage, se rapprochant de cette opinion, dit : « Il y avait cette différence entre les joutes et les tournois, qu'aux joutes on combattoit seul à seul, et aux tournois on se battoit par escadrons; et parce que la cavalerie, en escarmouchant, fait des caracolles, qu'on appelle encore aujourd'hui des tours, les mots *turnementum* et *turnoy* sont sortis du verbe latin barbare *turnare*, lequel se trouve dans l'*Histoire mêlée* de Paul Diacre : *Torna, torna, frater*. » Budée croit que de *Trojano agmina* on a fait *turnementum*, par allusion aux honneurs de son père Anchise. Le Père Ménéstrier dit que « *turnoy* est un terme proprement français, qui vient de *tourner*, parce que les courses se font en tournant et retournant. » Wachter fait remonter *turnoi* au celtique *dorna*, battre, frapper. Fête solennelle, où des chevaliers faisaient assaut d'adresse et de vigueur, dans des jeux et des combats à armes courtoises : *Edouard, après ses victoires et ses conquêtes, ne fit plus que des tournois*. (VOLT.)

— Fig. Assaut, concours : *En 1855, la France a conquis à un grand TOURNOI industriel toutes les nationalités du monde*. (L. FIGUIER.)

— Encycl. Les Français passent universellement pour avoir les premiers établi ces sortes de fêtes guerrières. Les Français, dit Du Cange, qui ont été les plus belliqueux d'entre toutes les nations, sont les inventeurs des *turnois* et des *joustes*, qu'ils n'ont mis en usage que pour tenir les gentilshommes en haleine et pour les préparer pour les combats.

On ne sait guère à quelle époque les tournois furent établis. Toutefois, l'historien Nithard nous fait connaître qu'ils étaient déjà connus au IX^e siècle. En effet, cet auteur dit, en parlant de l'entrevue de Louis le Germanique et de Charles le Chauve à Strasbourg vers 842 : *Ludos etiam hoc ordine sæpe causa exercitii frequentabant. Conveniebant autem quocumque congruum spectaculo videbatur; et subsistente hinc omni multitudo, primum pari numero Saxanorum, Wasconum, Austrasiorum, Britanorum ex utraque parte, veluti sibi invicem adversarii vellent, alter in alterum veloci cursu ruebat; hinc pars terga versa proteci umbonibus ad socios insectantes evadere se velle simulabant. At versa vice iterum illos quos fuyebant persequi videbantur; donec novissime utrique reges cum omni juventute, ingenti clamore, equis emissis, hastilia crispantes exsiliunt, et nunc his, nunc illis terga dantibus, insistent. Eratque res digna pro tanta nobilitate necnon et moderatione spectaculo. Non enim quispiam in tanta multitudo ac diversitate generis, uti sæpe inter paucissimos et notos contingere solet, aliquid aut læsionis, aut vituperii quippiam inferre audebat. Pour s'exercer, ils avaient coutume d'ordonner des jeux de la manière suivante. Ils s'assemblaient dans quelque endroit favorable à ce genre de spectacle, et la multitude étant rangée autour de la lice, on les voyait d'abord en nombre égal de chaque côté, Saxons, Gascons, Austrasiens, Bretons, se ruer en courant les uns sur les autres comme s'ils avaient voulu combattre corps à corps; quelques-uns, tournant les talons et se protégeant à l'aide des boucliers, faisaient semblant de fuir et de se réfugier dans les rangs de leurs compagnons; leurs adversaires simulaient une poursuite vigoureuse; enfin les chefs, suivis de l'élite de la jeunesse, poussaient à grands cris leurs chevaux dans la lice, brandissant leurs javalots et venaient au secours des fuyards de l'un ou de l'autre parti. C'était un spectacle digne d'être vu, tant pour sa noblesse que pour la modération des combattants. Jamais personne, en effet, parmi un si grand nombre de gens de races diverses, n'aurait osé, comme cela arrive si souvent entre particuliers et même entre gens qui se connaissent, infliger la moindre blessure à un adversaire ou seulement l'injurier.*

Quelques auteurs allemands prétendent que l'empereur Henri l'Oiseleur fut l'instituteur des tournois. Cependant les anciennes chroniques en attribuent l'invention à un nommé Geoffroy de Preilly. Dans celle de Tours, on lit : « Anno 1066, Gaufridus de Prutiaci, qui torneamenta invenit, apud Andegavum occiditur. » Dans celle de Saint-Martin de Tours : « Anno Henrici imp. 7 et Philippi regis 6 fuit prodicto apud Andegavum, Gaufridus de Prutiaci et alii barones occisi sunt. Hic Gaufridus torneamenta invenit. » D'aut-

tre part, on lit dans Lambert d'Ardes (p. 13), que Raoul, comte de Guines, fils du comte Ardolphe, étant venu en France pour y fréquenter les tournois, perdit la vie dans un de ces combats. Or, Raoul vivait avant Geoffroy de Preilly. D'où il résulte que si Geoffroy de Preilly ne fut réellement pas l'inventeur des tournois, il fut peut-être le premier qui en dressa les lois et les règles et qui en rendit la pratique plus fréquente et plus commune. Les écrivains étrangers, pour la plupart, reconnaissent que les tournois étaient particuliers aux Français; c'est ce qui les fait appeler par Matthieu Paris *conflictus gallici*.

Les tournois avaient non-seulement pour objet d'exercer ceux qui faisaient profession des armes, mais encore d'exciter la jeunesse aux nobles passions. Aussi les apprêts d'un tournoi se faisaient-ils avec la plus grande pompe.

Quelques jours à l'avance, on exposait le long des cloîtres de quelques monastères voisins les écus armoriés de ceux qui prétendaient entrer en lice; les seigneurs, les dames et les damoiselles venaient les visiter. Un héraut ou poursuivant d'armes nommait aux dames ceux à qui ils appartenaient, et si parmi les prétendants il s'en trouvait quelqu'un dont une dame eût à se plaindre, elle touchait le timbre ou l'écu de ses armes pour le recommander aux juges du tournoi, afin d'en obtenir justice.

Tout autour de la carrière s'élevaient des espèces d'estrades décorées de riches tapis, de pavillons, bannières, banderoles et écussons, où les rois, les reines, les dames, les damoiselles et les anciens chevaliers venaient prendre place. Des juges nommés exprès, des maréchaux de camp, des conseillers ou assistants avaient en divers lieux de la lice des places marquées pour maintenir dans le champ de bataille les lois de la chevalerie et pour donner leurs avis et leurs secours à ceux qui pouvaient en avoir besoin. Une multitude de rois, hérauts et poursuivants d'armes, répandus de toutes parts, avaient les yeux fixés sur les combattants, pour faire un rapport fidèle des coups qui seraient portés et reçus. Ils avertissaient d'avance les jeunes chevaliers qui faisaient pour la première fois leur entrée dans les tournois de ce qu'ils devaient à la noblesse de leurs ancêtres : « Souviens-toi, s'écriaient-ils, de qui tu es fils et ne forlignas pas. »

« Le bruit des fanfares, dit La Curne de Sainte-Palaye, annonçait l'arrivée des chevaliers, superbement armés et équipés, suivis de leurs écuyers, tous à cheval; ils s'avancèrent à pas lents, avec une contenance grave et majestueuse. Des dames et des damoiselles amenaient quelquefois sur les rangs ces fiers esclaves attachés avec des chaînes qu'elles leur ôtaient seulement lorsque, entrés dans l'enceinte des lices ou barrières, ils étaient prêts à s'élancer. Le titre d'esclave ou de serviteur de la dame que chacun nommait hautement en entrant au tournoi était un titre d'honneur qui ne pouvait être acheté par trop de nobles exploits. Il était regardé, par celui qui le portait, comme un gage assuré de la victoire, comme un engagement à ne rien faire qui ne fût digne d'une qualité si distinguée. Servants, leur dit un de nos poètes dans une ballade qu'il composa pour le tournoi fait à Saint-Denis sous Charles VI au commencement de mai 1389,

Servants d'amour, regardés doucement
Aus échaffauts anges du paradis;
Lors jouteront fort et joyeusement,
Et vous serez honorés et chéris.

« A ce titre, les dames daignaient joindre ordinairement ce qu'on appelait faveur, joyau, noblesse, nobly ou enseigne; c'était une écharpe, un voile, une coiffe, une manche, une mantelle, un brasselet, un nœud, une boucle; en un mot, quelque pièce détachée de leur habillement; quelquefois un ouvrage tissu de leurs mains, dont le chevalier favorisait ornait le haut de son heaume ou de sa lance, son écu, sa cote d'armes, quelque autre partie de son armure ou de son vêtement.

« Souvent, dans la chaleur de l'action, le sort des armes faisait passer ces gages précieux au pouvoir d'un ennemi vainqueur, ou divers accidents en occasionnaient la perte. En ce cas, la dame en renvoyait d'autres à son chevalier pour le consoler et pour relever son courage.

« Ne regardons pas ces présents comme des marques pueriles de l'affection des dames; c'était un moyen que l'on avait imaginé pour suppléer aux banderoles des lances et des casques et aux armoiries des écus, des cottes et des husses par lesquels les spectateurs distinguaient chaque chevalier dans la foule des combattants. Lorsque toutes ces marques, sans lesquelles on ne pouvait démêler ceux qui se signalaient, avaient été rompues ou déchirées, de nouvelles faveurs qu'on leur portait servaient d'enseignes aux dames pour reconnaître celui qu'elles ne voulaient point perdre de vue et dont la gloire devait rejaillir sur elles.

« Les principaux règlements des tournois, appelés avec justice *écoles de prouesses* dans le roman de *Perceforest*, consistaient à ne point frapper de la pointe, mais du tranchant de la pointe, ni de combattre hors de son

rang; à ne point blesser le cheval de son adversaire, à ne porter des coups de lance qu'au visage et entre les quatre membres, c'est-à-dire au plastron, à ne plus frapper un chevalier dès qu'il avait ôté la visière de son casque; à ne point se réunir plusieurs contre un seul.

« Le juge de paix, choisi par les dames avec une attention scrupuleuse et l'appareil le plus curieux, était toujours prêt à interposer son ministère lorsqu'un chevalier, ayant violé par inadvertance les lois du combat, avait attiré contre lui seul les armes de plusieurs combattants. Le champion des dames, armé d'une longue pique ou d'une lance, n'avait pas plus tôt abaissé sur le heaume de ce chevalier le signe de la clémence et de la sauvegarde des dames, qu'à l'instant il devenait sacré; personne ne pouvait y toucher sans forfaire à l'honneur.

« Les chevaliers ne terminaient aucune joute de la lance sans faire aux dames qui avaient été, pour ainsi dire, l'âme de ces luttes guerrières l'honneur de rompre une dernière lance, ce qu'ils appelaient la lance des dames. Cet hommage se répétait en combattant pour elles à l'épée, à la hache d'armes et à la dague. Ces dernières joutes étaient, par conséquent, celles où l'on se piquait de faire les plus nobles efforts.

« Le tournoi fini, on s'occupait du soin de distribuer les récompenses, suivant les divers genres de force ou d'adresse par lesquels on s'était signalé. Les officiers d'armes faisaient leurs rapports avec toute l'équité et l'impartialité possible, puis les anciens chevaliers, les princes souverains et les juges nommés exprès avant le tournoi prononçaient le nom du vainqueur. Souvent, on a vu la question portée au pied du tribunal des dames ou des damoiselles, et souvent elles ont adjugé le prix comme souveraines du tournoi.

« Enfin, lorsque le prix avait été décerné, les officiers d'armes allaient prendre parmi les dames ou les damoiselles celle qui devait le porter et le présenter au vainqueur. Le baiser qu'il avait alors le droit de leur donner en recevant le gage de sa gloire semblait être le dernier terme de son triomphe. Le vainqueur conduit au palais y était désarmé par les dames qui le revêtaient d'habits précieux. Après qu'il avait pris quelque repos, elles le conduisaient à la salle où l'attendait le prince, qui le faisait placer au lieu le plus honorable du festin. Son nom était inscrit dans les registres des officiers d'armes, et ses actions faisaient souvent la matière des chansons et lais que les dames et les damoiselles chantaient au son des instruments des ménestriers.

« Les tournois, qui, dans l'origine, avaient été institués pour maintenir en haleine les gens de guerre, surtout dans les temps où la paix ne laissait point d'autre exercice à leur humeur belliqueuse, devinrent bientôt meurtriers. Les histoires sont remplies de ces accidents qui arrivaient aux tournois, soit par la négligence, soit par la passion des acteurs. Raoul, comte de Guines, y perdit la vie, au récit de Lambert d'Ardes; Robert de Jérusalem, comte de Flandres, y fut blessé à mort; Geoffroy de Magnville, comte d'Essex, en Angleterre, y fut tué en 1216; Florent, comte de Hainaut, et Philippe, comte de Boulogne, périrent pareillement au tournoi qui eut lieu à Corbie en 1233; le comte de Hollande, à celui de Neumagne en 1234; Gilbert de Pembroke, en l'an 1241; Herman de Montigny, en 1258; Jean, marquis de Brandebourg, en 1269; Louis, fils du comte palatin du Rhin, en 1289; Jean, duc de Brabant, en 1294, y furent également tués. Dans un seul tournoi, qui eut lieu à Nuys, près de Cologne, en 1240; il en coûta la vie à plus de soixante chevaliers et écuyers.

« Tous ces accidents donnèrent occasion aux papes d'interdire les tournois avec de graves peines, excommuniant ceux qui s'y trouveraient, et défendant d'inhumer dans les cimetières sacrés ceux qui auraient été tués dans ces sortes de divertissements. Les papes Innocent II, Eugène III et Alexandre III furent les premiers qui fulminèrent leurs anathèmes contre les tournois et les tournoyants. Nos rois aussi tentèrent à plusieurs reprises par leurs ordonnances de réprimer la fureur des Français pour cet exercice. Philippe le Loug, entre autres, prohiba les tournois par une ordonnance générale en date du 23 octobre 1318; avant lui Philippe le Bel les avait proscrits, dans une ordonnance en date du 28 décembre 1312, dont voici la teneur : Philippe, par la grâce de Dieu, roy de France, à nostre gardien de Lions, salut. Comme nous entendons à donner à nostre très-cher amé fils Loys, roi de Navarre, comte de Champagne et de Brie Palatin, et à nos deux autres fils, ses frères, en ce nouveau temps, ordre de chevalerie; et ja pièce par plusieurs fois nous eussions fait défendre généralement par tous nostre royaume toutes manières d'armes et de tournois, et que nuls sur quonques ils se poient meffaire envers nous, n'allast à tournois en nostre royaume ne hors, ou feist ne alast à joustes, tupineiz, ou feist autres faits ou portemens d'armes, pour ce que plusieurs nobles et grans personnes de nostre garde se sont fait faire et se sont accoustumées de eux faire faire chevaliers esdits tournois, et non contrestant cette générale défense, plusieurs nobles personnes de nostre

dite garde aient esté et soient allez au tournoement par plusieurs fois à joustes, à tupineiz, tant en nostre royaume comme dehors, et en autres plusieurs faits d'armes en enfreignant nostre dite défense, et en iceux tournois plusieurs se soient fait faire chevaliers et seurs ce qu'ils ont fait contre nostreditte défense vous n'avez mis remède, laquelle chose nous déplaist moult fortement : nous vous mandons et commandons si estroitement comme nous poons plus, et sur peine d'encourir nostre malivolence, que tous ceux que vous saurez de nostre garde qui ont esté puis nostreditte défense à tournoement, joustes, tupineiz, ou en autres faiz d'armes, ou que ce ait esté en nostre royaume, ou hors, que vous sals en delay les faciez prendre et metre en prison par devers vous en mettant en nostre main tous leur biens. Et quant il seront devers vous en prison, si leur faites amender ce qu'il auront fait contre nostreditte défense; et ce fait si leur recréez leurs biens, et avec ce quant il auront amendé, si leur faites jurer sur sains, et avec ce leur défendez de par nous sus poine d'encourir nostre indignation et de tenir prison chacun un an, et sus poine de perdre une année chacun les fruz de sa terre, qu'il tiendront les ordonnances que nous avons fait sus le fait des armes, qui sont teles : c'est assavoir que nuls ne soit si hardi de nostre royaume qui voit à tournois, à joustes, à tupineiz ou en autre fait d'armes, soit en nostre royaume ou hors, jusques à la feste de S. Remy prochaine venant, et leur faites bien savoir que encores avons nous ordonné que s'il font au contraire de ce, que leur chevaux et leur harnois nous avons abandonné aux seigneurs sous qui jurisdiction il seront trouvé, et quant il auront einsi juré, si leur délivrez leur cors. Encore vous mandons nous que l'ordenance dessusdite vous faciez crier et publier sollempnellement sans delay par les lieux de vostre garde, où vous saurez qu'il sera à faire, et de défendre de par nous que nuls ne soit si hardy sur la poine dessusdite d'aler aux armes à tournois, joustes, ou tupineiz, en nostre royaume ou hors, jusques à ladite feste de S. Remy, et faites cette besogne si diligemment, que vous n'en puissiez estre repris de négligence ou de inobedience, auquel cas, se il avient, nous vous punirons en telle manière, que vous vous en apercevrez. Donnée à Fontainebleau, le 28 décembre, l'an de grace 1312.

Enfin, le funeste accident de Henri II, tué dans un tournoi en 1559, sous les yeux de toute sa cour, modéra l'ardeur que les Français avaient jusque-là témoignée pour les tournois. Cependant, la vie désoeurée des grands, l'habitude et la passion, dit le chevalier de Jaucourt, renouvelèrent ces jeux à Orléans, un an après la fin tragique de Henri II. Henri de Bourbon-Montpensier, prince du sang, en fut encore la victime; une chute de cheval le fit périr.

Les tournois cessèrent alors absolument en France; leur abolition date donc de l'année 1560. Avec eux périt l'ancien esprit de chevalerie, qui ne parut plus guère que dans les romans. Les jeux qu'on continua depuis d'appeler tournois ne furent que des carrousels, et ces carrousels, après avoir fait fureur pendant la jeunesse de Louis XIV, passèrent bientôt de mode.

Tournoi de Worms (LX), légende allemande du moyen âge. En 1219, il y eut à Worms un grand tournoi. Cette fête chevaleresque avait été ordonnée par l'empereur lui-même. Tous les princes des bords du Rhin, les électeurs, les évêques y assistaient; les guerriers les plus hardis voulant y montrer leur valeur, et la fille d'un comte de Westphalie, la belle Bihild, devait donner l'écharpe d'or à celui qui serait victorieux. Un homme d'un courage éprouvé, d'un caractère audacieux, le chevalier de Wolfseck, aimait Bihild. Il l'avait vue un jour dans le palais de l'empereur, et, dès ce moment, jamais il n'avait pu l'oublier. L'aspect de celle qui exerçait sur lui un pouvoir mystérieux, l'espoir d'être couronné par elle, enflammèrent son ardeur. Il s'élança le premier dans la lice; il combattit avec intrépidité. Déjà il avait subjugué l'un après l'autre tous ses adversaires, déjà il tournait ses regards vers l'estrade élevée d'où sa belle Bihild semblait lui sourire, quand tout à coup la trompette sonne. Un chevalier nouveau franchit la barrière et demande le combat : c'était Wartenberg, le plus brave, le plus aimé de tous les chevaliers. A l'instant où il parut, chacun le suivit des yeux, car c'était un homme à l'âme noble et généreuse, tandis que Wolfseck était redouté et haï. Le combat s'engage; les deux adversaires s'élancent l'un contre l'autre avec impétuosité; ils brisent leur lance et prennent leur glaive; mais Wolfseck tombe par terre, et la belle Bihild donne à Wartenberg le prix de la victoire. Wolfseck se relève avec colère : « Tu ne m'aurais pas vaincu, dit-il au chevalier, si tu n'avais employé la magie. On t'a vu souvent, la nuit, errer dans ton parc et invoquer le démon des sorciers; moi, je suis victime d'une de tes conjurations. — Je t'ai vaincu, s'écrie le noble Wartenberg, par la force et le courage; celui qui m'accuse d'employer la sorcellerie en a menti, et je t'appelle à un nouveau combat d'ici à trois jours. » Wolfseck accepte et s'éloigne en proférant des paroles de vengeance. Or, le lendemain, Wartenberg était seul au bord

de la forêt, rêvant à celle qu'il aimait. Une flèche, lancée par une main invisible, lui traverse la poitrine; trois hommes masqués se jettent sur lui et le tuent à coups de poignard. Le malheureux resta là. Personne ne lui porta secours, et personne ne lui rendit les derniers devoirs.

Le jour du combat est venu; Wolfseck franchit avec orgueil la barrière; mais les juges du camp appellent vainement Wartenberg; personne ne paraît; les trois sommations étant faites, l'un des juges s'écrie : « Puisque Wartenberg n'est pas venu se justifier de l'accusation portée contre lui, il se déclare par là-même... » Le juge en était là de sa sentence, quand tout d'un coup la trompette sonne, la barrière s'ouvre, et un chevalier inconnu s'élançait dans la lice. Noire est son armure, noir son casque, noir aussi son coursier; sa cuirasse jette une lueur sinistre, et à travers sa visière, ses yeux brillent comme deux charbons ardents. A l'aspect de cet homme étrange, Wolfseck se sent saisi d'une indéfinissable terreur. Il voudrait renoncer à ce combat, mais l'heure fatale a sonné. Il cherche à ranimer son courage, il lève la tête avec une fausse fierté, et marche au-devant de son ennemi. Le premier choc du chevalier noir le fait rouler dans la poussière. On s'empresse de lui porter secours; on lui ôte sa cuirasse et l'on aperçoit sur son cœur une large tache rouge. « Hélas, dit-il, c'est là que Wartenberg a été frappé par mes ordres; c'est par là qu'il est mort... » Après avoir confessé ce crime, il expire. Pendant ce temps, le chevalier mystérieux, le revenant de l'autre monde, avait disparu, et jamais on ne le revit.

TOURNOIEMENT ou **TOURNOIEMENTS**. m. (tour-noi-man — rad. *tournoyer*). Action de tournoyer; mouvement de ce qui tournoie : *Le plus souvent, ce tournoiement d'air et d'eau est immense, dans un cercle de dix, vingt, trente lieues.* (Michelet.)

— Fig. Mouvement entraînant, vertigineux : *Ne fallait-il pas entrer sérieusement dans le tournoiement des intérêts, des passions, des plaisirs?* (Balz.)

— Pathol. *Tournoiement de tête*, Sorte de vertige, dans lequel il semble au malade que sa tête tourne ou que les objets tournent autour de lui.

— Art vétér. **V. TOURNIS.**

Tournoiement de l'Antechrist (Lb), poème d'Huon de Méry. **V. TOURNOIEMENT**, ancienne forme orthographique.

TOURNOIR. s. m. (tour-noir — rad. *tourner*). Techn. Bâton avec lequel le potier d'étain met son tour en mouvement.

TOURNOIR. s. f. (tour-noir — rad. *tourner*). Techn. Moulin à carton qui contient la pile, l'arbre à diviser la matière et le brandard auquel on attelle le cheval.

TOURNOIS adj. (tour-noi — du lat. *turonensis*, qui appartient à la ville de Tours). S'est dit de certaines monnaies frappées à Tours, et ensuite des monnaies frappées sur le type de celles de Tours, c'est-à-dire d'une valeur inférieure à la monnaie parisienne. *Le Sou tournois*, Sou valant 12 deniers, au lieu de 15 deniers que valait le sou parisien. *Le Livre tournois*, Livre valant 20 sous tournois, au lieu de 20 sous parisis ou 25 sous tournois que valait la livre parisis.

— s. m. Livre tournois : *Le tournois était d'un cinquième plus faible que la livre parisis.*

TOURNOISE s. f. (tour-noi-ze — rad. *tourner*). Comm. Ettoffe à tissu circulaire plan.

TOURNON, ville de France (Ardèche), ch.-l. d'arrond., à 70 kilom. N.-N.-E. de Privas, sur la rive droite du Rhône, au pied de collines abruptes, en face de la ville de Tain, avec laquelle elle communique par deux ponts suspendus; pop. aggl., 2,990 hab. — pop. tot., 5,390 hab. Tribunal de 1^{re} instance, lycée, etc. L'arrondissement comprend : 11 cantons, 125 communes et 149,571 habitants. Filatures de laine, fabriques de bonneterie et de rubans de soie, mégisseries et tanneries. Commerce de vins estimés, connus sous le nom de vins de l'Ermitage, de soieries, d'étoffes de laine et de coton, de miel, de cire, etc. Foires importantes. « Ce qui frappe d'abord l'attention de l'étranger à Tournon, c'est, dit M. Albert du Boys, le château gothique perché sur un rocher pittoresque. Des débris de vieilles fortifications qui en dépendent se dessinent au loin sur la montagne voisine. » Aujourd'hui, le château est devenu la propriété de la ville, qui y a installé sa mairie, son tribunal et sa prison. Il a conservé presque toutes ses vieilles tours, et on y remarque une belle chapelle ogivale. Les appartements de l'aile droite du château sont les plus délabrés, et cependant les peintures grisailles dans le style de Fontainebleau qui décoraient la grande pièce du rez-de-chaussée indiquent, à n'en pas douter, que cette partie du château fut habitée la dernière, jusqu'à la première moitié du XVII^e siècle vraisemblablement. La grosse tour de guerre ou du donjon est encore aussi solide que jadis, et l'escalier en est facilement praticable. Le gros œuvre de la tour est accosté de plusieurs donjons de hauteurs diverses et en partie ruinés. Un trou carré apparaît, s'ouvrant dans l'épais-

seur d'un de ces renflements et plongeant jusqu'aux fondements de l'édifice : c'est ce qu'on désigne sous le nom des Oubliettes de Tournon. La grande tour a six étages, contenant chacun une salle d'armes percée de meurtrières, où se réunissaient les archers et arquebusiers. Ces salles sont parfaitement aménagées, et la forme, la disposition des meurtrières annoncent de la part du constructeur ignoré une certaine connaissance des choses de la guerre. L'église Saint-Julien, ancienne collégiale, aujourd'hui paroissiale, est un édifice ogival du XIII^e ou du XIV^e siècle, défiguré par des restaurations maladroites. Elle renferme : un tableau de Paul Sévin, le *Christ*; une statue de la Vierge, objet de nombreux pèlerinages, et une fresque représentant la *Passion*. Le lycée, un des plus anciens et des plus célèbres collèges de France, fut fondée en 1542 par le cardinal de Tournon et plusieurs autres membres de la même famille et confié aux jésuites, qui le possédèrent jusqu'en 1766. Ce collège comptait jusqu'à 2,000 élèves.

On remarque en outre à Tournon : une bibliothèque publique riche de 3,000 volumes; d'agréables promenades; un joli quai planté d'arbres et plusieurs places, entre autres celle des Capucins, sur laquelle s'élève la statue du général Rampon.

Ce fut du temps de Charles-Martel que Tournon commença à jouer un certain rôle dans l'histoire. Le château appartenait alors, ainsi que la ville, à l'Eglise de Lyon, qui en fut dépouillée par le vainqueur des Sarrasins lorsqu'il s'empara, comme on le sait, des domaines du clergé pour les ériger en bénéfices militaires et les distribuer à ses compagnons d'armes. En vain l'Eglise de Lyon protesta; ni Pôpin ni Charlemagne n'écourèrent ses plaintes. Lothaire enfin (1055) ordonna la restitution; mais les seigneurs de Tournon, qui regardaient cette terre comme un héritage de famille, s'y refusèrent, et leur résistance amena une guerre qui n'eût pas encore eu de résultat sous Charles le Simple. Les seigneurs de Tournon exerçaient en effet, dans le Vivarais, une puissante suzeraineté féodale dès le XI^e siècle. Le premier baron de Tournon, Odon 1^{er}, rendit hommage à Philippe-Auguste en 1192. De cette époque date la véritable importance de la ville, agrandie et enrichie par les libéralités seigneuriales. En 1309, Gui de Tournon octroya aux habitants une charte les garantissant des « enlèvements de biens et des captures de leurs personnes » et limitant leurs corvées. Par la même charte, Gui de Tournon se déclarait vassal du dauphin de Viennois et en reconnaissait la juridiction. Tournon fut par conséquent réuni à la France en même temps que le Dauphiné. C'est à Tournon que se rendit, pendant la captivité de François 1^{er} à Madrid, la reine mère, Louise de Savoie (1525). C'est de là qu'elle convoqua les états généraux du Languedoc.

TOURNON-D'AGENAIS, bourg de France (Lot-et-Garonne), ch.-l. de cant., arrond. de Villeneuve-sur-Lot, sur une colline de 167 mètres d'altitude qui domine le Boudouysson; pop. aggl., 554 hab. — pop. tot., 4,256 hab.

TOURNON-SAINT-MARTIN, bourg de France (Indre), ch.-l. de cant., arrond., et à 16 kilom. du Blanc; pop. aggl., 619 hab. — pop. tot., 1,507. Carrières de pierres, hauts fourneaux.

TOURNON (François DE), cardinal, homme d'Etat français, né à Tournon (Vivarais) en 1489, mort en 1562. Archevêque d'Embrun dès l'âge de 28 ans, il fut au nombre des commissaires envoyés par la régente à Madrid pour négocier la liberté de François 1^{er} (1526), prit part au traité de Cambrai, fut envoyé en Espagne avec le maréchal de Montmorency pour demander, au nom du roi, la main d'Éléonore, fille de Charles Quint, ramena cette princesse et fit la cérémonie de son mariage avec François 1^{er}. L'archevêché de Bourges, puis le chapeau de cardinal furent la récompense de ses services. Il fut employé ensuite par Henri VIII comme intermédiaire auprès du pape pour obtenir son divorce, mais échoua dans cette négociation. François 1^{er} le chargea, en 1536, comme lieutenant d'Anne de Montmorency, de défendre la Provence contre Charles Quint; il eut une grande part aux succès obtenus, puis il signa la paix de Nice (1538). La disgrâce de Montmorency le laissa l'unique arbitre de l'Etat. Il tourna des lors toute son attention vers l'extinction de l'hérésie, établit une chambre ardente et ordonna ou du moins toléra des cruautés horribles contre les calvinistes et les vaudois. Toutefois, il fit de son pouvoir un usage plus honorable en augmentant la bibliothèque du roi, en fondant l'imprimerie royale et les collèges d'Auch et de Tournon, et en protégeant les savants et les gens de lettres. A l'avènement de Henri II, il perdit son crédit, fut envoyé à Rome comme ambassadeur et y resta huit ans, écarté des affaires par la jalousie des Guises, regut l'archevêché de Lyon et se signala de nouveau dans son diocèse par ses rigueurs envers les calvinistes. Ce fut lui qui fit recevoir les jésuites en France. Il manifesta encore son zèle contre les protestants aux états d'Orléans et au colloque de Poissy, et mourut à Saint-Germain-en-Laye en 1562. « Le cardinal de Tournon

était, dit Varillas, un ministre laborieux, capable selon le temps, qui avait l'esprit pénétrant et le jugement net et qui se piquait d'aller au solide. » Grâce à son expérience et à une longue pratique, il avait acquis une grande habileté dans le maniement des affaires.

TOURNON (Claudine DE LA TOUR DE TURENNE, comtesse DE), femme connue par son courage, son énergie, l'ardeur guerrière dont elle fit preuve, morte en 1591. Elle était fille de François de La Tour, premier du nom, vicomte de Turenne, et d'Anne de La Tour de Bologne, sa seconde femme. Elle fut mariée, en 1535, à Just, comte de Tournon, et devint par cette union parente de Catherine de Médicis. « Son courage héroïque, dit un biographe, parut à la défense de la ville de Tournon, assiégée deux fois par les protestants, l'une en 1567 et l'autre en 1570; Mme de Tournon leur fit lever le siège. » Elle mourut avec la réputation d'une héroïne. Elle a eu son historien dans Jean Villemin, qui a composé en vers latins : *Historia belli quod cum hereticis rebellibus gessit, anno 1567, Claudia de Turenne domina Turnonia* (Paris, 1569, in-4°).

TOURNON (Charles-Thomas MAILLARD DE), cardinal italien, né à Turin en 1668, mort à Macao en 1710. Il se fit recevoir docteur *in utroque jure*, devint successivement professeur à la Propagande, camérier d'honneur, préfet de la doctrine chrétienne et gagna la faveur du pape Clément XI, qui le nomma patriarche d'Antioche en 1701, puis l'envoya, en qualité de légat à latere et de visiteur apostolique, aux Indes et en Chine, avec la mission d'interdire aux nouveaux chrétiens tous les usages qu'il jugerait contraires à la pureté de la foi catholique. Arrivé à Pondichéry en 1703, Tournon proscrivit les cérémonies entachées de paganisme en usage chez les chrétiens malabares, puis il se rendit à Manille et de là à Canton (1705). A peine arrivé dans cette ville, il réunit les chefs des diverses missions, leur exposa l'objet de son voyage et leur ordonna d'enlever des églises les images et emblèmes relatifs au culte que les Chinois rendaient au ciel et à leurs ancêtres. Les jésuites, qui regardaient ces concessions comme nécessaires à l'établissement du christianisme, en ce qu'elles disposaient favorablement les populations pour le nouveau culte, manifestèrent leur mécontentement, leur regret de voir prendre des mesures si inopportunes. Tournon n'en persévéra pas moins dans ses ordres. Admis en présence de l'empereur, il s'attira sa colère lorsqu'il lui eut exposé ses prétentions et reçut l'ordre de sortir immédiatement de Pékin. Le légat se rendit à Nankin, où il publia, le 28 janvier 1707, le mandement, devenu fameux, par lequel il interdit aux chrétiens la pratique des anciennes cérémonies et enjoignit aux missionnaires de se conformer à ses instructions, sous les peines canoniques. L'empereur donna aussitôt l'ordre de l'arrêter et de le conduire à Macao, où les Portugais chargés de le garder lui firent subir les traitements les plus rigoureux. Le pape, qui approuvait sa conduite, lui envoya le chapeau de cardinal dans sa prison (1709). Tournon mourut l'année suivante, après avoir laissé aux pauvres presque tout ce qu'il possédait. Ses mémoires ont été mis en ordre et publiés par le cardinal Passionei, sous le titre de : *Memorie storiche della legazione e morte del cardinale di Tournon, esposti con monumenti rari et autentici* (Rome, 1762, 8 vol. in-8°).

TOURNON (Alexandre), dit *Tournon de La Chapelle*, littérateur français, né à Arras vers 1760, mort sur l'échafaud le 10 juillet 1794. Il se rendit de bonne heure à Paris, où il s'adonna aux lettres. Chaud partisan de la Révolution, il collabora aux *Révolutionnaires* de Paris, de Frudhomme, et compta au nombre de ses amis Danton et Camille Desmoulins. Poursuivi en même temps que ces derniers, il fut traduit devant le tribunal révolutionnaire et condamné à mort. Nous citerons de lui : *l'Art du comédien*; *Promenades de Clarisse et du marquis de Volzi, nouvelle méthode pour apprendre les principes de la langue française* (1784-1787, 12 cahiers in-12); *la Vie et les mémoires de Pilâtre des Roziers* (1786, in-12); *Histoire de Mlle de Sival* (1788, 2 vol. in-12); *Moyens de rendre parfaitement propres les rues de Paris* (1789, in-8°); *Introduction aux révolutions de l'Europe* (1790); *Des préliminaires sur la constitution du peuple français* (1793), etc.

TOURNON (Philippe-Camille-Casimir DE SIMANE, comte DE), administrateur, pair de France, de la famille du cardinal François, né à Apt (Provence) en 1778, mort en 1833. Il venait de terminer ses études, lorsque Bonaparte s'empara du pouvoir par le coup d'Etat de brumaire. Nommé, peu après, auditeur au conseil d'Etat, il devint ensuite intendant à Balreuth, où il fut fait prisonnier par les Autrichiens en 1809. L'année suivante, Napoléon le nomma préfet de Rome, et il se montra administrateur habile dans l'exercice de ces fonctions, qu'il remplit jusqu'en 1814. De retour en France, il vcut dans la retraite pendant la première Restauration. Pendant les Cent-Jours, il fut nommé préfet du Finistère, mais il ne prit point possession de ce poste. Après Waterloo,

Louis XVIII le nomma préfet de la Gironde (1815). Le comte de Tournon parvint à réprimer la sanguinaire effervescence de la réaction royaliste, et, l'année suivante, il créa un journal gouvernemental, la *Feuille du dimanche*, destinée à pousser à la députation des hommes modérés. En 1822, il reçut le titre de conseiller d'Etat, passa, en 1823, à la préfecture du Rhône et fut nommé, en 1824, pair de France. De retour à Paris en 1825, il devint président du conseil des bâtiments civils au ministère de l'intérieur. Après la révolution de Juillet, il s'empessa de faire acte d'adhésion au nouveau gouvernement. On lui doit un ouvrage intéressant sur son administration à Rome; il a pour titre : *Etudes statistiques sur Rome et la partie occidentale des Etats romains* (1831, 2 vol. in-8°, avec atlas).

Tournoix (FORT DE), fort des Basses-Alpes, sur un promontoire escarpé qui domine le confluent de l'Ubaye et de l'Ubayette. Ses principaux travaux de défense sont taillés dans le roc. Dans l'intérieur de la montagne serpente un escalier de deux mille marches, qui communique avec les casernes et les batteries supérieures.

TOURNOVO, ville de la Turquie d'Asie. **V. TOURNAVOS.**

TOURNOYANT, ANTE adj. (tour-noi-ian, ante — rad. *tournoyer*). Qui tournoie : *Des eaux tournoyantes.*

— Bot. Se dit d'une espèce de sainfoin dont les folioles exécutent des mouvements alternatifs autour du pétiole.

TOURNOYER v. n. ou intr. (tour-noi-é ou tour-no-ié — du vieux français *tourner*, faire des évolutions, qui représente le provençal *torneiar*, italien *torneare*, espagnol et portugais *tornear*, toutes formes qui viennent d'un type *torneare*, venu lui-même du latin *turnare*, tourner. Se conjugue comme *ployer*). Tourner plusieurs fois sur soi-même : *C'est pour moi que les vents font, sur nos mers bruyantes,*

Tournoyer l'air et l'onde en trombes foudroyantes. (Lb.)

V. HUO.

Quand de sa jupe qui tournoie
Elle soulève le volant,
Sa jambe, sous le bas de soie,
Prend des lueurs de marbre blanc.

TH. GAUTIER.

— Par ext. Erreur çà et là, sans s'écarter beaucoup : *Les monts où je TOURNOYAIS ressemblaient à un éboulement de chaînes supérieures.* (Chateaub.)

— Fig. Baiser, éviter ou différer de conclure : *Au lieu d'en finir, il ne fait que TOURNOYER.*

TOURNOYEUR s. m. (tour-noi-eur ou tour-no-eur — rad. *tournoir*). Chevalier qui prenait part à un tournoi : *Si quelque chevalier avait mal parlé des dames, les autres TOURNOYEURS le battaient de leurs épées.* (Volt.)

TOURNURE s. f. (tour-nure — rad. *tourner*). Manière dont une chose tourne, but auquel elle semble devoir aboutir : *Prendre une bonne, une mauvaise TOURNURE. Je vais voir quelle TOURNURE on peut donner à cette affaire.* (Volt.)

— Manière dont une chose est tournée, présentée; apparence : *Donner une certaine TOURNURE à sa conduite. La TOURNURE que vous avez prise est fort habile.* (Volt.) *Je craindrais de m'engager dans quelque TOURNURE de compliment qui ne fût pas convenable.* (Mariv.)

— Manière dont une personne est tournée, dont elle est faite : *Une figure flatteuse tient lieu de bon sens, une folie TOURNURE de toutes les vertus.* (Goldsmith.) || Bonne façon, manière d'être distinguée : *Ce garçon-là a de la TOURNURE.* (Scribe.)

— Apparence, extérieur : *S'il est homme d'esprit, il n'en a pas la TOURNURE. Il ne se présentait aucun homme qui eût TOURNURE de mari.* (Balz.)

— Objet de toilette, de forme arrondie, de consistance ferme et élastique, que les dames attachent sous leurs robes, au-dessous des reins, pour donner une idée avantageuse du développement de cette partie : *C'était une assez jolie bohémienne, que les douaniers se sont divertis à tourmenter, lui faisant payer dix-sept sous pour une TOURNURE en calicot non ourlé.* (V. Hugo.)

— Tour, agencement du discours : *Une TOURNURE de phrase. L'homme ne veut que deux choses : ou des idées neuves ou de nouvelles TOURNURES.* (Rivarol.)

— Etat d'une boisson ou d'un aliment tourné, corrompu : *Le goût de fût, le goût d'ambre ou d'ailleur, la TOURNURE ou l'échaudure sont à craindre.* (Rosier.)

— Débris métalliques fournis par le travail du tour : *De la TOURNURE de cuivre.*

— Art culin. Bandes d'écorce que l'on détache des fruits ou des légumes en les tournant.

— Techn. Courbure donnée au fer à cheval, pour qu'il s'adapte exactement au pied de l'animal.

— Syn. *Tournure*, tour. **V. TOUR.**

— Encycl. Littér. Du choix et de la variété des *tournures* dépendent en grande partie l'effet et l'agrément du style. Dans les langues anciennes, qui étaient éminemment

transpositives, il était plus facile de trouver des *tourneures* neuves, originales et variées. Cependant, ceux des écrivains modernes qui possèdent à un haut degré le talent d'écrire se distinguent en ce genre par un goût exquis et un véritable talent d'artiste. La difficulté est grande surtout dans la langue française, où les règles de la construction grammaticale sont si étroites. Dans les simples récits se placent les *tourneures* simples, uniformes, rapides; dans les choses de sentiment, les *tourneures* pathétiques et vives, les exclamations, les apostrophes animées, les répétitions énergiques; dans les passages où domine l'imagination, les *tourneures* figurées, pittoresques, enthousiastes; là où l'esprit doit éclater, les *tourneures* ingénieuses, brillantes, formant des contrastes, des antithèses, des chutes heureuses; quand, au contraire, la raison joue le rôle principal, les *tourneures* sont fermes, sévères, précises, méthodiques.

Il ne faut pas, toutefois, attacher une trop grande importance au choix des *tourneures*. On se rappellera fort à propos, sur ce point, les paroles suivantes de Buffon : « Les idées seules forment le fond du style; l'harmonie des paroles n'en est que l'accessoire et ne dépend que de la sensibilité des organes. Il suffit d'avoir un peu d'oreille pour éviter les dissonances; de l'avoir exercée, perfectionnée par la lecture des poètes et des orateurs, pour que mécaniquement on soit porté à l'imitation de la cadence poétique et des tours oratoires. Or, jamais l'imitation n'a rien créé; aussi cette harmonie des mots ne fait ni le fond ni le ton du style et se trouve souvent dans des écrits vides d'idées. » Sans doute, un écrivain qui n'a pas le soin ou le talent de varier les *tourneures* devient facilement monotone et finit par rebuter. C'est donc une partie de l'art d'écrire qu'il faut se garder de négliger. Mais, sur ce point comme sur les autres, on peut tomber dans la recherche, dans l'affectation, et plus d'un écrivain moderne paraît quelquefois se donner beaucoup de mal pour trouver des *tourneures* qui ne valent pas l'expression et la construction toutes simples. On ne saurait plus à propos rappeler la scène de M. Jourdain et du maître de philosophie :

M. JOURDAIN. Je voudrais donc lui mettre dans un billet : *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour*; mais je voudrais que cela fût mis d'une façon galante, que cela fût tourné gentiment.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. Mettez que les feux de ses yeux réduisent votre cœur en cendres; que vous souffrez nuit et jour pour elle les violences d'un...

M. JOURDAIN. Non, non, non; je ne veux point tout cela. Je ne veux que ce que je vous ai dit : *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour*... Je ne veux que ces paroles-là dans le billet, mais tournées à la mode, bien arrangées comme il faut. Je vous prie de me dire un peu, pour voir, les diverses manières dont on les peut mettre.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. On les peut mettre premièrement comme vous avez dit : *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour*. Ou bien : *D'amour mourir me font, belle marquise, vos beaux yeux*. Ou bien : *Vos beaux yeux d'amour me font, belle marquise, mourir*. Ou bien : *Mourir vos beaux yeux, belle marquise, d'amour me font*. Ou bien : *Me font vos yeux beaux mourir, belle marquise, d'amour*.

M. JOURDAIN. Mais, de toutes ces façons là, laquelle est la meilleure ?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. Celle que vous avez dite : *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour*.

M. JOURDAIN. Cependant je n'ai point étudié, et j'ai fait cela tout du premier coup... (Le Tourgeois gentilhomme, acte II, scène vi.)

TOURNUS, ville de France (Saône-et-Loire), ch.-l. de cant., arrond. et à 30 kilom. N. de Mâcon, sur une hauteur de la rive droite de la Saône; pop. aggl., 4.208 hab. — pop. tot., 5.553 hab. C'est une ville commerçante et industrielle. Elle fait un commerce actif en vins et bestiaux et fabrique du sucre, des machines à vapeur, des cardes, etc. Tournus est la patrie de Greuze, qui y naquit le 21 août 1725. Une inscription indique la maison où il vit le jour. « Tournus, dit M. Adolphe Joanne, dépendait, avant la conquête romaine, de la république des Eduens. Les Romains y ont laissé quelques restes de fortifications. Vers l'an 177, Valérien, qui était venu prêcher le christianisme à Tournus, y souffrit le martyre. Une basilique s'éleva sur son tombeau, puis une abbaye, dont les moines furent, pendant tout le moyen âge, en lutte incessante avec les bourgeois, jusqu'à ce que Charles VI se déclarât protecteur de la commune, en 1396. Au x^e siècle les Bourguignons et les Armagnacs, au xiv^e siècle, les huguenots et les catholiques se disputèrent la possession de Tournus, qui se rallia définitivement à Henri IV, après la conversion de ce prince. En 1815, Napoléon I^{er}, satisfait de l'héroïque défense de Tournus contre les Autrichiens et de l'accueil enthousiaste que la ville lui avait fait, l'autorisa à joindre à ses armes l'aigle de la Légion d'honneur.

L'ancienne église abbatiale de Saint-Philibert (monument historique) est l'une des plus remarquables du diocèse d'Autun. Elle a la forme d'une croix latine, terminée par trois absides. La nef et son vaste narthex sont du

commencement du x^e siècle. Deux tours carrées (xii^e siècle) s'élèvent de chaque côté du portail (xii^e siècle); un clocher bas, de même forme et de la même époque, se dresse au centre de la croisée. Les chapelles latérales de la nef sont du xiii^e et du xiv^e siècle. De 1845 à 1850, d'importants travaux de consolidation et de restauration ont été faits à Saint-Philibert, sur les plans de M. Questel. « Parmi les autres curiosités de Tournus, nous citerons : l'hospice de la Charité, bâti en 1718; la colonne qui décore la place de l'hôtel de ville, regardée comme une des colonnes milliaires de la voie romaine qui allait de Lyon à Boulogne, etc.

TOURNY (Louis-Urbain-Aubert, marquis DE), administrateur français, né aux Andelys (Eure) en 1690, mort à Paris en 1761. Il commença par être maître des requêtes au parlement de Paris, puis devint intendant de Limoges (1730). Envoyé au même titre en Guyenne en 1743, M. de Tourny s'y signala non-seulement par l'habileté de son administration, mais encore par des améliorations de tout genre qui lui ont mérité la reconnaissance des Bordelais et qui ont rendu son nom célèbre. Il fit établir de grandes voies de communication qui reliaient Libourne, Marmande et Périgueux à Bordeaux, assainit les terrains marécageux qui entouraient l'enceinte de cette dernière ville, perça des boulevards, ouvrit de larges avenues et fit tracer un beau jardin public. Ces travaux d'embellissement et de haute utilité ne s'accomplirent point néanmoins sans qu'il rencontrât une vive opposition tant de l'autorité militaire et ecclésiastique que de la municipalité elle-même. M. de Tourny triompha de tous les obstacles; mais, fatigué d'une lutte incessante, il se démit de ses fonctions en 1758, revint à Paris et fut nommé conseiller d'Etat. Il avait dit en partant : « Vous me maudissez, mais vos enfants me béniront. » Cette parole ne tarda pas à se réaliser. Les Bordelais reconnaissants ont donné son nom à une promenade et à une place sur laquelle s'élève sa statue.

TOUROCCO s. m. (tou-ro-ko). Ornith. Espèce de pigeon qui vit au Sénégal : *Le tourocco est à peu près de la grosseur du merle*. (V. de Bonaparte.)

TOUROIR s. m. (tou-roir — du lat. *torrere*, brûler, rôtir). Techn. Lieu où les brasseurs font sécher l'orge germée.

TOURON, TURON, TOURANE, en chinois *Han ou Koua-han*, ville de l'empire d'Annam (Cochinchine), sur une rivière qui se jette, à 3 kilom. de là, dans la baie du même nom, et qui forme l'un des plus beaux ports de cette partie de l'Asie, à 102 kilom. S.-E. de Hué; 20.000 hab. Fortifiée à l'européenne par les Français, elle est défendue par deux forts, des murailles et des fossés. On en exportait autrefois une immense quantité de coton pour la Chine. Son commerce ne consiste plus aujourd'hui qu'en marbre, que l'on tire des environs. Cette ville, cédée à la France en 1787, mais alors non occupée, fut bombardée en 1847 par la flotte française et prise en 1858 par les Franco-Espagnols.

TOURON (Antoine), écrivain français, né près de Caustres en 1686, mort à Paris en 1775. Il entra dans l'ordre des dominicains et s'occupa particulièrement de controverse et de l'histoire de son ordre. Nous citerons, parmi ses ouvrages : *Vie de saint Thomas d'Aquin* (Paris, 1737, in-4°); *Vie de saint Dominique de Guzman* (Paris, 1739); *Histoire des hommes illustres de l'ordre de Saint-Dominique* (Paris, 1743-1749, 6 vol. in-4°), ouvrage estimé; *De la providence, traité historique, dogmatique et moral* (Paris, 1752); *La Main de Dieu sur les incrédules ou Histoire abrégée des Israélites* (Paris, 1756, 2 vol. in-12); *Parallèle de l'incrédulité et du vrai fidèle* (Paris, 1758); *La Vie et l'esprit de saint Charles Borromée* (Paris, 1761, in-4°); *Histoire générale de l'Amérique depuis sa découverte* (Paris, 1768-1770, 14 vol. in-12), sorte d'histoire ecclésiastique du nouveau monde.

TOUROUDE (Alfred), auteur dramatique français, né au Havre en 1839, mort à Paris en 1875. « L'amour de la lecture, dit Michel Masson, fut sa première passion; il la pouvait complètement satisfaire chez son père, encore aujourd'hui libraire-éditeur dans la même ville. Cœur ardent, esprit oiseur, sentant s'agiter en lui le démon de l'invention, bientôt les livres écrits par les autres ne suffirent plus au jeune Tourode; il éprouva l'impérieux, l'invincible besoin d'en composer lui-même. Plus encore que la critique littéraire et la poésie, par lesquelles il essaya ses forces, le théâtre le tenta. Il y consacra son talent, on peut dire qu'il y sacrifia sa vie. Trois petits ouvrages : *la Paix à tout prix*, *Mes beaux habits* (1865), les *Dupries de l'esprit* (1866), furent ses débuts dans sa ville natale. « Venu à Paris avant l'Exposition universelle, il fit jouer en 1868, sur la petite scène de Déjazet, un vaudeville en trois actes, *la Vie privée ou les Remords de M. Guillaud*, puis donna successivement : au théâtre de Cluny, *le Droit des femmes*, comédie en un acte, en prose, avec Eugène Gaillet (15 juin 1869); à l'Odéon, *le Bâtard*, comédie en quatre actes, le chef-d'œuvre de l'auteur (18 septembre); au Grand-Théâtre du Havre, les *Amis du défunt*, comédie en un acte, avec E. Desalins; en 1870, à l'Ambigu,

la *Charmeuse*, drame en cinq actes, qui obtint le plus vif succès; en 1872, une *Mère*, drame en cinq actes; en 1873, un *Lâche*, drame en cinq actes, avec Léon Beauvallet (28 février), pièce pleine de mouvement qui accusait un véritable tempérament d'auteur dramatique; à la Renaissance, *Jane*, drame en trois actes (12 avril); l'*Oubliée*, drame en cinq actes (6 juin); en 1874, à l'Ambigu, le *Secret de Rochefort*, drame en cinq actes, avec Frantz Beauvallet. Cette pièce s'appelait primitivement *la Fille mère*, titre que la censure ne toléra pas. On s'attendait au développement d'une thèse sociale; le rideau se leva sur un mélodrame pourvu d'intérêt et d'originalité. Dès qu'il cessait d'écrire seul, Tourode perdait la moitié de son talent. Forcé par la maladie d'interrompre ses travaux, son médecin lui ordonna de changer de climat. Il partit pour Alger, y resta à peine un an, et, croyant sa santé rétablie, il revint à Paris. Il ne tarda pas à s'altérer et acheva, malgré ses souffrances, une comédie en deux actes et en vers, destinée à l'Odéon. Tourode avait l'instinct du théâtre et cette qualité maîtresse qu'on appelle le mouvement. Il inventait des situations dramatiques, mais il ne savait ni les préparer ni les dénouer. Il aimait les effets violents jusqu'à la brutalité et s'attachait à frapper de grands coups. Emporté par son imagination, il travaillait à la hâte, ne sachant ni châtier son style trop déclamatoire ni le maintenir dans les bornes du goût. Dans la plupart des pièces de Tourode, on sentait un tempérament vigoureux; on entrevoyait des promesses qui ne se réalisèrent point, car la mort l'enleva avant qu'il eût fait une œuvre véritablement forte et digne de lui survivre. Outre les pièces précitées, on doit à Tourode un volume de mélanges intitulé *Par ci, par là* (1861, in-18); *Homo*, poésies (1863, in-12); les *Ecrivains havrais*, études biographiques et littéraires sur Bernardin de Saint-Pierre, Casimir Delavigne, etc. (1865, in-8°); l'*Echafaud* (1874, in-16).

TOUROUKHA, rivière de la Russie d'Asie, gouvernement d'Iénisseïsk. Elle coule du N. au S. et se jette dans l'Iénisseï, par la rive gauche, vers Touroukhansk, après un cours d'environ 400 kilom. La Baïka supérieure et la Baïka inférieure sont ses principaux affluents.

TOUROUKHANSK, ville de la Russie d'Asie (Sibérie), gouvernement et à 850 kilom. N. d'Iénisseïsk, sur la rive gauche de l'Iénisseï et à son confluent avec la Touroukha; par 65° 14' de latit. N. et 86° 50' de longit. E.; 1.200 hab. Son commerce ne consiste que dans l'échange de diverses marchandises à l'usage des Toungouses et des Samoyèdes, qui les payent avec des pelletteries. En été, les environs sont, en quelque sorte, couverts d'oiseaux aquatiques. Fondée en 1622 sur l'emplacement de l'ancienne *Mangasieia*.

TOUROULÉA s. m. (tou-rou-lé-a). Bot. Syn. de TOUROULE.

TOUROULIE s. m. (tou-rou-li). Bot. Genre d'arbres rapporté avec doute à la famille des araliacées, et dont l'espèce type croît à la Guyane.

TOUROUTIER s. m. (tou-rou-tié). Bot. Nom vulgaire d'une espèce du genre sterculier, qui croît à la Guyane.

TOUROUVRE, bourg et commune de France (Orne), ch.-l. de cant., arrond. de Mortagne, au S. de la forêt du Perche, à 260 mètres d'altitude; pop. aggl., 550 hab. — pop. tot., 1.828 hab. L'église renferme de curieux débris de vitraux peints. Aux environs du bourg se voient les vestiges d'un camp romain, le château de Bellegarde et la magnifique église d'Authieu (monument historique), dont la partie la plus remarquable est la nef, que M. de La Sicotière décrit ainsi : « Elle est ornée, des deux côtés, d'arcades bouchées, réunies deux à deux. Les deux colonnes du milieu n'ont qu'un seul chapiteau et qu'une base. Au-dessus se trouvent des fenêtres romanes ornées de colonnes en retraite de chaque côté. Les chapiteaux qui décorent les arcades forment une galerie des plus curieuses et des plus complètes que l'on puisse voir. Des grossières fantaisies que l'imagination des artistes du x^e et du xiv^e siècle semait sur tous les édifices y fourmillent. Ici ce sont des animaux sans forme et sans nom; là un écoureuil, plus loin un cheval; ailleurs un dragon fantastique, ou des têtes d'homme et de femme qui ne le sont pas moins; puis des entrelacs, des feuillages et des fleurs de toute sorte. »

TOUROVO, bourg de la Russie d'Europe, gouvernement de Minsk, à 115 kilom. O.-N.-O. de Mziur, au milieu de vastes marais, sur la rive droite du Pripiet. Il était autrefois le ch.-l. d'une petite principauté et le siège d'un évêché suffragant de Kiev.

TOURPAN, ville du Turkestan chinois. V. TOURFAN.

TOURQUENNOIS, OISE s. et adj. (tour-ke-nois, oi-ze). Géogr. Habitant de Tourcoing; qui appartient à cette ville ou à ses habitants : *Les Tourquennois. La population TOURQUENNOISE*. On dit aussi TOURQUANNOIS.

TOURRACHES s. m. (tou-ra-che). Econ. rur. Variété de bœufs élevés en Franche-Comté.

TOURREIL (Jacques DE), littérateur fran-

çais, né à Toulouse en 1656, mort à Paris en 1715. Il vint étudier le droit à Paris, où il s'adonna bientôt à son goût pour les lettres. Deux prix d'éloquence, qu'il remporta à l'Académie française en 1681 et 1683, commencèrent à le faire connaître. Il se mit ensuite à traduire les œuvres de Démosthène, et, bien que ces traductions fussent des plus défectueuses, elles lui ouvrirent les portes de l'Académie des inscriptions (1691) et de l'Académie française (1692). Tourreil travailla au *Dictionnaire de l'Académie*, en présenta au roi la première édition, composa, à ce sujet, trente-deux compliments et écrivit une épître dédicatoire à laquelle on préféra celle de Perrault. C'était un homme d'un caractère vif et brusque jusqu'à la grossièreté, ce qui lui fit beaucoup d'ennemis. Ses écrits sont loin de justifier le mot de Buffon : « Le style, c'est l'homme. » Ils sont ornés à l'excès, pleins de recherche et de vigueur affectée, ce qui faisait dire à Racine, à propos de ses traductions : « Le bourreau ! il fera tant qu'il donnera de l'esprit à Démosthène. » On lui doit : la *Première Philippique*, les *Trois Olynthiennes* et la *Harangue sur la paix* (Paris, 1691, in-8°); *Philippiques*, les *Discours sur la paix* (Paris, 1701). Ces traductions, revues par l'auteur et augmentées des *Discours de Démosthène Pour la couronne* et du *Discours d'Eschine contre Cléophon*, ont été rééditées à Paris (1721, 2 vol. in-4°). Tourreil a publié, en outre, des *Essais de jurisprudence* (Paris, 1694). On lui attribue : *Réflexions sur les cultes et les superstitions chinoises* (Amsterdam, 1770, in-12). — Son frère, Amable de TOURREIL, fut emprisonné à Rome par ordre de l'inquisition et mourut quatre ans plus tard dans un cachot du château Saint-Ange en 1713. Il passe pour l'auteur d'un ouvrage intitulé *l'Innocence opprimée par la calomnie ou Histoire de la congrégation des filles de Jésus* (Toulouse, 1688, in-12), qu'on a attribué à Arnould et à Quesnel.

TOURRET (Charles-Gilbert), homme politique français, né à Montmarault en 1795, mort en 1857. Elève de l'Ecole polytechnique (1814), il entra dans les ponts et chaussées et devint ingénieur. Ayant donné sa démission, il s'occupa d'agriculture et fut élu, en 1837, député d'un collège électoral de l'Allier. Tourret siégea dans les rangs de l'opposition et se retira en 1842, pour que le général Courtais arrivât à la députation. Cette même année, il devint membre du conseil général d'agriculture. Après la révolution du 24 février 1848, le gouvernement provisoire le nomma commissaire dans l'Allier; mais peu après il donna sa démission et fut élu dans ce département, représentant du peuple à la Constituante. Tourret siégea parmi les républicains modérés et se prononça pour une chambre unique. Le général Cavaignac, devenu chef du pouvoir exécutif, le nomma ministre de l'agriculture. Il présenta alors un projet de loi sur l'enseignement professionnel, comprenant trois degrés : la ferme école, l'école régionale et l'institut agronomique, puis institua une commission annuelle chargée de reviser les valeurs et les échanges. Le 20 décembre 1848, il se démit de son portefeuille, en même temps que Cavaignac descendait du pouvoir, rentra dans l'opposition sous la présidence de Louis-Napoléon Bonaparte et vota contre la proposition Râteau et contre l'expédition de Rome. Lors des élections pour l'Assemblée législative, Tourret refusa de poser sa candidature et vécut dans la retraite jusqu'à sa mort.

TOURRET (Augusto-Félix), officier français, né vers 1822. Elève de l'Ecole polytechnique, il entra dans l'armée du génie, devint chef de bataillon en 1865 et fut alors nommé chef du contentieux au ministère de la guerre. En septembre 1870, il suivit à Tours la délégation du gouvernement de la Défense nationale et rendit d'importants services. A cette époque, il publia un plan de défense fort remarquable et fut nommé lieutenant-colonel. Le 22 juillet 1872, il a été élu conseiller d'Etat par l'Assemblée nationale.

TOURRÉTIE s. f. (tou-ré-ti — de *La Tourrette*, bouan, fr.). Bot. Genre de plantes, de la famille des bignoniacées, type de la tribu des tourrétées, dont l'espèce unique croît au Pérou.

TOURRÉTIÉ, ÉE adj. (tou-ré-sié — rad. *tourrétie*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte à la tourrétie.

— s. f. pl. Tribu de la famille des bignoniacées, ayant pour type le genre tourrétie.

TOURRETTE s. f. (tou-rè-te). Bot. Genre de plantes, de la famille des mousses. « Nom vulgaire du genre turrits, de la famille des crucifères.

TOURRETTE (Marc-Antoine-Louis CLARET DE LA), naturaliste français, né à Lyon en 1729, mort dans la même ville en 1793. Pendant vingt ans, il remplit des fonctions dans la magistrature, puis il s'adonna entièrement à son goût pour l'histoire naturelle, réunissant une belle collection d'insectes, un riche herbier, une nombreuse suite d'échantillons de minerais de diverses parties de la France, et recueillit, soit dans un parc, soit dans un jardin qu'il avait à Lyon, un grand nombre de plantes rares ou exotiques. La Tourrette entretenait une correspondance suivie avec Linné, Jussieu, Adanson, Haller et les plus cé-

lèbres naturalistes de son temps. Il était très lié avec J.-J. Rousseau, avec qui il lui arriva souvent d'herboriser. Pour satisfaire sa passion scientifique et enrichir ses collections, il voyagea pendant plusieurs années en Italie et en Sicile. Nous citerons de lui : *Démonstrations élémentaires de botanique* (1766, 2 vol. in-8°), en collaboration avec Rozier; *Voyage au mont Pilate* (1770, in-8°); *Chloris lugdunensis* (1785, in-8°) et divers mémoires dans le *Journal de physique*, le *Journal économique*, le *Dictionnaire des fossiles* de Bertrand.

TOURS, ville de France (Indre-et-Loire), ancienne capitale des *Turonnes*, appelée sous la domination romaine *Cæsarodunum*, ch.-l. de préfecture, à 235 kilom. de Paris par le chemin de fer de Paris à Bordeaux, sur la rive gauche de la Loire, entre ce fleuve et le Cher, à 55m,50 au-dessus du niveau de la mer; pop. aggl., 38,511 hab. — pop. tot., 43,368 hab. Chef-lieu d'un des grands commandements militaires; siège d'un archevêché, dont les évêchés suffragants sont : Le Mans, Angers, Nantes, Rennes, Laval, Quimper, Vannes et Saint-Brieuc. Cour d'assises; tribunaux de 1re instance et de commerce; école préparatoire de médecine et de pharmacie; lycée; sociétés d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres; d'archéologie et de médecine; musée et bibliothèque (v. ci-dessous). L'arrondissement comprend : 11 cantons, 126 communes et 168,158 hab.

Tours possède des fabriques d'étoffes de soie pour meubles (soies brochées et gros de Tours), de passementeries, de rubans, de draps, de serges, d'amidon; des lavoirs pour les laines, des tanneries. Il s'y fait un commerce considérable de soies, de vins, de grains, d'eau-de-vie, de fruits secs. Ses prunelles jouissent d'une réputation européenne; ses rillettes sont très-estimées. L'établissement industriel le plus important de Tours est l'imprimerie-librairie Mame, fondée au commencement de ce siècle. Cette maison fait d'immenses affaires. C'est elle qui inonde la France et même l'étranger de ces publications rédigées ou revues dans un esprit clérical et que l'on voit toujours munies de l'approbation de l'archevêque de Tours.

Signalons aussi la manufacture de vitraux peints de M. Léopold Lobin; la manufacture de tapis de M. Rozé; la fabrique de poteries émaillées de M. Avoiseau; une grande fabrique de fer-blanc, de zinc et de cèruse, etc.

La rue Royale, qui date de 1796, partage Tours en deux parties à peu près égales. Dans la partie qui s'étend à droite se trouvent la préfecture, la cathédrale, l'archevêché, la tour de Guise, le musée, dans la partie qui s'étend à gauche sont le Palais de justice, la tour de Charlemagne, la tour de l'Horloge, l'hôpital général, etc. Entre l'hôtel de ville et le musée s'élève, depuis 1852, la statue de Descartes, par M. de Neuwerkerke; au-dessous de la statue sont gravés ces mots : *Cogito, ergo sum*. • Pour bien voir la ville, dit M. Joanne, il faut monter sur les tours de la cathédrale, ou aller se placer au milieu du pont de pierre qui unit les deux rives de la Loire. Ce pont, long de 434m,18 entre les culées et large de 14m,60, se compose de quinze arches d'un diamètre de 24m,40 et d'une épaisseur de 4m,87. Commencé en 1765, il fut terminé en 1777, sous l'administration de M. de Choiseul et sur les dessins de M. de Bayeux. Vu de ce pont, Tours se présente sous un des plus beaux aspects. On aperçoit, en effet, ses principaux monuments s'élevant au-dessus de la masse compacte des maisons. A l'extrémité de la rue Royale, commence l'avenue de Grammont, continuée par la route de Bordeaux, qui se prolonge en ligne droite jusqu'aux coteaux boisés de la rive gauche du Cher. A droite et à gauche s'étendent les quais en partie plantés d'arbres. La Loire est parsemée d'îles boisées qui contrastent agréablement avec son lit souvent trop sablonneux. En amont, c'est l'île Aucard et l'Entrepont; en aval, l'île Simon. Que si l'on se tourne du côté opposé à la ville, on voit, au delà de la place de la Tranchée, s'élever de 57 à 97 mètres une belle route qui, parvenue au sommet du plateau, se bifurque pour conduire, sur la gauche, à Caen, sur la droite, à Paris. Les coteaux, dont le fleuve baigne la base, sont couverts de maisons, de villas, de châteaux, de jardins. En amont du pont s'étend le beau faubourg de Saint-Symphorien. En aval, le couvent et l'église de la Présentation attirent surtout les regards. Plus loin, Saint-Cyr, adossé au rocher, étale ses maisons et ses jardins étages. Plus bas encore, à l'embouchure de la Choissille, au pied d'une éminence appelée le Camp de César, le chemin de fer du Mans traverse la Loire sur un beau pont en pierre de quinze arches de 24 mètres d'ouverture et d'une grande légèreté. • Les promenades principales de Tours sont : le Mail, ancien rempart planté d'arbres, de plus de 2 kilomètres de longueur; l'avenue du Champ-de-Mars, quelques places plantées d'arbres et surtout les bords de la Loire, qui abondent en sites pittoresques.

Les monuments de Tours qui méritent une description particulière sont les suivants : L'ancienne église Saint-Martin et sa collégiale. La possession du tombeau de saint Martin entoura longtemps cette basilique d'une sorte de prestige; les peuples, les rois, les princes, les seigneurs, les papes, les pa-

triarches, les évêques et les abbés s'y rendaient en foule. Huit fois détruite par le feu, de 469 à 1203, elle fut huit fois reconstruite par la piété des fidèles. Son trésorier Hervé, notamment, la releva de ses deniers, ou, pour être plus exact, de ceux des fidèles, après l'incendie de 994, et le nouvel édifice surpassa en beauté et en grandeur les trois églises qui avaient reçu successivement la chasse du saint. Les deux tours qui sont connues sous les noms de tour Charlemagne et de tour de l'Horloge, séparées aujourd'hui par la rue Saint-Martin, sont ce qui reste de ce magnifique monument. A l'origine, Saint-Martin formait une abbaye puissante, jouissant de nombreux privilèges. Deux cents moines la desservaient, se relayant d'heure en heure au nombre de vingt pour chanter l'office qui, de cette manière, ne subissait jamais d'interruption. Leur influence et leur crédit, aussi bien que leurs richesses, s'accrurent avec une rapidité qui, même à cette époque de foi, tenait du miracle; ils comptèrent à un moment vingt-deux églises sous leur dépendance. En outre, ils étaient régis par un évêque spécial dont l'élection leur appartenait et ne devait aucun compte de leurs revenus à l'autorité archiepiscopale de Tours. Cette prospérité toujours croissante, ces privilèges qui mettaient les moines de Saint-Martin à l'abri de toute censure ne tardèrent pas à produire dans l'abbaye des habitudes de luxe et un relâchement de mœurs inévitables. Charles le Chauve fixa à deux cents le nombre d'abord illimité des chanoines; ce nombre descendit plus tard à cent cinquante, puis à cinquante en 1237. Mais si le nombre des chanoines diminuait, il s'en faisait de beaucoup qu'il en fut de même du trésor de la basilique, que tous les rois de France prirent sans cesse à tâche d'enrichir jusqu'à la fin du xve siècle.

François 1er enleva et envoya à la fonderie une grille d'argent, donnée par Louis XI, pour subvenir aux frais de la guerre d'Italie. Les guerres de religion achevèrent la ruine du trésor; les perles, les diamants, toutes les richesses que tira du trésor de Saint-Martin l'armée de Condé, en 1561, produisirent 1,092 marcs d'argent et 113 marcs d'or. Le chapitre survécut cependant à cette ruine; car lorsque la Révolution en amena la suppression définitive, il comptait encore plus de 51 canonicats, 28 chanoines honoraires, 14 ecclésiastiques et 14 laïques, 11 dignitaires et 15 prévôts. Aujourd'hui, quelques fragments plus ou moins authentiques des reliques de saint Martin sont conservés dans l'église métropolitaine, dernier souvenir d'une des plus grandes et des plus illustres fondations religieuses du monde chrétien.

Cathédrale. La première chapelle affectée par les Tourangeaux au culte chrétien se composait d'une crypte creusée par saint Gatien, premier apôtre de la contrée, et sur l'emplacement de laquelle s'éleva plus tard le monastère de Marmoutier. Plus tard, saint Lidoire bâtit une église dans la cité même. Cette église, consacrée par saint Martin sous le vocable de saint Maurice et de ses compagnons, détruite en 559, ne se releva de ses ruines qu'en 573. Le nouvel édifice, somptueux relativement au temps de barbarie où il avait été construit, ne subsista que jusqu'en 1166, époque où il devint pour la seconde fois la proie des flammes. L'archevêque Joscion entreprit sa reconstruction; la première pierre de ce monument, encore debout aujourd'hui, fut posée en 1170; mais les travaux, d'abord poussés avec activité, se ralentirent bientôt au point qu'en 1547 ils n'étaient pas encore achevés. Le chœur, les transepts, les quinze chapelles du rond-point et une partie de la nef furent édifiés dans la première moitié du xiii^e siècle. En 1426, les deux tours s'élevaient à 30 mètres au-dessus du sol; elles furent terminées l'une en 1507 et l'autre en 1547. La grande nef avec ses collatéraux et ses nombreuses chapelles date du xve siècle. La façade de la cathédrale de Tours présente des caractères d'unité et d'harmonie unis à une grande richesse; une description écrite ne donnerait aucune idée de la profusion de fleurs, de guirlandes, de couronnes, de rosaces, de dais, de pinacles, en un mot de toute cette dentelle de pierre qui fait de ce morceau d'architecture un véritable objet d'orfèvrerie. On sait l'exclamation de Henri IV à la vue des tours, terminées tout récemment : « Ventre-saint-gris! voilà deux beaux bijoux; il n'y manque plus que les étuis! » Elles sont d'une hauteur à peu près égale, 70 mètres pour celle du nord, 69 mètres pour celle du sud. Le portail central (xve et xvie siècle) a été, au début de ce siècle, restauré et orné de 36 statues par M. Toussaint. Il est surmonté d'une grande rose (xve siècle). L'abside mérite aussi une mention spéciale; elle s'élève au milieu d'arcs-boutants, de contre-forts et de clochetons et les domine à une grande hauteur. Les dimensions intérieures de l'édifice sont 97 mètres de longueur, 46 mètres de largeur dans les transepts, 22 mètres dans la nef et les latéraux, 29 mètres de hauteur dans la nef et 11 mètres dans les latéraux. Le plan affecte la forme d'une croix latine. • Si cette église, dit l'auteur de la *France monumentale*, ne peut être mise en parallèle avec nos grandes basiliques pour les dimensions, elle soutient avantageusement la comparaison au point de vue de la grâce, de la

légèreté et de l'élégance de toutes ses parties. Rien de plus gracieux et de plus majestueux à la fois que le chœur et l'abside. Les colonnes groupées présentent des chapiteaux feuillus d'une extrême élégance; les fines colonnettes qui s'élancent jusqu'aux nervures de la voûte ont des proportions aériennes. Les galeries à jour, composées de trifles et de quatre-feuilles, produisent un effet admirable; mais ce qui captive surtout l'attention, ce sont les chapelles absidiales rayonnant autour du sanctuaire et les deux magnifiques rosaces qui brillent aux extrémités des transepts, et dont les vives couleurs font un effet admirable en répandant un jour coloré et mystérieux dans l'intérieur du temple... La grande nef présente des colonnes contournées en croix autour d'un pilier cylindrique. Leurs chapiteaux sont feuillus, mais d'un genre différent de ceux du chœur. Les galeries, divisées par des meneaux, présentent d'innombrables compartiments, ainsi que les formes les plus capricieuses, caractère propre du style flamboyant. • Quant aux vitraux, admirables échantillons de l'art du xiii^e, du xiv^e, du xve et du xvie siècle, conservés presque intacts jusqu'à nos jours, ils forment un des principaux ornements de la basilique; nous mentionnerons spécialement les verrières du chœur, notamment celles de la chapelle de la Vierge, provenant de l'église Saint-Julien. La cathédrale de Tours contient le tombeau en marbre blanc de deux enfants de Charles VIII et d'Anne de Bretagne, morts en 1495 et 1496, œuvre des frères Lejuste. Elle possède quelques peintures murales et un tableau de l'école espagnole représentant le *Prophète Jérémie*.

Les cloîtres (xve siècle), attenants à la cathédrale, présentent de délicates sculptures et un escalier en spirale d'un beau travail conduisant à la galerie. On y remarque aussi la partie occupée actuellement par la palatete métropolitaine et qui appartient au style de la Renaissance.

Eglise abbatiale de Saint-Julien. Cette église, fondée par Clovis en 509, souvent reconstruite depuis cette époque, fut vendue pendant la Révolution et affectée longtemps à des usages industriels. Rendue au culte depuis un petit nombre d'années et restaurée habilement par M. Guérin, elle a été classée au nombre des monuments historiques. La tour appartient au xie siècle, ainsi que quelques parties septentrionales, et le reste de l'édifice au xiii^e. Saint-Julien se distingue principalement par la beauté des proportions et la pureté du style; il possède de curieux restes de peintures murales, de bons vitraux modernes et un tableau de Wachsmuth, représentant *Louis XI aux pieds de saint François de Paule*. C'est dans cette église que Henri III ouvrit, en 1580, le parlement convoqué à Tours pendant les troubles de la Ligue.

Eglise Notre-Dame-la-Riche. Le nom primitif de cette église, rebâtie en partie en 1562, était Notre-Dame-la-Pauvre. Elle offre un mélange à la fois bizarre et intéressant de constructions élevées du xii^e au xvie siècle. Ses voûtes, d'une forme imposante, et de belles verrières Renaissance attribuées à Robert Vinaignier, la recommandent surtout aux archéologues.

Ancienne église Saint-Clément. Bien que classée au nombre des monuments historiques, elle sert aujourd'hui de halle au blé. On y remarque les sculptures du portail nord, les clefs de voûte, dans le style du xve siècle, et une tribune Renaissance.

L'église Saint-Symphorien, dont l'abside et le chœur datent du xii^e siècle, présente également un portail de 1567.

Les autres monuments religieux intéressants au point de vue archéologique sont : Saint-Saturnin, bâti en 1473; l'église des Jacobins (xiii^e siècle), aujourd'hui convertie en magasin à fourrage; Saint-Pierre-des-Corps (xvi^e siècle); l'église des Minimes, devenue la chapelle du lycée et qui contient de précieuses boiseries (xvii^e siècle); Saint-François-de-Paule, bâtie par les jésuites en 1675, un des plus curieux spécimens de l'architecture de l'époque; enfin, Sainte-Croix, Saint-Fierre-le-Puellier et Saint-Eloi, vieux édifices à demi ruinés, mais qui présentent encore des restes précieux du xii^e et du xiii^e siècle.

Tours possède également quelques édifices civils remarquables. Les principaux sont : la maison de Tristan l'Hermite, curieuse construction dont quelques écrivains contestent la destination originaire; c'est un édifice en brique et pierre, avec donjon. Aux coins des fenêtres du second étage, on lit cette inscription : *Assez aurons et peu vivrons*, et cette autre, fréquemment répétée en d'autres places : *Priez Dieu pour moi*. Suivant M. Massé, de Tours, inspecteur des monuments d'Indre-et-Loire et qui a essayé de justifier dans le *Bulletin monumental* la possession de cette maison par le terrible grand prévôt de Louis XI, ces inscriptions paraissent convenables à la demeure d'un exécuteur des hautes œuvres. Les figures d'archers sculptées dans l'escalier, la construction de cet escalier appliqué à une double muraille concentrique garnie de petites ouvertures donnant jour sur l'escalier, les crochets énormes dont les caves sont garnies, l'existence de l'espèce de donjon annexé à cette maison et qui, surpassant en hauteur tous les édifices voisins,

a pu permettre d'établir des communications par signaux avec le château de Plessis-lez-Tours, qui n'en est éloigné que de 1 kilomètre au plus; enfin, la brique employée dans cette maison, tout semble attester sa contemporanéité avec celle du Plessis. La hauteur du donjon qui s'élève dans la cour est de 24 mètres.

Archevêché. Fondé au i^{er} siècle par saint Lidoire, sur l'ancien rempart gallo-romain, et habité par saint Martin et saint Grégoire, cet édifice a subi successivement, au x^e, au xvii^e et au xviii^e siècle, des restaurations et augmentations considérables. Son portail à colonnes d'ordre ionique est orné de deux statues : la *Religion* et *Moïse tenant les tables de la Loi*.

Hôtel de ville. Construit dans le style du xviii^e siècle (1777-1788), cet édifice offre au premier étage un remarquable bas-relief représentant la Loire et le Cher. Les figures en haut relief du Commerce et de l'Industrie sont sculptées sur le fronton.

Parmi les autres monuments civils offrant quelque intérêt, nous citerons une grosse tour ronde du xii^e ou xiii^e siècle, dernier débris de l'ancien château de Tours; elle est connue sous le nom de tour de Guise, parce qu'elle servit, selon la tradition, de prison au duc de Joinville, fils de Henri de Guise le Balafré, après l'assassinat de Blois, et s'élève aujourd'hui au milieu de la caserne de cavalerie; une fontaine monumentale, place du Grand-Marché, due à Michel Colomb, « tailleur d'images du roi » et Tourangeau, et exécutée en 1510; elle se compose d'une pyramide en marbre de Carrare, haute de 5 mètres, et d'une vasque en pierre noire de Volvic, mesurant 3m,90 de diamètre sur 0m,80 de hauteur. On voit sur le monument les armoiries de Jacques de Beaulieu, seigneur de Samblancay, qui en provoqua l'érection, et celles de Louis XII, d'Anne de Bretagne et de la ville de Tours; l'hôtel Gouin, récemment restauré, construit en 1440 par Jean Xuncoings, contrôleur des finances sous Charles VII; une jolie maison du xii^e siècle, rue Brignonnet; l'hôtel de Jehan Gullan, argentier de Louis XI; les restes de l'hôtel de Boucicaut; une curieuse maison en bois sculpté (xv^e siècle) et les ruines de l'ancien hôtel de la Crouzille, où quelques historiens font naître Mlle de La Vallière.

Le palais de justice est un assez beau monument moderne construit en 1840; il comprend la gendarmerie et le pénitencier et occupe un emplacement de 1,650 mètres carrés. Conçu dans le style dorique, il se compose d'un péristyle orné de huit colonnes et de deux ailes en avant-corps. La salle des pas-perdus s'ouvre sur le péristyle et mesure 29 mètres de longueur, 18m,60 de largeur et 16 mètres de hauteur. La gendarmerie communiquait à la fois avec le palais et avec le pénitencier qui, construit en forme de T, renferme 118 cellules.

Le palais du commerce, la caisse d'épargne, la préfecture, ornée d'une grille de fer provenant de l'abbaye royale de Beaumont-lez-Tours, l'hospice général, le lycée et le petit séminaire sont des édifices également modernes ou entièrement transformés et qui ne méritent qu'une mention.

Bibliothèque. La bibliothèque, installée à la préfecture, renferme plus de 50,000 volumes et environ 1,200 manuscrits, parmi lesquels on signale : un Evangile sur vélin, en lettres onciales d'or, du xii^e siècle, sur lequel jurèrent les rois de France comme abbés et chanoines honoraires de Saint-Martin; les *Heures* de Charles V, sur vélin, ornées de belles enluminures; les *Heures* d'Anne de Bretagne, le *Formulaire* du pape Benoît XII, un *Térence*, avec les personnages de chaque pièce, etc. • Les incunables, dit le *Guide de la Loire et du Centre*, sont au nombre de plus de 400, parmi lesquels on remarque : la *Bible de Mayence* (1462); la *Cité de Dieu* de saint Augustin (Abbeville, 1486); le *Rituel* de Durand (Paris, 1475); les *Décretales* de Boniface VI; les *Constitutions* de Clément V (1467); *Théocratie* (Venise, Alde Manuce, 1495); le *Speculum* de Vincent de Beauvais (Strasbourg, 1478); le *Liber chronicarum*, avec figures enluminées (Nuremberg, 1491); les *Heures* à l'usage d'Angers (1496); le *Grand Boece de consolation* (Paris, 1494); *Boccace* (Paris, 1483), etc.

En 1853, la bibliothèque s'est enrichie d'un legs de M. Salmon, archiviste honoraire de la ville de Tours, comprenant un millier de volumes imprimés, dont plusieurs éditions très-rare, et plus de 25,000 pièces manuscrites, relatives à l'histoire civile, ecclésiastique et artistique de la Touraine. En 1862, M^{me} Lambron de Lignim a fait don à la ville de la bibliothèque de feu son mari, 2,000 volumes environ, imprimés et manuscrits, relatifs pour la plupart à la science héraldique et à l'histoire de la noblesse. Enfin, une importante collection d'ouvrages relatifs à l'histoire naturelle, et en particulier à l'ornithologie, a été récemment donnée à la bibliothèque de Tours par un anonyme.

Le musée de peinture, qui fait pendant à l'hôtel de ville et dont le bas-relief représente l'*Architecture* et l'*Astronomie*, renferme plus de 300 tableaux, parmi lesquels M. Adolphe Joanne signale les suivants à l'attention des visiteurs : « Boucher, *Apollon visitant Latone*, *Sylvia fuyant un loup qu'elle vient de blesser*, *Aminte et Sylvia*; Bon Boullogne, le *Triom-*

ple d'Amphitrite, la Vache Io, l'Enlèvement de Proserpine, Galatée sur les eaux; Louis Boullogne, la Chasse de Diane, le Repos de Diane, la Poésie, l'Architecture; Busson, Un gué à Montoire (Loir-et-Cher); Cathelineau, Portrait, Etudes, Un concert; Collin, Bacchus confiné aux nymphes de Naxos; Michel Corneille, Hercule enlevant Lychnas pour le jeter dans la mer; Coypel (Antoine), la Colère d'Achille, les Adieux d'Hector et d'Andromaque; Eugène Delacroix, Musiciens arabes; Dumont le Romain, Hercule et Omphale; Edouard Ender, Antiquités (1849); le comte de Forbin, Ruines de la haute Égypte pendant l'inondation du Nil, Ruines de Palmyre; Fragonard, Serment d'amour; Français, Sous les saules; Giraud (Charles), Souvenir d'atelier; Giraud (Pierre-Eugène), Femmes d'Alger; Lionel, Paysages; Jouvenet, le Contentement aux pieds de Jésus; Le Brun, Louis XIII; Lesueur, Saint Sébastien, Saint Louis pansant des malades; Marot, les Fruits de la paix (1667-1719); Moinoy (J.-B.), Groupe de fleurs; Natier, Persée tenant la tête de Méduse; Parrocel, Bataille et Fête vénitienne; Pernot, Vue de Plessis-les-Tours en 1450 (1850); Nicolas Poussin, Triomphe de Silène; Bertout (Jean-Bernard), Jupiter et Mercure chez Philémon et Baucis; Rigaud (Hyacinthe), Portrait de Louis XIV; Robert (Hubert), Une cascade sous un pont; Joseph Vernet, Une marine; Wild (William), Une régente à Venise, au xv^e siècle; Philippe de Champagne, le Bon pasteur, Saint Zosime et sainte Marie l'Égyptienne; David de Heem, Sainte Famille; Jean Holbein, Portrait d'homme; P. Rubens, la Victoire couronnant Mars, Moretus, gendre de l'imprimeur François Plantin, et sa femme devant la sainte Vierge; Ruissdael (Jacques), Paysage; Van der Meulen, Louis XIV dans la forêt de Vincennes, Prise d'Orsoy; Bellini (Giovanni), la Vierge, l'Enfant Jésus, saint Jean-Baptiste et saint Jérôme; Canaletti, Vue de Venise; Louis Carache, Saint François en méditation, Saint François en extase; Cerquozzi (Michel-Ange des Batailles), Nature morte; Giorgio (Eusebio da San), Sainte Famille; le Guernchin, Céphale et Procris, Mort de Cléopâtre, Esther et Assuérus, Agar dans le désert; Léonard de Vinci, Tête de femme représentant la Joconde; Locatelli, Paysage; Mantegna, Jésus au jardin des Oliviers, la Résurrection du Christ; le Pinturicchio, Un guerrier; Salvator Rosa, Une rencontre de cavalier; le Tintoret, Judith entrant dans la tente d'Holoferne; le Titien, Son portrait, Portrait d'Alphonse d'Avallios, marquis du Guast; Alexandre Veronèse, Mort de sainte Ursule (sur marbre); Daniel de Volterra, Descente de croix; Claude Lorrain, Son portrait; des portraits de rois de France, curieux comme costumes: Charles V, Louis XI, François I^{er}, Henri II, François II, Charles IX, Henri III, Henri IV, Louis XIII. Au dessous d'un portrait de Louis XIV, par Rigaud, se lit cette inscription :

Il appelait Racine son ami
Et déjeunait avec Molière.

la Passion, petit tableau (auteur inconnu) mal exposé et mal éclairé, remarquable par la composition, la couleur et les physionomies expressives et variées de ses nombreuses figures; une belle Descente de croix; Berchère, Un paysan; Valentin, Une querelle de soldats; Thirion, Saint Servin, martyr.

À côté de l'escalier se voient quelques antiquités provenant de Saint-Gatien. Le musée renferme, en outre, des plâtres moulés sur l'antique et quelques marbres, parmi lesquels nous signalerons seulement un bas-relief (n° 299), représentant Mme de Vermandois, ancienne abbesse de Beaumont-lez-Tours, en Madeleine.

Le musée d'histoire naturelle et le musée d'antiquités renferment : l'un une belle collection de minéraux; l'autre, un assez grand nombre d'antiquités celtiques, gallo-romaines et du moyen âge. Le jardin botanique a été créé en 1843.

Tours renferme, en outre, quelques monuments antiques. Les récentes recherches de M. de Courtigis, puis celles de M. Grandmaison ont fait découvrir quelques débris curieux de l'enceinte gallo-romaine construite vers la fin du iv^e siècle ou au commencement du v^e siècle. Cette muraille ne dépassait pas l'espace étroit compris au nord et au sud entre la Loire et l'archevêché, et à l'est et à l'ouest entre la rue du Petit-Cupidon et la rue Saint-Maurice. Elle mesurait une largeur de 3 mètres et était flanquée de tours massives. La base, encore visible aujourd'hui, se compose de gros blocs de pierre en partie sculptés; on y trouve entassés des monuments funéraires, des fragments de colonnes, des frises et des corniches. Quant aux murs eux-mêmes, ils sont bâtis en moellons noyés dans le mortier, et leur parement est formé de petites briques carrées, assises régulièrement et séparées en zones par plusieurs rangs de briques. Tours possédait aussi un amphithéâtre signalé en 1853 par M. de Courtigis et dont les dimensions (grand axe 135 mèt., petit axe 120 mèt.; arène, grand axe 68 mèt., petit axe 50 mèt.) sont supérieures à celles des arènes de Nîmes. Les restes de cet amphithéâtre, dont on fait remonter la fondation au i^{er} siècle de l'ère chrétienne, sont couverts par les maisons de la ville primitive, derrière la cathédrale. La

rue du Général-Meunier suit l'hémicycle méridional de cet amphithéâtre; la rue Creuse traverse l'arène.

Parmi les hommes éminents que Tours a produits, nous nommerons : dom Martin, dom Durand et dom Lopin, religieux de la congrégation de Saint-Maur; Palma-Cayet, Jacques Hardion, de l'Académie française et de l'Académie des inscriptions et belles-lettres; La Sauvagère; l'abbé Paul Foucher, Étienne Pallu, sieur des Perriers, auteur des Coutumes de Touraine; Julien Brodeau, auteur du Commentaire sur la Commune de Paris; le théologien Béranger, précurseur de Luther au moyen âge; le prédicateur Antoine Bienvenu; troistypographes fameux : Nicolas Janson, Christophe Plantin et Guillaume Rouillé; le surintendant des finances Jean de Beaulieu, baron de Semblançay; Pierre Landais, ministre de François II, duc de Bretagne; les deux Brignonnet, ambassadeurs et ministres sous Louis XII et François I^{er}; l'administrateur Louis Grassin; les deux Boucicaut, maréchaux de France; Guillaume Tardif, lecteur de Charles VIII; Jean Babougrand, maître de l'artillerie; le chef d'escadron de Pointis (1625) et le vice-amiral Razilly (1645); les peintres François Clouet, Robert Vinaigrier, Jacob Bunel, Jean Fouquet et Jean Poyet (xv^e et xv^e siècle); le graveur Abraham Bosse, les sculpteurs Lejuste, les Gabriel, architectes distingués du xv^e et du xv^e siècle; les poètes Grécourt, Destouches et René Rapin; le général de division Meunier de La Place, le maréchal de camp Pillet, le chirurgien Heurteloup, le littérateur Bouilly; Chalmel, membre du conseil des Cinq-Cents, puis de la Chambre des députés, etc.

— Histoire. Le nom primitif de Tours, ancienne ville gauloise, est inconnu. Jules César parle, en plusieurs endroits de ses Commentaires, des Turones, mais ne nomme pas leur ville capitale. À l'approche du conquérant, les habitants la détruisirent en partie et allèrent se réfugier sur les collines qui bordent la rive gauche de la Loire. César ne se découragea pas et, posant son camp à l'endroit abandonné, il le fortifia par des retranchements et un fossé. Cette première colonie fut détruite lors du soulèvement de Vercingétorix; mais, bientôt rétablie par les Romains, elle devint une véritable ville ou métropole qui reçut le nom de *Casarodunum*. Sous les empereurs, elle jouit du titre de ville libre, titre qui lui fut confirmé par Adrien lors de son voyage dans les Gaules. Elle s'accrut rapidement et posséda de bonne heure un temple, un palais, une bourse de commerce, des écoles publiques, une académie, un amphithéâtre et des thermes. *Casarodunum* avait, en outre, un sénat, composé de *decuriones* et présidé par un *princeps senatus*. Le christianisme pénétra à Tours dès 251, époque où saint Gatien, qui avait reçu du pape Fabien cette mission spéciale, en devint le premier évêque. Saint Gatien eut pour successeur saint Lidoire (254), et en 374, le célèbre saint Martin de Tours s'installa sur le siège épiscopal, devenu l'un des premiers des Gaules. A sa mort, survénue en 400, ses disciples formèrent une confrérie, origine du fameux chapitre de Saint-Martin, dont le roi de France devint le premier dignitaire.

Au v^e siècle, les Wisigoths, ayant envahi la Touraine, commençaient déjà le blocus de la place, quand elle fut délivrée par Majorien (428). L'ennemi, néanmoins, ne cessa de la harceler jusqu'au jour où Clovis, l'ayant vaincu définitivement à la bataille de Voisclade, le peuple de Tours, en témoignage de reconnaissance, accepta Clovis non-seulement comme souverain, mais comme soutien et vengeur de sa foi religieuse. C'est à Tours même que le roi franc rendit grâce à Dieu, dans l'église de Saint-Martin, et qu'il reçut les ambassadeurs d'Anastase, empereur d'Orient. A sa mort, en 511, la reine Clotilde se retira dans la même ville; elle y mourut en 534. A cette époque, Tours jouissait exceptionnellement de libertés et de droits que le roi s'engageait à respecter, dernier vestige de ses anciens privilèges de ville libre pendant le déclin de l'empire romain. En 572, le célèbre Grégoire, l'auteur de la précieuse chronique dont Augustin Thierry a tiré un si grand parti dans ses *Récits mérovingiens*, s'assit sur le siège épiscopal. Peu de temps avant son avènement, Clovis, fils de Chilpéric, roi de Soissons, ayant, par ordre de son père, envahi la Touraine, qui était échue en partage à Sigebert, roi de Metz, Tours fut obligé d'ouvrir ses portes au jeune prince; Sigebert, grâce à l'alliance du roi de Bourgogne, parvint néanmoins à rentrer en possession de sa ville. L'assassinat du roi de Metz par les sicaires de Frédégonde permit à Chilpéric d'y faire revenir ses troupes (575) sous les ordres de son fils Mérovig. On sait la romanesque histoire et la fin tragique de ce jeune prince, en butte à la haine de la terrible maîtresse du roi de Soissons. Sommé de chasser de la basilique, où il s'était réfugié, Mérovig révolta contre son père, il résista opiniâtrement, bravant hardiment les conséquences de son refus généreux.

En 768, le roi Pépin, dangereusement malade, se fit transporter à Tours, dans l'espoir d'obtenir sa guérison au tombeau de saint Martin. En 800, Charlemagne, qui venait de

prendre le titre d'empereur, réunit à Tours ses principaux feudataires et y fit le partage anticipé de ses États entre ses fils Charles, Pépin et Louis. Pendant son séjour dans cette ville, l'impératrice Luitgarde, sa femme, y tomba malade et y mourut. Louis le Débonnaire, comme ses prédécesseurs, ne négligea rien pour s'attacher la capitale de la Touraine : c'est à lui que Tours dut la construction de la première levée de la Loire. Le roi d'Aquitaine, Pépin, fut chargé d'activer les travaux d'endiguement et abandonna ce soin à Robert, comte de Tours. En 838, les Normands, ayant remonté la Loire, se dirigèrent sur la ville; les habitants se retranchèrent alors derrière leurs murailles et purent vigoureusement recevoir l'ennemi, qui, fatigué des longueurs d'un siège sans résultat, se décida à battre en retraite. Les Tourangeaux sortirent aussitôt, se mirent à la poursuite des Normands et leur tuèrent 6,000 hommes. La redoutable invasion reparut en 853 et fut de nouveau repoussée; mais les barbares tentèrent, à la fin de la même année, une troisième attaque, qui, cette fois, eut des suites désastreuses. Les Tourangeaux, désarmés à la nouvelle du nombre de leurs ennemis, abandonnèrent leur ville, qui fut saccagée et livrée aux flammes. Ils avaient pris soin, au préalable, de mettre en sûreté les reliques et le trésor de Saint-Martin. Charles le Chauve, pour mettre fin aux ravages des Normands en Touraine, confia le gouvernement de cette province à Robert le Fort, duc de France et comte de Blois, qui parvint, en peu d'années, à les refouler hors de son gouvernement. A sa mort, ils n'en reparurent pas moins sur les bords de la Loire. Louis le Bègue marchait à leur rencontre (878), quand la mort le surprit; mais ce ne fut qu'un retard, et les barbares, égarés par l'armée franco-bretonne aux environs de Candés et de Montsoreau, abandonnèrent définitivement la Touraine l'année suivante.

L'année 887 fut signalée par une expédition des Tourangeaux contre l'évêque d'Auxerre, qui refusait de leur rendre le trésor et les reliques de saint Martin confiés à sa garde, expédition qui eut un plein succès, et, en 909, on commença la construction de la nouvelle enceinte projetée par le comte Robert et dans laquelle on enferma le bourg de Châteauneuf, dont nous dirons un mot plus loin. Vers 938, Tours tomba aux mains de Foulques Néra, comte d'Anjou; expulsé une première fois de sa conquête, Foulques revint à la charge, bloqua la place qu'il enserra en quelque sorte dans un réseau de forteresses construites à la hâte, et Tours dut ouvrir ses portes aux Angevins (991-994). Cette possession ne devint cependant définitive qu'en 1043, après plusieurs péripéties qui firent passer la ville tantôt dans un parti tantôt dans l'autre.

En 1166, au cours de la guerre qui venait d'éclater entre le roi de France, Louis VII, Jean, et Henri II, roi d'Angleterre, qui possédait la Touraine en qualité de comte d'Anjou, la cathédrale de Tours, où étaient conservées en dépôt les sommes envoyées par les paroisses pour venir en aide aux croisés, fut détruite par les flammes. La paix fut signée momentanément en 1174, aux environs de Tours; mais quelques années plus tard, Philippe-Auguste envahit de nouveau la province et, malgré une crue subite de la Loire, emporta la place d'assaut le 3 juillet 1189. Devenu roi d'Angleterre, Richard Cœur de Lion, dont la prise d'armes de Philippe-Auguste n'avait eu pour objet que de soutenir la révolte contre son père, prit la croix en même temps que son allié, en 1190, dans la cathédrale de Tours; c'est de là qu'ils partirent l'un pour Marseille, l'autre pour Gènes. Philippe-Auguste, de retour en France, traita avec le prince Jean, depuis Jean sans Terre, pour la cession de Tours et de quelques autres villes voisines; mais Richard, rendu à ses États, marcha contre son ancien allié et reprit Tours. En 1202, Jean sans Terre, après s'être assuré de la personne de son neveu, le jeune Arthur de Bretagne, entra dans la place sans coup férir. Philippe-Auguste accourut aussitôt et réussit à en faire ouvrir les portes; mais Jean sans Terre, forcé d'abord de battre en retraite, reparut avec des forces supérieures et reprit Tours, où il sema l'incendie et la ruine (1202). On sait que la félonie du roi d'Angleterre lui fit, au bout de deux ans, perdre toutes ses possessions françaises; en 1204, le gouverneur de Tours, Guillaume de Baillé, remit la ville entre les mains de Philippe-Auguste à la première sommation, et la réunion définitive de la Touraine à la France fut accomplie, après une séparation de 260 ans. Ces luttes continuelles du moyen âge n'avaient pas empêché la ville de prendre une extension considérable et son commerce de devenir prospère. Tours fut divisé longtemps en deux parties distinctes : l'ancienne ville, construite probablement sur le site de la capitale des Turons, du *Casarodunum* de Ptolémée, et la ville de Châteauneuf, sorte de colonie que l'affluence des pèlerins avait peu à peu groupée autour du tombeau de saint Martin et dont la basilique formait le centre. La cité proprement dite était défendue par une muraille flanquée de tours et de larges fosses, où coulaient les eaux de la Loire. Châteauneuf était également fortifié. Tours

posséda un hôtel des monnaies dès la première race. Charlemagne, en nommant le célèbre Alcuin abbé de Saint-Martin, avait fait de Tours une des villes de France où les lettres commençaient à renaître avec le plus d'éclat (796). Dans les premières années du x^e siècle, Châteauneuf, oubliant son origine religieuse, était devenu une riche cité civile. Ce fut aux efforts des bourgeois de cette ville que Tours fut redevenue de ses premières franchises communales. Sous le nom de confrérie de Saint-Eloi, ils commencèrent, vers 1120, à s'assembler dans une chapelle de l'église de Saint-Martin pour délibérer sur les moyens d'assurer leur émancipation; puis, s'élevant en commune indépendante, ils conférèrent à des magistrats nommés par voie d'élection l'administration de leurs affaires. Le chapitre de Saint-Martin, jaloux de ses prérogatives, annula les actes de la commune; il s'ensuivit une lutte intestine des plus vives; menacée d'excommunication par le saint-siège, dont le chapitre appela l'autorité à son aide, la confrérie de Saint-Eloi fut forcée de se dissoudre (1133); mais, en 1194, les bourgeois, persévérant, réussirent à se faire concéder par transaction le droit de s'imposer, de se clore et de se garder. Trente-six ans plus tard, ils enlevaient par un hardi coup de main le trésor du chapitre et arrachaient, moyennant sa restitution, ce droit de commune dont ils avaient été si longtemps privés. La commune de Tours subsista jusqu'en 1305, époque où Philippe le Bel la supprima sous prétexte de désordres, fomentés en réalité par le chapitre, et les habitants de Châteauneuf vaincus durent, en outre, payer tant à l'autorité religieuse qu'au souverain une forte amende.

La tentative des bourgeois de Tours est d'autant plus glorieuse qu'il est peu de villes en France, au moyen âge, où l'Eglise ait été plus puissante. Dès 850, le siège en fut érigé en archevêché. Treize conciles s'y tinrent de 482 à 1583, dont quelques-uns furent présidés par des papes, entre autres, Urbain II et Alexandre III; celui de 1163 amena une telle affluence de hauts dignitaires de l'Eglise que la capitale de la Touraine en reçut le nom de seconde Rome. Du jour où la province fut réunie au domaine de la couronne par Philippe-Auguste, l'histoire de Tours se fonde en grande partie dans les annales de la commune patrie. Cependant on peut encore noter quelques faits mémorables. Louis VIII et Philippe le Hardi assemblèrent leurs armées à Tours en 1223 et en 1265. En 1308, Philippe le Bel y réunit les états et en obtint la ratification de la condamnation des templiers. Quand vinrent les désastres de la guerre de Cent ans, les rives de la Loire furent le dernier rempart de la monarchie et de la nationalité française. Charles VI, entré une première fois à Tours en 1391, dans tout l'éclat de la jeunesse et de la puissance, y revint fou et presque sans royaume, dix-sept ans plus tard (1408). Le duc d'Alençon, Charles, duc de Touraine et comte de Poitou, qui portait avec lui la fortune de la France, vint en 1417 prendre possession de la capitale de son duché et y fut reçu par une population patriotique et enthousiaste. C'est à Tours qu'il reléguait sa mère, la trop célèbre Isabeau de Bavière, pour la punir de ses désordres; mais Isabeau intrigua avec le duc de Bourgogne, força les bourgeois à ouvrir leurs portes à Jean sans Peur, leur promit l'abolition de tous les impôts, et le duc, moitié par persuasion, moitié par trahison, pénétra dans la place, où son premier soin fut de maintenir l'ancien ordre des choses et de bannir ou rançonner les citoyens qui avaient refusé de le recevoir. Charles VII, tout à ses plaisirs, voyait avec indifférence les Anglais menacer d'une occupation imminente les derniers débris de son héritage. En vain Tours l'appela à son aide; abandonnée à ses propres forces, la ville fut réduite à acheter sa liberté momentanée moyennant la rançon énorme de 3,000 écus d'or. Enfin, Jeanne Darc apparut, et la France fut sauvée. En 1435, le roi et les trois états réunis dans la cathédrale y ratifièrent le traité d'Arras.

En 1444, les députés de la nation s'assemblèrent de nouveau à Tours pour donner leur avis sur les offres de paix faites par le comte de Suffolk au nom de l'Angleterre; on arrêta dans cette conférence les bases du mariage de Henri VI avec Marguerite d'Anjou. Ce fut encore à Tours qu'en 1454 Charles VII reçut le duc et la duchesse de Savoie et, en 1456, les ambassadeurs de Ladislas, roi de Hongrie et de Bohême. Trois ans auparavant, le célèbre argentier du roi, Jacques Cœur, y avait été arrêté et mis en jugement. Louis XI conserva pour le séjour de la Touraine la prédilection que n'avait cessé de lui témoigner son père; il s'était marié dans la cathédrale (1435); il vint fixer sa demeure dans la ville dès son avènement au trône. Il ne la quitta quelques années plus tard (1463) que pour le château voisin de Plessis-lez-Tours. En 1464, le sombre monarque réunit les états généraux à Tours et, six ans plus tard, une assemblée de notables (1470). L'avènement de Charles VIII fut signalé comme celui de Louis XI par la convocation, à Tours, des états généraux (1483). Les traditions des libertés nationales y reparurent toutes-puissantes dans Philippe Pot et Jean Masselin, les deux plus éloquents interprètes de la noblesse et du tiers état. Louis XII visita

Tours en 1500 et y revint six ans plus tard pour l'ouverture de nouveaux états. Le commerce et l'industrie s'étaient développés rapidement. Les guerres de religion arrêtaient malheureusement l'essor de cette prospérité. Les doctrines de Luther et Calvin avaient pénétré à Tours dès 1552 et le prince de Condé, chef des protestants, prit possession de la ville en 1561. Cette occupation fut signalée par les plus graves désordres; les couvents et les églises furent envahis et dépouillés, le trésor de Saint-Martin mis au pillage, les reliques brûlées et jetées au vent. Ces dévastations servirent de motifs à de sanglantes représailles de la part des catholiques quand les réformés se furent décidés à abandonner leur conquête. « Quand on n'égorgeait pas les religieux », dit M. de Saulcy, on les conduisait aux bords de la Loire pour les noyer; liés dos à dos par couples ou attachés par dizaines à des perches, ils étaient précipités dans la rivière (1562). » Après les états de Blois, Henri III se retira à Tours et y transféra le parlement et la chambre des comptes. Tant que la Ligue occupa la capitale du royaume, Tours fut considéré par Henri IV comme le siège du gouvernement. C'est là qu'en 1590, l'exécution du prier des Jacobins, Edmond Bourgoing, apologiste de Jacques Clément, et que l'année suivante, sur le réquisitoire de l'avocat général A. Séguier, le parlement de Paris, siégeant à Tours, annula les lettres de déchéance prononcées contre le nouveau monarque par le pape Grégoire XIV. Le commerce tourangeau se releva peu à peu du coup terrible que lui avaient porté les guerres de religion, et à cette époque la ville comptait, entre autres industries, de nombreuses manufactures de soie et près de huit mille métiers servant à la fabrication des étoffes, quand deux circonstances amenèrent la décadence, puis la ruine définitive de cette prospérité. La première fut l'obligation qu'on imposa aux fabricants de Tours d'acheter sur les marchés de Lyon les soies dont ils avaient besoin; la seconde fut la révocation de l'édit de Nantes qui, en forçant les maîtres et les ouvriers, protestants pour la plupart, à abandonner la ville, jeta la désorganisation dans ses ateliers. M. de Saulcy évalue à 3'000, pour la ville de Tours seulement, le nombre des familles qui portèrent alors leur industrie et leurs capitaux en Hollande, en Allemagne et en Angleterre. Quinze ans après cette mesure à jamais déplorable, la population était descendue de 80,000 âmes à 33,000, et la ville, au lieu de huit mille métiers, en comptait à peine douze cents. Le XVIII^e siècle, plus tolérant que son devancier, essaya vainement de reconstituer l'industrie de la capitale de la Touraine. Vainement on y attira des fabricants de damas et de velours, on y encouragea la culture du mûrier à laquelle le climat de cette contrée, qu'on a justement nommée le jardin de la France, est si favorable; le commerce de Tours ne se releva plus. La Révolution de 1789 s'accomplit à Tours paisiblement.

En 1815, après le désastre de Waterloo, l'armée française se replia sur Tours et ce fut là que s'accomplit le licenciement d'une partie de la grande armée.

Enfin, Tours joua un rôle important durant l'invasion de 1870-1871. C'est là que s'établit, au moment de l'investissement de Paris, la délégation de la Défense nationale. MM. Crémieux, Fourichon et Glais-Bizoin s'y installèrent dès le mois de septembre 1870 et M. Gambetta les rejoignit le 10 octobre. C'est à Tours que s'organisa l'armée de la Loire, et l'ancienne capitale de la Touraine devint provisoirement la seconde capitale de la France. Le 9 décembre, après la prise d'Orléans par le corps d'armée du prince Frédéric-Charles, il devint urgent d'éloigner de Tours le siège du gouvernement et la délégation fut transportée à Bordeaux. Tours fut alors sérieusement menacée par l'armée allemande qui marchait d'Orléans et de Blois sur le Mans. Toutefois la ville en fut quitte à bon marché. Un corps d'environ 25,000 hommes vint camper à Notre-Dame-d'Oé, à quelques lieues de la ville, et poussa jusque dans ses faubourgs des éclaireurs qui furent accueillis à coups de fusil. En représailles de ce commencement de résistance, l'ennemi établit quelques pièces en batterie au sommet du coteau de la Tranchée, qui domine la ville sur la rive droite, et lança quelques obus qui causèrent dans quelques quartiers des dégâts sérieux et tuèrent, entre autres, le rédacteur en chef de l'*Union libérale*, M. Beurheret. La municipalité parvint à faire cesser le bombardement, et les troupes allemandes, dirigées sur la route de Tours au Mans, évacuèrent toutes les localités qu'elles occupaient au nord de Tours.

— *Conciles de Tours.* Premier concile (461). A l'occasion de la fête de saint Martin, ancien archevêque de Tours, huit évêques tinrent un concile sous la présidence de saint Perpetuus et firent treize décrets pour rétablir l'ancienne discipline ecclésiastique.

Deuxième concile (567). Avec la permission du roi Caribert, Euphronius, évêque de Tours, convoqua ce concile. Saint Germain de Paris, Félix de Nantes, Chalcéde de Chartres, Domien d'Angers, Victor de Rennes, saint Dornole du Mans et saint Leudebaude de Sées s'y rendirent. On fit vingt-sept canons touchant la discipline et les cérémonies

de l'Eglise, contre ceux qui prennent ou qui retiennent les biens de l'Eglise. Le vingt-sixième porte qu'on ait à excommunier les juges et les seigneurs qui oppriment les pauvres malgré la remontrance des évêques. Le vingt-septième et dernier traite non-seulement de sacrilèges, mais encore d'hérétiques, les évêques qui prennent de l'argent pour les ordinations.

Quatrième concile (800). Ce concile fut tout politique. Charlemagne réunit à Tours un grand nombre d'évêques et de seigneurs pour opérer le partage de ses Etats entre ses trois fils, Charles, Pépin et Louis.

Cinquième concile (813). On y publia cinquante et un canons, dont plusieurs rappellent des règlements arrêtés dans la même année aux conciles de Reims, de Chalon-sur-Saône et de Mayence.

Sixième concile (858). Ce concile, ou plutôt ce synode général, composé de prêtres, d'abbés et de clercs, sous la présidence de l'archevêque de Tours, ne publia pas moins de cent quarante canons concernant la discipline et les mœurs.

Septième concile (1055). Tours était la patrie de Bérenger et la ville où il avait principalement enseigné sa théorie sur l'eucharistie. L'archevêque Hildebrand tint ce concile pour examiner cette doctrine. Lanfranc fut opposé à Bérenger pour défendre la foi, et ce dernier prit le parti d'abjurer son hérésie; il fit serment qu'il n'aurait plus son eucharistie d'autres sentiments que ceux de l'Eglise catholique.

Huitième concile (1060). Le pape Nicolas I^{er} fit tenir ce concile par son légat Etienne. Il s'y trouva dix prélats, et l'on fit dix canons contre divers abus.

Neuvième concile (1096). Dans ce concile, tenu par le pape Urbain II lui-même, on confirma les décrets du concile de Clermont, et le pape refusa d'absoudre le roi Philippe, comme les évêques le demandaient.

Dixième concile (1163). Le pape Alexandre III, qui avait célébré à Paris les fêtes de Pâques, vint à Tours pour tenir ce concile en présence de dix-sept cardinaux, cent vingt-quatre évêques, quatre cent-quinze abbés et beaucoup de laïques. Saint Thomas, archevêque de Cantorbéry, s'y trouvait avec tous ses suffragants. L'évêque de Lisieux, Arnoul, par ordre du pape, fit le discours d'ouverture. On publia alors dix canons disciplinaires.

Onzième concile (1236). L'archevêque Zuhel convoqua ce concile, qui publia quatorze canons relatifs aux juridictions ecclésiastiques.

Douzième concile (1239). Le même archevêque, avec ses suffragants, fit décréter dans ce concile treize autres canons sans importance.

Treizième concile (1277). Le métropolitain Jean de Montsoreau fit convoquer ce concile. On y publia six canons, dont nous ne citerons que le troisième, qui défend aux abbesses de garder en leur possession les biens des bénéficiers, et le quatrième, qui interdit aux religieux la faculté d'appartenir à deux monastères à la fois.

Quatorzième concile (1282). Le même archevêque assembla ses suffragants à ce concile provincial et y fit dresser treize canons, dont le but est de réformer divers points de l'administration ecclésiastique.

Quinzième concile (1510). Le roi Louis XII fit assembler ce concile, auquel assistèrent tous les prélats du royaume et un grand nombre de docteurs. Le roi y proposa huit questions touchant la guerre qu'il allait déclarer au pape Jules II, pour secourir son allié le duc de Ferrare, Alphonse, que le souverain pontife avait dépouillé de ses Etats. Le concile donna des réponses conformes aux vœux du roi.

Seizième concile (1583). Ce dernier concile de Tours fut convoqué par l'archevêque Simon de Maillé. Les suffragants Guillaume-René, d'Angers; Philippe du Bec, de Nantes; Roland de Neuville, de Saint-Léon; Nicolas Langelier, de Saint-Brieuc; Aimard Hennequin, de Rennes; Charles du Liscoët, de Quimper, s'y trouvèrent. Pendant la session, la peste éclata à Tours et les prélats se transportèrent à Angers pour achever leur œuvre. On rédigea d'abord une requête au roi Henri III, pour le supplier d'ordonner la publication du concile de Trente dans ses Etats. On fit ensuite des règlements contre la simonie.

TOURS, bourg et commune de France (Puy-de-Dôme), canton de Saint-Dier, arrond. et à 50 kilom. de Clermont-Ferrand; pop. aggl., 244 hab. — pop. tot., 2,205 hab.

TOURTE s. f. (tour-te. — Ce mot, ainsi que *tourtei*, *tourtel*, *tourteau*, signifiait autrefois un pain rond. Trévoux fait observer que *tourte* est encore usité, avec cette signification, dans certaines provinces, et la dernière édition du *Dictionnaire de l'Académie* donne *tourteau* comme désignant une sorte de gâteau. La moyenne et la basse latinité se sont servies de *torta*, qu'on lit déjà dans la Vulgate. Ménage cite un passage d'Eutrope, dans lequel cet auteur dit que les Athéniens appellent *tourta* un pain cuit sous la cendre; mais ce mot paraît avoir été interpolé par les copistes. Le bas latin *torta* vient sans doute du latin *torta*, chose faite en spirale, tordue, de *torquere*, tordre. Cependant, Chevallet prétend que ce mot a été

emprunté au celtique, attendu qu'on le retrouve, avec son ancienne signification, dans tous les idiomes néo-celtiques : kymrique *torth*, pain rond; armoricain *tors*, même sens; écossais *tort*, petit pain; irlandais *tort*, petit pain, gâteau; mais les formes néo-celtiques ont été plutôt empruntées au bas latin *torta*. Art culin. Pâtisserie qui contient un mets, des fruits ou des confitures : *Une tourte de pigeonneau*. *Une tourte de confitures*. *Une tourte à la frangipane*. *Une tourte d'épinards*. *L'un disait : Donnez-moi du sucre pour les tourtes, et l'autre criait : A moi pour les tourtes du sucre!* (Le Sage.) « On dit plutôt TARTE pour les pâtisseries aux fruits ou aux confitures.

— Techn. Pièce ronde de la lanterne d'un moulin. On dit aussi TOURTEAU. Plaque d'argile qui supporte le creuset du verrier. On dit aussi FROMAGE.

— Agric. Gâteau de marc de divers fruits ou graines, servant d'engrais : *Une tourte de navettes*. *Une tourte de noix*.

— Ornith. Nom vulgaire de deux espèces de pigeons qui habitent l'Amérique du Nord, et de la tourterelle.

— Encycl. Les entrées de pâtisserie auxquelles on donne le nom de *tourte* ne paraissent plus sur les tables luxueuses; les bourgeois mêmes les dédaignent et leur préfèrent les vol-au-vent et les pâtés chauds.

Voici, d'après Carême, comment on obtient cette pâtisserie : on fait une abaisse de pâte comme pour les timbales; on la coupe en rond du diamètre de 8 pouces; on la place sur un plafond et on la couvre d'une quarantaine de boulettes de godiveau de la grosseur d'un œuf de pigeon; vous en placez la moitié sur le fond de la *tourte*, de façon qu'elles n'approchent pas de plus d'un pouce les bords de l'abaisse; mettez dessus escalopes de ris d'agneau ou de veau cuites aux fines herbes, des champignons, des fonds d'artichaut, puis le reste des boulettes et quelques écrevisses, de manière à former un dôme parfait.

Ensuite, vous faites une seconde abaisse qui ait 1 pouce et demi à 2 pouces comme le diamètre de plus que la première. Mouillez les bords de la première; placez la grande abaisse sur la garniture; soudez les bords des deux abaisse; mouillez le dessus et y posez une bande de feuilletage de 9 lignes de largeur et de 2 bonnes lignes d'épaisseur seulement; soudez cette bande, dorez l'abaisse du dessus et placez au milieu une rosace formée de bandes de pâte ou bien un faux couvercle de parure de feuilletage; dorez ce faux couvercle; entourez de fort papier beurré la bande de feuilletage; mettez au four gai. Il faut une heure et demie de cuisson. Au sortir du four, au moment de servir, coupez le dessus en un petit couvercle; sautez d'une bonne espagnole; recouvrez.

Cette entrée est aussi bonne que le pâté chaud; la pâte en est même plus fine. On peut garnir les *tourtes* de godiveau de volaille, de godiveau de gibier, de godiveau de poisson, de quenelles de volaille aux truffes.

— *Tourte au chasseur*. On garnit la *tourte* d'un petit perdreau passé aux fines herbes, coupé en deux et paré; d'une petite bécassine préparée de même, de cailles, de mauviettes, de cuisses, de reins de lapin de garenne et de quelques tranches de truffes.

— *Tourte d'entremets de fruits*. V. TARTE.

TOURTEAU s. m. (tour-to — rad. *tourte*). Sorte de gâteau. « Vieux mot.

— Résidus de certains fruits ou graines, destinés à servir d'engrais, et qu'on met sous forme de gâteaux : *Les tourteaux*, qu'on trouve en si grande quantité dans les huileries de Marseille, vont, pour une assez forte part, s'utiliser dans la Grande-Bretagne. (Mich. Chev.)

— Blas. Meuble de l'écu, rond et plat, de couleur ou de fourrure : *De Montesquiou : D'or, à deux tourteaux de gueules, l'un sur l'autre*.

— Pyrotechn. *Tourteau goudronné* ou simplement *tourteau*. Artifice dont on se sert pour éclairer les fossés ou les retranchements d'une place assiégée.

— Techn. Disque de bois qu'on place sur le crible à grainer la poudre.

— Crust. Nom vulgaire d'une espèce de crabe, du genre *platycaire*.

— Encycl. Agric. Les *tourteaux* provenant de l'expression des graines oléagineuses ne sauraient être recueillis et utilisés avec trop de soin. Il est vrai que nulle part on ne les laisse perdre; mais on ne sait pas toujours en tirer tout le parti possible, ou bien on ne veille pas assez à leur conservation. Au lieu de les renfermer dans un lieu sec et aéré, on les laisse souvent moisir et rancir et perd ainsi une grande partie de leurs qualités. On emploie les *tourteaux*, soit comme aliment pour le bétail, soit comme engrais pour les terres. Ils conviennent beaucoup pour ces deux emplois, parce qu'ils renferment toujours une proportion plus ou moins grande d'azote, de phosphate de chaux et de sels solubles, de matières grasses, etc.

Les *tourteaux* sont, en général, une excellente nourriture pour tous les animaux domestiques; ils méritent de figurer au pre-

mier rang sous ce rapport. Ils conviennent surtout, d'après Lefour, aux bestiaux de rente; en effet, les graines oléagineuses renferment une proportion considérable de matière azotée analogue au caséum du lait, et qui passe en totalité dans le résidu des pressurages; de plus une grande quantité de matière grasse, et enfin des phosphates terreux. Pour qu'ils produisent le meilleur effet, il faut les donner, non pas secs ou simplement trempés dans l'eau froide, mais concassés et délayés dans l'eau chaude ou tiède, puis mélangés aux autres aliments, balles, paille hachée, racines, son, siliques de colza, etc. On fait dans le Nord, avec ces mélanges macérés ou cuits, des soupes et des buvées dont les animaux sont très-friands.

« L'analyse des différents *tourteaux*, dit Lefour, place l'œillette, le chanvre, le lin et le colza à peu près sur la même ligne; puis viennent le sésame, la cameline, l'arachide et la faine; la pratique les classe un peu différemment : lin, œillette, colza, sésame, arachide, chanvre, faine. Le *tourteau* de noix est également au premier rang. Le *tourteau* d'œillette est très-estimé pour l'engraissement; le colza passe pour plus favorable à la sécrétion du lait; on lui reproche cependant, ainsi qu'à celui de navette et de moutarde, de posséder un principe âcre qui résiste aux forces digestives et communique aux fumiers une propriété caustique, d'où résulte une maladie légère aux pieds des animaux placés sur ces fumiers. Le *tourteau* de chanvre et celui de faine, administrés en assez grande quantité, peuvent donner la diarrhée aux animaux; le *tourteau* de faine serait même mortel pour les chevaux. »

L'usage des *tourteaux* comme engrais ne remonte guère plus haut que le milieu du siècle dernier; c'est surtout dans les départements du Nord qu'on les emploie, et ils s'y vendent fort cher, parce que leur action est regardée comme plus puissante que celle du fumier ordinaire. Toutefois, depuis vingt-cinq ans environ, leur usage s'est beaucoup accru dans le Midi. Les différents *tourteaux* employés sont ceux de colza, de navette, de lin, d'œillette ou de pavot, d'arachide, de mada, de sésame, de coco, de chanvre ou de chènevis, de noix, de faine, de coton et de cameline. Ce dernier passe pour avoir la propriété de détruire les insectes, notamment les vers blancs.

Les *tourteaux*, étant exposés à s'échauffer ou à fermenter quand ils sont frais, ne doivent être emmagasinés que quinze jours à un mois après qu'on les a retirés des presses. On les mettra d'ailleurs dans un local frais et aéré, et on prendra toutes les précautions nécessaires pour leur conservation, entre autres de les empiler à claire-voie quand ils sont en gros fragments et de les pelleter de temps en temps s'ils sont très-divisés. Dans le Midi et dans les pays secs, on les emploie sur tous les sols; mais ils conviennent mieux à ceux qui contiennent du calcaire. Sous les climats humides, on les applique de préférence aux terres légères, sablonneuses ou argilo-siliceuses. Dans d'autres circonstances, qu'il serait trop long d'énumérer, on les répand avec avantage sur les terres fortes et argileuses.

Avant d'employer les *tourteaux*, on doit les concasser ou les pulvériser. On les répand alors à la main et à la volée ou au semoir, en choisissant, autant que possible, un temps humide et qui promet de la pluie. Dans le nord de la France, on les délaye souvent dans du purin ou même dans de l'eau. Quelquefois, on les mélange, mais à tort, avec de la chaux. Comme les *tourteaux* exercent une action nuisible sur les graines, il faut les répandre sur le sol une dizaine de jours avant les semailles, et, quand on les emploie sur les plantes en végétation, attendre que celles-ci soient assez fortes. La quantité à employer varie suivant la nature de l'engrais, la richesse du sol et les exigences des plantes. On les emploie pour le colza, le froment, le lin, le pavot, les turneps, le chanvre, mais non pour les pommes de terre.

Comment agissent les *tourteaux*? Ce n'est pas, comme on pourrait le croire, par la petite quantité d'huile qu'ils retiennent, et qui n'est pas absorbée à l'état naturel par les racines des végétaux; c'est par le phosphate de chaux et surtout par l'azote qu'ils renferment. Cette action est énergique et rapide; aussi conviennent-ils beaucoup aux sols pauvres. D'un autre côté, ils ont un pouvoir absorbant considérable et soustraient à l'atmosphère jusqu'à dix fois leur volume d'humidité. Ils se décomposent rapidement et n'exercent plus que peu d'action après la première année. D'ailleurs, ils ne renferment pas assez de matières fertilisantes pour qu'on puisse les appliquer plusieurs années de suite sur le même champ. Aussi faut-il de temps en temps y associer d'autres engrais, notamment des fumiers.

— Crust. Les *tourteaux* ont la carapace ovale, à peu près lisse ou finement granulée, ayant neuf plis en feston sur chaque bord antéro-latéral, et le front tridenté; les serres grosses, égales, unies, sans épines, avec leurs doigts noirs et garnis de gros tubercules moussus sur leur bord intérieur; les pieds des quatre dernières paires irrégulièrement anguleux, munis de poils courts, roides, dis-

posés par faisceaux. Cette espèce, actuellement le type du genre *platycarcin*, porté les noms vulgaires de poupart et de pagure, et, dans les méthodes des naturalistes, elle a reçu les dénominations de *cancer marnas*, de *cancer fimbriatus*, de *cancer pagurus* et de *platycarcinus pagurus*. Rondelet croit que c'est le *maia* des Grecs, et Belon le rapporte à leur *paguros*. Les *tourteaux* vivent tous sur les bords de la mer et sont submergés pendant la marée haute, tandis qu'à la basse mer on les trouve sur le rivage, où on les rencontre blottis sous les pierres. Ils se meuvent vivement et se sauvent dès qu'on veut les saisir. Ils se rencontrent sur les côtes de France, dans la Manche et l'Océan, où ils sont communs, et plus rarement dans la Méditerranée; ils ont été aussi quelquefois signalés dans l'Adriatique. Cette espèce de crustacé, dont la chair est estimée, peut acquies jusqu'à 0m,25 de largeur et pèse près de 3 kilogrammes.

— **Pyrotechn.** Les *tourteaux* sont des artifices à éclairer très-usités à la guerre. Ce sont des espèces de couronnes de 0m,16 de diamètre extérieur et de 0m,03 seulement de diamètre intérieur, que l'on obtient en entrelaçant mollement des bouts de mèche à canon. Quand l'entrelacement de ces mèches est terminé, on fait bouillir le *tourteau* dans un bain de poix et de suif de mouton, puis, quand il s'est refroidi, on le plonge dans une composition de poix noire et de résine. Les *tourteaux* sont ordinairement employés pour éclairer le passage des rivières et des défilés; on les brûle par deux sur des réchauds portatifs.

TOURTECHOT, voyageur français. V. GRANGER.

TOURTELE, ÉE adj. (tour-te-lé — rad. *tourteau*). Blas. Se dit de l'écu ou d'un meuble chargé de *tourteaux* sans nombre. « On dit aujourd'hui SEMÉ DE TOURTEAUX. »

TOURTELET s. m. (tour-te-lé — dimin. de *tourte*). Art culin. Pâtisserie en feuille mince.

TOURTELETTE s. f. (tour-te-lè-te — rad. *tourteau*). Art milit. Vieille corde goudronnée, dont on se sert pour faire du *tourteau*.

— Art culin. Petite *tourte*.

— Ornith. Espèce de tourterelle, du Cap de Bonne-Espérance.

TOURTELLE (Etienne), médecin français, né à Besançon en 1756, mort en 1801. Il commença de bonne heure ses études médicales et s'y livra avec une ardeur incroyable; mais une passion malheureuse l'arracha à ses occupations et le plongea bientôt dans une douleur profonde qu'il alla ensevelir dans un cloître. Le calme revenu, il quitta cette retraite et alla reprendre ses études d'abord à Montpellier, puis à Paris. Au bout de quatre ans, il se fit recevoir docteur et revint pratiquer son art dans sa ville natale. En 1788, il obtint au concours une des chaires de médecine de l'université de Besançon et, lors de la suppression des universités, il fut attaché comme médecin principal à l'armée du Rhin. En 1794, il fut nommé professeur à Strasbourg. Il occupa cette chaire d'une manière brillante pendant quatre années; mais le mauvais état de sa santé le força de l'abandonner alors pour aller respirer l'air natal. Il occupa à Besançon la place de médecin en chef de l'hôpital militaire. Tourtelte était un homme capable et extrêmement laborieux, par conséquent fort en état de produire de bons ouvrages; mais il mourut trop jeune et ses écrits portent l'empreinte de la précipitation. En voici la liste : *Éléments d'hygiène ou De l'influence des choses physiques et morales sur l'homme* (Strasbourg, 1787, 2 vol. in-8°); *Éléments de médecine historique et pratique* (Strasbourg, 1799, 3 vol. in-8°); *Éléments de matière médicale* (Paris, 1802, in-8°); *Histoire philosophique de la médecine* (Paris, 1804, 2 vol. in-8°). — Son fils, Marie-François TOURTELLE, mort à la fleur de l'âge en 1813, fut professeur suppléant à la Faculté de médecine de Strasbourg. Il est auteur d'un *Traité d'hygiène publique* (Strasbourg, 1812, 2 vol. in-8°).

TOURTEREAU s. m. (tour-te-ro — forme masculine du mot *tourterelle*). Jeune tourterelle qui est encore au nid.

— Fig. Amant ou époux jeune et tendre. « Au pluriel, Un jeune amant et sa jeune amante; un jeune époux et sa jeune épouse tendrement unis. »

TOURTERELLE s. f. (tour-te-rè-le — dimin. du lat. *turtur*, même sens). Ornith. Nom vulgaire d'une espèce de pigeon, et du genre ou du sous-genre dont cette espèce est le type : *En même temps que les TOURTERELLES ont paru le modèle de la fidélité conjugale, on les a aussi présentées comme l'emblème de la volupté.* (Mauduit.) « *Tourterelle à large queue*, Syn. de *toucouco*. » *Tourterelle de mer*, Nom vulgaire du petit guillemot.

— Ichtyol. Nom vulgaire de la pastenagus commune.

— Moll. Nom vulgaire d'une coquille du genre strombe.

— Encycl. Zool. Ce genre présente les caractères zoologiques suivants : le bec de la longueur de la tête, mince, peu épais, peu renflé; les narines simples ou recouvertes par une lame cornée, convexe, voutée; les

ailes allongées, subaiguës; la queue moyenne, légèrement arrondie ou presque rectiligne; les tarses longs, grêles, nus, garnis de scutelles en avant, de la longueur du doigt médian; les paupières nues. Ce genre renferme douze espèces de l'Europe, de l'Inde et de l'Afrique. Ce genre est caractérisé par des formes élancées, sveltes, allongées.

La *tourterelle* aime, peut-être plus qu'aucun autre oiseau, la fraîcheur en été et la chaleur en hiver; elle arrive dans nos climats fort tard au printemps et les quitte dès la fin du mois d'août, au lieu que les bisets et les ramiers arrivent un mois plus tôt et ne partent qu'un mois plus tard; plusieurs même restent pendant l'hiver. Toutes les *tourterelles*, sans en excepter une, se réunissent en troupes, partent, arrivent et voyagent ensemble; elles ne séjournent ici que quatre ou cinq mois; pendant ce court espace de temps, elles s'appariaient, nichent, pondent et élèvent leurs petits au point de pouvoir les emmener avec elles. Ce sont les bois les plus sombres et les plus frais qu'elles préfèrent pour s'y établir; elles placent leur nid, qui est tout plat, sur les plus hauts arbres, dans les lieux les plus éloignés de nos habitations. En Suède, en Allemagne, en France, en Italie, en Grèce et peut-être encore dans des pays plus froids et plus chauds, elles ne séjournent que pendant l'été et quittent également avant l'automne. On les trouve presque partout dans l'ancien continent; on les retrouve jusque dans les îles de la mer du Sud. Elles sont, comme les pigeons, sujettes à varier, et quoique naturellement plus sauvages, on peut néanmoins les élever et les faire multiplier dans les volières. On unit aisément ensemble les différentes variétés; on peut même les unir au pigeon et leur faire produire des métiés ou des mulots et former ainsi de nouvelles races ou de nouvelles variétés. Les forces des *tourterelles* trahissent souvent leur courage, et souvent elles arrivent dans le Midi tellement épuisées de fatigue qu'elles se laissent tuer sans faire effort pour prendre la fuite. La *tourterelle* est encore plus lascive que le pigeon et met aussi dans ses amours des préludes plus singuliers. Le pigeon mâle se contente de tourner en rond autour de sa femelle. Le mâle *tourterelle*, soit dans les bois, soit dans une volière, commence par saluer la sienne en se prosternant devant elle dix-huit ou vingt fois de suite; il s'incline avec vivacité et si bas que son bec touche à chaque fois la terre ou la branche sur laquelle il est posé; il se relève de même; les gémissements les plus tendres accompagnent ces salutations; d'abord la femelle y paraît insensible; mais bientôt l'émotion intérieure se déclare par quelques sons doux, quelques accents plaintifs qu'elle laisse échapper, et lorsqu'une fois elle a senti les premières approches, elle ne quitte plus son mâle; elle lui multiplie les caresses, les baisers et l'entraîne aux plaisirs jusqu'au temps de la ponte, où elle se trouve forcée de donner des soins à sa famille. « Je ne citerai qu'un fait qui prouve assez combien ces oiseaux sont ardents, dit Buffon; c'est qu'en mettant ensemble dans une cage des *tourterelles* mâles et dans une autre des *tourterelles* femelles, on les verra se joindre et s'accoupler comme s'ils étaient de sexe différent; seulement, cet excès arrive plus promptement et plus souvent aux mâles qu'aux femelles. La contrainte et la privation ne servent donc qu'à mettre la nature en désordre, et non pas à l'éteindre. »

« Les *tourterelles*, dit Levaillant, ainsi que Buffon l'a observé, recherchent la fraîcheur en été; aussi ces oiseaux étaient-ils, dans les déserts brûlants de l'Afrique, des oiseaux de bon augure pour toute ma caravane. Lorsque, mourants de soif, il nous arrivait de rencontrer dans un lieu quelconque un couple de *tourterelles*, nous étions bien certains de trouver dans les environs une source ou un amas d'eau de pluie dont nous profitions toujours avec reconnaissance, c'est-à-dire que nous nous faisons un devoir religieux de ne pas troubler des hôtes bienfaisants auxquels plus d'une fois nous avions dû notre propre salut. »

Nous citerons la *tourterelle ordinaire* (*turtur auritus*), de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie, très-commune en France, et la *tourterelle maillée* (*turtur senegalensis*), de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie. Un autre genre de *tourterelle* a été signalé par Levaillant dans les environs du Cap et constitue le genre *œna*. Chez cet oiseau, le bec est mince et médiocre, presque de la longueur de la tête; les narines sont percées en fente diagonale à la base d'une membrane squameuse; les ailes allongées, subobtus; la queue très-longue, étagée en forme de fer de lance; les tarses minces, nus, de la longueur du doigt médian; les doigts latéraux et les ongles courts. Ce genre ne repose que sur une espèce unique de l'Afrique méridionale, la *tourterelle* de Levaillant. Cet oiseau, dit ce voyageur, se trouve dans une grande partie de la colonie du Cap, où il n'arrive cependant que dans la saison des chaleurs pour y faire sa ponte et s'en retourner pendant l'hiver. Ainsi, elle n'est que de passage du côté du Sud, pendant qu'on la trouve toute l'année chez les grands Namaquois. Elle niche dans les buissons, à peu d'élévation, parfois sur les arbres; son nid est plat et composé de bûchettes comme l'est généralement celui de

tous les colombides. La femelle pond deux œufs blancs.

Un autre genre, celui de la *maquarie*, représente, dans les îles de l'Océan Indien et dans l'Australie, la *tourterelle* européenne. Les *maquaries* présentent les caractères suivants : le bec presque de la longueur de la tête; les narines longitudinales horizontales; les ailes assez longues, subobtus; la queue allongée et cunéiforme; les tarses de la longueur du doigt médian, scutellés, légèrement emplumés; le tour des paupières est nu. Ce genre ne renferme que quatre espèces, dont l'une, d'après les observations de J. Veneux, la *maquarie humérale*, se tient toujours à des hauteurs prodigieuses, parmi les touffes formées par des plantes parasites dont elle mange les graines gélatineuses; elle se nourrit aussi de bûes d'autres plantes et surtout de celles de divers arbres. Il est excessivement rare de la voir descendre sur les branches basses et jamais elle ne descend sur le sol. Dès le matin, elle fait entendre un roucoulement qui ne ressemble en rien à celui de notre *tourterelle* européenne et qui a quelque chose de lugubre; il dure le plus souvent plus d'une heure et se renouvelle pendant une portion du jour et avant la nuit. Son vol est très-léger. Elle ne vient dans les environs de Morton-Bay, au mois de juin, que pour y chercher une nourriture abondante et remonte vers le Nord pour les soins de la reproduction.

Une autre, d'après le même observateur, la *maquarie de Mauge*, qui se voit également dans la même contrée, où elle vit par petites bandes dans les terrains découverts, vient, au contraire, souvent sur le sol pour y chercher une nourriture abondante, qui se compose de graines. Pendant la forte chaleur du jour, elle se retire dans les bois de moyenne futaie. Quoique répandue sur une grande partie du vaste continent australien, cette espèce paraît plus commune vers le Sud que vers le Nord; elle niche sur les branches les moins élevées, à environ 1 mètre du sol. On cite encore, comme espèce distincte, la *maquarie à queue pointue*, du sud du continent austral et de la Tasmanie.

La *tourterelle* est représentée par les Pères de l'Eglise comme le modèle et le symbole soit de la fidélité conjugale, soit de la virginité. « La *tourterelle*, dit saint Ambroise, nous est un emblème de la génération sans souillure et de la chasteté immaculée du corps. » (*In turtur incorrupta generationis natura, vel immaculati corporis castimonia*). Les anciens croyaient, en effet, que la *tourterelle* se contente d'un seul mâle et qu'elle reste veuve quand elle l'a perdu. La science moderne a détruit cette aimable erreur. La *tourterelle* est peut-être la plus volage de toutes les espèces. Les Pères de l'Eglise ont donc mal choisi leur symbole. Leur exemple a égaré les artistes, qui ont toujours voulu voir dans la *tourterelle* un type de fidélité conjugale. C'est pour cela que, dans les angles formés par les retombées des niches de quelques sarcophages anciens, on voit des *tourterelles* becquetant des fruits dans des corbeilles renversées. « Tel est celui de Probus et de Proba, où les deux époux sont figurés en pied dans la niche centrale, se serrant la main en signe de suprême adieu. »

— Allus. littér. Les *tourterelles* se fuyaient; Plus d'amour, partant plus de joie, Vers de la fable des Animaux malades de la peste. V. ANIMAL.

TOURTERELLETTES s. f. (tour-te-rè-lè-te — dimin. de *tourterelle*). Ornith. Petite tourterelle.

TOURTERON, bourg et commune de France (Ardennes), ch.-l. de canton, arrond. et à 20 kilom. de Vouziers; 600 hab.

TOURTERRIÈRE s. f. (tour-te-riè-re). Techn. Gros rouleau d'atelier, pour le transport des fardeaux très-lourds.

TOURTIA s. m. (tour-ti-a). Minér. Conglomérat siliceux qui, dans certaines parties du bassin de Paris, remplace le grès vert.

TOURTIÈRE s. f. (tour-tiè-re — rad. *tourte*). Art culin. Plat dans lequel on fait cuire où l'on sert les tourtes : Une *tourtière d'argent*.

— Fam. Appartement excessivement chaud : C'est une *tourtière* que ce salon.

TOURTOIRE s. f. (tour-toi-re). Chasse. Baguette avec laquelle on bat les haies et les buissons.

TOURTOUKAI, ville de la Turquie d'Europe (Bulgarie); 8,000 hab. Entrepôt de sel importé de la Valachie.

TOURTOUR, village de France (Var), cant. de Salernes, arrond. de Draguignan, sur une hauteur remarquable par la beauté de ses sources, la fraîcheur de ses vallons et de ses plateaux; 608 hab. C'est au pied de la tour de Grimaud que Grimaldi, seigneur d'Antibes, battit les Sarrasins.

TOURTOURO s. m. (tour-tou-ro — rad. *tourte*). Arboric. Variété de prune, qu'on ne mange guère que confite ou en marmelade.

TOURTRE s. f. (tour-tre — du lat. *turtur*, même sens). Art culin. Tourterelle : Un plat de *tourtres*. || Vieux mot.

TOURVES, bourg de France (Var), cant. et arrond. de Brignoles, sur la rive droite du

Carami, dans une plaine fertile, au milieu de laquelle s'étendent trois lacs; pop. aggl., 1,990 hab. — pop. tot., 2,270 hab. Aux environs se dressent les belles ruines du château de Valbelle, dont le balcon était orné de dix magnifiques colonnes. Au milieu des ruines s'élève un obélisque, grossière imitation de la pyramide de Séxtius, à Rome.

TOURVILLE (Anne-Hilarion DE COTENTIN, comte DE), illustre marin, né au château de Tourville (Normandie) en 1642, mort à Paris en 1701. Il entra à quatorze ans dans l'ordre de Malte, fut embarqué à dix-huit sur les galères de la religion et, malgré les railleries du chevalier d'Hocquincourt, qui le considérait comme « un Adonis plus propre à servir les dames de la cour qu'à supporter les fatigues de la mer, » montra une héroïque bravoure dans les courses contre les Barbaresques et se fit une telle réputation que Louis XIV voulut le voir et le nomma capitaine de vaisseau. En 1669, il fut envoyé, sous le duc de Beaufort, au secours de Candie, assiégée par les Turcs, se distingua dans la guerre contre les Hollandais (1671-1673), commanda, en 1675, un des vaisseaux de l'escadre envoyée au secours des Messinois révoltés contre l'Espagne, fut élevé, l'année suivante, au grade de chef d'escadre, prit part aux brillantes expéditions de Duquesne contre les Algériens et les Tripolitains, après la paix de Nimègue, et purgea la Méditerranée de ces corsaires (1683). Il eut aussi la plus grande part au bombardement d'Alger, ainsi qu'à celui de Gènes (1684) et à l'expédition contre la Hollande (1688). Après s'être emparé de deux vaisseaux hollandais, il alla de nouveau bombarder Alger, qu'il ruina presque entièrement (août 1688). L'année suivante, il reçut le titre de vice-amiral des mers du Levant. Chargé du commandement d'une escadre pour soutenir, avec d'Estrées, la cause de Jacques II, Tourville appareilla de Toulon avec une escadre de 20 vaisseaux (juin 1689), rejoignit l'escadre du comte de Châteaurenault, rencontra la flotte ennemie qui n'osa l'attaquer et porta des secours et des munitions en Hollande. Le 10 juillet 1690, il rencontra, près de l'île de Wight, une flotte anglo-hollandaise à laquelle il livra combat et lui fit subir une perte de 15 navires, dont 10 furent pris et 5 brûlés. Dans cette bataille navale, l'amiral français ne perdit pas un seul bâtiment. Peu après, il arriva dans la baie de Tingenmouth, où il détruisit et brûla 12 navires et s'empara des marchandises que portait un convoi considérable. Sur l'ordre de Louis XIV, il quitta le port de Brest, en mai 1692, pour aller combattre la flotte anglo-hollandaise, forte de 88 vaisseaux. Tourville n'en avait juste que la moitié. Ce fut à la hauteur de La Hogue qu'il rencontra les forces alliées. L'ordre exprès qu'il avait reçu de combattre l'ennemi « fort ou faible » l'empêcha de se replier en face de forces aussi disproportionnées. Tourville, monté sur le *Soleil-Royal*, de 106 canons, combina ses dispositions de manière que chacun de ses vaisseaux eût à soutenir le choc de deux adversaires. Malgré des prodiges de sang-froid et de valeur, il éprouva un grave échec. (V. HOGUE.) En 1693, il fut nommé maréchal de France, fit une admirable campagne navale, gagna la bataille du cap Saint-Vincent et fit éprouver aux alliés (Anglais et Hollandais) d'énormes pertes. Après la paix de Ryswick (1697), sa santé affaiblie ne lui permit plus de supporter les fatigues de la mer, et il termina sa glorieuse carrière dans la retraite. La marine lui dut en partie l'organisation des classes, la réunion en un corps des principes de la tactique navale, ainsi que plusieurs autres progrès importants. « Il possédait en perfection, dit Saint-Simon, toutes les parties de la marine, depuis celles du charpentier jusqu'à celles d'un excellent amiral. Son équité, sa douceur, son flegme, sa politesse, la netteté de ses ordres, les signaux et beaucoup d'autres détails particuliers très-utiles qu'il avait imaginés, son arrangement, sa justesse, sa prévoyance, une grande sagesse aiguës de la plus naturelle et de la plus tranquille valeur, tout contribuait à faire désirer de servir sous lui et d'y apprendre. » Tourville avait épousé, en 1690, la veuve du marquis de La Popelinière, Louise Laugéon, dont il eut un fils, Louis-Hilarion TOURVILLE, qui devint colonel et trouva la mort à la bataille de Denain (1712). On a sous son nom des *Mémoires* (1742 et 1758), qui ne sont qu'un roman informe et invraisemblable composé par l'abbé Margon.

TOURY, village de France (Eure-et-Loir), canton de Janville, arrond. de Chartres; 1,374 hab. « Ce village, dit M. Célestin Port, rappelle deux de nos vieux poètes français. Philippe Desportes se plut à l'habiter. Bien que les revenus de ses bénéfices s'élevassent à 12,000 écus, il ne voulut pas quitter son cher Toury pour d'autres demeures plus somptueuses. Il refusa même l'archevêché de Bordeaux, afin de ne pas changer d'habitudes. Du reste, sa simplicité allait jusqu'à la négligence. Un jour, Henri III lui dit : « Je donne ble votre pension, afin que vous ne vous présentiez point devant moi que vous ne soyez plus propre. » Mathurin Régnier, le neveu de Desportes, s'essaya plus d'une fois à la satire dans les jardins où son oncle l'abbé traduisait des psaumes en vers français, pour se faire pardonner ses rimes ga-

lantes. Comme son oncle, il eut des bénéfices et des pensions; mais, moins sage, il usa sa vie dans les plaisirs, et, déjà vieux à trente ans, il mourut de décrépitude à quarante. Il s'était fait cette épithète :

J'ai vécu sans nul pensément,
Me laissant aller doucement
A la bonne loy naturelle;
Et je m'étonne fort pourquoy
La mort daigna songer à moy,
Qui ne songeai jamais en elle.

■ A quelque distance de Toury, dans un gros bourg nommé Janville, naquit un autre poète, Colardeau, dont le nom serait aujourd'hui oublié s'il n'avait, dans un moment d'inspiration, rimé l'*Épître d'Héloïse à Abailard*. On peut visiter à Toury un dolmen et des débris d'un château du xii^e siècle. Dans l'église, précédée d'un porche du xiii^e siècle, on remarque des arcades ogivales, coupées par des colonnes reposant sur des pleins cintres géminés. Ce bel édifice a été malheureusement mutilé par l'administration municipale, qui en a converti une partie en magasin à fourrage.

Le 5 octobre 1870, les Allemands y éprouvèrent un échec.

TOURZEL (Louise-Elisabeth-Félicité-Françoise-Armande-Anne-Marie-Jeanne-Joséphine DE CROY D'HAVRE, marquise, puis duchesse de) gouvernante des enfants de France, née à Paris en 1748, morte en 1832. Son mari, le marquis de Sourches-Tourzel, fut, dans une des chasses de Fontainebleau, en 1786, renversé par le cheval qu'il montait, lancé contre un arbre et mourut des suites de cet accident. La duchesse de Polignac ayant donné sa démission de gouvernante des enfants de France et, sous prétexte d'aller prendre les eaux, ayant émigré dès juillet 1789, Mme de Tourzel fut nommée à ces importantes fonctions. Mme de Tourzel donna jusqu'à la fin de sa vie aux Bourbons les preuves d'une fidélité et d'un dévouement inaltérables. En 1789, quelques jours avant la prise de la Bastille, la marquise de Tourzel, qui connaissait plusieurs officiers des gardes-françaises, leur avait vivement reproché de ne pas empêcher leurs compagnies, dont on annonçait la défection, de se mêler au peuple. Le 1^{er} octobre suivant, elle accompagna la reine et ses enfants au repas qui fut donné à Versailles par les gardes du corps aux officiers du régiment de Flandre. Le 5 octobre, elle monta dans la voiture qui ramena la famille royale à Paris. Le départ du roi pour Montmédy avait eu lieu dans la nuit du 20 au 21 juin. ■ Louis XVI et Madame Elisabeth sortirent d'abord à pied par la grande porte du château; à onze heures trois quarts, la reine les suivit; Monsieur, le dauphin et Madame Royale, accompagnés de la marquise de Tourzel, avaient précédé et attendirent leurs Majestés pendant une heure sur la place du Petit-Carrousel... (Eckard, *Souvenirs historiques*.)

D'autres auteurs, au contraire, prétendent que la marquise de Tourzel ne fut pas prête à l'heure fixée pour le départ, et que ce retard de quelques minutes avait été cause de l'arrestation ultérieure du roi.

Ramenée à Paris avec les fugitifs, la gouvernante reprit son service au château des Tuileries, mais gardée à vue par deux officiers de la garde nationale. A la journée du 20 juin 1792, Mme de Tourzel aida la reine à échapper à la recherche de ceux qui avaient envahi le château, et, grâce à sa vigilance, la reine put gagner à temps un passage secret, dont la porte, adroitement coupée dans les lambris sans que rien la décelât, donnait accès dans une chambre où la reine et sa suite se réfugièrent. Le 10 août, elle était à l'Assemblée nationale avec la famille royale et la princesse de Lamballe. Le 13 août, le roi fut transféré au Temple avec sa famille. Mme de Tourzel et sa fille monterent dans la même voiture et furent détenues dans la même prison, d'où on les enleva dans la nuit du 19 au 20 août pour les conduire à la Force. Elles comparurent le 2 septembre devant le tribunal révolutionnaire et n'échappèrent à la mort que par le dévouement de Hardy, membre du conseil général de la ville de Paris; d'autres disent par celui de Manuel. Elles se cachèrent à Vincennes, où elles restèrent durant six mois sans sortir jamais. A la nouvelle de la mort du roi, Mme de Tourzel quitta Vincennes et alla vivre à la campagne.

Arrêtée en avril 1794, elle fut remise en liberté après le 9 thermidor; et, à peine en liberté, elle fit des démarches pour obtenir de visiter la fille de Louis XVI, détenue au Temple; cette permission lui fut d'abord accordée, puis retirée. Quand cette princesse fut remise à l'empereur d'Allemagne, par suite d'un échange que fit l'Autriche avec les conventionnels livrés par Dumouriez, Mme de Tourzel et sa fille l'accompagnèrent à Vienne; mais le mariage projeté de la fille de Louis XVI avec un prince autrichien n'eut pas de suite, la princesse ayant résisté à toutes les sollicitations qui lui furent faites à ce sujet et ayant fini, dit-on, par déclarer que c'était pour obéir aux dernières recommandations de son père qu'elle refusait, et que c'était par Mme de Tourzel que ces recommandations lui avaient été transmises.

Mme de Tourzel, mise en état de suspicion, fut arrêtée de nouveau. Mais sa captivité

ne fut pas longue; M. de Béarn, qui avait épousé tout récemment Pauline Tourzel, réussit à faire sortir de Paris sa femme et sa belle-mère.

Napoléon les exila pendant quatre années, et quand elles rentrèrent en France, elles n'en furent pas moins assujetties jusqu'en 1814 à la surveillance de la police impériale.

Louis XVIII récompensa cette fidélité : une ordonnance du mois de janvier 1817 éleva la marquise de Tourzel à la dignité de duchesse héréditaire, et ce titre fut réversible sur son petit-fils, son fils étant mort. — Sa fille, Marie-Charlotte-Pauline-Joséphine de Tourzel, née à Paris en 1771, morte au château de La Roche-Beaucourt (Dordogne) en 1839, fut dame d'honneur de la duchesse d'Angoulême et épousa, en 1797, le comte de Béarn, qui devint chambellan de Napoléon. On a d'elle un ouvrage intitulé *Souvenirs de quarante ans (1789-1830) ; Récits d'une dame de Madame la dauphine* (Paris, 1861, in-12), ouvrage posthume.

TOUS adj., pl. de tout.

TOUS s. m. (touss). Entom. syn. de TOAS.

TOUSÉ (Charles-Eugène), acteur français, né à Paris le 18 septembre 1834. Après avoir suivi les cours du Conservatoire, il entra en 1861 aux théâtres de la banlieue, que dirigeait Larochelle, et accompagna ensuite une troupe en province, où il resta deux ans, jouant indistinctement l'opéra-comique, le drame, la comédie et le vaudeville. De retour à Paris, il débuta au Gymnase dans le *Tyrant en sabots*. Comme on le rélevait au dernier plan, il accepta l'année suivante un engagement pour le petit théâtre du Luxembourg. Il y obtint, par son jeu plein de naturel et de naturel, le plus vif succès dans un grand nombre de revues, notamment *Coucou la voilà ! Houle la bosse ; Cocher, à Bobino* etc. Devenu pensionnaire du Châtelet, où il remplaça Colbrun, il interpréta avec non moins de succès le *Secret de miss Aurora*; Claude Bigorre de la Jeunesse du roi Henri; Pitou, Jules et Titi de la Lanterne magique; Riqui qui de Cendrillon ou la Pantoufle merveilleuse (1868); le Champenois du *Naufrage de la Méduse*; Panel des *Cosques*. Après la fermeture du Châtelet (12 mai 1870), il fit une courte apparition aux Variétés, puis passa au Château-d'Eau, où il joua le rôle d'Alain dans la *Queen de chat* (1871). Il débuta enfin à l'Odéon au mois de septembre 1873 par les rôles de Gros-René du *Dépit amoureux*, de Lucas du *Médecin malgré lui* et d'Alain de l'*Ecole des femmes*. Il se fit applaudir ensuite dans Petit-Jean des *Plaideurs*, dans M. de Pourceaugnac et surtout dans Thomas Diafoirus du *Malade imaginaire*, son meilleur rôle de l'ancien répertoire. Il créa successivement Trouquin du *Docteur Bourguibus*; Astrigent du *Docteur Sans-Pareil*; Gourdet de la *Maitresse légitime*; Bernard du *Troisième larron* (février 1875). Premier régisseur et inspecteur du matériel de l'Odéon, M. Tousé est en outre un excellent professeur de déclamation. — Sa femme, Mme Angèle Tousé, née également à Paris, a joué la comédie en province avec son mari. Retirée du théâtre depuis quelques années, elle a composé plusieurs proverbes; une comédie, les *Mariages d'automne*; le *Swif polonais*, parodie du *Juif polonais* (1869); et un vaudeville en un acte, *Madame a vu Ray Blas*, sous le pseudonyme de Gell (Beaumarchais, janvier 1873).

TOUSSELLE s. f. (tou-zè-le. — Ce mot est le féminin du vieux français *tosel*, imberbe, damoiseau, proprement tondu, lisse; diminutif du bas latin *tosus*, qui représente le latin *tonsus*, tondu, participe passé de *tondere*, tondre). Agric. Variété de froment sans barbe, cultivée dans le Midi.

TOUSEZ (Etienne-Augustin, dit *Alcide*), acteur du Palais-Royal, né en avril 1806, mort à Paris le 23 octobre 1850. Il était fils d'un poëlier-fumiste. Un de ses frères, Léonard Tousez, tenait aux Variétés l'emploi des jeunes premiers; sa belle-sœur, Mme Tousez, mère de l'acteur Régnier, jouait au Théâtre-Français. Il voulut, lui aussi, embrasser la carrière dramatique et débuta en 1825 à la banlieue, dans le rôle de Nérestan de *Zaire*. Après avoir rempli pendant quelque temps les jeunes premiers de la tragédie, qui n'allaient guère à ses allures burlesques et à son masque grêle, il s'essaya à reproduire le répertoire de Brunet, de Vernet et d'Odry, et réussit, à la grande satisfaction des dilettanti du théâtre du Mont-Parnasse. Le bruit de ses succès retentit jusqu'au Palais-Royal, où il fut appelé et où il débuta le 6 avril 1833, dans le *Valet de ferme*, par le rôle de Macloù. Le public le reçut avec bienveillance et devint du premier coup tout ce que ce nez grotesque, comiquement effilé, cette voix éraillée, cette tête bouffonne, mais surtout ce regard niaisement langoureux, promettaient de soirées amusantes. A compter de ce moment, chaque création nouvelle d'Alcide Tousez fut un succès. Son répertoire ne compte pas moins de cent quarante rôles, qu'il a joués pendant son séjour de dix-sept années au Palais-Royal; étrange collection de caractères, où le grotesque règne en souverain et où la niaiserie s'étale complaisamment sous toutes ses faces. Aussi, comme ses personnalités ont entre eux une parenté très-visible,

a-t-on dit qu'Alcide était parfois monotone. Une des pièces où il s'est le plus distingué est *Paris voleur*; il représentait un provincial typique nouvellement débarqué dans la capitale, tellement infatué de lui-même que les supercheries dont il est victime, loin de diminuer ses sottises prétentions, ne font que les augmenter. L'effet produit par ses blondes boucles de cheveux, son air d'une suffisance indescriptible ne se peuvent imaginer; qu'on ajoute à cela la volubilité d'un débit dont le peu de clarté paraissait fort désopilant, puis cette façon particulière à l'acteur de chanter le couplet et qui semblait un défi jeté aux oreilles. Tel était Alcide Tousez dans ses meilleurs jours, c'est-à-dire lorsqu'il était encore plus enroué et plus grêlé que de coutume. Alors il jouissait de tous ses moyens et aurait fait crever de rire l'Héraclius le plus atrabilaire. Alcide Tousez, moins naturel que Vernet et moins épuré qu'Arnal, se montrait sans rival dans le genre particulier des rôles où les bêtises les plus sublimes et le ridicule usurpent la place de l'esprit et de la satire. Il manquait parfois de verve, la finesse lui faisait défaut; mais il avait ce rare mérite de n'imiter personne. Dans son répertoire, nous citerons encore : la *Pêche aux beaux-pères*, l'*Aumônier du régiment*, les *Bains de domicile*, les *Pommes de terre malades*, la *Chambre à deux lits*, le *Camp de Saint-Maur*, le *Mobilier de Rosine*, etc. Sa dernière création a été la *Première lance de l'Allemagne*. Il a signé quelques petits ouvrages, par exemple : la *Vie de Napoléon racontée dans une fête de village* (1834), qui est plutôt une scène épisodique qu'une pièce. Il était de cette classe d'acteurs qui, par leurs mœurs et leur conduite, s'attachent à réhabiliter aux yeux du monde la famille théâtrale, que les préjugés d'une autre époque atteignent quelquefois encore. Après de longues souffrances et une agonie affreuse, il est mort âgé seulement de quarante-quatre ans, et le Vaudeville, qui n'a qu'une manière d'exprimer la douleur, s'est écrié en agitant ses grolots en cadence :

« Aurait-on cru, toi qui nous fis tant rire,
Qu'un jour enfin tu nous ferais pleurer?... »

— Sa fille, Mlle Alix Tousez, a été engagée au théâtre des Folies-Dramatiques en février 1863. Elle a joué dans *Peau d'âne*.

TOUSSAÏR, rivière de la Russie d'Europe, gouvernement de Koursk. Elle prend sa source dans le gouvernement de Koursk, sur la limite de celui d'Orel, arrose la ville de Koursk et se jette dans le Seim, par la rive droite, après un cours d'environ 150 kilom.

TOUS-KOUL, lac de l'empire chinois. V. Touz-Koul.

TOUS-LES-SAINTS (baie de) [*Bahia de Todos-os-Santos*], baie du Brésil, province de Bahia, par 13° de latit. S. et 41° de longit. O.; 40 kilom. de l'E. à l'O., sur 32 kilom. du N. au S. L'île d'Itaparica occupe une grande partie de son étendue. Une plaine fertile s'étend sur ses bords.

TOUSSAIN (Jacques), en latin *Tossanus*, helléniste français, né à Troyes vers la fin du xvi^e siècle, mort à Paris en 1547. Il se rendit de bonne heure à Paris, où il suivit les leçons de Guillaume Budé, acquit des connaissances approfondies en philosophie et en jurisprudence et s'attacha d'une façon toute particulière à l'étude du grec. Vers 1532, François 1^{er} nomma Toussain professeur de langue grecque au Collège royal. Cet érudit occupa sa chaire avec une grande distinction et forma, entre autres élèves, Turnèbe, Henri Estienne et Frédéric Morel. Il fut longtemps lié avec Erasme, avec qui il finit par se brouiller. Outre des poésies latines, on lui doit un *Dictionnaire grec et latin*, publié par Frédéric Morel (Paris, 1552, in-fol.); des éditions des *Lettres* de Budé (1536), des *Epigrammes* de Jean Laocaris (1527), de la *Sphère* de Proclus, etc.

TOUSSAINT s. f. (tou-sain — de tous et de saints). Liturg. Fête catholique qui se célèbre le 1^{er} novembre, en l'honneur de tous les saints.

— Prov. A la Toussaint, les blés semés, les fruits serrés. Au mois de novembre, il faut avoir semé son blé et ensemencé ses fruits. ■ Entre la Toussaint et Noël, ne peut trop pleuvoir ni ventir. Les vents et les pluies qui régissent dans cette saison sont utiles aux récoltes.

— Encycl. *Fête de la Toussaint*. L'établissement de cette fête dans l'Eglise romaine a son origine dans la dédicace que fit, en 607, le pape Boniface IV, de l'église du Panthéon, à Rome. L'ancien temple païen fut dédié à la Vierge et à tous les martyrs, et prit le nom de Notre-Dame-des-Martyrs. Vers l'an 731, le pape Grégoire III érigea une chapelle en l'honneur de tous les saints, dans l'église de Saint-Pierre de Rome; depuis ce temps, la Toussaint ou fête de tous les saints a toujours été célébrée à Rome. En France, cette fête s'introduisit en 837, sous le règne de Louis le Débonnaire, à l'occasion du voyage de Grégoire IV dans ce pays. Elle fut bientôt adoptée dans toutes les provinces.

L'Eglise grecque célébrait cette fête dès le iv^e siècle; elle était placée au premier dimanche après la Pentecôte, et l'un des sermons de saint Christophe roule sur ce sujet. Dans l'Eglise romaine, elle est fixée depuis

Grégoire III au 1^{er} novembre. L'office, que Pie V a refait presque entièrement pour lui donner une plus grande solennité, contient quelques morceaux remarquables, tels que l'oraison de la messe de Vigile, *Oratio de Spiritu Sancto*; les antienne et les répons de la messe du jour, les leçons du second nocturne et l'hymne : *Placare, Christe, servilis*.

TOUSSAINT (Pierre), en latin *Tossanus*, un des premiers et des plus zélés partisans de la Réforme, né en 1499, mort en 1573. Toussaint commença ses études à Bâle et trouva un protecteur dévoué dans la personne d'Erasme, dont il embrassa peu à peu les idées. Venu ensuite à Paris, il se lia avec Lefèvre d'Étaples. A l'exemple de ses maîtres, Toussaint ne voulut point rompre ouvertement avec l'Eglise romaine et, de retour à Metz, il accepta un canonicat du cardinal Jean de Lorraine; mais, après la mort de Jean Leclerc et de Jean Châtelain, il dut s'éloigner, comme partisan de Luther, retourna à Bâle, auprès d'Écolompade, puis devint le compagnon d'œuvre de Farel dans une tentative d'évangélisation faite à Metz. Dénoncé en 1526, il fut jeté en prison, où il resta plusieurs mois. Par la suite, Toussaint fut un moment le chapelain de la duchesse d'Alençon (1528) et reçut le titre de surintendant des églises du comté de Montbéliard, en 1539. En 1548, il quitta momentanément cette ville à cause des troubles qui y étaient survenus, fut destitué vers 1571 et rétabli après avoir souscrit à la formule de concorde de Wittemberg (1573). On a de lui deux écrits dont voici les titres : les *Chuses qui seraient nécessaires à une bonne et sainte réformation*; l'*Ordre que l'on tient en l'Eglise de Montbéliard en instruisant les enfants et en administrant les saints sacrements, avec la formule du mariage et des prières* (Bâle, 1559, in-16).

TOUSSAINT (Daniel), pasteur protestant, fils du précédent, né à Montbéliard en 1541, mort à Heidelberg en 1602. Il fit ses études à Tubingue et à Paris et se rendit ensuite à Orléans, où il donna des leçons d'hébreu. En 1562, il devint pasteur dans cette ville. Arrêté et enfermé dans le château d'Arques pendant les troubles de la guerre civile, Toussaint dut à la conclusion de la paix « boiteuse et mal assise » de ne pas marcher au supplice. Bien qu'Orléans fut tombé aux mains des catholiques, il n'en continua pas moins le ministère pastoral, qui offrait les plus grands dangers. En 1569, ceux-ci mirent le feu à une maison où étaient emprisonnés plus de 140 protestants, qui périrent dans les flammes. Toussaint n'eut que le temps de fuir et se retira d'abord à Sancerre, d'où il partit pour Montbéliard, à la conclusion de la paix. Il reçut dans cette ville une place de pasteur; mais bientôt les luthériens le mirent en accusation, comme propagateur des doctrines calvinistes, et le sommèrent de comparaître à Stuttgart pour y rendre compte de ses opinions. Toussaint refusa de se présenter. Revenu à Orléans, il assista au terrible spectacle des massacres de la Saint-Barthélemy. Pendant toute une semaine, les catholiques y égorgèrent les protestants. Toussaint parvint à s'enfuir avec sa famille à Montargis, où Renée de France le cacha dans une tourelle de son château. Il gagna ensuite Heidelberg et devint prédicateur de l'électeur Frédéric III, qui le combla de bienfaits; mais, à la mort de Frédéric, l'électeur Louis l'expulsa de ses États. Il se retira à Neustadt, auprès de Jean Casimir, qui le nomma professeur de théologie à l'académie de Neustadt. Mais après la mort de l'électeur Louis, le réfugié fut rappelé à Heidelberg, et il y resta jusqu'à sa mort. Ses ouvrages sont assez nombreux. Nous citerons : *Predigten* (Neustadt, 1573, in-4°); *Paraphrasen, annotationes, locorumque præcipuorum methodica explicatio in Lamentationes Jeremiae* (Francfort, 1581, in-4°); l'*Exercice de l'âme fidèle* (Francfort, 1583, in-16); *Pastor evangelicus* (Heidelberg, 1590, in-8°) avec la *Vie* de l'auteur par son fils (Amberg, 1604, in-8°); l'*Arche de Noé* (1598); *Opera theologica* (Hanovre, 1604, 2 vol. in-4°); le *Vray guidon d'un homme chrestien* (Genève, 1621, in-8°).

TOUSSAINT (Paul), théologien protestant, fils du précédent, mort à Hanau en 1629. Lorsqu'il eut terminé ses études, il fut nommé principal de l'école de Deventer, puis de celle d'Amsterdam. A la suite d'un voyage en Angleterre, il prit à Bâle le titre de docteur en théologie (1599) et fut nommé pasteur de l'église de Frankenthal. En 1608, l'électeur palatin l'appela à Heidelberg et le nomma conseiller ecclésiastique. Député au fameux synode de Dordrecht, il y défendit ardemment le dogme calviniste de la prédestination absolue. On a de lui : *Vita et obitus Danielis Tossani*, publié avec le *Pastor evangelicus* de son père (Heidelberg, 1603, in-8°); *Catechismus* (Hanovre, 1604, in-8°); *Phrasologia Terentiana* (Oppenheim, 1613, in-8°); *Index in sacra Biblia locupletissimus*, etc. (Francfort, 1623, in-fol.); *Enchiridion locorum communium theologicorum* (Bâle, 1628, in-8°).

TOUSSAINT (Samuel), pasteur protestant, frère de Daniel, né à Montbéliard vers 1542. Il fit sa théologie à Tubingue et remplit les fonctions du ministère à Vandoucourt, de 1563 à 1589. — Son fils aîné JEAN, également

pasteur, est auteur de : *Manuel de dévotion contenant divers discours des âmes pieuses, recueilli des prières des anciens Pères* (Genève, 1620, in-8°); *Pain quotidien de l'âme dévote de l'amour de Dieu* (1621, in-12). — Un autre de ses fils, Daniel TOUSSAINT, né à Montbéliard en 1590, mort à Heidelberg en 1655, devint, en 1621, éphore du collège de la Sapience à Heidelberg, puis remplit les fonctions pastorales à Frankenthal, à Bâle, et redevint éphore à Heidelberg. On a de lui : *Panegyricus Fr. Spanhemio dictus* (Basil., 1649, in-4°); *Heidelberg constituta, destituta, restituta* (Hanovre, 1650, in-4°), etc.

TOUSSAINT (François-Vincent), littérateur, né à Paris vers 1715, mort à Berlin en 1772. D'abord attaché au jansénisme, il se rapprocha du parti philosophique, contribua avec Diderot à la traduction du *Dictionnaire de médecine* de James, fournit les articles de jurisprudence dans les deux premiers volumes de l'*Encyclopédie* et publia, en 1748, son fameux livre des *Mœurs*, qu'il compléta par des *Éclaircissements* (1762). Cet ouvrage est un des premiers où l'on ait exposé un plan de morale naturelle indépendant de toute croyance religieuse et de tout culte extérieur. Il fut condamné au feu, et l'auteur dut se retirer en Belgique, où il fut chargé de la rédaction d'une *Gazette française* publiée sous l'influence du cabinet autrichien. Frédéric de Prusse, à qui Toussaint était recommandé et dont les écrits lui plaisaient, l'attira à Berlin, bien qu'il l'eût traité dans sa gazette de *brigand du Nord*, et lui confia la chaire de logique et de rhétorique à l'École militaire, place qu'il ne remplit pas avec une grande supériorité. On prétend qu'il revint à la foi catholique à son lit de mort. Outre les écrits déjà cités, on a de lui : *Essai sur le rachat des rentes et des redevances* (Londres, 1751, in-8°); *Histoire des passions ou Aventures du chevalier Shroop* (La Haye, 1751, 2 vol. in-12), roman philosophique, et diverses traductions.

TOUSSAINT (Claude-François), architecte, né à Paris en 1781, mort vers 1845. Il établit à Paris une école d'architecture sur un plan nouveau et qui eut beaucoup de succès. Toussaint devint ensuite contrôleur et inspecteur des bâtiments du roi et membre de la Société académique des sciences. On lui doit, entre autres ouvrages : *Traité de géométrie et d'architecture (théorique et pratique simplifiée)* (Paris, 1811-1812, 4 vol. in-8°), son œuvre capitale, dans laquelle il a exposé sa méthode d'enseignement; *Memento des architectes et ingénieurs* (Paris, 1825-1836, 8 parties en 3 vol. in-18, avec atlas); *Manuel d'architecture* (Paris, 1827, 2 vol. in-18); *Manuel du maçon plâtrier, du carreleur, du couvreur et du paveur* (1834, in-18), etc.

TOUSSAINT (François-Christophe - Armand), statuaire, né à Paris en 1806, mort dans la même ville en 1862. Fils d'un serrurier, il fit d'abord son apprentissage dans l'atelier de son père; mais la nature l'avait fait sculpteur, et il obtint d'entrer chez un orfèvre, où son habileté instinctive fit rétribuer assez vite son travail. De seize à vingt et un ans, il se prépara aux études plus sérieuses qu'il attendait dans l'atelier d'un maître, David d'Angers, chez qui il entra en 1827. L'année précédente, il s'était fait recevoir à l'École des beaux-arts. Menant de front l'école et l'atelier avec une activité sans égale, il arriva au second grand prix en 1832, et David l'encouragea à voler de ses propres ailes sans attendre le premier grand prix de Rome. En 1836, il exposa au Salon une statue en plâtre, *Jeune labourneur trouvant une épée*, et un bas-relief funéraire. Des qualités éminentes signalaient ces deux morceaux, habilement exécutés. Ils furent suivis (1837-1838) de *Sujets tirés de l'histoire de France*, série de bas-reliefs d'une adresse peu commune et composés avec beaucoup de goût. En 1839, *Jésus-Christ appelant à lui les petits enfants*, bas-relief d'un bon sentiment, d'une forme très-sobre, valut à l'auteur une 3^e médaille. L'année suivante, l'artiste exposa une *Immaculée conception*, figure un peu froide. Ces productions n'étaient que le prélude de deux œuvres hors ligne qui sont restées les meilleures de M. Toussaint, et dans lesquelles il se révéla tout entier; nous voulons parler des *Deux esclaves indiens portant une torche*, dont le succès unanime fut consacré par une 2^e médaille. Acheté par le ministère, le modèle fut coulé en bronze et reparut sous cette forme au Salon de 1850. Depuis les *Esclaves indiens*, Toussaint eut les bénéfices de la notoriété, c'est-à-dire des commandes nombreuses et lucratives. Citons : au grand portail de Sainte-Clotilde, le *Christ dans toute sa gloire découvrant les cinq plaies vives*; le bas-relief *Crucifixion du Seigneur*; à Notre-Dame, plusieurs figures et la restauration du Jugement dernier, tympan de la porte centrale; la *Loi* et la *Justice*, au Palais de justice; au Louvre, un *Trophée*; à Marseille, un immense bas-relief destiné au palais de la Bourse, dans lequel on voit la *Ville de Marseille recevant les produits apportés par les peuples océaniques et les peuples méditerranéens*; dans le couloir du même édifice, les *Armes de la ville*, entre le *Génie de l'ordre* et le *Génie de la paix*. Le dernier travail du statuaire fut le buste en marbre de son maître, David d'Angers.

XX.

La puissance et la correction sont les deux grands côtés du talent de cet artiste, dont le seul défaut serait peut-être d'avoir suivi de trop près David d'Angers.

TOUSSAINT (Anne-Louise-Gertrude), romancière hollandaise, née en 1812 à Alkmaar, où son père, qui descendait d'une famille de protestants français, exerçait la profession de pharmacien. D'une complexion malade, elle ne s'en appliqua pas moins assidûment à l'étude, et, bien que ses œuvres ne consistent guère qu'en romans et en nouvelles, on prétend qu'elle passa plus de deux ans en recherches pour écrire l'une d'elles, travail préparatoire qui semblerait suffisant pour écrire un ouvrage d'histoire. Elle débuta en 1837 par le roman d'*Almagro*, que suivirent le *Comte de Devonshire* (1838) et les *Anglais à Rome* (1840). Le succès de ces publications fut encore dépassé par celui qu'obtint la *Maison de Lauernesse* (1841, 2 parties), roman historique de l'époque de la Réformation, qui a été traduit en plusieurs langues. Elle écrivit ensuite son ouvrage le plus remarquable, une trilogie de romans roulant sur l'histoire du comte de Leicester et de son époque et intitulés : *Leicester dans les Pays-Bas*, les *Femmes de l'époque de Leicester* et *Cédon Florensz* (ensemble 9 volumes, 1851-1854). Mme Toussaint est un écrivain éminemment national, car elle n'emprunte pas seulement les sujets de ses romans à l'histoire de sa patrie, mais encore elle leur imprime le véritable cachet de la langue et des mœurs hollandaises. Douée d'une brillante imagination, elle sait se pénétrer à fond de l'époque et de la scène où se meuvent ses personnages et possède, en outre, un grand tact historique, qui lui permet de peindre avec beaucoup de vraisemblance les événements et les caractères. Elle a épousé en 1851 le peintre Bosboom de La Haye, dont les toiles sont justement estimées, même hors de sa patrie.

TOUSSAINT-LOUVERTURE, célèbre chef des nègres insurgés à Saint-Domingue. V. LOUVERTURE.

Toussaint-Louverture, drame de Lamar-tine. V. LOUVERTURE.

TOUSSAINT DE SAINT-LUC, carme français, mort en 1694. Il fit partie des carmes des Billettes de Bretagne et composa plusieurs ouvrages, notamment : *Mémoire sur l'état du clergé et de la noblesse de Bretagne* (Paris, 1691, in-8°); *Histoire de Conan de Méradec* (Paris, 1694, in-8°); *Mémoire de l'institution de Notre-Dame-du-Mont-Carmel*, 1696, in-12; *Mémoires et recueils des bulles, édits, etc., du Mont-Carmel* (1693, in-8°), etc.

Toussaint le mulâtre, roman de M. Antony Thourret (1834). Ce livre n'est pas un simple roman; il renferme, en dehors de la partie d'imagination, un côté réel. L'auteur l'écrivit sous les verrous, détenu pour plus de trois ans et condamné à plus de 50,000 fr. d'amendes, pour ses opinions républicaines. Entre Argenteuil et l'île Saint-Louis, une petite maison mire dans l'onde sa façade blanchâtre et ses volets verts; un philosophe, un alchimiste, nommé Spielberg, occupe cette riante habitation. Venu d'Allemagne en France vers la fin du siècle dernier, Spielberg, jeune, riche et rempli d'illusions, avait épousé une noble demoiselle. A cette époque, il avait pour domestique un nègre appelé Toussaint; des relations s'établirent entre ce nègre et sa maîtresse, et l'époux outragé croyait encore à la vertu de sa femme, lorsqu'elle lui donna un fils mulâtre. Désillusionné, Spielberg va chercher des consolations ailleurs et d'une seconde union, que ne cimentait ni la loi civile ni la loi religieuse, il a un autre fils, nommé Alvar, blanc et beau jeune homme, qui, au début du livre, se trouve âgé de vingt-cinq ans et président d'une section de la Société des droits de l'homme. En sa qualité de patriote exalté et de chef de club, Alvar est traqué par la police et une prime de 1,000 francs est promise à qui trouvera le moyen de se défaire de lui. Pour gagner cette rétribution, un agent de la police secrète le provoque dans un café, et, le même soir, ils se battent en duel. Légèrement blessé, Alvar tue son adversaire d'une balle dans la tête. Le témoin de l'agent, voyant son collègue mort, jure de le venger. Alvar est arrêté, et la comédie se déroule l'émouvant tableau de ces persécutions politiques auxquelles l'auteur avait été lui-même en butte. Dans cette partie du livre, c'est sa propre histoire que Thourret raconte; il y a mis tout ce qu'il avait vu, senti et souffert. Le roman, qui d'ailleurs n'est là que pour servir de cadre, est quelque peu oublié dans ces peintures; mais on le retrouve après la condamnation d'Alvar. Celui-ci se marie, et il arrive entre Toussaint le mulâtre et la femme de son frère ce qui était arrivé entre le nègre Toussaint et la femme de son maître, Spielberg. Ce crime héréditaire amène une terrible catastrophe qui termine le roman d'une façon tragique.

TOUSSENEL (Alphonse), écrivain français, né à Montreuil-Bellay (Maine-et-Loire) en 1803. Lorsqu'il eut terminé ses études, il revint à la campagne, où il s'adonna à l'agriculture et commença ses curieuses observations sur les mœurs des animaux. Ayant lu les ouvrages de Fourier, il devint un enthousiaste partisan des idées et du système de ce célèbre socialiste. M. Tousсенel se rendit

alors à Paris (1838), se fit journaliste et devint en 1837 rédacteur en chef du journal la *Paix*. En 1841, il alla remplir à Bouffarick les fonctions de commissaire civil, dont il se démit l'année suivante à la suite d'un conflit avec l'autorité militaire. De retour à Paris, il prit part à la fondation de la *Démocratie pacifique*, organe du système phalanstérien, et en devint un des collaborateurs assidus. Après la Révolution de 1848, M. Tousсенel fit partie de la commission du travail instituée au Luxembourg. Il publia ensuite, avec F. Vidal, le journal intitulé le *Travail affranchi*; mais lorsqu'il vit le triomphe de la réaction et les attaques ardentes dont les socialistes étaient l'objet, il renonça à la politique militante et s'occupa à peu près exclusivement de travaux sur les animaux et sur la chasse, auxquels il doit sa réputation. M. Tousсенel est un écrivain ingénieux, spirituel et paradoxal, un observateur très-fin en même temps qu'un esprit doué d'une fantaisie charmante. Il ne faut pas chercher dans ses écrits de raisonnements suivis. Ce qu'on y trouve, ce sont d'ingénieuses dissertations, pleines d'imprévu, d'aperçus piquants, des causeries fantaisistes, un grand art pour bien présenter le paradoxe, un style familier, où la grâce abonde; c'est la conversation d'un homme d'esprit, qui, lorsqu'il s'élève, devient poétique par le sentiment. Outre de nombreux articles dans le *Globe*, dans la *Bibliothèque des feuilletons*, dans les journaux précités, etc., on doit à M. Tousсенel : les *Juifs rois de l'époque, histoire de la féodalité financière* (1844, in-8°, réédité en 1847, 2 vol.); *l'Esprit des bêtes, vénerie française et zoologie passionnelle* (1847, in-8°), plusieurs fois réédité, son chef-d'œuvre auquel nous avons consacré un article spécial (v. ESPRIT DES BÊTES); *Travail et sainteté* (1849, in-8°); *Programme démocratique* (1849, in-8°); le *Monde des oiseaux, ornithologie passionnelle* (1852, in-8°), plusieurs fois réédité et que nous avons apprécié à l'article OISEAUX (Monde des); *Tristitia, histoire des misères et des fléaux de la chasse en France* (1863, in-18), etc.

TOUSSENEL (Théodore), littérateur français, frère du précédent, né à Montreuil-Bellay (Maine-et-Loire) en 1806. Il s'adonna à l'enseignement. Longtemps professeur d'histoire au collège Charlemagne, il devint ensuite censeur au lycée Charlemagne (1857), puis fut nommé inspecteur d'Académie, membre du conseil académique et du conseil départemental de la Seine. Outre des articles publiés dans le *Temps* et dans la *Revue de Paris*, M. Théodore Tousсенel a publié : *Précis chronologique de l'histoire de France* (1838, in-4°), servant de texte explicatif à des gravures faites par le procédé Collas, et des traductions du *Wilhelm Meister* de Goethe (1829), des *Contes d'Hoffmann* (1838, 2 vol.), des *Traditions allemandes* des frères Grimm, etc.

TOUSSER v. n. ou intr. (tou-sé — lat. *tussire*, rad. *tussis*, toux, d'où l'on a fait *toussir* et *toux* (voir *toussir*). Chasser l'air des poumons convulsivement et avec bruit : *On n'est pas plus le maître des impressions que l'on reçoit, des sentiments que l'on a, que de TOUSSER et d'éternuer.* (Mme du Deffant.)

Il se moucha, cracha, *toussa*,
Et puis enfin il commença.

SCARRON.

— Produire un bruit analogue à la toux, pour donner une sorte d'avertissement : *Je TOUSSERAI trois fois et vous sortirez alors.*

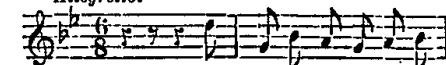
Le soir, sous ma fenêtre, il demeure arrêté;
Il *tousse*, il éternue, et moi, de mon côté,
J'éternue, et je *tousse*.

LEGRAND.

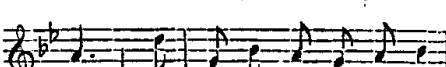
— V. a. ou tr. Fam. Examiner en tousant : *Tousser des crachats. Elle me toussa une de ses dents en plein visage.*

Tousses quand il faudra rougir; musique de Romagnési. Cette chansonnette sans prétention, qui ne manque pas d'une certaine finesse, vaut mieux, à nos yeux, que beaucoup de romances éplorées qui l'ont écrasée de leur succès. Le refrain, particulièrement, nous semble très-heureusement trouvé.

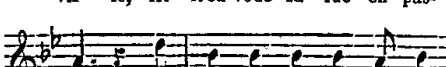
Allegretto.



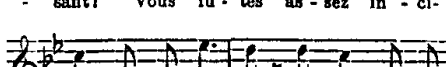
1^{er} COUPLET. Hé quoi! ce ma-tin, à la



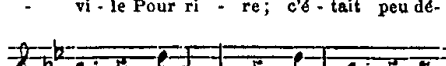
vil - le, Al - fred vous sa - lue en pas -



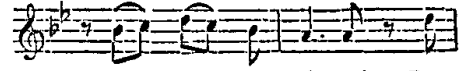
- sant! Vous fû - tes as - sez in - ci -



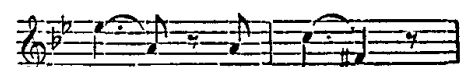
- vi - le Pour ri - re; c'é - tait peu dé -



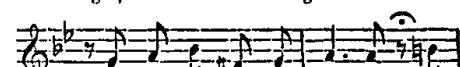
- cent! A lui son - gez



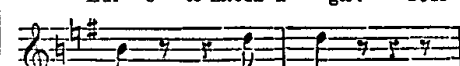
qu'on vous ma - ri - el Rou -



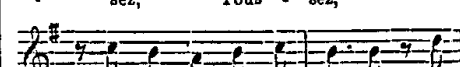
- gir, Rou - gir



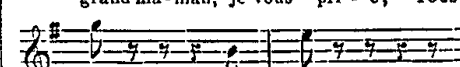
Eat é - té mieux a - gir! Tous -



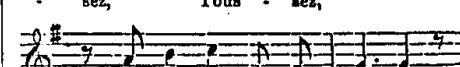
- sez, Tous - sez,



grand'ma - man, je vous pri - e; Tous



- sez, Tous - sez,



quand il fau - dra rou - gir!

DEUXIÈME COUPLET.

Hier encore à la lecture,
Au passage où Vulcain, si laid,
Prend, en faisant sottie figure,
Mars et Vénus dans son filet,
Vous rîtes, vous rîtes! Fille qui se marie
Plus prudemment devrait agir!
Toussez, etc.

TROISIÈME COUPLET.

Oh! quelle serait ma colère!
Si, lorsque l'on vous marie,
On vous voyait rire, ma chère,
Au lieu de rougir, ce jour-là!
Je crains, je crains quelque plaisanterie...
Et dans ce cas, comment agir?
Toussez, etc.

TOUSSERIE s. f. (tou-se-ri — rad. *tousser*). Action de tousser, toux : *L'abbé de Marillac était dans un enrouement et une TOUSSERIE pitoyables.* (Mme de Sév.)

TOUSSEUR, EUSE s. (tou-seur, eu-se — rad. *tousser*). Personne qui toussse fréquemment : *Un ennuyeux TOUSSEUR.*

TOUSSIÈH, ville de la Turquie d'Asie. V. TOSIA.

TOUSSOUL, petit lac de la Tartarie indépendante, dans le Badakhchan, au S.-S.-E. de Vachgherd. Il reçoit une rivière considérable et n'a pas d'écoulement apparent.

TOUSTAIN (Charles DE), seigneur de La Mazurie, écrivain français, né à Falaise dans le xvi^e siècle, mort vers 1590. Il fut lieutenant général de la vicomté de sa ville natale. Toustain cultiva la poésie et composa des *Chants d'amour*, des *Chants de philosophie* et une tragédie d'*Agamemnon*, publiée en 1557.

TOUSTAIN (Charles-François), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né au Rupas en 1700, mort à Saint-Denis, près de Paris, en 1754. Il entra en 1718 dans l'abbaye de Jumièges, d'où il passa successivement dans celles de Fécamp, de Bonne-Nouvelle de Rouen et du Bec, et y acquit un savoir étendu. Au retour d'un voyage à Rome (1730), il entra à l'abbaye de Saint-Ouen et y connut le savant dom Tassin, avec lequel il travailla aux ouvrages suivants : *Nouveau traité de diplomatique* (Paris, 1750 à 1765, 6 vol. in-4°, avec fig.); *Traduction des œuvres de saint Théodore Studite*; *Histoire de l'abbaye de Saint-Wandrille*, restée manuscrite. Voici les titres de quelques-uns des ouvrages que composa seul dom Toustain : *la Vérité persécutée par l'erreur, etc.* (La Haye, 1733, 2 vol. in-12); *De l'autorité des miracles dans l'Eglise, etc.* (in-4°), etc.

TOUSTAIN DE RICHEBOURG (Gaspard-François DE), littérateur français, né à Richebourg, près d'Aubevois (Bure), en 1716, mort à Saint-Martin-du-Manoir, près de Montvilliers, en 1799. Il servit d'abord dans les gardes du corps, puis dans les mousquetaires, prit part aux guerres de 1741 à 1756, reçut une blessure à Dettingen en 1743 et devint lieutenant des maréchaux de France au département du Havre. Emprisonné pendant la Révolution, il recouvra la liberté après le 9 thermidor. Il avait été reçu à l'Académie de Rouen (1766) pour une *Dissertation sur l'origine, la forme et les changements successifs de l'échiquier et parlement ambulatorio de Normandie*. Il a laissé quelques ouvrages manuscrits : *Mémoire sur la Pucelle d'Orléans*; *Histoire du parlement de Normandie depuis son origine jusqu'en 1715, etc.* *Catalogue historique des vicomtes, baillis et sénéchaux de la Normandie*; *Recherches généalogiques et historiques de la noblesse de Normandie*.

TOUSTAIN DE RICHEBOURG (Charles-Gaspard DE), fils du précédent, né à Pithiviers (Loiret) en 1746, mort à Saint-Martin-du-Manoir en 1836. Également militaire, il devint officier supérieur et commissaire des

états en Bretagne. On lui doit : *Essai sur l'histoire de Normandie*; *Généalogie de la maison de Toustain-Frontebosc* et divers autres ouvrages.

TOUT, **TOUTE** adj. (tou, tou-te — du lat. *totus*, qu'Eichhoff rapproche du sanscrit *ta-thyas*, même sens, mais qui se rapporte plutôt à la racine sanscrite *tu*, croître, être fort, laquelle se montre en sanscrit dans *tavili*, il croît, il est fort, dans *tavisha*, même sens, dans *tavi*, beaucoup, nombreux, ce dernier ne s'employant que dans la composition des mots). Se dit de ce qui comprend l'universalité des parties ou des objets composant l'ensemble : Tous les hommes. Toute l'assemblée. Toute la famille. L'erreur et la nouveauté se faisaient entendre dans toutes les chaires. (Boss.) Presque tous les autels de Jupiter étaient des asiles. (B. Const.) Tous les vices sont de tous les temps. (Mich. Chev.) Entier, comprenant l'intégralité de l'objet : Crains Dieu et observe ses commandements, car c'est là tout l'homme. (Boss.) La femme est toute pitié, toute tendresse et toute croyance. (Michelet.) La beauté, c'est toute la femme. (Proudh.) Conversation toute d'esprit, dîner tout de hors-d'œuvre. (Bougeart.)

— Complètement ressemblant à : Vous êtes tout lui. C'est toute la figure de sa sœur.

— Chaque : Tout travail mérite un salaire. Tout homme souffre en venant au monde. Elle est bonne en toute manière. Il retourna cet objet en tout sens. Les paons sont comptés parmi les choses précieuses que la flotte de Salomon rapportait tous les trois ans. (Buff.) Toute science est accessible à tout homme. (Lamenn.)

Toute passion parle un différent langage.

BOILEAU.

L'homme est le même en tout temps, en tout lieu.

ANCELOT.

— Unique : Cet enfant est toute ma joie. L'amour est aujourd'hui toute l'ambition de la femme. (Mme d'Agout.)

— Accompli, parfait : Ce morceau est, à mon sens, de toute beauté. (Grimm.)

— Tous deux ou Tous les deux, Tous trois ou Tous les trois, Tous les onze, Tous les douze, etc., ensemble, à la fois, pareillement : Les trois plus gros oiseaux que l'on connaisse sont tous trois attachés au climat de la zone torride. (Buff.)

Il est bon de parler et meilleur de se taire, Mais tous deux sont mauvais alors qu'ils sont outrés.

LA FONTAINE.

Tous trois vers ce palais ont pris un vol rapide, Et tous trois, dans les airs en fuyant devant moi, M'ont laissé pour adieu ces mots : « Tu seras roi. »

DUCHAS.

— Tout un, La totalité d'un : Il a mangé tout un pain et bu toute une bouteille. Tout autre, Un autre quel qu'il soit : Dans le fond s'élevait une mesure sans caractère, ayant plutôt l'air d'une grange que de toute autre chose. (Th. Gaut.)

— Somme toute, En résumé, au total : Somme toute, c'est un bon enfant.

— A toutes sautes, De toutes façons ; à toute sorte de choses : Il a eu une fois une idée et l'a mise depuis à toutes sautes. Il emploie ses commis à tout faire, il les met à toutes sautes.

— A toute minute, A chaque instant, très-fréquemment : Il sort à toute minute.

— A toute force, Absolument, quoi qu'il puisse en être : Il fallait à toute force lui accorder cela. Il voulait partir à toute force.

— A toutes jambes, De toute la vitesse de ses jambes, en courant très-fort : Il partit à toutes jambes.

— A toute bride, En donnant toute la bride, de toute la vitesse de son cheval, et par extension De toute la vitesse de ses propres jambes.

— A tout hasard, Au risque de ce qui peut arriver.

— Tout à tous, S'accommodant au caractère, aux besoins, aux désirs de tous : Il faut se faire tout à tous. Comme vous savez, j'aime assez causer ; je me fais tout à tous et ne dédaigne personne. (P.-L. Courier.)

— Etre tout à, Etre, à tous les points de vue, à la disposition, au service de : Disposez de moi, de mon temps, de ma maison, de mes gens : Je suis tout à vous.

— Se mettre à tous les jours, Se traiter soi-même comme un habit qu'on met tous les jours, se mettre à la disposition de toute sorte de gens, se prodiguer.

— A toutes mains, Bon à tout, propre à tout, décidé à tout : C'est un homme à toutes mains. Loc. vieillie.

— De toutes mains, De toutes personnes, à toutes manières, sans distinction ni scrupule : Il reçoit de toutes mains.

— De tout point, De toute façon, à tous les points de vue : C'était un de ces jeunes Anglais irréprochables de tout point. (Th. Gaut.)

— Une fois pour toutes, Une bonne fois ; d'une façon décisive, définitive : Je vous le dis une fois pour toutes et ne vous le dirai plus. Il faudrait, une fois pour toutes, lui donner une bonne leçon.

— Tous les avec un nom pluriel expri-

mant le temps, Chaque, une fois par, avec le même mot au singulier : Toutes les heures. Tous les jours. Toutes les semaines. Tous les mois. Tous les ans. Tous les avec un adjectif numéral suivi d'un nom de temps, Une fois dans un intervalle de : Il m'écrit tous les deux jours, toutes les trois semaines.

— Tout le monde, L'universalité des hommes en général, ou les gens d'une certaine catégorie : Tout le monde est mortel. A Paris, tout le monde est au courant de la politique.

— Tout ce qu'il y a de, L'universalité, la totalité en fait de : Tout ce qu'il y a d'honnêtes gens en France. Il reçoit tout ce qu'il y a de plus distingué dans la ville.

— Tout-ci, Tout-là, Diverses choses comme celles qu'on va dire : Il lui dit tout-ci, tout-là, qu'il l'aimait bien, qu'elle était la plus belle du monde... (Mol.)

— En tout bien, tout honneur, Avec des intentions pures, honnêtes : Fréquenter une femme en tout bien, tout honneur.

— Etre tout yeux, tout oreilles, Etre tout occupé à regarder, à écouter.

— Ce sont tous, ce sont toutes, Toutes ces choses ne sont que : Ce sont tous contes à dormir debout. Ce sont toutes fables ridicules. Ce sont tous discours inutiles. Ce sont toutes raisons peu convaincantes.

— Prov. A tout seigneur tout honneur, A chacun il faut rendre l'honneur qui lui est dû.

— Mar. Tout le monde, Tous les hommes de l'équipage ; se dit par forme de commandement : Tout le monde en haut ! Tout le monde à la bande !

— Comm. Fromage de tous biens, Fromage fabriqué avec la crème et le caillé.

— Pron. indéfini. L'universalité des choses : J'aime tout ce qui est bon. A tout prendre, il avait raison. La magnanimité méprise tout pour tout avoir. (La Rochef.) Qui sait tout souffrir peut tout oser. (Vauven.) On ose tout dire à ceux qui peuvent tout entendre. (J. de Maistre.) Tout se fait, tout dégère, tout se dégrade chez une nation dont la pensée est esclave. (B. Const.) Malheur, en amour comme dans les arts, à qui doit tout. (Balz.) L'humanité embrasse tout, profite de tout, avance toujours et à travers tout. (Cousin.) Qui doute de tout est disposé à tout croire. (Latena.)

Tout passe, tout s'écoule et tout se reproduit.

LEFRANC DE POMPIGNAN.

— Chaque chose, chaque partie : Tout n'est pas bon dans ce qui est bon. Tout ce qui commence finit, tout ce qui naît meurt ; tout, dans l'univers, subit de perpétuels changements. (Lamenn.)

— Tous, Tous les hommes en général, ou tous les hommes d'une certaine catégorie : Tous se lèveront comme un seul homme. Tous vous approuveront. Je me présente seul, mais je parle au nom de tous. Il faut que les bons vous aiment, que les méchants vous craignent et que tous vous estiment. (Fén.) La justice envers tous est l'intérêt de tous. (Turgot.) La justice est l'épée de tous et de chacun. (Mme de Staël.)

— Tous tant que, L'universalité des personnes que : Tous tant que nous sommes. Tous tant qu'il en viendra.

— Tout ou partie, La totalité ou une partie seulement.

— Après tout, En définitive, tout considéré : Je suis le maître, après tout, et n'ai pas de raisons à donner.

Il faut dans ce bas monde aimer beaucoup de choses. Pour savoir, après tout, ce qu'on aime le mieux.

A. DE MUSSER.

— Comme tout, Au plus haut point, extrêmement : Il est peureux comme tout.

— En tout, En comprenant l'universalité des objets : J'ai reçu en tout cent écus. Cela fait en tout ? — Cinq cents écus. (Mol.)

— En tout et partout, En toutes choses et dans toutes circonstances : Il faut en tout et partout se souvenir que les hommes sont faillibles.

— Tout compté, En tenant compte de toutes choses, après mûr examen : Tout compté, je n'ai pas lieu de me plaindre de lui.

— Tout ce qu'il y a de, Tous les : Tout ce qu'il y a de braves gens au monde.

— C'est tout, Il n'y a pas autre chose : Il travaille deux heures, et puis c'est tout. Il est riche, mais c'est tout ; je ne lui connais pas d'autre qualité.

— Ce n'est pas tout, Cela ne suffit pas ; il y a encore une autre chose : Ce n'est pas tout, il faut encore que vous me donniez de l'argent. Ce n'est pas tout, en voici encore.

— A tout prendre, En somme, en considérant toutes choses : A tout prendre, la situation n'est pas mauvaise.

— Avoir réponse à tout, Savoir résoudre habilement toutes les difficultés.

— C'est tout dire, On ne peut rien dire de plus, rien qui soit au-dessus :

Car Mignot, c'est tout dire, et dans le monde entier Jamais empoisonneur ne sut mieux son métier.

BOILEAU.

— Prov. Tout nouveau, tout beau, Le changement plat, ce qui est nouveau est généralement bien accueilli.

— Tout y va, la paille et le blé, On n'épargne rien, on prodigue les moyens.

— Jeux. Tout d'une, En jouant au tricarac avec une seule dame les deux nombres amenés.

— Mar. Egal à tous, Pavillon égal en valeur aux dix-neuf autres.

— s. m. Ensemble, objet divisible pris en son entier : Plusieurs tous distincts. Entre l'esprit et le talent, il y a la proportion du tout à sa partie. (La Bruy.) Connaitre le tout d'une seule chose, ce serait connaître le tout de toute chose. (Gérusez.) Il vaut mieux être avec le tout qu'avec la partie, Français que Picard, citoyen que privilégié. (Cormenin.)

Que d'un art délicat les pièces assorties N'y forment qu'un seul tout de diverses parties.

BOILEAU.

— L'universalité des choses : La destruction insensible des êtres et tous les malheurs de l'humanité ne sont comptés pour rien dans le grand tout. (J. de Maistre.)

— Objet unique de l'affection : Son mari, c'est son roi, c'est son dieu, c'est son tout.

Enfin, il en est fou ; c'est son tout, son héros.

MOLIÈRE.

— Le tout, Tout cela : Il a acheté trois maisons et deux campagnes, le tout pour 100,000 francs.

Elle bâtit un nid, pond, couve et fait éclore A la hâte. Le tout alla du mieux qu'il put.

LA FONTAINE.

— L'essentiel, la seule chose nécessaire : Le tout est de ne pas se laisser surprendre. Le tout est de réussir. (Volt.)

— Le tout pour le tout, Grand risque pour un grand avantage : Jouer le tout pour le tout.

— Le tout ensemble, Le tout, l'ensemble, toutes les parties prises ensemble : Les parties valent peu de chose, et le tout ensemble ne vaut rien.

— Ce n'est pas le tout, Il y a, outre cela, autre chose à dire ou à faire : Merci de vos compliments ; mais ce n'est pas le tout, il me faut de l'argent. Ce n'est pas le tout que des choux, il faut encore de la graisse, Ce que nous avons ne suffit pas, il faut encore autre chose.

— Jeux. Troisième partie qui se joue lorsqu'un même joueur a perdu partie et revanche : Perdre partie, revanche et le tout. Le tout du tout, Quatrième partie jouée après la partie, la revanche et le tout, et dans laquelle on joue tout l'argent précédemment perdu. Faire son tout, Risquer tout l'argent qu'on a devant soi.

— Littér. Mon tout, Le mot entier d'une charade.

— Turf. Homme qui exerce une sorte d'espionnage sur les chevaux de course.

— Adv. Complètement, entièrement : Elle se dit tout à vous. Ils sont partis tout contents. Il s'y prendra tout le premier. Il monta tout au sommet. Il a mangé un pain tout entier. Elle était tout en noir. De tout autres lois que celles de nos révolutions modernes ont régi les révolutions qui changeront l'état de la Gaule, du vie au xve siècle. (Aug. Thierry.)

Celle-ci fit un choix qu'on n'aurait jamais cru, Se sentant, à la fin, tout heureuse et tout aise De rencontrer un malotru.

LA FONTAINE.

— Complètement, devant un autre adverbe : Tout au moins. Tout de suite. Tout de bon. Tout de travers. Tout franc. Tout net. Tout au plus. Tout bonnement.

— Tout... que avec l'indicatif, Quelque... que avec le subjonctif : Tout savant qu'il est, il a fait une bêtise. Tout infatigables qu'ils sont, les géomètres eux-mêmes se trompent souvent. (Pasc.)

Tout cassé que je suis, je cours toute la ville.

CORNILLE.

— Tout en avec un participe présent, Bien que avec le subjonctif : Tout en riant, il vous dit la vérité.

— Tout comme, Absolument comme, aussi bien que : Dans un gouvernement libre, quel qu'il soit, un noble n'est qu'un citoyen tout comme un autre. (Dumouriez.)

— Tout le premier, Le premier avant tous les autres, ou plus que les autres : On regrettera cela, et vous toute la première.

— Tout un, Identique, la même chose : Pierre ou Jacques, c'est tout un. Loc. fam. C'est tout un, mais ce n'est pas de même, Cela revient bien au même, mais ce n'est pas la même chose.

— Etre tout à, Etre tout à la disposition de : J'étais fort occupé, mais me voilà libre maintenant et je serai tout à vous.

— Jeux. Tout à bas, Au tricarac, manière d'avertir qu'on joue les deux nombres amenés avec les deux dames prises à la pile.

— Mar. La barre dessous, tout ! Mettez la barre complètement sous le vent. Sciez tout ! Sciez autant que possible avec l'aviron.

— Loc. adv. Tout à fait, V. FAIT. Tout à coup, V. COUP. Tout d'un coup, V. COUP. Tout de go, V. GO, etc. Tout à l'heure, Tan-

tôt, il n'y a qu'un instant : Qu'est-ce que tu auras donc à bourrer tout à l'heure M. Vallette ? (L. Laya.) Signifie aussi Tantôt, dans un instant : Je reviens à vous tout à l'heure. Tout autant, Autant, tout n'étant qu'explétif, ou n'ajoutant qu'une certaine vigueur à l'expression, sans en modifier le sens :

... Mettez une pierre à la place, Elle vous rendra tout auant.

LA FONTAINE.

— Tout plein, Beaucoup, une grande quantité : J'ai tout plein de projets en tête. Tout juste, Justement, exactement, précisément et pas plus : Il est deux heures tout juste. Il a tout juste de quoi vivre. Tout d'un temps, Sans interruption : Il expédia tout d'un temps deux ou trois affaires. Tout de même, Malgré cela, néanmoins : Je suis mal portant, mais j'irai vous voir tout de même. Tout au plus, Au maximum, en portant la chose au plus haut point possible : Il possède dix mille livres de rente, tout au plus. A tout le moins, Au moins : L'Eglise ordonne de communier à tout le moins une fois l'an. Tout doux, Avec douceur, avec ménagement : Prenez-le tout doux, ne l'irritez pas. Interjektiv. :

Tout doux ! un amené sans scandale suffit.

RACINE.

— Après tout, Dans le fond, après avoir pesé toute chose : Après tout, ce n'est pas moi qui ai tort. Du tout, Point du tout, En aucune façon : Etes-vous content ? — Du tout. Mon grand voyage ne m'a point du tout fatigué. (Mme de Sév.) Du tout au tout, Complètement, absolument, sur tous les points, en parlant d'une différence : Ils diffèrent du tout au tout.

— Syn. Tout, chaque. V. CHAQUE.

— Gramm. Tout devant un adjectif singulier est variable : 1° quand il signifie un... quelconque : Dans toute grande ville qui est en même temps une ville de guerre ; Dans toute autre circonstance ; 2° quand il marque que la chose dont il s'agit est qualifiée par l'adjectif dans toutes ses parties, sans en excepter une seule : Au langage près, la comédie chez les Romains fut toute athénienne.

Tout devant un adjectif pluriel est variable : 1° quand il signifie les ou de... quelconques : Vous emploierez la prière, la menace et tous autres moyens que vous jugerez convenables ; 2° quand il marque que les objets dont il s'agit sont tous qualifiés par l'adjectif, sans en excepter un seul : Ils sont tous malades.

Tout devant un adjectif singulier ou pluriel est adverbe : 1° quand il veut dire tout à fait, entièrement, complètement : Des habits tout couverts de poussière ; Aujourd'hui les circonstances sont tout autres, c'est-à-dire tout à fait différentes ; 2° quand on peut, sans changer beaucoup le sens, le remplacer par quelque en mettant le verbe au subjonctif : Tout honorable qu'est la profession d'avocat, c'est-à-dire quelque honorable qu'elle soit.

Mais tout, adverbe, n'est pas toujours invariable ; il varie, par raison euphonique, quand l'adjectif qui le suit est féminin et commence par une consonne ou un h aspiré : Elle était toute honteuse de sa faute, toute plongée dans sa douleur. Il reste invariable devant une voyelle ou un h muet, comme on l'a vu dans circonstances tout autres, tout honorables.

Les règles précédentes s'appliquent également quand tout est suivi d'un substantif employé adjectivement sans aucun autre déterminatif, et devant certaines locutions que l'on considère comme adjectives : Le chien est tout ardeur quand il chasse ; Une maison toute en flammes.

Tout est encore adverbe et reste invariable quand il peut être remplacé par quelque de soit, quoique ce fut : Tout en criant, ils entendent ce que nous disons.

Tout reste souvent au masculin singulier devant un nom propre de ville : Tout Rome l'a vu, tout Florence fut illuminée, c'est-à-dire tout ce qu'il y a d'habitants ou de maisons dans Rome, dans Florence.

Tout précédé d'un déterminatif et pris dans le sens de chose entière devient un véritable substantif ; alors il conserve le t au pluriel : Plusieurs tous distincts les uns des autres. (Acad.)

Tous deux, tous trois, tous quatre s'emploient ordinairement lorsqu'il s'agit de personnes ou de choses agissant simultanément ; quand il n'y a pas simultanéité, on dit plutôt tous les deux, tous les trois, tous les quatre. La même distinction peut se faire jusqu'au nombre dix ; néanmoins, il arrive rarement qu'on supprime l'article au-dessus de quatre, et on ne le supprime jamais au delà de dix. Ainsi, l'on doit dire tous les vingt, soit qu'il y ait ou qu'il n'y ait pas simultanéité. Tels sont les principes, assez arbitraires, que l'Académie a cru pouvoir déduire de l'usage.

Tout est bien qui finit bien, comédie en cinq actes, de Shakspeare (1598). Cette pièce est tirée du *Décameron*. Une jeune fille, nommée Héloïse, violemment éprise d'un homme fort au-dessus d'elle par sa naissance, le comte Bertrand, obtient du roi la main de celui qu'elle aime, en récompense de ce qu'elle a guéri ce prince au moyen d'un secret que son père, savant médecin, lui a laissé en mourant. Le jeune comte méprise

les grâces et la vertu d'Hélène et ne cède que pour obéir au roi; aussitôt marié, il abandonne sa femme et s'en va chercher les hasards de la guerre pour échapper à un bonheur qui offense sa fierté. Cependant Hélène, par une fidélité inébranlable et à l'aide d'une innocente supercherie, accomplit les conditions presque impossibles auxquelles le comte Bertrand a attaché la promesse de la reconnaître pour son épouse. « L'amour, dit Schlegel, se montre dans cette pièce sous un humble aspect. C'est sous les traits d'une femme qui implore la pitié. Il a contre lui le préjugé de la naissance, et il n'est point encouragé par un tendre retour. Mais dès l'instant qu'Hélène est liée au comte Bertrand par un nœud qui, pour être dédaigné par lui, n'en est pas moins sacré, sa faiblesse devient une vertu. Elle touche par sa profonde affliction et sa longue patience. » Johnson témoigne dans ses commentaires de son aversion pour le rôle de Bertrand, et, en effet, Shakespeare ne donne guère à ce personnage d'autre qualité que la fierté; mais Bertrand a cependant une excuse, c'est que le roi s'est permis un acte d'autorité qui, pour un objet aussi personnel que le choix d'une épouse, devient un acte de tyrannie. « Le style de cette pièce, dit Farner, est fort simple, et l'on ne pouvait guère animer un tel sujet par les vives couleurs de l'imagination. » En résumé, cette pièce a pour but de prouver que la fidélité et le dévouement d'une femme finissent toujours par vaincre la fierté et l'orgueil mal placé de son époux.

Toute la Grèce ou Ce que peut la liberté, tableau patriotique en un acte (théâtre de l'Opéra-National, 16 nivôse an II [5 janvier 1794]), paroles du Cousin Jacques, musique de Lemoine. Ce tableau patriotique avait été imprimé avant sa représentation sous le titre d'*Épisode civique en deux actes*, fait exprès pour l'Opéra, reçu avec acclamation le 24 septembre dernier, pour y être représenté au plus tôt; ouvrage dédié à la Convention nationale, à la commune de Paris et aux sections de Guillaume-Tell et de Bonne-Nouvelle, d'où sont les deux auteurs. (In-8°, an II.) On y cherchait vainement une fable dramatique; l'auteur n'a voulu présenter que le trait historique de toute la Grèce ligée contre Philippe de Macédoine, qui essayait de l'asservir. Les vaisseaux sont dans le port, les ouvriers font retentir les ateliers et embrasent les forges; les phalanges de douze villes principales arrivent au lieu du rendez-vous avec leurs bannières, portant chacune une devise républicaine; jusqu'aux enfants qui ne croient pas que leur âge les dispense de servir la patrie et de mourir pour elle. Les femmes, impuissantes pour combattre, prouvent au moins leur patriotisme en sacrifiant leurs bijoux. L'auteur envoie un ambassadeur; on ne veut pas le recevoir. Il offre la paix; on n'en veut pas avec un roi, et la toile tombe sur la cri uanime de toutes les villes ligées : La guerre ! la guerre ! Inutile de faire ressortir toutes les allusions que comportaient les diverses scènes de *Toute la Grèce*. On les devinera aisément si l'on se reporte aux événements qui préoccupaient les esprits à l'époque où parut sur la scène ce tableau patriotique. Il eut, si l'on s'en rapporte au *Monteur universel*, un grand succès et produisit « tout l'effet qu'on en pouvait attendre sur des cœurs républicains. » Ce journal ajoute : « La muse du Cousin Jacques, qui en est l'auteur, et qui s'était bornée jusqu'à ce jour à des essais comiques, a pris un plus grand essor et a parlé un langage plus énergique. Le compositeur a parfaitement secondé les intentions de l'auteur, et son talent connu (c'est le citoyen Lemoine) a su ajouter beaucoup d'intérêt à celui que le poète a répandu dans tous les détails de cet ouvrage. » Sous le titre : *Ariette de toute la Grèce*, parut un morceau de musique, gravé et publié chez Frère, passage du Saumon, qui se composait de six couplets ayant pour refrain :

Mourir pour la patrie,
C'est le sort le plus beau,
Le plus digne d'envie...

Tous les vaudevilles ou Chacun chez soi, à-propos en un acte, de Désaugiers et Scribe, pour la réouverture du théâtre du Vaudeville (16 août 1817). Au lever du rideau, on voit Arlequin occupé à diriger les réparations de la salle. Il fait débarrasser les magasins d'un lourd ballot, contenant toutes les pièces mortes à ce théâtre; il n'en a conservé qu'un petit nombre :

C'est notre Afficheur Arlequin,
Piron, la Danse interrompue;
C'est Colombine mannequin,
Barcelonnette et l'Entrevue;
Les Vendangeurs, et cœtera.
Et je veux, en artiste habile,
Elayer de ces pièces-là
Les colonnes du Vaudeville.

Arlequin reçoit plusieurs visites : c'est d'abord M. Pont-Neuf, qui n'a pas quitté ce théâtre depuis sa fondation. Impatient de retrouver son petit ami, il voit arriver un grand lampion à l'air niais; c'est le Vaudeville Saint-Martin. Il est suivi de ses frères et sœur, M. l'Ambigu et Mme la Galté. Ces concurrents, que M. Pont-Neuf suppose être ce qu'on appelle poliment des enfants naturels, veulent s'emparer du domaine du Vaudeville, dont M. Pont-

Neuf se constitue le défenseur. Il survient bientôt de nouveaux prétendants. Un artiste limonadier, l'Apollon du café qui porte ce nom, arrive armé d'une cafetière. C'est un garçon qui connaît la division des genres; il chante :

J'en ai chez moi de toutes sortes,
Du punch, du rack et des bons mots,
Des pointes et des liqueurs fortes,
Des glaces et des madrigaux.
Cher aux gourmets et cher aux grâces,
Sans jamais me tromper, je mets
Du sucre dans mes demi-tasses
Et du sel dans tous mes couplets.

Cependant le véritable Vaudeville est revenu de son voyage. Il reçoit à son tour l'Opéra-Comique qu'on a mis aux couplets par régime et qui les brode par habitude. Marton, son interprète, demande :

Où trouverons-nous, je vous prie,
Ce favori de Polynnie?
Tous nos regrets sont superflus;
Grétry n'est plus.

Le Vaudeville lui répond :

Ranimez la lyre féconde
Qui fit le *Calife* ou *Jocande*;
Leurs chants vous prouveront encor
Que Grétry n'est pas mort.

Enfin, l'Odéon, appuyé sur son vaudeville intitulé : la *Petite rose*, vient en chevrotant faire valoir ses droits. Tous ces usurpateurs sont reçus à coups d'épigrammes par le Vaudeville, qui s'écrie :

Pourquoi prenez-vous mes bons mots?
Vais-je prendre vos mélodrames?
Pourquoi prenez-vous mes pipeaux?
Vais-je prendre vos fers, vos flammes?
Bornez-vous à peindre à nos yeux
L'horreur, la haine, l'épouvante,
Et ne chantez qu'aux jours heureux
Où toute la France chante.

La pièce se termine par des couplets qu'adressent successivement au public tous les personnages en faveur auprès de lui.

Tout est bien qui finit bien, opéra-comique en un acte, paroles de M. Jules Malherbe, musique de M. J.-B. Wekerlin; représenté pour la première fois au palais des Tuileries le 23 février 1856. Les membres du Congrès de la paix assistaient à cette représentation. La scène se passe en Normandie, dans une maison de campagne. Félix, cousin de Mlle Claire de Belmont et son fiancé depuis l'enfance, revient en Normandie après une longue absence. Les futurs ne se connaissent que de souvenir. Félix, pour mieux éprouver les sentiments de sa cousine, s'introduit au château sous les habits d'un jeune fermier; tout ce rôle est écrit en dialecte normand des environs de Caen. C'est une peinture de mœurs normandes plutôt qu'une pièce. Les rôles ont été remplis par Lefort et Mme Gaveaux-Sabatier. Cet ouvrage a été joué plusieurs fois dans des concerts.

TOUTACATA s. m. (tou-ta-ka-ta). Ornith. Nom vulgaire du toucan, au Brésil.

TOUT-BEAU interj. (tou-bô). Vénér. Cri par lequel un chasseur arrête un chien.

TOUTCHKOV, ville de la Turquie d'Europe, près d'Ismail, sur la Kilia, bras du Danube; 20,000 hab. Elle était comprise dans le gouvernement russe de Bessarabie lorsqu'elle fut cédée à la Turquie par le traité de Paris (30 mai 1856).

TOUT-COI interj. (tou-koï). Vénér. Avertissement par lequel on empêche un chien de crier dans les voix.

TOUT-CONNAISSANT, TOUTE-CONNAISSANTE adj. Philos. Qui connaît toute chose : *Dieu, d'après les théologiens, est la substance TOUTE-CONNAISSANTE.*

TOUTE-BONNE s. f. Bot. Nom vulgaire de la sauge sclérée ou orvale, et de l'ansérine ou blète bon-henri. || Pl. TOUTES-BONNES.

— Arbor. Variété de poire.

TOUTE-BONTÉ s. f. Théol. Bonté suprême, bonté infinie de Dieu.

TOUTE-ÉPICE s. f. Bot. Nom vulgaire de la nigelle cultivée et du myrte piment. || Pl. TOUTES-ÉPICES.

TOUTEFOIS adv. (tou-te-foi — de l'ancien français *toutes-voies*, de toute manière. Quelques-uns croient que, dans ce composé, *voies* représente le latin *vias*, accusatif pluriel de *via*, chemin, voie; d'autres le tirent de *vices*, fois). Néanmoins, cependant : *Le fait n'est pas vraisemblable; TOUTEFOIS, il est vrai. Je lui parlerai, si TOUTEFOIS il veut m'entendre.*

Vous pourriez, sur ce point, apprendre quelque chose que je meurs de vous dire, et *toutefois* je n'ose.

CORNEILLE.

— Syn. *Toutefois*, cependant, néanmoins, etc. V. *CEPENDANT*.

TOUTENAGUE s. f. (tou-te-na-ghe). Techn. Alliage blanc de cuivre, de zinc et d'arsenic, mais celui-ci en très-faible quantité.

TOUT-ENSEMBLE s. m. B.-arts. Ensemble, effet général : *Tous ces détails un peu confus produisent un TOUT-ENSEMBLE admirable.* || On dit plutôt *ENSEMBLE*.

TOUTE-PRÉSENCE s. f. Théol. catholique. Ubiquité, présence de Dieu en tout lieu.

TOUTE-PUISSANCE s. f. Théol. Pouvoir

infini de Dieu : *Nonobstant sa TOUTE-PUISSANCE, Dieu ne peut rien produire qui ne soit imparfait à son égard.* (Fén.)

— Pouvoir souverain, pouvoir politique qui n'est limité par aucun pouvoir ni aucun droit : *Aspirer à la TOUTE-PUISSANCE. Là où il y a une représentation nationale, là est la TOUTE-PUISSANCE.* (Royer-Collard.) *La TOUTE-PUISSANCE enivre les hommes, et la servitude les énerve.* (Duvergier de Hauranne.)

— Autorité qui n'est point limitée :

Du côté de la barbe est la *toute-puissance*.

MOLIÈRE.

TOUTE-SAINE s. f. Bot. Nom vulgaire de l'androsème officinal. || Syn. de *TOUTE-BONNE*. || Pl. TOUTES-SAINES.

— Encycl. Aux détails que nous avons donnés sur cette plante à l'article *ANDROSÈME* nous ajouterons les suivants, qui les complètent. La *toute-saine* est une belle plante, qui atteint quelquefois 1 mètre de hauteur. On la cultive fréquemment dans les jardins, à cause de la beauté de ses grandes fleurs, qui se succèdent pendant la plus grande partie de la belle saison. On la multiplie de graines, semées aussitôt après leur maturité, et mieux encore par la division des vieux pieds, qu'on peut pratiquer durant tout l'hiver. Originnaire du midi de l'Europe, elle supporte assez bien nos climats et n'est pas difficile sur le sol. Le nom de *toute-saine* lui vient de ce qu'on l'a regardée, assez gratuitement, comme vulnérinaire, vermifuge, résolutive, etc. C'est encore une sorte de panacée populaire.

TOUTE-SCIENCE s. f. Théol. Science, connaissance universelle, un des attributs de Dieu. || On dit plutôt *OMNISCIENCE*.

TOUTE-TABLE ou **TOUTES-TABLES** s. f. Jeu de trictrac dans lequel chaque joueur met de ses dames dans chacune des quatre tables : *Au jeu de TOUTES-TABLES, appelé aussi jeu du gammon, le but que se propose chaque joueur est faire passer toutes ses dames dans la table qui est à sa gauche.* (Maigne.)

TOUTE-VIVE s. f. Ornith. Nom vulgaire du proyer. || Pl. TOUTES-VIVES.

TOUT-FÉCOND, TOUTE-FÉCONDE adj. Théol. Qui possède la fécondité suprême, universelle : *Dieu TOUT-FÉCOND.*

TOUT-GRAIN s. m. Comm. Qualité de vin de Bourgogne.

TOUTHOSIS, nom de plusieurs rois d'Égypte. V. *TOUTHOSIS*.

TOUTIER s. m. (tou-tié — rad. *toue*). Navig. fluv. Celui qui dirige une toue.

TOUTOU s. m. (tou-tou — onomatop. imitant les aboiements). Nom enfantin ou familier du chien : *Un petit toutou. L'hôtel de ville n'a de remarquable que quatre énormes toutous en pierre, accroupis formidablement devant la façade.* (V. Hugo.) *Il se faisait paresseusement traîner par trois ou quatre roquets, véritables toutous, pour nous servir d'un mot emprunté au dictionnaire des bébés.* (Th. Gaut.)

TOUT-OU-RIEN s. m. Techn. Partie d'une répétition de montre ou de pendule qui règle la marche de l'appareil de répétition, et qui est ainsi nommée parce qu'elle peut sonner l'heure complète si l'on pousse convenablement le bouton, ou rien dans le cas contraire. || Pl. TOUT-OU-RIEN.

TOUTOURKAÏ ou **TOUTRAKAN**, ville de la Turquie d'Europe. V. *TOTORKAN*.

TOUTOUSH (Tadj-ed-Daulah), fondateur d'une branche de la dynastie des Seldjoukides en Syrie, mort en 1095 de notre ère. Il était frère du sultan de Perse Melik-Schah, qui l'envoya, en 1076, en Syrie pour y achever la conquête de ce pays; mais il se laissa gagner par les présents du général Atsiz, et lui laissa la gloire de la terminer. Deux ans plus tard, Atsiz ayant été investi dans Damas par les Égyptiens, Toutousch alla à son secours, mais ne le délivra des mains de l'ennemi que pour le faire périr. Poursuivant alors la guerre, il s'empara de Balbek, soutint, en 1083, un siège dans Damas, contraignit l'ennemi à se retirer et prit, en 1086, le château d'Alep. Cependant une nouvelle armée égyptienne ne tarda point à pénétrer en Syrie et à s'emparer des principales villes de ce pays. Toutousch, aidé par les émirs d'Alep et de Roha, parvint à reprendre Balbeck; mais, par sa hauteur et ses injustices, il révolta ses alliés, qui l'abandonnèrent, et il dut quitter lui-même la Syrie. Après la mort de son frère Melik-Schah (1092), il demanda au calife de Bagdad de le proclamer sultan de Syrie, fit prononcer la *khothbah* en son nom, gagna à sa cause plusieurs émirs, mais trouva une vive résistance dans son neveu Burkiarok, allié avec l'émir d'Alep. Il marcha contre eux, prit et mit à mort ce dernier, puis fut vaincu à son tour près de Reï et tué dans la bataille.

TOUT-PUISSANT, TOUTE-PUISSANTE adj. Qui possède la toute-puissance : *Dieu TOUT-PUISSANT.* || Pl. TOUT-PUISSANTS.

— Qui jouit d'une puissance absolue ou très-grande : *Un roi TOUT-PUISSANT. Etre TOUT-PUISSANT sur l'esprit du souverain.*

— s. m. Dieu, considéré comme tout-puissant : *Adorer le TOUT-PUISSANT.*

TOUTTÉE (Antoine-Augustin), érudit et bénédictin français, né à Riom (Auvergne)

en 1677, mort à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, à Paris, en 1718. Il professa la philosophie et la théologie dans diverses maisons de son ordre et prépara une édition estimée des œuvres de saint Cyrille sous le titre de *Sancti Cyrilli opera quæ exstant omnia* (Paris, 1720, in-fol.).

TOUT-VENANT s. m. Comm. Houille prise sans choix, avec la poudre et les gros fragments.

TOUT-venu s. m. Bot. Nom vulgaire du senegon commun.

TOUVET (Le), bourg et commune de France (Isère), ch.-l. de canton, arrond. et à 27 kilom. de Grenoble; pop. aggl., 983 hab. — pop. tot., 1,595 hab. Patrie de François de Beaumont, baron des Adrets, qui mourut au château de la Frette. « De ce manoir, situé sur la hauteur, un peu avant le bourg, du côté de Grenoble, dit M. Michal-Ladichère, il ne reste plus qu'un bâtiment, badigeonné en blanc, servant de cellier. Plus haut et sur le sommet d'une colline pointue qui est séparée par une étroite vallée du massif même de la montagne, sont les ruines d'un château plus ancien, celui qui a donné le nom à la famille du baron. Le château de Beaumont ne consiste plus qu'en quelques pans de murs noircis par les orages et envahis par des bois d'une végétation luxuriante. »

TOUVRE, rivière de la Charente. Elle prend sa source dans l'arrondissement d'Angoulême, entre les villages de Dignac et de Beaulieu, dans un bassin resserré entre des rives escarpées et incultes et divisé en deux parties, dont l'une présente une eau dormante et l'autre une eau jaillissante. Ces bassins s'appellent l'un le *Dormant*, l'autre le *Bouillant*. « Le Dormant, gouffre sinistre, aux eaux assombries par une profondeur de 24 mètres et par l'ombre du demi-cercle de collines escarpées qui l'environnent, donne silencieusement naissance à une large rivière, dit M. Ad. Joanne. De beaux arbres trempent leurs racines dans ses ondes glaces; mais l'espèce d'entonnoir formé par les coteaux voisins est d'une stérilité désolante. Au sommet de ces coteaux, presque perpendiculairement au-dessus des eaux verdâtres, se dressent les ruines majestueuses d'un château fort, appelé dans le pays *château de Ravillac*, bien qu'il n'ait jamais appartenu au régicide, né d'ailleurs sur le territoire du village de Touvre. »

« A 100 mètres à peu près du Dormant, près du moulin du Pontil, le Bouillant, profond de 12 mètres, vomit avec bruit une autre rivière qui en reçoit immédiatement une troisième plus petite, la Lèche, née à quelques centaines de mètres de là dans un vaste bassin entouré d'arbres, où vient se jeter le ruisseau de l'Echelle. Après 100 mètres de cours distinct, le Bouillant et le Dormant se rejoignent; à leur jonction, un grand nombre de sources extrêmement abondantes jaillissent dans le lit même de la rivière et viennent bouillonner à la surface. La Touvre a dès lors 80 mètres de largeur dans toutes les saisons, et, bien qu'elle ait un peu moins d'eau en été, elle semble pourtant alors plus considérable, parce que les joncs dont elle est encombrée plus bas forment en grandissant comme une espèce d'écluse qui élève son niveau. Ces sources admirables sont, à n'en pas douter, le canal de dégorgeement de lacs souterrains formés par les pertes du Bandiat et de la Tardoire, éloignées de 12 et de 15 kilom. »

La Touvre, qui, dès son origine, a une largeur considérable, coule à l'O. pendant 10 kilom., arrose Touvre, Magnac et Ruelle, où se trouve une fonderie nationale de canons, et se perd dans la Charente, au-dessus d'Angoulême, après un cours d'environ 30 kilom.

TOUX s. f. (tou — latin *tussis*. Poët rattache ce mot au rad. *tud*, qui est dans *tundere*, frapper. Pictet le fait venir d'une racine *tus*, *raisonner*, *retentir*, d'où aussi, selon lui, l'ancien haut allemand *doson*, haut allemand moderne *losen*. Cette dernière explication paraît d'autant plus rapprochée de la vérité que le sanscrit *kusa*, toux, et l'ancien haut allemand *husoto*, vieux scandinave *husit*, haut allemand moderne *husen*, viennent d'une racine qui signifie aussi retentir, raisonner, savoir la racine *kas*, rendre un son désagréable). Expiration brusque, bruyante, convulsive de l'air contenu dans les poumons : *Une toux violente. Un accès de toux.*

— *Quinte de toux*, Accès de toux long et fatigant.

— *Toux humide* ou *grasse*, Toux accompagnée d'expectoration de crachats.

— *Toux sèche*, Toux non accompagnée d'expectoration de crachats.

— Encycl. Physiol. et pathol. La *toux* consiste dans une expiration volontaire ou non qui expulse, avec ou sans bruit, l'air et les liquides contenus dans les voies aériennes. Elle survient généralement à l'occasion d'un sentiment d'irritation ou de gêne sur un point de l'appareil respiratoire. Quelquefois, c'est à peine si le malade perçoit cette sensation interne; souvent aussi elle consiste en un chatouillement ou en une douleur véritable qu'il rapporte à un point limité du conduit aérien. Sous l'influence de cette stimulation, les puissances musculaires respiratoires entrent en jeu. L'homme qui va tousser fait

une inspiration profonde plus ou moins longue et sibilante; c'est comme une sorte d'élan qu'il prend pour balayer, par le courant rapide de l'expiration, les mucosités des bronches. C'est alors que les lèvres de la glotte, mises en vibration par l'air chassé fortement de la poitrine, produisent le bruit habituel de la toux.

Le mécanisme de ce phénomène est, en effet, très-simple; il se produit une occlusion passagère ou un rétrécissement considérable de la glotte; l'air que tend à chasser le mouvement expirateur est momentanément arrêté, et, lors de la dilatation de la glotte, il s'échappe avec force, détermine le bruit et entraîne les mucosités qui sont amassées dans les diverses parties des voies qu'il parcourt. Le son produit n'est, au reste, qu'un phénomène accessoire. Rien n'est si commun que de rencontrer la toux aphone chez les phthisiques ou les individus atteints d'affection chronique du larynx. Quoique silencieuse, cette toux n'en est pas moins efficace et peut très-bien être suivie d'une expectoration facile et copieuse. Ce n'est pas toujours une irritation, un picotement ou un chatouillement dans les bronches et le larynx qui précède le phénomène de la toux et le détermine; c'est quelquefois un sentiment de plénitude dans la poitrine, accompagné de suffocation, comme dans l'hémoptysie.

Les différences que présente la toux, selon qu'on l'étudie sous divers points de vue, sont assez nombreuses et méritent d'être signalées. Si elle existe seule, sans maladie appréciable soit de l'appareil respiratoire, soit des autres organes, elle est dite *idiopathique*. Cette affection, en quelque sorte toute fonctionnelle, est assez rare; on l'observe particulièrement chez les enfants, chez les femmes, chez les sujets nerveux. Quand la toux est provoquée, comme il arrive le plus ordinairement, par une maladie soit aiguë, soit chronique du poulmon ou des bronches, elle est dite *symptomatique*. Enfin, on appelle *sympathique* celle qui est sollicitée par les affections ordinairement chroniques de certains viscères plus ou moins éloignés; elle prend alors un nom emprunté de celui de l'organe qui la détermine. Ainsi, les gastralgies et quelques autres lésions de l'estomac produisent la toux gastrique ou stomacale. Certains désordres du côté de l'utérus, la grossesse, par exemple, donnent lieu à une toux particulière. Chomel donne le nom d'*hépatique* à une toux qui accompagne diverses maladies du foie. La présence ou l'absence de matières fluides à expectorer donnent à la toux des caractères fort différents d'humidité ou de sécheresse, que les auteurs ont signalés de toute antiquité. Ici, les nuances sont très-variables, et ces caractères peuvent se succéder, alterner dans le cours d'une même maladie. Les secousses de toux peuvent être rares et éloignées, ou bien très-rapprochées les unes des autres, se prolonger ainsi pendant un temps qui varie de quelques minutes à une heure et plus, en constituant ce que l'on désigne sous le nom particulier de *quintes*. Une toux violente, opiniâtre est appelée *toux fébrile*; cette toux se rencontre surtout dans le cours de la rougeole. Le bruit que détermine l'air en s'échappant ainsi à travers le larynx, seul ou chargé de matières fluides, est très-variable: tantôt il est éclatant, sonore, métallique; tantôt aigu, strident; tantôt enfin sourd, rauque ou voilé. On donne le nom de *toux amphorique* ou caverneuse à celle qui rappelle par son timbre le bruit qu'on produit en soufflant fortement dans un vase résonnant. On la rencontre dans le cas d'excavation plus ou moins large des poulmons ou d'épanchement d'air dans la plèvre, et quelquefois dans la pleurésie.

Terminons cet article en signalant un moyen pratique conseillé par M. Brown Sequard pour arrêter la toux. Ce médecin affirme qu'il résulte de beaucoup de faits que les phénomènes morbides de la respiration peuvent toujours être arrêtés par une compression. La toux, par exemple, dit-il, peut être arrêtée par la compression des nerfs de la lèvre près du nez. Une pression exercée sur ce point arrête une toux qui commence. On sait généralement que l'éternement peut être arrêté de cette manière; mais ce qui est nouveau pour beaucoup de monde, c'est qu'on puisse arrêter de même la toux. M. Brown Sequard, dont l'autorité scientifique est universellement reconnue, l'affirme. Il a ajouté qu'une pression près et en face de l'oreille arrête de même la toux. On arrête aussi par le même moyen le hoquet, mais moins sûrement que l'éternement et la toux. On suspend encore la toux en pressant très-fortement l'intérieur de la bouche, au sommet du palais. Pour montrer que la volonté exerce aussi une très-grande influence, M. Brown Sequard a rappelé ce mot d'une garde-malade française: « Le premier malade qui toussera sera mis à la diète. » Il était rare qu'un malade toussât après cet avertissement.

— Art vétér. Chez les animaux domestiques à l'état normal, la toux offre dans son timbre des différences remarquables importantes à connaître. Pour les constater, comme aussi pour reconnaître les diverses espèces de toux anormales, il faut faire tousser artificiellement les animaux. Voici les procédés qui peuvent être employés. Dans le cheval, on exerce une pression avec le pouce, l'index et

le médus entre le premier cerceau de la trachée et le larynx. Le contact qui s'opère alors entre les deux parois muqueuses et sensibles de la partie postérieure du larynx détermine aussitôt la toux, qui peut se répéter deux et trois fois, selon l'intensité et la durée de l'excitation qui a été provoquée. Dans le cas où la toux n'est pas produite par cette manipulation, il faut serrer brusquement et avec assez de force les premiers cerceaux de la trachée. Dans certaines circonstances, il est même nécessaire, afin de provoquer la toux, de rapprocher fortement les parois de la trachée d'une main, tandis que l'on enfonce fortement l'index de l'autre main entre le larynx et le premier anneau trachéalien.

Les mêmes manipulations peuvent être mises en pratique pour l'âne, le mulet, les bêtes à laine et le chien. Dans les bêtes ovines jeunes, on peut provoquer artificiellement la toux par la pression forte des premiers cerceaux de la trachée; mais sur les animaux adultes, et notamment chez le bœuf, cette manipulation ne donne pas des résultats satisfaisants. Le professeur Lafosse, de Toulouse, conseille d'opérer une pression saccadée sur les cerceaux formant la région moyenne et cervicale du tuyau respiratoire, au lieu de comprimer la partie antérieure du larynx. Cependant ce procédé ne provoque pas toujours la toux.

Les différences du timbre de la toux dans les divers animaux sont très-remarquables. Le cheval adulte et vigoureux fait entendre une toux brusque, forte et sonore, répétée deux à trois fois et accompagnée généralement de la sortie par les naseaux d'une petite quantité de liquide clair. Cette toux est moins forte et sonore dans le jeune cheval. Elle est généralement plus courte et plus sèche dans le cheval âgé. La toux du bœuf, et particulièrement de la vache, est sèche, faible, traînée et généralement peu accentuée; elle est toujours accompagnée d'une violente et brusque secousse de l'abdomen, avec allongement de la tête. Celle des bêtes à laine est petite, courte, sèche et très-peu sonore. Le porc a une toux courte et rauque, qu'il fait rarement entendre. La toux du chien est sèche, petite et peu sonore.

Les animaux domestiques toussent rarement lorsqu'ils se portent bien, et la toux n'entraîne jamais d'expiration. Lorsqu'elle se fait entendre, elle est généralement provoquée par des causes accidentelles, telles que l'impression sympathique du froid, les poussières irritantes des fourrages moisis et poudreux, une compression trop forte exercée sur le larynx par la sous-gorge du licol, de la bride, et quelquefois aussi sur la trachée par le collier.

A l'état pathologique, la toux fournit de très-précieux renseignements au diagnostic des diverses affections qui ont leur siège dans les organes respiratoires. Mais ces toux, quelles que soient leur espèce et les maladies qui les occasionnent, se font entendre et se répètent généralement dans diverses conditions qui favorisent leur production. Ces conditions sont: 1^o le séjour des animaux dans des habitations chaudes, encombrées par du fumier et où se dégagent des vapeurs ammoniacales qui, respirées avec l'air, titillent et agacent la muqueuse laryngienne; 2^o l'impression de l'air frais et surtout froid au dedans et à l'extérieur des écuries, étables ou bergeries; 3^o l'ingestion de l'eau froide dans l'estomac; 4^o l'action de se lever après un certain temps de décubitus; 5^o la percussion de la poitrine; 6^o la pression, quelquefois même très-légère, du larynx.

Relativement au timbre, on distingue la toux en :

Toux forte, encore appelée *grande, sonore, creuse*; cette toux est rare dans les maladies. Elle existe cependant dans la laryngite légère, où elle est accompagnée alors d'une sensibilité anormale du larynx, et se produit par la plus légère pression sur cet organe.

Toux faible, déterminée par une moyenne expiration et se faisant entendre à peu de distance de l'animal; elle se manifeste souvent pendant la dernière période des phlegmasies de la poitrine. On l'entend fréquemment pendant le cours des affections chroniques du poulmon et des plevres.

Toux courte, encore nommée *avortée*, caractérisée par une expiration subite et comme interrompue, produisant une vibration rapide et plus ou moins marquée. Elle appartient au début de la pleurite, de la pleuro-pneumonie et de la péritonite de tous les animaux; elle est un des signes caractéristiques de l'invasion de la péripneumonie contagieuse du gros bétail.

Toux sèche; c'est la toux qui, pendant sa manifestation, est accompagnée d'un timbre sec et parfois rude. La toux sèche et répétée appartient à la laryngite et à la bronchite aiguë au début, à la période d'invasion du typhus contagieux, au début de la maladie dite *des chiens*. Elle est sèche, petite, courte et sans rappel dans l'emphysème pulmonaire de tous les animaux, et est surtout remarquable dans celui du cheval. Elle est sèche, rauque et traînée dans la seconde et surtout dans la troisième période de cette maladie.

Toux humide, qui s'accompagne d'un timbre peu sonore accompagné d'humidité. Elle annonce toujours l'existence de liquides ou

de mucosités dans le larynx et les bronches. Lorsqu'elle succède à la toux sèche, elle signale le retour de la sécrétion suspendue de la muqueuse des voies respiratoires et par conséquent la résolution de la laryngite ou de la bronchite. On l'appelle *grasse* lorsque l'air expiré détache et entraîne par son passage des mucosités plus ou moins épaisses qui, dans les animaux de l'espèce bovine et ovine, ainsi que chez le chien et le porc, sont rejetées par la gueule, un peu par la bouche et surtout par les cavités nasales chez le cheval. Dans ce dernier cas, on lui donne aussi le nom de *toux grasse* avec expectoration. Cette variété de toux caractérise la laryngite, la bronchite et la pneumonie parvenues à leur période de résolution. La toux humide s'accompagne, dans quelques cas, d'un sifflement et d'un gargouillement particulier, dont le larynx est le siège dans la laryngite aiguë croupale.

Quant à la fréquence, on distingue :

La *toux fréquente*, qui se répète souvent quel que soit le timbre qu'elle affecte. Elle se fait remarquer dans le début de la laryngite et de la bronchite aiguës de tous les animaux, dans le début et durant le cours de la rougeole du porc, de la maladie dite des chiens, de la phthisie tuberculeuse et de la bronchite chronique.

La *toux quinteuse*, qui, lorsqu'elle commence à s'exécuter, se continue et se répète six, huit, dix et quelquefois vingt fois de suite, à des intervalles différents. Cette toux existe fréquemment dans la bronchite chronique du cheval.

La *toux rare*, qui ne se fait entendre que de temps en temps et paraît s'effectuer avec hésitation, difficulté et douleur. De là, les noms de *toux hésitée, avortée, difficile, douloureuse* dont on l'a aussi qualifiée. La toux est rare dans la pleurite aiguë au début, alors que le frottement des plevres détermine de vives douleurs pour sa manifestation.

Enfin, on reconnaît, relativement au siège et aux causes de la toux :

La *toux idiopathique*, qui se produit sous l'influence d'une cause qui agit dans l'étendue des organes respiratoires, selon le siège du mal qui l'a fait naître; on a nommé cette toux *laryngienne, bronchique, pneumonique* ou *pleurétique*.

La *toux symptomatique*, qui n'est point la conséquence d'une maladie ayant son siège dans la muqueuse des voies respiratoires, mais dont la production se rattache à un effet sympathique produit par une maladie éloignée. Les toux symptomatiques sont généralement petites, courtes et sèches. Elles accompagnent parfois l'hépatite, la gastrite et l'entérite aiguës, et quelques affections vermineuses du tube digestif.

TOUYOUS s. m. (tou-iou). Ornith. V. THOUYOU. **TOUYOUYOU** s. m. (tou-iou-iou). Ornith. Syn. de JABIRU.

TOUZARD s. m. (tou-zar). Techn. Sorte de peau préparée par les mégissiers. || Vieux mot.

TOUZER, ville de la Tunisie. V. TOZER.

TOUZ-KOUL ou **ISSI-COUL**, appelé par les les Chinois *Je-Hai*, lac de l'empire chinois (Dzoungarie); 180 kilom. sur 50; par 40° 30' de latit. N., et 72° de longit. E., à 200 kilom. N. de Kacheyhar. Il reçoit plusieurs rivières. Le Tchouï en sort à l'O.

TOUZ-KOURMATY, bourg de la Turquie d'Asie, dans le Turkestan, à 70 kilom. S.-S.-E. de Kerkouk, au pied d'une chaîne de montagnes. Beaux jardins ombragés de dattiers; mosquée. Sources salées aux environs.

TOUZLA, cap de la Turquie d'Asie (Anatolie), sur la côte orientale de la mer de Marmara, à 35 kil. S.-E. de Constantinople, près d'un bourg de même nom.

TOUZLA, rivière de la Turquie d'Asie (Arménie). Elle prend sa source dans l'Ak-Dagh, coule au S.-E. et se jette dans le Mourad-Tchai, par la droite, après un cours d'une centaine de kilom.

TOUZLA ou **SALATO**, lac salé de la Turquie d'Asie (Koniéh), 80 kilom. sur 10 seulement de largeur. En été, il offre l'aspect d'une vaste plaine couverte de sel. Il reçoit plusieurs ruisseaux, mais ce n'est que dans la saison des pluies qu'il communique avec le Kizil-Irmak.

TOUZLA-INFÉRIEUR, ville de la Turquie d'Europe (Bosnie), à 100 kilom. E.-N.-E. de Trawnîk, sur l'Idalla. Elle a une enceinte en bois, une abondante source salée et une grotte remarquable. Ses environs sont très-fertiles.

TOUZLA-TCHAI, rivière de la Turquie d'Asie (Anatolie). Elle descend du versant occidental du mont Caz-Dagh, coule d'abord au S.-O., puis au N.-O., et se jette dans l'Archipel par deux branches, après un cours d'environ 85 kilom. Sur ses bords s'élevaient *Pedasus* et *Smythium*.

TOVA, île de l'Amérique du Sud, sur la côte E. de la Patagonie, à 44 kilom. de l'embouchure du rio de los Camarones, par 45° 12' de latit. S., et 68° 30' de longit. O.

TOVARIE s. f. (to-va-ri — de *Tovaro*, savant espagnol). Bot. Genre de plantes, de la famille des caparidées, dont l'espèce type croît au Pérou.

TOVARRA (*Tibala*), bourg d'Espagne (Murcie), à 45 kilom. S.-S.-E. de Chinobilla, entre deux montagnes; 6,000 hab. Fabrication de toiles et de grosses étoffes de laine.

TOVOMITE s. m. (to-vo-mi-te). Bot. Genre d'arbres et d'arbustes, de la famille des clusiées ou guttifères, comprenant une quinzaine d'espèces, qui croissent dans l'Amérique tropicale et à Madagascar. Il Syn. de *MALVA*, autre genre de clusiées.

TOWARD-POINT, cap d'Ecosse, à l'embouchure de la Clyde, sur la côte méridionale du comté d'Argyle, par 55° 52' de latit. N., et 7° 57' de longit. O.

TOWERS (Joseph), écrivain anglais, né à Londres en 1737, mort en 1799. Issu d'une famille très-pauvre, il fut mis en apprentissage dans une imprimerie, parvint à s'instruire, puis devint successivement imprimeur à Sherborne et à Londres. A partir de son établissement dans cette ville, Towers se livra avec une ardeur toute nouvelle à son goût pour les lettres, compila les sept premiers volumes de la *Biographie britannique* (1786, in-8°) et écrivit un grand nombre de brochures sur les événements politiques, et contre la politique du ministère tory. Parmi ces brochures, qu'il réunit et réédita pour la plupart en 1796 (3 vol. in-8°), nous citerons: *Justification des opinions politiques de Locke; Observations sur l'histoire d'Angleterre; Observations sur les droits et les devoirs des jurés; Essai sur la vie, le caractère et les écrits de Samuel Johnson*. On a publié sous son nom des *Mémoires sur la vie de Frédéric II*, roi de Prusse (1788, 2 vol. in-8°).

TOWIANSKI (Nöbl), illuminé polonais, né dans la Lithuanie au commencement de ce siècle. Il fut élevé à l'université de Wilna. Cet étrange personnage était aveugle de naissance, mais doué de facultés extraordinaires; c'est à ces deux causes peut-être que l'on doit attribuer ses sentiments exaltés en matière de religion et l'ascendant qu'il parvint à exercer sur tous ceux qui l'entouraient. Une circonstance, prodigieuse selon lui, lui rendit l'usage de ses yeux, et il se maria. Peu de temps après ce double événement, il commença à parler de visions surnaturelles, d'entretiens secrets avec des esprits, avec les saints et la vierge Marie. Il en vint bientôt à vouloir faire passer sa femme pour sainte Philomèle et lui-même pour saint Pierre. Cette imitation de la métépsychose fut peu goûtée du gouvernement russe, qui fit enfermer Towianski dans une maison de fous. Cependant, comme sa manie n'était, à tout prendre, que fort innocente, on le remit en liberté; il alla se retirer dans sa famille. Un peu après la révolution de 1830, à laquelle il ne prit aucune part, M. Towianski alla s'établir à Posen, où il se donna comme prophète et eut des entretiens particuliers sur sa prétendue mission avec l'archevêque Dunin. Il parcourut ensuite la Pologne, une partie de l'Allemagne et de la Belgique, où il tenta vainement de se faire des sectaires. Il se rendit ensuite à Paris, où il eut l'habileté de se donner pour prosélyte Mickiewicz lui-même, en lui disant qu'il avait été chargé directement par Dieu d'une mission quasi providentielle auprès des patriotes polonais. Mickiewicz tenta même de populariser, du haut de sa chaire du Collège de France, les doctrines mystiques de M. Towianski sous le nom de *messianisme*, et il fit paraître l'*Eglise officielle et le messianisme*, ouvrage dans lequel il préconisait les susdites doctrines. On se rappelle encore les excentricités de M. Towianski, qui, un jour, monta en chaire à Notre-Dame et annonça aux fidèles ébahis qu'il était le Messie. Cette dernière originalité le fit expulser de France et ses idées, comme sa personne, furent bientôt oubliées au milieu de préoccupations plus graves. M. Towianski voyagea ensuite en Belgique et en Suisse, et vint habiter Rome, où il tenta d'obtenir du pape une sorte de sanction de ses doctrines religieuses. Mais ce dernier se contenta de le faire expulser du territoire pontifical. Dégoûté du métier de Messie, notre illuminé se retira en Suisse, et depuis on n'a plus entendu parler de ce prophète.

TOWNLEY (James), auteur dramatique anglais, né à Londres en 1714, mort dans la même ville en 1778. Il entra dans les ordres, s'adonna avec succès à la prédication et, après avoir rempli les fonctions de pasteur dans divers lieux, il devint successivement professeur de grammaire à l'hôpital du Christ et principal de l'Ecole des marchands tailleurs (1759). Il était l'ami du peintre Hogarth, qu'il aida beaucoup, dit-on, dans la composition de l'*Analysis of beauty*, et du célèbre acteur Garrick, qu'il parut avoir aidé dans ses travaux littéraires. Townley composa lui-même quelques pièces de théâtre, dont l'une, intitulée *High life below stairs* (le *Beau monde hors du salon*), est une farce qui fut représentée en 1759, et qui est devenue célèbre.

TOWNLEY (Charles), antiquaire anglais, né dans le comté de Lancastre en 1737, mort à Londres en 1805. Il se rendit en Italie, habita longtemps Rome, puis voyagea en Grèce, en Egypte, en Sicile, examina partout les monuments antiques, en s'attachant surtout à la sculpture, et se forma une belle et nombreuse collection d'œuvres d'art, de curiosi-

tés, de manuscrits, qu'il réunit dans sa maison de Westminster. Townley devint garde du musée britannique. Sa passion pour les arts ne l'empêcha pas, dans une année de détresse, de distribuer aux pauvres un quart de son revenu. Après sa mort, les conservateurs du musée britannique obtinrent du Parlement l'autorisation d'acheter les marbres de Townley, parmi lesquels on remarque une tête d'Homère, une apothéose de Marc-Aurèle, une Isis, etc. Au nombre des curiosités réunies par ce savant se trouvait un manuscrit d'Homère, sur lequel a été faite une fort belle édition des œuvres de l'illustre poète. On ne cite de Townley qu'une *Dissertation sur un casque*, insérée dans les *Vestigia monumenta* de la Société des antiquaires.

TOWNSEND, île de la Mélanésie, près de la côte E. de la Nouvelle-Hollande, par 22° 13' de latit. S., et 157° 10' de longit. E.

TOWNSENDE s. f. (taûn-sain-dl — de *Townsend*, savant angl.). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des astérées, comprenant cinq ou six espèces, qui croissent dans l'Amérique du Nord.

TOWNSHEAD, baie de l'Amérique du Nord (Nouvelle-Ecosse), sur la côte S.-O., dans le comté de Shelburne. Elle a environ 45 kilom. de longueur sur 11 de largeur.

TOWNSHEND (Charles, vicomte), homme d'Etat anglais, né en 1676, mort en 1738. Il appartenait à une ancienne famille d'écuyer de Norfolk, et son père, l'un des chefs du parti presbytérien avant la Restauration, avait éminemment contribué à amener cet événement, après lequel il reçut de Charles II le titre de baron. Créé vicomte en 1682, il mourut au moment où son fils atteignait sa dixième année. Ce dernier entra, en 1697, à la Chambre des lords, où il siégea d'abord parmi les tories; mais il ne tarda pas à s'attacher aux whigs, et lorsque Guillaume III, quelque temps avant sa mort, songea à former un ministère whig, le jeune Townshend parut avoir acquis assez d'expérience politique pour pouvoir être nommé lord du sceau privé (1702). Sous la reine Anne, il devint l'un des commissaires chargés, en 1705, de cimenter l'union avec l'Ecosse, fut nommé, deux ans plus tard, capitaine de la garde à pied de la reine et chargé, en 1709, conjointement avec le duc de Marlborough, des négociations qui aboutirent à la paix de Gertruydenberg. Envoyé, la même année, dans les Pays-Bas comme ambassadeur extraordinaire, il conclut le traité de la Barrière. Deux ans plus tard, ce traité fut violemment attaqué dans la Chambre des communes, qui vota que le vicomte Townshend et tous ceux qui avaient négocié et signé ledit traité et tous ceux qui en avaient conseillé la ratification étaient ennemis de la reine et de l'Etat.

Les whigs avaient quitté le pouvoir en 1710, mais ils y revinrent quatre ans plus tard, à l'avènement de George Ier. Nommé alors secrétaire d'Etat et chargé de composer un ministère, Townshend n'y appela que des whigs. Il était, en réalité, premier ministre, quoique ce titre ne fût pas encore employé, et son beau-frère, Horace Walpole, devint, après la mort de lord Halifax (1715), chancelier de l'Echiquier et premier lord de la trésorerie. Les actes les plus importants de l'administration de lord Townshend furent la mise en accusation des membres du précédent cabinet et l'adoption du bill septennal; elle fut troublée par la révolte qui éclata en Ecosse en 1715, et pour la répression de laquelle le chef du cabinet fit preuve d'une énergie qui lui valut des remerciements publics de la part de George Ier. Ce prince alla visiter le Hanovre pendant l'été de 1716, et se fit accompagner par lord Stanhope, que Townshend avait fait entrer au ministère, sur le conseil de Walpole. Townshend demeura en Angleterre; ses ennemis profitèrent de son absence pour le perdre dans l'esprit du roi, surtout en le représentant comme tout disposé à placer sur le trône le prince de Galles, dont les relations avec son père étaient loin d'être amicales à cette époque; en outre, Townshend s'était attiré la haine des maitresses allemandes du roi, aux caprices ruineux desquelles il n'avait jamais voulu satisfaire. Aussi, le 4 avril 1717, le roi congédia-t-il le chef du cabinet, avec lequel Walpole se retira, au grand regret du roi. Les deux beaux-frères firent, des lors, partie de l'opposition à la Chambre des lords, jusqu'en 1720, où la réconciliation de George Ier avec son fils eut pour résultat de les ramener au pouvoir. Mais cette fois ce fut Walpole qui eut, avec ses anciens titres de premier lord de la trésorerie et de chancelier de l'Echiquier, l'influence et les prérogatives d'un premier ministre. Après avoir appartenu neuf ans au cabinet, Townshend s'en retira volontairement, en 1730, à la suite de plusieurs discussions avec son beau-frère, qui devait rester, pendant onze ans encore, à la tête des affaires. Townshend était un ministre capable et honnête, mais il manquait de tact et ne put jamais prétendre aux succès de l'éloquence parlementaire.

TOWNSHEND (Charles), homme d'Etat anglais, petit-fils du précédent, né en 1725, mort en 1767. Il entra en 1747 à la Chambre des communes, et s'y fit connaître comme un orateur de talent, surtout lors de la dis-

cussion du *marriage bill* (1753), qu'il combattit avec autant d'éloquence que d'originalité. Le discours qu'il prononça à cette occasion mérita les éloges de lord Hillsborough, qui avait été chargé d'y répondre, et ceux d'Horace Walpole, qui en parla longuement dans son histoire des *Dix dernières années du règne de George II*. Lors du changement de ministère qui eut lieu à la mort du duc de Newcastle, en 1754, Townshend fut nommé lord de l'Amirauté; deux ans plus tard, il devint trésorier de la Chambre dans le cabinet formé sous la présidence de Pitt; il se retira avec le cabinet, en 1757; mais, quelques mois plus tard, le trésorier de la Chambre reprit ses fonctions, et, en 1761, devint secrétaire de la guerre. Nommé, en 1763, secrétaire du commerce et des colonies, il soutint vivement, deux ans plus tard, la loi sur le timbre, qu'il combattit non moins vivement en 1766. Il était devenu, dans l'intervalle, payeur général de l'armée dans le cabinet Rockingham, à la chute duquel (1766) Pitt, qui venait d'être créé lord Chatham, fut chargé de former un nouveau ministère. Townshend y entra comme chancelier de l'Echiquier et comme *leader* (directeur) de la Chambre des communes. Le premier ministre se trouva empêché par une grave maladie de conduire les affaires et de contrôler les actes de ses collègues, qui se querellèrent entre eux, et qui se plaignirent surtout de l'arrogance et de la présomption de Townshend. En sa qualité de chancelier de l'Echiquier, ce dernier insista pour qu'une taxe fût imposée aux ports américains et déclara que, s'il n'en était pas ainsi, il donnerait sa démission. Sa politique l'emporta et, le 2 juin 1767, il fit voter à la Chambre ce bill malheureux, qui frappait de droits de douane le verre, le papier, le thé et plusieurs autres articles importés en Amérique. Ces mesures, qui donnèrent naissance à la révolte des colonies américaines et amenèrent leur séparation d'avec la mère-patrie, furent adoptées sous le ministère nominal de lord Chatham, qui en était l'adversaire le plus décidé, mais que sa maladie retenait à l'écart des affaires et qui n'avait même pas été consulté à ce sujet. On sentit aussitôt l'urgence de constituer une nouvelle administration, et il fut décidé que Townshend serait chargé de la formation d'un nouveau ministère; mais il fut enlevé presque subitement par une fièvre putride. C'était un orateur d'un rare talent, connaissant à fond la tactique parlementaire; mais il avait, à différentes reprises, donné des preuves de versatilité, et les graves événements qui furent le résultat de la mesure qu'il fit adopter peu de temps avant sa mort ont prouvé qu'il manquait de cette justesse de coup d'œil qui est la principale qualité des grands hommes d'Etat.

TOWNSHEND (John-Villiers Stewart, marquis), pair d'Angleterre, né à Brighton en 1831. Il appartient à une très-illustre et très-ancienne famille d'Angleterre, dont la noblesse remonte au XIII^e siècle. Il fut élevé à Eton College, et en 1850 il fut attaché au ministère des affaires étrangères, où il resta quatre années. Deux ans après, il entra à la Chambre des communes, comme représentant du bourg de Tamworth, et fut peu après nommé lord lieutenant du Hertshire. A la mort de son père en 1863, lord Townshend succéda aux titres et à la fortune de son père. Il n'a point d'enfants, et son héritier est lord George Osborne, son oncle.

TOWNSON (Thomas), théologien anglais, né en 1715, mort en 1792. Il étudia la théologie à l'université d'Oxford, embrassa ensuite l'état ecclésiastique et, après avoir obtenu divers emplois dans l'Eglise, fit en 1758 un héritage qui lui permit de se livrer sans réserve à son goût pour l'étude. En 1780, il fut nommé recteur de Richmond et refusa, trois ans plus tard, une chaire qui lui était offerte à l'université d'Oxford. Le seul de ses ouvrages qui ait paru de son vivant est un *Discours sur les quatre Evangiles* (1778), qui produisit beaucoup de sensation. Le recueil complet de ses œuvres fut publié, plusieurs années après sa mort, par Charton (1810, 2 vol. in-89). On a fait paraître depuis des *Discours pratiques* (1828; 3^e édit., 1834), qui ont été extraits de ses autres manuscrits.

TOWTON, village d'Angleterre, comté et à 17 kilom. S.-O. d'York. Célèbre par la sanglante bataille que s'y livrèrent, en 1461, les maisons d'York et de Lancastre; les partisans de celle d'York y remportèrent une victoire complète.

TOWY, ville d'Angleterre, sur le chemin de fer d'Ynys-Las à Dolgelly. C'est une petite ville de bains, dont l'église est fort admirée des archéologues.

TOWYN, ville d'Angleterre, pays de Galles, près de l'embouchure de la rivière Dysynni. Aux environs se trouve le pittoresque *Craig-Aderyn* (rocher de l'Oiseau).

TOXARE s. m. (to-ksa-re — du gr. *tozon*, arc; *astér*, étoile). Echin. Genre d'échinodermes, de la famille des spatangoides, comprenant une dizaine d'espèces fossiles des terrains crétacés.

TOXASTER s. m. (to-ksa-stér — du gr. *tozon*, arc; *astér*, étoile). Echin. Genre d'échinodermes, de la famille des spatangoides, comprenant une dizaine d'espèces fossiles des terrains crétacés.

TOXÉMIE s. f. (to-ksé-mi — du gr. *tozikon*, poison; *aima*, sang). Pathol. Nature septique du sang.

TOXEUMA s. m. (to-kseu-ma — mot gr. qui signif. *flèche*). Entom. Genre d'insectes hyménoptères, de la tribu des chalcidides, comprenant deux espèces, qui habitent l'Angleterre.

TOXEUTE s. m. (to-kseu-te — du gr. *tozeutés*, archer). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des longicornes, tribu des prioniens, dont l'espèce type habite l'Australie.

TOXICAIRE s. f. (to-ksi-kè-re — du gr. *tozikon*, poison). Bot. Nom scientifique de l'upas antiar.

TOXICATION s. f. (to-ksi-ka-si-on — du gr. *tozikon*, poison). Empoisonnement. || Peu usité.

— Propriété vénéneuse ou venimeuse. || Peu usité.

TOXICITÉ s. f. (to-ksi-si-té — rad. *tozique*). Caractère de ce qui est toxique. || Peu usité.

TOXICODENDRON s. m. (to-ksi-ko-dain-dron — du gr. *tozikon*, poison; *dendron*, arbre). Bot. Section du genre sumac. || Nom scientifique de l'espèce type de cette section : *Le suc lacteux de tous les TOXICODENDRONS empoisonne l'homme*. (V. de Bomare.) || Syn. d'YANONCE et de SCHMIDIE, autres genres de végétaux. || Nom vulgaire du sumac de Virginie.

TOXICOGENE adj. (to-ksi-ko-jé-ne — du gr. *tozikon*, poison; *gennâs*, j'engendre). Pathol. Qui est produit par l'empoisonnement.

TOXICOGENOSE s. f. (to-ksi-ko-jé-no-ze — rad. *toxicogène*). Pathol. Ensemble de phénomènes morbides qui sont le résultat d'un empoisonnement.

TOXICOGRAPHE s. m. (to-ksi-ko-gra-fe — du gr. *tozikon*, poison; *graphô*, j'écris). Auteur d'un traité sur les poisons.

TOXICOGRAPHIE s. f. (to-ksi-ko-gra-fi — du gr. *tozikon*, poison; *graphô*, j'écris). Connaissance et histoire des poisons. || On dit aussi TOXICOLOGIE.

TOXICOGRAPHIQUE adj. (to-ksi-ko-gra-fi-ke — rad. *toxicographie*). Qui a rapport à la toxicographie. || On dit aussi TOXICOLOGIQUE.

TOXICOLOGIE s. f. (to-ksi-ko-lo-ji — du gr. *tozikon*, poison; *logos*, discours). Science des poisons et des empoisonnements. || Traité des empoisonnements.

— Encycl. V. EMPOISONNEMENT.

TOXICOLOGIQUE adj. (to-ksi-ko-lo-ji-ke — rad. *toxicologie*). Qui a rapport à la toxicologie.

TOXICOLOGUE s. m. (to-ksi-ko-lo-ghe — du gr. *tozikon*, poison; *logos*, discours). Celui qui s'occupe de toxicologie, qui a écrit sur cette matière.

TOXICOPHAGE adj. (to-ksi-ko-fa-je — du gr. *tozikon*, poison; *phagô*, je mange). Qui mêle des poisons à sa nourriture : *Peuple TOXICOPHAGE*.

— Substantif. Personne qui mêle des poisons à sa nourriture : *Un TOXICOPHAGE*.

— Encycl. Dans quelques contrées de la basse Autriche et de la Styrie, surtout dans les montagnes qui les séparent de la Hongrie, certaines parties de la population ont reçu le nom de *toxicophages*, à cause de l'habitude qu'elles ont, de temps immémorial, de manger de l'arsenic. Les paysans l'achètent, sous le nom de hédri, aux herboristes ambulants ou à des colporteurs qui ont coutume d'approvisionner les vétérinaires, les charlatans et les ouvriers des verreries hongroises. Les *toxicophages* ou mangeurs d'arsenic ont, dans cette dangereuse pratique, un double but, se donner un air de santé, une grande fraîcheur de teint et se procurer un certain degré d'embourgeoisement. Ce sont généralement de jeunes paysans et paysannes qui, par coquetterie et désir de plaisir, ont recours à cet expédient. En effet, les jeunes *toxicophages* se distinguent entre tous par une grande fraîcheur de la peau et l'apparence d'une santé des plus florissantes. Malheureusement, beaucoup ne savent pas se borner et augmentent imprudemment la dose utile pour obtenir le résultat voulu. Aussi le nombre des décès par suite d'abus de ce poison est-il considérable, surtout parmi les jeunes gens. Comme la loi défend la possession illégale de l'arsenic, les *toxicophages* nient avoir fait usage de ce procédé de Jouvence, et ce n'est ordinairement qu'au lit de mort que les malheureux avouent. L'avantage sérieux que les montagnards retirent de l'emploi de l'arsenic, c'est de leur faciliter la respiration pendant la marche ascendante; ils prennent un petit morceau d'arsenic qu'ils laissent fondre lentement dans la bouche. L'effet en est surprenant; ils escaladent alors aisément des hauteurs qu'ils ne sauraient gravir qu'avec la plus grande peine sans le secours de l'arsenic.

TOXICOPHLEE s. m. (to-ksi-ko-flé — du gr. *tozikon*, poison; *phlotos*, écorce). Bot.

Genre d'arbres, de la famille des apocynées, dont l'espèce type croît au Cap de Bonne-Espérance.

TOXICOPHORE adj. (to-ksi-ko-fô-re — du gr. *tozikon*, poison; *phoros*, qui porte). Hist. nat. Qui produit du poison. || On dit aussi TOXIFERE.

TOXIFERE adj. (to-ksi-fê-re — du gr. *tozikon*, poison, et du lat. *fero*, je porte). V. TOXICOPHORE.

TOXIQUE s. m. (to-ksi-ke — lat. *toxicum*, gr. *tozikon*, de *tozon*, arc, à cause des poisons employés pour empoisonner les flèches). Poison ou virus : *Les TOXIGES minéraux. Les TOXIGES animaux et végétaux. Cette perméabilité de la peau, faible de sa nature, rend presque insensibles les effets de tout TOXIGES qui n'agit pas en désorganisant*. (Raspail.)

— Entom. Genre d'insectes coléoptères hétéromères, de la famille des mélasomes, tribu des ténébrionites, comprenant huit espèces, toutes exotiques.

— adj. Qui empoisonne, qui est vénéneux ou venimeux : *Substance TOXIQUE*.

TOXOCAMPE s. f. (to-kso-kan-pe — du gr. *tozon*, arc; *kampê*, chenille). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, de la tribu des ophiures, comprenant une dizaine d'espèces, qui habitent l'Europe centrale.

TOXOCARPE s. m. (to-kso-kar-pe — du gr. *tozon*, arc; *karpas*, fruit). Bot. Genre d'arbrisseaux grimpants, de la famille des asclépiadées, tribu des sécamonées, comprenant une quinzaine d'espèces, qui croissent dans l'Inde.

TOXOCERAS s. m. (to-kso-sé-rass). Moll. Syn. de TOXOCERE.

TOXOCERE s. m. (to-kso-sère — du gr. *tozon*, arc; *keras*, corne). Moll. Genre de mollusques céphalopodes, de la famille des ammonites, comprenant des espèces fossiles des terrains crétacés.

TOXODON s. m. (to-kso-don — du gr. *tozon*, arc; *odous*, dent). Mamm. Genre de grands mammifères fossiles, trouvé dans l'Amérique du Sud : *Il est à présumer que le TOXODON était ongulé*. (Laurillard.)

— Encycl. Le *toxodon* a d'abord été connu seulement par une tête caractérisée par un crâne déprimé, surtout sur ses régions occipitales, une cavité encéphalique petite, des arcades zygomatiques grandes et fortes, une cavité glénoïde transversale. La dentition de sa mâchoire supérieure est composée de molaires et d'incisives. Les premières, au nombre de sept de chaque côté, sont implantées dans la mâchoire, la convexité tournée en dehors, longues, arquées, sans racines; l'émail forme un tube prismatique irrégulier, avec des sillons et des moulures. Les incisives, au nombre de quatre, sont analogues à celles des rongeurs, les intermédiaires petites et les extrêmes plus grandes. La mâchoire inférieure paraît composée de sept molaires et de six incisives rangées en demi-cercle. L'animal était bas sur jambes; l'humérion a une apophyse récurrente, le fémur rappelle celui des hippopotames et l'astragale a une forme toute spéciale. Il a un cerveau petit et un nez largement ouvert en dessus; ses formes sont lourdes. Le *toxodon*, par les caractères de son squelette, offre des transitions avec presque tous les ordres inférieurs de la classe des mammifères rongeurs, cétacés, édentés, pachydermes. L'espèce la première connue est le *toxodon platensis* des bords du rio Negro; sa tête était longue de 2 pieds 4 pouces; on a trouvé une mâchoire inférieure à Bahia-Bianca.

TOXONÈVRE s. f. (to-kso-né-vre — du gr. *tozon*, arc; *neuron*, nervure). Entom. Genre d'insectes diptères, de la famille des athérécères, tribu des muscides, dont l'espèce type vit aux environs de Bordeaux.

TOXOPHÈNIX s. m. (to-kso-fé-niks — du gr. *tozon*, arc; *phoenix*, dattier). Bot. Syn. d'ASTROCARPUM, genre de palmiers.

TOXOPHORE s. m. (to-kso-fô-re — du gr. *tozon*, arc; *phoros*, qui porte). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des charaïques, tribu des erichinides, comprenant quatre espèces, qui habitent l'Amérique du Sud.

— s. f. Genre d'insectes diptères, de la famille des tanystomes, tribu des bombyliens, dont l'espèce type habite Java.

TOXOPHYLLE adj. (to-kso-fi-le — du gr. *tozon*, arc; *phullon*, feuille). Bot. Qui a des feuilles sagittées.

TOXOPNEUSTE s. m. (to-kso-pneu-ste — du gr. *tozon*, arc; *pneustés*, qui respire). Echin. Genre d'échinodermes, du groupe des oursins.

TOXOSTOME s. m. (to-kso-sto-me — du gr. *tozon*, arc; *stoma*, bouche). Ornith. Syn. de POMATORHIN.

TOXOTE s. m. (to-kso-te — gr. *tozotés*, proprement archer; de *tozon*, arc). Antiq. gr. Soldat appartenant à une milice particulière, qui veillait à l'ordre et à la sécurité dans les rues d'Athènes.

— Ichthyol. Nom scientifique des archers. — Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la tribu des lepturètes, compre-

nant une vingtaine d'espèces, qui habitent l'Europe, l'Afrique et l'Amérique du Nord.

— **Encycl.** Antiq. gr. Les *toxotes* étaient des esclaves qui appartenaient à l'Etat. On ne sait pas au juste quelle était, relativement à leurs droits, la situation de ces esclaves, qui ne dépendaient d'aucun particulier et qui n'avaient d'ordre à recevoir que du gouvernement. Il paraît toutefois probable que leur situation n'était pas aussi misérable que celle des autres et que la loi leur reconnaissait certaines franchises auxquelles ne pouvait prétendre le commun des esclaves. On les divisait en deux catégories. Les uns occupaient certains emplois subalternes dans les assemblées publiques et les tribunaux; ils remplissaient aussi les fonctions de héraut et autres semblables; on les appelait *demoi*. Les autres composaient la garde de la ville. Ils étaient chargés de maintenir l'ordre et d'interdire l'approche des assemblées à toute personne que les prytanes leur ordonnaient d'en éloigner. On les appelait *toxotes*, c'est-à-dire archers; on leur donnait aussi le nom de *Scythes*, parce qu'ils venaient en majeure partie de cette contrée, et celui de *speusintens*, du nom du magistrat qui le premier les établit. Outre des Scythes, les *toxotes* comprenaient d'autres barbares, notamment des Thraces. Leurs officiers portaient le nom de *toxarques*. Les *toxotes* furent primitivement au nombre de trois cents. Ce nombre fut peu à peu augmenté; il finit par monter à douze cents. Dans les commencements, ils vivaient sous des tentes, sur la place du marché; par la suite, ils furent établis près de l'Aéropage.

On donnait aussi le nom de *toxotes*, dans les armées grecques, aux soldats qui tiraient de l'arc. Le soldat qui frappa Philippe d'une flèche sur laquelle il avait écrit : « A l'œil droit de Philippe ! » était un *toxote*.

TOYCOU s. m. (toi-kou). Ornith. Syn. de TOCCO.

TOYÈRE s. f. (toi-ère ou to-ère). Techn. Pointe du fer d'une hache qui s'engage dans le manche.

TOZE (Eobald), historien allemand. V. TOTZE.

TOZER ou **TOUZER**, ville de la Tunisie, composée de neuf villages et constituant le chef-lieu du Djérid, où se trouvent les oasis d'El-Hannan, de Nasta et de Gassa, très-fertiles en dattes. Le territoire environnant doit sa prodigieuse fertilité aux magnifiques sources qui l'arrosent. La population de Tozer, qui se livre à l'industrie des tissus de laine et de soie, s'élève à près de 12,000 âmes.

TOZZETTI (Jean), médecin italien. V. TARGIONI.

TOZZETTIE s. f. (to-zè-ti — de *Tozzetti*, botan. ital.). Bot. Syn. ou section du genre vulpin.

TOZZI (Luc), médecin italien, né à Aversa en 1638, mort à Naples en 1717. Il fut l'un des professeurs les plus renommés de l'université de Naples et protomédecin du royaume. En 1695, il fut appelé à Rome pour succéder à Malpighi dans la place de médecin du pape Innocent XII, qui le nomma en outre son camériste et professeur de médecine au collège de la Sapience. Après la mort de ce pontife, il fut choisi pour être premier médecin du roi d'Espagne Charles II. Tozzi était parti pour se rendre à Madrid, mais il apprit à Milan la mort de ce monarque; en conséquence il se retourna à Naples. On lui doit les ouvrages suivants : *Medicina pars prior* (Lyon, 1681, in-8°); *Medicina pars altera* (Lyon, 1687, in-8°); *In Hippocratis aphorismos commentaria* (Naples, 1693, in-4°); *Opera omnia medica* (Venise, 1711, in-4°).

TOZZIE s. f. (to-dzi — de *Tozzi*, botan. ital.). Bot. Genre de plantes, de la famille des personnées, tribu des rhinanthées, dont l'espèce type croît dans les montagnes de l'Europe centrale.

TOZZO (Giovanni LARI, dit le), peintre italien, né à Sienne. Il vivait dans la première moitié du xvi^e siècle et peignit le plus souvent des tableaux de petite dimension, genre dans lequel il excellait. Cet artiste exécuta dans la cathédrale de Sienne un *Chœur d'anges* avec Rigio, dont la manière se rapproche tellement de la sienne qu'on ne peut distinguer leurs œuvres.

TPÉ, déesse égyptienne, qu'on croit être la personnification du ciel. Elle est représentée avec des mamelles pendantes et une tunique parsemée de lotus.

TRA interj. (tra). Mimologisme dont on se sert pour rendre certains bruits, et particulièrement le trot d'un cheval : *Ils passaient au travers de Nanterre TRA, TRA, TRA ! Ils rencontraient un cheval, gare ! gare !* (Mme de Sév.).

TRABAC s. m. (tra-bak — de l'ital. *trabacolo*, même sens). Mar. Bâtiment marchand de l'Adriatique, à deux mâts, deux voiles à bœuf et vergue en haut et en bas. On dit aussi TRABACOLO.

TRABAN s. m. (tra-ban. — La plupart des étymologistes font venir ce mot de l'allemand *traben*, courir, qui se rattache probablement à la racine sanscrite *taré*, mouvoir, hâter; d'où aussi le grec *trépô*, le latin *trepido* et le gothique *draban*. Le *traban* serait ainsi proprement un piéton, un coureur). Anc. art

milit. Garde d'honneur à pied; soldat d'une compagnie d'élite, à pied ou à cheval, armé d'une hallebarde : *Il y a des TRABANS, dans les compagnies suisses, qui veillent particulièrement à la garde du capitaine*. (Acad.)

— **Encycl.** Il fut un temps où, dans l'infanterie de l'ancienne milice suisse, trois rangs de piques en ordre de bataille étaient suivis d'un rang de hallebardiers ou *trabans*. Sous ce dernier nom, les *trabans* devinrent les gardes de l'enseigne et les gardes du corps du capitaine, parce que leurs armes, longues seulement de 3 brasses ou 6 pieds, leur permettaient d'accompagner le drapeau ou leurs officiers plus commodément que n'aurait pu le faire des soldats ayant de plus longues piques. Le roi de Suède Charles XI avait deux cents *trabans* à cheval comme gardes du corps. Ils firent, sous son successeur, des prodiges de valeur et furent réduits à cent cinquante. La milice suédoise a conservé deux compagnies de *trabans*, qui font partie de la garde du souverain. La garde du pape comprenait aussi des *trabans*; on en vit en France dans les troupes suisses jusqu'au milieu du siècle dernier. Dans les cent-Suisses, quatre *trabans* servaient de garde au capitaine et deux étaient les gardes de l'enseigne.

TRABE s. f. (tra-be — du lat. *trabes*, poutre). Hallebarde de traban.

— Blas. Bâton d'une bannière. Meuble de l'écu qui représente le jus ou barre supérieure de l'ancre : *Blas de Rodemack, en Lorraine : D'argent, à l'ancre de sable, la TRABE d'or*. On dit aussi TRABS s. m.

TRABEA ou **TRABEAS** (Quintus), poète comique romain, qui vivait au i^{er} siècle av. J.-C. Il était contemporain de Térence, mais beaucoup plus jeune que lui. D'après Varron, il était inférieur à ce dernier pour la peinture des caractères, mais il le surpassait dans l'art du pathétique. De ses comédies il ne nous reste que quelques vers, recueillis dans les *Poetarum Latini sceniconum fragmenta* de Bothe.

TRABÉATION s. f. (tra-bé-a-si-on — lat. *trabeatio*; de *trabea*, trabée). Antiq. rom. Action de revêtir la trabée.

— Anc. théol. Action de prendre un corps : *La TRABÉATION de Jésus-Christ*.

— Chronol. An de la *trabéation*, An de l'incarnation de Jésus-Christ.

— Anc. archit. Entablement.

TRABÉCULAIRE adj. (tra-bé-ku-lè-re — rad. *trabecula*). Anat. Qui a rapport aux trabécules, qui est de la nature des trabécules : *Fibres TRABÉCULAIRES*.

TRABÉCULE s. f. (tra-bé-ku-lè-re — dimin. du lat. *trabes*, poutre). Anat. Nom donné à des procès filiformes qu'on trouve dans le sinus longitudinal de la dure-mère. Nom donné aux fibres médullaires qui constituent les commissures du cerveau. Nom donné à de petits prolongements osseux entre-croisés, qui limitent les cavités médullaires du tissu spongieux, dans le voisinage du canal des os longs.

TRABÉE s. f. (tra-bé — lat. *trabea*; de *trabes*, poutre). Antiq. rom. Sorte de robe de cérémonie, ornée de bandes de couleur différente de celle de la robe : *Les triomphateurs portaient une TRABÉE de pourpre brodée d'or*.

— **Encycl.** La *trabée* était le vêtement par lequel les citoyens romains remplaçaient la toge lorsqu'ils montaient à cheval, et dans différentes circonstances que nous indiquons ci-après. D'après Plinius et Virgile, la *trabée* aurait été le vêtement distinctif des rois, et Ovide nous peint Romulus, revêtu de la *trabée*, implorant le secours de Jupiter en faveur des Romains. Selon Florus, ce fut Tarquin l'Ancien qui introduisit à Rome l'usage de ce vêtement; le même historien nous dit qu'à la prise de Rome les Gaulois trouvèrent les vieillards assis sur leurs chaises curules, les uns vêtus de la *trabée*, les autres de la prétexte, selon leurs dignités. D'après Denys d'Halicarnasse, la *trabée* était affectée aux chevaliers. On voit dans Tite-Live le consul vêtu de la *trabée* s'avancer contre l'ennemi, et Florus nous apprend que Virgile érigea un trophée avec les *trabées* et les faisceaux qu'il avait pris sur les Romains. Mille autres exemples prouvent que c'était un vêtement militaire, et néanmoins beaucoup de modernes l'ont cru de la même forme que la toge, qui était l'habit civil. Il est vrai que certains passages paraissent confondre ces deux habillements; tâchons de les distinguer. Selon Servius, les Gabiens, occupés à un sacrifice, furent attaqués par les ennemis; ils ceignirent leurs toges et de l'autel marchèrent au combat. Ayant remporté la victoire, ils conservèrent cet usage à la guerre; de là l'habitude de se ceindre à la gabienne pour combattre. Il ne faut pas croire pour cela que la *trabée* fût simplement une toge ceinte; toute l'histoire romaine est là pour démentir une pareille assertion. Donc, se ceindre à la gabienne ne signifie proprement qu'une manière de lier autour du corps le vêtement qu'on portait, soit la toge, soit la *trabée*. Il est du reste prouvé, par le passage suivant de Tite-Live, qu'on ne portait jamais la toge au camp. Ainsi, il dit que Virginius étant venu au camp accompagné de quatre cents citoyens, la vue de cette quantité

de toges qu'on aperçut par tout le camp fit croire aux soldats leur nombre bien plus grand qu'il n'était effectivement. La *trabée*, quant à sa forme, tenait à la fois de la toge et du paludamentum. Nous apprenons par un passage de Suétone, que Servius a conservé, qu'il y avait trois espèces de *trabées*, différant les unes des autres par la couleur : la première, toute de pourpre, pour les dieux; la seconde, pourpre aussi, mais ayant quelque peu de blanc, à l'usage des rois; la troisième enfin, rouge aussi, mais d'une pourpre inférieure appelée coccum; elle était affectée aux augures. La médaille d'Antonin le Pieux, avec la légende *Romulo Augusto*, nous représente Romulus vêtu de la *trabée* et portant les dépouilles opimes enlevées au roi Acron.

TRABESSOU (pic de), montagne de France, dans les Pyrénées, entre la Garonne et l'Aude. Elle a 2,565 mètres d'altitude.

TRABS s. m. (trabss). Blas. Syn. de **TRABE**.

TRABUC s. m. (tra-buk — de l'espagnol *trabuco*, proprement objet creux). Tromblon. || Vieux mot.

TRABUCAIRE s. m. (tra-bu-kè-re — rad. *trabuc*). Banni espagnol armé d'un tromblon : *Le roi de Naples s'est adressé à d'anciens chefs de TRABUCAIRES espagnols, pour ranimer un peu le dévouement royaliste dans son ancien royaume*. (T. Delord.)

TRABUCO s. m. (tra-bu-ko. — Ce cigare est, sans doute, ainsi appelé parce qu'il est court et ventru comme le tromblon, qui se dit en espagnol *trabuco*). Cigare de La Havane.

TRAC s. m. (trak. — Ce mot est ou bien un substantif verbal à forme masculine de *tracer*, ou bien le substantif verbal de *traquer*). Allure d'une bête de somme : *Le TRAC des chevaux*. || Allure en général; train. || Tracé, piste :

Qui n'est au trac des pêcheurs arrêté? MABOT.

|| Vieux mot.

— Pop. Pour : Avoir le TRAC.

... .. Dieux ! la horde grimpanche Des créanciers ! quel trac ! Fuyons dans la soupente. C. MONSELET.

TRACAGE s. m. (tra-sa-je — rad. *tracer*). Action de tracer.

— Min. Opération qui a pour objet de préparer l'exploitation régulière d'un gîte, et qui consiste à diviser ce gîte en massifs disposés de manière à pouvoir être attaqués facilement.

— **Encycl.** Le *tracage* a lieu aussitôt que le gîte se trouve atteint. Voici comment on procède. « Le premier travail à faire est d'ouvrir au niveau le plus bas une galerie d'allongement, à laquelle on donne une pente de quelques millimètres par mètre pour l'écoulement des eaux. Cette galerie est percée dans le gîte lui-même toutes les fois qu'il présente une solidité suffisante, et, comme elle doit toujours suivre le mur de la masse minérale, elle est assujettie à toutes ses ondulations. La première galerie une fois percée, on procède à la division du gîte en massifs. Dans les filons métallifères plus ou moins inclinés, cette division se fait en établissant à plusieurs niveaux des galeries d'allongement, ordinairement distantes de 25 à 30 mètres, puis en les recoupant par des montages, suivant l'inclinaison, distants d'environ 50 mètres; de telle sorte que le gîte se trouve découpé en parallélépipèdes ou massifs d'environ 25 mètres sur 50, dégagés et préparés pour l'abatage. Dans les couches ou gîtes peu inclinés, la division se fait de la même manière, si ce n'est que les puits inclinés sont remplacés par des galeries. » Quand ces travaux préparatoires sont achevés, le gîte se trouve ouvert à diverses hauteurs ou étages, et ces étages sont reliés entre eux par des puits, des descenderies ou des galeries. C'est alors que l'exploitation régulière peut commencer.

Dans certaines circonstances, le *tracage* n'est pas une simple préparation de voies, c'est la première période de l'exploitation véritable. Ce cas se présente souvent dans les mines de houille. Il a lieu quand on emploie la méthode dite par *massifs courts*. Dans cette méthode, en effet, au moyen du *tracage*, on partage la couche en massifs, que l'on abat ensuite à l'aide du dépiége.

TRACAL s. m. (tra-kal — contract. de *traquet* et de *alouette*). Ornith. Genre de passereaux, de la famille des alaudidées, appelé aussi saxilaude.

TRACANAGE s. m. (tra-ka-na-je — rad. *tracaner*). Action de tracaner la soie.

TRACANER v. a. ou tr. (tra-ka-né). Techn. Dévider, faire passer d'un roquet sur un autre : *TRACANER la soie*.

TRACANOIR s. m. (tra-ka-noir — rad. *tracaner*). Techn. Appareil au moyen duquel on tracane la soie.

— **Encycl.** Le *tracanoir*, employé dans les filatures, se compose d'un châssis de deux montants percés de distance en distance de trous vis-à-vis l'un de l'autre. Par ces trous, des broches réunissent les deux montants; les broches sont garnies de bobines. Les deux montants sont maintenus en bas et en haut par des traverses. Autour de cette machine bien simple et à environ 0m,66 d'elle, tant sur les côtés qu'en haut, se trouvent deux autres

montants placés à plat contre le mur, garnis de plusieurs chevilles se répondant les unes aux autres, et une traverse dont les chevilles sont placées de deux en deux, à plus grande distance. Cette machine sert à donner les longueurs et le poids pour les différents fils d'or. Les chevilles se replient vers la traverse, à tel poids et à telle longueur, et l'on monte ainsi une véritable gamme de poids et de longueurs sur les râteliers latéraux. Le fabricant fixe lui-même et marque la puissance de ses chevilles, après en avoir vérifié l'exactitude. On appelle monter son ouvrage l'action de tourner ces fils sur deux des chevilles latérales qui se regardent et en séparant ces fils en deux, trois, quatre ou cinq, selon qu'on en veut mettre plus ou moins sur les fuseaux. Quant aux chevilles transversales, on y conduit les mêmes fils, mais sans les séparer. On commence à les relever sur une des chevilles latérales à droite, qui forme le pli de ces fils; après les y avoir attachés à l'aide d'une ficelle, on les dévide, en débarrassant la cheville latérale de gauche et en allant jusqu'à la transversale.

TRACANT, **ANTE** adj. (tra-san, an-te — rad. *tracer*). Bot. Se dit des racines qui s'étendent horizontalement sous la terre, et des plantes qui ont des racines de ce genre : *Racines TRACANTES*. Plantes TRACANTES. || *Tige tracante*, Tige qui s'étale horizontalement sur la terre, en émettant des racines de distance en distance.

TRACAS s. m. (tra-ka. — V. *tracasser*). Mouvement accompagné de désordre et d'embarras : *Les maçons causent du TRACAS dans une maison. Vous faites bien du TRACAS pour rien*.

— Fig. Peine, fatigue accompagnée de quelque tumulte : *Le TRACAS du monde. Le TRACAS des affaires. Ces enfants me donnent bien du TRACAS*.

— Fam. Métier, état : *Je fais tout doucement mon petit TRACAS*. || Peu usité.

— Techn. Ouverture qui, dans certaines fabriques, est pratiquée dans les planchers des divers étages, pour faciliter le montage des matières premières et la descente des matières travaillées.

TRACASSANT, **ANTE** adj. (tra-ka-san, an-te — rad. *tracasser*). Qui tracasse, qui cause du tracas : *Affaires TRACASSANTES*.

TRACASSÉ, **ÉE** (tra-ka-sé) part. passé du v. *Tracasser*. Qui souffre quelques tracas : *Etre TRACASSÉ par ses enfants*.

— A qui on ne laisse pas de repos; que l'on soumet au mouvement, à la fatigue :

Goutte bien *tracassée*. Est, dit-on, à demi *tracassé*.

LA FONTAINE.
TRACASSEMENT s. m. (tra-ka-se-man — rad. *tracasser*). Action de tracasser. || Peu usité.

TRACASSER v. a. ou tr. (tra-ka-sé — forme dérivative et péjorative de *traquer*). On y retrouve bien, en effet, le sens actif et neutre de ce dernier, savoir : d'une part, tirer, tirailler, inquiéter, et, d'autre part, marcher, courir çà et là. Tourmenter, inquiéter, donner du tracas à : *Cette affaire me TRACASSE. Ne TRACASSEZ pas cet enfant*.

— Agiter, secouer, remuer : *Le vent TRACASSE ce navire. N'est-ce pas un plaisir bien vil que de TRACASSER le feu; quand on songe aux femmes ?* (Balz.)

— Absol. : *C'est un brouillon; il ne cherche qu'à TRACASSER*.

— v. n. ou intr. S'agiter, se donner du tracas : *On leur donne des charges, des affaires qui les font TRACASSER dès la pointe du jour*. (Pasc.) *Il aime la chambre, où il n'est ni oisif ni laborieux, où il n'agit point, où il TRACASSE*. (La Bruy.)

Se *tracasser* v. pr. Etre tracassé : *Allons ! les enfants ne se TRACASSENT pas ainsi*.

— S'agiter, se donner du tracas : *De temps en temps je me TRACASSE sur des choses que je sens et que j'aime; çà tout seul*. (Dider.)

— Se causer mutuellement du tracas : *Adieu, comte, point de rancune; ne nous TRACASSONS plus*. (Mme de Sév.)

TRACASSERIE s. f. (tra-ka-se-ri — rad. *tracasser*). Ennui, tourment, tracas : *Les TRACASSERIES de ce monde ne finissent pas tant qu'on est sur le trottoir*. (Voltaire.)

— Taquinerie, tourment pour des causes futiles : *Ma chère, les hommes aiment à être tourmentés; certaines TRACASSERIES sont une preuve d'affection*. (Balz.) *Quand on a un peu vécu avec les hommes, on s'aperçoit que les TRACASSERIES, les humeurs, les picrotées sur des riens y mettent peut-être plus de troubles et de divisions que les choses sérieuses*. (Turgot.)

— Propos jaloux, médisances qui tendent à jeter le désaccord entre les gens : *En vérité, Berlin est un petit Paris; il y a de la médisance, de la TRACASSERIE, des jalouses de femmes, des jalousies d'auteurs, et jusqu'à des brochures*. (Voltaire.)

TRACASSIER, **ÈRE** adj. (tra-ka-sié, ière — rad. *tracasser*). Qui tracasse; qui fait, qui aime à faire des tracasseries : *Les femmes sont curieuses et TRACASSIÈRES*. (Balz.) *La police des gouvernements absolus est ombreuse*, *TRACASSIÈRE*. (G. Sand.)

— Substantif. Personne tracassière : *Laissez les TRACASSIERS se tracasser.* (J. Joubert.) Chacun du tracassier se venge en le fuyant.

DEUILLE.

TRACE s. f. (tra-se. — V. TRACER). Empreinte, vestige que laisse l'homme ou l'animal de son passage dans un endroit : *Suivre les TRACES d'un gibier.*

Je cherchais en pleurant la trace de vos pas.

RACINE.

— Signe, cicatrice, marque physique qui reste d'une chose : *La TRACE d'une brûlure.* Avoir des TRACES de petite vérole.

— Marque, souvenir, objet qui rappelle des actions, des faits : *Il ne reste aucune TRACE de ce gouvernement. Il faut laisser quelque TRACE de son passage et remplir sa mission.* (De Fontanes.) — Impression, souvenir : *Le souvenir du mal laissé en nous moins de TRACE que celui du bonheur.* (La Rochef.-Doud.)

— A la trace. En suivant, en se guidant d'après les traces laissées : *Suivre des voleurs à LA TRACE.* *Suivre un lièvre à LA TRACE.* — Fig. l'as à pas et de près, sans interruption, sans perdre de vue son objet : *Pour juger d'un homme, il faut le suivre longtemps à LA TRACE.* (Montaigne.)

— Être sur la trace de, Être en voie de découvrir, posséder les indications nécessaires pour trouver : *On est sur LA TRACE du complot.*

— Suivre les traces, Marcher sur les traces de, Imiter, devenir l'émule de : *Cet enfant suit les TRACES de son père.* *Cet auteur marche sur les TRACES de nos plus grands maîtres.* *Molière n'a laissé à ses successeurs que le choix de marcher sur ses TRACES ou de s'égarer.* (J.-B. Rouss.)

— Manège. *Trace de balzane*, Tache blanche de peu d'étendue, sur la couronne du pied d'un cheval.

— Vener. Pied du sanglier : *Prendre un sanglier par ses TRACES.*

— Techn. Premiers points d'aiguille indiquant les contours des dessins d'une tapisserie : *J'ai donné à cette ouvrière tant pour le dessin, tant pour la TRACE.* (Acad.) — Reproduction du dessin sur le parchemin, dans le travail de la dentelle réseau. — Sorte de pioche à deux taillants pointus, qui se manœuvre à deux mains, et dont on se sert, dans certains pays, pour l'exploitation des carrières de pierre et de marbre. — *L'abatage à la trace*, Procédé d'exploitation des carrières, qui consiste à isoler les blocs latéralement par des entailles et à les arracher ensuite de leur lit à l'aide de coins ou par quelque autre procédé.

— Min. Petite fente existant dans l'étranglement d'un filon, et qui permet de le retrouver en conduisant à son redressement.

— Géom. ligne tracée pour indiquer l'intersection d'un plan avec un des plans de projection : *La TRACE de ce mur est mal indiquée.*

— Agric. Syn. de COULANT ou STOLON. — Gravier culcaire, mêlé de marne argileuse.

— Syn. *Trace, vestige.* La trace est une marque qui fait connaître la direction qui a été suivie ; c'est une ligne prolongée, un sillon creusé en passant. Le vestige est proprement l'empreinte du pied ; il faut une suite de vestiges pour former une trace. Au figuré, les vestiges ont plus de réalité que les traces ; ce sont des restes encore matériels et visibles d'une chose qui a existé ; les traces ne sont que des indices vagues. Une ville jadis fameuse peut être complètement détruite, et alors il n'en reste plus de vestiges, mais les traces de son existence se trouvent encore et resteront toujours dans l'histoire.

TRACÉ, ÉE (tra-sé) part. passé du v. Tracer. Dont on a fait, marqué, dessiné la trace : *Plan, dessin TRACÉ. Route TRACÉE.*

— Dont la marche et les détails sont calculés, combinés et indiqués d'avance : *Un plan de campagne TRACÉ de main de maître.* *Un plan de drame confus, mal TRACÉ.*

— Blas. Syn. d'OMBRE.

— Turf. Se dit des chevaux inscrits au studbook et dont la généalogie est connue.

— s. m. Imitation, représentation par des lignes des contours d'un dessin, d'un plan : *Le TRACÉ d'un boulevard.* *Le TRACÉ d'un ouvrage de tapisserie.* *Le TRACÉ d'un jardin.*

— Ligne suivie, parcours : *Le TRACÉ du chemin de fer de Paris au Havre.*

— Encycl. *Tracé des fortifications.* V. PLACES FORTES.

TRACE-BOUCHE s. m. Techn. Outil du facteur de pianos. — V. PL. TRACE-BOUCHES.

TRACELET s. m. (tra-se-lè — rad. tracer). Techn. Outil pointu, à l'aide duquel on trace les divisions des instruments de mathématiques. — On dit aussi TRACERET.

TRACEMENT s. m. (tra-se-man — rad. tracer). Action de tracer : *Le TRACEMENT d'une route, d'un jardin.*

TRACER v. a. ou tr. (tra-sé. — Ce mot, qui correspond à l'italien *tracciare*, suivre la piste, et à l'espagnol *trazar*, tracer, vient sans doute d'un type latin *traciare*, tiré du latin *tractus*, participe de *trahere*, tirer des lignes, faire des traits, qui est le type de notre mot français *traire*, proprement tirer.

La vieille langue avait, en outre, les formes *tracier* et *tressier*, suivre la piste, et *trasser*, chercher avec soin, fouiller. Prend une cédille sous le c devant a et o : *Je traçai* ; nous *tracions*. Marquer les traces, les lignes, le dessin de : *TRACER un plan, une épure.* *TRACER un fort, une route, une allée.*

— Exécuter en faisant des lignes : *TRACER un carré.* *TRACER une circonférence, une ligne droite.*

— Indiquer sur place les dimensions et la forme de : *TRACER la coupe d'une pierre, d'une pièce de bois.*

— Indiquer la direction de : *Tracer le chemin à quelqu'un.* Le lui indiquer : *Il ne peut se tromper ; je lui ai TRACÉ sa route.* — Marquer, déterminer, détailler, en parlant d'une voie à suivre : *TRACER une ligne de conduite à quelqu'un.* Je lui ai TRACÉ sa voie ; il n'a qu'à marcher. — Indiquer par son exemple : *Nos pères nous ONT TRACÉ le chemin que nous suivons.*

— Ecrire : *Ma main tremble en TRACANT ces mots.* *J'ai deux fois entrepris de TRACER son éloge ; deux fois mes larmes l'ont effacé.* (Barthé.)

Quoi l'horreur de souscrire à cet ordre inhumain N'a pas, en le traçant, arrêté votre main ?

RACINE.

— Dépendre, décrire par la parole : *Il nous a TRACÉ le tableau de ses malheurs.*

Tai-je tracé la vieille à la morgue arrogante ?

BOILEAU.

— Techn. Marquer avec des points d'aiguille le dessin, le contour de : *TRACER des fleurs sur un canevas.* — *Tracer une natte*, Faire les cordons de paille dont on doit la composer.

— Constr. *Tracer en grand*, Tracer sur un mur un arc, une épure pour quelque construction d'architecture. — *Tracer par égarissement*, Tracer des pierres par des figures prises sur l'épure. — *Tracer sur le terrain*, Faire de petits sillons marquant la place des tranchées de fondation. — *Tracer du scribeau*, Faire avec le scribeau des figures plus grandes que celles du compas.

— v. n. ou intr. Techn. Se servir du traceret.

— Agric. Se dit des plantes dont les tiges ou les racines s'étendent sur le sol ou près de sa surface : *Les dragons sont des racines qui TRACENT à quelques poices sous terre et produisent des bourgeons.* (Raspail.) — Se dit des animaux qui creusent sous terre des galeries peu éloignées de la surface du sol : *Les tanpes TRACENT et remuent beaucoup le sol.* (Mme de Genlis.)

Se tracer v. pr. Être tracé : *Ce dessin se TRACE aisément à la règle et au compas.*

— Tracer à soi-même : *Il croyait jouer jusqu'à la fin le rôle qu'il s'ÉTAIT TRACÉ.* (Sainte.)

TRACERET s. m. (tra-se-rè — rad. tracer). Instrument de fer dont les charpentiers et les menuisiers se servent pour marquer et piquer le bois. — On dit aussi TRAGOIR.

— Syn. de TRACELET.

TRACE-SAUTEREAU s. m. Techn. Instrument dont se sert le facteur de pianos pour marquer les entailles où doivent entrer les languettes. — V. PL. TRACE-SAUTEREAU.

TRACEUR s. m. (tra-seur — rad. tracer). Techn. Ouvrier qui trace de petits sillons sur un terrain pour indiquer la place de quelque construction.

TRACEUSE s. f. (tra-seu-se — rad. tracer). Techn. Ouvrière qui trace des canevas à tapisserie, des broderies, des dentelles, par des points d'aiguille.

TRACHALUS (Galerius), orateur romain du 1^{er} siècle de notre ère. Il remplit d'importantes fonctions à Rome, fut consul l'année même où Néron tomba du trône (68), puis il jouit de la faveur d'Otton, dont, au dire de Tacite, il composait les discours, et n'échappa pas sans peine aux proscriptions qui signalèrent l'avènement de Vitellius. D'après Quintilien, Trachalus était un des premiers orateurs de son temps.

TRACHÉAL, ALE adj. (tra-ké-al, a-le — rad. trachée). Anat. Qui appartient à la trachée-artère : *Artère TRACHÉALE. Veine TRACHÉALE. Nerfs TRACHÉAUX.*

TRACHÉE s. f. (tra-ché — du latin *trachea*, qui représente le grec *tracheia*, de *trachus*, rude, épais). Anat. Syn. de TRACHÉE-ARTÈRE.

— Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, de la tribu des orthosides, dont l'espèce type habite la France et l'Allemagne. — Organe respiratoire des insectes et de certains arachnides : *Les TRACHÉES se divisent à l'intérieur du corps.* (Saint-Ange.)

— Bot. Vaisseau entouré de fils en spirale serrée : *Les TRACHÉES servent à faciliter les mouvements de la sève.* (Th. de Berneaud.)

— Encycl. Anat. et physiol. végét. On donne le nom de *trachées* à certains vaisseaux des plantes, composés de cellules très-allongées et placées bout à bout. Le tube qui forme ces vaisseaux est transparent, extrêmement délicat et renferme un ou plusieurs fils enroulés en spirale serrée. On trouve très-facilement les tra-

chées autour de la moelle dans les dicotylédones et dans les parois du canal qui l'environne ; dans les monocotylédones, on les trouve au centre des faisceaux ligneux. On peut, dans la plupart des cas, les suivre dans les rameaux, les pétioles et les nervures des feuilles et de leurs modifications. Si l'on casse avec précaution une jeune pousse de sureau ou le pétiole d'une feuille de plantain ou de scabieuse et que l'on écarte les deux fragments, on voit la *trachée* se dérouler et s'allonger beaucoup sans se rompre. Elles varient beaucoup pour la grosseur ; chez les conifères, elles sont tellement fines, que pendant longtemps on en a contesté l'existence dans ces arbres. Elles sont également fort petites dans les plantes aquatiques, et souvent même y manquent complètement, ainsi que dans les cryptogames. Il semble donc que l'existence des *trachées* ait une certaine connexion avec celle des organes reproducteurs. Le nom de *trachées*, donné à ces vaisseaux, rappelle l'analogie qu'on a cru remarquer entre eux et les *trachées* des insectes ; on les a nommées aussi *vaisseaux en tubes spiraux, déroulables, aériens, respiratoires, adducteurs*, etc. Pendant longtemps, on a regardé les *trachées* comme des organes de respiration ; on sait aujourd'hui qu'elles servent à la circulation de la sève ; mais, comme ce liquide s'y meut assez rapidement, il arrive souvent qu'elles se vidant et qu'on les trouve remplies d'air, tandis que les organes voisins sont encore gorgés de sève.

— Entom. Les *trachées* sont des papillons nocturnes, confondus par les auteurs anciens avec les noctuelles, mais plus voisins des orthosies. Elles ont pour caractères : des antennes grêles, filiformes, aussi longues que le corps ; des palpes très-courtes, velues ; le corps assez robuste ; l'abdomen épais et velu ; les ailes longues et épaisses. La *trachée pini-pèrde*, appelée aussi *noctuelle flammée*, se fait remarquer par ses ailes antérieures rougâtres, avec des nervures blanches. Elle se trouve aux environs de Paris et dans une grande partie de l'Europe. Sa chenille est allongée, ruse, avec des lignes longitudinales nombreuses et bien distinctes ; elle vit sur les arbres résineux et se métamorphose en chrysalide dans des débris de feuilles, soit sur les écorces, soit à la surface de la terre. Il ne paraît pas que l'on ait eu beaucoup à se plaindre de ses ravages.

— Les appareils respiratoires appelés *trachées*, chez les insectes, sont des tubes aérifères composés ordinairement de trois tuniques, dont la médiane est formée d'un filament cartilagineux enroulé en spirale comme un élastique de bretelle. Ces tubes se divisent, à l'intérieur du corps, en une multitude de canaux, sur le trajet desquels on trouve parfois, de loin en loin, des renflements ou sortes de vésicules molles, qui remplissent les fonctions de réservoirs à air. Ces *trachées* à vésicules ont une structure plus simple que les autres ; elles n'ont que deux tuniques membraneuses et manquent du fil contourné en spirale. Les larves n'ont point de *trachées* vésiculaires, et il en est de même de plusieurs espèces d'insectes à l'état parfait. Les *trachées*, soit qu'elles constituent des tubes constamment simples, soit qu'elles se dilatent pour former des vésicules, ont des orifices extérieurs qui portent le nom de *stigmates* et qui sont ordinairement disposés par paires sur les parties latérales et supérieures de chaque anneau ou segment du corps de l'animal ; ces stigmates ressemblent à une petite boutonnière ou présentent quelquefois deux valves qui s'ouvrent et se ferment comme les battants d'une porte. La portion trachéenne en communication directe avec l'air extérieur se nomme *trachée d'origine* et les branches qu'elle engendre sont appelées *trachées de distribution*. Quelquefois l'appareil entier ne comprend que ces deux ordres de canaux, mais le plus souvent s'ajoutent d'autres canaux transversaux, anastomotiques, allant d'une *trachée* à l'autre et appelées *trachées de communication*. Quant aux poches aérifères que nous venons de signaler sous le nom de *vésicules*, elles varient beaucoup, selon les espèces d'insectes, pour le nombre et le volume. On trouve des *trachées* chez les insectes, les myriapodes et les arachnides.

C'est dans ces appareils que se produit le phénomène de l'oxygénation du sang, qui se fait par endosmose, au contact de l'air, à travers les membranes qui constituent la *trachée*. V. RESPIRATION, SANG, etc.

TRACHÉE-ARTÈRE s. f. Anat. Canal qui communique du larynx aux bronches, et sert au passage de l'air pendant l'expiration et l'expiration : *La TRACHÉE-ARTÈRE est placée devant l'œsophage.*

— Encycl. On appelle *trachée* ou *trachée-artère*, chez les animaux supérieurs, un conduit fibre-cartilagineux, cylindroïde, situé le long de la ligne médiane, au devant de l'œsophage, faisant suite au larynx et se divisant à sa partie inférieure, au niveau de la deuxième ou troisième vertèbre dorsale, en deux branches multiples qui sont les bronches et qui se rendent dans chacun des poumons. La *trachée-artère* est formée, chez l'homme, de seize à vingt anneaux cartilagineux, unis par une membrane fibreuse et tapissés intérieurement d'une autre membrane, de nature muqueuse, pourvue de glandes en grappes simples. Ses vaisseaux viennent des artères et des veines

thyroïdiennes, ses nerfs du pneumogastrique et des ganglions cervicaux. La *trachée* a pour fonction de servir de canal de conduite à l'air inspiré et expiré.

La *trachée-artère*, chez nos animaux domestiques, comprend : 1^o des cerceaux cartilagineux au nombre d'une cinquantaine environ, qui ne forment pas des anneaux complets, mais des cercles interrompus du côté de la face supérieure de la *trachée* ; ce sont des espèces d'arcs constitués par une lame cartilagineuse aplatie et recourbée sur elle-même, dont les extrémités se mettent en regard l'une de l'autre, en se rejoignant entièrement dans le plus grand nombre des cerceaux, et en se chevauchant même dans quelques-uns ; 2^o des ligaments formés de tissu élastique, qui unissent les cerceaux par leurs bords et permettent l'allongement et le raccourcissement du tube qu'ils concourent à former ; 3^o d'une membrane charnue qui tapisse seulement la face supérieure de la *trachée* ; cette membrane est formée de faisceaux transversaux d'un blanc rosé, attachés par leurs extrémités sur la face interne des cartilages ; sa contraction détermine la diminution du diamètre de la *trachée*, en resserrant les arcs qui représentent les pièces constituant de ce tube cartilagineux ; 4^o d'une muqueuse contiguë à celle du larynx, qui se prolonge, par l'intermédiaire des bronches, jusque dans les tubes pulmonaires ; sa face libre ou superficielle, criblée d'orifices glanduleux, présente des rides longitudinales, ineffaçables par la distension ; elle est revêtue d'un épithélium vibratile ; sa face profonde est doublée par du tissu jaune, élastique, disposé en faisceaux longitudinaux, et adhère intimement soit à la face des arcs cartilagineux et à leurs ligaments intermédiaires, soit à la couche charnue postérieure ; cette membrane est peu sensible ; 5^o enfin des artères et des veines qui passent à proximité du tube aérifère, c'est-à-dire la carotide et les branches collatérales des troncs branchiaux ; les nerfs viennent du récurrent.

Dans la médecine vétérinaire, on a souvent recours à l'exploration de la *trachée-artère* pour le diagnostic des maladies. Cette exploration se fait par le toucher en pressant plus ou moins fortement ce conduit avec la main en bas du larynx et la faisant glisser dans toute son étendue, jusqu'à son entrée dans la poitrine. Dans le cas où la *trachée* est sinueuse profondément, il est nécessaire de se servir des deux mains placées à droite et à gauche et enfoncées profondément dans l'épaisseur des muscles. C'est à l'aide de ces manipulations que l'on peut reconnaître les aplatissements, les rétrécissements et les déformations dont la *trachée* peut être le siège chez les quadrupèdes domestiques et notamment chez les solipèdes. On apprécie la sensibilité de la *trachée* en comprimant ce conduit avec la main ou les deux mains et le pressant fortement de manière à l'aplatir et à mettre en contact les parois internes de cet organe. Cette sensibilité va toujours en décroissant, en s'éloignant de la glotte, jusqu'à l'entrée de ce conduit dans la poitrine. Toutefois, en pressant fortement la *trachée* de tous les animaux dans son trajet externe, il s'y manifeste dans l'état normal et anormal divers degrés de sensibilité, caractérisés par la production de la toux. La bête bovine, dans l'état normal, est celle qui, par cette pression, semble attester le plus d'excitabilité. Aussi l'aplatissement de cet organe dans son tiers supérieur ou dans son milieu a-t-il été préconisé avec raison, par M. Lafosse, pour provoquer la toux chez les ruminants.

Dans certains cas pathologiques, la sensibilité de la *trachée* est exaltée. C'est en effet ce que l'on constate dans la trachéite, la bronchite et notamment dans les affections crupiales. On a remarqué que cette sensibilité existait également dans la phthisie pulmonaire du bœuf, comme aussi dans la morve aiguë du cheval, avec ulcérations trachéales.

On explore aussi la *trachée* par l'auscultation. A l'entrée de la *trachée* dans la poitrine, on entend à l'état de santé un souffle doux, plus prolongé dans l'expiration. Ce léger bruit respiratoire est produit par l'air qui sort des bronches pour arriver dans la *trachée* ; on le désigne sous le nom de *bruit respiratoire trachéo-bronchique*, en raison du lieu où il se produit. Ce bruit est quelquefois augmenté par la fréquence de la respiration. Lorsque des liquides sont épanchés dans les bronches, on y entend un râle muqueux, souvent accompagné de râle sibilant et de gargouillement. Enfin, quand il y a épanchement de sang dans les bronches, le râle est spumeux.

TRACHÉEN, ÉENNE adj. (tra-ké-ain, é-è-ne — rad. trachée). Anat. Qui appartient à la trachée-artère.

— Entom. Qui concerne les trachées.

— s. f. Arachn. Ordre d'arachnides, comprenant les espèces qui respirent par des trachées, comme les scorpions.

TRACHÉITE s. f. (tra-ké-i-te — rad. trachée). Pathol. Inflammation de la trachée-artère.

— Encycl. Cette affection se montre rarement seule ; elle est presque toujours liée à un état pathologique du larynx ou des bronches. C'est ainsi qu'on la rencontre dans la laryngite, dans la bronchite, dans le croup. Elle ne se développe que par l'extension des

phlegmasies du larynx ou des bronches. Suivant Roche, la seule circonstance peut-être qui puisse faire naître exclusivement cette affection, c'est l'impression d'un courant d'air froid sur la partie antérieure du cou, pendant que tout le corps est en sueur. Quoi qu'il en soit, dès que la maladie est déclarée, elle se traduit par un sentiment de gêne et de tension, par des picotements et une douleur sourde à la partie inférieure du cou et derrière la partie supérieure du sternum. Il se produit une toux plus ou moins accompagnée de crachats d'abord transparents, filants, salés, peu abondants, ensuite perlés, opaques, jaunes, grisâtres ou noirâtres. Les malades éprouvent de la difficulté pour respirer; ils sont oppressés; mais tous ces symptômes existent sans fièvre et disparaissent au bout de cinq ou six jours. On n'a jamais observé un seul cas de terminaison funeste. Le traitement de cette affection si légère consiste en de simples boissons adoucissantes. On n'aurait recours à une application de sangsues que dans les cas où l'on craindrait l'extension de l'inflammation vers la poitrine, chez des sujets qui auraient déjà présenté quelques symptômes inquiétants du côté de cette cavité. Enfin on peut, dans quelques circonstances où il est absolument nécessaire de rétablir l'intégrité des organes de la respiration, avoir recours aux légers narcotiques, aux fumigations, etc. (Vulleix.)

La trachéite peut exister à l'état chronique; elle peut être simple ou avec ulcérations. Dans ce dernier cas, on a voulu en faire une forme spéciale sous la dénomination de *phthisie trachéale*; mais les ulcères de la trachée ne sont jamais indépendants; ils se rattachent toujours à des ulcérations du larynx, à une infection syphilitique ou à la tuberculisation des poumons.

TRACHÉE s. f. (tra-ché-le — du gr. *trachēlos*, cou). Mar. Milieu du mât d'un navire. — Mécan. Nom donné à des entailles situées à chaque bout de certaines machines.

TRACHÉE s. m. (tra-ké-lé — du gr. *trachēlos*, cou). Entom. Genre d'insectes coléoptères hétéromères, de la tribu des sépiidées, dont l'espèce type vit au Cap de Bonne-Espérance.

TRACHÉLIASTE s. m. (tra-ké-li-aste — du gr. *trachēliastes*, qui relève la tête). Crust. Genre de crustacés lernéides, de la famille des lernéopodiens, comprenant trois espèces, dont le type vit en parasite sur les nageoires du cyprin jésé.

TRACHÉLIDE adj. (tra-ké-li-de — de *trachēlos*, et du gr. *eidos*, aspect). Entom. Qui ressemble au trachéide.

— s. m. pl. Famille d'insectes coléoptères hétéromères, comprenant, entre autres genres, les cantharides.

TRACHÉLIE s. f. (tra-ké-li — du gr. *trachēlos*, cou). Ornith. Syn. de GLAROLÉ, genre d'échassiers.

— Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des longicornes, tribu des cérambycins, comprenant plusieurs espèces, qui habitent le Brésil.

— Bot. Genre de plantes, de la famille des campanulacées, tribu des campanulées, dont l'espèce type habite le midi de l'Europe et le nord de l'Afrique : La *TRACHÉLIE bleue*.

— Encycl. Bot. La *trachélie bleue* est une plante vivace, haute de 0m,50, à tige lisse, violacée, rameuse, à feuilles ovales aiguës, dentées, et à fleurs d'un bleu violacé et métallique, groupées en cymes terminales, dont la réunion constitue un vaste corymbe. Originaire du nord de l'Afrique, cette plante est cultivée dans nos jardins, où elle a produit une variété à fleurs blanches et à feuillage d'un vert blond. L'une et l'autre servent à orner les plates-bandes, les talus, les glacis, les rocailles, les décombres, les ruines, les vieux murs, etc.; on peut aussi les tenir en pots et les employer à la décoration des gradins, des terrasses et des balcons. Mais elles ne viennent jamais mieux que lorsqu'on les laisse se ressemer d'elles-mêmes et végéter naturellement. On peut encore, pour avoir de beaux sujets, les cultiver comme plantes bisannuelles.

TRACHÉLIEN, IENNE adj. (tra-ké-li-nin, i-é-ne — du gr. *trachēlos*, cou). Anat. Qui appartient à la partie postérieure du cou : *Nerfs TRACHÉLIENS*. *Trous TRACHÉLIENS*. *Apophyses TRACHÉLIENNES*.

TRACHÉLIPODE adj. (tra-ké-li-po-de — du gr. *trachēlos*, cou; *pous*, pied). Moll. Qui a le pied situé sous le cou.

— s. m. pl. Ordre de mollusques gastéropodes, comprenant les genres qui sont munis d'une coquille extérieure.

TRACHÉLISME s. m. (tra-ké-li-sme — du gr. *trachēlos*, cou). Pathol. Contraction spasmodique des muscles du cou.

TRACHÉLIZE s. m. (tra-ké-li-ze — du gr. *trachēlizo*, je tourne le cou). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des charançons, tribu des brenthides, comprenant quinze espèces.

TRACHÉLOBRANCHE adj. (tra-ké-lo-bran-che — du gr. *trachēlos*, cou; *branchia*, branchies). Moll. Qui a les branchies placées sur le cou.

— s. m. pl. Ordre de mollusques gastéropodes, caractérisés par des branchies placées sur le cou.

TRACHÉLOCLERQUE s. m. (tra-ké-lo-cler-ke — du gr. *trachēlos*, cou; *kerkos*, queue). Infus. Genre d'infusoires.

TRACHÉLO - DIAPHRAGMATIQUE adj. (tra-ké-lo-di-a-fra-gma-ti-ke — du gr. *trachēlos*, cou, et de *diaphragmatique*). Anat. Qui s'étend du cou au diaphragme. Il se dit de la quatrième paire de nerfs cervicaux.

TRACHÉLO-DORSAL; ALE adj. (tra-ké-lo-dor-sal, a-le — du gr. *trachēlos*, cou, et de *dorsal*). Anat. Qui appartient au cou et au dos : *Nerf TRACHÉLO-DORSAL*.

TRACHÉLO-MASTOÏDIEN adj. m. Anat. Se dit d'un muscle appelé aussi PETIT COMPLEXUS. V. COMPLEXUS.

TRACHÉLONETTE s. m. (tra-ké-lo-nè-te — du gr. *trachēlos*, cou; *netta*, canard). Ornith. Syn. de DAFILA, genre d'oiseaux palmipèdes, formé aux dépens des canards.

TRACHÉLO-OCCIPITAL adj. m. Anat. Se dit d'un muscle appelé aussi GRAND COMPLEXUS. V. COMPLEXUS.

TRACHÉLOPHYME s. m. (tra-ké-lo-fi-me — du gr. *trachēlos*, cou; *phuma*, tumeur). Chir. Tumeur du cou ou goître.

TRACHÉLOPODE adj. (tra-ké-lo-po-de). Moll. Syn. de TRACHÉLIPODE.

TRACHÉLYOPTÈRE s. m. (tra-ké-li-optère — du gr. *trachēlos*, cou; *pteron*, nageoire). Ichthyl. Genre de poissons malacoptérygiens, de la famille des siluriformes.

TRACHENBERG (*Dracomontium*), ville des États prussiens (Silésie), au confluent de la Barisch et de la Schutza, à 44 kilom. N.-O. de Breslau; 3,000 hab. Fabriques de draps et de toiles.

TRACHÉOCÈLE s. f. (tra-ké-o-sè-le — de *trachē*, et du gr. *kēlē*, tumeur). Anc. pathol. Hypertrophie du corps thyroïde.

— Encycl. On distingue trois variétés de *trachéocèle* : *vésiculaire*, *vasculaire* et *fibro-aréolaire*. La première variété est formée par l'hypertrophie et l'hypergénèse des vésicules closes qui entrent dans la composition du corps thyroïde. Le liquide contenu dans ces vésicules devient visqueux et épais. On y trouve quelquefois de véritables kystes. La seconde variété consiste dans une dilatation flexueuse des nombreux petits vaisseaux situés dans l'épaisseur du corps thyroïde. Ces vaisseaux sont quelquefois pourvus de petites dilatations anévrismales. Dans quelques cas, on observe des épanchements sanguins, des apoplexies dans le tissu même de l'organe. La troisième variété enfin est caractérisée par l'augmentation de volume des cloisons cellulaires qui séparent les divers lobules du corps thyroïde. Ces trois variétés peuvent se combiner.

La *trachéocèle* est plus fréquente chez la femme que chez l'homme. Elle est endémique; elle coïncide souvent avec le crétinisme, dans certaines vallées des Pyrénées, de la Suisse, etc. Sa cause intime est inconnue. On a accusé la désoxygénation de l'eau, la présence de certains principes salins. Dans ces derniers temps, M. Chatin l'a attribuée à l'absence de brome et d'iode dans les eaux que boivent ceux qui en sont atteints. On voit quelquefois le corps thyroïde augmenter de volume à la suite des efforts de l'accouchement.

La *trachéocèle* débute lentement; la totalité ou une partie du corps thyroïde peut être affectée. On constate dans la région sous-hyodienne une tumeur indolente, lisse, arrondie et pouvant acquies un volume considérable, descendre sur la poitrine ou remonter vers les régions parotidiennes. Cette tumeur présente un symptôme particulier : elle suit l'ascension et la descente du larynx pendant la déglutition. Lorsqu'elle a acquis un certain volume, elle peut exercer une compression fâcheuse sur les organes du voisinage; la compression des vaisseaux peut produire des troubles cérébraux; la dysphagie et la suffocation sont amenées par la compression de l'œsophage et de la trachée, etc. On a vu la mort survenir par asphyxie lente. La *trachéocèle* a une durée fort longue; elle s'accroît sans cesse, reste quelquefois stationnaire, mais rétrograde rarement.

Nous ne parlerons pas des nombreuses médications qui ont été inutilement préconisées contre la *trachéocèle*. Les chirurgiens ont eu recours à la compression du corps thyroïde, à la cautérisation, au séton, à la ligature de la tumeur, à l'extirpation. Tous ces moyens sont très-dangereux; on les emploie fort rarement. Dans les cas de *trachéocèle* vasculaire ou anévrismales, on pourrait peut-être tenter la ligature des thyroïdiennes, et même des carotides. On comprend tout le danger de cette opération. Lorsque la tumeur comprime fortement les organes importants du cou, on peut l'attirer en avant, la déplacer et, au besoin, pratiquer des débridements de la peau pour favoriser l'expansion de la tumeur à l'extérieur. Le meilleur traitement de la *trachéocèle* peu développée est, sans contredit, le suivant, qui réussit très-souvent dans les Pyrénées : à l'intérieur, 0gr. 25 d'iode de potassium dans une cuillerée d'eau. Renouveler la dose tous les jours pendant deux à quatre mois, selon le volume de la tumeur. Frictions avec la pommade sui-

vante, matin et soir, puis recouvrir le cou d'une cravate : axonge, 30 grammes; iode, 0 gr. 50; iodure de potassium, 4 grammes. Cette pommade a l'inconvénient de colorer la peau en jaune pendant la durée du traitement. Chez la femme, il faut surveiller quelquefois l'état des seins, qui diminuent de volume sous l'influence de l'iodure de potassium.

TRACHÉORRHAGIE s. f. (tra-ké-or-ra-ji — de *trachē*, et du gr. *rhē*, je coule). Pathol. Écoulement de sang par la trachée-artère.

TRACHÉORRHAGIQUE adj. (tra-ké-or-ra-ji-ke — rad. *trachéorrhagie*). Pathol. Qui a rapport à la trachéorrhagie.

TRACHÉOSTÉNOSE s. f. (tra-ké-o-sté-no-ze — de *trachē*, et du gr. *stenos*, étroit). Pathol. Rétrécissement de la trachée-artère.

TRACHÉOTOMIE s. f. (tra-ké-o-to-mi — de *trachē*, et du gr. *tomé*, section). Chir. Incision pratiquée sur la trachée-artère.

— Encycl. Chir. La *trachéotomie* est une opération chirurgicale très-dangereuse, qu'on pratique sur la trachée-artère dans le but de donner issue à un corps étranger introduit dans les voies aériennes ou d'amener dans les poumons l'air nécessaire à l'hématose. Les principales circonstances dans lesquelles la *trachéotomie* rend service et peut devenir nécessaire sont : les plaies du larynx et de la trachée, surtout celles qui sont contuses et qui exposent à l'asphyxie, à cause du gonflement quelquefois si prompt et si considérable dont elles sont suivies; les abcès profonds du cou, une tuméfaction du tissu cellulaire de cette région venant à comprimer et oblitérer les voies aériennes, ainsi qu'on l'a observé dans quelques cas de charbon et de pustule maligne; l'œdème de la glotte; la carie et la nécrose des cartilages du larynx; les kystes, cancers, polypes, anévrismes et masses tuberculeuses, c'est-à-dire toutes les tumeurs intra ou extra-laryngiennes susceptibles de produire la suffocation, les unes empêchant l'air d'arriver aux bronches par compression, et les autres par leur présence dans les voies aérières; enfin viennent les corps étrangers introduits dans les voies respiratoires supérieures; ce sont ceux qui exigent le plus impérieusement qu'on pratique la *trachéotomie*; quelques angines suffocantes, la glossite suraiguë, le croup et certains œdèmes du cou.

— Manuel opératoire de la *trachéotomie*. L'opérateur se tient à droite du malade, qu'on a eu soin de faire coucher sur le dos, la tête en arrière, de manière que le cou soit bien tendu. Avec le pouce et l'index de la main gauche, il fixe le mieux possible le larynx, tandis que, de la droite qui tient un bistouri, il fait une incision verticale sur la ligne médiane, entre les deux muscles sterno-hyodien et sterno-mastoidiens. L'important est de ne pas laisser l'instrument tranchant dévier soit à droite soit à gauche, car on courrait risque de blesser les gros vaisseaux situés de chaque côté de la trachée. On fera en sorte aussi de ne point couper les lobes de la glande thyroïde, afin d'éviter une hémorragie inquiétante et dangereuse. S'il arrive que quelque artère ou quelque veine donne trop de sang, on en fait immédiatement la ligature. On fait enfin à la trachée, avec la pointe du bistouri, une ouverture que l'on agrandit en incisant de bas en haut quatre ou cinq anneaux.

Si la trachée a été ouverte pour permettre l'extraction d'un corps étranger, le chirurgien, après avoir accordé au malade quelques instants de repos, après l'avoir engagé à tousser et à éternuer s'il peut, ne doit pas craindre, lorsque ces moyens sont insuffisants pour amener l'expulsion de l'obstacle, de faire avec des pinces ou tout autre instrument les recherches nécessaires pour reconnaître le lieu qu'il occupe et l'extraire. Dans les cas où il s'agit seulement d'ouvrir une nouvelle route à l'air qui doit se rendre aux poumons, dans le croup par exemple, on introduit dans la plaie de la trachée une canule métallique qu'on fixe en place au moyen d'un pansement approprié. Il faut toujours veiller avec soin à ce qu'elle ne s'obstrue pas par les mucosités ou par le sang. On recommande aussi avec raison de protéger le cou du malade à l'aide d'une cravate de mousseline claire et souple qu'on roule en plusieurs doubles, dans le but d'entretenir une température uniforme autour de la plaie, et pour que l'air qui pénètre plus directement dans les poumons soit moins froid et moins susceptible de produire dans ces organes quelque phlegmasie, toujours si dangereuse. V. BRONCHOTOMIE.

— Art vétér. La *trachéotomie* n'est guère pratiquée que sur les grands animaux domestiques, même particulièrement sur le cheval; elle peut cependant l'être avec avantage sur le bœuf, et aussi sur des animaux plus petits. Quand l'obstacle à l'accès de l'air dans les poumons, et par conséquent au libre exercice de la respiration, consiste dans un rétrécissement ou dans une obstruction plus ou moins considérable d'une portion quelconque du conduit aérien, que le poumon est parfaitement sain et qu'il se trouve apte à remplir la fonction dont il est chargé, on peut, par la *trachéotomie*, éviter la mort, favoriser la guérison et donner à la nature ou à l'art le

temps nécessaire pour attaquer la cause ou la lésion qui s'oppose à l'exercice de la respiration. Il s'ensuit que la *trachéotomie* est indiquée dans les circonstances suivantes : 1° dans le cas où il y a rétrécissement, soit des cavités nasales, comme lors de l'existence de polypes, de fracture des os du nez avec enfoncement, soit de l'arrière-bouche, par suite de la réplétion des poches gutturales, comme cela peut arriver dans les angines laryngées et pharyngées, soit de la glotte par suite de l'engorgement de sa membrane muqueuse ou de toutes les parties qui concourent à la formation de cette ouverture naturelle; 2° lorsque des corps étrangers se trouvent arrêtés dans l'arrière-bouche et que, par leur volume, ces corps appuyant sur la glotte s'opposent au libre passage de l'air; 3° dans le cas de fracture de quelques anneaux de la trachée, car il y a alors aplatissement et par conséquent rétrécissement de ce canal à l'endroit de la fracture; 4° lorsque la trachée est devenue le siège de quelque lésion de tissu, parce qu'alors, quelques-uns des tissus auxquels elle doit sa forme cylindrique se détruisant, les anneaux rompus se redressent et cessent de former un canal; dans ce dernier cas, le passage de l'air peut être intercepté, et l'animal est en danger de périr d'asphyxie.

Lorsque l'obstacle à la respiration est près de la tête, on a le choix du lieu de l'ouverture à pratiquer; il est avantageux de la faire vers l'endroit où l'on saigne ordinairement. Quand, au contraire, c'est un point quelconque de la trachée qui est le siège de l'obstacle, il faut reconnaître ce point et pratiquer l'opération entre le poumon et le lieu où réside le mal.

Le lieu de l'opération étant déterminé, on assujettit l'animal debout, car si on l'abat-tait on courrait le risque de l'asphyxier. On peut, pour plus de sûreté, le mettre dans le travail, lui passer un gros licou à trois longes, dont deux s'attachent de chaque côté aux piliers ou montants et l'autre à la traverse d'en haut; par ce moyen on tient la tête élevée. Ces premières dispositions prises, l'opérateur se place en face de l'animal, incise la peau à quelque distance au-dessous de l'obstacle qui s'oppose à la respiration; l'incision peut avoir quatre à cinq doigts d'étendue; ensuite il fend les muscles sous-cutanés, le tissu cellulaire qui les sépare des muscles sterno-hyodien et sterno-thyroïdien; il écarte ces derniers sans les inciser, enlève ensuite le tissu cellulaire lâche qui les sépare de la trachée et met ainsi cette dernière à découvert. Cela fait, il abandonne les lèvres de la plaie à un aide et, s'armant du bistouri droit, il pratique l'ouverture du conduit aérien en faisant une incision demi-circulaire à deux cerceaux. La portion incisée étant enlevée, on reconnaît avec le doigt l'état de l'ouverture, qui doit être faite dans le sens transversal; si elle n'est pas assez grande, on en augmente le diamètre.

L'opération étant ainsi terminée, l'animal respire librement; mais les lèvres de la plaie tendent à se rapprocher; il faut les tenir écartées, et pour cela on les relève au moyen de deux rubans passés un de chaque côté dans leur épaisseur au moyen d'une légère incision faite avec le bistouri droit. Mais généralement on emploie un tube dont le diamètre varie; il est moins grand quand la *trachéotomie* n'est que temporaire, il doit être plus considérable quand l'opération a pour objet d'obvier aux inconvénients en quelque sorte permanents d'une lésion chronique.

La *trachéotomie*, en art vétérinaire, est une opération d'une exécution facile et qui n'a généralement pas de suites fâcheuses quand elle est bien faite. Lorsque la cause qui l'a réclamée a cessé, ce dont, dans le procédé habituel, on s'aperçoit en ôtant pour un instant le tube, on enlève celui-ci tout à fait et l'on supprime tout appareil. On n'a point à craindre d'hémorragie, parce que dans l'état normal il ne se trouve là aucun vaisseau considérable. Dès que l'appareil est ôté, les soins de propreté suffisent pour la cicatrisation de la plaie. Pour plus de sûreté, il est bon que l'animal reste attaché à l'écurie avec deux longes et dans une loge; cependant on a fait travailler des chevaux avec l'appareil, et il n'en est pas résulté d'accidents. Il peut arriver que des mucosités qui s'échappent des bronches obstruent l'orifice inférieur du tube de manière qu'il ne puisse plus remplir son objet; on est alors obligé de le retirer pour le nettoyer, et on le remplace ensuite.

Le mode opératoire habituel est susceptible de quelques modifications, lorsque le danger imminent de la suffocation résulte de la présence d'un corps étranger. Alors l'incision des téguments étant faite à la place convenable, l'opérateur place le doigt indicateur de la main gauche dans l'angle inférieur de la plaie, conduit le bistouri d'avant en arrière, de manière à opérer la section d'un nombre d'anneaux cartilagineux proportionné au volume du corps étranger, de telle sorte que la division soit assez grande pour donner une libre issue à ce corps; celui-ci s'échappe à l'instant même avec bruit sans qu'il soit besoin d'aller le saisir, l'émission de l'air suffisant pour l'expulser.

TRACHÉOTOMIQUE adj. (tra-ké-o-to-

mi-ke — rad. *trachéotomie*). Chir. Qui a rapport à la trachéotomie.

TRACHICHTHE s. m. (tra-ki-kte — du gr. *trachus*, rude; *ichthus*, poisson). Ichthyol. Genre de poissons acanthoptérygiens, de la famille des percoides, dont l'espèce type a été trouvée sur les côtes de l'Australie.

TRACHILON s. m. (tra-ki-li-on). Bot. Syn. de TRACHÉLIE.

TRACHINE s. m. (tra-ki-ne — du gr. *trachus*, rude). Ichthyol. Nom scientifique des vives. || Syn. de TRACHOZE, autre genre de poissons.

TRACHINE, ancienne ville de la Thessalie, au S.-E. du golfe Malcaque. D'après la mythologie grecque, Déjanire habitait cette ville, où Hercule mourut.

TRACHINIDE adj. (tra-ki-ni-de — de *trachine*, et du gr. *idos*, aspect). Ichthyol. Qui ressemble ou qui se rapporte à la vive.

— s. m. pl. Groupe de poissons acanthoptérygiens, ayant pour type le genre vive.

Trachiniennes (LES), tragédie de Sophocle; représentée vers l'an 439 av. J.-C. Cette pièce tire son nom du chœur, formé par des jeunes filles de Trachine témoins de la jalouse de Déjanire et de la mort d'Hercule empoisonné par la tunique du centaure Nessus. Elle serait plus justement nommée la *Mort d'Hercule*, car c'est là le fond de cette tragédie, où l'intérêt se trouve divisé et passe successivement de Déjanire, dont on plaint les tourments, la jalousie, la fatalité, à la mort d'Hercule sur le bûcher. Coupable d'un meurtre involontaire, Hercule s'est, conformément à la loi des Grecs, exilé pour un an; mais depuis plus de quinze mois sa femme ignore son sort et craint, d'après une prédiction, qu'il n'ait succombé. Son fils Hyllus vient lui annoncer qu'il s'est arrêté assiéger d'Echalie, et presque aussitôt elle apprend qu'Hercule victorieux est sur le point d'arriver. La nouvelle est certaine, on la tient de Lychas, le compagnon du héros, qui le précède avec une troupe de captives. A leur approche, Déjanire, frappée d'un pressentiment jaloux, devine dans Iole, la fille du roi vaincu, une rivale. Ses soupçons se confirment lorsque Lychas se présente pour prendre les ordres de sa maîtresse. « Déjanire irritée, nous dit Laharpe, reproche à Lychas sa perfidie : elle veut tout savoir; elle s'empare, elle menace; Lychas persiste à nier. Alors elle feint de s'apaiser par degrés; elle n'est indignée que de ce qu'on veut lui en imposer, car d'ailleurs elle est accablée à pardonner aux infidélités de son époux. Enfin, elle fait si bien, que Lychas ne croit plus devoir lui cacher ce qu'après tout, dit-il, son maître ne cache pas lui-même. »

Déjanire ne s'irrite point contre les coupables; elle compare douloureusement la beauté d'Iole encore dans sa fleur et la sienne qui s'efface, gémit sur la perte de son bonheur domestique, et dans son désespoir elle se résout à user d'une dernière ressource, du fatal présent de Nessus. Ici se place l'histoire fameuse de cette tunique empoisonnée que lui donna le centaure mourant, comme un charme qui lui ramènerait la tendresse d'Hercule si jamais elle en était délaissée. Déjanire charge Lychas de la remettre en son nom à Hercule.

A peine Lychas est-il parti, qu'elle découvre la fatale puissance du sang de Nessus. Son époux va périr, et périr par elle; elle jure de partager son sort. Hyllus survient et confirme ses tristes soupçons; la malheureuse va se donner la mort, ainsi que l'apprend aux spectateurs le récit de sa nourrice. Un dernier spectacle vient encore accroître la terreur et la pitié. Un cortège lugubre arrive sur le théâtre; ce sont des étrangers, des habitants de l'Éubée qui ont transporté Hercule à Trachine. Anéanti par la violence du mal, il paraît sans voix, sans mouvement, comme assoupi. Réveillé par les cris de désespoir d'Hyllus, il donne cours à ses plaintes et à ses douleurs. Hercule n'est plus qu'un homme; il décrit ses horribles souffrances, se plaint de l'ignominie de sa mort, après avoir rappelé ses exploits, et demande vengeance contre la perfidie de son épouse. « Ce qui domine dans cette peinture, dit M. Victor Leclerc, ce qui en forme le trait principal, c'est la lutte d'une grande âme avec l'infirmité mortelle de ce corps qui l'arrête encore. Hercule se surprend à pleurer, tant il souffre cruellement. Il s'en indigne, il s'en excuse, et, rejetant les voiles qui le recouvrent, il expose à tous les yeux l'affreuse plaie qui le déchire, l'horreur de ce fléau qui abat jusqu'à sa constance. »

A ces plaintes déchirantes succède un moment d'accablement, dont profite Hyllus pour apprendre à son père la mort et l'innocence de Déjanire. Hercule comprend que les oracles sont accomplis, que son heure est venue, et il fait en héros digne de l'Olympe les apprêts de sa mort, offrant ainsi ce mélange de faiblesse et d'héroïsme qui était pour les poètes grecs le type de la tragédie, le moule idéal dans lequel ils la coulaient. Il force son fils à lui jurer de le brûler vivant encore et d'épouser cette Iole, cause de sa mort. On emporte le héros pour obéir à ses ordres. Ainsi se termine cette pièce émue. Les *Trachiniennes* sont

xv.

considérées comme la plus faible pièce de leur auteur, à cause des défauts du plan; mais ce reproche est en lui-même un éloge, car les *Trachiniennes* sont un chef-d'œuvre qui suffirait à la gloire d'un autre poète.

TRACHINOTÉ s. m. (tra-ki-note — du gr. *trachus*, rude; *notos*, dos). Ichthyol. Genre de poissons, de la famille des scombroïdes, dont l'espèce type habite la mer Rouge et la mer Indes.

TRACHIORE s. m. (tra-ki-ore — du gr. *trachus*, rude; *oura*, queue). Ichthyol. Genre de poissons apodes.

TRACHODE s. m. (tra-ki-de — du gr. *trachos*, rude; *odos*, chemin). Entom. Genre d'insectes tétra-

— Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des chioracées, voisins des laiterons, et dont l'espèce type croît au Mexique.

TRACHOMA s. m. (tra-ko-ma — du gr. *trachoma*, rudesse; de *trachus*, rude). Pathol. Ophthalmie dans laquelle la surface interne des paupières devient rugueuse.

TRACHONÈTE s. m. (tra-ko-nè-te — du gr. *trachus*, âpre; *nètos*, nageur). Crust. Syn. de MITHRAX, genre de crustacés.

TRACHONITIDE, ancienne contrée de l'Asie Mineure, située sur les confins de l'Arabie et de la Célésyrie. Auguste lui donna un roi.

TRACHURE s. m. (tra-ku-re — du gr. *trachus*, âpre; *oura*, queue). Ichthyol. Nom scientifique des saurels, genre de poissons scombroïdes, formé aux dépens des caranx.

TRACHY, préfixe qui signifie rude, âpre, et qui vient du grec *trachus*, même sens, qu'on fait venir de *tétrécha*, parfait du verbe *tarassein*, troubler.

TRACHYANDRE s. m. (tra-ki-an-dre — du préf. *trachy*, et du gr. *andér*, mâle). Bot. Genre de plantes, de la famille des liliacées, tribu des asphodélées, comprenant une trentaine d'espèces, dont le type croît au Cap de Bonne-Espérance.

TRACHYASPIS s. m. (tra-ki-a-spiss — du préf. *trachy*, et du gr. *aspis*, bouclier). Erpét. Genre de reptiles chéloniens.

TRACHYCARPE adj. (tra-ki-kar-pe — du préf. *trachy*, et du gr. *karpos*, fruit). Bot. Qui a des fruits rudes au toucher.

TRACHYCARPE s. f. (tra-ki-ka-ré — du préf. *trachy*, et du gr. *karuon*, noix). Bot. Genre de plantes, de la famille des euphorbiacées, tribu des crotonées.

TRACHYCELIE s. f. (tra-ki-sé-lé — du préf. *trachy*, et du gr. *koilia*, ventre). Genre de reptiles sauriens, de la famille des iguaniens, tribu des stellioides.

TRACHYCEPHALE s. m. (tra-ki-sé-fa-le — du préf. *trachy*, et du gr. *kephalé*, tête). Erpét. Genre de batraciens anoures, comprenant trois espèces, qui habitent l'Amérique : *Très-semblables aux rainettes*, les TRACHYCEPHALES s'en distinguent par les aspérités dont se couvrent les os de la tête. (E. Baudement.)

— Ichthyol. Genre de poissons malacoptérygiens, de la famille des siluriformes.

TRACHYCHTE s. m. (tra-ki-kte). Ichthyol. Autre forme du mot TRACHICHTHE.

TRACHYCYCLE s. m. (tra-ki-si-cle — du préf. *trachy*, et du gr. *kuklos*, cercle). Erpét. Genre de reptiles sauriens, de la famille des iguaniens, dont l'espèce type habite le Rio Grande.

TRACHYDACTYLE s. m. (tra-ki-da-kti-le — du préf. *trachy*, et du gr. *daktylos*, doigt). Erpét. Genre de reptiles sauriens, de la famille des iguaniens, tribu des stellioides.

TRACHYDE s. m. (tra-ki-de — du préf. *trachy*, et du gr. *eidós*, aspect). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la tribu des buprestides, comprenant une vingtaine d'espèces, répandues dans l'ancien continent.

— s. f. Bot. Genre de plantes, de la famille des graminées, réuni par plusieurs auteurs au genre trachyoze.

— Encycl. Entom. Les *trachydes* ont pour caractères : un corps oblong et déprimé; la tête petite, obtuse, enfoncée, comme tronquée; le front concave; les yeux grands, oblongs, saillants, un peu rebordés; les antennes très-courtes, un peu pectinées, insérées sous les yeux; les mandibules fortes; le corselet transversal, prolongé en arrière en un lobe triangulaire; l'écusson petit, arrondi; les élytres roides, triangulaires, courts, aplatis; les pattes robustes, assez longues; les tarses très-courts, terminés par deux crochets recourbés. Ce genre comprend un grand nombre d'espèces, généralement de petite taille et de couleurs sombres, bien que fréquemment douées de reflets métalliques. Ces insectes vivent sur les végétaux, et leurs mœurs rappellent celles des buprestes. La plupart appartiennent à l'Amérique du Sud. L'Europe n'en possède que trois ou quatre. Le *trachyde menu* est d'un brun cuivré avec des bandes ondulées, blanchâtres sur les élytres. On le trouve aux environs de Paris, le plus souvent sur les feuilles de l'orme et

du coudrier; sa larve vit sur la luzerne, et les cerceris lui font la chasse pour en nourrir leur progéniture. Le *trachyde nain* est d'un noir brillant, poli; on le trouve sur les feuilles de la ronce. Le *trachyde pygmée* est d'un vert bronzé brillant avec les élytres bleus.

TRACHYDÈRE s. m. (tra-ki-dè-re — du préf. *trachy*, et du gr. *deré*, cou). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des longicornes, tribu des cérambycins, ou type de celle des trachydérises, comprenant une quinzaine d'espèces, qui habitent l'Amérique équatoriale.

— Encycl. Les *trachydères* ont le corps luisant, ordinairement glabre; la tête plus étroite que la partie antérieure du corselet; les antennes glabres, sétacées, à dernier article muni d'une dent latérale; les palpes terminées par un article presque cylindrique, les maxillaires plus longues que les labiales, les mandibules entières, peu avancées, coudées ou presque tuberculées à l'extérieur; le menton corné seulement à la base, membraneux vers la languette; le corselet fortement échancré; l'écusson grand, large, allongé et triangulaire; les élytres allant un peu en se rétrécissant vers l'extrémité; les pattes courtes et fortes. Les espèces de ce genre, dit M. H. Lucas, multiplient beaucoup; elles vivent sur les troncs d'arbres et s'y tiennent collées, les antennes ramenées sur le dos; quand on veut les saisir, elles s'enfuient avec assez de rapidité et quelquefois se laissent tomber. On les trouve souvent aussi rassemblées en grand nombre autour des plaies d'arbres, occupées à sucer la liqueur qui en découle. Jamais elles ne fréquentent les feuilles ni les plantes. Elles volent ordinairement le soir et quelquefois pendant le jour. Toutes produisent un son aigu avec le corselet. Ce genre renferme un assez grand nombre d'espèces, qui habitent l'Amérique équinoxiale. Le *trachyde mandibulaire* a près de 0m,04 de longueur, le corps d'un brun rougeâtre; on le trouve au Mexique. Le *trachyde succint* est long de 0m,03, brun roussâtre, avec des antennes fort longues; il est très-commun dans l'Amérique du Sud.

TRACHYDÉRIE adj. (tra-ki-dé-ri-de — de *trachydère*, et du gr. *eidós*, aspect). Entom. Qui ressemble ou qui se rapporte au trachydère.

— s. m. pl. Tribu d'insectes coléoptères, de la famille des longicornes, ayant pour type le genre trachydère.

TRACHYDERME s. m. (tra-ki-dèr-me — du préf. *trachy*, et du gr. *derma*, peau). Erpét. Genre de reptiles sauriens, de la famille des lacertiens.

— Ichthyol. Genre de poissons malacoptérygiens, de la famille des siluriformes.

— Entom. Genre d'insectes coléoptères hétéromères, de la famille des mélasomes, tribu des primélaïres, dont l'espèce type habite le nord de l'Afrique. Genre d'insectes hyménoptères, de la famille des ichneumoniens, tribu des ichneumonides, groupe des pimphites, dont l'espèce type habite la Suède.

TRACHYDIE s. f. (tra-ki-dé — du préf. *trachy*, et du gr. *eidós*, aspect). Bot. Genre de plantes, de la famille des ombellifères, tribu des séséliées, dont l'espèce type croît dans l'Inde.

TRACHYDOSAURE s. m. (tra-ki-do-sô-re). Erpét. Syn. de TRACHYSAURE.

TRACHYGASTRE s. m. (tra-ki-ga-stre — du préf. *trachy*, et du gr. *gaster*, ventre). Erpét. Genre de reptiles sauriens, de la famille des lacertiens, tribu des strongylures, comprenant deux espèces, qui habitent l'Amérique du Sud.

TRACHYHYADE s. f. (tra-ki-ha-de — du préf. *trachy*, et de *hyade*). Erpét. Genre de batraciens anoures.

TRACHYLÉPIS s. m. (tra-ki-lé-piss — du préf. *trachy*, et du gr. *lepis*, écaille). Erpét. Genre de reptiles, du groupe des scincoidiens.

TRACHYLIE s. f. (tra-ki-lé — du gr. *trachus*, rude). Bot. Genre de lichens, de la tribu des caliciées, dont l'espèce type croît en Saxe, sur les rochers.

TRACHYLOBE s. m. (tra-ki-lo-be — du préf. *trachy*, et du gr. *lobos*, gousse). Bot. Section du genre courbaril.

TRACHYLOME s. m. (tra-ki-lo-me — du préf. *trachy*, et du gr. *lóma*, frange). Bot. Genre de plantes, de la famille des cyperacées, tribu des sclériées. Genre de mousses, formé aux dépens des neckères, et dont l'espèce type croît à la Nouvelle-Zélande.

TRACHYMÈNE s. f. (tra-ki-mè-ne — du préf. *trachy*, rude, et du gr. *ménè*, croissant). Bot. Genre de plantes, de la famille des ombellifères, tribu des hydrocotylées, formé aux dépens des azorelles, et comprenant plus de vingt espèces, qui croissent en Australie.

TRACHYMÈRE s. m. (tra-ki-mè-re — du préf. *trachy*, et du gr. *mèros*, cuisse). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, dont l'espèce type vit au Brésil.

TRACHYMITRE s. f. (tra-ki-mi-tre — du

préf. *trachy*, et du gr. *mitra*, coiffe). Bot. Genre de mousses, formé aux dépens des weissies, et réuni par plusieurs auteurs aux syrrophodons.

TRACHYNOTE s. m. (tra-ki-no-te — du préf. *trachy*, et du gr. *notos*, dos). Ichthyol. Autre forme du mot TRACHINOTE.

— Entom. Genre d'insectes coléoptères hétéromères, de la tribu des sépidiides, formé aux dépens des sépidies, et comprenant une douzaine d'espèces, qui habitent l'Afrique australe. Genre d'insectes hyménoptères, de la famille des ichneumoniens, tribu des ophiônites, dont l'espèce type habite l'Europe.

TRACHYNOTIE s. f. (tra-ki-no-té — du préf. *trachy*, et du gr. *notos*, dos). Bot. Syn. de SPARTINE, genre de graminées.

TRACHYOZE s. m. (tra-ki-ô-ze — du préf. *trachy*, et du gr. *ôzè*, odeur). Bot. Genre de plantes, de la famille des graminées, tribu des panicées, dont l'espèce type croît au Malabar.

TRACHYPACHUS s. m. (tra-ki-pa-kuss — du préf. *trachy*, et du gr. *pachus*, épais). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des carabiques, tribu des grandipalpes, comprenant deux espèces, qui habitent la Russie.

TRACHYPE s. m. (tra-ki-pe — du préf. *trachy*, et du gr. *pous*, pied). Bot. Genre de mousses, de la tribu des neckérées, dont l'espèce type croît à Java.

TRACHYPELTIS s. m. (tra-ki-pél-tiss — du préf. *trachy*, et du gr. *peltis*, bouclier). Erpét. Genre de reptiles sauriens, de la famille des chalcidiens, tribu des ptychoplectres.

TRACHYPÈTE s. m. (tra-ki-pè-te — du préf. *trachy*, et du gr. *pétaô*, je déploie). Entom. Genre d'insectes hyménoptères, de la tribu des braconides, groupe des sigalphites, dont l'espèce type habite l'Australie.

TRACHYPHLEE s. m. (tra-ki-phé — du préf. *trachy*, et du gr. *phloios*, écorce). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des charançons, tribu des cyclo-mides, comprenant plus de vingt espèces, qui habitent l'Europe, l'Afrique australe et l'Amérique du Nord.

TRACHYPHOLIS s. m. (tra-ki-fo-liss — du préf. *trachy*, et du gr. *pholis*, écaillé). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la tribu des colydiens, dont l'espèce type habite Sumatra.

TRACHYPHONE s. m. (tra-ki-fo-ne — du préf. *trachy*, et du gr. *phônè*, voix). Ornith. Genre d'oiseaux grimpeurs, formé aux dépens des pics, et dont l'espèce type habite l'Afrique australe.

TRACHYPHILE s. m. (tra-ki-pi-le — du préf. *trachy*, et du gr. *philos*, chapeau). Erpét. Genre de reptiles sauriens, de la famille des iguaniens, tribu des stellioides.

TRACHYPÈRE s. m. (tra-ki-ptè-re — du préf. *trachy*, et du gr. *pteron*, aile, nageoire). Ichthyol. Genre de poissons acanthoptérygiens, de la famille des ténioïdes, comprenant sept espèces.

— Entom. Syn. d'ANTHAXIE.

TRACHYRHYNQUE s. m. (tra-ki-rain-ke — du préf. *trachy*, et du gr. *rhugchos*, bec). Ichthyol. Genre de poissons, formé aux dépens des lépidolèpres.

TRACHYSAURE s. m. (tra-ki-sô-re — du préf. *trachy*, et du gr. *sauros*, lézard). Erpét. Genre de reptiles sauriens, de la famille des scincoidiens, dont l'espèce type habite l'Australie.

TRACHYSCÉLIS s. m. (tra-ki-sé-liss — du préf. *trachy*, et du gr. *skelis*, jambe). Entom. Genre d'insectes coléoptères hétéromères, de la tribu des diapériales, dont l'espèce type habite le midi de la France.

TRACHYSOME s. m. (tra-ki-so-me — du préf. *trachy*, et du gr. *sôma*, corps). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des longicornes, tribu des lamiaires.

TRACHYSPERME s. m. (tra-ki-spèr-me — du préf. *trachy*, et du gr. *sperma*, graine). Bot. Section des psychotis, genre d'ombellifères, élevée par plusieurs auteurs au rang de genre distinct. || Syn. douteux de BUNION ou conopode, autre genre d'ombellifères.

TRACHYSTÈME s. m. (tra-ki-stè-me — du préf. *trachy*, et de *sténon*, étamine). Bot. Genre de plantes, de la famille des borraginées, formé aux dépens des bourraches, et comprenant deux espèces, qui croissent en Orient.

TRACHYTE s. m. (tra-ki-te — du gr. *trachus*, âpre, rude). Minér. Feldspath à base de potasse : *Le trachyte constitue une montagne qui sont d'une nature vitreuse ou poncée.* (A. Maury.) *Le granit est moins dense que les TRACHYTES et les basaltes.* (L. Fiquier.)

— Encycl. Minér. Les *trachytes*, qu'on appelle aussi les uns porphyres trapéens, d'autres porphyres trachytiques, forment une des espèces des roches volcaniques. Ce sont des roches essentiellement composées d'un feldspath à base de potasse, soit cristalline, soit vitreuse. Dans le premier cas, on a

les *trachytes* proprement dits ; dans le second, les *trachytes* vitreux ou obsidiennes. Les premiers ont pour variétés : *trachyte* porphyroïde, renfermant des cristaux d'orthose assez considérables, engagés dans une pâte de petits cristaux microscopiques ; *trachyte* granitoïde, variétés micacifère, analogue dans sa cassure à celle des granites ; *trachyte* oligoclasière, renfermant des cristaux d'oligoclase ; *trachyte* amphibolifère, variété granitoïde ou porphyroïde, qui contient des cristaux d'amphibole ; *trachyte* quartzifère, variété à grains extrêmement fins, presque compactes, dans lesquels sont enclavés de petits grains de quartz ; *trachyte* molaire, variété poreuse pénétrée de silice ; *trachyte* pérosiliceux, variété à pâte compacte ; *trachyte* schistoïde, remarquable par sa structure feuilletée ; *trachyte* terreux (domite), à grains fins, se désagrégeant entre les doigts ; *trachyte* scorié, variété à texture bulleuse et scoriacée. Les seconds ont pour variétés : *trachyte* vitreux porphyroïde, variété à pâte noirâtre ou verdâtre renfermant des cristaux de feldspath vitreux ; *trachyte* obsidienne (verre des volcans), variété homogène, à cassure conchoïdale ; *trachyte* ponce ; *trachyte* vitreux stratiforme, variété disposée en bandes grossièrement parallèles. Outre ces deux espèces de *trachytes*, on connaît : les conglomérats trachytiques, amas de blocs de *trachytes* isolés au milieu de substances broyées ; les conglomérats ponceux, amas de blocs de ponce ; les brèches trachytiques, fragments anguleux de *trachytes* accolés ou agglutinés par un ciment ; les brèches ponceuses, fragments de ponce agglutinés ; les tufs cinériques, cendres feldspathiques libres ou agglutinées ; les tufs ponceux, débris de ponce à texture fine et d'aspect homogène. Les *trachytes* forment, dans les terrains, des périodes paléochérienne et alluviale, des assises, des amas transversaux et de petits filons. On emploie la ponce pour user les corps ; le *trachyte* molaire, pour la confection des meules à moudre les grains ; quelques *trachytes* fournissent de bons matériaux de construction. C'est à la catégorie des *trachytes* qu'appartient le phonolithe ou pierre chantante. La leucostine, ou porphyre trachytique, tient le milieu entre le pur *trachyte* et le phonolithe. V. ce mot.

TRACHYTELLE s. f. (tra-ki-tè-le — dimin. du gr. *trachys*, rude). Bot. Genre d'arbustes grimpants, rapporté avec doute à la famille des illeniacees, et comprenant deux espèces, qui croissent en Chine.

TRACHYTIQUE adj. (tra-chi-ti-ke — rad. *trachyte*). Géol. Qui est de la nature du *trachyte* : Les *boues* et les *eaux* ne sortent pas du cratère même, mais des cavernes qui existent dans la masse TRACHYTIQUE de la montagne. (Humboldt.)

TRACHYTISME s. m. (tra-chi-ti-sme — rad. *trachyte*). Géol. Tendance à la production des *trachytes*.

TRACIÈRE s. f. (tra-siè-re — rad. *tracé*). Endroit d'où l'on extrait le gravier calcaire appelé *tracé*.

TRACIOIR s. m. (tra-soir — rad. *tracer*). Techn. Instrument avec lequel on dessine des figures sur le métal. || Syn. de TRACILET.

— Hort. Instrument de fer, à une ou plusieurs pointes, adapté à un long manche de bois, et qui sert à tracer des rayons, pour les semis, les repiquages ou les plantations : Avec le TRACIOIR à deux ou à quatre pointes, on trace deux ou quatre rayons à la fois. (Dutour.)

— Encycl. Hort. Le *tracé* des jardiniers se compose d'un axe en fer muni de plusieurs dents triangulaires ou quadrangulaires, et adapté à un long manche de bois ; on s'en sert soit pour tracer des lignes sur un terrain qu'on veut diviser et planter d'après un dessin quelconque, soit pour former de petits rayons très-étroits et légèrement creux dans lesquels on se propose de semer des graines ou de transplanter de jeunes sujets. Suivant que le *tracé* est muni d'une, de deux ou de plusieurs pointes, on trace un, deux ou plusieurs rayons à la fois. Pour tracer des lignes profondes sur un terrain dur, on se sert du *tracé* à pic et à taillant. Du reste, cet instrument est peu usité ; dans les jardins, on se sert du bout du manche du râteau ou d'un échalas pointu ; dans la grande culture, on le remplace par le rayonneur.

Tracollo, intermède italien, musique de Pergolèse ; représenté à Rome en 1734. L'air bouffe de Tracollo : *Ecco il povero nacollo già vicino à tracollar*, est excellent dans son expression comique. Il a été publié par M. Gevaert.

TRACONS s. m. pl. (tra-son). Techn. *Maitre des tracons*, Ouvrier qui, dans les marais salants, tire le sel des bosses et le transporte à dos de bêtes de somme.

TRACTABILITÉ s. f. (tra-kta-bi-li-té — du lat. *tractare*, traiter). Qualité de ce qui est traitable, de ce qu'on peut manier, mettre en œuvre.

— Ductilité des métaux. || Vieux en sens.

TRACTARIEN s. m. (tra-kta-ri-ain — angl. *tractarian* ; de *tract*, traité, à cause des opuscules connus sous le nom de *tracts*, dans lesquels ces sectaires exposent leur doctrine).

Hist. relig. Membre d'une secte de catholiques anglais qui rejettent la suprématie du pape.

TRACTATRICE s. f. (tra-kta-tri-se — lat. *tractatrix* ; de *tractare*, manier). Nom sous lequel on désignait, à Rome, les femmes qui massaient les baigneurs : *Martial n'oublie pas ces TRACTATRICES qui massaient à Rome*. (Virey.)

TRACTEUR s. m. (tra-cteur — du lat. *tractare*, tirer). Chir. Appareil en cuivre, dont on se sert pour amener l'enfant, dans quelques accouchements difficiles.

TRACTIF, IVE adj. (tra-ktiif, i-ve — du lat. *tractare*, tirer). Mécan. Qui exerce une traction : *Force TRACTIVE*.

TRACTION s. f. (tra-ksi-on — lat. *tractio* ; de *trahere*, tirer). Mécan. Action de tirer, de mouvoir, la force étant placée en avant de la résistance : *Effort de traction*.

— Dans les chemins de fer, La partie de l'exploitation qui consiste dans les transports de tous genres.

— Encycl. Mécan. Lorsqu'un corps solide prismatique est tiré dans le sens de sa longueur par une force quelconque, on dit qu'il est soumis à un effort de *traction* auquel il doit résister ou sous lequel il doit se rompre. Sous cet effort, le corps s'allonge d'une certaine quantité, variable pour chaque nature de corps, mais proportionnelle, pour une même matière, à l'effort de *traction* et à la longueur de la pièce, et inversement proportionnelle à la section transversale.

— *Résistance du fer à la traction*. M. Morin, dans son traité de la résistance des matériaux, rapporte d'une manière très-détaillée les diverses expériences qui ont été faites par différents expérimentateurs dans le but d'étudier ce genre de résistance et les effets qu'elle produit. Nous rapportons d'après ce savant les conclusions et les résultats de ces expériences, malheureusement peu nombreuses, vu la diversité des matières, leur différence de nature, de composition chimique et de fabrication. Des expériences de M. Borel, ancien élève de l'École polytechnique, attaché aux forges de Courgrigny, sur une barre de fer à câble de 49^m50 de diamètre et de 6^m42 de longueur, ainsi que de celles de M. Ardant, officier du génie, sur des fils de fer doux ou recuits et sur des fils de fer durs ou non recuits, il résulte que si l'élasticité du fer doux ou, en général, des métaux ductiles commence à s'altérer sous des charges moindres que celle des fers ou des métaux durs, la rupture n'a lieu qu'après des allongements beaucoup plus considérables, et que cette déformation est un indice, un avertissement de l'altération de l'élasticité, tandis que la rupture des métaux durs a lieu brusquement, sans qu'aucune altération notable de l'élasticité ait pu avertir de l'imminence de cette rupture. On remarque encore que, l'altération étant une fois produite, les allongements croissent beaucoup plus rapidement, par rapport aux charges, qu'avant cette altération. Les expériences faites par M. E. Hodgkinson, savant physicien anglais, sur des barres formées de plusieurs parties assemblées par des manchons, de manière à leur donner environ 15 mètres de longueur totale sur un diamètre moyen de 13^m13, ont montré : 1^o que, jusqu'à la charge de 14 kilogr. 997 par millimètre carré, les allongements totaux croissent proportionnellement aux charges ; 2^o qu'il en est de même pour les allongements permanents, et que, dans ces limites, ces derniers sont excessivement petits et s'élèvent au plus à 0^m01 par mètre sous la charge de 14^k997 par millimètre ; 3^o qu'au delà de la charge de 14^k997, et surtout à partir de celle de 18^k74 par millimètre carré, les allongements totaux et ceux qui sont permanents croissent très-rapidement ; 4^o que, vers et un peu avant 22^k49 par millimètre carré, les allongements totaux redeviennent sensiblement proportionnels aux charges, mais dans un rapport beaucoup plus grand que celui qui correspondait aux petites charges ; 5^o que les allongements permanents au-dessus de 14^k997 par millimètre carré croissent très-rapidement et beaucoup plus vite que les allongements totaux ; on observe de plus que ces allongements permanents croissent avec la durée de la charge, quoique très-lentement ; 6^o que les rapports des valeurs des charges par mètre carré à l'allongement par mètre, ou du coefficient d'élasticité E, sont sensiblement constants tant que les allongements sont proportionnels aux charges, et la valeur moyenne qu'en fournissent ces expériences est

$$E = 10,816,440,000\text{k.}$$

Une autre série d'expériences faites sur une barre ayant une surface un peu plus du double de la précédente a fourni des résultats à peu près identiques. On a obtenu :

$$E = 19,359,458,500\text{k.}$$

M. Hodgkinson conclut de ces expériences que, des les plus faibles charges, il se produit un allongement permanent, et, en cela, il est d'accord avec d'autres expérimentateurs. D'après les données précédentes, il est facile de déterminer la surface de section d'une tige de fer soumise à un effort de *traction* de façon que son allongement ne dé-

pas pas une limite donnée. L'administration des travaux publics exige que les dimensions transversales des chaînes ou des câbles des ponts suspendus soient calculées de manière qu'au moment de l'épreuve, qui ajoute au poids du pont une charge de 200 kilogr. par mètre carré de plancher, la tension n'excede pas, pour les fers en barre, le tiers, et pour les fils de fer le quart, de celle qui produirait la rupture, ce qui revient à environ 12 kilogr. par millimètre carré pour les barres et 18 kilogr. par millimètre carré pour les fils les plus résistants. En général, dans la prévision d'efforts accidentels supérieurs aux charges permanentes, on calcule ordinairement les dimensions des pièces de fer de manière à réduire leur tension habituelle à 6 kilogr. par millimètre carré. Si donc on recherche quels sont les allongements correspondant à ces trois coefficients de travail 12, 18 et 6 pour une pièce ayant une section de 1 mètre carré et 1 mètre de longueur, on trouve qu'ils sont de $\frac{9}{10}$, $\frac{6}{10}$ et $\frac{3}{10}$ de millimètre par mètre de longueur primitive. On voit par là combien est faible la déformation longitudinale que le fer subit dans les constructions.

— *Résistance de la fonte à la traction*. M. E. Hodgkinson a exécuté sur la fonte des expériences analogues aux précédentes ; les barres avaient 0^m00645 de section et 13^m25 de longueur totale, formée par l'assemblage de barres de 3^m05 chacune. On a reconnu : 1^o qu'entre des limites assez étendues, et jusqu'à la charge d'environ 6 kilogr. par millimètre carré, les allongements totaux sont sensiblement proportionnels aux charges, ainsi que les allongements élastiques ; 2^o que sous des charges plus grandes, les allongements totaux croissent plus rapidement que les charges, mais néanmoins assez lentement ; 3^o que le rapport des charges par mètre de surface aux allongements par mètre va sans cesse en diminuant, et cela depuis la plus faible charge essayée, 0^k74 par millimètre carré jusqu'à la plus forte, qui a été de 10^k39 ; 4^o qu'entre les limites de 0^k74 à 5^k29 correspondant à un allongement de 0^m000715 par mètre ou $\frac{1}{1400}$, le rapport qui exprime le coefficient d'élasticité à pour valeur moyenne

$$E = 9,096,070,000\text{k.}$$

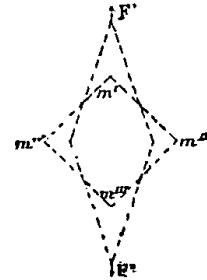
mais cette valeur moyenne diffère de $\frac{1}{12}$ environ de la plus forte ou de la plus faible ; d'où il résulte que la loi de la proportionnalité des charges aux allongements qu'elles produisent est moins exacte encore pour la fonte que pour le fer forgé. Le même expérimentateur a trouvé que les circonstances diverses du mode d'action de la force de *traction* ne sont pas sans influence sur la résistance des pièces à la rupture ; ainsi, des barreaux de fonte établis de manière que la *traction* fût dirigée dans le sens de l'axe de figure de la pièce se sont rompus sous une charge de 12^k043 par millimètre carré ; tandis qu'il n'a fallu que 4^k124 pour rompre les mêmes barreaux installés de manière que la force de *traction* agît le long de l'une des faces dans la direction de l'une des arêtes. La rupture de la fonte ayant lieu sous une tension de 9^k5 à 13 kilogr. par millimètre carré, dans la pratique on ne lui fait subir qu'un effort permanent qui n'excede pas le sixième de ces charges, c'est-à-dire 1^k5 à 2 kilogr. par millimètre carré. La valeur correspondante de E est de 0,00017 à 0,00022.

— *Résistance de la tôle à la traction*. Diverses expériences ont été faites sur la résistance de la tôle à la *traction*, soit dans le sens du laminage, soit dans un sens perpendiculaire. Dans le premier cas, on a trouvé qu'elle était en moyenne de 31^k33, et dans le second de 28^k48, soit une différence de 10 pour 100 en faveur de la résistance dans le sens de la direction des fibres. M. Fairbairn, qui a fait aussi des expériences sur la résistance de la tôle, a été conduit à conclure qu'il n'y a pas de différence sensible dans la résistance des tôles à la *traction* dans le sens des fibres ou dans le sens perpendiculaire.

— *Résistance des bois à la traction*. M. Rondelet a conclu de ses expériences sur des triangles de bois de chêne, d'une densité de 861 kilogr. au mètre cube, de différentes longueurs et dimensions : 1^o que la résistance du chêne à la rupture par *traction* est proportionnelle à la section transversale de la pièce ; 2^o que cette résistance est indépendante de la longueur des pièces, quand celle-ci est assez faible pour que le poids propre du solide ne doive pas entrer en ligne de compte ; 3^o qu'elle est moyennement de 976^k2 par centimètre carré de section, ou de 9^k762 par millimètre carré. M. M. Chevaudier et Wertheim ont tiré les conclusions suivantes de leurs expériences récentes sur la résistance du bois : 1^o la densité du bois paraît varier fort peu avec l'âge ; 2^o le coefficient d'élasticité diminue au contraire au delà d'un certain âge ; il dépend de la sécheresse et de l'exposition du terrain dans lequel les arbres ont poussé ; 3^o l'âge et l'exposition influent sur la cohésion ; 4^o les coefficients d'élasticité des hêtres venus dans le grès vosgien sont tous plus forts, pour des arbres comparables, que ceux

des hêtres venus dans les grès bigarrés et dans le muschelkalk ; 5^o les arbres coupés en pleine sève et les arbres coupés avant la sève n'ont pas présenté de différences sensibles sous le rapport de l'élasticité ; 6^o l'épaisseur des couches ligneuses ne paraît avoir d'influence sur la valeur du coefficient d'élasticité que pour le sapin, qui a fourni des valeurs d'autant plus grandes, que les couches étaient plus minces ; 7^o dans les bois, il n'y a pas, à proprement parler, de limite d'élasticité, et il se produit toujours un allongement permanent en même temps qu'un allongement élastique ; 8^o les bois très humides prennent plus facilement que les bois secs des allongements permanents ; 9^o pour les bois desséchés à l'étuve la limite d'élasticité coïncide presque avec la charge de rupture, c'est-à-dire que ces bois ne prennent pas d'allongement permanent. Le coefficient d'élasticité du bois de chêne varie de 600,000 à 1,200,000 kilogr., et celui du sapin de 1,000,000 à 1,200,000 kilogr.

— *Contraction latérale des prismes allongés*. Un prisme soumis à un effort longitudinal se rétrécit transversalement en même temps qu'il s'allonge, phénomène dont on peut apercevoir la cause dans la constitution des corps solides naturels, considérés comme des assemblages de points matériels dont les actions mutuelles varient avec leurs distances.



Pour rendre cette considération sensible, nous empruntons l'exemple suivant à M. Belanger. Soit un système de quatre points matériels m, m', m'', m''' égaux et situés aux quatre sommets d'un carré, en équilibre sans l'action d'aucune force extérieure ; il n'est pas nécessaire pour cela que les actions mutuelles entre ces quatre points soient nulles ; il suffit que la résultante des forces que chaque point reçoit des trois autres le soit ; qu'ainsi les forces que le point m' reçoit des points m, m'' et m''' , dont il est plus voisin que de m'' , soient réplissives par suite de la supériorité de l'action de la chaleur sur celle de la gravitation, et que, au contraire, la force dirigée suivant la diagonale soit attractive, c'est-à-dire que, entre les deux points m' et m'' , la gravitation, quoique moindre qu'entre m' et m' , l'emporte sur la répulsion due à la chaleur et décroissant suivant une loi plus rapide par l'augmentation de la distance. Si maintenant aux deux points m' et m'' , diagonalement opposés, on applique deux forces extérieures F' et F'' égales et contraires, qui tendent à écarter ces deux points, pour que l'équilibre s'établisse après la déformation du système, il faut non-seulement que la diagonale $m'm''$ soit plus grande que dans le premier cas, mais aussi que l'autre diagonale $m''m'$ soit diminuée ; car le point m' , qui n'est soumis à aucune force extérieure, doit être encore en équilibre sous l'action des forces qu'il reçoit des trois points m, m'', m''' . Si la distance $m''m'$ restait la même, les forces répulsives totales entre m' et m' d'une part et entre m' et m'' d'autre part se trouveraient diminuées, parce que les distances $m'm'$ et $m''m'$ seraient devenues plus grandes. L'angle $m'm''m'$ serait d'ailleurs augmenté ; donc, pour une double raison, la résultante de ces deux forces serait diminuée, tandis que la force attractive entre m' et m'' serait restée la même : l'équilibre n'aurait, par conséquent, pas lieu ; donc il faut, par compensation, que la diagonale $m'm''$ soit diminuée, ce qui augmente la plus petite et diminue la plus grande des forces inégales. La déformation contraire aurait lieu si les deux forces extérieures tendaient à rapprocher les deux points $m'm''$; les deux autres devraient s'écarter pour que l'équilibre pût se rétablir. Suivant une savante théorie due à M. Poisson, si un prisme homogène est soumis à des forces égales uniformément réparties sur les deux bases, la longueur et l'aire de la section droite du prisme étant L et A dans son état naturel, et devenant $L + \Delta L$ et $A - \Delta A$, on a, pourvu que la limite de l'élasticité ne soit pas dépassée,

$$\frac{\Delta A}{A} = \frac{1}{2} \frac{\Delta L}{L} ;$$

c'est-à-dire que la construction superficielle par unité de la section droite est numériquement la moitié de l'extension par unité de longueur du prisme, d'où l'on conclut, à cause de la petitesse de ces variations, que la contraction linéaire relative en travers du prisme est le quart de son extension relative longitudinale ϵ . On voit par là que la contraction latérale est bien peu sensible dans la pratique, sauf le cas de rupture imminente.

— *Effort de rupture par traction.* L'effort qui peut produire la rupture d'une pièce, en agissant dans le sens de sa longueur, est

$$P = AR,$$

A étant la section transversale de la pièce et R l'effort nécessaire pour rompre une tige de même matière que la pièce, et dont la section est l'unité prise pour exprimer A. Cette relation résulte de l'ensemble des faits observés, desquels on a conclu que, quand un solide prismatique ou cylindrique est soumis à un effort de traction longitudinale, sa résistance à la rupture est à peu près proportionnelle à l'aire de sa section transversale. L'observation des bonnes constructions a conduit à admettre que les efforts permanents auxquels on peut soumettre les prismes et les cylindres ne doivent pas excéder :

Pour les bois, les pierres et les mortiers, le $\frac{1}{10}$ de la charge de rupture;

Pour le fer, le $\frac{1}{3}$, et qu'elle n'en soit que le $\frac{1}{4}$ ou le $\frac{1}{5}$, et même le $\frac{1}{6}$ quand les constructions sont de grande durée;

Pour la fonte, le $\frac{1}{4}$ de la charge de rupture;

Pour les autres métaux, le rapport des charges permanentes à celles de rupture est le même que pour le fer ou la fonte, suivant que leur état se rapproche plus de celui de l'un ou de l'autre de ces métaux;

Pour les cordes, la charge permanente peut être la moitié de la charge de rupture. Pour ces corps, la rupture est précédée d'un allongement qui est le $\frac{1}{6}$ de la longueur primitive;

cet allongement est réduit au $\frac{1}{10}$ si l'effort n'est que moitié de la charge maximum. D'après Coulomb, la résistance d'une corde goudronnée n'est que les $\frac{2}{3}$ ou les $\frac{3}{4}$ de celle d'une corde blanche. D'un même nombre de fils de caret, et, d'après Duhamel, la résistance d'une corde mouillée n'est que le $\frac{1}{3}$ de la même corde sèche.

— *Résistance vive d'élasticité.* Puisque les corps s'allongent sous l'action des forces qui les tirent dans le sens de leur longueur, leur résistance à cet allongement développe, pour chaque élément de l'allongement total, une quantité de travail mesurée par le produit de l'effort exercé et de cet allongement. Soit à déterminer le travail T nécessaire pour allonger de i un prisme dont la longueur et la section primitives sont L et A; la proportionnalité admise entre les extensions et les efforts indique évidemment ici des efforts successifs qui augmentent avec le chemin déjà parcouru par l'extrémité du prisme; soit donc x une partie de l'allongement total ou du chemin total i parcourue par cette extrémité à une époque quelconque, l'effort nécessaire pour rendre l'allongement x permanent est, d'après ce qui a été dit plus haut,

$$P_x = \frac{AEx}{L}.$$

Le travail élémentaire de cet effort est évidemment le produit de cette quantité par le petit chemin dx , et le travail total T dépensé sur le prisme est la somme de tous les travaux élémentaires accomplis entre $x = 0$ et $x = i$; donc

$$T = \frac{AE}{L} \int_0^i x dx = \frac{AEi^2}{2L} = \frac{E}{2} \left(\frac{i}{L} \right)^2 AL.$$

Ainsi, le travail est proportionnel au volume AL du prisme et au carré de son allongement par mètre. Substituant dans cette expression la valeur de l'effort P_i qui suffirait pour maintenir d'une manière permanente l'allongement i du prisme, on a encore

$$T = \frac{AEi^2}{2L} = \frac{AEi}{L} \cdot \frac{i}{2} = \frac{P_i}{2} \cdot \frac{i}{2} \text{ kilogrammètres;}$$

ou, en mettant à la place de i sa valeur en fonction de P ,

$$T = \frac{P_i}{2} \cdot \frac{P_i L}{2AE}.$$

En appliquant ces équations aux fils de fers durs recuits et non recuits, M. Poncelet a trouvé, pour le fer dur recuit :

$$T = 0,00662 \dots T_p = 0,006,500,$$

et pour le fer non recuit :

$$T = 0,00585 \dots T_p = 0,006,6810,$$

ce qui montre que, pour les fers durs non recuits, le travail correspondant à la rupture (T_p étant la résistance à la rupture) est beaucoup plus voisin du travail correspondant à l'altération de l'élasticité que pour les mêmes fers recuits, et surtout pour les fers doux, et que, par conséquent, si les fers durs présentent l'avantage de conserver leur élasticité plus longtemps, ou sous de plus fortes charges que les fers doux, ils offrent l'inconvénient d'être beaucoup plus fragiles par l'effet des chocs.

TRACTOIRE adj. (tra-ktoi-re — lat. *tractorius*; de *tractare*, tirer). Mécan. Qui concerne la traction : *Machine tractoire*.

— Hist. rom. *Lettres tractoires*. Lettres que donnaient les empereurs à leurs envoyés pour qu'ils pussent voyager et être traités pendant tout le cours de leur voyage aux frais du public.

— s. f. Courbe décrite par une corde sur laquelle on exerce un effort de traction.

TRACTRAC s. m. (tra-ktrak). Ornith. Nom vulgaire du traquet.

TRACUNHAEN, rivière du Brésil (Para). Elle se jette dans l'Océan, par 709 25' de latit. S. On ne connaît que la partie inférieure de son cours. Elle est navigable.

TRACY (DESTUTT DE), nom d'une famille française qui a produit plusieurs hommes distingués. V. DESTUTT.

TRADEENIGO (Pierre), doge de Venise, né à Pola, mort à Venise en 864. Il succéda, en 836, à Jean Participatio, qui venait d'être déposé. L'année suivante, il consentit à aller au secours de l'empereur Théophile, en guerre avec les Sarrasins, et se mit à la tête d'une flotte de soixante vaisseaux; mais, pendant le combat, qui eut lieu dans le golfe de Tarente, les Grecs prirent la fuite, de sorte que les Vénitiens, accablés par le nombre, perdirent la plus grande partie de leurs navires. Les dernières années de l'administration de Tradeenigo furent troublées par de nombreuses séditions. Ce doge se rendait un jour à l'église, lorsqu'il fut assailli et mis à mort par une bande de furieux.

TRADEININ (Przibicon de), historien allemand qui vivait dans la seconde moitié du xiv^e siècle. L'empereur d'Allemagne, Charles IV, le chargea, en 1374, d'écrire l'histoire de Bohême en s'appuyant sur des documents authentiques et en n'admettant dans son ouvrage aucun des récits hasardés et fabuleux qui défiguraient les chroniques anciennes. Tradeinin s'acquitta avec bonheur de cette tâche, que la mort l'empêcha d'achever. Sa remarquable histoire, connue sous le nom de *Chronique de Pulkawa*, se termine à l'année 1330.

TRADESCANT (Jean), naturaliste hollandais, né en 1608, mort en 1662. Il était fils d'un naturaliste du même nom, qui mourut en 1638, après avoir parcouru plusieurs pays de l'Europe et avoir été nommé jardinier du roi d'Angleterre. Tradescant fit un voyage en Virginie, où il recueillit diverses plantes, notamment celle qui porte son nom (*Tradescantia*), puis il continua la belle collection commencée par son père et connue sous le nom d'*Arche de Tradescant*. On a de lui : *Musæum tradescantianum ou Recueil de raretés conservées à South-Lambeth, près de Londres* (Londres, 1656, in-80).

TRADESCANTIE s. f. (tra-dè-skan-ti — de *Tradescant*, botan. holland.). Bot. Genre de plantes, de la famille des commelinées, comprenant plus de soixante espèces, répandues dans les régions chaudes des deux continents : *La Tradescantie de Virginie*. II Syn. d'EPHÉMÈRE, EPHEMERINE, ZÉBRINE.

TRADESSO DA SILVEIRA, savant portugais. V. SILVEIRA.

TRADE'S UNION s. f. (trèdz-iou-nienn — mot angl. formé de *trade*, industrie, et de *union*, union). Ligue d'ouvriers, en Angleterre.

— *Encycl.* Les *trade's unions* sont de vastes associations ouvrières, organisées pour préparer des grèves, obtenir des hausses de salaire et limiter la journée de travail. Ces ligues, qui exercent une grande influence sur l'industrie britannique, remontent au moyen âge; elles furent pendant longtemps des sortes de sociétés secrètes, et elles n'ont pas encore, à l'heure qu'il est, une situation légale.

Après la terrible peste de 1348, qui enleva un quart de la population en Angleterre, la main-d'œuvre étant devenue plus rare devint en même temps plus chère, et le Parlement, alarmé, crut devoir fixer un maximum. Les assemblées des siècles suivants persévérèrent dans cette voie et firent des lois de plus en plus restrictives. Ce fut pour résister à cette oppression et élever le taux des salaires au-dessus du maximum que les *trade's unions* se formèrent. La loi les frappait avec vigueur; sous Edouard VI, on coupait une oreille à l'homme convaincu pour la troisième fois de s'y être affilié. Lorsque le maximum tomba en désuétude, les sociétés lui survécurent et avec elles les lois qui les condamnaient. L'abolition des dernières restrictions imposées à la liberté du marché ne date que des premières années du siècle, et ce ne fut qu'en 1824 que les sociétés ouvrières cessèrent d'être poursuivies.

Avant cette mesure d'affranchissement, les ligues ouvrières, en guerre avec la législation, étaient de véritables sociétés militantes; obligées de conspirer pour préparer et diriger les grèves, elles recouraient ordinairement à la force et commettaient des actes de violence que poursuivaient les tribunaux. Elles régnaient par la terreur et le mystère. Leurs membres se liaient entre eux par des formules cabalistiques, des cérémonies bizarres et des serments épouvantables; les crimes se multipliaient. Depuis la loi de 1824, qui permet aux ouvriers de s'associer ouvertement, ces actes coupables sont devenus

beaucoup moins fréquents, quoiqu'on en trouve encore trop d'exemples.

La loi de 1824, tout en permettant aux ouvriers la formation d'une union, n'a pas effacé cependant toutes traces de l'ancienne inégalité qui avait pesé si longtemps sur les classes ouvrières. Ainsi la loi du maître et du serviteur (*master and servant act*), qui voulait que le premier fût toujours cru de préférence sur son affirmation, s'est conservée jusqu'en 1868; la définition des limites dans lesquelles une coalition doit se maintenir pour ne pas tomber sous le coup des lois pénales, est encore aujourd'hui très-vague, et la jurisprudence n'a pu jusqu'ici réussir à les tracer. En effet, la loi joint aux actes évidemment délictueux, tels que les violences et les menaces, « tout ce qui peut obstruer le commerce » et tout ce qu'elle appelle *conspiracy*, mot très-élastique. En 1867, les chefs de la grève des tailleurs s'étant concertés pour organiser des postes de sentinelles qui se bornaient à prévenir les ouvriers que telle ou telle maison était frappée de grève, furent déclarés coupables de *conspiracy*. De plus, lorsque le patron viole le contrat qu'il a fait avec un ouvrier, celui-ci ne peut lui réclamer que des dommages-intérêts, tandis que si les rôles sont renversés, le maître, outre l'action civile qui lui est toujours permise, peut poursuivre l'ouvrier au criminel et le faire condamner à trois mois de prison.

Entrons dans les détails de l'organisation des *trade's unions*. Après avoir payé une entree parfois assez forte, les membres versent chaque semaine une souscription variant de 1 penny jusqu'à 1 et même, dans certains cas, 2 shillings. Il se forme ainsi un fonds de réserve, qui grossit rapidement dans les années prospères, et qui est destiné à soutenir les membres de la société lorsqu'ils chôment, soit faute d'ouvrage, soit par suite d'une grève. La souscription est égale pour tous les membres, et cette égalité est une des bases de l'institution, car elle implique un égal soutien en cas de chômage. En temps de grève, il ne s'agit pas pour l'ouvrier de gagner plus ou moins, il faut que l'union l'empêche de mourir de faim, et pour cela sa plus ou moins grande habileté ne fait aucune différence. Le nombre de bouches qu'il a à nourrir, s'il est père de famille, peut seul faire augmenter l'indemnité que l'union lui assure.

La société est administrée par un conseil de surveillance ou conseil exécutif, élu chaque année par le vote secret de tous les membres, et qui compte dans son sein un président, un caissier et un secrétaire. Le gouvernement de la société, les relations avec les patrons, les décisions relatives aux grèves, l'allocation des indemnités, enfin, l'admission et la radiation des membres appartiennent exclusivement à ce conseil. A l'assemblée générale sont réservées les grandes affaires financières, telles que l'imposition d'une contribution extraordinaire sur tous les membres, si, une partie d'entre eux étant en grève, les ressources normales de la société ne suffisent pas à la soutenir.

Les unions les plus puissantes, comme celles des mécaniciens unis, des charpentiers et des menuisiers unis, des maçons, les deux grandes sociétés des ouvriers en fer du Staffordshire et du nord de l'Angleterre, celle des mouleurs en fonte, des filateurs du Lancashire, l'association nationale des mineurs (*amalgamated association of miners*), qui comptait, en mars 1874, 106,368 membres, et bien d'autres encore, ont une organisation plus compliquée et se subdivisent elles-mêmes en un grand nombre de branches. Chaque branche ou loge se compose des ouvriers habitant un même district; elle élit son comité et a sa caisse spéciale qu'elle administre, mais dont elle doit rendre un compte annuel au conseil central. Celui-ci est formé de délégués élus pour six mois par les diverses branches, proportionnellement au nombre de leurs membres, et de deux employés, le secrétaire et le trésorier, nommés directement par le suffrage de tous les membres.

Ce sont les loges qui admettent dans l'union les candidats présentés par deux membres, et qui décident, en premier ressort, des exclusions, des secours et des grèves locales; mais on peut toujours en appeler à l'autorité centrale, et la loge qui se mettrait en grève avant d'avoir obtenu la sanction de cette autorité ne serait pas soutenue par la société.

Les mécaniciens unis comptent 308 branches, dont 11 en Amérique et quelques-unes parmi les ouvriers anglais établis en France et en Australie; les charpentiers et les menuisiers unis en ont 190, les maçons 278, et une autre société de charpentiers, 150. Dans quelques-unes de ces sociétés, les deux premières, par exemple, la réserve amassée par chaque branche est, à la fin de l'année, portée à une masse commune, qui est, à son tour, partagée entre toutes, proportionnellement à leurs membres, de manière à répartir également les dépenses sur la société entière. D'autres, au contraire, laissent à chaque branche une complète indépendance financière, sauf à la faire secourir par les autres si cela est nécessaire. Le membre d'une branche qui change de domicile se trouve, au bout d'un an, affilié de droit à la branche établie près de sa nouvelle résidence; une simple carte fournie par la branche qu'il quitte le fait recevoir dans l'autre.

La caisse de chômage joue naturellement le rôle principal dans le budget des *trade's unions*; quelques-unes même limitent exclusivement l'emploi de leurs fonds au soutien des grèves. La plupart offrent, en outre, à leurs membres certains avantages empruntés aux sociétés de secours mutuels, tels qu'une indemnité hebdomadaire en cas d'accident et presque toujours aussi en cas de maladie; des frais d'enterrement montent à 200 ou 300 francs, et souvent la moitié de la même somme pour les funérailles de leurs femmes. Quelques-unes les assurent contre la perte de leurs outils, garantissent une retraite aux infirmes.

La force de l'association est telle en Angleterre que les *trade's unions* ont pris rapidement un développement considérable. Soutenues alternativement par les différents partis politiques, ayant à leur tête des chefs intelligents, habiles, se tenant surtout dans les limites et les réserves constitutionnelles, elles ont, à elles seules, provoqué la plus grande partie des réformes sollicitées par les classes ouvrières, réglant les questions économiques qui les intéressaient, salaires, réglementation du travail, rapports entre patrons et ouvriers, etc. La compétence des *trade's unions* s'étend à tous les objets et à toutes les industries. Elles s'occupent aujourd'hui du travail des enfants et des femmes dans les manufactures; demain, elles régleront les salaires, interviendront dans les réclamations des employés de la poste ou dans le traitement infligé aux condamnés.

Les progrès des *trade's unions* en Angleterre et leurs exigences croissantes ont déterminé la création d'une fédération nationale de manufacturiers, d'entrepreneurs et de capitalistes décidés à tenir en échec leurs ouvriers. La lutte entre le capital et le travail prendra, par suite, un caractère plus général.

Depuis 1868, chaque année, les *trade's unions* envoient des délégués à un congrès qui s'est tenu successivement à Londres, à Manchester, à Birmingham, à Leeds, à Sheffield, à Glasgow. Dans ces assemblées, dont quelques-unes, notamment celles de Leeds (1873) et de Sheffield (1874), ont vivement attiré l'attention publique, les délégués des membres des associations ouvrières discutent non seulement les questions qui les touchent le plus directement, telles que le rappel ou l'amélioration des lois qu'ils considèrent comme oppressives, mais encore des questions relatives à des améliorations politiques, sociales et judiciaires.

Il est difficile d'évaluer avec exactitude le nombre des membres des *trade's unions*. Dans son ouvrage sur les *Associations ouvrières en Angleterre*, le comte de Paris adopte le chiffre de 800,000. M. André Cochut pense qu'on en doit beaucoup rabattre; mais, selon d'autres, au contraire, on doit évaluer à environ 1 million le chiffre actuel (1876) des sociétaires.

Après des *trade's unions*, composées des ouvriers de l'industrie, on a vu tout récemment en Angleterre se constituer des associations analogues formées d'ouvriers agricoles. La première association de ce genre a été créée, le 29 mars 1873, dans le comté de Warwick, dans le but de défendre contre les fermiers l'intérêt des travailleurs des champs. Jusqu'alors c'étaient les fermiers qui fixaient le taux des salaires et les ouvriers ne pouvaient que subir les conditions imposées. Grâce au développement de ces sociétés, le corps des ouvriers agricoles pourra traiter de puissance à puissance avec le corps des fermiers et débattre librement le taux des salaires.

TRADE-TOWN, ville de la Guinée septentrionale, sur la côte de Malaguette, à 22 kilom. S.-E. du Grand-Bassam. Elle appartient, avec son territoire, à des Américains des Etats-Unis qui la fondèrent.

TRADITEUR s. m. (tra-di-teur — lat. *traditor*; de *tradere*, livrer). Hist. ecclésiastique. Nom donné aux chrétiens qui, pendant les persécutions de Dioclétien, avaient livré les livres sacrés aux païens, pour échapper à la mort. *Saint Cyprien a écrit un livre sur les TRADITEURS*. (Acad.)

— Par ext. *Tradire* : *Les mauvais traducteurs seraient mieux nommés TRADITEURS* (Joachim du Bellay.)

— *Encycl.* Plus d'une fois les païens avaient fait tous leurs efforts pour anéantir les livres des chrétiens ou des juifs. Dans la persécution excitée contre les Juifs par Antiochus, les livres de leur foi furent recherchés, déchirés et brûlés, et ceux qui refusèrent de les livrer furent mis à mort, comme en le voit dans le premier livre des *Macchabées*. Dioclétien imita la conduite d'Antiochus en faisant publier à Nicomédie, l'an 303, un édit par lequel il ordonnait que tous les livres des chrétiens fussent brûlés, leurs églises détruites, et que les chrétiens, de tous leurs droits civils et de tout emploi. Plusieurs chrétiens, parmi lesquels se trouvèrent des évêques et des prêtres, succombant à la crainte des tourments, livrèrent leurs livres à Dioclétien; ceux qui eurent plus de fermeté les regardèrent comme des lâches, et leurs donnerent le nom de *traditeurs*.

Un grand nombre d'évêques de Numidie refusèrent d'avoir aucun rapport avec ceux qui étaient accusés de ce crime; ils ne vou-

lurent pas reconnaître pour évêque de Carthage Cécilien, sous prétexte que Félix, évêque d'Aptonge, l'un de ceux qui avaient sacré Cécilien, était du nombre des *traditeurs*, accusation qui ne fut jamais prouvée. Donat, évêque des Cases-Noires, était à la tête de ce parti; c'est ce qui fit donner le nom de donatistes à tous ces schismatiques. Le concile d'Arles, tenu l'an 314, par ordre de Constantin, pour examiner cette affaire, décida que tous ceux qui se trouveraient réellement coupables d'avoir livré aux persécuteurs des livres ou des vases sacrés, seraient dégradés de leur ordre et déposés, pourvu qu'ils en fussent convaincus par des actes publics, et non accusés par de simples paroles. Il condamna aussi les donatistes, qui ne pouvaient produire aucune preuve du crime qu'ils reprochaient à Félix d'Aptonge et à quelques autres. V. LAPS.

TRADITIF, IVE adj. (tra-di-tif, i-ve — du lat. *traditus*, transmis). Qui transmet, qui sert à transmettre. ■ Peu usité.

TRADITION s. f. (tra-di-si-on — lat. *traditio*, action de transmettre; de *tradere*, livrer, transmettre, proprement mettre au delà, de *trans*, au delà, et d'un primitif *dere*, mettre, placer, qui se trouve aussi dans *ab-dere*, et *condere*, cacher, *credere*, croire, etc., et qui représente la racine sanscrite *dha*, mettre, poser, placer). Transmission orale de récits vrais ou faux, faite de bouche en bouche et pendant un long espace de temps. La *tradition* est la mémoire de l'humanité. (Gubriel.) La *tradition* est le lien du présent avec le passé. (Lacordaire.) La *tradition* est le point de départ de toute spéculation sur l'avenir. (Proudh.)

— Façon d'agir, de parler, de penser, qui se transmet de génération en génération et se conserve durant un long espace de temps: La *Conédie Française* est très-respectueuse de ses *traditions*. La *tradition* exige absolument qu'un nouveau pape disgracie le favori de son prédécesseur. (E. About.)

— *Tradition historique*, Celle sur laquelle on établit des faits historiques.

— Hist. relig. Transmission orale ou écrite des faits ou des doctrines qui concernent la religion: *Toutes les traditions juives nous attestent les faits positifs de David*. (Renan.) ■ Doctrines ou faits religieux transmis de cette façon: *Ceci n'est qu'une tradition contestable*. ■ *Traditions judaïques*, Interprétations données par les docteurs juifs à la loi de Moïse.

— Jurispr. Action par laquelle on livre une chose à quelqu'un: *La vente d'une terre se faisait anciennement par la tradition d'une gèle*. (Acad.)

— Liturg. Action de remettre les insignes d'une dignité, d'une charge, à celui à qui on la confère: *L'ordre de porter, dans l'Eglise, se confère par la tradition des clefs*. (Acad.)

— Encycl. Hist. anc. Une race aussi bien dotée que l'était celle des Aryas primitifs, dit Pictet, possédant avec tous les éléments d'une vie nationale, une langue magnifique comme moyen d'expression, devait avoir déjà des *traditions* de plus d'un genre, revêtues sans doute des formes de la poésie: *traditions* historiques, conservées dans la mémoire par des récits épiques; *traditions* mythiques indigènes, produits spontanés de l'imagination interprétant à sa manière la nature et ses phénomènes; *traditions* d'un passé plus reculé, remontant aux origines mêmes du genre humain, mais obscurcies déjà et altérées dans plus d'un sens: tout cela devait exister chez les Aryas au temps de leur existence préhistorique. De ces *traditions*, les premières, qui nous auraient initiées pleinement à la vie de cet ancien peuple, ont complètement disparu à la suite de la dispersion, chaque rameau détaché du tronc ayant recommencé une existence nouvelle. Les secondes, mieux conservées, mais modifiées plus ou moins, constituent actuellement la mythologie comparée, science toute jeune encore et pleine d'avenir, et que, pour cela même, il serait prématuré de faire entrer dans le champ de nos recherches. Les dernières enfin, les plus anciennes sans contredit, et qui intéressaient les origines mêmes de la race, ont aussi laissé dans la mémoire des peuples les traces les plus profondes, et nous pouvons les reconnaître encore à l'aide des *traditions* analogues que d'autres races ont héritées d'une source primitivement commune. Ces souvenirs des premiers âges de l'humanité sont en petit nombre. Ewald et Lassen ont signalé comme tels les *traditions* relatives au paradis terrestre, aux quatre âges du monde, aux dix patriarches, et enfin au déluge et au renouvellement de la race humaine après cette grande catastrophe. Ces deux dernières surtout se sont conservées chez les Aryas aussi bien que chez les Sémites, et cela avec des traits communs qui les rapprochent singulièrement, mais aussi avec des différences qui éloignent toute idée d'une transmission. Sans doute que l'ensemble de ces *traditions*, comme le montre Ewald, ne forme un tout complet que dans les récits de la Genèse, et c'est bien là qu'il faut les chercher sous leur forme la plus concrète; mais les fragments dispersés que l'on en trouve chez les Aryas et chez d'autres races sont des restes détachés d'un système primitif, et non des emprunts faits directement à la Ge-

nèse. L'Eden des Hébreux a un tout autre sens que l'Airyana vaëra de Iraniens; les dix patriarches antédiluviens ne ressemblent guère que par leur nombre aux dix Pragapatis de l'Inde, et les quatre âges du monde chez les Hébreux, les Indous et les Grecs, n'ont de commun que des traits d'une nature générale. Nous avons étudié déjà les *traditions* du déluge et du renouvellement de la race humaine, qui ont laissé chez les peuples aryens des traces beaucoup plus multipliées. Par conséquent, nous n'avons pas à y revenir ici. V. DÉLUGE.

— Hist. relig. *Traditions chrétiennes*. Le fondateur de la religion chrétienne n'a rien laissé par écrit. Pendant sa vie, il prêcha ce que les Évangiles appellent « la parole de Dieu », dans un langage populaire, le plus souvent en paraboles, et, lorsqu'il se sépara de ses apôtres, il leur ordonna d'aller annoncer l'Évangile à toutes les nations. Les apôtres obéirent, et leurs disciples suivirent leur exemple, en sorte que, pendant longtemps, la parole, le récit, la prédication furent le seul mode de transmission du christianisme; aussi saint Paul appelle-t-il dans ce sens la religion chrétienne une *tradition*. (2e Epît. aux Thessal., II, 15; III, 6.) Cependant, il est vrai que, dès que cette religion eut franchi les limites de la Palestine, saint Paul et d'autres apôtres, comprenant combien il était nécessaire, pour les progrès de la foi nouvelle, d'entretenir des relations avec les églises qu'ils avaient fondées et que, grâce à l'extension de la doctrine chrétienne, ils ne pouvaient plus visiter que rarement, leur écrivirent des lettres pleines de conseils, d'exhortations, de consolations pour les fidèles, et de remontrances pour les débauchés; probablement même, il circulait déjà de leur vivant, dans le sein des communautés chrétiennes, des récits anecdotiques plus ou moins concis, plus ou moins exacts, de la vie et des actions du Christ. Mais ces écrits divers, auxquels, sans aucun doute, leurs heureux possesseurs attachaient un prix infini, n'étaient point encore répandus, et les fidèles même qui pouvaient les lire y cherchaient l'édification plutôt que l'instruction religieuse, le sentiment chrétien plutôt que le dogme. Néanmoins, on forma peu à peu de ces épitres et de ces relations historiques un recueil auquel on donna le nom de Nouvelle Alliance ou de Nouveau Testament, en réservant celui de *tradition* à l'enseignement oral des docteurs de l'Eglise.

Dès lors, à la *tradition*, source première et jusque-là unique de la religion chrétienne, les chrétiens associèrent la parole écrite. Irénée et Tertullien constatent ce fait de la manière la plus péremptoire. Le premier de ces Pères renvoie constamment les hérétiques contre lesquels il dispute à la *tradition* des Eglises, et comme quelques gnostiques en appelaient aussi à leurs *traditions*, il fait valoir la supériorité de la *tradition* catholique, conservée dans les Eglises fondées par les apôtres, et transmise par une suite non interrompue d'évêques.

A mesure que les écrits du Nouveau Testament se répandirent et que le Canon se forma, il semble que la *tradition* aurait dû perdre de son importance; c'est cependant tout le contraire qui arriva. Les hommes, en effet, ont un penchant inné à vénérer ce qui est antique: aussi, plus l'Eglise s'éloignait de son origine, plus la *tradition* devint sacrée aux yeux des chrétiens. Le plus savant théologien de son temps, Origène lui-même, déclare, dans la préface de son livre *De principis*, que cela seul doit être tenu pour vrai qui ne s'éloigne en rien de la *tradition* ecclésiastique et apostolique. Cependant, un doute s'élève dans l'esprit au sujet de cette déclaration de l'illustre Alexandrin. Entendait-il parler, en s'exprimant ainsi, de la *tradition* publique connue de tous les fidèles, ou de la gnose, *tradition* secrète que les théologiens alexandrins se vantaient de posséder seuls, et enseignée, selon eux, par le Christ à ses trois apôtres préférés, saint Jacques, saint Jean et saint Pierre, avec ordre de ne la transmettre qu'à ceux qui seraient susceptibles de l'entendre parfaitement? C'est ce qu'il est difficile de décider.

Quoi qu'il en soit, plusieurs Eglises d'Afrique manifestèrent une tendance prononcée à subordonner la *tradition* à l'Écriture. Mais, cette opinion isolée ne tarda pas à disparaître, et fut remplacée dès le IV^e siècle, par une croyance absolue à la *tradition*. A cette époque, en effet, eut lieu la controverse arienne et, embarrassés fréquemment par les objections de leurs adversaires, qui savaient aussi bien qu'eux puiser leurs preuves dans les livres saints, les Pères orthodoxes se rattachèrent de plus en plus fermement à la *tradition* orale, à laquelle on s'habitua peu à peu à donner la première place. C'est ainsi que se forma une exégèse traditionnelle, qu'il fallut accepter sous peine d'être considéré comme hérétique. Le premier concile de Sirmium (dès le milieu du IV^e siècle) anathématisa ceux qui nieraient que ces paroles de la Genèse: « Faisons l'homme à notre image », ont été adressées par Dieu le Père à Dieu le Fils, ainsi que l'enseignait la *tradition*. Absolument mobile et élastique de sa nature, la *tradition* se prêtait à tout; aussi fut-il facile d'y trouver tout ce qu'on y voulait mettre. Saint Basile, voulant prouver la vérité du

dogme de l'adoration du Saint-Esprit, reconstruit de bonne foi que ce dogme n'était point enseigné dans l'Écriture sainte; mais il le fonda sur la *tradition*. De son côté, saint Grégoire de Nazianze, voulant prouver l'égalité des trois personnes de la Trinité, eut recours à un moyen semblable. Il avoua sans détour que la Bible n'enseigne pas formellement cette doctrine; mais il prétendit suppléer au silence des saints livres par une théorie que les montanistes avaient inventée: la perfectibilité du christianisme. Ainsi, d'après ce Père, l'Ancien Testament a clairement révélé Dieu le père et même, d'une manière plus obscure, Dieu le fils; le Nouveau Testament a clairement révélé Dieu le fils, et plus obscurément Dieu le Saint-Esprit; mais ce dernier gouverne l'Eglise et, depuis la formation du Nouveau Testament, il se révèle spécialement aux fidèles et se fait mieux connaître. Sans doute, le système de saint Grégoire de Nazianze ne fut pas officiellement adopté, mais on admit (ce qui revient absolument au même) qu'il y a dans les deux Testaments des parties obscures, qui ne se sont éclaircies de leur véritable jour que par la *tradition*; d'où il résulta naturellement que celle-ci gagna de plus en plus en autorité. D'après Vincent de Lérins, qui développa et affermit au V^e siècle la croyance à la nécessité de la *tradition*, le caractère distinctif des chrétiens orthodoxes: c'est qu'ils acceptent comme article de foi tout ce que l'Eglise enseigne, et il ajoute que, si l'Écriture est la principale source de la religion, elle doit néanmoins être expliquée par la *tradition*, et voici la définition qu'il donne de la *tradition*: ce qui a été cru toujours, partout et par tous, ou, en d'autres termes, ce qui a été enseigné par les Pères de l'Eglise dans tous les temps, dans tous les lieux, et proclamé par les conciles. Si cette définition était prise à la rigueur, elle renfermerait la *tradition* dans de si étroites limites qu'elle la réduirait presque à rien; car les Pères de l'Eglise se contredisent souvent les uns les autres et parfois aussi se contredisent eux-mêmes. Nous avons dit l'origine de la *tradition*; en racontant les détails et le développement serait raconter l'histoire de l'Eglise catholique tout entière, car cette Eglise, on le sait, fait tout remonter à la *tradition* orale des apôtres, confiée à la garde des évêques et surtout du successeur des apôtres, du vicaire de Jésus-Christ, le pape. Cependant Abailard, dans son fameux traité *Sic et non*, releva les nombreuses contradictions de la *tradition* et ses divergences avec l'Écriture. L'Ange de l'école, saint Thomas d'Aquin, dans sa *Somme*, essaya timidement de diminuer le poids de la *tradition* en ne lui attribuant qu'une autorité « probable », mais son opinion ne trouva point d'écho, car, depuis longtemps, l'Eglise romaine plaçait la *tradition* au-dessus de l'Écriture, et l'opinion de son grand docteur ne pouvait l'entraîner en dehors de son propre esprit.

Les sectes réformatrices comprirent que leur ennemi était la *tradition*, et l'attaquèrent au nom de l'Écriture. Wiclif, Jean Hus et les autres précurseurs de la Réforme la combattirent énergiquement; mais nul ne lui porta des coups plus violents que les grands réformateurs Luther, Calvin et Zwingle. Malheureusement, ces réformateurs eux-mêmes crurent devoir admettre une *tradition*, et on les vit souvent opposer à la *tradition* prétendue permanente du catholicisme la *tradition* des cinq premiers siècles de l'ère chrétienne, en accordant une autorité dogmatique au prétendu Symbole des apôtres, et aux symboles de Nicée et d'Athanase. De nos jours encore, le Symbole dit des apôtres est lu tous les dimanches dans les temples protestants, bien que tous les fidèles éclairés n'attribuent aucune importance à cette formalité, non plus qu'aux dogmes qui sont enseignés dans ce *Credo*.

La Réforme du XVI^e siècle n'a exercé aucune influence dans l'Eglise d'Orient; aussi les Grecs continuent-ils, depuis leur grand docteur, l'iconolâtre Jean Damascène, à vénérer la *tradition* à l'égal de l'Écriture sainte.

Le concile de Trente a définitivement consacré dans l'Eglise latine la foi en la *tradition*, et a fait de cette foi un dogme. Ce concile, en effet, a anathématisé « ceux qui refusaient de croire que la *tradition* a été dictée par le Christ même ou par le Saint-Esprit, aussi bien que l'Écriture sainte, et qu'elle a été conservée sans altération, par une succession continue; dans l'Eglise catholique ». Il faut avouer que la *tradition* garde bien longtemps certains dogmes avant de les faire éclore, témoin celui de l'Immaculée Conception, échos en 1856 et celui de l'infailibilité du pape, proclamé en 1870.

Quand on se place au point de vue d'une religion qui, s'appuyant sur la révélation, affiche la prétention d'enseigner des dogmes que la raison humaine doit accepter sans les discuter, on reconnaît que l'Eglise catholique a été logique en plaçant la *tradition* au-dessus des livres mêmes reconnus par elle comme dictés par l'Esprit saint. Un livre a beau être infailible, on échappe toujours à son autorité par l'interprétation si chaotique reste libre de l'interpréter d'après les lumières de sa propre intelligence. Toutes les hérésies ont cherché leur fondement dans les paroles mêmes de Jésus-Christ ou des apô-

tres; mais ces paroles, ils les prenaient dans un sens, tandis que l'Eglise orthodoxe les prenait dans un autre. Si l'on refuse à l'Eglise le droit de fixer le vrai sens des textes et de le fixer en s'appuyant sur la *tradition*, afin qu'on ne puisse pas l'accuser d'apporter des changements dans une doctrine qui doit être immuable puisqu'elle se donne comme révélée, la révélation elle-même s'évanouit et la religion se résout en une foule de systèmes qui n'ont plus de commun entre eux que le nom de chrétien.

— Jurispr. Le mot *tradition*, qui nous a été transmis du droit romain, est souvent remplacé dans le code par l'expression synonyme de *délivrance*. Nous allons voir successivement quel est l'objet de la *tradition* dans notre droit, quels sont les actes qui la constituent, quand elle doit être faite et ce qu'elle doit comprendre.

— *Objet de la tradition*. La *tradition* avait, dans le droit romain, un double effet; non seulement elle transférait la possession en mettant celui à qui elle était faite à même d'exercer sur l'objet livré des actes matériels de puissance, mais encore elle servait à transférer la propriété. Les contrats, en droit romain, ne produisaient pas de transfert de propriété, mais seulement des obligations, et la *tradition* était un des modes qui rendaient la personne devenue créancière d'un objet, à la suite d'un contrat, propriétaire de cet objet. Tout autre est le principe admis dans le code civil; celui qui, par l'effet d'un contrat, devient créancier d'une chose, en devient, par là même, et immédiatement, propriétaire. C'est ce que porte l'article 1138, qui dit: « L'obligation de livrer la chose est parfaite par le seul consentement des parties contractantes. Elle rend le créancier propriétaire dès l'instant où elle a dû être livrée, encore que la *tradition* n'en ait point été faite. » La rédaction de cet article est, on le voit, assez obscure et a été diversement interprétée, bien qu'on soit d'accord sur l'innovation qu'il contient. Voici l'explication la plus généralement adoptée: l'obligation de livrer née d'un contrat est parfaite, c'est-à-dire accomplie, consommée, par le seul consentement, et c'est cette *tradition*, que le consentement a ainsi fictivement exécutée, qui rend le créancier propriétaire, alors même que la *tradition* effective n'est pas encore opérée. La loi n'a fait ainsi que sous-entendre une clause usitée dans l'ancien droit, qui rendait inutile toute *tradition*. Par cette clause, appelée clause de saisine et dessaisine, le vendeur déclarait dans le contrat, qu'il se dessaisissait de la possession pour en investir l'acheteur. Elle rendait inutile la *tradition* réelle et transférait par elle seule la propriété.

Puisque la *tradition* n'a plus pour effet aujourd'hui d'opérer le transfert de la propriété, son effet n'est plus que de mettre la chose à la disposition de celui à qui est elle due, de le mettre en mesure de retirer de la chose toute l'utilité qu'elle peut lui procurer. Mais remarquons qu'il est des cas dans lesquels elle pourra avoir d'autres utilités. Ainsi, lorsque quelqu'un a acheté des choses déterminées quant à leur espèce seulement, par exemple tant de mesures de blé ou tant de mesures de vin, la *tradition* individualisera ici l'objet de la vente, et par là transférera la propriété.

Ainsi encore, si un objet mobilier a été successivement vendu à deux personnes différentes, celle des deux à qui l'on aura fait *tradition* l'emportera sur l'autre, pourvu qu'en recevant l'objet vendu, cet acheteur ne fût pas de mauvaise foi (art. 1141).

— *Actes qui constituent la tradition*. Voyons quels modes de *tradition* sont plus particulièrement mis en usage, soit pour les immeubles, soit pour les meubles, soit pour les droits incorporels. Pour les immeubles: 1^o Il y a *tradition*, non-seulement lorsque le vendeur installe l'acquéreur dans la maison vendue, mais encore lorsqu'il lui remet les clefs. Et il ne faudrait pas croire qu'il s'agit ici d'une *tradition* symbolique et que ces clefs fussent un signe représentatif de la maison vendue, elles amènent une *tradition* réelle; car elles donnent à l'acheteur la faculté d'entrer dans la maison et d'en jouir. 2^o Il y a encore *tradition* dans la remise des titres de propriété; c'est-à-dire dans la remise, non du titre en vertu duquel le vendeur cède sa propriété à l'acquéreur, mais des titres qui assurent la propriété entre les mains du vendeur. Ces titres équivalent à une *tradition* réelle, car l'acquéreur qui en sera armé pourra se substituer à tous les possesseurs et exercer son droit de propriété. 3^o Il peut y avoir *constitution possessoire* lorsque le vendeur d'un immeuble convient d'en garder la possession à titre de fermier, locataire, usufruitier ou dépositaire. 4^o Il y a enfin *tradition consensuelle* quand l'acheteur est déjà en possession de l'immeuble qu'il achète. Dans ce cas, il n'est en réalité pas besoin de *tradition*; car ou la possession existe déjà la *tradition* est inutile.

Pour les meubles, les modes de *tradition* seront les mêmes. Ainsi, il pourra y avoir remise manuelle de l'objet mobilier, ou bien remise des clefs du bâtiment où ces meubles sont renfermés, ou encore remise des titres qui constateraient l'achat que le vendeur de

certaines marchandises aurait fait précédemment de ces marchandises, ou enfin *tradition* consensuelle quand l'acheteur avait déjà en son pouvoir, à un autre titre, les effets mobiliers vendus, par exemple s'il a acheté un meuble qu'on lui avait prêté. L'article 1606 dit qu'il peut y avoir *tradition* par le seul consentement lorsque le transport réel de la chose vendue ne peut se faire au moment de la vente. Ainsi, je vous vends le blé qui est dans mon grenier; si vous ne pouvez l'enlever immédiatement, nous pouvons convenir qu'à compter de ce jour il y a *tradition*. On ne voit guère quelle pourrait être l'utilité de cette *tradition*, puisque la convention seule transfère la propriété et que la chose n'est pas mise à la disposition de l'acheteur. On ne saurait, croyons-nous, trouver d'autre sens à cette *tradition* consensuelle que de libérer le vendeur de l'obligation de veiller à la conservation de la chose vendue.

Quant aux choses incorporelles, la *tradition* s'en opère, d'après l'article 1607, ou par la remise des titres, ou par l'usage que l'acquéreur en fait du consentement du vendeur. Ainsi, il y a *tradition* d'une servitude, d'un usufruit, quand celui à qui ces droits sont dus en jouit avec le consentement du propriétaire. Lorsqu'on cède une créance, l'usage du droit qu'elle confère, exercé avec l'acquiescement du propriétaire et du débiteur, est une *tradition* positive et palpable. De même encore, il y aurait *tradition*, si le cédant remettait au cessionnaire le titre dont il est investi contre le débiteur; notons pourtant que cette remise ne suffirait pas complètement; il faut de plus que le cessionnaire ait signifié le transport au débiteur ou que celui-ci ait accepté dans un acte authentique (1690).

Nous venons de voir comment s'effectue la *tradition* quand il s'agit de droits réels immobiliers ou de créances; mais il faut observer qu'il y a d'autres cas dans lesquels la *tradition* devra s'effectuer d'après d'autres règles, suivant la convention d'où résulte l'obligation de livrer. Ainsi, le seul fait de la remise des clefs ne constituerait pas la *tradition* imposée au bailleur d'une maison à l'égard d'un locataire; ce dernier a droit d'exiger une mise en possession; ainsi encore, le bailleur est tenu de livrer la chose louée en bon état de réparations de toute espèce, tandis que le vendeur est libéré de son obligation en délivrant la chose vendue dans l'état où elle se trouvait au moment de la vente.

— Quand doit être faite la *tradition*. La *tradition* doit être faite au temps fixé par la convention, sinon celui à qui elle doit être faite pourra demander à son choix, et avec dommages et intérêts s'il y a lieu, la mise en possession ou la résolution du contrat, à moins pourtant que l'on ne puisse expliquer par un cas fortuit ou une force majeure l'impossibilité de faire *tradition*. Remarquons que la seule échéance du terme ne suffit pas pour faire encourir la résolution du contrat ou la condamnation à des dommages et intérêts: il faut une sommation préalable adressée à celui qui doit livrer, et il n'en serait autrement que dans le cas où il aurait été expressément convenu que le débiteur serait en demeure par la seule échéance du terme et sans qu'il soit besoin de sommation.

Pour la vente, si la convention ne dit pas que la délivrance doit avoir lieu dans un délai déterminé, l'acheteur pourra exiger la *tradition* tout de suite; mais le vendeur pourrait refuser de délivrer si l'acheteur n'offrait pas de payer son prix; car on ne peut forcer une des parties à exécuter un contrat qu'autant que l'autre partie est prête à l'exécuter de son côté. Le vendeur a un droit de rétention sur la chose vendue jusqu'au paiement. Même si dans la vente un terme était fixé pour le paiement du prix, le vendeur pourrait refuser de faire *tradition* lorsque l'acheteur serait en état de faillite ou de déconfiture; le mauvais état des affaires de celui-ci exposerait le vendeur à perdre la chose ou le prix. Il ne suffirait pas que le vendeur motivât son refus sur des craintes vagues d'insolvabilité; les cas de faillite et de déconfiture sont les seuls où il peut refuser la délivrance. Notons pourtant, que si l'acheteur avait donné des sûretés pour le paiement du prix, comme une hypothèque, une caution, et qu'il diminuât ces sûretés par son fait, le vendeur pourrait se refuser à la délivrance (art. 1188).

TRADITIONALISME s. m. (tra-di-si-o-nal-i-sme — rad. *traditionnel*). Système de croyances fondé sur la tradition: *Le traditionalisme est le fondement de toutes ou de presque toutes les religions*.

— Attachement aux traditions, aux coutumes transmises par la tradition: *En Angleterre, le traditionalisme est un sérieux obstacle au progrès*.

— Théol. Opinion, d'après laquelle l'idée de l'infini ne serait pas innée, mais aurait été révélée par Dieu à Adam.

TRADITIONNALISME s. m. (tra-di-si-o-nal-i-sme — rad. *traditionnel*). Partisan du traditionalisme.

— Philos. Philosophe qui ne considère pas la pensée comme une opération nécessaire de l'esprit humain, mais la fait dépendre uni-

quement de la parole, qui est la base de la tradition.

— Adjectiv.: *Philosophe traditionaliste*.

TRADITIONNAIRE s. m. (tra-di-si-o-nè-re — rad. *tradition*). Nom donné aux juifs qui expliquent l'Écriture par les traditions du *Talmud*: *Le traditionaliste est opposé au cariste*. (Acad.)

TRADITIONNEL, **ELLE** adj. (tra-di-si-on-nèl, è-le — rad. *tradition*). Basé sur la tradition, sur un long usage: *Coutume traditionnelle*. *Le proverbe est, de sa nature, traditionnel*. (F. Pillon.) *Entre la monarchie et la justice, il y a incompatibilité essentielle, traditionnelle*. (Proudh.)

— Fam. Qui est passé dans les habitudes, qu'on reproduit toujours et toujours de même: *Se présenter à une soirée avec le frac traditionnel*. *Le squelette de la Mort soutient une pierre sépulcrale et se montre armé de la faux traditionnelle*. (Th. Gaut.)

TRADITIONNELLEMENT adv. (tra-di-si-o-nè-le-man — rad. *traditionnel*). D'après la tradition, conformément à la tradition, aux usages consacrés par la tradition: *L'Angleterre n'a pas de conscience publique; aucun principe ne dirige traditionnellement ses hommes d'État*. (De Fiequelmont.)

TRADUCIANISME s. m. (tra-du-si-a-ni-sme — du lat. *traducere*, transmettre). Philos. Système d'après lequel l'âme se transmettrait par voie de génération. Il On dit aussi GÉNÉRATIANISME.

— Encycl. V. GÉNÉRATIANISME.

TRADUCIANISTE s. m. (tra-du-si-a-ni-ste — du lat. *traducere*, transmettre). Philos. Partisan du traducianisme.

TRADUCIEN s. m. (tra-du-si-en — du lat. *traducere*, transmettre). Hist. relig. Nom que les pélasgiens donnaient aux catholiques, parce que ceux-ci croient que le péché originel est transmis des pères aux enfants. Il Syn. de TRADUCIANISTE.

TRADUCTEUR, **TRICE** (tra-du-cteur, trise — lat. *traductor*; de *traducere*, traduire). Auteur de traductions, d'une traduction: *Traducteur infidèle*. *Les traducteurs de Virgile*. *Si toute vanité est ridicule, il n'y en a pas qui le soit davantage que la vanité d'un traducteur*. (Laharpe.) *Mlle de La Fayette, la femme de France qui avait le plus d'esprit et qui écrivait le mieux, comparait un sot traducteur à un laquais que sa maîtresse envoie faire un compliment à quelqu'un; ce que sa maîtresse aura dit en termes polis, il va le rendre grossièrement, l'estropier; plus il y avait de délicatesse dans ce compliment, moins ce laquais s'en tire bien*. (Boil.)

TRADUCTION s. f. (tra-du-ksi-on — lat. *traductio*; de *traducere*, traduire). Action ou manière de traduire, de mettre dans une autre langue: *La traduction d'un mot grec*. *La traduction d'un vers de Virgile*. *La traduction d'un grand poète est chose absolument impossible*. (Grimm.) *La traduction proprement dite ne fait que substituer un idiomé à un autre*. (Jouffroy.) *Le mot à mot, quand il contrarie le tour naturel de notre langue, est la pire des traductions*. (Villem.)

— Ouvrage reproduisant un autre ouvrage, mais dans une langue différente: *Traduction en prose, en vers*. *La traduction grecque de la Bible*. *Il y a deux conditions nécessaires de toute bonne traduction: la fidélité de l'interprétation et l'élégance du style*. (Boissonade.) *De tous les livres à faire, le plus difficile, à mon avis, c'est une traduction*. (Lamart.)

— Interprétation d'un objet faite par un objet de nature différente: *On peut regarder l'enchaînement de plusieurs vérités mathématiques comme des traductions plus ou moins compliquées de la même proposition*. (D'Alemb.) *La parole est une sorte de traduction*. (Ch. Nodier.) *Le ménage est la traduction en prose du poème de l'amour*. (Bougeart.)

— Syn. *Traduction, version*. La *traduction* est un travail plus complet que la *version*; celle-ci peut, à la rigueur, consister uniquement dans la substitution d'un mot à un autre ayant le même sens dans une langue différente, tandis qu'une *traduction* exige tous les changements nécessités par la différence qui peut exister entre le génie de deux langues. On appelle *version* les exercices par lesquels nos jeunes collégiens traduisent en français une page de latin ou de grec.

— Encycl. Littér. Il semble, au premier abord, que le but d'une *traduction* étant de reproduire les mots et les tours de phrase d'une langue par les mots et les tours équivalents d'une autre langue, il ne devrait y avoir qu'un seul système de *traduction*. Mais, quand on étudie de près ce problème, si simple en apparence, on y reconnaît bientôt des difficultés telles qu'il devient presque insoluble et qu'il justifie les plus singulières divergences d'opinion. En supposant que la langue dans laquelle on traduit présente des mots et des tours reproduisant avec une exactitude parfaite les mots et les tours employés dans l'ouvrage original, sans rien affaiblir ou rien modifier des effets, des couleurs, des nuances, il resterait encore à fixer ce quelque chose de presque insaisissable et

pourtant d'essentiel, ce souffle dont l'esprit de l'auteur pénètre l'œuvre entière, qui lui donne la vie, le mouvement, l'individualité, et peut être comparé justement à ce qu'on nomme le principe vital dans les corps organisés. Une *traduction*, pour être la reproduction complète de l'original, devrait donc être animée du même souffle, et à un égal degré. Est-il nécessaire de faire remarquer que, si une telle condition n'est pas impossible à remplir, elle offre du moins les plus grandes difficultés? Si l'on y ajoute l'impossibilité de trouver toujours pour les tours et les expressions des équivalences véritables, les langues diverses réfléchant les différences de sentiments, de mœurs et d'idées que produisent les différences de siècles, de races et de climats, on ne s'étonnera plus de la rareté des bonnes *traductions* ni des systèmes qui ont divisé, sur cette matière, les philologues et les critiques.

Aujourd'hui même, la question, bien que fort avancée dans le sens de la reproduction exacte des modèles, n'est pas entièrement résolue. Sans doute, quand il est possible de photographier littéralement l'original et en même temps d'y ajouter la couleur et la vie; quand il est possible d'unir la peinture au déclic pour accroître la vérité, personne n'hésite et ne demande mieux. Mais le plus souvent il faut se résigner à n'avoir que la photographie dans sa froide exactitude, ou la recherche de la couleur, du sentiment général, aux dépens de la littéralité. De là, deux systèmes. Les partisans, assez rares maintenant, du second prétendent, comme le faisait Rollin, qu'une *traduction* littérale est seulement l'envers d'une tapisserie; que ce n'est pas la lettre qu'il faut rendre, mais le style, la couleur, le génie; que la lettre tue, tandis que l'esprit vivifie; que traduire, c'est créer. La *traduction* est pour eux la résurrection dans une nouvelle patrie d'une littérature endormie au tombeau; c'est la vie nouvelle d'un verbe passé dans un verbe présent; c'est, par exemple, Homère, Moïse, Virgile, Dante, Shakespeare pensant et parlant en français. Or, voilà précisément le défaut capital de ce système: donner aux auteurs anciens ou étrangers quelque chose de nos sentiments, de nos pensées, de notre langage même, pour les faire mieux goûter du public, c'est le plus souvent les rendre méconnaissables. On espère qu'ils seront ainsi plus accessibles; autant vaudrait dire que, plus on les défigure, mieux on les fait connaître. Une telle conséquence, si nettement exprimée, va jusqu'à l'absurde et au ridicule. Et pourtant on y est naturellement conduit par le système que la plupart des traducteurs ont suivi dans les siècles passés. C'est ce qui a fait porter contre eux par Montesquieu un arrêt sévère. « Les *traductions*, dit-il, sont comme ces monnaies de cuivre qui ont bien la même valeur qu'une pièce d'or, et même sont d'un plus grand usage pour le peuple; mais elles sont toujours faibles et de mauvais aloi. » Mme de Sévigné comparait les traducteurs à des domestiques qui vont faire un message de la part de leur maître et qui disent le contraire de ce qu'on leur a ordonné. *Traduttore, traditore*, dit le proverbe italien. Voltaire enfin, qui lui-même se fit parfois traducteur, trouvait à ses confrères encore un autre défaut des domestiques, celui de se croire aussi grands seigneurs que leur maître, surtout quand ce maître était fort ancien. Il ne pouvait souffrir que le traducteur d'un chef-d'œuvre présentât sa traduction comme un titre donnant droit à certains honneurs littéraires, et un académicien n'ayant fait que des traductions lui paraissait souverainement ridicule.

Quand Rivarol entreprit de traduire Dante, il n'essaya pas de le reproduire religieusement, quoiqu'il appréciait bien la nature et la qualité de son génie. Une version littérale n'eût pas été alors supportée. Voltaire avait défilé Rivarol de réussir, non pas à traduire Dante exactement, mais à le traduire en style soutenu; et il avait ajouté « qu'il changerait trois fois de peau avant de se tirer des pattes de ce diable-là. » C'est à ce style soutenu, déclaré impossible, que Rivarol vise dans sa *traduction*; il songe en même temps à s'exercer à aiguïser sa propre langue au contact du grand poète italien. « Un idiome étranger, dit-il, proposant toujours des tours de force à un habile traducteur, le tâte pour ainsi dire en tous les sens; bientôt il sait tout ce que peut ou ne peut pas sa langue; il épuise ses ressources, mais il augmente ses forces. » La *traduction* n'était donc pour Rivarol qu'une étude de dilettante littéraire, un exercice de style. Vers la même époque, Delille donna sa *traduction* des *Géorgiques* de Virgile. Plusieurs poètes avaient déjà tenté de faire passer dans notre langue le poème latin; cette tentative avait été déclarée impossible, même insensée. Racine le fils, à qui le jeune Delille avait parlé de son dessein, le traita de folie ambitieuse. « Mon ami Lefranc, dit-il, n'a pas réussi, et j'ai prédit à Delille qu'il échouerait. » Cette prédiction ne tarda pas à être démentie par le suffrage même de celui qui l'avait faite. Il donna le signal du succès. Bientôt les *Géorgiques* furent pronées partout. L'ouvrage ouvrit toutes les portes, même celles des boudoirs, suivant les paroles de M. Amar, et il eut l'honneur « d'é-

tre placé sur la toilette et entre les mains des femmes. » Le grand Frédéric, dont l'autorité littéraire était puissante, déclara cette *traduction* l'ouvrage le plus original du siècle. Comme Delille se présentait à l'Académie française, le duc de Richelieu remontra au roi qu'il était encore trop jeune pour y être admis. Un prélat enthousiaste s'écria alors: « Trop jeune! Delille trop jeune! Il a près de deux mille ans, il est de l'âge de Virgile! » Les *Géorgiques* de Delille, considérées comme une simple imitation du poème latin, gardent encore et méritent de garder un rang très-honorable dans notre littérature. Comme *traduction*, il n'est plus permis de leur conserver la réputation dont elles jouirent.

Aujourd'hui, nous voulons, avant tout, que le traducteur nous rende exactement l'ouvrage traduit, qu'il en reproduise, autant qu'il est possible, les idées, les sentiments, quand même les sentiments seraient odieux, les idées absurdes. Ce nouveau système a été employé par Chateaubriand dans sa *traduction* du *Paradis perdu* de Milton, et par Lamennais dans sa *traduction* de la *Divine Comédie* de Dante. D'abord en butte aux critiques et aux railleries, il a pris de plus en plus faveur et a fini par être presque uniquement admis. Il n'est pas exempt de défauts et d'exagération, surtout lorsque le traducteur veut employer la forme du vers, presque inapplicable dans ce système. Ainsi, prenons la *traduction* de la *Pharsale* de Lucain, par M. Demogeot. On y voit que le traducteur, non-seulement s'efforce de ne rien ôter à son modèle et de ne lui rien prêter, mais qu'il s'attache souvent à calquer le rythme latin, à commencer et à achever la pensée dans les mêmes limites, à marquer une césure par l'hémistiche, à rendre un rejet par un rejet. Comme l'a judicieusement remarqué un critique, cette contrefaçon parfois puérile d'un mécanisme qui n'est pas celui de notre langue poétique peut séduire un esprit logique, mais n'est que le résultat d'une illusion; le français et le latin sont deux instruments trop différents pour produire par les mêmes moyens les mêmes effets. Telle image, mise en pleine lumière par un rejet, en latin, demande, en français, pour frapper l'esprit, les yeux et l'oreille, d'éclater ou de s'épanouir à la fin du vers avec la rime. A force d'être trop scrupuleusement fidèle à la forme, on arrive à trahir le style poétique et la pensée. En imposant à notre langue les entraves d'une autre langue, on se fait un style étrange, tout factice, d'une lecture pénible et presque rebuttante.

Une des plus remarquables, parmi les *traductions* récentes, au point de vue de la fidélité, est sans contredit celle de l'*Iliade* d'Homère, par M. Leconte de Lisle. Le système de la photographie y est même poussé jusqu'à des limites extrêmes. Le mot à mot du texte grec y est conservé autant que possible. Tous les noms propres d'hommes ou de pays y ont leurs formes et leurs désinences originales et jusqu'à leur orthographe hellénique. Achille devient *Akhilleus*, Ulysse *Odysseus*, Enée *Ainéas*, Priam *Príamos*, Hector *Hektór*, Hélène *Hélénè*. Nous voyons *Troïé*, *Lakédaimon*, les *Akhaiens*, les *Lykiens*, les *Kilikiens*. Les noms de vêtements, de meubles, d'armes, toutes les fois qu'ils n'ont pas chez nous des équivalents exacts, sont rendus à leur physionomie primitive; ainsi le *péplos* et les *knémides*. Goethe l'avait déjà précédé dans cette voie, comme on peut s'en convaincre en lisant son *Achilléide*, décalque exact des procédés homériques. Quant aux noms des dieux païens, M. Leconte de Lisle a fait ce qui déjà avait été fait avant lui; il a restitué les dénominations de *Zeus*, *Arès*, *Poseïdón*, *Kronos*, *Aïdès*, *Hérè*, *Aphrodité*, etc.; mais, allant plus loin dans cet ordre de restitution, et se laissant entraîner à des exagérations évidentes, il appellera la Fatalité « la *Xér fatale* » et le Destin « la *Moïre*. »

Une autre *traduction* contemporaine, fort remarquable pour la littéralité, est celle de Shakespeare par M. François-Victor Hugo. Quand Letourneur traduisit le poète anglais, on suit avec quelle colère Voltaire accueillit cette publication. A la même époque, suivant M. Hugo, un lord anglais fort considéré disait aussi: « Pour traduire un fou, il faut être un sot. » L'admiration de notre siècle a hautement vengé Shakespeare; mais elle n'a pas détruit les difficultés qui hérissent l'étude de ce poète. M. François-Victor Hugo ne s'est pas laissé effrayer par ces difficultés, et il a accompli sa tâche avec un courage, une persévérance dont lui savent gré tous les amis des lettres.

Nous ne sommes plus à l'époque où l'on railait les traducteurs. Nous sentons toutes les difficultés que présente leur travail, et nous apprécions complètement l'utilité qui résulte pour l'humanité tout entière de la transmission des ouvrages et des lumières d'un peuple à un autre peuple, des siècles passés au siècle présent. Dès 1791, Talleyrand proposait au comité de l'instruction publique le décret suivant: « Les directeurs des bibliothèques prendront des mesures pour que tous les ouvrages publiés, dans tous les genres et dans toutes les langues, soient achetés sur des fonds spéciaux. Ces livres, après avoir été inscrits sur les registres, se-

ront examinés par les classes respectives de l'Institut, et ceux qui seront distingués par elles seront traduits en tout ou en partie par des interprètes attachés à cet effet en nombre suffisant aux bibliothèques. » Ce décret n'a pas été exécuté; mais le travail des traductions s'est considérablement développé. Les ouvrages des temps anciens et ceux des temps modernes, les ouvrages de l'Orient comme ceux de l'Occident, comme ceux du nouveau monde, trouvent de plus en plus des interprètes animés du désir de les faire connaître dans leur intégrité. L'époque ne paraît pas éloignée où, par cette transmission, par cette reproduction des œuvres particulières à chaque peuple chez les autres peuples du globe, une véritable communion spirituelle s'établira entre toutes les fractions de l'humanité.

On ferait aisément un gros volume avec les bœufs dans lesquelles sont tombés les traducteurs. Plin, traduisant Démocrite, lui fait dire que le caméléon ressemble exactement au crocodile, qu'il égale en grosseur; mais le terme de *crocodilos*, employé par Démocrite, signifiait lézard et non crocodile. Du Pinet, un traducteur de Plin, rencontrant les noms de deux marbres d'espèce différente, l'une nommée *lapis numidicus*, l'autre *lapis sinandicus*, en a fait deux patriciens romains. Coeffeteau, dans sa traduction de Plin, a fait de la ville de *Corfinium* un capitaine *Corfinus*. Tout savant qu'il était, l'abbé Thiers, dans sa polémique contre Mabilon, écrivit que « tout livre, comme le disait Philon, était toujours bon par quelque endroit; » mais le passage de Philon, *omnis bonus liber*, signifie : tout homme de bien est libre. De La Place a rendu par la *Dernière chemise de l'Amour* ce titre d'une pièce anglaise : *Love's last Shift* (le *Dernier expédient de l'Amour*). L'abbé Prevost, traduisant le voyage de Towston, a rencontré une phrase fort simple, où il est dit que le navigateur anglais employa une *bonnette* n'ayant plus de voiles entières. Mais l'auteur de *Manon Lescaut*, qui n'avait aucune idée des termes de marine, écrivit : « Towston suspendit à son mât un vieux bonnet, avec lequel il se conduisit à l'île de Whigt. » Le comte de Tressan, ayant dans un passage de l'*Arioste*, où il est question d'un cap peu élevé, rendu l'expression de *capo basso* par le cap de *Capo-Basso*, le surnom lui en resta, et pendant fort longtemps on ne l'appela plus que le comte de *Capo-Basso*.

La traduction de la Bible, connue sous le nom de *Vulgate*, renferme un très-grand nombre de fautes, qu'on aurait pu éviter, et parmi lesquelles nous citerons les suivantes : Le deuxième verset du premier chapitre de la *Genèse* contient cette phrase : *Et spiritus Dei ferebatur super aquas*; « Et l'esprit de Dieu était porté sur les eaux. » Cette phrase n'offre qu'un sens bien vague et bien confus. Mais il n'en est pas de même dans le texte hébreu, car *spiritus Dei* est un hébraïsme. Quand on voulait exprimer la grandeur d'une montagne, la violence d'un vent, on disait *mons Dei*, *ventus Dei*, une montagne, un vent de Dieu, comme nous dirions, dans le langage familier, un vent du diable. C'est donc avec raison que l'on a proposé pour le passage en question cette traduction fort claire : « Un vent très-fort soufflait sur les eaux; » et qui a l'avantage d'être la véritable leçon.

Tout le monde connaît le verset 24 du chapitre XIX de l'Evangile selon saint Matthieu : *Fuclitius est camelum per foramen acus transire, quam dicitum intrare in regnum celorum*; « Il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieux. » La comparaison du chameau passant par le trou d'une aiguille est plus qu'étrange, il faut l'avouer; aussi n'existe-t-elle pas dans le texte original. L'ignorant qui a traduit cet Evangile du grec en latin a confondu les deux mots *kamelos* (chameau) et *kamitos* (câble). *Chameau* doit donc être remplacé par *câble*.

TRADUCTIONYME s. m. (tra-du-ksi-o-ni-me — de *traduction*, et du gr. *onuma*, nom). Bibliogr. Traduction du nom véritable d'un auteur dans une langue étrangère; Melancthon, *traduction grecque de l'allemand Schwarzerd*, qui signifie Terre-Noire, est un **TRADUCTIONYME**. Modius et Quercetanus, *traductions latines des noms français* Boisseau et Duchesne, sont également des **TRADUCTIONYMES**.

TRADUIRE v. a. ou tr. (tra-dui-re — latin *traducere*, de *trans*, au delà, et de *ducere*, conduire, mener, proprement tirer, racine qui ne se présente en sanscrit qu'avec la signification de traire, mais a dû signifier primitivement tirer, comme notre mot *traire* lui-même. C'est ce que montre, du reste, l'accord des corrélatifs de cette racine dans les langues européennes, où ils ne se présentent qu'avec le sens général de *trahere*, *mulcere*. Ainsi, outre le latin *duco*, on y rapporte le gothique *tiuhon*, anglo-saxon *teohan*, ancien allemand *ziuhon*, etc., tirer, où l'h est pour g, comme l'indiquent les formes synonymes anglo-saxon *teogan*, scandinave *tegg* et les préfixes et parvove *zäg*, *zogur* de l'ancien allemand. En grec, Max Müller croit retrouver *duh* dans le verbe *thupô*, flatter, c'est-à-dire caresser de la main en frottant, et Pictet croit également reconnaître cette ra-

cine dans le kymrique *dygu*, porter, traîner. On peut comparer les formes analogues : français *translater*, anglais *translate*, du latin *translatus*, participe de *transferre*, porter au delà, allemand *übertragen*, *übersetzen*, qui ont également la même signification). Transférer d'un endroit dans un autre : **TRADUIRE** un prisonnier de la Conciergerie à la Force. (Acad.) « Vieilli en ce sens.

— Citer, renvoyer pour être jugé : **TRADUIRE** quelqu'un devant un juge, devant un tribunal. **TRADUIRE** quelqu'un en justice.

— Faire passer d'une langue dans une autre : **TRADUIRE** du français en anglais. **TRADUIRE** du latin. **TRADUIRE** les œuvres de Dante. « Faire passer dans une autre langue les œuvres de : **TRADUIRE** un auteur. On ne peut **TRADUIRE** un homme de génie, si on ne le **TRADUIT** par vivement et d'enthousiasme. (D'Alembert.) On doit **TRADUIRE** largement les orateurs et les moralistes verbeux, et strictement les poètes et les écrivains sentencieux. (J. Joubert.)

— Interpréter, expliquer, donner le sens de : **TRADUISEZ-moi ces paroles ambiguës. La musique nationale **TRADUIT** le fond même de l'âme du peuple. (Amjère.) La peinture **TRADUIT** l'intimité de l'homme avec la nature. (E. Pelletan.)**

— Reproduire, représenter, exprimer : **TRADUIRE** sur le papier ses sentiments intimes. **TRADUIRE** ses rêves sur la toile. *Que vous êtes heureux si votre palette peut **TRADUIRE** ce que voient vos yeux!* (Vitet.)

Se traduire v. pr. Être, devoir ou pouvoir être traduit : *Les langues orientales se **TRADUISENT** difficilement. Les poètes ne se **TRADUISENT** pas. (Vol.) Toutes les langues peuvent se **TRADUIRE** les unes par les autres. (De Bonald.)*

— Être exprimé : *Sa douleur se **TRADUISAIT** par des cris et des larmes.*

— Faire la traduction de ses propres œuvres : *Il faudrait qu'un homme de génie fût assez saoul et veclé assez pour se **TRADUIRE** dans toutes les langues.*

TRADUISIBLE adj. (tra-dui-zi-ble — rad. *traduire*). Qui peut être traduit : *Il y a des écrivains qui ne sont **TRADUISIBLES** en aucune langue.*

TRADUTTORE, TRADITORE (tra-doutt-tô-ré, tra-di-tô-ré), Mots italiens qui signifient littéralement *traducteur, traître*, c'est-à-dire que tout traducteur rend infidèlement, trahit la pensée de l'auteur dont il reproduit les œuvres dans une autre langue. Quelquefois, sans doute, cette infériorité naît de la faiblesse du traducteur, inhabile à saisir les nuances délicates, les fines, l'originalité d'un idiome dont son oreille n'a pas été bercée dès l'enfance et dont il n'a fait que s'assimiler les caractères saillants par une étude plus ou moins approfondie. Le plus souvent, il faut bien le reconnaître, les tons pâles ou défigurés de la copie sont le résultat d'un obstacle impossible à surmonter. Ce n'est donc pas de sa faute s'il est un *traître*, au lieu d'un *traducteur*; mais il faut dire aussi que ce proverbe a pris naissance à une époque où les traducteurs se plaignaient, par système, à défigurer les modèles.

Quoi qu'il en soit, cette locution, d'un lachisme si pittoresque, *traduttore, traditore*, a passé dans notre langue, où elle peut s'appliquer à toutes les productions de l'esprit, œuvres littéraires ou artistiques, etc. Nous croirions volontiers que c'est une exclamation arrachée par le dépit à quelque auteur, furieux de s'être vu mettre en pièces dans une traduction maladroite :

« Nous ne dirons rien de trop en avançant que la main du graveur, même le plus habile, est essentiellement faillible. Qui le sait mieux que l'artiste qui lui confie la traduction de ses œuvres! *Traduttore, traditore*, peut-il dire lui aussi. Cela n'est pas moins vrai pour les beaux-arts que pour la littérature. »

A. HUSSON.

« Si traduire veut dire calquer et en même temps rendre les hautes et vives qualités du texte, il n'y a pas de doute que la traduction ne soit impossible. Il faut jeter au feu tous les essais et proclamer bien haut la maxime italienne : *Traduttore, traditore.* »

THÉRY.

TRAEERBACH, ville forte des Etats prussiens (Prusse rhénane), dans le Palatinat du Rhin, sur la Moselle, à 22 kilom. de Trèves; 1,800 hab. Prise par le comte de Belle-Isle en 1734.

TRAIETTA (Thomas), compositeur italien, élève de Durante, né à Bitonto, royaume de Naples, en 1727, mort à Venise en 1779. A vingt-trois ans, il débuta à Naples par un opéra, *Il Farnace*, qui fut accueilli avec enthousiasme et lui ouvrit toute grande la carrière du succès. De nouvelles œuvres, représentées sur les principaux théâtres d'Italie, ne firent qu'accroître sa réputation. D'abord maître de chapelle du duc de Parme (1750), il se rendit ensuite à deux reprises en Autriche, où il donna ses beaux opéras *Armide* et *Ophigénie*, puis il alla diriger le conservatoire de l'Opéra-Comico, à Venise. Appelé à Saint-Petersbourg par Catherine II, en 1768, il resta sept ans en Russie, qu'il quitta pour passer à Londres (1775); mais,

au bout de quelque temps, sa mauvaise santé le força de revenir en Italie, où il termina ses jours. Ce remarquable compositeur joignait à un grand savoir un génie dramatique plein de vigueur dans l'expression de la passion; il excellait surtout dans les effets sombres et pittoresques de l'harmonie. Outre les ouvrages précités, ses principaux opéras sont : *Ezio* (1754), *Impollito ed Ariccia* (1759), *Didone* (1764) *Olimpiade* (1770), et *La Difatta di Dario* (1778).

TRAETTO ou **TRAJETTA**, anciennement *Minutium*, ville du royaume d'Italie (Terre de Labour), sur une colline au pied de laquelle coule le Garigliano, à 20 kilom. O. de Sezza; 5,500 hab. En 883, elle fut détruite par les Sarrasins et ensuite ravagée par les Hongrois et les Génois.

TRAFALGAR, anciennement *Junonis Promontorium*, cap d'Espagne (Cadix), par 36° 9' 10" de latit. N. et 8° 21' 42" de longit. O. Il forme, avec le cap Spartel, sur la côte d'Afrique, dont il est éloigné de 40 kilom., l'entrée occidentale du détroit de Gibraltar. Il est bas et se termine en deux angles, dont le plus oriental est surmonté d'une tour ronde. Des monticules de sable l'entourent à l'E.; mais l'O. en est dépourvu. C'est près de ce cap que se livra, le 21 octobre 1805, une célèbre bataille entre les flottes anglaise et franco-espagnole. La victoire resta aux Anglais, mais ils perdirent Nelson; l'amiral espagnol Gravina fut aussi tué et le vice-amiral français Villeneuve fut fait prisonnier. V. l'article suivant.

Trafalgar (BATAILLE DE), gagnée par l'amiral Nelson, le 21 octobre 1805, sur la flotte franco-espagnole, commandée par l'amiral Villeneuve. Cette bataille célèbre, disons-le tout de suite, ne fut qu'un désastre matériel pour la France; elle ne nuisit en rien au légitime prestige acquis par nos intrépides marins, qui s'y signalèrent par des prodiges d'héroïsme. C'est après cette lutte gigantesque que l'infortuné Villeneuve aurait pu s'écrier, lui aussi : « Tout est perdu, fors l'honneur! » Ce qui le perdit dans cette circonstance, c'est le découragement que lui inspira l'infériorité de notre marine par rapport à celle des Anglais. N'ayant que des vaisseaux disposés pour l'ancienne tactique navale, des marins pleins de courage, mais inexpérimentés, il n'envisageait qu'avec une sorte de terreur la nécessité de se mesurer avec le redoutable vainqueur d'Aboukir, dont il connaissait l'activité, l'audace et le génie, et qui, avec tout cela avait à sa disposition une flotte admirablement disposée pour la lutte et des équipages aguerris. Le commandement de Villeneuve est au-dessus de tout soupçon; mais il manquait de cette énergie et de cette décision qui suppléent quelquefois au vice d'organisation. Exaspéré par les reproches de l'empereur, qui était allé jusqu'à taxer de lâcheté ses hésitations perpétuelles, il répondit par ces paroles amères au ministre de la marine : « Si la marine française n'a manqué que d'audace, comme on le prétend, l'empereur sera prochainement satisfait, et il peut compter sur les plus éclatants succès. »

Villeneuve sorti du port de Cadix à la tête de la flotte franco-espagnole, composée de 33 vaisseaux, 5 frégates et 2 bricks; il en forma deux escadres, l'une de bataille, l'autre de réserve. Il prit lui-même le commandement de la première, composée de 21 vaisseaux, et la divisa en trois divisions de 7 vaisseaux chacune. Il conservait sous ses ordres directs la division du centre. L'amiral Dumanoir prit le commandement de la division de l'arrière-garde et arbora son pavillon sur le *Formidable*. L'avant-garde était commandée par le vice-amiral espagnol Alava, ayant son pavillon sur le *Santa-Anna*. L'escadre de réserve, composée de 12 vaisseaux, distribués en deux divisions, était placée sous les ordres de l'amiral espagnol Gravina, ayant sous lui, à la tête de la deuxième division, le contre-amiral français Magon. C'étaient là des forces imposantes, commandées par des chefs intrépides. Malheureusement, les vaisseaux de la flotte combinée, surtout les vaisseaux espagnols, étaient en fort mauvais état et ne satisfaisaient plus aux exigences de la nouvelle tactique inaugurée par Nelson. Les deux flottes ennemies parurent bientôt en vue, à la hauteur du cap de Trafalgar. L'amiral anglais n'avait que 27 vaisseaux, mais son artillerie était bien supérieure à la nôtre. Les Anglais avaient de plus pour eux l'expérience de la mer et un grand général, conditions de succès qui nous faisaient absolument défaut. Villeneuve avait rangé ses vaisseaux sur une seule ligne; Nelson disposa les siens sur deux colonnes pour la couper et en faire plusieurs tronçons, qu'il espérait accabler successivement. Le 21 octobre, vers onze heures du matin, les deux flottes s'aborderent, et un effroyable drame maritime commença alors. La première colonne des Anglais, commandée par l'amiral Collingwood, attaqua 16 de nos vaisseaux et chercha à les envelopper, tandis que la seconde, dirigée par Nelson en personne, ayant son pavillon à bord du *Victory*, en attaquait 7 autres avec fureur. Les Anglais étaient remplis de confiance et d'enthousiasme. Comme Nelson achevait de donner ses ordres au moment d'ouvrir le feu : « Ne pensez-vous pas, dit-il à ses officiers, qu'il nous reste un signal à faire? » Puis il dicta ce sim-

ple et patriotique message, qui fut accueilli sur tous ses vaisseaux par une explosion de cris enthousiastes : « L'Angleterre compte que chacun fera son devoir. » Nelson lui-même donna l'exemple; car, devant sa division, il se porta en avant sur notre ligne, bravant les horreurs effroyables que nous faisaient nos vaisseaux; il cherchait à prendre le *Bucentaure*, sur lequel l'amiral Villeneuve avait son pavillon, et il essaya de le tourner en franchissant l'intervalle qui le séparait d'un autre vaisseau français, le *Redoutable*, commandé par l'intrépide capitaine Lucas. Celui-ci devina l'intention du *Victory* et se hâta de lui fermer le passage. Mais Nelson n'était pas homme à reculer pour cela, et il se laissa tomber le long du *Redoutable* en appliquant son flanc au sien. « Accrochés bord à bord, les deux vaisseaux dérivent hors de la ligne. L'équipage du *Redoutable* soutient sans pâlir cet assaut inégal. Des hunes, des batteries de ce vaisseau, on répond au feu du vaisseau anglais, et dans ce combat singulier, combat de mousqueterie bien plus que d'artillerie, nos marins ont repris l'avantage. Le *Victory* est jonché de cadavres. Au milieu du tumulte, à travers la fumée, Nelson et le capitaine Hardy se promenaient sur le guillard d'arrière. Non loin d'eux, quelques hommes échangeaient une vive fusillade avec les hunes du vaisseau français. Tout à coup, l'amiral chancela et tomba la face contre terre : une balle, partie de la hune d'artimon du *Redoutable*, l'avait frappé sur l'épaule gauche, avait troué l'épaulette et, après avoir traversé la poitrine, s'était logée dans l'épine dorsale. On le relève tout souillé du sang dont le pont est couvert. Hardy, qui n'a point entendu le bruit de sa chute, se retourne alors et, plus pâle que Nelson lui-même : « J'espère, milord, s'écria-t-il, que vous n'êtes pas dangereusement blessé. — C'est fait de moi, répondit-il; ils ont enfin réussi; j'ai l'épine du dos brisée. » (Jurien La Gravière.) M. Thiers rappelle cette scène émouvante avec quelques variantes : « Nelson, revêtu d'un vieux frac qu'il portait dans les jours de bataille, ayant à ses côtés son capitaine de pavillon, le commandant Hardy, n'avait pas voulu se dérober un instant au péril. Déjà près de lui son secrétaire avait été tué, le capitaine Hardy avait eu une bouchée de ses souliers arrachée et un boulet ramé avait emporté 8 matelots à la fois. Ce grand homme de mer, juste objet de notre haine et de notre admiration, impassible sur son guillard d'arrière, observait cette horrible scène, lorsqu'une balle, partie des hunes du *Redoutable*, vint le frapper à l'épaule gauche et se fixer dans les reins. Ployant sur ses genoux, il tomba sur le pont, faisant effort pour se soutenir sur l'une de ses mains. En tombant, il dit à son capitaine de pavillon : « Hardy, les Français en ont fini avec moi. — Non, pas encore, lui répondit le capitaine Hardy. — Si, je vais mourir, » ajouta Nelson. On l'emporta au poste où l'on panse les blessés; mais il avait presque perdu connaissance, et il ne lui restait plus que peu d'heures à vivre. Recouvrant ses esprits par intervalles, il demandait des nouvelles de la bataille et répétait un conseil qui prouva bientôt sa profonde prévoyance. « Mouillez, » disait-il, mouillez l'escadre avant la fin de la journée. » Il expira peu de temps après; mais il eut la suprême consolation d'emporter dans la tombe la certitude de son triomphe. »

Ce sanglant épisode avait naturellement jeté du désordre sur le *Victory*, et le capitaine Lucas, sans en connaître encore la cause, voulut en profiter pour opérer l'abordage du vaisseau anglais. Déjà ses matelots d'élite étaient prêts, lorsqu'une effroyable bouée de mitraille, partie du *Téméraire*, en renversa près de 200 morts ou blessés. En même temps, un autre vaisseau anglais, le *Neptune*, prenait le *Redoutable* par la poupe et le mettait dans un état déplorable. Deux de ses mâts étaient tombés sur le pont, son artillerie était en partie démontée; un de ses flancs, presque démolé, ne formait plus qu'un vaste sabord et l'eau entraînait dans sa cale par torrents. Il avait tout son état-major blessé, 10 aspirants sur 11 frappés à mort, 522 hommes d'équipage, sur 640, tués ou blessés. L'héroïque vaisseau, ne pouvant plus opposer la moindre résistance, dut enfin amener son pavillon.

Les autres vaisseaux de la marine française, également tournés, étaient menacés du même sort, bien que nos marins et les marins espagnols déployassent la plus énergique intrépidité. L'artillerie anglaise, parfaitement dirigée, démolissait à vue d'œil ces vaisseaux presque tous défectueux et mal armés. Le *Bucentaure*, assailli par plusieurs vaisseaux ennemis qui se disputaient cette proie, avait engagé son beaupré dans la galerie du vaisseau espagnol le *Santisima-Trinidad* et était devenu incapable de se mouvoir. Bientôt, il fut rasé comme un ponton et à la merci de l'ennemi avec son flanc droit déchiré, sa poupe démolie, ses mâts abattus, son état-major et son équipage décimés. « Mon rôle sur le *Bucentaure* est fini, s'écria l'infortuné Villeneuve; je vais essayer sur un autre vaisseau de conjurer la fortune. » Mais tous ses canots avaient été brisés dans la lutte, et il lui fut impossible de quitter le *Bucentaure*. L'amiral français, dit M. Thiers, se vit donc attaché au cadavre de son vais-

seau, sur le point de couler, ne pouvant plus donner d'ordres ni rien tenter pour sauver la flotte qui lui était confiée, n'ayant pas même la cruelle satisfaction de rendre un seul des coups qu'il recevait. Dans cette situation, désespérée s'il en fut jamais, il se résigna à la douloureuse nécessité d'amener son pavillon, à quatre heures du soir. Une chaloupe anglaise vint le recevoir et le conduisit à bord du vaisseau le *Mars*, où il fut accueilli avec tous les égards dus à son grade et à sa bravoure.

Les sept vaisseaux du centre, que commandait Villeneuve, étaient pris ou incapables de rendre le moindre service. Ceux qui occupaient la tête de notre ligne s'étaient vus réduits à l'immobilité par la faiblesse de la brise et n'avaient presque pris aucune part à la lutte. Le contre-amiral Dumanoir, qui les commandait, craignit de se compromettre inutilement en essayant de se porter soit au secours de Villeneuve, soit au secours de notre arrière-garde, et il jugea à propos de se mettre en sûreté pour ne point être enveloppé dans un désastre qu'il jugeait irrémédiable, conduite qui a été appréciée plus ou moins sévèrement, selon le point de vue auquel on s'est placé. Restaient les vaisseaux qui composaient notre arrière-garde, où commandaient l'amiral Gravina et le contre-amiral Magon. Là, on combattit avec le plus héroïque courage; l'*Algeiras*, où le commandant français avait son pavillon, s'immortalisa par une défense aussi acharnée, aussi intrépidité que celle du *Redoutable*. Magon engagea la lutte avec le *Tonnant*, vaisseau anglais de 80 canons, et il allait l'enlever à l'abordage, lorsqu'il lui arriva le même malheur qu'au *Redoutable*. Un autre vaisseau anglais, placé en travers, abattit une grande partie de son équipage sous plusieurs décharges à mitraille. Il fallut riposter à ce nouvel ennemi, puis à un troisième, qui vint se joindre aux deux autres. Dans cette lutte homérique, l'*Algeiras* multiplia ses coups et tint tête à ses trois adversaires. Le capitaine du *Tonnant* essaya trois fois inutilement de descendre sur le pont de l'*Algeiras*; Magon lui-même, à la tête de son équipage et une hache d'abordage à la main pour donner l'exemple à ses matelots, repoussa les assaillants de son pont ensanglanté. Désigné aux coups de l'ennemi par son brillant uniforme, qu'il n'avait pas voulu quitter, il reçut d'abord une balle au bras; mais il resta à son poste. Une seconde l'ayant atteint à la cuisse et se sentant défaillir, il consentit à descendre dans l'entre-pont pour s'y faire panser, espérant pouvoir revenir au combat. Malheureusement, les flancs du navire étaient tellement déchirés, qu'ils donnaient libre passage à la mitraille. A peine Magon était-il descendu, qu'il recevait un biscail en pleine poitrine et qu'il tombait foudroyé. A cette triste nouvelle, un élan de fureur enlève le matelot de l'*Algeiras*; mais la lutte était devenue impossible. Sur 641 hommes d'équipage, 150 étaient tués et 180 blessés; les trois mâts étaient abattus, les batteries démontées, les Anglais maîtres des trois quarts du vaisseau; il fallut bien amener le pavillon.

De son côté, l'amiral Gravina, monté sur le *Prince-des-Asturies* et enveloppé de toutes parts par les vaisseaux anglais, lutait avec la fureur du désespoir et tenait tête à tous les assaillants. Cerné de tous côtés, criblé, il tenait toujours ferme et donna ainsi le temps au *Neptune* et au *Pluton* de venir le dégrader. Malheureusement, au terme de ce brillant combat, il lui-même mortellement blessé.

Un dernier épisode, le plus terrible de tous, marqua la fin de cette bataille de géants. Le feu avait envahi l'*Achille*, vaisseau français, et ses matelots avaient mieux aimé continuer la canonnade que de se mettre aux pompes. Mais bientôt des torrents de fumée avertirent Français et Anglais qu'il était temps de s'éloigner de ce volcan, prêt à faire explosion. En effet, le feu prit aux poudres, et l'*Achille* sauta avec un fracas qui épouvanta les vainqueurs eux-mêmes.

A cinq heures du soir, la flotte française était détruite ou fugitive; dix-sept vaisseaux français et espagnols étaient devenus prisonniers des Anglais; un avait sauté. L'ennemi combiné avait perdu 6,000 à 7,000 hommes tués, blessés, noyés ou prisonniers. Jamais, dit M. Thiers, plus grande scène d'horreur ne s'était vue sur les flots. Les Anglais, d'ailleurs, avaient payé cher leur victoire. Presque tous leurs vaisseaux avaient perdu des mâts, plusieurs se trouvaient hors d'état de service; enfin, ils avaient à regretter 3,000 hommes environ, un grand nombre d'officiers et le plus illustre de tous, Nelson. Aussi la nouvelle de cette mort tempérament singulièrement en Angleterre l'enthousiasme soulevé par la victoire de Trafalgar.

Dans la nuit qui suivit, une épouvantable tempête éclata, justifiant les prévisions de Nelson. Les Anglais, ayant déjà beaucoup de peine à se diriger eux-mêmes sur l'Océan en courroux, se virent obligés d'abandonner les vaisseaux qu'ils traînaient à la remorque ou de renoncer à surveiller ceux qu'ils avaient sous leur escorte. Nos équipages prisonniers, par une des plus singulières vicissitudes de la mer, mirent à profit la tempête elle-même pour se délivrer et réussirent, après des efforts moulus, à gagner Cadix. Les Anglais ne purent conserver que quatre de leurs prises

et l'amiral Villeneuve, dont les malheurs n'étaient pas finis. V. VILLENEUVE.

Trafalgar square, square de Londres, n'ayant pas de jardin, mais deux fontaines de mesquine proportion et la colonne de Nelson. Ce square, de sombre et froide apparence, semble avoir été taillé dans le granit, qui, de toutes parts, attriste les yeux par ses masses et sa couleur noire. Il sert de base à la Galerie nationale ou Musée de peinture. Le milieu est une mosaïque à grandes pièces et sans beauté. On y voit les statues de George IV, par Chantrey; du général sir Charles Napier et de Jenner, l'inventeur de la vaccine.

TRAFIC s. m. (tra-fic). — Ce mot, qui correspond à l'italien *traffico*, provençal *trafec*, *trafe*, espagnol *trafago*, *trafico*, portugais *trafego*, *trafico*, est le substantif verbal de *trafiguer*. Négocio, commerce de marchandises; l'aire du TRAFIC. TRAFIC des vins, des cuirs. Se lancer dans le TRAFIC.

— Fig. Commerce que l'on fait de certaines choses qui ne sont pas vénales : Le TRAFIC de l'honneur n'enrichit pas. (Vauven.) La femme qui fait TRAFIC de ses charmes perd toujours le bonheur. (Boiste.)

— Pop. Petit trafic, Métier de débauche. Faire le petit trafic, Tenir une maison de prostitution.

— Chem. de fer. Mouvement général d'une ligne. Importance et fréquence des trains. Mode du mouvement : Ces moteurs sont propres au TRAFIC des lignes à rampes très-inclinées. (Brull.)

— Techn. Sorte de cheville qu'on adapte à un canon de fusil, pour le manier plus commodément pendant qu'on le forge.

— Syn. Trafic, commerce, négoce. V. COMMERCE.

— Encycl. V. COMMERCE.

TRAFIQUANT s. m. (tra-fi-kan — rad. *trafiguer*). Celui qui fait un trafic : Les Anglais sont un peuple de TRAFIQUANTS.

Un trafiquant sur mer par bonheur s'enrichit.

LA FONTAINE.

On écrit quelquefois TRAFICANT.

TRAFIQUER v. n. ou intr. (tra-fi-ké). — L'origine de ce mot, qui n'a qu'un seul corrélatif dans les langues romanes, l'italien *trafficare*, n'est pas complètement éclaircie. On a proposé pour type un verbe *traficare*, de *trans*, au delà, et de *vici*, vicis, tour. *Trafiguer* signifierait proprement échanger. Peut-être aussi que *trafiguer* vient d'une forme barbare *transficare*, pour *transficere*, de *trans*, au delà, et de *facere*, faire. Comparez l'allemand *übermachen*, livrer, transmettre. Faire le trafic : TRAFIQUER dans tous les pays. TRAFIQUER en gros, en détail. Les peuples qui n'ont rien chez eux trouvent de l'avantage à ne TRAFIQUER avec personne. (Montesq.) Du matin au soir tout Anglais travaille et TRAFIQUE. (L. Foucher.)

— Avoir un commerce, des relations : TRAFIQUER avec les femmes. Je ne TRAFIQUE pas avec ces gens-là. II TRAFIQUENT ensemble. II Sens vieilli.

— *Trafiguer de*, Tirer de l'argent, faire commerce de : TRAFIQUER de son honneur. TRAFIQUER de ses charmes. *Epaminondas et Régulus TRAFIQUENT du sang de leurs soldats*. (Proudh.)

Un vil amour du gain, infectant les esprits, Trafigua du discours et vendit les paroles.

BOILEAU.

— v. a. ou tr. Faire trafic de : TRAFIQUER l'honneur de son pays. II Emploi vieilli.

— Négocier : TRAFIQUER une lettre de change.

Se trafiquer v. pr. Etre l'objet d'un trafic : Tout ici se trafique et n'est qu'un vil échange De refus, de présents, de blâme et de louange.

N. LEMERCIER.

TRAFUSAGE s. m. (tra-fu-za-je). Techn. Opération préparatoire du dévidage de la soie.

TRAFUSOIR s. m. (tra-fu-zoir). Techn. Ustensile au moyen duquel on opère le trafusage de la soie, et qui n'est autre chose qu'un pilier vertical, muni d'une longue et forte cheville de bois.

TRAGACANTHE s. m. (tra-ga-kan-te — du gr. *tragos*, bouc; *akantha*, épine). Bot. Section du genre *astragal*, comprenant les espèces épineuses et qui fournissent la gomme adragant.

— Encycl. Les *tragacanthés* forment, dans le genre *astragal*, un groupe assez naturel, renfermant les espèces dont les pétioles communs persistent et deviennent épineux après la floraison, et dont la plupart sécrètent, en proportion variable, le produit connu sous le nom de gomme adragant. L'*astragal* de Crète, l'espèce la plus remarquable sous ce rapport et le type de la section, est un petit arbuste, à tige ligneuse, divisé au sommet en rameaux courts, hérissés de longues pointes épineuses; les feuilles sont alternes, très-rapprochées, imparipennées, cotonneuses, à pétiole commun terminé en pointe; les fleurs, blanches, veinées de pourpre, sessiles à l'aisselle des feuilles supérieures, forment un épi terminal très-compacte; le fruit est une gousse renflée, un peu vésiculeuse, velue, à deux loges. Cette plante croît en Orient, et

particulièrement dans l'île de Crète, sur le mont Ida. On ne la cultive guère que dans les jardins botaniques; sous nos climats, elle exige l'orangerie ou la serre tempérée; on la propage de semis, de boutures ou d'éclats. Les *astragales* vrai et aristé produisent, comme le précédent, la gomme adragant du commerce; l'*astragal* gommifère donne aussi une sorte de gomme jaune, mais qui n'est pas la vraie; ces trois espèces sont également originaires de l'Orient. Quant à l'*astragal* *tragacanthé* ou *adraganthé*, qui croît aussi aux environs de Marseille, il ne produit pas du tout de gomme, quoi qu'en dise son nom.

Tragaldabas, drame bouffon en cinq actes, en vers, par M. Auguste Vacquerie (théâtre de la Porte-Saint-Martin, juillet 1848). On se rappelle don César de Bazan, le matamore du *Ruy Blas* de Victor Hugo. Eh bien, Tragaldabas est un descendant de don César, mais tellement descendu qu'il est arrivé à la fange. Chez don César, le grand d'Espagne, ravalé par la misère au niveau du bohémien, en le voyant se draper fièrement avec le dernier fil de son manteau comme avec le manteau tout entier, on sent le gentilhomme de race. Chez Tragaldabas, on ne sent même plus l'humanité; c'est la brute avec ses instincts vils et grossiers. Langage ignoble, mœurs cyniques, haillons puants; c'est l'être crapuleux par excellence. Joueur, voleur, gouffre, entremetteur, lâche, menteur; voilà Tragaldabas! Tragaldabas a pour cousine Caprina, une rusée gaillarde qui veut se faire épouser par don Eliseo, neveu du gouverneur de Cadix. L'adroite fille, ayant remarqué que les galants se montrent généralement plus empressés auprès des femmes mariées qu'auprès des filles à marier, fait passer Tragaldabas pour son mari. Aussi don Eliseo lui répète-t-il sans cesse : « Que n'êtes-vous libre; je vous offrirais ma main avec mon cœur que vous possédez déjà? » Mais le traître ment. En effet, Tragaldabas s'est jeté dans quelque danger par sa sottise, Eliseo est là pour le sauver, tant il a peur d'avoir une veuve sur les bras! Tragaldabas, d'abord étonné de l'empressement du galant à le secourir, devine bientôt le motif de ce dévouement. Il veut en tirer profit, et, en conséquence, il annonce son projet de mettre fin à ses jours, tant il est dégoûté d'une vie qu'empoisonnent... des cors aux pieds (sic). Eliseo cherche à calmer cette pauvre âme en peine, au moyen de quelques ducats. Mais le succès fait prendre goût au jeu à Tragaldabas; il invente, il accumule des périls, tant et si bien qu'Eliseo, finissant par croire Caprina sa complice, laisse notre drôle se tirer tout seul des orages qu'il a suscités contre lui, des abîmes qu'il s'est plu à creuser sous ses propres pas. Cependant Caprina en arrive à ses fins; elle se fait pardonner ses subterfuges et devient la femme d'Eliseo; quant à Tragaldabas, on cherchera longtemps avant de deviner ce qu'en fait l'auteur. Tragaldabas se métamorphose en âne! Oui, en âne, car il est choisi pour remplacer un âne savant dans une troupe de saltimbanques. Ce canevas, assez mince, comme on voit, est brodé des inventions les plus bizarres, enluminé des bouffonneries les plus drôles qui puissent éclore dans une imagination abandonnée à tous ses caprices.

Il y a des scènes qui sont de véritables trouvailles; l'entrée de Tragaldabas, par exemple. Une porte de cabaret borgne s'ouvre et le pauvre diable est lancé dehors, déchiré, meurtri, ahuri, poursuivi de clameurs féroces et de coups de pied dans le bas des reins. La porte se referme, et Tragaldabas exhale ainsi ses doléances :

... Nous étions là, parmi trente vauriens Et nous jouons aux dés, chacun avec les siens. Du premier coup j'ai douze. O fortune jalouse! Je risais; mais voici que l'autre tourne : douze ! C'est à recommencer. Je penche le cornet, J'ai douze. A lui le tour. D'un air facile et net Il agite les dés. Douze ! Je désespère ! Mais, pour savoir à fond ce qu'était ce repaire, J'essaye encore un coup ; j'ai douze ! Le maraud Remet d'abord les dés dans sa poche et, tout haut, Devant tout le tripot que le vacarme attire, [dit...] Crie : « On triche ! — C'est bien à vous, » allais-je Quand soudain je reçois sur la joue un soufflet Qui pour jamais me teint de pâle en violet. On m'insulte : « A la porte ! » On m'y flanque avec verve, Et vertueusement cette bande conserve Tout mon argent ; j'avais tout mis sur le tapis Pour allumer le jeu...

Tragaldabas a pour ennemis d'abord, puis pour acolytes deux batteurs de pavé, Grif et Minotore, qui tantôt le jettent dans une foule de mauvais pas et tantôt festoient et s'empiffrent avec lui, à ses frais; ils l'appellent alors familièrement Tragal, leur vieux Tragal! Tragal leur paye un déjeuner splendide; dans le premier acte, car M. Vacquerie a considérablement remanié sa pièce avant de la livrer à l'impression (1874, in-80), il était dit plus énergiquement qu'il s'était « fendu d'un bathasar. » Au sortir de table, les trois amis, complètement ivres, se querellent. Tragal a commis l'imprudence de s'écrier :

Tout était impayable, hormis le porc aux choux.

Or c'est précisément le porc aux choux que Grif a le plus apprécié; l'affaire est grave, et Grif, ancien maître d'armes et spadassin émérite, veut forcer Tragaldabas à dégaîner.

Tragaldabas se justifie avec des larmes dans la voix :

Quant au porc, j'ai cru faire une chose possible En blâmant sur un point un repas que j'offrais. D'ailleurs, louer un porc dont je faisais les frais, C'eût été comme si je me louais moi-même; Mais je n'attaque pas le porc aux choux; je l'aime; Toi-même as pu le voir, j'en ai mangé beaucoup, Trop peut-être ! En un mot, j'ai blâmé par bon goût, Parce que c'était moi qui payais la partie.

Tout est inutile. En vain le pauvre diable offre de faire des excuses « dans les journaux, » il lui faut aller sur le pré, et il passerait un mauvais quart d'heure si don Eliseo ne se chargeait encore une fois de se battre pour lui. Le public eut beaucoup de peine, à la représentation, à digérer ce porc aux choux.

En somme, la bouffonnerie est excessive dans cette pièce; la plupart des personnages et des situations sont grotesques; toutefois, elle renferme certains pas-ages agréables. Cela doit se dire du moins de la pièce telle qu'elle reparut en 1874. M. Vacquerie ayant fait disparaître du texte primitif, inséré autrefois dans l'*Ébénement* et maintenant introuvable, les énormités qui avaient le plus soulevé la critique. « Il est nécessaire, dit Th. Gautier, que de temps à autre des artistes aventureux risquent des œuvres dont aucun angle n'a été abattu, qui conservent la franchise de leurs arêtes, au risque d'égratigner et de blesser le public. Les horripilations du pur terre en face d'un mot baroque ou d'une scène étrange sont nécessaires; un peu de barbarie ne nuit pas dans notre civilisation effacée. On ne doit pas s'alarmer de quelques bizarreries plus apparentes que réelles; nous serons toujours bien assez raisonnables. Le danger n'est pas dans les folies, il est dans la banalité. En art, l'extravagant vaut mieux que le plat. Tous les poètes de haute renommée ont commencé par heurter le goût contemporain. C'est une beauté choquante qui a été le tranchant du coin par lequel ils sont entrés dans la masse compacte des esprits. Molière a eu sa *farie à la crème*, Chateaubriand le nez du père Aubry, Victor Hugo son *vieillard stupide*, A. de Musset son *porc aux choux*. Ce porc et ces choux lui servaient plus que deux volumes d'œuvres et d'éloges. »

TRAGANE s. m. (tra-ga-ne). Bot. Genre d'arbustes, de la famille des chénopodées, tribu des salsolées, dont l'espèce type croît en Orient et aux Canaries.

TRAGANTHE s. m. (tra-gan-te — du gr. *tragos*, bouc; *anthos*, fleur). Bot. Genre de plantes, de la famille des euphorbiacées, tribu des acahyphées, originaire de l'Amérique tropicale.

TRAGE s. f. (tra-je). Ornith. Nom vulgaire de la draine.

TRAGÉDIE s. f. (tra-jé-di — du gr. *tragôdia*; de *tragos*, bouc, et de *ôidô*, chant, parce qu'on choisait un bouc comme victime du sacrifice offert à Bacchus pendant le chant des hymnes). Œuvre dramatique représentant une action héroïque propre à exciter la terreur, la pitié, les mouvements nobles de l'âme : Les TRAGÉDIES d'Euripide, de Sénèque, de Corneille. La TRAGÉDIE de Cinna, d'Andromaque. TRAGÉDIE antique. TRAGÉDIE grecque. Représenter une TRAGÉDIE. Tout doit être action dans une TRAGÉDIE. (Volt.) La TRAGÉDIE fut d'abord une composition religieuse, et l'acte d'y assister un acte de culte. (B. Const.)

— Genre tragique : L'épopée et l'ode étaient abandonnées; la TRAGÉDIE leur succéda. (Boissonade.)

— Muse tragique :

... Pour nous charmer, la Tragedie en pleurs D'Édipe tout sanglant fit parler les douleurs.

BOILEAU.

— Suite d'événements terribles; malheur immense : Nous ne serons pas longtemps sans assister à une TRAGÉDIE horrible. A ce nom de *Stuart*, l'idée d'une longue TRAGÉDIE vient à l'esprit. (Chateaub.)

— Jouer la tragédie, User de feintes propres à exciter la pitié ou un autre sentiment tragique : Quand même, pour conserver son empire, la *Cecchina* AURAIT un peu JOUÉ LA TRAGÉDIE dans son boudoir, elle avait son excuse dans la grande sincérité de sa conduite. (G. Sand.)

— Encycl. Les développements de l'action tragique, qu'elle soit religieuse avec Eschyle, idéale avec Sophocle, sentimentale avec Euripide, déclamatoire et sentencieuse avec Sénèque, héroïque avec Corneille, tendre et passionnée avec Racine, philosophique avec Voltaire, sans cesse maintenus dans la sphère des sentiments les plus élevés, des grandes et nobles actions, ne doivent laisser aucune place au rire; car du mélange du grotesque et du terrible dans une même œuvre théâtrale naît le drame, autre manifestation de la pensée, propre à certains milieux. Le drame a été étudié spécialement dans ce dictionnaire; nous ne nous occupons donc ici que de la *tragédie* proprement dite. Cette étude nous maintiendra dans les littératures dites classiques, auxquelles la *tragédie*, ainsi définie, appartient exclusivement. Nous passerons successivement en revue les différents milieux dans lesquels elle s'est produite.

— *Tragédie grecque.* Les Grecs faisaient remonter à Eschyle l'invention de la *tragédie*. Cette prétention, insoutenable en face des monuments littéraires de l'Inde antique, si on prend le mot *tragédie* dans son sens le plus général, devient parfaitement juste appliquée à la *tragédie* classique. Conformément à la marche de l'esprit humain, la poésie tragique ne se produisit, en Grèce, qu'après la poésie lyrique et la poésie épique, au sein d'une civilisation déjà avancée. La *tragédie* grecque, à son origine, fut une institution purement religieuse; elle naquit dans le sanctuaire de Dionysos (Bacchus). Chaque année, les hommes de la belle race ionienne, les Athéniens surtout, célébraient, à l'automne, la fête de Dionysos et des lois, les thesmophories. En commémoration des aventures du dieu, des chœurs allaient au thymélé ou autel du sacrifice, en marchant solennellement de droite à gauche pour la strophe, de gauche à droite pour l'antistrophe, et s'arrêtaient pour l'épode. Plus tard, l'usage s'introduisit qu'un nouveau personnage, détaché du chœur, vint déclamer, debout derrière l'autel, les légendes de Dionysos ou de Pentheus. Le musicien Arion imagina les chœurs de satyres dansant en rond autour de l'autel. Enfin, en l'an 536 ou 535 avant notre ère, vers la LXX^e olympiade, Thespis, du dème d'Icare, dressa derrière l'autel des treteaux du haut desquels un personnage, représentant Dionysos ou Adraste et tout autre dieu ou demi-dieu, parlait et répondait au chœur. L'échafaud avait reçu des ornements appropriés aux lieux et aux circonstances figurés dans le dialogue; c'était la scène. Thespis fit représenter ainsi, mais toujours avec un seul personnage, un *Pentheus* et une *Alceste*. Ces sortes de spectacles, si primitifs qu'ils fussent, n'en contenaient pas moins en germe tous les éléments de la *tragédie* grecque. La pièce s'ouvrait par un prologue, après lequel le chœur entonnait un hymne inspiré par ce qu'il venait d'entendre; un nouveau récit, puis un dialogue avec le chœur signalaient le retour de l'acteur (c'était l'épisode). L'acteur sortait pour préparer le dénouement. Le chœur chantait en son absence et écoutait ensuite le dénouement qui, raconté par l'acteur, formait la troisième et dernière partie de la pièce, l'exode. L'acteur, à cette époque rudimentaire, n'était autre que l'auteur lui-même, et nous reverrons, au temps de la perfection de l'art, le poète interpréter lui-même ses œuvres devant le public, sans qu'aucune défaveur s'attachât à une fonction que nos absurdes préjugés ont si longtemps flétrie. Solon, toutefois, vit d'un mauvais œil l'avènement de la *tragédie*. Il craignit, au dire de Plutarque, que des gens habitués à mentir par convention n'en vinssent à mentir aussi dans leurs relations et dans leurs affaires. La *tragédie* n'en devint pas moins un art populaire dans l'Attique. Aux approches des panathénées, on tirait au sort les choréutes. Le poète était chorodidascalle, c'est-à-dire chargé d'instruire le chœur, et il se réservait à lui-même le rôle du personnage. Un concours s'ouvrait le jour de la fête entre tous les poètes. L'archonte éponyme éliminait d'abord ce qui lui semblait indigne de la curiosité populaire et laissait au jugement du peuple les œuvres les plus belles. La représentation durait tout le jour; le soir, la foule prononçait par acclamation. Telle était probablement déjà la coutume au temps des poètes Polyphradon, Chérilos, au temps du Dorien Pratinas et du fameux Phrynichos, qui, le premier, sut émouvoir et introduisit un personnage de femme sur la scène. Enfin, Eschyle d'Euboea (né en 525 av. J.-C.) mit deux acteurs sur la scène et diminua les chants du chœur. La *tragédie* était définitivement créée. Examinons sa nature et son essence.

La *tragédie* comme l'entendaient les Hellènes devait être tout idéale. Leurs héros tragiques, avec leurs faiblesses, leurs fautes et leurs crimes, gardent constamment quelque chose de plus élevé que la réalité. Mais ce n'est pas par l'inconsistance et la vaporisation de l'être humain que les tragiques grecs s'efforcèrent de l'idéaliser. Leur conception fut autrement grande, autrement saine. Pour grandir l'homme, comme a dit Schlegel, « ils placèrent sa statue sur la base éternelle et inébranlable de la liberté morale. » La liberté morale et la fatalité sont les idées dominantes de la *tragédie* antique. Le destin apparaissait aux Hellènes primitifs comme une divinité implacable et sombre. La vie avait été dure à ces petits peuples toujours inquiétés, toujours menacés, malgré leurs champions surhumains Héraclès, Théséus. Les murs cyclopeens les garantissaient mal des invasions incessantes; le sol lui-même était dur et rebelle. Les volcans de Thessalie se réveillaient plus effroyables que les migrations étrangères; déluges d'eau, déluges d'hommes! L'image de la fatalité se dressait implacablement aux yeux de ces peuples jeunes, mais leur honneur est d'avoir opposé à la force brutale le génie humain et la liberté humaine. Leur théâtre fut fondé sur ces grandes et saines idées, c'est pourquoi il est resté comme le type suprême et éternel du grand et du beau. « La *tragédie*, dit Aristote, a pour but d'épurer les passions en inspirant la terreur et la pitié. » Heureuses

les œuvres tragiques auxquelles peut s'appliquer cette belle définition! Elle était bien faite pour un Eschyle et pour un Sophocle. Un des caractères particuliers de la *tragédie* antique, c'est le chœur. On doit l'envisager comme la personification des pensées morales qu'inspire l'action, comme l'organe des sentiments du poète, qui parle lui-même au nom de l'humanité tout entière. Le chœur était, à un autre point de vue, une heureuse institution démocratique; le chœur, c'est le peuple; les Athéniens voulaient, par esprit républicain, qu'il fût en communication, sur la scène, avec les rois et les chefs et qu'il prît part à leurs conseils. Le chœur, comme l'a dit un critique allemand, était « le spectateur idéal; » il représentait l'esprit national et aussi défendait les droits de l'humanité. Horace dit très-exactement du chœur qu'il est la voix universelle qui proclame les saintes lois de la moralité, qui exprime la sympathie pour les gens de bien, qui les instruit et les conseille, qui doit vanter la justice, la modération, la frugalité et chercher à ramener parmi les hommes toutes les vertus de l'âge d'or. Au point de vue artistique, le chœur n'est pas une invraisemblance dans un spectacle hautement idéal. L'art dramatique des Eschyle et des Sophocle élevait le spectateur à des hauteurs telles qu'il ne pouvait plus y rechercher les vraisemblances matérielles. Toutefois, le chœur, qui, primitivement, avait constitué la partie la plus importante de la *tragédie*, fut réduit par Eschyle, afin de faire place à l'action. Il occupa dans les drames de Sophocle une place encore plus resserrée, et son rôle diminua encore avec Euripide, le dernier et le moins idéal des tragiques grecs. La fable ou sujet de la *tragédie* grecque était toujours puisée dans les traditions mythologiques et héroïques de la nation. L'épopee avait conservé ces souvenirs, que le théâtre vivifiait. La famille des Atrides et la famille d'Edipe fournirent d'abord les situations les plus pathétiques; puis Phèdre, Alceste, Hélène, Hercule, Prométhée. Deux *tragédies* font exception à cette commune règle; ce sont les *Perses* d'Eschyle, que nous possédons, et la *Prise de Milet* de Phrynichos. Celui-ci se trouva mal d'avoir enfreint la loi que l'usage et peut-être aussi les convenances dramatiques avaient imposée. Les Athéniens le condamnèrent à l'amende pour le punir de les avoir trop douloureusement affectés par la peinture de malheurs contemporains que, peut-être, ils auraient pu détourner. L'idée d'une calamité trop prochaine, a dit excellemment Schlegel, trouble et agite notre âme, et il ne nous est plus possible d'avoir ce calme contemplatif qui seul permet de recevoir la pure impression de la poésie tragique. Combien, au contraire, la légende héroïque de l'Hellade était-elle propre à l'expression des tragiques infortunes et des douleurs décentes! Notez que les peuples y croyaient encore! Les fêtes, les monuments, les souvenirs locaux leur paraient aux héros les résurrections scéniques des héros de la tradition. Les rois figuraient souvent sur la scène. Nulle allusion politique n'échappait à l'intelligence des spectateurs. Les rois, dans la *tragédie* antique, ne sont jamais envisagés qu'au point de vue humain; ce sont des mortels aux prises avec la fatalité, non des monarques en face de leurs peuples. Les traditions religieuses étaient aussi de féconds sujets pour les tragiques grecs. Ils eurent le bonheur de trouver autour d'eux, en eux, la religion la plus amie du beau, la plus favorable à l'art qui se soit jamais manifestée. La légende antique, riante et terrible, mais jamais accablante pour la nature humaine, jamais hostile à la beauté, se plaît avec une souplesse merveilleuse à la mise en œuvre poétique. La poésie s'en emparait d'autant plus aisément qu'elle pouvait la modifier et la transformer à son gré.

Des trésors immenses que possédaient les Grecs dans le genre tragique, il ne nous est parvenu qu'une bien faible partie. De tant de poètes rivaux, il n'en est que trois dont les œuvres soient arrivées jusqu'à nous, Eschyle, Sophocle et Euripide; encore de ces trois auteurs ne possédons-nous qu'une faible partie de leur œuvre. Toutefois, ces trop rares débris fournissent une intarissable matière à notre admiration; ils ont, en outre, l'avantage pour nous de nous offrir des exemples illustres des trois phases que parcourt la *tragédie* antique, du lyrisme au pathétique. Eschyle est grand et sévère. Il dessine les caractères à grands traits et avec une puissante vigueur, mais il dédaigne ou ignore l'art de les nuancer. Il ne sait pas soumettre l'intrigue à une marche régulière. Le chœur occupe encore une place considérable dans ses *tragédies* et leur imprime un caractère encore plus lyrique que dramatique. Mais Eschyle a l'âme élevée et profonde. C'est le génie de la terreur; nul n'a su peindre comme lui la sombre majesté du destin. Il est comparable à ces titans qu'il se plaît à nous montrer, forcés ténébreuses de la nature encore en désordre, et qui, de leur Tartare, voient au-dessus de leur tête un monde ordonné et lumineux. Il fait parler les êtres surhumains avec une aisance majestueuse; rien ne lui est plus naturel que le surnaturel. Eschyle florissait à Athènes avec la liberté. Soldat de Marathon, il se montra guerrier encore en écrivant les *Perses* et les *Sept chefs devant Thèbes*.

Un des caractères les plus frappants de son génie, c'est le dédain pour le pathétique tel que nous le concevons aujourd'hui. Là où un dramaturge moderne verrait matière à une scène touchante, Eschyle passe indifférent. Dans les *Choéphores*, par exemple, la reconnaissance du frère et de la sœur fournissait un beau thème, propre à exciter la sensibilité d'un auditoire, si grave qu'il fût; Eschyle n'a pas laissé échapper dans cette scène un seul mot qui, provoquant l'attendrissement, aurait pu amoindrir l'impression d'horreur répandue sur tout le drame. Profonde différence de la *tragédie* antique et de la *tragédie* moderne : l'une est fondée sur la fatalité, l'autre sur la passion. Le tragique grec montre l'être humain aux prises avec la force aveugle qui régit les choses; le tragique moderne le met en présence de son semblable et de ce choc fait jaillir des larmes. La Force et la Violence sont les sombres déités que le poète grec ne cessait d'évoquer dans ses rêves, de mettre en scène dans ses *tragédies*.

Eschyle mourut oublié, peut-être de sa gloire dramatique, fier seulement d'avoir combattu à Marathon. Après lui, la légende nationale continua d'être portée sur le théâtre par Sophocle, Athénien du bourg de Colone, le plus Athénien des Athéniens. Les *tragédies* de Sophocle sont l'incomparable produit de la belle civilisation hellénique à l'époque de la paix triomphante qui suivit les guerres médiques. Il est sublime et il est simple. Voyez son *Edipe roi*, la plus belle peut-être des *tragédies* antiques, cette pièce universellement admirée, mais que peu d'esprits ont aussi bien comprise que Schlegel : « Cet Edipe, qui a deviné l'énigme proposée par le Sphinx sur le sort de l'humanité tout entière, est le même infortuné pour lequel sa propre destinée demeure une énigme inexplicable jusqu'à ce qu'elle se dévoile à la fin de la manière la plus effroyable, quand tout est perdu sans retour. Frappante image de la sagesse humaine, qui se perd dans les généralités, sans que le mortel auquel elle semble accordée sache jamais en faire usage! » L'*Edipe à Colone* s'élève au-dessus de toutes les conceptions dramatiques des anciens; c'est un hymne dialogué en l'honneur de la plus belle des patries et de la plus belle des religions, et digne de cette religion et de cette patrie. Edipe mourant y bénit la ville d'Athènes; elle est bénie, en effet, la ville à qui une telle œuvre est dédiée. Sophocle conçut de la femme l'idéal le plus élevé. Les femmes de ses *tragédies* suffisent à réfuter les théories bâties de nos temps sur la femme grecque. L'idée moderne est-elle parvenue à concevoir une jeune fille plus pure et plus belle qu'Antigone? Notre sentimentalisme peut-il rien ajouter à ce type idéal? Il ne manque pas les larmes à Antigone pour égaler, même au point de vue de la sensibilité moderne, les héroïnes chrétiennes; mais c'est sa virginité qu'elle pleure et la douce lumière des cieux. Ainsi meurt Antigone. La mort était détestée en Grèce, où la vie était si belle; pourtant, le suicide est fréquent dans Sophocle. Jocaste, Hémon, Déjanire, Ajax meurent de leur main. Ajax meurt de saig froid, selon sa devise longuement méditée : « Vivre ou mourir avec gloire. » La mort, indigente aux temps antiques, ouvrait un asile toujours accessible aux grands vaincus de la fatalité. Ainsi pensait Sophocle avec les meilleurs esprits de l'antiquité. Ce génie purement idéal était profondément vrai. Une des pièces est notamment admirable comme vérité de caractères, c'est *Philoclète*.

Après Sophocle, l'art tragique ne pouvait que décroître; c'est ce qu'il fit, mais lentement. Euripide, Sophocle le vit sans envie, mais avec douleur, Euripide ne connut pas d'idéal plus élevé que l'émotion. A l'émotion il sacrifia tout. Ce ne peut être que lui que Platon a en vue quand il dit des poètes tragiques qu'ils livrent les hommes à l'empire des passions, et qu'ils les amoindrissent en mettant dans la bouche des héros de leurs pièces des plaintes inmodérées. Dans les drames d'Euripide, en effet, l'homme a perdu sa fière attitude devant la fatalité; il se plaint, il gémit; ses larmes mentent les larmes; il touche, il n'étonne plus. Aristote le nomme le plus tragique des poètes, non pas comme un hommage rendu à sa perfection, car le philosophe ajoute : « quoiqu'il ne soit pas toujours heureux dans la conduite de ses pièces. » Il l'eût été davantage s'il eût moins recherché les coups de théâtre, s'il eût plus souvent sacrifié le brillant du détail à l'harmonie de l'ensemble. Il fit perdre à la *tragédie* son principal caractère, la lutte de l'individu contre la destinée; il mit à la place l'être humain, pitoyable jouet du hasard. A cet abaissement moral correspond l'abaissement de la forme, si grande avec Eschyle, si pure avec Sophocle, molle, traînante, mais naïve et gracieuse avec Euripide. Le chœur, interprète incorruptible de la morale publique, oublia sa mission et chanta ses hymnes sur un mode efféminé. A sa mollesse voluptueuse Euripide joignit l'amour du beau dire, des belles maximes et des interminables subtilités de la sophistique. Il était, lui, élève d'Anaxagore, et il fit, avec les héros homériques, des anaxagoriciens. Il énonçait volontiers les vérités sous forme de maximes, et, sous cette forme facile à la mémoire, il exprimait aussi les principes les plus condamnables. C'est ainsi qu'il dit : « Il vaut la peine

de commettre une injustice pour parvenir à l'empire, mais d'ailleurs on doit être juste. » Son châtiement est que César ait répété ce vers. Euripide manque de goût et de mesure; il procède tantôt à la façon des vieux poètes par des vers alternés, qui fatiguent par la fausse concision et la stérile abondance, tantôt par de longs discours qui sont de vrais plaidoyers, si bien que Quintilien les recommande comme modèles aux jeunes avocats : il se fût bien gardé de les offrir à ce titre aux poètes dramatiques. L'éloquence poétique n'est pas l'éloquence judiciaire. Aristophane, ce poète immense et profond, ce génie robuste et sain, ne cessa de signaler à la risée et au mépris le poète aimable et tendre qui couvrait tantôt de haillons, tantôt de faux ornements la belle *tragédie*. Avec de tels défauts, pour lesquels on doit être sévère, Euripide n'en est pas moins un génie merveilleux. Comparé à Sophocle et à Eschyle, il appelle la sévérité; comparé à tout autre qu'eux, il excite l'admiration. La puissance de l'émotion est grande, nul ne la posséda plus que ce poète. Son *Hippolyte* est une œuvre incomparablement supérieure à la *Phèdre* de Racine par le charme de la poésie et l'attrait de la scène. *Alceste* est la plus belle expression des vertus tendres et de la douleur décente; *Iphigénie*, *Andromaque* inspirent une attendrissante émotion. Ainsi se déroula la *tragédie* grecque, parmi les terreurs cyclopeennes d'Eschyle, la sérénité céleste de Sophocle, les douleurs féminines d'Euripide.

On cite, parmi les contemporains de ces grands tragiques, cinq autres poètes : Ion, Achæus, Agathon, Néophon et Carcinus. Le premier fut l'ami intime d'Eschyle et fit jouer sa première *tragédie* en 452. Ayant remporté une fois le prix, il manifesta sa joie et sa reconnaissance en faisant distribuer à chaque citoyen d'Athènes une cruche de vin de Chios, sa patrie. Nous trouvons chez Athénée le récit d'un banquet qu'il fit avec Sophocle, à l'époque où celui-ci allait prendre le commandement de l'expédition de Samos. Sur Achæus, qui était né à Erétrie, nous ne savons rien, si ce n'est les titres de quelques-unes de ses pièces : *Cycnus*, *Edipe*, *Philoclète*, *Omphale*, etc. Agathon est plus connu, grâce au *Banquet* de Platon. Ce dialogue est une conversation qui, suivant l'auteur, se tient dans un souper donné par Agathon à ses amis, le lendemain de sa première victoire dramatique (416). On y voit l'élégance efféminée des mœurs de cet auteur tragique, la nature sophistique et raffinée de son esprit. Néophon, d'après Suidas, écrivit vingt *tragédies*, et parmi elles une *Médée*, qu'Euripide parait avoir imitée dans sa pièce du même nom. Carcinus, dont il ne nous reste pas un seul fragment, nous est connu par les railleries d'Aristophane. Il ne faut pas oublier maintenant de mentionner les tragiques sortis des familles d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide : Euphorion et Bion, fils d'Eschyle, qui remportèrent plusieurs fois le prix; Philoclès, son neveu, qui fut un jour vainqueur de Sophocle; Morsimus, fils de Philoclès et très-mauvais poète; Astydamos, fils de Morsimus, poète d'une grande fécondité, qui remporta quinze victoires dramatiques; un autre Philoclès et un autre Astydamos, tous deux fils du précédent; Iophon et Ariston, fils de Sophocle; Sophocle le Jeune, fils d'Ariston; Euripide le Jeune, fils ou neveu d'Euripide. Plusieurs de ces poètes furent estimés de leurs contemporains; mais leurs ouvrages ont péri et leurs noms mêmes sont tombés dans l'oubli. La *tragédie* peut être considérée comme morte en Grèce au IV^e siècle avant notre ère, quoique les concours subsistassent et que chaque année des poètes prétendus tragiques fussent couronnés au théâtre de Bacchus. Le moins inconnu d'entre eux, Chérémon, méla fréquemment les scènes comiques à la *tragédie* et surchargea de descriptions ses pièces, qui, selon Aristote, étaient moins faites pour la représentation que pour la lecture.

Quant à la *tragédie* alexandrine, à peine mérite-t-elle une mention. La plus connue de ces compositions est l'*Alexandra* de Lycophron; c'est l'œuvre la plus fastidieuse et la moins intelligible qu'on puisse imaginer. Cet énigmatique et vain entassement d'érudition ne méritait pas les nombreux travaux qu'on a faits pour l'éclaircir, et nous aurions passé sous silence cette œuvre pédantesque et creuse si elle ne nous eût fourni l'occasion de placer cette remarque, importante pour notre sujet, que la *tragédie*, malgré sa constante et tardive éclosion dans des milieux déjà très-polis et très-civilisés, ne se nourrit pas seulement de science et de travail et ne saurait exister sans la foi à une grande idée religieuse ou morale.

— *Tragédie romaine.* Il est à remarquer que les Romains, ou du moins la race latine, qui créa un genre de comédie plein de verve et d'originalité, très-spontané et très-durable, la *fable atellane*, genre si vivace, qu'il existe encore en Italie, avec ses personnages typiques et immuables, sous le nom de *commedia dell'arte*, il est étrange, disons-nous, que la race latine n'ait jamais eu de *tragédie* originale. Cinq cents ans déjà s'étaient écoulés depuis la fondation de Rome, et il ne s'y était pas encore joué une seule pièce tragique. A cette époque, Livius Au-

Andronicus fit représenter des traductions ou d'étroites imitations des tragiques grecs. Nous ne possédons aucune de ces pièces, qui devaient nécessairement être très-inférieures à leurs originaux. Ce Livius Andronicus, Grec de Tarente, commença, vers 240 av. J.-C., à traduire des pièces grecques pour les Romains et à les substituer aux farces licencieuses que ceux-ci avaient applaudies jusqu'alors. Il chercha d'abord ses acteurs parmi les jeunes gens de famille qui se divertissaient à jouer des satyres; mais, n'ayant pu les plier aux exigences d'une action régulière, il fut obligé de s'adresser aux affranchis et aux esclaves; de là vint le caractère d'œuvre servile que le métier d'histrien conserva à Rome. Livius Andronicus était lui-même un affranchi. Acteur en même temps que poète, il se fatigua tellement la voix en déclamant et chantant, qu'il demanda et obtint la permission de placer devant le joueur de flûte un esclave chargé de déclamer et de chanter à sa place, tandis que lui-même accompagnait les paroles par des gestes appropriés. Tite-Live, qui raconte ces détails, ajoute que, n'ayant plus à s'inquiéter de la voix, il joua désormais avec plus de vigueur et d'expression. Ce devait être, assez singulier.

De plus, la disposition des salles destinées aux représentations modifiait d'une façon fâcheuse l'économie des amphithéâtres grecs. L'orchestre, réservé aux évolutions du chœur dans les spectacles helléniques, était occupé, à Rome, par les chevaliers et les sénateurs. Le chœur, obligé de monter sur la scène, y introduisit nécessairement la confusion et l'invasibilité. La séparation de la danse et du chant dans les monodies fut une innovation encore plus fâcheuse. Rien de plus contraire aux bienfaits de l'art que l'acteur, réduit au rôle de pantomime, s'agitant, muet, entre un joueur de flûte et un enfant qui chante. Nævius et Ennius, après eux Pacuvius et Attius vulgarisèrent ainsi la tragédie grecque sur la scène romaine. Le monologue du *Prométhée délié*, traduit par Attius, est un morceau d'une grande et forte élocution. La vieille langue latine, âpre et rude, semble avoir bien servi les vieux poètes dans ces grandes études, et nous nous gardons bien de les confondre, comme le tropiste Horace, dans un mépris que ne partageaient pas les vieux Romains. La tragédie essaya d'être un peu plus indépendante au siècle d'Auguste. La mode fut, à Rome, de faire des tragédies. Auguste en fit; elles sont perdues, et nous ne pouvons regretter les œuvres d'un tel homme. Une perte plus fâcheuse, c'est celle des œuvres d'Asinius Pollio, le plus célèbre des poètes tragiques de ce temps. L'énergie, disent les anciens, était son caractère distinctif; il la poussait jusqu'à la fureur. Ce défaut ne devait pas être celui de la *Médée* qu'Ovide fit jouer, non sans succès. Les *Héroïdes* de ce poète fade et prolixe nous peuvent faire juger des tristes beautés dont il avait su parer sa *Médée*; ce devait être une tragédie de cour. Quand la tragédie tenta de prendre à Rome une forme originale, les mœurs publiques étaient déjà trop corrompues pour se complaire à la reine audition des beautés poétiques. Le Romain de l'empire avait besoin de plus fortes émotions; il lui fallait les flammes nus des danseuses et les entrailles pendantes d'un gladiateur. Comme un poète moderne l'a dit ironiquement du peuple romain, sous la dictature de César :

De républicanisme il est fort innocent;
Il ne veut que du vin, des femmes et du sang;
C'est un peuple modèle!

Comment, après l'évergorgement d'un athlète, tolérer sans ennui les idéales douleurs d'Antigone ou le dévouement de la reine Alceste? Les lions du cirque dévorèrent la tragédie. Nous trouvons, dans une épitre d'Horace (liv. II, 1), quelques lignes propres à expliquer ce fait : « Un autre ennui, qui souvent effraye et rebute le poète, c'est l'ignorance et l'ineptie du grand nombre; c'est la brutale fureur de cette canaille qui montre le poing aux chevaliers, en cas de dissentiment, et qui demande, au beau milieu de la pièce, un ours ou des luteurs, spectacle plus conforme à ses goûts. Mais les chevaliers eux-mêmes sacrifient aujourd'hui le plaisir de l'oreille à la vaine curiosité des yeux, à des satisfactions stériles. La toile reste baissée pendant quatre heures ou plus encore pour un défilé d'escadrons de cavalerie ou de bataillons de fantassins; puis on voit des rois déchu du trône traînés en triomphe, les mains attachées derrière le dos; puis s'allonge une procession de chars de guerre, de fourgons, de litières, de navires; des images de villes en ivoire, symboles de nos conquêtes; Corinthe captive, qu'on porte solennellement. Si Démocrite était encore de ce monde, qu'il rirait, soit qu'un animal étrange en qui sont confondus les traits distinctifs de la panthère et du chameau, soit qu'un éléphant blanc fixât les regards du vulgaire! Certes, il observerait le peuple avec plus d'attention que le spectacle même; oui, le peuple, bien plus que le comédien, lui donnerait la comédie. Il se dirait à lui-même : « Voilà des auteurs » qui content leurs histoires à un âne » sourd... »

C'est dans ce milieu effroyablement corrompu que se produisirent les tragédies parvenues jusqu'à nous sous le nom de Sénèque.

zv.

Ce Sénèque est-il le même que le stoïcien qui instruisit Néron? La question est indécise; mais le poète et le philosophe présentent toutefois de singulières analogies : même déclamation, même subtilité et aussi, quoique à un moindre degré chez le poète, même zèle pour atteindre l'élevation de la pensée. Les tragédies de Sénèque présentent, développées à la façon d'un rhéteur romain, les fables dramatiques de l'Hellade, *Médée*, *Hippolyte*, *Thyeste*, *Agamemnon*, *Oedipe*, etc. Pour Sénèque, ces belles traditions ne sont que des matières à développer des lieux communs de morale stoïcienne. Il y a de l'imagination dans ces pièces, et de l'esprit, trop d'esprit. Au reste, pas la moindre convenance dans les situations, pas la moindre vérité dans les caractères. « Les personnages, à très-justement dit un critique, ne sont ni des modèles imaginaires, ni des hommes véritables; ce sont des marionnettes colossales, mises en mouvement tantôt par le fil d'un hérosisme hors de nature, tantôt par celui d'une passion tout aussi artificielle, qui ne se doute d'aucune borne et ne recule devant aucun attentat. » Une des pièces de Sénèque est remarquable par le choix du sujet; elle a pour titre *Octavie*, et l'action se passe, s'il est vrai que cet ouvrage soit de Sénèque ou de quelqu'un de ses contemporains, à l'époque même où l'œuvre a été composée; l'un des personnages est Sénèque le philosophe lui-même. Au reste, cette tragédie n'offre ni plus de vérité ni plus de couleur que les autres. L'histoire contemporaine y est traitée comme la tradition antique, d'une façon vague, sans nul souci des temps et des milieux. Si nous avons insisté quelque temps sur des œuvres aussi secondaires que les tragédies de Sénèque, c'est moins pour leur valeur propre que par égard pour leur influence; cette influence fut grande. Chez les modernes, ces tragédies furent longtemps mieux connues et plus admirées que les œuvres grecques, dont elles avaient repris et dénaturé les sujets sans en surprendre l'esprit. Sénèque inspira souvent le grand Corneille lui-même, et Racine, tout en appelant le tragique romain « un déclamateur amoureux de paroles », lui emprunta, dans *Phèdre*, la belle scène de la déclaration. Telles furent les destinées du théâtre tragique des Latins; examinons, avant de quitter la péninsule, ce que la race italienne apporta, dans les temps modernes, à la tragédie, qui nous a paru jusqu'ici si contraire à son génie.

— *Tragédie italienne.* Dans le grand mouvement de la Renaissance, l'Italie, qui alors faisait déborder sa fécondité sur toutes les nations, donna le premier exemple de la tragédie classique. La *Sophonisbe* du Trissin, qui parut au commencement du xvie siècle, passe pour la plus ancienne des tragédies régulières. C'est une œuvre très-savante et très-froide. On y remarque un parti pris d'imitation servile et maladroit des anciens; c'est à ce point que dans son sujet historique, absolument sans analogie avec les fables helléniques, l'auteur conserva toutefois les chœurs selon l'usage des tragiques grecs. Cinquante ans après parurent les pastorales du Tasse et de Guarini que, malgré le charme de la poésie et la noblesse du ton, nous avons peine à ranger dans le genre tragique, si ce n'est toutefois à la dernière place. Ces œuvres, un peu molles, charmantes d'ailleurs, font déjà pressentir le ton de tout le théâtre moderne. La tragédie va désormais se reposer sur la passion, principalement et trop exclusivement sur la plus forte et la plus générale de toutes, l'amour. A la suite de *Sophonisbe* vint une foule de pièces calquées sur l'antique mal compris et dont nous laissons l'appréciation à un critique italien : « Des plans mal conçus, dit Calsabigi, embrouillés, invraisemblables, un viceux enchaînement de scènes, des personnages inutiles, des actions doubles, des caractères forcés, des pensées gigantesques ou puériles, des vers faibles, des phrases rudes, une poésie aussi dénuée d'harmonie que de naturel, le tout surchargé de descriptions ou de comparaisons mal amenées, de réflexions oiseuses sur la philosophie ou sur la politique, de lieux communs d'amour et de fades galanteries qui se répètent sur toutes les scènes. Quant à la force tragique, au choc des passions, aux catastrophes frappantes, il n'en existe pas la moindre trace. » Ce jugement, si sévère qu'il soit, s'applique à tout le théâtre tragique italien, depuis l'époque du Trissin jusqu'au commencement du xviii^e siècle, époque à laquelle Maffei donna sa *Mérope*. Ce sujet, où Euripide avait déployé sa puissance d'émotion dans une œuvre perdue, fut traité par Maffei selon les règles antiques. La façon moderne de concevoir les règles plus ou moins prises dans Aristote sera examinée tout à l'heure à propos de la tragédie française. Maffei s'y conforma. Sa pièce est d'une grande simplicité et d'une grande pureté de goût, mérites rares eu égard au temps; mais elle manque de force dramatique. Cette œuvre, pleine de sagesse, est absolument dépourvue de puissance. Au milieu du xviii^e siècle, Métastase produisit ses tragédies lyriques; le genre de ces ouvrages nous dispense, par bonheur, d'en rendre compte; nous signalons leur extrême fadeur et la mollesse du goût public qui s'énervait à l'audition de ces déplorables conceptions, afin que l'on comprenne mieux l'apparition du sévère Alfieri. Sur une scène depuis trente

ans affadie par Métastase, Alfieri monta grave et fort. Il n'accorda rien au plaisir des yeux, il chercha à conformer ses plans à la simplicité antique la plus sévère. L'indignation l'arma d'une rare énergie; il se plut aux principes stoïques, il rechercha le sombre plaisir de peindre les crimes du despotisme. La langue italienne était rebelle alors à l'énergie et à la force; Alfieri lui fit violence, la priva d'images, l'enferma dans les étroites limites d'une extrême concision. Les belles tendances d'Alfieri ne doivent pas nous aveugler sur ses défauts; à force d'élever la tragédie au-dessus des détails de la vie commune, il fit de la tragédie une abstraction; son style est dur, moins poétique qu'éloquent, et, reproche plus grave, ses caractères sont tracés sans finesse et sans profondeur. Ses contrastes sont durs et crus, nécessité qu'il s'imposait peut-être par une sévérité réfléchie. Alfieri sait frapper, il ne suit pas charmer. Au point de vue de la composition, il procède de l'école française, mais avec plus de simplicité dans le plan et avec un grand mérite de plus, celui d'avoir su se passer de confidents. *Virginie* est une très-belle pièce, d'un effet sobre et puissant; *Octavie*, *Philippe II*, *Mirra* et toutes les autres tragédies d'Alfieri frappent par l'élevation et la simplicité. L'Italie doit se souvenir aujourd'hui de ce citoyen qui aimait la liberté et qui la chanta gravement.

Pour terminer cette courte étude du théâtre tragique italien, signalons les *Componimenti teatrali* du marquis Jean Pindemonte, publiés en 1804, tragédies pleines de charme et d'éclat, mais dépourvues de grandeur et de simplicité, et nommons Manzoni, l'auteur d'*Adelchi* et du *Comte Carmagnola*; Monti et son *Cato Graccho*, Silvio Pellico et sa *Francesca da Rimini*, Niccolini et son *Agamemnon*, son *Oedipe*, sa *Médée*, sa *Polissène*, œuvres qui reflètent la grâce sévère de la tragédie grecque; Niccolini a su, de plus, allier l'élevation de l'art classique à l'émotion plus pénétrante du drame moderne dans ses grandes tragédies historiques, *Beatrice Cenci*, *Antonio Foscarini*, *Lodovico Sforza*, *Giouanni da Procida*, surtout dans *Arnaldo da Brescia*, son chef-d'œuvre.

— *Tragédie française.* Prendre de trop haut l'histoire de la tragédie en France, ce serait s'exposer à l'inconvénient d'étudier une série d'ouvrages non répondant pour la plupart que bien imparfaitement à l'objet de cet article. Sans remonter jusqu'aux mystères, une origine moins ancienne, mais très-claire et très-significative, se présente immédiatement aux yeux. Le mouvement littéraire de la Renaissance, les études antiques du xvie siècle déposèrent dans le sol français le germe de la tragédie classique. Elle s'y développa dans la forme antique, mais avec un génie tout moderne. La tragédie française resta, en un sens, originale, correspondant parfaitement au milieu dans lequel elle s'était produite. La Renaissance l'avait enfantée, ayant sous les yeux des œuvres antiques; son fruit garda quelque temps l'empreinte des modèles. Les plus anciens tragiques se sont préoccupés de suivre Sophocle ou au moins Sénèque; la *Cléopâtre* et la *Didon* de Jodelle ont des prologues et des chœurs. Ce fut comme une restauration de la tragédie grecque. A la suite de la représentation, Ronsard, Balf, Belleau, La Pérouse se rendirent à Arcueil avec Jodelle et, pour célébrer la victoire du poète, lui offrirent un bouc couronné de fleurs, dans l'intention de le récompenser à la manière des Grecs. Puis Balf chanta un *pæan* en l'honneur du poète et de Bacchus. Cette petite fête faillit leur attirer de graves embarras, car ils furent accusés de pratiques païennes, et Ronsard dut s'en défendre dans les vers qui commencent ainsi :

Jodelle ayant gagné par une voix hardie
L'honneur que l'homme grec donne à la tragédie,
Pour avoir, en haussant le bas style français,
Contenté docilement les oreilles des rois...

Robert Garnier versifia la tragédie latine. Hardy, qui composa six cents pièces, pastorales, tragédies ou tragi-comédies, donna en 1610 sa meilleure tragédie, *Marianne*. En 1617, Théophile de Viau, si connu par la condamnation que lui attira le *Parnasse satyrique*, donna la tragédie de *Pyrame et Thisbé*, mélange de bel esprit italien et de souvenirs antiques, qui eut un succès de vogue. La *Sophonisbe* de Mairet, imitée aussi en partie de l'italien, fut représentée en 1629; par la régularité du plan et l'élevation des sentiments, elle annonçait Rotrou et Corneille. C'est en 1628 que débuta Rotrou; mais son *Wenceslas* ne parut qu'en 1647. Tous ces essais ont plus d'intérêt pour la critique que de valeur réelle; la versification en est presque toujours pénible, les idées y sont puériles ou emphatiques. Toutefois, on y voit poindre le génie du théâtre moderne, le sentiment. L'amour, absent ou secondaire dans le théâtre antique, s'y développe, y occupe les premiers plans. Un homme de génie allait venir et, puisant le sentiment moderne à une source moderne, allait donner à la tragédie française l'impulsion qu'elle a définitivement suivie, sans avoir jamais été maniée par une aussi forte main. Cet homme est Corneille. Il inaugura la vraie tragédie française par un chef-d'œuvre, le *Cid*. Le *Cid* est un sujet espagnol; Corneille l'a emprunté à l'Espagne,

non qu'il manquât d'invention et qu'il eût besoin d'imiter, mais parce que c'est une loi dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique que rien ne naît de rien et que les idées forment une chaîne dont nul génie, quelque puissant qu'il soit, ne peut former un seul chaînon indépendant.

Le sentiment du moyen âge, le sentiment chrétien, était exprimé dans le théâtre espagnol; Corneille s'y rattacha pour en tirer l'expression du sentiment moderne. L'idée de Corneille n'est pas de mettre l'être humain aux prises avec la fatalité, comme firent Eschyle et Sophocle. Corneille place l'homme entre le devoir et la passion; l'homme lutte fortement, terriblement, combats émouvants qui forment le nœud de ses drames; enfin, dans cette belle lutte, l'homme est vainqueur de la passion, le devoir triomphe. Voyez le *Cid* : il venge son père sur le père même de Chimène, qu'il aime. Voyez *Chimène* : elle veut punir dans son amant lui-même le meurtrier de son père. Ces gigantesques combats semblent n'être pas à la taille des femmes; les héros que nature; elles le sont en effet, et cette idéalisation est la gloire de Corneille. Enlilie, Rodogune, Cornélie, Pulchérie, Laodice et Chimène sont des types éternels de l'héroïsme féminin. Elles paraissent cependant froides à certains esprits. Corneille, aujourd'hui incompris sur la scène, n'est plus admiré que par le lecteur silencieux. Un peuple libre, toutefois, doit comprendre le beau et le bien, ces notions inséparables; vienne un jour où le peuple se presse aux théâtres rendus à leur dignité première, pour y applaudir l'auteur de *Cinna* et des *Horaces*, le premier poète de la liberté! C'est le nom que mérite Corneille. Outre la grande idée que nous avons indiquée et qui se déploie majestueusement à travers ses tragédies, Corneille a la gloire d'avoir inventé la tragédie politique. Le premier il mit des hommes d'Etat sur la scène et les fit parler en hommes d'Etat. Quelle était sa pensée? L'impersonnalité nécessaire de l'auteur dramatique nous la cache au premier aspect. Le pouvoir absolu trouve des contradicteurs et des flatteurs parmi les personnages de Corneille. Les maximes les plus contraires s'y heurtent avec éclat :

Pour être plus qu'un roi tu te crois quelque chose!
Le pire des Etats, c'est l'Etat populaire!

L'auteur semble ne prendre directement parti ni pour les uns ni pour les autres; l'impression générale qui se dégage de ses pièces, toutefois, ne trompe pas. Corneille écrivait après la Fronde; au temps où l'on se révoltait déjà contre le pouvoir souverain, mais sans contester ses droits et sa légitimité, au temps où l'on faisait des révolutions avec des supplices au roi, Corneille, du parti des révoltés, se fit Romain pour rester républicain. Sur ce terrain, plus d'hésitation; Corneille est un franc citoyen de Rome, du parti de Pompée et de la liberté, et fier avant tout de son titre de citoyen; il dit aux rois :

Aux deux bouts de la terre en est-il un si vain
Qu'il prétende élever un citoyen romain?
Antoine sur sa tête attira notre haine
En se déshonorant par l'amour d'une reine.
Attale, ce grand roi, dans la pourpre blanchi,
Qu'il du peuple romain se disait l'affranchi,
Quand de toute l'Asie il se fit vu l'arbitre,
Eût encor moins prié son trône que ce titre.
Souviens-toi de ton nom, sottes que sa dignité,
Et, prenant d'un Romain la générosité,
Sache qu'il n'en est point que le ciel n'ait fait naitre
Pour commander aux rois et pour vivre sans maître.

Parfois, dans Corneille, l'idée libérale, qu'on nous pardonne cet anachronisme de langage pour désigner une chose qui n'avait même pas de nom alors, l'idée libérale se cache sous l'ironie, une ironie très-claire pour nous, mais imperceptible pour les hautes oreilles d'alors. Comme exemple, ces deux vers de l'impératrice Livie, qui ne tromperaient personne aujourd'hui :

Tous ces crimes d'Etat qu'on fait pour la couronne,
Le ciel nous en absout alors qu'il nous la donne.

Ainsi, l'homme moral entre la passion et le devoir, l'homme social entre la liberté et la tyrannie, voilà le gigantesque tableau que Corneille a mis sous nos yeux. Pour rendre ces grandes idées, il a une forme superbe, un vers fier et plein, d'une extrême énergie. Nul ne sut mieux que lui frapper le vers français, nul mieux que lui croiser le dialogue.

A la France monarchique Racine donna une tragédie monarchique. Il peignit d'un pinceau exquis les douleurs décentes des princesses, les flammes contenues des seigneurs. Dans cette tragédie polie et pure, ne cherchez plus les grandes luttes du vieux Corneille entre le devoir et la passion; la passion, le sentiment est le courant limpide qui emporte à flots mesurés tous les héros et toutes les héroïnes de Racine. La tragédie, avec ce poète, est devenue absolument psychologique; c'est le tableau de l'âme en présence d'une seule passion, l'amour; mais jamais Racine ne prend l'âme humaine que dans le milieu qu'il a sous les yeux, à la cour de Louis XIV. Sous des noms antiques, ce sont des princesses du xvii^e siècle qu'il fait parler. Les noms de Titus et de Bérénice n'étaient que des voiles transparents qui cachaient mal les noms de Louis et de Hen-

riette; et alors même que l'allusion n'est pas directe, l'identité des mœurs trahit Versailles sous le décor romain, turc ou grec. Racine doit à la cour de ce roi ignorant, cagot et bête qui, de droit divin, cultivait l'adultère, à cette cour où les violons de Lulli étouffaient les cris des protestants dragonnés, Racine doit à ce milieu fade et malsain, plein de crimes abominables cachés sous des soutanes noires et sous des robes de soie, l'abaissement qu'il fit subir à l'art tragique, si grand avec Corneille. Cet abaissement toutefois est relatif; moindre que Corneille, Racine est très-grand encore; à ce poète, la gloire d'avoir su faire dignement parler la femme. Ses héroïnes sont pleines de charme et de vérité; Racine excella surtout à exprimer la pudeur féminine.

Racine, on le conçoit aisément, était très-dévoit; en Grèce, cette disposition d'esprit était sans inconvénient pour Eschyle et Sophocle; il n'en était pas ainsi, au siècle de Louis XIV, pour un poète dramatique. Port-Royal condamnait le théâtre; la théologie est à peu près la seule branche de la littérature que le christianisme ait jamais favorisée. Racine comprit, un peu tard heureusement, à l'âge de quarante ans, que le théâtre était chose abominable et que chacun de ses chefs-d'œuvre était une très-mauvaise action. Il se décida à ne plus travailler pour le théâtre et s'occupa d'abord de faire son salut, puis d'écrire de gros volumes de flatteries sur Louis XIV, que le temps indulgent a bien voulu détruire. Il menait ces deux occupations de front, quand, à la sollicitation de Mme de Maintenon, il écrivit l'adorable idylle d'*Esther*, et *Athalie*, son chef-d'œuvre. « L'homme s'agit et Dieu le mène, » telle est l'idée qui plane sur ces deux dernières œuvres de Racine. Les événements se déroulent dans *Athalie*, comme dans l'*Histoire universelle* de Bossuet. Le dieu invisible et personnel est le véritable, le seul acteur; ces prêtres, ces femmes, ces enfants qui s'agitent sur la scène ne sont que ses instruments rebelles ou dociles, mais aptes également à accomplir ses inévitables desseins. *Athalie* eut la gloire d'être incomprise de cette société que son auteur avait trop idolâtrée. Et le théâtre tragique tomba aux mains de Voltaire.

Ce grand homme, qui eut tant d'autres qualités, ne fut jamais un poète dramatique; il versifia correctement, avec goût, le goût de son temps, des actions où il mit peu d'observation et de poésie. Ses fables dramatiques sont empruntées tantôt à Sophocle, tantôt à Shakspeare, tantôt à Maffei, tantôt aux poètes chinois, et traitées selon le procédé de Racine; le fond du style est loin de valoir celui de Racine; il est terne, lâche, sans force et sans originalité. Sur ce fond grisâtre, quelques maximes philosophiques condensées en vers bien frappés se détachent parfois :

Le premier qui fut roi fut un soldat heureux;
Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aleux !

Les prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense;
Notre crédulité fait toute leur science.

Cette *tragédie* fausse et sans vie ne pouvait durer; maintenant elle est morte absolument; on ne saurait la tolérer sur la scène; on ne la lit qu'à titre de renseignement; à ce point de vue, les *tragédies* de Voltaire peuvent être l'objet de curieuses remarques; ce qui frappe d'abord, c'est le choix des sujets. Voltaire élargit le cadre de la *tragédie* resserré avant lui dans les temps grecs et romains; il mit des chevaliers chrétiens sur la scène; il y mit Mahomet, il y mit des Chinois. Voltaire eut un rival dans Crébillon. *Rhadamiste et Zénobie* est une pièce, malgré ses défauts (l'obscurité de l'exposition, l'atrocité des situations, la dureté du style), d'une certaine valeur. Après Crébillon, la *tragédie*, qui ne se renouvelait pas, tomba dans le plat et dans le convenu. A quoi bon citer Saurin, « qui fut sublime, dit Laharpe, une fois en sa vie » du Belloy, qui consacre une périphrase de quatre vers à désigner les chiens que les malheureux habitants de Calais mangèrent pendant le siège de leur ville; Laharpe, l'insipide Laharpe, et tous les plats tragiques de cette époque antitragique ? Pendant la Révolution, Marie-Joseph Chénier fit entendre des accents plus énergiques. *Charles IX* n'est toutefois pas une bonne œuvre; pas de caractères, pas de couleur, de la rhétorique. Mais l'auteur de *Charles IX* devait écrire *Ti-bère*, superbe étude d'après Tacite et parfois digne du modèle. Cette *tragédie* plait surtout par cette mâle énergie, cette virilité que tous les hommes de la Révolution savaient imprimer à leurs œuvres. Citons comme exemple ce monologue de Tibère :

Mais que sont désormais les pères de l'Etat ?
Un fantôme avili, qu'on appelle sénat !
O lâches descendants de Dèce et de Camille !
Enfants de Quinctius, postérité d'Emile !
Esclaves accablés du nom de leurs aïeux,
Ils cherchent tous les jours leurs avis dans mes yeux,
Réservant aux proscriptions leur vénaie insolence,
Flattent par leurs discours, flattent par leur silence,
Et craignent de penser, de parler et d'agir,
Me font rougir pour eux, sans même oser rougir !

On voit que la Révolution avait passé par là. Un bien autre homme que J. Chénier l'avait traversée, et, auteur de drames et de *tragédies*, il présente, comme Janus, deux visages dont l'un regarde le passé et l'autre l'avenir.

Cet homme, le dernier des grands classiques, le premier et certes l'un des plus grands romantiques, c'est Népomucène Lemercier. Son *Pinto* est un drame d'un ton et d'une allure que les romantiques ont suivis, outrés, en dédaignant d'avouer qu'ils s'en étaient souvenus. Comme auteur tragique, Lemercier est tombé dans un oubli injuste : *Agamemnon*, *Brunchaut et Frédégond*, *Charlemagne* sont des *tragédies* dignes d'être lues et jouées après les *tragédies* de Corneille et de Racine. « Depuis vingt ans qu'il est mort, a dit de Lemercier M. L. X. de Ricard, à peine entrevoyait-on, par-ci par-là, le nom de cet homme, dont le génie a inauguré la nouvelle littérature de la France et a élevé sur le seuil de ce siècle, à la gloire de sa patrie et de l'humanité tout entière, un de ces immortels et sublimes monuments que peuvent bien méconnaître les erreurs et les injustices intéressées des contemporains, mais devant lesquels vient pieusement s'agenouiller l'admiration de l'équitable postérité. » L'œuvre de Lemercier fut une œuvre d'émancipation; il prépara la révolution littéraire dont toute la gloire est retombée sur les grandes têtes du romantisme.

Après Lemercier, nous n'avons plus qu'à signaler deux tragiques dont les œuvres médiocres et plates nous feront appliquer à la belle *tragédie*, fille de Corneille, le vers d'Horace :

Desinit in piscem mulier formosa superne.

Ces deux auteurs sont Casimir Delavigne et Ponsard. Le premier, sous le gouvernement de Juillet, provoqua des larmes bourgeoises par ses drames anodins et timides, les *Enfants d'Edouard*, *Louis XI*, etc. Ces faibles productions, écrites d'un style châtié, mais sans originalité aucune, n'ont d'autre mérite que leur fausse sentimentalité et la sage conduite d'une intrigue puérile. La seule *tragédie* du second est son début, *Lucrèce*, pastiche assez convenablement fait, mais dont les éléments sont fort disparates. Le style pseudo-homérique s'y heurte avec l'imitation cornélienne et l'imitation romantique. Rien de réellement nouveau; tout le long une sagesse qui se distingue mal de l'impuissance. Les autres œuvres de Ponsard, *Agès de Méranie* et *Charlotte Corday*, son œuvre la plus sérieuse, se rapprochent plus du drame que de la *tragédie*.

Nous avons examiné plus haut les différentes transformations de l'idée tragique, tour à tour héroïque avec Corneille, humaine avec Racine, philosophique avec Voltaire, moderne avec Lemercier, bourgeoise avec Casimir Delavigne et Ponsard; il nous reste à examiner les moyens mécaniques, la structure, ou, si l'on aime mieux, la charpente qui depuis Corneille jusqu'à la révolution romantique servit uniformément de corps à la pensée tragique. La *tragédie* française, nous l'avons dit, se calqua sur la *tragédie* antique; avouons-le, ce calque fut infidèle et maladroit. On vit, on crut voir dans Aristote une règle, à laquelle on donna le nom de règle des trois unités, de par laquelle le tragique français se crut obligé de resserrer sa fable dans la triple unité de l'action, du lieu et du temps; de ces trois unités, la première, celle de l'action, est la seule nécessaire et la seule que les Grecs aient connue. Les deux autres sont d'insupportables entraves que les tragiques français acceptèrent bien gratuitement. Le rude génie de Corneille les méconnaît dans le *Cid*, les viola dans *Cinna*. Si Racine se conforma plus exactement à ces lois, c'est qu'il plaça le lieu de la scène dans ce qu'il appelle le « vestibule du palais, » qui est une abstraction aussi complète que le point ou la ligne géométrique. Voltaire s'est permis plusieurs contraventions à l'unité de lieu, mais sans jamais oser, en théorie, attaquer la règle elle-même. Cette malencontreuse unité de lieu eut l'inconvénient de nécessiter une foule de récits languissants pour expliquer des actions qui auraient pu être intéressantes, lesquelles se passaient forcément derrière la scène, faute de pouvoir s'y introduire avec une nouvelle décoration. Un inconvénient plus grand encore de l'unité de lieu, celui qui peut-être a tué la *tragédie*, c'est la nécessité où l'auteur dramatique fut d'immobiliser, d'abstraire et de glacer ses personnages. Ils ne sont pas chez eux, ils sont dans un milieu vague, non précisé, et penchent naturellement eux-mêmes à devenir des abstractions. Ce lieu de la scène est souvent désigné d'une façon si indécise qu'un écrivain allemand en a fort justement dit que, dans la plupart des pièces, on pourrait substituer à l'indication ordinaire ces mots plus simples : « la scène est sur le théâtre. » Et pourquoi cette règle tyrannique et absurde ? Pour éviter une invraisemblance, celle d'être censé voir d'un même lieu une action qui se passe dans des lieux différents. Mais le spectateur n'existe pas. La première loi de l'illusion est que la fiction occupe le spectateur à l'exclusion même de sa propre personne. Pour éviter cette prétendue invraisemblance, dans combien d'invraisemblances impardonnables sont tombés les auteurs tragiques ! L'unité de temps n'eut pas de moins graves inconvénients; en resserrant l'action dans la courte durée de vingt-cinq heures, elle précipita les événements, ôta aux révolutions humaines leur caractère lent et d'apparence, irrégulier, enfin fit tomber dans la

convention et dans l'invraisemblance. Une autre habitude fut très-funeste à la *tragédie* française, celle du bon ton et de la politesse des cours. Ce langage fardé et artificiel lui déroba peu à peu son vrai but, l'étude humaine. Les politesses, les phrases de convention étouffèrent bientôt les cris de l'âme et les mots de situation. Cette habitude de noblesse et de politesse rendit, en outre, la *tragédie* impropre à représenter les mœurs d'une nation quelconque, la personne réelle et exacte d'un grand homme quelconque, puisqu'il fallait, bon gré mal gré, parer le grand homme et cette nation de ce ton exquis, de ces belles manières dont la cour de France donnait l'exemple, même aux Achille et aux Oreste.

Pour compléter l'étude de la *tragédie* en France, il resterait à signaler les acteurs qui en ont été les meilleurs interprètes sur la scène. Mais on trouvera leurs noms à l'article TRAGÉDIEN.

— *Tragédie anglaise.* Le théâtre anglais eut l'inescapable privilège d'une liberté complète. Du temps même du grand Shakspeare, à l'époque où le drame se déployait dans toute sa splendeur, on fit des *tragédies* dans la forme antique, avec des chœurs. Ces *tragédies* prouvant uniquement que leurs auteurs avaient une profonde intelligence des modèles qu'ils prétendaient imiter. L'ouvrage de ce genre le plus connu est *Ferex et Porez*, *tragédie* d'un seigneur anglais de la cour d'Elisabeth. Pope en vante la régularité et prétend que, si les poètes contemporains ne s'étaient pas écartés de cette route, le théâtre anglais aurait pris un caractère classique. Par bonheur, l'exemple de *Ferex et Porez* ne corrigea pas Shakspeare, qui continua à faire des drames « irréguliers. » A cette époque, un certain Kid traduisit et fit représenter la *Cornélie* de Garnier; *Alustapha* fut un autre malheureux essai de *tragédie* régulière. Le temps était au drame; toute la première période du théâtre anglais, c'est-à-dire celle qui s'étend jusqu'au règne de Charles Ier, si riche en chefs-d'œuvre, ne compte pas une seule *tragédie* supportable, ni même qui corresponde exactement à ce titre. Plus tard, sous le déplorable règne de Charles II, Dryden inventa ou crut inventer « le drame héroïque; » les drames de Dryden sont absolument mauvais. Otway, qui fit après lui des *tragédies*, en croyant l'imiter, lui fut bien supérieur. Sa *Veuve sauvée* contient plusieurs traits d'un véritable pathétique, mais c'est un drame, et non une *tragédie*. Otway se rapprocha davantage de nos classiques lorsqu'il entreprit de refaire la *Bérénice* de Racine. Rowe, après lui, eut au moins le bon esprit de respecter Shakspeare. Dans *Jane Shore*, Rowe se montra poète aimable et sensible. Addison vint alors régulariser et épurer, comme il le prétendit, la *tragédie* anglaise. Pour cela, il la calqua complètement sur la *tragédie* française. Ce cadre, comme nous l'avons vu, est trop étroit pour la pièce historique; aussi le *Caton* d'Addison n'est-il pas une grande peinture d'histoire; c'est une fade exposition de six amours, couronnés au dernier acte par six mariages. Caton y parle beaucoup, y agit très-peu. César est absent, pour l'excellent motif de l'unité de lieu. Gènes par la même forme, les poètes français avaient atteint à des effets autrement puissants et pathétiques. Young, Thomson, Glover composèrent aussi de mauvaises *tragédies*. Ce genre ne pouvait séduire, en Angleterre, que des esprits peu propres au théâtre; l'exemple de Shakspeare était là pour redresser les génies incertains; toutefois, au commencement de ce siècle, la forme tragique, légèrement élargie, revêtit très-heureusement les conceptions dramatiques de lord Byron. Nous avons hâte de rencontrer des chefs-d'œuvre; en voici : *Marino Faliero*, les *Deux Foscari*, *Sardanapale* sont des *tragédies* conçues plutôt dans le système allemand que dans le système français ou anglais. Ces pièces, d'un ton très-élevé et toutefois très-dramatiques, n'étaient pas destinées à la scène par l'auteur. Elles sont jouables cependant, et Byron, en en interdisant la représentation, n'a cédé qu'à un accès de mauvaise humeur contre les comédiens. *Sardanapale*, en particulier, est une œuvre d'une beauté sévère, pleine de grandeur, d'une marche simple et ferme. Ces *tragédies*, écrites par le poète voyageur, qui retrempe ce genre aux sources étrangères, sont les seules vraiment dignes de ce nom que possède l'Angleterre. Un vif et puissant sentiment dramatique entraîna les Anglais vers le drame. C'est au mot DRAME, c'est au mot SHAKSPEARE qu'il faut chercher, dans ce Dictionnaire, l'histoire du théâtre anglais.

— *Tragédie espagnole.* Rechercher ce que fut la *tragédie* dans le pays du drame, c'est glaner marginalement au milieu de riches moissons destinées à d'autres. Toutefois, à l'origine du théâtre espagnol, une œuvre unique, une *tragédie* dont la présence est un phénomène étonnant, nous apparaît signée du grand nom de Cervantes. La *Destruction de Numance* s'élève à la hauteur du cithariste tragique. L'auteur, sans l'avoir voulu, sans s'en être douté, s'y est tout à fait rapproché de la grandeur et de la simplicité antiques. L'idée de la destinée y domine; les figures allégoriques qui paraissent dans les entr'actes

atteignent à peu près, quoique d'une manière différente, le but qu'avait le chœur, celui de diriger la pensée et de tempérer le sentiment. Une action héroïque y est accomplie, la douleur la plus horrible y est soufferte avec fermeté; mais c'est l'action et la douleur de tout un peuple; les individus n'y sont que les représentants de la masse de leurs concitoyens, et le destin inflexible s'y montre sous les traits des Romains victorieux. » (Schlegel.) Les drames de Lope de Vega et de Calderon firent oublier la *Destruction de Numance*. Après ces grands hommes, au XVIII^e siècle, des essais isolés de *tragédie* régulière ont été tentés infructueusement, et, au commencement de notre siècle, un bel esprit de Madrid entreprit de réduire à la règle des trois unités une pièce de Moreto; le parterre fit un tel tapage qu'on fut obligé, pour l'apaiser, d'annoncer l'ancienne pièce pour le lendemain. Il faut reconnaître l'influence française dans d'aussi piteuses tentatives.

— *Tragédie allemande.* Au commencement du XVIII^e siècle, l'Allemand Opiz introduisit la *tragédie* sur la scène allemande, jusque-là occupée par des mystères et des farces. Opiz traduisit en vers quelques *tragédies* anciennes et imita les pastorales des Italiens. Gryphius donna ensuite des traductions et des imitations tragiques, avec intermèdes musicaux et allégoriques. Lohenstein, donna des *tragédies* qui n'ont de remarquable que leur longueur démesurée. Au XVIII^e siècle, l'influence française domina complètement. Elias Schlegel et ensuite Cronegk et Weiss furent les premiers qui donnèrent la forme française à leurs propres inventions; cette tentative fut suivie d'un court succès et d'un long oubli : il était temps que parussent Lessing, Goethe et Schiller. Le premier esquissa d'abord des *tragédies* d'après les règles françaises, mais il ne put jamais parvenir à les achever. Plus tard, en 1767, il fonda un journal sur l'art dramatique et livra un combat victorieux contre l'autorité du goût français. Après Lessing, le grand Goethe, au milieu de tant de beaux drames, composa une *tragédie*, *Iphigénie*, chef-d'œuvre qui alla la pureté antique au sentiment moderne. Goethe doit encore figurer ici comme parodiste de la *tragédie* française, qu'il railla d'une façon très-heureuse en imitant quelques scènes d'*Esther*. Il est probable que maintenant la scène allemande ne reverra plus de pareilles imitations tentées pour se conformer au goût de la France; le drame rayonne aujourd'hui de ce vieux foyer de la *tragédie* dont les merveilles égarèrent un instant les Allemands, les Anglais, les Italiens et les Espagnols.

— Iconogr. Les anciens avaient fait de Melpomène la Muse, la personnification de la *tragédie*; ils la représentaient d'ordinaire tenant d'une main une épée ou un poignard et de l'autre des sceptres et des couronnes; quelquefois ils lui donnaient des cothurnes pour chaussures (v. MELPOMÈNE). Le musée Pio-Clementin (Vatican) possède un hermès antique, de proportions semi-colossales, qui représente la *Tragédie* et qui provient de la villa Adriana, où il faisait pendant à un hermès de la *Comédie*. Ces deux figures ont été gravées d'après Giacomo Bossi.

Les artistes modernes ont adopté, le plus souvent, les attributs donnés à Melpomène par l'antiquité lorsqu'ils ont représenté la *Tragédie*. Ch. Le Brun l'a peinte, à Versailles, sous les traits d'une femme à l'air fier et dur, assise sur un siège d'or de forme antique, ayant près d'elle un sceptre et tenant un poignard et un bandeau royal. Un des grands plafonds exécutés par Paul Baudry pour la décoration du foyer de l'Opéra, à Paris, nous montre la *Tragédie* assise sur un trépid d'or, vêtue d'une robe rose, coiffée d'un diadème et tenant un poignard; près d'elle un aigle, oiseau de sang, étend ses ailes sur le globe terrestre; à gauche, la Pitié, en longs habits de deuil, tend des bras suppliants vers la déesse sanguinaire et se renverse à demi, désespérée et défaillante; à droite, l'Épouvante, vêtue d'une draperie violette que le vent soulève au-dessus de sa tête, se bouche les oreilles et fait une grimace de terreur; au-dessous de ces trois figures qui sont groupées sur les nuages, la Fureur, armée d'une torche et d'un poignard, se précipite à travers l'espace, la tête la première, les jambes nues, la gorge pendante, les sourcils violemment crispés, la bouche ouverte et poussant des cris de haine. Cette dernière figure est superbe de mouvement et d'expression. Des compositions moins importantes, mais qui se recommandent aussi par des qualités sérieuses, ont été peintes par C. Vanloo (gravé par Carmona), Gio.-B. Cipriani (gravé par Bartolozzi en 1783), H. Lehmann (la *Tragédie* et la *Comédie*, gravé par H. Dubouché, Salon de 1874).

Un bas-relief exécuté à Rome par Danneker, en 1789, représente la *Tragédie* et l'*Histoire*. Des statues de la *Tragédie* ont été sculptées par Bernier (musée de Bordeaux), Ferdinand Taluet (fronton du théâtre d'Angers), Lemaire (pour le tombeau de Mlle Duchesnois, Salon de 1837), F. Duret (au Théâtre-Français, à Paris), Aug. Clesinger (au Théâtre-Français, à Paris), Schönewerk (Salon de 1865), Ambr. Choiselet (Salon de 1865), etc. La *Tragédie* de Duret fait pen-

dant à une statue de la *Comédie*, du même maître. « Ces deux figures, a dit M. About, auraient l'approbation de Corneille et de Molière; elles sont belles, bien modelées et drapées avec goût; peut-être un peu trop proches parentes de Berthe au grand pied. » M. Paul de Saint-Victor a, de son côté, porté sur ces deux figures le jugement suivant : « C'est par la draperie que brillent les deux Muses de M. Duret, la *Tragédie* et la *Comédie*; il est difficile d'en voir de plus souples, de plus fécondes en beaux plis, de plus grandement ajustées. Les bras qui sortent des manches de leur robe sont d'une formation tout antique. La Melpomène est un peu courte; c'est une *tragédie* en trois actes, et sa tête n'a guère plus de valeur qu'une figure de rhétorique correctement rédigée. En revanche, celle de la *Comédie* est presque un modèle d'ironie expressive et intelligente. » Ces deux statues ont été gravées à l'eau-forte par M. H.-A. Valentini.

Nous consacrons ci-après un article spécial à la statue que M. Clésinger a faite de la *Tragédie* en prenant pour modèle la grande tragédienne Rachel. Une figure analogue a été peinte par M. Amaury-Duval (Exposition universelle de 1855); T. Gautier l'a jugée en ces termes : « Est-ce une épi-gramme contre la *tragédie* qu'a voulu faire M. Amaury-Duval en représentant Mlle Rachel sous des couleurs si pâles, avec un aspect si mort, au milieu d'un intérieur pompeux, couvert encore de la cendre grise de l'éruption? Certes, la *Tragédie* est sobre de tons, elle admet à peine la tâche noire des prunelles dans son masque de marbre; cependant l'artiste aurait bien pu hasarder quelques nuances plus vives. Il a vraiment outré le sérieux et la solennité de la chose; mais, lorsque les yeux se sont accoutumés à cette gamme volontairement éteinte, on admire la noblesse et la pureté du dessin, le modelé si délicat dans son relief effacé, le goût parfait de l'ajustement, la science archaïque des détails, toutes les qualités fines et sévères du maître. »

TRAGÉDIE (LA DIVINE) [*Divina Tragedia*], tableau de M. Chenavard; au musée du Luxembourg. M. Chenavard a donné lui-même une explication de cette immense composition. Vers la fin des religions antiques et à l'avènement dans le ciel de la Trinité chrétienne, la Mort, aidée de l'ange de la Justice et de l'Esprit, frappe les dieux qui doivent périr. Au centre, le Dieu nouveau expire, les bras en croix, sur le sein du Père, dont la tête se voile dans les nuages. Au-dessus, dans le ciel s'éraphique, les bienheureux se retrouvent et s'embrassent. En arrière du groupe central apparaissent d'un côté Adam et Eve, de l'autre la Vierge et l'Enfant, figurant la chute et la rédemption. Plus bas, sous l'arc-en-ciel qui sert de siège au Père, Satan lutte contre l'Ange, et le Vautour dévore Prométhée enchaîné. Plus bas encore, la vieille Mala, l'Indienne, plane sur les corps de Jupiter Ammon et d'Isis Cybèle à tête de vache et aux nombreuses mamelles. A gauche, Minerve, accompagnée du serpent qui lui fut consacré, s'arme de la tête de Méduse; Hercule, monté sur Pégase, s'étonne devant la force toute morale du dieu nouveau; Diane Hécate lance ses dernières flèches contre le Christ; en arrière, Apollon écorche Marsyas, figurant, à ce qu'il semble, le triomphe de l'intelligence sur la bestialité; Odin s'avance, appuyé sur une branche de frêne, écoutant les deux cornes qui lui disent l'une le passé, l'autre l'avenir. Près d'Odin, son fils Hemdall soufflé dans son cor pour appeler les autres dieux du Nord. Au-dessus de ces divers groupes et toujours à gauche, on voit les Parques et l'éternelle Androgène, symbole de l'harmonie des deux natures ou principes contraires, coiffée du bonnet phrygien et assise sur sa Chimère. A droite, Thor, armé de son lourd marteau, de son gantelet et du baudrier qui double ses forces, combat le monstre Jormoungandour, lutte qui ne doit finir qu'avec le monde, puisqu'elle symbolise celle du bien et du mal. Bacchus et l'Amour forment une triade avec Vénus, qu'ils transportent endormie. En arrière, Mercure emporte Pandore, qui s'est évanouie en ouvrant la boîte fatale. Au-dessus, la Mort, l'Ange et l'Esprit précipitent dans l'abîme Typhon d'Égypte, à la tête de chien, le noir Démurge persan, au corps de lion, ainsi que les planètes ailées et les astres enflammés. Dans l'angle inférieur du tableau, à droite, un spectateur placé sur un segment de la terre, en avant de la ville de Rome, indique le lieu de la vision.

Cette composition, plus philosophique que pittoresque, symbolise le triomphe du christianisme sur les religions païennes; c'est la conclusion, l'épilogue de la vaste épopée que M. Chenavard avait entrepris de dérouler sur les murailles du Panthéon. Exposée au salon de 1889, la *Divina Tragedia* n'a eu aucun succès auprès de la foule, qui demande, non sans raison, à la peinture d'exprimer des sujets simples, des idées générales, et qui n'entend rien aux rêveries métaphysiques. Les critiques eux-mêmes ont été fort déconcertés par cette œuvre si compliquée et, pour tout dire, si ambitieuse; beaucoup ont reproché à l'artiste d'être tombé dans l'obscurité et l'amphigouri; quelques-uns, au contraire, ont cherché à prouver qu'il avait fallu un es-

prit élevé, une science profonde et une volonté puissante pour concevoir et exécuter une pareille composition. Les plus sévères ont rendu justice aux grandes qualités de dessinateur déployées par l'auteur. « Ce n'était pas une besogne facile, a dit Th. Gautier, que de distribuer, d'étayer et de balancer par des pondérations de groupes tous ces Olympes détruits, croulant les uns sur les autres, tous ces dieux déjà morts ou se débattant dans l'impuissance d'une lutte suprême, sous le foudroiement de la révélation, et il fallait toute la science de composition de l'artiste pour en venir à bout. Au point de vue purement pittoresque, l'arrangement de son tableau est clair; s'il présente des obscurités à l'esprit, il n'y a ni désordre ni encombrement dans cette multitude de figures. Chaque personnage se dessine nettement, et un rythme secret relie les groupes. A travers ce cataclysme, personne ne perd son bras ou sa jambe. Le dessin, un peu cherché, rappelle le goût florentin qui se plaît aux attitudes d'un contournement ingénieux et aux musculatures savamment mises en relief; on devine un élève qui est allé longtemps à l'école de Michel-Ange et parfois se souvient trop des leçons de son maître. Plusieurs groupes ou figures, quand on les détache de l'ensemble pour les mieux apprécier, sont vraiment d'une invention heureuse et d'une exécution remarquable. L'Hercule, vu de dos, à cheval sur Pégase, est d'un mouvement superbe; Apollon, se penchant vers Marsyas, le couteau aux dents, a une beauté et une noblesse rares; quoi de plus élégant que Mercure emportant Pandore à demi ployée sur son épaule, et de plus gracieux que le groupe de Bacchus, de l'Amour et de Vénus, dont le torse fait penser à l'Antiope du Corrège? Ceci est le côté classique de la composition; mais, dans le côté romantique, où l'artiste doit exprimer le caractère sauvage et féroce des divinités du Nord combattant des monstres, M. Chenavard a prouvé qu'il connaissait aussi bien les *Niebelungen* que l'*Illiade*, et il a trouvé pour les rendre un style septentrional qui rappelle celui de Leconte de Lisle dans ses poèmes barbares. Quant au coloris, généralement critiqué, à tort selon nous, il se montre dans une gamme harmonieuse et douce, où dominent les tons gris, argentés, violâtres, les teintes qu'on appelle neutres, avivées dans les clairs par quelques légères lueurs roses, qui ressemblent assez aux ressauts de l'émail de Limoges. Cette couleur blafarde, presque lunaire, convient à des divinités mortes ou agonisantes, à des abstractions et à des spectres que va dissiper la vraie lumière. »

La *Divine Tragedie* a été gravée par M. Henri Dubouché.

TRAGÉDIE (LA), statue de marbre, par Clésinger; au Théâtre-français, à Paris. C'est la célèbre tragédienne Rachel que l'artiste a prise pour modèle et, en quelque sorte, pour type du grand art illustré par Eschyle, Shakespeare et Corneille; il a placé sa tête fière et délicate sur les épaules d'une femme lourdement drapée, ce qui produit un assez singulier contraste. Les critiques se sont montrés généralement fort sévères pour cette œuvre; voici notamment en quels termes elle a été jugée par Gustave Planche : « Il y a certainement dans cette figure plusieurs parties traitées avec une incontestable souplesse; mais y a-t-il dans cette personification de la tragédie une ombre de noblesse ou de simplicité? Je crois que tous les hommes habitués à contempler les monuments de l'art antique se prononceraient comme moi pour la négative. La *Tragedie* de M. Clésinger nous offre tout au plus l'image d'une femme surprise au bain par un œil indiscret et s'enveloppant à la hâte d'une couverture de laine qu'elle trouve sous sa main. Au lieu de l'élégance harmonieuse que nous sommes habitués à trouver dans les statues grecques, je ne trouve qu'une nature chétive, appauvrie, une draperie pesante, mal ordonnée, que la figure ne peut pas porter. La forme est enveloppée sans être dessinée, ce qui viole une des conditions élémentaires de l'art. Quant aux parties nues, elles sont d'un caractère tellement grêle, tellement mesquin qu'on a peine à comprendre comment l'auteur a pu les offrir à nos yeux. S'il eût entrepris de faire un portrait, je concevrais à grand-peine qu'il n'eût pas agrandi, enrichi le modèle; comme il avait à personnifier la tragédie, l'étonnement devient encore plus légitime. Les épaules sont d'une maigreur qui laisse deviner la phthisie; quant à la poitrine, c'est pire encore. Comment supposer que la *Tragedie*, avec des pommus si étroits, puisse réciter les vers d'Eschyle et de Sophocle, de Shakespeare et de Goethe, de Calderon et de Corneille? Personne ne voudra le croire, et l'incrédulité aura raison. »

TRAGÉDIEN, ENNE s. (tra-jé-di-ain, è-ne — rad. *tragédie*). Acteur, actrice qui joue la tragédie : Les bons TRAGÉDIENS sont rares. *Rachel était une grande TRAGÉDIENNE.*

— Auteur de tragédies : Un TRAGÉDIEN dit toujours : J'écrirai demain. (Volt.) En qualité de TRAGÉDIEN, j'aime toutes ces révolutions-là passionnément. (Volt.)

— Encycl. La tragédie n'ayant presque plus de vitalité au théâtre, si elle conserve encore quelques adeptes qui lui veulent un

culte dans le silence du cabinet, il est tout naturel que le *tragédien* soit devenu une sorte de mythe, un fossile presque impossible à trouver en dehors des terrains antédiluviens de notre littérature. Depuis la fin prématurée de Rachel, depuis la retraite de Ligier et de Beauvallet, qui ont délaissé l'alexandrin classique pour la prose ampolnée des mélodramas de M. Victor Séjour, il n'a surgi que par hasard quelque *tragédien* de talent, et voilà Racine, Corneille, Rotrou et Crébillon, Voltaire et Laharpe condamnés pour longtemps peut-être à l'approbation discrète de quelques rares et courageux lecteurs.

Nous n'avons pas à énumérer ici les qualités qui constituent un bon *tragédien*. Le sens même de la tragédie échappant à la grande majorité du public, son interprétation, qui se continue par tradition au Théâtre-Français, ne le touche guère, et il est probable que ce que nos pères considéraient comme d'éminentes qualités dans un *tragédien* nous paraîtrait comme autant de défauts. Nous allons donc nous borner à citer quelques noms, ceux des *tragédiens* les plus célèbres, réputés en leur temps comme des artistes du premier ordre.

En première ligne, on rencontre le souvenir de deux acteurs des plus fameux en ce genre : Larive et Lekain, ce dernier plus célèbre encore que le premier et, selon ce qu'en ont dit ses contemporains, le *tragédien* le plus parfait qui ait existé en France, sans en excepter peut-être Talma, dont la renommée pourtant fut si grande et si incontestée. Après eux, il faut mentionner Monvel, dont le talent s'accommodait aussi bien du genre comique que du genre tragique et auquel ses aptitudes étendues ont valu aussi de grands éloges comme auteur dramatique; Damas, qui sut tenir un rang très-élevé parmi les acteurs de son temps; Grandmesnil, son digne émule, qui fut appelé à faire partie de l'Institut, à la création de cet établissement, alors que l'art dramatique y était représenté; Talma, dont le génie plein d'élan et de spontanéité étonnait chaque jour les spectateurs; Lafon, son rival souvent malheureux; Vanhove, artiste d'un vrai talent; Desmousseaux, oublié aujourd'hui; enfin Eric-Bernard, qui brilla à l'Odéon, puis Ligier, Beauvallet et, parmi les contemporains, M. Mounet-Sully, *tragédien* très-inégal, mais d'un talent-vigoureux.

Parmi les femmes, nous trouvons d'abord la Champmeslé, émouvante interprète des chefs-d'œuvre de Racine; Mlle Clairon, l'émule de Lekain; Adrienne Lecouvreur, que sa fin tragique a immortalisée; puis la Raucourt, aussi célèbre par ses passions que par son immense talent et sa beauté; Mlle Duchesnois, artiste incomparable, atteignant, dit-on, le dernier degré du sublime; Mlle Georges, dont le nom fameux n'est pas encore oublié; Mlle Paradol, dont le talent un peu froid, mais réel, était aidé par une beauté d'un caractère antique et majestueux; Mlle Dupont, Mme Lagardère; enfin et surtout cette magnifique Rachel, dont le souvenir est encore vivant chez tous ceux qui ont eu le bonheur de pouvoir l'admirer. Après elle, la tragédie ne rencontra d'interprètes remarquables pour ses rôles de femmes que dans Mme Devoyod, Mlles Agar et Sarah Bernhardt.

Nous ne pouvons terminer cet article sans citer au moins les noms de quelques-uns des plus grands *tragédiens* étrangers, parmi lesquels nous distinguerons principalement les *tragédiens* anglais : Garrick, Macklin, Quin, Macready, Edmund et Charles Kean, John Kemble, miss Foote et miss Smithson. Mme Ristori, qui un moment balança la vogue de Rachel elle-même, et M. Rossi (1876) ont montré que la patrie d'Alfieri enfantait encore de grands talents tragiques.

TRAGÉLAPHE s. m. (tra-jé-la-fa — du gr. *tragos*, bouc; *elaphos*, cerf). Mamm. Genre de mammifères ruminants.

TRAGÉLAPHOS s. m. (tra-jé-la-foss — du gr. *tragos*, bouc; *elaphos*, cerf). Mamm. Espèce de cerf mentionnée par les anciens, et qui serait, suivant les divers auteurs, ou une variété de notre cerf commun ou l'hippélaphé d'Aristote.

TRAGÉPHORE s. m. (tra-jé-fo-re — du gr. *tragos*, bouc; *phoros*, qui porte). Mythol. Surnom donné à Bacchus, parce qu'il était couvert d'une peau de bouc.

TRAGÉSCANTHE s. m. (tra-jé-skan-te). Bot. Syn. de TRAGÉSCANTIE.

TRAGI-COMÉDIE s. f. (tra-ji-ko-mé-di — bas lat. *tragicocomedia*; du lat. *tragicus*, tragique; *comedia*, comédie). (Œuvre théâtrale où le tragique se mêle au comique; ancien nom de la tragédie bourgeoise, de celle dont l'action est plus ou moins vulgaire : Messieurs, si le public goûte ces rapsodies, c'en est fait du bel art des *tragi-comédies*.

V. HUGO.

— Fig. Mélange de choses sérieuses et de choses comiques : *La cour est une TRAGI-COMÉDIE perpétuelle*. (Boiste.)

TRAGI-COMIQUE adj. (tra-ji-ko-mi-ke — rad. *tragi-comédie*). Qui tient du tragique et du comique : *Evénement TRAGI-COMIQUE. Pièce TRAGI-COMIQUE.*

— s. m. Genre de la *tragi-comédie* : *Le TRAGI-COMIQUE est le drame actuel.*

TRAGIDION s. m. (tra-ji-di-on — du gr. *tragos*, bouc; *eidos*, aspect). Entom. Genre

d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des longicornes, tribu des cérambycins dont l'espèce type vit aux Etats-Unis.

TRAGIE s. f. (tra-ji — du gr. *tragos*, bouc). Bot. Genre de plantes, de la famille des euphorbiacées, tribu des acalyphees, comprenant une vingtaine d'espèces, qui croissent dans les régions chaudes des deux continents. Section des boucages, genre d'ombellifères.

— Encycl. Les *tragies* sont des plantes herbacées ou sous-frutescentes, à tiges ordinairement grimpantes ou volubiles, portant des feuilles alternes, dentées ou lobées, munies de stipules; les fleurs sont monoïques et disposées en grappes, les femelles plus longuement pédonculées; le fruit est une capsule hérissée, à trois coques monospermes. Les espèces assez nombreuses de ce genre croissent, pour la plupart, dans les contrées tropicales des deux continents. Elles sécrètent en général un suc âcre et plus ou moins caustique, dont la médecine tire parti; l'infusion de leurs racines est vantée, dans l'Inde, contre la cachexie et les ulcères. La *tragie volubile* est une plante couverte de poils urticants, qui croît aux Antilles. La *tragie brûlante* se trouve dans les provinces méridionales des Etats-Unis; elle peut végéter en plein air sous nos climats. Les autres espèces ne sont connues que dans les jardins botaniques.

TRAGIEN, IENNE adj. (tra-ji-ain, i-è-ne — rad. *tragus*). Anat. Qui a rapport au *tragus* : *Muscle TRAGIEN*.

TRAGION s. m. (tra-ji-on — du gr. *tragos*, bouc). Zooph. Genre qui paraît devoir être réuni aux éponges.

TRAGIQUE adj. (tra-ji-ke — lat. *tragicus*, gr. *tragikos*; de *tragos*, bouc. V. TRAGÉDIEN). Qui appartient, qui a rapport, qui est propre à la tragédie : *Pièce TRAGIQUE. Poème TRAGIQUE. Genre TRAGIQUE. Scène TRAGIQUE. Je voudrais que, sur le théâtre, l'amour fût toujours TRAGIQUE.* (Volt.)

Le comique, ennemi des soupçons et des pleurs, N'admet point en ses vers de *tragiques* douleurs. BOILEAU.

— Sanglant ou terrible : *Evénement TRAGIQUE.*

On sait de cent auteurs l'aventure *tragique*. BOILEAU.

— s. m. Genre tragique : *Voltaire a mieux réussi dans le TRAGIQUE que dans le comique.* (Acad.)

— Auteur de tragédies : *Corneille est le premier des TRAGIQUES français. Les TRAGIQUES grecs sont morts tous les trois dans un espace de vingt années.* (B. Const.)

— Acteur qui joue les tragédies.

— Caractère de ce qui est tragique, terrible : *Le véritable TRAGIQUE, le comble de la terreur, est qu'elle aime son amant criminel et parricide.* (Volt.)

— *Tragique bourgeois*, Drame.

— *Prendre une chose au tragique*, S'en alarmer plus que de raison; l'envieser sous un point de vue affligeant : *Celui-ci PRIT l'affaire AU TRAGIQUE et s'avisa d'en vouloir mourir.* (J.-J. Rouss.)

... Oh! tu prends au tragique Un débat qui, pour moi, ne sera que comique. GRÉNET.

— *Tourner au tragique*, Prendre un ton grave et déclamatoire; se servir d'expressions passionnées : *Modérez-vous; vous TOURNÉZ AU TRAGIQUE.* Prendre une tournure menaçante, terrible : *Cette affaire va TOURNER AU TRAGIQUE.*

TRAGIQUES (LES), poème satirique en sept chants, d'Agrippa d'Aubigné (1616). Cette œuvre considérable est la plus somptueuse épopée d'épopée religieuse qui ait paru depuis Dante. Composée au lendemain de la Saint-Barthélemy, elle jaillit de la conscience et de l'imagination indignée du soldat poète. Les quatre premiers chants seulement portent, il est vrai, cette date (1577) et la sans doute s'arrêtaient l'œuvre primitive. D'Aubigné la continua au milieu des camps, parmi les agitations de la guerre civile. Elle ne fut achevée qu'en 1598. Les *Tragiques* coururent longtemps en manuscrit; l'auteur était effrayé de ses propres hardiesses; ce rude guerrier, du reste, avait toute la timidité du poète qui débute. Enfin, en 1616, après la paix de Loudun, il se décida à publier son livre, feignant, par un innocent artifice, qu'un valet le lui avait dérobé pour le faire imprimer à son insu. La première édition n'eut pour titre, en effet, « les *Tragiques* donnés au public par le larcin de Prométhée, » et le *larcin Prométhée* confesse son vol dans la préface. Il ne se nomma que dans une seconde édition; mais son poème étrange, une fois imprimé, n'eut point le succès du manuscrit; on était, au reste, déjà éloigné des événements, et les passions qui avaient inspiré le poète étaient bien éteintes. Enfin, la poésie sévère et sèche de Malherbe fit bientôt dédaigner la verve hardie et abondante du vieux huguenot. Aussi les *Tragiques*, comme toutes les grandes œuvres du XVII^e siècle, furent laissés dans l'oubli par le XVIII^e.

C'était pourtant une œuvre puissante et de vastes proportions, une sorte d'épopée moitié lyrique, moitié satirique, peinture confuse, mais saisissante, d'une époque où tout se

mêle et se heurte. L'ordonnance de l'ouvrage a quelque chose de colossal. Le poème est divisé en sept livres, qui forment pour ainsi dire les sept avenues resplendissantes ou ténébreuses de cet enfer à travers lequel nous promène d'Aubigné. Au frontispice de chaque livre flamboie un titre mystérieux ou menaçant : les *Misères*, les *Princes*, la *Chambre dorée*, les *Feux*, les *Pers*, la *Vengeance*, le *Jugement*. Depuis Dante, nul n'a su accumuler et varier ainsi les scènes d'horreur. Ce ne sont pas là seulement des tableaux de fantaisie, des visions anticipées de l'avenir, flottant à travers le crépuscule lointain d'une autre vie ; c'est l'histoire de la veille écrite en face des lieux et des hommes qui en ont été les témoins, les auteurs ou les victimes ; c'est le champ de bataille de Dreux, le bûcher d'Anne Dubourg ; c'est le Louvre ensanglanté, la Seine charriant des cadavres et Charles IX tirant sur le gibier huguenot. Le premier tableau qui se déroule à nos yeux est celui des misères de la France : un vaste champ semé de cadavres, des ruines fumantes, à travers lesquelles foudroie le reître et galope l'argolet, bandits féroces, affamés de sang et de pillage.

Les peintures énergiques abondent dans cette œuvre de colère et d'ardente récrimination. D'Aubigné y trace le triste spectacle de la France déchirée par les factions, des campagnes dévastées, des villes en ruine. Juvénal est égalé, sinon dépassé, par le hardi pamphlétaire ; il pénètre jusque dans l'alcôve de la reine mère et dans celles des princesses, qu'il représente jouant aux cartes leurs faveurs et troquant leurs étalons. Mais la prudence de la langue française empêche de citer ces admirables morceaux. Pour peindre cette cour féconde en scandales honteux, d'Aubigné met en scène un jeune homme vertueux qui, à peine arrivé au Louvre et voyant les mignons, demande avec curiosité quels sont ces étranges personnages auxquels chacun prodigue des marques de respect :

« Ont-ils sauvé le roi, commandé quelque armée ?
A quoi fut répondu : « Mon jeune homme, je croi
Que vous êtes bien neuf ; ce sont mignons du roi ! »

Catherine de Médicis, c'est

La verge de courroux, l'impure Florentine,
et Charles de Lorraine, « le cardinal sanglant ; » aucun mot ne lui suffit à exprimer sa odieuse complice. Son indignation devient vraiment éloquent lorsque, faisant remonter jusqu'à Rome ses malédictions, il met dans la bouche du pape ces orgueilleuses paroles :

Je dispense, dit-il, du droit contre le droit ;
Celui que j'ai damné, quand le ciel le voudrait,
Ne peut être sauvé ; j'autorise le vice,
Je fais le fait non fait, de justice injuste ;
Je salue les damnés en un petit moment,
J'en loge dans le ciel à coup un régiment ;
Je fais de bouc un roi, je mets les rois aux fanges ;
Je fais les saints ; sous moi obéissent les anges ;
Je puis (cause premier à tout cet univers)
Mettre l'enfer au ciel et le ciel aux enfers.

Les peintures satiriques et les anathèmes n'empêchent cependant pas d'Aubigné de rencontrer à l'occasion l'accent ému, le lyrisme. Il y a une véritable ampleur romantique dans cette belle comparaison, qui clôt le second livre :

... Comme lorsque l'éclat
D'un foudre exterminant vient renverser à plat
Les chênes résistants et les cèdres superbes,
Vous verrez, là-dessous les plus petites herbes,
La fleur qui craint le vent, le naissant arbrisseau,
En son nid l'écourieu, en son aire l'oiseau,
Sous ce dais qui changeoit les grêles en rosées,
La bauge du sanglier, du cerf la repose,
La ruche de l'abeille et la loge au berger,
Avoir eu part à l'ombre, avoir part au danger.

Le troisième livre, la *Chambre dorée*, est peut-être celui où l'imagination ardente du poète s'élève le plus haut. La Piété et la Paix supplient Dieu de les venger enfin de l'injustice qui les accable. Dieu se lève ; soudain la nature s'ébranle, l'humanité frémit, Les rois qui l'ont hal laissent choir, palissants,
De leurs sanglantes mains, les sceptres rougissants.

Le Tout-Puissant se dirige vers la chambre dorée, horrible édifice, bâti d'ossements et de crânes cimentés par les cendres, le sang et la moelle des victimes. Là sont réunis tous les vices que le poète fait défiler sous nos yeux, en marquant chacun d'eux d'un trait ineffaçable. Au milieu de tous ces vices siègent les juges, dans cet *abrége d'enfer*, Mercenaires vendant la langue, la faveur, Raison, autorité, Ame, science et cœur.

Ià, ces exécuteurs du bon plaisir royal en-
tassent crime sur crime.

Au-dessus de cet horrible défilé des passions et des vices, la belle allégorie de la Justice éplorée et les cheveux épars, venant devant le trône de Dieu se plaindre des outrages qu'elle reçoit ici-bas, est d'un effet saisissant. Thémis triomphe dans le ciel en attendant qu'elle puisse régner sur la terre. A cette vision consolante et anticipée de la justice divine succède le long défilé des martyrs que la justice humaine envoie au bûcher, nobles héritiers du nanteau, du roseau et de la couronne d'épines. Anne Dubourg est à leur tête. Le quatrième livre est l'hymne triomphal de la Réforme. Le drame com-

mencé sur la terre s'achève au ciel. Là devait s'arrêter sans doute l'œuvre primitive. Les trois derniers livres, ajoutés plus tard, sont très-inférieurs de style et de conception. La grande scène du Jugement dernier, qui avait arraché tant de traits sublimes aux artistes du moyen âge et de la Renaissance, cette revanche des oppressions et des injustices d'ici-bas, a médiocrement inspiré d'Aubigné. L'auteur semble fatigué des horreurs qu'il a décrites ; ses couleurs sont épuisées. L'heure de la fièvre et de la colère est passée ; or, il a besoin d'être fortement ému pour rester poète et éloquent : la passion est l'âme de son style et de ses peintures. Tel qu'il est dans ses *Tragiques*, inégal et incomplet, d'Aubigné n'en tient pas moins une des premières places dans la galerie poétique du xvi^e siècle. Par l'imagination, il est de la famille de Dante et de Shakespeare ; comme eux, il a le goût du grandiose et du terrible ; par la langue, il est l'élève de Ronsard et le précurseur de Corneille, dont il a la touche magistrale, le vers sentencieux et héroïque.

Tragiques grecs (ÉTUDES SUR LES), par M. Patin (1858, 2^e édit., 4 vol. in-12). Commencées de 1815 à 1822 à l'Ecole normale et continuées depuis à la Faculté des lettres de Paris, ces belles et sérieuses *Études* furent publiées de 1841 à 1843. « On y trouve, dit M. Patin lui-même dans sa préface, l'origine, les progrès, les transformations diverses de la tragédie grecque, le caractère de ses principaux représentants et de leurs écoles, la foule même des poètes d'ordre inférieur qu'elle a produits, et au temps des grands maîtres et dans les âges suivants, sans oublier ces illustres acteurs qui, dans le déclin de l'inspiration dramatique, restèrent presque seuls interprètes. Cette tragédie, dont la décadence même ne fut pas sans éclat, on la suit sur toutes les scènes suscitées par la scène athénienne, dans les villes, dans les îles de la Grèce, en Sicile, en Macédoine, à Alexandrie, à Rome ; l'auteur la montre se perpétuant par les nombreuses imitations des pièces grecques, par la rare application de la poétique grecque à d'autres sujets, romains, juifs, chrétiens. Enfin, après avoir donné une idée de l'immense et universelle popularité qu'elle obtint chez les anciens et dont l'ensemble de leur civilisation, leurs mœurs, leurs lettres, leurs arts offrent partout le témoignage, il retrace son influence sur la Renaissance, sur les nouveaux développements du théâtre, et particulièrement du genre tragique, chez les modernes. » L'ouvrage est divisé en dix livres. Le premier expose une histoire générale de la tragédie grecque ; c'est à la fois une introduction et un résumé. Le second, qui traite du théâtre d'Eschyle, contient sept chapitres consacrés à l'examen de ses sept tragédies. Les observations de M. Patin sur ces pièces, si mal comprises jusqu'à et si souvent dénigrées par les traducteurs, ont dégagé d'une grande partie de leur obscurité ces productions du père de la tragédie grecque. A l'égard du théâtre de Sophocle, mieux connu, l'auteur n'a fait le plus souvent que compléter et rectifier avec beaucoup d'érudition et de sagacité les remarques des nombreux commentateurs de ce grand tragique. Le parallèle de l'*Electre* de Sophocle avec l'*Electre* d'Euripide lui sert de transition pour aborder le théâtre de ce dernier poète. Ici la critique ne se borne pas à résumer les observations des commentateurs anciens et modernes sur tous les immortels chefs-d'œuvre qu'il analyse ; ce sont surtout ses propres remarques et ses intéressants rapprochements qui donnent du prix à ses études. Les quatorze tragédies de ce grand poète sont expliquées et jugées avec une connaissance approfondie de l'esprit et des procédés de l'art tragique chez les Grecs. A l'occasion du *Cyclope*, du même poète, le savant académicien recherche ensuite quels ont été les caractères du drame satirique des anciens, dont cette pièce est pour nous l'unique monument. Le dernier livre contient une appréciation des jugements de la critique ancienne et moderne sur la tragédie grecque. L'auteur s'y élève surtout contre ce mépris de l'antiquité qu'affectait le xvi^e siècle, et, en faisant ressortir tout ce que les études de La Harpe ont d'incomplet, ses décisions de partial et d'erroné, il résume les vues développées dans le cours de ces études. Ce morceau, comme tout le reste de l'ouvrage, respire le goût le plus pur et un sentiment exqu du génie antique.

Le lecteur aime surtout à suivre M. Patin sur le terrain des comparaisons qu'il fait entre les anciens et les modernes, à examiner les rapports ou les dissimilitudes qu'il trouve dans les génies dramatiques de tous les temps. C'est là que sa science littéraire, la justesse de ses vues, la variété de ses lectures se font remarquer ; c'est là encore que sous la critique apparaît l'érudit, l'homme de goût, l'initiateur au génie de l'antiquité, accessible pourtant aux grandes œuvres du génie moderne. Peut-être voudrait-on que l'auteur des *Études sur les tragiques grecs* charmat davantage par l'éclat du style ; mais si on lui demanderait volontiers plus de chaleur et plus de mouvement, on se plaint néanmoins à écouter les leçons d'un critique qui se possède toujours et qui ne sacrifie rien à l'effet oratoire. En résumé, comme l'a très-bien dit H. Rigault, l'ouvrage de M. Patin se main-

tiendra debout comme le plus complet monument élevé, à force de savoir, de goût, de travail et d'années, au génie tragique de la Grèce, tant que l'antiquité obtiendra en France un reste d'amour et de respect.

TRAGIQUEMENT adv. (tra-ji-ke-man — rad. *tragique*). D'une façon tragique, qui est propre ou qui ressemble au genre de la tragédie : *Parler, déclamer TRAGIQUEMENT*.

— D'une façon tragique, sanglante, terrible : *Mourir TRAGIQUEMENT*.

— *Prendre tragiquement*, Envisager sous un point de vue tragique, terrible : *Vous le PRENEZ TRAGIQUEMENT. Croquant s'apercevoir qu'elle PRENAIT la chose moins TRAGIQUEMENT qu'il ne l'avait craint, il ne ménagea pas les détails.* (J. Sandeau.)

TRAGOCÉPHALE s. m. (tra-go-sé-fa-le — du gr. *tragos*, bouc ; *kephalê*, tête). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des longicornes, tribu des lamiaires, comprenant six espèces, qui habitent l'Afrique.

TRAGOCÈRE s. m. (tra-go-sère — du gr. *tragos*, bouc ; *keras*, corne). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des longicornes, tribu des prioniens, originaire de l'Australie.

— Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des sénécionées, comprenant quatre espèces, qui croissent au Mexique.

TRAGOMORPHE s. m. (tra-go-mor-fe — du gr. *tragos*, bouc ; *morphê*, forme). Entom. Syn. d'ANISOCÈRE.

TRAGOPAN s. m. (tra-go-pan — du gr. *tragos*, bouc ; *pan*, nom mythol.). Ornith. Genre d'oiseaux gallinacés, de la famille des phasianidées, comprenant trois ou quatre espèces qui habitent l'Inde : Les *TRAGOPANS* étaient généralement rangés parmi les faisans, avec lesquels ils ont des rapports. (Z. Gerbe.)

TRAGOPE s. m. (tra-go-pe — du gr. *tragos*, bouc ; *pous*, pied). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des charançons, comprenant deux espèces, qui habitent Java.

— s. f. Genre d'insectes hémiptères homoptères, de la tribu des membracides, dont l'espèce type habite le Brésil.

TRAGOPOGON s. m. (tra-go-po-gon — du gr. *tragos*, bouc ; *pogon*, barbe). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des chicoracées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent en Europe et dans l'Asie centrale : Le *TRAGOPOGON* à feuilles de poireau porte les noms vulgaires de *salsifis* et *cercifs*. (P. Duchartre.)

TRAGOPOGONOÏDE s. m. (tra-go-po-gono-i-de — de *tragopogon*, et du gr. *eidos*, aspect). Bot. Syn. d'UROSPERME, genre de chicoracées.

TRAGOPS s. m. (tra-gopps — du gr. *tragos*, bouc ; *ops*, œil). Eryt. Genre de reptiles ophidiens, formé aux dépens des couleuvres.

TRAGOPYRE s. m. (tra-go-pi-re — du gr. *tragos*, bouc ; *pyros*, froment). Bot. Genre de plantes, de la famille des polygones, comprenant deux arbrisseaux, qui croissent dans l'Asie centrale.

TRAGOPYRON s. m. (tra-go-pi-ron — du gr. *tragos*, bouc ; *pyros*, froment). Bot. Ancien nom du sarrasin.

TRAGOSCELE adj. (tra-goss-sè-le — du gr. *tragos*, bouc ; *skelos*, jambe). Mythol. gr. Surnom de Pan et des Satyres, qu'on représentait avec des jambes de bouc.

TRAGOSÉLIN s. m. (tra-go-sé-lain — du gr. *tragos*, bouc ; *selinon*, persil). Bot. Section des Boucages, genre d'ombellifères.

TRAGOSOME s. m. (tra-go-so-me — du gr. *tragos*, bouc ; *soma*, corps). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des longicornes, tribu des prioniens, dont l'espèce type habite les régions montagneuses de l'Europe.

TRAGULAIRE s. m. (tra-gu-lè-re — lat. *tragularius* ; de *tragula*, tragule). Hist. rom. Soldat qui lançait la tragule.

TRAGULE s. f. (tra-gu-le — lat. *tragula*, même sens). Antiq. rom. Sorte de dard de grande dimension.

— Encycl. La *tragule* était une sorte de javelot assez long et qui pouvait servir aussi en guise de lance. Outre les mots *jaculum* et *opiculum* dont les Romains usaient pour désigner, en général, les armes de trait, on trouve chez les auteurs latins la désignation particulière d'un certain nombre de ces armes qui étaient spécialement employées dans les pays barbares. Parmi elles se trouvaient la *rhompha* des Thraces, la *framée* des Germains, la *falarica* des Sagontins, le *gasum* des Gaulois, la *tragule* des Espagnols, etc.

TRAGULE s. m. (tra-gu-le — dim. du gr. *tragos*, bouc). Mamm. Syn. de MUSC ou CHEVROTAIN.

TRAGUS s. m. (tra-guss — gr. *tragos*, même sens). Anat. Eminence qui se trouve en avant de l'orifice de l'oreille externe, et qui est ainsi appelée parce qu'elle est garnie de poils chez les personnes d'un âge avancé.

— Bot. Genre de plantes, de la famille des graminées, tribu des panicees, réuni aujourd'hui au genre bardanette.

TRAGUS ou **TRAGOS**, botaniste allemand. V. BOCK (Jérôme).

TRAHIR v. n. ou tr. (tra-ir — latin *trahere*, livrer, proprement donner au delà ; de *trans*, au delà, et de *dare*, donner). Tromper perfidement ; violer, par un acte criminel, les droits ou les intérêts de : *TRAHIR un ami. Judas TRAHIT son maître. Quiconque flatte ses maîtres TRAHIT.* (Mass.)

Insouciant enfant, belle Eve aux blonds cheveux,
Tout trahir et tout perdre était ta destinée.

A. DE MUSSET.

— Manquer de fidélité à : *TRAHIR un mari, un amant.*

Penses-tu qu'en effet Zaire me trahisse ?

VOLTAIRE.

— Violentement, manquer honteusement à : *TRAHIR l'amitié, la confiance de quelqu'un. TRAHIR sa promesse, son serment, son devoir.*

Quand on doit le trahir, que m'importe un serment ?

C. DELAVIGNE.

— Agir, parler contre :

Un enfant est peu propre à trahir sa pensée.

RACINE.

— Dévoiler le secret de :

Ah ! malheureux Arcas, tu m'as trahi ! — Mon père, Cessez de vous troubler, vous n'êtes point trahi.

RACINE.

— Livrer, révéler contre l'honneur : *Je soupçonne qu'elle a TRAHI plus d'une fois les secrets de sa maîtresse.* (J.-J. Rouss.)

— Déceler, faire connaître : *Ses cris le TRAHIRENT. Cette action TRAHIT ses mauvais instincts. Son habileté TRAHIT l'habitude qu'il avait de ce métier. Les gants d'une femme TRAHISSENT tout son caractère.* (M^{me} E. de Gir.)

Un seul mot, un soupir, un coup d'œil nous trahit.

VOLTAIRE.

Tout nous trahit, la voix, le silence, les yeux.

RACINE.

— Décevoir, rendre inutile : *Le temps TRAHIT souvent notre espoir. Les années ONT TRAHI mon courage.*

— Mal rendre, mal traduire : *Mon expression a TRAHI ma pensée ; voilà ce que je voulais dire.*

— Absol. : *On fait plus de trahisons par faiblesse que par dessein formé de TRAHIR.* (La Rochef.)

Quelquefois, sans mot dire, on trahit encore mieux.

FR. DE NEUCHÂTEAU.

Se trahir v. pr. Parler, agir contre ses propres intérêts :

Vous-même en ma faveur vous voulez vous trahir.

RACINE.

— Se faire découvrir : *Il se TRAHIT par le bruit qu'il fit involontairement.*

— Se dévoiler, se manifester : *La conscience criminelle se TRAHIT toujours elle-même.* (Mass.) *Les parfums cachés et les amours secrets se TRAHISSENT.* (J. Joubert.)

L'amour heureux se trahit aisément.

PARNT.

— Se tromper réciproquement ; manquer de foi vis-à-vis l'un de l'autre : *Les femmes ne doivent pas se TRAHIR entre elles.* (G. Sand.)

TRAHISON s. f. (tra-i-zon — lat. *traditio*, de *tradere*, trahir). Action de trahir ; acte de trahison, de perfidie : *Commencer une TRAHISON. La TRAHISON d'une amie entraîne presque toujours la TRAHISON d'un ami.* (A. d'Houdetot.)

— Intelligence coupable avec les ennemis de l'Etat : *Ce général est accusé de TRAHISON.*

— Fam. Petite tromperie, intrigue qui fait tomber dans une sorte de piège : *J'étais venu à un repas sans façon, et voilà que je tombe dans un banquet où il faut porter des toasts ; c'est une TRAHISON.*

— *Crime de haute trahison* ou simplement *Haute trahison*, Crime contre la sûreté de l'Etat : *Être accusé de HAUTE TRAHISON. Les crimes de haute trahison doivent être définis par la loi.* (Acad.)

— En trahison, Traîtreusement, perfidement : *Le caractère du diable le pousse à porter des plaies EN TRAHISON.* (Boss.)

— Encycl. *Crimes de haute trahison.* Chez les Romains et sous la monarchie française, on donnait le nom de crimes de lèse-majesté (v. ce mot) aux crimes de haute trahison, appelés d'une façon plus rigoureuse aujourd'hui crimes contre la sûreté de l'Etat. C'est à l'Angleterre que nous avons emprunté l'expression de haute trahison. Dans les lois anglaises qui régissent la matière, les crimes de cette catégorie sont très-variés. Non-seulement on y a compris les attentats contre la sûreté de l'Etat et de son chef, mais encore on y déclare coupables du crime de haute trahison l'amant de la reine, de la fille non mariée du roi, de la femme de l'héritier présomptif de la couronne, etc.

En France, les crimes de haute trahison sont rangés dans deux catégories, ceux qui sont commis contre la sûreté extérieure de l'Etat et ceux que l'on commet contre la sûreté intérieure de l'Etat. Les crimes et délits appartenant à la première catégorie sont spécifiés dans les articles 75-85 du code pénal. Sont punis de mort : tout Français qui a porté les armes contre la France (art. 75) ; quiconque a pratiqué des machinations ou entretenu des

intelligences avec les puissances étrangères ou leurs agents pour les engager à commettre des hostilités ou à entreprendre la guerre contre la France ou pour leur en procurer les moyens, que ces machinations aient été ou non suivies d'hostilités (art. 76); quiconque a pratiqué des manœuvres ou entretenu des intelligences avec les ennemis de l'Etat, à l'effet de faciliter leur entrée sur le territoire ou de leur livrer des villes, forteresses, places, postes, ports, magasins, arsenaux, vaisseaux ou bâtiments appartenant à la France, ou de fournir aux ennemis des secours en soldats, hommes, argent, vivres, armes ou munitions, ou de seconder le progrès de leurs armes sur les possessions ou contre les forces françaises de terre ou de mer, soit en ébranlant la fidélité des officiers, soldats, matelots ou autres envers l'Etat ou son chef, soit de toute autre manière (art. 77). La peine est la même soit que les machinations dont nous venons de parler aient été commises contre la France, soit qu'elles l'aient été envers les alliés de la France, agissant dans un but commun (art. 79). Est également puni de mort : quiconque a recélé ou fait receler des espions ou les soldats ennemis envoyés à la découverte (art. 83); tout fonctionnaire public, tout agent du gouvernement ou toute autre personne qui, chargée ou instruite officiellement ou à raison de son état du secret d'une négociation ou d'une expédition, l'aura livré aux agents d'une puissance étrangère ou ennemie; tout fonctionnaire ou agent qui aura livré à l'ennemi les plans de fortifications, arsenaux, ports ou rades (art. 80-81). La peine sera celle de la détention si ces plans ont été livrés à une puissance étrangère, neutre ou alliée. Est puni de la peine du bannissement : quiconque a, par des actes non approuvés par le gouvernement, exposé des Français à éprouver des représailles; quiconque a, par des actes hostiles non approuvés par le gouvernement, exposé l'Etat à une déclaration de guerre. Si la guerre s'en est suivie, la peine sera celle de la déportation (art. 84-85). Les crimes de haute trahison contre la sûreté intérieure de l'Etat consistent dans les attentats et complots dirigés contre la personne du chef de l'Etat, dans les attentats ayant pour objet de changer la forme du gouvernement, de troubler l'Etat par la guerre civile, l'emploi illégal de la force armée, la dévastation et le pillage public. L'attentat contre la personne du chef de l'Etat est puni de mort; l'attentat ayant pour objet de changer la forme du gouvernement est puni de la peine de la déportation; celui qui a pour objet d'exciter à la guerre civile entraîne la peine de mort. Sont punis de la même peine ceux qui ont levé ou fait lever des troupes armées; ceux qui, sans droit, ont pris le commandement d'un corps d'armée, d'une troupe, etc.; ceux qui ont incendié, détruit, pillé des édifices publics, magasins, arsenaux, bâtiments de l'Etat, etc. V. ATTENTAT, COMLOT, LÈSE-MAJESTÉ.

D'après l'article 6 de la constitution du 25 février 1875, le président de la république française n'est responsable que dans le cas de haute trahison.

Le crime de trahison militaire a été de tout temps regardé comme la plus insigne lâcheté. Tous les codes militaires l'ont châtié du dernier supplice, aussi bien chez les Egyptiens que chez les Perses, les Grecs et les Romains.

Dans notre législation, les lois du 21 brumaire an V et du 21 prairial an VI, ainsi que le décret du 16 mai 1793, prononcent la peine de mort contre tout militaire ou individu attaché à l'armée convaincu de ce crime, quel que soit son grade.

TRAHISSEUR, EUSE s. (tra-i-seur, eu-ze — rad, trahir). Personne qui trahit. Il Peu usité.

TRAHIT SUA QUEMQUE VOLUPTAS (Chacun est entraîné par son penchant) [Virgile, *Églogue II*, v. 65]. « La lionne cruelle cherche le loup, le loup la chèvre, la chèvre le cygne fleuri, moi je te cherche : chacun est entraîné par son penchant. »

Le poète veut peindre cet instinct mystérieux qui entraîne les êtres les uns vers les autres, soit par l'intérêt du besoin, soit par l'attrait du plaisir. Didot traduit ainsi :

Le lion sur le loup s'élance furieux;
Le loup cherche l'agneau; l'agneau la marjolaine;
Moi, je te suis; chacun cède au goût qui l'entraîne.

Gresset a paraphrasé les vers de Virgile. Tout suit de son penchant l'impérieux attrait;
Le loup cherche sa proie autour des bergeries;
Le jeune agneau se plait sur les herbes fleuries;
Pour moi, charmante Iris, par un charme plus doux,
Je sens que mon destin m'a fait naître pour vous.

« Qu'on arrive aux spécialités exclusives par la spécialité même, soit en débrouillant une médaille, soit en démontrant la manière d'emmancher les haches celtiques, rien de mieux : trahit sua quemque voluptas ! » (Revue de Paris.)

« Stephen William cherchait un héritier; c'était lui-même qui le disait : voilà le fait acquis, la chose certaine. Trahit sua quemque voluptas, a dit Virgile; pourquoi n'y au-

rait-il pas des Américains qui courent le monde en cherchant un légataire ? »

PAUL FÉVAL.

« J'étais dans la route de la fortune; les premiers pas que j'y avais faits suffisaient pour m'en assurer... Sans aucun mérite, j'aurais pu, comme bien d'autres, obtenir encore quelques bénéfices; qui sait si quelques ruses de plus ne m'auraient point mis à la tête du clergé ? Mais j'ai mieux aimé être nide de camp dans l'armée de Soubise : trahit sua quemque voluptas.

L'abbé DE BOUFFLERS.

TRAICAO, baie du Brésil, Amérique du Sud, sur la côte E. de la province de Parahyba, sur l'Atlantique, par 6° 50' de latit. S. et 37° 45' de longit. O. Elle offre aux navires un excellent mouillage.

TRAIE s. f. (trè). Ornith. Nom vulgaire de la draine. Il On dit aussi TRAYE.

TRAILLE s. f. (tra-llé; Il mll. — de tra-gere, pour trahere, tirer, traîner, et qui est employé par Varro pour trahereau, clare, herse). Sorte de bac dans lequel le véhicule est porté d'un bord à l'autre par l'impulsion seule du courant. Il Corde qui sert à guider un pont volant d'une rive à l'autre d'un cours d'eau.

— Encycl. V. BAC.

TRAILLER v. a. ou tr. (tra-llé; Il mll. — forme altérée du mot trahiller). Pêcher. Trailler une ligne, Lui donner des secousses, en rapprochant brusquement l'amorce de la surface de l'eau.

TRAILLET s. m. (tra-llé; Il mll. — rad. trailler). Pêche. Sorte de dévidoir sur lequel on enroule les lignes de pêche et la corde du libouret.

TRAILLIE s. f. (tra-llé; Il mll.). Bot. Genre de plantes, de la famille des crucifères, tribu des isatidées, dont l'espèce type croît dans la Mésopotamie.

TRAILLON s. m. (tra-llon; Il mll. — dimin. de trailler). Navig. fluv. Petite trailler.

TRAIMOS s. m. (tré-moi). Agric. Mélange de seigle, de froment, d'avoine et d'autres céréales, qu'on sème pour être récolté en vert au printemps et donné en aliment aux bestiaux. Il On dit aussi TRÉMOIS.

TRAIN s. m. (train. — Scheler croit que ce mot, qui s'écrivait anciennement *tratin*, *trahin*, et qui, selon lui, signifie proprement marche, allure, trace, suite, attirail, a pour type immédiat un substantif latin, *trahinen*, dérivé de *trahere*, tirer, traîner. Chevallet fait venir *train* du germanique : hollandais *trein*, marche, danois *trine*, suédois *tren*, qu'il rapproche de l'ancien haut allemand *tratin*, *traten*, marcher, gothique *trudan*, anglo-saxon *trédan*, scandinave *troda*, allemand *treten*, hollandais *treeden*, anglais *to tread*, toutes formes qui doivent correspondre à la racine sanscrite *trad*, agir, presser. D'un autre côté, Pictet rapproche *train* du kymrique *trinaw*, faire du bruit; irlandais *treanaim*, gémir, se lamenter, polonais *trunic*, murmurer, *tren*, chant plaintif; lithuanien *tranti*, babiller, *tranas*, bourdon, qu'il faut sans doute rapprocher du grec *trénéd*, gémir. Ces formes diverses indiquent trois racines initiales : *tren*, *dran* et *drun*, variations très-ordinaires quand il s'agit d'onomatopées). Allure d'une bête de somme ou de trait : *Ce cheval a un train fatigant*. *Le mulet a, généralement, le train plus rude que le cheval*. Il Allure en général, vitesse de la marche : *Nous allâmes grand train pendant une heure*. Il allait si bon train qu'il ne rejoignit en peu de temps. (Le Sage.) Il Vitesse du mouvement : *Ma montre va bon train; elle abat son heure en cinquante minutes*.

— Cours, marche des choses; allure qu'elles prennent : *Notre affaire va bon train*. Au train dont vont les choses, nous pouvons nous attendre à de grands changements.

— Mode d'existence; genre de vie : *Mener un train de vie réglé*. *Le vulgaire ne comprend à peu près rien du train du monde et de sa propre vie*. (Proudh.)

Dubreuil mène grand train, Dubreuil fait grand Le monde l'en estime encore davantage. [tapage. C. DOUCET.

— Ensemble des services d'une maison : *Avoir un grand train de maison*.

— Bruit, fracas, tapage : *Faire du train*. Finissez ce train. Il Trouble, désordre : *Il était évident que le parti révolutionnaire profiterait de l'occasion pour faire du train*. (Chateaub.)

— Bipède antérieur ou postérieur d'un cheval; jambes de devant ou de derrière d'un quadrupède quelconque : *Il ne suffit pas que les mouvements du cheval soient légers, il faut encore qu'ils soient égaux et uniformes dans le train de devant et dans celui de derrière*. (Buff.)

— *Train de sénateur*, Démarche lente et grave :

... Il laisse la tortue

Aller son train de sénateur.

LA FONTAINE.

— *A fond de train*, A toute vitesse : *Partir à fond de train*. *Se lancer à fond de train*.

— *Aller son train*, Continuer comme on a commencé :

Il faut le laisser dire, aller toujours son train.

REGNARD.

— *Aller son petit train*, Marcher ou agir doucement, posément, sans se presser : *Ce cheval va son petit train, mais il ne fatigue pas*. ALLEZ VOTRE PETIT TRAIN, rien ne vous presse.

— *Etre en train*, Etre en action : *Je suis en train, la besogne va marcher*. Il Etre commencé, en voie d'être exécuté, accompli : *L'affaire est en train*. Il Avoir un commencement d'ivresse.

— *Etre en train de*, Etre actuellement occupé à : *ETRE EN TRAIN DE dîner*. *ETRE EN TRAIN DE se ruiner*. Il Etre en disposition, en humeur de : *Je ne suis pas en train de rive*.

— *Mettre en train*, Commencer l'exécution de : *Il ne faut pas tout METTRE EN TRAIN à la fois*. Il Exciter, mettre en humeur d'agir, de faire certaines choses : *Guitaut aime à cuser, et quand on me met en train, je ne fais pas trop mal aussi*. (Mme de Sév.) Il Mettre en bonne disposition, provoquer à la gaieté : *Tous les gens gais ont le don merveilleux de METTRE EN TRAIN tous les gens sérieux*. (Volt.)

— *Mener bon train*, grand train, Mener vivement, hâter l'issue de : *Je vous confie mon procès; MENEZ-le BON TRAIN*. Il Presser, harceler, conduire vivement à ses fins : *S'il avait affaire à moi, je le MÈNERAIS BON TRAIN*.

— *Manège*, *Train rompu*, Allure du cheval composée de deux allures.

— Turf. Vitesse déployée dans une course par le peloton de chevaux concurrents. Il Peloton lui-même : *Ce cheval a pris la tête du train*.

— Fauconn. *Faire le train à un oiseau*, Le mettre en compagnie d'un oiseau dressé pour l'habituer à la chasse.

— Art milit. *Train d'artillerie* ou simplement *Train*, Ensemble des pièces d'artillerie, des munitions et des accessoires qu'on emploie à une opération militaire. Il Arme spéciale, chargée de la conduite des équipages d'artillerie : *Soldats du TRAIN*. *Chevaux du TRAIN*. Il *Train des équipages*, Caïssons destinés au transport des vivres et des blessés.

— Mur. *Train de mât*, Sorte de tralneau employé, dans les arsenaux, au transport des pièces de mâture.

— Navig. fluv. *Train de bois*, Assemblage de bois disposé en forme de radeau, qu'on met à flot sur un canal ou une rivière, pour le conduire à destination. Il *Train de bateaux*, Suite de bateaux amarrés les uns à la suite des autres.

— Comm. Suite de bêtes qu'on fait voyager ensemble : *UN TRAIN de bœufs, de chevaux*.

— Chem. de fer. Ensemble des voitures mues par une même force : *TRAIN de voyageurs*. *TRAIN de marchandises*. *Attendre le passage du TRAIN*. *Partir par le TRAIN numéro dix*. Il *Train omnibus*, Celui qui s'arrête à toutes ou presque toutes les stations qui se trouvent sur son parcours. Il *Train direct*, Train qui se rend d'une extrémité à l'autre de la ligne, en ne s'arrêtant qu'à quelques stations principales. Il *Train express*, Train plus rapide que le train direct et s'arrêtant à un moindre nombre de stations. Il *Train de marchandises*, Train spécialement destiné au transport des marchandises. Il *Train de voyageurs*, Train ayant spécialement pour objet de transporter les personnes. Il *Train de plaisir*, Train de voyageurs à prix réduit, généralement organisé à l'occasion de quelque fête. Il *Train mixte*, Train composé en partie de voitures de voyageurs et en partie de voitures de marchandises. Il *Train poste*, Train très-rapide, spécialement consacré au service des dépêches, mais auquel on ajoute généralement des voitures de voyageurs. Il *Train éclair*, Train aussi rapide que possible.

— Techn. Charonnage sur lequel porte le corps d'un véhicule quelconque : *Le TRAIN de cette voiture est trop faible pour un tel poids*.

— Suite d'objets à confectionner par série, sans interruption. Il Nombre de vibrations produites par un mouvement d'horlogerie dans un temps déterminé. Il *Train des côtes*, Partie du bœuf ou de la vache qui contient les côtes et les entre-côtes.

— Typogr. Nombre de presses en activité dans une imprimerie : *Cette imprimerie possède un TRAIN de trente presses*. Il Partie mobile de la presse manuelle, composée de la table, du coffre garni de son marbre, des tympons et de la frisure : *Le TRAIN roule sur le berceau, et il est mis en mouvement au moyen d'une manivelle que tourne l'ouvrier imprimeur*. Il *Train de derrière*, Dans la presse en bois, Assemblage en charpente formé de deux montants et de deux traverses, qui soutient l'extrémité des poutrelles et le corps entier de la presse, et qui est surmonté d'une tablette sur laquelle est posé l'encrier. Il *Mise en train*, Ensemble des opérations, techniques qui précèdent et préparent le tirage définitif.

— Syn. *Train*, *équipage*. V. *ÉQUIPAGE*.

— Encycl. Admin. milit. Rien, dans les armées anciennes, ne nous donne l'idée des trains modernes. Les Romains faisaient conduire leurs bagages par des nuées de valets, chargés de traîner et de défendre les attirails de guerre. Plus tard, ils remplacèrent

les valets par des chevaux et des bœufs, et leur *train*, perfectionné, devint une branche de service.

À son moyen âge, le service du *train* tombe dans l'oubli : il ne reparait que vers la fin du xvi^e siècle, et encore n'est-il employé qu'au transport de l'artillerie. Au commencement du xviii^e siècle, les charrois et les équipages de l'armée étaient sous les ordres du capitaine conducteur général, ayant sous ses ordres des capitaines conducteurs particuliers.

« Sous les titres de charrois, équipages, transports, on généralisait la conduite des caïssons, chariots, équipages, fourgons, voitures de toutes sortes destinées aux transports de l'artillerie, des munitions, des outils, des ponts et des vivres. » (Bardin, *Dictionnaire de l'armée de terre*.)

Le grand accroissement de l'artillerie à la fin du xviii^e siècle força de recourir à des moyens plus rapides et plus sûrs que les moyens employés jusque-là : le décret du 27 juillet annule tous les marchés passés avec les entrepreneurs, dont, suivant l'expression de M. Joachim Ambert, « quelques-uns faisaient bien leur service; mais tous, faisaient encore mieux leurs affaires. » C'est à cette époque que le mot *train* succède officiellement au mot *charrois*, dans la désignation des objets de transport de l'artillerie. Mais on fut bientôt obligé de revenir aux entreprises, car les choses n'allaient pas mieux. On employa aussi souvent les réquisitions.

« Lorsque l'artillerie manquait de chevaux, elle en prenait dans la localité, à un prix fixé d'avance. Deux chevaux harnachés se trouvaient sous la garde d'un charretier vêtu d'un sarrau, et placé lui-même sous la surveillance d'un haut-le-pied, chargé de la direction d'un certain nombre d'attelages. » (Bardin, *Dictionnaire de l'armée de terre*.)

Des conducteurs ou capitaines de charrois étaient à la tête de brigades de 100 chevaux environ; et un chef de division commandait 4 ou 5 brigades. Tous les fonctionnaires étaient nommés par les entrepreneurs.

En l'an III, nouvel essai : une régie succède aux entrepreneurs; il y a un directeur général pour le service des transports de toute espèce, et un directeur général de service par armée.

Puis l'on revint encore aux entreprises jusqu'à ce qu'on institua le *train* des équipages militaires, institution dont nous parlons longuement au mot *ÉQUIPAGE*.

Dans la funeste guerre de 1870, quand nos défaites avaient tout désorganisé, on ne pouvait plus compter sur le *train* des équipages. Alors il fallut recourir à des réquisitions ou à des entreprises particulières. M. Antoine Kintzinger, entre autres, qui avait déjà rendu des services du même genre à notre armée du Mexique, se chargea des transports pour le 6^e corps, et l'armée du maréchal MacMahon fut approvisionnée par les nombreuses voitures qui marchaient sous sa direction. Plus tard, il fut encore chargé d'organiser le service des transports pour l'armée de la Loire.

— Méc. Les *trains* de roues dentées ont pour but la transformation d'un mouvement uniforme de rotation, de vitesse déterminée, en un autre mouvement uniforme de rotation dont la vitesse est elle-même donnée. Soit u la vitesse dont on dispose autour du premier arbre, u' celle qu'on veut obtenir. Attribuons à ces rotations le signe qui convient au sens dans lequel elles s'exécutent.

Supposons que nous utilisions n axes intermédiaires, munis chacun d'un pignon et d'une roue dentée, le pignon de l'arbre k engrenant avec la roue de l'arbre $k-1$ et la roue de l'arbre k engrenant avec le pignon de l'arbre $k+1$; soient p_k le nombre de dents du pignon, m_k le nombre de dents de la roue fixée à l'arbre de rang k ; soit encore ω_k la vitesse de cet arbre. Nous aurons simultanément :

$$\frac{\omega_1}{\omega} = \frac{m_2}{p_1},$$

$$\frac{\omega_2}{\omega_1} = \frac{m_3}{p_2},$$

$$\dots \dots \dots$$

$$\frac{\omega_k}{\omega_{k-1}} = \frac{m_k - 1}{p_k},$$

$$\frac{\omega_{k+1}}{\omega_k} = \frac{m_k}{p_{k+1}},$$

$$\dots \dots \dots$$

$$\frac{\omega'_n}{\omega_n} = \frac{m_n}{p_{n+1}},$$

$$\dots \dots \dots$$

$$\frac{\omega'_n}{\omega_n} = \frac{m_n}{p_{n+1}},$$

$$\dots \dots \dots$$

$$\frac{\omega'_n}{\omega_n} = \frac{m_n}{p_{n+1}},$$

$$\dots \dots \dots$$

$$\frac{\omega'_n}{\omega_n} = \frac{m_n}{p_{n+1}},$$

$$\dots \dots \dots$$

$$\frac{\omega'_n}{\omega_n} = \frac{m_n}{p_{n+1}},$$

$$\dots \dots \dots$$

$$\frac{\omega'_n}{\omega_n} = \frac{m_n}{p_{n+1}},$$

$$\dots \dots \dots$$

$$\frac{\omega'_n}{\omega_n} = \frac{m_n}{p_{n+1}},$$

$$\dots \dots \dots$$

$$\frac{\omega'_n}{\omega_n} = \frac{m_n}{p_{n+1}},$$

$$\dots \dots \dots$$

$$\frac{\omega'_n}{\omega_n} = \frac{m_n}{p_{n+1}},$$

$$\dots \dots \dots$$

$$\frac{\omega'_n}{\omega_n} = \frac{m_n}{p_{n+1}},$$

$$\dots \dots \dots$$

$$\frac{\omega'_n}{\omega_n} = \frac{m_n}{p_{n+1}},$$

$$\dots \dots \dots$$

$$\frac{\omega'_n}{\omega_n} = \frac{m_n}{p_{n+1}},$$

$$\dots \dots \dots$$

$$\frac{\omega'_n}{\omega_n} = \frac{m_n}{p_{n+1}},$$

$$\dots \dots \dots$$

$$\frac{\omega'_n}{\omega_n} = \frac{m_n}{p_{n+1}},$$

$$\dots \dots \dots$$

$$\frac{\omega'_n}{\omega_n} = \frac{m_n}{p_{n+1}},$$

$$\dots \dots \dots$$

$$\frac{\omega'_n}{\omega_n} = \frac{m_n}{p_{n+1}},$$

$$\dots \dots \dots$$

$$\frac{\omega'_n}{\omega_n} = \frac{m_n}{p_{n+1}},$$

$$\dots \dots \dots$$

$$\frac{\omega'_n}{\omega_n} = \frac{m_n}{p_{n+1}},$$

$$\dots \dots \dots$$

$$\frac{\omega'_n}{\omega_n} = \frac{m_n}{p_{n+1}},$$

$$\dots \dots \dots$$

$$\frac{\omega'_n}{\omega_n} = \frac{m_n}{p_{n+1}},$$

$$\dots \dots \dots$$

$$\frac{\omega'_n}{\omega_n} = \frac{m_n}{p_{n+1}},$$

$$\dots \dots \dots$$

$$\frac{\omega'_n}{\omega_n} = \frac{m_n}{p_{n+1}},$$

$$\dots \dots \dots$$

$$\frac{\omega'_n}{\omega_n} = \frac{m_n}{p_{n+1}},$$

$$\dots \dots \dots$$

$$\frac{\omega'_n}{\omega_n} = \frac{m_n}{p_{n+1}},$$

$$\dots \dots \dots$$

$$\frac{\omega'_n}{\omega_n} = \frac{m_n}{p_{n+1}},$$

$$\dots \dots \dots$$

$$\frac{\omega'_n}{\omega_n} = \frac{m_n}{p_{n+1}},$$

$$\dots \dots \dots$$

$$\frac{\omega'_n}{\omega_n} = \frac{m_n}{p_{n+1}},$$

$$\dots \dots \dots$$

$$\frac{\omega'_n}{\omega_n} = \frac{m_n}{p_{n+1}},$$

$$\dots \dots \dots$$

$$\frac{\omega'_n}{\omega_n} = \frac{m_n}{p_{n+1}},$$

$$\dots \dots \dots$$

$$\frac{\omega'_n}{\omega_n} = \frac{m_n}{p_{n+1}},$$

$$\dots \dots \dots$$

$$\frac{\omega'_n}{\omega_n} = \frac{m_n}{p_{n+1}},$$

$$\dots \dots \dots$$

$$\frac{\omega'_n}{\omega_n} = \frac{m_n}{p_{n+1}},$$

$$\dots \dots \dots$$

$$\frac{\omega'_n}{\omega_n} = \frac{m_n}{p_{n+1}},$$

$$\dots \dots \dots$$

$$\frac{\omega'_n}{\omega_n} = \frac{m_n}{p_{n+1}},$$

caler un arbre à une seule roue entre deux arbres quelconques, pour changer le signe du rapport sans modifier la relation des vitesses angulaires.

Cela fait, on remplace le rapport $\frac{\omega'}{\omega}$ par celui de deux nombres entiers proportionnels et on cherche à décomposer ces nombres en un produit d'un même nombre de facteurs entiers au moins égaux à 8 et au plus égaux à 120. Si cela est possible, on adoptera ces facteurs comme nombre des dents des roues et pignons intermédiaires.

Il convient tout d'abord de remplacer le rapport $\frac{\omega'}{\omega}$ par un rapport qui se prête à la décomposition nécessaire : on peut réduire pour cela $\frac{\omega'}{\omega}$ en fraction continue et prendre une des réduites ou bien une fraction intermédiaire entre deux réduites consécutives.

Prenons comme exemple un rapport de vitesses angulaires égal à $\frac{547}{328}$. On essaye d'abord de décomposer en facteurs premiers ; mais 547 est un nombre premier.

On cherche l'expression de la fraction en réduite, et l'on a

$$\frac{547}{328} = 1 + \frac{1}{2} + \frac{1}{109}$$

Les réduites successives sont

$$\frac{1}{1}, \frac{2}{1}, \frac{5}{3}, \frac{547}{328}$$

Or, en prenant la troisième réduite, qui diffère de la fraction proposée de $\frac{1}{3 \times 328}$, on aura pour raison du train $\frac{5}{3}$ ou $\frac{5n}{3n}$, et on pourra prendre un engrenage direct, par exemple de $\frac{5 \times 5}{3 \times 5}$ ou 25 dents pour la roue ω et 15 dents pour la roue ω' .

Mais on arrivera à un résultat préférable en prenant la fraction intermédiaire $\frac{547 + 25}{328 + 15} = \frac{572}{343} = \frac{4 \times 11 \times 13}{7 \times 7 \times 7}$.

On modifiera cette fraction en multipliant les deux termes par 16, ce qui donnera $\frac{(4 \times 16) \times 11 \times 13}{(7 \times 7) \times (7 \times 2) \times 8}$ et on prendra trois arbres dont les roues auront pour nombre de dents :

$$\begin{aligned} m_2 &= 64, \mu_1 = 49, \\ m_1 &= 11, \mu_2 = 14, \\ m_3 &= 13, \mu_3 = 8. \end{aligned}$$

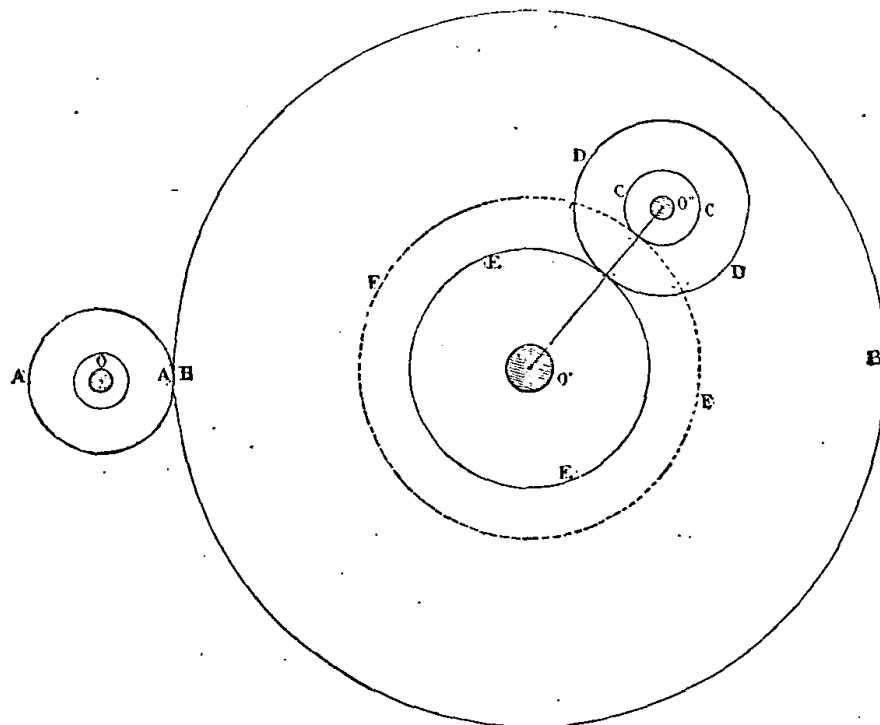


Fig. 1.

entraîné dans le mouvement de la roue B et porte deux roues solidaires C et D. La roue D engrène avec une roue fixe E montée sur l'axe O'. La roue C engrène sur l'axe O'. On demande de déterminer le rapport des vitesses des roues A et F, connaissant les nombres de dents que portent les roues A, B, C, D, E, F : soient a, b, c, d, e, f ces nombres.

Pour résoudre ce problème, nous commençons par le problème plus simple suivant : deux roues indépendantes l'une de l'autre sont montées sur un même arbre O ; ces roues, M et N (fig. 2), engrènent l'une avec la roue P, l'autre avec la roue Q, liées invariablement l'une à l'autre par l'axe O', fixé à l'extrémité du bras RR, qui tourne du même mouvement que l'arbre O.

On imprime à l'arbre O, et par suite au châssis RR, un mouvement angulaire de vi-

La raison du train diffère de la raison cherchée de $\frac{5}{343 \times 328}$ ou environ $\frac{1}{22501}$. L'erreur eût été beaucoup trop grande si on avait altéré d'une unité les termes des fractions essayées pour les rendre décomposables en facteurs.

Il y a une méthode plus rigoureuse pour la solution de ce problème, c'est celle des trains épicycloïdaux.

Un train épicycloïdal est formé d'une suite de roues dentées, dont la première est montée sur un axe fixe, tandis que les autres sont montées sur des axes mobiles, entraînés par un bras ou châssis, lequel tourne autour de l'axe fixe. Soient O l'axe fixe, OX le bras mis en mouvement ; le mouvement réel de chaque roue sera composé et résultera du double mouvement de la roue O et de l'arbre OX.

Appelons ω la vitesse angulaire de la première roue O, et ω_1 la vitesse angulaire d'une roue déterminée du train. Il y a une relation générale entre ω, ω_1 , la vitesse u du châssis et la raison du train qui relie la roue mobile à la roue considérée X. La vitesse angulaire de X, par rapport au châssis, est, en effet, $\omega_1 - u$; la vitesse angulaire de O par rapport au châssis est de même $\omega - u$; et si ϵ est la raison du train O...X, on a nécessairement

$$\epsilon = \frac{\omega_1 - u}{\omega - u}$$

Or, l'équipage des roues dentées formé par la roue O et les roues qu'elle met en mouvement étant une fois établi, ϵ est déterminé. On a donc une relation entre ω, ω_1 et u , à condition d'attribuer à ces vitesses les signes convenables. Cette formule est due à Willis.

Appliquons-la à l'engrenage planétaire de Watt. L'équipage des roues se compose d'une roue O et d'une roue X ayant le même nombre de dents et engrenant entre elles ; donc on a $\epsilon = -1$. La vitesse angulaire de X est nulle, car elle est liée invariablement à une bielle dont l'extrémité se déplace d'un mouvement rectiligne de translation $\omega_1 = 0$. La translation a pour effet de communiquer au bras OX une rotation de vitesse angulaire u . On en déduit

$$-1 = \frac{-u}{\omega - u}$$

et par conséquent

$$\omega = 2u.$$

Le train épicycloïdal le plus souvent employé se compose des pièces suivantes (fig. 1) : une roue A est montée sur un arbre O et engrène avec une roue B montée sur un arbre O'. En un point donné de l'un des rayons de cette roue est fixé un axe O'', lequel est

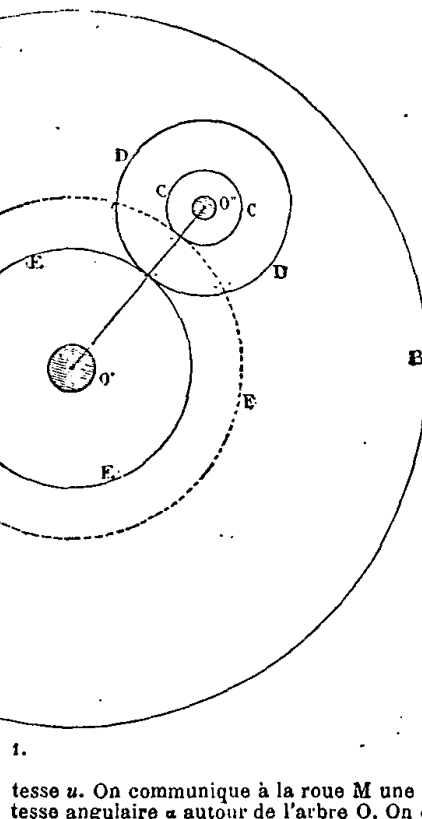


Fig. 2.

mande quelle sera la vitesse angulaire ω_1 de la roue N.

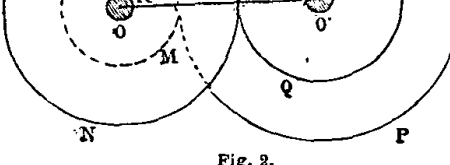


Fig. 3.

mande quelle sera la vitesse angulaire ω_1 de la roue N.

Appliquons la formule générale au train épicycloïdal MRRP ; désignons par ω'' la vitesse angulaire du système rigide PO'Q par rapport à des axes mobiles de direction constante, et par ϵ la raison de l'engrenage MP ; nous aurons

$$\epsilon = \frac{\omega'' - u}{\omega - u}.$$

Mais la même formule s'applique au train épicycloïdal NRRQ, et si ϵ' est le rayon de l'engrenage NQ, nous aurons encore

$$\epsilon' = \frac{\omega'' - u}{\omega' - u}.$$

Ces deux équations, divisées l'une par l'autre, membre à membre, donnent l'équation suivante, qui ne contient plus ω'' ,

$$\frac{\epsilon}{\epsilon'} = \frac{\omega' - u}{\omega - u}.$$

Elle permet de calculer ω' en fonction de ω et de u .

Supposons, par exemple, que la vitesse de la roue M soit égale à celle du bras RR et de même sens que cette vitesse ; on voit que, quels que soient les engrenages, $\omega - u = 0$, $\omega' = u$, ce qui est évident d'ailleurs. Supposons encore M immobile, alors $\omega = 0$, et admettons pour nombre de dents des roues les suivants :

$$\begin{array}{ccc} M & N & P & Q \\ 12 & 21 & 16 & 14 \end{array}$$

nous aurons

$$\epsilon = -\frac{12}{16} = -\frac{3}{4}, \quad \epsilon' = -\frac{21}{14} = -\frac{3}{2},$$

et par suite

$$\frac{\epsilon}{\epsilon'} = \frac{1}{2};$$

donc

$$\frac{1}{2} = \frac{\omega' - u}{\omega - u},$$

et par conséquent

$$u - \frac{1}{2}u = \omega, \quad \omega = \frac{1}{2}u.$$

La roue N et l'arbre R tournent ainsi dans le même sens, et le châssis fait deux tours pendant que la roue en fait un.

Traçons dès maintenant le problème général. Supposons que les trois roues B, E, F, bien que montées sur le même arbre, sont indépendantes les unes des autres. Soient α la vitesse de A, β la vitesse de B, qui sera aussi la vitesse du bras de l'arbre O', appelé bras porte-train ; ω' la vitesse par rapport à deux axes mobiles de direction constante de l'arbre O'', et à deux roues solidaires qu'il porte ; enfin γ la vitesse de la roue E, la vitesse angulaire de la roue F étant nulle. Nous pouvons établir les équations suivantes :

$$\epsilon = \frac{\beta}{\alpha} = -\frac{a}{b},$$

$$\epsilon' = \frac{\omega' - \beta}{\omega - \beta} = -\frac{c}{e},$$

$$\epsilon'' = \frac{\omega' - \beta}{\omega' - \beta} = -\frac{d}{f},$$

pour l'engrenage AB et les trains CE et DF, en appelant $\epsilon, \epsilon', \epsilon''$ les différentes raisons de ces équipages de roues dentées. On peut éliminer β et ω' entre ces trois équations et on en déduit finalement

$$\gamma = -\alpha \frac{a}{b} \left(1 - \frac{ed}{cf} \right),$$

équation qui donne la valeur cherchée de la vitesse γ .

Nous avons supposé que la roue F était immobile ; supposons que, par un procédé quelconque, on lui communique une certaine vitesse, celle qui résulterait de son engrenement avec une roue montée sur l'axe O, et, le rayon de l'engrenage étant

$$\epsilon''' = -\frac{f}{a'},$$

nous trouverons de même

$$\gamma = -\alpha \left[\frac{a}{b} + \frac{ed}{cf} \left(\frac{a'}{f} - \frac{a}{b} \right) \right].$$

Parmi les trains épicycloïdaux étudiés, il y en a un qui présente un phénomène singulier à première vue, et que le calcul explique très-nettement : ce train épicycloïdal porte le nom de paradoxe de Fergusson. Une roue A fixe est portée sur un axe autour duquel tourne un châssis RR, sur lequel sont implantés deux axes parallèles au premier ; autour de l'un d'eux tourne une roue B, autour de l'autre trois roues indépendantes, C, C', C'' ; la roue B engrène avec les quatre autres roues ; le nombre de dents de cette roue est quelconque ; la roue A porte n dents, par exemple ; la roue C, $n-1$ dents ; la roue C', n dents ; la roue C'', $n+1$ dents.

On peut appliquer la formule générale, et on aura, pour la roue C,

$$\frac{n}{n-1} = \frac{\omega_1 - u}{\omega - u},$$

d'où

$$\omega_1 = -\frac{1}{n-1}u;$$

pour la roue C',

$$\frac{n}{n} = \frac{\omega_1 - u}{\omega - u},$$

d'où

$$\omega_1 = 0;$$

pour la roue C'',

$$\frac{n}{n+1} = \frac{\omega_1 - u}{\omega - u},$$

d'où

$$\omega_1 = \frac{1}{n+1}u.$$

Les trois roues auront ainsi des vitesses différentes : la roue C tourne dans le même sens que A, la roue C' est immobile, la roue C'' tourne en sens contraire de la roue C et un peu plus vite.

On appelle trains épicycloïdaux sphériques les trains épicycloïdaux qui renferment des roues d'angle. Ils servent en général à communiquer à un arbre une vitesse déterminée, au moyen d'équipages de roues d'angle dont le mouvement est obtenu par le mouvement de rotation déterminé d'un arbre qui porte la première roue.

Ces appareils sont en général employés pour obtenir des vitesses très-lentes ; il suffit, à cet effet, de prendre des nombres de dents suffisamment grands et satisfaisant à cette condition que, séparés en deux groupes, ils donnent des produits extrêmement peu différents. Cette condition fait rentrer les trains épicycloïdaux dans les organes à mouvements différentiels.

Les trains épicycloïdaux permettent, en outre, de réaliser avec une grande précision le rapport des vitesses des arbres tournants. Le plus connu de ces trains est celui que Bour a proposé pour obtenir, au moyen du mouvement de l'aiguille des heures d'une horloge, le mouvement d'une aiguille qui ferait un tour entier en une lunaison moyenne, c'est-à-dire en 29 jours 12 heures 44 minutes 3 secondes.

— Typogr. Mise en train. V. mise.

Train du monde (Le), comédie anglaise de W. Congreve (1700). Cette comédie fut écrite sous l'inspiration du *Misanthrope* de Molière ; Congreve a voulu y peindre dans son personnage principal, mistress Millamant, la Célimène de son temps, la grande coquette, entourée d'une foule d'adorateurs qui épient son sourire et applaudissent à ses bons mots ; mais celui qu'elle a secrètement distingué, Mirabell, est loin d'avoir la dignité de notre Alceste et d'attirer comme lui l'intérêt sur ses amours. L'intrigue manque de vivacité et de netteté ; les personnages secondaires sont ridicules ou peu sympathiques ; le dialogue seul a de la valeur. Les mœurs n'y sont pas plus respectées que dans les autres productions de l'époque, et si c'était le train du monde de la haute société anglaise au commencement du XVIII^e siècle, elle a dû rougir quelquefois en se voyant si fidèlement représentée. Toute l'intrigue de la pièce repose sur le personnage et le caractère de mistress Millamant. Elle est dédaigneuse et folâtre, spirituelle et moqueuse, jouant avec les galanteries, pétulante, ayant horreur de toute parole grave et de toute action soutenue, ne s'accommodant que du changement et du plaisir. Elle rit des sermons de Mirabell, son prétendant, se met en colère, badine, chante et fait des mines. Rien de plus joli que sa façon d'entrer en ménage ; la citation suivante vaut une analyse : « Ah ! je ne me marierai jamais que je ne sois sûre d'abord de faire ma volonté et mon plaisir. Ecoutez bien, je ne veux pas qu'on me donne de petits noms après que je serai mariée ; positivement, je ne veux pas de petits noms, comme ma femme, mon amie, ma chère, ma joie, mon bijou, mon amour, mon cher cœur et tout ce vilain jargon de familiarité nautabonde entre mari et femme. Je ne supporterai jamais cela. Bon Mirabell, ne soyons jamais familiers ou tendres. N'allons jamais en visite ensemble, ni au théâtre ensemble. Soyons étrangers l'un pour l'autre et bien élevés ; soyons aussi étrangers que si nous étions mariés depuis longtemps et aussi bien élevés que si nous n'étions pas mariés du tout... J'aurai la liberté de rendre des visites à qui je voudrai et d'en recevoir de qui je voudrai, d'écrire et recevoir des lettres, sans que vous me fassiez la mine. Je viendrai dîner quand il me plaira ; je dînerai dans mon boudoir quand je serai de mauvaise humeur, et cela sans donner de raison. Mon cabinet sera inviolable ; je serai la seule reine de ma table à thé, vous n'en approcherez jamais sans demander permission d'abord, et enfin, partout où je serai, vous frapperez toujours à la porte avant d'entrer. » Le code est complet, il n'y manque qu'un article, la séparation de biens et de corps ; ce serait le vrai mariage mondain, c'est-à-dire le divorce décent, tel qu'il est représenté dans les dessins d'Hogarth. « Au reste, dit M. Taine, tout ce théâtre de la Restauration aboutit au divorce. Il présente le mariage comme une prison, le mariage comme une guerre, la femme comme une révoltée, l'adultère comme une issue, le désordre comme un droit et l'extravagance comme un plaisir. » On ne peut refuser à cette comédie de sérieuses qualités ; le style en est élégant, la grossièreté en est bannie, et c'est

une peinture fidèle des mœurs du temps. Dans ses *Lettres sur les Anglais*, Voltaire a imprimé sur Congreve et son théâtre cet éloge étourdissant : « Celui de tous les Anglais qui a porté le plus loin la gloire du théâtre comique est feu M. Congreve. Il n'a fait que très-peu de pièces, mais toutes sont excellentes dans leur genre... Vous y voyez partout le langage des honnêtes gens avec des actions de fripon ; ce qui prouve qu'il connaissait bien son monde et qu'il vivait dans ce qu'on appelle la bonne compagnie. » C'est au *Train du monde* que s'appliquent surtout les lignes spirituelles de Voltaire comme à celle des pièces de Congreve qui représente le mieux les qualités et les défauts habituels de son théâtre.

Train des maris (LE), opérette, paroles de M. A. Cartier, musique de M. Emile Abraham ; représentée à l'Athénée dans le mois de décembre 1887. Cette bluette est assez amusante. La scène se passe à Trouville, au lieu de quiproquos burlesques. La musique compte pour peu de chose dans ce genre de pièces ; cependant on a remarqué le quatuor des cabines, un duo, des couplets et une ronde assez accentuée.

TRAINA, ville du royaume d'Italie, dans la province et à 52 kilom. N.-O. de Catane, ch.-l. de cant. ; 7,000 hab.

TRAINAGE s. m. (tré-na-je — rad. *traîner*). Action de traîner.

— Min. Action de transporter, dans les galeries de mines, les produits de l'exploitation, au moyen de bennes à patins traînées par des hommes ou par des chevaux.

TRAINANT, ANTE adj. (tré-nan, an-te — rad. *traîner*). Qui traîne sur le sol : *Robe traînante*.

— Languissant, épuisé : *Il menait une vie de jour en jour plus traînante*. (Burante.)

— Lent, monotone, sans vigueur : *Style traînant*. *Parole traînante*.

Voyez, pour gagner temps, quelles lenteurs savantes Prolongent de ses mots les syllabes traînantes.

DELLILLE.

— **Drapeaux traînants**, Drapeaux qu'on portait renversés et qu'on laissait traîner, à la pompe funèbre d'un général d'armée. *Il Piques traînantes*, Piques qu'on portait renversées, le fer traînant à terre, dans la même occasion.

— Techn. *Semelle traînante*, Pièce de bois qui porte sur un plancher et reçoit les jambages de force.

TRAINARD, ARDE (tré-nar, ar-de — rad. *traîner*). Personne qui reste en arrière, qui se laisse distancer par la société dont elle faisait partie : *Les traînards d'une armée*.

— Fam. Personne lente, qui travaille ou agit languissamment : *C'est un traînard*.

— Adjectiv. : *Un soldat traînard*. Non, France, c'est assez que de te voir si boiteuse du pied et si traînard, toi qui marchais, comme une reine, à l'avant-garde des nations. (Cormen.)

— Syn. *Trainard, traîneur*. Le dernier de ces mots est d'abord le seul qui puisse s'employer dans le sens actif : un *traîneur de sabre*, c'est-à-dire celui qui traîne un sabre. Quand il s'agit de ces soldats qui restent en arrière dans la marche, *trainard* présente un sens plus défavorable que *traîneur* : un *traîneur* reste en arrière, mais cela peut être l'effet d'une maladie, d'une faiblesse réelle ; un *trainard* est toujours un mauvais soldat, un homme qui traîne toujours parce qu'il n'a pas assez de cœur pour accepter franchement les fatigues que son état lui impose.

— Encycl. L'arrière-garde recueille les *trainards* et les fait rejoindre, s'il leur est possible. On fait monter sur des chariots ceux qui ne peuvent plus marcher. Pendant la retraite de Russie, beaucoup de *trainards* s'étant cantonnés dans les campagnes furent poursuivis par des colonnes mobiles parties de Wilna et de Minsk et les paysans furent autorisés à les arrêter pour les fusiller. C'étaient d'ailleurs des hordes devenues pillardes à force de misère. Ces excès se produisirent d'une façon non moins hideuse dans la campagne de Saxe en 1813. Les soldats *trainards* s'emparaient des villages, nommaient des chefs, organisaient la maraude et la réglaient. Il fallait employer la force pour leur faire évacuer le pays. Un ordre du jour prescrivait de les décamer. Pour donner une direction à ces masses errantes, on dressa aux environs de Mayence des poteaux portant les noms et les numéros des différents corps d'armée, ainsi que la direction que devaient suivre les *trainards* pour rejoindre leurs corps respectifs. Pendant notre célèbre retraite de Constantine, qui rappela en miniature celle de Russie, un certain nombre de *trainards* restèrent en arrière. Ils furent traités avec la plus grande humanité par les indigènes que nous allions civiliser.

TRAINASSE s. f. (tré-na-se — rad. *traîner*). Chasse. Long filet qu'on traîne à travers champs, pour prendre des alouettes, des perdrix et autres oiseaux.

— Bot. Nom vulgaire de quelques renouées à tiges rampantes ou traînantes, et plus particulièrement de la renouée des oiseaux.

— Hortic. Nom donné aux stolons ou cou-

— Encycl. Bot. La *trainasse*, appelée aussi *renouée des oiseaux*, *centinodé*, *hermole*, *renue*, *sanguinaire*, etc., est une plante annuelle, à tiges rampantes, traînantes, noueuses, longues de 0m,50 et plus, portant des feuilles alternes, sessiles, lancéolées, lisses, d'un vert noirâtre, et des fleurs petites, blanches ou rosées, solitaires et sessiles aux aisselles des feuilles. Elle croît dans toute l'Europe, surtout dans les lieux cultivés, et fleurit à la fin de l'été. Elle s'étend beaucoup sur les sols qui lui conviennent et, à l'automne, couvre quelquefois, presque exclusivement, des espaces considérables. Elle croît également sur les terres les plus pauvres, qu'elle améliore peu à peu. Tous les bestiaux, les cochons surtout, en sont friands ; elle passe néanmoins, mais sans doute à tort, pour être nuisible aux moutons ; ses graines sont fort recherchées par les oiseaux ; en un mot, c'est une grande ressource, une véritable manne que la nature envoie aux animaux, surtout pendant l'hiver. Ses racines nourrissent une espèce de cochenille, le kermès de Pologne, qui est de quelque usage en teinture.

On a attribué aussi à cette plante des propriétés médicales, au moins fort exagérées. Voici ce qu'en dit V. de Bomare : « Elle a un goût d'herbe gluante et un peu acide ; elle est astringente, vulnérinaire et excellente pour arrêter toutes sortes d'hémorragies, prise intérieurement ou appliquée extérieurement ; son suc convient pour le cours de ventre, la dysenterie et les pertes de sang. Les médecins des bêtes à cornes font un grand secret de cette plante pour guérir le pissement de sang des vaches et des boufs, maladie très-dangereuse ; ils l'écrasent légèrement et en font des boules qu'ils leur mettent dans la gorge pour les leur faire avaler. On observe de faire prendre auparavant des remèdes rafraîchissants, pour prévenir l'inflammation des reins et des boyaux, qui arrive ordinairement lorsque le pissement de sang est arrêté trop subitement. »

Malgré son utilité réelle, la *trainasse* n'en passe pas moins pour une plante nuisible à l'agriculture. Dans les jardins, elle infeste les allées négligées ; elle envahit aussi, la comme dans les champs, les semis, notamment ceux de raves ou de navettes d'hiver, qui n'ont pas reçu les binages nécessaires. Elle ne nuit pas sensiblement aux céréales, parce qu'elle ne végète avec vigueur qu'à l'époque de leur maturité. Quant aux prairies naturelles, elle ne s'en empare que lorsque le sol est épuisé. On peut la détruire en grande partie et en retirer même un certain avantage, en la ramassant au moyen de râteaux à dents de fer, ou simplement à la main, pour la donner à manger aux lapins, aux vaches, aux cochons, aux poules et autres animaux domestiques, ou pour en faire de la litière et augmenter la masse des engrais. Dans les pays soumis au régime de la jachère et où on ne la ramasse pas, elle forme un excellent engrais quand on l'enferme encore verte par les labours d'automne. Il est, du reste, assez difficile de l'extirper complètement, car ses graines se répandent successivement et restent plusieurs années sans germer lorsqu'elles sont enterrées trop bas ; les labours ne font donc que favoriser sa propagation. On s'en débarrasse par des assolements qui comportent des binages d'été.

TRAINASSER v. a. ou tr. (tré-na-se — rad. *traîner*). Traîner en longueur : *Cà, n'allez pas trainasser notre affaire*. (Volt.)

— Traîner paresseusement, inutilement, ennuyusement : *Ne pas aimer, c'est végéter, c'est trainasser une existence incolore*. (Cogniard.)

— v. n. ou intr. Errer, vaguer à l'aventure, ça et là, sans but : *Trainasser dans les rues. Ils avaient mille peines à employer le temps de leur journée ; ils trainassaient le matin en se levant, restaient au lit, s'habillaient lentement*. (Balz.)

TRAÎNE s. f. (tré-ne — rad. *traîner*). Action de traîner.

— Queue traînante d'une robe.

— Turf. *Etre en traine*, Se dit d'un cheval qui est préparé pour la course, qui est soumis à l'entraînement.

— Chasse. *Perdreux en traine*, Perdreux qui ne peuvent pas encore quitter leur mère pour s'envoler.

— Mar. Bout de cordage qu'on laisse pendre à la mer pour traîner à la suite du bâtiment un objet quelconque : *Pendant ce temps, son lieutenant et une partie de son équipage se sautaient lâchement dans une chaloupe qu'il avait mise à la traîne*. (E. Sue.) *Avoir trop de bois à la traîne*, Se dit d'un navire dont l'arrière est trop lourd, trop massif.

— Navig. fluv. *A la traîne*, A la remorque : *Des bateaux remontaient la rivière à la voile ou à la traîne*. (Chateaub.)

— Pêche. Sorte de filet dans le genre d'une seine.

— Techn. Sorte de chariot qui sert de support aux cochoirs avec lesquels se commet un cordage.

— Agric. Sorte de herse sans dents.

— Sylvic. Broussailles et menus bois qui forment la lisière d'une forêt. *Petite vallée resserrée entre des bois ; Et lançant sa mule*

au galop, Mlle Rende s'enfonça dans la traîne, où l'abbé la suivit en frissonnant. (J. Sandeau.)

— Encycl. *Pêche à la traîne*. Cette pêche ne se pratique que l'hiver, au moment des grandes eaux. On emploie pour cet usage un grand épervier très-ouvert, très-long et très-chargé de plomb, appelé *demoiselle* ; on attache les extrémités de la demoiselle, tendue sur toute sa longueur, à deux chevilles de bois plantées aux deux bords du bateau ; on laisse tomber à l'eau le fond et la moitié de l'épervier, l'autre moitié suspendue aux chevilles, et on se lance en plein courant sur les baissiers connus. On a soin de tenir dans la main la corde qui relie le fond de la demoiselle. Quand la partie qui est dans l'eau a traîné pendant un certain temps, on rabat rapidement la partie retenue aux chevilles, et on laisse les bourses se rejoindre comme pour l'épervier ordinaire. Quand on suppose que les mailles sont massées et réunies, on hisse la demoiselle à bord du bateau. Cette pêche est très-aléatoire ; on peut traîner une journée sans rien prendre ; d'autres fois, elle est très-fructueuse sur des gués recouverts par l'inondation.

TRAÎNÉ, ÊE (tré-né) part. passé du v. *traîner*. Qu'on tire après soi sur le sol : *Voiture traînée. Ils furent traînés pendant plusieurs heures*.

Dois-je oublier Hector privé de funérailles Et traîné sans honneur autour de nos murailles ?

RACINE.

— Lentement prolongé : *Voix traînée. Son traîné*.

— *Traîné dans les rues*, Qui est dans toutes les bouches, qu'on entend et qu'on trouve à chaque pas : *Il y a une raison pour mépriser ce livre, c'est que d'un bout à l'autre il contient un tissu de mensonges ou de contes traînés dans les rues*. (Volt.)

— *Autant vaut traîné que porté*, Une façon vaut l'autre ; il n'y a pas de préférence à avoir.

— s. f. Fam. *Traînée des rues* ou simplement *Traînée*, Fille de mauvaise vie, prostituée : *Il a passé sa vie avec les traînées des rues*. (J.-J. Rouss.) *Ahl si quelqu'un était venu dire à ma mère : Votre fille sera une traînée !* (Balz.)

TRAÎNEAU s. m. (tré-no — rad. *traîner*). Petit chariot bas et sans roues, dont on se sert pour aller sur la neige ou sur la glace : *En Laponie, on ne voyage qu'en traîneau*.

— Voiture sans roues, servant au transport de certains fardeaux.

— Fauconn. Peau de lièvre qui sert de leurre pour les oiseaux de vol.

— Chasse. Long filet qu'on traîne dans les champs pour prendre des alouettes, des perdrix, des cailles et autres oiseaux.

— Pêche. Filet qu'on traîne dans l'eau pour prendre du poisson.

— Agric. Cadre de bois qu'on traîne sur les terres labourées, pour les aplanir. *Morceaux de bois qu'on dispose en croix sous la charrue, pour la traîner d'un endroit à un autre sans qu'elle touche à terre*.

— Encycl. Le *traîneau* est la plus ancienne de toutes les voitures ; c'est la voiture primitive, à laquelle des rouleaux, puis des roues furent attachés pour former les chars de l'antiquité. L'usage des *traîneaux*, abandonné dans tous les pays méridionaux, a été conservé dans le Nord, où, les glaces de l'hiver offrant des plaines unies, il est facile de traîner ces machines en les faisant glisser. Ils servent à transporter les voyageurs, leurs hardes et leurs marchandises ; ils sont couverts et garnis de bonnes fourrures destinées à garantir les voyageurs contre la rigueur du froid. Les chevaux, les rennes et même les chiens traînent ces voitures à travers la Sibérie, la Laponie et tout le nord de l'Europe. Les courses de *traîneaux* sont devenues un des amusements des hautes classes, qui y déploient une grande habileté. Le transport effectué par ces voitures se nomme *trainage* ; il n'est praticable que sur les routes glissantes, où se trouvent des glaces unies, des neiges consolidées. Dans les pays du Nord où ces voies de communication sont les seules dont on dispose, le *traîneau* est préféré aux chars, et dans les hivers des hautes latitudes il suffit à tout, même aux fantaisies de luxe.

Il existe aussi des voies artificielles construites pour des *traîneaux*, à l'exclusion des chars. Telle est l'exploitation des forêts sur les pentes escarpées des montagnes. On trace sur un terrain la ligne que le transport devra suivre, on dispose perpendiculairement à cette ligne des bûches bien droites, éloignées de 0m,5 à 0m,6 les unes des autres et d'autant plus rapprochées que la pente est plus raide. Ces bûches sont fortement attachées à la terre, et le *traîneau* glisse avec sa charge sur cette longue échelle. Le conducteur est en avant, non pour tirer le fardeau, mais pour modérer la vitesse de sa descente et le maintenir sur la voie, dont il pourrait s'écarter dans les tournants. Ce genre de *traîneaux* s'emploie dans toute l'Europe ; mais ils sont loin d'avoir atteint la perfection des *traîneaux* du Nord. Les attelages de *traîneaux* russes sont un des ornements des courses en *traîneau*. Les neiges ne sont pas tou-

jours également favorables aux voyages en *traîneau*. Un froid extrême et prolongé les réduit en poussière, et la charge de quelques quintaux suffit alors pour que la voiture s'enfonce et ne puisse avancer que difficilement ; une température trop élevée de quelques degrés amollit les neiges, qui ne sont plus assez glissantes. Le terme supérieur de la température la plus favorable est à peu près de — 10° centigr., et le terme inférieur approche de la congélation du mercure.

TRAÎNEAU-BARQUE s. m. Sorte de voiture sans roues, qui glisse sur la neige ou la glace et flotte sur l'eau : *Il fit des découvertes, s'avança hardiment avec un traîneau-barque qui, tour à tour, flottait ou passait les glaçons*. (Michelet.)

TRAÎNE-BUISSON s. m. Ornith. Nom vulgaire de la fauvette d'hiver.

TRAÎNE-CHARRUE s. m. Ornith. Nom vulgaire du motteux ou traquet.

TRAÎNÉE s. f. (tré-né — rad. *traîner*). Suite, en petite quantité, de choses répandues : *Traînée de sable. Traînée de plâtre. Traînée de sang*.

— Longue trace marquée sur une surface ou dans l'espace : *Une traînée lumineuse. Le soleil répand d'une planète à l'autre de longues traînées de lumière*. (Fonten.)

— *Traînée de poudre*, Poudre à canon répandue sur le sol, pour communiquer le feu

— Blas. Espèce de filet ondé, qui représente un sentier rempli de poudre d'artillerie : *Brulart de Genlis, en Champagne : De gueules, à la bande d'or, chargée d'une traînée de sable, et de cinq barilets du même, trois dessus, deux dessous*.

— Gramm. Suite de points qui servent à indiquer une interruption ou une suspension dans le discours.

— Chasse. Trace faite avec des morceaux de charogne pour attirer les loups dans des pièges.

— Pêche. Sorte de ligne de fond.

— Techn. Aiguilles de laine ou de soie, qu'on tend au canevas, et qu'on recouvre ensuite avec des points ordinaires. *Il Trait de compas fait sur le bois*.

— Hortic. Nom donné aux coulants ou stolons.

TRAÎNEL s. m. (tré-nel). Pêche. Sorte de filet, appelé aussi *TRAMEL*.

TRAINEL, ancien *Castrum Triangulum*, village et commune de France (Aube), arrond. et à 13 kilom. de Nogent-sur-Seine, sur l'Orvin ; 1,300 hab. Hospice, jolies promenades. Voie romaine et cimetière gallo-romain.

TRAÎNELLE s. f. (tré-né-le). Pêche. Sac de toile qu'on traîne sur le sable pour prendre des lançons.

TRAÎNE-MALHEUR s. m. Gueux, misérable :

Monsieur notre pasteur
Veut de sa grâce à ce traîne-malheur
Montrer de quoi finir notre misère.

LA FONTAINE.

|| Pl. **TRAÎNE-MALHEUR**.

TRAÎNEMENT s. m. (tré-ne-man — rad. *traîner*). Action de traîner.

— Artill. Degré d'action d'une bouche à feu par le tir, consistant en des traces longitudinales peu profondes, laissées par des projectiles dont la surface n'est pas bien unie : *Le tir à balles produit de nombreux traînements, très-apparents*.

TRAÎNE-POTENCE s. m. Vaurien, garnement, homme qui ne peut finir que par la corde.

— Personne qui porte malheur à ceux qu'elle approche.

TRAÎNER v. a. ou tr. (tré-né — rad. *traîner*). Tirer sur le sol après soi : *Traîner une voiture. Traîner un coffre, un panier*.

— Déplacer péniblement, et presque sans soulever du sol : *Traîner ses pieds sur le parquet*.

— Porter, conduire, subir misérablement, sans vigueur ou sans dignité : *Traîner sa misérable existence. Un roturier qui a du mérite porte son nom ; le noble qui n'en a pas le traîne*. (Volt.) *L'homme traîne jusqu'au tombeau la longue chaîne de ses espérances trompées*. (De Bonald.)

C'est traîner trop longtemps ma vie et mon supplice.

RACINE.

— Charrier, emporter : *La rivière traîne du sable. Les égouts traînent des immondices*.

— Emmener à sa suite, se faire suivre de : *Traîner partout une longue suite de valets*.

Il traînait sur ses pas la foule des fidèles.

C. DELAVIGNE.

— Amener à sa suite, entraîner, causer : *Les victoires traînent toujours après elles autant de calamités que les plus sanglantes défaites*. (Mass.) *Tout avantage traîne après soi ses inconvénients*. (Proudh.)

— Emettre lentement et sans vigueur : *Traîner la voix. Traîner ses paroles*.

L'un traîne en longs fredons une voix glapissante

BOILEAU.

— Différer, retarder, faire attendre : *Mon avocat traîne cette affaire*.

— *Tratner la jambe*, N'avancer que difficilement, et presque sans soulever les pieds.

— *Tratner sa chaîne*, Mener une vie pénible : *Il traînait sa chaîne pendant cinquante ans et mourut.*

— *Tratner dans la boue*, Injurier gravement, traîner en infâme.

— *Tratner à la barre*, Appeler en jugement, assigner à comparaître devant la justice.

— Accuser publiquement : *Le 14 juillet fut une manifestation où le peuple traînait le gouvernement à la barre, comme une victime au sacrifice.* (Proudh.)

— *Tratner son lien*, N'être pas complètement sorti d'une situation pénible.

— Prov. *N'est pas sauvé qui traîne son lien*, Se dit de celui qui n'est pas encore tout à fait sorti d'un mauvais pas, qui a encore à redouter les effets d'une situation fâcheuse, d'où il n'est pas complètement sorti.

— *Manège. Traîner les hanches*, Se dit du cheval dont le train de derrière ne fonctionne pas d'accord avec celui de devant, et qui, par conséquent, galope faux.

— Constr. Former, profiler sur le plâtre mou, à l'aide d'un calibre qu'on y promène : *TRAÎNER une moulure.*

— v. n. ou intr. Pendre et être tiré sur le sol ; toucher à terre : *Un manteau, une robe qui TRAÎNE. Un rideau qui TRAÎNE à terre.*

— Etre éparpillé, jeté sans ordre, hors de sa place : *Rangez tous ces papiers qui TRAÎNENT. Il ne faut pas laisser TRAÎNER des allumettes dans une maison. L'objet qui TRAÎNE est déjà presque perdu.* (De Jussieu.)

— Se trouver partout, être rebattu : *Ces contes TRAÎNENT partout. Cette prétendue découverte TRAÎNE dans tous les livres. La proportionnalité des produits est une idée vulgaire, qui TRAÎNE partout dans les ouvrages d'économie politique.* (Proudh.)

— Vivre péniblement, mener une existence languissante : *Elle TRAÎNE ainsi depuis plusieurs mois, sans pouvoir se guérir.*

— Etre tiré en longueur, ne pas arriver à une issue, ne pas avancer : *Ce procès TRAÎNERA encore longtemps.*

— Rester en arrière : *Que de soldats on voit TRAÎNER, à la suite des régiments en campagne!*

— Etre froid, languissant : *Le dialogue TRAÎNE dans ce drame.*

— Jeux. Accompaner la bille avec la queue, au lieu de la chasser par un coup sec.

Se traîner v. pr. Etre, devoir être traîné : *Les pièces de bois abattues dans les forêts de montagnes se TRAÎNENT jusqu'à la vallée.*

— Ramper à terre ; se mouvoir, s'agiter sur le sol, sans se soulever : *Se TRAÎNER sur les genoux. Les enfants aiment à se TRAÎNER.*

— Marcher péniblement, avec difficulté : *Le glouton est réduit à se TRAÎNER pesamment.* (Buff.)

— Se développer, progresser lentement, péniblement : *Dans ce pays, le temps se TRAÎNE ; l'ennui lui a coupé les ailes.* (Farny.)

— Aller à contre-cœur ; se porter péniblement : *Je deviens triste et solitaire ; je ne vais plus dans le monde, je m'y TRAÎNE.* (J. de Maistre.)

Tant qu'il vit accablé sous le corps qui l'enchaîne, l'homme veut le vrai bien languissamment se traîner.

LAMARTINE.

— Etre dépourvu d'action, de mouvement : *Dans les trois premiers actes de ce drame, l'action se TRAÎNE.* (Acad.)

— Syn. *Tratner, entratner*. V. ENTRÂÎNER.

TRAÎNE-RAPRIÈRE s. m. Querelleur, battilleur. || Vieux mot.

TRAÎNERIE s. f. (tré-ne-ri — rad. traîner). Action de traîner.

— Bruit qu'on fait en tirant, en traînant : *Après avoir sonné, l'infortuné baron entendit la TRAÎNERIE des chaoussons et l'exécrable tousserie de l'invalidé Marneffe.* (Balz.)

— Retards, longueurs : *Cela va nous amener encore des TRAÎNERIES.*

— Lenteur dans l'exécution d'un morceau de musique : *Il n'y eut personne qui pût endurer la TRAÎNERIE de la musique française.* (J.-J. Rouss.)

TRAÎNEUR, EUSE s. (tré-neur, eu-ze — rad. traîner). Personne qui traîne, qui est chargée de traîner quelque chose.

— Trainard, retardataire ; personne qui reste en arrière des autres. *Toutes les pensionnaires sont rentrées, à l'exception de quelques TRAÎNEUSES que je gronderai un peu sérieusement.* (Mme Campan.) *Les grandes armées laissent toujours après elles quelques TRAÎNEURS.* (Châteaub.)

— s. m. Celui qui conduit un traineau sur la neige ou la glace.

— *Traineur de sabre*, Militaire qui affecte des airs vantards et tapageurs.

— Min. Ouvrier qui, dans les galeries des mines, est spécialement chargé de transporter les produits de l'exploitation du lieu de l'abatage à la galerie d'accrochage, en traînant une benne à patins.

— Chasse. Chasseur au traineau : *Les gardes-chasse ont pris des TRAÎNEURS dans la plaine.* (Acad.) || Chien qui ne suit pas le gros de la meute.

TRAÎNOIR s. m. (tré-noir — rad. traîner). Agric. Châssis entretoisé de baguettes, qu'on traîne sur les terres labourées pour écraser les mottes. || Pièce de bois en croix qu'on place sous une charrue, quand on veut la transporter sans qu'elle traîne sur le sol. On dit aussi TRAÎNEAU.

TRAIPIHUM, livre sacré du bouddhisme, tel qu'il est pratiqué dans le royaume de Siam. Le mot *Traipihum* signifie *trois lieux*, c'est-à-dire : 1° l'univers en général, y compris la terre ; 2° l'univers, en ce qui concerne le système des cieux ; 3° l'univers, en ce qui concerne l'enfer.

TRAIRE v. a. ou tr. (trè-re — du lat. *trahere*, tirer. *Traire* avait autrefois la même signification. Se conjugué comme extraire). Tirer le lait des mamelles de : *TRAIRE une vache, une ânesse, une chèvre.* || Tirer des mamelles de : *TRAIRE le lait des vaches.*

— Tirer de l'argent le : *Je suis l'art de TRAIRE les hommes.* (Moli.) *Désiré, qui connaissait l'étendue de son pouvoir, savait TRAIRE la cassette de sa mère et puiser dans la bourse de son père.* (Balz.)

TRAIT s. m. (trè — du lat. *tractus*, participe passé de *trahere*, tirer. *Trait* signifie proprement chose tirée ou tracée ; d'où le sens de flèche, corde, ligne, marque, etc.). Arme de jet à pointe aiguë : *Lancer un TRAIT. Une nuée de TRAITS obscurcit l'air.* (Fén.)

Déjà de traits en l'air s'élevait un nuage.

RACINE.

— Agent de destruction : *Les jours et les années sont des TRAITS que la mort nous lance.* (A. Karr.)

— Ce qui cause une blessure morale : *Les TRAITS de l'amour.*

— Ce qui pique l'amour-propre ou nuit à la réputation : *Les TRAITS de l'envie, de la médisance. Les TRAITS de la raillerie. Décocher des TRAITS à ses meilleurs amis.*

— Corde ou longe de cuir à l'aide de laquelle les chevaux tirent ce qu'ils ont à charrier : *Les TRAITS d'une voiture s'adaptent au collier du cheval. Un de nos TRAITS se rompit en route.*

— Quantité de liquide qu'on boit en une seule fois, sans reprendre haleine : *Elle mangea donc et but un long TRAIT d'eau fraîche.* (Th. Gaut.)

— Ligne tracée d'un coup, sans lever la main : *Faire un TRAIT à l'encre. Passer un TRAIT sur un mot pour l'effacer.*

— Ligne légère, traçant les contours, la délimitation de ce qu'on veut représenter : *Dans les contours que trace un artiste, le TRAIT doit être léger ou interrompu dans les lumières et ressenti dans les ombres.* (Acad.)

— Chacune des lignes du visage : *Avoir de vilains TRAITS. Les TRAITS du visage changent fort dans le temps de puberté.* (Buff.) *C'est en vertu de l'atavisme que l'homme, comme l'animal, reproduit souvent les TRAITS de ses grands parents.* (A. Maury.)

Ne considérez point des traits qui périssent.

LA FONTAINE.

— Action, considérée au point de vue de son caractère moral : *Un beau TRAIT. Un TRAIT honteux. Un TRAIT de courage. Un TRAIT de bonté, de cruauté.*

— Episode, événement, fait historique ou anecdotique : *On lui racontait les beaux TRAITS de notre histoire.* (Acad.)

— Ce qui prédomine dans un caractère ; ce qui le distingue : *Les TRAITS les plus odieux semblent se réunir dans un cœur où domine l'envie.* (Mass.)

— Caractère distinctif : *L'écriture fondée sur l'emploi d'un petit nombre de caractères est un des TRAITS les plus essentiels des langues sémitiques.* (Renan.)

— Peinture ; manière d'exprimer, de rendre, de peindre : *Il nous peignit son aventure sous des TRAITS effrayants. Les grands TRAITS qui nous touchent le plus sont ceux qu'on emprunte au cœur humain.* (Aliberti.) *Montaigne a peint l'amitié avec les TRAITS simples, touchants et sublimes de l'éloquence antique.* (Jay.)

— *Trait de lumière*, Rayon qui perce soudainement l'obscurité. || Idée subite, pensée soudaine qui vient éclairer l'esprit : *Ce fut un TRAIT DE LUMIÈRE qui dissipa tous mes doutes.*

— *Trait de corde*, Chacune des secousses qu'on imprimait au patient, en le laissant tomber, dans le supplice de l'estrapade.

— *Trait de flamme*, Parole ardente, langage passionné : *Peindre sa passion en TRAITS DE FLAMME.*

— *Armes de trait*, Armes aiguës, qu'on lançait sur l'ennemi.

— *Gens de trait*, Soldats qui lançaient des traits.

— *Cheval de trait*, Celui qui est propre au tirage des voitures, à l'attelage : *Le CHEVAL DE TRAIT doit avoir les épaules grosses, rondes et charnues.* (Buff.)

— *A longs traits*, Longuement, lentement, en savourant : *On nous apporta d'assez bon vin que je bus à LONGS TRAITS.* (Le Sage.)

De la gloire à longs traits il savoura l'ivresse.

C. DELAVIGNE.

— *A grands traits*, En traits larges, libres

et sans préoccupation des détails : *Dessiner à GRANDS TRAITS.* || D'une façon rapide et sommaire : *Faire à GRANDS TRAITS l'histoire d'une insurrection.*

— *Dessin au trait*, Dessin sans ombres : *La vie est dans ce dessin, quoiqu'il ne soit qu'au TRAIT.* (Dider.)

— *D'un trait, Tout d'un trait*, Très-vite et sans s'arrêter : *Faire la route d'un TRAIT.* || D'une seule gorgée, sans s'y prendre à deux fois : *Il vida son verre d'un TRAIT.*

D'un vin pur et vermeil il fait remplir sa coupe ; Il l'avale d'un trait. . .

BOILEAU.

— *D'un trait de plume*, Rien qu'en écrivant un mot ou un très-petit nombre de mots : *Je pourrais, d'un TRAIT DE PLUME, vous envoyer en prison.*

— *Trait pour trait*, Exactement, avec une parfaite ressemblance : *Copier TRAIT POUR TRAIT. L'azotoll, qui vit dans le lac de Mexico, ressemble, TRAIT POUR TRAIT, à une carpe sous laquelle on aurait fiché quatre petites pattes.* (J. Macé.)

— *Partir comme un trait*, Partir avec une grande rapidité : *Il PARTIT comme un TRAIT et disparut.*

— *Faire des traits à quelqu'un*, Ne pas lui être fidèle : *Il paraît que sa baladine lui a fait des TRAITS.* (Balz.)

— *Avoir trait à quelque chose*, Y avoir rapport : *En quinze ans, il ne dit pas un mot qui n'ait trait à ses affaires.* (Balz.)

— Jeux. Droit de jouer le premier, aux échecs et aux dames : *Dans les parties à but, le TRAIT se tire d'abord au sort et devient ensuite alternatif ; dans les parties à avantages, le TRAIT appartient à celui qui fait avantage d'une pièce.* || *Donner deux traits, trois traits, Donner l'avantage de jouer deux, trois pièces de suite.*

— Bias. Ligne qui sert à former les partitions : *Ecu parti d'un et coupé de deux TRAITS.* || Syn. de TIRE ou RANGÉE.

— Liturg. Versets que l'on chante à la messe, entre le graduel et l'Evangile.

— Gramm. *Trait d'union*, Petite ligne horizontale qu'on met entre deux mots, pour les joindre en un seul : *Un changement aussi facile que raisonnable, c'est la suppression du TRAIT D'UNION entre très et l'adjectif.* (Boissonnade.) || Fig. Ce qui sert à joindre, à relier, à unir : *Ce point forme le TRAIT D'UNION entre les deux villes. L'homme est le TRAIT D'UNION entre le monde de l'esprit et celui de la matière.* (Ch. Dollfus.) *Ce n'est rien que l'espérance et c'est tout ; car c'est le TRAIT D'UNION entre rien et tout.* (P. Leroux.)

— Littér. Caractère d'un style vif, piquant, qui a du relief et de l'esprit : *Cet écrivain a du TRAIT, à le TRAIT, manque de TRAIT.* || Morceau, passage remarquable, saillant ; pensée frappante : *Molière a semé des TRAITS sublimes jusque dans ses farces.* (Grimm.) || *Trait d'esprit*, Pensée vive et fine.

— B.-arts. *Trait de force*, Trait de crayon qu'on ajoute à un autre, pour le renforcer.

— Mus. Succession rapide de notes : *Manquer un TRAIT.* || Passage plein de verve, de brio : *Cet opéra est plein de TRAITS ravissants.* || Dans le plain-chant, Psalmodie traînée. || Figure de notes appelée aussi PLIQUE.

— Chasse. Lanière qui sert à tenir en laisse le limier qu'on mène au bois. || *Tirer, bander sur le trait*, Se dit du limier qui, à l'approche du cerf, s'efforce de se délivrer du trait qui le retient. || *Allonger le trait*, Laisser le trait déployer tout de son long.

— Mar. *Bâtiment à traits carrés*, Bâtiment dont les voiles principales sont carrées. || *Trait du vent*, Ligne qui indique la direction du vent. || On dit aussi TRAIT DE COMPAS. || *Courir à traits et à rames*, Se dit d'un bâtiment qui acquiert ou conserve une vitesse progressive sous l'impulsion du vent sur ses voiles et par l'effet des avirons.

— Navig. fluv. *Trait de bateaux*, Réunion de bateaux qui sont attachés les uns à la suite des autres et remorqués ensemble.

— Pêche. Espace que l'on parcourt en traînant un filet.

— Comm. Ce qu'il faut ajouter à l'un des plateaux d'une balance en équilibre, pour la faire basculer : *Donner le TRAIT à ses clients.*

— Constr. Tracé ; art de la coupe, de la taille de la pierre et du bois : *Apprendre, connaître le TRAIT.* || *Trait corrompu*, Dessin de charpente ou de construction tracé à main levée et sans soin. || *Couper de trait*, Couper le trait, Tailler, dans une matière tendre, le modèle d'une pièce de construction.

— Techn. Quantité de laine qui s'attache à chaque peigne du cardeur. || Argent doré réduit en fil très-fin. || *Trait de soie*. V. SOIE.

— *Trait de Jupiter*, Mode d'assemblage des bois, dont le profil présente une ligne brisée qu'on a comparée à la foudre de Jupiter. || *Pièce de trait*, Ouvrage dont toutes les parties sont agencées selon les règles de l'art. || *Trait picard*, Nom donné par les serriers au damassé rayé.

— Min. Machine dont on se sert, dans les ardoisières, pour enlever les vidanges.

— Erpét. Espèce de serpent, du genre éryx. || Nom vulgaire de l'orvet.

— Hortie. *Trait de buis*, Filet de buis nain qui borde une plate-bande.

— Encycl. Littér. Le *trait* est une pensée qui attire vivement l'attention, soit par l'éclat, soit par l'imprévu, soit par la finesse. Il y a des genres littéraires où le *trait* serait complètement déplacé ; ainsi l'épopée, le grand poème, la tragédie ; ainsi encore l'éloquence de la chaire, et c'est pourquoi Fénelon dit qu'il rejette les fredons, les discours fredonnés et les jeux de mots. Il est d'autres genres où les *traits* sont naturellement à leur place : l'épigramme, la satire, la comédie, le madrigal, la fable, la lettre enjouée, l'anecdote, la maxime et le portrait.

L'épigramme n'est pas toujours aiguisée d'un *trait* plaisant, comme l'a dit Boileau, mais souvent aussi d'un *trait* mordant, et Boileau lui-même était plus mordant que plaisant, lorsqu'il disait à Perrault, l'architecte de la colonnade du Louvre :

Vous êtes, je l'avoue, ignorant médecin,
Mais non pas habile architecte.

La satire, qui n'est en définitive qu'une longue épigramme, se compose aussi de *traits* plaisants ou mordants. Les satires de Rénier, de Boileau en sont remplies. Que de *traits* heureux dans les bonnes comédies, et surtout dans celles de Molière ! « Par ma foi, s'écrie M. Jourdain, il y a plus de quarante ans que je dis de la prose sans que j'en susses rien. » Qui pourrait retenir sa bonne humeur à ce *trait* si réussi ? On ferait une bien riche anthologie des *traits* qui remplissent les comédies de Molière et dont un grand nombre sont restés dans la mémoire de tous ; mais nous ne pouvons même pas le tenter ici. Dans le madrigal, c'est le *trait* délicat et fin ; par exemple, quand Saint-Lambert écrivait :

Fuyez, volez, instant fatal à mes desirs...
Mais hélas ! espérances vaines !
Le temps, qui fuit sur nos plaisirs,
Semble s'arrêter sur nos peines ;

ou quand Fontenelle disait d'une vieille femme qui avait encore de la grâce et de la sensibilité : « On voit que l'amour a passé par là. »

Aux seuls noms de la fable et de La Fontaine, mille souvenirs de *traits* fins, piquants, gracieux et surtout imprévus se pressent dans la mémoire :

Car que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe ?
Le plus âne des trois n'est pas celui qu'on pense...
Je ne suis pas de ceux qui disent : Ce n'est rien,
C'est une femme qui se noie...
Rien ne pèse tant qu'un secret,
Le porter loin est difficile aux dames,
Et je sais même sur ce fait
Bon nombre d'hommes qui sont femmes...

Il est plus difficile de détacher les *traits* qui abondent chez Mme de Sévigné que ceux de La Fontaine ; ou serait, dans le plus grand nombre des cas, obligé de citer une bonne partie de la lettre qui les contient.

La plupart des écrivains de notre siècle ont poussé, dans tous les genres littéraires, la recherche du *trait* jusqu'à l'abus. Mais c'est au théâtre surtout que se fait sentir cet excès. On y sacrifie au *trait* l'étude des caractères et l'action. Soit habitude, soit travers d'esprit, le public y a pris un tel goût que souvent, sans s'inquiéter de l'œuvre en elle-même, il guette et salue au passage ces *traits* plus ou moins heureux, appelés *mots* dans l'argot du jour. Il va sans dire que dans le nombre on en rencontre qui, par la finesse, la délicatesse, l'à-propos, ne sont pas indignes de ceux dont les écrivains classiques ont fait un si heureux emploi ; on peut avouer cependant qu'il en est plus encore dont le goût est douteux ; l'affectation et la recherche de l'originalité, de l'imprévu font descendre ces *traits* jusqu'aux simples jeux de mots.

— Gramm. *Trait d'union*. Le *trait d'union* s'emploie :

1° Dans toutes les expressions composées dont l'usage veut qu'il unisse les parties composantes : *Arc-en-ciel, vice-roi, chef-d'œuvre, un trois-mâts, contre-amiral, Très-Haut, Gustave-Adolphe, Marc-Aurèle, quelques-uns, nouveau-né, tout-puissant*, etc. Certaines expressions, dont les parties étaient autrefois réunies par un trait d'union, ne forment plus aujourd'hui qu'un seul mot. Tels sont : *Porteballe, portechape, portefeuille, portefuix, portemanteau, portecrayon, marchepied, zigzag, aparté*.

2° Entre un verbe et les pronoms *je, moi, nous, tu, toi, vous, il, ils, elle, elles, le, la, les, lui, leur, y, en, on*, placés immédiatement après le verbe : *Parlerai-je ? répondez-lui, allez-y, vient-on ?* S'il y a deux pronoms, on met deux *traits d'union* : *Donnez-le-moi, transportez-vous-y, allons-nous-en, prêtez-les-lui*. Mais on écrit *faites lui parler, faites en prendre*, parce que *lui et en* sont ici compléments des verbes *parler et prendre*, et non du verbe *faire* ; alors ces phrases signifient : *Faites parler à lui, faites prendre de cela.*

3° Avant et après la lettre t euphonique : *Parle-t-il ? va-t-elle ?* On écrit *va-t'en*, et non *va-t-en*, parce que *t* n'est pas une lettre euphonique, mais un pronom mis pour *te ou toi* ; ce qui le prouve, c'est qu'on dit au pluriel *allez-vous-en*.

4° Avant ou après *ci, là, ce*, accompagnant un substantif, un pronom, une préposition ou un adverbe : *Celui-ci, celui-là, cet homme-ci, cette femme-là ; là-dessus, ci-dessus, ci-joint, ci-inclus, ci-après, par-ci, par-là, là-haut,*

est-ce là que vous demeurez? et dans la location out-da.

50 Entre très et l'adjectif ou l'adverbe suivant : Très-bien, très-fort, etc. Mais il ne faudrait pas de *très* d'union dans cette phrase : Il est très en colère.

60 Pour lier même à un pronom personnel : *Moi-même, lui-même, eux-mêmes*, etc.

70 Entre les dizaines et les unités, quand celles-ci s'ajoutent aux premières : *Dix-neuf, trente-sept, deux cent vingt-quatre*. Il faut ajouter à cette règle le mot *quatre-vingts*.

80 Entre deux prénoms appliqués à une seule personne : *Paul-Louis Courier, Jean-Jacques Rousseau*, et entre certains noms propres dans le même cas, consacrés par l'usage : *Guy-Lussac, Préost-Paradol*, etc.

90 Entre les mots qui servent ensemble à nommer un département, une ville, une rue, etc. : *Pyénées-Orientales, Lons-le-Saunier, Civita-Vecchia, Clermont-Ferrand, rue des Grands-Augustins*, etc.

100 Après non suivi d'un nom, d'un verbe ou de l'adverbe *seulement* : *Non-valeur, non-recevoir, non-seulement*.

110 Après quasi suivi d'un substantif : *Quasi-contrat, quasi-débit*.

Tous les mots français commençant par la préposition latine *ultra* s'écrivent en deux parties et prennent le trait d'union après cette préposition, excepté *ultramontain*.

La préposition *extra* se joint généralement au mot ; il faut excepter *extra-muros* et quelques expressions exclusivement scientifiques.

Enfin on doit encore employer le trait d'union dans les mots composés commençant par *arrière, demi, mi, quasi, sous, vice, très* ; il faut le supprimer dans les mots commençant par *auti, archi, co, extra, justa*.

— Typogr. V. Division.

— **Allus. hist. Traité du Parthe**, Allusion à la manière de combattre des Parthes. V. FLÉCHE.

— **Allus. littér. Le traité du vieux Priam**, Trait inépuisable que Priam lança contre Pyrrhus. Se dit, dans l'application, de tout effort qui manque son but par défaut de vigueur. V. TELUM IMBELLE SINE ICTU.

TRAIT, AITE (trè, è-te) part. passé du v. Traire. Dont on a tiré le lait : *Vache TRAITÉE*. Tiré des mamelles, en parlant du lait : *Lait nouvellement TRAITÉ*.

— Techn. Tiré à la filière : *De l'or, de l'argent TRAITÉ*. (Acad.)

TRAITABLE adj. (trè-ta-ble — rad. traier). Qu'on peut traiter : *Un pareil sujet n'est pas TRAITABLE*.

Doux, facilement abordable ; qu'on peut aisément manier, façonner : *N'être pas TRAITABLE*. Avoir une humeur peu TRAITABLE. L'esprit est plus TRAITABLE que le caractère. (Guzot.)

TRAITAILLER v. n. ou intr. (trè-ta-llé ; ll mill. — rad. traier). Faire sans cesse de nouveaux traités, de nouveaux accords sans importance ou peu durables : *Perdre son temps à TRAITAILLER au lieu de se battre*.

TRAITANT s. m. (trè-tan — rad. traier). Celui qui se chargeait, aux termes et conditions d'un traité, d'opérer le recouvrement des impôts et deniers publics : *Depuis qu'il y avait des TRAITANTS, ils avaient toujours mangé sans jamais être repus*. (Alex. Dum.)

Sache quelle province enrichit les traitants.

BOULEAU.

TRAITE s. f. (trè-te — féminin du participe français *trait*, qui signifie proprement tiré, et qui représente le latin *tractus*, participe du verbe *trahere*, tirer). Trajet que l'on fait d'une seule haleine, sans s'arrêter : *Faire une grande, une longue TRAITE*.

Adieu, dit le renard, ma traite est longue à faire. LA FONTAINE.

— *Tout d'une traite*, Sans s'arrêter en chemin : *Le jour suivant, je me rendis tout d'une TRAITE à Ségovie*. (Le Sage.) Sans s'interrompre : *J'ai lu ce roman tout d'une TRAITE*.

— Transport de marchandises d'une province à une autre ou d'un Etat à un autre, et particulièrement Trafic, échange de marchandises que font les bâtiments de commerce sur les côtes d'Afrique : *Faire la TRAITE. Faire la TRAITE de la gomme, de l'ivoire*.

— *Traite des nègres* ou simplement *Traite*, Trafic des esclaves noirs : *Les immunités pour la TRAITE DES NÈGRES furent supprimées par un décret en 1793. Le premier qui fit la TRAITE méritait l'exécution du genre humain*. (Raynal.) *La TRAITE flétrit aux yeux de l'Europe et ceux qui la font et ceux qui la tolèrent*. (B. Const.)

— Fam. *Traite des blancs*, Commerce d'hommes que faisaient les agents de remplacement militaire. Exploitation des salaires.

— Banque. Commerce des banquiers : *Ce qui caractérise une lettre de change, c'est la TRAITE de place en place*. (Acad.) Lettre de change, considérée relativement à celui qui la tire : *Ce sont des TRAITES signées de vous et passées à notre ordre par des tiers porteurs*. (Alex. Dum.)

— Fin. Droits qu'on prélevait autrefois sur toutes les marchandises qui entraient dans le

xv.

royaume, qui en sortaient, ou même qui passaient d'une province dans une autre : *On payait la TRAITE des marchandises en Bretagne, en Dauphiné*. (Acad.)

— Anc. monn. Tout ce qui s'ajoutait au prix intrinsèque des métaux employés à la fabrication des monnaies, et qui était indépendant du poids et du titre : *La TRAITE comprenait le seigneurage, le brassage et les remèdes de poids et de loi*.

— Techn. Nom que les tanneurs donnent au bord du plain sur lequel ils étendent les peaux pour les égoutter.

— Econ. rur. Action de traire le lait.

— **Syn. Traite, trajet**. La *traite* est proprement le temps que dure une marche, un voyage par terre, ou l'action même de marcher, d'avancer, considérée comme durée plus ou moins longtemps. *Trajet* peut se dire d'un voyage par eau, et quand il s'applique à la terre il a rapport à la distance parcourue, à celle qui sépare le point de départ du point d'arrivée.

— **Encycl. Traite des nègres**. Les *asientos*, traités ou contrats du gouvernement espagnol avec divers particuliers ou diverses compagnies étrangères pour fournir des esclaves noirs à ses possessions d'outre-mer, furent très-fréquents depuis le xvi^e siècle. Comme ce trafic était entouré de beaucoup de garanties, et qu'au monopole de la vente des nègres s'ajoutait le bénéfice d'introduire en fraude beaucoup d'autres objets de commerce, les gouvernements de l'Europe tâchaient, par tous les moyens imaginables, d'assurer ce privilège à leurs sujets. Charles-Quint l'octroya en 1517 à ses compatriotes les Flamands. Ils en tirèrent de tels bénéfices et se multiplièrent à un tel point en Amérique qu'ils en vinrent aux mains avec les Espagnols à Saint-Domingue, tuèrent en 1522 le gouverneur de cette île et assiégèrent le fort. Depuis lors, le gouvernement se résolut à limiter considérablement les *asientos*. Ils cessèrent en 1580 ; mais les besoins du trésor, la nécessité de rembourser aux Génois les sommes énormes qu'ils avaient fournies pour l'expédition de l'invincible Armada, portèrent Philippe II à conférer de nouveau le privilège de *asiento*. Gomez Reinel en fut gratifié de 1593 à 1600. En cette année, on traita pour neuf ans avec le Portugais Jean-Rodriguez Coutinho, gouverneur d'Angola. Il s'engagea à fournir aux colonies 4,250 esclaves par an et à payer au roi une rente de 162,000 ducats. Sa mort, en 1603, fit passer le contrat à son frère Gonzalez-Vaz Coutinho. Le 26 septembre 1615, nouvelle concession à un autre Portugais, nommé Antonio Fernandez Delvas, pour huit ans. Il s'obligeait à introduire 3,500 esclaves et à payer 115,000 ducats par an. Un autre Portugais, Manuel-Rodriguez Lamego, traite pour huit autres années en 1623 et s'engage à fournir 3,500 esclaves et à payer 120,000 ducats ; 2,500 esclaves et 95,000 ducats sont les conditions stipulées en 1631, pour huit nouvelles années, avec les Portugais Cristobal-Mendez de Sossa et Melchior Gomez Anjel. La guerre entre la France et l'Espagne et d'autres motifs ignorés interrompirent les *asientos* jusqu'en 1662. Domingo Fullo et Ambrosio Lomelin en jouissent alors pour neuf ans, pendant lesquels ils doivent fournir 24,500 nègres et payer au roi 2,100,000 piastres. La ferme passe pour cinq ans, en 1674, à Antonio Garcia et dom Sebastian de Siliccas, moyennant 4,000 esclaves et 450,000 piastres. Le contrat est rompu, faute d'exécution, et un autre est conclu en 1676, pour cinq ans, avec le consulat de Séville, offrant de payer 1,125,000 piastres et 1,200,000 de prime, puis le 27 janvier 1682 avec don Juan Barrozo del Pazo et don Nicolas Porcio, de Cadix, pour 1,125,000 piastres. Il est transféré après eux aux Hollandais don Balthazar Coimans, puis en 1692 à don Bernardo-Francisco Martin de Guzman, résidant au Venezuela, moyennant 2,125,000 écus d'argent, pour cinq ans ; enfin à la compagnie portugaise de Guinée, de 1696 à 1701. Ce contrat, par lequel la compagnie s'obligeait, en propres termes, à fournir 10,000 tonnes de nègres (*dix mil toneladas de negros*), donna lieu à tant de scandales et de difficultés qu'une transaction pour le mettre à néant dut intervenir, le 18 juillet 1701, à Lisbonne, entre les rois d'Espagne et de Portugal, Philippe V et don Pedro II, traitant, comme d'usage, au nom de la sainte Trinité (*el nombre del santissima Trinidad*). Au traité avec le Portugal succède un traité avec la France. Le 27 août 1701, le roi Très-Catholique et le roi Très-Chretien stipulent pour dix ans (1702-1712) que le monopole du transport des nègres dans les colonies de l'Amérique appartiendra à la compagnie royale de Guinée, représentée par M. du Casse, chef d'escadron, gouverneur de Saint-Domingue. Elle se charge de *lasientos*, c'est-à-dire de l'introduction des esclaves nègres dans les Indes occidentales de l'Amérique appartenant à Sa Majesté Catholique, afin de procurer par ce moyen un « louable, pur, mutuel et réciproque avantage » à leurs Majestés et à leurs sujets ; elle fournira en dix ans 4,800 « pièces » d'Inde, des deux sexes et de tous âges, tirées d'une partie quelconque de l'Afrique, excepté de Minas et du Cap Vert, attendu que les nègres de ces pays ne sont pas propres pour les dites

Indes, soit 4,800 nègres par an (art. 1^{er}). Pour chaque nègre, la compagnie payera 33 écus, chaque écu valant 3 livres tournois (art. 2). A cause des besoins pressants de la couronne d'Espagne, la compagnie avancera 600,000 livres tournois (art. 3), sur les 4,755,000 qu'elle doit, et en retour il lui est fait remise des droits sur 800 nègres par an. Les navires doivent être français ou espagnols, les équipages de toute nation, mais exclusivement catholiques (art. 8). L'introduction pourra avoir lieu dans tous les ports où il y aura des officiers de l'Espagne. Dans les îles du Vent, Sainte-Marthe, Cumana, Maracaibo, les noirs ne pourront être vendus au delà de 300 piastres, mais partout ailleurs le plus cher que la compagnie le pourra (art. 9). Sa Majesté Catholique place le traité et les opérations de la compagnie sous la protection de tous les fonctionnaires des possessions espagnoles. Elle engage « sa foy et sa parole royale » à ladite compagnie, regardant le traité comme son propre bien et se réservant à elle seule la connaissance de tous les cas qui peuvent survenir dans l'exécution du traité.

Lorsque ce traité prit fin, l'Angleterre obtint que le monopole lui fut concédé pour trente ans (1713-1734). Ce fut l'objet du traité connu sous le nom de traité de l'*Asiento* (26 mars 1713). Sa Majesté Britannique se chargeait d'introduire dans l'Amérique espagnole 144,000 *pièces d'Inde* des deux sexes, de tout âge, soit 4,800 par an, moyennant 33 piastres écus et 1/3 de piastre par tête (art. 1 et 2). Les conditions étaient à peu près les mêmes que celles du traité avec la France. Même obligation d'avancer, à cause des besoins de la couronne, 200,000 piastres escudos (art. 3) moyennant remise annuelle du droit sur 800 nègres (art. 4). Même droit d'importer dans tous les ports du Nord et Buenos-Ayres (art. 7) ; mais les Anglais, plus habiles, obtinrent de plus grands avantages commerciaux. Ils pouvaient introduire plus de 4,800 esclaves par an, pendant les vingt-cinq premières années, en ne payant pour ce supplément que 16 piastres 2/3 (art. 6). Ils recevaient des terrains pour établir leurs factoreries aux lieux d'embarquement et de débarquement (art. 4). Ils firent changer la peine de mort pour contrebande en une peine et une amende (art. 22), se firent accorder quinze jours de répit avant de payer pour les nègres débarqués en état de maladie, et dispense si le nègre mourait dans ce délai (art. 24). Les deux rois étaient intéressés pour moitié, chacun pour un quart, dans le trafic, et le roi d'Espagne dispensé de payer sa part en capital, à condition de servir un intérêt de 8 pour 100, comme dans le précédent traité (art. 28). Enfin, par un article additionnel, pour témoigner à Sa Majesté Britannique « l'envie qu'elle a de lui faire plaisir », Sa Majesté Catholique accordait la faculté d'envoyer annuellement un vaisseau de 500 tonneaux pour commercer avec l'Amérique, à condition de ne vendre les marchandises qu'au temps des foires, pas avant l'arrivée des flottilles et galions, Sa Majesté se réservant d'ailleurs encore dans cette opération un quart des profits et 5 pour 100 sur les trois autres quarts (art. 43). Toutes ces stipulations furent consacrées de nouveau dans le traité de paix préliminaire, signé à Madrid le 27 mars 1713 (art. 9), et par l'article 12 du traité d'Utrecht (13 juillet 1703), le même traité qui fixe la succession d'Espagne et cède à l'Angleterre la possession de Gibraltar et de Minorque. En 1743, l'Angleterre faillit rallumer la guerre en Europe, parce que l'Espagne refusa le renouvellement de ce traité.

Pendant plus de deux siècles, l'Europe trouva, pour se ruer sur l'Afrique, cette activité fébrile qui avait précipité l'Espagne sur l'Amérique à la suite de Colomb. Si l'Angleterre eut toujours l'avantage dans cette course frénétique ; si elle importa, dans une seule année (1786), jusqu'à 38,000 esclaves, la France tint toujours le second rang et rétablit en quelque sorte l'équilibre en restant plus longtemps dans la carrière. On trouve, au 2 juillet 1789, un arrêté du conseil d'Etat qui maintient les immunités en faveur de la *traite*. Bien plus, ces immunités ne disparurent que par un décret du 27 juillet 1793, qui, en les supprimant, respecta cet odieux trafic lui-même. Voici le texte de ce document, qu'on ne trouve que dans la collection dite du *Louvre* : « La Convention nationale décrète que toutes les primes accordées jusqu'à présent pour la *traite* des esclaves sont supprimées. » L'esclavage lui-même fut aboli par un décret du 4 février 1794. On sait le mot du premier consul ; il avait demandé, en prenant le pouvoir, sous quel régime les colonies avaient le plus prospéré ; on lui répondit que c'était sous celui en vigueur au moment où avait éclaté la Révolution : « Alors, qu'on le leur applique de nouveau, et au plus vite. » répondit-il. Le sénatus-consulte qui rétablit l'esclavage et la loi du 30 mai 1802 (10 prairial an X) qui ouvrit de nouveau le commerce de la *traite*, avec tous les errements, immunités et primes usités en 1789, furent les conséquences de cette volonté si péremptoirement formulée. Le dernier acte qui figure sur cette matière dans le code de nos colonies est du 9 novembre 1805. C'est une proclamation du gouverneur anglais de Sainte-Lucie, possession récemment enlevée à la France, qui autorise l'importation par tout

pavillon, pour relever cette colonie que la guerre avait dépeuplée.

Telle fut la législation de la *traite* jusqu'au jour où elle passa dans le domaine de la politique internationale. A partir de ce moment, c'est par les actes des chancelleries européennes que se marque sa carrière. Pendant la paix d'Amiens, l'importation des nègres à la Martinique s'éleva à 3,558 ; mais l'exportation fut de 1,766 et la réduisit à 2,792. En l'an XII, la guerre interrompit ce commerce ; cependant, en l'an XIII, 730 esclaves furent encore introduits par un négrier venant de la côte d'Afrique. Pendant la Restauration, la *traite* fut à peu près nulle dans nos colonies, excepté celle de Bourbon ; mais elle acquit une grande extension à Cuba et au Brésil. Des documents authentiques, recueillis par M. de Humboldt, établissent qu'en dix ans, de 1811 à 1820, Cuba reçut plus de 115,000 esclaves. Les seules introductions de nègres au Brésil, par le port de Rio-Janeiro, s'élevèrent :

En 1821, à 23,852 esclaves.

En 1822, à 17,008 —

En 1823, à 20,610 —

Ce trafic d'hommes n'a pas duré moins de trois cent vingt ans. Si, pendant la dernière moitié de cette longue existence, il a seulement enlevé d'Afrique autant d'esclaves qu'il le fit en 1786, on peut croire sans exagération qu'il en a tiré 12 millions pour peupler et cultiver les seules colonies à sucre intertropicales. C'est assurément la plus grande émigration au delà des mers qui ait jamais eu lieu. En admettant qu'il y ait eu 150 nègres par cargaison, il n'a pas fallu moins de 80,000 navires ou expéditions pour faire traverser l'Atlantique à cette immense population.

L'honneur de l'abolition de la *traite* revient, sans contredit, à Wilberforce, Clarkson, Grenville, Sharp et Buxton. « Sept fois, dit M. Augustin Cochin (*l'Abolition de l'esclavage*), ils proposèrent le bill d'abolition et sept fois il échoua. Lorsqu'ils réussirent enfin, ils avaient à lutter contre les plus puissants personnages de leur pays : lord Eldon, qui affirmait encore en 1807 au Parlement, que « la *traite* avait été sanctionnée par des parlements où siégeaient les jurisconsultes les plus sages, les théologiens les plus éclairés, les hommes d'Etat les plus éminents ; » lord Hawkesbury, depuis comte de Liverpool, qui proposait de rayer dans le préambule de la loi les mots « incompatible avec les principes de justice et d'humanité » ; le comte de Westmoreland, qui déclarait que, « lors même qu'il verrait tous les presbytériens et les prêtres, les méthodistes et prédicateurs, les jacobins et les assassins réunis en faveur de l'abolition de la *traite*, il n'en élèverait pas moins sa voix dans le Parlement contre cette mesure. » On a accusé l'Angleterre d'avoir agi par intérêt ; on a même prétendu qu'elle avait pour but de ruiner toutes les colonies à travailleurs africains, y compris les siennes, afin d'assurer le monopole agricole et commercial de ses immenses possessions des Indes. On a prétendu qu'elle avait voulu conquérir, sous prétexte d'humanité, la surveillance de toutes les mers du monde, la haute police des mers. Ses efforts, ses dépenses, les difficultés auxquelles elle s'est exposée, le langage de ses hommes d'Etat mettent hors de doute le complet désintéressement de l'Angleterre. Il est possible qu'elle ait trouvé son intérêt dans son devoir, et que, parmi ses hommes d'Etat, les uns aient été plus sensibles à l'utilité, les autres à l'humanité. Sachons féliciter la nation dont les intérêts sont si bien d'accord avec ceux du genre humain, sans chercher toujours de petits motifs aux grandes actions. L'abolition de la *traite* dans l'univers entier est devenue comme un article de foi de la politique anglaise. Au congrès de Vienne, le 8 février 1815, une déclaration contre la *traite* fut signée au nom de l'Angleterre, de l'Autriche, de la France, du Portugal, de la Prusse, de la Russie, de l'Espagne et de la Suède. Déjà, l'Angleterre avait obtenu de la France, dans le traité de Paris du 30 mai 1814, un article ayant pour but de condamner cet odieux trafic. En 1818, au congrès d'Aix-la-Chapelle ; en 1822, au congrès de Vérone, les cinq grandes puissances répétèrent les mêmes déclarations. L'Angleterre employa sans relâche tous les efforts de sa diplomatie, depuis 1814, pour obtenir des diverses puissances des traités particuliers. Elle eut besoin de vingt-sept années pour persuader le Portugal. Par une convention du 21 janvier 1815, suivie d'un traité signé le 22, l'Angleterre avait promis la remise d'une ancienne dette et 300,000 livres sterling pour indemniser les propriétaires des bâtiments portugais capturés avant cette époque par les croiseurs anglais, et le Portugal avait interdit la *traite* sous pavillon portugais, excepté pour alimenter ses propres possessions. Par une autre convention du 28 juillet 1817, les deux nations s'accordèrent le droit réciproque de recherche, de détention des négriers, de jugement par des commissions mixtes. Le Portugal promit une pénalité spéciale contre les sujets portugais qui se livraient à la *traite*. En dépit de ces conventions, près de 60,000 esclaves étaient transportés au Brésil en 1822, l'année où ce vaste empire se sépara de la métropole. No-

tes, remontrances, menaces demeurèrent sans effet jusqu'en décembre 1836.

Un décret défendit alors aux sujets portugais d'opérer la *traite*; mais il ne fut exécuté nulle part et ne fut pas même publié dans la capitainerie de Mozambique. La *traite* continua à se faire sous pavillon portugais, avec la connivence des fonctionnaires portugais, au profit de l'Amérique et de tous les aventuriers des colonies d'Europe. Le 24 août 1839, les deux Chambres anglaises votèrent un bill qui autorisait les croiseurs britanniques à arrêter les négriers portugais et les cours des vice-amiraux à les juger. C'était punir une violation du droit des gens par une autre violation. Vaincu, le Portugal concéda, par un traité du 3 juillet 1842, le droit de visite et de recherche, le jugement par des commissions mixtes, l'obligation de démolir ou de vendre les navires condamnés, l'assimilation de la *traite* à la piraterie, l'application aux condamnés de la peine inférieure à la peine de mort, la liberté des esclaves saisis. Il fallut user du même procédé, en 1845, avec le Brésil, bien que le traité de 1817 avec le Portugal eût été suivi d'une convention nouvelle du 23 novembre 1826. Plus de 50,000 esclaves étaient encore importés en 1849. Une loi du 17 juillet 1850 réprima enfin cet abominable trafic. Avec l'Espagne, la lutte dura vingt et un ans. Le traité du 28 août 1814, celui du 23 septembre 1817, par lequel l'Angleterre avait promis 400,000 livres sterling, le décret du 19 décembre 1819, la convention additionnelle du 10 décembre 1822 demeurèrent sans effet. A Madrid, le gouvernement prohibait la *traite*; à La Havane, ses agents l'encourageaient et la mettaient à profit; toutes les représentations les plus énergiques furent inutiles jusqu'au 28 juin 1835. A cette date, après la mort du roi Ferdinand, le gouvernement constitutionnel conclut avec l'Angleterre un traité efficace, au moins pour la *traite* sous pavillon espagnol.

Nous l'avons dit, la France avait promis, au traité de Paris (1814), l'abolition de la *traite*. Le 29 mars 1815, à son retour de l'île d'Elbe, Napoléon la déclara abolie. Une ordonnance du 8 janvier 1817 répéta cette interdiction. Cependant le gouvernement de la Restauration refusa d'entrer dans une ligne, proposée aux grandes puissances par l'Angleterre, pour assimiler la *traite* à la piraterie, retirer aux trafiquants la protection de leur pavillon national, interdire l'accès aux produits des colonies à esclaves. On se borna à prononcer, par une loi du 25 avril 1825, la peine de l'amende, de l'emprisonnement et de la déportation contre les Français engagés dans le commerce de la *traite*. On connaît les traités du 30 novembre 1831 et du 22 mars 1833, qui concédèrent le droit réciproque de visite, les débats auxquels ils donnèrent lieu, le refus de ratification du traité du 20 novembre 1841 entre les grandes puissances, enfin la convention du 28 mai 1845, dont le terme expira sans qu'elle ait été renouvelée. C'est d'ailleurs à la fin de 1830 que remonte la constatation du dernier fait de *traite* sous pavillon français.

L'abolition de la *traite* est un des articles de la constitution des Etats-Unis; mais cet article ne devait être mis à exécution qu'en 1807. Toutes les propositions de traité adressées au gouvernement de Washington par l'Angleterre en 1819, 1820, 1823, 1824, 1831, 1834, 1839, 1841, les résolutions du Congrès en 1821 et 1822 n'ont pas abouti à une convention. Les Etats-Unis se sont toujours refusés au droit de visite; seulement, par un traité du 9 août 1842, les deux puissances se sont obligées (art. 8) à entretenir séparément en surveillance à la côte d'Afrique une force navale d'au moins 80 canons.

L'Angleterre a traité plus aisément avec la Hollande, la Suède, le Danemark (le premier Etat qui ait aboli la *traite*), la Russie, l'Autriche (dont les bâtiments transportaient des noirs de Barbarie en Turquie), la Prusse, le royaume de Naples, la Toscane, la Sardaigne, les villes hanséatiques, Haïti, le Texas, le Mexique, la Colombie, la Nouvelle-Grenade, Venezuela, l'Equateur, l'Uruguay, Buenos-Ayres, le Chili, le Pérou et la Bolivie. Par vingt-trois traités, obtenus en moins de trente ans, l'Angleterre est ainsi parvenue à décider presque toutes les nations civilisées à prendre place parmi les grandes puissances qu'unit entre elles un sentiment commun de commisération et de justice.

L'œuvre eût été incomplète si l'on n'eût agi que sur les acheteurs d'esclaves, sans influer sur les vendeurs. Aux traités avec les grandes puissances de l'Europe ou de l'Amérique succédèrent les traités avec les petites puissances de l'Afrique. On aurait pu être tenté de malmenier par la force ces infimes monarches régnant par la brutalité sur des territoires mal définis et sur des sujets misérables; l'Angleterre crut digne d'elle de les traiter selon le droit des gens. C'est dans toutes les meilleures formes des chancelleries que le gouvernement britannique signa des conventions avec Nama-Comba, chef de Cartabar, en Gambie; avec Obi-Osaï, chef du pays d'Abok, sur les bords du Niger; avec Eyamba, chef du Calabar, ou avec Radama, roi de Madagascar, en 1841; puis, en 1847, avec presque tous les chefs des côtes des Bissagos, de Sierra-Leone, du Congo, du Gabon, de Loango. Pour donner une idée de ces

sortes de conventions, nous citerons la plus courte, faite le 7 mars 1841.

« William Simpson Blount, lieutenant commandant le bâtiment à vapeur de Sa Majesté le *Pluton*, au nom de Sa Majesté la reine d'Angleterre, et le roi Bell, du village Bell, à Camerrooms, sont convenus des articles et conditions qui suivent :

« Article 1^{er}. Les deux parties contractantes arrêteront qu'à partir de la date de ce traité cesseront entièrement sur le territoire du roi Bell, et partout où son influence peut s'étendre, la vente et le transport des esclaves ou autres personnes, quelles qu'elles soient, et que ces personnes ne pourront être transférées d'un point quelconque du territoire du roi Bell dans une autre contrée, île ou possession d'aucun prince ou potentat. Le roi Bell fera une proclamation et une loi défendant à ses sujets ou à toute personne dépendant de lui, soit de vendre aucun esclave pour le transporter hors du territoire, soit d'aider ou d'encourager aucune vente de cette espèce, sous peine de punition sévère.

« Art. 2. Le roi Bell s'engage à avertir les croiseurs de Sa Majesté Britannique de l'arrivée de tous les navires négriers qui pourraient entrer dans la rivière.

« Art. 3. En considération de cette concession du roi Bell, et pour remédier à la perte de revenus qu'elle doit lui occasionner, le lieutenant W.-S. Blount s'oblige, au nom de Sa Majesté Britannique, à remettre chaque année, pendant cinq ans, audit roi Bell, les articles suivants : soixante fusils, cent pièces de drap, deux barils de poudre, deux puncheons de rhum, un habit écarlate avec épaulettes, une épée. Lesdits cadeaux seront délivrés en échange d'un certificat, signé du roi Bell, constatant que les conditions ci-dessus ont été mises à exécution.

Dans d'autres traités, des conditions plus sérieuses ont été introduites. Ainsi, dans le traité avec les chefs de Malimba (1847), il est convenu que nulle maison, magasin, *baracoon* quelconque ne peut être élevé pour la *traite*; que les chefs doivent détruire celles qui seraient ou sont déjà construites, et que, s'ils ne le font pas, les Anglais peuvent les démolir eux-mêmes, de même que saisir les embarcations et prouver d'une manière sérieuse aux chefs de Malimba le déplaisir de la reine d'Angleterre. Il est convenu encore que les négres déjà détenus pour être exportés seront remis aux Anglais, pour être conduits dans leurs colonies et libérés. Enfin, il est accordé aux Anglais une entière liberté de commerce. Des conventions furent signées en 1822, en 1839, puis renouvelées en 1845, avec un roi plus puissant, l'imam de Mascate, qui domine une grande partie de la côte orientale d'Afrique depuis le golfe Persique jusqu'aux possessions portugaises, y compris les îles de Zanzibar, Pemba, Monfia. Ses Etats sont le théâtre de la *traite* odieuse faite par les Arabes. Des négres chargés de denrées sont conduits à la côte, puis vendus par-dessus le marché avec leur fardeau. L'imam tire de ce commerce plus de 20,000 livres sterling par an. On vendait en 1844, au dire du capitaine Hammetton : un enfant, de 30 à 80 francs; un homme, de 80 à 160 francs; une femme, jusqu'à 190 francs, sauf à la revendre, dans le plus triste état, sur les côtes d'Arabie ou de Perse, de 15 à 30 francs. On jetait aux chiens les esclaves morts.

L'imam Seld-Said promit de renoncer à la *traite* et de l'interdire à ses sujets. Un conseil fut établi à Zanzibar, et les croiseurs anglais furent autorisés à saisir les navires et les sujets de Sa Hautesse; mais la *traite* ne continua pas moins à y être pratiquée. Un certain nombre de traités furent conclus avec des cheiks arabes sur la côte occidentale du golfe Persique. La France, depuis la convention de 1845, fut associée à plusieurs de ces traités et en conclut directement quelques autres. Un comité d'enquête, nommé en 1853 par la Chambre des communes, constata qu'il y avait à cette époque, entre la Grande-Bretagne et les autres puissances civilisées, vingt-six traités en vigueur pour la suppression de la *traite* et soixante-cinq traités conclus avec les chefs africains. On a vu les stipulations contenues dans ces derniers. Parmi les premiers, dix traités ont établi le droit réciproque de visite et la juridiction de commissions mixtes; quatorze, le droit de visite, mais avec la juridiction des tribunaux nationaux; deux (avec la France et les Etats-Unis), sans garantir le droit de visite, contiennent l'obligation réciproque d'entretenir des escadres sur la côte d'Afrique. L'Angleterre n'a rien négligé pour assurer le succès de tous ces moyens compliqués. Pendant que le gouvernement établissait des croisières, des consulats, des commissions, des correspondances qui remplissent chaque année deux volumes in-folio, soumises aux deux Chambres, l'opinion abolitionniste organisait des missions, des voyages, des enquêtes, des sociétés, des meetings, des journaux.

En France, il se produisit une agitation moindre, notable cependant, et le gouvernement, avec le zèle le plus sincère, exécuta les traités, demanda des crédits, négocia des conventions, multiplia les instructions et, enfin, ordonna la traduction de tous les documents dans la *Revue coloniale*, dont les trente-trois volumes (1843-1857) contiennent l'histoire, jour par jour, de cet immense effort de deux grandes nations au service des

membres les plus infimes de l'espèce humaine. Quel a été, en résumé, le résultat de tant de peine et de persévérance?

En Angleterre, le premier organe de l'opinion publique, le *Times*, a pris à tâche de nier les effets de la politique suivie pour la répression de la *traite*. Nous avons démenti, a-t-il souvent répété, des sommes énormes, 400 ou 500 millions, pour arriver à quoi? A faire payer plus cher le sucre et les négres. La Société pour l'abolition de l'esclavage, contrairement à l'opinion de ses fondateurs les plus anciens et les plus illustres, a vivement attaqué le système des croisières, et quelques membres du Parlement ont, par des motions successives, demandé leur suppression, en prétendant qu'on dépensait 20 millions par an pour compromettre la vie des marins et rendre plus cruel le sort des noirs, à cause de l'embarras de les cacher et de les transporter clandestinement. Enfin, on sait les susceptibilités et les violents débats auxquels a donné lieu le droit de visite. Que l'abolition de la *traite* ait aggravé les souffrances des noirs, c'est ce qu'on admettra difficilement. Avant la *traite*, a-t-on dit, les rois indigènes sacrifiaient leurs prisonniers; grâce à la *traite*, ils les vendaient à de charitables Européens; depuis l'abolition de la *traite*, ils sont de nouveau conduits à les tuer. Les négriers, obligés de les cacher, les rendent plus malheureux.

Voilà ce qu'on affirme; mais comment le prouver? Comment savoir au juste ce que les petits souverains font de leurs prisonniers? Comment, pour diminuer le crime douteux de ces souverains, tolérer le crime certain des négriers? Si ceux-ci sont obligés de se cacher, c'est que la croisière est efficace. On assure qu'ils traitent les noirs plus mal qu'avant; cela est impossible. Il faut lire les horribles descriptions des témoins de l'ancienne *traite* et notamment les rapports anglais qui nous dépeignent, par de si fortes expressions, les souffrances de ces malheureux, placés comme des coqs (*wedged them in*), serrés comme des cuillers (*spoonwise*), en langage technique, pressés comme des figues et des raisins (*stowed in bulk like figs or raisins*).

Avec l'esclavage, la *traite* a disparu aujourd'hui de toutes les nations civilisées. Mais jusqu'ici les pays musulmans ont conservé l'esclavage, et il en est résulté que la *traite* existe encore entre ces pays et l'Afrique, restée le foyer de ce trafic. Les musulmans ne peuvent, d'après le Coran, réduire leurs coreligionnaires en esclavage; mais ils trouvent tout naturel de prendre pour esclaves les idolâtres. Dans ce but, on enlève les négres des tribus africaines, auxquelles on fait une guerre exterminatrice et les razzias se répètent presque chaque jour. Trois grandes régions de chasse à l'esclave existent en Afrique. La plus ancienne, celle qu'alimentait autrefois la côte de Guinée, entoure encore aujourd'hui le lac Tchad. Là, c'est le nègre cupide qui tend ses pièges au nègre imbecille. Dans la haute vallée du Nil s'ouvre un nouveau champ de rapine et de meurtre. A la honte de l'Europe, ce sont les aventuriers sortis de son sein qui y dirigent les captures. Le troisième théâtre de la *traite* africaine s'étend le long de l'Océan Indien, un peu en arrière du littoral, à l'entrée de la mer Rouge, jusqu'à la hauteur de Madagascar. Dans ces parages domine l'Arabe seul. Les routes suivies par les convois de chair humaine sont connues : ceux du Soudan viennent presque affleurer la limite méridionale de nos possessions algériennes et, par l'oasis du Fezzan, pénètrent en contrebande sur la terre d'Egypte; ceux de la Nigritie s'y glissent de même pour arriver au port de Massoua, où ont lieu les embarquements pour l'Arabie. Zanzibar est le lieu d'embarquement des autres. C'est là que se tient le grand marché de la chair humaine. Dans ces dernières années, l'attention publique a été de nouveau attirée sur la *traite* des négres par les voyageurs qui ont visité le centre et l'orient de l'Afrique, notamment par Livingstone. Ils ont rappelé que, dans le Soudan, les chasseurs d'hommes troquent un nègre contre un âne, contre un mauvais fusil, contre quelques pièces de cotonnade ou quelques kilogrammes de cuivre. Le prix moyen d'un enfant mâle est de 40 fr. Les jeunes filles s'achètent le double ou plus, selon leur beauté; les femmes adultes beaucoup moins, les vieilles presque rien. En 1871, les esclaves ordinaires se cotaient 60 francs et se revendaient à Khartoum, lieu d'entrepôt de la *traite* arabe, 500 francs la paire, ce qui constituait pour les marchands un beau bénéfice. Du Niger au Nil, du Nil au Zambèze, le bétail humain est à vil prix et les trafiquants qui le conduisent à Zanzibar le revendent un prix élevé. Il est peu de peuplades négres qui ne fassent le trafic d'esclaves, soit pour leur propre compte, soit pour en fournir aux peuplades voisines ou aux trafiquants de la côte. Le gouvernement anglais, sous la pression de l'opinion publique, a essayé dans la mesure du possible de remédier à cet état de choses. Impuissant dans le continent africain à obtenir un résultat quelconque, il a entrepris d'agir sur la côte orientale de l'Afrique. En 1873, sir Bartle Frère a été envoyé à Mascate et à Makullah dans le but d'y conclure des traités pour l'abolition absolue de l'esclavage. Cette même année, le gouvernement britannique a signé avec le sultan de

Zanzibar un traité stipulant la suppression de la *traite*. Bien que cette stipulation soit en opposition ouverte avec les intérêts et les sentiments de ses sujets les plus influents, le sultan a pris des mesures pour supprimer le trafic dans l'intérieur de ses Etats et d'une partie du continent africain, et des navires anglais ont été envoyés sur la côte de Zanzibar pour y établir une croisière d'inspection. Enfin, en 1874, une expédition plus ou moins sérieuse a été envoyée dans le Darfour par le vice-roi d'Egypte pour soumettre les habitants et les forcer d'abolir la *traite*.

En résumé, la *traite*, qui était jadis l'apanage des rois, est considérée aujourd'hui comme un crime; toutes les nations de l'Europe sans exception en ont, par des traités, promis la suppression à leurs alliés, interdit par des lois la pratique à leurs sujets; cet odieux trafic a été traqué, circonscrit, puni, diminué, à une époque où l'immense accroissement de la consommation des produits coloniaux l'eût infailliblement augmenté. Les colonies ont-elles été ruinées? Leur production a-t-elle baissé? Nullement. L'esclave est seulement devenu plus cher et, par suite, il a été mieux traité; le travail servile augmentant de prix, l'émancipation a rencontré moins d'obstacles. On ne peut nier que ce sont là des résultats dont ceux qui ont travaillé à l'abolition de la *traite* ont le droit de s'applaudir.

— Fin. On appelait *traites*, dans les anciennes ordonnances, les droits que l'on prélevait sur les marchandises, à l'entrée ou à la sortie d'une province ou d'un royaume; elles se nommaient, dans le latin du moyen âge, *tributum transitorium* ou *tributum transituum* ou simplement *transitura* (impôt payé pour le passage). Quelquefois on ajoutait au mot *traites* celui de foraines, pour indiquer qu'elles venaient du dehors. En 1551, Henri II fixa les droits de *traites* à deux, savoir le domaine forain et la *traite* foraine; le premier était de 8 deniers pour livre sur toutes les marchandises, et la seconde 12 deniers pour livre. En 1563, Charles IX établit la douane de Lyon pour les draps d'or et d'argent et les soies qui passaient d'Italie en France. Deux ans après (1565), le bureau de la douane de Paris fut établi. En 1581, Henri III institua des bureaux de douane et de *traites* dans une partie des villes du royaume. Tous ces droits d'entrée et de sortie augmentaient considérablement le prix des marchandises et des denrées et entravaient le commerce. Aussi Colbert s'efforça-t-il d'établir un tarif uniforme en 1664. En 1720, les *traites* foraines avaient deux administrations différentes, l'une comprenant les droits levés sur toutes les marchandises importées ou exportées, l'autre les droits d'entrée et de sortie sur toutes les marchandises et denrées exportées des provinces renfermées dans toute l'étendue de la ferme générale, pour être transportées dans les provinces du royaume réputées étrangères, ou importées de celles-ci dans l'étendue de la ferme générale. Les provinces comprises dans la ferme générale étaient, en 1720, la Normandie, la Picardie, le Soissonnais, la Champagne, la Bourgogne, la Bresse et le Bugey, le Bourbonnais, le Berry, le Poitou, le pays d'Aunis, l'Anjou et le Maine. Il y avait une ligne de bureaux sur la frontière de toutes ces provinces; on y percevait les droits d'entrée et de sortie fixés par le tarif des cinq grosses fermes rédigé en 1664. Ces *traites* ont été abolies, ainsi que tant d'autres abus, par la Révolution.

— Banque. La lettre de change s'appelle *traite* lorsqu'elle est tirée par un créancier sur son débiteur et donnée en paiement à un tiers; tandis qu'on l'appelle *remise* lorsqu'elle est fournie par celui qui la souscrit à un individu qui est déjà son créancier. D'après les décisions ministérielles du 8 ventôse an IX et du 18 juin 1816, le propriétaire ou consignataire de marchandises en douane peut, s'il est d'une solvabilité notoire, être admis à les faire enlever après la visite, en remettant des *traites* suffisamment acceptées et endossées, pour être acquittées dans le délai de quatre mois à partir du jour de la vérification des marchandises. Dans le cas de non-paiement de ces *traites*, les agents chargés d'en opérer le recouvrement doivent les faire protester. Le protêt est présenté au trésorier payeur général du département dans lequel se trouve le chef-lieu de la direction des douanes où l'effet protesté a été souscrit. Le trésorier payeur général rembourse l'effet, sauf son recours sur le receveur des douanes chargé d'exercer les poursuites contre le souscripteur des *traites*. D'après l'article 53 de la loi du 24 avril 1806, ceux qui enlèvent des sels des lieux de fabrication peuvent également, lorsque la déclaration donne ouverture à un droit de plus de 600 francs, être admis à remettre des *traites* payables à trois, six ou neuf mois. V. LETTRE DE CHANGE.

TRAITÉ s. m. (trè-té — lat. *tractatus*, de *tractare*, traiter). Ouvrage spécial sur une science, un art ou une matière quelconque : TRAITÉ de philosophie. TRAITÉ d'algèbre. TRAITÉ de physique.

— Convention écrite, entre deux gouvernements : TRAITÉ de paix, TRAITÉ de commerce. Le TRAITÉ de Nimègue. Signer, roun-

pre un TRAÎTÉ. Nul TRAÎTÉ qui ne soit comme un monument de la mauvaise foi des souverains. (Vauven.)

— Marché, convention entre particuliers, ou de l'administration, du gouvernement avec des particuliers : *Passer un TRAÎTÉ avec l'administration municipale. Discuter les clauses d'un TRAÎTÉ. Passer un TRAÎTÉ avec les entrepreneurs.*

— Fam. Accord mutuel, convention verbale : *Je veux faire un TRAÎTÉ avec vous : c'est que vous m'aimerez pendant six mois.* (Volt.)

— Syn. TRAÎTÉ, accord, contrat, etc. V. ACCORD.

— Encycl. Hist. polit. Dès que les tribus nomades dont se composait l'humanité primitive se furent établies dans des demeures fixes, dès que les premiers germes d'une société policée se furent constitués sous la forme de monarchies ou de républiques, il dut y avoir des conventions internationales et une sorte de droit des gens. Chez les sauvages eux-mêmes, il existe des conventions verbales et des cérémonies, telles que celles du calumet de paix, qui servent à établir des relations amicales entre deux peuplades. Mais nous n'avons à nous occuper ici que des *traités* formels, conservés par l'écriture ou mentionnés par les écrivains anciens. L'un des plus anciens documents de ce genre que nous possédions est un *traité* conclu par Ramsès et datant de l'époque de Moïse; il fut passé entre deux souverains égyptiens. C'est un *traité* de paix fort curieux, dans lequel deux monarques s'assurent la paisible possession de leurs peuples. Ils se promettent de se rendre les sujets qui auraient émigré de l'un chez l'autre, à condition toutefois que les déserteurs ne soient pas punis. C'est en même temps un *traité* d'alliance offensive et défensive. Il a été publié par M. Brugsch dans son *Voyage en Egypte* et traduit par M. Egger dans l'ouvrage cité plus loin. Dans l'histoire du peuple hébreu nous trouvons également la mention de mainte convention internationale; mais il ne semble pas que ce peuple ait eu des notions bien nettes du droit des gens; l'Ancien Testament semble parfois appeler la vengeance de Jéhovah sur les violations les plus flagrantes de la parole donnée.

Chez les Grecs et les Romains, chez qui l'Etat se confond à l'origine avec la cité, chez qui un même peuple se fractionne à l'origine en tribus innombrables, le morcellement infini de la nation amène, dans les temps héroïques, des froissements continus, des luttes sanglantes auxquelles il devint bientôt nécessaire de mettre un frein au moyen de conventions solennelles et de règles internationales. Ces règles se rencontrent déjà dans l'Iliade, où nous trouvons le principe fondamental du droit des gens : l'inviolabilité des ambassadeurs ou hérauts.

Dans l'époque historique, nous voyons en Grèce toutes les variétés de convention que l'on connaît encore de nos jours : trêves ou suspensions d'armes, *traités* de paix, d'alliance défensive et offensive pour un temps plus ou moins long, de commerce, etc. Les *traités* d'alliance se sont conclus tantôt contre un ennemi donné et pour une campagne seulement, comme ce fut le cas, par exemple, lors de l'invasion des Perses; tantôt d'une manière plus ou moins définitive. Parmi les plus anciens *traités* d'alliance conclus entre deux villes, il faut citer celui des habitants d'Elis avec ceux d'Heræa, conservé par une inscription sur bronze découverte en 1813. Ce *traité*, rédigé en vieux grec dorien, est un type de lacanisme; c'est bien l'enfance de l'art : « Pacte des Elieus et des Héréens. Qu'il y ait alliance de cent ans; qu'elle commence cette année. S'il est besoin de parler et d'agir, que l'on s'unisse, et pour toute chose, et pour la guerre. Ceux qui ne s'uniraient pas, payeraient à Jupiter Olympien un talent d'argent pour amende. Si quelqu'un détruit l'écriture que voici, soit simple allié, soit magistrat, soit ville, il sera soumis à l'amende ici inscrite. » Certes, on remarque ici l'absence de toutes les formules, de tous les détails inventés peu à peu par la diplomatie et qui ne rendent pas les *traités* plus durables et plus efficaces. Les *traités* faits entre plusieurs cités pour un temps plus considérable constituaient un moyen de réunir en un seul faisceau les tribus de même race. Les Grecs jouissaient aussi d'une institution qui, sans constituer précisément la nation en état fédératif, fournissait cependant à tous l'occasion de vider leurs querelles sans effusion de sang : c'était l'amphictyonie de Delphes, sorte de tribunal permanent d'arbitrage entre les cités. Mais nous ne voyons pas que son influence ait été bien considérable depuis les guerres médiques. L'arbitrage d'une ville neutre, en revanche, est prescrit dans un assez grand nombre de *traités*, et nous en connaissons mainte application; ainsi dans la convention entre Argos et Lacédémone, où la ville arbitre n'est pas déterminée, mais laissée au libre choix des parties. On a même conservé des inscriptions qui contiennent la sentence arbitrale intervenue en vertu de *traités* semblables; ainsi deux villes de Thessalie, Mélié et Péra, font trancher par les Etoliens une question de rectification de frontières et en même temps déterminer certaines règles du droit international et commercial. Parfois aussi on prenait pour arbi-

tre un homme éminent; ainsi Bias, un des sept sages de la Grèce, fut appelé à trancher un différend entre Priène et Samos. Les sentences arbitrales devenaient ainsi de véritables *traités* qu'on invoquait à l'occasion.

Pour se faire une idée exacte des stipulations dans les *traités* des anciens, on doit surtout consulter deux monuments épigraphiques dont l'un contient un *traité* entre Hierapytna et Priasos, qui semble s'être étendu aussi à la ville de Gortyne. C'est l'une des conventions les plus libérales que nous ait laissées l'antiquité; on y trouve le droit de libre établissement garanti aux citoyens des deux villes, l'égalité complète en matière de commerce; on y institue, en cas de litige, des tribunaux d'arbitres; des amendes sont infligées aux magistrats qui oublieraient de lire tous les ans la convention en public ou qui la violeraient. On trouve d'autres *traités* semblables dans le livre de M. Egger. Le second document est une sorte de circulaire diplomatique, par laquelle Athènes proclame devant la Grèce son alliance avec Thèbes, Chios et Mitylène et fait appel aux autres alliés qui voudront entrer dans la ligue contre Lacédémone. On y remarque la clause formelle par laquelle sont assurées, à chaque membre de la ligue, la souveraineté pleine et entière, la liberté pour lui de choisir la forme de gouvernement qu'il lui plaira, enfin l'absence de tribut. Athènes n'avait pas toujours été désintéressée; il y avait eu un temps où, sous prétexte de ligue contre les barbares, elle s'était emparée de la suprématie sur toutes les îles et les villes d'Asie Mineure, c'est-à-dire qu'elle avait imposé sa volonté aux Ioniens tout en frappant de tributs considérables et en intervenant dans la forme de leur gouvernement. Ce nouveau *traité* date de 378, et ce fut lui qui permit aux Grecs de secouer le joug de Sparte.

Les *traités* jouent aussi un rôle très-grand dans l'histoire de la Rome républicaine. C'est grâce à des conventions habilement combinées que le sénat parvint à soumettre l'Italie, puis le monde. Le point de départ d'une conquête fut presque toujours un *traité* d'alliance. C'est au nom du *traité* qui unissait les Latins que Rome prétendit les empêcher de faire la guerre sans son consentement. D'abord simple membre, à titre égal, d'une confédération, la ville aux sept collines finit par s'emparer de l'hégémonie en renversant Albe, puis par transformer le *traité* égal en *traité* onéreux. Les Romains concluaient en effet trois sortes de *traités* : le *traité* égal, le *traité* inégal ou onéreux et le *traité* d'amitié ou de bonnes relations. Ce dernier seul était vraiment égal pour les deux parties; il se faisait surtout avec les peuples et les princes éloignés et réglait les relations internationales. On peut citer comme exemple le *traité* de commerce avec les Carthaginois, conclu peu après la soumission du Latium, et fixant la limite de navigation entre les deux peuples. Ce *traité* est fait au nom des Romains et de leurs alliés. On y voit que la côte du Latium était déjà alliée, c'est-à-dire sujette des Romains. Les villes d'Italie qui se soumettaient volontairement à la domination romaine obtenaient un *traité* soi-disant égal, c'est-à-dire que, dans la forme, elles étaient déclarées indépendantes; mais il y avait une clause par laquelle elles s'engageaient à reconnaître la majesté du peuple romain et à la cultiver avec courtoisie (*majestatem populi romani comiter culturo*); en fait, le résultat d'une pareille convention était la perte de l'indépendance. L'Etat allié était obligé de fournir des troupes et au besoin de l'argent au peuple romain, qui s'engageait, il est vrai, à le défendre contre tout ennemi, mais qui ne le consultait nullement pour entreprendre une guerre. Quant aux peuples soumis par les armes, ils étaient obligés d'accepter un *traité* inégal; c'est-à-dire qu'on leur enlevait une partie de leurs terres, qu'on établissait chez eux des colons romains et qu'on leur dictait des lois suivant lesquelles ils devaient vivre. Au fond, toutes les cités qui avaient des *traités* égaux ou inégaux avec Rome étaient comprises dans cette désignation trompeuse de villes alliées, villes astreintes par un *traité* (*fœderati*). Les pays soumis à la domination des successeurs d'Alexandre, la Grèce elle-même, furent bientôt enlacés par ce même système. On offrait dans des termes doux et aimables une alliance, toujours acceptée. Même après la défaite de l'ennemi, on se donne des airs de générosité, comme, par exemple, lorsque Quintius Flamininus déclara la Grèce libre. Les Romains procédaient toujours le miel sur la bouche et le fer dans la main. Ce système les mena à la conquête du monde civilisé tout entier. Ils s'arrêtaient en face des barbares, et, à dater de la fondation de l'empire, on ne trouve que rarement des conventions internationales.

Il nous reste maintenant à rappeler la manière dont on concluait le *traité*, les formalités qu'on remplissait pour cela et quels étaient les personnages chargés des négociations. M. Egger énumère ainsi les divers actes mentionnés dans les auteurs anciens ou les inscriptions : les propositions préliminaires ou ouvertures de paix; la délibération du peuple dans les Etats démocratiques, du sénat dans les oligarchies et à Rome; la suspension d'armes; la trêve. Il faut d'ailleurs

distinguer la trêve absolue de celle qui n'est faite que pour des raisons religieuses, par exemple pour la célébration de quelque fête nationale. Quand le pacte est conclu, il est suivi presque toujours de serments, que les magistrats d'une cité vont prêter dans l'autre, et réciproquement.

Les porteurs des premières propositions de paix étaient les hérauts, ou parlementaires; les ambassadeurs, ordinairement il y en avait plusieurs, avaient le titre d'envoyés ou orateurs; on en distinguait les plénipotentiaires, qui arrivaient avec de pleins pouvoirs. S'il y avait quelquefois de véritables congrès où des ambassadeurs discutaient avec d'autres ambassadeurs, il était plus fréquent, cependant, de voir les négociations se passer d'une manière toute différente. Les envoyés plaident directement la cause de leurs mandataires devant le peuple ou le sénat, ce qui ne laissait pas que de présenter quelque difficulté. Mais du moins, de cette façon, le gouvernement ne pouvait pas engager la nation sans son assentiment. C'est dans l'assemblée du peuple, à Athènes, que se passent toutes les transactions diplomatiques. Les ambassadeurs étrangers y sont admis à la tribune; on discute avec eux, et s'ils parviennent à persuader les citoyens de l'utilité d'une paix ou d'une alliance, la rédaction du *traité* et sa ratification doivent encore se faire en public. Décide-t-on, au contraire, d'envoyer d'Athènes des ambassadeurs à une autre cité, alors ces ambassadeurs sont élus par le peuple et l'on délibère en pleine assemblée sur les instructions à leur donner. A Rome, c'est devant le sénat qu'ont lieu d'ordinaire ces délibérations, portées cependant aussi quelquefois devant le peuple.

L'échange des ratifications se faisait à peu près comme de nos jours; les exemplaires officiels étaient munis du sceau public ou des cachets particuliers des ambassadeurs. En outre, on gravait le texte du *traité* sur le marbre ou le bronze et on l'exposait ordinairement auprès d'un temple, dans l'enceinte sacrée. Des cérémonies religieuses et des imprecations accompagnaient la prestation du serment, et les formules employées dans ce but se trouvent ordinairement reproduites dans le texte même de l'inscription.

L'élaboration des *traités* est soumise aujourd'hui à des formes beaucoup plus compliquées qu'autrefois. Des personnages diplomatiques, ambassadeurs, envoyés, ministres, etc., se réunissent dans un lieu convenu, parfois dans une ville neutre, et, munis des pouvoirs et des instructions de leurs gouvernements respectifs, y discutent les conditions de la paix, ou les conditions de conventions quelconques, que l'on veut établir; c'est ainsi que se concluent généralement tous les *traités*. Les questions militaires, que l'on débat presque toujours, sont l'occupation partielle pendant un certain temps, ou l'évacuation des pays conquis, le paiement des frais de la guerre, la nouvelle délimitation des frontières, l'échange des prisonniers de guerre, etc.

Dans l'état actuel de la civilisation, c'est encore, comme aux siècles de barbarie, la nation la plus forte, et non celle qui a pour elle le droit, qui reste maîtresse de dicter les conditions de la paix à la nation la plus faible; il n'existe encore de nos jours aucune juridiction supérieure qui puisse faire respecter le droit entre nations; les congrès et conférences tendent toutefois à amener peu à peu cette juridiction.

— Bibliogr. On peut consulter, sur la question des *traités*, les ouvrages suivants : Dumont, *Recueil des traités de paix, d'alliance, de commerce, etc.* (Amsterdam, 1710, 2 vol.); Roussel, *Recueil historique d'actes, négociations, mémoires et traités de paix* (La Haye, 1728-1752, 25 vol. in-12); Martens, *Recueil des traités de paix, d'alliance, etc.* (Paris, 1857, 47 vol. in-80); Schell, *Histoire abrégée des traités de paix* (1832, 23 vol. in-80); Gardien, *Histoire générale des traités de paix et autres transactions générales entre toutes les puissances de l'Europe* (1848, et suiv., 20 vol. in-80); Ghilland, *Recueil des traités de paix européens les plus importants*, trad. en français par Schnitzler (1856, 2 vol. in-80).

Traité de l'amour de Dieu, par saint François de Sales (1616). L'ouvrage, divisé en douze livres, débute par quelques considérations touchant la prédominance de la volonté sur les autres facultés de l'âme et ses rapports avec l'amour. L'auteur trace ensuite l'histoire de la génération et de la naissance céleste de l'amour divin, de ses progrès et de sa perfection, de la décadence et de la ruine de la charité. Ayant pour but d'aider l'âme déjà dévote à avancer en son dessein et à progresser dans la dilection sainte, cet ouvrage contient parfois des considérations très-mystiques. On saisit péniblement l'enchaînement des chapitres, qui n'est pas toujours suffisamment indiqué. Quant aux points de théologie qui y sont touchés, l'auteur les expose nettement, sans jamais discuter. On retrouve dans le *Traité de l'amour de Dieu* des fragments de sermons de saint François de Sales fort curieux, comme dans le chapitre xii du livre VII. Un de ses plus grands mérites, c'est la pureté des termes. Saint François de Sales n'est pas seulement un Père de l'Eglise, c'est un écrivain distingué, tenant le milieu entre Amyot et Montaigne. Il a un

style particulier, excellent en son genre, inimitable. L'Académie le plaçait, comme modèle pour notre langue, à côté de Malherbe, et il le mérite.

Traité de l'amour de Dieu, par Malebranche (1697), portant en sous-titre : *En quel sens cet amour doit être désintéressé*. Le jésuite dom François Lami ayant dans une thèse justifié l'amour pur et désintéressé, c'est-à-dire la doctrine fondamentale du quietisme, par quelques lignes empruntées aux *Conversations métaphysiques*, Malebranche le réfuta en écrivant son *Traité de l'amour de Dieu*. Dans cet ouvrage, il proteste également et contre l'amour mercenaire et contre l'amour absolument dégagé de tout intérêt. « Assurément, dit-il, Dieu est la seule fin de notre amour, mais nous trouvons dans cet amour notre félicité quine nous est pas indifférente. Si donc nous n'aimons pas Dieu en vue de nous-mêmes, ce qui toutefois nous entraîne à l'aimer, c'est le sentiment de ce qui doit faire notre bonheur personnel. Mais c'est là un pur sentiment et non un calcul; or, c'est le calcul qui rend l'amour mercenaire. » Partant de ce principe, Malebranche étudie à fond la question de savoir jusqu'à quel point l'amour de Dieu doit être désintéressé et réfute le sentiment de ceux qui, à l'exemple du Père Lami, soutiennent que l'on doit être prêt à accepter la damnation éternelle pour effectuer le salut d'un grand nombre d'âmes et se conformer ainsi à la volonté de Dieu qui veut toujours le plus grand bien possible.

« N'avoir que de l'indifférence pour sa béatitude, pour sa perfection et pour son bonheur, dit Malebranche, n'est pas seulement impossible; mais il est très-dangereux d'y prétendre, parce que cela ne peut qu'inspirer une nonchalance infinie pour son salut qu'il faut opérer, comme dit l'Apôtre, avec crainte et tremblement. Plus nous aimons Dieu, plus nous devons aspirer à la plus haute perfection, parce qu'en effet plus le bonheur des saints est grand, plus ils jouissent parfaitement de Dieu, plus aussi leur amour est ardent et leur transformation parfaite. D'ailleurs, ceux qui voient Dieu tel qu'il est l'aimeraient au milieu des plus grandes douleurs, et ce ne serait pas l'aimer réellement, comme il le mérite de l'être, que de l'aimer seulement à cause qu'il est le seul qui puisse causer en nous des sentiments agréables. »

Traité théologico-politique, par Spinoza. V. une analyse détaillée de cet ouvrage, au mot CRITIQUE (tome V, page 545).

Pour un grand nombre d'autres ouvrages publiés sous le titre de *Traité*, V. le mot indiquant l'objet principal de ces traités.

TRAITEMENT s. m. (trè-to-man — rad. *traiter*). Manière dont on traite quelqu'un; façon dont on agit, dont on se comporte avec lui : *Bon, mauvais TRAITEMENT. Etre en butte à des TRAITEMENTS cruels.*

Les mauvais traitements ne font qu'aggraver les âmes. CORNELLE.

— Cérémonial, étiquette observée dans les cours à l'égard de certains fonctionnaires de haut rang : *Il y a certains TRAITEMENTS attachés au caractère d'ambassadeur.* (Acad.) « Repas offert par le souverain, en certaines occasions, aux ambassadeurs et envoyés étrangers : *Le maître d'hôtel du roi fut chargé du TRAITEMENT de tel ambassadeur.* (Acad.) » Vieux dans ces sens.

— Emoluments attachés à une fonction, à un emploi : *Demandez une augmentation de TRAITEMENT. Il y a des prélats dont le TRAITEMENT s'élève à plus de deux cent mille francs.* (Dupin.)

— Manière d'opérer sur certaines matières qu'on veut transformer : *Quels que soient les TRAITEMENTS, la matière première brute est transformée en pâte, et celle-ci en papier.* (Laboulaye.)

— Mar. *Traitement de table*. Allocation supplémentaire accordée aux officiers de marine pour leurs dépenses de table.

— Méd. Mode de médication employé dans une maladie : *Suivre un TRAITEMENT. La même maladie ne demande pas le même TRAITEMENT pour tous les malades.*

— Sylvic. Mode d'exploitation d'une forêt. — Syn. *Traitement, appointements, émoluments*, etc. V. APPOINTEMENT.

TRAITER v. a. ou tr. (trè-té — latin *tractare*, fréquentatif de *trahere*, tirer. *Traiter* signifie donc proprement tirer en tout sens, manier, cultiver). Exposer, développer verbalement ou par écrit : *TRAITER une question. Traiter les questions politiques, financières.* Quelque sujet qu'on traite, ou plaisant ou sublime, que toujours la raison s'accorde avec la rime. BOILEAU.

— B.-arts. Exécuter, représenter : *Ce peintre a TRAITÉ plusieurs épisodes de la Révolution.*

— Agir, se comporter avec : *TRAITER durement ses domestiques. La bonté avec laquelle un homme nous TRAITE nous attache à lui.* (J.-J. Rouss.) *Un auteur doit TRAITER le public comme ses amis.* (Mme Necker.)

— Négocier, discuter, travailler à conclure : *TRAITER un bon marché. Traiter un mariage.*

— Recevoir à sa table : *TRAITER ses amis, à l'occasion de sa fête.* « Donner, pour de l'ar-

gent, à manger à : *Ce restaurateur TRAITÉ bien ses clients.*

— *Traiter de, Appeler, qualifier : TRAITER quelqu'un de fou, de lâche. Le Bas-Breton de Vannes TRAITÉ de barbare le Bas-Breton de Tréguier.* (Chateaub.)

— *Traiter quelqu'un de Turc à More, Se montrer impitoyable à son égard : On vous y attend dans le dessein de vous y TRAITER DE TURC À MORE.* (Boursault.)

— *Traiter de haut en bas, du haut en bas, Se comporter dédaigneusement, d'une manière méprisante avec : Il TRAITÉ DE HAUT EN BAS ses égaux.*

— *Traiter comme un chien, Accueillir très-mal.*

— *Traiter en enfant de bonne maison, Réprimander, châtier durement.*

— Méd. Soigner pour guérir : *Voyez comme Tronchin a TRAITÉ ma nièce : il l'a livrée de la mort.* (Volt.) || Combattre par une médication spéciale : *TRAITER le typhus. TRAITER une fièvre.*

— Techn. Soumettre à des manipulations : *TRAITER des vins par le sulfate de chaux.*

— Chim. Soumettre à des réactions : *TRAITER l'azotate de potasse par l'acide sulfurique.*

— Sylvic. Aménager, exploiter : *TRAITER un bois en futaie, en taillis.*

— v. n. ou intr. Faire un traité, une convention : *Après avoir assiégré Tunis, on avait TRAITÉ avec les Sarrasins.* (De Barante.)

— Consentir à un arrangement : *Ces plaidiers ont TRAITÉ.*

— *Traiter de, Négocier pour conclure : TRAITER de la paix.* || Disconvenir sur ; faire un traité sur ; être relatif à : *TRAITER des plantes, des métaux. Ce livre TRAITÉ d'économie politique.*

Se traiter v. pr. Être traité : *Ce sujet doit se TRAITER avec ampleur.*

— Être l'objet d'une négociation : *On sait que, chez les hommes encore voisins de l'état de nature, aucune affaire de quelque importance ne se TRAITÉ qu'à table.* (Brill.-Sav.)

— Se soigner soi-même pour se guérir : *Il est rare qu'un médecin se TRAITÉ lui-même.*

— Se nourrir soi-même : *Se TRAITER avec gourmandise.*

— Agir les uns à l'égard des autres : *Ils se sont TRAITÉS comme des chiens.*

— S'offrir la table les uns aux autres : *On se TRAITÉ tour à tour, on se divertit le dimanche.* (P.-L. Courier.)

— Se qualifier mutuellement : *Ils se sont TRAITÉS de voleurs.*

— Comm. Être vendu après débat : *Les blés se TRAITENT à 45 francs.*

— Syn. *Traiter, agiter, débattre, etc.* V. AGITER.

TRAITEUR s. m. (trè-teur — rad. *traiter*). Celui qui donne à manger pour de l'argent : *Marchand de vins TRAITEUR. Dîner chez le TRAITEUR.*

..... D'insensibles *traiteurs* osent, leur carte en main, poursuivre les auteurs. COLNEY.

— Comm. Celui qui fait la traite avec les sauvages de la Louisiane.

TRAITOIR s. m. (trè-toir). Techn. Outil dont le tonnelier se sert pour tirer et allonger les cercles. || On dit aussi *TRAITOIRE* s. f.

TRAITRE, ESSE adj. (trè-tre, è-se — lat. *traditor*, de *tradere*, livrer). Qui trahit, qui est capable de trahison : *Cœur TRAITRE. Ame TRAITRESSE. Défiez-vous de cet homme, il est TRAITRE.* || *Perfidie, qui a pour but une trahison : Hétire-toi, perfide, et ne me viens pas amuser avec tes TRAITRESSES paroles.* (Mol.)

Une *traîtresse* voix bien souvent nous appelle. LA FONTAINE.

— Farouche, sournois, donnant des coups, faisant du mal à l'improviste, au moment où l'on ne s'y attend pas : *Les chats sont généralement TRAITRES.*

— Qui peut causer un mal grave et soudain : *Ces sortes de maux sont TRAITRES.*

— *Traître comme Judas, Extrêmement perfide : Cet homme est TRAITRE comme Judas.*

— *N'être pas traître à son corps, Se soigner, se bien traiter, ne se refuser rien.* || Vieille loc.

— *Ne pas dire le traître mot, Ne pas ouvrir la bouche, garder un silence absolu.*

— *Lorrain vilain, traître à Dieu et à son prochain.* V. LORRAIN.

— Substantiv. Personne traîtresse, perfide : *Les événements font plus de TRAITRES que les opinions.* (Chateaub.) || *Un méchant homme est toujours un TRAITRE.* (J. Janin.)

Au travers de son masque on voit partout le *traître*. MOLIÈRE.

— Personne infidèle en amour : *Dès que leur congé était signifié, ils baisaient galamment la main de leur TRAITRESSE et sortaient sur une piroquette.* (Ch. Monselet.)

Où, les *traîtres* bientôt se lassent de nos feux. MOLIÈRE.

— *Traître de, Terme de reproche, de colère, qui se dit des personnes et des choses : TRAITRE DE temps ! voilà qu'il pleut.*

Si mon *traître* d'époux par bonheur était mort ! REYNARD.

— *Traître de mélodrame, Acteur qui, dans les mélodrames, jouait les rôles de traître, de scélérat.* || Fam. Homme qui affecte des airs sombres, tragi-ques.

— *En traître, Par trahison, traîtreusement : Vous me prenez EN TRAÎTRE.*

— Syn. *Traître, déloyal, infidèle, etc.* V. DÉLOYAL.

— *Encycl. Théâtre.* D'après la nature des personnages qu'ils représentent, on donne souvent la dénomination de *traîtres* à l'emploi techniquement désigné sous celui de troisièmes rôles. Cet emploi, qui n'existe guère que dans le drame, est en effet presque exclusivement composé de personnages d'un caractère vil, bas, ignoble, à penchants dégradants, qui traversent les pièces pour faire du mal à tous les personnages sympathiques au public, et qui, après nombre de forfaits et de scélératesses commis entre sept heures et onze heures et demie du soir, sont généralement punis d'une façon violente à minuit moins un quart, par le fer, le feu ou le poison, à la grande satisfaction des titulaires du parterre ou du poulailier, qui s'écrient à haute voix, en voyant son châtiement : *C'est bien fait ! Il ne l'a pas volé, ce gredin-là !* Vu leur situation désagréable et l'antipathie qu'ils inspirent au public, les *traîtres* constituent un emploi ingrat et très-difficile à bien tenir. Jadis, cet emploi fut tenu sur nos théâtres de boulevard par Rafnile, Stockleit et quelques autres qui s'y firent une grande réputation. De Chilly, ancien directeur de l'Odéon, a joué naguère les *traîtres* à l'Ambigu avec beaucoup de succès, et Surville s'y est fait remarquer à la Gaîté, tandis qu'à la Porte-Saint-Martin cet emploi était tenu par Raucourt. On a encore cité, en fait de *traîtres* de mélodrames, MM. Castellano, Omer, Machanette et quelques autres.

TRAITRES (lle des), appelée par les naturels *Néouta-Boutabou*, île de la Polynésie, la plus septentrionale de l'archipel de Tongi ; par 15° 55' de latit. S. et 176° 8' de longit. O. Le sol y est fertile, et on y recueille, entre autres fruits, beaucoup de noix de coco. Les indigènes ressemblent à ceux du reste de l'archipel ; mais ils sont moins civilisés. Cette île fut découverte par Lemaire et Schouten en 1616, et visitée, en 1767, par Wallis, qui lui donna, ainsi qu'à celle de Koutaché, qui en est près, les noms de Keppell et Boscaven's-Island. La Pérouse y relâcha en 1789.

TRAITRES (lles des), groupe de petites îles du grand Océan équinoxial, sur la côte de la Nouvelle-Guinée, par 1° 12' de latit. S. et 134° 40' de longit. E.

TRAITREUSEMENT adv. (trè-treu-eu-man — rad. *traîtreux*). En traître, par trahison : *Attaquer TRAITREUSEMENT un homme.*

TRAITREUX, EUSE adj. (trè-treu, eu-se — rad. *traître*). Traître, perfide, décelant l'esprit de trahison : *Je n'ai pas perdu un mouvement de sa physionomie. — Et tu l'as trouvée ?* — *TRAITREUX.* (Alex. Dumas.)

TRAI TRISE s. f. (trè-tri-se — rad. *traître*). Caractère de traître ; action de trahir, perfidie : *La TRAI TRISE est manifeste. C'est une TRAI TRISE que je ne lui pardonnerai pas.*

TRAJAN (Marcus Ulpius TRAJANUS Primitus), empereur romain, né à Italica (Espagne), près de Séville, l'an 52 de notre ère. Fils d'un homme nouveau élevé au consulat par Vespasien, il accompagna son père sur l'Euphrate et sur le Rhin et ne tarda pas à se faire un nom par sa bravoure et son habileté. Sous Domitien, il devint consul, fut placé à la tête des légions de la basse Germanie et déploya dans ce poste important des talents et des vertus militaires qui engagèrent l'empereur Nerva à l'adopter, sous le nom de *Nerva Trajan*. Le nouveau César comprima une révolte des prétoriens et, Nerva étant mort (98 ans après J.-C.), fut acclamé empereur par le sénat. Il était alors à Cologne, occupé à défendre la Germanie, et il n'entra à Rome que l'année suivante. Le peu de faste qu'il déploya, le souci des deniers publics, dont il se montrait économe et dont il rendait un compte scrupuleux, lui valurent une juste popularité et firent présager des jours heureux pour l'empire. « On voulut, dit M. Zeller, comblé Trajan, dès son entrée à Rome, de titres, d'honneurs, que la crainte ou la flatterie avait prodigués à ses prédécesseurs ; il les refusa presque tous. Il ajourna même, pour le temps où il l'aurait mérité, le nom de « Père de la patrie, » auquel il tenait le plus. Il ne fut pas le premier à agir ainsi, comme le dit Pline ; Tibère, Nérone, Vespasien en avaient fait autant. Mais lorsqu'il consentit enfin à accepter ce beau titre, il continua à le mériter. Trajan eut son but en refusant particulièrement le consulat deux années de suite, pour le laisser à d'autres ; il voulut donner l'exemple, abandonné depuis longtemps par les empereurs, de le solliciter lui-même du sénat. Après l'avoir reçu des sénateurs comme de collègues, il s'en alla, revêtu de la robe blanche des candidats, prendre au milieu du Forum, sur l'ancien théâtre de la liberté romaine, cette dignité que ses prédécesseurs attendaient au fond de leur palais. Là, debout, devant le consul en exercice, qui était assis sur sa chaise curule, il dévota sa tête et sa maison aux dieux s'il commettait une action con-

traire aux lois. On comprendra l'étonnement de Pline en se rappelant que les premiers empereurs s'étaient fait dispenser de se soumettre à un certain nombre de lois ; que, le plus souvent, ils s'élevaient eux-mêmes au-dessus d'elles, et que bientôt les juriconsultes allaient les mettre toutes à leurs pieds. « Ai-je bien vu, » dit Pline, ai-je bien entendu ? Quoi, c'est un empereur, un César, un grand pontife, qui jure de ne point trahir sa foi ? parole pour la première fois entendue, fait inouï ! le prince n'est pas au-dessus des lois ! les lois sont au-dessus de lui ! Trajan rentrait dans la république ; il ne rétablissait pas cette forme de gouvernement ; il ne le pouvait pas ; mais il posait du moins des bornes à son pouvoir, il en partageait l'exercice, dans une certaine mesure, avec l'aristocratie, avec le sénat de l'empire. »

Du moins déploya-t-il, suivant sa promesse, la plus grande activité et le caractère le plus ferme dans l'administration si difficile de l'immense empire. Il diminua les impôts, pourvut à l'approvisionnement de Rome, témoigna la plus grande déférence pour le sénat, rétablit les comices, fit construire un grand nombre de monuments utiles, ouvrir des routes, et s'efforça enfin de se concilier la faveur publique par sa douceur, sa modération et sa justice. Par ses victoires, il réduisit en provinces romaines la Dacie (106), l'Arménie, l'Arabie Pétrée (107), contraignit les Parthes à la paix (114), conquît la Syrie et une partie de la Mésopotamie, descendit le Tigre jusqu'au golfe Persique et rêva même la conquête des Indes.

Le trait distinctif de son caractère était l'affabilité. Toutes les portes de son palais furent ouvertes aux solliciteurs, à tous ceux qui avaient à demander grâce ou justice. Sous la pourpre et au sein même du pouvoir absolu le plus grand qui fut jamais, Trajan conserva ses amis ; il se plaisait à les réunir à sa table, à leur rendre visite, à s'entretenir avec eux, comme s'il n'eût été qu'un simple particulier. *Habes amicos quia amicus ipse es ;* « Tu as des amis, parce que tu es toi-même un ami, » lui dit Pline le Jeune, qui fut l'un d'eux et qu'il honora constamment de sa faveur. Socius Sénécion, à qui Plutarque adressa quelques-uns de ses traités de morale, Cornelius Palma, Celsus furent au nombre des amis de Trajan. Licinius Sura, qui avait le plus contribué à son adoption par Nerva, fut un jour calomnié auprès de l'empereur et représenté comme projetant de l'assassiner. Trajan se rend chez son ami, renvoie ses gardes, se fait donner un bain, panse ses yeux qu'il avait malades, et soupe avec Sura, de la façon la plus cordiale. Le lendemain, il dit aux délateurs : « Si Sura voulait me poignarder, il pouvait le faire hier soir ; » et il les renvoie avec mépris. Quand mourut Licinius Sura, Trajan honora sa mémoire par de magnifiques funérailles et fonda sous son nom de splendides bains publics.

Trajan rendit des ordonnances sévères contre les délateurs. « Temps heureux, s'écrie Tacite, où l'on n'obéit qu'aux lois, où l'on peut penser librement et dire librement ce qu'on pense, où l'on voit tous les cœurs voler au-devant du prince, où sa vue même est un bienfait ! » L'histoire a conservé quelques-uns des traits fameux de ce monarque philosophe. Des héritiers, qui s'étaient inscrits en faux contre un testament et intentaient une action contre un certain Eurythmus, se désistèrent quand ils apprirent qu'Eurythmus était un affranchi de Trajan. L'empereur en fut instruit : « Pourquoi vous désistez, dit-il ; mon affranchi n'est pas Polycète, ni moi Nérone. » Dans une de ses guerres, le cheval de son fils tua, d'une ruade, l'enfant d'une pauvre veuve. Trajan donna, comme les lois romaines le permettaient, son propre fils à la veuve qui avait perdu un soutien, mais qui ainsi en gagna un autre bien plus puissant. La peinture et la statuaire ont immortalisé ce trait caractéristique. La première fois qu'il créa un préteur, il lui dit en lui ceignant l'épée : « Prenez-la pour défendre en moi un prince juste ou pour punir en moi un tyran. » Ces grandes et réelles qualités lui valurent le surnom d'*Optimus*, très-bon, le meilleur des princes.

Pline le Jeune, qui a écrit son panégyrique, nous a conservé quelques lettres de lui. Il était à l'époque de cette correspondance préteur en Bithynie, et l'on y voit, avec admiration, quel soin l'empereur apportait à l'administration des provinces. S'il avait, avec chacun de ses préteurs, comme cela est bien supposable, une correspondance du même genre, peu de ses journées devaient rester inoccupées. On voit Pline le consulter sur les plus petits détails et l'empereur donner sa décision ou s'en rapporter aux lumières de son représentant avec un tact et un discernement remarquables. Les lettres de Trajan sont brèves, mais affectueuses et respirent les sentiments les plus élevés. Dans l'une des siennes, Pline lui annonce que les habitants d'une ville du Pont veulent élever un temple à l'empereur : « N'ont-ils donc pas de routes à construire, de thermes à édifier ? » répond Trajan. Toutefois, s'il possédait toutes les vertus publiques, il désolait sa vie privée par ses vices et ses passions contre nature. Mais il eut la sagesse de se délier de lui-même en défendant l'exécution des ordres qu'il pouvait donner pendant ses heures de débauche. Les chrétiens subirent quelques persécutions

sous son règne ; mais elles furent la punition de délits commis contre les lois établies, et d'ailleurs elles furent moins cruelles que ne l'ont avancé quelques écrivains ecclésiastiques.

Aussi grand dans la guerre que dans l'administration intérieure de l'empire, Trajan soutint dignement le poids écrasant du pouvoir, à cette époque critique de la domination romaine ; non-seulement il tint sur les frontières le flot envahissant des barbares, mais il le contraignit de reculer. Sa plus grande expédition fut dirigée contre les Daces et Décibale (101 et 102 de J.-C.) ; en deux sauglantes campagnes, il se rendit maître de la Dacie, deux fois soulevée, et contraignit Décibale à se donner la mort. La colonne Trajane a perpétué le souvenir de ces deux grandes guerres. Trajan lui-même en avait écrit en quelques livres l'histoire, aujourd'hui perdue. La fondation de colonies assura pour longtemps à Rome la possession de ces contrées lointaines. Deux expéditions en Arménie et chez les Parthes portèrent au comble la gloire militaire de Trajan ; il fit admirer non-seulement sa bravoure personnelle, en prenant part à toutes les rencontres, en partageant les fatigues du soldat, mais son génie d'administrateur et sa sagesse dans le choix de ses lieutenants, en pourvoyant aux subsistances d'une nombreuse armée, à travers des pays immenses et inconnus. Il porta ses armes victorieuses jusque sur les confins de la mer Caspienne, jusque dans cette Colchide que les poètes se figuraient être la limite du monde. Renouvelant l'expédition miraculeuse d'Alexandre, il traversa la Syrie, la Médie, la Mésopotamie, la Bactriane, l'Assyrie, pénétra dans Babylone, prit Suse, où se trouvait le fameux trône d'or de Chosroès, et envoya à Rome, par les bulletins de ses victoires, les noms de tant de peuples inconnus, subjugués par lui, que le sénat lui décréta autant de triomphes qu'il en voudrait. L'arc de triomphe qui porte son nom fut commencé à cette époque. Trajan descendit le Tigre, côtoya le golfe Persique et renonça, non sans peine, à l'idée de visiter l'Inde. De retour en Syrie et pendant que son lieutenant Lucius Quietus châtiât une rébellion des Juifs soulevés à Cyrène et jusque dans Alexandrie, l'empereur, attaqué d'une paralysie, suite des excès de vin qui lui étaient habituels, se remit en route vers Rome. Il ne put atteindre la capitale et mourut à Sélinonte (Cilicie) le 11 août 117 de J.-C., à l'âge de soixante-quatre ans.

Ses derniers moments furent empoisonnés par les intrigues de sa femme Plotine, qui voulait qu'Adrien succédât à l'empire et simula à cet effet une adoption qui n'avait jamais existé. Adrien, cousin germain de Trajan, avait réussi à s'insinuer dans les bonnes grâces de l'empereur à l'aide d'infâmes complaisances ; mais Trajan, tout en le prenant pour compagnon de ses débauches, ne voulait point en faire son successeur. Il se proposait, conformément à la règle de toute sa vie publique, de laisser le sénat libre de choisir le plus digne, car il s'était efforcé de faire revivre les anciennes institutions de la Rome républicaine et de rendre au sénat, aux consuls toute l'autorité compatible avec la souveraineté impériale, sous un prince équitable et modéré. L'impératrice Plotine, qui voulait voir Adrien, son amant, sur le trône, ourdit toute espèce de trames autour du lit de l'empereur mourant, et Trajan laissa faire, ennuyé d'être poursuivi jusqu'à sa dernière heure par les soucis du pouvoir qui allait quitter. Ses cendres, enfermées dans une urne d'or, furent ramenées triomphalement à Rome.

Montesquieu a fait de Trajan un pompeux éloge : « Grand homme d'Etat, grand capitaine, dit-il, ayant un cœur bon qui le portait au bien ; un esprit éclairé qui lui montrait le meilleur ; une âme noble, grande, belle, avec toutes les vertus, n'étant extrême dans aucune ; enfin l'homme le plus propre à honorer la nature humaine et à représenter la divine. » Montesquieu a laissé dans l'ombre les passions déréglées et les vices abjects qui déparèrent cette grande personnalité. Quant à ce qui regarde la persécution mise sur son compte par les écrivains catholiques, sa mémoire, comme celle de Pline, doit en être exonérée. Consulté par le préteur de la Bithynie sur ce qu'il y avait à faire contre les chrétiens que les Romains considéraient, avec raison, il ne faut pas l'oublier, comme formant une société secrète, ennemie des institutions impériales, Trajan répondit, il est vrai, de sévir contre les chrétiens déclarés, mais il défendit de diriger aucune recherche contre ceux qui étaient seulement soupçonnés. Ainsi, les chrétiens dont la foi, bornée à la conscience, ne se traduisait point par des actes hostiles à l'empire, exercèrent en paix leur religion.

Le règne de Trajan fut non-seulement une grande ère politique et militaire, mais encore une des plus belles périodes de la littérature latine. C'est à cette époque que fleurirent Tacite, Quinte-Curce, Suetone, Juvenal, Quintilien, Pline le Jeune, Florus, Frontin ; et les juriconsultes J. Celsus, P. Javolenus et N. Pricus ; l'historien et moraliste grec Plutarque, dont Trajan fut l'élève, au rapport de quelques historiens. On peut consulter sur ce règne, glorieux à tant de points de vue, *Trajanus in lucem reproductus*, par Ritter (1768) ;

Res Trajani imperatoris ad Danubium gesta, par Conrad Manner (1793); *Dissertatio de vita et constitutionibus Trajani*, de Maciejowski (1794); les dissertations de Le Nain de Tillemont et de Crevier sur le *Règne de Trajan*; le livre de M. Francke, *Histoire de Trajan et de ses contemporains* (Gustrow, 1837) et surtout le *Panegyrique de Trajan*, par Plinie le Jeune, dans les œuvres complètes de cet auteur.

Trajan (PANÉGYRIQUE DE), par Plinie le Jeune. « On ne conçoit pas, dit Voltaire, comment Trajan put avoir assez de patience ou assez d'amour-propre pour entendre prononcer ce long discours; il semble qu'il ne lui ait manqué, pour mériter tant d'éloges, que de ne les avoir pas écoutés. » Et cette phrase a été répétée depuis, sur l'autorité d'un tel nom, par tous ceux qui ont parlé de Plinie sans l'avoir lu; mais il nous apprend lui-même que le panegyrique ne fut pas prononcé devant Trajan. Dans le *Panegyrique*, Plinie peint son héros comme homme privé, comme administrateur et comme prince. Il loue son amour pour les sciences, sa justice et sa générosité; il peint ensuite la simplicité de sa vie privée. Toutes les parties de ce discours sont réunies par des transitions extrêmement heureuses. On y trouve de belles images, des descriptions intéressantes et des pensées profondes. Plinie enseigne à Trajan comment il faut user, dans l'intérêt public, d'une puissance illimitée. Il lui montre son bonheur attaché au bonheur des citoyens; il lui fait haïr la tyrannie en opposant continuellement aux vertus qui lui concilient l'amour et l'admiration des hommes les vices et les forfaits qui attirèrent à Domitien l'exécration du genre humain. D'après Thomas, il y a dans le *Panegyrique* plusieurs endroits d'une véritable éloquence et où l'on remarque de l'élevation et de la force; tel est celui où Plinie parle de la vie farouche et solitaire de Domitien, qu'il peint « enfermé dans un palais, comme une bête féroce dans son antre, tantôt s'y abreuvant, pour ainsi dire, du sang de ses proches, tantôt méditant le meurtre des plus illustres citoyens et s'élançant au dehors pour le carnage. » Plinie remercie les dieux d'avoir accordé aux Romains un prince accompli; il les prie d'ajouter à un si beau présent le bienfait de la durée, et lui-même il travaille à le perpétuer, autant que cela est en lui, en laissant aux empereurs futurs de grands leçons appuyées d'un grand exemple. Plinie pensait sans doute que Rome, telle que le temps, ses conquêtes et ses vices l'avaient faite, n'avait plus rien à souhaiter de mieux qu'un bon despote. C'est à ce sentiment qu'il faut attribuer certains passages où se révèle trop l'homme accoutumé, sous la longue tyrannie de Domitien, au langage de la servitude. « Jamais accusateur, dit M. Demogéot, ne mit tant d'habileté à inventer des crimes que Plinie à trouver des vertus; toutes les paroles, tous les pas, tous les mouvements du prince sont présentés avec une adresse infinie sous leur côté le plus flatteur. Plinie n'a qu'à toucher une action pour en faire une merveille. Etant donné un acte quelconque de Trajan, Plinie se charge de le faire admirer. »

Plinie fit connaître son *Panegyrique* dans une réunion d'amis, et la lecture ne fut achevée que le troisième jour. Elle obtint un éclatant succès bien que, dans certaines parties, on trouve des recherches de style d'assez mauvais goût. « Le lecteur, dit M. Burnouf, parmi une foule de pensées neuves, justes et finement exprimées, en trouvera d'autres dont la recherche et la subtilité ne soutiennent pas le regard de la critique et ne peuvent être avouées par le bon goût. Mais, si l'on est en droit de blâmer les antithèses peu naturelles, de trop longs développements, des traits d'esprit semés jusqu'à la profusion, au moins le style est pur, l'expression élégante et la langue maniée avec une délicatesse digne du meilleur siècle. Il y a aussi des morceaux pleins de mouvement, de force et d'énergie, où la diction s'élève avec la pensée et où l'auteur, inspiré par son sujet, rencontre la véritable éloquence. C'est alors qu'il intéresse d'autant plus qu'il paraît moins occupé de plaire. »

Un des plus célèbres écrivains de l'Italie moderne, Alfieri, s'est amusé à composer un *Panegyrique* tout différent, qu'il suppose avoir été traduit d'un texte latin récemment découvert. Plinie, dans l'écrit du sévère Italien, conseille sans détour à l'empereur de licencier toutes les armées, d'abdiquer son pouvoir et de rétablir la république. Les moyens d'accomplir une œuvre si grande, il promet plusieurs fois de les exposer, et il ne les expose jamais. Mais l'âge d'or n'a rien de comparable aux félicités dont Rome et le monde jouiront, et jouiront à jamais, dès que cette merveilleuse révolution sera opérée. Une sécurité inalterable régnera dans tout l'empire dès qu'il n'y aura plus de légions ni de cohortes prétorienne. Déjà les bonnes mœurs fleurissent et les temps des Fabricius et des Cincinnatus renaissent comme par enchantement; car la vertu républicaine, dit Alfieri, est fille plutôt que mère de la liberté. Alfieri composa ce spirituel badinage en 1787, préoccupé des idées républicaines qui fermentaient alors dans toutes les têtes et qui ouvraient aux illusions généreuses une carrière sans bornes. Au reste, ce qui nous porterait à croire que son éloquente déclama-

tion n'est pas aussi sérieuse qu'elle affecte de le paraître, c'est la réflexion par laquelle il la termine : « On rapporte, dit-il, que Trajan et le sénat furent attendris jusqu'aux larmes; mais l'empire n'en resta pas moins à Trajan et la servitude à Rome, au sénat et à Plinie lui-même. »

Trajan (LE TRIOMPHE DE), tragédie lyrique en trois actes, paroles d'Esménard, musique de Lesueur et Persuis; représentée à l'Académie impériale de musique le 23 octobre 1807. L'empereur Napoléon, sollicité par la femme d'un prince qui avait conspiré contre lui d'accorder sa grâce, jeta au feu les pièces de

conviction et dit : « Vous le voyez, madame, je ne puis pas condamner, il n'existe plus de preuves. » Esménard prit ce fait pour sujet de sa pièce apologétique. Trajan, au dénouement, brûlait sur un réchaud les actes d'accusation des conspirateurs. La marche triomphale composée par Lesueur devint tout de suite populaire. Persuis substitua peu à peu sa musique à celle de son collaborateur et eut la faiblesse de présenter l'opéra comme entièrement de lui.

Nous donnons, comme spécimen de la musique de Persuis, l'air : *Riches de leur noble mémoire*.

Andante grazioso.

Ri - ches de leur no - ble mé - moi - re, Leurs fils, Leurs
fils pour - ront mar - cher sur leurs pas tri - om - phants!
Ri - ches de leur no - ble mé - moi - re, Leurs fils pourront mar -
cher sur leurs pas tri - om - phants! Ils sont a dop -
tés par la gloi - re; Ils sont a - dop - tés, a - dop -
tés par la gloi re; Cé sar, Cé sar les nom me ses en -
fants! Ils sont a - dop - tés par la gloi - re; Ils
sont a - dop - tés, a - dop tés par la gloi - re; Cé - sar, Cé -
sar les nom - me ses en - fants; Cé - sar les nom - me ses en -
fants; Cé - sar les nom - me ses en - fants, les nom - me ses en - fants!

Trajan. Iconogr. Au musée des Offices, à Florence, est une statue colossale antique de Trajan, revêtu d'une armure richement ornée de figures d'animaux. Le Vatican possède plusieurs bustes de cet empereur; le plus remarquable le représente avec une chlamyde, un baudrier et un manteau retenu sur l'épaule gauche par une fibule; la tête tournée vers l'épaule droite à une expression de commandement; le visage est sans barbe, suivant la mode romaine; les cheveux sont aplatis sur le front; les arcades sourcilières sont très-proéminentes. Ce buste est de grandeur naturelle; un autre, de proportions colossales, a été trouvé dans des fouilles faites à Ostie. D'autres portraits de Trajan se voient dans les musées de Florence, de Naples, de Paris, etc. Sa statue, en bronze doré, couronnait autrefois la célèbre colonne Trajane; elle fut enlevée au moyen âge et remplacée, sous le pontificat de Sixte-Quint, par la statue de saint Pierre. Les bas-reliefs qui décoraient la colonne représentèrent les *Victoires de Trajan sur les Daces*. Les exploits de cet empereur dans la guerre sur le Danube et son apothéose sont retracés également en bas-relief sur l'arc de triomphe (*Porta Aurea*) de Bénévent.

On possède un grand nombre de statues, de bustes et de médailles de Trajan et de l'impératrice Plotine. Les galeries du Louvre offrent une statue et sept ou huit bustes de marbre de cet empereur. La médaille la plus célèbre est celle qui a pour légende *Regna assignata* et que l'on croit avoir été frappée à l'occasion de l'annexion à l'empire des immenses royautes d'Orient. Un groupe antique représentait Trajan descendant de cheval pour consoler une femme; c'est la traduction en marbre d'un fait auquel nous avons fait allusion plus haut. On raconte que le pape saint Grégoire le Grand, à la vue de ce groupe, demanda à Dieu d'admettre Trajan dans le paradis; Dante s'est fait l'écho de cette tradition, qui est rapportée par Jean Damascène.

Parmi les œuvres des artistes modernes relatives à Trajan, nous citerons : le *Triomphe*

de Trajan, composition de Prud'hon, lithographiée par Langlumé (Salon de 1824); la *Justice de Trajan*, estampe de Giovanni-Maria de Brescia, datée de 1502; le même sujet peint par Noël Coypel, dans une voussure de la salle des gardes de la reine, à Versailles, et dans un petit tableau qui est au Louvre (*Trajan donnant des audiences publiques* n° 140); le même sujet, par Eugène Delacroix (v. l'article ci-après) et par Hallé (Salon de 1765). Ce dernier a représenté Trajan à cheval, entouré de quelques soldats, écoutant une femme agenouillée à quelque distance de lui entre deux enfants. Diderot a fait de ce tableau, exécuté pour le château de Choisy, une critique extrêmement fine et mordante; nous en détachons les lignes suivantes : « Monsieur Hallé, votre Trajan, imité de l'antique, est plat, sans noblesse, sans expression, sans caractère. Il a l'air de dire à cette femme : « Bonne femme, je crois que vous êtes lasse; je vous prêteraient bien mon cheval, mais il est ombrageux comme un diable. » Ce cheval est, en effet, le seul personnage remarquable de la scène; c'est un cheval poétique, nébuleux, grisâtre, tel que les enfants en voient dans les nues; les taches dont on a voulu modeler son poitrail imitent très-bien le pommelé du ciel. Les jambes de Trajan sont de bois, roides, comme s'il y avait sous l'étoffe une doublure de tôle ou de fer-blanc. On lui a donné pour manteau une lourde couverture de laine cramoisie mal teinte. La femme, dont l'expression du visage devrait produire tout le pathétique de la scène, arrête l'œil par sa grosse étoffe bleue; on ne la voit que par le dos... » Au palais du Grand-Trianon est un tableau de Lemire aîné, *Trajan et Suburanus*, qui a été exposé au Salon de 1819.

Trajan (LA JUSTICE DE), tableau d'Eugène Delacroix (Salon de 1840). C'est une des meilleures œuvres du peintre, au point de vue de la composition et de la couleur. Quatre vers de Dante ont fourni le sujet de la *Justice de Trajan*; les voici traduits par Antony Deschamps :

Une veuve était là, de douleur insensée,
S'efforçant d'arrêter la marche commencée;
Autour de l'empereur s'agitaient les drapeaux,
Et la terre tremblait sous les pieds des chevaux...

Il n'y a pas dans ces quelques mots du poète florentin matière à une composition bien dramatique; mais ce sont les accessoires, dont la richesse et l'invention apportent d'admirables ressources au coloriste. Cette riche architecture, ce soleil éblouissant qui glisse sur la rondeur des fûts de colonnes, cet empereur enveloppé de la pourpre sur son cheval fougueux, entouré de ses grands officiers, des soldats, du peuple; ces trophées, ces étendards, ces clairons droits, ces trompettes, ces armes et ces cuirasses forment un ensemble d'une magnificence inouïe. « La *Justice de Trajan* est peut-être, comme couleur, la plus belle toile d'Eugène Delacroix, dit Théophile Gautier, et rarement le peintre a donné aux yeux une fête si brillante : la jambe de Trajan s'appuyant, dans son cothurne de pourpre et d'or, au flanc rose de sa monture, est le plus frais bouquet de tons qu'on ait jamais cueilli sur une palette, même à Venise. » Ce tableau a été lithographié par Challamel aîné.

Trajan (COLONNE), un des plus importants monuments qui aient été élevés en l'honneur des empereurs romains. Trajan avait conçu le projet de relier les édifices publics du champ de Mars à ceux qui étaient groupés autour du Forum romain, en sorte que ces deux belles parties de la cité ne fussent plus séparées par des habitations particulières, mais, au contraire, rattachées l'une à l'autre par une suite de monuments somptueux. Il appela à son aide Apollodore de Damas, le plus habile architecte de son temps, et lui confia le plan de son nouveau Forum. On y entra par le Forum d'Auguste par un grand arc de triomphe surmonté d'un quadrigé, et l'on pouvait embrasser d'un seul coup d'œil la vaste basilique Ulpienne, les deux bibliothèques et le temple de Trajan. La grandeur et la magnificence de ces monuments expliquent l'admiration de l'empereur Constance, qui fut ravi au premier aspect de la ville, mais qui, parvenu à ce Forum, s'arrêta interdit, cherchant par la pensée à mesurer ces proportions colossales qui bravaient toute description et qu'aucun effort humain ne saurait reproduire. (Ammien Marcellin, xvi, § 10). C'est sur ce Forum que le sénat et le peuple romain élevèrent une colonne à l'empereur Trajan. On présume que le même Apollodore en a dirigé la construction; mais on n'a aucune preuve à l'appui de cette assertion. Au-dessous de cette colonne furent déposés les restes de l'empereur, ou, selon quelques auteurs, ses cendres furent placées au faite, dans une urne d'or, et, plus tard, la statue de Trajan, érigée à la place de l'urne, portait ces mêmes cendres dans un globe d'or, emblème de l'empire. Quoi qu'il en soit, les barbares trouvèrent la colonne de Trajan surmontée de sa statue. Ils détruisirent tout ce qu'ils purent de cette œuvre fameuse, brisèrent la statue et enlevèrent une grande partie des bronzes qui laient ces masses ensemble. La colonne resta ainsi mutilée pendant tout le moyen âge. L'armée du comte de Bourbon faillit en achever la destruction. Elle porte encore les traces des boulets qui l'atteignirent pendant le siège de Rome. Les terres, montant graduellement le long de son piédestal, avaient envahi l'entrée, lorsque Sixte-Quint en ordonna le débâtement vers 1588. Il fit creuser autour du piédestal un fossé en carré et ordonna de placer la statue de saint Pierre au faite du monument. Cette statue remplaçant celle de Trajan était, dans l'esprit de Sixte-Quint, l'emblème de la papauté remplaçant les empereurs et couronnant leur œuvre. Depuis cette époque, la colonne Trajane resta toujours dans le même état jusqu'au moment où les Français, conquérants de l'Italie après notre Révolution, entreprirent de restaurer ce beau monument. Malheureusement, la restauration en est demeurée incomplète.

En 1864, on a placé dans une salle basse du musée du Louvre des moulages en cuivre bronzé, en tronçons séparés, de tous les bas-reliefs de la colonne Trajane, de manière que les mille détails qui la composent sont sous le regard du spectateur, tandis qu'à Rome, à cause de la hauteur de la colonne, ils sont à peine visibles.

La colonne Trajane est le plus beau et le plus ancien monument qui nous soit resté dans ce genre d'architecture. Après une existence de dix-huit siècles, elle subsiste encore presque intacte, et elle est encore très-solide. Elle brille non-seulement par son élévation, mais par la beauté et par la perfection des diverses sculptures qui nous font connaître en détail les mœurs, les armes, les costumes, les machines de cette époque et de presque tous les peuples soumis à l'empire romain.

La colonne Trajane, qui est toujours surmontée de la statue de saint Pierre, est construite en marbre blanc, dans le style dorique le plus pur, et elle est revêtue de bas-reliefs de bronze disposés en spirale. Le piédestal offre sur les quatre faces une réunion de trophées d'armes que l'on n'a jamais pu imiter sous le rapport de la variété et de la beauté de l'exécution. Le fond des bas-reliefs était d'un bleu d'azur qui faisait ressortir les figures dorées, et il n'est pas difficile de con-

devoir combien l'éclat de l'or et la beauté des couleurs devaient ajouter à la magnificence de ce monument triomphal, lorsqu'il était couronné de la statue dorée du héros.

Les sculptures des bas-reliefs historiques, où toutes les campagnes de Trajan, ses combats, ses victoires sont représentés par ordre, depuis le bas jusqu'en haut, ont toujours été citées comme des modèles en leur genre. Ces sculptures suivent une ligne spirale, dont la courbe très-douce se développe en raison du très-fort diamètre de la colonne, et de manière à s'écarter le moins possible du plan horizontal.

Ces bas-reliefs constituent le principal mérite de la colonne. La spirale qu'ils forment est de vingt-trois tours. Les figures ont environ 0m,33 de hauteur. On n'y compte pas moins de 2,550 figures d'hommes. On y voit des animaux, des armes, des enseignes, des campements, des machines, des sacrifices, des batailles, des victoires, des trophées, etc. Toutes les œuvres de Trajan y sont décrites avec une perfection admirable. Raphaël, Jules Romain, Polydore ont étudié ces belles compositions et en ont tiré grand profit.

La colonne est composée de trente-quatre blocs de marbre de Carrare, unis avec tant d'art et d'habileté qu'ils semblent ne faire qu'une pièce. Le piédestal, orné sur tous ses côtés de trophées, se compose de huit morceaux de marbre. Le chapiteau est d'un seul morceau. La hauteur totale, depuis le pavé jusqu'à l'extrémité de la statue, est de 42m,87; la colonne seule, avec sa base et son chapiteau, a 25m,98; le piédestal, 4m,53; la statue, 3m,56; le diamètre inférieur de la colonne est de 3m,56, et le diamètre supérieur de 3m,24. Au sommet est un balcon d'où l'on jouit d'une belle vue. Au-dessus de la porte d'entrée, deux jolies figures, représentant des Victoires, soutiennent l'inscription suivante :

SENATUS. POPULUSQUE. ROMANUS.
IMP. CAESARI. DIVI. NERVAE. F. NERVAE.
TRAJANO. AUG. GERM. DACICO. PONTIF.
MAXIMO. TRIB. POT. XVII. IMP. VI. COS. VI. P. P.
AD. DECLARANDUM. QUANTAE. ALTITUDINIS.
MONS. ET. LOCUS. TANTIS. OPERIBUS. SIT. ROBERTUS.

TRAJANOPOLI ou **ORIKHOVA**, ancienne *Trajanopolis* de Thrace, ville de la Turquie d'Europe (Andrinople), sur la rive droite de la Maritza, au pied du Despot-Dagh (Rhodope), à 75 kilom. S.-S.-O. d'Andrinople, par 41° 7' 30" de latit. N. et 23° 58' de longit. E.; 15,000 hab. Archevêché grec. Il s'y fait un commerce assez actif en produits de ses manufactures et en productions de son territoire. Quoique cette ville porte le nom de Trajan, on doute qu'elle lui doive son origine; mais il est probable qu'il l'aura agrandie et embellie.

TRAJECTILE adj. (tra-jè-kti-le — du lat. *trajectus*, traversé). Bot. Se dit du connectif, quand il se sépare en deux, dans toute leur épaisseur, les loges de l'anthere.

TRAJECTOIRE s. f. (tra-jè-kti-oire — du lat. *trajectus*, traversé). Géom. Ligne droite ou courbe que parcourt le centre de gravité d'un mobile : *Les TRAJECTOIRES des planètes sont à peu près des ellipses*. (Acad.) Courbe qui coupe sous un angle donné toutes les courbes données par une même équation, en y faisant varier un paramètre indéterminé.

— adj. *Ligne trajectoire*, Syn. de TRAJECTOIRE s. f.

— **Encycl.** Les géomètres se sont beaucoup occupés, à l'origine du calcul intégral, d'un problème qu'ils désignaient sous le nom de problème des *trajectoires* et qui consistait à trouver l'équation générale des courbes coupant sous un angle donné toutes les courbes représentées par une équation

$$f(x, y, a) = 0,$$

où a pouvait prendre toutes les valeurs de $-\infty$ à $+\infty$.

m désignant la tangente de l'angle donné, x' et y' les coordonnées du point où la trajectoire cherchée doit couper la courbe

$$f(x, y, a) = 0,$$

on devra avoir

$$\frac{df}{dx'} + \frac{df}{dy'} = 0$$

$$= -\frac{df}{da}$$

$$1 \frac{dy'}{dx'} \frac{df}{da} = \frac{df}{da}$$

et

$$f(x', y', a) = 0;$$

en éliminant a entre ces deux équations, on aura l'équation différentielle de la courbe cherchée.

L'intégration de cette équation n'est naturellement possible que dans des cas très-rare. Dans celui qui a été traité plus particulièrement, la courbe mobile est représentée par l'équation

$$y^n = ax^p.$$

et

$$\frac{df}{dx'} \text{ est alors } -pax^{p-1}$$

d'ailleurs

$$\frac{df}{dy'} = ny^{n-1};$$

$$a = y^n x^{-p};$$

de sorte que l'équation différentielle à intégrer est

$$m \left(1 + \frac{dy'}{dx'} \frac{px^p - 1}{xy'^n - 1} \frac{y'^n}{x'^p} \right) = \frac{dy'}{dx'} \frac{px^p - 1}{xy'^n - 1} \frac{y'^n}{x'^p}$$

ou

$$m \left(1 + \frac{pdy' y'}{ndx' x'} \right) = \frac{dy'}{dx'} - \frac{p y'}{n x'}$$

ou encore

$$m \left(nx' + py' \frac{dy'}{dx'} \right) - nx' \frac{dy'}{dx'} + py' = 0,$$

équation homogène qu'on peut toujours intégrer.

TRAJET s. m. (tra-jè — du lat. *trajectus*, traversé). Espace à parcourir d'un lieu à un autre : *Le TRAJET du Havre à Paris, de Paris à Londres*.

— Chemin parcouru entre deux points déterminés : *Faire un long TRAJET*. Le TRAJET est difficile.

— Fig. Passage, transition : *Du souhait à la supposition le TRAJET est facile*. (J.-J. Rousseau.)

— Anat. Région parcourue par un nerf, un vaisseau, une production naturelle ou morbide : *Le TRAJET d'une veine, d'une artère, d'un nerf*. Le TRAJET d'une fistule.

— Syn. *Trajet*, *traite*. V. TRAITE.

TRAJETTO, ville d'Italie (Terre de Labour), ch.-l. de cant.; 5,000 hab. Cette ville est située sur l'emplacement de l'ancienne Minturne, où séjourna Marius et où naquit le poète Lucile.

TRAKHANIOT (George), diplomate russe, mort au commencement du xix^e siècle. Selon toute vraisemblance, il était d'origine grecque. Après la conquête du Péloponèse par Mahomet II, il fit le voyage de Rome avec Thomas Paléologue, puis accompagna à Moscou, en 1472, la princesse Sophie, qu'il van III venait de demander en mariage. Trakhaniot gagna bientôt les bonnes grâces de ce prince, qui le chargea de diverses missions, l'envoya notamment en Allemagne pour en ramener des mineurs, des architectes, des médecins, ainsi que des artistes, le désigna pour signer un traité avec l'empereur Maximilien et lui donna l'ordre de chercher une princesse digne de devenir l'épouse du prince Wassili. Ce fut pendant un de ses voyages qu'il parvint à attirer de Lubek en Russie un imprimeur de grande réputation nommé Barthélemi. Sous le règne de Wassili III, Trakhaniot conserva tout son crédit, remplit de nouvelles missions diplomatiques, entra au conseil et devint grand dignitaire de l'empire.

Trakité (PONT DE). V. TCHERNAIA (bataille de la).

TRALAGE (Nicolas DE), géographe français. V. NICOLAS DE TRALAGE.

TRALALA s. m. (tra-la-la). Tapage, appareil tumultueux : *Faire du TRALALA*. Les chansons populaires ont été remplacées par un quadrille à grand TRALALA. (G. Davidson.)

TRALE s. m. (trâ-le — du vieux français *traste*, qui se rapporte probablement au germanique : ancien haut allemand *throsca*, anglo-saxon *throsle*, anglais *throstle*, *thrush*, scandinave *throst*, suédois *trast*, ancien allemand *droscia*, *droscila*, allemand moderne *drossel*, grive, de la même famille que le latin *turdus*, même sens). Ornith. Nom vulgaire du mauvis.

TRALÈE, ville et port d'Irlande, ch.-l. du comté de Kerry, à l'O. du Munster, près de l'embouchure de la petite rivière Lee, dans la baie de Tralée, à 92 kilom. O.-N.-O. de Cork; par 52° 16' de latit. N. et 11° 55' de longit. O.; 13,000 hab. Détruite pendant la rébellion de 1641, elle doit à cet événement l'avantage d'être aujourd'hui régulièrement bâtie. Son port dépend de celui de Limerick. Pêche considérable de harengs dans la baie. Source minérale dans les environs. Cette ville a beaucoup souffert pendant les guerres civiles qui eurent lieu sous Jacques II.

TRALIE s. f. (tra-li). Moll. Genre de mollusques gastéropodes pulmonés.

TRALLES, ancienne ville de Lydie, entre Magnésie et Nyssa, près du Meandre, sur l'emplacement de laquelle se trouve aujourd'hui Sultan-Hissar. C'est la patrie de l'architecte Authensius et du médecin Alexandre de Tralles.

TRALLES (Balthasar-Louis), médecin allemand, né à Breslau en 1708, mort dans la même ville en 1797. Lorsqu'il eut pris le grade de docteur à Halle (1731), il alla se fixer dans sa ville natale, où il acquit une réputation qui s'étendit bientôt dans toute l'Allemagne. Vainement plusieurs princes voulurent l'attirer à leur cour; il refusa leurs propositions pour rester indépendant et n'accepta que le titre de médecin du roi de Pologne. Les Académies de Vienne, de Berlin, celle des Curieux de la nature le comblèrent au nombre de leurs membres. Louis Tralles était un observateur exact. Ennemi des doctrines matérialistes, il combattit dans plusieurs de ses ouvrages les idées d'Helvétius et de La Mettrie. Quoique écrits d'une façon un peu diffuse, plusieurs de ses livres, no-

tamment son *Traité sur l'opium*, sont estimés. Nous nous bornerons à citer de lui : *De vitæ animalis consideratione* (Halle, 1731, in-4°); *Vitæ quæ terreis remediis hactenus adscriptæ sunt examen* (Breslau, 1739, in-4°); *De machina et anima humana prorsus a se invicem distinctis* (Breslau, 1749, in-8°); *Critique d'un médecin du parti des spiritualistes sur la pièce intitulée : les Animaux plus que machines* (La Haye, 1752, in-8°), ouvrage écrit en français; *Opus usus salubris et noxius* (La Haye, 1757, in-4°); *De animæ existentis immaterialitate et immortalitate cogitata* (La Haye, 1774, in-8°); *De la langue et de la littérature allemande* (Berlin, 1781, in-8°), en allemand, etc.

TRALLIANE s. f. (tral-li-a-ne). Bot.-Genre d'arbrisseaux grimpants, rapporté avec doute à la famille des célastrinées, et dont l'espèce type croît en Cochinchine.

TRAMAGE s. m. (tra-ma-je — rad. *tramer*). Techn. Confection des cannettes, trames ou bobines : *Depuis plusieurs années, dans les grandes fabriques, le TRAMAGE se fait au moyen de machines que l'on appelle ordinairement cannetières*. (Maigne.)

TRAMAIL s. m. (tra-mall; 11 mll. — bas latin *tremaculum*, mot qui se décompose lui-même en *tre*, pour le latin *tres*, trois, et *macula*, maille, et signifie ainsi proprement filet à trois mailles). Pêche. Sorte de filet composé de trois nappes superposées : *Pêcher avec le TRAMAIL*. || Pl. TRAMAILS.

— Chasse. Filet à trois rangs de mailles.

— **Encycl.** Pêche. Le *tramail* se compose de trois rangs de mailles disposées en losange, ou, pour être plus exact, de trois filets superposés de façon à en faire un triple. Celui de devant et celui de derrière sont de mailles larges; on les fabrique avec une ficelle assez fine. Le filet du milieu ou nappe est d'un fil délié. Comme il est beaucoup plus grand que les deux autres et que pourtant ses extrémités sont attachées à celles des deux filets qui l'enveloppent, il forme poche; ses mailles sont de beaucoup moins larges que celles des deux autres filets. La nappe s'engage dans les grandes mailles des autres, qui en bouchent l'issue au poisson qui y est entré. Les deux nappes extérieures se nomment *aumées* ou *hamaux*. On fait souvent les aumées en mailles carrées, cependant on peut les faire en mailles losangées. La nappe est aussi nommée *flue*.

Voici comment on installe le *tramail* : « On s'établit, dit l'*Encyclopédie Roret*, dans une grande place, bien unie et nette de feuilles, de brins de bois, de pierres et grandes herbes. On étend une des aumées et on l'attache bien tendue par les quatre coins au moyen de piquets qu'on passe dans les boucles des angles; ensuite on passe dans le dernier rang de mailles de la flue, en suivant tout son pourtour, une ficelle bien travaillée et qui n'ait point de nœuds. On attache cette ficelle, ainsi que les angles de la flue, aux mêmes piquets où l'on a attaché précédemment l'aumée; les ficelles doivent être bien tendues, mais la flue ne l'est pas, étant beaucoup plus grande que l'aumée. Ainsi, en conduisant la corde de la flue avec les bords de l'aumée dans les mains pour que cette corde et le bord se suivent exactement, on attache la corde aux mêmes piquets qu'on a passés dans les anes qui sont au coin de l'aumée.

« Comme la flue est beaucoup plus étendue en tous sens que l'aumée, il faut lui faire faire des plus sur la corde, de façon cependant qu'ils soient répartis le plus régulièrement qu'il est possible, afin qu'elle fronce et fasse poche assez uniformément dans toute l'étendue du filet. Tout étant ainsi disposé, on met par-dessus la flue la seconde aumée, et on la tend comme la première par les boucles des angles, qu'on pose dans les mêmes piquets. Les trois nappes ainsi placées bien régulièrement les uns sur les autres, pour empêcher qu'ils ne se dérangent, on forme quelques révolutions d'un fil retors, qui comprend les bords des deux aumées et de la corde de la flue, et l'on fait un nœud à chaque endroit où l'on rencontre les mailles des aumées. Il faut encore, environ de mètre en mètre dans toute l'étendue du filet, lier les deux aumées l'une avec l'autre par un fil retors, afin de maintenir la flue en état d'empêcher que, quand on tendra verticalement le *tramail*, la flue ne se porte toute d'un côté. Alors le *tramail* est en état de servir; il ne s'agit plus que de le fortifier, en le bordant avec une corde grosse comme le doigt. »

Les mailles des hamaux ont 0m,135; celles de la nappe entre 0m,020 et 0m,23. Le *tramail* est surtout bon pour entourer les rivières, lorsqu'il est plombé ou pierré et flotté. Après l'avoir tendu, on fourgonne dans les herbes avec des perches, afin d'effaroucher le poisson qui, en se sauvant, se jette dans le filet. Si les bords de la rivière ne sont pas praticables, on devra prendre un petit bateau. Cette pêche peut être faite dans un temps frais, époque où les autres sont peu fructueuses. Le *tramail* employé à la grande pêche, à la pêche de mer, porte principalement les noms de *tramat*, *tramaillons*. Le filet est sédentaire au fond de la mer. A cet effet, il est pierré par le bas et garni de flottes par le haut; à ses extrémités se trouvent des câblères et des cordages sur lesquels sont frappées des bouées servant à le retrouver.

La pêche au *tramail* en grande eau est des plus productives; on la fait en pleine mer ou sur les côtes. On compose quelquefois une tessure de trente ou quarante pièces de *tramail*, dont chacune a 30 brasses, ce qui donne une longueur totale de 1,000 à 1,200 brasses. On met à chaque bout de cette grande tessure une cablière de 20 à 25 kilogrammes, et on en ajoute encore une de 14 kilogrammes au bout de chaque pièce, pour que la tessure demeure sédentaire. Il y a alors trois bouées, une à chaque bout de la tessure et une au milieu. Ces filets ne demeurent guère plus de dix à douze heures à la mer; souvent on les tend vers le coucher du soleil et on les relève à minuit; on cale les tessures depuis 10 jusqu'à 40 brasses. On tend des *tramaills* flottants soit dans les eaux mortes, soit dans les courants, et, dans ce dernier cas, on les laisse dériver.

Cette pêche, l'une des plus fortes qui se fassent, forme d'excellents matelots.

Dans les *tramaills* employés à la grande pêche de mer, les hamaux ont environ 0m,245 d'ouverture en carré à chaque maille; les mailles de la nappe sont de 0m,047; cependant, cette dimension varie souvent, selon les poissons que l'on veut pêcher. La tessure des *tramaills* a environ 2 mètres de hauteur, et depuis 250 jusqu'à 280 brasses de longueur, suivant la force des équipages. Ces grands *tramaills* prennent le nom de *dreiges*.

On traîne ce filet sur des fonds qui n'ont quelquefois que 5 ou 6 brasses d'eau, et d'autres fois dans des endroits où il y en a 35 ou 40. Pour qu'il puisse résister à l'effort qu'on fait pour le traîner, on le borde tout autour avec une ralingue, aux angles de laquelle on fait des anses pour y amarrer les cordages ou bras qui servent à la traîner. Afin d'empêcher le filet de se couler sur le terrain et le faire traîner sur le fond dans une position à peu près perpendiculaire, on attache des lignes sur la ralingue d'en haut, et sur celle d'en bas des anneaux de plomb d'environ 500 grammes. Il faut 12 ou 13 kilogrammes de plomb pour garnir un filet de 18 brasses.

Pour garnir la tête des flottes, on choisit les lièges les plus épais et on les distribue sur la ralingue à environ 0m,55 les uns des autres.

Le poisson que l'on prend le plus généralement à cette pêche consiste en turbot, barbus, soles, limandes, grands carrelots, raies, vives, merlans, esturgeons, saumons, etc., une grande quantité de petites roussettes ou petits chiens de mer.

Dans les Flandres, on se sert de *tramaills* spéciaux qui se tendent arrêtés par le pied avec des torques ou bouchons de paille, placés de demi-brasse en demi-brasse, enfoncés de 1 pied dans le sable, le long des accores ou de la chute des barres. La marée ne peut élever le filet qu'à la hauteur de 3 pieds seulement, et, comme il en a plus de 4, il forme une espèce de ventre où s'arrêtent les poissons au retour de la marée. Le rets est placé en demi-cercle, suivant la disposition du banc de sable au pied duquel les pêcheurs le tendent; chacun de ces *tramaills* a 9 ou 10 brasses de longueur.

Le carra, sorte de pêche qui se pratique aux environs d'Arcachon, se fait aussi avec un filet travaillé; mais la manœuvre est différente de celle des autres *tramaills* servant à la grande mer; elle a lieu en tout temps, et deux hommes suffisent; ils sont montés sur une pinasse qui va à la dérive et entraîne avec elle l'une des extrémités du *tramail*, tandis que l'autre bout est solidement fixé à la côte. On prend de cette manière les mêmes espèces de poissons qu'avec les *tramaills* sédentaires, mais en bien moindre quantité, à ce qu'assurent les pêcheurs.

TRAMAILLÉ, ÊE adj. (tra-ma-llé; 11 mll. — rad. *tramaill*). Fait en forme de *tramail* : *Filet TRAMAILLÉ*.

TRAMASSEUSE s. f. (tra-ma-seu-ze). Techn. Ouvrière qui ôte les bavures des pipes de terre.

TRAMAYES, bourg et commune de France (Saône-et-Loire), ch.-l. de canton, arrond. et à 23 kilom. O. de Mâcon; pop. aggr., 558 hab. — pop. tot., 2,149. Carrières de pierre de taille, tuileries.

TRAMBA (Nicolas), prélat polonais, mort en 1421. Il était vice-chancelier du royaume de Pologne, lorsque le roi Wladislas Jagellon l'appela à faire partie du conseil de régence pendant une campagne qu'il fit contre les chevaliers teutoniques. En 1412, Tramba fut nommé archevêque de Gnesen. Deux ans plus tard, il se rendit au concile de Constance et prit une part tellement brillante aux discussions, qu'on voulut le nommer pape; mais il refusa et fit nommer le cardinal Colonna (Martin V). Il obtint du concile le titre de primat de Pologne et de Lithuanie, qui resta attaché à son siège. Peu après, Tramba se rendit à Paris avec l'empereur Sigismond. De retour au concile, il voulut faire condamner un livre du dominicain Falkenberg en faveur de l'ordre Teutonique et contre le roi de Pologne; mais le concile ne voulut point se prononcer (1418). Il se rendit ensuite avec quelques autres députés polonais auprès de l'empereur Sigismond, qui avait été choisi pour arbitre entre le roi de Pologne et les chevaliers teutoniques. Ce prince s'étant pro-

noncé en faveur de ces derniers, Tramba protesta vivement, et il fut décidé qu'un certain nombre d'arbitres, dont il fit partie, se réuniraient à Kaesmark pour étudier à nouveau la question. Ce fut sur ces entrefaites qu'il mourut.

TRAMBE s. f. (tran-be). Bot. Nom vulgaire de la marjolaine.

TRAMBEIUS, fils de Télamon et d'Hésione. Il fut élevé à Milet par Arion, qui avait épousé sa mère, s'éprit de la belle Apriate, à Lesbos, et, la voyant rebelle à ses desirs, la jeta dans la mer. Achille, s'étant emparé de cette île, tua Trambelus pour le punir de cet acte odieux.

TRAME s. f. (tra-me — latin *trama*, même sens; de la racine sanscrite *tar*, traverser. Le latin *trama* désigne parfois aussi la chaîne. A ce mot latin répond, avec un sens primitif analogue, le scandinave *thröm*, ancien allemand *drām*, anglais *thrum*, les fils qui dépassent le bord de la toile après le tissage). Techn. Ensemble des fils que les tisserands font passer transversalement avec la navette entre les fils de la chaîne, préalablement tendus : *Il y a des étoffes dont la TRAME est de soie et la chaîne de fil.* (Acad.) || Petit tube de carton ou de bois, de forme droite ou conique, sur lequel on enroule la matière destinée à servir de trame. On l'appelle plus généralement **CANNETTE**.

— Fig. Complot, intrigue : **TRAME secrète**. De nos desseins secrets la trame est découverte.

TRAMILLON.
Un mot dit au hasard rompt le fil de nos trames.

— *Trame de la vie, Trame de nos jours*, Cours, durée de la vie, existence comparée à un fil :

Elle vient couper la trame
Des jours qu'elle m'a tissés.

TRAMÉ, **ÉE** (tra-mé) part. passé du v. Tramer. Dont la trame est d'une certaine matière déterminée : *Etoffe à chaîne de laine TRAMÉE de soie*.

— Fig. Complot, préparé par intrigue : *Il semblait que la conspiration eût été TRAMÉE dans toutes ces villes.* (Volt.)

TRAMER v. a. ou tr. (tra-mé — rad. *trame*). Techn. Disposer, entrelacer la trame de : **TRAMER du drap avec un grand soin**.

— Fig. Machiner, comploter, préparer par intrigue : **TRAMER une conspiration**.

Se tramer v. pr. Etre tramé : *Cette étoffe se TRAME de soie sur chaîne de laine*.

— Fig. Etre machiné, comploté :
Peut-être en ce moment quelque chose se trame.

TRAMER, **machiner**, **ourdir**. V. **MACHINER**.

TRAMÈTE s. m. (tra-mè-te). Bot. Genre de champignons, du groupe des polypores.

TRAMEUR, **EUSE** s. (tra-meur, eu-ze — rad. *tramer*). Techn. Ouvrier, ouvrier qui trame les étoffes.

— s. f. Appareil mécanique dont on se sert pour tramer les étoffes.

TRAMIERE s. f. (tra-miè-re — rad. *trame*). Comm. Sorte d'étoffe de laine foulée.

TRAMOIS s. m. (tra-moi). Agric. Syn. de **TRÉMOIS**.

TRAMONTANE s. f. (tra-mon-ta-ne — italien *tramontana*, nord, puis vent du nord, étoile du nord; de *trans montes*, au delà des monts, des Alpes). Vent du nord, ainsi appelé sur la Méditerranée parce que, pour l'Italie, le nord est au delà des Alpes : *Le vent de la TRAMONTANE. La TRAMONTANE est fréquemment accompagnée de neige.* (M.-Br.) || Côté du nord : *Se diriger vers la TRAMONTANE*. || Etoile polaire.

— Mar. *Perdre la tramontane*, Ne plus savoir s'orienter, ce qu'on ne pouvait faire, avant la découverte de la boussole, qu'en observant l'étoile polaire. || Fig. Ne plus savoir où l'on en est, divaguer : *Il faut excuser des gens qui ont perdu la TRAMONTANE*. (Mme de Sév.)

TRAMONTI, bourg du royaume d'Italie (Principauté Citérieure), à quelque distance du golfe de Salerne, dans un pays montagneux, à 12 kilom. O.-N.-O. de Salerne; 5,800 hab. On y fabrique du charbon, que l'on exporte ensuite à Naples.

TRAMUTOLA, bourg d'Italie, province de Basilicate, dans l'arrondissement de Potenza; 4,000 hab.

TRAMWAY s. m. (tramm-oué — mot angl. formé de *tram*, rail plat, et de *way*, voie). Chemin de fer établi sur une route ordinaire, au moyen de rails posés à plat, sans saillie.

— **Encycl.** Les chemins de fer établis sur des routes livrées à la circulation de toute espèce de véhicules, de manière à ne pas interrompre cette circulation, ont été appelés depuis longtemps en Angleterre *tramways*. L'origine de cette dénomination est dans le sens des deux mots anglais *tram*, qui veut dire rail plat, et *way*, qui veut dire voie. C'est, en effet, sous la forme de voies ferrées à rails plats ne faisant pas saillie au-dessus de la chaussée que se sont présentées les premières lignes de *tramways*. Les houilles

du nord de l'Angleterre étaient transportées dans des wagons roulant sur des plateaux de bois, auxquels, vers 1770, on substitua des *trams* plus résistants et par suite plus économiques. Ils étaient munis d'un rebord qui leur donnait une section en L, et qui avait pour but d'empêcher le déraillement.

Cette disposition fut bientôt abandonnée pour les chemins de fer, qui adoptèrent au lieu de *trams* des rails saillants (*edge rail*), sur lesquels les roues des véhicules étaient maintenues par des rebords métalliques dont on les avait armées. Les rebords des *trams* avaient, en effet, peu à peu pris plus de développement; le rail s'était creusé de plus en plus; de cette manière, on avait obtenu une plus grande stabilité du véhicule, dont les roues s'engageaient dans les rainures des *trams*. Mais on s'exposait à une difficulté de traction plus grande par l'engorgement inévitable des ornières comblées peu à peu par les ordures et les débris de la chaussée. Les voies ferrées sur route à circulation générale, que les Anglais appellent *american tramways* et que les Français ont désignées longtemps sous le nom de chemins de fer américains, ont, en effet, pris leurs premiers développements en Amérique.

Chargé d'une mission officielle pour l'étude de la situation des travaux publics en Amérique, M. Malézieux a publié un rapport très-remarquable, dans lequel il étudie les *tramways* américains et développe des considérations très-intéressantes sur ce mode de locomotion. « Les chemins de fer américains, dit-il, ont atteint aux Etats-Unis un développement considérable. On l'estime à 6,000 ou 7,000 kilom. (1868). Ce n'est pas que le système y ait été admis sans préventions et sans obstacles; les conducteurs des voitures ordinaires, les anciennes compagnies d'omnibus et les riverains ont de concert lutté contre la pose des rails dans les rues des villes peuplées. Mais ces résistances sont tombées, et Philadelphie, la ville peut-être où elles ont été les plus vives, est celle qui est aujourd'hui le plus complètement pourvue d'omnibus sur rails.

« L'avantage fondamental du système, c'est la réduction considérable de l'effort de traction. Deux chevaux de force médiocre peuvent traîner des voitures non-seulement plus longues, mais aussi plus larges et plus hautes, conséquemment plus confortables que les omnibus ordinaires. On peut d'ailleurs employer des roues d'un moindre diamètre, et, par suite, rendre l'accès plus facile par les deux marches qui servent à monter ou à descendre aux deux extrémités. Réduction des frais, abaissement des prix, agrandissement de la clientèle, qui peut embrasser tous les degrés du public, voilà de grands éléments de succès.

« Les rails sont quelquefois une gêne pour les voitures ordinaires, qui ne peuvent les traverser sans une forte secousse et dont les roues, quand elles viennent à s'engager des deux côtés à la fois dans certains rails creux, ne s'en dégagent pas toujours facilement; mais c'est là un inconvénient accidentel et qu'on a atténué en substituant aux rails à gorge des rails formés seulement d'une nervure saillante et d'une partie évassée. D'ailleurs, cet inconvénient est le plus souvent compensé par l'avantage que trouvent les voitures ordinaires à circuler elles-mêmes sur les rails dans certaines limites de concordance de largeur; les cochers ménagent ainsi leurs chevaux et les ressorts de suspension des voitures, en même temps que le bruit et la trépidation diminuent à l'avantage des piétons, des voyageurs et des propriétaires riverains. Les voitures ordinaires sont simplement tenues de se garer, sur l'avertissement qui leur en est donné au cornet, pour laisser passer les wagons ou *cars*.

« Les rails recevant une majeure partie de la circulation réduisent de beaucoup les frais d'entretien des chaussées; ils constituent donc un allègement pour le budget des villes.

« Frappés de la nécessité où se trouve un peuple commerçant et actif de rendre les communications à l'intérieur d'une grande ville très-rapides et peu coûteuses, les Etats-Unis ont, en quelques années, sillonné leurs grandes cités d'omnibus sur rails. Les Européens ont été plus lents à adopter ce système. C'est peu à peu et après une défaveur de longue durée que des *tramways* ont été établis à Londres, à Vienne, à Bruxelles, à Paris.

« Les *tramways* donnent circulation à des véhicules en général traînés par des chevaux; nous reviendrons sur les tractions par la vapeur, par la vapeur surchauffée ou par l'air comprimé.

« Quoi qu'il en soit du mode de traction, le public, en général, apprécie spécialement les lignes de *tramways* qui relient le centre des grandes villes, où se font toutes les affaires, à la zone d'enceinte, où les logements sont moins chers et plus voisins de la campagne.

« Aux Etats-Unis, dit M. Malézieux, la plupart des villes sont bâties sur terrain plat, et les rues n'ont en général qu'une pente insensible à l'œil, circonstance très-favorable à l'usage des rails.

« Les rails reposent sur des longrines de pin jaune supportées par des traverses de chêne blanc, de châtaignier, de pin jaune ou blanc. Ces traverses doivent s'étendre de

0m,30 à 0m,40 au moins de chaque côté de la voie. Leur écartement varie de 1 mètre à 1m,80; il se réduit à 0m,60 quand on supprime les longrines. Ces traverses ont en général 0m,15 de largeur et 0m,13 d'épaisseur, les longrines 0m,13 de largeur et 0m,18 de hauteur. Des équerres en fonte placées extérieurement aux longrines les empêchent de s'écarter. Ces traverses sont posées sur du ballast, des pierres cassées ou du gravier. Le drainage de la voie est essentiel.

« Le rail plat de 0m,12 avec nervure saillante du côté extérieur, tel qu'on l'emploie à Philadelphie, pèse 22 kilogrammes par mètre courant. Deux petits talons inférieurs se logent dans les feuillures de la longrine, à laquelle le rail est d'ailleurs fixé par des tire-fond. La largeur de la voie, c'est-à-dire l'intervalle compris entre les rebords des rails, a été portée, par ordonnance municipale, à 1m,59, ce qui laisse de la marge pour la circulation des voitures ordinaires. On peut atteindre le même but avec des rails à rebords intérieurs.

« Dans les courbes de 10 à 20 mètres de rayon qui se présentent au tournant des rues, on remplace les rails en fer par des pièces spéciales en fonte. Le rail intérieur est à gorge avec une forte nervure du côté de la voie pour empêcher la roue de s'échapper suivant la tangente. Le rail extérieur est tout plat. On franchit ces passages au pas, et les déraillements, qui ne sont pas sans se produire souvent, sont sans inconvénients sérieux.

« Le rail à gorge, à tête peu saillante au-dessus du niveau de la chaussée, a le plus souvent les dimensions suivantes : tête, 0m,03; gorge, 0m,03 en largeur et en profondeur; rebord, 0m,015; hauteur de la tête au-dessus de la longrine, 0m,045; hauteur du rebord, 0m,041; épaisseur du rail au point le plus bas de la gorge, 0m,015; longueur totale de la tête de la longrine, 0m,045 à 0m,05. Ce rail est employé dans plusieurs Etats.

« Les voitures désignées sous le nom spécial de *street-cars* (voitures des rues) ont de 5 à 8 mètres de longueur, y compris les deux paliers extérieurs qui se trouvent symétriquement aux extrémités, protégés par des auvents. La largeur intérieure est de 2 mètres environ, de sorte qu'entre les deux rangées de personnes il reste un passage libre de 0m,60 environ. Le toit présente, comme celui des wagons ordinaires, un surhaussement central qui permet qu'on s'y tienne sans difficulté debout avec un chapeau; cela fournit en même temps les moyens d'aérer sans établir de courants d'air gênants. Il n'y a pas d'impériale. Les deux portes sont à coulisses. Le plancher, placé immédiatement au-dessus des essieux, n'est guère qu'à 0m,40 du sol, d'où résulte une grande stabilité du véhicule. Les roues en fonte, de 0m,60 à 0m,75 de diamètre, montent sous les banquettes et sont en partie masquées. La caisse s'étend en dehors par un encorbellement; elle repose sur des boîtes à graisse par l'intermédiaire de huit ressorts en caoutchouc vulcanisé (0m,12 de diamètre sur 0m,15 de hauteur). Les plaques de garde sont en fonte. Chacun des paliers extérieurs présente un crochet pour l'attelage et une manivelle de frein.

« Ces voitures peuvent contenir, suivant leurs dimensions, de 18 à 20 personnes à l'aise; mais on peut admettre un certain nombre de voyageurs sur les paliers extérieurs, et d'autres voyageurs qui se tiennent debout à l'intérieur en se maintenant en équilibre, malgré les mouvements de la voiture, au moyen de poignées en cuir pendantes attachées à une barre longitudinale. Du reste, il n'y a pas de barres de séparation sur les sièges et on peut, s'il est nécessaire, se servir davantage. Il arrive fréquemment que 40 personnes et même un plus grand nombre soient ainsi transportées à la fois par une seule voiture. Les chevaux, au nombre de deux, de petite taille et de force médiocre, sont attelés au moyen de traits, sans flèche ni brancard; ils ne peuvent alors retenir la voiture en cas où l'arrêt doit être obtenu, mais on arrête par le serrement d'un frein, ce qui ménage les chevaux. Le cocher est debout sur le palier d'avant et tient les rênes de la main gauche, tandis que la main droite est constamment à portée de la manivelle du frein. La traction s'opère pour chaque cheval sur une barre dont le centre est relié par une chaîne à l'une des extrémités d'une barre centrale; celle-ci est accrochée à la voiture.

« Le cocher reçoit spécialement les signaux de l'intérieur ou ceux du conducteur par le son d'un timbre mis en mouvement au moyen d'une courroie sur laquelle peuvent agir les voyageurs et le conducteur. Celui-ci veille spécialement aux signaux des piétons. Les voitures sont disposées pour qu'on puisse y accéder d'avant ou d'arrière. Dans quelques villes, à Philadelphie, à Boston, l'accès par l'arrière est seul autorisé comme étant affranchi de tout danger et parfaitement commode. Le conducteur perçoit le prix des places; dans quelques cas exceptionnels il n'y a pas de conducteur, mais cela est très-incommode; sans compter les fraudes qui pourraient se produire très-facilement, quelques voyageurs entrant et sortant par l'arrière, il faut que chaque voyageur paye sa place en montant et que le cocher rende de la monnaie, si cela est nécessaire; on a dû lui préparer de petits paquets de monnaie

tout faits qu'il rend sans compter. A Washington, où ces *street-cars* sont en service, le cocher remet en même temps au voyageur un jeton que celui-ci doit faire tomber dans un tronc. A San-Francisco, on délivre aux voyageurs des billets valables pour quatre places à prix réduit, et on détache chaque fois un billet. Le conducteur est tenu de présenter au contrôle un nombre donné de billets en nature ou en espèces.

« Le prix moyen des places dans ces voitures de *tramway* est de 7 cents, ce qui fait environ 0 fr. 15; il varie du reste de 5 cents à 8 cents, suivant les localités et les lignes en service.

« Les omnibus sur rails causent parfois des accidents très-graves, et il n'est pas rare que les voitures écrasent des ivrognes la nuit ou des enfants le jour; la nuit, en effet, elles sont munies d'une lampe qui les rend parfaitement visibles, mais n'éclaire pas aux yeux du cocher la voie en avant de la voiture; le jour, les omnibus roulent sans bruit au milieu des rues et surprennent parfois les enfants qui jouent et ne se dérangent pas assez vite. A Boston, les cars sont tenus d'aller au pas dans le voisinage des écoles publiques aux heures de l'entrée et de la sortie. A Philadelphie, une ordonnance défend aux voitures de *tramway* de dépasser une vitesse plus grande que celle de 10 kilomètres à l'heure.

« L'Etat de New-York, dont l'étendue est à peu près égale au quart de celle de la France, possède 470 kilomètres de *tramways* avec traction de chevaux; établis dans la ville de New-York depuis 1832 et surtout depuis 1852; ces *tramways* sont entre les mains de vingt compagnies différentes, dont chacune n'exploite en général qu'une seule ligne. Le nombre des voitures en service augmente avec les nécessités et l'importance du trajet. Les moins importantes de ces lignes sont desservies par 25, les plus importantes par 125; seule, la compagnie de la troisième avenue emploie 250 voitures. Cette ligne part du centre de la cité, circule entre la cinquième avenue et la rivière de l'Est, à égale distance de ces deux lignes extrêmes, et aboutit au King's Bridge. Le cahier des charges de la compagnie l'obligeait à faire partir de chaque extrémité des voitures toutes les 4 minutes; en réalité, les départs se font toutes les minutes, et même il ne s'écoule que trois quarts de minute entre deux départs aux heures où les voyageurs affluent en plus grande quantité. Cette ligne, dont le parcours est de 13 kilomètres, transporte environ 25 millions de voyageurs par an.

« Sur tous les *tramways* de l'Etat on compte près de 300 kilomètres de voie double; on fait circuler 1,800 voitures par traction de 10,000 chevaux ou mulets. Ils servent au transport de 157 millions de voyageurs (1869).

« Etablis au prix de 107 millions, ils ont coûté, en 1869, 3 millions d'entretien et de contributions à l'Etat, 34 millions d'exploitation et ils ont fait 48 millions de recette. Les accidents, au nombre de 98, ont été dus en grande partie à l'imprudence des voyageurs.

« Les voitures, très-élégantes et aristocratiques, conservées à New-York sur chaussées sans rails pour le service de la vieille ville, coûtent un peu plus cher que les *tramways* et sont moins populaires.

« Parmi les *tramways* européens, les plus développés sont ceux de Londres; les mieux installés et les plus habilement exploités sont, d'après l'avis des ingénieurs qui les ont étudiés, les *tramways* de Vienne.

« *Tramways de Londres*. Les premières lignes essayées à Londres remontent à 1840 environ; ils furent mal organisés et ne réussirent pas. Repris avec de nouveaux systèmes de construction et d'exploitation il y a quelques années, ils se sont rapidement développés et ont formé l'origine de sociétés riches et d'un grand crédit.

« En 1873, 64 kilomètres de lignes étaient exécutés sur un nombre de 810 qui avaient été concédés; depuis, la construction a très-rapidement été faite et l'exploitation se fait sur presque tout le réseau. Les lignes mises tout d'abord en circulation partaient de la Tamise et aboutissaient aux divers points de la zone sud de Londres, sur la rive droite; d'autres partent, sur la rive gauche, des zones nord et ouest de Londres, mais n'atteignent pas les bords de la Tamise.

« La voie est partout la même que sur les chemins de fer; sa largeur est de 1m,436. Dans les rues étroites (6 mètres au plus), une seule voie est autorisée et doit être placée sur le côté; au-dessus de cette largeur et jusqu'à 9 mètres, on autorise une ou deux voies, suivant la demande du concessionnaire.

« Dans le cas d'une simple voie, on établit, de distance en distance, des évitements à aiguilles fixes. En certains points du réseau à double voie, on élargit assez l'entre-voie pour former un refuge destiné à une voiture ordinaire; en d'autres points où la rue se rétrécit, les deux voies se fondent en une seule pour se séparer plus loin.

« Il convient, en général, de placer les voies au milieu de la chaussée; cette disposition a pour effet de diviser le mouvement des voitures, en les obligeant à circuler à droite et à gauche de la voie ferrée. Elle laisse, de

plus, complètement libre l'approche des trottoirs ou des accotements.

On peut tourner en un point de la voie de manière à se diriger à angle droit et même à angle aigu de la direction primitive. Il suffit pour y arriver de déplacer la voie de sa position normale de manière à la rendre courbe, en adoptant au moins 25 à 30 mètres comme rayon de courbure. Lorsque les lignes doubles se croisent, les aiguilles de raccordement sont généralement mobiles; chaque conducteur va pousser du pied celle qui donne entrée à la direction qu'il veut suivre.

Les omnibus sur rails anglais ont une assez grande stabilité sur leur voie, grâce à la forme des roues, qui comportent un boudin engagé dans la rainure du train. Ces voitures contiennent 40 voyageurs, en nombre égal à l'intérieur et à l'impériale. Elles sont complètement symétriques par rapport à l'axe de la voie et perpendiculairement à cet axe. La traction se fait par deux chevaux qu'on dételle de l'avant pour les atteler à l'arrière lorsque l'omnibus est à l'extrémité de son parcours. Si le *tramway* est à double voie, un croisement à aiguilles mobiles permet aux voitures de changer de voie en quelques secondes. Le conducteur est à l'avant, à hauteur des chevaux; il a une manivelle de frein sous la main. A chaque extrémité du parcours, le cocher et le conducteur changent de place forme.

Ce système est excellent, car il évite l'emploi des plaques tournantes et des courbes en raquette aux points de départ. L'absence de timon et le calage des roues sur essieu ne permettant pas à la voiture de sortir facilement de la voie, il y a une grande stabilité.

Quelques-unes de ces voitures, telles que celles de la ligne de Clapham, sortent des ateliers de John Stephenson, qui a exposé, en 1867, une voiture de *tramway* destinée aux Indes anglaises. Ces voitures, assez élégantes, stables et confortables, présentent un inconvénient qui tient à la forme de l'escalier par lequel on monte jusqu'à l'impériale; il est droit, sans contre-marche et sans rampe, ce qui peut occasionner des accidents, dus le plus souvent, d'ailleurs, à l'imprudence des voyageurs. Chaque voiture est éclairée, toujours à droite dans le sens de la marche, par une lampe à pétrole illuminant un verre de couleur. Le conducteur arrête en tout point du parcours, sur la demande d'un piéton ou d'un voyageur. Il siffle les voitures qui gênent la voie devant lui sienne et peut réclamer l'intervention de la police si le véhicule embarrasait ne se détourne pas au second coup de sifflet.

Différents modes de construction ont été adoptés, mais l'aspect extérieur des voies est toujours le même. Le rail présente en section une largeur totale de 0m,100, dont 0m,045 en tête, une gorge de 0m,03 de largeur et un rebord légèrement saillant au-dessus du sol de 0m,025. La profondeur de l'ornière est 0m,02; l'épaisseur verticale sur la tête et le rebord est de 0m,045; elle s'abaisse à 0m,030 à la partie centrale. La longrine est embrassée par le rail et n'est amincie qu'aux joints sur toute sa largeur. Elle a 0m,15 de hauteur sur 0m,10 de largeur; sa longueur est de 2 mètres. Elle repose sur une traverse qui a les mêmes dimensions. Le rail a de 5 à 7 mètres de longueur; il pèse environ 25 kilogrammes par mètre courant (50 livres par yard).

Les voies et l'entre-voie sont généralement pavées; on raccorde avec la chaussée, lorsque celle-ci n'est pas pavée, par des pavés de grande dimension en grès très-résistant. Pour diminuer les frais d'entretien en augmentant un peu ceux de construction, on établit une couche de béton générale dans la largeur de la voie et l'entre-voie et des deux accotements. C'est dans le béton que s'emboîtent les pièces de support du rail. A Londres, les traverses reposent sur le massif de béton; elles ont 2 mètres de longueur et sont espacées de 1m,50. Elles sont fixées aux longrines par des équerres en fonte à nervure centrale, clouées par des chevillettes sur les longrines et sur les traverses. Elles sont tantôt simples, tantôt doubles; mais on les double toujours aux joints des longrines. Le rail est attaché sur la longrine par des vis à tête fraisée posées dans l'intérieur de la gorge. Il y a généralement une de ces vis à l'aplomb de chaque traverse et une dans l'intervalle de deux traverses consécutives. Le joint des rails est consolidé au moyen d'une plaque métallique vissée à la longrine et s'appuyant sur les bouts des deux rails.

Sur les lignes de Clapham et de Bow, on a supprimé les traverses; le rail n'a en dessous qu'une seule saillie, la longrine n'est entamée que sur la rive intérieure. Chaque longrine est portée sur des semelles ou sabots en fonte, empatés avec elle dans le béton et reliés par des triangles ou posés, tous les 4 pieds 6 pouces (1m,37), en face l'un de l'autre, et de trois en trois on en pose un de dimension plus grande; ce sont ces derniers qui sont réunis par des entre-toises en fer maintenant l'écartement de la voie. C'est dans un de ces gros sabots que tombe le joint des longrines.

Le système appliqué pour les *tramways* de Birmingham se rapproche beaucoup du précédent, mais avec quelques différences qui

le rendent plus économique. La voie et les accotements sont en macadam. La couche de béton n'a entre les traverses que l'épaisseur même de cette pièce, mais s'inflechit sous chaque traverse pour y prendre une épaisseur de 0m,04 à 0m,05. Elle est d'ailleurs formée de deux bandes seulement, logées sous chaque rail et d'une largeur de 2 pieds chacune.

L'attache du rail de Clapham a été vivement critiquée. L'ornière des rails forme une rigole où séjournent les eaux de pluie qui pénètrent par les trous des chevillettes dans les longrines et les pourrissent rapidement. Les trépidations du rail tendent à faire sortir les chevillettes qui viennent faire saillie et sont écrasées par les roues ou blessent les pieds des piétons et des chevaux.

Pour diminuer ces inconvénients, M. Gregory propose de substituer des longrines en fonte aux longrines en bois. Le rail n'est pas percé; il repose simplement, au moyen de semelles en bois. Les voies de *tramway* étant étroites (1m,44), on a jugé convenable de strier la tête des rails sur lesquels trottent les pieds extérieurs des chevaux, et on évite ainsi les glissements.

Dans tous les systèmes, on adopte pour les courbes des barres courbées à l'usine. Celles de la courbe intérieure ont une gorge moins profonde que celles de la courbe extérieure; le relèvement de la voie à l'intérieur est ainsi convenablement obtenu.

Le prix de la voie a beaucoup varié; les plus difficiles à établir et les plus soigneusement traitées parmi les lignes en service ont coûté jusqu'à 125,000 francs par kilomètre courant (8,000 l. sterl. le mille). Ce prix dépasse de beaucoup celui qu'on doit atteindre; on ne doit guère dépenser, en moyenne, plus de 45,000 francs par kilomètre de voie simple.

Les *tramways* actuellement en exploitation à Londres sont ceux de Stratford à Bow, White-Chapel et Algate; Clapham à Brixton et Westminster; Westminster à Greenwich; Tottenham à Kenish-Town; Greenwich à Blackfriars; Islington à City Boundarie-Green, etc.

En certains points où les *tramways* ne peuvent circuler, des ascenseurs doivent faire descendre les voyageurs dans un *subway* de 1 kilomètre de longueur, au bout duquel un autre ascenseur élèvera les voyageurs au niveau du sol et près d'une station de *tramway*.

Les places sont tarifées proportionnellement à la vitesse et à la distance parcourue de station en station. On paye le même prix à l'intérieur et sur l'impériale, environ 0 fr. 05 par kilomètre jusqu'à sept heures du matin et 0 fr. 10 à partir de cette heure. La vitesse des *tramways* est de 12 à 14 kilomètres à l'heure; l'espace parcouru est un peu moins grand, à cause des arrêts. Dans les cas de forte rampe, on se sert de chevaux de renfort montés par des enfants.

Les prix sont à peu près les mêmes que ceux du Metropolitan railway, et les gens du peuple préfèrent le *tramway* pour les petits parcours. Les départs sont, en effet, plus fréquents, l'accès plus facile, la descente commode en tout point du parcours; on monte et on descend le plus souvent sans faire arrêter.

La question de la traction à vapeur a été souvent posée; le Parlement s'y est montré toujours peu favorable; du reste, elle n'a pas encore été résolue pratiquement d'une manière satisfaisante. On n'a même pas autorisé le *tramway* de Clapham à franchir le pont de Westminster, qui est très-fréquenté.

— *Tramways de Vienne.* Les lignes de Vienne ont un développement de 22 kilomètres et comprennent 42 kilomètres de voie. La Compagnie possède environ 400 voitures, dont un quart de voitures d'hiver et trois quarts de voitures des deux saisons et d'été. Les différentes lignes sont établies sur le Wien-Ring, boulevard de ceinture de la ville centrale, à l'emplacement des anciennes fortifications.

Les voitures d'hiver sont fermées; elles peuvent contenir 38 voyageurs, dont 20 à l'intérieur et 18 à l'impériale. Elles ont été construites par M. Dreyhausen, qui les a divisées en deux compartiments: l'un est réservé aux fumeurs, l'autre aux personnes qui ne fument pas; mais en fait on ne tient pas compte de cette distinction, et la cloison médiane sert plutôt à empêcher les courants d'air.

La longueur totale de l'omnibus est de 7m,10; la largeur intérieure, de 1m,94; celle de chaque siège, 0m,44; l'intervalle est donc 1m,06. Les sièges, qui ont 0m,52 de hauteur, s'abaissent en pente vers le dossier. Il en est de même pour les places d'impériale. Celles-ci sont, du reste, à jour et formées de lattes flexibles qui sèchent rapidement en temps de pluie. La plus grande commodité se rencontre dans l'escalier, qui est muni d'un garde-corps et suit une courbe assez développée pour rendre la montée facile.

Les voitures d'été, construites par le même ingénieur et présentées depuis par lui à la ville de Paris, sont à l'air libre, sans impériale, mais munies d'une toiture en zinc et d'une couverture en toile formant rideau.

Les sièges y sont disposés différemment, de chaque côté de la voiture, dans le sens lon-

gitudinal: d'un côté, ils sont réunis en groupes de quatre, de l'autre en groupes de deux; les voyageurs y sont adossés les uns aux autres.

La longueur des voitures d'été est de 7m,40; leur largeur en dehors, de 2m,30; la hauteur en est de 2m,90.

Dans ces deux systèmes de voitures l'écartement des roues est de 1m,90, la largeur de la voie est de 1m,50. Dans ces conditions, les voitures tournent facilement dans des courbes de 8 mètres de rayon.

Le nombre de voyageurs qui entrent dans les voitures d'hiver s'élève parfois jusqu'à 50 et il en monte quelquefois 70 dans les voitures d'été.

— *Tramways de Bruxelles.* Il y a plusieurs *tramways* à Bruxelles; le plus important est celui du bois de la Cambre, qui a environ 6,700 mètres et aboutit à Scharbeck. La ligne suit généralement la chaussée; les parties courbes qui raccordent les alignements droits sont de rayons variables, mais dont le minimum est 30 mètres. La rampe la plus forte est 0m,035 et n'a que 110 mètres de longueur; la plus forte des autres rampes est 0m,015. La distance moyenne des stations et des garages est 500 mètres; ils sont de longueurs variables; les plus courts ont 30 mètres, les plus grands 300 mètres. Le rail employé était un *tram* qui pesait 16 kilogrammes par mètre linéaire. Il avait 6 mètres de longueur, et on le fixait au moyen de chevilles sur des longrines en sapin (0m,10 x 0m,15) entre-croisées par des tirants en fer pour le maintien de l'écartement de la voie, qui a 1m,50. Ces longrines reposaient sans traverses sur le sol; elles étaient reliées bout à bout par des sabots en fonte.

Le rail a bientôt paru trop faible et on l'a remplacé par un rail à section plus résistante et du poids de 25 kilogrammes par mètre linéaire. La tête est striée pour éviter le glissement des chevaux, et on a posé les longrines sur des traverses qui leur sont reliées par des cornières et sont espacées de 2 mètres; les tringles d'écartement sont supprimées. Les changements de voie sont en fonte. Pour l'entretien, deux hommes sont employés à surveiller et nettoyer chacun 3,400 mètres ainsi que les garages. Ils sont armés d'un racloir épousant la forme du rail et le promènent sur le rail de manière à enlever la boue qui pourrait s'y être logée.

Une estimation très-soignée du prix de revient a montré qu'il ne s'élève pas au-dessus de 16,000 francs par kilomètre.

La traction se fait au moyen de deux chevaux de force médiocre; ils ne font que deux fois le voyage de la Cambre à Scharbeck et retour, ce qui fait 28 kilomètres et trois heures de travail par jour.

En temps ordinaire, un départ toutes les cinq minutes de midi à six heures du soir est suffisant; les *tramways* marchent de sept heures du matin à neuf heures et demie du soir, et en dehors de l'intervalle compris entre midi et six heures une voiture part toutes les dix minutes. Mais dès que le temps devient favorable le service est beaucoup plus pressé; on est quelquefois obligé de faire partir deux voitures à quelques secondes d'intervalle.

La voiture est partagée en deux parties par une cloison percée d'une porte à coulisses; chaque compartiment contient 8 places; à chaque extrémité il y a une plate-forme munie d'un frein et d'une ferrure pour l'accrochage des chevaux. Il y a de plus une impériale à laquelle on accède par un escalier léger et qui contient 16 places. On prend en route et on descend, sur leur demande, les voyageurs. Le prix moyen perçu est de 0 fr. 095 pour la 1^{re} classe, 0 fr. 077 pour la 2^e classe (compartiments différents de l'intérieur) par kilomètre. Les plates-formes comptent comme 1^{re} classe, l'impériale comme 2^e classe.

Le rail des *tramways* des faubourgs a une forme différente; il est en U renversé et pèse 10 kilogrammes par mètre linéaire; il est fixé sur des longrines et celles-ci sur des traverses. Les voitures n'ont qu'une classe unique et pas d'impériale.

— *Tramways de Paris.* Le conseil général du département de la Seine avait, dans sa délibération du 10 novembre 1871, invité le préfet à instituer une commission technique pour l'étude des chemins de fer et *tramways* à établir dans Paris et dans le département de la Seine. La commission, formée de quatorze ingénieurs, a traité successivement les questions d'un chemin de fer métropolitain analogue à celui de Londres, de chemins de fer suburbains ou joignant le centre de la ville à la ceinture. Elle a fait un rapport sur un certain nombre de projets de chemins de fer, dont sept ont paru réclamer un examen sérieux, soit au point de vue du tracé, soit au point de vue du système proposé.

En ce qui concerne les *tramways*, ils peuvent être établis sur des lignes inaccessibles aux chemins de fer, si on considère le trafic, les frais d'établissement, les pentes et les rampes, les courbes.

La commission a voulu définir d'abord un premier réseau général susceptible plus tard de développements divers. Elle a étudié la question des *tramways* en ce qui concerne la voie, le matériel roulant et le tracé.

Au point de vue de la voie, divers systèmes ont été proposés dans notre pays. Le plus

ancien a été installé sur les lignes déjà en service depuis plusieurs années du pont de la Concorde à Sèvres et de la gare de Reuil à la ville de ce nom. C'est le système Loubat. Les rails ont 6 mètres de longueur et pèsent de 18 à 20 kilogrammes par mètre courant. Ils sont fixés par des chevillettes latérales sur des longrines (0m,10 x 0m,15) qui reposent ou non sur des traverses. Pour placer la voie, on creuse dans la chaussée de petites tranchées de 0m,40 de profondeur et on établit après l'empierrement ou le pavage. On reproche aux rails Loubat le peu de largeur de la gorge, qui a 0m,03, la tête ayant 0m,03 et le rebord 0m,15. Cette faible dimension a pour effet d'user rapidement les bandages des roues et de gêner la rotation dans les courbes.

Ce système, qui a coûté 27,000 francs de frais d'établissement par kilomètre à l'époque où l'on a créé la ligne de la Concorde, a été depuis modifié par divers ingénieurs.

Le premier perfectionnement adopté a consisté à remplacer le rail normal dans les courbes par un rail à gorge plus large, à rebord surélevé et à tête plate, de manière à faciliter le mouvement des voitures sans rendre plus grandes les chances de déraillement.

M. Bazaine a proposé un rail normal de dimensions plus convenables: la tête a toujours 0m,03, mais le rebord n'a plus que 0m,01 et la gorge prend une largeur de 0m,045; dans ce système, le poids du mètre courant de rail est de 13 à 14 kilogrammes, et les rails offrent, grâce à leur courbure, plus de résistance à la flexion transversale et plus de stabilité dans leur liaison avec la longrine. Les rails sont reliés entre eux par des selles courbes.

Les différents rails adoptés dans les nouveaux *tramways* se rapprochent de ces types et dépendent des ingénieurs de chaque compagnie, qui ont modifié les sections des pièces sans y apporter de changements importants. Les longrines et les traverses ont été partout conservées. L'attache du rail sur la longrine par des chevillettes latérales est généralement adoptée.

Au sujet des voitures, la compagnie avait un choix à faire entre deux systèmes: le premier, celui des voitures à avant-train mobile dont l'axe dépend de la direction que prennent les chevaux était en service sur le chemin de fer de Sèvres. Le second, celui des voitures sans timon, établi pour les *tramways* des villes américaines, à Londres, à Vienne, à Bruxelles, a seul été adopté par la commission générale des *tramways* parisiens.

Le modèle qui a servi aux différents constructeurs pour l'établissement des voitures de *tramway* était celui de M. Delettrez, qui avait été breveté. Ce type, dans lequel la liaison de la caisse et du châssis a été obtenue par l'emploi de fers nouveaux du commerce, est d'une grande solidité et d'une légèreté remarquable. Les roues sont écartées de 1m,50, et la voiture peut tourner facilement dans des courbes de 25 mètres de rayon. Les essieux et les roues sont en acier fondu. Le poids total est de 3,000 kilogrammes, quel que soit le mode de traction adopté; on peut le réduire à 2,700 kilogrammes, si on se sert de la traction par chevaux. La voiture contient 20 voyageurs d'intérieur et 26 d'impériale. La largeur intérieure est de 1m,84; l'espace entre les banquettes est de 0m,90. Le prix total de la voiture est de 5,500 francs.

L'intérieur n'est pas divisé; il est fermé par des portières à coulisses; à chaque extrémité se trouve une plate-forme sur laquelle peuvent se placer 6 personnes et qui sert de fumoir. Le cocher est sur la plate-forme d'avant, le conducteur sur la plate-forme d'arrière. Une sonnerie permet aux voyageurs et au conducteur d'avertir le cocher. En été, les voitures doivent être munies de ventilateurs à tiroirs; en hiver, de tubes longitudinaux servant au passage d'air chaud obtenu par un chauffage au gaz.

Le cocher a sous la main un frein à déplacement différentiel de M. Francq, qui agit très-rapidement et cale en même temps les quatre roues. Un demi-tour de manivelle suffit à produire une pression du sabot très-forte.

Les grandes voitures pèsent au maximum 2,500 kilogrammes.

Le nombre des voyageurs transportés est variable. Le type à deux chevaux de MM. Delettrez transporte 58 voyageurs, dont 22 à l'intérieur, 24 à l'impériale et 12 sur les plates-formes. Le type à un seul cheval transporte 36 voyageurs, dont 16 à l'intérieur et 20 sur les plates-formes.

Le tarif, variable avec les lignes, est de 0 fr. 30 à l'intérieur de Paris et dans l'intérieur de la voiture, ainsi que sur les plates-formes, pour toutes les lignes qui correspondent avec les omnibus de la Compagnie générale. Le prix d'une place d'impériale est de 0 fr. 15. Ces tarifs ne dépendent pas de la longueur kilométrique du parcours. Il y a un prix de supplément pour les voitures qui doivent dépasser l'enceinte fortifiée et circuler au delà de cette enceinte.

Les autres détails du service sont réglés d'une manière analogue à celle qu'on a adoptée dans l'Amérique et l'Angleterre. Un règlement de police oblige les voitures qui encombreront la voie à se garer sur un signal donné au cornet par le cocher. Les voitures s'arrêtent à volonté. Les croisements sont

fixes, et le cocher obtient la direction convenable sur la voie en imprimant aux chevaux une déviation suffisante dans le sens de cette voie, ce qui produit sur la voiture, vers cette voie, une traction suffisante pour l'y engager, mais trop faible pour produire un dévilement. Les courbes en raquette sont rarement employées. La plupart des lignes sont à double voie sur tout le parcours, la double voie étant, à moins de raisons particulières, placée au milieu de la chaussée. En quelques points du parcours, dans les rues étroites, les deux voies se fondent en une seule, et un omnibus attend dans un garage le passage de l'omnibus qui vient à sa rencontre.

Un réseau de 93 kilomètres, dont 60 environ à l'intérieur de Paris, a été arrêté comme réseau origine et se trouve déjà en grande partie exploité. Il se compose des lignes suivantes :

10 *Place de la Concorde à Vincennes*, par les quais, l'Hôtel de ville, la rue de Rivoli, la rue Saint-Antoine, l'avenue de Vincennes. Cette ligne a été concédée à la Compagnie des omnibus, qui par son traité avait droit d'y établir une ligne ordinaire. Elle prolonge jusqu'à Vincennes la ligne de Sèvres à la Concorde; celle-ci s'étend actuellement jusqu'au Louvre, et c'est du Louvre que part la ligne de Vincennes.

20 *Place de l'Etoile à Neuilly*, par l'avenue de la Grande-Armée. Cette ligne correspondra plus tard, aux Champs-Élysées, avec le chemin de fer métropolitain.

30 *Saint-Augustin à Levallois-Perret*, par le boulevard Malesherbes et le boulevard Bineau.

40 *Ligne circulaire des boulevards extérieurs*. Cette ligne sera divisée en plusieurs tronçons, notamment sur la rive gauche, où deux branches spéciales seront établies par la Compagnie des tramways sud de la gare Montparnasse à la gare de Lyon, par les boulevards Montparnasse, Port-Royal, Saint-Marcel, l'Hôtel, et de la gare Montparnasse à la place de l'Etoile, par l'avenue Duquesne, le pont de l'Alma et l'avenue Joséphine.

50 *Avenue de Clichy à Saint-Ouen*.

60 *Avenue de Clichy à Gennevilliers*, par Saint-Ouen.

Ces deux dernières lignes forment jonction avec la ligne circulaire des boulevards extérieurs de la rive droite.

70 *La Chapelle à Saint-Denis*.

80 *Château-d'Eau à Aubervilliers* par le boulevard Margenta et la rue de Flandre. Cette ligne correspondrait avec la section du chemin de fer métropolitain.

90 *Du canal Saint-Martin à Pantin*, ligne destinée à desservir les abattoirs et le marché aux bestiaux.

100 *Place du Trône à Montreuil*. En relation avec la ligne circulaire des boulevards.

110 *La Bastille à Charenton*, par l'avenue Daumesnil et Saint-Mandé. Cette ligne servira à déplacer la population agglomérée dans les quartiers voisins de la Bastille et lui permettra de s'étendre sur les vastes terrains de Charenton.

120 *Halle aux vins à la gare de Lyon*. Se reliera à la précédente au pied du chemin de fer de Vincennes.

130 *Square Cluny à la barrière d'Italie*, par la rue des Ecoles, la rue Monge.

140 *Saint-Germain-des-Prés à Châtillon*, par la rue de Rennes, le boulevard d'Enfer et l'avenue de Châtillon.

150 *Rue de Sèvres à Clamart*, par la rue Lecourbe, Issy et Vanves.

La Compagnie générale des omnibus exploite les lignes suivantes :

10 Du Louvre à Saint-Cloud (10,057 mètres) et à Sèvres (11,303 mètres).

20 Du Louvre à Vincennes (8,045 mètres).

30 Enfin de l'Etoile à la Villette (6,100 mètres). La ligne de la Villette à la place du Trône sera prochainement mise en exploitation.

La Compagnie des chemins de fer parisiens (*tramways nord*) exploite les lignes suivantes :

10 Place de l'Etoile à Suresnes (6,579 mètres).

20 Saint-Augustin à Levallois-Perret et Neuilly (4,300 et 4,404 mètres).

Elle va mettre en exploitation la ligne de la Chapelle à Saint-Denis (6,300 mètres) et a reçu concession des lignes de Gennevilliers à Clichy (6,322 mètres), de Saint-Denis à la place Clichy (5,970 mètres), d'Aubervilliers à la place du Château-d'Eau (5,862 mètres); enfin, du Panthéon à la place du Château-d'Eau (5,433 mètres).

La Compagnie des tramways sud a reçu concession des lignes suivantes, dont la première est déjà exploitée :

	Mètres.
Saint-Germain-des-Prés à Montrouge.	7,759
Saint-Germain-des-Prés à Clamart.	9,925
Jardin de Cluny à Villette.	5,900
Jardin de Cluny à Ivry et Vitry.	9,161
Bastille à Charenton.	5,426
Place du Trône à Montreuil.	5,866
Avenue Daumesnil à Vitry.	8,783
Place de l'Etoile à la gare Montparnasse.	4,211
Gare Montparnasse à la rue de Lyon.	4,539
Place du Trône à la place d'Italie.	4,719

Elle espère avoir terminé son réseau vers le 1^{er} juillet 1877; il comprendra 65 kilomètres environ.

Le réseau de la Compagnie des tramways

xv.

nord atteindra, de son côté, près de 42 kilomètres et sera probablement terminé à la fin de l'année 1876.

Pour terminer cette importante question, il convient de donner quelques renseignements sur l'utilité mécanique des tramways, sur la construction et l'exploitation des lignes d'omnibus sur rails. Nous empruntons à M. Séraphin quelques-unes des considérations suivantes.

Sur un chemin de fer ordinaire, en bon entretien, la traction d'une tonne en palier exige un effort de 5 kilogrammes. Sur un chemin de fer à rails creux, cette traction s'élève à 6 kilogr. 7. Chaque inclinaison de 0m,001 pour la voie exige, dans les deux cas, un effort supplémentaire de 1 kilogramme. On juge facilement de l'accroissement rapide des efforts lorsque les pentes augmentent. La plus grande pente des tramways parisiens est celle de Clichy qui, sur un parcours de 800 mètres, est à l'inclinaison de 0m,046; l'effort par tonne est donc de

6 kilogr. 7 + 46 = 53 kilogr. 7.

La force du cheval varie suivant sa constitution et son mode d'action (V. TRACHE). Suivant que l'on assigne au cheval un effort de 50 kilogrammes ou de 70 kilogrammes au pas, il peut entraîner, sur un tramway en palier et en ligne droite, 7,400 kilogrammes ou 10,400 kilogrammes. Un cheval attelé à une voiture et allant au trot (2m,20 par seconde) ne peut travailler que 4 heures 30 minutes par jour avec une traction de 35 kilogrammes. L'omnibus parisien, dernier modèle, pèse tout chargé (28 voyageurs) 3,720 kilogrammes; chaque cheval traîne 1,860 kilogrammes avec une vitesse de 7 kilom. 50 à l'heure; le parcours maximum par jour est de 16 kilomètres. On peut adopter pour les tramways le chiffre de 1,000 kilogrammes consacré dans les calculs des messageries, et on en conclut qu'avec une vitesse de 12 kilomètres à l'heure un cheval de tramway peut traîner 3,000 kilogrammes en palier. Sur la rampe de Clichy, la compagnie des tramways nord est obligée d'adjoindre deux chevaux de renfort.

Lorsque les rampes ne dépassent pas 50 mètres, un coup de collier des chevaux suffit pour les franchir sans qu'on ait à ralentir leur allure.

— *Tramways à vapeur*. Le besoin de remplacer les chevaux par des machines s'est fait sentir depuis longtemps. En 1834, un omnibus à vapeur allait de la Cité de Londres à Paddington. Différents systèmes de voitures à vapeur qui n'ont pas réussi sur les routes ont donné de meilleurs résultats sur rails.

Il y a quelques années, on a essayé à Edinbourg un véhicule à vapeur ayant la forme d'un omnibus à coupé. Cette voiture, inventée par M. Field, a donné des résultats satisfaisants. C'est dans le coupé que sont placés la chaudière, le combustible et le mécanicien; le mécanisme est à l'arrière; il se compose de trois cylindres horizontaux, transmettant le mouvement aux roues d'arrière; entre les deux essieux, un réservoir de 100 litres sert à alimenter la chaudière; la cheminée se recourbe au-dessus de la chaudière, se dirige vers l'arrière de la voiture en passant sous le siège des voyageurs. L'omnibus contient 50 personnes, dont 32 à l'impériale, et pèse tout chargé 7 tonnes.

Dans quelques omnibus américains du même genre, le véhicule repose sur un chariot articulé, ce qui permet le passage dans les courbes de petit rayon. On répartit le poids sur les essieux, de manière à donner l'adhérence nécessaire aux roues motrices. M. Fairlie a construit une voiture dont l'arrière porte sur un chariot articulé et l'avant sur une locomobile; elle peut contenir 80 personnes.

Il y a un grand avantage économique à se servir des omnibus à vapeur sur les tramways, lorsque l'établissement en est possible. La vitesse obtenue est plus grande pour une dépense beaucoup plus faible. Mais il y a à craindre l'effroi des animaux en présence des machines à vapeur, de leur mouvement et du bruit qu'elles font; les difficultés d'arrêt de la voiture; l'embarras que cause la moindre brisure de l'appareil, qui met en détresse la voiture sans moyen rapide de délivrance.

On a constaté que le bruit de l'échappement n'inquiète pas beaucoup les chevaux, mais qu'il faut supprimer le sifflet. Un excellent résultat est obtenu par les machines où l'on cache les organes du mécanisme qui effrayent les animaux. A Buenos-Ayres, on a donné aux locomotives la forme d'un petit fourgon à bagages; le haut de la cheminée débouche sur le toit du véhicule, les panneaux du fourgon cachent les roues. Cette précaution est suffisante. A Paris, les tramways sud ont essayé un système analogue qui a suffisamment réussi au point de vue des animaux et de la traction. A l'omnibus prêt à recevoir des chevaux, on accroche, au lieu de traits, l'arrière d'une cage pleine de son contenu la chaudière, le combustible, l'eau de réserve alimentaire et la place où se tient le cocher; la fumée s'échappe par une cheminée verticale et l'avant de l'impériale est muni d'un écran qui disperse la fumée; le prix de revient du système a malheureu-

sement beaucoup dépassé ce qu'on attendait. Il a été encore plus difficile sur les tramways nord d'utiliser la vapeur. La Compagnie a permis aux inventeurs de faire fonctionner leur système, mais on n'a encore rien réalisé de tout à fait pratique.

On a cherché à remplacer les machines à vapeur par des machines à air comprimé ou surchauffé; toutes ces questions sont encore à l'étude, et des expériences sont actuellement faites sur la ligne de Courbevoie, près de l'île de la Grande-Jatte.

L'étude des lignes de tramway ne peut être faite que si les pétitionnaires qui demandent la concession adressent à l'autorité compétente des avant-projets comprenant toutes les pièces nécessaires; ces pièces sont analogues à celles qu'exige un projet de chemin de fer quelconque.

Dans l'exploitation, les bâtiments nécessaires au service se réduisent à peu de chose. Le tramway part par exemple d'une gare, où il pénètre dans la cour pour recevoir les voyageurs. Les voyageurs peuvent avoir des billets d-livres d'avance; sinon la place sera perdue en route. L'agent perceleur pourra, en sens inverse, donner des coupons de correspondance sur la grande Compagnie, avec l'emploi du composteur Edmondson.

Les gares de station coûtent fort peu; le modèle adopté à Paris est assez élégant, mais il se pourrait qu'on fût assez mal en hiver dans ces petites gares que l'on a percées de trop nombreuses ouvertures. Les premiers types ont été installés à la Concorde, au Louvre, à la gare Montparnasse.

Les tramways correspondant avec les grandes lignes de chemin de fer pour le service des petites localités jouent le rôle très-important de chemins de fer économiques, pour le transport des voyageurs et des marchandises. Aussi sont-ils appelés pour ce motif à un grand développement, si les chemins à voie étroite ne parviennent pas à s'établir utilement dans les mêmes conditions.

TRANAINE s. f. (tra-nè-ne). Bot. Nom vulgaire du trèfle.

TRANCADE s. f. (tran-ka-de). Min. Gros bloc de pierre, plein de larges cavités, quise trouve à la surface de la terre.

TRANCE s. m. (tran-se). Bot. Nom vulgaire du trèfle des prés.

TRANCHAGE s. m. (tran-cha-je — rad. trancher). Techn. Action de trancher.

TRANCHANT, ANTE adj. (tran-chan, ante — rad. trancher). Qui tranche, qui divise en coupant : *Couteau, rasoir TRANCHANT. Lame TRANCHANTE.*

— Fig. Qui produit une opposition vive, brusque, non ménagée : *Couleurs TRANCHANTES.* Absolu, non mitigé : *Les opinions TRANCHANTES abondent dans un siècle où l'on ne doute de rien.* (Chateaub.) Affirmatif, qui décide sans hésitation, qui se prononce hardiment, témérairement : *Les gens médiocres sont TRANCHANTS parce qu'ils ne savent rien faire de mieux.* (Beauchêne.) *La jeunesse est TRANCHANTE et présomptueuse.* (Chateaub.)

— *Écuyer tranchant*, ou substantiv. *Tranchant*. Officier de la maison des souverains et des princes qui découpe les viandes à table.

— Vénér. *Côtés tranchants*, ou substantiv. *Tranchants*, Côtés du pied de l'animal, lorsqu'ils ne sont pas usés.

— Syn. *Tranchant, décaif, dogmatique*, etc. V. DÉCISIF.

TRANCHANT s. m. (tran-chan — rad. trancher). Fil, côté affilé, tranchant, d'un instrument coupant : *Le TRANCHANT d'un couteau, d'une épée. Aiguiser le TRANCHANT d'un sabre.*

— Syn. d'ÉCUYER TRANCHANT. V. le mot précédent.

— Fig. *Épée, glaive à deux tranchants*, Moyen ayant ou pouvant avoir deux effets opposés : *Votre argument est une ÉPÉE à DEUX TRANCHANTS, qui peut vous blesser aussi bien que vos adversaires. Le pouvoir est un glaive à DEUX TRANCHANTS, qui blesse souvent la main qui le manie.*

— *Écriture. Vrai tranchant*, Partie affilée de la lame, située du côté gauche. *Il faut tranchant, Côté opposé.*

— s. m. pl. Vénér. V. le mot précédent.

— Econ. rur. Instrument dont on se sert pour détacher les rayons des parois de la ruche.

TRANCHANT, comte de LA VERNE, tacticien français. V. LA VERNE.

TRANCHE s. f. (tran-che — rad. trancher). Morceau tranché, coupé un peu mince avec un instrument tranchant : *TRANCHE de viande. TRANCHE de pâté. TRANCHE de pain.*

— Corps dur, de peu d'épaisseur, ayant deux surfaces planes parallèles : *Une TRANCHE de marbre, de pierre.*

— Bord mince, épaisseur : *La TRANCHE d'une planche, d'une plaque de fonte.*

— Monn. Epaisseur des monnaies, qui porte la légende ou le cordonnet.

— Artill. Section d'une bouche à feu perpendiculaire à l'axe de la pièce : *TRANCHE de la bouche. TRANCHE des tourillons.*

— Mar. Chacune des divisions de la cale par sections transversales.

— Comm. Partie de la cuisse du bœuf, dans le commerce de la boucherie. *Tranche grasse*, Partie de la cuisse du bœuf. *Tranche au petit os*, Milieu du gîte à la noix.

— Techn. Couteau d'acier trempé, qui sert à couper le fer quand il est chaud : *L'enclume doit être munie de deux TRANCHES : l'une, dite TRANCHE à refendre, est un fort ciseau d'acier emmanché au bout d'un fer carré; l'autre, appelée TRANCHE à acier, est un prisme triangulaire d'acier, soudé sur un pied qui se fixe dans le trou pratiqué dans la panne de l'enclume.* (Landrin.) *Tranche* avec lequel le fondeur en sable taille et répare les moules. *Tranche croche* à l'usage des ardoisiers. *Tranche unie* qu'offrent les feuillets d'un livre après qu'on les a rognés : *Livre doré sur TRANCHE. Brûler la TRANCHE d'un livre.* *Petite bande d'or dont on se sert pour faire les bords d'un livre.*

— Arithm. Série de chiffres consécutifs dans un même nombre : *Pour la numération, on divise les nombres en TRANCHES de trois chiffres.*

— Géom. Solide résultant de la section d'un prisme ou d'un cylindre par des plans parallèles.

— Physiq. Portion de liquide comprise entre deux plans parallèles incisés.

— Agric. Sorte de pioche ou de houe. *Tranche* que la charrue soulève du sillon et qu'elle déverse sur le côté.

TRANCHE, ÉE (tran-ché) part. passé du v. Trancher. Coupé avec un instrument tranchant : *Du bois TRANCHÉ net.*

— Résolu : *Difficulté TRANCHÉE.*

— Marqué, accentué : *Des couleurs TRANCHÉES. L'huissier d'entend quelque mot TRANCHÉ qui constituait un délit punissable par la loi.* (G. Sand.)

— Blas. Se dit de l'écu divisé en deux parties égales par une diagonale allant de l'angle dextre du chef à l'angle sénestre de la pointe : *De Gauridri : TRANCHÉ d'argent et de gueules. Tranché taillé.* Se dit de l'écu tranché, quand il y a une petite entailles au cœur de l'écu.

— Techn. *Bois tranché*, Celui dont les fibres ne sont pas en ligne droite et sont situées de telle sorte que l'ouvrier est forcé de les couper en le travaillant.

TRANCHEE s. f. (tran-ché — rad. trancher). Excavation longitudinale pratiquée à ciel ouvert : *Ouvrir une TRANCHEE pour le passage d'une route. Préparer la TRANCHEE pour les fondations d'une maison.*

— Vénér. Fouilles pratiquées en longueur pour arriver à déterrer les renards et les blaireaux.

— Art milit. Retranchement couvert par un ou deux parapets, que les assiégeants pratiquent pour cheminer vers la place : *Ouvrir la TRANCHEE. Etre de service à la TRANCHEE.* On ouvre la tranchée, on canonne la place.

ROMARD.

— Rempart, abri que les assiégeants forment avec des fascines, des gabions, des sacs à terre, quand le terrain est trop résistant pour pouvoir être entamé. *Tranche simple*, Celle qui n'a qu'un parapet. *Tranche double*, Celle qui a un parapet de chaque côté. *Tranchée à crochet*, Celle qui va en zigzag vers la place. *Tête de tranchée*, Partie de la tranchée la plus rapprochée du point attaqué. *Cavalier de tranchée*, Massif de terre, avec parapet élevé par les assiégeants, près des chemins couverts de la place, afin de pouvoir plonger dans les places d'armes saillantes. *Relever de tranchée, Descendre la tranchée*, Quitter la tranchée, après y avoir fini son service : *D'Artagnan était prié, en relevant de tranchée, de se rendre au logis des mousquetaires.* (Alex. Dum.) *Comblér, nettoyer la tranchée*, Massacrer ou mettre en fuite tous les soldats d'une tranchée : *Les assiégés firent une sortie et comblèrent, nettoyerent la TRANCHEE.* (Acad.)

— Constr. *Tranchée de mur*, Ouverture en long, pratiquée dans un mur pour y encastrer une conduite, un poteau, une solive ou tout autre objet.

— s. f. pl. Pathol. Coliques violentes, douleurs intestinales très-aiguës : *Avoir des TRANCHÉES. Un ciel de lit tout enfilé d'or et de perles n'a aucune vertu pour apaiser les TRANCHÉES.* (Montaigne.) *Tranchées utérines*, Douleurs de l'utérus, qu'éprouvent certaines femmes nouvellement accouchées, et qu'on attribue à la présence de caillots de sang qui provoquent la contraction de l'organe. *Pop. Tranchées de Saint-Mathurin*, Accès de folie.

— Art vétér. *Tranchées rouges*, Coliques violentes des chevaux. *Tranchées de bézoards*, Douleurs intestinales causées par la présence de bézoards dans les intestins.

— Encycl. Art milit. La tranchée se commence en même temps sur tout son développement, mais elle ne se termine pas d'un seul jet. Dans une première nuit, la tranchée n'est qu'ébauchée; des travailleurs d'infanterie, sans l'approfondir, l'élargissent les nuits suivantes et portent sa largeur à 3 mètres. Les tranchées qui ne doivent être employées que comme boyaux de communication n'ont que 2m,30 de largeur. Les tranchées sont le plus souvent, dans une grande partie de leur dé-

veloppement, munies de gradins, soit pour le franchissement, soit pour la fusillade. Ces gradins, qui favorisent la défense du retranchement et les sorties agressives, ont 0m,50 de hauteur sur 0m,50 de largeur. Ils sont maintenus par deux fascines du génie. Il faut avoir soin, dans la construction de ces gradins, de compenser l'empiétement des gradins sur le fond du fossé, de manière que ce fossé ait toujours sa largeur normale de 3 mètres.

Lorsque le général en chef a choisi le point d'attaque, de concert avec les généraux de l'artillerie et du génie, on ouvre la tranchée; c'est-à-dire qu'à 600 mètres environ des saillants de la place on creuse un fossé, dont on jette les terres, en forme de parapet, du côté de la place. Ce fossé, appelé première parallèle, enveloppe plusieurs fronts de la ville assiégée et communique, par des boyaux ou fossés moins larges tracés en zigzag, aux dépôts de tranchées situés à 1,200 mètres ou 1,500 mètres des chemins couverts.

La direction de la tranchée a préalablement été tracée, au moyen d'un cordeau, par les officiers du génie. Les hommes arrivent doucement; les gardes se portent à 100 mètres ou 200 mètres en avant du cordeau et se couchent à côté de leurs fusils, prêts à faire feu; les détachements de travailleurs approchent alors sur deux files, le fusil en bandoulière, la pelle dans la main gauche, la pioche sur le plant du bras gauche et la fascine à tracer dans la main droite; la fascine à tracer est un petit fagot dont la longueur sert de mesure à la tâche d'un homme durant la première nuit; chaque détachement s'arrête au centre de la portion de la tranchée qu'il doit exécuter. Au commandement du chef, fait à voix basse, les deux files se séparent; l'une va à droite, l'autre à gauche, et chaque travailleur, après avoir déposé son fusil derrière lui à portée de la main, ses instruments de travail à ses côtés, se couche perpendiculairement à la fascine qui mesure son travail et qu'il a placée le long du cordeau.

Quand tout est ainsi bien organisé, le commandant de tranchée donne l'ordre d'ouvrir la tranchée, et chaque chef de détachement, toujours à voix basse, transmet cet ordre à ses hommes par ces mots : Haut les bras. Tous se lèvent, les pioches et les pelles se mettent en mouvement; on y va de tout cœur, car chaque soldat sait parfaitement qu'il lui faut être couvert au point du jour, à la première clarté, quitte à élargir durant une deuxième nuit cette tranchée, qui ne serait pas assez large pour les communications. Il est rare, quand l'armée de siège est bien dirigée, soit qu'on fasse de fausses ouvertures de tranchée, soit que l'ennemi se trompe dans ses prévisions, que l'ouverture de la tranchée ne se fasse pas à l'insu de la garnison assiégée.

— Pathol. On appelle *tranchées utérines* les douleurs qui suivent l'accouchement après la délivrance. Ces douleurs, bien plus fortes chez les femmes qui ont déjà eu des enfants que chez les primipares, sont souvent produites par les contractions de l'utérus, qui cherche à expulser un fragment de placenta ou des caillots de sang renfermés dans l'intérieur. La première chose à faire auprès d'une femme qui a des *tranchées utérines* est de savoir s'il y a des caillots ou un morceau de placenta retenus dans l'intérieur, et, dans ce cas, de procéder à leur extraction. L'administration du seigle ergoté opiacé à la dose de 1 à 2 grammes d'ergot, avec 0,07,01 de sulfate de morphine, guérit très-bien ces *tranchées*. Des applications continuelles de serviettes chaudes sur le ventre, des cataplasmes et des fomentations narcotiques, des pommades laudanisées, enfin un quart de laudanum avec dix ou quinze gouttes de laudanum suffisent souvent pour guérir les *tranchées*.

TRANCHÉFIL s. m. (tran-che-fil — de *trancher*, et de *fil*). Manège. Petite chaîne que l'on met autour du mors.

— Techn. Instrument qui sert à former les veloutés des tapis de Turquie.

TRANCHÉFILE s. f. (tran-che-fi-le — de *trancher*, et de *file*). Techn. Petit rouleau de papier ou de parchemin, recouvert de fil de soie, d'or ou d'argent, que l'on place aux deux extrémités d'un livre, sur la tranche et tout près du dos, afin de bien assujettir les cahiers et de consolider la partie de la couverture qui la déborde. Il Coudre en forme de bordure que font les cordonniers dans l'intérieur des chaussures, le long des oreilles et des quartiers, pour donner au cuir plus de solidité.

TRANCHÉFILER v. a. ou tr. (tran-che-fi-lé — rad. *trancher*). Techn. Garnir d'une tranchefile : TRANCHÉFILER un livre.

TRANCHÉFILURE s. f. (tran-che-fi-lu-re — rad. *trancher*). Techn. Opération consistant à faire la tranchefile d'un livre.

TRANCHE-GAZON s. m. Agric. Instrument armé d'un disque de fer à tranchant circulaire, qui sert à ébarber les gazons dans les jardins, ou à les trancher dans la grande culture. Il Charrue dont le soc est large et tranchant, le coutre très-coupant. Il Pl. TRANCHE-GAZON.

TRANCHELARD s. m. (tran-che-lar — de *trancher*, et de *lard*). Couteau à lame longue et mince, dont se servent les cuisiniers pour couper des tranches de lard peu épaisses.

TRANCHE-MAÇONNÉ, ÉE adj. Blas. Se dit d'un écu tranché, dont une des partitions est chargée d'une maçonnerie.

TRANCHÉMENT s. m. (tran-che-man — rad. *trancher*). Action de trancher.

TRANCHE-MONTAGNE s. m. Fam. Fanfaron, vantard qui se targue de son courage et de ses prétendus exploits. Il Pl. TRANCHE-MONTAGNES.

TRANCHE-PAPIER s. m. Couteau dont on se sert pour couper le papier. Il Pl. TRANCHE-PAPIER. Il Peu usité; on dit COUTEAU À PAPIER.

TRANCHE-PEIGNE s. f. Tranche de livre marbrée au peigne. Il Pl. TRANCHES-PEIGNE.

TRANCHER v. a. ou tr. (tran-ché). — L'origine de ce mot n'est pas connue. Roquefort propose pour type un verbe *transcindere*, de *trans*, au delà, et de *scindere*, fendre, qui n'est certainement pas acceptable. Il faut également rejeter le latin *truncare*, mutiler, ainsi que le type monstrueux *trennicare*, que l'on fait dériver de l'allemand *trennen*, séparer, diviser. Langensiepen propose de faire venir *trancher* d'un type *drimicare*, *drimicare*, de *drimere*. Il recommande la filiation suivante : latin *interimere*, proprement enlever du milieu, détruire, tuer; *interimicare*, *intrimicare*, *trincare*. Couper, diviser avec un instrument tranchant : TRANCHER la tête d'un homme. Le fer, qui tranchait tout, n'est qu'un moyen vulgaire. C. DELAVIGNES.

— Couper en tranches minces : TRANCHER des bois de placage. TRANCHER du marbre.

— Fig. Mettre brusquement fin à : TRANCHER les jours, la vie, la destinée de quelqu'un. Le fer TRANCHA la vie de bien des hommes. (Michelet.) Il Résoudre, faire cesser brusquement : TRANCHER une question. Ceci TRANCHE la difficulté. (Patru.) Il Couper court à : Pour TRANCHER toutes sortes de discours, vous serez mariée. (Mol.)

— Absol. : Ce rasoir ne TRANCHE pas. L'acier TRANCHE mieux que le fer.

— Trancher le mot, Répandre catégoriquement, sans ambages : Enfin, il fallut TRANCHER LE MOT et permettre au landgrave, en termes formels, cette bigamie si désirée. (Boss.) Il Dire crûment sa façon de penser : TRANCHONS LE MOT; c'est un sot!

— Trancher dans la vie, Opérer dans la chair vive, retrancher, en même temps que les parties morbides, une portion des parties saines. Il Fig. Prendre les moyens énergiques, aller droit au but, sans détours, sans ménagements : Les satiriques sont des docteurs qui TRANCHENT DANS LA VIE. (Ménier.)

— Trancher court, Trancher net, Mettre fin au discours, à la discussion, en s'exprimant nettement, en disant d'un mot sa pensée : TRANCHONS NET; je refuse.

... Et pour le trancher net, L'ami du genre humain n'est pas du tout mon fait. MOLIERE.

— Techn. Trancher le verre, Diviser le verre fondu, en l'appuyant contre l'extrémité du mors de la canne. Il Trancher le métal, Le forger sur la partie droite de la panne du marteau.

— v. n. ou intr. Ressortir, faire une opposition vive : Une teinte blanche qui TRANCHE dans un fond noir. Son col blanc TRANCHAIT sur sa peau noire. Sa gorgelette TRANCHAIT par sa blancheur sur ses vêtements couleur grise. (Balz.) L'aristocratie britannique, sans TRANCHER sur le caractère national, annonce une race supérieure. (L. Faucher.)

— Trancher sur, Décider sans hésitation, se prononcer hardiment sur : TRANCHER SUR tout.

— Trancher de, Se donner les airs de : TRANCHER DU BEL ESPRIT. TRANCHER DE l'homme d'importance.

Nous saurons l'adoucir, quoiqu'il tranche du brave. LA FONTAINE.

Il Trancher du nécessaire, Se faire passer pour indispensable.

— Techn. Se dit du drap qui, teint en pièce, présente à l'intérieur, lorsqu'on le coupe, une teinte plus faible.

TRANCHET s. m. (tran-ché — rad. *trancher*). Techn. Outil de fer plat et affilé, dont se servent les cordonniers et les bourrelliers pour couper le cuir. Il Outil dont se servent les plombiers pour couper le plomb. Il Petit tranchet, Outil avec lequel les serruriers coupent le fer chaud. Il Outil de forrier.

TRANCHE-TÊTE s. m. Nom donné anciennement au bourreau spécialement chargé de décapiter les condamnés.

TRANCHEUR s. m. (tran-cheur — rad. *trancher*). Pêche. Celui qui ouvre la morue : De la main du TRANCHEUR, la morue passe dans celle du saleur.

— Techn. Nom donné, dans les carrières des environs de Paris, aux ouvriers qui sont spécialement chargés d'attaquer la masse en y ouvrant des tranchées verticales. Il Ouvrier qui divise le bois en feuilles minces pour le placage.

— adj. Pêche. Couteau trancheur, Couteau servant à ouvrir les morues.

TRANCHIS s. m. (tran-chi — rad. *trancher*). Constr. Tuile que, dans un comble à arêtier, on échancre pour lui faire suivre exactement

une ligne de construction avec laquelle elle doit faire angle.

TRANCHOIR s. m. (tran-choir — rad. *trancher*). Sorte de plateau de bois sur lequel on découpe la viande. Il Plateau de métal sur lequel l'écuier tranchant, au moyen âge, découpait les viandes en présence du roi. Il Tranche mince de pain bis, qu'on plaçait sur un disque de métal, et sur lequel on disposait les viandes découpées, pour les servir devant le roi.

— Planchette ronde et plate, ou petite natte de jonc grossièrement tressée, sur laquelle on coupe le fromage : Vous voyez les racines avec leurs feuilles, la vapeur qui monte, les marmites qui fument, les rouleaux, les TRANCHOIRS et les séchoirs. (Cormen.)

— Techn. Palette de bois, contenant une poignée de chaux ou de cendre gravelée, qu'on met dans la cuve avec le pastel. On dit aussi TAILLOIR. Il Tranchoir pointu, Pièce de verre qu'on met dans quelques panneaux de vitre.

— Ichthyol. Genre de poissons squamipennes, dont l'espèce type vit dans les mers de l'Inde.

— Hortic. Instrument dont on se sert pour ébarber les gazons.

— Encycl. Hortic. Le tranchoir, appelé aussi *tranche-gazon*, consiste en un disque de fer, garni d'acier sur ses bords, tranchant comme un couteau, qui tourne sur un axe, autour de son centre et entre deux montants de fer réunis par le haut et fixés dans un manche long de 0m,65, terminé par une traverse de 0m,10 ou un peu plus. On se sert de cet instrument pour ébarber les gazons, en le faisant rouler le long d'un cordeau. Quelquefois aussi on le met au devant de la charrue en guise de coutre. C'est un appareil d'un emploi très-commode et très-expéditif. Il remplace fort avantageusement la bêche, moyen généralement usité, mais lent et imparfait, surtout dans les grands jardins. Quelquefois aussi le tranchoir se réduit à un grand couteau emmanché de biais.

— Ichthyol. Les tranchoirs sont caractérisés par un palais dépourvu de dents; les deux mâchoires munies de dents en brosse; un préopercule sans épine; une nageoire dorsale unique entièrement écaillée; quelques aiguillons dorsaux prolongés en filaments; des écaillies si ténues, qu'elles se réduisent pour l'œil à une légère apparence qui fait ressembler la peau à un cuir pareil à celui de certains acanthures. Le tranchoir cornu a un corps circulaire et comprimé, le museau saillant et les orbites munies de petites pointes ou cornes; ce poisson est très-commun dans la mer des Indes. Les pêcheurs des Moluques, quand ils le prennent, font devant lui des génuflexions, lui donnent d'autres marques d'un respect superstitieux, puis le rejettent à la mer. C'est d'ailleurs un excellent poisson, qui atteint le poids de 7 kilogrammes et dont le goût rappelle celui du turbot.

TRANÈ s. m. (tra-ne — du gr. *tranès*, pénétrant). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des charançons, tribu des érhirrhides, comprenant deux espèces, qui habitent l'Australie.

TRANENT, ville d'Ecosse (Haddington), à 14 kilom. E. d'Edimbourg; 4,000 hab., la plupart employés à l'exploitation des mines de houille environnantes. C'est sur le territoire de cette ville que se donna la fameuse bataille de Preston.

TRANGBEIN s. m. (tran-je-bain). Bot. Nom vulgaire de la manne sécrétée par l'alhagi des Maures.

TRANGBERIS s. m. (tran-je-bri). Bot. Syn. de TRANGBEIN.

TRANGLE s. m. (tran-gle — autre forme de *tringle*). Blas. Pièce héraldique qui représente une fasce dont la largeur est moindre qu'à l'ordinaire, et qui est toujours employée en nombre impair : Le Fèvre de Caumartin : D'azur, à cinq TRANGLES d'argent.

TRANQUE s. f. (tran-ke). Agric. Sorte de houe à fer large et tranchant, qu'on appelle aussi TRANQUE-PIOCHE.

TRANHAC, ville de l'empire d'Annam (Tonquin), près de la frontière de la Chine; 6,000 hab.

TRANI, anciennement *Turennum*, ville forte du royaume d'Italie, Terre de Bari, port sur l'Adriatique, à 50 kilom. O.-N.-O. de Bari; par 41° 17' de latit. N. et par 14° 5' de longit. E.; 23,000 hab. Archevêché. Cour d'appel de la province. Cette ville est mieux percée et mieux bâtie que les autres villes de cette partie de l'Italie. Elle est entièrement construite en une pierre jaunâtre qui lui donne l'aspect très-agréable. On y remarque la grande place, le théâtre et la cathédrale, vaste édifice orné de colonnes et de peintures estimées. Le port ne peut recevoir que de petits navires, et l'on n'en exporte que de l'huile, du vin, des amandes, d'excellentes figues et quelques autres productions du pays. Le climat y est très-chaud durant huit mois de l'année, et l'eau de source très-rare. Des citernes placées dans les caves des maisons, dont les toits plats ont des conduits qui y aboutissent, reçoivent les eaux pluviales dont on se sert en été. On cultive dans les environs du coton, dont on fait des toiles

communes. On ignore l'époque précise de la fondation de cette ville, qui existait à l'époque de la conquête des Normands. Détruite en 1134 par le roi Roger, elle se releva bientôt et devint une place de guerre sous Frédéric Ier, roi de Naples. Il y érigea un château fort, qui fut cause que, dans la suite, elle fut le théâtre de plusieurs événements militaires, à l'époque où les maisons d'Anjou et d'Aragon se disputaient le trône de Naples. Un concile y fut tenu, en 1589, sous la présidence de l'archevêque Scipion de Tolpha. Cette assemblée eut quatre sessions, dans lesquelles on prit diverses décisions en matière disciplinaire. On ordonna la suppression de la fête des fous et des combats de taureaux, et l'on défendit d'admettre comme maîtres d'école ceux qui n'avaient pas fait une profession de foi religieuse dans les termes prescrits par la bulle de Pie IV.

TRANLER v. a. ou tr. (tran-lé). Chasse. Quêter au hasard : TRANLER le cerf.

TRANNOY (Pierre-Amable-Jean-Baptiste), médecin français, né à Amiens en 1772, mort en 1830. Après avoir fait les premières campagnes de la Révolution en qualité de chirurgien-major, il alla compléter ses études médicales à Paris et devint successivement professeur d'histoire naturelle à l'école centrale de la Somme, professeur de botanique et directeur du jardin des plantes d'Amiens. Outre une thèse : *Sur le pronostic des affections sympathiques de l'œil dans les maladies aiguës*, et des articles scientifiques insérés dans le *Journal de la Somme*, on a de lui : *Traité élémentaire des maladies épidémiques* (1819).

TRANQUEBAR, ville forte de l'Indoustan anglais, sur la côte de Coromandel, dans la présidence et à 225 kilom. S.-S.-O. de Madras, port à l'embouchure d'un des bras du Kavery, dans le golfe de Bengale, par 11° de latit. N. et par 77° 34' de longit. E.; 30,000 hab. Le port est protégé par le fort Daneborg. La partie N. est presque entièrement habitée par les indigènes; la partie S. l'est par les Européens. Dans celle-ci, les rues sont droites, formées de maisons ornées de portiques et à deux ou trois étages. Commerce actif. Cette ville n'était dans le principe qu'un village que les Danois achetèrent, en 1616, au rajah de Tangore, auquel ils payaient une redevance annuelle. Prise par les Anglais en 1787, elle fut rendue au Danemark à la paix de 1814. Jusqu'en 1845, elle fut le chef-lieu des établissements danois dans les Indes orientales; mais à cette époque le roi de Danemark la vendit à la Compagnie anglaise des Indes.

TRANQUILLE adj. (tran-ki-le — lat. *tranquillus*, même sens). Paisible, calme, sans mouvement, sans agitation : Mer TRANQUILLE. Eaux TRANQUILLES. Rue TRANQUILLE.

— Qui n'est pas bruyant, pas turbulent : Enfant TRANQUILLE. Nos voisins sont des gens fort TRANQUILLES. Tenez-vous TRANQUILLE.

— Qui n'est point tourmenté, inquiet : Esprit TRANQUILLE. Ame TRANQUILLE. Vie TRANQUILLE. Mort TRANQUILLE. Pour vivre TRANQUILLE et heureux à la campagne, il ne faut craindre ni les voleurs ni ses souvenirs. (Beauclerc.) Il Personne ne vit moins TRANQUILLE que l'homme toujours occupé du soin de sa tranquillité. (Ch. Lemesle.) Il Qui n'est point préoccupé, qui n'a aucun doute sur le résultat d'une chose : Soyez TRANQUILLE, nous en viendrons à bout.

— Loc. fam. Etre tranquille comme Baptiste, Etre fort tranquille.

— Syn. Tranquille, calme, posé, etc. V. CALME.

— Pharm. Baume tranquille, Infusion de plantes narcotiques et aromatiques dans l'huile d'olive, qu'on emploie à l'extérieur, pour calmer certaines douleurs locales.

TRANQUILLE, cap de la Turquie d'Asie, à l'extrémité méridionale de l'île de Rhodes, par 35° 53' de latit. N. et 26° 23' de longit. E.

TRANQUILLE (le Père), capucin et écrivain français, né à Bayeux; il vivait au XVIII^e siècle. Persécuté dans son ordre pour s'être opposé à la bulle *Unigenitus*, il se réfugia en Hollande en 1727 et se fixa à Utrecht, où il vivait encore, sous le nom d'Osmont du Seltier, en 1770. Ses principaux ouvrages sont : *Instruction théologique en forme de catéchisme sur les promesses faites à l'Eglise* (Utrecht, 1733); *Justification des discours et de l'histoire de M. l'abbé Fleury*, 1736-1738, (2 vol.)

TRANQUILLEMENT adv. (tran-ki-le-man — rad. *tranquille*). D'une façon tranquille, calme, paisible : Vivre TRANQUILLEMENT. Causer TRANQUILLEMENT. Le meilleur régime social est celui dans lequel tous jouissent TRANQUILLEMENT de la plus grande latitude de liberté possible. (Sieyès.)

— Sans s'émouvoir : Recevoir TRANQUILLEMENT une mauvaise nouvelle. Il est bien rare que l'homme qui souffre TRANQUILLEMENT l'injure ne la mérite pas. (Mme C. de Salin.)

TRANQUILLISANT, ANTE adj. (tran-ki-liz-an, ante — rad. *tranquilliser*). Qui tranquillise, qui calme, qui rassure : Cette nouvelle n'est pas TRANQUILLISANTE.

TRANQUILLISER v. a. ou tr. (tran-ki-lizé — rad. *tranquille*). Rendre calme, tranquille; rassurer : Ce que vous me dites me

TRANQUILLISE. Je vais lui annoncer cette nouvelle pour le TRANQUILLISER. Les défauts d'autrui nous TRANQUILLISENT sur les nôtres. (H. Lemonnier.)

— Apaiser; faire cesser le mouvement, l'agitation : Neptune d'un coup d'œil *tranquillise* les ondes. DELILLE.

Se *tranquilliser* v. pr. Se calmer, cesser d'être inquiet : TRANQUILLISEZ-VOUS; tout ira bien.

TRANQUILLITÉ s. f. (tran-ki-li-té — lat. *tranquillitas*; de *tranquillus*, tranquille). Etat de ce qui est calme, sans agitation, sans mouvement : La *tranquillité* de la mer. La *tranquillité* de l'air.

— Paix, absence de désordre, d'agitation dans les esprits : La *tranquillité* publique entretenue veut mieux que ces victoires qui coûtent d'ordinaire tant de sang et de larmes. (Fléch.)

— Calme, sérénité, quiétude : A la *tranquillité* d'âme tiennent nécessairement la probité et la droiture. (Fonten.) La *tranquillité* de l'esprit apaise le bouillonnement du sang. (L'abbé de Choisy.)

— Syn. *Tranquillité, calme, paix*, etc. V. CALME.

Tranquillité du sage (DE LA), traité philosophique de Sénèque. Cet ouvrage répond assez bien à son titre. « Sauf une certaine appréhension dans les maximes, dit M. Pierron, je ne vois pas ce qu'un esprit, même difficile, y trouverait à reprendre. » On y peut recueillir de nobles idées, des conseils sages et pratiques, d'heureux traits de mœurs, de piquants tableaux, de curieuses anecdotes stoïciennes, non sans un certain mélange de subtilité et d'emphase. Sénèque feint que Serenus, un de ses amis, en proie à un malaise moral inexplicable, le consulte sur le moyen de rendre la tranquillité à son âme malade. Le philosophe lui répond par une série de conseils, dont aucun en particulier n'est capable d'assurer la paix de l'âme, mais dont la réunion conduit à ce bien-être auquel il aspire. Il lui recommande en première ligne de ne pas se laisser entraîner au défaut si commun de se lancer à corps perdu dans mille distractions afin de se fuir soi-même. Le poids de l'ennui n'en retombe ensuite que plus lourdement sur le cœur. On peut s'occuper, prendre part aux affaires publiques, c'est même un devoir, et, si cette carrière vous est fermée, celle de l'étude vous est toujours ouverte, l'étude qui vous donne cet honorable repos que Cicéron a si bien appelé : *otium cum dignitate*. Mais il faut se garder de vivre tout à l'extérieur, en dehors de soi; la paix, la tranquillité, et par suite le bonheur, résident dans la possession de soi-même et la pureté de la conscience. Le malheur pourra renverser, mais non terrasser l'homme qui vit en paix avec lui-même; l'âme du sage sera inébranlable. Les vœux du ciel, comme dit Horace, peuvent s'ouvrir sur sa tête et l'accabler sous leurs débris : sans crainte et sans trouble, il ne saurait plier. Le héros de Sénèque sent trop le stoïcisme, c'est-à-dire que sa perfection est trop idéale; mais on ne saurait en vouloir au philosophe d'avoir peint le modèle sous une image presque divine qui défait l'imitation humaine.

Le style de la *Tranquillité du sage* semble s'être inspiré du sujet; il est plus naturel, plus calme, moins coupé, moins scintillant que la manière affectée habituelle à l'auteur. Sénèque a écrit son ouvrage comme un sage tranquille qui chercherait dans la culture des lettres et de la philosophie un honorable repos.

TRANS, préfixe qui veut dire au delà, au travers, et qui n'est autre chose que la préposition latine *trans*, au delà. *Trans* marque la situation au delà d'un terme, le passage d'un endroit dans un autre, d'une époque à une autre, d'un état à un autre, d'une situation à une autre, la transformation, la mutation; en outre l'action de passer au delà de certaines bornes, de certaines limites. Enfin, de ce que *trans* indique une situation ou un passage au delà, il s'en est suivi que ce préfixe a été employé pour représenter un point plus avancé ou fort avancé, un plus haut degré ou un très-haut degré dans l'action, dans la qualité ou dans la manière d'être exprimées par le simple.

TRANS, bourg et commune de France (Var), canton, arrond. et à 5 kilom. de Draguignan, sur la Nartubie, 1,611 hab. Hospice; filatures de soie, moulins à farine. On y remarque de belles cascades formées par la Nartubie. Ce bourg fut construit à l'origine autour d'un château fort, élevé pour arrêter les incursions des Sarrasins. Le seigneur de Trans reçut en 1505 le titre de marquis. En 1578, les protestants assiégèrent le château, qui fut vaillamment défendu par la marquise de Trans, ce qui ne l'empêcha pas de tomber au pouvoir des assiégeants, qui le rasèrent.

TRANSACTION s. f. (tran-za-ksi-on — lat. *transactio*; de *transigere*, transiger, formé de *trans*, au delà, et de *agere*, conduire). Contrat, acte, arrangement par lequel les parties terminent ou préviennent une contestation, un procès : *Consentir à une transaction*. TRANSACTION *extrajudiciaire*.

— Concession honteuse, action de celui qui transige par faiblesse ou par intérêt : *Entre le juste et l'injuste, il n'y a pas de transaction possible. Le moraliste qui veut donner une leçon ne doit point tolérer de transaction entre le vice et la vertu.* (Mme de Rémusat.)

— Accord entre commerçants qui discutent et règlent des opérations mutuelles : *Le simple troc ne peut donner lieu qu'à des transactions fort restreintes.* (F. Bastiat.) *Il n'y a pas de transaction commerciale que ne corrompe l'absence de liberté.* (J. Simon.)

— Encycl. La *transaction* est un contrat qui doit être rédigé par écrit (art. 2044). Dans une *transaction*, les parties se font des concessions réciproques, abandonnent quelques prétentions, afin de terminer le différend qui les divise. L'incertitude des événements et le bien de la paix sont ordinairement les motifs des *transactions*. Comme dans tous les contrats, quatre conditions sont nécessaires à la validité de la *transaction* : 1^o le consentement des parties; 2^o leur capacité de contracter; 3^o un objet certain qui forme la matière du contrat; 4^o une cause licite.

Les communes et les établissements publics ne peuvent transiger qu'en vertu d'une autorisation de l'administration, qui doit examiner, avant de donner son approbation, si les conditions de la *transaction* ne sont pas défavorables aux établissements publics ou aux communes; car il pourrait souvent arriver que, afin d'éviter les ennuis et les frais d'un procès, les communes ou bien les établissements publics feroient l'abandon de droits ou d'intérêts qu'ils ont à sauvegarder; c'est à l'administration, tutrice de ces établissements, qu'il appartient d'apprécier si les résultats de la *transaction* doivent être profitables ou onéreux. Dans tous les procès nés ou à naître qui ont lieu entre les communes et les particuliers sur des droits de propriété, les communes ne peuvent transiger qu'après une délibération du conseil municipal, prise sur la consultation de trois juristes désignés par le préfet du département, et sur l'autorisation de ce même préfet, donnée d'après l'avis du conseil de préfecture (arrêté du 21 frimaire an XII). Cette prescription, qui d'abord ne concernait que les communes, a été étendue par la jurisprudence du conseil d'Etat aux établissements de bienfaisance. Le projet de *transaction* doit faire une mention exacte et détaillée des conditions auxquelles les parties entendent consentir. Elles ne pourraient se borner à désigner des experts à l'arbitrage desquels elles s'engageraient à se soumettre. Ce ne serait plus une *transaction*, mais un véritable compromis, qui, aux termes des articles 83 et 1001 du code de procédure, est interdit aux communes (Vuillefroy et Monnier). Les préfets, depuis le décret du 25 mars 1852, sont compétents pour homologuer les *transactions* sur toutes sortes de biens, quelle qu'en soit la valeur.

TRANSACTIONNEL, ELLE adj. (tran-zak-si-o-nél, è-le — rad. *transaction*). Qui a rapport aux transactions; qui a le caractère d'une transaction : *Accord transactionnel*.

TRANSALPES s. f. pl. (tran-za-lp; Il mll.). Agric. Nom donné, dans le Midi, à des semailles qu'on fait entre la récolte du printemps et les semailles d'automne.

TRANSALPIN, INE adj. (tran-zal-pain, i-ne — lat. *transalpinus*; de *trans*, au delà, et de *alpinus*, alpin). Qui est situé, qui se trouve au delà des Alpes : *Peuple transalpin*. *Population transalpine*.

— Géogr. anc. *Gaule Transalpine*, Nom donné par les Romains à la Gaule proprement dite, située entre eux au delà des Alpes, par opposition au nord de l'Italie, qu'ils appelaient *Gaule Cisalpine*.

— Hist. *République Transalpine*, Nom donné par les Français à la république qu'ils établirent, en 1796, dans le nord de l'Italie.

TRANSANDIN, INE adj. (tran-zan-dain, i-ne — du préf. *trans*, et de *Andes*). Géogr. Qui traverse les Andes : *Ligne télégraphique transandine*.

TRANSANIMATION s. f. (tran-za-ni-ma-si-on — du préf. *trans*, et du lat. *anima*, âme). Passage de l'âme d'un corps dans un autre. Il Peu usité.

TRANSATLANTIQUE adj. (tran-za-tlan-ti-ke — du préf. *trans*, et de *atlantique*). Qui est au delà de l'Océan Atlantique : *Région transatlantique*.

— Qui fait la traversée de l'Atlantique : *Paquebots transatlantiques*.

— s. m. Bateau qui fait le service entre l'ancien et le nouveau monde, en traversant l'Atlantique : *Les transatlantiques français*.

— Encycl. *Lignes de paquebots transatlantiques*. Ce n'est qu'à une époque toute récente que, par suite de l'extension croissante du commerce entre l'ancien et le nouveau monde, on a eu l'idée d'établir des lignes de bateaux à vapeur *transatlantiques* fonctionnant d'une façon régulière. En 1840, le gouvernement de Louis-Philippe présenta à la Chambre des députés un projet de loi qui fut voté le 16 juillet, et qui avait pour objet d'ouvrir un crédit destiné à faire des études pour l'établissement d'un service *transatlantique*. Une commission, embarquée sur le *Gomer* en 1842, alla étudier la question et faire une

enquête. De retour en France (1844), elle constata, dit M. Sauvé, à qui nous empruntons quelques-uns des détails suivants, que la dépense nécessaire par un service *transatlantique* ne pouvait être évaluée à moins de 12 millions pour une recette éventuelle de 4 à 5 millions. Le gouvernement, ne voulant pas imposer une charge aussi lourde aux contribuables, abandonna l'exploitation par l'Etat, et, le 29 mars 1845, le ministre des finances présenta une loi substituant à l'exploitation par l'Etat celle qui serait faite par des compagnies subventionnées. En vue de l'exploitation de différentes lignes *transatlantiques*, le gouvernement avait fait construire huit paquebots à vapeur destinés à la ligne du Brésil et à celle des Etats-Unis. Après la résiliation du contrat par l'Etat, ces paquebots, qui n'étaient autres que des frégates à vapeur à roues, firent retour à la marine royale, et ils étaient si solidement construits que plusieurs existent encore après avoir rendu les plus grands services.

Ce fut le 27 janvier 1846 que se constitua pour trente ans, au capital de 15 millions, la première compagnie destinée à faire le service des lignes *transatlantiques*. Elle prit le nom de Compagnie générale des paquebots *transatlantiques* et demanda à desservir les lignes votées par la loi de 1840, sans autre subvention que l'abandon des ports de lettres et paquets aux prix du tarif anglais. En 1862, elle inaugura un service mensuel sur le Mexique, partant de Saint-Nazaire, avec annexes sur les Antilles, la Nouvelle-Orléans et la Guyane; en 1864, elle commença un service mensuel du Havre à New-York; enfin, en 1868, à la suite d'une convention passée avec l'Etat le 16 février, cette compagnie s'engagea à faire un service postal mensuel de Panama à Valparaiso par l'Equateur, le Pérou, le Chili, et à desservir la ligne annexe de Saint-Thomas à Colon; de son côté, l'Etat s'engagea à payer à la compagnie une subvention annuelle de 750,000 francs, plus une subvention éventuelle de 2 millions pendant toute la durée de la concession, c'est-à-dire jusqu'au 22 juillet 1885, dans le cas d'insuffisance des produits de l'exploitation. La désastreuse concurrence faite à la compagnie des *transatlantiques* français sur la ligne de Panama à Valparaiso par la compagnie anglaise du Pacifique eut pour résultat de faire constater que non-seulement le public et la compagnie n'avaient nul avantage à l'exploitation de cette ligne, mais encore qu'elle coûtait à l'Etat 2,643,000 francs par an. En présence de cet état de choses, le gouvernement résilia avec la Compagnie générale son traité de 1868 et passa avec elle, le 16 décembre 1873, une convention nouvelle, approuvée par l'Assemblée nationale le 22 janvier 1874. Par cette convention, au lieu du service de Panama à Valparaiso, supprimé à partir du 17 janvier 1874, et du service de Saint-Thomas à Colon, qui doit être revu, la compagnie s'est engagée à fournir dans l'Atlantique, tant sur la ligne du Havre à New-York que sur une ligne de France à la mer des Antilles, un parcours postal annuel présentant un développement de marche au moins égal à celui qui venait de cesser d'être réalisé. Elle s'est engagée en outre à fournir des paquebots pour la ligne du Havre à New-York, ayant au minimum une puissance de 850 chevaux-vapeur, donnant une marche de 11 nœuds et demi, et à exécuter, outre le service actuel ayant lieu de deux en deux semaines, deux voyages de plus par mois du 1^{er} avril au 1^{er} novembre. De son côté, l'Etat fournit à la compagnie une subvention annuelle de 644,000 francs.

La Compagnie générale *transatlantique*, dont les paquebots sont parfaitement aménagés et jouissent d'une réputation méritée, a éprouvé dans ces dernières années plusieurs désastres. La perte de l'*Europe* et de l'*Amérique*, en 1874, ont, notamment, vivement surexcité l'attention publique.

Après de la Compagnie générale *transatlantique* se place la Compagnie des messageries maritimes, une des plus importantes du monde entier. Cette compagnie a inauguré en 1859 un service mensuel de Bordeaux au Brésil, avec escales et annexes sur la Plata et sur le Sénégal; en 1862, une ligne mensuelle sur l'Inde, l'Indo-Chine et la Chine, avec annexes sur les îles de la Réunion et Maurice, Calcutta, Batavia, Shanghai, partant de Marseille; en 1870, elle a doublé ses départs sur la ligne de Chine, et en 1872 elle a doublé son service du Brésil et de la Plata. D'après ses contrats avec l'Etat, cette compagnie doit faire par an un service de 153,000 lieues marines dans la Méditerranée, de 221,000 dans les mers de l'Inde et de la Chine, enfin de 50,000 pour le service du Brésil et de la Plata, soit 424,000 lieues. Dans l'année 1874, ses paquebots ont parcouru 611,000 lieues. L'Etat lui fournit des subsides s'élevant chaque année à 15,014,700, soit 3,076,091 francs pour le service de la Méditerranée et de la mer Noire; 2,306,172 francs pour le Brésil et la Plata, et 9,632,437 francs pour le service de l'Indo-Chine. Les bénéfices de la compagnie, qui lui ont permis de distribuer en 1874 un dividende de 35 francs, proviennent en grande partie des subsides du gouvernement. Un député, M. Guichard, frappé de cet état de choses, déposa, le 11 mai 1874, un projet de loi demandant que le traité passé en 1861 entre l'Etat et la Com-

pagnie des messageries maritimes fût dénoncé avant le 22 juillet 1875, terme assigné pour la dénonciation. Mais, par suite des lenteurs de la commission chargée d'examiner ce projet de loi, le rapport ne fut présenté que le 23 juillet 1875, juste le lendemain du terme assigné pour la dénonciation, de sorte que le traité conservait tout son effet jusqu'en 1888. Toutefois, le 2 août 1875, le gouvernement a passé avec la compagnie une convention nouvelle, par laquelle celle-ci s'engage à faire un parcours annuel de 146,553 1/3 lieues marines dans la Méditerranée, 221,077 2/3 lieues marines dans les mers de l'Indo-Chine et 99,552 lieues sur les lignes du Brésil et de la Plata. La subvention afférente aux services de la Méditerranée, du Brésil et de la Plata est fixée à 4,382,263 fr. 31, et celle du service de l'Indo-Chine à 8,573,024 fr. 26.

Parmi les autres compagnies qui se sont formées en France pour desservir des lignes *transatlantiques*, nous citerons les suivantes. La compagnie Arnaud Tonache établit en 1855, sans subvention, une ligne de paquebots à vapeur de Marseille au Brésil, et ne subsista que peu de temps. La maison de commerce Gauthier frères créa sans subvention en 1856, au Havre, deux lignes de paquebots à vapeur, l'une sur New-York, l'autre sur le Brésil, mais elle renonça au bout de quelques mois à son entreprise. La Compagnie des transports maritimes à vapeur a établi en 1866 un service mensuel, mais subventionné, de Marseille au Brésil et à la Plata. En 1869, la maison Quesnel frères, armateurs au Havre, a établi une ligne commerciale mensuelle de ce port à la Plata, et en 1873 une seconde du Havre à La Havane. La Compagnie des chargeurs réunis, de Paris, a inauguré en 1872 une ligne mensuelle commerciale du Havre au Brésil, et en 1878 une seconde du Havre à la Plata. La maison Germain Hermanos, de Paris, a inauguré, le 15 juillet 1873, la ligne française du Pacifique, partant du Havre et faisant escale à Bordeaux, au Brésil, à la Plata, au Chili, au Pérou. Enfin, à la fin de l'année 1873, deux armateurs de Bordeaux, MM. Seussine et Choles, ont établi un service de cette ville à Calcutta, avec escales aux principaux ports de l'Inde, en passant par l'isthme de Suez.

Nous n'entreprendrions point de passer en revue les compagnies *transatlantiques* étrangères, ce qui nous entraînerait trop loin et n'offrirait aucun intérêt; nous nous bornerons à citer la grande Compagnie anglaise, dite Péninsulaire et Orientale, qui jouit d'une célébrité méritée.

TRANSBORDEMENT s. m. (tran-sbor-de-man — rad. *transborder*). Mar. Action de transborder : *Opérer le transbordement des marchandises et des voyageurs*.

TRANSBORDER v. a. ou tr. (tran-sbor-dé — du préf. *trans*, et de *bord*). Mar. Transporter d'un bâtiment dans un autre : *Transborder des marchandises, des voyageurs*.

— v. n. ou intr. Passer d'un navire sur un autre : *Il nous fallut trois heures pour transborder*.

TRANSCAUCASIE. V. CAUCASE.

TRANSCENDANCE s. f. (trans-san-dan-se — rad. *transcendunt*). Qualité de ce qui est transcendant, supériorité, excellence : *La transcendance des talents d'un orateur*.

— Philos. Système philosophique basé sur la révélation divine : *Toute spéculation de l'esprit dans le domaine de la transcendance entraîne à sa suite une iniquité.* (Proudh.)

TRANSCENDANT, ANTE adj. (trans-san-dan, an-te — lat. *transcendens*; de *trans*, au delà, et de *ascendere*, monter). Supérieur, sublime, qui excelle : *Mérite transcendant*. *Génie transcendant*. On voit peu d'esprits qui soient sublimes et transcendants. (La Bruy.) *L'esprit transcendant est souvent accompagné d'une âme bien basse et bien petite.* (Mme de Puisieux.)

— Philos. Se dit, dans la philosophie scolastique, des attributs, des qualités susceptibles d'une très-grande généralité. Il Se dit, dans le système de Kant, de toute connaissance purement rationnelle. Il *Philosophie transcendante*. Système philosophique qui consiste à étudier nos facultés sous les rapports les plus élevés de la métaphysique. Il *Idées transcendantes*, Idées émanant immédiatement de la raison.

— Mathém. *Analyse transcendante*, Calcul différentiel et intégral. Il *Géométrie transcendante*, Partie de la géométrie qui s'occupe de l'examen des propriétés de toutes les courbes et qui emploie pour y arriver le calcul différentiel et intégral. Il *Quantités transcendantes*, Celles dont la génération implique l'infini : *Equation transcendante*. Celle qui contient des quantités transcendantes. Il *Courbe transcendante*, Courbe dont l'équation est transcendante.

— Anat. *Anatomie transcendante*, Celle qui s'élève aux lois générales de l'organisme.

— Encycl. Philos. Le mot *transcendant*, dans le langage usuel, se dit de tout ce qui est au-dessus des idées et des connaissances ordinaires; c'est ainsi qu'on parle d'une physique *transcendante*, de mathématiques *transcendantes*, d'une philosophie et même d'une poésie *transcendante*. Dans le langage philo-

sophique, ce même terme s'applique à toute connaissance que nous croyons pouvoir obtenir sans le secours de l'expérience. Il est alors opposé au mot *immanent*, par lequel on entend ce qui reste dans les limites de l'expérience, c'est-à-dire dans les bornes légitimes de l'intelligence humaine.

— *Usage transcendant des idées de la raison.* Il y a trois idées de la raison pure : 1^{re} idée du moi ou idée psychologique ; 2^e idée du monde ou idée cosmologique ; 3^e idée de Dieu ou idée théologique. Kant n'accorde à ces trois idées qu'un usage régulateur ; il n'admet pas qu'on en fasse un usage *transcendant*, c'est-à-dire qu'on puisse leur attribuer légitimement une valeur et une portée hors de l'expérience. Une partie de la *Critique de la raison pure* est consacrée à mettre en garde contre l'illusion de ceux qui s'imaginent puiser dans les concepts rationnels des connaissances *transcendantes*. Voici la conclusion de Kant sur ce point : « La raison pure, qui d'abord semblait ne nous promettre rien de moins que d'étendre nos connaissances au delà de toutes les limites de l'expérience, ne contient, si nous la comprenons bien, que des principes régulateurs qui, à la vérité, prescrivent une unité plus grande que celle que peut atteindre l'usage empirique de l'entendement, mais qui, par cela même qu'ils reculent si loin le but dont il cherche à se rapprocher, portent au plus haut degré l'accord de cet usage avec lui-même au moyen de l'unité systématique. Que si, au contraire, on entend mal ces principes et qu'on les prenne pour des principes constitutifs de connaissances *transcendantes*, une apparence brillante, mais trompeuse, produit alors une persuasion et un savoir imaginaires, qui enlèvent à leur tour des contradictions et des disputes éternelles. Ainsi, toute conscience humaine commence par des intuitions, va de là à des concepts et finit par des idées. Bien qu'elle ait pour ces trois éléments des sources *à priori*, qui, au premier aspect, semblent repousser les limites de toute expérience, une critique complète nous convainc cependant que toute raison ne peut jamais dépasser avec ces éléments le champ de l'expérience possible, et que la véritable destination de cette suprême faculté de connaître est de ne se servir de toutes les méthodes et des principes de ces méthodes que pour poursuivre la nature jusque dans ce qu'elle a de plus intime, suivant tous les principes possibles d'unité. À la vérité, l'examen critique de toutes les propositions qui peuvent étendre notre connaissance au delà de l'expérience réelle nous a suffisamment convaincu qu'elles ne peuvent jamais nous conduire à quelque chose de plus qu'à une expérience possible, et, si l'on ne se montrait défiant même à l'endroit des théories abstraites ou généraux les plus clairs, si des perspectives attrayantes et apparentes ne nous entraînaient à en rejeter la force, nous aurions pu certainement nous dispenser d'interroger péniblement tous les témoins dialectiques qu'une raison *transcendante* appelle à l'appui de ses prétentions ; car nous savions déjà d'avance avec une parfaite certitude que leurs allégations peuvent partir d'une intention honnête, mais qu'elles doivent être absolument nulles, parce qu'il s'agit ici de connaissances qu'aucun homme ne saurait jamais acquérir. Mais, comme il n'y a pas de fin au discours, si l'on ne découvre la véritable cause de l'apparence par laquelle le plus raisonnable même peut être trompé, et que la résolution de toute notre connaissance *transcendante* en ses éléments (comme étude de notre nature intérieure) n'est pas en soi d'un prix médiocre, qu'elle est même un devoir pour le philosophe, il était nécessaire de rechercher en détail jusqu'à dans ses premières sources tout ce travail de la raison spéculative, quelque vain qu'il soit, et, de plus, comme l'apparence dialectique n'est pas ici seulement trompeuse quant au jugement, mais aussi quant à l'intérêt qu'on prend au jugement, qu'elle est par là aussi attrayante que naturelle et qu'elle demeurera telle en tout temps, il était prudent de rédiger explicitement les actes de ce procès et de les déposer dans les archives de la raison humaine, afin que l'on puisse éviter à l'avenir de semblables erreurs. »

— *Transcendance et immanence appliquées à l'idée de Dieu.* Les antonymes *transcendant* et *immanent* s'appliquent souvent à l'idée de Dieu avec un sens différent de celui qui précède. Il ne s'agit plus ici de ce qui est au delà de l'expérience et de ce qui s'y renferme ; il s'agit de ce qui est hors du monde, séparé du monde, et de ce qui est dans le monde, inhérent au monde. Le Dieu du déisme est *transcendant*, c'est-à-dire extérieur et antérieur au monde ; le Dieu du panthéisme est *immanent*, c'est-à-dire inséparable du monde dont il est l'âme. « Dieu, dit Spinoza, est la cause immanente de toutes choses, *Deus est omnium rerum causa immanens*. »

— *Morale transcendant et morale immanente.* Proudhon s'est servi des deux mots *transcendant* et *immanent* pour désigner les deux grands systèmes de morale qu'il oppose l'un à l'autre dans son livre *De la justice*. Le système de la transcendance est celui de la morale révélée, de la loi apportée d'en haut, imposée du dehors. C'est le premier et le plus ancien en date, celui qui rallie encore la

masse des populations du globe, bien qu'il perde chaque jour du terrain chez les nations civilisées. Toutes les religions et quasi-religions ont pour objet de l'inculquer ; le christianisme en est depuis Constantin le principal organe. Aux théologiens ou théodiciens il faut joindre la multitude des réformateurs qui, tout en se séparant de l'Eglise et du théisme lui-même, restent fidèles au principe de subordination externe, mettant à la place de Dieu la société, l'humanité ou toute autre souveraineté plus ou moins visible et respectable. D'après ce système, dont le catholicisme nous offre la plus complète expression, le principe moral, formateur de la conscience, puissance plastique qui lui donne la vertu et la dignité, est d'origine supérieure à l'homme, sur qui il agit par une influence d'en haut, gratuite et mystérieuse. La justice est donc surnaturelle et surhumaine ; elle a pour sujet véritable Dieu, qui la communique et l'insufflé à l'âme. Celle-ci, vide et ténébreuse, sans autre moralité que celle de l'égoïsme, est incapable par elle-même de s'élever à la loi qui régit la société, et par ses seules forces d'y conformer ses actes ; seulement, elle possède une certaine aptitude à recevoir la lumière dont la transfusion mystique est opérée en elle par le révélateur divin, autrement dit le Verbe. Ainsi, la morale est une chose essentiellement divine, ultra-rationnelle, au-dessus de toute observation et conclusion de l'esprit ; elle ne peut avoir, quant à la détermination de ses principes et de ses préceptes, rien de commun avec les autres branches du savoir, qui toutes relèvent de l'entendement et de l'expérience.

Le système de l'immanence est celui de l'innéité de l'idée et du sentiment de la justice dans la conscience. D'après cette théorie, l'homme, quoique parti d'une sauvagerie complète, produit incessamment, par le développement spontané de sa nature, la société. Ce n'est que par abstraction qu'il peut être considéré à l'état d'isolement et sans autre loi que l'égoïsme. Sa conscience n'est pas double ; elle ne relève point, pour une part, de l'animalité, et pour l'autre de Dieu ; elle n'est que polarisée. Partie intégrante d'une existence collective, l'homme sent sa dignité tout à la fois en lui-même et en autrui et porte ainsi dans son cœur le principe d'une moralité supérieure à son individu. Et ce principe, il ne le reçoit pas d'ailleurs ; il lui est intime, immanent. Il constitue son essence, l'essence de la société elle-même. C'est la forme propre de l'âme humaine, forme qui ne fait que se préciser et se perfectionner de plus en plus par les relations que fait naître chaque jour la vie sociale. « Ainsi, dit Proudhon, quand je me sers du mot *immanence*, je ne la prends pas au sens de Spinoza, disant de Dieu qu'il est la cause immanente de toutes choses ; ni à celui de Hegel qui, faisant Dieu identique à l'esprit universel, conclut que Dieu est immanent dans l'humanité. J'écarte tout théologisme, toute théorie de l'absolu. Je dis simplement que la justice est en nous comme l'amour, comme les notions du beau, de l'utile, du vrai, comme toutes nos puissances et facultés. Et je nie en conséquence que, tandis que nul ne songe à rapporter à Dieu l'amour, l'ambition, l'esprit de spéculation ou d'entre-prise, on doive faire exception pour la justice. La justice est humaine, tout humaine, rien qu'humaine ; c'est lui faire tort que de la rapporter, de près ou de loin, directement ou indirectement, à un principe supérieur ou antérieur à l'humanité. Que la philosophie s'occupe tant qu'elle voudra de la nature de Dieu et de ses attributs, ce peut être son droit et son devoir. Je prétends que cette notion de Dieu n'a rien à faire dans nos constitutions juridiques, pas plus que dans nos traités d'économie politique ou d'algèbre. »

V. TRANSCENDANT.

TRANSCENDANT, ALE adj. (transsan-dan-tal, a-le — rad. *transcendant*). Philos. Qui tient aux sources les plus élevées de la raison : *Concepts transcendants*. (Proudh.)

— Philos. Syn. de TRANSCENDANT : *Philosophie transcendantale*. 1. *Analytique transcendantale*. Dans le système de Kant, Recherche des conditions *à priori* qui sont dans l'entendement. 2. *Dialectique transcendantale*. Dans le même système, Discussion des idées de la raison ou de la science. 3. *Esthétique transcendantale*. Dans le même système, Recherche des formes générales de la sensibilité.

— Géom. Syn. de TRANSCENDANT.

— Encycl. Philos. Le mot *transcendantal* est synonyme d'*apriorique*. Kant l'applique aux éléments de la connaissance qui lui paraissent venir de la raison pure, et non de l'expérience. Il appelle *philosophie transcendantale* le système parfait de recherches qui porterait sur la connaissance *à priori*. Sa critique de la raison pure n'est pas autre chose, dit-il, que la *propédeutique* de cette philosophie.

— *Esthétique transcendantale.* Faire la critique de la raison pure, c'est dégager tous les éléments *à priori* ou *transcendants* de la connaissance, afin d'en examiner et d'en juger (séparer, juger) la valeur et la portée. Pour opérer ce dégagement, il faut considérer successivement nos diverses facultés. La première de ces facultés est la sensibilité.

Les intuitions sensibles contiennent, outre une matière qui vient des objets extérieurs, qui est donnée *à posteriori*, une forme qui existe antérieurement ou *à priori* dans l'esprit, toute prête à s'appliquer à la première comme une sorte de moule. L'analyse de la forme pure des principes aprioriques ou *transcendants* de la sensibilité constitue ce que Kant appelle l'*esthétique transcendantale*. On sait que ces principes aprioriques de la sensibilité sont au nombre de deux : l'espace, forme pure du sens extérieur, et le temps, forme pure du sens intérieur.

— *Logique transcendantale.* La logique *transcendantale* est, dans la langue de Kant, l'analyse des concepts de l'entendement et des idées de la raison, comme l'esthétique *transcendantale* est l'analyse des formes de la sensibilité. La logique *transcendantale* se distingue de la logique générale en ce que celle-ci fait abstraction dans la connaissance de son origine et de son contenu ou de tout rapport aux objets, pour ne considérer que sa forme logique, tandis que la première a uniquement pour but de déterminer l'origine, l'étendue et la valeur des concepts *à priori* ou des éléments purs de la pensée. La logique *transcendantale* se divise en deux branches, l'*analytique transcendantale* et la *dialectique transcendantale*. La première a pour objet de décomposer toute notre connaissance dans les éléments *à priori* qu'y apporte notre entendement ; la seconde nous apprend à rectifier les erreurs spontanées qui résultent de notre tendance naturelle à nous servir des concepts de l'entendement et des idées de la raison pour dépasser la légitime portée de notre connaissance.

— *Méthodologie transcendantale.* Kant donne ce nom à la dernière partie de la critique philosophique, c'est-à-dire à celle qui discipline la raison pure en lui traçant les règles qu'elle doit suivre, en lui montrant la différence qui existe entre ses moyens de preuve et ceux des mathématiques, etc.

— *Théologie transcendantale.* Kant désigne sous le nom de *théologie transcendantale* celle qui tente de démontrer l'existence de Dieu par de simples concepts de la raison pure. Voici la différence qu'il établit entre la *théologie transcendantale* et la *théologie physique* ou naturelle : « Celui, dit-il, qui n'admet qu'une *théologie transcendantale* s'appelle un *déiste*, et celui qui admet aussi une *théologie naturelle*, un *théiste*. Le premier accorde que nous pouvons en tout cas connaître par la raison seule l'existence d'un être premier, mais il croit que le concept que nous en avons est purement *transcendantal*, c'est-à-dire que nous ne le concevons que comme un être ayant toute réalité, mais sans pouvoir le déterminer avec plus de précision ; le second soutient que la raison est en état de déterminer l'objet d'une manière plus précise, par analogie avec la nature, c'est-à-dire comme un être contenant par son entendement et sa volonté le principe de toutes les autres choses. »

— *Idealisme transcendantal.* C'est le nom donné à la doctrine philosophique de Schelling, qu'il appelle encore *philosophie de l'absolu*. Nous allons donner un résumé succinct de ce système.

Toute connaissance suppose deux termes dont cette connaissance est le lien. L'un de ces termes est la représentation dans l'intelligence d'une chose hors de l'intelligence ; l'autre est la chose même dont celui-ci est la représentation. On appelle ordinairement *subjectif* l'ensemble des choses représentées. La connaissance, considérée d'un point de vue général, pourrait donc être définie : l'ensemble des points de contact qui existent entre l'intelligence et la nature, entre le moi et le monde, entre le subjectif et l'objectif. « Mieux encore : dans la connaissance, ces deux ordres de choses se pénètrent pour se confondre, en quelque sorte, en une commune identité ; aussi, pour analyser la connaissance, qu'a-t-on fait jusqu'à présent ? On l'a décomposée, on l'a réduite à ses éléments intéguments ; puis, examinant séparément les deux termes qui concourent à la former, on a étudié séparément ces deux termes ; on a, en outre, étudié les conditions sous l'empire desquelles tous deux s'unissent l'un à l'autre. On a pu étudier d'abord cette partie de la connaissance fournie par le moi ou bien cette autre partie fournie par le non-moi. En partant du premier terme, il a fallu venir aboutir à la nature, au monde extérieur ; en partant du second, il a fallu, au contraire, aboutir au moi, à l'intelligence. »

Cela devient évident pour celui qui considère la marche et la tendance de la science. Voyez, par exemple, les sciences dont le point de départ est l'observation de la nature : ces sciences tendent à généraliser de plus en plus les rapports qui existent entre les choses et les phénomènes. A ce point de vue, la nature n'existe bientôt plus que dans ses lois les plus générales. Arrivées là, les sciences naturelles font un nouvel effort : elles tendent à prouver l'identité de ces lois générales de la nature avec les lois de l'intelligence humaine. Leur tendance constante a donc été de spiritualiser, pour ainsi dire, de plus en plus la nature matérielle. Les sciences dont le point de départ est dans l'intelligence, dans le moi, font, en revanche,

tout le contraire : ces sciences étendent, de cas en cas, d'analogie en analogie, les lois de l'intelligence humaine ; elles tendent à trouver l'identité de l'intelligence et de la nature extérieure ; elles tendent à matérialiser le moi en l'objectivant dans la nature extérieure, en l'étendant sur le monde entier.

Par ces deux voies opposées, la science tend donc à un but commun ; par ces deux moyens contraires, elle s'efforce également d'établir l'identité du moi et du non-moi. Les sciences de ces deux classes partent donc également de ce principe, ou l'admettent implicitement, savoir : que les lois de la nature doivent se retrouver immédiatement au dedans de nous comme lois de la conscience ; réciproquement, que les lois de la conscience se retrouvent, comme lois de la nature, dans le monde extérieur, où elles se sont, pour ainsi dire, objectivées. Il est donc également loisible à la spéculation pure ou de déduire toute chose du moi, de montrer comment l'objectif est sorti du subjectif, comment il en a été ; pour ainsi dire, expulsé par une activité propre à celui-ci ; ou bien encore de prendre la marche opposée, c'est-à-dire de faire sortir le subjectif de l'objectif, de montrer comment il n'en est que la création, le produit. La première solution du problème constitue l'idéalisme, la philosophie de l'esprit ; la seconde le naturalisme, la philosophie de la nature ; c'est là du moins l'œuvre à l'accomplissement de laquelle s'efforcent d'arriver ces deux sortes de sciences malgré l'opposition de leur point de départ. Mais cette œuvre, elles ne l'ont pas entièrement accomplie. Les procédés de l'entendement sont impuissants à nous montrer comment le monde extérieur sort de l'intelligence ; d'ailleurs le sens commun repousse énergiquement cette conclusion, que tous les efforts de la logique ne peuvent lui faire accepter. D'un autre côté, nous ne pouvons nous résoudre à voir dans notre être intellectuel, dans le moi, le produit, la créature du monde extérieur. Ici encore le sens commun se révolte ; il ne peut se soumettre à la supposition d'une substance active et intelligente qui sortirait d'une substance passive et s'ignorant elle-même.

Mais cette double difficulté par elle-même n'est peut-être pas insoluble ; une philosophie plus élevée que le naturalisme et l'idéalisme, une philosophie qui les dominerait tous deux, pourrait peut-être en donner une satisfaisante solution. C'est ce que se propose la philosophie de Schelling.

Le naturalisme et l'idéalisme, perdant peu à peu leur différence, leur opposition, viennent, dans la philosophie de Schelling, se confondre en une identité commune. Au-dessus de la nature et du moi, il y a quelque chose, l'absolu. Au sein de l'absolu se trouvent anéantis le moi et le non-moi, le subjectif et l'objectif, l'esprit et la matière, par conséquent toutes les autres sortes d'oppositions découlant de cette opposition fondamentale, radicale. Or, en raison d'un fait primitif inexplicable pour nous, d'une impression première et qui nous demeure cachée, le moi et le non-moi, le subjectif et l'objectif, l'esprit et la matière se dégagent du sein de l'absolu ; l'un et l'autre vont parcourir, chacun de son côté, une série de transformations et d'évolutions ; pendant leur durée, l'un nous apparaît comme nature, l'autre comme esprit, comme intelligence. La philosophie de la nature considérera l'absolu sous la première forme ; la philosophie de l'intelligence ou l'idéalisme le considérera sous la seconde ; mais les considérations portant sur l'absolu étudié en lui-même, les considérations ayant pour objet l'identité cachée au fond de ces deux sortes de philosophie, constitueront une philosophie plus élevée que toutes deux : ce sera la philosophie de l'absolu ou l'idéalisme *transcendantal*. On voit la différence qui existe entre l'idéalisme *transcendantal* et l'idéalisme proprement dit ou purement subjectif.

Pour achever de résumer le système de l'idéalisme *transcendantal*, il nous reste à voir quelle idée se fait Schelling de l'absolu et de son développement.

L'absolu est l'identité du subjectif et de l'objectif, du moi et du non-moi, du réel et de l'idéal, de la connaissance et de l'existence, de l'unité et de la pluralité, de la forme et de la matière, etc. A travers l'innombrable multitude de transformations qu'il subira, l'absolu ne pourra cesser de demeurer identique à lui-même. Telle ou telle quantité multipliée par elle-même s'élève successivement aux plus hautes, aux plus diverses puissances ; elle n'en demeure pas moins ; à certains points de vue, identique à elle-même ; elle est toujours la quantité primitive, la quantité génératrice de toutes ces autres quantités, elle est la racine commune ; elle se retrouve identique à elle-même au sein des quantités qui, par leur quotité, semblent en différer davantage. La langue algébrique rend tout cela en quelque sorte visible et palpable. A étant donné, le carré de A sera A², le cube A³, les puissances supérieures A⁴, A⁵, A⁶, etc. Or, quelque différentes que soient entre elles les quantités représentées par A², A³, etc., on voit toujours en A leur racine commune ; elles ont beau croître et grandir, elles n'en tiennent pas moins à cette racine ; elles n'en demeurent pas moins identiques à cette racine. A, A², A³ représentent des quantités tout à la fois identiques et diverses ; identiques quant à la racine, diverses quant

aux puissances auxquelles elles sont élevées. On peut, jusqu'à un certain point, leur trouver identité d'essence, diversité de formes.

Or, l'absolu est le fondement et la racine de toutes choses, tout comme A est le fondement et la racine des puissances A², A³, etc. Les formes diverses sous lesquelles nous l'apercevons pourront être considérées comme les puissances auxquelles il se trouve élevé par son développement progressif. Dans ce mouvement, il tourne et pivote sur lui-même, se multiplie par lui-même.

Dès l'origine de ce développement, l'absolu entre immédiatement dans deux voies opposées. Dans ces deux voies, l'absolu subit d'innombrables transformations; identique à lui-même, il revêt successivement une multitude de formes opposées. Toute transformation subie par lui, dans l'une de ces voies, correspond nécessairement à une de ses autres transformations dans la voie opposée : toujours l'absolu, il devient l'absolu élevé à telle ou telle puissance. Les deux voies dans lesquelles se déploie l'absolu, ce sont l'idéal et le réel, la connaissance et l'existence, le subjectif et l'objectif. Or, voici les puissances de l'absolu dans le réel et dans l'idéal : dans le réel, en première ligne, la pesanteur de la matière; en seconde, la lumière et le mouvement; en troisième, la vie et l'organisme, etc. Dans l'idéal, en première ligne, la vertu et la science; en seconde, la bonté et la religion; en troisième, la beauté et l'art, etc. L'univers est l'ensemble et la combinaison des puissances réelles de l'absolu; l'histoire est l'ensemble et la combinaison de ses puissances idéales. Les lois de l'univers sont un reflet des lois auxquelles obéit l'absolu dans son développement au sein de la réalité; les lois de l'histoire, un reflet des lois de ce même développement au sein de l'idéal.

Les puissances du réel, au bout de leur développement, viennent, selon Schelling, se résumer dans l'homme; l'humanité est le dernier complément du monde; elle est comme la couronne de la nature. Comme l'ont dit les anciens, l'homme est microcosme, l'homme est le monde en abrégé. De leur côté, les puissances de l'idéal vont de même aboutir à un dernier développement qui correspond à celui-ci : c'est l'Etat. Ce qu'est l'homme ou l'humanité dans la sphère du réel, l'Etat l'est dans celle de l'idéal. L'Etat est la dernière borne atteinte par le libre développement de l'absolu dans l'idéal; il est le résumé, la mise en jeu de toutes les puissances de l'idéal, la combinaison la plus sublime à laquelle il leur soit donné d'atteindre sur cette terre.

Une faculté existe au moyen de laquelle il est donné à l'intelligence finie de s'élever jusqu'à la connaissance de toutes ces choses; au moyen de cette faculté, franchissant la double échelle de l'idéal et du réel, l'intelligence peut remonter jusqu'à la connaissance de l'identité absolue. Cette faculté, c'est la raison; cette dernière connaissance à laquelle elle nous conduit, c'est la philosophie, car la philosophie est un retour de l'absolu sur lui-même. Au dernier terme de son développement, l'absolu fait un effort pour se saisir, se savoir, se comprendre en tant qu'absolu, en tant que suprême identité; il a conscience de cet effort, et alors apparaît la philosophie.

Disons, en terminant, quel rôle l'idéalisme transcendantal assigne à l'Etat, et quel sens à l'histoire.

L'Etat, pour Schelling, est la réalisation de la vie publique ordonnée par rapport à la moralité, à la religion, à la science, à l'art. L'Etat est l'image vivante, animée, extérieure de la raison; c'est un organisme vivant, où viennent se manifester, dans une harmonieuse et visible identité, la liberté et la nécessité, les deux principes qui président au développement terrestre de l'humanité. L'Etat, en tant qu'organisme, par cela seul qu'il est organique, n'existe donc pas dans tel ou tel but; il existe par lui-même, par sa propre vertu. L'Etat ne sort pas d'une multitude d'hommes amoncelés, agglomérés au hasard, par quelque accident fortuit; il n'est pas non plus si essentiellement un que toute vie personnelle, individuelle n'y puisse trouver place. Un Etat bien organisé doit, au contraire, unir ces deux choses, la vie publique et la vie individuelle; par cette même raison, le despotisme d'un seul et celui du peuple doivent se trouver bannis de tout Etat bien organisé, de tout Etat méritant vraiment ce nom. Là où règne habituellement la volonté d'un seul, ou celle d'un grand nombre, il est évident que la liberté de chacun est opprimée. L'Etat n'est pas le produit d'une convention faite tel ou tel jour, il n'est pas né de la volonté d'un seul ou de plusieurs; il est la mise en jeu des instincts de tous. Aussi, comme tout organisme naturel, l'Etat croît, grandit incessamment depuis les formes les plus imparfaites jusqu'aux moins éloignées possible de la perfection, jusqu'à ce qu'il atteigne enfin celle qu'il ne doit plus dépasser. L'Etat est l'œuvre de la raison tendant à se manifester au dehors à mesure qu'elle s'éveille dans les masses populaires.

L'histoire existe de toute nécessité; elle existe, parce que la réalisation extérieure de la notion du droit innée chez l'homme est une tâche qui lui a été imposée, à laquelle il ne peut se soustraire. Tous les efforts des êtres doués de raison doivent converger vers ce but. L'histoire est ainsi une sorte de réalisa-

tion, d'objectivation d'une notion d'abord existante dans l'intelligence humaine. Les arts et les sciences n'appartiennent, en conséquence, à l'histoire que d'une manière indirecte; les récits de leurs progrès ne sont qu'accessoirs à l'histoire proprement dite; ils ne lui appartiennent qu'autant qu'ils ont aidé l'humanité à atteindre le but qui vient d'être indiqué. V. TRANSCENDANT

TRANSCENDANTALEMENT adj. (transsan-dan-ta-le-man — rad. *transcendental*). D'une manière transcendante : *Problème résolu transcendentalelement*.

TRANSCENDANTALISME s. m. (transsan-dan-ta-li-sme — rad. *transcendental*). Philos. Système dont la base est en dehors de l'observation et de l'analyse; étude ayant pour objet la raison pure : *Les restrictions proposées par les modérés du transcendantalisme sont de manifestes inconsciences*. (Proudh.)

TRANSCENDANTALISTE adj. (transsan-dan-ta-li-ste — rad. *transcendental*). Qui a rapport au transcendantalisme.

— s. m. Partisan du transcendantalisme : *D'après les transcendantalistes, l'homme est incapable par lui-même de sacrifier à la justice son intérêt propre*. (Proudh.)

TRANSCONTINENTAL, ALE adj. (transkon-ti-nan-tal, a-le — du préf. *trans*, et de *continental*). Géogr. Qui traverse un continent : *Chemin de fer transcontinental*.

TRANSCORPORATION s. f. (trans-skor-po-ra-si-on — du préf. *trans*, et du lat. *corpus*, corps). Art milit. Changement de corps.

— Encycl. Il y a plusieurs siècles qu'on a senti l'importance de rendre les *transcorporations* aussi rares que possible, car le colonel général de l'infanterie s'était réservé le droit de les autoriser. De même, de nos jours, elles ne peuvent avoir lieu que lorsque le ministre de la guerre a apposé sa signature sur un congé de passe délivré à cet effet, et encore faut-il que les chefs de corps que cette mesure intéresse y donnent mutuellement leur consentement. L'usage de la *transcorporation* ne saurait être trop modéré, en raison de la perturbation qu'elle apporterait dans l'organisation des corps si on en abusait.

TRANSCREATION s. f. (trans-skré-a-si-on — du préf. *trans*, et de *création*). Philos. Sorte de création improprement dite, qui n'est qu'une transformation radicale.

TRANSCRIPTEUR s. m. (trans-skr-i-pteur — rad. *transcription*). Celui qui transcrit : *Ses secrétaires n'étaient que des copistes et des transscripteurs*. (Ste-Beuve.)

TRANSCRIPTION s. f. (trans-skr-i-psi-on — lat. *transcription* ; de *transcribere*, transcrire). Action de transcrire : *Faire la transcription au net d'un manuscrit*.

— Jurispr. Copie littérale, sur un registre public tenu par le conservateur des hypothèques, de certains actes ou jugements soumis à cette formalité.

— Mus. Action de transcrire exactement un air, sans changement, pour le faire exécuter par un instrument autre que celui pour lequel il avait été écrit.

— Encycl. Jurispr. La *transcription* est destinée à procurer aux tiers, créanciers ou acquéreurs, la publicité matérielle, durable et facile à chercher, des mutations de la propriété immobilière et des démembrements ou charges qui peuvent en altérer la valeur.

La *transcription* avait été établie par la loi du 11 brumaire an VII et elle fut plutôt omise que rejetée par le code. Les articles 941 et 1070 l'avaient établie, le premier pour les donations, le second pour les substitutions, et l'article 1583, en disant que « la vente est parfaite entre les parties et la propriété acquise de droit à l'acheteur à l'égard du vendeur, dès qu'on est convenu de la chose et du prix », disait virtuellement qu'en dehors des parties, à l'égard des tiers, la publicité était nécessaire pour donner effet à la vente. Au titre des hypothèques, l'article 2181 prescrivait la *transcription* comme premier acte de la purge. Aussi, de bons esprits avaient continué à penser que la nécessité de la *transcription* n'avait pas été formellement exclue par le code; mais la jurisprudence s'établit dans un sens contraire. Il en résulta de grands dangers. Un acquéreur de bonne foi, malgré la publicité et l'authenticité de son acte, malgré sa mise en possession, pouvait être évincé, même au bout de plusieurs années, par un acquéreur précédent qui se serait laissé ignorer et dont l'acte sous seing privé, tenu secret, aurait acquis date certaine par un enregistrement clandestin opéré fort loin peut-être du domicile du vendeur et de la situation de l'immeuble; ou bien encore un prêteur s'était fait donner une hypothèque, il s'était assuré de la valeur de l'immeuble donné en gage, de la non-existence d'inscriptions antérieures, et, malgré sa prudence, il pouvait être surpris par des alienations faites la veille et qu'il n'avait aucune raison de soupçonner. Et ce que nous disons pour l'alienation pouvait se produire partiellement si l'on découvrait des droits d'usufruit, des servitudes onéreuses, des baux à long terme que le nouvel acheteur ou le prêteur aurait été obligé de supporter à son détriment, quand ces charges provenaient d'actes antérieurs à son contrat.

Aussi le besoin se fit bientôt sentir de remédier à ces inconvénients et d'organiser une publicité indispensable à la sûreté des relations civiles. En 1841, une enquête s'ouvrit dans toute la France; presque toutes les cours et les facultés de droit consultées se prononcèrent en faveur de la *transcription*. Mais ce fut seulement en 1855 que fut rendue la loi qui la rétablissait dans notre législation, et c'est surtout à l'organisation un peu antérieure de la société du Crédit foncier que cette amélioration est due. Cette grande société voyait retarder son développement par suite du caractère occulte de la propriété immobilière. Souvent même elle était victime d'actes multipliés d'une fraude d'autant moins scrupuleuse qu'elle s'attaquait à une grande compagnie financière. Aussi est-ce surtout aux investigations de ses administrateurs que nous devons la loi du 23 mars 1855 qui a rétabli la *transcription*.

L'article 1^{er} de cette loi porte : « Sont transcrits au bureau des hypothèques de la situation des biens tous actes translatifs de propriété immobilière ou de droits réels susceptibles d'hypothèque. » Deux conditions sont donc nécessaires pour qu'il y ait lieu à *transcription*; il faut, en effet : 1^o qu'il s'agisse soit d'une propriété immobilière, soit d'un droit réel susceptible d'hypothèque; 2^o que l'acte intervenu entre toutes les parties soit un acte translatif. Nous avons donc à rechercher quels sont les actes qui réunissent ce double caractère. Tout d'abord se présente la vente, qui est comme le type des mutations à titre onéreux, et à côté d'elle l'échange, qui est aussi l'un des actes les plus fréquents du commerce foncier. Les promesses de vente synallagmatiques, c'est-à-dire dans lesquelles, une personne ayant promis de vendre, une autre promet réciproquement d'acheter, doivent être immédiatement transcrites. Ces promesses équivalent à de véritables ventes ou tout au moins à des ventes conditionnelles subordonnées au consentement de l'une ou l'autre des parties. Il en serait de même, à notre avis, des promesses de vente unilatérales, ventes soumises à cette condition que, l'une des parties ayant promis de vendre ou d'acheter, l'autre, réciproquement, manifesterait sa volonté d'acheter ou de vendre. Comme, une fois la condition accomplie, elle aura un effet rétroactif, il est bon d'avertir par la *transcription* les tiers que le détenteur de l'immeuble n'en a plus qu'une propriété conditionnelle.

La vente ou à figuré un gérant d'affaires doit-elle être transcrite? Si ce gérant d'affaires a agi pour le compte de l'acheteur, comme le vendeur sera des lors dépourvu du droit de disposer de la chose vendue au préjudice de ce dernier pour le cas où il ratifierait la vente, la *transcription* sera nécessaire afin que le vendeur ne puisse tromper les tiers. Si, au contraire, le gérant d'affaires a vendu pour le compte d'autrui, celui dont la chose est vendue sans mandat de sa part conserve son droit de propriété absolue, et la *transcription* ne sera nécessaire qu'à partir de la ratification. Il faudra même transcrire ici à la fois l'acte de vente et l'acte de ratification.

La vente qui a tout à la fois un immeuble et des meubles pour objet doit être évidemment soumise à la formalité de la *transcription*, et l'acte qui constate la vente devra être transcrit en son entier s'il n'a été stipulé qu'un seul prix. Si la somme à payer avait été divisée en deux parts appliquées séparément l'une à l'immeuble, l'autre aux effets mobiliers, il suffirait de transcrire la partie de l'acte qui aurait trait à la vente de l'immeuble.

Les cessions de droits successifs sont sujettes à *transcription*, en ce qui concerne les immeubles dépendant de l'hérédité, à moins que, consenties au profit d'un cohéritier, elles ne fassent cesser l'indivision d'une manière absolue. Dans ce dernier cas, en effet, la cession est l'équivalent d'un partage, et le partage, n'étant pas translatif de propriété, n'est pas soumis à la *transcription*.

Les cessions d'actions immobilières, telles que les actions en revendication, les actions en nullité de contrats translatifs de propriété immobilière, sont soumises à *transcription*. On ne conçoit guère de pareilles cessions que comme des cessions virtuelles du droit que l'on a pour objet de poursuivre.

Dans les acquisitions en remploi faites par le mari pour la femme, conformément à l'article 1435, la *transcription* de l'acte de vente suffit pour garantir la vente contre les droits que le vendeur pourrait consentir à des tiers. Quant aux droits que consentirait le mari, l'acceptation de la femme les annule, indépendamment de la *transcription*.

Les donations en paiement effectuées avec des immeubles doivent être soumises à la formalité de la *transcription*; ainsi, par exemple, pour les cas où elles sont permises entre époux, conformément à l'article 1595. Le contrat de mariage est assujéti à la *transcription*, mais dans les cas seulement où l'un des époux aurait, par la clause d'ameublement, fait entrer un ou deux immeubles dans la communauté, et cela sans limitation de somme. L'objet de la *transcription* est, dans ce cas, d'empêcher que l'époux, auteur de l'ameublement, ne dispose plus tard des immeubles ameublés, au préjudice de son con-

joint. Quant aux actes de société, ils sont soumis à la *transcription* lorsqu'ils contiennent des apports immobiliers faits par les associés ou par l'un d'eux. Les cessions d'intérêts ou d'actions dans les sociétés commerciales ne sont pas soumises à *transcription*, et cela quand même l'actif de la société comprendrait des immeubles, car ces intérêts ou actions ne constituent que des meubles (art. 529). La même solution devrait être appliquée aux cessions d'actions dans des sociétés civiles, si l'on admet avec nous que ces sociétés constituent des personnes morales.

L'article 1^{er} de la loi du 23 mars, n^o 2, soumet encore à la *transcription* les renonciations aux droits de propriété ou à des droits réels immobiliers. Citons, par exemple, la renonciation à un legs immobilier, à une succession immobilière qui serait déjà acceptée, ou encore la renonciation à une prescription admise par jugement. La loi déclare encore soumis à *transcription* les jugements constatant l'existence d'une convention verbale translatrice de propriété et les jugements opérant par eux-mêmes transmission de propriété immobilière, comme sont, en général, les jugements d'adjudication; ainsi, les jugements d'adjudication sur expropriation forcée lorsque, à défaut de surenchère, l'adjudication est devenue définitive, ou encore les jugements rendus sur surenchère du dixième, ou les jugements rendus sur licitation, lorsque c'est un étranger qui se rend adjudicataire. Remarquons que les jugements d'expropriation pour cause d'utilité publique, étant moins translatifs de propriété immobilière qu'extinctifs de toute propriété privée, ne rentrent pas sous l'application de la loi de 1855 et restent soumis à la loi du 3 mai 1841, c'est-à-dire que ces jugements ne seront transcrits que pour faire courir le délai de quinzaine à l'expiration duquel on ne peut plus inscrire les privilèges ou hypothèques acquis antérieurement au jugement d'expropriation.

Mentionnons enfin, parmi les actes soumis à la *transcription* depuis la loi du 23 mars, les baux d'une durée de plus de dix-huit ans et tout acte ou jugement constatant, même pour bail de main-forte dure, quittance ou cession d'une somme équivalente à trois années de loyers ou fermages non échus. C'est là une innovation importante et dont tout le monde reconnaîtra la justice.

— *Quelles personnes peuvent ou doivent faire transcrire*. La loi n'ayant rien dit sur ce point, nous devons nous référer aux principes généraux, et comme toute personne peut, en qualité de gérant d'affaires, faire un acte utile à un tiers, nous en concluons que la *transcription* d'un acte soumis à cette formalité peut être efficacement requise par toute personne, qu'il s'agisse du bénéficiaire de l'acte, acheteur ou vendeur, ou d'un mandataire ou d'un simple garant d'affaires.

Il est certaines personnes qui, à raison de leur âge, de leur sexe ou de toute autre cause, sont inhabiles à veiller par elles-mêmes à la conservation de leurs droits. Dans ce cas, ce seront les mandataires légaux ou judiciaires, placés auprès d'eux pour les représenter dans les actes civils qui les intéressent, qui devront requérir *transcription*, et qui, s'ils ne la requièrent pas, seront responsables du défaut de cette formalité. Ainsi, l'obligation de faire transcrire incombera aux tuteurs des mineurs et interdits, au père administrateur légal des biens personnels de ses enfants mineurs, aux envoyés en possession provisoire des biens d'un absent, aux syndics d'une faillite, au mari administrateur des biens de sa femme. Mais si la femme a conservé l'administration de ses biens personnels, s'il existe entre elle et son mari une séparation de biens conventionnelle ou judiciaire, c'est à elle que reviendra le soin de faire transcrire. Disons encore que l'obligation de requérir *transcription* ne saurait être imposée à ceux dont la fonction est d'assister le mineur et non de le représenter; tels sont les conseils judiciaires des prodiges, les curateurs des mineurs émancipés.

— *Procédure de la transcription*. La *transcription* est faite sur des registres publics tenus par le conservateur des hypothèques et confiés à sa garde. Ces registres sont composés de feuillets timbrés; ils sont cotés par première et dernière page et parafes sur chacune d'elles par l'un des juges du tribunal, afin de les mettre à l'abri des additions, suppressions ou changements de feuillets. Les conservateurs doivent les arrêter à la fin de la séance de chaque jour, afin de prévenir les *transcriptions* de faveur. Au registre des *transcriptions* se rattachent deux autres registres, appelés l'un le *registre des dépôts*, l'autre le *répertoire*. Comme les réquisitions que reçoivent chaque jour les conservateurs sont très-nombreuses et qu'il n'est guère possible de transcrire un acte au moment où il est présenté, on mentionne sur le registre des dépôts la remise des pièces à transcrire, et plus tard, quand la *transcription* se fait, c'est à la date et à l'ordre numérique des dépôts. Quant au répertoire, c'est, d'après l'article 18 de la loi du 21 ventôse an VIII, un registre dans lequel sont portés par extrait, au fur et à mesure des actes, le nom de chacune des parties, et, à la case qui lui est destinée les inscriptions à sa charge, les *transcriptions*, les radiations et autres actes qui la concer-

nent, ainsi que l'indication des registres où chacun de ces actes est porté et les numéros sous lesquels ils sont consignés. Ce registre est divisé par cases, et la case en deux parties, dont l'une présente l'actif, l'autre le passif de l'individu désigné. Ainsi, pour un acte de vente, on le mentionne à l'actif pour l'acquéreur, au passif pour le vendeur. De cette façon, le conservateur n'aura pas à parcourir un à un ses registres pour trouver les actes dont on lui demanderait un état; il n'aura qu'à consulter son répertoire.

Nous ajouterons, comme complément à ces notions sur la *transcription*, que les actes soumis à l'accomplissement de cette formalité sont sujets, en général, à un double droit. L'un, le droit proportionnel de *transcription*, est perçu par le receveur de l'enregistrement et se trouve, depuis la loi du 28 avril 1816, confondu avec le droit de mutation. Ce droit est de 1 fr. 50 pour 100. Il est perçu au moment de l'enregistrement de l'acte, et peu importe que l'acquéreur fasse ou non transcrire son titre. L'autre, le droit fixe, qui est de 1 franc, est perçu par le conservateur des hypothèques lorsqu'on lui présente l'acte et qu'on requiert de lui la *transcription*.

TRANSCRIRE v. a. ou tr. (tran-scri-re — du préf. *trans*, et de *écrire*. Se conjugue comme ce dernier verbe). Copier, reproduire par l'écriture : *Transcrire un manuscrit*. *Transcrire une lettre*.

— Transporter d'un registre ou d'un compte sur un autre : *Le journal est à jour; il faut le transcrire au grand livre*.

— Mus. Écrire pour un autre instrument.

— Syn. *Transcrire, copier, V. COPIER*.

TRANSDANUBIEN, IENNE adj. (tran-sda-nu-bi-ain, i-e-ne — du préf. *trans*, et de *danubien*). Qui est au delà du Danube : *Provinces transdanubiennes*.

— Substantif. Habitant des régions situées au delà du Danube.

TRANSE s. f. (tran-se. — Diez croit que ce mot, qui signifie en premier lieu les angoisses de la mort, répond à l'espagnol et au portugais *trance*, moment suprême, heure de la mort, lequel, suivant les lois phonétiques de la langue espagnole, correspond lui-même à l'italien *transito*, du latin *transitus*, passage; proprement, passage de la vie à la mort; *transito* aurait produit les formes *transito*, *trance*, *transse*. Frisch cite même une forme allemande usuelle en Suisse, *transst*, *transse*. Scheler cependant donne une autre explication; il part du verbe *transire*, qui signifiait au moyen âge dépasser, mourir, et d'où nous serait venu le verbe *transir*, anciennement mourir, puis s'engourdir, perdre le sentiment de la vie, et il regarde *transse* comme un substantif verbal de *transir*, signifiant proprement torpeur, frayerie; de sorte qu'il ne serait pas nécessaire de supposer un emprunt direct à l'espagnol). Crainte, frayerie qu'on éprouve à la perspective d'un mal qu'on croit imminent : *Être dans des transes mortelles*. *C'est un spectacle singulier de voir les transes de cette pauvre nourrice*. (Buff.) *Les yeux fichés sur l'avenue, j'attendais dans des transes mortelles d'y voir paraître quelqu'un*. (J.-J. Rouss.) *Quelle vie occupée, pleine de transes, d'anxiétés*! (Th. Gaut.)

L'un et l'autre est en *transse*.

La Fontaine.

Il s'emploie le plus souvent au pluriel.

— Syn. *Transes, affres, angoisses*. V. *AFRES*.

TRANSELEMENTATION s. f. (tran-zé-lé-man-ta-si-on — du préf. *trans*, et de *élément*). Syn. de *TRANSSUBSTANTIATION*, dans la langue des écrivains calvinistes.

TRANSENNE s. f. (tran-zé-ne — du lat. *transenna*, corde tendue). Archéol. Sorte de grille qui ferme certaines chapelles funéraires, dans les catacombes de Rome.

— Encycl. L'usage des *transennes* fut conservé pour la consécration dans les basiliques supérieures. Les fidèles avaient coutume d'introduire, dans les interstices de ces grilles, des voiles, des pièces de linge, espérant ainsi qu'en approchant ces objets plus près des reliques ils seraient mieux imprégnés des vertus miraculeuses qu'ils attribuaient aux restes plus ou moins authentiques de tel ou tel saint. Après quelques jours de jeûne, de prières, de veilles, on venait chercher ces linges, que l'on appliquait ensuite sur des malades pour les guérir. Les *transennes* des catacombes paraissent avoir été l'origine des barrières qui protégeaient le sanctuaire dans les basiliques primitives, s'étendant quelquefois à travers toute l'église, d'un mur à l'autre. Les cancelles étaient de bois, de pierre, de marbre ou de métal. Les laïques n'avaient pas le droit de les franchir, au début. Les magistrats et même les empereurs n'étaient point, à ce sujet, plus favorisés que les autres. Mais peu à peu les souverains, et à leur suite les personnages importants, pénétrèrent dans le sanctuaire avec les prêtres. Saint Ambroise obtint cependant de Théodose le retour à l'ordre de choses primitif. L'empereur consentit à repasser l'ancienne frontière du cancel.

TRANSEPT s. m. V. *TRANSSEPT*.

TRANSEQUATORIAL, ALE adj. (tran-zé-koua-to-ri-al, a-le — du préf. *trans*, et de

équatorial). Qui est situé au delà de l'équateur : *Région transequatoriale*.

TRANSFÉRABLE adj. (tran-sfé-ra-ble — rad. *transférer*). Qui peut être transféré : *Valeur transférable*.

TRANSFÈREMENT s. m. (tran-sfé-re-man — rad. *transférer*). Action de transférer, translation d'un lieu à un autre : *TRANSFÈREMENT de prisonniers*.

— Encycl. Admin. *Transfèrement des condamnés aux bagnes, aux maisons centrales et aux prisons départementales*. Avant l'année 1837, le transport des forçats aux bagnes s'opérait à la chaîne. Chaque forçat portait au cou un collier de fer rivé, auquel était suspendue une chaîne qui le rattachait à une autre chaîne plus longue et plus pesante, séparant en deux files trente hommes environ. Cette section de condamnés, dit M. Paul Bucquet, s'appelait un cordon; quatre, cinq ou six cordons composaient une chaîne. Les condamnés étaient placés sur de longues charrettes, dos à dos, et restaient exposés aux regards de la multitude. Un entrepreneur était chargé de les conduire; il était responsable et payait 3,000 francs pour chaque capif qui s'échappait et n'était pas repris dans les six mois. Il était autorisé à faire voyager à pied, tour à tour, un tiers des forçats et donnait 0 fr. 25 par jour à ceux qui consentaient à marcher. C'est ainsi qu'ils parcouraient des routes de 140 à 220 lieues en vingt-deux à trente jours. Ce mode cruel et des plus affligeants pour l'humanité fut supprimé, sous Louis-Philippe, par l'ordonnance du 9 décembre 1836. Jusqu'au 1^{er} janvier 1853, le transport cellulaire en poste des forçats fut concédé à un entrepreneur; depuis, le service est exécuté directement, par voie de régie économique, au compte de l'administration.

Il existe un agent spécial du service du *transfèrement*, qui est chargé de l'inspection des voitures cellulaires, de la correspondance des *transfèremens*, de la rédaction des ordres de service, de l'itinéraire des voitures, du contrôle et du paiement des dépenses. En outre, un agent préposé au mouvement et à la garde du mobilier fait toutes les démarches qu'exige le service. Le lieu dans lequel chaque condamné doit subir sa peine est fixé par l'administration, d'après la catégorie pénale dans laquelle il se trouve. Dès que l'itinéraire est réglé, le gardien comptable de la voiture cellulaire reçoit un ordre de service contenant la désignation des lieux où des condamnés doivent être pris. Les préfets sont avertis du passage des voitures, qu'ils ne peuvent faire arrêter à moins de circonstances extraordinaires. Ces voitures contiennent, pour les condamnés, douze cellules; au centre se trouve un couloir dans lequel se tient un gardien chargé de la surveillance; les cellules n'ont aucune fenêtre extérieure et elles reçoivent le jour par des tuyaux aboutissant au-dessus de la voiture. Les voitures cellulaires sont traînées par cinq chevaux au moins ou placées sur les chemins de fer. Leur prix de revient est de 7,000 francs.

Quand il s'agit d'individus arrêtés à domicile pour être conduits devant le juge d'instruction, le trajet, étant peu considérable, se fait le plus souvent à pied; il serait presque impossible de recourir, en pareil cas, à l'emploi des voitures cellulaires. Cependant, par une ordonnance du 2 mars 1845, une voiture cellulaire à trois places fut établie au chef-lieu judiciaire de chaque département. Cette voiture devait être spécialement affectée à la translation des prévenus et des accusés; elle était employée, en général, soit à la translation, dans les prisons départementales, des accusés des divers arrondissements, soit à la translation, d'une prison dans une autre, des détenus en état d'arrestation préalable, suivant les exigences de l'instruction; mais lorsque la voiture demeurait sans emploi, l'administration pouvait en user pour le transport des condamnés. Toutefois, il fut entendu qu'avant d'en disposer l'administration devait s'assurer auprès du ministère public que le service judiciaire n'éprouverait aucun préjudice. Les réquisitions des magistrats devaient être adressées directement, et sans aucun intermédiaire, au détenteur de la voiture. Si les trois places ne devaient pas être à la fois occupées par des prévenus ou accusés, le préfet ou le sous-préfet devait en être informé, afin que les places vides pussent, s'il y avait lieu, être utilisées pour la translation d'un ou de plusieurs condamnés. Un seul gendarme devait habituellement suffire pour la garde et la conduite des prisonniers. Dans les cas extraordinaires, et lorsque l'intérêt du service exigeait que le transport fût fait avec une grande célérité, on pouvait requérir l'emploi des chevaux de poste. (Circulaire du 20 mars 1845.) Mais le nombre insuffisant de ces voitures et leur mode de construction s'opposèrent à l'exécution de l'ordonnance du 2 mars 1845, et l'administration recourut à l'entreprise des convois civils et militaires.

Pour épargner aux jeunes détenus les lenteurs ordinaires du *transfèrement*, on les fait transporter à leur destination, ordinairement avec un rabais, par les moyens ordinaires de locomotion : bateaux à vapeur, chemins de fer, messageries et voitures publiques.

TRANSFÉRER v. a. ou tr. (tran-sfé-ré — latin *transfere*, forme barbare pour *transfere*, qui signifie proprement porter au delà, porter d'un lieu dans un autre; de *trans*, au delà, et de *ferre*, porter. Change *é* en *e* devant un *e* muet : *Je transfère; qu'ils transfèrent*; excepté au fut. de l'ind. et au prés. du cond. : *Je transférerais; ils transfèreraient*). Transporter d'un lieu à un autre : *TRANSFÉRER des prisonniers*.

— Transmettre d'une personne à une autre : *TRANSFÉRER ses biens par testament*.

— Transporter d'un temps dans un autre : *TRANSFÉRER une fête*.

— Jurispr. Transporter, faire passer la juridiction, l'autorité d'un tribunal d'un endroit à un autre : *On a transféré le siège de la cour d'appel dans telle ville*.

— Pratiq. Opérer le transfert de : *TRANSFÉRER un immeuble*.

— Syn. *Transférer, transporter*. Le dernier de ces verbes appartient au langage ordinaire et doit seul être employé quand l'objet qui change de lieu est réellement porté, comme un fardeau ou comme une charge : on *transporte* des meubles, un arbre qu'on dé plante pour le planter ailleurs, etc. *Transférer* est un terme de jurisprudence et de liturgie; quand il signifie porter réellement d'un lieu dans un autre, il présente au moins cette action comme faite d'après la décision d'une autorité supérieure, et le plus souvent il signifie simplement un changement de lieu sans transport matériel; c'est ainsi qu'on a vu le saint-siège *transféré* de Rome à Avignon, qu'une cour de justice peut être *transférée* d'une ville dans une autre, etc.

TRANSFERT s. m. (tran-sfèr — rad. *transférer*). Acte par lequel on transmet la propriété d'un droit d'une personne à une autre.

— Bourse. Acte qui constate la transmission d'une valeur nominative des mains d'un détenteur dans celles d'un autre.

— Encycl. Le *transfert* s'applique soit à une rente sur l'Etat, soit à une action dans une société commerciale.

En matière de rentes sur l'Etat, le *transfert* est l'opération qui a pour objet de changer sur le grand-livre de la dette publique le nom de la personne au profit de laquelle l'inscription de rente existe. Il existe deux sortes de *transfert* : le *transfert* réel et le *transfert* de forme. Le *transfert* réel a lieu quand la propriété de la rente nominative a été, par suite d'une vente véritable, transmise d'une personne à une autre. Le *transfert* de forme a lieu principalement dans le cas où la propriété de la rente est transférée autrement que par suite d'une vente, comme, par exemple, par succession ou par donation.

— Du *transfert* réel. Le *transfert* réel s'opère ordinairement au moyen d'une négociation faite en bourse par l'intermédiaire direct d'un agent de change. Les formalités du *transfert* réel sont d'ailleurs très-simples : l'acte est signé par le vendeur et par un agent de change qui certifie l'identité du propriétaire, la vérité de la signature et les pièces produites. Le *transfert* est même opéré par la seule signature du vendeur, et, si celui-ci ne veut ou ne peut signer, il peut se faire représenter par un fondé de pouvoir spécial. Les lois non indiquées aucun délai pour la régularisation du *transfert*; mais, le 10 fructidor an X, la chambre syndicale des agents de change de Paris a pris une délibération qui fixe à cinq jours le délai pour la livraison du bulletin de *transfert*, sur la représentation duquel l'acheteur est toujours tenu de payer. Ce délai expiré, la partie lésée par le retard peut refuser l'accomplissement de la négociation en prévenant le syndic ou l'un de ses adjoints, ou bien l'exiger en vendant ou en achetant par leur entremise pour le compte de la partie en retard et aux risques de l'agent de change, sauf tout recours de droit contre ses commettants. D'après l'article 3 du décret du 10 thermidor an XIII, les paiements des inscriptions transférées peuvent être valablement effectués par les acquéreurs sur la présentation de leur bulletin. Lors du retrait par l'acquéreur du nouvel extrait d'inscription, la décharge donnée par lui est mise au dos du bulletin. Les bordereaux présentés dans les bureaux de la dette inscrite, pour dresser les déclarations des *transferts*, sont faits sur un modèle uniforme déterminé par le ministre des finances. Ces bordereaux sont certifiés et signés par l'agent de change qui a négocié la vente, tant pour l'indication et quotité des inscriptions dont les extraits sont rapportés que pour l'exactitude des noms et prénoms des acquéreurs et la quotité des portions de rente à attribuer à chacun d'eux. Ils sont vérifiés à la direction des mutations et *transferts* et conservés à la direction du grand-livre comme preuve de la régularité des écritures passées pour l'exécution des ventes d'inscriptions. Aucune inscription ne peut être effectuée sur le grand-livre de la dette inscrite, pour *transferts* et mutations, sans le concours de deux agents comptables assujettis à un cautionnement et justiciables de la cour des comptes et sans que l'agent comptable des *transferts* et mutations ait admis, sous sa responsabilité, les titres de la partie, et que celui du grand-livre ait procédé à une nouvelle immatricule. L'inscription d'une rente

sur le grand-livre de la dette publique constitue, au profit du créancier nouvellement inscrit, un titre authentique de propriété contre lequel on ne peut admettre en principe aucune preuve testimoniale ni aucune présomption. Par conséquent, on ne saurait être admis à combattre, par la preuve testimoniale, l'effet de ce *transfert* et de cette inscription qu'autant qu'on les attaquerait pour cause de dol ou de fraude, ou qu'on produirait un commencement de preuve par écrit.

— Du *transfert* de forme. De même que le *transfert* réel, le *transfert* de forme est signé par le titulaire transférant et par un agent de change certificateur. Cet agent encourt la même responsabilité que celui qui intervient dans le *transfert* réel. L'agent de change qui veut faire opérer le *transfert* d'une inscription doit, aux termes de l'article 6 du 28 floréal an VII, produire un certificat de propriété ou acte de notoriété contenant les nom, prénoms et domicile de l'ayant droit, la qualité en laquelle il procède et possède, l'indication de sa portion dans la rente et l'époque de sa jouissance. D'après le même article, le certificat qui est rapporté, après avoir été dûment légalisé, est délivré par le notaire détenteur de la minute, quand il y a eu inventaire ou partage, par acte public ou transmission gratuite, à titre entre vifs ou par testament, par le juge de paix du domicile du décédé, sur l'attestation de deux citoyens, quand il n'existe aucun de ces actes en forme authentique. Lorsque la mutation s'est opérée par jugement, le greffier dépositaire de la minute délivre le certificat. Quant aux successions ouvertes à l'étranger, les certificats délivrés par les magistrats autorisés par les lois du pays sont admis, quand ils sont rapportés dûment légalisés par l'agent du gouvernement.

On emploie encore le *transfert* de forme quand il s'agit de remplacer un titre de rente perdu par le propriétaire, qui pouvait auparavant demander un titre par duplicata. Aux termes de l'article 1^{er} du décret du 3 messidor an XII, il n'est plus délivré de duplicata des extraits d'inscriptions au grand-livre des cinq pour cent consolidés et de la dette viagère. Les rentiers qui ont perdu leurs extraits d'inscription en font la déclaration devant le maire de la commune de leur domicile. Cette déclaration, qui doit être faite en présence de deux témoins chargés de constater l'individualité du déclarant, est assujettie au droit fixe de 1 franc; elle est rapportée au trésor public. Le ministre des finances, après en avoir fait constater la régularité, autorise le directeur du grand-livre à débiter le compte de l'inscription perdue et à le porter à compte nouveau par un *transfert* de forme. Un extrait original de l'inscription de ce nouveau compte est remis au réclamant. Le *transfert* de forme, dans l'espèce actuelle, doit avoir lieu dans le semestre qui suit celui pendant lequel la demande d'un nouvel extrait d'inscription a été adressée au ministre des finances. Remarquons que le décret du 3 messidor an XII, qui règle le mode de remplacement, en cas de perte des extraits d'inscription au grand-livre, ne concerne que les inscriptions de rente nominative, et non les inscriptions de rente au porteur. Quand le ministre des finances refuse de délivrer aux parties qui les réclament de nouveaux extraits d'inscription de rente, c'est à l'autorité administrative supérieure seule, c'est-à-dire au conseil d'Etat, qu'il appartient de statuer sur ce refus.

On emploie encore le *transfert* de forme pour convertir une rente nominative en une rente au porteur, ou une rente au porteur en une rente nominative. L'ordonnance du 29 avril 1831 régit l'espèce : « Tout propriétaire d'une ou de plusieurs inscriptions de rentes nominatives, 5, 4 1/2, 4 et 3 pour 100 sur le grand-livre de la dette publique est, dit l'article 1^{er}, autorisé à en réclamer la conversion en rentes au porteur. Pour opérer cette conversion, le propriétaire de l'inscription de rente nominative devra la déposer au trésor public (bureau des *transferts* et mutations), accompagnée d'une déclaration de *transfert* dans la forme ordinaire, signée de lui et certifiée par un agent de change (art. 2). Le propriétaire devra indiquer, en faisant le dépôt de son extrait d'inscription nominative, le nombre et la quotité d'inscriptions au porteur qui lui seront nécessaires, en ayant soin cependant de ne pas demander de coupures au-dessous de 50 francs (art. 3). En échange du dépôt fait, le directeur de la dette inscrite fera opérer un *transfert* d'ordre du montant de la rente déposée au crédit d'un compte ouvert sous le titre de « trésor public, son compte de rentes au porteur 5, 4 1/2 pour 100, 4 ou 3 pour 100. » Les coupures demandées sont, le surlendemain du dépôt, remises à l'agent de change certificateur, à moins que le propriétaire n'ait exprimé formellement dans sa déclaration signée au bureau des *transferts* le désir que les valeurs lui soient directement remises, auquel cas elles seraient conservées à la direction de la dette inscrite, qui ne s'en dessaisirait que sur un bulletin signé de l'agent de change et du propriétaire de la rente (art. 4). Les extraits d'inscription seront revêtus des signatures du chef du grand-livre et de l'agent comptable des mutations, visés au contrôle et signés par le directeur de la dette inscrite. Ils seront à talon, et les por-

teurs pourrout, quand ils le voudront, les rapprocher de la souche qui restera déposée au Trésor (art. 5). Les arrérages des rentes au porteur seront payables aux mêmes époques et de la même manière que ceux des rentes nominatives de même nature (art. 6). Les rentes au porteur seront, à la première demande qui en sera faite, converties en rentes nominatives, sur le dépôt qui sera opéré au Trésor de l'extrait d'inscription dont la reconversion sera réclamée, accompagné d'un bordereau certifié par le déposant, indiquant ses qualités et son domicile et désignant avec exactitude les nom et prénoms auxquels la rente nouvelle devra être inscrite (art. 7). Le compte ouvert au Trésor public (son compte de rentes au porteur) sera débité du montant de la rente convertie de nouveau (art. 8). La conversion de rentes nominatives en rentes au porteur ne sera pas admise par le trésor public pour toutes les inscriptions qui représenteront les fonds des cautionnements, des majorats constitués, ceux des établissements publics ou religieux, des caisses de retraite, ceux qui auront été produits par la vente de biens avec charge de emploi, qui proviendront de constitutions dotales, qui appartiendront à des mineurs ou à des propriétaires absents, enfin pour toutes les rentes fructuées d'une cause légale quelconque d'immobilisation momentanée, à l'égard desquelles les règlements en vigueur continueront à être exécutés (art. 9). Les rentes au porteur pourront être rachetées par la caisse d'amortissement comme les rentes nominatives; mais, dans ce cas, la conversion en sera immédiatement opérée en rentes non transférables, au nom de la caisse d'amortissement (art. 10).

TRANSFERT-RECETTE s. m. Opération par laquelle une caisse d'épargne charge ses livres d'un compte de déposant qui lui est transmis par une autre caisse.

TRANSFERT-PAYEMENT s. m. Opération par laquelle une caisse d'épargne annule le compte d'un déposant et le transmet à une autre caisse.

TRANSFIGURATION s. f. (tran-sfi-gu-ra-si-on — rad. *transfigurer*). Changement soudain d'une figure en une autre. Il Transfiguration, changement d'état : *La mort n'est qu'une TRANSFIGURATION glorieuse.* (Chateaub.) *Les révolutions sont des TRANSFIGURATIONS.* (V. Hugo.)

— Hist. relig. Etat glorieux dans lequel, suivant l'Evangile, Jésus-Christ se montra à trois de ses disciples.

— B.-arts. Tableau qui représente la transfiguration de Jésus : *La TRANSFIGURATION de Raphaël. Le tableau de la TRANSFIGURATION par Raphaël.*

— Encycl. Hist. relig. L'Eglise catholique donne ce nom à l'une des scènes capitales de la vie de Jésus, scène ainsi racontée par saint Matthieu (ch. xvii, 1 et suiv.) :

« Six jours après (après le voyage de Césarée de Philippe), Jésus prit avec lui Pierre, Jacques et Jean, frère de ce dernier, et les conduisit sur un mont élevé.

« Et il fut transfiguré devant eux, et sa face resplendissait comme le soleil; ses vêtements devinrent blancs comme de la neige.

« Et alors leur apparurent Moïse et Elie, discutant avec lui.

« Or, Pierre, répondant à Jésus, lui dit : « Seigneur, il est bon que nous soyons ici; si tu le veux, faisons ici trois tentes, une pour toi, une pour Moïse et une pour Elie. »

« Il parlait encore lorsqu'une nuée éclatante les couvrit d'ombre, et voici qu'une voix s'échappa de la nue disant : « Celui-ci est mon fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances; écoutez-le. »

« Et en entendant cela, les disciples tombèrent la face contre terre, pleins d'épouvante.

« Et Jésus s'approcha d'eux et les toucha et leur dit : « Levez-vous; n'ayez aucune crainte. »

« Et, levant les yeux, ils ne virent plus personne, si ce n'est Jésus seul.

« Et en descendant de la montagne, Jésus les instruisit en leur disant : « Vous ne raconterez à personne la vision jusqu'à ce que le Fils de l'homme ressuscite d'entre les morts. »

« Et les disciples l'interrogèrent, disant : « Que disent donc les scribes, qu'il faut qu'Elie vienne d'abord ? »

« Mais Jésus leur répondit : « Elie aussi doit venir, et il remettra tout à sa place.

« Or, je vous le dis, Elie est déjà venu et ils ne l'ont point reconnu, et ils ont fait de lui tout ce qu'ils ont voulu. Le Fils de l'homme doit souffrir d'eux les mêmes choses. »

« Alors les disciples comprirent qu'il parlait de Jean-Baptiste. »

La même scène est racontée sans variantes remarquables par Marc (ix, 1 et suiv.) et par Luc (ix, 28). L'Evangile selon saint Jean l'a passée sous silence.

L'Eglise fête la *Transfiguration* le 6 août; cette solennité a été instituée seulement au xve siècle, par le pape Calixte III (1457).

Les écrivains font de fréquentes allusions à ces mots : « Nous sommes bien ici, bâtissons-y trois tentes, » qui se disent pour exprimer le bonheur que l'on éprouve dans un lieu quelconque, mais principalement dans

un endroit enrichi de toutes les beautés de la nature.

« O ma reine! qu'il fait bon avec vous! » s'écriait à toute heure son frère d'Alençon, tout ravi des mille imaginations gracieuses par lesquelles elle se mettait en frais pour lui varier et lui embellir ce séjour en sa maison de La Fère. Et elle ajouta naïvement, en y mêlant son érudition chrétienne : « Il eût volontiers dit comme saint Pierre : *Faisons ici nos tabernacles*, si le courage tout royal qu'il avait et la générosité de son âme ne l'eussent appelé à choses plus grandes. »

SAINTE-BEUVE.

« Chez Béranger, il y a eu progrès, et progrès immense. Dans son premier volume, il chante le vin et les filles; dans le second, il chante la gloire et la nationalité; dans le troisième, il chante la France et le peuple; dans le quatrième, comme *Jésus au Thabor, il se transfigure*, et, au lieu de chanter, il crie : « Humanité! humanité! »

ALEX. DUMAS.

« Tout cela était si riant, si clair, si en fleur, que machinalement je posai une main sur le bras du conducteur, en lui disant : « *Arrêtons-nous ici, dressons-y trois tentes.* » Le conducteur dormait. Je fus obligé de le secouer avec force pour l'éveiller. »

CHARLES MONSIEUX.

« Quand il se vit arrivé, sans le savoir et sans le vouloir, dans ce beau lieu d'harmonie et de parfums, quand il se vit au milieu de toute cette vie à la fois calme et bruyante, passionnée et joyeuse; quand il entendit tous ces hommes qui chantaient, qui riaient, qui parlaient, qui se tendaient leurs mains, leurs âmes, leurs femmes et leurs verres, il fut sur le point de s'écrier, comme dans l'Evangile : « *Seigneur, nous sommes bien ici, dressons-y, si'il vous plaît, trois tentes.* »

J. JANIN.

— Iconogr. L'Eglise de Sainte-Catherine, au mont Sinai, est décorée d'une série de mosaïques du i^{er} siècle, où Moïse est représenté dans les principaux événements de sa vie et, en dernier lieu, dans le mystère de la *Transfiguration*. D'Agincourt a publié une sculpture qu'il croit de la même époque et où ce sujet est aussi retracé. Fossati affirme avoir vu la *Transfiguration* représentée sur une lampe recueillie par lui à Corneto, dans un hypogée étrusque qui avait été occupé par des chrétiens. Une mosaïque de Saint-Apollinaire de Ravenne nous offre ce sujet sous des formes allégoriques très-ingénieuses. Le Christ y est figuré par une croix dessinée dans un cercle étoilé, avec les lettres A et Q à chaque extrémité des bras, et les mots *Salus mundi* au pied; une main, celle de Dieu le Père, sort du ciel et montre cette croix, aux côtés de laquelle se tiennent Moïse et Elie, à mi-corps dans un nuage. Les trois apôtres que le Sauveur avait choisis pour être les témoins de sa gloire, Pierre, Jacques et Jean, sont figurés par des moutons placés sur la hauteur voisine de l'apparition, parmi des arbres et de petits coteaux. D'autres moutons, placés au bas de la composition, désignent les autres disciples; ils ne devraient être qu'un nombre de neuf, mais l'artiste en a dessiné douze. Dans une autre mosaïque, qui décore l'église des Saints-Nérée-et-Achillée, à Rome, le Christ en personne, vêtu d'une unique robe et d'un manteau blanc, étend la main droite et bénit; Moïse et Elie sont à ses côtés; un peu plus bas, deux apôtres, que l'on croit être Jacques et Jean, relèvent un pan de leur manteau blanc à la hauteur de leurs yeux éblouis par l'éclat du visage de leur divin maître. Le même sujet est représenté sur un sarcophage d'Ostie, publié par Millin, et dans une mosaïque du baptistère de Florence, décrite par Gori (*Mon. Bapt. Flor.*, p. 23, iv, 4). Stefano, élève de Giotto, a exécuté dans le couvent du San-Spirito, à Florence, une fresque où se trouvent rapprochées la *Transfiguration* et la scène de la *Guérison du possédé*; il se pourrait, comme l'a fait remarquer Passavant, que cette fresque eût donné à Raphaël l'idée de l'admirable composition qu'il peignit, à la fin de sa vie, pour le cardinal Jules de Médicis, et qui se voit aujourd'hui dans la galerie du Vatican. On a prétendu que le grand artiste avait copié servilement cette composition d'après une peinture qui orne le vestibule de l'église San-Miniato, près de Florence, et qui a été publiée par G.-B. Nocchi, comme datant du x^{ve} siècle; mais il a été reconnu depuis que cette peinture était postérieure à Raphaël. Nous consacrons ci-après un article spécial au chef-d'œuvre du Vatican, ainsi qu'à une *Transfiguration* de Giovanni Bellini, qui appartient au musée de Naples.

Parmi les peintures exécutées sur le même sujet, nous mentionnerons : un tableau du Pérugin, qui décorait autrefois l'église Santa-Maria-Nuova, de Pérouse, et qui est aujourd'hui au musée de cette ville; un tableau de Francesco Bissolo, daté de 1512, dans l'église Santa-Maria-Mater-Domini, à Venise; un tableau de Leandro Corona, à la pinaco-

thèque de Vérone; un tableau de Louis Carrache, à la pinacothèque de Boulogne; un beau tableau du Garofalo, au palais Chigi, à Rome; un tableau du Rosso, à la cathédrale de Citta-di-Castello; un tableau de Rubens, à Mantoue; un tableau de Mantegna, au musée Correr, à Venise; un tableau de Simone Cantarini, au musée Brera, à Milan (gravé par Michele Bisi); une fresque de Giovanni Carlone, dans l'église de Saint-Ambrise, à Gènes, etc. Citons encore les gravures de Jean Audran (d'après Louis Galloche et d'après Séb. Le Clerc), C. Procaccini (eau-forte), L. Kilian (d'après P. Véronèse), Ch. Alberti (1575), Altdorfer (gravure sur bois, d'après A. Dürer), G. Pencz, Augustin Carrache (1588), Léopold Mässard (d'après Bida), etc.

Transfiguration (LA), tableau de Giovanni Bellini, au musée de Naples. Le Christ, vêtu de blanc, apparaît au sommet de la montagne, la face rayonnante, les bras levés; à ses côtés, les prophètes Elie et Moïse se tiennent debout et de profil, dans l'attitude du respect et de l'adoration. Au-dessous, les trois apôtres paraissent frappés à la fois d'étonnement et d'admiration; saint Jean est assis, les deux autres sont prosternés. En avant de ce groupe, un chemin est taillé dans le roc; à une petite croix en bois est accroché un *cartellino* où se lit la signature : *Joannes Bellinus*. Dans le fond se déroule un joli paysage, avec des arbres, des coteaux, des fabriques, un paysan conduisant des bœufs. Le ciel est très-lumineux. Cette peinture est remarquable par la richesse et l'harmonie du coloris, en même temps que par le beau dessin des draperies et le caractère noble et majestueux du Christ. Elle est placée au musée des Studj, dans la salle des chefs-d'œuvre.

Transfiguration (LA), chef-d'œuvre de Raphaël, au musée du Vatican. La composition de ce tableau célèbre se divise en deux parties. Dans la partie supérieure, le Christ vient de s'élever du mont Thabor et se montre à ses apôtres, au centre d'une lumière éblouissante et surnaturelle dont il est lui-même le foyer; ses yeux et ses bras sont élevés vers le ciel; ses pieds sont nus; son manteau se soulève derrière ses épaules. A ses côtés, les prophètes Moïse et Elie sont suspendus dans les airs et semblent l'adorer. Sur le sommet même du Thabor, les apôtres Pierre, Jean et Jacques, qui avaient suivi Jésus, sont prosternés et cherchent à protéger leurs yeux contre l'éclat de la transfiguration; c'est à ce moment qu'ils entendent la voix mystérieuse qui leur dit : « Celui-ci est mon fils; écoutez-le! » Toujours sur la hauteur, à une petite distance des trois apôtres, près d'un arbre, se tiennent deux jeunes diacres, saint Julien (ou saint Etienne) et saint Laurent, à genoux, dans l'attitude de l'adoration. Si, de la scène que nous venons de décrire, nous abaïssons les regards vers la partie inférieure du tableau, nous y voyons la nature humaine représentée dans sa plus triste réalité. Un jeune garçon possédé du démon, les yeux hagards, la bouche écumeante, les bras tordus par d'horribles convulsions, est amené par sa famille éplorée, qui demande aux disciples restés en bas de la montagne de le guérir; son père le soutient par les épaules; sa mère, agenouillée au premier plan, le montre avec une expression pleine de douleur et de supplication; d'autres parents et des amis implorant la délivrance du malheureux enfant. Les disciples, saisis de compassion, semblent dire : « Nous ne sommes que les serviteurs de celui qui, après avoir enseigné aux hommes le moyen d'éviter le péché, est monté glorieusement dans le ciel pour s'asseoir à la droite de son Père. Lui seul a le pouvoir d'opérer des miracles. Adressez-lui vos prières. »

Le cardinal Jules de Médicis (depuis Clément VII) avait commandé ce tableau à Raphaël pour son église épiscopale de Narbonne; il avait chargé en même temps Sébastien del Piombo de peindre une *Résurrection de Lazare* pour la même destination. On raconte que Michel-Ange, qui ne cessait d'opposer Sébastien à Raphaël, fit plusieurs dessins pour cette *Résurrection de Lazare*; Raphaël en ayant été informé s'écria gaiement : « Michel-Ange me témoigne un grand honneur, puisque véritablement c'est lui-même qu'il m'oppose comme rival et non pas Sébastien. » Le divin artiste se mit d'autant plus résolument à l'œuvre et y apporta d'autant plus de soins. Il fut malheureusement surpris par la mort avant d'avoir entièrement terminé cette grande page. Placée à côté du catafalque sur lequel son corps fut exposé, cette dernière production de son génie fit mieux comprendre que toutes les paroles humaines la grandeur de la perte que venaient de faire l'art et l'Italie. Jules Romain acheva ensuite l'œuvre du maître, et le cardinal Jules de Médicis, au lieu de la faire parvenir à Narbonne, en fit présent à l'église San-Pietro-in-Montorio, où elle resta jusqu'en 1797; à cette dernière date, elle fut transportée en France, nettoyée avec soin et placée au musée du Louvre. Après 1815, elle retourna à Rome et devint un des plus beaux ornements de la galerie du Vatican.

On a longuement disserté sur les mérites de la *Transfiguration*, que beaucoup d'écrivains appellent le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre; des études spéciales lui ont été

consacrées par le général espagnol Benito Pardo de Figueroa (*Examen analítico del quadro de la Transfiguración*, Paris, 1804, traduit en 1805 par Croze-Magnan) et par l'Allemand Karl Morgenstern (*Über Rafael Sanzio's Verklärung*, Leipzig, 1832). On a reproché à Raphaël d'avoir représenté dans un même tableau deux scènes du Nouveau Testament, la *Transfiguration* et la *Guérison du possédé*, n'ayant aucune relation entre elles; mais c'est là une de ces licences tout à fait permises aux peintres, aussi bien qu'aux poètes. Les gestes si vifs et si pleins de foi des apôtres montrant le Christ, sauveur des hommes, relient les deux sujets et en forment une seule composition d'une richesse et d'une profondeur admirables. Il serait plus difficile de justifier la présence des deux diacres sur la montagne; mais on croit que ce fut le cardinal de Médicis qui imposa à l'artiste ces deux figures, saint Julien et saint Laurent étant les patrons de son père et de son oncle (d'autres disent de ses deux neveux). Pour ce qui est de l'exécution du tableau, elle est au-dessus de tout éloge. « Cet ouvrage, dit Mengs, renferme infiniment plus de beautés que tous les autres ouvrages de Raphaël; l'expression y est plus noble et plus délicate, le clair-obscur meilleur; la dégradation des tons y est plus savante; la touche y a plus de finesse et de perfection. Il y a plus de variété dans les draperies, plus de beau idéal dans les têtes, plus de majesté dans le style. » Le docteur Passavant, dans son livre sur Raphaël, exprime l'avis que le grand artiste, tout en sacrifiant au pittoresque quelque chose de sa correction accoutumée, a déployé néanmoins dans cette page merveilleuse des qualités incomparables. « La *Transfiguration*, dit-il, est un témoignage éclatant de la science extraordinaire que Raphaël avait acquise dans toute la partie technique de la peinture et notamment dans le coloris. Il semble avoir cherché ici surtout une large distribution des masses d'ombres et de lumières. Il a donc placé dans la demi-teinte quelques figures de la partie inférieure du sujet, afin d'accroître plus vivement encore le contraste de cette partie avec le lumineux éclat de la partie supérieure. C'est là que Raphaël a voulu prouver qu'il excellait dans cet art du clair-obscur que le Corrège et les Vénitiens, surtout le Giorgione, ont porté à un si haut degré de perfection. Malheureusement, l'admirable clair-obscur qui existait originellement dans la *Transfiguration* a presque entièrement disparu, parce que Jules Romain, en terminant le tableau après la mort de Raphaël, se servit de noir de fumée, couleur perfide, qui donne au premier moment un ton vigoureux et transparent, mais qui, au bout de quelques années, pousse au noir. Cependant, si nous ajoutons foi au témoignage du baron Boucher-Desnoyers (dans son appendice à l'*Histoire de Raphaël* par Quatremère de Quincy, p. 55), les glacis seuls auraient poussé au noir, car lorsque le tableau fut restauré à Paris, du temps du premier Empire, il prit un ton lumineux et brilla de tout son éclat. Il y a, du reste, quelques morceaux dont les couleurs n'ont rien perdu de leur force primitive, entre autres la figure de saint André, si admirablement peinte, les épaules nues de la femme agenouillée au premier plan et sa belle tête aux magnifiques tresses de cheveux blonds. » Cette dernière figure, vue de dos, a une tournure superbe; sa robe rose et son manteau bleu sont drapés de main de maître; son visage, de profil, rappelle assez bien le type de la Fornarina et a été gravé par Raphaël Morghen comme étant le portrait de cette maîtresse du divin Sanzio.

Il existe plusieurs copies anciennes de la *Transfiguration*. Le musée national de Madrid en possède une que Passavant croit être celle qui, au dire de Vasari, fut exécutée par Francesco Penni et apportée par lui à Naples, où elle orna pendant quelque temps l'église du San-Spirito; elle diffère, en quelques endroits, d'une manière assez marquée du tableau original; le Christ et les deux prophètes plaient dans une auréole circulaire qui les entoure tous trois; la femme agenouillée au premier plan est entièrement vêtue de rouge; il n'y a pas d'arbre derrière les deux diacres. Au palais Sciarra-Colonna se voit une bonne copie par Carlo Saraceno, qui décorait autrefois la galerie Barberini. Des copies de petite dimension existent dans plusieurs autres palais de Rome, notamment au palais Albani. La basilique de Saint-Pierre possède une très-belle copie en mosaïque exécutée, au siècle dernier, par Stefano Pozzi. Une copie attribuée à Jules Romain appartient à l'église San-Domenico, de Spolète; une autre, peinte par Schiavone, orne la pinacothèque de Venise. Les copies modernes sont très-nombreuses; il y en avait une, avant la Révolution, dans la sacristie de Saint-Germain-des-Près, à Paris; le musée de Toulouse en possède deux, etc. Le pape Clément XI acheta, moyennant un prix très-élevé, un prétendu carton original de la *Transfiguration*, dans lequel on a reconnu depuis une copie fabriquée par un habile faussaire. Un célèbre dessin à la plume, dont l'attribution à Raphaël même paraît indiscutable, figure dans la collection Albertine, à Vienne; il a été lithographié par J. Pilizotti. Le Louvre possède une étude à la sanguine pour deux figures d'apôtres; il en a été fait une gravure par Caylus. La *Transfiguration* a été gravée par une

foule d'artistes, notamment par Marco di Ravenna, par le Maître au dé, par Cornelis Cort (1753), M.-A. Marelli (1662), Simon Thomassin (1680), S. Valé, Arn. van Westerhout (eau-forte), J.-B. Lenardi (d'après un dessin de Hubert Vincent, 1691), Nicolas Dorigny (1705), Benedetto Fredi (1778), A.-P. Turdieu, P.-L. Bombelli, Jac. Simon, Raphaël Morghen (1795 et 1811), Abraham Girardet (pour le *Musée Napoléon*, 1806), Queverdo et Pigeot (pour le *Musée Filhol*), Ign. Pavon, Dissard, Thouvenin (au pointillé), Aug. Spiess (sur acier), Künigler (à la manière noire, 1836), le baron Bouche-Desnoyers (Salon de 1840), etc. Gustave Planché a dit de l'estampe de ce dernier : « M. Desnoyers a traité avec soin le contour et l'expression de chaque tête, et sous ce rapport sa gravure me paraît très-supérieure à celle de Raphaël Morghen; elle se distingue surtout par une admirable clarté. »

TRANSFIGURER v. a. ou tr. (tran-sfi-gu-ré — lat. *transfigurare*; de *trans*, au delà, et de *figura*, figure). Changer la figure, la forme, la nature, le caractère de : *Ce voyage vous a transfiguré. Ces réformes transfigurent l'administration. L'affection élève ce qui est bas pour le transfigurer en soi.* (Lacordaire.) *La grande douleur est un rayon divin et terrible qui transfigure les misérables.* (V. Hugo.)

Se transfigurer v. pr. Changer de figure, de forme, de caractère : *Jésus-Christ, d'après l'Évangile, se transfigura sur le mont Thabor.*

TRANSFIL s. m. (tran-sfil — du préf. *trans*, et de *fil*). Techn. Gros fil de laiton que l'on place à droite et à gauche des deux extrémités de la forme à papier.

TRANSFILAGE s. m. (tran-sfil-la-je — rad. *transfiler*). Mur. Action de transfiler.

TRANSFILER v. a. ou tr. (tran-sfi-lé — du préf. *trans*, et de *filer*). Mur. Joindre bord à bord, à l'aide d'une ligne passée dans des ceillots : *TRANSFILER des toiles.*

TRANSFIXION s. f. (tran-sfi-ksi-on — lat. *transfixio*; de *transfixus*, percé d'outre en outre). Chir. Procédé d'amputation des tumeurs, qui consiste à les transpercer d'un seul coup au-dessous de leur base, avec un bistouri ou un couteau à amputation, qu'on fait ensuite agir successivement à droite et à gauche.

TRANSFORMATEUR, TRICE adj. (trans-forma-teur, -trice — rad. *transformer*). Qui transforme, qui est propre à transformer.

TRANSFORMATIF, IVE adj. (tran-sfor-ma-tif, -ive — du lat. *transformativus*, transformé). Qui a la puissance de transformer : *Influence TRANSFORMATIVE.*

TRANSFORMATION s. f. (tran-sfor-ma-si-on — lat. *transformatio*; de *transformare*, transformer). Action de transformer ou de se transformer, passage d'une forme à une autre : *La TRANSFORMATION de la chrysalide en papillon. La TRANSFORMATION de l'eau en glace.* Changement complet de caractère, de manière d'être : *Les TRANSFORMATIONS politiques sont un travail.* (Lamart.) *Le christianisme est la TRANSFORMATION du paganisme.* (Pr.-Vilh.) *Le manichéisme fut la dernière TRANSFORMATION de la religion de Zoroastre.* (A. Maury.)

— **Pathol.** *Transformation morbide*, Travail particulier qui transforme des tissus organiques en d'autres tissus.

Geom. Réduction d'une figure ou d'un corps en un autre de la même superficie ou du même volume, mais non de la même forme : *Transformation des axes des coordonnées*, Changement de position de ces axes.

Algèbre. *Transformation des équations*, Changement de la forme d'une équation qui ne détruit pas l'égalité.

Logiq. *Transformation des propositions*, Modification des termes des propositions, qui n'en altère pas le sens.

— **Encycl.** **Pathol.** *La transformation* d'une portion de peau ou de tissu cellulaire en une muqueuse, celle d'une membrane muqueuse en peau, l'ossification des cartilages sont autant d'exemples de *transformations* morbides. L'irritation est une des causes des *transformations* morbides, mais elle n'en est qu'une cause éloignée. Le plus grand nombre s'opère sans le concours de la plus légère irritation; telles sont : la conversion des muscles en tissu grasseux dans les membres livrés longtemps à l'inaction, ou en tissu fibreux autour des luxations non réduites; l'ossification des cartilages par les progrès de l'âge, etc.

Tous les tissus ne sont pas au même degré susceptibles de *transformation*. Le tissu cellulaire peut subir tous les modes de *transformation* connus; mais les autres tissus ne sont susceptibles que d'un, deux ou trois modes de ce changement d'organisation. Il est quelques tissus en lesquels jamais les autres ne se transforment; on n'en voit aucun, par exemple, se changer en tissu nerveux, musculaire, glandulaire ou lymphatique. Enfin, quelques *transformations* sont beaucoup plus fréquentes que les autres; telles sont les *transformations* grasseuses, muqueuses et osseuses. L'illustre médecin Andral a essayé d'exprimer en formules générales les conditions principales de la *transformation*, et il a

établi les lois suivantes, qui peuvent être considérées jusqu'ici comme exactes : 1^o les tissus, autres que le tissu cellulaire, susceptibles de se transformer, sont seulement ceux qui, dans le cours de la vie embryonnaire ou dans la série animale, présentent également des *transformations* constantes; 2^o les *transformations* accidentelles que ces tissus peuvent subir sont de la même nature que les *transformations* normales qu'ils éprouvent, soit chez l'embryon humain, soit chez d'autres animaux adultes; 3^o les tissus qui, chez l'embryon ou dans la série animale, ne subissent pas de *transformation* connue n'en présentent pas non plus dans les cas morbides; 4^o tout tissu qui s'atrophie tend à subir la *transformation* cellulaire, c'est-à-dire à rétrograder vers son organisation primitive. Nous allons examiner maintenant chacune des *transformations* en particulier.

— **Transformation grasseuse.** *La transformation grasseuse* ne se montre, en général, que dans les tissus qui cessent de remplir leurs fonctions. Ainsi, dans les muscles qui s'atrophient autour des articulations affectées de luxations non réduites, ou dans les membres soumis à une longue inaction, soit par un ulcère, soit par un état semi-paralytique, soit par toute autre cause, ou bien encore aux lombes et aux mollets des vieillards, ces muscles passent assez souvent à l'état grasseux. Dans plusieurs cas, cependant, cette *transformation* s'opère sans qu'on puisse l'attribuer à la vieillesse des sujets; elle paraît dépendre d'un état d'obésité générale de l'individu. C'est ainsi que l'on a trouvé le cœur en grande partie transformé en tissu grasseux, et les mamelles ayant subi complètement cette conversion, chez des individus d'un embonpoint très-considérable. Quelquefois, enfin, cet état paraît être l'effet d'une altération du sang; telle est la *transformation* grasseuse du foie. *La transformation grasseuse* a toujours pour effet de rendre de moins en moins facile et d'abolir enfin la fonction de l'organe qui en est affecté, quand elle n'est pas elle-même le résultat de la cessation de la fonction. Mais tant de causes peuvent produire les mêmes effets, qu'il n'est jamais possible de diagnostiquer une de ces *transformations*, et par conséquent on ignore complètement quel traitement il faudrait leur opposer.

— **Transformations cutanées.** Plusieurs auteurs, M. Cruveilhier en particulier, regardent les cicatrices comme de véritables *transformations* cutanées; et comme tous les tissus peuvent concourir à la formation des cicatrices, ils en ont conclu que tous étaient susceptibles de cette conversion. Mais il y a une trop grande différence entre la constitution intime des cicatrices et celle de la peau, pour que l'on puisse voir dans les premières une *transformation* des tissus en derme, ni, par conséquent, admettre que toutes nos parties soient susceptibles de cette *transformation*. Les membranes muqueuses en paraissent seules susceptibles; elles la subissent lorsqu'elles restent longtemps exposées au contact de l'air et soumises à des frottements répétés. C'est ce qui arrive à la membrane muqueuse du gland quand le prépuce cesse de la recouvrir; à celle du vagin et du rectum lorsqu'ils sont depuis longtemps renversés et exposés, par conséquent, au frottement continu des cuisses et des vêtements. On voit, dans ces trois cas, la membrane muqueuse perdre peu à peu sa couleur rouge et prendre la teinte de la peau, cesser de sécréter des mucoosités, se recouvrir d'une couche épidermique, devenir moins impressionnable au contact des corps étrangers et augmenter d'épaisseur et de densité. Il en résulte pour le gland une moindre aptitude à absorber le virus vénérien, et pour le vagin et le rectum la nécessité d'avoir recours à des astringents plus énergiques que ceux que l'on applique ordinairement aux surfaces muqueuses si l'on veut tenter la réduction de ces renversements par médication.

— **Transformation muqueuse.** *La transformation de la peau en membrane muqueuse* est bien plus fréquente que la conversion contraire. Il suffit de dépouiller la peau de son épiderme et de l'exciter pour la voir devenir plus sensible, plus rouge et sécréter de l'albumine, en un mot pour la voir revêtir les caractères des membranes muqueuses. On sait, d'ailleurs, que la plus grande analogie de structure existe entre ces deux tissus, et l'on ne doit pas s'étonner de la facilité avec laquelle ils se convertissent l'un dans l'autre. On peut donc dire, et ici l'analogie n'est pas forcée, que dans toutes les plaies superficielles il y a *transformation* de la peau en membrane muqueuse. On peut le dire aussi de tous les tissus qui suppurent, car rien ne ressemble plus à une membrane muqueuse que la surface d'une plaie. Mais ce n'est pas dans cette seule circonstance que la peau se convertit en membrane muqueuse. On observe encore cette *transformation* chaque fois que deux points de la surface cutanée sont en contact immédiatement et éprouvent des frottements l'un contre l'autre. C'est ce qui arrive chez les femmes extraordinairement grasses, et dont les mamelles sont très-volumineuses; on remarque qu'au-dessous de chaque sein la peau est d'un rose vif; elle est plus sensible et s'irrite par le seul contact de la sueur, ce qui prouve que l'épiderme y

est détruit ou à peu près; enfin, elle sécrète continuellement un mucus blanc et concrescible qu'il ne faut pas prendre pour de la sueur; on observe la même chose encore chez les individus des deux sexes très-replets, entre les deux fesses. Cette surface est même, chez quelques-uns de ces individus, le siège habituel d'une sécrétion blanchâtre, fort incommode par l'humidité continue qui en est le résultat.

— **Transformations fibreuses.** *La transformation fibreuse* ne s'observe que dans un petit nombre de circonstances. Le tissu cellulaire, les cartilages, les membranes synoviales et les muscles sont seuls aptes à se convertir en tissu fibreux. Ce n'est guère que dans les fausses ankyloses, dans les luxations non réduites et dans les fausses articulations que cette *transformation* se rencontre. Cependant, on a vu les muscles psoas convertis en deux canaux fibreux, tapissés par une membrane muqueuse, et transportant jusqu'à l'aîne le pus provenant d'une carie vertébrale. On sait, en outre, que les colonnes charnues du cœur se transforment quelquefois en cordes tendineuses. Les extrémités des muscles, dans les amputations, se changent aussi en tissu fibreux. On voit, par ce peu de mots, que la *transformation* fibreuse n'est jamais par elle-même un état morbide; elle est souvent, au contraire, un moyen de guérison dans quelques maladies; on n'est jamais appelé à diriger contre elles des moyens thérapeutiques.

— **Transformation cartilagineuse en général.** On voit quelquefois des plaques cartilagineuses se développer dans l'épaisseur des parois d'une artère; les orifices auriculo-ventriculaires deviennent assez souvent cartilagineux; l'intérieur des excavations tuberculeuses se tapisse quelquefois d'une sorte de membrane cartilagineuse; les parois de certains kystes acquièrent parfois la densité, la résistance et tous les caractères des cartilages. Nous pourrions citer beaucoup d'autres exemples de cette *transformation*, car elle n'est pas très-rare. Mais, soit qu'elle devienne un moyen de guérison pour une autre maladie, soit qu'elle constitue elle-même un véritable état maladif, elle n'est jamais la source d'aucune indication thérapeutique; il est même excessivement rare qu'on puisse la diagnostiquer.

— **Transformation osseuse en général.** Presque tous les tissus sont susceptibles d'éprouver la *transformation* osseuse, et quelques-uns même subissent presque constamment ce changement d'organisation par le seul effet des progrès de l'âge; tels sont le tissu cartilagineux et les unguicules artérielles. Ainsi, on rencontre très-souvent ossifiés, chez les vieillards, les cartilages articulaires, ceux du larynx et les cartilages costaux; il est très-fréquent aussi de trouver des ossifications de l'aorte et d'autres artères dans les cadavres des personnes qui meurent à un âge avancé.

TRANSFORMÉ, ÉE (tran-sfor-mé) part. passé du v. *Transformer*. Changé, métamorphosé : *La neige TRANSFORMÉE en pluie est encore très-froide.*

— **Philos.** *Sensation transformée*, Dans le système de Condillac, *Sensation* changée en idée par l'intellect.

— **s. f. Géom.** Courbe déduite d'une autre courbe suivant une loi quelconque.

— **Encycl.** **Géom.** Les projections ou perspectives d'une courbe en sont des *transformées*; le développement d'une courbe tracée sur une surface développable en est une *transformée*; les lignes planes dont on se sert pour figurer sur une carte les contours des continents ou les lignes idéales de la sphère en sont des *transformées*, etc. Les transformations les plus usitées dans un plan sont le redressement des ordonnées obliques, ou inversement, la réduction de toutes les dimensions dans un même rapport, la transformation par rayons vecteurs réciproques, etc. Les arts mécaniques présentent de fréquents exemples de l'emploi rationnel de *transformées* de courbes géométriques. Une transformation très-usitée, par exemple, consiste à raccourcir tous les rayons de courbure d'une courbe d'une même quantité, dans tous les cas où un axe idéal qui devrait rester en contact avec la courbe théorique doit nécessairement être remplacé dans la pratique par un fuseau capable d'offrir une certaine résistance.

TRANSFORMER v. a. ou tr. (tran-sfor-mé — lat. *transformare*; de *trans*, au delà, et *formare*, former). Faire changer de forme à : *Homère dit que Circé TRANSFORMA les compagnons d'Ulysse en porcs.* (Acad.) || Changer la nature, le caractère, la manière d'être de : *L'imprimerie TRANSFORMA l'humanité en une vaste école.* (E. Pelletan.)

— **Algèbre.** *Transformer une équation*, Y introduire des changements de forme qui ne détruisent pas l'égalité.

Se transformer v. pr. Changer de figure, prendre une autre forme : *Insensiblement le têtard se TRANSFORME en crapaud.* (J. Macé.) || Changer de caractère, de nature, de manière d'être : *Que l'ancien monde se TRANSFORME économiquement, et il ne tardera pas à se TRANSFORMER politiquement sans révolutions et sans guerres.* (H. de Gir.)

— **Se déguiser; prendre un aspect, des de-**

hors différents : *Se TRANSFORMER selon les circonstances.*

— **Syn.** *Transformer, métamorphoser. V. MÉTAMORPHOSER.*

TRANSFORMISME s. m. (tran-sfor-mi-sme — rad. *transformer*). Système d'après lequel les espèces vivantes dérivent les unes des autres par des transformations accidentelles et successives.

— **Encycl.** **V. DARWINISME, ESPÈCE.**

TRANSFORMISTE s. m. (tran-sfor-mi-ste — rad. *transformer*). Partisan du transformisme.

— **Adjectiv.** Qui a rapport au transformisme : *Système TRANSFORMISTE.*

TRANSFUGE s. (tran-sfu-ge — lat. *trans-fuga*; de *trans*, au delà, et *fuga*, qui signifie fuir, et qui appartient à la même famille que *fugere*, fuir). Personne qui abandonne son parti pour passer dans le parti adverse : *Un TRANSFUGE. Une TRANSFUGE. Qu'il soit flétri d'un opprobre éternel, le nom de toi TRANSFUGE qui a combattu contre sa patrie!* (Bignon.) *Les partisans qui affectent un zèle outré sont des TRANSFUGES ou des fourbes.* (Léonclé.)

— **Personne** qui abandonne une situation, des habitudes, pour en adopter d'autres tout opposées :

Rousseau, riche d'une âme indépendante et fière, *Transfuge* des châteaux, revole à sa chaumière.

MILLEVOYE.

|| **Personne** qui trahit un devoir : *Un TRANSFUGE de l'honneur.*

— **Syn.** *Transfuge, déserteur. V. DÉSERTEUR.*

— **Encycl.** Il existe une notable différence entre le déserteur et le *transfuge*; le premier se borne à abandonner l'armée à laquelle il appartient; le second joint à cet acte coupable le fait plus coupable encore de porter ses services à l'ennemi de sa patrie.

L'article 75 du code pénal prononce la peine de mort contre tout Français qui aura porté les armes contre la France; les lois pénales militaires punissent cet acte de la même peine.

Remarquons que, pour constituer le crime prévu par l'article 75, il faut : 1^o que l'agent soit Français; 2^o qu'il ait pris les armes contre sa patrie. Mais on doit admettre une distinction entre le Français resté tel et celui qui a obtenu des lettres de naturalisation d'un pays étranger, malgré les dispositions du décret du 6 avril 1809 et celui du 26 août 1811, qui sont aujourd'hui regardés comme implicitement abrogés. Il est, du reste, facile d'expliquer cette distinction. En effet, dès qu'un Français a répudié son pays, on ne peut plus, sous aucun rapport, le considérer comme enchaîné à la France par les mêmes obligations que ceux qui sont restés Français. La perte de la qualité de Français a entraîné pour lui la perte des droits civiques; comment aurait-elle laissé subsister les devoirs?

Four constituer le crime prévu par l'article 75, il faut en second lieu que les armes aient été portées contre la France. Aux termes de l'article 2 du décret de 1809, « sont considérés comme ayant porté les armes contre la France tous ceux qui ont servi dans les armées d'une nation en guerre avec la France; ceux qui sont pris sur les frontières ou en pays ennemi porteurs de congés des commandants militaires ennemis; ceux qui, se trouvant au service d'une puissance étrangère, ne l'ont pas quitté aux premières hostilités survenues entre la France et la puissance qu'ils ont servie ou qu'ils servent; ceux enfin qui, ayant pris du service militaire à l'étranger, rappelés en France par un décret, ne rentrent pas, dans le cas où la guerre a éclaté entre les deux puissances. » Mais l'article 27 du décret de 1811 a donné une nouvelle définition du fait d'avoir porté les armes contre la France et a, par voie de conséquence, abrogé cette disposition. « Ceux qui, porte cet article, étant entrés au service d'une puissance étrangère, y sont demeurés après la guerre déclarée entre la France et cette puissance seront considérés comme ayant porté les armes contre la France, par cela seul qu'ils auront continué à faire partie d'un corps militaire destiné à agir contre l'empire français et ses alliés. » Plusieurs auteurs considèrent cette disposition comme un simple développement du code pénal. Ainsi, suivant M. Demante, il est trop évident que celui qui est incorporé dans les troupes ennemies ne peut être ni plus ni moins coupable, suivant qu'il le pouvoir auquel il est soumis le dirige sur un point ou sur un autre et que c'est servir contre sa patrie que de servir l'ennemi de sa patrie.

Un Français peut porter les armes contre la France non-seulement en pays étranger, mais encore pour son propre compte, soit lorsqu'il s'érige lui-même en parti politique, soit lorsqu'il suit un tel parti. M. Rauter, qui soutient cette thèse, cite comme exemple la conduite des émigrés et celle des Français réfugiés en Espagne, sur les bords de la Bidassoa, en 1823. Si l'attaque armée vient du dehors, dit-il, le cas de l'article 75 existe; si elle est opérée dans l'intérieur, c'est un crime contre la sûreté intérieure de l'État. Du reste, l'appréciation du point de savoir s'il y a eu réellement port d'armes contre la France

dépend, on le comprend, des circonstances politiques dans lesquelles il s'est produit.

Est-ce porter les armes contre la France que de les porter contre les alliés de la France marchant avec elle ou marchant sans elle, mais sur le territoire français, contre leur ennemi commun ? Evidemment oui, puisque, dit M. Morin, c'est porter les armes contre la France, sinon combattre des Français. L'article 79 du code pénal ne repousse point cette interprétation textuelle qu'il étend expressément, dans le cas des articles 76 et 77 du même code, à l'allié de la France agissant isolément ou sur son propre territoire contre leur ennemi commun.

La compétence attribuée à la juridiction militaire pour juger les Français qui seraient pris les armes à la main combattant contre la France n'a été abrogée, ni par l'article 62 de la charte de 1814, d'après laquelle nul ne peut être destitué de ses juges naturels, ni par l'article 63 de la même charte, qui défend de créer des tribunaux et des commissions extraordinaires, ni par l'article 4 de l'ordonnance du 10 avril 1823. C'est ce qu'a décidé la cour de cassation. En conséquence, le décret du 6 avril 1809, relatif aux poursuites à exercer contre les Français pris les armes à la main combattant contre la France et qui exclut toute distinction entre les *transfuges* qui étaient militaires lorsqu'ils ont abandonné leurs drapeaux et ceux qui ne l'étaient pas, est toujours en vigueur.

De plus, comme aucune disposition n'a restreint, en cas de flagrant délit, l'exercice de la juridiction militaire au rayon du territoire occupé par l'armée française qui a saisi les *transfuges* les armes à la main, ceux-ci peuvent être traduits devant un conseil de guerre permanent de l'une des divisions de l'intérieur de la France.

TRANSFUSÉ, ÉE (tran-sfu-zé) part. passé du v. Transfuser. Versé, introduit : *Sang transfusé.*

TRANSFUSER v. a. ou tr. (tran-sfu-zé — du préf. *trans*, et du lat. *fusus*, part. passé de *fundere*, verser). Faire passer un liquide d'un récipient dans un autre. Il Particulièrement, Opérer la transfusion du sang : *Le peuple aurait voulu se faire tirer du sang pour le transfuser dans les veines épuisées de Mirabeau.* (Cormen.)

— Fig. Faire passer : *C'est lui qui signera votre livre ? Parfait ! Vous transfusiez ainsi dans sa vie la quintessence de la vigne.* (E. Augier.)

TRANSFUSEUR s. m. (tran-sfu-zeur — rad. *transfuser*). Partisan de la transfusion du sang ; celui qui la pratique.

TRANSFUSION s. f. (tran-sfu-zi-on — rad. *transfuser*). Action de transfuser, de transvaser.

— Par anal. Mélange, fusion : *La transfusion de deux chapitres en un seul.*

— Fig. Assimilation, union intime : *Quand l'affection est mutuelle à un même degré, c'est l'union la plus étroite, c'est le plus parfait accord qui puisse régner entre deux êtres sensibles, c'est enfin, s'il est permis de le dire, la transfusion et la coexistence de deux âmes.* (Marmontel.)

— Méd. *Transfusion du sang* ou simplement *Transfusion*, Opération considérée d'abord comme propre à rejuvenir l'homme, à le rendre immortel. L'opération qui consiste à introduire dans les veines d'un animal malade le sang d'un animal sain : *La transfusion paraît avoir eu quelque succès dans ces derniers temps.* (Acad.)

— Encycl. Méd. *Transfusion du sang.* Les premières tentatives ont été faites au xvi^e siècle, peu après la découverte de la circulation, d'abord sur les animaux et ensuite chez l'homme. Elles furent suivies d'insuccès fréquents qui les firent proscrire en 1668, par un arrêt du parlement de Paris. On se servait dans ces expériences, défectueuses sous plus d'un rapport, de sang de veau, que l'on considérait comme le plus semblable au sang humain et par conséquent le plus convenable pour la transfusion. On ignorait alors, ce que l'expérience a démontré depuis, que cette opération ne doit être pratiquée que d'homme à homme, parce que le sang d'un animal injecté dans les vaisseaux d'un animal d'espèce différente devient mortel pour ce dernier.

Lorsqu'on a recours à la transfusion, il importe essentiellement que l'injection du sang dans les veines du patient soit faite aussitôt que ce liquide a été retiré des vaisseaux qui l'ont fourni. Un retard d'une minute ou même de trente secondes suffit pour déterminer un épaissement de la masse sanguine, et ce premier degré de solidification de la fibrine suffirait pour produire dans les capillaires du poumon des arrêts de circulation rapidement suivis d'asphyxie. Ajoutons que le procédé de transfusion doit être tel qu'il rende impossible l'introduction de l'air dans les vaisseaux. Ainsi comprise et exécutée, cette opération a fourni plusieurs fois au médecin, dans des cas de mort imminente par hémorragie, une précieuse ressource. Des observations authentiques paraissent prouver que divers malades lui ont dû leur existence. Il n'est pas nécessaire que la quantité de sang injecté pour rappeler le patient à la vie, à la suite d'une hémorragie, représente la totalité du sang qu'il a perdu.

xy.

S'il en était ainsi, on ne pourrait racheter une existence qu'aux dépens d'une autre, ou bien il faudrait pratiquer une foule de saignées, qui rendraient le procédé inapplicable. Il suffit, pour obtenir un résultat favorable, d'en injecter une quantité suffisante pour réveiller momentanément la contractilité du cœur et des vaisseaux. Le temps et une alimentation convenablement dirigée achèveront la cure ainsi commencée.

Pour pratiquer la transfusion, on commence par faire une saignée ordinaire à une personne saine et de bonne volonté. Au moyen d'un épongeoir, on recueille le sang qui s'écoule dans une seringue graduée placée dans un vase rempli d'eau à 37°, c'est-à-dire à la température du corps humain. On l'injecte ensuite avec lenteur et précaution dans l'une des veines du bras, qu'on aura ouverte préalablement à la personne anémique. On aura dû s'assurer auparavant qu'il n'y avait point d'air accumulé entre la face inférieure du piston et le niveau supérieur du sang contenu dans la seringue.

On recommence depuis quelque temps, dit le *Journal des Débats* du 18 mai 1874, à s'occuper de la transfusion du sang. Cette opération si délicate, que n'avaient pas craint de pratiquer nos chirurgiens du xvi^e siècle, reparait, après une interruption de deux cents ans, dans la thérapeutique moderne, mais bien modifiée et fort hésitante. Si, en France, on a pu citer dans ces derniers temps les expériences heureuses de MM. Guérin et Béhier, et la plus grande fréquence des injections intra-veineuses, on ne peut guère voir là que des essais et l'on ne doit rien préjuger pour l'avenir. Cependant, la même timidité n'existe pas partout, et le *Journal de Saint-Petersbourg* nous apportait dernièrement de fort curieux détails sur vingt opérations de cette nature pratiquées en Russie par le docteur Roussel, de Genève, au moyen d'un transfuseur de son invention. Nous résumons ces détails.

On peut classer ces vingt opérations en quatre séries : dans la première de ces séries sont neuf transfusions palliatives d'un mal incurable, pour soulager le patient et prolonger sa vie. Un malheureux atteint d'une tumeur inopérable à l'arrière-gorge reçut 240 grammes de sang de sa propre femme et devint assez fort pour pouvoir supporter l'opération, si elle avait été possible ; une idiote très-anémique a vu son état s'améliorer grâce à 60 grammes de sang veineux. Chez tous ces opérés, il y a eu une période de résurrection, pour ainsi dire ; mais, cette période passée, le mal a repris sa marche fatale ; la transfusion dans ces cas particuliers n'a été considérée que comme un mode d'alimentation héroïque, et non comme un mode de traitement.

Une deuxième série comprend trois transfusions palliatives, destinées à permettre une opération impossible sans le relèvement des forces des malades : deux des opérations seront tentées prochainement, la transfusion ayant amené un état satisfaisant ; une autre, faite sur un homme de quarante-cinq ans, pour l'enlèvement d'un vaste cancer ulcéré de la cuisse, et suivie de la transfusion de 280 grammes de sang d'un infirmier, a eu un plein succès : la plaie s'est cautérisée rapidement.

Le docteur Roussel pense que ce sera surtout sur les champs de bataille, chez les blessés dont un projectile a arraché ou broyé un membre, et qui n'ont plus assez de force pour supporter une opération secondaire, qu'on devra employer son procédé. Il pense aussi qu'il pourra servir à combattre la gangrène qui surviendrait à la suite d'une amputation, l'infection du sang par le pus et les conséquences d'une trop forte hémorragie.

La troisième série comprend neuf transfusions curatives. Elles ont été pratiquées sur des malades atteints d'anémie profonde, de carie des os, de scorbut grave, et elles ont parfaitement réussi. On pourrait sans doute espérer le même résultat dans les cas d'asphyxie par strangulation, submersion, gaz délétères, et, dans ceux qui paraissent désespérés, envoyer un courant d'électricité avec le courant de sang, de façon à réveiller les mouvements du cœur et du cerveau.

La dernière série ne rapporte qu'une transfusion faite dans un cas d'hémorragie foudroyante à la suite de tentative d'avortement. La convalescence fut rapide et sans complications.

Des expériences ont été faites par le docteur Roussel en présence des élèves des hôpitaux, à Vienne et à Saint-Petersbourg. Dans ces expériences sur des mourants, sans espoir de guérison, il s'agissait seulement de démontrer la manœuvre de l'appareil et la parfaite innocuité de l'opération. Il n'est jamais résulté d'accidents de son emploi, aucune bulle d'air ni aucun caillot n'ont pénétré dans les veines, et quelques-uns de ces mourants ont repris connaissance pendant un temps plus ou moins long.

Il reste à M. le docteur Roussel à divulguer son manuel opératoire et les détails du procédé qu'il emploie depuis 1865 ; jusque-là, des doutes resteraient dans bien des esprits.

TRANSGANGÉTIQUE adj. (tran-sgan-jé-ti-ke — du préf. *trans*, et de *Gange*, fleuve de l'Inde). Qui est situé au delà du Gange : *Contrée transgangétique.*

TRANSGRESSÉ, ÉE (tran-sgrè-sé) part. passé du v. Transgresser. Enfreint, violé : *Loi transgressée.* Dans une région où le moindre manquement au devoir était regardé comme un sacrilège, les règles ne devaient guère être transgressées. (Rayn.)

TRANSGRESSER v. a. ou tr. (tran-sgrè-sé — du latin *transgressare*, fréquentatif de *transgredi*, qui signifie proprement marcher au delà, de *trans*, au delà, et de *gradi*, marcher. *Transgresser* signifie donc proprement aller au delà, aller au delà des prescriptions de la loi. Le supin *transgressum*, de *transgredi*, a donné *transgressor*, en français *transgresseur*, et *transgressio*, en français *transgression*). Contrevenir à, enfreindre : *Cet ambassadeur a transgressé les ordres qu'il avait.* (Acad.) Elle craignait de transgresser ses devoirs. (Ch. Nod.) *Ma nièce, je vous défends de jamais lui parler ; et si vous transgressez mes ordres, il suffit.* (Scribe.) *Ceux qui ne se marient pas transgressent à la fois la loi divine et la loi sociale.* (L.-J. Larcher.) J'ai seule transgressé cet arrêt inhumain.

ROTROU.

Jusques à quand, Seigneur, souffrirez-vous l'ivresse De ces superbes criminels, De qui la malice transgresse Vos ordres les plus solennels ?

J.-B. ROUSSEAU.

— Syn. Transgresser, contrevenir, désobéir, etc. V. CONTREVENIR.

TRANSGRESSEUR s. m. (tran-sgrè-seur — rad. *transgresser*). Celui qui transgresse : *Il est dit dans la loi de Moïse : Le transgresseur de la loi sera puni de mort.* (Acad.) Si quelque transgresseur enfreint cette promesse, Qu'il éprouve, grand Dieu ! ta fureur vengeresse.

RACINE.

— Adjectif. : La sont plongés les juges transgresseurs, De l'innocence infâmes oppresseurs.

J.-B. ROUSSEAU.

TRANSGRESSIF, IVE adj. (tran-sgrè-siff, i-ve — rad. *transgresser*). Qui transgresse, qui enfreint.

— Géol. *Stratification transgressive*, Mode de stratification consistant en ce qu'une couche est venue se déposer sur d'autres de nature différente, en montant par-dessus ces couches.

TRANSGRESSION s. f. (tran-sgrè-si-on — rad. *transgresser*). Action de transgresser : *La transgression des commandements de Dieu.* C'est une transgression manifeste de la loi. (Acad.) Les stoïciens établissent des limites au delà desquelles la moindre transgression est un crime. (La Mothe Le Vayer.)

TRANSHUMANCE s. f. (tran-zu-man-se — du préf. *trans*, et du lat. *humus*, terre). Changement de parcours, émigration périodique des troupeaux de moutons de la plaine qui, pendant les grandes chaleurs, vont habiter les hautes montagnes et en descendant aux approches de l'hiver : *La transhumance des mérinos n'est pas indispensable pour obtenir d'une laine de la plus grande finesse.* (Morog.)

— Encycl. Les vallées de tout le versant français des Hautes-Alpes nourrissent, ainsi qu'on le sait, d'innombrables troupeaux de bêtes à laine, mais seulement pendant à peu près six mois de l'année. Aux approches de la mauvaise saison, qui commence de très-bonne heure sur les pâturages élevés des Hautes-Alpes, des bandes de moutons, chassés par le froid, descendent des montagnes et vont chercher à vivre dans la basse Provence et le bas Languedoc, le long du littoral de la Méditerranée. Ces é migrations périodiques sont ce qu'on nomme *transhumance*. Aussitôt après les vendanges, les bergers des troupeaux transhumants parcourent les fermes et vont s'assurer d'un parcours suffisant pour faire vivre leurs moutons. Dans toute la partie maritime du Var, les herbes d'hiver, comme on dit en Provence, se louent aux bergers des Hautes-Alpes au prix de 4 francs par hectare. Le berger retourne ensuite dans ses montagnes, toujours à pied, affublé d'un énorme manteau brun, ordinairement troué et rapiécé, même quand il ne manque pas d'argent pour s'en procurer un neuf ; une culotte courte en velours brun, un feutre à larges bords et une paire de guêtres de gros cuir montant jusqu'aux genoux complètent son accoutrement.

Après un ou deux jours de repos, le berger se remet en route, conduisant plusieurs centaines de moutons, soit seul, soit en compagnie de sa femme. Un âne porte le bagage ; il est rare que ce ménage nomade soit accompagné d'un chien. Les bêtes à laine n'appartiennent jamais toutes au berger qui les fait transhumier ; le plus grand nombre lui est confié au prix modique de 6 à 7 francs pour les six mois que dure la transhumance. Sur cette rétribution, il faut qu'il paye le loyer des parcours ; mais les agneaux à naître, et il en naît toujours beaucoup, sont partagés entre lui et le propriétaire ; c'est son principal profit.

Le voyage est lent et difficile. Les communes situées sur la route des moutons transhumants les font escorter par leurs gardes champêtres, pour qu'ils ne s'écartent pas du chemin qui leur est accordé, car ces animaux affamés dévoreraient tout sur leur passage. Pendant tout le temps que dure la translu-

mance, le berger vit dans la famille de l'un des fermiers dont ses moutons parcourent la terre. Il y est traité, en général, avec beaucoup d'égards ; mais on n'a pour lui qu'une considération craintive, on le croit sorcier. Les bergers sédentaires ont une existence toute différente de celle des bergers transhumants. Prenons pour exemple la condition d'un berger dans une grande ferme de la Brie ou de la Beauce : il tient le premier rang parmi les serviteurs attachés à l'exploitation et va de pair avec le premier valet de charroi ; ses gages varient de 200 à 300 francs, outre de nombreux profits sur les agneaux et la vente des moutons, profits légitimes, consacrés par l'usage. Il a pour compagnons assidus ses chiens, toujours élevés et dressés par lui, qui ne connaissent que lui et n'obéissent qu'à lui.

La grande utilité des troupeaux, dans les pays de grande culture, consiste à consommer, pour les convertir en viande et en engrais, des produits impossibles à recueillir sous toute autre forme, tels que les herbes croissant le long des chemins et sur les champs moissonnés, ou les dernières pousses des prairies naturelles et artificielles, trop courtes pour être fauchées. C'est au berger à juger des besoins et de la consommation particulière de son troupeau, pour ne rien laisser perdre de ce qui peut servir à la nourriture des bêtes à laine, sans gaspillage et sans prodigalité. Il doit aussi connaître tous les soins à donner aux brebis mères et aux jeunes agneaux et l'époque du sevrage des agneaux. C'est encore lui qui décide du moment opportun pour la tonte, pour l'engraissement des moutons destinés à la boucherie ; il doit suivre, en tant que la crupée et les flanes d'un mouton, son degré d'engraissement, et à très-peu près son poids net en grasse et en viande, qui décide de sa valeur. Tout cela suffit, comme on voit, pour lui donner assez à penser au milieu de son oisiveté apparente ; et c'est cet exercice continu de sa réflexion qui lui donne sur les paysans une supériorité de sagacité, source de sa réputation de sorcellerie.

Pendant la saison du parcage, le berger couche dans une petite cabane contenant un lit composé d'une paille et d'un matelas ; c'est là qu'il dort sous la garde de ses chiens. Cette cabane est posée sur trois roues qui permettent de la déplacer facilement chaque fois que le parc aux moutons change d'emplacement. Un bon fusil double, une paire de pistolets et une bonne provision de munitions de guerre mettent le berger en état de braver, avec le secours de ses chiens, les attaques des loups et celles des malfaiteurs.

TRANSHUMANT, ANTE adj. (tran-zu-man, ante — rad. *transhumance*). Qui change de pâturage à chaque saison ; se dit surtout des troupeaux de moutons : *Les troupeaux transhumants sont nombreux en Espagne.* Sans le changement de pâturage, les mérinos, animaux transhumants de leur nature, prospéreraient rarement. (Ch. de Bern.) Les brebis transhumantes se divisent en trois espèces différentes. (Morog.)

TRANSHUMER v. a. ou tr. (tran-zu-mé — rad. *transhumance*). Mener paître des bestiaux transhumants, et surtout des troupeaux de moutons.

— Hortie. Transplanter un arbre dans une autre terre.

— v. n. ou intr. Aller paître dans les montagnes : *C'est surtout dans le midi de la France que les troupeaux de moutons transhumant.* Quelquefois, en parlant des auberges, Changer de séjour, de résidence : *En certains pays, on fait aussi transhumier les ruches, pour que les abeilles trouvent une pâture plus abondante.* (Littré.)

TRANSLI, IE (tran-si) part. passé du v. Translir. Sui, glacé, immobile. **TRANSLI de froid.** La philosophie est glacée, elle n'a pas la mine translir. (Montaigne.) Nous sommes toujours translis de peur. (Mme de Sev.) Il était translir, frissonnant, immobile. (Marn.) Il tendait ses mains translis vers sa mère qui ne l'entendait pas. (Scribe.)

Il n'en peut presque plus.

Transi de froid, immobile et perclus.

LA FONTAINE.

— Fig. Perplexe, rempli d'inquiétude, d'angoisses :

Et j'ai le cœur translir

De crainte que quelqu'un ne découvre ici.

CORNEILLE.

— Amoureux translir, Amant que l'excès de sa passion interdit et rend tremblant auprès de sa maîtresse : *On entend par AMOUREUX TRANSLIR un amant timide jusqu'à la ridicule, ta-citurne, froid, embarrassé, platonné.* Si la marquise ne se hâte pas de venir, elle ne trouvera plus qu'un AMOUREUX TRANSLIR. (Th. Gautier.)

Maudit soit le badaud et l'amooureux translir.

SCABRON.

Cela peut réchauffer notre amoureux translir.

DESTOUCHES.

Et moi je reste ici,

Floyé dans une armoire en amoureux translir.

BOULHET.

TRANSGIGER v. n. ou intr. (tran-zig-é — lat. *transigere*, de *trans*, au delà, et de *agere*, pousser. Prend un e après le g devant a et o : *Il transigera ; nous transigeons*). Accommoder

un différend par des concessions réciproques : *TRANSIGER sous seing privé*. *TRANSIGER par-devant notaire*. (Acad.)

— Fig. Faire des concessions : *Les avocats des préjugés sont souvent très-disposés à TRANSIGER par des intérêts personnels*. (Mme de Staël). *Il n'y a jamais moyen de TRANSIGER en matière de foi*. (G. Sand.)

— *Transiger avec*, Détourner, esquiver en usant d'une certaine souplesse : *On ne TRANSIGER point avec ses passions, il faut les dompter ou être asservi par elles*. (Beauchêne). *Il n'y a rien à gagner à TRANSIGER avec l'erreur ou l'injustice*. (E. de Gir.)

TRANSIGIBLE adj. (tran-zi-ji-ble — rad. *transiger*). Qui peut être l'objet d'une transaction.

TRANSIR v. a. ou tr. (tran-sir — rad. *transer*). Pénétrer et engourdir de froid : *Il fait un vent qui me TRANSIT. Le froid m'a TRANSI*. (Acad.) *Quand la frayeur de la mort le TRANSIRA, se rassura-t-elle par l'assistance des gentilshommes de sa garde*? (Montaigne.)

— Fig. Faire frissonner par l'effet de la crainte ou de quelque autre sentiment : *Cette pensée me TRANSIT*.

— v. n. ou intr. Etre pénétré et engourdi de froid ou de peur : *Laisser un enfant TRANSIR au milieu de la rue*.

— Frissonner de crainte ou de quelque autre sentiment :

Je sentis tout mon corps et transir et brûler.
RACINE.

TRANSISSEMENT s. m. (tran-si-se-man — rad. *transir*). Etat d'une personne transie : *Il me prit un TRANSISSEMENT universel*.

— Frisson causé par la peur ou par quelque autre sentiment : *On parait fort touché à Paris de cette grande mort; nous attendons avec TRANSISSEMENT le courrier d'Allemagne*. (Mme de Sév.)

TRANSIT s. m. (tran-zitt — du latin *transitus*, passage; de *transire*, passer, proprement aller au delà; de *trans*, au delà, et de *ire*, aller). Condition des marchandises, des denrées, qui traversent un Etat, une ville sans payer les droits d'entrée : *Marchandises en TRANSIT. Droit de TRANSIT*.

— Encycl. Le transit est une opération de douane, au moyen de laquelle les marchandises étrangères peuvent traverser un pays sans payer de droits; il peut prendre naissance à une frontière et finir à une autre; il s'effectue également de la frontière sur un entrepôt intérieur et d'un entrepôt à l'étranger. L'institution du transit et l'institution de l'entrepôt se complètent ainsi l'une par l'autre; en France, elles furent fondées simultanément par Colbert, dès 1664, et organisées par une ordonnance royale de 1687; mais les fermiers généraux, pour qui ces facilités étaient sans profit, en obtinrent la suppression en 1688. Depuis, des lois, rendues à diverses époques, rétablirent le transit successivement et partiellement; on ne le permit d'abord que pour les denrées coloniales et par un petit nombre de bureaux; il a été étendu ensuite à certaines matières premières, puis aux objets fabriqués non prohibés et enfin, par la loi du 9 février 1832, à toutes les marchandises, y compris celles qui sont prohibées. On a reconnu que si le transit offre quelques inconvénients en ce que les expéditeurs de mauvaise foi peuvent, malgré les précautions de la douane, s'en servir pour écouler en fraude des produits prohibés ou frappés de droits élevés, il présente des avantages considérables en ce qu'il favorise le roulage et la navigation intérieure et procure aux intermédiaires d'importants bénéfices de commission. La France est un des pays les mieux situés géographiquement pour le développement du commerce de transit. C'est dans nos ports qu'arrivent la plupart des denrées coloniales destinées aux pays du centre de l'Europe, à l'Allemagne, à la Suisse, et c'est aussi dans nos ports que les articles manufacturés de ces pays viennent s'embarquer pour les autres parties du monde. Aussi, depuis quelques années, a-t-on compris l'utilité d'apporter les modifications les plus libérales au régime du transit. Nous allons indiquer sommairement les principales règles auxquelles les opérations de transit sont actuellement assujetties, selon qu'elles portent sur des marchandises non prohibées ou prohibées et qu'elles s'effectuent dans les conditions ordinaires de transport ou par transports internationaux.

— I. **TRANSIT DES MARCHANDISES NON PROHIBÉES**. Dans les ports, les marchandises peuvent être mises en transit soit immédiatement à l'arrivée de l'étranger, soit après leur séjour en entrepôt. Dans les bureaux de terre, la mise en transit doit être immédiate. Dans tous les cas, les conducteurs ou consignataires de marchandises destinées au transit sont tenus d'en déclarer à la douane les quantités, espèces et qualités. Les produits exempts de droits à l'importation et similaires des produits affranchis de taxe à la sortie ne sont pas soumis aux formalités prescrites pour le transit. Ne peuvent être admis à transiter que sous certaines conditions d'emballage, d'estampillage ou autres : les liquides et fluides de toute sorte, les matériaux à bâtir, les houilles, les minerais de toute sorte, les fontes brutes, les fers en barres, les viandes et

les poissons en saumure, etc. Le transit des armes et munitions de guerre ne peut avoir lieu, sauf les autorisations spéciales accordées par le ministre de la guerre. Celui des contrefaçons en librairie est interdit d'une manière absolue. Les fausses déclarations faites au bureau d'entrée pour obtenir irrégulièrement un transit entraînent, suivant leur espèce, l'application de certaines pénalités, comme si les marchandises faussement déclarées étaient destinées pour la consommation intérieure.

Les marchandises déclarées pour le transit sont soumises à la vérification de la douane. Cette vérification s'effectue généralement d'une manière approfondie, comme s'il s'agissait de produits déclarés pour l'acquiescement des droits; mais il n'est procédé qu'à une reconnaissance sommaire à l'égard des colis déclarés contenir des objets d'art et accompagnés de certificats des montres, à l'égard des fils et tissus expédiés en colis pressés, etc. Avant l'expédition, les déclarants sont tenus de réparer les futaillies, caisses et emballages défectueux ou qui seraient propres à favoriser les soustractions. Un colis peut contenir des marchandises d'espèces ou de qualités différentes. La douane prélève, si la nature des produits le permet, des échantillons qu'elle place dans des boîtes séparées, scellées de plomb, et que le conducteur de la marchandise doit représenter au bureau de sortie. Lorsque la vérification est terminée, les marchandises qui ont donné lieu au prélèvement d'un échantillon sont revêtues d'un simple emballage et d'un simple plomb; celles qui n'y ont pas donné lieu reçoivent deux emballages et deux plombs. Des exceptions sont faites à l'égard de certains produits non susceptibles d'être plombés ou pour lesquels il n'y a pas à craindre de substitutions en cours de transit.

Les expéditions que la douane délivre pour assurer le transit sont de deux sortes : les marchandises exemptes de droits à l'entrée et similaires de celles qui sont passibles de taxes à la sortie ne sont assujetties qu'à un simple passavant; les autres donnent lieu à la délivrance d'un acquit à caution. Dans ce dernier cas, les déclarants souscrivent au bureau d'entrée une soumission cautionnée par laquelle ils s'engagent à justifier ultérieurement de l'exportation des marchandises en rapportant l'acquit à caution dûment déchargé par le bureau de sortie et, à défaut, à payer le quadruple des droits de consommation et une amende de 500 francs. Les acquits à caution et soumissions indiquent le bureau de sortie, limitent, suivant la distance, le délai dans lequel les marchandises doivent y être conduites et exportées à l'étranger, énoncent leur nature, leur poids, leur origine et tous autres détails propres à en faciliter la reconnaissance. Le Trésor ne perçoit aucun droit pour le transit.

La douane de sortie ou de destination s'accorde les certificats de décharge des acquits à caution de transit qu'après reconnaissance de l'intégrité du plombage et de l'identité des produits, et après constatation du passage à l'étranger. En cas de perte de l'échantillon prélevé au bureau d'entrée ou de rupture du plombage, de nouveaux échantillons sont prélevés pour être soumis, suivant le cas, à l'examen soit des commissaires experts institués auprès du ministère du commerce, soit des employés du bureau de départ. Si la vérification fait reconnaître qu'il y a eu soustraction totale ou partielle, avec ou sans substitution, les pénalités énoncées dans la soumission de l'acquit à caution sont appliquées. Les marchandises expédiées en transit peuvent rester en France en payant les droits de consommation, après vérification au bureau de sortie désigné par l'acquit à caution.

Le transit, tant à l'entrée qu'à la sortie, ne peut s'effectuer que par certains bureaux de douane déterminés par des décrets. Les bureaux actuellement (1876) ouverts au transit des marchandises non prohibées sont les suivants : Gravelines, Dunkerque, Armentières, Lille, Baisieux, Roubaix, Tourcoing, Vieux-Condé, Feignies, Blancmisseron, Valenciennes, Jeumont, Anor, Givet, Vireux, Sedan, Longwy, Xures, Embreménil, Nancy, Avricourt, Badilly, Pagny, Moncel, Audun-le-Roman, Saint-Dié, Provencières, Wisembach, Bussang, Belfort, La Chapelle-sous-Rougemont, Petit-Croix, Montreux-Château, Delle, Le Villers, Pontarlier, Verrières, Fourgs, Jougne, Les Rousses, Bois-d'Amont, Bellegarde, Chambéry, Frangy, Pont-de-la-Caille, Le Plot, Modane, Fontan, Vintimille (bureau international), Menton, Nice, Cannes (bureau ouvert à l'entrée seulement), Toulon, Marseille, Arles, Cette, Agde, La Nouvelle, Port-Vendres, Perthus, Bourg-Madame, Urdos, Lesoun (ouvert à la sortie seulement), Saint-Jean-Pied-de-Port, Ainhoa, Béthobie, Hendaye, Bayonne, Bordeaux, La Rochelle, Rochefort, Charente, Nantes, Saint-Nazaire, Lorient, Vannes, Morlaix, Brest, Saint-Servan, Le Légné, Saint-Malo, Granville, Cherbourg, Caen, Pont-Audemer, Trouville, Rouen, Honfleur, Le Havre, Fécamp, Dieppe, Le Tréport, Saint-Valéry-sur-Somme, Abbeville, Boulogne, Calais, Paris, Lyon, Amiens (entrepôt), Orléans (entrepôt).

— II. **TRANSIT DES MARCHANDISES PROHIBÉES**. Les marchandises dont l'importation

en France est prohibée peuvent être admises au transit par un certain nombre de bureaux, dont voici la liste : Gravelines, Dunkerque, Lille, Baisieux, Roubaix, Tourcoing, Vieux-Condé, Feignies, Blancmisseron, Valenciennes, Jeumont, Anor, Givet, Vireux, Longwy, Xures, Embreménil, Avricourt, Badilly, Pagny, Moncel, Audun-le-Roman, Provencières, Wisembach, Bussang, Belfort, La Chapelle-sous-Rougemont, Petit-Croix, Montreux-Château, Delle, Le Villers, Pontarlier, Verrières, Les Fourgs, Jougne, Les Rousses, Bois-d'Amont, Bellegarde, Chambéry, Pont-de-la-Caille, Modane, Fontan, Vintimille, Menton, Nice, Marseille, Cette, Agde, Perthus, Bourg-Madame, Béthobie, Hendaye, Bayonne, Bordeaux, La Rochelle, Nantes, Saint-Nazaire, Brest, Saint-Servan, Saint-Malo, Granville, Caen, Rouen, Honfleur, Le Havre, Fécamp, Dieppe, Saint-Valéry, Boulogne, Calais, Paris, Lyon.

Les marchandises prohibées admissibles au transit peuvent, comme les marchandises non prohibées, être dirigées sur un entrepôt intérieur. Les déclarations, vérifications et formalités pour le transit du prohibé sont à peu près les mêmes que pour le transit du non-prohibé. Si l'acquit à caution n'est pas dûment déchargé en temps utile par le bureau de sortie, le commissionnaire est contraint au paiement de la valeur des marchandises et d'une amende égale au triple de cette valeur.

— III. **TRANSIT INTERNATIONAL PAR CHEMINS DE FER**. Les marchandises placées dans des wagons spéciaux, fermés au moyen du plomb de la douane, peuvent, par les voies ferrées qui relient la France à l'étranger ou qui d'un port de mer ou de la frontière conduisent à un bureau de douane et réciproquement, être transportées sans visite jusqu'à certaines stations de douane soit de l'intérieur, où sont appliqués les règlements généraux sur la mise en consommation, l'entrepôt, le transit, etc., soit du littoral ou de la frontière, pour être réexportées sans visite, à moins qu'elles ne soient alors admises en entrepôt ou à la consommation. Ce régime spécial, qui a été institué en 1848 et organisé en 1853, a pris dans ces dernières années un développement considérable. Le bénéfice en est subordonné à certaines conditions et formalités concertées entre la douane et les compagnies de chemins de fer. A l'entrée en France, la compagnie remet à la douane, en double expédition, une déclaration portant soumission de représenter les marchandises et les bagages à la douane de destination ou d'encourir, en cas de contraventions constatées soit en cours de transport, soit à l'arrivée, les pénalités édictées par la loi. Cette déclaration-soumission sert d'acquit à caution; une des expéditions reste au bureau de départ, l'autre accompagne le convoi jusqu'à sa destination. Le transit international ayant été institué en vue d'affranchir le commerce de certaines obligations qui auraient pu écarter de France le mouvement des marchandises, on y admet tous les produits prohibés ou non prohibés, à l'exception des armes et munitions qui n'ont fait l'objet d'aucune autorisation spéciale du département de la guerre, et des contrefaçons en librairie. Les convois de marchandises expédiées sous le régime du transit international sont généralement escortés par des préposés de douane.

Les bureaux actuellement ouverts au transit international sont les suivants : Dunkerque, Godewaersvelde, Ghyvelde, Armentières, Lille, Tourcoing, Baisieux, Douai, Vieux-Condé, Valenciennes, Blancmisseron, Feignies, Jeumont, Anor, Vireux, Givet, Longwy, Audun-le-Roman, Badilly, Moncel, Pagny, Avricourt, Embreménil, Nancy, Saint-Dié, Petit-Croix, Belfort, Delle, Pontarlier, Bellegarde, Modane, Vintimille, Marseille, Arles (pour les mines seulement), Cette, Aigues-Mortes (pour les sels seulement), Port-Vendres, Toulouse, Hendaye, Bayonne, Bordeaux, La Rochelle, Nantes, Saint-Nazaire, Cherbourg, Caen, Honfleur, Rouen, Le Havre, Dieppe, Le Tréport, Boulogne, Calais, Abbeville, Amiens, Paris (gares de l'Ouest, du Nord, de l'Est, de Lyon et d'Ivry).

— IV. **IMPORTANCE DES OPÉRATIONS DE TRANSIT**. Les opérations de transit par la France ont présenté des accroissements continus. Pendant les quatre années qui ont suivi l'inauguration du régime libéral institué en 1832, c'est-à-dire de 1833 à 1836, la moyenne annuelle des quantités de marchandises étrangères expédiées en transit a été de 24,875 tonnes (de 1,000 kilogr.), représentant une valeur totale de 148,625,000 francs, dont 35,391,000 francs pour les marchandises réexportées par navires français, 54,736,000 francs pour les marchandises réexportées par navires étrangers et 58,495,000 francs pour les marchandises sorties par la frontière de terre. De 1837 à 1846, la moyenne a été de 37,956 tonnes, d'une valeur totale de 194,447,000 francs (23,562,000 francs par navires français, 92,278,000 francs par navires étrangers et 78,607,000 francs par terre). De 1847 à 1856, la moyenne a été de 57,621 tonnes, d'une valeur totale de 306,582,000 francs (43,504,000 francs par navires français, 176,058,000 francs par navires étrangers et 87,020,000 francs par terre). De 1857 à 1866,

la moyenne annuelle s'est élevée à 206,537 tonnes, d'une valeur totale de 597,164,000 francs (59,508,000 francs par navires français, 122,116,000 francs par navires étrangers et 415,540,000 francs par terre). En 1874, les marchandises étrangères expédiées en transit par la France ont eu un poids total de 230,751 tonnes, représentant une valeur totale de 643,193,000 francs; 16,264 tonnes sont sorties par navires français, 16,681 tonnes par navires étrangers et 197,806 tonnes par terre.

Les marchandises qui alimentent principalement les opérations de transit sont : les pierres, terres et combustibles, les minéraux, les fers et aciers, les grains et farines, le coton en laine, les ouvrages en métaux, les tissus de coton, les huiles et autres sucs végétaux, le café, les tissus de laine, les machines et mécaniques, les boissons, le sucre, les fils, les vitrifications, etc., puis les tissus de soie qui figurent au premier rang parmi les marchandises étrangères qui ont transité par la France en 1874; ils représentent une valeur de 157 millions de francs. Viennent ensuite les tissus de coton (63 millions), les tissus de laine (50 millions), les soies (39 millions), l'orfèvrerie et la bijouterie (35 millions), les céréales (32 millions), le tabac fabriqué (22,500,000 fr.), l'horlogerie (16 millions), etc. Les principaux pays de provenance, si l'on envisage la valeur des produits, sont la Suisse, l'Allemagne, l'Angleterre, l'Italie, la Belgique, la Russie, le Mexique, l'Espagne, etc. Les pays de destination se classent dans l'ordre suivant : Angleterre, Suisse, Etats-Unis, Italie, Espagne, Turquie, Allemagne, Brésil, Rio-de-la-Plata, Algérie, Belgique, Indes anglaises, Chili, etc.

TRANSITAIRE adj. (tran-zi-ta-re — rad. *transit*). Comm. Qui a rapport au transit : *Commerce TRANSITAIRE*.

— *Pays transitaire*. Celui qui traversent des marchandises en transit.

— s. m. Commerçant, commissionnaire en marchandises qui fait le transit.

TRANSITER v. a. ou tr. (tran-zi-té — rad. *transit*). Passer en transit : *TRANSITER des marchandises*.

— v. n. ou intr. Etre passé en transit : *Les marchandises qui TRANSITENT par la France*.

TRANSITIF, IVE adj. (tran-zi-tif, ive — lat. *transitivus*; de *transire*, aller au delà). Gramm. Se dit des verbes qui marquent une action passant directement du sujet sur l'objet : *Tous les verbes actifs sont TRANSITIFS*. (Acad.) Il se dit de certaines conjonctions qui marquent un passage ou une transition d'une chose à une autre : Or, au reste, cependant sont des conjonctions TRANSITIVES. (Acad.)

— Philos. *Cause transitive*, Cause dont l'action se transmet du sujet à un objet distinct de celui-ci. *L'âme est à la fois cause immanente et CAUSE TRANSITIVE*. Il On dit aussi CAUSE TRANSITOIRE.

— Géol. Se dit des terrains qui forment le passage entre deux formations successives.

TRANSITION s. f. (tran-zi-si-on — lat. *transitio*; de *transire*, aller au delà). Manière de passer d'un raisonnement à un autre, de lier ensemble les parties du discours : *TRANSITION heureuse. Passer à une nouvelle manière sans aucune TRANSITION. Les TRANSITIONS doivent être ménagées*. (Acad.)

— Passage d'un état à un autre : *Il s'est fait dans l'atmosphère une prompte TRANSITION du chaud au froid*. (Acad.) Il Intermédiaire, moyen terme : *La véritable TRANSITION entre le blanc et le nègre est le mulâtre*. (A. de Tocqueville.) *Le gouvernement représentatif est la TRANSITION naturelle des anciennes idées aux idées nouvelles*. (Chateaub.)

— Astrol. Passage d'une planète dans un lieu du ciel de l'horoscope.

— Mus. Passage d'un ton à un autre, au moyen de la modulation : *Préparer la TRANSITION d'un ton à l'autre, d'un mode à l'autre*. Il *Transition régulière*. Celle qu'on fait sur un temps faible. Il *Transition irrégulière*. Celle qu'on fait sur un temps fort. Il *Transition enharmonique*. Celle dans laquelle une ou plusieurs parties font ou sont censées faire un intervalle enharmonique.

— Géol. Passage d'un terrain à un autre. Il *Terrains de transition*. Terrains situés entre les terrains primitifs et les terrains secondaires.

— Encycl. Mus. Lorsqu'il y a simplement substitution de tons sans modulation aucune, et par le fait d'une brusque succession d'accords placés sur deux toniques différentes, comme cela se pratique souvent et parfois avec un grand effet, à cause de la surprise éprouvée par l'oreille, il y a changement de ton, mais non pas *transition*, puisque ce changement n'a pas été préparé et qu'il s'est effectué d'une façon inattendue et pour ainsi dire brutale.

L'art de substituer convenablement un ton au ton qui le précède est une des parties essentielles et l'une des grandes difficultés de l'étude de la composition. Mais l'étude ne fait pas tout, et le génie, qu'il observe ou non les règles établies, fait des siennes à comme ailleurs. Telle *transition* est un coup de maître et transportera les auditeurs d'admiration et d'étonnement, tout comme un beau chant ou une hardiesse d'instrumenta-

tion. Mais nous n'avons pas à nous étendre ici sur ce sujet, qui est traité longuement au mot MODULATION, auquel nous devons nous borner à renvoyer le lecteur.

On appelle *transition enharmonique* celle qui se produit par la substitution de notes formant entre elles enharmonie (v. ce mot), et qui sont identiques, dans notre système musical, par le fait du tempérament. Les *transitions* de cette espèce sont surtout utiles pour passer d'un ton à un autre ton en apparence fort éloigné. « Les *transitions* enharmoniques, a dit Castil-Blaze, font beaucoup d'effet à la scène, surtout lorsque les personnages éprouvent une grande surprise et qu'un événement imprévu change tout à coup leur situation. Le réveil de Juliette, dans la scène des tombeaux (*Romeo e Giulietta* de Vaccar) est suivi d'une *transition* enharmonique. »

Les *transitions* enharmoniques ne sont ni moins heureuses ni moins utiles dans la musique dite de chambre, où elles sont souvent employées et où elles deviennent souvent la source d'effets nouveaux et délicieux.

TRANSITIVEMENT adv. (tran-zi-ti-ve-man — rad. *transitif*). Gramm. Avec le sens des verbes transitifs : Verbe *intransitif* employé *transitivement*.

TRANSITOIRE adj. (tran-zi-toi-re — lat. *transitorius* ; de *transire*, traverser). Passager, qui ne dure pas : *Toutes les choses de ce monde sont TRANSITOIRES*. (Acad.) Il y a des *Etats* où les lois ne sont qu'une volonté capricieuse et *TRANSITOIRE* du souverain. (Montesq.) || Intérimaire, qui sert de transition, qui remplit l'intervalle d'un état de choses à un autre : *Régime TRANSITOIRE*. Les monarchies représentatives ne sont qu'une forme *TRANSITOIRE*. (Béranger.)

— Philos. Syn. de *TRANSITIF*.

TRANSITOIREMENT adv. (tran-zi-toi-re-man — rad. *transitoire*). D'une manière transitoire : Un impôt *établi TRANSITOIREMENT* a mille chances de devenir *définitif*.

TRANSLATAGE s. m. (tran-sla-ta-je — rad. *translater*). Techn. Seconde mise en carte reproduisant, couleur par couleur et ligne par ligne, tous les lats confondus dans une première mise en carte : On peut considérer le *TRANSLATAGE* comme étant le *développement général d'un dessin mis en carte*, puis cette opération reproduit successivement et un à un tous les lats compris dans le dessin et sur la totalité de la carte. (Palcot.)

TRANSLATER v. a. ou tr. (tran-sla-té — d'un type lat. *translatore*, venu de *translatum*, supin de *transfere*, transporter). Traduire d'une langue en une autre. || Vieux mot.

— Techn. Faire le *translatage* de : *TRANSLATER* un dessin.

TRANSLATEUR s. m. (tran-sla-teur — rad. *translater*). Traducteur. || Vieux mot.

TRANSLATIF, **IVE** adj. (tran-sla-tif, -ive — lat. *translativus* ; de *translatum*, transféré). Jurispr. Qui opère un transfert : *Acte TRANSLATIF de propriété*. (Acad.)

TRANSLATION s. f. (tran-sla-sion — lat. *translatio* ; de *translatum*, transporté). Transport, action par laquelle on fait passer d'un lieu à un autre : La *TRANSLATION d'un corps saint*. La *TRANSLATION des reliques*. La *TRANSLATION du siège de l'empire*. La *TRANSLATION du parlement de Paris à Tours*. (Acad.) La *TRANSLATION des restes de Napoléon est une faute contre la renommée*. (Chateaub.)

— Dr. canon. Déplacement d'un évêque qu'on fait passer d'un évêché dans un autre.

— Liturg. *Translation d'une fête*. Action de remettre cette fête d'une date à une autre. || *Fête de la translation d'un saint*. Fête qu'on célèbre en mémoire de la translation des reliques de ce saint d'un lieu à un autre.

— Jurispr. *Translation de legs*. Déclaration par laquelle un testateur transfère un legs d'une personne à une autre.

— Gramm. Traduction : Il y a des *TRANSLATIONS de mots qui ne présentent leur nouvel objet que tel qu'il est en lui-même*. (Marmontel.) || Vieux en ce sens.

— Anc. mus. *Point de translation*, Point qui marquait le transport de la valeur d'une note à une autre note.

— Mécan. Mouvement d'un solide dont toutes les parties gardent une direction constante.

— Syn. *Translation*, *transport*. Le premier de ces mots est le substantif correspondant au verbe *transférer* ; le second correspond à *transporter*. Ils diffèrent donc entre eux comme les deux verbes (v. *TRANSFERER*). On peut ajouter que *translation*, par cela même qu'il est moins vulgaire que *transport*, s'emploie quelquefois pour donner à l'action de transporter qu'il s'agit d'exprimer un caractère plus frappant, pour la présenter comme ayant quelque chose d'extraordinaire.

— Encycl. Mécan. On dit qu'un solide a un mouvement de *translation* lorsque, dans toutes les positions successives qu'il prend, les droites que l'on peut concevoir dans son intérieur conservent toutes des directions constantes. Tous les points d'un solide animé d'un mouvement de *translation* décrivent en même temps des courbes superposables, dont

ils occupent à la même époque les points homologues et qu'ils parcourent avec la même vitesse variable ou constante. On peut encore caractériser le mouvement de *translation* d'un solide par cette circonstance que toutes les droites qui joignent les positions initiales de ses différents points à leurs positions nouvelles sont à tout instant quelconque égales et parallèles entre elles.

Lorsqu'on veut se rendre compte du mouvement d'un solide, on le décompose ordinairement en un mouvement de *translation* et un mouvement de rotation. Ayant fait choix d'un point particulier du solide, on suppose que ce solide prend un mouvement de *translation* égal au mouvement réel du point choisi et qu'il tourne en même temps à chaque instant autour d'un axe passant par ce point.

Deux *translations* simultanées d'un même corps se composent en une seule par la règle du parallélogramme, c'est-à-dire que la droite qui joint la position initiale à la position finale du point dirigeant dans la *translation* résultante est à chaque instant la diagonale du parallélogramme construit sur les droites qui joindraient séparément la position initiale du même point à ses positions finales à la même époque dans les deux *translations* composantes.

Une *translation* instantanée, rectiligne par conséquent, équivaut à un couple de rotations autour d'axes contenus dans un plan perpendiculaire à la direction de cette *translation*, et dont la distance, multipliée par la vitesse angulaire commune, donne un produit égal à la vitesse de *translation*.

TRANSLIMITATION s. f. (tran-sli-mi-ta-sion — du préf. *trans*, et de *limitation*). Dr. des gens. Sorte d'intervention politique qui consiste à envoyer des troupes sur le territoire où la guerre est en activité, pour occuper les places et conserver le pays conquis par la partie belligérante que l'on assiste. || Peu usité.

TRANSLUCIDE adj. (tran-slu-si-de — du préf. *trans*, et du lat. *lucidus*, clair). Physiq. Soit dit des corps qui laissent passer la lumière, sans permettre de distinguer la forme ni la couleur des objets : Un *diamant brut* n'est pas *transparent*, il est à peine *TRANSLUCIDE*. (A. Karr.)

— Hist. natur. Se dit de certains insectes et de quelques plantes qui jouissent d'une sorte de transparence.

TRANSLUCIDITÉ s. f. (tran-slu-si-di-té — rad. *translucide*). Physiq. Qualité des corps translucides : On fait à Florence, avec l'albâtre gypseux de Volterra, des vases ou de petites figures qui sont remarquables par leur *TRANSLUCIDITÉ*. (Brongniart.)

TRANSLUIRE v. n. ou intr. (tran-slui-re — du préf. *trans*, et de *luire*). Être translucide. || Vieux mot.

TRANSMARCHEMENT s. m. (tran-smar-che-man — du préf. *trans*, et de *marcher*). Action de faire passer des voitures, des troupes d'un lieu à un autre. || Peu usité.

TRANSMARIN, **INE** adj. (tran-sma-rain, -ine — du préf. *trans*, et de *marin*). Situé au delà des mers : *Contrées TRANSMARINES*.

— Qui vient d'au delà des mers : *Marchandises TRANSMARINES*.

TRANSMETTEUR s. m. (tran-smi-teur — rad. *transmettre*). Physiq. Appareil qui sert à transmettre les signaux télégraphiques.

TRANSMETTRE v. a. ou tr. (tran-smi-tre — du préf. *trans*, et de *mettre*). Se conjugue comme *mettre*. Faire passer, faire parvenir : Je *TRANSMETTRAIS* vos ordres. Je lui ai *TRANSMIS* votre lettre. || Faire passer par mutation : *TRANSMETTRE un droit*. Le donateur *TRANSMET* au donataire la propriété des choses données. (Acad.) || Faire passer par succession : Le père *TRANSMET* souvent à leurs enfants leurs vices ou leurs vertus. (Acad.)

— *Transmettre à la postérité*, Faire passer jusqu'à la postérité : *TRANSMETTRE son nom à LA POSTÉRIÉTÉ*.

Se *transmettre* v. pr. Être, devoir, pouvoir être transmis : Les vertus, et malheureusement les vices, se *TRANSMET* comme les manières. (P. Janet.)

— Se communiquer mutuellement : Les nations se *TRANSMET* leurs lumières.

— Physiq. Se propager, passer d'un endroit à un autre : La lumière se *TRANSMET* en ligne droite dans les milieux de même nature.

TRANSMIGRANT, **ANTE** adj. (tran-smi-gran, -ante — rad. *transmigrer*). Qui *transmigre*, qui quitte son pays pour aller dans un autre : Des troupeaux de moutons voyageurs ou *TRANSMIGRANTS* parcourent le domaine agricole aussitôt la récolte terminée. (Pecqueur.)

TRANSMIGRATION s. f. (tran-smi-gra-sion — lat. *transmigratio* ; de *trans*, au delà, et de *migratio*, marche). Action de *transmigrer*, d'abandonner un pays pour en aller habiter un autre : La *TRANSMIGRATION des peuples* anime des changements dans les langues. (Acad.)

— Hist. juive. *Transmigration de Babylone*, Transport du peuple juif à Babylone ; séjour qu'il y fit.

— Philos. *Transmigration des âmes*, Pas-

sage des âmes d'un corps dans un autre, selon l'opinion des pythagoriciens : Une des doctrines les plus répandues fut celle de la *TRANSMIGRATION DES ÂMES*.

TRANSMIGRER v. n. ou intr. (tran-smi-gré — lat. *transmigrare* ; de *trans*, au delà, et de *migrare*, aller). Abandonner son pays pour aller en habiter un autre.

— Passer d'un lieu dans un autre : Les pythagoriciens croyaient que les âmes *TRANSMIGRAIENT à la mort*.

TRANSMISSIBILITÉ s. f. (tran-smi-si-bi-lité — rad. *transmission*). Qualité, caractère de ce qui est transmissible : La *TRANSMISSIBILITÉ d'un privilège*. Henri IV avait consacré la vénalité des offices de judicature, en obligeant les magistrats à racheter par une taxe annuelle la *TRANSMISSIBILITÉ* de leurs charges. (Ch. de Rémusat.)

TRANSMISSIBLE adj. (tran-smi-si-ble — du lat. *transmissus*, transmis). Qui peut être transmis : Il y a de certains droits qui ne sont point *TRANSMISSIBLES*. (Acad.) Il est certain que plusieurs altérations ou déficiences morales sont *TRANSMISSIBLES* par hérédité. (Alibert.)

TRANSMISSION s. f. (tran-smi-si-on — du lat. *transmissio* ; de *transmittere*, transmettre). Action de transmettre ; résultat de cette action : La *TRANSMISSION d'un droit*, d'un privilège. Chez les animaux, il ne se fait aucune *TRANSMISSION* de connaissances. (Proudh.)

— Physiq. Propagation d'un milieu dans un autre : La *TRANSMISSION du son* par les corps solides est beaucoup plus rapide que par l'air. (Dureau de La Malle.) Les lois de la *TRANSMISSION de la lumière* sont depuis longtemps déterminées par les mathématiques. (Cuvier.)

— Comm. Circulation et négociation des titres : Le mouvement des transactions commerciales aurait à souffrir d'un impôt établi sur la *TRANSMISSION* des marchandises ou des effets de commerce.

— Mécan. Communication du mouvement d'un organe à un autre : *Organe de TRANSMISSION*. Courroie de *TRANSMISSION*. || Organe servant à transmettre le mouvement : Invention d'une *TRANSMISSION* ingénieuse.

— Encycl. *Transmission téléodynamique*. La *transmission téléodynamique*, inventée par M. Hirn vers l'année 1850, consiste essentiellement en un câble métallique dont nous donnerons plus loin la description, câble qui est destiné à transporter à une grande distance la force d'un moteur donné.

Voici dans quelles circonstances cette *transmission* fut imaginée par cet ingénieur alsacien.

La fabrique d'indiennes de MM. Haussmann, située au Logelbach, près de Colmar, présentait en 1850 une série de bâtiments épars, réduits au silence et à l'inaction depuis 1841 ; il s'agissait d'y installer le nouveau tissage mécanique. La pompe à vapeur qui était le seul moteur de l'ancienne usine se trouvait très-éloignée de tous ces bâtiments, car la moindre distance était de 80 mètres. Il y aurait eu de trop grandes dépenses à faire pour distribuer la force motrice entre ces divers points au moyen d'arbres de couche. Ce fut alors que M. Hirn eut l'idée remarquable d'un ruban d'acier reliant les divers métiers à la machine productrice de la force motrice.

Ce ruban, qui avait 160 mètres de longueur, fut enroulé à la manière d'une courroie sans fin sur deux poulies en bois de 2 mètres de diamètre, distantes de 80 mètres environ. Il avait 0m,001 d'épaisseur et 0m,06 de largeur ; mais il présentait l'inconvénient d'être trop violemment agité par le vent, d'user rapidement les poulies et de se déchirer aux endroits où il était rivé ; il fonctionna cependant avec succès et fut remarqué par un Anglais, M. Tregoning ; cet ingénieur conseilla à M. Hirn de remplacer son ruban d'acier par un câble métallique. Ce câble métallique fut bientôt substitué au ruban d'acier. Il s'appuyait encore sur les anciennes poulies, qu'on remplaça d'ailleurs plus tard par des poulies en fer. Ce câble avait 0m,005 de diamètre. On en fit fabriquer dans la même usine un second portant la force motrice à une distance de 240 mètres, reposant sur des poulies de

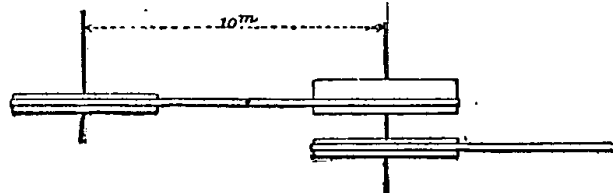


Fig. 2.

On pouvait disposer, comme l'indique la figure 2, une série d'arbres de couche parallèles réunis par des courroies sans fin, ne pouvant pas avoir une longueur de plus de 10 mètres. On pouvait aussi employer un seul arbre de couche AB réuni par deux roues d'angle aux arbres du moteur et du récepteur.

Le premier système était impraticable à

3 mètres de diamètre et ayant 0m,012 d'épaisseur ; mais le câble étant trop long, malgré toute la tension qu'on pouvait lui donner, devait traîner sur le sol dans une partie de sa longueur ; il était donc nécessaire de le maintenir en son milieu par des poulies-supports.

Ces poulies-supports donnèrent lieu à une série d'expériences tentées par l'ingénieur inventeur du câble téléodynamique. Ces tentatives multipliées furent souvent infructueuses, le but qu'on se proposait d'atteindre consistait à empêcher l'usure des poulies. Les premières poulies en bois s'usaient en très-peu de temps, un mois à peine, sous l'action des déchirements produits par un câble métallique animé d'une vitesse de 18 à 20 mètres à la seconde. On fit des poulies en cuivre, en fonte parfaitement polie ; on les garnit de caoutchouc, de cuir, de corne, de bois de galeac et de buis. Aucune garniture ne pouvait résister. Et quand la garniture résistait longtemps, c'était le câble qui s'usait alors avec une rapidité désespérante. Ce fut un peu plus tard que M. Hirn eut l'idée d'employer la gutta-percha enfoncée à coups de maillet dans une rainure en queue d'aronde, pratiquée dans la gorge de la poulie en fonte, en fer, ou en bois dur, comme l'indique la figure ci-contre :

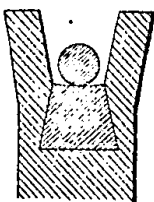


Fig. 1.

Dès ce jour, le problème était résolu. Un grand nombre d'industriels adoptèrent ce perfectionnement introduit si tard dans les transmissions et l'installèrent dans leurs usines. M. Hirn, en effet, ne prit jamais aucun brevet pour son invention et la laissa tomber volontairement dans le domaine public.

M. Henri Schlumberger l'employa pour transmettre la force motrice d'une turbine à une distance de 80 mètres, dans son exploitation agricole de Stauffeld. En 1857, M. Jagd, capitaine ingénieur de la marine danoise, établit une *transmission* portant une force de 45 chevaux en ligne droite à une distance de plus de 1,000 mètres. A Cornimont (Vosges), près de Francfort et près de Colmar, des transmissions de ce genre furent installées sur une assez grande échelle. Mais les usines qui appliquèrent ce système dans son plus vaste développement furent les usines de Fribourg et de Bellegarde.

A Fribourg, la Sarine fournissant une force motrice considérable, il s'agissait de transmettre cette force à une série d'usines installées sur un vaste plateau.

A Bellegarde, le Rhône présentant une chute énorme (8 mètres) est conduit par un souterrain dans deux turbines situées dans le fond du ravin, et les usines doivent être disposées sur une longueur de plusieurs kilomètres dans une plaine qui domine le fleuve. On ne voit encore aujourd'hui que les supports intermédiaires et leurs poulies garnies d'après le système de M. Hirn ; les usiniers viendront peu à peu s'établir près de ce siège d'une force motrice si considérable, et grâce au câble téléodynamique, un grand centre industriel sera fondé dans un endroit autrefois complètement pauvre et sauvage.

En Russie, le général Constantinoff, chargé de l'installation d'une vaste poudrerie aux environs de Nicolaïeff, pour éviter les accidents qui n'ont lieu que trop souvent dans ces sortes d'usines, a imaginé d'éloigner les divers bâtiments les uns des autres et d'y faire marcher les machines au moyen de transmissions téléodynamiques. On diminue ainsi considérablement la gravité des catastrophes ; car on n'a plus à craindre que des explosions partielles.

Une comparaison directe des deux systèmes peut donner une idée encore plus complète de la supériorité du système de M. Hirn sur les anciennes transmissions.

Deux moyens se présentaient autrefois pour transmettre le mouvement à distance :

une distance de plus de 30 ou 40 mètres. Le seul système à adopter était le second.

Or, on sait que quand une courroie est enroulée sur deux poulies la somme des tensions des deux brins est constante dans le mouvement et dans le repos.

Considérons la *transmission* établie par M. Hirn, à 240 mètres, avec trois poulies intermédiaires, en négligeant les résistances

de l'air et les frottements aux poulies intermédiaires. Le câble affecte la forme d'une chaînette sur cette longueur de 80 mètres; on trouve par l'expérience que la meilleure

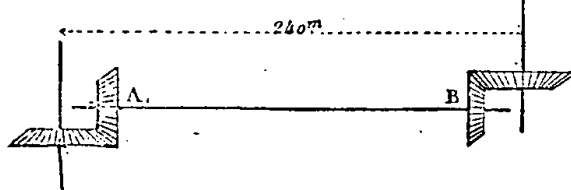


Fig. 3

brins; elle est donc sur les deux brins de 662 kilogrammes, et c'est la somme de ces deux tensions qui agit pour presser l'axe de la poulie motrice sur les coussinets. Le collet de la poulie avait 0m,07 de diamètre; il faisait 92 tours par minute; la vitesse était donc

$$\pi \times 0,07 \times 92 = 0m,33.$$

On admet généralement que le frottement est proportionnel à la vitesse et à la pression; on aura donc pour la valeur de la force absorbée par la poulie motrice

$$K \times 662k \times 0m,33 = K 218k,46,$$

en appelant K un coefficient dépendant de la matière constituant le collet et les coussinets. La poulie qui reçoit la force absorbera la même quantité de force par le frottement. Donc, en tout, il y aura K 436k, 92 perdus par le frottement.

Si nous avions employé un axe de 240 mètres, il eût fallu lui donner 0m,10 au moins de diamètre pour empêcher la torsion. La vitesse à la circonférence eût été

$$\pi \times 92 \times 0,1 = 0m,48,$$

et le poids de l'axe étant de 13,000 kilogrammes, le frottement eût été

$$K 13,000 \times 0,48 = 6,240 \text{ kilogr. environ.}$$

Le rapport des deux quantités de force perdue est donc

$$\frac{436}{6240} = \frac{1}{14} \text{ environ.}$$

On trouve que ce rapport est minimum dans la pratique.

Il ne faut pas non plus oublier que les prix de ces deux systèmes de transmission sont bien différents; la transmission par câble télodynamique ne coûte guère que le 1/10 du prix que coûterait la transmission par arbre de couche.

Les câbles télodynamiques sont constitués ordinairement de la façon suivante :

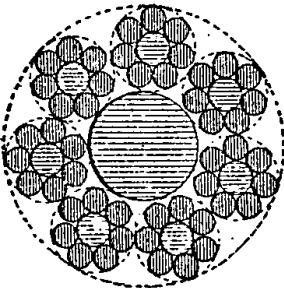


Fig. 4

Une âme en chanvre est entourée de huit ou dix torons en fil de fer, qui se composent eux-mêmes du câble principal d'une série de fils de fer entourant une ficelle intérieure.

Où a employé successivement le fer et l'acier pour fabriquer ces câbles. Le fer est plus souple et résiste plus longtemps que l'acier; l'expérience faite au plan incliné de la Croix-Rousse, à Lyon, a du moins paru confirmer ce fait. Cependant, dans les usines de Fribourg et de Bellegarde on emploie des câbles en acier.

Les poulies sont en fonte ou en fer, avec une gaine en caoutchouc galvanisé ou en gutta-percha. Les poulies intermédiaires se font plus légères que les poulies extrêmes, puisqu'elles ne supportent que le poids des câbles.

Ces poulies sont soutenues par des échafaudages en bois, ou bien par des massifs de maçonnerie. Les câbles télodynamiques sont répandus aujourd'hui dans les usines; ils commencent à s'introduire dans les exploitations agricoles, où ils sont sans doute destinés à rendre les plus grands services.

TRANSMONTAIN AINE adj. (tran-smon-tain, è-ne — du préf. *trans*, et du lat. *mons*, montagne). Qui est situé au delà des monts. Vieux mot.

TRANSMUABLE adj. (tran-smu-a-ble — rad. *transmu*). Qui peut être transmué : *Les alchimistes croyaient que les métaux étaient transmuables*. (Acad.)

TRANSMUER v. a. ou tr. (tran-smu-é — du lat. *transmutare*; de *trans*, au delà, et de *mutare*, changer). Changer la nature de : *Les alchimistes cherchaient le secret de transmuier les métaux en or*. (Acad.)

tension à lui donner est celle qui fournit une flèche de 0m,85 sur cette longueur de 80 mètres. Le calcul montre que dans ce cas la tension est de 331 kilogrammes sur un des

mythologies égyptienne, juive ou autres devinrent, grâce aux alchimistes de Byzance, les initiateurs d'une science dont ses véritables créateurs n'osaient point s'attribuer l'honneur ou la responsabilité.

C'est donc à Constantinople que l'alchimie prit naissance. Au IV^e et au V^e siècle, cette ville était en relations constantes avec l'école d'Alexandrie; aussi l'alchimie fut-elle rapidement cultivée dans cette école. Au VI^e siècle, lorsque l'Egypte fut envahie par les Arabes, la science nouvelle fut quelque temps abandonnée; mais dès que les conquérants se sentirent bien établis sur le sol et qu'ils eurent pris petit à petit le goût qu'avaient les vaincus pour l'étude, ils se lancèrent à corps perdu dans les sciences hermétiques et reprirent les recherches un instant abandonnées à la suite de la fuite des alchimistes.

L'étude de l'alchimie fut rapidement portée par l'Arabe Geber à un très-haut degré de perfection, s'il est permis d'employer un pareil terme à propos d'un tel sujet. Ce savant, car il le fut en réalité, fit d'importantes découvertes dans le domaine des sciences naturelles et donna une série de préparations pharmaceutiques fort utiles au moyen âge. C'est de puis lui et d'après lui que tant d'autres philosophes hermétiques cherchèrent le remède universel, en même temps qu'ils demandaient à toutes les substances qu'ils avaient sous la main la poudre qui devait transmuier les métaux. De l'Afrique l'alchimie passa, à la suite des conquérants arabes, en Espagne, qui devint en peu d'années le plus actif foyer des travaux alchimiques. On était alors au VII^e siècle et, depuis cette dernière époque jusqu'au XI^e siècle environ, c'est-à-dire pendant près de trois cents ans, l'Espagne, qui seule alors en Europe cultivait les sciences, vit s'exécuter sur son territoire les recherches et les expériences les plus complètes. C'est à Cordoue et à Séville que travaillèrent les alchimistes les plus connus. Lorsque la puissance des Arabes prit fin en Espagne, la science hermétique avait de profondes racines sur ce sol où devait dominer si longtemps l'inquisition, et l'expulsion des Maures ne fit point disparaître l'alchimie avec ceux qui l'avaient importée. D'Espagne elle passa en France vers le XIV^e siècle, et c'est à cette date qu'elle commença à prendre une certaine importance en Europe. Albert le Grand et Raymond Lulle, par leurs écrits composés au XIII^e siècle, avaient initié le monde savant aux premiers principes de l'alchimie. Vers le même temps, Nicolas Flamel contribua puissamment à vulgariser la science hermétique. On croyait alors partout en France, dans le peuple comme dans le monde savant, que la *transmutation* était possible et qu'elle s'exécutait dans les laboratoires des alchimistes. Quelques disciples des maîtres, ou se disant tels, parcouraient les Etats de l'Europe et exécutaient, soit auprès des princes qui les prenaient au sérieux, soit même en présence des amis de la science, des expériences qui semblaient donner raison aux théories des alchimistes. Au XVII^e siècle, les disciples de Paracelse contribuèrent pour une large part à la diffusion de la croyance au grand œuvre. Ils firent si bien par leurs publications et leurs discours que, depuis les souverains jusqu'aux paysans, tout le monde croyait à la vérité de l'alchimie. Les moines ne furent pas les derniers à installer dans leurs couvents des fourneaux sur lesquels chaufferent ballons et cornues. Les médecins fournirent aux chercheurs un large contingent; un d'entre eux, le savant docteur Joachim Banneke, proposa de créer dans toutes les universités une chaire d'alchimie. Un fait qui établit à quel degré d'autorité était arrivée la science hermétique est le suivant: au moyen âge et pendant la Renaissance, on agita sérieusement devant les tribunaux allemands la question de savoir si l'or que fabriquaient les alchimistes pouvait être assimilé à l'or naturel toutes les fois que la pierre de touche n'offrait aucune différence entre les titres de ces deux produits. La loi admettait donc la possibilité de fabriquer de l'or. Tous les jurisconsultes de l'époque étaient du même avis. Enfin les princes, dont l'intelligence et le savoir ne dépassaient guère le niveau moyen des connaissances de leurs peuples, croyaient fermement à la possibilité de fabriquer de l'or. Le roi d'Angleterre Henri VI accordait de bonne foi l'autorisation de faire de l'or aux alchimistes Fancoby, Kirkeby et Ragny, en 1440. Quelques années plus tard, le même prince accordait le même privilège, pour en jouir dans ses Etats, à John Coblen, à Thomas Trafford et à plusieurs autres. Un empereur d'Allemagne, Rodolphe II, s'enferma, en 1580, dans le château de Prague, et, abandonnant la direction des affaires de son royaume à ses ministres, se consacra exclusivement à la recherche de la pierre philosophale. Ce prince avait rapporté d'Espagne, où il avait été élevé, un ardent amour pour les sciences occultes. Il avait eu pour professeurs d'astrologie un homme célèbre, Tycho-Brahé. Ses médecins ordinaires, Thaddeus de Hayec et Michel Mayer, l'avaient initié aux secrets de la science hermétique. Tant qu'il vécut, Rodolphe II s'occupa d'alchimie, et son château de Prague devint le rendez-vous des adeptes de tous les pays. En 1612, au lendemain de la mort de cet empereur, on

trouva dans son laboratoire 84 quintaux d'or et 60 quintaux d'argent, que la rumeur publique prétendit avoir été fabriqués au moyen d'une certaine poudre grise dont on trouva quelques restes dans le laboratoire. On essaya cette poudre de projection; mais, comme de juste, elle resta sans effet. Rodolphe ne fut pas, du reste, le seul monarque qui s'adonna aux recherches alchimiques. Charles IX, le hideux auteur de la Saint-Barthélemy, donna 120,000 livres à un sieur de Pezerolles, qui se disait possesseur de la fameuse recette, et lui procura un laboratoire où il devait exécuter ses expériences. Au bout de huit jours, l'adepte planta la monarque et fourneaux et partit avec les 120,000 livres. Il fut rattrapé et pendu. En 1616, Marie de Médicis fit remettre à Gui de Crusembourg, prisonnier à la Bastille, 20,000 écus avec ordre de faire de l'or. Gui corrompit ses gardiens avec une partie de cette somme et parvint à s'échapper. On ne le reprit pas. En Angleterre, les alchimistes furent également en grand honneur; mais là, Henri VI, trouvant sans doute que le rendement fourni par les poudres de projection n'était pas suffisant, laissa de côté la recherche de l'or pur et se contenta de faire composer par ses alchimistes un amalgame de cuivre avec lequel il battit de la fausse monnaie.

Est-il exact, comme le prétend M. Louis Figuier dans son intéressant ouvrage *L'Alchimie et les alchimistes*, que la science hermétique ait aujourd'hui encore, et dans les plus hautes régions scientifiques, des adeptes convaincus de la possibilité de transmuier les métaux au moyen d'une poudre spéciale, qui serait la pierre philosophale, autrefois possédée par Paracelse, Nicolas Flamel et autres? Est-il vrai qu'il se rencontre des hommes qui, ayant étudié les sciences physiques et chimiques assez pour se trouver au courant des dernières découvertes, cherchent encore la solution du problème que se posèrent les alchimistes? Tout permet de se prononcer pour l'affirmative; car on peut citer des faits connus de tous ou qui ont eu tout au moins un grand retentissement. C'est en Allemagne surtout que l'on rencontre aujourd'hui encore des alchimistes. Il y a soixante ans à peine, en 1815, il existait en Westphalie une société hermétique. Plus près de nous, en 1837, un alchimiste de la Thuringe présenta à la Société industrielle de Weimar une teinture qui devait opérer la *transmutation* des métaux. A la même époque, un professeur de Munich annonçait un cours public d'alchimie. En France, vers 1844, un professeur de nos Facultés du Midi prenait publiquement la défense de l'alchimie dans son cours et affirmait, dans un *Traté de chimie* publié vers la même époque, que la *transmutation* s'opérerait certainement, qu'il en avait la ferme espérance. Ajoutons, pour en finir avec les alchimistes modernes, qu'ils ont singulièrement amoindri le rôle que leurs devanciers attribuaient à la pierre philosophale; ils la regardent comme un simple agent chimique capable de décomposer et de recomposer les métaux, c'est-à-dire de modifier le groupement de leurs molécules, et ne lui attribuent plus aucune des vertus supranaturelles que lui attribuaient les anciens. A côté de ces éliminations qui attestent quelque respect pour le sens commun, nos alchimistes modernes, gobeurs comme tous ceux qui ont une idée fixe, croient naïvement qu'Hermès, Salomon, Zoroastre, chez les anciens, Raymond Lulle, Paracelse et bien d'autres, chez les modernes, ont possédé le secret qu'ils s'efforcent de retrouver. Nous nous arrêtons là sur ce point et renvoyons le lecteur curieux d'étudier en détail la théorie actuelle des alchimistes au livre déjà cité de M. Louis Figuier. Ils trouveront, sous ce titre : *L'Alchimie au XIX^e siècle*, le récit dramatique d'un querrelle entre l'auteur et un alchimiste, et là pourront satisfaire leur curiosité.

— *Les principes des alchimistes; leurs travaux.* Les métaux, au dire des alchimistes, peuvent se perfectionner, c'est-à-dire passer du rang qu'occupe le plomb au rang que tiennent l'argent et l'or dans la série, le tout sous l'influence des astres. L'opération s'exécute dans le sol. Paracelse a toujours soutenu cette thèse et avec lui, avant comme après, tous les alchimistes connus. Sur ce point, tous furent d'accord; ils se divisèrent sur la question de savoir si les métaux vils, arrivés à l'état de métaux nobles, or et argent, subissaient une nouvelle métamorphose et repassaient par la série des métaux vils. Rodolphe Glauber croyait à cette perpétuelle transformation. Paracelse allait plus loin et prétendait que les métaux nobles, avant de rentrer dans la série des métaux vils, passaient par la série des pierres précieuses. Partant de ces données, qu'ils croyaient suffisamment établies par la découverte des sels métalliques ou même de mélanges pierreux contenant des métaux que le feu ou quelques lavages mettaient en liberté, les alchimistes admettent comme indiscutable la *transmutation* des métaux dans le sol, et ils déclarent qu'il suffirait de trouver l'agent au moyen duquel opérerait la nature pour être, comme elle, capable d'opérer la *transmutation*. Cette substance prit le nom de pierre ou poudre philosophale, grand élixir, etc. Mise en contact avec les métaux fondus, elle les

changeait en or si elle était parfaite et en argent si sa préparation laissait quelque peu à désirer au point de vue de la perfection. Dans ce dernier cas, la fameuse poudre prenait le nom de petite pierre philosophale, de petit magistère ou de petit élixir.

Quelle était la nature de cette poudre? Quel était son aspect? A ces questions, on ne sait vraiment que répondre; en effet, chaque alchimiste assigne à cette substance un poids, une couleur, un aspect général différents. Van Helmont, qui dit avoir vu et manié la pierre philosophale, prétend qu'elle a la couleur du safran en poudre; il ajoute qu'elle est lourde et brille comme le verre en morceaux. Paracelse affirme qu'elle se présente sous l'aspect d'un corps solide de couleur rubis foncé, transparent, flexible et cependant cassant comme le verre. Raymond Lulle la désigne par le mot *carbunculus*, petit charbon, escarboucle; Berigard de Pise prétend qu'elle a la couleur du pavot sauvage et qu'elle offre l'odeur du sel marin cacaïne. Helvétius lui donne la couleur du soufre. Enfin, le *Traité des trois paroles*, écrit émanant d'un alchimiste qui se cache sous le nom vray de Kalid, prétend que cette pierre réunit en elle toutes les couleurs. La petite pierre philosophale, celle qui change les métaux en argent, est blanche, de l'avis de presque tous les alchimistes.

Les propriétés du grand élixir ou pierre philosophale étaient, de l'avis de tous les souffleurs, de trois sortes. Elle changeait en métaux nobles, or et argent, les métaux vils; elle guérissait les maladies et pouvait prolonger la vie au delà des limites naturelles.

Les propriétés de l'agent merveilleux étant admises, on en vint à discuter sur la question de savoir combien il fallait employer de cette pierre pour obtenir la *transmutation* d'une quantité donnée de métal. Ici, les avis se partageaient presque à l'infini et chaque alchimiste eut son opinion sur ce point. Les uns prétendirent avec Kunckel qu'elle ne pouvait convertir que deux fois son poids de métal; les autres, avec Germspreiser, affirmèrent que la pierre philosophale, employée au treizième, donnait un excellent résultat. Quelques-uns enfin prétendirent qu'un centième, un millième même, suffisait à opérer la *transmutation*. On alla plus loin, et quelques alchimistes affirmèrent que l'or transmuté par l'addition de pierre philosophale en quantité presque impondérable jouissait à son tour de la propriété de convertir les métaux vils en or et argent. Salmon, dans sa *Bibliothèque des philosophes chimistes*, affirme que la puissance de la pierre est telle que, loin de s'affaiblir par l'emploi qu'on en fait, elle va s'augmentant comme le carré des quantités d'or transmuté, ce qui revient à dire que 10 grains employés à transformer 100 grains d'or peuvent, après l'opération, servir à la *transmutation* de 10.000 grains.

Quelle fut l'origine de la croyance qui attribuait à la pierre philosophale la puissance de guérir les maladies et de prolonger l'existence? Faut-il, avec M. Louis Figuier, penser que cette croyance s'introduisit chez les alchimistes d'Occident parce qu'on prit à la lettre les expressions métaphoriques qu'affectionnaient les anciens auteurs et qu'on crut voir dans ces paroles de Geber : « Apporte-moi les six lépreux que je les guérisse », la preuve qu'il se prétendait capable de guérir cette maladie, si répandue au moyen âge, alors que cet alchimiste voulait parler tout simplement des six métaux vils et de leur *transmutation*?

Dès qu'ils furent lancés dans ce nouvel ordre d'idées et que les propriétés curatives de la pierre philosophale furent généralement admises, les médecins alchimistes se donnèrent libre carrière. Les plus sensés d'entre ces fous admirèrent en prenant chaque semaine une petite quantité de pierre philosophale on évitait toute maladie et toute infirmité. D'autres prétendirent que cette bienheureuse substance prolongeait la vie au delà du terme naturel. Enfin, quelques-uns, Arteplius entre autres, affirmèrent que, grâce au merveilleux élixir, ils vivaient depuis près de mille ans.

Avant de dire comment les alchimistes préparaient la pierre philosophale, mentionnons une dernière propriété attribuée par eux à cet agent, celle de transformer le verre et le silex en pierres précieuses. Cette propriété étant de fort peu d'importance après celles dont il a été plus haut question, nous ne nous y arrêtons pas.

Tous les écrivains qui se sont occupés de la question de savoir comment les alchimistes préparaient leur fameuse poudre sont unanimes à reconnaître que les formules étaient toujours données dans un style à peu près intelligible. La seule chose certaine est que le mercure jouait un grand rôle dans l'opération.

Nous allons emprunter à l'ouvrage de M. Louis Figuier quelques recettes.

En voici une qui est attribuée au grand Hermès :

« Il est vrai, sans mensonge, certain et très-véritable.

« Ce qui est en bas est comme ce qui est en haut et ce qui est en haut est comme ce qui est en bas, pour faire les miracles d'une seule chose.

« Et comme toutes choses ont été et sont venues d'un, ainsi toutes choses sont nées dans cette chose unique par adaptation.

« Le soleil en est le père; la lune en est la mère; le vent l'a porté dans son ventre; la terre est sa nourrice; le Thélème de tout le monde est ici; sa force est entière si elle est convertie en terre.

« Tu sépareras la terre du feu, le subtil de l'épais, doucement, avec grande industrie. Il monte de la terre au ciel et derechef il descend en terre et il reçoit la force des choses supérieures et inférieures. Tu auras par ce moyen toute la gloire du monde et toute obscurité s'éloignera de toi.

« C'est la force forte de toute force, car elle vanner toute chose subtile et pénétrera toute chose solide.

« Ainsi le monde a été créé.

« De ceci seront et sortiront d'innombrables adaptations desquelles le moyen est ici.

« C'est pourquoi j'ai été appelé Hermès Trismégiste, ayant les trois parties de la philosophie du monde.

« Ce que j'ai dit de l'opération du soleil est accompli et parachevé.

« A côté de cette recette, qui n'est qu'un pur galimatias, plaçons celle-ci, due à Jean d'Espagne :

« Prends une vierge ailée qui soit bien lavée et purifiée et qui soit enceinte par la vertu de la semence spirituelle de son premier mari, sans que cependant sa virginité soit lésée; marie-la sans soupçon d'adultère avec l'autre homme; elle concevra de nouveau avec la semence corporelle du mari et elle mettra au monde un enfant honorable des deux sexes : la pierre philosophale.

Donnons encore celle-ci, qui se trouve dans la *Tourbe des philosophes* : « Je vous commande, fils de doctrine, congelez l'argent vif; de plusieurs choses faites, 2, 3 et 3, 1, 1 avec 3, c'est 4, 3, 2 et 1. De 4 à 3 il y a 1, il y a 2, de 2 à 3 il y a 1, de 3 à 2, 1, 1, 2 et 3. Et 1, 2 de 2 et 1, 1 de 1 à 2, 1 donc 1. Je vous ai tout dit.

Après cette recette d'une limpidité si éblouissante, on pourrait, comme on dit, tirer l'échelle; ce serait dommage, car il en est d'autres très-courtes qui prouvent nettement que certains alchimistes n'étaient pas ennemis d'une douce gaieté; qu'on en juge. Rhases, parlant de la préparation du grand élixir, dit : « Prends de quelque chose d'inconnu la quantité que tu voudras. » Pseudo-Démocrite, qui ne peut être qu'un mauvais plaisant, donne aux adeptes une recette analogue; enfin, des alchimistes, plus discrets que les plus obscurs de leurs collègues, annoncent qu'ils vous donnent leur recette et se contentent de dire : « Prends ! » sans rien ajouter à ce mot.

Si de ce domaine vraiment par trop fantaisiste nous passons aux alchimistes qu'on peut considérer comme relativement sérieux, nous trouvons des recettes qui, sous leur apparence scientifique, sont aussi grotesques. Les uns demandent le fameux secret aux minéraux, les autres aux végétaux, quelques-uns au sang d'une vierge. Dans la plupart des cas, les étoiles, la lune et toutes les planètes, le soleil et toutes les influences imaginables jouent un rôle important dans les préparations. Pendant que le mari souffre sur le feu où grillent et cuisent ses mélanges, la femme et les enfants du souffleur sont en prière. L'alchimiste, homme de précaution, n'a pas négligé de mettre telle ou telle planète dans ses intérêts; en un mot, toutes les influences sont requises de coopérer au grand œuvre, et le mélange de toutes ces superstitions est au moins aussi curieux que celui qui s'agit dans la cornue du philosophe hermétique. A côté des alchimistes qui demandent aux puissances célestes la réalisation de leurs espérances, il s'en trouve d'autres qui ne craignent point d'appeler à leur aide Satan et toute sa séquelle. Cette variété n'apparaît guère qu'au xve et au xvie siècle; elle est ou du moins paraît peu nombreuse, ce qui s'explique parfaitement si l'on songe qu'un alchimiste qui eût été soupçonné d'avoir évoqué le diable eût été infailliblement rôti par ordre des inquisiteurs.

Quelque triste que soit le tableau de toutes ces folies, c'est un fait admis aujourd'hui par les chimistes les plus distingués, comme par tous ceux qui se sont occupés de l'histoire de cette science, que les philosophes hermétiques ont beaucoup contribué à la création et au progrès des sciences naturelles, et particulièrement de la chimie et de la physique. En substituant aux vaines spéculations métaphysiques, faites par les écoles anciennes sur la composition des corps, l'étude expérimentale de ces corps, en les soumettant seuls ou mélangés à de hautes températures, en les mettant en contact avec les quelques réactifs qu'ils possédaient, les alchimistes ont amené, inconsciemment si l'on veut, d'importantes découvertes que n'eussent jamais faites les métaphysiciens qui, depuis tant de siècles, cherchaient en dehors de l'examen de la nature le comment des choses qui nous environnent.

Geber, l'un des principaux écrivains de l'école hermétique, a donné une étude excellente sur le mercure, l'argent, le plomb, sur quelques combinaisons du soufre et de l'arsenic avec les métaux. On lui doit une méthode de préparation de l'eau-forte et de l'eau régale. Il connaissait les propriétés de l'acide qu'il nitre sur les métaux et du mélange

d'acides (eau régale) au moyen duquel on dissout l'or. Il donne la description exacte et la préparation du nitrate d'argent (pierre infernale), du sublimé corrosif et de plusieurs sulfures métalliques.

L'Arabe Rhases, qui vivait un siècle après Geber, prépara plusieurs sulfures, quelques sels de mercure obtenus indirectement et commença l'application de la chimie à la pharmacie. Albert le Grand donna la préparation de la potasse caustique; dans un de ses ouvrages, il enseigne le moyen de purifier l'or et l'argent au moyen de la coupellation; il donne la recette de la préparation du cinabre. Il donne des renseignements très-exacts sur les divers états que prend le soufre quand on le soumet à certaines températures, lorsqu'on le refroidit brusquement, etc. Enfin, il étudie les propriétés de l'eau-forte et, partant de ce fait que cet acide attaque l'argent sans dissoudre l'or, il indique qu'il peut servir à séparer l'un de l'autre ces deux métaux.

L'alchimiste Roger Bacon a laissé des travaux plus extraordinaires encore. On lui doit la rectification de l'erreur commise dans le calendrier Julien relativement à l'année solaire, l'analyse physique de l'action des lentilles et des verres convexes, l'invention des lunettes à l'usage des presbytes, des études très-complètes sur les propriétés du salpêtre, etc.

Raymond Lulle prépara le carbonate de potasse, au moyen du tartre et des cendres de bois; il donna un procédé pour la rectification de l'esprit-de-vin, prépara quelques huiles essentielles et perfectionna la méthode employée de son temps pour la coupellation de l'argent. On lui doit la préparation du mercure doux.

Basile Valentin étudia l'antimoine, qu'il découvrit, et fit connaître plusieurs des propriétés de ce corps; il trouva l'acide chlorhydrique, qu'il obtint au moyen du sel marin et de l'acide sulfurique; il enseigna le moyen de décomposer le sulfure de cuivre et d'en retirer le métal; enfin il obtint le premier éther sulfurique en distillant un mélange d'esprit-de-vin et d'huile de vitriol (acide sulfurique).

Paracelse introduisit dans la thérapeutique une quantité de composés chimiques.

A cette liste déjà longue et dans laquelle nous ne faisons figurer que les alchimistes les plus connus, on pourrait ajouter des chercheurs du second ordre et qui ont, comme Brandt qui trouva le phosphore, légué d'importantes découvertes aux modernes. Parmi ces derniers, nous pourrions citer Porta, qui donna une méthode de réduction des oxydes métalliques; Sethon et Sendwigitus, qui donnèrent des procédés de teinture pour les étoffes; Isaac le Hollandais, qui fabriqua artificiellement des émaux, enfin Bötticher, qui découvrit la préparation de la porcelaine.

En terminant cet article, il est impossible de ne pas se poser ces deux questions : A-t-on fait de l'or? La *transmutation* des métaux est-elle possible?

A la première question, nous répondons hardiment non; il n'a pas été fait d'or, et tous les alchimistes qui ont prétendu posséder ce secret étaient des trompeurs; tous ceux qui ont affirmé avoir vu opérer des *transmutations* ont été trompés. L'état des connaissances humaines aux différentes époques où l'on a successivement cherché la pierre philosophale, le petit nombre d'agents dont on disposait alors, le récit des expériences faites, tout enfin ne permet pas d'admettre un seul instant que la *transmutation* ait été accomplie. Les alchimistes se sont tout simplement contentés de précipiter l'or de ses sels, soit de le retirer de son amalgame, soit encore de préparer des mélanges métalliques où la proportion de cuivre était assez grande pour colorer l'alliage en jaune.

Ce premier point élucidé, la *transmutation* métallique est-elle possible? Nous ne voyons rien d'absurde à supposer que l'aspect, la densité, la malleabilité et toutes les propriétés des divers métaux tiennent à un groupement spécial de molécules identiques, considérées isolément. Rien d'absurde dans cette autre théorie fort admise aujourd'hui et qui considère les corps les plus divers comme le résultat du groupement de molécules identiques, animées de mouvements spéciaux. Rien d'absurde enfin à admettre que la matière est une et qu'il existe des atomes irréductibles qui, par leur agglomération soumise à certaines lois, peuvent être à une seule, prenant toutes les formes.

Dans ces hypothèses rationnelles et fort acceptées aujourd'hui, la *transmutation* métallique et toutes les *transmutations* imaginables ne paraissent plus impossibles; mais il faut d'abord découvrir le corps simple irréductible, puis les lois auxquelles il obéit pour prendre les formes multiples qu'il affecte. Ce n'est pas une mince affaire, comme on voit, et les chimistes pourraient se lancer à la poursuite de cet idéal sans risquer de le rencontrer de si tôt; aussi se contentent-ils, tâche plus modeste, mais beaucoup plus utile, d'étudier les substances que nous connaissons et de multiplier les agents et les forces capables d'arrêter ses secrets à la nature.

TRANSMUTATOIRE adj. (tran-smu-ta-toi-re — *rai. transmutation*). Qui opère la *transmutation* : *Procédé TRANSMUTATOIRE*.

TRANSMINATION s. f. (tran-sno-mi-

na-si-on — lat. *transnominatio*; de *trans*, au delà, et de *nomen*, nom). Rhétor. Syn. de MÉTONYMIE. ¶ Peu usité.

Transonain (MASSAGES DE LA RUE). V. AVRIL 1834 (journées d').

TRANSOcéANIE, **IE**NE adj. (tran-zo-sé-a-ni-ain, i-e-ne — du préf. *trans*, et de *océanien*). Qui est situé au delà de l'Océan : *Région TRANSOcéANIQUE*. ¶ Qui se fait à travers l'Océan : *Navigation TRANSOcéANIQUE*. *Télégraphe TRANSOcéANIE*. ¶ On dit aussi **TRANSOcéANIQUE**.

TRANSON (Abel-Louis-Etienne), ingénieur français, né à Versailles en 1805. Il fut admis à l'Ecole polytechnique en 1823 et en sortit dans le service des mines. Il fut, en 1830, l'un des principaux membres de la Société des saint-simoniens et suivit le Père Eufantini à Ménéilmontant; il se rangea ensuite sous le drapeau catholique fervent et pratiquant. Nommé répétiteur d'analyse à l'Ecole polytechnique en 1841 et examinateur d'admission en 1848, il ne s'est plus occupé publiquement depuis lors que de questions scientifiques. Les mémoires assez nombreux qu'il a publiés dans le *Journal de mathématiques* de M. Liouville et dans les *Nouvelles annales de mathématiques* ont jeté un jour nouveau sur différents points intéressants de la théorie. Nous citerons, entre autres résultats de ses investigations, les perfectionnements qu'il a apportés à la méthode d'Euler pour la détermination du centre de courbure de l'enveloppe d'une courbe liée à une autre qui roule sur une courbe fixe. En désignant par R et R_1 les rayons de courbure de la courbe fixe et de la roulette, par p la distance du point de contact de ces deux courbes au point où la courbe entraînée touche son enveloppe, par i l'angle de la normale commune à la roulette et à son enveloppe avec la normale commune à la courbe entraînée et à son enveloppe, enfin par φ le rayon de courbure de l'enveloppe, on obtient par la théorie d'Euler

$$\varphi = \frac{p^2}{p - \frac{RR_1}{R + R_1} \cos i}.$$

M. Tran son remarquant que les rayons R et R_1 n'entrent dans la valeur de φ que par la fonction $\frac{RR_1}{R + R_1}$, si on pose

$$\frac{RR_1}{R + R_1} = a, \quad \text{d'où} \quad \frac{1}{R} + \frac{1}{R_1} = \frac{1}{a},$$

on pourra faire varier arbitrairement R et R_1 , pourvu que $\frac{1}{R} + \frac{1}{R_1}$ reste constant, sans que

φ éprouve aucune variation; on pourra par exemple faire $R = \infty$ et $R_1 = a$, c'est-à-dire substituer à la courbe fixe une droite et à la courbe roulante un cercle de rayon a . M. Tran son a donné à ce cercle le nom de *cercle de roulement* et à son centre celui de *centre instantané du second ordre*. C'est de ce centre instantané du second ordre que dépendent toutes les fonctions relatives à la courbure de l'enveloppe considérée, comme toutes celles qui se rapportent à ses tangentes dépendent du centre instantané de rotation. Les développements qu'a donnés M. Tran son à toute cette théorie offrent un véritable intérêt; le mémoire qui les contient est intitulé : *Méthode géométrique pour les rayons de courbure* et a paru dans le journal de M. Liouville (t. X, 1845).

TRANSPADAN, **ANE** adj. (tran-spa-dan, a-ne — lat. *transpadanus*; de *trans*, au delà, et de *Padus*, le Pô). Géogr. Qui est situé au delà du Pô.

— Hist. *République Transpadane*, République établie par Bonaparte en Lombardie.

TRANSPARAÎTRE v. n. ou intr. (tran-spa-rê-tre — du préf. *trans*, et de *paraître*). Se conjugue comme *paraître*. Paraître, se montrer à demi à travers un voile : *Sa tête est belle et radieuse; la draperie est simple et modelée à grands plis qui laissent TRANSPARAÎTRE la forme du corps*. (Thore.)

TRANSPARENCE s. f. (tran-spa-ran-se — *rad. transparent*). Qualité des corps transparents : *La TRANSPARENCE de l'eau, du verre*. *La TRANSPARENCE et la netteté sont les qualités naturelles et essentielles du diamant*. (Raynal.)

— Se dit souvent, par exagération, pour **TRANSLUCIDITÉ**, et s'applique même à des corps dont l'opacité est presque complète : *La TRANSPARENCE de la peau donne au teint une grande délicatesse*.

— **Encycl.** Un corps est transparent quand les rayons de lumière passent librement à travers sa masse. Lorsque ce corps est interposé entre un objet quelconque et notre œil, nous voyons l'objet d'une manière d'autant plus nette que la *transparence* est plus parfaite. Les savants ont cherché à découvrir la cause de la *transparence*; mais leurs recherches n'ont guère abouti qu'à une hypothèse : quelques-uns supposent que, pour qu'il y ait *transparence*, il faut que les pores soient parfaitement rectilignes, afin que la lumière puisse facilement passer au travers. Si le corps ne laisse passer qu'une lumière diffuse qui ne permet pas de distinguer nettement

les objets, il n'est plus transparent, il n'est que translucide. Parmi les corps doués de *transparence*, on distingue surtout l'air, l'eau pure et calme, le verre, le diamant, le cristal, etc.

Mais on donne un autre sens au mot *transparence* quand on l'applique à des corps minces, dont la surface est chargée de dessins ou de peintures qui deviennent visibles par l'effet d'un foyer de lumière placé derrière ces corps minces, qu'on appelle alors des transparents. On peut d'abord placer au premier rang de ces transparents les enseignes lumineuses, peintes tantôt sur toile, tantôt sur verre et éclairées, par derrière, par un ou plusieurs becs de gaz. Le transparent peut être confectionné avec diverses étoffes de coton, de fil ou de soie, pourvu qu'elles soient un peu légères ou un peu claires, et même avec du papier que l'on rend transparent en le mouillant d'huile. Le plus ordinairement, ces transparents sont montés dans des châssis qui prennent la forme de véritables lanternes de grandes dimensions. On les emploie aujourd'hui en guise d'affiches, ce qui permet de les voir et de lire ce qui est écrit dessus aussi bien le soir que dans le jour, car le transparent étant peint sur la surface extérieure, lorsqu'il n'est pas éclairé il apparaît comme une affiche, une enseigne ou une peinture ordinaire. Au théâtre, on s'en sert pour produire certains effets décoratifs, semblables à ceux du diorama. Certains levers ou couchers de soleil et certains clairs de lune sont exécutés sur la scène à l'aide de ce procédé, très-simple d'ailleurs et qui peut facilement faire illusion. Le transparent est alors ce qu'on appelle au théâtre un rideau de fond, fait de calicot huilé ou apprêté à la gélatine suivant que les tons qu'on devra appliquer dessus seront sombres, vigoureux ou légers et lumineux. Sur l'une des faces, on peint le paysage et le ciel qui convient à l'effet qu'on veut obtenir. S'il se trouve dans l'effet obtenu par la *transparence* des tons qui ne doivent point se retrouver dans l'effet qui précède ou qui suit et qui est produit par l'éclairage de la rampe et des herbes, on peint les premiers à l'envers seulement, en s'arrangeant pour que les tons qui se trouvent à l'endroit à la place correspondante soient assez légers ou assez en harmonie avec eux pour ne point les altérer. Ainsi, lorsqu'on veut à la fin d'un acte obtenir un soleil couchant à l'aide du transparent, on peint les nuages jaunes et rouges qui le caractérisent à l'envers de l'étoffe, c'est-à-dire du côté des coulisses du fond, et on peint à l'endroit d'autres nuages d'un jaune, d'un rose ou d'un gris très-pâle ou même quelquefois blancs. De cette façon, tant que le rideau de fond est éclairé par le luminaire qui vient de la salle, de la rampe et des herbes disposées derrière les châssis des coulisses, le ciel paraît être celui du jour, bleu clair léger. Quand on veut simuler le soir, on baisse la rampe et les herbes, le rideau devient plus sombre et on éclaira par derrière; les nuages jaunes et rouges apparaissent alors; pour donner un grand éclat à l'effet, on tient les lumières qui éclairent le transparent assez rapprochées, puis on les éloigne peu à peu à mesure qu'on veut faire succéder la nuit au soir. Quand les dispositions sont bien prises, que les tons du transparent sont bien combinés et que l'opération est exécutée avec assez d'adresse, l'effet produit est magique. Les couleurs employées et la façon de les employer jouent un rôle important dans la confection des transparents de théâtre ou de dioramas. Certaines couleurs seulement sont transparentes, les autres sont plus ou moins opaques : le blanc de zinc ou de plomb l'est extrêmement et il prête son opacité à tous les tons auxquels on le mélange. Ainsi, on peut, à l'aide d'un bleu quelconque et du blanc de plomb, obtenir un ton de ciel qui, éclairé en avant, sera très-pâle, très-clair, très-lumineux, et qui, éclairé en *transparence*, paraîtra noir. On voit quel parti on peut tirer de cette opacité. Les rouges de plomb et de mercure sont également très-opaques, quoique d'une couleur très-éclatante. Les couleurs transparentes dont on peut se servir en les broyant soit à l'huile, soit à l'essence, sont : la laque jaune, le jaune de gaude, le bleu minéral et le bleu d'outremer, la laque carminée et le carmin, la terre de Siensse naturelle et la terre de Siensse brûlée; le vert anglais, le vert-de-gris, la terre de Cassel et le noir d'ivoire. Le blanc est fourni par l'étoffe elle-même, qu'on s'abstient de peindre et sur laquelle on fait ce qu'en peinture et en teinture on appelle des réserves. Il est un autre genre de transparents employé au théâtre pour certains effets, tels, par exemple, que ceux de brouillards : ils consistent en gaze très-claire ou canevas fin à mailles larges, teints d'une nuance quelconque, et qu'on tire de bas en haut ou de haut en bas, ou d'un côté à l'autre, suivant que l'effet l'exige. Après avoir ainsi étendu un voile de cette nature sur la scène, où il forme un léger brouillard, enveloppant les acteurs et la décoration, on peut en étendre un second, un troisième, successivement, ce qui arrive à produire un brouillard intense, qu'on fait disparaître, s'il est utile, comme on l'a amené. On simule également, au théâtre, les vitraux à l'aide de transparents peints.

TRANSPARENT, ENTE adj. (tran-spa-ran, an-te. — Ce mot, de formation moderne, est fait de *trans*, à travers, et du participe *parens*, qui paraît, qui luit, de *parere*, paraître. *Transparent* est la traduction exacte du grec *diaphanês*, diaphane). Qui se laisse traverser par la lumière et permet de distinguer nettement les objets à travers son épaisseur : *L'eau est un corps liquide, clair et transparent*. (Fén.) *Je suis comme les petits ruisseaux; ils sont transparents parce qu'ils sont peu profonds*. (Volt.)

— Se dit souvent, par exagération, d'un corps translucide ou même presque opaque : *Une peau transparente. La porcelaine est transparente quand elle est peu épaisse*.

— Se dit d'une couleur qui, étendue sur une autre, laisse paraître plus ou moins celle-ci.

— Fig. Dont le sens, quoique caché, se laisse pénétrer aisément : *Allégorie transparente. Intention transparente*. || Qui laisse pénétrer sa pensée : *Le vin rend l'homme transparent*. (E. Augier.)

— s. m. Feuille où sont tracées plusieurs lignes noires parallèles, et dont on se sert pour s'accoutumer à écrire droit, en la mettant sous son papier lorsqu'on écrit : *Cet enfant ne saurait écrire sans transparent*. (Acad.)

— Papier huilé derrière lequel on place des lumières dans la décoration : *Une illumination en transparents*. (Acad.)

— Sorte de tableau sur toile, sur gaze, sur papier huilé ou verni, derrière lequel on met des lumières pour faire paraître ce qu'il représente : *Il y avait au fond du jardin un magnifique transparent*. (Acad.)

— Etoffe très-fine que l'on met par-dessus une étoffe d'une autre couleur, dont elle laisse voir la nuance : *Sur son lit est un couvrepied bleu, recouvert d'un transparent de dentelle*.

— Modes. Vêtement transparent que les femmes, au XVIII^e siècle, portaient par-dessus d'autres vêtements d'une couleur éclatante.

— Point. Préparation que l'on applique sur des couleurs, pour leur donner de l'éclat.

— s. f. Arboric. Variété de pomme.

— Moll. Syn. de VITRINE.

— **Syn. Transparent, diaphane. V. DIAPHANE.**

— **Encycl. V. TRANSPARENCE.**

TRANSPERCER v. a. ou tr. (tran-spèr-sé — du préf. *trans*, et de *percer*. Prend une cédille sous le c devant a et o : *Je transperçai; nous transperçons*). Percer de part en part : *Le coup qu'il reçut le transperça*. (Acad.)

Quand j'aurai fait le brave et qu'un fer, pour ma M'aura d'un vilain coup transpercé la bedaine, [peine, Dites-moi, mon honneur, en serez-vous plus gras ?

MOLIÈRE.

— Fig. Pénétrer : *Dès ma première enfance, la poésie a eu cela de me transpercer et transporter*. (Montaigne.) || Viens en ce sens. || Pénétrer de douleur : *TRANSPERCER le cœur de quelqu'un. Cette nouvelle me transperça l'âme*.

— Passer à travers : *La pluie n'a bientôt transpercé nos vêtements*.

Se transpercer v. pr. Se percer le corps de part en part : *Il se transperça d'un coup d'épée*.

TRANSPIRABLE adj. (tran-spi-ra-ble — rad. *transpirer*). Physiol. Qui peut être éliminé par la transpiration : *Liquides transpirables*. || Qui peut donner passage à la transpiration : *Membrane transpirable*.

TRANSPIRATION s. f. (tran-spi-ra-si-on — du préf. *trans*, et du lat. *spirare*, exhale). Exhalation qui s'opère à la surface de la peau : *Quand la transpiration est considérable, elle prend le nom de sueur*. (Acad.) || Liquide exhalé : *Transpiration acide*. || *Transpiration insensible*, Sueur très-peu abondante qui se produit à la surface de la peau sans pouvoir être recueillie. || *Transpiration pulmonaire*, Exsudation qui se produit à la surface de la membrane muqueuse des voies pulmonaires.

— Fig. Propagation, transmission : *Il est des vérités que les gouvernements ne doivent répandre que peu à peu, et comme par transpiration insensible*. (D'Alemb.)

— Bot. Exhalation d'eau liquide ou à l'état de vapeur, qui a lieu à la surface des plantes, par suite de leurs fonctions vitales : *Dans les plantes, la transpiration est très-considérable*. (Bosc.) || *La transpiration insensible s'opère par les pores cuticéaux*. (De Candolle.)

— **Encycl. Physiol. et pathol. V. SUEUR.**

— Bot. La *transpiration*, dans les végétaux, se lie assez étroitement à la respiration. Elle consiste essentiellement dans l'évaporation ou l'exhalation de l'excès d'eau contenu dans la plante, et influe beaucoup sur l'ascension de la sève. Elle s'exerce presque entièrement par les stomates, bien qu'elle ait lieu sur toutes les surfaces exposées à l'air, mais si faiblement sur ces dernières, qu'on a pu la regarder comme insensible. Elle est donc analogue à l'exhalation pulmonaire plutôt qu'à la *transpiration* proprement dite, qui con-

stitue la sueur chez les animaux. On s'est assuré que son énergie est toujours proportionnelle au nombre des stomates et à l'intensité de la lumière. Elle est encore en raison directe de la sécheresse et de la chaleur de l'atmosphère, et aussi de la jeunesse et de la vigueur du végétal.

L'influence de la lumière sur la *transpiration* a été démontrée par des expériences comparatives sur des plantes exposées à la lumière vive, à la lumière diffuse ou placées dans une obscurité complète. On fait tous les jours des applications de cette loi, lorsqu'on met à l'ombre les bouquets ou les légumes que l'on veut conserver frais, tandis qu'on retourne soigneusement les foins pour en exposer successivement toutes les parties à la lumière vive et hâter ainsi leur dessiccation. On peut donc prévoir d'avance que les plantes vivantes doivent augmenter de poids pendant la nuit; mais ce dont elles augmentent est tout simplement de l'eau, qui, ne se fixant pas dans leur tissu, s'évapore plus tard aux rayons du soleil; si, au contraire, l'obscurité continue, ces plantes deviennent en quelque sorte hydrophiques.

Il est facile de démontrer l'existence de la *transpiration* chez les végétaux. Si on met des plantes en pleine végétation sous une cloche de verre, on voit bientôt ruisseler sur les parois de l'eau qui s'est échappée de la plante à l'état de vapeur, puis s'est condensée sur une surface froide; on peut voir tous les jours ce phénomène s'opérer sous les cloches de verre dont se servent les maraîchers. Pour arriver à une démonstration plus rigoureuse, Duhamel, ayant élevé de jeunes arbres dans des pots dont il bouchait exactement la partie supérieure, s'est ainsi assuré que l'eau des arrosages ne pouvant s'échapper par le sol, soit en dessus, soit en dessous, devait nécessairement s'évaporer par ce qu'il appelait les *pores ou organes excréteurs* du végétal, nommés aujourd'hui plus exactement *stomates*. Tous les physiologistes qui ont répété ces expériences sont arrivés aux mêmes résultats.

Quant à l'intensité même de la *transpiration*, Haller a pu constater qu'un chou ordinaire perd, dans un jour sec et chaud, près de 1 kilogramme d'eau par l'exhalation de ses feuilles. Un soleil, haut de 1m,50 et dont les racines sont constamment abreuvées par les arrosesment, évapore, d'après Chevreul, 15 kilogrammes d'eau par jour. La proportion est moindre pour les graminées, dont le système foliaire a moins de développement. Dans des essais de ce genre, M. Boussingault a reconnu que 1 hectare de terre planté en topinambours présente une surface foliacée de 4 à 5 hectares, et que certaines cultures ont une surface foliacée seize fois plus grande que leur étendue réelle.

La nutrition de la plante s'opère d'autant mieux que la *transpiration* est mieux en rapport avec l'absorption; ce rapport doit être tel, que les deux tiers du liquide absorbé soient exhalés, tandis que l'autre tiers reste fixé dans la composition des tissus végétaux. Si l'on observe ce qui se passe dans la nature, on voit que les plantes des vallées et des lieux humides ont, en général, des feuilles larges et glabres; elles absorbent beaucoup et ont aussi des surfaces évaporatoires très-étendues; il en est tout autrement pour les plantes des montagnes et des lieux arides, qui, absorbant peu, ont des feuilles peu nombreuses, petites et plus ou moins couvertes de poils.

Puisque les plantes absorbent par leurs racines une quantité variable de liquide, dont une partie est évaporée, il s'ensuit que les feuilles agissent sur l'atmosphère et le climat de trois manières, par l'ombrage, l'évaporation et le rayonnement. On sait, en effet, que les grands massifs boisés contribuent à abaisser la température et à répandre de l'humidité dans l'air. Sous les tropiques, la rareté des forêts augmente la chaleur et la sécheresse, en diminuant l'étendue des surfaces évaporantes.

TRANSPIRER v. n. ou intr. (tran-spi-ré — du lat. *trans*, au delà, et de *spirare*, exhale). S'exhale, sortir du corps par les pores : *Les humeurs transpirent au travers de la peau*. (Acad.)

— Exhaler des liquides : *Il y a des corps qui transpirent plus facilement les uns que les autres*. (Acad.) *Les animaux qui transpirent beaucoup s'en portent mieux*. (Lav.) *La peau transpire et respire*. (Raspail.)

— Être divulgué, ne pouvoir être tenu secret : *Rien n'a encore transpiré des projets du gouvernement*.

TRANSPILANTABLE adj. (tran-splan-ta-ble — rad. *transplanter*). Qui peut être transplanté : *Tous les arbres ne sont pas transplantables*.

TRANSPILANTATION s. f. (tran-splan-ta-si-on — rad. *transplanter*). Agric. Action de transplanter : *Un arbre transplanté ne prend de nourriture que par les racines qu'il pousse depuis sa transplantation*. (Morel.)

— Fig. Déplacement, action de transplanter et d'établir dans un autre lieu : *L'homme peut vivre partout, corps et âme; pourtant la transplantation lui enlève beaucoup de sa beauté propre et de sa vigueur naturelle*. (Guizot.)

— Anc. méd. Procédé par lequel on pensait faire passer une maladie du corps d'un homme dans un animal ou dans une plante : *La transplantation fut une des rêveries de Paracelse*.

— **Encycl. Agric.** La *transplantation* consiste à enlever un végétal de l'endroit où il se trouve, pour le replanter ailleurs. Dans la pratique, si la nouvelle place où on le met n'est que provisoire, l'opération prend le nom de repiquage, et on réserve le mot *transplantation* pour le cas où le végétal est mis à demeure, c'est-à-dire à la place définitive qu'il doit occuper. Il semble à première vue que la *transplantation* soit toujours une opération dangereuse, ou au moins propre à retarder la croissance des plantes; mais une longue expérience, qui se continue tous les jours dans les jardins et les pépinières, a constaté que cette pratique présente un avantage marqué, pourvu toutefois qu'elle soit bien exécutée et faite en temps opportun. La plante se trouve en effet dans une terre nouvelle, souvent plus riche, toujours plus meuble; elle y trouve donc et une plus grande abondance de sucs nourriciers et une plus grande facilité pour les absorber.

Il est des espèces qui gagnent plus que d'autres à être transplantées, parce qu'elles émettent alors une plus grande quantité de racines. Cela dépend beaucoup aussi de la manière dont le plant a vécu jusqu'alors; ainsi les arbres arrachés dans les bois n'offrent pas autant d'espérance de reprise à la *transplantation* que ceux qui sont pris dans un jardin ou dans une pépinière, parce qu'ils sont moins pourvus de racines et d'un arrachage moins facile. On peut néanmoins en tirer un bon parti, s'ils ne sont pas trop âgés, en les repiquant provisoirement en pépinière, où on les laissera pendant un an ou deux avant de les planter à demeure.

En général, la *transplantation* réussit d'autant mieux que les sujets sont plus jeunes ou moins développés. Celle des plantes herbacées ou des végétaux de petite taille que l'on cultive dans les jardins ou dans les serres présente peu ou point de difficulté. Il en est de même, jusqu'à un certain point, des basses tiges ou des demi-tiges, qu'on transplante dans les jardins, les parcs ou les forêts. La difficulté augmente pour les hautes tiges. Enfin, elle atteint son maximum d'intensité quand il s'agit de grands arbres. L'opération devient alors pénible et surtout coûteuse; on ne peut guère l'employer que sur une échelle assez restreinte, quand on veut avoir immédiatement des plantations en lignes ou en massifs d'une certaine force. On l'a vu pratiquer, dans ces dernières années, pour les avenues, les places et les jardins publics de la ville de Paris.

Quand on veut transplanter de grands arbres, il faut s'y prendre longtemps à l'avance. Un an ou deux avant la *transplantation*, on commence par cerner l'arbre, en creusant tout autour, à la distance de 1 mètre environ, une tranchée circulaire plus ou moins profonde, en rapport avec la masse des racines. Cette tranchée doit se diriger obliquement vers le pivot de l'arbre, de telle sorte que la motte de terre conservée ait la forme d'un cône tronqué renversé. Cela fait, on comble la tranchée, en foulant bien la terre. Si l'on a été forcé de couper de grosses racines, on donne un arrosage copieux, que l'on peut sans inconvénient réitérer plusieurs fois dans le courant de l'été, surtout quand la terre est sèche et légère par sa nature. Si l'on a lieu de craindre que l'arbre ne soit renversé par le vent, on le maintient avec des cordes.

Lorsque plus tard, dit M. Carrière, le moment est venu d'enlever un arbre ainsi préparé, ce qui doit toujours se faire pendant le repos de la végétation, c'est-à-dire d'octobre en mars, on ouvre de nouveau la tranchée pour mettre à nu la motte; mais, par précaution, l'arbre est retenu avec des cordages. La motte ainsi dégagée est entourée de claies, de branches, de planches, ou simplement de paillassons fortement serrés avec des cordes. Ce qui vaut mieux encore, c'est de faire construire par un vannier un clayonnage dont la force soit en rapport avec le volume de la motte. Si l'arbre à transplanter est gros, on a dû ouvrir une tranchée de la largeur au moins du véhicule sur lequel il doit être chargé. Cette tranchée doit être en pente douce, à partir du niveau du sol jusqu'à la base de la motte; on y fait entrer à reculons le camion attelé au moins d'un cheval.

Pour enlever l'arbre, on attache des cordages à sa tige, après l'avoir d'abord enveloppée de tampons épais aux points d'attache, pour empêcher d'endommager l'écorce. En même temps, on coupe les racines qui se trouvent encore au fond de la tranchée. Enfin, on soulève l'arbre à l'aide d'une chèvre, et, quand il se trouve à une certaine hauteur, on le laisse descendre doucement sur le camion, qu'on a préalablement fait reculer jusqu'à ce qu'il soit juste en dessous; il ne reste plus alors qu'à le fixer à l'aide de cordes, de claies et de tampons. On le transporte ensuite à sa place définitive, où l'on aura dû ouvrir une tranchée à double talus, afin que le camion puisse entrer en avançant. Dès qu'il est arrivé au point voulu, on soulève de nouveau l'arbre avec une chèvre; puis le véhicule continue d'avancer et sort par l'autre côté

de la tranchée, laissant ainsi l'arbre isolé et suspendu.

On fait alors descendre doucement celui-ci à la place qu'il doit occuper; on débarrasse la motte de son entourage, et on achève de combler la tranchée, en tassant fortement la terre. Les cordes servent à fixer encore l'arbre pendant quelque temps. « Il faut, autant que possible, ajoute M. Carrière, exécuter ces sortes de travaux en hiver, lorsqu'il n'y a pas de neige et que la terre n'est pas trop humide; car, à part la facilité qui en résulte pour le travail, la transplantation est encore favorisée par la gelée, et voici comment. Lorsque la motte est préparée, on la mouille largement le soir; la gelée de la nuit suivante la transforme en une masse presque aussi solide qu'un bloc de pierre; on peut alors la transporter avec beaucoup plus de sûreté, et, lorsque les arbres ne sont pas excessivement gros, ce procédé évite quelquefois l'emploi du clayonnage. »

Pour les arbres de moyenne grandeur, et à plus forte raison pour ceux d'une dimension inférieure, on peut employer l'appareil Mac-Glashen. Il consiste essentiellement en un cadre rectangulaire, auquel sont fixées quatre ou huit bèches, suivant la dimension de l'instrument. Le cadre étant disposé autour de l'arbre à transplanter, on enfonce les bèches, soit à l'aide du manche dont elles sont quelquefois munies, soit, dans le cas contraire, avec un marteau. Quand elles ont pénétré à une profondeur suffisante, on les fixe entre elles au moyen d'un cadre formé de barres de fer unies et consolidées au moyen de pas de vis et d'écrous. On écarte alors la partie supérieure des bèches; on rapproche par ceia même leur partie inférieure, qui comprime la motte de terre et lui donne la forme d'une pyramide quadrangulaire tronquée et renversée.

Ensuite, des ouvriers, en nombre suffisant, soulèvent, à l'aide de leviers, l'arbre, qui se trouve renfermé entre les fers des bèches comme dans une caisse. Il ne reste plus qu'à le transporter à sa place, soit à bras d'hommes, soit avec des véhicules, suivant sa dimension. Ce procédé de transplantation ne peut, du reste, être employé avantageusement que dans les sols assez compactes, mais dépourvus de pierres. Quel que soit d'ailleurs le moyen mis en usage, il faut, aussitôt après la transplantation, avoir soin de donner un bon arrosage. On répète ensuite cette opération de temps en temps, et, pour empêcher l'évaporation trop prompte de l'humidité, on étend un bon paillis autour de la tige.

TRANSPLANTEUR v. a. ou tr. (trans-plan-ter) — du préf. *trans*, et de *planter*. Arracher de sa place et replanter dans un autre lieu : **TRANSPLANTEUR des arbres**. **TRANSPLANTEUR des rosières**.

— Fig. Transporter et établir dans un autre endroit : *Probus fut obligé de TRANSPLANTEUR de la Germanie des hommes et des vœux pour cultiver la Gaule*. (Michelet.)

Se transplanter v. pr. Être, pouvoir être transplanté : *Tous les arbres ne se TRANSPLANTEMENT pas avec la même facilité*.

— **Se transporter** et s'établir dans un autre lieu : *Il semble qu'il faille se TRANSPLANTEUR pour réussir*. (Voltaire.)

TRANSPLANTEUR s. m. (trans-plan-teur). — rad. *transplanter*. Hortic. Celui qui transplante.

TRANSPLANTEUR s. m. (trans-plan-toir — rad. *transplanter*). Hortic. Instrument propre à la transplantation des arbres.

TRANSPONTIN, **INE** adj. (trans-pôn-tain, i-ne — du préf. *trans*, et du lat. *pōns*, pont). Qui habite au delà des ponts, de l'autre côté de la rivière.

TRANSPORT s. m. (trans-spor — du préf. *trans*, et de *port*). Action ou manière de transporter, de porter d'un lieu à un autre : *Le TRANSPORT des voyageurs, des marchandises*. **TRANSPORT à dos de mulet**. **TRANSPORT par bateau**. **Moyens de TRANSPORT**. *Ce malade n'est pas en état de souffrir le TRANSPORT*. (Acad.) *Il n'y a récolte si moisie, fourrage si avarié qui ne vaille le TRANSPORT*. (Léon About.)

— Fig. Passion violente qui met hors de soi celui qui en est possédé : *Epraver un TRANSPORT de jete*. *Se livrer à un TRANSPORT de colère, à un TRANSPORT d'amour*. *Ne faites rien dans le TRANSPORT de la passion*. (Boss.)

Qu'est-ce aimer, si ce n'est abandonner son âme à tous les purs transports du divin sentiment ?

A. BARBIER.

Violente manifestation inspirée par la passion : *Il avait peine à contenir, à modérer ses TRANSPORTS*. (Acad.)

Modérez les transports qui soulèvent vos sens.

N. LEMERCIER.

— Enthousiasme : **TRANSPORT poétique, prophétique**. **Divin TRANSPORT**.
Sentez-vous, dites-moi, ces violents transports
Qui d'un esprit divin font mouvoir les ressorts ?
BOILEAU.

— Jeux. Action de jouer, au trictrac, toutes les dames qui sont abattues des piles, et d'en faire des cases et des demi-cases.

— Jurispr. Action d'une personne qui, par autorité de justice, se transporte sur les

lieux où sont les choses sujettes à un examen, à une vérification, à une visite: **TRANSPORT d'un juge, d'un commissaire, d'un expert sur les lieux**. (Acad.) « Acte par lequel on substitue une personne à une autre pour la jouissance d'une créance : *Faire le TRANSPORT d'un billet, d'une rente*. *Je n'ai point consenti au TRANSPORT qu'il voulait me faire*. (Acad.)

— Art milit. Voiture servant à transporter les choses nécessaires à une armée : *La route était couverte de TRANSPORTS*. (Acad.) *Le roulier conduit de lourds TRANSPORTS*. (Droz.)

— Mar. Bâtiments de transport ou simplement **Transport**, Navire propre à transporter des troupes ou des munitions.

— Physiol. Mouvement des liquides circulatoires : *Le TRANSPORT du sang vers le cœur*.

— Pathol. **Transport au cerveau** ou simplement **Transport**, Délire, égarement d'esprit causé par la fièvre.

— Géol. **Terrain de transport**. Syn. de **terrain d'ALLUVION**.

— Syn. **Transport, translation**. V. **TRANSLATION**.

— **Transport, extase, ravissement**. V. **EXTASE**.

— Encycl. P. et chauss. Dans les travaux de terrassement, le **transport** est une des parties principales de la dépense; c'est pourquoi on doit chercher autant que possible à diminuer la distance à parcourir. La distance moyenne du **transport** est souvent plus grande que celle du déblai et du remblai; cela arrive, par exemple, quand on est assujéti à faire passer les chemins de **transport** en des points déterminés et aussi dans les cas analogues à celui où le déblai est pris à l'intérieur du remblai; mais, dans les cas ordinaires de la pratique, lorsqu'il s'agit de routes, de chemins de fer ou de canaux qui s'exécutent suivant une ligne continue, on peut prendre comme distance moyenne de **transport** la distance des centres de gravité.

Avant de passer en revue les différents modes de **transport** employés, posons d'abord quelques principes généraux applicables à ce sujet. 1^o si l'on a deux volumes égaux, l'un en déblai, l'autre en remblai, disposés de telle sorte que les **transports** des éléments de la masse de déblai aux parties correspondantes du remblai puissent tous s'effectuer suivant des parcours parallèles, il est clair que la longueur moyenne des **transports**, relatifs à cette masse, sera égale à la distance des centres de gravité, et qu'au contraire, si les **transports** ne peuvent être parallèles, la moyenne longueur des **transports** sera plus grande; 2^o si les parcours ne peuvent être parallèles, il faudra au moins, pour que la distance moyenne reste la plus petite possible, que les parcours soient dirigés de manière à ne pas s'entre-croiser; 3^o si, pour se rendre du déblai au remblai, il y a plusieurs points de passage obligés, tous les **transports** auront un parcours commun entre le premier et le dernier point obligé, convergeront des diverses parties du déblai vers le premier point de passage et divergeront du dernier point de passage vers les différentes parties du remblai; 4^o si une même masse du déblai doit être partagée en deux parties destinées à être portées en deux points différents, la surface suivant laquelle devront être séparées ces deux parties sera telle : que chacun de ses éléments divisera en deux parties égales l'angle formé par les directions menées aux deux points d'arrivée de chacun des points de cet élément. La recherche des distances de **transport** et la répartition des déblais constituent ce que l'on appelle le mouvement des terres. Il existe plusieurs méthodes pour se rendre compte des dépenses du **transport** dans un projet de route, de chemin de fer ou de canal; mais la plus exacte, celle qui rend le mieux compte de tous les détails, est la méthode graphique qui consiste à rechercher, par les méthodes de la géométrie, les centres de gravité des triangles ou des quadrilatères par lesquels les masses de déblai et de remblai sont respectivement représentées, tant en position qu'en volume; puis à mesurer à l'échelle les distances qui existent entre les centres correspondants; ceci à la condition que l'épure soit faite dans de justes et convenables proportions, afin d'éviter les calculs longs et pénibles que nécessiterait leur recherche mathématique. Déterminant ensuite, suivant le mode de **transport** adopté, le prix applicable à l'unité de masse pour chacune de ces distances, et appliquant ces prix aux masses correspondantes, on obtient une suite de produits partiels dont la somme exprime la dépense totale du **transport**. Dans la pratique, on se dispense de tracer cette épure graphique, qui pour une grande longueur de projet demanderait un temps précieux; on se sert seulement des profils en long et en travers et des tableaux de calcul des déblais et des remblais, en prenant approximativement le centre de gravité des figures. Les rampes ont une influence sur la distance des **transports**; car elles augmentent le travail, puisque, outre le travail dépensé pour le **transport** horizontal, il faut encore élever les matériaux. Des ingénieurs admettent que le travail est le même pour monter une rampe de 20 mètres de base sur 2m,50 de hauteur (inclinaison au 1/8) que pour parcourir une

distance horizontale de 30 mètres. La pente de 1/8 exigeant un travail au-dessus des forces de l'homme, il convient d'adopter, comme dans les travaux du génie militaire, une rampe de 1/12 et de considérer comme équivalent de la distance horizontale de 30 mètres une rampe de 20 mètres de base sur 1m,65 de hauteur.

Le **transport** des terres se fait en les jetant à la pelle, lorsque la distance n'est que de quelques mètres; mais, quand elle est plus considérable, on fait usage de brouettes, de camions, de tombereaux, de paniers, de wagons et de wagonnets. Le **transport** à la brouette s'effectue au moyen de brouettes ayant 1/25 de mètre cube de capacité. Le relai est à peu près constant dans toutes les localités; il est de 30 mètres sur un plan horizontal et de 20 mètres sur les rampes de 0m,08 par mètre. Ce mode de **transport** s'emploie avantageusement et présente une économie dans la dépense lorsque les terres à transporter ne doivent pas parcourir plus de 100 mètres de distance. Le **transport** au camion s'effectue au moyen d'une espèce de petit tombereau traîné par trois hommes et pouvant contenir 0m,20 de terre. Les relais pour ce mode de **transport** sont variables; ils peuvent être fixés à 30, 60, 90 et même 100 mètres, selon que la terre est moins ou plus facile à charger. Jusqu'à 140 mètres de distance, le camion est plus économique que la brouette et le tombereau. Le **transport** au tombereau s'effectue au moyen de voitures traînées par un cheval, lorsqu'elles ne cubent que 0m,50, et par deux ou plusieurs chevaux lorsqu'elles ont une capacité de 1 mètre cube à 1m,50. Les relais sont de 100 mètres, et la limite de la distance d'emploi sur les grands travaux est de 500 mètres. Les **transports** au couffin, fréquemment employés en Algérie et dans le midi de la France, où ils remplacent la brouette, s'emploient quand les déblais doivent être transportés à de petites distances. La banaste est un panier en bois de châtaignier, cubant 0m,01. Le couffin, qui a la même capacité que la banaste, est un panier en jonc. Ce mode de **transport** s'effectue en chargeant ces paniers sur les épaules des hommes, à la manière des colporteurs de charbon.

Le **transport** à dos d'âne est beaucoup employé en Corse et en Algérie, où il remplace souvent le **transport** au camion et au tombereau. Il se fait en chargeant sur le dos de l'âne deux bannes ou deux couffins d'une capacité de 0m,04 chacun; ce **transport** devient plus économique que la brouette à partir de 70 mètres, et que le camion à partir de 90 mètres; à 80 mètres, le tombereau lui est préférable. Pour effectuer les **transports** verticaux, on se sert de la pelle, du bourriquet et de la hotte. Dans le premier mode, on place des ouvriers à des étages différents, espaces de 1m,65, et l'on compte que chaque ouvrier, en dix heures de travail, peut jeter 15 mètres cubes de terre d'un étage à l'étage supérieur. On dispose aussi des rampes s'élevant de 1m,65 pour 20 mètres de base, ce qui équivaut à un relai horizontal de 30 mètres; ces

deux manières d'opérer font voir que l'on doit adopter la hauteur verticale de 1m,65 pour relai. Le **transport** au bourriquet s'effectue au moyen d'une caisse ou d'un panier ayant une capacité de 0m,033; le relai est de 5 mètres. Ce bourriquet est muni par un treuil à hommes ou à manège; jusqu'à la hauteur de trois relais, l'emploi de la pelle est plus avantageux et plus économique. Le **transport** à la hotte s'emploie lorsque l'on est obligé de faire passer les déblais par un passage étroit, soit à l'aide d'une échelle ou d'un escalier; la hotte cube 0m,03. Un manœuvre pouvant en une heure faire 27 voyages à une hauteur de 3 mètres, il en résulte que le volume élevé en 10 heures à cette hauteur est de 8mc,10. Les **transports** par chemins de fer s'effectuent au moyen de wagons traînés par des chevaux ou par des locomotives. Au point de vue de l'économie, il y a avantage, pour transporter 1 mètre cube à 1,000 mètres, à remorquer les wagons par les chevaux; mais les travaux s'exécutent avec moins de rapidité. D'après MM. Perdonnet et Polonceau, l'usage des wagons n'est plus avantageux que celui des tombereaux que pour des volumes de déblais considérables et pour des distances de **transport** supérieures à 1,000 mètres; cependant on y a souvent recours pour des distances moindres, à partir de 500 mètres, parce que les chemins en terre sont impraticables avec des tombereaux par les temps humides, au lieu qu'avec des wagons et des voies en fer, on est rarement obligé d'interrompre les travaux. Le plus habituellement, pour les grands terrassements, on fait usage de la brouette pour les distances de **transport** de moins de 100 mètres, du tombereau pour celles de 100 à 500 mètres, des wagons traînés par des chevaux pour celles de 500 à 2,000 mètres, et de wagons remorqués par des locomotives pour les distances de 2,000 mètres et au-dessus. Pour faire ressortir la différence de prix du **transport** de 1 mètre cube de déblai par les différents moyens qui viennent d'être examinés, on a dressé le tableau suivant, en admettant : 1^o que, pour les **transports** autres que ceux en wagons, les prix comprennent la fourniture du matériel, qui est du reste relativement très-faible, le temps de la voiture pendant le chargement, le roulage, le temps et les frais de déchargement, mais non les frais de chargement; 2^o que, pour le **transport** en wagons traînés par des chevaux les prix comprennent le **transport** proprement dit, le graissage des wagons, l'entretien, le renouvellement des pièces usées et la dépréciation du matériel, mais non l'acquisition des wagons et l'établissement de la voie; 3^o que les chemins sont horizontaux; 4^o que la pente atteint 1/6 pour les **transports** à la banaste et à dos d'âne et 1/1 pour ceux à la brouette, au camion ou au tombereau, l'étendue des relais doit être diminuée de 1/3; 4^o que le prix de la journée de dix heures de travail est de : pour le manœuvre, 2 fr. 50; pour une voiture à un cheval, conducteur compris, 6 fr. 50; à deux chevaux, 12 francs; pour un âne, un homme conduisant six à douze ânes compris, 2 fr. 50 :

MODES DE TRANSPORT.	PRIX DU TRANSPORT de 1 mètre cube de déblai à un relai de		
	30 mètres.	100 mètres.	Pour chaque 100 mètres en sus des 100 premiers.
	fr.	fr.	fr.
A la brouette.	0,125	0,420	»
Au camion.	0,150	0,333	»
Au tombereau.	»	0,410	0,08
Au wagon.	»	0,380	0,03
A la banaste ou au couffin.	0,360	1,160	»
A dos d'âne.	0,610	0,700	0,13

— Législ. **Responsabilité des entrepreneurs de transports par terre et par eau**. Cette matière est régie par les articles 1782 à 1786 du code civil. La principale obligation des entrepreneurs de **transports**, celle qui les résume toutes, est de rendre sans retard et francs d'avaries et d'accidents, à leur destination, les personnes et les colis qui leur sont confiés. La loi les assimile, au point de vue de la responsabilité, aux hôteliers et aubergistes. Ils répondent, en conséquence, de la perte ou de l'avarie des effets, non-seulement quand la perte résulte du fait de leurs préposés ou employés, mais alors même qu'elle résulte du fait d'un vol, par exemple, commis par une tierce personne étrangère à leur service et à leur établissement. Un cas fortuit ou un accident de force majeure peuvent seuls les exonérer de toute responsabilité relativement au retard, à l'avarie ou à la perte; mais c'est à eux qu'incombe absolument la charge de prouver le cas fortuit ou l'événement de force majeure qu'il leur a été impossible de prévoir et de prévenir. Les entrepreneurs de messageries, en effet, sont tenus, par le seul fait de leur contrat, à rendre la chose saine et sauve à sa destination dans le délai convenu. L'accident de force majeure a sans doute pour résultat de les libérer; mais il est de règle élémentaire que c'est à l'obligé à fournir la preuve du fait d'où résulte sa libération.

La mesure de la responsabilité des entrepreneurs de **transport** correspond naturellement, quand il y a faute de leur part, à l'étendue du dommage éprouvé par l'expéditeur ou le destinataire; ils sont tenus jusqu'à concurrence de la valeur de la chose si elle a péri, par leur faute, ou jusqu'à concurrence de la dépréciation, s'il y a eu simple avarie. Les administrations des messageries sont coutumières d'insérer dans les bulletins qu'elles délivrent aux voyageurs, une note-clause portant qu'elles ne répondent de la perte des effets que jusqu'à concurrence d'une certaine somme déterminée à forfait. Il est de jurisprudence constante que cette clause ne lie nullement les voyageurs, qui ne sont pas appelés à y souscrire et qui d'habitude ne la lisent même pas. En tout cas, leur action n'est nullement limitée au chiffre inséré au bulletin; elle a pour mesure le dommage éprouvé, c'est-à-dire, en général, la valeur des objets égarés. Toutefois, si un voyageur avait renfermé dans une malle ou dans une valise des valeurs importantes en or ou en papier, sans en faire aucune déclaration, la responsabilité des messageries, en cas de perte, n'excéderait pas le taux de ce que peuvent valoir les effets que l'on porte avec soi d'ordinaire dans sa valise ou dans sa malle. C'est l'application du principe que les parties, en contractant, ne s'obligent que dans la mesure des conséquences de leurs en-

gagements qu'elles ont pu raisonnablement prévoir.

TRANSPORTABLE adj. (tran-spor-ta-ble — rad. transporter). Qui peut être transporté : *Mais, monsieur, il est si mal qu'il n'est pas TRANSPORTABLE. Tous les vins ne sont pas TRANSPORTABLES.*

TRANSPORTANT, ANTE adj. (tran-spor-tan, ante — rad. transporter). Qui transporte, qui excite des transports, de l'enthousiasme : *Vous trouvez donc que vos comédiens ont bien de l'esprit de dire des vers de Corneille? En vérité, il y en a de bien TRANSPORTANTS.* (Mme de Sév.) « Peu usité.

TRANSPORTATION s. f. (tran-spor-ta-si-on — rad. transporter). Jurispr. Action de transporter un condamné dans un lieu situé hors de son pays et de le contraindre à y séjourner jusqu'à l'expiration de sa peine.

— **Encycl. Législ.** La question des établissements pénitentiaires a pris naissance au milieu de nos troubles politiques, lors des journées de juin 1848. De la vint la loi du 8 juin 1850, qui désignait les îles de Nouka-Hiva et de Wai-ahu (îles Marquises) comme siège de la transportation.

Vers la fin de 1850, la question était reprise à un point de vue plus général; cette fois, c'était une réforme pénale que l'on voulait réaliser; une colonisation à l'instar de celle qu'avait fondée l'Angleterre en Australie; une sorte d'évolution du droit criminel où l'on espérait trouver le triple avantage de donner à la sécurité publique des garanties plus sérieuses, de rendre la répression plus humaine et de la moraliser en l'utilisant au profit de la colonisation française.

Le projet qui fut, à cette époque, délibéré dans le sein d'une commission n'était pas jusqu'à substituer la transportation à la peine des travaux forcés; il la combinait avec cette peine, il l'y ajoutait comme tempérament, comme récompense du repentir, comme refuge aux hommes de bonne volonté.

Une seconde commission fut instituée le 21 février 1851. Déjà la Guyane avait été proposée, mais on admettait aussi qu'on pourrait, dans le même but, utiliser l'Algérie.

La commission opta pour la Guyane.

Après les événements de décembre 1851, un décret-loi en date du 8 décembre 1851 donna au gouvernement la faculté de transporter pour cinq ans au moins et pour dix ans au plus, soit à Cayenne, soit en Algérie, les individus placés sous la surveillance de la haute police, reconnus coupables de rupture de ban ou d'avoir fait partie d'une société secrète.

Plus tard, sur un rapport du ministre de la marine, en date du 20 février 1852, le gouvernement offrit la transportation comme une faveur aux forçats en cours de peine, et plus de trois mille d'entre eux l'acceptèrent spontanément. Des adoucissements de peine, auxquels les condamnés devaient être sensibles, leur étaient garantis; les hommes ne seraient plus accablés; ils ne porteraient plus la chaîne; ils ne seraient plus attachés la nuit; une liberté relative leur était promise.

En attendant que le gouvernement pût associer le Corps législatif à son œuvre, il ouvrait, par le décret du 27 mars 1852, la porte des bagues aux forçats disposés à se rendre volontairement à la Guyane. Le même décret offrait, en outre, aux condamnés libérés en France, un asile à la Guyane contre la misère et les sollicitations dangereuses qui les attendaient à la sortie des bagues. Il créait la transportation volontaire.

Après avoir édicté des peines sévères contre les transportés de toute catégorie qui tenteraient de se soustraire à l'obligation de résidence, le décret plaçait toute la colonie sous la juridiction militaire.

Peu de temps après, le 31 mai 1852, un second décret, rendu à la suite de refus de travail et d'obéissance à Lambessa, ordonnait le transfert à la Guyane des transportés de 1848 et de 1852, condamnés à une peine afflictive ou infamante ou qui se refuseraient au travail et à l'obéissance.

Le 20 août 1853, un décret rendu sur la proposition du ministre de la marine autorisait les colonies à transférer à la Guyane les individus d'origine asiatique ou africaine condamnés aux travaux forcés ou à la réclusion.

Enfin, la loi du 30 mai 1854 vint compléter les conditions de la réforme pénitentiaire et donner à la pensée du gouvernement sa forme définitive.

Cette loi, qui reproduit la plupart des dispositions du décret du 27 mars 1852, y apporte toutefois quelques modifications qu'il est utile de signaler. Elle ne limite plus au seul territoire de la Guyane la faculté de créer des établissements pénitentiaires, laissant à cet égard au gouvernement toute latitude pour concilier les nécessités de la répression avec les devoirs d'humanité. Elle supprime la peine des travaux forcés pour les individus âgés de soixante ans; elle maintient expressément, à l'égard des forçats, les pénalités du bague.

Le dernier acte réglementaire sur la transportation est le décret du 29 août 1855. Ce décret déclare soumis à l'obligation du travail, à la juridiction et à la discipline militaires tout individu subissant la transportation à quelque titre que ce soit.

Les libérés rentrent dans le libre exercice

de leur profession à leurs risques et périls, mais ils restent justiciables des conseils de guerre pendant tout le temps de leur résidence obligatoire. Nous devons, à ce sujet, mentionner le décret de la fin de l'année 1868, relatif au rapatriement des libérés qui avaient été condamnés aux travaux forcés avant le 30 mai 1854 et ne s'appliquant qu'à eux seuls.

Jusqu'à ce jour, le gouvernement n'a établi la transportation que dans deux colonies : la Guyane d'abord et plus tard la Nouvelle-Calédonie.

En résumé, la transportation se recrute aujourd'hui parmi les condamnés aux travaux forcés et les réclusionnaires coloniaux de race asiatique et africaine. Le décret du 8 décembre 1851 y avait compris, en outre, les condamnés pour rupture de ban ou pour affiliation à une société secrète, mais cette disposition a été abrogée par un décret du gouvernement de la Défense nationale du 24 octobre 1870.

— **Embarquement et traversée.** Les condamnés aux travaux forcés désignés soit pour Cayenne, soit pour la Nouvelle-Calédonie, à leur départ de France sont embarqués sur une frégate. Avant leur embarquement la chaîne leur est enlevée; il ne leur est laissé qu'un anneau en fer qui entoure le bas de la jambe gauche. Chaque condamné reçoit pour le voyage un sac contenant trois chemises de grosse toile, deux paires de bas de laine, un pantalon, une vareuse et un bonnet de laine en droguet, ainsi qu'un pantalon et une vareuse de toile et une paire de souliers.

Quelque temps avant leur départ, les condamnés devant former le convoi sont visités par une commission médicale qui décide s'ils sont capables de faire le voyage; les condamnés jugés incapables de supporter la traversée sont maintenus au dépôt d'Avignon, en attendant qu'ils soient aptes à être dirigés sur Cayenne, ou bien à Saint-Martin-de-Ré, s'ils sont désignés pour la Nouvelle-Calédonie.

À l'arrivée des condamnés sur la frégate, ils sont immatriculés sur un registre ouvert à bord à cet effet. Le dossier de chaque forçat est remis au commandant, un état nominatif est dressé indiquant la durée de la peine ainsi que le motif de la condamnation; les condamnations antérieures et les punitions subies au bagne y sont aussi relatées. Les convois sont ordinairement de 150 à 200 condamnés; ils sont logés au centre de la batterie dans la frégate, et enfermés nuit et jour dans des cages garnies de barreaux en fer forgé. Des bancs sont disposés autour des cages, dans lesquelles sont fixés des crochets pour suspendre les harnais la nuit; chaque harnais est garni d'une couverture en laine.

Par mesure d'hygiène et à partir de dix heures du matin jusqu'à quatre heures du soir, les condamnés, par cage, c'est-à-dire par groupe de cinquante, montent sur le pont pour prendre l'air; sur certaines frégates ils aident à la manœuvre; chaque groupe reste sur le pont pendant deux heures; à leur rentrée dans le compartiment qu'ils occupent, ils sont comptés par le surveillant de service qui, lorsque les condamnés d'une cage sont rentrés, fait sortir ceux de la cage suivante, et ainsi de suite jusqu'à quatre heures du soir.

Les repas sont réglés de la manière suivante : le matin, après l'appel du réveil, les condamnés prennent le café avec la ration de biscuit et celle d'eau-de-vie, fixée à 0 lit. 08. À midi, au dîner, ils reçoivent la ration de pain, la soupe avec légumes de conserve, le bœuf frais ou, à défaut de vives frais, du lard salé, du bœuf salé ou en conserve ou du mouton, après avoir mangé la soupe, il leur est distribué, sous la surveillance d'un surveillant militaire, 0 lit. 23 de vin. Le soir, au souper, ils reçoivent la soupe aux légumes secs et la ration de biscuit. En un mot, les condamnés reçoivent les mêmes vivres que les matelots du bord.

Quand la frégate arrive au mouillage, tous les condamnés sont consignés dans les cages; cette mesure est maintenue pendant toute la durée du mouillage. Durant ce temps, les précautions les plus grandes sont prises pour éviter les évasions; les barreaux des cages sont visités avec soin, afin de s'assurer qu'aucun n'a été scié.

Si pendant la traversée des condamnés se sont rendus coupables d'infractions graves à la discipline, ils sont mis au cachot du bord et ne reçoivent que le pain, l'eau et la soupe; ceux qui ont commis des fautes légères sont privés de la sortie sur le pont, ou privés de vin et d'eau-de-vie.

Rarement on est obligé de donner des coups de corde; cette punition n'est infligée qu'aux plus mutins et sur l'ordre du commandant du bord; un condamné est choisi pour exécuter la sentence.

— **Débarquement et installation au pénitencier-dépôt.** À l'arrivée dans la colonie pénitentiaire, soit à Cayenne, soit en Nouvelle-Calédonie, les condamnés sont remis par le commandant du bord au gouverneur de la colonie, avec toutes les pièces qui les concernent. Le gouverneur en fait à son tour la remise au directeur du service pénitentiaire qui, de concert avec le capitaine de la frégate, prend toutes les mesures concernant le débarquement. Ce débarquement a lieu avec

le plus grand ordre; les malades sont d'abord conduits à l'hôpital du pénitencier-dépôt, et les condamnés valides, à leur débarquement, sont passés immédiatement en revue par le surveillant chef du pénitencier, qui leur fait enlever, séance tenante, tous les objets ou effets non réglementaires.

Cette revue terminée, les condamnés sont conduits aux cases qu'ils doivent occuper; chaque case contient 50 hommes; elles sont construites en pierre et en moellon et ont 20 mètres de longueur sur 5 mètres de largeur; la porte de chaque case est garnie d'une grille en fer, qui est fermée après l'appel du soir. Deux cases forment un peloton; un peloton est donc composé de 100 transportés commandés par un surveillant militaire de 2^e ou 3^e classe. À leur arrivée dans la colonie, les condamnés prennent le nom d'ouvriers de la transportation et sont subdivisés en plusieurs classes, suivant la conduite qu'ils ont tenue au bagne ou pendant la traversée.

— **Transportation à la Guyane. Historique.** Après la promulgation du décret du 8 décembre 1851, rien n'était prêt à la Guyane pour recevoir les transportés. Afin de gagner du temps, et aussi dans la pensée qu'un acclimatement préalable préparerait mieux les transportés aux épreuves du climat tropical, on songea à créer un dépôt temporaire aux îles des Saintes, dépendance de la Guadeloupe. Les hommes devaient y séjourner pendant qu'on installerait aux îles du Salut, en face des côtes de la Guyane, des baraques envoyées de France. Des instructions pressantes invitèrent l'administration de Cayenne à faire sans retard les recherches nécessaires pour déterminer l'emplacement des établissements définitifs. On renonça à l'installation provisoire des Saintes pour ne s'occuper que de celle des îles du Salut. L'activité redoubla dans les ports de la métropole. Des convois d'approvisionnement partaient pour la Guyane, et, dans le délai de deux mois, 80 baraques étaient expédiées de Bordeaux. Les vivres et les médicaments étaient assurés pour un semestre. Des fonds destinés à des dépenses extraordinaires et imprévues étaient mis à la disposition du gouverneur.

Lorsque les nouvelles parvenues de la colonie eurent donné l'assurance que les ordres étaient exécutés, les départs commencèrent.

Le 31 mars 1852, la corvette l'*Allier* partit de Brest pour Cayenne avec 301 forçats, ayant à son bord le commissaire général, auquel le gouvernement confiait le soin de jeter les fondements du nouveau système pénal.

Les avis de la colonie ayant fait connaître que les travaux entrepris aux îles du Salut étaient assez avancés, la frégate la *Porte* partit de Brest le 25 avril 1852, emportant 16 condamnés politiques, 33 repris de justice et 347 forçats.

Le 29 mai 1852, l'*Erigone* quittait Brest avec un effectif de 399 hommes, composé de 94 repris de justice, de 161 forçats et de 144 condamnés politiques, que les odieuses commissions mixtes avaient désignés pour la transportation.

Le 17 juin 1852, le *Duguesclin* partit ayant à son bord 5 condamnés politiques, 61 repris de justice et 450 forçats. Ce vaisseau fut suivi de la *Fortune*, qui quitta la France le 5 septembre suivant, avec 302 forçats, 1 repris de justice et 5 condamnés politiques.

À la fin de l'année 1852, le nombre des transportés dirigés sur la Guyane s'élevait, y compris le convoi de l'*Egérie*, parti en décembre, à 2,220.

Tous ces convois avaient été dirigés sur les îles du Salut, qui sont au nombre de trois : l'île Royale, l'île Saint-Joseph et l'île du Diable, situées à quelque distance de la côte, en face de l'embouchure de la rivière de Kourou.

D'autres points furent choisis pour éviter l'accumulation des transportés aux îles du Salut; l'île la Mère fut affectée spécialement au dépôt des invalides, des infirmes et des valétudinaires.

Le premier établissement fondé sur la Grande-Terre fut celui de la Montagne-

d'Argent, situé à l'embouchure de l'Oyapock; 300 transportés y furent placés avec 100 condamnés noirs, pour être employés aux défrichements. Les débuts furent heureux; la fertilité du sol promettait une belle exploitation agricole; mais l'influence délétère des émanations paludéennes y causa des fièvres nombreuses, et en 1864 l'établissement fut évacué. Des bâtiments importants restaient; ils furent affectés à une léproserie. De belles plantations de caféiers commençaient à donner des produits sérieux; elles furent confiées à un atelier de 60 condamnés noirs; les produits de cette caféière sont envoyés en France et vendus au profit de l'Etat.

Vers le milieu de 1853, un second établissement fut créé, celui de Saint-Georges, sur la rive gauche du haut Oyapock, à 191 kilomètres de Cayenne, pays boisé, formé de terres d'alluvion, où l'on comptait trouver à la fois les avantages de l'exploitation forestière et un terrain propice aux cultures coloniales. Tout semblait y prospérer, et la réussite des premières plantations promettait de promptes et d'abondantes ressources. L'exploitation et le défrichement des bois donnaient des matériaux précieux et livraient à la culture de nouvelles terres fertiles; mais les miasmes qu'exhalait la terre remuée frappèrent les transportés; le sol, sans cesse inondé par les pluies et chauffé par un soleil ardent, dégagait, sous l'action même du travail, des effluves qui minaient lentement les forces des travailleurs. À ce mal inhérent à la nature même des lieux et qui pouvait persister longtemps vint s'ajouter plus tard, vers 1856, le fléau de la fièvre jaune, qui désola la colonie. Les transportés européens, ne pouvant être maintenus à Saint-Georges, furent remplacés par les transportés africains. Le nouveau personnel cultiva la canne, les plantes vivrières et continua l'exploitation des bois; mais à la longue, la race noire subit elle-même l'influence des fièvres, et le gouvernement, reconnaissant que cette entreprise absorbait sans profit des forces qui pouvaient être utilisées ailleurs, ordonna, en 1863, d'évacuer Saint-Georges.

L'endant que se poursuivaient ces premières expériences sur le continent, de nouveaux envois de transportés se succédaient. La loi du 30 mai 1854, qui rendait la transportation obligatoire, était venue accélérer l'évacuation des bagues. Au commencement de 1855, douze convois étaient déjà partis, emportant 3,780 hommes. Il fallait donc multiplier les établissements.

On créa des pénitenciers-pontons avec des bâtiments de la marine hors de service. Un premier ponton, d'abord, et plus tard un second furent placés en face de Cayenne; un autre fut mis à l'embouchure de Kourou pour relier les pénitenciers des îles du Salut avec un atelier forestier installé aux Trois-Carbets.

Les pontons, comme tout établissement sur la mer, étaient naturellement sains; mais leur voisinage de Cayenne les exposa plus que les autres établissements aux ravages de la fièvre jaune, lors de l'épidémie de 1855. On dut les abandonner pour quelque temps; l'épidémie disparue, on les occupa de nouveau.

L'aménagement de ces pontons laissait d'ailleurs à désirer. L'administration résolut de les remplacer en partie par un pénitencier à terre, dans le voisinage, mais hors de la ville. La situation choisie est salubre, et 200 transportés y ont été installés en 1859.

Successivement, plusieurs établissements furent créés : la Comté (quartier de la Guyane, à proximité de l'île de Cayenne), Sainte-Marie, Saint-Augustin; mais la fièvre jaune et les fièvres paludéennes forcèrent l'administration à les évacuer. Des avis émanés de quelques personnes connaissant le pays et des explorations faites dans la partie haute de la colonie suggérèrent l'idée de transporter les établissements vers la région appelée le Maroni, qui confine à la Guyane hollandaise. Dès 1857, les premiers travaux furent commencés, et, à la fin de 1858, l'établissement pouvait être considéré comme créé. L'établissement de Kourou fut créé ensuite, à proximité de la rivière de ce nom et des îles du Salut.

TABEAU STATISTIQUE DES TRANSPORTÉS DIRIGÉS SUR LA GUYANE DEPUIS LE 31 MARS 1852 JUSQU'AU 31 DÉCEMBRE 1874.

		HOMMES.	FEMMES.
Convois d'hommes.	Forçats européens.	15,925	»
	Forçats coloniaux.	945	»
	Réclusionnaires coloniaux.	537	»
	Repris de justice.	2,816	»
	Politiques (affiliés aux sociétés secrètes).	329	»
	Etrangers européens expulsés.	8	»
Convois de femmes	Transportés volontaires.	9	»
	Provenant des maisons centrales.	»	345
TOTAL.		20,569	345
A déduire sur ce nombre :		20,914	
Libérés		3,609	
Décédés		9,838	
En résidence volontaire à la Guyane.		1,048	
Évadés ou disparus.		2,151	
EFFECTIF au 31 décembre 1874.		4,240	

— *Transportation à la Nouvelle-Calédonie.* Historique. L'idée de faire un essai de la *transportation* en Nouvelle-Calédonie prit naissance à l'époque où les établissements de la Guyane subissaient les plus rudes épreuves par suite des fièvres paludéennes et de l'épidémie de la fièvre jaune. Des études furent ordonnées des 1859, et un décret du 2 septembre 1863 vint consacrer définitivement ce projet et ouvrir une nouvelle issue à la réforme pénale.

Le premier convoi, composé de 250 condamnés aux travaux forcés astreints à la résidence perpétuelle, partit de Toulon le 2 janvier 1864 et arriva le 9 mai en rade de Nouméa. Déjà le gouverneur avait choisi pour dépôt général l'île Nou, située en face de la rade de Nouméa et à une distance assez courte pour permettre des communications fréquentes et rapides. A leur arrivée, les transportés restèrent casernés à bord le temps qui était nécessaire pour préparer des installations à terre. Ce premier travail fut accompli rapidement; aucun accident ne se produisit durant cette opération assez fatigante, et, huit mois après, des logements, des magasins, un hôpital et une chapelle, établis dans des conditions provisoires très-suffisantes pour les premiers besoins, permettaient d'installer le personnel à terre. L'installation fut rapidement faite, grâce aux bâtiments qu'avait construits l'Anglais Paddon pendant qu'il occupait l'île Nou. Tous ces bâtiments furent utilisés et le sont encore.

Le deuxième convoi, qui devait fournir les moyens de procéder à des installations plus importantes, partit de France le 6 janvier 1866 et arriva dans la colonie en juillet; il comprenait 200 forçats, dont 3 moururent en mer. Pendant l'année 1867, trois convois partirent de Toulon pour la Nouvelle-Calédonie et arrivèrent en août et septembre dans la colonie. C'est réellement à partir de cette époque que la décision fut prise de ne plus envoyer de forçats européens à Cayenne. Au 31 décembre 1867, l'effectif, en Nouvelle-Calédonie, était de 967 transportés; jusqu'alors, il n'était pas arrivé de femmes condamnées.

En 1867, après l'arrivée des trois convois, les transportés furent divisés en quatre catégories. Ceux de la quatrième catégorie, comprenant les criminels endurcis, étaient condamnés aux travaux d'utilité publique les plus pénibles et privés des prestations que l'on accorde d'habitude pour encourager les hommes de bonne volonté. Dès le principe, lors de l'arrivée en Nouvelle-Calédonie des premiers convois, les transportés de la quatrième classe ont été internés à Kanala, sur la côte est de la Grande-Terre; depuis 1868, ils ont été réintégrés à l'île Nou, où ils sont l'objet d'une surveillance plus active et toute spéciale.

Deux parts ont été faites des forces disponibles : un groupe a été conservé à l'île Nou pour les travaux du pénitencier, un autre a été prêté aux services publics. Ceux du premier groupe qui fournissent un bon travail obtiennent des suppléments de ration; ceux du second touchent des gratifications en argent qui varient de 0 fr. 07 à 0 fr. 25 par jour, selon la catégorie à laquelle ils appartiennent. Bientôt, et lorsque l'arrivée du deuxième convoi eut permis de distraire une partie des transportés au profit du travail privé, les hommes de bonne conduite furent autorisés à travailler pour les particuliers. L'engagement souscrit, en pareil cas, est de deux années au minimum, pendant lesquelles l'entretien de l'engagé est à la charge de l'engagiste, sans préjudice du salaire déterminé de concert entre ce dernier et l'administration; ce salaire est de 0 fr. 40 par jour, dont 0 fr. 10 peuvent être donnés immédiatement aux transportés. Leur situation, au point de vue disciplinaire, a quelque analogie avec celle que créent, en France, aux libérés la surveillance de la haute police; mais l'engagé est sous une surveillance plus étroite et doit rendre périodiquement compte à l'administration de la conduite de son engagé.

En 1867, lorsque le nombre d'hommes devint trop considérable à l'île Nou, un décret fut promulgué pour former des camps aux environs de Nouméa. Les premiers furent ceux de l'Orphelinat et de la vallée des Colons, à quelques kilomètres de la ville, pour les travaux de route. Un détachement de transportés fut envoyé à la ferme modèle d'Yahoué pour être employé aux travaux agricoles et à la confection des instruments aratoires; il en fut envoyé un autre à la baie de Prony pour l'exploitation des bois; enfin, une colonisation pénale agricole fut établie à Bourail, sur la côte ouest de la Grande-Terre, où les meilleurs sujets doivent être envoyés et où il est accordé une concession provisoire de 2 hectares aux célibataires, de 4 hectares aux gens mariés et de 6 hectares à ceux qui ont plus de deux enfants. Les concessionnaires ont la faculté d'acquiescer de nouvelles terres avec leurs économies. On leur avance les outils et les vivres jusqu'à la première récolte. Dans cette situation, ils jouissent d'une sorte de liberté relative qui, tout en les relevant à leurs propres yeux, ajoute à leur activité naturelle l'excitant de la responsabilité. Le transporté installé dans sa concession subit un régime disciplinaire très-adouci. L'autorité surveille, conseille, protège et maintient la paix.

Après l'arrivée des nouveaux convois en

xv.

1868, les travaux de route furent commencés et des camps formés; le premier fut installé à Kouka-Kouka pour le percement de la route de Nouméa à Païta, au sud et à 46 kilomètres de Nouméa. De petits camps furent échelonnés sur la route du pont des Français, et d'autres furent créés ensuite à la Conception et à Saint-Louis, missions occupées par les maristes et les Canaques catéchisés, pour r-liser définitivement ces établissements à Nouméa par une route curieuse rejoignant celle du pont des Français.

En 1869, un camp fut établi au Montravail, en face de la presqu'île Ducos, à 3 kilomètres de Nouméa, pour travailler aux rues de la ville et faire les trottoirs. Dans la même année, les transportés du camp de l'Orphelinat ouvraient la route de Nouméa à l'anse Vata. Vers la même époque, les transportés de la vallée des Colons perçaient la route du camp à celle du pont des Français.

De 1868 à 1870, les convois de transportés se succèdent avec rapidité, et l'effectif, au 31 décembre 1870, s'élevait, en Nouvelle-Calédonie, à 2,608 transportés, 8 femmes comprises.

Vers la fin de 1869, les camps de Tonghoué

TABLEAU STATISTIQUE DES TRANSPORTÉS DIRIGÉS SUR LA NOUVELLE-CALÉDONIE DEPUIS LE 2 JANVIER 1864 JUSQU'AU 1^{ER} OCTOBRE 1875.

	HOMMES.	FEMMES.
Effectif des convois arrivés dans la colonie	7,664	160
A déduire sur ce nombre :		
Morts, rapatriés, etc	1,231	71
Effectif au 1 ^{er} octobre 1875	6,413	89
Sont compris dans ce chiffre :		
Evadés disparus { En cours de peine	77	94
{ Libérés	17	8
Reste au 1 ^{er} octobre 1875	6,319	89
	6,408	

— *Travaux exécutés en Nouvelle-Calédonie en septembre 1875.* D'après les renseignements puisés à des sources officielles; voici quels ont été les travaux exécutés en septembre 1875 par les transportés, dans la Nouvelle-Calédonie et à la Guyane.

A l'île Nou, pénitencier-dépôt : route du camp du pénitencier-dépôt au camp de la pointe Sud, en passant par la Vacherie; construction de l'église de l'île Nou; extraction des pierres pour le four à chaux et pour les constructions de la pointe Sud; entretien et réparation des divers bâtiments du pénitencier.

Travaux de culture exécutés à la ferme Nord de l'île Nou. A Nouméa : corvées de transportés fournies par les camps du Montravail, de l'Orphelinat et de la Vallée-des-Colons, aux ateliers et chantiers du génie, de l'artillerie et des ponts et chaussées; déchargement des navires chargés de vivres, de charbon, de bois, etc.; arasement de la butte Conneau, bordant le port de Nouméa.

Dans les divers camps, sur la Grande-Terre : percement et entretien des routes de la colonie; exploitation des bois dans la forêt des Kaoris, de la baie de Prony, située au sud de la Nouvelle-Calédonie; construction de nouveaux camps et entretien des anciens dans l'intérieur; travaux de culture exécutés à la ferme modèle d'Yahoué, à Onarail, Moindoux, Bourail et Kanala; travaux de la conduite d'eau partant de la rivière la Boul, près de la ferme modèle d'Yahoué, à Nouméa; les travaux de la conduite d'eau sont projetés depuis huit années, et, quand ils seront terminés, la ville de Nouméa aura enfilé de l'eau, dont elle manque surtout pendant les grandes chaleurs.

— *Travaux exécutés à la Guyane en septembre 1875 par les transportés.* A Saint-Laurent-du-Maroni, sur la Grande-Terre : entretien des routes de la colonie; essais de culture; réparations et constructions dans les camps; travaux exécutés dans les deux mines d'or.

A Cayenne : travaux divers : batelage; chargement et déchargement des navires; corvées à terre, à bord des bâtiments et dans les différents services de la colonie.

Au Kourou : entretien des embarcations et des bâtiments; exploitation des bois sur les bords de la rivière; chargement et déchargement des chalands.

Aux îles du Salut et à l'île la Mère : culture, jardinage, coupe et transport des bois pour les cuisines; fabrication d'huile de ricin médicinale et à brûler, ainsi que d'huile de coco pour l'éclairage.

— *Colonisation par les transportés libérés à la Guyane.* Le premier établissement fondé dans cette région, celui de Saint-Laurent, fut, dès l'origine, affecté à un essai de colonisation agricole au moyen des condamnés en cours de peine; ces condamnés devaient être employés, comme ouvriers d'abord, à préparer les installations générales d'un pénitencier, c'est-à-dire logement, magasin, hôpital, église, caserne, routes, défoulements; puis, comme concessionnaires, à la mise en culture des terres. Les concessionnaires étaient choisis parmi les plus méritants et les plus laborieux.

et de la Dumbéa étaient formés pour continuer la route de Païta. En 1870, pour occuper les transportés plutôt que pour défendre l'île Nou et les passes de la rade de Nouméa, on construisit les batteries de l'île-aux-Lapins, de la Pointe-Sud, de la Pointe-Lambert et de la Vacherie.

En 1871, les envois de déportés politiques étant annoncés, il fallut s'occuper de leur installation; on forma des camps à la presqu'île Ducos et à l'île des Pins. On s'occupa d'abord d'organiser la presqu'île Ducos, destinée à la déportation dans une enceinte fortifiée; un détachement de 200 transportés y fut établi pour la construction du camp et des routes. Lorsque les déportés politiques arrivèrent à la presqu'île Ducos le 29 septembre 1872, tout n'étant pas terminé, les transportés continuèrent les habitations et la route de ceinture de la presqu'île, qu'ils terminèrent en 1874 seulement. A l'île des Pins, les travaux suivirent à peu près la même marche, et des transportés y restèrent aussi jusqu'en 1874. Depuis cette époque, les transportés sont rentrés au pénitencier-dépôt.

Dès 1860, Saint-Laurent semblait dans une situation relativement prospère, et, l'état sanitaire justifiant le choix de l'emplacement, un décret du 30 mai de cette année affecta définitivement à la *transportation* tout le territoire du Maroni.

Dans l'intervalle, la nécessité d'abandonner la région du vent et l'arrivée successive des convois venant de France avaient exigé la création, à 2 kilom. de Saint-Laurent, d'un second établissement, appelé Saint-Louis. Ce dernier n'était pas, comme le précédent, destiné aux concessionnaires; c'était un pénitencier proprement dit, où le condamné devait subir sa peine et faire son temps d'épreuve.

Les premiers efforts, après la période d'installation, furent dirigés vers la production du sol. Aux plantes potagères, comprenant les plantes d'Europe et celles qui sont propres au climat tropical, s'ajouta la culture du tabac, du maïs, du riz, de la canne, du manioc, du caféier, du cacaoyer. Comme c'était sur ces deux dernières cultures que reposait surtout l'espoir d'un rendement sérieux, on leur accorda une place plus considérable dans le travail de plantation. Ces deux arbustes n'entrent en rapport qu'au bout de quatre à cinq ans, mais alors ils donnent un revenu très-élevé. Leur culture, pendant la période improductive, exige des soins constants; de plus, ils ont besoin, pour se développer, d'être protégés soit contre les vents violents, soit contre les ardeurs d'un soleil trop vif, et aussi contre les insectes qui sont, à la Guyane, les ennemis les plus redoutables de toute culture. L'élevage des animaux de basse-cour se fit avec succès; celui du gros bétail, essayé d'abord dans les savanes d'Organabo et de Passoura, le long de la côte, entre le Kourou et le Maroni, a dû être, pour cause d'insalubrité, porté ailleurs; il est aujourd'hui entrepris sur une assez grande échelle à la Pointe-Française, à l'embouchure même du fleuve Maroni. C'est à cette spécialité qu'on affecte les repris de justice transportés pour rupture de ban, catégorie plus indisciplinée que celle des forçats, et dont on peut, à grand-peine, obtenir le facile travail de la garde du bétail.

A côté des cultures, l'administration a dû chercher une autre branche de travail et de revenu dans l'exploitation des richesses forestières de la Guyane.

Quoique la colonie appartienne à la France depuis bien des années, cette ressource était presque ignorée du commerce métropolitain, et l'industrie locale n'en avait jamais tiré un parti sérieux.

Les besoins des services publics fournissent, il y a quelques années, l'occasion de faire de nouveaux essais qui réussirent. Nos colonies des Antilles demandèrent du bois à la *transportation* pour des travaux de pilotis. En même temps, l'exploitation privée fondée à la rivière de Tonégande avec des transportés, et une autre entreprise particulière, tentée au Maroni par des industriels métropolitains, cherchaient à introduire l'usage de ces bois dans l'industrie française. De son côté, l'administration de la marine les soumettait à des expériences nouvelles, et un essai intelligemment fait révélait bientôt tout le parti que les constructions navales pouvaient en tirer.

D'un autre côté, l'on pensa que les bois de la Guyane pouvaient être avantageusement substitués aux bois indigènes comme traverses pour les chemins de fer. Le renouvellement fréquent de ces traverses commençait à devenir un embarras inquiétant pour les concessionnaires. Des chantillons furent demandés à la Guyane, et la compagnie des chemins de fer de l'Ouest conclut un marché de 30,000 traverses. Durant la même période, en 1865, l'attention du commerce s'est portée vers ces bois, et un mouvement d'opinion favorable s'opéra en faveur de leur emploi. Les exploitations privées de Tonégande et du Maroni sont parvenues à introduire dans le commerce de l'ébénisterie certaines essences, notamment le bois violet, qui ont réussi et dont le bon goût de nos ouvriers a su tirer des effets heureux. D'autre part, les administrations des chemins de fer ne semblent pas devoir borner aux traverses l'emploi des bois de la Guyane, et la compagnie chargée de la construction des wagons du chemin de fer de Lyon les a utilisés pour ses travaux.

En 1867, lors de l'Exposition universelle à Paris, une collection aussi complète que possible de toutes les essences qui peuvent être utilisées soit par l'ébénisterie, soit par l'industrie du bâtiment, soit par les constructions navales, fut envoyée de la Guyane.

Les besoins de la flotte s'étant rapidement accrus, les demandes de bois de la Guyane furent portées à 3,000 mètres cubes par an.

Ainsi, en combinant les cultures avec l'exploitation des forêts, on s'efforce de trouver à la Guyane un emploi utile des bras de la *transportation*, un travail rémunérateur, une base de colonisation.

Dès 1860, le pénitencier de Saint-Louis, composé de forçats en cours de peine, ouvrait de nouvelles percées dans les grands bois voisins de la crique Balété. Les hommes qui subissaient leur temps d'épreuve préparaient le terrain pour de nouveaux centres agricoles. C'est ainsi que furent successivement créés Saint-Maurice, Sainte-Anne, Saint-Pierre et Saint-Jean, dans un rayon très-proche de Saint-Laurent et de Saint-Louis. A Saint-Maurice, on plaça des condamnés en cours de peine, qui avaient paru dignes de devenir concessionnaires; à Sainte-Anne, d'autres groupes de la même catégorie, ouvriers plutôt que cultivateurs, et qui se livraient à l'exploitation forestière; à Saint-Pierre, c'était avec les libérés astreints à la résidence perpétuelle que l'on essayait la colonisation. A Saint-Jean furent installés les libérés à résidence temporaire, en attendant le jour de leur rapatriement. Aux Hattes de la Pointe-Française furent placés les repris de justice en rupture de ban, qui attendaient aussi leur retour en France. Pour compléter l'énumération des points occupés par la *transportation* au Maroni, il reste à citer les chantiers de Sainte-Marguerite, sur la crique Malpouri, et ceux du Haut-Maroni, affectés à l'exploitation forestière : établissements destinés à se déplacer à mesure que le travail d'abatage pénétrera dans l'intérieur des forêts.

Le nombre des transportés libérés vivant du produit de leur travail, au 1^{er} octobre 1875, s'élevait à 613, et celui des transportés en cours de peine engagés chez les habitants à 790.

— *Colonisation par les transportés libérés à la Nouvelle-Calédonie.* Bourail, situé sur la côte ouest de la Grande-Terre, à 40 lieues environ de Nouméa, est devenu le centre de la population des transportés libérés en Nouvelle-Calédonie; jusqu'en 1870, elle était peu nombreuse et ne comptait que 69 transportés, dont 37 en cours de peine et 32 libérés; cependant il y avait déjà 19 femmes et 33 enfants, dont 4 nés dans la colonie. Depuis cette époque, par suite des libérations et des envois de femmes de la métropole, la population a considérablement augmenté et s'élevait, au 1^{er} octobre 1875, à 641 transportés, dont 438 en cours de peine et 203 libérés, comprenant, en outre, 89 femmes, dont 58 en cours de peine et 31 libérées.

On a installé à Bourail une ferme pénitentiaire dirigée par un agent de culture qui donne, en outre, des conseils aux concessionnaires groupés autour de la ferme. Cette ferme est alimentée, comme main-d'œuvre, par des transportés, des aspirants concessionnaires destinés à aider les concessionnaires établis dans la culture de leurs terres. Les premiers exploitants, déjà en possession provisoire ou définitive, ont été pourvus de titres de possession délivrés officiellement. Les nouveaux concessionnaires sont pourvus des mêmes titres, mais à certaines conditions. Ils sont tenus de cultiver une étendue déterminée en cannes, d'abord fixée à 2 hectares, puis réduite à 1 hect. 50 seulement. Cette condition trouve sa raison d'être dans un marché passé par l'administration avec une usine sucrière qu'elle s'est engagée à alimenter avec les produits des concessions et de la ferme de Bourail. On a pu ainsi assurer un débouché aux produits des cultures des concessionnaires. Le nombre des concessionnaires s'élève à 145; leurs familles ont demandé à les rejoindre, et beaucoup d'entre elles sont arrivées. Des demandes se sont étendues souvent aux parents collatéraux; mais il a paru que les mêmes sacrifices ne devaient pas être faits pour les collatés.

raux que pour les femmes et les enfants. Il a été décidé, de concert avec le gouverneur de la Nouvelle-Calédonie, que l'on exigerait des collatéraux de transportés les conditions imposées aux colons libres, tant pour les aptitudes professionnelles que pour la justification du pécule dont ils doivent être en possession avant leur départ.

Une école a été créée à Bourail par arrêté du gouverneur le 22 décembre 1869; 25 élèves l'ont fréquentée en 1870. Aux termes de l'arrêté, l'instruction des enfants est obligatoire, pour les garçons, de 5 à 13 ans, et pour les filles de 5 à 12 ans. En cas d'inexactitude à suivre les classes, la ration que l'on délivre aux enfants est supprimée. Un instituteur venu de France est chargé de la direction de cette école. Il fait en outre, le soir, des cours d'adultes pour les transportés. Il est facilité à ceux-ci de se rendre aux cours, mais le plus ou moins d'assiduité à les suivre est pris en considération pour les mises en concession. Les filles sont initiées aux travaux d'aiguille et aux soins du ménage par la femme de l'instituteur.

Le service des bibliothèques, institué en 1867, mais qui n'a commencé à fonctionner que dans le courant de 1868, est en voie de progrès. En 1870, il a été mis en lecture, tant à l'île Nou qu'à Bourail, 5,329 volumes. L'effet de ces lectures choisies est d'une influence favorable sur beaucoup de transportés. La distribution des livres, faite primitivement par des agents civils des pénitenciers, a été confiée depuis aux aumôniers.

En résumé, la situation de la colonisation en Nouvelle-Calédonie donne lieu d'espérer qu'elle entrera dans une voie prospère, car, sur 1,056 libérés, 807 vivent déjà du produit de leur travail et 234 transportés sont engagés chez les colons libres pour les aider dans leurs travaux.

Le nombre des animaux appartenant au service pénal et au service agricole, nombre qui tend à s'accroître de jour en jour, est aujourd'hui de 69 chevaux, 15 ânes, 114 bœufs, taureaux et vaches, et 111 veaux et génisses.

— *Évasions, corrections et exécutions capitales de la Nouvelle-Calédonie et de la Guyane.* Le transporté a toujours l'espoir de pouvoir s'évader un jour; si cette idée devient fixe, il ne tarde pas à la mettre à exécution; mais avant de partir il finit par persuader de partir avec lui en lui désignant un lieu de ralliement. Alors, tous deux, ensemble ou séparément, ils font semblant d'éprouver un besoin naturel, quittent le chantier l'un après l'autre sans prendre la même direction, pour ne pas éveiller les soupçons du contre-maître, transporté comme eux, qui rendrait compte immédiatement au surveillant militaire chargé du chantier, puis ils se retrouvent soit dans les bois, soit dans une anfruosité de rochers et restent là jusqu'à la nuit. Quand le contre-maître transporté s'aperçoit au bout de dix minutes ou d'un quart d'heure que les transportés qui se sont absentés ne rentrent pas, il en rend compte au surveillant militaire, qui constate l'heure à laquelle ces transportés ont quitté le chantier, et, pour être bien persuadé de leur départ, les hommes étant quelquefois échelonnés le long d'une route, il les réunit, en fait un appel minutieux, constate alors réellement leur absence et fait opérer quelques recherches par le contre-maître pour tâcher de savoir quelle direction ils ont pu prendre et enfin dresse le procès-verbal d'évasion, qu'il remet au commandant à son arrivée au pénitencier. Cet officier prend aussitôt, de concert avec le surveillant militaire chef de semaine, toutes les dispositions usitées en pareil cas; des surveillants militaires armés du chassepot et du revolver partent en reconnaissance et explorent l'île dans toutes les directions. Des embarcations sont mises à la mer et suivent le littoral qui fait face à la Grande-Terre pour empêcher les évadés de traverser la rade à la nage; malgré toutes ces précautions, les surveillants militaires, après avoir beaucoup marché dans les rochers le long de la mer et dans les bois remplis de lianes, rentrent au pénitencier fatigués d'une nuit de veille pendant laquelle ils ont été piqués des moustiques, sans avoir rien pu découvrir; les embarcations reviennent à leur tour sans avoir rien aperçu d'insolite sur la rade. Qu'ont fait les transportés? Ils restent tranquillement dans l'île; ils ont traversé la rade pendant une nuit sombre, soit sur une planche, soit sur un radeau construit longtemps à l'avance, sans la moindre crainte des requins qui sillonnent la rade en tous sens; et le lendemain ou le surlendemain on apprend que des vols ont été commis dans les habitations et dans les plantations; quelquefois aussi on constate la disparition d'une chaloupe du port et un vol de vivres chez les marchands ou dans les magasins de l'Etat. Les transportés ont gagné la pleine mer ou se sont retirés dans les forêts de l'intérieur. En Nouvelle-Calédonie, l'île étant entourée de récifs entre lesquels il y a des passes qu'il faut connaître, les évasions par mer sont très-difficiles, à moins d'avoir des connaissances nautiques ou une somme d'argent suffisante à offrir à certains capitaines australiens dont les navires sont

en déchargement dans la rade ou sur le point d'appareiller, et qui, à leurs risques et périls, font évader les fugitifs. Parfois des transportés en corvée à Nouméa, venant à apprendre qu'un navire est en partance, s'introduisent furtivement dans le bâtiment, où ils restent cachés jusqu'à la première relâche. C'est ce qui est arrivé à deux transportés lorsque la frégate mixte le *Calvados* a quitté Nouméa le 24 octobre 1873; ces deux évadés se sont cachés à fond de cale pendant toute la traversée; ils ont vécu de vols, et, avant l'arrivée à Taiti, ils ont volé les effets d'un enseigne de vaisseau pour opérer leur débarquement, espérant trouver un moyen quelconque de quitter l'île; mais ils furent repris par la police taitienne et livrés à l'autorité française.

Quand des transportés évadés de l'île Nou se trouvent sur la Grande-Terre, ils restent en évasion quelquefois très-longtemps; certains sont restés plus de six mois cachés dans la forêt de Tonghoué et dans les environs du pic de la Boual, d'où ils venaient voler et piller à la ferme modèle d'Yahoué, en 1869, par exemple, anuée pendant laquelle les évasions ont été très-nombreuses, mais dont aucune n'a abouti. Dans les camps de l'intérieur, les transportés songent peu à s'évader; ils ont peur des naturels du pays, les Canaques, qui, sachant que pour l'arrestation d'un condamné en évasion il leur est payé une prime de 50 francs, leur font une chasse de tous les instants; aussi est-il rare que les évadés échappent aux Canaques; quand ils sont découverts, s'ils veulent leur résister, ils sont bien vite à moitié assommés et ramenés au chef-lieu d'arrondissement, pieds et poings liés au moyen de fortes lianes. Le nombre des transportés inscrits en évasion en Nouvelle-Calédonie s'élevait, au 1^{er} octobre 1875, à 84, dont 17 étaient libérés, sur un effectif de 7,644 arrivés dans la colonie depuis le 2 janvier 1864; il est probable que presque tous ces évadés sont morts.

Dans la Guyane, les évasions des transportés ont été bien plus fréquentes qu'elles ne le sont aujourd'hui, et beaucoup d'entre elles ont été signalées par des circonstances tragiques, surtout dans le service des embarcations sur les rivières; les surveillants militaires ont été souvent obligés de faire usage du revolver. Les évadés partent généralement, à la Guyane, sur un petit radeau qu'ils laissent aller au fil du courant, qui les porte à la Guyane hollandaise; mais les évasions ont surtout été nombreuses lors de l'exploitation des forêts vierges. Le nombre des transportés inscrits en évasion à la Guyane, au 31 décembre 1874, s'élevait à 2,151 sur un effectif de 20,914 transportés arrivés dans la colonie depuis 1852; il est probable que la plupart sont morts de faim et de misère après s'être perdus dans les forêts vierges et les savanes, où il est si facile de s'égarer.

En Nouvelle-Calédonie, les évadés repris sont remis à la gendarmerie, qui les rend au directeur du service pénitentiaire, lequel les fait écrouer au fort Constantine, puis transférer à l'île Nou. Le commandant du pénitencier-dépôt fait procéder à leur interrogatoire par un surveillant militaire, qui en dresse procès-verbal, et le transporté passe ensuite devant un conseil de guerre; s'il est condamné à vie, il est remis à la disposition du gouverneur, qui lui fait infliger une peine corporelle et, dans le cas contraire, augmente la peine de 5 ou 10 ans, suivant les actes qu'il a accomplis pendant son évasion. S'il a commis un meurtre, le conseil de guerre le condamne à mort, et il est exécuté ordinairement sans délai; la dernière condamnation à mort, prononcée à Nouméa le 17 septembre 1875, a reçu son exécution à l'île Nou le 23 du même mois.

Lorsque le transporté, rentré d'évasion, est condamné à vie, le gouverneur donne l'ordre de lui faire infliger 25 ou 50 coups de martinet sur les fesses, en présence des transportés réunis sur le front de bandière.

Quand le commandant du pénitencier a reçu l'ordre de faire infliger la correction, il fait réunir les transportés à la cessation des travaux, vers 10 heures du matin; ils sont formés en bataille sur quatre rangs de profondeur pour occuper le moins d'espace possible et sont encadrés à chaque extrémité par les surveillants militaires, d'un côté, et par le peloton des soldats d'infanterie demeurant de l'autre; les armes sont chargées en leur présence. Le condamné à la correction ayant été amené par le surveillant militaire chargé des prisons, le surveillant militaire de 1^{re} classe de semaine commande au tambour de faire un roulement et, au milieu du plus grand silence, lit l'ordre du gouverneur par lequel le transporté est condamné à recevoir 25 coups de martinet; puis le transporté est déculotté jusqu'aux genoux, étendu et attaché sur un banc par deux correcteurs. Le commandant du pénitencier, chargé de faire exécuter la sentence, est à côté du banc; sur l'ordre : « Commencez, » le correcteur, choisi en permanence pour cette fonction parmi les transportés les plus solidés, frappe lentement et fort avec son martinet de cordes nouées et goudronnées; quand le nombre fixé de coups a été donné, le commandement : « Cessez » est donné, et, au signal de la berloque, les transportés rentrent dans les cases. Il n'est jamais donné plus de 25 coups dans la même séance; on a reconnu que

l'homme ne pouvait en supporter davantage. Après la correction, le transporté est conduit à l'infirmerie, où il est pansé, puis réintégré en prison. S'il a une seconde correction à recevoir, elle ne lui est donnée que lorsque le médecin a décidé qu'il peut la supporter.

Les peines corporelles sont prononcées surtout contre ceux qui ont fait une tentative d'évasion ou qui se sont rendus coupables de pédérastie.

En Nouvelle-Calédonie, quand le jour a été fixé pour une exécution capitale, la guillotine est montée la veille au soir devant le front de bandière des cases des transportés; aussitôt après le défilé du travail, à six heures du matin, les dispositions suivantes sont prises : les transportés de la 4^e classe (non les autres) sont placés en face de l'échafaud, les surveillants militaires en armes et l'infanterie vont avec l'aumônier chercher le condamné à mort. Quand il est arrivé au pied de l'échafaud, un roulement de tambour se fait entendre, puis le greffier du conseil de guerre donne lecture de la condamnation. Les transportés de la 4^e classe reçoivent l'ordre de se mettre à genoux, la tête découverte; le condamné est attaché sur la planche qui est promptement glissée par le bourreau et ses aides, et, aussitôt la tête tranchée, la berloque est battue et les transportés de la 4^e classe sont reconduits à leurs cases.

Salaires par jour.

Contre-maître.				0 fr. 25
1 ^{re} catégorie.	Ouvriers d'art.	1 ^{re} classe		0 fr. 20
	Manœuvres.	2 ^e classe		0 fr. 15
2 ^e catégorie.	Ouvriers d'art.	1 ^{re} classe		0 fr. 10
	Manœuvres.	2 ^e classe		0 fr. 18
				0 fr. 12
				0 fr. 07

Chaque transporté ne peut recevoir, comme salaire, plus de 6 francs par mois.

— *Correspondance des transportés et caisse de la transportation.* Les lettres qu'écrivent les transportés doivent porter en haut de la page, à gauche, leur nom et leur numéro matricule; elles sont lues par le surveillant militaire chef de peloton avant d'être remises au surveillant chef, qui les fait parvenir au directeur du service pénitentiaire, lequel les adresse au gouverneur. En envoyant le courrier en France, le gouverneur y joint celui des transportés en même temps; les lettres arrivent ainsi à destination sans payer de port.

Les correspondances que reçoivent les transportés sont adressées au gouverneur, qui les remet au directeur du service pénitentiaire; le surveillant militaire vaguemestre les envoie au pénitencier-dépôt et dans les détachements. Toutes les lettres sont ouvertes et lues par le surveillant militaire vaguemestre, sauf les lettres non affranchies, qui sont présentées aux transportés, et ouvertes en leur présence s'ils acceptent d'en payer le port; si elles contiennent des mandats-poste, la constatation en est faite et ils sont envoyés, avec le montant de l'affranchissement, au vaguemestre, qui les touche au trésor et remet la somme touchée à l'agent comptable de la caisse de la transportation, dans laquelle chaque transporté a son compte par *debt* et *avoir*; les sommes envoyées ainsi par lettres leur sont payées quand ils ne peuvent travailler pour les services employeurs ou bien lorsqu'ils sont trop vieux ou malades. Le fonds de caisse de la transportation qui les concerne leur est payé aussi à leur libération; c'est ce que le transporté appelle toucher sa masse.

— *Transportation anglaise en Australie.* C'est en 1787 qu'eut lieu le premier départ des convicts pour l'Australie. Les points d'abord occupés furent Port-Jackson et Sydney, sous le gouvernement du commodore Phillip. Dès le commencement, les affections scorbutiques ravagèrent le pénitencier. En 1789, c'est-à-dire dans un délai de moins de deux ans, la population transportée avait été décimée (Blosseville, tome I^{er}, page 90). Le 13 juillet 1790, il y avait encore 488 malades sur un effectif de moins de 3,000 hommes.

Il est intéressant de remarquer que, par suite des graves préoccupations que causaient alors au gouvernement anglais les événements politiques, un certain désordre s'était introduit dans les opérations de la transportation, et qu'il était devenu impossible d'établir une juste proportion entre les envois de vivres et les convois d'hommes. Pendant plus de dix-huit mois (Blosseville, tome I^{er}, page 88), la colonie maissante fut laissée sans secours, et c'est grâce à la fertilité du sol, et surtout aux ressources inopinément apportées par des bâtiments hollandais de passage, qu'elle dut de ne pas être anéantie dès le début par la famine.

En 1792 (Blosseville, chap. VIII et XIV), c'est-à-dire après cinq ans d'expérience, les envois de vivres de la métropole ne compensaient pas encore le surcroît des besoins que produisaient les nouveaux arrivages d'hommes, et dans ce même délai de cinq ans on avait accumulé sur cette terre inculpe plus de 4,000 convicts. Deux ans après, le manque de vivres occasionna une disette qui força de réduire les rations.

En 1792, la mortalité était encore de

Les correcteurs, qui, comme il a été dit, sont pris parmi les transportés ainsi que le bourreau, vivent et logent à part des autres transportés; mais le bourreau loge seul, en dehors du pénitencier, dans une petite maison le long de la mer. Les correcteurs font le service des prisons; le bourreau n'a à s'occuper que des exécutions capitales et du matériel de l'échafaud.

— *Demandes en grâce.* Des propositions en grâce en faveur des transportés sont faites tous les ans, au moment de l'inspection générale dans la colonie, par le directeur du service pénitentiaire au gouverneur; les transportés qui en sont l'objet ne doivent avoir encouru aucune punition depuis un an. Un état dressé de ces propositions est envoyé au ministre de la marine, soumis au président de la république et renvoyé avec ratification au gouverneur. Certains transportés obtiennent ainsi des remises de peine de deux à cinq ans, ce qui leur permet de passer plus tôt dans la catégorie des libérés et d'obtenir des concessions.

— *Salaires des transportés.* Le salaire des ouvriers de la transportation est à la charge du service employeur.

Les ouvriers, ayant été classés d'après leur aptitude professionnelle, reçoivent mensuellement des gratifications comme suit :

482 hommes, c'est-à-dire de 12,50 pour 100, et cependant on se trouvait là dans des conditions exceptionnellement favorables.

Pendant longtemps aussi, l'esprit d'indiscipline paralysa l'essor de la colonisation; des révoltes fréquentes, dans lesquelles on trouvait les agents de surveillance mêlés aux convicts, mirent plus d'une fois l'autorité supérieure en péril. Bien que la nature du sol promît des produits immédiats au cultivateur, ce ne fut qu'en 1805, c'est-à-dire dix-sept ans après la fondation de l'établissement, que les récoltes suffirent à la nourriture de la colonie. Ce qui facilita le progrès économique en Australie, c'est que beaucoup d'officiers et de fonctionnaires se firent colons. On leur assigna des convicts, on leur livra des terres, et quelques-uns firent une fortune considérable. A côté d'eux s'établirent de libérés intelligents qui réussirent aussi. La majeure partie des récoltes de 1805 appartenait à ces deux catégories de colons, qui vendaient le blé à l'administration pénitentiaire; celle-ci, jusqu'à l'époque du gouvernement de Macquarie, en 1818, ne fit guère que marcher d'essais en essais, sans système et sans ligne de conduite arrêtée.

Ce qu'il importe de constater, c'est qu'une grande partie des obstacles que l'administration française a trouvés sur sa route se sont produits en Australie, c'est-à-dire sur un autre terrain, dans des conditions et dans un milieu différents, et à une autre époque.

Ainsi, le premier obstacle, et l'un des plus funestes, à la progression des établissements agricoles, c'est l'impossibilité de mettre le nombre des femmes en rapport avec celui des hommes. Un autre, c'est la tendance générale, irrésistible, qui ramenait les libérés vers la mère patrie. La loi anglaise ne fait pas, comme la loi française, une obligation de résider plus ou moins longtemps après l'expiration de la peine; seulement elle laisse au condamné le soin de pourvoir comme il pourra à son retour; elle ne se charge pas de le rapatrier. Malgré cet obstacle, la plupart revenaient; ils s'engageaient comme matelots à bord de bâtiments pour la traversée, et comme les capitaines avaient le choix, ils ne prenaient que les meilleurs, laissant les plus mauvais dans la colonie.

L'esprit d'indiscipline, les instincts paresseux se manifestèrent d'une manière plus générale que parmi les transportés français, et pourtant les éléments dont se composait cette population semblaient donner des gages meilleurs; plus de la moitié de l'effectif était formée d'Irlandais condamnés pour troubles politiques. Ce qui est à remarquer, c'est que ce sont ceux-ci qui réussirent le moins comme colons.

En somme, malgré les facilités et les avantages que lui présentait la nature des lieux, la colonie anglaise, en 1796, c'est-à-dire au bout de neuf ans, ne comptait encore que 321 individus se suffisant à eux-mêmes sur une population totale de 4,850, et encore dans ces 321 comptait-on des colons libres venus d'Angleterre. En dehors de ce groupe, tous les transportés, soit condamnés en cours de peine, soit libérés, recevaient la ration. Ce ne fut qu'en 1816, vingt-huit ans après la fondation de l'œuvre, que l'Angleterre, sur la demande du gouverneur Macquarie, accorda le passage gratuit aux familles des convicts qui désiraient aller les rejoindre en Australie.

Dans l'intervalle qui sépare les essais de 1787 de la grande prospérité actuelle, la loi

anglaise a subi des modifications. La *transportation* fut souvent attaquée au nom des principes mêmes qui l'avaient fait naître, et surtout en raison de la tendance des intérêts qu'elle touchait. La *transportation*, souvent appelée par les colonies comme un bienfait, était ensuite repoussée comme une charge, même comme une injure.

Les modifications qu'il paraît utile de citer dans cet examen rapide sont celles de 1825, de 1853 et de 1857.

A partir de 1825, on renonça à transporter les condamnés à moins de sept ans. Le bill de 1855 allait plus loin; il recomposait une peine des travaux publics à subir dans la métropole; la *transportation* ne subsistait plus que comme exception, s'appliquant seulement aux condamnés à plus de quatorze ans. Dès 1857, on se rapprocha de l'ancien système; seulement, la *transportation* devint comme la récompense d'une bonne conduite après une période d'épreuves subies dans les prisons du Royaume-Uni et put être appliquée à des individus ayant moins de sept ans à fuir.

V. AUSTRALIE, tome Ier du *Grand Dictionnaire*.

TRANSPORT-CESSION s. m. Jurispr. Aliénation de créances ou autres droits incorporels.

— **Encycl.** V. **CESSION**.

TRANSPORTÉ, ÉE (tran-spor-té) part. passé du v. *Transporter*. Porté d'un lieu à un autre : *Les blessés ont été transportés à l'ambulance*. (Acad.)

— Passé par transmission : *L'empire fut transporté de la nation vaincue à la nation conquérante*. (Acad.)

— Animé, enflammé : *Transporté d'amour, de fureur, de joie*. || Enthousiasmé, enchanté, excité : *Tous les spectateurs étaient transportés*. (Acad.)

— Enmené hors de France, en vertu d'une condamnation : *Être transporté à la Nouvelle-Calédonie*.

— s. m. Celui qui subit la *transportation* : *Les transportés de la Guyane*.

— **Encycl.** V. **TRANSPORTATION**.

TRANSPORTER v. a. ou tr. (tran-spor-té — lat. *transportare*; de *trans*, au delà, et de *portare*, porter). Porter d'un lieu dans un autre : *Le change donne le moyen de transporter de l'argent d'un pays à un autre*. (Montesq.) || Il faudrait trouver quelque part une île pour y transporter tous les pianistes. (A. Karr.)

— Déplacer, supprimer dans un lieu et établir dans un autre : *Constantin transporta le siège de l'empire romain à Constantinople*. (Acad.)

— Emprunter en un lieu et établir ailleurs; faire passer d'un mode d'emploi à un autre, d'un milieu à un autre : *Transporter sur la scène un fait historique*. Corneille fut le premier qui transporta sur la scène française les beautés des auteurs grecs et latins. (Volt.) || D'où est-il arrivé qu'on a transporté le nom de la porte de Jaffa à celle de Damas ou des Pélerins? (Chateaub.)

— Conduire, porter en imagination : *Jean l'évangéliste transporta son lecteur dans le ciel*. J'aime surtout les poètes qui me transportent dans la plus haute antiquité. (De Maistre.)

— Animer, mettre hors de soi : *La colère, la joie transportent cet homme*. La colère est un élément nécessaire de l'indignation qui nous transporte à la vue de l'injustice. (Mme Guizot.)

— Jurispr. Céder, transmettre par un acte : *Il m'a transporté tous les droits qu'il avait sur cette terre, sur cet héritage*. (Acad.) || Porter hors du pays, en vertu d'une condamnation : *Transporter des condamnés en Australie*.

Se transporter v. pr. Être, pouvoir être transporté : *Ces marchandises se transportent aisément*.

— Se rendre, se porter en se déplaçant : *Le magistrat se transporta sur les lieux*.

— Se porter par l'imagination ou par la pensée : *Transportez-vous dans le passé*. Pour bien juger certains faits éloignés, il faut se transporter chez le peuple, à l'époque, au milieu des circonstances où ils sont arrivés. (Acad.)

— Se livrer à des transports : *Plus l'homme est prompt à se transporter d'admiration, plus aisément il passe au dégoût, à l'aversion*. (Boiste.)

— **Syn.** *Transporter, transérer*. V. **TRANFÉRER**.

— **Transporter, apporter, emporter**, etc. V. **APPORTER**.

TRANSPORTEUR s. m. (tran-spor-teur — rad. *transporter*). Celui qui opère un transport.

TRANSPOSABLE adj. (tran-spo-za-ble — rad. *transposer*). Gramm. Qui peut être transposé : *Un membre de phrase transposable doit être séparé par la ponctuation*. (Ch. Nodier.)

— Mus. Qui peut être mis d'un ton dans un autre : *Les morceaux de musique qui expriment un vif sentiment, une passion, ne sont pas transposables, car alors ils perdent de leur expression*.

TRANSPOSÉ, ÉE (tran-po-zé) part. passé du v. *Transposer*. Qui a été changé de place : *Mot transposé*. Phrase transposée.

— Mus. Qu'on a fait passer d'un ton dans un autre : *Morceau en sol transposé en fa*.

— Minér. Se dit d'un cristal déformé de telle façon qu'on peut supposer que, le cristal étant divisé en deux moitiés par un plan perpendiculaire à l'axe, l'une des deux moitiés seulement a été exécutée autour de l'axe un sixième de révolution.

TRANSPOSER v. a. ou tr. (tran-spo-zé — du préfixe *trans*, et du verbe *poser*, d'après le latin *transponere*; de ce dernier, par le suffixe *transpositum*, vient le substantif latin *transpositio*, en français *transposition*). Mettre une chose à une place autre que celle qu'elle devrait occuper ou qu'elle occupe, soit à dessein, soit par inadvertance : *Transposer des mots*. *Transposer des phrases*. *Transposer les termes d'une équation*. *Transposer des feuilles d'impression, des cahiers d'écriture en les reliant*. (Acad.)

— Mus. Changer le ton sur lequel un air est noté : *Cette pièce, cette basse sont notées en sol, et il les transpose en ut*. (Acad.)

— Absol. : *Vous savez bien que Marguerite ne sait pas transposer*. (A. Karr.)

— Fig. Mettre à la place l'un de l'autre : *Transposer les pauvres et les riches, les hommes de conditions opposées, ils échangeront leurs défauts*. (Boiste.)

— Jeux. Transporter son argent d'une carte sur une autre, à la bassette, au pharaon, etc. : *Je transpose le pari du valet à la dame*. (Acad.)

Se transposer v. pr. Être interverti, changé de place naturelle : *L'usage vous apprendra que tous les adjectifs ne peuvent pas se transposer et qu'on ne peut pas dire : Les femmes vous avaient gâté bien*. (Condill.)

— Mus. Être transposé, changé de ton : *Il y a des mélodies qui ne peuvent se transposer; elles perdraient tout leur cachet*.

TRANSPOSITEUR adj. m. (tran-spo-si-teur — rad. *transposer*). Mus. Se dit d'un piano, d'un instrument qui opère la *transposition* d'un ton dans un autre d'une manière mécanique.

— Substantif : *Le transpositeur aplant la difficulté du changement de ton*.

TRANSPOSITIF, IVE adj. (tran-spo-zi-tif, i-ve — rad. *transposition*). Qui est doué de la faculté de transposer.

— Linguistiq. *Langue transpositive*. Langue dans laquelle l'arrangement des mots n'est nullement asservi à l'ordre logique, l'écriture pouvant à peu près les disposer à son gré : *Le grec, le latin sont des langues transpositives*. Les langues transpositives admettent des inversions fréquentes. (Acad.)

TRANSPPOSITION s. f. (tran-spo-zi-si-on — rad. *transposer*). Action de transposer : *Faire, par mégarde, une transposition de mots*. (Acad.) Une *transposition*, un mot oublié suffisent pour former un sens absurde ou odieux. (Volt.) || Renversement de l'ordre dans lequel les mots sont habituellement rangés : *La poésie souffre plus des transpositions que la prose*. Il y a des transpositions qui ont de la grâce dans les vers. La langue latine use fréquemment de transpositions. (Acad.)

— Action de transposer des feuilles d'impression, des cahiers d'écriture, etc. : *Cet ouvrage est rempli de transpositions*.

— Mus. Action de chanter, de jouer d'un instrument sur un autre ton que celui sur lequel le morceau est écrit : *Il est très-utile de s'exercer à la transposition*.

— Algèb. Opération qu'on fait en transposant, dans une équation ou une inégalité, un terme d'un membre à l'autre : *La transposition des termes d'une opération, d'une équation*. (Acad.)

— Anat. *Transposition des viscères*, Etat des viscères dont la place naturelle est intervertie, comme lorsque le cœur est à droite et le foie à gauche.

— Mar. Déplacement fait par un amiral entre les différentes escadres de l'armée.

— Minér. Déformation que l'on remarque dans un demi-cristal dont on aurait opéré la section, et qui apparaîtrait alors comme si l'on avait fait exécuter un sixième de révolution à l'une des moitiés sur l'autre.

— Techn. Reproduction totale ou partielle, mais toujours exacte et points par points, des effets d'une mise en carte : *On a recours à la transposition toutes les fois qu'on veut transporter correctement et promptement, dans tel ou tel emplacement, certaines parties d'un dessin ou d'une armure quelconque*. (Falcot.)

— **Encycl.** Mus. Toutes les voix, on le sait, non-seulement n'ont pas le même timbre, mais n'ont pas non plus la même étendue et sont placées entre elles à des degrés différents dans l'échelle générale des sons. Il arrive donc qu'un morceau écrit pour ténor ou soprano ne peut être chanté par un baryton ou un contralto, et cependant ce morceau plait et on désire le chanter; quelquefois même il ne s'agit pas d'une question de goût, mais d'une question de nécessité, et il arrive, au théâtre particulièrement, qu'un rôle écrit pour un chanteur est d'une exécution impossible pour un autre, si l'on ne recourt pas, pour tel ou tel morceau, au procédé de

la *transposition*. Si ce morceau est trop bas, il faut l'élever d'un demi-ton, ou d'un ton, ou d'un ton et demi; s'il est trop haut, il faudra le baisser dans les mêmes proportions. Dans le premier cas, supposons le morceau écrit en *ut*, il devra être exécuté en *ré* bémol, en *ré* naturel ou en *mi* bémol; dans le second, l'exécution devra avoir lieu en *si* naturel, en *si* bémol ou en *la* naturel. C'est cette opération qu'on nomme *transposition*.

Pour le chanteur, dont le gosier se prête docilement à tout changement de tonalité accessible à sa voix, attendu que le doigté ne vient pas le gêner dans l'exécution, la *transposition* n'est qu'une substitution sonore qui s'opère sans qu'il en ait conscience, pour ainsi dire, et qui n'offre aucune espèce de difficulté; aussi, les personnes même qui ne sont pas musiciennes transposent-elles naturellement et sans s'en rendre compte, en plaçant l'air qu'elles chantent dans la position la plus favorable à leur voix. Mais il n'en est pas de même pour l'instrumentiste qui accompagne un morceau transposé; la partie pratique de l'exécution rend ici l'opération beaucoup plus difficile et plus compliquée, car elle consiste à lire et à jouer d'autres notes que celles qui sont écrites, ce qui exige, non-seulement une attention soutenue et beaucoup de présence d'esprit, mais encore une double opération intellectuelle et matérielle : la première relative à la lecture, la seconde concernant l'exécution. Si l'instrument pour lequel la *transposition* est obligatoire est une harpe ou un piano, cette opération est plus délicate encore, puisque l'exécutant doit, au double point de vue de la lecture et de l'exécution, transposer à la fois deux parties séparées et distinctes.

« On conçoit, dit M. Fétis, qu'il fallait faire un calcul pour chaque note, pour chaque dièse, bémol ou bécarre, afin de découvrir ce qu'il faut leur substituer dans la *transposition*; l'esprit le plus prompt pourrait éprouver de grands embarras, à cause de la rapidité de l'exécution; mais il est un moyen de simplifier cette opération; il consiste à supposer une autre clef que celle qui est placée au commencement des portées et à choisir celle qui correspond au ton dans lequel on veut transposer. Par exemple, si le morceau est dans le ton de *ré*, écrit avec la clef de *sol*, et si l'on veut transposer en *si* bémol, on substitue par la pensée la clef d'*ut* sur la première ligne à la clef de *sol*, on suppose deux bémols (au lieu de deux dièses) à côté de la clef, et la *transposition* se trouve faite, comme on peut le voir par l'exemple suivant :



c'est particulièrement à cet usage que sert la multiplicité des clefs.

De son côté, Castil-Blaze a écrit ceci : « Nos prédécesseurs regardaient la *transposition* comme un dédale inextricable. A. Frère publia, en 1806, un traité de 86 pages qui n'avait pour objet que les *transpositions*. Rousseau pense que c'est le *nec plus ultra* du talent d'exécuter dans un ton ce qui est noté dans un autre. Nos symphonistes se jouent maintenant de ces difficultés, et l'on voit des orchestres entiers accompagner en *ut* l'air écrit en *ré* et mettre en *fa* celui que l'on avait noté en *mi*, avec autant d'aplomb, de justesse et d'aisance que s'il était réellement transposé sur le papier. Ces *transpositions* se font sans aucune préparation et pour complaire à tel ou tel acteur qui se trouve bien ou mal disposé. »

Il y a dans la pratique de la *transposition* une difficulté incontestable et qui réclame un exercice préliminaire plus ou moins long. Mais, comme le dit Castil-Blaze, nos instrumentistes se jouent maintenant de cette difficulté, et il n'est pas rare de voir, même au Conservatoire, des élèves transposer à première vue dans le concours, non point le morceau étudié, mais celui qui leur est donné à déchiffrer, et qu'ils lisent ainsi, à première vue, dans un ton autre que celui dans lequel il est écrit. C'est là un de ces petits tours de force dont le jury leur tient généralement compte.

TRANSRHÉNAN, ANE adj. (tran-sré-nan, a-ne — du préf. *trans*, et de *rhénan*). Qui est situé au delà du Rhin : Pays TRANSRHÉNANS. Contrées TRANSRHÉNANES.

TRANSSÉQUANEN, IENNE adj. (transsé-kou-ni-ain, i-è-ne — du préf. *trans*, et de *séquanien*). Qui est situé au delà de la Seine.

TRANSEPT s. m. (trans-sépt — du lat. *trans*, au delà; *septum*, clôture). Archit. Galerie transversale qui sépare le chœur de la nef et des bas-côtés, et forme les bras de la croix, dans les églises qui affectent cette disposition. || On écrit aussi TRANSEPT.

— **Encycl.** Dans les premiers temps du christianisme, le transept était le lieu sacré

dans lequel les laïques ne pénétraient pas; les bras étaient occupés par les clercs et par les personnes revêtues d'un caractère religieux. Les nefs étaient le lieu d'assemblée des fidèles. Plus tard, le principe de la disposition primitive du transept se perdit, les fidèles envahirent les ailes et les religieux n'occupèrent plus, pendant les offices, que le centre de la croisée et les dernières travées de la nef centrale. Les plans superposés des différentes constructions de l'église Saint-Denis, relevés et publiés par M. Viollet-le-Duc, font reconnaître les modifications que le temps apporta dans les usages monastiques de l'une des plus puissantes abbayes de France. D'abord, comme dans l'église primitive, le transept, très-étendu, relativement à la largeur de la nef, fut fait pour contenir et enclorre les religieux, qui n'eurent avec les fidèles aucune communication. Puis, sous les Carolingiens, tout en maintenant la disposition du transept primitif, on y ajouta un sanctuaire profond, qui fut comme une seconde église propre à l'exhibition des reliques. Sous Suger, ce sanctuaire s'élargit, se garnit de chapelles nombreuses, et le transept s'ouvrit davantage sur la nef. Enfin, au xiii^e siècle, la clôture monastique, dans l'église, ne fut plus absolue; le chœur des religieux fut complètement entouré de fidèles, qui eurent accès partout comme dans les cathédrales, excepté dans le sanctuaire occupé par les reliques et dans le chœur entouré de stalles.

Dans l'école rhénane, pendant la période romane et jusqu'au xiii^e siècle, on avait adopté, dans les provinces de l'Est, les doubles transepts avec doubles absides, l'une à l'orient, l'autre à l'occident. Cette disposition fut complètement abandonnée à cause des dépenses considérables auxquelles elle entraînait, et, lorsque l'on était obligé d'élever une église avec de faibles ressources, on évita ces appendices. En France, un grand nombre de nos églises abbatiales et de nos cathédrales du Nord avaient des tours élevées sur les ailes des transepts, comme à Notre-Dame de Reims, à Chartres, à Laon, etc. Très-rarement, les transepts des églises du moyen âge possèdent des tribunes à l'intérieur des pignons des croisillons; quand ces ouvrages existent, leur établissement est d'une époque postérieure à celle de la construction primitive de l'édifice. On considère aussi comme une exception les porches de transepts surmontés d'une tour.

TRANSSUBSTANTIATEUR s. m. (transsub-stan-si-a-teur — rad. *transsubstantiation*). Théol. Partisan de la transsubstantiation.

TRANSSUBSTANTIATION s. f. (transsub-stan-si-a-si-on — lat. *transsubstantiatio*; de *trans*, au delà, et de *substantia*, substance). Changement d'une substance en une autre : *La végétation opère une espèce de transsubstantiation*. (Le P. Ventura.)

— Théol. Changement de la substance du pain et du vin en la substance du corps et du sang de Jésus-Christ, dans l'eucharistie : *La transsubstantiation est un des articles de la foi catholique*. (Acad.)

— Physiol. Substitution d'éléments à des éléments d'une autre nature qui ont été résorbés.

— **Encycl.** V. **EUCCHARISTIE**.

TRANSSUBSTANTIER v. a. ou tr. (transsub-stan-si-é — du préf. *trans*, et de *substantia*, substance). Prend deux i de suite aux deux premiers pl. de l'imp. de l'ind. et du prés. du subj. : *Nous transsubstantions, que vous transsubstantiez*. Changer en une autre substance : *Jésus, d'après l'Evangile, transsubstantia l'eau en vin*.

— Fig. Changer la nature de : *Il ne faut pas loger en notre âme les opinions et le savoir d'autrui, mais les incorporer et transsubstantier*. (Charron.)

— Théol. Opérer la transsubstantiation de : *Les paroles sacramentelles transsubstantient le pain et le vin au corps et au sang de Jésus-Christ, dans le sacrifice de la messe*. (Acad.)

TRANSSUDATION s. f. (transsu-da-si-on — rad. *transsuder*). Action de transsuder : *La transsudation de l'eau à travers les pores de certains vases*. (Acad.)

TRANSSUDER v. n. ou intr. (transsu-dé — du lat. *trans*, à travers; *sudare*, suer). Passer au travers des pores d'un corps et s'amasser en gouttelettes à sa surface : *L'eau qui transsude à travers les parois des alcazars abaisse, en s'évaporant, la température de ces vases*.

— v. a. ou tr. Enlèver par transsudation : *Les perles sont une concrétion de la matière que transsude l'animal qui habite certaines coquilles*. (A. Karr.)

TRANSTAMARE V. HENRI II, roi de Castille.

TRANSTÉVÉRIN, INE adj. (tran-sté-vé-rain, i-ne — ital. *transteverino*; du lat. *trans*, au delà, et de *Tiberis*, Tibre). Qui est situé au delà du Tibre, c'est-à-dire sur la rive droite du fleuve, à Rome.

TRANSTIBÉRIN, INE adj. (tran-sti-bé-rain, i-ne — lat. *transiberinus*; de *trans*, au delà, et de *Tiberis*, Tibre). Antiq. rom. Se disait à Rome des quartiers situés de l'autre

côté du Tibre, c'est-à-dire sur la rive droite de ce fleuve : *La région TRANSTIBÉRINE.*

— *Encycl. Région Transtibérine.* Auguste, avait divisé Rome en quatorze régions. La région *Transtibérine* était la quatorzième et la plus longue de toutes. Elle était si étendue sur la rive droite du Tibre et s'étendait depuis l'arrivée du Tibre au champ de Mars jusqu'à sa sortie au sud, vis-à-vis du portique Émilien, à la suite du mont Aventin. Cette région comprenait l'île Tibérine, où l'on voyait un temple consacré au dieu latin Faunus et une statue dédiée au dieu sabin Sancus, ce qui semble indiquer qu'elle avait été occupée à l'époque des Latins primitifs et à l'époque sabine, c'est-à-dire antérieurement à l'époque de Tarquin. De nombreux ponts reliaient la région *Transtibérine* au reste de la ville; nous citerons d'abord le pont Sublicius, auquel on donna plus tard le nom de pont Émilien. Ce pont, surtout célèbre par le glorieux fait d'armes d'Horatius Cocles, conduisait au Janicule. Bâti par le roi Ancus Martius, il était tout en bois, et c'est de là que lui vint son premier nom. Il subsista ainsi jusqu'à l'an 731. Cette année-là, un débordement du Tibre l'ayant détruit, il fut reconstruit en pierre l'année suivante par le censeur Émilien Lepidus, dont il prit le nom. C'est par ce pont que Caius Gracchus traversa le Tibre pour aller mourir dans le bois sacré qui entourait le temple de la déesse Furina. Le pont Palatin était situé le premier en aval de l'île du Tibre; il mettait en communication directe le quartier du Forum Boarium avec celui du Janicule. Il empruntait son nom à sa situation vis-à-vis du Palatin. Ce fut le premier pont de pierre construit à Rome. Le censeur Fulvius en fit faire les piles l'an 573, et, quelques années après, les censeurs P. Scipion l'Africain et L. Mummius cintrèrent les arches. Le célèbre archéologue Letarouilly pense que le pont Palatin a été remplacé par celui qui est appelé aujourd'hui *ponte Rotto*, mais on croit que la première arche sur la rive droite du fleuve est un reste du pont antique. Le pont Fabricius, jeté sur le bras gauche du Tibre, joignait l'île Tibérine au champ de Mars et se composait de deux grandes arches à plein cintre d'égale ouverture. Il fut construit l'an 692 par Fabricius, curateur des routes, et restauré en 732 par les consuls Q. Émilien Lepidus et M. Lollius. Le pont Fabricius porte aujourd'hui le nom de *ponte di Quattro-Capiti*. Le pont Cestius, qui conduisait de l'île du Tibre au mont Janicule, se composait de trois arches, dont une grande. On ignore quand et par qui il fut construit. L'île Tibérine avait dans la partie en aval des ponts Cestius et Fabricius un mur de quai façonné comme la poupe d'une trirème. C'était un symbole commémoratif de l'arrivée d'Esculape à Rome, où ce dieu, à ce que rapporte la tradition, apporté sur un navire, débarqua sous la forme d'un serpent dans l'île Tibérine. Le reste de l'île était aussi revêtu d'un mur en pierre, mais qui n'avait point cette forme de quai. En amont de l'île Tibérine, et le premier, se trouvait le pont Janicule, qui conduisait de la colline de ce nom au champ de Mars. Une grande partie de la région *Transtibérine* était occupée par la forteresse du Janicule, qui fut bâtie par le roi Ancus Martius dans les premières années du II^e siècle de Rome; elle occupait la partie la plus élevée et la plus escarpée du Janicule. De longs murs, descendant au sud-ouest dans la direction du pont Émilien et au nord-est en avant du pont Cestius, joignaient cette forteresse à la ville. Sur l'une de ses tours, on arborait un étendard pendant la durée des comices par centuries. Malgré cela, le Janicule fut toujours considéré comme une partie étrangère à la ville. Les juifs y furent relégués sous les empereurs, et cela dura encore au XIV^e siècle, car leur synagogue était près de la demeure de Rienzi, qui habitait le Viro-delle-Palme; aujourd'hui, le Transtevere; au pied du Janicule, forme dans Rome comme une ville à part. Le Janicule fut toujours la clef de Rome, et il l'est encore plus aujourd'hui depuis que l'artillerie est employée au siège des places. C'est sur le Janicule que les Français ont établi leurs batteries lors de l'expédition de 1849. C'est encore du Janicule qu'on peut le mieux contempler l'aspect de Rome et de l'horizon romain. Le tracé des murs qui rattachaient Rome à la citadelle du Janicule se trouve assez bien indiqué au sud-ouest par le passage de Tite-Live qui permet de conjecturer que le point de départ était le pont Sublicius, par la rue moderne delle Fratte et par un chemin qui longe la roche Janiculeenne. Au nord-ouest, les conjectures paraissent moins certaines; tous les antiquaires font aboutir le mur de ce côté au pont Palatin. Les temples étaient encore assez nombreux dans la région *Transtibérine*; on remarquant d'abord dans les jardins de César, près des murs de la ville, le temple de Fors Fortuna, bâti par le roi Servius Tullius, restant ou redifié par César, puis enfin par Tibère. En fouillant auprès de l'église Santa-Maria-dell'Orto, on a trouvé des débris qui attestent la magnificence de ce petit temple. Au bas du Janicule, vers le pont Sublicius, étaient le tem, le et le bois de la déesse Furina. Ils remontaient déjà à une certaine antiquité, puisque c'est dans ce bois que Caius Grac-

chus trouva la mort l'an 623 de Rome. A la pointe, en aval, de l'île Tibérine se trouvait le temple d'Esculape, à l'endroit où le quai affectait la forme d'une poupe de navire. Devant le temple, on voyait une statue pédestre de Jules César. Le temple de Jupiter faisait face à celui d'Esculape, presque sur la même place, mais de l'autre côté de la rue qui traversait l'île, du pont Fabricius au pont Cestius. Le temple de Jupiter, voué l'an 552 et dédié l'an 558, était prostyle, c'est-à-dire qu'il n'avait de colonnes que sur sa façade et que deux de ces colonnes se trouvaient en avant des pilastres des antes. Au milieu de la voie qui passait devant le temple se trouvait un obélisque de petites dimensions et en granit rose. A la pointe de l'île Tibérine, en amont, à l'opposite du temple d'Esculape, était le temple de l'anne, bâti en 556. A part les quelques édifices que nous venons de mentionner, il existait peu de monuments dans la région *Transtibérine*. En revanche, elle renfermait plusieurs enclos portant les noms soit de jardins, soit de bois, soit de prés. Les plus fameux de tous portaient les noms de bois des Césars ou jardins de Lucius et Caius. L'an 759, Auguste offrit au peuple un combat naval pour lequel il fit creuser, au bas du mont Janicule, un bassin de 1,080 pieds de longueur sur 1,300 de largeur. Après les jeux, ce bassin fut comblé, et sur son emplacement l'empereur planta des promenades qui reçurent les noms de ses fils adoptifs. Un bassin y fut établi. Il y avait encore des portiques et des statues. Sur la droite du Tibre étaient les prés Mucius, qui empruntaient leur nom à Mucius Scaevola; le champ Codeta, le champ Vatican et les prés Quintiens, ainsi nommés de Quintus Cincinnatus qui les avait possédés. Enfin, à la suite des prés Quintiens, sur les bords du Tibre, étaient les jardins d'Agrippine. On y remarquait un portique pour la promenade, et, entre ce portique et le fleuve, un xyste. Après Agrippine, veuve de Germanicus, ces jardins appartirent à Caligula, son fils. Il y avait plusieurs tombeaux remarquables dans la région *Transtibérine*, entre autres ceux de Numa et du poète Cæcilius. Aujourd'hui, la plus grande partie de la région *Transtibérine* est occupée par le Transtevere.

TRANSTRAVAT s. m. (tran-stra-va). Manège. Cheval qui présente deux balzanes à l'un des bipèdes diagonaux.

TRANSVAAL, république de l'intérieur de l'Afrique méridionale, située entre 29° 30' et 28° de latit. S. et 24° et 29° 30' de longit. E. La haute chaîne des monts Drakenberg la sépare à l'E. de la colonie de Natal et des différentes tribus cafrés zulus. Le Vaal-River forme sa frontière S. et la sépare de la république dite Orange-Free-État. Enfin, le Limpopo, avec ses divers affluents, forme les limites du N. et de l'O. et établit une ligne de démarcation avec les tribus puissantes des chefs Mosilikatze-Sechomo, Sicheh et Mahura. Au surplus, dans les directions du N. et de l'O., le gouvernement du Transvaal ne reconnaît pas de limites proprement dites, les *boers* (paysans ou fermiers), lors de leur prise de possession du pays dont il s'agit, s'étant réservé tous droits d'extension sur les vastes territoires qui se trouvent de ces côtés. Ils se sont récemment emparés d'une grande étendue de terres situées dans le Sud-Ouest, appartenant au chef Mahura et à différents autres chefs cafrés. L'étendue de la république du Transvaal est évaluée à 296,200 kilom. Le pays se compose de plateaux étages, dont quelques-uns atteignent 2,000 mètres d'altitude. Le sol est extrêmement fertile et contient de l'humus, de la terre et du sable. Il est arrosé par de nombreux cours d'eau et rivières qui traversent le pays dans toutes les directions. De chaque côté on rencontre d'immenses pâturages, de vastes prairies émaillées de fleurs, des buissons et des groupes de minosus, le tout animé par les différentes espèces de gibier particulières à l'Afrique du Sud et par des oiseaux au brillant plumage. Le long des routes, de grands troupeaux de bœufs, moutons et chèvres, conduits par des bergers cafrés, attirent l'attention du voyageur. De temps en temps on rencontre soit des groupes de maisons de boers couvertes de chaume, soit des huttes de Cafres ou *kraals* (campements) entourés de petits mais luxuriants champs de blé et de haies de grenadiers, figuiers ou cactus. Devant la porte des habitations, au milieu d'enfants occupés à jouer, de volailles et de chiens, sont assis les vieux propriétaires de la ferme, gens à mine patriarcale et toujours prêts à offrir à l'étranger une bonne et franche hospitalité. Le froment vient très-bien dans le district de Lydenburg; le district de Magalishurg est le centre d'une culture tout à fait opposée. Les plantes tropicales, la canne à sucre, le café, l'orange, etc., y sont abondants; le tabac y est de qualité supérieure. L'élevé des bestiaux s'y fait sur une grande échelle et pourrait atteindre des proportions considérables, tant les pâturages abondent. Malheureusement, ce pays n'a pas de fleuves navigables et, faute de chemins, la plupart des produits que les boers tirent sans peine d'un sol généreux se perdent sur place. On a trouvé en abondance dans le Transvaal des richesses minérales, telles que le cuivre, le fer, l'étain, le plomb, le charbon de terre, la galène, etc. Il y a

quelques années, on trouva des diamants dans une partie du Transvaal, et une foule de chercheurs de trésors s'y portèrent. Mais la réputation des champs de diamants ne tarda pas à s'éclipser lorsqu'on eut découvert dans le district de Lydenburg et dans le pays qui s'étend jusqu'à la baie Delagoa de grandes quantités d'or d'alluvion, puis au N.-O. de Lydenburg des roches de quartz aurifère d'une grande richesse. La route des mines d'or part soit de la ville du Cap, d'où les voitures y conduisent en parcourant une distance d'environ 1,200 milles, soit de Port-Elisabeth. Le port le plus à portée des mines est dans la baie Delagoa, où les steamers de Southampton font relâche. Tout récemment, on a découvert dans le Transvaal une mine de cobalt contenant une certaine quantité d'argent et de nickel. Le climat de la république est semblable à celui du S. de l'Europe. Par suite de l'altitude du pays, l'air y est pur et sec. La chaleur y est bien moins intense que dans plusieurs localités de Natal et que dans quelques districts de la colonie du Cap. L'été est la saison pluvieuse; l'hiver est sec, mais froid pendant la nuit. La proportion du nombre des personnes âgées et le grand accroissement de la population prouvent que le climat est remarquablement sain; il convient spécialement aux personnes atteintes de phthisie.

La population blanche de la république du Transvaal est estimée à environ 25,000 ou 30,000 âmes; mais comme on n'y a procédé à aucun recensement depuis l'année 1855, ce chiffre n'est qu'approximatif. La population noire du pays soumise aux lois de cet État est estimée à plus de 250,000 âmes. La plus grande partie des habitants de ce territoire sont des boers qui ont émigré de la colonie du Cap en 1835, de Natal en 1842 et du Free-État en 1848.

D'après la constitution du 13 février 1858, le gouvernement du Transvaal est républicain dans toute l'acception du mot. L'assemblée représentative du pays, dite *voksraad*, est composée de trente membres élus tous les trois ans et se réunit une fois par an. Le *voksraad* élit le *nitvoerenden raad* (conseil exécutif), lequel est composé des trois premiers fonctionnaires de l'État et de deux membres nommés par le peuple. Le conseil exécutif est dirigé par le président de la république, qui est élu pour une période de cinq ans, ainsi que le second fonctionnaire de l'État (le commandant en chef) et le troisième (le secrétaire du gouvernement). Les résolutions adoptées par le *voksraad* sont publiées dans le journal officiel de la république pendant trois mois, et si, après ce délai, aucune objection n'est présentée au sujet de ces résolutions, elles sont promulguées comme lois. Les fonctions publiques ne sont accessibles qu'à ceux qui professent le protestantisme, reconnu comme religion d'État. Les autres cultes sont simplement tolérés. La république n'a pas d'armée permanente. Tous les citoyens sont tenus de prendre les armes en cas de besoin. En 1872, les recettes de l'État montaient à 1,024,700 francs et les dépenses à 892,850 francs seulement. A la même époque, la dette publique était de 1,713,200 francs. Les ressources du trésor proviennent de l'impôt foncier, de l'impôt personnel ou par ceux qui n'ont pas de biens fonds, des droits à l'importation et des droits perçus sur les licences auxquelles sont soumises diverses opérations commerciales. Le pays est divisé en autant de districts qu'il s'y trouve d'églises. On en compte présentement neuf, savoir : Potchefstroom, Rustenburg, Pretoria ou Magalishurg, Waterberg, Zoutpansburg, Lydenburg, Heidelberg, M. W. Siroon, Utrecht. Chacun de ces districts est administré par un magistrat appelé *landrost* et choisi par le peuple. Le *landrost* est assisté d'un employé, d'un *feld-cornet*, d'un shérif et d'un huissier de la cour. Il tient séance pour administrer la justice tous les jours de la semaine, à l'exception du samedi. Si les parties ne sont pas satisfaites de la décision de ce tribunal, il leur est loisible d'en appeler à une haute cour, laquelle tient ses séances le premier mercredi de chaque mois; elle est composée du même *landrost* et de six *heemraden* désignés par le gouvernement. La capitale du Transvaal est Pretoria, qui est une bourgade bien plutôt qu'une ville. La population est disséminée dans un assez grand nombre de hameaux. Les localités les plus importantes sont, au sud, Potchefstroom, située sur le bord de la Mooi-River et qui a pris un grand développement depuis la découverte de mines de diamants et d'or, et, au nord, Lydenburg, où s'arrêtent les voitures venant du Cap. Les exportations du Transvaal consistent principalement en or, plumes d'autruche, ivoire, laine, céréales, bétail, cuir, tabac, oranges, fruits secs, etc.

TRANSVASATION s. f. (tran-sva-za-si-on — rad. *transvaser*). Action de transvaser. || Vieux mot.

TRANSVASEMENT s. m. (tran-sva-ze-man — rad. *transvaser*). Action de transvaser, de verser un liquide d'un vase dans un autre.

— Fig. Action de transporter d'un lieu dans un autre, de reverser d'un endroit dans un autre : *Les puissances alliées n'ont-elles pas donné au monde le spectacle du singulier TRANSVASEMENT des nations qui, conquéran-*

tes, viennent garder les vaincues, et, vaincues, vont maintenir les conquérantes? (Salvandy.)

— Econ. rur. Action de transporter les abeilles d'une ruche dans une autre.

TRANSVASER v. a. ou tr. (tran-sva-zé — du préf. *trans*, et de *vase*). Verser d'un vase dans un autre : *TRANSVASER du vin, de l'eau-de-vie, des liqueurs. C'est d'Égypte que les Hébreux avaient apporté l'usage de TRANSVASER le vin pour le mieux garder.* (Fr. Michel.)

TRANSVASEUR s. m. (tran-sva-zeur — rad. *transvaser*). Celui qui opère le transvasement des liquides.

— Appareil propre à transvaser les liquides.

TRANSVERSAIRE adj. (tran-svèr-sè-re — rad. *transverse*). Anat. Qui appartient aux apophyses transverses.

— s. m. Nom donné à divers muscles : *TRANSVERSAIRE épineux. TRANSVERSAIRE du cou.*

— *Encycl. Transversaire épineux.* On appelle ainsi, en anatomie, un muscle du dos, parfaitement distinct dans toute son étendue, couché dans la gouttière vertébrale qu'il remplit; plus mince à la région dorsale qu'aux régions cervicale et lombaire, il se continue en haut jusqu'à l'axis. Il est constitué dans toute son étendue par une série de petits muscles juxtaposés qui traversent obliquement la gouttière vertébrale. Ces petits muscles, en grand nombre, prennent naissance : 1° à la région sacrée, sur les tubercules qui représentent les apophyses transverses des vertèbres sacrées; 2° à la région lombaire, sur les tubercules apophysaires; 3° à la région dorsale, sur les apophyses transverses; 4° à la région cervicale, aux apophyses articulaires des cinq dernières vertèbres cervicales. De ces divers points d'insertion, ces petits muscles se dirigent en dedans et en haut, en s'appliquant aux lames des vertèbres, et ils viennent s'insérer au sommet des apophyses épineuses de toutes les vertèbres jusqu'à celles de l'axis, où s'insère le faisceau le plus volumineux. A la partie inférieure, la masse commune est recouverte par l'aponévrose lombaire et le feuillet postérieur de l'aponévrose du muscle transverse de l'abdomen. Elle recouvre les vertèbres et le muscle carré des lombes, dont elle est séparée par le feuillet moyen de l'aponévrose du muscle transverse. A la partie supérieure, les muscles, en se séparant, affectent de nouveaux rapports. Le *transversaire épineux*, qui glisse le long de la gouttière vertébrale, recouvre les lames vertébrales et les ligaments jaunes; il est recouvert de bas en haut par le muscle long dorsal, le long épineux du dos, le *transversaire* du cou et les complexus. Le long dorsal et le sacro-lombaire restent accolés, le sacro-lombaire recouvrant le long dorsal. Ils s'insinuent en haut entre les muscles de la nuque, ou ils sont séparés du *transversaire épineux* par la deuxième couche de cette région, *transversaire* du cou, grand et petit complexus. Ils sont recouvert, de bas en haut, par le petit dentelé postérieur et inférieur, l'aponévrose intermédiaire aux deux dentelés, le grand dorsal, le splénius, le rhomboïde, le petit dentelé postérieur et supérieur, et ils recouvrent les côtes, les muscles intercostaux externes et les surcostaux. Ces muscles sont extenseurs de la colonne vertébrale. Ils s'inclinent sur les côtes lorsqu'ils se contractent d'un côté seulement.

— *Transversaire du cou.* On appelle ainsi un muscle allongé situé à la partie inférieure de la nuque et supérieure du dos. Ce muscle est formé de faisceaux arciformes. Il s'insère par son insertion fixe aux apophyses transverses des cinq premières vertèbres dorsales. De là, ses fibres se portent verticalement en haut en décrivant une courbe à concavité interne. Son insertion mobile est aux tubercules postérieurs des apophyses transverses des cinq dernières vertèbres cervicales. Ce muscle est recouvert par le splénius, l'angulaire, le sacro-lombaire et le long dorsal. Il recouvre les deux complexus, sur lesquels il est immédiatement appliqué. Il est extenseur du cou.

TRANSVERSAL, ALE adj. (tran-svèr-sal, a-le — rad. *transverse*). Qui est disposé en travers : *Ligne TRANSVERSAL. Les rigoles TRANSVERSALES sont la condition la plus indispensable du dessèchement du sol.* (M. de Dombasle.)

— Anat. Se dit de certaines parties qui sont placées, qui se dirigent obliquement : *Muscle TRANSVERSAL du nez. Artère TRANSVERSALE de la face, de l'épaule, du périmé.*

— Moll. Se dit d'une coquille bivalve qui a la forme d'une ellipse et dont les crochets occupent un des longs côtés.

— Bot. *Cloisons transversales*, Valves, cloisons perpendiculaires à l'axe du fruit.

— s. m. Anat. Nom de plusieurs muscles qui coupent tran-versalement une partie du corps : *Le TRANSVERSAL du nez, de l'oreille.*

— s. f. Géom. Ligne transversale. || Ligne droite qui coupe deux des côtés d'un triangle. || Chacune des lignes tracées sur le limbe d'un quart de cercle, entre deux circonférences concentriques, et qui servent à subdiviser les degrés.

— *Encycl. Géom. Théorie des transversales.* La théorie des transversales, l'une des plus importantes et des plus fécondes de la géométrie moderne, prend son origine dans un théorème attribué d'abord à Ptolémée, mais qu'on a retrouvé dans les sphériques de Ménélaüs, et dont on peut même attribuer la découverte à Hipparque, qui a dû s'en servir pour établir sa trigonométrie sphérique.

Ce théorème, dit de Ptolémée, consiste en ce qu'une droite quelconque menée arbitrairement dans le plan d'un triangle détermine sur ses côtés et leurs prolongements six segments tels que le produit de trois d'entre eux, n'ayant pas d'extrémité commune, est égal au produit des trois autres.

Pappus, dans ses collections mathématiques, avait ébauché la théorie qui nous occupe, en prenant un autre point de départ. Il démontre d'abord que quatre droites fixes OA, OB, OC, OD étant coupées par une transversale en quatre points a, b, c, d, le rapport

$$\frac{ac}{ad} : \frac{bc}{bd}$$

reste constant quelle que soit la transversale considérée, proposition fondamentale qui peut aussi bien que le théorème de Ptolémée servir de base à la théorie moderne des transversales. Pappus fait voir ensuite que, si l'on coupe par une transversale le système des côtés d'un quadrilatère quelconque et de ses deux diagonales, les six segments déterminés sur cette transversale seront tels que le produit de trois d'entre eux, n'ayant pas d'extrémité commune, sera égal au produit des trois autres; que chacune des diagonales d'un quadrilatère est coupée harmoniquement par l'autre diagonale et par la droite qui joint les points de concours des côtés opposés; que, lorsqu'un hexagone a trois de ses sommets sur une droite et les trois autres sur une autre, les points de concours de ses côtés opposés sont en ligne droite. Ce dernier théorème est, comme on voit, un cas particulier du théorème de Pascal sur l'hexagone inscrit à une conique.

Desargues, dans son *Essai pour les coniques*, avait pris pour base d'une nouvelle théorie de ces courbes ce théorème qui porte son nom et qui n'est autre qu'une généralisation du théorème de Pappus relatif aux segments déterminés sur une transversale par les quatre côtés d'un quadrilatère et ses deux diagonales. Si l'on mène une transversale quelconque à travers le système d'une conique et d'un quadrilatère inscrit à cette conique, le produit des segments compris sur la transversale entre un point de la conique et les deux autres côtés opposés du quadrilatère sera, au produit des segments compris entre le même point de la conique et les deux autres côtés opposés du quadrilatère, dans le même rapport que les produits analogues des segments compris sur la même transversale à partir de l'autre point de la conique. Brinchon a depuis, dans son *Mémoire sur les lignes du deuxième ordre*, montré tout le parti qu'on peut tirer de ce beau théorème.

Pascal, qui avait été l'élève, puis l'ami et le confident de Desargues, était entré dans la même voie et avait enrichi la théorie des transversales de son beau théorème sur l'hexagone inscrit, qu'il avait pris à son tour pour base d'une nouvelle théorie géométrique des coniques.

Enfin Newton, Cotes et Maclaurin, portant plus haut leurs vues, avaient cherché des propriétés communes à toutes les courbes géométriques par rapport aux transversales qu'on peut mener dans leurs plans. Newton avait donné les trois théorèmes suivants : le lieu des centres des moyennes distances des points de rencontre d'une courbe d'ordre quelconque avec une série de transversales parallèles entre elles est toujours une ligne droite; ce lieu est le même, relativement à la même série de transversales, pour la courbe et pour le système de ses asymptotes; enfin si par un point quelconque pris dans le plan d'une courbe on mène deux transversales parallèles à deux directions fixes, les produits des segments compris sur l'une et l'autre, entre leur point de rencontre et ceux où elles couperont la courbe, seront dans un rapport constant. Ces théorèmes se démontrent, comme on sait, par la considération du second terme de l'équation de la courbe, ordonnée par rapport à l'une des variables, et du dernier terme de cette même équation.

Le théorème de Cotes consiste en ce que,

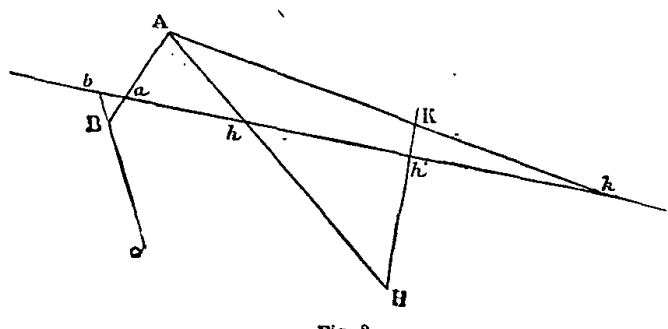


Fig. 1.

ou sur leurs prolongements, 2m segments tels que le produit de m d'entre eux n'ayant au-

si l'on fait tourner une droite autour d'un point fixe et qu'on prenne sur cette droite, à partir du point fixe, une distance dont l'inverse soit la moyenne arithmétique entre les inverses des distances du même point aux différents points de rencontre de la droite mobile avec une courbe géométrique fixe, l'extrémité de la distance construite décrira toujours une ligne droite. Ce théorème a depuis donné lieu à la belle théorie du centre des moyennes harmoniques de M. Poncelet.

Le théorème de Maclaurin est celui-ci : si par un point fixe pris dans le plan d'une courbe géométrique on mène une transversale variable de direction et une autre fixe et que par les points de rencontre de la courbe avec la première on mène des tangentes à cette courbe, la somme des inverses des segments interceptés sur la transversale fixe, entre le point fixe et les points où elle coupe les tangentes à la courbe, sera constante et égale à la somme des inverses des segments compris sur la même transversale fixe, entre le point fixe et les points où elle coupe la courbe elle-même. Maclaurin avait fait de ce théorème une application, aussi ingénieuse que remarquable au point de vue théorique, à la construction du cercle osculateur à la courbe donnée, supposée construite, en un quelconque de ses points. Cette question a été reprise depuis par M. Poncelet. Dans son traité *De linearum geometricarum proprietatibus generalibus*, Maclaurin développait les applications des différents théorèmes que nous venons de mentionner à la théorie des courbes du second et du troisième ordre. On remarquera surtout cette proposition : Quand un quadrilatère a ses quatre sommets et les deux points de concours de ses côtés opposés sur une courbe du troisième degré, les tangentes à cette courbe, menées en deux sommets opposés, vont se couper sur elle.

On voit que la théorie des transversales s'était enrichie déjà avant ce siècle d'un grand nombre de belles découvertes; mais les propositions dont elle se composait n'avaient que peu de liens entre elles; elles ne constituaient pas encore une théorie véritable. C'est Carnot qui l'a fait sortir du chaos, en même temps qu'il y apportait lui-même d'importantes additions; M. Poncelet l'a ensuite considérablement enrichie. Nous allons analyser les travaux de ces deux grands géomètres sur la matière.

La *Géométrie de position*, publiée en 1803, contenait déjà les principales découvertes de Carnot sur la théorie des transversales; son *Essai sur la théorie des transversales* est un traité méthodique des éléments de cette théorie. C'est cet ouvrage que nous suivrons d'abord.

Théorème Ier. Une transversale détermine sur les côtés d'un triangle et sur leurs prolongements six segments tels, que le produit de trois d'entre eux n'ayant pas d'extrémité commune est égal au produit des trois autres. En effet, soit le triangle ABC coupé par la transversale abc, menons CD parallèle à

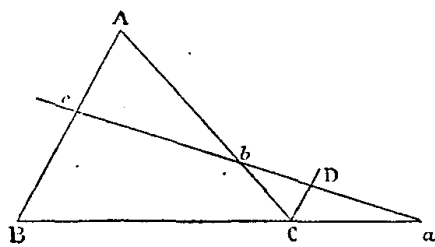


Fig. 2.

AB; la similitude des triangles Acb et CDd donnera

$$\frac{Ab}{bc} = \frac{cA}{DC}$$

ou

$$Ab \times DC = bc \times cA;$$

les triangles aCD et ABe donneront de même

$$\frac{aC}{aB} = \frac{DC}{Bc},$$

d'où

$$aC = Bc = DC \times aB.$$

En multipliant ces deux égalités membre à membre et enlevant le facteur commun DC, il vient

$$Ab \cdot aC \cdot Bc = cA \cdot bC \cdot aB.$$

Théorème II. Une transversale détermine sur les côtés d'un polygone plan de m côtés,

d'une manière générale, de faire voir que l'on peut adjoindre un nouveau triangle à un polygone sur lequel le fait a déjà été constaté, et d'établir que le théorème reste vrai. Soit ABC... H un polygone quelconque coupé par la transversale abc... h, et joignons-lui le triangle AHK, dont les côtés HK et KA sont coupés par la même transversale en h' et k; soient P et Q les produits égaux des segments Aa, bB, cC... Hh d'une part et aB, bC, cD... hA de l'autre; le triangle AHK donnera d'autre part

$$hA \cdot Kk \cdot h'H = Ak \cdot Kk' \cdot h'h,$$

d'où, en multipliant,

$$P \cdot hA \cdot Kk \cdot h'H = Q \cdot Ak \cdot Kk' \cdot h'h;$$

en enlevant de part et d'autre les facteurs h'h et hA, qui ne doivent pas ruster, puisque le côté AH, qui terminait le polygone primitif, n'est plus qu'une diagonale du nouveau, on aura l'égalité qu'on voulait établir.

Ce théorème II s'étend immédiatement à un polygone gauche coupé par un plan transversal; en effet, si l'on projette le polygone sur un plan perpendiculaire au plan sécant, les deux segments déterminés sur un même côté sont raccourcis dans le même rapport; et comme d'ailleurs ils entrent l'un dans un membre, l'autre dans l'autre membre de l'équation, on peut conclure de l'équation entre les produits des segments projetés à l'équation entre les produits des segments dans l'espace.

Théorème III. Si l'on joint les trois sommets d'un triangle à un point quelconque pris dans son plan et qu'on prolonge les droites ainsi menées jusqu'à leur rencontre avec les côtés

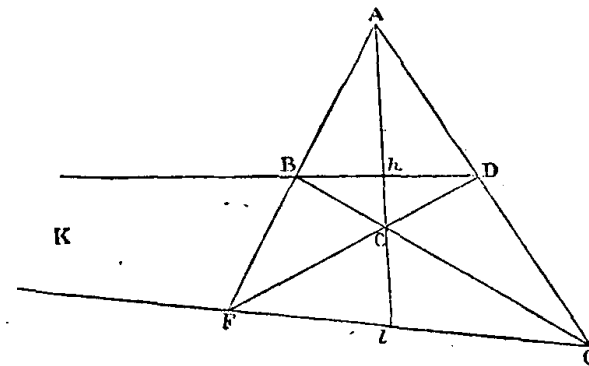


Fig. 3.

que complété par les prolongements de ses côtés opposés poussés jusqu'à leurs points de rencontre F et G, et AC, RD, FG ses trois diagonales, qui se coupent respectivement en h, k et l; il s'agit de démontrer par exemple que

$$\frac{hF}{hG} = \frac{kF}{kG}$$

Pour cela, considérons le triangle formé par la diagonale FG, dont il s'agit, et par deux côtés du quadrilatère FA et GA, par exemple (on pourrait tout aussi bien prendre FC et GC, les points A et C pouvant être échangés dans la démonstration). Les trois droites AC, GB, FD, issues des sommets de ce triangle, se coupant en un même point C, on a par le théorème III

$$AD \cdot GL \cdot FB = DG \cdot hF \cdot BA;$$

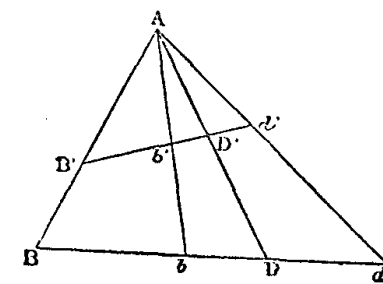


Fig. 4.

et qu'on joigne les points B, D, b, d à un même point A pris à volonté, les segments compris sur une transversale quelconque B'd' entre ces quatre droites seront aussi proportionnels, de manière qu'on aura

$$\frac{b'B'}{b'D'} = \frac{d'B'}{d'D'}.$$

Cela tient à ce que la proportion supposée entraîne la proportionnalité des sinus des angles BAb, bAD, BAd, DAd, d'où peut se déduire inversement la proportion

$$\frac{b'B'}{b'D'} = \frac{d'B'}{d'D'}.$$

En effet, les triangles bAB et dAB donnent respectivement

$$\frac{bB}{AB} = \frac{\sin BAb}{\sin bAB}$$

et

$$\frac{dB}{AB} = \frac{\sin BAd}{\sin dAB}$$

tés, on détermine sur ces côtés six segments tels, que le produit de trois d'entre eux n'ayant aucune extrémité commune est égal au produit des trois autres.

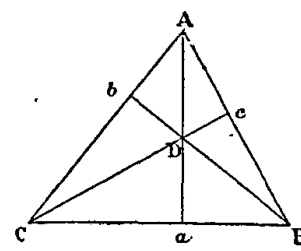


Fig. 5.

Soit D un point choisi à volonté dans le triangle ABC; considérons les deux triangles ABa et AcC coupés par les deux transversales CDe et RDd, ils donneront respectivement

$$Ac \cdot BC \cdot DA = cB \cdot aC \cdot aD$$

et

$$aD \cdot Cb \cdot aB = DA \cdot BC \cdot bA$$

d'où, en multipliant membre à membre et enlevant les facteurs communs,

$$Ac \cdot Bc \cdot Cb = bA \cdot cB \cdot aC,$$

ce qu'il fallait démontrer.

Théorème IV. Dans tout quadrilatère complet, chacune des trois diagonales est coupée par les deux autres en segments proportionnels. Soient ABCD un quadrilatère quelcon-

d'un autre côté, la même transversale coupée par la transversale kBD donne

$$DG \cdot Fk \cdot BA = AD \cdot Gk \cdot FB;$$

multipliant ces deux égalités membre à membre et retranchant les facteurs communs DG, AD, FB, BA, il vient

$$GL \cdot Fk = FL \cdot Gk$$

ou

$$\frac{hF}{hG} = \frac{kF}{kG}$$

ce qu'il fallait démontrer.

Théorème V. Si une droite BD est coupée en parties proportionnelles aux points b et d, de telle sorte que l'on ait

$$\frac{bB}{bD} = \frac{dB}{dD},$$

et de même les triangles bAD et dAD donnent

$$\frac{bD}{AD} = \frac{\sin bAD}{\sin bAB}$$

et

$$\frac{dD}{AD} = \frac{\sin DAd}{\sin dAB}$$

Ce théorème V s'étend sans peine à quatre plans passant par une même droite et tels qu'ils partagent une même transversale en parties proportionnelles; les segments qu'ils déterminent sur toute autre transversale sont aussi proportionnels.

Théorème VI. Si l'on coupe un quadrilatère simple par une transversale, la portion de cette transversale comprise entre les deux diagonales sera coupée en segments proportionnels par les deux droites menées du point d'intersection de ces deux diagonales aux deux points de concours des côtés opposés du quadrilatère. Ainsi, soient ABCD un quadrilatère simple, dont les diagonales se coupent en K; FK et GK les droites qui joignent le

point K aux points de concours F et G des côtés opposés, et $mpnq$ une transversale quelconque; il faut démontrer que mn est divisée en parties proportionnelles par les points p et q , c'est-à-dire que

$$\frac{pm}{pn} = \frac{qm}{qn}.$$

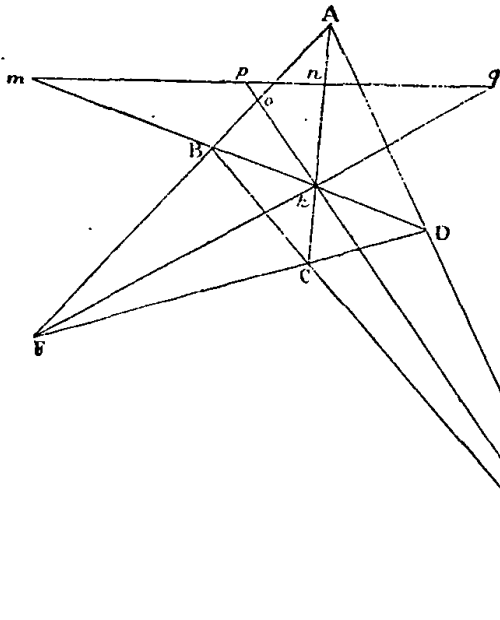


Fig. 6.

alors les quatre droites KF, KB, Ko et KA forment un faisceau rentrant dans les conditions du théorème V; les parties qu'elles déterminent sur la transversale $mpnq$ sont donc aussi proportionnelles.

Théorème VII. Si l'on mène à travers le système de deux droites tant de transversales que l'on voudra, issues d'un même point, les points de concours des diagonales des quadrilatères formés des deux droites et de deux transversales quelconques seront sur une seule et même droite. Ce théorème s'étend aisément à deux plans coupés par des transversales, issues d'un même point pris en dehors d'eux. Le lieu des points de concours des diagonales des quadrilatères compris entre deux transversales quelconques et les intersections des deux plans donnés avec le plan de ces deux transversales est un plan passant par l'intersection des deux plans donnés. Ce théorème VII et son analogue dans l'espace ne sont que des cas particuliers de théorèmes bien connus relatifs aux polaires et aux plans polaires des courbes et des surfaces du second ordre.

Telles sont les principales propositions qui composent la théorie élémentaire des transversales; nous allons maintenant suivre Carnot dans les spéculations plus élevées qu'il a ajoutées à cette théorie et qui sont développées dans sa *Géométrie de position*.

Après avoir établi le théorème de Newton, que le rapport des produits des segments interceptés par une courbe géométrique sur deux droites de directions fixes, à partir de leur point de rencontre, est indépendant de la position de ce point de rencontre, proposition qui, comme nous l'avons déjà dit, résulte immédiatement de ce que le produit des racines d'une équation algébrique est le quotient de son dernier terme par le coefficient du premier, Carnot étend d'abord le même théorème à une surface géométrique quelconque, puis il en déduit le théorème qui lui est propre et qui porte son nom. Voici ce théorème.

Théorème de Carnot. Si l'on imagine dans le plan d'une courbe géométrique un triangle quelconque ABC, et que l'on forme les six produits des segments interceptés par la courbe sur les droites AB et AC à partir du point A, BC et BA à partir du point B, CA et CB à partir du point C, ces produits, désignés respectivement par (AB), (AC), (BC), (BA), (CA), (CB), satisfont à la condition

$$(AB)(BC)(CA) = (AC)(CB)(BA).$$

En effet, si par le point A, par exemple, on mène une parallèle AK à BC, on aura par le théorème de Newton, pour les deux systèmes de droites

BA et BC, AB et AK,

qui sont respectivement parallèles,

$$\frac{(BA)}{(BC)} = \frac{(AB)}{(AK)};$$

on aura de même pour les deux systèmes de droites

CB et CA, AC et AK,

qui sont également parallèles,

$$\frac{(CB)}{(CA)} = \frac{(AK)}{(AC)};$$

multipliant ces équations membre à membre, il en résulte

$$\frac{(BA)(CB)}{(BC)(CA)} = \frac{(AB)}{(AC)};$$

d'où

$$(AC)(CB)(BA) = (AB)(BC)(CA),$$

ce qu'il fallait démontrer.

En effet, d'après le théorème IV, la diagonale AB du quadrilatère GAKBG est divisée, aux points F et o, en parties proportionnelles par les deux autres diagonales DC et GH du même quadrilatère, c'est-à-dire que

$$\frac{FB}{FA} = \frac{oB}{oA};$$

donneront, par rapport au triangle abc ,

$$cp.bq.ak = ap.cq.bk,$$

$$cp'.ar.bo = ap'.br.co$$

et

$$bq'.ar'.cl = cq'.br'.al.$$

En multipliant ces quatre équations membre à membre et supprimant les facteurs communs, il reste

$$ak.bo.cl = bk.co.al;$$

les trois points K, O, L, situés sur les côtés du triangle abc , divisant ces côtés en six segments tels que le produit de trois d'entre eux n'ayant pas d'extrémité commune soit égal au produit des trois autres, ces trois points sont en ligne droite; c'est-à-dire que les points de rencontre des côtés opposés de l'hexagone $pp'q'r'rp'$ inscrit dans la conique sont en ligne droite.

Le théorème de Carnot fournit évidemment un moyen simple de construire une conique lorsqu'on connaît cinq de ses points. En effet, si l'on donne pp' , qq' et r , joignant p et p' d'une part, q et q' de l'autre, et menant par r une droite quelconque, on déterminera ainsi le triangle abc , par rapport auquel on aura

$$(ap)(br)(cq) = (ar)(bq)(cp);$$

or (ap) et (cp) , (bq) et (cq) seront connus ainsi que ar et br ; il n'y aura donc d'inconnu que ar' et br' , dont l'équation fera connaître le rapport.

Ce même théorème donne aussi très-simplement le moyen de mener la tangente à la conique en l'un des cinq points donnés, q' par exemple. En effet, si l'on suppose que r' se confonde avec q' , de sorte que $q'r'$ devienne la tangente en q' , le point O d'intersection de qq' et de $p'r'$ n'aura pas changé, le point K viendra en K', à la rencontre de rq' et de pq' ; il sera donc connu; on aura donc la droite K, O et, par conséquent, le point L, par lequel devra passer la tangente en q' .

Le général Poncelet passe ensuite à la construction du 3^{ème} point d'une courbe de degré m dont on donne $3m-1$ points situés, savoir: les m premiers sur une même droite, les m suivants sur une autre droite et les $m-1$ derniers sur une troisième droite dont on demande le dernier point de rencontre avec la courbe. Le théorème de Carnot fournit évidemment le moyen de construire ce dernier point. M. Poncelet donne encore un procédé pour construire la tangente à la courbe en l'un de ses points et la conique osculatrice en ce point. Mais nous ne pouvons le suivre dans ces recherches, qui nous entraîneraient beaucoup trop loin.

TRANSVERSALEMENT adv. (tran-svèr-sa-le-man — rad. transversal). D'une manière transversale: La peau du tigre a, sur un fond de poil fauve, des bandes noires qui s'étendent transversalement. (Buff.)

TRANSVERSE adj. (tran-svèr-se — du latin transversus, placé en travers, oblique; de trans, à travers, et de vertere, tourner). Anat. Oblique, situé en travers: Muscle TRANSVERSE. Artère TRANSVERSE. Apophyses transverses, Apophyses situées latéralement sur les vertèbres.

— Géom. Aze transverse, Celui des deux axes d'une hyperbole qui rencontre les deux foyers de la courbe.

— Bot. Se dit de l'embryon lorsqu'il s'allonge dans une direction à peu près parallèle au plan du style.

— s. m. Anat. Muscle transverse: Le TRANSVERSE de l'abdomen, du périnée, du menton.

— Encycl. Anat. En anatomie, on donne le nom de transverse à un grand nombre d'organes divers dont la direction est à peu près transversale par rapport à l'axe du corps. On désigne ainsi: 1^o les apophyses transverses, éminences osseuses apophysaires qui appartiennent aux vertèbres; 2^o l'artère transverse de la face, branche artérielle qui naît ordinairement de l'artère temporale, quelquefois de la carotide externe, se porte en avant parallèlement à l'arcade zygomatique et distribue ses rameaux à l'articulation de la mâchoire, au muscle masséter, aux muscles et aux téguments de la face; 3^o l'artère transverse du périnée, rameau artériel qui naît soit de la branche terminale superficielle de la honteuse interne, longe le muscle transverse du périnée, se distribue au bulbe de l'urètre et à la partie supérieure de ce canal et peut être fâcheusement atteinte dans l'opération de la taille; 4^o le sinus transverse, sinus occipital transverse ou occipital antérieur, sinus veineux de la dure-mère, situé transversalement sur la gouttière-basilaire, recevant des rameaux veineux du bulbe et des os voisins, communiquant avec les sinus caverneux et pétreux inférieur et supérieur et avec les plexus veineux rachidiens.

On désigne encore sous le nom de transverses plusieurs muscles, savoir: 1^o le transverse ou transversal du nez, qui vient du maxillaire supérieur et se porte transversalement sur le nez, où il unit ses fibres sur la ligne médiane avec celui du côté opposé; 2^o le transverse du bas-ventre ou muscle lombodorsal, qui naît du cartilage de la dernière côte vraie, s'unit aux fausses côtes, puis va se fixer à la lèvre interne de la crête de l'os iliaque, à l'articulation et au

pubis; 3^o le transverse de la mâchoire supérieure ou muscle mylo-hyoïdien, qui s'insère, d'une part, au maxillaire supérieur à la ligne mylo-hyoïdienne, forme le plancher inférieur de la cavité buccale et, d'autre part, s'insère au corps de l'os hyoïde par ses fibres externes, tandis que les internes s'entre-croisent sur le raphé médian avec celles du côté opposé; 4^o le transverse du menton, faisceau du triangulaire des lèvres (v. TRIANGULAIRE); 5^o le transverse de l'oreille, petit muscle qui s'insère aux cartilages de l'oreille et s'étend de l'anthélix à la conque; 6^o le muscle transverse du périnée ou transverso-anal, qui s'insère, d'une part, à la partie la plus antérieure de la tubérosité de l'ischion, d'autre part à l'aponévrose médiane, confondant une partie de ses fibres avec le bulbo-caverneux, le sphincter et le transverse périméal du côté opposé; 7^o le transverse profond du périnée ou transverso-urétral, qui s'insère, d'une part, à la branche ascendante de l'ischion et à la branche descendante du pubis, d'autre part à la face latérale du bulbe et sur les côtés des portions spongieuses et membraneuses de l'urètre.

TRANSVIDER v. a. ou tr. (tran-svi-dé — du préf. trans, et de vider). Verser d'un vase incomplètement plein dans un autre vase.

TRANSYLVANIE (PRINCIPAUTÉ DE), en allemand *Siebenbürgen*, en hongrois *Erdély-Ország*, grand gouvernement de l'empire d'Autriche, au S.-E., entre la Hongrie au N. et à l'O., la Valachie au S. et la Moldavie à l'E., par 45° 12' 35" et 47° 42' 40" de lat. N., et par 19° 55' 30" et 24° 42' de long. E.; 58,900 kilom. carrés environ; capitale, Klausenburg; 2,400,000 hab., comprenant des Hongrois, des Saxons, des Valaques, des Bulgares, des Polonais, des Moraves, des Ruthéniens, des Bohémiens, des Grecs et des Arméniens.

Les monts Karpathes, qui servent de limites à la Transylvanie au S., à l'E. et au N.-E., la couvrent de leurs ramifications et y forment un grand nombre de vallées et quelques plaines. Ça et là, on remarque encore quelques masses de ces immenses forêts qui couvraient jadis toute sa surface. Cette région élevée donne naissance à un grand nombre de rivières, dont les plus grandes, la Marush, le Szamos et l'Aluta, sont à peine navigables dans l'état actuel. Le climat y est plus froid en hiver qu'on ne le supposerait d'après sa latitude, et en été la chaleur est excessive dans les vallées, où l'on est d'ailleurs exposé à des transitions subites de température. Le sol est, en général, fertile, mais si mal cultivé qu'on trouve de vastes parties de territoire en jachère. Toutefois, on y récolte une assez grande quantité de blé, d'avoine, d'orge, de sarrasin et autres céréales; une grande quantité de vins de bonne qualité et dont les plus estimés sont ceux d'Oklos et de Matho; du safran, du tabac, du chanvre, du lin, de la garance, du houblon, de la rhubarbe, une grande quantité d'herbes médicinales, beaucoup de pommes de terre et des fruits en abondance, etc. Les chevaux que l'on y élève sont petits, mais vifs et pleins d'ardeur, et le gros bétail ne le cède en rien à celui de la Hongrie. On y élève aussi de nombreux troupeaux de moutons, que l'on mène paître pendant l'hiver en Valachie et en Moldavie; des buffles qui servent à l'agriculture, des chèvres et de la volaille. L'éducation des abeilles y est une des branches les plus considérables de l'industrie rurale. Parmi les animaux sauvages que l'on y trouve, nous citerons le loup, le cerf, le sanglier, le porc sauvage, le renard, le chevreuil et le lynx, et, parmi les oiseaux de proie, l'aigle, le vautour et le faucon. Les rivières sont la plupart très-poissonneuses. Il est peu de pays aussi riches que la Transylvanie en productions minérales. Il y existe des mines d'or en grand nombre, des mines d'argent, de fer, de cuivre, de plomb, de mercure, de zinc, d'antimoine, d'arsenic, de plombagine, de houille, de sel; des carrières de marbre, de pierre meulière, de gres et de soufre; des diamants, des topazes, des chrysolithes, des émeraudes, des grenats, des opales, des agates, des corallines, du jaspé, du porphyre, etc.; de la terre à porcelaine, de la marne et 112 salines qui fournissent annuellement 800,000 quintaux de sel. Les sources minérales y sont aussi très-nombreuses. L'industrie manufacturière y est encore très-arrière. On y fabrique cependant du drap, des lainages, des cotonnades, des toiles blanches et de couleur, de la chapellerie, du cuir, de la corderie, des ouvrages en bois, etc. L'exploitation des mines est l'un des objets les plus importants de l'industrie nationale. Il y a, en outre, quelques forges et des verreries. Le commerce, qui est presque entièrement dans les mains des Grecs et des Arméniens, est peu-considérable; il a pour ainsi dire exclusivement lieu avec la Valachie. On en exporte une immense quantité de fer, du vin, des flacons en bois d'érable appelés *tschuten*, beaucoup de verrerie, des toiles, des lainages, des couvertures, du drap, des fils de coton, des cotonnades, des selles et des harnais, des cordes, etc. Les importations consistent en blé, peaux, épicerie, drogues, comestibles, soieries et articles de luxe; suif, peaux de chèvre et de mouton, marchandises turques, etc. Le commerce de transit, qui consiste principalement en blé

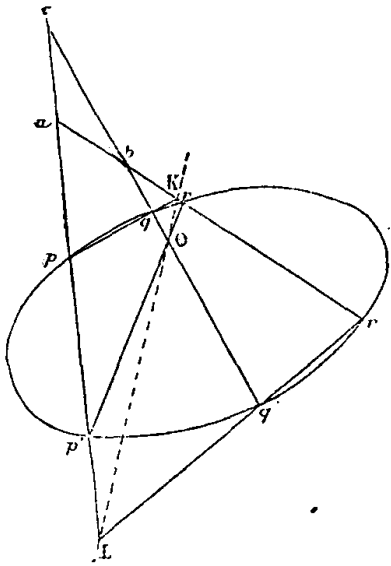


Fig. 7.

conique, p et p' , q et q' , r et r' les points de rencontre de cette conique avec ab , bc , ca ; le théorème de Carnot donnera d'abord

$$(ap)(br)(cq) = (ar)(bq)(cp),$$

(ap) , (br) , (cq) , (ar) , (bq) , (cp) désignant respectivement les produits

$$ap \times ap', br \times br', cq \times cq',$$

$$ar \times ar', bq \times bq' \text{ et } cp \times cp';$$

d'un autre côté, les transversales

$$pqk, p'Or, Lq'r'$$

tail, laine crue et ouvrée, et coton, y est beaucoup plus important.

Les Transylvains sont généralement vigoureux et forts. Ils ont le goût des costumes brillants, enrichis d'agrafes et de bijoux. Affables, bienveillants, ils sont essentiellement hospitaliers et accueillent avec une extrême bonté les voyageurs. Ce trait du caractère national se trouve dans toutes les classes de la société. Un autre trait non moins frappant est un sentiment d'indépendance fière qui leur rend tout gouvernement peu sympathique. Dans ce petit coin de terre, on parle les langues les plus variées, le latin, le hongrois, le roumain, l'hébreu, l'arménien, le grec, le slave, le turc, l'allemand, le polonais, l'italien, le français, le russe, etc.

Le nom de la Transylvanie, qui signifie *au delà des forêts*, lui vient des Hongrois, parce qu'elle se trouve, par rapport à eux, au delà des forêts qui couvrent la chaîne des Karpathes et tout le territoire situé à l'E. de la Theiss. Politiquement, elle forme trois grandes divisions : le pays des Hongrois, le pays des Saxons et le pays des Szeklers. Le pays des Hongrois comprend environ les deux tiers du territoire au N. et à l'O. Le pays des Szeklers forme environ le sixième de la principauté. Le pays des Saxons s'étend au midi sur toute la frontière qui sépare la Transylvanie de la Valachie. Le district de Bistritz, au N., lui appartient aussi. Au point de vue administratif, le pays des Hongrois comprenait 8 comitats et 1 district ; le pays des Saxons, 9 justices (Hermansstadt, Schässburg, Mediasch, Muhlenbach, Gross-Schenk, Reissmarkt, Reps, Lesskirchen et Broos) et 2 districts (Kronstadt, Bistritz) ; le pays des Szeklers, 5 justices. En 1853, le pays a été divisé en 10 cercles : Hermansstadt, Broos, Karlsbourg, Bistritz, Klausenburg, Kronstadt, Szilagy-Somlzo, Maros-Vasarehely, Dees et Udvarhely. La Transylvanie a une constitution et une diète ; toutes les communions chrétiennes y ont des églises, et les juifs y possèdent des synagogues.

— *Histoire.* — De tout temps, dit M. E. de Langsdorff, on s'est disputé avec acharnement la possession de la Transylvanie. Sans remonter à Trajan et aux guerres contre les Daces, nous la voyons au moyen âge servir de champ de bataille à tous les puissants empires au milieu desquels elle est placée. Les Polonais, les Tartares, les Hongrois, les Turcs et les impériaux ont tour à tour envahi ce coin de terre ; partout restent les traces ou les souvenirs des luttes et des combats des âges passés. Les Allemands, en appelant la Transylvanie le pays des sept forteresses (*Siebenbürgen*), ont rendu témoignage du rôle qu'elle a joué dans toutes les rencontres des peuples de l'Orient et du centre de l'Europe.

La Transylvanie était habitée par les Daces, lorsque, Trajan en ayant fait la conquête, elle fut comprise dans la Dacie Trajane. Lors de l'invasion des barbares, Aurélien l'abandonna, et elle appartint successivement aux Goths, aux Huns et aux Avars. En 1004 Etienne I^{er}, roi de Hongrie, s'en empara. A partir de ce moment on peut diviser l'histoire de ce pays en trois périodes. Dans la première, qui va de 1004 à 1536, la Transylvanie fut une province hongroise. Dans la seconde, qui va de la bataille de Mohacz (1526) au traité de Carlowitz (1699), elle fut un Etat indépendant et pourvu d'un gouvernement nommé à l'élection, sauf ratification du sultan. De 1700 jusqu'à nos jours, elle est entrée, sous la domination autrichienne, dans la période pacifique et constitutionnelle. Lorsque Etienne I^{er} en fit la conquête (1004), la Transylvanie était gouvernée militairement par plusieurs chefs. Le roi de Hongrie y établit le christianisme et fit administrer le pays par des voyvodes, désignés par lui. Le plus célèbre de ces gouverneurs fut Jean Huniade, le vainqueur des Turcs. Jean Zapolj était voyvode de Transylvanie lorsque, en 1526, périt le roi Louis, dans la fatale journée de Mohacz. L'indépendance de la Transylvanie naquit de cette sanglante défaite, où périsait la liberté de la Hongrie. Pendant que le royaume, envahi par Soliman et par l'empereur, subissait ce double joug et que des pachas turcs s'installaient à Bude et à Temeswar, les montagnes de la Transylvanie servaient de refuge aux vaincus. Zapolj devint alors souverain de cette contrée. A sa mort (1571), son fils, Jean-Sigismond, fut reconnu par le sultan prince de Transylvanie. Alors commence la série des souverains nationaux, qui se termine par l'abdication de Michel Abaffi (1699). Cette période est la seule époque où la Transylvanie ait une histoire particulière ; encore cette histoire est-elle incessamment mêlée à celle de la Hongrie. Les impériaux et les Turcs se disputaient avec acharnement la possession de ce malheureux royaume, réduit à se placer tantôt sous la protection de l'empereur, tantôt sous celle des Turcs. Aux ravages périodiques causés par les guerres turques et impériales venaient se joindre les invasions des Tartares, qui pénétraient par bandes à travers les passages de la Moldavie, pillaient, tuaient les vieillards et emmenaient en captivité les femmes et les jeunes hommes. La Transylvanie, avec le littoral de la mer Noire, avait alors le triste privilège de remplir d'esclaves les sérails de Constantinople. Dans cette même période, c'était des Turcs que, malgré

le droit d'élection des états, le prince devait obtenir sa confirmation. Il devait envoyer un ministre à Constantinople pour solliciter le firman d'investiture. Ce firman ne s'obtenait qu'à prix d'argent. Cette rude époque, que les annales contemporaines appellent le monde crucifié (*mundus cruciatus*), est cependant singulièrement chère aux Transylvains, parce que c'est à elle que se rapportent une foule de traditions, de récits populaires et de légendes qui flattent leur orgueil national. A la fin du xvi^e siècle, le second Rakoczy abdiqua la couronne ; mais ses partisans n'ayant pas voulu accepter la nouvelle élection faite par les états, la guerre civile éclata ; les impériaux soutenaient le nouveau prince, Jean Kemeny. De leur côté, les Turcs et les Tartares ravageaient le pays qui était alors « une plaine ou un incendie », dit un contemporain. Le pacha choisit pour prétendant Michel Abaffi, qu'il fit élire par une diète prince de Transylvanie (1661). L'élection eut lieu à l'unanimité, car les opposants devaient avoir la tête tranchée. Abaffi, à peine élu, dut payer pour son investiture 80,000 écus d'or. Le pays étant épuisé, on fondit les bijoux et les anneaux d'or, les nobles et le clergé furent mis à contribution, on pendit quelques retardataires, et les Turcs eurent leur argent. Dès que la somme fut payée, le pacha abandonna la principauté. Peu après les Turcs marchèrent sur Vienne et demandèrent au prince de Transylvanie sa coopération. En 1676, Louis XIV lui envoya un ambassadeur chargé de signer avec lui un traité d'alliance contre l'empereur. Le traité fut signé en janvier 1677, et la part que les Transylvains prirent à la guerre contre l'empire décida l'empereur Léopold à signer la paix de Nimègue (1679). Toutefois Abaffi se rapprocha bientôt de l'empereur, et les états transylvains, réunis à Klausenburg, déclarèrent reconnaître la suzeraineté de roi du Hongrie. L'empereur Léopold, dans un diplôme célèbre qui a été jusqu'à nos jours la charte de la principauté, leur garantit le maintien de leurs privilèges et des constitutions antérieures. Abaffi, en mourant (1690), laissa la Transylvanie occupée par les troupes impériales ; une régence gouverna au nom de son fils, Michel II Abaffi ; mais les Turcs se hâtèrent de faire élire le fameux Emerich Tekely, chef des mécontents hongrois. Tekely se jeta audacieusement dans le pays, mais il ne resta qu'un long moment maître de la Transylvanie. Le margrave Louis de Bade rentra bientôt dans la principauté, en chassa définitivement les Turcs et leur héroïque allié, et le gouvernement passa tout entier à l'empereur. Les états prêtèrent serment de fidélité et d'hommage à Léopold en 1691 ; le jeune Michel Abaffi abdiqua, et, par le traité de Carlowitz, la Porte renonça à son droit de suzeraineté sur la Transylvanie. La principauté est restée depuis dans la maison d'Autriche à ce triple titre : 1^o la volonté des états, exprimée solennellement dans le diplôme d'inauguration de Léopold et de chacun de ses successeurs comme princes de Transylvanie ; 2^o l'abdication du dernier prince Abaffi ; 3^o la cession des droits de la Porte par le traité de Carlowitz.... A l'époque des troubles de 1848, un parti hongrois opéra la réunion de la Transylvanie avec la Hongrie. Après la guerre de 1849, le gouvernement autrichien s'appliqua, en exploitant les jalousies et les divisions nationales, à favoriser dans la Transylvanie l'élément saxon et roumain au détriment des Szeklers et des Madgyars, qui voulaient le maintien de la fusion avec la Hongrie. On rendit à la population saxonne une partie de ses anciennes institutions. On créa au sein de la population roumaine, jusqu'alors délaissée à cause de son ignorance, des corps nouveaux capables de devenir l'organe de ses vœux et de ses aspirations. En 1862 et 1863, le gouvernement convoqua l'université d'Hermansstadt, provoqua la réunion d'un congrès roumain, puis créa la métropole grecque d'Hermansstadt. Malgré l'énergique protestation des Madgyars, les Saxons et les Roumains votèrent l'envoi de députés au Reichsrath de Vienne dans la diète tenue au mois de juillet 1863. Mais, par la patente du 1^{er} septembre 1865, qui convoquait les députés du pays à Klausenburg, on les invitait à défaire ce qu'ils avaient fait deux années auparavant et à rétablir l'union légale de 1848. Dans la diète qui s'ouvrit à la fin de novembre, il se passa donc le contraire de ce qui s'était vu à Hermansstadt. Cette fois, le parti madgyar était sûr d'obtenir la majorité, tant à cause du mode de vote, qui excluait du scrutin toute personne non noble ne payant pas 8 florins d'impôt, qu'à cause du nombre considérable de grands seigneurs madgyars admis à siéger dans la diète comme régalistes ou pairs élus par le gouvernement. L'union avec la Hongrie fut donc votée malgré les protestations des rares députés roumains et sans qu'on tint compte des réserves que voulaient introduire les Saxons en faveur de l'autonomie du pays.

Terminons par la liste des princes qui régnèrent sur la Transylvanie, depuis 1526 jusqu'au traité de Carlowitz en 1699.

Jean Zapolj	1526-1546
J.-Sigismond Zapolj	1547
Etienne I ^{er} Bathori	1576
Christophe Bathori	1581

Sigismond Bathori	1602
Etienne II Botskay	1606
Gabriel I ^{er} Bathori	1613
Gabriel II Bethlem	1629
George I ^{er} Ragotzi	1648
George II Ragotzi	1661
Michel I ^{er} Abaffi	1690
Michel II Abaffi	1699

TRANSYLVANIEN, IENNE s. et adj. (transil-va-ni-ain, i-è-ne). Géogr. Habitant de la Transylvanie ; qui appartient à ce pays ou à ses habitants : *Les Transylvaniens*. *La population TRANSYLVANIENNE*. On dit aussi TRANSYLVAIN, AINE.

TRANT (sir Nicolas), général anglais, né dans la seconde moitié du xvi^e siècle, mort vers 1825. Il fit la campagne de France en 1792, dans l'état-major de Brunswick, puis celle de Flandre, sous les ordres du duc d'York. Trant servit ensuite en Portugal (1798), puis en Egypte, et, après avoir fait de nouveau partie de l'état-major du duc d'York, il reçut l'ordre de retourner en Portugal pour y organiser et lever des troupes en attendant l'arrivée d'un corps d'armée anglais. En 1808, Trant commanda avec le grade de colonel un corps portugais à Rolixa et à Vimiro. En 1809, il prit le commandement de troupes d'observation au sud du Douro, pendant que Soult occupait Porto. Après l'évacuation de cette ville par les Français, il en devint le gouverneur (1810), reçut le grade de général, harcela Masséna pendant sa marche sur Lisbonne, attaqua son camp à Viseu, prit Coimbra, où il fit 5,000 prisonniers français, et empêcha, pendant tout l'hiver, Masséna de se ravitailler sur la ligne du Mondego. Après les événements de 1814, Trant conserva son grade dans l'armée portugaise, vint à deux reprises en France, puis s'embarqua pour le Brésil (1817), où il reçut le commandement d'une province et termina sa vie.

TRANT (Thomas-Abercrombie), voyageur anglais, né en 1805, mort en 1832. Il entra dans la marine et devint capitaine. Trant a écrit, sur ses divers voyages dans l'Inde et dans l'archipel de la Grèce, un ouvrage fort intéressant, intitulé : *Voyage à Ava et en Grèce*.

TRANTEL s. m. (tran-ta-nél). Bot. Nom languedocien de la passerine des teinturiers.

TRANTRAN s. m. (tran-tran — du holland. *tranten*, se promener au hasard). Fam. Cours de certaines affaires, manière la plus ordinaire de les conduire, routine qu'on y suit : *Il a son TRANTRAN accoutumé dont il ne peut sortir*. *Il sait le TRANTRAN du palais, le TRANTRAN des affaires*. (Acad.) On dit aussi, par corruption, TRANTRAIN.

TRANUGE s. m. (tra-nu-je). Bot. Un des noms vulgaires du chiendent.

TRAPA s. m. (tra-pa — abrégé du lat. *calciatrapa*, chausse-trape, par allus. à la forme du fruit). Bot. Nom scientifique du genre macre.

TRAPAN s. m. (tra-pa — rad. *trappe*). Constr. Haut d'un escalier, endroit où finit la rampe.

— Techn. Nom donné à des planches de différentes formes et dimensions, qui servent à divers usages dans la fabrication du papier à la main.

TRAPANI, ville forte d'Italie, ch.-l. de la province du même nom, en Sicile, à 73 kilom. O. de Palerme et à l'extrémité O. de l'île, par 39° 27' de latit. N. et 12° 10' de longit. E. ; 30,000 hab. Archevêché ; tribunal de commerce ; collèges, musée ; tribunal de commerce ; fabriques d'ouvrages d'ombre, de nacre, de corail ; commerce actif de soufre, sucre, blé, sel, vin, albâtre, thon, etc. Cette ville est située sur une langue de terre qui s'avance dans la Méditerranée, où elle possède un bon port. Elle est entourée de murailles bastonnées et défendue par plusieurs ouvrages extérieurs. Ses rues sont larges. Trapani a peu d'édifices remarquables. Dans un couvent de capucins on trouve une salle contenant des morts bien conservés. Au N.-E. de la ville s'élève le mont San-Giuliano, d'où part un aqueduc qui vient alimenter les fontaines de Trapani. Au N. de la ville est le mont Eryx, et sur la côte, entre Trapani et Marsala, se trouvent les îles Egades, célèbres dans les guerres des Carthaginois et des Romains, aujourd'hui défendues par deux forts. Trapani s'élève sur l'emplacement de l'ancienne *Drepanum*, dont il reste quelques ruines, notamment celles d'un temple de Vénus. C'est à Drepanum que Virgile, dans l'*Enéide*, fait mourir Anchise et célébrer des jeux par Enée. Drepanum et ses environs furent ensanglantés par de nombreux combats que s'y livrèrent les Romains et les Carthaginois.

• **TRAPANI** (PROVINCE DE), province du royaume d'Italie (Sicile), bornée au N. par celle de Palerme, à l'E. et au S. par celle de Girgenti, et de tous les autres côtés par la mer. Elle a 73 kilom. de longueur sur 61 kilom. de largeur. Elle comprend 3 arrondissements, 15 cantons et une population de 214,981 hab. Chef-lieu, Trapani. Cette province, dont le sol est fertile et bien arrosé, est formée par une vallée qui s'incline vers la mer et dont les côtes sont très-irrégulières. A l'O. se trouvent les péninsules de Trapani et de Marsala, où Garibaldi débarqua avec les Mille en 1860,

non loin du cap Boeo, le point le plus occidental de la Sicile. Sur les côtes, on remarque les îles Sevanza, Favignana et Maretino.

TRAPANO ou **MUSSA**, anciennement *Drepanum promontorium*, cap de la Turquie d'Europe, sur la côte N. de l'île de Candie, à 24 kilom. E. de La Canée, par 35° 58' de latit. N. et 21° 56' de longit. E.

TRAPÈ, ÈE (tra-pé — du lat. *trapa*, macre). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte à la macre.

— s. f. pl. Famille de plantes dicotylédones, ayant pour type le genre macre, et réunie, par la plupart des auteurs, à la famille des haloragées.

TRAPÈLE s. m. (tra-pè-le — du gr. *tropeles*, changeant). Erpét. Genre de reptiles sauriens, de la famille des iguaniens, connu aussi sous le nom de *CHANGÉANT*, et réuni par plusieurs auteurs aux agames.

TRAPÉLOÏDE s. m. (tra-pè-lo-i-de — de *trapèle*, et du gr. *eidōs*, aspect). Erpét. Genre de reptiles sauriens, de la famille des iguaniens, tribu des stellionides.

TRAPER v. n. ou intr. (tra-pé — du moyen haut allemand *tapfern*, mûrir). Anc. hort. Grossir, en parlant des melons.

TRAPETTE s. f. (tra-pè-te). Techn. Baguette placée entre les lisses, et qui fait retomber les fils demeurés en l'air après le pas sage des navettes.

TRAPÈZE s. m. (tra-pè-ze — Ce mot vient du gr. *trapeza*, pour *tetrapeza*, proprement une table à quatre pieds ; de *tetra*, quatre, et de *peza*, pied. Chez les Grecs, certaines tables étaient ainsi désignées parce qu'elles étaient en forme de trapèze). Géom. Quadrilatère dont deux côtés sont inégaux et parallèles : *La statue de Marc-Aurèle occupe le centre de la petite place en forme de TRAPÈZE arrangée par Michel-Ange*. (H. Boyle.)

— Machine de gymnase formée de deux cordes verticales réunies à leur base par un morceau de bois arrondi.

— Adj. Anat. *Os trapèze* ou substantif. *Trapèze*, Le premier os de la seconde rangée du carpe. *Muscle trapèze* ou substantif. *Trapèze*, Muscle situé à la partie postérieure et supérieure du tronc.

— Encycl. Géom. Les bases d'un *trapèze* sont les deux côtés parallèles AB, DC. La

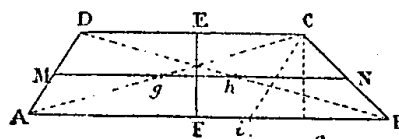


Fig. 1.

hauteur est la distance EF de ces deux bases. Un *trapèze* est régulier ou irrégulier ; le *trapèze* régulier ou rectangle est celui dont un des côtés non parallèles est perpendiculaire aux deux bases. Dans tout *trapèze*, la droite MN, qui joint les milieux des deux côtés opposés non parallèles, est parallèle aux bases et égale à leur demi-somme :

$$MN = \frac{AB + DC}{2}$$

la droite gh, qui joint les milieux des diagonales AC, DB, se confond avec MN, et elle est égale à la demi-différence des bases :

$$gh = \frac{AB - DC}{2}$$

La surface d'un *trapèze* est égale au produit de la demi-somme des deux bases AB, DC par sa hauteur EF :

$$S = \frac{AB + DC}{2} \times EF$$

Un *trapèze* a aussi pour mesure le produit de la droite MN qui joint les milieux des côtés non parallèles par la hauteur.

Dans tout *trapèze*, la somme des carrés des deux côtés non parallèles est égale à la somme des carrés des diagonales, moins deux fois le rectangle des bases ; ainsi on a

$$AD^2 + BC^2 = AC^2 + DB^2 - 2AB \times DC$$

— *Centre de gravité d'un trapèze*. Le centre de gravité d'un *trapèze* se trouve sur la

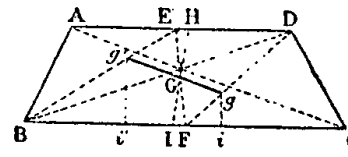


Fig. 2.

droite EF qui joint les milieux des deux bases. g et g' étant les centres de gravité des triangles BCD, BAD, le centre de gravité de leur ensemble est aussi sur gg' ; il est par conséquent le point de rencontre G de EF avec gg'. La position du centre de gravité est encore déterminée quand on connaît sa distance GI à la base BC. Désignant la base BC par b, l'autre base AD par b', et la hauteur

III du *trapèze* par h, on a : $gi = \frac{1}{3} h$, et

$g'v' = \frac{2}{3}h$. Le moment du trapèze par rapport à BC est égal à la somme des moments des deux triangles par rapport à cette même base; on a donc

$$\frac{h}{2}(b+b') \times GI = \frac{h}{2} \times b \times gi + \frac{h}{2} \times b' \times g'v';$$

$\frac{h}{2}$ se détruit, et il vient

$$(b+b') \times GI = \frac{1}{3}hb + \frac{2}{3}hb'$$

$$= \frac{1}{3}h(b+2b');$$

d'où

$$GI = \frac{1}{3}h \frac{b+2b'}{b+b'}.$$

En opérant par rapport à la base b' , on aurait trouvé

$$GH = \frac{1}{3}h \frac{b+2b'}{b+b'}.$$

Désignant EF par l , on a

$$\frac{GF}{GI} = \frac{l}{h'}$$

d'où l'on tire, en remplaçant GI par sa valeur et en remarquant que h se détruit

$$GF = \frac{1}{3}l \frac{b+2b'}{b+b'}.$$

par la même raison on a

$$GE = \frac{1}{3}l \frac{b'+2b}{b+b'}.$$

Des valeurs précédentes de GF et GE on conclut, en simplifiant,

$$\frac{GF}{GE} = \frac{b+2b'}{b'+2b}$$

ou, en divisant par 2 les termes du second rapport,

$$\frac{GF}{GE} = \frac{\frac{b}{2} + b'}{\frac{b'}{2} + b}.$$

On conclut de là un moyen simple de déterminer le centre de gravité. On prend AT=BC

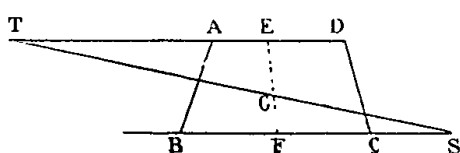


Fig. 3.

et CS = AD, on joint ST, et cette droite rencontre EF au centre de gravité G. En effet, les deux triangles semblables GFS et GET donnent bien

$$\frac{GF}{GE} = \frac{FS}{ET}.$$

— Anat. Le muscle *trapèze*, que ses insertions ont fait nommer par l'anatomiste Chaussier *dorso-scapulaire*, recouvre la nuque et le dos. Il est large, trapézoïde, assez épais à sa partie moyenne, à angle supérieur tronqué, à angle inférieur très-aigu et très-allongé. Ses insertions fixes se font à la protubérance occipitale externe, au tiers interne de la ligne courbe occipitale supérieure, au raphe médian cervical postérieur, aux apophyses épineuses des deux dernières vertèbres cervicales, aux apophyses épineuses des dix premières ou quelquefois des douze vertèbres dorsales, et enfin aux ligaments interépineux correspondants. Son insertion mobile est à l'épine de l'omoplate, à l'acromion et au bord postérieur de la clavicule. Les fibres charnues du *trapèze* se portent toutes de dedans en dehors, les moyennes horizontalement, et les inférieures de bas en haut. Elles ne sont recouvertes que par la peau et l'aponévrose sous-jacente. Elles recouvrent au cou les muscles complexes, splénius et angulaire, au dos le rhomboïde, le petit dentelé supérieur, le sus-épineux, les spinaux postérieurs et le grand dorsal. Lorsque le *trapèze* se contracte tout entier à la fois, il porte l'omoplate en dedans et élève le moignon de l'épaule. Si ses fibres supérieures entrent seules en action, elles produisent surtout l'élévation de la clavicule. La contraction des fibres de la portion moyenne porte l'épaule directement en arrière, et enfin la contraction des fibres inférieures entraîne l'omoplate en bas et en arrière.

Les *trapèzes* est le plus externe de ceux qui forment la seconde rangée du carpe. Il est muni en avant d'un crochet, moins considérable que celui de l'unciforme, qui constitue l'éminence ou apophyse externe du carpe, en dedans de laquelle est une gouttière oblique pour le tendon du radial antérieur. Les *trapèzes* s'articule en haut avec le scaphoïde, en bas avec le premier métacarpien, en dedans avec le trapézoïde et le second métacarpien; par ses autres faces, il donne attache à des ligaments.

TRAPÉZÈTE s. m. (tra-pé-zè-te). Antiq. rom. Syn. de MENSAIRE et de TRAPÉZITE.

TRAPÉZIE s. f. (tra-pé-zi — du gr. *trapeza*, table). Crust. Genre de crustacés décapodes brachyures, de la famille des cycloinotopes, tribu des cancériens, comprenant plusieurs espèces, qui habitent les mers des pays chauds.

TRAPÉZIEN, IENNE adj. (tra-pé-zi-ain, i-ène — rad. *trapèze*). Qui appartient au trapèze.

— Qui a la forme d'un trapèze.

TRAPÉZIFOLIÉ, ÉE adj. (tra-pé-zi-fo-li-é — du gr. *trapeza*, trapèze, et du lat. *folium*, feuille). Bot. Dont les feuilles ont la forme d'un trapèze.

TRAPÉZIFORME adj. (tra-pé-zi-for-me — du gr. *trapeza*, trapèze, et de *forme*). Qui a la forme d'un trapèze.

TRAPÉZITE s. m. (tra-pé-zi-te — gr. *trapezites*; de *trapeza*, table). Antiq. gr. Banquier athénien. Il recevait des finances, en Égypte, sous les Ptolémées.

— Antiq. rom. Syn. de MENSAIRE. Il On dit aussi TRAPÉZÈTE.

— Entom. Genre d'insectes lépidoptères diurnes.

— Encycl. Antiq. gr. Ce nom vint de la table (*trapeza*) devant laquelle se plaçait le *trapézite* pour traiter ses affaires. Il ne paraît pas que chez les Athéniens, ni chez les autres peuples de l'antiquité, on ait connu les banques publiques, les banques d'Etat. Cependant la confiance illimitée dont les banquiers jouaient à Athènes donne à penser que l'Etat exerçait sur leurs opérations une sorte de surveillance. Les *trapézites* avaient leurs tables sur la place du marché. Leur principale affaire était de faire le change des monnaies moyennant un droit de change. Pour la plupart, ils n'étaient pas citoyens nés à Athènes, mais résidents étrangers et libres. On pourrait inférer de là que c'était un métier peu considéré; mais nous ne voyons rien chez les auteurs qui justifie cette supposition.

Les *trapézites* ne restèrent pas de simples changeurs; ils devinrent de véritables banquiers entre les mains desquels ceux qui ne voulaient pas se donner le souci de faire eux-mêmes valoir leurs fonds les plaçaient à un intérêt modéré. Ils employaient cet argent reçu en dépôt à des opérations qui leur rapportaient généralement des bénéfices considérables; quelquefois aussi c'est avec leur propre fortune qu'ils se livraient à ces opérations. Leurs affaires n'étaient pas bornées à Athènes; elles s'étendaient à toutes les villes de la Grèce.

Les *trapézites* avaient une grande réputation d'honnêteté; on traitait avec eux d'affaires importantes sur leur seule parole. Pourtant les écrivains nous donnent des exemples de *trapézites* ruinés et réduits à la banqueroute. Leurs opérations se faisaient sur une grande échelle; ainsi, le bénéfice net de la banque de Pasion était de 100 mines par an. Quand les *trapézites* prêtaient de l'argent, c'était à un taux très-élevé; l'intérêt qu'ils demandaient d'ordinaire montait jusqu'à 36 pour 100.

TRAPÉZOËDRE s. m. (tra-pé-zo-è-dre — du gr. *trapeza*, trapèze; *edra*, base). Minér. Solide dont les faces sont trapézoïdales. Il Solide composé de vingt-quatre faces quadrilatères symétriques.

TRAPÉZOÏDAL, ALE adj. (tra-pé-zo-i-dal, a-le — rad. *trapézoïde*). Qui est en forme de trapèze.

— Géom. Se dit de la figure d'un segment de courbe compris entre deux parallèles, une transversale et un axe de la courbe.

— Mar. Voile *trapézoïdale*. Voile aurière que l'on hisse dans la direction des états.

TRAPÉZOÏDE adj. (tra-pé-zo-i-de — de *trapèze*, et du gr. *eidos*, aspect). Qui ressemble à un trapèze.

— Anat. Qui a rapport au trapèze : Os TRAPÉZOÏDE. Ligament TRAPÉZOÏQUE.

— s. m. Géom. Quadrilatère plan dont tous les côtés sont obliques entre eux.

— Encycl. Anat. Os *trapézoïde*. On appelle ainsi un os du carpe qui s'articule en bas avec le deuxième métacarpien, en haut avec le scaphoïde, en dehors avec le trapèze, en dedans avec le grand os. Il présente quatre facettes articulaires qui forment les quatre plans d'une pyramide; une facette antérieure non articulaire, très-petite, qui constitue le sommet tronqué de la pyramide; sur la face postérieure non articulaire qui forme la base de la pyramide, une apophyse externe qui se porte vers le scaphoïde et le trapèze.

TRAPÉZO-MÉTACARPIEN, IENNE adj. (tra-pé-zo-mé-ta-kar-pi-ain, i-ène — de *trapèze* et de *métacarpien*). Anat. Qui appartient au trapèze et au métacarpe : Articulation TRAPÉZO-MÉTACARPIENNE.

— Encycl. Articulation *trapézo-métacarpienne*. On appelle ainsi en anatomie une des articulations du métacarpe formée par le trapèze et le premier métacarpien. C'est une articulation par emboîtement réciproque; elle représente le type le plus parfait de ce genre de diarthrose. Les surfaces articulaires sont : du côté du trapèze, une surface convexe d'avant en arrière, concave transversalement; du côté du premier métacarpien, une surface présentant une concavité

et une convexité en sens inverse. Une capsule fibreuse, plus forte en arrière et en dehors, s'insère en haut et en bas autour des deux surfaces articulaires. Une synoviale lâche et indépendante des autres synoviales du carpe tapisse la cavité articulaire. Tous les mouvements des diarthroses se rencontrent dans cette articulation, sauf la rotation. Cette articulation est en rapport : en avant, avec les muscles de l'éminence thénar; l'opposant la recouvre immédiatement; en arrière, avec le tendon ou long extenseur du pouce, l'aponévrose et la peau; en dehors, avec le court extenseur et le long abducteur du pouce qui renforce la capsule; en dedans, avec l'artère radiale, au moment où elle traverse l'espace interosseux, ce qui doit rendre le chirurgien très-circonspect dans la désarticulation du premier métacarpien.

TRAPEZUNTIUS, traducteur et philologue byzantin, plus connu sous le nom de Georges de TRÉBIZONDE. V. ce nom.

TRAPHÉCORYNE s. m. (tra-fé-ko-ri-ne — du gr. *traphéz*, javelot; *koruné*, masse). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des charançons, originaire de Madagascar.

TRAPICHE s. m. (tra-pi-che). Moulin dont on se sert dans l'Amérique méridionale pour briser le minéral.

TRAPP s. m. (trap — du suédois *trappe*, escalier). Minér. Roche dont la cassure se fait par degrés, en forme d'escalier. *Lupière de touche des orfèvres* est un TRAPP de couleur noire. (L. Fournier.)

— Encycl. Le *trapp* est une roche aggrégée, d'apparence homogène, qui paraît être un mélange intime de pyroxène et d'euryte ou de leptynite. La forme de ses massifs rappelle à première vue l'aspect d'un escalier. Sa couleur est ordinairement le vert foncé, le noir verdâtre ou bleuâtre; mais on a confondu sous le même nom des roches très-diverses et qui ne se ressemblent que par leur couleur foncée. Sous le rapport de la structure, on en distingue trois variétés principales : le *trapp* terne, d'un aspect terreux, avec mica et feldspath disséminés; le *trapp* grenu ou feldspathique, à texture grenue submilléaire; le *trapp* compacte ou pétrosiliceux, à texture compacte et à cassure écaillée. Cette roche forme des filons et des amas ordinairement divisés par un très-grand nombre de fissures; on la rencontre isolée ou intercalée dans des terrains sédimentaires, depuis la grauwacke (terrains de transition) jusqu'au groupe paléothérien (terrains tertiaires).

Le *trapp* a des affinités, tant par sa position dans certaines localités que par des transitions minéralogiques, avec certaines matières désignées sous le nom d'amygdaloïdes, à cause des noyaux de diverses substances qu'elles renferment. On a longtemps attribué au *trapp* une origine aqueuse; d'un côté, on ne trouvait jamais ni scorifications à l'intérieur, ni amas de scories dans son voisinage, accidents regardés comme un caractère propre aux roches plutoniques; de l'autre, il se lia intimement avec d'autres roches qui ne paraissent pas d'origine ignée; enfin, on l'a trouvé en couches distinctes, souvent plusieurs fois répétées, au milieu même des dépôts de sédiment, d'où l'on a conclu qu'il devait avoir la même origine. Aujourd'hui, cette opinion n'a plus cours dans la science. Malgré l'absence des productions scorificées, le *trapp* présente toutes les allures des dépôts basaltiques; il forme des buttes isolées ou des plateaux, et sa masse est souvent divisée en colonnes prismatiques. D'autres fois, il se trouve en filons, simples ou ramifiés et terminés en pointe dans leur partie supérieure, ce qui démontre qu'ils ont été formés par injection de bas en haut. Mais il y a encore d'autres faits probants.

« Les filons de *trapp*, dit Beudant, ont attaqué les roches qu'ils ont traversées; ici, ils ont coupé des dépôts de matières charbonneuses, et ces matières ont perdu leur bûche, sont réduites en frusil, en coke, au contact du filon. Ailleurs, les calcaires traversés sont devenus cristallins, saccharoïdes, jusqu'à quelque distance du contact; ils s'y trouvent remplis de grenat, de pyroxène, d'amphibole, d'analcime qu'ils ne renferment pas ailleurs. Les argiles schisteuses sont converties en jaspes divers; les grès passent à des matières analogues, et quelquefois ils sont convertis en quartz compacte. La matière même du filon, en traversant diverses roches, paraît en avoir subi l'influence; et l'un des faits les plus intéressants est la conversion d'un filon de *trapp* en serpentine dans les portions de sa masse qui se trouvent encaissées dans les calcaires. »

Quoi qu'il en soit, on peut regarder le *trapp*, suivant le même auteur, comme une roche douteuse, où les éléments composants sont indiscernables, et qui passe tantôt à la diorite compacte, tantôt aux basaltes, tantôt à des roches porphyriques et amygdaloïdes; il ne renferme pas de périod disséminé. Souvent il forme des masses disposées en gradins. Le *trapp*, dans les pays où il est abondant, comme en Suède, est susceptible des mêmes applications que les autres roches dures, notamment les laves, le basalte, la cornéenne, le pétrosilex, etc. On pense que le basalte des anciens Égyptiens est un *trapp*

qui passe au porphyre. Le *trapp* a servi, aux âges préhistoriques, et sert encore chez les sauvages, à fabriquer des haches.

TRAPP (Joseph), poète anglais, né à Chesham, comté de Gloucester, en 1679, mort en 1747. Il entra dans les ordres, remplit diverses fonctions ecclésiastiques et devint, en dernier lieu, professeur à l'université d'Oxford. On a de lui : *Abraham ou l'Amour et l'Empire*, tragédie (1704); *Caractère du parti actuel des whigs* (1711); *Prælectiones poeticæ* (1718, 3 vol.); *Défense de l'Eglise anglicane contre l'Eglise romaine*, etc. Trapp avait traduit en vers libres anglais les œuvres de Virgile et en latin celles d'Anacréon. — Son fils, Joseph TRAPP, a traduit en anglais le *Voyage à Madagascar et dans les Indes orientales*, avec les *Mémoires sur le commerce de la Chine*, par Brunel (Londres, 1793, in-8°), et la *Vie de Liné* (Londres, 1794, in-4°).

TRAPPE s. f. (tra-pe — du bas latin *trappa*, qui vient du germanique : ancien haut allemand *trapo*, piège, trebuchet, trappe; anglo-saxon *trapp*, ancien allemand *trappe*, anglais *trap*, même sens, ancien hollandais et bas allemand *trappen*). Espèce de porte posée horizontalement sur une ouverture pratiquée au niveau du sol ou d'un plancher : *Lever, ouvrir la TRAPPE*. Ouverture même : *Monter dans un grenier par la TRAPPE*. *Tomber dans une TRAPPE*.

— Espèce de porte, de fenêtre qui se hausse et se baisse dans une coulisse : *Fermer la TRAPPE du colombier*. *Aux loges des bêtes féroces, il y a ordinairement des TRAPPE*. (Acad.)

— Piège préparé pour prendre des animaux dans un trou que l'on fait en terre, et que l'on ouvre d'une bascule ou de branchages et de feuillages, afin que la bête tombe dans le trou quand elle passe.

— Fig. Piège, ruse : *Il n'y a que les Français pour inventer de ces sortes de TRAPPE*. (Balz.)

— Théâtre. Partie du plancher de la scène qui s'ouvre et se referme mécaniquement, pour l'apparition ou la disparition subite d'un personnage ou d'un objet : *Il y a un grand nombre de TRAPPE sur le théâtre de l'Opéra*. (Acad.)

— Art milit. Trou de loup, fosse circulaire creusée en terre, sur le passage présumé de l'ennemi.

— Constr. Plaque de tôle servant à intercepter l'air froid qui descend d'une cheminée. Petite porte qu'on place sur le coffre d'une cheminée, pour servir aux ramoneurs. Porte en tôle d'une cheminée.

— Techn. Pièce de fer qui s'engage dans les dents du cric d'une berline.

— Encycl. Théâtre. Les *trappes* sont de forme ronde, carrée ou oblongue, selon le besoin, et on en pratique parfois un si grand nombre dans les théâtres bien machinés, que le plancher semble découpé à jour. Il va sans dire que ces ouvertures sont toujours exactement bouchées et ne s'ouvrent que juste au moment nécessaire, pour se refermer aussitôt.

Au point de vue mécanique, voici comment on procède. Lorsqu'une apparition doit avoir lieu par le dessous du théâtre, la *trappe* est fermée par un coulisseau très-solide qui se trouve au niveau du plancher; quand le moment est venu, le coulisseau glisse rapidement, laisse à découvert l'ouverture, et celle-ci est bientôt bouchée par un plateau de bois qui forme le sommet d'un fort châssis qui supporte le personnage ou l'objet qui doit faire son apparition. Quand le personnage s'est avancé sur la scène, ou que l'objet a été enlevé, le plateau redescend vivement, et le coulisseau vient de nouveau boucher la *trappe*.

S'il s'agit au contraire d'une disparition, on a recours seulement à la deuxième partie de cette opération, c'est-à-dire que la *trappe* est préalablement fermée par le plateau mobile, sur lequel vient prendre place le personnage qui doit disparaître subitement; sur un signal, le plateau se baisse, la disparition s'opère, et le coulisseau vient ensuite boucher l'ouverture.

Ce genre de mécanisme est loin d'être une invention moderne. Les anciens, dit Chamfort, avaient plusieurs sortes de machines dans leurs théâtres, tant celles qui étaient placées dans l'espace ménagé derrière la scène que celles qui étaient sous les portes de retour, pour introduire d'un côté les dieux des bois et des campagnes, et de l'autre, les divinités de la mer. Il y en avait aussi au-dessus de la scène pour les dieux célestes, et enfin d'autres sous le théâtre pour les ombres, les Furies et les divinités infernales. Ces dernières étaient à peu près semblables à celles dont nous nous servons encore. Pollux (livre IV) nous apprend que c'étaient des espèces de *trappes* qui élevaient les acteurs au niveau de la scène et qui redescendaient ensuite sous le théâtre par le relâchement des forces qui les avaient fait monter. Ces forces consistaient, comme celles de nos théâtres, en des cordes, des roues, des contre-poids. Les machines qui étaient sur les portes de retour étaient des machines tournantes sur elles-mêmes, qui avaient trois faces différentes et qui se tournaient d'un et d'autre côté, selon les dieux à qui elles servaient.

TRAPPE s. f. (tra-pe — d'un vieux mot percheron qui signifie *dégré*). Ordre des trapnistes : *Entrer à la TRAPPE. Les religieux de la TRAPPE. Il disait qu'il y avait un milieu entre ne pas faire du bruit et le néant de la TRAPPE.* (Balz.) || Maison de trapnistes : *Fonder une nouvelle TRAPPE.*

— Fig. Lieu où règne le calme le silence : *Je prétends être en solitude, je fais de ceci une petite TRAPPE; je veux y prier Dieu, y faire mille réflexions.* (Mme de Sév.)

— Encycl. Hist. relig. L'abbaye de Notre-Dame-de-la-Trappe, de l'ordre de Cîteaux, dans le Perche, fut fondée l'an 1140 par le sire de Rotrou, comte du Perche. « Cette abbaye, dit le Père Hélyot dans son *Histoire des ordres monastiques*, fut longtemps célèbre par l'éminente vertu de ses abbés et de ses religieux. Plus de deux cents ans après sa fondation, elle était si considérée des princes et des papes, que l'on trouve jusqu'à quatorze ou quinze bulles des souverains pontifes adressées aux religieux de la *Trappe* pour confirmer et approuver les droits et les privilèges qui leur avaient été accordés par leurs prédécesseurs. » Mais les trapnistes firent comme la plupart des religieux; ils ne tardèrent pas à abandonner peu à peu la rigueur des observances monastiques et en arrivèrent bientôt à cette corruption extrême que les historiens signalent dans la plupart des monastères pendant le moyen âge. Vers le milieu du xvi^e siècle, les commendes ayant été établies en France, le cardinal du Bellay fut nommé abbé commendataire de la *Trappe*. Les religieux s'opposèrent pendant plusieurs années à cette nomination et continuèrent à élire leurs abbés avec l'approbation et la confirmation de la cour de Rome; mais, enfin, ils furent contraints de céder à l'autorité du roi et au crédit du cardinal. Depuis ce temps, le dérèglement fit de si grands progrès dans cette abbaye, que ses religieux devinrent un objet de scandale pour tous les pays environnants.

Les choses étaient en cet état, lorsque dom Armand-Jean Le Bouthillier de Rancé devint abbé commendataire de la *Trappe*. Nous n'entrerons dans aucun détail sur la vie de l'abbé de Rancé, qui a sa biographie dans le *Grand Dictionnaire*; nous dirons seulement qu'après une vie assez agitée, Le Bouthillier de Rancé, à l'exemple de quelques grands seigneurs de son temps, crut devoir expier dans la vie religieuse ses erreurs de jeunesse. Après avoir relevé les bâtiments de l'abbaye, l'abbé de Rancé songea sérieusement à remettre en vigueur les anciennes observances et la règle établie par le fondateur du monastère; mais ce fut en vain qu'il exhorta les religieux à changer de conduite. Les voyant résolus à persévérer dans le libertinage, il leur déclara qu'il avait formé la résolution d'appeler les religieux de l'Etoile observance pour prendre leur place. A cette nouvelle, ils se soulevèrent et se portèrent contre lui aux dernières extrémités, les uns le menaçant de le poignarder, les autres de l'empoisonner et de le noyer dans un étang. Ces menaces ne le firent pas changer de résolution; les religieux de l'Etoile observance furent introduits dans l'abbaye, et les anciens furent obligés d'y consentir par un concordat qu'ils signèrent le 17 août 1662 et qui fut homologué par le parlement de Paris au mois de février de l'année suivante. L'abbé de Rancé voulut donner lui-même l'exemple, et, à l'âge de trente-sept ans, il commença son noviciat. La bénédiction abbatiale, qu'il reçut ensuite, lui donna l'autorité nécessaire pour accomplir ses projets. Il établit peu à peu dans la communauté les pratiques les plus austères, telles que la privation absolue de vin, de poisson et de viande. Il restreignit autant que possible les rapports des religieux avec les séculiers et fit revivre l'usage des travaux corporels, abandonné depuis fort longtemps. L'abbé de Rancé ayant été obligé, en l'an 1664, de quitter son monastère pour assister à l'assemblée des abbés et supérieurs de l'Etoile observance qui se tint cette année à Paris au collège des Bernardins, le prieur de la *Trappe* profita de son absence pour défaire une partie de son ouvrage; mais, à son retour, il ne manqua pas de rétablir dans toute sa rigueur l'ancien ordre de choses.

La prière et le silence sont les deux lois fondamentales de l'ordre de la *Trappe*; ce sont elles que l'on retrouve dans toutes les prescriptions intérieures. Les trapnistes doivent continuellement songer à la destruction et à la fragilité des choses humaines. Tous les jours, ils travaillent à la fosse qui doit recevoir leur cadavre, et lors de leurs promenades solitaires, lorsqu'ils se rencontrent, ils ne rompent le silence que pour proférer cette parole lugubre : « Frère, il faut mourir. » A leurs yeux s'offrent constamment les images de la mort; chaque cellule renferme un crâne humain, placé sur la table auprès du livre de prières comme élément de méditations.

Les trapnistes donnent, moyennant un salaire, l'hospitalité aux étrangers, et ceux-ci ne sont pas soumis, pendant leur séjour dans le couvent, à la rigueur de la règle monastique; la nourriture qu'on leur sert est saine, abondante et même agréable. Bien que le corps du bâtiment réservé aux voyageurs soit complètement séparé du reste du monastère, les femmes en sont rigoureusement exclues; elles peuvent loger dans un bâtiment situé à

25.

quelque distance et occupé par des religieux de Cîteaux.

La règle rétablie par l'abbé de Rancé se maintint jusqu'à la Révolution et, sauf quelques dissentiments entre l'abbé et le prieur, on peut dire que l'ordre ne fut plus sérieusement troublé. Lors de la suppression des ordres religieux en France, bien peu de trapnistes profitèrent du bénéfice de la loi et revinrent à la vie séculière; la plupart se réfugièrent à Fribourg, en Suisse, où ils fondèrent un monastère qui fut fermé par ordre supérieur en 1811. Revenus en France en 1817, cinquante-neuf religieux s'établirent à l'abbaye de La Meilleraie (Loire-Inférieure), et depuis, grâce à la réaction religieuse qui suivit la seconde Restauration, l'ordre de la *Trappe* prit rapidement une grande extension; déjà en 1822 cet ordre comptait seize couvents en France. Vers cette époque, le célèbre Père de Géraud ayant été placé à la tête de l'ordre, les trapnistes devinrent si puissants qu'une ordonnance royale en date du 16 juin 1828 ordonna la fermeture de leurs divers couvents; mais cette ordonnance ne fut jamais exécutée et ne put même arrêter leur extension; ils avaient encore fondé de nouvelles maisons quand éclata la révolution de 1830. Le gouvernement de cette époque fit fermer plusieurs couvents de trapnistes; mais une bulle pontificale survenue en 1834 consolida l'ordre sous le nom de Congrégation des religieux cisterciens de Notre-Dame-de-la-Trappe, et depuis le nombre des religieux et des couvents de cet ordre a toujours été en augmentant. En 1844, les trapnistes obtinrent l'autorisation de fonder une colonie en Algérie; ils ont créé également une maison en Angleterre et une autre en Amérique. Enfin, pour ne négliger aucun moyen d'influence, ils ont fondé en 1851, dans le diocèse de Sens, près d'Avallon, une maison de trapnistes prêcheurs, ainsi nommée parce qu'ils enseignent la règle du silence pour faire des missions soit pendant le carême, soit durant les jubilés.

Depuis quelques années, les trapnistes de l'abbaye de Fécamp, jaloux, sans doute, des succès industriels et commerciaux des chartrains, fabriquent une nouvelle liqueur du nom de trapnistine.

TRAPPEBOIS s. m. (tra-pe-boi). Ornith. Nom vulgaire de la sittelle d'Europe.

TRAPPÉEN, ENNE adj. (tra-pé-ain, è-ne — rad. *trapp*). Minér. Qui a les caractères du trapp. || Qui est formé de trapp : *Roches TRAPPÉENNES. Des porphyres TRAPPÉENS élèvent leurs colonnes sur la montagne de Jacal et d'Oyamel.* (La Renaudière.) || *Terrains trappéens*, Groupe comprenant les terrains volcaniques qui ont subi une liquéfaction pâteuse.

TRAPPELLE s. f. (tra-pè-le — rad. *trappe*). Sorte de petite souricière à trappe.

TRAPPER v. n. ou intr. (tra-pé — rad. *trappe*). Chasser, dans la langue des chasseurs de l'Amérique du Nord : *Ce vieux trapper a passé vingt ans de sa vie à TRAPPER dans les diverses parties des montagnes Rocheuses.* (Illustr.)

TRAPPETTE s. f. (tra-pè-te — rad. *trappe*). Techn. Baguette établie entre les lisses, et servant à faire retomber les fils, qui demeurent suspendus lorsque les navettes sont passées.

TRAPPEUR s. m. (tra-peur — de l'angl. *trapper*, celui qui chasse à la trappe). Chasseur de profession, dans l'Amérique du Nord : *L'Orégon n'était alors qu'un vaste désert, traversé de temps à autre par quelques TRAPPEURS. Le déserteur catalan offrait, du reste, de guider une troupe de TRAPPEURS jusqu'au rivage où campaient les Anglais.* (E. Gonzalès.)

TRAPPILLON s. m. (tra-pi-lon; Il mll. — rad. *trappe*). Ce qui sert à tenir fermée une trappe.

— Théâtre. Nom donné aux ouvertures pratiquées dans le plancher de la scène pour livrer passage aux décorations appelées *fermes*, qui montent des dessous.

TRAPPISSON s. m. (tra-pi-son — dim. de *trappe*). Théâtre. Plancher qui sert à combler le vide d'une caissette : *Cette danseuse s'est pris le pied dans une caissette qu'on avait négligé de fermer par un TRAPPISSON.*

TRAPPISTE s. m. (tra-pi-ste — rad. *trappe*). Religieux de l'ordre de la *Trappe*, dont le chef-lieu était à la *Trappe*, près de Mortagne : *Les TRAPPISTES ont survécu à tous les ordres comme le fossyeur survit aux funérailles.* (Quinet.) *Les TRAPPISTES mènent le deuil non d'eux-mêmes, mais d'une époque.* (Quinet.)

[triste.] Quand on est pauvre et fier, quand on est riche et On n'est plus assez fou pour se faire trappiste.

A. DE MUSSSET.

— Encycl. V. TRAPPE.

TRAPPISTINE s. f. (tra-pi-sti-ne — rad. *trappiste*). Religieuse appartenant à un couvent de l'ordre de la *Trappe*.

— Nom donné à une liqueur fabriquée par les trapnistes.

TRAPPITE s. f. (tra-pi-te — rad. *trapp*). Minér. Roche à base de trapp.

TRAPPON s. m. (tra-pon — rad. *trappe*).

Trappe à fleur de terre qui sert à fermer les caves où l'on entre par la rue, par une boutique, etc.

TRAPU, UE adj. (tra-pu, ù — du vieux français *trape*, que quelques-uns dérivent, par transposition, du celtique : gaélique *tarp*, monceau, kymrique *talp, talpen*, même sens, *talpian*, fuire des monceaux, peut-être de la racine sanscrite *tarp*, qui signifie rassasier, mais qui a pu signifier dans l'origine combler, amonceler. D'un autre côté, Diez fait venir *trape* du germanique : ancien haut allemand *taphar, tapar*, lourd, considérable, allemand moderne *tapfer*, fort, brave, d'où aussi le vieux haut allemand *taphari*, monceau. Diez appuie cette hypothèse de l'analogie du moyen haut allemand *tapfern*, mûrir, auquel correspond de même le français *traper*. Le vieux français *trape*, en effet, peut tout aussi bien venir de *tapar* que *tremper de temperare*. Gros et court, surtout en parlant des hommes et des animaux : *Un petit homme TRAPU. Une femme TRAPUE. Un cheval TRAPU.* (Acad.) *Vauban était un homme de médiocre taille, assez TRAPU.* (St-Sim.) *Les petits cerfs TRAPUS n'habitent guère les futaies et se tiennent presque toujours dans les taillis.* (Buff.) *Les abbés étaient petits, TRAPUS, ronds, bien mis, câlins, complaisants, curieux, gourmands, alertes, insinuants.* (Brill.-Sav.) *Peu après, je vis entrer un petit homme gras, frais, jofflu, TRAPU, guilleret, qui vint rôder dans la cuisine.* (Brill.-Sav.) *Il était TRAPU, replet et avait le cou d'un apoplectique.* (Balz.) *Un instant elle resta sans mouvement, ramassée sur ses membres TRAPUS.* (E. Sue.) *En outre, il avait, quoique naturellement d'une taille assez haute, acquis cette vigueur TRAPUE d'un corps toujours concentrant ses forces en lui.* (Alex. Dum.)

— Se dit aussi quelquefois en parlant des choses : *Les brindilles sont des branches petites et TRAPUES.* (Raspail.) *Des roches TRAPUES se penchent en surplombant sur le précipice.* (H. Taine.)

— Syn. *Traps, nabot, ragot.* V. NABOT.

TRAQUE s. f. (tra-ke — rad. *traquer*). Chasse. Action de traquer : *Je ne m'amuserai pas à raconter les petites TRAQUES où nous ne trouvâmes que des lièvres et des renards.* (L. Viardot.) *Je ne me presse pas de commencer ma TRAQUE, et pour cause.* (E. Sue.)

— Mar. Nombre de trois avirons : *Les avirons se vendent par TRAQUE.*

— s. m. Peur, venette : *Franchement, j'ai un peu de TRAQUE.* (Delacour.)

TRAQUÉ, ÉE (tra-ké) part. passé du v. *Traquer*. En parlant d'un animal sauvage ou du gibier, Placé dans une enceinte formée par des chasseurs qui se rapprochent de plus en plus : *Loup TRAQUÉ.*

Chacun court, chacun se le renvoie, Comme un chevreuil traqué dans les taillis, Et mieux lardé que lapin de Sanlis.

J.-B. ROUSSEAU.

— Par ext. En parlant des personnes, Poursuivi, serré de près : *Être TRAQUÉ par les gendarmes. Pichegru, TRAQUÉ par la police de Bonaparte, paya trente mille francs une nuit de sommeil pendant laquelle il fut vendu et livré.* (Brill.-Sav.) *Menacé d'être jeté en prison, TRAQUÉ, poursuivi pour dettes, duels et mauvaises affaires, je ne savais où donner de la tête.* (Scribe.)

TRAQUENARD s. m. (tra-ke-nar. — Ce mot pourrait bien être, comme on l'a pensé, une contraction de *traque-renard*; il signifierait ainsi proprement piège. Peut-être aussi que *traquenard* répond à une forme hollandaise *trekkenaar*, de *trekken*, tirer, qui est le primitif de *traquer*. Littre le rattache à *tracanoir*, espèce de dévidoir). Sorte de piège dont on se sert pour prendre les animaux nuisibles : *Les belettes, les fouines se prennent au TRAQUENARD. Après moi tout sera dit, et l'on chassera avec des TRAQUENARDS, des pièges, des trappes.* (Alex. Dum.) *Le loup se prend rarement aux pièges, TRAQUENARDS ou fosses à bascule.* (Toussene).

— Fig. Piège tendu à quelqu'un : *Je viens d'avoir le plaisir de vous empiéger dans le plus terrible TRAQUENARD.* (Beaumarchais.) *Nous voilà pris, j'en suis sûr, dans un TRAQUENARD.* (Balz.) *Nous voilà donc tombés dans le TRAQUENARD!* (Proudh.)

... Le diable vous emporte!

On ne tend pas aux gens un traquenard pareil.

E. AUGIER.

— Chorégr. Ancienne sorte de danse vive et gaie : *Nous allons danser le TRAQUENARD.*

— Manège. Allure que prennent habituellement les chevaux fatigués ou poussés hors de leur train, et qui consiste à trotter devant et à galoper derrière : *Ce cheval va le TRAQUENARD.* (Acad.) || Cheval qui a cette allure : *C'est un fort bon TRAQUENARD.* (Scarron.)

— Encycl. Chasse. Le *traquenard* est par excellence le piège des bêtes de proie; il était employé dès le moyen âge, et nos plus anciens écrivains en font mention. On trouve des descriptions de ce piège dans tous nos vieux auteurs qui s'occupent de la chasse. Les *traquenards* étaient alors en bois; ils se composaient de deux planches et d'un morceau de bois qui, séparant ces planches, les maintenait éloignées l'une de l'autre. Une marchette, sur laquelle l'animal, attiré par

un appât, venait poser la patte, écartait ce morceau de bois, et les deux planches, poussées violemment l'une vers l'autre par un ressort ou, le plus souvent, par une corde double tordue comme la corde d'une scie, se rapprochaient et saisissaient le cou du loup. Ces deux planches étaient généralement dentées, pour mieux saisir la proie. Cet instrument primitif, qui a détruit des milliers d'animaux nuisibles et qui en a laissé échapper bien davantage, a donné l'idée des *traquenards* modernes. Il en existe de plusieurs formes; voici la plus commune : un cercle de métal, qu'il est facile de maintenir solidement sur le sol, sert de base au piège; sur ce cercle sont fixés deux morceaux de fer; deux demi-cercles du même métal, ordinairement armés de pointes, ont leurs extrémités engagées dans ces morceaux de fer, de manière à pouvoir librement s'ouvrir en s'appliquant sur le cercle ou se fermer en se rapprochant l'un de l'autre. Un ressort puissant est fixé d'un côté sous le premier cercle; il porte à l'autre bout un œil assez large, dans lequel passent les deux demi-cercles que ce ressort est destiné à rapprocher. Une marchette tient une détente à deux crochets : l'un de ces crochets se place sous le grand cercle, l'autre sur l'un des demi-cercles, que l'on abaisse à cet effet. Quand l'animal touche à la marchette, le dernier crochet s'échappe et les deux demi-cercles, se rapprochant, saisissent leur proie. On ne doit tendre ce piège qu'avec les plus grandes précautions.

— Manège. Le *traquenard* ou amble rompu est une allure assez rare et regardée comme défectueuse par les écouers. Dans cette allure, les battues des quatre extrémités sont distinctes et séparées par des intervalles inégaux comme dans le pas relevé; mais, tandis que dans ce dernier les battues sont rapprochées par bipèdes diagonaux, dans le *traquenard* elles le sont par bipèdes latéraux. « En effet, dit M. Lecoq, dans cette allure, les membres agissent par paires latérales comme dans l'amble; mais, au lieu de se lever et de se poser simultanément, les deux membres du même côté laissent entre leurs battues un intervalle assez court, dont la brièveté est rendue plus sensible par la longueur de celui qui sépare les deux battues de chaque bipède latéral des deux battues du bipède latéral opposé. Le *traquenard* présente, comme le pas relevé, une grande rapidité dans les mouvements des membres et peu d'élévation de la masse du corps, en même temps qu'un déplacement horizontal assez analogue à celui du pas et d'autant plus fatigant pour l'animal, qu'il ne peut l'exécuter que très-vite, le *traquenard* remplaçant pour lui l'allure du trot. » Le *traquenard* peut être considéré comme un pas très-acceléré se rapprochant de l'amble, et le pas relevé comme le trot, par l'ordre dans lequel les membres se succèdent seulement, mais non par l'impulsion en hauteur.

Les animaux qui ont l'allure du *traquenard* ne sont point admis, et avec raison, dans les manèges; mais ils sont très-convenables pour les personnes qui restent longtemps à cheval. Seulement, ces animaux se ruinent très-promptement, car leur force musculaire n'est point en rapport avec la fatigue qu'ils éprouvent dans l'exercice.

TRAQUER v. a. ou tr. (tra-ké — du vieux français *traque*, piège; d'autres le font venir de l'anglais *track*, trace, ornière, qui semblerait dérivé du hollandais *trekken*, tirer, et aussi marcher, aller, qui appartient sans doute à la racine sanscrite *trag*, aller, mouvoir; d'où aussi le latin *traho*, tirer, le gothique *thragian*, allemand *tragen*, et le lithuanien *traukiu*, russe *tragoiu*, tirer, aller). Fouiller un bois pour en faire sortir le gibier. || Pratiquer une enceinte dans un bois, de manière qu'en la resserrant toujours on oblige les bêtes que l'on chasse d'entrer dans les toiles ou de passer sous le coup du chasseur : *TRAQUER un bois pour prendre un loup.* (Acad.)

— Enfermer dans un cercle de chasseurs qui se resserrent de plus en plus : *TRAQUER un cerf dans les taillis. Les gardes s'étaient réunis pour nous battre le bois et TRAQUER du grand gibier.* (L. Viardot.) *Ces cris sont ceux des gens qui TRAQUENT le sanglier.* (E. Sue.)

— Par ext. En parlant des personnes, Poursuivre, serrer de près : *TRAQUER des voleurs, des contrebandiers.* (Acad.) *Bientôt le car en personne vint les TRAQUER dans leur dernière retraite.* (Mérim.) *Je le TRAQUERAI de salon en salon.* (E. Sue.)

L'Angleterre orgueilleuse, et n'aimant que les siens, Comme des animaux traque les Canadiens.

A. BARBIER.

TRAQUET s. m. (tra-ké — du vieux français *traque*, piège). Piège qu'on tend aux bêtes puantes : *Il trouva dans le bois un renard pris au TRAQUET.* (Acad.)

— Fig. Piège, artifice : *Tomber dans le TRAQUET. Donner dans le TRAQUET. Il donna dans le TRAQUET comme un sot.* (Acad.)

— Techn. Claquet, morceau de bois attaché à une corde, lequel passe au travers de la trémie, et dont le mouvement fait tomber le blé sous la meule du moulin : *Le TRAQUET d'un moulin.* || *Cette femme est un vrai traquet de moulin, sa langue va comme un traquet de*

moulin, Cette femme parle beaucoup, à tort et à travers.

— Ornith. Genre de passereaux dentirostres, comprenant un certain nombre d'espèces, dont une dizaine se trouve en Europe : *Les terrains en plaine fraîchement labourés sont surtout exploités par les TRAQUETS, à l'époque de leurs migrations d'automne.* (Z. Gerbe.) *Le TRAQUET se tient sur le sommet des branches les plus élevées des buissons.* (Belon.) *Les TRAQUETS disparaissent en automne, quand les insectes viennent à leur manquer.* (V. de Bomare.)

— Encycl. Ornith. Les *traquets* forment un genre assez distinct, caractérisé par un bec droit, grêle, à base un peu plus large que haute, à arête avançant sur le front; des narines basales latérales, ovoïdes, à moitié fermées par une membrane; des pieds à tarses souvent très-longs. Le genre *traquet* est représenté dans toutes les parties de l'ancien continent par un grand nombre d'espèces. Les unes, et c'est la plus grande partie, vivent dans les lieux découverts, dans les landes stériles ou sur les rochers, quelquefois à de grandes élévations; les autres sont plus souvent dans le voisinage des haies, dans les bruyères; toutes s'éloignent des grands bois. Ces oiseaux sont d'une vivacité et d'une défiance extrêmes; aussi les tue-t-on difficilement. Ils nichent dans les tas de pierres, dans les crevasses de rochers, souvent aussi à terre, entre les racines, dans les buissons. Leur nourriture ne se compose uniquement que d'insectes, qu'ils saisissent le plus souvent avec célérité; mais ils mangent aussi les baies de quelques arbustes, et principalement celles du pistachier térébinthe. Leurs tarses, très-longs, les rendent habiles coureurs; leur queue est sans cesse en mouvement. Les *traquets*, par leur bec déprimé à la base et par leur bouche assez fendue, se lient aux gorges-mouches; ils passent aux mers par quelques-unes de leurs espèces, et, comme l'a fait remarquer de La Fresnaye, certains merles doivent être considérés comme de vrais *traquets*, en ce sens qu'ils ont les mêmes mœurs et les mêmes habitudes.

La *traquet* proprement dit est une espèce très-commune au printemps. Il a la tête, la gorge, le dos et les petites couvertures des ailes d'un noir parfait; chaque plume est finement liserée de roux brun; une grande tache blanche sur les côtés du cou, sur le haut des ailes et sur le croupion; la poitrine d'un roux foncé; les parties inférieures du corps d'un roux très-clair, et la queue blanche à son origine, noirâtre dans le reste de son étendue.

On reconnaît facilement cet oiseau par l'habitude qu'il a de se percher à l'extrémité des branches les plus élevées des haies et des buissons. Très-agile et très-vif, on le voit sans cesse en mouvement, voltiger de buisson en buisson, sur lesquels, aussitôt qu'il se repose, il ne cesse d'agiter les ailes et la queue comme s'il voulait reprendre son essor. Il niche au pied des touffes d'herbes et pond cinq ou six œufs d'un vert blanchâtre avec quelques taches d'un roux jaunâtre. Il habite dans presque tous les pays de l'Europe.

V. MORTEUX.

TRAQUEUR s. m. (tra-keur — rad. *traquer*). Celui qu'on emploie pour traquer.

Traqueurs de dos (LES), roman, par MM. de Pontmartin et Fr. Bechard (1870). L'union d'un jeune homme pauvre avec une dot hypothéquée d'une femme, tel est le spectacle que nous offrent M. de Pontmartin et Bechard. Marcelle d'Anglars, jeune, belle et fort riche, se trouve, comme Pénélope, assaillie d'une foule de prétendants, dont elle est excédée; car elle a son Ulysse, Paul Hébrard, comme elle jeune et beau, mais affligé d'un vice presque incurable, la pauvreté. En tête de la meute courrent Alfred de Fleurance, nullité diplomatique, dont la cravate blanche fait tout le succès; Gontran de Montfrin, un sportsman à cheval sur une insupportable fatuité; Sigismond de Saintis, un faux savant dont toute l'étude consiste à vouloir arrêter une dot au passage; enfin, le plus redoutable de tous, Wilfrid de Sivry, un don Juan qui transforme habilement les reliques d'amour en instruments de chantage. Les trois premiers sont indifférents à Marcelle, qui les juge d'un seul mot : Sot ! Fat ! Faux ! Quant au quatrième, elle le hait. Avec cette seconde vue dont semblent douées les femmes, elle a deviné qu'il était l'amant de sa mère et que depuis longtemps ces relations coupables, épée de Damoclès suspendue sur la tête de Mme d'Anglars, n'étaient plus pour elle qu'une source de terreurs et de larmes. Effectivement, Wilfrid, qui avait déjà escompté ses espérances d'un riche mariage, exigeait que sa maîtresse lui livrât sa fille avec sa dot pour prix de son silence.

Comment sauver ces deux malheureuses femmes? Les auteurs n'ont trouvé qu'un moyen, l'intervention d'une contrepartie de Monte-Christo, le comte José de Santa-Maria, autrefois Fernand Ulmer et prétendant sacrifié par Mme d'Anglars. Fernand est devenu comte et riche à millions. Il se vengera du dédain de Geneviève en la tirant du guépier. Il se lie avec Wilfrid, lui prête 500,000 francs pour payer une dette et l'excite à se défaire de ses rivaux en les tuant

par le ridicule. Alfred, Gontran et Sigismond sont bientôt hors de combat, et Wilfrid se croit d'autant plus près de l'accomplissement de ses vœux; que Mme d'Anglars a ri au nez de Francis Hébrard lui demandant la main de sa fille Marcelle pour son fils Paul; il se croit sûr d'arracher le consentement de Geneviève par la crainte du déshonneur et celui de Marcelle par amour pour sa mère. C'est à ce moment que vont éclater comme un coup de foudre les batteries dressées par Santa-Maria : que Wilfrid choisisse entre Clichy ou une expatriation volontaire, avec ses dettes soldées et 100,000 francs en poche. Pris au piège, le don Juan homme d'affaires s'exécute et rend, avant son départ, les reliques de la trop sensible Geneviève.

Quant à M. d'Anglars, Santa-Maria le fait capituler plus facilement encore, et Paul Hébrard peut enfin épouser Marcelle.

TRARZAS, tribu arabe, dans la partie O. du Sahara et dans le N.-O. de la Sénégambie. Elle occupe tout le pays compris entre Arguin et le Sénégal, et elle s'avance des bords de la mer jusqu'à 200 kilom. dans les terres. Cette tribu, presque toujours campée sur les terres d'Arguin et de Portendik, fait sa récolte ordinaire de gomme dans la forêt de Sahel. Elle est alliée de la France. Les Trarzas paraissent composés de moitié de Berbères et d'Arabes; mais comme les uns et les autres se sont mêlés depuis des siècles aux noirs, et qu'il se trouve même parmi eux la moitié au moins de noirs purs, captifs ou anciens captifs, qui ont adopté les mœurs, les vices et le genre de vie de leurs maîtres, on doit dire que les Maures Trarzas se composent, par tiers environ, de mulâtres arabes, de mulâtres berbères et de noirs affranchis ou esclaves, tous nomades. Les Trarzas nous vendent, année moyenne, de 400,000 à 500,000 kilogrammes de gomme, en échange de guinées bleues de l'Inde et de diverses autres marchandises. Ils vont ensuite, en caravanes, revendre une partie de ces marchandises dans les pays qui les entourent. Très-belligères et pillards, ils font souvent des incursions dans les villages riverains, et les nègres ne parviennent pas toujours à les repousser. Le gouverneur de nos possessions au Sénégal est très-fréquemment obligé d'intervenir et d'envoyer des troupes contre ces intraitables voleurs. Ils sont plus redoutables que les nègres, parce qu'ils savent mieux combattre; leur système est d'ailleurs le même que celui des Arabes algériens : ils se dispersent devant un corps nombreux et tuent les hommes en détail, en s'abritant d'un buisson ou d'un accident de terrain.

TRASE s. m. (tra-ze). Bot. Syn. de CAREX ou LAICHE, genre de cyperacées.

TRASEN, anciennement *Trigisamus*, rivière d'Autriche. Elle descend du versant N. du Trasenbergr, près de la frontière de la Styrie, coule au N.-N.-E., passe à Durnitz, Wilhelmsburg, Saint-Polten, Herzogenburg et Trasmaner, et un peu au-dessous de ce dernier endroit, à 14 kilom. E.-S.-E. de Krems, se jette dans un bras du Danube, par la rive droite, après un cours très-sinueux d'environ 75 kilom. Un grand nombre de branches en divisent la partie inférieure; les montagnes qui la bordent continuellement lui envoient beaucoup de cours d'eau, mais tous peu importants. Elle est en général galeable et très-rapide, ce qui l'empêche de geler.

TRASGOBANE s. m. (tra-sgo-ba-ne). Erpét. Syn. d'AMPHIBIENNE, genre de reptiles ophidiens.

TRASIMÈNE, anciennement *Trasimenus lacus*, lac de l'ancienne Etrurie (Italie), entre Clusium et Perugia. Ce lac, qui a 12 kilom. de longueur sur 10 kilom. de largeur, n'a pas d'écoulement visible, et il est très-poissonneux. Il porte aujourd'hui le nom de lac de Pérouse. Ce fut sur les bords du lac Trasimène que Flaminius fut vaincu par Annibal l'an 217 av. J.-C. (v. ci-après).

Trasimène (BATAILLE DE), gagnée par Annibal sur les Romains (217 av. J.-C.). Après sa victoire de la Trebie, Annibal prit ses quartiers d'hiver chez les Cisalpins; mais, dès que le printemps fut arrivé, il se mit en marche pour Aretium, où le consul Flaminius avait rassemblé une forte armée. Deux chemins conduisaient de l'Apennin dans le voisinage de cette ville : l'un, facile et fréquenté, mais beaucoup plus long, traversait de plus des défilés occupés par les Romains; l'autre, à peine frayé, passait à travers des marais que le débordement de l'Arno rendait à la fin de l'hiver à peu près impraticables. Ce fut cependant celui que choisit Annibal, certain de ne pas être inquiété par l'ennemi. Mais cette marche, qui dura quatre jours et trois nuits, pendant lesquels toute l'armée eut les pieds dans l'eau, fut horriblement pénible; un nombre considérable d'hommes et de chevaux périrent en chemin, et Annibal, monté sur le seul éléphant qui lui restait, perdit lui-même un œil à la suite d'une fluxion causée par l'insomnie et les émanations pestilentielles des marais. Annibal connaissait le caractère de l'adversaire qu'on lui opposait; il le savait bouillant, presomptueux, incapable d'écouter les conseils de la raison et de l'expérience; aussi il n'oublia rien de ce qui pouvait irriter encore cet esprit vain et irréfléchi pour lui faire commettre une de ces fautes qui ne s'expient que par un désastre. Laissant

l'armée romaine à sa gauche, il prit sur la droite du côté de Fésules, mit tout à feu et à sang dans le plus beau pays de l'Etrurie et étala aux yeux du consul le plus de ravages et de désolation qu'il lui fut possible. Flaminius, frémissant à la vue des flammes qui brillaient de tous côtés au loin, donna l'ordre de décampier, malgré les représentations de ses lieutenants, et se lança sur les traces d'Annibal. Celui-ci attira son ennemi dans une plaine triangulaire, resserrée d'un côté par les montagnes de Cortone, d'un autre par le lac de Trasimène, au fond par des collines. On entra dans ce triangle par une étroite chaussée, non loin de laquelle Annibal avait placé en embuscade un corps de Numides; le reste de son armée était rangé en cercle sur les hauteurs qui bornaient la plaine.

Flaminius, croyant enfin tenir Annibal, campa le premier jour sur les bords du lac. Il ne fallait pas une grande expérience de la guerre pour voir que c'était se perdre que de s'engager sur la chaussée, ouverte devant lui comme un appât mortel; mais Flaminius était tellement aveuglé par sa folle confiance en lui-même, que, sans même prendre la peine de reconnaître les lieux, il fit entrer ses troupes dans le triangle où elles allaient se trouver prises et broyées comme dans un piège formidable. Il avait même pris la précaution de se faire suivre par une troupe de valets d'armée portant des chaînes dont il prétendait charger les Africains, déjà vaincus dans son imagination. Annibal ne lui laissa pas longtemps cette illusion. Lorsqu'il vit que les Romains avaient franchi plus de la moitié du vallon et que leur avant-garde touchait à ses propres postes, il donna le signal du combat. Alors les Numides, sortant de leur embuscade, s'emparèrent de la chaussée et fermèrent toute issue aux Romains, qui se virent assaillis en même temps par derrière, de front et sur leurs flancs, avant même qu'ils se fussent rangés en bataille et qu'ils eussent préparé leurs armes. Ce ne fut pas un combat, mais une boucherie. Flaminius, qui, à défaut des qualités d'un général, avait du moins un grand courage personnel, conserva seul son sang-froid dans cet épouvantable désordre. Mais vainement il anima ses soldats du geste et de la voix, vainement il les exhorta à se frayer un passage à l'épée à la main, à travers les ennemis; le tumulte qui régnait partout, les cris affreux des combattants et un épais brouillard qui s'était élevé empêchèrent de le voir ainsi que de l'entendre. Cependant, lorsque les légions s'aperçurent qu'elles étaient cernées de tous les côtés, par les ennemis, par le lac, par les montagnes, elles retrouvèrent leur courage dans l'impossibilité même de prendre la fuite, et résolurent de faire payer cher la victoire aux Carthaginois. La lutte devint alors terrible; l'acharnement fut si violent de part et d'autre, qu'on ne sentit pas un tremblement de terre qui, en ce moment même, renversa plusieurs villes en Italie. C'est surtout autour du consul qu'on se battit avec une incroyable fureur. Mais les Romains ne pouvaient que vendre chèrement leur vie, leur perte était trop bien assurée. Le combat durait depuis trois heures, lorsqu'un cavalier insubrien, nommé Ducar, remarqua le consul qu'il connaissait de vue : « Voilà, cria-t-il à ses compatriotes, voilà l'homme qui a égorgé nos armées, ravagé nos champs et nos villes; c'est une victime que j'immole à nos frères assassinés. » En disant ces mots, Ducar s'élança à bride abattue, renversa tout sur son passage et perça le consul de part en part. Il sauta alors de cheval pour lui couper la tête et le dépouiller; les Romains accoururent et voulurent du moins soustraire le corps de leur général aux insultes des ennemis; mais ils sont aussitôt accablés par les Gaulois, qui complètent ainsi la déroute. 6,000 Romains seulement parvinrent à s'ouvrir un passage à travers les vainqueurs; encore le lendemain furent-ils faits prisonniers par Maharbal, lieutenant d'Annibal; 10,000 autres s'enfuirent à travers les montagnes, épouvantés et dispersés; 15,000 étaient restés sur le champ de bataille; Annibal n'avait perdu que 1,500 hommes, presque tous Gaulois.

La douleur et l'effroi se peignirent sur tous les visages à Rome, lorsque le préteur M. Pomponius parut en public et prononça ces tristes paroles : « Nous avons perdu une grande bataille. » C'était la troisième fois que ce cri lugubre retentissait dans Rome depuis qu'Annibal était entré en Italie.

TRASIMÈNE (DÉPARTEMENT DU). Sous l'Empire, en 1809, on donna le nom de Trasimène à un département situé entre celui de l'Arno au N., le royaume d'Italie à l'E., les départements du Tibre au S. et de l'Ombrière à l'O. Il avait pour chef-lieu Spolète.

TRASLE s. m. (tra-sle). Ornith. Nom vulgaire du mauvis.

TRAS-OS-MONTES, province du Portugal, au N.-E., entre celles du Minho à l'O., de Beira au S., l'Espagne à l'E. et au N.; 10,548 kilom. carrés; 140 kilom. sur 100; 320,000 hab. Ch.-l., Bragança. Sa surface, en général montagneuse, est arrosée par la Tamaga, le Corgo, le Sabor et la Tua, affluent du Douro. Le sol des montagnes est rocaillieux et aride; mais celui des plaines est fertile, et on y recueille en abondance les différentes espèces de céréales, de légu-

mes et de fruits; du chanvre, du lin, du surnac. Cette province produit les meilleurs vins de Portugal, ceux que les Anglais appellent vin de Porto; c'est là, du reste, la principale source de commerce du pays, qui contient plus de cinquante vignobles renommés. On y fait aussi quelques vins blancs; les meilleurs se récoltent à Celleiros, et dans les autres paroisses situées sur les rives du Pinlvaro, vins qui ont quelque analogie avec ceux de Xérès, en Espagne.

Dans les expositions favorables, on cultive une grande quantité d'oliviers et de mûriers. On y élève beaucoup de gros bétail, des chevaux d'une bonne race, des moutons, des porcs, des vers à soie et des abeilles. Il y existe des mines de fer. L'industrie manufacturière y a principalement pour objet des fabriques de soieries et le filage du lin. Le commerce y est assez important. On en exporte de l'eau-de-vie, des grains, de la laine, des chevaux, des mulets, des ânes, de la soie; mais surtout une grande quantité de vins.

TRASS s. m. (trass — du holl. *tiras*, ciment). Minér. Sorte de tuf volcanique : *Le TRASS est principalement employé pour les constructions hydrauliques.*

TRASSOÏTE s. f. (tra-so-i-te — rad. *trass*). Minér. Sorte de roche volcanique.

TRASTYBULE, général athénien. V. THRASYBULE.

TRATTE s. f. (tra-te — du lat. *trabs*, poutre). Techn. Pièce du support de la cage d'un moulin à vent.

TRATTINICKIE s. f. (tra-ti-ni-ki — de *Trat-tinick*, botan. allem.). Bot. Syn. de MARSCHALLIE, genre de composées.

TRATTNER (Jean-Thomas, baron DE), célèbre imprimeur, né à Johannsmundorf (Hongrie) en 1710, mort à Vienne en 1798. D'abord simple ouvrier typographe, il parvint, grâce à son intelligence et à sa probité, à acheter à Vienne, en 1748, une petite imprimerie qui prit rapidement, sous sa direction, une importance considérable. En effet, Trattner fonda cinq succursales, à Agram, à Pesth, à Linz, à Inspruck et à Trieste, créa huit librairies, dix-huit dépôts de livres et donna à l'imprimerie et à la librairie une impulsion qui fut des plus favorables au développement intellectuel de l'Autriche. En récompense de ses travaux, Marie-Thérèse lui donna la direction de l'imprimerie de la cour et l'empereur Léopold II le créa baron.

TRAU, en slave *Traghr*, anciennement *Tragurium*, ville des États autrichiens (Dalmatie), dans une petite île du canal du même nom, qui communique au continent par un pont de bois, et à l'île de Bua, située vis-à-vis, par un autre, avec un petit port, à 51 kilom. N.-O. de Spalatro; par 43° 30' 57" de latit. N., et 13° 54' 55" de longit. E.; 3,000 hab. Evêché, collège. Le port est mauvais et peu fréquenté, le commerce nul et l'air malsain. Les environs produisent beaucoup de vin, d'huile et de figues; on y trouve du marbre calcaire susceptible d'être poli. Cette ville a été fondée par les Syracusains; mais elle ne renferme aucun vestige de son antiquité. Après avoir plusieurs fois changé de domination, elle tomba au pouvoir des Vénitiens, qui l'ont conservée jusqu'en 1798.

TRAU (canal DE), détroit de la Dalmatie (États autrichiens), formé par la mer Adriatique entre l'île de Bua et le continent. Il a 29 kilom. de longueur, du canal de Solta au golfe de Salona, et une largeur qui varie de 5 kilom. à 1/2 kilom. A sa partie septentrionale se trouve la ville de Trau.

TRAUCAT (Français), horticulteur français, né à Nîmes. Il vivait au xvi^e siècle et était jardinier dans sa ville natale lorsque, en 1564, le premier en France, il établit des pépinières de mûriers, destinées à propager la culture de ce précieux végétal dans notre pays. Traucat avait déjà enrichi le *Langue-doc* et la *Provence* de plus quatre millions de plants, quand Henri IV ordonna à Du Pradel de planter vingt mille mûriers aux Tuileries et d'en envoyer un grand nombre dans les généralités de Tours, de Lyon, d'Orléans et de Paris. On doit à Traucat un *Discours abrégé sur les vertus et propriétés des mûriers* (Paris, 1606), écrit dans lequel on trouve de bonnes indications sur la matière.

TRAULET s. m. (trô-lê). B.-arts. Pointe d'acier montée sur une hampe, dont on se sert pour marquer des points sur un plan, pour piquer un dessin d'architecture.

TRAUMATE s. m. (trô-ma-te). Minér. Syn. de GRAUWACKE.

TRAUMATEUX, EUSE adj. (trô-ma-teu, eu-ze — rad. *traumate*). Minér. Qui renferme du traumaté ou grauwaque.

TRAUMATICINE s. f. (trô-ma-ti-si-ne — rad. *traumatique*). Méd. Solution de gutta-percha dans le chloroforme, qu'on emploie pour soustraire les plaies et blessures à l'action de l'air.

TRAUMATIQUE adj. (trô-ma-ti-ke. — Ce mot est formé du grec *trauma*, blessure, qui appartient à la même famille que *titrôskô*, percer, blesser, *teirô*, *trud*, broyer, percer, *tribô*, broyer, *toreuô*, ciseler, *trupad*, percer, etc.). Chirur. Qui a rapport, qui appartient aux plaies, aux blessures : *Lésions*

TRAUMATIQUES. Dans un grand nombre de circonstances, les hémorragies TRAUMATIQUES sont suivies de la mort. (Dupuytren.)

— Pathol. Fièvre traumatique, Fièvre qui accompagne la suppuration des grandes plaies.

TRAUMATIQUEMENT adv. (trô-ma-ti-ke-man — rad. traumatique). D'une manière traumatique.

TRAUMATISME s. m. (trô-ma-ti-sme — du gr. *trauma*, blessure). Chirurg. Etat pathologique résultant d'une blessure grave.

TRAUMATOLOGIE s. f. (trô-ma-to-lo-jî — du gr. *trauma*, blessure; *logos*, discours). Méd. Science qui traite des blessures, des plaies, des désorganisations violentes des tissus.

TRAUN, anciennement *Traunus*, rivière des Etats autrichiens. Elle prend sa source dans les Alpes, à l'extrémité N.-O. de la Styrie, coule au S.-O., entre dans l'archiduché d'Autriche, où elle traverse le lac de Hallstædt, se dirige au N., puis au N.-E. forme le lac de Traun, coule de nouveau au N., puis au N.-E., reçoit l'Agger, le Wimbach, le Krems, et finit par se jeter dans le Danube, vis-à-vis de Steyerreck, après un cours d'environ 160 kilom. Aussee, Hallstædt, Ischl, Gmündend, Wells et Ebersberg sont les principaux endroits que baigne cette rivière, qui, dans sa partie inférieure, se divise en un grand nombre de petits bras. A partir de Hallstædt, elle porte bateau; mais la navigation est dangereuse, à cause de la quantité de rochers et de bas-fonds dont son lit est parsemé. De Hallstædt à Gmündend, les bateaux ne peuvent charger que 75 quintaux métriques; de Lambach au Danube, ils chargent 125 à 150 quintaux. Le Traun est très-rapide; au-dessous de son confluent avec l'Agger, il a de 60 à 70 mètres de largeur moyenne, et quelquefois jusqu'à 3 mètres de profondeur. Le Traun fait un peu au-dessus du village de Fiath, une chute de 15 à 16 mètres; un canal de 418 mètres est construit latéralement à ce passage périlleux.

TRAUN (CERCLE DE), cercle d'Autriche, borné au N. par celui de la Muhl; à l'E. et au N.-E. par celui du bas Wienerwald, au S. par la Styrie, au S.-O. par le cercle de Salzbourg et au N.-O. par le Hausruck; superficie, 269,010 hectares, 115 kilom. sur 90; 125,000 hab. Ch.-l., Steyer. La surface de ce cercle est très-variée. Dans la partie S. s'élèvent les ramifications des Alpes Noriques, où existent de vastes glaciers et de belles masses de forêts, tandis qu'au N. le sol est seulement montagneux. Il est arrosé par le Traun, qui lui a donné son nom; l'Enz, le Krems et la Steyer et renferme les lacs de Traun, de Hallstædt. On y recueille toutes les espèces de céréales, de légumes et de fruits; du lin et du vin, mais en petite quantité. Il existe dans les montagnes des mines de sel inépuisables. L'industrie manufacturière y a pour objet des forges, des fabriques d'instruments tranchants, de toiles et de tissus de coton; des filatures, des papeteries, des tanneries.

TRAUN (Othon-Ferdinand, comte DE), feld-maréchal au service de l'Autriche, né en 1677, d'une ancienne famille bavaroise, mort en 1748. Il se distingua dans la guerre de la succession d'Espagne, s'éleva rapidement aux grades supérieurs, fut nommé général-major en 1723, gouverneur de Messine en 1727, puis commandant général des troupes de l'Autriche en Sicile. Forcé d'abandonner ce pays, il passa le détroit et se jeta dans Capoue, où il se défendit de la manière la plus intrépide. Général d'artillerie en 1735, gouverneur de Milan en 1736, il défendit ce gouvernement de concert avec le roi de Sardaigne (1740), gagna la bataille de Campo-Santo (1743) et eut la plus grande part aux succès du prince de Lorraine pendant la guerre de la succession d'Autriche. Le grand Frédéric avoue que cette campagne fut son école et le comte de Traun son précepteur. Ce dernier mourut gouverneur la Transylvanie.

TRAUNATO, montagne de France (Corse), dans le N.-O. de l'arrond. de Corte, par 42° 25' 17" de latit. N. et 6° 44' 11" de longit. E. Cette montagne a une altitude de 2,254 mètres.

TRAUNSTEIN, ville de la haute Bavière, à 100 kilom. E.-S.-E. de Munich, sur le Traun; 3,000 hab. Château royal. Salines (160,000 quintaux par an) et sources minérales. Fabriques d'horloges en bois. Commerce d'oignons et autres légumes.

TRAUTENAU ou TRUTNOW, ville des Etats autrichiens (Bohême), à 45 kilom. N.-N.-E. de Königgrätz, sur l'Aupa; 2,800 habitants. Grande fabrication de toiles, dont il se fait un commerce très-actif; papeteries. Verreries aux environs.

TRAUTMANN (François), poète et littérateur allemand, né à Munich en 1813. Il étudia le droit à l'université de sa ville natale et y exerça ensuite quelque temps la profession d'avocat; mais il y renonça bientôt après pour se consacrer exclusivement à la littérature, dans laquelle il avait déjà débuté avec succès. Il s'appliqua, dès lors, à une étude sérieuse de l'histoire de l'art et de la civilisation du moyen âge, et posa les bases de sa réputation en écrivant dans les *Feuilles vo-*

lantes de Braun et Schneider des nouvelles et des récits qui étaient empruntés à l'histoire ancienne de la Bavière et qui rendirent son nom populaire dans toute l'Allemagne. Parmi ses œuvres les plus goûtées qui ont paru depuis cette époque, il faut citer : *Eppelein de Geilengen*, récit en vers (Francfort, 1852); *les Aventures du duc Christophe de Bavière* (Francfort, 1853); *le Bon vieux temps* (Francfort, 1855); *Pierre Nackerlein* (Francfort, 1856); *le Cabinet des babillards* (Munich, 1855); *les Génies de Munich* (Munich, 1856); *le Petit livre de la ville de Munich* (Munich, 1857); *Histoires de villes allemandes* (Francfort, 1862); *Réve et fable* (Munich, 1864); *Aventures du docteur Thaddée Donner dans l'autre côté de la vie* (Munich, 1864); *Types munichois* (Munich, 1864), etc. Outre ces romans, qui empruntent surtout leur charme à leur allure moyen âge et au talent avec lequel l'auteur a su imiter le ton naïf des chroniqueurs de cette époque, on doit encore à M. Trautmann différents opuscules sur l'histoire de l'art et sur l'archéologie, plusieurs esquisses biographiques, entre autres celle intitulée : *Reliques de Louis Schwantaler* (Munich, 1857), etc. Il s'est occupé depuis lors d'écrire un grand ouvrage sur l'art et la civilisation du moyen âge. Il a, en outre, édité à Nuremberg pendant deux ans (1849-1850) une feuille humoristique, l'*Entonnoir de Nuremberg*.

TRAUTMANNSDORF, bourg de la basse Autriche, près de la rive gauche de la Leitha, à 30 kilom. S.-E. de Vienne; 350 hab. Château princier.

TRAUTMANNSDORFF (Maximilien, comte DE), homme d'Etat et diplomate allemand, né au château de Gleichenberg (Styrie) en 1584, mort en 1650. Il acquit des connaissances étendues tant par les études sérieuses auxquelles il se livra que par les voyages et les campagnes qu'il fit, s'opposant avec la plus vive énergie aux prétentions arrogantes du cardinal-archevêque, Melchior Khlesl, ministre de l'empereur Mathias, et, après la mort de ce prince, déploya la plus grande activité pour assurer l'héritage de l'Autriche, de la Hongrie et de la Bohême à l'archiduc Ferdinand, qui fut élu peu après empereur sous le nom de Ferdinand II. En 1619, il conclut à Munich une alliance entre ce dernier et Maximilien de Bavière et fut ensuite envoyé à Rome pour y concerter avec le pape et l'ambassadeur d'Espagne les préparatifs de la guerre de Trente ans. Il fut dans la suite chargé de plusieurs missions importantes auprès de Wallenstein, qui l'avait en haute estime; mais il ne tarda pas à s'apercevoir des vacillations de cet orgueilleux général et fut le premier à les faire connaître à l'empereur, qui le chargea d'exercer, avec le conseiller de Questenberg, une surveillance exacte sur tout ce qui se passait au camp de Wallenstein. Après la bataille de Nordlingen (1634), il décida l'électeur de Saxe à se séparer de la Suède et conclut, l'année suivante, la paix de Prague, qui donnait la Lusace à la Saxe. Mais son œuvre principale fut la conclusion de la paix de Westphalie, où il fut l'âme de toutes les négociations (V. WESTPHALIE [paix DE]). Ferdinand III n'eut pas en lui moins de confiance que son père, Ferdinand II, et, jusqu'à sa mort, eut recours à ses conseils dans toutes les circonstances importantes.

TRAUTMANNSDORFF (Ferdinand), prince DE, homme d'Etat allemand, de la famille du précédent, né à Vienne en 1749, mort en 1827. L'empereur Joseph II, dont il partageait les opinions sur l'introduction d'innovations politiques et religieuses, lui donna toute sa confiance, le nomma chambellan, conseiller d'Etat, le chargea de diverses missions et l'envoya, en 1787, dans le Brabant, en qualité de ministre plénipotentiaire. De Trautmannsdorff remplit avec beaucoup de tact et d'adresse ces fonctions que les circonstances rendaient particulièrement difficiles. Pour mettre un terme à l'insurrection qui éclata dans les Pays-Bas, il fit de grandes concessions, puis se fit forcé de revenir en Autriche à la suite de l'invasion des Français en Belgique. Il reçut alors une pension de 6,000 florins, fut chargé, en 1792 et en 1793, conjointement avec Mercy d'Argenteau de deux missions importantes et devint successivement grand maître de la cour, grand chambellan, ministre d'Etat et prince de l'empire. On a de ce diplomate : *Précis pour servir à l'histoire des événements qui se sont passés dans les Pays-Bas depuis la fin de 1787 jusqu'en 1789* (Amsterdam, 1792, in-8°).

TRAUTSON (Jean-Joseph, comte DE), prélat allemand, né en 1704, mort à Vienne en 1757. Il appartenait à une famille princière. Destiné à l'état ecclésiastique, il alla faire ses études en Italie et devint, à son retour, successivement chanoine de Passau, de Breslau, puis, en 1750, coadjuteur de l'archevêque de Vienne, auquel il succéda l'année suivante. En même temps, il devint conseiller intime de l'impératrice et fut bientôt tout-puissant à la cour. Trautson usa de son influence de la façon la plus libérale, ce qui lui fit beaucoup d'ennemis dans le clergé. Une lettre pastorale, qu'il adressa en 1759 aux prêtres de son diocèse et dans laquelle il se plaignait de ce que le clergé entretenait les fidèles dans une ignorance superstitieuse, au lieu de leur expliquer, avec la plus grande simplicité pos-

sible, les vérités fondamentales de la religion, eut un grand retentissement et accrut encore l'influence de Trautson, qui, la même année, fut nommé protecteur de l'université et surintendant des écoles publiques de son diocèse. En cette qualité, il s'efforça de mettre un terme à l'action envahissante des jésuites qui, jusqu'alors, avaient occupé toutes les chaires de l'université, et il voulut que les membres des autres ordres religieux fussent également admis à professer. De concert avec l'évêque de Bamberg, il obtint, en 1754, du pape Benoît XIV une diminution notable du nombre des jours fériés, qui étaient autant de jours enlevés au travail. Chargé de la direction du *Collegium Theresianum*, il introduisit dans cette institution de nouveaux règlements plus appropriés au but que s'était proposé Marie-Thérèse, sa fondatrice. Trautson avait reçu depuis quelques mois le chapeau de cardinal lorsqu'il mourut subitement, laissant la réputation d'un prélat éclairé et vraiment libéral.

TRAUTVETTERIE s. f. (trô-tvè-té-rî — de *Trautvetter*, botan. allem.). Bot. Genre de plantes, de la famille des renonculacées, tribu des péoniées, dont l'espèce type croît dans la Caroline.

TRAVADE s. f. (tra-va-de — portug. *travados*; de *travar*, empêtrer). Mar. Bourrasque dans laquelle le vent soufflé avec violence et successivement de tous les points de l'horizon.

TRAVAIL s. m. (tra-vall; Il mll. — L'origine de ce mot a été fort controversée. Ferrari le fait venir du latin *tribulum*, herse, d'où est venu *tribulation*; Sylvius, de *trans-vigilia*, veille, insomnie; Muratori et autres, de l'italien *vaglio*, tamis. L'italien *travagliare* signifierait ainsi proprement secouer. Wachtter a recours au kymrique *trafad*, travail; d'autres, moins aventureux, au gaélique *treabh*, labourer. Diez et Chevallet ne croient pas devoir sortir du domaine latin et voient tout simplement dans *travail* un rejeton du verbe *travar*, arrêter, empêcher, d'où le français *entraver*. *Travar* procède d'un substatif latin *trabs*, poutre; *travar*, c'est proprement mettre des bâtons dans les roues, en travers; de là se dégage l'acception contrariaire, tourmenter). Application des forces qui produisent la fatigue; labeur, peine qu'on se donne pour faire quelque chose : Le TRAVAIL du corps. Les TRAVAUX de l'esprit. TRAVAIL facile. TRAVAIL long et pénible. Etre endurci au TRAVAIL. Aimer le TRAVAIL. Le TRAVAIL seul constitue une nation. (Mirab.) Le TRAVAIL, quand il écrase le corps, ôte à la pensée son action purifiante. (Balz.) Par le TRAVAIL, l'homme s'est racheté de l'esclavage; par la science, il se rachètera du TRAVAIL. (E. de Gir.)

... Le travail, aux hommes nécessaire, fait leur félicité plutôt que leur misère.

BOILEAU.

— Occupation lucrative : Réclamer le droit au TRAVAIL. Chercher du TRAVAIL. Manquer de TRAVAIL. Vivre de son TRAVAIL. Donner du TRAVAIL, c'est plus, c'est mieux que de donner de l'argent. (Cormen.)

— Ouvrage, objet que l'on produit ou que l'on transforme par le labeur : Un beau TRAVAIL. Un TRAVAIL de longue haleine. Entreprendre de grands TRAVAUX.

— Manière dont un objet est exécuté : Ce bijou est d'un beau TRAVAIL.

— Manière dont on travaille : Avoir le TRAVAIL facile. Il a le TRAVAIL très-lent.

— Phénomènes qui se produisent dans une substance et qui en changent la nature : Le TRAVAIL de la fermentation. Le TRAVAIL de la digestion.

— Etude écrite sur une question : Publier un TRAVAIL sur le paupérisme.

— Discussion, examen, délibération tendant à préparer des résolutions : Les TRAVAUX d'une commission parlementaire. Les trois ordres se retirèrent dans leurs chambres séparées et commencèrent leurs TRAVAUX. (Vitet.)

— Entreprise à laquelle on consacre un temps notable : Il est au terme de ses TRAVAUX. La mort l'a interrompu au milieu de ses TRAVAUX. (Acad.)

— Mouvement qui se produit dans les matériaux employés par l'industrie, et qui en altère plus ou moins la forme ou la disposition intérieure : Le TRAVAIL des bois employés trop verts produit souvent des fentes dans les meubles. Le TRAVAIL de la maçonnerie peut aller jusqu'à compromettre la solidité des murs.

— Travaux de la campagne ou des champs, Ensemble des opérations agricoles.

— Travail de cheval, Labeur très-pénible. — Travail d'enfant ou simplement Travail, et poétiq. Travaux de Lucine, Douleurs et phénomènes divers qui accompagnent l'accouchement : Une femme en TRAVAIL.

La montagne en travail enfante une souffis.

BOILEAU.

Si sera près de toi pour adoucir tes maux, Si tu dois de Lucine éprouver les travaux ? LAHARPE.

Il Fig. Phénomènes qui accompagnent une transformation, la production d'un fait, d'un événement : Chez un peuple lettré, une révo-

lution n'est autre chose que la société en TRAVAIL pour enfanter la vérité. (Dè Bonald.)

— Homme de travail, Celui qui gagne sa vie par un métier pénible en travaillant de ses mains.

— Maison de travail, Maison de détention où l'on fait travailler les détenus.

— Philos. soc. Travail attrayant, Dans le système de Fourier, Travail librement choisi, qui devait être substitué au travail forcé, dans le phalanstère.

— Econ. soc. Travail libre, Travail exécuté par des hommes libres. Travail servile, Travail exécuté par des esclaves.

— Hist. relig. Travaux, Convulsions, dans le langage des convulsionnaires de Saint-Médard.

— Mythol. gr. Travaux d'Hercule, Série de douze entreprises qui furent accomplies par Hercule.

— Jurispr. Travaux forcés, Peine afflictive et infamante consistant en une détention dans des arsenaux ou autres ateliers de l'Etat, avec travail forcé : TRAVAUX FORCÉS à temps. TRAVAUX FORCÉS à perpétuité. Travaux publics, Peine militaire consistant en un travail forcé dans des chantiers civils ou militaires.

— Administr. Compte que chaque ministre rendait au souverain des affaires de son département; en ce sens, le pluriel est TRAVAUX : C'est aujourd'hui jour de TRAVAIL de tel ministre avec le roi. Ce ministre a eu plusieurs TRAVAUX cette semaine avec le roi. (Acad.) Rapport que les commis font au ministre des affaires qui leur ont été renvoyées; le pluriel est de même TRAVAUX : Avant d'aller chez le roi, le ministre réunit tous les TRAVAUX que lui avaient remis ses secrétaires. Il Place dont les titulaires rendaient compte immédiatement au roi : Ces places ont le TRAVAIL, donnent le TRAVAIL.

— Travaux publics, Travaux entrepris par ordre et pour le compte de l'Etat ou d'une administration publique : Le ministre des TRAVAUX PUBLICS. Travaux mixtes, Travaux exécutés dans la zone des servitudes militaires ou dans la zone frontrière.

— Manège. Exercice de cheval. Travail de plate-longe, Exercice fait à l'aide d'une corde placée à l'anneau du caupon, et qui sert à retenir le cheval que l'on manœuvre sur des cercles.

— Fauconn. Oiseau de grand travail, Oiseau fort dans son vol et toujours prêt à chasser.

— Vénér. Endroit où le sanglier a remué la terre.

— Art milit. Opération par laquelle les soldats remuent les terres, soit pour attaquer, soit pour se défendre : Cet officier était à la tête du TRAVAIL. Le TRAVAIL a été poussé cette nuit jusqu'à tel endroit. (Acad.) Ouvrage que l'on fait pour l'attaque ou pour la défense : Comblent les TRAVAUX des assiégés. Ruiner les TRAVAUX des assiégés. (Acad.)

— Mécan. Produit de l'intensité d'une force par la projection du chemin parcouru par son point d'application. Travail moteur, Celui qui est produit par une force motrice. Travail résistant, Celui qui est produit par la force de résistance.

— Techn. Espèce de machine dans laquelle les maréchaux attachent les chevaux vicieux pour les ferrer ou pour les panser. En ce sens, le pluriel est TRAVAUX. Mise en œuvre du verre fondu en une seule fois : Dans les cristalleries de la Bohême, le TRAVAIL se fait en douze heures, et une fabrique fait ordinairement cinq TRAVAUX par semaine. (Léon.) Syn. de TEMPS. Travail à mouler, Façon que les mégisiers donnent aux peaux en les mouillant sur la terre pour en faire du parchemin. Travail de rivière, Préparation qu'on donne aux peaux avant de les tanner.

— Syn. Travail, labeur. V. LABEUR.

— Encycl. Econ. soc. On définit généralement le travail l'action des facultés humaines appliquées à la production. La nature ne donne à l'homme rien pour rien. Pour satisfaire à ses besoins les plus urgents, tels que ceux de se nourrir, de se vêtir, de s'abriter, etc., il est nécessaire que l'homme travaille. Il faut qu'il achète sa vie de chaque jour par l'effort et la fatigue.

A part quelques cas exceptionnels, et qui n'ont qu'une importance très-secondaire, les objets naturels ne peuvent servir à la satisfaction des besoins de l'homme qu'après avoir subi quelque transformation due au travail. La bête de la forêt, le poisson de la mer ne servent à la nourriture du sauvage qu'après avoir été tués, dépouillés, puis coupés en pièces et soumis à quelque opération culinaire qui, bien que grossière, n'atteste pas moins un effort de l'esprit et du corps, un travail. La transformation des objets par le travail varie à l'infini. Si quelquefois il laisse à l'élément sa forme ou sa nature première presque tout entière, il peut arriver aussi que le travail dénature complètement les objets naturels. Ainsi, qui reconnaîtrait dans la porcelaine de Sévres le granit décomposé dont elle est faite? Quelle ressemblance y a-t-il entre le sable et la soude, éléments naturels, et le verre que le travail humain a formé de leur combinaison?

La nature ne fournit pas seulement la matière; elle fournit aussi des forces actives

qui peuvent aider le *travail* de l'homme et quelquefois même le remplacer. C'est ainsi qu'autrefois l'homme tournait lui-même la meule qui écrasait le blé pour le réduire en farine; plus tard, en étudiant la force du vent, celle de l'eau qui coule, il parvint à se les approprier et leur confia le soin de tourner la meule qui moult le grain. « Si nous examinons avec une attention égale, dit M. Stuart Mill, tous les cas où l'on affirme l'action de l'homme sur la nature, nous trouverons que la puissance de la nature ou, en d'autres termes, les propriétés des corps font toute la besogne, quand une fois ces corps sont mis dans une position convenable. Cette opération unique, celle qui consiste à placer les corps en position telle qu'ils agissent par les forces mêmes dont ils sont doués, soit sur eux-mêmes, soit sur d'autres corps, est la seule que l'homme accomplit ou puisse accomplir, le seul empire qu'il ait sur la matière. Il ne fait rien que de mouvoir un corps vers un autre ou de les éloigner. Il meut une graine vers le sol, des feuilles, des fleurs, des fruits. Il meut une hache vers un arbre, et l'arbre tombe par la force de la gravitation. Il prend une scie et la meut dans un certain sens à travers l'arbre tombé, et les propriétés physiques de l'un et de l'autre corps font que l'arbre se débite en planches que l'homme peut arranger en diverses positions, qu'il peut clouer ensemble ou coller, et dont il fait un coffre, une table, une maison. Il meut une étincelle vers le combustible, et celui-ci s'allume et, par la force de la combustion, fond et amolli le fer, cuit les aliments, convertit en bière ou en sucre la drèche ou le jus de la canne qu'il a d'abord amenés sur les lieux. L'homme n'a pas d'autre moyen d'agir sur la matière que de la mouvoir. Le mouvement, la résistance au mouvement sont la seule propriété de ses muscles. Par la contraction musculaire, il peut opérer une pression sur un objet extérieur et le déplacer si l'effort est plus grand que l'inertie de ce corps; il peut l'arrêter, par la même raison, si le corps est en mouvement. Mais là se borne l'action de l'homme; il ne peut rien au delà. Et c'est assez, puisqu'il a suffi à donner à l'homme le pouvoir de commander à des forces incomensurablement plus grandes que les siennes, pouvoir qui est destiné à s'accroître d'une manière indéfinie. Cette puissance, l'homme l'exerce soit en servant de forces naturelles manifestes à ses yeux, soit en combinant les corps entre eux de manière à produire des forces nouvelles; comme lorsqu'il porte une allumette vers le combustible et qu'il met l'eau en ébullition, il crée la force expansive de la vapeur, force dont il s'est si largement servi depuis un siècle dans l'intérêt de son progrès et de son bien-être. »

Ainsi le *travail*, dans le monde physique, n'est utilisé que pour mettre les objets en mouvement. Les propriétés de la matière, les forces naturelles font le reste. Tout le génie de l'homme consiste à découvrir des mouvements de forces qui puissent concourir aux effets qu'il veut obtenir.

M. Stuart Mill a analysé avec soin chacune des espèces de *travaux* qui concourent à la production d'un objet. Il y a d'abord le *travail* appliqué directement à la chose produite et aux opérations essentielles qui préparent la production. Ainsi, pour la production du pain, le *travail* du boulanger, puis celui du meunier, du moissonneur, du batteur en grange, du sèmeur et du labourer; tous ces travaux trouvent leur rémunération dans la vente de l'objet qu'ils ont concouru à fabriquer : le pain. Une seconde espèce est le *travail* appliqué à produire les substances nécessaires pour un *travail* ultérieur. Toutes les fois qu'il s'agit de produire, il est nécessaire qu'un *travail* préliminaire ait assuré la subsistance du travailleur pendant la production. Une accumulation de provisions faite antérieurement est indispensable, et celui qui la posséderait et qui, au lieu de la dépenser lui-même, l'abandonnerait à des travailleurs pour les nourrir pendant leur *travail*, celui-ci aura droit, disent les économistes, non-seulement à la restitution intégrale de son avance, mais encore à une rémunération représentant sa privation, son abstinence volontaire; c'est l'intérêt.

Les autres sortes de *travaux*, indirectement nécessaires à la production, peuvent être classés ainsi qu'il suit : 1° le *travail* employé à la production des matières premières, c'est-à-dire des éléments sur lesquels l'industrie doit ensuite s'exercer; 2° le *travail* appliqué à la production des outils; 3° le *travail* destiné à la protection du *travail* lui-même, tel que les constructions des bâtiments industriels, fabriques, magasins, docks, greniers, granges, etc.; 4° tel encore que le *travail* du soldat, de l'agent de police, du juge, etc.; la vente du produit comprend la rémunération de tous ces frais; 4° le *travail* appliqué au transport et à la distribution des produits.

Il existe encore une autre espèce de *travail* dont il faut tenir compte dans la production de l'objet, quoiqu'il y concoure d'une manière très-indirecte; c'est le *travail* qui a pour objet l'homme lui-même. Tout homme a coûté des soins et des peines depuis sa naissance. Si ces soins et ces peines n'eussent été pris par personne, l'enfant n'aurait ja-

mais atteint l'âge et la force qui le rendent capable de devenir travailleur à son tour. Pour la communauté tout entière, le *travail* et la dépense nécessaires par l'éducation physique de l'enfant constituent une partie de la dépense nécessaire à la production et qui doit être couverte avec excédant par le *travail* futur de l'enfant devenu grand. Il en est de même du *travail* consacré à conserver la puissance productive de l'homme, à empêcher son amoindrissement ou sa destruction par la maladie ou par des accidents. Ainsi le *travail* du médecin, du chirurgien doit aussi être considéré comme partie des avances faites par la société au travailleur, avance dont elle doit être indemnisée.

Il faut aussi compter comme contribuant à la production le *travail* de l'inventeur et aussi le *travail* du savant dont les découvertes scientifiques ont été la base des inventions industrielles; cependant, en ce qui concerne ce dernier, comme les résultats matériels produits par la découverte scientifique n'ont pas été le mobile direct du savant, on ne fait pas entrer son *travail* en ligne de compte dans le coût de production; les savants ne sont ordinairement classés parmi les producteurs qu'en raison des livres ou autres objets vendables ou non vendables qu'ils ont créés directement.

Nous venons d'énumérer les différentes espèces de *travaux* qui interviennent dans la création d'un produit matériel. Le *travail* de l'homme peut aussi s'appliquer à créer des produits non matériels, ce qu'on appelle des services. On a contesté dans ce cas que le *travail* doit être dit productif. Adam Smith est l'auteur de cette distinction. « Il y a, dit-il, une sorte de *travail* qui ajoute à la valeur de l'objet sur lequel il s'exerce; il y en a un autre qui n'a pas le même effet. Le premier, produisant une valeur, peut être appelé *travail* productif; le dernier, *travail* non productif. Ainsi le *travail* d'un ouvrier de manufacture ajoute, en général, à la valeur de la matière sur laquelle travaille cet ouvrier, la valeur de sa subsistance et du profit de son maître. Le *travail* d'un domestique, au contraire, n'ajoute rien à quelque valeur que ce soit. Quoique l'ouvrier reçoive des salaires que son maître lui avance, il ne lui coûte dans le fait aucune dépense, la valeur de ces salaires se retrouvant, en général, avec un profit de plus, dans l'augmentation de valeur de l'objet auquel le *travail* a été appliqué. Mais la subsistance consommée par le domestique ne se retrouve nulle part. Un particulier s'enrichit à employer une multitude d'ouvriers fabriquant; il s'appauvrit à entretenir une multitude de domestiques. » Smith étend son observation à tous les travailleurs dont le *travail* ne se fixe pas sur un objet matériel, aux magistrats, prêtres, soldats, artistes, littérateurs, etc. « Leur service, dit-il, tout honorable, tout utile, tout nécessaire qu'il est, ne produit rien avec quoi on puisse se procurer une pareille quantité de services; leur *travail* s'évanouit en même temps qu'il se produit. » Cette distinction des produits matériels et des produits immatériels a été déclarée oiseuse et sans importance pratique par la plupart des économistes, par MM. Rossi, Desnoyers, etc. « Peu importe la nature du besoin satisfait, dit Rossi. Pour déterminer ce qui est richesse et ce qui ne l'est pas, devons-nous nous attacher à la distinction des besoins en besoins physiques et intellectuels, en besoins matériels et moraux, avoués ou non avoués par la saine raison? Ce sont là des besoins d'une nature différente. Qu'importe à l'économiste? Vous appelez richesse le diadème que vous posez sur le front de votre femme, la broderie dont est chargé votre habit, le pain qui sert à votre nourriture, le livre dont la lecture vous instruit ou vous amuse. Ces objets satisfaisant des besoins de même nature. Cependant personne ne s'avise de dire que le diadème, que la broderie, que le livre de prière ne sont pas des richesses. » Ainsi, d'après cette école, tout *travail* qui produit une utilité, c'est-à-dire qui satisfait un besoin quelconque, est productif. Il n'y a d'autre *travail* improductif que celui qui ne produit absolument rien.

D'ailleurs, il serait facile de montrer que les services rendus à la société par les magistrats, les soldats, les artistes, les littérateurs, les domestiques eux-mêmes dans certains cas sont loin d'être improductifs au point de vue matériel; seulement, ils ne sont productifs que d'une manière indirecte, et leur utilité matérielle consiste à rendre les producteurs directs plus capables de se livrer à un *travail* fructueux. Sans magistrats et sans soldats, les industriels, les fabricants, les commerçants ne jouiraient pas de la sécurité nécessaire pour rendre fructueux leurs *travaux* de toute nature; sans artistes, sans littérateurs, le travailleur serait privé du plus noble de ses délassements, et le délabrement lui est nécessaire pour que ses forces ne s'épuisent pas et pour qu'il puisse indéfiniment continuer son *travail*; sans domestiques, l'homme qui est appelé à diriger de vastes entreprises serait obligé de consacrer une grande partie de son temps à des soins d'une matérialité toute personnelle qui ne lui laisseraient ni le temps ni la liberté d'esprit nécessaires pour que ces grandes entreprises soient conduites de manière à produire les meilleurs résultats; ainsi le *travail* du domestique contribue indirectement à

augmenter les produits d'une affaire à laquelle il ne prend aucune part directe.

L'homme riche qui, par vanité, entretient plus de domestiques qu'il n'en a besoin, et cela quand il pourrait se servir lui-même, puisque sa vie est oisive, leur impose cependant un *travail* dont le produit, il est vrai, est plutôt nuisible qu'utile au point de vue de l'intérêt général; mais on ne peut pas dire que ce produit soit nul, puisqu'il a pour résultat la satisfaction des goûts plus ou moins dépravés du maître. *Travail* direct ou indirectement productif, *travail* produisant des résultats utiles ou nuisibles, telle est la seule division générale qu'une raison droite puisse reconnaître dans la grande diversité des occupations que les hommes se distribuent entre eux au milieu d'une société régulièrement constituée.

— *Droit au travail*. V. DROIT (t. VI, p. 1,256 et suiv.).

— *Division du travail*. V. DIVISION (t. VI, p. 277).

— *Administr. Travaux publics*. Les *travaux* publics, de l'ordre civil, ont pour objet les voies de communication, les constructions et réparations qui intéressent l'Etat, les départements et les communes.

Ils se rattachent en même temps aux principes de conservation et de développement social, sous le triple aspect des intérêts matériels de l'agriculture, du commerce et de l'industrie; ils se lient au domaine public par les voies de communication qu'ils ont pour objet de créer ou d'entretenir; ils ont par conséquent une haute importance dans l'économie de la société.

Cette importance a été depuis longtemps appréciée en France. Henri IV avait nommé Sully grand voyer; Louis XIV avait créé une direction générale des ponts et chaussées, qui eut à sa tête Colbert et Vauban. De nos jours, le développement des grandes entreprises a demandé la création d'un ministère spécial des *travaux* publics.

Sous la monarchie constitutionnelle de Juillet, le pouvoir législatif intervenait dans une large mesure dans la matière des *travaux* publics, toutes les fois que ces *travaux* présentaient une importance considérable et s'élevaient aux proportions d'un intérêt national. Suivant la loi du 3 mai 1841 (art. 3), une loi était nécessaire pour déclarer l'utilité publique des *travaux* et en ordonner l'exécution, quand il s'agissait : « de routes royales, canaux, chemins de fer, canalisation de rivières, bassins et docks entrepris par l'Etat, les départements, les communes, ou par des compagnies particulières, avec ou sans péage, avec ou sans subside du Trésor. » Le pouvoir exécutif intervenait seul, et il suffisait d'une ordonnance du roi pour autoriser les *travaux* publics d'une importance plus secondaire, à savoir ceux qui concernaient : les routes départementales, les canaux, les chemins de fer d'embranchement de moins de 10,000 mètres de longueur, les ponts et en général tous les *travaux* de moindre importance.

Un sénatus-consulte des 25-30 décembre 1852 a profondément modifié cette législation. Ce sénatus-consulte dispose (art. 4) que tous les *travaux* d'utilité publique, quelle qu'en soit l'importance, seront autorisés par simple décret du chef de l'Etat. Néanmoins, si les *travaux* réclament des subsides ou des engagements du trésor public, les crédits devront être votés, comme de raison, par le Corps législatif, et la mise à exécution des *travaux* décrétés ne pourra commencer qu'après le vote de la législature. En somme, l'initiative restait au pouvoir exécutif, sauf un contrôle rétrospectif de la part de la Chambre des députés, contrôle dont elle n'usait pas, comme on sait. Le même article 4 du sénatus-consulte dispose que, s'il s'agit de *travaux* non concédés et exécutés directement par l'Etat, il peut y être pourvu par des crédits extraordinaires, sauf toujours l'approbation rétrospective du Corps législatif, c'est-à-dire une sanction à peu près illusoire devant des faits accomplis et une dépense faite. Le sénatus-consulte du 25 décembre 1852 fut le parachèvement de la constitution du second Empire; il mit le dernier sceau au système du gouvernement personnel et à l'omnipotence du pouvoir exécutif; il donna au chef de l'Etat une prise toute-puissante sur les intérêts matériels, sur toutes les convoitises et sur toutes les cupidités, en lui permettant de décréter sans discussion et sans contrôle les *travaux* publics de la plus gigantesque importance. Nos budgets annuels excédant 2 milliards, et qu'on ne parvint à équilibrer que par un système d'emprunts passés à l'état chronique, présentent le revers de cette omnipotence, que la poltronnerie bourgeoise laissa prendre avec un si magnifique empressement au fondateur du second Empire.

La loi du 27 juillet 1870, qui régit aujourd'hui la matière, a voulu remédier à cet état de choses. Elle a décidé que tous les *travaux* publics devront, après enquête, être autorisés par une loi, sauf toutefois les entreprises de moindre importance, qui peuvent, également après enquête, être autorisées par décret. Dans cette dernière catégorie se trouvent compris les *travaux* d'utilité publique d'intérêt local, à la charge des départements et des communes. Il en résulte qu'un simple décret pourra déclarer l'utilité publique d'un

chemin de fer d'intérêt local de plus de 100 kilomètres, tandis qu'il faut une loi pour un chemin d'intérêt général qui dépasse 20 kilom. Un décret pourra autoriser la dérivation jusqu'à Paris des eaux de la Vanne ou de la Dhuy, pendant qu'il faut une loi pour construire un canal de navigation, dont l'importance et l'utilité sont infiniment moindres. Ces anomalies ne pouvaient manquer de frapper la commission de l'Assemblée nationale, chargée d'examiner la proposition faite par M. de Janzé, le 4 juin 1875, laquelle demandait que la déclaration d'utilité publique pour les chemins de fer d'embranchement de moins de 20 kilomètres fût sanctionnée par une loi. Cette commission a pensé que le principe absolu de la nécessité d'une loi pour toute déclaration d'utilité publique était trop absolu; mais elle a proposé de modifier dans les termes suivants la loi du 27 juillet 1870 : « Tous grands *travaux* publics, routes nationales, canaux de navigation, d'irrigation, de dessèchement, d'approvisionnement des villes, canalisation de rivières, chemins de fer, bassins et docks, entrepris par l'Etat, les départements, les communes ou par compagnies particulières, avec ou sans péage, avec ou sans subside du Trésor, avec ou sans aliénation du domaine public, ne pourront être exécutés qu'en vertu d'une loi rendue à la suite d'une enquête administrative. Un décret, également précédé d'une enquête, suffira pour autoriser l'exécution des routes départementales, canaux et chemins de fer d'embranchement de moins de 20 kilomètres, de ponts et de tous autres *travaux* de moindre importance. » L'Assemblée nationale n'eut pas le temps de se prononcer sur le projet de loi qui lui fut présenté peu de temps avant sa dissolution.

La loi ou le décret qui déclare certains *travaux* déterminés d'utilité publique et en ordonne l'exécution doit être précédé d'une enquête administrative dont l'objet est de provoquer les réclamations des intérêts qui pourraient être lésés par les *travaux* projetés, et de faire droit, s'il y a lieu, à ces réclamations. Les formes et les phases successives de cette enquête sont réglées par les dispositions de la loi du 3 mai 1841, en cette matière. Voici l'analyse des prescriptions de cette loi : les ingénieurs ou gens de l'art préposés à l'exécution des *travaux* projetés lèvent d'abord, dans chaque commune, un plan figurant les différentes parcelles de propriétés bâties ou non bâties qui devront servir d'assiette aux *travaux* à réaliser, et dont la cession amiable ou l'expropriation doit en conséquence devenir nécessaire pour leur exécution définitive. Ce plan indique, sur chaque parcelle, le nom du propriétaire tel qu'il a été relevé sur la matrice cadastrale. Le plan demeure déposé pendant un délai de huit jours à la mairie de chacune des communes sur lesquelles doit s'étendre le périmètre ou le parcours des *travaux* en projet, et c'est dans cet intervalle de huitaine, intervalle où le plan est communiqué aux intéressés à toute réquisition, que doivent se produire les observations et réclamations de ces derniers. Le délai de huitaine, toutefois, ne prend cours qu'à partir du moment de la publicité donnée au dépôt du plan à la mairie, tant par voie d'avertissement à son de trompe ou de tambour que par voie d'affiche et d'insertion dans les journaux de la localité. Ces conditions de publicité remplies, l'enquête administrative est censée commencée; le maire de chaque commune en ouvre le procès-verbal, sur lequel il couche les observations qui lui sont verbalement faites par les parties intéressées, et auquel il annexe les observations qui lui sont remises toutes rédigées par écrit. Le délai de huitaine révolu, le plan, le procès-verbal du maire et les réclamations qui s'y trouvent annexées sont adressés à la sous-préfecture de l'arrondissement, où siège une commission dont la fonction consiste à apprécier les plans et projets et à exprimer son avis sur les réclamations qui se sont produites et les redressements qui pourraient lui paraître convenables. Cette commission procède distinctement pour chaque commune; elle est présidée par le sous-préfet et composée en outre de quatre membres du conseil général ou du conseil d'arrondissement, ainsi que du maire de chaque commune pour les opérations qui concernent spécialement cette commune. Les propriétaires intéressés, c'est-à-dire ceux dont quelque propriété figure au plan parcellaire des *travaux* en projet, ne peuvent jamais faire partie de la commission. Cette commission, dont le rôle est d'ailleurs purement consultatif, doit terminer ses opérations dans une période de dix jours. Après ce dernier délai révolu, les pièces et l'avis de la commission sont transmis au préfet du département, qui en prend connaissance, tranche les difficultés, arrête l'assiette définitive des *travaux* et détermine en conséquence irrévocablement les parcelles de terrain qui devront être amiablement cédées ou expropriées. Toutefois, c'est à la commission consultative à exprimer l'avis qu'il convient d'apporter des modifications au tracé primitif; le préfet cesse de pouvoir statuer seul et d'autorité, et l'assiette définitive des *travaux* est réglée par l'administration supérieure.

Pour compléter le simple aperçu de cette matière, il reste à faire connaître les différents modes d'exécution qui peuvent être

concurrentement pratiqués en ce qui concerne les *travaux* publics.

Un premier mode d'exécution usité pour les *travaux* d'une importance secondaire est celui que l'on désigne sous le nom de *régie*. Lorsque les *travaux* autorisés conformément aux règles que nous avons exposées doivent, en raison des conditions spéciales de solidité ou de précision auxquelles ils ont à satisfaire, être exécutés par les soins immédiats de l'administration, ou bien lorsque aucun entrepreneur ne se présente, il est nommé un agent spécial pour faire les commandes et solder les dépenses sous la direction des chefs de service, et les officiers du génie; les ingénieurs ou les architectes président à la main-d'œuvre. C'est ce qu'on nomme la *régie* simple ou la *régie* par économie ou par attachement. Remarquons en passant qu'il importe de ne point confondre la *régie* simple avec la mise en régie, qui peut avoir lieu au cours de *travaux* exécutés par voie d'adjudication, et en cas d'insolvabilité, de négligence ou de retard de la part des entrepreneurs ou adjudicataires. Cette mise en régie est une mesure subsidiaire prise afin de pourvoir à la réalisation de *travaux* laissés en souffrance, tandis que la *régie* par économie ou par attachement est un mode direct d'exécution des *travaux* par l'administration.

Les *travaux* d'utilité publique peuvent encore être exécutés au moyen de marchés de gré à gré, intervenant entre l'Etat et les entrepreneurs. Ce mode de procéder est essentiellement exceptionnel; en règle générale, les *travaux* publics doivent être exécutés par adjudication et livrés à la concurrence au moyen de soumissions au rabais; mais il peut arriver qu'il ne se présente pas de soumissionnaire pour certains *travaux*, ou qu'une urgence manifeste ne permette pas d'attendre les délais que nécessite toujours une adjudication publique. En pareil cas, et alors surtout qu'il s'agit de *travaux* d'une importance médiocre, les marchés de gré à gré sont praticables et fréquemment pratiqués. Une ordonnance royale du 4 décembre 1836, qui a tracé en cette matière plusieurs règles que l'on continue d'observer, a autorisé spécialement la voie directe du marché de gré à gré, sans recours à l'adjudication, pour les *travaux* qui ne doivent pas excéder une dépense de 10,000 francs, ainsi que pour les *travaux* sujets à se renouveler périodiquement et ne dépassant pas une dépense annuelle de 3,000 francs.

Passons au mode le plus usité d'exécution des *travaux* publics, à leur exécution par voie d'adjudication. La première formalité à remplir pour les marchés par adjudication est destinée à assurer la concurrence et la publicité, qui en font la meilleure garantie. Pour les *travaux* du génie, le sous-intendant militaire fait poser dans la place et dans les lieux circonvoisins des affiches signées de lui. Dans le service des ponts et chaussées, les affiches sont apposées, à la diligence du préfet, dans les principales villes du département et des départements limitrophes. A quelque service qu'appartiennent les *travaux*, les affiches doivent faire connaître l'objet et les principales conditions du marché, le lieu où l'on pourra prendre connaissance du cahier des charges, les autorités chargées de procéder à l'adjudication, et le lieu, le jour et l'heure fixés pour cette opération.

Les cahiers des charges déterminent la nature et l'importance des garanties que les entrepreneurs ont à produire, soit pour être admis aux adjudications, soit pour répondre de l'exécution de leurs engagements; ils déterminent aussi l'action que l'administration exercera sur ces garanties en cas d'inexécution de ces engagements.

Les garanties exigées des concurrents à l'adjudication concernent deux points distincts, leur capacité et leur solvabilité. Relativement aux *travaux* des ponts et chaussées, l'attestation d'aptitude peut être délivrée soit par un inspecteur divisionnaire, soit par un ingénieur; mais la législation spéciale ne présente pas en cette matière de disposition absolument limitative. La capacité d'un soumissionnaire peut être suffisamment constatée par les *travaux* qu'il a déjà exécutés antérieurement, et tout mode de preuve et de témoignage peut être accueilli sur ce point, la question de capacité étant en définitive appréciée souverainement par l'autorité qui procède à l'adjudication. Quant aux garanties matérielles, chaque concurrent doit, en général, fournir une caution solvable et dont la solvabilité soit suffisamment justifiée.

Il est procédé à l'adjudication par le préfet du département assisté des membres du conseil de préfecture et de l'ingénieur en chef. Chaque soumissionnaire a dû déposer au secrétariat de la préfecture deux plis cachetés; dans l'un se trouvent les pièces justificatives de sa capacité et de sa solvabilité ou de celle de sa caution; dans le second pli, séparé du premier, se trouve sa soumission d'exécuter les *travaux* à adjudger à tel rabais déterminé sur la mise à prix portée au cahier des charges. Le préfet procède d'abord à l'ouverture des différents plis contenant les pièces relatives à la justification de l'aptitude et de la solvabilité des concurrents. Ces derniers se retirent; il est procédé à la vérification des pièces par le préfet en conseil de préfecture, avec le concours de l'ingé-

nier, et la liste des concurrents admissibles à soumissionner est arrêtée. Après cette première opération, la séance publique est reprise, le cachet des plis contenant les soumissions est rompu, et les *travaux* sont adjugés à l'entrepreneur qui a offert de les exécuter aux conditions les plus avantageuses pour l'Etat. Le marché d'adjudication ne devient toutefois définitif qu'après qu'il a reçu l'approbation du ministre du département duquel dépendent les *travaux* dont il s'agit.

Les marchés de *travaux* publics par adjudication engagent directement les finances de l'Etat; en outre, ils ne présentent pas, en général, les conditions de célérité et d'économie que l'on ne peut guère attendre que de l'initiative de l'industrie privée. L'exécution par voie de concession offre, au contraire, le double avantage de ne pas engager ou de n'engager qu'à un moindre degré les finances publiques et d'assurer l'exécution la plus intelligente et la plus productive des *travaux* projetés. L'intérêt des concessionnaires en est un sûr garant, et ce mode de procéder est à peu près le seul usité et le seul réellement praticable pour les *travaux* de grande portée, tels que les voies ferrées d'un parcours considérable et pour la construction desquelles il faut nécessairement faire appel aux capitaux dont dispose l'industrie privée.

— **Fortif. Travaux mixtes.** On appelle *travaux mixtes* ceux que l'on exécute autour des places fortes, dans la zone des servitudes et dans la zone frontière. Après avoir subi diverses modifications successives, la délimitation de la zone frontière et les attributions de la commission mixte des *travaux* publics ont été fixées par la loi du 7 avril 1851. D'après cette loi, la commission mixte des *travaux* publics est composée de quatre conseillers d'Etat, dont l'un préside l'Assemblée; de deux inspecteurs généraux du génie militaire; d'un inspecteur général de l'artillerie; de deux inspecteurs généraux des autres armes; de deux inspecteurs généraux des ponts et chaussées; d'un officier général de la marine; d'un inspecteur général membre du conseil des *travaux* maritimes; d'un secrétaire archiviste. Ces membres sont nommés par le chef de l'Etat. Ils sont chargés de l'examen et de la discussion des projets dont l'exécution, dans l'étendue de la zone frontière et dans le rayon des servitudes des enceintes fortifiées interesse à la fois la défense du territoire et un ou plusieurs des services civils ou maritimes. C'est à eux qu'il appartient, aux termes de l'article 3 du décret réglementaire du 16 août 1853, d'apprécier les intérêts des divers services, de les concilier et, s'ils ne parviennent point à établir l'accord entre eux, d'indiquer dans quelle limite il leur paraît possible de donner satisfaction à leurs besoins respectifs, sans compromettre la défense du pays. La compétence de la commission mixte embrasse : 1° les *travaux* concernant les routes nationales et départementales, les chemins de fer, les chemins vicinaux de toute classe ainsi que les chemins forestiers, tant dans les bois et forêts de l'Etat que dans ceux des communes ou des établissements publics, mais seulement lorsqu'ils sont situés dans l'étendue des territoires réservés; les ponts à établir sur les cours d'eau navigables ou flottables pour le service des chemins vicinaux ou forestiers, même en dehors de ces territoires; les cours d'eau navigables ou flottables; les canaux et rigoles d'alimentation, d'irrigation ou de dessèchement avec leurs francs-bords, levées et chemins de halage; les ports militaires et de commerce, les havres, les rades et les mouillages; les phares, les fanaux et les amers; les écluses de navigation, de dessèchement, d'irrigation et de chasse, et les autres ouvrages analogues d'intérêt public, tels que digues, batardeaux, épis, enrochements, ponts, quais, bassins, jetées, brise-lames, etc.; les passages des portes d'eau et des portes de terre, dans la traversée des fortifications des places de guerre et des postes militaires; les modifications à apporter, dans un intérêt civil, aux arsenaux, aux casernes, aux magasins et établissements militaires; les dessèchements des lacs, étangs et marais; 2° les défrichements des forêts et des bois; 3° les concessions des lacs et des relais de la mer, celles des dunes et lagunes, celles des accrus, atterrissements et alluvions dépendant du domaine de l'Etat, mais seulement au point de vue des conditions à imposer ou des réserves à faire dans l'intérêt de la défense du territoire; 4° les concessions et les règlements d'eau de moulins et autres usines, toutes les fois que les modifications qui peuvent en être la suite, à l'égard du régime des eaux, sont susceptibles d'avoir de l'influence sur les inondations défensives; 5° les concessions d'enrochements ou d'endigements à la mer ou sur le rivage; 6° les alignements ou le tracé des rues qui servent, dans les enceintes fortifiées, de communications directes entre les places publiques, les établissements militaires et les remparts, ainsi que les alignements et le tracé des rues, des carrefours et des places des villes fortifiées et autres qui bordent les établissements de la guerre ou de la marine, ou qui sont consacrés par le temps et l'usage, aux exercices des troupes; 7° tous les objets d'intérêt public, civil ou maritime qui seraient déclarés

de nature à influer sur la défense du territoire; 8° les *travaux* de fortifications ou de bâtiments militaires dont l'exécution apporterait des changements aux routes, aux chemins, aux canaux et autres ouvrages d'intérêt civil ou maritime; 9° les questions relatives à la jouissance, à la police ou à la conservation des ouvrages ayant à la fois une destination civile et une destination militaire; 10° enfin les affaires d'un caractère purement administratif, accessoires d'affaires principales du ressort de la commission, telles que les remises mutuelles de jouissance de terrains et la répartition, entre les services intéressés, de l'exécution des *travaux* mixtes et des dépenses de ces *travaux* (art. 7 du décret de 1863).

Autour de Paris, la compétence de la commission mixte ne s'étend que sur le terrain compris entre la limite intérieure de la rue du rempart et la limite de la zone unique de servitude de 250 mètres, tant pour l'enceinte qu'à l'égard des ouvrages détachés.

Le projet de décret réglementaire du 16 août 1853, préparé d'abord par le comité des fortifications, soumis ensuite à l'examen des divers départements ministériels intéressés, fut l'objet d'une discussion approfondie au conseil d'Etat, dans sa séance du 7 juillet précédent.

A ce décret se trouvent annexés les états qui fixent les départements et portions de départements qui font partie de la zone frontière, et dans cette zone les polygones réservés. Ce décret indique, en outre, le mode d'instruction des affaires du ressort de la commission mixte, le mode d'exécution et de réception des *travaux* mixtes, d'imputation et de paiement des dépenses, en un mot tout ce qui concerne la matière. Depuis ce décret, la délimitation des zones frontières a reçu de profondes modifications, d'abord en 1860, lors de l'annexion à la France de la Savoie et du comté de Nice, puis à la suite du traité de Francfort (10 mai 1871), par lequel la France a cédé à la Prusse l'Alsace et une partie de la Lorraine.

— **Travail des enfants.** V. ENFANT (t. VII, page 543).

— **Mécan.** On nomme *travail* élémentaire d'une force le produit de l'intensité de cette force, exprimée en kilogrammes, par la projection sur sa direction de l'élément de chemin parcouru par son point d'application. Si F désigne l'intensité de la force, que S soit le chemin parcouru par son point d'application exprimé en mètres et α l'angle de la direction de la force avec la tangente à la trajectoire du point d'application, $Fds \cos \alpha$ est le *travail* élémentaire de la force correspondant au temps employé au parcours de l'élément ds . Il est positif ou négatif, selon que $\cos \alpha$ est lui-même positif ou négatif, c'est-à-dire selon que la projection du chemin sur la force se fait dans le sens où agit la force ou dans le sens contraire.

$$\int Fds \cos \alpha$$

est le *travail* total de cette force, de l'époque t_1 à l'époque t_2 . C'est un nombre de kilogrammètres.

Le *travail* d'une force, d'une époque à une autre, dépend ainsi beaucoup de la vitesse déjà acquise à cette époque par son point d'application. Si le point d'application de la force est lié à une masse considérable, il prend naturellement une vitesse peu grande, et le *travail* de la force est petit. Si la force considérée agit pas seule, son *travail* dépend de l'action des autres forces. Ainsi, le *travail* d'une force restera nul sur un corps en équilibre. Il faut avoir tous ces faits présents à l'esprit, si l'on veut donner un sens métaphysique au mot *travail* en mécanique.

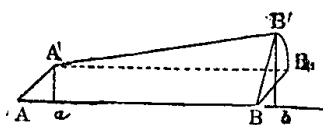
Quel que soit le mouvement d'un point matériel, la somme des *travaux* des forces qui y sont appliquées est égale au *travail* de la résultante de ces forces. En effet, on sait que la projection sur un axe quelconque de la résultante de plusieurs forces concourantes est égale à la somme des projections sur le même axe de ses composantes; or, si l'on prend pour axe de projection la tangente à la trajectoire des points d'application et qu'on introduise dans tous les termes de l'équation le facteur commun ds , on tombe sur le théorème énoncé. La proposition peut d'ailleurs s'étendre du *travail* élémentaire au *travail* correspondant à un intervalle fini de temps.

Le *travail* de la composante normale d'une force est toujours nul; le *travail* de la force se réduit donc au *travail* de sa composante tangentielle. C'est, au reste, ce qui ressort immédiatement de la formule du *travail* élémentaire, puisque $F \cos \alpha$ est l'expression de la composante tangentielle.

Lorsqu'on veut considérer le mouvement relatif d'un système comme un mouvement absolu, on doit en chaque point du système introduire deux nouvelles forces, la force d'inertie d'entraînement et la force centrifuge composée; le *travail* de cette dernière est toujours nul, puisqu'elle a une direction perpendiculaire à celle de la vitesse.

Lorsqu'une force est appliquée à un corps invariable de figure, on peut en transporter le point d'application en un point quelconque de sa direction sans que son *travail* change. En effet, soient AB la droite suivant laquelle

agit une force F , A et B deux points de cette droite où l'on suppose la force successivement appliquée, A' et B' les nouvelles posi-



tions de ces points entraînés dans le mouvement du solide, enfin α et β les projections de A' et de B' sur AB ; les expressions du *travail* élémentaire de la force, selon qu'on la suppose appliquée en A ou en B , seront $F.Aa$ et $F.Bb$; or, il est facile de voir que la limite du rapport de ces quantités est 1; en effet, si par le point B on mène BB' égal et parallèle à AA' et qu'on réunisse B et B' par un arc de cercle décrit de A' comme centre, Bb sera identiquement la projection du chemin mixte BB' ; mais la projection de BB' sera égale à Aa et celle de $B'B'$ est un infiniment petit d'ordre supérieur.

Il résulte des deux théorèmes établis dans ce qui précède que la réduction à deux des forces appliquées à un solide n'altère pas la somme des *travaux* des forces en jeu, quel que soit d'ailleurs le mouvement du solide; car dans cette réduction on ne fait que composer des forces actuellement concourantes ou changer les points d'application de forces sur leurs directions. D'ailleurs, pour que les deux forces, auxquelles on pourra toujours réduire tant de forces que l'on voudra appliquées à un solide, se fassent équilibre, c'est-à-dire pour que les forces proposées elles-mêmes se fassent équilibre, il faut et il suffit que les deux réduites soient égales et directement opposées; mais cette condition se réduit identiquement à ce que la somme des *travaux* des deux réduites soit nulle pour tout déplacement quelconque du solide. Il en résulte que, pour qu'un solide soit en équilibre, il faut et il suffit que la somme des *travaux* des forces qui agissent sur lui soit nulle pour tout déplacement élémentaire de ce solide.

Ce théorème s'étend à un système quelconque, mais en supposant une modification considérable; les forces qu'il est nécessaire de considérer ne se réduisent pas alors, en effet, aux forces extérieures données; elles comprennent aussi les forces intérieures, généralement inconnues, qui naissent des actions mutuelles des parties du système les unes sur les autres.

Soit M un point matériel quelconque du système; il doit être en équilibre puisque le système total y est; la résultante des forces tant extérieures qu'intérieures qui agissent sur ce point doit donc être nulle, et son *travail* nul aussi; la somme des *travaux* des forces qu'agissent sur le même point doit donc être aussi nulle pour tout déplacement gd de ce point. Mais il en doit être de même en chaque point du système; l'équilibre d'un système quelconque exige donc la nullité de la somme des *travaux* de toutes les forces, tant intérieures qu'extérieures, qui agissent en tous ses points, pour tous les déplacements quelconques et indépendants de tous les points du système. Réciproquement, si la somme des *travaux* de toutes les forces, tant intérieures qu'extérieures, qui agissent sur un système est nulle pour tous les déplacements imaginables de tous les points de ce système, l'équilibre existe nécessairement dans le système entier, car il existe alors en chaque point.

Les conditions d'équilibre résumées dans cet énoncé n'ont pas une utilité pratique immédiate, parce que les forces intérieures restent inconnues. Les *travaux* de quelques-unes de ces forces, telles que les forces de frottement par exemple, sont toujours à considérer; pour un certain groupe d'autres forces intérieures, la somme des *travaux*, toujours très-petite, redevient périodiquement nulle dans les machines industrielles; ce sont les forces qu'on nomme élastiques, qui naissent des pressions ou tractions exercées à la surface des corps prétendus solides et qui tendent à leur conserver leur forme. Lorsque la limite d'élasticité n'a pas été dépassée, les molécules des corps reprennent leurs distances mutuelles initiales, et la somme des *travaux* de leurs actions redevient nulle. En effet, l'action et la réaction égales de deux molécules placées en A et B (v. la figure ci-dessus), si ces molécules sont amenées en A' et B' , ont des *travaux* dont les valeurs absolues sont représentées par $F.Aa$ et $F.Bb$, F désignant l'intensité commune des deux forces. Tant que $A'B'$ reste égal à AB , ces deux *travaux* sont égaux, comme on l'a vu plus haut, et leur différence, qui en est la somme algébrique, puisque les deux forces agissent en sens contraire, est nulle; mais si la distance AB s'est allongée de dr , l'arc $B'B'$ n'appartient plus à une circonférence décrite de A' comme centre; la projection de cet arc sur AB n'est plus nulle, mais égale à dr ; la somme algébrique des *travaux* des deux forces est donc $\pm Fdr$, suivant que ces forces étaient répulsives ou attractives. Ainsi, quand un solide naturel se déforme, quoique excessivement peu, sous l'action de forces extérieures, la somme des *travaux* des forces

intérieures qui naissent de la tendance à la déformation, cette somme n'est pas nulle. Toutefois, si la cause extérieure de déformation venant à être supprimée, le corps revient à son état primitif, un allongement est suivi d'un raccourcissement, les sommes des travaux produits dans les deux périodes sont égales et de signes contraires, et leur somme définitive est nulle.

Enfin, pour un troisième groupe de forces intérieures, la somme des travaux est toujours identiquement nulle; les forces de ce groupe sont celles qui naissent des appuis des parties solides les unes sur les autres. Ces forces, normales aux surfaces en contact, fournissent deux à deux une somme de travaux nulle, parce que, dans un déplacement infiniment petit du système, le plan tangent en l'un des points de contact ne s'incline sur lui-même que d'un angle infiniment petit, et que, les nouvelles positions de l'ancien point de contact pouvant être considérées comme étant dans le plan nouveau tangent, les projections des deux déplacements, sur la normale commune, se réduisent à la projection sur cette normale de la droite qui joint l'ancien point de contact au nouveau.

Il résulte de ce qui vient d'être dit que l'équilibre d'un système de corps solides supposés indéformables et liés les uns aux autres par de simples conditions de contact, sans frottement, est assuré lorsque la somme des travaux des forces extérieures seulement est nulle pour tous les déplacements compatibles avec les liaisons de ce système. En effet, supposons que, cette condition étant remplie, le mouvement cependant puisse se produire, et, pour empêcher ce mouvement de naître, appliquons à chaque point matériel du système une force égale et contraire à la force d'inertie correspondante au mouvement supposé; l'équilibre existant, la somme des travaux de toutes les forces extérieures, tant anciennes que nouvelles, sera nulle pour tout déplacement compatible avec les liaisons du système, et en particulier pour le déplacement virtuel qui coïnciderait avec celui qui constituerait le mouvement supposé pendant le premier instant infiniment petit; mais la somme des travaux des forces anciennes, étant supposée nulle pour un quelconque des déplacements compatibles avec les liaisons du système, le sera pour celui que l'on suppose; il en résulte que la somme des travaux des forces nouvellement introduites devrait être aussi nulle; mais c'est ce qui ne saurait être, les composantes tangentielles de ces forces étant toutes dirigées en sens contraire du mouvement.

Ainsi dans un système à liaisons de solides invariables, pouvant glisser les uns sur les autres sans frottement, la condition d'équilibre est identique à celle de la nullité de la somme des travaux des forces extérieures seulement pour tous les déplacements compatibles avec les liaisons de ce système.

— *Théorème du travail.* Ce théorème consiste en ce que l'accroissement de force vive d'un système matériel dans un intervalle quelconque de temps est toujours égal au double du travail total développé pendant ce temps par toutes les forces, tant intérieures qu'extérieures, qui ont agi; m désignant la masse de l'un des points matériels du système, F , la composante tangentielle de la résultante des forces appliquées, à ce point matériel, v sa vitesse et t le temps,

$$F_t = m \frac{dv}{dt};$$

par conséquent, si s désigne le chemin parcouru par le point en question,

$$F_t ds = m \frac{ds}{dt} dv = m v dv;$$

d'où

$$\int F_t ds = \frac{1}{2} (mv^2 - mv_0^2);$$

mais

$$\int F_t ds$$

est le travail total de la force appliquée au point matériel considéré. Ainsi, le théorème énoncé est vrai pour un point quelconque du système; il l'est donc pour le système considéré dans son entier.

Ce théorème joue un grand rôle dans la théorie des machines. V. FORCE VIVE ET MACHINE.

— *Travail de la force élastique d'un gaz.* V. DÉTENTE.

— *Travail d'une chute d'eau.* V. CHUTE.

— *Art vétér.* Les travaux sont des machines destinées à assujettir les animaux indociles ou sur lesquels on veut pratiquer quelque opération douloureuse. Il y en a plusieurs modèles; les principaux sont : les travaux à poteaux, les travaux-murailles et le lit-muraille à bascule.

Le travail à poteaux est celui que l'on voit à la porte de presque toutes les forges. Il consiste en quatre poteaux fortement assemblés, tant en haut qu'en terre, entre lesquels on assujettit le cheval. Ces poteaux ont de 2 à 3 mètres de hauteur, et ainsi disposés ils forment une espèce de cage dans laquelle le cheval est maintenu debout. Les travaux bien conditionnés ont quatre anneaux fixés

dans le sol pour arrêter les quatre membres au moyen de cordes et d'entraves et portent en haut des poulies pour tenir la tête élevée. Des bandes de cuir ou de sangle passées sous le ventre et fixées à des treuils sont destinées à soulever légèrement le cheval, à l'arrêter ainsi dans tous ses mouvements et à lui ôter toute défense. Il est bon de garnir de coussins bien rembourrés l'intérieur des poteaux et traverses, au moins celles de ces pièces qui sont carrées, afin d'éviter les fortes contusions. Quelque bien conditionnée que soit cette machine, assez dispendieuse à établir, elle est à peu près délaissée par les opérateurs, et ne sert plus aujourd'hui qu'aux maréchaux des départements du Nord et de quelques parties de l'Allemagne, pour ferrer les chevaux qui y sont habitués. Ce travail, en effet, offre plusieurs inconvénients, et malgré les précautions que l'on prend pour y faire entrer les animaux, beaucoup s'y refusent; il est rare qu'on parvienne à les y placer sans employer les autres moyens de contrainte. Une fois qu'ils y sont entrés, ils peuvent encore s'agiter en tous sens et se heurter dangereusement contre des pièces de bois, avant qu'on soit parvenu à leur ôter assez de points d'appui; aussi renonce-t-on généralement à assujettir ainsi les animaux pour les opérer; on trouve plus prompt et plus commode d'abattre, et l'on a raison. Les accidents que l'usage du travail ordinaire peut occasionner n'ont pas échappé à Bourgelat, qui les a signalés et qui eût su trouver sans doute dans son génie les moyens d'y parer, s'il eût vécu davantage ou si d'autres soins plus importants n'eussent absorbé son attention et son temps. Ce que l'illustre fondateur des écoles vétérinaires n'a pas entrepris, d'autres l'ont essayé, et nous avons aujourd'hui des machines ingénieuses préférables aux travaux ordinaires et dont on retirerait certainement des avantages si l'on pouvait les rencontrer partout. Malheureusement, la plupart sont compliquées, dispendieuses, exigent un emplacement spécial qu'on ne peut guère avoir que dans les grands établissements destinés au traitement des animaux. La plus nouvellement connue de ces machines est le travail-muraille.

Le travail-muraille, que Gobier perfectionna, se compose d'une grande plate-forme en planches de sapin exactement jointes, appliquées contre un mur et ayant 2 mètres de hauteur sur 3 mètres de longueur. Ces planches sont solidement clouées, à leurs extrémités et dans leur milieu, sur trois piliers bien scellés dans le mur. Neuf anneaux, fixés dans le mur avant que les planches soient posées, ce qui a pour but d'éviter tout tiraillement sur ces planches, sont disposés sur différents points de la plate-forme. Deux anneaux, distants l'un de l'autre de 0m,85, sont placés à 0m,50 du sol, à égale distance tous deux des bords de la plate-forme. Deux autres anneaux sont à 1 mètre du sol, à 1m,60 l'un de l'autre; le cinquième et le sixième anneau sont à 1m,30 du sol et à 2 mètres l'un de l'autre; deux autres, à 1m,50 de hauteur, sont écartés de 1 mètre; et enfin le dernier anneau est placé entre les deux précédents. Tous ces anneaux sont à fleur des planches. En outre, à la partie inférieure de la plate-forme est une grosse poutre d'environ 3 mètres de longueur engagée dans le sol et dans laquelle sont fixés, par des vis, deux nouveaux anneaux. On y attache les pieds de l'animal avec des entraves pourvues de petits lacs, lorsque celui-ci est jugé indispensable.

Pour fixer un cheval à l'aide de cette machine, on passe d'abord une plate-longue par son milieu dans les deux premiers anneaux désignés et on étend ses deux bouts sur le sol; une autre est arrêtée dans l'un des deux seconds anneaux, du côté où doit être placée la tête de l'animal, que l'on commence à attacher à l'un des troisième anneaux; on le pousse ensuite par le côté contre le travail; on relève aussitôt les bouts de la première plate-longue et on les engage à l'instant, de bas en haut, dans les quatrième anneaux. Deux hommes ou un seul s'en saisissent (suivant la résistance de l'animal). Cela fait, on passe la plate-longue fixée en avant du poitrail dans les ganses de l'autre plate-longue; ces ganses doivent se trouver à peu près vers le milieu du corps. Enfin, on engage cette même plate-longue dans celui des seconds anneaux qui se trouve en arrière des fesses, et on la fait remonter de bas en haut et obliquement, d'arrière en avant, pour la passer dans celui des deux quatrième anneaux, qui est au-dessus de la croupe; un aide s'en saisit et la tient. Si l'animal cherche à se déplacer en se cabrant, on l'en empêche alors en portant l'extrémité de la plate-longue passée dans celui des quatrième anneaux au-dessus du garrot dans celui des deuxième anneaux qui est en avant du poitrail. On peut aussi recourir à la capote, qui recouvre les yeux et les tempes, pour empêcher l'animal de se frapper la tête contre les planches.

Ce travail, plus simple que le travail à poteaux, n'offre pas, comme ce dernier, l'enlèvement des piliers ou des barres qui masquent l'animal; aussi convient-il très-bien quand on a une opération ou un pansement à faire sur un des côtés du corps. Il peut d'ailleurs être construit très-économiquement, en scellant simplement les anneaux dans les pierres

d'un mur solide en maçonnerie et en prenant toutes les précautions voulues pour éviter les frottements. On peut de cette manière fixer les grands ruminants comme les chevaux; la présence même des cornes, chez les bœufs, ne cause qu'une faible gêne.

Le lit-muraille présente plus d'avantages, mais il est plus compliqué et plus coûteux. Il consiste en une sorte de plate-forme mobile tournant sur une charnière, permettant ainsi de coucher l'animal et de l'élever à des hauteurs différentes. Il est formé par une paroi ou espèce de table à bascule matelassée de 4 mètres de longueur et de 3 mètres de largeur. On y attache le cheval au moyen d'une sangle, puis on tourne la paroi, et ainsi le cheval se trouve couché sur une espèce de table, ce qui se pratique avec l'aide de deux hommes seulement. Mais de toutes les machines de ce genre, inventées pour assujettir les chevaux, celle qu'a décrite Fromage de Feugré est certainement la plus perfectionnée jusqu'à ce jour. Si elle est plus compliquée que les précédentes, elle présente aussi plus d'avantages, puisque la plate-forme, qui est la pièce principale, prend diverses positions et produit des effets différents, en permettant d'y assujettir le cheval debout, ou couché sur le sol, ou couché à la hauteur d'une table, ou renversé sur le dos. Ce lit est une machine ingénieuse et présente, sans nul doute, de nombreux avantages. Seulement, ces avantages suffisent-ils pour compenser le prix élevé auquel doit revenir un appareil semblable? C'est aux praticiens à consulter leurs ressources et leurs besoins pour juger, en ce qui les concerne, la question en dernier ressort.

— *Iconogr.* Les anciens confondaient le travail manuel avec la servitude; aussi n'eurent-ils jamais l'idée de le figurer par quelque une de ces nobles et poétiques allégories dont ils étaient si prodigues. Parmi les travaux d'Hercule, tant de fois représentés par les artistes de la Grèce et de Rome, il en est sans doute de fort grossiers, le nettoient des écuries d'Augias, par exemple; mais ce serait une erreur de croire qu'en les faisant accomplir par un héros, la Fable antique ait voulu prouver que de pareils labeurs n'ont rien d'avilissant. Lorsque des peintres de la décadence gréco-romaine s'aviserent de mettre en scène, dans leurs tableaux, de simples artisans, des laboureurs, des cordonniers, des barbiers, des tailleurs, on ne trouva rien de mieux que de les appeler du nom dédaigneux de *hypographes*.

Longtemps auparavant, les artistes d'Égypte avaient cru pouvoir, sans déroger, retracer des sujets de ce genre; il nous suffira de citer une sculpture représentant les *Travaux agricoles*, qui décore le tombeau de Chamhat, intendant des domaines royaux, sous la XVIII^e dynastie, et qui a été publiée par Prisse d'Avennes.

Il appartenait à l'art moderne de montrer qu'un travailleur est aussi digne d'intérêt qu'un héros, en peinture et en sculpture, comme dans la réalité. Beaucoup d'artistes, il est vrai, n'ont aperçu et reproduit que le côté pittoresque des scènes de la vie ouvrière et de la vie rurale; les artisans des tableaux flamands et hollandais ont presque toujours une grossièreté qui touche à la caricature. Ce n'est guère que depuis une quarantaine d'années que la vérité vraie a pris le dessus en ce genre de représentations.

Parmi les figures allégoriques du travail qui ont été créées par l'art moderne, la plus célèbre est celle que Poussin a placée dans son tableau de la *Vie humaine*; il lui a donné les traits d'une femme pauvrement vêtue, ayant les épaules nues et les bras décharnés, se mouvant avec peine et jetant un regard languissant sur la Richesse, dont elle paraît implorer le secours. Cette image est bien plutôt celle de la Fatigue, du Travail ingrat et impuissant: le travail actif et fécond des artisans modernes demanderait à être représenté avec des bras musculeux et une ardeur infatigable. M. Puvis de Chavanes a exposé au Salon de 1863 deux grandes toiles intitulées le *Repos* et le *Travail*; au centre de cette dernière composition, des forgerons frappent sur l'enclume le métal rougi; à droite, au premier plan, des charpentiers dégrossissent des troncs d'arbres; à gauche, une jeune mère reçoit des mains de l'aïeule son enfant nouveau-né; au fond, un laboureur dirige sa charrue, attelée de deux bœufs. Les figures de ce tableau sont presque entièrement nues; la couleur est extrêmement pâle et morte, et le dessin, qui vise à l'ampleur, manque tout à fait de fermeté et de précision. D'autres représentations allégoriques ont été peintes par M. Charles Muller, dans la salle des États, au Louvre, et par M. D.-A. Magaud, dans un des grands salons de la préfecture de Marseille. Sous le titre de *Travail et Paresse* ou *Industrie et Paresse* (*The Effects of Industry and Idleness*), W. Hogarth a dessiné une série de compositions où il a mis en parallèle l'existence de deux artisans partis du même point, mais avec des dispositions toutes différentes: l'un, rangé, laborieux, économe, monte de degré en degré l'échelle sociale, et, parvenu à l'apogée des honneurs municipaux, traverse Londres dans tout l'appareil qui entoure le lord maire quand on le conduit à Guild-Hall; le second, s'abandonnant

aux séductions de l'oisiveté, tombe dans l'indigence et, mal conseillé par elle, devient criminel et finit par la corde. Cette œuvre de Hogarth est très-célèbre en Angleterre. V. INDUSTRIE.

Travaux et les Jours (LES), poème didactique d'Hésiode, un des plus anciens monuments de la littérature grecque (vii^e siècle av. J.-C.). C'est un recueil de maximes et de préceptes relatifs, les uns à la morale, les autres à l'agriculture et à l'économie domestique. L'auteur l'a adressé à son frère, Persès, qui, dans le partage de la succession paternelle, l'avait frustré d'une partie de ce qui lui revenait; mais le poète administrativement son bien; Persès, au contraire, perdit le sien par incurie; Hésiode, sans le lui reprocher trop vertement, lui dédia, pour son édification, cette suite de leçons salutaires. Au fond, ce n'est pas seulement à son frère qu'il s'adresse; c'est à tous ses contemporains. Ce poème venait à son heure.

En effet, en quittant la vie guerrière pour la vie agricole et civile, les peuples ont dû substituer l'empire du travail, l'amour de la propriété à l'abus de la force, aux rapines de la conquête. Le poème les *Travaux et les Jours* nous montre l'introduction d'un élément nouveau dans la civilisation naissante, l'élément du travail.

Comme composition, ce poème paraît d'abord bien au-dessus de l'*Iliade* et de l'*Odyssee*. Hésiode ne s'est assujéti à aucun plan régulier. Après avoir invoqué les Muses et adressé une semonce à Persès, il décrit les cinq âges du monde, puis cite un apologue, donne des conseils tantôt à son frère et tantôt aux souverains, passe de l'agriculture à la morale et de l'économie domestique à la navigation, et finit par recommander des pratiques superstitieuses. Ses transitions sont enfantines: « Maintenant je vais te parler d'autre chose; » ou bien: « Maintenant je vais raconter aux rois un apologue qu'ils comprendront. » Mais à cette époque reculée, un ouvrage de ce genre, recueil de préceptes techniques et d'observations générales, présentait beaucoup plus de difficulté que le récit poétique des héros populaires. Par son ingénuité et les détails familiers dont il fourmille, ce poème nous transporte, plus encore que ceux d'Homère, au sein de la civilisation primitive. Il offre un grand intérêt historique, comme témoignage des mœurs à cette époque ancienne. C'est la civilisation dans son enfance, le passage de la vie guerrière à la vie laborieuse, de la société héroïque, basée sur la force, à une société nouvelle fondée sur le travail, l'ordre et la propriété. « Homère, dit M. Alphonse Feillet, avait peint surtout la vie des héros, qui était à peu près celle des chefs de clan: sorte de rêve pantagruélique, toujours à table, repas se succédant et se continuant, même pendant le siège de Troie. Ce n'était nullement la vie des contemporains du poète, vie assujettie et pauvre, laborieuse et patissante. Hésiode l'a retracée dans son poème, dont le titre, les *Travaux et les Jours*, dit tout, chaque jour ramenant son travail; Hésiode peint la réalité. » S'il nous atteste les progrès des sciences et des arts, il nous initie au secret de cette corruption des mœurs qui dégénérait déjà en tyrannie chez les rois, en venalité chez les juges, en avarice, en jalousie, en paresse chez presque tous les citoyens. Mais en même temps que ses justes plaintes annoncent un état rongé de vices nombreux, le poète remonte, sous le rapport de la religion, à une époque bien antérieure, puisqu'il constate cette croyance des premiers siècles du polythéisme, que les dieux et les hommes sont issus d'une même origine. Ici, comme dans la *Théogonie*, Hésiode est le chantre de deux époques. S'il cherche à corriger ses contemporains, c'est en évoquant d'anciens souvenirs; c'est en prononçant des commandements et des interdictions qui ressemblent aux dogmes des religions sacerdotales; c'est en revêtant sa muse de cette forme sentencieuse qu'affectait la poésie symbolique des temps primitifs.

Hésiode explique l'origine du mal sur la terre par la belle fable dramatique de Prométhée et Pandore et par sa poétique légende des cinq âges. Aux faibles, il recommande la résignation dans un apologue, l'*Epervier et le Rossignol*, et aux forts, tout en leur reprochant leur violence, il montre le bonheur qui suit l'accomplissement du devoir, les faveurs que l'injustice déchaîne après elle. Après ces conseils généraux, le poète engage particulièrement son frère à se livrer à l'agriculture, parcourt avec lui les travaux des champs et à cette occasion décrit quelquefois des tableaux vraiment saisis; on doit surtout remarquer cette description de l'hiver qu'on croirait, selon une judicieuse observation de M. Ampère, due à un poète du Nord. Persès peut choisir aussi les entreprises de commerce par mer comme moyen de s'enrichir; de là des détails curieux sur le choix du navire, les saisons favorables à la navigation. Après quelques avis de civilité puérile, de simple bienséance, le poète termine par une sorte d'almanach populaire et superstitieux sur les jours fastes et néfastes, par rapport aux travaux de l'agriculture, du ménage ou de la navigation. Il dresse un calendrier à l'usage des agriculteurs.

On peut reprocher à ce poème son manque

d'ordre et de méthode. C'est le milieu et l'époque où il a vécu qui ont fait Hésiode; son style est grave, sérieux et précis; il révèle un siècle de crise sociale, où la pensée a besoin de se résumer dans un langage plein et nerveux et de se concentrer en elle-même. Il parle des phénomènes de la nature en homme qui a vécu aux champs et dont l'âme n'est pas restée froide au spectacle de la nature. Mais il est avant tout moraliste, donneur de conseils; il excelle à présenter, sous une forme concise et piquante, les vérités du sens commun. Il semble n'avoir adopté la forme du vers que dans le but de rendre ses préceptes plus faciles à retenir; sa poésie a une utilité pratique.

Travail (DE L'ORGANISATION DU), par M. Louis Blanc (1840). Cet ouvrage, qui avait d'abord paru dans la *Revue du progrès*, obtint un grand succès populaire. Tandis que les économistes s'accordaient presque tous pour le condamner, les masses l'accueillirent avec enthousiasme. Cette divergence d'opinions s'explique par la nature même du livre, des questions qu'il traite et par l'intérêt profond que témoigne l'auteur aux classes pauvres. Quel est le but que se propose M. Louis Blanc? Il nous l'apprend lui-même : « Il ne s'agit pas de déplacer la richesse; il s'agit de l'universaliser en la fécondant; il s'agit d'élever, pour le bonheur de tous, de tous sans exception, le niveau de l'humanité. »

Le principe dominant dans la théorie de M. Louis Blanc est l'association, non l'association telle qu'on l'entend communément, mais l'association organisée. Partant de ce point, qu'il faut « assurer » du pain au pauvre, l'auteur se demande quelle sera la force qui doit se charger de cette œuvre sublime. Sera-ce l'industrie? Non! car elle est basée sur la concurrence, et la concurrence n'est qu'une abominable oppression, parce qu'elle fait du pauvre la victime du riche. Elle enrichit le riche et appauvrit le pauvre, accroît les inégalités sociales, engendre l'oppression et la fraude et tend à remplacer l'aristocratie de race par l'aristocratie d'argent. La concurrence est pour le bourgeois une cause incessante de ruine, pour le peuple un système d'extermination, et cependant elle ne procure pas à la masse des consommateurs le bon marché, qui lui sert de prétexte et qui seul pourrait l'excuser.

Le travail, tel qu'il est constitué, ne saurait assurer du pain au pauvre; il faut donc chercher ailleurs le remède à la misère. C'est cependant toujours au travail que l'auteur demandera son moyen de diffusion de la richesse; mais, pour cela, il faut que le travail soit organisé. Il demande que l'Etat crée ce qu'il appelle des ateliers sociaux où tous les citoyens auront droit au travail; l'atelier possède un capital que l'Etat lui a fourni, il est collectif, qui est destiné à s'accroître indéfiniment, qui appartient en propre à l'association. Les travailleurs dans ces conditions peuvent se suffire à eux-mêmes. Le taux de l'intérêt une fois fixé, les capitalistes qui offrent leurs services à l'atelier social d'après le cahier des charges sont admis; ceux, au contraire, que ces conditions ne satisfont pas gardent leur argent, qui n'est pas indispensable à l'atelier. Le concours des capitalistes est toujours utile, jamais nécessaire; donc pas de débats possibles. Pour les salaires, leur égalité, admise en théorie, est rejetée en pratique, et voici les raisons qu'en donne l'auteur : « Comme l'éducation fautive et antisociale donnée à la génération actuelle ne permet pas de chercher ailleurs que dans un surcroît de rétribution un motif d'émulation et d'encouragement, la différence des salaires serait provisoirement graduée sur la hiérarchie des fonctions. » Plus tard, quand les esprits seront mieux préparés, on pourra établir l'égalité des salaires. Au point de vue philosophique, la doctrine de M. Louis Blanc est strictement vraie; elle prêche « l'absorption de l'individu dans une vaste solidarité où chacun recevrait selon ses besoins et ne donnerait que selon ses facultés. » Malheureusement, l'économie politique est une science éminemment pratique; voilà ce que n'ont point manqué de dire les adversaires de l'auteur; voilà ce que l'auteur s'est également dit à lui-même. Qu'on lise attentivement l'œuvre de M. Louis Blanc, on y verra comme une sorte de rêve, qui pourra, dit l'auteur, se réaliser plus tard. Nous craignons, pour notre part, que l'avènement de son système ne soit subordonné à l'extinction des deux passions humaines les plus vivaces, l'amour-propre et l'égoïsme.

Dans l'édition de 1840, nous ne voyons rien qui indique chez l'auteur une intention bien réelle de mettre ses idées en pratique; il fait dans son programme des concessions aux idées modernes; il attend tout d'une éducation nouvelle. La révolution de 1848 est venue; M. Louis Blanc a été sommé d'appliquer son système. On sait ce qui est advenu des ateliers nationaux, dont l'établissement, hâtons-nous de le dire, n'était point conforme à ce programme en bon nombre de points. Ses adversaires ont crié victoire! Ils ont eu tort. Cette épreuve ne prouve rien contre le système; car le moment de la tenter n'était pas encore venu. Le tort de M. Louis Blanc, c'est de n'avoir point su résister à des invitations perfides; c'est d'avoir eu une trop grande confiance en lui-même et surtout d'avoir trop cru aux sentiments généreux.

Travail (LE), étude philosophique et sociale, publiée en 1864 par M. Jules Simon. S'il est une question attachée au flanc du XIX^e siècle et qui menace de ne lâcher prise qu'une fois satisfaite, c'est la question du travail, et ce n'est que justice. Ce qui en retarde la solution, c'est que l'élément politique s'y mêle et obscurcit les vérités fondamentales de la science. Ce sont ces vérités que M. Jules Simon a tenté de remettre en lumière en traitant cette grave question sous tous ses aspects, comme philosophe et comme économiste. Il a surtout démontré, et c'est le point capital de son livre, combien fausse est cette doctrine qui proclame un antagonisme permanent et inévitable entre le capital et le travail, ces deux branches parallèles de la fortune publique.

Parmi les divers modes de travail, le travail manuel est celui qui excite le plus de sollicitude, parce qu'il est le partage du plus grand nombre. Retracer son histoire, montrer comment, après avoir secoué l'antique servitude, il a traversé humblement le moyen âge pour se relever libre, en France du moins, à la fin du XVIII^e siècle, indiquer sa situation présente sous un régime de liberté civile et d'égalité, telle a été la pensée de M. Jules Simon. L'histoire du travail se lie intimement à celle des révolutions politiques et sociales. Dans l'antiquité, la main-d'œuvre était esclave; l'effort des bras dénotait une condition servile; sous l'empire romain, à côté des esclaves figure une population d'ouvriers libres, mais parqués dans l'enceinte infranchissable des corporations, à ce point que l'état de liberté n'était pour eux qu'une forme nouvelle et perfectionnée de la servitude, et qu'ils ne comptaient ni comme individus ni comme classes. Au moyen âge, l'ouvrier vit dans l'abaissement et sous le despotisme seigneurial ou royal, ne se défendant à une époque tardive que par l'organisation tyrannique elle-même des confréries, écrasé sous les impôts, sous les exactions, sous les règlements de toute sorte, et par suite incapable de conquérir l'indépendance et la dignité. Les philosophes du XVIII^e siècle considérèrent le travail comme le principe du droit qui faisait égaux tous les citoyens. La Révolution prit des mesures pour assurer la liberté du travail; mais de nombreuses lois l'ont entravée depuis cette époque et il s'agit de regagner le terrain perdu. Poursuivant jusqu'à nos jours l'histoire du travail manuel, M. Jules Simon reconnaît que l'irrévocable suppression du régime des castes a consacré l'égalité pour les populations ouvrières; il accorde que depuis la proclamation du suffrage universel, il n'y a plus de privilège politique et que chacun est citoyen au même titre. Cependant il conclut que, pour les ouvriers, l'égalité n'existe guère que de nom, qu'elle ne représente qu'un droit abstrait dont ils ne peuvent faire usage; il nous montre les ouvriers frappés d'incapacités sociales qui contrastent avec leur récente capacité politique et qui résultent non-seulement de leur manque d'instruction, mais encore du maintien de certaines lois inspirées par la défiance et par les préjugés d'un autre âge. La voie est cependant ouverte, il s'agit d'avoir le courage de la suivre.

Après avoir proclamé l'impérieuse nécessité de l'instruction populaire, l'auteur consacre un chapitre à décrire les rapports étroits qui unissent la science et la main-d'œuvre. Il démontre ensuite combien il importe de multiplier les causes du travail, source unique du salaire, et c'est ici que l'économie politique intervient avec ses principes et ses enseignements fondés sur l'expérience. Avec son aide, l'auteur s'efforce de faire comprendre que le travail ne doit être gouverné, administré que par lui-même; que les règlements protecteurs le gênent; qu'il réclame pour domaine non plus le champ clos de la nationalité, mais les vastes espaces de l'univers, et que désormais la concurrence est le seul régime qui puisse, d'une part, susciter et multiplier les éléments de travail, d'autre part attribuer à chacun ce qui lui revient selon sa capacité et ses œuvres.

M. Jules Simon conclut simplement : la première chose, c'est vivre; la liberté naît ensuite de la vie. Appliquons-nous donc à développer dans tous les sens le mouvement industriel et commercial, à perfectionner nos instruments de travail, à répandre de saines notions sur la concurrence et sur les rapports que la force des choses établit entre la main-d'œuvre et le capital. L'accroissement du bien-être précipitera le progrès moral et la liberté sera.

Travail selon la coutume des ateliers et la loi du Décalogue (L'ORGANISATION DU), par M. Le Play (1870). Cette étude reproduit sous une nouvelle forme les idées exposées précédemment par l'auteur dans sa *Réforme sociale*. Le point de départ de tout son système se trouve dans cette proposition, que M. Le Play déclare une vérité fondée à la fois sur la raison et l'expérience : « Tandis que les riches oisifs, les sceptiques, les lettrés et les gouvernants inculquent l'erreur à la nation, puis s'éteignent pour la plupart sans postérité, certaines familles de tout rang, vouées à l'agriculture, à l'industrie, au commerce, prospèrent et se perpétuent sous la salutaire influence du travail, de la coutume et du *Décalogue*. Ces familles, même dans les plus hum-

bles situations, possèdent la science la plus utile, celle qui maintient l'union parmi les hommes. Elles se reconnaissent toutes à un même caractère; elles exercent sur leurs collaborateurs et leurs voisins l'autorité légitime qui se fonde sur le respect. Les familles qui ont occupé cette situation en France aux grandes époques de prospérité ont été détruites ou amoindries par l'absolutisme des souverains, la corruption des cours et par les persécutions exercées au nom du peuple. Elles tendraient à se reconstituer sans cesse par le travail, le talent et la vertu, si elles n'étaient désorganisées sans relâche par deux lois de la Révolution, le partage égal des successions et l'interdiction de la recherche de la paternité. »

En considérant l'invasion du mal social dans ses deux foyers principaux, c'est-à-dire en France et en Angleterre, M. Le Play trouve que le gigantesque développement de l'industrie en Angleterre et la division du travail, en constituant des agglomérations urbaines et rompant les liens qui attachaient primitivement l'ouvrier au sol, ont introduit dans la production des périodes fiévreuses, suivies de chômages forcés, ont exagéré le salaire, mais pour le suspendre bientôt, puis, sous l'influence de doctrines théoriques, ont développé l'antagonisme de l'ouvrier et du patron. En France, au contraire, la démoralisation, commencée par les classes dirigeantes depuis Louis XIV et Louis XV, a été continuée par les violences et les abus de la Révolution, par l'esprit d'insurrection constamment entretenu, par une centralisation excessive qui a détruit tous les éléments de la vie industrielle, et notre pays a dû subir une série de douloureuses expériences, sans qu'il fût possible de fonder rien de positif.

M. Le Play ne croit pas à la solution de la question ouvrière par l'association et la coopération. « Les communautés créées à titre d'essai dans l'Occident depuis 1848 ont, dit-il, en général échoué par trois causes principales : les ouvriers n'ont guère obéi aux pouvoirs qu'ils avaient constitués; ils ont choisi des chefs peu capables, ou ils ont mal rétribué ceux qui étaient à la hauteur de leur mission; enfin, ils ont partagé prématurément les profits et ils n'ont pu constituer rien de durable. Quant aux rares communautés qui ont réussi à vivre, elles resteront toujours dans une société libre à l'état d'exceptions. Elles ne conviennent, en effet, ni aux masses dépourvues des qualités morales nécessaires à toute action collective, ni aux individus éminents qui peuvent prospérer par leurs propres efforts. Elles répondent seulement aux convenances de cette catégorie restreinte d'ouvriers qui, par leur bonne conduite, se prêtent aux exigences du travail en commun, sans avoir l'initiative que réclame le succès sous le régime individuel. »

C'est évidemment dans ces considérations, répétées comme simples notes à la fin de l'ouvrage et développées tout au long dans la *Réforme sociale* du même auteur, que se trouve le point de départ du système qu'il voudrait faire prévaloir. Si l'organisation du travail comme les réformateurs modernes la comprennent, c'est-à-dire tendant à donner au travailleur une part de plus en plus large dans les produits, est complètement chimérique, il est évident qu'il faut retourner à l'ancien système, dût-il nous ramener vers le moyen âge; car l'antagonisme actuel des classes nous présage, si nous restons dans le *statu quo*, un conflit inévitable.

L'importance des croyances religieuses comme élément social est très-fortement indiquée dans le livre de M. Le Play. Nous voudrions glisser sur cette question brûlante; mais nous ne pouvons nous empêcher de remarquer que la direction donnée dans ces derniers temps aux affaires religieuses ne paraît guère propre à faciliter la solution du problème social. Il est évident, par exemple, que l'infailibilité pontificale et le dogme de l'immaculée conception n'apportent pas dans ces débats de nouveaux éléments de conciliation.

Nous ne terminerons pas sans faire remarquer à quelles étranges conséquences un homme de science et de méthode peut être entraîné par l'esprit de parti. M. Le Play signale le moyen âge, de l'an 496 à 1270, comme une des époques les plus prospères de notre histoire, et il attribue cette prospérité à l'influence du clergé. Parmi ces réformes qu'il regarde comme les plus nécessaires, il compte la liberté de tester, et par suite celle de favoriser un des enfants au détriment de tous les autres. Cela suffit pour faire juger l'œuvre, qui est moderne par la forme et l'enchaînement des raisonnements, mais très-arriérée par son esprit.

Travail (PHILOSOPHIE DU), par Aldrick Caumont (1871, 1 vol. in-89). Sous ce titre général, M. Caumont, qui est un des collaborateurs du *Grand Dictionnaire*, a réuni cinq études dont le rapport à la question du travail paraît quelquefois un peu forcé. Elles ont pour titres : *Harmonies de la justice, Direction de la liberté, Moralité dans le droit, De l'humanité laborieuse, Visions sur l'humanité*. Les idées de M. Caumont, quelquefois un peu trop mystiques, peut-être, sont généreuses et respirent l'amour de l'humanité. Pour en donner un spécimen, nous nous bornerons à citer les passages suivants : « Loi

de perfectibilité indéfinie de l'homme, le travail physique, intellectuel et moral est la synthèse vivante de la philosophie, la véritable Somme économique et juridique des temps nouveaux. » — « Sans le travail, cette grande force individuelle et collective toujours en création et en mouvement, l'humanité ne se serait jamais élevée à la vertu, à la société, à la civilisation. Sans le travail, cette loi des lois, les nations vivraient sans garantie, sans principes, sans foi, sans droit. »

Travail des femmes au XIX^e siècle (LE), par M. Paul Leroy-Beaulieu (Charpentier, 1873, 1 vol. in-18). Le sujet de cet ouvrage avait été mis au concours par l'Académie des sciences morales et politiques. M. Leroy-Beaulieu, qui obtint le prix, avait déjà été couronné en 1868 et en 1872 pour deux études importantes sur les questions ouvrières. Son travail, bien divisé et rempli de faits, met dans une heureuse lumière tous les points de l'important sujet qu'il traite.

Ce n'est que depuis peu de temps, et grâce aux développements modernes de l'industrie, que les femmes peuvent trouver à gagner leur vie en dehors des travaux domestiques. Dans l'antiquité, elles ne sortaient guère de la famille et étaient absorbées par les soins du ménage. La femme gardait la maison et filait la laine; c'est ainsi que nous la représentons les tableaux des mœurs antiques. Durant le moyen âge et jusqu'à Louis XIV, les femmes ne trouvèrent guère l'emploi de leur activité en dehors du foyer domestique; les travaux à l'aiguille, la quenouille et le rouet, les occupations agricoles, voilà à quoi se bornait leur action. Le développement des industries luxueuses, encouragées par Colbert, commença à leur créer des ressources plus étendues. A la fin du siècle dernier, la transformation de la production par les progrès des arts mécaniques acheva de donner aux femmes un rôle plus considérable. Les progrès constants faits par la mécanique permettent d'employer des femmes pour des fabrications qui demandaient autrefois beaucoup de force et d'énergie. Maintenant, le rôle des ouvrières est simplifié et exige seulement l'adresse nécessaire pour conduire une machine; or, la femme est au moins aussi adroite que l'homme. Dans certaines manufactures de vis et d'écrous, en Angleterre, les femmes sont en majorité. Une enquête de 1843 cite une manufacture de vis qui occupait 300 femmes contre 60 hommes. Elles y entrent à l'âge de treize ans, plus généralement à seize ans. La fabrication des épingles se fait principalement par de jeunes femmes de quatorze à dix-huit ans. Lord Brougham, dans un discours prononcé en 1862, affirmait que « les trois quarts des femmes adultes non mariées, les deux tiers des veuves et un septième des femmes mariées sont occupées, dans la Grande-Bretagne, à des travaux indépendants ou isolés. En Belgique, un recensement fait en 1846 constatait qu'il y avait 7,066 femmes, filles adultes ou enfants du sexe féminin occupées aux travaux des houillères, et 63,636 employées dans les manufactures. Ce nombre s'est considérablement accru. En 1868, il y avait 13,524 femmes et filles occupées à l'exploitation des houillères. Aux Etats-Unis, c'est par centaines de mille qu'on peut compter les femmes employées à toutes sortes de travaux. Mais le salaire est-il en proportion des efforts? Le sort de la femme est-il sensiblement amélioré par cet accroissement d'occupations? M. Leroy-Beaulieu pense que de grandes réformes sont à faire pour donner à la femme le bien-être qu'elle mérite par son travail, et l'éducation morale, que la manufacture ne procure pas comme la famille. Si la moyenne des salaires est de 2 francs par jour pour les ouvrières employées dans les fabriques, l'existence de l'ouvrière à domicile est beaucoup plus précaire; celle-ci, en effet, n'a qu'une rétribution inférieure d'un tiers au moins à celle des premières. L'avènement de la grande industrie a donc été pour la femme un immense bienfait, mais elle a rendu impossible le travail à domicile.

De tout cela, que résulte-t-il? C'est qu'il est maintenant prouvé que la femme, laissée jusqu'à présent à l'écart, peut rendre de grands services à la société et qu'on doit développer ses facultés par tous les moyens possibles. Son éducation a été jusqu'ici beaucoup trop négligée. On doit reconnaître pourtant qu'en Angleterre, en France, en Allemagne, en Amérique se fondent des écoles professionnelles pour les femmes. « Ces écoles professionnelles, dit M. Leroy-Beaulieu, sont un des moyens les plus efficaces de servir les intérêts matériels et moraux de l'humanité. La meilleure sauvegarde de la vertu, c'est la connaissance d'un métier honnête et lucratif. Préparer les jeunes filles à un travail qui les nourrisse et les relève, c'est établir entre elles et la débauche une solide barrière, c'est préparer l'union des ménages et la bonne éducation des générations à venir. »

Nous ne sommes point, sur ce terrain, de l'avis de M. Leroy-Beaulieu, et nous pensons qu'il faut tendre à laisser la femme dans la famille, et, pour que cela soit possible, arriver à ce que le chef de famille ait un salaire suffisant pleinement aux besoins de sa femme et de ses enfants.

Travaux publics (MINISTÈRE DES). Pendant

longtemps, sous l'ancienne monarchie, la construction et l'entretien des travaux publics furent abandonnés soit aux pouvoirs locaux, soit à des associations directement intéressées à l'exécution et à la conservation de ces travaux. Dans le domaine du roi, les ponts et chaussées étaient dirigés et administrés, sans aucune vue d'ensemble, par les agents de l'administration générale. L'entretien de tous les bâtiments et lieux fortifiés appartenant au roi était confié à un officier nommé visiteur général des œuvres. Dès le règne de Charles VI, les fonctions de cet officier furent confiées aux trésoriers déjà chargés des voies de communication.

A partir du xvi^e siècle, l'action du pouvoir central commença à s'exercer sur les travaux publics, qui jusqu'alors avaient eu, pour ainsi dire, un caractère exclusif d'utilité locale. Sully essaya le premier de créer une administration centrale des travaux publics. Aux charges de surintendant des bâtiments et de surintendant des fortifications, il joignit, en 1599, celle de grand voyer de France, qui lui donnait des fonctions analogues à celles qu'exerça depuis le directeur général des ponts et chaussées. La centralisation que le ministre de Henri IV avait tenté d'établir dans le service des ponts et chaussées tomba devant la résistance et l'hostilité des pouvoirs locaux; en 1626, la charge de grand voyer fut supprimée. Au bout de quelques années, on conçut la nécessité de réorganiser un service central. En 1645, on créa trois offices de grands voyers, surintendants des ponts et chaussées. Colbert institua, dans les pays d'élection, un directeur général chargé de l'ensemble du service. Dès le règne de Louis XI, une commission spéciale pour la recherche des mines avait été instituée; à la tête du service était un général maître gouverneur et visiteur des mines. En 1601, Sully mit l'administration des mines sous les ordres d'un grand maître surintendant et réformateur général. La Révolution trouva les ponts et chaussées dans les attributions du contrôle des finances et les transporta au département de l'intérieur, où ils reçurent, dès 1791, une organisation plus forte et plus féconde; la loi du 25 avril-25 mai 1791 attribua au ministère de l'intérieur, entre autres attributions, le maintien et l'exécution des lois touchant les mines, les ponts et chaussées et autres travaux publics, la navigation et le flottage sur les rivières; la direction des objets relatifs aux bâtiments et édifices publics; la surveillance de l'exécution des lois relativement à l'agriculture, au commerce de terre et de mer, aux produits des pêches maritimes, à l'industrie, aux arts et inventions, fabriques et manufactures, aux primes et encouragements. Le commerce, l'agriculture et les travaux publics se trouvaient donc réunis dans la main du ministre de l'intérieur, comme ils l'avaient été dans celle du contrôleur général des finances. En l'an IV furent créés le conseil des mines, puis le conseil des bâtiments civils.

Le 5 nivôse an VIII, le service des ponts et chaussées forma une direction générale; en 1810, les mines furent, à leur tour, organisées en direction. L'ordonnance du 19 mai 1830 créa un ministère des travaux publics, chargé de la direction des ponts et chaussées, des mines, etc.; ce nouveau département n'eut qu'une existence éphémère, et fut réuni au ministère de l'intérieur le 31 juillet 1830. Une ordonnance du 13 mars 1831 organisa le ministère du commerce et des travaux publics, auquel elle donna des attributions très-étendues. Le 6 avril 1834 eut lieu un nouveau remaniement d'attributions entre le département du commerce et des travaux publics et celui de l'intérieur; les ponts et chaussées, les mines et les bâtiments civils rentrèrent à ce dernier département. Il ne resta au premier que l'agriculture, le commerce et les manufactures, sous le titre de ministère du commerce. Le 2 mars 1836, la direction générale des ponts et chaussées fut, encore une fois, détachée du ministère de l'intérieur et réunie au ministère du commerce, qui reprit le titre de ministère du commerce et des travaux publics. En 1839, nouvelle séparation des ministères du commerce et des travaux publics, constitués isolément; le 23 juin 1858, les ministères du commerce, de l'agriculture et des travaux publics furent de nouveau réunis. Mais le 17 décembre 1868 on les sépara de nouveau, et depuis lors le ministère des travaux publics a été maintenu.

Dans les attributions de ce ministère se trouvent: les corps nationaux des ponts et chaussées et des mines; la nomination aux emplois administratifs dans les travaux publics; la proposition aux places des fonctionnaires dont la nomination est réservée au président de la République; les routes nationales et départementales, sauf, pour ces dernières, les questions de comptabilité qui entrent dans les attributions du ministre de l'intérieur; la navigation fluviale; la défense contre les rivières et torrents; les canaux de navigation; le contrôle des canaux concédés; les ports maritimes de commerce; l'éclairage des côtes; les bacs et dunes, les associations syndicales pour le dessèchement des marais et les travaux d'irrigation; la réglementation des usines situées sur les cours d'eau et des usines métallurgiques; les recherches et concessions de mines; la police des

mines, carrières, etc.; les mesures de sûreté pour les appareils à vapeur; les chemins de fer; le contrôle des travaux de construction des chemins concédés et le contrôle de l'exploitation; les palais nationaux et bâtiments civils, la nomination des architectes, régisseurs, etc.

Les services intérieurs du ministère des travaux publics sont organisés ainsi qu'il suit:

Cabinet particulier du ministre;
Services généraux placés sous la direction du secrétaire général, et comprenant le secrétariat, la division du personnel, la division de la comptabilité et le dépôt des cartes et plans;

Le service des ponts et chaussées et chemins de fer, placé sous la direction d'un directeur général. Il comprend:

1^o Pour les ponts et chaussées, division des routes et ponts: 1^{er} bureau, routes nationales; 2^e bureau, routes départementales et police du roulage. Division de la navigation: 1^{er} bureau, ports maritimes, canaux de navigation; 2^e bureau, rivières navigables et flottables; 3^e bureau, irrigations, dessèchements, usines et services divers.

2^o Pour les chemins de fer, division des études et travaux: 1^{er} bureau, études et concessions; 2^e bureau, travaux. Division de l'exploitation: 1^{er} bureau, exploitation commerciale; 2^e bureau, exploitation technique, statistique centrale des chemins de fer.

Le service des mines, placé sous la direction du secrétaire général, comprend, division des mines et usines: 1^{er} bureau, mines, appareils à vapeur; 2^e bureau, usines métallurgiques, eaux minérales, cartes géologiques et cartes agronomiques, statistique de l'industrie minière.

La direction des bâtiments civils et des palais nationaux comprend quatre bureaux.

Auprès du ministère des travaux publics sont institués, sous la présidence du ministre: un conseil général des ponts et chaussées, un conseil général des mines, un conseil général des bâtiments civils, une commission centrale des chemins de fer, une commission des phares et une commission centrale des machines à vapeur.

Dans les services extérieurs du ministère des travaux publics se trouvent compris: les inspections générales des ponts et chaussées; le service des ponts et chaussées dans les départements; les inspections générales des chemins de fer; l'Ecole nationale des ponts et chaussées; les inspections générales des mines; le service des mines dans les départements; l'Ecole nationale des mines; l'Ecole des mineurs de Saint-Etienne; l'Ecole des maîtres-ouvriers mineurs d'Alais; enfin le service des palais nationaux.

Terminons par la liste des ministres qui ont dirigé les travaux publics depuis la création de ce ministère.

Capelle, du 19 mai 1830 au 30 juillet suivant. Le ministère est alors supprimé.

Dufaure, 12 mai 1839.

Jaubert, 1^{er} mars 1840.

Teste, 29 octobre 1840.

Dumon, 16 décembre 1843.

Jayr, 9 mai 1847.

Marie, 24 février 1848.

Trélat, 11 mai 1848.

Recurt, 28 juin 1848.

Vivien, 13 octobre 1848.

Léon Faucher, 28 décembre 1848.

Lacroze, 29 décembre 1848.

Bineau, 31 octobre 1849.

Magne, 9 janvier 1851.

Lacroze, 26 octobre 1851.

Magne, 3 décembre 1851.

Lefebvre-Dunifé, 25 janvier 1852.

Magne, 23 juillet 1852. Le 21 juin 1853, le ministère des travaux publics est réuni à celui de l'agriculture et du commerce.

Gressier, 17 décembre 1868.

De Talhouet, 2 janvier 1870.

Plichon, 15 mars 1870.

J. David, 10 août 1870.

Dorian, 4 septembre 1870.

De Larcy, 19 février 1871.

Teisserenc de Bort (par intérim), 22 juin 1872.

Fourtoul, 7 décembre 1872.

Béranger, 19 mai 1873.

Desseigny, 25 mai 1873.

De Larcy, 26 novembre 1873.

Caillaux, 22 mai 1874.

Christophle, 9 mars 1876.

TRAVAIL ou DU TRAVAIL (Alphonse),

aventurier français, né à Grenoble, mort à Paris en 1617. Jusqu'à trente ans, il suivit le métier des armes. Ayant alors donné sa démission d'officier et abjuré le protestantisme, Travail entra chez les capucins et prit le nom de Père Hilarion. Peu après, il se mit, comme espion, aux gages du duc de Savoie, Charles-Emmanuel I^{er}, qui l'envoya à Paris en 1600. Là, Travail parvint à gagner la confiance de la marquise de Verneuil, maîtresse de Henri IV, et lui persuada qu'il obtiendrait facilement du pape la réalisation de la promesse que le roi de France avait faite par écrit d'épouser la marquise. Sous prétexte d'aller solliciter la dispense du mariage de la princesse de Bar, Travail obtint de Henri IV des lettres de recommandation auprès d'Ossat, ambassadeur de France à Rome. Arrivé dans cette ville, il se livra à toutes sortes d'intrigues, et d'Ossat, voyant

à qui il avait affaire, le fit expulser de Rome. A son retour à Paris, Travail fut emprisonné, puis relâché. Il quitta alors l'ordre des capucins, endossa la soutane et continua à se livrer à toutes sortes de basses intrigues et prit part, dit-on, à la conjuration formée contre Henri IV par les comtes d'Auvergne et d'Entragues. Devenu par la suite un des agents de Luynes, il joua un rôle dans l'assassinat du maréchal d'Ancre (avril 1617). Il ne put obtenir l'archevêché de Tours, que Luynes lui avait promis, et conspira, dit-on, contre lui. Quoi qu'il en soit, en mai 1617, il fut traduit devant le parlement et condamné à être roué vif et brûlé en place de Grève, comme ayant tenté d'empoisonner la reine mère. Travail marcha au supplice avec une grande fermeté.

TRAVAILLANT, ANTE adj. (tra-va-llan, an-te; l'antl. — rad. travailler). Qui travaille, qui a l'habitude de travailler: *La classe TRAVAILLANTE.*

— *Machine travaillante*, Machine qui exécute un travail mécanique.

— *Techn. Surfaces travaillantes*, Surfaces des meules entre lesquelles s'opère l'écrasement des matières à moudre.

TRAVAILLÉ, ÉE (tra-va-llé; l' mli.) part. passé du v. Travailler. Soumis à un travail, modifié par le travail: *Du bois TRAVAILLÉ. De l'ivoire artistiquement TRAVAILLÉ.* ■ Elaboré, soumis à un travail de perfectionnement: *Libre bien TRAVAILLÉ. Style trop TRAVAILLÉ.* ■ Dont les œuvres sont soumises à un travail de perfectionnement: *Tacite a l'air bien moins TRAVAILLÉ que Salluste, quoiqu'il soit sans comparaison plus plein et plus fini.* (Laharpe.)

— Fig. Tourmenté, inquiet, agité: *Un homme TRAVAILLÉ de la fièvre, de la goutte, de la pierre. Une âme qui est TRAVAILLÉE par l'ambition.* ■ Soumis à des sollicitations, à des tentatives de corruption, d'embauchage, d'entraînement: *Les juges sont TRAVAILLÉS par la partie adverse.*

— *Théâtre. Acteur travaillé par le public*, Acteur sifflé, hué, assailli d'injures et de projectiles.

— *Manège. Accablé de fatigue: Un cheval TRAVAILLÉ.* ■ *Avoir les jambes travaillées*, Avoir les jambes fatiguées, ruinées par le travail.

— *Art culin. Sauce travaillée*, Sauce à laquelle on a donné la consistance convenable.

TRAVAILLER v. n. ou intr. (tra-va-llé; l' mli. — rad. travail). Faire du travail, peiner pour faire quelque chose: *TRAVAILLER nuit et jour. Elle est en âge de TRAVAILLER. TRAVAILLONS, gagnons notre pain.* (Boss.) *TRAVAILLER est un devoir indispensable à l'homme social.* (J.-J. Rouss.) *Les contribuables TRAVAILLENT pour satisfaire les besoins des fonctionnaires.* (F. Bastiat.) *TRAVAILLER, c'est dépenser sa vie; TRAVAILLER, en un mot, c'est se dévouer, c'est mourir.* (Proudh.) *Les femmes riches ne TRAVAILLENT pas assez, et les femmes pauvres TRAVAILLENT trop.* (J. Simon.)

Travaillez à loisir, quelque ordre qui vous presse.

Travaillez, prenez de la peine, C'est le fonds qui manque le moins.

Travaillez! est bien facile à dire; Travaillez! est le cri des heureux.

Travaillez! est le cri des heureux.

— Avoir de l'ouvrage, une occupation lucrative: *Ces pauvres gens sont bien malheureux, ils n'ont pas TRAVAILLÉ de tout l'hiver.* (Acad.) ■ *Etre achalandé: Ce négociant TRAVAILLE beaucoup. Le jour de l'an est l'époque où les confiseurs TRAVAILLENT le plus.*

— Avoir une action féconde: *La nature TRAVAILLE éternellement dans le temps et dans l'espace.* (T. Thoré.)

— Agir, volontairement ou non: *Il a TRAVAILLÉ pour nous en cherchant à nous nuire. On prétend que vous TRAVAILLEZ contre moi.*

— Fonctionner activement, en parlant de l'esprit: *Son esprit, son imagination, sa tête TRAVAILLENT.*

— Exécuter certains tours de force et d'adresse: *TRAVAILLER dans un cirque, à la foire. Faire TRAVAILLER des chiens, des singes, des oiseaux.*

— Se déformer par un travail qui se produit dans la masse: *Ce bois TRAVAILLE. Cette poutre a TRAVAILLÉ. Ce mur semble TRAVAILLER.*

— Se dénaturer, changer par l'effet d'un travail, d'une réaction chimique qui se produit dans la masse: *Cette bière commence à TRAVAILLER. Quand la vigne est en fleur, le vin TRAVAILLE.* (Acad.)

— Produire un intérêt: *Faire TRAVAILLER son argent.*

— *Travailler à*, Faire des travaux pour l'exécution de: *On TRAVAILLE à la façade de l'hôtel de ville. Mes ouvriers TRAVAILLENT à votre habit.* ■ *S'efforcer de réaliser, s'occuper de: TRAVAILLER à sa fortune, à faire sa fortune. Je TRAVAILLE à me débarrasser de lui.* (Acad.) *Avant de juger, TRAVAILLEZ à acquiescer la justice.* (Grimm.) ■ *Préparer par ses actes:*

Tout vainqueur insolent à sa perte travaille.

Travailler à la toise, au mètre, Travailler pour un prix convenu par toise, par mètre.

tre. ■ *Fig. Travailler à la toise*, Faire vite et mal, sans soin, un travail intellectuel ou artistique: *Des écrivains, des peintres qui TRAVAILLENT à LA TOISE.*

— *Travailler à la tâche*, Faire une partie déterminée d'ouvrage pour un prix convenu.

— *Travailler à la pièce*, Exécuter, pour un même prix convenu, des pièces, des ouvrages pareils entre eux. ■ *Travailler à ses pièces*, Être payé, non à la journée, mais d'après l'ouvrage que l'on fait.

— *Travailler au grand jour*, Ostensiblement, sans se cacher: *TRAVAILLEZ AU GRAND JOUR, ne dépendez que de vous.* (Th. Leclercq.)

— *Travailler en grand*, Travailler sur un vaste plan, d'après une vue générale et complète.

— *Administr. Conférer sur les affaires publiques: Le ministre TRAVAILLA toute la matinée avec le roi.*

— *Peint. Se dit des couleurs qui s'altèrent avec le temps: Les bleus de ce tableau ont TRAVAILLÉ.*

— *Mus. Se dit d'une partie qui fait beaucoup de notes et de variations, pendant que les autres ont des tenues et un jeu plus posé: La basse TRAVAILLE beaucoup dans ce morceau.*

— *Manège. Exercer un cheval: TRAVAILLER en carré. TRAVAILLER aux quatre coins.*

— *Mar. Etre tendu, faire effort: Ce câble TRAVAILLE.* ■ *Rouler, tanguer: Le bâtiment TRAVAILLA toute la nuit.* ■ *Etre fortement agité, en parlant de la mer: Le flot commençait à TRAVAILLER.*

— *Techn. Travailler à la main*, Former le corps d'un cierge avec de la cire qui n'a pas été fondue. ■ *Travailler au clou*, Attacher à un clou à crochet la tête de chaque cordon de paille nattée. ■ *Travailler de rivière*, Ramolir les peaux en les trempant dans l'eau.

— *Typogr. Travailler à la casse*, Remplir toutes les fonctions relatives à la composition. ■ *Travailler en conscience*, Travailler à l'heure ou à la journée, et non à la tâche.

— *Mécan. Supporter un poids, un effort, une pression.*

— *Min. Se dit d'une couche, d'un filon qui s'affaisse tout doucement, en forçant les bois de soutènement.*

— *v. a. ou tr. Appliquer son travail à: TRAVAILLER son champ, sa terre. Il faudrait un peu plus TRAVAILLER votre style.* (Acad.)

— *Tourmenter, causer de la peine à: Cette fièvre le TRAVAILLE cruellement. L'âme du tyran est esclave de tous les vices qui la peuplent et qui la TRAVAILLENT.* (A. Martin.)

— *Agiter, exciter: L'homme se tourmente jusqu'à ce qu'il ait produit au dehors ce qui le TRAVAILLE au dedans.* (Lamart.)

— *Solliciter, chercher à gagner: Il AVAIT TRAVAILLÉ les témoins.*

— *Exciter au mécontentement, à la révolte: TRAVAILLER les esprits. TRAVAILLER l'armée.*

— *Attaquer, tourner en ridicule, dauber sur:*

Ah! le ministre ainsi se mêle de railler! Dans un article, moi, je vais le travailler.

DE LAVILLE.

— *Façonner: Ces gens-là TRAVAILLENT bien le fer. On ne peut pas mieux TRAVAILLER le marbre.* (Acad.) *Nous TRAVAILLONS le cuivre avec une véritable supériorité.* (Mich. Chev.)

— *Pop. Travailler les côtes à quelqu'un*, Lui donner des coups.

— *Art culin. Travailler une sauce*, L'amener à la consistance convenable.

— *Manège. Travailler un cheval*, l'exercer, le manier ou le fatiguer. ■ *Travailler un cheval de part en part*, Le conduire trois fois sur chaque ligne du carré. ■ *Travailler un cheval ferme à ferme*, Le manier, comme au piaffer, sans changer de place. ■ *Travailler un cheval dans la main ou de la main à la main*, Le changer de main, le conduire par le seul effet de la bride. ■ *Travailler un cheval aux quatre coins ou de quart en quart*, Lui faire faire un tour à chaque coin du carré de la volte, en marquant toujours ce même carré sans s'arrêter.

— *Techn. Travailler les glaces*, Les mêler ensemble. ■ *Travailler la composition des glaces*, Mêler, avec le dos de la houlette, ce qui est pris avec ce qui ne l'est pas.

— *Se travailler v. pr. Etre travaillé, façonné: Le fer ne se TRAVAILLE pas aisément.*

— *Se tourmenter, s'inquiéter, s'efforcer: Il se TRAVAILLE inutilement à chercher la pierre philosophale.* (Acad.) *C'est à force de nous TRAVAILLER pour augmenter notre bonheur que nous le changeons en misère.* (J.-J. Rouss.)

Elle, qui n'était pas grosse en tout comme un œuf, Envieuse, s'étend, et s'enfle, et se travaille Pour égaler l'animal en grosneur.

LA FONTAINE.

■ *Emploi vieilli.*

— *Se tourmenter, se nuire mutuellement: Ces deux journaux ne sont occupés qu'à se TRAVAILLER.*

— *Encycl. Linguist. Travailler pour le roi de Prusse*, L'origine de ce proverbe est fort incertaine, bien que deux versions différentes la fassent également remonter à Frédéric II. Ce qui est certain, c'est qu'on n'en trouve

pas de traces avant la seconde moitié du XVIII^e siècle. M. Ch. Rozan, autour des *Petites ignorances de la conversation* (Paris, 1857), croit qu'il est né de la parcimonie du grand Frédéric, et son explication paraît assez plausible. « On a dit que le mot était de Voltaire. Rien ne nous autorise à l'affirmer, dit M. Rozan, mais la supposition est vraisemblable. Il est possible, en effet, qu'après sa grande brouille avec Frédéric Voltaire ait eu la pensée d'exprimer qu'il avait perdu et son temps et sa peine en travaillant pour le roi de Prusse. Quoi qu'il en soit, l'allusion a fait fortune, elle est devenue proverbe, et pour qu'elle se soit ainsi répandue dans le peuple et installée dans la langue, il faut qu'elle ait eu d'autres causes que les rancunes de Voltaire. Frédéric II aimait beaucoup la France; il a souvent occupé des ouvriers français; il les a payés, nous n'en doutons pas, mais il est à peu près certain qu'il ne les a pas payés royalement, et ceux-ci manifestaient leur mécontentement en disant qu'ils avaient travaillé pour le roi de Prusse. » Comme on le voit, cette interprétation ne manque pas de vraisemblance; nous préférons cependant la suivante.

Frédéric le Grand rêvait de s'emparer de la Silésie, ce qui n'était pas facile, attendu que l'Autriche était précisément, à cette époque, en pourparlers d'alliance avec la Russie. Frédéric ne doutait pas d'avoir bon marché de l'Autriche après une bataille, mais il n'en était pas de même pour la Russie. Aussi, avant de rien laisser percer de ses projets, se mit-il à chercher les moyens de rompre l'alliance projetée, entre les deux puissances. A force de chercher, l'idée lui vint d'acheter l'un des nombreux favoris qui, sous le couvert du manteau impérial, gouvernaient l'empire russe. Il envoya un agent sûr avec ordre d'aborder un certain Bestoujef qui remplissait à ce moment l'emploi de factotum à la cour de Saint-Petersbourg. Bestoujef accueillit d'abord assez froidement l'envoyé prussien; mais celui-ci était un homme habile; il fit si bien que Bestoujef l'assura verbalement, puis par écrit, que, dans le cas où la guerre éclaterait entre la Prusse et l'Autriche, la Russie garderait la neutralité. En retour de cette promesse, que Frédéric fit ratifier par l'impératrice et pour l'exécution de laquelle il prit des garanties, Bestoujef reçut la promesse d'un don de 40,000 florins, payables moitié au début de la guerre, moitié après la conclusion de la paix. Frédéric commença la guerre; Bestoujef, qui avait grand besoin d'argent, fit aussitôt réclamer les 20,000 florins; mais le roi de Prusse était introuvable, ou bien le temps lui manquait, ou bien les nécessités de la guerre ne lui laissaient pas la plus petite somme à sa disposition. Bestoujef fut prié d'attendre jusqu'à la fin des hostilités, la conquête de la Silésie devant rapporter de grosses sommes sur lesquelles il serait payé bien certainement. Bestoujef gronda, mais, comme la conquête marchait rapidement, il attendit. La guerre finie et Frédéric étant de retour à Berlin, Bestoujef lui fit savoir qu'il serait très-aise de recevoir les 40,000 florins promis. A cette réclamation, le roi joua la surprise. « Quelle est cette somme dont on me parle? dit-il à l'envoyé du favori. La cour de Russie est-elle donc pauvre à ce point qu'elle soit obligée de vendre sa neutralité? » L'envoyé de Bestoujef essaya de faire comprendre au roi qu'il ne s'agissait pas de la cour de Russie dans cette affaire toute personnelle entre le roi et le favori. Frédéric s'obstina à ne rien vouloir comprendre.

« Qu'on me montre, disait-il, un traité signé de moi, un acte quelconque stipulant une promesse en mon nom! 40,000 florins! Mais la Silésie ne m'a pas rapporté la moitié de cette somme. Celui qui vous envoie est fou; je n'ai rien promis. »

Ce fut son dernier mot. L'envoyé de Bestoujef revint auprès de celui-ci la tête basse et lui répéta ce qu'avait dit Frédéric. Le favori se fâcha et menaça; mais il dut se résigner à garder le silence, car son crédit commençait à baisser; le roi de Prusse n'ignorait pas ce détail. Bestoujef essaya de se consoler de cette duperie en faisant de l'esprit. A dater de ce jour, il dit à tous ceux de ses amis qui faisaient une mauvaise affaire : « *Allez, vous travaillez pour le roi de Prusse.* » Le mot ne tarda pas à se répandre dans le monde, à la grande satisfaction de Frédéric. « Voilà, dit-il, une plaisanterie qui immortalisera plus la Prusse que toutes mes conquêtes. »

Frédéric était un cynique doublé d'un avaro. L'histoire n'est donc pas impossible.

TRAVAILLEUR, EUSE. (tra-va-lleur, euse; il mll. — rad. *travailler*). Personne adonnée au travail : *Ce n'est pas un fort habile ouvrier, mais c'est un bon TRAVAILLEUR. Il faut que le TRAVAILLEUR soit fils de ses œuvres.* (Corbon.) *Dans une société qui a le travail pour base, le travail doit toujours faire vivre le TRAVAILLEUR; il ne doit jamais le tuer.* (E. de Gir.)

— Hist. ecclési. Prêtre qui s'occupait spécialement des enterrements. *Convulsionnaire de Saint-Médard.*

— Art milit. Soldat qu'on emploie à des travaux de terrassement : *Les assiégés firent une sortie et tombèrent sur les TRAVAILLEURS.* (Arad.)

— s. f. Petit meuble dans lequel les femmes serrent leur ouvrage et leurs objets de travail : *Une TRAVAILLEUSE en bois de merisier déteint remplissait l'embrasure de la fenêtre.* (Balz.) *On dit plus souvent TABLE à OUVRAGE.*

— Adjectiv. Adonné au travail : *Les classes TRAVAILLEUSES.* (Proudh.)

— Syn. *Travailleur, ouvrier.* V. OUVRIER.

Travailleurs de la mer (LRS), roman de Victor Hugo (1866, 3 vol. in-8°). Victor Hugo a toujours eu le soin de dire au lecteur quelle pensée domine chacun de ses livres, d'expliquer son œuvre, de préparer à sa lecture, presque de la défendre d'avance. La préface d'un volume de poésie ou de prose est toujours pour lui une chose de haute importance; aussi croyons-nous devoir transcrire, pour l'intelligence de l'ouvrage, les quelques lignes explicatives qu'il a placées en tête des *Travailleurs de la mer* : « La religion, la société, la nature, telles sont les trois luttes de l'homme. Ces trois luttes sont en même temps ses trois besoins; il faut qu'il croie, de là le temple; il faut qu'il crée, de là la cité; il faut qu'il vive, de là la charrie et le navire. Mais ces trois solutions contiennent trois guerres. La mystérieuse difficulté de la vie sort de toutes les trois. L'homme a affaire à l'obstacle sous la forme superstition, sous la forme préjugé et sous la forme élément. Un triple *ananké* pèse sur nous, l'ananké des dogmes, l'ananké des lois, l'ananké des choses. Dans *Notre-Dame de Paris*, l'auteur a dévoué le premier; dans les *Misérables*, il a signalé le second; dans ce livre, il indique le troisième. A ces trois fatalités qui enveloppent l'homme se mêle la fatalité intérieure, l'ananké suprême, le cœur humain. » Le livre ne répond pas complètement à cette promesse. On s'attend à un grand poème qui montrera l'homme luttant contre toutes les forces de la nature par un déploiement toujours nouveau des forces physiques et morales; déployant des merveilles d'intelligence, de courage, de persévérance; essayant des chutes douloureuses et des défaites sanglantes; remportant enfin de solides et éclatantes victoires. V. Hugo était digne d'entreprendre en vers ou en prose cette gigantesque épopée; il s'est borné à nous montrer un incident de cette lutte, incident auquel sa puissante imagination a prêté des proportions colossales, mais qui n'est toujours qu'un incident. Il prend une histoire, une aventure de simple pêcheur; il fait ressortir, avec la merveilleuse puissance dont il est doué, la persévérance laborieuse et dévouée de cet homme obscur dans une circonstance romanesque toute personnelle, et il dit : « Voilà la mer, voilà la nature, voilà le travail et la lutte, voilà la victoire sur la fatalité ! Après l'ananké des dogmes et l'ananké des lois, voilà l'ananké des choses ! On ne trouve pas tout cela dans les *Travailleurs de la mer*, et l'essence même du livre est peut-être mieux exprimée dans ces simples lignes d'une lettre écrite postérieurement par Victor Hugo : « J'ai voulu glorifier le travail, la volonté, le dévouement, tout ce qui fait l'homme grand. J'ai voulu montrer que le plus implacable des abîmes, c'est le cœur, et que ce qui échappe à la mer n'échappe pas à la femme. J'ai voulu indiquer que, lorsqu'il s'agit d'être aimé, *Tout faire* est vaincu par *Rien faire*, Gilliat par Ebenezer. J'ai voulu prouver que vouloir et comprendre suffisent, même à l'atome, pour triompher du plus formidable des despotes, l'infini. » Oui, tout cela se trouve dans les *Travailleurs de la mer*, ce grand tableau de la vie populaire au bord de l'Océan, dans ce cadre majestueux et sauvage qui renferme une idylle doublée d'un drame. L'action est d'ailleurs d'une belle simplicité et les personnages peu nombreux se prêtent facilement à l'analyse.

Mess. Lethierry nous représente le vieux marin que l'âge et les infirmités condamnent à la vie patriarcale; sous une rude écorce il cache un excellent cœur; il est bon et serviable, et, s'il aime son bateau à vapeur, la *Durande*, il aime encore mieux sa nièce Déruchette. Sa philosophie est celle des chansons de Béranger, ce qui ne l'empêche pas de subir l'influence des préjugés et des superstitions. On a reproché à l'auteur ses boutades contre les prêtres, les lieux communs qu'il met dans la bouche de Mess. Lethierry. Pourquoi, s'ils sont dans le rôle du personnage et si ce personnage est vrai, vivant, s'il semble pris sur nature? Or, c'est là un mérite qu'on ne saurait contester à ce caractère. Sa nièce Déruchette répand une douce lumière sur l'ouvrage entier, où les teintes sombres dominent. Ce n'est qu'une silhouette, un portrait ébauché plutôt que dessiné; mais quelle grâce dans cette charmante physionomie moitié enfant, moitié jeune fille ! Bien qu'elle n'occupe dans le roman qu'une place relativement faible, sa personnalité s'accuse autant que celle de la douce et passive Fantine des *Misérables*. Elle avait cette grâce fugitive de l'allure qui marque la plus délicate des transitions, l'adolescence, les deux crépuscules mêlés, le commencement d'une femme dans la fin d'un enfant. Un oiseau qui a la forme d'une jeune fille, quoi de plus exquis ? Figurez-vous que vous l'avez chez vous; ce sera Déruchette. Le délicieux être ! On serait tenté de lui dire : Bonjour, mademoiselle la bergeronnette. On

ne voit pas les ailes, mais on entend le gazouillement. Sa présence éclaire, son approche réchauffe; elle passe, on est content; elle s'arrête, on est heureux; la regarder, c'est vivre. » C'est sous ces traits que passe dans le roman Déruchette, une des plus délicieuses créations de V. Hugo. Nous aimons moins le révérend Jos Ebenezer Caudray, recteur de Saint-Sampson. Le poète a beau le parer de toutes les grâces de la jeunesse et de la beauté, accumuler sur sa personne toutes les vertus, il n'émeut ni n'intéresse. Ce n'est pas un homme, c'est une abstraction; sous cette enveloppe, on sent le pédantisme anglican; son langage dogmatique agace. Heureusement qu'il n'est pas longtemps en scène. Un portrait vrai, frappant, c'est celui du sieur Clubin, le type de l'hypocrite. La mise en œuvre de ce personnage est tellement habile que l'auteur paraît être dupe de l'astuce de son héros; lorsqu'il se démasque, il semble qu'il se révèle à celui même qui l'a créé. Le chapitre intitulé : *Un intérieur d'abîme éclairé* rappelle *Une tempête sous un crâne* des *Misérables*; c'est un chef-d'œuvre d'observation psychologique. Clubin, dès sa jeunesse, avait eu une idée, mettre l'honnêteté comme enjeu dans la roulette de la vie, passer pour un homme probe, et partir de là, attendre sa belle, laisser la martingale s'enfler, trouver le joint, deviner le moment, ne pas tâtonner, saisir, faire un coup et n'en faire qu'un, finir par une rafle, laisser derrière lui les imbéciles. Il entendait réussir en une fois ce que les escrocs bêtes manquent vingt fois de suite, et tandis qu'ils aboutissent à la potence, aboutir, lui, à la fortune.

Le véritable héros du roman, celui que l'auteur a mis en scène avec une prédilection marquée, c'est le pêcheur Gilliat, pauvre homme de cœur qu'entoure la malveillance universelle. Le vent des révolutions a jeté sa mère dans l'île de Guernesey; l'ombre qui enveloppe son origine, sa qualité d'étranger sont autant de titres à la défiance. Il habite une maison à laquelle la légende rattache le souvenir de visions sinistres; il en partage les mauvais renom; sa force herculéenne, son habileté à la pêche sont autant de titres à la réprobation superstitieuse de la foule; il n'est pas jusqu'aux services qu'il rend, aux bons conseils qu'il donne, à sa sympathie pour les animaux, pour tous les êtres faibles, qui ne fournissent des aliments à l'aveugle hostilité du vulgaire. Gilliat accepte ces arrêts sans se plaindre, sans devenir plus mauvais; sa pensée se replie sur elle-même; c'est un songeur, qui, dans ce perpétuel tête-à-tête avec la nature et l'immensité, trouve des inspirations qui l'élèvent bien au-dessus de ses destructeurs. Cet être fruste, aux allures farouches, rude d'aspect, caillasse comme un enfant, présente une physionomie profondément originale; on la beaucoup critiquée. Il est d'une grandeur sauvage sans cependant heurter le goût et froisser la vraisemblance; c'est une belle création qui n'a pas de précédents dans les œuvres d'imagination.

Nous allons, maintenant que nous les connaissons, voir à l'œuvre ces personnages dans le cadre du roman.

Rien de plus heureux que l'entrée en matière. Le jour de Noël, Déruchette, par un caprice d'enfant, écrit sur la neige le nom de Gilliat qu'elle vient de rencontrer. Gilliat lit les lettres tracées par Déruchette et demeure pensif. L'espoir d'être aimé par l'espiègle jeune fille devient l'idée fixe du pêcheur. Cette idée sommeille en lui, sans qu'il la manifeste en aucune façon, lorsqu'un événement inattendu vient lui fournir l'occasion de connaître celle qu'il aime. Si Gilliat a la *Panée*, bateau lourd, primitif, qu'il a gagné dans une joute, Mess. Lethierry a la *Durande*. La *Durande* est le premier bateau à vapeur qui ait navigué dans ces parages; sa machine a été faite avec un soin tout particulier et il serait impossible de la refaire. Mess. Lethierry a surmonté tous les obstacles que lui ont suscités les préjugés, la superstition, l'opposition du clergé anglican; son bateau fait le service régulier de Saint-Malo à Guernesey; il lui donne gloire et richesse; une catastrophe imprévue va détruire tout son bonheur. Confiant comme un enfant, il est trompé et volé par un coquin vulgaire nommé Rantaine; il l'est encore par Clubin. C'est alors que l'action s'engage. Clubin apprend que Rantaine est arrivé à Saint-Malo; il se présente à lui au moment où il vient de jeter à la mer un malheureux garde-côte et, aidé de l'éloquence d'un revolver, il lui arrache 75,000 francs, qu'il se propose, dit-il, de restituer à l'honnête Lethierry, mais qu'en réalité il a l'intention de s'approprier. Il est décidé, en outre, à faire naufrager la *Durande*, à passer pour mort, et à aller jouir à l'étranger d'une opulence aussi habilement acquise. Clubin part donc, malgré les avertissements d'un vieux loup de mer, et s'engage dans ce labyrinthe de récifs qui sillonnent cette partie de la Manche. Ils sont dépeints avec une vérité saisissante : le Pater noster, l'Homme, le rocher Douvres, les Hanois semblent se dresser devant nous, tant l'imagination de V. Hugo excelle à répandre sur ses tableaux des couleurs qui font illusion. La description du brouillard, qui sert de complice à Clubin, est admirable : tout à coup, un épouvantable craquement se fait entendre; c'est le navire qui s'ouvre. Clubin, qui a eu soin de faire

enivrer le timonier pour laisser peser sur lui toute la responsabilité du sinistre, refuse de quitter le bâtiment et passe pour un héros ! Pendant que la chaloupe s'éloigne, le triomphe; mais sa joie est bientôt suivie d'une atroce déception : il s'est trompé dans ses calculs et il a sombré à 4 lieues de la côte. « Le paradis rêvé par ce démon avait repris sa vraie figure, le sépulcre. »

La nouvelle du sinistre arrive à Mess. Lethierry. C'est sa ruine. La perte du bâtiment n'est rien; celle de la machine est irréparable. Il est vrai qu'elle est intacte, scellée en quelque sorte entre deux rochers qui la maintiennent. Tenter de la dégager serait folie. « Où trouver un homme capable de l'essayer ? — S'il existait, » dit un marin. Déruchette tourna la tête : « Je l'épouserai, » dit-elle. Il y eut un long silence. Un homme très-pâle sorti du milieu des groupes et dit : « Vous l'épouseriez, miss Déruchette ? » C'était Gilliat. « Déruchette l'épouserait, j'en donne ma parole d'honneur au bon Dieu ! » s'écria Mess. Lethierry. Le lendemain, par une nuit brumeuse, Gilliat, sur ce mot de Déruchette, va aventurer sa vie, affronter la colère de l'Océan. Voulez-vous voir un homme héroïque, seul, armé de sa volonté, aux prises avec toute la puissance des éléments, avec les forces combinées de la nature ? Regardez Gilliat au milieu des rochers de Douvres. Tous les obstacles semblent accumulés à l'envi pour rendre la tâche impossible; les rocs, la mer, le vent, la pluie, la tempête, tout est du complot contre lui. N'importe, il n'aura pas un instant de défaillance. Cette lutte contre l'infini et l'impossible est pleine d'une grandeur sublime. Toutefois, Gilliat est trop silencieux, trop concentré en lui-même. Sur les rochers de Douvres, son mutisme est plus frappant encore. Gilliat est seul; pas un mot ne lui échappe qui puisse faire soupçonner ses craintes ou ses espérances. Cette grandeur silencieuse fatigue et opprime; il s'en dégage une impression morne et lugubre. Les éléments ont une voix, Gilliat n'en pas. La scène n'en est pas moins terrible. Les obstacles succèdent aux obstacles; rien n'a prise sur sa volonté. Le récit de ses efforts est un hymne magnifique à la puissance de cette volonté, puissance qui s'accroît de toutes celles qui l'entourent et menacent de l'écraser.

V. Hugo, en peintre merveilleux, a trouvé des tons éblouissants pour retracer les merveilles de la mer, pour peindre ces voûtes souterraines où le regard de l'homme n'a jamais pénétré; il a même parfois des touches gracieuses; mais le sombre et le terrible dominent. Le choc des vents est en quelque sorte palpable sous son pinceau; le chapitre intitulé le *Combat* est un véritable chant de poème épique. L'homme lutte contre l'avalanche des forces brutales de la nature. Les éléments sont personnifiés par V. Hugo; ce ne sont pas des êtres aveugles, ce ne sont pas non plus de froides abstractions; le poète a prêté à ces objets matériels la passion et les sentiments des êtres animés; il leur attribue la colère, l'hypocrisie, la haine et l'amour. « Le vent est un fou furieux. » Sans autre témoin que le ciel dans cette lutte engagée contre la nature entière, Gilliat reste maître du champ de bataille. Il va pouvoir ramener en triomphe la *Durande*, qu'il a arrachée à tous ses ennemis conjurés, lorsqu'un nouveau péril se présente et menace de lui enlever le fruit de son héroïsme. C'est ici que se place l'épisode de la pieuvre, qui a eu un si grand retentissement, qui a presque fait la popularité de l'ouvrage. La description de la pieuvre, quoique empreinte d'exagération, atteint les dernières limites du réalisme, et celle du combat entre l'homme et le poulpe monstrueux épouvante. « Pas de saisissement pareil à celui de ce céphalopode. C'est la machine pneumatique qui vous attaque. Vous avez affaire au vide ayant des pattes. Ni coups d'ongles, ni coups de dents; une scarification indicible. Une morsure est redoutable moins qu'une succion. La griffe n'est rien près de la ventouse. La griffe, c'est la bête qui entre dans votre chair; la ventouse, c'est vous-même qui entrez dans la bête; vos muscles s'enflent, vos fibres se tordent, votre peau éclate sous une pesée immonde, votre sang jaillit et se mêle affreusement à la lymphé du mollusque. La bête se superpose à vous par mille bouches infâmes, l'hydre s'incorpore à l'homme, l'homme s'amalgame à l'hydre. Vous ne faites qu'un. Ce rêve est sur vous. Le tigre ne peut que vous dévorer; le poulpe, l'horreur! vous aspire. Il vous tire à lui et en lui, et là, englué, impuissant, vous vous sentez lentement vidé dans cet épouvantable sac qui est un monstre. Au delà du terrible, être mangé vivant, il y a l'innommable, être bu vivant ! » C'est d'un tel adversaire que Gilliat est victorieux; après l'avoir tué, il découvre dans sa caverne le squelette de Clubin et une fourmière de coquilles de crabes, qui, après avoir mangé l'homme, ont à leur tour été dévorés par la pieuvre. « Ces crapaces somblaient manger cette carcasse. » Gilliat détourné avec horreur les yeux de ce spectacle, et, après quelques heures d'une anxiété terrible, pendant lesquelles la mer est encore sur le point de ressaisir sa proie, il s'éloigne de l'écueil sinistre en chantant à demi-voix l'air naïf qu'il savait être aimé de Déruchette. C'est la première fois, depuis qu'il a

commencé sa tâche, qu'il permet à sa passion de se manifester.

Le temps des épreuves est passé; celui de la récompense est venu. La *Panse*, chargée de la machine de la *Durande*, est entrée dans le port de Saint-Sampson; les habitants émerveillés la contemplent. La reconnaissance de Mess. Lethierry s'épanche en transports passionnés pour Gilliat, son sauveur. Rien de plus amusant et de plus vrai que ce débordement de paroles incohérentes qui s'échappent de sa bouche. La conclusion de tout ce bavardage, c'est que Déruchette appartient à l'homme héroïque qui a ramené la joie et la prospérité sous le toit du vieux marin. Mais, à son grand étonnement, Gilliat refuse le prix pour lequel il a si vaillamment joué sa vie. Que s'est-il donc passé? Quelques heures auparavant, à la faveur des ombres de la nuit, il a surpris une conversation. Déruchette a reçu les aveux d'un jeune homme; Gilliat a entendu des serments d'amour qui ne lui étaient pas adressés. C'est entre deux scènes du drame, à côté même du drame, une idylle d'une grande fraîcheur, que ce chapitre où le rude marin apprend l'amour mutuel de Déruchette et d'Ebénézer. « Une voix sortit du massif, plus douce qu'une voix de femme, une voix d'homme pourtant, et cette voix dit à Déruchette : « Mademoiselle, je vous aime. » Déruchette tressaillit. La voix continua : « Hélas! j'attends. — Qu'attendez-vous? — Votre réponse. — Dieu l'a entendu, » dit Déruchette. Gilliat aussi l'avait entendue, et jamais, même sous la grotte du rocher de Douvres, enlacé par la pieuvre, il n'éprouva une pareille souffrance. Gilliat, dont le cœur n'a été éclairé par un rayon d'espoir que pour retomber tout à coup dans une nuit plus profonde, renonce à Déruchette avec une simplicité qui rend son sacrifice plus sublime; il ne s'en tient pas là; avec une abnégation qui l'élève au niveau des plus grands caractères, il veut assurer le bonheur de ceux qui, avec l'insouciance égoïste de la jeunesse et de l'amour, n'ont pas un souvenir, pas une pensée de sympathie pour ce cœur sublime qui souffre en silence, brisé par eux. Déruchette et Ebénézer sont en présence, l'une qu'il a enrichie, l'autre auquel jadis il a sauvé la vie. Ebénézer va partir, et Déruchette tenir, en épousant Gilliat, la promesse qui lui est échappée dans un jour de folie. Tous deux sont dans le désespoir. Au milieu de cette scène d'adieux déchirants, intervient Gilliat; il est calme; il n'est pas l'homme des demi-sacrifices; il ne marche pas avec la destinée. « Pourquoi ne vous mariez-vous pas? » dit-il tranquillement aux deux jeunes gens. Il leur indique les moyens de se marier, d'échapper les formalités; il a poussé la sollicitude jusqu'à apporter l'anneau d'or nécessaire aux épousailles. Le froid égoïsme des deux jeunes gens serre le cœur; ils acceptent ce dévouement sans autre émotion que celle de l'enivrement que leur donne le bonheur. De ce héros de la vie privée qui s'immole pour eux, ils n'ont nul souci. Pour eux, le monde entier est circonscrit dans leur rêve d'amour. Cet égoïsme naïf, qui n'a même pas conscience de lui-même, ne fait que mieux ressortir la sombre grandeur du rôle de Gilliat. Il a tout prévu; grâce à lui, le mariage s'accomplit sans difficulté; le pauvre marin conduit les nouveaux époux au bord de la mer et fait à la jeune fille de touchants adieux. « Madame, dit-il, vous ne vous attendiez pas à partir; j'ai pensé que vous auriez peut-être besoin de robes et de linge; vous trouverez sur le vaisseau un coffre qui contient des objets pour femme. Ce coffre me vient de ma mère; il était destiné à la femme que j'épouserai. Permettez-moi de vous l'offrir. » Déruchette se réveille à demi de son rêve. Elle se tourne vers Gilliat : « Pourquoi ne pas le garder pour votre femme quand vous vous marierez? — Madame, je ne me marierai probablement pas. — Ce sera dommage, car vous êtes bon. » Déruchette sourit; Gilliat lui rendit ce sourire; puis il l'aida à entrer dans le canot. Tels sont les derniers adieux. Il y a là une simplicité touchante qui va au cœur; point d'expressions ambitieuses; l'effet est obtenu par les moyens les moins cherchés; il n'en est que plus sûr.

Le roman a débuté par une entrée en matière gracieuse comme une idylle; il finit par une scène majestueuse comme le dénouement d'un drame antique. Pendant que le navire emporte loin de Guernesey les nouveaux mariés, Gilliat fuit la foule, tout occupée du fabuleux sauvetage qu'il vient d'opérer aux rochers de Douvres; la nature est en fleur, les oiseaux gazouillent dans le feuillage, une douce brise agite la riante végétation du printemps; tout autour de lui est joie et bonheur. Lui, calme et sombre, il gagne le rocher de Gild-Holm-Ur, où le caprice de la nature a creusé une espèce de fauteuil que, deux fois par jour, couvre et découvre la mer. C'est là qu'il a arraché à la mort Ebénézer; c'est là qu'il a résolu de mourir. Il court s'asseoir sur ce rocher que la marée montante va couvrir, et il attend paisiblement la mort, pendant que le vaisseau qui emporte Déruchette s'éloigne à l'horizon. Il suit des yeux la masse flottante, qui change de forme, pâlit, s'amincit et disparaît enfin dans la brume. Et cependant le flot monte, monte toujours. « A l'instant où le navire

s'effaçait à l'horizon, la tête disparut sous l'eau; il n'y eut plus rien que la mer! » Tel est le dernier mot du livre. Tel est le double dénouement de l'idylle et du drame.

Ce dénouement est lugubre; cette morne résignation, à laquelle pas un cri n'échappe, qui accepte le sacrifice sans se plaindre des hommes et de la destinée, laisse l'esprit dans un accablement douloureux; on se sent oppressé et cependant on ne proteste pas trop, car il est conforme au caractère de Gilliat, caractère tout d'une pièce. Néanmoins, après avoir dépensé tant de force pour arracher la *Durande* aux écueils et tant d'adresse pour marier la jeune fille qu'il aime à un rival préféré, il se supprime lui-même, non pas pour ne point faire obstacle au bonheur qu'il a assuré, mais pour n'en pas être le témoin. Son suicide n'est qu'une faiblesse vulgaire mal déguisée par le pittoresque des accessoires et l'immensité du théâtre. On pouvait désirer une autre solution que Gilliat renonçant à la vie au moment de sa victoire morale.

Ce livre saisissant ne répond pas au titre, qui semblait promettre un grand nombre de personnages, tandis que l'action se passe entre un petit nombre. Mais ceux-ci sont tous de main de maître, et, après les avoir vus à l'œuvre, il est impossible de les oublier. Mess. Lethierry, Déruchette, Gilliat, Clubin resteront comme de puissantes créations du génie. Que de pages, dans ces trois volumes, qu'on admire davantage à mesure qu'on les étudie! Que de descriptions qui se détachent comme des bas-reliefs exécutés par un artiste incomparable! On peut reprocher à l'auteur l'abus de la force, des effets trop cherchés et qui manquent le but en le dépassant; le poète abuse aussi de l'antithèse, des expressions forcées, des jeux de mots, des substantifs soudés entre eux. Mais ces défauts ne sont que l'exubérance du talent.

Travailleurs (ASSOCIATION INTERNATIONALE DES). En 1862, à l'occasion de l'Exposition universelle de Londres, les délégués ouvriers des différentes nations se rencontrèrent en cette ville et furent naturellement amenés à comparer les conditions et les produits du travail de leurs nationalités respectives. De cet examen il résulta, pour les délégués français, que le travailleur anglais gagnait plus et cependant produisait à meilleur marché. On cherchait la raison de cette anomalie apparente lorsque les ouvriers anglais, consultés, attribuèrent les résultats obtenus à leurs *trade's-unions*, qui les mettaient en mesure de lutter avec les patrons et d'obtenir l'établissement de tarifs rémunérateurs de leur travail. Cette révélation fut un trait de lumière pour les ouvriers français; ils se firent expliquer avec le plus grand soin le mécanisme des *trade's-unions* et résolurent de tenter, dès leur retour à Paris, l'organisation de sociétés analogues. La fin de l'Exposition de Londres arriva. Un grand banquet de clôture eut lieu, auquel assistaient les représentants des travailleurs de tous les pays. On y but à l'avenir de tous les travailleurs du monde et les délégués se séparèrent, décidés à se mettre immédiatement à l'œuvre.

De retour en France, les délégués parisiens se mirent à rédiger leurs observations et à exposer les moyens qui leur paraissaient les plus sûrs pour obtenir les améliorations dont ils sentaient le besoin. Quelques-uns proposèrent d'apporter certaines réformes dans les lois; d'autres, dans les coutumes corporatives; d'autres enfin, dans les procédés de fabrication. Tous semblaient disposés à conclure à la fondation d'une société analogue à celle qu'ils avaient vue à Londres; mais, sous l'influence de conseillers dévoués à l'Empire, plusieurs s'en remirent au chef de l'Etat du soin d'améliorer leur situation; d'autres réclamèrent le rétablissement de barrières corporatives et la création de privilèges spéciaux pour chacune des branches de l'industrie nationale. Quelques-uns seulement repoussèrent et l'intervention de l'Empire et de nouvelles restrictions à la liberté. Parmi ces derniers, d'ailleurs en très-petit nombre, il convient de citer M. Tolain, aujourd'hui sénateur élu par Paris. Ce citoyen, doué d'une activité et d'une intelligence rares, avait compris toute la grandeur de l'idée émise à Londres; aussi, quelques semaines à peine après son retour à Paris, il se mettait à l'œuvre; du fond de son atelier, il groupait quelques amis et, de concert avec eux, étudiait la constitution future de la société. De nombreuses correspondances s'échangeaient déjà à cette époque entre ceux qui devaient être les fondateurs de l'Internationale et leurs amis de Londres, lorsque la question polonaise et les élections générales au Corps législatif vinrent, en 1863, détourner l'attention du groupe Tolain et ralentir pendant quelques mois la marche de l'œuvre entreprise. Toutefois, Tolain et cinq codélégués s'étant rendus à Londres à l'occasion du meeting tenu à Saint-James en faveur de la Pologne, une réunion eut lieu à laquelle assistaient Potters, un des chefs des *trade's-unions*; Collet, journaliste réfugié français; Géo Odger, un Anglais; Eugène Dupont, un Français, et de nombreux délégués appartenant à toutes les nations.

Dans cette réunion, Tolain exposa ses idées sur la formation d'une société interna-

tionale des travailleurs. Son idée fut adoptée en principe, mais le temps manquait pour l'organisation immédiate et l'on promit de se revoir. Enfin, vers le milieu de septembre 1864, Tolain, Perrachon et A. Limousin partirent à Londres, après avoir groupé autour d'eux une soixantaine de membres au plus. Les fonds nécessaires au voyage avaient été fournis par une cotisation hebdomadaire fixée à 0 fr. 25 par membre adhérent au projet d'étude.

Le 28 septembre 1864, le meeting public organisé dans Saint-Martin's Hall réunit, officiellement cette fois, les représentants ouvriers de plusieurs nations européennes. Dans ce meeting on jeta les bases de cette association, si humble à son début, qui devait, quelques années plus tard, jouer un rôle d'importance capitale. Après une courte discussion entre les délégués présents, on procéda à la nomination d'un comité chargé d'élaborer les statuts de l'Internationale. Dans cette même séance, on décida qu'un congrès ouvrier aurait lieu en 1865, et qu'on lui soumettrait les statuts rédigés par la commission. Jusqu'à cette date, le comité chargé de la rédaction devait agir comme conseil central provisoire. Son siège était fixé à Londres. Un mois et demi après ce meeting, la commission expédiait à ses correspondants de Paris un opuscule écrit en anglais, et qui n'était autre que le pacte fondamental. A la réception de cette pièce, les membres de l'association à Paris (ils étaient soixante environ) nommèrent au poste de secrétaires correspondants pour Paris MM. Tolain, ciseleur, Fribourg, graveur décorateur, et Limousin, margeur. Le 8 janvier 1865, un bureau était ouvert à Paris, rue des Gravilliers, 44, et le même jour le préfet de police et le ministre de l'intérieur recevaient des exemplaires des statuts et étaient ainsi officiellement avisés de la constitution de la société.

Nous croyons devoir suspendre un instant ici l'histoire de la société l'Internationale pour donner le texte du pacte fondamental. Cette pièce, publiée autrefois par toute la presse, ne saurait être omise par le *Grand Dictionnaire*. Le texte que nous donnons est celui qui fut adopté par le congrès de 1865. Il convient d'ajouter, d'ailleurs, que les modifications apportées à la rédaction du comité par l'Assemblée chargée de revoir ce travail ont été presque insignifiantes et ont porté plutôt sur la rédaction que sur les idées.

Voici ce texte :

PRÉLIMINAIRES.

Considérant :

que l'émancipation des travailleurs doit être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes, que les efforts des travailleurs pour conquérir leur émancipation ne doivent pas tendre à constituer de nouveaux privilèges, mais à établir pour tous les mêmes droits et les mêmes devoirs;

Que l'assujettissement du travailleur au capital est la source de toute servitude politique, morale et matérielle;

Que, pour cette raison, l'émancipation économique des travailleurs est le grand but auquel doit être subordonné tout mouvement politique;

Que tous les efforts jusqu'ici ont échoué, faute de solidarité entre les ouvriers des diverses professions dans chaque pays et d'une union fraternelle entre les travailleurs des diverses contrées;

Que l'émancipation des travailleurs n'est pas un problème simplement local ou national; qu'au contraire ce problème intéresse toutes les nations civilisées, sa solution étant nécessairement subordonnée à leur concours théorique et pratique;

Que le mouvement qui s'accomplit parmi les ouvriers des pays les plus industriels de l'Europe, en faisant naître de nouvelles espérances, donne un solennel avertissement de ne pas retomber dans les vieilles erreurs et conseille de combiner tous les efforts encore isolés;

Par ces raisons, le congrès de l'association internationale déclare que cette association, ainsi que toutes les sociétés ou individus y adhérant, reconnaîtront, comme devant être la base de leur conduite envers tous les hommes, la vérité, la justice, la morale, sans distinction de couleur, de croyance ou de nationalité.

Le congrès considère comme un devoir de réclamer non-seulement pour les membres de l'association les droits de l'homme et du citoyen, mais encore pour quiconque accomplit ses devoirs.

« Pas de droits sans devoirs, pas de devoirs sans droits. »

C'est dans cet esprit que le congrès a adopté définitivement les statuts suivants de l'Association internationale des travailleurs.

Article 1er. Une association est établie pour procurer un point central de communication et de coopération entre les travailleurs des différents pays aspirant au même but, savoir : le concours mutuel, le progrès et le complet affranchissement de la classe ouvrière.

Art. 2. Le nom de cette association sera : Association internationale des travailleurs.

Art. 3. Le conseil général se composera d'ouvriers représentant les différentes nations faisant partie de l'Association interna-

tionale. Il prendra dans son sein, selon les besoins de l'association, les membres du bureau, tels que président, secrétaire général, trésorier et secrétaire particulier pour différents pays.

Tous les ans, le congrès réuni indiquera le siège du conseil général, nommera ses membres et choisira le lieu de la première réunion. A l'époque fixée par le congrès, et sans qu'il soit nécessaire d'une convocation spéciale, les délégués se réuniront de plein droit aux lieux et jours désignés. En cas d'impossibilité, le conseil général pourra changer le lieu du congrès, sans en changer toutefois la date.

Art. 4. A chaque congrès annuel, le conseil général fera un rapport public des travaux de l'année. En cas d'urgence, il pourra convoquer le congrès avant le terme fixé.

Art. 5. Le conseil général établira des relations avec les différentes associations ouvrières, de telle sorte que les ouvriers de chaque pays soient constamment au courant des mouvements de leur classe dans les autres pays; qu'une enquête sur l'état social soit faite simultanément et dans un même esprit; que les questions proposées par une société et dont la discussion est d'un intérêt général soient examinées par toutes, et que, lorsqu'une idée pratique ou une difficulté internationale réclamerait l'action de l'Association, celle-ci puisse agir d'une manière uniforme. Lorsque cela lui semblera nécessaire, le conseil général prendra l'initiative des propositions à soumettre aux sociétés locales ou nationales.

Il publiera un bulletin pour faciliter ses communications avec les sections.

Art. 6. Puisque le succès du mouvement ouvrier ne peut être assuré dans chaque pays que par la force résultant de l'union et de l'association;

Que, d'autre part, l'utilité du conseil général dépend de ses rapports avec les sociétés ouvrières soit nationales, soit locales, les membres de l'Association nationale devront faire tous leurs efforts, chacun dans son pays, pour réunir en une association nationale les diverses sociétés ouvrières existantes. Il est bien entendu, toutefois, que l'application de cet article est subordonnée aux lois particulières qui régissent chaque nation; mais, sauf les obstacles légaux, aucune société locale n'est dispensée de correspondre directement avec le conseil général à Londres.

Art. 7. Chaque membre de l'Association internationale, en changeant de pays, recevra l'appui fraternel des membres de l'Association. Par cet appui, il a droit aux renseignements relatifs à sa profession dans la localité où il se rend, au crédit dans les conditions déterminées par le règlement de section et sous la garantie de cette même section.

Art. 8. Quiconque adopte et défend les principes de l'Association peut en être reçu membre, mais cela sous la responsabilité de la section qui le recevra.

Art. 9. Chaque section est souveraine pour nommer ses correspondants au conseil général.

Art. 10. Quoique unies par un lien fraternel de solidarité et de coopération, les sociétés ouvrières n'en continueront pas moins d'exister sur les bases qui leur seront particulières.

Art. 11. Tout ce qui n'est pas prévu par les statuts sera déterminé par les règlements revisables à chaque congrès.

Signé :

ODGER, CREMER, WHEELER,
ouvriers anglais.

La cotisation annuelle était fixée à 1 fr. 25 par adhérent.

Aux statuts généraux et comme objets d'étude proposés au premier congrès était joint le programme suivant, qui resumait d'une façon très-nette les opinions des fondateurs et indiquait clairement le but qu'ils entendaient poursuivre. Nous donnons également cette pièce, très-courte d'ailleurs :

1° Organisation de l'Association internationale, son but, ses moyens d'action.

2° Sociétés ouvrières, leur passé, leur présent, leur avenir; du chômage, des grèves, moyens d'y remédier; de l'enseignement primaire et professionnel.

3° Du travail des femmes et des enfants dans les fabriques, au point de vue moral et sanitaire.

4° Réduction des heures de travail, but, portée, conséquences morales; de l'obligation du travail pour tous.

5° Association, son principe, ses applications; la coopération distinguée de l'association propre.

6° Des relations du capital et du travail; concurrence étrangère; traités de commerce.

7° Impôts directs et indirects.

8° Institutions internationales; crédit mutuel, papier-monnaie, poids, mesures, monnaie et langue.

9° De la nécessité d'énervant l'influence russe en Europe par l'application du principe du droit des peuples de disposer d'eux-mêmes, et la reconstitution d'une Pologne sur des bases démocratiques et sociales.

10° Des armées permanentes dans leurs rapports avec la production.

11° Des idées religieuses; leur influence sur

le mouvement social, politique et intellectuel.

12^e Etablissement d'une société de secours mutuels; appui moral et matériel accordé aux orphelins de l'Association.

Ainsi qu'il est facile de s'en convaincre par l'examen des différentes pièces que nous venons de publier, l'organisation de la Société était républicaine et fédérative. Chaque groupe conservait son autonomie, et le congrès seul était souverain. Le conseil général n'était que l'exécuteur des décisions du congrès et n'avait pour mission que de les exécuter et faire exécuter.

L'organisation de la Société étant désormais bien connue du lecteur, il nous paraît indispensable d'appeler son attention sur ses très-humbles débuts; mais avant d'entrer dans ces détails il n'est pas inutile de dire qu'à peine installés dans leurs fonctions les secrétaires correspondants de Paris, et notamment M. Tolain, furent en butte aux plus violentes calomnies. M. Tolain, en raison des fonctions de secrétaire de la commission ouvrière qu'il avait remplies lors de l'Exposition universelle de Londres, fut plus directement attaqué que ses camarades, et on l'accusa bientôt d'être l'agent secret du Palais-Royal. Ces bruits prirent des proportions telles qu'il parut nécessaire de les démentir solennellement, et les ennemis les plus acharnés du futur député et sénateur de la Seine furent bientôt contraints d'avouer que la jalousie avait seule donné naissance à ces calomnies. Rien n'est venu depuis lors démontrer que M. Tolain ait, à un moment quelconque, pris ses inspirations auprès du prince Napoléon, et sa conduite ultérieure dissipa tous les doutes.

Cela dit à propos de calomnies que nous ne pouvions passer sous silence, car elles firent trop de bruit en leur temps, revenons aux débuts de l'Internationale. Si nous en croyons le livre de M. Fribourg (*L'Association internationale des travailleurs*, Paris, Armand Lechevalier, 1871), l'argent manquait au début; le trimestre de loyer acquitté d'avance avait vidé la caisse du groupe fondateur, et l'on ne put faire imprimer 20,000 exemplaires des statuts généraux et 7,000 lettres d'adhésion que grâce au crédit obligé d'un ami. Le mobilier qui garnissait le local de la rue des Gravilliers était du reste des plus simples; il se composait d'un petit poêle en fonte, cassé, apporté par M. Tolain, d'une table en bois blanc, servant durant le jour d'établi à M. Fribourg, et enfin de deux tabourets en bois blanc, auxquels on adjoignit plus tard quatre sièges de fantaisie. Ce mobilier, plus que modeste, constituait pendant plus d'une année tout l'ameublement du petit rez-de-chaussée où se réunissaient les membres de l'Association groupés autour de la section des Gravilliers.

Le bureau de Paris, installé comme nous venons de le dire, n'en recevait pas moins de nombreuses adhésions. Bon nombre de membres de sociétés dissoutes par l'Empire venaient se faire inscrire rue des Gravilliers, et quelques mois après l'ouverture du bureau les adhésions étaient assez nombreuses pour qu'il devînt possible à l'Association de constituer des bureaux correspondants en province. C'est à cette époque que remontent les adhésions de MM. Jules Simon, plus tard membre du gouvernement de la Défense nationale, puis ministre du gouvernement de M. Thiers, Henri Martin, Gustave Chaudey, Corbon, Charles Beslay, etc.

Comme l'historique de la Société, depuis 1865 jusqu'aux événements de mars 1871 tout au moins, peut se faire à l'aide des comptes rendus des congrès, nous allons les passer rapidement en revue.

Le lecteur se rappelle que, le 23 septembre 1864, le meeting réuni dans Saint-Martin's Hall avait décidé qu'un congrès ouvrier aurait lieu l'année suivante à pareille époque. Or, ce congrès ne pouvant avoir lieu, vu l'insuffisance des adhérents et l'état de la caisse du conseil général, il fut décidé qu'une conférence administrative aurait lieu à Londres le jour anniversaire de la fondation de la Société. En conséquence de cette décision, le 24 septembre 1865, il y eut une réunion dans une des salles d'Adelphi Terrace. On examina dans cette réunion la question de savoir s'il convenait de n'admettre comme adhérents que des travailleurs manuels. L'accord ne se fit pas sur ce point, et il fut décidé que provisoirement les bureaux agiraient en ce cas à leur guise et sous leur responsabilité propre.

Ce fut en septembre 1866 que se réunit à Genève le premier congrès. Étaient convoqués, outre les délégués de France, de Suisse, d'Allemagne, d'Angleterre, etc., certains étudiants de Paris qui naguère s'étaient réunis au congrès de Liège pour y discuter des questions philosophiques. Le bureau de Paris fit le voyage à ses frais. Le jour de l'ouverture du congrès, quelques efforts furent faits pour transformer la réunion en manifestation antibonapartiste; mais, sur les réclamations des délégués étrangers, le parti blanquiste dut enoncer à cette entreprise.

Les résolutions adoptées par le congrès furent les suivantes :

1^{re} Établissement dans chaque localité d'Europe de bureaux correspondants.

Une cotisation mensuelle destinée à couvrir les frais généraux de correspondance.

Une publication également mensuelle d'un bulletin de la Société.

L'organisation d'un enseignement professionnel international.

Des émigrations et des immigrations partielles des membres de l'Association.

La stricte observation du principe de réciprocité.

Les délégués des différentes nations regagnèrent leur patrie, et c'est à ce moment que se place la première intervention du gouvernement impérial. Les délégués anglais, en traversant la France, furent dépouillés par la police de tous les papiers qu'ils portaient et ne purent rentrer en possession desdits papiers que trois mois après, sur la demande formelle de lord Cowley, alors ambassadeur d'Angleterre à Paris. Cette immixtion de la police impériale et les clamours d'une certaine presse qui invitait l'Empire à poursuivre l'Internationale décidèrent le bureau de la rue des Gravilliers à dresser le plan d'une société d'assurance mutuelle destinée à faire revivre l'Internationale sous un autre titre, si celle-ci venait à être frappée par l'Empire. Ces précautions furent d'ailleurs inutiles, et la police impériale, mise au fait de cette tentative, la fit avorter au moyen des mille et une tracasseries que peut se permettre toute organisation policière.

La scission allait s'accroissant entre le parti exclusivement politique et les internationaux socialistes, lorsqu'en 1867 éclata la grève des bronziers, à l'occasion de laquelle l'Association montra quelle était et quelle pourrait être sa puissance. Voici le fait : une société ouvrière de crédit mutuel s'était fondée dans cette profession et avait pris un développement considérable. Les patrons inquiets sommèrent leurs ouvriers d'avoir à quitter leurs ateliers ou à cesser de faire partie de la Société de crédit mutuel. Les ouvriers répliquèrent à cette sommation en mettant à l'index toute maison de laquelle seraient chassés des ouvriers pour cause de participation à la Société. La lutte s'ouvrit; les patrons fermèrent leur ateliers et attendirent. La Société de crédit mutuel tenait bon, mais ses ressources s'épuisaient; c'est alors que deux membres fondateurs de l'Internationale partirent pour Londres, accompagnés de trois délégués des bronziers. Les Anglais, mis au fait, fournirent quelques ressources, et plusieurs billets de 1,000 francs arrivèrent de Londres au beau milieu d'une réunion tenue à Menilmontant et à laquelle assistaient quelques patrons dissidents. Les patrons cédèrent devant la crainte d'être ruinés avant une association qui, dès cette époque, passait pour disposer de capitaux énormes; les ateliers se rouvrirent. L'Internationale venait une première fois de donner la mesure de sa puissance. Quelques troubles ayant éclaté dans certaines manufactures à Roubaix et les ouvriers ayant brisé les machines, le bureau de Paris adressa aux grévistes une lettre remarquable dans laquelle il déclarait que les machines, instruments de travail, devaient être sacrées et terminait en faisant un appel chaleureux aux membres de l'Internationale, qu'il invitait à secourir des frères malheureux.

Passons sur divers incidents et arrivons au congrès de Lausanne (septembre 1867). Ce congrès fut signalé par des discussions importantes sur les questions ouvrières, sur l'organisation de l'enseignement et sur les moyens d'étendre l'influence de la Société. Ensuite le congrès délégué plusieurs de ses membres au congrès de la paix à Genève. Le résultat de cette alliance fut l'intervention de l'Internationale dans quelques manifestations politiques qui eurent lieu au cimetière Montmartre (2 novembre 1867), au tombeau de Manin, puis dans celle du 4 novembre contre la réoccupation de Rome par les troupes impériales.

L'Internationale avait fait œuvre de société politique, le gouvernement impérial allait la poursuivre ouvertement. A la fin de décembre 1867, des perquisitions furent opérées au siège de la Société, rue des Gravilliers, et au domicile des fondateurs. Ces perquisitions n'amenèrent aucune saisie importante et l'Empire fut obligé de renoncer à poursuivre l'Internationale comme société secrète; il se contenta de traduire devant ses tribunaux quinze prévenus, qu'il accusa de faire partie d'une association non autorisée. L'affaire vint, au mois de mars 1868, devant la 6^e chambre, que présidait le célèbre Desvaux. Étaient prévenus : Chemale, Tolain, Héligon, Camelinat, Murat, Perrachon, Fournais, Gauthier, Dauthier, Belami, Gérardin, Bastien, Guyard, Delahaye et Delorme. Le procès fut vif et animé. L'avocat impérial Lepelletier déclara que les prévenus étaient tous des ouvriers honorables et nequit néanmoins contre eux l'application de la loi. Ils furent condamnés à 100 francs d'amende. Appel fut fait de ce jugement; Murat présenta la défense de ses amis. M. Merveilieux-Duvignau, qui acquit sous l'Empire une si triste célébrité, soutint la prévention, et, le 29 avril 1868, le jugement de première instance était purement et simplement confirmé. Le pourvoi en cassation introduit par les condamnés fut rejeté le 12 novembre de la même année. La dissolution de la Société, et par suite celle du bureau de Paris, avait été prononcée par le jugement qui condamnait les principaux membres à 100 francs d'a-

mende. En dépit de cette décision et avant même qu'elle fût devenue définitive, un nouveau bureau se reconstituait. Le gouvernement poursuivit immédiatement neuf des membres du nouveau bureau, et, le 22 mai 1868, paraissaient devant la 6^e chambre Varlin, Malon, Humbert, Granjon, Bourdon, Charbonneau, Combault, Landrin et Mollin. Ils furent condamnés à trois mois de prison et 100 francs d'amende.

C'est à cette époque que se place un fait qui a eu une importance capitale dans la marche ultérieurement suivie par l'Internationale; nous voulons parler de l'invasion de cette société par le groupe communiste que nous retrouverons presque au complet dans les conseils de la Commune. A dater de 1868 et surtout de 1869, la Société, fondée pour l'étude des questions sociales, se transforme en association politique sous l'influence des partisans de Blanqui. Le but des socialistes les plus influents n'est plus seulement le renversement de l'Empire, mais la substitution à ce régime justement détesté d'un état social où les théories communistes seraient mises en application immédiatement par la main d'un pouvoir dictatorial. Parmi ceux qui appellent de tous leurs vœux ces réformes immédiates, plusieurs déclarent qu'ils n'ont aucune préférence pour telle ou telle forme de gouvernement. Quelques-uns même ajoutent qu'ils acceptent les réformes qu'ils réclament de la main du gouvernement impérial. A cette date, les événements ultérieurs l'ont prouvé, l'Internationale compte dans son sein des agents bonapartistes, apôtres plus ou moins avoués, mais très-zélés, de cette chose grotesque qu'on a qualifiée de socialisme impérial.

Un nouveau congrès se tint à Bâle en 1868. On y vit des Russes, des Autrichiens, des Allemands du Nord, des Anglais, des Espagnols, des Italiens et enfin des Français; mais ces derniers n'y figuraient qu'en petit nombre. Le sujet à l'ordre du jour était la propriété foncière. Une première déclaration émanant de la commission du congrès et dont le premier article est le suivant : « La propriété foncière est abolie, le sol appartient à la collectivité; il est inaliénable, » est en vain attaquée avec une grande vigueur par Tolain et Langlois; leur langage plein de bon sens n'est point écouté, et la déclaration suivante est votée par 54 voix contre 4; 13 délégués présents s'étaient abstenus.

Cette pièce émane du Russe Bakounine, un quasi-boyard communiste. La voici :

« Je vote pour la collectivité du sol en particulier, et en général de toute la richesse sociale, dans le sens de la liquidation sociale.

« J'entends par liquidation sociale l'expropriation, en droit, de tous les propriétaires actuels, par l'abolition de l'Etat politique et juridique qui est la sanction et la seule garantie de la propriété actuelle et de tout ce qui s'appelle le droit juridique; et l'expropriation, de fait, partout et autant qu'elle sera possible et aussi vite qu'elle sera possible, par la force même des événements et des choses. »

Quant à l'organisation postérieure, considérant que tout travail productif est un travail nécessairement collectif et que le travail que l'on appelle improprement individuel est encore un travail produit par la collectivité des générations passées et présentes, Bakounine conclut à la liquidation des communes, proposée par la majorité de la commission, d'autant plus volontiers que cette liquidation implique l'organisation de la société de bas en haut, tandis que le projet de la minorité nous parle de l'Etat.

« Je suis, ajoute-t-il, un antagoniste résolu de l'Etat et de toute politique bourgeoise de l'Etat.

« Je demande la destruction de tous les Etats, nationaux et territoriaux, et, sur leurs ruines, la fondation de l'Etat international des travailleurs. »

Dans la première moitié de l'année 1870, si fatale à la France, l'Internationale fit peu parler d'elle. Au début de la guerre avec la Prusse, elle publia un manifeste en faveur de la paix, et ce fut tout. Vers la fin de 1870, à Paris, elle contribua peut-être dans une certaine mesure aux affaires du 31 octobre. Son rôle important commence au mois de février 1871. Nous n'avons pas ici à faire l'histoire du mouvement insurrectionnel du 18 mars, et nous nous contenterons de dire que dans le Comité central, qui fut le point de départ du mouvement communaliste, figuraient plusieurs membres de l'Internationale. Lorsque le gouvernement de la Commune fut installé à l'Hôtel de ville, il comptait sur soixante-dix-neuf membres vingt socialistes qui faisaient partie de l'Association avant le congrès tenu à Bruxelles en 1868. Sur ces vingt membres, quinze, au moins, avaient poussé de toutes leurs forces l'Association dans la voie où nous l'avons vue pleinement engagée par le congrès de Bâle de 1869. Sur les cinquante-neuf autres membres de la Commune, on en comptait à peine sept qui fussent hostiles à l'Internationale. Le reste, pour les deux tiers au moins, était entré dans l'association en 1869 et au commencement de 1870. L'influence de l'Internationale et surtout de la fraction communiste de cette société sur les événements du 18 mars et ceux qui les suivirent jusqu'au 25 mai de la même année ne semble donc pas niable.

Resterait à examiner si l'élément bonapartiste, qui figurait jusque dans le personnel des membres de la Commune, ne doit pas être tenu comme responsable, dans une large mesure, des désastres qui ont accablé la capitale à la fin de mai; mais ces questions ne peuvent trouver place ici.

Depuis 1871, l'Association internationale a tenu quelques congrès qui n'ont présenté qu'un médiocre intérêt, et elle semble être en voie de décroissance en Europe. Elle s'est d'ailleurs coupée en deux en 1872, et cette division s'est accentuée à Genève en 1873. Des questions de rivalité personnelle entre MM. Karl Marx, Bakounine et Vésinier ont produit une scission qui ne peut qu'amener la ruine de l'Association.

Quelques gouvernements ont cru devoir édicter des lois sévères contre les membres de cette association. Le ministère Dufaure a fait voter le 14 mars 1872 une loi qui prononce un emprisonnement de trois mois à deux ans et une amende de 50 à 1,000 francs contre tout individu qui s'affiliera ou fera acte d'affilié à l'Association internationale.

Le gouvernement espagnol a suivi l'exemple du gouvernement français et a sévi contre l'Internationale au lendemain du mouvement suscité dans ce pays par ceux que l'on appelait alors les intrançaisables. Mais le gouvernement anglais a refusé de suivre une semblable politique; il a pensé que, si les membres de l'Internationale devenaient dangereux, les lois ordinaires suffiraient pour les contenir.

TRAVAISSON s. f. (tra-vé-zon — du lat. *trabs*, poutre). Constr. Ensemble de toutes les travées d'un plancher. || Syn. d'ENTABLEMENT.

TRAVANAIS s. f. (tra-va-ne — du nom du marquis de *Travanais*, joueur de tricotrac). Jeux. Case qui précède le coin de repos.

TRAVANCORE, ville de l'Indoustan, ancienne capitale du royaume de son nom, dans une vallée des Ghattes, à 35 kilom. S.-E. de Trivanderam, par 8° 30' de latit. N. et 74° 52' de longit. E. Elle était autrefois grande et florissante; mais elle est aujourd'hui presque entièrement déchuë.

TRAVANCORE (ROYAUME DE), Etat de l'Indoustan, dans le Malabar, entre la mer des Indes à l'O. et au S. et les Ghattes occidentales à l'E.; 11,950 kilom. carrés, 215 kilom. sur 100 et 1,000,000 d'habitants. Dans ce nombre sont compris 70,000 chrétiens de Saint-Thomas, répartis en cinquante paroisses. On y compte aussi un millier de protestants et un très-petit nombre de catholiques. Capitale, Trivanderam. Sa surface, entrecoupée de montagnes, de collines, de vallées et de belles masses de forêts, est arrosée par une infinité de cours d'eau qui entretiennent dans les vallées une constante verdure. La chaleur, naturellement très-forte, y est tempérée par le voisinage de la mer. Le sol est partout d'une fertilité remarquable. On y recueille principalement du riz, du poivre, du sucre, de la cannelle, du sagou, du gingembre, de la casse, de l'encens et autres gommes aromatiques, des noix de coco, etc. Parmi les animaux sauvages, on y trouve des buffles, des tigres, des éléphants. Depuis 1809, ce royaume est tributaire des Anglais.

TRAVASA. (Gaëtan-Marie), historien italien, né à Bassano en 1698, mort à Venise en 1774. Il entra dans l'ordre des théatins, professa la philosophie dans plusieurs collèges et s'adonna ensuite à la prédication, dans laquelle il obtint beaucoup de succès. C'était un littérateur instruit et distingué. Nous citerons, parmi ses ouvrages : *Storia critica della vita di Ario* (Venise, 1746, in-30); *Storia critica delle vite degli eretarchi del I, II, III e IV secoli* (Venise, 1752-1762, 6 vol. in-80); livre très-estimé; *Istruzioni e regole per tacere e per parlare come convienti in materia di religione* (Venise, 1764, in-80); *Panegirici e ragionamenti sacri* (Venise, 1767, in-40), etc.

TRAVASSOS-VALDEZ (Francisco), écrivain portugais, né à Setúbal en 1825. Il a beaucoup voyagé et a écrit des ouvrages en anglais et en portugais. Nous citerons de lui : *South African ladies companion* (1858); *Six years of a traveller's life in western Africa* (Londres, 1861); *Africa occidentalis; noticia e considerações* (Lisbonne, 1864); *Da Oceania a Lisboa* (Rio-Janeiro, 1866), etc.

TRAVAT s. (tra-va). Manège. Cheval qui a des balzanes ou marques blanches aux deux pieds du même côté.

TRAVAUX (Pierre), sculpteur, né à Corsaint (Côte-d'Or) en 1824, mort à Paris en 1869. Elève de Jouffroy, il exposa pour la première fois en 1853 *Thésis et Achille et la Réverie*. Ce groupe et cette figure furent remarqués. Une certaine finesse de sentiment, une sorte d'ingénuité naïve étaient le côté intéressant de ces deux morceaux. En 1857, il exposa le groupe l'*Education*, dont le mérite le plus réel est un certain charme d'aspect, une sorte de bonhomie séduisante, et qui n'est aucunement inférieur à *Thésis* et à la *Réverie*. Il exposa ensuite : *Supho* (1859); *Moïse sauvé des eaux*, *David rendant grâce à Dieu* (1861); *l'Evier* (1863); *l'Humilité* (1864); la *Douleur* (1868); *Réverie* (1869), etc., toutes œuvres consciencieuses, mais d'un ma-

rite peut-être un peu trop égal. Le jury des récompenses a signalé d'ailleurs avec justice cette immobilité en accordant à l'artiste la 3^e médaille, qu'il a toujours méritée à chacune de ses expositions. Travaux a obtenu, en outre, de nombreuses commandes, sans parler de son *Turgot* du nouveau Louvre. Nous citerons : la *Vigilance* et la *Sagesse*, statues destinées au palais de justice de Marseille; l'*Isthme de Suez*, groupe pour le château Borelly, dans la même ville, etc.

TRAVE, anciennement *Chalusus*, rivière d'Allemagne. Elle prend sa source à Sarau (Holstein), forme le lac Warder, passe à Lubeck, traverse le lac de Binnen-Wasser et se jette dans la Baltique, à Travemünde, après un cours de 100 kilom. Ses principaux affluents sont : la Steckenitz, la Swartaw et la Wackenitz.

TRAVÉE s. f. (tra-vé — du lat. *trabs*, poutre). Archit. Espace qui est entre deux poutres, et qui est rempli par un certain nombre de solives : *Il y a tant de travées à ce plancher*. (Acad.) || Galerie supérieure d'une église, qui règne au-dessus des arcades de la nef. || Partie de la charpente d'un pont de bois située entre les files de pieux, et qui forme l'arche. || *Travée de comble*, Distance d'une ferme à l'autre. || *Travée de balustrades*, Rang de balustrades entre deux colonnes ou piédestaux. || *Travée de grille*, Rang de barreaux entre deux pilastres. || *Travée d'impression*, Surface de 12 mètres carrés de mise en couleur, dans un bâtiment.

— Mar. Emplacement formé dans le fond d'un port ou d'une anse par des pieux fichés dans le sol, entre lesquels on a établi un fond de lambourdes où sont retenues submergées des pièces de mâture.

TRAVELLAGE s. m. (tra-vè-la-je). Techn. Rupture du fil de soie au moulin du deuxième apprêt.

TRAVEMÜNDE, anciennement *Dragamuntina*, ville forte d'Allemagne, à l'embouchure de la Trave dans la mer Baltique, à 15 kilom. N.-E. de Lubeck, dont elle est le port; 1,100 hab. Bains de mer renommés.

Travendahl (*Træva*), château de Danemark (Holstein), près de la rive gauche de la Trave, qui y présente un bon lieu de débarquement, à 23 kilom. O. de Lubeck. Un traité y fut conclu entre la Suède et le Danemark le 8 août 1700.

TRAVERNOL (Louis), littérateur, né à Paris vers 1710, mort dans la même ville vers 1780. On ne sait rien de bien précis sur la vie de cet écrivain, qui a laissé non nombre d'ouvrages, de pièces et d'articles sur des sujets très-divers. Nous citerons, parmi ses écrits : *Catéchisme des francs-maçons* (Limoges, 1740, in-12), sous le pseudonyme de *Leonard Gahnam*; *Voltaire ou Pages amphigouriques de M. Arouet de Voltaire* (Paris, 1748, in-8°); *Histoire du théâtre de l'Opéra en France depuis son établissement* (1753, in-8°); *Galerie de l'Académie royale de musique, contenant les portraits en vers des principaux sujets qui la composent* (1754, in-4°); *Eléments salutaires aux riches voluptueux et aux dévots trop économes* (Paris, 1768); *Œuvres mêlées*, en vers et en prose (Amsterdam, 1775, in-8°), etc.

TRAVERS s. m. (tra-ve-r — du latin *transversus*, tra-versus, placé en travers, tourné en travers, oblique; de *trans*, à travers, et de *vertere*, tourner, qui représente la racine sanscrite *vart*, tourner, restée dans la plupart des langues de la famille indo-européenne. De là le substantif masculin *travers*, l'idée d'obliquité ayant dégagé le sens moral d'irrégularité, bizarrerie, caprice, et le féminin *traverse*, les locutions adverbiales de *travers*, à travers, au travers de, l'adjectif *traversier*, le substantif *traversin*, oreiller qui occupe toute la largeur du lit, etc., et le verbe *traverser*, passer à travers). Étendue d'un corps considérée dans sa largeur : *Il s'en faut de deux TRAVERS de doigt que ces plainches ne se joignent*. (Acad.) || Position d'une chose comparée avec une autre position de la même chose, de telle manière que *travers* opposé à *droit* signifie position horizontale d'un corps, et qu'opposé à *long* il s'entend de la largeur de ce corps.

— Biais, irrégularité d'un lieu, d'une place, d'un jardin, d'un bâtiment, etc. : *Il faut planter des arbres pour cacher les TRAVERS qui sont dans votre jardin*. (Acad.)

— Fig. Bizarrerie, caprice, irrégularité d'esprit et d'humeur : *Un homme plein de TRAVERS*. Cette femme a un bien grand TRAVERS d'esprit. Si la jalousie est fondée, elle ne paraît plus un TRAVERS. (Hamilt.) Peu d'esprit avec de la droiture ennuie moins à la longue que beaucoup d'esprit avec des TRAVERS. (La Rochef.) C'est la plaisanterie qui doit faire justice de tous les TRAVERS des hommes et de la société. (Chamfort.) Il y a des TRAVERS très-heureux, quand ils ne sont pas joués. (De Ligne.) On emploie le plus souvent son esprit à dissimuler ses torts, ses TRAVERS ou ses vices. (Beauchêne.) Malgré quelques petits TRAVERS qui tiennent à la jeunesse, il réunit les plus brillantes qualités. (Scribe.) L'étudiant a plus de TRAVERS et de ridicules que de vices. (G. Sand.) La France a eu longtemps ce TRAVERS de s'encenser elle-même et de chanter dévotement sa propre titanie. (Th. Gautier.) La traillerie est le principal TRAVERS du caractère français et le plus incorri-

gible. (E. de Gir.) L'intimité est indiscrette; elle trahit les défauts et les TRAVERS de chacun. (P. Janet.)

Il n'est point de cerveau qui n'ait quelque travers.

Mon Dieu! qu'il joint à tous ses airs grotesques Des sentiments et des travers burlesques!

Aux travers de l'esprit aisément on fait grâce; Mais les fautes du cœur, jamais on ne les passe.

Eglé, belle et poète, a deux petits TRAVERS : Elle fait son visage et ne fait pas ses vers.

— Féod. Droit perçu par les seigneurs sur les marchandises transportées à travers leurs terres d'un lieu dans un autre, et qui se percevait principalement au passage des rivières.

— Mar. Flanc, côté d'un navire. || *Présenter son travers*, Présenter le flanc. || *Par le travers*, A la hauteur, vis-à-vis, à l'opposite : *La flotte était PAR LE TRAVERS de tel cap*. (Acad.) || Sur une ligne perpendiculaire à la longueur d'un bâtiment.

— Artill. Cordage qui sert à lier des canons et autres pièces d'artillerie sur leurs chariots.

— Comm. Bâche que l'on jette sur une voie de bois quand elle est cordée.

— Techn. Filet d'or qui se trouve le long du côté du dos du livre relié. || En termes de mégissier, Action de passer le couteau à déchirer sur la largeur d'une peau et du côté de la chair, ce qu'on appelle *donner un travers de chair*. || Nom des cordes transversales d'une raquette. || Nom donné à des crevasses transversales qui se manifestent dans le canon des armes à feu portatives quand il n'a pas été fabriqué avec des matières premières de bonne qualité. On les appelle aussi TRAVERSES.

— Loc. adv. En travers, D'un côté à l'autre, suivant la largeur : *Cette table n'est pas solide, il faut y mettre des barres en TRAVERS pour qu'elle puisse servir*. (Acad.) *Si ces messieurs veulent, je coucherai en TRAVERS de leur porte*. (Al. Dum.) *Donnez-nous seulement la permission de mettre la broche en TRAVERS de votre cheminée*. (G. Sand.)

— Mar. Se mettre en travers, Etre, se tenir en travers, Se mettre en panne. || *Etre, voguer en travers au courant, au vent*, En parlant d'un navire, Se présenter du côté que suit le courant ou le vent en le croisant : *Le vaisseau, incapable de gouverner, voguait EN TRAVERS, jouet du vent et des lames*. (B. de St-P.) || *Tomber en travers sur un bâtiment, sur une roche, à la côte*, Y être porté de côté.

— Frapper, prendre un vaisseau en travers, Le frapper, le prendre de côté. || *Aller en travers*, Dériver au gré du vent ou du courant. || *S'échouer en travers*, Toucher par le flanc. || *Bâtiment frété en travers*, Navire loué en totalité par un seul.

— En travers de, En opposition avec : *La religion catholique est en TRAVERS de tous les progrès que tentent de réaliser les sociétés humaines*. (L. Jourdan.)

— Loc. adv. De travers, Obliquement : *Si vous mettez cela de TRAVERS, vous ne le ferez pas passer. Il est louche, il est bête, il regarde de TRAVERS*. (Acad.) *Une large bouche un peu de TRAVERS*. (Dider.) De mauvais sens, tout autrement qu'il ne faudrait : *Il écrit tout de TRAVERS. Il a les jambes de TRAVERS*. (Acad.) || Fig. En mauvaise part, à contre-sens : *Cet homme prend tout de TRAVERS, entend tout de TRAVERS. Il rapporte de TRAVERS tout ce qu'on lui dit. Parler, répondre tout de TRAVERS*. (Acad.) *Jamais homme n'a pris les choses plus de TRAVERS que celui-ci*. (T. des Réaux.) *Ne vous allez rien mettre de TRAVERS dans l'esprit, je vous prie*. (Bussy-Rabutin.) *J'aime les paysans; ils ne sont pas assez savants pour raisonner de TRAVERS*. (Montesqu.)

Que lui fait mon avis, qu'il a pris de travers ?

Tous les jours, à la cour, un sot de qualité Peut juger de travers avec impunité.

J'ai beau, pour les servir, travailler de mon mieux, Je fais tout de travers.

— *Regarder quelqu'un de travers*, Le regarder d'une manière qui marque du mécontentement, de la colère, de l'aversion : *Qu'avez-vous donc à me REGARDER ainsi de TRAVERS ? Le duc ne repartit à mon intercesseur qu'en le REGARDANT de TRAVERS et en lui tournant le dos*. (Le Sage.) || *Avoir l'esprit de travers*, Avoir l'esprit mal fait, mal tourné : *On n'a pas de moyens pour redresser un ESPRIT DE TRAVERS*. (La Rochef.)

Un esprit de travers assez souvent se blousse.

Vous savez bien qu'il est, en femmes comme en filles, Des esprits de travers dans toutes les familles.

— *Avoir mis son bonnet de travers*, Etre de mauvaise humeur : *Ne lui parlez pas aujourd'hui, il a mis son BONNET DE TRAVERS*. (Acad.) || *Profil en travers*, Section faite transversalement à la direction d'un ouvrage : *Les PROFILS EN TRAVERS d'un tracé de chemin de fer se font d'ordinaire perpendiculairement à son axe*.

— *A tort et à travers*, Sans discernement, inconsidérément : *Il frappe à TORT ET à TRAVERS. Il parle à TORT ET à TRAVERS, sans savoir ce qu'il dit*. (Acad.) *Je me moque de tous ceux qui parlent à TORT ET à TRAVERS de ce qu'ils n'ont point vu*. (Volt.)

Le juge prétendait qu'd tort et à travers On ne saurait manquer condamnant un pervers.

— Loc. prép. A travers, Au milieu, par le milieu, et principalement Au milieu d'un passage vide, libre : *Passer sa main à TRAVERS les barreaux. Les lois sont comme des toiles d'araignée; les petits insectes s'y prennent, les gros passent à TRAVERS*. (Barthél.)

Que de beaux rêves nous avons faits à TRAVERS la fumée de tabac! (Th. Gaut.)

A travers les rochers la peur les précipite.

— Fig. Dans le cours de, sous la manifestation extérieure de : *M. de Luxembourg sentit, à TRAVERS sa colère, qu'il s'était attiré ce fracas par les injures de son factum*. (St-Simon.) *Quand l'âme rayonne à TRAVERS l'intelligence, c'est le génie; à TRAVERS la volonté, c'est la vertu; à TRAVERS nos affections, c'est l'amour*. (A. Martin.) *Les idées mènent l'humanité à TRAVERS les révolutions et les catastrophes*. (Proudh.) *Regardez à TRAVERS le peuple et vous apercevrez la vérité*. (V. Hugo.) || *A travers champs*, Au hasard : *Aller à TRAVERS CHAMPS. Je gagnai, à TRAVERS CHAMPS, la maison de mon hôte*. (Chateaub.)

— Au travers, De part en part : *L'un brise la toile, et l'autre passe au TRAVERS*. (J.-J. Rouss.)

Discrettement et d'une main mobile,

En écartant le feuillage avide,

L'œil et l'oreille avidement ouverts,

Elle regarde, elle écoute au TRAVERS.

— *Au travers de*, Au milieu, par le milieu; et principalement Au milieu d'obstacles, d'empêchements : *Il se fit jour au TRAVERS DES ennemis. Il nous voyait le soleil qu'au TRAVERS DU brouillard*. (Acad.) *Nous passâmes au TRAVERS DES écueils*. (Fénel.) *Je vois au TRAVERS DE ces grilles ce cœur où elle a tant de fois chanté les cantiques de Sion*. (Fléch.) *Il vous jettera au TRAVERS d'une porte pour vous faire passer le premier*. (Boissy.)

Au travers des périls un grand cœur se fait jour.

— Fig. En opposition bruyante avec : *On ne vient pas se jeter ainsi au TRAVERS d'une comédie et troubler un acteur qui parle*. (Mol.)

— Fam. Tout au travers des choux, à travers les choux, Inconsidérément, sans jugement, sans aucun égard : *Vous me paraissez dans le même état où vous étiez avant de tomber dans les grands accidents où vous avez pensé succomber; loin de faire ce qu'il faudrait pour les prévenir, vous vous jetez tout à TRAVERS LES CHOUX*. (Mme D. de La Fayette.)

— Gramm. A travers veut un régime direct : *A travers les bois*. Au travers ne peut être suivi d'un régime qu'autant qu'on le rend indirect par l'emploi de la préposition de : *Au travers des forêts*. Dans le sens partitif, on dirait à travers des buissons épais, et au travers de buissons épais (sans exprimer l'article).

— Syn. Travers (à), au travers. A travers marque simplement le passage; au travers suppose une certaine résistance et des efforts plus grands. On passe à travers les champs, on voit quelque chose à travers des planches mal jointes; mais une troupe de soldats passe au travers des ennemis, on passe son épée au travers du corps de son ennemi.

— Encycl. Féod. Le droit de travers était un impôt féodal prélevé sur les fleuves et les rivières au passage des bateaux à certains endroits. Il est question du travers dans la charte de rétablissement de Saint-Wandrille; le duc Richard s'exprime ainsi : « Ils seront francs de toute coutume de pontage ou de travers. »

Deux procès importants eurent lieu à Rouen par rapport à ce droit au xiv^e siècle, l'un pour le travers de Bernay, en 1384, et l'autre pour le travers de Benay, près de Niort, en 1397. Les propriétaires du droit en obtinrent le maintien.

TRAVERS (val), vallée de Suisse (Neuchâtel). Elle s'étend du S.-O. au N.-E., entre deux branches du Jura, l'espace d'environ 14 kilom., le long de la Reuss, sur une largeur très-faible, et commence au S.-O., au col de la Clusette. On y admire les sites les plus variés, les plus pittoresques; 4,000 hab. Fabrication de montres et de dentelles, exploitation de bitume.

TRAVERS, lac des Etats-Unis (Minnesota). Son nom lui vient de sa position, qui est à peu près en travers du lac Qui parle et du lac des Grosses-Roches, la direction de ceux-ci étant au N.-O., et la sienne au N.-E.; 35 kilom. de longueur sur 10 de largeur. Ce lac, situé dans une des contrées les plus élevées de l'Amérique du Nord, offre le singulier phénomène de n'être alimenté par aucune source apparente, et cependant de donner naissance au Red-River.

TRAVERS (Traversus, Traversarii), nom d'une très-ancienne famille noble originaire de Ravenne (Italie) et établie depuis le xiii^e siècle dans les Grisons (haute Enga-

dine et Domleschg). Les plus connus parmi les membres célèbres de cette famille sont : TRAVERS (Simon), qui commanda le siège de Chiavanna (1531) et s'y couvrit de gloire. — TRAVERS (Georges), qui fut podestat de Morgegno (1573) et gouverneur de la Valteline; parmi ses fils et descendants immédiats, on compte plusieurs capitaines distingués. — TRAVERS (Jacob), capitaine d'un régiment de cavalerie sous l'empereur Frédéric III, fut le chef d'une autre branche de cette famille, dont le représentant le plus remarquable fut le suivant.

TRAVERS (Jean), homme d'Etat suisse, né à Zoug, en Engadine, en 1483, mort en 1563. Il remplit à deux reprises les fonctions de gouverneur de la Valteline et neuf fois celles de landamman de son pays. fut souvent envoyé en députation par les Grisons dans plusieurs cours de l'Europe et devint un des hommes les plus savants et les plus estimés du commencement du xvi^e siècle. Travers contribua puissamment à faire adopter en Suisse la Réforme. Sa correspondance, en partie inédite, avec Melancthon, Bullinger, Séb. Münster, Glareanus, Sulzer, etc., est un monument aussi riche qu'intéressant pour l'histoire de la Réforme en Suisse. Jean Travers composa des drames sacrés, des sermons et un poème latin sur la prise du fort de Musson. Plusieurs de ses descendants se sont distingués dans les fonctions publiques, militaires et politiques des Trois ligues. On ne doit pas le confondre avec un de ses parents, Jean TRAVERS, qui prit du service sous François I^{er}, et avec un troisième du même nom qui brilla par ses exploits militaires sous Charles IX.

Un grand nombre d'autres membres de la même famille se sont fait un nom dans les guerres du xviii^e et du xix^e siècle. Le plus célèbre est JEAN-VICTOR qui, après une carrière des plus brillantes, devint feld-maréchal en 1759 et écrivit un *Traité pour servir d'instruction méthodique de l'art de la guerre* (1795).

TRAVERS (Nicolas), controversiste français né à Nantes en 1674, mort dans la même ville en 1750. Il entra dans les ordres en 1702, adopta avec chaleur les opinions des jansénistes, remplit diverses fonctions ecclésiastiques dans son diocèse natal, puis, en 1729, il résolut de vivre dans la retraite afin de se consacrer à son goût pour le travail et à la défense de ses idées religieuses. Travers avait déjà publié divers écrits, lorsqu'il fit paraître sa *Consultation sur les juridictions et approbation nécessaire pour confesser* (1734, in-4°). Cet ouvrage, dans lequel il soutint que tout prêtre, sans être approuvé d'aucun évêque, peut absoudre valablement, fut vivement attaqué par des prélats et censuré par la Faculté de Paris. Travers y répondit en publiant la *Consultation défendue par l'auteur contre le mandement de M. Languet*, etc. (1736), puis refondit cette réponse et résuma sa doctrine dans l'ouvrage intitulé : *Pouvoirs légitimes du premier et du dernier ordre dans l'administration des sacrements et le gouvernement de l'Eglise* (Nantes, 1744 in-4°). Ce nouveau livre fut l'objet de nombreuses attaques et de nouvelles censures contre son auteur. Enfermé, en vertu d'une lettre de cachet, dans un couvent de cordeliers (1745), Travers obtint en 1748 d'en sortir, mais en promettant formellement de ne plus rien écrire sur l'Eglise. Outre les ouvrages mentionnés, nous citerons de lui : *Catégorie des princes et comtes seigneurs de Nantes* (1750, in-18); *Histoire civile, politique et religieuse de la ville et du comté de Nantes* (Nantes, 1836-1841, 3 vol. in-4°).

TRAVERS (Jean), compositeur anglais, mort en 1753. Il fit ses études musicales sous la direction de Greene, puis devint successivement organiste de Saint-Paul, de Fulham et, enfin, de la chapelle royale (1737). Travers acquit une grande réputation par des compositions musicales empreintes d'un grand charme, de beaucoup d'élégance, et qui obtinrent une vogue extrême. On cite particulièrement les morceaux intitulés : *Hâtez-vous, ma Nanette; Voici le jour où je naquis; le Doux Cupidon*. Travers a mis en musique les *Psaumes* (Londres, 1746, in-4°) et plusieurs antennes.

TRAVERS (Julien-Gilles), littérateur et bibliographe français, né à Valognes (Manche) en 1802. Après avoir professé dans plusieurs collèges et avoir été principal de celui de Falaise (1832), il devint suppléant pour la chaire de littérature latine à la Faculté des lettres de Caen (1839), puis titulaire (1842). M. Travers fut admis à la retraite en 1856. Il fait partie de diverses sociétés savantes et a été secrétaire de l'Académie de Caen. Ses travaux sont assez nombreux; voici la liste des plus importants : les *Algériennes* (1827, in-8°), recueil de poésies; les *Distiques de Muret*, imités en quatrains français (1834, in-8°); *De l'avenir de la littérature française*, thèse de doctorat (1837, in-8°); *Deuil*, poésies (1837, in-8°); le *Phénix*, traduit du cardinal Bona (1853, in-32); *Gerbes glanées*, poésies (1859-1865, 7 vol. in-18); *Déranger littérateur et critique* (1861, in-8°); *Vie de Richard Le-noir* (1863, in-8°); la *Jeunesse de Jésus* (1864, in-8°), sous le pseudonyme de Kirchen; *l'Antipape et l'Anti-Guizot, défense de la société moderne* (1865, in-8°); la *Pitié sous la Terre*, drame en vers (1869, in-8°), etc. M. Travers

a traduit Arnobe, pour la *Bibliothèque latine-française* de Panckoucke (inédit). Comme éditeur, il a donné les *Vaux-de-Vire d'Olivier Basselin et de Jean Le Houz* (1833, in-32) et les *Œuvres poétiques* de Boileau (dern. édit., 1853). Disons pour terminer qu'il a collaboré à l'*Encyclopédie des gens du monde*, à la *Nouvelle biographie générale* (Didot), à la *Normandie illustrée* (1859); enfin, qu'il a dirigé l'*Annuaire de la Manche* (1829-1860) et le *Bulletin de l'instruction publique et des sociétés savantes de l'Académie de Caen* (1840-1843, 6 vol. in-8°).

TRAVERSABLE adj. (tra-vèr-sa-ble — rad. *traverser*). Qui peut être traversé : Une rivière TRAVERSABLE.

TRAVERSAGE s. m. (tra-vèr-sa-je — rad. *traverser*). Façon donnée à une étoffe de laine quand on la tond par l'envers.

TRAVERSAIRE s. m. (tra-vèr-sè-rè). V. TRAVERSIER.

TRAVERSAL, ALE adj. (tra-vèr-sal, a-le — rad. *traverse*). Qui est de traverse, d'embranchement : La trame, ou les fils TRAVERSAUX de l'étoffe, était faite de coton.

TRAVERSANT, ANTE adj. (tra-vèr-san, an-te — rad. *traverser*). Miner. Se dit des parties de certaines roches feuilletées qui en percent et traversent les feuillets : Lorsqu'il y a des parties orbiculaires disséminées, ces parties sont enveloppées par les feuillets, et non TRAVERSANTES.

— s. m. Pêche. Sorte de filet qu'on enfouit dans le sable, lorsque la mer est basse, et à la tête duquel on attache des lignes de distance en distance.

— Techn. Fléau de la balance commune.

TRAVERSARI (Ambroise), plus connu sous le nom d'*Ambroise le Camaldule*, moine et écrivain italien, né à Portico, dans la Romagne, mort à Florence en 1439. Il entra dans l'ordre des Camaldules, dont il devint général en 1431, et parut avec éclat aux conciles de Bâle, de Ferrare et à celui de Florence, où il rédigea le décret d'union entre l'Eglise grecque et l'Eglise latine. La corruption qui régnait dans plusieurs monastères, dont quelques-uns étaient de véritables maisons de débauche, décida le pape Eugène IV à les réformer, et ce fut Ambroise le Camaldule qui fut chargé de ce soin. Ce moine nous a laissé, sous le titre de *Hodéporicon*, une relation naïve et curieuse des difficultés qu'il éprouva pour remplir cette mission. On a de lui en outre une *Chronique du Mont-Cassin*, des harangues, des lettres et diverses traductions d'ouvrages grecs.

TRAVERSARI (Charles-Marie), théologien italien, né à Lugo (Ferrara), il vivait au XVIII^e siècle. Entré dans l'ordre des Servites, il professa la théologie à Mantoue et se rangea parmi les adversaires de Hontheim, dont il attaqua les opinions dans un ouvrage intitulé *Ennodii Faventini de romani pontifici primatu* (Faenza, 1771, in-4°). En même temps il se faisait l'apologiste du Père Naranoni, dont divers ouvrages avaient été mis à l'index, et deux écrits qu'il publia dans ce but, une *Dissertation théologico-polémique sur la communion du sacrifice non sanglant de la loi nouvelle* (1779) et une *Instruction sur le sacrifice de la messe* (1780), furent également interdits. Cette instruction a été de nouveau mise à l'index en 1819. On ignore l'époque de la mort de Traversari, qui, lors de ses démêlés avec la cour de Rome, était aumônier de la duchesse douairière de Guastalla.

TRAVERSE s. f. (tra-vèr-se — rad. *traverser*). Pièce de bois qu'on met en travers, dans certains ouvrages de menuiserie et de charpente, pour les assembler ou pour les affermir : Mettre des TRAVERSES à une porte, à une fenêtre.

— Fig. Obstacle, empêchement, opposition, affliction, revers : Il faut s'armer de patience dans cette vie et tâcher d'être insensible aux TRAVERSES. (Volt.)

— Chemin de traverse ou simplement *Traverse*, Chemin étroit, plus direct que la grande route, ou conduisant en un point où celle-ci ne passe pas : Prendre la TRAVERSE, les CHEMINS DE TRAVERSE. Nos CHEMINS DE TRAVERSE présentent peut-être encore plus de terrain perdu que nos grandes routes. (B. de St-P.) Fig. Voie détournée, différente de la voie ordinaire : Il y a, pour arriver aux dignités, des CHEMINS détournés ou DE TRAVERSE qui sont les plus courts. (La Bruy.) La reconnaissance est un CHEMIN DE TRAVERSE qui mène bien vite à l'amour. (Th. Gaut.)

— Rue de traverse, Petite rue qui va d'une grande rue à une autre.

— A la traverse, Comme entrave, pour entraver, arrêter, faire obstacle : Notre marche été conclue si un tel ne fût venu à LA TRAVERSE, ne se fût jeté à LA TRAVERSE. (Acad.)

— Blas. Nom donné par quelques auteurs au filet, quand il est en barre : La TRAVERSE est ordinairement une brisure qui désigne les bâtarde dans une grande maison. (Maigne.)

— Jeux. Paris de traverse, Paris qui ne sont pas du courant du jeu.

— Fortif. Massif de terre que l'on élève soit pour soustraire les défenseurs aux projectiles de l'ennemi, soit pour renforcer quel-

que partie faible d'un ouvrage. || Tranchée qu'on fait dans le fossé sec d'une place assiégée, ou pour le passer, ou pour empêcher qu'on ne le passe. || *Traverse tournante*, Traverse complètement isolée et dont on peut faire le tour.

— Mar. Banc de sable, de vase ou de gravier, à l'entrée d'un port, d'une rade, d'une baie. || Ouragan de peu de durée.

— Navig. fluv. Perche posée en travers d'un train de bois, pour le consolider.

— Pêche. *Traverse des bourdigues*, Cloisons qui se dirigent l'une vers l'autre et forment des espèces de goulots.

— Chem. de fer. Chacune des pièces de bois placées sur le sol perpendiculairement à la direction de la voie d'un chemin de fer, et sur lesquelles les rails sont établis.

— Mécan. *Machines à vapeur à traverse*, Celles dans lesquelles la tige du piston porte une traverse courant entre deux glissières, qui maintiennent le mouvement du piston dans une direction rectiligne.

— Constr. Gros tuyau de fonte qui conduit dans une cheminée ouverte à l'extérieur la fumée d'une autre cheminée qui n'a pas d'issue propre.

— Techn. Chacune des barres transversales qui servent à maintenir et à fortifier les barreaux d'une grille. || Bande de bois plate, qui se pose avec des chevilles sur le derrière des fourchettes d'un carrosse. || Morceau de bois qui s'attache des deux bouts sur les brancards d'une voiture. || Armature en cuivre, sur laquelle est monté le coulisseau d'un piston de cuvette de lieux d'aisances.

— Nom donné, dans le haut Languedoc, à la troisième façon qu'on donne aux terres.

— Syn. *Traverse, barrière, embarras*, etc. V. BARRIÈRE.

— Encycl. Chem. de fer. Les rails qui constituent une voie ferrée sont maintenus par des coussinets ou des éclisses; les pièces sont elles-mêmes fixées par l'intermédiaire de boulons et de chevilles sur des traverses en bois qui répartissent les pressions et maintiennent l'écartement des rails. Ce sont ces traverses qui reposent sur une couche de ballast, c'est-à-dire sur un sol artificiel solide, qui transmet au terrain sur lequel est placée la voie des pressions plus régulières et mieux réparties. Les traverses sont généralement en bois.

Les traverses peuvent différer soit par leur forme, soit par leurs dimensions, soit par le bois dont elles sont faites.

On leur donne une section rectangulaire, demi-circulaire ou mixte. Autrefois, on a essayé d'employer des traverses triangulaires, mais elles tendaient à pénétrer comme des coins dans le ballast par leur arête inférieure et étaient exposées à tourner autour de cette arête; aussi les a-t-on abandonnées. La forme la plus employée est la forme rectangulaire; mais on tient compte de l'essence du bois, de la préparation subie pour la conservation des traverses.

Le chêne non préparé est toujours équilibré parce que l'aubier pourrirait; préparé au contraire, il est employé sous forme demi-cylindrique. Le procédé Boucherie donne des traverses demi-rondes qu'on peut équarrir après; les procédés Bréant et Bethell donnent des traverses de l'une ou de l'autre forme.

Considérées d'après la question de prix, ces deux formes de traverses sont en général à peu près équivalentes, et dans chaque cas particulier on se décidera en tenant compte des conditions locales.

Le volume des traverses doit être assez grand pour donner au système par sa masse et par la butée du ballast sur son périmètre la stabilité nécessaire; ce volume varie de 0m,09 à 0m,12 suivant que la forme est prismatique ou demi-cylindrique.

On ne saurait d'ailleurs diminuer au delà d'une certaine limite les dimensions des traverses. Une longueur de 2m,50 n'est pas trop grande pour la largeur de voie usuelle (1m,51); on a constaté que des traverses plus courtes, même avec une largeur augmentée, ne répartissent pas convenablement les pressions. La solidité de la traverse exige un minimum d'épaisseur, au-dessous duquel il convient d'ailleurs de ne pas se tenir si on tient à la fixité des attaches. Enfin, de la longueur dépend la largeur de la traverse; car il faut que les pressions soient supportées par une base suffisamment grande, on pourrait, il est vrai, rapprocher davantage les traverses en les rendant moins larges; mais ce qui importe n'est pas la surface totale d'appui, variable avec la section du rail, c'est la surface de chaque appui; chaque traverse est, en effet, appelée à supporter à un instant donné une charge maximum sensiblement égale au poids de la paire de roues de la machine la plus chargée. La question du rapprochement ne doit pas préoccuper outre mesure; les conditions deviennent satisfaisantes lorsqu'on donne aux traverses l'écartement moyen en rendant chacune d'elles suffisante pour supporter la charge particulière qu'elle aura à subir.

Les traverses dont les dimensions suivent sont en service sur quelques grandes lignes.

Est français. Traverses équarries, 2m,55 à 2m,75 x 0m,13 à 0m,16 x 0m,21 à 0m,30. Cette dernière dimension, qui est la largeur, est plus grande pour les traverses de joint et plus faible pour les traverses intermédiaires.

Traverses demi-rondes 2m,55 à 2m,75 x 0m,14 à 0m,18 x 0m,26 à 0m,36.

Paris-Méditerranée. Longueur, 2m,75. Largeur des traverses intermédiaires, 0m,20; des traverses de joint, 0m,30. L'épaisseur varie de 0m,15 à 0m,18, suivant que les traverses sont rectangulaires ou demi-circulaires.

Chemins de fer anglais,

2m,74 x 0m,25 x 0m,13.

Chemins de fer des Etats-Unis,

2m,44 x 0m,18 x 0m,15.

Les dimensions trop faibles de ces traverses sont une cause principale de l'insuffisance des voies. On ne tient pas assez compte de la condition de répartition des pressions et on ne considère les traverses que comme des tirants destinés à maintenir l'écartement des rails.

Chemins de fer allemands. Les traverses de joint y reçoivent des dimensions plus grandes que les traverses intermédiaires, et les différences de cube sont le plus souvent exagérées. De là résulte une augmentation de prix inutile et notable. Les traverses longues et larges ont cependant l'avantage de donner une base de pression suffisante, si imparfaite que soit le bourrage sur le milieu de la voie; les traverses d'Amérique ne donnent pas ce résultat, même lorsque le bourrage est très-soigné dans toutes les parties; en effet, les traverses légères oscillent de droite à gauche et ces vibrations les dégarnissent vers les bouts. Si on augmente leur nombre, l'économie disparaît et le mal n'est pas complètement réparé, car le bourrage devient plus difficile. Aussi les supports très-rapprochés sont-ils très-déplacés par le passage des trains; il arrive même que des supports soient suspendus aux rails, ce qui donne à ceux-ci des flexions excessives et disloquent les crampons.

Tous les bois n'ont pas les qualités convenables aux traverses; les seules essences employées sont le chêne, le hêtre, le pin, le sapin, parfois le charme et le mélèze, pour ce qui concerne, du moins, les chemins de fer européens.

Soumises aux diverses influences destructives des chocs, de l'humidité, des changements de température, les traverses ont des durées variables qu'il importe de connaître.

Le chêne est presque le seul bois qu'on puisse employer sans préparation lorsqu'il a été équarri. Dans de bonnes conditions, cet arbre, lorsqu'il est sain et compacte et bien enfoncé dans un terrain assaini, peut durer douze à quatorze ans. Le terrain de production a aussi une grande influence, qui fait rejeter les bois extraits de certaines forêts à terrain léger.

D'excellentes traverses de cœur de chêne peuvent durer une vingtaine d'années, comme l'ont prouvé les études de M. Buresch sur les chemins de fer de Hanovre et des expériences faites dans la Wurtemberg. Tout dépend encore de l'importance des charges que supportent les traverses et de la fréquence de ces charges, en un mot du trafic de la ligne; en Angleterre, de très-bonnes traverses posées sur un excellent ballast dans le *Great-Eastern* ont duré pendant seize ans.

La durée moyenne des traverses dans les chemins de fer allemands à trafic moyen et construits dans de bonnes conditions a été de onze années.

Les traverses de sapin peuvent durer environ huit années, mais il faut fréquemment réduire cette période à quatre ou cinq ans, sans motifs apparents, la durée du sapin étant très-variable comme sa nature. Ces traverses sont très-usitées en Allemagne et en Belgique; elles paraissent être dans ce dernier pays mieux établies et plus durables.

Le hêtre non préparé est d'un mauvais usage; les alternatives de sécheresse et d'humidité le décomposent très-rapidement et on ne peut compter sur une durée plus grande que deux ou trois ans. Le pin fournit des traverses qui durent de quatre à cinq ans. Le mélèze des forêts élevées a une assez grande solidité et se conserve pendant une douzaine d'années. Quand il a crû à des altitudes faibles, sur des coteaux peu élevés, il est bien moins résistant et dure à peine sept ou huit ans.

Les résultats précédents concernent les chemins de fer de l'Europe centrale; si on regarde ce qui se passe dans les pays à climats extrêmes, on reconnaît que la durée de conservation des traverses se raccourcit notablement. C'est ainsi que, dans les Indes, la question des traverses a beaucoup inquiété les constructeurs. On y a employé le sapin anglais, les bois d'Australie, le teck, le bois de fer et les bois de la côte ouest de l'Indoustan.

Les bois d'Australie, et notamment le jarrah qui est très-dense, sont d'une faible durée, trois ans à peine; ces bois très-lourds coûtent, du reste, beaucoup pour frais de transport. Le teck, moins lourd, se comporte très-bien, mais il est cher. On l'emploie sous une épaisseur de 0m,07, ainsi que le bois de fer, qui sert en plusieurs points du réseau indien.

Les traverses employées à l'état naturel, même lorsqu'on a soin d'enlever l'aubier, se pourrissent et se déchirent rapidement sous l'action des forces physiques et chimiques qui tendent à les détruire. On a songé depuis

longtemps à préserver ces pièces de la pourriture prématurée; les matières préservatrices sont nombreuses, et l'on n'est point encore parfaitement fixé sur la valeur de chacune d'elles.

Le sublimé corrosif, la créosote, le sulfate de cuivre sont les substances antiseptiques les plus efficaces. Mais on ne saurait les comparer entre elles d'une manière sûre, car même pour une essence, un antiseptique et un mode d'application donnés, on ne connaît pas la durée exacte de la pièce préparée; celle-ci dépend des soins apportés au travail et de certaines conditions secondaires dont on n'est souvent pas maître. Les dissolutions antiseptiques ne préservent d'ailleurs que le bois tendre des essences et n'atteignent pas le cœur ou bois dur.

Les traverses sont placées dans des conditions très-défavorables en ce qui concerne l'action atmosphérique de l'humidité et les réactions de la sève sur les substances ternaires non azotées du bois; mais d'autre part elles sont à l'abri de l'action destructive des insectes. Les substances préservatrices coagulent les matières azotées putrescibles, ou forment avec elles des combinaisons stables d'où disparaissent les ferments.

Les antiseptiques sont d'un emploi plus ou moins fréquent suivant les ressources de la contrée où les traverses sont préparées. La créosote est obtenue, ainsi qu'un grand nombre de composés, confondus sous le même nom pour la question qui nous intéresse, par la distillation du goudron de houille vers 200°. On l'emploie donc le plus souvent dans les pays riches en houille, comme en Angleterre, en Belgique, en Prusse, et dans quelques Etats allemands. L'Est prussien emploie le mélange de créosote et d'huile lourde de goudron avec le goudron lui-même.

Le sulfate de cuivre est presque exclusivement en usage sur les chemins de fer français; il est appliqué en Allemagne; son emploi exige qu'il soit pur, à un centième près de sulfate de fer.

Le sublimé corrosif est dangereux et cher; mais, utilisé avec les précautions convenables, il a donné d'excellents résultats.

Le chlorure de zinc, au contraire, est peu coûteux, mais moins énergique; il est encore en faveur sur quelques lignes allemandes.

Nous ne nous étendons pas ici sur le mode d'emploi des antiseptiques; les divers moyens d'application ont été indiqués ailleurs. V. CONSERVATION.

La liqueur peut être introduite par simple immersion au bain froid, ou par simple immersion dans un bain chaud à température peu élevée ou porté à l'ébullition. On peut ne faire l'immersion dans un bain chaud qu'après avoir chauffé le bois à l'étau pour le purger de l'eau et de l'air qu'il contient. Ce procédé a donné peu de bons résultats.

La liqueur peut être introduite en vase clos par l'action d'une pression artificielle, le bois ayant été purgé d'air et d'eau par l'action du vide et soumis à l'action de la vapeur d'eau. C'est un bon procédé un peu coûteux, mais très-satisfaisant.

Enfin, le procédé le plus logique est le procédé Boucherie, universellement appliqué, avec quelques modifications de détail destinées à l'améliorer.

Outre ces divers modes d'application d'antiseptiques aux traverses, on a de tout temps employé le flambage des traverses. La carbonisation superficielle est destinée à retarder la pourriture des bois enfouis dans le sol. Le procédé Lapparent consiste à flamber le bois à l'aide du dard d'un chalumeau à gaz. Le prix de revient est de 0 fr. 151 par traverse sur le chemin de fer d'Orléans; si faible que soit le résultat obtenu, qui est réel, il suffit à justifier une dépense aussi peu importante.

Les traverses préparées se conservent pendant des périodes de durée variables, mais assez longues. Les traverses bien créosotées posées en Angleterre depuis trente ans sont encore parfaitement saines; on ne les remplace jamais à cause d'une imperfection due à l'action des agents extérieurs, mais toujours par suite des dislocations dues aux actions mécaniques; le procédé est donc parfait à ce point de vue.

Le sulfate de cuivre donne une moyenne de dix ans pour la période pendant laquelle les mêmes traverses peuvent être en service; la durée de conservation varie d'ailleurs avec les essences.

Il en est de même pour les traverses préparées au chlorure de zinc, qui donne une conservation convenable pendant une durée moyenne de huit années. Le chêne se conserve pendant quinze ou seize ans; cela tient, d'après certains ingénieurs, à l'action du chlorure de zinc sur le cœur même de l'essence.

Les traverses subissent des façons très-simples, connues sous le nom de *sabotage* et qui intéressent au plus haut point les constructeurs de chemins de fer, pour la régularité des trains et la sécurité de l'exploitation.

Ces opérations sont : la taille des portées de rails, de plaques, de coussinets ou de coussinets-éclisses; le forage des avant-trous; la pose des coussinets.

Pour les voies à coussinets, éclissées en porte-à-faux, ces opérations se font dans un

chantier de sabotage et la *traverse* arrive toute prête sur place. Si les éclisses sont à joints, les trous des *traverses* de joints sont forés sur place.

Dans la voie Vignole, les tire-fond sont enfoncés sur place.

Les entailles des voies à coussinets sont horizontales, si ce n'est pour les *traverses* de joints à éclisses. Dans les *traverses* Vignole, les entailles sont toutes inclinées, excepté pourtant celles qui reçoivent des plaques, notamment des plaques de joint.

Les entailles se font à la main ou à la machine. Le premier moyen est le plus employé; l'ouvrier se guide au moyen d'un gabarit, sorte de reproduction de la voie au droit des *traverses*. C'est par conséquent pour la voie à coussinets l'ensemble de deux bouts de rails entretelés à la distance voulue par une poutre en T; pour les *traverses* à joints éclissés, les bouts de rails sont remplacés par des plaquettes. Pour la voie Vignole, le gabarit de sabotage se compose de deux sabots en fonte percés de quatre cheminées au droit des crampons ou des tire-fond; les entailles plus grandes des *traverses* de joint sont faites au moyen d'un gabarit spécial. Dans tous les cas, c'est la face la moins large qui reçoit les entailles; la face la plus grande en superficie repose sur le ballast et donne une meilleure base de pression. L'entaille est amorcée suivant deux lignes limites au moyen de deux traits de scie, et on la termine à la besaigué. On la vérifie au gabarit, et on a soin de maintenir les épaulements limites qui résistent à la poussée des roues et soulagent ainsi les attaches, surtout vers l'extérieur des *traverses*.

La profondeur des entailles atteint un peu plus de 0m,01, et elles doivent être assez grandes pour que la surface de pose du rail soit au moins de 0m,15. Ce minimum est porté à 0m,20 pour les *traverses* de joint.

L'emploi des machines ne s'est pas encore généralisé; il réunit cependant les conditions d'exactitude et de rapidité que l'on est en droit de leur demander. Un grand nombre de machines à saboter ont été construites. L'Est français et les chemins de fer bavares emploient la machine de M. Denis, et le Nord emploie la machine Castor. M. Conche décrit dans son *Traité des chemins de fer* la machine Klauks, qui a donné de bons résultats.

Le forage des trous se fait dans l'atelier de sabotage pour les voies à coussinets; le travail se fait à la main, en insérant la tarière normalement à la face de l'entaille dans les trous des coussinets qu'on écoince sur le gabarit. Les trous des tire-fond sont percés sur la voie et les crampons enfoncés quand les boulons des coussinets - éclisses sont eux-mêmes serrés à fond. Dans les voies Vignole, la tarière est engagée dans les cheminées du gabarit; elle est seulement guidée, à cause du jeu. Lorsque la *traverse* est destinée à des rails rattachés par des encoches, ou à des joints, il y a quelques modifications de détail; quelquefois on ne fore les trous que sur la voie.

Les machines qui façonnent les entailles percent aussi des trous.

Le sabotage doit être l'objet d'un contrôle rigoureux; le gabarit doit être fréquemment vérifié. Dans la compagnie d'Orléans, chaque *traverse* est soumise à un examen fait au moyen d'une jauge. La pièce est refusée lorsque les appendices intérieurs des coussinets ne peuvent entrer ou lorsque le jeu entre ces appendices et les bords de l'entaille dépasse 0m,004.

Pour éviter l'action de l'antiseptique ou simplement du bois sur le fer, il convient de galvaniser les *traverses*, cette préparation est employée aux chemins de fer du Nord et aux chemins de fer de l'Est. Les parois des trous sont enduites de goudron appliqué à chaud. Si les *traverses* sont conservées au sulfate de cuivre, on doit employer du goudron végétal, ainsi qu'on le fait sur les chemins de fer Paris-Méditerranée.

Lorsqu'on emploie le flambage, les trous doivent subir une opération spéciale. M. Lapparent recommande de carboniser leurs parois, préalablement enduites de goudron, au moyen d'une tringle de fer chauffée au rouge.

On a essayé de plusieurs manières l'emploi prolongé des *traverses* par l'utilisation des *traverses* mises au rebut. Ces pièces ne sont, en effet, le plus souvent atteintes que dans une partie restreinte de leur longueur, celle qui correspond aux rails. M. Huber a proposé de former de nouvelles *traverses* au moyen des parties saines de deux anciennes *traverses*; le seul emploi, qui ait réussi est l'utilisation de ces bois pour la formation de paraneiges dans les sections exposées à être envahies par la neige.

Les divers essais de voie métallique tentés jusqu'à présent se divisent en plusieurs classes; elles sont caractérisées par les conditions suivantes :

1^{re} classe. Rails ordinaires avec supports en fonte.

2^e classe. Rails ordinaires avec *traverses* en fer analogues aux *traverses* en bois.

3^e classe. Rails à supports longitudinaux continus, applicables aux Vignole seulement.

4^e classe. Rail modifié faisant pièce avec son support longitudinal et posé sur le ballast.

Nous ne nous occuperons ici que de la se-

conde classe, en renvoyant au mot *voie* pour l'étude des autres systèmes.

Les *traverses* en fer doivent remplir certaines conditions; leurs faces en contact avec le ballast (plan de pose, faces latérales) doivent répartir sur des surfaces assez étendues les charges supportées par les rails; elles doivent de plus être assez rigides et se prêter à une attache solide des rails sans être trop lourdes ni trop chères. Cette condition paraît être une des plus difficiles à remplir. Plusieurs systèmes de *traverses* ont cependant été mis à l'épreuve et ont donné d'assez bons résultats pour que l'application en soit économique.

L'usine Couillet (Belgique) fabrique un support en double T haut et posé de champ. Il peut être relié au rail par l'intermédiaire d'une fourrure en chêne qui rachète la saillie du T, mais dont l'emploi est en réalité inutile; on pose le rail immédiatement sur les dés, en ayant soin d'éviter qu'il y ait du jeu. Le claquement de ce mode de pose est encore à craindre dans l'appareil Desbrière, qui détermine le serrement du rail par des clavettes latérales.

Nous mentionnerons encore le système proposé par M. Zorès et connu sous le nom de *traverses* de Fraisans. Il a été appliqué avec succès sur plusieurs embranchements des chemins de fer de l'Est et sur la compagnie de Paris à la Méditerranée. Les poids et les prix sont de 54 kilogrammes et de 14 francs pour la *traverse* de joint, 39 kilogrammes et 10 fr. 50 pour la *traverse* intermédiaire, 40 kilogrammes et 10 fr. 60 pour la *traverse* de contre-joint.

Concurremment avec le type de Fraisans, la compagnie de l'Est en expérimente un autre, étudié par ses ingénieurs, et qui diffère du précédent par la fixation du rail et par la suppression d'une platine qui porte le patin du rail et qui est, dans la *traverse* Fraisans, fixée par des rivets au joint. Ce système est à l'essai depuis 1865 pour les *traverses* intermédiaires, dont le poids est de 49kil,425 sur la ligne de Paris à Mulhouse. Un rapport du service de la voie permet de conclure à l'emploi de ce système, si l'augmentation de prix des bois et l'abaissement de celui des fers continuent à se produire comme dans les dernières années, et reconnaît aux *traverses* en fer l'avantage de la rapidité de production et de pose.

Les chemins de fer du Nord expérimentent aussi un type qui ne diffère de celui de Lyon que par le poids un peu moindre de la *traverse*.

Nous mentionnerons aussi les *traverses* de l'Indian Branch Railway, expérimentées sur les conseils de M. Wilson; ce sont des *traverses* à plateau pour les coussinets et elles offrent un assez grand nombre d'avantages.

Des différentes expériences faites par le chemin de fer de l'Est, il résulte que, même sur les points où la vitesse est très-grande dans le trafic, les *traverses* métalliques ont une grande stabilité. Il convient néanmoins d'employer un ballast un peu liant, se coulant dans le creux des *traverses* et donnant ainsi aux charges une base d'application très-suffisante.

L'action de l'humidité ne se fait pas sentir outre mesure sur les supports métalliques enfoncés dans le ballast. Les vibrations que leur impriment les trains les préservent de cette action destructive. C'est là une des meilleures raisons qu'on puisse invoquer pour l'application des *traverses* métalliques, dont l'emploi serait absolument impossible si elles étaient susceptibles de se rouiller même lentement. L'étude des supports longitudinaux continus et surtout celle des rails immédiatement posés sur le ballast ont jusqu'à un certain point diminué l'importance des *traverses* métalliques, en reportant à d'autres expériences la recherche des moyens de construction pour des voies complètement métalliques; mais ce dont on doit le plus s'applaudir, c'est l'intérêt avec lequel elle est étudiée en général aujourd'hui en France, en Allemagne et dans l'Inde anglaise la question de la suppression du bois dans l'établissement des voies de chemin de fer.

TRAVERSE (GRANDE-), lies des Etats-Unis (Michigan), sur la côte N.-O. du lac Michigan. Elles présentent une superficie d'environ 40 kilom.

TRAVERSE (GRANDE-), lac des Etats-Unis, dans l'Etat de Michigan, par 45° 10' de latit. N. et 27° 40' de longit. O. Il a 60 kilom. de longueur sur 12 de largeur et reçoit l'Ortaux.

TRAVERSÉ, ÉE (tra-vèr-sé) part. passé du v. Traverser. Coupé en travers; percé de part en part : *Un pays TRAVERSÉ par une rivière. Paris est TRAVERSÉ par la Seine. Il eut la poitrine TRAVERSÉE d'un coup d'épée.*

— Fig. Qui éprouve des traverses, des obstacles, des embarras : *Être TRAVERSÉ dans toutes ses entreprises.*

— Blas. Se dit des pièces de l'écu enfilées par d'autres pièces : *Baron-Châtel : Ecartelé aux 1 et 4 de sable, à la croix d'or; aux 2 et 3 d'azur, à six annelets d'argent, TRAVERSÉS de dards d'azur et posés trois, deux et un.*

— Manège. Cheval bien traversé, Cheval fort du dessous et large du poitrail.

— Archit. Pierre traversée, Pierre marquée de bretures entre-croisées.

TRAVERSÉ (lies du MARQUIS-DE-), groupe d'îles de l'océan Atlantique méridional, par 56° 40' de latit. S. et 29° 10' de longit. O. Elles sont au nombre de trois et peu éloignées les unes des autres; l'une d'elles renferme un volcan en activité. Elles ont été découvertes en 1819 par Bellinghausen.

TRAVERSÉE s. f. (tra - vèr - sé — rad. *traverser*). Trajet dans lequel on traverse une étendue d'eau, pour aller d'une terre à une autre : *La TRAVERSÉE de Calais à Douvres, de Marseille à Alger, du Havre à New-York. Longue, pénible TRAVERSÉE.*

— Voyage à travers un pays : *Pendant sa TRAVERSÉE de la France, on ne lui permit pas de descendre de voiture.* (Chateaub.)

— Fig. *Traversée de la vie*, Existence comparée à un voyage dont la naissance et la mort seraient les termes : *Nul n'est à l'abri de l'orage dans la TRAVERSÉE DE LA VIE.* (Boiste.)

— Chem. de fer. *Traversée de voie*, Point où deux voies se coupent. # Disposition donnée aux rails à l'endroit où deux voies se coupent, pour que les trains lancés sur une des deux voies puissent continuer leur marche dans la direction convenable.

— Comm. Sorte de toile fine, mais commune.

TRAVERSELLITE s. f. (tra-vèr-sé-li-te — de *Traverselle*, nom propre de lieu). Minér. Variété de diopside, trouvée près du village de Traverselle, en Piémont, et qui se présente en prismes rectangulaires de couleur vert foncé, offrant des stries longitudinales et terminées ordinairement d'une manière irrégulière.

TRAVERSER v. a. ou tr. (tra-vèr-sé — rad. *traverser*). Parcourir dans sa largeur et passer au travers de : *TRAVERSER une province. TRAVERSER une campagne, une forêt, une rivière.* (Acad.)

— Être situé au travers de : *L'allée qui TRAVERSE le jardin. La Seine TRAVERSE Paris. La grande route TRAVERSE son domaine.* (Acad.)

— Percer de part en part : *La pluie a TRAVERSÉ son manteau, ses habits. Une balle lui a TRAVERSÉ le bras.* (Acad.)

— Être porté, communiqué au delà de : *La renommée de Shakespeare a mis cent quarante ans à TRAVERSER le détroit.* (V. Hugo.)

— Se maintenir, subsister pendant toute la durée, assister à l'évolution complète de : *Nous AVONS TRAVERSÉ trois révolutions. Le génie éminemment qui des Provençaux a TRAVERSÉ la religion chrétienne sans en être sensiblement altéré.* (H. Bayle.) Avec l'étude, on TRAVERSE les mauvais jours sans en sentir le poids. (Aug. Thierry.)

— Fig. Contrarier, s'opposer, susciter des obstacles à, empêcher ou retarder le succès de : *TRAVERSER quelqu'un dans ses projets. La fortune ne peut appartenir à l'homme sans quelque condition qui en TRAVERSE la jouissance.* (Azais.)

O bienheureux celui qui peut de sa mémoire Effacer pour jamais ce vain espoir de gloire, Dont l'inutile soin traverse nos plaisirs!

RACAN.

— *Traverser l'esprit*, Se présenter rapidement et fugitivement à la pensée.

— Mar. Prendre, aborder par le travers : *TRAVERSER la lame. TRAVERSER un navire ennemi.* # *Traverser une ancre*, La relever pour la placer horizontalement le long du bord, quand elle est suspendue au bossior. # *Traverser les voiles*, Roidir les écoutes du côté du vent, dans un virement de bord vent devant. # *Traverser la misaine*, Haler sur l'écoute de misaine pour faire entrer le point de misaine dans le navire et faire abattre celui-ci, quand il est trop près du vent.

— Techn. Travailler en travers, dans la largeur : *TRAVERSER une planche avec le rabot. TRAVERSER une peau avec le couteau à décharner. On ne TRAVERSE à Paris que l'agneau, qui a besoin de souplesse et de douceur, pour en faire des ouvrages délicats.* (J. de Fontenelle.) # *Traverser les copeaux*, Les séparer en divisant la feuille en quatre parties égales. # *Traverser les queues*, Faire venir, au moyen des chardons, la laine aux endroits où une couverture était cousue.

— v. n. ou intr. Occuper toute l'épaisseur, passer d'un côté à l'autre, de part en part : *Une pièce d'assemblage qui TRAVERSE.* (Acad.)

Se traverser v. pr. Être, pouvoir être traversé : *A cet endroit, le fleuve peut se TRAVERSER à la nage.*

— Fig. Se susciter mutuellement des obstacles : *Les hommes se TRAVERSENT dans la route du bonheur.*

— Manège. *Se traverser des épaules, des hanches*, Porter les épaules, les hanches de travers, dans une direction oblique : *Ce cheval se TRAVERSE des épaules.*

— Mar. Présenter le travers.

TRAVERSIER, IÈRE adj. (tra-vèr-sié, ière — rad. *traverser*). Qui traverse. # Peu usité dans ce sens général.

— Fig. Ennemi, contraire : *Abailard était né sous une planète TRAVERSIÈRE.* (Est. Pasq.) # Vieux en ce sens.

— Mus. *Flûte traversière*, Flûte ordinaire, instrument dont on joue en le mettant presque horizontalement sur les lèvres.

— Mar. *Vent traversier*, Vent qui permet aux bâtiments de se rendre alternativement d'un lieu à un autre dans les deux sens opposés. # *Barque traversière*, Barque qui sert habituellement à traverser d'un endroit à un autre peu éloigné.

— Art vétér. *Mules traversières*. V. TRAVERSINE.

— s. m. Verge qui forme la croix du haut d'une bannière.

— Pinnule mobile d'un instrument de mathématiques ou d'astronomie, appelée plus souvent CURSEUR. # On dit aussi TRAVERSAIRE.

— Mar. Sorte de chasse-marée ponté, à trois voiles. # *Traversier de chaloupe*, Pièce de bois qui lie par l'avant les deux côtés d'une chaloupe. # *Mettre la misaine au traversier*, Mettre le point de la voile vis-à-vis du traversier. # *Traversier de port*, Vent qui vient en ligne directe dans un port, et qui empêche d'en sortir.

— Techn. Nom donné à des bâtons qui soutiennent plusieurs cordes et qui opèrent la communication des marches avec les lames, dans les métiers à tisser.

— s. f. Mar. Cordage fixé au diamant d'une ancre, pour la traverser.

— Art milit. Chacun des cordages qui, dans la construction des ponts, relient les corps des supports flottants l'un à l'autre ou à la rive.

TRAVERSIN s. m. (tra-vèr-sain — rad. *traverser*). Chevet, oreiller long qui occupe toute la largeur du lit.

— *Faux traversin*, Oreiller long que l'on met au pied du lit, pour faire symétrie avec celui qui est à la tête.

— Mar. Traverse établie entre deux pièces de la charpente, pour les consolider : *TRAVERSin d'écoutes.* # *Traversins de nage*, Marchepieds des chaloupes et des canots, pièces de bois sur lesquelles les nageurs appuient leurs pieds.

— Navig. fluv. Nom donné à des pièces de bois disposées à la tête et à la queue d'un train flottant.

— Techn. Chacune des pièces de bois qu'on assemble pour former un fond de tonneau. # Bâton qui, dans une boucherie, sert à tenir ouvert le ventre d'un animal. # Fléau d'une balance.

TRAVERSINE s. f. (tra-vèr-si-ne — rad. *traverse*). Pièce de bois qu'on fixe horizontalement sur des pilotis, pour les relier les uns aux autres.

— Mar. Planche qui sert à passer d'un bateau dans un autre.

— Techn. Traverse d'un grillage.

— Adjectiv. *Mules traversines*, Fissures qui surviennent au paturon et au boulet des chevaux atteints des eaux aux jambes. # On dit aussi TRAVERSIERES.

TRAVERSINER v. a. ou tr. (tra-vèr-si-né — rad. *traversine*). Navig. fluv. Disposer les traversines de : *TRAVERSINER un train de bois.*

TRAVERTIN s. m. (travèr-tain). Minér. Tuf calcaire des environs de Tivoli, en Italie, employé dans les constructions : *Les édifices de Rome sont construits en TRAVERTIN.* (Acad.) *Le Colisée est construit presque en entier de blocs de TRAVERTIN.* (H. Bayle.)

TRAVESTI, IE (tra-vè-sti) part. passé du v. *Travestir*. Qui est déguisé, qui a pris un habit propre à un autre sexe ou à une autre condition : *Des femmes TRAVESTIES et masquées.*

— *Bal travesti*, Bal dans lequel les danseurs et les danseuses sont travestis.

— Fig. Qui déguise son caractère, qui se montre volontairement sous un faux jour : *Je ne puis m'accommoder du caractère de cette femme; elle est toujours TRAVESTIE.* (La Bruy.) # Dénaturé, présenté sous un faux jour : *Il voyait toutes ses intentions, tous ses décrets TRAVESTIS en attentats contre les lois du pays.* (Mérimee.) Imité d'une façon grotesque : *L'Enéide TRAVESTIE. La Henriade TRAVESTIE.*

— Théâtre. *Rôle travesti*, Rôle d'un acteur qui prend des travestissements.

— Substantiv. Personne travestie : *Comte, lui dit le TRAVESTI, donne-moi cinquante francs pour aller souper.* (M. Alhoy.)

— s. m. Hortiv. Variété de tulipe.

TRAVESTIR v. a. ou tr. (tra-vè-stir — d'un type latin *transvestire*, faire changer de vêtement; de *trans*, au delà, et de *vestire*, vêtir). Déguiser sous un habit d'un autre sexe ou d'une autre condition : *On le TRAVESTIT en femme pour le sauver de prison. On a TRAVESTI des soldats en paysans pour surprendre la place.* (Acad.)

— Fig. Fausser, dénaturer, présenter sous un faux jour : *Bavarder politique, c'est, le plus souvent, TRAVESTIR en héroïsme la fourberie.* (Frédéric II.) *La politique TRAVESTIT les mensonges en vérités, et les vérités en mensonges.* (Boiste.) # Traduire, imiter d'une façon burlesque : *Scarron a TRAVESTI Virgile. On a TRAVESTI la Henriade et Télémaque.* (Acad.)

Se travestir v. pr. Être, pouvoir être travesti : *Dans la lutte des partis, les vices se*

TRAVESTITISSENT en vertus, et les vertus en vices. (Boiste.)

— Se déguiser, en prenant l'habit d'un autre sexe ou d'une autre condition : SE TRAVESTITIR pour passer à travers le camp des ennemis. SE TRAVESTITIR en moine. (Acad.)

— Fig. Changer sa manière ordinaire, déguiser son caractère : Il a le don de SE TRAVESTITIR comme il lui plaît. (Acad.)

— Syn. Travestitir, déguiser. V. DÉGUISER.

TRAVESTITISSEMENT s. m. (tra-vè-sti-se-man — rad. travestir). Action de travestir ou de se travestir : On a vu mainte fois le TRAVESTITISSEMENT être un moyen de licence et de désordre. (Ste-Beuve.)

— Fig. Transformation, action de dénaturer : Des traductions sont d'heureux TRAVESTITISSEMENTS, lorsqu'elles ne sont pas des caricatures. (Boiste.) Raderer, qui aimait la discussion, n'admettait pas le TRAVESTITISSEMENT de son opinion. (Ste-Beuve.)

— Théâtre. Rôle à travestissement. Rôle dans lequel les acteurs représentent successivement différents personnages ou des personnages d'un sexe autre que le leur. *Pièce à travestissements*, Pièce dans laquelle les acteurs représentent successivement divers personnages.

— Encycl. Théâtre. On appelle en particulier *travestissement* le fait de ces changements subits de costume qui, dans certaines pièces, s'exécutent à la vue du spectateur. L'acteur chargé d'un rôle à *travestissement* porte, l'un sur l'autre, deux costumes. Celui qui est en dessous est divisé en deux par tout le corps, buste, jambes, bras, etc., et chacun de ses côtés est, non point cousu, mais joint par des cordes à boyau passées dans des œillets et simplement arrêtées par des nœuds faciles à défaire; ces différentes cordes ont tous leurs bouts fixés aux pieds, de façon à être facilement saisis par une main adroite. Lorsque le moment du *travestissement* est arrivé, l'artiste, tout en continuant son rôle, va se placer à un endroit de la scène déterminé; là, derrière chacun de ses pieds, s'ouvre un petit trappillon, invisible pour le public et juste assez grand pour laisser passer les mains de deux habilleuses placées à cet effet en dessous du plancher de la scène. Rapidement, l'acteur dénoue les cordes qui maintiennent par en haut son costume, tandis qu'en bas des mains agiles agissent de même et se saisissent des divers fils de rappel répondant à tous ceux qui joignent les diverses parties du vêtement. Puis, quand le signal est donné, on tire tous les fils, fortement et rapidement, le costume tombe et disparaît par les deux trappillons, qui se referment aussitôt sans que le public ait eu le temps de rien distinguer. Tel est le mécanisme, en réalité très-simple, d'un prestige de mise en scène dont l'effet est inmanquable et qui produit toujours une grande impression sur le spectateur.

On appelle aussi rôles à *travestissement* les rôles dans lesquels un artiste représente successivement divers personnages, ce qui l'oblige à changer fréquemment de costume; mais ces changements ont lieu dans la coulisse. C'est une espèce de rôles, dit l'auteur du *Manuel théâtral*, dans lesquels excellent Perlet, Potier et Gontier. Monrose, dans les rôles travestis du *Mercurie galant*, ne laisse pas oublier qu'il est Monrose; l'acteur paraît souvent en lui, quand le reproche qu'on pourrait adresser quelquefois à Bernard-Léon. Mlle Déjazet est bien placée dans les *travestissements*.

C'est, en effet, dans les *travestissements* que Mlle Déjazet s'était acquis durant tant

d'années une renommée incontestée, on pourrait presque dire de la gloire. Elle a joué des rôles de ce genre dans une foule de pièces : le *Capitaine Charlotte*, la *Douairière de Brionne*, les *Prés Saint-Gervais*, la *Comtesse du Tonneau*, les *Premières armes de Richelieu*, etc. Il faut citer aussi, sous ce rapport, M. Henri Monnier, qui s'est fait remarquer dans plusieurs pièces écrites par lui-même : la *Famille improvisée*, les *Canons*, *Grandeur et décadence de M. Joseph Prudhomme*.

Travestissements (LES), opéra-comique en un acte, paroles de Paulin Deslandes, musique de M. Albert Grisar; représenté à l'Opéra-Comique le 16 novembre 1839, repris au Théâtre-Lyrique en 1854 et aux Folies-Nouvelles en octobre 1858. Cette pièce n'est qu'un arrangement de la jolie comédie de *Marion et Frontin* ou *Assaut de valets*, jouée au commencement de ce siècle avec un grand succès. Cet ouvrage a paru faible. On y a remarqué néanmoins l'air de ténor chanté par Chollet et accompagné par une clarinette obligée, et des couplets bien tournés, chantés par Mlle Prévost.

TRAVESTITISSEUR s. m. (tra-vè-sti-seur — rad. travestir). Celui qui travestit une œuvre littéraire : *Scarron est le TRAVESTITISSEUR de l'Enéide*.

— Par exagér. Mauvais traducteur.

Traviata (LA), opéra en trois actes, livret de M. Piave, musique de M. Verdi; représenté à Venise en mars 1853 et au Théâtre-Italien de Paris le 6 décembre 1856. Violetta Valery, nouvelle *Dame aux camélias*, mène une existence tumultueuse, dissipée, vertigineuse avec son amant Alfredo. Le père de celui-ci va trouver la courtisane et tente des efforts désespérés pour lui arracher son fils. Les scènes de bal, de jeu se succèdent. Violetta, compromise, outragée, devient odieuse à Alfredo, qui s'en éloigne en la maudissant. Au troisième acte, la malheureuse femme est arrivée au dernier degré de la phthisie pulmonaire; étendue sur son lit funèbre, elle rassemble ses forces pour chanter un duo avec Alfredo, qui est revenu assister à l'agonie de sa maîtresse, pendant qu'on entend au dehors la bacchanale du mardi gras, et elle meurt dans ses bras. On peut dire que la musique du maestro a fait accepter le sujet. Elle est assurément bien propre à captiver l'auditeur le plus prévenu. L'introduction, le chœur dans lequel se trouve le brindisi : *Libiamo ne' lieti calici*, le duo sur un temps de valse sont des morceaux tout à fait saillants, dont la mélodie est ferme, vive, accentuée et bien caractérisée. Au second acte, la scène entre le père et le fils est assez pathétique. Celle dans laquelle Alfredo, indigné, jette à la tête de Violetta les billets de banque et l'or a de l'énergie et du mouvement. Le troisième acte est douloureux à voir, mais la musique est délicate à entendre. La romance chantée par Violetta mourante, son duo passionné avec Alfredo méritent d'être placés au rang des meilleures inspirations de M. Verdi. Il est à regretter que le compositeur ait un peu négligé son instrumentation. Certains instruments de cuivre, comme le cor et les pistons, accompagnent trop obstinément les voix pendant de longues phrases entières. Le rôle principal a été joué avec succès par Mlle Piccolomini en 1856; les autres ont été remplis par Mario et Graziani. La *Traviata* a été l'occasion d'un nouveau triomphe pour Mlle Patti. Cet opéra a été donné au Théâtre-Lyrique le 27 octobre 1864, sous le titre de *Violetta*. Mlle Nilsson y a trouvé l'un de ses plus beaux succès.

Nous allons donner deux des morceaux les plus remarquables de la *Traviata*.

CAVATINE.

Pour ja-mais ta des-ti-né-e Aux plai-sirs t'a con-dam-né-e; Pauvre femme in-for-tu-né-e, Li-vre-leur tes der-niers jours! Oui, ma tâche est, sur la ter-re, De bril-ler, fleur é-phé-mè-re! Ah! Je l'ac-cepte, et je pré-fè-re Les plai-sirs aux a-mours! Je pré-fè-re, ah! Je pré-fè-re Les plai-sirs aux a-mours! Je pré-

fé-re les plai-sirs - - - - - aux a-mours! - - - - - mours, - - - - - mours! Ah! ah! ah! - - - - - Les plai-sirs aux a-mours! - - - - - mours! - - - - - mours! Ah! ah! ah! ah! - - - - - Les plai-sirs aux a-mours! Les vrais plai-sirs - - - - - aux a-mours, - - - - - aux a-mours!

AIR DE VIOLETTA.

Andante.
1^{er} COUPLET. J'hé-si-te en-core et, fai-ble-ment, Je com-bats ma fai-bles-se; Je com-bats ma fai-bles-se! Est-ce l'a-mour? Jus-qu'à pré-sent J'a-rais fui son i-vres-se, J'a-rais fui son i-vres-se.
PP
Quoi! j'i-rai, en un jour Me don-ner u-ne chat-ne! Jus-qu'i-ci, j'é-tais
PPP Con express.
rei-ne; Oui, rei-ne dans ma cour! Ah! je le sens! en vain notre âme al-tiè-re Voit le bon-heur dans le seul don de plaire. Il est sur-ter-re
Un bien que l'on pré-fè-re, Qui dou-ble le bon-heur. Ce seul bien, c'est l'a-mour!

DEUXIÈME COUPLET.

Dans sa clémence, Dieu permit
Que ma vie isolée (bis)
Pût, par un amour qu'il bénit,
Riant et consolée (bis)
D'un passé sans retours
Abjurer les folies!
Rodolphe à l'infamie
Me ravit pour toujours.
Plaisirs menteurs et faux serments, arrière!
Un seul est vrai; tout le reste est chimère!
Il n'est sur terre, etc.

TRAVIÈS DE VILLERS (Charles-Joseph), peintre et caricaturiste français, né à Wulpingen, canton de Zurich, en 1804, mort à Paris en 1859. Il appartenait à une famille d'émigrés qui s'était retirée en Suisse. Après avoir fait ses études classiques à Strasbourg, il suivit les cours de l'École des beaux-arts de Paris, fut l'élève de Heim et fit ses débuts comme peintre de genre au Salon de

1823. Traviès se livra ensuite à son goût pour la fantaisie et donna tour à tour la *Galerie des épicuriens*, les *Contrastes*, les *Tableaux de Paris*. Ces sujets ayant eu une grande vogue, il continua à suivre la voie qu'il s'était ouverte et acquit surtout une grande notoriété par la création du type de *Mayeux*, dont la popularité dura si longtemps. En 1831, Traviès fut un des fondateurs du *Charivari*, et, en 1838, de la fameuse *Caricature*, journal dirigé par Philippon. Il donna à ces feuilles un grand nombre de caricatures qui abondent en types grotesques et amusants et il en réunit des séries sous divers titres : la *Vie littéraire*, *Comme on dîne à Paris*, etc. Traviès a illustré Balzac, les *Français peints par eux-mêmes*, etc. Depuis 1848 jusqu'en 1855, il a exposé quelques *Portraits* aux Salons et une toile, *Jésus et la Samaritaine* (1853), acquise par l'Etat. — Son frère Edouard Traviès, peintre et aquarelliste, s'est fait connaître par ses natures mortes et par d'excellentes études d'animaux. Edouard

Traviés a exposé depuis 1831 un assez grand nombre de petits sujets estimés.

TRAVON s. m. (tra-von — du lat. *trabs*, poutre). Constr. Pièce de charpente qui couronne la file des pieux d'une palée de pont et qui porte les poutrelles de la travée.

TRAVOT (le baron Jean-Pierre), général français, né à Poligny (Jura) en 1767, mort en 1836. Il entra au service comme simple soldat, fut employé en Vendée sous Hoche et fit Charette prisonnier à la Chabottière (23 mars 1796). Devenu général de brigade, Travot commanda dans les départements de l'Ouest, en 1799 et 1800, et contribua beaucoup, par sa douceur, à la pacification de ces contrées. En 1805, il fut nommé général de division et sénateur. Deux ans plus tard, il fit partie de l'armée d'invasion du Portugal, commanda la place de Lisbonne, reçut le titre de baron en 1809 et combattit ensuite en Espagne à la tête d'une division. Rappelé en France, il fut mis à la tête de la 13^e, puis de la 10^e division militaire. Au début de la Restauration, il resta à l'écart. A l'époque des Cent-jours, Travot prit le commandement de la division militaire à Rennes, et, de concert avec le général Lamarque, il apaisa promptement, bien plus par les négociations que par les armes, les troubles fomentés par les La Rochejaquelein et autres. A son retour à Paris, il fut appelé par Napoléon à la Chambre des pairs. Retiré dans sa famille à la seconde Restauration, il y vivait tranquillement lorsque, dans les premiers jours de 1816, il fut arrêté et traduit devant le conseil de guerre de Rennes, présidé par Cannel, un de ces généraux de l'émigration qu'il avait autrefois combattus. A défaut de griefs sérieux, le ministère public ne craignit pas de lui imputer à crime la modération dont il avait fait preuve à l'égard des Vendéens et qui avait été un de ses moyens de succès. Condamné à mort (20 mars 1816), la sentence fut confirmée par le conseil de révision. Mais l'opinion, indignée, se souleva contre une telle iniquité, et Louis XVIII commua la peine en vingt ans de détention (27 mars 1816). Le général Travot, presque sexagénaire, ne put supporter ce coup fatal ; sa raison s'altéra entièrement. Transporté à Ham dans cet état, il fut rendu à la liberté au bout de quatre ans, mais il ne recouvra pas l'usage de ses facultés. Cette affaire est une des plus odieuses que l'histoire reproche à la Restauration.

TRAVOUIL s. m. (tra-vouill ; ll ml.). Techn. Dévidoir dont on se sert pour mettre le fil en écheveaux. Il On dit aussi **TRAVOUL**.

TRAVOUILLE v. a. ou tr. (tra-vou-llé ; ll ml. — rad. *travouill*). Techn. Mettre en écheveaux au moyen du travail : **TRAVOUILLE** le fil.

TRAVOUILLETTE s. f. (tra-vou-llé-te ; ll ml. — rad. *travouill*). Techn. Petit morceau de bois qui soutient les fusées du travail.

TRAVOUL s. m. (tra-voul). Pêche. Morceau de bois plat et denté, sur lequel on plie les lignes.

— Techn. V. **TRAVOUIL**.

TRAVURE s. f. (tra-vu-re — du lat. *trabs*, poutre). Navig. Petit retranchement où l'on fait la cuisine, à la poupe d'un bateau foncet.

TRAWNIE, **TRAWNIE** ou **TRAWNITZ**, ville forte de la Turquie d'Europe (Bosnie), dans une étroite vallée, resserrée entre le mont Vlaich au N. et les monts Radovan et Vranza au S., sur la rive gauche de la Laschwa, ch.-l. d'un livah, à 77 kilom. N.-O. de Bosna-Serai ; 12,000 hab. Manufactures de lames de sabre renommées, coutellerie, maroquinerie. Sa situation, à l'embranchement de plusieurs routes la rend très-commerçante ; il s'y fait surtout un grand commerce de fourrures. Ses environs, couverts de jardins, de vergers, etc., sont fertiles et cultivés avec soin, nourrissent d'excellents chevaux et renferment des mines d'or, ainsi que les curieuses excavations de *Stanitza*.

TRAWNIE (LIVAH DE). Il comprend la Croatie ottomane et une partie de la Bosnie. Il est entièrement couvert de montagnes élevées, entre lesquelles s'ouvrent de nombreuses vallées, et qui donnent naissance à une infinité de torrents. Les pachas de Zvornik et de Novi-Bazar dépendent de celui de Trawnik.

TRAYE s. f. (trè-ie). Ornith. Nom vulgaire de la draine.

TRAYER (Jean-Baptiste-Jules), peintre de genre, né à Paris en 1824. Fils d'un peintre qui a laissé quelques bons tableaux, il commença par imiter son père, dont il était élève. Ses premières œuvres furent : la *Dernière grappe*, le *Panier vide*, le *Dernier regard* et les *Scènes d'intérieur*, exposés en 1848. En 1850, après des efforts nouveaux, des études plus sérieuses, M. Trayer reparut avec *Shakspeare s'écroulant juger au cabaret* et *Léonard de Vinci et ses élèves*. Un dessin plus savant, un goût plus épuré dans l'arrangement général et la disposition des costumes signalent ces deux compositions. Le public fut encore plus favorable à la *Jeune fille cousant*, la *Filleuse*, la *Léon de broderie* (Salon de 1853). Une certaine finesse de sentiment, de la physionomie dans les têtes, une couleur harmonieuse, sinon bien distinguée, valurent à l'artiste une 3^e médaille. Le progrès qui venait de mettre en saillie le talent de

M. Trayer s'affirma plus réel encore en 1855, dans l'*Atelier de couture*, le *Bain de pieds*, l'*Excès de travail*, trois petits tableaux qui obtinrent un succès véritable ; l'auteur reçut une 2^e médaille. Il eut alors des travaux nombreux ; mais nous n'osons affirmer que cette situation nouvelle n'ait pas ralenti ses efforts. Car les Salons qui suivirent immédiatement l'Exposition de 1855 n'ajoutèrent presque rien à la somme de talent dont il avait déjà fait preuve. Ainsi, les *Deux parts*, la *Revue*, le *Marché aux grains*, qui parurent en 1857, sont inférieurs aux morceaux précédents. Il en faut dire autant de la *Famille de Sérénité*, exposés en 1859. Peut-être fut-il plus heureux au point de vue de l'idée dans le *Point de tapisserie*, la *Prière*, *Anziété* (Salon de 1861). Il exposa ensuite la *Becquée*, les *Premiers sourires* et un *Jardin public* (Salon de 1863) ; les *Cueilleuses de moutons du Pollet*, à Dieppe (1864), tableau d'un réalisme sincère et vivement interprété ; un *Intérieur dans la haute Savoie*, les *Jumeaux* (1865) ; la *Marchande de crêpes*, à Quimperlé ; la *Gardeuse d'enfants* (1866) ; l'*Alphabet* (1868) ; l'*Ecole des filles*, les *Deux sœurs* (1869) ; *Une sœur du Don-Secours*, le *Livre d'images* (1870) ; *Kéménéred* (tailleuses) de *Pont-Aven* (1872) ; le *Ruban neuf*, *Un peu de soleil* (1873) ; *Couturières* (1874) ; *Jeune femme et enfant*, les *Rubans* (1875).

TRAYEUR, **EUSE** s. (trè-ieur, eu-ze — rad. *traire*). Econ. rur. Personne chargée de traire les vaches.

TRAYON s. m. (trè-ion — rad. *traire*). Bout du pis d'une vache, d'une femelle laitière, que l'on prend dans les doigts pour traire le lait : *Chacune des deux mamelles de la vache porte deux mamelons ou TRAYONS, souvent suivis en arrière d'un troisième qui n'est que rudimentaire*. (Lecoq.)

TREBAC s. m. (tré-bak). Mar. Sorte de chasse-marée employé pour le cabotage entre Venise et Trieste.

TREBATIUS (Caius), surnommé *Testa*, jurisconsulte romain, qui vivait au 1^{er} siècle avant notre ère. César, à qui Cicéron l'avait recommandé, le nomma tribun dans ses légions, lui donna les émoluments de cette place sans qu'il en remplît les fonctions et le garda auprès de lui dans ses campagnes en Gaule et en Bretagne. Pendant la guerre civile, Trebatius resta constamment attaché au parti de César et conserva tout son crédit sous Auguste. Comme jurisconsulte, il avait la réputation d'être instruit, éloquent et probe. Ce fut d'après son avis qu'Auguste donna force de loi aux codicilles. Trebatius était en correspondance avec Cicéron, et Horace lui dédia la 1^{re} satire du 1^{er} livre. Il avait écrit un traité, *De jure civili*, et un autre *De religionibus*. Un grand nombre de ses décisions sont consignées dans les *Pandectes*.

TREBATTI (Paolo), sculpteur italien, également connu sous les noms de *Pozzo*, de *Paul Ponce*, de *maître Ponce*, né en Toscane. Il vivait au 17^e siècle et on ignore la date de sa mort. On n'a que très-peu de renseignements certains sur cet artiste, au sujet duquel on a émis les assertions les plus contradictoires. Tout ce qu'on sait de lui avec certitude, c'est qu'il se rendit à Paris sous le règne de François I^{er}, vers 1531. D'après Vasari, il fut chargé d'exécuter à Fontainebleau des figures en ronde bosse en stuc, ce qu'il fit avec beaucoup de talent. L'œuvre qui commença sa réputation fut ule tombeau du prince Alberto Pio de Carpi, mort à Paris. Sur ce mausolée, érigé dans l'église des Cordeliers en 1535, il avait placé la statue en bronze et de grandeur naturelle du prince, revêtu de son armure et à demi couché. Ce remarquable morceau, qui est plein de vérité, fait aujourd'hui partie du musée du Louvre. Trebatti exécuta ensuite des sculptures au Louvre, sous Henri II, notamment dans la partie de l'édifice où se trouve l'ancienne salle des Cent-Suisses, et dans la chambre particulière du roi. Ces sculptures en bois, consistant en rondes bosses, bas-reliefs, trophées d'armes, attestaient autant de goût que d'habileté de main. Trebatti fut ensuite chargé par le Primatice de travaux décoratifs dans le petit château de Meudon (1552). En 1556, il exécuta dans l'église des Célestins le tombeau de Charles de Magny, et en 1558, dans l'église des Filles repenties, le tombeau d'André Blondel de Rocquancourt. Les deux statues qui ornent ces tombeaux figurent au musée du Louvre. En 1568, d'après Sauval, Trebatti fit les trois enfants qui ornent le piédestal d'un petit monument, aujourd'hui à Saint-Denis, en forme de colonne, surmonté d'une urne dans laquelle on avait déposé le cœur de François II. Sous Henri III, l'artiste toscan fut chargé par Catherine de Médicis de sculpter des frontons et des ornements à la façade orientale du château des Tuileries, puis deux statues, la *Prudence* et la *Tempérance*, pour le mausolée de Henri II à Saint-Denis, et un *Christ mort*, en marbre, de grandeur naturelle, le chef-d'œuvre de l'artiste, d'après Sauval. Ce dernier morceau paraît dater de 1568 ou de 1570. C'est à tort qu'on a prétendu que Trebatti avait exécuté une partie du tombeau de Louis XII à Saint-Denis, qui fut l'œuvre de Jean Juste (1515). Citons encore de cet artiste : une statue d'*Anne de Bretagne*, des bas-reliefs représentant le *Combat de*

saint Georges contre le dragon et *Sainte Anne apprenant à lire à la Vierge* ; le buste d'*Olivier Lefèvre*, au Louvre, etc. Trebatti était un artiste d'un grand talent et d'un talent très-varié et très-souple. Certaines de ses œuvres, par leur caractère élevé et vigoureux, rappellent la manière de Michel-Ange ; d'autres, au contraire, sont d'un style élégant et gracieux qui se rapproche du faire de Germain Pilon.

TREBÛIA, rivière d'Italie. V. **TRÉBIE**.

TREBEL, rivière des Etats prussiens (Poméranie). Elle naît près de Grimmen, où elle passe, coule à l'O. et au S.-E. et se joint à la gauche de la Peene, à 1 kilom. de Demmin, après un cours de 75 kilom. Le canal de Moorgaben l'unit à la Recknitz.

TREBELL (Zélie GILBERT, dame BETTINI, dite), cantatrice, née à Paris, de parents français, en 1838. Dès l'âge de six ans, elle eut pour professeur de piano un Allemand, qui fit son éducation musicale. Douée d'une magnifique voix de contralto et aimant de préférence le chant italien, elle suivit la classe de Wartel. En 1859, elle débuta avec éclat à l'Opéra de Madrid et mérita par son talent, autant que par sa beauté, ce nom de *Trebelli qui signifie trois fois belle*. Revenue en France l'année suivante, elle parut à la salle Ventadour le 4 avril 1861, sous les traits de Rosina d'*Il Barbiere di Siviglia*. Le public parisien l'accueillit avec la même faveur que celui de Madrid. « La Trebelli, dit M. Franck, est une de ces rares artistes chez qui l'audace n'est que le sentiment de la force. Ne pouvant espérer surpasser l'Alboni, elle cherche à l'égaliser en employant des procédés différents. Elle y arrive souvent. La voix est large, chaude et émue. » Liée par un traité à la troupe italienne de M. Merelli, elle partit pour Cologne et obtint sur cette scène le plus grand succès ; elle chanta ensuite à Hambourg, puis à Berlin. De retour à Paris, elle se montra de nouveau aux Italiens et aborda plusieurs rôles de son répertoire : Nancy de *Norma*, la comtesse des *Nozze di Figaro*, Azucena d'*Il Trovatore*, Amalia d'*Un Ballo in maschera*, Orsini de *Lucresia Borgia* (décembre 1862). Elle ne renouela point son engagement et se fit applaudir successivement à Bruxelles, à Leipzig, à Copenhague, à Bude, à Londres (1869) et à Barcelone (1870). Ce fut dans cette ville qu'elle connut le chanteur Bettini ; elle l'accompagna dans une tournée artistique et l'épousa. Engagée à Her Majesty's Opera (juin 1871), Mme Trebelli-Bettini a habité depuis lors Londres avec son mari.

TREBELLIANIQUE adj. (tré-bèl-li-a-ni-ke — de *Trebellius*, jurisconsulte romain). Dr. rom. *Quarte trebellianique* ou *trebellienne*, Quart que l'héritier institué a droit de retenir sur la succession grevée de fidéicommiss, en remettant l'hérédité.

TREBELLIN ou **TREBELLIANUS** (Caius-Annius), usurpateur, mort en 267 de notre ère. Il se rendit fameux par ses pirateries et par ses brigandages et se fit proclamer empereur dans l'Isaurie (Cilicie), où il possédait un château fort (266). L'empereur Gallien envoya contre lui un de ses généraux, Causiolus, qui parvint à attirer Trebellien en plaine, le vainquit et le tua.

TREBELLIIUS POLLION, historien romain. V. **POLLION**.

TREBIE s. m. (tré-bi). Crust. Genre de crustacés siphonocèles, de la famille des poltécophales, tribu des caligiens, dont l'espèce type vit en parasite sur les squales, dans la mer du Nord.

TREBIE ou **TREBBIA**, anciennement *Trebia*, rivière d'Italie qui descend du vers septentrional des Apennins au N. de Gènes, coule du S. au N., entre dans la province de Parme, se divise en plusieurs petits bras et se jette dans le Pô, après un cours de 100 kilom., rapide et impétueux. Célèbre par deux batailles qui furent livrées dans son voisinage : la première, l'an 218 av. J.-C., entre Annibal et le consul Sempronius ; la seconde, les 17, 18, 19 juin 1799, entre les Français, sous les ordres de Macdonald, et les Russes commandés par Souwarof. Dans cette dernière bataille, les Français furent forcés de battre en retraite, après des prodiges de valeur.

Trebie (BATAILLE DE LA), gagnée par Annibal sur les Romains (218 av. J.-C.). Après sa victoire du Tessin, le général carthaginois se porta vers Placentia (Plaisance), où était assis le camp de Scipion. Mais, dès que celui-ci vit approcher Annibal, il quitta sa position afin de se mettre à l'abri de la cavalerie numide, que la journée du Tessin lui avait appris à redouter, et alla se retrancher au delà de la Trébie, sur les hauteurs qui bordent cette rivière. L'armée carthaginoise s'établit sur l'autre rive. Renfermé dans ses palissades, Scipion qui, d'ailleurs, souffrait encore cruellement de sa blessure (v. **TESSIN**), resta sourd à toutes les provocations d'Annibal et refusa obstinément le combat que lui offrait son adversaire, contemplant avec impassibilité les ravages que les Carthaginois exerçaient autour de lui. C'est dans ces conjonctures que l'autre consul, Sempronius, arriva au camp romain. Jaloux et présomptueux, il blâma hautement la circonspection

de son collègue, et, tandis que celui-ci était retenu sous sa tente par les souffrances de sa blessure, il envoya une forte division au delà de la Trébie charger quelques escadrons de fourrageurs qui battaient la campagne. Les Carthaginois furent dispersés, et ce succès enorgueillit outre mesure Sempronius, qui ne rêva plus qu'une grande bataille et la gloire de vaincre Annibal. Le rusé Carthaginois, voyant à quel ennemi il avait affaire, ne songea plus qu'à le faire tomber dans un de ces pièges qu'il savait tendre si habilement. Dans des endroits creux ou couverts de buissons, il disposa en embuscade son frère Magon avec 2,000 hommes, tant d'infanterie que de cavalerie, puis il ordonna à ses cavaliers numides de franchir la Trébie au point du jour, et de s'avancer jusqu'au camp des Romains, afin de les attirer au combat. A cette vue, le bouillant Sempronius envoya d'abord toute sa cavalerie pour repousser les Numides, puis 6,000 hommes de trait, et sortit enfin lui-même avec le reste de l'armée. Les Numides tournent bride et repassent la rivière, suivis de toute l'armée romaine, qui franchit la Trébie à son tour ayant de l'eau jusqu'à la poitrine. Il faisait froid, la neige tombait en abondance ; en arrivant sur l'autre rive, les Romains, à moitié gelés, pouvaient à peine faire usage de leurs armes, tandis que les Carthaginois, qui avaient eu des feux allumés toute la nuit, étaient alertes et dispos. Les deux généraux se préparèrent à une action générale, Sempronius un peu surpris de voir les Carthaginois lui faire face si résolument, Annibal enchanté d'avoir enfin attiré les Romains dans la plaine. Celui-ci avait environ 30,000 hommes, y compris un corps de 4,000 Gaulois ; le consul comptait 38,000 combattants, parmi lesquels se trouvaient aussi des Gaulois alliés.

Ce furent les soldats armés à la légère qui engagèrent l'action de part et d'autre ; dès le début, Sempronius put présager sa défaite, car ses soldats, transis de froid et souffrant de la faim, n'opposèrent qu'une faible résistance. L'infanterie pesamment armée entra en ligne à son tour. Alors la cavalerie carthaginoise, de beaucoup supérieure à celle des Romains en nombre et en vigueur, chargea celle-ci impétueusement sur les deux ailes, l'enfonça et la mit en fuite, de sorte que l'infanterie se trouva découverte sur ses flancs. Enveloppée sur son front et ses deux côtés, cette infanterie se défendit néanmoins avec un héroïque courage, et sembla vouloir tenir la victoire en suspens. Mais en ce moment Magon sortit de l'embuscade avec ses 2,000 hommes et chargea en queue les légions, qui se trouvèrent cernées de toutes parts. Cette fois, Annibal les tenait bien et n'allait pas les lâcher. En un instant la confusion devint extrême parmi les Romains. Une partie du centre, abordée de front par les éléphants et de flanc par les Carthaginois armés à la légère, fut culbutée dans la rivière. Ceux qui étaient en queue, chargés avec fureur par les troupes de l'embuscade, furent hachés sur place. Quant aux soldats qui se trouvaient en tête et formaient la première ligne, ne voyant aucun salut pour eux, ils se ruèrent par un élan désespéré sur leurs ennemis, s'ouvrirent un passage sanglant à travers l'armée carthaginoise et réussirent à gagner la route de Plaisance, au nombre de 10,000 environ. Ce furent les seuls qui s'échappèrent ; tous les autres étaient couchés sur le champ de bataille ou ensevelis dans les eaux de la Trébie.

Ce fut surtout aux soldats gaulois qu'il avait dans son armée qu'Annibal dut le succès de cette journée ; lorsqu'il fit compter ses morts, il se trouva que la presque totalité appartenait aux rangs de ces intrépides alliés. Si, parmi les chefs des provinces voisines, il y avait eu encore quelque hésitation après la bataille du Tessin, il n'y en eut plus après celle de la Trébie : Boiens, Insubres, Ligures accoururent en foule au camp d'Annibal ; en quelques jours, 30,000 hommes se trouvèrent rassemblés sous ses drapeaux, prêts à le suivre partout où il voudrait les conduire. Pendant ce temps-là l'effroi régnait dans Rome, et les citoyens s'attendaient à chaque instant à voir l'armée victorieuse se présenter devant leurs murailles.

TREBIGNO, anciennement *Trebunium*, ville de la Turquie d'Europe (Bosnie), sur la rive droite de la Trebignica, à 22 kilom. N.-E. de Raguse ; 10,000 hab. Evêché catholique. Cette ville est défendue par un fort. Pendant l'insurrection de l'Herzégovine contre les Turcs en 1875, Trebigne, défendue par une garnison ottomane, a été attaquée plusieurs fois, mais sans succès, par les insurgés.

TREBITSCH, en morave *Trzebiez*, ville des Etats autrichiens (Moravie), sur la droite de l'Iglawa, à 50 kilom. de Brünn ; 5,000 hab. Fabriques de draps. Marché de grains. Château des comtes de Waldstein.

TREBIZONDE, anciennement *Trapezus*, ville de la Turquie d'Asie, sur la mer Noire, à 22 lieues N.-E. d'Erzessou, à 36 lieues N.-E. de Keresou et 225 lieues E. de Constantinople. La ville est bâtie au pied d'une colline assez escarpée, par 41° 3' 12" de latit. N. et 37° 13' 52" de longit. E. Villa forte ; ch.-l. de l'eyalet du même nom, résidence d'un pacha ; consul de France ; vice-consuls d'An-

gleterre, de Russie, d'Autriche, de Grèce, etc.; port de commerce très fréquenté, le second de la mer Noire, après Odessa; entrepôt des marchandises de la Perse et de la Géorgie; 40,000 hab.

La ville est construite en amphithéâtre sur le bord de la mer et présente encore actuellement la forme d'un trapèze, ce qui lui a anciennement fait donner son nom. Elle est entourée de hautes murailles crénelées qui paraissent avoir été élevées sur les fondements de l'ancienne enceinte et en grande partie avec des débris de monuments antiques. Ces murailles ont environ 7 kilom. de circuit, mais Trébizonde n'est pas peuplée en proportion de son étendue; elle renferme beaucoup de bois et de jardins, et les maisons, fort espacées, n'ont en général qu'un étage. A l'E. de la ville, et sur une hauteur qui la domine, se dresse un vieux château fort, construit sur un rocher plat et qui paraît être l'ouvrage des Génois; ses fossés sont taillés dans le roc vif, ainsi qu'une partie de ceux de l'enceinte.

Trébizonde possède plusieurs mosquées, des églises grecques et catholiques, des bains, des caravansérails. L'édifice le plus considérable est la cathédrale, Sainte-Sophie, un des monuments grecs qu'on ne manque jamais de visiter; elle était, selon Ptolémée de Tournefort, à 2 milles de la ville, près du bord de la mer. Elle y est maintenant presque enclavée. On a fait élever cette église en même temps que celle qui, à Constantinople, porte le même nom; mais aucune inscription ne le prouve, et Procope, qui a consacré trois livres à décrire jusqu'aux moindres bâtiments élevés par ce prince, ne dit pas un mot de Sainte-Sophie de Trébizonde.

Le port, appelé aussi le Platane, est à 10 kilom. à l'ouest de Trébizonde. D'après Arrien, l'empereur Adrien, pour le rendre plus sûr et plus commode, avait fait construire une jetée considérable, destinée à mettre les navires à couvert des vents et des courants. Les Génois, devenus maîtres du pays, ne négligèrent pas ce mouillage; ils y firent élever un môle. Cet ouvrage, aussi bien que ceux qui étaient dus à Arrien, n'offre aujourd'hui que des ruines dont il est impossible de tirer parti.

La côte méridionale offre, en sortant de la ville, une esplanade à perte de vue dont il est difficile de décrire la magnificence; elle se prolonge sur le bord de la mer, et il semble qu'elle a été faite à l'origine pour servir à la fois de grande route et de promenade. Elle était très-probablement autrefois plantée d'arbres disposés avec symétrie, selon la coutume des Grecs. On n'en aperçoit maintenant qu'un très-petit nombre plantés isolément et sans ordre; mais la perspective n'en est pas moins très-pittoresque.

Trébizonde a subi dans le cours des âges une foule de vicissitudes. Un des plus anciens souvenirs qui s'y rattachent est le séjour qu'y fit Xénophon, avec les débris de l'armée grecque qu'il commandait, lors de la retraite des Dix mille. A ce propos, Xénophon considère Trébizonde comme une colonie de la *Trapezus* d'Arcadie, sur l'Alphée; il est beaucoup plus probable que ce fut une colonie de Sinope. Après avoir fait partie de l'Arménie Mineure, puis du royaume de Pont, elle tomba au pouvoir des Romains, fut déclarée ville libre par Pompée et érigée en capitale du Pontus Cappadocius par Trajan. Adrien lui donna une importance commerciale considérable. Prise et ravagée par les Goths, sous le règne de Valérien, elle se releva de ses ruines avec l'aide de Justinien, qui reconstruisit ses fortifications. En 1204, après que Baudouin, comte de Flandre, se fut emparé de Constantinople, elle servit d'asile à Alexis Comnène et devint la capitale d'une principauté, dite de Trébizonde, qui finit en 1461, époque où la ville fut prise d'assaut par Mahomet II.

Trébizonde (la princesse de), opéra-bouffe. V. PRINCESSA (t. XIII, p. 156).

TREBNITZ, ville des Etats prussiens (Silésie), à 25 kilom. N.-N.-E. de Breslau, entre des montagnes; 4,600 hab. Ch.-l. de cercle. Fabrique de draps et de toiles, mégisserie, pelleterie et brasserie; commerce de fruits.

TREBONIANUS GALLUS, empereur romain. V. GALLUS.

TREBONIUS (Caius), général romain, mort en 43 av. J.-C. Tribun du peuple en 56 av. J.-C., il fut ensuite lieutenant de César dans les Gaules, fit le siège de Marseille (49), commanda en Espagne (46) et fut consul subrogé l'année suivante. Il entra dans la conjuration de Brutus, reçut le gouvernement de l'Asie et fut tué à Smyrne par Dolabella (43).

TRÉBUCHAGE s. m. (tré-bu-cha-je — rad. *trébucher*). Monn. Vérification du poids des monnaies au moyen du trébuchet.

• **TRÉBUCHANT**, ANTE adj. (tré-bu-chan, ante — rad. *trébucher*). Qui trébuché : *Catherine poussa un cri étouffé, se leva et toute TRÉBUCHANTE se dirigea vers la porte.* (Alex. Dum.)

— Se dit des monnaies d'or et d'argent qui sont de poids, qui trébuchent.

— s. m. Exces de poids qu'on donne aux espèces monnayées pour que l'usure ne les

rende pas trop légères : *Cette pièce de monnaie a le TRÉBUCHANT.*

TRÉBUCHE, ÈE (tré-bu-ché) part. passé du v. *Trébucher*. Tombé en trébuchant : *Ce poète orgueilleux, trébuché de si haut, Rendit plus retenus Desportes et Bertaut.* BOILEAU.

TRÉBUCHEMENT s. m. (tré-bu-che-man — rad. *trébucher*). Action de trébucher. Il Peu usité.

TRÉBUCHER v. n. ou intr. (tré-bu-ché. — Ce mot, dont l'ancienne forme est *trabucher*, est, selon Diez, un composé du préfixe *trans*, *tra*, et du vieux français *buc*, *bu*, qui signifiait tronc, buste du corps humain; mais Scheler croit que l'on ne peut guère séparer l'ancien français *trabucher* de l'italien *traboccare*, lancer, jeter, renverser. Or, ce verbe italien dérive, selon lui, de *trabocco*, baliste. Il est bien possible que *trabocco*, baliste, dérive lui-même de *traboccare* et que ce dernier soit, comme le pense Diez, une simple variété de *trabucare*. L'aire un faux pas, perdre l'équilibre : *Il ne peut faire un pas sans TRÉBUCHER. Une pierre le fit TRÉBUCHER.* (Acad.)

— Tomber : *Le pont fondit sous leurs pieds et ils TRÉBUCHERENT dans la rivière.* (Acad.) Il Vieux en ce sens.

— Emporter le bassin opposé, en parlant du bassin d'une balance, ou du corps qu'on pèse dans ce bassin.

— Fig. Avoir des défaillances : *Le sens commun, jadis juge souverain et infailible, TRÉBUCHÉ à chaque pas.* (Proudh.) *La morale théologique TRÉBUCHÉ aujourd'hui devant la tâche sociale qui échoit au pouvoir spirituel.* (E. Littré.)

... Un fat s'applaudit d'un ouvrage Où la droite raison trébuché à chaque page.

BOILEAU.

— v. a. ou tr. Pesser au trébuchet : *TRÉBUCHER des pièces d'or.*

— Prov. Qui trébuché et ne tombe point avance son chemin. Les faux pas ne font rien, pourvu qu'on arrive à son but.

— Syn. *Trébucher, broncher, chopper.* V. BRONCHER.

TRÉBUCHET s. m. (tré-bu-ché — rad. *trébucher*). Piège en forme de cage, dont on se sert pour prendre des oiseaux : *Cet oiseau a donné dans le TRÉBUCHET, a été pris au TRÉBUCHET.* (Acad.)

— Fig. Ruse préparée pour tromper quelqu'un : *Les hommes sont comme les oiseaux; ils se laissent prendre au même TRÉBUCHET où l'on en a déjà pris tant d'autres.* (Pouten.) *J'aime mieux me battre avec les gens que de les prendre au TRÉBUCHET.* (Vitet.)

— Art milit. Nom qu'on donnait, dans le moyen âge, à une machine de jet de la famille des mangonneaux.

— Techn. Petite balance avec laquelle on pèse des monnaies ou autres objets d'un poids léger : *Peser des espèces au TRÉBUCHET.* (Acad.)

— Encycl. Chasse. Les *trébuchets* sont de deux sortes : ceux qui prennent les oiseaux vivants et ceux dans lesquels l'oiseau est à la fois pris et tué. Parmi les premiers, le *trébuchet* à filet est le plus simple et le plus facile à construire. C'est par excellence le piège à rossignols.

Une branche d'osier ou un fort fil de fer est courbé en arc par une ficelle doublée plusieurs fois et tordue comme la corde d'une scie. Dans les interstices de cette corde, on introduit les bouts d'un autre arc un peu plus petit que le premier, de telle sorte que la tension de la corde le force à se rabattre. L'espace compris entre les deux arcs est garni d'un filet à mailles étroites formant un cercle dont les deux arcs constitueraient la circonférence. Dans le milieu de la corde passe un crochet ou un grand clou que l'on fiche en terre. Un autre clou ou crochet maintient contre terre le grand demi-cercle; pour tendre le piège, on soulève le petit arc, on le ramène vers l'autre et on le maintient dans cette position à l'aide de deux triquets, dont l'un passe dans les mailles du filet du grand arc; l'autre, par-dessus le filet du petit arc, introduit sa pointe dans le trou du premier. L'appât est suspendu au premier triquet; l'oiseau, en le prenant, dégage la pointe, le petit arc se rabat et l'oiseau est prisonnier sous le filet.

— *Trébuchet sans fin.* Ce *trébuchet* se compose d'une cage séparée en deux parties à peu près égales par une cloison; l'une des parties est destinée à retenir les oiseaux déjà pris, et l'autre, divisée en deux étages, contient l'appât à l'étage inférieur et le piège à l'étage supérieur. Le battant se compose d'une baguette traversée de fils de fer qui passent des deux côtés; ce battant tourne librement entre les deux montants de la cloison dont il forme la partie supérieure. La baguette est, à l'une de ses extrémités, terminée par une bobine autour de laquelle s'enroule une ficelle; au bout de la ficelle est un poids qui tend à faire tourner le battant toujours dans le même sens.

La séparation de la seconde partie de la cage en deux étages est faite par la marchette elle-même. Cette marchette se compose de fils de fer implantés d'un côté sur une tra-

verse fixée aux deux montants de la cage et qu'un léger contre-poids maintient soulevés.

Deux de ces fils de fer, voisins l'un de l'autre, sont unis par un demi-anneau qui retient le battant. Lorsqu'un oiseau vient se poser sur la marchette, celle-ci baisse un peu, le battant se dégage de l'anneau, opère une demi-révolution, pousse l'oiseau dans la partie où il doit être prisonnier. La marchette, débarrassée du poids de l'oiseau, se relève, son anneau raccroche le battant, et le piège est de nouveau tendu.

— *Trébuchet assommoir.* Ce *trébuchet*, autrefois appelé *assommoir du Mexique*, était inconnu chez nous avant 1750. Il sert aux Mexicains, non-seulement pour prendre les oiseaux, mais encore pour détruire les grandes bêtes; pour cela, ils n'ont qu'à garnir le battant de l'assommoir de plusieurs pointes d'acier, qui percent et tuent l'animal. Il existe de ces pièges mexicains qui ont jusqu'à 40 pieds de détente, et l'on peut penser quelle est la force d'un instrument de cette taille. Chez nous, on l'emploie de préférence pour tuer les moineaux et les corbeaux.

L'instrument est formé d'un châssis composé de deux liteaux de bois, d'une traverse qui empêche les deux liteaux de se rapprocher l'un de l'autre, et de deux cordes doubles plusieurs fois. Dans le milieu de la corde passe la queue d'une palette ou battant, que l'on tourne plusieurs fois sur lui-même pour tordre la corde. Une marchette, attachée à la traverse, porte à un de ses bouts un crochet destiné à retenir une broche placée sous la queue de la palette et à servir ainsi d'arrêt à cette dernière. Le piège, ainsi tendu, est fixé à terre au moyen de deux piquets à crochets, et on creuse un peu le sol sous le piège, afin que la palette puisse jouer librement. On proportionne, au moyen de crans, la dureté de la détente à la force du gibier que l'on veut prendre.

Le *trébuchet battant* se compose d'une cage à laquelle le dessus sert de porte et se ferme élastiquement au moyen d'une corde tordue, ou bien le battant tourne librement autour d'un fil de fer qui le traverse, ainsi que les deux montants, et il se rabat à l'aide d'un ressort attaché à l'un des montants. Une marchette est placée au milieu de la cage, appuyée d'un bout sur la traverse du bas, armée à l'autre d'un mentonnet qui s'engage dans une petite baguette fixée au milieu du battant et qui le tient ouvert. La marchette est formée d'une baguette, munie de fils de fer pour empêcher l'oiseau de se poser ailleurs. Celui-ci, attiré soit par un appelant enfilé dans une cage au-dessous du *trébuchet*, soit par un appât mis sur la marchette, se pose sur cette dernière; son poids fait échapper le mentonnet, et le battant n'étant plus retenu retombe sur la cage et enferme l'oiseau.

TRÉBUCHET (Anne-Marie-Joseph), administrateur français, né à Nantes en 1780, mort dans cette ville en 1828. Après avoir été secrétaire général de la préfecture de la Loire-Inférieure de 1801 à 1810, il fut nommé préfet en Espagne sous le roi Joseph. De retour en France en 1814, il se tourna vers les lettres, collabora au *Lycée armoricain* et publia une notice sur *Anne de Bretagne* (1822).

TRÉBUCHET (Adolphe), administrateur français, fils du précédent, né à Nantes en 1801, mort en 1865. Il prit le diplôme de licencié en droit, puis il obtint, après la révolution de juillet 1830, un emploi à la préfecture de police, où il fut chargé par la suite du service des établissements sanitaires. Trébuchet fit, en outre, partie du comité supérieur d'hygiène publique. Indépendamment d'articles insérés dans les dictionnaires de l'industrie, de médecine usuelle, de l'administration, dans les *Cent traités* et dans les *Annales d'hygiène publique*, on lui doit plusieurs ouvrages estimés : *Code administratif des établissements dangereux, insalubres et incommodes* (1832, in-8°); *Jurisprudence de la médecine, de la chirurgie et de la pharmacie en France* (1834, in-8°); *Nouveau dictionnaire de police* (1834-1835, 2 vol. in-8°), en collaboration avec MM. Blouin et Labat; *Dictionnaire d'administration usuelle* (1836, 2 vol. in-8°).

TRÉBUTIEN (Guillaume-Stanislas), orientaliste et littérateur français, né à Fresneyle-Puceux (Calvados) en 1800, mort en 1870. Doué d'une grande aptitude pour les langues, il apprit, sans maître, plusieurs idiomes de l'Orient, l'hébreu, le turc, l'arabe, le persan, et commença à se faire connaître en publiant des *Contes extraits du Thouthi-Naméh* (1826, in-8°) et des *Contes inédits des Mille et une nuits* (1828, 3 vol. in-8°). Ses travaux le firent nommer conservateur adjoint à la bibliothèque de Caen. A partir de ce moment, Trébutien s'occupa d'une façon toute particulière de mettre au jour d'anciens ouvrages français, notamment : les *Recherches et antiquités de la Neustrie* (1833); le *Dit du ménage* (1835); le *Pas de Saladin* (1836); le *Roman de Robert le Diable* (1837); les *Chansons de Maurice et de Pierre de Craon* (1843), etc. Le seul ouvrage original qu'on ait de lui est un précis de l'histoire de la ville de Caen, intitulé *Caen* (1847, in-8°). C'est Trébutien qui a édité les *Reliquiae* de Maurice de Guérin (1861, 2 vol. in-18), ainsi que le *Journal*

et les lettres d'Eugénie de Guérin (1862, in-8°), livre dont il a écrit la préface et qui a obtenu un si vif succès.

TRECENTESIMO adv. (tré-sain-té-zi-mo — mot lat.). Trois-centièmement; s'emploie pour indiquer la trois-centième place, le trois-centième d'une série, quand on a commencé à compter par *primo, secundo*, etc.

TRÉCENTISTE s. m. (tré-san-ti-ste — ital. *trecentista*; de *trecento*, trois cents, abréviation par laquelle on désignait le xiv^e siècle, parce que toutes les années de ce siècle, sauf la dernière, étaient désignées par un nom de nombre contenant trois centaines). Nom sous lequel on désigne les écrivains italiens du xiv^e siècle : *On compte Dante et Pétrarque parmi les TRÉCENTISTES.*

TRÈCHE s. f. (tré-che). Sorte d'ancienne danse vive et rapide.

TRÉCHEUR s. m. (tré-cheur). Blas. Orle qui n'a que la moitié de sa largeur ordinaire, et qu'on appelait anciennement *ESSONIER*.

— Encycl. Le *trécheur* est ordinairement uni, ce qu'on n'exprime pas. Quelquefois il est fleuroné ou fleurdélié, ce que l'on doit spécifier. Enfin, certaines armoiries présentent deux et même trois *trécheurs*, comme en offrent un exemple celles du royaume d'Ecosse, qui sont : *D'or, au lion de gueules, dans un double trécheur fleuroné et contre-fleuronné du même.*

TRÉCHONÈTE s. m. (tré-ko-nè-te — du gr. *tréchus*, lieu aride; *naetés*, habitant). Bot. Genre de plantes, de la famille des solanées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent au Chili.

TRECHSEL, typographe allemand, mort à Lyon en 1498. Il se fixa à Lyon en 1487 et acquit une grande célébrité. L'helléniste Jean de Lascaris fut un de ses correcteurs. Trechsel n'a imprimé que des ouvrages latins. Ses deux fils Melchior et Gaspard furent également d'habiles typographes.

TRÉCHUS s. m. (tré-kuss — du gr. *tréchô*, je cours). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des carabiques, tribu des subulipalpes, comprenant une cinquantaine d'espèces, qui habitent l'Europe et l'Amérique.

TRÉCORIEN, IENNE s. et adj. (tré-ko-ri-an, i-è-ne — de *Trecorum*, nom latin de Tréguier). Géogr. Habitant de Tréguier; qui appartient à cette ville ou à ses habitants : *Les TRÉCORIENS. La population TRÉCORIENNE.*

— s. m. Dialecte bas-breton parlé à Tréguier.

TRECOURT, médecin français, né à Cambrai vers 1716, mort dans la même ville vers 1785. Il devint chirurgien-major à l'hôpital militaire de Rocroi, échévin de cette ville, membre correspondant de l'Académie des sciences, puis il alla terminer ses jours à Cambrai. Observateur exact et bon praticien, Trecourt a publié plusieurs ouvrages : *Mémoires et observations de chirurgie* (Paris, 1770, in-12); *Réflexions médico-chirurgicales* (Paris, 1773); *État de la médecine et de la chirurgie en France* (1773, in-8°).

TREDAME interj. (tré-da-me — abrégé de *Notre-Dame*). Sorte de jurement ordinairement placé dans la bouche des femmes de l'ancienne comédie : *TREDAME ! monsieur, est-ce que madame Jourdain est décepiée ?* (Mol.) *Vous devez en être bien fier.* — *TREDAME ! je ne dis point non.* (E. Sue.)

TRÉDECIMAL, ALE adj. (tré-dé-si-mal, a-le — du lat. *tredecim*, treize). Minér. Se dit d'un corps dont les cristaux présentent treize faces.

TREDEGAR, bourg d'Angleterre, dans le comté de Monmouth, principauté de Galles; 8,000 hab. Hauts fourneaux, forges; exploitation de mines de fer et de houille.

TREDGOLD (Thomas), ingénieur anglais, né à Brandon, près de Durham, en 1788, mort en 1829. Mis à l'âge de quatorze ans en apprentissage chez un menuisier, il apprit seul, pendant ses courts loisirs, les mathématiques et les principes de l'architecture et partit, en 1808, pour l'Ecosse, où il travailla dans différentes villes, tout en continuant avec ardeur ses études scientifiques. Cinq ans plus tard, il se rendit à Londres, où il obtint de l'emploi chez un de ses parents qui était architecte. Tredgold trouva là plus de facilité pour accroître le cercle de ses connaissances, et bientôt il put étudier la chimie, la minéralogie et l'art des constructions. Il apprit même sans maître le français, afin de pouvoir lire les ouvrages écrits dans cette langue. Tredgold se fit dès lors connaître par diverses publications, parmi lesquelles nous citons : *Principes élémentaires de l'art du charpentier* (1820, avec grav.); *Essai sur la force du fer fondu* (t. 21), traduit en français par T. Duverne (Paris, 1825, in-8°); *Principes de chauffage et de ventilation pour les bâtiments publics, les fabriques, les hôpitaux, les serres, etc.* (1824), trad. en français par Duverne (Paris, 1825); *Traité pratique des chemins de fer* (1825), trad. en français par Duverne (1830); *Traité des machines à vapeur* (1827; 1838, 2 vol. in-4°), traduit en français par Mollet (Paris, 1828, in-4°, avec atlas de 24 pl.). Tredgold avait, en outre, collaboré au *Magasin philosophique* de Tilloch, aux *Annales de philosophie* de Thom-

son et à l'*Encyclopédie britannique*. Depuis 1823, Tredgold travaillait pour son propre compte comme ingénieur civil; mais, épuisé par un travail incessant, il succomba avant d'avoir atteint sa quarantième année.

TREDIAKOVSKY (Vassili - Kirilovitch), poète russe, né en 1703, mort en 1769. Il fut élevé à Arkhangel, où il attira tout enfant l'attention de Pierre le Grand, étudia ensuite à l'université de Moscou et alla plus tard compléter son instruction en France, en Angleterre et en Hollande. Trediakovsky assista à Paris aux leçons de Rollin (1725), se rendit familières plusieurs langues modernes, puis retourna en Russie (1730), où il devint secrétaire de l'Académie des sciences de Saint-Petersbourg (1733) et professeur d'éloquence dans la même ville. Sans avoir de très-grands talents littéraires, Trediakovsky aborda tous les genres, depuis l'idylle et la fable jusqu'à la tragédie et la poésie épique. C'est à ce dernier genre qu'appartient sa *Télémaque*, parodie en vers du *Télémaque* de Fénelon, composition si insipide que Catherine II avait l'habitude d'en infliger cent vers à apprendre par cœur à ceux qui manquaient aux règles d'étiquette qu'elle avait imposées pour ses parties de plaisir de l'Ermitage. On lui doit aussi une tragédie intitulée *Déidamie*. Mais quelque nombreuses que soient les productions poétiques de cet écrivain, elles ne forment que la plus petite partie de ses œuvres, car on lui doit encore une *Méthode pour apprendre à faire les vers russes* (1735) et les traductions d'un grand nombre d'ouvrages, entre autres celles de l'*Histoire ancienne* et de l'*Histoire romaine* de Rollin (26 vol. in-12).

TREE-BROTHERS, groupe de trois petites îles, sur la côte de la Guyane anglaise, à l'embouchure de l'Essequibo.

TREE HILLS-ISLAND, île de l'Australie, une des Nouvelles-Hébrides, par 17° 7' de latit. S. et 166° 15' de longit. E.; 25 kilom. de circonférence.

TREE-HUMMOCK-ISLAND, île de l'Australie, une des Hunter, sur la côte N.-O. de la Tasmanie, par 40° 33' de latit. S. et 142° 38' de longit. E.; 52 kilom. de circonférence.

TRÉFEUIL s. m. (tré-feuill; il mll. — lat. *trifolium*, même sens). Bot. Ancien nom du trèfle.

TREFFAU ou **TRÉFAU** s. m. (tré-fo — du latin *ter*, trois, et *focus*, foyer ou feu, hûche ainsi nommée, soit parce qu'elle est trois fois plus grande qu'à l'ordinaire, soit parce qu'elle doit durer trois jours). Nom sous lequel on désigne, dans quelques départements, la légendaire hûche de Noël.

TREFFORT, bourg et commune de France (Ain), chef-lieu de cant., arrond. et à 16 kilom. de Bourg-en-Bresse; pop. aggl., 811 hab. — pop. tot., 1,832 hab. Fabrique de poterie et de tuiles; exploitation de terre réfractaire; élevage de volailles.

TRÉFILER v. a. ou tr. (tré-fi-lé — d'un type *transfiler*, qui signifie proprement passer le fil à travers la filière, de *trans*, à travers, et de *filum*, fil). Techn. Faire passer un métal par la filière : *On lamine, on tréfille le fer, le cuivre, le zinc*. (Dupin.)

— Absol. Travailler à la tréfilerie.

Se tréfiler v. pr. Être tréfilé.

TRÉFILERIE s. f. (tré-fi-lè-ri — art. *tréfiler*). Fabrique où l'on tréfille. || Rad. *tréfiler* les métaux, de les tirer à la filière.

— Machine pour tirer le laiton à la filière.

— *Encycl.* La tréfilerie peut s'appliquer à tous les métaux ductiles, mais surtout à l'or, à l'argent, au platine, au cuivre, au fer et à l'acier.

De quelque métal qu'il s'agisse, le but est, d'ailleurs, toujours le même : obtenir des fils d'une finesse quelconque en faisant passer la tige métallique par une filière, c'est-à-dire dans un trou conique de diamètre convenable, percé dans une plaque d'acier fondu, que l'on trempe ensuite aussi dur que possible et que l'on fixe sur un corps inébranlable. Pour cette opération, on commence par amincir le bout de la tige du métal, de façon qu'il entre dans la filière. Une tenaille le saisit alors, et un moteur quelconque, en tirant la filière, force la tige à passer tout entière par le trou, dont elle prend le calibre. On fait ensuite passer le fil par des trous de plus en plus petits, en le présentant par le même bout, pour qu'il soit toujours tiré dans le même sens.

Chaque métal exige des précautions spéciales, pour subir convenablement cette opération. Le fer doit être de choix et recuit de temps à autre hors du contact de l'air, qui l'oxyderait. L'acier doit être aussi recuit fréquemment dans une marmite hermétiquement fermée, remplie de poussière de charbon, pour l'empêcher de se désaciérer. Le laiton doit également être recuit.

Pour l'or et l'argent, on frotte le lingot avec de la cire, afin qu'il glisse mieux dans la filière.

Ces derniers métaux, avant d'être travaillés, doivent être portés à l'Hôtel des monnaies, où l'on vérifie leur titre; après quoi on les passe à l'argue. C'est un appareil particulier qui dégrossit le lingot jusqu'au calibre d'un tuyau de plume. Le fabricant travaille alors

le métal dans sa propre tréfilerie, pour fabriquer des fils du diamètre qui lui convient. Pour les fils d'or des épaulettes, galons, brassards, etc., on revêt le lingot d'argent d'une mince couche d'or avant de le passer aux plus grosses filières. La ductilité de l'or est telle que, le tréfilage réduisant ce lingot à un fil aussi mince qu'un cheveu, ce fil est encore recouvert d'or de manière à ne pas laisser apercevoir le noyau qui est d'argent.

Bien que le travail de la tréfilerie soit absolument le même pour tous les métaux, on appelle plus volontiers tireurs ou fileurs d'or et d'argent les ouvriers qui travaillent ces deux derniers métaux, réservant spécialement le nom de tréfileurs à ceux qui opèrent sur le cuivre, le fer et l'acier. Pour ces trois derniers seulement, le travail est absolument le même; nous allons le décrire en détail, en supposant qu'il s'agisse de tréfiler du fer.

Le fer destiné à la tréfilerie doit être facile à travailler à chaud, afin de se prêter à un amincissement suffisant par l'action du laminier. Il doit être fort et doux à froid, afin de subir facilement le passage à la filière, et plutôt dur que mou, à cause de la texture nerveuse qu'il prend par le travail. En effet, le fer trop mou est sujet à des solutions de continuité dans le cours de la longueur du fil, par suite de la séparation des fibres, produites par l'étrépage. On ne devra employer que des fers provenant de bonnes fontes au bois, et les meilleures qualités de fil se fabriqueront, dans tous les cas, avec des fontes affinées au charbon de bois. Le fer puddlé peut être filé sans difficulté en numéros ordinaires; mais les fils qu'il donne sont plus durs, plus roides et moins souples que ceux obtenus avec des fers affinés par la méthode comtoise. Le fer puddlé s'emploie de préférence pour fournir les fils destinés à la fabrication des pointes de Paris à cause de sa dureté et de son bas prix.

Le numéro des fils se détermine au moyen d'une jauge; c'est un disque d'acier sur le pourtour duquel sont disposées des entailles rectangulaires qui sont désignées par des numéros. Un fil de fer appartient à un numéro, quand il entre bien juste dans l'entaille qui lui correspond. Les deux jauges principales du commerce sont la jauge anglaise et la jauge française. La jauge anglaise contient 27 numéros dont le zéro correspond à un diamètre de 0m,008 et le numéro 26 à 0m,0005. Dans la jauge française, les numéros et la grosseur des fils vont en croissant depuis le zéro jusqu'au numéro 24. Au-dessous de zéro, qui donne le passe-perle, la jauge contient des numéros qui croissent de 8 à 30, mais qui correspondent à des diamètres décroissants. Le n° 24 français, au-dessus du passe-perle, égale le n° 2 anglais. Le n° 30 français, au-dessous du passe-perle, correspond au fil le plus fin que l'on puisse obtenir avec le meilleur fer et qui s'emploie pour cordes de piano, fines toiles métalliques, etc.

La filière est l'agent principal du travail de la tréfilerie. La filière simple est une plaque d'acier trempé, dans laquelle ont été percés des trous de grandeur décroissante et

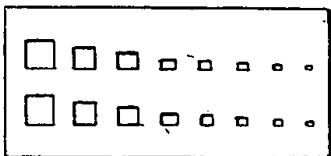


Fig. 1.

de forme déterminée. On comprend quelle fatigue et quelle pression doit résulter, sur les trous de la filière, du refoulement du métal dû à l'étrépage; aussi la fabrication des bonnes filières est-elle de la plus grande difficulté. Les meilleures se font avec une plaque de bon acier nerveux, formant étoffe entre deux plaques de fer. Les trous sont percés au moyen de poinçons coniques de dimensions croissantes, qui refoulent le métal sur les parois du trou et en augmentent la résistance latérale. Les filières françaises sont très-estimées en Angleterre et jugées tellement supérieures à celles qu'on y fabrique, que, pendant les guerres de l'Empire, les filières françaises se payaient, en Angleterre, leur poids d'argent. Quelquefois, lorsqu'il est nécessaire d'obtenir des longueurs considérables de fil métallique, d'un diamètre parfaitement régulier, on a recours à une plaque garnie d'agates, de rubis ou autres pierres excessivement dures, et dont la résistance est extrême. Ainsi, à travers un trou en rubis d'un diamètre de 8 centièmes de millimètre, on a pu tirer des fils d'argent formant une longueur de 200 kilomètres, et la section est restée absolument la même sur toute cette longueur. Dans une filière d'acier, au contraire, le diamètre d'un trou est tellement agrandi par le tirage de 25,000 mètres de fil de laiton, qu'il ne peut plus servir pour donner la même grosseur.

— *Filière mécanique*. La filière mécanique consiste dans un ensemble de parties mobiles, qui s'assemblent en laissant entre elles, fermée de toutes parts, le vide qui doit servir à l'étrépage. On circonscrit cet espace par

quatre coussinets, deux horizontaux et deux verticaux. Le tout est pressé par deux fortes vis qui rendent l'assemblage inébranlable.

La filière est mise en jeu au moyen du banc à tirer. Le banc à tirer présente une place pour fixer invariablement la filière; puis une tenaille pour saisir le bout du fil qu'on a introduit dans le trou de la filière, et enfin un moyen d'exercer une traction suffisante sur cette filière, pour forcer le corps à traverser la filière. Dans les premiers bancs à tirer, ainsi que dans ceux qu'emploient encore aujourd'hui les horlogers et les bijoutiers pour fabriquer les fils d'or et d'argent de faible dimension, la traction était opérée par un moulinet adapté sur un axe sur lequel venait s'enrouler une forte bande de cuir fixée à la pince. Ce système a été généralement remplacé par le banc à engrenages. L'ouvrier, agissant sur une manivelle, opère une traction puissante, au moyen d'un pignon et d'une crémaillère. Par suite du mouvement régulier qui en résulte, les produits deviennent plus uniformes, en même temps que la puissance de l'outil est accrue. On a encore perfectionné ce système en supprimant la crémaillère, dont l'action n'est pas absolument régulière, pour la remplacer par une chaîne sans fin à la Vaucanson, à laquelle on peut donner autant de résistance qu'on le désire, en augmentant le nombre et les épaisseurs des plaques qui la composent. Elle vient s'articuler sur deux roues dentées qui la mettent en mouvement. La pince lui est solidement fixée.

Cette dernière peut avoir des formes diverses, mais la meilleure est une pince à

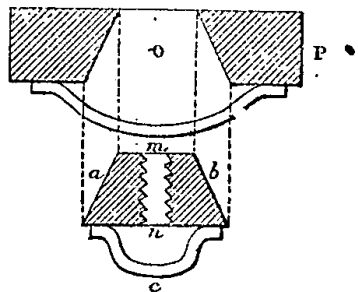


Fig. 2.

coulant composée de deux moitiés de cône a, b, réunies par un ressort c. A la chaîne sans fin est ajustée une plaque p, dans laquelle est percé un trou conique o. L'effort même de traction sur le fil saisi en mn produit le serrage très-énergique du cône ab dans le trou o.

Pour les numéros fins, on enroule le fil, au fur et à mesure qu'il sort de la filière, sur des cylindres ou tambours, auxquels on donne un mouvement de rotation qui produit l'étrépage. Pour les fils inférieurs en finesse au n° 15 de la jauge anglaise, on emploie des bobines verticales ayant la forme de cônes très-aigus. Chaque bobine est assujettie à un axe vertical qui traverse la table de travail et qui donne le mouvement.

Avant de passer le fil à la filière, on l'amène au laminier à un diamètre de 0m,008, et même quelquefois de 0m,003 et 0m,004. Dans ce dernier cas, on le reçoit également sur une bobine, en sortant du laminier. Afin de diminuer le frottement qui a lieu pendant la traction, on graisse le fil ou le trou, ou bien on applique sur la filière une pelote de graisse, formée d'un mélange de suif et d'onguent noir, à travers laquelle passe le fil.

Par ce moyen, on refroidit le trou de la filière, en même temps qu'on facilite le passage du fil. La vitesse du tirage doit être uniforme et réglée d'après la nature du fer, la destination et le diamètre du fil. Le fer puddlé exige une vitesse moindre que le fer au bois. On augmente la vitesse en raison du nombre des passages à la filière.

Quand une botte de fil est faite, on la jette sur un dévidoir de forme conique pour le passer de nouveau dans la filière. Le dévidoir est placé en avant de la filière sur la table de travail.

Le nombre des trous par lesquels on fait passer le fil pour l'amener à un numéro donné dépend de la qualité du fer, de la force mécanique dont on dispose et du degré de finesse que doit avoir le fil terminé.

Lorsqu'on dégrossit, on saute ordinairement un trou de la filière à chaque passage, et, en général, ce n'est que pour les quatre à cinq dernières passes, destinées à finir et à parer le fil, que l'on suit l'ordre des numéros.

Le fil s'écroute et devient moins ductile après son passage à travers une série de trous. On le recuit alors au rouge brun pour le ramener à son état primitif. Le recuit se fait, soit dans une espèce de four à réverbère chauffé par les flammes perdues du feu d'affinerie, soit à feu nu, au milieu d'un tas conique de menu charbon, que l'on fait brûler ordinairement en vase clos, dans des marmites annulaires en fonte. Le nombre des recuits que l'on fait subir au fil dépend de la nature plus ou moins ductile du fer et du diamètre auquel le fer est parvenu. Les gros numéros exigent des recuits beaucoup plus fréquents que les autres. On recuit toujours le

fer, en commençant l'opération, avant de l'engager dans le premier trou de la filière. Le recuit donne toujours lieu à la formation d'une couche d'oxyde plus ou moins épaisse, dont on débarrasse le fil par le décapage; sans quoi, l'oxyde formé, en se détachant pendant l'étrépage, corroderait la filière et changerait la forme des trous, ou au moins produirait des raies ou des stries nuisibles à l'apparence et à la qualité du fil.

Le décapage se fait au moyen de l'acide sulfurique étendu ordinairement de 240 fois son poids d'eau. Il faut employer un acide plus fort pour les fils recuits à feu nu que pour les fils recuits en vase clos.

Il arrive souvent après cette opération que le fil devient cassant. D'après une communication récente faite à l'Académie des sciences (novembre 1874), si on brise le fil, la cassure plongeée dans un verre d'eau laisse échapper des bulles de gaz rapides et nombreuses. M. Sévoz a recueilli ce gaz, l'a mélangé avec de l'air et, en approchant d'une flamme l'ouverture du tube dans lequel il l'avait recueilli, il a obtenu une explosion. Ce qui est intéressant pour la tréfilerie, c'est la fragilité que cette petite quantité de gaz communie au fer. Quand les tréfileurs rencontrent des bottes de fil cassant, ils mouillent la cassure pour reconnaître si la fragilité tient à du gaz interposé; dans ce cas, ils laissent le fil de côté pendant quelques jours. Après ce temps de repos, le gaz ayant disparu, le fil a repris sa malléabilité ordinaire et se tréfille sans difficulté.

TRÉFILER s. m. (tré-fi-leur — rad. *tréfiler*). Ouvrier qui tréfille.

TRÉFLE s. m. (trèfle — d'un type *trifolium*, pour *trifolium*, qui signifie proprement herbe à trois feuilles, de *tres*, trois, et de *folium*, feuille). Bot. Genre de plantes, de la famille des légumineuses, tribu des lotées, comprenant un grand nombre d'espèces, dont une soixantaine habitent la France : La plus importante des espèces de TRÉFLES est certainement le TRÉFLE des prés. (P. Duchartre.) Les TRÉFLES abondent dans l'Europe tempérée. (T. de Berneaud.) Les TRÉFLES, en médecine, sont estimés vulnéraires et détersifs. (Dict. d'hist. nat.) C'est comme suppléant aux jachères qu'on cultive le TRÉFLE dans beaucoup de localités. (Bosc.) Le TRÉFLE chauffe beaucoup moins que la luzerne. (V. de Bonmarché.) Le TRÉFLE doit se couper lorsque les plantes sont en pleine floraison. (Math. de Dombasle.) Les perdrix ont le bon esprit de ne pas faire élection de domicile dans les TRÉFLES ni dans les luzernes. (Toussena.)

— *Trèfle à quatre feuilles*. Nom vulgaire des oxalides. || *Trèfle bitumineux*. Nom vulgaire du psoralier bitumineux. || *Trèfle d'eau*. Nom vulgaire du méiantha trifolié. || *Trèfle des jardiniers*. Nom vulgaire des cysites. || *Trèfle jaune*. Nom vulgaire de la luzerne lupuline. || *Trèfle musqué*. Nom vulgaire du lotier odorant. || *Trèfle noir*. Nom vulgaire de la luzerne lupuline. || *Trèfle odorant*. Nom vulgaire du psoralier bitumineux. || *Trèfle sauvage*. Nom vulgaire du lotier corniculé.

— Fam. Chercher du trèfle à cinq feuilles. Perdre son temps à poursuivre une chose impossible.

— Loc. prov. Insolent comme un valet de trèfle. Très-insolent, locution venue de ce qu'à un jeu de cartes, la mouche, le valet de trèfle est le maître.

— Archit. Ornement d'architecture imité de la feuille de trèfle : C'est à partir du XII^e siècle qu'on rencontre les TRÉFLES soit comme ouverture, soit comme décoration. (Battissier.) La façade est émaillée de deux grandes roses à jour et blasonnée d'écussons inscrits dans les TRÉFLES de ses ogives. (Th. Gaut.)

La lune se levait; sa lueur souple et molle Glissait aux tréfles gris de l'ogive espagnole. A. DE MUSSET.

— Jeux. Une des couleurs noires aux cartes françaises, laquelle est ainsi appelée à cause de sa forme, qui est celle de la feuille de trèfle : Roi, valet de TRÉFLE. C'est le TRÉFLE qui est atout. Quinte majeure à TRÉFLE. Le Père Ménéstrier prétend que le TRÉFLE est le symbole des laboureurs et des gens de la campagne, tandis que, suivant le Père Daniel, il signifierait le fourrage nécessaire aux armées.

— Art vétér. Partie libre d'une dent, présentant trois tubercules qui imitent à peu près la forme d'un trèfle : A un an, les pinces de la mâchoire inférieure du cheval commencent à s'user, et à deux ans leur TRÉFLE a disparu. (Lecoq.)

— Artill. Fourneau de mine fait en forme de trèfle.

— Blas. Meuble d'armoiries qui représente une feuille de la plante du même nom, ayant une petite queue ondoiyante, ce qui le distingue de la tierce-feuille, qui n'en a point : De Lignerolles : D'azur, semé de TRÉFLES d'or, à la cotice de gueules, brochant sur le tout.

— Techn. Gros bouton qui a la forme d'un trèfle, et qui sert à arrêter le ruban d'un bracelet sur la barrière.

— *Encycl. Bot.* Les trèfles sont des plantes herbacées, annuelles, bisannuelles ou vivaces, souvent gazonnantes, à feuilles composées de trois folioles, d'où le nom du genre, et à fleurs blanches, roses, rouges, purpurines ou violacées, plus rarement jaunes, réu-

nies en capitules ou en épis terminaux; le fruit est une petite gousse, renfermant une à quatre graines. Ce genre comprend aujourd'hui plus de cent cinquante espèces, dont soixante environ habitent la France. La plupart d'entre elles croissent dans les pâturages, les friches et autres lieux incultes et fournissent aux animaux herbivores un aliment excellent et qu'ils aiment beaucoup; plusieurs présentent même à cet égard un tel avantage, que depuis longtemps déjà elles sont cultivées comme fourrage vert ou sec, propre d'ailleurs à améliorer le sol. Il en est qui ont assez d'élégance pour trouver place dans les jardins d'agrément.

Le *trèfle des prés* ou *trèfle rouge* est une plante vivace, gazonnante, haute de 0m,50 en moyenne, à fleurs roses. Il croît spontanément dans presque toute l'Europe et présente plusieurs variétés, dues surtout au sol et au climat. Il y a environ deux siècles qu'il a été introduit dans la culture. De la Flandre, où on en a fait d'abord des prairies artificielles, il s'est répandu en Angleterre, en France, sur les bords du Rhin, en Allemagne, etc. Un cultivateur de la Saxe, nommé Schubart, pour avoir propagé cette plante, obtint de l'empereur Joseph II des lettres de noblesse, avec l'autorisation d'ajouter à son nom celui de *Kleeefeld* (de l'allemand *klee*, trèfle). Cette culture a permis aux contrées du nord de l'Europe de régénérer leur système agricole.

Le *trèfle rouge* préfère les climats tempérés, plutôt brumeux que secs; il ne craint pas la rigueur des hivers, pourvu que le sol ne soit pas trop humide. Il végète beaucoup mieux dans les terres dites à froment et où le calcaire est assez abondant; toutefois, la présence de cet élément ne lui est pas indispensable. La couche arable doit être profonde et perméable. Le sol doit être bien préparé par des labours, soit à plat, soit en planches convexes, soit en billons, suivant son humidité et celle du climat. Cette plante ne croît avec vigueur que dans les terres naturellement riches ou fertilisées par des engrais abondants. Elle est, en effet, épuisante dans les premiers temps de sa végétation; mais, plus tard, elle améliore le sol par les débris de ses feuilles et de ses racines.

On sème le *trèfle* au printemps, à l'automne ou même en hiver, rarement sur un sol nu; on répand les graines à la volée, et jamais en lignes. En général, dit M. G. Heuzé, les semis doivent être plutôt épais sur les terres légères et peu fertiles et quand on les pratique en automne ou sur des sols mal préparés et infestés de mauvaises herbes, et clairs sur les terres argilo-calcaires, sur lesquelles le *trèfle* a plus d'aptitude, ou lorsqu'on les exécute au printemps sur des sols riches et propres. » Suivant que le sol est sec ou humide, on recouvre la graine à l'aide du rouleau, de la herse, du râteau ou même d'un simple fagot d'épines. Souvent on associe au *trèfle* le ray-grass. Les soins d'entretien sont l'épierrement, les fumures en couverture, le plâtrage, les cendrages, le chaulage, enfin la destruction des plantes et des animaux nuisibles.

Le *trèfle* fournit ordinairement deux coupes dans l'année, la première en mai ou juin, la seconde en août ou septembre, et le regain en octobre. On procède à la récolte quand les bourgeons apparaissent ou qu'ils commencent à s'épanouir; cela est vrai du moins pour la première coupe. Quant à la seconde, si elle doit être convertie en foin, elle a lieu quand les plantes sont en pleine floraison. On coupe le *trèfle* à la faux ou à la sape, en ayant soin de suspendre l'opération dans le milieu du jour si la chaleur est très-forte et que les plantes soient bien fleuries. On procède ensuite au fange et enfin au bottelage. Cette légumineuse, surtout sa dernière coupe, est souvent pâturée en vert par les animaux, ce qui exige une surveillance très-attentive.

Souvent la seconde pousse du *trèfle* est réservée pour la production de la graine; mais il faut éviter de récolter celle-ci dans les tréfilères envahies par les plantes parasites, notamment par la cuscute. On coupe les tiges quand les pieds sont entièrement défeuillés et que les capitules ont pris une teinte brune, et on les laisse sur le sol jusqu'à ce qu'elles soient sèches. Quelquefois, on récolte les capitules à la main ou à l'aide d'un instrument spécial appelé *cueiltoir*; on les fait sécher pour les emmagasiner, à moins qu'on ne procède immédiatement au battage des gosses. Toutes ces opérations doivent être faites par un beau temps. On bat les capitules ou têtes au fléau ou au rouleau en pierre ou en bois. Quand les gosses sont sèches, on les égène au moyen de machines spéciales ou d'une meule verticale, et on les nettoie.

Une tréfilère dure, suivant les circonstances, de dix-huit mois à trois ans. Quand on la défriche, il importe de laisser s'écouler quelques semaines avant de semer la céréale qui doit la suivre. Quelquefois on la fait pâturer par les bêtes à cornes pendant la troisième année. Le *trèfle* apporte au sol une amélioration réelle, mais bien inférieure à celle que produit la luzerne. Cette légumineuse prépare très-bien le sol à la culture du froment, si ce n'est toutefois quand elle a duré trois ans; alors, il est préférable de la faire suivre d'un seigle ou d'une avoine. Aussi le *trèfle* entre-t-il avec avantage dans

les assolements à céréales. Quelques cultivateurs, au lieu de faire pâturer la dernière pousse, l'enterrent par un labour; c'est un très-bon engrais vert, qui contribue à maintenir la fraîcheur dans le sol.

Le *trèfle*, en vert ou en sec, constitue un excellent fourrage; sa valeur alimentaire est presque égale à celle de la luzerne; elle égale celle du foin des prairies naturelles. Le regain est un peu plus nutritif. Le *trèfle rouge* est d'ailleurs un des fourrages les plus hâtifs fournis par les prairies artificielles. Les chevaux le préfèrent à tout autre. Il en est de même des cochons, qu'il tient en bon état de santé et qu'il dispose à l'engrais. Ses racines atteignent le même but. Il procure aux vaches, aux cavales et aux brebis un lait très-abondant et de bonne qualité. Les bœufs et les moutons peuvent difficilement être engraisés par l'emploi exclusif de cette légumineuse; mais elle agit sur eux, dans ce cas, d'une manière utile, lorsqu'on leur en donne avec d'autres aliments. Toutefois, il faut bien se garder de donner du *trèfle* vert en excès aux bêtes à cornes, qui pourraient être alors sujettes à la tympanite; on dit qu'il pourrait aussi en résulter le vertige pour les chevaux.

En médecine, on regarde cette plante, ainsi que plusieurs de ses congénères, comme vulnérinaire et détersive. Ses fleurs ont une odeur assez agréable et un goût légèrement astringent; on les emploie bouillies dans l'eau ou dans le vin, en décoction à l'intérieur et en cataplasme à l'extérieur. On en retire aussi une eau distillée, qu'on dit ophthalmique. Elles fournissent également une teinture verte. La graine est fort recherchée par les oiseaux de basse-cour; on en retire une matière colorante jaune; on s'en sert, dans quelques pays, pour teindre en rouge les étoffes. Les fleurs sont encore fort recherchées par les abeilles. Enfin, leur décoction a été très-préconisée autrefois contre les fleurs blanches.

La forme élégante et caractéristique du feuillage du *trèfle* lui a assigné une place distinguée dans l'architecture et les arts décoratifs; on la retrouve à chaque pas dans les monuments gothiques, soit comme motif d'ornement, soit comme symbole de la Trinité.

Le *trèfle rampant* se distingue du précédent par sa taille plus petite, ses tiges rampantes, ses feuilles longuement pétiolées et ses fleurs blanches. C'est une des espèces les plus communes dans les prés, les pâturages frais et au bord des chemins. On l'appelle vulgairement *petit trèfle de Hollande* ou *triolet*. Il est peu délicat sur la nature du sol, bien que sa présence soit, en général, l'indice d'une terre de bonne qualité. Dans quelques pays, on le cultive en grand pour le pâturage des moutons; les cochons et tous les autres bestiaux l'aiment aussi beaucoup.

Un des grands avantages de ce *trèfle*, c'est de pousser dès les premiers jours du printemps et de fournir ainsi un fourrage vert à l'époque où ils sont rares; son produit, à la vérité, est peu considérable. Cette précocité est encore plus considérable dans les terres qui sont sèches, sablonneuses ou crayeuses; aussi est-ce surtout dans ces sortes de terres qu'il faudrait le propager, et cela avec d'autant plus d'empressement qu'elles sont souvent peu propres à d'autres cultures et qu'elles deviennent improductives pendant l'été. Il réussit encore, néanmoins, dans les terrains humides et même dans les prairies assez inondées pour que la fétuque flottante s'y trouve en abondance. Il y a un avantage à le mélanger à l'ivraie vivace ou ray-grass et aux autres graminées employées pour faire des pelouses et des gazons, parce qu'il garnit bien, donne une belle verdure, ne craint pas d'être piétiné par les promeneurs et ne redoute ni les chaleurs de l'été ni les froids de l'hiver. La difficulté est d'avoir de la graine; comme il est en fleur jusque bien avant dans l'automne, les abeilles font sur cette plante, dans les pays de pluvies, leur dernière récolte de miel. Les enfants eux-mêmes recherchent beaucoup le nectar ou liquide sucré réuni au fond de ses corolles, qu'ils appellent *sucettes*.

Le *trèfle incarnat*, appelé aussi *trèfle de Roussillon* ou *farouch*, est une plante annuelle, à tiges dressées, à fleurs d'un rouge vif, disposées en épis terminaux, allongés et compactes. Originaire du midi de l'Europe, il a été cultivé pour la première fois dans les Pyrénées-Orientales, il y a un siècle environ; de là, il a été plus tard introduit dans le Nord. Il résiste parfaitement à nos hivers ordinaires; mais il redoute les alternatives de gelée et de dégel, à moins qu'il ne soit dans un sol perméable et à peu près exempt d'humidité en automne et en hiver. Il demande à peu près les mêmes natures de terre que le *trèfle des prés*; mais il lui faut surtout un sol dur, ferme, battu, préparé par un labour très-ancien, en tous cas fort peu ameubli, d'ailleurs d'une fertilité raisonnable.

On sème ce *trèfle* du 15 août au 15 septembre; les semailles hâtives sont celles qui donnent les meilleurs résultats. Aussi, dans quelques départements du Midi, commencent-elles vers la mi-juillet. Les plus tardives se prolongent jusqu'à la fin de septembre. On doit choisir autant que possible un temps pluvieux. Dans le Roussillon, on est souvent forcé de rafraîchir le sol par des irrigations. On enterre la graine au moyen d'un rouleau

ou d'un hersage; quelquefois même, on la répand simplement sur les chaumes, sans la recouvrir. On associe maintes fois le *trèfle incarnat* avec le ray-grass, l'avoine, la vesce d'hiver, le seigle, les navets, etc. La plante ne demande pas de soins de culture particuliers, autres que ceux dont nous avons parlé pour le *trèfle des prés*.

La culture de ce *trèfle* est très-avantageuse; il ne donne qu'une seule coupe, mais elle est précoce et abondante; puis il occupe peu de temps le sol et peut entrer avec beaucoup plus de facilité dans les assolements. Comme fourrage sec, il est inférieur en qualité au *trèfle des prés*; mais, en vert, il est préférable, en ce qu'il n'a pas l'inconvénient d'occasionner la tympanite aux animaux; aussi n'est-ce guère qu'à cet état qu'on l'emploie; mais on doit le faucher de bonne heure; si on tarde trop, il devient dur et peu savoureux. On regarnit facilement une pièce de *trèfle* manquée, en jetant dans les clairières quelques graines ou mieux des gosses de cette espèce. La culture des porte-graines ne présente rien de particulier; mais les tiges qui restent après le battage ne peuvent être utilisées que comme litière.

Le *trèfle hybride* est-il réellement une espèce distincte, ou simplement un hybride des deux premières dont nous avons parlé? Cette dernière opinion paraît probable; car le *trèfle* en question est intermédiaire aux deux autres par tous ses caractères, notamment par ses fleurs mi-parties de blanc et de rose. On le cultive beaucoup en Suède, et il a l'avantage de bien végéter sur les sols froids et humides. Le *trèfle élégant* à des fleurs d'un rose rougeâtre; il dure quatre ans, vient bien sur les terrains pauvres et donne un bon fourrage. Le *trèfle de montagne* végète naturellement sur les coteaux et les lieux secs; on le cultive en Prusse, et il pourrait rendre des services dans plusieurs de nos provinces.

Le *petit trèfle des champs*, vulgairement nommé *piéd-de-lièvre*, est une plante annuelle, à tige droite, velue, très-rameuse et à fleurs rouge pâle, disposées en épis cylindriques. Il croît, quelquefois très-abondamment, dans les lieux les plus arides; les chèvres et les moutons sont les seuls animaux qui le mangent. Le meilleur parti qu'on puisse en tirer, c'est de l'enterrent comme engrais vert, quand il est en fleur. Il a une saveur astringente et a été vanté autrefois contre les maux de gorge, le vomissement, la dysenterie et les hernies. D'après Lémery, sa graine, mêlée au blé et écrasée au moulin, rend le pain rougeâtre. A. de Jussieu raconte qu'il a failli autrefois en résulter des émeutes à Paris, le peuple s'imaginant que les boulangers avaient mis du sang dans le pain.

Le *trèfle rouge*, qu'il ne faut pas confondre avec le *trèfle des prés*, désigné aussi sous le premier de ces noms, est vivace et se fait remarquer par ses épis de fleurs d'un rouge vif. Il croît dans les prés et les bois montagneux de l'Europe méridionale. On le cultive peu, bien qu'il donne un fourrage presque égal en qualité à celui du *trèfle des prés*. Mais on en tire parti pour l'ornementation des jardins, tant du type que de sa variété à fleurs blanches. C'est une plante très-rustique, qui vient à peu près partout, n'exige pas de soins et sert à décorer les rocailles et les terrains en pente. Il en est de même de la variété à fleurs pourpres du *trèfle rampant*, et aussi du *trèfle orangé*, à fleurs petites, mais d'un jaune orangé vif, originaire de la Grèce; ce dernier convient surtout pour bordures.

Le *trèfle fraisier* se fait remarquer par ses calices renflés, vésiculeux, persistants, rougeâtres, et dont la réunion simule assez bien une fraise ou mieux une framboise; il croît abondamment dans les pâturages et les lieux incultes, et tous les bestiaux le recherchent. On peut citer encore le *trèfle des Alpes*, à fleurs rouges, disposées en capitules globuleux de près de 0m,1 de tour; le *trèfle de Hongrie* ou de *Pannonie*, espèce très-productive, à capitules deux fois plus gros, et le *trèfle à feuilles étroites*, originaire du midi de l'Europe, et dont la culture est encore assez avantageuse.

— Archit. Le *trèfle* est un ornement d'architecture obtenu au moyen de trois circonférences; dont les centres sont placés aux sommets des angles d'un triangle équilatéral. Le *trèfle* est simple ou composé; simple, il consiste dans les trois circonférences désignées précédemment; composé, il renferme dans chacune de ses feuilles un autre *trèfle*, qui lui-même pourrait en contenir trois autres, et ainsi de suite. Cet ornement, dont on a fait un très-grand usage dans les édifices construits du xii^e au xvi^e siècle, s'inscrit très-bien dans les baies voûtées en arcs brisés ou ogives; aussi a-t-il été employé presque exclusivement pour la composition des meneaux, des roses, des arcatures, et en général des claires-voies. Le tracé du *trèfle* est très-simple; pour l'obtenir, on construit un triangle équilatéral, et de chaque angle comme centre, avec une ouverture de compas égale à la moitié d'un côté du triangle, on décrit des circonférences tangentes deux à deux, l'angle au centre qui limite les deux points de tangence de chacune des circonférences est égal à 60°, et, par suite, l'amplitude de l'arc qui forme l'un des côtés du *trèfle* est de 300°. Ces considérations permettent d'obtenir

le développement des lobes. Les *trèfles* se font en pierre ou en métal; au moyen âge, on n'employait que la pierre pour établir ces ajours; simplement découpés lorsque leurs dimensions étaient très-réduites, on les composait avec des voussours ou des claveaux quand leurs dimensions devenaient plus grandes, surtout lorsqu'ils étaient composés et qu'ils renfermaient plusieurs *trèfles*. De nos jours, cet ornement, que l'on emploie assez fréquemment pour décorer les constructions légères ou pour réparer les édifices du moyen âge, s'établit en métal, soit en fer coulé et soudé, soit en fonte moulée et mée en tôle découpée.

TRÉFLÉ, **ÉE** adj. (tré-flé — rad. *trèfle*). Qui a la forme d'un trèfle.

— Archit. Qui a la forme d'un trèfle, qui est orné de trèfles : *Croisée TRÉFLÉE*. *Rose TRÉFLÉE*. *Les embrasures des fenêtres, étroites et TRÉFLÉES, étaient si profondes qu'elles formaient des cabinets autour desquels régnait un banc de granit.* (Chateaub.)

— Artill. *Mine tréfle*. Sorte de mine à trois fourneaux en forme de trèfle.

— Blas. Se dit de la croix et de quelques autres pièces dont les extrémités se terminent chacune par un trèfle : *De Surville : De gueules, à la croix TRÉFLÉE d'argent, au chef cousu d'azur.*

— Bot. Qui est composé de trois folioles disposées en trèfle : *Feuille TRÉFLÉE*.

— Numism. Se dit d'une médaille ou d'une pièce de monnaie qui a été frappée au marteau à diverses reprises, de sorte qu'on y remarque plusieurs empreintes.

TRÉFLER v. a. ou tr. (tré-flé — rad. *trèfle*). Change é en é devant une syllabe muette : *Je trèfle, qu'ils trèflent*; excepté au fût, de l'ind. et au prés. du cond. : *Je trèflerais; nous trèflerions*. Mouin. Mal rengreiner une monnaie ou une médaille, en sorte que l'effigie paraît double.

TRÉFLIER s. m. (tré-flé — rad. *trèfle*). Ornith. Nom vulgaire du chardonneret.

TRÉFLIÈRE s. f. (tré-flé-ère — rad. *trèfle*). Champ de trèfle.

TRÉFOIR s. m. (tré-foir). Nom de la bûche de Noël dans certaines provinces.

TRÉFOLS, village et commune de France (Marne), à 29 kilom. de l'ovins, sur une colline; 319 hab. Tréfols était au moyen âge une place de guerre importante, et l'on voit encore les nombreux vestiges des fortifications qui la défendaient. Leurs principaux débris consistent dans les fossés de la tour de Champ-Gillard et dans les ruines de huit à neuf tourelles qui jadis flanquaient le château fort de Doussigny, siège d'une châtellenie. Tréfols possédait à la même époque un établissement de templiers, un prieuré et un hospice. On y remarque une voûte romaine en très-bon état de conservation.

TRÉFONCER v. a. ou tr. (tré-fon-sé — rad. *tréfonds*). Prend une cadille sous le c devant a et o : *Nous tréfonçons; je tréfonçais*. Anc. cout. Changer une gagerie en acquisition pure et simple.

TRÉFONCIER s. m. (tré-fon-sié — rad. *tréfonds*). Propriétaire du fonds et du tréfonds.

— Adj. qui se rapporte au tréfonds : *Re-déance TRÉFONCIÈRE*.

TRÉFONDRE v. n. ou intr. (tré-fon-dre). Techn. Fondre de part en part en soudant. Se dit quand une soudure a pris aussi bien en dedans qu'au dehors.

TRÉFONDS s. m. (tré-fon — contraction de *terre fonds*, fonds de terre). Fonds qui est sous le sol et qu'on possède comme le sol même : *Vendre le fonds et le TRÉFONDS*. (Acad.) Dans le département de La Loire, la propriété des TRÉFONDS a été presque partout séparée de la propriété superficielle. (Proudh.)

— Fig. Ce qu'il y a de plus intime, de plus secret : *Savoir le fonds et le TRÉFONDS d'une affaire*.

— Mine. Sous-sol d'une mine qui peut être l'objet de réserves et de concessions particulières.

TRÉGUEL s. m. (tré-ghél). Ornith. Oiseau du Chili. || On dit aussi TRÉQUEL.

TRÉQUIER, ville maritime de France (Côtes-du-Nord), ch.-l. de cant., arrond. et à 16 kilom. de Lannion, à 8 kilom. de la mer; port accessible aux navires; 3,300 hab. Justice de paix. Commerce de céréales, huiles, tourteaux, toiles, flasses, pommes de terre, etc. La ville, toute parsemée d'enclos, est bâtie en amphithéâtre sur un coteau fertile. Son port a son embouchure défendue par deux batteries placées sur chaque rive et dont les feux se croisent, celles de Crech-en-Cam et de Crech-en-Brun. Quoique l'espèce de bras de mer formé par le Jaudy et le Guindy, qui se réunissent au-dessous de Tréguier, soit embarrassé par des rochers, il suffirait de quelques travaux pour en faire le port le plus important des Côtes-du-Nord. Une flotte entière pourrait mouiller à l'aise dans ce vaste bassin, où la marée, pendant les basses eaux, s'élève encore de 6 à 8 mètres.

Tréguier possède quelques monuments intéressants. La cathédrale, bâtie de 1150 à 1461, affecte la forme d'une croix latine de 75 mètres de longueur sur une largeur de

17^m,45, y compris les trois nefs. La longueur des transepts est de 39^m,50, et la hauteur sous voûtes de 18 mètres. Sept fenêtres, correspondant à autant de travées à arcades irrégulières et à piliers variés, éclairaient chacun des côtés de la nef. Un triforium ou galerie règne au-dessus des arcades, et sur le nu du mur, entre la clef des arcades et le sol du triforium, court une sorte de frise ornée de trèfles et de quatrefeuilles alternativement sculptés en creux et en relief. Le porche muré qui s'avance à l'extérieur le long du transept et qui sert aujourd'hui de chapelle servait probablement d'entrée principale à l'église au xiv^e siècle, c'est-à-dire avant l'érection du porche flamboyant de ce transept. Une terrasse garnie d'une galerie quadrilobée règne au-dessus de cette construction terminée en pignon. On y pénètre par une ouverture surmontée d'un dais, sorte de chaire à prêcher extérieure, percée au milieu du pignon. La façade occidentale est flanquée de contre-forts dont l'amortissement est formé par deux pyramides; le portail, terminé par deux portes géminées, en trilobe, a douze marches à l'intérieur pour descendre à l'église; un porche ou narthex, dont les parois sont garnies de faisceaux de colonnettes engagées, précède ce portail. L'entrée en est divisée par deux ogives trilobées, séparées par un trumeau et surmontées d'un quintefeuille à jours. La voûte de ce porche est recouverte d'une terrasse que masquent en partie deux frontons triangulaires. Au-dessous de la terrasse et en retraite, une grande fenêtre rayonnante occupe toute la largeur du pignon, étayée de chaque côté par un arc-boutant qui rejoint un contre-fort élevé à l'angle des collatéraux. La chapelle du duc doit son nom à son fondateur, le duc Jean V, grâce aux libéralités duquel elle fut construite en 1420. Elle s'élève parallèlement au collatéral nord et comprend la longueur des trois dernières travées de la nef du côté du transept nord, auquel elle se rattache. Elle est éclairée par trois belles fenêtres à meneaux flamboyants. Le corps du fondateur a été inhumé dans la chapelle en 1451. A l'extrémité du transept septentrional se trouvent deux arcades en plein cintre, avec des piliers et des colonnes engagées dont le style est roman du xii^e siècle. Derrière ces arcades s'élève une vieille tour carrée, dite tour d'Hasting, et que la tradition considère comme les restes d'une forteresse élevée par les Normands. Un érudit local, M. Pol de Courcy, croit qu'elle a été bâtie au xii^e siècle pour servir de clocher à la cathédrale. L'erreur populaire a été longtemps accréditée par les trois vers suivants, cités par Albert le Grand et qu'on lisait autrefois sur la base de la tour :

*Hasting obtinuit sedem, per eumque vacavit
Annis per centum demptis bis quinque, perempto
Præsule, non ente in hac aliquo residente.*

« Hasting s'empara de force du siège épiscopal et le rendit vacant pendant quatre-vingt-dix ans, l'évêque mit à mort n'ayant été remplacé par personne. » La tour se compose de deux étages, auxquels conduit un escalier pratiqué dans une tourelle cylindrique, engagée à l'un des angles; le premier étage est percé sur chaque face d'une ouverture, et le second étage de deux ouvertures cintrées. Une autre tour, également carrée, dite tour du Sanctus, s'élève au point d'intersection des transepts, de la nef et du chœur; elle se termine par une galerie en quatrefeuilles et les premières assises d'une pyramide de pierre remplacée aujourd'hui par un toit à huit pans. La base en est formée par quatre énormes piliers composés de colonnettes en faisceau, et sa clef de voûte porte sculptées les armoiries de Bretagne. Enfin, à l'extrémité du transept méridional s'élève une troisième tour, haute de 30 mètres et paraissant remonter au xiv^e siècle. La flèche en plomb élevée en 1432 a été remplacée vers 1785 par une flèche en pierre de 33 mètres environ, ce qui porte la hauteur totale du clocher à 63 mètres. Cette flèche, un peu lourde, a du moins le mérite de faire ressortir la délicatesse des sculptures de la tour, notamment de celles du portail ouvert à sa base. Ce portail est surmonté dans toute la largeur de la construction d'une immense fenêtre à meneaux flamboyants, flanquée de contre-forts ornements et divisés par plusieurs larmiers. A l'intérieur, nous citerons : les quarante-six stalles en bois sculpté (1512); le maître-autel, ouvrage du xviii^e siècle; les trois fenêtres du chevet et celles de la chapelle absidale, garnies de vitraux neufs. Les beaux vitraux anciens qui garnissaient jadis les soixante-huit fenêtres de la cathédrale sont aujourd'hui anéantis. Les sujets des verrières de la chapelle absidale sont empruntés à la vie de la Vierge. La grande vitre centrale représente saint Tugdual et saint Yves, les deux autres saint Pierre, saint Paul, saint Jean et saint Jacques. Au-dessous s'étend une bonne fresque due au pinceau de M. Lamotte, élève de Flandrin.

La cathédrale de Tréguier est une des rares églises de France qui aient conservé leur cloître à peu près intact. Deux portes faisaient communiquer ce cloître avec l'église, l'une ouvrant dans la grande chapelle absidale du chœur, l'autre ouvrant sur le transept. Chacune de ces portes est ornée d'armoiries épiscopales. Le cloître, de forme quadrilatère,

se compose sur trois de ses côtés d'un stylobate continu supportant une arcature ogivale offrant pour chaque ogive un faisceau de quatre colonnettes qu'encadre une moulure rectangulaire. Plusieurs des chapelles latérales de la cathédrale sont postérieures au xv^e siècle, à en juger par les armoiries ornant leurs clefs de voûte et par les dalles funéraires qu'elles renferment. La chapelle Saint-André renferme la tombe de Raoul du Perrier, évêque en 1339, un des constructeurs de la cathédrale; dans le cloître se voit la statue tumulaire du sire de Coëgourden, un des signataires du traité de Guérande en 1381.

La chapelle de Minihy-Tréguier, devenue église paroissiale, était jadis celle du manoir de Kermartin. Elle fut fondée par saint Yves en 1293, détruite vers 1480 et reconstruite à la même époque. Un portail de mauvais goût, ajouté en 1818, en dépare l'harmonie. C'est dans cette paroisse qu'a lieu chaque année la fête de saint Yves, dont le testament est écrit sur un tableau placé dans l'église. Quant au manoir de Kermartin, acheté par l'archevêque de Paris, M. de Quélen, au général La Fayette, il a été reconstruit en 1834; une plaque de marbre placée au-dessus de la porte rappelle que la naquit saint Yves. On conserve, en outre, dans le château le lit de l'avocat des pauvres.

Deux autres chapelles existaient jadis à Tréguier : la chapelle Saint-Michel et la chapelle de Notre-Dame-de-Coat-Colvezou. La première est due à saint Tugdual et a été reconstruite en 1474. Il n'en reste plus aujourd'hui que la tour et la flèche. C'est dans la seconde que la communauté de la ville tenait ses assemblées. Sur son emplacement s'élèvent les halles. Tréguier possède un petit séminaire fondé en 1643 par les Lazaristes et plusieurs communautés religieuses.

Tréguier, en breton *Landreger* (pays de Trécor), était autrefois la capitale du Trécorois, borné à l'E. par l'évêché de Saint-Brieuc, à l'O. par le diocèse de Léon, au S. par la Cornouaille, au N. par l'Océan; c'était comme une province particulière dans la Bretagne, ayant son idiome et ses mœurs. La ville dut son origine au monastère de Trécor, fondé au vi^e siècle par saint Tugdual, qui obtint la cession de la belle vallée de Trécor pour s'y installer avec des religieux. La vallée de Trécor était une des plus belles positions du monde et peut-être le canton le plus fertile de la Bretagne; situé entre les rivières de Jaudy et de Guindy, dont la réunion y forme un port excellent, on pouvait au besoin se défendre dans cette presque île contre les attaques de l'extérieur ou se créer de faciles communications avec le dehors. Tugdual mourut en 598, laissant un monastère prospère et une grande réputation de sainteté. Bientôt son tombeau devint le but d'un pèlerinage populaire, et quelques habitations se groupèrent autour de l'église, bâtie sur la colline où le saint avait mis pied à terre en arrivant. Vers les premières années du ix^e siècle, les Normands ayant débarqué sur le territoire, détruisirent complètement l'ancienne Lexobie, jusque-là la capitale du pays, son monastère et ses couvents. Frappés ensuite de la situation avantageuse de la vallée trécoroise, ils y élevèrent un fort et y laissèrent une garnison. C'est de ce fort que la tradition croit voir un reste dans la tour de Hasting. Après l'invasion normande, le siège de l'évêché fut établi à Trécor, qui prit dès lors, en remplacement de Lexobie, le titre de capitale. L'histoire de la ville se confondit alors avec celle du diocèse et fut purement religieuse; les prélats étaient seigneurs de la péninsule et ne relevaient que des ducs de Bretagne. Notons seulement qu'en 1485 des moines de Tréguier imprimèrent un des premiers livres connus, la *Coutume de Bretagne*. La ville avait déjà produit plusieurs hommes distingués, entre autres Yvon Hilouet de Kermartin (1253) et Guillaume de Coetmohan, qui, en 1325, fonda à Paris un collège pour huit écoliers de son pays, fondation qui, agrandie, devint le Collège de France. Hilouet de Kermartin est plus connu sous le nom de Saint-Yves (l'avocat des pauvres). Jean V lui fit élever un tombeau magnifique et donna son pesant d'argent à la cathédrale. Aujourd'hui encore, saint Yves est un des patrons les plus réverés de la Bretagne et il est peu de cultes qui jouissent d'une aussi grande popularité.

TRÉGUIER, rivière de France (Côtes-du-Nord), formée par la réunion du Guindy et du Jaudy, près de la ville de Tréguier. Elle coule au N.-E. et se jette dans la Manche après un cours de 11 kilom. Cette rivière, large et très-profonde, est navigable pour les gros bâtiments.

TRÉHALA s. m. (tré-a-la). Nom d'une espèce de manne déposée par un insecte sur une synanthère du genre échinope : *Le TRÉHALA ou manne de Turquie a la forme d'une coque ovale, de la grosseur d'une olive; il est produit par un coléoptère.* (L. Figueur.)

TRÉHALOSE s. f. (tré-a-lô-ze — rad. *tré-hala*). Chim. Saccharose extraite de la manne tréhalia.

— Encycl. La *tréhalose* a été retirée par Wiggers, en 1833, du seigle ergoté et appelée par lui *mycose*. Plus tard, Berthelot, du Collège de France, la retira de la manne tré-

hala et la nomma *tréhalose*. Pour la retirer de la manne tréhalia, on épuise cette dernière substance par l'alcool bouillant; on fait évaporer l'alcool et la *tréhalose* cristallise. On l'extrait du seigle ergoté en épuisant ce dernier par l'eau, précipitant la liqueur par le sous-acétate de plomb, filtrant, séparant l'excès de plomb par l'hydrogène sulfuré; en évaporant en consistance sirupeuse, la mycose cristallise.

Les cristaux appartiennent au système du prisme rhomboïdal droit. Ils retiennent une molécule d'eau de cristallisation, qu'ils perdent à + 100°. La *tréhalose* est dextrogyre. Son pouvoir rotatoire moléculaire = + 220°; il est, par conséquent, triple de celui du sucre de canne. La *tréhalose* est dure, très-soluble dans l'alcool, insoluble dans l'éther; elle ne réduit point les solutions cupro-alcalines. Elle éprouve lentement la catalyse alcoolique.

TRÉHOUART (François-Thomas), amiral français, né à Vieuville en 1798, mort en 1873. Ce fut comme mousse qu'il entra dans la marine, en 1813, et ce fut en assistant aux derniers combats de l'Empire qu'il commença à devenir un marin consommé. Sa conduite à la bataille de Navarin, le 20 septembre 1827, lui valut le grade de lieutenant de vaisseau. Capitaine de corvette en 1837, capitaine de vaisseau en 1843, il fut envoyé dans les eaux de la Plata, lors du différend survenu entre la France et le dictateur Rosas, et prit le commandement en chef des forces françaises lors du combat naval d'Obligado, où il montra autant d'habileté que de sang-froid. Sa brillante conduite dans cette affaire lui valut d'être promu contre-amiral (1846). Lors de l'expédition de Rome, en 1849, Tréhouart commanda une division navale. Deux ans plus tard, il devint vice-amiral, puis préfet maritime à Brest. Pendant la guerre de Crimée, il fut chargé d'aller remplacer l'amiral Bruat; mais il arriva pendant l'armistice et ne put qu'échanger quelques coups de canon avec l'ennemi. De retour en France, il prit le commandement de l'escadre d'évolutions de la Méditerranée (1856), qu'il conserva jusqu'en 1858, époque à laquelle il devint membre du conseil de l'Amirauté. L'année suivante, il fut appelé à faire partie du Sénat et promu, en 1860, grand-croix de la Légion d'honneur. Bien qu'en 1863 il eût atteint la limite d'âge, le vice-amiral Tréhouart se vit, par une faveur spéciale, maintenu dans les cadres d'activité, ce qui le désignait clairement pour le grade d'amiral, auquel il fut élevé en 1869, en remplacement de l'amiral Charner. Désigné, en 1873, pour présider le conseil de guerre chargé de juger le maréchal Bazaine, il dut refuser cette difficile mission, par suite du mauvais état de sa santé, et mourut peu après.

TREIBER (Jean-Philippe), jurisconsulte allemand, né à Arnstadt en 1675, mort en 1727. Après de brillantes études, il obtint à l'université d'Iéna une chaire de jurisprudence et réunit bientôt autour de lui un grand nombre d'auditeurs; mais la liberté avec laquelle il traitait les questions religieuses fit suspendre son cours pour quelques mois. Il fonda alors à Iéna, en 1804, un journal intitulé : *Moyen de confondre par la seule raison la raison qui veut aller trop loin dans les choses de la foi*. Il ne parut de cette feuille que cinq numéros, dans chacun desquels Treiber traitait, ainsi qu'il l'avait annoncé, une des grandes questions que l'impie oppose aux vérités de la religion. Les ministres protestants, scandalisés par les opinions hardies qu'il y émettait, obtinrent contre lui du duc de Gotha une condamnation à six mois de prison, et il ne recouvra sa liberté qu'après s'être engagé à ne plus rien écrire sans la permission du consistoire de Gotha. Il se retira alors à Erfurt, où il embrassa peu après le catholicisme et où il obtint une chaire de droit romain, qu'il occupa jusqu'à sa mort; il devint même plus tard l'un des magistrats de cette ville. Dégoûté des polémiques religieuses, il se voua exclusivement aux travaux de jurisprudence. On a de lui : *Series dichotomica, titulum in Institutionibus imperialibus conspiciendum, etc.* (Erfurt, 1707, in-fol.); *Conspectus dichotomicus juris feudalis atque publici romano-germanici, etc.* (Erfurt, 1717, in-fol.); *Genuina perspicuitas Institutionum Justiniani, etc.* (Erfurt, 1725, in-4°). Ces trois ouvrages, qui peuvent encore aujourd'hui être consultés avec fruit, ont pour objet la comparaison du droit romain avec la jurisprudence de l'Allemagne.

TREICHE s. f. (tré-che). Ornith. Nom vulgaire de la draine.

TREIDER-AA, rivière de la Russie d'Europe (Courlande et Livonie). Elle se jette dans le golfe de Livonie, près de l'embouchure de la Duna; cours, 150 kilom.

TREIE s. f. (tré-ie — du norm. *trée*, truie). Nom que l'on donne aux cloportes, dans les environs d'Avranches.

TREIGNAC, ville de France (Corrèze), ch.-l. de cant., arrond. et à 45 kilom. de Tulle, sur la rive gauche de la Vézère; pop. aggl., 1,699 hab. — pop. tot., 2,788 hab. Hospice; fabriques de chapeaux.

TREILLIARD (Jean-Baptiste, comte), jurisconsulte et homme politique français, né à Brive (Limousin) en 1742, mort en 1810. Il se rendit à Paris, s'y fit recevoir avocat au par-

lement (1761) et s'y acquit par son talent une si grande réputation, que la bourgeoisie parisienne le nomma député aux états généraux de 1789. Entré dans le comité ecclésiastique, il en fut le rapporteur ordinaire. C'est lui qui fit supprimer les ordres religieux, qui fit mettre les biens de l'Eglise à la disposition de la nation et décréter la constitution civile du clergé. Il pensa qu'on ne pouvait mieux couronner cette œuvre qu'en rendant un hommage public à celui qui l'avait préparée, et il insista avec force pour que les honneurs du Panthéon fussent rendus à Voltaire (8 mai 1791). Dans toutes les autres questions qui s'agitèrent dans l'Assemblée constituante, dont il fut le président au mois de juillet 1790, il vota constamment avec le parti patriotique; aussi, à la fin de la session, fut-il porté par les électeurs à la présidence du tribunal criminel de la Seine. Élu député à la Convention par le département de Seine-et-Oise (1792), il vota la mort de Louis XVI avec sur-sis et entra dans la première composition du comité de Salut public, dont il fut éliminé après le 31 mai 1793. Pendant la Terreur, il se tint dans une réserve prudente. Il reprit la parole après la chute de Robespierre et entra dans le comité de Salut public, devenu alors un instrument de réaction. Il passa ensuite au conseil des Cinq-Cents, dont il fut nommé président. A ce titre, il prononça, le 21 janvier 1796, un discours, dans lequel il fit la plus chaude profession de foi républicaine, et dont nous citerons le passage suivant : « C'est en présence de tous les peuples, c'est dans le sein de l'humanité entière que je voudrais déposer mon serment : le jure haine à la royauté ! » Nous verrons dans quelques instants comment il tint ce serment. Sorti du conseil le 30 mai 1797, il fut successivement membre du tribunal de cassation, ambassadeur ou ministre plénipotentiaire à Naples et à Rastadt, membre du Directoire exécutif le 15 mai 1798. En juin 1799, il dut se démettre de cette dernière fonction, accusé qu'il était de l'exercer avec trop de mollesse. Sous le gouvernement consulaire, il eut d'abord la présidence du tribunal d'appel de Paris. Appelé bientôt au conseil d'Etat (1802), dont il devint président de section, il prit une très-grande part à la rédaction de nos codes. Lorsque Bonaparte, dédaignant le titre modeste de consul, voulut revêtir la pourpre impériale, Treillard, choisi par ses collègues pour justifier ce changement, dans le sein du Tribunat, se montra digne d'une telle confiance, oubliant que lui-même avait appelé la mort sur la tête de quiconque pousserait au rétablissement de la monarchie. La nouvelle constitution, disait-il, ne finissait « qu'à assurer à la France inépuisable les résultats que l'humanité et la philosophie avaient dû attendre de la Révolution. » Napoléon lui accorda le titre de comte, de sénateur, de ministre d'Etat, et, à sa mort, fit déposer ses restes au Panthéon. « C'était, dit M. Thiers, un honnête homme, assez habitué aux affaires, réunissant les lumières à la probité. Il était rude et brusque, mais n'avait pas une fermeté égale à la dureté de ses manières. » Profondément versé dans la science de l'ancienne législation, témoin des révolutions qu'elle avait subies, il se trouva naturellement appelé à coopérer activement à sa transformation définitive; aussi son nom se trouve-t-il étroitement uni à ceux des hommes chargés de cette difficile mission.

TREILLIARD (Achille-Libéral), administrateur, fils du précédent, né à Paris en 1785, mort en 1855. Il fut successivement auditeur au conseil d'Etat (1806), secrétaire général de la préfecture de la Seine (1809), préfet de la Catalogne lors de la réunion de cette province à la France, préfet du Gers et de la Haute-Garonne pendant les Cent-Jours. Sous la Restauration, il entra dans la vie privée et se jeta dans l'opposition libérale. Ce fut lui qui présida, le 27 juillet 1830, dans les bureaux du *National*, la réunion dans laquelle les journalistes rédigèrent leur fameuse protestation contre les ordonnances. Peu après, il devint préfet de la Seine-Inférieure, puis préfet de police, poste qu'il conserva jusqu'au 26 décembre 1830. Nommé alors conseiller à la cour royale de Paris, il se démit de ces fonctions l'année suivante et vécut depuis lors dans la retraite.

TREILLIARD ou **TRELLIARD** (Anne-François-Charles, comte), général français, né à Parme en 1764, mort en 1832. Entré tout jeune au service, il était lieutenant de cavalerie en 1788. Nommé lieutenant-colonel en 1793, il se signala par sa brillante valeur à Fleurus, à Neuwied, dans les campagnes d'Allemagne (1797-1798), d'Helvétie et de Hollande (1799-1800), aux batailles d'Ulm, de Wertingen et d'Austerlitz (1805), à Iéna (1806) et à Pultusk (1807), où il fut grièvement blessé et mérita le grade de général de division. Il fit toute la guerre d'Espagne et de Portugal, de 1808 à 1814, et revint, à la tête de ses troupes, au commencement de cette dernière année, prendre sa part de gloire dans les luttes dont les plaines de la Champagne furent le théâtre. Il reçut le commandement de Belle-Isle-en-Mer pendant les Cent-Jours, fut mis à la retraite à la deuxième Restauration, et placé dans le cadre de réserve après la révolution de 1830.

TREILLAGE s. m. (tré-lla-je; // ml.). — rad. *treille*). Assemblage de perches, de lattes ou d'échelles posés parallèlement ou croisés en

divers sens pour former des berceaux, des palissades ou des espaliers dans les jardins : *Un grand TREILLAGE. Un mur garni de TREILLAGE. Berceau de TREILLAGE. Cette allée est terminée par un pavillon de TREILLAGE.* (Acad.) *Ne craignez rien, le TREILLAGE est bon.* (C. Delav.) *Devant l'entrée sous un TREILLAGE de pampres, murmure une source limpide.* (Jaufret.) *Les murs, peints à fresques, représentaient un TREILLAGE de fleurs.* (Balz.) *Il y avait des chaises le long du TREILLAGE du grand carré des roses.* (P. Féval.)

Le chèvrefeuille, aidé par un lien, Monte, s'attache et s'enlace au treillage.

CAMPENON.

— Sorte de clôture qui sert à déterminer les limites des terrains occupés par un chemin de fer et ses dépendances.

— **Syn.** Treillage, treillis. Le treillage est plus grand que le treillis et il se considère sous le rapport du travail ou de l'effet produit. Le treillis n'a souvent qu'une très-petite étendue, il est de fer, de bois, etc.; c'est un objet qu'on se procure quand on veut clore quelque ouverture; il a pu être fabriqué chez le marchand, tandis que le treillage s'établit souvent sur place.

— **Encycl.** On se sert, pour faire le treillage, de jets de bois bien droits et un peu forts que l'on refend de façon à obtenir des sortes de réglottes plates de 0m,02 à 0m,03 de largeur sur 0m,005 à 0m,010 d'épaisseur. Le chêne blanc, le frêne, le châtaignier conviennent à cet usage, mais surtout le dernier.

Dans les bois qui environnent Paris, et en particulier dans la forêt de Montmorency, on exploite beaucoup le châtaignier pour

faire du treillage. On est dans l'usage de faire pour cet objet les coupes tous les sept ans. Le bois se prépare sur les lieux mêmes, qui sont pour un instant transformés en atelier.

L'ouvrier pince le jeune arbre abattu qui a de 0m,05 à 0m,08 de diamètre au plus, avec un coin qui le maintient dans une position horizontale, puis il le découpe en lattes minces, de toute la longueur, au moyen d'un outil spécial formé d'une lame bien acérée et un peu courbe *ab*, munie de deux poignées à angle droit *AB*. L'ouvrier manœuvre cet outil en le tirant à lui (fig. 1). Ces lattes,

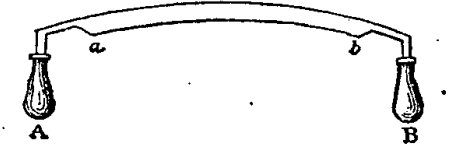


Fig. 1.

longues et étroites, qui sont déjà désignées par le nom de treillage, sont mises en bottes et vendues aux fabricants. Les bottes sont faites de telle sorte que la longueur totale de tous les brins qui les composent soit de 72 mètres environ (36 toises), quelle que soit d'ailleurs la longueur des brins; car il y a des bottes de différentes longueurs.

Le treillage peut être fabriqué à l'avance, et l'est même toujours, lorsqu'il est destiné à servir de clôture, et qu'il est à brins parallèles. Ce dernier se fabrique maintenant à la mécanique, et très-rapidement; les brins de bois sont disposés verticalement et reliés en *AB* et *CD* (fig. 2) par un fil de fer

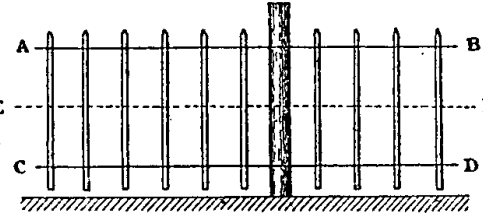


Fig. 2.

— Berceau formé par des ceps de vigne qui soutient un treillage : *A l'ombre d'une TREILLE. Le soleil dardait d'aplomb sur le toit, sur le jardin, sur la cour et nous forçait à chercher l'abri des TREILLES.* (Lamartine.)

Il est, sous les bosquets et les treilles poudrées, De splendides festins et des noces heureuses.

A. BARBIER.

— **Le jus de la treille.** Le vin : ... Celui-ci, plein du jus de la treille, Avait laissé ses sens au fond d'une bouteille.

LA FONTAINE.

Est-il au jus de la treille Rien d'égal dans l'univers ?

MAÎTRE ADAM.

— **Poétiq.** *Le dieu de la treille,* Bacchus.

— **Pêche.** Espèce de filet monté sur deux portions de cercle qui se croisent, auxquelles on adapte un long manche.

— **Techn.** Tas d'ardoises rangées suivant leurs qualités.

— **Encycl. Vitic.** On donne le nom de treille non-seulement aux ceps de vigne qui grimpent contre une muraille ou contre un arbre, mais encore aux berceaux formés par ces ceps lorsqu'ils sont entrelacés et soutenus par un treillage. Cette dernière acception, qui est l'acception primitive et qui a produit l'autre par extension, ne fait pas l'objet de notre article, dans lequel nous ne nous occupons que du cep de vigne appelé treille.

Les vignes en treille se subdivisent en hautes, moyennes, basses.

Les treilles hautes s'élèvent jusqu'à 8 et 9 pieds et consomment une grande quantité de bois.

Les treilles moyennes et basses ne sont que des vignes ordinaires dans lesquelles les échelas sont remplacés par des treillages consistant en piquets élevés de terre de 2 ou 3 pieds, ou même davantage. Les produits sont d'autant meilleurs que le treillage est plus bas. Les treillages consistent en une série de piquets liés par des fils de fer ou par des perches légères. Mais la véritable treille, celle que nous considérons ici, est la vigne haute de 3, 4, 5 ou 6 pieds au moins et adossée à un mur ou quelquefois établie en tonnelle.

La première manière, celle qui consiste à adosser la treille à un mur, présente les plus grands avantages, surtout dans les pays où le raisin arrive difficilement à maturité.

Après les treilles accolées aux murs, celles qui sont en allées, dirigées du levant au couchant, donnent le meilleur raisin. Les treilles en berceau sont inférieures en produits, parce que les berceaux forment un buisson que les rayons solaires traversent difficilement. Cette manière de diriger les treilles n'est guère admissible que dans les régions excessivement chaudes, où les terres, trop sèches, ont besoin que le berceau maintienne au pied du plant le peu d'humidité qui s'exhale.

C'est pour ces raisons que les seules vignes cultivées dans le nord de la France, en Angleterre, en Hollande et en Belgique se trou-

vent, à l'entrée des maisons, sous forme de treilles, tandis que dans les provinces du midi de la France les treilles forment une culture de luxe que l'on dispose en allées. Dans les contrées méridionales (Espagne, Italie), on les établit en tonnelle.

Dans les jardins, il est d'usage de tenir les vignes en treille, parce que le raisin mûrit plus tôt, est plus savoureux, plus gros, plus coloré, avantages qui sont dus à ce que les rayons du soleil frappent la vigne, puis le mur qu'il échauffe, ce qui maintient autour des grappes une douce chaleur.

La treille, seule vigne que l'on puisse cultiver dans le Nord, est dans nos climats tempérés la seule qui produise de véritables raisins de table; c'est pourquoi tous les vignobles dont la destination spéciale est de fournir de ces raisins sont plantés en treille, qu'il nous suffise de citer Fontainebleau ou plutôt Thémery, car c'est dans cette localité que se récoltent les raisins auxquels le commerce a donné le nom de chasselas de Fontainebleau.

Dans plusieurs vignobles de France et de l'étranger, on tient en treille les vignes destinées à donner du vin; les écrivains ne sont pas d'accord sur la valeur de ce procédé; les uns trouvent cette méthode plus économique et plus abondante; les autres, au contraire, affirment que l'on chercherait vainement à obtenir des vins de qualité des raisins produits par les treilles, parce que ces raisins doivent nager dans un bain de chaleur qui n'existe que près de la terre.

On établit fréquemment la treille en cordon à la partie supérieure des murs contre lesquels sont placés des pèchers et autres arbres en espalier, disposition agréable, mais nuisible et condamnée par tous les agriculteurs intelligents. Les racines de ces diverses plantes se rapprochent, se mêlent les unes avec les autres et se nuisent mutuellement. La vigne, plant le plus vivace, affame tellement les racines voisines qu'elle les stérilise et les détruit même. D'ailleurs, les pampres forment des gouttières sur les branches et sur les fruits des arbres à noyau, et, lors des grandes averse, l'eau cave et carie les blessures ou les cicatrices de ces fruits et fait extravaser la sève de tous les côtés.

Si le terrain dans lequel on veut planter est sec, léger ou calcaire, ou s'il repose sur un banc de marne, on fait creuser, vers novembre, à 0m,20 de la muraille, des trous de 0m,75 de profondeur sur 1 mètre carré d'ouverture; si la terre est humide, argileuse, on fait faire une tranchée de 1 mètre en tous sens; on garnit le fond d'une couche de pierres, et de gros sable, couche qui donne issue aux eaux et qui doit être recouverte de quel- que travers de bois de bonne terre végétale mêlée d'un tiers de marne et d'un tiers de sable de ravin. On place ensuite sa marcotte ou son plant dans le trou et l'on a bien soin de ne pas piétiner la terre dont on le recouvre. Une plantation bien faite peut durer fort longtemps. Dès la première année, le plant donne plusieurs pousses, dont une au moins est assez forte pour devenir une bonne tige; mais si, par l'effet d'une circonstance im-

prévue, aucun des sarments nouveaux n'était bon la première année, on les fait tous disparaître au moment de la taille; la pousse de la seconde année donne alors le jet attendu. On le laisse subsister seul, en enlevant sur la souche tous les brins qui partageraient sa nourriture, et lorsqu'il est parvenu à la hauteur de 1 mètre, on taille, vers la fin de l'automne, tout ce qui excède cette mesure; on éteint tous les yeux inférieurs, en ne laissant subsister que les deux boutons les plus voisins de la taille. Il en sort deux bourgeons, qui formeront les rameaux de la première division de la tige et qui peuvent suffire à faire une treille à deux branches. Pour se procurer deux nouvelles divisions supérieures, on ménage les deux sarments qui sortent sur chaque branche des deux yeux voisins de chaque coudure; on les laisse croître verticalement; on les taille, après la maturité du bois, à la hauteur voulue; on éteint tous les yeux inférieurs à celui qui avoisine la taille, et l'on obtient ainsi deux nouveaux rameaux, un sur chaque branche. Si la hauteur du mur permet de donner encore plus d'élévation à la treille, on peut répéter la même opération plusieurs fois encore; à la quatrième année, le plant couvre une grande étendue de muraille et produit une récolte abondante. Toutes les grappes sont portées par le jeune bois qui sort des branches, et c'est sur ce bois de l'année que l'on exécute la taille, sans être assujéti à autant de précautions que lorsqu'il s'agit des vignes en grande culture; on doit se garder cependant de tirer indiscrètement à fruit, imprudence qui, répétée plusieurs années de suite, ruinerait la treille sans aucun retour. On taille, sur les espèces les plus vivaces, à trois ou quatre nœuds, mais à un ou deux seulement sur les espèces délicates. Ce n'est que lorsqu'on veut affaiblir une partie de treille qu'il convient de tailler long, parce que plus les bourgeons sont vigoureux, plus les grappes sont nombreuses et grosses.

On laisse quelques bourgeons qui ne portent pas de fruit, afin de se conserver pour l'année suivante des sarments propres à garnir la treille. En général, on ébourgeonne en deux fois : 10 un peu avant ou un peu après la floraison, en n'enlevant que les petits bourgeons poussés en dessous des gros; 20 lorsque le grain est arrivé à la moitié de sa grosseur; alors on pince l'extrémité des bourgeons fructifères.

Treille de sincérité (LA), par Désaugiers. Cette pièce est pour nous le chef-d'œuvre du chansonnier. Nous la mettons fort au-dessus de ses délirs bachiques et de ses chansons à boire, trop exclusivement consacrées à la victualité et au jus de la treille. Dans cette composition au moins, il y a une jolie idée, un fond solide; et les variations que le poète a brodées sur son thème témoignent d'une touche délicate et d'une remarquable ingéniosité. La chanson n'est pas trop longue; il y a juste le détail voulu. On eût pu allonger les tableaux à l'infini, et, en se montrant aussi sobre, Désaugiers a fait preuve d'un goût pur et d'un tact rare.

Allegretto.

REFRAIN. Nons n'a - vons plus cet - te mer - veil - le, Ce phé - no -

mè - ne re - gret - té, La treil - le de sin - cé - ri - té, La

treil - le de sin - cé - ri - té! 1er COUPLET. Cet - to treil - le mi - ra - cu -

leu - se, Dont la ver - tu tient du ro - man, Pas - sa long -

temps pour fa - bu - leu - se Chez le Gas - con, chez le Nor -

mand, Chez le Gas - con, chez le Nor-mand! Mais des ga -

rants très-au - then - ti - ques Ont lu dans un sa - vant bou - quin Que son

rai sin le plus an - ti - que E - xis - tait sous le roi Pé - pin. Nous n'a - vons

DEUXIÈME COUPLET.

Un docteur qui faisait parade
De son infailibilité,
Allant visiter le malade,
Vit le raisin et fut tenté.
Puis de son homme ouvrant la porte,
Et le trouvant sans poulx ni voix :
« C'est, dit-il, le diable m'emporte,
Le trentième depuis un mois ! »
Nous n'avons plus, etc.

TROISIÈME COUPLET.

Un auteur, sous un frais ombrage,
Lisant un poème fort beau,
A chaque feuille de l'ouvrage
S'humectait d'un raisin nouveau.
« Ça, lui dit-on, un tel poème
Vous a coûté six mois et plus ?
— Non, reprit-il, à l'instant même
Il m'a coûté cinquante écus ! »
Nous n'avons plus, etc.

QUATRIÈME COUPLET.

Sous la treille, un petit Pompée
Criaux aux badauds étonnés :
« Dans ma vie, ah ! quels coups d'épée,
Quels coups de sabre j'ai donnés !
Quels coups de fusil ! quels coups ! » Zeste,
Il mord la grappe là-dessus !
Et poursuivit d'un air plus modeste :
« Quels coups de bâton j'ai reçus ! »
Nous n'avons plus, etc.

CINQUIÈME COUPLET.

Au moment de donner la vie
A l'héritier de son époux,
Une jeune femme eut envie
De ce raisin si beau, si doux.
Et le pauvre homme ayant, pour elle,
Cueillé le fruit qu'elle happa,
« Quel cousin, lui dit la belle,
Sera content d'être papa ! »
Nous n'avons plus, etc.

SIXIÈME COUPLET.

Un curé, que le saint bréviaire
Amusait moins que le bon vin,
S'avisait de monter en chaire,
Plein du jus du fatal raisin.
« Frères, dit-il à l'auditoire,
Malgré tout ce que je vous dis,
Je sais aimer, chanter et boire
Et je fais gras les vendredis ! »
Nous n'avons plus, etc.

SEPTIÈME COUPLET.

Mais, hé ! si par l'ordre du prince,
Ce raisin joliment vanté
Un jour du fond de sa province
Fut du trône fut transplanté.
Pauvre treille autrefois si belle,
Que venais-tu faire à la cour ?
L'air en fut si malsain pour elle,
Qu'elle y mourut le premier !
Nous n'avons plus, etc.

TREILLE (J.-Fr.-Bernard-Maurice), médecin français, né dans le Gers en 1783, mort en 1849. Il fut d'abord chirurgien militaire. En 1816, il était chirurgien en chef de l'hôpital militaire temporaire de Toulouse, lors de la fameuse bataille livrée sous les murs de cette ville. Il resta dans le corps de la chirurgie militaire jusqu'en 1832, et vint à cette époque se fixer à Paris, où il resta jusqu'à sa mort. Treille était très lié avec Broussais, dont il adopta en partie les idées. Il a consigné les observations qu'il avait faites durant un voyage en Angleterre, dans un écrit intitulé : *Nouveaux documents sur les prisons pénitentiaires et la déportation*. On lui doit un assez grand nombre d'observations intéressantes, publiées soit dans le *Journal de Reynaud*, soit dans les *Annales de la médecine physiologique*. Nous citerons, entre autres : *Observations sur l'ictère fébrile*, qu'il veut qu'on traite par l'antiphlogistique le plus actif (1817) ; *Mémoire sur le croup* (1822), dans lequel il préconise la trachéotomie ; *Mémoire sur le cancer* ; *Mémoire sur l'action sédative de l'asperge dans les névroses* (1829) ; *Mémoire sur le choléra* (1832) ; *Mémoire sur les maladies cancéreuses de la matrice* (1837), etc.

TREILLIS s. m. (trè-ll ; ll mll. — de *treille*, berceau de verdure ; ce mot désigne proprement, en effet, un assemblage de barreaux de bois qui se croisent en forme de treille). Ouillage de métal ou de bois, qui imite les mailles en losange d'un filet, et qui sert de clôture, sans intercepter l'air ni la vue : *Treillis de fer pour un parloir*. **TREILLIS** de bois. Il y a sur les fenêtres de cette église des treillis en fil d'archal pour conserver les vitraux. *Garde-manger* de TREILLIS. (Acad.)

Il dit au loup par un treillis :
Ami, je vais sortir.

LA FONTAINE.

— Comm. Toile de chanvre écriu, très-grosse et très-forte, qui servait anciennement à une foule d'usages, surtout à faire des sacs, des vêtements pour les ouvriers et les paysans, et des habits de chasse : *Les pantalons d'écure sont faits de treillis*. Il Toile de chanvre gommée, calandree, satinée ou lustrée, et presque toujours teinte en noir, que l'on emploie aujourd'hui pour garnir les caisses et les malles et confectionner des doublures d'habit et des coiffes de chapeau.

— Peint. Châssis divisé en plusieurs compartiments ou carreaux, et qui sert à copier des tableaux dans certaines dimensions.
— Blas. Meuble d'armoiries, formé de huit

ou dix petites cotices alésées et entrelacées, moitié à dextre et moitié à sénestre.

— Diplom. *Lettres en treillis*, Caractères ornés de nombreux entrelacs, en usage au XIV^e siècle.

— Vitic. Nom donné, dans le Médoc, au vin qu'on retire du marc de la cuve soumis au pressoir.

— Techn. Rond de métal à claire-voie, qui sert d'enseigne au potier d'étain.

— Syn. *Treillis, treillage*. V. TREILLAGE.

TREILLISSÉ, ÉE (trè-ll-i-sé ; ll mll.) part. passé du v. Treillisser. Entrelacé en forme de treillis : *Corbeille en osier treillissée*. La boutique était garnie de grilles treillissées en fil de fer. (Balz.) « Garni d'un treillis, protégé par un treillis : Il n'y avait qu'une fenêtre, une longue ogive treillissée de fil d'archal et de barreaux de fer. (V. Hugo.) De faibles rayons d'une lumière cramoisie se frayaient un chemin à travers les carreaux treillissés. (Baudelaire.)

Des jardins le mur treillissé
La nuit l'invitait à l'escalade.

PRIRON.

— Hist. nat. Se dit d'une surface qui présente des lignes saillantes ou des stries croisées, formant des mailles semblables à celles d'un grillage ou d'un tricot.

Blas. Se dit de l'écu ou d'une de ses pièces honorables, quand il est chargé de dix ou douze cotices, entrelacées, moitié à dextre et moitié à sénestre. Il s. m. Le treillissé diffère du treillis en ce que les cotices ne sont point alésées, et qu'il est en ce que celui-ci n'est composé que de six ou huit cotices.

— s. f. Erpét. Nom spécifique d'une couleuvre.

TREILLISSER v. a. ou tr. (trè-ll-i-sé ; ll mll. — rad. *treillis*). Garnir de treillis de bois ou de métal : TREILLISSER une fenêtre. Ce qui ne l'empêchait pas de l'aider à vanner le grain, à TREILLISSER les corbeilles. (X. Saintine.)

TREISA, ville de la Hesse-Cassel, au confluent de la Schwalm et de la Wiera, à 4 kilom. de Ziegenhain ; 3,000 hab. Fabriques de lainages et de bonneterie ; tanneries, teintureries.

TREISAM ou **TREYSAM**, rivière du grand-duché de Bade. Elle prend sa source dans la forêt Noire, se divise en deux branches, qui se réunissent ensuite, pendant l'espace de 16 kilom., et se jette dans l'Elz, à 7 kilom. S. de Kenzingen, après un cours de 45 kilom. Son principal affluent est la Glotter.

TREISHNISH ou **TRESHUNISH** — ISLES, groupe de petites îles d'Ecosse (Argyle), dans les Hébrides, à 16 kilom. O. de l'île de Mull ; par 56° 30' de latit. N. et 8° 45' de longit. O. Neuf d'entre elles sont habitées. Les principales sont Cairnbulg et Little-Cairnbulg.

TREISIE s. f. (trè-zi). Bot. Syn. d'EUPHORBIE, genre type des euphorbiacées.

TREITSCHKE (Charles-Georges), juriste-consulte allemand, né à Dresde en 1783. Après avoir fait partie de l'administration, il devint successivement assesseur à la Faculté de droit de Leipzig (1829) et conseiller à la cour royale de Dresde. Indépendamment d'un grand nombre de brochures et d'articles insérés dans divers recueils spéciaux, on lui doit plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *L'Allemagne endormie* (1809) et le *Réveil de l'Allemagne* (1814), comédies politiques ; *Historique de quinze ans de liberté à Pise* (1814) ; *Henri IV, roi d'Allemagne*, et la reine Mathilde (1814) ; *Manuel du droit de change* (Leipzig, 1824) ; *Précis de la constitution juridique de la Saxe* (Leipzig, 1829) ; *Encyclopédie des droits et des lois du change* (Leipzig, 1831) ; le *Contrat commercial par rapport au commerce* (Leipzig, 1838) ; *Principes légaux du commerce de commission* (1839), etc.

TREITSCHKE (Henri-Gottard de), historien et publiciste allemand, né à Dresde en 1834. Il étudia les sciences politiques aux universités de Bonn, de Leipzig, de Tubingue et d'Heidelberg, et débuta dans la littérature par deux recueils de poésies, publiés sous les titres de *Poésies patriotiques* (Göttingue, 1856), et d'*Études* (1857). En 1858, il prit ses grades à Leipzig avec une thèse sur la *Science de la société*, fit ensuite à l'université de cette ville des cours libres sur l'histoire des théories politiques, sur l'histoire comparée des constitutions anglaise et française, etc., et à l'académie agricole de Lutzschena des cours d'économie nationale. En 1863, il fut nommé professeur extraordinaire à l'université de Fribourg en Brisgau, mais se démit de sa chaire après la décision de la Confédération (14 juin 1866), qui amena l'explosion de la guerre austro-prussienne. Vers la fin de la même année, il fut appelé à une chaire d'histoire à l'université de Kiel, et passa, en 1867, à celle de la même Faculté à Heidelberg, où son enseignement eut le plus grand succès. Nommé, en 1871, député au Reichstag allemand, il est allé siéger dans les rangs des nationaux libéraux, qui appuient la politique de M. de Bismarck. En janvier 1875, il a publié dans la *Revue prussienne* un article qui a fait sensation, et dans lequel il considère l'empire allemand comme une monarchie nationale s'appuyant sur des institu-

tions fédérales. D'après lui, la souveraineté appartient, non à l'ensemble des pouvoirs territoriaux, mais à l'empire, de sorte que les droits souverains des États particuliers peuvent être diminués et même supprimés par l'empire, et cela contre la volonté de ces États. On a de lui : la *Saxe sous l'administration de Beust*, opuscule qui fut inséré dans les *Annales prussiennes* (1862) et auquel le gouvernement saxon crut devoir répondre par une réfutation officielle ; la *Solution de la question du Schleswig-Holstein* (Berlin, 1865), brochure dirigée contre Hœusser, et dans laquelle l'auteur demande l'incorporation des duchés à la Prusse ; l'*Avenir des États moyens du nord de l'Allemagne* (Berlin, 1866) ; la *Guerre et la réforme de la Confédération* (Berlin, 1866) ; *Études historiques et politiques* (Leipzig, 1865 ; 1868, 4^e édit.), etc. M. Treitschke est, en outre, depuis 1858, l'un des collaborateurs les plus actifs des *Annales prussiennes*, dont il a eu quelque temps la rédaction en chef.

TREIZAIN s. m. (trè-zain — rad. *treize*). Numism. Monnaie qui valait 13 deniers : *Chacun des parents de la rosière recevait un TREIZAIN*.

TREIZAINE s. f. (trè-zè-ne — rad. *treize*). Réunion de treize objets semblables : *Une TREIZAINE de poires*. Une TREIZAINE de cartes.

TREIZE adj. (trè-zè — lat. *tredecim* ; de *tres*, trois, et de *decem*, dix). Dix et trois : *TREIZE personnes*. Ceux qui ont l'esprit faible et superstitieux évitent de se trouver TREIZE à table. (Acad.) Le nombre TREIZE n'est à craindre qu'autant qu'il n'y aurait à manger que pour douze. (Grimod de La Reynière.)

Quoi ! mes amis, nous sommes treize à table,
Et devant nous le sel est répandu !

BÉRANGER.

— Treizième : *Chapitre TREIZE*. Grégoire TREIZE ou Grégoire XIII. Louis TREIZE ou Louis XIII.

— s. m. Nombre composé de dix plus trois unités : TREIZE est un nombre premier.

— Treizième jour du mois : Il m'a écrit le TREIZE avril.

— Jeux. Sorte de jeu de cartes et de hasard, qui est ainsi appelé du nombre de cartes que l'on tire à chaque coup.

— Encycl. Jeux. Le jeu du treize se joue avec un jeu complet, entre un banquier et un nombre indéterminé de pontes. On tire au sort à qui tiendra la banque le premier. Cela fait, chaque ponte met sur le tapis, devant lui, une somme quelconque, qui peut être représentée par des jetons auxquels on a assigné d'avance une valeur de convention ; puis, le banquier tire et retourne treize cartes l'une après l'autre, en disant tout haut : as, à la première ; deux, à la seconde ; trois, à la troisième ; valet, à la quatrième ; dame, à la douzième, et roi à la treizième. S'il a la chance de retourner une des cartes qu'il nomme ; si, par exemple, au moment où il dit « quatre », il retourne précisément un quatre, il gagne aussitôt le coup et prend tout ce que les pontes ont joué. Ceux-ci font alors de nouveaux enjeux, et il procède à un second coup avec les cartes qui lui restent. Si, au contraire, le banquier retourne les treize cartes sans en amener aucune telle qu'il l'a désignée, il double les mises de tous les pontes et passe la main à son voisin de droite. Il arrive quelquefois, quand le banquier gagne et recommence plusieurs fois, qu'il n'a pas assez de cartes pour étendre son appel nominal depuis l'as jusqu'au roi. Dans ce cas, il prend les cartes déjà jouées, remêle, fait couper de nouveau, et continue le coup en le reprenant au point où il l'a laissé.

Treize (les), opéra-comique en trois actes, paroles de Scribe et Dupont, musique de F. Halévy ; représenté à l'Opéra-Comique le 15 avril 1839. L'idée de cet ouvrage a été prise dans une nouvelle de Balzac. Treize jeunes gens de la noblesse napolitaine se sont associés pour se livrer à toutes sortes d'équipées galantes. Deux d'entre eux, poursuivant une jeune courtisane de la rue de Tolède, sont mystifiés par un aubergiste. La donnée du livret est presque intolérable ; mais elle n'a pas empêché Halévy d'écrire une partition remarquable par la délicatesse de l'orchestration, l'originalité des rythmes, la nouveauté des effets d'accompagnement. Le compositeur, après avoir montré les qualités les plus variées dans le *Dilettante d'A vignon*, la *Langue musicale*, la *Juive*, l'*Eclair*, *Guido et Ginevra*, a prouvé dans les *Treize* qu'il ne reculait pas devant les innovations hardies. Le public ordinaire de l'Opéra-Comique fut un peu dérouter par le luxe inusité des combinaisons harmoniques qui lui étaient offertes, et cet ouvrage, très-estimé des connaisseurs, n'eut pas un grand succès. Nous appellerons l'attention du lecteur sur l'ouverture d'abord, ensuite sur la ballade : *Il est dans Naples la jolité*, et sur le finale du premier acte, où se trouve ce trio charmant : *Trouble extrême, elle est là*. Le quatuor qui termine le deuxième acte : *O ciel ! quel me voilà marquis !* est spirituel et d'un bon effet scénique ; l'air chanté par Isola : *Où, je suis une grande dame*, est le morceau le plus connu de l'ouvrage. Le troisième acte renferme en outre deux duos fort bien faits, mais dont le

dernier a paru trop long. Chollet, Mocke, Henri, Fleury, M^{me} Jeuny-Colon, Leplus ont interprété cet ouvrage.

Treize (procès des). Le gouvernement de Napoléon III, irrité des succès remportés à Paris par l'opposition lors des élections au Corps législatif de 1863 et attribuant ces succès à la propagande faite par le comité électoral de Paris, résolut, pour couper court au danger que cette propagande pouvait lui susciter dans l'avenir, de recourir à l'intimidation judiciaire. Huit jours avant l'élection complémentaire du 20 mars 1864, une perquisition fut faite par la police chez M. Dréo, gendre de M. Garnier-Pagès, candidat républicain (13 mars). On s'empara de sa correspondance, même de lettres de sa femme à sa mère, et jusqu'à 6 juin suivant on fit des perquisitions chez MM. Carnot, Floquet, Clamageran, Ferry, André Pasquet, etc. ; on crocheta les serrures, on força les meubles et on enleva un grand nombre de papiers étrangers à l'affaire. A la suite d'une instruction judiciaire, MM. Garnier-Pagès et Carnot, députés ; Dréo, Hérold, Clamageran, Floquet, Ferry, Durieux, Corbon, Jozon, Hérissou, Melsheim et Bory furent cités à comparaître le 5 août 1864, devant la sixième chambre du tribunal de la Seine, sous l'inculpation d'avoir fait partie d'une société non autorisée de plus de vingt membres. MM. Marie, Jules Simon, Edouard Charton et Henri Martin, membres du comité électoral, qui n'avaient point été compris dans les poursuites, protestèrent aussitôt contre une décision qui les séparait de personnes dont ils avaient partagé la responsabilité. Le procès dit des *Treize*, du nombre des inculpés, eut un grand retentissement, parce que, d'une part, il mettait en jeu la liberté électorale et, de l'autre, montrait à quels moyens le pouvoir avait recours pour entraver l'exercice du suffrage universel. Au début du procès, M. Garnier-Pagès lut une énergique protestation contre la saisie de papiers de toutes sortes relatifs à l'élection du 20 mars, puis on interrogea les accusés. Dans son réquisitoire, le ministère public s'attacha à appuyer devant le public sur l'existence de certaines dissidences qui s'étaient produites dans le parti démocratique. M. Jules Favre, un des défenseurs, se chargea de lui répondre. Sa plaidoirie fut admirable. Il démontra qu'un comité qui prépare les élections ne fait pas une chose défendue ; que la loi, interprétée tant dans son texte que dans la pratique, lui reconnaît ce droit. Il fit ressortir ce qu'il y avait d'étrange dans cette poursuite de treize personnes, accusées d'avoir fait partie d'une association politique qui, aux termes de la loi, ne pouvait être poursuivie que si elle comprenait vingt et un membres, et montra que, pour compléter ce chiffre légal, sans lequel la prévention n'aurait osé se produire, il fallait faire outrage au bon sens et à l'équité et aller jusqu'à renverser les règles de l'arithmétique la plus élémentaire. Après la suspension d'audience qui suivit cette plaidoirie, Berryer se leva et fit la déclaration suivante : « Tous les défenseurs des prévenus, obéissant à la vive et profonde émotion qui les a saisis après la magnifique harangue que vous venez d'entendre, m'ont chargé de déclarer au tribunal qu'il leur était impossible de rien ajouter à ce qui vient d'être dit avec tant d'éloquence. Nous renonçons donc à la parole, convaincus qu'il n'y a pas un juge dans notre pays qui puisse prononcer une condamnation. » Les *Treize* n'en furent pas moins condamnés solidairement chacun à 500 francs d'amende.

TREIZE-ILES ou **HOILEN**, groupe de petites îles de la Polynésie, dans l'archipel des Carolines, par 7° 10' de latit. N. et 142° 6' de longit. E. ; 3,000 hab. environ. Le gouvernement espagnol y envoya, en 1710, des jésuites missionnaires qui ne purent y rester longtemps ; mais d'autres vinrent les remplacer, qui, s'étant aperçus de la pauvreté de ces îles, en firent part à leur supérieur, qui les rappela, et depuis 1720 les Espagnols les ont abandonnées.

TREIZIE s. f. (trè-zi). Bot. Genre d'euphorbiacées, détaché du genre euphorbe, et comprenant deux espèces.

TREIZIÈME adj. (trè-ziè-me — rad. *treize*). Qui occupe un rang marqué par le nombre treize, dans une série dont les termes sont marqués par la suite naturelle des nombres : *Le TREIZIÈME chapitre*. Le TREIZIÈME jour. Etre TREIZIÈME sur la liste. Il vivait au TREIZIÈME siècle. Il est dans sa TREIZIÈME année.

— Qui est contenu treize fois dans un tout : *La TREIZIÈME partie de 91 est 7*.

— s. m. Treizième jour du mois : *Le TREIZIÈME du mois*. || Emploi vieilli.

— Treizième partie d'un tout : *Le TREIZIÈME de 117 est 9*.

— Féod. Droit de treizième, Droit des seigneurs féodaux ou censuels à la treizième partie du prix de la vente des héritages qui relevaient d'eux.

— Comm. Unité qu'on donne gratuitement à l'acheteur pour chaque douzaine qu'il achète.

— s. f. Mus. Intervalle de sixte redoublée.

— Gramm. Employé comme substantif et suivi de la préposition de et d'un autre substantif, treizième devient un véritable colle-

nourriture animale; ce qui lui valut, de la part de Stanislas, le surnom de *Pythagore*. Plus tard, il renonça à ce régime, qui ne semble pas avoir eu grande influence sur son tempérament, car on rapporte qu'il n'eut pas moins de trente duels, tous amenés par des causes galantes et desquels il sortit toujours vainqueur. Parmi ses œuvres poétiques, on regarde comme son chef-d'œuvre le poème intitulé *Zofjowka*, qui est la description de la magnifique propriété de ce nom située dans l'Ukraine et qui appartenait à la famille Potocki. Les œuvres de Trembecki forment deux volumes de la *Bibliothèque des classiques polonais* publiée par Bobrowicz.

TREMBLADE (LA), ville de France (Charente-Inférieure), ch.-l. de cant., arrond. et à 6 kilom. de Marennes, sur la rive gauche de la Seudre; pop. aggl., 2,423 hab. — pop. tot., 2,630 hab. Brûleries d'eau-de-vie, commerce de sel, de vin, de vinaigre, d'huîtres vertes; construction de navires; petit port très-fréquent; à l'embouchure de la Seudre, dans l'Océan; établissement de bains de mer assez fréquenté. La Tremblade est une ville relativement moderne; elle date de la soumission du calvinisme; elle s'agrandit au xvi^e siècle, par suite des émigrations du bourg d'Arvert, dont les habitants vinrent chercher un port et un centre d'affaires commerciales plus près des rives de la Seudre. A cette époque, La Tremblade était le séjour d'une riche et puissante bourgeoisie; ses maisons, presque toutes bâties à la fin de la Renaissance, avec leurs jardins séculaires plantés d'arbousiers et de genêts d'Espagne, indiquent d'une manière certaine la date de sa prospérité. Avant l'établissement de Rochefort, le port de La Tremblade était le plus considérable de la province; les vaisseaux de ligne y étaient armés. La révocation de l'édit de Nantes porta un coup fatal au commerce de La Tremblade, dont les familles protestantes se dispersèrent. Cependant, au xviii^e siècle, le sel et l'eau-de-vie continuaient à être l'objet d'une industrie assez active. Les deux cinquièmes du territoire de La Tremblade consistent en marais salants, vignes et champs de culture. Le surplus est envahi par des dunes immenses, qui s'élevaient à une hauteur de 62 mètres et qui ont déjà recouvert le bourg d'Anchoise et Notre-Dame de Buze. Une forêt de chênes, dite forêt de Saute, située au N.-E. de l'église de Buze, a été également ensevelie par les sables, qui plus loin encore ont de même envahi la Forge-à-Mathieu et un étang poissonneux. La Tremblade, dont le commerce essaye de se relever depuis quelques années, possède aujourd'hui des distilleries, des fabriques de vinaigre et une verrerie à bouteilles. Elle est devenue une station de bains de mer, dont la plage immense, bien abritée et parfaitement lisse, convient surtout aux enfants.

TREMBLAIE s. f. (tran-blé — rad. tremble). Terrain planté de trembles.

TREMBLANT, ANTE adj. (tran-blant, ante — rad. trembler). Qui tremble; qui est agité de petits mouvements rapides, saccadés, convulsifs : Un pont TREMBLANT. Une maison TREMBLANTE.

— Qui frissonne; qui est agité de mouvements saccadés, généralement accompagnés d'un sentiment de froid : *Épée TREMBLANT de fièvre, de froid*. Qui est agité de petits mouvements saccadés causés par l'affaiblissement des organes : *Avoir la tête TREMBLANTE*. (Acad.) *Mes genoux TREMBLANTS ne pouvaient me soutenir*. (J.-J. Rouss.)

— Agité, frémissant de peur, de colère ou de quelque autre sentiment : *Combien les rois sont exposés à être le jouet des hommes, lors même que les autres hommes paraissent TREMBLANTS à leurs pieds*! (Fén.)

— Chevrotement; qui s'élève et s'abaisse par intervalles rapides, en parlant d'un son et particulièrement de la voix : *La chœur a quelque chose de TREMBLANT et de sauvage dans la voix*. (Chateaub.) Irégulier et variant d'intensité par oscillations rapides, en parlant de la lumière : *La lumière TREMBLANTE d'une torche*.

— Pathol. *Délire tremblant*, Syn. peu usité de *delirium tremens*.

— Art vétér. *Maladie tremblante*, Maladie particulière du mouton.

— Art culin. Se dit d'une pièce de bœuf, si grasse et si entrecroisée de graisse, qu'elle tremble au moindre mouvement.

— s. m. Mus. Modification des jeux de l'orgue, qui les fait trembler à volonté.

— Modes. Papillote d'or que les dames de Nuremberg portaient à leur coiffure, et qui brillait en tremblant à chacun de leurs mouvements.

— s. f. Ichtyol. Nom vulgaire du tremador. V. ce mot.

— Encycl. Art vétér. *Maladie tremblante*. Sous ce nom et sous ceux de *maladie convulsive*, *maladie folle*, *maladie chancelante*, *mal de nerfs*, on désigne une maladie des moutons, qui paraît s'être introduite en France avec les mérinos et ne s'est jusqu'à présent fait remarquer que sur cette race et sur les bêtes à laine améliorées. Il n'est cependant pas bien prouvé que les races indigènes ni même les autres quadrupèdes domestiques soient exempts. Elle attaque presque exclusi-

vement les jeunes bêtes, depuis l'âge d'un an jusqu'à trois ans révolus, plus tôt ou plus tard, suivant qu'elles sont plus ou moins poussées de nourriture. On a remarqué d'une manière générale qu'elle se développait avec d'autant plus de prompt et plus avancé. Elle détermine le dépérissement graduel des bêtes, la fonte de la graisse et la production de certains vers intestinaux. Sa durée ordinaire est de cinq à six mois; quelques individus périssent avant cette époque, tandis que d'autres la dépassent. On considère comme étant à l'abri de son invasion les individus qui ont dépassé leur troisième année; cependant il y a des exemples de bêtes plus âgées qui en ont été atteintes.

Cette maladie ne suit pas toujours la même marche. Le plus souvent, elle se montre avec tous les caractères d'un prurigo; d'autres fois, elle se rapproche de l'épilepsie et constitue une véritable maladie convulsive. Dans le premier cas, la maladie débute par des démangeaisons qui vont toujours en augmentant et qui persistent aussi longtemps que la maladie elle-même. Ces démangeaisons se manifestent d'abord à l'origine de la queue et à la croupe, d'où elle se propage peu à peu aux reins, dans les membres et finissent par gagner les pieds et la tête; elles deviennent parfois si violentes que les animaux se mordent et se déchirent. La faiblesse des reins qui les accompagne et s'accroît dans la même proportion qu'elles dégénère en paralysie complète, de sorte qu'avant de mourir l'animal, perclus de ses membres, reste plus ou moins longtemps étendu sur le sol sans pouvoir bouger de place.

La maladie se décèle par les frottements réitérés que l'animal exerce contre tous les corps durs qui sont à sa portée. Au début, les démangeaisons sont légères, et ne résident que dans la queue; après qu'elles se sont apaisées par des frottements, l'animal se remet à manger comme à l'ordinaire et paraît jouir de la plus parfaite santé. Mais, à mesure que la maladie fait des progrès, les frottements des différentes parties du corps deviennent plus fréquents, plus forts et plus longs. La bête remue souvent la queue et l'agite parfois d'une manière violente. Il arrive un moment où elle se livre à des accès de frottements qui durent jusqu'à l'épuisement des forces et déterminent l'arrachement de la laine. La plupart des bêtes se mordent la queue et les parties inférieures des membres, s'arrachent la laine des parties où elles portent la dent et finissent par y produire des excoriations. A force de se retourner dans la litière, quelques individus s'empêtrant dans le fumier; d'autres, en se frottant contre les râteliers, s'embarrassent et se prennent entre les fuseaux.

A une époque plus avancée de la maladie, le mouton prend un air inquiet et égaré; il devient extrêmement craintif, et la moindre chose lui inspire de la frayeur; hors de la bergerie, il porte la tête haute, tient les oreilles basses, fait de petits pas et semble marcher en cadence; il va seul, s'arrête souvent pour se frotter et se mordre et vacille, tantôt du derrière, tantôt du devant, parfois de tout le corps. La marche devenant de plus en plus incertaine et chancelante, il tombe fréquemment et reste longtemps couché. Une époque arrive enfin où il ne peut plus se tenir debout et demeure étendu sur la litière; dans cette affreuse position, il cherche encore à manger et à boire; on ayant soin de le retourner et de lui procurer quelques aliments, on peut prolonger son existence de huit à dix jours; on observe aussi qu'il emploie ses derniers efforts pour se mordre et se gratter.

L'autre variété de la maladie, celle qui se rapproche de l'épilepsie, commence toujours par une roideur particulière de la région lombaire. Cette partie du tronc décrit une voûture en contre-haut, état qu'elle conserve plus ou moins longtemps. L'animal tient les oreilles très-basses; il chancelle du train de derrière et ses conjonctives ont un aspect rouge. Il est sujet à des tremblements généraux qui ne durent que quelques instants et se renouvellent à différents intervalles; la moindre frayeur fait naître cette sorte de tremblement, qui cesse dès que la bête redevient calme et tranquille. A une certaine époque surviennent des convulsions qui se renouvellent par accès, pendant lesquels il y a tension et roideur extrême de tout le corps; ces accès, peu différents de ceux de l'épilepsie, sont d'autant plus intenses et fréquents que l'affection a fait elle-même plus de progrès; à chaque accès, le malade reste étourdi, comme abattu, et il ne reprend que lentement ses forces. L'animal perd l'appétit, ses digestions se font mal, le ventre devient dur, et le trouble, augmentant, amène enfin la mort.

Parmi les savants qui ont beaucoup écrit sur la tremblante, les uns croient qu'elle peut se transmettre par la voie de génération et même par contagion. D'autres, au contraire, disent qu'elle n'est ni héréditaire ni contagieuse. Quelques-uns enfin pensent qu'elle est contagieuse, mais non héréditaire. Il en est qui l'attribuent à la procréation par des bœufs trop ardents, qu'on empêche dans leur état de surexcitations de satisfaire suffisamment leurs besoins.

La tremblante étant considérée jusqu'à ce jour comme au-dessus des ressources de l'art, on s'attache seulement à la prévenir. Sacrifier les bêtes atteintes, réformer toutes celles qui proviennent de montes faites par des bœufs ayant donné ultérieurement des signes évidents de maladie, tels sont les soins auxquels doit conduire l'idée de l'hérédité. Les premiers essais en ce genre ayant été couronnés de succès, cette méthode préservative est aujourd'hui mise en pratique par les agronomes.

TREMBLAY, bourg et commune de France (Ille-et-Vilaine), canton d'Antrain, arrond. et à 28 kilom. de Fougères; pop. aggl., 374 hab. — pop. tot., 2,525 hab. Moulins, fabriques de sabots. Patrie de l'anatomiste Bertin et du botaniste René Desfontaines.

TREMBLAY (François LECLERC DU), dit le Père Joseph, célèbre agent du cardinal de Richelieu. V. JOSEPH.

TREMBLAYE (le chevalier DE LA), poète français, né dans l'Anjou en 1739, mort en 1807. Il entra en relation avec Voltaire, qu'il alla visiter à Ferney en 1764, et les quelques lettres qu'il reçut de l'illustre philosophe lui tournèrent la tête de vanité, selon l'expression de d'Alembert. Outre des poésies insérées dans divers recueils, on a de ce médiocre littérateur : *Sur quelques contrées de l'Europe* (1788, 2 vol. in-8°), en prose mêlée de vers; *Œuvres posthumes* (1808, 2 vol. in-12).

TREMBLE s. m. (tran-ble — du latin *tremula*, sous-entendu *populus*, peuplier tremblant; de *tremere*, trembler). Action de trembler, tremblement : *Le TREMBLE me saisit, mes dents claquaient avec violence*. Vieux mot, usité encore dans quelques départements.

— Bot. Espèce de peuplier, dont les feuilles tremblent au moindre vent.

— s. f. Ichtyol. Nom vulgaire de la torpille.

— Encycl. Bot. Le tremble est un arbre de 15 à 20 mètres de hauteur, à tige droite, couverte d'une écorce lisse, d'un gris blanchâtre; ses feuilles, assez petites, arrondies, dentées, glabres, sont portées sur de longs pétioles aplatis latéralement, de telle sorte qu'ils donnent prise à l'air et tremblent au moindre vent. Ce caractère, qui se retrouve du reste plus ou moins dans les autres peupliers, a valu à l'arbre son nom des anciens et en français. Cet arbre était connu de Théophraste. Les Latins l'appelaient *populus hilyce*, parce qu'ils le regardaient à tort comme originaire de la Libye. On le trouve répandu dans presque toute l'Europe. Il croît dans les bois des régions montagneuses, à toute exposition, et végète dans tous les terrains, même au milieu des pierres et des rochers; il préfère néanmoins les sols frais et sablonneux. Il est surtout connu comme arbre forestier; mais, sous ce rapport, on ne s'occupe guère de le multiplier, car il se propage de lui-même, par ses rejetons et ses drageons, avec une telle facilité qu'il envahit le terrain au détriment des autres essences. Ses racines longuement traçantes se glissent dans les interstices des rochers et, quand elles sont trop gênées, s'étendent à fleur de terre. Les jeunes plants sont très-robustes et ont une croissance rapide; mais, vers l'âge de cinquante à soixante ans, cet arbre commence à se creuser à l'intérieur. Il ne faut donc pas attendre trop tard pour abattre sa tige, qu'il atteigne sa hauteur. On cultive le tremble en taillis ou en lignes. Son bois est mou et prend beaucoup de retrait par la dessiccation. On l'emploie néanmoins pour la charpente en lieu sec, l'ébénisterie, la menuiserie, la sculpture. On en fait des conduites d'eau et des voliges; on le réduit aussi en lames minces, pour faire les carcasses des chapeaux de dames. Comme bois de chauffage, il est très-médiocre et ne sert guère pour le four; mais son charbon que est léger et convient pour la fabrication de la poudre à canon. L'écorce est employée pour le tannage, et elle est assez résineuse pour qu'on en fasse des torches. Les mammifères rongeurs s'en nourrissent. Les daims et les chevreuils broutent ses jeunes pousses; les animaux domestiques mangent volontiers ses feuilles vertes ou sèches. Cet arbre est d'un assez bon rapport dans les sols d'alluvion exposés aux débordements. Il se propage très-bien par la bouture à bois de deux ans. On le cultive dans les parcs et les jardins paysagers, pour l'agréable effet qu'il produit par l'élégance et la mobilité de son feuillage.

TREMBLÉ, ÉE adj. (tran-blé — rad. trembler). Qui est ou semble être exécuté d'une main tremblante, peu assurée, peu ferme : *Écriture TREMBLÉE*. *Dessin TREMBLÉ*. *Ligne TREMBLÉE*.

— Calligr. *Écriture tremblée* ou substantiv. *Tremblée*, écriture à jambages sinueux.

— Mus. *Sons tremblés*, Sons qui produisent une sorte de tremblement, dû à des inégaliétés successives et rapides dans l'intensité.

— s. m. Typogr. *Filet serpentant*, alternativement gras et maigre.

TREMBLEMENT s. m. (tran-ble-man — rad. trembler). Agitation de ce qui tremble : *Le TREMBLEMENT d'un pont suspendu*. *Avoir un TREMBLEMENT dans le bras droit*.

— Agitation convulsive produite par une vive émotion : *A cette vue, j'éprouvai un TREMBLEMENT dans tout le corps*. *Nul ne marche seul la nuit sans TREMBLEMENT*. (V. Hugo.)

— Pop. *Tout le tremblement*, L'ensemble nombreux des personnes ou des choses : *Il conduit après lui sa femme, sa fille, son chien et tout le TREMBLEMENT*. *Il a fallu voir le notaire, le juge, l'avocat et tout le TREMBLEMENT*.

— Paléogr. Nom donné aux sinuosités d'une écriture en usage au moyen âge.

— Mus. Sorte de cadence précipitée, qui se fait soit en chantant, soit en jouant de quelque instrument : *Il faut faire un TREMBLEMENT sur cette note*. (Acad.)

— Pathol. Agitation convulsive et habituelle des membres : *Le TREMBLEMENT est quelquefois déterminé par l'usage du café et des liqueurs alcooliques*. (Chomel.)

— Géol. *Tremblement de terre*, Secousse qui ébranle le sol sur une grande étendue : *La Sicile est sujette à de grands TREMBLEMENTS de terre*. (Acad.) *En 1537, il y eut une éruption du Vésuve qui causa un TREMBLEMENT de terre dans toute la Sicile pendant douze jours*. (Boss.)

— Encycl. Pathol. Ce phénomène a fixé, dès la plus haute antiquité, l'attention des grands médecins. Hippocrate, Celse, Arétée en font mention; Galien s'en occupe en traitant des symptômes; plusieurs de ses successeurs, tels qu'Aëtius et Paul d'Égine, consacrent à ce phénomène morbide un court chapitre et en indiquent le traitement curatif. On admettait, dès lors, diverses espèces de tremblements; mais il en est quelques-unes dont la connaissance est d'une date plus récente.

Le tremblement affecte presque exclusivement les muscles de la vie de relation; mais il se montre sous des formes très-variées, relativement à son siège, à son intensité, à sa durée, etc. Comme ces variétés résultent de la maladie, c'est surtout au point de vue de ses causes qu'il importe de considérer le tremblement. Il peut se déclarer à la suite de l'abus des liqueurs fortes, des excès vénériens, de la masturbation surtout, de l'usage immodéré du thé, du café, des boissons fermentées, d'une vive émotion de l'âme, de l'impression du froid, d'un ébranlement par une contusion du rachis, d'une lésion des centres nerveux ou d'un organe, auquel cas on le dit *symptomatique*; il peut résulter encore de l'intoxication mercurielle ou saturnine, enfin des progrès de l'âge. Ces trois dernières causes ne produisent souvent qu'un tremblement partiel borné aux bras, au cou, au tronc, quelquefois même à une partie très-limitée, comme les paupières d'un seul œil, la mâchoire inférieure, une seule main.

On distingue le tremblement aigu et le tremblement chronique; cette division est très-importante au point de vue du diagnostic et du pronostic. A l'état aigu, cette maladie est moins rebelle et laisse plus d'espoir qu'à l'état chronique. Dans le premier cas, on peut l'attribuer le plus souvent à une affection aiguë du cerveau ou de la moelle épinière, à un empoisonnement par le plomb, l'alcool ou les narcotiques, à une attaque d'hystérie, d'épilepsie, etc. Le tremblement est encore continu ou intermittent. La première forme accompagne les maladies aiguës ou chroniques du cerveau, la seconde les névralgies en général et la fièvre intermittente. Le tremblement varie beaucoup quant à son intensité; il peut être à peine perceptible, ou avoir une violence telle, que les malades ne peuvent plus se tenir sur leurs pieds ni saisir aucun corps avec les mains; la tête peut se porter constamment d'avant en arrière, ou bien de côté et d'autre; ou bien encore elle exécute un mouvement de rotation des plus pénibles. Si le tremblement affecte les muscles qui concourent à l'articulation des sons, la parole est saccadée et plus ou moins embarrassée (Grisolles).

Le tremblement ne compromet jamais la vie par lui-même; mais il constitue, en général, une infirmité rebelle et souvent incurable. Le traitement de cette affection ne peut être bien dirigé que lorsqu'on a déterminé la cause du mal, et c'est toujours contre celle-ci qu'il faut agir, soit en la faisant cesser, si elle est libre, soit en la combattant si elle ne dépend pas de la volonté de l'individu.

Le tremblement mercuriel ne se déclare que chez les ouvriers qui, par état, sont obligés de manier le mercure très-divisé, soit par la chaleur, soit par la trituration; tels sont les doreurs, les argentiers, les metteurs au tain, les miroitiers, les constructeurs de baromètres. L'infection n'a lieu que par la respiration des vapeurs mercurielles répandues dans les ateliers. L'hiver semble plus favorable que l'été au développement de cette maladie; la raison en est sans doute que, durant cette saison, les portes et fenêtres se trouvant fermées à cause du froid, l'air se renouvelle moins souvent, les vapeurs toxiques s'accumulent davantage et sont

respirées en plus grande quantité. Le *tremblement* mercuriel est grave à cause de son opiniâtreté et parce qu'il est souvent incurable. La maladie se développe presque toujours d'une manière lente et progressive. L'ouvrier s'aperçoit d'abord que ses bras sont moins sûrs, moins forts que de coutume; ils vacillent, puis ils frémissent; enfin ils tremblent. Les mêmes phénomènes se passent dans les membres inférieurs, et bientôt tout travail manuel devient impossible. Les malades ont le teint pâle, les chairs molles, la parole traînante, embarrassée; ils sont languissants; leurs membres, faibles et chancelants, sont agités de secousses involontaires; la marche est, peu solide, incertaine; quelquefois les malades ne peuvent faire un pas sans s'appuyer sur un corps solide; les membres supérieurs sont souvent plus affectés que les membres inférieurs, et c'est toujours par eux que commence la maladie. Lorsque le *tremblement* est intense, dit Méral, les malades ne peuvent porter aucun liquide à la bouche sans le renverser, et même aucun aliment solide, à cause de la difficulté qu'ils ont de le diriger juste. Aussi, beaucoup de ces malheureux sont obligés de prendre leur nourriture avec la bouche, à la manière des quadrupèdes, s'ils ne peuvent avoir recours à quelqu'un pour les faire manger. Il est assez rare pourtant, dit Grisolle, que la maladie soit portée à ce degré. La marche du mal est lente et progressive; elle offre des intermittences lorsque les individus suspendent leurs travaux et qu'ils cessent de s'exposer aux vapeurs du mercure.

Le *tremblement* mercuriel peut guérir spontanément par le simple éloignement de la cause qui le produit. « Le seul traitement dont l'expérience ait démontré l'utilité, dit Grisolle, consiste dans l'emploi des sudorifiques, tels que la poudre de Dover, les tisanes de saussfras, de saulepaille et de gâfac édulcorées avec le sirop de Guaiac, et auxquelles on ajoute en outre 16 ou 30 grammes par litre d'acétate d'ammoniaque. Les bains chauds, surtout les bains de vapeur, les bains sulfureux artificiels ou naturels doivent être employés concurremment avec la médication interne. En raison de l'état anémique ou cachectique de quelques individus, on devra associer une médication tonique corroborante, le quinquina, les vins généreux et une alimentation réparatrice. Ce traitement doit être suivi avec persévérance. On peut prévenir ou du moins rendre moins fréquents les résultats fâcheux des vapeurs mercurielles en plaçant les ouvriers dans des ateliers vastes, bien aérés, où sont déposés à propos des fourneaux d'appel. »

Le *delirium tremens*, qui est le *tremblement* résultant de l'abus des boissons enivrantes, mérite aussi des considérations spéciales. V. ce mot.

— Géol. *Tremblements de terre*. Depuis l'origine des sociétés humaines, les *tremblements de terre* ont été un juste sujet d'épouvante et d'horreur. Un simple ébranlement de l'écorce terrestre, qui n'est pour l'histoire naturelle de notre globe qu'un accident insignifiant, est une source d'affreux malheurs pour l'homme. Avant de présenter l'histoire de quelques événements de ce genre, de ceux qui ont laissé dans la mémoire des hommes les plus tristes souvenirs, il est utile de tracer le tableau général des *tremblements de terre* au point de vue scientifique. Nous passerons successivement en revue les accidents précurseurs des *tremblements de terre*, l'étendue superficielle de cet ébranlement du sol, la durée et la direction des secousses, les effets qui en résultent pour la configuration du sol, les désastres qu'ils occasionnent, enfin l'impression morale qu'exerce sur l'homme cet effrayant phénomène.

On croit communément qu'un *tremblement de terre* est toujours précédé, annoncé par quelque agitation insidieuse de l'air, par un violent orage, ou par une agitation anormale de l'aiguille aimantée. Il n'en est rien. Cette absence de phénomènes précurseurs ne peut d'ailleurs surprendre quand on sait que la cause des *tremblements de terre* est tout intérieure et, par conséquent, n'a rien à démêler avec les conditions de l'atmosphère. C'est souvent par le soleil le plus radieux, par le calme le plus profond des airs qu'éclatent soudainement ces catastrophes; le terrible *tremblement de terre* de Lisbonne surprit cette capitale à neuf heures du matin, par une des plus belles matinées. Les *tremblements de terre* arrivent par un ciel serein, comme par un temps de pluie et par un orage. De Humboldt, dans les nombreux *tremblements de terre* qu'il a observés dans le nouveau monde, n'a jamais vu l'aiguille aimantée influencée par ce phénomène; un autre voyageur, Adolphe Ehrmann, a fait la même remarque dans la zone tempérée à l'occasion d'un *tremblement de terre* qui se fit ressentir à Irkoutsk, près du lac Baïkal, le 8 mars 1829. Le *tremblement de terre* de Rio-Bamba, l'un des plus grands désastres dont l'histoire fasse mention, ne fut précédé d'aucun symptôme atmosphérique extérieur. Il arrive souvent qu'un bruit effrayant précède, accompagne ou suit la catastrophe; mais ce bruit n'a pas son origine dans l'atmosphère; il gît dans les entrailles du sol; il résulte du craquement des roches, cédant sur

une immense étendue à la pression des laves enflammées qui les brisent. Un épouvantable bruit souterrain précéda de quelques minutes le désastre de Lisbonne; mais la grande secousse de Rio-Bamba ne fut signalée par aucun bruit. Une détonation formidable fut entendue sur le sol de Quito et d'Ibarra, villes distantes de quelques lieues de Rio-Bamba, mais ce fut vingt minutes après la catastrophe. La nature du bruit varie beaucoup; tantôt il roule, il gronde, il résonne comme un cliquetis de chaînes entre-choquées; il est saccadé comme les éclats d'un tonnerre voisin, ou bien il retentit avec fracas comme si des masses de roches vitrifiées se brisaient dans les cavernes souterraines. On sait que les corps solides sont d'excellents conducteurs du son et que les ondes sonores se propagent dans l'air; aussi les bruits souterrains peuvent-ils s'entendre à une distance énorme du point où il se sont produits. A Caracas, dans les plaines de Calabozo et sur les bords du rio Apure, l'un des affluents de l'Orénoque, c'est-à-dire sur une étendue de 1,300 myriamètres carrés, on entendit une effroyable détonation, sans éprouver de secousse, au moment où un torrent de lave sortait du volcan de Saint-Vincent, situé dans les Antilles, à une distance de 120 myriamètres. C'est, par rapport à la distance, comme si une éruption du Vésuve se faisait entendre en France. Lors de la grande éruption du Cotopaxi en 1744, on entendit les détonations souterraines à Slonda, sur les bords de la Magdalena; cependant la distance de ces deux points est de 21 myriamètres; leur différence de niveau est de 5,500 mètres, et ils sont séparés de Quito, de Pasta et de Popayan par des masses montagneuses colossales, par des vallées et des ravins sans nombre. Evidemment le son ne fut pas transmis par l'air; il se propagea dans la terre à une grande profondeur. Le jour du violent *tremblement de terre* de la Nouvelle-Grenade, en février 1835, les mêmes phénomènes se reproduisirent à Popayan, à Bogota, à Santa-Maria et dans le Caracas, où le bruit dura sept heures entières; à Haiti, à la Jamaïque et sur les bords du lac de Nicaragua. Ces bruits souterrains éclatent parfois sans accompagnement ou suivent aucun *tremblement de terre*. Le 9 janvier 1784, des mugissements et des tonnerres souterrains se firent entendre à Guanaxato, capitale de la province du même nom, au Mexique, et durèrent plus d'un mois, coupés de temps en temps par de violentes détonations. Du 13 au 16 janvier, ils étaient tellement violents qu'ils ressemblaient à un orage souterrain. Ce qui prouve que ces bruits provenaient bien de dessous terre, c'est qu'on les entendait avec beaucoup plus d'intensité dans les mines, à 50 mètres au-dessous du sol. Un fait semblable s'est présenté dans notre siècle. En 1822, l'île de Meleda, située dans l'Adriatique, sur les côtes de la Dalmatie, fut mise en émoi par des bruits souterrains qui se prolongèrent pendant quatre années entières, jusqu'en 1826, à tel point que les habitants voulaient abandonner l'île.

Un *tremblement de terre* n'étant autre chose qu'une oscillation, un mouvement de l'écorce terrestre, ne peut pas ébranler un point unique du globe, mais il doit s'étendre sur un assez grand espace. Quelquefois l'étendue de la région agitée est très-considérable; il est facile de s'en convaincre par quelques exemples. Le *tremblement de terre* de Lisbonne se fit sentir sur une étendue évaluée à quatre fois la surface de l'Europe. C'est en Portugal, en Espagne et dans la partie septentrionale de l'Afrique que la première secousse eut le plus de violence. Le port de Séboul, à quelque distance de Lisbonne, fut submergé par une vague énorme; à Cadix, de hautes murailles voisines du rivage furent emportées par la mer, qui s'éleva à plus de 20 mètres au-dessus de son niveau ordinaire. Dans le Maroc, plusieurs villes furent dévastées, et à Alger et à Fez on compta plus de 10,000 victimes humaines. Sur le bord occidental de l'Atlantique, dans les petites Antilles, où la marée ne dépasse pas 0m,75, les eaux devinrent tout à coup entièrement noires et montèrent à une hauteur de plus de 7 mètres. Au même moment, les lacs de la Suisse, ceux de la Suède et la mer qui baigne les côtes de la Norvège furent violemment agités, pendant qu'un calme complet régnait dans l'atmosphère. Plusieurs cours d'eau furent détournés. On constata l'interruption des sources thermales de Toplitz, qui apparurent avec les secousses d'une direction différente. Cette fois une couleur de sang. Elles inondèrent la ville et frappèrent les habitants d'effroi. Sans expliquer ce singulier phénomène, il faut admettre un ébranlement souterrain changeant la direction des eaux et les faisant passer par une couche d'ocre rouge. On rapporte aussi que le Vésuve, alors en pleine éruption, s'apaisa tout à coup au moment de la commotion.

Les *tremblements de terre* de la Calabre, en 1783 et 1784, se propagèrent dans toutes les directions à une distance de plus de 70 lieues à la ronde, tant sur terre que sur mer. Les *tremblements de terre* du Chili (juillet 1794), qui ébranlèrent 300 lieues de rivage, furent ressentis à 170 lieues en mer, ce qui donne à l'ébranlement une superficie de plus de 50,000 lieues carrées. Les secousses du

tremblement de terre de la Martinique se propagèrent sur toutes les Antilles, sur la Floride, sur les côtes du golfe du Mexique et sur une partie de l'Amérique du Sud, c'est-à-dire sur une étendue de 375,000 lieues carrées. Un champ d'action si étendu montre que les forces qui produisent ces phénomènes se manifestent profondément dans l'intérieur de notre planète, et non à la surface seulement. Elles donnent probablement lieu à des ondes d'ébranlement, transmises de proche en proche, à travers les masses minérales élastiques, jusqu'à la couche superficielle. La propagation de ce mouvement se fait ainsi d'une manière analogue à celle du son.

Les *tremblements de terre* peuvent aussi se produire dans la mer. A la suite d'un de ces phénomènes, le fond de la mer peut osciller et par suite un violent mouvement étre ainsi imprimé à la masse des eaux. En pleine mer, les vaisseaux ont souvent ressenti des secousses de cette espèce. En 1660, le capitaine Oxman voguait dans les mers du Sud, lorsque tout à coup, à l'improviste, son vaisseau éprouva une agitation qui causa à l'équipage une grande frayeur. Le même accident arriva au navigateur Lemaire, dans le détroit qui porte son nom. Les secousses provenant de ces *tremblements de mer* ont quelquefois dématé les bâtiments ou produit des voies d'eau. Cependant l'équilibre naturel à un navire rend ce genre d'accident peu dangereux. L'agitation des flots produite par les *tremblements de terre* n'est guère à redouter que sur les rivages; mais dans cette dernière circonstance elle produit souvent de terribles catastrophes. Pendant le désastre de Lisbonne, le soulèvement de la mer ajouta ses ravages à ceux de la chute des maisons et des édifices. Les flots s'élevèrent à plus de 15 mètres au-dessus des plus hautes marées, et, se précipitant dans la ville par trois fois, entraînèrent tout sur leur passage. Pendant le *tremblement de terre* de Lima, le 28 octobre 1746, la mer, s'élevant à la hauteur de plus de 80 pieds, engloutit la malheureuse ville de Callao, et en se retirant enleva jusqu'au terrain sur lequel elle était construite. De grands navires furent transportés à une lieue et demie dans les terres. Sur toute la population de la ville, quinze personnes seulement échappèrent à la mort. Tous ces faits prouvent la violence de l'action mécanique que peut exercer la mer quand elle est lancée contre ses rivages par une action convulsive du sol.

La durée d'un *tremblement de terre* est éminemment variable. Il est des pays dans lesquels l'agitation du sol se prolonge pendant des semaines et des mois entiers; on a vu au Pérou la terre trembler pendant plusieurs années consécutives. En certaines contrées, les *tremblements de terre* sont en quelque sorte périodiques. A la Jamaïque, par exemple, il faut s'attendre une fois par an à une trépidation du sol. Il est des pays où les secousses se font ressentir pendant six ou douze mois consécutifs; il se passe ensuite des siècles sans que l'on rencontre la moindre trépidation. Il en est d'autres où le phénomène n'a duré qu'une heure, un jour ou une seconde. Mais, quels que soient le nombre et la fréquence des secousses dont la suite compose un *tremblement de terre*, la durée d'une secousse est presque instantanée. Le *tremblement de terre* qui, en 1693, renversa la ville de Messine et cinquante autres localités de la Sicile, en causant la mort de 60,000 individus, ne dura que cinq secondes. Celui qui, en 1812, détruisit Caracas ne dura que trois secondes. Pendant ces trois secondes il y eut trois secousses.

La direction des mouvements du sol est très-difficile à préciser, car il est très-rare, au moment d'une catastrophe de ce genre, qu'il se trouve un observateur assez courageux pour rester sur le point ébranlé et noter exactement le sens des convulsions terrestres. Aristote, qui a pu observer en Grèce et sur le littoral de l'Asie quelques *tremblements de terre*, a le premier établi trois catégories distinctes dans la direction et dans le sens des secousses. On peut dire que les secousses sont tantôt ondulatoires ou horizontales, tantôt verticales, c'est-à-dire résultant d'une succession rapide de soulèvements et d'affaissements du sol, tantôt enfin tournantes. On a remarqué que les ondulatoires qui se succèdent dans les *tremblements de terre* ont ordinairement une direction constante, suivant laquelle vraisemblablement l'ébranlement se propage dans l'intérieur du sol. Quelquefois cependant les secousses d'une certaine direction alternent avec les secousses d'une direction différente. Dans les *tremblements de terre* de Caracas en 1811, et du Chili en 1822, les secousses du nord au sud se croisaient de temps en temps avec d'autres de direction perpendiculaire. La vitesse de propagation est variable et dépend de la nature des terrains traversés. Pour le *tremblement de terre* de Lisbonne, on a reconnu que la vitesse avait été cinq fois plus grande entre les côtes du Portugal et celles du Holstein que le long du Rhin. De Lisbonne à Glückstadt, séparés par la distance de 295 milles, l'ébranlement a parcouru 2,400 mètres par seconde, c'est 1,075 mètres de moins que le son n'en parcourt dans un tuyau de fonte. D'après de Humboldt, une secousse verticale dirigée de bas en haut dans le *tremblement de terre* de Rio-Bamba produisit l'effet de l'explosion d'une mine; les cadavres

de plusieurs individus furent lancés jusqu'à sur une colline opposée, haute de plus de 150 mètres. On a souvent prétendu que les chaînes de montagnes, surtout quand elles sont granitiques comme les Apennins, arrêtent la propagation des *tremblements de terre*. Mais trop de faits ont contredit cette assertion pour qu'on puisse la maintenir dans la science.

Les effets des *tremblements de terre* ne se bornent pas au renversement des villes, le sol même subit des modifications importantes. Il peut se soulever, comme il arriva dans le terrible *tremblement de terre* du Chili, en 1822, où l'on vit la côte de l'Amérique s'élever sur un espace de plus de 300 lieues. Des montagnes nouvelles peuvent enfin apparaître et souvent, à l'inverse, des montagnes s'écroulent tout d'une pièce en comblant les vallées. Quelquefois le sol s'entr'ouvre, laissant après la catastrophe des crevasses qui ont souvent plusieurs lieues de longueur. Ces crevasses ne restent pas toujours permanentes; ouvertes au moment de la secousse, elles restent quelquefois bénignes pendant quelques minutes, puis se referment subitement, écrasant tout ce qui est tombé dans le précipice ouvert. On a vu disparaître dans l'espace béant du sol des individus dont les corps, quelques instants après, étaient lancés, au milieu d'un déluge d'eau, du même gouffre qui venait de les engloutir. Un changement de niveau du sol, résultant de l'exhaussement ou de l'abaissement d'une quantité plus ou moins considérable de terrains, est un effet des plus communs des *tremblements de terre*. En 1819, dans l'Inde, une colline de 20 lieues de longueur sur 6 lieues de largeur s'éleva tout à coup au milieu d'un terrain plat et uni. Plus loin, au sud et parallèlement à la même direction, le pays s'affaissa, entraînant les villages et le fort de Sindré, qui resta entouré d'eau. Ce qui s'est produit dans l'Inde sur une immense étendue se manifeste constamment dans tout *tremblement de terre* sur des espaces plus restreints. Le niveau primitif du sol est bouleversé, ce qui produit le changement du cours des rivières, et amène, de ce fait, de nouveaux désastres.

Par les crevasses on voit souvent s'élever des éruptions de matières diverses, d'eau, de gaz et même de flammes. A Catane, en 1818, on vit jaillir des fentes de la terre des jets d'eau chaude. A Messine, en 1783, la terre vomit de la boue et de la fumée noire. Pendant le *tremblement de terre* de Lisbonne, en 1755, on vit des flammes et des colonnes de fumée sortir des crevasses qui s'étaient formées dans les rochers d'Alsidras. Pendant le *tremblement de terre* de la Nouvelle-Grenade, du 16 novembre 1827, d'immenses effluves de gaz acide carbonique, qui sortaient des crevasses de la terre, asphyxièrent un grand nombre d'animaux qui vivaient dans les cavernes. Les eaux qui s'échappent ainsi du sol sont souvent mêlées de sable, et il se produit même des éruptions de sable sec qui déterminent dans le sol de petites ouvertures circulaires. Les dégagements de gaz sont difficiles à apprécier sur la terre, mais ils sont très-manifestes sous une couche de liquide. Quelquefois pendant les *tremblements de terre* la mer bouillonne, ce qui est produit par le dégagement des gaz. Les effets si variés des *tremblements de terre* tendent à donner toute probabilité à certains événements consignés par les anciens dans leurs annales. Qui oserait aujourd'hui nier ce que Plinius nous raconte, que la Sicile fut séparée de l'Italie par un *tremblement de terre*, qu'il en fut de même de l'île de Chypre qui fut arrachée de la Syrie? Pourrait-on nier la possibilité de l'existence de la fameuse Atlantide qui, d'après les chroniques égyptiennes, disparut sous les eaux, quand de nos jours il s'est passé des faits analogues?

L'effet produit par la vue d'un *tremblement de terre* est tout à fait particulier et terrible. « Cette impression, dit Alex. de Humboldt, ne provient pas de ce que les images des catastrophes dont l'histoire nous a conservé le souvenir se présentent à notre imagination. Ce qui nous saisit, c'est que nous perdons tout à coup notre confiance innée dans la stabilité du sol. Des notre enfance nous étions habitués au contraste de la mobilité de l'eau avec l'immobilité de la terre; tous les témoignages de nos sens avaient fortifié notre sécurité. Le sol vient-il à trembler, ce moment suffit pour détruire l'expérience de toute la vie. C'est une puissance inconnue qui se révèle tout à coup, le calme de la nature n'est qu'une illusion, et nous nous sentons rejetés violemment dans un chaos de forces destructives. Alors chaque bruit, chaque souffle d'air excite l'attention; on se défie surtout du sol sur lequel on marche. Les animaux, principalement les porcs et les chiens, éprouvent cette angoisse; les crocodiles de l'Orénoque, d'ordinaire aussi muets que nos petits lézards, fuient le lit ébranlé du fleuve, et courent en mugissant vers la forêt. » Nulle catastrophe, en effet, n'imprime à l'esprit autant de justes terreurs; il ne faut donc pas être surpris d'entendre dire que les hommes qui ont été témoins d'un *tremblement de terre* sont ceux qui en appréhendent le plus le retour.

Dans le grec moderne, les *tremblements de terre* sont appelés *theoménia*, littéralement « la colère de Dieu. » Cette expression a probablement été suggérée par le langage de la

Bible, où nous trouvons des passages tels que celui-ci : « Il regarde la terre et elle tremble ; il touche les collines et elles fument. » (Ps. civ, 32.) C'était en soi, dit Max Müller, un terme très-juste, mais qui ne tarda pas à perdre sa signification étymologique et devint le nom conventionnel et ordinaire pour un *tremblement* de terre. Cependant cette expression entretint dans l'esprit du peuple l'idée que les *tremblements* de terre étaient, d'une manière spéciale, un effet de la colère divine et qu'ils différaient en cela des orages, ou de la famine, ou de la peste. Il en résulta que les gens qui, comme Photius, étaient assez téméraires pour attribuer les *tremblements* de terre à des causes naturelles étaient décriés par la multitude irréfléchie, comme étant des incroyants et des hérétiques. »

Quelle est la cause des mouvements internes du globe qui donnent lieu sur notre sol à de si grands et si terribles phénomènes ? Un éminent géologue anglais, M. Mallet, la voit dans les éruptions sous-marines à la suite desquelles l'eau pénètre par des canaux ouverts jusqu'à la surface ignée de la lave. Il en résulte d'après lui de violentes explosions, dont les contre-coups, transmis dans toutes les directions, constituent les *tremblements* de terre. M. Poulet-Scrap émet une autre opinion. Des masses minérales profondément situées augmenteraient tout à coup de température en recevant un surcroît de chaleur du foyer intérieur, et leur dilatation produirait des déchirements successifs dans les roches adjacentes, en même temps que des pulsations ondulatoires. M. Dautbrée fait intervenir dans ces grands effets mécaniques les eaux tant météoriques qu'océaniques. Il admet qu'elles pénètrent dans les chaudes régions de la terre, non-seulement par des fissures étendues, mais encore par une filtration lente résultant de la porosité et de la capillarité des roches. Des expériences de laboratoire lui ont montré que ces infiltrations se produisent même en présence de contre-pression très-fortes. Tout le monde sait que l'intérieur de notre planète, à partir de 12 lieues seulement de sa surface, est occupé par une masse liquide incandescente, par des matières en fusion ; on peut se représenter l'écorce de la terre comme un simple radeau flottant, sans autre soutien que sa cohésion, sur un océan de feu. Cette mince écorce doit ressentir différentes impressions par suite du mouvement tumultueux de la masse liquide qui la supporte. Un physicien contemporain, M. Alexis Perrey, a cherché à établir, tant par le calcul que par le rapprochement d'un nombre considérable d'observations, que l'attraction lunaire et solaire, qui produit à la surface de notre globe le flux et le reflux des mers, agit également sur la mer de feu intérieure couchée dans le centre de la terre ; il explique par l'attraction de la lune les *tremblements* de terre, qui seraient pour ainsi dire le résultat de l'océan de lave intérieur. Cette hypothèse explique du même coup les phénomènes des *tremblements* de terre et ceux des volcans. En effet, que les flots incandescents de l'océan intérieur viennent à heurter la croûte terrestre sur sa face inférieure, il y aura sur une étendue variable *tremblement* de terre. Que la pression exercée par les laves sous-jacentes ait assez de puissance pour rompre l'écorce terrestre et établir par une fracture une communication directe de la surface du globe avec l'intérieur, les laves, c'est-à-dire les flots de la mer intérieure, se feront jour au dehors ; il y aura volcan.

TREMBLER v. n. ou intr. (tran-blêr. — Ce mot, qui correspond à l'italien *tremolare* et à l'espagnol *tremblar*, vient du latin *tremulus*, agité, tremblant, de *tremere*, trembler, qui appartient à la même famille que le grec *tremô*, craindre, *tremblar*, *tromos*, crainte, *tromeros*, craintif, *tetremainô*, trembler, toutes formes qui paraissent se rattacher à la racine sanscrite *tras*, *trasami*, *trasjami*, craindre, trembler, d'où *trasta*, timide, craintif, *trasas*, mobile, *trasuras*, craintif. Être agité de petits mouvements saccadés : *Les feuilles des arbres TREMBLENT au moindre vent. La terre TREMBLA deux fois. Au bruit de l'artillerie, toute la maison TREMBLA. Sa voix fait TREMBLER les vitres.* (Acad.)

— Eprouver des mouvements musculaires vifs, pressés, convulsifs : *TREMBLER de froid. La fièvre fait TREMBLER. Les membres des vieillards TREMBLENT continuellement.* Eprouver de petits mouvements convulsifs causés par une émotion vive : *TREMBLER de peur. TREMBLER d'espoir.*

— Avoir grand'peur, s'effrayer : *Je TREMBLAIS pour vous. Le faible TREMBLE devant l'opinion, le fou la brave, le sage la juge, l'homme habile la dirige.* (Mme Roland.) *Le dévot n'aime pas, il TREMBLE.* (Raspail.)

Un conjuré qui tremble est bien près de périr. A. CHÉNIER.

— Chevroter, produire des sons tremblants : *Sa voix TREMBLAIT.*

— Trembler comme la feuille, Trembler beaucoup.

— Faire trembler, Inspirer une grande crainte, une extrême frayeur : *Il FAIT TREMBLER toute l'Europe.* (Acad.) *Le méchant qui FAIT TREMBLER est bien près de TREMBLER lui-même.* (Beaumarchais.) « Faut-il FAIRE trembler, d'une manière surprenante, prodigieuse : *Il manie et doit FAIRE TREMBLER.*

— v. a. ou tr. *Trembler la fièvre*, Être dans le frisson de la fièvre : *Elle laissa retomber sur ses genoux sa tête un instant soulevée et continua de TREMBLER LA FIÈVRE.* (Alex. Dum.)

— Gramm. Voir la note sur CRAINdre.

TREMBLEUR, EUSE s. (tran-bleur, eu-ze — rad. *trembler*). Personne qui tremble : *Au bout de quinze ou vingt ans, et souvent plus tôt, la moitié des doreurs sur métaux deviennent de vieux TREMBLEURS comme moi.* (E. Sue.)

— Personne craintive, peureuse, circonspecte à l'excès : *Vous ne l'engageriez jamais dans cette affaire, c'est un TREMBLEUR.* (Acad.) *Le dévot est un TREMBLEUR ; il aime moins Dieu qu'il ne le redoute.* (Raspail.)

— Hist. Nom injurieux donné aux modérés, pendant la Révolution française.

— Hist. relig. Nom que l'on donne à certains sectaires anglais et américains.

— s. m. Techn. Appareil qui communique aux cocons contenus dans la baignoire un sautillerment continu, favorable à leur développement.

— Pathol. Nom donné vulgairement aux personnes atteintes de la chorée.

— Physiq. *Trembleur électrique*, Appareil électrique qui sonne tant que le disque est fermé.

— Mamm. Espèce de singe, du genre sapajou, qui habite la Guyane.

— Ornith. Nom vulgaire de la hulotte.

— Ichtyol. Nom vulgaire de l'anguille électrique de Surinam.

— s. f. Tasse qui est retenue dans sa soucoupe par une sorte de galerie.

— Pêche. Mode de pêche qui consiste à agiter constamment la ligne : *Pêcher à la TREMBLEUSE.*

— Physiq. Syn. de TREMBLEUR ÉLECTRIQUE.

— adj. Qui tremble, qui est craintif : *Vous n'êtes pas TREMBLEUR.*

— Encycl. Hist. relig. La secte des *trembleurs* ou des *shakers* forme, aux États-Unis, une société qui s'intitule elle-même la Société unie des croyants à la seconde apparition du Christ. A 20 kilomètres environ au sud des sources minérales de New-Lebanon, dans une des plus belles vallées de l'Hudson (État de New-York), on rencontre un groupe de constructions élégantes et pittoresquement disposées. C'est là que se trouve la mère patrie de cette secte ; elle compte à peu près 6,000 adhérents et possède deux autres grands établissements, à Hancock, dans le Massachusetts, et à Wiskagunat, dans l'État de New-York, plus seize communes moins importantes, répandues dans toute l'étendue des États-Unis. Elle a été fondée, vers 1770, par une certaine Anna Lee, sorte de Christ femme, qui, d'après les traditions de la secte, n'est pas morte, parce que les *trembleurs* ne meurent pas ; ils se transforment seulement pour les yeux du monde, prennent un autre corps et deviennent invisibles à la chair par l'excès de lumière qui les environne. Ils n'espèrent pas une autre résurrection des morts ; ils sont déjà ressuscités et ressusciteront toujours à l'avenir. A ce dogme se rattache étroitement celui du célibat, car, pas plus que la mort, la naissance ne doit exister dans les rangs des saints. Les *trembleurs* sont, à de nombreux points de vue, les imitateurs des esséniens, et ils se rapprochent par beaucoup de leurs dogmes, mais surtout par leur manière de vivre, de cette secte d'Israélites éleveurs d'abeilles et marchands de grains.

L'idée qui fait le fond de leur doctrine est que le royaume du ciel est arrivé, que l'ancienne loi est abolie, que le précepte *Ite et multiplicamini* a été révoqué, ainsi que la condamnation au travail, parce que le péché d'Adam a été expié, que la terre et tout ce qu'elle porte doivent être anéantis et que les anges avec les esprits sont de nouveaux serviteurs et les confidentes de l'homme. Par ce dernier dogme, la doctrine des *trembleurs* se rattacherait au spiritisme américain. Toutes leurs chambres sont, à les entendre, remplies d'esprits, de cherubins et de seraphins, avec lesquels ils sont en rapport constant. La femme d'un des anciens, raconte Heptworth Dixon dans son ouvrage intitulé : *les Epoux spirituels*, prouvait par l'immobilité de ses traits, par son regard extatique et par ses manières étranges, qu'elle était toujours en communication avec des êtres d'un monde supérieur. Elle donna à Dixon un papier sur lequel elle avait écrit un chant, que la nuit précédente elle avait entendu répéter par les escadrons célestes. Ce chant prouvait qu'il n'y a rien de bien merveilleux dans la poésie des anges. Du reste, tous les chants et toutes les marches que les *trembleurs* emploient dans les cérémonies de leur culte doivent leur origine à des rêves ou à la révélation et n'en sont pas meilleurs.

Si les *trembleurs* nient la naissance et la mort, ils ne le font, bien entendu, qu'en parlant des communes d'élus, de saints, qui se trouvent en état de résurrection. Dans le monde profane, qui est encore à l'état de production, la naissance et la mort suivent leur cours ordinaire ; ce n'est pas seulement la terre qui doit être dépeuplée dans cent ans ; mais la communauté des *trembleurs* doit aussi s'éteindre, parce qu'elle ne peut se recruter

que dans le monde païen. Non-seulement le clergé, réputé déjà en état de grâce, ne peut pas être engagé dans les liens du mariage, mais les simples *trembleurs* sont aussi des célibataires. Quiconque veut être admis dans leur communauté doit essayer ou avoir essayé de vivre sans femme. Par suite, ils se divisent en « examinauts », qui conservent encore la propriété de leurs biens particuliers, et en « unis », qui ont fait vœu de chasteté et une loi destinée à celle des frères.

Beaucoup de femmes entrent cependant dans la communauté, mais elles font, comme les hommes, vœu de célibat. Ce sont pour la plupart de pauvres veuves, chargées d'enfants, qu'on accepte d'autant plus volontiers que, par leur moyen, la secte trouve à se recruter sans faillir à sa loi fondamentale.

La fondatrice, Anna Lee, fut regardée comme le Christ femme, et elle régna, nominativement du moins, pendant vingt-cinq ans, avec la dignité de grand prêtre. Depuis, les communautés ont toujours eu à leur tête des femmes, qui ne représentent la mère Anna que corporellement, parce qu'elle habite toujours « en esprit avec ses enfants. La danse hebdomadaire est un des articles essentiels de la loi ; les *trembleurs* l'appellent un travail, *the labour of dancing*. Le dimanche, l'heure de la cérémonie arrivée, ils entrent dans le temple d'un pas mesuré, par différentes portes, à la file les uns des autres, le plus âgé en tête. Les hommes se mettent d'un côté, les femmes de l'autre. Leur habillement est simple et scrupuleusement propre. Il ressemble à celui de la secte des amis, ou quakers proprement dits, quoiqu'il soit d'une étoffe moins riche. Lorsqu'ils sont tous rangés en lignes bien régulières, ils entonnent, après un moment de silence, quelques psaumes de leur composition, dans un mouvement vif et d'un accent nasillard. Ces chants sont accompagnés d'un balancement continu du corps. « Je pensai, dit un voyageur anglais, qu'il augmenterait par degrés comme les derviches tourneurs et finirait par la plus grande agitation ; au contraire, les chants cessèrent dans le calme. Le plus âgé dit alors gravement : « Travaillons, » de même que le prêtre dit à l'autel : « Prions. » Sur ce mot prononcé, les hommes ôtent leurs habits, après quoi ils se rangent de nouveau en lignes, les hommes et les femmes de côté opposé. Un certain nombre s'adosse contre les murs, toujours avec la plus sérieuse gravité, et fait l'office de chœurs et de musiciens. Les danseurs partent avec la musique, avancent trois pas, se retournent et se mêlent. Ils répètent les mêmes évolutions tout le temps que dure cet office singulier. »

Les hommes ont un costume très-originalement : une sorte de burnous arabe, un col de toile sans cravate, une veste montant jusqu'au cou et descendant jusqu'à la cuisse, des culottes larges et assez courtes et un chapeau à bords immenses. Les femmes portent une coiffe de mousseline, un châle blanc étroitement serré sur le sein et sur les épaules, une robe en forme de sac, qui tombe en droite ligne de la taille à la cheville, des bas et des souliers blancs. On leur permet cependant un peu de coquetterie, en leur laissant toute liberté dans le choix de l'étoffe et de la couleur de leur robe. Le régime des *trembleurs* serait entièrement végétal, s'ils n'employaient les œufs dans leur cuisine. Les fruits, la farine de maïs, le maïs grillé, les gâteaux, les sucreries, le sirop, etc., sont les éléments principaux de leur nourriture ; leur boisson consiste en eau, en lait et en thé. Ils ne mettent jamais plus de vingt minutes pour prendre leur repas, qui est ouvert par une prière et qui se fait dans le plus profond silence, contraste frappant avec les habitudes des profanes, qui cherchent à animer et à épicer leur par les stimulants d'une joyeuse conversation. Ce régime, toutefois, est loin d'être nuisible à la santé ; tous les membres de la communauté ont un teint coloré qu'il est rare de rencontrer en Amérique, et ils ne connaissent ni maladie ni médecins ; la police et les procès leur sont aussi inconnus, de même que la guerre et la politique ; ils vivent aux États-Unis, mais tout leur patriotisme se borne à savoir que l'Eglise de l'avenir est une Eglise américaine. Ils ne s'inquiètent jamais de ce qui se passe dans le reste de l'univers. Le monde profane pourrait rire de leur danse religieuse, qui rappelle la danse de Saint-Guy ; pour eux, ils rient de la grande danse de Saint-Guy de la politique, qui s'exécute dans les assemblées publiques, dans les cabinets, sur les champs de bataille ; cette danse-là n'a aucune signification pour des saints qui n'ont plus à craindre la mort. Les lois du pays sont assez sages pour que les États-Unis ne s'inquiètent en rien des progrès ou de la décadence de cette secte bizarre. Les *trembleurs* sont inoffensifs et industriels ; ils pratiquent entre eux l'égalité évangélique la plus absolue et sont, dans leurs rapports avec les autres citoyens, d'une douceur et d'une bonne foi passées en proverbe. Il est clair que le lien de cette association est la satisfaction que les gens ignorants trouvent dans une administration uniforme et méthodique, qui assure par la communauté le bien-être de tout le monde, sans préjudice de la félicité éternelle que leurs prêtres leur promettent.

Un danger cependant menace la communauté. L'accroissement qu'ont pris leurs pro-

priétés oblige les *trembleurs* à employer des travailleurs profanes à la culture des champs. De là résultent des rapports constants avec un monde païen, dont la pernicieuse influence est toujours redoutable. Elle a dû, sans doute, produire déjà des effets désastreux, car les *trembleurs* pensent sérieusement aujourd'hui à se défaire d'une partie notable de leurs propriétés foncières. Mais éviteront-ils ainsi le danger ? C'est peu probable, car les travaux agricoles ont révélé la fertilité extraordinaire de la région où ils se sont principalement établis et qui sera bientôt envahie par les païens, gens pratiques et spéculateurs, dont elle promet de richement récompenser les efforts.

TREMBLEY (Abraham), naturaliste suisse, né à Genève en 1700, mort en 1784. Il appartenait à une famille française du Charolais, réfugiée à Genève au xvi^e siècle. D'abord précepteur des enfants du comte de Bentinck, puis gouverneur du comte de Richmond, il voyagea avec ce dernier en Allemagne et en Italie et devint, après son retour à Genève (1757), directeur de la bibliothèque (1760) et membre du grand conseil. En même temps il consacra ses loisirs à l'étude de l'histoire naturelle. Trembley était membre de la Société royale de Londres et correspondant de l'Académie des sciences de Paris. Outre ses *Mémoires pour servir à l'histoire d'un genre de polypes d'eau douce, à bras en forme de cornes* (1744), nous citerons de lui : *Instructions d'un père à ses enfants sur la nature et la religion* (1775) ; *Sur la religion naturelle et révélée* (1779) ; *Instructions sur le principe de la religion et du bonheur* (1782). Quérard le regarde comme l'auteur d'un *Essai sur la vérité* (1776, in-80).

TREMBLEY (Jacques-André), savant suisse, frère du précédent, né à Genève en 1714, mort dans cette ville en 1763. Nommé professeur de mathématiques en 1752, il remplit en même temps les fonctions pastorales à Genève et fut pourvu, en 1756, d'une chaire de philosophie. Il a laissé quelques écrits, entre autres : *De Deicentia* (Genève, 1730, in-40) ; *Theses physicae de vegetatione et generatione plantarum* (1734, in-40) ; *De resistentia in machinis* (1752, in-40) ; *De incredulitate fontibus* (Genève, 1758, in-fol.).

TREMBLEY (Jean), savant suisse, fils du précédent, né en 1749. Il suivit la carrière du barreau. Trembley s'est acquis une grande et légitime réputation par d'importants travaux sur les sciences mathématiques, qui lui ouvrirent les portes de l'Académie de Berlin. On ignore la date de sa mort. Outre des *Mémoires* publiés dans les *Mémoires* de l'Académie des sciences de Berlin (1775-1802), de Saint-Petersbourg (1806), et dans ceux de la Société de Harlem (1782), on lui doit, entre autres écrits : *Mémoire sur la faculté de sentir et sur celle de connaître* (Berlin, 1776, in-80) ; *Essai sur les préjugés et principalement de la nature et de l'influence des préjugés philosophiques* (Neuchâtel et Genève, 1790, in-80) ; *Mémoire pour servir à l'histoire de la vie et des ouvrages de Ch. Bonnet* (Berne, 1795, in-80) ; *Considérations sur l'état présent du christianisme* (Paris, 1809, in-80).

TREMBLEYE s. f. (tran-blê 1 — de Trembley, célèbre natur.). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des mélastomacées, tribu des rhixiées, comprenant une quinzaine d'espèces qui croissent au Brésil.

TREMBLIN s. m. (tran-blain). Bot. Nom vulgaire de l'amourette.

TREMBLOTANT, ANTE adj. (tran-blo-tan, an-te — rad. *trembloter*). Qui tremblote : *Jé le trouvais tout TREMBLOTANT de froid.* (Acad.)

— Chevroter, qui oscille entre des inflexions différentes se succédant très-rapidement : *Une voix TREMBLOTANTE. Les perroquets et les pivers prèdisent aux Indiens la pluie par des sifflements TREMBLOTANTS.* (Chateaub.)

— Qui vacille : *Jour TREMBLOTANT. Lunière TREMBLOTANTE.*

— Méd. *Pouls tremblotant*, Pouls dont les pulsations sont faibles, vagues, mal définies.

TREMBLOTÉ, ÉE (tran-blo-té), part. passé du v. Trembloter. Dit ou chanté d'une voix tremblotante : *Voilà une romance un peu trop TREMBLOTÉE.*

TREMBLOTEMENT s. m. (tran-blo-te-man — rad. *trembloter*). Action de trembloter.

TREMBLOTER v. n. ou intr. (tran-blo-té — dimin. de trembler). Trembler un peu : *Le froid le faisait TREMBLOTER.* (Acad.)

Il eut encore hier la fièvre et la migraine. Et, sans les prompts secours qu'on prit soin d'apporter, il serait sur son lit peut-être à trembloter. [ter, BOILEAU.]

— S'agiter doucement, vaciller : *Les étoiles étincelantes TREMBLOTAIENT dans de petites mares d'eau.* (G. Sand.) *Au fond de cette chapelle à la Vierge, grillée, TREMBLOTE une veilleuse.* (Th. Gaut.)

— v. a. ou tr. Dire ou chanter d'une voix tremblotante : *TREMBLOTER une romance.*

TREMBLOR s. m. (trè-mè-dor — mot portugais qui signifie trembleur). Ichtyol. Nom donné par les Portugais à un poisson électrique, du genre malaplature, qui vit dans la rivière de Sofala.

TREMBELLE s. f. (trè-mè-le — du latin

tremella, diminutif qui vient lui-même du verbe *tremere*, trembler). Bot. Genre de champignons gélatineux, sans forme déterminée, et croissant librement sur la terre humide : *La tremelle cherche la lumière du soleil*. (V. de Bomare.)

— Encycl. Les *tremelles* sont des champignons gélatineux, homogènes, presque transparents, de forme variée, non arrêtée, lobés ou repliés, à surface tantôt lisse, tantôt recouverte d'une poussière glauque formée par les sporules, et à sporidies nues, dispersées dans le tissu ou répandues sur la surface. Ces cryptogames ont une texture fibro-cellulaire, une couleur ordinairement jaune ou orangée et une forme assez analogue à celle des lobes du cerveau ou des circonvolutions intestinales. Les *tremelles* se développent librement sur la terre humide, le tronc ou les branches des arbres morts, où assez souvent elles s'enracinent, mais seulement par leur base. Nous citerons, entre autres, la *tremelle mésentérique*, d'un jaune orangé, et la *tremelle sarcotède*, de couleur variable, violette, rouge, verdâtre, brune ou même noire.

TREMELLE, ÊE adj. (tre-mèl-lé — rad. *tremelle*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte à la tremelle.

— s. m. pl. Groupe de champignons, ayant pour type le genre tremelle.

TREMELLEUX, EUSE adj. (tre-mèl-leu, eu-ze — rad. *tremelle*). Bot. Qui a la consistance molasse d'une tremelle.

TREMELINE s. f. (tre-mèl-li-ne — rad. *tremelle*). Chim. Substance amère extraite de la tremelle mésentérique.

TREMELLINÉ, ÊE adj. (tre-mèl-li-né). Bot. Syn. de TREMELLÉ.

TREMELLIUS (Emmanuel), savant hébraïsant, né à Ferrare vers 1510, mort à Sedan en 1580. D'origine juive, Tremellius s'était converti au catholicisme, qu'il abandonna pour la Réforme. Chassé d'Italie par l'inquisition, il se rendit à Strasbourg, en Angleterre, puis en Allemagne (1553). Il enseigna d'abord l'hébreu à Hornbach, puis à Heidelberg, où l'attira l'électeur palatin Frédéric III. Sa femme lui fit prendre la résolution de se retirer à Metz. Quelques années après, il fut appelé à Sedan par le duc de Bouillon pour y remplir une chaire d'hébreu qu'il occupa jusqu'à sa mort. On a de lui : *Catechismus hebraicus, hebr. et græc.* (Paris, 1551, in-8°), trad. du catéchisme de Calvin ; *In Hoseam prophetam interpretatio et enarratio* (Heidelberg, 1568, in-8°) ; *Grammatica chaldaica et syriaca* (Genève, 1569, in-4°) ; *Testamentum Novum* (1569, in-fol.), souvent réimprimé ; *Bibliorum pars I, etc.*, traduction qui eut une trentaine d'éditions. Elle est généralement exacte, mais d'un style dépourvu d'élégance.

TREMENTINES, bourg et commune de France (Maine-et-Loire), cant., arrond. et à 14 kilom. de Cholet ; pop. aggl., 1,318 hab. — pop. tot., 2,337 hab. Fabrique de mouchoirs.

TREMÉSIE s. f. (tré-mé-zî — du gr. *tréma*, trou). Moll. Genre de mollusques gastéropodes, du groupe des caudofores.

TREMÉT s. m. (tré-mè). Partie la plus large d'un bossis.

TREMEUR s. f. (tré-meur — lat. *tremor*, même sens). S'est dit pour frayeur, grande crainte : *On attend des nouvelles d'Angleterre avec tremeur*. (Mme de Sév.)

TREMEX s. m. (tré-mèks). Entom. Genre d'insectes hyménoptères, tribu des sirécides, comprenant trois espèces, dont deux habitent l'Europe.

TREMIE s. f. (tré-mî — forme altérée des vieux mots *trémude*, *trémouja*, qui répondent à l'italien *tramoggia*, sicilien *trimaia*, provençal *tremeta*). Selon les uns, ces formes représentent le latin *trimidus*, la tremie étant envisagée comme renfermant *tres modios*, trois boisseaux. D'autres croient que la *tremie* étant toujours dans un état de tremblement, l'italien *tramoggia* est pour *trema maggia* ; *maggia*, équivalent du français *muie*, représenterait exactement le latin *modia* pour *modius*, mesure, boisseau ; les mots en question signifieraient ainsi proprement boisseau tremblant). Techn. Sorte de grande auge carrée, fort large par le haut, étroite par le bas, dans laquelle on met le blé qui tombe de la entre les meules pour être réduit en farine : *La tremie est pleine. Il n'y a plus de blé dans la tremie*. (Acad.) Il Vaisseau en forme de pyramide, dont le dessus est en cuir et le dessous en treillis de fil de laiton, en sorte que les grains se criblent en y passant pour tomber dans un civier qui est au bas. Il Mesure dont on se sert pour le sel. Il Sorte de bote qui sert de mangeoire aux faisans parqués, à la volaille, aux pigeons. Il Pièce de lanelle à travers laquelle les miroitiers font passer le mercure pour en séparer les ordures.

— Constr. Assemblage de planches de forme prismatique ou pyramidale, avec ouverture en haut et en bas, servant à faire couler dans des fouilles du mortier ou du béton. Il Espace réservé dans un plancher pour porter l'âtre d'une cheminée. Il Châssis qui isole les pièces de bois d'un plancher du tuyau d'une cheminée. Il Bandes de *trémie*, Bandes de fer qui servent à soutenir les âtres et les languettes des cheminées.

— Métall. Sorte d'entonnoir dans lequel on jette le minerai.

— Entom. Nom sous lequel on a quelquefois désigné l'entonnoir du fourmilion.

— Encycl. Constr. La *trémie* est formée avec des barres de fer, appelées bandes de *trémie* ; les barres transversales reposent d'un bout sur le mur ou la languette qui sépare deux conduits de fumée ; l'autre extrémité se recourbe pour venir reposer sur le chevêtre en charpente ; quant aux grandes barres longitudinales qui divisent en plusieurs parties l'espace compris entre le chevêtre et le mur, elles sont soutenues dans leur longueur par les premières, et elles se recourbent à leurs extrémités pour reposer sur les solives d'enchevêtrement. La *trémie* se remplit ordinairement avec des matériaux très-légers, afin de charger le moins possible les chevêtres et les solives d'enchevêtrement ; on fait le plus souvent usage de plâtras blancs, de moellons tendres et secs, de morceaux de brique ou de poterie, que l'on houe de bain de plâtre.

D'après l'ordonnance de police du 24 novembre 1843, concernant les incendies, la longueur des *trémies* doit être au moins égale à la largeur des cheminées, y compris la moitié de l'épaisseur des jambages ; leur largeur doit être de 1 mètre au moins, à partir du fond du foyer jusqu'au chevêtre.

TRÉMIER s. m. (tré-mi-é). Bot. V. TRÉMIER.

TRÉMIÈRE s. f. (tré-mi-è-re). Bot. Nom vulgaire des alcees ou passe-roses, genre de malvacées, étendu par quelques auteurs aux guimauves : *L'alceé rose ou TRÉMIÈRE de mer est originaire de l'Orient*. (T. de Bernaud.) Il On dit quelquefois TRÉMÈRE s. m.

— Adjectiv. *Rose trémère*, Sorte de grande mauve qui offre quelque ressemblance avec la rose : *Dans tous les coins du jardinier, des gerbes étoilées de soleils, de roses TRÉMÈRES et de reines-marguerites éclataient comme les bouquets d'un feu d'artifice*. (V. Hugo.) *La rose TRÉMIÈRE, malgré son éclat, est empuée, froide et pharmaceutique*. (Toussaint.)

TRÉMILLON s. m. (tré-mi-lon ; il mll. — dimin. de *trémie*). Techn. Pièce qui soutient la trémie d'un moulin.

TRÉMION s. m. (tré-mi-on — rad. *trémie*). Constr. Barre de fer qui soutient la hotte d'une cheminée.

TRÉMISQUE s. m. (tré-mi-ske — du gr. *tréma*, trou). Bot. Genre de champignons, du groupe des tremellés.

TRÉMISSE s. m. (tré-mi-se). Anc. métrol. Tiers du sou : *Ceux qui n'ont pas d'esclaves payeront un TRÉMISSE par chacun de leurs enfants*. (Anc. cout.)

TREMITI (Iles), anciennement *Diomedæ Insula*, groupe d'îles de la mer Adriatique, appartenant au royaume d'Italie, à 22 kilom. de la côte, par 42° 7' de latit. N. et 13° 10' de longit. E. Elles sont au nombre de cinq : San-Domenico (la plus grande, au S., 8 kilom. de tour), San-Nicolo, Caprara, Cretaccio et la Vecchia. Leur surface est plus ou moins montagneuse et le sol en général fertile. On y recueille des grains, des légumes, des fruits et de l'huile exquise. Il y a dans toutes quelques bois formes de lentisques, de muriers, de romarins, etc. Caprara est, pour ainsi dire, couverte de câpriers. Mais elles manquent d'eau potable et l'on y est réduit à boire l'eau de citerne. Les habitants, au nombre d'une centaine, s'adonnent particulièrement à l'agriculture et à la pêche. Il y a dans l'île San-Domenico une saline. Les unes et les autres offrent de bons ports. Le principal, situé à l'extrémité S. de San-Nicolo, est défendu par le château fort de Santa-Maria et plusieurs ouvrages de fortification.

TREMECTOPE s. m. (tré-mo-cto-pe — du gr. *tréma*, trou, et du lat. *octopus*, poulpe). Moll. Genre de mollusques céphalopodes, voisin des poulpes.

TREMOILLE (LA), nom d'une famille princière. V. LA TREMOILLE.

Trémouille ou **Trémouille** (HÔTEL DE LA). Cet hôtel, aujourd'hui détruit, était situé au coin de la rue des Bourdonnais et de la rue Tirechape. C'était un monument unique de l'architecture du xve siècle, pour la finesse et la délicatesse des ornements. Le principal corps de bâtiment, sur la rue des Bourdonnais, était entre cour et jardin ; au devant de la cour s'élevaient des portiques destinés, suivant toute probabilité, à abriter les montures des seigneurs et de leurs gens ; les appartements, vastes, éclairés par de hautes fenêtres, avaient une majesté grandiose. À l'angle de la cour, adossée au mur de la propriété voisine, s'élevait une ravissante tourelle fort regrettée par les archéologues ; c'était une merveille de légèreté et d'ornementation. L'hôtel la Trémouille, quoique admirablement conservé, ne trouva pas grâce devant l'œil parisien en 1841. Il était connu à cette époque sous le nom de maison des Carnaux. On ignore quel en fut le premier propriétaire. En 1380, il était habité par Philippe, duc de Touraine, depuis duc d'Orléans, frère du roi Jean, qui en avait fait l'acquisition en 1363. Le duc le vendit au fameux Guy de La Trémouille, dont la famille

s'y fixa définitivement. Aux La Trémouille succédèrent le chancelier Du Bourg et le président de Bellièvre. Puis vinrent, longtemps après, les particuliers qui se le partageaient. Au commencement du règne de Louis-Philippe, c'était un magasin de toiles et de soieries. Lors de sa démolition, l'acheteur eut le bon goût de faire à la ville le don de quelques remarquables fragments qu'on peut admirer aujourd'hui dans la cour de l'Ecole des beaux-arts, où ils ont été réédifiés à côté des restes du château de Gaillon, dont ils sont contemporains. En outre, quelques portions d'une balustrade sont encore encastrées dans les murs de la cour de la maison qui porte le n° 31, rue des Bourdonnais.

TRÉMOIS s. m. (tré-moi — du lat. *tres*, trois, et de *mois*). Agric. Nom vulgaire du blé de mars, qui ne reste que trois mois en terre. Il Syn. de TRAIMOIS.

TRÉMOISE s. f. (tré-moi-ze — du lat. *tremor*, tremblement). Ichthyl. Nom vulgaire de la torpille.

TREMOLANDO adv. (tré-mo-lan-do — mot ital.). Mus. Avec *tremolo*, en tremblant.

TREMOLITE s. f. (tre-mo-li-te — de *Trémolo*, vallée du Piémont, et du gr. *lithos*, pierre). Minér. Un des noms de la grammite.

— Encycl. La *trémolite* est une substance blanche, grisâtre ou verdâtre, en général peu colorée, cristallisant quelquefois en prismes obliques rhomboïdaux ; elle se compose de 3 équivalents de silice et 1 de chaux, avec des traces de magnésie. Elle raye le verre et a une pesanteur spécifique qui varie de 2,58 à 3,15. Elle ne donne pas d'eau par la calcination et fond au chalumeau en un verre blanc compacte, opaque ou translucide, avec plus ou moins de facilité, quelquefois en se boursoufflant. Les acides l'attaquent difficilement. Elle présente des variétés compactes, aciculaires ou fibreuses, et porte souvent les noms d'actinite, amiante, amphibole, asbeste, grammite, cœlest-forse, etc. On la trouve près d'Edelfors, dans le Smoland (Suède), à Czikklova, dans le Banat, etc.

TREMOLLIÈRE (Pierre-Charles), peintre français, né à Cholet (Anjou) en 1703, mort à Paris en 1739. Envoyé à Paris, il entra dans l'atelier de J.-B. Vanloo, obtint en 1726 le second prix au concours de l'Académie des beaux-arts et gagna la protection du comte de Caylus, qui lui fit obtenir une pension du roi et l'envoya à Rome. Pendant un séjour de six ans en Italie, il développa son talent et épousa (1734) Isabelle Tibaldi, renommée pour son mérite comme miniaturiste. De retour en France, Tremollière habita quelque temps Lyon, où il exécuta diverses commandes, puis se fixa à Paris, y devint membre de l'Académie de peinture, professeur adjoint et fut emporté par une mort prématurée. Tremollière a principalement travaillé dans le genre décoratif. Son dessin est large, coulant et un peu lâché ; sa couleur, claire et gaie ; sa composition, élégante. Parmi ses tableaux, on cite : une *Assomption* et une *Ascension*, pour les Chartreux de Lyon ; l'*Adoration des rois*, l'*Adoration des bergers*, la *Présentation au temple*, également à Lyon ; *Ulysse sauvé du naufrage par le secours de Minerve*, au musée de Montpellier ; le *Printemps* et l'*Automne*, au musée de l'Ermitage, à Saint-Petersbourg ; *Vénus et l'Amour sur des nuages*, à la galerie de Darmstadt. On a gravé d'après lui : *Vénus et l'Amour*, *Apollon et Aréthuse*, *Amphitrite et l'Amour*. Enfin, on a encore de lui des eaux-fortes et des dessins remarquables par la grâce et le pittoresque de l'arrangement.

TREMOLO s. m. (tré-mo-lo — mot ital.). Mus. Tremblement, effet produit par les instruments à archet, en multipliant les vibrations avec rapidité sur une note : *Adolphe Adam ajouta surtout un TREMOLO sur une des phrases importantes de ce beau duo* : Une fièvre brûlante. (Dr L. Véron.) *Les violons, que vous n'avez pas encore entendus, ont donné le signal de leur doux TREMOLO*. (Balz.) *Les entrées de luge et tous les passages de la basse, placés en première ligne, doivent se faire jour à travers les TREMOLOS des violons et les tenues des instruments à vent*. (Castil-Blaze.) *L'aurore est annoncée par un TREMOLO suraigu des violons, avec sourdine*. (Th. Gaut.) Il Au piano. Roulement produit par deux notes ou deux accords différents frappés alternativement avec rapidité. Il Pl. TREMOLO.

— Par anal. Tremblement artificiel de la voix : *Certains orateurs affectent un TREMOLO continu*.

— Encycl. Le *tremolo* est un procédé extrêmement utile, d'un effet particulier et puissant, et qui s'emploie surtout dans la musique dramatique. Il consiste à multiplier, sur les instruments à archet, les vibrations d'une ou de plusieurs cordes, et cela avec une rapidité telle que les sons se succèdent les uns aux autres sans laisser remarquer aucune solution de continuité, et produisent réellement l'effet d'un tremblement violent et précipité.

C'est surtout dans les récitatifs que les compositeurs reconnaissent l'avantage de l'emploi du *tremolo*. Cet avantage est double : d'abord, le *tremolo* possède par lui-

même, par le fait de sa nature, de son caractère, une grande puissance dramatique ; en second lieu, et au simple point de vue pratique, il ne saurait être remplacé par aucun autre procédé. En effet, dans les récitatifs, la division de la mesure est absolument arbitraire ; elle est laissée à la merci du chanteur, qui en dispose selon son caprice, son génie ou son inspiration ; tel temps est court ; tel autre, au contraire, est très-prolongé ; une syllabe est dite avec véhémence et rapidité, tandis qu'une autre est tenue à dessein ; il serait donc impossible d'accompagner un chant de cette nature avec des notes régulièrement mesurées et d'une valeur déterminée. Le *tremolo* offre l'avantage, par ses notes rapides et incessamment répétées, qui forment l'effet d'une longue tenue et se peuvent prolonger ou arrêter à volonté, de pouvoir suivre le chant comme il plait à celui-ci sans jamais l'embarasser, sans lui imposer d'entrave d'aucune espèce.

On voit souvent aussi figurer le *tremolo* dans la symphonie ; il sert, comme l'a dit solennellement Castil-Blaze, à former à l'ailu les grandes masses d'harmonie liées par les tenues des instruments à vent, sous lesquelles la basse s'avance à pas majestueux. A ce point de vue, il est souvent d'un grand secours pour obtenir certains effets d'un caractère particulier, surtout dans la musique fantastique. Le *tremolo* des violons à l'ailu, tout à fait dans le haut du manche, a été souvent employé avec bonheur. Nous citerons comme exemples plusieurs effets obtenus par Mendelssohn dans divers passages de son chef-d'œuvre, le *Songe d'une nuit d'été*, et celui que M. Grisar a produit dans les *Amours du Diable*, l'un de ses meilleurs opéras et des plus originaux qui soient sortis de sa plume élégante et fine.

Les effets de *tremolo* se rendent parfaitement sur le piano ; ils sont surtout utiles dans l'accompagnement ; on n'y saurait obtenir cependant une succession de notes très-rapides sans frapper au moins deux touches alternativement. On obtient le *tremolo* tantôt en frappant, avec le pouce et la petite doigt, deux notes donnant l'octave, tantôt en adjoignant à cet accord une troisième note, touchée par le second ou le troisième doigt ; on peut même arriver à faire entendre quatre notes dont la succession rapide forme un accord complet ; mais, dans ce cas, le corps de la main ayant moins de jeu et d'élasticité par le fait de la pression de plusieurs doigts, le *tremolo* est plus faible.

Dans un orchestre, le *tremolo*, lorsqu'il est fait par les basses, et surtout par les contrebasses, acquiert une grande ampleur, une puissance dramatique d'une intensité extraordinaire. Beethoven, pour qui l'orchestre n'avait point de secrets, l'a employé souvent avec un rare bonheur, et les exemples qu'on en trouve, particulièrement dans sa *Symphonie héroïque* et dans sa *Symphonie pastorale*, suffisent à en donner une idée.

TRÉMORISE s. f. (tré-mo-ri-ze — du lat. *tremor*, tremblement). Ichthyl. Un des noms vulgaires de la torpille.

TREMOUSSANT, ANTE adj. (tré-mou-san, an-te — rad. *tremousser*). Qui se *tremousse* : *J'allais trouver la TREMOUSSANTE jeunesse de Bousières dans une vieille grange qui servait de salle de danse*. (A. Houssey.)

TREMOUSSEMENT s. m. (tré-mou-se-man — rad. *tremousser*). Action de se *tremousser* : *Tremoussement des ailes, du corps*. TREMOUSSEMENT des membres. (Acad.) *Le bourdonnement que les abeilles produisent en volant ne paraît pas entièrement dû au TREMOUSSEMENT des ailes*. (C. Duméril.) *Si l'on place la main sur une cloche ébranlée par le choc de son battant, on éprouve un TREMOUSSEMENT plus ou moins marqué*. (Richerand.)

TREMOUSSER v. a. ou tr. (tré-mou-sé. — Il semblerait au premier abord que ce mot se rattache au verbe latin *tremere*, mais il serait alors difficile de justifier le suffixe *ousser*, à moins de trouver quelque type italien *tremuccio*, *tremucciare*. Diez rapporte le mot à un vocabulaire barbare *trans-motiare*, se remuer fort, du préfixe *trans* et d'un type *motiare*, provenu de *motum*, supin de *movere*, mouvoir ; *trans* marquerait ici l'excès comme dans *tressaillir*. Mais il faudrait, pour approuver cette étymologie, justifier d'une forme antérieure *tremoucer*. Scheler croit que *tremousser* doit venir de l'italien *mosso*, agité, ou *mossa*, mouvement, qui se rattachent sans doute à *motum*, supin de *movere*, mouvoir. Donner du mouvement, de l'activité à : TREMOUSSER un paresseux. TREMOUSSEZ donc ce gaillard-là.

— v. n. ou intr. Principalement en parlant des oiseaux, Remuer, s'agiter : *Ces oiseaux TREMOUSSENT de l'aile*. (Acad.) *Un moineau TREMOUSSE sans cesse dans sa cage*. (Littré.)

... Vois ces deux tourterelles Se chercher, s'approcher et *tremousser* des ailes.

SEGRAIS. Il Se dit quelquefois en parlant des personnes : *Il y a des gens qui TREMOUSSENT au seul nom de volupté, ne le prenant qu'au criminel*. (Charron.)

Se *tremousser* v. pr. Se remuer, s'agiter d'un mouvement vif et irrégulier : *Ce n'est pas là danser, c'est se TREMOUSSER*. (Acad.) *Voilà qui n'est point sot, et ces gens-là se*

TRÉMOUSSENT bien. (Mol.) *Il n'y a point de femme qui se trémousse dans un bal avec plus de noblesse, de vivacité, de légèreté.* (Regnard.) *Près d'un buffet chargé de bouteilles, les unes paniques, les autres effilées, se trémoussaient une petite figure pâlotte.* (Th. Gaut.) *Trois jours après, il était de noce, chantait comme une grive et sautait comme un cabri, se trémoussant à l'ancienne mode.* (G. Sand.)

— Fig. et fam. Faire des démarches, prendre des soins, se donner beaucoup de mouvement pour faire réussir une affaire : *L'affaire était importante, il s'est bien trémoussé.* (Acad.) *Il faut se remuer, se trémousser, agir, parler et l'emporter.* (Volt.) *Nos beaux esprits ont beau se trémousser, ils n'effaceront pas le bonhomme La Fontaine.* (Molière.) *Des mesures avec Colin? Bon! c'est un jeune amant à la franquette, qui n'est capable que de se trémousser à contre-temps.* (Regnard.)

TRÉMOUSSOIR s. m. (tré-mou-soir — rad. trémousser). Machine propre à se donner du mouvement, à prendre de l'exercice sans sortir de sa chambre, et qui consiste dans une sorte de fauteuil inventé par le célèbre abbé de Saint-Pierre.

TREMPAGE s. m. (tran-pa-je — rad. tremper). Typogr. Action de tremper le papier pour l'impression, afin de le rendre propre au tirage : *TREMPAGE au balai. TREMPAGE à la réglette.*

— Techn. Immersion dans l'eau froide : *Le TREMPAGE des toiles, le TREMPAGE des laines.*

— Encycl. Typogr. On trempe le papier de plusieurs manières. Dans le *trempe au balai*, on ouvre successivement les mains sur une table et on les asperge le plus également possible avec un petit balai de fougère préalablement plongé dans de l'eau pure. Pour tremper à la main, l'ouvrier, saisissant chaque main par le dos, avec sa droite, et en maintenant les feuilles serrées avec sa gauche, la fait passer rapidement dans une baignoire pleine d'eau. *Le trempe à la réglette* ne diffère de ce dernier qu'en ce que, le papier étant ouvert, on en maintient les feuilles avec deux règles, parce que la main seule ne pourrait les embrasser dans toute leur dimension. Dans tous les cas, après le *trempe*, le papier est empilé et mis en presse, pour que l'eau en pénètre parfaitement toutes les parties.

TREMPANT, **ANTE** adj. (tran-pan, ante — rad. tremper). Qui plonge dans un liquide.

— *Marcher à vaine trempante.* En parlant d'une usine, Fonctionner alors que la vaine trempante dans l'eau, au lieu d'être levée dans toute sa hauteur.

TREMPÉ s. f. (tran-pe — du lat. *temperare*, tempérer). Action, manière de tremper le fer : *Donner la TREMPÉ à un outil.* *La TREMPÉ à l'eau froide rend le fer cassant.* (Buff.) *Qualité que le fer contracte quand on le trempe : Cette épée est d'une bonne TREMPÉ.* *La TREMPÉ de ce coutelas est fort bonne.* (Acad.) *Le sabre gaulois était de si mauvaise TREMPÉ qu'il pliait du premier coup.* (Michelet.)

— Fig. Constitution du corps de l'homme : *Rien ne peut altérer sa santé : c'est un corps d'une bonne TREMPÉ, d'une TREMPÉ excellente.* (Acad.) *Qualité de l'âme, du caractère : En tous pays, la valeur des hommes, la TREMPÉ de leur esprit et de leur âme est en proportion du mérite des hommes.* (Grimm.)

Du genre humain connaît quelle est la trempe.

VOLTAIRE.

... Faire battre un cœur d'une trempe si rare, c'est une ambition qui m'emporte et m'égare.

PONSARD.

— Pop. Volée de coups : *Donner, recevoir une TREMPÉ.*

— Econ. rur. Espèce de piquette.

— Techn. Premier jet de cire qu'on donne à la mèche des bougies. *Le* *trempe* propre à faire fermenter le grain destiné à la fabrication de la bière. *L'opération* qui consiste à appliquer une couche de colle sur le dos d'un volume. *Le* *trempe* en trempe, Mise de la matière de l'amidon dans une eau sure.

— Typogr. Syn. de TREMPAGE.

— Encycl. Métall. L'opération de la *trempe* a pour but d'augmenter la dureté du métal. La découverte de la *trempe* est, sans contredit, une des plus importantes et une des plus utiles à l'industrie. C'est grâce à elle que l'on peut donner à l'acier une dureté assez grande pour permettre de faire des outils propres à travailler le fer et une quantité de métaux. C'est la *trempe* qui le rend encore susceptible de prendre un brillant poli pour en faire des tranchants. Chauffé à la température de ce que l'on appelle le recuit, l'acier bleuit, perd un peu de sa ténacité, mais acquiert de l'élasticité.

On s'est demandé pendant longtemps quels phénomènes se passaient dans la *trempe* pour donner à l'acier des propriétés nouvelles. La théorie ancienne donnait l'explication suivante. L'acier étant porté à une haute température, si l'on vient à le tremper dans l'eau, la surface se refroidit subitement, les molécules se resserrent et se moulent sur les molécules sous-jacentes qui n'ont pas encore eu le temps de se refroidir ; mais, lorsque le refroidissement a été complet, les molécules sous-jacentes, adhérant intimement à la

croûte superficielle, ne peuvent plus se contracter et sont forcées de rester dans le même état de dilatation. On croyait que ce tiraillement des fibres moléculaires était une des conditions de ténacité. Cette théorie est fautive, car si les choses se passaient ainsi, la *trempe*, loin d'augmenter la ténacité, la diminuerait, puisqu'elle produirait la dilatation des molécules et en diminuant la densité du métal en diminuerait aussi la dureté. D'Arcet, par ses observations sur la *trempe* du bronze, a éclairci ce point. On n'avait pas considéré un phénomène qui se produit dans la *trempe*, c'est le changement de volume qu'éprouve le corps lorsqu'il se refroidit. Ce phénomène peut expliquer le mécanisme de la *trempe*. Tout le monde sait que la fonte, par exemple, en passant de l'état liquide à l'état solide, au moment du coulage, éprouve d'abord un retrait en se refroidissant, mais ensuite augmente insensiblement de volume en se solidifiant. Dès lors, quand on la *trempe*, la couche solide qui forme la surface, refroidie brusquement, s'oppose à la dilatation secondaire, le métal est plus dense et, par conséquent, plus résistant. C'est la différence qui existe entre les fontes blanches et les fontes grises. Les fontes blanches sont tellement résistantes qu'elles ne peuvent être travaillées à la lime. Ce que nous venons de dire de la fonte s'applique exactement à l'acier. On a objecté que, pour une différence si minime dans la densité, les effets étaient bien considérables. A cela on répond que les actions moléculaires varient très-rapidement pour de très-minimes variations de distance entre les molécules. M. Karssen fit des expériences à ce sujet et il prouva que le gonflement qu'éprouve la fonte en se solidifiant est dû à un mouvement interne produit par la cristallisation ; il établit, en outre, que la fonte trempée conserve la nature qu'elle possédait à l'état liquide, tandis que, dans la fonte refroidie lentement, il s'établit un nouveau mode de combinaison des éléments. Suivant ce savant, la fonte trempée et l'acier trempé contiennent du carbone et du fer combinés d'une manière uniforme ; la fonte blanche recuite et l'acier non trempé renferment un carbure de fer riche en carbone, disséminé dans une grande quantité de fer acierieux moins riche en carbone. Ces différences de densité expliquent la difficulté que l'on éprouve à tremper de grosses pièces d'acier, pour éviter que le centre, en se refroidissant lentement, n'exerce une pression telle qu'elle amène la rupture de la pièce. Ainsi donc, il est bien établi que la *trempe* n'agit qu'en empêchant le métal de se dilater et, par conséquent, en augmentant sa densité.

La seule *trempe* qui soit intéressante au point de vue industriel est celle de l'acier. Les bains de *trempe* les plus employés sont ceux d'eau pure, d'huile lorsque l'on veut donner une résistance moins forte, et enfin de mercure, qui donne le degré de dureté le plus élevé. La *trempe* est presque toujours suivie de l'opération du recuit, qui consiste à faire chauffer l'acier à une certaine température, afin de lui donner de l'élasticité et de l'empêcher de se scier. Cette opération, parait-il, n'influe pas sensiblement sur la dureté du métal. Quoique paraissant fort simple au premier abord, la *trempe* est une des opérations industrielles les plus difficiles, et on rencontre fort peu d'ouvriers habiles en cette matière ; ce n'est que par une longue habitude que l'on arrive à connaître exactement la température à laquelle il faut chauffer une pièce et la manière de la tremper. Aussi un bon trempeur est-il un homme précieux dans une fonderie. Il faut savoir modérer la chaleur que l'on donne à une pièce d'acier et ne pas dépasser en général la température du rouge cerise, point auquel la *trempe* est la plus dure. Ce point est très-important, car si l'on chauffe au-dessus d'une certaine température, la *trempe* produit un effet tout opposé à celui que l'on en attend, c'est-à-dire qu'au lieu de durcir l'acier elle le rend très-doux. Pour éviter à ces désagréments, on avait proposé de placer les pièces à tremper dans de vastes creusets contenant des métaux dont la température de fusion correspondrait à celle à laquelle on devait tremper l'acier, de telle sorte que, lorsque le métal aurait été fondu, l'ouvrier serait averti qu'il était temps de tremper la pièce. L'idée était fort ingénieuse, mais elle a été fort peu pratiquée à cause de la quantité variable d'acier que l'on a à tremper et à cause de l'altération que le travail et les diverses préparations font subir à l'acier, ce qui modifie le degré de la *trempe*. Ce procédé a été surtout employé par les graveurs pour tremper leurs coins ; ils se servent pour cela d'un bain de plomb. Nous emprunterons à un auteur anglais, M. Holtzapffel, la manière de tremper les principaux outils. Pour les forets très-fins qui servent aux horlogers, on les chauffe dans la portion bleue de la flamme d'une bougie ou d'une chandelle ; les plus gros sont chauffés à l'aide de la même flamme projetée par un chalumeau à air ; on peut les laisser refroidir à l'air libre en les agitant, mais on les *trempe* de préférence dans de l'huile ou simplement dans la graisse de la chandelle. Pour les outils que leur gros-sour fait placer entre ceux que l'on chauffe au chalumeau et ceux que l'on chauffe au feu nu, il y en a beaucoup que l'on protège de l'action directe du feu en les plaçant soit

dans un tube de fer, soit dans un bain de plomb ; mais, en général, on les chauffe directement au feu de forge. Tous les outils d'une dimension peu considérable, comme les ciseaux, les burins des tourneurs, les gonges des charpentiers, sont chauffés directement ; mais, pour que l'opération réussisse, il faut avoir soin de les porter à la même température sur tous les points de leur corps, puis on les plonge verticalement dans l'eau et on les y agite fortement, afin de les refroidir rapidement ; si on ne veut que tremper la pointe, on la plonge seulement dans le liquide, le reste de l'outil n'est pas trempé.

Les canifs et les rasoirs sont chauffés à nu dans un feu de coke et de charbon, puis plongés obliquement dans l'eau. L'opération du recuit pour ces instruments se fait de la manière suivante : sur un feu rouge, on aligne en les plaçant sur le dos une demi-douzaine de rasoirs et on les laisse exposés à la chaleur jusqu'à ce que le tranchant prenne une teinte jaune paille ; alors on les retire un à un, et si le dos a été trop chauffé on le refroidit en le trempant dans l'eau. Le recuit des canifs se fait au moyen de plaques en cuivre ou en fer d'environ 0m,30 de longueur sur 0m,10 de largeur et 0m,006 d'épaisseur ; les lames sont rangées sur le dos, accolées ; les unes aux autres. A mesure que l'opération avance, on saisit avec des pinces les lames qui sont terminées, on les jette dans l'eau s'il en est besoin et on remet à leur place de nouvelles lames. Lorsque l'on veut tremper des pièces d'acier d'un volume très-fort, il se présente un grand obstacle, c'est qu'en raison de leur volume ces pièces donnent naissance à une grande quantité de vapeur d'eau qui, s'accrochant aux parois du métal, s'oppose au refroidissement rapide. Pour y obvier, on trempe les grandes pièces dans un courant d'eau rapide, ou bien on n'expose au trempage qu'une partie de la pièce. C'est ce que l'on fait pour les haches, les cognées, etc. La chaleur qui est condensée dans la partie qui n'est pas trempée sert au recuit de l'objet, qui se fait tout seul. Lorsque l'on veut tremper de petites pièces, telles que des aiguilles, des hameçons, on se sert d'huile, de suif, de cire ou de résine, ce qui donne une *trempe* plus douce et plus élastique que l'eau. On emploie un procédé particulier pour la *trempe* des plumes à écrire en acier, elles sont placées en grand nombre dans une capsule en porcelaine et exposées ainsi à la chaleur d'un fourneau ; lorsqu'elles sont arrivées à une température convenable, on les plonge dans de l'huile ; cette même huile sert à les porter à la température du recuit. Ce procédé est très-simple et a l'avantage d'être très-précis et de ne pas exposer à chauffer trop l'objet. Lorsque l'on veut obtenir un recuit plus fort que celui de l'huile bouillante, on expose l'acier à la chaleur d'un four ; mais ce procédé exige plus de précautions que le précédent. Les scies, les ressorts sont recuits de cette manière, mais il est à remarquer que les opérations de polissage, d'écurage que l'on fait subir aux scies altèrent beaucoup leur élasticité ; aussi est-on obligé de les marteler et de les chauffer jusqu'à ce que l'acier prenne une couleur jaune paille ; on fait disparaître cette couleur en frottant les scies avec de l'acide chlorhydrique faible, puis on lave et on fait sécher. *Le* *trempe* des ressorts de montre se fait dans l'huile. Voici comment on les fabrique. On façonne au marteau un fil d'acier, auquel on donne la longueur et la largeur voulues ; il faut avoir soin de vérifier si le ruban est d'une égale épaisseur dans tous ses points. Puis, après avoir percé aux extrémités les trous nécessaires, on arrondit les bords du ressort, au moyen d'une lime ; cela fait, on enroule le ruban et on l'attache avec des fils de fer ; puis, après l'avoir chauffé à la température voulue sur une plaque de cuivre, on flambe le ressort lorsqu'il a été trempé dans l'huile. Pour lui rendre l'élasticité qu'a prise cette opération il semble avoir perdue totalement, on soumet le ressort à un nouveau forgeage. On lui donne ensuite la couleur bleu foncé ou orange, en le faisant chauffer sur une plaque de fer sous laquelle on fait brûler une lampe à alcool. Avant de le livrer au commerce on le roule afin de lui permettre d'entrer dans la petite boîte circulaire qui est destinée à le renfermer. Cette opération se fait au moyen d'un petit arbre sur lequel on fixe un des bouts du ressort, puis on fait mouvoir l'arbre au moyen d'une manivelle qui est adaptée à son extrémité. Les ressorts de balanciers des montres ordinaires sont laissés à l'état doux ; ceux des montres de prix sont trempés en les roulant sur un cylindre, tournés en spirale en les faisant passer entre une lame moussée et le pouce, comme quand on veut faire friser une petite bande de papier. Le chauffage pour la *trempe* des ressorts de voitures se fait au feu de forge. On promène la pièce à tremper sur toute sa longueur afin de la chauffer également, et on la plonge dans un bain d'eau froide. Pour recuire les ressorts, on les chauffe au rouge très-sombre, puis on les laisse se refroidir naturellement. Pour bien reconnaître la température du recuit, il suffit de passer un copeau de bois sur l'acier ; s'il brûle en scintillant, on est arrivé au degré de température convenable. Les ressorts ordinaires sont de 0m,013 d'épaisseur ; la limite maximum à laquelle l'acier peut faire un bon ressort est de 0m,015 à 0m,016. On a

appliqué un procédé assez curieux pour la *trempe* des pièces qui présentent beaucoup d'épaisseur, et cette méthode a l'avantage d'éviter l'éclatement lors du refroidissement ; il consiste à faire subir une forte pression aux pièces qui doivent être trempées. On se sert pour cela soit du marteau, soit du martinet, soit d'une presse, soit enfin du laminage. M. Griset, inventeur de ce procédé, l'a appliqué à la fabrication des cylindres de laminage. Il est utile de faire remarquer que les couleurs jaune paille, jaune d'or, rouge, gorge de pigeon, violet foncé, violet bleu, bleu foncé, bleu clair, gris que prend l'acier ne sont dues qu'au réchauffage de l'acier à différentes températures ; suivant l'emploi que l'on veut faire de l'acier, on s'arrête à la couleur que l'on croit la meilleure. C'est le bleu qui correspond au maximum d'élasticité.

On a nommé procédé de *trempe au paquet* l'habitude qu'ont certains trempeurs d'entourer les pièces qui doivent être soumises à la *trempe* d'enduits de genres différents ; tantôt c'est simplement de la terre, et cela a pour but d'empêcher l'oxydation ; d'autres fois, c'est de la gomme, de la suie, de la corne, de l'huile, toutes matières destinées à fournir à la pièce, qui souvent n'est que du fer, une sorte de cimentation qui acière la surface et la rend susceptible de prendre un très-beau poli ; c'est le mode de *trempe* des armuriers.

TREMPÉ, ÉE (tran-pé) part. passé du v. Tremper. Plongé dans un liquide : *Les flèches TREMPÉES dans le suc de ces plantes vénéneuses font des plaies toujours mortelles.* (Volt.)

— Imprégné d'un liquide : *Soupe TREMPÉE.* *Un habile TREMPÉ de pluie.* *Un front TREMPÉ de sueur.* *Il se dit souvent par exagération : Je revins tout de suite à Belmont, TREMPÉ de larmes.* (Mme de Simiane.)

Je la revois bientôt de pleurs toute trempée.

RACINE.

— Coupé, mélangé d'eau : *Ne boire que du vin TREMPÉ.* (Acad.)

— Qui a reçu la trempe : *Du fer TREMPÉ, bien TREMPÉ.*

— Fig. Qui a un certain caractère, une certaine nature : *C'est un homme vigoureux-ment TREMPÉ!* (Balz.)

Vrai Dieu ! ceux de mon sang ont l'âme bien trempée.

C. DELAVIGNE.

TREMPÉE s. f. (tran-pé — rad. tremper). Façon donnée à une chose en la trempant dans l'eau, dans la colle, dans un liquide.

— Pop. Volée de coups : *Je lui ai donné la TREMPÉE que je lui avais promise.*

— s. f. pl. Pêche. Nom donné à deux cordes de crin attachées aux deux bouts de la seine, et qui servent à la tirer à terre.

TREMPER v. a. ou tr. (tran-pé. — Ce mot, qui est pour *temperare*, vient du latin *temperare*, qui est aussi le type du français *tempérer*. *Tremper son vin*, dit M. Guesard, signifiait, au moyen âge, *temperare vinum aqua*. On écrivait tantôt *temperer*, tantôt *tremper*. Cette dernière forme a prévalu et est restée dans la langue ; mais on lui attribue généralement un sens qu'elle n'a pas. On s'imaginerait que *tremper son vin*, c'est le *tempérer*, selon la forme moderne. On trouve dans Joinville des exemples de *temperer* et *tremper* du vin. Chevalier fait remarquer cependant que *temperare vinum* n'est pas une expression de basse latinité, comme semble le faire entendre le savant professeur de l'Ecole des chartes ; on la trouve dans de très-bons auteurs latins, et, entre autres, dans Plinius l'Ancien. On disait aussi *temperare ferrum*, tremper du fer. On a dit *tremper du fer* dans notre ancienne langue. Plonger dans un liquide : *TREMPER sa plume dans l'encre.* *TREMPER un lingé dans l'eau.* (Acad.) *Il humecter : La pluie a TREMPÉ le sol.*

Bandeau que mille fois j'ai trempé de mes pleurs, Au moins, en terminant ma vie et mon supplice, Ne pourrais-tu me rendre un funèbre service ?

RACINE.

— Plonger tout rouge dans l'eau, en parlant du fer à qui l'on veut ainsi donner la trempe.

— Fig. Donner du caractère, de l'énergie à : *Au moyen âge, la présence du danger TREMPAIT les cœurs.* (H. Bayle.) *La crainte TREMPA les âmes comme le froid trempe le fer.* (J. Joubert.)

— *Tremper la soupe.* Verser le bouillon sur les tranches de pain. *Le* *Pop.* *Tremper une soupe à quelqu'un.* Le battre, lui infliger une correction.

— *Tremper son vin.* Y mettre de l'eau.

— *Tremper ses mains dans le sang.* Commettre un meurtre, ou seulement l'ordonner, le conseiller, y consentir : *O Télémaque! craignes de tomber dans les mains de Pygmalion, notre roi ; il les a TREMPÉES, ces mains cruelles, dans le sang de Sichee, mari de Didon, sa sœur.* (Rén.) *Le* *Tremper dans le sang.* En parlant d'une arme, la faire servir à la perpétration d'un meurtre : *L'épée que l'on TREMPA dans le sang des siens n'est-elle pas un poignard?* (De Vigny.)

— Techn. Soumettre à l'opération de la trempe : *TREMPER un volume.*

— Typogr. *Tremper le papier*, Le mouiller pour le rendre propre à recevoir l'impression.

— v. n. ou intr. Demeurer plongé, immergé : *Il y a deux jours que ce tinge trempe. Il faut mettre tremper ces pois, ces pruneaux, pour les amollir. La viande qui trempe trop longtemps perd tout son suc.* (Acad.) Il Etre complice de, coopérer à : TREMPER dans un complot. Il n'a point TREMPÉ dans ce crime. (Acad.)

— Tremper dans le sang, Se souiller d'un meurtre :

Mes mains n'ont point trempé dans le sang innocent.

RACINE.

Se tremper v. pr. Etre trempé, humecté, plongé dans un liquide : *La soupe doit se tremper au moment d'être servie. Le papier se trempe ordinairement une fois par main.* (Acad.)

— Prendre la trempe : *L'acier fondit se trempe très-dur par la seule action de l'air.* (Féroux.)

— Se plonger, s'immerger soi-même : *Se tremper dans l'eau.*

— Fig. Prendre du caractère, de l'énergie : *Le cœur de l'homme qui se trempe dans les larmes et le sang devient dur comme l'acier.* (Boiste.)

TREMPERIE s. f. (tran-pe-ri — rad. *tremper*). Typogr. Nom donné, dans les imprimeries, à un atelier spécialement destiné au trempage du papier.

TREMPETTE s. f. (tran-pè-te — rad. *tremper*). Fam. Petite tranche de pain que l'on trempe dans un liquide avant de la manger : *Se couper des TREMPETTES.*

— Faire la trempe, Manger de petites tranches de pain que l'on trempe dans un liquide.

TREMPÉUR s. m. (tran-peur — rad. *tremper*). Ouvrier qui trempe : TREMPÉUR d'acier. *La société se trouve détrempée de maçons, de fils de pairs de France, de TREMPÉURS d'allumettes phosphoriques.* (Th. Gaut.)

— Typogr. Ouvrier spécialement chargé de tremper le papier.

TREMPIS s. m. (tran-pi — rad. *tremper*). Liquide acide dans laquelle on trempe les pièces de cuivre pour les décaper.

— Eau dans laquelle on a trempé la moule pour la dessaler. Il Endroit où l'on dessale le poisson.

— Techn. Atelier de l'amidonner. Il Lavage des matières destinées à la fabrication des couleurs.

TREMPIN s. m. (tran-plin — Ce mot est une forme nasalisée de *treplin*, dérivé du vieux français *treper*, *triper*, sauter, sautiller, d'où aussi *trépiquer*). Plaque inclinée, très-élastique, appuyant à terre seulement par ses deux extrémités, sur laquelle les sauteurs s'élancent lorsqu'ils veulent s'élever très-haut : *Faire le saut périlleux sans TREMPIN.*

— Saut du tremplin ou simplement *Tremplin*, Saut exécuté à l'aide du tremplin. Il Fig. Tour hardi.

TREMPOR s. m. (tran-poir — rad. *tremper*). Techn. Endroit où l'on met tremper les pièces de drap.

TREMPORIE s. f. (tran-poi-re — rad. *tremper*). Techn. Cuve dans laquelle on fait tremper une substance quelconque.

TREMPURE s. f. (tran-pu-re — rad. *tremper*). Techn. Bascule qui sert à imprimer un mouvement d'abaissement ou d'élévation au palier et à la meule courante d'un moulin.

TREMUE s. f. (tré-mu). Mar. Tambour disposé autour des écouteilles, pour les garantir de l'eau pendant les mauvais temps.

TREMULER v. a. ou tr. (tré-mu-lé — du lat. *tremulare*, trembler). Donner un mouvement de trépidation à : TREMULER les doigts. TREMULER les lèvres. Il Peu usité.

TRENCH (Richard CUENEVIX), prélat anglais, né en 1807. Il fit ses études à l'université de Cambridge, remplit ensuite les fonctions de ministre ecclésiastique dans diverses paroisses et devint successivement professeur à l'université de Cambridge (1845), professeur de théologie au collège du Roi, à Londres (1847), doyen de Westminster (1856) et enfin archevêque de Dublin (1863). On a de lui : *Salvation, Honor Neale* et autres poèmes (1838) ; *Histoire de Justin le martyr* (1838) ; *Genève, Poèmes élégiaques, Poèmes orientaux* (de 1838 à 1841) ; *Notes sur les miracles* ; *Leçons en proverbes* ; le *Sermon sur la montagne* ; la *Poésie sacrée latine* ; les *Synonymes du Nouveau Testament* ; *Saint Augustin, interprète de l'Ecriture* ; l'*Etude des mots*, traite remarquable qui est un résumé des leçons qu'il avait faites au collège de Winchester, etc. La plupart de ces ouvrages ont obtenu plusieurs rééditions.

TRENCHARD (Jean), homme politique anglais, né en 1650, mort en 1695. Admis au barreau de Londres à dix-huit ans, il fut envoyé, en 1679, au Parlement par la ville de Taunton et siégea dans les rangs de l'opposition, avec laquelle il soutint, en 1680, le bill d'exclusion. Ce fut là le principal motif qui le fit arrêter, trois ans plus tard, comme complice du complot protestant qui se ter-

mina par la condamnation de Russell et de Sydney. Rendu à la liberté faute de preuves suffisantes contre lui, il prit part, sous Jacques II, à la conspiration du duc de Monmouth et se réfugia ensuite en France, d'où il revint après la révolution de 1688. Membre de la Convention qui donna le trône à Guillaume III et à Marie, il fut en faveur sous le règne de ces derniers et obtint, en 1693, le titre de secrétaire d'Etat.

TRENCHARD (Jean), publiciste anglais, né en 1662, mort en 1723. Il étudia le droit, mais ne suivit pas la carrière du barreau et, après avoir été pendant quelques années commis-saire des biens confisqués, fit un héritage qui lui permit de se livrer sans réserve à son penchant pour la polémique. Il débuta, en 1698, par deux écrits ayant pour titre : *Argument pour montrer qu'une armée permanente est en opposition avec un gouvernement libre et absolument destructrice de la constitution de la monarchie anglaise et l'histoire succincte des armées permanentes en Angleterre*. Ces deux ouvrages furent vivement censurés et donnèrent lieu à une polémique des plus vives. Parmi les autres écrits de Trenchard, ceux qui eurent le plus de retentissement furent les lettres qu'il publia, à partir de 1720, sous le pseudonyme de *Caton* et en collaboration avec Thomas Gordon, dans le *London Journal*, puis dans le *British Journal*. Elles avaient pour objet la discussion des actualités politiques, et quelques-unes attaquaient vivement la religion anglicane. Jean Jackson répondit à ces dernières dans sa *Défense de la liberté de l'homme*. Plus tard, Gordon réunit ces lettres en un recueil qu'il publia sous ce titre : *Lettres de Caton ou Essais sur la liberté civile et religieuse et sur d'autres sujets importants* (4^e édit., 1737, 4 vol. in-12). A sa mort, Trenchard était depuis plusieurs années représentant de Taunton au Parlement. On a encore de lui : *Histoire de la superstition* (1709), traduite en français par d'Holbach (Londres, 1767, in-12) ; *Considérations sur les dettes publiques* (1709) ; *Comparaison des proportions de la Banque et de la Compagnie de la mer du Sud* (1719) ; *Pensées sur le bill de la pairie* (1719) ; *Réflexions sur l'ancien whig* (1719).

TRENCK (François, baron de), célèbre capitaine des pandours, né à Reggio (Calabre) en 1711, mort à la forteresse de Spielberg en 1749. Son père, lieutenant-colonel au service de l'Autriche, était alors gouverneur de la Calabre ; sa mère descendait d'une ancienne famille de Courlande. Trench ne fréquenta dès son enfance que des Croates grossiers ; pendant qu'il recevait cette éducation indigne de son rang et de sa fortune, les malheurs de famille vinrent fondre en foule sur lui. Tout jeune encore, dans le royaume de Melazzo, où son père fut assez grièvement blessé ; son frère aîné mourut sous les roues d'un carrosse qu'il voulait conduire lui-même ; quelques semaines après, son aîné succombait ; sa mère descendit au tombeau l'année suivante ; il ne lui restait plus que son père et un frère, qu'il faillit tuer à la chasse. N'ayant pu demeurer aux écoles de Vienne, dans lesquelles il se rendit insupportable à ses maîtres et à ses condisciples, François Trench fut obligé de retourner chez son père, qui avait été nommé au gouvernement de Brodi, sur les frontières de la Slavonie. En 1727, il entra comme porte-drapeau dans le régiment du feu comte de Palfy, grand palatin de Hongrie. Ici commencent ses vicissitudes ; il eut des duels tous les jours, jouait gros jeu, faisait des dépenses folles et devint finalement amoureux à Esceck, où son corps était allé en garnison. L'année de haut rang, qu'il nomme Mlle N. N. dans ses *Mémoires*, et qui n'était autre que la baronne de Lestock. Il fit tout elle mille folles. On lui obtint un congé pour le soustraire à cette vie de désordres, et il revint chez son père, dévoré de chagrin. Mais il n'était pas homme à se tourmenter longtemps. Voici, du reste, quelques lignes de lui qui expliqueront sa philosophie : « Pour mettre le calme dans mon âme, il ne fallut pas moins que mettre en action le proverbe qui dit qu'un clou chasse l'autre. Les politesses que me fit, à Peterwaradin, Mlle de Tellier, fille d'un officier général de ce nom, assez connu dans notre siècle, m'obligèrent d'abord à être reconnaissant, puis à devenir amant. Je ne suis pas le premier homme qui ait donné l'exemple d'inconstance en amour ; mes affaires étaient absolument désespérées avec Mlle N. N., et combien y en eût-il qui changeant de maîtresse comme on change d'attitude, uniquement pour se désennuyer ! »

Cette demoiselle de Tellier, fille du feld-marchal baron de Tellier, l'une des premières maisons de Suisse, devait un peu plus tard devenir sa femme, malgré la volonté de son père, qui s'adoucît à la fin. Celui-ci était un peu avare et, usé par l'âge, n'aurait peut-être pas autant qu'il le pouvait et le devait, jusqu'à un certain point, dans les dettes de jeunesse de son fils. Trench, à court d'argent, alla trouver un intendant de son père, qui refusa d'écouter ses propositions ; de colère, Trench lui fendit la tête d'un coup de sabre. Cette affaire faillit devenir très-grave pour lui et on eut beaucoup de peine à l'assoir. Sur ces entrefaites, la guerre avait éclaté entre les Russes et les Turcs. Trench, avec

l'autorisation de la cour de Vienne, leva 300 hommes à ses frais et entra comme capitaine au service de la Russie, dans un escadron de hussards que cette puissance organisait sur les frontières de la Hongrie. L'armée russe était sur le point de passer le Bug, quand Trench la rejoignit. Il ne tarda pas à se distinguer et à donner des preuves de ce brillant courage qui ne l'abandonna jamais. Le maréchal Munich lui avait accordé ses bonnes grâces, mais la discipline était un joug qu'il ne pouvait pas supporter. Un jour qu'il proposait à son colonel de faire marcher son régiment contre les Turcs, celui-ci ayant refusé : « Que les braves, s'il y en a, me suivent ! » s'écria le baron de Trench ; et à la tête de 200 hommes, qui se laissèrent entraîner par ses paroles, il tomba sur l'ennemi, en fit une véritable boucherie et ramena un grand nombre de prisonniers. Au retour, rencontrant son colonel, il lui coupa la figure à coups de cravache. Immédiatement arrêté et traduit devant un conseil de guerre, il fut condamné à être passé par les armes. Mais le jour de son exécution, ses amis firent en sorte que le maréchal Munich passât, comme par hasard, devant la tente où il était retenu prisonnier. Des Turcs attaquaient en ce moment les avant-postes des Russes. « Permettez que je monte à cheval, dit le condamné en apercevant le maréchal, et que, me jetant sur l'ennemi, je cherche une mort glorieuse et utile à vos armes ! » Le maréchal gardait le silence. « On se bat sous nos yeux, reprit le baron ; si de mon sabre j'abats trois têtes et que je vous les rapporte, me pardonneriez-vous ? — Oui, » lui dit enfin le maréchal. Trench s'élança aussitôt et ne tarda pas à revenir avec les têtes de quatre Turcs, au lieu de trois, pendues à l'arçon de sa selle. Le maréchal Munich l'embrassa et le nomma major dans le régiment d'Orlow-drasons. Dans cette campagne, il lui arriva une autre aventure si extraordinaire, qu'elle paraît invraisemblable, quoique son cousin la raconte comme des plus certaines. « Un jour, un Tartare lui passa sa lance au travers du ventre ; il empoigna le bout de la lance qui sortait du corps, la rompit, arracha l'autre bout, donna de l'épée à son cheval et se sauva heureusement ; il fut même bientôt guéri de cette blessure. J'ai vu les deux cicatrices et je peux confirmer la vérité de ce fait. » (Frédéric de Trench, *Histoire de François de Trench*, trad. Letourneur). Malgré les traits de bravoure que Trench accomplissait presque chaque jour, malgré sa conduite remarquable aux passages du Bug, du Dniester et du Pruth, on conceit qu'il fut peu considéré dans l'armée ; il lui était impossible d'allier le respect de ses chefs avec le courage dont il donnait maintes preuves, et cette guerre qu'il faisait si vaillamment en volontaire devait finir malheureusement pour lui. Il s'oublia encore une fois jusqu'à frapper son colonel, qui ne voulait pas le laisser attaquer l'ennemi. Cette seconde faute le fit encore condamner à mort, et il fut fort heureux de trouver une seconde fois un protecteur zélé dans le maréchal Munich. Il reçut sa grâce au moment où, attaché à un poteau, il avait déjà au cou un morceau de carton découpé en cœur qui devait servir de but au peloton d'exécution. Cassé de son grade, il fut conduit en Sibérie. Il n'était pas abattu ; il réclama vivement près de la cour de Saint-Petersbourg, et sa peine fut définitivement réduite à six mois de travaux forcés, puis il fut conduit hors des États russes, et put revenir dans ses terres de Slavonie. C'est à l'époque de ce retour dans sa famille qu'il épousa Mlle de Tellier.

Mais les douceurs de l'hymen ne convenaient pas à un caractère comme celui de Trench. Las de l'oisiveté du foyer domestique, il conçut bientôt le projet d'exterminer les brigands qui dévastaient la Slavonie, brigands terribles et redoutés, qui punissaient la moindre trahison par la destruction de tout un village et qui avaient jusque-là mis en déroute toutes les troupes régulières envoyées contre eux par la cour de Vienne. Trench réunit les plus robustes de ses vassaux, les organisa en une compagnie de pandours, et, à la tête de cette poignée d'hommes, osa attaquer les bandits. Il les poursuivait sans relâche, leur fit la chasse comme à de véritables bêtes fauves, alla les chercher jusque dans les forêts qui leur servaient de repaire et les maltraita tellement, qu'ils furent forcés de se retirer sur le territoire turc.

A cette époque (1740), les Hongrois s'étaient levés en masse pour défendre et sauver leur reine, Marie-Thérèse. Trench, toujours poussé par son amour de la guerre, écrivit à Vienne et offrit de former à ses frais un corps de pandours dans lequel il se proposait de faire entrer les brigands qu'il avait vaincus, demandant grâce entière pour ceux qui se soumettraient. On lui accorda facilement tout ce qu'il voulait ; mais un très-petit nombre de bandits répondirent à son appel. Il se remit alors à les barceler, à les battre avec les cinq cents vassaux qu'il avait organisés et les réduisit à une telle extrémité qu'ils capitulèrent ; trois cents d'entre eux entrèrent dans ses pandours. Trench avait là des soldats prêts à tout, que lui seul était capable de commander. Un jour, pourtant, une compagnie qui n'avait pas oublié son ancienne haine se hasarda à faire feu sur lui :

son cheval tomba. Trench s'élança, fou de colère, vers la compagnie, compte un, deux, trois, et coupe la tête au quatrième homme. Il allait ainsi continuer à les décapiter de quatre en quatre, quand un des hommes, sortant des rangs et tirant son sabre, lui cria : « C'est moi qui ai tiré sur toi, défends-toi ! » Trench accepte le combat et tue son adversaire. Il retourne, plus furieux après cette victoire, vers la compagnie et reprend sa besogne interrompue. Les soldats, épouvantés, tombent à genoux et demandent grâce, lui promettant obéissance ; ils tinrent depuis leur promesse.

Trench passa en Autriche avec ses troupes slavoniennes et rejoignit l'armée autrichienne campée aux environs de Neiss. Les Français et les Bavares menaçaient Vienne. Trench repoussa les Français de Lintz, où sa belle conduite lui gagna la confiance du prince Charles de Lorraine et du général Kewenhuller, puis pénétra jusqu'en Bavière, où il mit tout à feu et à sang. Le 20 janvier 1742, il prit d'assaut Deckendorf ; le 26 février, il s'empara de Reichenhall, fit ensuite le siège de Cham, incendia la ville et massacra les habitants ; l'exécution des femmes et des enfants fut surtout horrible ; il les fit défilier sur un pont et jeter à l'eau. A Deckendorf ou à Reichenhall, il lui arriva un accident ; il se fit sauter lui-même en allant chercher un bailli contenant 20,000 florins cachés chez un apothicaire : la chandelle qu'il portait enflammant quelques livres de poudre, qui se trouvaient près du bailli, Trench, meurtri et rapporté dans son camp, garda toute sa vie les cicatrices de ses brûlures. Sa cruauté durant cette guerre, les pillages qu'il avait ordonnés partout, tous ces méfaits encore grossis par les ennemis qu'il s'était faits le firent rappeler à Vienne pour rendre compte de sa conduite. Il dédaigna de se défendre, et comme, en définitive, le prince Charles et le comte de Kewenhuller avaient permis toutes ces atrocités, il fut mis en liberté au bout d'un mois.

Trench retourna donc à ses pandours ; il porta leur nombre à 4,000, auxquels il adjoignit 600 hussards et 150 chasseurs, équipés à ses frais. A la fin de cette première campagne, il avait fait 4,000 prisonniers et pris 25 canons et 10 drapeaux. Un de ses plus remarquables faits d'armes fut de passer le Rhin à la nage avec 70 pandours, de prendre d'assaut un fort tenant à Phillipsbourg et d'ouvrir ainsi le passage du Rhin à toute l'armée. Il eut ensuite l'Alsace et devint la terreur de cette contrée, comme il avait été celle de la Bavière. La guerre entre la Prusse et l'Autriche s'étant rallumée au mois de septembre 1744, l'armée repassa le Rhin pour aller au secours de la Bohême envahie. Trench commanda l'arrière-garde et couvrit la retraite ; il reprit en marchant Neubourg, Sultzbach, Tabor, Budweis et Frauenbourg ; à l'attaque de Kolm, un boulet de canon lui écrasa le pied droit et le força d'abandonner le combat. Marie-Thérèse, voulant lui donner une preuve de satisfaction, lui envoya un chirurgien de Vienne pour soigner sa blessure. A peine fut-il en état de marcher avec des béquilles qu'il se rendit à Vienne ; son entrée fut un véritable triomphe. Les paroles gracieuses de sa souveraine l'exaltèrent et, regagnant ses domaines, il leva 800 recrues avec lesquelles il rejoignit l'armée. C'est à cette époque que se place l'événement mystérieux qui mit fin à sa carrière militaire. Il avait reçu l'ordre d'attaquer le quartier général de Frédéric II, à la bataille de Sorrow. Il pénétra à travers le camp ennemi avec son intimité ordinaire, parvint jusqu'à la tente du roi et fit main basse sur tout ce qu'il trouva, notamment sur l'argenterie (14 sept. 1745). Pendant que le capitaine et ses dignes pandours s'arrêtaient à piller, le roi, qu'ils auraient pu faire prisonnier, s'échappa. Telle est du moins la version du baron de Trench. Ses ennemis l'accusèrent d'avoir rendu à la liberté, pour un million de ducats, le roi, qu'il avait, dit-on, surpris dans son lit. L'accusation était-elle vraie ? était-elle fautive ? Tous ceux qui avaient quelques griefs contre Trench, et le nombre en était grand, tous les officiers qu'il avait cassés de sa propre autorité, firent tant que Marie-Thérèse ordonna une enquête. Trench fut condamné à payer 120,000 florins, à titre d'indemnité, aux officiers dont il avait brisé la position. Au lieu de se soumettre à cet arrêt, il refusa de payer l'amende, se retira en Slavonie, engagea 600 hommes, fit glorieusement avec eux la campagne des Pays-Bas et revint à Vienne en octobre 1746. Marie-Thérèse lui ordonna de garder les arrêts ; surpris cet ordre, il fit atteler son plus bel équipage et s'en alla publiquement au théâtre, où il savait trouver l'impératrice. Puis apercevant dans une loge le comte de Gossau, un de ses plus acharnés accusateurs, il alla le trouver, le saisit de ses mains vigoureuses et essaya de le précipiter dans le parterre. Le comte de Gossau ayant réussi à dégainer, Trench en fit autant, et c'était certainement fait du comte si l'on n'était parvenu à le dégager. Trench fut ramené chez lui et gardé à vue. Après un tel scandale, Marie-Thérèse ne pouvait plus le protéger. Ses biens furent mis sous séquestre et il fut traduit devant un conseil de guerre. Les accusations s'élevèrent plus haut que jamais. Le président, général de Lowenwald,

lui reprochant sa conduite à Sorrow, il se défendit en montrant un témoignage écrit de la main du prince Charles. Et comme le président s'exprimait avec mépris sur ce dernier, Trenck, c'est lui qui le dit dans ses *Mémoires*, Trenck le saisit « comme un tigre enlève un chat » et l'aurait jeté d'un quatrième étage si la garde n'était pas accourue. Dès lors Trenck fut enchaîné et perdit les dernières sympathies qui lui restaient. On lui reprocha tous ses méfaits : ses cruautés à Cham, ses vols, ses pillages. La baronne de Lestock, avec laquelle il avait noué depuis longtemps une intrigue amoureuse, parvint à gagner l'officier qui le gardait à l'arsenal de Vienne. Le prisonnier, qui avait fait le mort, fut placé dans un cercueil et conduit au cimetière. L'officier, ayant ouvert le cercueil, délivra Trenck et lui donna son manteau pour se déguiser. Trenck se sauva avec sa baronne en Hollande, où il ne tarda pas à être découvert. Ramené à Vienne, il fut condamné, le 20 août, à être gardé à perpétuité, comme prisonnier d'Etat, dans la forteresse du Spielberg. Il essaya en vain de se sauver de cette nouvelle prison ; ne pouvant y réussir, il s'empoisonna.

TRENCK (Frédéric, baron DE), cousin du précédent, célèbre par l'éclat de ses aventures et de ses malheurs, né à Königsberg en 1726, exécuté à Paris en 1794. Doué de tous les avantages extérieurs, d'un esprit vif et hardi, d'un courage de lion et d'une trampoline extraordinaire, il fut certainement un des hommes les plus étonnants de son siècle, bien que de fatales circonstances, en l'arrêtant au début de sa carrière, l'eussent réduit pour le reste de ses jours au rôle d'aventurier. A treize ans, il possédait déjà les langues anciennes et l'histoire et fut présenté quatre ans plus tard à Frédéric II comme l'élève le plus remarquable de l'université. Il avait eu déjà deux duels, avait subi toutes ses thèses et possédait la plupart des langues vivantes. Il plut au roi, qui le présenta à Voltaire, à Maupertuis et à La Mettrie. Tout à la fois militaire, courtois et savant, il vit s'ouvrir devant lui la carrière des succès, devint l'ami de la princesse Amélie, sœur de Frédéric, se couvrit de gloire pendant la campagne de 1744, où il fit vingt-deux prisonniers, et entra de plus en plus dans la faveur de son maître. Cependant, sa liaison avec la princesse ayant été découverte, il fut enfermé dans la forteresse de Glaz (1745), s'évada avec des peines inouïes (1746), gagna la Pologne après avoir fait 300 lieues à pied, puis se réfugia à Vienne, où les intrigues de son cousin François lui suscitèrent trois duels. Ce séjour à Vienne le perdit dans l'esprit de Frédéric, qui le soupçonna à tort d'avoir vendu à l'Autriche les plans de certaines forteresses prussiennes. Il entra ensuite au service de la Russie, fut distingué par l'impératrice Elisabeth, séduisit une princesse russe, qui mourut bientôt en lui léguant sa fortune, puis l'épouse du chancelier de Russie, dont le zèle lui fit acquérir un grand crédit à la cour. La mort de son cousin (1749), qui l'avait institué son légataire, par un retour inattendu d'amitié, le rappela à Vienne, où il n'arriva que l'année suivante, après une suite de voyages dans le Nord et d'aventures qui faillirent plus d'une fois lui coûter la vie. D'interminables procès le retinrent trois ans, et il ne put recouvrer qu'une faible portion de l'immense fortune fruit des pillages de son cousin. Après de nouveaux voyages, il servit quelque temps l'Autriche en Hongrie, eut l'imprudence de faire un voyage à Dantzic pour régler la succession de sa mère, fut arrêté par l'ordre de Frédéric, enfermé à Magdebourg (1753) et accablé des traitements les plus barbares. De nouvelles bontés de la princesse Amélie (qui le secourut dans toutes ses infortunes) lui permirent de tenter une nouvelle évasion ; mais il fut surpris, plongé dans un cachot plus affreux encore et chargé de chaînes du poids de 68 livres. Pendant sa longue captivité et au milieu de l'horreur de sa position, il conservait toute sa liberté d'esprit, composait, soit en allemand, soit en français, des ouvrages, des vers, des satires, nouait des intelligences au dehors et tentait plusieurs fois encore, mais inutilement, de s'évader. Il fut enfin mis en liberté par suite de puissantes intercessions (1763), après dix ans de souffrances. Il finit par se fixer à Aix-la-Chapelle, où il épousa (1765) la fille d'un bourgeois. La littérature, la politique, le commerce des vins de Hongrie, une correspondance suivie avec Joseph II (qui le consultait sur les réformes qu'il méditait) se partageaient les temps de cet homme infatigable. Une gazette qu'il publiait lui fit de cruels ennemis, surtout parmi le clergé catholique, et il se livra à de nouveaux voyages en France et en Angleterre (1774-1777). De retour en Allemagne, il fut chargé de diverses missions politiques, mérita les bienfaits de Marie-Thérèse, se livra pendant plusieurs années à des essais agricoles en Hongrie, et revint enfin sa patrie après quarante-deux ans d'exil (1787). Il fut accueilli avec bonté par le successeur du grand Frédéric et eut une entrevue touchante avec la malheureuse princesse qui l'avait pleuré toute sa vie et qui mourut peu de temps après. Ce fut alors (1786) qu'il publia ces fameux *Mémoires* (trad. en franç. par Letour-

neur, 1788, 3 vol. in-12) dont le retentissement fut si grand en Europe. La Révolution française lui inspira quelques brochures, où il en approuvait les principes et qui lui valurent la disgrâce de la cour impériale et même un emprisonnement de dix-sept jours à Vienne. Il vint à Paris, y vécut dans un état presque indigent, fut arrêté en 1793 comme agent du gouvernement prussien et conduit à l'échafaud l'année suivante, le même jour que les poètes Roucher et André Chénier. Il mourut avec le plus grand courage. De tous ses écrits, ses *Mémoires* méritent surtout d'être lus. Il y a inséré ceux de son cousin, François de Trenck. Nous citerons, parmi ses ouvrages : le *Héros macédonien* (Aix, 1773, in-8°) ; *Sämtliche Gedichte und Schriften* (Leipzig, 1786, 8 vol. in-8°) et un *Examen politique et critique de l'Histoire secrète de la cour de Berlin* (Berlin, 1789, in-8°), dans lequel il réfute les assertions de Mirabeau contre les souverains du Nord.

TRENCK (Maurice-Flavius, baron DE), publiciste allemand, de la même famille que les précédents, né à Dresde, mort à Francfort en 1810. Il suivit d'abord la carrière des armes, fit, comme officier du génie, un voyage en Espagne pour diriger les fortifications de Carthagène, puis quitta le service de l'Autriche et, après divers voyages, alla habiter Neuwied sur le Rhin, où il fonda en 1785, sous le titre de *Dialogue des morts*, un journal politique allemand, dont le succès fut prodigieux et dont la recette, pour une seule année, s'éleva jusqu'à 70.000 florins. Trenck quitta Neuwied pour Francfort, où il continua encore quelque temps à publier son journal, qui donna lieu à de nombreuses contrefaçons.

TRENCIN, TENTSIN ou **TRENTCHIN**, anciennement *Singone*, ville de Hongrie, ch.-l. du comitat de son nom, sur la rive gauche de la Waag, à 239 kilom. N.-O. de Bude, 105 kilom. N.-E. de Presbourg, par 48° 53' de latit. N. et 15° 41' de longit. E. ; 3.500 hab. Gymnase. Collège de piaristes. Ecole supérieure catholique. Fabriques de draps. Bières renommées.

TRENCIN (COMITAT DE), dans le cercle au delà du Danube, entre ceux de Neutra au S., de Thurotz et d'Arra à l'E., la Moravie à l'O. et la Sibérie au N. et à l'O. ; 5.036 kilom. carrés, 130 kilom. sur 45 et 20.000 hab., tant Esclavons que Hongrois. La surface de ce comitat, environné par une ramification des Karpathes (au N.-E.) et des monts Beszked (au S.-E.), est en général montagneuse. Il ne consiste, à proprement parler, qu'en une seule grande vallée traversée dans toute sa longueur par le Waag et à laquelle viennent aboutir un grand nombre d'autres plus petites, arrosées par des affluents de cette rivière. La partie S.-E. appartient au bassin de la Neustra. Le sol des vallées est en général fertile et on y cueille des grains, des fruits, du lin et du chanvre en abondance. Il y existe de belles masses de forêts, des mines de différentes espèces, ainsi que des sources minérales.

TRENDELEBURG (Frédéric - Adolphe), philosophe et homme politique allemand, né à Eutin, grand-duc de Oldenbourg, en 1802, mort en 1872. Il fit ses études aux universités de Kiel, de Leipzig et de Berlin, fut reçu docteur en philosophie en 1826, et obtint, en 1833, une chaire à l'université de Berlin. Trendelenburg fut nommé membre de l'Académie des sciences en 1846 et, en 1847, secrétaire pour la section de philosophie. Deux ans après, il entra dans la vie politique comme représentant de Berlin à la Chambre basse. Il se rangea dès le début dans les rangs des conservateurs, jusqu'en 1851, époque, à laquelle il donna sa démission ; la même année, il fit paraître à Berlin un écrit politique intitulé : *Du mode de votation*. L'éminent professeur s'est principalement occupé de l'histoire de la philosophie chez les anciens, et en particulier de la philosophie d'Aristote. Nous citerons parmi ses œuvres purement philosophiques : *De l'âme* (Berlin, 1833) ; *Éléments de la logique d'Aristote* (Berlin, 1837 ; 1868, 6e éd.) ; *Histoire de la doctrine des catégories* (Berlin, 1846) ; *Recherches logiques* (Berlin, 1840) ; *Niobé* (1846) ; *Idee morale du droit* (1849) ; la *Logique de Hegel* (1843) ; *De la métaphysique d'Herbart et des conséquences à en déduire* (1855), et de nombreux rapports insérés dans les *Mémoires de l'Académie des sciences* de Berlin et réunis dans les *Documents historiques pour la philosophie*, ouvrage dont le premier volume renferme *l'Histoire de la doctrine des catégories*, déjà mentionnée, et dont le deuxième et le troisième volumes ont été publiés de 1856 à 1867. Son livre intitulé *le Droit naturel basé sur l'éthique* (Leipzig, 1860 ; 1868, 2e éd.) est le développement des idées philosophiques qu'il avait émises dans ses *Recherches logiques*, et que dans son *Idee morale du droit* il avait cherché à établir au moyen de la recherche critique des principes, tout en les appliquant, comme système d'une idée fondamentale, à tout l'ensemble du droit. M. Trendelenburg s'est aussi occupé de recherches purement esthétiques, et non sans succès, ainsi que le prouve l'accueil qui a été fait à ses publications en ce genre, telles que *l'École d'Athènes de Raphaël* (Berlin, 1843) ; *Niobé* (Berlin, 1846) ; la *Cathédrale de Colo-*

gne (Berlin, 1853) ; la *Symétrie, lien de parenté entre l'archéologie grecque et la philosophie grecque* (Berlin, 1865). Nous citerons encore, parmi ses nombreuses publications sur l'histoire : *Machiavel et Anti-Machiavel* (Berlin, 1855) ; *Frédéric le Grand et son ministre d'Etat le baron de Zedlitz, esquisse empruntée à l'histoire de l'enseignement en Prusse* (Berlin, 1859) ; *De l'activité de l'Académie des sciences sous le roi Frédéric-Guillaume* (Berlin, 1861) ; *A la mémoire de Jean-Théophile Fichte* (Berlin, 1862) ; *Frédéric le Grand et son grand chancelier Samuel de Cocceji* (Berlin, 1863) ; *l'Existence de la Prusse pendant son développement sous le grand électeur, sous Frédéric le Grand et sous Frédéric-Guillaume III* (Berlin, 1864) ; *Service rendu par Frédéric le Grand au droit des gens dans les guerres maritimes* (Berlin, 1866), etc. Enfin l'ouvrage intitulé : *De la méthode dans les votes* (Berlin, 1851) renferme les résultats de l'expérience acquise par M. Trendelenburg pendant la période parlementaire de sa carrière.

TRENEUIL (Joseph), poète français, né à Cahors en 1763, mort à Paris en 1818. Il étudiait le droit à Toulouse lorsqu'il commença à donner des preuves de son talent poétique en remportant successivement trois prix aux Jeux Floraux. Treneuil fut ensuite attaché, comme précepteur, aux familles de Castellane et de Beaumont. Sous l'Empire, il publia les *Tombeaux de Saint-Denis* ou les *Autels expiatoires* (Paris, 1806, in-8°), poème relatif à la violation des sépultures royales pendant la Révolution. Ce morceau, dont le succès fut très-grand, valut à son auteur un des prix décennaux en 1810 et la place de conservateur à la bibliothèque de l'Arsenal, que lui fit donner son ancien condisciple Murat. Après avoir chanté par reconnaissance Napoléon, Marie-Louise et le roi de Rome, Treneuil fit, à partir de 1814, résonner les cordes de sa lyre en l'honneur des Bourbons. Ce poète avait un tel faible pour sa renommée, qu'un jour, la *Gazette de France* devant insérer un article sur lui, il trouva moyen de s'introduire dans l'imprimerie du journal et d'augmenter considérablement, sur l'épreuve, l'expression des éloges qu'on lui accordait. Ses œuvres, remplies de périphrases vides, de personifications allégoriques et de froides banalités du genre classique, ont été réunies sous le titre de *Poèmes élégiaques* (Paris, 1817, in-8°). On remarque dans ce recueil un bon *Discours sur l'Élégie historique, l'Orphelin du Temple, le Martyre de Louis XVI, la Captivité de Pie VI, l'Esclavage des nègres*, etc.

TRENITZ ou **TRENIS** s. f. (tré-niss — de *Trenitz*, danseur célèbre). Chorégr. Contredanse qui était autrefois la quatrième figure du quadrille ordinaire.

TRENNBERG (Hugo von), poète allemand. Il vivait à la fin du XVIIIe siècle et au commencement du XIXe. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il fut pendant longtemps recteur de l'école de Bamberg et qu'il composa, vers 1300, un poème intitulé : *Der Renner* (le *Coureur*), dont se sont occupés tous ceux qui ont écrit l'histoire littéraire de l'Allemagne au moyen âge. Publié pour la première fois à Francfort (1549, in-fol.), mais altéré, tronqué et modifié, le *Coureur* a été donné avec son texte exact et primitif à Bamberg en 1834.

TRENT, rivière d'Angleterre. Elle prend sa source dans le comté de Stafford, coule au S.-S.-E., à l'E.-N.-E., puis au N., à travers les comtés de Derby, de Nottingham, de Lincoln, et se réunit à l'Ouse pour former l'Humber, après un cours de 270 kilom. Ses principaux affluents sont la Derwent, la Tame, la Dove et la Soar. Elle communique par différents canaux avec la Tamise, la Mersey et la Severn.

TRENT, rivière du haut Canada. Elle sort du lac Rice, et se jette dans la baie de Quinte, formée par le lac Ontario, après un cours de 120 kilom.

TRENTA (Philippe), littérateur italien, né à Ascoli en 1731, mort en 1795. Après être entré dans les ordres, il s'appliqua à l'étude de la jurisprudence, devint auditeur à Lucques, à Macerata et à Bologne, et fut promu en 1785 évêque de Foligno. On a de lui un recueil de six tragédies, savoir : *Giulio Sabino*, *Teone*, *Oreste*, *Anibale*, *Vidacilio* et *Gionata* (Foligno, 1757, in-4°), qui furent toutes jouées avec succès ; l'*Auge*, autre tragédie, publiée séparément (Parme, 1774, in-4°) ; *Limon*, sive *urbanarum questionum libri tres* (Rome, 1782, in-4°), ouvrage sur différentes questions d'archéologie, dont le titre est imité d'un écrit de Cicéron, lequel ne nous a pas été conservé ; l'*Orazione domenicale in XVII sermoni esposta* (1790, in-4°).

TRENTAIN s. m. (tran-tain — rad. *trente*). Jeux. Terme dont on se sert à la paume, pour marquer que les joueurs ont chacun trente : *Quand les joueurs ont trente de part et d'autre, le marqueur crie : TRENTAIN !* (Acad.)

— Liturg. Nombre de trente messes qu'on fait dire pour un défunt. « Messe qu'on célèbre pour un défunt, le trentième jour après son décès. »

— Comm. Nom d'une ancienne sorte de drap dont la chaîne était composée de trois mille ou trente fois cent fils. « On l'appelait

aussi TRENT-CENT, principalement dans les fabriques du centre et du nord. » Adjectiv. : *Drap TRENTAIN*.

TRENTAINE s. f. (tran-tè-ne — rad. *trente*). Nombre d'environ trente : *Une TRENTAINE de francs*. Nous étions une TRENTAINE à ce dîner. (Acad.) *Une botte de foin se compose en moyenne d'une TRENTAINE de plantes différentes*. (H. Berthoud.)

— Fém. Age de trente ans : *Elle a passé la TRENTAINE*. (Acad.)

— Gramm. Suivi de la préposition *de* et d'un substantif pluriel, *trentaine* devient un collectif, et il suit les règles données au mot COLLECTIF.

TRENTANEL s. m. (tran-ta-nèl). Syn. de TRANTANE.

TRENTANELLE s. f. (train-ta-nè-le). Bot. Nom vulgaire du gazon, dans le midi de la France.

TRENTANOVE (Raymond), sculpteur italien, né à Rimini en 1792, mort en 1832. Son père, gardien du musée de Carraro, s'attacha à cultiver ses dispositions artistiques et lui fit apprendre la sculpture sous la direction de Bartolini. Les progrès du jeune Raymond furent tels, que ses concitoyens de Rimini l'envoyèrent à leurs frais poursuivre ses études à Rome (1815). Arrivé dans cette ville, il s'y fit bientôt remarquer par plusieurs œuvres distinguées ; se lia avec Canova, fut chargé par lui d'exécuter les bas-reliefs du piédestal de la statue de Washington, et copia les plus belles statues de cet artiste. Parmi les œuvres de Trentanove, on cite : *Vénus jouant avec l'Amour*, *l'Amour assis*, la *Charité* et *l'Urne cinéraire* du cardinal Celio Culiagni, regardée comme un véritable chef-d'œuvre.

TRENTE adj. (tran-te — lat. *triginta*, mot qui correspond au sanscrit *triṅcat*, zend *tri-gata*, grec *triakonta*, du nom de nombre trois, latin *tres*, tria, sanscrit *tri*, zend *tri*, grec *tres*, *tria*, et du suffixe des dizaines latin *ginta*, *ginti*, *centa*, sanscrit *cata*, *cat*, *cat*, ou *ti*, zend *gati*, *gata*, ou *ti*, grec *ka*, *kati*, *kosi*, *koute*, ancien irlandais *cat*, *cat*, kytirique *cent*, *geint*, *can*, armoricain *gens*, *gont*, *cant*, gothique *tigus*, *téhund*, lithuanien *szimti*, *szimtia*, ancien slava *sati*, *suto*, etc.). Trois fois dix : TRENTS hommes. TRENTS francs. TRENTS lieues. *Etre âgé de TRENTS-cinq ans*. (Acad.) *Au bout de TRENTS ans de mariage, une honnête femme, avec ses grâces, plait à son mari comme le premier jour*. (J.-J. Rousseau.)

Belles, qui formez des projets, Trente ans est pour vous le bel âge ; Vous n'en avez pas moins d'attraits, Vous en connaissez mieux l'usage.

MORREAU.

— Trentième : *Page TRENTS. Chapitre TRENTS. Numéro TRENTS*.

— s. m. Nombre trente : *Le produit de TRENTS multiplié par six*. (Acad.)

— Trentième jour du mois : *Le TRENTS du mois d'avril*.

— Jeux. Moitié d'un jeu de quatre points, dont chacun vaut quinze. « Donner demi-trente. Donner à son adversaire trente dans une partie et quinze dans la suivante. » *Trente et un*. Jeu de cartes et de hasard qui est ainsi appelé parce que le coup le plus important qu'on peut y faire est de trente et un points : *Faire une partie de TRENTS ET UN. Être banquier au TRENTS ET UN. Trente et quarante*. Jeu de cartes, de hasard, dans lequel on gagne si l'on amène de trente à trente-neuf points, et l'on perd si l'on dépasse ce nombre.

— Gramm. Le nombre qui se forme en ajoutant une unité à *trente* s'exprime par *trente et un* ; au-dessus on dit *trente-deux*, *trente-trois*, etc. Quelques grammairiens voudraient, pour l'uniformité, qu'on dit aussi *trente-un*, mais l'usage est contraire à leur théorie. La conjonction *et*, d'ailleurs, ne divise pas le nombre en deux et ne peut justifier l'emploi du singulier après *un* ; on doit dire *trente et un bœufs*, et non *trente et un bœuf*.

— Encycl. Jeux. *Trente et quarante*. Le *trente et quarante* se joue entre un banquier et un nombre indéterminé de pontes. On y emploie un paquet de six jeux complets, qu'on a mêlés ensemble. Les figures valent dix points ; les autres cartes, depuis le dix jusqu'à l'as, qui est la plus faible, comptent pour les points qu'elles marquent. Le tapis est divisé en deux parties, l'une pour la couleur rouge et l'autre pour la couleur noire ; ou bien, on place dessus, d'un côté, un carton rouge, de l'autre un carton noir. Quand les pontes ont fait leur mise sur la couleur qu'il leur a plu de choisir, le banquier mêle les cartes, fait couper, puis tire du jeu, une à une, des cartes qu'il place sur la table, à découvert, les unes à la suite des autres. Il en forme ainsi une rangée dont les points réunis ne doivent pas être au-dessous de *trente et un*, ni au-dessus de quarante. Au-dessous de cette rangée il en forme une autre de la même manière. La première est pour la couleur noire, et la seconde pour la couleur rouge ; celle des deux dont les points forment le point le plus près de *trente et un* gagne. Si, par exemple, le point amené pour

la couleur noire, c'est-à-dire pour la première rangée, est *trente-quatre*, et celui qui a été amené pour la couleur rouge, ou la seconde rangée, est *trente-sept*, les pontes qui ont parié sur la noire gagnent, tandis que ceux qui ont joué sur la rouge perdent. Le banquier annonce ce résultat en disant : « La rouge perd. » En même temps, il ramasse toutes les mises déposées sur la couleur rouge, et il paye double celles qui ont été faites sur la couleur noire. L'inverse a lieu quand c'est la couleur rouge qui gagne. Quand les points des deux rangées sont égaux, il y a ce qu'on appelle un *refait*, et le coup est nul, à moins toutefois que ces points ne soient *trente* et un : dans ce cas, le banquier prend la moitié des mises placées sur les deux couleurs. Le premier coup terminé, on procède à un second, et le jeu se continue ainsi tant qu'il y a des cartes. Quand le banquier n'en a plus assez pour compléter un coup commencé, il cède la place à un autre joueur. Tout coup commencé et qui ne peut être terminé faute de cartes est nul de plein droit.

— *Trente et un*. Le *trente et un* se joue entre un banquier et un nombre illimité de pontes, mais, à moins de conventions contraires, chaque ponte devient banquier à son tour. On se sert d'un ou de plusieurs jeux complets, suivant la quantité des joueurs. Les figures comptent pour dix points et les autres cartes pour les points qu'elles marquent; mais, par un privilège particulier, les as valent un ou onze, à la volonté de ceux qui les possèdent. Les pontes ayant placé devant eux, en argent ou en jetons, la somme qu'ils veulent risquer, celui que le sort a désigné pour tenir la banque le premier mêle tous les jeux ensemble, fait couper par son voisin de gauche, puis distribue à chacun et à lui-même, en commençant par son voisin de droite, trois cartes, en trois reprises, une par une. La distribution terminée, chacun regarde son jeu. La parole appartient au joueur qui est placé immédiatement à la droite du banquier. S'il est content de son jeu, parce que les trois cartes qu'il a reçues forment un point assez rapproché de *trente* et un, il l'annonce en disant : « Je m'y tiens. » et le droit de parler passe aussitôt au joueur suivant. Si, au contraire, ce premier joueur ne trouve pas son jeu assez bon, il peut l'améliorer en demandant une nouvelle carte, et le banquier lui en donne une à découvert, qu'il prend sur le talon. Si cette carte ne suffit pas, le joueur est libre d'en demander une ou plusieurs autres, coup sur coup, jusqu'à ce qu'il déclare s'y tenir; mais si, par suite de ces demandes partielles, son jeu se trouve présenter un nombre de points supérieur à *trente et un*, il crève immédiatement et il remet son enjeu au banquier. Alors le second joueur prend la parole, puis le troisième, le quatrième, etc., et les choses se passent de la même manière pour chacun d'eux. Le banquier parle le dernier. Comme les pontes, il est libre de s'y tenir ou de se donner une ou plusieurs cartes successives. S'il s'y tient, il abat son jeu, et tous les joueurs en font autant. Il paye à tous ceux qui ont un point supérieur au sien une somme égale à leurs mises, et prend la mise de tous ceux qui ont un point inférieur. A égalité de points entre le banquier et un ou plusieurs joueurs, le coup est nul entre eux et ils se payent en cartes, c'est-à-dire que personne ne paye ni ne reçoit rien. Si, au lieu de s'y tenir, le banquier préfère se donner des cartes, et s'il vient à crever, il paye tout le monde, à l'exception de ceux qui ont déjà crevé. Il arrive assez souvent que, lors de la distribution générale, un point reçoit trois cartes telles que deux figures et un as, ou deux dix et un as, ou encore une figure, un dix et un as, dont la réunion forme le point de *trente et un*; c'est ce qu'on appelle un *trente et un* d'embûche. Celui qui a cette chance l'annonce aussitôt, sans attendre son tour de parole, et le banquier lui paye le double de la mise qu'il a faite, à moins qu'il n'ait également lui-même *trente et un* d'embûche, auquel cas, le coup étant nul entre eux, le payement a lieu en cartes. Si le banquier a un point inférieur, après qu'il a réglé son compte avec ce joueur, il fait parler les autres comme ci-dessus. Enfin, quand le banquier a *trente et un* d'embûche, il abat son jeu immédiatement, et tous ceux qui n'ont pas ce point lui payent le double de leurs mises. La banque est terminée lorsque le banquier a fait usage de tout le paquet de cartes. Quand il n'en reste plus assez pour faire le tour, le banquier donne d'abord celles qu'il a dans la main, puis il prend une poignée de celles qui ont servi, mêle, fait couper et achève le coup.

Outre le jeu qui précède, il en existe encore un autre que l'on appelle aussi *trente et un*, et qui en diffère complètement. Il est question de ce dernier au mot *CONTENT*, nom sous lequel on le désigne le plus ordinairement.

Trente et quarante, roman de M. Edmond About (1859, in-12). Le héros, le capitaine Bitterlin, est le type achevé de l'homme désagréable, grâce à son humeur impérieuse et à son caractère dominateur. C'est un vrai tyran domestique. Il tient sous clef sa fille Emma, comme un avaré cache son trésor, pour s'en réserver la jouissance, mais il ne se doute pas des stratagèmes dont les amou-

reux sont capables. Le comte de Miranda, un noble italien, s'est épris d'Emma; la jeune fille n'a pas été insensible à sa passion. Bitterlin, qui soupçonne quelque chose, cadence de plus en plus sa fille; elle, fait semblant de tomber malade et le médecin ordonne de la faire voyager. En route, Miranda essaye d'apprivoiser Bitterlin; mais plus il témoigne de déférence, plus il est pris en grippe. L'amoureux perd finalement la tête en se voyant surpris à une table de *trente et quarante* par le capitaine, qui a exposé publiquement ses principes sur le jeu, il prend la fuite. Le capitaine, persuadé que le comte a fui par peur de lui, ne veut cependant pas lui faire perdre son argent. Il tient d'abord machinalement son jeu, puis, en dépit de ses principes, s'y intéresse, se passionne et fait si bien que tout en maugréant il fait sauter la banque. Tandis que le capitaine court à l'hôtel pour lui remettre les 121,240 francs qu'il vient de lui gagner, Miranda, qui a son plan, court à la gare et part pour Paris. Alors commence une singulière chasse : le débiteur court après son créancier pour le forcer à rentrer dans son argent. Bitterlin cherche partout le comte; celui-ci prend plaisir à l'égarer. Enfin il se laisse rejoindre, mais il refuse l'argent; Bitterlin s'obstine, le comte s'entête et lui répond qu'il ne veut pas plus de son argent que de sa fille, s'il la lui offrait. « Vous insultez Mlle Bitterlin, rugit le capitaine, nous nous battons. » « Nous nous battons », riposte le comte. Sur le terrain il se laisse contraindre à épouser Emma et voilà les deux amoureux réunis. Mais un jour le capitaine apprend par hasard que toute cette aventure est une comédie habilement machinée où il a joué le rôle de dupe. Sacr..., va-t-il s'écrier, étouffé par la colère; il n'a pas le temps d'achever son exclamation et tombe frappé d'une attaque d'apoplexie foudroyante.

Cette histoire amusante est racontée avec beaucoup de verve et d'entrain. M. E. About a depuis tiré de cette historiette une vaudeville, le *Capitaine Bitterlin*, inférieur au roman.

Trente ans ou la Vie d'un joueur, mélodrame en trois actes et en prose, de V. Ducange et Dinaux (théâtre de la Porte-Saint-Martin, 19 juin 1827). Ce vieux mélodrame est un des plus célèbres et des mieux réussis du genre. Au moment où la scène s'ouvre, le héros, Georges de Germany, n'est âgé que de vingt-cinq ans; mais il a déjà la brusquerie, l'irritabilité et le mauvais ton d'un habitué de la roulette. La première scène nous conduit *in medias res*; nous sommes dans une maison de jeu. L'or roule sur une table entourée de joueurs avides. Leurs joies, leurs inquiétudes, leurs disputes, leur désespoir, contrastent avec l'impassibilité des banquiers. Un malheureux est ruiné : il sort un pistolet à la main. Arrive Georges : il jette sur le fatal tapis le prix d'un écoré destiné à sa future. Tout est englouti en un instant. Cependant, il doit se marier, des que le jour reparaitra, et il faut des diamants à sa femme. Warner, son ami et son corrupteur, se charge de lui en faire trouver. On le voit ensuite conduisant Amélie à l'autel. A peine est-il marié qu'on vient l'arrêter comme soupçonné d'avoir volé un écoré en sortant de la maison de jeu. Con vaincu d'avoir joué et accusé de vol devant son père, il est frappé de la malédiction du vieillard, qui meurt de douleur en prédisant au fils parricide qu'il sera mauvais mari et mauvais père. Quinze ans s'écoulent et nous retrouvons le joueur plus passionné et plus démoralisé. Sa figure, ses manières, ses costumes se sont dégradés comme son intelligence. Sa position est désespérée : ses meubles viennent d'être saisis; sa femme passe ses jours et ses nuits dans les larmes; sa vie est un supplice; pas un instant de bonheur ou seulement de répit. Cependant, épouse tendre, dévouée et courageuse, elle ne veut point se séparer du père de son fils. Elle a su mettre à l'abri la moitié de sa dot pour assurer l'existence d'une tête si chère. Mais Georges a fait des faux : l'échafaud l'attend s'il ne retire au plus tôt ses billets, et il exige que sa femme lui abandonne le reste de sa dot. La malheureuse mère est encore obligée d'obéir, et elle a en outre la douleur d'avoir fourni de nouveaux aliments à la funeste passion de son mari. Cette fois, la fortune le favorise et il donne une brillante fête. Quelle scène horrible doit la terminer ! Georges est allé jouer chez un ambassadeur à l'insu de Warner. Celui-ci, qui aime Amélie, s'introduit dans sa chambre à coucher et veut lui faire violence. Un bruit soudain le force à se cacher : c'est le mari qui revient. Il met par hasard le pied sur une épée que Warner a laissée tomber. Aussitôt, la jalousie s'empare de lui, et il est prêt à percer le cœur de sa femme. Tout à coup, un parent accourt pour faire évader Georges, qu'on va arrêter pour ses faux. Warner, sortant à propos de sa cachette, accuse le parent d'être le séducteur d'Amélie, et l'innocent est assassiné. Pour suivi comme faussaire et comme meurtrier, Georges est sorti de France avec sa femme. Albert, leur fils, a été adopté par un oncle d'Amélie. Après avoir traîné une vie errante et misérable pendant dix ans, les deux époux se sont établis en Bavière dans une pauvre cabane isolée. Là, depuis deux années, Geor-

ges se fait craindre et détester de tout le monde. Enfin, réduit à la dernière misère, il vient mendier à la porte d'une auberge. Un voyageur lui donne à déjeuner et le prend pour guide moyennant deux florins. La vue de l'or inspire au joueur une horrible pensée, qu'il repousse d'abord; mais il y revient, résiste pendant quelque temps, et enfin la cupidité l'emporte et il assassine le voyageur. Le crime accompli, il revient auprès de sa femme, à laquelle il annonce qu'il leur faut quitter le pays. On le chasse; mais il a de l'or, qu'il a trouvé, dit-il. La moitié les conduira jusqu'à Munich, quant à l'autre moitié..., le sort n'est pas toujours contraire. A ce moment, un homme parait à la porte : c'est Warner en haillons. La même fatalité l'a frappé; il mendie aussi, et ses crimes l'ont forcé à s'expatrier. Les deux scélérats se reconnaissent. Georges est prêt à punir Warner de toutes ses perfidies; mais celui-ci le calme en lui apprenant qu'il a trouvé un moyen de faire sauter toutes les banques d'Italie. A ce mot, Georges sourit et se rapproche... Mais il faut beaucoup d'or ! que faire ? Ils vont attendre les voyageurs au passage. Arrive un jeune militaire qui cherche ses parents, pour leur apporter un million. Un million ! dit Warner ! Et aussitôt, nouveaux projets de meurtres, d'abord combattus par Georges, qui finit bientôt par se laisser convaincre. Ils assassinent le jeune homme, mettent le feu à la cabane et s'enfuient. On les arrête, on les confronte avec le cadavre, et Georges reconnaît qu'il a tué son fils Albert.

C'est là, sauf un grand nombre de détails que nous avons omis forcément, un des drames les plus complets et les plus vigoureux qui aient jamais été mis à la scène. On se rappelle l'immense succès qu'il a obtenu. Une foule de scènes pathétiques, de situations déchirantes et d'effrayantes catastrophes portent la pitié et la terreur au plus haut degré. La vérité est partout nue, odieuse, épouvantable; mais on ne saurait en blâmer l'auteur. Le vice dépeint est horrible, les résultats sont horribles; le tableau ne pouvait pas être couleur de rose. Ce ne sont pas les leçons agréables qui corrigent. Le style de ce drame est généralement pur, ferme et rapide, bien que parfois inégal; mais on y voit bon nombre de ces expressions trouvées, qui résument admirablement toute une situation. Le rôle du joueur fut un des plus grands succès de Frédéric Lemaitre.

Trente tyrans (LES). Après la victoire navale d'Agos-Potamos, qui terminait la guerre du Péloponèse en faveur de Sparte, Lysandre vint assiéger Athènes, en fit raser les murailles et brûler tous les vaisseaux, au son des flûtes et en présence de ses alliés couronnées de fleurs (404). Puis, pour que rien ne manquât à l'humiliation de l'illustre cité vaincue, il abolit la démocratie, suivant la politique invariable de Sparte, et établit à la tête du gouvernement trente archontes, pour la plupart Lacédémoniens, que l'histoire a flétris du nom des Trente tyrans. Elus sous la pression du vainqueur et du parti triomphant de l'oligarchie, appuyés sur un harnois délégué par Lysandre, sur une garnison lacédémonienne et sur une troupe de sicaires, ils signalèrent leur gouvernement par le plus monstrueux despotisme, par le meurtre d'un grand nombre de citoyens, par les confiscations, etc. Les principaux de cette faction étaient Critias et Thrasimène. Ils furent chassés huit mois après par Thrasybule. — On a donné aussi le nom de TRENTE TYRANS aux généraux romains qui prirent la pourpre en diverses provinces de l'empire sous Valérien et Gallien (253-268), bien qu'en réalité on n'en ait pu compter que 17. Nous citerons, entre autres, Aureolus, Quietus, Macrin, Baliste, deux Posthumus, Tetricus, Odenath, etc.

Trente (COMBAT DE), livré près de Taupoint (Morbihan) le 27 mars 1351. Nous empruntons à M. Pol de Courcy le récit de ce célèbre fait d'armes, digne des héros de l'Iliade. La guerre civile qui s'était élevée en Bretagne en 1341, à la mort du duc Jean III, entre les deux compétiteurs au duché, Charles de Blois, appuyé par les Français, et Jean de Montfort, soutenu par les Anglais, n'avait rien perdu de sa force dix ans après, c'est-à-dire en 1351. Cependant, les rois de France et d'Angleterre étant convenus d'une trêve en 1348, il ne se livrait pas depuis lors de batailles rangées, mais chaque jour était témoin de quelque engagement particulier. Seulement, il avait été stipulé entre les deux partis que les gens qui ne portaient point les armes, c'est-à-dire les marchands et les cultivateurs inoffensifs, seraient respectés de tous. Au mépris de cette convention, Richard Bembro, capitaine anglais, qui tenait la place de Ploërmel pour la veuve et le fils de Jean de Montfort, se mit à ravager le pays, qu'il remplissait de deuil et de misère. Non content de piller les métairies, il en enlevait les habitants, que ses soldards chassaient enchaînés devant eux dans les prisons de Ploërmel, d'où ils ne sortaient qu'après avoir été rançonnés sans pitié. Indigné, Jean de Beaumanoir, capitaine du château de Josselin pour la comtesse de Penthievre, se rendit à Ploërmel et, reprochant ces excès à Bembro, lui proposa un défi. « Mais, lui dit-il, pour épargner le sang

de nos guerriers, vidons notre querelle dans un combat de trente contre trente : c'est assez pour couvrir d'une gloire impérissable la bannière qui triomphera. »

En apprenant l'entreprise projetée, tous les chevaliers ou écuyers de Josselin briguerent l'honneur de faire partie des trente champions de Beaumanoir, qui n'eut ainsi que l'embarras du choix. Bembro éprouva, pour former son contingent, un embarras tout différent. Il ne put rencontrer dans la garnison de Ploërmel assez d'Anglais pour compléter le chiffre trente, et il fut obligé, pour y atteindre, de prendre des routiers flamands ou brabançons, et même des Bretons du parti de Jeanne de Flandre, comtesse de Montfort.

Au jour fixé pour la rencontre (27 mars 1351), les soixante-deux champions se rencontrèrent autour du chêne de mi-voie. Bembro proposa de rompre la partie sous prétexte qu'ils s'y étaient engagés sans le consentement de leurs souverains, et qu'ils feraient périr beaucoup de braves sans utilité. Beaumanoir répondit que « c'était trop tard pensé, » et que, puisqu'il avait pris la peine de venir, il ne s'en retournerait sans mener les mains » et sçavoir qui avait plus belle amie. »

Aussitôt les juges du camp firent sortir de la lice tous les gentilshommes des environs venus, sous sauf-conduit, pour être témoins du combat; les adversaires se rangèrent à chaque bout, sur une seule ligne de front, et au signal des hérauts, « tantôt se coururent » sus et se combattirent fortement tout en un tas. Le premier choc fut funeste aux Bretons, dont plusieurs furent tués ou gravement blessés; néanmoins, le combat continua avec un acharnement sans exemple jusqu'à ce qu'enfin, épuisés de fatigue, les combattants conviennent d'une suspension d'armes pour se désaltérer et reprendre haleine.

Pendant cette trêve, Beaumanoir arme chevalier, sur le théâtre même du combat, Geoffroi de La Roche, l'un de ses écuyers, qui, se relevant aussitôt, appelle ses compagnons et provoque les Anglais. Le combat recommence immédiatement, plus terrible que jamais. Bembro cherche Beaumanoir pour se mesurer corps à corps avec lui, mais en ce moment-là même deux Bretons, Alain de Keraurais et Geoffroi du Bois, atteignent le chef anglais et le blessent à mort. L'aventurier allemand Croquant prend sur-le-champ le commandement des Anglais. La mêlée devient plus épaisse et Beaumanoir est blessé à son tour. La perte de son sang, le jeune car le baron breton a joué, rendent sa soif ardente. Geoffroi du Bois lui crie ces mots sublimes : « Bois ton sang, Beaumanoir, la soif te passera. »

Beaumanoir oublie sa soif et se jette de nouveau dans la lutte. Du côté des Anglais, tous se tiennent serrés et résistent comme un faisceau au choc des Bretons. Alors, l'un de ces derniers, Guillaume de Montauban, s'avise d'un stratagème qui doit avoir un plein succès. Se tirant à l'écart, il chausse vite ses éperons, monte à cheval et feint de fuir. Beaumanoir l'invective sur sa lâcheté qu'on reprochera à lui et à sa race; mais Montauban reprend : « Besoignez, Beaumanoir, car bien besoigneray. »

Il prend en même temps du champ, fait volte-face et se précipite sur les Anglais avec une telle force, qu'il rompt leurs lignes et renverse sept ennemis par terre. Une fois entamés, leur défaite est bientôt achevée, et chaque chevalier ou écuyer breton fait son prisonnier. Robert Knolles et Hue de Caverley, qui firent d'puis de belles armes ailleurs, Thomelin Henefort, Croquant, Jean Plaisanton, Raoul et Helcoq, son frère, Reufort et Richard de La Lande sont les uns conduits au château de Josselin, les autres relâchés sur parole. »

Trente ans (GUERRE DE), guerre religieuse, où la politique eut cependant une grande part, qui commença en Allemagne et dura trente années (de 1618 à 1648). On lui assigne pour causes principales l'antagonisme des luthériens et des catholiques et les inquiétudes causées par les envahissements de la maison d'Autriche. Malgré la paix de religion signée en 1555, une implacable hostilité avait continué à se manifester incessamment entre les protestants et les catholiques. L'expulsion des protestants d'Aix-la-Chapelle (1598) et de Donauwerth (1607), les conversions forcées faites par les catholiques, etc., déterminèrent plusieurs princes protestants, ayant à leur tête l'électeur palatin Frédéric IV, à former à Elhringen (4 mai 1608) l'Union évangélique, destinée à défendre leurs coreligionnaires. Le 18 juillet de l'année suivante, des princes catholiques, sous la direction de Maximilien de Bavière, se réunirent, de leur côté, à Munich pour former une ligue catholique, opposée à l'Union. Cette même année, les deux partis furent sur le point d'en venir aux mains au sujet de la succession de Clèves et de Juliers, que se disputèrent la maison protestante de Brandebourg et la maison catholique de Neubourg. La paix fut maintenue; mais il était évident que la guerre était proche. Un incident qui se produisit en Bohême vint mettre le feu aux poudres, en 1618.

On divise ordinairement la guerre de Trente ans en quatre périodes.

Période palatine (1618-1625). Cette période est ainsi nommée parce qu'elle comprend la

lutte qui eut lieu entre l'électeur palatin protestant Frédéric V et l'empereur Ferdinand II, dont il était compétiteur au trône de Bohême. Par la lettre de majesté, l'empereur Mathias, en arrivant au trône (1612), avait reconnu aux protestants de Bohême le plein exercice de la liberté de conscience, et ceux-ci en avaient usé pour élever des temples et des écoles. L'empereur, à l'instigation de l'archevêque de Prague, ayant fait démolir ou fermer les temples et les écoles de Klostergrab et de Braunau, les députés des Etats protestants, réunis à Prague le 23 mai 1618, réclamèrent vivement contre ces actes de violence. On ne tint aucun compte de ces justes réclamations. Profondément irrités, les députés, dirigés par le comte de Thurn, se réunirent en armes dans la salle des délibérations et, à la suite d'une violente altercation avec les conseillers impériaux, ils jetèrent par les fenêtres du château les conseillers Slawata et Martinitz, qui s'étaient attiré la haine des Bohèmes. La *défénestration* de Prague fut le signal de la guerre de Trente ans. Les Bohèmes prirent aussitôt les armes, sous les ordres du comte de Thurn, déclarèrent la guerre à l'empereur et reçurent des secours des princes de l'Union. Des négociations entamées avec l'empereur Mathias n'avaient point abouti, lorsque ce prince mourut (20 mars 1619). Mathias avait pour héritier l'archiduc Ferdinand de Styrie, connu par son fanatisme religieux et qui posa aussitôt sa candidature à l'empire. Les protestants lui opposèrent comme compétiteur le palatin Frédéric. Ferdinand ayant été élu empereur à Francfort (août 1619), les protestants refusèrent de le reconnaître et proclamèrent empereur l'électeur palatin Frédéric V. Mais ce dernier ne reçut point les secours qu'il espérait de son beau-père, Jacques I^{er}, et de Bethlen Gabor, prince de Transylvanie. Pendant ce temps, à l'appel de Ferdinand, Maximilien de Bavière prenait le commandement de l'armée de la ligue catholique, faisait mettre Frédéric au ban de l'Empire et entraînait dans la haute Autriche, pendant que l'électeur de Saxe et une armée espagnole s'avançaient pour appuyer ses mouvements. Les Bohèmes, après avoir assiégé un moment Vienne, durent se replier et furent vaincus, le 3 novembre 1620, à Weissenberg, près de Prague. Pendant que Frédéric V s'enfuyait en Hollande, la Bohême devenait la proie du vainqueur, qui se livrait à tous les excès. Non-seulement la liberté de conscience y était abolie, mais encore un grand nombre de protestants furent traités au supplice; on confisqua leurs biens et plus de 30,000 réformés durent quitter le pays. Cette sanglante persécution s'étendit à leurs coreligionnaires de l'Autriche. A la suite de la bataille de Weissenberg, l'Union s'était dissoute (1621). Mais Ernest de Mansfeld, qui était parvenu à s'échapper de la Bohême, résolut de défendre les Etats héréditaires de Frédéric. Grâce à l'appui du duc Christian de Brunswick et du margrave de Bade-Durlach, il continua la lutte, fut rejoint bientôt par Frédéric et battit en 1622 à Wiesloch l'armée de la ligue sous les ordres de Tilly. Mais, à la suite d'échecs éprouvés par le margrave et par le duc de Brunswick, Frédéric entra en négociation avec Ferdinand et abandonna ses Etats; le Palatinat tomba au pouvoir de Tilly, et la dignité d'électeur palatin, enlevée à Frédéric par la diète de Ratisbonne (1623), fut conférée à Maximilien de Bavière.

Période danoise (1625-1629). Les persécutions de tout genre auxquelles les vaincus furent en butte de la part de Ferdinand et des catholiques et des vues d'ambition personnelle décidèrent, en 1625, le roi de Danemark, Christian IV, à recommencer la guerre et à se mettre à la tête des protestants d'Allemagne. Ayant reçu des subsides de l'Angleterre et des troupes de la Hollande, il entra en campagne. Mansfeld, qui prit le commandement d'une partie de ses forces, fut battu à Dessau (1625), par Wallenstein, commandant en chef de l'armée de l'empereur Ferdinand. Après la mort de Mansfeld et du duc Jean-Ernest de Saxe-Weimar, qui avaient fait trône à travers la Silésie, Wallenstein alla rejoindre Tilly, qui venait de battre le roi de Danemark et le margrave de Bade. Mais presque aussitôt les deux généraux impériaux se séparèrent. Tilly marcha contre les Hollandais, pendant que Wallenstein allait s'emparer du Mecklembourg, puis assiéger Stralsund (1628). A la suite de ces revers, le roi de Danemark se vit contraint de signer la traité humiliant de Lubeck (12 mai 1629), par lequel il s'engagea à ne plus s'occuper des affaires de l'Allemagne.

Période suédoise (1630-1635). Grâce à Wallenstein, Ferdinand avait pu vaincre les protestants sans avoir recours à la ligue. Cet exécrable prince mit le comble à son système d'odieuse réaction catholique en publiant, en 1629, l'édit de restitution, en enlevant aux protestants toutes les propriétés ecclésiastiques, en les excluant de la paix de religion et en autorisant les princes de l'Empire à employer la force pour contraindre leurs sujets à être catholiques. Son pouvoir croissant, la terreur que causait l'armée créée par Wallenstein inspirèrent des craintes pour leur indépendance aux princes qui avaient adhéré à la ligue. Se sentant menacés, ils demandèrent à Ferdinand, lors

de la diète de Ratisbonne (1630), de diminuer son armée et d'éloigner Wallenstein. En ce moment Richelieu tenait en France le pouvoir entre ses mains. Poursuivant son grand but de l'abaissement de la maison d'Autriche, cet habile politique pensa que l'heure était venue de donner la main aux protestants d'Allemagne et de leur susciter un défenseur dans le brave et aventureux Gustave-Adolphe. Pour donner satisfaction à la ligue, l'empereur Ferdinand venait de licencier une partie de son armée, lorsque le roi de Suède, à la tête de 15,000 hommes, pénétra en Allemagne (juin 1630) et prit Mecklembourg, qu'il rendit au duc dépossédé. Le duc de Saxe-Weimar et le langrave de Hesse-Cassel se prononcèrent alors en sa faveur; Richelieu, par le traité de Bœrwald (janvier 1631), lui fournit des subsides; enfin les électeurs de Saxe et de Brandebourg se décidèrent à s'allier à lui. A la tête de forces imposantes, il marcha contre l'armée impériale, commandée par Tilly, et l'écrasa presque complètement près de Leipzig (17 septembre 1631). Pendant que l'armée de l'électeur de Saxe pénétrait en Bohême, Gustave-Adolphe s'empara successivement de Wurtzbourg, de Mayence, d'Augstbourg, de Munich (mai 1632). Cependant Wallenstein venait de succéder à Tilly, tué au passage du Lech. Après avoir réorganisé l'armée, forcée les Saxons à quitter la Bohême, il marcha contre Gustave-Adolphe et les deux armées se rencontrèrent à Lutzen (16 novembre 1632). Gustave-Adolphe trouva la mort dans cette bataille, où son armée remporta la victoire. Mais alors s'arrêtèrent les succès des Suédois. Les ducs Bernard de Saxe-Weimar et Georges de Brunswick prirent le commandement des armées protestantes. Pendant que le premier faisait la guerre dans la basse Allemagne, le second prenait la Franconie et perdait son temps en expéditions insignifiantes. En 1634, l'armée impériale reprit Ratisbonne, puis battit complètement à Nordlingen (6 septembre) Bernard de Saxe-Weimar et le général suédois Horn. Cette défaite eut pour résultat de détacher de la cause des protestants l'électeur de Saxe et l'électeur de Brandebourg, qui signèrent la paix de Prague avec l'empereur (1635).

Période française (1635-1648). Les Suédois, sous les ordres de Baner, battirent d'abord en retraite; mais ayant reçu du renfort, ils marchèrent contre les électeurs qui venaient de faire défection. Après avoir pénétré dans le Brandebourg, Baner dévasta la Saxe, vainquit, à Wittstock, Hatzfeld, qui commandait les impériaux et les Saxons (1636), chassa les Autrichiens de la Hesse, ravagea de nouveau la Saxe, puis se replia devant les forces supérieures de Gallas. Ce fut alors que la France, conduite par le génie de Richelieu, intervint directement en faveur des protestants contre l'Autriche. Par le traité de Saint-Germain-en-Laye, une armée française fut placée (en 1636) sous les ordres de Bernard de Saxe-Weimar, qui chassa Gallas de l'Alsace et mourut au cours de ses succès en 1637. Cette même année, Ferdinand II mourut et était remplacé sur le trône impérial par l'empereur Ferdinand III. Baner, forcé par l'armée de l'archiduc Léopold-Guillaume d'évacuer la Bohême, put bientôt reprendre l'offensive, grâce aux renforts qu'il reçut de la France, de Brunswick et de la Hesse. En janvier 1641, il marcha, avec les Français, sous les ordres de Guébriant, sur Ratisbonne, où était réunie la diète de l'empire, et il s'en fallut de peu qu'il ne s'en emparât. Peu après il mourut. Le général suédois Torstensson, qui lui succéda dans le commandement en chef de l'armée, poursuivit, les opérations avec une grande vigueur. Après avoir battu les impériaux à Breitenfeld (1642), il prit Leipzig, puis marcha contre le roi de Danemark, qui s'était rangé du côté de l'empire, et le contraignit à signer la paix (1646). A la suite de nouveaux succès sur Gallas, Torstensson battit Hatzfeld à Jankoff, marcha sur Vienne, entreprit le siège de Brunn, dont il ne put s'emparer, et laissa le commandement à Wrangel. Pendant que le général suédois faisait ces campagnes, les Français, sous les ordres de Guébriant d'abord, poursuivaient contre les impériaux une lutte qui fut longtemps sans résultat décisif. Guébriant fut tué à la prise de Rottweil. En 1644, le duc d'Enghien et Turenne trouvèrent dans Mercy un rude adversaire. Mais après la mort de ce dernier, tué près de Nordlingen (3 août 1645), les Français et les Suédois envahirent la Bavière, qu'ils ravagèrent (1646), et forcèrent l'électeur à abandonner la cause de l'empire. En 1647, Wrangel pénétra en Bohême, puis réunit son armée à celle de Turenne, et ils remportèrent ensemble de nouvelles victoires sur les impériaux. L'électeur de Bavière s'étant joint de nouveau à ces derniers, vit de nouveau ses Etats dévastés. Enfin, Prague était sur le point de tomber au pouvoir du général suédois Koenigsmark, lorsque le traité de Westphalie vint mettre enfin un terme à une guerre qui avait dépeuplé et ruiné la plus grande partie de l'Allemagne. Ce glorieux traité donna le premier rang à la France et assura la liberté de conscience pour les protestants, l'indépendance des Provinces-Unies et de la Suisse, etc. Schiller a donné une *Histoire de la guerre de Trente ans*, qui est un chef d'œuvre.

Trente ans (HISTOIRE DE LA GUERRE DE), par Schiller (Leipzig, 1793). La guerre de Trente ans est sans contredit une des époques les plus curieuses de l'histoire moderne. Elle fut peut-être, plus que toute autre, féconde en événements mémorables, en grands exploits militaires, en vicissitudes singulières et imprévues, en résultats définitifs et importants. Toutes les grandes nations de l'Europe parurent et brillèrent sur la scène, et une petite nation du Nord, conduite par un héros, y jeta plus d'éclat qu'aucune d'elles. Depuis les Romains, la tactique militaire n'avait pas été portée si loin; jamais avec de petits moyens on n'exécuta de plus grandes choses; jamais on ne vit une plus brillante rivalité d'illustres capitaines. Dans les armées de l'Autriche, Wallenstein, Buquoy, Mansfeld, Tilly, Gallas, Piccolomini, Papenheim, Jean de Werth; chez les Suédois, Gustave-Adolphe, le plus grand de tous; Bernard de Weymar, Baner, Torstensson, Wrangel et bien d'autres, injustement oubliés; chez les Français, auxiliaires des Suédois et de la ligue protestante d'Allemagne, une brillante succession de grands capitaines, le maréchal Guébriant, Gassion, Turenne. Les petites armées qui commandèrent ces illustres généraux présentèrent alors un spectacle singulier. Les soldats ne connaissaient d'autre habitation que les tentes, d'autre patrie que les camps, entraînaient leurs ménages avec eux. On vit souvent jusqu'à quinze mille femmes dans une armée, et pendant ces trente années de guerre naquirent deux ou trois générations de petits soldats qui, soumis à l'éducation la plus guerrière, devinrent bientôt aussi braves que leurs pères. Cette grande époque a trouvé dans Schiller un grand historien. Toutefois, il ne faut pas s'attendre à trouver dans son livre un tableau fidèle de tous les événements remarquables de cette guerre; il est bien des côtés que l'auteur a laissés dans l'ombre, d'autres au contraire qu'il traite avec une grande supériorité. Wieland place Schiller à côté de Robertson, et ses contemporains ne se sont point élevés contre cet éloge, mais ils se sont réservé le droit de demander à Schiller pourquoi il avait désigné les traditions si remarquables de l'école historique allemande. Dans la patrie de Niebuhr et de Haller, on considère avec raison l'histoire comme une science d'érudition; on aime à voir discuter les faits, à suivre un auteur dans la recherche du secret d'une négociation politique, et ce sont précisément ces éléments importants que Schiller a négligés. Il a oublié que le but de l'histoire est surtout de rétablir la vérité des faits, de raconter, d'instruire plutôt que de plaire. Le dédain qu'il professe pour l'érudition est frappant; c'est ainsi que dans son livre la mort même de Gustave-Adolphe ne donne lieu à aucune controverse; il se contente de parler des soupçons conçus contre le duc de Saxe-Lauenbourg, et il ajoute « quel roi qui s'exposait comme un simple mortel à pu trouver la mort comme lui. » Mue de Stahl a donc été en droit de reprocher à l'auteur de la *Guerre de Trente ans* son insouciance au point de vue des faits historiques; non que l'on puisse relever dans son livre beaucoup d'erreurs; au contraire, ce qu'on lui reprocherait avec le plus de justice, c'est de s'en tenir à la vérité banale, aux choses connues de tous et, quand parfois il s'en écarte, de ne jamais citer ses sources, donner ses pièces justificatives. La plupart du temps, au lieu de creuser son sujet, il s'abandonne au plaisir de décrire, bien différent en cela de Voltaire, qui joint de grandes qualités de narration à une science profonde, science dont on ne s'est bien rendu compte qu'à notre époque, parce que lui aussi avait négligé d'annoter son livre.

C'est dans les portraits surtout que se révèle le talent de Schiller; il a peint de main de maître tous les nombreux personnages de ce long et terrible drame: le caractère inflexible et sombre du barbare destructeur de Magdebourg, Tilly; l'âme ardente et le bouillant courage de Papenheim; le génie, l'orgueil et l'ambition de Wallenstein; la mollesse du sybarite unie à la bravoure du soldat, dans Baner; tous les talents militaires s'alliant avec toutes les qualités du prince, avec toutes les vertus du simple particulier, dans Bernard de Weimar, le plus grand général des alliés après Gustave-Adolphe, et mourant à l'âge de trente-six ans; enfin Gustave-Adolphe lui-même, éclipsant tant de grands hommes par la supériorité de son génie militaire, par l'ascendant de ses vertus, par la grâce de sa modestie. Schiller peint surtout le héros suédois par ses discours et ses actions; il le peint aussi par l'enthousiasme dont les peuples sont saisis à son approche et qu'ils font éclater à son passage. Même après sa mort, à la bataille de Lutzen, ses soldats ne purent être vaincus. Le tableau de cette bataille de Lutzen, celui de la bataille de Leipzig, de l'attaque terrible du camp retranché de Wallenstein par les intrépides Suédois, qui y furent écrasés; celui du pillage et de l'incendie de Magdebourg, sont pleins de verve, de vigueur et d'intérêt.

Schiller composa son *Histoire de la guerre de Trente ans* pour le *Calendrier historique des dames*, que publiait le libraire Goeschen. La première partie, qui s'étend jusqu'à la bataille de Breitenfeld, parut en 1791; retardé

par une maladie, il ne put mettre dans le *Calendrier* de 1792 qu'un très-court fragment auquel il ajouta, sous le nom de *Portraits*, les biographies peu étendues de trois personnages qui figurent dans son histoire, la landgrave de Hesse-Cassel, Amélie-Elisabeth; l'électeur Maximilien de Bavière et le cardinal de Richelieu. Le reste de l'ouvrage fut publié en 1793.

Les meilleures traductions françaises de la *Guerre de Trente ans* sont celles de Mahier de Chassat (1820, 2 vol.), de Mlle de Carlowitz (1846), ouvrage couronné par l'Académie, et surtout celle de M. Regnier (1860), dans la collection complète des œuvres du poète.

TRENTE, anciennement *Tridentum* ou *Tridentum*, en allemand *Trent*, en italien *Trento*, ville des Etats autrichiens (Tyrol), ch.-l. de cercle, sur l'Adige, à 186 kilom. S. d'Innsprück; 16,000 hab. Evêché, séminaire, gymnase; tribunaux de 1^{re} instance et de commerce; filatures, fabriques de tabac, commerce de soie et de vin. Trente est une ville tout italienne, bien que la population y parle une sorte d'allemand. Elle est vaste, peu peuplée, et dans beaucoup de ses rues l'herbe croît comme dans un champ. On rencontre de tous côtés de grandes habitations, véritables palais dont la façade, d'architecture riche et ornée, est le plus souvent décorée de peintures; mais leurs possesseurs se sont appauvris; ces nobles demeures paraissent négligées, et plusieurs sont en ruine. Le vieux château où siégeait l'administration locale n'est guère mieux conservé, mais il a un grand caractère. On y remarque, entre autres beaux édifices, la cathédrale, l'église de Saint-Pierre, l'église Sainte-Marie-Majeure, dans laquelle fut tenu le célèbre concile oecuménique dont nous parlons plus bas; le collège, l'hôtel de ville, son vieux et énorme château, ses murailles hautes de vastes tours rondes. Cette ville, qui passe pour avoir été fondée par les Etrusques, fut successivement au pouvoir des Gaulois, des Goths, des Lombards, des empereurs, des ducs de Bavière. Au XIII^e siècle, l'évêché de Trente fut érigé en évêché-principauté de l'empire. Il embrassait tout le territoire dont Trente est le chef-lieu. L'évêque-prince de Trente siégeait à la diète de Ratisbonne; il avait une juridiction séculière sur tout son diocèse, où la justice se rendait en son nom. Après la paix de Lunéville, l'évêché fut sécularisé (1802). Les Français s'emparèrent de Trente en 1796 et 1797. Plus tard, Napoléon en fit le chef-lieu du département du Haut-Adige, et, à la suite des événements de 1814, cette ville entra dans les possessions de l'Autriche.

Trente (LE CONCILE DE). A ses débuts, la société chrétienne se présente au sein du monde païen sous la forme d'une démocratie religieuse, dans laquelle la papauté se montrait à peine. Les premiers conciles, appelés conciles apostoliques parce qu'ils se tinrent sous la direction des apôtres, conciles qui auraient dû, ce semble, servir toujours de type aux conciles subséquents, se composèrent des apôtres eux-mêmes, qui étaient les évêques, des anciens, qui étaient les prêtres, et des simples fidèles, dont les femmes elles-mêmes n'étaient point exclues. *Placuit apostolis et senioribus cum omni Ecclesia*, est-il dit, par exemple, dans les *Actes* (xv) à l'occasion du troisième concile apostolique tenu à Jérusalem.

Trois siècles se passèrent ainsi, pendant lesquels la démocratie chrétienne vainquit et absorba le monde antique par sa doctrine, par sa morale et par ses martyrs. Mais voici le concile de Nicée, et déjà les choses changent de face. Le monde romain, au temps du concile de Nicée, se divise, évêques et fidèles, en deux parties à peu près égales: les uns veulent que le Christ soit une créature d'ordre supérieur, antérieure à notre univers, mais ne soit qu'une créature, doctrine à laquelle saint Paul paraissait, dans ses épîtres, assez favorable; les autres veulent qu'il soit Dieu lui-même, étant le Verbe divin, consubstantiel au Père. Le César, devenu chrétien, qui règne à Constantinople a grande hâte de voir se calmer, pour dominer plus librement les masses, les passions religieuses qui agitent son empire. Il convoque le concile de Nicée et même y assiste en personne; peu lui importe le parti qui sera vainqueur, pourvu qu'une réponse soit donnée. Pourtant il paraît incliner vers la consubstantialité du Verbe incarné, à la suite de l'évêque de Rome, astre étrange, présageant les tempêtes dans le firmament de l'aristocratie épiscopale, parce qu'il est le successeur du plus vieux des apôtres, auquel Jésus fit un jour l'honneur du grand jeu de mots: « Tu es Pierre; sur cette pierre, » et le reste. On fait un symbole dont la parfaite orthodoxie chrétienne pourrait être critiquée puisque, renversant l'ordre logique du premier chapitre de l'Evangile selon saint Jean, ce symbole qualifie Jésus lui-même, et non le Verbe seulement, de « Dieu du vrai Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu du vrai Dieu, consubstantiel au Père, » ce qui ne peut convenir, d'après la dogmatique rigoureuse du christianisme, à l'homme dans le Christ. Mais, n'est-ce pas le concile aristocratique lui-même qui fait l'orthodoxie? L'empereur a

une réponse qui pourra mettre la paix dans les esprits; il est satisfait.

Cependant, quelques-unes des règles de justice de la démocratie primitive survivaient encore; on n'osait décider dans le conseil les questions sans entendre les avocats des deux causes; devant les 318 évêques qui devaient juger à Nicée comparaisait Arius lui-même, simple prêtre d'Alexandrie, défendant librement sa thèse; beaucoup parlaient pour lui; et, en fin de compte, 17 évêques de ses partisans refusaient de signer le fameux *homoousios*. Il est vrai que, dans les jours qui suivirent, il n'en resta que deux qui, avec Arius, furent inflexibles, et Constantin les exila tous les trois. Au reste, les 318 évêques de Nicée ne pouvaient composer qu'une moitié à peine des évêques chrétiens, puisque trente ans après (359) il s'en trouva près de 460 à Rimini et près de 200 à Séleucie, en tout plus de 600, auxquels l'empereur, qui était alors arien, put faire signer des formules ariennes.

C'est ainsi que l'aristocratie prit, dans l'Eglise, la place de la démocratie, nourrissant de plus, sans s'en douter, le jeune lion qui devait la dévorer quinze siècles plus tard; elle poussait l'imprudence à ce sujet, dans le concile de Sardique tenu vingt ans après celui de Nicée, jusqu'à constituer l'évêque de Rome en tribunal suprême d'appel dans les questions de discipline à régler entre évêques. Mais c'est bien cette aristocratie naissante, conduite par l'empereur, qui pose le premier dogme positif; elle le pose dans ce fameux symbole qui servira désormais de pivot à toute cette dogmatique catholique dont le concile de Trente donnera, au XVI^e siècle, le catéchisme le plus développé.

Avec cette apparition de l'aristocratie dans l'Eglise, quel système de conduite se fait jour? C'est le système de l'exclusivisme, de l'épurement par excommunication et proscription. Les ariens sont exclus, sont même exilés; ils reviendront au pouvoir dans les années suivantes, et ils proscrireont à leur tour, car ils ne sont que l'aristocratie elle-même divisée contre l'aristocratie. Mais enfin, le symbole adopté prendra le dessus, et dans les conciles qui suivront il servira de règle suprême d'unité, à l'aide de laquelle les papes fonderont peu à peu leur influence en s'y rattachant plus fortement que les autres évêques.

Durant la seconde période de trois siècles, du IV^e jusque dans le VII^e, l'aristocratie épiscopale règne sans conteste. Ce sont les réunions des princes de l'Eglise, au nombre de 150, de 200, de 250, de 300 tout au plus, qui font la loi au monde religieux, en se groupant plus ou moins autour de l'évêque de Rome pour fixer leur unité de foi et au besoin centraliser leurs forces dispersées.

Dans la troisième période, du VII^e siècle au X^e, la papauté manifeste ses aspirations à la domination universelle des corps et des âmes, et la défiance va s'éveiller, de plus en plus, dans le gouvernement aristocratique. Cette défiance devient si profonde, et la tendance de la papauté tellement claire, qu'il en résulte enfin la séparation définitive des Eglises orientales, le schisme grec. Si l'aristocratie de Nicée et des conciles suivants avait éloigné de son giron catholique les plus anciennes Eglises de l'Orient, en en chassant les ariens, les nestoriens, les eutychéens, les monothélites, dont l'existence est encore vivace aujourd'hui, la dictature naissante de la papauté en éloigne environ 80 millions d'Orientaux qui s'établissent, en dehors de ses domaines de l'Occident, avec le système aristocratique pratiqué depuis Nicée et qui conserveront ce gouvernement dans sa pureté, à côté de l'Eglise latine appelée à se constituer officiellement plus tard, par le concile du Vatican, auquel le concile de Trente aura préludé, en une pure monarchie absolue dans l'ordre religieux, au moment même où elle perdrait toute prépondérance temporelle. Il faudra pourtant mettre de grandes restrictions à cette conservation du gouvernement aristocratique en sa pureté. Dans l'Orient, les Eglises grecques échapperont, il est vrai, à la suprématie de la papauté romaine; mais elles tomberont plus ou moins sous d'autres sceptres, par exemple sous le sceptre musulman, et un jour, pour l'Eglise gréco-russe, sous le sceptre du czar qui, par son saint synode, composé de ses créatures, et par le droit de proposition qu'il se sera réservé, liera d'injonction, sera le pontife dissimulé, mais réel, de cette Eglise.

Viennent la quatrième et la cinquième période. Durant six siècles, du X^e au XVI^e, les papes, aspirant à devenir les monarques suzerains de toutes les puissances de la terre, ne sont occupés qu'en luttant avec les rois qui, trop souvent, tyrannissent les peuples, et ne manquent pas de leur fournir des prétextes fondés. Pendant ces siècles, les conciles dits œcuméniques ne sont plus, en réalité, que les conciles des papes et de l'Eglise latine, puisque tout l'Orient en est exclu. Mais voici le moine augustin de Wittenberg qui, l'an 1517, se met à prêcher avec ses confrères contre les abus des indulgences, à l'aide desquelles la cour de Rome attirait l'argent de toute l'Europe, pour satisfaire, en ce moment, sa passion pour les arts. Nouvel apôtre, il passionne les foules; il plait à l'électeur de Saxe, Frédéric le Sage, ce prince honnête qui, après avoir refusé la couronne impériale pour lui-même, la fit donner à Charles-Quint, préférablement à notre François I^{er}; il est for-

xv.

tement protégé par ce prince d'Allemagne et gagne d'autres princes qui bientôt prendront, dans les diètes, le nom de protestants, parce qu'ils protestaient contre les professions que l'empereur catholique voulait leur imposer. Bientôt l'Allemagne est en ébullition sous les prédications antipapistes de Luther. Léon X le condamne et fait brûler ses livres; il répond lui-même à Léon X par son fameux auto-da-fé de la bulle, en grande cérémonie, devant le peuple de Wittenberg, assisté de ses confrères, les moines augustins, et il demande un concile œcuménique qui tranche la question entre lui et la papauté. La cour de Rome, surtout le collège des cardinaux, redoutait ce concile; elle le refusa pendant des années. Le système aristocratique n'avait pas encore usé sa vitalité, et la papauté tremblait pour sa puissance, au souvenir des conciles de Pise et de Constance, qui l'avaient déclarée inférieure à la leur et à celle de l'Eglise; elle recula, donc, à l'empereur protestant, que Charles-Quint cherchait à ramener au catholicisme romain, mais qu'il ménaçait parce qu'il en avait besoin contre les Turcs, renouvelaient leurs appels au concile. Enfin la cour de Rome, avec un pape nouveau, Paul III, qui était mieux disposé pour le concile, finit par s'y déterminer. Elle convoqua d'abord le concile à Mantoue; le duc de Mantoue s'y refusa; elle le convoqua à Vicence; mais alors les protestants, qui voulaient être certains de leur liberté, réclamèrent une ville d'Allemagne. Charles-Quint ne se montra pas défavorable à un tel choix; mais le pape voulait une ville d'Italie, afin d'exercer plus sûrement son influence sur les Pères. Enfin le pape et l'empereur s'accordèrent sur la ville de Trente, dans le Tyrol. Mais les protestants ne l'acceptèrent pas d'avantage; ils voulaient une ville où ils fussent certains d'être en sûreté, telle que Ratibonne, Cologne, Nuremberg. Des difficultés s'élevèrent encore, et ce ne fut que quelques années après, en 1545, que le pape put envoyer à Trente trois légats qui firent l'ouverture du concile le dimanche 13 décembre 1545.

Deux écrivains du XVI^e et du XVII^e siècle ont laissé l'histoire du concile de Trente. L'auteur de la première en date fut fra Paolo Surpi, dit aussi Paul de Venise. En lutte avec le pape Paul V, au nom de sa patrie, et suspecté de favoriser les doctrines nouvelles, il fit un récit défavorable à la papauté, ainsi qu'au concile, et favorable aux protestants. L'auteur de la seconde fut le cardinal Palavicini, qui écrivit la sienne pour réfuter la première, plus d'un demi-siècle plus tard. Si nous entrons dans les discussions qui séparent ces deux historiens sur les dix-huit années de travaux et d'interrèdes du concile de Trente, nous ferions un article beaucoup trop long. Nous ne nous arrêterons qu'aux faits avérés, sur lesquels s'accordent les deux historiens, et qui ne sont contestés par personne.

Ces faits se rattachent à cinq chefs : 1^o les relations du pape et du concile avec les protestants; 2^o les relations de l'aristocratie, dans la concile, avec la papauté qui est la monarchie naissante; 3^o les relations du pape avec l'empereur; 4^o les décrets dogmatiques du concile; 5^o les décrets disciplinaires du même concile.

— *Relations du pape et du concile avec les réformateurs et leurs adhérents.* Nous avons vu le concile de Nicée, tout aristocratique qu'il était, admettre dans son sein des évêques ariens et Arius lui-même. Le concile de Trente a grand soin, sous l'instigation de la papauté, de ne point imiter son devancier dans cette conduite. Sous prétexte que les erreurs nouvelles ne sont que de vieilles erreurs renouvelées, on n'admet au concile que des évêques dont on est bien certain que la doctrine en soit exempte. On fait donc un triage, en sorte que l'on connaît d'avance le jugement. Le plus grand nombre des membres est composé d'Italiens; il y en a aussi de Français et d'Espagnols, mais leur orthodoxie n'est pas moins assurée que celle des Italiens. Le nombre des membres n'est pas, d'autre part, très-considérable. A la session d'ouverture, il ne sont que 29; à la deuxième session, ils ne sont que 36; à la troisième session, ils ne sont que 64, et dans les sessions les plus nombreuses qui eurent lieu dans la suite, on ne compta jamais que de 100 à 200, excepté dans la session de clôture, où il se trouva 255 Pères pour donner leur signature. Les protestants, lorsqu'il s'agit pour eux d'accepter ou de rejeter le concile, eurent à délibérer seulement s'ils iraient se présenter en accusés certains de leur condamnation ou s'ils feraient au pape amende honorable en se soumettant et rétractant entre ses mains toutes leurs doctrines comme des doctrines fausses. Ce ne furent donc pas les protestants qui se séparèrent, en réalité, du giron catholique; ce fut l'orthodoxie papale elle-même qui les exclut en leur disant : « Croyez comme nous, ou restez dehors. »

Cette appréciation est grave, mais elle s'appuie sur des faits avérés. Nous n'en citerons qu'un, celui de l'évêque de Capo-d'Istria, Paul Vergerio ou Verger, et nous la raconterons avec quelques détails.

Paul Vergerio avait d'abord été nonce du pape en Allemagne, avait eu des conféren-

ces avec les réformateurs, même avec Luther. C'était lui qui, en 1536, avait rapporté à Rome la nouvelle qu'il ne fallait point espérer que les protestants acceptassent jamais le concile qu'ils avaient eux-mêmes demandé, à moins qu'il ne fût libre et tenu dans un lieu de l'empire où ils seraient en sûreté, ainsi que l'empereur Charles V le leur avait toujours promis, et qu'il n'y avait plus rien à attendre, en dehors de cette condition, de Luther et de ses sectateurs. « Si on veut les réduire par d'autres voies, avait-il ajouté, on n'y parviendra que par celle des armes. » Le saint-père avait récompensé Vergerio en le nommant évêque de Capo-d'Istria, sa patrie.

Cependant des soupçons coururent dans la suite contre Vergerio, à propos de certaines faiblesses bienveillantes qu'on lui reprochait d'avoir montrées pour les réformateurs, et en 1546 ces soupçons eurent un tel écho qu'il entreprit de s'en justifier. Il était alors en Allemagne; il se hâta de revenir dans son évêché, et il commença un traité de controverse dirigé contre les luthériens. Mais il parut qu'en étudiant avec soin leurs ouvrages, il se laissa entraîner à goûter leur thèse sur le rappel du caractère démocratique de l'Eglise primitive et que même il y entraînerait son frère Jean-Baptiste, évêque de Pola. Or, à ce moment même (1546), il y avait dans les diocèses des deux Vergerio un inquisiteur très-zélé, nommé Annibal Grison, qui les surveillait avec tant de soin que Paul jugea prudent de se retirer à Mantoue, chez le cardinal Hercule de Gonzague. Bientôt le légat du pape à Venise, Jean de La Casa, fit tant d'instances près du cardinal pour qu'il se défit d'un tel hôte, que celui-ci quitta encore Mantoue et prit le parti de se rendre au concile de Trente, ne fût-ce que pour s'y disculper. Déjà il avait été cité à Rome comme suspect.

Bien qu'il n'y eût contre lui que la suspicion de sentiments favorables aux réformateurs et que la citation qu'il avait reçue de Rome n'eût encore été suivie d'aucun jugement, les légats, qui, au nom du pape, prenaient autant qu'ils le pouvaient la direction du concile, lui refusèrent formellement l'entrée des congrégations et, plus encore, des sessions générales. Ils lui déclarèrent net qu'il ne serait point admis avant qu'il eût répondu à la citation qu'il avait reçue comme suspect d'hérésie, qu'il se fût justifié auprès du pape et qu'il en eût reçu l'absolution avec le diplôme d'orthodoxie. Ils s'en tinrent, il est vrai, à des exhortations pressantes de se rendre à Rome et ne le firent point arrêter; mais ils ne furent pas éloignés d'en venir à ce moyen, et la seule considération qui les arrêta fut la crainte de faire courir trop haut dans le public que la liberté ne régnât pas au concile.

Vergerio fut grandement surpris d'un tel procédé. Exclu formellement du droit de siéger, il obtint cependant que sa cause ne fût point jugée à Rome, mais fût renvoyée devant le légat Jean de La Casa et le patriarche de Venise. Ensuite il regagna son diocèse, apprit en y arrivant que le légat et le patriarche avaient reçu de Rome des ordres pour lui faire son procès en règle et prit aussitôt le parti de quitter l'Italie. Il se retira dans la Suisse, canton des Grisons, et, dans son indignation devant les procédés dont on usait à l'égard de ceux qu'on suspectait d'être favorables aux réformateurs, il jeta le manche après la cognée et se fit luthérien.

Il est bien vrai qu'on lit dans les *Actes* du concile de Trente un sauf-conduit longuement développé pour les adhérents à la confession d'Augsbourg, pour les ecclésiastiques et les laïques, les princes et les gens du peuple de toute l'Allemagne et dont les privilèges sont étendus à toutes les nations, en vertu duquel on pouvait se rendre à Trente en toute sûreté et protection, présenter des objections au concile, traiter avec lui d'affaires et conférer sur les difficultés pendantes avec les Pères ou avec des théologiens que le concile chargerait de cette mission; mais ce sauf-conduit arriva beaucoup trop tard, et d'ailleurs il n'offrait aux protestants qu'une garantie fort incertaine.

— *Relations du concile avec la papauté, c'est-à-dire de l'aristocratie catholique encore puissante avec la monarchie naissante dans l'ordre religieux.* Nous nous bornerons encore à quelques faits avérés, également racontés par les deux historiens primitifs.

La première querelle importante qui s'éleva entre les Pères du concile et la papauté, représentée par ses légats, porta sur le titre que le concile se donnerait en tête de ses décrets. Le pape prit les devants sur ce point en ordonnant que les décrets commencent par cette formule : « Le saint concile œcuménique, légitimement assemblé sous la conduite du Saint-Esprit, les légats apostoliques y présidant. » Des Pères demandèrent qu'on ajoutât aux qualifications du concile celle-ci : « Représentant l'Eglise universelle. » Les légats refusèrent; ils craignaient qu'on n'allât jusqu'à exiger qu'on ajoutât encore la qualification que s'étaient données les conciles de Constance et de Bâle : « Tenant son pouvoir immédiatement de Jésus-Christ, pouvoir auquel tous, de quelque condition qu'ils soient, même papale, sont obligés d'obéir. » Les discussions furent très-vives et se

renouvelèrent dans plusieurs congrégations et sessions. On fit d'abord patienter les réclamants en leur promettant l'addition pour d'autres décrets; mais, en fin de compte, on ne la fit jamais et ce fut, sur ce point, la papauté qui l'emporta au moyen d'armes indéfinies et de promesses qui ne furent jamais tenues.

La papauté fut moins heureuse dans une autre prétention qu'elle manifesta dès le début, celle de nommer elle-même les officiers du concile en les choisissant à Rome dans la cour pontificale. Les légats en firent la proposition et mirent en avant plusieurs noms. Mais les réclamations furent assez importantes pour les faire reculer; ils se retirèrent en disant qu'ils n'avaient point prétendu enlever au concile le droit d'élire ses officiers, qu'ils avaient entendu seulement faciliter cette élection en instruisant les Pères des capacités de ceux qu'ils croyaient susceptibles de remplir ces charges. Ce fut donc le concile qui nomma lui-même ses officiers, constitua ses bureaux et congrégations, organisa tout le personnel de ses travaux.

Il en fut de même d'une question qui s'éleva sur l'ordre à suivre dans les matières; ferait-on d'abord uniquement des décrets dogmatiques, en remettant à une série de sessions subséquentes les questions de réformes dans la discipline? ou bien prendrait-on la marche inverse? ou enfin traiterait-on alternativement, dans le même temps, des matières de foi et des questions de réformation? Le concile se décida pour ce dernier parti. Mais Paul III, qui était pour le premier, parce qu'il y voyait un moyen de s'accorder plus facilement avec Charles-Quint, se montra fort en colère de cette décision qui avait pourtant été prise de bon accord avec ses légats, et il envoya l'ordre formel que l'on procédât autrement, en décidant d'abord les questions de foi et remettant à plus tard celles de discipline. Mais ce fut encore le concile qui l'emporta, ainsi qu'on peut le constater par ses *Actes*, dans lesquels les chapitres de réformation s'entre-croisent avec les chapitres et les canons concernant la foi.

Parmi les dissensions qui s'élevèrent entre les Pères du concile et la papauté, il convient de citer encore ce qui se passa pendant la translation du concile à Bologne; une minorité d'à peu près un tiers était restée, malgré le pape, à Trente. Vers la fin des trois années que dura cette grande division, dont nous parlerons plus longuement ci-après, Paul III, fatigué, déclara le concile dissous et rappela à Rome les Pères qui siégeaient à Bologne; mais, en cette circonstance, il ne fut pas obéi; ceux de Trente ne tirèrent pas compte de son arrêt et ceux de Bologne restèrent à Bologne, contrairement à ses ordres.

Mais la querelle la plus éclatante et la plus considérable qui se produisit à Trente, entre les Pères du concile et le saint-siège, fut celle qui eut pour objet le droit de proposition ou de motion chez les Pères, en d'autres termes le droit de proposer et de mettre en discussion des *postulata*. Quand une assemblée de cette espèce est limitée sur les matières à traiter et qu'elle reçoit les sujets de discussion d'une autorité supérieure, elle n'est libre qu'à demi... Cependant le pape Paul III prétendit, dès l'année 1546, par le légat président qui le représentait alors, enlever aux Pères du concile l'initiative des *postulata* et l'attribuer seulement à ses légats; beaucoup de Pères, dont le plus grand nombre était composé d'Espagnols, réclamèrent avec énergie contre de telles prétentions, et la discussion fut très-vive, très-orageuse même; mais elle n'obtint pas de solution; la papauté maintint son droit prétendu, et le concile le sien. Sous Jules III, la querelle s'assoupit; on évita les occasions qui l'auraient fait revivre, et elle se réveilla plus ardente que jamais sous Pie IV, en 1562. Ce fut la papauté qui lui fournit l'occasion de se réveiller de la sorte, en introduisant dans un préambule des décrets de la première session tenue sous le nouveau pontife une clause nouvelle ainsi conçue : *Proponentibus legatis*, clause qui supposait que toutes les questions résolues avaient été mises en discussion par le saint-siège, ce qui était faux, et que tout se décidait sur sa proposition. Le concile protesta et fut si ferme que l'on n'en put obtenir aucune concession. Il y avait alors dix-sept ans que la discussion était pendante et que ni la papauté ni le concile ne voulaient céder. La dispute se prolongea encore jusqu'en 1563, qui fut l'année même de la clôture du concile, et ce fut enfin Pie IV qui céda. Les Pères de Trente se hâtèrent de supprimer la clause et continuèrent de partager, de fait, l'initiative des *postulata* avec les légats du saint-siège. Mais, enchantés de leur triomphe, ils voulurent payer par un retour de bon procédé le bon procédé du saint-père et ils votèrent unanimement ces paroles : *Salva semper auctoritate sedis apostolicæ* (sans porter atteinte à l'autorité du siège apostolique) paroles complaisantes, dont une interprétation plus complaisante encore devint, trois cents ans après, servir de degré au saint-père pour faire son dernier pas vers l'absolutisme.

— *Relations de la papauté avec la puissance impériale durant le concile.* Charles-

Quint était irrévocablement catholique. Il avait vu et entendu Luther, à la diète de Worms, faire son fameux discours en allemand et en latin devant tous les princes d'Allemagne, dont il était l'empereur par suite de leur élection, et il avait dit : « Ce n'est pas ce moine-là qui me fera quitter la religion de mes pères. » Mais il joignait à une profonde habileté politique un fonds d'honnêteté et un sentiment de véritable grandeur qui devait l'empêcher toute sa vie de se conduire en tyran éhonté. Il s'était honoré en ne violant pas, comme l'avait fait Sigismond à l'égard de Jean Hus, le sauf-conduit sur la foi duquel le moine de Wittenberg avait comparu ; puis étaient venues les autres diètes dans lesquelles il avait toujours pris le parti de l'ancienne orthodoxie, avait usé de tous les moyens, tolérances et menaces, clémence et rigueur, pour ramener les protestants. Il avait, d'ailleurs, visé avant tout au maintien de sa puissance et avait senti qu'il avait besoin d'eux pour se soutenir contre les envahissements de la puissance ottomane. Il les avait donc ménagés, en se réservant toujours de sévir quand le moment serait venu et de les ramener au catholicisme par la force des armes. Ce moment était enfin arrivé, et il avait vaincu tous les princes protestants qui s'étaient levés pour défendre dans leurs Etats la liberté de conscience.

Le concile avait déjà tenu trois sessions à Trente et il manifestait, dans la quatrième, la volonté d'aborder les matières de foi sur lesquelles les réformateurs faisaient scission avec les catholiques. C'étaient les légats qui, obéissant aux ordres du pape, réclamaient surtout ce procédé. L'empereur, qui attendait alors quelques concessions du parti protestant, fit manifester par son ambassadeur une vive opposition et exprima le désir qu'on ne se pressât pas de porter des anathèmes qui rendraient les protestants plus furieux encore. Le pape fit insister. Les députés de l'empereur finirent par accéder au désir du pape, espérant que le temps amènerait quelque complication nouvelle qui contrarierait ces sortes de délibérations, et le concile de son côté décida, comme nous l'avons dit, de se livrer concurremment aux questions de discipline et aux questions de la controverse dogmatique. De quoi l'empereur venait-il à se mêler ? Mais la politique ne s'ingère-t-elle pas toujours en tout ce qui l'intéresse par quelque côté, sans avoir égard à la nature de la matière ? Et aussi longtemps que la séparation de l'Eglise et de l'Etat ne se sera pas réalisée, n'en sera-t-il pas toujours de la sorte ? D'autre part, quelle peut être la liberté d'un concile qui délibère ainsi sous deux pressions contraires, la pression d'un chef tout-puissant dans l'ordre civil et la pression d'un chef non moins puissant dans l'ordre religieux ? Tel fut cependant le concile de Trente. Au reste, il résulta de cette première discussion entre l'empereur et le pape un froid qui devait bientôt produire un grand éclat.

Le concile avait tenu sa septième session et porté des décrets dogmatiques et des décrets de réforme ; on était au mois de mars de l'année 1547. Le pape, jugeant que le concile était, dans la ville de Trente, sous l'influence de l'empereur et craignant que, par les évêques espagnols surtout qui lui étaient dévoués, cette influence ne fût tort à sa sienne et n'amènât des décisions quelque peu favorables aux doctrines des réformateurs, profita d'un prétexte plus ou moins fondé pour donner à ses légats le droit de transférer le concile à Bologne, ville de l'Etat ecclésiastique, où son influence ne serait pas contrariée. Le prétexte était une maladie qui régnait plus ou moins à Trente ; et la permission donnée aux légats signifiait un ordre. Aussi fut-il décidé dans la huitième session que le concile serait transféré à Bologne. Cet acte n'avait pas la validité exigée par les traditions conciliaires, d'après lesquelles de telles décisions demandaient l'accord de la presque unanimité. Les opposants restèrent à Trente et les autres allèrent siéger à Bologne.

La querelle entre les deux chefs se compliqua, s'envenima même de discussions pour des intérêts temporels relatifs à Parme et à Plaisance, et elle dura trois années sans que ni le pape ni l'empereur cessassent définitivement. Paul III était souvent dans l'indécision et jamais ne prenait un parti. Il suspendit le concile ; il rappela à Rome, comme nous l'avons vu, les Pères de Bologne, qui lui résistèrent sur ce point ; il essaya d'influencer ceux de Trente et par la douceur et par la peur des foudres de l'Eglise, sans obtenir ce qu'il désirait. A Bologne, on ne pouvait rien faire parce que le concile n'y était pas au complet ; à Trente, on ne faisait rien non plus, puisque les légats du pape y faisaient défaut ; on pouvait croire que le concile expirerait d'une mort naturelle, amenée par sa division contre lui-même.

Ce fut pendant cette interruption du concile (1548 à 1551) que Charles-Quint, vainqueur de toutes les villes protestantes de l'Allemagne, prit la résolution de rétablir partout l'ancien culte par la force des armes ; il commença même d'exécuter ce plan sur une grande échelle en forçant les vaincus d'accepter par avance les décisions du concile pour le moment où elles seraient promul-

guées dans leur ensemble ; mais, impatienté de voir le pape retarder lui-même cet événement tant désiré, il conçut l'idée de ce fameux *Interim*, espèce de symbole ou formulaire de foi et de discipline en vingt-six articles, qu'il fit rédiger par des théologiens de manière à satisfaire à la fois, autant que possible, les protestants et les catholiques. Il promulgua cet *Interim* et en força l'exécution par les armes.

La mort de Paul III arriva dans cette conjoncture (1550) et Jules III, qui n'était autre que le cardinal del Monte lui-même, un des trois premiers légats, mit fin à la perpétuité en accédant au désir de l'empereur par la promulgation d'une bulle qui ordonnait la reprise du concile dans la ville de Trente, « d'où les maladies, disait-il, et tout obstacle avaient disparu. » Dix sessions insignifiantes avaient été tenues à Bologne, elles furent comptées ; la onzième, tenue à Trente, n'eut pour objet que de déclarer la poursuite du concile en cette ville ; la douzième se borna à proroger au 11 octobre 1551 la première session de reprise pour décrets de foi sur l'eucharistie, ainsi que pour les décrets disciplinaires ; la treizième marqua la reprise véritable des travaux, qui devaient encore occuper douze sessions. Mais il n'en fut tenu que six, qui prirent environ deux années, au bout desquelles devait se produire une nouvelle et longue interruption.

— *Décrets dogmatiques du concile de Trente.* Jetons maintenant une vue générale, quoique suffisante pour que le lecteur ne sorte pas de cette étude comme d'une nuit sombre, sur toute la dogmatique qui fut décrite par le concile de Trente dans ses trois séries de travaux : la première, sous Paul III, de 1545 à 1547, période durant laquelle mourut Luther (1546) [III^e, IV^e, V^e, VI^e et VII^e sessions] ; la seconde, sous Jules III, de 1551 à 1552 (XIII^e et XIV^e sessions) ; enfin, la troisième, sous Pie IV, de 1562 à 1563 (XXI^e, XXII^e, XXIII^e, XXIV^e et XXV^e sessions) ; nous passons sous silence les sessions qui ne furent que de réglementation et d'organisation, tant au début qu'aux reprises subséquentes.

Ce concile, assisté d'une centaine de théologiens les plus distingués de son temps qu'il avait lui-même choisis, entreprit de faire un résumé à peu près complet de la dogmatique qui s'était développée dans l'Eglise depuis le symbole de Nicée.

Son premier acte dogmatique (session III, 4 février 1556) fut de poser comme fondement le symbole de Nicée, avec son *ὁμοούσιον τῷ πατρὶ* (consubstantiel au Père), ajouté par ce concile au symbole ancien, dit le symbole des Apôtres, et avec son *filioque*, ajouté dans le siècle précédent, par le concile de Florence, sur la procession du Saint-Esprit.

Son second acte de même nature consista dans deux décrets sur les livres canoniques de l'Ancien et du Nouveau Testament (session IV, 8 avril 1556) ; un premier pour donner l'énumération de ces livres tels qu'on les trouve dans l'édition de la *Vulgate*, et un second pour déclarer que, « dans les choses de foi et de morale appartenant à l'édification de la doctrine chrétienne, on ne pouvait les interpréter que conformément à l'interprétation de l'Eglise et même au sentiment unanime des saints Pères. »

La cinquième session eut pour objet le péché originel et pour résultat six canons habilement tournés pour condamner les protestants sans condamner les opinions des diverses écoles de théologie.

Ce fut dans une des congrégations générales préparatoires de cette session que s'éleva cette querelle si bruyante et si vive entre deux évêques, dont l'un s'emporta jusqu'au point de donner à l'autre des coups de poing. Ces deux évêques étaient celui de La Cava et celui de Chiron, dans la Grèce. Le premier avait fait un long discours, dans lequel il prétendait démontrer que c'était la foi seule qui justifiait, thèse à caractère luthérien ; l'autre, nommé Denis Zannetti, l'accusa « d'ignorance et d'effronterie, » en ajoutant qu'il le refuterait le lendemain. En ce moment, La Cava se précipita sur Chiron, dans le groupe où celui-ci le qualifiait de la sorte, et l'interpella si vivement qu'il alla jusqu'à le frapper. On tint aussitôt une assemblée pour le juger, et le jugement, qui fut lu par les légats, consista en une condamnation à un bannissement perpétuel du concile et de la ville de Trente.

La sixième session, ouverte le 13 janvier 1547, porta sur la justification. On condamna la fameuse théorie luthérienne de la justification par la foi seule. On reconnut la liberté morale de l'homme, « dont le libre arbitre, dit le concile, n'a pas été détruit et éteint par la déchéance, ainsi que le prétendait le célèbre novateur. »

La septième session, ouverte le 3 mars 1547, eut pour objet : 1^o les sacrements en général, matière sur laquelle il fut porté treize canons, dont le plus important exige dans le ministre « au moins l'intention de faire ce que fait l'Eglise ; » 2^o le baptême (quatorze canons) ; 3^o la confirmation (trois canons).

La deuxième série des sessions doctrinales fut reprise quatre années plus tard, sous Jules III, après que Charles-Quint eut rétabli par la force l'ancien ordre de choses et fait admettre son *Interim* par les armes.

On s'occupa dans la treizième session, ouverte le 11 octobre 1551, du sacrement de l'eucharistie ; on fit huit chapitres (présence réelle, institution, excellence, transsubstantiation, culte, administration, préparation, mode de réception) et l'on porta onze canons sur les mêmes objets.

La quatorzième session, ouverte le 25 novembre de la même année, traita du sacrement de la pénitence dans neuf chapitres (nécessité et institution, différence avec le baptême, portée et effet du sacrement, contrition, confession, ministre et absolution, cas réservés, satisfaction), et du sacrement de l'extrême-onction dans trois chapitres (institution, effet, ministre et sujet), puis on porta quinze anathèmes sur la pénitence et quatre sur l'extrême-onction.

Les deux sessions qui terminèrent cette série, quinzième et seizième (1552), n'eurent pour objet que le second des trois saufs-conduits et la suspension du concile pour deux années, qui se changèrent en dix, par suite surtout des invasions de la Réforme protestante, du découragement du grand empereur, de son abdication et enfin de sa mort (1558).

La troisième et dernière reprise des travaux, dix années après, eut pour première session doctrinale la vingt et unième (16 juillet 1562), laquelle s'occupa, dans trois chapitres, de la communion sous les deux espèces et de celle des petits enfants, et porta sur ces matières trois canons.

Dans la vingt-deuxième session (17 septembre 1562), on décréta neuf chapitres sur le sacrifice de la messe et neuf canons sur le même sujet.

Dans la vingt-troisième (15 juillet 1563), on dressa quatre chapitres sur le sacrement de l'ordre, sur le sacerdoce, sur les ordres sacrés et mineurs, sur la hiérarchie ecclésiastique, et huit canons sur les mêmes objets.

Dans la vingt-quatrième (11 novembre 1563), on s'occupa du mariage dans un seul chapitre et dans douze canons. Enfin, dans la vingt-cinquième (3 et 4 décembre 1563), on traita du purgatoire, de l'invocation des saints, des indulgences ; on porta trois canons sur ces matières. Puis, après de longues réglementations disciplinaires dont nous dirons plus loin quelques mots, on fit la clôture du concile aux acclamations unanimes de deux cent cinquante-cinq Pères qui se trouvèrent présents.

L'exposé dogmatique du concile de Trente fut rédigé avec une grande habileté en ce qu'il réussit, par sa rédaction, à résumer la doctrine de l'Eglise latine telle qu'elle était sortie peu à peu des définitions de la papauté et de la pratique de cette Eglise, à ne point gêner les opinions diverses des écoles théologiques, à exclure formellement les nouveautés des réformateurs et à éviter de rendre hérétiques les Eglises orientales, qui n'étaient déclarées que schismatiques sur les points mêmes où ces Eglises se trouvaient d'accord avec les protestants.

Avant de passer à notre cinquième sujet, la discipline du concile de Trente, tirons une conclusion générale relative à la pensée mère de notre thèse. Cette exposition doctrinale, sur laquelle une congrégation de cardinaux, toujours aux pieds des papes, rédigea ensuite un long développement, connu sous le nom de *Catechisme du concile de Trente*, sur laquelle continue de fonctionner sans cesse la même congrégation, sous le titre de *Sacrée congrégation du concile*, pour l'interprétation des questions pratiques de toute sorte qui peuvent s'y rapporter, sur laquelle, enfin, ce tribunal permanent donne des réponses officielles qui s'accumulent dans une série de volumes in-folio, appelée le *Thesaurus*, laquelle se monte déjà à près de deux cents tomes, cette exposition doctrinale, disons-nous, fut calquée avec soin sur les décisions dogmatiques de tous les papes qui avaient précédé, ce qui était constituer, par le fait, l'infaillibilité même que le concile du Vatican devait proclamer trois cents ans après. Quant à la démocratie chrétienne primitive, il n'en reste plus trace au concile de Trente. Pour la décision des questions, soit doctrinales, soit disciplinaires, le peuple chrétien n'a plus voix au chapitre ; la seule grâce qu'on lui fait, c'est la publicité qu'on donne aux congrégations générales et aux assemblées pour la tenue des sessions. Les actes du concile portent qu'à ces réunions les locaux où siègent les juges sont remplis de plusieurs milliers d'assistants ; c'est l'aristocratie épiscopale qui fonctionne encore, mais elle suit elle-même si fidèlement les décisions papales antérieures en fait de dogmatique, qu'elle abdique, en réalité, toute suprématie sous ce rapport pour la remettre entre les mains d'un seul.

— *Décrets disciplinaires portés par le concile de Trente.* On sait que la discipline établie par ces décrets ne fut point acceptée par tous les gouvernements, qu'elle est encore exclue de beaucoup et que la France est de ce nombre et sera de ce nombre aussi longtemps que le concordat de 1801 et 1802 y sera officiellement conservé comme ayant force de loi. C'est ce qui explique comment Pierre Pithou, notre fameux collectionneur des anciens canons, dans les deux in-folio qui portent le nom de *Corpus juris canonici* et qui ont fourni

les bases à un grand nombre de nos lois, n'y a pas fait entrer cette discipline.

Elle porte :

1^o Sur les éditions et impressions des livres sacrés, lesquelles devront être examinées et autorisées par l'ordinaire (IV^e session).

2^o Sur l'établissement et entretien des lecteurs en théologie, des prédicateurs et des questeurs (V^e session).

3^o Sur la résidence des prélats dans leurs églises, sur celle des curés, sur la surveillance qui sera exercée par les ordinaires (les évêques) sur tous les ecclésiastiques séculiers et réguliers, aussi bien que sur les chanoines, à titre de délégués du siège apostolique ; enfin sur l'interdiction faite à tous les évêques d'exercer les fonctions épiscopales hors de leur diocèse (VI^e session).

4^o Sur le choix des évêques, sur l'obligation pour eux de ne tenir qu'une église cathédrale, sur la capacité des bénéficiers, contre le cumul des bénéfices, sur la visite et la réparation des églises, sur la tenue des prélats, sur les dimissoires données par les chapitres durant les vacances du siège, sur les autorisations données pour les promotions, sur l'approbation de l'ordinaire pour les promotions, sur les causes civiles des exemptés réservés aux évêques, sur le gouvernement des hôpitaux, le tout ou presque tout en vertu de constitutions papales (VII^e session).

5^o Sur les corrections épiscopales à l'égard des subordonnés coupables, sur les dépositions et dégradations des ecclésiastiques, sur l'absolution et la remise des peines par l'évêque, sur les citations à comparoir concernant les évêques, sur les témoins recevables contre eux, sur le souverain pontife seul juge des évêques coupables (XIII^e session).

6^o Sur les promotions et les suspenses, sur les évêques *in partibus* qui ne peuvent promouvoir aux ordres, sur le droit donné à l'évêque de suspendre tout ecclésiastique dépendant de lui quoique promu par un autre, sur le droit de correction accordé à tout évêque à l'égard de tout ecclésiastique même exempt, sur l'obligation qui incombe aux clercs de porter l'habit ecclésiastique conformément aux instructions et exigences ou tolérances de l'ordinaire, sur l'homicide, sur le droit de l'évêque limité à ses propres sujets, etc. (XIV^e session).

7^o Sur la gratuité de tous les services ecclésiastiques, sur la nécessité d'un titre ou d'une fortune ou pension suffisante pour l'admission aux ordres, sur les distributions journalières dans les chapitres, sur la nécessité d'un nombre suffisant de prêtres dans les paroisses et sur l'érection de nouvelles cures, etc. (XXI^e session).

8^o Sur l'honnêteté de vie des ecclésiastiques, sur le service des cathédrales, sur les dispenses, sur les testaments dont les évêques sont les exécuteurs, sur les monts-de-piété dont les administrateurs doivent rendre compte à l'ordinaire, sur les ravisseurs des biens d'Eglise, sur la demande du calice (XXII^e session).

9^o Encore sur la résidence pastorale, sur la collation des ordres réservée à l'évêque, sur l'âge de quatorze ans requis pour la promotion à un bénéfice, sur l'examen des ordinands, sur le temps, le lieu, etc., de l'ordination, sur les conditions des divers ordres, sur la nécessité d'être approuvé par l'évêque pour confesser et absoudre, sur les prêtres vagabonds, sur les séminaires (XXIII^e session).

10^o Sur la nécessité de la présence du propre curé avec deux ou trois témoins pour la validité du mariage, sur les empêchements dirimants, sur les peines du concubinage, sur la liberté du mariage, sur la promotion des évêques et des cardinaux, sur la périodicité trisannuelle des conciles provinciaux et annuelle des synodes diocésains, sur la visite du diocèse, sur la prédication à laquelle l'évêque doit veiller, sur la réserve au souverain pontife des causes criminelles épiscopales, sur les devoirs des chapitres, sur les formes des jugements, des juridictions ecclésiastiques, etc. (XXIV^e session).

11^o Sur les obligations des réguliers de ne rien posséder, etc., sur la clôture des religieuses, sur les élections des supérieurs dans les couvents, sur les devoirs des réguliers d'obéir aux évêques des diocèses où ils sont, sur les peines des réguliers scandaleux, sur les noviciats, sur les vœux, sur la liberté d'entrée en religion, sur les monastères en commendé, etc., sur la tenue modeste des évêques en meubles, à la table, etc., sur le devoir des évêques d'observer les décrets du concile, sur l'excommunication, sur l'obligation des bénéficiers d'exercer l'hospitalité, sur les biens d'Eglise, sur les dîmes, sur la manière de procéder à l'égard des clercs concubinaires, sur l'exclusion de certains bénéfices des enfants des clercs, contre les duels, sur les immunités ecclésiastiques que les princes chrétiens doivent faire respecter, sur les indulgences, etc., enfin sur l'observation des décrets du concile (XXV^e session).

Tels furent les décrets disciplinaires du concile de Trente, analysés dans leurs titres seulement. Après qu'ils eurent été lus avec les décrets dogmatiques dans la séance de clôture et que les Pères eurent répondu unanimement leur *placet* à cette proposition du

légal président, que confirmation en serait demandée au saint-père, ils furent souscrits et acclamés par 255 Pères, dont 4 légats, 2 cardinaux, 3 patriarches, 25 archevêques, 168 évêques, 7 abbés, 39 procureurs d'absents munis de commissions légitimes et 7 généraux d'ordre. Ensuite le pape Pie IV confirma le tout par une bulle *ad hoc*, conformément à la demande qui en avait été votée.

Nous devons à nos lecteurs, pour finir, un exemple suffisamment développé pouvant faire sentir l'esprit général qui présida aux décrets de réformation du concile de Trente.

Malgré le long règne de l'aristocratie catholique dans l'Eglise romaine et les commencements d'invasion de la monarchie dans son sein, il s'était conservé, dans le droit canonique ecclésiastique, des restes de la démocratie primitive auxquels on n'avait pas encore osé toucher jusque-là. Le concile de Trente, par les décrets dont nous venons de présenter un si rapide sommaire, attaqua, le premier, ces débris. Comme s'il eût voulu compenser les attributions exorbitantes qu'il accordait à la papauté par quelques institutions aristocratiques qui l'emportassent sur tout ce qui s'était fait auparavant dans cette direction, il fit ce qu'il put pour constituer les évêques en autant de petits tyrans secondaires, mais absolus, de leurs subordonnés. Cependant, en certains cas, le concile n'agit ainsi que d'une manière timide et amphibologique. Nous choisirons l'exemple que nous venons de promettre parmi les faits disciplinaires qui affectent cette couleur équivoque.

Jusqu'au concile de Trente, c'est-à-dire pendant plus de quinze cents ans, il n'avait existé dans l'Eglise qu'une espèce de procédure épiscopale dans l'application des suspensions, interdicts, dépositions, dégradations, que les subordonnés du bas clergé pouvaient encourir par leur conduite, et cette procédure, appelée canonique, judiciaire, juridique, c'est-à-dire pratiquée selon les formes du droit, ne pouvait être valide qu'autant qu'aucune des conditions canoniques n'était omise et qu'un jugement-avait été porté par le tribunal ecclésiastique institué *ad hoc* autour de l'évêque dans la présidence de l'évêque. De cette manière, les évêques n'étaient point absolus, et leurs subordonnés du bas clergé, dans tous les grades, avaient des garanties contre leurs caprices ou contre les injustices qui auraient pu naître d'un pouvoir sans contrôle. Or, le concile de Trente apporta, dans cet ordre, une modification énorme à l'avantage des évêques; ce fut la procédure dite *ex informata conscientia*. Il faut dire pourtant que le concile fut très-loin d'être clair dans l'établissement de cette nouvelle procédure; il faut même reconnaître que son décret, bien compris, s'entendait encore d'une manière favorable au subordonné; mais la papauté, avec ses congrégations, imposa bientôt le sens le plus défavorable à l'interprétation. Citons le décret lui-même dans son texte latin et dans sa traduction littérale.

Voici le texte : *Cum honestus ac tutus sit subiecto debitor propositis obedientiam impendendo, in inferiori ministerio deservire, quam cum prapostorum scandalum graduum altiorum appetere dignitatem; ei, cui ascensus ad sacros ordines a suo praelato, ex quacumque causa, etiam ob occultum crimen, quomodolibet, etiam extrajudicialiter, fuerit interdictus, aut qui a suis ordinibus, seu gradibus, vel dignitatibus ecclesiasticis fuerit suspensus, nulla contra ipsius praelati voluntatem concessa licentia de se promoveri faciendo, aut ad priores ordines, gradus et dignitates, sive honores restituito, suffragetur (xiv session, De reform., cap. 1).*

Voici la traduction littérale : « Comme il est plus honnête et plus sûr pour le subordonné de servir dans un ministère inférieur, en rendant l'obéissance due aux supérieurs, que de braver avec scandale des supérieurs la dignité de grades plus élevés; pour celui auquel l'accès aux ordres sacrés a été interdit par son prêtre pour une cause quelconque, même pour un crime occulte, d'une manière quelconque, même extrajudiciairement, ou qui a été suspendu de ses ordres ou grades ou dignités ecclésiastiques, que pour celui-là n'ait valeur, à l'encontre de la volonté du prêtre lui-même, aucune licence accordée de se faire promouvoir, ni restitution aux premiers ordres, grades et dignités ou honneurs. »

Le sens le plus naturel, et même le seul naturel pour la bonne foi, est celui-ci : Que celui qui, n'étant pas encore dans les ordres sacrés, a reçu de son évêque la défense de les recevoir, « pour une cause quelconque, même pour un crime occulte, et d'une manière quelconque, même extrajudiciairement » et sans procès intenté et poursuivi *prout de jure*, en d'autres termes *ex informata conscientia episcopi*, ne sera jamais admis à la promotion à ces ordres, malgré la volonté de son évêque, et que celui qui aura été suspendu de l'exercice de ses ordres, après qu'il y aura déjà été promu, et cela non plus *ex informata conscientia* seulement et extrajudiciairement, mais d'après les règles canoniques de tous temps reçues et pratiquées dans l'Eglise, celui-là ne pourra non plus être rétabli dans ses premières charges et honneurs malgré la volonté de son évêque.

Mais l'autorité romaine, par ses sacrées congrégations et par ses bulles, interpréta le décret d'une tout autre manière. D'après elle, le concile avait voulu dire que : Ne pouvaient être ni promus à de nouveaux ordres ni rétablis dans l'exercice d'ordres déjà reçus, malgré la volonté de l'évêque, ceux à qui l'évêque avait défendu de se faire promouvoir et ceux qu'il avait censurés et mis en suspens, *ex informata conscientia*, et sans forme de procès; en sorte que, d'après elle, la clause *etiam extrajudicialiter* tombait à la fois sur le premier membre et sur le second, étant sous-entendue pour celui-ci.

C'est ainsi qu'au moyen d'une subtilité, à laquelle le concile de Trente avait laissé la porte ouverte, une porte qu'il lui eût été si facile de fermer par une rédaction plus positive, la cour de Rome arracha de la discipline ecclésiastique le dernier vestige des garanties démocratiques qui avaient pour but de protéger les inférieurs contre les injustices éventuelles de leur supérieur. C'est ainsi que les évêques devinrent des potentats absolus, aux caprices desquels étaient livrés tous les membres de leur clergé. Cette omnipotence des évêques, essentiellement aristocratique, ne gênait pas la cour romaine, parce qu'elle se bornait à peser sur le bas clergé, parce que, relativement à elle, elle n'était qu'une subordination, enfin parce que le droit de tout juger en dernier ressort sans procès, *ex informata conscientia*, aussi bien les évêques que les autres, lui était toujours réservé en conséquence de la fameuse formule du concile de Trente s'appliquant à tout : *Salvo semper auctoritate sedis apostolicæ*.

Il y a même, relativement à cette grosse question disciplinaire, à constater dans notre dix-neuvième siècle une conduite machiavélique de la cour de Rome. Après avoir, comme nous l'avons vu, lâché la bride, au nom du concile de Trente, à la tyrannie épiscopale et l'avoir laissée se développer assez largement pour soulever contre elle l'indignation du bas clergé en tous les pays et surtout en France, où les évêques, par suite d'habitudes gallicanes, étaient plus despotes que partout ailleurs, elle se fit adresser les appels des persécutés et leur donna bien souvent raison contre cette autorité épiscopale; elle décida même très-souvent contre celle-ci qu'elle avait outre-passé ses droits. Dans l'application de l'*ex informata conscientia*, en usant de cette procédure exceptionnelle à l'égard de toute sorte de causes, tandis qu'elle ne devait être appliquée qu'aux causes occultes et lorsqu'il s'agissait seulement de peines légères qui ne fussent ni la déposition, ni la dégradation, ni des peines perpétuelles.

Pourquoi la cour romaine se donnait-elle ainsi le beau rôle de protectrice des persécutés du bas clergé, si ce n'était pour nourrir dans ce clergé inférieur des prédispositions ultramontaines qui, un jour, pussent paralyser l'autorité épiscopale dans ses prétentions à la double suprématie doctrinale et disciplinaire de ses conciles œcuméniques et finissent en pesant sur elle par l'entraîner à faire ce qu'elle a fait au concile du Vatican, c'est-à-dire à abdiquer en faveur de la monarchie papale universelle en matière de religion?

Nous terminons là ce tableau sommaire du concile de Trente, dans lequel nous nous sommes bornés à choisir quelques-uns des points principaux et à les décrire suffisamment pour les mettre en relief. Ceux qui voudraient avoir une idée plus complète des discussions, des intrigues, de tous les détails fort curieux qui signalèrent les dix-huit années pendant lesquelles cette assemblée tint de temps en temps ses congrégations et ses sessions, devraient lire les deux histoires fort longues de fra Paolo Sarpi et de Palavicini, que nous avons déjà citées.

TRENTE-CENT s. m. V. TRENTAIN.
TRENTE-DEUXAIN s. m. (tran-te-deu-zain — rad. *trente-deux*). Comm. Nom d'une ancienne sorte de drap, dont la chaîne était composée de trois mille deux cents ou trente-deux fois cent fils. || On l'appelait aussi **TRENTE-DEUX-CENT**, principalement dans les fabriques du Centre et du Nord.
— Adjectiv. : *Drap TRENTE-DEUXAIN*.

TRENTE-DEUX-CENT s. m. V. TRENTA-DEUXAIN.
TRENTE DEUX-PIEDS s. m. Mus. Nom de l'un des tuyaux de l'orgue.

TRENTE-HUITAIN s. m. Comm. Nom d'une ancienne sorte de drap, dont la chaîne était composée de trois mille huit cents ou trente-huit fois cent fils. || On l'appelait aussi **TRENTE-HUIT-CENT**, principalement dans les fabriques du Centre et du Nord.
— Adjectiv. : *Drap TRENTE-HUITAIN*.

TRENTE-HUIT-CENT s. m. V. TRENTA-HUITAIN.

TRENTEL (François-Xavier), astronome allemand, né à Neustadt en 1730, mort en 1804. Il entra dans l'ordre des jésuites, puis professa successivement les humanités, la philosophie, l'écriture sainte, les mathématiques dans diverses villes d'Allemagne. S'étant ensuite spécialement occupé d'astronomie, il devint, en 1770, astronome à l'université de Wurtzbourg, où il professa, à partir de 1773, l'astronomie et les mathématiques avec un très-grand succès. On cite de ce savant :

Compendium algebrae, geometriae elementaris et sectionum conicarum (Wurtzbourg, 1775-1778, 3 vol. in-8°).

TRENTE-MAILLES s. m. Pêche. Espèce de tramail.

TRENTENAIRE adj. (tran-te-nè-re — rad. *trente*). Qui dure, qui a duré trente ans : *La possession TRENTENAIRE opère la prescription*.

TRENTEPOHLE s. f. (train-te-po-ll — de *Trentepohl*, botan. allem.). Bot. Syn. d'**HÉLIOPHILE**, genre de crucifères. || Syn. de **BRY**, d'**AMPHICONIE**, de **CHANTRAUSIE** et de **CHROOLEPE**, genres de cryptogames.

TRENTE-QUATRAIN s. m. Comm. Nom d'une ancienne sorte de drap, dont la chaîne était composée de trois mille quatre cents ou trente-quatre fois cent fils. || On l'appelait aussi **TRENTE-QUATRE-CENT**, principalement dans les fabriques du Centre et du Nord.
— Adjectiv. : *Drap TRENTE-QUATRAIN*.

TRENTE-QUATRE-CENT s. m. V. TRENTA-QUATRAIN.

TRENTE-SIXAIN s. m. Comm. Nom d'une ancienne sorte de drap, dont la chaîne était composée de trois mille six cents ou trente-six fois cent fils. || On l'appelait aussi **TRENTE-SIX-CENT**, principalement dans les fabriques du Centre et du Nord.
— Adjectiv. : *Drap TRENTE-SIXAIN*.

TRENTE-SIX-CENT s. m. V. TRENTA-SIXAIN.

TRENTIÈME adj. (tran-tié-me — rad. *trente*). Qui occupe un rang marqué par le nombre trente : *La TRENTIÈME année du siècle*. *Le TRENTIÈME jour du mois*. || Qui est contenu trente fois dans le tout : *La TRENTIÈME partie d'un nombre*.

— Substantiv. Personne qui occupe le trentième rang : *Être le TRENTIÈME, la TRENTIÈME sur la liste*.

— s. m. Trentième jour du mois. || Vieilli en ce sens; on dit aujourd'hui **TRENTE**.

— Trentième partie du tout : *Les neuf TRENTIÈMES de 90 sont 27*.

TRENTIÈMEMENT adv. (tran-tié-me-man — rad. *trentième*). En trentième lieu; se dit quand on compte par la série naturelle des nombres depuis un jusqu'à trente.

TRENTIN, **INE** s. et adj. (tran-tain, i-ne). Géogr. Qui habite Trente; qui appartient à cette ville ou à ses habitants : *Les TRENTINS*. *La population TRENTINE*.

TRENTO (François), théologien italien, né à Udine en 1710, mort dans la même ville en 1786. Doué d'un véritable talent de parole, il se distingua dans la prédication et devint chanoine d'Udine. Nous citerons, parmi ses ouvrages : *Flagionamenti de omeliascelle* (Plaisance, 1803, in-4°); *La Preparazione alla morte* (Plaisance, 1807); *Lettere* (Plaisance, 1805). Trento a laissé environ 60 volumes inédits de mélanges historiques et littéraires.

TRENTO (Jérôme), théologien italien, né à Padoue en 1728, mort en 1784. Il appartenait à l'ordre des jésuites et se fit une grande réputation comme prédicateur; mais, malgré les éloges dont il fut l'objet de la part de ses contemporains, on est obligé de reconnaître qu'il était loin de justifier la haute opinion qu'on avait de lui. Son style est, en effet, des plus vulgaires, et tous ses sermons abondent en répétitions ainsi qu'en images forcées et triviales. Le recueil de ses *Sermons de carême* (Venise, 1785, in-4°), plusieurs fois réédité, n'en est pas moins, de nos jours encore, regardé comme un ouvrage classique par les jeunes théologiens d'Italie. On a encore de lui : *Panegyriques et discours moraux* (Venise, 1786, in-4°).

TRENTO (Jules), littérateur italien, né à Pavenza (Istrie) en 1732, mort en 1813. D'abord médecin, il professa ensuite la littérature et devint, en dernier lieu, directeur d'une imprimerie à Trévise. Nous mentionnerons de lui : un *Tratté sur la comédie*; dix *Sermons critiques*, dans le genre de ceux de Gozzi, et plusieurs traductions d'ouvrages en italien.

TRENTON, ville des Etats-Unis, capitale de l'Etat de New-Jersey et siège du gouvernement, sur la rive gauche de la Delaware, à 300 kilom. N.-E. de Philadelphie; par 40° 14' de latit. N. et 76° 59' de longit. O.; 25,000 hab. Elle est bien percée et en général bien bâtie. Temples pour les épiscopaliens, les presbytériens, les méthodistes, les amis, etc. Collège, académie, banques. Manufactures de coton, tanneries; fer et poteries. Mine de cuivre aux environs. Cette ville est un grand entrepôt du commerce intérieur entre New-York et Philadelphie. Washington y remporta une victoire sur les Anglais le 28 décembre 1776.

TRENTOWSKI (Ferdinand-Bronislas), philosophe polonais, né à Varsovie en 1808. Il professait la grammaire et la littérature polonaise au collège Szczuczyn, lorsque survint la révolution de 1830. Trentowski combattit pour la cause nationale et, après sa défaite, s'exila volontairement. Il habita d'abord à Königsberg, puis à Heidelberg et à Fribourg en Brisgau, où il se fit recevoir à l'agrégation avec une thèse sur la *Vie éternelle*. De retour dans son pays natal en 1843, il fit imprimer plusieurs ouvrages de philosophie. En 1848, lorsque éclata le mouvement national,

il se rendit à Cracovie, où ses cours obtinrent un immense succès. Il ne tarda pas cependant à être obligé de s'exiler de nouveau en Allemagne, où il se fit naturaliser et se maria. Il a quitté depuis plusieurs années le professorat et habite Bade, où il a obtenu des lettres de naturalisation. Dans son système philosophique, M. Trentowski a cherché à concilier entre eux le réalisme et l'idéalisme, autrement dit l'empirisme et la spéculation, et il s'est, à ce point de vue, rangé à côté de Steffens. Il admet trois critères : ceux de l'expérience, de la raison et de l'observation, et, par l'admission de ce dernier, se rapproche à la fois de Schelling et de Hegel. Nous citerons, parmi les ouvrages philosophiques de M. Trentowski : ses *Principes de philosophie* (Carlsruhe, 1837); *Introduction à l'étude de la nature* (Leipzig, 1840); *Système d'éducation* (Posen, 1842); *Traité de logique* (Posen, 1844); *Des rapports entre la philosophie et la politique* (Posen, 1843) et une dissertation sur la *Démonomanie*.

TRENTSCHIN (Matthieu de), général hongrois, mort en 1318. Il appartenait à l'une des plus anciennes familles de la Hongrie et, en qualité de palatin du royaume, il commandait l'armée de Vladislas III à la bataille de Stillefried (1278), dans laquelle Ottocar II, roi de Bohême, fut tué. Après la mort d'André III, dernier représentant de la ligne mâle des Arpads (1301), Trentschin chercha à s'opposer à l'élection de Charobert et fit offrir la couronne à Wenceslas, roi de Bohême, pour son fils, qui portait le même nom et qui était alors âgé de douze ans. Ce jeune prince fut reconnu roi par les principaux magnats hongrois; mais la cour de Rome, qui soutenait Charobert, excommunia Trentschin, qui leva alors une armée, assiégea et prit Gran, résidence de l'archevêque primat du royaume et vint mettre le siège devant Kaschau. Charobert accourut au secours de cette ville et livra aux partisans de Wenceslas une bataille dont le résultat fut incertain (1312). Trentschin s'empara alors de l'autorité royale et fit même frapper monnaie à son effigie, puis il se mit à la tête d'une ligue nombreuse contre Charobert, et ce prince, qui par ses débâches et sa mollesse s'était aliéné les esprits des Hongrois, était sur le point de perdre sa couronne, lorsque Trentschin mourut subitement. Ses partisans se dispersèrent aussitôt, et Charobert demeura, dès lors, paisible possesseur du trône.

TRENTUPLE adj. (tran-tu-ple — de *trente*, et du suffixe lat. *plex*, qui marque multiplication). Qui est trente fois aussi grand : *Un nombre TRENTUPLE d'un autre*. *Celui-ci ayant dépensé trente fois moins a donc joui d'une richesse relativement TRENTUPLE*. (Fourier.) || Peu usité.

— s. m. Nombre trente fois aussi grand : *Nous avons eu cette année le TRENTUPLE de la récolte dernière*. || Peu usité.

TREPAN s. m. (tré-pan — du grec *trupanon*, fait lui-même de *trupad*, percer, qui appartient comme *teirô*, broyer, *tréô*, *trud*, *truchô*, percer, *toréud*, ciseler, *tridroskô*, blesser, *tribô*, frotter, à la racine sanscrite *tar*, traverser, qui a fourni le principal nom de la tarière aux langues de la famille indo-européenne). Chir. Instrument en forme de vilebrequin, dont on se sert pour pratiquer des ouvertures dans certains os : *Le chirurgien apporla son TREPAN et fit l'opération*. (Acad.) || Opération qui se fait avec cet instrument : *Ce blessé est trop faible, il ne pourra jamais supporter le TREPAN*. (Acad.) || Dans ce dernier sens, il est synonyme de **TREPANATION**.

— Techn. Instrument employé pour désagréger les roches dans les opérations de sondage. Il Sorte de tarière avec laquelle on perce les pierres, le marbre ou le bois. || Sorte de foret au moyen duquel on perce le ciel d'une galerie où l'air ne circule pas assez pour qu'on y puisse tenir une chandelle allumée.

— Serrur. Machine pour faire tourner un foret maintenu verticalement.

— Jeux. Bague dont se servent les tricheurs, au jeu de domino et aux jeux de cartes. || On l'appelle aussi **BAGUE** à **MARQUER**.

— Encycl. Chir. Le *trépan* employé en chirurgie se compose de deux parties : l'arbre et le *trépan* proprement dit, c'est-à-dire la portion qui doit agir sur la surface osseuse. L'arbre est une espèce de vilebrequin d'acier. La palette qui le termine en haut et la boule qui est au milieu doivent être de bois et rouler sur leur axe, afin d'éviter des frottements incommodes pour la main du chirurgien. Le *trépan*, que l'on adapte à l'extrémité de l'arbre, à la place de ce que les ouvriers appellent la mèche du vilebrequin, n'a pas toujours la même forme : on le distingue en *trépan perforatif*, *trépan* à couronne et *trépan exfoliatif*. Le premier n'est pas autre chose qu'une tige d'acier terminée par une pyramide très-fine et à arêtes tranchantes; le second se termine par une couronne d'acier dont le bout inférieur est denté comme une scie, et dont le diamètre varie de 0m,018 à 0m,025. Au centre de cette couronne se trouve la pyramide, c'est-à-dire une tige d'acier vissée de gauche à droite, dans le milieu de la culasse, de manière que sa pointe dépasse de 0m,001 le niveau des dents. On peut du reste lui faire faire une saillie plus ou moins considérable au moyen d'une vis de pression. Elle sert à assujettir la couronne sur le lieu

où elle doit agir. Dans le *trépan* exfoliatif, la couronne et la pyramide sont remplacées par une lame dont le bord inférieur tranchant est partagé en deux parties égales, mais taillées en biseau en sens inverse l'une de l'autre, par une sorte de pivot ou d'épave saillante. Ces diverses pièces sont enfermées habituellement dans une boîte que l'on appelle *boîte à trépan*, qui contient en outre trois couronnes de différentes dimensions, des rugines pour détacher le périoste de la surface des os, un tire-fond, un couteau lenticulaire, un élévatoire, une brosse dure et des tenailles incisives. V. TRÉPANATION.

— Techn. Les *trépans* employés dans les sondages sont très-variés dans leurs formes. La plus simple est celle qui convient aux terrains les plus durs; c'est simplement un ciseau en acier bien trempé, de la largeur que l'on veut donner au trou de sonde.

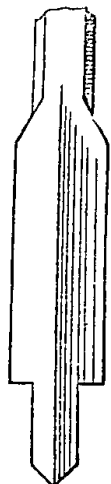


Fig. 1.

On se sert, dans les roches très-ténaces, du *trépan* élargisseur (fig. 1), qui divise l'action et agit en même temps sur les deux tranchants. Pour les roches argileuses, on se sert d'un *trépan* rubané, qui tient pour ainsi dire le milieu entre les *trépans* et les



Fig. 2.

tarières (fig. 2). Néanmoins, pour ces sortes de terrains, on emploie plutôt les tarières simples.

Lorsque l'on veut obtenir des échantillons assez volumineux des roches dures, avec leur stratification, on se sert d'une sorte de *trépan* denticulaire formé de trois, quatre ou cinq lames de ciseau disposées sur un noyau

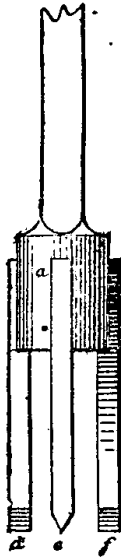


Fig. 3.

central *a*. On découpe ainsi un cylindre de roche entre les points *d*, *e*, *f*. Lorsqu'il est

assez long, on l'extrait au moyen d'une cloche qui s'emboîte dessus exactement et le ramène au jour (fig. 3). C'est ce qu'on appelle un témoin.

Les *trépans* ont été perfectionnés par M. Kind, l'auteur du puits artésien de Passy. Il a, pour remédier tout à fait à l'inconvénient qui résulte du choc violent des tiges de sonde, créé un *trépan* qui tombe indépendamment des tiges. Ce *trépan* a un manche

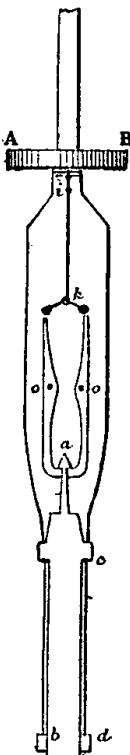


Fig. 4.

tel que *ab*. La tête *a* est tenue par une pince tournant en *oo*. Lorsque tout le système tombe, le disque *AB* est retenu par la résistance de l'eau qui emplit le trou de sonde; il tire sur *it*, ce qui ouvre la pince; le *trépan* s'échappe. Sa chute est limitée par les deux taquets *c* et *d* (fig. 4).

M. Kind, pour les forages à grand diamètre, a imaginé un *trépan* à plusieurs lames *abcd*, assemblées par une même traverse.

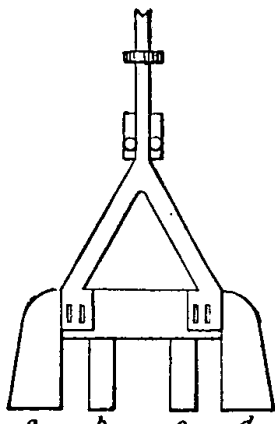


Fig. 5.

Avec cet instrument, M. Kind a foré des puits de mine de 3 et 4 mètres de diamètre. Ce *trépan* peut être monté au moyen d'un appareil à délié, lesté de façon à entamer la roche par son choc. Le tout a été employé pour le forage du puits de Passy. Le moteur était une machine à vapeur.

TRÉPANATION s. f. (tré-pa-na-si-on — rad. *trépaner*). Chir. Opération pratiquée à l'aide du *trépan*.

— Encycl. Chir. L'application du *trépan*, étant toujours une opération des plus graves, ne doit jamais être faite à la légère. On n'a presque jamais à la pratiquer dans le cas de plaie des os du crâne par instruments tranchants, parce qu'il y a presque toujours alors assez d'espace pour l'évacuation des humeurs intra-cranienues, ce qui enlève toute crainte de mort par compression cérébrale. Il en est de même pour les plaies des os par instruments piquants, puisque la blessure ouvre une route naturelle vers l'extérieur au sang qui peut s'épancher au dedans du crâne.

Lorsqu'une partie de l'instrument ou du projectile qui a causé la lésion reste enclavée dans la voûte crânienne et qu'il y a impossibilité de l'extraire sans enlever la portion osseuse qui l'entoure, il y a lieu de recourir au *trépan*, surtout si le corps étranger dépassant l'os en dedans pénètre dans la substance cérébrale. C'est le meilleur moyen

de prévenir des symptômes inflammatoires redoutables qui ne manqueraient pas de se développer tôt ou tard. Les anciens conseillaient et pratiquaient la *trépanation* préventive dans le cas de contusion des os du crâne;

les chirurgiens modernes s'en abstiennent et se fondent pour cela sur des raisons qu'il serait trop long d'énumérer ici. Une fracture crânienne avec enfoncement des os ne réclame d'une manière absolue l'opération du *trépan* que lorsqu'elle s'accompagne d'accidents graves dus à la compression cérébrale. Il n'est pas très-rare, en effet, de trouver des individus qui ont survécu pendant de longues années à des fractures du crâne avec enfoncement et qu'on avait abandonnées à elles-mêmes. En résumé, le chirurgien ne doit jamais *trépaner* que pour remédier à une compression cérébrale manifeste et pressante, lorsqu'il existe à l'intérieur du crâne un corps étranger dangereux ou un foyer dont il n'est pas permis d'espérer la résolution naturelle.

Une fois l'opération reconnue nécessaire, il faut rechercher le lieu qu'occupe l'épanchement à évacuer ou le corps étranger qui cause la compression. La chose est généralement facile quand il y a une plaie ou une fracture; mais il n'en est pas de même lorsqu'il n'y a aucune trace de coup. A défaut de signes sensibles, l'opérateur s'aidera alors de tous les signes rationnels qu'il pourra observer. On peut, dit Samuel Cooper, consulter un grand nombre de faits, dans les annales de la chirurgie, où l'emploi prudent et judicieux du *trépan* a amené des cures merveilleuses, et où l'on n'avait pas d'autre moyen de sauver la vie du malade. Le soulagement que produit l'opération est quelquefois si soudain et si étonnant que dans aucun cas l'assistance de l'art de la chirurgie ne se déplace avec plus d'avantage. Le rétablissement immédiat de la vue, à la suite de l'opération de la cataracte, n'est pas plus beau et plus frappant que le rétablissement instantané des facultés intellectuelles et de la parole, de la sensibilité ainsi que des mouvements volontaires, chez une personne qui est dans un état de mort apparente à la suite d'une blessure de la tête.

On doit éviter autant que possible de *trépaner* sur le trajet des sutures, parce que la dure-mère est très-adhérente dans ces points, et au niveau des sinus crâniens, parce qu'on produirait une hémorragie dangereuse. On doit éviter aussi l'angle antérieur et inférieur du pariétal, à cause de l'artère méningée moyenne qu'on pourrait facilement déchirer en ce point.

La première chose à faire dans l'opération du *trépan*, après avoir rasé la tête, c'est de mettre à découvert la portion du crâne sur laquelle on doit agir, soit en agrandissant la plaie, s'il y en a une, soit en incisant les teguments s'ils sont entiers. On en dissèque les lambeaux, on rugine le péri-crâne et on applique la couronne dentée, qu'on fait tourner doucement de manière qu'elle demeure toujours perpendiculaire à l'os. Si la sciure qui se place entre les dents les empêche de mordre, on retire l'instrument et on le nettoie avec une petite brosse. On procède d'autant plus doucement qu'on avance d'avantage, jusqu'au moment où la portion osseuse cernée par la couronne devient tout à fait libre. On l'extrait alors avec l'élévatoire ou la spatule. On pratique ensuite l'extraction des corps étrangers. S'ils sont solides, on les enlève avec des pinces ou tout autre instrument approprié; s'ils sont liquides, on facilite simplement leur issue en donnant à la tête une position convenable. Il ne reste plus à faire ensuite qu'un pansement léger avec un linge fenêtré enduit de cérat, et à se comporter pour le reste de la cure comme dans toutes les autres plaies perforantes de la tête. Après la cicatrisation, on applique une plaque protectrice en caoutchouc ou en cuir bouilli, qui a aussi pour but de prévenir, dans certains cas, la formation d'un encéphalocèle.

TRÉPANÉ, ÊE (tré-pa-né) part. passé du v. *trépaner* : Homme *TRÉPANÉ*.

— Substantiv. : Il est rare qu'un *TRÉPANÉ* survive à l'opération.

TRÉPANE v. a. ou tr. (tré-pa-né — rad. *trépan*). Chir. Faire l'opération du *trépan* : On l'a *TRÉPANÉ*. (Acad.) C'est un valet qui a été battu par son maître et qui, au sortir d'ici, va se faire *TRÉPANE*. (Brueys.) Ce rire angélique lui tordait les entrailles et lui travaillait la cervelle comme si quelque chirurgien le *TRÉPANAIT* avec un fer brûlant. (Balz.)

— Par ext. Perforer : *TRÉPANE* une côte. — Min. *Trépaner* une mine. En percer la galerie avec le *trépan*.

TRÉPANG s. m. (tré-pang). Echin. Espèce d'holothurie fort estimée en Chine, et dont on fait usage comme aliment aphrodisiaque. — Encycl. V. HOLOTHURIE.

TRÉPAS s. m. (tré-pâ — du vieux fr. *tres*, outre, au delà, et de *pas*, dans le sens de passage. V. *TRÉPASSER*). Décès, passage de la vie à la mort, surtout en parlant de l'homme : A l'heure de son *TRÉPAS*. Affronter le *TRÉPAS*. Mépriser le *TRÉPAS*. (Acad.) L'on a le temps d'avoir les dents longues lorsqu'on attend pour vivre le *TRÉPAS* de quelqu'un. (Mol.) Il est le plus souvent usité en poésie :

[trépas.

Ensemble nous cherchons l'honneur d'un beau CORNEILLE.

Aux portes du trépas l'égalité commence. COLARDEAU.

Lorsque de tant d'horreurs le *trépas* nous délivre, Est-ce un si grand malheur que de cesser de vivre? RACINE.

Le *trépas* vient tout guérir, Mais ne bougeons d'où nous sommes. LA FONTAINE.

On a vu des enfants s'immoler à leurs pères, Des frères disputer le *trépas* à leurs frères. DELILLE.

. . . Cet heureux *trépas*, des faibles redouté, N'est qu'un enfantement à l'immortalité. LAMARTINE.

Hélas ! que j'en ai vu mourir de jeunes filles ! C'est le destin. Il faut une proie au *trépas*. V. HUGO.

Il dit parfois : Ce n'est pas tout de naître, Dieu, mes enfants, vous donne un beau *trépas* ! BÉRANGER.

De cent maux le *trépas* délivre ; Qui cherche à vivre Cherche à souffrir. QUINAULT.

— Fam. *Aller de vie à trépas*, Mourir. — Mar. *Pas, pertuis*.

— Syn. *Trépas, décès, an*, etc. V. DÉCÈS.

TRÉPASSÉ, ÈE (tré-pa-sé) part. passé du verbe *Trépasser* : Homme *TRÉPASSÉ*. Femme *TRÉPASSÉE*. La poule mangea le lapin empoisonné, et le lendemain elle était *TRÉPASSÉE*. (Alex. Dum.)

Et quant à moi, je trouve, ayant tout compassé, Qu'il vaut mieux être encore trompé que *trépassé*. MOLIÈRE.

— Substantiv. Personne morte : *Être pâle comme un TRÉPASSÉ*. *Prier Dieu pour les TRÉPASSÉS*. (Acad.) Il ne faut pas croire à toutes ces faribolaines de *TRÉPASSÉS* et de *revenants qui vont par les corridors*. (F. Féval.) Je vous laisse à penser si dans la nuit obscure J'ai d'un vrai *trépassé* su tenir la figure. MOLIÈRE.

— Le jour des *trépassés*, Le 2 novembre, jour où l'Eglise catholique prie plus spécialement pour les morts. Il On dit plus souvent LE JOUR DES MORTS.

TRÉPASSÉS (baie des), baie de l'Amérique du Nord, dans l'Atlantique, sur la côte S. de la presqu'île d'Avallon, dans l'île de Terre-Neuve, entre le cap Pène et la pointe Mistaken, par 46° 50' de latit. N. et 55° de longit. O. Cette vaste baie comprend les baies de Biscaye, du Mouras, le havre des *Trépassés* et l'anse de Portugal.

TRÉPASSEMENT s. m. (tré-pa-se-man — rad. *trépasser*). Etat de quelqu'un qui *trépassé* : Le spasme érotique chez les vieillards ressemble à un vrai *TRÉPASSEMENT*. (Proudh.)

TRÉPASSER v. n. ou intr. (tré-pâ-sé. — Ce mot, qui s'écrivait autrefois *tres-passer*, signifie proprement outre-passer, puis figurément faire le passage de la vie à la mort, mourir, de *tres*, qui signifiait autrefois outre, au delà, du latin *trans* :

O vos trestuit ki *trépassés*, Es gardez-moi et si pansez Se nule dolours est si grans Qui à la moie soit semblans. (Dolopathos.)

Ces vers sont une traduction du verset 12 du chapitre 1er des *Lamentations* de Jérémie : *O vos omnes qui transitis per viam, attendite et videte si est dolor sicut dolor meus*. En parlant des personnes, Mourir, rendre l'âme ou le dernier soupir : Il *TRÉPASSA* sur le minuit. Il a *TRÉPASSÉ* à telle heure. (Acad.) On avait prédit à Robert Guiscard qu'il *TRÉPASSERAIT* à Jérusalem. (Chateaub.) Un chirurgien l'ou, sang Dieu ! mon brave Athos va *TRÉPASSER*. (Alex. Dum.) Un personnage si protégé du gouvernement et si riche ne pourrait ni guérir ni *TRÉPASSER* sans qu'on en fit grand bruit. (F. Sand.)

Quoi ! j'aurais *trépassé* sans m'en apercevoir ! MOLIÈRE.

TRÉPHINE s. f. (tré-f-ne). Chir. Instrument employé par les chirurgiens anglais pour la *trépanation*, et dans lequel une poignée analogue à celle d'une vrille remplace l'arbre du *trépan*.

TRÉPIDATION s. f. (tré-pi-da-si-on — du lat. *trepidus*, agité, lequel se rattache lui-même au verbe *trepo*, tourner; ce dernier mot représente exactement le grec *trepo*, tourner, d'où *tropos*, tournure, *tropé*, tour). Pathol. Tremblement des membres, des nerfs, etc. : *Jamais je n'ai ressenti de TRÉPIDATION nerveuse pareille à celle qui me tord les entrailles en ce moment*. (F. Guillermin.)

— Fig. Violente agitation : *La pensée de la mort le remplit de trouble, de crainte, de regrets; il maintient son âme dans une sorte de TRÉPIDATION incessante qui le porte à changer à tout moment de dessein et de lieu*. (De Tocqueville.) *Le poète ressentit, son manuscrit à la main, une TRÉPIDATION qui ressemblait à de la peur*. (Balz.)

— Astron. anc. Balancement alternatif du nord au midi, et du midi au nord, que les anciens attribuaient au firmament.

— Géol. Léger tremblement : *A la Jamaïque, il faut s'attendre, une fois par an, à une TRÉPIDATION du sol*. (L. Figuier.)

— Mar. Mouvement légèrement saccadé, qui ne fait parcourir au navire aucun espace sensible.

TRÉPIED s. m. (tré-pié — du latin *tripēs*, génitif *tripēdis*, proprement qui a trois pieds; de *tres*, trois, et de *pes*, pied). Ustensile de cuisine à trois pieds, qui sert à soutenir sur le feu un chaudron, un poëlon. || Tout meuble à trois pieds : *Lavabo, guéridon en trépiéd*.

— Antiq. Petit siège à trois pieds sur lequel se plaçait la sibylle, quand elle voulait interroger la divinité et rendre ses oracles : *Le trépiéd de Delphes*.

Sur son trépiéd divin la sibylle inspirée

Parle et se couvre encor d'une écume sacrée.

L'écouvé.

|| Fig. *Être, se croire sur le trépiéd*, Parler avec enthousiasme, à la manière de l'antique sibylle.

— Anat. *Trépiéd coliaque*, Terminaison de l'artère ou tronc coliaque, qui se partage en trois branches. || *Trépiéd vital*, Ensemble des trois fonctions essentielles de la vie : *Le trépiéd vital est constitué par la respiration, la circulation et l'innervation*.

— Encycl. Antiq. Les *trépieds* anciens sont fort nombreux et étaient affectés à des usages variés. A l'intérieur des maisons, on y posait des lampes, des vases, des bassins principalement destinés à contenir l'eau nécessaire aux besoins de l'habitation. Dans les temples, les *trépieds* portaient des brûle-parfums, les vases d'eau lustrale. Homère parle fréquemment de ce genre de meubles, dont la forme fut régie par des raisons hiératiques. Le *trépied* qui couvrait l'ouverture de l'autel de Delphes et sur lequel s'asseyait la pythie pour rendre ses oracles est le plus célèbre qu'on puisse citer. A Athènes, il y avait une rue des *Trépieds*, ainsi nommée parce qu'elle contenait plusieurs temples où se trouvaient un grand nombre de ces supports dédiés aux dieux. Le *trépied* était une des offrandes que la piété païenne consacrait le plus habituellement dans les temples. Quelquefois, c'était par centaines que les villes, sur la foi des oracles, déposaient des *trépieds* de bois ou de terre cuite dans les édifices religieux. Les vainqueurs des jeux publics qui avaient obtenu des *trépieds* pour prix les dédiaient aux dieux en signe de reconnaissance. A Thèbes, les prêtres d'Apollon consacraient chacun un *trépied* à ce dieu, dont c'était d'ailleurs un des symboles. Après la bataille de Platée, les Grecs vainqueurs des Perses consacrèrent à Apollon un *trépied* d'or.

La forme du fameux *trépied* de Delphes devint un modèle qu'on imita souvent. A Alexandrie, dans les pompes des Ptolémées, on vit souvent figurer des *trépieds* delphiques en argent ou en or. Constantin fit placer dans l'hippodrome de Constantinople un *trépied* delphique, également en or.

TRÉPIGNÉ, ÉE (tré-pi-gné; gn mil.) part. passé du v. *Trépigner*. Foulé : *Terre TRÉPIGNÉE. Il ne faut jamais souffrir que la terre du jardin soit TRÉPIGNÉE*. (La Quintinie.)

TRÉPIGNÉE s. f. (tré-pi-gné; gn mil. — rad. *trépigner*). Pop. Volée de coups : *Il a reçu une fameuse TRÉPIGNÉE*.

TRÉPIGNEMENT s. m. (tré-pi-gne-man; m mil. — rad. *trépigner*). Action de trépigner : *Les cris, les rires, les TRÉPIGNEMENTS de ces mille peuples faisaient un grand bruit et une grande clameur*. (V. Hugo.)

— Théâtr. Manière d'applaudir en trépignant, en frappant des pieds, qui est usitée dans la claque.

TRÉPIGNER v. n. ou intr. (tré-pi-gné; gn mil. — Ce mot est pour *trépigner*, extension de *tréper, triper*, sautiller, gambader, marcher, faire de petits pas, du radical *trap*, trip, auquel se rattachent les mots germaniques *trappen, trappeln, trempeln, trippeln*, hollandais *trippen*, anglais *to trip*, qui tous marquent mouvement du pied). Frapper des pieds, en les remuant d'un mouvement prompt et fréquent : *TRÉPIGNER de colère, d'impatience, de dépit. A certain passage de la Muette, j'ai cru que la route allait s'écrouler; on n'applaudissait pas, on TRÉPIGNAIT*. (Chadeuil.)

Il trépigne de joie, il pleure de tendresse.

BOILEAU.

— Manège. Se dit d'un cheval ardent et colère qui, sans bouger de place, lève et pose précipitamment ses extrémités, en grattant quelquefois le sol avec force : *Ce cheval ne fait que TRÉPIGNER*.

— V. a. ou tr. Hortie. Fouler avec les pieds : *TRÉPIGNER la terre. || Trépigner un arbre*, Fouler avec les pieds la terre qui est autour.

— Techn. *Trépigner les laines*, En mêler les couleurs.

TRÉPIGNEUR, EUSE s. (tré-pi-gneur, eu-ze; gn mil. — rad. *trépigner*). Personne qui trépigne, qui a l'habitude de trépigner : *Vous êtes un TRÉPIGNEUR insupportable*.

TRÉPIGNIS s. m. (tré-pi-gni; gn mil.). Mêlée générale des chevaliers, dans les tournois.

TRÉPIZITE s. f. (tré-pi-zi-te — du village de *Trepiz*, en Saxe, où l'on a découvert ce minéral). Minér. Sorte de stalactite siliceuse.

TRÉPOCARPE s. m. (tré-po-kar-pe — du gr. *trépō*, je tourne; *karpos*, fruit). Bot. Genre de plantes, de la famille des ombellifères, tribu des cuminées, dont l'espèce type habite l'Amérique du Nord.

TRÉPOINTE s. f. (tré-poin-te). Techn. Bande de cuir mince qu'on coud entre deux pièces de cuir plus épaisses.

TRÉPON s. m. (tré-pon). Mar. Voile carrée qui remplace quelquefois les voiles latines pendant les gros temps.

TRÉPORT s. m. (tré-por). Anc. mar. Pièce du château de poupe. || Allonge de cornière.

TRÉPORT (LE), ville et port de France (Seine-inférieure), sur la Manche, à l'embouchure de la Bresle, arrond. et à 28 kilom. N.-E. de Dieppe, cant. d'Eu; pop. aggl., 3,618 hab. — pop. tot., 3,840 hab. Construction de navires, pêche de harengs, entrepôt de sel, bains de mer fort en vogue. Le Tréport, qui paraît n'être autre que l'*Uterior Portus* des *Commentaires*, commence à apparaître dans l'histoire vers le ix^e siècle. Robert 1^{er}, comte d'Eu, y fonda, de 1057 à 1066, le monastère de Saint-Michel, célèbre abbaye de l'ordre de Saint-Benoît, dans laquelle il fut inhumé en 1090. En 1471, le comte d'Eu, Jean de Bourgogne, comte de Nevers, fit creuser d'Eu au Tréport le canal d'Artois et établit des verreries dans la forêt. Le commerce du Tréport devint alors florissant, et ses vaisseaux, réunis à ceux de la ville d'Eu, tinrent la mer avec avantage. François de Clèves, seigneur d'Eu et du Tréport, fit creuser un vaste bassin dans le port, qui fut dès lors en mesure de recevoir des bâtiments de 300 tonneaux (1545); il protégea aussi la ville contre les attaques continuelles des Anglais, en élevant une tour en grès sur le bord de la mer. Cette forteresse, devenue inutile dans la suite des temps, les alluvions ayant mis un trop grand espace entre les flots et le pied de ses murs, a été démolie en 1836. L'importance du Tréport diminue sensiblement lorsque Calais eut été rendu à la France (1558); ce ne fut plus qu'un port de pêche et de cabotage. Divers travaux y ont cependant été exécutés pour lui rendre son ancienne importance. En 1847, un crédit fut voté pour de nouvelles améliorations; les travaux, interrompus par la révolution de Février, furent repris en 1862. A cette époque, la jetée de l'est a été prolongée d'une trentaine de mètres; l'écluse de chasse a aussi été reconstruite et le radier a été baissé. Mais la profondeur insuffisante du port ne permet pas aux navires d'y pénétrer à marée basse; il est, en outre, obstrué de galets d'une façon incommode pour la navigation. Le port du Tréport reçoit chaque année un certain nombre de bâtiments suédois ou norvégiens chargés de bois, et de bâtiments anglais chargés de houille ou d'ardoise; plusieurs remontent le canal de la Bresle jusqu'à Eu. En 1861, suivant le compte établi par M. Penel, le mouvement de la grande navigation a été au Tréport de 31 navires, 3,432 tonnes, à l'entrée, et de 39 navires, 3,500 tonnes, à la sortie; le mouvement du cabotage a été de 15 navires à l'entrée et de 11 navires à la sortie. Sur la jetée de l'ouest est établi un feu de marée du quatrième ordre (11 mètres d'altitude; portée, 10 milles). La Suède est seule représentée au Tréport par un consul. La pêche est la principale source de commerce du Tréport; 60 à 70 bateaux y sont annuellement employés; elle occupe presque toute la population indigène, qui se partage entre la pêche elle-même, la fabrication des cordages et des filets et la construction des bateaux.

L'établissement des bains de mer du Tréport, une des stations les plus à la mode, est bâti un peu en avant de la ville, sur la plage; il se compose d'un casino entouré de pelouses gazonnées et comprend une belle salle de danse et un salon de lecture, réunis par une large galerie, où sont installés les divers jeux en faveur aux bains de mer. Non loin de l'établissement se trouve celui des bains chauds et d'hydrothérapie. La plage, vaste promenade de plus de 500 mètres de longueur, forme terrasse au-dessus de la mer et est bordée de l'autre côté d'une rangée de maisons élégantes, bâties en brique et pour la plupart assez élevées. En face du casino, on remarque un pavillon à pans coupés, composé d'un seul étage sur perron et construit par la famille d'Orléans.

TRÉPORTAIS, AISE s. et adj. (tré-por-té, é-ze). Géogr. Habitant du Tréport; qui appartient à cette ville ou à ses habitants : *Les TRÉPORTAIS. La population TRÉPORTAISE*.

TREPSICHOÏS s. m. (tré-psi-kro-iss — du gr. *trepsis*, changement; *chroa*, couleur). Entom. Genre d'insectes lépidoptères diurnes.

TREPTOW, ville des Etats prussiens (Poméranie), à 77 kilom. N.-E. de Stettin; 6,000 hab. Fabriques de draps, de bas et de chapeaux.

TRÈQUE s. f. (tré-ke). Anc. chorégr. Espèce de branle.

TRÉRON s. m. (tré-ron). Ornith. Genre d'oiseaux, du groupe des pigeons.

TRÉRONINÉ, ÉE adj. (tré-ro-ni-né — rad. *tréron*). Ornith. Qui ressemble ou qui se rapporte au tréron.

— s. f. pl. Tribu d'oiseaux, de la famille des colombidées, ayant pour type le genre tréron.

TRÈS adv. (tré. — Ce mot, qui vient du latin *trans*, signifiait autrefois au delà. L'idée exprimée autrefois par *très*, c'est-à-dire celle d'outre-passer, de dépasser, d'excéder les bor-

nes, se lie naturellement, ainsi que le remarque Chevallet, à l'idée de dépasser, de surpasser de beaucoup ses concurrents, d'excéder; aussi *très* est-il devenu synonyme de beaucoup, fort, extrêmement et se place-t-il devant les adjectifs dans les cas où les Latins employaient la forme du superlatif. A un haut degré, pour marquer le superlatif absolu : *TRÈS-bon. TRÈS-mauvais. TRÈS-estimé. TRÈS-peu. TRÈS-sagement. Les hommes TRÈS-grands vivent plus longtemps que les hommes TRÈS-petits*. (Maquet.) *Nous flottons continuellement entre la tentation de nous plaindre pour TRÈS-peu de chose et celle de nous contenter à trop bon marché*. (Guizot.)

— Gramm. *Très*, d'après l'Académie, se joint toujours par un trait d'union à l'adjectif ou à l'adverbe qu'il modifie. Un assez grand nombre d'écrivains semblent portés à rejeter cet usage. *Très* ne peut jamais se rapporter à un substantif ou à un verbe; ainsi il ne faut pas dire : *J'ai très-faim, très-soif, très-envie; Cette nouvelle s'est très-répandue*; on le remplace alors par un autre adverbe ou par l'adjectif *grand* : *J'ai grand-faim, J'ai bien soif; Cette nouvelle s'est singulièrement répandue*.

— Syn. *Très*, fort. V. **FORT**.

TRESA ou **TRESSA**, anciennement *Ceresus*, rivière qui sort de l'extrémité O. du lac de Lugano. Elle court à l'O., en formant d'abord une très-petite partie de la limite du canton suisse du Tessin et de la province de Côme, entre bientôt dans ce dernier pays et se jette dans le lac Majeur, après un cours de 13 kilom.

TRESAILLE s. f. (tré-za-lle; ll mil.). Techn. Pièce horizontale, qui maintient les rideaux d'une charrette.

TRESAL s. m. (tré-zal). Agric. Nom donné au blé de mars, dans les environs de Genève.

TRESCA (Henri-Edouard), savant français, né en 1814. Au sortir de l'Ecole polytechnique (1835), il entra dans les ponts et chaussées, puis abandonna cette carrière pour s'occuper exclusivement de l'étude des sciences. Depuis lors, M. Tresca est devenu successivement inspecteur général de l'Exposition française à Londres en 1850, commissaire général chargé du classement de l'Exposition universelle de 1855, sous-directeur du Conservatoire des arts et métiers et enfin professeur de mécanique industrielle dans cet établissement. M. Tresca a été nommé en 1872 membre de l'Académie des sciences. On doit à ce savant : *Traité élémentaire de géométrie descriptive* (1851); *Visite à l'Exposition universelle de 1855* (1855, in-18), ouvrage écrit avec plusieurs collaborateurs et qui obtint un grand succès; *Mécanique pratique, machines à vapeur* (1863, in-8°), en collaboration avec le général Morin; *Cours de mécanique appliquée* (1874, in-4°), etc.

TRESCALAN s. m. (tré-ska-lan). Bot. Nom vulgaire du millepertuis, dans le midi de la France.

TRESCHEUR s. m. (tré-cheur — du bas lat. *tresorium*, tresse). Blas. Ancienne orthographe de **TRECHUR**.

TRESCROW (Niels), philosophe et théologien danois, né à Drammen (Norvège) en 1751, mort en 1833. Il étudia pendant cinq ans la théologie à l'université de Copenhague, s'y occupa en même temps de philosophie, d'histoire, de mathématiques et de sciences physiques, et, après avoir professé quelque temps à l'école de Drontheim, succéda en 1780 au célèbre Jacques Baden, comme recteur de l'Académie d'Helsingør. Nommé en 1789 directeur de l'Ecole de la cathédrale de Christiania, il profita des facilités que lui offrait cette position pour introduire des améliorations importantes dans le système d'éducation suivi en Danemark, obtint en 1796 le titre de docteur en théologie de l'université de Copenhague, pour sa dissertation latine sur l'*Anthropomorphisme*, devint en 1813 professeur de philosophie à l'université de Frédéric, à Christiania, et, après la réunion de la Norvège à la Suède, fut nommé par le nouveau roi surintendant des affaires de l'instruction publique et des cultes, poste qu'il occupa pendant dix années. On cite comme ses ouvrages les plus remarquables : la *Moralité dans ses rapports avec l'Etat*; *Principes de législation*; *L'esprit du christianisme*; *Traduction de l'Evangile de saint Jean*; *Testament philosophique ou Dieu, la nature et la révélation*, etc. Il avait, en outre, fourni à la *Minerva*, de 1780 à 1789, un grand nombre d'excellentes études sur les écrits de Kant.

TRESCO ou **TRESCAW**, île d'Angleterre (Cornouailles), une des Sorlingues, à l'O. de l'île d'Annet. Le sol en est très-fertile. Elle est habitée par une cinquantaine de familles, qui occupent le village de Delphintown.

TRÉSEAU s. m. (tré-ze — rad. *treize*). Féod. Réunion de treize gerbes liguées sur le champ jusqu'à ce qu'elles eussent été démoées et champarties.

— Anc. métrol. Ancienne unité de poids pour la soie, qui valait environ 3 gr. 8.

TRESENTA, pays de l'île de Sardaigne (Italie), province de Cagliari; 9,000 hab. Cette contrée, dont la principale localité est Guasila, est fameuse par son extrême fertilité. On y récolte principalement du blé et du vin et on y trouve d'excellents pâturages.

TRÉ-SEPT s. m. (tré-sèpt — du lat. *tres*, trois, et de *sept*). Jeux. Sorte de jeu de cartes. || On dit aussi **TRÉ-SETTE**.

— Encycl. Le *tré-sette* se joue à quatre personnes, deux contre deux, et avec un jeu complet dont on a été les huit, les neuf et les dix. La valeur des cartes est ainsi réglée en allant de la plus haute à la plus basse : trois, deux, as, roi, dame, valet, sept, six, cinq et quatre. Après avoir fixé le nombre des coups dont la partie doit se composer et tiré la donne au sort, le donneur distribue à chacun dix cartes, soit par trois, trois et quatre, soit par quatre, trois et trois. Alors chaque joueur examine son jeu, afin de compter les points des chances ou *points d'annonce* qui peuvent s'y trouver, mais il ne doit les annoncer que lorsqu'il a jeté sa première carte. La première chance se nomme *napolitaine* : elle consiste dans la réunion des trois, des deux et de l'as d'une même couleur, et vaut trois points. Si elle est suivie, dans l'ordre hiérarchique, de cartes de même couleur, on marque un point en sus pour chacune de ces cartes. Celui qui fait *tré-sept* ou *trois-sept*, c'est-à-dire qui a trois sept, gagne quatre points. Trois deux valent trois points, ainsi que trois trois et trois as. Toutes les autres cartes par trois, comme trois rois, trois dames, trois valets, etc., ne comptent que pour un point. Les cartes se jouent de la même manière qu'aux autres jeux à partenaires; mais les couleurs n'ont aucune importance, et il n'y a point d'atout. Le coup terminé, chacun examine ses levées et marque les points ou *points de jeu* qu'elles produisent. Dans toute levée, trois figures, de quelque couleur qu'elles soient, valent un point. Il en est de même des deux et des trois. Les as seuls valent un point chacun. La dernière levée compte aussi pour un point. Le coup est gagné par ceux des associés qui sont parvenus les premiers à réunir vingt et un points, ce qui leur vaut une fiche. S'ils ont fait ce nombre de points avant que leurs adversaires aient pu en marquer onze, ceux-ci sont tenus de la payer le double. Enfin, s'ils gagnent par des points de jeu, ils gardent, pour le coup suivant, les points qui excèdent vingt et un; mais ils ne jouissent pas de cet avantage quand c'est par des points d'annonce qu'ils obtiennent la victoire. Il existe plusieurs circonstances qui donnent lieu à des paiements considérables. Quand un joueur, étant premier à jouer, se trouve avoir en main une napolitaine suivie de sept cartes de même couleur, dans l'ordre hiérarchique, il gagne nécessairement le coup d'emblée; c'est ce que l'on appelle gagner *par calladondrion*, et celui qui a cette chance reçoit seize fiches. Une napolitaine, accompagnée de trois trois, trois deux, trois as, etc., peut aussi faire gagner en main; on gagne alors par *calladan*, et le joueur qui possède ce jeu reçoit huit fiches. Celui qui fait seul les neuf premières levées gagne par *strammason* et reçoit six fiches. Enfin, deux joueurs associés qui font toutes les levées gagnent par *callade* et reçoivent quatre fiches; s'ils gagnent par *strammasette*, c'est-à-dire s'ils font seulement les neuf premières levées, ils ne reçoivent que trois fiches; mais, dans ce cas, ils comptent en sus les points résultant des cartes qui composent leurs levées.

TRES-FORCAS, cap du Maroc, dans l'ancien royaume de Fez, au N. de Melilla, par 35° 27' de latit. N. et 5° 16' de longit. O.

TRES-GRAND s. m. Ichtyol. Nom vulgaire d'une espèce de squal.

TRES-HAUT s. m. V. **HAUT**.

TRESILLON s. m. (tré-zi-lon; ll mil.). Mar. Morceau de bois servant à serrer deux cordages ensemble au moyen d'une ligature.

— Techn. Morceau de bois qu'on met entre deux ais nouvellement sciés, afin que l'air circule entre eux et contribue à les sécher.

TRESILLONNER v. a. ou tr. (tré-zi-llo-né; ll mil. — rad. *trésillon*). Mar. Serrer à l'aide d'un trésillon.

— Techn. Séparer, isoler par des trésillons : *TRESILLONNER des planches*.

TRES-ISLAS, groupe de trois petites îles de la Guyane hollandaise, à l'embouchure de l'Essequibo, dont elles protègent l'entrée. L'une d'elles renferme un fort.

TRES-IRMAOS (PONTA-DOS-), cap de l'Amérique du Sud, sur la côte N.-E. du Brésil, province de Rio-Grande-do-Norte, à 53 kilom. N.-O. de Natal, par 5° 0' de latit. S. et 38° 17' de longit. O.

TRESKOW (Hermann von) général prussien, né en 1805. Entré en 1835 dans l'armée prussienne comme sous-lieutenant, il se fit remarquer pendant les événements de 1848 et pendant la guerre du Schleswig-Holstein, surtout au siège de Frédéricia. Attaché en 1854 à l'état-major, il devint, en 1856, aide de camp du roi Frédéric-Guillaume IV. Nommé, en 1861 colonel, il alla passer, en 1863, quel temps à l'armée russe, fut nommé chef d'état-major du général Werder et commanda, en 1864, le corps d'armée placé sur la frontière russo-prussienne. En 1865, il fut nommé général et chef du cabinet militaire. Il contribua à la réorganisation de l'armée prussienne et des troupes de la Confédération du nord de l'Allemagne. Il accompagna le roi pendant la guerre austro-prussienne de 1866 et au commencement de la guerre franco-allemande de 1870, et fut investi du comman-

dement du 17^e corps placé sous les ordres du grand-duc de Mecklenbourg-Schwerin. En janvier 1871, il devint le chef du cabinet militaire nouvellement organisé et il commanda pendant quelques temps la 19^e division allemande du corps d'occupation en France.

TRESKOW (Udo von) général prussien, né en 1810 à Jerichow, dans la Silésie prussienne. Sorti des écoles militaires, il entra en 1826 dans l'armée prussienne et devint, en 1848, capitaine; en 1856, major; pendant la guerre du Schleswig-Holstein, colonel, et, après la fin de cette guerre, commandant de la place de Mayence, fonction qu'il conserva jusqu'en 1866. Pendant la guerre austro-prussienne, il commanda une division du second corps de l'armée de la réserve prussienne. Pendant la guerre franco-allemande de 1870, il se distingua au siège de Belfort et dans les combats livrés à l'armée de Bourbaki. Nommé le 18 janvier 1871 lieutenant général, il occupa Belfort le 18 février. Après la conclusion de la paix, il fut appelé au commandement de la 2^e division établie à Dantzig.

TRESOR s. m. (tré-zor — latin *thesaurus*, grec *thesauros*, proprement lieu où l'on dépose, du radical qui est dans *théo*, *ti-thém*, mettre, poser, placer, savoir la racine sanscrit *dā*, poser, placer. Diez pense que l'insertion du *r* dans le français *trésor* et le napolitain *tesoro* remonte très-haut, puisque l'anglo-saxon a *tresor* et le vieux haut-allemand *tresu*, *triso*, et que ces mots germaniques sont d'importation romane). Amas d'or, d'argent, d'objets précieux : *Enfouir des trésors*. *Trouver un trésor caché*. *Amasser des trésors pour l'arrière-saison*. (Legouvé.) *Le lieu où ces objets sont enfermés : Avoir sur soi la clef de son trésor*.

— Reliques et ornements de prix que l'on conserve dans certaines églises : *Le trésor de Notre-Dame de Paris*. *Le lieu où l'on garde ces objets*.

— Lieu où l'on gardait les archives, les titres, les papiers d'une seigneurie, d'une communauté : *Le trésor des chartes d'une abbaye, du roi, d'une seigneurie*.

— Nom qu'on donne, à Rome, à la banque du Saint-Esprit et au mont-de-piété où l'on garde les objets laissés en nantissement par le public.

— Grandes richesses : *Amasser des trésors*. *Avoir de grands trésors*. *Les trésors de Crésus ont passé en proverbe*. (Acad.)

— Objet précieux, éminemment bon ou utile : *Les trésors de la science*. *Des trésors d'érudition*. *Un véritable ami est un grand trésor*. (Acad.) *L'amour est un trésor de souvenirs*. (Balz.) *Le plus précieux des trésors que l'Amérique renfermait dans son sein, c'était la liberté*. (Chateaub.)

— Charnes, attrait d'une femme, et particulièrement attrait cachés; s'emploie surtout au pluriel : *Des trésors naissants*.

Ces trésors dont le ciel voulait vous embellir,
Les avez-vous reçus pour les ensevelir ?

RACINE.

L'épouse veut encore
Fuir l'époux qui l'embrasse;
Mais sur plus d'un trésor
Le fripon fait main basse.

BÉRANGER.

— Personne ou chose pour laquelle on a un grand attachement : *Cet enfant est un trésor*. (Acad.) *Le destin des femmes, des mères est de trembler toujours pour leurs plus chers trésors*. (Balz.) *S'emploie souvent comme expression d'amitié : Cher trésor, combien je te trouve beau* ! (Balz.)

— Un trésor de, Une mine abondante, un riche amas de : *Ce livre est un trésor de doctrine*, un *trésor de recherches*. *Le cœur d'une femme est un trésor de tendresse*. *Dans le style biblique, Profusion, grand amas de : Le trésor des miséricordes divines*. *Le trésor des vengances célestes*. *Le trésor des mérites de Jésus-Christ*. *L'Écclésiaste nous présente la femme juste chargée des trésors d'honneur et de grâce qu'elle a amassés*. (Fléch.)

— Poétiq. *Trésors de la terre*, Fruits, productions de la terre. *Trésors du printemps, de Flore, Fleurs*. *Trésors de Cérès, Moissons, blés*. *Trésors de Bacchus, Raisins, vendanges, vin*. *Trésors de Pomone, de Vertumne, Fruits*. *Trésors de l'automne, Fruits et vendanges*.

— Prov. *Mieux vaut trésor d'honneur que d'or*, L'honneur est plus précieux que les richesses.

— Politiq. *Trésor public*, *Trésor de l'Etat* ou simplement *Trésor*, Revenus de l'Etat, sommes destinées aux services publics : *C'est la guerre qui appauvrit nécessairement le trésor public, à moins que les dépouilles des vaincus ne le remplissent*. (Volt.) *Le lieu où les revenus de l'Etat sont déposés et administrés : Aller au trésor*. *Administration des deniers publics : Employés du trésor*. *Les dettes du trésor font sa prospérité*.

C. DELAVIGNE.

|| *Chambre du Trésor*, Ancienne juridiction, établie à Paris, sous la direction des tressoriers de France, pour le jugement des affaires du domaine du roi.

— Jurispr. *Objet précieux caché ou enfoui, sur lequel personne ne peut justifier sa propriété, et qui est découvert par hasard*.

— Féod. *Droit de trésor*, Droit du seigneur sur les trésors découverts dans l'étendue de sa seigneurie.

— Hist. ecclési. *Trésors de l'Eglise*, Indulgences que l'Eglise dispense aux fidèles.

— Bibliogr. Nom donné à divers ouvrages d'érudition : *Trésor de la langue grecque*. *Trésor des origines de la langue française*.

— Alchim. *Trésor incomparable des philosophes*, Pierre parfaite.

— Hortie. Variété de poire.

— Encycl. Jurispr. Par le mot *trésor*, le législateur entend une ou plusieurs choses précieuses, telles que monnaies d'or et d'argent, médailles, statues, vases et autres objets d'art, qui, après avoir été cachées ou enfermées, sont ensuite découvertes, sans que personne puisse prouver qu'il en est le propriétaire. Quand la chose ainsi trouvée est une somme en monnaies d'un type moderne et ayant cours, on ne la considère pas comme un *trésor*, si des témoignages ou d'autres circonstances font penser que l'argent a été enfoué, enfoui ou autrement caché par le propriétaire de la maison ou du fonds où on le trouve. Alors la somme appartient exclusivement soit au propriétaire de la maison ou du terrain, soit à ses héritiers. Quand il s'agit d'un véritable *trésor* trouvé dans le fonds d'autrui, il appartient pour une moitié à celui qui l'a découvert et, pour l'autre moitié, au propriétaire. Si la découverte n'a pas été fortuite, si le *trésor* a été cherché avec intention, il appartient tout entier au propriétaire, à moins qu'il ne soit intervenu des arrangements particuliers entre les chercheurs et lui.

Souvent les *trésors* consistant en anciennes médailles ou monnaies, en bronzes sculptés, en vases ou tombeaux, sont découverts par des ouvriers qui reparent ou démolissent une maison, qui remuent un champ, fouillent un terrain, ouvrent des puits ou pratiquent des déblais. La moitié de ce qu'ils trouvent leur revient, si toutefois le propriétaire ne les a pas fait travailler à dessein, avec l'espérance de découvrir le *trésor*; car, dans ce cas, il garderait pour lui la totalité. Quand la découverte est due au hasard, les ouvriers ou domestiques ont droit à la moitié, alors même qu'ils ont travaillé pour le compte, par l'ordre et même sous les yeux du propriétaire. La moitié est acquise à celui qui découvre, c'est-à-dire qui rend visible le *trésor*. Si plusieurs ouvriers travaillent ensemble, même par suite d'une association formée entre eux, celui qui trouve un *trésor* a exclusivement droit à la moitié. Peu importe alors que le propriétaire soit un particulier, une compagnie ou même l'Etat; la moitié est toujours acquise à l'inventeur.

Il est bien entendu que, si quelqu'un trouve un *trésor* dans son propre fonds, la chose trouvée lui appartient tout entière.

— Politiq. *Trésor public*. Les deniers versés dans les caisses de l'Etat, provenant soit de la perception des impôts de toute nature, soit des revenus des biens productifs du domaine national, soit de la ressource temporaire et extraordinaire des emprunts, sont destinés tant à l'acquisition de la dette publique qu'à supporter les charges et à couvrir les frais des différents services administratifs. Le *Trésor* est principalement alimenté par l'impôt. La législation de l'impôt a subi, sous les différents régimes, des variations importantes, en ce qui concerne surtout l'assiette des contributions publiques et le mode de leur établissement; on peut dire néanmoins que le droit fiscal a peu varié depuis les époques les plus reculées en ce qui touche la matière imposable, ainsi que la division et les principales branches de l'impôt. La législation fiscale à laquelle était soumise la Gaule, de même d'ailleurs que les autres provinces de l'empire, sous la domination romaine, présentait déjà, très-nettement accentuée, la division fondamentale de l'impôt en impôt direct, indirect et de mutation. Ces dénominations seules sont modernes, le système ne l'est pas. L'impôt direct était représenté par la contribution foncière, appelée *tributum*, par la raison qu'elle était répartie entre les contribuables au moyen de tables de recensement et d'un cadastre des terres. La capitation, véritable contribution personnelle, rentrait aussi dans l'impôt direct, de même que les redevances perçues sur les salines qui étaient restées dans le domaine privé et non exploitées directement par l'Etat. L'impôt indirect ou de consommation se percevait sur les marchandises, particulièrement à leur arrivage dans les ports, et prenait alors le nom de *portorium*. Quant aux droits de mutation, ils n'avaient pas reçu à beaucoup près les effrayants perfectionnements auxquels ils sont arrivés de nos jours. L'impôt de mutation, dans le régime romain, n'atteignait que les acquisitions par succession testamentaire ou *ab intestat*, et il était fixé à la quotité uniforme d'un vingtième, sans distinction de la proximité du degré de parenté de l'héritier avec la personne à laquelle il succédait. Il convenait d'ailleurs d'ajouter que les successions en ligne directe n'étaient frappées d'aucune taxe fiscale.

La conquête franque modifia peu, elle maintint presque intégralement le système romain de l'impôt. La contribution foncière

ou *tributum* fut levée par les comtes des rois mérovingiens au lieu de l'être par les proconsuls; voilà à peu près toute la différence. Mais l'absence de recensements réguliers, le manque d'un cadastre suivant le mouvement des mutations de la propriété foncière amenèrent une désorganisation et un désordre croissants dans les perceptions fiscales. Cette cause eut sa part d'influence et doit être comptée parmi les causes multiples qui amenèrent cet état de décentralisation politique et administrative de l'époque dite féodale. Le pouvoir royal abandonna aux seigneurs justiciers, aux abbés des monastères et aux évêques, l'exaction de l'impôt foncier, exaction devenue à peu près impraticable pour l'autorité centrale. Les anciens tributs furent perçus par les seigneurs laïques ou ecclésiastiques comme un revenu patrimonial. Les contributions indirectes, dont la plus ancienne parait être une taxe exigée à la sortie des marchandises et appelée *taxe traitée foraine*, alimentaient seules le fisc royal. Les princes carolingiens soutenaient le lustre de leur rang au moyen des revenus de leurs domaines particuliers et des redevances qu'ils retiraient de leurs vassaux, tenant d'eux des terres en fiefs ou en censives. L'impôt sur les mutations de la propriété disparut absolument, au moins en tant qu'élément du revenu public. Il reparut, mais transformé, et comme une branche importante de la fiscalité seigneuriale. Les seigneurs, en effet, perçurent des droits dits de lods et ventes sur les aliénations par actes entre vifs des terres dépendant de leur mouvance, et ils perçurent des droits de rachat ou de relief sur les mutations par décès des mêmes immeubles. La royauté, en se reconstituant, ressaisit par degrés les éléments disséminés du revenu public et créa une multitude de nouvelles exactions fiscales. Le pouvoir royal avança à grande vitesse dans les voies de l'absolutisme. Il était de règle au moyen âge que les tailles et les subsides de toute nature ne pouvaient être établis d'autorité et ne devaient être levés qu'après avoir été librement consentis par des assemblées de seigneurs ecclésiastiques et temporels, assemblées où les grands feudataires représentaient les tenanciers qui relevaient de leurs fiefs. François I^{er} établit la désastreuse innovation des édits bursaux, par lesquels le pouvoir royal créait arbitrairement des taxes sans la concours des états du pays et qui n'étaient soumis qu'à la vaine formalité de la vérification et de l'enregistrement au parlement ou à la cour des aides. Le xvii^e siècle vit surgir un nombre considérable de nouvelles taxes royales, notamment l'impôt du vingtième sur les revenus, impôt qui atteignit toutes sortes de propriétés foncières, à la différence de la taille, qui n'était levée que sur les terres en culture. Le droit de contrôle sur les actes publics, le droit de centième denier sur les mutations, droits régalien l'un et l'autre, furent établis à la même époque. Toutefois, et malgré ces progrès dans la reconstitution de la fiscalité royale, la matière des impôts publics ne fut jamais complètement systématisée et surtout centralisée dans notre ancienne monarchie. Les droits de lods et ventes, ainsi que les droits de rachat sur les mutations par décès, continuèrent, jusqu'en 1789, à appartenir exclusivement au seigneur féodal duquel relevait la terre, objet de la mutation. Le fisc royal percevait concurremment son droit de centième denier; ces deux exactions étaient parallèles et ne se confondaient point. Le fisc seigneurial existait à côté et indépendamment du fisc royal. Il y avait, en outre, une fiscalité purement ecclésiastique dont l'objet était la dîme. Les décimateurs ou exacteurs des dîmes n'étaient point des agents du *Trésor* royal; leur office n'intéressait que le clergé.

L'Assemblée constituante remania profondément l'ancien système de l'impôt; elle le ramena à l'unité et en centralisa la perception entre les mains des agents de l'Etat exclusivement; elle l'assit sur la propriété mobilière et immobilière, sans distinction de terres roturières ou nobles et posa le principe de l'égalité proportionnelle dans sa répartition. Au reste, la Constituante ne fixa et ne put fixer en cette matière que les grandes lignes et les principes fondamentaux. Notre législation fiscale, dans son état actuel, a été formée pièce à pièce et se trouve régie par un grand nombre de lois spéciales. Mais nous n'avons point à entrer ici dans les détails de cette législation. Nous ne devons parler que de l'administration du *trésor* public, de son organisation et de son mécanisme. Cette administration a deux objets principaux, on pourrait même dire uniques : la perception matérielle des revenus publics et leur emploi à l'acquit des dettes et des charges de toute nature de l'Etat.

Le recouvrement des deniers publics se subdivise, et, selon la diversité des branches de l'impôt, il est confié à des administrations diverses et multiples. Ce recouvrement est opéré par les percepteurs communaux en ce qui concerne les contributions directes, c'est-à-dire l'impôt foncier, l'impôt mobilier, l'impôt personnel, celui des portes et fenêtres et celui des patentes. L'impôt direct dans ces différentes subdivisions est exigible par douzièmes, qui échoient à l'expiration de chaque mois pour l'exercice de l'année. Des

avertissements et des sommations préalables sans frais sont adressés aux contribuables, en cas de retard de ceux-ci; une loi du 17 brumaire an V détermine la filière et la progression des actes de poursuite et de contrainte. Un moyen coercitif particulier à la perception des impôts directs était la contrainte par garnisaire. Le garnisairier était un hôte forcé que l'agent du fisc installait chez le contribuable en retard et auquel celui-ci devait fournir le logement et la table et payer en outre une rétribution quotidienne de 1 franc, dont l'avance était faite par le percepteur. Si ce moyen de coaction n'aboutissait pas, le fisc recourait aux voies ordinaires d'exécution, c'est-à-dire à la saisie des meubles et, subsidiairement, à la saisie immobilière, en suivant pour ces derniers modes de contrainte les formes et les règles de la procédure ordinaire.

Les contributions indirectes sont directement recouvrées par les agents et préposés de cette administration spéciale et par l'administration des douanes pour ce qui concerne les droits exigibles sur l'importation des marchandises de provenance étrangère. Quant aux droits de mutation et aux droits multiples dont sont frappés les actes publics ou privés, c'est à l'administration de l'enregistrement que le recouvrement en est confié. Pour les actes du ministère des notaires ou des huissiers, ces officiers ministériels sont directement débiteurs des droits; ils sont personnellement en quelque sorte les vrais contribuables vis-à-vis de la régie de l'enregistrement. Ils doivent eux-mêmes acquitter les droits en présentant l'acte à l'enregistrement et dès avant que la formalité de l'acte soit accomplie (loi du 22 frimaire an VII). Au reste, si les officiers ministériels sont ici les contribuables directs, quoique leurs actes ne les intéressent pas individuellement, il faut se rappeler qu'ils sont aussi les premiers percepteurs des droits, dont ils ont, sans conteste, la faculté de se faire consigner le montant par leurs clients.

Quant aux actes privés, les droits doivent en être acquittés par les parties intéressées elles-mêmes, au moment où elles présentent l'acte à l'enregistrement. Il en est de même en ce qui concerne les mutations par décès. Le droit ne peut être établi à cet égard que sur la déclaration des parties intéressées touchant l'état et la consistance de la succession. C'est au moment de cette déclaration que les contribuables doivent acquitter les droits ou qu'ils peuvent y être contraints par les voies légales d'exécution.

Les deniers publics recouvrés par les différents agents de la perception fiscale sont périodiquement versés par eux à la caisse du receveur général de chaque département et finalement centralisés par leur versement à la caisse générale du *Trésor*. L'opération inverse de la recette, c'est-à-dire l'emploi des deniers publics à l'acquittement des charges de toute nature de l'Etat, paiement des traitements des fonctionnaires, des pensions, des intérêts des cautionnements des officiers ministériels, paiement du prix des marchés de fournitures ou de travaux, etc., cette opération a été, pendant une longue période d'années, l'objet de la fonction particulière des payeurs. Les payeurs étaient, dans le mécanisme administratif, une superfétation coûteuse; ils ont été supprimés depuis le second Empire, et les différents paiements à l'acquit de l'Etat sont désormais effectués, en général, à la recette particulière où se centralise la perception de chaque arrondissement. L'agent qui effectue le paiement l'opère sous sa responsabilité; il doit s'assurer qu'il paye valablement entre les mains d'un véritable créancier et d'un créancier ayant capacité de recevoir et de quittance, soit entre les mains d'un fondé de pouvoir porteur d'une procuration régulière. Dans l'agrement de sa comptabilité à la Cour des comptes, l'article de dépense ne peut lui être passé en décharge qu'à cette condition. Quant à ce qui concerne la dette publique proprement dite, c'est-à-dire les arrérages semestriels des rentes inscrites au grand-livre, le paiement en est effectué directement par l'agent comptable du *Trésor*. Nous n'entrerons dans aucun détail sur ce point spécial, non plus que sur le mode de transfert des inscriptions au grand-livre de la dette publique. Cette matière est sans doute une dépendance et une annexe de l'administration du *Trésor*, mais elle a été traitée avec les développements qu'elle comporte à notre article : RENTE SUR L'ETAT.

La Cour des comptes, instituée en 1807, vérifie annuellement l'état des recettes et des dépenses des différents agents de la comptabilité publique. Les décisions de cette cour, dont le caractère est mixte, partie judiciaire et partie administratif, fixent pour chaque exercice la situation de chaque comptable de l'Etat, des communes et des établissements publics, et déterminent si les comptes se balancent avec exactitude, ou si le comptable se trouve constitué soit en avance, soit au contraire en débit. Une ordonnance du 31 mai 1838 présente la nomenclature des nombreux agents de perception soumis à la vérification et au contrôle annuels de la Cour des comptes. Il importe de remarquer en terminant que les agents du fisc comptables des deniers publics ne participent point en général à l'immunité dont

l'article 75 de la constitution de l'an VIII couvrait les autres fonctionnaires administratifs. Des arrêtés de pluviose an X permettent au directeur général des domaines, ainsi qu'aux administrateurs supérieurs des contributions indirectes et des douanes, de poursuivre et de livrer aux tribunaux, sans recourir à l'autorisation préalable du conseil d'Etat, les employés et préposés de ces différentes administrations prévenus de malversations ou d'infidélité. Un arrêté analogue (floral an X) a été rendu en ce qui concerne les percepteurs. V. FINANCES.

Trésor (LE), ouvrage de Brunetto Latini, le maître de Dante, composé en 1240. La première édition, traduction italienne du livre écrit en roman, est de 1474 (Trévise, in-fol.). Le *Trésor* est un répertoire universel de la science à l'époque de son auteur, c'est l'encyclopédie du XIII^e siècle. Le *Trésor* est divisé en trois parties ou trois livres. Le premier, intitulé *De la naissance de toutes choses*, renferme l'histoire générale du monde depuis la création jusqu'aux démêlés de la république florentine avec Frédéric II et Mainfroi, époque à laquelle le récit s'arrête. A cela se joignent des généralités cosmographiques, astronomiques et géographiques, accompagnées de toutes sortes de vieilles fables sur l'Inde, l'Afrique et l'Egypte. Au milieu de tout cela, l'agriculture, l'économie rurale, la politique sont mêlées de la façon la plus curieuse et la plus bizarre. Le second livre est consacré à la morale et se divise en deux parties : la première est un extrait, en trente-six chapitres, de la *Morale* d'Aristote ; la seconde est un recueil de passages nombreux de moralistes latins sacrés ou profanes, que Brunetto a traduits et qu'il a groupés sous différents titres en y ajoutant ses propres observations. Le troisième livre est spécialement destiné à la politique ; l'auteur le commence par un traité de *Bonne parure*, ayant appris de Cicéron que, dans les républiques anciennes, la rhétorique était la partie fondamentale de la politique. Tous les écrivains de l'antiquité qui avaient écrit sur cette matière sont mis à contribution par lui. Quand il arrive à parler de la politique proprement dite, il s'occupe surtout du gouvernement des villes italiennes à cette époque et nous donne des détails très-intéressants pour l'histoire ; il éclaire d'un jour tout nouveau la magistrature du podestariat, dont il fait connaître l'origine pour se rendre compte des événements. Les villes étant toutes divisées en factions ennemies, l'administration de la justice devenait d'une grande difficulté, chaque faction regardant l'offense faite à un de ses membres comme lui étant personnelle ; de là, pour le juge, la difficulté, pour ne pas dire l'impossibilité de rester impartial. C'est en voyant cela que les républiques eurent l'idée d'appeler pour magistrat un homme étranger à la ville et à ses dissensions, qui pourrait rendre à tous égale justice. Telle est l'origine des podestats, qui ont joué un si grand rôle dans l'histoire des républiques italiennes.

Quoique Italien et ayant déjà composé des ouvrages en italien, Brunetto Latini se servit pour celui-ci de la langue française ; voici la raison qu'il en donne : « Et s'usage de mande par quel chis livres est écrits en romans selonc le patois de France, puis que nos sommes Ytaliens, le diroie que c'est por li raisons : l'une est por ce que nous sommes en France, l'autre si est por ce que François est plus délitables langages et plus communs que moult d'autres. »

Trésor (LE PETIT) [*Il Tesoretto*], poème italien de Brunetto Latini, composé vers 1260 ; imprimé pour la première fois à Rome (1682, in-40). Le *Tesoretto*, suite de visions merveilleuses où l'auteur est à la recherche de la sagesse et de la vertu, a une grande importance historique. Quelques savants prétendent que c'est de ce poème que Dante s'est inspiré pour la composition de sa *Divine comédie*, aussi allons-nous en donner une analyse rapide d'après M. Mauriel. « Brunetto, dit ce savant, a rattaché l'idée de ce poème à l'histoire de son ambassade en Espagne. Revenant de cette mission et déjà engagé dans les gorges de Roncivaux, il rencontre un jeune Espagnol qui, ayant terminé ses études à Bologne, s'en retourne gaiement dans son pays. Brunetto l'accoste avec empressement pour lui demander des nouvelles d'Italie. L'étudiant n'en a que trop à lui donner ; il raconte les troubles du pays, la funeste bataille de Monte-Aperti, les désastres des guelfes et leur fuite de Florence. Navré de ces nouvelles et absorbé dans les plus noires rêveries, Brunetto poursuit sa route sans la choisir ; il ne tarde pas à s'égarer et se trouve à la fin dans une immense forêt des plus sauvages. Là, il rencontre la Nature personnifiée, qui l'accueille avec bienveillance ; elle lui révèle ses opérations, ses mystères, lui donne en spectacle le mouvement prodigieux auquel elle préside et dans lequel l'ensemble des êtres créés naît, s'agit, périt et renaît pour mourir, renaître et s'agiter sans fin ; elle se transforme mille et mille fois à ses yeux et revêt successivement devant lui toutes les formes, toutes les apparences de la création. »

Après avoir ainsi découvert à Brunetto tout le tableau et tout le jeu du monde physique, tout le matériel de la création, la Nature lui donne congé, en lui indiquant la voie qu'il doit suivre pour aller visiter des puis-

sances d'un autre ordre, celles qui président au monde moral, la Philosophie, la Vertu, la Fortitude et l'Amour. Muni de ces instructions, Brunetto part et s'engage dans un affreux désert où il ne trouve ni habitation, ni créature vivante, ni chose qu'il connaisse, pas une rivière, pas un ruisseau, pas une mouche, pas une fourmi. Il suit le cours d'une sombre vallée, et, au troisième jour de marche, il arrive dans une plaine riant où il rencontre la Vertu au milieu d'une brillante cour d'empereurs, de rois, de philosophes, et avec ses quatre filles, la Prudence, la Tempérance, la Force et la Justice. Chacune de ces dernières a sa descendance, c'est-à-dire d'autres Vertus engendrées par elle et qui composent son cortège ; ainsi, la Justice a pour fille la Libéralité, la Courtoisie et la Loyauté, qui sont, avec la Prouesse, les vertus chevaleresques. Brunetto assiste à l'audience qu'elles donnent successivement à ceux de leurs adorateurs qui viennent les consulter et recueille dévotement pour son propre compte les leçons qu'ils en reçoivent. Ces leçons ne sont pas si vagues ni si générales qu'elles ne renferment à et là quelques traits particuliers plus curieux, comme caractérisant les mœurs italiennes au XIII^e siècle.

Ayant ainsi parcouru l'empire des vertus ou le monde moral, Brunetto se met de nouveau en voyage ; il traverse rapidement de nouvelles vallées, de nouvelles montagnes, de nouvelles forêts et se trouve à la fin dans une prairie tout émaillée de fleurs : c'est l'empire de l'Amour. Arrivé devant le dieu, Brunetto le trouve entouré de son cortège, où figurent principalement quatre hautes dames : la Crainte, la Désirance, la Tendresse et l'Espérance, dont chacune a son rôle et ses fonctions propres dans les affaires d'amour. Brunetto, qui voit le dieu lançant incessamment de tous côtés des flèches qui blessent gravement ceux qu'elles atteignent, espère y échapper, mais il l'espère en vain : il est frappé à son tour et mis hors de lui. Ce n'est qu'après bien des efforts et par les conseils d'Orïde, qui se trouve à la fort heureusement pour lui, qu'il réussit à s'échapper de cet empire extravagant. Il en sort donc, mais tout ébahi, tout honteux de ce qu'il y a fait, tourmenté d'un grand besoin de revenir à Dieu et aux saints, qu'il a fort négligés, pour cela résolu à se confesser au premier moine qu'il rencontrera. Ici la vision finit, et les graves réflexions que Brunetto fait sur lui-même sont celles d'un homme éveillé et rendu à lui-même.

Cette vision poétique présente quelque analogie avec la *Divine comédie* de Dante ; mais ces rapports sont beaucoup trop vagues pour qu'on s'y arrête ; ils prouvent seulement que cette époque était celle des songes et des visions, et que Dante, en composant son œuvre, n'avait fait que suivre le goût de son époque.

Trésor (LE) [*El Tesoro*], poème alchimique du roi d'Espagne Alphonse le Sage (XIII^e siècle). Moratin a attribué cette curieuse composition au marquis de Villena, dans les manuscrits duquel elle fut trouvée ; mais Mayans, Sarmiento et Sanchez ne doutent pas de son authenticité. Alphonse le Sage était très-versé dans l'alchimie et l'astrologie, les deux grandes sciences du temps, les deux clés qui devaient ouvrir à l'homme l'entrée des mondes surnaturels. Il est difficile de croire qu'en écrivant ce poème il ait voulu faire autre chose qu'une plaisanterie ; cependant c'était un homme grave, instruit, et le préambule est très-sérieux. « Fait par moi, dit-il en quelques lignes de prose, D. Alonso, roi d'Espagne, naguère empereur. Outre les grandes miséricordes que Dieu m'a faites (la plus grande est de m'avoir donné la connaissance de sa sainte foi, la science des choses naturelles et ensuite le trône de mes pères, afin que je pusse mieux le défendre), outre tout cela, il lui a plu me donner une faveur plus grande, la pierre philosophale, que je ne cherchais pas. » Il ajoute qu'avec cette recette, il a beaucoup augmenté sa fortune et que l'homme qui possède un tel trésor ne doit pas le dissimuler. Puis, il s'écrie : « Au nom de Dieu, je commence l'œuvre ! » Là s'ouvre le poème, composé de deux livres. Le premier contient d'abord onze strophes en octaves de vers de huit pieds, dans lesquelles le roi raconte comment, ayant appris qu'il y avait en Egypte un sage qui lisait dans les astres et prévoyait l'avenir, il l'envoya chercher sur un vaisseau, le reçut très-courtoisement, en apprit beaucoup de secrets et entre autres celui de la pierre philosophale, qu'il lui enseigna en manière de passe-temps. « Je ne veux pas que si bonne recette se perde, dit Alphonse ; mais, d'un autre côté, je ne veux pas donner un si grand pouvoir à un homme qui ne connaîtrait pas les lettres. » C'est pourquoi il donne la recette en chiffres arabes, trente-cinq strophes de chiffres ! en ayant bien soin d'ajouter : « N'en parlez à personne si vous devinez : »

*Si avete entendido esta grande arca,
No la pongais en conversacion !*

Il n'avait que faire de si bien recommander le secret ; les alchimistes se sont mis l'esprit à la torture et personne encore n'a rien pu déchiffrer. Bien des gens, au moyen âge, ont été persuadés que tout le mystère était écrit là. C'est comme le fameux marteau et le fa-

meux clou dont il est question dans *Notre-Dame de Paris* ; toutes les fois que le devin qui les avait faits frappait du marteau la tête du clou en prononçant certaine parole, un de ses ennemis s'abîmait en terre. On avait le marteau, on avait le clou, il ne s'agissait que de trouver le mot sacramental ; petite affaire ! Dans le second livre, le roi poète déclare qu'il va donner à qui saura le comprendre les quatre éléments d'une œuvre bien plus difficile encore que la pierre philosophale, mais il les donne en vingt-sept octaves de chiffres ! Suit une clef de ce grimoire ; car le plus joli, c'est qu'il y a une clef établissant la concordance des chiffres avec les lettres de l'alphabet ; seulement, il n'y a qu'un seul chiffre pour cinq ou six lettres, ce qui fait que la clef n'ouvre rien.

Ce petit travail, chef-d'œuvre de mystification alchimique, a été composé en 1272. La Bibliothèque de Madrid en possède un curieux manuscrit du X^e siècle, et il a été imprimé plusieurs fois, comme curiosité littéraire sans doute. Il a été honoré de quelques commentaires par des adeptes fervents.

Trésor de la langue latine (*Thesaurus linguæ latinæ*), par Robert Estienne. La première édition de cet ouvrage a paru à Paris en 1531-1532 (in-fol.) ; la deuxième, augmentée, date de 1536 ; la troisième, beaucoup plus considérable, est de 1543 ; la quatrième, parue à Lyon en 1573, comprend 4 volumes in-folio. Brunet fait remarquer que cette dernière renferme de nombreuses augmentations, sans doute, mais qu'elle a été faite sans critique. Une édition postérieure (Bâle, 1740-1743, 4 vol. in-fol.) est moins belle que la précédente ; mais on la préfère pour l'usage, à cause des augmentations qu'elle contient, et parce qu'elle a été corrigée avec plus d'exactitude.

Trésor de la langue grecque (*LE*) [*Thesaurus græcæ linguæ*], par Henri Estienne (1572, 5 vol. in-fol. ; 3^e édit., 1831-1865, 8 vol. in-fol.). Robert Estienne avait publié en 1532 le *Thesaurus linguæ latinæ*, mais il n'avait pu que rassembler les premiers matériaux du *Thesaurus græcæ linguæ*. Les persécutions dont il fut l'objet dans les dernières années de sa vie, son exil à Genève l'empêchèrent de publier une œuvre qu'il légua à son fils. Henri Estienne accomplit glorieusement les dernières volontés de son père, et ce fut pour se conformer à son désir qu'il préféra l'ordre étymologique à l'ordre alphabétique. L'ouvrage parut en 1572, l'année de la Saint-Barthélemy. Le malheur des temps et les dépenses exigées par une telle entreprise absorbèrent la fortune de Henri Estienne. Il acquit ainsi le droit d'imprimer les deux vers suivants en tête de son livre :

*At Thesaurus me hic de divite reddidit egenum,
Et fecit ut juvenem ruga senilis arret.*

Malgré la protection de l'empereur Maximilien II, du roi de France, de la reine Elisabeth d'Angleterre, auxquels l'ouvrage était dédié, la vente ne compensa point les dépenses de l'éditeur. D'après les catalogues, le prix des 5 volumes in-folio était de 10 livres ; en outre, Scapula, prote et correcteur de Henri Estienne, avait fait paraître frauduleusement son abrégé, qui satisfaisait à bas prix les hellénistes et les savants.

Henri Estienne publia vers 1580 une seconde édition du *Thesaurus*, mais cette seconde édition diffère si peu de la première qu'elle est considérée généralement comme une simple réimpression. « Il est inutile, a dit M. Beulé, de louer un monument que trois siècles ont consacré et qui suffit pour immortaliser la mémoire de Henri Estienne, car il surpasse toutes ses autres publications. L'auteur s'est montré grand architecte, et, dans son bel édifice, la justesse des proportions égale l'unité de l'ensemble ; mais lui-même sentait le côté faible de son œuvre, c'est-à-dire les inconvénients du système étymologique, puisque son quatrième volume tout entier n'était autre chose qu'une table alphabétique, avec renvoi, des mots contenus dans les trois premiers volumes. Certes, rien n'est plus logique que de disposer les mots selon leurs racines, mais rien n'est plus embarrassant pour l'usage, rien ne fait perdre plus de temps. Aussi ne saurait-on comprendre pourquoi l'édition anglaise, qui parut de 1816 à 1828, s'est conforinée rigoureusement à une méthode excellente pour les philologues consommés, presque inaccessible à ceux qui commencent ou veulent s'éclaircir. Il en est résulté un cortège de dissertations, de glossaires, d'index, qui remplissent trois volumes et sont loin de rendre les recherches plus promptes ou moins pénibles. Ce défaut capital nuira toujours à un immense travail qui, il faut s'empreser de le reconnaître, a doublé les richesses du *Trésor* primitif. Si les savants du moyen âge et de la Renaissance, guidés par les lexicographes de l'antiquité, se sont attachés surtout à la formation des mots et aux liens qui les unissent, l'expérience a montré aux modernes que le but d'un dictionnaire était avant tout d'être pratique. L'Académie française s'était conforinée à l'esprit du temps dans la première édition de son dictionnaire ; elle est revenue à l'ordre alphabétique dès la seconde. »

Cette édition anglaise dont parle M. Beulé a été dirigée par MM. Barker et Dibdin, avec la collaboration de Boissonade, Gail, Sea-

ger, Kall, Wakefield, Schweighœuser et Schäfer. Cette réédition n'est pas sans mérite, mais un bon contrôle a manqué, de sorte que des milliers de mots ou d'acceptions de mots ont été enregistrés sans que les citations envoyées de pays divers et tirées d'éditions différentes aient été ramenées à un type unique et à une clarté propre à rassurer la critique. « On peut dire, fait observer à ce propos M. Beulé, que beaucoup d'articles sont de petits casiers fermés pour le lecteur ; la foi seule le sauve, car les noms des savants qui servent d'étiquette sont toute leur garantie. Or, le premier caractère d'un travail vraiment scientifique, c'est de renvoyer aux sources et de provoquer par la facilité même des recherches le libre examen. »

La réédition française entreprise en 1831 par A.-F. Didot a atteint un degré de perfection beaucoup plus élevé ; elle a mis à la fois le *Thesaurus græcæ linguæ* à la hauteur de la science moderne et à la portée de toutes les intelligences qui veulent s'initier aux lettres grecques. La direction de cette entreprise fut confiée à M. Hase, qui s'associa MM. Louis de Sinner et Théobald Fix ; ces trois savants firent d'abord approuver le plan de leur entreprise par l'Académie des inscriptions et belles-lettres et s'assurèrent bientôt la coopération directe et assidue de MM. Louis et Guillaume Dindorf, de Leipzig, qui révisèrent avec eux tous les matériaux. La plupart des hellénistes de l'Europe prêtèrent leur concours à ce grand travail. Ainsi MM. Dübner, Boissonade, Ast, Jacobs, Cramer, Dahler, Dietz, Peyron, Wulz, Ossan, Gaisford, Demetriades, Manos, s'y associèrent ; les uns fournissaient des additions et des articles, d'autres revisaient les citations et assuraient ainsi l'unité et la concordance des textes. Il était juste, ainsi que le fait observer M. Beulé, que l'Europe savante concourût à l'agrandissement d'un monument littéraire que son ancienneté rendait vénérable et que l'abondance des sources nouvelles allait rendre original. Si l'on compare, en effet, le *Tesoro* de Didot à celui d'Estienne et à l'édition anglaise, on est d'abord frappé de l'excellence de l'ordre alphabétique et du soin avec lequel les matériaux ont été recueillis, à mesure que l'on effaçait les traces de l'ancien classement. Ensuite on admire la prodigieuse richesse de la langue grecque qui se révèle et s'étend chaque jour. Au temps d'Estienne, on ignorait encore des milliers de mots que nous connaissons aujourd'hui, grâce aux manuscrits publiés ou étudiés depuis trois siècles, grâce à cette magnifique série d'inscriptions grecques que les voyageurs ne cessent de copier et que le sol de la Grèce ne cesse de rendre. M. Passow a fait un relevé numérique des mots contenus dans la première livraison de Didot. Le nombre des mots jusqu'à *agios* s'élève à 1,302 dans l'édition de Paris ; il était de 763 dans l'édition d'Estienne, c'est-à-dire qu'il est presque doublé. L'édition anglaise elle-même n'en compte que 1,105, c'est-à-dire 197 de moins que l'édition de Paris. D'après les proportions du début, on peut estimer les différences de l'ensemble. Malgré un tel accroissement, la liste des mots est loin d'être complète.

Le nouveau recueil contient, entre autres additions : 1^o les noms propres appartenant à l'histoire, à la mythologie, à la géographie ; 2^o les mots étrangers passés dans les écrits des auteurs grecs ; 3^o les signes prosodiques de quantité ; 4^o l'indication des lettres, syllabes ou mots confondus par les copistes ; 5^o les étymologies de chaque mot, ce qui jusqu'alors n'était pas nécessaire avec l'ordre étymologique ; 6^o la rectification des fausses leçons ; 7^o les formes grammaticales et leurs distinctions, appuyées par des exemples suffisants ; 8^o l'indication des rapports grammaticaux des mots avec leurs régimes, leur relation synonymique et littéraire ; 9^o des citations et des renvois innombrables, etc. Toutes les connaissances acquises depuis trois cents ans ont été condensées dans cet immense répertoire, et la plupart des hellénistes de notre siècle y ont épuisé leur science.

M. Beulé cependant fait à cette réédition quelques critiques d'ensemble qui ne sont pas sans importance. C'est ainsi qu'il lui reproche une certaine confusion dans le plan et la distribution de chaque article. Les citations, en effet, n'y sont point classées avec méthode ; les commentaires s'y suivent, mais ne s'y lient point ; l'ordre manque, en un mot, et le texte primitif de Henri Estienne a été suivi souvent avec trop de fidélité. Un autre défaut, c'est l'insuffisance des explications scientifiques et l'absence trop sensible de ce qu'on peut appeler l'érudition technique. La philologie, dit-il, devait régner en souveraine dans une œuvre de ce genre ; elle y règne, et cependant on voudrait parfois qu'elle eût appelé d'autres auxiliaires, car la philologie ne suffit pas pour tout expliquer. Dans cette langue grecque, dont la richesse était sans limites, chaque science, chaque art, chaque industrie s'était créé une langue spéciale. L'architecture et la musique employaient une foule de mots dont nous comprenons mal le sens, les acceptions ; il en était de même pour l'histoire naturelle et la médecine, pour la marine et pour la guerre, pour l'agriculture et pour la céramique, etc. Tous ces termes, il ne suffisait pas de les

traduire par un mot latin qui lui-même peut être également obscur ; il fallait une définition qui déterminât nettement l'objet auquel le mot s'applique ; il fallait une synonymie simple, exacte, mais ayant la valeur d'une démonstration... Aux éminents philologues qui ont préparé le nouveau *Thesaurus* il était indispensable d'adjoindre des érudits de spécialité diverse et des savants capables de leur venir en aide.

L'étendue immense de la littérature grecque et l'activité croissante des hellénistes, des paléographes, des épigraphistes, des explorateurs reculent d'année en année ce but idéal et nécessairement chimérique que doit poursuivre les éditeurs du *Trésor*, c'est-à-dire une nomenclature complète. Comme l'entreprise a coïncidé avec la renaissance des études grecques, les travaux d'érudition paraissaient par milliers tandis que les diverses lettres du *Thesaurus* achevaient de s'imprimer ; les *anecdota* se multipliaient ; les textes difficiles étaient élucidés et rectifiés, les manuscrits découverts, relus et mieux lus ; les inscriptions grecques se produisaient au jour avec une affluence merveilleuse et l'on trouvait partout des mots nouveaux, des composés non prévus, des acceptions non rencontrées, des noms propres surtout, intéressant l'histoire, la géographie ou curieux par leur formation. Pour remédier à ces lacunes déjà nombreuses, MM. Didot ont publié un *Supplément* qui forme le IX^e volume du *Trésor* de la langue grecque. Ce supplément est aussi utile que le *Trésor* lui-même, car il ne contient que des choses rares, nouvelles, imprévues, curieuses. Les plus savants sont sûrs d'y apprendre beaucoup, et ce répertoire progressif peut servir également de complément à tous les autres lexiques.

Trésor de la langue française, par Jean Nicot, ambassadeur de François II et de Charles IX en Portugal et introducteur du tabac en France (1606, in-fol.). Cet ouvrage plein d'érudition et estimé encore aujourd'hui est, par ordre de date, le second dictionnaire de la langue française. Il n'avait été précédé que par les diverses éditions de celui de Robert Estienne, auquel du reste avait collaboré Jean Nicot, comme en témoigne le titre même de l'édition de 1544. Jean Nicot fut sans doute un de ces doctes hommes que Robert Estienne adjurait, lors de l'apparition de son ouvrage, de lui communiquer les expressions qu'il n'avait pu trouver « es romains ou es bons auteurs » ou qu'il avait omises. Le caractère particulier de ces premiers dictionnaires, qui sont comme les bégayements de la lexicographie française, c'est qu'ils expliquent le français par le latin.

Nicot faisait beaucoup de cas d'un dictionnaire français composé et laissé manuscrit par Aimar de Ranguinet, président du parlement de Paris ; il l'appelait le « baume de la langue française. » Prié par un libraire de le disposer pour l'impression, il l'enrichit de ses propres études, si bien que le livre primitif ne servit plus que de canevas au nouveau, qui parut six ans après sa mort sous ce titre : *Thésor de la langue française, tant ancienne que moderne, auquel entre autres choses sont les noms propres de marine, vénérie et fauconnerie, cy devant ramassez par Aimar Ranguinet, vivant conseiller et président des enquêtes au parlement revu et augmenté en cette dernière impression de plus de la moitié par Jehan Nicot, vivant conseiller du roy et maître des requêtes extraordinaires de son hôtel, avec une grammaire française et latine, et le recueil des vieux proverbes de la France*, ensemble le Nomenclator de Junius mis par ordre alphabétique et creu (augmenté) d'une table particulière de toutes les dictions (Paris, David Douceur, 1606, in-fol.).

Les divers traités joints à l'ouvrage et notés dans ce titre sont : 1^o *L'Exact et très-facile acheminement à la langue française*, par Jean Masset, mis en latin par le même auteur pour le soulagement des étrangers (32 p.) ; 2^o *Joannis Egidii Nucerenis adagio-rum Gallis vulgariis in lepidis et emunctis latinæ lingvæ versiculos traductis* (24 p.) ; 3^o *Nomenclator octilinguis omnium rerum propria nomina continens ab Adriano Junio* (Adrien dit Jon) antehac collectus (190 p.) ; 4^o *Index rerum et verborum* (33 p.). Brunet raconte qu' aussitôt l'apparition de ce dictionnaire, bien plus complet que tout ce qui avait paru jusqu'alors, les libraires s'emparèrent des parties neuves et les ajoutèrent à de nouvelles éditions qu'ils firent de l'ouvrage de Robert Estienne. Cette contrefaçon nuisit si bien au *Trésor* de Nicot que la première édition ne put se vendre entièrement.

Le *Trésor de la langue française* est un dictionnaire alphabétique, mais non pas rigoureusement alphabétique. D'ordinaire Nicot donne le mot capital et à la suite il indique les mots dérivés, qu'il répète parfois, mais alors sans autre détail, à leur place. Tous les mots sont accompagnés de leurs divers sens propres ou figurés, et un certain nombre d'articles importants sont assez riches en nuances. Généralement les exemples sont courts et sans noms d'auteurs ; cependant il y a quelques exceptions en faveur de Marot, Ronsard, Du Bellay et autres grands écrivains du XVI^e siècle. Après avoir cité une phrase ou une locution, Nicot ajoute souvent

ses propres réflexions et il en fait parfois d'une naïveté amusante, comme dans cet article : « FOSSELU ; ce qui a des fossettes ; *fos-sulatus*, si les Latins disoient ainsi. Ronsard a dit mention *fossetu* (v. FOSSETTE). Aucuns disent mmmelles *fossetues*, *mammæ fossulata*, mais sans rime ni raison, parce que la mamelle de la femme est naturellement pleine et ronde, ou besaceant et ridée et point *fos-selue* ».

La nomenclature du *Trésor* contient des mots très-anciens, quelques-uns même déjà tombés en désuétude au moment où l'auteur les recueillait ; tels sont *coctirer* pour échauffer et entretenir la chaleur, *facillare*, *fovere* ; *séri*, pour serein, *serenus*, et Nicot donne ces exemples : temps doux et *séri*, la mer tranquille et *série* ; il se tient coi et *séri*. C'est par là que ce livre a surtout de la valeur aujourd'hui ; il n'est pas seulement précieux pour l'intelligence de nos vieux auteurs : on y trouve encore les renseignements les plus utiles sur l'âge et l'histoire des mots. Quand il parut, Malherbe avait déjà écrit quelques-unes de ses plus belles odes, le XVII^e siècle commençait, et cependant c'était la langue du XVI^e qui dominait. Nicot donne les termes en usage, les mots vieillies et même les locutions patoises passées un moment dans la langue, le tout expliqué par un latin très-pur, emprunté soit aux auteurs classiques, soit aux meilleurs écrivains latins de la Renaissance, Budé, Erasme, etc. Il est curieux de voir combien de termes, de formes, de significations ont changé, au cours du XVII^e siècle. Ainsi ce dictionnaire nous apprend que, dans les premières années de ce siècle, on disait *soter* ou *sejer*, par *j* consonne, pour seier qui n'était pas encore français ; *orôere*, pour oratoire ; *flêba*, pour faible, de *flébilis* ; *surpêls*, pour surplus ; *syringue* et *syringier*, pour seringue et seringuer ; *teet*, pour toit, le *teet* d'une maison ; *linseul* et *lin-seul*, pour draps de lit ; *pouldroyer*, pour réduire en poudre, quoique déjà pulvériser fût connu ; *raser* avait le sens de couper tout ras et à net, mais ne signifiait pas encore faire la barbe ; pour désigner cette opération on employait le vieux mot *raire*. Le grand nombre des mots de cette sorte montre quels progrès fit la langue, de 1606, date du *Trésor*, à 1636, date du *Cid*. Quelques-unes de ces locutions ont à peine trouvé place dans la première édition du Dictionnaire de l'Académie, en 1694, et dans les ouvrages de Richelieu et de Furetière.

Trésor des antiquités romaines (*Thesaurus antiquitatum romanarum*), de J.-G. Grævius, un des plus vastes monuments d'érudition (1694-1699, 12 vol. in-fol.). Ce recueil renferme les plus savantes dissertations composées soit au XVII^e siècle, soit antérieurement, sur tout ce qui touche à la république romaine, à ses monuments, à ses mœurs, à ses lois et à ses institutions. Dans ce vaste ensemble, Rome revit tout entière, non-seulement dans la grandeur de son empire qui embrassait presque tout le monde connu, mais jusque dans les détails les plus particuliers de la vie privée ou publique du citoyen. On y rencontre donc non-seulement les plus curieuses études sur l'archéologie de la ville éternelle, mais des traités complets sur les matières en apparence les plus futiles et qui empruntent leur intérêt à la grandeur même de la civilisation romaine. Des études sur les jeux du cirque, les repas, les vêtements, les parures trouvent leur place à côté des recherches sur les institutions fondamentales de la république, les magistratures, les comices, les armes, les camps.

En grande partie, le *Trésor des antiquités romaines* est un recueil de livres ou de dissertations précédemment édités ; mais ces travaux, qui perduraient à être lus isolément, se complètent l'un par l'autre. Grævius a souvent réuni trois ou quatre traités différents sur la même matière, et ce rapprochement les éclaire d'un jour nouveau ; il leur a d'ailleurs donné à tous l'uniformité de langue : ce qui n'était pas primitivement écrit en latin, il l'a fait traduire. Mais, en dehors des travaux antérieurs qui ont servi d'assises à ce grand ouvrage, bon nombre de dissertations ont été composées spécialement par des savants allemands, français, suédois ; le latin, qui est maintenant une difficulté pour nous, fut précisément alors le lien commun de ces collaborations si diverses.

L'étendue de ce recueil nous empêche de l'étudier dans le détail des nombreux traités qui le composent ; car ces douze gros volumes in-fol., quoique n'ayant en vue qu'un objet unique, Rome, offrent à l'érudition le champ le plus vaste. Nous nous bornerons à signaler les points principaux. Le premier volume est consacré à des sujets d'ordre général ; historiens, orateurs, poètes et grammairiens latins ont été mis à contribution par les érudits du XVIII^e siècle pour reconstituer la vieille cité romaine ; le traité de Paul Manuce, *De civitate romana*, et son travail sur les comices à Rome y sont accompagnés des dissertations de Carolus Sigonius sur le vieux droit romain et sur la loi Curia. Pour ce qui regarde l'étude et la description archéologique de Rome, le livre du jésuite Alex. Donat, *Roma vetus ac recens*, imprimé dans le tome III^e, offre le travail le plus étendu ; on trouve cependant encore à le compléter par celui du Danois Olaus Bor-

richius, *De antiqua urbis facie*, et par ceux du Père A. Bargas, *Des édifices privés et publics*, de Frontin et de Fabretti sur les aqueducs, qui lui font une suite naturelle (IV^e vol.). Le volume V^e renferme les travaux de Boullanger sur les augures, les auspices et les aruspices, les prodiges ; le VI^e est presque tout entier consacré aux usages domestiques des Romains et en particulier aux vêtements. Ce sont les traités de Lazare Bayse, de Ferrari et d'Albert Ruben, sous ce même titre uniforme : *De re vestiaria*, complétant les travaux d'Alde Manuce, *De toga, de tunica Romanorum dissertatio*. En le rapprochant du XIII^e volume, consacré aux repas, aux bains, aux parures et bijoux, aux vases, on reconstitue toute la vie privée des citoyens de la grande république. Les thermes et la table, c'est là, en effet, que se montrent surtout, dans son côté familial, domestique, la civilisation romaine ; aussi ces deux institutions sont-elles l'objet de dissertations soignées, d'une érudition prodigieuse. Le cérémonial des repas, l'ordre des services, l'énumération des mets ordinaires et des mets recherchés, des viandes, des poissons, des fruits, des vins, avec la manière de les boire, des danses qui intervenaient au milieu des festins, tiennent une grande place dans ce volume. Il en est de même des thermes, étudiés jusque dans leurs particularités les plus intimes, tant au point de vue de leurs dispositions intérieures qu'à celui des coutumes et des mœurs. Mais un des plus curieux volumes, si dans ce prodigieux amas de recherches et d'érudition on peut faire porter sa préférence sur tel ou tel sujet, est assurément le IX^e, qui s'occupe des jeux du cirque. Il renferme les grands travaux de Juste Lipse sur les *Saturnales*, les *Gladiateurs*, son livre, *De amphitheatro* ; les travaux de J.-C. Boulanger sur les *Jeux*, les *Chasses*, les *Théâtres* ; son traité *Des chevaux et de l'équitation*. De nombreuses figures permettent de se rendre admirablement compte des dispositions de l'arène et des diverses phases de ces sanglants exercices, qui avaient le don de passionner Rome à un si haut point.

Pour rentrer dans l'ordre dont nous nous sommes écarté, le VII^e volume a trait à la constitution de la famille à Rome. Le principal travail sur ce sujet est la dissertation du baron allemand Richard de Strein ; il est complété par celui de François Robertel sur les *Noms et les surnoms*, et une notice sur les *Dignités de l'empire d'Orient et d'Occident*. Le VIII^e volume est important par une série d'études sur le calendrier romain et la façon de compter l'année. Parmi les calendriers, il y en a un de Lambecius, bibliothécaire impérial à Vienne ; un autre du jésuite Petau, un autre de Gassendi ; il y a encore une dissertation de Jean Lalauze sur la chronologie romaine et une étude sur les *Nundines*, ou marchés. Il faut encore noter dans ce volume le traité *De ritu nuptiarum et jure connubiorum* de Brissot, celui *De sponsalibus* de François Hottmann, ceux de Kobieziski et de Meursius, *Du luxe à Rome*. Le X^e volume renferme les études de Bœckler sur la *Légion romaine*, de Pierre Ramus sur la *Milice*, une dissertation sur la paye militaire ; le *Traité des voies romaines*, de Nicolas Bergier. On y a traduit aussi la *Castrométation* du Grec Hygin. Il faut y joindre, pour avoir une idée complète de la force militaire des Romains et de leur science dans l'art de la guerre, les études sur l'art naval et la construction des trirèmes, qui se trouvent dans le XII^e volume. Le XI^e volume traite plus particulièrement des monnaies, des poids et des mesures ; on a joint à de nombreuses dissertations sur ce sujet les *Fastes consulaires* de Juste Lipse.

Par ce court aperçu, on peut juger de l'importance de ce recueil, où pas un point important n'a été négligé, où les principales questions se trouvent traitées plusieurs fois, à des points de vue différents et par les hommes les plus compétents. C'est une des sources les plus précieuses pour l'érudition.

Trésor des antiquités grecques, publié par Jacques Gronovius. Le titre de cette importante publication est ainsi conçu dans le beau frontispice de l'édition princeps (Leyde, Vander Aa, 1697-1702, 12 vol. in-fol.), frontispice dû au crayon de Van Mieris : *Thesaurus Græcæ antiquitatis reparatæ et digestæ ab Jacobo Gronovio* ; mais on lit partout ailleurs : *Thesaurus Græcarum antiquitatum, contextus et designatus*, etc. La préface du XII^e volume n'est pas signée par Jacques Gronovius, qui cependant ne mourut que beaucoup plus tard ; c'est peut-être pour cette raison qu'en tête des *Index* contenus dans ce volume il n'est fait mention que des onze volumes du *Thesaurus* ; d'autre part, certains bibliographes comptent treize volumes, faisant sans doute de ces *Index* un volume séparé. Le *Thesaurus Græcarum antiquitatum*, réuni au *Thesaurus antiquitatum Romanarum* de Grævius et à celui de Sallengre, a formé la collection du *Thesaurus antiquitatum Græcarum et Romanarum*, donné sous le nom de Grævius. Une édition du *Thesaurus* de Gronovius, joint à ceux de Grævius et de Sallengre, édition moins belle que l'édition de Hollande, qui est un véritable chef-d'œuvre de gravure et de typographie, a paru à Venise, de 1732 à 1737.

Dans la préface de son XI^e volume, Jac-

ques Gronovius rappelle ce mot de Pline : « Faisons des *Thesaurus* et non des livres. » Si les Romains des premiers temps de l'Empire éprouvaient le besoin de faire déjà l'inventaire des travaux relatifs à cette antiquité, dont ils font eux-mêmes partie à nos yeux, à combien plus forte raison les savants de la Renaissance ont-ils dû s'efforcer de recueillir, d'abord dans des monographies isolées, ensuite dans ces recueils appelés des *Thesaurus*, tous les vestiges de la civilisation grecque et romaine ! Œuvre immense, commencée dès le moyen âge dans tout l'Occident de l'Europe, surtout en France et en Hollande, et qui ne semblait pas encore terminée aux premiers jours du XVIII^e siècle ! Œuvre que l'esprit philosophique et révolutionnaire qui souffla bientôt après a rendue presque inutile, mais dont il est sorti lui-même.

Les trois premiers volumes du *Trésor* de Gronovius contiennent les portraits des personnages célèbres de l'antiquité (I. La Fable ; II. Les âges héroïques ; III. L'histoire). Ces monographies paraissent avoir été rédigées par Gronovius ; elles sont accompagnées d'estampes. Les volumes suivants contiennent des traités dus à un grand nombre d'auteurs. Les titres seuls de ces traités, dont quelques-uns sont très-anciens, occupent plusieurs pages in-folio ; nous ne pouvons donc songer à les reproduire ici. Leur liste forme le second des trois *Index* dont nous avons parlé ; le premier n'est autre chose que la table générale des trois premiers volumes ; le troisième *Index*, qui ne forme pas moins de cinq à six cents pages in-folio à deux colonnes est la combinaison par ordre alphabétique des divers *Index rerum et verborum* qui terminent chaque volume ou qui suivent les diverses parties de la collection.

Trésor des antiquités de l'Italie et de la Sicile (*Thesaurus antiquitatum Italiæ et Siciliae*) [1723, 45 vol. in-fol.]. Cet immense recueil a été entrepris par Grævius et porte son nom, quoiqu'il n'ait veillé qu'à la confection des premiers volumes. La mort le surprit au milieu de sa tâche. Il a été continué et mené à bonne fin par l'Allemand Burmann. Tous les articles n'ont pas été spécialement faits pour ce recueil, et, ainsi que dans le *Trésor des antiquités romaines*, on y rencontre un grand nombre de réimpressions et de traductions d'ouvrages antérieurs. Il est surtout précieux par sa collection inestimable de vieilles chroniques italiennes, fort rares, éclairant de son vrai jour l'ère si confuse des républiques du moyen âge. Le plan de ce vaste ouvrage embrasse, en effet, non-seulement la description de toute l'Italie, contrée par contrée, ville par ville, mais son histoire tout entière, depuis l'époque de la domination romaine jusqu'au XVI^e siècle. On y a réuni toutes les descriptions de lieux, les biographies, les tables chronologiques, les dissertations sur les points obscurs, les travaux de tout genre, intéressant l'Italie pendant cette longue période. Grâce à une heureuse division, la plus grande clarté règne dans cet ouvrage, composé d'éléments si divers ; chaque région est étudiée à son tour, pour ainsi dire, épuisée, après avoir été fouillée en tous sens, après que l'on a fait l'histoire de ses villes, de ses églises, de ses monastères, de ses grands hommes. Ainsi, les douze premiers volumes comprennent l'histoire des pays les plus voisins des Alpes, ceux que les Romains appelaient Gaule Cisalpine, c'est-à-dire la Lombardie et la Vénétie. On y trouve les travaux de Jean de Cermetate, l'historien le plus complet des révolutions du nord de l'Italie, ceux de Paul Jove et de Muratori, de l'historiographe Cechi, qui donne les détails les plus précis sur les Sforza et les princes de la maison d'Este ; *l'Histoire de Milan*, d'Arnolphe, dont le style embarrassé de métaphores, imagé au delà de toute expression, parviendrait à fatiguer si son auteur ne faisait preuve de la plus grande érudition ; *l'Histoire des Lombards*, de Benoît Jove, le frère aîné de Paul ; la description de la basilique de Milan, de Puricelli ; les monographies de Vérone et de Venise, par Cigalino et Paruta. Venise, à elle seule, occupe quatre volumes de cette nouvelle série ; ils sont remplis par les douze livres de *l'Histoire de la république de Venise*, de Pierre Bembo ; *l'Eloge des marins illustres de Venise*, de Stella ; des monographies, des dissertations, entre autres une, fort curieuse, sur les épousailles du doge et de l'Adriatique ; des biographies comme celle du condottiere Coléoni, etc. Les quatre volumes suivants (de XIII à XVI) sont consacrés à l'Istrie ; les principales monographies regardent Padoue et Forlì. Les volumes XVII^e et XVIII^e s'occupent de Bologne et des États de l'Eglise ; l'histoire et les chroniques de la Toscane sont renfermées dans les cinq volumes suivants ; c'est une partie du recueil très-curieuse et très-complète, elle renferme les ouvrages de tous les vieux historiens florentins, François Dyno, le Pogge, Varchi et un nombre considérable de dissertations et de monographies. La Campanie et Naples terminent, en quatre volumes, cette grande série qui embrasse l'Italie tout entière ; les monographies les plus remarquables de ces quatre volumes sont consacrées au monastère du Mont-Cassin, d'où sortit le grand ordre religieux des bénédictins ; à la Sicile, la Corse et la Sar-

digne. Des études rétrospectives sur quelques-unes des colonies romaines forment à la partie exclusivement italienne de ce recueil un appendice fort considérable, mais sur lequel nous ne pouvons nous étendre de peur de dépasser les bornes de ce sommaire. En résumé, il n'est pas une région de l'Italie, pas une ville, pas une petite place forte du moyen âge qui n'ait son étude, sa monographie, sa chronique. Les plus curieux ouvrages, devenus rares, y sont réimprimés et conservés pour toujours; malheureusement, surtout en ce qui regarde les vieilles chroniques italiennes, l'obligation pour les collaborateurs de Grævius et de Buhmann de les traduire en latin leur a fait perdre leur plus grande originalité. Ce défaut, inévitable dans le plan de l'ouvrage, est compensé par la facilité de recherches que donne dans un même recueil la réunion d'ouvrages distincts, se complétant l'un l'autre et presque impossibles à trouver.

Trésor poétique de la langue latine (*Thesaurus poeticus linguae latinae*), par L. Quicherat (Paris, 1836, 1 vol. in-80). Cet ouvrage, fruit d'un travail de dix ans, est un dictionnaire de la langue poétique latine; il a eu un grand succès, non-seulement dans les établissements classiques, mais aussi près des littérateurs qui veulent connaître d'une manière approfondie le génie poétique de la langue latine et en apprendre l'histoire dans les sources mêmes. Au lieu de prendre pour base de son travail un travail déjà fait, un dictionnaire poétique publié soit en France, soit à l'étranger, M. Quicherat a procédé comme si rien n'existait et il est remonté à la vraie source, c'est-à-dire aux originaux: il ne s'est servi des anciens lexiques que comme d'auxiliaires qu'il a pu contrôler au moyen de ses lectures. Les dictionnaires poétiques qui avaient paru jusque-là étaient extrêmement insuffisants. Reproductions plus ou moins fidèles de celui du Père Vanière, ils fournissaient de citations fausses ou inexacts, d'interprétations vicieuses et d'erreurs de tout genre. La nomenclature du *Thesaurus* est beaucoup plus riche que la leur. M. Quicherat a mis à contribution tous les poètes latins, mais en donnant un privilège, comme il le dit lui-même, aux écrivains qui doivent servir de modèles à la jeunesse, aux poètes du siècle d'Auguste. Lucain, Sénèque, Juvenal, Martial, Silius Italicus, Stace, Valerius Flaccus, etc., ne viennent qu'au second rang, et, au troisième, les poètes antérieurs à Catulle. Ici l'auteur avait de grandes lacunes à combler: Ennius, Lucile, Varon, Pacuvius, Attius, Lucrèce même avaient été presque omis dans les dictionnaires poétiques. M. Quicherat leur a donné dans son ouvrage la place qui leur appartenait. Il a restitué la langue de Plaute et de Térence, si négligée par ses devanciers. Plaute, surtout, fournit à la nomenclature un contingent riche et piquant. Il est encore une autre espèce de poètes que l'auteur a consultés aussi avec profit, ce sont les poètes chrétiens qui ont prêté à la foi nouvelle le langage de la mise antique: saint Prosper, Sidoine Apollinaire, Prudence, etc.

Tous les noms d'hommes, de lieux, de choses, employés dans l'Écriture, ont été empruntés aux poètes anciens. M. Quicherat en a introduit un grand nombre qui manquaient dans tous les lexiques; il a rendu aux autres leur véritable quantité, car, comme il le remarque fort bien, les premiers poètes chrétiens sont, à cet égard, des poètes classiques. On voit dans quel cercle il a renfermé ses citations. Il commence à Livius Andronicus vers l'an 500 de Rome et s'arrête à Venatius Fortunatus, qui appartient à la fin du vie siècle de l'ère chrétienne. Avant Livius, le latin n'est point formé; après Fortunatus, il se décompose et cède la place aux langues barbares. M. Quicherat a compris qu'il fallait bannir de son dictionnaire toute la poésie latine moderne, qui ne peut en rien faire autorité. Pour réparer les omissions de ses devanciers, pour rectifier leurs inexactitudes, pour corriger leurs fautes, pour élucider tout ce qu'à tort ils avaient introduit dans leurs *Gradus*, il a dû entreprendre une tâche extrêmement laborieuse, celle de relire tous les poètes latins, tous les fragments que nous possédons et jusqu'aux inscriptions qui ont été recueillies. Il lui a fallu dix ans pour mener à terme un si rude labeur, mais aussi il a donné au public le relevé complet de tous les mots que les poètes latins ont employés, matériaux réunis avec autant de patience que disposés avec jugement et goût.

Dans la composition de son livre, M. Quicherat a eu constamment deux objets en vue: «J'ai voulu d'abord, dit-il dans sa préface, conserver, en l'améliorant, un instrument pour les exercices de versification latine. Sous ce rapport, la liste des synonymes a été considérablement augmentée; jamais, cependant, à l'aide des archaïsmes; de nombreuses périphrases ont été extraites des poètes; les épithètes ont été mises dans un ordre plus méthodique et réduites quand elles présentaient des répétitions ciseuses; une foule innombrable de vers a été puisée dans les textes et présentée comme développement, afin d'éviter la sécheresse et d'étaler aux yeux des jeunes gens les trésors de la langue poétique. Mais chaque exemple est tou-

xv.

jours de peu d'étendue; pour les descriptions, je renvoie aux originaux; les maîtres ne me reprocheront point de m'être abstenu de longues citations, si favorables au plagiat. Mon autre but, et ici encore je n'ai pas perdu de vue l'intérêt des études, a été de dresser un inventaire exact de la poésie latine, de manière à présenter à la fois une interprétation perpétuelle des différents auteurs et, en quelque sorte, une histoire de la langue. Je crois pouvoir répondre que l'on ne trouvera dans aucun dictionnaire latin autant de secours pour l'intelligence des poètes. Non content de citer et d'expliquer les passages, je discute tous les points controversés, je pose les différentes leçons et je donne la solution qui me paraît la plus plausible. Afin de contrôler la nomenclature que mes propres investigations m'avaient fournie, j'ai employé, pour la révision de mon travail, le *Lexicon* de Forcellini, qui vient d'être réimprimé en Allemagne, et qui a été enrichi successivement d'additions précieuses. Si l'on m'a fourni le moyen de réparer souvent des omissions, je puis lui offrir, en retour, environ un millier de mots employés dans des vers qui lui ont échappé, ainsi qu'à tous les autres lexicographes.»

M. Quicherat n'a manqué à aucune des conditions qu'il s'était imposées, de telle sorte que l'on peut adopter comme jugement sur son livre ce passage même de sa préface, où il expose ce qu'il a cru devoir faire pour rendre son œuvre complète. Comme il a eu soin de noter les archaïsmes et les néologismes, on trouve dans son livre une foule de remarques intéressantes sur la marche et les transformations de la langue latine. M. Quicherat, dans les leçons douteuses ou mauvaises, a intercalé quelques notes philologiques très-courtes, mais substantielles. Ces notes, destinées à éclaircir de véritables difficultés, ont du prix, même pour les érudits, et elles familiarisent les élèves avec les notions de la critique et la discussion des textes. M. Quicherat discute et explique ainsi les difficultés relatives aux mots de la langue poétique, et il donne avec discernement à chacun la place qu'il doit tenir. Il a adopté un ordre régulier pour ce classement, comme nous l'avons dit plus haut. Les mots qui appartiennent au siècle d'Auguste ont le premier rang; puis viennent ceux de Lucain, de Martial, de Sénèque; au troisième sont placés ceux que fournissent les poètes antérieurs à Catulle; au quatrième, les poètes chrétiens et ceux qu'on désigne sous le nom de *poeta minores*; au cinquième, les auteurs des poèmes techniques; au dernier, les épiques et les inscriptions dont divers savants ont fait recueil. De cette façon, on a un aperçu non-seulement de l'ensemble de la langue poétique, mais encore des diverses transformations qu'elle a subies par la marche du temps.

Un goût excellent et une connaissance intime de la poésie latine ont présidé à la composition de ce grand ouvrage; aussi la critique n'a que des éloges à donner à l'ensemble et à l'exécution, et à peine pourrait-elle trouver l'occasion de placer quelques observations bien peu importantes.

Trésor de la curiosité, ouvrage de M. Charles Blanc. V. CURIOSITÉ (trésor de la).

Trésor (LE), comédie de Plaute. V. TRINUMUS.

Trésor supposé (LE) ou le *Danger d'écouter aux portes*, opéra-comique, paroles de Hoffmann, musique de Méhul, représenté sur le théâtre de l'Opéra-Comique le 29 juillet 1802. La partition, d'après l'opinion de M. Fétis, assez sévère d'ailleurs à l'égard de Méhul, n'est pas digne du talent et de la réputation de ce compositeur. Le poème eut du succès. C'est dans cet ouvrage qu'on remarque ces mots: *Il ne faut jamais dire jamais; qui est-ce qui peut répondre de l'avenir?* Le parterre malicieux fit l'application de cette phrase à un *jamais* proféré dans la chambre élective par M. de Serre, alors garde-des-sceaux, et par suite de cette allusion politique la phrase se répandit dans le public et devint proverbiale.

Trésor de Priam. V. TROIE.

TRÉSORAIRE adj. (tré-zo-rè-re — rad. *trésor*). Qui appartient au trésor ou à la trésorerie: *Comptes TRÉSORAIRE*. || Peu usité.

TRÉSORERIE s. f. (tré-zo-rè-re — rad. *trésor*). Lieu où l'on garde et où l'on administre le trésor public: *Aller à la TRÉSORERIE*. || Bureaux du trésor public.

— Finances de l'Etat.

— Mode de conservation et mouvement des fonds qui appartiennent à l'Etat.

— Ministère des finances, en Angleterre: *Lords de la TRÉSORERIE*.

— *Trésorerie nationale*. Nom que, sous la République française, on donnait au trésor public.

— *Banc de la trésorerie*, Banc des ministres, dans la Chambre des communes d'Angleterre.

— Hist. ecclési. Bénéfice du trésorier d'un chapitre. || Maison où était logé le trésorier d'une église.

TRÉSORERIE (île de la), groupe d'îles de l'Australie, dans l'archipel de Salomon, au S. de l'île de Bougainville, par 7° 23' de latit. S. et 153° 9' de longit. E. Leur cir-

conférence réunie est d'environ 60 kilom., et elles ne sont séparées les unes des autres que par de petits canaux.

TRÉSORIER, IÈRE s. (tré-zo-rié, iè-re — rad. *trésor*). Personne chargée de recevoir et de distribuer les deniers d'un prince, d'une communauté: *TRÉSORIER d'un cercle, d'une académie, d'une société*.

— Par ext. Personne qui a un maniement d'argent, qui distribue de l'argent: *Les détenteurs du capital sont les vrais TRÉSORIER d'un pays*. (L. Faucher.)

— Anc. loc. *Trésorier sans rendre compte*, Domestique qui a toute la confiance de son maître et qui le gouverne.

— Anc. prov. *Un trésorier sans argent est un apothicaire sans casse ou sans sucre*. Un trésorier sans argent ne saurait remplir ses fonctions.

— Hist. *Trésoriers de France*, Anciens officiers chargés de la répartition des tailles et de diverses affaires relatives aux finances, aux domaines, aux ponts et chaussées et aux chemins publics. || *Bureau des trésoriers de France*, Office établi dans chaque généralité et composé d'un certain nombre de présidents et de conseillers, à qui la juridiction contentieuse fut accordée en 1627. || *Trésorier de l'épargne*, Chef des seize receveurs des finances établis par François 1^{er}. || *Trésorier général*, Chacun des officiers de finances, établis en 1388 au nombre de trois, et portés à dix-sept en 1553. || *Grand trésorier de l'empire*, Un des titres de l'électeur palatin.

— Hist. ecclési. Celui qui était pourvu d'une trésorerie dans un chapitre. || Officier d'une église collégiale chargé de la garde des vases sacrés.

— Hort. Variété d'œillet.

— *Encycl. Hist. Trésoriers de France*. Les *trésoriers de France* ont administré le domaine royal depuis nos premiers rois jusqu'à la Révolution française. Leur nom leur vient de ce qu'au commencement de la monarchie toute la fortune royale était appelée *trésor*, que les revenus du domaine étaient déposés en un lieu appelé *trésor du roi* et que ces magistrats en avaient la garde et la direction. On a fait remonter l'origine des *trésoriers* jusqu'à Clovis, en donnant ce nom à un officier qui couchait et demeurait auprès du Trésor. Sous Philippe-Auguste, le Trésor était au Temple; ce prince, avant de partir pour la terre sainte en 1190, ordonna qu'à la réception de ses revenus le clerc Adam serait présent et inscrirait la recette, que plusieurs *trésoriers* auraient les clefs des coffres et qu'un chevalier du Temple serait le gardien particulier du Trésor. Sous le règne de Louis IX, les *trésoriers de France* devinrent membres de la chambre des comptes et durent quitter le Temple, où ils revinrent en 1302, pour être ensuite transférés au Louvre, puis au palais. Du temps de Miramont, le trésor du roi était gardé à la bastille Saint-Antoine et, au siècle dernier, le trésor royal restait chez les gardes du trésor royal; mais il n'a jamais cessé d'être placé sous l'administration des *trésoriers de France*.

Sous les premières races, un seul *trésorier* suffisait à la direction du domaine; il en était de même sous le règne de Philippe le Bel. Le *trésorier* était établi dans sa charge par forme de commission, pour un an ou deux ans, selon la volonté souveraine. Guillaume de Hangest était seul *trésorier de France* en 1300; mais, après cette époque, il y en eut quelquefois deux, trois et quatre, et leur nombre a beaucoup varié suivant les règnes.

Parmi ces *trésoriers*, les uns avaient la direction du domaine et des finances; les autres, créés vers 1300, étaient chargés de rendre la justice sur toutes les questions concernant le domaine; c'est pour cela qu'on les appelait *conseillers du Trésor*. Ils furent supprimés par ordonnance du 7 janvier 1400, époque où les litiges au sujet du domaine entrèrent dans les attributions du parlement et de la chambre des comptes. Cependant, une dizaine d'années plus tard, les *trésoriers sur le fait de la justice* ou *conseillers du Trésor* furent rétablis et subsistèrent au nombre de dix jusqu'en 1683, époque à laquelle la chambre du Trésor fut unie au bureau des finances. Le président des *trésoriers de France* prenait le titre pompeux de *souverain des trésoriers*. Sous Henri III, il y eut en même temps plusieurs souverains des *trésoriers* parce que, ce roi ayant créé plusieurs bureaux de *trésoriers*, chaque bureau dut avoir son président.

L'édit de mars 1827, en enlevant aux baillis et aux sénéchaux la connaissance des causes du domaine en province, l'attribua aux *trésoriers de France*, chacun dans l'étendue de sa généralité, avec faculté de juger en dernier ressort jusqu'à 250 livres de capital et 10 livres de rente.

Au siècle dernier, les *trésoriers de France* réunissaient dans leur charge trois fonctions bien distinctes, savoir: la direction des finances, la juridiction du domaine, la juridiction contentieuse de la voirie. Leur direction des finances comprenait le domaine, les aides, les tailles et les autres impositions. Ils recevaient les foi et hommage, aveu et dénombrement des terres non titrées relevant du roi. Dans leurs chevauchées, ils dressaient des procès-verbaux des réparations à faire aux maisons et hôtels du roi,

aux prisons et autres édifices dépendant du domaine; ils dressaient l'état par estimation des dépenses à faire et des recettes probables; ils avaient juridiction sur les comptables. Lorsque ces derniers venaient à mourir sans avoir rendu leurs comptes, le *trésorier* faisait d'office dresser ce compte. Si un comptable devenait insolvable, le *trésorier* le déposait. Les *trésoriers* prêtaient serment à la chambre des comptes et recevaient celui de tous les comptables de leur généralité. Parmi leurs privilèges se trouvaient le droit de *committimus*, le droit de deuil à la mort des rois, les exemptions de gnet, de garde, de subventions, etc. Ils parlaient debout au roi, jouissaient du privilège d'indult, avaient droit de séance au parlement entre les conseillers, ainsi qu'à la cour des aides; enfin, ils ne pouvaient être jugés que par leurs confrères, et le chancelier de France avait seul le droit de les accuser.

Le *grand trésorier de France* était un officier de la couronne chef des finances et qui fut remplacé par le surintendant des finances. Les *trésoriers de province* recevaient souvent le titre de *trésoriers généraux de France*, et c'est de leur nom que vint celui de généralité appliqué aux provinces.

— *Administr. Trésorier militaire*. Les *trésoriers* ont reçu tour à tour les noms d'argentiers, de clerks du Trésor, de commis, de payeurs, de soldiers. A Rome, les logistes avaient des fonctions analogues aux leurs. En 1293, sous Philippe le Bel, il existait des *trésoriers des guerres*; plusieurs ordonnances en font mention. Ils résidaient à la cour et percevaient les fonds de la guerre pour en faire la répartition. En 1528, François 1^{er} créa deux charges de *trésoriers* des fortifications, pour exercer des fonctions spéciales, jusque-là du ressort des *trésoriers de France*. Ces *trésoriers* étaient subordonnés aux commissaires des guerres. Un édit de juin 1627 institua des *trésoriers* des camps et armées, des vivres, de régiments et de compagnies. Il y avait les *trésoriers ordinaires*, les *trésoriers extraordinaires*, un *trésorier des invalides* et des *trésoriers du roi*. De nos jours, on ne connaît plus dans l'armée que les *trésoriers de corps*. Leurs fonctions étaient remplies autrefois par les sergents dans l'infanterie et par des enseignes dans les gardes-françaises. Le major avait la responsabilité de ce service; mais il en confiait souvent l'exécution à de simples commis, pour ne pas détourner les bas officiers de leurs occupations militaires. A partir de 1762, chaque corps eut un *trésorier* breveté, chargé d'aider le major dans sa besogne; il ne s'occupait que de détails et était le chef des fourriers. Cet état de choses dura jusqu'en 1776, époque à laquelle une ordonnance du 25 mars, rendue sur le rapport du comte de Saint-Germain, augmenta de beaucoup les attributions du *trésorier*. La loi du 21 février 1793 institua l'emploi de *quartier-maître-trésorier*, le divisa en trois classes, choisies parmi les adjutants-majors, les adjutants et les sous-officiers, et les mit tous à la nomination du conseil d'administration; ils ne pouvaient, aux termes de la circulaire du 24 janvier 1807, ni commander le dépôt ni présider le conseil d'administration. L'ordonnance du 20 janvier 1815 leur rendit leur ancien titre de *trésorier* et leur attribua, en outre, de nouvelles fonctions. On les choisissait parmi les plus anciens sergents-majors et on leur reconnut le grade de lieutenant ou de capitaine, suivant leur ancienneté. Leurs appointements et les allocations auxquelles ils avaient droit se trouvaient réglés par l'ordonnance du 19 mars 1823, qui détermina aussi leurs fonctions. En temps de guerre, le *trésorier* reste au dépôt. Un officier payeur le remplace aux bataillons de guerre. Les *trésoriers* payent mensuellement les officiers, aux heures et jours ordonnés. Il compte avec l'armurier du corps, solde ses dépenses, paye toutes les dépenses du corps. En route, il s'occupe de tous les détails du logement. Il règle, contradictoirement avec les capitaines des compagnies, la situation de la masse de linge et chaussure. Il perçoit sur bordereau, d'avance et sur le vu du livret de solde, tout ce qui doit être payé au corps par le Trésor. Il dresse les états, bordereaux et bons de distribution. Tous ces détails sont exécutés sous le contrôle de l'intendance militaire et de l'inspecteur général. Depuis une vingtaine d'années, tous les *trésoriers* de corps sont capitaines et portent le titre de *capitaines-trésoriers*. Leurs fonctions ne sont pas changées.

— *Trésoriers payeurs généraux*. Ces fonctionnaires publics, qu'on désigne fréquemment sous le nom de *receveurs généraux*, sont chargés, dans chaque chef-lieu de département, de recevoir les sommes versées par les divers agents de l'administration des finances qui perçoivent les impôts. Leur organisation date du Consulat, époque où Gudin réorganisa l'administration financière. Ces fonctionnaires sont nommés par le chef de l'Etat, sur la proposition du ministre des finances. Ils versent un cautionnement, prêtent serment soit devant la cour des comptes, soit entre les mains du préfet du département, et ont un traitement fixe de 6,000 fr. Outre ce traitement, ils jouissent de bonifications d'intérêts sur le recouvrement de l'impôt direct, de taxations pour la centrali-

sation du produit des impôts directs et indirects et de remises sur les produits de coupes de bois et les produits divers. Pour leur retraite, on fait des retenues sur les trois quarts des émoluments que nous venons de désigner. « Tous les dix jours, dit M. Thiers, le receveur général est constitué débiteur de ce qui est entré dans la dizaine écoulée. Dès qu'il est débiteur, n'importe pour quelle espèce de contributions, il paye l'intérêt pour les sommes dont il est débiteur jusqu'au jour où il les verse pour l'acquittement des services publics. Le jour, au contraire, où il paye une somme quelconque pour le compte de l'Etat avant de la devoir, l'Etat, à son tour, lui tient compte de l'intérêt. On compense ensuite les intérêts dus par le receveur général et par le Trésor. Le receveur général devient un vrai banquier en compte courant avec le Trésor, obligé de tenir toujours à la disposition du gouvernement les fonds que les besoins du service peuvent exiger, n'importe dans quelle proportion. » En outre, il y a dans le *trésorier-payeur général* un fonctionnaire public et un homme d'affaires. Le fonctionnaire public dirige le recouvrement des contributions directes, centralise les revenus de l'Etat et assure le service de la dépense dans les départements; l'homme d'affaires peut effectuer des recettes et des dépenses pour le compte des compagnies financières, recevoir des dépôts de fonds et se livrer à des opérations de banque, ce qui est très-dangereux et ce qui a été vivement critiqué. Les *trésoriers-payeurs généraux* sont comptables des actions de leur gestion personnelle et de celles de leurs subordonnés et sont justiciables de la cour des comptes, à laquelle sont présentées chaque année leurs comptes de gestion, préalablement vérifiés au ministère des finances. Ils ne peuvent s'absenter de leur résidence, située au chef-lieu du département, qu'en vertu d'un congé accordé par le ministre et après avoir fait agréer les fondés de pouvoir qu'ils constituent en cas d'absence. Il existe en France quatre-vingt-cinq *trésoriers-payeurs généraux*. Dans le département de la Seine, au lieu d'un *trésorier-payeur général* se trouve un receveur central. Le maximum de leur cautionnement est de 926,000 francs, le minimum de 166,000 francs. C'est en 1867 que le service des payeurs a été réuni à celui des *trésoriers généraux*.

TRESORION s. m. (tré-zo-ri-on — dimin. de *trésor*). Petit trésor. || Vieux mot.

TRES-PIES ou **LOS PATILLOS**, groupe de trois petites îles de l'océan Pacifique, sur la côte du Pérou (Arequipa), par 80° 42' de latit. S. Elles sont stériles et désertes, mais les côtes abondent en phoques.

TRESQUALE s. f. (tré-skoua-le). Techn. Terre qui se trouve dans les criblures de la cochenille.

TRESQUE s. f. (tré-ske). Métrol. Monnaie de Flandre, valant 8 deniers.

— Blas. Espèce de bourrelet.

TRESQUILLES s. f. pl. (tré-ski-lle; || mll.). Comm. Nom donné autrefois à des laines en suint du Levant.

TRESSAGE s. m. (tré-sa-je — rad. *tresser*). Action de tresser : *TRESSAGE de la paille des chapeaux d'Italie*.

TRESSAILLANT, ANTE adj. (tré-sa-llan, an-te; || mll. — rad. *tressailir*). Qui tressaille, qui éprouve des tressaillements : *Elle m'appela avec une voix toute TRESSAILLANTE de crainte*. (Lamart.)

TRESSAILLÉ, ÉE adj. (tré-sa-llé; || mll.). Peint. Se dit d'un tableau dont la surface est couverte d'une multitude de petites fentes ou gercures.

— Techn. Se dit d'une poterie dont la couverture est fendillée par l'action du feu.

TRESSAILLEMENT s. m. (tré-sa-llé-man; || mll. — rad. *tressailir*). Agitation, émotion subite d'une personne qui tressaille : *Etre sujet à des TRESSAILLEMENTS. La peur, la joie donnent des TRESSAILLEMENTS*.

— Fig. Vive émotion : *La fortune de la France voulut que les premiers TRESSAILLEMENTS de la liberté fissent dilater le génie d'un grand orateur*. (Gérusez.)

Nés au bruit des sanglots et des cris d'une femme, Ne nous étonnons pas de tout ce que notre âme A de tressaillements pour enfanter l'amour.

TH. DE BANVILLE.

— *Tressaillement de nerfs*. Nom donné abusivement à un mouvement soudain et convulsif dans les muscles. || *Tressaillement d'un nerf*. Déplacement d'un tendon.

TRESSAILLI, IE (tré-sa-lli; || mll.). part. passé du v. *Tressailir*. *Nerf tressailli*, Tendon qu'un effort violent a fait sortir de sa place, dans le langage vulgaire.

TRESSAILIR v. n. ou intr. (tré-sa-llir; || mll. — du lat. *transilire*, qui signifie proprement sauter par delà, franchir; de *trans*, au delà, et de *salire*, sauter. *Je tressaille, tu tressailles, il tressaille, nous tressaillons, vous tressaillez, ils tressaillent; je tressaillais, nous tressaillions; je tressaillais, vous tressailliez; je tressaillirai, nous tressaillirons; je tressaillirais, nous tressaillirions; que je tressaille, que nous tressaillions; que je tressaillisse, que nous tressaillions; tressaillant; tressailli*). Éprouver un frémissement, une

agitation vive et passagère : *TRESSAILIR de joie, de peur, de crainte*.

— Éprouver un ébranlement, une vibration : *Le pont TRESSAILLAIT sous une immense concert de voix et d'instruments*. (Méry.)

TRESSAILLURE s. f. (tré-sa-llu-re; || mll. — rad. *tressailler*). Techn. Fentes du vernis d'une poterie tressaillée.

— **Encycl.** Des fentes ou gercures se forment sur les glaçures, pendant la cuisson, lorsque les pâtes et les glaçures ne présentent pas un rapport convenable dans leur coefficient de dilatation. Ces fentes sont un des plus graves défauts que puissent présenter les poteries composées. Si la pâte est perméable, elles permettent aux corps gras liquides de pénétrer dans l'intérieur des pièces, où ils finissent par se corrompre en produisant des odeurs plus ou moins désagréables. Si, au contraire, la pâte est naturellement imperméable, l'éclat et le brillant des poteries disparaissent sous les gercures, qui se convertissent en lignes noires par suite de l'absorption capillaire des liquides colorés au contact desquels l'usage les place journellement. Enfin, il arrive souvent, surtout dans la porcelaine, que les *tressaillures* sont assez profondes pour que le moindre choc ou le moindre changement de température puisse amener la destruction des objets. Nous venons de dire que les *tressaillures* sont un défaut, cependant, quand elles sont nombreuses et régulièrement disposées, on les regarde comme un genre de beauté, et les amateurs donnent l'épithète de *truitées* aux pièces qui les présentent ainsi.

TRESSALIER s. m. (tré-sa-lié). Vitic. Variété de raisin.

TRESSAN (Pierre de LA VERGNE DE), missionnaire français, né au château de Tressan (Languedoc) en 1618, mort en 1684. Appelé à Paris par un de ses parents, il abandonna, sur les conseils de ce dernier, le protestantisme, qu'il avait professé jusque-là, pour se faire catholique, se fit admettre à la cour et mena pendant quelque temps une vie assez dissipée. Par la suite, fatigué de cette existence, de Tressan se rendit auprès de l'évêque d'Alençon, se mit sous sa direction, entra dans les ordres, fit un voyage en Palestine et se voua, à son retour, à la conversion des protestants dans le midi de la France. Sa grande réputation de talent lui valut d'être choisi pour directeur par M^{re} de Grignan, la princesse de Conti et autres personnes de distinction. Il se rendait à Paris, lorsque, en traversant le Gardon, dans les Cévennes, il se noya. On a de lui : *Examen général de tous les états et conditions, et des péchés qu'on peut y commettre* (Paris, 1670, 3 vol. in-12), ouvrage publié sous le pseudonyme de *Saint-Germain*.

TRESSAN (Louis-Elisabeth de LA VERGNE, comte DE), un des restaurateurs de la littérature romaine, né au Mans en 1703, mort à Paris en 1783. Il fut donné à treize ans comme compagnon d'études et d'amusements à Louis XV et se fit remarquer par la précocité de son esprit. Destiné aux armes, il interrompit ses études mathématiques pour jouir des leçons de Fontenelle, de Montcri, de Gentil-Bernard, qui l'avaient pris en affection et l'engageaient à cultiver ses goûts littéraires. A peine avait-il le brevet de maître de camp que sa famille, effrayée de ses effervescences de jeune homme, l'envoya pour se distraire voyager en Italie. La découverte qu'il fit, dans la bibliothèque du Vatican, de manuscrits curieux concernant les vieux conteurs de la Provence et de collections entières des romans de chevalerie lui inspira l'idée, à laquelle il doit sa renommée littéraire, de faire des extraits de ces copieux recueils et d'en remettre au jour les principaux épisodes. Quoiqu'il ait un peu habillé ces romans à la mode du XVIII^e siècle, il a cependant le mérite d'en avoir, l'un des premiers, distingué la saveur et contribué à leur redonner une petite place au soleil. La guerre le rappela en France, sur le Rhin (1733); le maréchal de Noailles le prit pour aide de camp. Dans cette campagne, entreprise contre l'Autriche et la Russie pour soutenir la validité de l'élection de Stanislas comme roi de Pologne, le comte de Tressan se distingua au siège de Kehl, à l'attaque des lignes d'Esslingen et aux tranchées de Philisbourg. Il fut fait brigadier et enseigne de la compagnie écossaise. En 1741, il servit dans les Flandres comme maréchal de camp, après les sièges de Menin, d'Ypres et de Furnes (1744). L'année suivante, il assistait à la bataille de Fontenoy, comme aide de camp de Louis XV, et attaqua la fameuse colonne anglaise à la tête de sa brigade. En 1750, il fut nommé gouverneur de la Lorraine et appelé à Nancy auprès de Stanislas, comme conseiller intime; mais bientôt il se brouilla avec ce monarque dévot, à propos de questions religieuses et de couplets satiriques dirigés contre quelques dames de sa cour. Louis XV lui-même se refroidit à son égard, ce qui fut cause que Frédéric offrit au comte de le recevoir en Prusse avec ses grades, offre que de Tressan refusa noblement. Louis XV le nomma gouverneur du fort de Bitche; là, comme à Nancy, ses idées philosophiques lui attirèrent des démêlés avec les moines et les universitaires; il résolut de vivre en paix, dans la retraite, et de se livrer à la littérature,

qu'il aimait sans pouvoir satisfaire sa vocation. Retiré modestement dans une petite terre de Champagne, puis à Franconville, dans la vallée de Montmorency, il traduisit, pour la *Bibliothèque des romans*, un grand nombre de contes et de fabliaux, parmi lesquels nous citerons : le *Petit Jehan de Saintré*, *Don Ursino de Navarin*, *Gérard de Nevers*, la *Flour des batailles*, *Huon de Bordeaux*, *Guérin de Montglave*, *Flors et Blanche fleur*, *Tristan de Léonois*, *Artus de Bretagne*, *Clémades et Claremonde*. Il fit un extrait, en trois volumes, de la longue série des *Amadis de Gaule* et un autre, si court qu'il en est insuffisant, du *Roman de la Rose*. Toutes ces traductions ont été réunies dans les *Œuvres choisies* de Tressan (Paris, Garnier, 1788-1791, 12 vol. in-8°); mais le mot de traduction n'est pas exact; ce sont plutôt des appropriations, des imitations. Tressan interprète le texte, plus qu'il ne traduit, et compose, avec les matériaux du fabliau ou du roman qu'il a sous les yeux et dont il extrait ce qui lui plaît, une œuvre nouvelle qu'il a faite sienne, pour ainsi dire, tant il se substitue souvent à son auteur. Nulle part ce procédé, qui ne serait plus de mise aujourd'hui, mais qui était tout à fait dans le goût de son époque, n'est plus sensible que dans le *Petit Jehan de Saintré*, sa meilleure imitation des romans du ^{ve} siècle.

Le comte de Tressan avait été reçu à l'Académie des sciences à la suite de son *Traité sur l'électricité* (1749), ouvrage où il a, l'un des premiers, étudié ce nouvel agent des forces naturelles jusque-là si inconnu; il entra à l'Académie française en 1781 et occupa le fauteuil de Condillac. Sa traduction de l'*Arioste*, quoique rapidement et trop légèrement faite, fut considérée alors comme un de ses principaux titres d'admission, tant on avait d'illusions à cette époque sur les vrais mérites d'un traducteur. Transporter en effet à l'interprétation d'un chef-d'œuvre, dont toutes les parties se tiennent, dont chaque strophe, chaque vers exige un calque rigoureux, les procédés d'imitation, sous tout au plus pour les longs et fastidieux romans de chevalerie, était une tentative qui n'aurait aujourd'hui aucun succès. Cependant le comte de Tressan mérita de n'être pas perdu dans la foule des traducteurs obscurs; s'il n'a pas complètement rendu l'esprit de ses modèles, du moins les a-t-il déviés et vulgarisés à une époque où leur mérite était complètement ignoré ou dénié. Il mourut des suites d'une chute de voiture sur la route de Saint-Leu.

TRESSAN (l'abbé DE), littérateur français, fils du précédent, né en 1747, suivant les uns en Amérique, suivant les autres dans le Boulonnais, mort en 1809. Il était, avant la Révolution, grand vicaire de l'archevêque de Rouen. L'abbé de Tressan émigra, rentra en France après le 18 brumaire et se livra entièrement aux lettres. On a de lui : le *Chevalier Robert* (1801), roman de chevalerie qu'il donna comme un ouvrage posthume de son père; la *Mythologie comparée avec l'histoire* (1796, 2 vol. in-8°), livre souvent réimprimé.

TRESSAUT s. m. (tré-so — d'un type latin *trans-saltus*; du préfixe *trans*, et de *sal-tus*, saut). Sursaut, dans le langage de quelques provinces.

— Féod. Privilège en vertu duquel on passait avant des parents plus proches.

— Anc. monn. Différence entre deux essais d'une même monnaie.

TRESSAUTER v. n. ou intr. (tré-sô-té — rad. *tressaut*). Sursauter, tressailler, dans le langage de quelques provinces.

TRESSE s. f. (tré-se. — Plusieurs étymologistes tirent ce mot du latin *tricus*, choses embrouillées; d'autres font venir *tresse* du grec *thrix*, génitif *trichos*, cheveu. Il vaut sans doute mieux faire venir ce mot du grec *tricha*, en trois parties, d'où a pu se produire un substantif *tricheu*, puis *treccia*. Cette manière de voir, qui appartient à Diez est appuyée par le rapprochement de l'italien *trina*, provençal *trena*, qui signifient aussi *tresse* et viennent du latin *trinus*, triple. Ce qui la recommande d'ailleurs, c'est que le latin *trichea* n'est pas trop hypothétique, puisqu'il fournit en même temps le primitif de *trichila*, d'où le français *treille*). Tissu plat, fait avec des matières entrelacées en forme de cordons : *TRESSE de cheveux*. *TRESSE de soie*. *TRESSE d'argent*. *TRESSE de paille*.

— Cheveux assujettis sur trois brins de soie, pour faire les perruques.

— Cheveux tressés :

L'Aurore déployait l'or de sa tresse blonde.

MALLEVILLE.

— Mar. Petite corde que l'on fait à la main, avec du fil de caret.

Anc. artill. *Tresse de mèches*, Trois mèches allumées ensemble pour mettre le feu au canon avec plus de sûreté.

— Techn. Gros papier gris.

TRESSÉ, ÉE (tré-sé) part. passé du v. *Tresser*. Disposé en tresse, entrelacé en forme de tresse.

— Minér. Se dit d'un corps dont les filaments sont entrelacés les uns dans les autres.

TRESSEAU s. m. (tré-so — du lat. *tres*,

trois). Econ. rur. Réunion de trois batteurs en grange.

— Ancien jeu qui imitait l'action de trois batteurs en grange.

— Vitic. Variété de raisin noir, appelé aussi VÉRO.

TRESSELETTE s. f. (tré-se-lè-te — dimin. de *tresse*). Petite tresse.

TRESSÉOL (Pierre-Ignace ROUBAUD DE), écrivain français. V. ROUBAUD.

TRESSER v. a. ou tr. (tré-sé — rad. *tresse*). Disposer en tresses : *TRESSER des cheveux, du fil, de la soie, de la paille, du jonc. Toutes les femmes maures TRESSENT leurs cheveux avec un ruban*. (Buff.)

— Poétiq. *Tresser des couronnes à quelqu'un*, Publier sa gloire.

TRESSERIE s. f. (tré-se-ri — rad. *tresser*). Atelier où l'on fait des tresses.

TRESSEUR, EUSE s. (tré-seur, eu-se — rad. *tresse*). Personne qui tresse, qui sait tresser : *Une habile TRESSEUSE de paille*.

TRESSON s. m. (tré-sion). Techn. Son complètement dépourvu de farine.

TRESSIS s. m. (tré-siss — mot lat. formé de *tres*, trois, et de *as*). Antiq. rom. Monnaie qui valait trois as.

TRESSOIR s. m. (tré-soir — rad. *tresser*). Techn. Instrument sur lequel on tresse les cheveux. || Outil servant à marquer la place où il faut mettre les clous d'ornement.

TRESSON s. m. (tré-sion — rad. *tresse*). Modes. Ancien ornement de tête pour les femmes.

— Pêche. Sorte de filet.

TRESSOT s. m. (tré-so). Vitic. Autre orthographe du mot TRESSAU.

TRESSUER v. n. ou intr. (tré-su-é — de *trés*, et de *suer*). Suer abondamment : *Ah! monsieur, dit le commis qui sentait sa chemise mouillée, tant il TRESSUAIT*. (Balz.) || Vieux mot, usité encore dans quelques provinces.

— S'est dit pour TRESSAILIR : *Nous TRESSUONS, nous tremblons, nous pâlissons et rougissons aux secousses de nos imaginations*. (Montaigne.)

TRESSURE s. f. (tré-su-re). Pêche. Espèce de filet.

TREST s. m. (trést). Mar. Toile à voiles pour les bateaux pêcheurs.

TRESTAILLON, personnage historique, l'un des chefs de bandes qui, en 1815, organisèrent dans nos départements du Midi ce qu'on a justement appelé la *terreur blanche*, et qui doit surtout sa triste célébrité à la complainte que Béranger a faite sur lui après sa mort :

Portefaix cité dans Nîmes
Pour sa douce pitié,
D'assassin il fut traité
Par ses brutales victimes,
Quand son bras sur tel ou tel
Vengea le trône et l'autel.

TRES-VERTE s. f. Erpét. Espèce de couleuvre.

TRÉTEAU s. m. (tré-to — du bas latin *tréstellus*, dont l'origine est controversée. Chevallet le fait venir du celtique : *kymrique trestyl*, tréteau; de *trawst*, poutre, chevron. Comparez l'armoricain *treustel*, treustel, tréteau, liteau, *treust*, *trest*, poutre; écossais *dritha*, irlandais *droitha*, même sens). Pièce de bois longue et étroite portée sur quatre pieds, et servant à soutenir des tables, des échafauds, un théâtre.

— Pl. Théâtre d'opérateur ambulant, de saltimbanque, de farceur :

Qu'il s'en aille, s'il veut, sur des tréteaux monté,
Amuser le pont Neuf de ses sornettes fades.

BOILEAU.

|| Théâtre où l'on représente des pièces bouffonnes : *C'est un comédien qui n'est bon qu'à monter sur des TRÉTEAUX*. || Fig. Charlatanisme : *La plupart des Grecs jouèrent des gobelets avec la philosophie et transpirent leurs TRÉTEAUX à nos scolastiques*. (Volt.)

— Ancien instrument de torture, composé de tréteaux qui allongeaient le corps du patient soutenu en l'air par des cordes.

— Techn. Pièce de bois garnie de clous à crochet, auxquels les natières attachent les cordons de paille qu'ils ont à tresser. || Pieds de bois servant à soutenir des échafauds ou des pièces qu'on veut scier en long.

TRÉTER (Thomas), érudit polonais, qui vivait au XVIII^e siècle. Après être entré dans les ordres, il suivit à Rome le cardinal Hosius et devint, à la mort de ce prélat, chargé d'affaires de la Pologne près du saint-siège. Tréter remplit ces fonctions sous la reine Anne Jagellon, sous les rois Bathori et Sigismond III, de manière à gagner la bienveillance de Grégoire XIII et de Clément VII, puis il revint dans sa patrie, où l'évêque de Warmie le nomma chanoine de sa cathédrale. On a de lui : *Quinti Horatii poemata cum annotationibus et indice* (Anvers, 1576, in-8°); *Romanorum imperatorum effigies cum elogiis* (Rome, 1583, in-8°); *Stanislaus Hosii cardinalis vita* (Rome, 1587, in-8°); *Nicolaï Radziwily peregrinatio in Palæstinam annis 1553 et 1584* (Braunsberg, 1604, in-4°); *Vitæ episcoporum Warmiensium* (Cracovie, 1685, in-fol.), etc.

TRETOIRE s. f. (tré-toi-re). Techn. Tenaille de bois à l'usage du vannier.

TRETON (Jean-Louis), dit *Jambe d'argent*, soldat vendéen, né à la Closerie-des-Aulnais en 1770, mort en 1795. Fils d'un pauvre paysan, il fut d'abord berger. S'étant blessé grièvement à la jambe et ayant été mal soigné, il devint boiteux et dut longtemps mendier pour vivre. Après avoir été colporteur, il alla à Angers, où il se fit batelier. Lorsque, en 1793, les Vendéens se soulevèrent contre la République, Tretton se joignit à eux et ne tarda pas à se signaler par son intrépidité à Grandville, à Pontorson, à Savenay. Au commencement de 1794, il organisa une petite troupe, dont il prit le commandement, et se mit à faire aux républicains une guerre d'embuscades dans le Maine et l'Anjou. La plaque de métal qu'il portait sur la plaie mal fermée de sa jambe malade lui valut le surnom de *Jambe d'argent*, sous lequel il devint populaire parmi les chouans. Son sang-froid, son courage à toute épreuve avaient fait de lui un chef redoutable. Il commandait une troupe de 2,000 hommes lorsqu'il fut mortellement blessé dans un engagement.

TRETOSTERNON s. m. (tré-to-sstér-non — du gr. *trétos*, perforé; *sternon*, plastron). Erpét. Genre de tortues paludines, dont l'espèce type est un fossile du calcaire de Purbeck.

TRETS, anciennement *Trittis*, *Trittia*, ville de France (Bouches-du-Rhône), ch.-l. de cant., arrond. et à 18 kilom. d'Aix; pop. aggl., 2,335 hab. — pop. tot., 2,794. Fabriques d'eau-de-vie et de tuiles; exploitation de houille. Cette ville, assez mal bâtie, possède un ancien château seigneurial, un bel hospice et un bel hôtel de ville. Très-florissante dans l'antiquité, elle fut ravagée par les Sarrazins.

TRETUS s. m. (tré-tuss — du gr. *trétos*, perforé). Entom. Syn. de *MÉCOCORNYNE*, genre d'insectes.

TREU s. m. (treu). Féod. Droit seigneurial sur les marchandises et sur le gibier.

TREUENBRIEZEN, ville des Etats prussiens (Brandebourg), sur la Nieplitz, à 65 kilom. de Berlin; 5,000 hab. Fabriques de draps et de toiles, tanneries et papeterie.

TREUER (Théophile-Samuel), archéologue allemand, né près de Francfort-sur-l'Oder en 1853, mort en 1743. Il fut professeur d'éloquence et d'histoire successivement à l'Académie de Wolfenbüttel et aux universités d'Helmstedt et de Göttingue. Nous citerons, parmi ses nombreux écrits : *Observations sur le droit absolu que les princes s'arrogent* (Leipzig, 1719); *De titentia peregrinandi legibus circumscripta* (Wolfenbüttel, 1720); *Origine des cercles germaniques et circonstances dans lesquelles ils ont été établis* (Helmstedt, 1722, in-4°); *Annales Academiae Juliae* (1720-1723, in-4°); *Historia globi crucigeri, symboli majestatis et disquisitionis globi duplicati in nummis bracteatis seculo XII et XIII* (Brunswick, 1728); *Anastasis veteris Germani germanique faninæ* (Helmstedt, 1728); *Pædia juris feudalis universalis* (Francfort, 1753), etc.

TREUIL s. m. (treuil; il mll. — Ce mot, qui s'écrivait autrefois *treul* et signifiait pressoir, répond au provençal *trah*, lequel est pour *torh* et vient, comme l'italien *torchio*, *torcolo*, pressoir, du latin *torcular*, de *torquere*, tordre). Mécan. Cylindre horizontal, qu'on fait tourner avec des leviers et autour duquel s'enroule une corde au moyen de laquelle on élève ou l'on tire des fardeaux. Il *Treuil différentiel*, treuil qui a, sur un même axe, deux cylindres de rayons différents, sur lesquels s'enroule une corde passant sur une poulie mobile qui porte le poids à soulever.

— Encycl. Le treuil repose, à ses deux extrémités, par des tourillons, sur deux consignes, et, par suite, est capable de prendre un mouvement de rotation autour de son axe. Sur cet arbre cylindrique s'enroule une corde dont l'extrémité libre porte un fardeau qu'il s'agit d'élever; l'autre extrémité de cette corde est fixée par un arrêt en un point quelconque de la circonférence de l'arbre. La puissance est habituellement appliquée dans une direction tangentielle à la circonférence d'une roue de grand diamètre, concentrique à l'arbre et dont le plan est perpendiculaire à l'axe de cet arbre. Si l'on ne tient pas compte des résistances passives, la condition d'équilibre se trouve dans l'équation des moments de la puissance et de la résistance par rapport à l'axe; elle est exprimée par

$$PR = QR,$$

P désignant la puissance, Q la résistance, R le rayon de la roue et r le rayon de l'arbre.

Dans le treuil des carriers, la roue est rem-

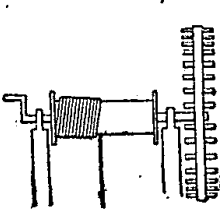


Fig. 1.

placée par un tambour à échelons dans l'intérieur duquel se placent les ouvriers qui, en

montant d'échelon en échelon, agissent par leur propre poids pour faire tourner l'arbre et extraire les blocs de la carrière. La figure ci-jointe représente un treuil que l'on peut manœuvrer d'un côté à l'aide d'une manivelle, de l'autre à l'aide d'une roue à manettes formant échelons.

On peut avoir quelquefois intérêt à faire varier le rapport de la puissance à la résistance. On peut pour cela donner à la section longitudinale de l'arbre une figure différente de celle du rectangle. La puissance est toujours à la résistance comme le rayon de la section transversale sur laquelle s'enroule actuellement la corde est au rayon constant de la roue ou de la manivelle. Connaissant la largeur d'un rang de la corde, on peut disposer de la figure de la section longitudinale de l'arbre pour obtenir une loi de variation

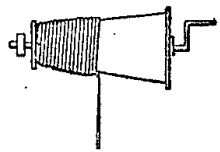


Fig. 2.

donnée du rapport des deux forces. La figure représente un treuil conique, dans lequel la puissance croît d'une quantité proportionnelle au nombre des rangs déjà formés par la corde, puisque, à chaque tour, le bras de levier de la résistance augmente d'une même quantité.

Lorsque l'on veut réduire considérablement la puissance, on emploie le treuil différentiel ou treuil chinois, dans lequel la corde qui supporte le fardeau suspendu à la chape d'une poulie mobile s'enroule d'un côté et se

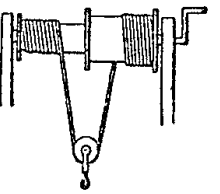


Fig. 3.

déroule de l'autre, les portions de l'arbre sur lesquelles s'opèrent ces deux développements de la corde ayant toutefois des rayons différents. Si R est le rayon majeur et r le rayon mineur, le fardeau, pour un tour, monte de la quantité $2\pi(R-r)$ et, par conséquent, l'équation d'équilibre fournie par le théorème du travail est

$$2\pi RP = 2\pi Q(R-r)Q$$

ou

$$Pl = Q(R-r),$$

l désignant le rayon de la manivelle. On voit par cette équation que P tend vers 0 en même temps que (R-r).

La condition d'équilibre du treuil, lorsqu'on veut tenir compte des résistances passives, s'obtient facilement par à peu près, mais il serait impossible d'en donner une théorie rigoureusement exacte. La raison en est que, le plan perpendiculaire à l'axe, dans lequel agit la résistance, variant à chaque instant, l'équilibre ne s'établit généralement pas dans les conditions pour lesquelles l'appareil a été construit; l'arbre ne reste pas horizontal; le contact entre un tourillon et son coussinet n'a plus lieu dans toute l'étendue génératrice, mais seulement par un point du collet; l'équilibre ne se fait pas à chaque extrémité entre les réactions des appuis et les composantes des forces mouvantes et résistantes décomposées, conformément à la règle qui gouverne les forces parallèles, dans les plans des sections transversales, à peu près moyennes, des tourillons; il ne s'établit que par l'intermédiaire de la cohésion des parties de l'arbre, qui se ploie plus ou moins, suivant des lois qu'il est impossible de connaître précisément.

Toutefois, comme on cherche toujours autant que possible à disposer le long de l'arbre les plans d'action des différentes forces, de manière que le mouvement n'entraîne que des déviations insensibles de la direction de l'axe de rotation, on peut supposer que cette condition est remplie d'elle-même. Alors on n'a plus qu'à exprimer pour chaque tourillon la condition de son équilibre sous l'influence de la réaction du coussinet et des composantes de la puissance et de la résistance. On rentre ainsi dans un cas facile à discuter et qui n'est autre que celui de la poulie fixe, auquel il suffira ici de renvoyer.

Nous avons dit que dans le treuil des carriers les ouvriers n'agissent que par leur propre poids; il est remarquable que ce soit dans ces conditions qu'on obtient la plus grande somme de travail mécanique. Quand il ne s'agit que d'actions musculaires, l'homme peut produire plus avec ses jambes qu'avec ses bras.

Lorsque la distance verticale à faire parcourir aux fardeaux est très-considérable, il faut tenir compte, dans le calcul de la puissance, du poids de la portion pendante de la corde.

C'est dans ces circonstances qu'on emploie avec avantage les treuils coniques. Les dimensions à donner aux côtés de la section

longitudinale du treuil, en vue d'obtenir la constance de la force motrice, se déterminent aisément par la condition que la diminution du moment du poids de la corde non encore enroulée soit compensée par l'augmentation du moment du poids du fardeau. Soient a et b les rayons des bases du tronc de cône sur le quel s'enroule la corde, q le poids de cette corde prise dans toute sa longueur, Q le poids du fardeau; il faut satisfaire à la condition

$$aq = (b-a)Q.$$

Quant à la longueur du treuil, elle est déterminée par le nombre des spires que doit former la corde, en raison de sa longueur.

TREUILLE s. m. (treu-ille; il mll.). Pêche. Petit truble servant à pêcher les crevettes.

— s. f. pl. Entrailles de hareng, employées pour la pêche.

TREUILLE DE BEAULIEU (Antoine-Hector-Thésée, baron), général français, né à Lunéville (Meurthe) en 1809. Son père fut colonel de cavalerie sous Napoléon 1^{er}, qui le créa baron. Le jeune Treuille entra en 1829 à l'École polytechnique, passa ensuite dans l'artillerie et obtint le grade de lieutenant en 1833. L'étude toute particulière qu'il fit de la mécanique et du perfectionnement des armes lui valut d'être attaché comme capitaine à la manufacture d'armes de Châtelleraul vers 1840. M. Treuille de Beaulieu se livra alors à des expériences sur les turbines, inventa une machine à rayer, fit des modèles de carabines de guerre et d'attache du sabre-balonnnette, adoptés depuis, et se signala surtout à l'attention des hommes de guerre par sa théorie des armes à feu au point de vue de la justesse du tir, dans laquelle il se prononçait pour le chargement par la culasse et émettait les principes d'après lesquels on a exécuté depuis les canons rayés. Loin d'être accueillies favorablement par les membres du comité d'artillerie, à qui M. Treuille adressa un mémoire explicatif en 1842, les idées réformatrices du jeune capitaine vinrent se briser contre l'esprit de routine des gens du métier. Traité d'esprit chimérique, mal noté dans les bureaux, il vit son avenir compromis, son avancement arrêté, et dut, pour se faire oublier, quitter au bout de quatre ans Châtelleraul et reprendre du service dans un régiment. Son mérite, toutefois, finit par s'imposer. Attaché, en 1851, à l'atelier de précision du dépôt central de l'artillerie, à Paris, M. Treuille de Beaulieu se fit remarquer, à cette époque, en inventant un fusil de petit calibre, d'une grande justesse, qui devint plus tard l'arme des cent-gardes, et fut promu chef d'escadron en 1854. L'insuffisance de notre artillerie pendant le siège de Sébastopol ayant démontré la nécessité d'apporter de grands perfectionnements dans l'exécution de nos bouches à feu, M. Treuille vit ses idées revenir au jour et fut chargé de l'exécution de canons rayés. La paix qui survint en 1855 empêcha de se servir contre les Russes de ces nouvelles bouches à feu, expérimentées pour la première fois contre les Kabyles, en 1857. Lors de la guerre qui éclata entre la France et l'Autriche, en 1859, nos canons de campagne rayés devinrent la cause déterminante de nos succès et furent dès lors adoptés, avec divers perfectionnements, par les grandes nations de l'Europe, notamment par la Prusse, dont la formidable artillerie rayée, se chargeant par la culasse, contribua si puissamment à assurer son triomphe pendant la guerre de 1870-1871. M. Treuille de Beaulieu a apporté des transformations heureuses à diverses autres armes. En récompense de ses services, il a été successivement nommé directeur de l'atelier de précision, à Paris, lieutenant-colonel (1857), colonel (1859), général de brigade (1867) et commandant de l'artillerie de la 3^e division militaire. En 1862 et 1867, il a fait partie des commissions nommées pour examiner et juger les Expositions universelles de Londres et de Paris. C'est à ce titre qu'il a écrit de remarquables rapports sur les armes de guerre envoyées à ces grandes exhibitions.

TREUTLER (Jérôme), jurisconsulte allemand, né en 1765, mort en 1807. Il était fils d'un tisserand de Schneidnitz, en Silésie. Lorsqu'il eut fait son droit à Strasbourg, il se livra à l'enseignement à Marbourg, à Herborn, devint syndic du magistrat de Bautzen (1794), procureur de la chambre de la haute Lusace (1795), et fut anobli par l'empereur Rodolphe II sous le nom de *Treutler de Kroschowitz*. Ce jurisconsulte jouissait d'une très-grande réputation. Le plus célèbre de ses ouvrages est intitulé : *Selectarum disputationum ad jus civile Justinianum volumina II* (Marburg, 1792, 2 vol. in-4°). Il a été souvent réimprimé et plusieurs fois commenté.

TREUVÉ (Simon-Michel), théologien français, né à Noyon (Bourgogne) en 1651, mort à Paris en 1730. Il fut successivement aumônier, vicaire à Paris, chanoine et théologal à Meaux. Treuvé travailla au *Breuaire* de Meaux sous la direction de Bossuet. C'était un théologien instruit, auquel on doit plusieurs ouvrages, dont quelques-uns eurent de la vogue. Nous citerons notamment : *Instructions sur les dispositions qu'on doit apporter aux sacrements de pénitence et d'eucharistie* (1676, in-12); *Directeur spirituel pour ceux qui n'en ont point* (in-12); *Discours de piété*

(1696-1697, 2 vol. in-12); *Dissertation sur l'excommunication* (1726, in-4°).

TREUVANION ou **LA GUERRA**, île de l'Océanie, dans l'archipel de Santa-Cruz, au N.-O. de cette dernière île, à l'entrée de la baie Graciosa, par 10° 40' de latit. S. et 183° 25' de longit. O. Elle a été découverte par Carteret en 1767.

TRÈVE s. f. (trè-ve — du vieux français *trivae*, *trivue*, *trive*). Anciennement ces mots ne signifiaient pas seulement une suspension d'armes faite par un traité, mais ils se prenaient pour un traité en général, un accord, un pacte. *S'attribuer* signifiait de même s'engager par un traité. L'italien, l'espagnol et la langue d'oc ont *tregua* dans le sens de trêve. L'ancienne acception de tous ces mots est sûreté. De là se sont déduites celles de traité et de suspension d'hostilités. Ils viennent, en effet, du germanique : ancien haut allemand *triuwa*, *triva*, traité, pacte, accord, proprement bonne foi, loyauté, confiance, sécurité; gothique *triggwa*, anglosaxon *treova*, *truva*, allemand *treue*, même sens. Le gothique *triggwa* a donné *tregua*, par transposition *treuga*, d'où *tregua*, *tréva*, *trève*. Dr. des gens. Cessation des hostilités, convenue pour un temps déterminé, entre les belligérants : *Faire, demander, accorder une trêve. Rompre la trêve.* *Trêve marchande*, trêve durant laquelle le commerce est permis entre deux Etats qui sont en guerre. *Trêve de pêche*. Convention par laquelle deux nations belligérantes s'engagent à respecter les pêcheurs des deux parties.

— Suspension d'hostilités, d'inimitiés, d'attaques quelconques : *Il n'y a pas de trêve possible entre ceux qui nient Dieu et ceux qui menacent de l'enfer.* (Boiste.)

— Relâche, suspension d'action : *Son mal ne lui donne point de trêve, ne lui donne ni paix ni trêve. Il n'y a point de trêve aux desirs.* (Boiste.)

— Paix qui n'est pas durable : *La paix signée à la pointe des épées n'est jamais qu'une trêve.* (Proudh.)

— *N'avoir ni paix ni trêve*, N'avoir pas un moment de repos :

Soir, matin, jour et nuit, je n'ai repos ni trêve.

REGNARD.

— *Faire trêve à*, Cesser, suspendre : *Faisons trêve à nos railleries. Faites trêve à vos plaintes.*

Mais faisons trêve à la morale

Et reprenons notre discours.

LA FONTAINE.

— Elliptiq. *Trêve de ou à*, Faisons trêve à : *Trêve de cérémonie. Trêve de compliments. Trêve de raillerie.*

Ah! trêve, je vous prie, à votre rhétorique.

— Mais, vous, trêve plutôt à votre politique.

MOLIÈRE.

— Hist. Diplôme royal qui donnait des assurances de paix pour un temps limité. *Trêve de Dieu*, Suspension d'armes qui fut imposée par l'Eglise aux seigneurs féodaux pour mettre un frein aux fureurs des guerres privées.

— Encycl. Dr. des gens. Autrefois, dans les guerres presque permanentes qui ensanguinaient le monde, il arrivait fréquemment aux belligérants épuisés de conclure des trêves ou conventions par lesquelles ils s'engageaient à s'abstenir de toute hostilité pendant un temps déterminé. Le temps pendant lequel avait lieu cette suspension d'hostilités était parfois très-long. C'est ainsi qu'en 1084 une trêve de vingt ans fut conclue entre plusieurs Etats européens. Pendant longtemps, la guerre entre les chrétiens et les musulmans ne fut interrompue que par des trêves; et ce n'est qu'au siècle dernier que la Porte Ottomane, par exemple, a commencé à signer des traités de paix dits perpétuels avec les chrétiens. Le mot de trêve n'a plus aujourd'hui qu'une signification historique. Il a été remplacé, selon les cas, par l'armistice et par la suspension d'armes. V. ces mots.

— Hist. *Trêve de Dieu*. Il ne faut point confondre la paix de Dieu avec la trêve de Dieu. La paix précéda la trêve de plusieurs années et n'eut pas une égale durée; la trêve qui lui succéda, et qui subsista bien plus longtemps, ne fut qu'un amoindrissement, une modification de la paix de Dieu.

Pour bien comprendre l'opportunité, pour saisir le rôle de la paix de Dieu et de la trêve de Dieu, il est nécessaire de connaître, au moins d'une manière générale, la grande plaie sociale que ces institutions nous révélèrent et qu'elles s'efforçaient de guérir. Au moyen âge, l'un des principaux privilèges des hommes libres, c'était le droit de vengeance privée par les armes. Ainsi, au lieu de s'en remettre pour la décision juridique d'une affaire au jugement de tiers, quiconque avait confiance dans sa force ou dans son adresse en appelait à son épée; ce jugement par le glaive était admis pour tous les genres de contestations, qu'il s'agit d'un champ, d'un crime ou d'argent. D'autre part, les seigneurs féodaux, souverains dans leurs domaines, ne songaient qu'à agrandir leurs possessions, et la guerre était permanente. Il existait, il est vrai, des assemblées de pairs pour vider les contestations; mais on ne tenait guère à être jugé, et d'ailleurs, le plus souvent, le condamné, au lieu de se

soumettre, retournait dans son château et la force pouvait seule le contraindre à l'obéissance. Il résultait de ce constant recours à la violence des guerres continuelles qui désolaient la France entière, décimaient la population servie et forçaient cette dernière à laisser incultes les terres les plus fécondes. Le clergé finit par s'émouvoir d'un état de choses dont il était une des premières victimes. « Dès le règne de Hugues Capet, disent les auteurs du *Recueil des historiens des Gaules et de la France*, nous voyons des assemblées de seigneurs ecclésiastiques et laïques s'occuper des moyens de faire cesser les brigandages qui résultaient des guerres privées. Tels furent les conciles mixtes de Charroux en 988, de Narbonne en 990 et de Limoges vers 994. Sous Robert, Guillaume, duc d'Aquitaine, convoqua vers l'an 1000 une de ces assemblées qui porta le nom de concile de Poitiers, et il fut résolu que l'on maintiendrait les décrets au sujet de la paix. Le roi Robert convoqua au même sujet une grande assemblée dans le diocèse d'Auxerre, vers l'an 1020. A Amiens, on la confirma en présence des religieux, et il fut statué que personne ne se vengerait par le pillage ou par l'incendie, et sous le règne de Henri Ier on redoubla de zèle pour le rétablissement de la paix. » Mais ce qui empêcha la paix de Dieu d'être admise, c'est que le clergé, en la prêchant, voulait une paix perpétuelle et universelle, théorie qui souleva l'opposition de tous les puissants de la terre et de tous ceux qui vivent de la guerre. De 1039 à 1033, une partie de l'Occident fut désolée par une des plus cruelles famines dont l'histoire fasse mention; la récolte de 1033 fut si abondante qu'elle surpassa celle de cinq années ordinaires. Le clergé profita habilement de la terreur superstitieuse qui s'était emparée des esprits. Les évêques, dit Glaber, commencèrent d'abord en Aquitaine, puis dans la province d'Arles et dans celle de Lyon, ensuite dans toute la Bourgogne et dans toutes les parties de la France, à célébrer des conciles ayant en vue de restaurer la paix dans les États. Le peuple confirma par ses acclamations cette paix qu'on appela la *paix de Dieu*, parce qu'on répandit le bruit qu'une lettre avait été envoyée du ciel à un évêque pour lui ordonner de l'établir. Voici un des règlements proposés : « Personne désormais ne devra porter les armes ni employer la force pour ressaisir ce qu'on lui aura pris; ni venger son sang ou celui de ses proches; mais il faut pardonner aux ennemis. » Dans l'enthousiasme excité par la promulgation de ces actes synodaux, il fut convenu qu'après cinq ans révolus la paix de Dieu serait confirmée par de nouveaux conciles.

La paix de Dieu était générale, absolue, inviolable, interdisant à tous, en tout temps et en tout lieu, les violences contre les personnes et les choses, les attaques armées, etc. Un tel état de choses était impossible avec l'organisation sociale du moyen âge; il ne pouvait être qu'éphémère. L'anarchie et les guerres privées recommencèrent de plus belle. Ne pouvant obtenir une paix absolue, on fut conduit à chercher les moyens d'obtenir des périodes de paix. Dans ce but, on introduisit dans les anciennes lois sur la paix des modifications importantes, et la paix de Dieu devint la *trêve* de Dieu, qui n'était plus qu'une paix partielle. Raoul Glaber lui donne le nom de *trêve du Seigneur*, « parce qu'elle ne fut pas seulement soutenue par les puissances humaines, mais encore sanctionnée par des châtements divins. »

La première assemblée où la *trêve* de Dieu fut proclamée est celle de Tuluy (1041); voici un tableau du nombre des jours compris dans la *trêve* de Dieu, d'après ce concile :

Du 1 ^{er} dimanche de l'Avent, jusqu'à l'octave de l'Épiphanie.	48 ou 42
Du lundi avant le Carême jusqu'à 15 jours après la Pentecôte.	105 — 105
Quatre-Temps, fêtes et vigiles.	53 — 39
Les autres dimanches de l'année.	43 — 43
	249 ou 229

Environ 230 jours étaient donc réservés chaque année à la paix, à la *trêve*, comme on l'appelait. Acceptée par acclamation dans le Midi et dans l'Est, la *trêve* fut d'abord repoussée par les princes de l'Ouest et le Centre. Le roi Henri, le comte d'Anjou et les fils d'Eudes, qui ne demandaient qu'à combattre, piller et ravager, refusèrent absolument de reconnaître la *trêve*. En 1043, un concile tenu à Caen dressa un nouveau décret touchant la *trêve* de Dieu.

Voici quelle était la législation de la *trêve* : Les clercs et les étudiants avaient perpétuellement paix avec tout le monde. Pour tous les autres, paix depuis l'Avent jusqu'à l'octave de l'Épiphanie; depuis la Septuagésime jusqu'à l'octave de Pâques et de l'Ascension jusqu'à l'octave de la Pentecôte. De même aux Quatre-Temps. Puis toutes les semaines, du samedi à l'heure de none jusqu'au lundi suivant, et pour un certain nombre de fêtes désignées à commencer de la veille à l'heure de none. Paix aussi, soit à l'aller, soit au retour, pour tous ceux qui se rendent aux églises pour prier ou pour assister à une fête, etc. Les lieux mis sous la sauvegarde perpétuelle de la *trêve* de Dieu furent les églises et les cimetières, avec un pourtour

de trente pas, mais seulement autant que ces églises ne servaient pas de refuge à des malfaiteurs qui en sortiraient pour piller les environs. Les outils du labourage, les paillets, le bétail, les plantations précieuses furent mis sous la protection de la *trêve* de Dieu. Parmi ces objets, plusieurs ne pouvaient être enlevés comme butin, d'autres devaient subir le sort de la guerre : mais quoiqu'il fût permis de les prendre pour son usage, il était interdit de les brûler ou de les détruire à plaisir. Des peines étaient portées contre les infractions à la *trêve*; des officiers de paix et une milice armée, entretenue par une contribution qu'on nomme *pezada*, purent réprimer les contrevenants dans quelques provinces. La *trêve* de Dieu ne fut pas acceptée seulement en France, mais encore dans l'Europe entière.

Dès 1032, Canut le Grand, roi d'Angleterre, avait prescrit la paix des églises et du roi, et, quelques années plus tard, Edouard le Confesseur établit de véritables *trêves* de Dieu. En 1080, Guillaume, roi d'Angleterre, fit promulguer treize canons sur la *trêve* de Dieu. La Flandre avait eu sa paix vers l'an 1030; elle eût sa *trêve* quelques années plus tard. Baudouin le Pieux, voulant consolider la paix proclamée à Audenarde, fit publier dans ses États la *trêve* du Seigneur : « Que les moines et les clercs, les marchands et les femmes et tous les hommes généralement, à l'exception des gens de guerre, vivent en paix pendant tous les jours de la semaine. » Ce qui distingue l'institution de la *trêve* de Dieu au pays de Liège, c'est la création bien constatée d'un tribunal de paix, ou, sous la présidence de l'évêque, devaient être jugés tous les attentats commis dans le diocèse contre les personnes ou les propriétés.

Bien qu'admisses en principe et reconnues partout, les *trêves* de Dieu n'en étaient pas moins violées journellement par les rois aussi bien que par les nobles. Mais lorsque la royauté se fut élevée au-dessus de la féodalité, les rois de France comprirent qu'il était de leur intérêt de placer leur autorité au-dessus de celle des grands vassaux en leur enlevant le droit de faire la guerre. Les rois de France Philippe-Auguste, Philippe le Hardi, Louis IX, dans le but de faire cesser les guerres, ordonnèrent une *trêve* qui durait quarante jours et qui, pour cette raison, s'appelait *quarantaine le roi*. L'ordonnance rendue par saint Louis en 1245 porte que pour les meurtres commis il y aurait une *trêve* de quarante jours, dans laquelle *trêve* étaient compris les parents des deux parties, et que si, dans ces quarante jours, quelqu'un se permettait un acte de violence, il serait réputé traître et puni de mort. Ce fut en vertu de ces ordonnances qu'Odouard, seigneur de Montaigu, et Erard de Saint-Vrain, gentilhomme nivernais, furent emprisonnés pour avoir livré une bataille le jour de la Saint-Denis (1308). En 1364, Philippe le Bel publia l'ordonnance suivante : « Pour les besoins de la guerre de Flandre et pour autres justes causes, défendons, sous peine de « cors et avoir, » que, durant notre dite guerre, nul ne guerroye en notre royaume, et commandons que tout gage de bataille soit tenu en suspens, tant qu'il nous plaira. » La noblesse française se montra très-irritée de ces défenses, qu'elle considérait comme une atteinte à ses privilèges; s'étant révoltée à cette époque contre les empiétements de la couronne, elle présenta ses plaintes et ses réclamations au roi (1315). Dans une de ces réclamations, articulée par les Bourguignons, on lisait : « Lesdits nobles peuvent et doivent user des armes quand bon leur semble. » Et le roi dut céder. Cependant Charles V défendit toutes les guerres entre ses sujets; et ses défenses rigoureuses furent enregistrées par le parlement, qui commençait à se mêler dans cette affaire et qui eut le dernier mot.

En 1386, le parlement rendit un arrêt par lequel la guerre était défendue entre les sujets du roi, non-seulement pendant la guerre, mais encore durant les *trêves*. Enfin Louis XI, qui mit les rois hors de page, enleva complètement à la noblesse le droit de guerre.

— *Trêve pécheresse*. On appelait ainsi, au xvi^e siècle, la faculté qu'une puissance souveraine accordait aux pêcheurs d'une autre nation, même ennemie, de pêcher dans les mers de sa domination. En France, l'amiral était autorisé à conclure ces sortes de *trêves*; c'était même une des prérogatives de sa charge. Il avait le droit d'accorder en temps de guerre des *trêves* pécheresses pour la pêche du hareng, pourvu, bien entendu, qu'il y eût réciprocité et que les ennemis accordassent les mêmes prérogatives aux Français.

Ce système a subsisté jusqu'en 1669, époque à laquelle le roi seul eut le droit d'accorder des *trêves* pécheresses; il faut dire qu'il n'en a plus guère été accordé, parce qu'on s'aperçut que, tandis que les Anglais venaient continuellement sur nos côtes se livrer à la pêche, ils enlevaient presque journellement nos nationaux qui se rendaient sur les leurs.

TRÈVE (Auguste-Hubert-Stanislas), marin et savant français, né en 1829. Admis à l'École navale en 1845, il devint aspirant en 1847, enseigne en 1851 et lieutenant de vaisseau en 1859. L'année suivante, il prit part à l'ex-

pédition de Chine, puis fut successivement consul à Tien-tsin et secrétaire d'ambassade à Pékin, où il dirigea les affaires pendant l'absence de M. de Bourboulon (1862). Comme commandant de l'avis le *Kien-chan*, M. Trêve coopéra, de 1864 à 1866, aux opérations militaires du Japon et de la Corée et fut nommé capitaine de frégate en 1869. Lorsque, en septembre 1870, les armées allemandes vinrent investir Paris, M. Trêve fut appelé à diriger le service des torpilles dans la partie sud des travaux avancés. Le mois suivant, il fut nommé commandant du fort de Noisy, où il donna de nombreuses preuves de courage et de résolution jusqu'au moment où fut signée la capitulation de Paris. Lors des élections du 8 février 1871, il se porta candidat à la députation dans la Seine, où il n'obtint qu'un petit nombre de voix. A la suite de l'insurrection du 18 mars 1871, le capitaine Trêve fut nommé colonel de la légion du VI^e arrondissement de Paris au moment où l'amiral Saisset reçut la mission d'organiser la résistance contre le Comité central. Cette mission ayant échoué, M. Trêve rejoignit l'armée de Versailles, à laquelle il fut attaché d'abord comme électricien, puis comme commandant d'un bataillon de fusiliers marins faisant partie du corps d'armée du général Douay. Le 21 mai 1871, il étudiait les abords de l'enceinte lorsque, grâce aux indications du piqueur Ducatel, il entra dans Paris par la porte de Saint-Cloud et du Point-du-Jour et fut aussitôt suivi du corps du général Douay. Le mois suivant, M. Trêve reçut le grade de capitaine de vaisseau. Comme savant, il s'est fait connaître par d'intéressants travaux sur les signaux et l'éclairage électriques (1859), sur l'emploi de l'électricité pour l'inflammation des torpilles, sur la régularisation du compas (1869), sur l'influence du magnétisme sur l'extra-courant (1875), etc. Dans le but de prévenir les abordages en mer, dont la fréquence dans ces dernières années a vivement attiré l'attention publique, le capitaine Trêve a proposé en 1875 un nouveau système de signaux consistant dans l'application de l'électricité à l'inflammation rapide d'un feu vert ou rouge, suivant que le navire se jette sur tribord ou prend bâbord. Outre de nombreux mémoires envoyés à l'Académie des sciences, on lui doit une *Notice sur Francis Garnier* (1874, in-8°).

TRÈVÉ, village et commune de France (Côtes-du-Nord), cant., arrond. et à 10 kilom. de Loudéac; pop. aggl., 468 hab. — pop. tot., 2,172 hab.

TRÈVENEUC (Henri-Louis-Marie, comte de), homme politique français, né à Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord) en 1815. Admis à l'école de Saint-Cyr en 1834, il en fut expulsé peu après, avec un certain nombre de ses camarades, pour s'être fait affilier à une société républicaine et fut envoyé comme simple soldat au 6^e de ligne. Il renonça alors à la carrière militaire, se rendit à Paris, où il étudia l'architecture à l'École des beaux-arts (1836-1837), puis suivit les cours de l'École de droit et prit le diplôme de licencié. Après la révolution de 1848, le jeune avocat fut élu, comme républicain, député à l'Assemblée constituante par 94,132 voix. Henri de Trêve-neuc vota d'abord avec les républicains de la nuance du *National*, appuya la politique du général Cavaignac et fit adopter par l'Assemblée, le 30 novembre 1848, l'ordre du jour ainsi conçu : « L'Assemblée approuve les mesures de précaution prises par le gouvernement pour assurer la liberté du saint-père et se réserve de prendre une décision sur des faits ultérieurs et encore imprévus. » Après l'élection de Louis-Napoléon à la présidence de la République, il appuya sa politique de réaction et vota avec la majorité monarchique. Réélu à l'Assemblée législative, il suivit la même ligne politique, mais se sépara de la politique de l'Élysée lorsqu'il vit les menées ambitieuses de Louis-Napoléon, protesta contre le coup d'État, fut incarcéré quelques jours à Vincennes, puis rentra dans la vie privée. Après s'être tenu à l'écart pendant toute la durée de l'Empire, le comte de Trêve-neuc rentra en scène aux élections du 8 février 1871. Élu, le deuxième sur treize, député à l'Assemblée nationale dans le département des Côtes-du-Nord, il alla siéger à droite, vota les préliminaires de paix et attira particulièrement sur lui l'attention en présentant un projet de loi qui autorisait les conseils généraux, en cas de dispersion de l'Assemblée, à reconstituer provisoirement la représentation nationale au moyen de délégués élus dans leur sein. Cette proposition, connue sous le nom de loi Trêve-neuc, fut votée le 19 février 1872. Le député des Côtes-du-Nord ne prit que très-rarement part aux discussions de la Chambre. Il appuya pendant quelque temps la politique de M. Thiers, avec qui il était lié depuis de longues années, vota l'abrogation des lois d'exil, la loi départementale, se prononça pour le pouvoir constituant, contre le retour de la Chambre à Paris, pour la pétition des évêques, contre la proposition Rivet et le maintien des traités de commerce, la dissolution, etc. Le 24 mai 1873, il contribua au renversement de M. Thiers et ne cessa d'appuyer depuis lors le gouvernement de réaction à outrance qui troubla si profondément le pays. Légiti-

miste et cléricale, M. de Trêve-neuc ne vit pas sans peine l'avortement piteux des projets de restauration monarchique. Le 19 novembre 1873, il vota pour le septennat, puis en juillet 1874 contre les propositions Périet et Maleville, et le 25 février 1875 contre la constitution républicaine. Il a été élu sénateur dans les Côtes-du-Nord le 30 janvier 1876. — Son frère, le vicomte Chrétien de Trêve-neuc, mort en 1873, servit dans les dragons et devint capitaine. Pendant le siège de Paris, il fut attaché comme aide de camp au général Leflô. Le 8 février 1871, les électeurs du Finistère l'envoyèrent siéger à l'Assemblée nationale, où il vota avec l'extrême droite.

TRÈVES, bourg et commune de France (Gard), ch.-lieu de cant., arrond. et à 40 kilom. du Vigan; pop. aggl., 269 hab. — pop. tot., 485 hab. Mines de houille, d'argent et de cuivre.

TRÈVES, bourg et commune de France (Maine-et-Loire), canton de Gennes, arrond. et à 16 kilom. de Saumur; 400 hab. On y remarque une tour et un donjon bâtis vers 1431 et attribués à Robert Le Maczon, seigneur de Trèves. Le tombeau de ce personnage se trouve dans la petite église de la commune; sur le tombeau est couchée la statue, de grandeur naturelle de Robert Le Maczon, mort en 1442. L'église est d'ailleurs dans un état complet de vétusté.

TRÈVES, anciennement *Treveri*, *Treviri* ou *Augusta Trevirorum*, en allemand *Trier*, ville de l'empire d'Allemagne (Prusse rhénane), dans une charmante vallée, entre deux montagnes couvertes de vignobles et sur la rive droite de la Moselle, que l'on y passe sur un vieux pont de pierre, à 670 kilom. S.-O. de Berlin, 104 kilom. S.-O. de Coblenz, 378 kilom. N.-E. de Paris, par 49° 49' 11" de latit. N. et 40° 18' 7" de longit. E.; 17,500 hab., dont 2,000 environ protestants. Evêché catholique, suffragant de Cologne; gymnase, séminaire catholique, bibliothèque de 100,000 volumes, renfermant de précieux manuscrits, entre autres le *Codex aureus*; école d'arts et métiers, Musée d'antiquités, de médailles et d'histoire naturelle. Quartier général d'une division militaire. Hôpital, maison d'aliénés, école d'accouchement. Dépôt provincial de mendicité.

La ville est très-étendue, parce qu'elle renferme un grand nombre de vastes jardins; les rues en sont étroites et irrégulières. On remarque, parmi ses édifices, la cathédrale de Saint-Pierre ou Dom, la basilique la plus ancienne de l'Allemagne. L'édifice actuel, reconstruit en 1019 par l'archevêque Poppe, qui lui donna une forme nouvelle, incendié en 1717 et réparé en 1723, occupe l'emplacement de l'antique palais de l'impératrice Hélène, mère de Constantin, dédié à saint Pierre par l'évêque Agricola, enrichi par Charlemagne, puis détruit par les Normands et abandonné. Le style de l'édifice est le romano-byzantin; sa forme est celle d'une croix. Elle comprend une triple nef, un double chœur et seize autels. La hauteur totale de la coupole est de 30 mètres. A l'intérieur, on remarque les tombeaux des électeurs de Trèves, un orgue renommé, et dans le trésor, très-riche en reliques de toutes sortes, la fameuse chemise ou tunique sans couture du Christ, qui fut exposée en 1844. La cathédrale de Trèves a été récemment restaurée. Il en est de même des cloîtres, dont la construction est plus récente. Pendant l'occupation française de 1797, cette basilique fut convertie en magasin à fourrages.

L'église Notre-Dame (*Liebfrauenkirche*), construite de 1227 à 1243, appartient au style gothique ogival. On remarque principalement son portail semi-circulaire, couvert de magnifiques sculptures. L'intérieur, affectant la forme d'une croix grecque, présente douze piliers massifs qui soutiennent toute la construction. Ce nombre de douze rappelle, hiérarchiquement, celui des apôtres, et chacun d'eux est, en effet, orné d'une statue représentant un apôtre. Cette église renferme le tombeau de l'archevêque Jacob de Sierck, magnifique ouvrage de sculpture d'un artiste dont le nom s'est perdu.

Trèves possédait autrefois dans ses faubourgs quatre célèbres abbayes de bénédictins : Saint-Mathias, dont l'église est encore debout; Saint-Maximin, dont les bâtiments sont aujourd'hui convertis en casernes; Saint-Martin, devenu une manufacture de porcelaine; Sainte-Marie-des-Quatre-Martyrs, aujourd'hui dépôt d'artillerie et qui devait son nom à son voisinage de l'emplacement où les soldats de la légion thébaine passaient pour avoir subi le martyre. Dans le faubourg Saint-Paulin s'élevait l'antique église du même nom, dont l'origine remonte au i^{er} siècle. Elle était hors de la ville, dit un écrivain moderne, ses murs marquetés comme une ébénisterie précieuse, ses pilastres coiffés, en guise de chapiteaux, de buissons de roses, ou viennent folâtrer de petits Amours suspendus à la corniche; son chœur enfin tout resplendissant de mille filets d'or enroulés sur des fonds bleus et roses et qui laisse voir, au milieu de grandes colonnes torses, un groupe de biscuit représentant l'Archange Michel vainqueur de Satan, avec le geste, l'armure et les brodequins que les peintres de la même époque (1731) prêtaient à Persée délivrant Andromède.

Le principal édifice civil de Trèves est son ancien hôtel de ville, aujourd'hui hôtel de la Maison-Rouge. Sur la place même où s'élevait cet édifice, on voit une fontaine monumentale et une colonne de granit surmontée d'une croix.

Trèves est une des villes d'Allemagne les plus riches en monuments antiques. Parmi les plus curieux, nous citerons : la porte de Mars ou porte Romaine, dite aussi porte de Siméon ou porte Noire, longtemps attribuée aux Etrusques et aux Belges; ce monument ne paraît pas remonter néanmoins au delà du règne de Constantin, entre 314 et 322 environ, et même le savant Kugler croit y voir une construction franque. La partie principale de ce bâtiment, dit M. Joanne, formait une porte dont les deux faces étaient séparées par un espace considérable et dont les deux voies, surmontées de deux étages de galeries, couraient de part et d'autre entre deux tours saillantes, arrondies au dehors de la ville, carrées au dedans et composées de trois étages. L'évêque Poppo (1016-1047), ayant entrepris en 1028 le pèlerinage de la terre sainte, en ramena un anachorète nommé Siméon, qui, à son arrivée à Trèves, s'établit au sommet de la porte Noire et s'y fit une telle réputation de sainteté qu'après sa mort on le canonisa. De plus, Poppo convertit en une église le bâtiment dans lequel son ami avait mené une vie si sainte et qui désormais lui fut consacré. En conséquence, une abside semi-circulaire dut être ajoutée à l'une de ses extrémités. Cette église, qui en formait trois l'une au-dessus de l'autre, servit jusqu'à la fin du siècle dernier. Aujourd'hui, elle est occupée par le musée d'antiquités, après avoir servi d'arsenal et de magasin militaire pendant l'occupation française. Telle qu'elle est aujourd'hui, la porte Noire mesure 38 mètres de longueur, 22 mètres de largeur et 23 mètres de hauteur. Sa maçonnerie se compose de blocs énormes superposés sans ciment et liés aux trois fois entre eux par des crampons de fer qui ont disparu. L'édifice, auquel deux portails donnent accès, est surmonté de deux tours. Les baies de Trèves, récemment déblayées par ordre du gouvernement, paraissent avoir servi soit de thermes, soit de théâtre de pantomime, car les opinions ne sont pas d'accord sur ce point. Avant les travaux de déblayement, ce monument était tellement enfoui sous les terres que les fenêtres de son premier étage servaient de portes à la ville. La Basilique ou palais de Constantin, autre monument antique, n'a pas vu les savants plus d'accord relativement à sa destination primitive. Il servit de palais sous la monarchie franque, puis d'archevêché jusqu'à la fin du dernier siècle; enfin, converti en caserne sous l'Empire, il fut transformé en église évangélique en 1856. Il ne reste plus aujourd'hui de l'édifice romain primitif que l'aile occidentale, mais ces restes sont dans un parfait état de conservation; ils ne mesurent pas moins de 75 mètres de longueur, 30 de largeur et 32 de hauteur. L'amphithéâtre de Trèves, situé à peu de distance des anciens bains, est taillé dans le Mursberg, colline aujourd'hui couronnée de vignobles. Il est de forme elliptique, mesure 75 mètres de longueur, 52 mètres de largeur et pouvait contenir 57,000 spectateurs. Tout autour existent des caveaux circulaires et souterrains, destinés très-probablement jadis à renfermer les bêtes féroces des jeux du cirque. Cet amphithéâtre, construit sous Auguste, fut, vers 306, le lieu de supplice de plusieurs milliers de prisonniers francs, qui y furent livrés aux bêtes; ceux qui survécurent furent s'entr'égorgés. On ignore à quelle époque l'amphithéâtre de Trèves fut abandonné, mais dès le XIII^e siècle il servait de carrière. Aujourd'hui déblayées, ses ruines sont soigneusement entretenues.

Le pont qui relie les deux rives de la ville, et qui se compose de huit arches, conserve encore aujourd'hui six piles primitives; elles remontent à l'époque de sa construction première, c'est-à-dire au règne d'Auguste, et Agrippa passe pour leur architecte. Épargné par les invasions barbares, le vieux pont de Trèves, qui vit passer tout un monde nouveau venant succéder à l'ancien, fut miné par les lieutenants de Louis XIV à l'époque de la guerre du Palatinat, et ses voûtes sautèrent; mais les piles demeurèrent intérieurement et furent en 1720 des voûtes nouvelles, restaurées en 1803. Enfin, deux vieilles tours, dites *Propugnacula*, dont l'une mesure environ 15 mètres de hauteur sur 17 de largeur, et plusieurs vestiges souterrains des aqueducs qui amenaient l'eau à la ville complètement, à peu de chose près, la nomenclature des antiquités de Trèves.

— *Histoire*. Ce fut l'an 58 av. J.-C. que Jules César entra pour la première fois, à la tête des troupes romaines, sur le territoire des *Treviri*. D'abord alliés du conquérant, ceux-ci essayèrent par la suite d'en secourir le joug à plusieurs reprises, mais sans succès. Auguste fit de leur capitale une colonie romaine qui, de son nom, prit celui d'*Augusta Trevirorum*. Cette colonie devint alors la résidence d'un préfet et le chef-lieu de la 1^{re} Belgique. Plusieurs empereurs y firent séjour, entre autres Maximien, Constance-Chlore, Constantin I^{er}, Constantin II, Valentinien I^{er}, Valens, Gratien, Valentinien II, Maxime et Théodose. Un instant, sous ces

deux derniers empereurs, Trèves atteignit un degré de splendeur tel, que le poète Ausone qui y vécut l'appelle quelque part la seconde métropole de l'empire. La chute de l'empire romain entraîna la sienne. Tour à tour sacagée par les Alamans, les Francs, les Vandales et les Huns, sur la route desquels elle se trouvait malheureusement placée, Trèves fit plus tard partie du royaume des Francs. Charlemagne acheva l'œuvre des invasions, en faisant enlever de la vieille cité ruinée ses derniers débris de quelque valeur, afin d'en orner son palais d'Aix-la-Chapelle.

Réunie en 923 à l'empire germanique, Trèves se rebâtit et s'agrandit avec rapidité. Ses archevêques, investis du titre de princes, d'électeurs et d'archichanceliers de l'empire, devinrent les princes temporels les plus puissants de l'Allemagne, après les archevêques de Mayence. Trèves fut à plusieurs reprises choisie comme siège de diètes et de conciles. La bourgeoisie de la ville, devenue puissante, ne tarda pas à entamer avec l'autorité religieuse et souveraine une de ces luttes dont le moyen âge nous offre partout des exemples; elle fut par conséquent sa chartre, sans que cette guerre intestine altérât en rien la prospérité de la ville. La Réforme fut pour Trèves le commencement de nouveaux désastres. La ville qui, en 1522, avait résisté aux attaques de Franz de Sickingen tomba, en 1552, au pouvoir d'Albert de Brandebourg, qui y promena l'incendie. En 1645, ce fut le tour des Espagnols, puis des Français en 1673 et 1683, des impériaux en 1675, des Anglais commandés par Marlborough en 1704. Les Français y repurèrent en 1794, et Trèves devint dès lors, jusqu'à la fin de l'Empire, le chef-lieu du département de la Saar. Les traités de 1815 la rendirent à la Prusse.

TRÈVES (ÉLECTORAT ET ARCHEVÊCHÉ DE), une des grandes principautés de l'ancien empire d'Allemagne, comprise dans le cercle du bas Rhin. Il renfermait toute la vallée inférieure de la Moselle, depuis la frontière de France jusqu'à Coblenz, et au delà du Rhin plusieurs baillages au N. et au S. de la Lahn; il était borné à l'O. par le Luxembourg, au N. par le duché de Juliers et l'électorat de Cologne, à l'E. par les États de Nassau et l'électorat de Mayence, au S.-E. et au S. par le cercle du haut Rhin et la France. L'électeur de Trèves, qui s'intitulait chancelier des Gaules, était dans l'ordre hiérarchique le second électeur de l'Allemagne.

TRÈVÉSIE s. f. (tré-vé-zi). Bot. Genre d'arbres et d'arbrisseaux épineux, de la famille des araliacées, formé aux dépens des gastonies, et dont l'espèce type croît dans l'Inde.

TRÈVETH (Nicolas), historien et philologue anglais. V. TRIVETH.

TRÉVI, ville du royaume d'Italie, province d'Ombrie, à 9 kilom. S.-E. de Foligno; 5,450 hab.

TRÉVIER s. m. (tré-vi-er). Anc. mar. Maître voilier. V. Ouvrier qui fait des voiles.

TRÉVIERES, bourg et commune de France (Calvados), sur l'Aure, ch.-l. de cant., arrond. et à 13 kilom. de Bayeux; pop. aggl., 681 hab. — pop. tot., 1,100 hab. Fabrication de sabots; commerce de beurre et de bestiaux.

TRÉVIÈS (Bernard DE), en latin *De Trivis* ou *De Tribus viis*, poète français qui vivait au XII^e siècle. Tout ce qu'on sait de sa vie, c'est qu'il était chanoine de la cathédrale de Maguelonne. Bernard de Trévies composa des poésies latines, dont diverses pièces ont été publiées dans l'*Histoire ecclésiastique de Montpellier* de l'Aigrefeuille, et il passe généralement aujourd'hui pour l'auteur du poème intitulé *Pierre de Provence*, dont les premières éditions, fort recherchées, sont antérieures à 1490. Ce poème obtint un très-grand succès, surtout au XVI^e siècle, et fut traduit en espagnol, en catalan, en hollandais, en allemand, en danois et en polonais. Il a été réédité de nos jours, habillé à la moderne, dans la *Bibliothèque bleue*, sous le titre : *le Vaillant chevalier Pierre, fils du comte de Provence, et la belle Maguelonne, fille du roi de Naples*.

TRÉVIGLIO, ville du royaume d'Italie, dans une plaine, sur un petit affluent de l'Adda, ch.-l. d'arrondissement, dans la province et à 23 kilom. S.-S.-O. de Bergame; 11,050 hab. Sa principale richesse est le commerce de la soie, que l'on recueille dans tous les villages voisins.

TRÉVIGLIO (Bernardo ZENALE), dit Bernardino ou Bernardo), peintre et architecte italien. V. ZENALE.

TRÉVILLE (DE), officier français, puis militaire de Port-Royal, né vers 1635, d'une famille noble du Bearn, mort après 1704. Il entra comme cornette dans la première compagnie des mousquetaires du roi, puis fut attaché à la maison de la duchesse d'Orléans, et il s'y trouvait encore en 1670 quand elle mourut. Alors il résolut de quitter le monde. Il était savant, connaissait la langue grecque et avait fréquenté le salon de Mme de Longueville, où allaient les jansénistes. M. de Sacy était alors en prison, et il s'agissait d'amender sa traduction du Nouveau Testament pour une nouvelle édition. Il y eut des conférences, et Tréville proposa

des modifications importantes. Cela le mit en rapport avec Arnauld d'Andilly, et ce fut naturellement du côté de Port-Royal qu'il regarda au moment de quitter le monde. Boileau cite Tréville parmi ceux qui connaissaient le mieux les anciens; Rollin le cite aussi avec éloge. Un anonyme le compare à Nicole. « Il y avait, dit-il, plus de choses vives et rares dans ce que disait M. de Tréville; mais il y avait plus de délicatesse et autant d'esprit et de bon sens dans la manière dont Mme de Longueville s'exprimait. » Bossuet le fréquentait. Tréville était devenu un personnage important dans le monde religieux. Ses opinions avaient de l'autorité. Vers l'année 1683, il rentra peu à peu dans le monde, à la suite de la dispersion de la Société de Port-Royal. En 1704, il avait même consenti à être nommé à l'Académie française. Louis XIV, qui ne l'aimait pas, objecta que cette place ne convenait point à un homme aussi retiré que M. de Tréville, et qu'ainsi il fallait que l'Académie procédât au choix d'un autre sujet. A cette époque de sa vie, Saint-Simon l'a peint de main de maître. « Trois villes, dit-il, que, par corruption, on appelait Tréville, étaient un gentilhomme de Bearn qui avait beaucoup d'esprit et de lecture et un esprit galant et fort agréable. Il débuta fort agréablement dans le monde et à la cour, où des dames du plus haut parage et de beaucoup d'esprit le recueillirent fort et peut-être plus que de raison. La guerre où son père commandait les mousquetaires ne lui fut pas si favorable que la cour, et on l'accusa de n'y pas être si propre. Il s'en dégoûta bientôt, mais pour se jeter dans une grande dévotion. Celle du fameux Port-Royal était celle des gens d'esprit; il tourna de ce côté-là et se retira tout à fait. Il persévéra plusieurs années, puis alla revoir son pays. Il s'y dissipa et se livra, à son retour, à des devoirs qui devinrent un soulagement de la solitude. Le pied lui glissa parmi les toilettes qu'il fréquentait; le dévot devint philosophe, et, dans cette philosophie, on lui reprocha de l'épicurien. Il se remit à faire des vers, à donner des repas recherchés, à exceller par un bon goût difficile à atteindre. Ses remords et ses anciens amis de piété l'y rappelaient par intervalle, et sa vie dégringola en haut et bas, en quartiers de rélâchement et de régularité et le tout en une sorte de problème qui, sans l'esprit qui le soutenait, eût fait désirer, l'ait tout à fait déshonoré et rendu ridicule. Ses dernières années furent plus réglées, ses penitentes et répondirent moins mal au commencement de sa dévotion. »

TRÉVILLE (Louis - René - Madeleine LE VASSOR DE LA TOUCHE-), amiral français. V. LA TOUCHE-TRÉVILLE.

TRÉVIR s. m. (tré-vi-er — mot lat. formé de *tres*, trois, et de *vir*, homme). Hist. rom. Nom donné à trois magistrats romains préposés à la fabrication des monnaies.

TRÉVIRANIE s. f. (tré-vi-ra-ni — de *Treviranus*, botan. allem.). Bot. Genre de plantes, de la famille des gesneriacées, tribu des gesneriées, formé aux dépens des achimènes, et comprenant plusieurs espèces, qui croissent dans l'Amérique tropicale.

TRÉVIRANUS (Gottfried-Reinhold), médecin et physiologiste allemand, né à Brême en 1776, mort en 1837. Il avait fait de remarquables progrès dans les sciences lorsqu'il alla à Göttingue, en 1793, pour se livrer à l'étude de la médecine, de l'anatomie comparée et de la physiologie. Reçu docteur en 1796, il alla exercer son art à Brême, où il devint professeur de mathématiques et de médecine. En 1810, il fit un voyage à Paris et partagea son temps entre sa nombreuse clientèle et la rédaction d'écrits qui ont fait sa réputation. Préfétant la physiologie au point où l'avait laissée Haller, il voulut, à l'imitation de ce grand homme, la présenter au XIX^e siècle telle qu'elle résultait de l'ensemble de tous les travaux accomplis depuis cette époque, et c'est ce qu'il aurait fait s'il eût continué jusqu'au bout sa savante *Biologie*. Ce n'était jamais, dit Tiedemann, que sur des faits bien établis qu'il étayait ses considérations générales et ses théories. Aussi le nom de Treviranus restera honoré dans l'histoire de l'anatomie et de la physiologie pour les nombreuses découvertes que l'on doit à son talent d'observation et à son infatigable activité, aussi bien que pour l'originalité et la sagacité qu'il a déployées son esprit en fondant ses théories sur la vie. Voici les titres de ses principaux écrits : *De emendanda physiologia* (Göttingue, 1790, in-40); *Fragments physiologiques* (Hanovre, 1797-1799, 2 vol. in-80); *Sur l'influence du galvanisme et de quelques agents chimiques sur les végétaux* (Copenhague, 1800, in-80); *Recherches sur l'action de l'opium et de la belladone sur les poumons des reptiles, avec quelques remarques sur l'irritation galvanique* (1800); *Biologie* (Göttingue, 1802-1822, 6 vol. in-80); *De proteti anguine encephalo* (Göttingue, 1819, in-40); *Mélanges d'anatomie physiologique* (1816-1821, 21 vol. in-40); *Addition à l'anatomie et à la physiologie des organes des sens* (1828, in-fol.); *Lois et phénomènes de la vie organique* (1831-1833, 2 vol. in-80); *Addition pour l'éclaircissement des phénomènes de la vie organique* (1835, in-80), etc. On lui doit,

en outre, un grand nombre de *Mémoires* publiés dans un journal de physiologie.

TRÉVIRANUS (Ludolf-Christian), médecin allemand, frère du précédent, né à Brême en 1779, mort en 1804. Il fut successivement professeur de médecine au Lyceum de Brême (1807), professeur ordinaire de botanique à l'université de Breslau et directeur du jardin botanique de cette ville (1812), et il obtint plus tard une chaire à la Faculté de médecine de Bonn. On a de lui : *De la structure intérieure des plantes* (Göttingue, 1806), ouvrage qui obtint beaucoup de succès, bien qu'il eût été publié à la même époque que d'autres travaux analogues de Link et de Rydolph, et *Physiologie des plantes* (Bonn, 1835-1839, 2 vol.), traité qui fut également fort goûté, en dépit des vives attaques de l'auteur contre les idées modernes. Treviranus fut, en outre, l'un des collaborateurs les plus actifs des *Mélanges d'anatomie et de physiologie* publiés par son frère (Göttingue et Brême, 1816-1821, 4 vol.) et du *Journal de physiologie*, que les deux frères édifièrent en commun avec Tiedemann.

TRÉVIRE s. f. (tré-vi-er — de *tré*, pour *trans*, et de *vire*). Mar. Corde double, amarée par son milieu au sommet d'un plan incliné, et au moyen de laquelle on peut attirer ou laisser descendre doucement un corps cylindrique retenu par les deux brins de la corde.

TRÉVIRER v. a. ou tr. (tré-vi-ré — du préf. *tré*, pour *trans*, et de *vire*). Mar. affaler, hisser à l'aide de trévires.

TRÉVISAN, ANE s. et adj. (tré-vi-zan, ane). Géogr. Habitant de la ville ou du pays de Trévise, qui appartient à ce pays ou à ses habitants : Les TRÉVISANS. La population TRÉVISANE.

TRÉVISANI (François), peintre italien, né à Capo-d'Istria en 1656, mort à Rome en 1746. Cet artiste, fréquemment appelé *Trevissani le Romain*, pour le distinguer de son frère Angiolo, eut pour premier maître un habile peintre français. Ses progrès furent tels qu'à onze ans il exécuta un petit tableau de son invention, dont les connoisseurs furent émerveillés. Son père l'envoya alors étudier dans l'atelier de Zanchi, à Venise, d'où le jeune homme se rendit à Rome. Dans cette ville, Trevissani se fit avantageusement connaître et fut chargé d'importants travaux par le cardinal Chigi, neveu d'Alexandre VII, par le duc de Modène, par le pape Clément XI, sur l'ordre duquel il exécuta notamment une partie de la coupole du dôme d'Urbain, et par Pierre le Grand, qui lui paya impérieusement plusieurs tableaux. Cet artiste possédait à un degré étonnant le talent d'imiter toutes les manières. Il a peint un grand nombre de tableaux dans divers genres. Ses productions se distinguent par le bon choix de la composition, par une touche fine et spirituelle, par un ton général agréable et chaud. Parmi les meilleures, nous citerons : un des *Prophètes* du palais de Saint-Jean-de-Latran; les *Quatre parties du monde*, décorant les pendentifs du dôme d'Urbain; *Saint Joseph mourant*, peinture célèbre qu'on voit dans l'église du collège royal, à Rome; un *Crucifiement*, à Forlì, regardé par Trevissani comme son chef-d'œuvre; la *Vierge courant d'une draperie l'Enfant Jésus qui dort et Jésus montrant une grenadille à la Vierge*, au musée du Louvre. Cet artiste était beau, spirituel et très-habile à tous les exercices du corps. — Son frère, Angiolo TRÉVISANI, né à Capo-d'Istria, se rendit à Venise, où il se fixa, eut pour maître le Zanchi et devint un peintre distingué. Angiolo excellait surtout dans le portrait. On ignore la date de sa naissance et celle de sa mort.

TRÉVISANO (Paul), voyageur italien, né à Venise vers 1452, mort après 1505. Il visita l'Égypte, la Syrie, l'Arabie, la Palestine, l'Éthiopie, Chypre, fut chargé par le grand maître de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem de négocier un traité de paix avec le sultan d'Égypte, puis devint provveditore de la république de Venise à Salo, dans le Bressan. Trevissano avait composé un ouvrage intitulé : *De Nili origine et incremento; item de Æthiopum regione et moribus liber singularis*, dont le manuscrit s'est égaré.

TRÉVISANO (Marc-Antoine), doge de Venise, mort en 1554. Il succéda à François Donato le 4 juin 1553 et se fit remarquer par sa sagesse. Pendant son court passage au souverain pouvoir, Venise conserva la neutralité vis-à-vis de Charles-Quint et de Henri II, en guerre en Italie. F. Venieri lui succéda.

TRÉVISE, anciennement *Tarvisus*, en italien *Treviso*, ville forte du royaume d'Italie, ch.-l. de la province de son nom, à 30 kilom. N.-N.-O. de Venise, sur la Sile, la Sileta et le Botzenzo, par 45° 39' 41" de latit. N. et 54° 24" de longit. E.; 18,000 hab. Evêché suffragant de Venise. Jadis université, transportée à Padoue. Tribunal de 1^{re} instance, chambre de commerce. Gymnase, séminaire, bibliothèque de 30,000 volumes, jardin des plantes. Elle est entourée de remparts soutenus par des murailles, flanqués de treize bastions, et au S. desquels coule la Sile. Les rues sont en général irrégulières, assez bien pavées et garnies de maisons médiocrement bâties. On y voit de

beaux palais, des églises qui méritent d'être remarquées, une place et un fort beau théâtre. La cathédrale renferme une *Annonciation* de Titien, des peintures de Paris Bordone et des fresques de Pordenone. Fabriques de toiles, d'ustensiles de cuisine en faïence, en cuivre et en fer; de coutellerie, de soieries, de lainages, de cotonnades, de papier, et des tanneries, dont les produits donnent lieu à un commerce assez actif. Patrie de Totila et de Benoît XI.

Trévise est très-ancienne. Sous les Romains, cette ville paraît avoir été municipale. Elle passa ensuite aux Goths, qui la rendirent à Bélisaire après la bataille de Ravenne. Les Hongrois s'en emparèrent dans la suite; elle apparut depuis 1388 à la république de Venise, dont elle partagea les destinées jusqu'en 1797, époque où elle fut prise par les Français, commandés par Mortier, que Napoléon créa plus tard duc de Trévise. Elle devint, en 1805, le chef-lieu du département de Tagliamento. A la suite d'une insurrection qui éclata à Trévise le 21 mars 1848, la garnison autrichienne dut évacuer la ville. Le 11 mai, les Piémontais y furent battus, et, après deux bombardements, elle capitula. Elle a été annexée en 1866 au royaume d'Italie.

TRÉVISE (PROVINCE DE). Cette province, située entre celles de Bellune au N., de Venise à l'O., de Padoue et de Venise au S., d'Udine à l'E., a 236,070 hectares, 70 kilom. sur 60 et 303,483 hab. Excepté au N., où s'élèvent quelques montagnes, le reste de sa surface ne consiste qu'en une vaste plaine arrosée par la Piave; la Sile, le Montciano, le Musone, le Vallio et un grand nombre de canaux d'irrigation. Le sol y est en général très-fertile, et on y recueille toutes les céréales, du riz, des fruits et surtout des noisettes, du vin, du lin, du bois, etc. L'éducation du gros bétail y est d'une certaine importance et on y fait des fromages estimés. Celle des vers à soie, des abeilles et de la volaille est considérable. Il y existe des mines, entre autres de cuivre. L'industrie manufacturière y a principalement pour objet la fabrication d'étoffes de soie, de lainages et de papier.

TRÉVISE (Jérôme DE) ou TREVIGI, peintre italien. V. JÉRÔME DE TRÉVISE.

TRÉVISE (duc DE), maréchal de France. V. MORTIER.

TREVISIO (André), médecin italien, né à Occimiano, dans le Monferrat, vers le milieu du XVI^e siècle. Pendant les épidémies qui ravagèrent le duché de Milan en 1587 et 1588, Trevisio, alors médecin à Gallarate, s'attacha à combattre le fléau et acquit une grande célébrité dans toute l'Italie. Appelé dans les Pays-Bas en qualité de premier médecin et de gentilhomme de la chambre de l'infante Isabelle-Claire-Eugénie, il resta plusieurs années dans ce pays, puis revint en Italie, s'établit à Pavie et fonda, en 1614, à Casal un collège dans lequel sept pauvres étudiants du Monferrat devaient être instruits et entretenus à ses frais. On a de lui : *De causis, natura, moribus et curatione pestilentium febrium vulgo dictarum cum signis sive petechiis* (Milan, 1588, in-4°); *Phœnix principum, sive Alberti Pii morientis vita*.

TREVOR (sir John), homme d'Etat anglais, né en 1626, mort en 1672. Il était fils d'un membre du Long Parlement. Charles II, dont il gagna la faveur, l'envoya en 1667 à Versailles, où il négocia le traité de paix de Saint-Germain (25 juillet 1668), qui mit fin à la guerre entre la France et l'Espagne. A son retour, il reçut le titre de baronnet et les fonctions de secrétaire d'Etat, qu'il remplit jusqu'à sa mort. Trevor avait épousé une fille de Hampden. Au milieu d'une cour corrompue, il sut se faire estimer par son intégrité et se montra opposé à toutes les mesures d'intolérance. — Son fils Thomas Trevor, mort en 1730, remplit de hautes fonctions judiciaires, devint membre de la Chambre des lords (1711) et fut nommé président du conseil un mois avant sa mort. Il se montra tout à tour partisan des whigs et des Tories.

TREVOR (John), homme politique anglais, parent du précédent, né en 1633, mort en 1717. C'était un homme habile, souple et sans principes, qui se montra le courtisan de Jacques II, sous le règne duquel il remplit de hautes fonctions dans la magistrature. Lors de la révolution de 1688, il s'empessa de faire volte-face, de protester de son dévouement à Guillaume III, obtint des emplois lucratifs et fut nommé président de la Chambre des communes. Accusé et convaincu de s'être laissé corrompre à prix d'argent pour faire passer un bill, il fut, par un vote de la Chambre des communes, déclaré déchu de ses fonctions présidentielles (1695). Il n'en continua pas moins de remplir des emplois grassement rétribués.

TRÉVOUX, ville de France (Ain), ch.-l. d'arrond., à 54 kilom. S.-O. de Bourg, sur la rive gauche de la Saône; pop. aggl., 1,950 hab. — pop. tot., 2,655 hab. L'arrondissement comprend 8 cantons, 112 communes et 91,817 hab. Fabriques d'orfèvrerie, affinage et tirage d'or et d'argent; fabriques de filières, fabriques d'huile, de sabots. Bibliothèque publique, chambre consultative d'agriculture, société

d'agriculture, société des sciences et arts. Trévoux s'élève en amphithéâtre sur le penchant d'une colline, dans un site pittoresque. Ancienne ville forte, flanquée de murailles dont il ne reste plus que des débris, Trévoux possédait autrefois plusieurs édifices remarquables. Il ne lui reste plus aujourd'hui que son palais de justice, fondé en 1696 par le duc du Maine, qui y transféra son parlement, installé précédemment à Lyon. On y remarque la grande salle, peinte à fresque par P. Sevin. Trévoux possède encore plusieurs églises; la plus ancienne est l'église collégiale dédiée à saint Symphonien; un hôpital, fondé par Marie-Louise d'Orléans, et quelques débris de tours, dont la principale, de forme octogonale, grâce aux dégradations du temps, mesure à peine aujourd'hui quelques mètres de hauteur.

L'origine de Trévoux passe pour fort ancienne. L'empereur Sévère battit tout près de là son compétiteur Albinus. Suivant Piganiol de La Force, la ville tirait son nom de sa situation au centre d'un embranchement de trois voies romaines (*tres viæ*, tré-voux par corruption). Trévoux était, dès son origine, la capitale de cette partie de la Bresse connue sous le nom de Dombes et comprise dans le territoire des Sébusiens, qui passa sous la domination romaine et ensuite sous celle des Bourguignons et des rois de France, en demeurant toujours séparé de la Savoie. Bien que centre de souveraineté, Trévoux ne fut longtemps qu'un village muni d'un château, dont il ne reste plus aujourd'hui qu'une tour en ruine. En 1300, Henri de Villars, archevêque et comte de Lyon, voulant transformer le village en ville, le déclara ville franche et accorda des privilèges étendus à quiconque viendrait s'y fixer. Le duc de Bourbon (Louis II) en hérita par testament en 1391. Son fils et successeur, Jean I^{er}, ayant été fait prisonnier par les Anglais à la bataille d'Azincourt (1415), les ducs de Bourgogne et de Savoie envahirent les Etats du captif. La duchesse de Bourbon opposa une résistance héroïque en l'absence de son mari, et l'arrivée de Charles I^{er} comte de Clermont, fils de Jean, à la tête d'une armée, acheva de décider les envahisseurs à la retraite. En 1522, Louise de Savoie se fit donner la Dombes et Trévoux, que par la suite François I^{er} rendit à Louis de Bourbon, duc de Montpensier. Trévoux fut réuni à la couronne en 1762. Trévoux possédait, depuis 1733 un parlement, dont les conseillers jouissaient du droit de *committimus*. Les trois ordres étaient représentés dans les états convoqués par le souverain, le parlement ou le gouverneur. Trévoux renfermait un grand nombre de couvents. Par un contraste assez fréquent alors, une partie de la population se composait de juifs; les princes de Dombes ne les toléraient à Trévoux que par cupidité, à cause du tribut qu'ils en retiraient. « Mais, dit un ancien historien, les habitants, par une générosité extraordinaire, » offrirent à Jean, duc de Bourbon, une somme équivalente à celle que payaient les juifs et en obtinrent ainsi l'expulsion.

Au XVII^e siècle, Louis XIV fit établir une imprimerie à Trévoux et tracer le plan d'un grand collège. C'est de cette imprimerie que sortit, en 1704, la première édition du *Dictionnaire universel*, si connu depuis cette époque sous le nom de *Dictionnaire de Trévoux*. Trois ans auparavant, les jésuites avaient fondé dans la même ville le *Journal de Trévoux*, qu'ils dirigèrent pendant trente ans.

Trévoux possédait un des trois bureaux d'argue qui existaient en France pour le tirage des lingots d'argent.

TRÉVOUX (JOURNAL DE). V. MÉMOIRES DE TRÉVOUX.

TRÉVOUXIE s. f. (tré-vou-ksi — de Trévoux, n. pr.). Bot. Syn. de LUFFA, genre de cucurbitacées.

TREW (Abdias), astronome allemand, né à Anspach en 1597, mort en 1669. Professeur de physique à Altdorf, il fit construire dans cette ville l'un des premiers observatoires qui aient été érigés dans la Franconie et sut se tenir à l'écart des pratiques de l'astrologie. N'ayant pu faire adopter par les protestants le calendrier Grégorien, il introduisit d'importantes corrections dans celui dont ils se servaient. On a de lui : *Compendium fortificationum* (Nuremberg, 1641); *De arpentage* (Nuremberg, 1641); *Directorium mathematicum* (Nuremberg, 1657); *Théorie du calendrier* (Lunebourg, 1666).

TREW (Christophe-Jacques), botaniste et médecin allemand, né à Lauf, près de Nuremberg, en 1696, mort à Nuremberg en 1769. Son père, qui était apothicaire, l'envoya en 1710 à l'université d'Altdorf, où il fut reçu docteur en médecine en 1716. En 1717, il fit un voyage scientifique en Allemagne, en Suisse, en France et en Hollande, puis, après avoir habité Dantzig, Königsberg et Lauf, il fut appelé à faire partie du collège médical de Nuremberg. Sa clientèle et sa réputation s'étendirent rapidement. Il devint, en 1742, membre de l'Académie des Curieux de la nature et, en 1746, il en fut nommé président. Ses ouvrages principaux sont : *Plantarum Etruriæ rariorum catalogus* (1715, in-fol.); *De vasis linguæ salivalibus atque sanguiferis* (Nuremberg, 1734, in-4°); *Plantæ selectæ* (Nuremberg, 1750-1755, in-fol.); *Libro-*

rum botanicorum catalogus (Nuremberg, 1752, in-fol.); *Cedrorum Libani historia* (Nuremberg, 1757, in-4°); *Tabulæ osteologicæ* (Nuremberg, 1767, in-fol.), etc.

TREWOA s. m. (tré-oua). Bot. Syn. de TALGUENEE, genre de rhamnées.

TRÉZAILLÉ, ÉE adj. (tré-za-llé; ll mll.). Syn. de TRESSAILLÉ.

TRÉZEAU s. m. (tré-zo). Syn. de TRESSÉAU.

TRÉZEL (Camille - Alphonse), général et homme d'Etat, né à Paris en 1780, mort dans la même ville en 1860. Il quitta la carrière du commerce pour devenir, en 1801, dessinateur du dépôt de la guerre, fit ensuite partie du bureau topographique de l'armée de Hanovre (1804) et obtint, en 1805, le grade de sous-lieutenant dans le corps des ingénieurs géographes. A partir de 1806, Trézél passa à l'armée active. Il suivit, en qualité d'aide de camp, Gardane, chargé d'une mission en Perse (1807), et Guillemot, appelé à délimiter les frontières de l'Autriche et de l'Illyrie (1809), fut promu capitaine en 1810, combattit ensuite en Espagne et en Russie et prit, en 1814, une part active à la défense de Mayence, ce qui lui valut le grade de colonel. Trézél se distingua pendant les Cent-Jours à la bataille de Ligny, où il perdit un œil, et fut élevé alors au grade de général de brigade. Bien que le gouvernement de la Restauration n'eût point reconnu à Trézél ce dernier grade, il l'employa néanmoins dans les travaux de délimitation des frontières de l'Est (1816-1817), puis l'attacha au dépôt de la guerre. Trézél devint par la suite membre du comité consultatif d'état-major, sous-chef d'état-major pendant l'expédition de Morée (1828) et maréchal de camp (1829). De retour en France en 1831, il passa peu après en Afrique, commanda l'expédition de Bougie, où il fut blessé, se conduisit brillamment à la Macta, reçut une nouvelle blessure au siège de Constantine et fut créé général de division en 1837. Nommé directeur du personnel et des opérations militaires au ministère de la guerre en 1839, pair de France en 1846, il succéda le 9 mai 1847, comme ministre de la guerre, au général Molinier Saint-Yon et conserva son portefeuille jusqu'à la révolution de février 1848, époque où il fut mis à la retraite. Ce général dirigea pendant quelque temps ensuite l'éducation militaire du comte de Paris et du duc de Chartres. C'était un officier instruit, un bon administrateur, qui avait su se faire estimer par l'élévation de son caractère. On a de lui une *Notice sur le Châlon et le Mazenderan*, publiée à la suite du *Voyage en Arménie et en Perse* d'Amédée Jaubert (Paris, 1821, in-8°).

TRÉZEL (Pierre-Félix), peintre, frère du précédent, né à Paris en 1782, mort en 1855. Élève de Lenire et de Prudhon, il se fit remarquer, jeune encore, par un grand amour du travail et débuta, en 1806, par un grand tableau d'histoire, la *Mort de Marc-Aurèle*, qui fut acheté par l'Etat. Il en fut de même de la *Mort de Zopire* (1808). Ses expositions suivantes, la *Première nuit* (1810), les *Adieux d'Hector à Andromaque* (1819), la *Fin tragique de la mère et de la sœur de Gustave Wasa* (1822), *Thésis plongeant son fils Achille dans le Styx* (1830), compositions où quelques-uns voient trop d'emphase et de solennité, valurent à l'autour une 3^e et une 2^e médaille. La *Fuite de Cain après son crime*, qu'on a revue à l'Exposition universelle de 1855, lui fit donner la croix d'honneur. Les morceaux que nous venons de citer forment à peine un sixième de l'œuvre de ce peintre fécond. Il y faut joindre un *Portrait en pied du seigneur de Luttrech* (galerie de Versailles), *Phédre jetée aux enfers* (musée d'Angers), *Saint Jean écrivant l'Apocalypse* (église Saint-Jean-et-Saint-François de Toulouse) et les *Ames du purgatoire s'élevant vers le ciel* (cathédrale de Toulouse).

TRÉZÈNE, en grec *Træzen*, ancienne ville de la Grèce (Péloponèse), près de la côte N.-E. de l'Argolide. D'après la tradition, ce fut là que régna Pithée et que mourut Hippolyte. On a trouvé des ruines et des inscriptions appartenant à cette ancienne ville, près de laquelle s'élève aujourd'hui Damala. V. DAMALA.

TRÉZON s. m. (tré-zon). Agric. Nom donné au fronton de mars, dans le département de l'Ain.

TRI, préfixe qui signifie trois, et qui vient du latin *tres*, même sens. Ce préfixe existe, sous la même forme, en latin et en grec.

TRI s. m. (tri — rad. *trier*). Triage, action de trier : *Tri des lettres. Tri des soies.*

— Techn. Assemblage de colonnes qui fait partie du métier à fabriquer les lacets.

TRI s. m. (tri — du lat. *tres*, trois). Espèce de jeu d'homme, qu'on joue à trois : *Notre maîtresse et ses deux inseparables, ennuyées d'un tri et ne sachant sur quoi médire, s'aviseront de s'occuper...* (Poinssinet.) *Il faut le tri.* Au jeu de whist, faire une levée de plus que la partie adverse; en ce sens, le mot vient de l'anglais *trick*, levée de cartes.

TRIABLE adj. (tri-a-ble — rad. *trier*). Qui peut être trié.

TRIACADE s. f. (tri-a-ka-de — gr. *triakas*, proprement trentaine). Antiq. gr. Trentième

jour du mois. || Trentième partie d'une tribu athénienne.

• **TRIACANTHE adj.** (tri-a-kan-te — du préf. *tri*, et du gr. *akantha*, épine). Hist. nat. Qui porte trois épines.

— s. m. Ichthyol. Section du genre baliste.

— Encycl. Les *triacanthos* sont très-voisins des balistes, dont ils se distinguent surtout par l'existence de sortes de nageoires ventrales, soutenues chacune par un seul grand rayon épineux, adhérentes à un bassin non saillant. Leur première dorsale, après une très-grande épine, en a trois ou quatre petites, d'où le nom générique. La peau est garnie de petites écailles serrées; la queue est assez allongée. L'espèce unique du genre habite la mer des Indes. Ses épines ne peuvent lui servir à attaquer les autres animaux; elles constituent tout simplement des armes défensives, grâce auxquelles le *triacanthos* peut mener une vie calme au milieu des dangers qui l'entourent. Ce poisson est un animal inoffensif, à mouvements lents, dont les instincts ne sont ni féroces ni carnassiers, et qui se nourrit de petits animaux, insectes, vers ou mollusques, ou de plantes marines.

TRIACANTHOS s. m. (tri-a-kan-toss — du préf. *tri*, et du gr. *akantha*, épine). Bot. Nom spécifique du févier à trois épines.

TRIACHNE s. m. (tri-a-kne — du préf. *tri*, et du gr. *achné*, paillette). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des nassauviées, dont l'espèce type croît sur les bords du détroit de Magellan.

TRIACIDE adj. (tri-a-si-de — du préf. *tri*, et de *acide*). Chim. Se dit d'une base qui ne peut être neutralisée que par 3 équivalents d'un acide.

TRIACIDITÉ s. f. (tri-a-si-di-té — rad. *triacide*). Chim. Qualité d'une base triacide.

TRIACLEUR s. m. (tri-a-kleur — de *thériaque*, qui s'écrivait autrefois *triacle*). Vendeur de thériaque, charlatan : *Les drogues d'un triacleur.* || Homme qui trompe par de belles paroles :

Tous ces beaux suffisants dont la cour est semée
Ne sont que triacleurs et vendeurs de fumée.
RÉGNIER.

|| Vieux mot.

TRIACONTAÈDRE adj. (tri-a-kon-ta-è-dre — du gr. *triakonta*, trente; *edra*, base). Minér. Se dit de substances dont les cristaux ont trente faces.

TRIACRE s. m. (tri-a-kre — du préf. *tri*, et du gr. *akros*, sommet). Entom. Syn. de STAPHYLIN.

TRIACRINE s. m. (tri-a-kri-ne — du gr. *tria*, trois; *krinon*, lis). Echin. Genre d'échinodermes fossiles, du groupe des crinoïdes.

TRIADÉ s. f. (tri-a-de — du gr. *trias*, nombre de trois). Philos. Réunion de trois unités, de trois personnes, dans quelques systèmes de philosophie ancienne.

— *Triade chrétienne*, Trinité des catholiques. || *Triade indienne*, Trimourti ou trinité des Indous.

— Anc. mus. *Triade harmonique*, Accord parfait.

— Bot. Genre de plantes, de la famille des orchidées, tribu des dendrobies, comprenant deux espèces, qui croissent dans l'Inde.

— Encycl. Philos. V. NÉO-PLATONISME.

Triade romaine, ouvrage d'Ulrich de Hutten. V. DIALOGUES, du même auteur.

TRIADELPHÉ adj. (tri-a-dél-fe — du préf. *tri*, et du gr. *adelphos*, frère). Bot. Se dit des plantes dont la fleur présente des étamines soudées par leurs filets en trois faisceaux distincts, comme le mille-peruis.

TRIADELPHIE s. f. (tri-a-dél-fe — rad. *triadelphie*). Bot. Etat des fleurs triadelphes.

TRIADÉNIE s. f. (tri-a-dé-ni — du préf. *tri*, et du gr. *adén*, glande). Bot. Genre de plantes, de la famille des hypericées, réuni par plusieurs auteurs, comme simple section, aux élodées.

TRIADIQUE adj. (tri-a-di-ke — rad. *triade*). Philos. Qui appartient à la triade.

— s. m. Bot. Syn. de STILLINGIE, genre d'euphorbiacées.

TRIADITE adj. (tri-a-di-te — du g. *trias*, le nombre trois). Minér. Se dit d'une variété de chaux carbonatée.

TRIAGE s. m. (tri-a-je — rad. *trier*). Action de trier : *Faire un triage dans des livres, des papiers.*

— Féod. Droit qu'avait le seigneur de faire distraire à son profit le tiers des biens communaux d'une paroisse à laquelle ils les avait concédés.

— Monn. Opération par laquelle on sépare les pièces qui, n'étant pas de poids, doivent être mises à la refonte.

— Techn. Action de mettre au rebut les feuilles tachées ou déchirées du papier, avant de le mettre en mains ou en rames. || Action d'enlever à la main les corps étrangers que la batterie n'a pu séparer de la laine.

— Typogr. Action de séparer les différents caractères d'une imprimerie, qui se sont mêlés.

— Minér. Action de séparer la partie mé-

talique d'un minéral de la roche qui l'enveloppe.

— Eaux et for. Canton de bois, par rapport aux coupes qu'on en fait. « Etendue de forêt qu'un garde forestier doit surveiller : Les gardes sont responsables des délits, délits et abus qui ont lieu dans leurs TRIAGES.

TRIAILÉ, ÉD adj. (tri-è-lé — du préf. tri, et de aile). Bot. Qui est muni de trois ailes : Feuille, graine TRIAILÉE.

TRIAILLES s. f. pl. (tri-a-ille; ll mll. — rad. trier). Nom que les cartiers donnent aux cartes de rebut.

TRIAIRE s. m. (tri-à-re — lat. *triarius*; de tres, trois). Antiq. rom. Nom donné aux soldats qui formaient le troisième rang de la légion.

— Encycl. C'était à des soldats éprouvés que le titre et le rang de *triatres* étaient donnés. On en vit pour la première fois après le siège de Véies, l'an 354 de Rome. On en comptait ordinairement 600 par légion; Polybe affirme qu'il n'y en avait que 500. Ils étaient consacrés à la défense des camps et ne les quittaient pas, même quand les affaires les plus chaudes étaient engagées à proximité; c'était une troupe de réserve, dernier espoir de la légion dans les jours de bataille. De là cette locution : *Res ad triarios rediit* (L'affaire est allée jusqu'aux triaires). Ils se formaient sur cinq rangs et combattaient un genou en terre, en appuyant le talon de leurs piques contre le pied droit. Lorsque les hastaires et les principes étaient défaits, les *triatres* les recevaient dans leurs intervalles, se retiraient en poussant de grands cris et recommençaient le combat. Ils étaient vêtus de l'armure de mailles et portaient une épée, une pique, un casque et un bouclier. Ils se tenaient en ordre de bataille hors de la portée du javelot de l'ennemi.

TRIAKÈNE s. m. (tri-a-kè-ne — du préf. tri, et de akène). Bot. Fruit composé de trois akènes.

TRIAKIS s. m. (tri-a-kiss). Ichtyol. Genre de poissons cartilagineux, du groupe des squeles.

TRIAL s. m. (tri-al — du nom d'un acteur qui excella dans ce genre de rôles). Théâtre. Nom que l'on donne à certains chanteurs d'opéra-comique. || Pl. TRIALS.

TRIAL (Jean-Claude), compositeur français, né à Avignon en 1739, mort à Paris en 1771. Dès l'âge de douze ans, son talent sur le violon le fit admettre à l'orchestre du théâtre de Montpellier, qu'il quitta pour se rendre à Paris; là il devint successivement premier violon à l'Opéra-Comique, maître de la musique du prince de Conti et directeur de l'Opéra avec Berton (1767). Outre des morceaux de musique instrumentale, des cantates, des ouvertures, Trial a composé quatre opéras : *Sylvie* (1765), en trois actes; *Esopé à Cythère* (1766); *Théonis* (1767), avec Berton et Garnier; la *Fête de Flore* (1771). C'était un violoniste habile et un bon musicien.

TRIAL (Antoine), comédien français, frère du précédent, né à Avignon en 1737, mort à Paris en 1795. Après avoir donné des leçons de chant, il entra dans une troupe de comédiens que le prince de Conti entretenait à ses frais, puis se rendit, en 1764, à Paris, où il débuta avec un grand succès à la comédie italienne dans le rôle de Bastien du *Sorcier*. Sa voix était grêle, nasillarde, son accent désagréable, mais il avait un jeu plein de finesse, d'intelligence et de gaieté, une parfaite connaissance de la musique, un physique avantageux qui séduisaient le public; aussi ne tarda-t-il point à devenir un des acteurs les plus goûtés de Paris. Il s'attacha à jouer les paysans, les niais, les comiques et donna un tel éclat à cet emploi que son nom y est resté attaché. Chaleureux adepte de la Révolution, il devint, en 1793, membre du comité révolutionnaire de la rue Le Peletier, un des familiers de Robespierre et un des agents les plus actifs du temps de la Terreur. Mais, après le 9 thermidor, le public lui fit durement expier sa conduite. Ayant reparu sur la scène dans le rôle d'Azémia, on le força à se mettre à genoux, à chanter le *Réveil du peuple*, au milieu des huées, puis le parterre exigea son expulsion du théâtre. A quelques jours de là, il se présenta à la municipalité dont il faisait partie pour y procéder aux formalités d'un mariage. Là encore il subit un cruel affront; il fut repoussé, comme indigne, par les parties intéressées et par les témoins. Désespéré, Trial prit du poison en rentrant chez lui et expira peu après. Parmi les rôles dans lesquels cet acteur obtint le plus de succès, nous citerons ceux d'Ali, dans *Zémire et Azor*; de Crispin, dans la *Mélanie*; du grand cousin, dans le *Déserteur*; d'André, dans l'*Epreuve villageoise*; de Thomas, dans *Alevis et Justine*, etc.

TRIAL (Marie-Jeanne MILON, épouse), cantatrice française, femme du précédent, née à Paris en 1746, morte à Versailles en 1818. Elle épousa en premières noces un employé, nommé Comolet, qui, lui trouvant une belle voix, lui fit apprendre la musique et le chant et la fit débiter, sous le nom de *Félicité Mandeville*, au Théâtre-Italien en 1766. Par la suite, étant devenue veuve, elle se remaria

avec le chanteur Trial, qui développa beaucoup son talent. Cette cantatrice gagna la faveur du public par la légèreté et l'étendue de sa voix, par sa facilité de vocalisation. D'après Fétis, elle fut la première chanteuse pour laquelle les compositeurs écrivirent des airs à roudades. En 1786, elle quitta le théâtre, puis elle épousa en troisièmes noces un M. de Montion. On cite, parmi ses meilleurs rôles : Lucette, dans la *Fausse magie*; Arsène, dans la *Belle Arsène*; Léonore, dans l'*Amant jaloux*; la rosière, dans la *Belle Arsène*.

TRIAL (Armand-Emmanuel), compositeur, fils des précédents, né à Paris en 1771, mort dans la même ville en 1803. Il montra des dispositions tellement précoces pour la musique que, à l'âge de dix-sept ans, il fit jouer sur le théâtre Favart *Jatien et Colette*, opéra-comique dont le succès fut très-vif. En 1797, il devint accompagnateur et répétiteur au piano du Théâtre-Lyrique. Les excessives débauches auxquelles il se livra furent la cause de sa fin prématurée. Outre l'opéra précité, on lui doit les suivants : *Adélaïde et Mirval* (1791); les *Deux petits aveugles* (1792); *Cécile et Julien ou le Siège de Lille* (1793); les *Causes et les effets* (1794).

TRIALOGUE s. m. (tri-a-lo-ghe — du gr. tres, trois; logos, discours). Dialogue entre trois personnages. || Peu usité.

TRIALUMINIQUE adj. (tri-a-lu-mi-ni-ke — du préf. tri, et de aluminique). Chim. Se dit d'un sel qui contient trois fois autant d'alumine que le sel neutre correspondant.

TRIAMMONIO-COBALTEUX adj. m. (triammonio-ni-o-ko-bal-teu — du préf. tri, de ammonium, et de cobalteux). Chim. Se dit des sels qui résultent de l'action de l'ammoniaque sur les sels de cobalt.

TRIAMMONIQUE adj. m. (tri-amm-mo-ni-ke — du préf. tri, et de ammonique). Chim. Se dit d'un sel qui contient trois fois autant d'ammoniaque que le sel neutre correspondant.

TRIAMYL-PHOSPHINE s. f. (tri-a-mil-fosfi-ne — du préf. tri, de amylo, et de phosphine). Chim. Base organique qui résulte de la substitution de trois radicaux amyloxy aux trois atomes d'hydrogène de l'hydrogène phosphoré.

TRIAND s. m. (tri-an — du lat. tres, trois). Agric. Bêche à trois dents.

TRIANDIN s. m. (tri-an-dain). Agric. Syn. de TRIAND.

TRIANDINE s. f. (tri-an-di-ne). Agric. Syn. de TRIAND.

TRIANDRE adj. (tri-an-dre — du préf. tri, et du gr. andr, mâle). Bot. Qui a trois étamines libres.

TRIANDRIE s. f. (tri-an-dri — du préf. tri, et du gr. andr, mâle). Bot. Etat des plantes qui ont trois étamines libres. || Troisième classe du système sexuel de Linné, comprenant les genres qui ont des fleurs hermaphrodites, à trois étamines libres.

— Encycl. La *triandrie* est une des classes les plus importantes du système de Linné, par le nombre des genres et des espèces qu'elle renferme, car elle correspond à plusieurs familles naturelles très-nombreuses, telles que les graminées, les cypéracées, les iridées et quelques autres. Son importance devient plus grande encore au point de vue de la classification, on peut même dire de la philosophie botanique. Elle présente en effet l'exemple le plus parfait du type ternaire, qui caractérise en général l'embranchement des monocotylédones. A ce point de vue, elle se rattache étroitement à l'hexandrie et même à plusieurs genres de l'ennéandrie, puisque 6 et 9 sont des multiples de 3. Cette classe se divise, d'ailleurs, en plusieurs ordres, basés sur le nombre des pistils.

TRIANDRIQUE adj. (tri-an-dri-ke — rad. triandre). Bot. Qui appartient à la triandrie.

TRIANGLE s. m. (tri-an-gle — du préf. tri, et de angle). Géom. Figure qui a trois angles et trois côtés. || *Triangle rectiligne*, Celui dont les trois côtés sont des lignes droites. || *Triangle curviligne*, Celui dont les côtés sont des lignes courbes. || *Triangle mixtiligne*, Celui qui a pour côtés des lignes droites et des lignes courbes. || *Triangle sphérique*, Figure formée, sur la surface d'une sphère, par trois arcs de grand cercle qui se coupent. || *Triangle équilatéral*, Celui qui a trois côtés égaux. || *Triangle isocèle*, Celui dont deux côtés sont égaux entre eux. || *Triangle scalène*, Celui dont les trois côtés sont inégaux. || *Triangle équilatéral*, Celui dont les trois angles sont égaux entre eux. || *Triangle acutangle*, Celui dont tous les angles sont aigus. || *Triangle rectangle*, Triangle plan dont un angle est droit. || *Triangle obtusangle*, Triangle plan dont un angle est obtus.

— Arithm. *Triangle arithmétique*, Nombres figurés des divers ordres, disposés en forme de triangle.

— Astron. *Triangle boréal*, Constellation de l'hémisphère boréal. || *Triangle austral*, Constellation de l'hémisphère austral. || *Petit Triangle*, Petite constellation de l'hémisphère boréal, placée auprès du Triangle boréal.

— Fortif. Ouvrage dont les trois angles

sont fermés par des bastions coupés ou des demi-bastions.

— Liturg. Trois cierges qu'on allume le samedi saint, quand on fait le feu nouveau.

— Mus. Instrument d'acier, en forme de triangle, qu'on frappe avec une tringle de même métal, pour accompagner certains airs de musique. || Musicien qui joue du triangle.

— Mar. Sorte d'échafaud fait de trois planches, qu'on attache autour des mâts, quand on veut y travailler. || Trois barres du cabestan qu'on attache autour du grand mât, pour les nettoyer. || Etendard de couleurs variées et en forme de triangle, qui appartient à la série des signaux.

— Constr. Sorte d'équerre dont une branche est beaucoup plus mince que l'autre.

— Jeux. Nom d'un jeu de billes, appelé aussi RANGETTE.

— Chirom. Figure située au milieu de la main.

— Chir. Ancien instrument de dentiste.

— Agric. *Triangle équilatéral*, Instrument dont on se sert pour sarcler ou butter les plantes, pour débiter et retracer les allées, gratter et ébouer les chemins.

— Erpét. Espèce de couleuvre.

— Encycl. Géom. Un *triangle* plan ou rectiligne peut être considéré comme un *triangle* sphérique tracé sur une sphère de rayon infini, d'où il résulte que les formules de trigonométrie rectiligne doivent rentrer, comme cas particulier, dans les formules de trigonométrie sphérique.

— *Triangles rectilignes*. Un *triangle* est dit *isocèle* lorsqu'il a deux côtés égaux, *équilatéral* lorsqu'il a ses trois côtés égaux, *rectangle* lorsqu'il a un angle droit; il est *scalène* lorsqu'il ne présente aucune particularité remarquable. Les points de rencontre deux à deux des droites qui comprennent un *triangle* sont les sommets de ce *triangle*; les distances de ces sommets sont les côtés du *triangle*; les inclinaisons mutuelles des côtés sont les angles du *triangle*; les perpendiculaires abaissées des sommets sur les côtés respectivement opposés sont les hauteurs du *triangle*; les lignes menées des sommets au milieu des côtés sont les médianes; enfin les droites qui divisent par moitié les angles intérieurs sont les bissectrices du *triangle*.

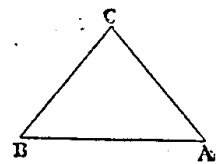


Fig. 1.

La somme des angles d'un *triangle* est égale à deux droits. En effet, si l'on se place d'abord en A, regardant B, et que l'on tourne sur les talons de gauche à droite, de manière à avoir C en face de soi, on a décrit l'angle A; si, arrivé en C, on tourne encore de gauche à droite, de manière à avoir B derrière soi, on a décrit l'angle C; si l'on marche de C en B à reculons et qu'arrivé en B on tourne encore dans le même sens, de manière à avoir A devant soi, on a décrit l'angle B; or, on se trouve alors dans l'orientation opposée à celle où l'on était d'abord; on a donc tourné effectivement de deux angles droits. Il résulte de ce théorème qu'un *triangle* ne peut avoir qu'un seul angle droit et, à plus forte raison, qu'un seul angle obtus.

Un *triangle* est déterminé par trois éléments, ce qui ne veut pas dire qu'il ne puisse y avoir qu'un seul *triangle* ayant trois éléments donnés, mais que le nombre des *triangles* satisfaisant à trois conditions distinctes est nécessairement fini. Lorsque les éléments donnés sont pris exclusivement parmi les côtés et les angles du *triangle*, il ne se trouve que quatre cas distincts : le premier, où l'on donne deux côtés et l'angle qu'ils comprennent; le second, où l'on donne un côté et les deux angles adjacents ou l'un des angles adjacents et l'angle opposé (ces deux cas sont confondus en un seul, parce que, dès que l'on connaît deux des angles d'un *triangle*, on a immédiatement le troisième); dans le troisième cas, ce sont les trois côtés qui sont donnés; dans le quatrième enfin, on donne deux côtés et l'angle opposé à l'un d'eux. Dans les trois premiers cas, le *triangle*, lorsqu'il est possible, est complètement déterminé; dans le quatrième, la question en général comporte deux solutions.

Dans un *triangle* isocèle, les angles opposés aux côtés égaux sont égaux, et réciproquement; si dans un *triangle* deux angles sont égaux, les côtés opposés sont aussi égaux; en effet, un *triangle* qui a deux angles égaux peut être retourné par le côté adjacent à ces deux angles égaux sans ces-

ser de coïncider avec lui-même, ce qui n'arriverait pas d'un *triangle* quelconque.

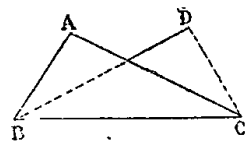


Fig. 2.

Si l'on retournait par sa base BC un *triangle* ABC, où les angles B et C fussent inégaux il prendrait évidemment une position BDC, différente de sa première BAC. Un *triangle* équilatéral est naturellement équilatéral; chacun de ses angles est par conséquent de 60°.

Un *triangle* est la moitié du parallélogramme de même base et de même hauteur; il a par conséquent pour mesure la moitié du produit des mesures de sa base et de sa hauteur. Si l'on veut exprimer la mesure d'un *triangle* en fonction des mesures de ses trois côtés, on trouve

$$S = \sqrt{p(p-a)(p-b)(p-c)},$$

p désignant le demi-périmètre et a, b, c les côtés (v. TRIGONOMÉTRIE). Le rayon du cercle circonscrit à un *triangle* est donné par la formule

$$R = \frac{abc}{4S};$$

le rayon du cercle inscrit l'est par

$$r = \frac{S}{p};$$

les rayons des cercles inscrits le sont par

$$r' = \frac{S}{p-a}, \quad r'' = \frac{S}{p-b}, \quad r''' = \frac{S}{p-c}.$$

Il existe en conséquence une relation entre les quatre rayons r, r', r'', r'''; en effet, si l'on fait la somme des inverses des trois derniers, on trouve

$$\frac{1}{r'} + \frac{1}{r''} + \frac{1}{r'''} = \frac{3p - (a+b+c)}{S} = \frac{p}{S} = \frac{1}{r};$$

d'ailleurs

$$rr'r''r''' = \frac{S^4}{p(p-a)(p-b)(p-c)} = \frac{S^4}{S^2} = S^2.$$

Le *triangle* rectangle jouit de propriétés remarquables, dont la principale est que le carré construit sur l'hypoténuse est équivalent en surface à la somme des carrés construits sur les deux côtés de l'angle droit. Ces deux derniers carrés sont entre eux comme les segments déterminés sur l'hypoténuse par la perpendiculaire abaissée du sommet de l'angle droit; chacun d'eux est équivalent au rectangle qui aurait pour dimensions l'hypoténuse entière et le segment adjacent au côté considéré; ce dernier énoncé équivaut à dire que dans un *triangle* rectangle chaque côté de l'angle droit est moyen proportionnel entre l'hypoténuse et le segment adjacent.

Dans un *triangle* quelconque, le carré d'un côté opposé à un angle aigu ou obtus est égal à la somme des carrés des deux autres moins ou plus le double du rectangle qui aurait pour dimensions l'un de ces autres côtés et la projection du second sur le premier.

Dans un *triangle* quelconque, la somme des carrés de deux côtés est égale à deux fois le carré de la médiane correspondante plus deux fois le carré de la moitié du troisième côté. V. MÉDIAN.

La bissectrice d'un angle d'un *triangle* divise le côté opposé en parties proportionnelles aux côtés adjacents. V. BISSECTRICE.

Une parallèle à la base d'un *triangle* divise les côtés en parties proportionnelles et sépare un autre *triangle* semblable au proposé. Deux *triangles* ainsi formés l'un par rapport à l'autre sont équilatéraux et ont les côtés proportionnels; mais pour qu'on puisse dire que deux *triangles* sont semblables, il suffit que l'on sache qu'ils sont équilatéraux ou qu'ils ont un angle égal compris entre côtés proportionnels. Cela tient à ce qu'un *triangle* est déterminé par trois conditions.

Deux *triangles* qui ont un angle égal sont entre eux comme les rectangles des côtés qui comprennent l'angle égal, et par conséquent deux *triangles* semblables sont entre eux comme les carrés des côtés homologues.

Le *triangle* équilatéral est le polygone régulier de trois côtés. Le côté du *triangle* équilatéral est au rayon du cercle circonscrit comme $\sqrt{3}$ est à 1.

— Des *triangles imaginaires définis par des données réelles*. La manière la plus générale de définir un *triangle* quelconque, réel ou imaginaire, est de donner les coordonnées de ses trois sommets. [x', y'], [x'', y''], [x''', y'''] désignant les coordonnées des trois sommets d'un *triangle* rapporté à des axes quelconques, faisant entre eux un angle θ , les mesures des côtés de ce *triangle* seront, par définition :

$$\begin{aligned} \sqrt{(x' - x'')^2 + (y' - y'')^2 + 2(x' - x'')(y' - y'') \cos \theta}, \\ \sqrt{(x' - x''')^2 + (y' - y''')^2 + 2(x' - x''')(y' - y''') \cos \theta}, \\ \text{et} \\ \sqrt{(x'' - x''')^2 + (y'' - y''')^2 + 2(x'' - x''')(y'' - y''') \cos \theta} \end{aligned}$$

Les angles de ce triangle pourront être fournis, par exemple, par les formules

$$\begin{aligned} a^2 &= b^2 + c^2 - 2bc \cos A, \\ b^2 &= a^2 + c^2 - 2ac \cos B, \\ c^2 &= a^2 + b^2 - 2ab \cos C, \end{aligned}$$

qu'on pourrait remplacer, en tout ou en partie et à volonté, par

$$\frac{a}{\sin A} = \frac{b}{\sin B} = \frac{c}{\sin C}$$

et

$$A + B + C = \pi,$$

ou toutes autres formules qui s'en déduiraient. La surface sera

$$\sqrt{p(p-a)(p-b)(p-c)},$$

et de même tous les éléments constitutifs du triangle, tels que hauteurs, bissectrices, médianes, etc., seront fournis par les mêmes équations qui les donneraient dans un triangle réel.

La théorie des triangles imaginaires ne saurait donc consister dans la détermination des éléments inconnus d'un triangle suffisamment défini, ou dans la résolution analytique de ce triangle, puisqu'elle se bornerait dès lors à la répétition de calculs déjà faits dans l'hypothèse des triangles réels; elle aura pour objet de donner à chacune des équations qui devraient entrer dans le calcul un sens précis et intelligible, qui fournisse l'expression de la condition graphique correspondante, à laquelle devraient satisfaire les inconnues, de manière qu'il suffise ensuite de rapprocher les trois conditions propres à chaque groupe de données pour en déduire la règle à suivre dans la construction effective du triangle inconnu.

Mais cette question supposant la démonstration préalable de l'identité permanente du triangle et de ses éléments, il faut commencer par établir cette identité. Or, en premier lieu, si les axes viennent à changer d'une manière quelconque, les coordonnées nouvelles des trois sommets du triangle, tirées des formules vulgaires de transformation, fourniront toujours les trois mêmes points du plan, ce qui suffit pour établir l'identité graphique du triangle même imaginaire. D'un autre côté, aucune transformation de coordonnées ne pourra jamais altérer les expressions algébriques ni des côtés, ni des angles, ni de la surface, ni de tous autres éléments du triangle, quelles que soient les données qui le déterminent. En effet, l'identité de la chose, qui va de soi quand cette chose est réelle, entraîne nécessairement l'identité analytique de la formule qui la représente, dans un mode quelconque, et il suffit de savoir que cette identité analytique subsiste pour toutes les valeurs réelles des variables contenues dans la formule, pour pouvoir affirmer qu'elle ne serait pas troublée par l'attribution à ces variables de valeurs imaginaires.

Les deux premiers cas, où l'on donne soit

$$\begin{aligned} \sin(C-\varphi) &= \frac{b}{a} \sin A \cos A \cos \varphi - \frac{b}{a} \sin^2 A \sin \varphi \\ &\pm \sqrt{1 - (\sin A \cos \varphi + \cos A \sin \varphi) \sqrt{\frac{b^2}{a^2} \sin^2 A - 1}}, \end{aligned}$$

la condition qui détermine φ est donc

$$\frac{b}{a} \sin A (\cos A \cos \varphi - \sin A \sin \varphi) = 0,$$

qui donne

$$\varphi = \frac{\pi}{2} - A.$$

Ainsi, la partie réelle de C est

$$\frac{\pi}{2} - A \text{ ou } ACD;$$

quant à sa partie imaginaire, que nous désignerons par

$$\psi \sqrt{-1},$$

elle sera donnée par l'équation

$$\sin \psi \sqrt{-1} = \sin(C-\varphi)$$

$$= \pm \sqrt{-1} \sqrt{\frac{b^2}{a^2} \sin^2 A - 1}.$$

L'interprétation de ces résultats est facile à former: la circonférence décrite du point C comme centre, avec a pour rayon, ne coupant pas la droite AB, elle a été remplacée par celle des hyperboles équilatères, de même centre et de même rayon, qui pouvait couper AB en deux points symétriquement placés par rapport à D, c'est-à-dire par l'hyperbole ayant son sommet en E; de telle sorte que, cette hyperbole coupant AB en B et B', le troisième sommet du triangle est B ou B', le troisième côté est

$$AD \pm DB \sqrt{-1},$$

l'angle C est

$$ACD \pm 2 \frac{\text{secteur CEB}}{a^2} \sqrt{-1}$$

et enfin l'angle B est

$$\pi - ACD \pm 2 \frac{\text{secteur CEB}}{a^2} \sqrt{-1}.$$

En effet, si nous prenons pour axe des x la droite CD et pour axe des y une perpendicu-

un côté et les deux angles adjacents, soit deux côtés et l'angle compris, ne peuvent pas fournir de valeurs imaginaires pour les autres éléments du triangle. Supposons que l'on ait donné deux côtés et l'angle opposé à l'un d'eux; soient CAD l'angle donné, AC = b celui des côtés donnés qui doit être adjacent à l'angle A, CD la perpendiculaire abaissée

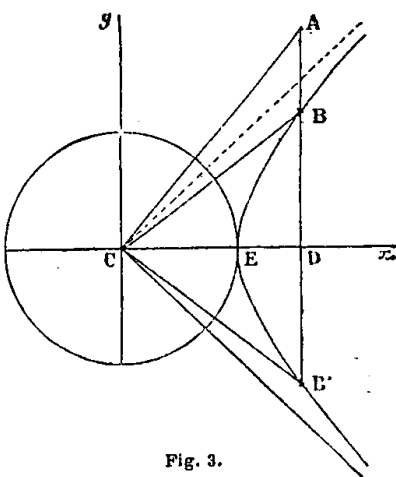


Fig. 3.

de C sur AB, enfin CE = a celui des côtés donnés qui doit être opposé à l'angle A, ce côté étant moindre que la perpendiculaire CD; le triangle sera impossible. Les formules

$$a^2 = b^2 + c^2 - 2bc \cos A$$

et

$$\frac{\sin C}{c} = \frac{\sin A}{a}$$

donnent

$$c = b \cos A \pm \sqrt{a^2 - b^2 \sin^2 A}$$

et

$$\sin C = \frac{b}{a} \sin A \cos A \pm \sin A \sqrt{1 - \frac{b^2}{a^2} \sin^2 A};$$

sin C étant composé d'une partie réelle et d'une partie imaginaire, il en sera de même de C. Nous commencerons par déterminer la partie réelle de C. Pour cela, nous retrancherons de cet angle un angle réel φ tel que $\sin(C-\varphi)$ n'ait plus de partie réelle:

$$\sin(C-\varphi) = \sin C \cos \varphi - \cos C \sin \varphi;$$

on a déjà sin C; quant à cos C, on peut l'exprimer par la formule

$$\cos C = \frac{a^2 + b^2 - c^2}{2ab},$$

qui, en remplaçant c par sa valeur, donne

$$\cos C = \frac{b}{a} \sin^2 A \pm \cos A \sqrt{1 - \frac{b^2}{a^2} \sin^2 A}.$$

En substituant les valeurs de sin C et de cos C, on trouve

laire à CD, au point C, l'équation de l'hyperbole dont il s'agit sera

$$y^2 - x^2 = -a^2.$$

D'un autre côté, l'équation de AB sera

$$x = b \sin A,$$

BD sera donc égal à

$$\sqrt{b^2 \sin^2 A - a^2};$$

ainsi, puisque

$$C = b \cos A \pm \sqrt{a^2 - b^2 \sin^2 A},$$

sa valeur est bien

$$AD \pm BD \sqrt{-1};$$

quant à l'angle C, nous avons déjà vu qu'il a pour partie réelle ACD, et que le sinus de sa partie imaginaire est

$$\pm \sqrt{1 - \frac{b^2}{a^2} \sin^2 A}$$

ou

$$\frac{DB}{a} \sqrt{-1};$$

mais

$$\frac{DB}{a} \sqrt{-1}$$

est aussi le sinus de

$$2 \frac{\text{secteur CEB}}{a^2} \sqrt{-1},$$

par conséquent

$$C = ACD \pm 2 \frac{\text{secteur CEB}}{a^2} \sqrt{-1}.$$

La surface du triangle considéré, donnée par la formule

$$\frac{bc}{2} \sin A,$$

est évidemment

$$ACD \pm DCB \sqrt{-1}.$$

En sorte que si, dans l'expression analytique de cette surface, on remplace $\sqrt{-1}$ par 1,

il reste l'expression de la surface du même triangle supposé réel.

Supposons maintenant qu'on donne les trois côtés d'un triangle et que l'un d'eux se trouve plus grand que la somme des deux autres, $a > b + c$. Soient BC = a , BD = c , CE = b ;

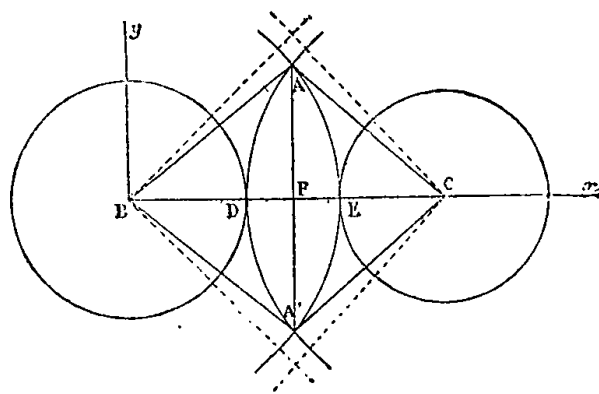


Fig. 4.

En effet, les formules donnent

$$\cos B = \frac{a^2 + c^2 - b^2}{2ac},$$

$$\cos C = \frac{a^2 + b^2 - c^2}{2ab};$$

or, on va voir que ces quantités sont bien les rapports

$$\frac{BF}{BD} \text{ et } \frac{CF}{CE},$$

c'est-à-dire les cosinus des angles

$$2 \frac{\text{secteur BDA}}{c^2} \sqrt{-1}$$

et

$$2 \frac{\text{secteur CEA}}{b^2} \sqrt{-1}.$$

En effet, si l'on prend BC pour axe des x , et pour axe des y la perpendiculaire à BC élevée au point B, les équations des deux hyperboles seront

$$y^2 - x^2 = -c^2 \text{ et } y^2 - (x-a)^2 = -b^2,$$

en sorte que l'abscisse du point de rencontre, ou BF, sera

$$\frac{a^2 + c^2 - b^2}{2a}$$

et que, par suite,

$$\frac{BF}{BD}$$

sera

$$\frac{a^2 + c^2 - b^2}{2ac};$$

d'un autre côté,

$$CF = a - \frac{a^2 + c^2 - b^2}{2a} = \frac{a^2 + b^2 - c^2}{2a},$$

et ainsi

$$\frac{CF}{CE} = \frac{a^2 + b^2 - c^2}{2ab};$$

le triangle imaginaire cherché est donc bien BAC; les angles B et C sont

$$2 \frac{\text{secteur BDA}}{c^2} \sqrt{-1}$$

et

$$2 \frac{\text{secteur CEA}}{b^2} \sqrt{-1}$$

et l'angle

$$A = \pi - B - C.$$

Quant à l'expression analytique de la surface de ce triangle, elle est

$$\frac{ac \sin B}{2}$$

$$C_0^m x^m + C_1^m x^{m-1} + C_2^m x^{m-2} + \dots + C_{m-1}^m x + C_m^m$$

le développement de $(x+1)^m$ et effectuant la multiplication par $x+1$, on trouve immédiatement

$$(x+1)^{m+1} = C_0^m x^{m+1} + C_1^m x^m + C_2^m x^{m-1} + \dots + C_m^m x + C_{m+1}^m$$

or, ce développement doit être identique à

$$x^{m+1} + C_1^{m+1} x^m + C_2^{m+1} x^{m-1} + \dots + C_m^{m+1} x + C_{m+1}^{m+1}$$

Cette identité est exprimée par la formule générale

$$C_n^{m+1} = C_n^m + C_{n-1}^m$$

qui signifie que, pour former le coefficient du terme de rang n dans le développement d'une puissance du binôme, il faut faire la somme des coefficients du terme de même rang et

les deux circonférences décrites des points B et C comme centres, avec c et b pour rayons, ne se coupant plus, seront suppléées par celles de leurs conjuguées hyperboliques, qui peuvent se couper en deux points symétriquement placés par rapport à BC.

$$\text{ou } \frac{ac \sin B \sqrt{-1}}{2}$$

$$\text{ou } \frac{a}{2} \sin B \sqrt{-1},$$

et, si l'on remplace $\sqrt{-1}$ par 1, elle donne la surface du même triangle supposé réel.

— *Triangles sphériques.* Un triangle sphérique sert de base à un trièdre ayant son sommet au centre de la sphère sur laquelle il est tracé. Les côtés du triangle servent de mesure aux faces du trièdre; quant aux angles du triangle, ce sont les dièdres du trièdre. Il résulte immédiatement de cette assimilation que la somme des côtés d'un triangle sphérique est moindre qu'une circonférence de grand cercle, et que la somme des angles est comprise entre deux et six droits. Les cas d'égalité des triangles sphériques sont les mêmes que ceux des triangles rectilignes, sauf que, deux triangles tracés sur une même sphère ne pouvant être semblables sans être égaux, deux triangles équiangles sont égaux, et que, d'un autre côté, deux triangles sphériques pouvant être égaux dans toutes leurs parties sans être superposables, l'égalité doit s'étendre à la symétrie.

Un triangle sphérique peut être biréctangle et même trirectangle, c'est-à-dire avoir deux et trois angles droits. Le triangle trirectangle est le huitième de la sphère; il est souvent employé comme terme de comparaison pour toutes les surfaces sphériques. Un triangle sphérique comparé au triangle trirectangle a pour mesure le rapport à un droit de l'excès de la somme de ses angles sur deux angles droits. De même, la mesure d'un polygone sphérique est le rapport à un droit de l'excès de la somme de ses angles sur autant de fois deux angles droits qu'il a de côtés moins deux.

— *Algèbre. Triangle arithmétique de Pascal.* Le tableau qui porte ce nom a été imaginé par Pascal pour fournir d'une manière simple et rapide les coefficients des puissances d'un binôme. Le $(n+1)^{\text{ème}}$ terme du développement de la puissance $m^{\text{ème}}$ d'un binôme a pour coefficient

$$C_n^m = \frac{m(m-1)(m-2)\dots(m-n+1)}{1 \cdot 2 \cdot 3 \dots n}$$

mais cette formule n'était pas connue de Pascal. Avant lui on n'avait, pour former les coefficients des puissances successives du binôme, l'autre règle que la multiplication directe. C'est en comparant la $(m+1)^{\text{ème}}$ puissance à la $m^{\text{ème}}$ que Pascal parvint à la conception de son triangle arithmétique. En désignant par

du terme précédent dans la puissance immédiatement inférieure. Que l'on imagine donc écrits sur une ligne horizontale les coefficients de la puissance m du binôme. Pour former ceux de la puissance $m+1$, que l'on supposera devoir être écrits sur la ligne placée au-dessous, de manière que deux coefficients de même rang se trouvent sur une même colonne verticale, il faudra ajouter

étaient destinés aux portiers et aux garnés du corps; plus loin, deux autres pavillons latéraux pour les grands officiers de la couronne et pour les courtisans; enfin, au fond de la cour principale, le château, composé d'un seul étage avec deux portes donnant sur les jardins. Les murailles de tous ces bâtiments étaient décorées de plaques de faïence blanche à dessins de couleur bleue imitant la porcelaine; le château, surmonté d'un comble élevé, était surchargé d'une quantité de vases de fleurs disposés de degrés en degrés; les murs qui reliaient également surmontés d'une profusion de vases dans la plupart desquels il y avait des fleurs; les vasques et bassins à jets d'eau étaient aussi en porcelaine. En 1674, Louis XIV donna dans ce Trianon de porcelaine des divertissements qui durèrent six jours; ce fut l'apogée de la vogue de ce petit palais, dont le roi se dégouta ensuite; on le fit encore servir en 1685 aux fêtes du mariage du duc de Bourbon et de Mlle de Nantes; puis Louis XIV ordonna de le raser entièrement et de construire à la place un autre palais; ce fut le Grand Trianon.

— *Grand Trianon*. Cet édifice, encore debout, ne se composa, comme le premier, que d'un rez-de-chaussée; mais on ne fit entrer dans sa construction que de la pierre et du marbre. Un péristyle à jour, dont le dessin est attribué à Robert de Cotte, réunit les deux corps de logis latéraux, au delà desquels s'étendit à droite une longue galerie, puis une aile en retour, nommée Trianon-sous-Bois, dont la mention dans Dangeau, contemporain de son apparition, ne date que de 1705. L'appartement du roi fut d'abord placé dans l'aile gauche; une salle de spectacle occupait l'aile droite en retour sur la cour. La balustrade qui surmonte l'entablement était ornée de vases et de groupes d'amours portant des attributs de chasse, placés à l'aplomb des colonnes et des pieds-droits. Le Grand Trianon fut achevé en 1688. L'année suivante, le roi y fêta Jacques II, exilé d'Angleterre. Il y eut ballet et opéra la même année. Enfin Louis XIV coucha pour la première fois à Trianon en 1694 (28 avril). A partir de ce jour, ce ne fut plus uniquement un lieu de fêtes passagères, mais aussi un lieu d'habitation. Les promenades sur l'eau de la duchesse de Bourgogne continuèrent encore quelque temps la série des divertissements d'un siècle près de finir et que Mme de Maintenon assombrissait de ses coiffes noires. En 1705, toute gaieté a fini; le roi vient passer quelques jours à Trianon; il y habite; mais ce n'est plus qu'un voyage de convalescent ou de pèlerinage, car le roi ne marche plus et se fait véhiculer dans les allées en chariot. Le 11 août 1715 eut lieu à Trianon la dernière promenade de Louis XIV. Il s'éteignit le 1^{er} septembre suivant.

Le nouveau pouvoir abandonna Trianon; le Régent n'aimait pas Versailles, et lui préférait hautement Paris, au grand désespoir du jeune roi, qui manifesta plusieurs fois le désir de revoir la ville royale, et Trianon surtout. On y fit loger Pierre I^{er} lors de son voyage en France, et les premiers séjours de Louis XV à Trianon datent seulement de 1722 et 1724. En 1741, la reine étant grosse du dauphin vint habiter Trianon pendant une absence du roi. Louis XV vint s'y distraire en 1744 de la mort de Mme de Châteaurox et, en 1749, y ordonna des travaux. « Il y fait des séjours de deux ou trois jours, dit le *Journal* de Barbier, et l'on y a fait de petits appartements que l'on a meublés à la nouvelle mode. Trianon était abandonné auparavant et n'était fait même que pour quelques fêtes et pour faire collation après la promenade pour mesdames, mais à présent cela fait maison de campagne. » En 1751, le roi fit construire à Trianon le pavillon Français, orné de quatre cabinets et qui servait de salle à manger l'été. C'est en cet état que le palais est venu jusqu'à nous. Napoléon, à son avènement au trône, ordonna la restauration de Versailles et de Trianon. Il les visita le 22 mars 1805, et après un rapide coup d'œil arrêta sur place les mesures à exécuter. Le vestibule à jour du Grand Trianon fut fermé avec des portes vitrées pour la commodité du service intérieur; les appartements furent remeublés, les jardins du grand et du petit Trianon réunis l'un à l'autre par un pont-jet sur l'allée qui les séparait, et l'abondance des deux palais fut régularisée par des avenues et des grilles d'entrée.

Cependant Napoléon aimait peu ce petit palais, qu'il traitait de colifichet; il n'y séjourna que rarement. Il s'y retira quelques jours en 1809, lors de la déclaration du divorce, pendant que Joséphine allait cacher sa douleur à la Malmaison. En 1810, l'empereur y revint encore et y séjourna du 1^{er} au 10 août avec Marie-Louise. Les mois de juillet et d'août 1811 y furent signalés par des fêtes intermittentes. La plus brillante de ces fêtes, avec spectacle, ballet, souper, illuminations dans le parc, eut lieu le 10 juillet. En 1813, Napoléon revint encore à Trianon; il y résida du 7 au 22 mars et en data une lettre amicale à Joséphine. Il y possédait une bibliothèque précieuse, qu'en 1815 il demanda la permission à la Chambre d'emporter dans son exil. L'intervention des Prussiens, qui saccagèrent cette bibliothèque,

empêcha l'effet du vote de la Chambre, qui avait accordé à l'empereur vaincu cette faveur suprême. Ni Louis XVIII ni Charles X n'y parurent durant leur règne; ce dernier seulement y fit une halte en quittant Paris, pendant les journées de Juillet. Louis-Philippe, au contraire, eut pour le Grand Trianon une prédilection marquée; il le fit restaurer complètement.

Les plantations, les parterres, les eaux, les bassins, les cascades, les perrons et tous les ouvrages d'art furent refaits, sans toutefois rien changer aux systèmes dans lesquels les deux jardins avaient été plantés. Tout fut rétabli au palais, marbres, sculptures, ornements de toutes sortes, suivant l'ensemble conçu par Mansart. Un dernier souvenir se rattache à ce palais; c'est là qu'eut lieu le procès du maréchal Bazaine.

— *Petit Trianon*. Ce palais, voisin du précédent, dut son origine à la belle passion dont Louis XV fut pris tout à coup, vers 1754, pour la botanique; le roi installa d'abord, dans les dépendances du Grand Trianon, un jardin de plantes salubres dont il confia la direction à son médecin, le savant Lémoussier, puis des serres hollandaises; Bernard de Jussieu y acclimata des arbres exotiques. Un élégant pavillon y fut construit en 1755. Le Petit Trianon était séparé du grand par une large avenue, et l'on y pénétrait par une grille donnant vis-à-vis du jardin de Trianon-sous-Bois ou jardin des Sources. L'attentat de Damiens, qui eut lieu au moment où Louis XV se préparait à retourner à Trianon, en ralentit et suspendit même un peu la faveur (1757). Le roi n'y retourna plus qu'en 1766; mais, dès 1761, le comte de Provence, le comte d'Artois et Madame y firent divers séjours. Un nouveau pavillon fut construit dans le jardin sous la direction de l'architecte Gabriel. Cette miniature de palais, de forme carrée, n'a guère que 12 toises sur chacune de ses faces et se compose d'un rez-de-chaussée et de deux étages montant entre des colonnes et des pilastres d'ordre corinthien, couronnés de balustrades à l'italienne. A la mort de Louis XV, Louis XVI fit don du Petit Trianon à Marie-Antoinette, pour flatter ses goûts idylliques et champêtres. La jeune reine se plaisait beaucoup dans cette retraite, si bien appropriée à ses goûts, et où elle pouvait fuir les soucis de l'étiquette qu'elle exérait. On peut dire qu'elle façonna la série de ce séjour à son image, et les noms de Trianon et de Marie-Antoinette sont aujourd'hui inséparables l'un de l'autre. Louis XVI lui avait donné carte blanche pour toute restauration qui pourrait tenter son caprice. De 1779 à 1785, la reine ne cessa d'orner la résidence favorite qu'elle rêvait d'habiter tout à fait et d'habiter seule; car, jusque-là, le Petit Trianon ne pouvait être qu'un rendez-vous de récréation où l'on soupait tout au plus; la petite salle de comédie, construite plus tard, n'était pas bâtie et c'est le Grand Trianon qui continuait à recevoir l'honneur des fêtes officielles de la cour. L'épanouissement du Petit Trianon date de celui de la reine elle-même, de l'époque de sa maternité. A partir de 1779, une véritable révolution s'était faite chez la reine, et un enfant avait fait ce miracle. Adieu les courses en traîneau, les visites aventureuses au bal de l'Opéra, amusements frivoles d'une femme inoccupée; Marie-Antoinette se renferme dans son Petit Trianon, enfin terminée et meublée avec un luxe qu'on lui a beaucoup reproché, mais dont les dépenses étaient cependant bien modestes, comparativement à celles des règnes de Louis XIV et de Louis XV. A Trianon s'élevaient à la fois le temple de l'Amour et la salle de comédie, but des promenades du jour, rendez-vous des réunions du soir. Marie-Antoinette y passait toute la belle saison en robe de percale et en simple chapeau de paille, avec Mme de Lamballe et quelques autres amies de cœur. Après l'antichambre se déployait la salle à manger, à panneaux de chêne. Venait ensuite un petit salon dans le goût de l'époque, tout orné de guirlandes, de pipeaux, d'attributs lyriques et champêtres. Des boules en cariatides supportaient la cheminée. Puis venait le grand salon, avec son lustre de cristal et ses essaims d'Amours voltigeant autour de la corniche. Enfin, le fameux boudoir de la reine, meublé avec un confort si féminin en poudres, soie bleu tendre, rembourré de duvet d'écureuil. Là, tout l'art exquis, si curieusement, si artistiquement sentimental, comme s'il eût eu conscience d'accompagner un écroulement social, s'était donné carrière. Les cornes d'abondance, les trépieds fumants, les colombes dans leurs nids ou les ailes déployées, les guirlandes de pavots et de myosotis ornaient cette chambre, secret réduit de la reine, et au fond de laquelle le lit disparaissait sous des flots de dentelle. Quant au jardin, c'était le jardin anglais, avec les méandres capricieux de ses allées, ses opulents quinconces, ses ruisseaux, ses cascades, ses cavernes, ses rochers, et où croissaient, à côté des arbres indigènes, le sophora de Chine, le pin d'Arabie, le méléze du Tyrol et le cèdre du Liban. Sur une colline du parc, au milieu d'un buisson de roses, de myrtes et de jasmins, s'élevait le belvédère, petit pavillon ouvert aux quatre points cardinaux, gardé par huit sphinx accroupis, avec son pavé de marbre, ses

murs de stuc et sa table aux pieds de bronze, sur laquelle la reine aimait à déjeuner, contemplant de loin son domaine, le rocher, la grotte, le pont, la chute d'eau, le lac, le petit temple de l'Amour, s'élevant en rotonde grecque dans son île, le bord de la rivière, enfin le hameau, ce hameau dont Monsieur (depuis Louis XVIII) était le maître d'école et le roi le meunier, véritable hameau de Florian, où la reine s'amusait à faire la laitière, hameau d'opéra-comique dont, en 1785, Marie-Antoinette fit l'habitation de douze pauvres ménages.

Pendant la période révolutionnaire, les deux Trianon coururent de grands dangers. Le Petit Trianon fut loué à un limonadier nommé Langlois, qui en fit un jardin public. Il y établit un restaurant, donna des fêtes avec illuminations, feux d'artifice. Ce fut dans ce jardin que Garnerin fit ses premières ascensions aérostatiques. Plus tard, on songea à vendre le palais pour être démolit. « Sagesse vous bien », disent MM. de Goncourt, qu'on a voulu labourer Trianon?... Le hameau aux murs! Plus rien de ce mobilier pour lequel la garde-meuble de la reine avait payé, de 1784 à 1789, 225,000 livres... Tout cela est à vendre 4,800 livres, chez un fripier de la rue Neuve-de l'Egalité... Le parc? vendu; emporté le jeu de bagues... Vendues les Chimères, vendue la lanterne de Trianon... Dans la salle de spectacle, dans le parc, on a arraché jusqu'au velours bleu des sièges et des appuis des loges. Le temple de Flore, sauvé dans cette désolation, tout frais encore en ses peintures, en ses arabesques respectées, comme s'il attendait que la reine vint y déjeuner comme autrefois... Ce hameau de Trianon et ses huit maisons, son moulin, sa grange, son école, sa laiterie et ses chaumières, idylle de reine..., abandonné, ruiné, effondré, avec des figures suspectes rôdant autour! »

Comme au Grand Trianon, ce fut Louis-Philippe qui rendit au Petit Trianon sa physionomie primitive. En 1837, ce palais fut affecté comme maison de campagne au duc et à la duchesse d'Orléans. On reconstruisit et rétablit les rochers, les chaumières rustiques, les eaux, les lacs et les plantations pittoresques, tels qu'ils étaient au temps où Gustave III, qui admirait ces jardins, demanda à la reine Marie-Antoinette les plans et les dessins qui pouvaient en retracer les souvenirs.

TRIANON (Henri), littérateur français, né en 1811. Il débuta dans la carrière des lettres en publiant dans divers journaux de Paris des articles de critique littéraire et artistique, puis entra dans l'enseignement, publia quelques éditions d'ouvrages grecs et devint successivement sous-bibliothécaire (1842) et bibliothécaire (1849) à Sainte-Geneviève. De 1857 à 1859, M. Trianon a dirigé l'Opéra-Comique de concert avec Nestor Roqueplan. Il dépendamment d'articles insérés dans l'*Artiste*, le *Musée des Familles*, etc., on doit à cet écrivain d'esprit et de talent : *Examen du Salon* de 1833 (Paris, 1833, in-8°); *Sous rideaux* (Paris, 1833), recueil de nouvelles en collaboration avec Edouard Thierry; le *Combat des rats et des grenouilles* (1841), traduit d'Homère; la traduction des *Œuvres complètes* de Xénophon; *Orfeo*, ballet (1853); divers livrets d'opéras joués à l'Opéra-Comique, tels que : le *Maître chanteur*, en deux actes (1853); *Pantagruel*, en deux actes (1855); *Salvador Rosa*, en trois actes (1861); le *Trois de Pierrot*, en deux actes (1866), etc. On lui doit encore, en collaboration avec Eugène Nyon, une comédie en deux actes et en vers, le *Coq de Micville*, représentée sur le Théâtre-Français en 1868.

TRIANOTILE s. m. (tri-a-no-ti-le). Bot. Genre de plantes, de la famille des cypéracées, tribu des rhyngosporées, dont l'espèce type croît au Cap de Bonne-Espérance.

TRIANOT s. m. (tri-an). Agric. Syn. de TRIAND.

TRIANTE s. m. (tri-an-te — du préf. *tri*, et du gr. *anthos*, fleur). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des nasturviées, dont l'espèce type croît dans la Patagonie. Il Syn. de TOFIELDIE, genre de mélanthacées.

TRIANTHÈME s. m. (tri-an-tè-me — du préf. *tri*, et du gr. *anthèmon*, fleur). Bot. Genre de plantes, de la famille des portulacées, tribu des séruviées, comprenant une dizaine d'espèces, qui croissent dans les régions les plus chaudes du globe.

TRIARDS s. m. pl. (tri-ar — rad. *trier*). Techn. Nom que donnent les cartiers aux cartes du troisième triage.

TRIARGENTIQUE adj. (tri-ar-jan-ti-ke — du préf. *tri*, et de *argentique*). Chim. Se dit d'un sel argentique qui contient trois fois autant de base que le sel neutre correspondant.

TRIARTHE s. m. (tri-ar-the — du préf. *tri*, et du gr. *arthron*, article). Crust. Genre de crustacés, de l'ordre des trilobites.

TRIARTHRIE s. f. (tri-ar-tri — du préf. *tri*, et du gr. *arthron*, article). Entom. Genre d'insectes diptères, de la famille des athéracères, tribu des muscides, qui habite l'Angleterre.

TRIARTHON s. m. (tri-ar-tron — du préf.

tri, et du gr. *arthron*, article). Entom. Genre d'insectes coléoptères hétéromères, de la tribu des anisotomides, dont l'espèce type habite l'Allemagne.

TRIARTICULÉ, ÉE adj. (tri-ar-ti-ku-lé — du préf. *tri*, et de *articulé*). Entom. Qui a trois articles.

TRIAS s. m. (tri-ass — du gr. *trias*, nombre de trois). Géol. Nom d'un des étages des terrains géologiques : *Le TRIAS forme le sous-sol du territoire de Toulon*. (Ad. Meyer.)

— *Encycl.* Le *trias* est l'étage le plus ancien des terrains secondaires. Ce terrain est caractérisé par la prédominance des reptiles sauriens et par les proportions gigantesques sous lesquelles ce type se manifeste. Plusieurs étaient exclusivement marins, d'autres étaient amphibies; quelques-uns, enfin, se tenaient à terre et rampaient au milieu d'une végétation tropicale. L'air lui-même était parcouru par des lézards volants, appelés pterodactyles. Il n'y avait que peu de quadrupèdes d'un ordre un peu plus élevé que les reptiles, car la terre était peut-être encore trop inondée et, de plus, était soumise à des secousses violentes, à des inondations et à des variations atmosphériques trop fréquentes.

La série triasique est caractérisée par une grande abondance de gypse et de sel. Le nom de *trias* lui a été donné parce qu'elle renferme trois parties principales, quoique cela lui soit commun avec plusieurs autres formations. On rencontre à la partie inférieure le grès bigarré, puis, à la partie moyenne, un étage dit *muschelkalk* (v. ce mot), et enfin les marnes irisées à la partie supérieure.

Les marnes irisées ont une composition très-variable; elles sont formées de couches calcaires plus ou moins marneuses et de couches d'argile, qui alternent en se mélangeant de toutes les manières. Quelquefois la partie supérieure se termine par des grès. Cet étage peut se diviser en diverses assises, qui sont, en s'élevant au-dessus du *muschelkalk*, les marnes avec gypse, puis une assise de sel; puis les marnes avec gypse et anhydrite, des grès très-argileux et très-tendres, contenant un petit lit de lignite; des dolomies compactes, d'une couleur jaunâtre et ayant une épaisseur de 7 à 8 mètres, enfin des marnes, puis les dolomies supérieures, quelquefois très-caverneuses, des marnes versicolores et enfin les couches de jonction. Les grès organiques sont très-rares dans cet étage.

Enfin le troisième étage est celui du grès bigarré; il est quarzeux, à grain fin, solide, le plus souvent de couleur rouge, mais quelquefois aussi mélangé de blanc, de bleuâtre, de verdâtre, ce qui produit une bigarrure à laquelle il doit son nom. On y trouve des dépôts stratiformes de matière très-argileuse, variée de couleur, et des couches minces de dolomie. Le grès bigarré, lorsqu'il est rouge, l'est moins que le grès des Vosges; il est grenu et très-notablement micacé. Très-souvent il succède au grès des Vosges, mais une grande différence le caractérise; c'est que les poudingues ne sont pas fréquents dans le grès bigarré, tandis qu'on les rencontre fréquemment dans le grès des Vosges. Il présente souvent une stratification très-fine.

Le *trias* a reçu aussi les noms de terrain keuprique et de nouveau grès rouge.

TRIASIQUE adj. (tri-a-zi-ke — rad. *trias*). Géol. Qui appartient au *trias*: *Terrains TRIASIQUES*. Agé TRIASIQUE.

TRIASPIDE s. m. (tri-a-spi-de — du préf. *tri*, et du gr. *aspis*, bouclier). Bot. Genre d'arbres ou d'arbrisseaux, de la famille des malpighiacées, tribu des pleuroptérygées ou hirées, comprenant quatre espèces, qui croissent dans l'Asie tropicale et au Cap de Bonne-Espérance.

TRIATHÈRE s. m. (tri-a-tè-re — du préf. *tri*, et du gr. *athēr*, barbe de blé). Bot. Genre de plantes, de la famille des graminées, tribu des chloridées, dont l'espèce type croît à Saint-Domingue.

TRIAOMICITÉ s. f. (tri-a-to-mi-si-té — rad. *triaomique*). Chim. Caractère des molécules triatomiques.

TRIAOMIQUE adj. (tri-a-to-mi-ke — du préf. *tri*, et de *atome*). Chim. Se dit des corps dont les atomes ont trois points d'attraction et peuvent se combiner avec un, deux, trois équivalents.

TRIAUCOURT, bourg et comm. de France (Meuse), ch.-l. de canton, arrond. et à 26 kilom. de Bar-le-Duc; pop. aggl., 901 hab. — pop. tot., 990 hab.

TRIAULACIE s. f. (tri-ô-la-si — du préf. *tri*, et du gr. *aulax*, sillon). Infus. Genre d'infusoires polygastriques.

TRIAURIQUE adj. (tri-ô-ri-ke — du préf. *tri*, et de *aurique*). Chim. Se dit d'un sel aurique qui contient trois fois autant de base que le sel neutre correspondant.

TRIAVERDIN s. m. (tri-a-vèr-dain). Hist. Nom donné à des brigands du xiv^e siècle, qui furent excommuniés par le troisième concile de Latran.

TRIBADE s. f. (tri-ba-de — gr. *tribas*; de *tribō*, je frotte). Femme dont le clitoris a pris un développement exagéré et qui abuse de son sexe.

TRIBADISME s. m. (tri-ba-di-sme — rad. *tribade*). Habitudes vicieuses des tribades.

TRIBALE s. m. (tri-ba-le — du gr. *tribalos*, usé, déchiré). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la tribu des histéroides, dont l'espèce type vit au Cap de Bonne-Espérance.

TRIBALLE s. f. (tri-ba-le). Morceau de porc frais, cuit dans de la graisse, que l'on vendait autrefois au peuple dans les foires.

— Techn. Instrument dont se servent les fourreurs pour assouplir les peaux.

TRIBALLER v. a. ou tr. (tri-ba-lé — rad. *triballe*). Techn. Passer par la triballe, assouplir sur la triballe : *TRIBALLER les peaux*.

TRIBART s. m. (tri-bar). Bâton que l'on suspend au cou d'un chien, pour l'empêcher de chasser ou de courir dans les vignes.

— Instrument composé de trois bâtons que l'on met au cou des cochons, pour les empêcher de passer à travers les haies.

TRIBARYTIQUE adj. (tri-ba-ri-ti-que — du préf. *tri*, et de *barytique*). Chim. Se dit d'un sel barytique qui contient trois fois autant de base que le sel neutre correspondant.

TRIBASICITÉ s. f. (tri-ba-zi-si-té — rad. *tribasique*). Chim. Caractère des acides tribasiques.

TRIBASIQUE adj. (tri-ba-zi-ke — du préf. *tri*, et de *basique*). Se dit d'un sel qui contient trois fois autant de base que le sel neutre correspondant. Il se dit d'un acide qui ne peut être neutralisé que par trois équivalents de base.

TRIBENZOYL-SALICINE s. f. (tri-bain-zo-il-sa-li-si-ne). Chim. Composé qui dérive de la salicine par la substitution de trois benzolés à trois atomes d'hydrogène.

— Encycl. V. *SALICINE*.

TRIBENZYLAMINE s. f. (tri-bain-zi-la-mi-ne — du préf. *tri*, et de *benzylamine*). Chim. Base qui dérive de l'ammoniaque par la substitution de trois radicaux benzyle à trois atomes d'hydrogène.

TRIBENZYLÈNE-TRIAMINE s. f. (tri-bain-zi-lè-ne-tri-a-mi-ne). Chim. Base qui résulte de la substitution de trois radicaux divalents benzylène à trois atomes d'hydrogène dans une triple molécule d'ammoniaque.

TRIBLEMMA s. m. (tri-blèmm-ma — du préf. *tri*, et du gr. *blemma*, face). Bot. Syn. de *bortolonia*, genre de méléstomacées.

TRIBLIDIE s. f. (tri-bli-di). Bot. Syn. de *CENANGION*, genre de champignons.

TRIBOLIE s. f. (tri-bo-li — du gr. *tribolos*, trident). Entom. Genre d'insectes coléoptères hétéromères, de la tribu des diaperiales, dont l'espèce type vit à Java.

TRIBOLO (Nicolo PERICOLI, dit le), sculpteur italien, né à Florence en 1500, mort en 1565 d'après Vasari, en 1550 selon d'autres. D'abord apprenti chez un menuisier, il eut ensuite pour maître le Sansovino, sous la direction duquel il apprit la sculpture et l'architecture. Grâce à son ardeur au travail, à la flexibilité de son génie, il fut bientôt capable d'exécuter par lui-même des travaux importants. Appelé à Bologne, il exécuta pour les portes de Saint-Petronio deux statues en marbre de *Sybilles*, où il révéla son talent gracieux, simple, plein d'expression, et une belle *Assomption* pour la même église. De retour à Florence, l'habile artiste fit pour François I^{er} une belle statue de la *Nature*, destinée au château de Fontainebleau. En 1529, Clément VII étant venu assiéger Florence, le Tribolo ne rougit point de trahir sa patrie en vendant au pape le plan de sa ville natale; dont le pontife s'empara. Il exécuta ensuite, sous la direction de Michel-Ange, des travaux remarquables à la bibliothèque Laurentiana et deux statues destinées à orner le mausolée de Julien de Médicis, travailla pour les grands-ducs Alexandre et Cosme I^{er}, sculpta la statue équestre de Jean de Médicis, dit *del bande nere*, et exécuta presque toutes les sculptures d'un arc de triomphe dont il avait donné le plan et qui fut élevé à Florence à l'occasion des fêtes célébrées pour le mariage d'Eleonore de Médicis avec le vice-roi de Naples. Les nombreux travaux de cet artiste lui valurent d'être nommé surintendant des ponts, fleuves et chaussées de Florence. A ce titre, il voulut diriger le cours des eaux du territoire; mais des inondations qui eurent lieu pendant ces travaux soulevèrent contre lui des plaintes presque unanimes. Il en éprouva un tel chagrin, qu'il tomba gravement malade et mourut peu après.

Le Tribolo fut un des premiers sculpteurs de son temps. Au lieu d'imiter Michel-Ange, dont il avait fait une étude approfondie et copié plusieurs œuvres, il s'attacha surtout à chercher l'élegance et la délicatesse des formes. Outre les travaux déjà mentionnés, nous citerons de lui : le *Paysan arrêtant en sifflant son cheval chargé d'un bas-relief qui représente un des voyages de la Santa-Casa*, à Loreto; une statue d'Ange et les tombeaux de *Medici* et de *Matteo Corte*, à Pise; le tombeau d'Adrien VI, en collaboration avec Michel-Ange de Sienne, à Rome; deux figures de *Victoires*, qui soutiennent les armes des Médicis sur une façade de la citadelle de Florence; la fontaine du château de Castello,

où l'on admire une *Nymphé* qui fait sortir de l'eau en pressant ses cheveux.

TRIBOLONOTE s. m. (tri-bo-lo-no-te — du gr. *tribolos*, trident; *notos*, dos). Erpét. Genre de reptiles, de la famille des chalcidiens, dont l'espèce type habite la Nouvelle-Guinée.

TRIBOMÈTRE s. m. (tri-bo-mè-tre — du gr. *tribô*, je frotte; *metron*, mesure). Physiq. Instrument qui sert à mesurer la force du frottement.

TRIBOMÉTRIQUE adj. (tri-bo-mé-tri-ke — rad. *tribomètre*). Physiq. Qui appartient au tribomètre : *Appareil TRIBOMÉTRIQUE*.

TRIBON s. m. (tri-bon — gr. *tribôn*; de *tribô*, je frotte, j'use). Antiq. gr. Manteau grossier à l'usage des pauvres gens et des philosophes. « Casaque courte des Spartiates. — Arachn. Genre d'arachnides, de l'ordre des acariens.

TRIBONANTHE s. m. (tri-bo-nan-te — du gr. *tribôn*, hailon; *anthos*, fleur). Bot. Genre de plantes, de la famille des hémororacées, dont l'espèce type croît dans le S.-O. de l'Australie.

TRIBONNIEN, jurisconsulte grec, né à Side (Pamphylie) au commencement du vi^e siècle, mort en 547. Il se livra exclusivement à la jurisprudence, plaida quelque temps avec succès à Constantinople, parvint sous Justinien, dont il gagna la faveur, aux plus hautes dignités de l'Etat, devint questeur, maître du palais, consul et fut chargé par lui (528) de mettre en ordre le chaos de la législation romaine, de recueillir et de classer méthodiquement en un corps tous les éléments épars du droit romain, décisions des empereurs, commentaires et traités des jurisconsultes, etc. Il s'adjoignit pour cet immense travail toutes les notabilités de la magistrature et du barreau : Théophile, Cratinus, Étienne, Mennas, Thalalie, Timothée, etc., et mit au jour, quatre ans après (529), les trois recueils devenus célèbres : le *Code*, le *Digeste* (ou *Pandectes*) et les *Institutes*, auxquels on joignit plus tard les *Novelles*. On a reproché à Tribonien sa vénalité et le trafic odieux qu'il fit de la justice et des lois. Toutefois, malgré les murmures du peuple, il conserva son crédit auprès de l'empereur. « Patricien vicieux, courtisan flateur; ministre cupide, dit M. de Ségur, cet habile jurisconsulte sacrifia souvent sa conscience au pouvoir et la justice à sa fortune. Il tronqua plusieurs lois, en altera d'autres, en corrompit en quelques points l'esprit et presque partout le style. En 528, il avait déjà réuni en un volume les trois codes de Grégoire, d'Hermogénien et de Théodose, dont il avait supprimé les préambules, les répétitions et fait disparaître les contradictions. Un autre ouvrage plus important et plus étendu, que son activité infatigable fit bientôt paraître, fut le recueil complet des monuments de l'ancienne législation; on le nomma *Digeste*, parce qu'il était composé par ordre de matières, et *Pandectes*, comme renfermant toute l'ancienne jurisprudence... Chargé d'un autre travail, Tribonien et deux commissaires qui lui étaient adjoints avaient précédemment extrait de toutes les anciennes lois les premiers éléments de la jurisprudence, dont ils composèrent quatre livres appelés les *Institutes* de Justinien; ils servirent, dans la suite, d'introduction aux études, et cette partie du travail immense de Tribonien fut toujours considérée comme la plus parfaite de tout le corps du droit... Quelques défauts que l'on ait reprochés au travail de Tribonien, le monument qu'il a élevé est cependant plus durable et plus glorieux que les trophées des plus illustres conquérants. Ses codes sont encore regardés comme le corps de droit le plus complet que la science et la sagesse humaine aient jamais produit, et c'est là que, jusqu'à ce jour, tous les législateurs des peuples modernes sont venus chercher les principes et les lumières qui pouvaient éclairer leur marche et dissiper les ténèbres de la barbarie. »

TRIBONYX s. m. (tri-bo-nikss — du gr. *tribô*, je broie; *onyx*, ongle). Ornith. Syn. de *BRACHYPTRALLE*.

TRIBORD s. m. (tri-bor. — Ce mot, qui signifie étymologiquement bord du gouvernail, doit son origine à l'usage où l'on était autrefois d'attacher le gouvernail à tribord. Il vient du germanique : anglo-saxon *steorbord*, scandinave *stiorbord*, bas allemand *stürbord*, anglais *starboard*, formes dérivées de l'anglo-saxon *bord*, bord d'un navire, scandinave *stior*, bas allemand *stur*, même sens; anglais *to steer*, gouverner une embarcation. La forme *stribord*, qui est abandonnée, est plus voisine du primitif germanique que la forme *tribord*. Mar. Côté droit du navire, dans la direction de l'arrière à l'avant : *Porter la barre à TRIBORD*. *Signaler une île à TRIBORD*. *Gouverner à TRIBORD*. *Faire feu de bâbord et de TRIBORD*. « L'une des deux moitiés de l'équipage qui font alternativement le service du navire : *Le quart de TRIBORD venait de succéder à celui de bâbord*. »

— Fam. *Faire feu de tribord et de bâbord*, Faire usage de tous ses moyens, de toutes ses ressources.

TRIBORDAIS s. m. (tri-bor-dé — rad. *tribord*). Mar. Marin appartenant à la portion de l'équipage qui fait le quart de tribord.

TRIBOUIL s. m. (tri-bouill; 11 mll.—V. TRIBOULLER). Trouble, agitation : *Comités, clubs, sections, faisaient un TRIBOUIL effroyable*. (Chateaub.) || Vieux mot.

TRIBOULLER v. n. ou intr. (tri-bou-llé; 11 mll. — Ce mot vient du latin *tribulare*, presser, tourmenter, affliger, venu lui-même de *tribulum*, sorte de herse que les anciens Romains traînaient sur les épis pour séparer le grain de la paille. Etre agité, troublé : *Le sang me TRIBOUILLE partout*. (Campistron.)

— v. a. ou tr. Agiter, troubler : *Ce n'est pas la peine de parler de cela à notre chérubin, ça le TRIBOULLERAIT, ça le ferait jaunir*. (Balz.)

TRIBOULET s. m. (tri-bou-lé — nom d'un fou célèbre). Fou, bouffon.

— Techn. Cylindre de bois dont se sert l'orfèvre pour arrondir différents ouvrages, lorsqu'ils sont forgés et ciselés. « Outil de forme conique et offrant des rainures circulaires de distance en distance, dont se servent les fleuristes artificiels pour produire la nervure principale de certains pétales qui doivent se contourner en dehors.

TRIBOULET (FEURIAL dit), célèbre bouffon français, né à Foix-lez-Blois en 1479, mort vers 1536. Un jour, s'il faut en croire le médecin Jean Bernier (*Histoire de Blois*), il parcourait, maigre et chétif, les faubourgs de Blois, quand des pages ou des laquais de la cour s'amuserent de son infirmité et le maltraitèrent. Or, il advint que Louis XII, étant en son château de sa ville natale, apprit la conduite de ses gens et voulut la réparer. Il fit remettre une bourse au pauvre hère, l'admit en sa présence et prit tant de plaisir à ses réparties qu'il le garda auprès de lui. De ce jour, Feurial ne s'appela plus que Triboulet, le fou du roi. Il suivit le monarque dans sa expédition contre les Vénitiens (1509). Un de ses contemporains, Jean Marot, nous le montre au siège de Peschiera, fort effrayé du bombardement et se cachant sous un lit. Et croy qu'encre y fût si ne l'en eût tiré. Ce même poète a tracé son portrait dans ces vers :

Triboulet fut ung fol, de la teste écornée,
Aussi saige à trente ans que le jour qui fut né,
Petit front et gros yeux, nez grant et taille à voste,
Estomac plat et long, haut dos à porter hoste,
Chacun contrefaisoit, chanta, dansa, prêcha,
Et de tout si plaisant, qu'onc homme ne fêcha.

Il ne faut pas prendre à la lettre ce dernier hémistiche; car il ne rencontra pas toujours sur son chemin des gens disposés à le ménager, comme on le verra plus loin.

Après la mort de Louis XII, la faveur de Triboulet, au lieu de diminuer, s'accrut encore. François I^{er} reconnaissait qu'il y avait dans cette tête ébrieuse plus d'un avis dont il aurait bien fait de profiter. Cependant la verve spirituelle et caustique de ce maître fou n'épargnait personne, sans en excepter son royal protecteur. En 1539, les Gantois s'étant révoltés contre Marie, gouvernante des Pays-Bas, Charles-Quint, qui était alors en Espagne, fit demander à François I^{er} la permission de traverser la France, en lui promettant de donner l'investiture du Milanais à celui de ses enfants qu'il désignerait. Le roi envoya ses fils au-devant de l'empereur jusqu'à Bayonne et alla lui-même le recevoir jusqu'à Châtelleraut. C'est à cette occasion que Triboulet, tirant ses tablettes, s'écria tout en écrivant : « Certes, voilà un prince qui a droit de figurer sur ma liste; il faut assurément avoir la cervelle dérangée pour se livrer ainsi à la discrétion de son rival. — Mais, répliqua le roi chevalier, si je le laisse passer que diras-tu ? — En ce cas, Sire, j'effacerai son nom, et je mettrai le vôtre. » Du moment que François I^{er} se laissait volontiers traduire devant le tribunal de la folie, les courtisans auraient eu mauvaise grâce de se soustraire à cette juridiction. On rapporte que Triboulet se trouva présent à un entretien où l'on cherchait le moyen de se faire un passage en Italie. On en proposa plusieurs; il ne s'agissait plus que de se déterminer sur le choix. Le bouffon prit aussitôt la parole en agitant sa marotte. « Vous croyez, messeigneurs, avoir la sagesse en partage; vous vous trompez étrangement, car vous n'avez oublié qu'un point, le principal. — Et quel est; pauvre insensé, ce point essentiel, reprit un grave conseiller ? — C'est bien simple; vous avez longtemps délibéré sur les endroits par lesquels il faut entrer en Italie, sans chercher par où vous en pourriez sortir. » Si au Louvre Triboulet était à peu près sûr de l'impunité, en dehors du palais il ne jouissait pas tout à fait du même privilège. Menacé par un gentilhomme qu'il avait offensé grièvement de périr sous le bâton, il alla se plaindre au roi. Si quelqu'un, lui dit François, était assez hardi pour te tuer, je le ferais pendre un quart d'heure après. — Ah ! Sire, répliqua Triboulet, s'il plaisait à Votre Majesté de le faire pendre un quart d'heure avant ? » Rabelais, dans son *Pantagruel* (livre III, chap. xxxvii), applique à Triboulet l'épithète de *Morosothe*, ce qui veut dire un fou sage, et Bonaventure Desperriers, dans un de ses contes, le second, le traite de bouffon à 25 carats. On comprend qu'un tel personnage ne pouvait manquer, quoique tardivement, d'attirer l'attention de nos auteurs dramatiques. Un grand poète a commencé

par le rendre populaire en faisant de Triboulet, dans le *foi s'amuse* (Théâtre-Français, 22 novembre 1832), le héros de l'amour paternel, la laideur physique disparaissant par un heureux contraste sous la beauté morale. En 1835, on a représenté au Palais-Royal le *Fils de Triboulet*, vaudeville de Cogniard frères, et la même année, au Vaudeville, *Rigoletti* ou le *Dernier des fous*, un acte de Jaime et d'Alboize. L'Opéra-Italien, qui s'est emparé du sujet du *Roi s'amuse*, n'a eu que la peine de changer une lettre à ce titre pour lui substituer *Rigoletto* (1857). Ce personnage légendaire a été interprété aux Italiens par Delle Sedie et au Théâtre-Lyrique (décembre, 1863) par Ismaël avec une égale puissance de talent. Depuis, on a joué au théâtre des Nouveautés *Une heure de royauté*, opéra-comique de M. Saint-Alme, musique d'Armand Roux. On a surtout vivement applaudi l'air de Nicette à Triboulet, qu'on prend pour Louis XII, et la chanson de Sa Majesté bouffonne sur la dive bouteille (4 oct. 1871).

TRIBOUT (Auguste-Joseph), général français, né à Eswart (Nord) en 1766, mort vers 1828. Vers la fin de 1791, il quitta la charue pour s'engager dans un régiment, fut d'abord tambour-major et dut à sa bravoure un avancement si rapide, qu'il était en 1793 général de division dans l'armée républicaine qui combattait les Vendéens. Battu à Pontorson le 16 novembre 1793, il prit sa revanche un mois plus tard en repoussant les chouans qui voulaient traverser la Vilaine. Tribout quitta le service lorsque la guerre de la Vendée fut terminée, se maria et obtint une pension, avec un bureau de tabac. Pendant les Cent-Jours, il reprit du service dans un grade inférieur, puis reentra dans la vie privée.

TRIBRACHIE s. f. (tri-bra-ki — du préf. *tri*, et du lat. *brachium*, bras). Bot. Syn. de *BOLBOPHYLLE*, genre d'orchidées.

TRIBRACTÉOLÉ, ÉE adj. (tri-bra-kté-o-lé — du préf. *tri*, et de *bractéolé*). Bot. Qui porte trois bractées.

TRIBRACTÉTÉ, ÉE adj. (tri-bra-kté-té — du préf. *tri*, et de *bractée*). Bot. Qui est muni de trois bractées.

TRIBRAQUE s. m. (tri-bra-ke — du grec *tribrachus*, qui est lui-même formé de *treis*, trois, et *brachus*, bref, proprement qui a trois syllabes brèves. Le grec *brachus*, bref, appartient à la même famille que le latin *brevis*, pour *brevis*, bref, court, et l'ancien slave *bruzu*, même sens). Métrique. anc. Pied d'un vers grec ou latin, composé de trois syllabes brèves.

TRIBROMHYDROQUINONE s. f. (tri-bromi-dro-ki-no-ne). Chim. Composé qui résulte du remplacement, dans l'hydroquinone, de trois atomes d'hydrogène par trois atomes de brome.

— Encycl. V. *QUINONE*.

TRIBROMOPYRUVIQUE adj. (tri-bro-mo-pi-ru-vi-ke). Chim. Se dit d'un acide qui dérive de l'acide pyruvique par la substitution de trois atomes de brome à trois atomes d'hydrogène.

— Encycl. V. *PYRUVIQUE*.

TRIBROMORCINE s. f. (tri-bro-mor-si-ne — du préf. *tri*, et de *bromorcine*). Chim. Corps obtenu en ajoutant un excès de brome à de l'orcine.

— Encycl. V. *ORCINE*.

TRIBROMORÉSORCINE s. f. (tri-bro-moré-zor-si-ne — du préf. *tri*, et de *brome*, et de *réSORCINE*). Chim. Corps qui se précipite lorsqu'on ajoute de l'eau de brome à une solution aqueuse de réSORCINE.

— Encycl. V. *RÉSORCINE*.

TRIBROMOSUCCINIQUE adj. (tri-bro-mo-su-ksi-ni-ke). Chim. Se dit d'un acide qui dérive de l'acide succinique par la substitution, dans cet acide, de trois atomes de brome à trois atomes d'hydrogène.

— Encycl. V. *SUCCINIQUE*.

TRIBROMOTHIONESSALE s. m. (tri-bro-mo-ti-o-nè-sa-le). Chim. Composé qui dérive du thionessale par la substitution de trois atomes de brome à trois atomes d'hydrogène.

— Encycl. V. *THIONESSALE*.

TRIBU s. f. (tri-bu — du latin *tribus*, ombrien *trifu*, *trifu* pour *treifu*, qu'Ébel compare au germanique *thaurp*, village, anglo-saxon *thorpe*, scandinave *thorp*, ancien allemand *dorf*, irlandais *treabh*, famille, clan, *treabhur*, race, lignage, *treabhtha*, village, ancien irlandais *atrab*, possession, domicile. Pictet croit que le sanscrit *trapā*, famille, probablement de la racine *trap*, réjouir, charmer, qui est devenue en grec *terpō*, *terpō*, est le corrélatif exact de ces mots européens, dont il concilie les acceptions diverses. D'après Saumaise, le latin *tribus* viendrait du grec *trittus*, éolien *trippus*, troisième partie de la *phulé* ou *gens*). Agglomération plus ou moins nombreuse de familles ou de peuplades, sous l'autorité d'un même chef, vivant dans la même contrée et tirant primitivement leur origine d'une même souche : *L'origine de la société, c'est la TRIBU; la TRIBU, c'est la famille*. (Janet.) *La famille est le point de départ de la TRIBU*. (Maury.) || Peuplade, relativement à une grande nation, dont

elle fait partie : TRIBU de Tartares. TRIBU de Germains. TRIBU de sauvages.

Et du riche Yémen les errantes tribus

▲ ses pieds, tous les ans, déposent leurs tributs.
BAOUR-LORMIAN.

— Par ext. Grand nombre de personnes de la même famille : *Vous avez une TRIBU de Grignans, mais ils sont tous si aimables qu'on doit se réjouir avec vous de cette bonne compagnie.* (Mme de Sév.)

— La tribu sacrée, La tribu sainte, Le clergé, dans le style de la chaire, par allusion à la tribu de Lévi, qui était vouée au culte.

— Fam. De toutes nations et de toutes tribus, De toute espèce, de toute provenance : *Ce n'était qu'un amas de gens de toutes nations et de toutes tribus.*

— Hist. Division du peuple, chez les Juifs, comprenant tous ceux qui étaient sortis de chacun des douze patriarches : La TRIBU de Joseph était représentée par celle d'Ephraïm et de Manassé, ses deux fils, ce qui faisait réellement treize tribus; mais elles ne comptaient que pour douze, celle de Lévi n'ayant aucun territoire particulier. ■ Nom donné, chez quelques nations anciennes, à des divisions qui formaient ensemble la totalité du peuple : Les Romains, les Athéniens, les Spartiates, les Perses étaient divisés en tribus, dont le nombre varia plusieurs fois. ■ A Rome, Tribus urbaines, Tribus qui habitaient la ville. ■ Tribus rustiques, Celles qui habitaient la campagne. ■ Dans l'ancienne Université de Paris, subdivision des quatre nations qui la composaient : Les nations de France et de Picardie avaient chacune cinq tribus, celle d'Allemagne deux, et celle de Normandie un nombre inconnu aujourd'hui.

— Hist. relig. Réunion de moines ayant un supérieur particulier, soumis à l'abbé : Les monastères de Saint-Paolme avaient plusieurs tribus, subdivisées elles-mêmes en trois ou quatre familles.

— Hist. nat. Division d'une famille d'animaux, de plantes : *Il existe une grande TRIBU d'oiseaux qui font une prodigieuse déprédation sur les eaux* (Buff.). ■ Par ext. Grande subdivision d'animaux : Les tribus écailleuses (les poissons) dormaient immobiles au fond des eaux.

— Encycl. Hist. La tribu se retrouve chez toutes les nations primitives et n'est pas, à l'origine, autre chose que la famille, successivement augmentée et formant dans la nation une sorte de caste. La linguistique est ici d'un certain secours pour montrer la formation et la persistance de la tribu dans les temps anciens et pour ainsi dire antéhistoriques.

Le nom le plus ancien de la tribu est le terme zend *zantu*, dont la racine a été longtemps conservée dans *zantupaiti*, chef de clan. De *zantu*, les Latins ont évidemment dérivé *gens*, *gentis*, et l'on sait quel rôle la *gens* a joué dans l'histoire romaine en dehors de la tribu, qui fut une organisation municipale, sur laquelle nous reviendrons tout à l'heure. Burrouf attribue à *zantu* le sens de ville ou de création; mais Spiegel, qui le rend d'abord par *forteresse*, burg, le traduit ensuite par *tamm*, *genossenschaft*, c'est-à-dire *tribu*. C'est la sûrement sa signification véritable, puisqu'il dérive de *zan*, sanscrit *gan*, nature, et qu'il ne peut guère s'appliquer qu'à ceux qui sont de la même race.

Les Israélites étaient partagés en douze tribus disséminées sur le territoire de la Judée. Les tribus de l'Attique étaient au nombre de quatre dans l'origine, puis de dix après la réforme de Clisthène, enfin de treize sous la domination romaine. Les Spartiates, les Perses, presque toutes les nations anciennes ont connu cette organisation, qui est encore en vigueur parmi les Arabes, les peuplades de l'Afrique et de l'Amérique, etc. Dans la marche de la civilisation, c'est en général le système d'aggrégation qui précède la cité et qui persiste longtemps encore au milieu de cette famille politique agrandie.

La tribu romaine mérite une étude spéciale. Les historiens qui se sont occupés de cette question, en l'absence de tout document positif, ne sont même pas d'accord sur l'origine de cette institution municipale. L'opinion la plus accréditée est celle qui donne à Rome trois tribus primitives : les *Ramneses*, les *Tatienes* et les *Luceres*. Niebuhr conjecture que c'étaient trois petites peuplades. Elles étaient divisées en curies, décuries et gentes. C'est de ces trois groupes primitifs que sortit en partie l'aristocratie romaine. Autour de cette cité était successivement venue se ranger une population nombreuse, admise seulement au droit d'utile et qui composa la plèbe proprement dite. Servius Tullius la divisa en tribus géographiques qui s'élevèrent progressivement sous les consuls jusqu'au nombre de trente-cinq, y compris les trois tribus primitives; elles se partageaient en quatre tribus urbaines et trente et une tribus rustiques. Ces dernières étaient les plus estimées, parce que les anciens Romains, qui s'occupaient spécialement d'agriculture, faisaient leur résidence habituelle dans les champs et ne venaient à la ville que lorsque les affaires publiques les y appelaient. La ville n'était ordinairement habitée que par les artisans, les commerçants, les affranchis, tous gens dont on faisait fort peu de cas à Rome.

Servius Tullius avait dépouillé les tribus de toute autorité, et elles n'eurent plus aucune part au gouvernement jusqu'à l'établissement des comices; alors les tribus eurent voix délibérative, et les écrivains nous apprennent qu'on appelait tribu prérogative celle qui donnait sa voix la première. Le suffrage de la prérogative ne demeurait point secret; au contraire, on le publiait avant que de prendre celui des autres tribus, et il était d'un si grand poids qu'il ne manquait presque jamais d'être suivi, et un candidat élu, soit au tribunal, soit au consulat, par la tribu prérogative considérait son élection comme assurée dans les autres tribus.

Les levées pour la milice s'étaient faites d'abord par centuries, selon la volonté de Servius Tullius; mais ensuite elles se firent par tribu, chacune tirant au sort pour savoir laquelle fournirait son contingent la première.

Quand de nouveaux citoyens étaient reçus dans les tribus, les censeurs ne les distribuaient pas indifféremment dans toutes, mais seulement dans celles de la ville et dans quelques rustiques les moins honorables. Les affranchis furent presque toujours répartis entre les tribus de la ville. Dans les actes publics, il était d'usage de mettre le nom de sa tribu immédiatement après son nom de famille et avant son surnom, et lorsqu'on passait d'une famille dans une autre qui n'était pas de la même tribu, on ajoutait au nom de sa première tribu le nom de celle où l'on entra par adoption.

TRIBULATION s. f. (tri-bu-la-si-on — du latin *tribulatio*, provenu lui-même du verbe *tribulare*, presser, tourmenter, affliger, d'où l'italien *tribolare* et le vieux français *tribler*, ainsi que *tribouler*, *tribouiller*, remuer, troubler, inquiéter; *tribulare* dérive de *tribulum*, sorte de herse que les anciens Romains traînaient sur les épis pour séparer le grain de la paille, et qui consistait en une grille de bois garnie en dessous de cailloux pointus ou de dents de fer. *Tribulum* lui-même vient du verbe *terere*, frotter, broyer, fouler, qui répond à la racine sanscrite *tar*, traverser, à laquelle se rattache également le grec *teirô*). Affliction, adversité : *J'ai passé par toutes les TRIBULATIONS possibles.* ■ Vive contrariété, désagrément : *Ce fut alors que commencèrent les TRIBULATIONS d'auteur.* (Marmontel.)

Serait-il point, comère, à votre passion Arrivé quelque peu de tribulation?

MOLIÈRE.

— Affliction, considérée au point de vue religieux : *Dieu exerce, éprouve ses élus par des TRIBULATIONS.* (Acad.) *Soit que saint Louis entreprit de grandes guerres, soit qu'il souffrit de grandes TRIBULATIONS, Dieu le sanctifia dans sa gloire et le soutint dans ses travaux.* (Fléch.) *Toute la terre est un lieu de TRIBULATION et d'angoisse pour une mauvaise conscience.* (Fén.) *Le temps des épreuves et des TRIBULATIONS est fini; voici enfin le juge qui vient briser les liens de votre mortalité.* (Mass.)

— Syn. Tribulation, affliction, croix, etc. V. AFFLICTION.

TRIBULCON s. m. (tri-bul-kon). Chir. Espèce de tire-bulle.

TRIBULE s. m. (tri-bu-le — du gr. *tribulos*, chardon, trident; lat. *tribulus*, herse; allus. à la forme du fruit). Bot. Genre de plantes, de la famille des zygophyllées, type de la tribu des tribulées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent dans les régions chaudes et tempérées du globe : *Le TRIBULE terrestre est commun dans le midi de la France.* (P. Duchartre.) *Le fruit du TRIBULE terrestre est détérioré, apéritif et astringent.* (V. de Bonmare.) ■ *Tribule aquatique*, Nom vulgaire de la macre : *Le fruit du TRIBULE aquatique est astringent.* (V. de Bonmare.)

— Conchyl. Genre de coquilles.

— Antiq. rom. Sorte de chausse-trape, en usage dans les opérations militaires.

— Encycl. Bot. Les tribulées sont des plantes à feuilles opposées, paripennées, munies de stipules; à fleurs jaunes ou blanches, solitaires sur des pédoncules axillaires; le fruit se compose de cinq coques, chargées de tubercules ou d'épines. Ces plantes sont répandues dans les régions tropicales et tempérées, et l'une d'elles s'avance jusque dans le midi de la France. *Le tribule terrestre*, vulgairement nommé *herse* ou *croix de Malte*, à cause de la forme de son fruit, est une petite plante, à tige rampante, à fleurs jaunes et à coques fortement épineuses. Il croît abondamment dans les régions tempérées de l'Europe et de l'Asie; on le trouve dans les lieux secs et sablonneux, le long des champs. Son fruit passe pour apéritif, astringent, détérioré et diurétique. Les ânes seuls broutent cette plante, qui souvent se multiplie démesurément dans les terres cultivées.

TRIBULÉ, ÉE adj. (tri-bu-lé — rad. *tribule*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte au tribule. ■ On a dit aussi TRIBULOIDE.

— s. f. pl. Tribu de la famille des zygophyllées, ayant pour type le tribule.

TRIBULOÏDE adj. (tri-bu-loï-de — du lat. *tribulus*, tribule, et du gr. *eidôs*, forme). Bot. Syn. de TRIBULÉ.

TRIBUN s. m. (tri-bun — du lat. *tribunus*, proprement magistrat de la tribu; de *tribus*,

tribu). Hist. Magistrat romain chargé de défendre les droits et les intérêts du peuple : *D'abord au nombre de deux, les TRIBUNS furent plus tard portés à dix; leur personne était sacrée. A Rome, l'abolition des dettes fut mise en question toutes les fois qu'un TRIBUN voulut se rendre populaire.* (Montesq.) ■ Fonctionnaire préposé à un certain office : *Sous l'empire romain, plusieurs fonctionnaires publics portèrent le titre de TRIBUNS; on eut les TRIBUNS des fabriques d'armes, les TRIBUNS de la marine, les TRIBUNS des notaires et les TRIBUNS des plaistrs.*

— Nom que l'on donna, en France, aux membres du Tribunal, corps politique créé par la constitution de l'an VIII.

— Fig. Celui qui met au service d'une cause politique et surtout populaire ses talents, son activité et une éloquence imagée, capable d'impressionner la foule : *On ne trouve guère qu'un TRIBUN dans tout le moyen âge, Rienzi.* ■ Défenseur : *Il a été le TRIBUN de la vertu, le prophète de l'amélioration sociale.* (Lamart.) ■ En mauv. part, Démagogue, factieux : *Il se prend pour un TRIBUN du peuple.*

— TRIBUNS consulaires, Nom donné, à Rome, à des magistrats plébéiens qui avaient le même pouvoir que les consuls. ■ TRIBUNS militaires, Magistrats romains qui jouèrent pendant quelque temps de l'autorité des consuls. ■ TRIBUNS de légion ou de soldats, Officiers supérieurs, dans l'armée romaine. ■ TRIBUNS du trésor public, Magistrats romains institués par Romulus, et remplacés plus tard par les questeurs, lors de l'expulsion des rois. ■ TRIBUN des cédères, Chef du corps de cavalerie de ce nom, institué par Romulus.

— Encycl. V. TRIBUNAT.

TRIBUNAL s. m. (tri-bu-nal — mot latin qui désigne proprement le siège élevé où siègent les tribuns ou les magistrats; de *tribunus*, tribun. Le sens de siège élevé s'est conservé dans le bas latin *tribuna*, français *tribune*). Siège du juge, du magistrat : *Juge qui est assis sur son TRIBUNAL, qui est sur son TRIBUNAL.*

— Juridiction d'un magistrat ou de plusieurs qui jugent ensemble. Avant la Révolution, la loi n'était guère citée que dans les TRIBUNAUX; partout ailleurs, on n'arguait que d'une seule ou plutôt de mille volontés. (Boiste.) ■ Magistrats eux-mêmes : *Le plus terrible des fléaux politiques, c'est la corruption des TRIBUNAUX.* (Condorcet.) *La justice passe du prince dans les magistrats, et du trône elle se répand dans les TRIBUNAUX.* (Volt.)

— Fig. Ce que l'on peut considérer comme de nature à rendre une décision quelconque : *Le TRIBUNAL de l'opinion publique. Il y a trois TRIBUNAUX qui ne sont presque jamais d'accord : celui des lois, celui de l'honneur et celui de la religion.* (Montesq.) *La raison n'accepte à son TRIBUNAL que des raisons.* (E. Pelletan.) Dans le TRIBUNAL de l'histoire, les conquérants descendent de leurs chars de triomphe, les tyrans n'effrayent plus par leurs satellites. (De Ségur.) *La conscience est un TRIBUNAL où les passions de l'homme sont juges et partie.* (Michon.) *La conscience est un TRIBUNAL sans appel.* (La Rochef-Doud.)

— Tribunal civil, Tribunal établi pour juger les contestations entre particuliers.

— Tribunal de première instance, Tribunal établi dans chaque arrondissement pour juger les affaires civiles.

— Tribunal d'appel, Tribunal comprenant dans son ressort plusieurs départements et jugeant en deuxième instance.

— Tribunal de commerce, Tribunal établi dans chacun des principaux lieux de commerce pour juger les contestations commerciales.

— Tribunal correctionnel, Tribunal établi pour juger les délits.

— Tribunal criminel, Tribunal établi pour juger, avec l'assistance du jury, les faits criminels emportant peine afflictive ou infamante.

— Tribunal de paix, Tribunal composé d'un juge de paix et de deux assesseurs, pris dans la commune où se tenaient les séances : *Les TRIBUNAUX DE PAIX ont été remplacés par les justices de paix.*

— Tribunal de police municipale, Tribunal chargé de prononcer sur les infractions aux lois et règlements de police.

— Tribunaux militaires, Tribunaux établis pour juger les délits commis par des militaires.

— Tribunaux maritimes, Tribunaux établis pour punir tous les crimes, délits ou contraventions commis soit par des marins, soit par des passagers, relativement au service maritime.

— Tribunal de révision maritime, Tribunal qui revise les jugements des autres tribunaux maritimes.

— Tribunal ecclésiastique, Tribunal qui connaît des matières ecclésiastiques.

— Tribunal séculier, Tribunal qui connaît des matières temporelles.

— Grands tribunaux, Nom que l'on donnait à deux tribunaux supérieurs de l'ancien royaume de Pologne, l'un pour la Pologne, l'autre pour la Lithuanie, et qui jugeaient en dernière instance toutes les causes civiles et criminelles.

— Tribunal spirituel, Nom que Charles-Quint donna à l'Inquisition, lorsqu'il l'introduisit dans les Pays-Bas.

— Hist. ecclés. Puissance et juridiction spirituelle que s'attribuent les prêtres et qu'ils prétendent tenir de Dieu. ■ *Tribunal de la pénitence*, Lieu où l'on administre le sacrement de pénitence, chez les catholiques.

— Tribunal de Dieu, Dieu considéré comme juge : *Il le cita en mourant au TRIBUNAL DE DIEU.* (Acad.)

Au tribunal de Dieu je t'attends dans l'année.

RAYNOUARD.

— Tribunal du point d'honneur ou Tribunal des maréchaux de France, ou Tribunal de la table de marbre, Tribunal qui avait été créé à Paris pour juger les affaires d'honneur entre gentilshommes. ■ *Tribunal du 17 août*, Tribunal temporaire établi à Paris, le 17 août 1792, pour juger ceux qu'on accusait d'avoir tiré les premiers dans l'affaire du 10 août de la même année. ■ *Tribunal révolutionnaire*, Tribunal établi pendant la Révolution et qu'on a aussi nommé Tribunal criminel extraordinaire révolutionnaire. ■ *Tribunal extraordinaire*, Nom donné au tribunal révolutionnaire le 27 juillet 1794, après sa réorganisation, et qu'il garda jusqu'à sa suppression, le 31 mai 1795.

— Archit. Partie postérieure des basiliques, qui a souvent la forme d'un hémicycle.

— Encycl. Jurispr. Tribunal de première instance. Dans chaque chef-lieu d'arrondissement, il est établi un tribunal de 1^{re} instance, chargé de juger en matière civile et correctionnelle. D'après la loi du 13 avril 1838, le tribunal de 1^{re} instance, en matière civile, connaît en dernier ressort des actions personnelles et mobilières jusqu'à la valeur de 1,500 francs de principal, et des actions immobilières jusqu'à 60 francs de revenu déterminé soit en rentes, soit par prix de bail. Ces affaires sont instruites et jugées comme matières sommaires. Lorsqu'une demande reconventionnelle ou en compensation a été formée dans la limite de la compétence des tribunaux civils de 1^{re} instance en dernier ressort, il est statué sur le tout sans qu'il y ait lieu à appel. Si l'une des demandes s'élève au-dessus des limites ci-dessus indiquées, le tribunal ne prononce sur toutes ces demandes qu'en premier ressort, et la partie condamnée peut poursuivre l'affaire devant la cour d'appel du ressort. Aucune demande principale introductive d'instance entre parties capables de transiger ou sur des objets qui peuvent être la matière d'une transaction n'est reçue dans un tribunal de 1^{re} instance si le défendeur n'a été préalablement appelé en conciliation devant le juge de paix. Toutefois, le législateur a admis quelques exceptions, dont nous avons parlé au mot CONCILIATION.

En matière correctionnelle ou de police correctionnelle, les tribunaux de 1^{re} instance connaissent de tous les délits forestiers poursuivis à la requête de l'administration et de tous les délits dont la peine excède cinq jours d'emprisonnement et 15 francs d'amende. S'il se commet un délit correctionnel dans l'enceinte du tribunal et pendant la durée de l'audience, le président dresse procès-verbal du fait, entend le prévenu et les témoins, et le tribunal applique sans déssemparer les peines prononcées par la loi. Dans les affaires relatives à des délits qui n'entraînent pas la peine de l'emprisonnement, le prévenu peut se faire représenter par un avoué; néanmoins, le tribunal peut ordonner sa comparution en personne. Les jugements rendus en matière correctionnelle peuvent être attaqués par la voie de l'appel.

Le tribunal de 1^{re} instance comprend, outre le ministère public et un greffier, au moins trois juges titulaires, dont l'un est président, et un certain nombre de juges suppléants. Grâce à l'annexion de ces juges suppléants, il se constitue toujours en deux chambres, l'une civile, l'autre correctionnelle. Le nombre des juges et des chambres varie selon l'importance des tribunaux. C'est ainsi que, d'après la loi du 21 juillet 1875, le tribunal de 1^{re} instance de la Seine comprend onze chambres et se compose d'un président, onze vice-présidents, soixante-deux juges, quinze suppléants, un procureur de la République, vingt-six substituts, un greffier et trente-huit commis greffiers. D'après la loi du 20 avril 1810, les juges des tribunaux de 1^{re} instance ne peuvent rendre aucun jugement s'ils ne sont pas au nombre de trois au moins; sur l'appel en matière correctionnelle, ils doivent être au nombre de cinq.

— Tribunal de police municipale ou de simple police. Les juges de paix sont chargés de connaître de toutes les contraventions de simple police pouvant donner lieu à 15 francs d'amende et au-dessous et à cinq jours de prison et au-dessous, avec ou sans confiscation. Ils statuent sur les demandes en restitution et en dommages et intérêts. Les maires des communes non chefs-lieux de canton peuvent juger, concurremment avec les juges de paix, les contraventions commises dans l'étendue de leur commune par des personnes prises en flagrant délit, lorsque la partie réclamante conclut, pour les dommages et intérêts, à une somme qui n'excède pas 15 francs. Le maire doit donner son audience dans la maison commun. ne et entendre publi-

quement les parties et les témoins. L'appel des jugements rendus en matière de police par les juges de paix et les maires doit être porté devant le tribunal correctionnel.

— *Tribunal de commerce.* V. COMMERCE.

— *Hist. Tribunal des maréchaux de France ou de la table de marbre.* V. CONNÉTABLE.

— *Tribunal criminel du 17 août.* V., ci-dessous, TRIBUNAL RÉVOLUTIONNAIRE.

Tribunal révolutionnaire. Il n'est pas nécessaire de manifester une fois de plus la juste réprobation de l'opinion contre les tribunaux d'exception. Sur ce point, le sentiment public est unanime, et nous n'entreprendrions pas de justifier la Révolution dans tous ses expédients de défense, dans ses mesures de répression, dans sa terrible justice improvisée au milieu des tempêtes, sous l'empire d'une crise qu'aucune nation n'a jamais traversée. Il est cependant équitable de rappeler que l'un des principes élémentaires de la critique historique, c'est de ne point juger les faits isolément, sans tenir compte des circonstances qui les ont produits.

Or, on oublie trop souvent quelle était la situation de la France à cette époque, la guerre implacable et sans merci qui lui était faite par les ennemis de l'intérieur comme par l'étranger, et les trahisons, les complots, les périls, et ce délire d'un peuple qui se voit condamné à mort par l'Europe entière, et qui lutte, qui se défend avec une énergie désespérée.

Nous ne pouvons que rappeler ici, en deux mots, ce que nous avons dit et développé à l'article **TERREUR**, c'est que la Révolution, dans ce combat terrible, n'a fait que reprendre, et même en les adoucissant, les procédés de l'ancien régime, et spécialement en ce qui concerne la justice criminelle. On sait bien qu'il n'est pas dans toute l'histoire de la monarchie un délit de justice, une violence qui n'aient trouvé des magistrats pour les sanctionner, et que la robe de la classique Thémis était criblée de taches de sang.

Est-il nécessaire aussi de rappeler que, à une époque plus rapprochée de nous, nous avons revu de semblables excès, ce qui montre que les partis n'ont rien à se reprocher dans l'abus qu'ils ont fait tour à tour de la victoire et des mesures de répression ?

Les cours prévôtales de la Restauration avaient déjà égalé, sinon dépassé, les tribunaux révolutionnaires, et sans que la raison de salut national pût être invoquée; mais les commissions mixtes instituées par la dictature du 2 décembre devaient les faire oublier; car, du moins, les cours prévôtales jugeaient, admettaient le débat contradictoire en audience publique, tandis que les commissions mixtes décidaient sans procédure, sans audition de témoins, sans interrogatoire, sans débats, sans défense, sans jugement public du sort de milliers de citoyens, et, dans la presque totalité des cas, sans qu'il eût à la charge des victimes aucun fait, aucun délit constaté, sur de simples dénonciations, sur des notes de police, sur de vagues soupçons et presque uniquement pour crime d'opinion.

Les tribunaux extraordinaires de la Révolution ne datent pas de 1793, comme on le croit trop communément, mais du mois d'août 1792, et les lois qu'ils ont appliquées ont été votées par la Convention, le plus souvent sous l'inspiration des hommes de la Plaine, c'est-à-dire des modérés, des Merlin (de Douai), des Cambacérès et autres. Ceci est à noter, si l'on veut se faire une idée exacte des nécessités fatales du moment et de l'état des esprits.

Les institutions libérales de 1791, l'organisation judiciaire de ce temps, qui donnait tant de garanties aux accusés, restèrent en vigueur jusqu'en avril 1792. A cette époque, l'Assemblée législative décréta que les tribunaux criminels des départements jugeraient définitivement et en dernier ressort, sans recours au tribunal de cassation, tous ceux qui exciteraient des troubles tendant au renversement de la liberté. Ce décret fut comme un premier jalon. Mais on n'entra réellement dans l'ère des juridictions exceptionnelles qu'après la révolution du 10 août 1792.

On sait la formidable agitation qui se prolongea après cet événement, la colère soulevée par les violences et les trahisons de la cour et de l'aristocratie. Le peuple, la Commune, les journaux, les clubs demandaient à grands cris la punition des conspirateurs, des prisonniers suisses et des royalistes incarcérés. Quelques-uns pensaient que l'établissement d'une cour martiale pourrait empêcher un massacre que l'exaltation populaire faisait craindre. Les jugements par commissaires étaient une des pratiques traditionnelles de la monarchie, et la Révolution, après ses belles réformes judiciaires, reentra malheureusement dans cette voie.

Il est vrai qu'à ce moment les périls étaient bien de nature à égarer les âmes. La frontière était entamée; les Prussiens, partis de Coblenz, renforcés par 90 escadrons d'émigrés, opéraient leur jonction avec le général autrichien Clairfayt, et l'armée combinée, forte de 100,000 hommes, allait sous quelques jours investir Longwy, fortement appuyée par les royalistes de l'intérieur.

D'un autre côté, la Fayette, affolé par l'esprit de secte et l'ambition déçue, se faisait en quelque sorte l'auxiliaire de l'ennemi

en se jetant dans la révolte et en essayant, mais vainement, de faire marcher son armée contre Paris pour y rétablir le roi, c'est-à-dire le complice de l'étranger.

L'Assemblée législative, qui d'ailleurs, depuis le 10 août, était sans force et ne faisait guère que convertir en décrets les demandes impératives de la Commune et des sections, avait résisté cependant aux premières injonctions, annonçant sa volonté de renvoyer les coupables devant les tribunaux ordinaires. Puis elle promit une cour martiale pour juger les Suisses; mais elle traitait les choses en longueur, pour échapper à cette terrible nécessité.

Le 15 août, une nouvelle députation de la Commune se présenta à la barre, conduite par un de ses membres, Robespierre, qui exposa dans son discours que les circonstances exigeaient une justice rapide et de nouveaux juges, les anciens étant suspects de partialité. Il conclut à ce que les coupables fussent jugés, souverainement et en dernier ressort, par des commissaires pris dans chaque section.

L'Assemblée résistait encore; cependant, elle vota en principe l'établissement d'une cour populaire, espérant en éluder l'application. Et, en effet, sur le rapport de Brissot, dans une adresse aux citoyens de Paris, elle exposa tous les dangers des juridictions extraordinaires, en conseillant de laisser ces formes arbitraires au despotisme: « Un peuple libre, disait-elle, veut et doit être juste jusque dans sa vengeance. »

Mais la fermentation populaire ne permettait plus d'entendre ce langage, et la Commune elle-même était débordée. Sous l'empire des circonstances et pour éviter des malheurs imminents, l'Assemblée, après avoir reçu plusieurs autres députations, rendit, sur le rapport de Hérald de Séchelles, un décret qui ordonnait la formation d'un tribunal extraordinaire pour juger les crimes commis dans la journée du 10 août et autres crimes y relatifs, etc. Les membres de ce tribunal étaient nommés par l'élection à deux degrés; le peuple nommait un électeur par section et ces électeurs élisaient les juges. Le tribunal se composait de huit juges, huit suppléants, huit jurés, deux accusateurs publics, deux greffiers, huit commissaires publics, et deux commissaires nationaux.

Robespierre fut nommé juge et président; mais, comme il tenait peu sans doute à se charger d'une telle responsabilité, il se refusa en disant qu'il ne pouvait être juge de ceux dont il avait été l'ennemi.

Les juges prononcèrent en dernier ressort, sans recours au tribunal de cassation.

C'est cette juridiction qu'on a nommée le tribunal du 17 août, et qui fut le précurseur du tribunal révolutionnaire. Le titre officiel était tribunal criminel extraordinaire. Mais il faut noter cependant que, dès son installation, il avait déjà pris l'appellation de révolutionnaire, comme on le voit par le discours du président Montané, lorsqu'il vint, à la tête de son corps, annoncer à la Convention qu'il entrerait en exercice. Dès le commencement, les imprimés qui servaient aux actes du tribunal portaient en tête *Tribunal extraordinaire et révolutionnaire*, ou encore *Tribunal criminel révolutionnaire*. Quelquefois, on l'appelle aussi le tribunal du 10 août. On comptait parmi ses membres, outre Robespierre qui se refusa, Osselin, Pépin-Degrouette, Coffinhal, Réal, Caillière de L'Etang, Lullier, etc.

La première condamnation qui fut prononcée fut celle qui frappa Collot d'Angremont, convaincu d'embaufrage et de conspiration; puis vinrent celles de Laporte, intendand de la liste civile, principal agent des manœuvres et des corruptions de la cour; de Durosot, pamphlétaire royaliste, coupable de correspondance avec les émigrés; de Vimal, de Saurade et de Guillot, fabricateurs de faux assignats, et de quelques autres personnages subalternes.

Ce tribunal ne prononça pas que des condamnations; il acquitta d'Affry, colonel de la garde suisse, si odieuse au peuple, et quelques autres personnages dont le peuple demandait la punition. Plusieurs conspirateurs parvinrent aussi à s'évader.

Au reste, le tribunal du 17 août n'eut pas un caractère exclusivement politique. M. Ch. Berriat-Saint-Prix nous apprend dans son ouvrage, la *Justice révolutionnaire*, que, sur 61 accusés qu'il eut à juger, 20 seulement furent condamnés à mort, et encore n'y en avait-il que 7 pour crimes politiques; les autres le furent pour assassinat, incendie, etc.; 20 subirent des peines temporaires; 15 furent acquittés, c'est-à-dire le quart à peu près. « C'est la proportion des acquittements devant les cours d'assises de notre temps, » nous dit M. Berriat-Saint-Prix.

Le 4 septembre, au milieu des massacres, Backmann, major général des Suisses, était appelé à la barre comme compromis dans l'affaire du 10 août. Vers la fin de l'audience, la salle est envahie par une troupe d'hommes armés qui réclament la tête du malheureux officier. Le président du tribunal, Lavau, harangue courageusement le peuple: « Respectez la loi, dit-il, respectez l'accusé qui est sous son glaive. » Et la foule, impressionnée par cette parole énergique, s'écoule, laissant les accusés à leurs juges. Est-ce un tribunal de sang, celui qui protège contre

des forcenés l'accusé qu'un verdict devait condamner quelques instants après ?

Le tribunal du 17 août fut supprimé par décret de la Convention le 29 novembre 1792, sur le rapport de Garau de Coulon.

Cependant les événements marchaient; nos frontières étaient de nouveau menacées; la Vendée était en feu; les périls grandissaient chaque jour; Dumouriez essayait des revers en Hollande et en Belgique; la Convention appelait aux armes tous les citoyens valides et le drapeau noir flottait encore une fois sur Paris pour annoncer le danger de la patrie; les citoyens répondaient à ces appels; les villes et les sections de Paris fournissaient par milliers des volontaires pour marcher à la frontière ou en Vendée. Mais les complots contre la Révolution se renouvelaient incessamment; les royalistes, soutenus par les armées étrangères, menaçaient la République, et ce n'était qu'en jetant un regard de regret sur ceux qu'ils laissaient derrière eux que les citoyens rejoignaient nos armées. Les femmes, les enfants, les vieillards, privés de leurs défenseurs naturels, ne deviendraient-ils pas victimes d'une réaction royaliste ? Au commencement de mars 1793, ces préoccupations agitaient tous les esprits. Le 9, des milliers de volontaires prêts à partir demandèrent à la barre l'institution d'un tribunal révolutionnaire pour assurer la punition des traîtres. Cette demande est appuyée par la Commune; Carrier la convertit en motion, et le principe est admis, malgré la courageuse opposition de Lanjuinais. Le lendemain, Cambacérès demande qu'avant la levée de la séance on termine l'organisation du tribunal; Robert Lindet présente un projet, et, après de longs débats auxquels prennent part Vergniaud, Cambon, Billaut-Varenne, Danton, etc., la Convention, dans la soirée même, organise la terrible juridiction.

Danton avait entraîné l'opinion par une harangue véhémence. « Il est important, dit-il, de prendre des mesures judiciaires qui punissent les contre-révolutionnaires, car c'est pour eux que ce tribunal est nécessaire et doit suppléer au tribunal suprême de la vengeance du peuple... Arrachez-les vous-mêmes à la vengeance populaire, l'humanité vous l'ordonne. Rien n'est plus difficile que de définir un crime politique. N'est-il donc pas nécessaire que des lois extraordinaires épouvantent les rebelles ? Je ne vois pas de milieu entre les formes ordinaires et un tribunal révolutionnaire. L'histoire atteste cette vérité, et puisqu'on a osé dans cette assemblée rappeler ces journées sanglantes sur lesquelles tout bon citoyen a gémi (les journées de septembre), je dirai, moi, que si un tribunal eût alors existé, le peuple, auquel on a si cruellement reproché ces journées, ne les aurait pas ensanglantées. Je dirai, et j'aurai l'assentiment de tous ceux qui ont été les témoins de ces événements, que nulle puissance humaine n'était dans le cas d'arrêter le débordement de la vengeance nationale. Profitez des fautes de nos prédécesseurs; faisons ce que n'a pas fait l'Assemblée législative; soyons terribles pour dispenser le peuple de l'être. »

Quelle que soit la valeur de cet argument, il est certain qu'il pesa d'un grand poids et que beaucoup se résignèrent à la création du tribunal dans la crainte de voir se renouveler des scènes terribles que l'exaltation publique faisait redouter.

Le tribunal révolutionnaire fut chargé de connaître de tous les attentats contre la Révolution, la liberté, l'unité de la République et la sûreté intérieure et extérieure de l'Etat. Le jury fut composé de douze membres choisis par la Convention dans le département de Paris et les quatre voisins jusqu'au 1^{er} mai, et depuis cette époque dans tous les départements. Les jurés devaient émettre leur opinion à haute voix et publiquement. Cinq juges appliquaient, sans recours en cassation, les peines portées par le code pénal, puis par les lois postérieures. Les biens des condamnés à mort étaient acquis à la République, à charge par elle de pourvoir à la subsistance des femmes et des enfants qui n'avaient pas d'autre fortune.

Voici quels furent les premiers membres, nommés dans la séance du 13 mars : *Juges*, Lieubotte (du Doubs), Pesson (de Verdun), Montanis, Desfougères, Remy Foucault, Deliege (d'Alençon). *Accusateur public*, Faure. *Substituts*, Fouquier-Tinville, Vertault et Fleuriot. *Jurés*, Dumont, Brissot, Coppens, Lagrange, Langlier, Feuchères (ex-constituant), Cabanis, Jourdeuil, Fallot, Moulins, Gaunet, Laroche et Fournier.

Divers décrets ultérieurs modifièrent l'organisation ou la compétence du tribunal révolutionnaire.

Celui du 5 avril 1793 portait qu'un ministre ou un général ne pouvait être poursuivi sans une autorisation de la Convention; un député sans un décret spécial; les autres prévenus pouvaient l'être sur les dénonciations des autorités; celui du 24 mai porta le nombre des jurés à 16; un autre du 2 juillet leur accorda une indemnité de 18 livres par séance; celui du 6 juin précédent portait que les juges ne pouvaient être parents des membres de la Convention qu'au quatrième degré, etc.

Dans la séance du 28 mars, un décret autorisa le tribunal à entrer en activité et à juger au nombre de dix jurés. La première

audience eut lieu le lendemain. Les premières condamnations à mort datent du 15 avril; elles frappèrent un émigré rentré, Guyot-Dumollans, ex-noble poitevin, et le soldat Luthier, qui avait prêché dans Paris le rétablissement de la royauté. La loi était formelle; la sentence était cruelle sans doute, mais régulière et obligée.

Pendant les six premiers mois, les affaires se succédèrent rapidement, mais avec une certaine régularité. Sur 200 accusés, 89 furent acquittés, 25 condamnés à diverses peines, 86 à mort.

Le 6 avril, Blanchelande, gouverneur des Anilles, fut condamné à mort après soixante-quinze heures de séance. On ne peut dire que ce fût là de la justice expéditive.

Les girondins avaient obtenu que Marat fût décrété d'accusation et renvoyé devant le tribunal révolutionnaire (pour des articles dans son journal). Marat comparut (24 avril), fut acquitté et ramené en triomphe à la Convention.

D'autre part, il faut mentionner l'acquiescement du général Miranda, « qui n'avait, dit Michelet, de patrons, de défenseurs que les girondins, en ce moment perdus eux-mêmes. Les juges et les jurés accueillirent, innocentèrent, honorèrent l'homme de leurs ennemis, le client de Brissot et de Pétion. Ils dédommagèrent l'infortuné patriote qui s'était donné à la France des calomnies de Dumouriez. »

Le 7 mai, décret pour le renouvellement des jurés du tribunal, nommés le 11 juin avec des suppléants. Le 24 juillet, autre décret qui augmente le nombre et le traitement des juges. Le 30 août, il fut décrété que le tribunal serait divisé en deux sections, pour accélérer sa marche et la plus prompte exécution des jugements. Fouquier-Tinville était alors accusateur public. Ancien procureur au Châtelet, homme énergique et capable d'auteurs, mais, comme tous les magistrats de l'ancien régime, accoutumé aux répressions implacables de ce temps, à l'obéissance aveugle et servile aux dépositaires de l'autorité publique, il avait tout ce qu'il fallait pour accomplir froidement son rôle meurtrier et requérir successivement avec la même indifférence l'immolation de tous les accusés, quels qu'ils fussent. Il se regardait lui-même comme un simple instrument de répression, comme un serviteur impassible des textes juridiques. Il était l'agent de la terreur, la hache de la Révolution, implacable par état, par servilité professionnelle, comme l'avaient souvent été les magistrats de la royauté; mais sans passion, comme sans conscience et sans pitié.

Se croyait-il responsable ? Cela est douteux. Il instrumentait mécaniquement parce que cela était son métier. Les accusés comme les accusateurs lui étaient également indifférents, aussi bien que les idées et les principes qui étaient en lutte. On le verra requérir, suivant le triomphe du jour, contre ceux qui veulent restaurer les superstitions religieuses, puis peu de temps après contre ceux qui veulent enlever au peuple toute idée de l'Etre suprême. Il avait des réquisitoires pour tous les partis victorieux.

Plus de 2,000 accusés comparurent devant le tribunal pendant les dix-sept mois qu'il exerça son terrible ministère, et presque constamment il conclut à la culpabilité.

Toutefois, il convient de se tenir en garde contre bien des détails dont on a surchargé sa légende et qui n'ont pas un caractère suffisant d'authenticité. Il reste encore bien assez dans les faits historiques pour flétrir sa mémoire et justifier la réprobation publique.

Qu'il ait souvent fait rédiger à l'avance des jugements, préparer les charrettes et prononcé d'effrayantes paroles, comme d'appeler les condamnations collectives des « faux de file, des fourrées » ; qu'il y ait eu dans l'accélération des jugements d'effrayantes méprises, des substitutions de personnes, cela peut être vrai pour certains faits, et encore sur lesquels on n'a que des données incertaines, puisées dans des pamphlets sans valeur et sans autorité.

Il en est, dans tous les cas, un certain nombre que Fouquier a réfutés d'une manière assez péremptoire dans son procès. Voyez notamment notre article **LOIZEROLLES**.

Parmi les procès célèbres des premiers temps, il faut rappeler ceux de Miaczinski, condamné comme complice de Dumouriez; de Philippe Devaux, adjudant général de ce dernier; des conspirateurs bretons, de Charlotte Corday, assassin de Marat; du général L'Escuyer, puis successivement de Custine, de Brissot, Vergniaud et autres girondins; de Marie-Antoinette, de Gorsas, du contrôleur général Laverdy, de Béhune-Charost, du député Perrin (douze ans de fers pour concussion), d'Olympe de Gouge, d'Adam Lux, l'enthousiaste de Charlotte Corday, de M^{me} Roland, de Lamarche, ex-directeur des assignats; de Manuel, du général Brunet, du général Houchard, de Grey-Dupré, de Barnave, de Dupont-Duterte, de Kersaint, de Rabaut-Saint-Etienne, du représentant Osselin (déportation), de l'ex-comtesse Du Barry, de Dietrich, ex-maire de Strasbourg; de Biron, de Luckner, de Lamourette, évêque de Lyon; de Malesherbes, de Madame Elisabeth, etc.

Dans ce nombre, il y avait beaucoup de condamnations à mort, d'autres à la déportation

ou aux fers. On compte aussi un certain nombre d'acquittements.

Parmi ces condamnations et d'autres, toutes réserves faites des formes d'une légalité exceptionnelle, il y en avait un bon nombre de justifiées ou par la trahison ou par la rébellion, par des concussions publiques ou autres crimes. Malheureusement, d'autres n'avaient pour motifs que des dissensions politiques, ou des soupçons, ou de vaines déclamations royalistes.

Le 5 septembre, Merlin (de Douai) fait adopter un décret qui divise le tribunal en quatre sections, pour l'accélération des jugements. On remarquera que ces aggravations étaient souvent proposées par des modérés, des hommes de la Plaine, Cambacérés et autres.

Le 28 du même mois, Voulland, au nom des comités de Salut public et de Sécurité générale, fait adopter une liste de citoyens pour compléter les quatre sections. Le 24 octobre, Billaud-Varenne fait rapporter le décret portant que les généraux ne seraient mis en accusation que d'après un décret de la Convention. Désormais, ils pouvaient être traduits directement sur le réquisitoire de l'accusateur public. Un autre décret du 8 brumaire an II (29 octobre 1793) donna aux jurés la faculté de déclarer à un certain moment qu'ils étaient suffisamment instruits. Le tribunal réclama le même jour la suppression des formalités qui entravaient sa marche. C'est aussi à cette date que, sur la proposition de Billaud-Varenne, il reçut officiellement le nom de tribunal révolutionnaire, que d'ailleurs il portait déjà communément; mais dans les actes d'État il était encore appelé tribunal criminel extraordinaire.

Cependant, les condamnations se succédaient, et les circonstances ne leur donnaient que trop d'activité. Nous n'avons pas à donner ici cette funèbre liste en détail. Il suffira de rappeler que le terrible tribunal ne frappa pas que des royalistes; car la Révolution, dans ses déchirements funestes, en arrivait à réaliser la prédiction de Vergniaud : comme Saturne, elle dévorait ses enfants.

Ainsi furent immolés successivement, outre ceux que nous avons nommés, constituants, girondins, etc., Fabre d'Églantine, Basire, puis Kossin, Hébert, Vincent, Monmor, Anacharsis Cloots, Chaumette, enfin les chefs de la Commune et du parti populaire et anticatholique, puis Danton, Camille Desmoulins, Hérald de Séchelles et leurs amis, enfin toute la fleur et toute la sève de la Révolution.

A cette époque (fin de 1793 et commencement de 1794), le parti de Robespierre était tout-puissant, et lui-même, qui qu'en aient dit ses aveugles panégyristes, a la plus grande part de responsabilité dans ces proscriptions (v. ROBESPIERRE). Il ne faisait rien, disent-ils, n'influaient sur rien, ne s'occupait que des grands principes, etc. La vérité est qu'il déclinait pour lui-même la responsabilité en l'imposant aux autres. Ceux qui lui adressaient ces nombreuses lettres suppliées qu'on a retrouvées chez lui savaient bien qu'il faisait la vie ou la mort. Ses hommes étaient partout, et notamment au tribunal révolutionnaire. Le président, Herman, était son compatriote et son ami; le vice-président, Dumas, également, et Payant, et Coffinhal, et le peintre Tupino-Lebrun, et son imprimeur Nicolas, et son hôte le menuisier Dupuy, et tant d'autres, soit parmi les juges, soit parmi les jurés, n'agissaient, ne pensaient que par lui.

Des milliers d'anecdotes ont défrayé pendant longtemps les pamphlets royalistes, à propos du personnel plusieurs fois renouvelé du tribunal révolutionnaire, et ont été reproduites à satiété dans une multitude de récits et d'ouvrages. La plupart n'ont aucun caractère d'authenticité et ne sont confirmés par aucun témoignage sérieux. Nous en rapporterons cependant quelques-unes; mais en avertissant nos lecteurs qu'elles ne sont appuyées d'aucunes preuves et ne sauraient être acceptées par la critique et par l'histoire.

Ainsi, dans le procès de la maréchale de Noailles, femme âgée et sourde, et qui répondait au hasard à des questions qu'elle n'entendait pas, le président Dumas aurait conclu : « Eh bien ! elle a conspiré sourdement. »

Dans l'affaire de Saint-Pern et de sa femme, le fils ayant été amené à la place du père, par une erreur d'huissier, ce jeune homme alléguait qu'il n'a que dix-sept ans et que sa mère, qui est là, ne peut être prise pour sa femme. Le même Dumas se serait écrié : « Citoyens jurés, vous voyez bien que dans ce moment même il conspire, car il a évidemment plus de dix-sept ans. »

Un autre jour, Dumas reçoit à l'audience une lettre du ci-devant comte de Fleury, détenu au Luxembourg, et qui prodiguait les insultes aux membres du tribunal, en homme qui n'attend d'autre fin que l'échafaud. Dumas tend la lettre à Fouquier, en lui disant : « Tiens, lis ce billet doux, je crois que ce gaillard-là est pressé. » Et Fouquier : « Oui, il me paraît pressé, et je vais l'envoyer chercher. » Ce qui fut fait. Le comte de Fleury aurait été sur l'heure même mis en jugement avec les complices de l'attentat contre Robespierre.

Le vice-président Coffinhal présidait le tribunal le jour où comparut Lavoisier. L'illustre chimiste demandait, dit-on, un délai de quinze jours pour terminer une expérience utile à la République. Coffinhal lui aurait répondu : « La République n'a pas besoin de savants. »

Cette historiette a traîné partout; mais elle n'en a pas plus de vraisemblance. D'abord Coffinhal lui-même avait été médecin, c'est-à-dire homme de science. En outre, la Convention et toutes les administrations étaient pleines de savants du premier ordre, les Fourcroy, les Berthollet, les Monge et tant d'autres hommes qui sont l'honneur de la France. Comment imaginer qu'un homme officiel, qu'un fonctionnaire public ait prononcé en plein tribunal des paroles aussi stupides, que d'ailleurs on a attribuées également à Dumas ?

Répétons-le, ces anecdotes et tant d'autres suffisamment connues n'ont généralement pour sanction que des mémoires sur les prisons, des recueils d'ana compilés pendant la réaction thermidorienne, des pamphlets royalistes et autres témoignages plus que suspects.

Il en est de même d'une foule de mots qu'on attribue soit à Fouquier, soit à d'autres membres, tels que : « La guillotine bat monnaie sur la place de la Révolution (à cause de la confiscation des biens des condamnés); Un bon tribunal révolutionnaire est le meilleur comité des finances. »

Sans doute, dans l'exaltation des passions, des paroles affreuses et brutales ont pu être prononcées; mais la plupart de celles qu'on prête à beaucoup des acteurs du grand drame nous viennent de sources trop peu sûres pour qu'on puisse les accepter aveuglément.

Lors du procès de Danton et de ses amis, Fouquier et le président Herman, hors d'état de lutter contre le grand tribun, obtinrent sur l'heure même, par le moyen de Saint-Just, un décret portant que « tout prévenu de conspiration qui résistera ou insultera à la justice nationale sera mis hors des débats sur-le-champ. »

Les malheureux se défendaient avec véhémence; ils n'insultaient nullement le tribunal; mais leur sacrifice était décidé. En vertu de l'arrêt de mort, ils furent entraînés hors de l'audience et condamnés.

La loi du 22 prairial an II (10 juin 1794), présentée par Couthon, mais rédigée par Robespierre, enleva aux accusés les dernières garanties qui leur restaient. Plus d'interrogatoire préalable, plus de défenseurs pour les conspirateurs; plus de témoins, à moins que cela ne parût absolument nécessaire, la preuve morale pouvant suffire au besoin; une seule peine, la mort. Le tribunal était réorganisé ainsi : un président, trois vice-présidents, quatre substituts, douze juges, cinquante jurés. Il se divisait en quatre sections, pour l'accélération des jugements; Il y eut quelque opposition; mais la Convention, dominée dès lors par Robespierre, vota cette loi effrayante et sinistre. Cette époque fut l'apogée de la Terreur. Les jugements n'étaient plus, pour ainsi dire, que des formalités. Une commission, dite populaire, installée au Muséum (l'ouvre), choisissait dans les prisons, dressait les listes et les envoyait au comité de Sécurité générale, qui les signait et les donnait à Fouquier. La responsabilité était donc divisée, triple, conséquemment à peu près nulle. Le tribunal de 1793 était bien dépassé; car ce tribunal motivait ses jugements, acquittait souvent, et beaucoup de ses condamnations n'étaient que l'application dure, mais littérale des lois. Il conservait enfin les formes d'une justice terrible, mais à peu près régulière.

Le tribunal de prairial procéda par grandes fournées, avec une hâte furieuse, et ses quatre sections multiplièrent les condamnations dans une proportion effrayante. Cette situation dura sept semaines, jusqu'au 9 thermidor. Le mouvement de réaction en fut accéléré. Et il n'en pouvait être autrement, car la Terreur s'étendait jusqu'à la Convention et jusqu'à la Montagne. Une foule de représentants, qui se sentaient menacés, n'osaient plus coucher dans leur lit et n'eurent plus de domicile fixe jusqu'à la chute de Robespierre.

A cette époque, les vaincus, maîtres de la veille, furent immolés à leur tour. Les hommes du tribunal révolutionnaire, les membres de la Commune, mis en masse hors la loi, Robespierre et ses amis montèrent sur les fatales charrettes. Le 10 thermidor, il y eut vingt-deux exécutions; le 11, soixante-dix; le 12, un reliquat de douze jurés ou membres de la Commune.

Voici le relevé des condamnations du tribunal révolutionnaire, du 3 avril 1793 au 12 thermidor an II (29 juillet 1794), d'après un document officiel; c'est l'attestation du greffier. Il donne en même temps une idée de ses progrès depuis le procès des dantonistes.

« Le greffier du tribunal certifie que, d'après le relevé fait sur le registre du greffe, le nombre des personnes condamnées à mort par le tribunal depuis le 3 avril 1793 jusqu'au 13 germinal 1794 se monte à 505, et, depuis ledit jour 13 germinal jusqu'au 12 thermidor

suivant, le nombre en est de 2,158, ce qui fait un total de 2,663.

« Ce 25 pluviôse de l'an III de la République une et indivisible.

« PARIS. »

Après le 9 thermidor, le tribunal révolutionnaire fut réorganisé (23 thermidor). Les débats prirent une allure plus judiciaire; des témoins furent entendus; le résumé du président, le réquisitoire de l'accusateur public furent établis; la liberté fut rendue à la défense. Dès lors, c'étaient surtout les révolutionnaires qui comparaissaient devant lui, sous l'appellation de terroristes.

Enfin, le 12 prairial an III (30 juin 1795), la Convention décrétait la suppression du tribunal révolutionnaire, que devaient dès lors remplacer les tribunaux criminels.

Outre le tribunal révolutionnaire de Paris, il y eut à la même époque les tribunaux révolutionnaires des départements, à Arras, à Brest, à Cambrai, à Rochefort et à Toulouse; puis des commissions révolutionnaires, à Bordeaux, à Lyon, à Marseille, à Nîmes, à Orange, à Toulon; enfin des commissions militaires, à Angers, à Laval, au Mans, à Marseille, à Noirmoutier.

Un certain nombre de tribunaux criminels des départements, revêtus des pouvoirs nécessaires, jugeaient aussi révolutionnairement, sans l'assistance d'un jury. Ils furent institués surtout par les représentants en mission. La Convention et le comité de Salut public n'en établirent qu'un petit nombre.

Quant au chiffre et à l'appréciation des condamnations, ils ont varié suivant la couleur politique des historiens. Les royalistes en ont exagéré le nombre dans des proportions légendaires; ils ont oublié volontairement et les nombreux acquittements, et les larges indemnités accordées aux accusés acquittés, et les justes condamnations contre des traîtres ou contre des Vendéens et des émigrés couverts de crimes et de sang. Si nous nous en rapportons aux évaluations de M. Berriat-Saint-Prix, dans son ouvrage la *Justice révolutionnaire*, il faudrait porter à 17,000 environ le nombre des personnes envoyées à la mort par les 178 tribunaux ou commissions révolutionnaires dans toute la France.

Nous résumons ici les indications sur la justice révolutionnaire.

Les tribunaux extraordinaires peuvent se diviser en quatre classes distinctes : les tribunaux révolutionnaires proprement dits; les commissions révolutionnaires; les commissions militaires; les tribunaux criminels des départements.

Les tribunaux révolutionnaires proprement dits avaient une compétence générale en matière de contre-révolution et jugeaient les crimes de révolte, émigration, conspiration, faux assignats, etc. Ils étaient peu nombreux; nous avons indiqué plus haut les villes où ils étaient institués.

Les commissions révolutionnaires étaient semblables de compétence et de personnel, mais n'avaient pas de jury, quelques-unes pas d'accusateur public. On en compte une douzaine.

Les commissions militaires, attachées aux armées et généralement composées d'officiers, étaient montées comme essentiellement ambulantes. Dans le principe, elles n'étaient affectées qu'aux révoltés et aux émigrés pris les armes à la main; en fait, elles jugeaient souvent tous les crimes de contre-révolution. On en compte une soixantaine.

Enfin, 87 tribunaux criminels de département, comme il est dit plus haut, furent momentanément investis des mêmes pouvoirs. Au besoin ils devenaient ambulants. Des décrets autorisaient leur transport dans l'étendue du département. Il en était de même des commissions.

On ne pouvait se pourvoir en cassation contre aucun jugement. L'exécution était immédiate.

Telle fut, en résumé, cette terrible justice de combat dont on ne saurait trop réprocher l'institution. Nos lecteurs nous rendront le témoignage que nous n'avons rien dissimulé. Nous avons simplement plaidé en quelque sorte les circonstances atténuantes, en raison des dangers du pays et de l'état violent des esprits.

TRIBUNAT s. m. (tri-bu-na — rad. *tribun*). Hist. Charge de tribun romain. || Exercice de cette charge. || Assemblée qui, en vertu de la constitution de l'an VIII, avait pour fonction de faire discuter les projets de loi par ses orateurs, contradictoirement avec ceux du gouvernement, en présence du Corps législatif, qui ne pouvait que voter en silence.

— *Encycl. Hist.* Le *tribunat* à Rome. Le *tribunat* était une des magistratures les plus importantes de la république romaine. Elle fut instituée l'an 493 av. J.-C., après la retraite des plébéiens sur le mont Sacré; car, comme le remarque spirituellement M. Ampère, ce fut la création de deux tribuns tirés de leur sein et investis du pouvoir de les défendre contre les patriciens qui décida les plébéiens à rentrer dans Rome, et non l'apologie de Menenius Agrippa sur la querelle des membres et de l'estomac. Les commencements de cette magistrature plébéienne furent modestes, mais elle devait grandir avec l'ordre plébéien qu'elle représentait;

elle devait tout envahir comme lui et se perdre comme lui par l'excès de ses envahissements. Le traité qui ramenait le peuple à Rome fut conclu par les féciaux entre les patriciens et les plébéiens comme entre deux peuples. Les tribuns furent dès lors les organes de la plèbe, ses représentants et pour ainsi dire son incarnation; il fallait être plébéien ou se faire plébéien par l'adoption pour être tribun. La porte du tribunal devait toujours être ouverte, et il ne pouvait passer un jour entier hors de Rome. Laisser le peuple sans tribun était un crime capital; là, point d'interrègne comme dans les magistratures patriciennes.

On nomma d'abord deux tribuns pour les opposer aux consuls : *Contra consulare imperium tribuni plebis constituti*, dit Cicéron. Aussi le *tribunat*, dans l'origine, n'était pas une véritable magistrature; en effet, les tribuns n'exerçaient aucune autorité : ils ne commandaient point, ils ne jugeaient point, ils ne pouvaient qu'empêcher; ils n'étaient pas le gouvernement, ils étaient l'opposition. Cette opposition s'exerçait par l'intercession et s'exprimait par le mot *veto*. Aussi les tribuns n'avaient-ils aucun insigne, aucun costume particulier : un seul attribut (*cursor*) les accompagnait; on les reconnaissait à une simple baguette d'ivoire qu'ils tenaient à la main. A l'origine, ils n'entraient même pas dans la curie, où ils ne tardèrent pas du reste à être admis; ils s'asseyaient à la porte, sur un tabouret (*subsellium*), mais la porte devait rester ouverte; car ils observaient avec grand soin les résultats de la délibération pour s'opposer dans le Forum, s'il y avait lieu, aux résolutions du sénat. Une des principales prérogatives du *tribunat* fut l'inviolabilité.

A peine le *tribunat* avait-il commencé d'exister que déjà il remporta une victoire signalée sur le patriciat dans l'affaire de Coriolan. La culture des terres ayant été interrompue par la retraite des plébéiens sur le mont Sacré, les édiles avaient envoyé acheter du blé en Etrurie, à Cumès et jusqu'en Sicile. L'orgueilleux patricien Coriolan proposa de n'en faire la distribution aux plébéiens que s'ils abandonnaient leur conquête du mont Sacré, le *tribunat*. Les tribuns, qui, assis sur leurs tabourets à la porte de la curie, entendaient les délibérations, quittèrent leurs sièges et montèrent à leur tribune du Forum pour faire connaître aux plébéiens qui y étaient assemblés l'odieuse proposition de Coriolan; quand il sortit, il faillit être mis en pièces. On se précipita sur lui avec fureur; les tribuns, dépassant leur pouvoir, le citèrent en jugement; le tribun Sicinius, un des chefs de la retraite sur le mont Sacré, proposa de précipiter Coriolan de la roche Tarpeienne. Celui-ci, debout au milieu des jeunes patriciens, semblait défier la multitude; les tribuns ordonnèrent de le saisir; les patriciens accoururent à sa défense, repoussèrent les tribuns et frappèrent les édiles; cependant l'autorité des consuls intervenant calma la foule pour ce jour-là. Le lendemain, les tribuns convoquèrent les citoyens et sommèrent Coriolan de paraître devant leur tribune érigée pour la première fois en tribunal. Coriolan se présenta en effet devant eux, mais ce fut pour récuser le jugement illégal des tribuns. Les tribuns persistèrent dans leur prétention de faire juger Coriolan par la plèbe et le sommèrent une seconde fois de comparaitre comme accusé d'avoir aspiré à la tyrannie. Sur vingt et une tribus, douze condamnèrent Coriolan à l'exil; désormais les tribuns avaient acquis le pouvoir judiciaire. Peu à peu ils firent obtenir aux plébéiens tous les droits qui primitivement étaient réservés aux seuls patriciens; c'est ainsi qu'ils leur arrachèrent successivement les mariages mixtes et l'accession des plébéiens à toutes les magistratures. Plus tard, ils convoquèrent le sénat et les assemblées par tribus et y firent rendre des lois appelées *plebiscites*, qu'ils opposèrent aux *senatus-consultes*, et, dès l'année 418 av. J.-C., ces lois devinrent obligatoires pour les patriciens. Peu à peu, la puissance du *tribunat* devint encore plus grande. Tout *senatus-consulte*, pour avoir force de loi, dut obtenir la sanction des tribuns du peuple; lorsqu'ils croyaient de leur devoir d'apposer leur *veto*, droit qui leur fut reconnu, le *senatus-consulte* n'était plus exécutoire; il n'avait plus que la valeur d'une simple opinion émise. Le nombre des tribuns avait été originairement de deux, il fut ensuite porté à dix. Les plus célèbres d'entre eux furent Caius et Tiberius Gracchus. V. GRACCHUS.

Depuis eux, le *tribunat* parcourut une phase d'avilissement et de nullité dont il ne sortit qu'avec Marius. « Quand Caius Gracchus, a dit Mirabeau, tomba sous le fer des patriciens, il ramassa une poignée de poussière teinte de son sang et la lança vers le ciel; de cette poussière naquit Marius. » La phrase un peu emphatique de Mirabeau est historiquement vraie; en effet, avec Marius recommencèrent les luttes des plébéiens conduits par leurs tribuns contre les patriciens; mais la lutte changea de nature. Les patriciens, en faisant tuer les deux Gracques, avaient donné le triste exemple de la violation des lois, et dès lors on combattit avec des proscriptions. A la mort de Marius, le patricien Sylla mina le pouvoir des tribuns en leur interdisant la faculté législative et le

droit de haranguer le peuple; les rostres ne virent plus, dès lors, que les têtes des citoyens que l'orgueilleux et cruel dictateur immolait à ses vengeances. Pompée rendit aux tribuns une partie de leur autorité, vers l'an 70 av. J.-C.; mais Octave et ses successeurs prirent pour eux le *tribunat*, afin de faire respecter dans leur personne l'inviolabilité légale des tribuns dont ils avaient usurpé le titre, dérision insolente que quelques écrivains ont prise au sérieux. C'est ainsi que finit misérablement cette charge qui, on peut le dire, avait inspiré au peuple romain cette soif d'égalité et de liberté civiles qui firent sa gloire et sa grandeur.

— *Tribunat consulaire.* Cette magistrature fut créée à Rome l'an 444 av. J.-C., lorsque le tribun Canuleius demanda l'admission des plébéiens au consulat. Les patriciens s'avèrent de cet expédient, préférant créer un titre nouveau plutôt que de profaner celui de consul en le donnant à un homme de la plèbe. On convint, après de longs débats, de nommer des tribuns militaires ayant le pouvoir des consuls et pris indifféremment dans les deux ordres, sans rien changer pour l'avenir aux élections consulaires. On pouvait en nommer six. En 366, le consulat étant devenu accessible aux plébéiens, on renonça pour toujours au *tribunat* consulaire. Il y eut encore à Rome les *tribuns du trésor*, qui administraient les finances et versaient entre les mains des questeurs la paye des troupes. Le Bas-Empire eut les tribuns des plaisirs, chargés de veiller aux jeux et aux fêtes données au peuple.

— *Tribunat militaire.* Originellement, les tribuns militaires étaient les chefs des trois tribus dont se composait le peuple romain, d'où leur nom. Plus tard, il y en eut quatre par légion, puis six. Ils recevaient directement les ordres du préfet de la légion, le remplaçant quelquefois dans le commandement, veillaient à tous les détails de la discipline et de l'approvisionnement et rendaient la justice aux soldats. Ils étaient nommés pour une campagne, par les rois d'abord, puis par les consuls, par les comices, et enfin par les empereurs.

— *Tribunat militaire à populo.* De nombreux monuments épigraphiques, récemment mis au jour et découverts spécialement à Pompéi, mentionnent cette magistrature, sur laquelle on ne possède que de vagues renseignements. Aucun des historiens de Rome n'a parlé des tribuns militaires à *populo*. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que les inscriptions sont toutes postérieures à l'époque où le *tribunat* militaire était conféré par les comices et qu'elles appartiennent à des cités provinciales de l'Italie; aucune n'a été trouvée à Rome ni dans le reste des provinces romaines. Quelques érudits pensent que cette magistrature était purement provinciale et qu'elle revêtait celui qui en était chargé par l'élection populaire du commandement des gardes urbaines; d'autres croient que, la transformation de l'armée n'ayant pas eu lieu brusquement, il put y avoir encore sous Auguste, date de la plupart des inscriptions, des tribuns militaires élus par le peuple; mais ils n'expliquent pas pourquoi dans ces inscriptions la mention à *populo* suit la désignation de la magistrature, tandis qu'elle n'existe pas dans une foule d'autres concernant les tribuns militaires en charge, alors que cette magistrature était élective. Cette question a été l'objet de grandes discussions à l'Académie des inscriptions et belles-lettres (mars 1875), sans recevoir de solution certaine.

— *Le Tribunat en France.* La constitution du 22 frimaire an VIII établit le *Tribunat* comme corps politique. Sieyès, le principal auteur de cette constitution, avait en vue d'établir une pondération des pouvoirs. On a beaucoup ridiculisé ce retour vers les coutumes de l'ancienne Rome; il nous semble que la question méritait d'être plus sérieusement étudiée; Sieyès avait voulu d'abord doter aux tribuns un pouvoir à peu près égal à celui qu'avaient les tribuns romains; des modifications capitales furent apportées au projet primitif, de telle sorte que le *Tribunat*, établi pour s'opposer aux empiétements du pouvoir, ne pouvait, en réalité, avoir qu'une médiocre influence et qu'une action presque nulle. Les tribuns discutaient les projets de loi devant le Corps législatif et le Sénat; ils prenaient l'initiative d'abus à détruire ou d'améliorations à signaler; mais leur rôle se bornait là : ils n'avaient pas ce terrible droit de *veto* qui, à Rome, leur donnait une si grande importance; enfin, ils n'étaient pas nommés dans les comices du peuple, ils étaient simplement choisis dans les rangs du Sénat. Leurs fonctions n'étaient pas sans analogie avec celles des ministres sans portefeuille. Pourtant, à cette époque, la cause démocratique aurait eu besoin de censeurs vigilants, décidés à sauvegarder les droits qui leur étaient confiés. Réduit d'abord, le *Tribunat* fut supprimé par le sénatus-consulte de 1807. Nous pouvons aujourd'hui revenir sur l'idée de Sieyès, débarrassée de toutes les modifications qu'apportèrent la lassitude des représentants et l'ambition prévoyante du premier consul. Tel qu'il fut institué, le *Tribunat* ne pouvait pas sans doute avoir une grande influence, et il n'en eut en effet aucune; il ne s'opposa pas aux progrès de la tyrannie; mais l'institution,

telle qu'elle avait été d'abord conçue, avait une utilité qui n'échappera à aucun esprit sérieux. Depuis 1789, il est admis que les gouvernants, quel que soit leur titre, ne sont que les serviteurs, les mandataires du peuple. Dès lors n'est-il pas évident que le peuple ne saurait trop multiplier les précautions pour éviter d'être trompé par ces mandataires qui, le fait n'a pas besoin d'être prouvé historiquement, sont souvent portés à outre-passer les droits qui leur sont confiés, à dépasser leur mandat? De là pour le peuple le devoir absolu de surveiller la conduite de ceux à qui il a remis ses destinées et ses libertés; de là la nécessité indiscutable de multiplier les moyens de contrôle, et, à ce point de vue, l'utilité du *Tribunat* ne saurait être contestée. Enfin, et c'est là un argument capital, tandis que les divers mandataires ont tout intérêt à flatter le pouvoir suprême, roi ou empereur, le tribun du peuple est forcément en hostilité avec ce même pouvoir. Ce n'est pas seulement son droit et son devoir de veiller à ce que les libertés soient respectées, c'est encore son intérêt direct, absolu; lui, du moins, ne dépend que du peuple; à tout instant il peut être révoqué, car ses fonctions ne peuvent être que temporaires. Pour nous servir d'une expression empruntée à une brochure ignorée qui parut en 1793, c'est le véritable tribunal, « c'est la conscience du peuple » qui parle par la bouche des tribuns. En un mot, le *Tribunat*, non plus celui de l'an VIII, mais le *tribunat* de l'ancienne Rome, est l'ennemi du pouvoir, dont il surveille les menées et les intrigues; armé de son veto redoutable, il s'oppose à toute loi mauvaise; au moindre danger, il avertit le peuple des périls que court son indépendance, et derrière ce censeur vigilant se groupe la nation tout entière.

TRIBUNE s. f. (tri-bu-ne — bas lat. *tribuna*, fait de *tribunal*). Lieu élevé, d'où les orateurs grecs et romains haranguaient le peuple : *Démosthène est l'athlète de la raison; il la défend de toutes les forces de son âme et de son génie; et la TRIBUNE où il parle est une arène.* (C. Maury.)

— Lieu élevé d'où parlent les orateurs, dans les assemblées délibérantes : *Chacun, à la TRIBUNE, a le droit de dire son opinion.* (Dupin.)

— Lieu élevé d'où un orateur quelconque adresse la parole à des auditeurs : *Après de la TRIBUNE nationale étaient élevées deux TRIBUNES concurrentes : celle des Jacobins et celle des Cordeliers.* (Chateaub.)

— Fig. Eloquence parlementaire : *La plus noble illustration est celle que donne la TRIBUNE.* (Boiste.)

— *Eloquence de la tribune.* Eloquence propre aux débats des assemblées politiques.

— *Tribune sacrée.* Nom que l'on donne quelquefois à la chaire où montent les prêtres pour parler aux fidèles.

— Lieu plus ou moins élevé, où se mettent certaines personnes qui doivent occuper une place séparée, soit dans les églises, soit dans les grandes salles d'assemblée publique : *TRIBUNE des musiciens. TRIBUNE des autorités. Entendre la messe dans une TRIBUNE. TRIBUNES publiques. TRIBUNES réservées de la Chambre. TRIBUNE du corps diplomatique. TRIBUNE des journalistes.*

— *Tribune d'orgues.* Lieu où est placé le buffet d'orgues, dans une église.

— Nom que donnent les Italiens à la partie demi-circulaire opposée à la porte d'entrée, dans une boutique.

— Balcon autour de la lanterne d'un dôme.

— Turf. Estrade d'où l'on peut voir courir : *TRIBUNE du président. TRIBUNES du public. La TRIBUNE des jockeys qui ne courent pas s'appelle box. La TRIBUNE du juge de l'arrivée est une petite guérite placée en ligne droite du poteau gagnant et sur le côté.*

— *Encycl. Archit.* Dans les édifices sacrés, on donne le nom de *tribune* à toute partie élevée au-dessus du sol, soit sur des colonnes ou des arcs, soit sur des encoirbellements; de là les *tribunes* du jubé, des orgues, de l'horloge, du trésor, etc. Primitivement la *tribune* était l'hémicycle qui forme l'abside, où se tenait l'évêque ou l'abbé entouré de son clergé, en souvenir de la place qu'occupait, dans la basilique romaine antique, le prêtre. Les *tribunes* servaient encore à quelques fidèles privilégiés, à de grands personnages, aux familles des fondateurs, etc.; on augmentait aussi, par leur construction, la surface donnée aux fidèles dans les églises trop petites; enfin, elles avaient, comme elles ont encore aujourd'hui, des usages très-variés, suivant le lieu où elles étaient établies et l'importance du monument qui les contenait.

L'établissement des *tribunes* semble remonter à une haute antiquité. D'abord formées de simples dalles ou planchers, supportées par des encoirbellements soutenus par des piliers monolithes, les *tribunes* prirent une très-grande importance dans la décoration, et la place qu'on leur assignait força très-souvent les architectes d'avoir recours à des modes de soutien qui sont des chefs-d'œuvre de mécanique. Les *tribunes* se trouvant généralement au-dessus des portes principales, ils évitaient l'établissement de piliers

et de colonnettes en établissant des poutres avec des poinçons et des tirants, qui leur permettaient de traverser de très-grands espaces dans des conditions excellentes de solidité. Ces poutres, parfaitement décorées, avec des frises, des pendentifs et des enlacements, et masquées aux yeux de la foule, excitaient tout à la fois l'admiration et la crainte par leur hardiesse d'exécution. L'église de Saint-Andoche de Saulieu (Côte-d'Or) possède encore une jolie *tribune* en ce genre au-dessus de la porte centrale; cette construction, tout en bois, date de la fin du xve siècle. Vers la même époque, des architectes encore plus hardis élevèrent les *tribunes* sur des arcs en porte-à-faux et se butant les uns contre les autres à leur sommet; la cathédrale d'Autun en offre un exemple. Indépendamment de ces *tribunes*, faites pour recevoir des chanteurs, des jeux d'orgue ou un public privilégié, on pratiquait parfois, dans les églises abbatiales ou paroissiales, et surtout dans les chapelles des châteaux, de petites *tribunes* fermées. Cet usage devint fréquent pendant le xve siècle; les abbés ne descendaient plus au chœur, ils avaient leur *tribune*; de même les seigneurs avaient leur *tribune* spéciale, soit dans l'église paroissiale, soit dans leur propre chapelle. En général, ces *tribunes* particulières étaient très-décorées, peu saillantes sur la nef et garnies intérieurement de coussins, afin que les assistants pussent voir dans l'église sans être vus.

— *Rhétor. Eloquence de la tribune ou éloquence parlementaire.* Les Grecs avaient l'Agora; les Romains, le Forum; les peuples modernes ont la *tribune*, dont Berryer a dit si justement : « La *tribune* est le champ de bataille des intelligences. » C'est là, en effet, que les voix puissantes retentissent pour la défense des intérêts, des opinions, des principes qui doivent présider à la direction des affaires publiques.

« L'éloquence politique, dit M. Villemain, n'appartient qu'aux Etats libres. Son théâtre est une assemblée populaire; sa plus grande puissance, la parole soudaine excitée par la chaleur du débat. Où pourrait-on chercher ailleurs que dans la Grèce la première forme, le plus heureux développement de cette éloquence? Elle y était le gouvernement et le spectacle du peuple tout à la fois. Bien que l'esprit des Grecs fût singulièrement dialecticien et subtil, la condition de l'éloquence, pour eux, c'était la pureté, l'élégance, l'harmonie du langage. Rien n'était plus sévère, plus délicat sur le goût que cet auditoire démocratique d'Athènes. Le plus grand et le plus austère des orateurs athéniens, dans une cause qui intéresse le salut commun, est obligé de s'excuser d'avoir manqué à l'élégance attique et de rappeler aux Athéniens que le sort de la Grèce ne dépend pas d'un geste oratoire.

« Cependant, cette perfection de langage qui semblait être imposée aux orateurs de l'antiquité grecque, comment l'accorder avec cette condition de soudaineté si puissante dans le débat politique? Périclès, selon Plutarque, n'allait jamais à la place publique sans avoir demandé aux dieux la grâce de ne rien dire d'imprudent, rien qui ne fût nécessaire, rien qui ne fût convenable. Cette prière était toute une préparation oratoire. Phocion, silencieux au pied de la *tribune*, cherchait, avant d'y monter, comment il exprimerait en moins de mots ce qu'il avait à dire. La préméditation seule, en effet, peut donner la concision du langage. Qui doute cependant, malgré ces exemples, que, dans le mouvement d'une assemblée populaire, la parole des orateurs d'Athènes ne fût souvent subite, improvisée? Pour persuader les autres, il faut penser avec eux, en même temps qu'eux.

« Si de la Grèce, entrevue rapidement, nous passons à Rome, nous y retrouvons les mêmes caractères de l'éloquence politique, l'audace et la soudaineté, avec des intérêts plus grands. L'éloquence grecque était presque renfermée dans Athènes; elle agissait sur des hommes libres, en qui la liberté avait développé tous les dons de l'intelligence; mais elle n'avait pas ce vaste théâtre, cette puissance d'action que la parole trouva dans Rome. C'est à Rome peut-être que nous devons chercher le plus haut degré de l'éloquence politique, considérée tout à la fois comme puissance et comme art. Là paraît tout entier cet empire que, dans la société antique, la parole exerçait sur les hommes assemblés. Nul doute que l'art moderne ne soit resté loin de ces exemples. »

Nous ne nous étendrons pas plus longtemps sur l'histoire et les caractères de l'éloquence politique chez les anciens. Les principaux discours des grands orateurs de Rome et d'Athènes sont l'objet de comptes rendus dans cet ouvrage, et c'est là qu'on trouvera des considérations appropriées à chacun d'eux. Comme l'éloquence de la *tribune* ne peut se produire qu'au sein des assemblées délibérantes, qui n'existaient pas au moyen âge, nous aborderons sans transition l'histoire de l'éloquence parlementaire dans nos temps modernes. L'éloquence de la *tribune*, en France, ne commence qu'avec la Révolution, et, tout d'abord, se dresse devant nous la grande figure de Mirabeau, qui en fut l'image vivante, l'incarnation même. Il porta

l'éloquence politique à une hauteur qu'on n'a jamais dépassée depuis, et c'est encore aujourd'hui le seul orateur qu'on puisse opposer avec avantage à ceux d'Athènes et de Rome. Démosthène n'a jamais été plus foudroyant, plus terrible, Cicéron plus entraînant que Mirabeau dans quelques-uns de ses discours. Cependant, dit Lemerrier, « ses dehors frappaient à son désavantage; sa taille ne présentait qu'un ensemble de contours massifs; la vue ne supportait qu'avec répugnance son teint gravé, olivâtre, ses joues sillonnées de coutures, ses yeux s'enfonçant sous un haut sourcil et dans un enchevêtrement plombé, sa bouche irrégulièrement fendue, enfin sa tête énorme, hérissée d'une forêt de cheveux et posée sur une large poitrine. » — Il semblait quelquefois, dit à son tour Lacretelle, tirer avantage de sa laideur et de l'effroi qu'il inspirait. Quand on venait de le provoquer fortement dans l'assemblée : « Je vais, dit-il, leur présenter la hure. » Il réussissait, par une déclamation artificielle et habilement calculée, à entraîner son auditoire, et sa fougue naturelle, dont il comprimeait les élans dans ses harangues méditées, débordait dans ses improvisations. Une sorte d'irritabilité nerveuse donnait alors à toute sa personne l'animation et la vie. Sa poitrine se gonflait d'un souffle tempétueux. Sa face de lion se plissait et se crispait. Ses yeux dardaient des flammes. Il rugissait, il bondissait, il secouait son épaisse crinière toute blanchie d'écume, et il prenait possession de la tribune avec la suprême autorité d'un maître et d'un roi.

Mirabeau n'eut pas de rivaux à l'Assemblée; il n'en pouvait pas avoir; mais il eut des adversaires habiles, éloquents et infatigables, dont les deux plus célèbres furent Barnave et l'abbé Maury.

Nous entrons maintenant en pleine période révolutionnaire, l'ère des grandes tempêtes parlementaires. Parmi les orateurs célèbres de cette époque, mentionnons tout d'abord Vergniaud, esprit flexible et étendu, patriote sincère, orateur élégant, onctueux, métaphorique surtout. Les métaphores abondent dans les discours de Vergniaud, et souvent elles jaillissent sous une forme singulièrement piquante et originale. On a retenu ce mot, qui dépeint si bien les excès de la Montagne : « La Révolution est comme Saturne, elle dévore ses enfants. » On connaît aussi cette comparaison tant applaudie : « Si nos principes se propagent avec tant de lenteur chez les nations étrangères, c'est que leur écart est obscurci par des sophismes anarchiques, des mouvements tumultueux et surtout par un crêpe ensanglanté. Lorsque les peuples se prosterneront pour la première fois devant le soleil, pour l'appeler le père de la nature, pensez-vous qu'il fût voilé par les nuages destructeurs qui portent la tempête? Non, sans doute; brillant de gloire, il s'avancerait alors dans l'immensité de l'espace et repaîtrait sur l'univers la fécondité et la lumière. »

Parmi les orateurs de la Montagne, nous devons mentionner Barère, rapporteur élégant, improvisateur de motions, de décrets et d'adresses; plus châtié, plus littéraire que Danton, dont il était loin de posséder la puissance oratoire, le *os magnum sonaturum*.

Robespierre, orateur disert, rompu aux harangues des clubs et aux luttes de la *tribune*; patient, taciturne, dissimulé, maître de la discussion comme de lui-même, ne laissant presque pas d'issue à ses passions, plus homme d'Etat qu'orateur. Sa phraséologie emphatique se ressentait trop des souvenirs de l'antiquité et de la lecture de Rousseau. Cependant, il s'est élevé plus d'une fois jusqu'à la hauteur de la véritable éloquence, comme dans cette séance où, interpellé par Vergniaud qui lui cria : « Concluez! » il répondit par cette apostrophe : « Oui, je vais conclure, et contre vous! contre vous qui, etc. » et, s'animant de plus en plus, il accusa Vergniaud sous le poids de ses accusations.

Mais l'orateur révolutionnaire le plus puissant de cette grande époque, après Mirabeau, fut sans contredit Danton. Avec sa voix retentissante, ses gestes impétueux et les colossales figures de ses discours, il eût, dans l'antiquité, gouverné du haut de la *tribune* aux harangues les orages de la multitude. Il comprenait admirablement le génie du peuple, dont il savait parler la langue et dont ses yeux ardents révélaient toutes les passions. Sa stature athlétique et les éclats de sa voix tonnante joints à une éloquence forte, hardie, presque sauvage, firent de lui le véritable tribun du peuple, et s'il avait eu autant de talent que de génie, nul doute qu'il n'eût renversé Robespierre. Son éloquence monstrueuse, mais originale, emportée, saisissante, semblait s'élancer par bonds de sa poitrine et arrachait à l'Assemblée des applaudissements unanimes.

Sous le Directoire, l'éloquence politique ne brilla pas d'un vif éclat; elle s'éclipsa complètement sous le Consulat et l'Empire; la *tribune* devint muette. Des que Napoléon fut tombé, la *tribune* reprit ses droits, l'éloquence parlementaire sortit de son long silence. Au seuil de cette nouvelle époque, nous trouvons Manuel, un des tribuns de l'opposition pendant la Restauration et le plus remarquable improvisateur du côté gauche. Il fut l'objet de toutes les passions haineuses de la droite, devant laquelle il osa faire une apologie voilée de la Convention. On sait que c'est le

motif qui le fit *empoigner* et expulser de la Chambre pour cause d'indignité, et ses électeurs eurent la lâcheté de ne point le réélire. Dans les débats orageux qui s'élevèrent à cette occasion, Manuel se défendit avec beaucoup de noblesse et en même temps avec une éloquente simplicité :

« Je déclare, dit-il, que je ne reconnais ici à personne le droit de m'accuser ni de me juger. Je cherche d'ailleurs ici des juges et je n'y trouve que des accusateurs. Je n'attends point un acte de justice, c'est à un acte de vengeance que je me résigne. Je professe du respect pour les autorités, mais je respecte bien plus encore la loi qui les a fondées, et je ne leur reconnais plus de puissance dès l'instant qu'au mépris de cette loi ils usurpent des droits qu'elle ne leur a pas donnés. Dans un tel état de choses, je ne sais si la soumission est un acte de prudence; mais je sais que, dès que la résistance est un droit, elle devient un devoir. »

Arrivé dans cette Chambre par la volonté de ceux qui avaient le droit de m'y envoyer, je ne dois en sortir que par la violence de ceux qui veulent s'arroger le droit de m'en exclure, et, si cette résolution de ma part doit appeler sur ma tête de plus grands périls, je me dis que le champ de la liberté a été quelquefois fécondé par un sang généreux. »

M. de Serre fut, avant de devenir ministre, un des plus grands orateurs des premiers temps de la Restauration. « Soldat et chef à la fois, tantôt sur la défensive, tantôt sur l'offensive, il se multipliait et tenait à lui seul presque lieu d'une armée. » Nous pouvons citer ensuite : Royer-Collard, chef d'une des fractions de la Chambre; Camille Jordan, Sainte-Aulaire, Courvoisier, Simon, Kératry, Decaze, Lainé, Beugnot, de Sémonville, Talleyrand. Dans les rangs de l'opposition libérale, nous trouvons : le général Foy, Benjamin Constant, Lafitte, Bignon, d'Argenson, Casimir Périer, Corcelles, Stanislas Girardin et Chauvelin. Enfin, les royalistes eux-mêmes ont fourni à la tribune un contingent dont ils avaient le droit d'être fiers : La Bourdonnaye, contre-révolutionnaire exalté, celui qui fit expulser Manuel; Delolot, Dudon, de Casteljau, de Salaberry, de Bonald, de Marcellus, de Villèle, Corbière, de Bernis, de Peyronnet, Martignac, Pardessus, Ravez, etc.

Nous voici arrivés au gouvernement de Juillet; jamais peut-être, depuis le retentissement de la grande voix de Mirabeau, la tribune française n'a eu des échos plus éloquentes. L'homme qui la remplit presque tout entière à cette époque, c'est Casimir Périer. « Sa dialectique passionnée le rendait merveilleusement propre à lutter contre l'opposition, d'homme à homme, de colère à colère. C'était un personnage d'action et de riposte vive, doué de plus de résolution parlementaire que de courage personnel, toujours prêt à monter à l'assaut de la tribune et y montant. Il avait, sur ses derniers jours, une énergie orageuse qui le minait et qui l'emportait rapidement vers le tombeau. »

Un des plus grands orateurs de cette époque fut Garnier-Pagès, homme honnête et convaincu, démocrate sévère, ne luttant jamais qu'avec sa conscience, à laquelle il eût tout sacrifié, tout, jusqu'à sa popularité.

« M. Pagès, dit Timon, est l'évêque et le brillant héritier de Benjamin Constant, moins souple peut-être, moins rompu à la langue des affaires, ne sachant pas aussi bien que son maître se tortiller comme un serpent autour d'une thèse et l'enlancer dans les mille replis de son argumentation; moins dialecticien, moins fécond, moins naturel et moins ingénieux; mais peut-être plus habile et plus exerce dans l'art de réduire avec précision des pensées en axiomes, plus étincelant dans la variété de ses antithèses, plus religieux dans ses moralités politiques, plus châtié, plus pur dans les formes de son langage, et le seul député dont les discours écrits puissent captiver, par l'éclat soutenu du style et des pensées, l'attention d'une Chambre distraite, nonchalante et fort peu sensible à toutes les peines qu'on se donne de lui faire de l'éloquence. »

L'espace nous manque pour apprécier le talent de beaucoup d'orateurs de ce temps. Parmi eux, nous citerons : le duc de Fitz-James, M. Sauzet, le général La Fayette, Mauguin, Lafitte, Odilon Barrot, Dufaure, Ducos, Villain, Salvandy, de Tocqueville, de Beaumont, Lanjuinais, Dupin, Arago et bien d'autres encore. Il nous tarde d'arriver à cette puissante personnalité oratoire qui s'appelait Berryer, le plus grand de tous, celui-là, le plus grand après Mirabeau.

« Sa vaste et fidèle mémoire contenait sans effort les dates les plus compliquées, et son doigt se pose sans hésitation sur les passages dispersés des nombreux documents qu'il analyse et qui forment la trame de ses discours. Rien n'égale la variété de ses intonations, tantôt simples et pénétrantes, tantôt hardies, pompeuses, ornées, pénétrantes. Sa véhémence n'a rien d'amer, et ses personnalités rien d'injurieux. »

« Il tire d'une cause tout ce qu'elle contient à la fois de spécieux et de solide, et il la herisse d'arguments si captieux et si serres qu'on ne sait plus par où l'aborder ni la prendre. »

« Lorsqu'il a parcouru la série de ses preuves, il s'arrête un court moment; alors, il les

entasse les unes sur les autres et il en fait un monceau sous lequel il accable ses adversaires.... »

« Il faut le voir couvrir son adversaire, le saisir et s'en emparer; il le captive, il l'étreint entre ses redoutables serres, et lorsque, après l'avoir meurtri et déchiré, il le rejette du haut de la tribune, vous voyez le ministre confus, humilié, courbé sur son banc de douleur, cacher entre ses deux mains la rougeur de son front et le cynisme de ses apostrophes. » (Timon.)

Ce qui fera l'éternelle gloire de Berryer, ce qui faisait sa force, c'est que, tout en combattant pour une cause que le peuple avait condamnée, il avait au plus haut point le sentiment national, le cœur vraiment français, jusqu'à s'écrier un jour, dans son patriotisme enthousiasme, lui, le légitimiste : « Je remercie la Convention d'avoir sauvé l'indépendance de la France. »

Lainé ne fut pas seulement un grand poète, il eut aussi ses jours de gloire comme orateur politique. Toutefois, on pourrait lui reprocher plus de couleur dans le tissu que de fermeté dans la chair, plus d'éclat que de profondeur, plus de relief que de nerf, plus de sonorité que de substance, plus d'abondance que de précision, plus de développement que de suite.

A côté de cette éloquence politique qui est le plus souvent offensive, nous en trouvons une autre qu'on pourrait appeler l'éloquence ministérielle, et qui, par sa nature même, est ordinairement obligée à se tenir sur la défensive. Elle a bien assez, en effet, de parer les coups qu'on lui porte, sans songer à prendre un rôle agresseur. De notre temps, deux hommes d'une supériorité incontestable, chacun dans son genre, ont surtout personifié cette sorte d'éloquence; nous avons nommé M. Thiers et Guizot. Nous voudrions pouvoir citer ici les deux chapitres que Timon leur consacre; ce sont deux tableaux peints de main de maître. Nous nous contenterons, à regret, de quelques fragments qui se rapportent mieux à notre sujet :

« Comme tous les prédicants de l'école genevoise, de cette école àpre et rude, M. Guizot procède dogmatiquement. Il négocie les fleurs du langage. Il manque de variété, d'imagination et de verve, mais non pas d'énergie. Sa passion se révèle dans l'éclat de ses yeux et transpire sur la pâleur de son visage, qu'elle colore et teint subitement, mais elle s'absorbe vite, et elle est plus concentrée qu'extérieure. Il regarde l'opposition en face et le front levé. Il la désigne avec un geste superbe, et il lui lance des sarcasmes collectifs, qui laissent dans la plaie leur trait envenimé. »

« M. Guizot traite les questions politiques d'un certain point de vue élevé. C'était le procédé de son maître, M. Royer-Collard. Il choisit une idée et la formule en axiome, et il établit autour de cet axiome l'échafaudage de ses raisonnements. Il y revient sans cesse; il la présente seule à la vue du spectateur, il y attire, il y fixe son attention. Son oraison n'est que le développement d'un thème. Si l'idée est vraie, tout le discours est vrai; si l'idée est fautive, tout le discours est faux; mais les députés de la majorité prévenus à laquelle il s'adresse ne conviennent jamais que la thèse soit fautive, et M. Guizot conserve auprès d'eux tous les avantages de sa méthode.... »

A M. Thiers à poser maintenant devant l'ineffable peintre :

« Quoiqu'il commence presque tous les aliénés de ses discours par cette formule : « Permettez-moi, messieurs... » ou : « Je vous demande pardon... », il se passe très-bien de la permission, et il se met fort au-dessus du pardon de personne. Mais il y a tant de vaniteux dans une Chambre française ! Il faut se faire si humble avec eux ! Moyennant cette petite précaution, on vous permet de tout oser, de tout dire. C'est le passe-port de beaucoup d'imperfections. »

« On ne peut pas dire que M. Thiers procède par saillies à vives arêtes comme M. Dupin, ni qu'il ait la parole grave de M. Odilon Barrot, ou le sarcasme moqueur de Mauguin, ou l'ondoyante éloquence de Sauzet, ou la raison supérieure de Guizot; c'est une espèce de talent à part, qui ne ressemble, de près ou de loin, à celui de personne. »

« Ce n'est pas, si vous voulez, de l'oraison, c'est de la causerie, mais de la causerie vive, brillante, légère, volubile, animée, semée de traits historiques, d'anecdotes et de réflexions fines; et tout cela est dit, coupé, brisé, lié, délié, recousu avec une dextérité de langage incomparable. La pensée naît si vite dans cette tête-là, si vite, qu'on dirait qu'elle est enfantée avant d'avoir été conçue. Les vastes poumons d'un géant ne suffiraient pas à l'expectoration des paroles de ce nain spirituel. La nature, toujours attentive et compatissante dans sa compensation, semble avoir voulu concentrer chez lui toute la puissance de la virilité dans les frères organes du larynx. »

« Si une théorie a plusieurs faces, les unes fausses, les autres vraies, il les groupe, il les mêle, il les fait jouer et rayonner devant vous d'une main si vive, que vous n'avez pas le temps d'attrapper le sophisme au passage. Je ne sais si le désordre de ses improvisations, si l'incohérent entassement de tant de propositions hétérogènes, si le bizarre mélange de

toutes ces idées et de tous ces tons est un effet de son art; mais il est de tous les orateurs celui dont la réfutation est la plus facile quand on le lit, la plus difficile quand on l'écoute. Il est le roué le plus amusant de nos routes politiques, le plus aigu de nos sophistes, le plus subtil et le plus insaisissable de nos prestidigitateurs. C'est le Bosco de la tribune. »

De ces brillantes illustrations, dont quelques-unes ne sont pas encore éteintes, nous passons aux orateurs politiques de nos jours. M. Jules Favre, dans plusieurs circonstances, a montré les qualités d'un véritable orateur; à côté de lui se sont fait remarquer MM. Picard, Jules Simon et le dernier de tous par ordre des temps, mais le premier peut-être par le talent, M. Gambetta.

Quant à l'éloquence ministérielle des Billaut, des Rouher, des Pinard et des Forcade, menteuse comme le triste régime qu'elle servait, sans dignité, sans grandeur; quant à cette éloquence gourmée, pédantesque, filandreuse de M. Emile Ollivier, nouvellement converti aux saines doctrines avec la bénédiction de son père pour passe-port, une telle éloquence ne vaut pas la peine d'être nommée.

Nous pourrions étendre cette étude à l'éloquence de la tribune chez les autres peuples; mais elle aurait beaucoup moins d'intérêt pour nous. La différence des mœurs, de la langue, du génie oratoire, arrête ou ralentit du moins la transmission des sentiments exprimés par l'orateur. Au reste, en dehors de la France, il n'y a guère que l'Angleterre qui ait vu fleurir l'éloquence politique. Là aussi elle a compté de brillantes personnalités : lord Chatham, Fox, l'admirateur de la Révolution française, Burke, son infatigable adversaire; William Pitt, le grand ministre; Sheridan, Byron, l'immortel poète; George Canning, lord Brougham et, plus particulièrement de nos jours, Bright, Cobden, Disraeli, lord Palmerston, Gladstone, et le plus grand, le plus puissant, le plus redouté de tous, l'infatigable et éloquent agitateur de l'Irlande, O'Connell; jamais homme, sans en excepter Démosthène, n'a exercé une influence plus souveraine sur tout un peuple; jamais orateur n'a bravé avec une audace plus éloquente et un parlement, et des ministres plus hostiles à sa cause.

Les lecteurs qui aimeraient de plus longs développements sur les orateurs, leurs discours, leurs luttes parlementaires, les trouveront dans le *Livre des orateurs*, de Timon (Cormenin), et dans les *Chefs-d'œuvre de l'éloquence*, de M. l'abbé Marcel, deux excellents ouvrages, qui nous ont beaucoup servi pour ce travail.

Tribune des départements (LA), journal politique, qui parut, avec quelques interruptions, du 8 juin 1829 au 11 mai 1835 et porta successivement le titre de *Tribune des départements*, *Tribune du mouvement*, puis *Tribune politique et littéraire*. Fondée par Auguste et Victorin l'abbé, rédigée avec autant d'habileté que d'énergie successivement par Germain Sarret, Bascans et le brillant polémiste Armand Marrast, la Tribune devint une arme redoutable contre le gouvernement et acquit par ses attaques violentes et ses nombreux procès une célébrité quelque peu coûteuse. Les poursuites, au nombre de plus de cent, dont elle fut l'objet aboutirent, en effet, à une vingtaine de condamnations, formant un total de cinquante ans de prison et 160,000 francs d'amende, sans compter le sac de ses bureaux par la garde nationale. Dans cette campagne, Marrast se montra beaucoup plus avancé que le journal dont, plus tard, il devint le rédacteur en chef, le *National*. Armand Carrel y soutenait alors le principe de la monarchie constitutionnelle, sous la condition que « le roi règne et ne gouverne pas ». Mais bientôt Carrel déclara publiquement « que la nation n'arriverait pas à son but par ce procédé si simple en apparence. » C'était se déclarer républicain; et, en effet, dès lors, Carrel et le *National* firent profession d'appartenir à l'opinion républicaine. En 1833, la Tribune avait qualifié de prostituée la Chambre des députés. L'Assemblée cita à sa barre le gérant et deux rédacteurs, MM. Armand Marrast et Godefroy Cavaignac. Les écrivains refusèrent de se rétracter, et le gérant fut condamné à trois ans de prison et 10,000 francs d'amende. Une citation donnera une idée de la polémique de la Tribune. Voici comment, après tant de condamnations, ce journal ne craignait pas de s'exprimer, le 8 février 1834, sur le compte du roi et de ses ministres. L'article est intitulé : *Le plus honnête homme du royaume*.

«..... Ce n'est pas Talleyrand, tout chargé des ignominies des neuf gouvernements qui ont passé sur la France depuis un demi-siècle, traître à Dieu et aux hommes, qui a consumé sa vie à trafiquer de morale, à vendre les consciences d'autrui quand on ne pouvait plus acheter la sienne. Ce n'est pas Soult, l'illustre conquérant de l'Espagne, le prétendant à la couronne d'Oporto, dont les troupes mouraient de faim, dont les soldats, demi-nus, réclamaient vainement leur paye, tandis que le général en chef augmentait sa fortune par toutes les actions licites et illicites. Ce n'est pas celui qui entasse dans son budget millions sur millions, qui fait et défait les ordonnances, qui conclut des mar-

chés secrets. Ce n'est pas Barthe, le renégat, osant invoquer à la Chambre la foi des serments, lui qui a outragé toute morale, manqué à toutes ses promesses, abandonné toutes ses traditions. Ce n'est pas Persil, qui ôte à faux les pièces authentiques, qui suppose des faits, qui altère des textes, qui reçoit unanimement de l'opinion publique et des avocats les plus honorables l'épithète de faussaire. Le plus honnête homme du royaume, ce n'est pas Humann, s'engraissant à l'aire de la contrebande d'argent, calomniateur public; de Rigny, dont l'histoire appartiendrait à la cour d'assises. Ce ne sont pas tous ces vieux débris de l'Empire, qui colportent tous les usages du despotisme et professent et pratiquent toutes les bassesses de la servilité la plus honteuse. Ce ne sont pas non plus les rédacteurs des *Débats*; ce ne sont pas tous les prostitués que l'or des caisses publiques tient enchaînés. Le plus honnête homme du royaume, c'est mieux que cela, c'est lui, c'est..... enfin, c'est le plus honnête homme du royaume. »

Tribune (LA), journal politique hebdomadaire, fondé à Paris le 14 juin 1868 par MM. Pelletan et Glais-Bizoin. Cette feuille, créée principalement en vue des élections de 1869, eut pour rédacteur en chef Eugène Pelletan et pour collaborateurs MM. Lavertujon, Hérol, Journault, L. Legault, Gellion-Danglars, Mocqueris, Jules Joffroy, Trebois, etc. Organe des idées républicaines et démocratiques, ce journal fit une guerre des plus vives au despotisme impérial, s'attacha à mettre en lumière les abus de tout genre qui pullulaient sous ce détestable régime et contribua au puissant mouvement d'opinion qui précéda la chute de l'Empire. Impliqué avec l'*Avenir national*, le *Réveil*, etc., dans le second procès relatif à la souscription Baudin, la Tribune fut condamnée, le 28 novembre 1868, à 1,000 francs d'amende. Elle cessa de paraître au commencement de 1870.

TRIBUNITIEN, IENNE adj. (tri-bu-ni-si-ain, 1-è-ne — lat. *tribunitius*, de *tribunus*, tribun). Hist. rom. Qui appartient au tribunat : *Les empereurs romains s'attribuèrent expressément la puissance TRIBUNITIENNE*. (Acad.)

— Numism. *Puissance tribunitienne*, Médaille impériale indiquant depuis combien d'années un empereur romain exerçait la puissance tribunitienne.

— *Eloquence tribunitienne*, Eloquence de tribun, discours fougueux destiné à soulever les passions populaires.

TRIBUNO (Pierre), doge de Venise, mort en 912. Arrivé au pouvoir en 888, il se signala aussitôt par sa sagesse et par sa bonté, reçut de l'empereur d'Orient la dignité de protospathaire, obtint de l'empereur d'Occident des privilèges pour les Vénitiens et repoussa avec perte, en 906, les Hongrois qui venaient d'envahir l'Italie. Orso II Participatio lui succéda.

TRIBUNO MEMMO, doge de Venise, mort en 991. Il succéda à Vital Candiano en 979, se déclara pour le parti des Coloprin contre celui des Morosini et commença ainsi une guerre civile qu'il se vit impuissant à arrêter. Les Coloprin s'étant détachés de lui en 983, pour se mettre sous la protection d'Othon II, Tribuno Memmo les persécuta avec fureur. Toutefois, sur la demande de l'impératrice Adélaïde, il leur permit de revenir à Venise (988), mais il les laissa massacrer par les Morosini.

TRIBUNUS, médecin grec, né en Palestine. Il vivait au vie siècle et acquit une telle réputation de savoir que Chosroès, roi de Perse, exigea dans un traité de paix pas-à-avec Justinien (546) que Tribunos se rendit auprès de lui et résolut une année en Perse. Le roi, qui était alors malade, fut soigné et guéri par le médecin grec. Pour tout salaire, Tribunos lui demanda de mettre en liberté quelques prisonniers chrétiens. Non-seulement Chosroès accéda à cette demande, mais encore il délivra plusieurs milliers de captifs et combla Tribunos de présents. Ce médecin avait composé plusieurs ouvrages, dont aucun n'est parvenu jusqu'à nous.

TRIBUT s. m. (tri-bu — lat. *tributum*; de *tribuer*, attribuer, formé de *tribus*, tribu, parce que les impôts, à Rome, étaient répartis par tribus). Impôt qu'un Etat leve sur un autre Etat placé sous sa dépendance : *La notion de TRIBUT est incompatible avec celle de liberté et de souveraineté*. (Proudh.)

— Impôt en général, dans le langage élevé : *Les prêtres égyptiens ne payent aucun TRIBUT*. (B. Const.) *Saint Louis se contenta du revenu de son domaine royal et de quelques TRIBUTS presque volontaires*. (Fléché.)

— Revenu, rétribution, salaire :
... Un noble esprit peut, sans honte et sans crime,
Tirer de son travail un tribut légitime.

BOILEAU.

« Chose qu'on donne, qu'on fournit : *Les fleuves apportent leur TRIBUT à la mer*. »

Aux bosquets jaunissants pour dernière parure,
Le rouge cornouiller apporte ses tribus.

LUCE DE LANCIVAL.

— Fig. Ce qu'on accorde comme dû, mérite : *TRIBUT d'estime, de reconnaissance. Offrir en TRIBUT ses premiers ouvrages. L'estime, le respect est un TRIBUT qu'on doit à la vertu, au mérite*. (Acad.) *L'estime est le TRI-*

BUT que l'envie est forcée de payer tôt ou tard au mérite. (Christine de Suède.) *Etre trompé, c'est payer le tribut qu'on doit à l'humanité.* (Desmahis.)

— *Enfants de tribut.* Enfants que le gouvernement turc lève en certains pays, en forme de tribut, sur les chrétiens qui sont ses sujets.

— *Payer le tribut à la mer.* Se trouver incommode de s'être embarqué sur mer pour la première fois.

— *Payer le tribut à la nature.* Mourir : Le malade paya tribut à la nature.

LA FONTAINE.

— *Payer le tribut à l'humanité.* Avoir quelque défaut, quelque imperfection :

... A l'humanité, si parfait que l'on fût, Toujours par quelque faible on paya le tribut.

PIRON.

— *Syn. Tribut, contribution, imposition, etc. V. CONTRIBUTION.*

— *Encycl. Dr. des gens.* Le tribut payé par une nation à une autre n'indiquait pas toujours qu'elle eût été conquise ; ce n'était parfois qu'une redevance volontaire, destinée à assurer en cas d'attaque à la nation faible la protection d'un puissant voisin, un sacrifice qu'elle s'imposait pour éviter le sort des armes qui aurait pu lui être funeste. Montesquieu se trompe donc dans son *Esprit des lois* lorsqu'il confond les tributs avec les impôts. Il convient d'ailleurs d'ajouter, pour expliquer sa méprise, que, jusqu'à la publication de l'*Encyclopédie*, ces deux mots furent regardés comme synonymes.

Il nous serait facile, en remontant dans l'antiquité, de trouver des exemples de tributs ; nous nous en tiendrons aux temps modernes. Les Turcs ont longtemps levé deux sortes de tributs : l'un, sur tous les rajas, portait le nom de *capitation* ; il n'existait que dans les possessions immédiates du sultan ; l'autre atteignait les pays chrétiens, possessions médiates de la Sublime Porte. Ce tribut a une légende. D'après le Coran, les chrétiens devaient être tués par les musulmans. Ils rachetèrent leur vie en payant une redevance fixe. La capitation, d'après une loi de 1834, était variable ; elle allait, suivant les fortunes, de 15 à 20 piastres. 1,600,000 individus environ payaient la capitation, qui produisait annuellement une somme évaluée à 9,200,000 francs. Tous les pays tributaires de l'empire turc, d'après M. Ubicini, acquittent l'impôt qui porte le nom de *kharadj* : l'Égypte paye 8,200,000 fr., la Valachie 375,000 fr., la Moldavie 345,000 fr., la Serbie 529,000 francs, l'île de Samos 92,000 francs, le mont Athos 20,010 francs. La plupart des auteurs, et Vatet à leur suite, prouvent que l'Etat tributaire ne cesse pas, malgré cette redevance, de posséder le droit de souveraineté par rapport aux autres puissances. Nous n'insisterons pas longuement sur cette question. Outre l'humiliation qui naît pour un peuple de cette obligation de payer une redevance à une autre nation, n'est-il pas évident que, par ce fait seul, il aliène son indépendance, en donnant à une autre nation le droit d'intervenir dans ses propres affaires ? Comme le dit fort justement M. J. Bastide, « la première condition d'indépendance est, pour une nation, de ne payer d'impôt qu'à son gouvernement. »

TRIBUTAIRE adj. (tri-bu-tè-re — rad. *tribut*). Qui paye tribut : *Peuple tributaire.*

— Qui tire, à prix d'argent, certains objets d'un pays étranger : *L'Angleterre est tributaire de la France pour les productions agricoles.*

— Fig. Sujet, dépendant : *Nous sommes tous tributaires de la mort.* (Acad.) *Nous naissons tous tributaires de la mauvaise fortune ; les plus heureux sont ceux qui ont payé leurs dettes de bonne heure.* (J.-J. Rousseau.) *La peur ignorante nous rend tributaires de charlatans de toute espèce.* (Boiste.)

— Se dit d'un cours d'eau par rapport à un autre cours d'eau dans lequel il se jette : *La Maine est tributaire de la Seine.*

— Féod. *Terres tributaires.* Terres assujetties à une redevance envers un seigneur suzerain.

— s. m. Celui qui paye tribut : *Les tributaires de la Turquie.*

— Féod. Celui qui cultivait des terres dont il n'avait pas la libre propriété et qui ne lui étaient concédées qu'à la condition de payer un tribut ou une redevance.

TRIBUTYL-PHOSPHINE s. f. (tri-bu-til-fo-sfi-ne — du préf. *tri*, de *butyle*, et de *phosphine*). Chim. Base organique renfermant du phosphore, qui dérive de l'hydrogène phosphoré par la substitution de 3 radicaux butyle aux 3 atomes d'hydrogène.

TRIC interj. (trik). Mot que prononçaient autrefois les ouvriers typographes pour inviter leurs camarades à quitter l'ouvrage pour aller au cabaret.

TRICADMIQUE adj. (tri-ka-dmi-ke — du préf. *tri*, et de *cadmique*). Chim. Se dit d'un sel cadmique qui contient trois fois autant de base que le sel neutre correspondant.

TRICAGE s. m. (tri-ka-je). Mar. Travail consistant à dresser les faces opposées des pièces avec lesquelles on veut construire un mât d'assemblage.

XY.

TRICALA, TRIKALA ou TIRHALA (*Tricca*), ville de la Turquie d'Europe, sur le penchant d'une montagne au sommet de laquelle on voit les ruines d'un ancien château, près de la rivière du même nom (l'ancienne *Letheus*), affluent de la Salembria ; 1,209 hab. Elle donne son nom à un livah de l'éyalet de Janina, à 88 kilom. S.-E. de laquelle elle est située, et commande l'entrée de la Thessalie par le vallon du Pénée. Des mosquées, des bains, un bel édifice couvert en plomb qui renferme une école supérieure, de nombreux jardins l'embellissent et la font comparer à Damas. Il y existe des teintureriers de coton, mais le commerce y est peu important.

TRICALA (LIVAH DE). Il est situé entre les éyalets de Salonique et de Volo à l'E., le royaume de Grèce au S., les livahs de Janina et d'Aarta à l'O., embrasse toute la Thessalie et une partie de la Macédoine ; ch.-l., Larisse. Sol fertile en céréales, huile, coton, tabac, fruits. Elève de bestiaux.

TRICALA, ville du royaume de Grèce (MORÉE), au pied de la montagne du même nom, sur le Xilo-Castron, à 35 kilom. O. de Corinthe ; 2,000 hab.

TRICALCIQUE adj. (tri-kal-si-ke — du préf. *tri*, et de *calcique*). Chim. Se dit d'un sel calcique qui contient trois fois autant de base que le sel neutre correspondant.

TRICALET (Pierre-Joseph), théologien français, né à Dôle en 1696, mort en 1761. Destiné par sa famille à l'état ecclésiastique, il fut envoyé chez les cordeliers de Nozeroy, mais il mena dans ce couvent une vie si déréglée qu'on l'en chassa. Tricalet continua à se livrer, dans le monde, aux plus grands déréglés ; mais enfin, dégoûté de ce genre d'existence, il retourna chez les cordeliers, changea complètement de conduite et reçut la prêtrise. Par la suite, il alla se fixer à Paris, où il devint professeur et supérieur de la communauté de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, puis grand vicaire de l'archevêque. On lui doit : *Abrégé du Traité de l'amour de Dieu de saint François de Sales* (Paris, 1758) ; *Bibliothèque portative des Pères de l'Eglise* (Paris, 1758-1762, 9 vol. in-8) ; *Précis historique de la vie de Jésus* (Paris, 1760) ; les *Motifs de crédibilité* (Paris, 2 vol. in-12), etc.

TRICALYSIE s. f. (tri-ka-li-si-é). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des rubiacées, tribu des coffeacées, dont l'espèce type croît au pays d'Angola.

TRICAMARE adj. (tri-ka-ma-re — du préf. *tri*, et de *camare*). Bot. Se dit d'un fruit composé de trois camares.

TRICAMÉRON s. m. (tri-ka-mé-ron — du préf. *tri*, et du lat. *camera*, voûte). Archit. anc. Édifice à trois voûtes superposées.

TRICAPSULAIRE adj. (tri-ka-psu-lè-re — du préf. *tri*, et de *capsulaire*). Bot. Se dit des fruits composés de trois capsules.

TRICARÈNE, ÈE (tri-ka-ré-né — du préf. *tri*, et de *carène*). Hist. nat. Qui est muni de trois carènes ou lignes saillantes.

TRICARICO, ville du royaume d'Italie (Basilicate), à 50 kilom. O. de Matera, sur une colline des Apennins, entre le Basento et le Bradano ; 7,000 hab. Evêché. On y remarque la cathédrale. Les environs sont très-productifs et on y engraisse une quantité considérable de porcs. Elle fut, dit-on, fondée par Diomède après la prise de Troie et colonisée par les habitants de Tricca et d'Argos.

TRICARPELLITE s. m. (tri-ka-répè-li-te — du préf. *tri*, et du gr. *karpos*, fruit). Bot. Genre de végétaux fossiles.

TRI-CARRÉ s. f. (tri-ka-ré — du préf. *tri*, et de *carre*). Jeux. Droit que possède, à la bouillotte, le troisième joueur, d'acheter le privilège du carré en doublant l'enjeu déjà doublé deux fois par les deux joueurs précédents, c'est-à-dire par le carré et le contre-carré. Exercice de ce droit. Enjeu qui en résulte : *Quand il y a une TRI-CARRÉ, c'est le quatrième joueur qui parle le premier.*

TRI-CARRÉ s. m. (tri-ka-ré). Troisième joueur, à la bouillotte, lequel est ainsi appelé parce qu'il a le droit de se tri-carrer.

TRI-CARRER (SE) v. pr. (tri-ka-ré — rad. *tri-carre*). Jeux. Exercer le droit de tri-carre : *Je me TRI-CARRER.*

TRICARYON s. m. (tri-ka-ri-on — du préf. *tri*, et du gr. *karyon*, noix). Bot. Syn. douteux de *cicca*, genre d'euphorbiacées.

TRICASSO DA CERASARI (Patricio), mathématicien italien, né à Mantoue dans la seconde moitié du xve siècle, mort vers 1550. On ne sait presque rien de sa vie, et certains auteurs l'ont même fait vivre un siècle après l'époque à laquelle paraissent ses ouvrages. Tricasso entra, à Naples, dans l'ordre des dominicains, dont faisait déjà partie un de ses oncles, avec qui on l'a souvent confondu, et s'appliqua à l'étude des mathématiques et des sciences occultes, particulièrement de la chiromancie. Ses ouvrages, qui roulent sur ces sciences, furent rigoureusement interdits par la cour de Rome. Nous citerons de lui : *Exposition du livre de la chiromancie de Bartolomeo Cocoli* (Venise, 1535, in-8) ; *Chiromancie extraite ingénieusement des livres d'Aristote et autres philosophes naturels* (Venise, 1535, avec fig.), ouvrage souvent réédité, dans lequel ont puisé la plupart des auteurs

modernes qui ont écrit sur la chiromancie, et qu'un anonyme a traduit en français sous le titre de *Chiromancie de Patrice Tricasse de Cerasari, Mantouan* (Paris, 1546, in-8, avec fig.), plusieurs fois réédité ; *Interprétation des songes* (Venise, 1549, in-8), traduction italienne de la version latine faite par Leo Tuscus de l'ouvrage arabe d'Achmet, fils de Sélim.

TRICASTIN, INE s. (tri-ka-stain, i-ne). Géogr. Habitant de Saint-Paul-Trois-Châteaux ; qui appartient à cette ville ou à ses habitants : *Les TRICASTINS. La population TRICASTINE.*

TRICAUD (Anthelme), littérateur français, né à Belley en 1671, mort à Paris en 1739. Il devint abbé de Belmont, chanoine d'Ainay, à Lyon, et membre de l'Académie de cette ville, qu'il dut quitter pour avoir fait opposition à la bulle *Unigenitus*. Tricaud se retira alors à Paris (1735) et passa le reste de sa vie à se livrer entièrement à sa passion pour l'étude. Indépendamment de morceaux et d'articles publiés dans les *Pièces fugitives* (Paris, 1704-1709), le *Journal littéraire* (1705), le *Nouveau recueil de pièces fugitives*, la *Bibliothèque française* de Du Sauzet, on lui doit plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *Essais de littérature pour la connaissance des livres* (Paris, 1703-1704), recueil périodique ; *Remarques critiques sur la nouvelle édition du Dictionnaire historique de Moreri*, donnée en 1704 ; avec le P. Gaudin (Paris, 1706, in-12) ; *Histoire des dauphins français et des princesses qui ont porté en France la qualité de dauphine* (Paris, 1713) ; *Traité de la dernière révolte des Catalans et du siège de Barcelone* (Lyon, 1715) ; *Campagnes du prince Eugène en Hongrie et des généraux vénitiens en Morée* (Lyon, 1716-1718, 2 vol. in-12).

TRICCA, ancienne ville de la Macédoine.

V. TRICALA.

TRICÉLIDE s. m. (tri-sé-li-de — du préf. *tri*, et du gr. *kélis*, tache). Helminth. Genre de vers, formé aux dépens des planaires, et comprenant les espèces qui sont pourvues de trois yeux.

TRICÉNAIRE adj. (tri-sé-nè-re — du lat. *tricenarius*, trente). Qui concerne la trentaine ; qui marche par trente.

— s. m. Liturg. Série de trente messes, dites en trente jours, pour le repos de l'âme d'un défunt.

TRICENNIAL, ALE adj. (tri-senn-nal, a-le — lat. *tricennalis*, de *tricenarius*, trente). Qui comprend un espace de trente ans.

— s. f. Pl. fêtes célébrées tous les trente ans, ou pour un trentième anniversaire.

TRICENTRE s. m. (tri-san-tre — du préf. *tri*, et du gr. *kentron*, aiguillon). Bot. Genre de sous-arbrisseaux, de la famille des mélastomacées, tribu des rhexiées, dont l'espèce type croît au Brésil.

TRICÉPHALE adj. (tri-sé-fale — du préf. *tri*, et du gr. *kephalè*, tête). Mythol. Surnom de Cerbère, chien à trois têtes. Il Surnom de Mercure, de Diane ou Hécate, comme ayant trois fonctions dans trois lieux différents.

— Hist. nat. Qui a trois têtes ou trois sommets.

— s. m. Tératol. Monstre à trois têtes.

TRICEPS s. m. (tri-sèps — mot lat. formé de *tres*, trois, et de *caput*, tête). Mythol. rom. Surnom de Mercure, comme ayant trois fonctions différentes.

— Anat. Se dit de muscles ayant trois faisceaux fibreux à une de leurs extrémités : *Muscle TRICEPS brachial. Muscle TRICEPS crural.*

— s. m. Muscle triceps : *TRICEPS brachial. TRICEPS crural.*

— *Encycl. Anat.* Ce nom s'applique à deux muscles dont la partie supérieure est formée de trois faisceaux distincts. On trouve dans le corps humain deux muscles *triceps*, situés l'un au bras et l'autre à la cuisse. On les distingue sous les noms de *triceps brachial* et de *triceps fémoral* ou *crural*.

— *Triceps brachial.* Ce muscle est situé sur les parties postérieure et latérale de l'humérus ; il est divisé supérieurement en portions interne, moyenne et externe. La portion interne, ou courte portion, s'insère à la face postérieure de l'humérus, au-dessous de la gouttière radiale, et à l'aponévrose intermusculaire interne ; la portion moyenne, ou longue portion, s'insère sur le bord axillaire de l'omoplate, immédiatement au-dessous de la cavité glénoïdale ; la portion externe s'insère à la face postérieure de l'humérus, au-dessus de la gouttière radiale, et à l'aponévrose intermusculaire externe. De ces différentes insertions partent trois faisceaux fibreux qui se rapprochent l'un de l'autre pour se confondre en un seul muscle, qui vient s'implanter, par un fort tendon, à la face postérieure de l'olécranon. Le *triceps brachial* est recouvert en arrière par la peau et l'aponévrose brachiale ; il recouvre l'humérus, l'artère humérale profonde et le nerf radial. Les artères qui se distribuent à ce muscle viennent de l'artère axillaire et de l'artère humérale ; les nerfs sont fournis par le plexus brachial ; ce sont le musculo-cutané et le radial qui, en longeant ce muscle, lui donnent quelques rameaux. L'action du *triceps brachial* est d'étendre l'avant-bras sur le bras ; il n'agit avec force

que lorsque l'omoplate est fixée par d'autres muscles.

— *Triceps fémoral.* Les trois faisceaux qui constituent ce muscle ont reçu chacun un nom particulier ; c'est ainsi qu'on a appelé *vaste externe* le faisceau externe, *vaste interne* la portion interne et *droit antérieur* la portion moyenne. Celle-ci s'insère en haut, à l'épine iliaque antérieure et inférieure, par un tendon dit *tendon direct*, par opposition à un autre tendon dit *tendon réfléchi*, qui part du sourcil cotyloïdien pour aller rejoindre le premier. A ce double tendon succèdent des fibres musculaires très-nombreuses et très-fortes qui se dirigent verticalement en bas, vers la rotule, sur la partie antérieure de la cuisse. Le vaste externe s'insère en haut à une crête verticale qui fait suite au bord antérieur du grand trochanter, à la base de cette éminence, sur une crête horizontale, à la ligne qui va du grand trochanter à la ligne épée du fémur, à la lèvre externe de cette même ligne épée, enfin aux deux tiers supérieurs de la face externe du fémur. Le vaste interne s'insère en haut à une ligne qui va du col du fémur à la ligne épée, à la lèvre interne de la ligne épée, aux trois faces et aux bords interne et externe du fémur, qu'il enveloppe. Des deux points d'insertion, les deux portions externe et interne se dirigent obliquement en bas pour aller rejoindre la portion moyenne et former avec celle-ci un muscle unique qui va s'implanter par un fort tendon à la face antérieure de la rotule et sur la crête du tibia. Les artères du muscle *triceps fémoral* sont fournies par la fémorale, et les nerfs par le nerf crural. L'action de ce muscle est d'étendre la jambe sur la cuisse. Dans la marche et dans le saut, il soulève le corps ; dans ce cas, le point d'appui est pris sur le tibia ; c'est ce qui explique la rupture du tendon rotulien. Par sa longue portion, le *triceps* fléchit la cuisse sur le bassin ; dans la station verticale, il est antagoniste des muscles de la région postérieure de la cuisse.

TRICÉRAIE s. f. (tri-sé-rè — du préf. *tri*, et du gr. *kerain*, corne). Bot. Syn. de *LACÉPÉDÉE*, genre d'hippocratéacées.

TRICÉRAS s. m. (tri-sé-ras — du préf. *tri*, et du gr. *keras*, corne). Erpét. Genre de reptiles sauriens, du groupe des caméléons.

— Zooph. Genre d'infusoires, ou plutôt de spongiaires.

— Bot. Genre de plantes, de la famille des crucifères, formé aux dépens des matthioles.

TRICÉRASTE s. m. (tri-sé-ra-ste — du préf. *tri*, et du gr. *kerastès*, cornu). Bot. Genre de plantes, de la famille des dalticées, dont l'espèce type croît en Californie.

TRICÉRATE s. m. (tri-sé-ra-te — du préf. *tri*, et du gr. *keration*, petite corne). Bot. Genre d'algues, de la tribu des diatomées ou bacillariées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent généralement dans les mers d'Amérique.

TRICÈRE s. f. (tri-sè-re — du préf. *tri*, et du gr. *keras*, corne). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des euphorbiacées, tribu des buxées, comprenant des espèces qui croissent aux Antilles.

TRICÉREUX adj. m. (tri-sè-reu — du préf. *tri*, et de *cereux*). Chim. Se dit d'un sel céreux qui contient trois fois autant de base que le sel neutre correspondant.

TRICÉROS s. m. (tri-sé-ross — du préf. *tri*, et du gr. *keras*, corne). Bot. Genre d'arbres, de la famille des burseracées, dont l'espèce type croît dans la Cochinchine.

TRICHACHNÉ s. m. (tri-ka-kné — du gr. *thrix*, poil ; *achné*, glume). Bot. Syn. de *PANIC*, genre de graminées.

TRICHAIRE s. m. (tri-sé-rè — du gr. *thrix*, poil). Bot. Genre de lichens, trouvé sur les feuilles de végétaux exotiques.

TRICHAMPHORE s. m. (tri-kan-fo-re — du gr. *thrix*, poil, et de *amphore*). Bot. Genre de champignons, de la tribu des physarés.

TRICHANTHE s. m. (tri-kán-te — du gr. *thrix*, poil ; *anthos*, fleur). Bot. Genre d'arbustes grimpants, de la famille des gesnériacées, tribu des gesnériées, comprenant deux espèces, qui croissent à Caracas.

TRICHANTHÈRE s. f. (tri-kan-tè-re — du gr. *thrix*, poil, et de *anthère*). Bot. Genre de plantes, de la famille des zygothylées, dont l'espèce type croît en Arabie.

TRICHAS s. m. (tri-kass). Ornith. Genre de passereaux, de la famille des sylviacées, comprenant cinq ou six espèces, qui habitent l'Amérique.

TRICHASME s. m. (tri-ka-sme — du préf. *tri*, et du gr. *chasma*, ouverture béante). Bot. Genre de sous-arbrisseaux, de la famille des légumineuses, tribu des lotées, comprenant deux espèces, qui croissent sur le Caucase et au Cap de Bonne-Espérance.

TRICHAURE s. m. (tri-kô-re). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des tamariscinées, comprenant quatre espèces, dont le type croît dans l'Inde.

TRICHE s. m. (tri-che — du lat. *tres*, trois). Jeux. Réunion d'embles de trois cartes semblables, comme trois as, trois rois, trois dames, trois valets, etc., au romsteq : *Quand plusieurs joueurs ont des TRICHES, le TRICHE*

composé des plus hautes cartes l'emporte. (Maigne.)

— s. f. Ornith. Nom vulgaire de la draine.

TRICHECHUS s. m. (tri-ké-kuss — du gr. *thrix*, poil; *eché*, j'ai). Mamm. Nom scientifique du genre morse.

TRICHÉOSTYLE s. m. (tri-ké-lo-sti-le — du gr. *trichēlos*, velu, et de *style*). Bot. Section des isolépides, genre de cyperacées.

TRICHENS s. m. (tri-kains — du gr. *thrix*, poil). Helminth. Genre de vers nématodes, peu connu.

TRICHÉOPS s. m. (tri-ké-opss — du gr. *thrix*, poil; *ops*, face). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des longicornes, tribu des cérambycins, dont l'espèce type habite l'Australie.

TRICHER v. a. ou tr. (tri-ché). — Ce mot avait autrefois la signification générale de tromper, duper, décevoir. Il vient, selon Chevallet, du germanique; ancien haut allemand *triugan*, *triegēn*, *triegēn*, tromper, duper, décevoir; ancien allemand *trichen*, allemand *triegen*, *tragen*, *betragen*, anglais *to trick*, suédois *draga*, *bedraga*. La notion primitive est sans doute celle de nuire en général, dérivée de rompre, briser, briser, qui est dans la racine sanscrite *dhrū*, briser, briser, tuer, d'où le grec *thraud*, briser, briser. Peut-être vaudrait-il mieux rapporter *tricher* au latin *trix*, embarras, intrigue, qui a donné *intricare*, embarrasser, embrouiller, sens voisin de tromper. *Intriquer* et *tricher* pourraient bien être proches parents. Tromper au jeu : *Tricher quelq'un. Vous me trichez.*

— Tromper d'une manière quelconque : *Un marchand qui triche ses clients.*

— v. n. ou intr. Tromper au jeu; tromper en général : *Vous trichez. Sous Louis XV, les nobles trichaient au jeu; aujourd'hui, ils ne trichent qu'à la Bourse.* (Proudh.) *Tricher au jeu sans gagner est d'un sot.* (Volt.) *La plupart des femmes trichent au jeu et sont malhonnêtes en affaires d'intérêt.* (G. Sand.) *La galanterie est un jeu où tout le monde triche.* (J.-B. Say.)

... Lorsque l'on n'est pas riche, Pour soutenir son rang, il faut bien que l'on triche. E. AUGIER.

— Techn. Rendre moins sensible un défaut de symétrie, de régularité, en masquant par certains moyens détournés, par certains procédés de métier.

TRICHÈRE s. f. (tri-ké-re). Bot. Section des knauties, genre de dipsacées.

TRICHERIE s. f. (tri-cher-i — rad. *tricher*). Tromperie de tricheur : *Gagner par TRICHERIE.*

— Tromperie quelconque : *Il est de la prudence du sage d'attendre la confirmation des nouvelles publiques avant que d'y ajouter foi, et de se tenir toujours en garde contre les TRICHERIES de la renommée.* (Girard.)

— Anc. prov. *Tricherie revient à son maître.* Le trompeur est souvent dupe de ses propres inventions : *En politique comme au jeu, la TRICHERIE REVIENT À SON MAÎTRE.* (Boiste.)

TRICHET DU FRESNE (Raphaël), bibliophile et numismate français, né à Bordeaux en 1611, mort à Paris en 1661. Le duc d'Orléans lui fit faire plusieurs voyages pour recueillir des antiquités et des objets d'art. Lors de la création de l'imprimerie nationale, Trichet y fut attaché comme correcteur (1640), puis il devint, en 1653, bibliothécaire de la reine Christine, qu'il suivit en Italie, où il acheta pour lui et à vil prix un grand nombre de livres rares et précieux. On lui doit : *Trattato della pittura di L. da Vinci, nuova mente dato in luce, colla vita dell'istesso autore* (Paris, 1651, in-4°); *Brieve histoire de l'institution des ordres religieux* (Paris, 1653, in-4°), traduite de l'italien de Fialotti; *Fables diverses tirées d'Esoppe et d'autres auteurs, avec des explications par R. D. F. et des figures gravées par Sadeler* (Paris, 1659, in-4°).

TRICHÈTE s. m. (tri-ké-te — du préf. *tri*, et du gr. *chaité*, chevelure). Bot. Syn. et section des trisetums, genre de graminées.

TRICHÈTRE s. m. (tri-ké-tre — du gr. *thrix*, trichos, poil; *étron*, bas-ventre). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, de la tribu des chélonides.

TRICHEUR, EUSE s. (tri-cheur, eu-ze — rad. *tricher*). Personne qui trompe au jeu : *Ne vous fiez pas à cet homme, c'est un TRICHEUR.* (Acad.)

— Adjectif. Qui triche, qui aime à tricher : *Homme TRICHEUR. Femme TRICHEUSE.*

TRICHIACÉ, ÉE adj. (tri-ki-a-sé — du gr. *thrix*, poil). Bot. Qui a la forme d'un cheveu. — s. m. pl. Groupe de champignons filamenteux.

TRICHADE adj. (tri-ki-a-de — de *trichie*, et du gr. *eidos*, aspect). Entom. Qui ressemble ou qui se rapporte au trichie.

— s. m. pl. Groupe d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des lamellicornes, ayant pour type le genre trichie.

TRICHIASIS s. m. (tri-ki-a-ziss — gr. *trichiasis*, même sens; dérivé lui-même de *thrix*, trichos, poil, cheveu). Chir. Renversement des cils vers le globe de l'œil. || On dit aussi **TRICHIASE**.

— Encycl. Pathol. Le *trichiasis* est une maladie dans laquelle les cils, déviés de leur direction naturelle, viennent se mettre en contact avec la surface du globe de l'œil, qu'ils irritent. On l'observe plus communément à la paupière inférieure. Trois causes très-différentes peuvent le produire : 1° il peut dépendre d'un ectropion, c'est-à-dire d'un renversement en dedans du bord palpébral à la suite d'ulcères et de cicatrisation vicieuse; 2° des poils tombés peuvent repousser dans une direction vicieuse et y donner lieu; c'est ce qui arrive dans le cas où il se trouve le long du bord libre des paupières du tissu indurité qui se prête mal à la sortie du cil; celui-ci fait alors un détour et va percer la portion maqueuse du rebord palpébral; 3° le *trichiasis* peut aussi dépendre de poils nouveaux qui, au lieu de naître sur la ligne médiane, émergent plus en dedans sur la membrane muqueuse. Lorsqu'il y a ainsi deux rangées de cils à la paupière, l'affection prend le nom de distichiasis et celui de tritichiasis quand il y en a trois rangs. On l'appelle encore, quelquefois, *phalangosis*. Tantôt le *trichiasis* est total, c'est-à-dire que toute la rangée des cils est tournée vers la conjonctive, et tantôt il n'est que partiel, c'est-à-dire qu'un seul ou quelques-uns seulement de ces poils sont ainsi déviés. Dans cette affection, l'œil, continuellement agacé, s'enflamme en général d'une manière chronique; quelquefois pourtant la phlogose est assez vive pour entraîner avec elle de la réaction fébrile. Elle peut même être assez profonde pour ramollir la cornée, l'ulcérer, la perforer et amener la perte de l'œil. Ici, le diagnostic est facile et l'inattention seule pourrait empêcher de reconnaître la nature du mal.

Le traitement consiste à remédier à l'ectropion lui-même, s'il en existe un; mais, lorsque la déviation des poils existe sans autre lésion, on a recours à l'un des moyens suivants :

1° *Renversement des cils déviés.* Le procédé le plus simple pour l'obtenir consiste à maintenir pendant quelque temps les cils renversés sur la peau de la région voisine au moyen de bandelettes agglutinatives que l'on colle par-dessus; on peut encore essayer, si ces cils sont assez rapprochés les uns des autres, de les lier avec un fil de soie qu'on fixe à la joue avec un peu de poix de Bourgogne.

2° *Arrachement simple des cils.* Ce traitement n'est que palliatif dans le plus grand nombre des cas, car le poil arraché ne tarde pas à être remplacé par un autre qui pousse dévié dans le même sens et au même degré.

3° *Arrachement avec cautérisation.* En cautérisant les bulbes pileux avec une longue épingle rouge à blanc, on se propose d'empêcher que les cils ne repoussent; mais ce moyen douloureux produit rarement le résultat qu'on s'en promet.

4° *Extirpation du bord des paupières.* C'est un moyen qu'il faut réserver pour les cas les plus graves et les plus rebelles, soit qu'on se décide à exciser avec des ciseaux courbes tout le bord palpébral, soit qu'on ne fasse qu'une excision partielle, car cette méthode laisse toujours après elle une déformation manifeste.

5° *Extirpation des bulbes ciliaires.* C'est une opération bien préférable à la précédente sous le rapport des résultats définitifs; mais son manuel opératoire très-difficile ne la met pas à la portée de tous les chirurgiens.

TRICHIDION s. m. (tri-ki-di-on — du gr. *thrix*, cheveu). Bot. Ensemble des filaments servant à retenir les graines de certains champignons.

TRICHIE s. m. (tri-ki — du gr. *thrix*, trichos, poil). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des lamellicornes, tribu des scarabées méliothiles, type du groupe des trichiades, comprenant sept espèces, dont trois habitent l'Europe.

— s. f. Moll. Genre de mollusques gastéropodes pulmonés, du groupe des hélices ou escargots.

— Crust. Genre de crustacés décapodes anomoures, dont l'espèce type vit dans les mers du Japon.

TRICHILIE s. f. (tri-ki-li — du gr. *tria*, trois; *cheilos*, lèvre). Bot. Genre d'arbres et d'arbrisseaux, de la famille des méliacées, type de la tribu des trichiliées, comprenant une vingtaine d'espèces, qui habitent l'Amérique et l'Afrique tropicales.

— Encycl. Les *trichilites* sont des arbres ou des arbrisseaux, à feuilles ternées ou imparipennées; les fleurs, disposées en panicules généralement axillaires, ont un calice tubuleux, à cinq dents, une corolle à cinq pétales, dix étamines à filets soudés en un tube cylindrique; le fruit est une capsule arrondie, à trois loges, dont chacune renferme une graine munie d'un arille. Les espèces assez nombreuses de ce genre croissent dans les régions tropicales de l'Afrique et surtout de l'Amérique. La *trichilie cathartique* ou *purgative* croît au Brésil; c'est un végétal doux, dans toutes ses parties, d'une amertume très-prononcée et que les habitants du pays emploient contre les fièvres intermittentes, les maladies lymphatiques, etc. La *trichilie musquée*, des Antilles, est remarquable par son odeur, qui lui a valu le nom vulgaire de *bois de musc*.

TRICHILIÉ, ÉE adj. (tri-ki-lié — rad. *tri-*

chilie). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte à la trichilie.

— s. f. pl. Tribu de la famille des méliacées, ayant pour type le genre trichilie.

— **TRICHINA** s. m. (tri-ki-na). Helm. Nqm scientifique de la trichine.

TRICHINAL, ALE adj. (tri-ki-nal, a-le — rad. *trichine*). Qui a rapport à la trichine : *Affection TRICHINALE.* || On dit aussi **TRICHINEUX, EUSE**.

TRICHINE s. f. (tri-ki-ne — du gr. *trichinos*, mince comme un cheveu; formé de *thrix*, trichos, cheveu). Helm. Genre de vers intestinaux, rapporté avec doute au groupe des nématodes, et comprenant plusieurs espèces, qui vivent en parasites dans le corps de l'homme et de divers animaux vertébrés : *Tout porterait à croire que les TRICHINES sont les jeunes de quelque autre espèce de nématodes.* (Dujardin.)

— Entom. Genre d'insectes diptères, de la famille des tanytomes, tribu des hybotides, formé aux dépens des hybos.

— s. m. Syn. de **TRICHIE**, genre d'insectes.

— Encycl. Helm. Le 12 janvier 1860, une jeune paysanne, une servante, présentant quelques-uns des symptômes de la fièvre typhoïde, entra à l'hôpital de Dresde. Elle mourut quinze jours après. Un médecin allemand, M. Zeuker, en fit l'autopsie. Quel fut son étonnement quand, au lieu de rencontrer les lésions propres à la fièvre typhoïde, il trouva des milliers de *trichines* dans les muscles de la défunte ! Les *trichines* sont de tout petits vers nématodes de 0m,001 à 0m,002, dont on avait fait la découverte en 1835, en Angleterre, dans les muscles de plusieurs cadavres; ces vers étaient enroulés sur eux-mêmes et renfermés chacun dans une petite poche ou kyste. À peine le fait fut-il signalé, qu'en Angleterre, en Allemagne, en France, en Amérique les observations du même genre se multiplièrent; on trouvait des *trichines* partout. D'où venaient-elles et comment pénétraient-elles dans les muscles? On expérimenta. Un savant de Göttingue, M. Herbst, fit manger à des chiens la chair d'un blaireau hanté par les *trichines*; les chiens furent envahis. Plus tard, à Berlin, le célèbre anatomiste M. Virchow fit manger par un chien la chair d'un animal triché. Trois jours après, il trouva dans l'intestin grêle du chien des vers semblables aux *trichines* musculaires, mais plus grands et contenant des ovules. On savait dès lors que les *trichines* sont transmissibles d'un animal à l'autre; mais le mode de transmission restait caché. Tel était l'état des choses quand M. Zeuker fit son observation. Il trouva, avons-nous dit, des milliers de vers dans les muscles de la morte, vers dépourvus de sexe, comme tous ceux qu'on avait rencontrés jusque-là, libres et non plus enkystés, ce qui prouvait que leur importation était récente. De plus, il rencontra dans l'intestin un grand nombre d'helminthes adultes, les uns mâles, les autres femelles, ces dernières remplies d'embryons semblables aux *trichines* sans sexe, aux larves qui pullulaient dans les muscles. Celles-ci étaient donc arrivées dans leur lieu d'élection en perçant les parois de l'intestin; restait à savoir comment les *trichines* étaient arrivées dans ce dernier. Le médecin fit une enquête. Il apprit que le fermier chez qui la jeune fille avait été servante avait, vingt-trois jours avant l'entrée de celle-ci à l'hôpital, tué un cochon et que tous ceux qui en avaient mangé avaient été malades. Il se fit remettre de la viande de ce porc; elle était remplie de *trichines*. Dès ce moment, l'histoire pathologique de la maladie était fondée.

Ingrérées par l'animal qui se nourrit d'une chair infectée, les *trichines* musculaires, libres ou enkystées, restent dans l'intestin de cet animal, où bientôt chacune d'elles se partage en deux nouveaux individus, l'un mâle, l'autre femelle. Ce couple se reproduit et donne naissance à de nombreuses petites *trichines* sans vésicules. Celles-ci passent à travers les parois de l'intestin et se glissent dans les veines, où, entraînées par le sang, elles vont gagner le cœur; de là, le courant artériel les conduit dans la chair musculaire, où elles s'établissent pour s'en nourrir; au bout de quatre semaines environ, la vésicule et le kyste se produisent, puis elles restent dans cet état et finissent par y mourir, si auparavant la chair musculaire de l'animal qui les contient n'est pas mangée par un autre animal, car c'est dans l'intestin seulement qu'elles peuvent arriver à leur complet développement. Les *trichines* ont été observées dans la chair musculaire de l'homme, du porc, du chien, du lapin, du hérisson, de la fouine et du rat.

On a désigné sous le nom de trichinose la maladie causée par la présence des *trichines* dans les muscles. Elle présente souvent des symptômes qui la font confondre avec la fièvre typhoïde. La langue et les paupières se gonflent; le malade éprouve souvent des sueurs abondantes. Si la maladie prend une forme aiguë, elle peut amener la mort dans la quatrième ou la cinquième semaine; mais il arrive le plus souvent que le patient succombe à une longue consommation, ou, s'il revient à la santé, ce n'est qu'après une longue et pénible convalescence. Quand on soupçonne la présence des *trichines* dans les muscles du malade, on peut la constater au moyen

d'une petite opération peu douloureuse; mais, lorsqu'on a reconnu le mal, on est fort embarrassé pour trouver le moyen de le combattre. Afin de prévenir au moins une maladie dont on ne connaît pas le remède, Virchow recommande de nourrir les porcs de glands et de châtaignes, de ne jamais leur laisser manger de viandes qui pourraient être infectées de *trichines*, et il conseille à toutes les personnes qui mangent du cochon de soumettre toujours la chair de cet animal à une cuisson bien complète. La trichinose est plus fréquente en Allemagne qu'en France, parce que les Allemands mangent souvent du porc frais très-peu cuit ou même du porc salé cru. L'usage du lard est sans danger, parce que les *trichines* n'habitent jamais le tissu graisseux, mais seulement le tissu musculaire, qui constitue les parties maigres de l'animal.

TRICHINÉ, ÉE adj. (tri-ki-né — rad. *trichine*). Envahi par les trichines : *Organe TRICHINÉ.*

TRICHINEUX, EUSE adj. (tri-ki-neu, eu-ze — rad. *trichine*). Qui est attaqué de trichines : *Porc TRICHINEUX.* || Syn. de **TRICHINAL**.

TRICHINIE s. f. (tri-ki-ni — du gr. *trichinion*, tissu de poils). Bot. Genre de plantes, de la famille des amarantacées, tribu des achyranthées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent en Australie.

TRICHINOÏDE adj. (tri-ki-no-i-de — de *trichine*, et du gr. *eidos*, forme). Helminth. Qui a de la ressemblance avec une trichine.

TRICHINOSE s. f. (tri-ki-nô-ze — rad. *trichine*). Pathol. Affection morbide produite par les trichines.

— Encycl. V. **TRICHINE**.

TRICHIOCAMPE s. m. (tri-ki-o-kan-pe — du gr. *thrix*, poil; *kampé*, chenille). Entom. Genre d'insectes hyménoptères, tribu des tenthrérides, dont l'espèce type habite l'Europe.

TRICHIOSOME s. m. (tri-ki-o-so-me — du gr. *thrix*, poil; *soma*, corps). Entom. Genre d'insectes hyménoptères, tribu des tenthrérides, formé aux dépens des cimex, et dont l'espèce type habite l'Europe.

TRICHIS s. m. (tri-kiss — du gr. *thrix*, poil). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des carabiques, tribu des troncatipennes, comprenant deux espèces, qui habitent la Nubie.

TRICHISME s. m. (tri-ki-sme — du gr. *trichismos*, fente semblable à un cheveu, formé lui-même de *thrix*, cheveu). Chir. Fracture filiforme d'un os.

TRICHITE s. f. (tri-ki-te — du gr. *thrix*, cheveu). Couchyl. Genre de coquilles fossiles. — Minér. Schiste alumineux.

TRICHIORE s. m. (tri-ki-u-re — du gr. *thrix*, poil; *oura*, queue). Ichtyol. Genre de poissons scombréroïdes, voisins des lépidopes, comprenant trois espèces, qui habitent les deux Océans.

— Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, tribu des bombycides, comprenant deux espèces, qui habitent l'Europe.

— Helm. Syn. de **TRICHOCÉPHALE**, genre de vers intestinaux.

— Encycl. Ichtyol. Les *trichiores* ont pour caractères : des dents longues; le corps comprimé latéralement, en forme de lame; les opercules des branchies voisins des yeux; la nageoire anale remplacée par des épines; la queue très-allongée, comprimée, terminée par un filet grêle et dépourvue de nageoire caudale. Ce sont de beaux poissons, auxquels leur couleur argentée et la forme aplatie de leur corps ont fait donner le nom vulgaire de *ceintures* ou *jarratières marines*. Le *trichiore lecture*, vulgairement nommé *ceinture d'argent*, dépasse la longueur de 1 mètre, sur 0m,05 à 0m,06 au plus de largeur; il vit sur les côtes de l'Amérique du Sud, mais traverse parfois l'Atlantique et a été pêché près de Marseille; c'est un excellent mets. Le *trichiore de l'Inde* est électrique et fait éprouver des secousses quand on le suit.

— Entom. Les *trichiores* sont caractérisés par des antennes pectinées chez les mâles, ciliées chez les femelles; les palpes courtes, velues, conniventes; la trompe nulle; le corselet velu; l'abdomen du mâle court et terminé par deux bouquets de poils divergents; celui de la femelle long, cylindrique, terminé par une bourre laineuse couverte de poils. Les chenilles vivent en société dans leur jeune âge, mais se séparent quand elles grandissent. Elles se métamorphosent en chrysalides renfermées dans des coques très-dures. Le *trichiore de l'aubépine* est un petit papillon, à ailes d'un gris brun ou cendré, commun dans toute l'Europe, surtout au mois de septembre. Sa chenille vit sur l'aubépine, le prunellier, le pommier sauvage, le cerisier et d'autres arbres fruitiers, dont elle dévore les feuilles; ses dégâts sont souvent assez considérables.

TRICHIXOS s. m. (tri-ki-kssos). Ornith. Genre de passereaux, voisins des turdoïdes, et dont l'espèce type habite Sumatra.

TRICHLIDE s. f. (tri-ki-de — du gr. *tris*, trois fois; *chlidé*, mollesse). Bot. Syn. de **MOLUGINE**, genre de portulacées, et de **POLYCARPON**, genre de paronychiées.

TRICHLORHYDROQUINONE s. f. (tri-klo-ro-hi-dro-ki-no-ne). Chim. Composé qui résulte du remplacement, dans l'hydroquinone, de 3 atomes d'hydrogène par 3 atomes de chlore.

— Encycl. V. QUINONE.

TRICHLORHYDROQUINONE SULFURIQUE adj. Chim. Se dit d'un acide qui dérive de l'hydroquinone par la substitution d'un résidu monatomique de l'acide sulfurique à un des quatre atomes d'hydrogène directement unis au carbone, tandis que les trois autres atomes d'hydrogène placés de même sont remplacés par du chlore.

— Encycl. V. QUINONE.

TRICHLOROBROMOQUINONE s. f. (tri-klo-ro-bro-mo-ki-no-ne). Chim. Composé qui résulte du remplacement, dans la quinone, de 3 atomes d'hydrogène par 3 atomes de chlore, et d'un quatrième atome d'hydrogène par 1 atome de brome.

— Encycl. V. QUINONE.

TRICHLOROQUINONE s. f. (tri-klo-ro-ki-no-ne). Chim. Composé qui résulte du remplacement de 3 atomes d'hydrogène par 3 atomes de chlore dans la quinone.

— Encycl. V. QUINONE.

TRICHLORORCINE s. m. (tri-klo-ror-si-ne — du préf. tri, de chlore, et de orcine). Chim. Corps obtenu en traitant l'orcine par un mélange d'acide chlorhydrique et de chlorure de potassium.

— Encycl. V. ORCINE.

TRICHLOROSALICINE s. f. (tri-klo-ro-sa-li-si-ne). Chim. Nom donné à un corps qui dérive de la salicine, par la substitution de 3 atomes de chlore à 3 atomes d'hydrogène. On l'appelle quelquefois encore **PERCHLOROSALICINE**, parce que c'est le dérivé chloré de la salicine le plus chloré qu'on connaisse. Il est étudié, sous la rubrique particulière *Chlorosalicines* et sous la rubrique plus générale *Dérivés de la salicine*, au mot **SALICINE**, V. ce mot.

TRICHLOROTHYMOL s. m. (tri-klo-ro-ti-mol). Chim. Composé qui dérive du thymol par la substitution de 3 atomes de chlore à 3 atomes d'hydrogène. Il est étudié et décrit au mot **THYMOL**, V. ce mot.

TRICHOA s. m. (tri-ko-a — du gr. *thrix*, poil). Bot. Genre d'arbrisseaux grimpants, de la famille des ménispermées, comprenant trois espèces, qui croissent dans l'Amérique tropicale.

TRICHOALCÉ, **ÉE** adj. (tri-ko-la-li-sé — du gr. *thrix*, cheveu; *kalyx*, calice). Bot. Qui a le calice velu.

TRICHOARDIE s. f. (tri-ko-kar-di — du gr. *thrix*, poil; *kardia*, cœur). Pathol. Etat du cœur lorsque, dans quelques cas de péri-cardite, il se trouve hérissé de flocons pseudo-membraneux.

TRICHOCARPE s. m. (tri-ko-kar-pe — du gr. *thrix*, poil; *karpós*, fruit). Bot. Syn. d'**ABLANIS**, genre de tiliacées.

TRICHOCAULE adj. (tri-ko-kô-le — du gr. *thrix*, cheveu; *kaulos*, tige). Bot. Qui a une tige velue.

TRICHOCENTRE s. m. (tri-ko-san-tre — du gr. *thrix*, trichos, poil; *kentron*, aiguillon). Bot. Genre de plantes épiphytes, de la famille des orchidées, tribu des vandées, dont l'espèce type croît au Pérou.

TRICHOCEPHALE s. m. (tri-ko-sé-fa-le — du gr. *thrix*, poil; *kephalé*, tête). Helminth. Genre de vers nématodes, comprenant une douzaine d'espèces qui vivent en parasites dans le corps de l'homme et de divers mammifères : *Le trichocephale de l'homme est commun en France. On reconnaît les trichocephales à leur corps très-allongé.* (P. Ger-vais.) Dans les **TRICHOCEPHALES**, les sexes sont assez faciles à reconnaître. (A. Rousseau.)

— Bot. Syn. de **WALPERSIS**, genre de rhannées.

— Encycl. Cet entozoaire, de la classe des helminthes, tribu des nématodes filariens, se présente sous l'aspect d'un petit ver filiforme, bleu ou blanc jaunâtre. Les sexes sont séparés et sur deux individus; le mâle diffère très-sensiblement de la femelle; il a le corps roulé en spirale, à extrémité obtuse avec une bouche allongée, cyathiforme; la gaine du pénis est atténuée au sommet. La femelle est droite, beaucoup plus épaisse et munie d'une extrémité caudale peu courbée. Le principal caractère de cet helminthe est d'avoir le corps nettement tranché en deux parties : l'antérieure, longue et filiforme, ne contenant que l'œsophage et une courte partie de l'intestin; c'est un cou très-allongé, en forme de cheveu, terminé par une très-petite bouche; la postérieure, comparativement renflée, contenant le reste de l'intestin et les organes génitaux, avec l'anus. Le mâle a son spicule génital simple et entouré d'une gaine vésiculeuse; la femelle a l'ovaire terminé en avant par un oviducte charnu qui s'ouvre au point de jonction des deux parties du corps. Les œufs sont oblongs, à coque résistante, et prolongés en goulot à leurs deux extrémités. La longueur totale de ces vers est de 0m,035 à 0m,050 pour le mâle et de 0m,045 à 0m,07 pour la femelle. M. Ad. Fo-cillon dit que les œufs du *trichocephale* sont expulsés du corps de l'homme ou ils ont été

pondus et vont éclore au dehors. Mais il ne dit pas comment le petit animal y rentre.

Il y a plusieurs genres de *trichocephales*; voici les principaux :

10 *Trichocephalus dispar*. Ce ver fut découvert par Morgagni en 1761. Un étudiant en médecine de Goettingue le trouva aussi dans le cœcum d'un enfant de cinq ans. Roderer et Vagler le décrivent ensuite sous le nom de *trichuris*; ils en avaient observé en abondance dans le cœcum de soldats français enlevés par une épidémie qu'ils appelèrent *morbus mucosus* (la fièvre typhoïde), et qu'ils attribuèrent à la présence de ce ver. Depuis lors, ce parasite a été trouvé dans les cadavres d'hommes morts de diverses maladies. On cite des exemples de cent dix-neuf de ces entozoaires existant à la fois dans le cœcum d'un sujet à Dublin (Bellingham), et même de plus de mille (Rudolphi). Mayer considère le *trichocephale* comme extrêmement commun. Cependant il serait rare en Italie, d'après Brera. Gruner le donne, au contraire, comme très-abondant chez les enfants en Egypte. Enfin les helminthologistes l'ont reconnu aussi chez l'orang-outang, le cynocéphale, le sapajou et le maki. Il habite le cœcum, quelquefois le colon, et plus rarement l'intestin grêle. Sa présence ne paraît produire aucun symptôme qui aide à le faire reconnaître.

20 *Trichocephale déprimé* (*trichocephalus depressus*). Ce ver a été d'abord trouvé par Frölich dans le cœcum du renard. Il est plus long que le précédent; le mâle atteint jusqu'à 0m,050, et la femelle jusqu'à 0m,070. Il existe aussi chez le chien et chez le renard.

30 *Trichocephale crénelé* (*trichocephalus crenatus*). C'est Gæz qui l'a reconnu le premier dans u sanglier. Il a la longueur du précédent.

40 *Trichocephale voisin* (*trichocephalus affinis*). Rudolphi a décrit le premier cet helminthe, qui habite le cœcum de divers ruminants. La tête est assez large; la surface du corps est striée; la longueur du mâle va jusqu'à 0m,07, et la femelle est un peu plus longue.

TRICHOÈRE s. m. (tri-ko-sè-re — du gr. *thrix*, poil; *keras*, corne, antenne). Entom. Genre d'insectes diptères, de la famille des tipulaires, comprenant quatre espèces, qui habitent l'Europe.

— Crust. Genre de crustacés décapodes brachyures, de la famille des oxystomes, tribu des corystiens, dont l'espèce type habite les mers du Japon.

— s. f. Bot. Genre de plantes, de la famille des orchidées, tribu des vandées, comprenant trois ou quatre espèces, dont le type croît au Pérou.

TRICHOÈREQUE s. m. (tri-ko-sèr-ke — du gr. *thrix*, poil; *kerkos*, queue). Infus. Genre d'infusoires, à queue ciliée.

TRICHOCHLOË s. f. (tri-ko-klo-ë — du gr. *thrix*, poil; *chloa*, herbe). Bot. Syn. de **MÜHLBERGIE**, genre de graminées.

TRICHOCLADE s. m. (tri-ko-kla-de — du gr. *thrix*, poil; *klados*, rameau). Bot. Genre d'arbrustes, de la famille des hamamélidées, comprenant quatre espèces, qui croissent au Cap de Bonne-Espérance.

TRICHOCLINE s. m. (tri-ko-kli-ne — du gr. *thrix*, poil; *klînê*, lit, réceptacle). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des mutisiées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent au Brésil.

— Ichtyol. Espèce de poisson.

TRICHOCLÉE s. f. (tri-ko-klo-ë — du gr. *thrix*, poil; *koleos*, gaine). Bot. Genre d'hépatiques, formé aux dépens des jungermannes, et dont l'espèce type croît dans divers pays.

TRICHOCOME s. m. (tri-ko-ko-me — du gr. *thrix*, poil; *komê*, chevelure). Bot. Genre de champignons, tribu des trichodermes.

TRICHOORYNE s. m. (tri-ko-ko-ri-ne — du gr. *thrix*, poil; *korunê*, masse). Entom. Syn. de **PRISTIS**, genre d'insectes.

TRICHOGRÉPIDE s. f. (tri-ko-kré-pi-de — du gr. *thrix*, poil, et de *crépide*). Bot. Section des lagosérades, genre de chioracées.

TRICHOCYCLE s. m. (tri-ko-si-kle — du gr. *thrix*, poil; *kuklos*, cercle). Moll. Genre de mollusques ptéropodes, du groupe des clios.

TRICHOCYSTE s. f. (tri-ko-si-ste — du gr. *thrix*, poil; *kustis*, poche). Pathol. Kyste pileux.

TRICHODACTYLE s. m. (tri-ko-da-kti-le — du gr. *thrix*, poil; *daktylos*, doigt). Arachn. Genre d'arachnides, de l'ordre des acariens, dont l'espèce type vit en parasite sur certains insectes hyménoptères du sud-ouest de la France.

— Crust. Genre de crustacés décapodes brachyures, de la famille des catométopes, tribu des thelphusiens, dont l'espèce type habite le Brésil : *Le trichodactyle carré*.

TRICHODE s. m. (tri-ko-de — du gr. *trichodês*, chevelu; venu lui-même de *thrix*, cheveu, poil. Ces animalcules sont ainsi nommés parce qu'ils sont couverts de poils qui les soutiennent et les font mouvoir dans l'eau). Infus. Genre d'infusoires ciliés, comprenant un grand nombre d'espèces, répandues dans toutes les eaux.

— Entom. Genre d'insectes coléoptères

pentamères, de la famille des malacodermes, tribu des clairoines, comprenant environ vingt-cinq espèces, répandues dans les deux continents.

TRICHODÉ, **ÉE** adj. (tri-ko-dé — rad. *trichode*). Infus. Qui ressemble à un trichode.

— s. m. pl. Famille d'animalcules infusoires, ayant pour type le genre trichode.

TRICHODECTE s. m. (tri-ko-dè-kte). Entom. Genre d'insectes épiroïques, comprenant une dizaine d'espèces, qui vivent en parasites dans le poil des mammifères carnassiers et ruminants.

TRICHODÈRE s. m. (tri-ko-dè-re — du gr. *thrix*, poil; *derê*, cou). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des longicornes, tribu des prioniens, dont l'espèce type vit au Mexique.

TRICHODERMACE, **ÉE** adj. (tri-ko-dèr-ma-sé). Bot. Syn. de **TRICHODERME**.

TRICHODERME s. m. (tri-ko-dèr-me — du gr. *thrix*, poil; *derma*, peau). Ichtyol. Genre de poissons sclérodermes.

— Entom. Syn. d'**OCYPER**, genre d'insectes.

— Bot. Genre de champignons filamenteux, type du groupe des trichodermes, comprenant plusieurs petites espèces, qui croissent sur les matières organiques en décomposition.

TRICHODERMÉ, **ÉE** adj. (tri-ko-dèr-mé — rad. *trichoderme*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte au trichoderme. || On dit aussi **TRICHODERMACE**.

— s. m. pl. Groupe de champignons filamenteux, ayant pour type le genre trichoderme.

TRICHODESME s. m. (tri-ko-dè-sme — du gr. *thrix*, poil; *desmos*, lien, faisceau). Bot. Genre de plantes, de la famille des borraginées, formé aux dépens des bourraches, et comprenant une dizaine d'espèces, qui croissent en Asie et en Afrique.

— Genre d'algues filamenteuses, tribu des oscillariées, comprenant deux espèces, qui croissent dans la mer Rouge et l'océan Pacifique : *Le trichodesme donne à la mer Rouge ou Erythrée la couleur que son nom rappelle.* (Dict. d'hist. nat.)

TRICHODESMIE s. f. (tri-ko-dè-smi — du gr. *thrix*, cheveu; *desmê*, fagot, botte). Bot. Genre d'algues qui croissent dans la mer Rouge.

— Encycl. Les *trichodesmies* se composent de filaments simples, membraneux, d'un rouge de sang, cloisonnés, réunis en petits faisceaux par une substance mucilagineuse, et nageant à la surface des eaux, qu'ils colorent sur une immense étendue. L'espèce type a été trouvée par Ehrenberg dans la mer Rouge; il observa à plusieurs reprises la baie de Tor, dans toute la partie qui forme le port de cette ville, colorée en rouge de sang; la mer, en se retirant, laissait sur le rivage une ceinture rouge de plusieurs pieds de largeur. Evonor Dupont eut occasion d'observer ce phénomène sur une plus grande échelle. Cette algue, mise dans un flacon, colore l'eau en rose et passa elle-même au violet foncé; en séchant, elle devint tout à fait verte. On pense que c'est la cause de la coloration des eaux de la mer Rouge.

TRICHODIE s. f. (tri-ko-di — du gr. *thrix*, trichos, poil; *eidos*, aspect). Bot. Syn. d'**AGROSTIS**, genre de graminées.

TRICHODON s. m. (tri-ko-don — du gr. *thrix*, trichos, poil; *odon*, dent). Ichtyol. Genre de poissons acanthoptérygiens, de la famille des percoides, formé aux dépens des vives, et dont l'espèce type habite les mers du Kamtschatka.

TRICHODONTE adj. (tri-ko-don-te — du gr. *thrix*, cheveu; *odon*, dent). Hist. nat. Qui a des dents semblables à des soies.

TRICHODURE s. f. (tri-ko-du-re — du gr. *trichodês*, couvert de poils; *dura*, queue). Entom. Genre d'insectes diptères, de la famille des athéricères, tribu des muscides, dont l'unique espèce est exotique.

TRICHOGUM s. m. (tri-ké-gomm). Bot. Genre de champignons.

TRICHOGAMIE s. m. (tri-ko-ga-mi-le — du gr. *thrix*, poil; *gamêlia*, organes sexuels). Bot. Syn. de **STYRAX**.

TRICHOGASTRE s. m. (tri-ko-ga-stre — du gr. *thrix*, poil; *gastêr*, ventre). Ichtyol. Syn. de **TRICHOP**, genre de poissons.

TRICHOGLÉE s. f. (tri-ko-glê — du gr. *thrix*, poil; *glôtos*, faible, coulant). Bot. Genre d'algues, formé aux dépens des batrachospermes, et dont l'espèce type croît dans la mer Rouge.

TRICHOGLOSSE s. m. (tri-ko-glo-se — du gr. *thrix*, poil; *glôssa*, langue). Ornith. Genre d'oiseaux, formé aux dépens des perroquets.

TRICHOGLOSSIE s. f. (tri-ko-gloss-st — du gr. *thrix*, poil; *glôssa*, langue). Etat pathologique de la langue qui fait qu'elle semble couverte de poils.

TRICHOGLOTTIDE s. f. (tri-ko-glo-ti-de — du gr. *thrix*, poil; *glôtta*, langue). Bot. Genre de plantes épiphytes, de la famille des orchidées, tribu des vandées, comprenant trois espèces, qui croissent à Java.

TRICHOGNATHE s. m. (tri-ko-ghna-te — du gr. *thrix*, poil; *gnathos*, mâchoire). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des carabiques, tribu des troncatipennes, comprenant trois espèces, qui habitent l'Amérique du Sud.

TRICHOGONIE s. f. (tri-ko-go-ni — du gr. *thrix*, poil; *gonia*, angle). Bot. Genre de plantes de la famille des composées, tribu des eupatoriées, comprenant trois espèces, qui croissent en Amérique.

TRICHOGRAMME s. m. (tri-ko-gra-me — du gr. *thrix*, poil; *gramma*, ligne). Entom. Genre d'insectes hyménoptères, de la tribu des chalcidides, dont l'espèce type habite l'Europe.

TRICHOGYNE s. m. (tri-ko-ji-ne — du gr. *thrix*, poil; *gonê*, femelle). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des sénécionées, comprenant des espèces qui croissent dans la région méditerranéenne et au Cap de Bonne-Espérance.

TRICHOÏDE adj. (tri-ko-i-de — du gr. *thrix*, poil; *eidos*, aspect). Hist. nat. Qui ressemble à un poil.

TRICHOÏDÉ, **ÉE** adj. (tri-ko-i-dé — de *trichie*, et du gr. *eidos*, aspect). Crust. Qui ressemble ou qui se rapporte au trichie.

— s. m. pl. Famille de crustacés décapodes anomoures, ayant pour type le genre trichie.

TRICHOLECONIE s. m. (tri-ko-lé-ko-ni — du gr. *thrix*, poil; *lekos*, écusson). Bot. Genre de champignons, de la tribu des trichodermes.

TRICHOLENE s. f. (tri-ko-lè-ne — du gr. *thrix*, poil; *laina*, enveloppe). Bot. Syn. de **SACCHARUM**, genre de graminées.

TRICHOLEPIDE s. f. (tri-ko-lé-pi-de — du gr. *thrix*, poil; *lepis*, écaille). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des carduacées, comprenant cinq espèces, qui croissent dans l'Inde.

TRICHOLOGIE s. f. (tri-ko-lo-ji — du gr. *thrix*, poil; *logos*, discours). Traitée des poils.

TRICHOLOME s. m. (tri-ko-lo-me — du gr. *thrix*, poil; *lóma*, frange). Bot. Genre de plantes, de la famille des personnées, tribu des rhinanthées, dont l'espèce type croît à la Nouvelle-Zélande.

TRICHOMA s. m. (tri-ko-ma — du gr. *trichoma*, chevelure). Pathol. Plique polonaise. — Encycl. V. **PLIQUE**.

TRICHOMANE s. m. (tri-ko-ma-ne). Bot. Genre de fougères, de la tribu des hyméno-phyllées, comprenant de nombreuses espèces qui croissent surtout dans les régions tropicales, et dont une seule habite l'Europe : *Les trichomanes sont des fougères à fronde membraneuse.* (P. Foy.)

TRICHOMANITE s. m. (tri-ko-ma-ni-te — rad. *trichomane*). Bot. Genre de fougères fossiles, analogue aux trichomanes.

TRICHOMATIQUE adj. (tri-ko-ma-ti-ke — rad. *trichoma*). Pathol. Qui a rapport au trichoma, à la plique : *Symptômes trichomatiques.* || On dit aussi **TRICHOMATEUX**, **EUSE**.

TRICHOMYIE s. f. (tri-ko-mi — du gr. *thrix*, poil; *myia*, mouche). Entom. Genre d'insectes diptères, de la famille des tipulaires, tribu des gallicoles, voisin des psychodes.

TRICHON (François-Auguste), graveur, né à Paris en 1814. Il abandonna le commerce pour étudier la gravure, suivit les cours de l'Ecole royale de dessin, prit des leçons du peintre Monvoisin et se fit bientôt connaître comme un habile graveur sur bois. Nommé, en 1865, directeur des écoles de gravure sur bois fondées à Paris en faveur des jeunes filles. M. Trichon y a apporté de notables améliorations au point de vue de l'enseignement. Parmi les publications auxquelles M. Trichon a collaboré comme graveur, nous citerons : la *Hongrie ancienne et moderne*, l'*Espagne pittoresque*, le *Musée des familles*, le *Tour du monde*, l'*Histoire des peintres*, le *Journal pour tous*, la *Bibliothèque des chemins de fer*, la *Semaine des enfants*, *Atala*, le *Dante*, la *Fontaine*, la *Bible*, d'après les dessins de Gustave Doré; le *Dictionnaire d'histoire et de géographie* de Décembre-Alonnier, etc.

TRICHONÈME s. m. (tri-ko-nè-me — du gr. *thrix*, poil; *néma*, filament). Bot. Genre de plantes, de la famille des iridées, formé aux dépens des ixiés, et comprenant plusieurs espèces, qui croissent presque toutes au Cap de Bonne-Espérance.

TRICHONISQUE s. m. (tri-ko-ni-ske — du gr. *thrix*, poil; *oniskos*, cloporte). Crust. Genre de crustacés isopodes, de la famille des cloportides, comprenant plusieurs espèces, dont les principales habitent l'Europe et l'Algérie.

TRICHONOTE s. m. (tri-ko-no-te — du gr. *thrix*, poil; *notos*, dos). Ichtyol. Genre de poissons, de la famille des gobioides.

— Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des lamellicornes, tribu des scarabées coprophages, dont l'espèce type se trouve aux environs de Paris.

TRICHOON s. m. (tri-ko-on — du gr. *thrix*, poil). Bot. Genre de plantes, de la famille des graminées, formé aux dépens des rosaux.

TRICHOPE s. m. (tri-ko-pe — du gr. *thrix*, poil; *pous*, pied). Ichtyol. Syn. de **TRICHOPODE**.

— Crust. Genre de crustacés décapodes brachyures, de la famille des catométopes, tribu des grapsoidiens, dont l'espèce type vit dans les mers du Japon.

— Bot. Syn. de **TRICHOPODE**.

TRICHOPEPTALE s. m. (tri-ko-pé-ta-le — du gr. *thrix*, poil, et de *ptéale*). Bot. Genre de plantes, de la famille des liliacées, tribu des anthericées, comprenant deux espèces, qui croissent au Chili.

TRICHOPIE s. f. (tri-ko-fi). Entom. Syn. de **TRICHOPE**.

TRICHOPORE s. m. (tri-ko-po-re — du gr. *thrix*, cheveu; *phoros*, qui porte). Ornith. Syn. de **CRINON**.

— Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des longicornes, tribu des cérambycins, comprenant six espèces, qui habitent l'Amérique équinoxiale.

— Bot. Syn. d'**ERIOPORE** ou **LINAIGRETTE**, genre de cyperacées.

TRICHOPTALME s. m. (tri-ko-ftal-me — du gr. *thrix*, poil; *ophthalmos*, œil). Entom. Genre d'insectes diptères, de la famille des tanyptomes, tribu des némestrines, comprenant une seule espèce, étrangère à l'Europe.

TRICHOPE s. f. (tri-ko-fi — du gr. *thrix*, poil; *phud*, je produis). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des brachélytres, tribu des staphyliniens, dont l'espèce type habite la Suède et l'Allemagne.

TRICHOPIVILE s. m. (tri-ko-fi-le — du gr. *thrix*, poil; *phulon*, feuille). Bot. Syn. de **BAHIA**, genre de composées.

TRICHOPIYTON s. m. (tri-ko-fi-ton — du gr. *thrix*, cheveu; *phuton*, plante). Pathol. Végétal mycoderme, considéré comme un champignon de l'ordre des arthrospores, qui est parasite de la teigne, de la mentagre et de la plique polonaise.

— Encycl. Les *trichophyton* sont des végétaux informes, réduits à des spores, remarquables par leur parasitisme constant, appartenant à l'ordre des arthrospores, qui est parasite de la teigne, de la mentagre et de la plique polonaise.

1° Le *trichophyton tonsurans* (Malmsten), qui est peut-être le même que le *trichophyton* de la plique polonaise, mais qui appartient à l'herpes tonsurant ou teigne tonsurante. Ce végétal, découvert par Gruby, est réduit à des spores rondes ou ovales, incolores, lisses, homogènes dans leur masse, ayant de 0,0002 à 0,0008 d'épaisseur. Ces spores sont incluses dans la racine du cheveu, s'y développent et donnent naissance à des filaments articulés qui, se rompant dans l'intérieur du poil, font avec lui saillie en dehors du bulbe de la racine et provoquent enfin le ramollissement et la brisure du cheveu (v. **TEIGNE**). La présence d'un végétal parasite dont les spores sont enfouies profondément dans le bulbe explique les productions croûteuses de matière sébacée, concrétée, qui se forment à la naissance du cheveu, la résistance du mal aux remèdes, la contagiosité de l'affection, lorsque des conditions favorables au développement du parasite se rencontrent.

2° *Trichophyton sporuloides*. C'est une espèce douteuse qui constitue le mycoderme de la plique polonaise.

3° *Trichophyton ulcéreux*. C'est encore une espèce douteuse du genre *trichophyton*, que Lebert a signalée comme existant dans quelques ulcères de la peau.

4° *Trichophyton mentagrophytes*. Des recherches de M. Legendre et Robin, il résulte que ce cryptogame, signalé par M. Bazin et Gruby, est formé de spores sans mycélium, comme tous les *trichophyton*, et qu'il est absolument identique au mycoderme de l'herpes tonsurant; il ne diffère de ce dernier que par le siège qu'il affecte à la racine des poils de la barbe et de la moustache dans la mentagre ou sycois.

5° *Trichophyton decalvans* (Malmsten), cryptogame d'une espèce particulière de teigne peu différent des précédents.

TRICHOPIE s. f. (tri-ko-pi-li — du gr. *thrix*, poil; *pilos*, chapeau). Bot. Genre de plantes, de la famille des orchidées, tribu des vandées, dont l'espèce type croît au Mexique.

TRICHOPE s. m. (tri-ko-pe). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des lamellicornes, tribu des scarabées méliophiles, dont l'espèce type habite l'Afrique australe.

TRICHOPODE s. m. (tri-ko-po-de — du gr. *thrix*, poil; *pous*, pied). Ichtyol. Genre de poissons acanthoptérygiens, voisin des osphromènes, dont l'espèce type habite Java et les Moluques. Il *Trichopoda arabique*. Nom donné à une espèce de girelle. Il *Trichopoda mentonier*. Espèce de gourami.

— Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la tribu des sphéridotes, dont l'espèce type habite Madagascar. Il Genre d'insectes diptères, de la famille des athéricères, tribu des muscides, dont l'espèce type habite l'Amérique du Sud.

— Bot. Genre de plantes, de la famille des aristolochiées, comprenant trois espèces, qui croissent dans l'Inde.

TRICHOPROSOPE s. m. (tri-ko-pro-so-pe — du gr. *thrix*, poil; *prosopon*, aspect). Entom. Genre d'insectes diptères, de la famille des athéricères, tribu des muscides.

TRICHOPSIDÉE s. f. (tri-ko-psi-dé — du gr. *thrix*, poil; *ops*, face; *idea*, forme). Entom. Genre d'insectes diptères, de la famille des tanyptomes, tribu des némestrines.

TRICHOPTÈRE s. m. (tri-ko-pté-re — du gr. *thrix*, poil; *pterus*, aile). Ichtyol. Genre de poissons, du groupe des scombréides. Il Syn. de **TRICHOPODE**, autre genre de poissons.

— Entom. Syn. de **PSYCHODE**, genre d'insectes diptères.

TRICHOPTÉRIDE s. f. (tri-ko-pté-ri-de — du gr. *thrix*, poil; *ptéris*, fougère). Bot. Genre de fougères, de la tribu des cyathacées, comprenant plusieurs espèces arborescentes, qui croissent dans les régions tropicales, et que plusieurs auteurs réunissent aux alsophiles.

TRICHOPTÉRYE s. f. (tri-ko-pté-ri — du gr. *thrix*, poil; *pteryx*, aile). Bot. Genre de plantes, de la famille des graminées, tribu des chloridées, dont l'espèce type croît au Cap de Bonne-Espérance.

TRICHOPTÉRYX s. m. (tri-ko-pté-riks — du gr. *thrix*, poil; *pteryx*, aile). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la tribu des ptiliniens, comprenant plus de trente espèces, qui habitent l'Europe. Il Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, de la tribu des phalénides.

TRICHOPYGE s. m. (tri-ko-pi-je — du gr. *thrix*, poil; *pygê*, fesse). Entom. Syn. de **HÉTÉROTHOPS**.

TRICHORIE s. f. (tri-ko-ri — gr. *trichoria*; de *treis*, trois, et de *chôros*, chœur). Antiq. gr. Danse spartiate accompagnée de chants.

TRICHOIRHIZE s. m. (tri-ko-ri-ze — du gr. *thrix*, poil; *rhiza*, racine). Méd. Cils anomaux qui causent la conjonctivite.

TRICHOSANDRE s. m. (tri-ko-zan-dre — du gr. *thrix*, poil; *andër*, mâle). Bot. Genre d'arbrisseaux grimpants, de la famille des asclépiadées, tribu des pergulariées, dont l'espèce type croît à l'île de la Réunion.

TRICHOSANTHE s. m. (tri-ko-zan-te — du gr. *thrix*, poil; *anthos*, fleur). Bot. Genre de plantes grimpantes, de la famille des cucurbitacées, tribu des cucurbitées, comprenant une trentaine d'espèces, qui croissent dans l'Asie et l'Amérique tropicales : Le *TRICHOSANTHE serpent* est originaire de la Chine. (P. Duchartre.)

— Encycl. Les *trichosantes* sont des plantes annuelles, grimpantes, munies de vrilles et portant des feuilles alternes, entières ou palmilobées; les fleurs sont moniques ou dioïques; les mâles, ordinairement en grappe, présentent un calice campanulé, allongé, à cinq divisions; une corolle à cinq segments allongés, frangés ou ciliés; cinq étamines, insérées au fond et soudées par les filets en trois groupes; les femelles, ordinairement solitaires, ont un calice oblong ou ovoïde, à cinq dents; la corolle comme dans les mâles; un ovaire à trois loges, surmonté d'un style trifide; le fruit est une baie globuleuse ou ovoïde, pulpeuse. Ce genre comprend une douzaine d'espèces, qui croissent dans l'Inde et en Amérique. Le *trichosante serpent* a une tige pentagone, portant des feuilles cordiformes, trilobées, sinuées, dentées, pubescentes, et des vrilles bifides, très-longues; le fruit est oblong, cylindrique, velu, contourné en serpent et terminé par un long bec; il se déchire irrégulièrement à la maturité. Cette plante, originaire de l'Inde, est cultivée en Chine, à l'île Maurice et dans quelques autres localités; ses fruits se mangent cuits. Le *trichosante nerveux* se distingue par les nervures très-marquées de ses feuilles, et le *trichosante concombre* par le contour anguleux des siennes; ces deux espèces, qui ont des fruits ovoïdes aigus, croissent aussi dans l'Inde. Le *trichosante amer*, à pommes turbinées, ovoïdes, est originaire de l'Amérique du Sud, ainsi que le *trichosante couleuvre*. Ce dernier est remarquable par ses fruits contournés, qui dépassent souvent la longueur de 1 mètre. On le cultive dans nos jardins, comme plante d'ornement; sa culture est celle des melons et des concombres; mais c'est dans le Midi seulement qu'il mûrit bien ses fruits.

TRICHOSCÉLIS s. m. (tri-ko-sé-liss — du gr. *thrix*, poil; *skelis*, jambe). Entom. Genre d'insectes hémiptères, de la tribu des réduviides, dont l'espèce type habite la Guyane.

TRICHOSÉPALE adj. (tri-ko-sé-pale — du gr. *thrix*, poil, et de *sepalé*). Bot. Qui a les sépales velus.

TRICHOSIS s. m. (tri-ko-ziss — du gr. *thrix*, poil). Pathol. Assemblage de petits kystes sur la conjonctive, portant ordinairement un ou deux petits poils. Il Syn. de **TRICHIASIS**.

TRICHOSME s. m. (tri-ko-sme — du gr. *thrix*, poil; *osmê*, odeur). Bot. Genre de plantes épiphytes, de la famille des orchidées, tribu des pleurothallées, dont l'espèce type croît dans l'Inde.

dées, tribu des pleurothallées, dont l'espèce type croît dans l'Inde.

TRICHOSOME s. m. (tri-ko-so-me — du gr. *thrix*, poil; *sôma*, corps). Ichtyol. Genre de poissons, de la famille des clupeoïdes. Il Autre genre de poissons, de la famille des siluroïdes.

— Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, de la tribu des chélonides, comprenant trois espèces, qui habitent le midi de l'Europe. Il Syn. de **DESMIPHORE**, autre genre d'insectes.

— Helminth. Genre de vers nématodes, comprenant des espèces qui vivent en parasites dans le corps des animaux vertébrés.

TRICHOSOMIDE adj. (tri-ko-so-mi-de — du gr. *thrix*, poil; *sôma*, corps; *eidô*, aspect). Entom. Qui a le corps muni de poils.

— s. m. pl. Groupe d'insectes coléoptères, de la tribu des sécuripalpes.

TRICHOSPERME adj. (tri-ko-spér-me — du gr. *thrix*, poil; *sperma*, semence). Bot. Qui a des semences velues.

— s. m. Bot. Genre d'arbres, de la famille des bixacées, tribu des bixées, dont l'espèce type croît à Java.

TRICHOSPIRE s. m. (tri-ko-spi-re — du gr. *thrix*, poil, et de *spire*). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des vernoniées, comprenant quatre espèces, qui croissent dans l'Amérique tropicale.

TRICHOSPORE s. m. (tri-ko-spo-re — du gr. *thrix*, poil, et de *spore*). Bot. Syn. d'**ASCHINANTHE**, genre de gesnériacées.

TRICHOSPORÉ, ÉE adj. (tri-ko-spo-ré — du gr. *thrix*, poil, et de *spore*). Bot. Qui a les spores portées sur des poils.

— s. m. pl. Groupe de champignons filamenteux.

TRICHOSTEMME s. m. (tri-ko-sté-me — du gr. *thrix*, poil; *stemma*, couronne). Bot. Genre de plantes, de la famille des labiées, tribu des ajugoidées, comprenant cinq ou six espèces, qui croissent dans l'Amérique du Nord. Il Syn. de **MÉDÉLIE**, genre de composées.

TRICHOSTÉMONE adj. (tri-ko-sté-mo-ne — du gr. *thrix*, poil; *stémôn*, étamine). Qui a les étamines velues.

TRICHOSTÈTE s. m. (tri-ko-sté-te — du gr. *thrix*, poil; *stêthos*, poitrine). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des lamellicornes, tribu des scarabées méliophiles, comprenant six espèces, qui habitent l'Afrique australe.

TRICHOSTOME s. m. (tri-ko-sto-me — du gr. *thrix*, poil; *stoma*, bouche). Bot. Genre de mousses, type de la tribu des trichostomes.

TRICHOSTOMÉ, ÉE adj. (tri-ko-sto-mé — du rad. *trichostome*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte au trichostome.

— s. f. pl. Tribu de mousses, ayant pour type le genre trichostome.

TRICHOSTROMA s. m. (tri-ko-stro-ma — du gr. *thrix*, poil; *stroma*, matelas). Bot. Genre de champignons trichosporés.

TRICHOSURE s. m. (tri-ko-zu-re — du gr. *thrix*, poil; *oura*, queue). Mamm. Nom scientifique du genre phalanger.

TRICHOTARSIE s. f. (tri-ko-tar-st — du gr. *thrix*, poil, et de *tarsé*). Entom. Syn. de **CHROMOPTILIE**.

TRICHOTERIE s. f. (tri-cho-te-ri — dimin. de *tricherie*). Petite tricherie : Il n'est rien que je laisse comme à marchander; c'est un pur commerce de TRICHOTERIE et d'impudence. (Montaigne.) Il Vieux mot.

TRICHOHALAME s. m. (tri-ko-ta-la-me — du gr. *thrix*, poil; *thalamos*, lit, réceptacle). Bot. Syn. de **POTENTILLE**, genre de rosacées.

TRICHOHAMNION s. m. (tri-ko-ta-mni-on — du gr. *thrix*, poil; *thamnion*, arbuste). Bot. Genre d'algues, formé aux dépens des dasyes.

TRICHOHÉCIE s. m. (tri-ko-té-st — du gr. *thrix*, poil; *thékê*, boîte). Bot. Genre de champignons, de la tribu des mucédinées, comprenant des espèces qui croissent sur les plantes sèches.

TRICHOTOME adj. (tri-ko-to-me — du gr. *tricha*, en trois; *tomê*, section). Qui se divise en trois, qui procède par divisions successives de trois.

TRICHOTOMIE s. f. (tri-ko-to-mi — rad. *trichotome*). Division par trois.

TRICHOTOMIQUE adj. (tri-ko-to-mi-ke — rad. *trichotomie*). Qui appartient à la trichotomie : Classification TRICHOTOMIQUE.

TRICHOTON s. m. (tri-ko-ton — du gr. *trichôtos*, velu). Entom. Genre d'insectes coléoptères hétéromères, de la tribu des opatrides, dont l'espèce type habite la Guyane.

TRICHOTOSIE s. f. (tri-ko-to-zl — du gr. *trichôtos*, velu). Bot. Genre de plantes épiphytes, de la famille des orchidées, tribu des épéndrées, comprenant quatre espèces, qui croissent à Java.

TRICHOTRIE s. f. (tri-ko-tri — du gr. *thrix*, poil; *tria*, trois). Infus. Syn. de **DINOCHARIS**, genre d'infusoires.

TRICHOTROPE s. m. (tri-ko-tro-pe — du gr. *thrix*, poil; *tropos*, contournement). Moll. Genre de mollusques gastéropodes pectinibranches, du groupe des pourpres.

TRICHOISME s. m. (tri-ko-i-sme — du préf. *tri*, et du gr. *chroa*, couleur). Physiq. Phénomène produit par un corps offrant trois couleurs, distribuées diversement, suivant la manière dont on le regarde.

TRICHOÏTE adj. (tri-ko-i-te — rad. *trichoisme*). Physiq. Qui offre le phénomène du trichoisme.

TRICHROMIE s. f. (tri-ko-mi — du préf. *tri*, et du gr. *chrôma*, couleur). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes.

TRICHULIE s. f. (tri-ku-li). Bot. Genre de champignons trichospermés, de la tribu des physarés.

TRICHURE s. f. (tri-ku-re — du gr. *thrix*, poil; *oura*, queue). Entom. Genre d'insectes lépidoptères crépusculaires, de la tribu des séséiides.

— Helminth. Syn. de **TRICHOCEPHALE**, genre de vers intestinaux.

TRICK s. m. (trik — mot angl. signifiant levée). Jeux. Levée au whist : Un *TRICK* est la réunion des quatre cartes fournies à chaque tour par les joueurs. Il Se dit particulièrement des levées faites en sus de six : Avoir un *de TRICK*, avoir deux *de TRICK*. Il Avantage qu'obtient celui qui fait une levée au-dessus de six : Gagner le *TRICK*.

TRICLA s. m. (tri-kla). Moll. Genre de mollusques ptéropodes, du groupe des hyales. Il Syn. de **CHAR** ou **GIGONIE**.

TRICLADIE s. f. (tri-kla-di — du préf. *tri*, et du gr. *klados*, rameau). Bot. Genre d'algues, de la tribu des caulerpées, dont l'espèce type habite les mers d'Australie.

TRICLARIE s. m. (tri-kla-ri). Ornith. Genre d'oiseaux, qu'on a formé aux dépens des perroquets.

TRICLARIÉS s. f. pl. (tri-kla-ri — du gr. *treis*, trois; *kliros*, héritage). Antiq. gr. Fête que célébraient tous les ans, en l'honneur de Diane, les habitants de trois villes qui possédaient en commun un temple de cette déesse.

TRICLICÈRE s. m. (tri-kli-sè-re). Bot. Syn. de **WORMSKLODIE**, genre de tuméracées.

TRICLINIAIRE adj. (tri-kli-ni-è-re — lat. *triclinarius*, de *triclinium*, salle à manger). Antiq. rom. Qui a rapport à la salle à manger, à son ameublement, au service de la table : Lits TRICLINIAIRES. Esclaves TRICLINIAIRES.

— s. m. Esclave qui servait à table.

TRICLINION s. m. (tri-kli-ni-on — du préf. *tri*, et du gr. *klinê*, lit). Bot. Syn. de **SANICULE**, genre d'ombellifères. Il Genre de champignons, faisant partie du groupe des isariés.

TRICLINIQUE adj. (tri-kli-ni-ke — du préf. *tri*, et du gr. *klinê*, lit). Minér. Se dit d'un cristal qui a trois axes inclinés les uns par rapport aux autres.

TRICLINIUM s. m. (tri-kli-ni-omm — mot lat. formé du gr. *treis*, trois, et *klinê*, lit). Antiq. rom. Salle à manger où il y avait trois lits, sur chacun desquels se plaçaient trois convives. Il Ensemble des trois lits disposés autour de la table d'une salle à manger, chez les Romains.

— Encycl. Les Romains appelaient *triclinium* une salle à manger où il y avait trois lits, et *biclinium* celle où il n'y en avait que deux. Toutefois, ce nom de *triclinium* se prit en général, dans la suite, pour une salle à manger. On appelait aussi cet endroit de la maison l'accubitoire (*accubitoria*), toujours à raison de l'usage qu'avaient les Romains de prendre leurs repas à demi couchés sur des lits.

Les Romains avaient coutume de ne placer que trois lits autour d'une table; le quatrième côté restait vide, pour faciliter le service et pour les divertissements que les danseurs, les mimes, les palestrites, souvent même les gladiateurs, donnaient aux convives. Au reste, ce nombre trois pouvait avoir une autre raison d'être, car sur chacun des lits il n'y avait d'ordinaire place que pour trois personnes, de manière qu'il n'y avait en tout que neuf convives. Cette règle ne pouvait pas toujours être observée; mais, quelque considérable que fût l'influence des convives, on les admettait et on les plaçait d'après une combinaison ternaire, c'est-à-dire en prenant le chiffre trois pour base. Ainsi, dans les grandes réunions, on ménageait de préférence neuf, quinze ou trente places sur chaque lit.

Il y avait, dans les maisons riches, des salles à manger d'hiver et d'été. Les trois lits étaient appelés *triclinaires*, pour les distinguer des lits à coucher, qui étaient faits comme nos lits actuels, si nous en jugeons d'après un fragment de peinture de Pompéi. La matière des lits triclinaires était de bois, de pierre, de marbre ou de bronze, quelquefois enrichie d'incrustations d'écaillé ou d'argent, suivant la fortune des hôtes; ils étaient couverts de simples nattes ou de matelas de laine, de coussins et de tapis plus ou moins précieux. Ils avaient de 2 à 4 pieds de hau-

teur et étaient inclinés, la partie la plus élevée étant du côté de la table.

Les repas ordinaires étaient divisés en trois services : le premier service se composait d'œufs frais, d'olives, d'huîtres et de mets légers ; le second, de viandes faisandées, de poisson et de rôt ; le troisième, de pâtisseries, de conserves et de fruits. Il était d'usage d'apporter sa serviette avec soi. Il est plus d'une fois question, dans les poètes satiriques, de convives qui volaient les serviettes de leurs voisins. Les personnes amenées dans un grand repas par un convive, sans avoir été invitées, étaient appelées des ombres.

TRICLISPERME s. m. (tri-kli-spér-me). Bot. Syn. de POLYGALA, genre type des polygalées.

TRICOBALTIQUE adj. (tri-ko-bal-ti-ke — du préf. tri, et de cobaltique). Chim. Se dit d'un sel cobaltique contenant trois fois autant de base que le sel neutre correspondant.

TRICOCÉ, ÉE adj. (tri-ko-ké — du préf. tri, et du gr. kokkos, coque). Bot. Qui est composé de trois coques.

— a. f. pl. Ancien nom de la famille des euphorbiacées, dont le fruit est composé de trois coques.

TRICOISE s. f. (tri-koï-ze — du hollandais *trek tjer*, fer à tirer, de *trekken*, tirer ; moyen haut allemand *trachen*, qui appartient à la même famille que le latin *trahere*, tirer, et *tjer*, tiser, fer, qui répond au gothique *eisarn*, anglo-saxon *isern*, *iren*, scandinave *isarn*, *járn*, ancien allemand *isarn*, *isan*, *istin*, allemand moderne *eisen*, anglais *iron*, même sens). Techn. Tenaillies dont se servent les ouvriers en bois pour tenir et arracher des clous, des chevilles. || Tenaillies en usage chez les maréchaux pour ferrer et déferer les chevaux.

TRICOLIE s. f. (tri-ko-li — du préf. tri, et du gr. kolon, intestin). Moll. Genre de mollusques, formé aux dépens des phasianelles.

TRICOLOR s. m. (tri-ko-lor — du préf. tri, et du lat. color, couleur). Peau de chat de trois couleurs, dans le langage des fourrures.

— Ornith. Nom de deux tangaras qui habitent la Guyane. || Nom vulgaire du faisau doré de la Chine.

— Hortic. Nom vulgaire d'une espèce d'amarante et de plusieurs variétés d'aillet.

TRICOLORE adj. (tri-ko-lo-re — du préf. tri, et du lat. color, couleur). Qui est de trois couleurs : *Fleur TRICOLORE*.

— Se dit du drapeau français adopté en 1789, et qui est bleu, blanc et rouge, en mémoire de la fusion des trois ordres : *Drapeau TRICOLORE*. || Se dit de tout objet qui a les couleurs du drapeau français : *Echarpe, cocarde, ruban TRICOLORE*.

TRICOMAIRE s. m. (tri-ko-mè-re — du préf. tri, et du gr. komé, chevelure). Bot. Genre d'urbsseaux, de la famille des malpighiacées, tribu des notopérygiées ou buniatiées, dont l'espèce type croît au Chili.

TRICOMOS s. m. (tri-ko-mos — gr. *trikómos* ; de *treis*, trois, et *kómos*, chanson). Antiq. gr. Troisième des concerts en usage dans les festins d'apparat.

TRICON s. m. (tri-kon — du lat. tres, trois). Jeux. Reunion, dans la main du même joueur, de trois cartes semblables, comme trois as, trois rois, trois dix, etc. : *Avoir TRICON de valets*. Le TRICON d'as l'emporte sur tous les autres.

TRICONDYLE s. m. (tri-kon-di-le — du préf. tri, et de condyle). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la tribu des collyridés, comprenant une dizaine d'espèces, qui habitent la Malaisie : Les TRICONDYLES sont aptères. (H. Lucas.)

— Bot. Syn. de LOMATIS, genre de protéacées.

TRICOPHORE s. m. (tri-ko-fo-re — du gr. *thrix*, poil ; *phoros*, qui porte). Ornith. Genre d'oiseaux, de la famille des turdides, appelé aussi CRINON, et comprenant plusieurs espèces, qui habitent l'Afrique.

TRICOQUE adj. (tri-ko-ke — du préf. tri, et de coque). Bot. Dont le fruit est formé de trois coques.

TRICORDE adj. (tri-ko-rde — du préf. tri, et de corde). Mus. Qui a trois cordes : *Instrument TRICORDE*.

TRICORNE adj. (tri-ko-rne — du préf. tri, et de corne). Hist. nat. Qui a trois cornes ou trois appendices en forme de cornes.

— s. m. Chapeau à trois cornes : *Le ministre d'Angleterre se coiffe d'un TRICORNE qui ferait recette au théâtre du Luxembourg*. (E. About.) || Nom donné abusivement aux chapeaux des pendarmes, qui n'ont réellement que deux cornes.

TRICORYNE s. f. (tri-ko-ri-ne — du préf. tri, et du gr. koroné, massue). Entom. Syn. de PIESTE, genre d'insectes.

— Bot. Genre de plantes, de la famille des liliacées, tribu des anthericées, comprenant cinq espèces, qui croissent en Australie.

TRICOSINE s. f. (tri-ko-zi-ne). Constr. Tuile fendue dans toute sa longueur.

TRICOSTÉ, ÉE adj. (tri-ko-sté — du préf. tri, et du lat. costa, côte). Hist. nat. Qui est

marqué de trois côtes ou saillies longitudinales.

TRICOT s. m. (tri-ko — substantif verbal de *tricoter*, lequel est pour *estricoter* et vient de l'allemand *stricken*). Tissu tricoté, fait en mailles : *Un pantalon de TRICOT*.

Tout en tenant l'aiguille et le tricot. Fille à l'oreille à l'affût d'un bon mot.

LA FONTAINE.

— Comm. Espèce de drap pour les troupes, fabriqué dans le bourg de Tricot, dans le département de l'Oise. || Nom donné à diverses espèces de soieries. || *Tricot velouté*, étoffe en soie chinée. || *Tricot tulle*, Espèce de tricot broché. || *Tricot cannelé*, Ouvrage de tricot à côtes. || *Tricot d'abeille* ou *Tricot de Berlin*, Sorte de tricot à jour, qu'on appelle aussi TULLÉ NOUÉ.

— Moll. Nom vulgaire d'une coquille du genre cône, qu'on trouve sur les côtes d'Afrique.

— Adjectif. *Drap tricot*, étoffe de laine qui est faite avec les déchets des matières communes, puis goudronnée et cylindrée, pour prendre de la consistance, et qui sert à former la garniture intérieure des collets d'habit, de paletot et de redingote.

— Encycl. Autrefois, les tricots se faisaient à la main au moyen de deux aiguilles ; chaque mouvement donnait une maille ; on voit encore aujourd'hui les femmes de la campagne se servir de ces deux aiguilles en bois ou en métal pour tricoter des bas, des chaussettes, des couvertures, des jupes, etc., à leur mari, à leurs enfants ou pour elles-mêmes. De nos jours, le tricot se fait au moyen de machines, fort ingénieuses, dont la première idée paraît remonter au commencement du XVIII^e siècle et est due à un compagnon serrurier de la basse Normandie, dont le nom n'est pas venu jusqu'à nous. Dans les machines actuellement employées, la formation des mailles et leur disposition s'opèrent, en principe, de la manière suivante : on étend un fil continu sur des aiguilles à crochet s'implantant par une de leurs extrémités dans du plomb ou entre des barrettes percées et recourbées à l'autre extrémité en forme de crochet flexible ; une cavité, appelée chûsse, sert à recevoir dans certains moments la pointe de ce crochet. Des platines correspondant aux intervalles des aiguilles y forment, par leur mouvement, les plis ou ondulations qui s'introduisent en même temps sous le bec des aiguilles à crochet. Ce bec étant comprimé par un organe spécial, auquel on a donné le nom de *presse* pour indiquer sa fonction, et entrant dans le chas de l'aiguille, les mailles qui ont précédé celles dont nous nous occupons, et qui étaient en retraite, ne trouvent plus d'obstacle pour être dégagées des aiguilles qui, dans cet état, ne peuvent plus faire pour elles les fonctions d'aiguilles à crochets ; elles passent donc par-dessus les dernières mailles qui sont restées sous les becs et se trouvent à leur tour passées dans les premières pour former enfin des mailles. Celles-ci sont mises en retraite comme les précédentes, en attendant de nouvelles mailles, et ainsi de suite. Les métiers à tricoter, qui ont atteint aujourd'hui une grande perfection sous le double rapport de l'agencement de leurs pièces et du fini de leurs produits, furent dès le principe de simples machines très-imparfaites, sur lesquelles on se contentait de faire autant de mailles d'un seul coup qu'il y en avait de réparties sur une même ligne droite ; on fabriquait ainsi des surfaces planes, qu'on était ensuite obligé de couper et de relier par des coutures ou un remmailage adhésif ; on confectionnait alors les bas comme on le fait pour les habits. Plus tard, les perfectionnements et les nouvelles inventions donnèrent naissance aux métiers circulaires à tricoter, que l'on emploie encore de nos jours et qui répondent à tous les besoins ; avec eux, on fabrique non-seulement des pièces continues de tricot, mais encore les bas, les chaussettes, les jupons, les caleçons, les bonnets, etc., sans qu'il soit besoin de les faire passer par les mains des ouvrières pour les finir, les fermer et les mettre aux dimensions voulues. Ces dernières s'obtiennent par des diminutions ou des augmentations faites sur le métier même, qui permet ainsi à la pièce tricotée d'épouser parfaitement la forme sur laquelle elle doit s'appliquer. On fabrique encore, au moyen des métiers circulaires à tricoter, une étoffe désignée sous le nom de *tricot chaîne*, qui n'est autre chose qu'un tricot ordinaire dans lequel on garnit l'intérieur des mailles d'un, de deux ou de trois fils supplémentaires. Avec un métier à tricoter, une bonne ouvrière produit jusqu'à 12 kilogrammes de tricot par jour, et avec un métier fin à deux séries elle fabrique 5 à 6 kilogrammes. Le prix d'un métier varie de 350 à 1,400 francs, suivant son diamètre.

TRICOT s. m. (tri-ko — dimin. de trique). Bâton gros et court : *Menacer de coups de TRICOT*. *Recevoir quelqu'un à coups de TRICOT*.

TRICOT (Laurent), grammairien français, né vers 1720, mort à Paris en 1778. Il se fit recevoir maître ès arts et tint une pension dans cette ville. Instruit et bon latiniste, Tricot composa deux livres qui eurent un très-grand succès et de nombreuses éditions : une *Nouvelle méthode de langue latine* (1754,

in-12), et des *Rudiments de la langue latine* (1756, in-12), les premiers ouvrages élémentaires de ce genre qui aient paru en français. Ils ont été longtemps classiques, et la maison Delalain les réimprimait encore en 1824.

TRICOTAGE s. m. (tri-ko-ta-je — rad. *tricot*). Action de tricoter ; travail d'une personne qui tricote : *Apprendre le TRICOTAGE*. *Se mettre au TRICOTAGE*. Ce TRICOTAGE est mal fait.

— Fam. Action de remuer vivement les jambes : *Il dansait un pas d'éclat qui semblait, par son TRICOTAGE, sorti des salons de Vestris lui-même*. (Alex. Dum.)

TRICOTÉ, ÉE (tri-ko-té) part. passé du v. Tricoter. Fait en tricot : *Bas TRICOTÉS*.

— Minér. Se dit d'une substance minérale formée d'une gangue traversée en tous sens par une matière qui dessine une sorte de réseau.

— s. m. Moll. Nom vulgaire d'une coquille du genre casque.

— s. f. Moll. Nom vulgaire d'une coquille du genre vénus.

TRICOTER v. a. ou tr. (tri-ko-té. — Ce mot, qui est pour *estricoter*, vient de l'allemand *stricken*, proprement faire des nœuds, picoter). Exécuter en tricot, en mailles entrelacées : *TRICOTER des bas*.

— *Tricoter de la dentelle*, La faire sur un tambour, avec des épingles et des fuseaux.

— Pop. Battre à coups de trique, de tricot : *On l'a TRICOTÉ d'importance*. || On dit plus souvent TRICOTER LES CÔTES.

— v. n. ou intr. Faire du tricot : *Apprendre à TRICOTER*.

Apprenez qu'il vaut mieux tricoter que médire. On fait des bas de plus et des péchés de moins.

— Fam. Marcher en ramenant les pieds l'un vers l'autre.

— Manège. Se dit d'un cheval qui remue les jambes assez vite en marchant, mais qui n'avance pas.

TRICOTERIE s. f. (tri-ko-te-ri — rad. *tricot*). Fabrique de tricots.

— Fig. Petite malice, petite finesse : *Le cardinal Mazarin n'a que faire de ces TRICOTERIES pour être bon ministre*. (Naudé.) || Vieux en ce sens.

TRICOTETS s. m. pl. (tri-ko-té — rad. *tricot*). Ancienne espèce de danse : *Danser les TRICOTETS*.

TRICOTEUR, EUSE s. (tri-ko-teur, -e — rad. *tricot*). Personne qui tricote, qui sait tricoter : *Une habile TRICOTEUSE*.

— s. m. Métier à tricoter : *TRICOTEUR français*. *TRICOTEUR sans fin*.

— s. f. Machine à tricoter.

— Hist. Nom donné, pendant la Révolution, à des femmes qui assistaient, en tricotant, aux séances de la Convention, des assemblées populaires et du tribunal révolutionnaire.

Tricoteuse endormie (LA), tableau de Greuze. Une petite paysanne, d'une dizaine d'années, s'est endormie en tricotant ; sa jolie tête s'incline vers ses épaules et ses joues se colorent d'un sang vermeil ; ses doigts tiennent encore les aiguilles, mais son ouvrage glisse sur ses genoux.

Cette simple et naïve figure a un charme exquis ; la couleur en est fine, légère et à la fois vigoureuse. L'artiste bourguignon, qui a créé tant d'œuvres du même genre, n'a jamais été mieux inspiré que pour celle-ci. La *Tricoteuse endormie* a fait partie des cabinets de Lalive de Jully, de Juliot (1773), etc. Elle a été gravée par Jardinier. Un pastel de Greuze, représentant à peu près le même sujet, a fait partie de la célèbre galerie de San-Donato.

Une *Tricoteuse hollandaise*, de Frans Mieris, qui était au XVIII^e siècle dans le cabinet Lempereur, a été gravée par Wille. M. E. Hébert a exposé au Salon de 1873 une petite *Tricoteuse italienne*, vue jusqu'aux genoux, adossée à un bassin de pierre où tombe l'eau d'une fontaine, ayant un tablier bleu et un châle à raies qu'elle a ramené sur le haut de sa tête. Ce tableau appartient à M. Oppenheim. MM. Bonvin et Edouard Frère ont exposé chacun une *Tricoteuse* au Salon de 1850 ; la peinture du premier est d'un ton très-fin. M. Alfred Stevens a peint une *Tricoteuse*... mondaine, en peignoir de mousseline, assise dans un élégant boudoir ; cette peinture, d'un ton extrêmement harmonieux et distingué, a figuré à l'Exposition de la Société des Amis des arts de Paris en 1875.

TRICOTINE s. f. (tri-ko-ti-ne — rad. *tricot*). Espèce de tissu, fabriqué à Roubaix.

TRICOUPIS (Spiridon), écrivain et homme politique grec, né à Missolonghi en 1791, mort à Athènes en 1873. Fils d'un ancien primat de sa ville natale, il termina ses études à Paris et à Londres et vint ensuite se fixer à Corfou, où il s'occupa, de concert avec lord Guilford, de créer dans cette ville une université (1820). En 1821, l'insurrection grecque le fit retourner à Missolonghi et il prit une part active aux luttes nationales. Depuis cette époque, il occupa dans la politique et la diplomatie des places importantes. Il fut, entre autres, président du conseil avec Coletti et Mavrocordato. En 1833, lors de

l'avènement d'Othon au trône de Grèce, il fut envoyé comme ambassadeur à Londres, poste qu'il devait encore occuper en 1841. Après les événements de septembre 1843, il reçut successivement les portefeuilles des affaires extérieures et de l'instruction publique et fut envoyé comme ministre plénipotentiaire à Paris lors du blocus des ports grecs par l'Angleterre. Cette même année 1850, il retourna une troisième fois à Londres comme ambassadeur. Revenu en Grèce, il refusa, en 1862, de former un cabinet dont on lui offrait la présidence. Si de l'homme politique nous passons au littérateur, nous nous trouvons devant une des plus grandes réputations de la Grèce moderne, un grand orateur, un écrivain correct et élégant. On connaît d'abord de lui une admirable oraison funèbre de lord Byron, qui fut son ami et son compagnon d'armes. Cette célèbre oraison prononcée dans la cathédrale de Missolonghi, au milieu d'un immense concours de population, fut immédiatement traduite dans toutes les langues de l'Europe littéraire. Nous citerons encore de M. Tricoupis : le *Poème des Klephtes* (Paris, 1820) ; *Histoire de la révolution grecque* (Londres, 1853), son chef-d'œuvre et l'un des meilleurs livres qu'on ait écrits sur les événements mémorables qui ont accompagné la résurrection de la nationalité grecque.

TRICRATE s. m. (tri-kra-te). Bot. Syn. d'ABRONIX, genre de nyctaginées.

TRICTÉNOTOME s. m. (tri-kté-no-to-me — du préf. tri, et du gr. *ténos*, peigne ; *tomé*, section). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des longicornes, tribu des prioniens, dont l'espèce type habite Java.

TRICTRAC s. m. (tri-krak — onomatopée du bruit fait par les dés que l'on jette). Jeux. Espèce de jeu où l'on joue avec des dés et des dames, sur un tableau divisé en deux compartiments : *Le bruit du TRICTRAC est insupportable à ceux qui ne savent pas ce jeu, un des plus difficiles qui existent*. (Balz.) || Meuble dont on se sert pour jouer à ce jeu : *Un TRICTRAC en ébène*. || Partie qu'on joue à ce jeu : *Allons, faisons un TRICTRAC*. || *Trictrac à écrire*, Trictrac dans lequel, la partie se faisant en un plus grand nombre de points et les jetons ne suffisant pas pour marquer les coups, on est obligé de les écrire.

— Chasse. Bruit fait par des chasseurs pour effrayer les oiseaux aquatiques, lorsqu'ils veulent les faire tomber dans leurs pièges : *Chasser les canards au TRICTRAC*.

— Ornith. Nom vulgaire de la draine et du traquet.

— Techn. Ancien moulin à tabac, manœuvré à bras.

— Encycl. Suivant une tradition orientale, le trictrac aurait été inventé en Perse, à une époque relativement moderne. Mais il est certain que les anciens connaissaient des jeux analogues ou le trictrac lui-même ; tels étaient, entre autres, le *diagrammas* des Grecs et le *duodena scripta* des Romains. On le trouve désigné, dans les auteurs français du moyen âge, sous le nom de *jeu des tables*, qu'il porte encore aujourd'hui en allemand (*bretspiel*), en portugais (*jogo de tabolas*). On trouve également dans plusieurs auteurs anciens la mention d'un jeu appelé *des douze lignes*, dont la marche et les règles correspondent exactement au trictrac. Il se jouait avec deux ou trois dés et quinze dames. Les anciens auteurs eux-mêmes y font allusion. Terence dit quelque part qu'il faut s'agrir dans la vie comme au jeu des douze lignes et corriger par l'art ce que le sort nous apporte.

Notre trictrac n'est point un jeu très-compliqué dans sa marche ; mais il demande de la présence d'esprit et du calcul pour être bien joué. On le joue à deux personnes, sur un tablier rectangulaire, divisé en deux compartiments égaux ou tables par une cloison un peu moins haute que les bords. Vingt-quatre lames triangulaires ou flèches, alternativement de deux couleurs différentes, par exemple blanches et vertes, sont incrustées sur le fond noir de ce tablier et opposées pointe à pointe. En face de ces flèches, sur les bords, sont percés vingt-quatre petits trous destinés à marquer le gain de douze points successifs. Quinze dames blanches sont à la disposition de l'un des joueurs et quinze noires à la disposition de l'autre. Chaque joueur est, en outre, muni d'un cornet dans lequel, à tour de rôle, il agite deux dés, de trois jetons pour marquer les points et de deux fichets pour marquer les parties.

Quand les deux joueurs ont pris place l'un vis-à-vis de l'autre, chacun met ses dames en masse, sur deux ou trois piles ; dans la première flèche placée à la gauche et qu'on appelle talon. Puis, celui à qui le hasard a donné le droit de jouer le premier lance les dés après les avoir agités dans le cornet, et il annonce les nombres qu'il amène en ayant toujours soin de nommer le plus fort le premier. Les nombres dessemblables, comme trois et deux, six et cinq, etc., sont dits simples, tandis que les nombres dessemblables, comme deux as, deux trois, etc., sont appelés doublets. De plus, chacun de ces derniers a un nom particulier. Ainsi, les deux as se nomment bezet ou ambasas, les deux deux, double-deux ; les deux trois, torue ; les

deux quatre, carme; les deux cinq, quine; et les deux six, sonnez. Les nombres annoncés, le joueur joue suivant les indications données par ces nombres, c'est-à-dire qu'il prend une ou deux de ses dames et les place sur une flèche éloignée du talon d'autant de flèches que chacun des dés marque de points, la flèche du talon non comprise; il peut ne déplacer qu'une dame pour la totalité de ses points, ce qui s'appelle jouer tout d'un ou tout d'une. Si, par exemple, les deux dés ont amené quatre et deux, il est libre ou de placer une dame sur la flèche représentant le nombre quatre et une seconde sur la flèche du numéro deux, ou bien d'en placer une seule sur la flèche représentant le nombre six. La même faculté existe pour les coups suivants, et, tant que le joueur a des dames empiées, il peut y recourir ou faire manœuvrer celles qu'il a déjà mises en campagne. Prendre des dames à la pile, quand on en a déjà joué, c'est ce qu'on appelle abattre du bois. Dans la suite de la partie, toute flèche sur laquelle se trouve une dame est considérée comme talon, et l'on peut en partir comme on l'a fait du talon primitif. Il est à remarquer que les dames se meuvent de telle sorte que les nombres pairs vont toujours d'une flèche blanche sur une flèche blanche, tandis que les nombres impairs vont d'une flèche blanche sur une flèche verte, et réciproquement. Toute flèche sur laquelle il y a au moins deux dames est une case. Dans certains cas, on a le droit d'empiéter sur le jeu de l'adversaire, comme aussi, quand on a rempli son jeu, de revenir entièrement sur ses pas; en d'autres termes, de s'en aller. Mais toujours chaque joueur doit s'efforcer de manœuvrer ses dames de manière qu'en remplissant ses flèches il puisse, au coup suivant, battre les cases mi-pleines de l'adversaire, tout en évitant d'être battu sur les siennes. Il existe, à ce sujet, des règles assez compliquées qui ne peuvent être apprises que par la pratique, et dont l'explication ne saurait même être comprise de ceux qui ne connaissent pas le jeu. Nous nous abstenons d'en parler, ainsi que, par la même raison, des coups appelés jans.

La passe, ou le tour, est de douze trous, et, pour gagner un trou, il faut faire douze points. Les trous se marquent sur les bandes du tablier, avec les fichets, à mesure qu'on les prend. Quant aux points, ils se marquent avec les jetons, à la pointe des flèches et d'après l'ordre suivant, savoir : deux points devant la flèche de l'as, c'est-à-dire devant la flèche qui se trouve devant le premier trou, lequel est le plus rapproché de la pile des dames; quatre points devant la flèche du troisième trou ou entre les flèches du troisième et du quatrième; six points devant la flèche du cinquième trou ou contre la cloison ou bande de séparation, devant la flèche du sixième; huit points dans la seconde table, contre la bande de séparation; dix points devant la flèche du huitième, du neuvième ou du dixième trou, au choix. Enfin, douze points, qui font un trou, se marquent avec un fichet, et le premier fichet gagné se met dans le premier trou.

Le joueur qui prend douze points de suite sans que l'adversaire en gagne un seul, ou qui en prend douze ou plus d'un seul coup, marque deux trous; c'est ce qu'on appelle être en bredouille, et la partie elle-même se nomme partie bredouille ou partie double. Quand on marque en bredouille, on se sert de deux jetons, et d'un seulement quand on marque simple. Ainsi, celui des deux joueurs qui fait des points le premier marque avec un jeton; l'adversaire, gagnant des points immédiatement après, marque avec deux jetons et continue de la même manière jusqu'à douze, s'il n'est point interrompu, c'est-à-dire si, dans l'intervalle, le premier ne prend pas des points; alors il marque deux trous; mais, s'il est interrompu, il est débredouillé, en d'autres termes il ôte un de ses jetons pour indiquer qu'il ne marque plus que simple et, s'il gagne douze points après être débredouillé, il ne marque qu'un trou. La bonne foi exige que le joueur débredouillé se débredouille lui-même sans attendre d'en être averti, car souvent l'autre joueur est tellement occupé qu'il oublie de dire à l'adversaire de se débredouiller. Outre la bredouille ordinaire ou petite bredouille, qui est celle dont il vient d'être parlé, il y a encore la grande bredouille; cette dernière a lieu quand l'un des joueurs gagne sans interruption les douze trous qui composent le tour ou la partie entière, mais elle ne se joue que lorsqu'on est convenu d'avance de l'admettre. La grande bredouille fait gagner le double de ce qui est au jeu; on la marque avec le pavillon, sorte de petit étendard qui se plante dans le trou de son fichet.

On entend par école toute faute commise par l'un des joueurs, mais plus particulièrement celle que l'on fait quand on oublie de marquer tous les points que l'on a gagnés; dans ce dernier cas, l'adversaire marque à son avantage les points oubliés, et l'on dit qu'il envoie l'autre joueur à l'école.

Le *trictac*, comme le piquet, peut recevoir des modifications dans la manière de marquer les coups, de compter la partie, et dans le nombre des joueurs. On le nomme *trictac à écrire* quand la partie se compose de huit ou de douze marqués, chaque marqué se composant de six trous. On écrit les marqués sur

une carte à mesure qu'on les gagne. Cependant on se sert aussi quelquefois, pour le même objet, de jetons d'une espèce particulière. Lorsque les huit ou les douze marqués constituant la partie ont été faits par les deux joueurs ensemble, chacun examine ceux qu'il a gagnés. Si l'un d'eux n'en a pas autant que l'autre, il est ce qu'on appelle postillonné, c'est-à-dire qu'on ajoute à son compte vingt-huit points pour le premier marqué qu'il a en moins et huit points pour chacun des autres. On additionne ensuite les points, et celui qui en a davantage paye à son adversaire, pour la différence des points dont il est marqué en plus, la somme qui a été convenue d'avance; il lui paye, en outre, une somme supplémentaire, nommée queue, et également convenue.

On appelle *trictac à la chouette* le *trictac à écrire* joué deux contre un. Le joueur qui est seul joue jusqu'à la fin de la partie, tandis que les deux autres se remplacent alternativement après deux marqués.

Enfin, le *trictac à tourner* est le même que le précédent, avec cette seule différence que chacun des trois joueurs joue pour son compte. Deux joueurs jouent d'abord l'un contre l'autre, mais celui qui perd le premier deux marqués cède la place au troisième, et l'on continue de la même manière jusqu'à ce que l'un des trois ait gagné le nombre de marqués convenu.

Des modifications introduites dans le *trictac* ont donné naissance aux jeux appelés : dames rabattues, gammon, garauguet, jacquet, plein, revertier, toc, tourne-case, etc.

TRICUIVRIQUE adj. (tri-cui-vri-ke — du préf. *tri*, et de *cuiorique*). Chim. Se dit d'un sel cuivrique contenant trois fois autant de base que le sel neutre correspondant.

TRICUSPIDAIRE s. m. (tri-ku-spi-dé-re — rad. *tricuspidé*). Helminth. Genre de vers intestinaux, voisin des ténias.

— Bot. Genre d'arbres, de la famille des tillacées, tribu des éléocarpées, dont l'espèce type croît au Chili. On dit aussi *TRICUSPIS*.

TRICUSPIDE adj. (tri-ku-spi-dé — du préf. *tri*, et du lat. *cuspis*, pointe). Qui est muni de trois pointes.

— Anat. *Valvule tricuspidé*, Valvule qui se trouve à la communication de l'oreillette droite du cœur avec le ventricule du même côté.

— Encycl. *Valvule tricuspidé*. C'est un repli membraneux placé à l'ouverture de communication de l'oreillette droite du cœur avec le ventricule correspondant; on la encore nommée *triglochin*. Elle est disposée de manière à permettre le passage du sang venant de l'oreillette droite, qui se contracte dans le ventricule, et à empêcher son retour dans cette cavité au moment de la contraction du ventricule. Elle présente une surface auriculaire lisse et une surface ventriculaire aux inégalités de laquelle s'insèrent de petits cordages mi-tendineux et mi-musculaires destinés à la tendre. Elle a une circonférence externe adhérente au pourtour de l'orifice auriculo-ventriculaire et un bord libre irrégulièrement découpé, pourvu par conséquent de petits nodules. Elle s'abaisse pendant la systole auriculaire et se relève au contraire pendant la contraction du ventricule.

TRICUSPIDÉ, ÉE adj. (tri-ku-spi-dé — rad. *tricuspidé*). Hist. nat. Qui est muni de trois pointes.

TRICUSPIS s. m. (tri-ku-spiss). Bot. Syn. de *TRICUSPIDAIRE*.

TRICYCLE s. m. (tri-si-kle — du préf. *tri*, et du gr. *kuklos*, cercle). Voiture à trois roues.

— Bot. Genre d'arbres, de la famille des nyc-taginées, dont l'espèce type croît dans l'Amérique du Sud.

TRICYPHOSIE s. f. (tri-si-fo-zi — du préf. *tri*, et du gr. *kuphos*, voûte). Entom. Genre d'insectes diptères, de la famille des tipulaires, dont l'espèce type habite la Laponie.

TRICYRTIDE s. f. (tri-si-rti-de — du préf. *tri*, et du gr. *kurtis*, sac). Bot. Genre de plantes, de la famille des mélanthacées, dont l'espèce type croît au Népal.

TRIDACE s. f. (tri-da-se — du gr. *thridax*, laitue). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des sénécionées, dont l'espèce type croît dans l'Amérique tropicale.

TRIDACNACÉ, ÉE adj. (tri-da-kna-sé). Moll. Syn. de *TRIDACNÉ*.

TRIDACNADÉ, ÉE (tri-da-kna-dé). Moll. Syn. de *TRIDACNÉ*.

TRIDACNE s. f. (tri-da-kne — du préf. *tri*, et du gr. *dakné*, je pique). Moll. Genre de mollusques acéphales, type de la famille des tridacnées, comprenant plusieurs espèces, qui habitent les mers tropicales, et d'autres qui sont fossiles des terrains tertiaires et quaternaires : *La tridacne gigantesque est de la mer des Indes*. (E. Baudement.) Les *TRIDACNES atteignent une taille considérable*. (H. Hupé.) « Quelques-uns font ce mot masculin.

— Encycl. Le manteau des *tridacnes* est fermé, ample; ses bords sont renflés, réunis dans presque toute la circonférence, de manière à ne laisser que trois ouvertures assez étroites : l'une, située supérieurement et au milieu du bord dorsal pour l'anus; l'autre su-

périeurement et en arrière, pour l'entrée et la sortie de l'eau nécessaire à la respiration; la troisième, inférieurement, correspondant au bâillement de la lunule, livrant passage au pied, qui est court, énorme et muni d'un byssus formé de fibres tendineuses. L'orifice buccal est fort petit; les branchies sont allongées, la supérieure plus étroite que l'inférieure, et réunies entre elles dans presque toute leur longueur. La coquille offre des formes singulières, mais se distingue surtout par les dimensions qu'elle prend quelquefois. Elle est très-épaisse, solide, assez grossière, triangulaire, inéquilatérale. La lunule est bâillante, et c'est par l'ouverture de cette lunule que s'échappe le byssus, à l'aide duquel l'animal se fixe aux rochers et y suspend sa pesante coquille. Les tests de ces mollusques, de taille parfois gigantesque, ont été depuis une haute antiquité employés dans les églises chrétiennes comme des bénitiers, et, de cet usage, ils ont pris vulgairement le nom de *bénitiers*.

On assure que la chair de ces mollusques, quoique coriace et peu agréable, est cependant d'une grande ressource pour les Indiens. Les bénitiers vivent tous dans l'océan Indien. On en connaît quelques espèces fossiles en France, en Egypte et dans les terrains tertiaires des environs de Nice, où on a signalé la *tridacne gigantesque*. C'est d'ailleurs l'espèce la plus connue et dont nous allons encore dire quelques mots. Elle est caractérisée par une coquille très-grande, presque trigone, allongée, festonnée largement sur ses bords par un petit nombre de grandes côtes hérissées d'écaillies. On dit qu'il y en a qui pèsent jusqu'à 250 kilogrammes et qui ont plus de 1^m,50 de longueur. Les valves qui forment les bénitiers de Saint-Sulpice, les plus beaux que nous ayons à Paris, furent données à François I^{er} par la république de Venise. On en connaît cependant de plus grandes.

TRIDACNÉ, ÉE adj. (tri-da-kné — rad. *tridacne*). Moll. Qui ressemble ou qui se rapporte aux tridacnes.

— s. f. pl. Famille de mollusques acéphales, ayant pour type le genre tridacne.

TRIDACNIDE adj. (tri-da-kni-de — de *tridacne*, et du gr. *eidos*, aspect). Moll. Syn. de *TRIDACNÉ*.

TRIDACNITE adj. (tri-da-kni-te). Moll. Syn. de *TRIDACNÉ*.

TRIDACOPHYLLIE s. f. (tri-da-ko-fil-li — du gr. *thridax*, laitue; *phylon*, feuille). Zooph. Genre de polyptères pierreux, formé aux dépens des pavonies, et comprenant deux espèces, qui habitent la mer des Indes.

TRIDACTYLE adj. (tri-da-kti-le — du préf. *tri*, et du gr. *daktulos*, doigt). Zool. Qui a trois doigts.

— s. m. Ornith. Syn. de *TURNIX*.

— Érpét. Genre de reptiles sauriens, de la famille des scincodéniens, dont l'espèce type habite l'Australie.

— Entom. Genre d'insectes orthoptères, de la famille des grylliens, tribu des gryllotalpides, type du groupe des tridactylites : *Les TRIDACTYLES comptent parmi les plus petits orthoptères connus*. (Blanchard.)

— Encycl. Entom. Les *tridactyles* sont caractérisés par une tête assez large; des antennes filiformes à peine aussi longues que la tête et composées de dix articles; des mandibules assez fortement dentées et creusées en dessous; le corselet gibbeux; l'abdomen terminé par quatre filets, dont les deux supérieurs sont biarticulés; les élytres beaucoup plus courts et les ailes ordinairement plus longues que l'abdomen; les cuisses postérieures très-larges et très-renflées, propres au saut, et couvrant dans le repos presque toute la partie latérale de l'insecte; les tarses de trois articles. Ces insectes comptent parmi les plus petits de l'ordre des orthoptères; on les trouve au bord des rivières et des lacs, et même des mares accidentelles que laissent les débordements des eaux; mais ils ne vivent que là où ils trouvent un sable très-fin. Ils le sillonnent dans tous les sens, y pullulent en quantité considérable, s'élèvent de toutes parts et voltigent avec une grande agilité. Rien de plus facile alors que de s'en procurer un grand nombre, en promenant circulairement sur le sol la poche ou filet de gaze avec lequel on prend les papillons. Ils se rencontrent par milliers sur les bords des rivières du midi de la France et de l'Italie, et notamment sur ceux du Rhône, aux environs de Lyon. Nous empruntons à MM. Foudras et H. Lucas quelques détails circonstanciés sur les mœurs de ces insectes.

« Les *tridactyles* se creusent dans le sable une retraite analogue à celle des taupes-grillons. Elle se compose d'une galerie verticale, qui descend à quelques pouces de profondeur et d'où partent des galeries horizontales très-voisines de la surface du sol; ces dernières sont en très-grand nombre, et l'insecte les pratique avec tant de facilité qu'elles s'étendent rapidement dans toutes les directions. Par suite d'une organisation spéciale, les mandibules, destinées à entamer le sable, offrent quelques dentelures à l'extrémité et présentent en dedans une très-forte saillie, que recouvre une sorte de petite corbeille formée par des élévations transversales et nom-breuses; les jambes de devant sont élargies,

garnies en dessous de quelques épines très-fortes et peuvent recevoir le tarse, qui, pendant le travail, se loge dans une rainure pratiquée à sa face antérieure; les jambes intermédiaires, plus longues que les autres, sont également élargies, mais en ovale allongé; on ignore cependant si elles peuvent aider l'insecte dans son travail souterrain. Les jambes antérieures ont pour usage de repousser en arrière les grains de sable détachés par les mandibules, et qui viennent s'amoncèler à l'entrée principale de la demeure des *tridactyles*.

Ces insectes ont des habitudes qui rappellent celles des courtilières; c'est pour chercher leur nourriture qu'ils creusent leurs galeries; seulement, leur régime, au lieu de se composer d'insectes et de végétaux, semble au premier abord ne consister qu'en grains de sable; mais il est plus que probable qu'ils y recherchent surtout les animalcules et les débris de plantes qui y sont renfermés. Comme il leur serait difficile de trier des objets aussi petits, ils avalent la masse sableuse, dont ils rejettent ensuite dans leurs excréments la partie minérale et inerte.

Toutes les espèces connues de *tridactyles* habitent le pourtour du bassin méditerranéen. Le *tridactyle varié* est long de 0^m,005 environ, d'un noir bronze très-brillant, tacheté de blanc et l'abdomen jaune en dessous; il habite le midi de la France. Le *tridactyle paradoxal* est blanchâtre et atteint la longueur de 0^m,01; on le trouve en Orient.

TRIDACTYLIE s. f. (tri-da-kti-li — du préf. *tri*, et du gr. *daktulos*, doigt). Ornith. Syn. de *TRICOIBIS*.

TRIDACTYLINÉ s. f. (tri-da-kti-li-ne — du préf. *tri*, et du gr. *daktulos*, doigt). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des sénécionées, formé aux dépens des pyrèthres, et dont l'espèce type croît dans la région du lac Baïkal.

TRIDACTYLITE adj. (tri-da-kti-li-te — rad. *tridactyle*). Entom. Qui ressemble ou qui se rapporte au tridactyle.

— s. m. pl. Groupe d'insectes orthoptères, de la famille des grylliens, ayant pour type le genre tridactyle.

TRIDE adj. (tri-de — de l'angl. *tread*, allure). Manège. Vif, prompt : *Mouvements TRIDES d'un cheval*.

— s. m. Ornith. Nom vulgaire du proyer.

TRIDENT s. m. (tri-dan — lat. *tridens*; de *tres*, trois, et de *dens*, dent). Mythol. Pourche à trois dents, qu'on donnait pour sceptre à Neptune :

Il a peur que ce dieu, dans cet affreux séjour,
D'un coup de son trident ne fasse entrer le jour.

BOILEAU.

— Pêche. Espèce de fourche, à trois pointes ou plus, ajustée au bout d'une perche, avec laquelle on perce les poissons dans l'eau.

— Géom. Courbe du troisième degré, offrant à peu près la forme d'un trident, et qu'on appelle aussi *PARABOLE DE DESCARTES*.

— Agric. Bêche à trois dents.

— Ichtyol. Espèce de poisson du genre lutjan, qui habite les mers de la Caroline.

— Bot. Syn. d'*URALÉPIDES*. II Section des torénies, genre de personnées.

— Encycl. Mythol. Les poètes de l'antiquité grecque et latine ont fait du *trident* le sceptre du dieu souverain des mers, de Poseidon chez les Grecs, de Neptune chez les Latins. Peut-être cette attribution vint-elle de ce qu'il était représenté sur un char traîné par des chevaux marins, et qu'on se servait du *trident* pour exciter les chevaux et leur imposer une grande vitesse; peut-être faut-il en chercher la cause dans l'usage qu'on faisait de cet instrument pour harponner les poissons. Quoi qu'il en soit, la mythologie nous apprend que le roi des mers reçut son *trident* des Cyclopes, qui lui en firent présent lorsqu'il soutint la cause de Jupiter dans sa guerre contre les Titans. Il s'en servait pour briser les rochers, pour soulever les flots et les apaiser; il en frappait la terre pour faire jaillir des sources. C'est avec son *trident* qu'il frappa le rivage de la mer, quand, dans sa dispute avec Athénè pour donner un nom à la ville de Cécrops (Athènes), il fit sortir du sol un cheval, symbole de la guerre. Virgile représente Neptune armé de son *trident*, qui ébranle les fondements de Troie et renverse de fond en comble les murs de cette ville (*Enéide*, II) :

*Neptunus muros magnaque emota tridenti
Fundamenta quatit, totamque a sedibus urbem
Eruit.* . .

Ailleurs, le même poète montre Neptune qui soulève avec son *trident* les navires des Troyens arrêtés dans les sables, qui ouvre les vastes Syrtes et apaise les ondes (*Enéide*, I^{er}) :

. . . *Levat ipse tridenti,
Et vastas aperit Syrtes, et temperat aquor.*

L'expression : « le *trident* de Neptune » a passé dans le langage figuré, pour signifier l'empire de la mer. Tout le monde connaît le fameux vers de Lémierre dans le *Poème du Commerce*, que l'auteur nommait le vers du siècle et que Rivarol appelait plaisamment un vers solitaire :

Le *trident* de Neptune est le sceptre du monde.
On donne aussi le *trident* comme attribut

au dieu Nérée, le fils d'Océan et de Téthys, le vieillard à la longue barbe azurée.

Les Néréides, filles de Nérée, étaient aussi représentées assises avec le *trident* sur des dauphins. Il se trouvait encore dans la main des Tritons, qui formaient, avec les Néréides, le cortège de Neptune.

— **Allus. littér.** Le *trident* de Neptune est le sceptre du monde, Vers célèbre de Lermier. V. NEPTUNE.

TRIDENTÉ, **ÉE** adj. (tri-dan-té — de *tri*, et de *denté*). Hist. nat. Qui présente trois dents ou épines.

— s. f. Bot. Section des stapélies, genre d'ascéliadiées.

TRIDENTIFÈRE adj. m. (tri-dan-ti-fère — de *tri*, et du lat. *dens*, dent; *fero*, je porte). Mythol. Qui porte le trident. Surnom de Neptune.

TRIDENTIN, **INE** s. et adj. (tri-dan-tin, -ne — de *Tridentum*, nom latin de la ville de Trente). Habitant de Trente; qui concerne cette ville ou ses habitants : *Une jolie TRIDENTINE. Les mœurs TRIDENTINES.*

— Hist. relig. Qui a rapport au concile de Trente : *Les sentiments TRIDENTINS.*

TRIDENTULE s. f. (tri-dan-tu-le — de *tri*, et du lat. *dens*, dent). Ichtyol. Dent de poisson fossile à trois dentelures.

TRIDESMIS s. m. (tri-dè-smis — de *tri*, et du gr. *desmis*, faisceau). Bot. Genre d'arbres et d'arbrisseaux, de la famille des hypéricinées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent aux Moluques.

— Syn. de *CROTON*, genre d'euphorbiacées.

TRIDI s. m. (tri-di — de *tri*, et du lat. *dies*, jour). Le troisième jour de la décade, semaine de dix jours du calendrier républicain.

TRIDIE s. f. (tri-di — de *tri*, et du gr. *eidos*, aspect). Bot. Genre de plantes, rapporté avec doute à la famille des élatinées, et dont l'espèce type croît à Sumatra.

TRIDIGITÉ, **ÉE** adj. (tri-di-gité — de *tri*, et du lat. *digitus*, doigt). Hist. nat. Qui a trois doigts ou digitations, ou qui a les doigts composés de trois articles.

— s. m. pl. Entom. Syn. de *TRIMÈRES*, groupe d'insectes coléoptères.

TRIDODÉCAÈDRE adj. (tri-do-dé-ka-èdre — de *tri*, et de *dodécèdre*). Minér. Qui offre la réunion de trois dodécèdres.

TRIDON (Edme-Marie-Gustave), homme de lettres et membre de la Commune de Paris, né à Dijon (Côte-d'Or) en 1841, mort à Bruxelles le 29 août 1871. Son père, possesseur d'une grande fortune, l'envoya faire son droit à Paris. Gustave Tridon se fit recevoir licencié et débuta dans les lettres par une brochure intitulée : *les Hébertistes, plainte contre une calomnie de l'histoire* (1864, in-8°), qui révélait en lui à la fois un écrivain de talent et un ardent républicain. Le 3 mai 1865, il fonda le *Candidat*, journal philosophique, dont il devint le gérant et qui eut un succès retentissant. Cette feuille, qui professait les idées philosophiques du dernier siècle et les opinions révolutionnaires les plus accentuées, fut saisie le 27 mai suivant et supprimée par un jugement qui condamna Tridon à six mois de prison. En outre, au mois de juillet de la même année, la police saisissait la brochure *les Hébertistes*. Pendant son emprisonnement à Sainte-Pélagie, Tridon entra en relation avec Blanqui qui y était détenu et dont il devint un fervent disciple. Peu après, il fonda le *Critique*, feuille qui fut presque aussitôt supprimée. A cette époque, il se fit affilier à l'Internationale et assista au congrès de la Société tenu à Genève en 1866. Arrêté peu après sous l'inculpation d'avoir fait partie de la société secrète dite du Café de la Renaissance, Tridon subit une détention préventive de quatre mois, puis fut condamné, en janvier 1867, à quinze mois de prison et 100 francs d'amende. Lorsqu'il sortit de prison, il avait hérité d'environ 60,000 francs de rente. Il n'en continua pas moins à soutenir avec une ardeur fiévreuse la cause qu'il avait embrassée. Dans une brochure intitulée *Gironde et girondins* (1869), il accusa les girondins de 1793 et ceux de 1869, « cette éternelle race ergoteuse et bavarde », disait-il, d'opposer encore à la Révolution l'obstacle du fédéralisme. Impliqué, le 19 janvier 1870, dans le procès monstre qui se déroula devant la haute cour de Blois, comme complice d'attentat contre la sûreté de l'Etat et la vie de l'empereur, Tridon passa en Belgique, protesta contre le réquisitoire de M. Grandperré (6 mai) et fut condamné par contumace à la déportation simple (9 août). Après la révolution du 4 septembre 1870, Tridon revint à Paris. Il y fonda avec Blanqui la *Patrie en danger*, journal dans lequel il attaqua avec ardeur le gouvernement de la Défense. Atteint d'une névrose qui avait profondément altéré sa santé, il se borna à ses travaux de polémiste sans prendre part aux journées du 31 octobre 1870 et du 22 janvier. Lors des élections pour l'Assemblée nationale (8 février 1871), il obtint à Paris 65,700 voix et ne fut point élu; mais, le même jour, les électeurs de la Côte-d'Or le nommaient député par 32,721 voix. Tridon se rendit à Bordeaux, vota contre les préliminaires de paix (18^e mars) et donna, deux

jours après, sa démission, en même temps que Rochefort, Ranc et Malou. De retour à Paris, il fut, le 26 mars, nommé membre de la Commune. Il fit partie de la commission exécutive du 30 mars au 20 avril et de la commission de la guerre du 30 mars au 15 mai. Il présenta un projet de loi sur les échéances, s'abstint de se prononcer sur la question de validation des élections complémentaires du 15 avril et déclara, le 1^{er} mai, qu'il votait contre l'établissement d'un comité de Salut public, « détroque inutile et ridicule ». A partir de ce moment, il fit constamment partie de la minorité modérée de la Commune, brava les menaces de Raoul Rigault, qui l'accusait de lâcheté, signa, le 15, la déclaration de la minorité, et cessa complètement d'assister aux séances de l'assemblée communale. En ce moment, du reste, il tomba sérieusement malade, ne fut point arrêté lors de l'entrée de l'armée de Versailles à Paris, et gagna, au mois d'août suivant, la Belgique sous le nom de Morel. Huit jours plus tard, il s'éteignit à Bruxelles, où ses obsèques furent l'occasion d'une manifestation publique de la part des réfugiés et des membres de l'Internationale.

TRIDONTE s. f. (tri-don-te — de *tri*, et du gr. *odontos*, dent). Moll. Genre de mollusques acéphales, de la famille des cyclades.

TRIDUUM s. m. (tri-du-omm — de *tri*, et du lat. *dies*, jour). Prières que l'on fait pendant trois jours.

TRIE s. f. (tri). Ornith. Nom vulgaire de la draine.

— Erpét. Espèce de couleuvre.

— Ichtyol. Sorte de morue verte.

TRIE, ville de France (Hautes-Pyrénées), ch.-l. de cant., arrond. et à 39 kilom. de Tarbes, sur la Blaise; pop. aggl., 1,329 hab. — pop. tot., 1,668 hab. C'est une ville très-ancienne, où l'on remarque une grande place aux maisons ornées d'arcades en bois et une église dont le clocher est très-élevé.

TRIE (Jean DE), trouvère normand qui vivait au xiii^e siècle. Il suivit la carrière des armes sous le règne de Philippe-Auguste, fit partie du ban de l'arrière-ban en 1214 et combattit vaillamment à la célèbre bataille de Bouvines. Son bagage poétique se compose de chansons adressées à la comtesse de Blois. On les trouve dans les manuscrits de Cangé et dans les *Essais sur la musique*, par de La Borde.

TRIÉ, **ÉE** (tri-é) part. passé du v. *Triier*. Chôisi : *Raisins TRIÉS. Pois TRIÉS. La décatasse est trop grande de ne pouvoir souffrir que des gens TRIÉS.* (Mol.) *Les plus belles ceptives furent TRIÉES pour orner le harem de Timour.* (Lamar.)

— *Trié sur le volet*, Chôisi avec minutie, avec un soin tout particulier.

TRIEBERT (Charles-Louis), musicien français, né à Paris en 1810, mort à Gravelle-Saint-Maurice, près de Joinville-le-Pont (Seine), en 1887. Cet artiste, l'un des meilleurs virtuoses que la France ait possédés sur le hautbois, fit ses études au Conservatoire dans la classe de Vogt, où il obtint le premier prix en 1829. Il acquit ensuite une véritable réputation en se faisant entendre dans les concerts et publiant, chez l'éditeur Richault, une *Fantaisie, avec variations pour hautbois et piano, sur un thème de Norma*; c'est, croyons-nous, le seul morceau de sa composition qui soit connu. Mais, fils d'un facteur d'instruments à vent, il prit avec son frère la direction de la maison de commerce paternelle et partagea son temps entre les exigences de son art et les soins de la facture instrumentale, à laquelle il fit faire des progrès considérables en apportant de grandes améliorations dans la construction des hautbois, cors anglais, barytons et bassons. Quoi qu'il en soit, les produits de la fabrique de Trieberth acquirent une grande réputation à l'étranger, et sa maison obtint une médaille d'honneur à l'Exposition universelle de 1855. Trieberth, à l'époque de sa mort, était depuis longues années premier hautbois du Théâtre-Italien et de la Société des concerts et, depuis six ou sept ans, il avait succédé à Verroust comme professeur de la classe de hautbois au Conservatoire. Cet artiste distingué mourut d'une fluxion de poitrine, âgé seulement de cinquante-six ans.

TRIÈDRE adj. (tri-è-dre — de *tri*, et du gr. *edra*, base). Geom. et minér. Qui offre trois faces : *Pyramide, prisme TRIÈDRE*. Qui est formé par la réunion de trois plans : *Angle TRIÈDRE*.

— **Encycl. Angles trièdres**. Trois plans qui passent en un même point divisent l'espace en huit angles trièdres deux à deux opposés par le sommet. Deux angles trièdres ainsi opposés sont égaux dans toutes leurs parties, sans qu'il soit possible de les faire coïncider; ils sont symétriques (v. *SYMÉTRIE*). La comparaison des trièdres entre eux donne lieu aux mêmes théorèmes que celle des triangles; les faces d'un trièdre, c'est-à-dire les angles formés par les arêtes deux à deux, jouent le rôle des côtés d'un triangle rectiligne, et les dièdres, c'est-à-dire les angles des plans, celui des angles d'un triangle. Toutefois, les deux théories présentent ces différences, premièrement, que l'égalité des

parties de deux trièdres n'entraîne pas l'égalité de ces trièdres, qui peuvent être égaux ou symétriques; en second lieu, que la similitude de deux trièdres ne se distingue plus de leur égalité.

Il en résulte pour l'égalité ou la symétrie de deux trièdres quatre cas distincts : celui où les deux trièdres ont une face égale adjacente à des angles dièdres égaux; celui où ils ont un angle dièdre égal compris entre deux faces égales; celui où ils ont les trois faces égales; enfin celui où ils ont les trois angles dièdres égaux. Les cas où deux trièdres auraient deux faces égales et l'angle opposé à l'une d'elles égal, ou bien deux dièdres égaux et la face opposée à l'un d'eux égale, ces cas restent douteux comme celui où deux triangles ont deux côtés égaux et l'angle opposé à l'un d'eux égal.

On nomme trièdres supplémentaires deux trièdres dont chacun a ses arêtes perpendiculaires aux faces de l'autre. Si, d'un point pris dans l'intérieur d'un trièdre, on abaisse des perpendiculaires sur ses trois faces, ou a les arêtes du trièdre supplémentaire; il est facile de voir que, réciproquement, les arêtes du premier sont perpendiculaires aux faces du second, car chacune d'elles est l'intersection de deux plans perpendiculaires à une face du second. Deux trièdres ainsi construits l'un par rapport à l'autre sont dits supplémentaires, parce que les faces de l'un sont supplémentaires des dièdres de l'autre; et en effet, si, d'un point pris dans l'intérieur

d'un dièdre, on abaisse des perpendiculaires sur les deux faces, l'angle de ces perpendiculaires est bien le supplément de l'angle plan qui sert de mesure à l'angle dièdre.

Chaque face d'un angle trièdre est plus petite que la somme des deux autres et plus grande que la différence.

La somme des trois faces est moindre que quatre droits. Quant à la somme des dièdres, elle peut s'approcher indéfiniment de deux droits quand le trièdre tend à dégénérer en un prisme triangulaire, et de six droits lorsque le trièdre s'épanouit de manière à différer indéfiniment peu d'un plan.

La résolution analytique d'un angle trièdre ne se distingue pas de celle du triangle sphérique dont les côtés seraient décrits de son sommet comme centre avec un même rayon dans les plans de ses trois faces (v. *TRIGONOMÉTRIE*); nous nous bornerons à indiquer ici les moyens de construire les éléments inconnus d'un angle trièdre au moyen des éléments donnés.

La question comporterait six cas distincts où l'on donnerait successivement : 1^o les trois faces; 2^o deux faces et l'angle compris; 3^o deux faces et l'angle opposé à l'une d'elles; 4^o deux angles et la face opposée à l'une d'elles; 5^o deux angles et la face comprise; 6^o enfin les triangles. Mais les trois derniers cas se ramènent aux trois premiers, en substituant à la construction du trièdre cherché celle de son supplémentaire.

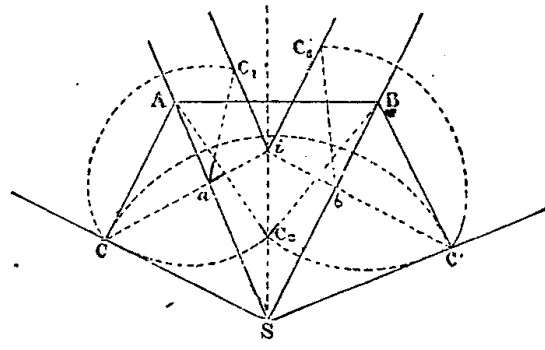


Fig. 1.

Supposons d'abord qu'on donne les trois faces ASB, ASC, BSC d'un trièdre, les deux dernières rabattues respectivement autour de SA et SB dans le plan de la première; si l'on prend SC = SC' et que l'on conçoive le trièdre reformé, les deux points c et c' se rejoindront en un seul I dont la projection sur le plan du tableau sera au point de rencontre i des perpendiculaires Ca et C'b à SA et SB; les angles lai et loi seront les angles plans des dièdres SA et SB; or les triangles rectangles lai et loi rabattus sur la figure en Cai et C'bi sont aisés à construire, puisqu'on en connaît les hypoténuses égales à ac et bc'. Pour construire le troisième dièdre SC, il faut obtenir la section du trièdre par un plan perpendiculaire à SC; les traces de ce plan, mené du point CC', sur les faces ASC, BSC, sont CA' et C'B'; la trace de ce même plan sur ASB est AB; l'angle AC'B du triangle AC'B construit sur AB comme base avec AC et BC' pour côtés est donc l'angle cherché.

La ligne Si, sur la figure, est perpendiculaire à AB parce que ces deux droites sont la projection et la trace, sur le plan de la figure, d'une droite et d'un plan perpendiculaires entre eux. Le point C, se trouve sur Si, parce que c'est le rabattement autour de AB du point I.

Soient donnés, en second lieu, les deux faces ASB, BSC de l'angle trièdre et l'angle dièdre compris SB, représenté sur la figure par A, Bi : la projection sur le plan BSC du point A relevé autour de SB sera au pied i de la perpendiculaire abaissée sur Bi de l'extrémité A, de la droite BA, égale à BA, cette droite BA, pouvant être considérée comme

un rabattement, autour de Bi, de la droite BA relevée. La projection i du point A relevé étant aussi connue, on construit aisément

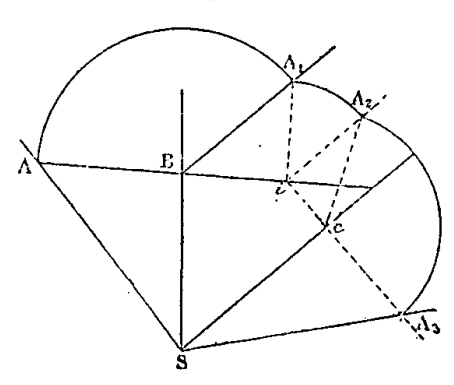


Fig. 2.

l'angle dièdre SC : en effet, l'angle plan de cet angle dièdre appartient au triangle rectangle, rabattu en A, i, dont l'un des côtés est la distance A, i = A, i' du point A relevé au point i. En prenant CA, égal à CA', et joignant SA, on a le rabattement CSA, de la troisième face.

Enfin, supposons qu'on donne deux faces ASB, BSC et l'angle dièdre SA opposé à la face BSC : si l'on imagine le plan perpendiculaire à SB mené par le point B, la trace AK, sur ce plan, de la troisième face du trièdre s'obtiendra en faisant tourner la section faite suivant BH, perpendiculaire à SA,

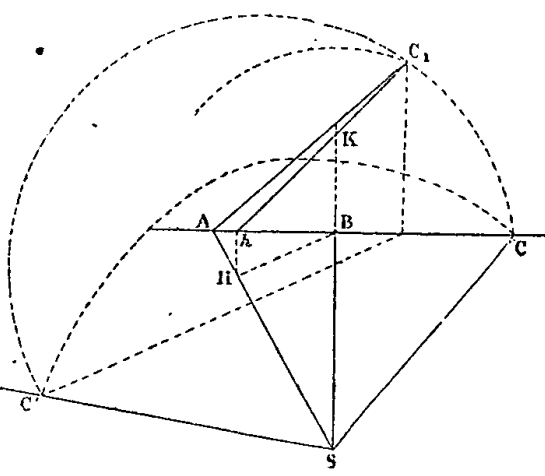


Fig. 3.

autour de la perpendiculaire au plan du tableau menée par B, de manière que le point H vienne en A; rabattant cette section autour

de AB, pour placer l'angle BAK égal à l'angle plan du dièdre SA, et joignant AK; d'un autre côté, la face CSB étant relevée autour

de SB, le point C doit venir se placer en un point de la circonférence décrite de B comme centre avec BC pour rayon : la rencontre C, de cette circonférence et de AK est donc la trace de la troisième arête SC sur le plan vertical. Le rabattement de la troisième face AS se s'obtient en rabattant C en C' au moyen des deux arcs de cercle décrits de S et de A comme centre, avec SC et AC' pour rayons.

Ce troisième cas peut comporter deux solutions fournies par les rencontres de AK avec la circonférence CC'.

TRIEL, bourg et commune de France (Seine-et-Oise), cant. de Poissy, arrond. et à 24 kilom. de Versailles, sur la rive droite de la Seine; pop. aggl., 1664 hab. — pop. tot., 2266 hab. Eglise gothique; carrières de plâtre.

TRIEMARGINÉ, ÉE adj. (tri-é-mar-jiné — de tri et du lat. *margo*, bord). Minér. Dont chaque bord est remplacé par trois facettes.

TRIENCÉPHALE s. m. (tri-an-sé-fa-le — de tri, et de *encéphale*). Tératol. Genre de monstres otocéphaliens. || Adjectiv.: *Monstre TRIENCÉPHALE*.

TRIENCÉPHALIE s. f. (tri-an-sé-fa-li — rad. *triencéphale*). Tératol. Monstrosité du triencéphale.

TRIENCÉPHALIEN, ENNE adj. (tri-an-sé-fa-li-ain, é-ne — rad. *triencéphale*). Tératol. Qui concerne les monstres par triencéphalie.

TRIENCÉPHALIQUE adj. (tri-an-sé-fa-li-ke — rad. *triencéphale*). Tératol. Qui appartient à la triencéphalie ou au triencéphale.

TRIÈNE s. m. (tri-è-ne — du gr. *triaina*, trident). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des carabiques, comprenant trois espèces, qui habitent l'Amérique du Nord.

— s. f. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, tribu des bombycites.

TRIENNAL, ALE adj. (tri-enn-nal, a-le — du lat. *triennus*, qui signifie proprement de trois années, de *tres*, trois, et *annus*, an). Qui dure trois ans : *Parlement TRIENNAL*. || Qui est conféré pour trois ans : *Emploi TRIENNAL*. *Dignité TRIENNALE*. || Qui est élu, nommé pour trois ans : *Supérieur TRIENNAL*.

— Se disait autrefois d'une charge qui ne s'exerçait que de trois années l'une et de celui qui était pourvu d'une charge de cette nature.

— Bot. *Plante triennale*. Plante qui ne porte des fruits et des graines que trois ans après avoir été semée.

— s. m. S'est dit de la durée d'un gouvernement, d'un office, d'un exercice de trois ans.

TRIENNAL s. f. (tri-enn-na-li-té — rad. *triennal*). Durée de trois ans d'un emploi, d'une charge, d'une dignité.

Puissiez-vous, revêtu de cet auguste titre, Tenir à l'un le chapitre Pendant vingt triennalités.

SENECÉ.

— Système politique dans lequel le pouvoir législatif est renouvelé tous les trois ans au moyen de nouvelles élections : *TRIENNALITÉ du parlement*.

TRIENNAT s. m. (tri-enn-na — rad. *triennal*). Espace de trois ans.

— Exercice d'une charge, d'une fonction pendant trois ans.

TRIENNE adj. (tri-è-ne — rad. *triennal*). Bot. Qui dure trois ans.

TRIENNIUM s. m. (tri-enn-ni-omm — mot lat.). Autrefois espace de trois ans pendant lequel on étudiait en théologie avant de parvenir aux grades.

TRIENODON s. m. (tri-è-no-don — du gr. *triaina*, trident; *odon*, *odontos*, dent). Ichthyol. Genre de poissons cartilagineux, type du groupe des trienodontes, formé aux dépens des squales.

TRIENODONTE adj. (tri-è-no-don-te — rad. *trienodon*). Ichthyol. Qui ressemble ou qui se rapporte au trienodon. || On dit aussi *TRIENODONTIN*, INE.

— s. m. pl. Groupe de poissons cartilagineux, de la famille des squales, ayant pour type le genre trienodon.

TRIENODONTIN, INE adj. (tri-è-no-don-tain, ine). Ichthyol. Syn. de *TRIENODONTE*.

TRIENOPHORE s. m. (tri-è-no-fo-re — de tri, et du gr. *enos*, an; *phérô*, je porte). Helminth. Genre de vers intestinaux.

TRIENS s. m. (tri-ainss — mot lat. formé de *tres*, trois, et de *as*). Antiq. lat. Mesure de capacité et monnaie qui valaient le tiers de l'as, unité principale.

TRIENTAL s. m. (tri-ain-tal — rad. *triens*). Ant. rom. Vase à boire, contenant un triens.

TRIENTALE s. f. (tri-ain-ta-le — de *triens*, monnaie d'or romaine; allusion à la forme et à la couleur de la corolle; ou de *trientalis*, tiers de pied; allusion à la hauteur de la plante). Bot. Genre de plantes de la famille des primulacées, tribu des primulées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent en Europe et dans l'Amérique du Nord.

TRIENTOME s. m. (tri-an-to-me — de tri, et du gr. *entamos*, découpé). Entom. Genre

d'insectes coléoptères hétéromères, tribu des tentyrites, dont l'espèce type habite Cuba.

TRIÉPINEUX, EUSE adj. (tri-é-pi-neu, eu-ze — de tri, et de *épineux*). Hist. nat. Qui porte trois épines.

TRIÉPOINTÉ, ÉE adj. (tri-é-poin-té — de tri, et de *épointé*). Minér. Dont chaque angle solide est remplacé par trois facettes.

TRIER v. a. ou tr. (tri-é. — Scheler tire ce mot du latin *extricare*, italien *strigare*, dé-mêler, et il cite à l'appui de cette explication l'emploi de l'expression *triquer* les bois, les cuvees de vin pour *trier*. Diez fait venir *trier* du latin *trivare*, fréquentatif de *terere*, sapper, *tritum*, broyer. Le sens actuel se serait dégagé de la locution *granum terere*, battre le blé, c'est-à-dire séparer le grain de la paille. Prend deux i de suite aux deux prem. pers. plur. de l'imp., de l'ind. et du prés. du subj.: *Nous triions; que vous triiez*. Choisir parmi un plus grand nombre d'objets : *TRIER des raisins, des pois, des lentilles*. *TRIER les meilleurs livres d'une bibliothèque, les médailles les plus curieuses, les plus rares d'une collection*. *TRIER des soldats parmi les meilleures troupes*. Il faut que les rois nous *TRIENT* par conjectures et à tâtons, par la race, les richesses, la doctrine, la voix du peuple, très-faibles arguments. (Montaigne.)

— Loc. fam. *Trier sur le volet*. Choisir avec le plus grand soin, comme on fait des grains qu'on met sur le volet pour les épucher minutieusement.

— Techn. *Trier les drésses*. Les regarder au jour pour en enlever les impuretés. || *Trier le chiffon*. Le séparer en différentes classes, selon la beauté et la finesse de la toile. || *Trier les laines*. Les épucher pour en enlever les corps étrangers.

TRIER (Jean-Paul), controversiste allemand, né à Mœra (Saxe-Meiningen) en 1687, mort en 1768. Il gagna l'estime du czar Pierre, qu'il vit fréquemment à Dresde en 1711, et fut nommé, peu après, directeur des mines de Glucksbrunn. Né dans la religion réformée, dont il connaissait à fond les doctrines et l'histoire, il dirigea contre elle de violentes attaques. Aussi les ministres protestants ne l'épargnèrent point en chaire, et le consistoire de Meiningen porta plainte contre lui au duc régnant. Ses principaux ouvrages sont : *Observations sur le livre de la Concordie* (Francfort, in-4°), livre qui eut un grand retentissement; *Observations sur le Catéchisme de Heidelberg*.

TRIÉRARCHIE s. f. (tri-é-rar-chi — gr. *triérarchia*; de *triérés*, galère à trois rangs de rames, et de *archia*, commandement). Antiq. gr. Charge du trierarque.

TRIÉRARQUE s. m. (tri-é-rar-ke — gr. *triérarchés*; de *triérés*, galère à trois rangs de rames, et de *archos*, chef). Antiq. gr. Capitaine de galère, chez les Athéniens. || Citoyen d'Athènes, obligé d'armer et d'équiper une galère, soit seul, soit avec d'autres citoyens.

TRIÈRES f. (tri-è-re — gr. *triérés*; de *treis*, trois, et de *erelés*, rameur). Antiq. gr. Trière, galère à trois rangs de rames.

TRIEST (Antoine), prêtre belge, né près d'Audenarde en 1576, mort en 1637. Il fut successivement évêque de Bruges et de Gand et se signala particulièrement par son goût pour les arts et les lettres. Triest se plaisait dans la société des artistes, tels que Rubens, Teniers, Van Dyck, qui a fait son portrait, et leur faisait exécuter des tableaux dont il ornait son palais. En mourant, il laissa le tiers de sa fortune aux pauvres.

TRIEST (Pierre-Joseph), philanthrope belge, né à Bruxelles en 1760, mort en 1836. Il entra dans les ordres en 1786, remplit diverses fonctions ecclésiastiques et donna de bonne heure des preuves de son ardente charité, notamment en se dévouant au soin des malades atteints du typhus en Flandre en 1791. Devenu curé de Lovendeghem, près de Gand, en 1803, il fonda les modestes fondations de la communauté des Sœurs de la charité de Jésus et de Marie, qu'il essaya mais vainement de faire affilier à la congrégation française de Saint-Vincent de Paul. S'étant rendu à Paris en 1806, il obtint de Napoléon, pour sa communauté naissante, la propriété de l'ancienne abbaye de Terhagen à Gand, et, trente ans plus tard, cette communauté comptait quinze maisons en Belgique. Devenu chanoine de Saint-Bavon, à Gand (1807), Triest y fonda successivement l'ordre des Frères de la charité, chargés de s'occuper des sourds-muets, des aveugles et des aliénés, la congrégation des Dames de la charité maternelle (1822), celle des Frères de Saint-Jean de Dieu (1825) et l'institut des Sœurs de l'enfance (1835), pour soigner les enfants trouvés. On voit dans l'église de Sainte-Gudule, à Bruxelles, le tombeau de cet évêque de Saint-Vincent de Paul, exécuté par Simonis.

TRIESTIN, INE s. et adj. (tri-é-stain, ine). Géogr. Habitant de Trieste; qui appartient à cette ville ou à ses habitants : *Les TRIESTINS*. La population TRIESTINE.

TRIESTE, ville forte des États autrichiens, ch.-l. de l'Illyrie, sur et à l'extrémité N.-E. de l'Adriatique, à 214 kilom. N.-E. de Venise, avec laquelle elle est reliée par un che-

min de fer; 110,000 hab. Académie de commerce et de marine, bibliothèque, musée géologique, grand théâtre, amphithéâtre; vingt-cinq chambres d'assurances maritimes; arsenal maritime, chantiers de construction. La première place de commerce de la monarchie autrichienne, Trieste est le grand entrepôt des importations et des exportations pour les provinces méridionales de l'Autriche et de l'Allemagne. Elle est le siège du Lloyd autrichien, une des plus colossales compagnies de navigation du monde (v. LLOYD), qui la met en rapports permanents avec l'Archipel, la Grèce, la Turquie, l'Asie Mineure, l'Égypte et la Syrie. Cette ville, qui a un port franc, fait un grand commerce de produits du Levant, de bois merrain, de chanvre, etc. Elle possède une population cosmopolite, composée d'Illyriens, de juifs, d'Arméniens, de Grecs, de Russes et d'Anglais. Chacune de ces nations a des représentants dans la haute aristocratie commerciale de la cité. La religion catholique et la langue italienne y dominent. Le climat de Trieste est variable. L'été, le terrible sirocco du sud-est y sévit fréquemment. Il en est de même d'un autre vent du nord-est qui rend le séjour du port incommode pendant la plus grande partie de l'année.

Trieste se divise en ville vieille et en ville neuve, toutes deux séparées par une rue dite rue du Corso, sorte de large boulevard qui en forme la promenade principale. La ville vieille, étagée aux flancs de la colline au sommet de laquelle s'élève le Château ou Castello, domine la ville neuve et le port. La ville neuve est elle-même scindée en deux parties par le grand canal exécuté en 1755 et sur lequel est jeté le pont Rouge (*ponte Rosso*). Le tout, émaillé de monuments, forme un ensemble des plus pittoresques.

Le principal monument de Trieste est sa cathédrale, San-Giusto. Fondée au iv^e siècle, elle se compose de deux églises réunies et s'élève à côté de la citadelle, sur le monticule qui domine la ville vieille. L'ornementation de l'intérieur, divisé en cinq nefs, se compose de colonnes à chapiteaux variés, de style roman. L'abside du chœur est moderne. Une des chapelles possède une voûte décorée d'une curieuse mosaïque et de vieilles peintures à fresque; une autre contient le tombeau du célèbre comte de Montémolin, plus connu sous le nom de don Carlos et qui soutint à main armée ses prétentions au trône espagnol. L'inscription du monument désigne le prétendant sous le nom de Charles V, roi.

Les autres monuments de Trieste sont : l'église des jésuites, curieuse construction dans le style composite et surchargée d'ornements qui distinguent les églises de cet ordre et dont l'église Saint-Paul de Paris est un des plus complets spécimens; cette église est placée sous l'invocation de Santa-Maria-Maggiore; l'église Saint'Antonio-de-Padova, édifice moderne, construit en 1827, et dont l'abside principale est décorée d'une remarquable fresque représentant l'entrée de Jésus-Christ à Jérusalem; le musée d'antiquités est surtout riche en fragments provenant de l'antique Tergestum. C'est la que se trouve le monument de Winckelmann, le célèbre archéologue assassiné en 1768 par un Italien qui essaya de s'emparer des médailles d'or du savant; l'arco di Ricardo, ancienne porte de la ville, que quelques-uns regardent comme d'origine romaine; le Tergesteo, vaste bâtiment quadrangulaire construit en 1840 et comprenant le bazar, la chambre du commerce, les salles du Lloyd autrichien et la caserne; la bibliothèque, riche de 30,000 volumes; le musée d'histoire naturelle; enfin, le Château ou Castello, construit en 1608, et l'arsenal du Lloyd autrichien. Trieste possède, en outre, un jardin botanique et un jardin public : ce dernier est relié au Boschetto, lieu de promenade très-fréquenté.

A peu de distance de Trieste, et comme Trieste au bord de l'Adriatique, se trouve le château de Miramar, construit par Maximilien, empereur du Mexique, et célèbre par le séjour qu'y fit sa veuve, l'impératrice Charlotte, après qu'elle eut perdu la raison.

— *Histoire*. Trieste dont son nom a l'antique *Tergestum*, dont on retrouve encore de nombreux vestiges aux environs. Sa fondation, due aux Thraces, remonte à l'an 600 avant l'ère chrétienne. Sous la domination romaine, la ville fut fortifiée par Auguste de solides murailles et de tours, et devint le chef-lieu d'une province importante. L'invasion d'Attila l'avait à peu près détruite et elle commençait à peine à se reconstruire lorsque Charlemagne en fit la conquête. Elle fut ensuite livrée au duc de Frioul et enfin subjuguée par les Vénitiens. En même temps, les patriarches d'Aquilée, les margraves d'Istrie, les ducs de Carinthie se disputèrent sa possession. Attaquée tour à tour par ses ambitieux voisins, prise et reprise par l'un et par l'autre, et, chaque fois qu'elle succomba, condamnée à payer les frais de la guerre, la malheureuse ville résolut de s'imposer elle-même un autre maître; elle invoqua l'appui germanique et se donna volontairement à Charles IV, lequel la rendit à son frère, patriarche d'Aquilée. Les Vénitiens l'envahirent de nouveau et elle en appela à l'Autriche. Jusqu'au règne de Maximilien, Trieste resta trioutaire de Venise, et jusqu'en 1717 sa navigation fut soumise aux

exactions de l'impératrice république. Charles VI l'affranchit de ce vasselage commercial, et Marie-Thérèse lui donna d'utiles institutions. De ces deux règnes date son premier élément de progrès. En 1717, elle ne comptait pas 5,000 hab. A cette époque, Charles VI, frappé de la situation avantageuse de Trieste, pensa à en faire une grande cité maritime. Il y fit tracer des rues, il y appela les colons et patronna une compagnie qui se proposait d'y construire de superbes navires et de naviguer sur toutes les mers; mais cette compagnie échoua dans son entreprise. En 1809, Napoléon, en prenant possession de cette ville, eut l'idée d'en faire la capitale d'un nouveau royaume, composé de l'Illyrie et de la Dalmatie, auxquelles il aurait adjoint les provinces turques de la Bosnie, de l'Herzégovine et du Monténégro. Les événements de 1812 et de 1813 empêchèrent ce projet de se réaliser. Ce que deux empereurs n'avaient pu faire pour la prospérité de Trieste a été accompli par une simple compagnie commerciale, le Lloyd autrichien, fondée en 1833. Depuis lors, elle a pris un développement et une importance considérables. Toutefois, la concurrence de Marseille et d'Odessa et les revers de l'Autriche en 1866 ont quelque peu ébranlé sa prospérité.

TRIESTING, rivière d'Autriche, territoire au-dessous de l'Ens. Elle prend sa source dans les montagnes du Wienerwald, près et à 10. du Kaumberg, et se jette dans le Schwæchat, à 4 kilom. N.-E. de Luxembourg, après un cours d'environ 70 kilom.

TRIÉTÉRIDE s. f. (tri-é-té-ri-de — gr. *trietēris*; de *treis*, trois, et de *etos*, année). Chronol. Période de trois ans, dans le calendrier des Athéniens.

— s. f. pl. Fête de Bacchus, qu'on célébrait tous les trois ans en Thrace et en Béotie.

— *Encycl.* Les anciens Grecs imaginaient cette période triennale et s'en servaient jusqu'au iii^e siècle avant notre ère, pour remédier aux erreurs de leur calendrier. La lune étant le corps céleste dont les phases sont le plus facilement observables, il est fort naturel que les Grecs, comme plusieurs autres peuples, aient fait d'abord des révolutions de la lune la base de leurs calculs dans la division du temps. Mais ils ne pouvaient pas se soustraire à la nécessité de faire concorder cette manière de supputer le temps avec les révolutions du soleil. Pour y parvenir, on imagina la *triétéride* ou période de trois années, dont les deux premières comptaient chacune douze mois de trente jours, soit trois cent soixante jours, et la troisième treize mois ou trois cent quatre-vingt-dix jours. Cette innovation ne corrigeait qu'en partie l'erreur relative à l'année solaire. La même erreur subsista encore dans le système luni-solaire adopté un peu plus tard, et qui divisait l'année en douze mois, alternativement de trente jours et de vingt-neuf jours. Pour rétablir l'harmonie entre cette année et l'année solaire, on imagina l'octaétéride, ou période de huit ans, dans laquelle trois années, la troisième, la cinquième et la huitième, eurent chacune un treizième mois de trente jours.

Les fêtes nommées *triétérides* étaient célébrées tous les trois ans dans la Béotie et dans la Thrace, en l'honneur de Dionysos et comme souvenir de son expédition dans les Indes. De même que toutes les dionysiaques, ces fêtes perdirent, dans la suite des siècles, leur caractère religieux, pour n'être plus que des occasions, des prétextes d'excès et de débauches sans frein.

TRIÉTÉRIQUE adj. (tri-é-té-ri-ke — du gr. *trietērikos*; de *treis*, trois, et de *erēikos*, annuel). Triennuel : *Période TRIÉTÉRIQUE*.

TRIÉTHYL-ACÉTIQUE adj. (tri-é-ti-la-sé-ti-ke — du préf. *tri*, de *éthyle*, et de *acétique*). Chim. Se dit d'une acétine qui dérive du silicate d'éthyle normal par la substitution d'un acétyle à un éthyle. || Se dit aussi de toutes les acétines renfermant trois éthyles et un acétyle.

TRIÉTHYL-AMYLIQUE adj. (tri-é-ti-lami-li-ke — du préf. *tri*, de *éthyle*, et de *amylique*). Chim. Se dit d'un éther qui n'est autre que le silicate double d'éthyle et d'amylique, renfermant trois molécules d'amylique contre une d'éthyle. || Se dit aussi de tous les éthers renfermant trois éthyles et un amylique.

TRIÉTHYL-SULFINE s. f. (tri-é-ti-lu-fi-ne — du préf. *tri*, de *éthyle*, et de *sulfine*). Chim. Radical dont on admet l'existence dans les composés triéthyl-sulfureux.

TRIÉTHYL-SULFUREUX adj. m. (tri-é-ti-lu-su-lu-reu — du préf. *tri*, de *éthyle*, et de *sulfureux*). Chim. Se dit de composés qui résultent de l'union d'un métalloïde halogène, de l'oxydrique ou d'un radical acide avec le radical organométallique appelé triéthyl-sulfine, et qui est composé d'un atome de soufre et de trois groupes éthyle.

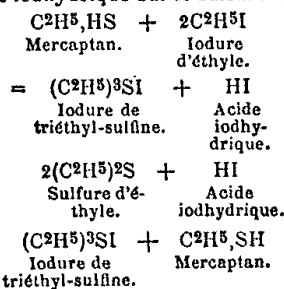
— *Encycl.* On donne le nom de composés *triéthyl-sulfureux* au chlorure, au bromure, à l'hydrate et aux sels du radical organique S(C²H⁵)³ que Cahours a nommé triéthyl-sulfine.

— *I. FORMATION*. Lorsqu'on chauffe ensemble du sulfure d'éthyle (C²H⁵)₂S et de l'iode d'éthyle C²H⁵I (v. ÉTHYLE), ces deux corps se combinent et il se forme du sulfiodure triéthylque ou iodure de triéthyl-sulfine

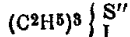
(C²H⁵)₃SI, dans lequel le soufre fonctionne comme tétratomique. Décomposé par l'oxyde d'argent humide, ce sel donne l'hydrate de triéthyl-sulfine (C²H⁵)₃SOH, et, à l'aide de cet hydrate, qui est une base puissante, on prépare le chlorure, l'azotate et le sulfate de triéthyl-sulfine par la méthode ordinaire.

Le bromure et le chlorure d'éthyle se combinent aussi au sulfure d'éthyle en donnant du bromure et du chlorure de triéthyl-sulfine; mais la réaction est moins facile qu'avec l'iode.

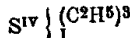
L'iode de triéthyl-sulfine prend encore naissance dans l'action de l'iode d'éthyle sur le sulfhydrate éthylique ou par l'action de l'acide iodhydrique sur le sulfure d'éthyle.



La constitution de ces composés sulfurés peut être envisagée de trois manières différentes. On peut écrire le corps (C²H⁵)₃SI



et l'appeler sulfoiodure triéthylsulfure; on peut l'écrire (C²H⁵)₃SI et le nommer iodure de triéthyl-sulfine; on peut enfin l'écrire



et le nommer triéthiodure sulfureux. La première de ces trois manières de l'envisager n'est pas admissible parce qu'on ne voit pas comment, dans cette hypothèse, la molécule tiendrait ensemble; quant aux deux autres, elles sont identiques. En effet, le soufre étant triatomique, le groupe S^{IV}(C²H⁵)₃ n'est pas saturé, exige un radical monatomique pour se saturer et joue par conséquent le rôle de radical monatomique lui-même. Il n'y a, par conséquent, d'autre différence entre ces deux manières d'exprimer la constitution de la triéthyl-sulfine que dans le nom; la constitution reste la même.

TRIEUR, EUSE s. (tri-eur, eu-ze — rad. *trier*). Techn. Personne qui fait le triage des chiffons, dans une papeterie. || Personne qui fait le triage des épingles. || Personne qui épluche les laines.

— s. m. Instrument propre au nettoyage, à l'épuration de toutes sortes de grains et de graines.

— s. f. Machine servant à éplucher les laines et à enlever les corps étrangers. || Machine que l'on emploie pour trier les minerais de fer.

— **Encycl. Agric.** Les *trieurs* servent, en agriculture, comme l'indique leur nom, à nettoyer et à épurer le froment, le seigle, l'orge ou l'avoine, à en extraire les mauvaises graines, rondes ou à peu près rondes, comme aussi les graviers ou les terres qu'ils peuvent contenir, enfin à les séparer en plusieurs catégories, suivant leur qualité. L'opération du triage, qui se faisait autrefois et qui se fait encore dans certaines localités à la main, en étendant les grains sur des tables, pour en retirer surtout les grains destinés à la semence, se pratique généralement aujourd'hui au moyen de machines spéciales, appelées *trieurs mécaniques*. La construction de ces appareils a été perfectionnée à tel point qu'ils opèrent le nettoyage et le triage avec une précision presque mathématique et avec une grande célérité. Il est vrai que certains d'entre ces instruments sont très-complicés, très-couteux et propres seulement aux grandes exploitations; mais d'autres sont, au contraire, fort simples, d'un prix modique, tout en donnant un travail rapide et assez parfait pour satisfaire aux besoins de la petite culture. Le principe commun de tous ces instruments, dit M. Barral, consiste à faire arriver les grains sur des cribles qui laissent passer les poussières, les graines étrangères, les graines de diverses qualités à travers des ouvertures convenablement disposées à cet effet, des secousses leur étant imprimées à mesure qu'elles descendent sur des surfaces planes ou cylindriques.

Le plus simple de tous ces appareils est le *trieur plat* à bascule et à travail intermittent, imaginé par M. Vachon et décrit comme il suit par M. Barral : Il se compose d'une table formée de deux fortes tôles juxtaposées; la partie supérieure est un crible; la tôle du dessous est percée de plusieurs milliers de trous d'une dimension calculée; la tôle inférieure est pleine. Cette table est montée sur un pied dont les montants sont en bois flexible; elle est retenue dans l'inclinaison convenable par une courroie. Un entonnoir de toile occupant toute la largeur de la table et une corbeille placée sur le devant complètent l'appareil, qui peut trier jusqu'à 10 hectolitres de blé par journée; il s'est répandu avec rapidité dans les fermes et dans les moulins. Le *crible-trieur* de M. Pernollet se compose d'une trémie dans laquelle on place le grain; celui-ci

XX.

ci tombe par un conduit dans un cylindre à quatre compartiments, séparés par des cribles et dont les trous sont de calibre différent, en sorte qu'on peut obtenir séparément le bon blé, celui de qualité inférieure, les graines étrangères grosses et petites, les pierres, les moites de terre, etc. Le cylindre tourne autour d'un axe passant par son centre et un peu incliné à partir de la trémie; il reçoit un mouvement lent d'une manivelle, qui s'engrène avec un pignon et une roue dentée concentrique à l'axe du cylindre.

TRIEUX, rivière de France. Elle sort de l'étang Neuf, dans l'arrondissement de Guingamp (Côtes-du-Nord), se dirige au nord, baigne Guingamp, Pontrieux, Lezardieux et, après un cours de 64 kilom. environ, se jette dans la Manche vis-à-vis de l'île de Bréhat. Cette rivière, qui reçoit le Leff, a un lit large et assez profond, qui est navigable depuis Pontrieux.

TRIEWALD (Samuel), homme politique et littérateur suédois, né à Stockholm en 1688, mort en 1742. Après avoir été chargé de missions politiques par Charles XII, il entra au service du duc de Holstein-Gottorp, qui le nomma son conseiller, puis l'envoya en ambassade à Stockholm pour qu'il lui préparât l'accès au trône. Ayant échoué, il revint à Holstein, où il passa le reste de sa vie à composer des poésies suédoises et allemandes, à écrire des mémoires pour l'Académie de Stockholm, dont il faisait partie, et à traduire des morceaux de poètes français.

TRIEWALD (Martin), ingénieur et mathématicien suédois, frère du précédent, né à Stockholm en 1691, mort en 1741. Envoyé en Angleterre pour y étudier le commerce, qui ne lui inspirait aucun goût, il y devint le secrétaire du ministre du Holstein, Fabricius, et entra alors en relation avec quelques savants, parmi lesquels se trouvait Newton. Triewald se tourna alors vers les sciences. Chargé de diriger les travaux d'une houillère près de Newcastle, il apporta de grandes améliorations dans les procédés en usage. De retour en Suède en 1726, il fit un cours de mathématiques, puis fut nommé par le gouvernement directeur des machines, capitaine du génie, et reçut une pension. Triewald s'occupa de faire progresser l'industrie du fer et de l'acier, inventa une cloche à plonger, un ventilateur pour purifier l'air, etc. Il était membre des Académies de Stockholm, d'Upsal, de la Société royale de Londres, etc. On lui doit des mémoires insérés dans les *Mémoires de l'Académie de Stockholm* et dans les *Philosophical Transactions*.

TRIFACE adj. (tri-fa-se — du préf. *tri*, et de *face*). Qui a trois faces.

TRIFACIAL, ALE adj. (tri-fa-si-al, a-le — du préf. *tri*, et de *facial*). Anat. Qui se distribue à trois parties de la face : *Nerf trifacial*.

— s. m. Nerf trifacial : *Le TRIFACIAL*.

TRIFARIÉ, ÉE adj. (tri-fa-ri-é — du lat. *trifarius*, triple). Hist. nat. Qui est disposé sur trois rangs.

TRIFASCIÉ, ÉE adj. (tri-fass-si-é — du préf. *tri*, et du lat. *fascia*, bandelette). Hist. nat. Qui est marqué de trois bandes colorées.

TRIFELS, ville de Bavière, au S.-E. d'Anweiler, 3,000 hab. Ruines d'un château où l'empereur Henri VI fit enfermer Richard Cœur de Lion.

TRIFÉMORO-ROTULIEN adj. m. (tri-fémoro-ro-tu-li-ien — du préf. *tri*, de *fémur*, et de *rotulien*). Anat. Se dit d'un des muscles de la cuisse.

— Substantiv. : *Le TRIFÉMORO-ROTULIEN*.

TRIFÉRREUX adj. m. (tri-fér-reu — du préf. *tri*, et de *ferreux*). Chim. Se dit d'un sel ferreux qui contient trois fois autant de base que le sel neutre correspondant.

TRIFERRIQUE adj. (tri-fér-ri-que — du préf. *tri*, et de *ferrique*). Chim. Se dit d'un sel ferrique qui contient trois fois autant de base que le sel neutre correspondant.

TRIFIDATION s. f. (tri-fi-da-si-on — rad. *trifide*). Bot. Conformation des feuilles et des autres organes trifides.

TRIFIDE adj. (tri-fi-de — du préf. *tri*, et du lat. *indere*, fendre). Hist. nat. Se dit des organes qui sont partagés en trois divisions profondes.

TRIFLE s. m. (tri-flé). Mar. Bâtiment à douze rames, usité sur le Danube.

TRIFLORE adj. (tri-flo-re — du préf. *tri*, et du lat. *flos*, fleur). Bot. Qui porte trois fleurs.

TRIFOLET s. m. (tri-fô-le — du lat. *trifolium*, trèfle). Bot. Nom vulgaire du trèfle rampant.

TRIFOLIÉ, ÉE adj. (tri-fô-li-é — du préf. *tri*, et du lat. *folium*, feuille). Bot. Dont les feuilles sont disposées par trois au bout du pétiole.

TRIFOLIOLÉ, ÉE adj. (tri-fô-li-o-lé — du préf. *tri*, et de *foliole*). Bot. Dont le pétiole se termine par trois folioles.

TRIFOLIUM s. m. (tri-fô-li-omm — nom lat. du trèfle; formé de *tres*, trois, et de *folium*, feuilles). Bot. Nom donné par les jardiniers au cytise.

TRIFORE s. m. (tri-fô-re — du préf. *tri*, et du lat. *foris*, ouverture). Moll. Genre de mollusques gastéropodes pectinibranches, de la famille des buccinides, comprenant plusieurs espèces, dont une habite la Méditerranée : *Les TRIFORES se distinguent par l'existence de trois ouvertures*. (E. Baudement.)

TRIFORIUM s. m. (tri-fô-ri-omm — mot lat. formé de *tres*, trois, et de *foris*, porte). Archit. Galerie régnant au pourtour intérieur d'une église, au-dessus des archivoltas des collatéraux, et qui présente presque toujours trois ouvertures sur la nef, à chaque travée.

— **Encycl.** Le *triforium* contourne d'ordinaire la nef et l'abside en circulant au-dessus des archivoltas des collatéraux; quelquefois cette galerie occupe toute la largeur de ces derniers; lorsqu'elle n'a été établie que pour le service de l'entretien ou des décorations provisoires, elle est étroite et adossée aux combles des bas-côtés. Dans l'origine, le *triforium* fut construit plutôt par une nécessité de stabilité que pour les besoins du service de l'église. La fonction principale des arcs-doubleaux dont il était formé, ou des berceaux circulaires dont il était couvert, était de s'opposer au déversement des pieds-droits des voûtes hautes, en créant une force opposée et contraire à celle qui est produite par ces dernières. Tant que les nefs des églises furent couvertes par des charpentes en bois apparentes, à l'instar de la basilique romaine, le *triforium* était composé d'arcs-doubleaux construits au droit des piliers des grandes voûtes et extradossés suivant un angle de 45° environ, c'est-à-dire suivant l'angle que l'on donnait à la couverture; sur cet extradoss, incliné du dedans au dehors, on établissait un solivage en charpente sur lequel reposait la couverture. A dater du commencement du xii^e siècle, époque à laquelle on renonça complètement à la charpente apparente, on vouta le *triforium* sur toute sa longueur à l'aide d'un demi-berceau ou arc-boutant continu, venant contre-buter la poussée du berceau central. Dans les édifices construits vers la fin du xii^e siècle, le *triforium* a exactement le caractère qui convient à sa destination; le mur de la nef est ajouré pour permettre de profiter de cette galerie, nécessaire à la stabilité du monument, et donner un peu de lumière aux voûtes hautes de l'église. Ce système, dans lequel les murs de la nef sont simplement ajourés, était suffisant pour des églises d'une faible longueur; mais lorsque ces dernières eurent des dimensions considérables, il fallut songer à profiter des fenêtres ouvertes sur les galeries pour éclairer une partie de la nef, ce que ne pouvaient faire que très-imparfaitement les fenêtres basses des collatéraux. On donna alors plus d'importance au *triforium* en augmentant la hauteur des fenêtres, ainsi que l'ouverture des murs de la nef; ce système amena forcément la construction de demi-berceaux mieux combinés que ceux qui avaient été faits jusqu'alors pour contre-buter avec plus de force la voûte centrale. Le *triforium* offrait des motifs de décoration dont les architectes du moyen âge surent tirer un très-grand parti; les cathédrales et un grand nombre d'églises datant de cette époque en offrent des exemples, qui montrent avec quel art ils surent utiliser tout ce que la stabilité des constructions leur forçait d'établir.

TRIFORME adj. (tri-for-me — du préf. *tri*, et de *forme*). Mythol. lat. Epithète appliquée à Diane, à Hécate, à Geryon, à Cerbère et à la Chimère.

— Minér. Qui présente la combinaison de trois formes différentes : *Cristal TRIFORME*.

— Bot. Se dit des composées dont la calathide contient trois sortes de fleurs différentes par la forme.

TRIFOUILLE v. a. ou tr. (tri-fou-llé; 11 mll.). Pop. Bouleverser, ébranler : *Chez moi, tout se passe en dedans et me TRIFOUILLE l'âme*. (Balz.)

TRIFOURCHU, UE adj. (tri-four-chu, û — du préf. *tri*, et de *fourchu*). Hist. nat. Qui est divisé en trois, comme une fourche.

TRIFURCAIRE s. f. (tri-fur-kè-re). Bot. Syn. de TRIFURCIE.

TRIFURCATION s. f. (tri-fur-ka-si-on — du préf. *tri*, et du lat. *furca*, fourche). Division en trois branches : *La TRIFURCATION d'un tronc d'arbre. La TRIFURCATION d'une route*.

TRIFURCIE s. f. (tri-fur-si — du préf. *tri*, et du lat. *furca*, fourche). Bot. Genre de plantes, de la famille des iridées, dont l'espèce type croît au Texas.

TRIFURQUÉ, ÉE (tri-fur-ké) part. passé du v. Trifurquer. Divisé en trois parties, en trois branches : *Tronc TRIFURQUÉ. Route TRIFURQUÉE*.

TRIFURQUER v. a. ou tr. (tri-fur-ké — du préf. *tri*, et du lat. *furca*, fourche). Diviser en trois parties, en trois branches.

Se *trifurquer* v. pr. Se diviser en trois parties, en trois branches : *Il s'est demandé si, en rongeant avec la lame d'un canif la pointe ou les flancs d'un bouton, on ne le forcerait pas à se bifurquer, à se TRIFURQUER*. (L. Figuiér.)

TRIGALE s. f. (tri-ga-le). Petit bureau établi autrefois pour recevoir le péage et pour vendre à boire aux voyageurs.

TRIGAME adj. (tri-ga-me — du préf. *tri*, et du gr. *gamos*, mariage). Qui s'est marié trois fois, qui est marié pour la troisième fois : *Homme, femme TRIGAME*. || Qui a contracté un troisième mariage, avant la dissolution des deux premiers.

— Bot. Qui renferme trois fleurs différentes sous le rapport sexuel, c'est-à-dire dont l'une n'a que des organes mâles, la seconde des organes femelles, et la troisième a les deux sexes.

— Substantiv. Personne qui a contracté un troisième mariage, soit avant, soit après la dissolution des deux premiers unions.

TRIGAMIE s. f. (tri-ga-mi — rad. *trigame*). Etat du trigame. || Crime du trigame : *Etre condamné pour TRIGAMIE*.

TRIGAN (Charles), historien français, né à Querqueville, près de Cherbourg, en 1694, mort à Digoville en 1764. Il fut curé de Digoville, en basse Normandie, et docteur en Sorbonne. Instruit et studieux, il se livra à de patientes investigations historiques sur la province de Normandie. Trigan a publié les ouvrages suivants : la *Vie et les vertus de messire Antoine Pâle* (Coutances, 1747, in-8°), ouvrage qui contient des détails intéressants sur l'histoire du Cotentin, de Cherbourg et de ses environs; *Histoire ecclésiastique de la province de Normandie, avec des observations critiques et historiques par un docteur de Sorbonne* (Caen, 1759 et 1761, 4 vol. in-4°). Ce travail important et savant devait se composer de quarante-huit volumes; la mort de l'auteur fit que la publication s'arrêta à l'année 1764.

TRIGASTRIQUE adj. (tri-ga-stri-ke — du préf. *tri*, et de *gastrique*). Anat. Se dit d'un muscle formé de trois faisceaux charnus distincts.

TRIGAUD, AUDE adj. (tri-gô, ô-de. — Ce mot appartient, selon Chevallet, à la même famille que *tricher* et signifie proprement *enclin à tricher*. D'autres le tirent du bas latin *tricaldus*, du latin *tricar*, user de finesse). Fam. Finassier, qui n'agit pas franchement. || Vieux mot.

— Substantiv. Personne trigaude, qui use de finesse : *C'est un TRIGAUD, un vrai TRIGAUD, un franc TRIGAUD. Cette femme est une grande TRIGAUDE*. (Acad.)

J'enrage de bon cœur quand je trouve un *trigaud* qui souffle tout ensemble et le froid et le chaud. BOURSALUT.

TRIGAUDE v. n. ou intr. (tri-gô-dé — rad. *trigaud*). Agir en trigaud, ne pas agir franchement : *Ne faire que TRIGAUDE*. || Vieux mot.

— v. a. ou tr. Tromper. || Vieux mot.

TRIGAUDEURIE s. f. (tri-gô-de-ri — rad. *trigaud*). Action de trigaud : *Ne voyez-vous pas que c'est une TRIGAUDEURIE ?* (Acad.) || Vieux mot.

TRIGAUT (Nicolas), en latin *Trigautes*, jésuite et missionnaire français, né à Douai en 1577, mort à Nankin en 1628. En compagnie de deux autres jésuites, il s'embarqua à Lisbonne en 1606, s'arrêta à Goa et à Macao et arriva en Chine en 1611. Chargé quelque temps après d'aller exposer en Europe l'état et les besoins de la mission, il résolut, en arrivant dans l'Inde (1613), de continuer son voyage à pied et par terre, traversa l'Indoustan, la Perse, l'Arabie, une partie de l'Egypte et arriva enfin à Rome, où il reçut du pape Paul V l'accueil le plus flatteur. Ayant obtenu ce qu'il désirait, il retourna, en 1620, en Chine avec quarante-quatre missionnaires, administra spirituellement trois provinces et se fixa à Nankin, où il termina sa vie. On lui doit, entre autres ouvrages : *De christiana expeditione apud Sinas suscepta ab Societate Jesu* (Augsbourg, 1615, in-8°), ouvrage traduit en français sous le titre de : *Histoire de l'expédition chrétienne au royaume de la Chine* (Lille, 1617, in-4°), par le Père Riquetbourg-Trigaut, et qui contient une description abrégée de la Chine; *Litteræ e regno Sinarum anno 1610 et 1611* (Augsbourg, 1615, in-8°); *Rei christianæ apud Japonios commentarius* (Augsbourg, 1615, in-8°); *De christianis apud Japonios triumphis* (Munich, 1623, in-4°), traduit en français par le Père Morin, sous le titre de : *Histoire des martyrs du Japon* (Paris, 1624, in-4°); *Vocabulaire chinois* (3 vol.), etc.

TRIGE (tri-je — lat. *triga*, de *tres*, trois, et de *jugum*, joug). Antiq. rom. Char attelé de trois chevaux.

TRIGÉMINÉ, ÉE adj. (tri-gé-mi-né — lat. *trigeminus*; de *tres*, trois, et de *geminus*, jumeaux). Trois fois jumeau, au nombre de six disposés deux à deux. || Triple, au nombre de trois.

— Mythol. rom. Surnom de Diane, de la Minerve égyptienne, d'Hécate, de Geryon, de Cerbère, de la Chimère, et en général de tous les dieux et monstres à triple face, à triple essence.

— Minér. Qui offre la combinaison de six solides identiques deux à deux.

TRIGEMME adj. (tri-jô-me — du préf. *tri*, et de *gemma*). Bot. Qui a trois bourgeons ou boutons.

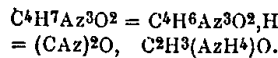
TRIGÉNATE s. m. (tri-jô-na-te — du préf. *tri*, et du gr. *genos*, génération). Chim. Sel formé par l'union des métaux avec un radical

qui renferme les éléments de l'acide cyanhydrique et de l'aldéhyde éthylique.

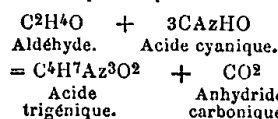
— **Encycl.** Les *trigénates*, $C^4H^7Az^3O^2.M'$,

sont des sels qui paraissent renfermer les éléments de l'acide cyanhydrique, de l'aldéhyde éthylique et de l'ammoniaque. Le plus connu de ces sels est l'acide trigénique ou *trigénate* d'hydrogène.

— **Acide TRIGÉNIQUE**



On obtient cet acide en faisant passer des vapeurs d'acide cyanique à travers de l'aldéhyde; il se forme en même temps divers autres produits. La réaction est si violente que, si l'on veut éviter les projections, il faut refroidir l'aldéhyde avec de la glace et n'opérer que sur quelques grammes de substance à la fois. La masse entre en ébullition dès que les vapeurs d'acide cyanhydrique arrivent au contact de l'aldéhyde; elle dégage de l'anhydride carbonique et elle se concrète en une matière solide qui ressemble au borax calciné; quelquefois, cependant, il se forme une masse sirupeuse, au sein de laquelle des croûtes cristallines se forment peu à peu. Cette matière solide renferme de l'acide trigénique, de la cyanamide, de l'aldéhyde-ammoniacal et peut-être d'autres produits accidentels. On la dissout dans l'acide chlorhydrique d'une concentration moyenne et l'on fait bouillir la liqueur aussi longtemps qu'il se dégage des vapeurs d'aldéhyde; après quoi l'on filtre. L'acide trigénique se dépose alors en cristaux par le refroidissement. S'il est encore jaune, on peut le redissoudre et le décolorer par le noir animal. Sa formation paraît être représentée par l'équation :



L'acide trigénique cristallise en petits prismes, peu solubles dans l'eau, presque insolubles dans l'alcool. Soumis à la distillation sèche, il fond et se carbonise en dégageant des vapeurs alcalines qui, par leur odeur, rappellent la quinoïléine et semblent être dues à cette substance. Il se dégage en même temps de l'acide cyanique.

— **TRIGÉNATE D'ARGENT** $C^4H^6Az^3O^2Ag$. Ce sel ne se forme pas lorsqu'on ajoute une solution d'acide trigénique à une solution d'azotate d'argent, à moins que l'on n'ajoute de l'ammoniaque au mélange; mais, sous l'influence de l'ammoniaque, il se précipite sous la forme d'une poudre qui, vue au microscope, paraît formée de petites sphères cristallines. Exposé à l'air, il prend une teinte violette. L'eau bouillante le dissout et l'abandonne à l'air pulvérulent en se refroidissant. Entre 120° et 130°, il dégage de l'eau et brunit légèrement; à 160°, il fond, noircit et dégage des vapeurs épaisses, qui ont l'odeur de la quinoïléine.

TRIGÉNÉE s. f. (tri-jé-né). Bot. Genre d'algues, dont le type habite les mers d'Australie.

TRIGÉNIQUE adj. (tri-jé-ni-ke — du préf. *tri*, et du gr. *genos*, génération). Chim. Se dit d'un acide produit par la réaction de l'acide cyanhydrique sur l'aldéhyde éthylique.

TRIGÉSIMAL, ALE adj. (tri-jé-zi-mal, a-le — du lat. *trigesimus*, trentième). Minér. Se dit des minéraux dont les cristaux ont trente faces.

TRIGESIMO adv. (tri-jé-zi-mo — lat. *trigesimo*; de *trigesimus*, trentième). Trentièmement; se dit quand on compte par la série des adverbes de nombre latins *primo*, *secundo*, *tertio*, etc.

TRIGLAND (Jacquès), théologien hollandais, né à Harlem en 1652, mort en 1705. Il fut nommé, en 1686, professeur de théologie et d'archéologie hébraïque à l'université de Leyde, dont il fut à deux reprises le recteur. Il prit une part active aux polémiques soulevées de son temps par les doctrines des arméniens et fit preuve à cette occasion d'une grande intolérance. On a de lui : *De civili et ecclesiastica potestate*; *Historia ecclesiastica continens gravamina et controversias in unitis provinciis Belgii ortas*; *Systema disputatorium theologiarum in confessionem et apologiam Remonstrantium*; *De origine et causis rituum mosaïcorum* (Leyde, 1702, in-4°), etc.

TRIGLE s. m. (tri-gle — lat. *trigla*, gr. *triglé*, même sens). Ichtyol. Genre de poissons acanthoptérygiens, de la famille des joues cuirassées, comprenant plusieurs espèces, répandues dans les diverses mers.

— **Encycl.** Les *trigles* sont caractérisés par un corps allongé, légèrement comprimé, épais dans sa partie antérieure, diminuant insensiblement vers la queue et couvert de petites écailles; la tête renfermée dans une boîte osseuse; le museau descendant obliquement; des dents en velours aux deux mâchoires, et sur une seule bande au devant du vomer et aux pharyngiens, mais manquant au palais et sur la langue; la ligne latérale droite, se prolongeant toujours sur la queue en s'y bifurquant; trois rayons ou doigts articulés

libres près des nageoires pectorales; deux dorsales séparées par des aiguillons dentelés.

Ce genre, malgré les démembrements qu'il a subis, renferme encore un assez grand nombre d'espèces, dont une dizaine environ vivent dans nos mers. La plupart d'entre elles font entendre, quand on les saisit, une sorte de murmur, variable suivant les espèces, mais qui ressemble à un grognement sourd, ce qui en a fait confondre plusieurs sous les noms vulgaires de *grogneau*, *grogneur*, *groneau*, *grondeur*, *grondin*, etc.

Le *trigle tyre* est connu aussi sous les noms vulgaires de *bourreau*, *rouget*, *siffleur*, etc. Les Anglais l'appellent *piper* (siffleur); les anciens le nommaient *tyre* ou *harpe*, par allusion à la forme singulière de son museau. Ce poisson a environ 0m,35 de longueur; la tête comme cubique, terminée en arrière par quatre vigoureux aiguillons; la bouche grande; la mâchoire supérieure bilobée; le corps rougeâtre, rétréci vers la queue; deux rangées de crochets courbes en arrière sur le dos; les nageoires pectorales longues, à trois rayons articulés; la caudale presque en croissant. Ce poisson est commun dans l'Océan et la Méditerranée où on en pêche beaucoup; il fait entendre, quand on le saisit, une sorte de sifflement; sa chair est coriace et peu recherchée comme aliment.

Le *trigle grondin*, vulgairement nommé *rouget*, est un peu plus grand que le précédent; son corps, d'une forme plus effilée que les autres espèces, couvert de petites écailles ovales, cercle en tout ou en partie de lignes formées par des plis de la peau qui avancent entre les écailles, est d'un rouge plus ou moins vif, ainsi que la tête, mais avec des taches brunes sur le dos; il a le museau assez allongé, les nageoires blanches ou lavées de rouge, les pectorales assez courtes et arrondies, la première dorsale marquée d'une large tache noire. Cette espèce habite nos côtes; c'est surtout à l'autonne qu'on l'apporte à profusion sur les marchés; c'est l'espèce la plus recherchée; sa chair est ferme, de bon goût et presque sans arêtes; on la confit dans l'huile d'olive, pour la conserver.

Le *trigle hirondelle*, appelé aussi *galline* ou *galinette*, atteint 0m,65 de longueur; il a le dos violet, ainsi que les nageoires pectorales, et le ventre argenté. Il nage très-rapidement, et son murmure, quand on le saisit, ressemble à un croassement; sa chair se mange à bord des vaisseaux.

Le *trigle gournaud* ou *bellicant* est plus grand que le précédent; sa ligne latérale est aiguillonnée, et son dos souvent taché de rouge et de noir; il fait un excellent manger.

Le *trigle lanterne*, vulgairement nommé *milan*, est presque un poisson volant; il répand une lueur phosphorescente, très-apparente surtout la nuit, quand il voltige au-dessus des eaux pour échapper aux poissons carnassiers; sa chair est peu estimée.

Le *trigle cavillonne* est long de 0m,12 environ, rouge, avec les nageoires pectorales blanches en dessus, brunes en dessous; il vit dans la Méditerranée.

TRIGLOCHIN, INE adj. (tri-glo-chain, i-ne — du préf. *tri*, et du gr. *glôchis*, pointe). Hist. nat. Qui est armé de trois pointes.

— Anat. *Valvule triglochine*, Centre mou de la valvule tricuspidée.

— s. m. Bot. Nom scientifique du genre troscart.

— **Encycl.** Bot. Les *triglochins*, vulgairement nommés troscarts, sont des plantes vivaces, à souches plus ou moins tréflantes, d'où sortent des hampes, qui portent des feuilles linéaires et se terminent par des fleurs petites, hermaphrodites, groupées en un épi allongé. Ces fleurs présentent un périgone à six divisions presque pétales, concaves, caduques, alternant sur deux rangs; six étamines, insérées à la base de ces divisions, à filets très-courts, portant des anthères extrorses; un ovaire à six loges uniovulées, quelquefois alternativement stériles et fertiles, surmonté de trois ou six styles très-courts ou presque nuls, terminés par des stigmates plumeux. Le fruit est une capsule plus ou moins claviforme, à trois ou six loges monospermes.

Ce genre comprend un petit nombre d'espèces, dont la plupart habitent l'Europe; elles croissent dans les lieux humides et marécageux. On les a vantées, en médecine, comme apéritives, astringentes et diurétiques. Leur utilité est plus réelle en agriculture; elles permettent de tirer parti de terrains où croissent très-peu de bonnes herbes; les bestiaux y trouvent un fourrage peu abondant, mais qu'ils aiment beaucoup et qui contribue à rendre leur chair plus savoureuse. On distingue notamment le *triglochin* des marais, à hampe grêle, à capsules triloculaires, qui croît au bord des eaux et dans les terrains humides et inondés, et le *triglochin* maritime, qui se distingue du précédent par sa taille un peu plus haute et ses capsules à six loges; ce dernier se trouve, souvent très-abondamment, dans les terrains salés et est encore plus recherché que le précédent par les bestiaux, surtout par les moutons. Ces deux espèces seraient très-faciles à propager par le semis de leurs graines.

TRIGLOCHIS s. m. (tri-glo-kiss — du préf. *tri*, et du gr. *glôchis*, pointe). Ichtyol. Genre

de poissons cartilagineux, du groupe des squales.

TRIGLOTTE adj. (tri-glo-te — du préf. *tri*, et du gr. *glôta*, langue). Philol. Qui est en trois langues; *Dictionnaire TRIGLOTTE*. || Qui connaît trois langues.

— s. m. Celui qui connaît trois langues.

TRIGLOTTISME s. m. (tri-glo-ti-sme — rad. *triglotte*). Philol. Mot hybride, formé de radicaux empruntés à trois langues différentes.

TRIGLUME adj. (tri-glu-me — du préf. *tri*, et de *glume*). Bot. Qui renferme trois glumes.

TRIGLYPHE s. m. (tri-gli-fe — du préf. *tri*, et du gr. *gluphê*, gravure). Archit. Ornement de la frise dorique, reproduit à intervalles égaux le long de la frise de l'entablement, et qui primitivement portait trois rainures verticales représentant la section des entrails.

— Entom. Genre d'insectes diptères, de la famille des brachystomes, tribu des syrphies, dont l'espèce type habite l'Allemagne.

— Minér. Cristal ayant la forme d'un cube chargé de stries, qui ont trois dimensions perpendiculaires entre elles sur les trois faces concourant à la formation d'un même angle solide.

— **Encycl.** Archit. Les *triglyphes* sont une imitation des extrémités des solives qui formeraient le comble dans une construction en bois.

Ils présentent sur leur face deux cannelures taillées en biseau et deux demi-cannelures sur les angles; de là le nom de *triglyphe*.

Vitruve attribue cette décoration à l'usage où l'on aurait été de clouer trois petites tringles verticales sur les extrémités des pièces de bois et de mastiquer leurs joints avec de la cire. Euripide donne à entendre que, dans les anciens entablements en charpente, les intervalles entre les *triglyphes*, que l'on appelle *métopes*, restaient vides. Cela est d'ailleurs conforme aux données de la construction. Dans l'*Épigraphie en Tauride*, Pylade et Oreste cherchant à pénétrer dans le temple de Diane pour enlever la statue de la déesse, Oreste propose de passer par les *métopes*.

Mais il n'en fut jamais ainsi dans les entablements en pierre. Les intervalles sont formés de pierres plates, simplement polies, comme dans le temple de Pæstum, où décorées de sculptures qui contribuent à l'ornementation générale de l'édifice.

Au-dessous du *triglyphe*, et séparés de celui-ci par le bandeau qui régnait entre la frise et l'architrave, sont six appendices cylindriques ou tronconiques, nommés *gouttes*. A-t-on voulu représenter la l'eau qui dégoutte des cannelures des *triglyphes* ou bien les têtes des clous qui figuraient dans les entablements en bois?

Les *triglyphes* sont placés au-dessus de chaque colonne intermédiaire et aux angles de l'édifice.

Ils sont surmontés de tables saillantes, nommées *mutules*, décorées de petits cercles en creux ou en saillie, suivant les monuments. Ils représentent très-vraisemblablement ici des clous, et non des gouttes d'eau.

TRIGNO, anciennement *Trinum Portuorum*, rivière du royaume d'Italie. Elle naît près du bourg de Vasto-Girando (Sannio), coule au S.-E., tourne ensuite au N.-E. et se jette dans l'Adriatique, à 10 kilom. S.-E. d'Il-Vasto, après un cours de 110 kilom.

TRIGNON s. m. (tri-gon — mot lat. formé du gr. *treis*, trois; *gonia*, angle). Antiq. lat. Jeu de balle auquel prenaient part trois joueurs disposés en triangle.

TRIGNACÉ, ÉE adj. (tri-go-na-sé). Moll. Syn. de TRIGONÉ.

TRIGNAL, ALE adj. (tri-go-nal, a-le — du préf. *tri*, et du gr. *gonia*, angle). Triangulaire : *Le grand côté de ce carrefour trignale est orné d'un méchant beffroi écaillé d'ardoises.* (V. Hugo.) || Peu usité.

— s. m. Entom. Genre d'insectes hyménoptères, de la tribu des mutillides, comprenant plusieurs espèces, dont l'espèce type vit au Brésil.

TRIGNASPIS s. m. (tri-go-na-spiss — du gr. *trigónos*, triangulaire; *aspis*, écusson). Entom. Genre d'insectes hyménoptères, de la tribu des cynipides, comprenant quelques espèces, qui habitent l'Europe.

TRIGONE adj. (tri-go-ne — du préf. *tri*, et du gr. *gonia*, angle). Qui offre trois angles : *Au milieu de la place se dresse une jolie fontaine TRIGONE de la Renaissance allemande.* (V. Hugo.)

— Astron. *Aspect trigone* ou substantif. *Trigone*, Situation de deux planètes éloignées l'une de l'autre d'un tiers de cercle ou de 120°.

— s. m. Antiq. gr. Tribunal d'Athènes, qui jugeait les affaires civiles et tenait ses séances dans une salle triangulaire. || Espèce de harpe de forme triangulaire.

— Astron. Figure à l'aide de laquelle on trace sur un cadran solaire les arcs des signes et les arcs diurnes.

— Anat. Nom donné à un espace triangulaire situé à la partie inférieure de la vessie,

dont les angles sont formés en arrière par l'ouverture des deux uretères, et en avant par l'ouverture du canal de l'urètre. || *Trigone cérébral*, Voûte à trois piliers du cerveau.

— Ichtyol. Espèce de raie.

— s. m. pl. Crust. Genre de crustacés décapodes brachyures.

— s. f. Entom. Genre d'insectes hyménoptères, de la famille des apiens ou mellifères, formé aux dépens des mélipones, et comprenant un grand nombre d'espèces, dont le type vit au Brésil.

— Moll. Genre de mollusques acéphales, formé aux dépens des vénus.

TRIGONÉ, ÉE adj. (tri-go-né — rad. *trigone*). Moll. Qui ressemble ou qui se rapporte à la trigonie.

— s. f. pl. Famille de mollusques acéphales, ayant pour type le genre trigonie.

TRIGONELLE s. f. (tri-go-nè-le — dimin. du gr. *trigónos*, triangulaire). Moll. Genre de mollusques acéphales, de la famille des mactracées.

— Bot. Genre de plantes, de la famille des légumineuses, tribu des lotées, comprenant environ soixante espèces, qui habitent l'Europe et l'Asie tempérées : *La TRIGONELLE bleue est cultivée soit pour ses usages, soit comme plante d'ornement.* (P. Duchartre.)

— **Encycl.** Bot. Les *trigonelles* sont des plantes herbacées, à feuilles pennées trifoliolées et à fleurs réunies en ombelles ou en grappes terminales; le fruit est une gousse étroite, comprimée ou cylindrique, souvent rugueuse. Les nombreuses espèces de ce genre croissent dans la région méditerranéenne ou dans l'Asie centrale. La *trigonelle* de Montpellier, qu'on peut regarder comme le type du genre, habite le midi et le centre de la France et remonte même jusqu'aux environs de Paris. La *trigonelle* bleue, vulgairement nommée baume du Pérou, lotier odorant, mélilot bleu, trèfle miellé ou musqué, etc., est une plante annuelle, à fleurs d'un bleu tendre, petites, mais délicates et très-nombreuses, groupées en une ombelle terminale, compacte et globuleuse. Originaire de la Hongrie, cette plante est cultivée dans nos jardins. On la sème sur place depuis mars jusqu'en mai, et elle fleurit de juillet en août; elle demande une terre légère et une exposition méridionale. Toutes ses parties, et surtout ses fleurs, exhalent une odeur pénétrante et très-agréable, qui augmente encore par la dessiccation, et dont on a cherché à tirer parti. Les parfumeurs italiens la font entrer dans diverses préparations. Les Suisses s'en servent pour aromatiser leurs fromages. On l'emploie aussi, dit-on, pour préserver les vêtements des ravages des insectes. En médecine, l'infusion de cette plante est vantée comme tonique. La *trigonelle* corniculée est une assez belle plante, à fleurs d'un jaune pâle, également odorante; elle croît dans le midi de la France. A ce genre appartient encore le fenugrec. V. ce mot.

TRIGONELLITE s. f. (tri-go-nél-li-te — dimin. de *trigone*). Moll. Syn. d'APTYCHUS, genre de mollusques fossiles, peu connu. || Nom donné par quelques auteurs aux trigonies fossiles.

TRIGONIAÇÉ, ÉE adj. (tri-go-ni-a-sé — rad. *trigone*). Hist. nat. Qui ressemble ou qui se rapporte à la trigonie.

— s. f. pl. Moll. Syn. de TRIGONÉES, famille de mollusques.

— Bot. Famille de plantes dicotylédones, ayant pour type le genre trigonie.

TRIGONIADE, ÉE adj. (tri-go-ni-a-dé). Moll. Syn. de TRIGONÉ.

TRIGONICORNE adj. (tri-go-ni-kor-ne — de *trigone*, et de *corne*). Entom. Qui a des antennes triangulaires.

TRIGONIDE adj. (tri-go-ni-de). Moll. Syn. de TRIGONÉ.

TRIGONIDIE s. f. (tri-go-ni-di — du gr. *trigónos*, triangulaire; *eidós*, aspect). Entom. Genre d'insectes orthoptères sauteurs, de la tribu des gryllides, comprenant quatre espèces, dont le type vit en Sardaigne.

— Bot. Genre de plantes épiphytes, de la famille des orchidées, tribu des vandées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent dans l'Amérique tropicale.

TRIGONIE s. f. (tri-go-ni — du gr. *trigónos*, triangulaire). Moll. Genre de mollusques acéphales, type de la famille des trigonées, dont l'espèce principale vit dans les mers australes : *On a cité des TRIGONIES dans les terrains secondaires de l'Inde.* (E. Baudement.) Les TRIGONIES vivent à de grandes profondeurs. (A. Rousseau.)

— Bot. Genre d'arbrisseaux grimpants, type de la famille des trigoniacées, comprenant une dizaine d'espèces, qui croissent dans l'Amérique tropicale.

— **Encycl.** Moll. Ces mollusques sont caractérisés par une coquille épaisse, nacrée, trigone, à deux valves égales, inéquilatérales; à sommets assez petits et peu recourbés; à charnière complexe, formée de deux gros dents oblongues, fortement ornées et à ligament extérieur. L'animal a le manteau ouvert dans toute sa longueur; il est pourvu de tubes postérieurs; son pied est

fort et comme tranchant, en forme de hache et très-recourbé en arrière. Ces mollusques vivent libres et à de très-grandes profondeurs dans la mer; aussi sont-ils encore relativement assez rares dans les collections. L'espèce type a été trouvée dans les parages de l'Australie, par 14 brasses de profondeur. On connaît aussi un certain nombre d'espèces fossiles, répandues surtout dans les terrains secondaires.

— Bot. Les *trigonies* sont des arbrisseaux sarmenteux, à tiges et à rameaux volubiles, noueux, portant des feuilles opposées et munies de stipules. Les fleurs, qui sont disposées en panicules ou en épis terminaux, ont un calice à cinq divisions inégales; une corolle à cinq pétales inégaux; dix étamines, rarement plus ou moins, à filets soudés à la base; l'ovaire à trois loges, surmonté d'un style et d'un stigmate simples. Le fruit est une capsule ovoïde ou allongée, trigone, à trois loges, s'ouvrant à la maturité en trois valves et renfermant des graines velues. Ce genre, dont la place dans la classification n'est pas encore bien fixée, comprend une dizaine d'espèces, qui croissent dans l'Amérique du Sud, notamment à la Guyane. On ne les cultive guère que dans les jardins botaniques.

TRIGONIS s. m. (tri-go-niss — du gr. *trigōnos*, triangulaire). Bot. Syn. de *CUPANIS*, genre de sapindacées.

TRIGONOBATE s. m. Ichthyol. V. *TRYNODABATE*.

TRIGONOCARPE s. m. (tri-go-no-kar-pe — du gr. *trigōnos*, à trois angles; *karpōs*, fruit). Bot. Genre de végétaux fossiles.

TRIGONOCÉLIE s. f. (tri-go-no-sé-li — du gr. *trigōnos*, triangulaire; *kōitia*, ventre). Moll. Syn. de *LIMORSIS*, genre de mollusques acéphales.

TRIGONOCÉPHALE adj. (tri-go-no-sé-fa-lé — du gr. *trigōnos*, triangulaire; *kēphalē*, tête). Zool. Qui a la tête triangulaire.

— s. m. Erpét. Genre de serpents venimeux, de la famille des crotalides, comprenant plusieurs espèces, qui habitent l'Amérique : *La piqûre des TRIGONOCÉPHALES est mortelle pour l'homme et les grandes espèces domestiques*. (P. Gervais.) Les *TRIGONOCÉPHALES* se rapprochent beaucoup des *crotales*. (E. Desmarest.)

— s. m. pl. Entom. Syn. d'ANISOSCÉLITES.

— Encycl. Erpét. Les *trigonocéphales* ont la forme et l'apparence des crotales, mais avec la queue pointue sans grelots; les urosteges sont doubles ou sur deux rangs; le sommet de la tête est toujours revêtu de plaques et d'un écusson central; les écailles du dos et de la tête sont carénées. Le venin des *trigonocéphales* est presque aussi dangereux que celui des crotales. C'est pour cela qu'on a proposé divers moyens pour exterminer la race de ces reptiles; mais, quoique l'on puisse espérer d'atteindre ce résultat, ces serpents n'ont encore été détruits dans aucune des îles où vivent les espèces du groupe particulier des bothrops, du moins depuis que les Européens y sont établis. En 1820, l'abbé Legault, qui habitait la Trinité, après avoir fait un long séjour à la Martinique, eut l'heureuse idée d'opposer au *trigonocéphale* (bothrops) fer-de-lance un corbeau qui vit dans la première de ces îles; à cet effet, il en fit passer une cinquantaine d'individus à la Martinique, où ils se seraient sans doute propagés promptement; mais, comme on les tint inalement enfermés, ils ne tardèrent pas à périr pour la plupart, et une épidémie, qui régna bientôt dans l'île, leur succéda; elle fut causée par la concurrence avec la fièvre jaune, acheva de les détruire; depuis lors, et sur la proposition de M. Moreau de Jonnés, on essaya d'importer dans la même colonie et dans le même but l'oiseau du Cap que l'on nomme secrétaire, espèce rapace, qui est très-habile à détruire les serpents; mais, malheureusement encore, la Martinique n'en reçut que deux exemplaires, dont l'un mourut presque aussitôt après son arrivée; un moyen peut-être plus efficace que tous ceux-là, c'est la prime donnée aux nègres travailleurs, aux soldats, etc., pour la chasse du *trigonocéphale*. Le même serpent se trouve à la Martinique, mais n'existe pas à la Guadeloupe ni dans les autres îles de l'archipel Caraïbe.

Comme les autres ophidiens, ces serpents se nourrissent de petits mammifères, d'oiseaux, etc.; mais un fait curieux, signalé par M. H. Lucas, c'est qu'ils mangent parfois des insectes; c'est ainsi que, dans leur estomac, il a trouvé des chenilles de saturnie.

Comme type du genre *trigonocéphale* proprement dit, nous citerons le *trigonocéphale* piscivore, qui habite les lieux humides ou marécageux ou même l'eau dans le nord de l'Amérique, et qui est la terreur des nègres occupés aux plantations de riz, car il blesse ceux qu'il rencontre. Les suites de cette piqûre sont terribles et varient suivant une foule de circonstances, telles que l'état de santé du sujet mordu, sa force physique, ses affections morales, le nombre des blessures et leur gravité; mais il arrive trop souvent que la victime en meurt au bout de quelques heures ou de quelques jours; lorsque le remède l'emporte sur le poison, le malade éprouve pendant plusieurs années des vertiges, de l'irritation de poitrine ou un ulcère phagédénique de mauvaise nature, ou des

paralysies plus ou moins étendues. Deux autres espèces sont le *trigonocéphale* halys, qui provient des déserts des environs d'As-trakhan, de la Tartarie, etc., et le *trigonocéphale* hypnale, qui habite Ceylan.

Le genre *leiolépis*, qui ne renferme que le *trigonocéphale* rhodostoma de Java, ne diffère des *trigonocéphales* que par ses écailles lisses, non carénées. Dans les bothrops, qui comprennent huit espèces de la Martinique, de l'Amérique du Sud, de Ceylan, de Timor, on range l'espèce de l'ancien genre *trigonocéphalus*, la plus connue; le fer-de-lance ou vipère jaune de la Martinique, atteignant quelquefois 2 mètres, d'un jaune aurore plus ou moins variable, maculé de brun, de noir, etc., avec les flancs teints d'un rouge vif; ce serpent, qui est excessivement fécond, puisque l'on a trouvé cinquante à soixante petits dans le ventre d'une femelle, vit dans une partie des Antilles, à la Martinique, à Sainte-Lucie et à Bécoula; il se rencontre surtout dans les cannes à sucre et se nourrit de lézards, d'oiseaux et surtout de rats. Dans les deux derniers groupes atropos et tropidolepis, les plaques sourcilières, au lieu d'être très-distinctes, comme dans les bothrops, ne sont pas visibles; mais les écailles du dessous de la gorge sont rondes et lisses dans le premier et, au contraire, pointues et carénées dans le second; les atropos comprennent trois espèces de Java et du Mexique, l'atropos punius et les tropidolepis; deux espèces de Sumatra, le *trigonocéphale* Wagleri et le *trigonocéphale* Humberti de Samboangon, l'une des Philippines, dans la mer des Indes.

TRIGONOCÈRE s. m. (tri-go-no-sère — du gr. *trigōnos*, triangulaire; *keras*, corne). Moll. Genre de mollusques céphalopodes, de la famille des nautilides, dont l'espèce type se trouve à l'état fossile dans les terrains carbonifères d'Irlande.

TRIGONOCHEILE s. m. (tri-go-no-ki-le — du gr. *trigōnos*, triangulaire; *cheilos*, lèvre). Entom. Syn. de PORROCHYRUS.

TRIGONODACTYLE s. m. (tri-go-no-dak-ti-le — du gr. *trigōnos*, triangulaire; *daktylos*, doigt). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des carabiques, tribu des troncatipennes, comprenant trois espèces, qui vivent dans l'Inde et au Sénégal.

TRIGONODÈRE s. m. (tri-go-no-dè-re — du gr. *trigōnos*, triangulaire; *derē*, cou). Entom. Genre d'insectes hyménoptères, de la tribu des chalcidides, comprenant plusieurs espèces, qui habitent l'Europe.

TRIGONOMÉTOPE s. m. (tri-go-no-mé-to-pe — du gr. *trigōnos*, triangulaire; *metopon*, front). Entom. Genre d'insectes diptères, de la famille des athéricères, tribu des muscides, formé aux dépens des tétanocères.

TRIGONOMETRIE s. f. (tri-go-no-mé-tri — du gr. *treis*, trois; *gōnia*, angle; *metron*, mesure). Mathém. Calcul des éléments des triangles définis par des données numériques suffisantes. Il y a deux *trigonométries*, la *trigonométrie rectiligne*, celle qui enseigne à calculer les triangles rectilignes. Il y a la *trigonométrie sphérique*, celle qui enseigne à mesurer les triangles sphériques.

— Encycl. La *trigonométrie* est une application directe de la théorie des fonctions circulaires ou goniologie; elle se divise en *trigonométrie rectiligne* et *trigonométrie sphérique*; elle ne nécessite, soit pour les triangles rectilignes, soit pour les triangles sphériques que la découverte des relations élémentaires entre les parties du triangle, relations qui résultent pour ainsi dire des définitions mêmes des fonctions circulaires; en effet, ces relations une fois établies, il ne s'agit plus que de les résoudre successivement par rapport aux différents éléments qu'elles contiennent, afin d'avoir les formules propres aux différents cas. Toutefois, les calculs devant se faire par logarithmes, les formules doivent être préparées de manière à en comporter l'emploi d'une façon commode.

— *Trigonométrie rectiligne*. Les formules relatives aux triangles rectilignes ne sont que la traduction des définitions des lignes trigonométriques. Soit ABC un triangle rectangle dont les angles seront désignés par

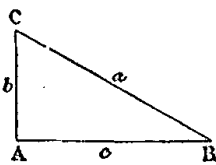


Fig. 1

A, B, C et les côtés opposés par *a*, *b*, *c*; outre les relations élémentaires

$$B + C = 90^\circ$$

et

$$a^2 = b^2 + c^2$$

on aura par définitions :

$$\sin B = \cos C = \frac{b}{c}$$

et

$$\sin C = \cos B = \frac{c}{a}$$

d'où

$$b = a \sin B = a \cos C,$$

et

$$c = a \sin C = a \cos B;$$

et de même

$$\tan B = \cotang C = \frac{b}{c}$$

et

$$\tan C = \cotang B = \frac{c}{b},$$

d'où

$$b = c \tan B = c \cotang C$$

et

$$c = b \tan C = b \cotang B.$$

Ces formules sont plus que suffisantes pour résoudre tous les cas et le calcul par logarithmes s'y applique sans difficulté.

Les formules relatives aux triangles quelconques sont tout aussi aisées à obtenir. Soit ABC un triangle quelconque dont nous

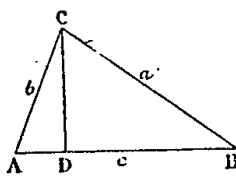


Fig. 2

désignerons les angles par A, B, C et les côtés opposés par *a*, *b*, *c*; si de l'un des sommets C on abaisse une perpendiculaire CD sur le côté opposé AB, on décomposera le triangle proposé en deux triangles rectangles, dans chacun desquels on pourra exprimer la hauteur CD, et en égalant les deux valeurs de CD on obtiendra une première relation fondamentale; les triangles CDA et CDB donnent respectivement

$$CD = b \sin A$$

et

$$CD = a \sin B;$$

il en résulte

$$b \sin A = a \sin B$$

ou

$$\frac{a}{\sin A} = \frac{b}{\sin B};$$

c'est-à-dire que, dans un triangle quelconque, les côtés sont entre eux comme les sinus des angles opposés; en étendant la proposition aux trois côtés, on peut poser

$$\frac{a}{\sin A} = \frac{b}{\sin B} = \frac{c}{\sin C}.$$

Chacun de ces trois rapports est l'expression du diamètre du cercle circonscrit au triangle; en effet, si l'on considère un triangle ABC inscrit dans un cercle O, tous les angles inscrits dans le segment ACB étant égaux, pour estimer le rapport $\frac{c}{\sin C}$, on pourra

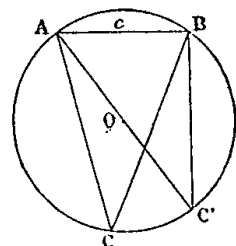


Fig. 3

former par exemple le triangle ABC' rectangle en B, qui donnera identiquement

$$c = 2R \sin C'$$

ou

$$\frac{c}{\sin C'} = 2R,$$

ce qui permettra de conclure à

$$\frac{c}{\sin C} = 2R.$$

Une seconde formule fondamentale relative aux triangles quelconques se déduit d'un

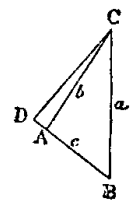


Fig. 4

théorème connu de géométrie élémentaire : le triangle ABC donne

$$a^2 = b^2 + c^2 - 2bc \cos A$$

lorsque l'angle A est aigu, et

$$a^2 = b^2 + c^2 + 2bc \cos A$$

lorsque cet angle est obtus; mais, dans le premier cas, $AD = b \cos A$, tandis que dans

le second, $AD = -b \cos A$; il en résulte que, dans un cas comme dans l'autre,

$$a^2 = b^2 + c^2 - 2bc \cos A.$$

On trouverait de même

$$b^2 = c^2 + a^2 - 2ca \cos B$$

et

$$c^2 = a^2 + b^2 - 2ab \cos C;$$

enfin, aux équations précédentes on peut joindre la relation primitive

$$A + B + C = 180^\circ.$$

Voilà donc déjà six équations capitales, tandis que, le triangle devant être défini par trois de ses éléments, il n'en restera jamais que trois d'inconnus; de sorte que trois équations devraient suffire pour résoudre tous les cas. On choisira dans chacun d'eux trois équations dont la résolution offre le moins de difficulté, ou on combinera les six de manière à en déduire d'autres encore plus commodes à employer.

Il est, au reste, facile de constater que des six équations précédemment écrites trois quelconques rentrent dans le système des trois autres; ainsi, par exemple, des trois équations

$$a^2 = b^2 + c^2 - 2bc \cos A,$$

$$b^2 = c^2 + a^2 - 2ca \cos B,$$

$$c^2 = a^2 + b^2 - 2ab \cos C,$$

on peut déduire aisément les trois autres :

$$\frac{a}{\sin A} = \frac{b}{\sin B} = \frac{c}{\sin C}$$

et

$$A + B + C = 180^\circ.$$

En effet, les deux premières équations ajoutées donnent

$$c = b \cos A + a \cos B,$$

équation qui exprime que l'un des côtés est égal à la somme des projections des deux autres sur sa direction; on trouverait de même

$$a = c \cos B + b \cos C$$

et

$$b = a \cos C + c \cos A;$$

en remplaçant dans ces deux dernières *c* par sa valeur fournie par la première, il vient

$$a = b \cos A \cos B + a \cos^2 B + b \cos C$$

et

$$b = a \cos A \cos B + b \cos^2 A + a \cos C$$

ou

$$a \sin^2 B = b(\cos C + \cos A \cos B)$$

et

$$b \sin^2 A = a(\cos C + \cos A \cos B).$$

En divisant ces équations membre à membre, on en tire

$$\frac{a \sin^2 B}{b \sin^2 A} = \frac{b}{a}$$

ou

$$a^2 \sin^2 B = b^2 \sin^2 A$$

ou

$$\frac{a^2}{\sin^2 A} = \frac{b^2}{\sin^2 B}.$$

Comme, le triangle se déformant d'une manière continue, par rotation simultanée des côtés AC et BC autour des points A et B, les deux angles A et B passent simultanément par les valeurs 0, π , 2π , etc., on ne peut déduire de l'équation précédente que

$$\frac{a}{\sin A} = \frac{b}{\sin B}.$$

En multipliant membre à membre les mêmes équations

$$a \sin^2 B = b(\cos C + \cos A \cos B)$$

et

$$b \sin^2 A = a(\cos C + \cos A \cos B),$$

on en tire

$$\sin^2 A \sin^2 B = (\cos C + \cos A \cos B)^2,$$

d'où

$$\cos C = -(\cos A \cos B \mp \sin A \sin B);$$

la première alternative donnerait

$$C = (2k + 1)\pi - (A + B),$$

qui se réduit à

$$C = \pi - (A + B),$$

en supposant que les côtés AC et BC soient arrivés à leurs positions finales par le plus court chemin angulaire; quant à l'autre, elle donnerait

$$C = (2k + 1)\pi - (A - B)$$

et se rapporterait à l'hypothèse que l'un des côtés AC et BC ait tourné d'un angle 2π , tandis que l'autre restait immobile, ce qui est contraire à la loi de continuité.

On pourrait tout aussi aisément tirer les équations

$$a^2 = b^2 + c^2 - 2bc \cos A,$$

$$b^2 = c^2 + a^2 - 2ca \cos B,$$

et

$$c^2 = a^2 + b^2 - 2ab \cos C$$

des équations

$$A + B + C = 180^\circ$$

et

$$\frac{a}{\sin A} = \frac{b}{\sin B} = \frac{c}{\sin C}.$$

La résolution des triangles quelconques présente quatre cas; en effet, l'on peut don-

ner un côté et deux angles, deux côtés et l'angle compris, deux côtés et l'angle opposé à l'un d'eux, ou enfin les trois côtés.

Premier cas. Deux angles étant donnés, le troisième en résulte immédiatement : on peut donc les regarder comme donnés tous les trois ; si d'ailleurs a est le côté donné, on a, pour déterminer les deux autres, les équations

$$b = \frac{a \sin B}{\sin A}$$

et

$$c = \frac{a \sin C}{\sin A}$$

d'où

$$\log b = \log a + \log \sin B - \log \sin A$$

et

$$\log c = \log a + \log \sin C - \log \sin A$$

Le triangle est toujours possible dès que la somme des angles donnés est moindre que deux droits, et le problème ne comporte qu'une seule solution.

$$\log \tan \frac{1}{2}(A-B) = \log(a-b) + \log \tan \frac{1}{2}(A-B) - \log(a+b)$$

Cette formule permettant d'obtenir $\frac{1}{2}(A-B)$, les deux angles A et B s'obtiendront aisément.

Pour avoir le troisième côté c on emploiera la formule

$$\frac{c}{\sin C} = \frac{a+b}{\sin A + \sin B}$$

d'où

$$c = (a+b) \frac{2 \sin \frac{1}{2} C \cos \frac{1}{2} C}{2 \sin \frac{1}{2}(A+B) \cos \frac{1}{2}(A-B)}$$

c'est-à-dire

$$c = (a+b) \frac{\sin \frac{1}{2} C}{\cos \frac{1}{2}(A-B)}$$

d'où

$$\log c = \log(a+b) + \log \sin \frac{1}{2} C - \log \cos \frac{1}{2}(A-B)$$

Ce cas ne peut non plus présenter d'impossibilité ou d'indétermination.

Troisième cas. Soient donnés b , a et A , on aura d'abord B par la formule

$$\frac{b}{\sin B} = \frac{a}{\sin A}$$

d'où

$$\sin B = \frac{b \sin A}{a}$$

et par conséquent

$$\log \sin B = \log b + \log \sin A - \log a$$

Connaissant A et B , on trouvera C par la formule

$$C = 180^\circ - (A+B)$$

enfin C se tire de l'équation

$$\frac{c}{\sin C} = \frac{a}{\sin A}$$

d'où

$$\log c = \log a + \log \sin C - \log \sin A$$

Mais, en premier lieu, l'angle B pourra être imaginaire, si $\frac{b \sin A}{a}$ est supérieur à 1, ce que l'on reconnaît au signe de

$$\log b + \log \sin A - \log a$$

qui, dans cette hypothèse, serait $+$; dans l'hypothèse contraire, c'est-à-dire si $\frac{b \sin A}{a}$

est moindre que 1, les tables fourniront pour B un angle déterminé ; mais son supplément B' , ayant même sinus, pourra aussi bien répondre à la question ; il faudra donc dans ce cas établir une discussion pour savoir si les deux solutions doivent être admises, ou si même il en existe une seule, car le triangle pourrait encore être impossible quand bien même B serait réel.

Si A est obtus, l'angle B' devra évidemment être rejeté ; mais, pour que l'angle B convienne, il faudra encore que $A+B$ soit moindre que 180° , c'est-à-dire que B soit moindre que le supplément de A , ou que $\sin B$ soit moindre que $\sin A$; or, l'une des équations précédentes donnant

$$\frac{\sin B}{\sin A} = \frac{b}{a}$$

on voit que la condition, à laquelle on devait d'ailleurs s'attendre, sera que b soit moindre que a ; si donc b était donné plus grand que a , le problème n'admettrait aucune solution.

Si A est aigu, l'angle B conviendra toujours, mais l'angle B' ne pourra être admis qu'autant que $A+B'$ sera moindre que 180° , c'est-à-dire que A devra être moindre que le supplément de B' ou moindre que B , ou encore, en vertu de la relation

$$\frac{\sin A}{\sin B} = \frac{a}{b}$$

que a devra être moindre que b .

Second cas. Soient donnés a , b et C ; la demi-somme des angles A et B est connue, elle est égale à $90^\circ - \frac{C}{2}$, on peut d'ailleurs déterminer de la manière suivante la demi-différence de ces mêmes angles. La formule

$$\frac{a}{\sin A} = \frac{b}{\sin B}$$

donne (en supposant $a > b$)

$$\frac{a-b}{a+b} = \frac{\sin A - \sin B}{\sin A + \sin B} = \frac{\tan \frac{1}{2}(A-B)}{\tan \frac{1}{2}(A+B)}$$

on en tire

$$\tan \frac{1}{2}(A-B) = \frac{a-b}{a+b} \tan \frac{1}{2}(A+B)$$

d'où

$$\log \tan \frac{1}{2}(A-B) = \log(a-b) + \log \tan \frac{1}{2}(A+B) - \log(a+b)$$

Quatrième cas. Les trois côtés a , b , c étant donnés, on se servira, pour déterminer les trois angles, des formules

$$a^2 = b^2 + c^2 - 2bc \cos A,$$

$$b^2 = c^2 + a^2 - 2ca \cos B,$$

$$c^2 = a^2 + b^2 - 2ab \cos C.$$

Ces trois formules étant en tout semblables, il suffira de montrer l'usage que l'on fera de l'une d'elles, la première par exemple.

On en tire

$$\cos A = \frac{b^2 + c^2 - a^2}{2bc}$$

mais cette formule n'étant pas calculable par logarithmes, on cherche à calculer $\sin \frac{1}{2} A$ et $\cos \frac{1}{2} A$, en se servant pour cela des équations connues

$$\sin \frac{1}{2} A = \sqrt{\frac{1 - \cos A}{2}}$$

et

$$\cos \frac{1}{2} A = \sqrt{\frac{1 + \cos A}{2}}$$

La substitution de la valeur de $\cos A$ donne

$$\sin \frac{1}{2} A = \sqrt{\frac{1 - \frac{b^2 + c^2 - a^2}{2bc}}{2}}$$

et

$$\cos \frac{1}{2} A = \sqrt{\frac{1 + \frac{b^2 + c^2 - a^2}{2bc}}{2}}$$

d'où

$$\sin \frac{1}{2} A = \sqrt{\frac{2bc - b^2 - c^2 + a^2}{4bc}}$$

et

$$\cos \frac{1}{2} A = \sqrt{\frac{2bc + b^2 + c^2 - a^2}{4bc}}$$

c'est-à-dire

$$\sin \frac{1}{2} A = \sqrt{\frac{a^2 - (b-c)^2}{4bc}}$$

et

$$\cos \frac{1}{2} A = \sqrt{\frac{(b+c)^2 - a^2}{4bc}}$$

En divisant ces deux dernières membre à membre, on en tire

$$\tan \frac{1}{2} A = \sqrt{\frac{(a+b-c)(a+b+c)}{(a+b+c)(b+c-a)}}$$

On représente habituellement le périmètre par $2p$; c'est-à-dire que l'on pose

$$a+b+c = 2p$$

il en résulte

$$b+c-a = 2(p-a), \quad a+c-b = 2(p-b)$$

et

$$a+b-c = 2(p-c)$$

La substitution de ces valeurs réduit la formule précédente à

$$\tan \frac{1}{2} A = \sqrt{\frac{(p-b)(p-c)}{p(p-a)}}$$

On trouverait de même

$$\tan \frac{1}{2} B = \sqrt{\frac{(p-a)(p-c)}{p(p-b)}}$$

et

$$\tan \frac{1}{2} C = \sqrt{\frac{(p-a)(p-b)}{p(p-c)}}$$

Ces formules, très-simples, sont on ne peut pas plus commodes pour le calcul par logarithmes. Le calcul successif des trois angles ne donne d'ailleurs lieu qu'à l'emploi des logarithmes de p , de $p-a$, de $p-b$ et de $p-c$, qui entrent seulement d'une manière différente dans les trois formules.

Les conditions de possibilité, dans le cas qui nous occupe, sont que l'un des trois côtés soit moindre que la somme des deux autres et plus grand que leur différence. Il est facile de voir qu'elles sont toujours remplies lorsque l'un seulement des angles fournis par les formules précédentes est réel. En effet, pour que A , par exemple, soit réel, il faut et il suffit que

$$\frac{(p-b)(p-c)}{p(p-a)} > 0$$

soit positif ; les côtés a, b, c étant supposés positifs, p l'est ; par conséquent la condition se réduit à

$$(p-a)(p-b)(p-c) > 0$$

Or il est impossible que, dans l'hypothèse où a, b et c seraient positifs, deux différences $p-a$ et $p-b$, par exemple, soient négatives, la troisième étant positive ; en effet, les conditions supposées seraient alors

$$b+c-a < 0, \quad a+c-b < 0$$

et

$$a+b-c > 0$$

mais l'addition des deux premières donnerait

$$c < 0$$

Ainsi, l'angle A ne saurait être réel, les côtés a, b, c étant donnés positifs, qu'autant que l'on aurait à la fois

$$p-a > 0, \quad p-b > 0 \quad \text{et} \quad p-c > 0$$

c'est-à-dire

$$b+c-a > 0, \quad a+c-b > 0$$

et

$$a+b-c > 0$$

or le triangle est alors possible.

Calcul de la surface. On a souvent à calculer la surface d'un triangle défini par l'un des systèmes de données examinés dans les quatre cas précédents. Si du sommet B , par exemple, on abaisse une perpendiculaire BD

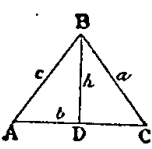


Fig. 5.

sur le côté opposé AC , l'expression de la surface S du triangle est

$$S = \frac{1}{2} AC \times BD = \frac{1}{2} bh$$

mais le triangle ABD donne $BD = BA \sin A$ ou $h = c \sin A$; il en résulte

$$S = \frac{1}{2} bc \sin A$$

Ainsi, la surface d'un triangle s'exprime par la moitié du produit de deux côtés multipliés par le sinus de l'angle qu'ils comprennent. Cette formule s'applique sans modification dans les trois premiers cas ; pour le quatrième, on la transforme en multipliant $\sin A$ par $2 \sin \frac{1}{2} A \cos \frac{1}{2} A$, il vient alors

$$S = \frac{1}{2} bc \sqrt{\frac{(p-a)(p-b)(p-c)}{p}}$$

ou, en réduisant

$$S = \sqrt{p(p-a)(p-b)(p-c)}$$

L'aire du triangle s'obtient donc au moyen des logarithmes qui ont déjà été employés dans le calcul des angles.

Calcul des rayons des cercles inscrit et circonscrit. Les rayons r et R des cercles inscrit et circonscrit à un triangle sont donnés par les formules

$$r = \frac{2S}{a+b+c} = \frac{S}{p}$$

et

$$R = \frac{abc}{4S}$$

on peut substituer à S , dans ces formules, sa valeur exprimée par la formule précédente.

Applications directes de la trigonométrie rectiligne. Les questions pratiques que l'on peut avoir à résoudre à l'aide de la trigonométrie peuvent toutes se ramener aux trois suivantes : déterminer la distance d'un point accessible à un point inaccessible, déterminer la distance de deux points inaccessibles, enfin déterminer l'angle sous lequel d'un point inaccessible on verrait la distance de deux points accessibles, d'un point accessible et d'un point inaccessible, ou de deux points inaccessibles ; ce sont, en effet, tous les cas où l'on puisse avoir à déterminer soit une distance, soit un angle, lorsqu'on ne peut pas les mesurer directement.

Distance d'un point accessible à un point inaccessible. Soient A le point accessible et

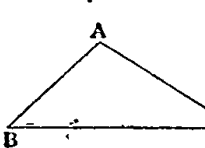


Fig. 6.

inaccessible. Soient A le point accessible et

B le point inaccessible ; pour déterminer la distance AB , on mesurera directement une base AC , et, en se plaçant successivement en A et C , on déterminera à l'aide du graphomètre les angles BAC et BCA ; le triangle BAC étant alors déterminé par un côté AC et les deux angles adjacents, on pourra le résoudre et calculer le côté AB .

Distance de deux points inaccessibles. Soient A et B les deux points en question ; pour déterminer la distance AB , on mesurera directement une base CD , et, par la méthode indiquée dans la question précédente, on calculera les distances CA et CB du point accessible C aux points inaccessibles A et B ;

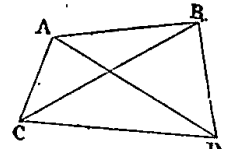


Fig. 7.

on déterminera ensuite à l'aide du graphomètre l'angle ACB , et le triangle ABC étant défini par deux de ses côtés et l'angle compris, on pourra le résoudre et calculer ainsi la distance AB .

Angle de visée d'un point inaccessible à deux points accessibles. Soient A le point inaccessible, B et C les deux points accessibles ; en se portant successivement en B et



Fig. 8.

en C , on pourra, à l'aide du graphomètre, déterminer les angles ABC et ACB ; en retranchant de deux droits la somme de ces deux angles, on aura l'angle A .

Angle de visée d'un point inaccessible à deux points, l'un accessible, l'autre inaccessible. Soient A le sommet de l'angle, B et C les

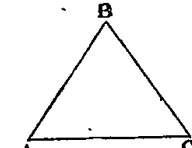


Fig. 9.

deux points accessible et inaccessible ; on déterminera par la méthode indiquée dans l'une des questions précédentes les distances BA et BC du point accessible B aux points inaccessibles A et C , et l'on mesurera à l'aide du graphomètre l'angle ABC ; le triangle ABC étant ainsi défini par deux côtés et l'angle qu'ils comprennent, on pourra le résoudre et calculer l'angle A .

Angle de visée d'un point inaccessible à deux points inaccessibles. On déterminera par la méthode indiquée dans l'une des questions précédentes les distances BA et BC du point accessible B aux points inaccessibles A et C , et l'on mesurera à l'aide du graphomètre l'angle ABC ; le triangle ABC étant ainsi défini par deux côtés et l'angle qu'ils comprennent, on pourra le résoudre et calculer l'angle A .

C'est par les procédés indiqués dans les différentes questions qu'on vient de traiter que l'on détermine les distances des astres au centre de la terre ou entre eux, leurs parallaxes, etc.

Problème de la carte. Les ingénieurs hydrographes, pour fixer la position sur la carte d'un point où ils ont fait un sondage, visent de ce point trois points remarquables situés en terre ferme et, pour rapporter ce point sur le dessin, ils ont à résoudre ce problème : retrouver un point M , d'où l'on a vu, sous des angles connus α et β , deux

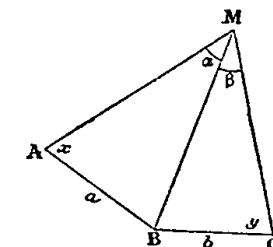


Fig. 10.

distances AB et BC . Pour trouver le point M , on peut calculer les angles BAM et BCM , que nous désignerons par x et y : la demi-somme de ces angles est

$$\frac{x+y}{2} = 180^\circ - \left(\frac{\alpha + \beta + B}{2} \right)$$

Pour en obtenir la demi-différence, on se sert de l'équation des valeurs de MB exprimées séparément dans les deux triangles MAB

et MCB ; en désignant par a et b les distances AB et BC, on a

$$MB = \frac{a \sin x}{\sin \alpha} \text{ et } MB = \frac{b \sin y}{\sin \beta};$$

il en résulte

$$\frac{a \sin x}{\sin \alpha} = \frac{b \sin y}{\sin \beta};$$

$$\tan \frac{1}{2}(x-y) = \frac{b \sin \alpha - a \sin \beta}{b \sin \alpha + a \sin \beta} = \frac{1 - \frac{a \sin \beta}{b \sin \alpha}}{1 + \frac{a \sin \beta}{b \sin \alpha}}.$$

En posant $\frac{a \sin \beta}{b \sin \alpha} = \tan \varphi$, l'équation précédente se trouve transformée en

$$\tan \frac{1}{2}(x-y) = \tan \frac{1}{2}(x+y) \tan (45^\circ + \varphi), \text{ et, en remplaçant } \frac{1}{2}(x+y) \text{ par sa valeur,}$$

$$\frac{\tan \frac{1}{2}(x-y)}{\tan \frac{1}{2}(x+y)} = -\tan \left(\frac{\alpha + \beta + B}{2} \right) \tan (45^\circ + \varphi).$$

Il est à remarquer que l'on pourrait aussi bien construire le point M en décrivant sur AB et BC des segments respectivement capables des angles α et β ; le point de rencontre des arcs de cercle limitant ces deux segments serait le point cherché. Le problème présenterait évidemment un cas d'indétermination si le quadrilatère MABC se trouvait inscriptible, parce que les deux circonférences dont le point de rencontre devrait fournir le point M se confondraient. Cette indétermination se retrouve dans la formule; en effet, dans le cas où elle se présente

$$\frac{\alpha + \beta + B}{2} = 90^\circ;$$

par conséquent

$$\tan \left(\frac{\alpha + \beta + B}{2} \right) = a;$$

d'un autre côté,

$$b \sin \alpha = a \sin \beta,$$

ou

$$\frac{b}{\sin \beta} = \frac{a}{\sin \alpha};$$

en effet, chacun de ces rapports est l'expression du diamètre du cercle circonscrit au quadrilatère.

— *Trigonométrie sphérique.* La formule fondamentale de la *trigonométrie* sphérique traduit la relation qui existe entre un angle du triangle et les trois côtés, ou entre un dièdre du trièdre correspondant et les trois faces. Soient ABC un triangle sphérique, dont nous désignerons les angles par A, B et C et les côtés opposés par a, b, c ; O le centre de la sphère, dont nous supposons le rayon égal à 1; si du sommet C on abaisse CP perpendiculaire au plan AOB et que du point P on mène PQ perpendiculaire à OA, la projection cos a , de OC sur OB, sera égale à la somme des projections sur la même droite OB de OQ et de QC; OQ et QC ayant respectivement pour valeurs cos b et sin b ,

$$\sin^2 A = 1 - \cos^2 A = \frac{\sin^2 b \sin^2 c - \cos^2 a - \cos^2 b \cos^2 c + 2 \cos a \cos b \cos c}{\sin^2 b \sin^2 c}$$

$$= \frac{(1 - \cos^2 b)(1 - \cos^2 c) - \cos^2 a - \cos^2 b \cos^2 c + 2 \cos a \cos b \cos c}{\sin^2 b \sin^2 c}$$

$$= \frac{1 - \cos^2 a - \cos^2 b - \cos^2 c + 2 \cos a \cos b \cos c}{\sin^2 b \sin^2 c}.$$

Il en résulte

$$\frac{\sin^2 A}{\sin^2 a} = \frac{1 - \cos^2 a - \cos^2 b - \cos^2 c + 2 \cos a \cos b \cos c}{\sin^2 \frac{1}{2} a \sin^2 \frac{1}{2} b \sin^2 \frac{1}{2} c}.$$

La formule de

$$\frac{\sin^2 A}{\sin^2 a}$$

contenant symétriquement les trois côtés a, b, c , on en conclut que les valeurs de

$$\frac{\sin^2 B}{\sin^2 b},$$

et de

$$\frac{\sin^2 C}{\sin^2 c}$$

seraient les mêmes, c'est-à-dire que

$$\frac{\sin^2 A}{\sin^2 a} = \frac{\sin^2 B}{\sin^2 b} = \frac{\sin^2 C}{\sin^2 c}$$

ou

$$\cos a = \cos a \cos b + \sin a \sin b \cos C + \sin a \sin b \cotang A \sin C$$

$$\cos a \sin^2 b = \sin a \sin b \cos C + \sin a \sin b \sin C \cotang A;$$

d'où, en divisant par $\sin a \sin b$,

$$\cotang a \sin b = \cos b \cos C + \sin C \cotang A.$$

Pour retenir cette formule, il est nécessaire de la traduire en langage ordinaire; pour cela nous remarquerons que les quatre éléments a, C, b, A sont disposés consécutivement

d'où

$$\frac{\sin x}{\sin y} = \frac{b \sin \alpha}{a \sin \beta};$$

cette dernière équation donne

$$\frac{\sin x - \sin y}{\sin x + \sin y} = \frac{b \sin \alpha - a \sin \beta}{b \sin \alpha + a \sin \beta}.$$

ou

$$\frac{1 - \frac{a \sin \beta}{b \sin \alpha}}{1 + \frac{a \sin \beta}{b \sin \alpha}} = \frac{\sin x - \sin y}{\sin x + \sin y}.$$

et l'angle de OQ avec OB étant C, on aura donc

$$\cos a = \cos b \cos c + \sin b \sin c \cos C.$$

D'un autre côté, PC étant perpendiculaire à OB, la projection de cette droite sur OB sera nulle; la somme des projections de PQ et de

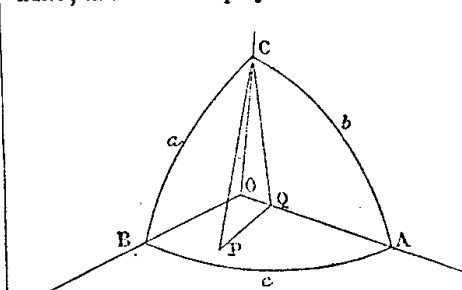


Fig. 11.

QC devra donc l'être aussi, c'est-à-dire que les projections de QC et de QP seront égales; mais QP a pour valeur sin $b \cos A$, et l'angle de QP avec OB est le complément de C; la projection de QP sur OB est donc

$$\sin b \cos A \sin c;$$

par suite,

$$\cos a = \cos b \cos c + \sin b \sin c \cos A.$$

On trouverait de même

$$\cos b = \cos c \cos a + \sin c \sin a \cos B$$

et

$$\cos c = \cos a \cos b + \sin a \sin b \cos C.$$

L'équation

$$\cos a = \cos b \cos c + \sin b \sin c \cos A$$

donne

$$\cos A = \frac{\cos a - \cos b \cos c}{\sin b \sin c},$$

d'où

$$\frac{\sin A}{\sin a} = \frac{\sin B}{\sin b} = \frac{\sin C}{\sin c}$$

Ainsi les sinus des angles d'un triangle sphérique sont entre eux comme les sinus des côtés opposés.

Pour trouver une relation entre deux côtés a, b , l'angle compris C et un autre angle A, on peut éliminer c entre les relations

$$\cos a = \cos b \cos c + \sin b \sin c \cos A$$

et

$$\cos c = \cos b \cos a + \sin b \sin a \cos C$$

en se servant subsidiairement de la relation

$$\sin c = \frac{\sin a \sin C}{\sin A};$$

il vient alors

$$\cos a = \cos a \cos b + \sin a \sin b \cos C + \sin a \sin b \cotang A \sin C$$

Cette formule générale en comprend six :
 $\cotang a \sin b = \cotang A \sin C + \cos b \cos C$
 $\cotang b \sin a = \cotang B \sin C + \cos a \cos C$
 $\cotang a \sin c = \cotang A \sin B + \cos c \cos B$
 $\cotang c \sin a = \cotang C \sin B + \cos a \cos B$
 $\cotang b \sin c = \cotang B \sin A + \cos c \cos A$
 $\cotang c \sin b = \cotang C \sin A + \cos b \cos A$
 Il ne reste plus à trouver que la relation entre les trois angles et un côté; pour cela, il

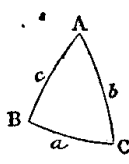


Fig. 12.

suffit d'appliquer l'une des formules fondamentales au triangle supplémentaire du proposé; soient a', b', c' les trois côtés de ce triangle supplémentaire et A' un des angles, on aura

$$\cos a' = \cos b' \cos c' + \sin b' \sin c' \cos A';$$

mais, comme a', b', c' sont respectivement les suppléments de A, B, C, a , il en résultera

$$\cos A = -\cos B \cos C + \sin B \sin C \cos a;$$

on trouverait de même

$$\cos B = -\cos A \cos C + \sin A \sin C \cos b$$

et

$$\cos C = -\cos B \cos C + \sin B \sin C \cos c.$$

Telles sont les diverses relations caractéristiques entre quatre éléments d'un triangle sphérique, combinées successivement des quatre manières possibles. Ces formules servent peu propres par elles-mêmes au calcul effectif de l'élément inconnu, mais on les transforme de manière à pouvoir appliquer la méthode de calcul par logarithmes.

Reprenons d'abord la relation entre les trois côtés et un angle

$$\cos a = \cos b \cos c + \sin b \sin c \cos A.$$

$$\tan \frac{1}{2} A = \sqrt{\frac{\sin \frac{1}{2}(a+b-c) \sin \frac{1}{2}(a+c-b)}{\sin \frac{1}{2}(a+b+c) \sin \frac{1}{2}(b+c-a)}}.$$

ou, si l'on désigne le périmètre $a+b+c$ par $2p$,

$$\tan \frac{1}{2} A = \sqrt{\frac{\sin(p-c) \sin(p-b)}{\sin p \sin(p-a)}};$$

cette formule et les deux autres analogues,

$$\tan \frac{1}{2} B = \sqrt{\frac{\sin(p-a) \sin(p-c)}{\sin p \sin(p-b)}};$$

et

$$\tan \frac{1}{2} C = \sqrt{\frac{\sin(p-a) \sin(p-b)}{\sin p \sin(p-c)}};$$

servent à résoudre très-commodément un triangle dont on donne les trois côtés. On en déduit immédiatement celles qui se rapportent au cas où l'on donne les trois angles. Si, dans la formule

$$\tan \frac{1}{2} A' = \sqrt{\frac{\sin(p'-c') \sin(p'-b')}{\sin p' \sin(p'-a')}},$$

relative au triangle supplémentaire du proposé, on remplace A' par $\pi - a$; a', b', c' par $\pi - A, \pi - B, \pi - C$; p' ou

$$\frac{a' + b' + c'}{2}$$

par

$$\pi + \frac{\pi}{2} - \frac{A+B+C}{2};$$

enfin

$$\frac{A+B+C}{2}$$

par

$$\frac{\pi}{2} + \epsilon,$$

$$\sin \frac{A \pm B}{2} = \sqrt{\frac{\sin(p-c) \sin(p-b)}{\sin b \sin c} \cdot \frac{\sin p \sin(p-b)}{\sin a \sin c}}$$

$$\pm \sqrt{\frac{\sin(p-a) \sin(p-c)}{\sin a \sin c} \cdot \frac{\sin p \sin(p-a)}{\sin b \sin c}}.$$

ou

$$\sin \frac{A \pm B}{2} = \frac{\sin(p-b)}{\sin c} \sqrt{\frac{\sin p \sin(p-c)}{\sin a \sin b}} \pm \frac{\sin(p-a)}{\sin c} \sqrt{\frac{\sin p \sin(p-c)}{\sin a \sin b}}$$

$$= \frac{\sin(p-b) \pm \sin(p-a)}{\sin c} \sqrt{\frac{\sin p \sin(p-c)}{\sin a \sin b}}$$

$$= \cos \frac{1}{2} C \frac{\sin(p-b \pm \sin(p-a))}{\sin c}$$

On en tire

$$\cos A = \frac{\cos a - \cos b \cos c}{\sin b \sin c};$$

d'où, en se servant des relations

$$\cos \frac{1}{2} A = \sqrt{\frac{1 + \cos A}{2}}$$

et

$$\sin \frac{1}{2} A = \sqrt{\frac{1 - \cos A}{2}},$$

$$\sin \frac{1}{2} A = \sqrt{\frac{1 - \frac{\cos a - \cos b \cos c}{\sin b \sin c}}{2}}$$

$$= \sqrt{\frac{\sin b \sin c + \cos b \cos c - \cos a}{2 \sin b \sin c}}$$

$$= \sqrt{\frac{\cos(b-c) - \cos a}{2 \sin b \sin c}}$$

$$= \sqrt{\frac{\sin \frac{1}{2}(a+b-c) \sin \frac{1}{2}(a+c-b)}{\sin b \sin c}}$$

et

$$\cos \frac{1}{2} A = \sqrt{1 + \frac{\cos a - \cos b \cos c}{\sin b \sin c}}$$

$$= \sqrt{\frac{\sin b \sin c - \cos b \cos c + \cos a}{2 \sin b \sin c}}$$

$$= \sqrt{\frac{\cos a - \cos(b+c)}{2 \sin b \sin c}}$$

$$= \sqrt{\frac{\sin \frac{1}{2}(a+b+c) \sin \frac{1}{2}(b+c-a)}{\sin b \sin c}}$$

En divisant ces deux dernières formules membre à membre, on en tire

2. désignant ce qu'on appelle ordinairement l'excès sphérique, il vient d'abord

$$\cotang \frac{1}{2} \epsilon = \sqrt{\frac{\sin(C-\epsilon) \sin(B-\epsilon)}{\sin \epsilon \sin(A-\epsilon)}},$$

et, en renversant

$$\tan \frac{1}{2} \epsilon = \sqrt{\frac{\sin \epsilon \sin(A-\epsilon)}{\sin(B-\epsilon) \sin(C-\epsilon)}},$$

formule à laquelle on peut adjoindre les deux analogues

$$\tan \frac{1}{2} b = \sqrt{\frac{\sin \epsilon \sin(B-\epsilon)}{\sin(A-\epsilon) \sin(C-\epsilon)}}$$

et

$$\tan \frac{1}{2} c = \sqrt{\frac{\sin \epsilon \sin(C-\epsilon)}{\sin(A-\epsilon) \sin(B-\epsilon)}}.$$

— *Formules de Delambre.* On a trouvé plus

$$\sin \frac{1}{2} A = \sqrt{\frac{\sin(p-c) \sin(p-b)}{\sin b \sin c}}$$

et

$$\cos \frac{1}{2} A = \sqrt{\frac{\sin p \sin(p-a)}{\sin b \sin c}},$$

et l'on exprimerait d'une manière analogue

$$\sin \frac{1}{2} B \text{ et } \cos \frac{1}{2} B.$$

Si, dans

$$\sin \frac{A \pm B}{2} = \sin \frac{A}{2} \cos \frac{B}{2} \pm \cos \frac{A}{2} \sin \frac{B}{2},$$

on remplace

$$\sin \frac{A}{2}, \cos \frac{A}{2}, \sin \frac{B}{2} \text{ et } \cos \frac{B}{2}$$

par leurs valeurs, il vient

Cette formule peut aussi s'écrire

$$\frac{\sin \frac{A+B}{2}}{\cos \frac{1}{2}C} = \frac{\sin(p-b) \pm \sin(p-a)}{\sin c}$$

ou, en décomposant,

$$\frac{\sin \frac{1}{2}(A+B)}{\cos \frac{1}{2}C} = \frac{\sin(p-b) + \sin(p-a)}{\sin c}$$

$$= \frac{2 \sin \left(p - \frac{a+b}{2} \right) \cos \frac{a-b}{2}}{2 \sin \frac{1}{2}c \cos \frac{1}{2}c},$$

c'est-à-dire, comme

$$p - \frac{a+b}{2}$$

est identiquement

$$\frac{\sin \frac{1}{2}(A+B)}{\cos \frac{1}{2}C} = \frac{\cos \frac{1}{2}(a-b)}{\cos \frac{1}{2}c}$$

et

$$\frac{\sin \frac{1}{2}(A-B)}{\cos \frac{1}{2}C} = \frac{\sin(p-b) - \sin(p-a)}{\sin c}$$

$$= \frac{2 \sin \frac{a-b}{2} \cos \frac{c}{2}}{2 \sin \frac{c}{2} \cos \frac{c}{2}} = \frac{\sin \frac{1}{2}(a-b)}{\sin \frac{1}{2}c},$$

les formules

$$\cos \frac{A+B}{2} = \cos \frac{A}{2} \cos \frac{B}{2} \mp \sin \frac{A}{2} \sin \frac{B}{2},$$

traitées de la même manière, donnent

$$\frac{\cos \frac{1}{2}(A+B)}{\sin \frac{1}{2}C} = \frac{\cos \frac{1}{2}(a+b)}{\cos \frac{1}{2}c}$$

et

$$\frac{\cos \frac{1}{2}(A-B)}{\sin \frac{1}{2}C} = \frac{\sin \frac{1}{2}(a+b)}{\sin \frac{1}{2}c}$$

— Analogies de Neper. En divisant membre à membre les formules de Delambre, qui se correspondent, on en tire

$$\frac{\tan \frac{1}{2}(A+B)}{\cotang \frac{1}{2}C} = \frac{\cos \frac{1}{2}(a-b)}{\cos \frac{1}{2}(a+b)}$$

et

$$\frac{\tan \frac{1}{2}(A-B)}{\cotang \frac{1}{2}C} = \frac{\sin \frac{1}{2}(a-b)}{\sin \frac{1}{2}(a+b)}$$

$$\frac{\tan \frac{1}{2}(a+b)}{\tan \frac{1}{2}c} = \frac{\cos \frac{1}{2}(A-B)}{\cos \frac{1}{2}(A+B)}$$

et

$$\frac{\tan \frac{1}{2}(a-b)}{\tan \frac{1}{2}c} = \frac{\sin \frac{1}{2}(A-B)}{\sin \frac{1}{2}(A+B)}$$

ce sont les analogies de Neper.

Les formules de Delambre ou celles de Neper servent à résoudre un triangle, connaissant deux côtés et l'angle compris ou un côté et les deux angles adjacents.

Les deux derniers cas sont ceux où l'on donne deux côtés et l'angle opposé à l'un d'eux, ou deux angles et le côté opposé; les formules qui servent alors sont d'abord la

$$4 \cos^2 \frac{a}{2} \cos^2 \frac{b}{2} + 2 \cos^2 \frac{c}{2} - 1 = \left(2 \cos^2 \frac{a}{2} - 1 \right) \left(2 \cos^2 \frac{b}{2} - 1 \right)$$

$$= \frac{4 \cos^2 \frac{a}{2} \cos^2 \frac{b}{2} \cos^2 \frac{c}{2}}{2 \cos^2 \frac{a}{2} \cos^2 \frac{b}{2} \cos^2 \frac{c}{2}}$$

$$\frac{\cos^2 \frac{a}{2} + \cos^2 \frac{b}{2} + \cos^2 \frac{c}{2} - 1}{2 \cos^2 \frac{a}{2} \cos^2 \frac{b}{2} \cos^2 \frac{c}{2}}$$

proportion des sinus des angles aux côtés opposés, ensuite les formules de Delambre et de Neper, au moyen desquelles on obtient le dernier angle et le dernier côté. Ces deux derniers cas comportant deux solutions réelles ou imaginaires, admissibles ou non, la discussion en est un peu longue; mais, précisément parce qu'ils comportent une indétermination, ils ne se rencontrent pas dans la pratique, ce qui nous permet de renvoyer aux traités spéciaux pour l'examen des difficultés qui s'y rattachent.

— Calcul de l'excès sphérique ou de la surface. L'excès sphérique 2ϵ est défini par l'équation $\pi + 2\epsilon = A + B + C$ ou

$$\epsilon = \frac{\pi}{2} + \frac{A+B+C}{2};$$

si les angles sont donnés, on aura immédiatement l'excès sphérique, mais nous supposons que ce soient les côtés que l'on connaisse; la formule précédente donne

$$\sin \epsilon = -\cos \frac{A+B+C}{2}$$

et

$$\cos \epsilon = \sin \frac{A+B+C}{2}$$

Si l'on veut avoir ϵ par son cosinus, on développera

$$\frac{\sin \frac{A+B+C}{2}}{\sin \frac{A+B+C}{2}} = \frac{\sin \frac{A+B+C}{2}}{\sin \frac{A+B+C}{2}}$$

$$= \sin \frac{A+B}{2} \cos \frac{C}{2} + \cos \frac{A+B}{2} \sin \frac{C}{2};$$

d'un autre côté, on a trouvé plus haut

$$\sin \frac{A+B}{2} = \cos \frac{C}{2} \frac{\cos \frac{a-b}{2}}{\cos \frac{c}{2}}$$

et

$$\cos \frac{A+B}{2} = \sin \frac{C}{2} \frac{\cos \frac{a+b}{2}}{\cos \frac{c}{2}}$$

en substituant, il vient

$$\cos \epsilon = \cos^2 \frac{C}{2} \frac{\cos \frac{a-b}{2}}{\cos \frac{c}{2}} + \sin^2 \frac{C}{2} \frac{\cos \frac{a+b}{2}}{\cos \frac{c}{2}}$$

$$= \frac{\cos^2 \frac{C}{2} + \cos^2 \frac{C}{2}}{\cos^2 \frac{c}{2}} \cos \frac{a-b}{2} - \cos \frac{a+b}{2}$$

$$= \frac{\cos^2 \frac{C}{2} \cos \frac{a-b}{2} - \sin^2 \frac{C}{2} \cos \frac{a+b}{2} + 2 \cos^2 \frac{C}{2} \sin \frac{a}{2} \sin \frac{b}{2}}{\cos^2 \frac{c}{2}}$$

$$= \frac{\cos^2 \frac{C}{2} \cos \frac{a-b}{2} + \sin^2 \frac{C}{2} \cos \frac{a+b}{2} (2 \cos^2 \frac{C}{2} - 1)}{\cos^2 \frac{c}{2}}$$

$$= \frac{\cos^2 \frac{C}{2} \cos \frac{a-b}{2} + \sin^2 \frac{C}{2} \cos \frac{a+b}{2} (2 \cos^2 \frac{C}{2} - 1)}{\cos^2 \frac{c}{2}}$$

$$= \frac{\cos^2 \frac{C}{2} \cos \frac{a-b}{2} + \sin^2 \frac{C}{2} \cos \frac{a+b}{2} (2 \cos^2 \frac{C}{2} - 1)}{\cos^2 \frac{c}{2}}$$

$$= \frac{\cos^2 \frac{C}{2} \cos \frac{a-b}{2} + \sin^2 \frac{C}{2} \cos \frac{a+b}{2} (2 \cos^2 \frac{C}{2} - 1)}{\cos^2 \frac{c}{2}}$$

en remplaçant dans cette formule $\cos C$ par

$$\frac{\cos c - \cos a \cos b}{\sin a \sin b},$$

il vient

$$\cos \epsilon = \frac{\cos c - \cos a \cos b}{\cos^2 \frac{c}{2} + \frac{\cos c - \cos a \cos b}{4 \cos^2 \frac{a}{2} \cos^2 \frac{b}{2}}}$$

$$= \frac{4 \cos^2 \frac{a}{2} \cos^2 \frac{b}{2} + \cos c - \cos a \cos b}{4 \cos^2 \frac{a}{2} \cos^2 \frac{b}{2} \cos^2 \frac{c}{2}}$$

Cette formule très-simple n'est pas propre au calcul par logarithmes; mais elle va servir à donner d'abord $\cos \frac{c}{2}$, puis $\sin \frac{c}{2}$, enfin $\tan \frac{c}{2}$.

$$2 \cos^2 \frac{1}{2} \epsilon = 1 + \cos \epsilon = \frac{2 \cos^2 \frac{a}{2} \cos^2 \frac{b}{2} \cos^2 \frac{c}{2} + \cos^2 \frac{a}{2} + \cos^2 \frac{b}{2} + \cos^2 \frac{c}{2} - 1}{2 \cos^2 \frac{a}{2} \cos^2 \frac{b}{2} \cos^2 \frac{c}{2}}$$

$$= \frac{(\cos^2 \frac{a}{2} + \cos^2 \frac{b}{2} \cos^2 \frac{c}{2}) - \cos^2 \frac{b}{2} \cos^2 \frac{c}{2} + \cos^2 \frac{b}{2} + \cos^2 \frac{c}{2} - 1}{2 \cos^2 \frac{a}{2} \cos^2 \frac{b}{2} \cos^2 \frac{c}{2}}$$

$$= \frac{(\cos^2 \frac{a}{2} + \cos^2 \frac{b}{2} \cos^2 \frac{c}{2}) - (1 - \sin^2 \frac{b}{2}) (1 - \sin^2 \frac{c}{2}) + \cos^2 \frac{b}{2} + \cos^2 \frac{c}{2} - 1}{2 \cos^2 \frac{a}{2} \cos^2 \frac{b}{2} \cos^2 \frac{c}{2}}$$

$$= \frac{(\cos^2 \frac{a}{2} + \cos^2 \frac{b}{2} \cos^2 \frac{c}{2}) - \sin^2 \frac{b}{2} \sin^2 \frac{c}{2}}{2 \cos^2 \frac{a}{2} \cos^2 \frac{b}{2} \cos^2 \frac{c}{2}}$$

$$= \frac{(\cos^2 \frac{a}{2} + \cos^2 \frac{b}{2} \cos^2 \frac{c}{2}) (\cos^2 \frac{a}{2} + \cos^2 \frac{b}{2} \cos^2 \frac{c}{2})}{2 \cos^2 \frac{a}{2} \cos^2 \frac{b}{2} \cos^2 \frac{c}{2}}$$

$$= 2 \frac{\cos \frac{a+b-c}{2} \cos \frac{a+c-b}{2} \cos \frac{b+c-a}{2} \cos \frac{a+b+c}{2}}{\cos^2 \frac{a}{2} \cos^2 \frac{b}{2} \cos^2 \frac{c}{2}};$$

d'où

$$\cos \frac{1}{2} \epsilon = \sqrt{\frac{\cos \frac{p-a}{2} \cos \frac{p-b}{2} \cos \frac{p-c}{2}}{\cos \frac{a}{2} \cos \frac{b}{2} \cos \frac{c}{2}}}$$

on trouverait de même

$$\sin \frac{1}{2} \epsilon = \sqrt{\frac{\sin \frac{p-a}{2} \sin \frac{p-b}{2} \sin \frac{p-c}{2}}{\cos \frac{a}{2} \cos \frac{b}{2} \cos \frac{c}{2}}}$$

et il en résulte, en divisant membre à membre,

$$\tan \frac{1}{2} \epsilon = \sqrt{\frac{\tan \frac{p-a}{2} \tan \frac{p-b}{2} \tan \frac{p-c}{2}}{\tan \frac{a}{2} \tan \frac{b}{2} \tan \frac{c}{2}}}$$

formule très-simple, très-remarquable et qui s'applique parfaitement au calcul par logarithmes.

— Triangles rectangles. Les formules fondamentales donnent sans transformation préalable tout ce qui est nécessaire pour résoudre un triangle rectangle. Si A est l'angle droit, les formules générales où entrait cet angle se réduisent à

$$\cos a = \cos b \cos c$$

$$\sin a = \frac{\sin b}{\sin c} = \frac{\sin c}{\sin b}$$

$$\cotang a \sin b = \cos b \cos c,$$

ou

$$\cotang a = \cotang b \cos c,$$

ou encore

$$\tan b = \tan a \cos c,$$

et de même

$$\tan c = \tan a \cos b.$$

ou

$$\tan b = \sin c \tan b,$$

et de même

$$\tan c = \sin b \tan c,$$

enfin

$$\cos a = \cotang b \cotang c.$$

Toutes ces formules sont calculables par logarithmes et suffisent pour résoudre tous les cas.

TRIGONOMÉTRIQUE adj. (tri-go-no-mé-tri-que — rad. *trigonométrie*). Qui appartient à la trigonométrie : Calcul TRIGONOMÉTRIQUE. L'aplatissement de la terre vers les pôles a été confirmé par des mesures TRIGONOMÉTRIQUES d'une rigoureuse exactitude. (Cuv.)

TRIGONOMÉTRIQUEMENT adv. (tri-go-no-mé-tri-que — man — rad. *trigonométrie*). Suivant les règles de la trigonométrie : Carte levée TRIGONOMÉTRIQUEMENT. Distance mesurée TRIGONOMÉTRIQUEMENT.

TRIGONON s. m. (tri-go-non — du gr. *três*, trois; *gônia*, angles). Mus. Espèce de harpe des anciens, de forme triangulaire.

TRIGONOPELTASTE s. m. (tri-go-no-pél-ta-ste — du gr. *trigónos*, triangulaire; *peltastês*, armé d'un bouclier). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des lamellicornes, tribu des scarabées mélotophiles, comprenant sept espèces, qui habitent l'Amérique.

TRIGONOPHORE s. m. (tri-go-no-fo-re — du gr. *trigónos*, triangulaire; *phoros*, qui porte). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des lamellicornes, tribu des scarabées mélotophiles, comprenant quatre espèces, qui habitent l'Inde. || Syn. de

STAPHYLIN, autre genre de coléoptères. || Genre d'insectes hyménoptères, de la tribu des chalcidides.

— s. f. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, de la tribu des noctuides.

TRIGONOPS (s. m. tri-go-nops — du gr. *trigónos*, triangulaire; *ops*, face). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des charançons, tribu des cyclomides, dont l'espèce type habite les îles Salomon.

TRIGONOPSIS s. m. (tri-go-no-psiss — du gr. *trigónos*, triangulaire; *opsis*, aspect.) Entom. Syn. de *rodion*.

TRIGONOSCÉLIS s. m. (tri-go-noss-sé-liss — du gr. *trigónos*, triangulaire; *skêlis*, jambe). Entom. Genre d'insectes coléoptères hétéromères, de la famille des mélasomes, tribu des pimélaïres.

TRIGONOSÈME s. m. (tri-go-no-sè-me — du gr. *trigónos*, triangulaire; *séma*, étendard). Moll. Genre de mollusques brachiopodes fossiles, du groupe des térébratules.

TRIGONOSOME s. m. (tri-go-no-so-me — du gr. *trigónos*, triangulaire; *sôma*, corps). Entom. Genre d'insectes hémiptères, de la famille des scutellériens, tribu des scutellérites, comprenant plusieurs espèces, qui habitent le midi de l'Europe et le nord de l'Afrique. || Genre d'insectes diptères, de la famille des athéricères, tribu des muscides. || Syn. de *PRIONOMÈRE*, autre genre d'insectes.

TRIGONOSPERME s. m. (tri-go-no-spér-me — du gr. *trigónos*, triangulaire; *sperma*, graine). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des sénécionées, dont l'espèce type croît au Mexique.

TRIGONOSTÈME s. m. (tri-go-no-stè-me — du gr. *trigónos*, triangulaire; *stêmon*, étamine). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des euphorbiacées, tribu des crotonées, dont l'espèce type croît à Java. || On l'appelle aussi *TRIGONOSTÉMON* et *TRIGOSTÉMON*.

TRIGONOSTÉMON s. m. (tri-go-no-sté-mon). Bot. Syn. de *TRIGONOSTÈME*.

TRIGONOSTOME adj. (tri-go-no-sto-me — du gr. *trigónos*, triangulaire; *stoma*, bouche). Zool. Qui a la bouche triangulaire.

— s. m. Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des lamellicornes, tribu des scarabées phyllophages, dont l'espèce type habite Madagascar. || Syn. d'*ADONIS*, autre genre d'insectes.

— Moll. Genre de mollusques gastéropodes pulmonés, du groupe des hélices.

— s. m. pl. Crust. Group. de crustacés décapodes brachiures.

TRIGONOTARSE s. m. (tri-go-no-tar-se — du gr. *trigónos*, triangulaire, et de *tarse*). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des charançons, tribu des rhynchophorides, dont l'espèce type habite l'Australie.

TRIGONOTHEQUE s. m. (tri-go-no-tè-ke — du gr. *trigónos*, triangulaire; *théké*, capsule). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des hippocratéacées, dont l'espèce type croît en Abyssinie.

— **Encycl.** Le *trigonothèque denté* est un arbrisseau à feuilles opposées, lancéolées, bordées de dents obtuses, de couleur différente sur leurs deux faces; les fleurs, qui sont petites et jaunâtres, ont une corolle à cinq pétales et trois étamines; l'ovaire et le fruit capsulaire qui lui succède sont marqués de trois angles obtus, d'où le nom du genre. L'espèce type croît en Abyssinie, où elle porte parmi les habitants le nom vulgaire de *tschaat*. On cultive cet arbrisseau dans quelques provinces; on mange ses feuilles crues et on en fait l'infusion; on ne dit rien des propriétés de ses fruits. Cet arbrisseau est du reste fort peu connu en Europe, et on le cultive à peine dans quelques jardins botaniques.

TRIGONOTOME s. m. (tri-go-no-to-me — du gr. *trigónos*, triangulaire; *tomé*, section). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des carabiques, type de la tribu des trigonomides, comprenant une quinzaine d'espèces, qui habitent l'Inde et l'Australie.

TRIGONOTOMIDE adj. (tri-go-no-to-mi-de — de *trigonotome*, et du gr. *eidos*, aspect). Entom. Qui ressemble ou qui se rapporte au trigonotome.

— s. m. pl. Tribu de la famille des carabiques, ayant pour type le genre trigonotome.

TRIGONOTRÈTE s. f. (tri-go-no-trè-te — du gr. *trigónos*, triangulaire; *trétos*, perforé). Moll. Syn. de *SPHINX*. II Section des térébratules, autre genre de mollusques.

TRIGORIME s. f. (tri-go-ri-me — du lat. *triga*, nombre de trois; *rîma*, fente). Moll. Genre de mollusques brachiopodes, formé aux dépens des térébratules.

TRIGOSTEMON s. m. (tri-go-sté-mon). Bot. V. *TRIGONOSTÈME*.

TRIGRAMME s. m. (tri-gra-me — grec *trigrama*; de *treis*, trois, et de *gramma*, lettre). Philol. Mot de trois lettres.

— Sigle de trois caractères réunis.

— *Trigramme de Fo-hi*. Nom donné aux espèces de symboles ou d'hieroglyphes par lesquels Fo-hi désigna d'abord les différents principes renfermés dans le livre intitulé *Y-King*.

TRIGUÈRE s. f. (tri-gù-re — de *Triguer*, sav. espagn.). Bot. Genre de plantes, rapporté avec doute à la famille des solanées, et comprenant quelques espèces, qui croissent dans le midi de l'Espagne. II Syn. de *LAGUNER*, genre de malvacées.

— **Encycl.** Les *trigüères* sont des plantes herbacées, à feuilles alternes; les fleurs, graminées sur des pédoncules extra-axillaires, pendantes, présentent un calice à cinq divisions, lanugineux; une corolle campanulée ou tubuleuse, à gorge dilatée, à limbe divisé en cinq lobes inégaux, peu marqués, presque bilabie; cinq étamines hypogynes, à filets très-courts, soudés à la base; le fruit est une baie pulpeuse, entourée par le calice et divisée en quatre loges, dont chacune contient deux graines. Ce genre, qui, par ses caractères et ses propriétés, se rapproche des belladones, renferme un petit nombre d'espèces, originaires de l'Amérique, et dont deux sont naturalisées en Espagne. La *trigüère ambrôlée*, à fleurs pourpre violacé, répand une odeur de musc très-agréable; on retire de ses graines une huile essentielle fort douce.

TRIGUBROS (Candide-Marie), littérateur espagnol, né à Orgaz (Castille) en 1736, mort vers la fin du XVIII^e siècle. De bonne heure, il suivit la carrière ecclésiastique, fut pourvu d'un bénéfice à Carmona et dut à la réputation qu'il s'était acquise par ses travaux littéraires la place de bibliothécaire des écoles royales de Madrid. Trigubros fut membre de l'Académie des bonnes lettres, des sociétés économiques de San-Lucar et de Séville, correspondant du Jardin royal de Madrid, etc. Il a beaucoup écrit, dans un style souvent négligé et dans lequel on sent la précipitation. Ses ouvrages les plus estimés et les plus connus sont : *El Poeta filósofo o Poetas filosofos* (Séville, 1774 in-4°), recueil de divers poèmes en vers pentamètres; *Poesias de Melchior Diaz de Toledo* (Séville, 1776), recueil de pièces de vers qui sont l'œuvre de Trigubros, mais qu'il attribua à un poète inconnu du XVI^e siècle; *Viage al cielo del poeta filósofo* (Séville, 1777), poème en trois chants; *San Felipe Neri al clero* (Séville, 1784), poème qui souleva une polémique des plus vives et fournit aux ennemis de l'auteur un prétexte pour l'accuser d'hérésie; *La Niada* (Séville, 1784), poème dans lequel Trigubros décrit le terrible débordement du Guadalquivir en 1784; des comédies : *Los Menestriles* (1784), pièce regardée comme une des meilleures du théâtre espagnol; *El Tacano*, *El Precipitado*; *La Neepr*

sis, tragédie. Trigubros a laissé enfin, en manuscrits, un grand nombre d'écrits, de morceaux, de traductions en vers et en prose.

TRIGUTTÉ, ÊE adj. (tri-gut-té — du préf. *tri*, et du lat. *gutta*, goutte. Zool. Qui a sur le corps trois taches en forme de gouttes.

TRYGYNE adj. (tri-ji-ne — du préf. *tri*, et du gr. *guné*, femelle). Bot. Qui a trois styles ou pistils.

TRIGYNÉE s. f. (tri-ji-né — du préf. *tri*, et du gr. *guné*, femelle). Bot. Genre d'arbrisseaux rapporté avec doute à la famille des anonacées, et dont l'espèce type croît au Brésil.

TRIGYNIE s. f. (tri-ji-ni — du préf. *tri*, et du gr. *guné*, femelle). Bot. Etat des fleurs trigynes. II Ordre qui se retrouve dans plusieurs classes du système sexuel de Linné, et qui comprend les genres dont les fleurs sont munies de trois styles ou pistils libres.

TRIGYNIQUE adj. (tri-ji-ni-ke — rad. *trigyne*). Bot. Qui appartient à la trigynie.

TRIEBDOMADAIRE adj. (tri-é-bdo-ma-dé-re — du préf. *tri*, et de *hebdomadaire*). Qui paraît trois fois par semaine : *Journal TRIEBDOMADAIRE*.

TRIHÉMIMÈRE adj. f. (tri-é-mi-mè-re — du préf. *tri*, et du gr. *hèmi* demi; *meros*, partie). Métrique. Se dit de la césure d'un vers grec ou latin, quand elle tombe au troisième demi-pied, c'est-à-dire après le premier pied.

TRIHÉMIMÈTRE adj. (tri-é-mi-mè-tre — du préf. *tri*; du gr. *hèmi*, demi, et de *mètre*). Métrique. Se dit d'un vers qui a trois demi-pieds ou un pied et demi.

TRIHÉMITON s. m. (tri-é-mi-ton — du préf. *tri*, du gr. *hèmi*, demi, et de *ton*). Mus. Intervalle de trois demi-tons ou tierce mineure.

TRIEPTYLAMINE s. f. (tri-é-pi-ti-la-mi-ne — du préf. *tri*, et de *heptylamine*). Chim. Ammoniaque composée qui renferme trois fois le radical heptyle substitué à l'hydrogène.

TRIEXAÈDRE adj. (tri-é-gza-è-dre — du préf. *tri*, et de *hexaèdre*). Minér. Qui offre trois rangs de facettes, disposés six par six.

TRIHORAIRE (tri-o-rè-re — du préf. *tri*, et de *horaire*). Qui se fait toutes les trois heures : *Observations TRIHORAIRE*.

TRIHYDRIQUE adj. (tri-i-dri-ke — du préf. *tri*, et de *hydrique*). Chim. Se dit d'un composé contenant trois proportions d'hydrogène.

TRIODORCINE s. f. (tri-i-o-dor-si-ne — du préf. *tri*, de *iodé* et *orcine*). Chim. Corps produit par l'action du trichlorure d'iode sur une solution aqueuse d'orcine.

— **Encycl.** V. *ORCINE*.

TRIODURE s. m. (tri-i-o-du-re — du préf. *tri*, et de *iodure*). Chim. Qui contient trois proportions d'iode.

TRIJASSE s. m. (tri-ja-se). Ornith. Nom vulgaire du gros-bec.

TRIJUGUÉ, ÊE adj. (tri-ju-gué — du préf. *tri*, et du lat. *jugum*, paire). Bot. Se dit des feuilles pennées, qui sont composées de trois couples ou paires de folioles.

TRIJUMEAU, ELLE s. (tri-ju-mo, è-le — du préf. *tri*, et de *jumEAU*). Enfant né avec deux autres, d'une même couche.

— Adjectif. *Nerf trijumEAU* ou substantif. *TrijumEAU*, Nerf de la face qui se partage en trois faisceaux.

— **Encycl.** Anat. Le nerf *trijumEAU*, aussi nommé *trifacial*, se divise en trois branches principales et constitue la cinquième paire cérébrale. Il prend naissance par deux racines situées sur la protubérance annulaire du cerveau, au niveau du point où elle se confond avec les pédoncules cérébelleux moyens. Les deux racines sont d'inégale grosseur, la plus volumineuse est sensitive, la plus petite est motrice. La première naît du bulbe rachidien, entre le faisceau latéral et les corps restiformes, avec lesquels elle semble se confondre, traverse le bulbe dont elle est parfaitement distincte et sort du cerveau au point déjà indiqué. La seconde racine, très-difficile à suivre au delà du point d'émergence, viendrait, d'après M. Longet, du faisceau latéral de la moelle. Les deux racines du *trijumEAU*, formées par la réunion d'un grand nombre de petits filets nerveux, se réunissent au moment où elles sortent du cerveau, s'accroissent l'une à l'autre et se portent en avant dans une dépression creusée sur le sommet du rocher où il se renfle pour former le ganglion semi-lunaire ou de Gasser, ainsi nommé à cause de sa forme et en souvenir de l'anatomiste qui l'a découvert le premier. C'est du bord antérieur convexe de ce ganglion qu'émergent les trois branches du trifacial : la branche ophthalmique de Willis, la maxillaire supérieure et la maxillaire inférieure.

La première, qui est en même temps la moins volumineuse des trois, se dirige en avant dans l'épaisseur du sinus caverneux et se divise là en trois rameaux, savoir : un externe, nerf lacrymal ou lacrymo-palpébral qui pénètre dans l'orbite par la partie la plus étroite de la fente sphénoïdale et va à la glande lacrymale et aux parties voisines ;

un moyen, appelé *nerf frontal* parce qu'il va au front, et qui entre également dans l'orbite, mais par la partie la plus élevée et la plus large de la fente sphénoïdale; enfin un rameau interne, le nerf nasal. La branche maxillaire supérieure, branche moyenne du *trijumEAU*, tant sous le rapport de sa position que de son volume, sort du crâne par le trou grand rond du sphénoïde, traverse la fosse sphéno-maxillaire et le canal sous-orbitaire, pour venir s'épanouir dans la joue. Les branches collatérales sont : le rameau orbitaire ou lacrymo-temporal, les nerfs palatins et sphéno-palatins, le vidien ou ptérygoïdien, les alvéolo-dentaires antérieur et postérieur, enfin les filets grêles qui entourent l'artère maxillaire interne. La branche maxillaire inférieure, la plus grosse des trois, sort du crâne par le trou ovale du sphénoïde et s'épanouit dans la fosse zygomatique en sept rameaux qui sont : le temporal profond, le massétérin, le buccal, l'auriculo-temporal, le ptérygoïdien interne, le lingual et le dentaire inférieur. Pour plus de détails, v. ces mots.

Le *trijumEAU* est, à la fois, un nerf de sensibilité et un nerf de mouvement. C'est lui qui préside d'une part à la sensibilité de la peau de la face et de la moitié antérieure du cuir chevelu, ainsi qu'à la sensibilité des muqueuses de la face, d'autre part aux mouvements de la mâchoire inférieure.

TRIKÉRI, ville de la Turquie d'Europe, dans le sangiac de Tricala, à l'entrée du golfe de Volo et à l'extrémité O. de la péninsule de Trikéri; 6,000 hab. environ, grecs pour la plupart. Cette ville, construite sur le penchant d'une montagne, possède un bon port, qui est assez fréquenté, et un chantier de constructions navales.

TRIKÉRI, île de la Turquie d'Europe, sangiac de Tricala, dans le S. du golfe de Volo, à 29 kilom. S. de Zagora; par 39° 9', latit. N. et 20° 45' longit. E. Elle a 3 kilom. de longueur sur 2 de largeur.

TRIKÉRI (canal de), détroit de l'Archipel, entre la Turquie, l'Europe et la Grèce, bordé au N. par la péninsule de Zagora et au S. par l'île d'Éubée. Il s'étend du N.-O. au S.-O. sur une longueur d'environ 34 kilom. et sur une largeur de 12. On pénètre par ce canal dans le golfe de Volo et dans le canal de Négrepont.

TRIL s. m. (tril). Mus. Ancienne forme du mot *TRILLE*.

TRILABE s. m. (tri-la-be — du préf. *tri*, et du gr. *lambanô*, je prends). Chir. Instrument dont on se sert pour saisir les calculs, dans l'opération de la lithotritie.

TRILATÉRAL, ALE adj. (tri-la-té-ral, a-le — du préf. *tri*, et de *latéral*). Qui a trois côtés.

TRILATÈRE s. m. (tri-la-tè-re — du préf. *tri*, et du lat. *latus*, côté). Géom. Mot proposé pour remplacer le mot *triangle*, qui n'est pas en rapport avec *quadrilatère*, lequel, du reste, ne s'accorde pas davantage avec *pentagone*, *hexagone*, etc.

TRILÉPIDE adj. (tri-lé-pi-de — du préf. *tri*, et du lat. *lepis*, écaille). Hist. nat. Qui est muni de trois écailles.

— s. f. Bot. Genre de plantes, de la famille des cypéracées, tribu des élyniées, comprenant deux espèces, qui croissent, l'une sur l'Himalaya, l'autre sur les montagnes du Brésil.

TRILÉPISIE s. m. (tri-lé-pi-zi — du préf. *tri*, et du gr. *lepis*, écaille). Bot. Genre d'arbres, rapporté avec doute à la famille des chrysobalanées, et dont l'espèce type croît à Madagascar.

TRILICE s. m. (tri-li-se — du lat. *trilix*, tresse de trois brins). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des tiliacées, tribu des grévées, dont l'espèce type croît à Carthage.

TRILINGUE adj. (tri-lin-gue — du préf. *tri*, et du lat. *lingua*, langue). Philol. Qui sait trois langues. II Qui est en trois langues : *Inscription TRILINGUE*.

— Hist. Se disait des habitants de la Sicile, qui parlaient trois langues : le phénicien, le sicilien et le grec. II Se disait aussi des Marseillais, qui parlaient le grec, le latin et le celtique.

TRILISA s. m. (tri-li-za). Bot. Syn. et section des *LIATRIS*, genre de composées.

TRILITHE s. m. (tri-li-te — du préf. *tri*, et du gr. *lithos*, pierre). Antiq. Monument composé de trois pierres, deux posées en terre verticalement, la troisième placée en travers en forme d'imposte, de manière à représenter une porte : *Les TRILITHES portugais*.

TRILITHIQUE adj. (tri-li-thi-ke — du préf. *tri*, et de *lithique*). Chim. Se dit d'un sel lithique contenant trois fois autant de base que le sel neutre correspondant.

TRILITTÉRAL, ALE adj. (tri-lit-té-ral, a-le — du préf. *tri*, et de *littéral*). Gramm. Syn. de *TRILITTÈRE*.

TRILITTÉRALITÉ s. f. (tri-lit-té-ra-li-té — rad. *trilitère*). Philol. Forme trilitère : *La TRILITTÉRALITÉ n'exclut pas le monosyllabisme*. (Renan.)

TRILITTÈRE adj. (tri-lit-tè-re — du préf. *tri*, et du lat. *littera*, lettre). Philol. Com-

posé de trois lettres : *Mot TRILITTÈRE. Dans l'état actuel des langues sémitiques, toutes les racines verbales sont TRILITTÈRES*. (Renan.)

TRILLE s. m. (tri-llé; II mll. — ital. *trillo*, mot qui est une onomatopée). Mus. Agrément de chant consistant en un battement rapide qui se fait sur une note, en faisant entendre alternativement cette note et celle qui serait placée immédiatement au-dessus : *Faire des TRILLES*.

— **Encycl.** Le *trille* est un des plus brillants ornements du chant, soit vocal, soit instrumental; les anciens compositeurs italiens l'appelaient indifféremment *trillo* ou *cadenza*, ce qui lui a fait donner aussi chez nous le nom de cadence. Le *trille* consiste en un battement rapide et continu de la note sur laquelle il est placé avec la note située immédiatement au-dessus, soit à un ton, soit à un demi-ton de distance.

On distingue quatre sortes de *trilles* : 1° le *trillo lento legato*, qui sort de une douce et courte ondulation sur une longue note; 2° le *trillo giusto*, qu'on doit battre avec une grande égalité; 3° le *trillo sforzato*, dont la rapidité augmente jusqu'à la fin; 4° le *trillo variato*, dont la rapidité varie à chaque instant. Ces différentes manières d'exécuter le *trille* ne s'indiquent par aucun signe; c'est au goût de l'exécutant à juger laquelle il doit employer.

Comme cet ornement est d'un usage extrêmement fréquent, il doit être l'objet, de la part des élèves, d'un travail particulier et persévérant. Le battement du *trille* est une faculté très-longue et très-difficile à acquérir, en raison de l'égalité, de la rapidité et de la justesse avec lesquelles il doit être exécuté. Il n'est pas rare de rencontrer des artistes dont le *trille* est très-brillant, très-net, très-précis, mais manquant de justesse; d'autres, au contraire, le font très-juste, mais manquant de vigueur.

Le *trille* réclame souvent un travail prolongé de plusieurs années; chez les chanteurs, il devient plus difficile en raison de la gravité ou de l'acuité de la note sur laquelle il est placé. Chez les instrumentistes, cette difficulté dépend du doigt qui doit battre la note : à ce point de vue, le majeur a de la force, mais souvent une certaine lourdeur; le petit doigt ne manque pas de rapidité, mais la vigueur lui fait parfois défaut; l'annulaire réunit généralement les meilleures qualités. Mais la grande difficulté, précisément, est d'obliger tous les doigts à acquiescer ces qualités diverses. On commence donc par battre le *trille* avec une extrême lenteur, en ayant soin que le doigt batte la note avec la plus grande force possible et en même temps de façon que la justesse ne laisse rien à désirer, et on exerce ainsi chacun des doigts à son tour, de telle sorte que l'un ne le cède jamais à l'autre et donne les mêmes résultats, en dépit de la diversité des aptitudes. Peu d'exercices sont aussi durs, aussi fatigants, on peut même dire aussi douloureux.

On marque le *trille* par les deux lettres *tr*, écrites au-dessus de la note qui le supporte, et cette dernière est généralement suivie de deux ou de trois petites notes qui indiquent de quelle façon doit être faite la terminaison du *trille*. Si la note même du *trille*, la note faisant battement, doit être diésée, on place un dièse devant les deux lettres *tr*; si elle doit être bémolisée, on y met un bémol. Si l'on veut marquer un double *trille*, on place les deux lettres *tr* au-dessus de chacune des deux notes qui doivent supporter le *trille*.

TRILLER v. a. ou tr. (tri-llé; II mll. — rad. *trille*). Mus. Orner de trilles : *TRILLER un passage*.

TRILLER (Daniel-Guillaume), médecin et prêtre allemand, né à Erfurt en 1693, mort à Wittenberg en 1782. Il fut reçu maître en philosophie à Leipzig, en 1715, et prit le grade de docteur en médecine à Halle, en 1718. Il revint alors à Leipzig, où il commença à faire des cours particuliers. En 1720, il fut nommé médecin pensionné à Merséboug; en 1730, il accompagna, en qualité de premier médecin, le prince de Nassau-Saarbrück dans un voyage en Suisse, en Hollande et en Lorraine; enfin, en 1749, il devint professeur de médecine à l'université de Wittenberg. Triller était un homme d'une immense lecture, mais jetant les produits de son érudition avec plus de profusion que de goût. Parmi ses très-nombreux écrits, nous citerons les suivants : *De partibus corporis humani internis* (Leipzig, 1715, in-4°); *Succincta commentatio de pleuritide ejusque curatione* (Frankfort, 1742, in-8°); *De clysterum nutrimentum antiquitate et usu* (1750, in-4°); *De specficorum sic dictorum remedium dubia fide et ambiguo effectu* (1751, in-4°); *De nociva caneri inveterati extirpatione* (1754); *De scarificatione oculorum* (1754); *De tumoribus singu aribus a mensium suppressione obortis* (1758); *De tabaci abusu* (1760); *Dispensatorium pharmaceuticum universale* (1763); *Opuscula medica ac medico-philologica* (Leipzig, 1766-1772, 3 vol. in-4°); *Clinotechnia medica antiquaria* (Leipzig, 1774, in-4°), etc. Triller n'était pas seulement un savant médecin, il était aussi un poète de mérite. Dépourvu d'imagination, ses poésies se distinguent néanmoins par la propriété, la clarté et l'élégance du style. Triller eut le tort d'écrire contre la *Messinde* de Klopstock, pour tour-

ner en dérision les hexamètres de la poésie allemande. Parmi ses ouvrages littéraires, nous citerons : *Considérations poétiques sur différents objets pris dans l'histoire naturelle et la morale* (Hambourg, 1750, 3 vol. in-8°); *Nouvelles fables à la manière d'Esopé* (Hambourg, 1750, in-8°); *Enlèvement du prince de Saxe ou le Charbonnier bien récompensé*, en 4 livres (Francfort, 1743, in-8°); *Wurmsamen ou la Semence de vers*, poème épique (Francfort, 1751, in-8°); *l'Inoculation de la petite vérole, poème physique et moral* (Francfort, 1766, in-8°).

TRILLIE s. m. (tri-il-li). Bot. Genre de plantes, de la famille des liliacées, tribu des asparagées, comprenant plusieurs espèces, qui habitent l'Asie et l'Amérique du Nord : *On cultive comme plante d'ornement la TRILLIS sessile*. (P. Duchartre.)

TRILLON s. m. (tri-li-on — du lat. *tres*, trois). Arith. Mille billions ou un million de millions.

TRILLO, petite ville d'Espagne, province de Guadalupe, sur la rive droite du Tage, au S. de Cifuentes; 800 hab. Elle est surtout célèbre par ses eaux minérales. L'industrie y est néanmoins représentée par une fabrique d'étamines réunissant les divers degrés de fabrication : filature de laine, teinturerie, métiers à tisser, etc.

TRILLOBAIRE adj. (tri-lo-ba-re — du préf. *tri*, et de *lobe*). Hist. nat. Qui a lieu par trois lobes : *Division TRILLOBAIRE*.

TRILOBÉ, ÉE adj. (tri-lo-bé — du préf. *tri*, et de *lobe*). Hist. nat. Se dit des organes divisés en trois lobes.

— Archit. Disposé en forme de trèfle : *Arc TRILOBÉ*.

TRILOBITE s. m. (tri-lo-bi-te — rad. *trilobé*). Crust. Genre de crustacés, devenu le type de l'ordre du même nom et comprenant un grand nombre d'espèces fossiles des terrains les plus anciens : *Les TRILOBITES seraient des animaux marins, et plusieurs d'entre eux auraient la faculté de se rouler en boule, comme les sphéromes de nos mers*. (H. Lucas.)

— s. m. pl. Ordre de crustacés, voisin des isopodes.

— **Encycl.** Les *trilobites* forment un ordre nombreux, composé de genres qui ont tous aujourd'hui disparu de la surface du globe et qui caractérisent les époques les plus anciennes. Ces crustacés se présentent ordinairement sous la forme d'un bouchier ovale composé d'articles divisés en trois parties par deux dépressions latérales. Le premier de ces articles, le plus grand, porte les yeux. On a longtemps discuté pour savoir si les *trilobites* étaient des mollusques ou des crustacés. Quelques auteurs voyaient des coquilles à trois lobes et les comparaient aux oscarions, en leur supposant un pied charnu comme dans les mollusques gastéropodes; mais une comparaison plus exacte de la forme des téguments, l'existence des yeux réticulés, etc., ont démontré jusqu'à l'évidence que ce sont de véritables crustacés. Il est probable que ces animaux avaient des pieds très-tendres et délicats, qui n'ont pas laissé d'impression dans la roche. Le corps des *trilobites* est toujours composé de trois parties distinctes : la partie antérieure correspond à la tête et a reçu les noms de bouchier, de céphalo-thorax; la seconde partie est le thorax, l'abdomen ou le tronc, suivant les opinions diverses; la troisième partie est le post-abdomen et a été souvent nommée *scutum caudale*. Chacune de ces parties est divisée dans sa largeur en trois lobes par deux dépressions longitudinales. La partie du milieu se nomme lobe médian ou lobe moyen; les parties latérales sont les flancs ou lobes latéraux. Des trois parties, la tête est en général la plus grande; sa largeur surpasse toujours celle du reste du corps; sa longueur varie entre le quart et la moitié de la longueur totale. Elle ressemble à un demi-cercle; son bord extérieur est formé par une expansion du test, nommé bori ou limbe, divisé lui-même en un bord extérieur (filet marginal) et une partie interne plus basse (sillon ou rainure du bord). Les yeux ne paraissent pas exister dans tous les genres, et ils manquent spécialement dans les *trilobites* de la faune primordiale. La structure des yeux présente des différences notables et l'on peut y distinguer trois types : celui des phacops et des dalmatians, chez lesquels le tégument de l'œil est identique avec le reste de l'enveloppe céphalique, mais réticulé; celui des asaphus, acidaspis, etc., chez lesquels l'œil est couvert d'une cornée générale différente du test céphalique qui recouvre les lentilles partielles; celui des harpes, chez lesquels les yeux sont composés d'un petit nombre de stémmites lisses ou d'yeux isolés. La plupart des *trilobites* peuvent s'enrouler autour d'une ligne perpendiculaire à l'axe du corps appelée axe d'enroulement; on nomme pèles les extrémités du corps, équateur la courbe que forme l'axe du corps. Le pygidium est composé d'un certain nombre de segments semblables à ceux du thorax, mais soudés de manière à constituer un bouchier postérieur. La forme normale, très-variable d'ailleurs, est un demi-cercle. En étudiant les métamorphoses que subissent les *trilobites*, on est conduit à quatre types. Les uns commencent par une forme circulaire discoïde pour arriver à une forme allongée; la tête, dans l'origine, ne se distingue pas du thorax; le pygidium ne commence à exister qu'à la fin de la période embryonnaire et les ossements du test sont relativement récents. D'autres, au contraire, ont dès l'origine leurs formes génériques; les anneaux du thorax, d'abord indistincts, deviennent successivement libres; le pygidium, dans l'origine, a aussi des anneaux qui apparaissent successivement. Dans un troisième type, le thorax et le pygidium sont distincts dès l'origine et prennent l'un et l'autre de nouveaux anneaux. Le quatrième type a, dès l'origine, un thorax complet et dont le pygidium, distinct, mais incomplet, se complète peu à peu. Les *trilobites* vivaient probablement dans les eaux peu profondes et voisines des côtes.

TRILOCLULAIRE adj. (tri-lo-ku-lè-re — du préf. *tri*, et du lat. *tres*, trois, *loculus*, logette). Bot. Qui se partage intérieurement en trois loges.

TRILOCLINE s. f. (tri-lo-ku-i-ne — du préf. *tri*, et de *loculine*, dimin. du lat. *loculus*, petite loge). For. Genre de foraminifères ou rhizopodes, de l'ordre des agathistegues, famille des multiloculidés, comprenant des espèces fossiles des terrains tertiaires.

TRIOLOGIE s. f. (tri-lo-ji — du préf. *tri*, et du gr. *logos*, discours). Nom donné, chez les Grecs, à l'ensemble des trois tragédies que devaient présenter les poètes dramatiques qui prenaient part à un concours public.

— Série de trois pièces dramatiques, dont les sujets font suite les uns aux autres.

— Ouvrage partagé en trois parties distinctes, mais se faisant suite : *La TRIOLOGIE de Dante*.

— **Encycl.** Les Grecs donnaient le nom de *trilogie* à trois tragédies se faisant suite les unes aux autres, dont les sujets étaient tirés de la même légende et que les poètes présentaient au concours, pour recevoir le prix. Complété par le drame satyrique, qui terminait la représentation, cet ensemble prenait le nom de tétralogie. Toutes les pièces d'Eschyle, et bien probablement aussi quelques-unes de Sophocle, faisaient partie de *trilogies*; malheureusement, du premier il ne nous reste qu'une *trilogie* complète, *l'Orestie*; et pour le second, la moins incomplète de ses *trilogies* ne nous offre que deux de ses parties, *l'Edipe roi* et *l'Edipe à Colone*. Les chefs-d'œuvre de ces grands tragiques, si parfaits qu'ils soient par eux-mêmes, ne peuvent donc être envisagés que comme des fragments dont la beauté atteste la grandeur de l'ensemble.

Avec les sept tragédies qui nous restent d'Eschyle, il nous est possible de reconstituer les *trilogies* dont elles faisaient partie. La *trilogie des Perses* se composait de *Phinée*, les *Perses* et le *Glaucus marin*. Dans la première de ces pièces, le poète racontait la guerre des Argonautes; la seconde, que nous possédons, a pour objet la bataille de Salamine, où triomphèrent les Grecs; dans la troisième, il rattachait à certaines traditions légendaires la bataille d'Himère, qui s'était livrée au même moment que celle de Salamine, et où des alliés des Grecs, les Siciliens, avaient battu la flotte d'autres barbares, les Carthaginois. *L'Edipe*, pièce perdue d'Eschyle, faisait partie sans doute de la *trilogie* thebaine. Il était précédé de *Laius*, perdu également, où le poète racontait les terribles présages des infortunes d'Edipe; et la *trilogie* s'achevait par les *Sept chefs devant Thèbes*. De la *trilogie* qu'on pourrait appeler la Danaïde, c'est la seconde pièce qui nous est conservée, les *Suppliants*. Elle se rapporte tout entière à la réception, dans l'Argos Pélasgique, de Danaos et de ses filles; qui ont fui l'Égypte pour se soustraire aux Égyptiades, leurs terribles prétendants. Le peu d'intérêt que présente cette pièce, prise isolément, s'explique par le fait qu'elle n'est que la seconde partie d'une *trilogie*, qu'elle était incontestablement suivie, dans les *Danaïdes*, du meurtre de tous les prétendants, à l'exception de Lyncée, meurtre qui met fin à la lutte, et qu'elle était préparée par un drame appelé les *Égyptiens*, qui avait pour sujet l'origine de la querelle en Égypte. Nous savons parfaitement quels étaient les sujets des trois tragédies qui composaient la *trilogie* de Prométhée. C'étaient le *Prométhée ravisseur du feu*, le *Prométhée enchaîné* et le *Prométhée délivré*. Nous n'avons conservé que la seconde, le *Prométhée enchaîné*. Nous possédons l'*Orestie* tout entière, et il nous est facile d'y voir à quel point les trois pièces étaient liées l'une à l'autre. Les *Éuménides* servent de conclusion à la tragédie commencée par l'*Agamemnon* et continuée par les *Choéphores*. En général, dans les pièces d'Eschyle, la dernière tragédie donne le dénouement d'un problème moral débattu pendant toute la *trilogie*.

Nous signalerons quelques *trilogies* dans le théâtre moderne, et d'abord les trois parties du *Henri VI*, de Shakespeare. Ce ne sont que des remaniements de pièces antérieures au grand poète; les chroniques de Hall et de Holinshed y sont suivies avec une fidélité presque servile; la seule unité dramatique y provient du sujet même, éminemment tragique. Mais on y reconnaît, comme apparte-

nant en propre à Shakespeare, de belles scènes, des passages d'une admirable poésie et le touchant caractère de Henri VI. Schiller a composé la vaste *trilogie* de *Wallenstein*, résumé poétique de ses études sur la guerre de Trente ans. Les trois pièces furent représentées de 1799 à 1800. Plus près de nous, et dans un ordre beaucoup inférieur, M. Vitet a composé une *trilogie* intéressante seulement au point de vue historique : les *Etats d'Orléans*, la *Ligue*, les *Barricades*. Les essais, tentés par Alexandre Dumas, de longues pièces à plusieurs parties, représentées dans des soirées successives et dans lesquelles l'action se continuait au théâtre, comme le roman dans un journal, ne méritent pas le nom de *trilogies*.

TRIOLOGIQUE adj. (tri-lo-ji-ke — rad. *trilogie*). Qui appartient à une trilogie; qui est du genre des trilogies : *Poème TRIOLOGIQUE*.

TRIOLOGUE s. m. (tri-lo-ghe — du préf. *tri*, et du gr. *logos*, discours). Dialogue entre trois personnes. Peu usité.

TRIOPE s. m. (tri-lo-pe). Bot. Syn. de HAMAMÉLIS, genre d'arbrisseaux.

TRIOPE s. m. (tri-lo-pe — du préf. *tri*, et du gr. *lophos*, aigrette). Bot. Syn. de MNISPERME, genre d'arbrisseaux.

TRIOUPE s. f. (tri-lou-pe — du préf. *tri*, et de *loupe*). Physiq. Sorte de microscope à trois lentilles.

TRIM, ville d'Irlande, ch.-l. du comté de Meath (Leinster, au N.-E.), sur la rive droite de la Boyne, à 40 kilom. N.-O. de Dublin; 3,000 hab. Ruines de plusieurs établissements religieux et d'un château fondé par Henri II. Colonne en l'honneur du duc de Wellington. Siège de plusieurs parlements irlandais. Prise par Cromwell en 1649.

TRIMACULÉ, ÉE adj. (tri-ma-ku-lé — du préf. *tri*, et de *maculé*). Zool. Qui est marqué de trois taches.

TRIMAGNÉSQUE adj. (tri-ma-gné-zi-ke; gn mil. — du préf. *tri*, et de *magnésique*). Chim. Se dit d'un sel magnésique contenant trois fois autant de base que le sel neutre correspondant.

Trimalcion (LE FESTIN DE), un des plus célèbres épisodes du *Satyricon* de Pétroline, celui qui peint avec le plus de vérité et d'énergie pittoresque les mœurs du temps et l'intérieur des riches Romains de la décadence. C'est la description comique d'un repas ridiculement somptueux, dans lequel Pétroline a rassemblé à plaisir toutes les exagérations de la prodigalité des Romains dégénérés. Trimalcion, le héros de la fête, n'est qu'un Turcaret grotesque, malgré ses incalculables richesses. C'est toujours le parvenu sot, bavard, vaniteux, infatué de lui-même, malgré sa nullité et son ignorance, et qui suit que le talent de son cuisinier le dispense d'avoir de l'esprit. Sûr d'avance d'être applaudi par son famélique entourage, il parle de tout sans rien savoir, et tranche toutes les questions avec un aplomb imperturbable, en homme qui ne redoute aucune contradiction. Au reste, les convives ne sont pas moins curieux à observer que le maître de la maison, et Pétroline reproduit admirablement tous ces caractères. Jamais rapsodie n'a été aussi plaisamment compilée que celle qu'il met dans la bouche des faux savants; jamais n'ont été échangés, dans un petit salon de province, commérages plus amusants, plus naturels, plus perdus, plus complètement vrais, en un mot, que ceux qui circulent entre les mauvaises langues réunies à la table du millionnaire romain.

L'auteur, après nous avoir présenté cet opulent personnage, ouvre la porte de la salle à manger. Les convives prennent place à table; des esclaves égyptiens leur versent sur les mains de l'eau de neige; d'autres leur lavent les pieds et leur nettoient les ongles en chantant; on leur sert à boire en chantant. On admire sur la table un petit âne en bronze de Corinthe, portant un bissac qui contient d'un côté des olives blanches, de l'autre des olives noires; des surtouts en forme de pont, portant des loirs assaisonnés avec du miel et des pavots, et mille magnificences de ce genre. Aux accents d'une symphonie paraît Trimalcion, sa tête chauve, couverte d'un voile de pourpre, son cou affublé d'une vaste serviette en forme de laticlave, des anneaux d'or aux doigts, et à son bras droit un bracelet d'or émaillé de lames d'ivoire. Il fait servir des mets grossiers, qui ne sont que des masques sous lesquels se cachent des mets succulents. Trois cochons blancs, muselés et ornés de clochettes, entrent.

— Lequel des trois voulez-vous manger ? — Le plus vieux. — On le rapporte cuit en moins de temps qu'il n'en eût fallu pour cuire un poulet. Mais... que vois-je ? Ce porc n'est pas vidé. Courez, et faites-moi venir le cuisinier. Le pauvre diable s'approche en tremblant de la table, confesse son oubli. Trimalcion en fureur le fait déshabiller et placer entre deux bourreaux. On implore sa grâce; le maître feint de se laisser attendrir et, se dérobant tout à coup : « Puisque tu as si peu de mémoire, lui dit-il en riant, vide à l'instant ce porc devant nous. » Le cuisinier met sa tunique, se saisit d'un couteau et d'une main tremblante ouvre en plusieurs endroits le ventre de l'animal. Soudain, entraînés par leur propre poids, des monceaux

de boudins et de saucisses se font jour à travers ces ouvertures, qu'ils élargissent en sortant. A la vue de ce prodige inattendu, tous les convives d'applaudir et de s'écrier : Vive Gaius ! Trimalcion est d'un sans gêne étonnant; il quitte la table, rentre et, essuyant les parfums qui coulent de son front, se lavant les mains : « Excusez-moi, dit-il; depuis plusieurs jours mon ventre ne fait pas bien ses fonctions, et les médecins ne s'y retrouvent pas. » Et il rit agréablement. Le festin continue; c'est une ripaille monstrueuse, assaisonnée de toutes sortes d'extravagances. Le tapage arrive à un tel crescendo que les gardes du quartier finissent par croire que le feu est à la maison de Trimalcion; ils se précipitent en tumulte dans l'intérieur avec de l'eau et des haches, et le narrateur profite de cette occasion pour se sauver à toutes jambes, comme d'un véritable incendie.

Cet épisode du *Satyricon* fut trouvé au XVII^e siècle à Trau, en Dalmatie, dans la bibliothèque d'un certain Nicolaus Cippius, et publié pour la première fois à Padoue en 1662. Il excita une guerre très-animée parmi les savants. Adrien de Valois et Wagenseil en attaquèrent l'authenticité, qui fut défendue par le célèbre médecin Pierre Petit. Aujourd'hui, tout le monde s'accorde à le reconnaître comme faisant véritablement partie de l'ouvrage de Pétroline.

Le *Festin de Trimalcion* est resté justement célèbre, et les écrivains y font des allusions fréquentes, ainsi qu'à Trimalcion lui-même, ce Turcaret de la décadence romaine.

« La chair était devenue si effrontée dans ce monde de l'empire romain, qu'il fallait tous les aiguillons de la discipline chrétienne pour la morigérer. Après un repas comme celui de Trimalcion, il fallait une diète comme celle du christianisme. »

HENRI TAIN.

TRIMAMME adj. (tri-ma-me — du préf. *tri*, et du lat. *mamma*, mamelle). Tératol. Se dit d'un individu qui a trois mamelles au lieu de deux.

TRIMANGANEUX adj. m. (tri-man-ga-neu — du préf. *tri*, et de *manganeux*). Chim. Se dit d'un sel manganeux contenant trois fois autant de base que le sel neutre correspondant.

TRIMAR s. m. (tri-mar). Argot. Chemin.

TRIMAZA s. m. (tri-ma-zà). Cérémonie populaire qui a lieu dans certaines parties de la Lorraine. V. TRIMAZAU.

TRIMAZAU s. f. (tri-ma-zo — rad. *trimas*). Nom donné, en Lorraine, à des jeunes filles de village, parées de rubans de diverses couleurs, et qui, le 1^{er} dimanche de mai, venaient à la ville, en dansant et en chantant le retour du printemps.

TRIMBALAGE s. m. (train-ba-la-je — rad. *tribalter*). Action de trimbalier.

— Techn. Opération qui consiste à passer fortement une peau sur le tranchant d'un outil spécial, afin de l'adoucir en rompant ce qu'on appelle le nerf.

TRIMBALER v. a. ou tr. (train-ba-lé. — L'origine de ce mot est inconnue. Peut-être est-ce une forme nasalisée de *tribalter*, qui signifie agiter, secouer, et qui semble être une modification de *tribouler*, remuer, troubler, inquiéter. On pourrait aussi voir dans *tribalter* une contraction du mot équivalent *tribaler*, que l'on trouve dans Kibelius et qui est peut-être pour *trequebaler*, tirer, remuer le paquet, peut-être du hollandais *trekken*, tirer, moyen haut allemand *trechen*, même sens). Pop. Charrier, traîner, mener avec soi : TRIMBALER ses enfants partout.

— Techn. *Trimbalier les peaux*. Les passer sur un fer tranchant pour les adoucir, leur faire subir l'opération du trimbalage.

TRIMBERG (Hugues DE), poète allemand, né vers le milieu du XIII^e siècle. Pendant quarante ans, il exerça les modestes fonctions d'instituteur à Thurstadt, dans l'évêché de Bamberg, en Bavière, et s'occupa à réunir une collection de manuscrits considérable pour le temps. Trimberg avait composé, soit en latin, soit en allemand, des ouvrages dont il ne nous reste qu'un seul écrit dans cette dernière langue. Cette production, intitulée *Der Renner* (le *Courreur* ou le *Messager*) est un recueil de contes et de fables, écrit en 1300, publié pour la première fois d'une façon assez inexacte à Francfort (1549) et dont on a fait depuis une bonne édition (1835-1836, in-4°). C'est une satire ingénieuse des abus qui régnaient alors, surtout dans le clergé. On y trouve une observation exacte et minutieuse des caractères et des mœurs du temps.

TRIME s. f. (tri-me). Sorte de jeu de billes.

TRIMÈNE s. m. (tri-mè-ne). Bot. Variété de trèfle.

TRIMER v. n. ou intr. (tri-mé. — L'origine de ce mot n'est pas connue. On l'a fait venir du grec *dremnō*, courir. Chevalier le rapporte au celtique : armoricain *tremen*, *tremeni*, *tremenou*, aller d'un lieu dans un autre, passer, traverser; kymrique *tramuy*). Pop. Marcher vite, longtemps et avec fatigue : TRIMER toute une journée. Faire TRI-

MER ses domestiques. || Travailler péniblement : *C'est un pauvre ouvrier, qui TRIME comme un galérien.*

TRIMÉRANTHE s. m. (tri-mé-ran-te — de *trimère*, et du gr. *anthos*, fleur). Bot. section des siégesbeckies, genre de composées.

TRIMERCUREUX adj. (tri-mér-ku-reu — du préf. *tri*, et de *mercureux*). Chim. Se dit d'un sel mercurieux contenant trois fois autant de base que le sel neutre correspondant.

TRIMERCURIQUE adj. (tri-mér-ku-ri-ke — du préf. *tri*, et de *mercureux*). Chim. Se dit d'un sel mercurique qui contient trois fois autant de base que le sel neutre correspondant.

TRIMÈRE adj. (tri-mè-re — gr. *trimérés* : de *tres*, trois; *meros*, partie). Hist. nat. Qui a trois divisions, qui est divisé en trois parties.

— Mus. anc. Nome qui, dans l'ancienne musique grecque, s'exécutait en trois modes consécutifs, phrygien, dorien et lydien.

— s. m. Syn. de HOMALONOTE, genre de trilobites.

— s. m. pl. Entom. Quatrième division de l'ordre des coléoptères, comprenant les genres qui ont les tarses divisés en trois parties.

TRIMÉRISURE s. m. (tri-mé-ré-zu-re — du gr. *trimérés*, divisé en trois parties; *oura*, queue). Erpét. Genre de serpents venimeux, voisins des élaps et des hydrophides; *Les TRIMÉRISURES ont des crochets à venin attachés à la mâchoire supérieure.* (E. Desmarest.)

TRIMÉRIDE s. f. (tri-mé-ri-de — du gr. *trimérés*, divisé en trois parties; *eidos*, aspect). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des lobéliacées, formé aux dépens des lobélies, et dont l'espèce type croît à l'île Sainte-Hélène.

TRIMÉRIE s. f. (tri-mé-ri — du gr. *trimérés*, divisé en trois parties). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des homalines, dont l'espèce type croît au Cap de Bonne-Espérance.

TRIMÉRINE s. f. (tri-mé-ri-ne — dimin. du gr. *trimérés*, divisé en trois parties). Entom. Genre d'insectes diptères, de la famille des athericères, tribu des muscides, comprenant deux espèces qui habitent la France.

TRIMÉRIZE s. f. (tri-mé-ri-ze — du préf. *tri*, et du gr. *merizô*, je divise). Bot. Syn. de BRAGANTIE, genre d'aristolochiées. || Syn. douteux de CIPURE, genre d'iridées.

TRIMESTRE s. m. (tri-mè-stre — lat. *trimestris*, de *tres*, trois, et d'un primitif qui est allié à *mensis*, mois, et qui correspond au sanscrit *mas*, *masa*, mois). Espace de trois mois : *Servir par TRIMESTRE. Finir un TRIMESTRE. Être payé par TRIMESTRE. Rendre ses comptes par TRIMESTRE.*

— Fonctions qui durent trois mois.
— Ce que l'on paye à quelqu'un au commencement ou à la fin de chaque trimestre : *Toucher un TRIMESTRE. Payer le TRIMESTRE échu. Recevoir son TRIMESTRE.*

TRIMESTRIEL, **ELLE** adj. (tri-mè-stri-èl, è-le — rad. *trimestre*). Qui dure trois mois : *Fonctions TRIMESTRIELLES.* || Qui se reproduit tous les trois mois : *Publication TRIMESTRIELLE. Abonnement TRIMESTRIEL. Paiement TRIMESTRIEL.*

TRIMESTRIELLEMENT adv. (tri-mè-stri-è-le-men — rad. *trimestriel*). Par trimestre, tous les trois mois : *Payer TRIMESTRIELLEMENT.*

TRIMÉSURE s. m. (tri-mé-zu-re). Erpét. Genre de reptiles ophiidiens, semblables aux vipères.

TRIMÉTHYL-BENZINE s. f. (tri-mé-til-bain-zine — du préf. *tri*, de *méthyle*, et de *benzine*). Chim. Hydrocarbure qui résulte de la substitution de 3 méthyles à 3 hydrogènes dans la benzine, et dont il existe deux isomères qui présentent cette composition, la méstylène et le pseudo-cumène.

— Encycl. V. MÉSTYLÈNE, CUMÈNE et PSEUDOCUMÈNE.

TRIMÉTHYL-MONÉTHYLIQUE adj. (tri-mé-til-mo-né-ti-li-ke — du préf. *tri*, de *méthyle*, et de *monéthylrique*). Chim. Se dit d'un éther silicique dans lequel l'acide silicique est saturé par 3 méthyles et par 1 éthyle. || Se dit aussi, en général, de tout éther mixte renfermant 3 méthyles et 1 éthyle.

TRIMÉTHYL-SULFINE s. f. (tri-mé-til-sul-fi-ne). Chim. Corps résultant de la combinaison du sulfure de méthyle et de l'iodure de méthyle.

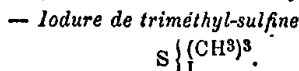
— Encycl. V. TRIMÉTHYL-SULFUREUX.

TRIMÉTHYL-SULFUREUX adj. (tri-mé-til-sul-fu-reu — du préf. *tri*, de *méthyle*, et de *sulfureux*). Chim. Se dit d'un corps analogue aux composés triéthyl-sulfureux, mais renfermant du méthyle au lieu d'éthyle.

— Encycl. Les composés triméthyl-sulfureux sont analogues aux composés triéthyl-sulfureux, dont ils diffèrent par la substitution du méthyle à l'éthyle. Comme les composés triéthyl-sulfureux, ils renferment un atome de soufre tétravalent saturé par trois radicaux d'alcool et par un résidu halogénique d'acide. On les obtient de la même ma-

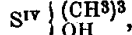
xv.

nière que leurs analogues éthylés. Le radical S(CH₃)³ se nomme triméthyl-sulfine.

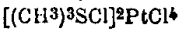


Ce corps se produit par la combinaison directe du sulfure de méthyle (CH₃)₂S et de l'iodure de méthyle CH₃I. Les deux substances s'unissent à la température ordinaire en formant une masse cristalline blanche facilement soluble dans l'eau chaude, d'où elle se sépare par une évaporation lente en gros prismes qui brunissent rapidement à l'air et à la lumière. Le même corps se produit en même temps que du sulfhydrate de méthyle lorsqu'on chauffe, dans des tubes scellés, un mélange de sulfure de méthyle et d'acide iodhydrique. La réaction est identique à celle que nous avons donnée en nous occupant des composés triéthyl-sulfureux (v. ce mot). Un mélange de sulfocyanate de méthyle et d'iodure de méthyle se solidifie aussi par le refroidissement en une masse cristalline principalement constituée par de l'iodure de triméthyl-sulfine. Ce corps n'est que peu soluble dans l'alcool concentré; l'éther ne le dissout pas, et il se dépose de ses solutions aqueuses en aiguilles blanches surmontées de petites tablettes rhombiques. La solution aqueuse se décompose en partie par l'évaporation, avec formation de sulfure de méthyle et mise en liberté d'iode.

L'iodure décomposé par l'oxyde d'argent récemment précipité donne de l'hydrate de triméthyl-sulfine

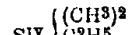


base alcaline énergique qui, lorsqu'on la neutralise par l'acide chlorhydrique, donne un chlorure incolore cristallisé en prismes déliquescents. Le chloroplatinate



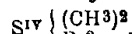
cristallise de sa solution dans l'eau chaude en prismes jaunes orangés peu solubles. Le chloraurate et le chloromercure cristallisent aussi distinctement. Les autres sels obtenus par la décomposition de l'iodure au moyen des sels d'argent sont cristallisables et déliquescents. L'azotate forme, avec l'azotate d'argent, un sel double peu soluble, qui cristallise en aiguilles.

— Iodure de triméthyl-éthyl-sulfine



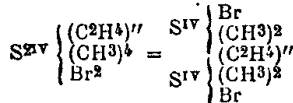
Cahours a obtenu ce corps par la combinaison directe de l'iodure d'éthyle avec le sulfure de méthyle.

— Bromure de diméthyl-bromosulfine

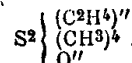


Ce corps se produit lorsqu'on ajoute du brome à du sulfure de méthyle suspendu dans la moitié de son volume d'eau et que l'on ajoute ensuite quelques gouttes de sulfure de méthyle à la masse cristalline jaune rougeâtre qui résulte de cette action. Il est déliquescent et se sépare en cristaux octaédriques d'un jaune ambré lorsqu'on évapore dans le vide, sur l'acide sulfurique, ses solutions aqueuses, qui sont incolores. L'oxyde d'argent humide le convertit à la température ordinaire en un oxyde correspondant S(CH₃)₂O qui est dénué de toute propriété alcaline.

— Dibromo-éthylène-tétraméthylure sulfureux

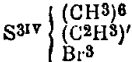


On obtient ce composé en chauffant à 1000 1 molécule de bromure d'éthylène avec 2 molécules de sulfure de méthyle; c'est une masse cristalline qui se dissout facilement dans l'eau et qui cristallise dans le vide en cristaux incolores bien définis. Il est déliquescent, se dissout en toutes proportions dans l'eau chaude, moins facilement dans l'alcool et pas du tout dans l'éther. Il est même précipité par l'éther de sa dissolution dans l'alcool sous la forme de prismes blancs. Avec les sels d'argent, il donne du bromure d'argent et des sels très-déliquescents; avec l'oxyde d'argent récemment précipité, il se forme une liqueur alcaline contenant l'oxyde



Le chloroplatinate (C₂H₄)²(CH₃)₄S₂Cl₂PtCl₄ est cristallin et de couleur jaune orangé.

— Tribromo-éthylène-hexaméthylure sulfureux



Ce corps prend naissance lorsqu'on combine 3 molécules de sulfure de méthyle avec 1 molécule de bromure d'éthylène monobromé C₂H₃Br.Br₂. Le produit est incristallisable, déliquescent et réagit comme les corps précédents sur les sels d'argent et sur l'oxyde d'argent.

L'iodoforme se dissout facilement dans le sulfure de méthyle et s'en sépare inaltéré par cristallisation; mais si l'on chauffe la so-

lution à 180°, elle brunit et laisse déposer une masse cristalline de couleur foncée, analogue par sa constitution au bromure que nous venons de décrire en dernier lieu.

TRIMÉTHYL-TELLUREUX adj. (tri-mé-til-tél-lu-reu — du préf. *tri*, de *méthyle*, et de *tellureux*). Chim. Se dit d'un composé analogue aux corps triméthyl-sulfureux, dans lesquels le soufre est remplacé par du tellure.

— Encycl. Nous donnons le nom de corps *triméthyl-tellureux* à des composés dans lesquels le tellure tétratomique est saturé par 3 atomes de méthyle et par un autre radical monoatomique. Le type de ces corps est l'iodure de triméthyl-tellurine Te(CH₃)₃I. On obtient cette base par la combinaison directe du tellurure et de l'iodure de méthyle. C'est un corps cristallin, peu soluble dans l'eau, facilement soluble dans l'alcool. Traité par l'oxyde d'argent humide, cet iodure fournit une base alcaline qui, neutralisée par l'acide chlorhydrique et additionnée de perchlorure de platine, fournit un chloroplatinate isomorphe avec les composés sulfurés correspondants. Des composés semblables se forment au moyen de l'iodure et du tellurure d'éthyle, ainsi qu'avec les sélénures d'éthyle et de méthyle et avec les sulfures correspondants.

TRIMÉTHYL-TELLURINE s. f. (tri-mé-til-tél-lu-ri-ne). Chim. Corps résultant de la combinaison de la tellurine et de l'iodure de méthyle.

TRIMÈTRE s. m. (tri-mè-tre — gr. *trimetros*, même sens; formé de *tres*, trois, et de *metron*, mètre). Pros. anc. Vers de trois mesures, de trois mètres. || Adjectiv. : *Vers TRIMÈTRE.*

TRIMÈTRE s. m. (tri-mè-tre — du gr. *tria*, trois; *metra*, matrice). Bot. Genre de sous-arbrisseaux charnus, de la famille des composées, dont l'espèce type croît au Mexique.

TRIMÉTRIQUE adj. (tri-mé-tri-ke — rad. *trimètre*). Pros. anc. Qui se rapporte à trois mesures différentes.

— Minér. Se dit des formes cristallines que l'on peut rapporter à un système d'axes au nombre de trois.

TRIMEUR s. m. (tri-meur — rad. *trimer*). Jeux. A certains jeux de billes, Joueur qui time : *Le rôle de TRIMEUR est peu agréable et peu envié.* (Belzeu.)

TRIMON s. m. (tri-mi-on). Entom. Genre d'insectes coléoptères trimères, tribu des psélaphiens, dont l'espèce type habite l'Europe centrale.

TRIMM (Timothée), littérateur français. V. LESPÈS (Léo).

TRIMMATOSPORE s. m. (trimm-ma-to-spo-re). Bot. Genre de champignons.

TRIMMER (Sarah), femme de lettres anglaise, née à Ipswich en 1741, morte en 1810. Elle était fille de Joshua Kirby, qui est lui-même connu comme auteur de deux ouvrages, intitulés : *la Méthode de perspective du docteur Brooke Taylor rendue facile et la Perspective de l'architecture*. Son père étant devenu, en 1753, précepteur du prince de Galles, depuis George III, elle se trouva, à Londres, en relation avec les écrivains éminents de l'époque, notamment avec le docteur Johnson, auquel elle plut beaucoup par son esprit. A l'âge de vingt et un ans, elle épousa un M. Trimmer et ne débuta dans la littérature qu'en 1780; à dater de cette époque, publia une série d'ouvrages pour la jeunesse, dans le genre de ceux de mistress Bartauld. Nous citerons, entre autres : *Introduction facile à la connaissance de la nature* (1780); *Histoire sacrée extraite de l'Écriture sainte et accompagnée de notes et de réflexions adaptées à l'intelligence des jeunes personnes* (1782-1784, 6 vol.); *l'Économie de la charité* (1786); *Récits instructifs*, recueil d'un journal intitulé *le Magasin de la famille*, que mistress Trimmer avait édité pendant l'année 1786; *Examen comparé du nouveau système d'éducation* (1806); *Essai sur l'éducation chrétienne*, extrait de ses œuvres et publié seulement après sa mort, etc. En 1814 parut, en 2 volumes in-8°, le *Tableau de la vie et des écrits de mistress Trimmer*.

TRIMOLET (Marie-Antoinette-Victoire), femme peintre française, née à Lyon en 1794, morte en 1832. Son père, Jean-Louis Trimolet, était dessinateur de broderie; il consacra à son éducation les loisirs forcés que lui faisait la stagnation des affaires & la suite du siège désastreux de Lyon. A douze ans, Marie Trimolet commença à faire des portraits au crayon. En 1817, elle épousa M. Petitjean et se mit à donner des leçons de dessin. Elle débuta au Salon de Lyon, en 1822, par un petit tableau, la *Belle au bois dormant*. En 1824, son tableau représentant une *Jeune femme soignant son mari malade et son enfant au berceau*, exposé au Salon, lui valut une médaille d'or. Citons encore de Mme Petitjean : un *Saint Charles Borromée* et une *Adoration du sacré cœur de Jésus*, exécutés l'un et l'autre pour la communauté des sœurs de Saint-Charles; le *Triste retour de la nourrice* (Exposition de Lille, 1825, médaille d'argent); la *Léçon de catéchisme* (Exposition de Douai, 1827, médaille d'argent), acheté par la ville de Douai; les *Premiers exploits d'un*

chasseur, acquis par le musée de Lyon; *Jeunes Savoyardes endormies sur la lisière d'un bois* (Exposition de Cambrai, 1830, médaille d'argent), sans parler d'un assez grand nombre de portraits. Marie Trimolet mourut au moment où son talent arrivait à maturité.

TRIMOLET (Joseph-Louis), dessinateur et caricaturiste, né à Paris en 1812, mort dans la même ville en 1843. Orphelin à neuf ans, il lui fallut à cet âge gagner sa vie, car les parents qui l'avaient recueilli étaient bien pauvres. Un bonnetier, d'abord, se chargea de le nourrir, de le loger en échange d'un travail assez pénible. L'enfant, ne pouvant suffire à son rude labeur, alla demander à un coiffeur un pain moins amer; puis il eut la bonne fortune d'entrer chez un graveur d'étiquettes. Là, il se mit, durant plusieurs années, à colorier les dessins pour les lanternes magiques. Enfin il parvint à pouvoir payer sa cotisation modique à l'atelier de David (d'Angers). Ses progrès y furent remarquables et lui valurent des protecteurs intelligents. On le fit admettre à l'École des beaux-arts; mais l'enseignement académique l'ennuya bientôt. Ses dessins, d'ailleurs, avaient déjà trouvé des admirateurs, et M. le comte Alexandre de Laborde lui confia les illustrations de *Versailles ancien et moderne* (1832); puis Lamartine lui demanda des dessins pour son *Voyage en Orient*, pendant qu'il achevait les joyeuses pochades des romans du capitaine Marryat. Trimolet était lancé; l'avenir s'ouvrait large et brillant; mais l'amour vint se mêler à sa vie; il se maria et il se trouva de nouveau aux prises avec une gêne voisine de la misère. Curmer, l'éditeur, lui confia des travaux assez lucratifs : les *Français peints par eux-mêmes*, la *Pléiade*, le *Prisme*; mais cela ne suffisait point. Trimolet eut alors la pensée d'ajouter des tableaux, des peintures à ses dessins; il exposa, en 1839, les *Sœurs de charité distribuant des secours*. Il y avait du sentiment, de bonnes intentions dans cette peinture, mais on y sentait l'inexpérience et l'effort; elle eut une médaille, mais ne trouva point d'acheteur. Trimolet essaya alors de graver à l'eau-forte. Il exécuta d'abord vingt-quatre planches, qui furent achetées par un éditeur de Londres; puis il donna, gravé d'après ses dessins originaux, le *Dixième anniversaire de la révolution de Juillet*. Ce travail eut du succès. Peu après parurent successivement : *Charles Perrault au milieu des personnages de ses contes*; *Napoléon à cheval*, d'après Horace Vernet; le *Combat des rats et des grenouilles*, et le *Pauvre et une composition dessinée et gravée par Trimolet et que l'on voit signée Maissonier dans le Fortunio de Théophile Gautier*. Citons à part *l'Évier*, un petit chef-d'œuvre qui figure dans le *Cabinet de l'amateur*, cette merveilleuse collection de chefs-d'œuvre.

Trimolet, en ces diverses créations, s'était révélé observateur autant que poète, poète autant que philosophe. A la manière de Cham, de Gavarni, de Philipon, etc., il appelait le rire moqueur sur des croquis profondément pensés quelquefois; voyez les superbes dessins, les charmantes caricatures qu'il a laissées dans les *Physiologies de l'employé*, de *l'homme de loi*, du *garde national*, dans le *Musée Philipon*, au *Charivari*, etc. Malheureusement il mourut à trente ans, dévoré par les privations et par la phthisie.

TRIMOND (Charles DB), prieur de Cabrières, né à Nîmes en 1620, mort à Fontainebleau en 1686. Il eut l'idée d'inventer des remèdes contre les maladies, et, grâce à la crédulité publique, il acquit une grande réputation. Non-seulement des malades accoururent de toutes parts auprès de lui, mais encore Louis XIV l'appela à Versailles pour y soigner la duchesse de Fontanges (1680). Le bruit courut aussitôt qu'il avait guéri la maîtresse du roi, ce qui n'empêcha point celle-ci de mourir, l'année suivante, de la maladie dont elle était atteinte. Trimond ne fut pas plus heureux, en 1686, en essayant de guérir la fistule dont souffrait Louis XIV; mais, en revanche, il déclarait qu'il guérissait radicalement les hernies et il consentit à donner, sous la promesse du secret, sa recette au roi, qui se mit alors à préparer lui-même le breuvage et l'emplâtre dont Trimond lui avait indiqué la composition. Après la mort du prieur de Cabrières, on publia sa recette, qui consistait en un emplâtre astringent et un breuvage composé de vin rouge et de sel marin.

TRIMORPHE adj. (tri-mor-fe — du préf. *tri*, et du gr. *morphé*, forme). Minér. Se dit des substances susceptibles de trimorphisme.

— s. m. Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des carabiques, tribu des patellimanes, comprenant deux espèces, qui habitent l'Angleterre.

TRIMORPHÉE s. f. (tri-mor-fé — du préf. *tri*, et du gr. *morphé*, forme). Bot. Section des érégérans, genre de composées.

TRIMORPHISME s. m. (tri-mor-fi-sme — rad. *trimorphe*). Minér. Cas particulier de polymorphisme, dans lequel une substance est susceptible de cristalliser sous trois formes différentes incompatibles.

TRIMOUILLE (LA), ville de France (Vienne), ch.-l. de cant., arrond. et à 15 kilom. de Montmorillon; pop. aggl., 1,034 hab. — pop. tot., 1,845 hab. Etablissement hydrothérapie.

que; fabriques de chandelles, d'huile et de farine.

TRIMOURTI s. f. (tri-mour-ti). Trinité indienne, composée de Brahma, Vichnou et Siva. ■ On dit aussi TRIMURTI.

— **Encycl.** Les Indous donnent le nom de *Trimourti* aux trois principales divinités qu'ils reconnaissent, et qui sont : Brahma, Vichnou et Siva. Le mot *trimourti* signifie proprement les trois puissances, c'est-à-dire la création (attribut de Brahma), la conservation (attribut de Vichnou) et la destruction (attribut de Siva). Ces trois divinités sont figurées tantôt séparément avec leurs symboles particuliers, tantôt réunies en un seul corps avec trois têtes. C'est sous cette dernière forme qu'elles reçoivent le nom de *Trimourti*. Cette réunion offre l'emblème allégorique des choses créées, qui ne peuvent être reproduites et se perpétuer sans l'accord et le concours de ces trois puissances. Quoique beaucoup d'Indous s'attachent spécialement les uns au culte de Siva, les autres à celui de Vichnou, cependant, lorsque ces deux dieux, unis à Brahma, ne forment qu'un seul corps avec trois têtes, ils rendent un culte égal à tous les trois.

Il est d'autant plus difficile de découvrir l'origine de la *Trimourti*, que les fables qui y ont rapport ne s'accordent pas entre elles. Dans quelques *pouranas*, elles la font naître d'une femme appelée Ady-Sakty (force originelle), qui enfanta ces trois dieux réunis en un seul corps; après, y lit-on, qu'elle eut mis au monde, elle en devint éperdument amoureuse et se maria avec eux. D'autres pouranas disent qu'Ady-Sakty produisit une semence d'où naquit Siva, qui fut le père de Vichnou. Ailleurs, on voit qu'une fleur de *tavaraï* (lis d'étang) sortit du nombril de Vichnou et que ce fut de cette fleur que naquit Brahma. Enfin, on ne découvre dans les livres indous qu'un tissu de contradictions sur la *Trimourti*. Le point sur lequel ils s'accordent assez est celui qui est relatif aux débauches et aux infâmes amours des trois divinités qui la composent. Mais, quelle que soit la confusion qui règne dans les récits souvent contradictoires des divers pouranas, il est permis de s'entrevoir dans ces trois dieux et dans toutes les sottises qu'on leur prête qu'un tissu de grossières allégories.

Cette représentation emblématique de trois dieux réunis en un seul corps fut probablement d'abord destinée à figurer les trois éléments les plus sensibles à la vue, c'est-à-dire la terre, l'eau et le feu. Par la suite, cette première idée s'évanouit, et on finit par prendre pour trois divinités distinctes et réelles ce qui n'était, dans le principe, qu'une simple allégorie.

TRIN, TRINE adj. (train, tri-ne — du lat. *trinus*, triple, dérivé de *tres*, trois). Astrol. *Trin aspect*, Se dit de deux planètes éloignées l'une de l'autre du tiers du zodiaque; on dit de même **TRINE** OPPOSITION. ■ En ce sens, quelques-uns font *trine* masc. : **TRINE ASPECT**.

— Qui est triple, surtout en parlant de Dieu au point de vue du mystère de la Trinité : *Dieu est un en nature et TRIN en personne*. (Bouhours). *Dieu est un dans la nature et TRIN dans les personnes*. (Ventura.)

Confessez donc tous trois une *trine* unité.

RACINE.

TRINACRIE, en grec *Trinakria*, de *treis*, trois, *akria*, sommets), ancien nom donné à la Sicile, parce qu'elle est terminée à ses extrémités par trois caps ou promontoires : celui de Lilybée à l'O., celui de Pelore au N.-E. et le cap de Pachynum au S.-E.

TRINACRIEN, ENNE s. et adj. (tri-na-kri-ain, é-ne). Habitant de la Trinacrie, aujourd'hui la Sicile; qui a rapport à ce pays ou à ses habitants.

TRINACTE s. m. (tri-na-kte — du lat. *trinus*, triple, et du gr. *aktis*, rayon). Bot. Syn. de **JUNGLE**, genre de composées.

TRINAIRE adj. (tri-nè-re — du lat. *trinus*, triple). Qui est divisé en trois : *La feuille du fraisier est TRINAIRE. Ce qui fera triompher la division en trois races, c'est qu'étant TRINAIRE elle correspond au triple aspect sous lequel peut être envisagée la nature des peuples aussi bien que celle des individus*. (Cuv.)

TRINALITÉ s. f. (tri-na-li-té — rad. *trin*). Etat d'une chose trine : *L'âme de l'univers a aussi sa dualité, pour ne pas dire sa TRINALITÉ*. (G. Sand.)

TRINCADOUR s. m. (train-ca-dour — du portug. *trincador*). Mar. Vaisseau à fond plat et à poupe relevée, autrefois en usage chez les Portugais pour le cabotage.

— On écrit aussi TRINCADOURE : *Le gouvernement français a donné l'ordre d'armer plusieurs TRINCADOURES, qui devront exercer une police de surveillance à l'entrée des ports cantabriques*.

TRINCANO (Didier-Grégoire), ingénieur français, né à Vaux, près de Besançon, en 1719, mort vers 1792. D'abord professeur adjoint à l'école d'artillerie de Besançon, il servit ensuite, comme ingénieur, au siège de Fribourg (1744), en Provence, en Italie, au siège de Berg-op-Zoom (1747), puis il reprit, à la paix, ses fonctions de professeur. En 1754, le dey de Tunis ayant demandé des in-

génieurs à la France, on lui envoya Trincano, qui fortifia la ville de Kairovan. De retour en France, il devint professeur de mathématiques des cheu-légers et des pages, fonda à Versailles une école d'où sont sortis plusieurs élèves distingués et imagina neuf systèmes de fortification, qui, malgré son espoir, n'ont pas prévalu contre ceux de Cohorn et de Vauban. On doit à Trincano un mémoire sur cette question : *Quelle serait la manière la plus économique de fabriquer du sel en Franche-Comté?* (1754); *Discours sur les fortifications* (Besançon, 1755); *Eléments de fortification* (Paris, 1768, in-8°); *Traité complet d'arithmétique* (Paris, 1781, in-8°). — Son fils, Louis-Charles-Victoire TRINCANO, né à Besançon en 1754, mort en 1785, obtint une place dans les bureaux de la guerre, puis se fit recevoir avocat au parlement. Il mourut au moment où il commençait à établir sa réputation. On a de lui : *Nouveau système d'ordre renforcé*, publié avec les *Eléments de fortification* de son père; *Mémoires sur les logarithmes et quantités négatives*, à la suite du *Traité d'arithmétique* de son père.

TRINCAVELLI (Victor), célèbre médecin italien, né à Venise en 1496, mort en 1563. Il fit ses études médicales à Padoue, puis à Bologne. Après sept ans de séjour dans cette dernière ville, il retourna à Padoue, où il prit le bonnet doctoral, et alla se fixer dans sa ville natale. Là, il se fit bientôt une grande réputation comme praticien, professa la philosophie, donna un grand exemple de dévouement en allant secourir les habitants de Murano, qui était ravagé par la peste, succéda à Monti à l'université de Padoue et exerça sur cette école une influence prodigieuse. Il fit une révolution dans l'enseignement médical en ramenant ses contemporains à l'étude d'Hippocrate. Outre un grand nombre d'éditions d'auteurs grecs dont il donna le texte pour la première fois, on a de lui les œuvres médicales suivantes : *Questiones de reactione justa doctrinam Aristotelis et Averrhois* (Padoue, 1556, in-8°); *Questio de vena secunda in pleuritide* (Padoue, 1563, in-8°); *De usu et compositione medicamentorum* (Weimar, 1571, in-4°); *Explanations in Galeni libros de differentiis febrium* (Venise, 1575, in-fol.); *Prælectiones de ratione curandi omnes corporis humani affectus* (Venise, 1575, in-fol.); *Consilia medica* (Bâle, 1587, in-fol.); *De cognoscendis curandisque morbis tam externis quam internis* (Bâle, 1607, in-8°), etc. Les Œuvres complètes de Trincavelli ont été publiées par Welsch sous le titre d'*Opera omnia* (Lyon, 1586, in-4°).

TRINCHINETTIE s. f. (train-ki-nè-té — de *Trinchinetti*, botan. ital.). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des sénécionées, dont l'espèce type croît à la Guyane.

TRINCI (Conrad DE), prince de FOLIGNO, mort en 1439. Après l'assassinat de son frère Trincio de Trinci, il fut élevé à la souveraineté par l'influence du parti gibelin (1377) et parvint à conserver son indépendance au milieu des guerres civiles qui désolaient l'Italie. Mais, en 1439, par ordre du pape Eugène IV, le patriarche Viotelleschi vint mettre le siège devant Foligno, s'en empara par trahison et réunit la principauté aux États de l'Eglise, après avoir fait trancher la tête à Trinci et à ses deux fils.

TRINCOMALY, TRINCOMALE ou **TRINQUEMALE**, ville forte et port sur la côte N.-E. de l'île de Ceylan, sur une étroite presqu'île qui s'avance au N. de la baie Kottiar, formée par le golfe de Bengale, à 340 kilom. N.-E. de Colombo, par 8° 33' 30" de latit. N. et 78° 54' 30" de longit. E., 20,000 hab., pour la plupart Malabars. Son port, et en outre ses fortifications, qui commandent l'entrée d'une suite de baies sûres et profondes, où toutes les flottes du monde trouveraient un abri, en ont fait le Gibraltar de l'Orient et la clef de la mer de Bengale. Le paysage que domine sa citadelle, et qui réunit les aspects les plus variés, les tons les plus riches de la terre, des eaux, des rochers et des bois, est un admirable spécimen de la nature cingalaïse. Malheureusement, ce site magique est un des plus chauds et des moins salubres de l'île. Cette ville, après avoir passé successivement sous la domination des Portugais, des Hollandais, des Anglais et des Français, qui la rendirent aux Hollandais, fut prise, en 1795, par les Anglais, au pouvoir desquels elle est restée.

TRINÈME s. m. (tri-nè-me — du préf. *tri*, et du gr. *nema*, filet). Infus. Genre de rhizopodes, dont l'espèce type vit dans les eaux douces.

TRINERVÉ, ÉE adj. (tri-nèr-vé — du préf. *tri*, et du lat. *nervus*, nerf). Bot. Se dit des feuilles qui ont trois nervures. ■ On dit aussi TRINERVIÉ, ÉE.

TRINERVULÉ, ÉE adj. (tri-nèr-vu-lé — du préf. *tri*, et de *nervule*). Bot. Qui a trois nervules.

TRINEURE s. f. (tri-neu-re — du préf. *tri*, et du gr. *neuron*, nerf). Entom. Genre d'insectes diptères, de la famille des athérécères, tribu des muscides, qui correspond au genre *phora*. ■ On dit aussi TRINÉVRE.

TRINEURON s. m. (tri-neu-ron — du préf. *tri*, et du gr. *neuron*, nerf). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées,

tribu des sénécionées, dont l'espèce type croît aux îles Auckland.

TRINÈVRE s. f. (tri-nè-vre). Bot. Syn. de **TRINEURE**.

TRINGA s. m. (train-ga). Ornith. Nom scientifique latin du genre bécasseau.

— Syn. de **PHALAROPE**, autre genre d'oiseaux.

— *Tringa tacheté*. Syn. de **GRIVE D'EAU**.

TRINGANO, petit Etat de la presqu'île de Malacca, dans sa partie E. Il est borné au N. par celui de Perak, au N.-E. et à l'E. par la mer de Chine, au S. par l'Etat de Patani et à l'O. par les montagnes de l'intérieur. Sa surface est en général montagneuse et arrosée par plusieurs rivières qui se jettent dans la mer. On trouve, le long de la côte, du poivre et d'autres épices; l'intérieur offre d'épaisses forêts, où habitent des éléphants, des tigres et d'autres bêtes féroces. Le commerce est entre les mains des Malais et des Bonghis; les importations consistent en opium, fer, coton du Bengale, draps, etc., en échange desquels on donne les productions indigènes.

TRINGANO ou **TRINGANY**, ville maritime sur la côte E. de la presqu'île de Malacca, ch.-l. de l'Etat de son nom. Grand commerce de poivre.

TRINGINÉ, ÉE adj. (train-ji-né — rad. *tringa*, bécasseau). Ornith. Qui ressemble ou qui se rapporte au bécasseau.

— s. f. pl. Tribu de la famille des scolopacées, ayant pour type le genre bécasseau.

TRINGLE s. f. (train-gle. — L'origine de ce mot est controversée; Diez rappelle seulement, en suivant Ménage, le bas latin *tar-tinga*, broches de fer, mais sans dire d'où vient ce dernier. Scheler croit que tringle ne veut pas dire autre chose que *règle*, car on dit encore *tringler* pour tracer une ligne; ce qui le porte à regarder *tringle* comme mis pour *étringle* et à le faire venir d'un type *strigula*, avec n intercalaire, type qui est lui-même un diminutif du latin *strix*, raie, rainure, cannelure). Verge de fer menue, ronde et longue, dont on se sert pour soutenir un rideau, une draperie, etc.

— Baguette équarrie, longue et étroite, dont on se sert principalement pour former des moules ou pour remplir un vide entre deux planches.

— Archit. Moulure qui se trouve à la partie inférieure des triglyphes doriques.

— Mar. Petite barre de bois, que l'on emploie à divers usages.

— Techn. Pièce de bois ou de fer, garnie de crochets ou de chevilles, que l'on emploie pour suspendre des marchandises. ■ Pièce de bois, ayant des clous à crochet où les natiens attachent les cordons qui doivent former la natte. ■ Nom des règles de fer que, dans le coulage des glaces, on place de chaque côté de la table, et dont l'écartement et la hauteur déterminent la largeur et l'épaisseur de la glace. ■ Marque faite par les charpentiers, les scieurs de long, etc., sur un morceau de bois par un cordeau blanchi ou rouge. ■ Barre de fer, allant d'une pile à l'autre, et servant à soutenir les chaînes d'un pont de fer.

TRINGLER v. a. ou tr. (train-glé — rad. *tringle*). Techn. Tracer une ligne droite avec un cordeau frotté d'une pierre rouge ou blanche sur une pièce de bois qu'on veut façonner : *Les charpentiers TRINGLENT les poutres pour les équerir*.

TRINGLETTE s. f. (train-glè-te — rad. *tringle*). Techn. Petite tringle. ■ Pièce de verre qui entre dans un panneau de vitres.

— Outil dont se sert le vitrier pour ouvrir le plomb.

TRINGOÏDE s. m. (train-go-i-de — du lat. *tringa*, bécasseau, et du gr. *eidōs*, aspect). Ornith. Genre d'oiseaux échassiers, formé aux dépens des bécasseaux.

TRINGUE s. m. (train-ghe — du lat. *tringa*, bécasseau). Ornith. Nom vulgaire du turnix tachydrome.

TRINGUEBALLE s. f. (train-ghe-ba-le). Nom donné, en Picardie, à des machines fixes, employées à soulever des fardeaux, et consistant en une pièce de bois mobile, établie sur une pièce fixe verticale, et qui, n'étant pas équilibrée, se relève d'elle-même lorsqu'elle est déchargée.

TRINGUELTE s. m. (train-ghèl-te — corruption de *tringlette*). Techn. Tringlette. ■ Pourboire. V. ce mot.

TRINICCOLIQUE adj. (tri-nik-ko-li-ke — du préf. *tri*, et de *niccolique*). Chim. Se dit d'un sel niccolique contenant trois fois autant de base que le sel neutre correspondant.

TRINIDAD (la), rivière des Etats-Unis (Texas), par 32° 43' de latit. N. et 99° 15' de longit. O. Elle se jette dans le golfe du Mexique, par la baie de Galveston, après un cours sinueux de 450 kilom.

TRINIDAD (la), ville de la Bolivie, ch.-l. de la province Mojos, sur le Marmoré; 5,800 hab. Elle est le centre des produits agricoles de la contrée. On en exporte du café, du tabac, de la vanille, du coton, des bois de teinture.

TRINIDAD (la), ville de Cuba, près de la

côte S., à 320 kilom. S.-E. de La Havane, sur le penchant d'une colline, à 1 kilom. de la rive gauche de la rivière de son nom; 16,000 hab. Port de commerce assez actif. Climat très-pur. Les environs sont très-fertiles, surtout en sucre et en café.

TRINIE s. f. (tri-ni — de *Trinius*, bot. russe). Bot. Genre de plantes, de la famille des ombellifères, tribu des aminées, formé aux dépens des boucages, et comprenant plusieurs espèces, qui croissent dans l'Europe centrale et méridionale, le Caucase et au Cap de Bonne-Espérance : *La TRINIE vulgaire est abondante dans la forêt de Fontainebleau*. (Dict. d'hist. nat.)

— **Encycl.** Les *trinies* sont des plantes bisannuelles, très-rameuses, à feuilles très-profondément découpées en lobes linéaires, souvent un peu glauques, et à fleurs blanches, ordinairement dioïques, plus rarement monoïques, groupées en nombreuses ombelles composées. Le fruit se compose de deux carpelles à cinq côtés filiformes, un peu sail-lants. Les espèces de ce genre sont disséminées dans le centre et le midi de l'Europe, le Caucase et au Cap de Bonne-Espérance. Elles se rapprochent des boucages par leurs caractères et leurs propriétés. *La trinie* commune est répandue dans toute la France; elle croît de préférence dans les terrains arides et sur les coteaux calcaires, et fournit aux bêtes à laine un aliment assez bon, mais peu abondant. On extrait de ses graines une huile essentielle bleuâtre.

TRINITAIRE s. m. (tri-ni-té-re — rad. *trinité*). Tout homme qui croit à l'existence de trois personnes en Dieu.

— Particulièrement. Sectaire dont l'opinion sur la Trinité n'est pas orthodoxe.

— Se dit aussi des catholiques, par opposition aux anunitaires, qui rejettent la Trinité.

— Membre d'un ordre religieux, appelé aussi ordre de la Rédemption des captifs, fondé par Jean de Matha en 1198, pour racheter les captifs chrétiens faits par les infidèles. ■ *Trinitaire réformé*. Membre du même ordre, réformé en 1578. ■ *Trinitaire déchaussé*. Membre du même ordre, réformé de nouveau en 1594.

— s. f. Religieuse d'un ordre, dit de la Trinité, établi en Espagne en 1201. ■ *Trinitaire déchaussée*. Membre du même ordre, réformé en 1612.

— Bot. Hépatique des jardins, dont les feuilles sont trilobées. ■ *Trinitaire aquatique*. Sorte de lenticule.

TRINITÉ s. f. (tri-ni-té — du latin *trinitas*, venu lui-même de *trinus*, triple, lequel est un dérivé de *tres*, trois.). Theol. Union de trois personnes distinctes, dans la religion chrétienne et dans quelques autres religions, ne formant qu'un seul Dieu : *La TRINITÉ chrétienne. La TRINITÉ indoue. La TRINITÉ nous présente la divinité multipliant ses personnes, et de tout son être versant continuellement sur nous d'inconcevables bienfaits*. (La Luzerne.) *Le mystère de la TRINITÉ est emprunté de l'école de Platon*. (Chateaub.)

— Par ext. Tout ce qui est divisé en trois parties : *L'Espagne était une sorte de TRINITÉ sociale, composée de l'Eglise, de la monarchie et de la démocratie*. (E. Quinet.) *La langue italienne a été inventée pour la musique, la poésie et l'amour, cette TRINITÉ de la terre, qui ne forme qu'une seule passion*. (Méry.) *Cette petite colonie, cette excellente TRINITÉ de trois cœurs n'en faisant qu'un, vivait donc heureuse ainsi*. (De St-Georges.)

— Liturg. Le premier dimanche qui suit la Pentecôte : *Le dimanche de la TRINITÉ. La fête de la TRINITÉ a été établie au xiv^e siècle*.

— Loc. prov. *A Pâques où à la Trinité*. A une époque incertaine, sur laquelle on ne saurait compter. Cette locution fait allusion aux ordonnances des rois de France du xiii^e et du xiv^e siècle, pour le remboursement des sommes qu'ils avaient empruntées. Ils y promettaient de payer à Pâques ou à la Trinité, mais ils ne s'embarassaient guère de tenir leurs promesses.

— Philos. *Trinité philosophique*, Nom donné aux divers sentiments répandus dans l'antiquité sur une trinité d'hypostases dans la divinité.

— Hist. relig. *Confrères de la Trinité*, Communauté religieuse, à laquelle on doit l'établissement du théâtre en France, et dont les membres portaient aussi le titre de *confrères de la Passion*. ■ *Ordre de la Sainte-Trinité*, Communauté religieuse, plus connue sous le nom de *Trinitaires* ou *Mathurins*.

— Bot. Un des noms de la pensée ou violette tricolore.

— **Encycl.** Quoique le mot *Trinité* ne se trouve ni dans les écrits du Nouveau Testament, ni dans les œuvres des Pères apostoliques et de leurs disciples immédiats, l'Eglise catholique et l'orthodoxie protestante soutiennent que le dogme de la *Trinité* a de tout temps été admis dans la chrétienté, sans tenir compte de l'histoire, qui nous montre comment cette doctrine a surgi, comment elle s'est développée et comment elle s'est établie dans l'Eglise. Il est vrai que dès le commencement le baptême a été administré au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit; mais nous allons voir que ces trois mots n'ont

pas toujours été compris comme on les comprend aujourd'hui.

Les premiers disciples de Jésus, ceux qui l'avaient connu, qu'il avait entendu, étaient bien éloignés de le considérer comme une des personnes constituant l'essence divine. Pierre, entre autres, le regarde comme un *homme* inspiré de Dieu. Saint Paul se sépare de la conception des disciples immédiats du Christ. Pour lui, Jésus est plus qu'un homme; il est le type d'une humanité nouvelle, un esprit supérieur, engendré de Dieu, préexistant même au monde qu'il a créé, incarné un jour pour opérer le salut des hommes, mais constamment subordonné au Père. Deux passages de ses lettres, l'un de l'*Épître aux Romains*, l'autre de l'*Épître à Timothée*, sur lesquels on a prétendu fonder la divinité du Christ, ne sont rien moins que décisifs: le premier argument repose sur une difficulté de traduction, et le second sur la falsification, aujourd'hui constatée, du texte primitif.

Tant que l'Eglise se composa de judéo-chrétiens, l'opinion de la parfaite humanité de Jésus prévalut. Les nazaréens, les ébionites, toutes les sectes de chrétiens sortis du judaïsme tinrent Jésus pour un simple homme sur qui reposait l'Esprit saint, et ils ne furent pas considérés, au début du moins, comme hérétiques. Justin martyr déclare que de son temps il y avait dans l'Eglise des fidèles confessant que Jésus était le Christ et le regardant comme un homme supérieur aux autres hommes. A mesure que le nombre des chrétiens sortis du paganisme s'accrut, de nouvelles idées surgirent.

Dans quelques livres de l'Ancien Testament, il est fait mention tantôt d'une «sagesse» qui siège à côté de Dieu, tantôt d'une «parole» dont il s'était servi pour former le monde. Par la combinaison de ces notions poétiques et figurées avec celles qui avaient cours dans le haut Orient, quelques docteurs juifs en étaient venus à reconnaître comme première manifestation de Dieu une sorte de personne divine à laquelle ils donnaient indifféremment le nom de sagesse ou de parole. Philon appela cette première manifestation de Dieu le *Logos* ou le Verbe, dont il fit l'image, l'empreinte de Dieu, son organe, son Fils unique, son premier-né, un second Dieu.

Cette conception, qui était purement idéale, les chrétiens s'efforcèrent de la montrer réalisée dans la personne de Jésus-Christ. C'est à lui que nous la trouvons appliquée dans l'*Épître aux Colossiens*, et plus clairement encore dans l'*Épître aux Hébreux*. Mais le quatrième Évangile est plus explicite. Le *Logos*, qui était au commencement auprès de Dieu et qui lui-même était un Dieu, est décidément descendu sur la terre; il a pris une chair semblable à la nôtre, il a habité parmi les hommes pour devenir, avec Jésus, la lumière au milieu des ténèbres et la vie du genre humain.

Quant au Saint-Esprit, qui est la troisième personne de la *Trinité* divine, on ne s'en occupait guère. Toute l'attention se concentrait sur la question des rapports du Fils et du Père. Les apologistes grecs du II^e siècle, tous ceux du moins qui ont passé par la philosophie avant d'arriver au christianisme, tels que Justin martyr, Tatien, Athénagore, Irénée de Lyon, Théophile d'Antioche, renchérissement encore sur les données de l'Évangile johannique; ils ajoutent aux expressions du prologue du quatrième Évangile des définitions plus directement empruntées à Philon. Avec des nuances particulières, qui tiennent à la nature de leur esprit, les Pères que nous venons de citer s'accordent à enseigner que le Verbe, résidant de toute éternité en Dieu comme sagesse, émis plus tard comme parole pour créer le monde, et devenu dès lors une personne distincte du Père, s'est montré de temps à autre aux hommes de l'ancienne alliance, s'est incarné enfin dans le sein d'une vierge et s'est manifesté au monde dans l'homme Jésus. Mais la tendance à exalter le Christ ne pouvait pas s'arrêter là. Déjà, de la doctrine du *Logos*, quelques-uns concluaient que Jésus, émané de l'essence divine et participant à cette essence, était vraiment Dieu et par conséquent devait être adoré. Origène avait établi sa coéternité avec le Père; Tertullien démontra sa consubstantialité. On s'approchait ainsi peu à peu de la divinité absolue de Jésus-Christ; mais elle ne fut pas proclamée dans cette période. On se souvenait encore que Jésus avait déclaré tout tenir du Père, n'être rien que par lui, ne partager avec lui ni l'absolue science ni l'absolue bonté; que même dans l'Évangile selon saint Jean, où il se déclarait un avec le Père, préexistant à Abraham et venu du ciel, il proclamait son Père plus grand que lui; que saint Paul affirmait qu'il était subordonné à Celui qui lui avait subordonné toutes choses. On se souvint de tout cela et on maintint la subordination de Jésus à Dieu.

Il suffisait néanmoins d'accorder à Jésus l'adoration et le titre de Dieu pour éveiller les susceptibilités monothéistes. Des chrétiens se rencontrèrent, qui voulurent à tout prix sauver l'unité de Dieu ou, comme ils disaient, la monarchie divine. C'est pour cela qu'on les nomma monarchiens. Les uns, qu'on appela plus particulièrement unitaires, reconnaissaient dans le Père seul l'essence divine et ne voulaient voir en Jésus-Christ qu'un homme, né de la Vierge d'une manière

surnaturelle par l'opération du Saint-Esprit, le plus grand, le plus vertueux, le plus saint des prophètes et le chef de l'Eglise. Ce parti, au rapport de Tertullien, compta un grand nombre d'adhérents; mais il fut vivement combattu par les orthodoxes. On leur reprocha de vouloir rabaisser la nature du Fils de Dieu; on les accusa de judaïsme, comme les ébionites et les nazaréens, et on leur refusa le droit de cité dans l'Eglise. Ainsi Théodose fut excommunié, en 192, par le pape Victor, et le savant mathématicien Artémon, qui soutenait que les apôtres n'avaient pas enseigné le dogme de la divinité de Jésus-Christ, fut également chassé de l'Eglise de Rome par le pape Zéphyrin.

Plus tard, Arius remplissait les fonctions de prêtre dans une des paroisses d'Alexandrie, au moment où Athanase, jeune encore, y enseignait les dogmes de la coéternité et de la consubstantialité du Fils de Dieu. Arius en fut choqué, et il déclara, en opposition à ces doctrines, qui lui paraissaient se rapprocher du sabellianisme, que le Christ, Verbe divin, engendré du Père avant les temps pour qu'il créât le monde et incarné dans le sein de la Vierge, ne pouvait cependant être coéternel à celui qui l'avait engendré; qu'il ne pouvait non plus être consubstantiel à son Père, ce qui impliquerait, dans la substance de l'être infini, une division ou une rupture semblable à celle que présentent les êtres finis; que, par conséquent, le Fils devait être considéré comme créé du néant, bien que supérieur à toutes les autres créatures. La controverse se propageait, devenait tous les jours plus générale. Constantin intervint pour essayer de l'arrêter; peine inutile! Il résolut alors de faire trancher la question par le corps épiscopal tout entier et convoqua le premier concile oecuménique, le concile de Nicée, en 325. Dans ce concile, Arius n'eut qu'un petit nombre de partisans. L'opinion d'Athanase n'eut pas non plus beaucoup de représentants, à cause de l'éloignement des lieux. Les évêques d'Orient, qui n'avaient pas été rebutés par la distance, étaient de beaucoup les plus nombreux, et comme ils appartenaient généralement à l'opinion subordinationniste, cette opinion fut sur le point de l'emporter, et le symbole proposé par Eusèbe de Césarée faillit être adopté comme l'expression définitive de la foi chrétienne.

Mais à quoi tient la destinée des dogmes! Hosius, évêque de Cordoue, partisan d'Athanase, et qui présidait le concile, intervint auprès de l'empereur et lui représenta qu'il était nécessaire d'introduire dans la formule présentée le terme d'*homœousios* qui, disait-il, n'avait rien de contraire aux sentiments de la majorité, et qui, repoussé par Arius et ses adhérents, pouvait seul mettre fin à la controverse. Constantin, qui n'avait rassemblé le concile que pour avoir la paix, craignit de manquer son but, et il ordonna l'insertion demandée. Les évêques se plièrent à sa volonté, et Jésus, de par l'empereur Constantin, fut déclaré par le concile «vrai Dieu, engendré et non créé, issu de la substance du Père, par conséquent consubstantiel avec lui.» Le dogme de la divinité de Jésus-Christ était désormais formulé. A l'issue des querelles ariennes, il était entré pour toujours dans l'orthodoxie catholique.

Reste à examiner comment on arriva à formuler la divinité et la personnalité du Saint-Esprit. Dans le Nouveau Testament, les termes d'Esprit saint, Esprit de Dieu, sont fréquemment employés. Mais pour les évangélistes et pour les apôtres, le Saint-Esprit c'est Dieu dans ses révélations, c'est le principe de vie qui remplissait Jésus-Christ, c'est l'action immanente de Dieu dans l'homme. Quel que soit le mot dont ils se servent, c'est toujours Dieu, en définitive, qui est le moteur et la raison première de tout ce qui se fait. Le côté métaphysique de la question leur échappe. Ils constatent la présence de Dieu dans l'homme et ne s'aventurent pas au delà. Les Pères apostoliques s'en tiennent généralement à cette tendance pratique. Seul, l'auteur du *Pasteur d'Hermas* présente des opinions particulières sur le Saint-Esprit. Pour lui, ce qu'il y a de divin en Jésus, c'est le Saint-Esprit. Justin martyr, à son tour, semble attribuer au Saint-Esprit une personnalité distincte. Parfois il le confond avec le Verbe; mais ailleurs il dit formellement: «Nous adorons le vrai Dieu, le Fils de Dieu, que nous plaçons en seconde ligne, et l'Esprit prophétique, que nous mettons au troisième rang et que nous adorons avec le *Logos*.» Tertullien, Théophile d'Antioche, le tiennent pour une émanation de Dieu, qui sort de lui et rentre en lui, ainsi que le rayon du soleil. Sa personnalité ne fut affirmée d'une manière précise que par Origène. Il admettait que le Saint-Esprit était distinct du Père et du Fils, mais il croyait le Saint-Esprit inférieur au Père et le plaçait, comme aussi le Fils, à une immense distance de Dieu. D'après lui, l'activité du Père s'étend sur toute la création, celle du Fils sur les êtres raisonnables, et celle du Saint-Esprit sur les saints seulement. Son opinion fut longtemps partagée par Cyprien, Novatien, Théognoste, Pierius. Il faut aussi noter que la prière adressée au Saint-Esprit paraît inadmissible à Origène.

Cette diversité d'opinions prouve surabondamment qu'au III^e siècle l'Eglise n'avait pas

trouvé encore la formule du dogme du Saint-Esprit. Les querelles ariennes, qui portèrent spécialement sur les rapports du Père et du Fils, laissèrent subsister les divergences. Le concile de Nicée se contenta de proclamer la croyance au Saint-Esprit, sans le définir autrement, ce qui permit à la spéculation de s'exercer en toute liberté. Grégoire de Naziance rapporte que certains théologiens, comme Marcel d'Ancyre, niaient qu'il fût une personne et le regardaient comme une force ou une vertu, et que d'autres évitaient de se prononcer sur cette question, ne la trouvant pas suffisamment éclaircie dans l'Écriture sainte. Hilaire de Poitiers ne pense pas qu'il soit permis de rien dire du Saint-Esprit, si ce n'est qu'il existe. Cependant, quand on eut décidé contre les ariens la question des rapports du Père et du Fils, l'attention se porta sur la troisième personne de la *Trinité*. Quelques docteurs, entre autres Ennomios et Macédonios, ayant voulu soutenir que le Saint-Esprit est une créature, furent condamnés par deux conciles comme pneumatomaques. En 380, un édit de l'empereur Théodose ordonnait à tous ses sujets de croire en la très-sainte *Trinité*.

Ce fut saint Augustin qui donna à cette doctrine son complet développement. Dans son ouvrage *De Trinitate*, il exclut de la *Trinité* toute idée de subordination et pose nettement l'existence d'un seul Dieu en trois personnes.

On avait admis que le Saint-Esprit procédait du Père par le Fils; mais cette question souleva de nouvelles controverses, et les latins finirent par déclarer que le Saint-Esprit procédait à la fois du Père et du Fils. La doctrine de la *Trinité* fut formulée d'une manière précise et définitive dans le symbole dit d'Athanase, qui fut composé au VI^e siècle et qui est en partie textuellement extrait des ouvrages de saint Augustin.

Beaucoup de philosophes religieux ont essayé d'expliquer l' inexplicable mystère de la *Trinité*. Pour montrer combien ces explications sont toujours nageuses et ridicules, même quand celui qui les donne est un homme de talent, nous nous bornerons à citer celle que donne Lamennais dans son *Esquisse d'une philosophie*: «Considéré dans sa substance, l'Être infini étant un, de l'unité la plus absolue, il s'ensuit que chacune de ses propriétés est l'Être tout entier selon sa substance, et comme ces propriétés sont essentiellement distinctes entre elles, il s'ensuit, en second lieu, que la puissance n'est ni l'intelligence ni l'amour et est l'Être tout entier; que l'intelligence n'est ni la puissance ni l'amour et est l'Être tout entier; que l'amour n'est ni l'intelligence ni la puissance et est l'Être tout entier; en d'autres termes, que la puissance, l'intelligence et l'amour sont caractérisés dans l'unité de l'Être absolu par quelque chose qui leur est exclusivement propre, et par conséquent subsistent d'une manière individuellement distincte dans cette unité. Or, l'individualité intelligente, déterminée par quelque chose d'essentiel et de permanent, constitue la notion propre de personne, laquelle suppose de plus un rapport substantiel d'où elle tire sa réalité, son être effectif et radical. Donc il existe trois personnes dans l'unité de l'Être absolu; et ces trois personnes coexistent dans la substance unie et infinie, c'est Dieu.» Après cette démonstration lumineuse, il ne reste plus qu'à se demander comment il a pu se faire qu'une vérité si claire, si rationnelle ait eu tant de peine et mis tant de temps à s'établir au milieu d'une religion dont le fondateur avait commandé de baptiser au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit: n'était-il pas évident que le Père représentait la puissance, le Fils l'intelligence, et le Saint-Esprit l'amour?

Trinité. Iconogr. «Ce n'est qu'assez tard, dit M. l'abbé Martigny, que les chrétiens s'essayèrent à représenter la Divinité sous une forme humaine. Tracer une image matérielle du mystère de la sainte Trinité était plus dangereux et plus difficile encore. On eut recours d'abord à un symbole, celui du triangle. » Les exemples de ce symbole lui-même sont rares sur les monuments arrivés jusqu'à nous. Le triangle mystérieux est tracé tantôt avec un angle en haut, tantôt avec un angle en bas; il est ordinairement accompagné du monogramme du Christ et quelquefois des lettres A et Ω. Les archéologues ont vu aussi un symbole de la Trinité dans trois poissons disposés en forme de triangle, sur une urne baptismale publiée par Münter (*Symbola veteris Ecclesiae*...; Altona, 1825); les poissons désigneraient d'ailleurs les fidèles purifiés par l'eau du baptême, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. L'apparition du Seigneur à Abraham sous la figure de trois anges a forme humaine a toujours été considérée par les Pères de l'Eglise comme une image de la Trinité. C'est à ce titre que ce sujet se trouve représenté sur plusieurs monuments de l'art chrétien primitif, notamment dans une mosaïque du VI^e siècle qui est à Sainte-Marie-Majeure.

La plus ancienne représentation que nous connaissions des trois personnes de la Trinité est un bas-relief décorant un sarcophage qui a été trouvé dans les fondations de la basilique de Saint-Paul, à Rome, et qui se voit aujourd'hui dans le musée du Latran. Les

trois personnes divines et coéternelles sont figurées par trois hommes barbus et paraissant avoir le même âge; elles sont occupées à la création d'Eve: le Père est assis sur un siège recouvert d'une draperie; le Saint-Esprit est debout derrière lui; le Fils, debout aussi et regardant le Père, tient soulevé le corps de la première femme qui vient de sortir du flanc d'Adam, encore étendu à terre. Ce sarcophage date de la seconde moitié du IV^e siècle. Le plus souvent, dans les représentations de la Trinité, le Saint-Esprit a la forme d'une colombe; il est toujours figuré ainsi, même sur les monuments les plus anciens, dans la scène du baptême du Christ; les artistes n'ont fait, à cet égard, que se conformer au récit des évangélistes, qui disent expressément que le Saint-Esprit descendit sur Jésus, sous la forme d'une colombe: *Descendit Spiritus Sanctus corporavit specie sicut columba in ipsum*. Une miniature française du XIII^e siècle, qui a été publiée par Didron (*Iconographie*, p. 197, n^o 60), représente la Trinité de la manière suivante: le Père et le Fils sont assis côte à côte, le premier portant un globe, et le second un livre; le Saint-Esprit, ayant la forme d'une colombe qu'un ange tient par la queue, vient becqueter les mains réunies du Père et du Fils.

Dans une *Assomption* du musée de Bruxelles qui a été attribuée à Goswin van der Weyden par M. Van Hasselt, mais qui paraît être l'œuvre d'un artiste antérieur (XV^e siècle), les trois personnes de la Trinité sont représentées sous forme humaine: au sommet du tableau, dans un triangle lumineux, Dieu le Père, entouré d'une gloire d'anges, tient une couronne destinée à la Vierge; celle-ci s'élève à travers l'espace, entre le Fils et le Saint-Esprit, qui sont tous deux vêtus de blanc. Cette manière de figurer la Trinité est tout à fait exceptionnelle. Les artistes modernes, comme ceux du moyen âge, ont généralement représenté Dieu le Père sous les traits d'un vieillard majestueux, Dieu le Fils sous ceux d'un homme jeune et beau, et le Saint-Esprit sous la forme d'une colombe. Sur une bannière qui appartient à l'église de la Santissima-Trinità, à Città-di-Castello, Raphaël, dans sa jeunesse, a peint le Père éternel assis sur des nuages et tenant des deux mains le Christ crucifié, au-dessus duquel plane la colombe divine. L'école italienne a produit beaucoup d'autres tableaux relatifs à la Trinité; il nous suffira de citer les compositions de Mariotto Albertinelli (galerie de l'Académie des beaux-arts de Florence), F. Brusasorci (galerie de l'Académie de Venise), Andrea Carbone (fresque de la voûte du chœur de l'église des Saints-Jacques-et-Philippe, à Gènes), L. Cigoli (gravé par Ant. Cambiasi), P. de Cortone (fresque de la chapelle du Saint-Sacrement, à Saint-Pierre de Rome), Pietro Dandini (église de la Trinité, à Florence), Ercole Gennari (pinacothèque de Bologne), C. Giaquinto (musée de Madrid), Guerchin (église de Sainte-Marie-de-la-Victoire, à Rome, et de la Trinité-Majeure, à Naples), Guide (gravé par R. van Audenarde), P.-F. Mola (gravé par C. Bloemaert et F. de Louvemont), Sammachini (gravé par D. Tibaldi), Tien (gravé par Aug. Carrache et par C. Cor), Alessandro Turchi (galerie de Dresde), Varana (gravé par Burlozzi), etc. Le musée de Madrid possède un beau tableau de la *Trinité*, par Ribera: le Christ mort est étendu, les bras en croix, sur les genoux de Dieu le Père, beau vieillard vu de face et couvert d'un riche manteau rouge; le Saint-Esprit plane au-dessus du Fils, sous la barbe blanche du Père. Une composition analogue de Theotocopuli se voit dans le même musée, et il y en a deux autres par L. Cardì et par Carle Maratte dans la galerie du Belvédère. Nous consacrons ci-après des articles spéciaux aux chefs-d'œuvre d'Albert Dürer et de Rubens sur le même sujet.

Parmi les peintures de l'école française, nous citerons: un plafond peint par Ch. de La Fosse dans l'église de l'Assomption, à Paris; la voûte de l'église des Invalides, par Noël Coypel (gravée par Cochin); un tableau de S. Vouet, autrefois dans la chapelle du château de Saint-Germain-en-Laye; une peinture murale de Mignard, dans l'église San-Carlo, à Rome, etc.

Le peintre allemand Cornelius a peint la Trinité dans l'église Saint-Louis, à Munich; il a représenté Dieu le Père créant le monde au milieu des chœurs des anges qui l'entourent; Dieu le Fils, rédempteur et juge des hommes, dans sa naissance, sa mort, sa résurrection, et dans le jugement dernier; et enfin, Dieu l'Esprit-Saint planant au haut du ciel et répandant la lumière sur la foule des saints. Une peinture de la Trinité a été exécutée à fresque par un autre artiste allemand, H. de Hess, dans l'église de Tous-saints, à Munich.

Trinité (LA DISPUTE DE LA), célèbre tableau d'Andrea del Sarto, au palais Pitti, à Florence. V. DISPUTE.

Trinité (LA SAINTE) ou l'Adoration de la Trinité, chef-d'œuvre d'Albert Dürer; au musée du Belvédère, à Vienne. Dieu le Père, vieillard à grande barbe blanche, trône sur les nuées, les pieds sur l'arc-en-ciel, la tête ceinte d'une couronne royale, les épaules couvertes d'un ample manteau dont les ex-

trémities sont tenues par deux anges. Des deux mains, il soutient les bras de la croix sur laquelle est cloué son divin Fils. D'autres anges portent les instruments de la passion. Au-dessus du Père éternel, le Saint-Esprit, en forme de colombe, plane au milieu d'une gloire de chérubins. Toute cette partie de la composition se développe dans le haut du tableau, qui est cintré. Au-dessous, à la droite du Christ, sont groupées les saintes qui ont été martyrisées pour la foi, sainte Agnès avec son mouton, sainte Catherine avec sa roue, et beaucoup d'autres qui toutes ont une palme à la main. Du côté opposé sont rangés les saints, les prophètes, les patriarches, saint Jean-Baptiste avec sa peau de mouton, Moïse avec les tables de la loi, David avec sa harpe, etc. Plus bas encore, et toujours sur les nuées, se tiennent les saints pontifes, les cardinaux, les évêques, les fondateurs d'ordre, les rois, les reines et autres femmes ayant mérité le ciel par leurs vertus. Tous ces personnages, dans l'attitude de l'adoration, sont vêtus de costumes du commencement du XVII^e siècle. Au-dessous de cette assemblée céleste se déroule un immense paysage; au milieu est un lac sur les bords duquel une ville s'élève en amphithéâtre; au premier plan, à droite, Dürer s'est peint lui-même, drapé dans un riche manteau de fourrure et soutenant une tablette portant son monogramme avec cette inscription : *Albertus Dürer Noricus faciebat. Anno a Virginitate partu 1511.*

Ce tableau est le plus important et le plus digne d'admiration que l'on ait du grand maître de Nuremberg. La conception de Dieu le Père, dit Waagen, est vraiment imposante. Dans le Christ, c'est la souffrance qui prédomine. Les attitudes sont extrêmement variées, et, quoique la plupart des personnages soient de véritables portraits qui ont même conservé le costume des originaux, il s'en faut beaucoup que les têtes manquent de caractère et d'expression. Parmi les femmes, il en est quelques-unes de fort belles; mais, en général, l'ovale arrondi et des profils disgracieux prédominent dans ces types féminins. La palette du maître est très-variée dans les carnations. La touche est excessivement fine et spirituelle, mais l'artiste a procédé plutôt par des hachures et des glacis que par un empâtement laborieusement fondu. Le paysage, plein de lumière, de perspective aérienne et de délicatesse, n'a pas son pareil dans les autres œuvres de Dürer.

L'adoration de la Trinité fut commandée à Dürer par un riche fondeur en cuivre de Nuremberg, nommé Ländan, qui la plaça d'abord dans la chapelle d'un hospice de cette ville, dédié par lui à Tous les Saints, et qui plus tard en fit présent à l'empereur Rodolphe II. Elle a été gravée par J. Cooper. On a de Dürer lui-même une gravure sur bois, représentant la *Sainte Trinité* et qui porte la même date que son tableau.

Trinité (LA), tableau de Rubens; à la pinacothèque de Munich. Le Père et le Fils, assis sur les nuages, ont les pieds posés sur le globe du monde, que soutiennent trois anges. Le Père, enveloppé d'un ample manteau et ayant un sceptre à la main, a un air de majesté vraiment grandiose; le Fils, tenant la croix, ouvre la bouche et semble intercéder pour la faible humanité; la colombe, planant dans la lumière, complète le trio divin.

Cette composition simple et imposante est une excellente production, aussi remarquable par l'ampleur du dessin que par la splendeur du coloris. Elle a été gravée par Vosterman et lithographiée par Piloty.

Trinité (ÉGLISE DE LA), église située à Paris, rue Saint-Lazare, entre la rue Blanche et la rue de Clichy.

L'érection de cette église fut arrêtée par la commission faisant fonction de conseil municipal de la ville de Paris dans ses délibérations des 22 février 1861 et 1^{er} mars 1863, pour donner satisfaction aux besoins religieux de la population toujours croissante des quartiers septentrionaux de la capitale. L'emplacement choisi fut un terrain situé à l'angle droit oriental de la rue de Clichy et de la rue Saint-Lazare, terrain où l'on voyait encore, il n'y a pas longtemps, des restes de bâtiments, de jardins qui avaient appartenu au hameau des Porcherons, de bachique et gaie mémoire. Les travaux furent conduits par un architecte de talent, M. Ballu, dont les plans avaient été acceptés, et du boulevard des Capucines on put bientôt voir, dans l'axe de la chaussée d'Autin, s'élever les constructions élégantes de la nouvelle église. Les maisons qui forment l'extrémité des deux rues à l'angle desquelles s'élève l'édifice sont d'architecture uniforme. L'église de la Trinité couvre une surface d'environ 2,900 mètres; sa longueur est de 90 mètres; sa largeur de 30 mètres. Trois grandes portes s'ouvrent à la façade; deux portes plus petites percent les façades latérales; quatre autres portes donnent accès dans la crypte. L'ordonnance générale et les détails du monument sont conçus dans le style florentin du XVI^e et du XVII^e siècle.

La façade, richement ornée et de formes très-harmonieuses, se compose d'un vaste porche surmonté d'un étage percé d'une rose, et d'un clocher de plus de 65 mètres d'é-

lévation. Une balustrade découpée à jour court sur le mur pignon, que couronnent, à droite et à gauche, deux tourelles renfermant des escaliers qui conduisent aux tribunes et aux parties supérieures de l'édifice. Aux angles de la balustrade du porche se dressent quatre groupes d'un puissant effet, exécutés par Cavalier, Maillet, Crauck et Carpeaux, et représentant la Justice, la Force, la Prudence et la Tempérance.

A l'intérieur, l'église de la Trinité présente une nef accompagnée de bas-côtés. L'ensemble de la décoration, dirigé par Dennelle, est très-harmonieux, quoique d'un grand éclat. Les voûtes sont soutenues par deux étages d'arcades supportées par des pilastres et des colonnes alternées, dont les chapiteaux sont d'ordre composite. Au premier étage se trouvent des galeries qui font tout le tour de la nef. Les pilastres sont ornés de niches renfermant des statues. On accède au chœur par des rampes et des escaliers d'un effet majestueux. Dans cette partie de l'église, des galeries s'avancent et viennent rétrécir la nef; la voûte s'abaisse en un arc ogival d'une grande élégance, et au delà de cette étroite ouverture les fidèles aperçoivent l'autel en baldaquin, isolé au milieu du sanctuaire. Les tympans de la grande nef et les pignons de chaque extrémité de l'église sont décorés de peintures à fresque exécutées par Jobbé-Duval et Barrias. Les six grandes figures de la chapelle de la Vierge ont été peintes par Emile Lévy et Delannoy. Les peintures sur stuc sont de Balze. Les vitraux remarquables qui garnissent les fenêtres de l'église sont d'Oudinot et Nicod. Au nombre des sculpteurs qui ont travaillé aux figures qui ornent l'extérieur de l'édifice, nous devons encore nommer M. Guillaume, de l'Institut, à qui on doit les statues de saint Athanasie, de saint Grégoire, de saint Hilire, de saint Augustin; MM. Doublemard, Dantan jeune et Duret. L'église de la Trinité possède un jeu d'orgues très-remarquable et qui a été construit d'après les données les plus avancées de l'art et de la science modernes.

Sous l'église supérieure se trouve une crypte, où se font les cérémonies funèbres; ainsi que le dit M. Amédée Achard, dans un charmant article, « une pensée ingénieuse n'a pas permis aux cérémonies funèbres de la mort de mêler leurs tristesses aux joies souriantes du baptême et du mariage. Une crypte aux sombres arceaux, aux robustes piliers, offre aux trépassés un refuge austère, qui ne trouble pas de ses chants désolés les harmonies plus douces de l'église aérienne où s'épanouit l'espérance, où l'amour est béni, où soupire le repentir. »

En avant de l'église s'étend un square de 3,000 mètres de superficie, décoré d'un bassin dans lequel les eaux de trois élégantes fontaines tombent en cascade. Sur les piédestaux engagés dans la partie supérieure de la balustrade qui entoure le bassin des fontaines, s'élèvent trois belles statues de marbre blanc qui figurent les vertus théologales, la Foi, l'Espérance, la Charité. Des rampes disposées extérieurement de chaque côté du square conduisent les voitures par une pente douce jusque sous le porche de l'édifice. L'église de la Trinité fut inaugurée le 7 novembre 1867.

TRINITÉ (LA) ou **TRINIDAD**, île des Antilles anglaises (Petites Antilles), dans les îles Sous le Vent, à 36 kilom. S.-S.-O. de l'île de Tabago et à 20 kilom. des côtes de Venezuela, dont elle est séparée par le détroit des Bouches-du-Dragon, au N.-O., et par celui des Bouches-du-Serpent, au S., à l'embouchure du golfe de Paria, vis-à-vis des embouchures de l'Orénoque, par 10° 3' et 10° 51' de latit. N. et 63° 9' et 64° 12' de longit. O.; 251,510 hectares; 80 kilom. sur 62 kilom.; 120,000 hab. Ch.-l., Spanishtown. Elle est à peu près de forme carrée et ses côtes sont en général élevées et très-escarpées. Quatre groupes de montagnes s'élèvent dans l'intérieur et projettent différentes ramifications, qui y donnent naissance à un grand nombre de cours d'eau, dont les plus considérables sont le Cavoni, le Guaraca, le Muro et le Guaturo. Le climat passe pour y être malsain; les pluies sont abondantes depuis le commencement de mai jusqu'à la fin de décembre, mais la sécheresse du reste de l'année n'est pas incommode. On recueille dans son sol, qui est très-fertile, des cannes à sucre, du café, du tabac, du coton, du gingembre, du piment, de la vanille, du maïs, du blé noir, tous les fruits de l'Amérique et un grand nombre de ceux de l'Inde. Les quadrupèdes et les oiseaux de l'Amérique y abondent et les savanes nourrissent beaucoup de gros bétail et de mulets. On y trouve, outre plusieurs marais, un lac d'asphalte qui a environ 4 kilom. de pourtour; cette substance, mêlée à quelques autres, se substitue au goudron pour les usages de la marine. Elle est exploitée par plusieurs compagnies. Par son voisinage de la mer, elle offre aux steamers transatlantiques, cette île est dans une situation commerciale excellente. Elle semble appelée à devenir le point central des colonies anglaises de cette partie du monde. On exporte de la Trinité du sucre, de la mélasse, du rhum, du cacao, du café, de l'asphalte épuré ou non, du bois, des peaux, des cornes, des écailles de tortue, etc. Elle commerce avec l'Angleterre,

les États-Unis, la France, la Hollande, le Venezuela, les autres îles des Antilles, etc. Son commerce avec la France s'élève à plus de 3 millions.

La Trinité a été découverte par Colomb à son troisième voyage, en 1498; les Espagnols s'y établirent en 1532; mais, en 1595, elle tomba au pouvoir des Anglais, commandés par l'amiral Raleigh. Rendue bientôt à ses premiers possesseurs, elle fut longtemps exposée aux déprédations des pirates qui désolaient ces parages et la colonie fit alors peu de progrès; les Français s'en emparèrent en 1763 et l'abandonnèrent après avoir rançonné les habitants, et, en 1777, une partie de ceux-ci, ruinés par une sécheresse qui détruisit tous les cocotiers, la seule richesse de l'île, se retirèrent sur le continent. Elle s'était cependant un peu repeuplée, lorsqu'en 1797 elle fut prise par les Anglais, auxquels le traité d'Amiens la conserva, et l'Espagne la leur céda définitivement en 1810.

TRINITÉ (LA), **TRINIDAD** ou **ASCENÇÃO**, île de l'Atlantique, à environ 800 kilom. de la côte E. de la province brésilienne d'Espírito-Santo, dont elle dépend, près de l'île de Martin-Vaz; sa pointe S.-E. se trouve par 20° 30' 32" de latit. S. et 31° 40' 57" de longit. O. Elle est petite et escarpée et possède de bonne eau; mais elle n'a qu'un mauvais port et peu de terrain susceptible de culture; aussi est-elle inhabitée.

TRINITÉ (ÎLES DE LA), groupe de deux ou trois îles au S. de l'île de Kodiak, sur la côte de l'ancienne Russie américaine; par 56° 34' de latit. N. et 155° 52' de longit. O. Le capitaine Cook le découvrit et crut que ce n'était qu'une seule île; Vancouver, qui en visita les côtes en 1794, s'aperçut qu'il était divisé en plusieurs parties par d'étroits canaux. Ces îles appartiennent aujourd'hui aux États-Unis.

TRINITÉ (LA), ville de la Martinique, ch.-l. de cant., sur la côte E., au fond de la baie du même nom, avec un port dont l'entrée est dangereuse, à 40 kilom. N. de Fort-de-France; 5,650 hab. Le commerce est actif, mais absolument d'échange, et consiste en sucre, sirops, rhum, etc., contre lesquels on y importe, surtout des États-Unis, des morues, des salaisons, des planches, etc.

TRINITÉ ou **TRINITY**, grande baie formée par l'Atlantique septentrional, dans la partie E. de Terre-Neuve. Elle est à l'O. de la baie de la Conception, dont elle n'est séparée que par une terre étroite.

TRINITÉ (cap de la), cap de l'Amérique du Nord, à l'extrémité S. de l'île de Kodiak; par 56° 45' de latit. N. et 155° 40' de longit. O.

TRINITÉ-PORHOËT (LA), bourg et commune de France (Morbihan), ch.-l. de cant., arrond. et à 24 kilom. N.-O. de Ploërmel; pop. aggl., 691 hab. — pop. tot., 1,201 hab. Fabrica de sabots; tannerie.

TRINITROCARBOLIQUE adj. (tri-ni-tro-kar-bo-li-ke). Chim. V. PICRIQUE.

TRINITROPHÉNIQUE adj. (tri-ni-tro-fé-ni-ke). Chim. V. PICRIQUE.

TRINITRORÉSORCINE s. f. (tri-ni-tro-ré-zor-si-ne). Chim. Produit de substitution qui dérive de la résorcine par le remplacement des trois atomes d'hydrogène non typique de ce corps au moyen du nitryle : La TRINITRORÉSORCINE est encore connue sous le nom d'*acide oxytrypique* et d'*acide styphnique*.

TRINITROTBYMOL s. m. (tri-ni-tro-ti-mol). Chim. Composé qui résulte de la substitution de 3 groupes nitryles à 3 atomes d'hydrogène dans le thymol.

TRINITY, rivière des États-Unis (Californie). Elle prend sa source au pied de la chaîne Cotner, se dirige au S.-O., puis au N.-O., et se jette dans la rivière de Klamath. On recueille sur ses bords des pépites d'or.

TRINITY, rivière des États-Unis (Texas). Elle est formée par deux branches, l'Elin, qui prend sa source dans le N. du comté de Cook et se dirige au S.-E.; l'autre, le West-Fork, qui naît dans le même comté, se dirige au S.-E., puis à l'E. Ces deux cours d'eau se rejoignent près de Dallas et prennent alors le nom de Trinity. La Trinity se dirige vers le S.-E. et va se jeter à l'extrémité septentrionale de la baie de Galveston. Elle est navigable pour les bateaux à vapeur sur un parcours d'environ 140 kilomètres.

TRINO, ville du royaume d'Italie (Novare), à 20 kilom. S.-O. de Verceil, près de la rive gauche du Pô; 9,500 hab. Ses rues sont droites, bordées d'arbres, et quelques-unes traversées par des canaux qui vont se jeter dans le Pô, lequel en est à 2 kilom. Il s'y fait un assez grand commerce de bétail. Ses jambons ont, en Italie, la même réputation que ceux de Bayonne en France. Cette ville a été, dit-on, fondée par une colonie de Vercellais, auxquels elle fut prise par le marquis de Montferat, qui la garda; Charles-Emmanuel I^{er}, duc de Savoie, s'étant emparé de Montferat, Trino fut cédé au roi de Sardaigne, par le traité de Cherasco, en 1631.

TRINOBANTES, ancien peuple de la Grande-Bretagne, qui habitait au nord du Cantium et qui occupait le territoire formé aujourd'hui par les comtés d'Hertford, d'Essex et de Middlesex. Il avait pour capitale Londinium, aujourd'hui Londres.

TRINOBATE s. m. (tri-no-ba-te — du lat. *trinus*, triple, et du gr. *bateo*, je marche). Entom. Genre d'insectes coléoptères hétéromères, tribu des tentyrites.

TRINODE s. m. (tri-no-de — du lat. *trinus*, triple, et du gr. *odous*, dent). Entom. Genre d'insectes coléoptères hétéromères, tribu des dermestins, formé aux dépens des anthrenes, et dont l'espèce type vit aux environs de Paris.

TRINOGETON s. m. (tri-no-jé-ton). Bot. Genre de plantes, de la famille des solanées, dont l'espèce type croît dans la Colombie.

TRINÔME s. m. (tri-nô-me — du prés. *tri*, et de *nome*). Algèbre. Polynôme composé de trois termes, qui sont joints les uns aux autres par les signes + ou —, comme $a + b - c$.

— Fig. Ce qui comprend trois termes, trois parties : *Elle n'a jamais compris le trinôme révolutionnaire : liberté, égalité, fraternité.* (Proudh.)

Vous, sombre docteur Faust, vous, douce Marguerite, Et le démon moqueur, vous, *trinôme* achevé, Vous existez vivants par la parole écrite. DE BAVILLE.

— Adjectiv. : *Facteurs* TRINÔMES.

TRINOTON s. m. (tri-no-ton). Entom. Genre d'insectes épizoïques, comprenant une vingtaine d'espèces, qui vivent en parasites sur les palmipèdes du groupe des canards.

TRINQUART s. m. (trin-kar). Mar. Petit bâtiment employé à la pêche du hareng.

TRINQUELAGUE (Charles-François de), magistrat et homme politique français, né à Uzès en 1747, mort en 1846. D'abord avocat à Nîmes, puis avocat syndic dans sa ville natale (1781), il devint au commencement de la Révolution maire, puis président du district d'Uzès. En 1793, il se cacha pour éviter d'être poursuivi et reprit sa profession d'avocat après le 9 thermidor. Premier avocat général à la cour de Nîmes sous l'Empire, il fut élu, en août 1815, membre de la chambre des députés dans le Gard, se signala par son ardent royalisme et demanda une aggravation à la loi dite d'*amnistie* (7 janvier 1816). Cette même année, il fut nommé procureur général près la cour de Pau, sous-secrétaire d'Etat au ministère de la justice, puis il devint conseiller d'Etat en service ordinaire (1817), conseiller à la cour de cassation (1818), enfin premier président de la cour de Montpellier. En 1816, Louis XVIII lui donna des lettres de noblesse.

TRINQUER v. n. ou intr. (train-ké. — Pour l'étym., V. la partie encycl.). Choquer les verres avant de boire, pour marquer qu'on boit à la santé les uns des autres : *Où! je n'ai jamais refusé de trinquer avec personne.* (Mariv.) *Allons, à ta santé et à ton honneur; maintenant trinquez avec moi, mon maître, trinquez avec moi.* (Fr. Soulié.) *L'Allemand trinqua d'esprit et de cœur en choquant son verre.* (Raspail.) *Trinquez avec moi de nouveau, Michel! je suis si heureux de me retrouver avec toi que je me griserais si j'en avais le temps.* (G. Sand.) *Décidément tu n'aimes pas à trinquer avec tout le monde.* (G. Sand.)

J'ai mangé comme quatre et j'ai trinqué d'autant. REGNAUD.

— Encycl. Philol. Ce mot, qui signifie boiro en choquant les verres et se provoquant l'un l'autre, n'est pas nouveau dans notre langue; on trouve le participe *drincant* et le substantif *drinkerie* au XII^e siècle :

Ainz le bruiant d'uges plainnes
Les troverent assis manjan,
E enoiescément drincant.
(Chronique des ducs de Normandie.)

Od eux manjoent e bureient,
La ereut tous les puteries,
E si faistes les drinkeries
Que dès qu'en Inde la vermeille
Ne fu ote teu merveille.
(Chronique des ducs de Normandie.)

« Par quoy un chascun de l'armée comença à martiner, chopiner et *trinquer* de mesme. Somme, ils beurent tant et tant que ils s'endormirent comme porcs sans ordre parmy le camp. » (Rabelais.)

Trinquer vient du germanique : vieux haut allemand *trinkan*, boire, gothique *drigkan*, anglo-saxon *drincan*, scandinave *drecca*, allemand *trinken*.

« Les Francs, dit Chevallet, avaient l'habitude de se provoquer à boire en se portant des toasts. Cet usage dut sans doute son origine à un sentiment de bienveillance, mais il dégénéra par la suite en un véritable abus. Celui qui portait un toast à un autre finit par se persuader qu'on était obligé de lui en faire raison et regarda un refus comme une marque de mépris. Le toast était une salutation, et celui qui la faisait trouvait qu'on lui manquait d'égards si on ne la lui rendait pas. De là des querelles dans lesquelles on allait souvent jusqu'à forcer à boire celui qui s'y refusait. Aussi les *Capitulaires* de Charlemagne interdisent-ils formellement aux soldats de se provoquer à boire les uns les autres. Dans le premier livre, l'empereur défend à qui que ce soit de forcer un homme à boire malgré lui : *Ut nemini liceat alterum cogere ad bibendum*. Celui qui portait un toast à quelqu'un lui disait : *Wis hail, wes heil*, Sois sain et sauf, sois bien portant, porte-toi bien; celui qui

faisait raison du toast répondait : *Drinke hail, trinke heil*. Bois sain et saut, bois bien portant, c'est-à-dire bois et porte-toi bien. C'est à cette dernière expression que notre langue dut les mots *drinker, trinquer*; elle dut à la première les mots *wessail, guessail*, qui étaient fort en usage dans l'ancien français.

TRINQUET s. m. (train-kè). Mar. Mât de misaine des bâtiments grésés en voiles latines. — Par ext. Voile de ce mât. — Voile de misaine dans les embarcations du lac de Genève.

TRINQUET (Alexis-Louis), membre de la Commune de Paris, né en 1835. Il exerçait l'état de cordonnier à Paris lorsque la loi de 1868 autorisa les réunions publiques. Trinquet assista aux réunions qui eurent lieu à Belleville, y prit la parole et s'y fit remarquer par son exaltation. L'année suivante, il devint membre du comité qui mit en avant, dans le XX^e arrondissement, la candidature de Rochefort, et lorsque ce dernier, devenu député, fonda la *Marseillaise*, Trinquet entra comme employé dans les bureaux de ce journal. Arrêté le 8 février 1870 pour avoir poussé des cris séditieux, il fut, à la suite d'une perquisition faite à son domicile, trouvé détenteur de munitions de guerre, et la 7^e chambre le condamna à six mois de prison et 50 francs d'amende. Pendant le siège, il se signala dans les clubs par ses attaques contre le gouvernement de la Défense, se montra, après l'insurrection du 18 mars 1871, un chaud partisan des idées communalistes et fut élu membre de la Commune dans le XX^e arrondissement, lors des élections complémentaires du 16 avril. Trinquet fit alors partie de la commission de Sûreté générale, où il devint un des auxiliaires de Rigault, vota pour le comité de Salut public (1^{er} mai) et proposa de frapper d'une taxe de 50 francs tout garde national absent de Paris depuis le 18 mars. A l'Assemblée communaliste, Trinquet vota constamment avec la partie la plus avancée. Délégué à la mairie du XX^e arrondissement, il fit procéder à diverses perquisitions. Après l'entrée de l'armée de Versailles à Paris, Trinquet se retira avec plusieurs de ses collègues à la mairie du XI^e arrondissement et prit part aux derniers actes de la lutte terrible qui ensanguina Paris. S'étant réfugié dans les carrières d'Amérique, il y fut arrêté au commencement de juin et conduit à Versailles. Truqué devant le 3^e conseil de guerre, il déclara qu'il déniait toute participation aux incendies et au meurtre des otages; mais que, quant au reste, il acceptait la pleine responsabilité de ses actes et qu'il regrettait seulement de n'avoir pas été tué dans la lutte. Le 3 septembre 1871, Trinquet fut condamné aux travaux forcés à perpétuité et, au mois de février suivant, transporté à la Nouvelle-Calédonie.

TRINQUETIN s. m. (train-ke-tain — rad. *trinquel*). Mar. Petite voile d'un bâtiment à voiles latines.

TRINQUETTE s. f. (train-kè-te — rad. *trinquel*). Mar. Espèce de voile latine des petits bâtiments. || Voile de misaine d'un bâtiment à voiles latines.

TRINQUEUR s. m. (train-keur — rad. *trinquer*). Celui qui aime à trinquer, à boire : *C'est le plus rude TRINQUEUR que je connaisse*.

TRINTANELLE s. f. (train-ta-nè-le). Bot. Un des noms vulgaires du daphné gnidiun.

TRINUCLÉE s. m. (tri-nu-clé — du lat. *trinus*, triple; *nucleus*, noyau). Crust. Syn. de **TRINUCLULE**.

TRINUCLULE s. m. (tri-nu-ku-le — du lat. *trinus*, triple; *nucula*, petit noyau). Crust. Genre de crustacés trilobites, de la famille des ogygiens, comprenant cinq ou six espèces fossiles, dont l'espèce type git dans les terrains schisteux. || On dit aussi **TRINUCLÉE**.

TRINUMUS, c'est-à-dire les *Trois écus*, ou le *Tresor*, comédie de Plaute. Un jeune homme dissipe la fortune de son père absent et vend la maison paternelle. Un trésor est caché dans cette maison. Un ami du père, qui connaît la cachette, se rend acqureur de la maison afin de sauver le trésor, qu'il destine à servir de dot à la fille de son ami. Retour du vieillard absent; le dissipateur est pardonné et il promet de se mieux conduire à l'avenir.

Lorsque Destouches composa le *Dissipateur*, très-probablement il avait lu la comédie de Plaute. Est-ce là qu'il puisa la pensée première de son ouvrage ou n'eut-il que de simples reminiscences en écrivant quelques scènes ? Il n'est pas possible qu'on ne soit pas frappé de la ressemblance de plusieurs des figures les plus saillantes. La pièce de Destouches finit où celle de Plaute commence, à la ruine consommée du dissipateur. La pièce de Plaute suppose, dans quelques détails de la composition, un art moins avancé que celui de Destouches; mais elle a été conçue par un génie plus sage et plus puissant. La meilleure traduction française est, sans contredit, celle de Naudet, qui a paru en 1838 dans la *Bibliothèque latine-française* d'E. Panchoucke.

On remarquera que la profonde philosophie des anciens éclate dans le prologue de *Trinumus*. C'est le Luxe ou la Débauche, mère de

l'Indigence, qui expose le sujet. On a supposé que le dénoûment était tronqué, mais il ne faut pas oublier qu'un rideau perpétuel cachait l'intérieur de la famille et le secret des affections domestiques. Levée, traducteur du *Théâtre des Latins*, avait accommodé le *Trinumus* pour la scène française. Cette imitation n'a pas été représentée.

TRINUNDINUM s. m. (tri-non-di-nomm — mot lat. formé de *tres*, trois, et de *nundina*, marché). Antiq. rom. Espace de vingt-sept jours, qui comprenait trois marchés : *Un trinundinum devait s'écouler entre la proposition des lois et leur acceptation, entre l'accusation et le jugement*.

TRIO s. m. (tri-o — mot ital. formé du lat. *tres*, trois). Mus. Composition de musique pour trois voix ou trois instruments : *Trio instrumental*. *Trio vocal*. *Exécutez un trio*. « Seconde partie d'une valse, d'un menuet ou d'un scherzo de symphonie.

— Fam. Réunion de trois personnes ou de trois choses personnifiées : *Un trio d'escrocs*. *La jeunesse, l'amour et la vieillesse forment un trio discordant*. (Boiste.)

Beau *trio* de bandets ! — Le meunier repartit : Je suis âne, il est vrai, j'en conviens, je l'avoue.

LA FONTAINE.

— Encycl. Mus. Le *trio* est considéré par les musiciens comme l'une des formes les plus parfaites de la composition, par cette double raison qu'avec elle on possède une harmonie généralement complète et que c'est celle qui produit le plus d'effet, ou égard aux moyens employés. Les compositeurs ayant tous reconnu l'excellence de la forme du *trio*, aussi bien au point de vue musical qu'au point de vue scénique, ont de plus en plus engagé leurs collaborateurs à leur ménager des morceaux de ce genre. Aussi le *trio* est-il maintenant fréquent dans la musique dramatique, à ce point qu'il n'est pas rare aujourd'hui de rencontrer deux et même trois morceaux de ce genre dans un opéra.

Comme pour tous les morceaux d'ensemble, c'est aux Italiens qu'on doit l'introduction du *trio* au théâtre, et c'est un compositeur vénitien, Logroscino, qui en fit le premier essai, dans le genre bouffe, vers 1750. Bientôt il fut surpassé dans ses effets par son compatriote Galuppi; mais c'est Mozart et Piccini qui portèrent le *trio* à sa plus grande perfection. Parfois le *trio* est dialogué; la première phrase en est établie par l'une des voix, reprise dans un autre ton par une seconde, et le dialogue continue ainsi jusqu'à la seconde partie, où les trois voix se marient dans un ensemble harmonieux; c'est ainsi qu'est conçu l'admirable morceau du *Songe d'une nuit d'été* : « Où courez-vous, mes belles ? » de M. Ambroise Thomas. D'autres fois, comme dans le *trio* de *Fernand Cortez*, de Spontini, l'union des voix commence dès le début et ne s'interrompt pas un instant. Une autre forme est aussi adoptée, parfois, lorsque les trois personnages ont à exprimer, avec les mêmes paroles, un sentiment analogue; c'est celle du canon; le compositeur enferme alors son dessin mélodique dans les limites les plus étroites; il le resserre comme à plaisir et y revient incessamment en faisant répéter successivement chaque phrase par chacune des trois voix dont il a la disposition.

Dans le style instrumental, le *trio* se borne toujours aux trois parties principales, sans aucune espèce d'accompagnement. D'ailleurs, comme ces sortes de pièces sont généralement écrites pour des instruments (piano, violon, violoncelle, etc.) qui ont la faculté de faire entendre simultanément plusieurs notes, le tissu harmonique en est plus riche encore que celui qui est fourni par les voix; il peut et doit donc se passer de toute espèce d'auxiliaire.

L'usage a consacré le nom de *trio* appliqué à la seconde partie du menuet dans les grandes compositions instrumentales : symphonie, quatuor, quintette, etc. On suppose que cet usage vient de la coutume qu'avaient les compositeurs de n'écrire ce fragment que pour trois parties seulement, même lorsque la composition en comprenait quatre et même cinq; on en peut faire, en effet, l'observation dans les quatuors de Boccherini, où le violoncelle se tait toujours pendant le *trio*, dont l'exécution est confiée aux deux violons et à l'alto. Par habitude, on a conservé ce nom de *trio* dans la symphonie, bien que rien ne le justifiait plus.

Nous donnons ici une nomenclature des *trios* les plus célèbres :

Pour deux sopranos et contralto.

Dieu des époux ! *Sémiramis* (Catal); D'une juste espérance, les *Bayadères* (Catal); Hommage à ma sœur la comtesse ! le *Mariage secret* (Cimarosa); Au lieu d'aller marcher avec noblesse, la *Fête du village voisin* (Boieldieu).

Pour deux sopranos et ténor ou baryton.

C'est un père, seigneur ! *Iphigénie en Aulide* (Gluck); Tu sais si son cœur est sensible ! *Didon* (Piccini); Juste ciel, je t'implore ! *Don Juan* (Mozart); Doux moment ! Est-ce un songe enchanteur ? *Montenaro* (Dalayrac); L'espoir le plus flatteur, *Faustika* (Cherubini); Ah ! qu'est-ce que j'entends ? *Télémaque* (Boieldieu); Ah ! laisse-moi la pleurer ! *Zémire et Azor* (Grétry); Tâchez, par des agaceries, le *Médecin turc* (Nicolo); Où courez-vous, mes belles ? le *Songé* (Ambr. Tho-

mas); *Où di'qual sei tu vittima, Norma* (Bellini); O toi, notre ange tutélaire, la *Neige* (Auber); Qu'arrive-t-il ? le *Planteur* (Mou-pou).

Pour trois sopranos.

Désir de fille, la *Fée aux Roses* (Halévy). *Pour soprano, ténor et baryton ou basse.*

Ah ! mon cœur ressent les alarmes, *Iphigénie* (Piccini); Implorons les bienfaits des dieux, *Edipe à Colone* (Sacchini); O bonté secourable et chère ! *Edipe à Colone* (Sacchini); O doux moment ! *Edipe à Colone* (Sacchini); Des monts, des coteaux verts, la *Création* (Haydn); Grand Dieu ! la *Création* (Haydn); Dans la peine qui nous accable, *Saül* (Haydn, etc.); Daignez, mon père, l'*O-riflamme* (Berton, Boieldieu, etc.); Dans ma douleur mortelle, *Don Juan* (Mozart); Non, je ne puis en conscience, *Une folie* (Méhul); Dans mes moyens de plaire et de séduire, les *Confidences* (Nicolo); Aux champs, avec sa compagne, les *Beux paravents* (Boieldieu); Je voudrais bien vous dire quelque chose, *Jocunde* (Nicolo); *Vieni cerchiam pe' mart, il Pirata* (Bellini); Feraud ! devant lui, paraitre infâme ! la *Pavorité* (Donizetti); Voici la belle fille, la *Fée aux roses* (Halévy); Souffrez qu'il je vous présente, le *Concert à la cour* (Auber); Dedans le cours de mes conquêtes, le *Philtre* (Auber); Au secours ! au secours ! *Pierre et Catherine* (Adam); Un instant, ma belle Ketty, le *Sherif* (Halévy); Las ! je suis une pauvre fille ! les *Deux reines* (Mou-pou); Discret, docile et sage, la *Double échelle* (A. Thomas).

Pour ténor, baryton et basse.

Va triompher par ta douce harmonie, les *Bardes* (Lesueur); Créateur de ce nouveau monde, *Fernand Cortez* (Spontini); Il amène des Hollandaises, la *Caravane* (Grétry); Que faire ? ô ciel ! l'*Hôtellerie portugaise* (Cherubini); Jurons, quoi qu'on puisse entreprendre, *Lodoiska* (Cherubini); Ciel ! ce que je lui propose, *Lodoiska* (Cherubini); Allons, messieurs, jouons la comédie, les *Artistes par occasion* (Catal); C'est de la part de monseigneur, *Richard Cœur de Lion* (Grétry); Non, cela n'est pas possible, *Événements imprévus* (Grétry); Une grosse cloche, *Camille* (Dalayrac).

TRIOBOLE s. m. (tri-o-bo-le — gr. *triobolos*, de *treis*, trois, et de *obolos*, obole). Métrol. Poids et mesure des Grecs, valant trois oboles.

TRIOCÉROS s. m. (tri-o-sé-ross — du préf. *tri*, et du gr. *keras*, corne). Erpét. Genre de reptiles sauriens, formé aux dépens des caméléons.

TRIOCTILE adj. (tri-o-kti-le — du préf. *tri*, et du lat. *oculo*, huit). Astrol. Se dit de l'aspect de deux planètes, distantes entre elles de trois huitièmes de cercle ou de 135°.

TRIOCLULÉ, ÉE adj. (tri-o-ku-lé — du préf. *tri*, et du lat. *oculus*, œil). Mythol. lat. Surnom de Jupiter représenté avec trois yeux, dont deux sont à la place ordinaire et le troisième au milieu du front.

TRIODÉE s. f. (tri-o-dé — du préf. *tri*, et du gr. *odous*, dent). Bot. Syn. de **CAREX** ou **LAICHE**, genre de cyperacées.

TRIODIE s. f. (tri-o-di). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, de la tribu des bombycites.

— Bot. Genre de plantes, de la famille des graminées, tribu des avénées, comprenant six espèces, qui croissent dans l'Australie tropicale.

TRIODION s. m. (tri-o-di-on — du préf. *tri*, et du gr. *odé*, chant). Liturg. gr. Livre d'église contenant l'office d'une partie de l'année, et ainsi appelé parce qu'il contient beaucoup d'hymnes à trois strophes.

TRIODITE adj. (tri-o-di-te — du préf. *tri*, et du gr. *odé*, chant). Mythol. gr. Surnom de Diane ou d'Hécate, de Mercure et de Priape, divinités qui présidaient aux carrefours.

TRIODON s. m. (tri-o-don — du préf. *tri*, et du gr. *odous*, dent). Ichthyol. Genre de poissons plectognathes, dont l'espèce type vit dans la mer des Indes : Le *triodon* a la plus grande analogie de structure avec les *diodontes* et les *tétrodontes*. (A. Guichenot.)

— Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des rubiacées, tribu des coffeacées, comprenant cinq espèces, qui croissent au Brésil. || Syn. de **STRIMODON**, genre de cyperacées.

— Encycl. Ichthyol. Les *triodons* sont caractérisés, surtout par leur mâchoire supérieure divisée en deux, tandis que l'inférieure est simple, ce qui simule trois dents. Ils ont la plus grande analogie de structure avec les *diodontes* et les *tétrodontes* et semblent former le passage de ces genres aux moles ou poissons-lunes. Le *triodon* à bourse, espèce type, atteint la longueur de 0m,50; il a le corps légèrement comprimé et revêtu de petites épines, ce qui rend sa peau rude; il porte en dessous un énorme fanon, presque aussi long que le corps et deux fois aussi haut, mince, hérissé d'un grand nombre de petites crêtes obliques, soutenu en avant par un os très-long et très-gros, soudé aux épaules, et qui représente le bassin. Ce poisson est d'un fauve blond tacheté de brun, avec les nageoires jaunes. Il vit dans la mer des Indes.

— Bot. Les *triodons* sont des arbrisseaux très-rameux, à feuilles opposées et munies de stipules; les fleurs, petites, groupées en épis ou en fascicules terminaux, ont un calice et une corolle à quatre divisions, quatre étamines et un ovaire à deux loges. Le fruit est une capsule biloculaire, se séparant à la maturité en deux moitiés, entre lesquelles se trouve un axe persistant, muni de trois dents au sommet, d'où le nom du genre. On connaît aujourd'hui cinq ou six espèces de ces arbrisseaux, qui croissent au Brésil; ils participent aux propriétés générales des rubiacées et sont légèrement astringents; mais ils ne sauraient être comparés sous ce rapport à d'autres genres de la même famille.

TRIODONTE s. m. (tri-o-don-te — du préf. *tri*, et du gr. *odous*, dent). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des lamellicornes, tribu des scarabées phylophages, dont l'espèce type habite le midi de la France.

— s. f. Moll. Syn. de **TRIDONTE**.

— Infus. Genre d'infusoires, de la famille des kolpodinées, formé aux dépens des kolpodes.

TRIODOPSIDE s. m. (tri-o-do-psi-de — du préf. *tri*, et du gr. *odous*, dent; *opsis*, apparence). Moll. Genre de mollusques gastéropodes pulmonés, formé aux dépens des hélices.

TRIOECIE s. f. (tri-é-si — du préf. *tri*, et du gr. *oikos*, maison). Bot. Classe de plantes qui portent trois sortes de fleurs, c'est-à-dire des fleurs mâles, des fleurs femelles et des fleurs hermaphrodites.

TRIOECIQUE adj. (tri-é-si-ke — rad. *triécie*). Bot. Qui appartient à la trioecie.

TRICENANTHE s. m. (tri-é-nan-te — du préf. *tri*, et du gr. *ainé*, vigne; *anthos*, fleur). Bot. Genre de plantes, de la famille des acanthacées, dont l'espèce type croît dans l'Inde.

TRIOLET s. m. (tri-o-lé — dimin. de *trio*). Littér. Petite pièce de huit vers, dont le premier se répète après le troisième, et le premier et le second après le sixième.

— Mus. Artifice qui consiste à grouper trois notes auxquelles on donne la valeur de deux.

— Bot. Nom vulgaire de la luzerne lupuline et du trèfle rampant.

— Encycl. Littér. Le *triolet* est une sorte de rondeau, composé de huit vers, ordinairement de huit syllabes et sur deux rimes. Le sens, ou repos, doit être complet après le second et le quatrième vers, comme après le huitième. Ce huitième vers n'est, d'ailleurs, que le second qu'on répète; le premier vers devient également le quatrième et le septième. Le mécanisme ingénieux de cette pièce lui a fait donner le nom de *triolet*. *Reciprocan carmen gallicum*.

Cl. Marot n'a garde d'oublier le *triolet* dans son énumération des rimes galantes qui forment le *Breviaire du temple d'amour* :

Ce sont rondeaux, ballades, virelais,
Mots à plaisir, rimes et *triolet*,
Lesquels Vénus apprend à retenir
A un grand tas d'amoureux nouvelets,
Pour mieux savoir dames entretenir.

Le roi des *triolet*s, comme dit Ménage, est celui de Jacques de Ranchin, resté dans toutes les mémoires :

Le premier jour du mois de mai
Fut le plus heureux de ma vie.
Le beau dessin que je formai
Le premier jour du mois de mai !
Je vous vis et je vous aimai :
Si ce dessin vous plut, Silvie,
Le premier jour du mois de mai
Fut le plus heureux de ma vie.

— Mus. Le *triolet* est un procédé musical fictif que l'on emploie pour modifier d'une façon accidentelle la valeur de certaines notes et pour en admettre trois là où il n'en faudrait logiquement que deux. Le *triolet* est donc un groupe de trois notes qui n'ont ensemble que la valeur correspondante à deux de leur espèce et qui, naturellement, doivent être faites avec une plus grande rapidité. C'est surtout en ce qui concerne les croches que le *triolet* est fréquemment employé; on sait que deux croches représentent la valeur d'une noire ou d'un temps ordinaire; or, il arrive souvent qu'au lieu de deux croches par temps le compositeur forme des groupes de trois croches dont la valeur n'excède pas celle de ce même temps; cette manière de diviser deux valeurs en trois parts donne aux *triolet*s un caractère marqué, un rythme particulier, une certaine ondulation dont l'effet est agréable et saisissant dans toutes sortes de mouvements. Le seul procédé graphique particulier servant à indiquer les *triolet*s consiste à grouper les croches trois par trois au moyen de la barre qui les réunit et à les surmonter d'un 3 qui fait reconnaître leur valeur particulière; au reste, les musiciens exercés reconnaissent, par la seule configuration de la mesure, la présence des *triolet*s.

Les *triolet*s s'emploient aussi avec des valeurs moindres que la croche; dans les mouvements lents, principalement, on en forme avec des doubles croches et même des triples croches. Par contre, il arrive parfois que dans les mouvements rapides on transforme des noires en *triolet*s et qu'on en groupe trois pour former deux temps; on les surmonte aussi d'un 3 pour faire connaître et

saisir à l'œil de l'exécutant ce changement accidentel apporté dans la valeur de la note. On ne doit pas confondre les *triolet*s, employés seulement dans les mesures à deux, à trois et à quatre temps ordinaires, avec les groupes de trois croches dont l'emploi est normal dans certaines mesures composées, celles à douze-huit, à neuf-huit, à six-huit. Ici, chaque temps voyant sa valeur augmentée de moitié doit comprendre logiquement trois croches, et la division par deux est, au contraire, exceptionnelle.

TRIOMPHAL, ALE adj. (tri-on-fal, a-le — rad. *trionphe*). Qui appartient au triomphe : *Char TRIOMPHAL. Arc TRIOMPHAL. Couronne TRIOMPHALE. Toge TRIOMPHALE. Pompe TRIOMPHALE. Marche TRIOMPHALE. Entrée TRIOMPHALE. Ornaments TRIOMPHAUX.*

— Fam. Qui se fait avec pompe ou excite l'enthousiasme : *Son entrée au salon fut une véritable entrée TRIOMPHALE.*

— Antiq. rom. *Porte Triomphale*, Porte de l'ancienne Rome, par laquelle les triomphateurs entraient pour se rendre au Capitole, le jour du triomphe. *Colonne triomphale*, Colonne élevée en l'honneur d'un héros, et dont les assises étaient cachées par autant de couronnes qu'il avait fait d'expéditions militaires. *Jeux triomphaux*, Jeux qu'on célébrait à l'occasion de quelque triomphe.

— Blas. *Couronne triomphale*, Couronne formée de deux branches de laurier.

TRIOMPHALEMENT adv. (tri-on-fa-le-man — rad. *trionphal*). En triomphe : *Marcher, s'avancer TRIOMPHALEMENT.*

— Fam. Avec pompe ; d'un ton, avec un air triomphant : *Il toisa TRIOMPHALEMENT son adversaire.*

TRIOMPHANT, ANTE adj. (tri-on-fan, an-te — rad. *trionphe*). Qui a triomphé, qui a vaincu : *Sortir TRIOMPHANT de la lutte.*

L'Etat est triomphant, mais les peuples gémissent.

CORNILLI.

— Qui a triomphé de ses adversaires, surpassé ses concurrents : *Rome moderne, rivale de l'ancienne Rome, s'est maintenue TRIOMPHANTE sur le trône des beaux-arts.* (Mme de Genlis.)

— Heureux et fier d'un succès obtenu : *Voilà nos deux époux, sans valets, sans enfants, Tout seuls dans leur logis, libres et triomphants.* BOILEAU.

— Qui marque la joie et la fierté : *Répondre d'un air TRIOMPHANT.*

— Pompeux, superbe : *On ne vit jamais d'entrée si TRIOMPHANTE.* (Acad.) *Je vieillais en ce sens.*

— Décisif, qui ne laisse rien à répliquer : *Argument TRIOMPHANT. Raison TRIOMPHANTE.*

— Théol. *Eglise triomphante*, Elus qui sont dans le ciel, et qui jouissent du bonheur éternel.

— Substantiv. Personne qui triomphe : *Sur cette assurance, Vénus s'en alla à Cythère en équipage de TRIOMPHANTE.* (La Font.)

— s. f. Jeux. Coup qui consiste en ce que l'homme, étant le premier en cartes, joue, en commençant, atout par l'as de pique.

— Comm. Ancienne étoffe de soie, dont le fond était en gros de Tours et les fleurs en damassé.

TRIOMPHATEUR, TRICE adj. (tri-on-fa-teur, tri-se — lat. *trionphator* ; de *trionphare*, triompher). Qui a obtenu les honneurs du triomphe : *Général triomphateur.*

— Qui a remporté la victoire : *Nation TRIOMPHATRICE.* *Qui a servi à faire remporter la victoire :*

Vois tes fleches triomphatrices

Frapper l'aigle au champ des éclairs.

DE GUERLE.

— Fig. Superbe, pompeux ; qui exprime la joie et la fierté :

Ainsi parle Doris d'un air triomphateur.

DELILLE.

— s. m. Général qui entraînait en triomphe dans Rome, après une victoire.

— Celui qui a remporté une victoire : *Le peu que pèsent les TRIOMPHATEURS se voit mieux encore à leurs prospérités qu'à leurs revers.* (L. Blanc.)

— s. f. Femme qui a remporté une victoire : *Vos ennemis ne seront parvenus qu'à faire graver sur vos médailles : TRIOMPHATRICE de l'empire ottoman.* (Volt.)

TRIOMPHE s. m. (tri-on-fe — lat. *trionphus* ; du gr. *thriambos*, procession de la fête de Bacchus). Antiq. rom. Entrée pompeuse et solennelle d'un général d'armée romain, qui avait remporté une grande victoire : *Décerner le TRIOMPHE, les honneurs du TRIOMPHE. Char de TRIOMPHE.* *Petit triomphe*, Entrée à pied que faisait un général romain, après une victoire. *l'Arc de triomphe*, Porte monumentale, par où le triomphateur entraînait dans Rome, et par extension Monument en forme de porte, élevé en mémoire d'une grande victoire : *L'Arc de TRIOMPHE de l'Étoile, du Carrousel.* *l'Arc de triomphe*, Les mener chargés de chaînes, après le char du triomphateur : *Cléopâtre se donna la mort pour éviter d'être MÈNEE EN TRIOMPHE.* (Acad.)

— Grandes démonstrations d'enthousiasme, d'admiration : *On lui fit un TRIOMPHE. Son entrée fut un véritable TRIOMPHE.*

— Victoire, grand succès militaire : *La terre ne semblait pas suffire à nos TRIOMPHEs.* (Mass.)

— Succès éclatant qu'on obtient sur des concurrents ; distinction très-flatteuse : *Heureux TRIOMPHE que celui qui ne fait pas de victimes.* (Senancourt.) *La critique exercée par des hommes de parti sert à l'humiliation du talent, au TRIOMPHE de la médiocrité.* (Villem.) *L'habileté, la prévision, le calcul précis, la vigueur de l'exécution assurent le TRIOMPHE.* (Ste-Beuve.)

— Succès de ce qui prévaut : *C'est le TRIOMPHE de la raison que de bien vivre avec ceux qui n'en ont pas.* (Volt.) *Le TRIOMPHE de la science sera l'anéantissement de la politique.* (E. de Gir.) *Chose qu'on fait valoir, qu'on donne comme un succès : A de rares exceptions près, torturer le cœur d'une femme, lui arracher ce qui fait sa joie est un TRIOMPHE pour une autre femme.* (Mme Romieu.)

— Chose dans laquelle on excelle : *C'est son TRIOMPHE.*

— Grand effet produit : *Le TRIOMPHE de l'amour, de la beauté.*

— Jour de triomphe, Jour marqué par quelque événement glorieux, par quelque grand avantage remporté.

— En triomphe, Triomphalement. *Il Avec de grandes démonstrations de satisfaction.*

— Porter quelqu'un en triomphe, Le porter à bras d'hommes pour lui faire honneur. *Il Faire de lui les plus pompeux éloges.*

— Prov. *Il ne faut pas chanter triomphe avant la victoire, il ne faut pas se vanter du succès d'une affaire avant qu'elle ait réussi.*

— Hortie. *Triomphe de Lille*, Variété d'oeillet.

— Encycl. Hist. Les Grecs connaissaient le triomphe, puisque, selon Pline, ils en attribuaient l'invention à Bacchus, à son retour de la conquête de l'Inde. En effet, le mot latin *trionphus* vient du mot grec *thriambos*, qui ne fut d'abord appliqué qu'aux fêtes de Bacchus. Quoi qu'il en soit, le triomphe, chez les Grecs, ne consistait qu'en une entrée magnifique qu'on faisait aux généraux quand ils avaient remporté une victoire signalée. Le triomphateur était monté sur un char traîné par quatre chevaux et précédé de tous les instruments militaires. Les soldats, couronnés de laurier comme le général, suivaient le char, et la cérémonie finissait par l'éloge du triomphateur, que prononçait un orateur en présence de tous les citoyens assemblés pour la cérémonie. Quelquefois le triomphe consistait, à Athènes, à faire porter simplement dans les rues et dans les places de la ville un grand voile ou tableau sur lequel étaient représentés tous les exploits du général vainqueur. On exposait ainsi ce tableau en public pendant plusieurs jours, et on le consacrait ensuite dans un temple comme un monument de la gloire du triomphateur. Le triomphe n'était pas connu à Lacédémone (Pline, l. VII, c. lvi, et Diodore de Sicilien, l. i^{er}).

Chez les Romains, le triomphe était regardé comme le comble des honneurs militaires et la récompense la plus éclatante du mérite guerrier. On distinguait à Rome deux sortes de triomphe, le grand et le petit. Le triomphe obtenu pour une victoire gagnée sur mer était aussi pompeux, mais différait par quelques détails de celui qu'on accordait pour une victoire sur terre.

Sous la république, on n'obtenait le triomphe qu'après avoir emporté des villes d'assaut, gagné des batailles rangées, fait des prisonniers, tué au moins 5,000 ennemis, étendu les conquêtes de la république, terminé la guerre ; il fallait surtout n'avoir point essuyé un seul revers dans toute la campagne. En outre, le triomphe n'était décerné qu'à celui qui avait commandé en chef, soit comme consul, soit comme dictateur ou au moins comme prêteur.

Les premiers triomphes se ressentaient de la simplicité des Romains et du peu de richesses des peuples vaincus. Mais lorsque la république eut porté ses armes en Asie et en Afrique, les généraux y enlevèrent des richesses immenses qui servirent à embellir la pompe de leurs triomphes.

Quand les préparatifs du triomphe étaient achevés et que le jour fixé par le sénat et le peuple était arrivé, le triomphateur, au lever du soleil, se revêtit de la robe triomphale, appelée *trabea* ou *toga palmata*. Cette robe, dans les beaux temps de la république, était d'une étoffe d'or à fond de pourpre, ornée de palmes d'or brodées ou tissées dans l'étoffe. Ensuite, après avoir fait distribuer aux soldats une partie du butin et disposé tout pour la cérémonie, on partait du champ de Mars et l'on se mettait en marche. Le cortège du triomphateur entraînait par la porte Triomphale, traversait le Vélabre et le cirque Maxime, montait la voie Sacrée et le Forum jusqu'au temple de Jupiter Capitolin. En tête marchait le corps entier du sénat, qui allait recevoir les troupes à la porte de Rome et le conduisait ensuite dans la ville ; puis venaient des trompettes et des cors qui précédaient une file de chariots chargés des dépouilles de l'ennemi, et sur lesquels étaient

disposés les objets les plus remarquables par leur valeur ou la beauté du travail, mis ainsi en évidence et exposés aux regards. La quantité et la valeur du butin, en même temps que les noms des provinces conquises, étaient écrites sur des tablettes fixées au bout de longues perches (*tituli*), et l'on portait ces écriteaux à côté des objets dont ils faisaient mention. D'autres chariots suivaient, dans lesquels étaient placées les représentations des villes et des forteresses qu'on avait prises, figurées en bois doré, en cire, en ivoire, quelquefois en argent, avec des inscriptions en grosses lettres et de grands tableaux où étaient peints les batailles, les assauts et les attaques. Souvent dans la pompe on mêlait des animaux extraordinaires, amenés des pays qu'on avait subjugués : des ours, des panthères, des lions et des éléphants. Ensuite venait une troupe de joueurs de flûte (*tibicines*) marchant devant la victime destinée au sacrifice, un taureau blanc, dont la tête était ornée de bandelettes de laine et le dos d'une large bande d'étoffe de couleur éclatante. Derrière la victime s'avançaient un corps de prêtres et leurs aides, porteurs de tous les objets nécessaires à la célébration du sacrifice ; puis on voyait étalés les armes, les étendards et autres trophées pris sur les vaincus, et immédiatement après les généraux et les princes que l'on avait fait prisonniers, puis tous les captifs chargés de fers. Ensuite venaient les licteurs du général victorieux, avec le costume civil, la toge, le front et les faisceaux couronnés de laurier ; ils formaient un corps précédant immédiatement le triomphateur revêtu de ses *triumphalia* et debout sur un char circulaire traîné par quatre chevaux blancs ; il avait le front ceint d'une guirlande de laurier, et un esclave public tenait ordinairement une couronne d'or au-dessus de sa tête, ce que les sculpteurs ont poétiquement rendu par une figure de la Victoire qui tient une couronne de feuilles de laurier. Ses plus jeunes enfants étaient placés sur le char auprès de lui ; ceux qui avaient atteint l'âge mûr étaient à cheval auprès du char ou sur les chevaux qui le traînaient. On l'obligeait à porter un anneau de fer au doigt comme les esclaves, pour l'avertir qu'il ne devait point s'enorgueillir ; quelquefois même il avait derrière lui un esclave qui lui répétait de temps en temps ces paroles : *Respicies post te, hominem memento te* (En regardant derrière toi, souviens-toi que tu es homme). Derrière le triomphateur marchaient ses principaux officiers, les légats, les tribuns militaires et les chevaliers, tous à cheval, et le cortège triomphal était fermé par un corps de légionnaires portant des branches de laurier dans les mains et des guirlandes autour de leur tête. Ceux qui avaient reçu des couronnes particulières et d'autres marques d'honneur ne manquaient pas d'en faire parade en une telle cérémonie. Ils poussaient tous des cris de joie en disant : *Io triumphe*, et célébraient à l'envi les louanges du vainqueur, comme le rapporte Horace :

Tuque dum procedis, io triumphe!

Non semel dicemus : io triumphe!

Aux cris de joie et aux chansons guerrières ils mêlaient des railleries et des moqueries assez piquantes contre leur général, car ce jour était privilégié, et il leur était permis de dire tout ce qu'ils voulaient sans qu'on pût sévir contre eux. Le cortège traversait ainsi le Forum. Lorsqu'il approchait du Capitole, on conduisait les captifs dans la prison, où souvent, le jour même, on ôtait la vie aux principaux d'entre eux, aux chefs. En entrant dans le Capitole, le triomphateur mettait sur la tête de Jupiter la couronne qui était sur la sienne, et, après une prière aux dieux titulaires de l'empire, il faisait immoler un grand nombre de taureaux et d'autres victimes. Le sacrifice était, tous les jours d'un grand festin qui se donnait dans le Capitole, aux dépens du public, aux principaux des sénateurs et aux premiers officiers de l'armée.

Après le repas, le général victorieux était reconduit en grand cortège dans son logis, au son des tambours, des trompettes et de toutes sortes d'instruments. Une des prérogatives de ceux qui avaient triomphé était de pouvoir assister au spectacle avec la couronne de laurier sur la tête et d'y être assis sur un siège curule ou d'ivoire. Outre cette distinction, il y en avait encore de plus marquées ; telle fut celle qu'on accorda au consul Duillius, qui avait remporté la première victoire navale. Le sénat consentit, pour en perpétuer la mémoire, à ce que, toutes les fois que ce général reviendrait de souper chez ses amis, il pût se faire reconduire chez lui aux flambeaux et au son des flûtes (Valère-Maxime, l. III, ch. vi).

Le petit triomphe, appelé ovation, du mot *ovis*, bœlier, parce qu'on n'y immolait que des bœliers, au lieu que dans le grand triomphe c'étaient toujours des taureaux, n'était pas, à beaucoup près, aussi pompeux. V. OVATION.

Triomphes (LES), poèmes de Pétrarque. Ces douze compositions, d'une grande beauté, écrites en tercets comme la *Divine comédie*, dont ils se rapprochent par le tour apocalyptique, forment le complément des célèbres sonnets. Le chantre de l'amour pur, l'amant chaste de Laure de Noves s'est complu, à la

fin de sa vie et après la mort de celle qu'il aimait, à placer ces poèmes sous son invocation. C'est le *Triomphe de l'Amour* qui ouvre la série, en quatre magnifiques chants. Le dieu allégorique, moins souriant que dans l'insouciance mythologie païenne, pousse son quadriga attelé de chevaux blancs, comme celui d'un triomphateur romain, et derrière lui, figurant les vaincus, marche la foule de tous ceux que la femme a séduits et domptés. Les rangs sont pressés, les physionomies bien diverses. A chaque chant, assez court il est vrai, on croit l'énumération finie, et le poète continue l'impitoyable défilé, pour se placer lui-même à la fin et augmenter d'une ombre cette longue série d'ombres blessées. La mythologie, l'histoire, le roman lui-même, car la fiction crée des personnages aussi vivants que la réalité, fournissent de nombreux comparses à cette mise en scène du *Triomphe de l'Amour* ; mais les poètes sont les plus nombreux dans le cortège, car il n'est pas un seul d'entre eux qui n'ait aimé. Pétrarque leur a consacré les plus sympathiques de ses tercets. Le *Triomphe de la Chasteté* est encore un hommage à la mémoire de Laure, la plus grande source d'inspiration du poète ; mais cette radieuse beauté a bien peu de gens autour de son char : un seul homme, Scipion, et encore fait-il assez mauvais figure, et, parmi les femmes, Lucrèce, Virginie, Judith sont des ombres sanglantes ; un seul chant suffit à ces rares exemples de vertu. Le *Triomphe de la Mort* a deux chants. Laure, victorieuse de l'Amour, placée au milieu de ses compagnes couronnées de roses et de violettes et plus rayonnante que les étoiles, rencontre le triste cortège de la Mort. Là sont tous ceux qui vécurent, les rois morts, les empires détruits, les races disparues. « Là sont ceux qui furent réputés heureux, les pontifes, les puissants, les empereurs ; maintenant ils sont nus, misérables et mendians. Où sont leurs richesses, où sont leurs honneurs, et les pierreries, et les sceptres, et les couronnes, et les mitres couleur de pourpre ? Malheureux qui place son espoir dans les choses périssables ! » Sous les yeux du poète, la Mort joint à ce sinistre cortège la belle Laure de Noves. « Elle mourut, non comme une flamme éteinte violemment, mais comme une flamme qui d'elle-même se consume ; elle s'en alla en paix, l'âme contente ; ainsi s'éteint la lampe suave où l'huile manque peu à peu. Elle garda jusqu'à la fin son serein visage. Elle n'était point pâle, non, mais plus blanche que la neige semée aux flancs d'un mont, à l'abri du vent, et paraissait reposer comme de lassitude. Un doux sommeil répandu sur ses beaux yeux, d'où la vie déjà s'était éloignée, voilà ce que les fous appellent mourir ! » Le *Triomphe de la Renommée* (trois chants) énumère tous les hommes qui se sont rendus célèbres dans la guerre, dans le gouvernement, dans les lettres ; tel est aussi à peu près le sujet du *Triomphe du Temps* ; la forme seule et le vers toujours si pur, si harmonieux de Pétrarque donnent du prix à une composition de ce genre, qui serait banale sous une autre plume. La série se termine par le *Triomphe de la Divinité*, ou plutôt le triomphe de l'Eternité, le plus apocalyptique de ces petits poèmes. Pétrarque chante la destruction inévitable du monde présent et l'éternité de l'autre ; comme Dante en face de Béatrix, sa vision le transporte au moment où Laure le recevra sur le seuil du séjour céleste.

Triomphe de l'Amour (LES), opéra-ballet en cinq actes, paroles de Heuserade et Quinault, musique de Lully, représenté à Saint-Germain-en-Laye le 21 janvier 1681. Plusieurs seigneurs et dames de la cour y dansèrent. C'étaient Mlle de Commercy, de Tonnerre, de Clisson, de Poitiers, de Bron ; Mmes de Gontaut, de Seignelay ; Mmes les duchesses de Mortemart, de Sully, de Conti, de La Ferté ; les princesses Marianne et de Guéméné. Madame la Dauphine remplit le rôle de Flore. On comprend que les cavaliers de si grandes dames étaient les plus grands seigneurs du temps, depuis le prince de La Roche-sur-Yon jusqu'au comte de Guiche. Le poète adresse à chacun de ces danseurs et de ces danseuses des remerciements en vers, parmi lesquels on en remarque quelques-uns fort spirituels et même malins. Ce ballet fut représenté à Paris, à l'Académie royale de musique, le 6 mai 1681. Jusqu'à cette époque, les hommes seuls avaient dansé sur le théâtre de l'Opéra. Pour imiter l'innovation qui avait eu lieu à Saint-Germain, et qui avait ajouté un brillant attrait au spectacle, des danseuses prirent sur la scène la place des dames de la cour. La première ballerine qui jouit de la faveur du public fut Mlle Lafontaine. Cette innovation, jointe à la beauté des décorations et à la musique de Lully, contribua fort au succès prodigieux de ce ballet, qui fut constamment repris pendant trente ans. Nous signalerons dans la partition le chœur charmant : *Suivons l'Amour, portons sa chaîne.*

Triomphe. Iconogr. Les artistes ont toujours eu du goût pour les représentations pompeuses, pour les triomphes, les glorifications, les apothéoses. Il ne faut pas trop leur en vouloir. En exécutant des compositions de ce genre, ils cèdent moins à un instinct d'adulation qu'au désir de faire briller leur

propre talent. Ce n'est pas seulement, d'ailleurs, aux hommes de leur temps qu'on les voit décerner les honneurs du triomphe; ils célèbrent non moins volontiers les héros anciens, les personnages imaginaires, les divinités du paganisme et les saints du paradis catholique, les systèmes religieux et les systèmes philosophiques. Si l'on peint le *Triomphe* de Napoléon, l'autre peint le *Triomphe* d'Alexandre le Grand; celui-ci nous montre le *Triomphe* de la Vierge, et celui-là le *Triomphe* de Vénus. Il y a ainsi, en peinture, des *Triumphes* sacrés et des *Triumphes* profanes, des *Triumphes* historiques et des *Triumphes* purement allégoriques ou symboliques. Nous allons passer succinctement en revue les compositions de l'espèce qui offrent le plus d'intérêt, soit au point de vue de l'exécution, soit au point de vue du sujet représenté.

Triomphe de Jésus-Christ. Ce sujet a été fréquemment traité, surtout au moyen âge; nous lui avons consacré un article spécial au mot *CHRIST* (*Christ triomphant* ou *glorieux*, t. IV, p. 214 et suiv.). D'intéressantes compositions ont été gravées d'après le Titien, par Andrea Andreani (*Christi triumphus*, 8 planches se réunissant en forme de frise, dédiées au duc de Mantoue en 1599), par Jean-Théodore de Bry, par Silvestre Poma- rché (1750). Au musée d'Anvers est un tableau de Michel van Coxeye le jeune représentant le Christ assis sur son tombeau et triomphant de la mort et du péché; on y lit les deux inscriptions suivantes : *Mors, sum mors tua; mortuus tuus, ô inferne.* — *Serpens, contrivi caput tuum.* Bolswert a gravé un *Triomphe du Christ* d'après Rubens. De notre temps, ce sujet a été peint par Adolphe Roger (le *Triomphe du Christ, législateur, sauveur, roi et juge*; coupole de l'église Saint-Roch, à Paris) et par Wiertz. La composition de ce dernier est une œuvre des plus originales; nous en donnons ci-après la description. Un artiste allemand, Joseph Fuh- rich, a retracé le *Triomphe de Jésus-Christ* dans une suite de onze planches gravées à l'eau-forte (1839), remarquable par la noblesse du style et la fermeté de l'exécution. Une chronolithographie représentant le même sujet a été exposée au Salon de 1865 par H.-H. Moulin.

Triomphe de l'Eglise ou de la religion chrétienne. Rubens a traité plusieurs fois ce sujet, notamment dans un tableau qui est au musée du Louvre (n° 432) et que nous avons décrit dans notre iconographie de la Religion (v. ce mot, t. XIII, p. 906). Bolswert a gravé d'après Rubens : le *Triomphe de la religion chrétienne sur le paganisme et l'idolâtrie* et le *Triomphe de l'Eglise*. Nicolas Lauwers a gravé, d'après le même maître, le *Triomphe de l'Eglise par l'eucharistie* et le *Triomphe de la nouvelle Loi*. Ce dernier sujet a été traité par Van Eyck ou par un peintre de son école dans un très-curieux tableau dont nous donnons la description ci-après. La pinacothèque de Munich possède six tableaux d'Otto Venius représentant le *Triomphe de l'Eglise catholique*; on y voit des chars sur lesquels se tiennent des figures allégoriques personnifiant les vertus de l'Eglise et qu'entourent des apôtres, des Pères, des patriarches; les plus fameux hérésiarques suivent ces chars, comme des vaincus et des esclaves. Au musée de Ferrare est une grande fresque du Garofalo, le *Triomphe du Nouveau Testament*, qui décorait autrefois l'église Saint-André, dans la même ville. Gherardini a peint le *Triomphe de la Foi* dans le plafond de l'église San-Jacopo, à Florence. Des *Triumphes de la Religion* ont été peints ou dessinés par Pierre (coupole de la chapelle de la Communion, dans l'église Saint-Roch, à Paris), Herrera (gravé par P. Aquila), Corrado (voûte du grand escalier du palais royal de Madrid), Raimond La Page (gravé par Ad. Bartsch, 1790), Valdes Leal (vente Peretire, 1808), B. Picart (gravure), F. Poschier (galerie de l'Académie ligurienne, à Gènes), etc. (v. *RELIGION*). La coupole de l'église de la Madeleine, à Paris, peinte par Ziegler, représente le *Triomphe du christianisme*; l'artiste a rendu cette idée en montrant le Christ, assis dans sa gloire, accueillant et bénissant une cour immense, formée des apôtres, des saints et des saintes, des législateurs, des guerriers et des pontifes, des rois et des artistes qui ont servi la cause du christianisme. Jeanne Darc occupe parmi ces bienheureux une place que personne ne lui disputera, mais on est fort étonné d'y apercevoir aussi Napoléon I^{er}; le fait d'avoir rétabli en France le culte catholique n'est pas un titre suffisant pour légitimer cette apotheose. Il est juste de dire que, comme correctif, le peintre a placé Pie VII, le souverain pontife, à côté du despote. Un tableau de Murillo, le *Triomphe de l'Eucharistie*, a été payé 67,500 francs à la vente Pourtales (1865).

Triomphe de l'Eglise chrétienne (LE) ou le *Triomphe de la nouvelle Loi*, chef-d'œuvre de l'école des Van Eyck; au musée national de la Trinité (ou du Pomento), à Madrid. Le champ de la victoire est une cour du moyen âge que domine une tour gothique surmontée d'une flèche du style le plus élégant et qui s'ouvre en forme de dais ou de baldachin : sous ce dais, l'Eternel est assis, revêtu d'un ample manteau, tenant d'une main son

sceptre et étendant l'autre main pour bénir; à ses pieds est couché l'agneau symbolique, et sur son trône même se tiennent les animaux des quatre évangélistes; la Vierge, en manteau bleu, lit à sa droite; saint Jean, en manteau vert, écrit à sa gauche. De la base du trône, sur laquelle est couché l'agneau, jaillit un ruisseau dans lequel flottent des hosties et qui arrose un petit jardin où six anges célèbrent sur divers instruments la gloire du Très-Haut. De chaque côté s'élèvent deux tourelles gothiques travaillées à jour et dans lesquelles sont groupés des anges ou des enfants de chœur occupés à chanter des hymnes; l'un d'eux tient une légende qui explique le symbole du ruisseau par ce verset du Cantique des cantiques : *Fons hortorum, puteus aquarum viventium* (O source des jardins ! ô puits d'eau vive !). Ce ruisseau se précipite dans une fontaine gothique décorée de statuettes de saints et de figures de pélicans qui se déchirent pour nourrir leurs petits avec leur sang. A gauche, un pape, coiffé de la tiare et tenant à la main la croix avec l'étendard de la foi, montre à un empereur agenouillé près de lui les hosties que le courant d'eau entraîne. Derrière eux sont d'autres personnages chrétiens, ecclésiastiques ou laïques, parmi lesquels des iconographes ont cru reconnaître les deux frères Van Eyck. A droite, le grand prêtre des juifs, placé symétriquement par rapport au pape, tient une bannière dont la hampe est brisée; son aveuglement moral est indiqué par un bandeau qui lui couvre les yeux; il se penche vers un vieillard agenouillé à ses côtés et semble vouloir l'empêcher de rendre hommage à la Loi nouvelle. D'autres juifs font des gestes d'horreur ou de désespoir et forment un contraste heureusement rendu avec les chrétiens, dont les physionomies et les attitudes respirent une joie respectueuse et profonde.

Les connaisseurs ne sont pas d'accord sur le point de savoir si ce tableau doit être attribué à Jean van Eyck ou à Hubert van Eyck, MM. Crowe et Cavalcaselle, les savants auteurs de l'*Histoire des anciens peintres flamands*, ont fait les remarques suivantes : « Comme puissance de conception, comme imagination et distribution de l'ensemble, il n'y a aucun tableau de l'école flamande qui approche de celui-ci, excepté l'agneau mystique de Saint-Bavon. C'est évidemment l'œuvre d'une seule main, mais les figures sont de moindres proportions que celles de Jean van Eyck dans le panneau central du tableau de Gand. Il y a trop de vigueur dans le coloris pour que ce soit le travail d'un élève ou d'un contemporain de ce peintre. Van der Weyden avait un coloris plus doux et plus pâle; il n'avait pas non plus cette puissance dans l'expression et le dessin, et sa manière de grouper ne ressemble en aucune façon à celle de Van Eyck. Ce ne peut être Memling non plus; car en lui le sentiment est bien plus fort que l'expression... Quant aux peintres d'Espagne du même temps, aucun n'eût été capable d'une pareille œuvre. » MM. Crowe et Cavalcaselle concluent en proclamant cette peinture « le plus noble de tous les grands ouvrages de Jean van Eyck, et celui qui commande le plus l'attention par l'importance de sa composition, la splendeur de l'exécution et du dessin. » MM. Passavant et Waagen ont prétendu que le caractère des têtes, la forme des mains, le goût des draperies, décelaient bien plutôt le style d'Hubert van Eyck. M. Otto Münder, enfin, a soutenu que l'ouvrage ne saurait être attribué aux Van Eyck et qu'il doit être attribué à un artiste postérieur.

Quel qu'en soit l'auteur, le tableau du musée national de Madrid doit être considéré comme un des plus précieux monuments de l'art du xve siècle. Dans les trois figures principales et dans la physionomie des anges, dit Waagen, une profonde expression religieuse se combine avec un sentiment délicat du beau; les figures inférieures ont plutôt le caractère de portraits. Les attitudes dramatiques de quelques-uns des juifs sont surtout admirables. La couleur est harmonieuse et claire, l'exécution très-soignée; l'œuvre tout entière trahit la main d'un grand maître. » Ce tableau était placé, en 1786, dans la chapelle de Saint-Jérôme, à Valence.

Triomphe de Flore (LE), tableau du Poussin, au Louvre. La déesse du Printemps est assise sur un char, richement orné, que traînent trois Zéphyrs; des nymphes, de jeunes faunes, des Amours portant des fleurs, lui font cortège. Deux Amours voltigeant au-dessus d'elle s'approprient à la couronner. Un guerrier, debout, vu de dos, lui présente des fleurs dans un bouquet. Une troupe joyeuse d'hommes, de femmes et d'enfants précède le char en chantant et en dansant. Sur le devant du tableau, un Fleuve et une Nalade, couchés sur la terre, regardent passer le cortège. A droite, une femme agenouillée cueille une fleur.

Ce tableau, exécuté vers 1630 pour le cardinal Orsini, a été gravé par Etienne Fessard, par Audran, par Marie Hortheimels, et dans les recueils de Landon et de Pilhol.

Triomphe de Flore (LE), célèbre tableau de Nicolas Poussin. V. *EMPIRE DE FLORE*.

Triomphe du Christ (LE), tableau de Wiertz; au musée Wiertz (Bruxelles). Au milieu des nuées apparaît le Christ sauveur, les bras

cloués sur la croix du Calvaire, la tête penchée sur la poitrine comme à l'instant du dernier soupir, le côté percé par le coup de lance et laissant échapper, par sa plaie béante, quelques gouttes du sang divin qui doit régénérer l'humanité. Devant la grandeur sereine de l'immortelle victime, Satan, que rien n'a pu dompter jusqu'ici, ni la foudre céleste, ni le glaive des archanges, Satan, qui s'était emparé des âmes humaines, recule effaré vers l'abîme. Son bras gauche, recourbé autour de son front, cherche à protéger ses yeux, où étincelle l'immortalité de l'enfer, contre la lumière divine, qui rayonne de la tête du Christ. Ses longues ailes se redressent, vers les lacs de feu qui bouillonnent en bas, dans les ténèbres. Un autre réprouvé, ébloui par la vue du Christ, ferme les yeux, enfonce ses ongles dans sa poitrine, s'affaîsse sur les genoux et va rouler dans l'abîme. Un troisième démon, terrassé, anéanti, traîne déjà son pied dans la lave infernale, qui se soulève comme pour saisir plus vite sa proie. Des anges, aux mouvements fiers et impétueux, foudroient, frappent et précipitent les maudits. Un de ces anges, vêtu d'une robe pourpre et armé d'un foudre, fond avec la rapidité d'une flèche vers les réprouvés. Un autre, jeté horizontalement sur la droite du tableau et montrant d'un doigt menaçant les profondeurs de l'enfer, est superbe de courroux. L'archange Michel troue d'un formidable coup de lance un démon qui pousse un cri terrible; deux autres damnés s'attachent à la hampe de la lance; l'un mord le fer avec rage et l'autre cherche à écarter l'arme divine. Partout le triomphe du Christ éclate en épisodes dramatiques. Animée d'une ardeur et d'une puissance incomparables, la milice céleste cultive les phalanges infernales, qui poussent d'affreux rugissements et se contorsionnent avec la fureur du désespoir. Les redoutables trompettes des archanges sonnent la victoire de la lumière sur les ténèbres, du ciel sur l'abîme.

Cette peinture, qui a paru à l'Exposition de Bruxelles en 1846, y a obtenu un immense succès.

Triomphe de Galatée (LE), tableau. V. GALATÉE.

TRIOMPHE s. f. (tri-on-fé). Jeux. Atout, carte qui emporte toutes les autres et sert à couper, à certains jeux. « Jeu de cartes analogue à l'écarté. » *Triomphe d'Auvergne*. Autre jeu de cartes.

— Anc. loc. fam. *Voilà de quoi est la triomphe*, Voilà de quoi il s'agit présentement. « On dit aujourd'hui : *Voilà de quoi il retourne*.

— Encycl. On joue à la triomphe ordinairement à deux et avec un jeu de piquet, dont les cartes ont la valeur naturelle, c'est-à-dire le roi étant la plus haute, le sept la plus basse, et l'as se plaçant entre le valet et le dix. La donne ayant été tirée au sort, le donneur distribue cinq cartes à son adversaire et à lui-même, par deux et trois, puis il retourne la onzième, qui indique la couleur de la triomphe ou de l'atout, et qu'il place à découvert sur le talon. Le jeu a lieu ensuite comme à l'écarté, avec cette différence qu'on n'écarte point et qu'on ne marque pas un point pour le roi. En conséquence, le premier à jouer jette telle carte que bon lui semble, et l'autre joueur est tenu de fournir de la couleur demandée et de forcer, et s'il n'a point de cette couleur, de couper. Celui qui fait trois levées marque un point; s'il en fait cinq, c'est-à-dire la vole, il marque deux points. La partie se joue généralement en cinq points. Il est à remarquer que le joueur qui a mauvais jeu est libre d'offrir un point à son adversaire; si celui-ci accepte, il marque ce point et le coup se joue comme à l'ordinaire; s'il n'accepte pas et qu'il ne fasse pas la vole, il perd deux points.

On joue quelquefois à la triomphe à quatre ou à six personnes, deux contre deux, trois contre trois. Dans ce cas, les associés se placent à côté l'un de l'autre et se communiquent réciproquement leur jeu, mais sans parler. Il existe une autre manière de jouer à plus de deux, dans laquelle chaque joueur joue pour son propre compte; ce qui la distingue de la précédente, c'est que l'as tient le premier rang et domine le roi. De plus, si la retourne est un as, le donneur a le droit de piller, c'est-à-dire de prendre cet as, qui fait la triomphe, et d'écarté telle carte de son jeu qu'il juge convenable; il est même libre, s'il y a immédiatement au-dessous d'autres cartes de la même couleur, de substituer ces cartes à un égal nombre de celles qu'il s'est données. La faculté de piller appartient également à celui qui a en main l'as de la triomphe; il est maître de prendre cette triomphe et les cartes de la même couleur qui sont au-dessous. Cette manière de jouer se nomme la triomphe à l'as qui pille.

TRIOMPHER v. n. ou intr. (tri-on-fé — rad. *trionph*). Antiq. rom. Faire une entrée pompeuse et solennelle dans Rome après une grande victoire : *Après avoir triomphé et enrichi la république des dépouilles de ses ennemis, il n'avait pas de quoi se faire enterrer.* (Boss.) « *Triompher d'un pays*, Obtenir les honneurs du triomphe pour avoir soumis un pays : *Scipion triompha de l'Afrique* (Acad.) — Par anal. Marcher triomphalement : *Leur*

maison, comme celle d'Aman, est une maison de deuil et de tristesse, tandis que *Mardochee triompha et repartit au milieu de la capitale des acclamations.* (Mass.) — Vaincre par la voie des armes : A vaincre sans péril on triomphe sans gloire. CORNEILLE. Achille va combattre et triomphe en courant. RACINE. — *Triompher de*, ou absolument *Triompher*. Avoir raison de par la force, être le plus fort : *Le hasard seul nous a empêchés de triompher du lion; notre valeur n'en est pas moins admirable.* (Volt.) « Fig. Rempporter un avantage sur : *Triompher de ses adversaires, de ses envieux, de ses rivaux.* *Triompher de quelqu'un dans une discussion.* *L'innocence a triomphé.* Au xviii^e siècle, la France triompha dans la paix, dans la guerre et dans les arts. (Volt.) « Avoir la supériorité : *En France, on ne peut triompher que quand tout le monde se couronne sur la tête du triomphateur.* (Bulzac.) *Triompher sans iresser, c'est triompher deux fois.* (E. de Gir.)

Je vais sortir d'un gouffre où triomphent les vices. MOLIERE.

Il faut que je triomphe, ou bien je suis perdu. RACINE.

« Vaincre, subjugué, surmonter : *Triompher de ses passions. Dompter sa colère, c'est triompher de son plus grand ennemi.* Sa beauté triomphait de tous les cœurs. (Acad.) A la longue, la vérité triompha de l'erreur. (Acad.) Le plus sûr moyen de triompher du paupérisme serait d'habiller les ouvriers de la vie de famille. (J. Simon.) On ne triompha de la calomnie qu'en la dédaignant. (Mme de Maintenon). Les plus grands hommes des siècles chrétiens ont fait triompher la folie de la croix de la sagesse d'Athènes et de Rome. (Mass.) Voulez-vous savoir combien la grâce qui a fait triompher Madame a été puissante? (Boss.) La philosophie triompha aisément des maux passés et à venir, mais les maux présents triomphent d'elle. (La Rochefoucauld.) Le mérite et le courage triomphent de tout. (Vauvenargues.) La théologie, bien loin de servir à faire triompher l'idée de Dieu, a une tendance forcée à l'athéisme. (Baillly.) La vérité bien servie triomphe toujours. (Bastiat.) La lune avait alors tout à fait triomphé des nuages, et sa lumière tombait à plomb sur lui. (Saintine.)

L'amour n'a-t-il encor triomphé de ce vous ? RACINE.

« Matriser, étouffer : *Triompher de ses passions.* *Dompter sa colère, c'est triompher de son plus grand ennemi.* Sa beauté triomphait de tous les cœurs. (Acad.) A la longue, la vérité triompha de l'erreur. (Acad.) Le plus sûr moyen de triompher du paupérisme serait d'habiller les ouvriers de la vie de famille. (J. Simon.) On ne triompha de la calomnie qu'en la dédaignant. (Mme de Maintenon). Les plus grands hommes des siècles chrétiens ont fait triompher la folie de la croix de la sagesse d'Athènes et de Rome. (Mass.) Voulez-vous savoir combien la grâce qui a fait triompher Madame a été puissante? (Boss.) La philosophie triompha aisément des maux passés et à venir, mais les maux présents triomphent d'elle. (La Rochefoucauld.) Le mérite et le courage triomphent de tout. (Vauvenargues.) La théologie, bien loin de servir à faire triompher l'idée de Dieu, a une tendance forcée à l'athéisme. (Baillly.) La vérité bien servie triomphe toujours. (Bastiat.) La lune avait alors tout à fait triomphé des nuages, et sa lumière tombait à plomb sur lui. (Saintine.)

Sur ce sujet, sans être préparé, Il triomphait... LA FONTAINE.

« Exceller en quelque chose préférablement à d'autres : *Quand cet artiste a des têtes à graver, il triomphe.* (Acad.) Ce peintre triompha quand il peignit des fleurs. (Acad.) « Etre ravi de joie : *Quand on lui parle de ses enfants, elle triomphe.* (Acad.) « Faire vanité de quelque chose en bonne ou en mauvaise part : *Triompher de son crime.* *Triompher du gain de son procès.* *Ne triompher pas tant, vous ne tarderez pas à me faire avoir une revanche.* (Molière.)

Vous triomphez, cruelle, et bravez ma douleur. RACINE.

— Syn. *Triompher de*, dompter, réduire, surmonter, etc. V. DOMPTER.

— Allus. littér. A vaincre sans péril on triomphe sans gloire, Vers de Corneille. V. VAINCRE.

TRIONES s. m. pl. (tri-o-nèss — du latin *triones*, bœufs de charrue, comme si ces bœufs étaient des bœufs labourant le pôle arctique, où elles paraissent constamment). Astron. Nom donné autrefois aux étoiles formant la Grande et la Petite Ourse.

TRIONFETTI (Lelio), botaniste italien, né à Bologne en 1647, mort dans la même ville en 1722. Dès l'âge de quinze ans, il était docteur en philosophie. En 1667, il devint professeur de philosophie, et, en 1675, il joignit à cet enseignement celui de l'histoire naturelle. En même temps, il fut chargé de l'explication des simples au jardin public et s'acquitta de cette tâche avec un grand succès. Vers 1680, Trionfetti entra dans les ordres, devint chanoine à Sainte-Marie-Majeure et présida, par la suite, l'institut des sciences de Bologne. On a de lui : *Lectiones sive ostensiones botanicæ* (Bologne, 1675-1720, 4 vol. in-4°); *Prolusiones botanicæ ab anno 1675 ad annum 1721*.

TRIONFETTI (Jean-Baptiste), botaniste italien, frère du précédent, né à Bologne en 1656, mort à Rome en 1708. Il étudia la philosophie, le droit, la botanique, la médecine, puis se rendit à Rome, où il devint directeur du jardin botanique et professeur à la Sapienza. Trionfetti enrichit considérablement ce jardin de plantes indigènes et exotiques, et y réunit notamment environ six mille espèces, en partie tirées des Etats romains,

dans le but de recomposer la flore du Latium. On lui doit : *Observationes de ortu et vegetatione plantarum, cum novarum stirpium historia* (Rome, 1685, in-4°); *Vindictiarum veritatis a castigationibus quarundam propositionum quæ habentur in opusculo de ortu ac vegetatione plantarum* (Rome, 1703, in-4°).

TRIONGULIN s. m. (tri-on-gu-lain — du préf. *tri*, et de *ungulus*, ongle). Entom. Prétendu genre d'insectes, qui vit en parasite sur les andrènes, et n'est probablement que la larve d'un méloé.

— **Encycl.** Ce genre d'insectes n'est connu que par un petit animal qu'on a trouvé vivant en parasite sur les andrènes. On l'a regardé d'abord comme une espèce de pou; mais des observations plus attentives l'ont fait reconnaître pour la larve d'un méloé, décrite et figurée depuis longtemps; ce serait même, d'après quelques auteurs, celle du méloé proscarabée; mais il est difficile d'expliquer comment une larve longue à peine de quelques millimètres se transforme en un aussi gros insecte. On ne connaît ni ses mœurs, ni ses métamorphoses, ni son origine; on présume néanmoins qu'elle passe les premiers temps de sa vie sur le corps des andrènes, des mélites et d'autres hyménoptères, qu'elle suce. D'après Zier, elle ne présenterait aucune différence avec les larves des cantharides.

TRIONUM s. m. (tri-o-nomm). Bot. Section des ketumies, genre de malvacées.

TRIONYCHE s. m. (tri-o-ni-ke — du préf. *tri*, et du gr. *onyx*, onychos, ongle). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des lamellicornes, tribu des scarabées xylophiles, comprenant trois ou quatre espèces, qui habitent l'Afrique.

— s. m. pl. Groupe de tortues fluviatiles, ayant pour type le genre trionyx.

— Adjectiv. Erpét. Qui ressemble ou qui se rapporte au trionyx. || On dit aussi TRIONCHIN, INE, TRIONCHOÏDE, TRIONYCHIDE et TRIONYCN.

TRIONYCHIDE (tri-o-ni-ki-de). Erpét. Syn. de TRIONYCHE. || On dit aussi TRIONYCHIDE, ÉE.

TRIONYCHIE s. m. (tri-o-ni-ki — rad. *trionyche*). Infus. Genre d'infusoires, du groupe des tardigrades.

TRIONYCHIN, INE (tri-o-ni-kain, i-ne). Erpét. Syn. de TRIONYCHE.

TRIONYCHOÏDE (tri-o-ni-ko-i-de). Erpét. Syn. de TRIONYCHE.

TRIONYCHIDE (tri-o-ni-si-de). Erpét. Syn. de TRIONYCHE.

TRIONYCN, INE (tri-o-ni-sain, i-ne). Erpét. Syn. de TRIONYCHE.

TRIONYX s. m. (tri-o-niks — du préf. *tri*, et de *onyx*, ongle). Erpét. Genre de chéloniens, de la famille des tortues fluviatiles, comprenant plusieurs espèces, qui habitent les grands cours d'eau de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique du Nord : *L'Europe n'a de trionyx qu'à l'état fossile*. (P. Gervais.)

— **Encycl.** Ce genre de tortues à trois ongles, comme le dit leur nom, comprend celles qui se distinguent par les caractères suivants : carapace à pourtour cartilagineux, très-large, flottant en arrière, dépourvue d'os à l'extérieur; sternum trop étroit en arrière pour que les membres soient complètement cachés quand l'animal les retire sous sa carapace; enfin les ongles au nombre de trois seulement, et deux des doigts en étant complètement dépourvus. Les *trionyx* ont le corps très-déprimé; le limbe de la carapace est soutenu par la portion libre des côtes, et, dans quelques parties, il est dépourvu de pièces osseuses; le sternum est plat; la peau qui enveloppe tout le corps de l'animal est molle, assez épaisse et cache les plaques de la carapace; la tête est très-déprimée; le museau et les narines varient de longueur suivant les espèces; le front est convexe ou aplati; les branches de la mâchoire sont plus ou moins écartées; la peau de la tête et du cou est toujours nue, celle des membres l'est presque entièrement aussi et présente fort peu d'écaillés; la queue est habituellement plus longue que l'extrémité de la carapace qui la recouvre.

On indique une dizaine d'espèces de *trionyx*, qui vivent dans les grands fleuves de l'Amérique, de l'Asie et de l'Afrique et s'y nourrissent de proies vivantes. Comme type du genre, nous décrirons le *trionyx* d'Égypte: huit callosités costales; carapace très-faiblement convexe, formant parfois dans sa région verticale une gouttière; quatre callosités sternales; os épisternaux de longueur moyenne, très-écartés l'un de l'autre et presque parallèles ou formant un peu le V; partie supérieure du corps verdâtre, tachetée de blanc ou de jaune. Cette espèce, qui est d'assez grande taille, est probablement l'*emys* ou l'*amis* d'Aristote. On la trouve communément dans le Nil; mais il paraît qu'on l'a également trouvée dans les rivières de la Sierra-Leone.

Parmi les autres espèces, nous citerons : 1° le *trionyx spinifère*, caractérisé par une rangée d'épines sur le bord antérieur du limbe, qui vit dans les rivières de la Géorgie et des Florides de l'Amérique septentrionale; 2° le *trionyx mutique*, du même pays; 3° le

trionyx du Gange; 4° le *trionyx de l'Europe*, etc.

TRIOPA s. m. (tri-o-pa-de — du préf. *tri*, et du gr. *opados*, compagnon). Entom. Genre d'insectes lépidoptères diurnes, formé aux dépens des papillons.

TRIOPAS s. m. (tri-o-pass — d'un personnage mythologique). Astron. Constellation du Serpenteire.

TRIOPAS ou **TRIOPS**, fils de Neptune ou du Soleil. Il chassa les Pélasges de la plaine de Dotis, puis se rendit en Asie, où il fonda Cnide. Il était père d'Erysichthon et de Mérope. Sa statue se trouvait dans le trésor du temple de Delphes.

TRIOPE s. m. (tri-o-pe — du préf. *tri*, et du gr. *opé*, ouverture). Moll. Genre de mollusques gastéropodes gymnobranches.

TRIOPHTHALME s. m. (tri-o-ftal-me — du préf. *tri*, et du gr. *ophthalmos*, œil). Infus. Genre d'infusoires systolides ou rotateurs, de la famille des hydatinées.

TRIOPIEN adj. m. (tri-o-pi-ain — du gr. *triopios*, proprement qui a trois yeux; de *treis*, trois, et de *ops*, opus, œil; de la même famille que *optamai*, voir). Mythol. Surnom d'Apollon.

TRIOPIES s. f. pl. (tri-o-pi — du promontoire de *Triopium*). Antiq. gr. Jeux en l'honneur d'Apollon Triopien.

TRIOPTÈRE s. m. (tri-o-ptè-re). Bot. Syn. de TRIOPTÉRIDE.

TRIOPTÉRIDE s. m. (tri-o-pté-ri-de — du gr. *treis*, trois; *pteryx*, aile; *eidos*, aspect). Bot. Genre d'arbrisseaux grimpants, de la famille des malpighiacées, tribu des pleuroptérygiées ou hirées, comprenant des espèces qui croissent dans l'Amérique tropicale.

— Syn. d'ASPIDOPTÉRIDE, autre genre de malpighiacées.

TRIOPTOLÉMÉE s. m. (tri-o-ptol-é-mé — altérat. de *Triptolème*, nom mythol.). Bot. Genre d'arbres, de la famille des légumineuses, tribu des dalbergiées, comprenant huit espèces, qui croissent au Brésil.

TRIORCHIDE s. m. (tri-or-ki-de — du préf. *tri*, et du gr. *orchis*, testicule). Individu qui aurait trois testicules.

TRIORCHIS s. m. (tri-or-kiss — du préf. *tri*, et du gr. *orchis*, tubercule). Ornith. Genre d'oiseaux de proie, formé aux dépens des buses.

TRIORCHYTE s. f. (tri-or-ki-te — du préf. *tri*, et du gr. *orchis*, testicule). Hist. nat. Variété de priapologie.

TRIORI s. m. (tri-o-ri). Danse bretonne, dont le mouvement est très-animé et à trois temps. || Air sur lequel cette danse doit se régler.

TRIOIRS (Claude Odde, seigneur de), écrivain français, né à Triors, près de Romans, en Dauphiné, dans la seconde moitié du xvi^e siècle. Il était parent d'Émond Odde, seigneur de Triors, à qui Scévole de Sainte-Marthe a adressé des vers. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il habita Toulouse. On a de ce gentilhomme poète : le *Banissement et adieu des ministres des huguenots sur le départ du pays de France, où est contenu le piteux départ du ministre de Castanet* (Lyon, 1572, in-8°), ouvrage rarissime; les *Distiques moraux du très-docte poète espagnol Michel Verin, traduits en langue vulgaire par beaux quatrains français* (Lyon, 1577, petit in-8°); d'après Goujet, les vers de Triors sont durs et gothiques; les *Joyeuses recherches de la langue tolosaine* (Tolose, in-8°). On conjecture que cet ouvrage parut en 1578. Le nom de l'auteur ne figure point sur le frontispice.

TRIOSTÉE s. m. (tri-o-sté — du préf. *tri*, et du gr. *osteon*, os, noyau). Bot. Genre de plantes, de la famille des caprifoliacées, comprenant quatre espèces, qui croissent sur les montagnes de l'Asie centrale et dans l'Amérique du Nord.

— **Encycl.** Les *triostées* sont des plantes vivaces, herbacées ou sous-frutescentes, à fleurs axillaires sessiles. Le fruit est une baie coriace, à trois loges, dont chacune renferme un noyau osseux. Ces plantes croissent dans l'Asie centrale et dans l'Amérique du Nord. Leurs racines, composées de fibres épaisses, charnues, torses, rudes, ont des propriétés émétiqes et sont employées comme telles, en Amérique, sous le nom de *fauz ipéacacanha*. Leurs fleurs rouges font beaucoup d'effet. Toutefois, ces plantes sont rarement cultivées dans nos jardins. Elles supportent bien nos hivers. On les multiplie de graines et d'éclats de pied; elles demandent une terre légère et fraîche et beaucoup d'arrosements en été. Nous citerons particulièrement la *triostée perfoliée*, à feuilles sessiles et verticillées.

TRIOULÉ s. m. (tri-ou-lé). Bot. Un des noms vulgaires du trèfle.

TRIOUMALA s. m. (tri-ou-ma-la). Nom donné à des religieux indous nomades.

TRIOULÉ, ÉE adj. (tri-o-vu-lé — du préf. *tri*, et de *oulé*). Bot. Qui a trois ovules.

TRIOXYAMYLAMINE s. f. (tri-o-ksi-a-mi-la-mi-ne). Chim. Base qui diffère de la triamylamine par 3 atomes d'oxygène qu'elle renferme en plus.

— **Encycl.** La trioxamylamine est une base découverte par Erdmann, qui diffère de la triamylamine par 3 atomes d'oxygène qu'elle renferme en plus. Sa formule est $Az(C_5H_{10}O)_3$.

Elle se produit lorsqu'on chauffe à 130°, dans des tubes scellés à la lampe, le valérylure anhydride d'ammonium ou un mélange de valéryl et d'ammoniaque en solution aqueuse concentrée; la réaction exige six ou huit heures. Elle est exprimée par l'équation suivante : $3(C_5H_{10}O)_3 + 2AzH_3 = (C_5H_{10}O)_3Az + 2AzH_3$.

Valérylure d'ammonium. Trioxamylamine. Ammoniaque.

Erdmann a désigné cette base sous le nom de triamylidène-oxyd'ammoniaque ou de trioxamylidène; le nom et la formule cités plus haut ont été donnés par Petersen.

Pour obtenir la trioxamylamine pure, on distille avec de l'eau la couche huileuse qui nage à la surface du liquide lorsque la réaction est complète. La portion qui ne se volatilise pas dans ces conditions est dissoute dans l'acide chlorhydrique concentré, et le chlorhydrate $(C_5H_{10}O)_3HCl$, qui se sépare de la liqueur en croûtes cristallines, est lavé avec un peu d'eau, comprimé entre plusieurs doubles de papier buvard, recristallisé dans l'alcool, lavé avec de l'éther et agité ensuite avec de l'éther et de l'ammoniaque. La solution ainsi obtenue donne, lorsqu'on l'évapore, la base sous la forme d'une huile visqueuse incolore, d'une odeur piquante à chaud et d'une densité de 0,879 à 22°. Elle se décompose en partie à la distillation en dégageant de l'ammoniaque. Sa réaction est fortement alcaline; elle est peu soluble dans l'eau, facilement soluble dans l'alcool, et, lorsqu'elle vient d'être mise en liberté, elle s'unit lentement avec les acides, en formant des sels cristallisables. Le chloroplatinate $(C_5H_{10}O)_3Az, 2PtCl_4$

est résineux et cristallise dans l'alcool en granules rouge jaunâtre.

La trioxamylamine, chauffée pendant quelques heures avec de l'iodeure d'éthyle, est partiellement attaquée avec formation d'un iodeure, lequel, traité par l'oxyde d'argent, fournit une base alcaline très-amère, qui se présente sous la forme d'une résine molle et jaunâtre.

TRIOXYS s. m. (tri-o-ksiss — du préf. *tri*, et du gr. *oxus*, aigu). Entom. Genre d'insectes hyménoptères, tribu des braconides, formé aux dépens des aphides, et dont l'espèce type vit sur les érables.

TRIP (Luc), poète hollandais, né à Groningue, mort dans la même ville en 1783. Il suivit avec distinction la carrière de la magistrature et se mit au rang des poètes les plus distingués de son pays en publiant un recueil de méditations poétiques sur des sujets religieux, sous le titre de *Loisirs utilement employés* (Leyde, 1774, in-8°). Les vers de Trip attestent de la verve et de l'imagination; mais ils manquent souvent d'harmonie et abondent trop en expressions mystiques.

TRIPAILLE s. f. (tri-pa-ille; il ml. — rad. *tripe*). Anus de tripes, d'intestins : *Jeter des tripailles à la voirie*. Les limaces, les araignées, les crapauds, les TRIPAILLES, les insectes conviennent à l'appétit carnassier des canards. (Tessier.)

— Chasse. Entrailles d'animaux que l'on donne aux chiens.

TRIPALÉOLÉ, ÉE adj. (tri-pa-lé-o-lé — du préf. *tri*, et de *paléole*). Bot. Qui est composé de trois paléoles.

TRIPAN s. m. (tri-pan). Zooph. Espèce d'holothurie, appelée aussi TRÉPANG.

TRIPANURGE s. m. (tri-pa-nur-je). Erpét. Genre de reptiles ophiidiens, formé aux dépens des couleuvres.

TRIPARTI, IE adj. (tri-par-ti, i — du préf. *tri*, et du lat. *partitus*, partagé). Divisé en trois parties : || On dit aussi TRIPARTITE au féminin.

— Hist. *Chambre tripartite*, Tribunal où un tiers seulement des magistrats appartenait à la religion réformée.

TRIPARTIBLE adj. (tri-par-ti-ble — rad. *triparti*). Qui peut se diviser en trois parties.

TRIPARTITE adj. f. (tri-par-ti-te). V. TRIPARTI.

TRIPARTITION s. f. (tri-par-ti-si-on — rad. *triparti*). Mathém. Action de diviser une quantité en trois parties égales.

TRIPAULT ou **TRIPPAULT** (Léon), jurisconsulte français, qui vivait au xvi^e siècle. Il remplit les fonctions de conseiller au siège présidial d'Orléans, où l'on croit qu'il était né. C'était un homme instruit, parfaitement versé dans les langues anciennes et dans la connaissance des lois. On lui doit des ouvrages dont quelques-uns sont encore recherchés. Nous citerons particulièrement : *Ordonnances du roy François sur le fait de la justice et abréviation des procès publiés en 1539* (Orléans, 1572, in-8°); *Silvula antiquitatum aurelianensium* (Orléans, 1573, in-8°); les *Antiquités de la ville et duché d'Orléans, fidèlement recueillies des cosmographes et historiographes qui en ont écrit* (Orléans, 1573, in-8°); *Histoire et discours au vray du siège qui fut mis devant la ville d'Orléans par les Anglais, le mardi douzième jour d'octobre*

1428 (Orléans, 1576, in-4°), chronique très-intéressante, dont Tripault ne fut que l'éditeur; *Celt-hellénisme ou Étymologie des mots français tirés du grec*, plus : *Preuves en général de la descendance de notre langue* (Orléans, 1580, in-8°), ouvrage dans lequel, selon Goujet, l'auteur manque de critique et ne donne que des conjectures peu fondées sur beaucoup de mots français qu'il prétend tirer du grec; *Joannæ Darcæ obsidionis aurelianæ liberatricis res gesta, imago et judicium* (Orléans, 1583, in-8°), avec une traduction française du texte.

TRIPAULT ou **TRIPPAULT** (Emmanuel), sieur de LINIÈRES, écrivain français, fils du précédent, né dans la seconde moitié du xvi^e siècle. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il fut lieutenant particulier, civil et criminel de Neufville, près d'Orléans. Tripault est l'auteur des ouvrages suivants : *Anagrammes et noms des princesses et dames de la cour* (in-4°); *Libellus anagrammatum virorum illustrium* (Orléans, 1613); *Anagrammes des noms et surnoms des dames et des demoiselles d'Orléans* (Orléans, 1626); *Discours du siège d'Attila, roi des Huns, dit le Fléau de Dieu, devant la ville d'Orléans en l'an 455* (Orléans, 1635, in-8°); *Ibis d'Ovide*, traduit du latin en français (Orléans, 1641, in-12).

TRIBE s. f. (tri-pe. — L'origine de ce mot est fort incertaine. Chevallet le fait venir du celtique : kymrique *tripa*, boyau, tripe; armoricain *stripen*, irlandais *triopas*, tripes; mais ces formes sont plutôt empruntées au roman, comme le basque *tripa*. Scheler croit que *tripe* est pour *estripe*, et vient du germanique : allemand *striep*, *striep*, courroie, lanière; anglo-saxon *strop*, courroie, attache, etc.). Boyaux d'un animal : *Mou comme une tripe*. *Manger des TRIPES*. *TRIPES à la mode de Caen*.

— Fam. Boyau humain.

— *Rendre tripes et boyaux*, Vomir avec de grands efforts.

— Comm. Sorte de velours ou de panne dont l'usage était autrefois très-répandu, et dans lequel le poil était de laine et le fond de chanvre : *Les TRIPES se tiraient presque toutes de la Flandre, plus particulièrement d'Orchies, de Lille et de Tournay*. (Bezon.) || On dit aussi MOQUETTE.

— Techn. Résidu de la cuite de la colle à papier. || Morceau d'étoffe employé par les chapeliers pour couvrir leur peloton. || Partie intérieure d'un cigare. || *Cuir en tripe*, Peau de bœuf débouurrée, pelée et trempée.

— Art culin. *Œufs à la tripe* ou *en tripe*, Œufs durs coupés par tranches et frittés avec des oignons.

— Bot. *Tripe de roche*, Espèce de mousse.

— **Encycl.** Art culin. *Tripes à la mode de Caen*. Cette prétendue mode de Caen est, à proprement parler, la mode nationale française, car c'est par des procédés analogues que l'on fait presque partout en France cuire les tripes. On met les tripes lavées et échaudées dans un grand pot de terre ou une terrine, avec des oignons en grande quantité, des lardes de lard au fond, de lail, des échalotes, des clous de girofle, du poivre en grains, un bouquet garni et des carottes. On ajoute des pieds pour fournir la gélatine nécessaire à la sauce. On met encore dans le pot un peu de bouillon ou de vin blanc. On couvre de lardes de lard et on pose le couvercle sur le pot, en ayant soin de fermer hermétiquement avec de la pâte tout autour du couvercle. On met au four pendant au moins une nuit; on peut aussi faire cuire sur un fourneau, en ayant soin de faire aller lentement mais bien également et de ne point découvrir le pot. Les tripes se servent très-chaudes; on place même des réchauds sous les assiettes pour qu'elles conservent leur chaleur pendant le repas.

— *Tripes à la mode de Lyon*. Les tripes sont coupées en filets de 0m,01 de largeur sur 0m,04 de longueur; on les fait sauter à feu vif, dans un mélange de beurre et d'huile, avec du sel et du poivre. On a dans une poêle des oignons préparés comme pour la soupe à l'oignon; on les fait cuire dans de l'huile, jusqu'à ce qu'ils aient une belle couleur rousse comme pour le miroton. Pendant ce temps, les tripes prennent une teinte jaune foncé; elles deviennent croquantes; on les verse dans la poêle où se trouvent les oignons, avec une poignée de persil haché et une cuillerée à bouche de vinaigre; on fait chauffer une minute, on mêle et on sert.

TRIPÉE s. f. (tri-pé). Chasse. Syn. de TRIPAILLE.

TRIBE-MADAME s. f. Bot. Syn. de TRIQUE-MADAME.

TRIPENNÉ, ÉE adj. (tri-penn-né — du préf. *tri*, et de *penné*). Bot. Se dit des feuilles qui ont un pétiole principal, divisé en pétioles secondaires, subdivisés en pétioles tertiaires.

TRIPERIE s. f. (tri-pe-ri — rad. *tripe*). Lieu où l'on vend les tripes. || Commerce du marchand de tripes.

TRIPÉTALE adj. (tri-pé-ta-le — du préf. *tri*, et de *pétale*). Bot. Dont la corolle est formée de trois pétales. || On dit aussi TRIPÉTALE, ÉE.

TRIPÉTALEE s. m. (tri-pé-ta-lé — du préf. *tri*, et de *pétale*). Bot. Genre d'arbris-

seaux, rapporté avec doute à la famille des olacées, et dont l'espèce type croît au Japon.

TRIPÉTALOCÈRE s. m. (tri-pé-ta-lo-sé-re — du préf. tri, et du gr. *petalon*, feuille; *keras*, corne). Entom. Genre d'insectes orthoptères sauteurs, de la tribu des acridides, dont l'espèce type vit au Malabar.

TRIPÉTELE s. m. (tri-pé-té-le). Bot. Genre de plantes, de la famille des caprifoliacées, dont l'espèce type croît en Australie.

TRIPETTE s. f. (tri-pè-te — dimin. de *tripe*). Petite tripe.
— Loc. fam. *Ne valoir pas tripette*, Ne valoir rien ou presque rien.

TRIPHANE s. m. (tri-fa-ne — du préf. tri, et du gr. *phainô*, je brille). Minéral analogue à la lithine.

— Encycl. Comme la pétalite, qu'il accompagne souvent, le *triphan* contient de la lithine; mais sa composition est différente, ainsi que son aspect et ses clivages. Depuis quelques années seulement, on possède de très-gros cristaux de *triphan*, dont la forme est exactement celle du pyroxène. Le *triphan* existe généralement en masses lamelleuses, de coloration presque toujours verdâtre, translucides; il raye le verre. Au chalumeau, il se boursoufle, fond et rougit la flamme comme la pétalite.

TRIPHAQUE s. m. (tri-fa-ke — du préf. tri, et du gr. *phaké*, lentille). Bot. Genre de la famille des byttneriacées, réuni par quelques auteurs au genre *sterculier*.

TRIPHARMAQUE adj. (tri-far-ma-ke — du préf. tri, et du gr. *pharmakon*, remède). Anc. pharm. Se disait d'un remède composé de trois drogues.

TRIPHASIE s. f. (tri-fa-zie — du gr. *triphastos*, triple). Bot. Genre d'arbrisseaux épineux, de la famille des aurantiacées, comprenant trois espèces, dont le type croît en Chine.

TRIPHASSE s. f. (tri-fa-se). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, de la tribu des noctuides.

TRIPHÉLIE s. f. (tri-fé-li). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des myrtacées, tribu des chamélaucées, dont l'espèce type croît en Australie.

TRIPHÈNE s. f. (tri-fé-ne). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, de la tribu des noctuides, comprenant huit espèces, qui habitent l'Europe.

— Encycl. Les *triphènes* ont pour caractères : des antennes simples ou filiformes, quelquefois faiblement crénelées chez les mâles; les palpes ascendantes, assez longues, cambrées ou presque droites; le corselet lisse, ovalaire, plan en dessus; l'abdomen aplati, terminé par une brosse de petits poils; les ailes supérieures longues, étroites, se couvrant par leur bord interne dans le repos; les ailes inférieures très-larges. Les chenilles sont épaisses, cylindriques, rases, marquées de lignes bien distinctes et de deux taches coniformes sur le onzième anneau; elles vivent exclusivement sur les graminées ou les plantes basses et se cachent, pendant le jour, sous les feuilles, les mousses ou les pierres; arrivées au terme de leur développement, elles s'enfoncent en terre profondément et se métamorphosent en chrysalides cylindro-coniques, lisses, luisantes, renfermées dans des coques terreuses d'une consistance peu solide.

Ce genre, qui a de grandes affinités avec les noctuelles, comprend de nombreuses espèces, dont une dizaine environ habitent l'Europe. Toutes sont de taille moyenne ou petite, et ont les ailes antérieures d'une couleur assez uniforme, tandis que les ailes postérieures sont d'un jaune orangé, avec une bordure noire plus ou moins large. La *triphène* hancée, vulgairement phalène hibou, a près de 0m,08 d'envergure, les ailes supérieures d'un brun plus ou moins foncé, nuancé, rayé et taché de gris; elle est très-commune dans presque toutes les contrées de l'Europe; sa chenille vit sur les crucifères. La *triphène* orbone se distingue de la précédente, surtout par sa taille un peu plus petite. La *triphène* frangée a les ailes antérieures d'un gris fauve, avec deux taches et quatre lignes transversales blanchâtres; elle habite la France et se trouve aux environs de Paris.

TRIPHÉNYL-CARBINOL s. m. (tri-fé-nil-kar-bi-nol). Chim. Alcool tertiaire que l'on peut considérer comme dérivant du carbinol ou alcool méthylique par la substitution de trois phényle à trois hydrogène, et qui résulte de l'oxydation de l'hydrocarbure qui lui correspond, la triphényl-méthane.

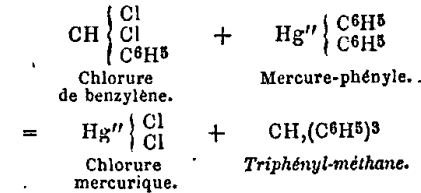
— Encycl. V. TRIPHÉNYL-MÉTHANE.

TRIPHÉNYL-MÉTHANE s. f. (tri-fé-nil-mé-ta-ne). Chim. Nom d'un composé que l'on peut considérer comme dérivant de l'hydrure de méthyle ou méthane par la substitution de trois groupes phényle à trois atomes d'hydrogène.

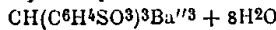
— Encycl. La triphényl-méthane $\text{C}(\text{C}_6\text{H}_5)_3$ n'est autre chose que du gaz des marais (hydrure de méthyle ou méthane) CH_4 dans lequel trois groupes phényle C_6H_5 sont substitués à trois atomes d'hydrogène. Ce corps a

xv.

été d'abord obtenu par Kekulé dans la réaction du chlorure de benzylène sur le mercure-phényle, suivant l'équation



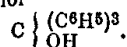
M. W. Hemilian l'a obtenu plus tard en faisant digérer pendant quatre heures, entre 130° et 140°, un mélange de benzène, de benzhydrol et d'anhydride phosphorique. L'acide sulfurique le convertit en un acide sulfonique dont le sel de baryum, très-soluble, présente, lorsqu'on l'a précipité de sa solution aqueuse par l'alcool, la formule



Fondu avec de la potasse, cet acide sulfonique donne un phénol qui cristallise en aiguilles, déliées, qui deviennent rapidement brunes et résineuses par l'exposition à l'air. Beaucoup plus stable est le composé acétique; ce dernier cristallise en plaques minces, fusibles à 180°.

L'acide azotique fumant convertit l'hydrocarbure en produits nitrés, parmi lesquels on peut isoler le composé $\text{CH}(\text{C}_6\text{H}_4\text{AzO}_2)_3$, qui cristallise dans la benzine en écailles jaunes, fusibles à 203°.

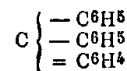
Sous l'influence du brome et de l'eau, la triphényl-méthane s'oxyde et donne naissance au composé $\text{C}(\text{C}_6\text{H}_5)_3\text{O}$, que l'on peut obtenir bien plus facilement encore en faisant bouillir l'hydrocarbure avec une solution d'acide chromique. Ce corps est facilement soluble dans l'alcool, l'éther et la benzine; il cristallise en plaques hexagonales dures et brillantes, fusibles à 157°, bouillant à 360° et appartenant au système monoclinique. Les réactions de ce corps montrent que c'est du triphényl-carbinol



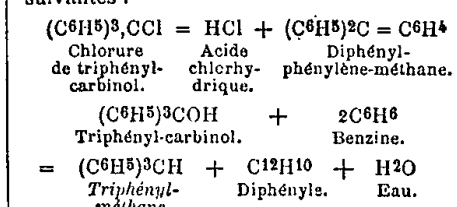
Ses propriétés sont aussi singulières que son mode de formation. Il n'est pas altéré par la distillation sur la chaux sodée ni par l'action des alcalis, des acides étendus, de l'amalgam de sodium, ni par la dissolution à froid dans l'acide sulfurique concentré. Avec le brome et l'acide azotique, il fournit des produits de substitution. Le chlorure d'acétyle, l'anhydride acétique, le chlorure de benzoyle le convertissent en éthers correspondants tellement instables, que l'eau suffit à en opérer la saponification. Lorsqu'on fait bouillir cet alcool avec du toluène et du sodium, il se forme un composé sodique insoluble, qui est très-hygroscopique et qui se résout presque immédiatement par l'eau en soude et en carbinol. Par l'action du perchlorure de phosphore, il se forme un chlorure cristallin instable, qu'on ne peut pas distiller et que l'eau décompose lentement à froid et rapidement à chaud. En mettant le chlorure fondu dans l'alcool absolu, on donne naissance à l'éther



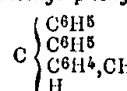
Ce dernier forme de petits cristaux peu distincts, qui fondent à 78° et peuvent être distillés lorsqu'on les chauffe avec précaution dans un courant d'air ou de tout autre gaz. Quand on cherche à distiller le chlorure, il se scinde en acide chlorhydrique et diphényl-phénylène-méthane



Le diphényl-phénylène-méthane cristallise dans l'acide acétique en aiguilles soyeuses et brillantes, qui fondent à 138°. Si l'on chauffe le triphényl-carbinol avec de la benzine et de l'anhydride phosphorique, il se régénère de la triphényl-méthane accompagnée de diphényle. L'action de la chaleur sur l'éther chlorhydrique du triphényl-carbinol et l'action de l'anhydride phosphorique et de la benzine sur le triphényl-carbinol lui-même peuvent être représentées par les équations suivantes :



— Diphényl-méthyl-phényl-méthane



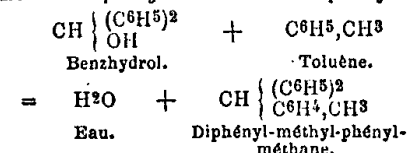
Ce corps se forme facilement lorsqu'on fait bouillir avec de l'anhydride phosphorique un mélange de toluène et de benzhydrol (diphényl-carbinol obtenu par l'action de l'hydrogène naissant sur la benzophénone ou acétone de l'acide benzoïque, suivant l'équation



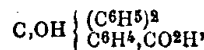
Benzophénone. Benzhydrol.)

L'équation suivante exprime cette réaction,

assez semblable à celle dans laquelle se forme la triphényl-méthane et le diphényle :



La diphényl-méthyl-phényl-méthane constitue un liquide huileux d'une odeur particulière. L'acide chromique l'oxyde et la convertit en un acide



qui cristallise dans l'alcool en aiguilles distinctes, fusibles à 187°.

Le sel de baryum $(\text{C}_{20}\text{H}_{18}\text{O}_3)_2\text{Ba}^{1/2} + 7\text{H}_2\text{O}$ cristallise en longues aiguilles soyeuses. Les sels potassique et sodique sont précipités par l'alcool sous la forme d'huile lourde qui cristallise par le repos. L'acide dérive d'un alcool mi-primaire, mi-secondaire, qui provient de la diphényl-méthyl-phényl-méthane par substitution de OH à H dans le méthyle du méthyl-phényle et d'un autre oxydant à l'hydrogène directement uni au carbone central. Cet alcool serait un glycol diphényl-méthyl-phényl-méthanique, et l'acide est un acide lactique qui lui correspond.

TRIPHORE s. m. (tri-fô-re — du préf. tri, et du gr. *phoros*, qui porte). Moll. Syn. de *TRIPHORES* : Les *TRIPHORES* sont de petites coquilles marines. (A. Rousseau.)
— Bot. Syn. de *POGONIE*, genre d'orchidées.

TRIPHORE s. f. (tri-fô-ze). Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, de la tribu des phalénides.

TRIPHOSPHONIUM s. m. (tri-fô-sfo-ni-omm — du préf. tri, et de *phosphonium*). Chim. Nom générique donné à toute une classe de composés, dont un seul a été préparé jusqu'à ce jour, et qui dérivent de trois molécules de phosphonium soudées en une par deux radicaux diatomiques ou par un seul radical d'une atomieité égale ou supérieure à trois.

TRIPHAGMION s. m. (tri-fra-gmi-on — du préf. tri, et du gr. *phragma*, cloison). Bot. Genre de champignons, du groupe des phragmidés, réuni par plusieurs auteurs aux puccinies.

TRIPHONGUE s. f. (tri-fon-ghe — du préf. tri, et du gr. *phonggos*, son). Gramm. Syllabe composée de trois sons qu'on fait entendre en une seule émission de voix, ou plus exactement en trois émissions successives très-rapides : Il n'y a pas de *TRIPHONGUES* en français. La *Triphongue* improprement dite, Réunion de trois voyelles ayant le son d'une voyelle simple ou d'une diphongue : Eau et oie sont des *TRIPHONGUES* IMPROPREMENT DITES, comme au et oi sont des *diphongues* improprement dites.

— Encycl. Il n'y a pas de *triphongues* proprement dites dans la langue française, et si l'on a donné ce nom à la réunion de trois voyelles servant à exprimer un son unique ou deux sons que l'on fait entendre par une seule émission de voix, cela tient à ce qu'on a l'habitude chez nous d'appeler diphongue tout son écrit par deux voyelles. Quelques linguistes, s'apercevant qu'il existait là une confusion, distinguèrent les fausses diphongues, c'est-à-dire celles qui n'avaient qu'un son, par les noms de diphongues oculaires, ou orthographiques, ou impropres; ils donnèrent aux vraies diphongues, c'est-à-dire à celles où les voyelles produisaient deux sons, les noms de diphongues propres, ou auriculaires, ou syllabiques. Dans les mots *Dieu, lieu, yeux, oui, en-fant*, etc., il y a diphongue propre, parce qu'en les prononçant on fait entendre deux sons, et *triphongue* impropre, parce que trois voyelles entrent dans la même syllabe. Dans les mots *eau, ruisseau, réseau, roseau, rideau, hameau*, aimeraient, etc., il y a *triphongue*, mais *triphongue* impropre, par la raison qu'il y a trois voyelles formant un seul son.

TRIPHYLLE adj. (tri-fil-le — du préf. tri, et du gr. *phylon*, feuille). Bot. Qui a trois feuilles; dont les feuilles sont disposées trois par trois ou divisées en trois lobes.

— s. m. Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la tribu des mycétophages, comprenant une douzaine d'espèces, réparties entre l'Europe et l'Amérique du Nord.

TRIPHYLLINE s. f. (tri-fil-li-ne — du préf. tri, et du gr. *phylon*, feuille). Minér. Nom donné par Fuchs à un phosphate naturel de fer, de manganèse et de lithine, parce qu'il est composé de trois bases et qu'il a une structure feuilletée.

— Encycl. La *triphylline* n'a encore été trouvée que dans un petit nombre de localités, principalement à Bodenmais et à Rabenstein, en Bavière; à Norwich, aux Etats-Unis; à Tammela, en Finlande, et aux environs de Limoges, dans notre département de la Haute-Vienne. Cette substance se présente le plus souvent en masses lamelleuses amorphes. Elle est rarement cristallisée. Dans ce dernier cas, les cristaux ont pour forme primitive un prisme droit à base rhombe de

132°. Quand elle est pure, elle est d'un gris verdâtre ou d'un gris bleuâtre. Lorsqu'elle est altérée, ce qui est assez fréquent, sa couleur passe au brun ou au bleu foncé, quelquefois même au noir. La *triphylline* a l'aspect un peu gras. Elle est opaque; néanmoins, quand elle est en éclats très-minces, elle offre une certaine translucidité. Sa densité répond au nombre 5 et sa pesanteur spécifique au nombre 3,6. Elle fond au chalumeau avec une grande facilité. L'acide chlorhydrique la dissout aisément, et si, après avoir évaporé le résidu, on le fait digérer par l'alcool, ce résidu colore la flamme de ce liquide en rouge de pourpre. Les proportions des éléments de la *triphylline* varient d'une manière assez notable suivant les localités. Un échantillon de Bodenmais, analysé par Rammelsberg, a donné 40,72 d'acide phosphorique, 39,97 de protoxyde de fer, 9,80 de protoxyde de manganèse, 7,28 de lithine et 2,03 de soude et de potasse. La *triphylline* de Tammela, en Finlande, est généralement considérée comme une simple variété de *triphylite*. Outre les trois bases précitées, ce minéral renferme encore une certaine quantité de magnésie, et c'est à cette circonstance qu'il doit son nom.

TRIPHYSARIE s. f. (tri-fi-za-ri — du préf. tri, et du gr. *physis*, vessie). Bot. Genre de plantes, de la famille des personnées, tribu des rhinanthées, dont l'espèce type croît en Californie.

TRIPPIER, IÈRE s. (tri-pi-é, ière — rad. *tripe*). Personne qui revend en détail les issues des animaux de boucherie.

— Fam. Personne grasse, grosse, ventru : *Est-ce chez Chevet que le gros Trippier de Vitellius trouverait à remplir son fameux boudoir de Minerve de cervelles de faisan et de paon, de langues de phénicoptère et de foies de scarrus?* (Th. Gaut.)

— Loc. fam. *Couteau de tripière*, Homme qui sert à la fois deux partis opposés, qui dit à la fois du mal de deux adversaires, par comparaison avec les couteaux dont se servent les tripiers ou les tripières et qui courent des deux côtés.

— Adj. Fauconn. Se dit des oiseaux de proie qui ne peuvent être dressés pour la chasse et qui s'attaquent à la volaille.

TRIPPIER (Nicolas-Jean-Baptiste), avocat et magistrat français, né à Autun en 1765, mort à Paris en 1840. Il étudia le droit à Paris, où il devint avocat. Arrêté pendant la Révolution, il fut relâché grâce à Paré, ministre de l'Intérieur, et reçut une mission en Flandre. De retour en France, Trippier remplit les obscures fonctions de substitut de l'accusateur public près le tribunal de la Seine et d'assesseur de juge de paix. En 1796, il débuta au barreau, où il ne tarda pas à se faire remarquer par sa dialectique vigoureuse, son savoir, et devint un des premiers avocats de Paris. Elu député dans cette ville en 1815, il siégea parmi les libéraux. L'éclat avec lequel il défendit le comte La Valette, directeur des postes pendant les Cent-Jours, Gévaudan, dans le procès dit de la Souscription nationale, contribua beaucoup à sa réputation. Il fut de nouveau député de Paris de 1822 à 1824 et continua à faire partie de l'opposition. En 1825, il renoua la plaidoirie et se borna à être avocat consultant. Trois ans plus tard, il devint bâtonnier de l'ordre des avocats, puis fut successivement nommé conseiller à la cour royale de Paris (1828), président de chambre (1830), membre de la cour de cassation (1831). Appelé, en 1832, par Louis-Philippe à siéger à la Chambre des pairs, il fut chargé de faire un certain nombre de rapports dans les commissions. Son rapport sur le projet de loi relatif aux faillites est cité comme un modèle du genre.

TRIPPIER (Emile-Jules-Gustave), général français, né à Hesdin en 1804, mort à Paris en 1875. Elève de l'Ecole polytechnique, il entra dans l'arme du génie et passa en 1837 en Algérie, où il resta dix-sept ans. Pendant ce temps, il donna des preuves de sa capacité comme ingénieur militaire en faisant exécuter de nombreux travaux, se signala par sa bravoure en défendant la place de Milianah en 1840, celle d'Orléansville en 1845, fut blessé au combat livré à Bou-Maza le 15 novembre 1847 et fut successivement promu chef de bataillon en 1842, lieutenant-colonel en 1846 et colonel en 1850. Appelé, en 1853, à prendre le commandement du génie à l'armée expéditionnaire d'Orient, il dirigea les premiers travaux d'attaque contre Sébastopol et reçut le grade de général de brigade. En 1855, il fit partie du comité des fortifications, devint général de division en 1863, grand officier de la Légion d'honneur en 1866 et passa dans le cadre de réserve en 1869. Pendant le siège de Paris en 1870, Trippier reçut la direction des travaux de la défense en dehors des forts sud de Paris, puis commanda en chef le génie de l'armée placée en novembre sous les ordres du général Ducrot et assista aux combats livrés sur la Marne. Après le second siège de Paris, le général Trippier fit de nouveau partie du comité des fortifications, reçut en octobre 1873 la grand-croix de la Légion d'honneur et fit partie du conseil de guerre qui jugea Bazaine pour avoir livré Metz et son armée.

TRIPPIER (Louis), jurisconsulte français, né vers 1820. Il fit ses études de droit à Pa-

ris, où il fut reçu licencié, puis docteur. Inscrit comme avocat au barreau de cette ville, M. Tripier s'est fait connaître par des commentaires sur diverses parties de la législation, par la publication de codes annotés et expliqués et par celle d'un *Bulletin de la législation française*, qu'il publie chaque année depuis 1858. Nous citerons de lui : les *Constitutions françaises depuis 1789* (1848, in-8°); *Code politique constitutionnel de l'Empire français, précédé des constitutions qui ont régi la France depuis 1789* (1855, in-12); *Commentaire de la loi du 17 juillet 1856 sur les sociétés en commandite* (1856, in-8°); *Commentaire de la loi du 17-23 juillet 1856 sur le drainage* (1856, in-8°); *Plus de multiplications ni de divisions ou Table ramenant, sans l'emploi des logarithmes, la multiplication à l'addition et la division à la soustraction* (1856, in-8°); *Code de justice militaire pour l'armée de terre* (1857, in-8°); *Code de justice militaire pour l'armée de mer* (1858, in-8°); les *Codes français collationnés sur les textes officiels, contenant la conférence des articles entre eux, etc.* (in-8° et in-32), qui ont eu une vingtaine d'éditions; *Code des membres de la Légion d'honneur* (1859, in-12); *Code de la comptabilité publique* (1863, in-8°); *Commentaire de la loi du 23 mai 1863 sur les sociétés à responsabilité limitée* (1863, in-8°); *Code des sociétés civiles et commerciales* 1864, in-8°); *Observations sur le projet de loi relatif au remplacement militaire* (1868, in-8°); *Code du recrutement de l'armée* (1870, in-18), etc.

TRIPPIER (Auguste), médecin français, né à Saint-Léger-de-Fouchet (Yonne) en 1820. Il vint faire ses études médicales à Paris, où il a passé son doctorat et s'est fixé. M. Tripier s'est fait connaître par des articles et des études publiés dans les *Annales d'hygiène* et par un certain nombre d'ouvrages estimés. Nous citerons de lui : *Sur la ventilation et l'éclairage des salles de spectacle* (1858, in-8°); *Note sur la ventilation des théâtres* (1859, in-8°); *Manuel d'électrothérapie* (1861, in-12); *Hyperplasies conjonctives des organes contractiles* (1861, in-8°); *La Vie et la santé, précis physiologique et d'hygiène* (1863, in-12); *Assainissement des théâtres* (1864, in-8°); les *Altènes et la législation* (1870, in-8°), etc. M. Tripier a publié les *Leçons sur la physiologie du système nerveux*, par Claude Bernard.

TRIPILE adj. (tri-pi-le — du préf. *tri*, et du lat. *pilus*, poil). Entom. Qui porte trois poils ou soies.

TRIPINNA s. m. (tri-pinn-na). Bot. Syn. de **TRIPINNAIRE**.

TRIPINNAIRE s. m. (tri-pinn-nère — du préf. *tri*, et du lat. *pinnna*, penne). Bot. Genre d'arbres, rapporté avec doute à la famille des gesneriacées, et dont l'espèce type croît en Cochinchine.

TRIPINNAFIDE adj. (tri-pinn-na-ti-fi-de — du préf. *tri*, et du lat. *pinnna*, plume ou aigrette; *fido*, je divise). Bot. Qui est trois fois pinnatifide.

TRIPLADÈNE s. f. (tri-pla-dé-né — du gr. *triploos*, triple; *adén*, glande). Bot. Syn. de **KREYSINGIE**, genre de mélanthacées.

TRIPLANDRE s. m. (tri-plan-dre — du gr. *triploos*, triple; *andr*, mâle). Bot. Genre d'arbres, de la famille des clusiacées, dont l'espèce type croît dans la Colombie.

TRIPLANT, **ANTE** adj. (tri-plan, an-te — rad. *tripler*). Minér. Se dit d'une variété de cristaux, dans le signe de laquelle un des exposants est répété trois fois parmi les termes d'une série qui, sans cela, serait régulière.

TRIPLARIS s. m. (tri-pla-riss). Bot. Genre d'arbres et d'arbrisseaux, de la famille des polygonées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent dans l'Amérique tropicale.

TRIPLASIS s. m. (tri-pla-ziss — du gr. *triplosias*, triple). Bot. Genre de plantes, de la famille des graminées, tribu des chloridées, dont l'espèce type croît dans l'Amérique du Nord.

TRIPLATEE s. f. (tri-pla-té — du préf. *tri*, et du gr. *platus*, large). Bot. Genre de plantes, de la famille des caryophyllées, tribu des alsinées, dont l'espèce type croît au Mexique.

TRIPLATINIQUE adj. (tri-pla-ti-ni-ke — du préf. *tri*, et de *platinique*). Chim. Se dit d'un sel platinique qui contient trois fois autant de base que le sel neutre correspondant.

TRIPLATOME s. m. (tri-pla-to-me). Entom. Genre d'insectes coléoptères peu connu.

TRIPLAX s. m. (tri-plaks — du gr. *triplox*, triple). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la tribu des érotyliens, comprenant une trentaine d'espèces, qui habitent l'Europe, l'Afrique et l'Amérique du Nord.

TRIPLE adj. (tri-ple — lat. *triplex*, gr. *triploos*, même sens). Qui contient trois fois une chose, un nombre : *Soutiers à triple semelle*. *Bâtiment à triple étage*. Qui est au nombre de trois, qui est répété trois fois : *César est l'homme le plus complet de l'histoire, parce qu'il réunit le triple génie du politique, de l'écrivain et du guerrier*. (Chateaub.)

Le redouté Brontin, que son devoir éveille,
Sort à l'instant chargé d'une triple bouteille.
BOULEAU.

— Qui a trois fois la grandeur ordinaire : On soupçonne aisément, à sa triste figure, l'usure. Qu'il cherche en vain quelqu'un qui prête à triple.

— Sert à marquer un haut degré : *Un triple sot*.

Il vit tranquillement dans les ignominies,
Simple jésuite et triple gueux.

— *Triple couronne*, Tiare du pape, qui est formée de trois couronnes superposées.

— *Menton à triple étage*, Menton descendant fort bas et faisant trois plis.

— Fin. *Triple droit*, Droit trois fois plus élevé que le droit ordinaire.

— Mus. *Triple croche*, Note de musique marquée d'un triple crochet et qui vaut le huitième d'une noire.

— Mathém. *Raison triple*, Rapport d'une grandeur à une autre grandeur qu'elle contient ou dans laquelle elle est contenue trois fois.

— Tératol. *Monstre triple*, Monstre formé de trois individus réunis.

— Chim. *Sel triple*, Sel qui contient trois bases.

— Bot. *Stigmate triple*, Stigmate profondément divisé en trois lobes.

— Minér. Se dit d'une variété de plomb carbonaté, composée de trois prismes hexaédres comprimés, réunis autour d'un axe commun.

— s. m. Nombre trois fois aussi grand; quantité, valeur trois fois aussi grande : *Neuf est le triple de trois*. *Payer le triple*. *Gager le triple*. *Rendre au triple*. *Etre condamné au triple*.

— En triple, En trois parties ramenées l'une contre l'autre : *Papier plié en triple*. *Cordage mis en triple*.

— Anc. mus. Non qu'on donnait à la partie la plus aigüe.

TRIPLE, **ÉE** (tri-plé) part. passé du v. *Tripler*. Rendu triple, porté au triple : *Somme triplee*.

— Mus. *Intervalle triplé*, Intervalle qui est porté à la triple octave.

— Mathém. *Raison triplée*, Rapport dont les deux termes sont élevés au cube.

TRIPLECTRE s. m. (tri-plé-ctre — du préf. *tri*, et du gr. *plektron*, lanier). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des carabiques, tribu des harpaliniens, comprenant une dizaine d'espèces, qui habitent l'Amérique du Nord.

— Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des mélanthacées, dont l'espèce type croît dans l'Inde.

TRIPLE-FEUILLE s. f. Bot. Nom vulgaire d'une espèce d'orchidée.

TRIPLEMENT s. m. (tri-ple-man — rad. *tripler*). Action de tripler : *Le triplement d'un droit*.

TRIPLEMENT adv. (tri-ple-man — rad. *tripler*). D'une manière triple, en trois façons : *Etre triplement coupable*. *Avoir triplement raison*.

TRIPLER v. a. ou tr. (tri-plé — rad. *tripler*). *Rendre triple* : *Tripler un nombre, une somme*. *La fabrication triple, en général, la valeur du lin*. (Chaptal.)

— v. n. ou intr. Devenir triple : *Cette fabrication a triplé en dix ans*.

TRIPLÉ s. m. (tri-plé — rad. *tripler*). Jeux. Jet de trois dés amenant trois points semblables, comme trois six, trois as, trois quatre, etc.

TRIPLETÉ, **ÉE** (tri-ple-té) part. passé du v. *Tripler*. Mis en trois : *Pil tripleté*.

— s. m. Techn. Se dit des parties de chaîne qui sont envergées par trois fils pour un.

TRIPLÉTER v. a. ou tr. (tri-ple-té — rad. *tripler*). Double le *t* devant une syllabe muette : *Je triplète; tu tripléteras*. Techn. Mettre en trois, tripler, en parlant du fil.

TRIPLEURE s. f. (tri-pleu-re — du préf. *tri*, et du gr. *pleura*, côte). Bot. Genre de plantes, de la famille des orchidées, tribu des néottées, dont l'espèce type croît dans l'Inde.

TRIPLEUROSPERME s. m. (tri-pleu-ro-sper-me — du préf. *tri*, et du gr. *pleura*, côte; *sperma*, graine). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des sénecionées, formé aux dépens des chrysanthèmes, et comprenant plusieurs espèces, qui croissent dans les régions tempérées de l'hémisphère nord.

TRIPPLICATA s. m. (tri-pli-ka-ta — du lat. *triplicatus*, triple). Troisième expédition d'un acte : *Délivrer des triplicatas*. *Expédier un acte en triplicata*. Il Peu usité.

TRIPPLICATION s. f. (tri-pli-ka-si-on — lat. *triplicatio*; de *triplicare*, tripler). Action de tripler. Il Peu usité; on dit plutôt **TRIPLEMENT**.

— Troisième réplique d'un avocat. Il Vieux mot.

TRIPPLICITÉ s. f. (tri-pli-si-té — rad. *tripler*). Qualité de ce qui est triple : *Les notaires ont fait cet acte triple; a quoi bon cette triplicité?* (Acad.)

— Astrol. *Signes de triplicité*, Trois signes

du zodiaque se rapportant au même élément, comme le Lion, le Sagittaire et le Bélier, que l'on rapporte tous trois au feu.

TRIPLIMA s. m. (tri-pli-ma). Bot. Syn. de **CAREX** ou **LAICHE**, genre de cyperacées.

TRIPLINERVE, **ÉE** adj. (tri-pli-nér-vé — du lat. *triplex*, triple; *nervus*, nerf). Bot. Dont la feuille offre trois nervures principales sensiblement parallèles. Il On dit aussi **TRIPLINERIE**.

TRIPLIQUE s. f. (tri-pli-ke — du lat. *triplicare*, tripler). Anc. pratiq. Réplique après la duplique.

TRIPLIQUER v. n. ou intr. (tri-pli-ke — rad. *triplique*). Anc. pratiq. Répliquer à une duplique.

TRIPLITE s. m. (tri-pli-te — rad. *tripler*). Minér. Phosphate anhydre de manganèse et de fer, ainsi appelé parce qu'il a trois cli-vages.

— Encycl. Le *tripélite* est opaque, d'un noir brunâtre, d'un éclat gras ou faiblement résineux, avec la cassure conchoïde. Rayé par l'acier, il raye faiblement le verre et se laisse facilement réduire en poussière. Sa pesanteur spécifique est de 3,7. Cette substance se trouve en abondance dans les pegmatites des environs de Limoges. On ne l'a encore rencontré qu'en masses cristallines, sans formes lamellaires, mais possédant trois clivages rectangulaires. Au chalumeau, il fond en un globule noir fortement magnétique. L'acide chlorhydrique le dissout. Le *tripélite* renferme, en poids, 33 parties d'acide phosphorique, 34 de protoxyde de manganèse et 33 de protoxyde de fer.

TRIPOCENTRON s. m. (tri-plo-san-tron — du gr. *triploos*, triple; *centron*, aiguillon). Bot. Syn. de **CENTAUREE**, genre de carduacées.

TRIPLOCOME s. m. (tri-plo-ko-me — du gr. *triploos*, triple; *komé*, chevelure). Bot. Syn. de **DAWSONIE**, genre de cryptogumes.

TRIPLÔIDE s. m. (tri-plo-i-de — du gr. *triploos*, triple; *eidos*, aspect). Chir. Élévatoire composé de trois branches, qu'on emploie dans l'opération du trépan pour relever des fragments osseux.

TRIPLOMBIQUE adj. (tri-plon-bi-ke — du préf. *tri*, et de *plombique*). Chim. Se dit d'un sel plombique contenant trois fois autant de base que le sel neutre correspondant.

TRIPLÔTÈRE adj. (tri-plo-pté-re — du gr. *triploos*, triple; *ptera*, aile). Zool. Qui a les ailes ou nageoires partagées en trois.

TRIPLÔSPERME s. m. (tri-plo-spér-me — du gr. *triploos*, triple; *sperma*, graine). Bot. Syn. de **CÉROPHYTE**, genre d'asclepadiées.

TRIPLÔSTÉGIE s. f. (tri-plo-sté-ji — du gr. *triploos*, triple; *stegé*, toit). Bot. Genre de plantes, de la famille des valérianees, dont l'espèce type croît au Népal.

TRIPLÔSTÈMONE adj. (tri-plo-sté-mo-ne — du gr. *triploos*, triple; *stémôn*, étamine). Bot. Dont les étamines sont trois fois plus nombreuses que les divisions de la corolle.

TRIPODÉPHORIQUE adj. (tri-po-dé-fo-ri-ke — du gr. *tripodion*, trépied; *phérô*, je porte). Antiq. gr. Se disait d'un hymne chanté par les vierges en l'honneur d'Apolon, pendant qu'on portait un trépied.

TRIPODISQUE s. m. (tri-po-di-ske — du gr. *tripos*, trépied; *diskos*, disque). Bot. Genre d'algues, de la tribu des bacillariées ou diatomées, dont l'espèce type se trouve à l'embouchure de l'Elbe.

TRIPOGON s. m. (tri-po-gon — du préf. *tri*, et du gr. *pôgon*, barbe). Bot. Syn. de **DANTHONIE**, genre de graminées.

TRIPOLI s. m. (tri-po-li — de la ville de Tripoli, en Syrie, d'où l'on tirait autrefois cette pierre). Minér. Substance siliceuse d'un jaune rougeâtre, qui, réduite en poudre très-fine, mais très-dure, sert à polir, à nettoyer les métaux, les glaces, le marbre : *Le ministre de la guerre, estimant que tout son budget s'épuiserait à renouveler incessamment les trombones et les opticiens, a fait supplier courageusement le tripoli dans l'armée musicale et a ordonné que nul instrument de musique ne serait plus fourbi*. (Max. Du Camp.)

— Encycl. Le *tripoli* est une roche presque uniquement composée de silice pure; vu au microscope, il se montre constitué par d'innombrables petits crustacés ou infusoires fossiles à l'état siliceux. Il est homogène, d'aspect terreux, âpre au toucher et assez dur pour rayer le verre. Sa texture est fine, lâche, poreuse, schistoïde dans la plupart des variétés, massive dans quelques-unes. Ses couleurs sont très-variables et présentent diverses nuances de rouge, de rose, de jaune rougeâtre, de jaune, de gris clair ou cendré, etc. Presque toujours friable, ou plutôt pulvérulent, il se réduit en une poussière très-dure. Quelquefois il est très-léger et happe fortement à la langue; néanmoins, il ne fait point pâte avec l'eau et ne se délaye même pas dans ce liquide. Il est infusible au chalumeau et ne se dissout pas dans les acides, mais il se durcit souvent au feu.

On a émis diverses opinions sur l'origine du *tripoli*; en réalité, cette origine diffère suivant les variétés; on peut distinguer deux

modes principaux de formation, l'un aqueux, l'autre igné. Certains *tripolis* paraissent, en effet, avoir été produits par l'eau et n'être qu'un sédiment très-fin de silice se rapprochant des grès; on les trouve dans les terrains d'alluvion. D'autres semblent être des argiles sablonneuses ou des schistes argileux fortement chauffés par les feux des volcans ou des houillères enflammées; on les rencontre dans des montagnes volcaniques ou dans des terrains qui renferment des mines de houille en combustion. Il y a des *tripolis* qui paraissent plus légers, plus fins et plus friables que les autres; on leur donne quelquefois le nom de *terre pourrie*.

On désigne souvent les *tripolis* par les lieux de provenance; parmi ceux-ci, le plus anciennement connu est celui qui a donné son nom à cette substance; c'est la ville de Tripoli, en Barbarie; mais nous ne le mentionnons ici que pour mémoire, parce qu'il fournit peu ou point à la consommation. Le *tripoli* de Poligné (près de Rennes) présente diverses teintes de rouge; on y trouve des troncs d'arbres fossiles; ses couches, qui paraissent dues à l'action d'une houillère embrasée, sont recouvertes de couches de grès inclinées. Le *tripoli* de Montélimar, plus dur et plus rude que les autres, se trouve épars au milieu des cailloux roulés et des fragments de basalte; il présente des pores cylindriques comme le précédent, mais bien plus sensibles. Le *tripoli* de Menat (Auvergne) est en couches, qui paraissent avoir été autrefois des schistes, modifiés par l'action du feu; il varie du rouge au noir et au gris. Le *tripoli* de Venise, le plus estimé, mais improprement nommé, car il vient de l'île de Corfou, est schisteux, d'un rouge jaunâtre, criblé de petits pores cylindriques. Le *tripoli* d'Angleterre, très-estimé aussi, est d'un gris cendré; on l'exploite dans le Derbyshire, où on le connaît sous le nom de *rottenstone* (terre pourrie).

Le *tripoli* sert à nettoyer, à brunir, à polir les métaux ouvrés, les pierres, les marbres, les glaces, etc., souvent aussi à donner la dernière façon aux substances à polir. En s'usant par le frottement sur le bois ou sur l'étain, il y acquiert une finesse qui le rend propre à donner aux surfaces de certains corps le poli le plus éclatant. On doit choisir celui qui est privé de parties sableuses, tendre, fin, homogène et facile à pulvériser. On l'emploie ordinairement à l'eau avec du bois et de l'étain; dans l'armée, on le délaye souvent avec de l'huile ou de l'eau-de-vie. On s'en sert encore pour donner le poli aux pierres précieuses et aux verres destinés aux instruments d'optique. Les chaudronniers, miroitiers, orfèvres, lapidaires, etc., en emploient beaucoup. Les fondeurs s'en servent également pour faire des moules, parce qu'il a la propriété de résister à l'action du feu.

Le *tripoli rouge* est schisteux et présente les caractères généraux de l'espèce; c'est celui dont il se fait la plus grande consommation; il est spécialement réservé pour donner le blanc et le poli aux ouvrages d'or, de similor, etc. Le *tripoli jaune* ne diffère guère du précédent que par sa couleur; il sert à polir, blanchir et éclaircir les ouvrages de laiton. Le *tripoli blanc* est ordinairement argileux, en masses compactes, tout d'une pièce, douces au toucher, pulvérulentes et faciles à briser; il sert à blanchir et polir les métaux précieux, les armes et armures, le corail, les pierres fines, etc.

TRIPOLI, en turc *Tarabolous Gharb* (Tripoli d'Occident), ville forte d'Afrique, capitale du vilâyet de Tripoli, sur la Méditerranée, par 32° 53' 58" de latit. N. et 10° 51' 8" de longit. E., à 1,350 kilom. S.-E. d'Alger; 30,000 hab. Elle occupe un promontoire dont la pointe est surmontée par un château en assez mauvais état, flanqué par des batteries médiocrement armées. Celle de ces batteries qui est le plus à l'est, et qui est aussi la plus considérable, est construite sur un rocher allongé qui couvre le fort. De là part une longue ligne de petits forts rapprochés les uns des autres et qui seraient une excellente digue pour ce même port, si les vides qui les séparent étaient comblés. Elle est assez propre et pimpante, excepté dans le quartier des juifs; entourée d'un mauvais mur à tours et créneaux, elle n'a que deux portes ouvertes sur la campagne, très-rapprochées l'une de l'autre. Près de ces portes est le château du pacha, mesure hideuse à voir et à habiter. Les maisons sont, pour la plupart, revêtues d'un ciment brun ressemblant à du marbre très-poli, et quelques-unes sont de marbre noir ou blanc; au reste, elles sont toutes bâties sur le même modèle. Le toit est en terrasse. C'est là que le musulman vient, après le coucher du soleil, respirer la fraîcheur des brises de la mer et invoquer Allah. De ces terrasses, les eaux pluviales tombent dans des citernes où l'eau se conserve très-pure; c'est la seule eau douce qu'on puisse se procurer dans le pays. Aucune maison particulière, sauf celles des consuls étrangers, n'a de fenêtre sur la rue, et quoique quelques-unes des habitations aient deux étages, elles sont loin d'être aussi somptueuses que celles de Tunis ou d'Alger, car le plus souvent elles ne sont garnies que de quelques coussins ou tapis.

Les plus belles boutiques ressemblent à des échoppes; mais elles renferment souvent des

marchandises d'un grand prix : ce sont des perles, de l'or, des gommes et des drogues recherchées. Il y a deux bazars bien construits et bien approvisionnés. Les approvisionnements de Tripoli en gibier viennent des montagnes de Gharian et de Tarhona ; ils consistent principalement en lièvres, gazelles, perdrix rouges, pigeons, caillies. Les côtes environnantes sont très-poissonneuses ; la plupart des pêcheurs sont des Maltais. Le port, petit et mauvais, pourrait être excellent si l'on reliait entre eux les nombreux flots qui se trouvent à l'extrémité septentrionale. Il fait un commerce de transit avec le Sahara et le Soudan, par les caravanes de Tripoli à Ghadamès, Ghât, Mourzouk et de là au Soudan. Cette ville possède des fabriques d'étoffes de laine et de soie, de tapis, de nattes, des tanneries, des poteries, des savonneries, dont les produits n'entrent que pour une faible part dans les échanges de la ville avec l'étranger. Tripoli consomme peu et achète peu pour son propre compte ; son rôle est celui d'un lieu d'entrepôt et de transit, qui importe de l'Europe et de l'Afrique en même temps et bénéficie des commissions et avances de sa fonction d'intermédiaire. Sur ses marchés, l'Afrique verse des produits naturels et fabriqués du continent, tels que céréales, huiles, garances, fruits secs, oranges et citrons, séné, ivoire, natron, animaux vivants et leurs dépouilles, beurre, laines, plumes d'autruche, cire, éponges, poudre d'or, tapis et nattes, chachias, etc. L'Europe y apporte les siens : fils et tissus de coton, de laine, de soie, bonnets en laine teints en rouge, épicerie et drogueries, quincaillerie, verroterie, vins et liqueurs, poterie, planches et bois de construction, horlogerie, bijouterie, chaussures, papeterie, galons et brocards, taillanderie, cuirs préparés, tabacs, parfumerie, graine d'alizari (garance). La France importe par Marseille de petites quantités de sucre, café, vins et spiritueux, métaux, cuirs ouvrés, en échange de céréales, d'huiles, de peaux brutes, de cuirs préparés. Une plus large part dans les transactions appartient à l'Angleterre, surtout par l'île de Malte, qui possède de vastes dépôts de marchandises.

La ville actuelle de Tripoli s'appelait *Æta* dans l'antiquité ; elle fut une des trois cités qui firent donner à la contrée où elles étaient situées la dénomination de Tripolitaine : les autres étaient *Sabratia* et *Leptis Major*. On voit çà et là des parties de pavé dont quelques-unes sont fort anciennes et paraissent être du temps des Romains. L'un des plus grands arcs de triomphe de l'antiquité subsiste encore en entier ; les Maures l'appellent le Vieil-Arc ; il fut érigé en 164 de l'ère chrétienne en l'honneur de Marc-Aurèle. Cet arc de triomphe est très-élevé, et cependant on estime que la partie recouverte par les accumulations de sable est égale à celle qui est à découvert ; il est construit en pierres d'une très-grande dimension, qui ne sont jointes par aucun ciment. La voûte est de la plus belle sculpture ; mais il n'y en a qu'une partie de visible, parce que les Maures l'ont remplie de décombres et de mortier pour en faire des boutiques. La caravane qui se rend de Maroc à La Mecque passe par Tripoli. L'arabe que l'on y parle est regardé comme le plus pur de toute la côte nord d'Afrique. Les environs sont couverts de jardins remarquables.

TRIPOLI (ancienne RÉGENCE, aujourd'hui VILAIET DE), la plus orientale et la moins importante des trois anciennes régences barbaresques, sur la côte septentrionale de l'Afrique, entre la Méditerranée au N., le désert de Barca à l'E., le Sahara et le Fezzan au S.-E., la régence de Tunis à l'O., par 27°-33° de latit. N. et 10°-22° de longit. E. Capitale, Tripoli ; villes principales, Mourzouk, Ghadamès, Benghazi. Son territoire, qui s'étend sur les rives de la Méditerranée depuis la petite jusqu'à la grande Syrte, avec un développement de côtes d'environ 1,500 kilom., occupe une surface totale de 4,200 myriam. carrés. Les côtes, pleines de bas-fonds, n'offrent que deux mouillages fréquentés, ceux de Tripoli et de Benghazi. En cas de gros temps, les navires peuvent chercher, en outre, un refuge dans la vaste rade de Bomba et dans le port naturel de Toubrouk. La population, qui est de 1,200,000 hab. selon les uns, de 800,000 selon d'autres, se compose de Maures, d'Arabes, de Berbères ou Kabyles, de Kouloglis, de Turcs, de Français, de juifs, de nègres, et, à l'exception de 2,000 ou 3,000 juifs, elle est toute vouée à l'islamisme ; car il est à remarquer qu'il n'existe pas de chrétiens indigènes dans les provinces barbaresques. Ceux qu'on y voit sont venus d'Europe et ont conservé leur langue et leur nationalité, quoique quelques-uns appartiennent à des familles établies dans le pays depuis plusieurs générations. On compte à Tripoli près de 1,200 de ces chrétiens et de 150 à 200 à Benghazi ; les Maltais en forment la grande majorité. Tous vivent sous la protection de leur consul et ne sont justiciables que de lui seul. Ce pays est baigné par la plus grande partie du golfe de la Sidre, terminée à l'O. par le cap Mesurata, le plus remarquable de la contrée. Sa surface est, en général, montagneuse, et les principales chaînes qui s'y élèvent sont les monts Gharian, Harondje-El-Abiad et El-Aquad.

Le mont Akhdar, qui couvre presque toute l'ancienne Cyrénaïque, y forme un vaste plateau. Le vilayet de Tripoli est, après le désert, la partie la plus mal arrosée de l'Afrique. Excepté quelques petites rivières qui se jettent dans la mer, on n'y trouve que des sources et des puits. Il existe dans le désert 8,000 abreuvoirs ou puits pour les caravanes et les troupeaux. Le siroco, qui, en automne, y souffle plusieurs jours de suite, est suffisant au point d'obliger les habitants à se tenir enfermés chez eux. Le climat est sec, chaud et généralement salubre, mais il est désagréable, parce que la chaleur des jours et le froid des nuits y sont excessifs. L'hiver y serait doux sans un vent du nord froid et pénétrant. A cette époque, la végétation, qui atteint tout son éclat en avril, est plus belle qu'en été ; les pluies sont rares, les ouragans fréquents. La région dans laquelle le climat est le plus sain et le plus beau est celle qui comprend la plaine de Barka et la péninsule cyrénaique.

L'ancienne régence de Tripoli, dit M. Baignier, se divise en cinq parties : la Tripolitie et le plateau de Barka au nord, dans la région méditerranéenne ; au sud, l'immense oasis du Fezzan ; au sud-est, l'oasis d'Andjelah, et au sud-ouest l'oasis de Ghadamès ou Rhadamès. Le pays en général se compose de déserts de sables, de plateaux rocaillieux et de quelques oasis fertiles ; c'est l'entrée du désert, et c'est par là qu'une grande portion du Sahara communique avec la Méditerranée ; on peut dire que c'est la partie maritime du Sahara. L'ensemble du territoire présente une lisière de terres fertiles, plus ou moins bien cultivées le long de la mer, et, dans l'intérieur du pays, de vastes plaines sablonneuses où l'on voit des oasis de distance en distance ; aussi ce pays n'est habitable que dans quelques oasis de Tripoli, de Ghadamès et du Fezzan. Les hauteurs qui partent de l'oasis de Syouah deviennent des collines escarpées vers l'oasis d'Andjelah ; puis, dans le désert de Harondje, elles forment deux chaînes parallèles se dirigeant du sud-est au nord-ouest sous le nom de Harondje Noir au nord et de Harondje Blanc au sud. Elles s'unissent aux monts Gharian, élevés de 1,000 à 1,200 mètres, qui se prolongent par des collines de sable, vont rejoindre en Tunisie le massif de l'Atlas, près du lac Kairouan. L'absence de hautes montagnes et le peu d'espace qui sépare de la Méditerranée la chaîne de Gerbodah rendent impossible dans ce pays l'existence de cours d'eau. L'absence d'eau est la cause principale de la stérilité des plaines du pays de Tripoli, dont le sol est mal cultivé, misérable et couvert de ruines. Le sol, dans les montagnes, est en général fertile. Les principales productions consistent en blé, orge, vin, olives, qu'on récolte en abondance, safran, garance renommée, séné, figues, une immense quantité de dattes, qui diffèrent matériellement pour la beauté de celles du reste de la Barbarie et même de l'Égypte, oranges, citrons, toutes espèces de fruits et de légumes, coton, etc. On y recueille aussi la caroube, fruit appelé par les Arabes *stara*, de la grosseur d'un haricot, et que l'on croit être le lotus des anciens ; la *casole*, grain inconnu en Europe, et dont on fait une farine très-nutritive, et le *bichouah*, autre grain importé du Soudan. On récolte des légumes de toutes sortes, des choux, des navets, des oignons, des concombres, des melons, etc. On y élève des chevaux et des mulets, qui, quoique petits, sont très-vifs et très-vigoureux, ainsi que beaucoup de gros et de menu bétail. Les animaux sauvages les plus communs de cette contrée sont : l'hyène, le chacal et le bœuf sauvage ; les lions et les panthères s'y montrent rarement. Le sable des environs de Tripoli contient une très-grande quantité de grains d'or. Il y a des mines de soufre, des carrières de pierre à bâtir et de gypse. L'industrie manufacturière y a pour objet la fabrication de tapis, dont les couleurs sont très-brillantes, de tissus de laine grossiers, de tissus légers pour les femmes, de camelots communs, de sacs en poil de chèvre, de colliers en verroterie, de nattes et de jupes en terre. On fait à Tadjoura beaucoup d'huile de castor. Le commerce maritime se fait presque exclusivement par les deux ports de Tripoli et de Benghazi. Les autres points du littoral ne font guère que le cabotage intérieur. Néanmoins, Zoara a quelques relations directes avec la régence de Tunis, et Derna avec l'Égypte et la Crète. C'est avec Malte que la régence a ses plus grandes relations commerciales ; c'est là qu'elle expédie la majeure partie des céréales et à peu près tous les animaux vivants qu'elle exporte. Après Malte viennent, dans l'ordre de l'importance des relations de commerce, la Turquie d'Europe et d'Asie, la régence de Tunis, le royaume d'Italie, l'Égypte, la France et l'Algérie. Tripoli est le principal *emporium* qui mette l'Afrique centrale en communication avec le bassin de la Méditerranée. Tous les ans, une caravane du Bournou transporte au Fezzan les diverses marchandises que cette mystérieuse contrée peut fournir, en échange direct ou indirect de celles qu'elle reçoit. Du Fezzan, ces marchandises sont portées à Tripoli, où elles se partagent entre l'Occident et l'Orient. L'importance des relations commerciales avec l'Orient a baissé depuis qu'on a décrété la suppression de l'esclavage. Il est vrai

que la loi n'est qu'imparfaitement exécutée. Considéré dans son ensemble, le commerce maritime du vilayet était évalué en 1872 à 15 millions de francs, dont les deux tiers pour le port de Tripoli et un tiers pour celui de Benghazi. Les sciences et les arts libéraux sont à peu près entièrement inconnus aux Tripolitains. Leurs connaissances en littérature se bornent à l'intelligence du Coran et en quelques fables orientales. La médecine et la chirurgie n'y sont point des sciences fort compliquées ; la première n'exigeant que de connaître à propos l'emploi de la diète et de quelques plantes, et l'autre l'art de cautériser les blessures avec de simples morceaux de fer.

L'instruction publique est presque entièrement concentrée dans la capitale, où l'on trouve un grand nombre d'écoles, dans lesquelles on enseigne aux enfants à lire et à écrire. Excepté les habitants des villes et des oasis, la grande majorité de la population mène une vie nomade, habite sous la tente, se livre à l'agriculture ou à l'élevage du bétail, n'a aucune industrie et ne fait aucun commerce avec l'étranger. Ces nomades se gouvernent par leurs cheiks et ne reconnaissent l'autorité du sultan que lorsqu'ils veulent écouler leurs produits et s'approvisionner des objets nécessaires à leur consommation.

Le pays forme un Etat vassal de la Porte Ottomane, ayant à sa tête un dey, qui, depuis 1835, n'est plus qu'un gouverneur de province. Tripoli constitue, en effet, depuis lors un vilayet de l'empire ottoman, et le dey qu'y institue la Porte a le titre, le rang et la puissance d'un pacha. Le vilayet se divise en cinq arrondissements ou nâyes : Tripoli, Khoms, Benghazi, Djebel, Fezzan, qui se subdivisent en vingt-trois cantons ou kazas. Les nâyes sont administrés par des mutessarifs ou préfets, à l'exception de celui de Tripoli, qui est administré directement par le pacha, et les nâyes ont à leur tête des calimacans ou sous-préfets et des mudirs. Enfin, l'administration des villages est confiée à des cheiks, nommés par le pacha et assistés d'une djemâa, sorte de conseil municipal. Tous les fonctionnaires supérieurs sont Turcs, comme le pacha, gouverneur général du vilayet. Celui-ci a le rang de mûchir (maréchal) et est changé tous les deux ans. Il commande en chef l'armée, comprenant environ 6,000 hommes envoyés de Turquie et renouvelés tous les cinq ans ; il exerce les fonctions administratives avec l'assistance d'un haut conseil (medjelès), composé du cadi, du mufti et de quelques indigènes notables, et qui se réunit deux fois par semaine. La justice, en matière criminelle, est rendue par le medjelès supérieur, conformément à l'avis du medjelès thakik, sorte de chambre d'instruction, et l'on ne peut appliquer la peine de mort qu'après en avoir référé au sultan. En matière civile et religieuse, la justice est rendue à Tripoli par le cadi ou mollah, nommé par la Porte, et, dans les nâyes et kazas, par des naïbs ou suppléants, assistés de greffiers. Les jugements du cadi sont sans appel. En matière commerciale, les affaires sont portées devant un tribunal de commerce appelé medjelès tedjaret. Les muftis sont les chefs en matière religieuse. A la tête de l'administration financière se trouve une sorte de receveur général (mohassebdji), établi par le gouvernement turc. Les revenus publics consistent dans le produit de la dîme des récoltes (achour) ; dans l'impôt prélevé par tête de bétail, et dans certains lieux comme une redevance fixe (lezzma) ; enfin dans le produit des douanes, dont les droits sont fixés par des traités au taux de 9 pour 100 de la valeur soit à l'entrée, soit à la sortie, mais avec réductibilité périodique de 1 pour 100, jusqu'à ce qu'ils soient descendus à 1 pour 100, leur limite inférieure. Ces droits de douane acquittés, les marchandises circulent en franchise dans tout le pays. Les octrois n'y existent pas.

— *Histoire.* Cette contrée, dont la partie occidentale formait, avec la régence de Tunis, l'Afrique propre ou la république de Carthage, et la partie orientale celle de Cyrène, fut réduite, après la destruction de Carthage, ainsi que le reste de l'Afrique, en province romaine. Elle tomba de bonne heure au pouvoir des Sarrasins et éprouva ensuite les mêmes vicissitudes que les Etats voisins. Après la chute de la dynastie des Almohades, Tripoli fut longtemps gouvernée par la famille des Beni-Amer. Abou-Farez, roi de Tunis, en fit ensuite la conquête ; mais la régence tripolitaine avait recouvré son indépendance lorsque les Espagnols s'en emparèrent, sous la conduite de Pierre Navarre, en 1510. En 1530, Charles-Quint la céda, en même temps que l'île de Malte, aux chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, qui l'occupèrent jusqu'en 1551 ; à cette époque, elle leur fut enlevée de vive force par les Turcs, commandés par Sinan-Pacha. Elle devint alors un pachalik de l'empire ottoman, comme le devinrent, dans le même siècle, Alger et Tunis ; mais, comme Alger et Tunis, ce pachalik ne tarda pas à se rendre indépendant, sinon de droit, au moins de fait. Cependant Tripoli, plus que les autres régences barbaresques, eut de certains retours à la soumission directe jusqu'en 1714. Cette année-là, le pacha régnant ayant fait un voyage à Constantinople, Ahmed-Caramanli, qui commandait sous lui les tribus arabes

avec le titre de bey, profita de son absence pour s'emparer du pouvoir suprême. Il expulsa les Turcs après avoir massacré par trahison tous leurs officiers. La Porte, à qui il fit quelques soumissions apparentes et envoya des présents, accepta, comme presque toujours, le fait accompli et le nomma lui-même pacha. La régence de Tripoli n'en resta pas moins tributaire des sultans, mais elle cessa d'être administrée par des pachas envoyés de Constantinople ; elle eut une dynastie héréditaire. Cette dynastie, connue sous le nom de *Coramantli*, et dont Ahmed fut la souche, gouverna Tripoli pendant plus d'un siècle. Ces princes, pour se distinguer de ceux de Tunis et d'Alger, portaient le titre de pacha. L'histoire de cet Etat ne présente plus qu'une suite non interrompue de révoltes, d'assassinats et de supplices sanglants à l'intérieur, ainsi que de conflits provoqués à l'extérieur par les habitudes de piraterie de la population. Pendant longtemps, la France n'eut pas à s'en plaindre autant que des Algériens et des Tunisiens. Cependant, vers l'an 1683, les Tripolitains se permirent des insolences que Duquesne punit par la destruction d'un grand nombre de leurs corsaires. Ils s'humilièrent et demandèrent la paix, qu'ils obtinrent. Comme ils ne tardèrent pas à la violer, le maréchal d'Estrées reçut ordre d'aller les mettre à la raison en 1685. Il arriva devant Tripoli le 19 juin et commença le bombardement le 22. Le 24, les Tripolitains effrayés firent leur soumission. Tous les esclaves furent rendus, et la ville paya une contribution de 500,000 francs. La paix fut signée le 29 juin. Malgré les leçons que les Tripolitains avaient reçues, ils violèrent encore ce traité. Par suite de cette nouvelle rupture, notre consul fut arrêté, resta six mois en prison et la France dut armer de nouveau en 1692 contre ces insolents barbares, qui, forcés de céder, conclurent, le 5 juin 1693, un nouveau traité, lequel fut renouvelé le 4 juin 1720. En 1773, la guerre ayant recommencé, une division navale, commandée par M. de Grandpré, bombardait Tripoli. Les hostilités continuèrent jusqu'à l'année suivante. Les Tripolitains, craignant une destruction totale, demandèrent alors la paix avec les plus vives instances. Le traité fut signé le 2 août 1779. Ce gouvernement de pirates et de janissaires dura jusqu'en 1835, époque où, par suite de l'état de complète désorganisation intérieure, provoquée par d'incessants changements de souverains, accompagnée d'atrocités de toute espèce, la Porte Ottomane dut se décider enfin à intervenir pour mettre un terme à cette sanglante anarchie. Une flotte turque arriva devant Tripoli au mois de mai 1835. L'expédition était commandée par Moustapha-Nedjib-Pacha. Sidi-Ali, qui gouvernait alors la régence, sans méfiance, se rendit auprès de lui et fut reçu avec tous les honneurs dus à son rang. De plus en plus rassuré, il laissa débarquer les troupes turques, qui occupèrent les forts. Tout cela se passa le 25, le 26 et le 27 mai. Le 28, Sidi-Ali se rendit de nouveau à bord de la flotte pour ramener à terre Nedjib-Pacha, qui avait annoncé qu'il débarquerait ce jour-là ; mais, retenu sur la flotte, il se vit déclarer déchu et peu de jours après fut envoyé à Constantinople. Quant à Nedjib, il s'installa au château et fit publier le firman qui le nommait lui-même pacha de Tripoli.

TRIPOLI DE SYRIE, en turc *Tarabolous*, ville de la Turquie d'Asie (Syrie), à 150 kilom. O. de Damas, au pied d'une des branches du Liban, à 2 kilom. de la Méditerranée, par 34° 26' de latit. N. et 33° 31' de longit. E. ; 24,000 hab. Chantiers de constructions maritimes, station des paquebots à vapeur français et russes. Les rues de Tripoli sont pavées et les maisons assez bien bâties, mais l'air est peu salubre, à cause des eaux qui croupissent de toutes parts. Les édifices les plus remarquables sont le château du pacha, grand quadrilatère d'un aspect assez imposant, avec de hautes murailles garnies d'artillerie ; la grande mosquée, dont le comble, composé de petites coupoles, repose sur seize colonnes d'ordre dorique en beau marbre gris, et le bazar neuf, qui est très-spacieux et bien aéré. On y admire les ruines d'un superbe monument de l'antiquité ; c'est un arc de triomphe construit en marbre, orné de bas-reliefs, d'inscriptions, etc., et qui paraît avoir été érigé l'an 164 de J.-C., en l'honneur des empereurs Marcus Aurelius Antoninus et Lucius Verus. Tripoli n'a pas de port proprement dit ; mais la rade est sûre, excepté quand le vent du N.-O. est violent ; les navires mouillent entre la terre et de petits flots rocaillieux. Tripoli est appelé à devenir un point important sur la côte de Syrie. Il est l'échelle de deux villes de l'intérieur, Hama et Houn, dans lesquelles les Arabes du désert, à certaines époques de l'année, viennent s'approvisionner. La pêche des éponges occupe, à Tripoli, les habitants de la ville basse, tandis que les habitants de la ville haute, située à 1 mille dans l'intérieur, se livrent à d'autres industries. Les grands débouchés de Tripoli sont l'Égypte et la Turquie. Durant la splendeur de la première de ces puissances, l'exploitation de la forêt de chênes verts et de pins des montagnes voisines donnait du mouvement à cette ville. Ses principales exportations consistent en soie, huile, éponges, grains, tabac, coton, laine,

savon, citrons, oranges. Les importations consistent en café, sucre, indigo, cochenille, riz, cuirs, fer et acier, tissus de coton, draps, etc. Les parages de Tripoli sont sillonnés par les vapeurs français des Messageries nationales, par les vapeurs russes et par des navires à voiles arabes. Les croisés, qui s'emparèrent de cette ville en 1108, y trouvèrent une précieuse bibliothèque.

TRIPOLION s. m. (tri-po-li-on). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des astérées, formé aux dépens des astères, et comprenant plusieurs espèces, qui croissent dans les terrains salés de l'Europe et de l'Amérique.

TRIPOLIV v. a. ou tr. (tri-po-lir — rad. *tripoli*). Nettoyer un objet avec le tripoli, lui donner le poli.

TRIPOLIS, ville de Grèce. V. TRIPOLITZA.

TRIPOLISSER v. a. ou tr. (tri-po-li-sé — rad. *tripoli*). Techn. Aiguiser, polir avec une pierre, avec le tripoli.

TRIPOLITAIN, AINE s. et adj. (tri-po-li-tain, è-ne). Géogr. Habitant de Tripoli; qui appartient à Tripoli ou à ses habitants : *Les Tripolitains. La population tripolitaine.*

TRIPOLITAINE s. f. (tri-po-li-tè-ne). Bot. Variété d'anémone.

TRIPOLITZA ou **TROPOLITZA**, ancienne *Triopolis*, ville de la Grèce (Morée), ch.-l. de la nomarchie d'Arcadie, à 60 kilom. S.-O. de Corinthe, dans une plaine immense, élevée d'environ 680 mètres au-dessus de la mer, sous un climat froid et peu agréable, par 37° 30' de latit. N. et 29° 2' de longit. E., 2,000 hab. Résidence d'un métropolitain. Cette ville, qui doit, dit-on, son nom à celles de Mantinée, de Pallantium et de Tégée, lesquelles s'élevaient dans le voisinage, était, sous la domination turque, la capitale de la Morée, avec 20,000 habitants. En 1779, elle tomba au pouvoir d'une horde de chrétiens qui embrassèrent l'islamisme après la conquête de l'Albanie par les musulmans; mais Hassan-Pacha la leur reprit bientôt et des têtes des vaincus fit élever, devant une des portes de la ville, une horrible pyramide, dont on voyait encore les débris vingt ans après. Quand, en 1821, les Grecs la prirent d'assaut sur les Turcs et les Albanais qui la défendaient, elle fut presque entièrement réduite en cendres; mais on la reconstruisit presque aussitôt, et, dès le 23 avril 1823, le gouvernement grec s'y installait. Ibrahim-Pacha, qui s'en empara le 21 juin 1825, ne l'évacua qu'en 1828 et n'y laissa qu'un monceau de ruines. Elle est encore aujourd'hui en pleine décadence.

TRIPONCTUÉ, ÉE adj. (tri-pon-ktu-é — du préf. *tri*, et de *ponctué*). Zool. Qui est marqué de trois points colorés.

TRIPROS s. m. (tri-poss — du gr. *tripros*, trépid). Infus. Genre d'infusoires, de la famille des cercariés ou des péridiniens.

TRIPROSOME s. m. (tri-po-so-me — du gr. *tripros*, à trois pieds; *soma*, corps). Myriap. Syn. de **STRONGYLOSUM**, genre de myriapodes.

TRIPROSPERE s. m. (tri-po-spo-re — du gr. *tripros*, à trois pieds; *spora*, semence). Bot. Genre de champignons, du groupe des trichosporés.

TRIPOT s. m. (tri-po. — Ce mot, qui a signifié d'abord place réservée aux joueurs de paume, jeu de paume, puis maison de jeu, désigne sans doute proprement la place pour les mouvements, les états, du vieux français *triper*, *treper*, marcher, faire de petits pas, sautiller, gambader, du radical *trip*, auquel se rattachent les mots germaniques *trappen*, *trappeln*, *trempein*, hollandais *trippen*, anglais *to trip*, etc., qui tous marquent mouvement du pied, radical qui répond sans doute à la racine sanscrite *tarb*, mouvoir, hâter). Lieu où l'on joue à la courte paume : *Tripot couvert. Tripot découvert. Balle de tripot. Maître de tripot. Au bout de quatre jours, je remplis de deuil le tripot; la paumière alla où j'envoyais mes malades, et ses parents s'emparèrent de son bien.* (Le Sage.) « Vieux en ce sens. On dit aujourd'hui *jeu de paume*.

— Maison de jeu; milieu quelconque où l'on se livre à des spéculations hasardeuses et souvent peu honnêtes : *Perdre son argent dans un tripot. Heut dans un tripot une querelle avec des militaires.* (Mérimée.) *Il rencontra des joueurs qui jouaient aussi heureusement que lui dans les tripots de Séville.* (Le Sage.) *Les plus infâmes tripots sont les maisons de jeu; les tripots les plus ruineux sont les bureaux de loterie.* (Le Sage.) *Le tripot de la Bourse est devenu boussole de l'opinion.* (Fouquier.) *Rit puis, dans ce grand tripot de l'humanité, ils se font toujours beau jeu; ils trichent, mais ils gagnent.* (E. Sue.)

Mais pour des innocents comme toi, pauvre fou ! La Bourse est un tripot...

PONSARD.

— Par ext. Maison où s'assemble mauvaise compagnie : *Elle avait appris que cette femme, ruinée par la perte de son procès, avait été réduite à tenir tripot.* (Dider.)

— Tripotage, intrigue : *Les savants réduisent les sciences et les arts en tripot commercial et cabalistique.* (Fouquier.) *Elle a été mise dans la confidence de ce petit tripot.* (Balz.)

— Fam. et par dénigr. *Le tripot comique* ou simplement. *Le tripot*. Assemblée de comédiens : *Nous avons ici la meilleure troupe de l'Europe, et l'envie n'est point entrée dans notre tripot.* (Volt.)

Dans le tripot comique il faut que je me lance.

C. DELAVIGNE.

— Loc. prov. *Etre dans son tripot*, *Etre dans un lieu où l'on a l'avantage. Tirer un homme de son tripot*, Le tirer du lieu où il a l'avantage. *Battre un homme dans son tripot*, Le battre sur son propre terrain. Ces diverses locutions ont vieilli.

— Techn. Grande cuve employée dans certaines salines. « Tripiéd garni de cordes sonores.

TRIPOTAGE s. m. (tri-po-ta-je — rad. *tripot*). Mélange qui produit quelque chose de malpropre ou de mauvais goût : *TRIPOTAGE d'enfants. Ces femmes, en essayant de faire des confitures, ont fait un étrange tripotage.* (Acad.) *J'ai pris ce matin du tripotage de café avec du lait.* (Mme de Sév.)

— Fig. Assemblage confus de choses qui ne s'accordent point ensemble : *N'entendre rien au tripotage. Dans cette affaire, ils ont fait un étrange tripotage.* (Acad.) *Tout ce tripotage ne sert de rien.* (Molière.) « Petits arrangements, petits manèges : *J'aime le tripotage du jardin.*

Mères et nourrissons faisaient leur tripotage.

LA FONTAINE.

« Intrigues, calomnies, médisances tendant à brouiller une affaire, à semer la discorde entre plusieurs personnes : *Je le crois incapable d'un tel tripotage. Il y a du tripotage dans sa conduite. L'agiotage spolie le corps social en détournant les capitaux pour les faire s'entre-choquer dans les tripotages de hausse et de baisse qui fournissent d'énormes bénéfices aux joueurs les plus habiles.* (Fouquier.) *Elle l'a retiré de tous les tripotages politiques, où il se serait assurément compromis.* (Fr. Soulié.) *Quant à Alexandre Dumas, l'organisation de l'Italie le préoccupait trop pour qu'il trouve le temps de s'occuper du boulevard du Temple; mais je suis persuadé qu'il est complètement étranger à tout tripotage.* (A. Legendre.) *Tu ne crains rien d'elle? — Ah! ouiche! elle ne sait rien de mon tripotage!* (Balz.) *Nul n'a fait autant de tripotages avec la presse que M. Thiers.* (H. Castille.)

TRIPOTASSIQUE adj. m. (tri-po-ta-si-ke — du préf. *tri*, et de *potassique*). Chim. Se dit d'un sel potassique contenant trois fois autant de potasse que le sel neutre correspondant.

TRIPOTÉE s. f. (tri-po-té — rad. *tripoter*). Fam. Volée de coups : *Il lui a flanqué une tripotée.*

TRIPOTER v. n. ou intr. (tri-po-té — rad. *tripot*). Faire quelque chose de mauvais ou de malpropre, en mélangeant différentes choses ensemble : *Ces enfants ne font que tripoter avec de la terre et de l'eau.* « Faire des manipulations : *Ce n'est qu'en tripotant que l'on arrive à des résultats que la science pure ne saurait prévoir.* (Moigno.) « Manier sans précaution, sans soin : *TRIPOTER de la viande. TRIPOTER des cerises, des fraises.*

— Fig. Se livrer à des opérations plus ou moins secrètes : *Il est entré dans cette affaire pour l'accommoder; mais il a tripoté de telle sorte qu'il a tout gâté.* (Acad.) *Elle l'emmena dans les foires et assemblées pour tripoter dans des trigauderies et mener la vie de cabaret.* (G. Sand.) « Intriguer dans l'intention de brouiller une affaire, de semer la discorde entre des personnes.

— v. a. ou tr. Toucher, manipuler : *Je n'aime pas qu'on me tripote ainsi.*

— Par ext. Gâter par des restaurations maladroites : *Voilà ce que les marguilliers devraient savoir avant de tripoter à leur fantaisie ces beaux édifices.* (V. Hugo.)

— Fig. Arranger, combiner, en se servant de moyens plus ou moins avouables : *TRIPOTER une affaire. TRIPOTER un changement de ministère.* « Avoir le maniement de : *Il n'avait pas encore reçu l'ordre exprès de mentir, sous peine de ne plus tripoter nos fonds.* (Beaum.) « Se servir de, dans un but d'agiotage : *Aujourd'hui, tout le monde fait valoir son argent et le tripoté de son mieux.* (Balz.) *L'ami déjà nommé m'a cité un étudiant de plusieurs années qui, pour avoir malheureusement tripoté le coupon, a été exécuté dernièrement dans la coulisse.* (Edm. Robert.)

TRIPOTEUR, EUSE s. (tri-po-teur, eu-ze — rad. *tripoter*). Personne qui tripote : *Un tripoteur d'affaires. N'écoutez pas ces tripoteurs.*

TRIPOTIER, IÈRE adj. (tri-po-tié, ière — rad. *tripoter*). Qui tripote, qui a l'habitude de tripoter : *Cette femme est trop tripotière.*

— Substantif. Personne qui a l'habitude de tripoter : *Fuyez la société de tous ces tripotiers.*

— Personne qui tripote à la Bourse : *Chaque tripotier gagne en un déjeuner un demi-million.* (Fouquier.)

— Personne qui tient un jeu de paume : *Que le feu Saint-Antoine les arde, dit la tripotière.* (Scarron.)

— Personne qui tient un tripot, une maison de jeu.

TRIPOTRICHIE s. f. (tri-po-tri-ki). Bot. Genre de champignons, du groupe des trichospermés.

TRIPOUX s. m. (tri-pou). Nom donné, dans les Vosges, à des terrains communaux qu'on divise par lots, tous les huit à dix ans, et qu'on tire au sort entre les habitants de la commune pour être cultivés par eux jusqu'au prochain tirage.

TRIPPEL (Alexandre), sculpteur suisse, né à Schaffhouse en 1747, mort à Rome en 1793. Il apprit d'abord la menuiserie et l'art de construire des instruments de musique, puis se rendit à Copenhague, où il étudia la sculpture et vit à plusieurs reprises ses œuvres couronnées par l'Académie de cette ville. Du Danemark, il passa à Paris, y exécuta son beau groupe allégorique de la Suisse et de la se rendit, en 1777, à Rome, où il passa le reste de sa vie. Ses œuvres, dont la plupart se trouvent en Russie, sont remarquables par la noble simplicité de l'invention ainsi que par la finesse, la netteté et la justesse de l'exécution.

TRIPSAQUE s. m. (tri-psa-ke — du gr. *tripsis*, mouture). Bot. Genre de plantes, de la famille des graminées, tribu des rotbœliées, comprenant trois espèces, qui croissent dans l'Amérique du Nord.

TRIPTERE adj. (tri-pté-re — du préf. *tri*, et du gr. *pteron*, aile). Hist. nat. Qui est muni de trois ailes.

— s. m. Moll. Genre de mollusques ptéropodes, dont l'espèce type se trouve près du port Jackson : *Le triptère rose n'offre point d'apparence de tête ni d'yeux.* (E. Baudement.) « Section des rochers, genre de mollusques gastéropodes.

TRIPTERELLE s. f. (tri-pté-rè-le — dimin. du gr. *tripteris*, à trois ailes). Bot. Syn. de **BURMANNIE**, genre type des burmanniacées.

TRIPTERIDE s. f. (tri-pté-ri-de — du préf. *tri*, et du gr. *pteron*, aile). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des carduacées, formé aux dépens des soucis, et comprenant une vingtaine d'espèces, qui croissent au Cap de Bonne-Espérance.

TRIPTERION s. m. (tri-pté-ri-on — du préf. *tri*, et du gr. *pteron*, aile). Bot. Section des pigamons, genre de renonculacées.

TRIPTEROCARPE s. m. (tri-pté-ro-kar-pe — du préf. *tri*, et du gr. *pteron*, aile; *karpos*, fruit). Bot. Syn. de **BRIDGESIE**, genre de sapindacées.

TRIPTEROCOQUE s. m. (tri-pté-ro-ko-ke — du préf. *tri*, et du gr. *pteron*, aile; *kokkos*, coque). Bot. Genre de plantes, de la famille des stackhousiacées, dont l'espèce type croît à Swan-River.

TRIPTEROSPERME s. m. (tri-pté-ro-spér-me — du préf. *tri*, et du gr. *pteron*, aile; *sperma*, graine). Bot. Genre de plantes, rapporté avec doute à la famille des gentianées, et dont l'espèce type croît à Java.

TRIPTERYGION s. m. (tri-pté-ri-ji-on — du préf. *tri*, et du gr. *pterygion*, nageoire). Ichtyol. Genre de poissons, de la famille des gobioides, comprenant plusieurs espèces, qui habitent la Méditerranée et les eaux de la Nouvelle-Zélande : *Les triptérygiens se distinguent par leur dorsale divisée en trois parties.* (E. Baudement.)

TRIPTILION s. m. (tri-pti-li-on — du préf. *tri*, et du gr. *ptilon*, plume). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des nassauviées, comprenant huit espèces, qui croissent au Chili.

TRIPTOLEME s. m. (tri-ptò-lè-me — nom mythol.). Astron. Un des noms de la constellation des Gémeaux.

TRIPTOLEME, personnage mythologique, au sujet duquel il ne nous est parvenu que des traditions fort obscures. Suivant l'opinion la plus commune, il était fils de Célésus, roi d'Eleusis, et de Néera ou de Métanire. Tandis que Cérès était à la recherche de sa fille Proserpine, enlevée par Pluton, elle arriva aux portes d'Eleusis dans un état complet de tristesse et d'abattement. Célésus lui donna l'hospitalité, la consola, et Cérès reconnaisance prit en affection son fils Triptolème, encore au berceau; elle voulut même rendre cet enfant-immortel, et pour cela elle l'anima de son souffle, le frotta d'ambrosie et le fit croître avec une beauté égale à celle des dieux. La nuit, à l'insu de ses parents, elle le couchait sous un foyer ardent afin de le dépouiller de son enveloppe terrestre. Métanire, ayant eu la curiosité de voir ce qui se passait, jeta un grand cri à l'aspect de Cérès prête à mettre son fils dans le feu, ce qui arrêta les intentions de la déesse.

D'après une tradition fort ancienne, consignée dans l'hymne homérique adressé à Cérès, Triptolème était, au contraire, un des principaux personnages d'Eleusis lorsque la déesse y arriva et jouissait d'une grande réputation de sagesse; mais aucun lien de parenté ne l'unissait à Célésus, et c'est le jeune Démophon, fils de ce prince, que l'hymne homérique fait l'objet de l'affection et de l'éducation dont nous venons de parler.

Bien d'autres traditions encore se sont produites au sujet de Triptolème; nous croyons inutile de les rappeler ici, car elles n'offrent aucun intérêt, et nous revenons à la plus suivie par les poètes et les mythologues.

Cérès enseigna l'agriculture à Triptolème et lui ordonna de répandre cette précieuse connaissance par toute la terre. Pour cela, elle lui donna du blé en abondance et un char traîné par deux dragons ailés. Il parcourut les diverses contrées de la Grèce, après avoir appris aux habitants de l'Attique à semer et à récolter le blé. Aux Arcadiens il enseigna l'art de préparer le pain, d'employer la laine des troupeaux et les premières notions de la construction des villes. Ovide le fait aller jusqu'en Scythie, où le tyran Lynceus voulut le faire périr pendant son sommeil et fut changé en lynx par Cérès. De là, il passa chez les Gètes, dont le roi Carnabon essaya également de lui nuire et tua même un de ses dragons. Triptolème revint alors dans sa patrie, où il rendit son char à la déesse et où il institua en son honneur les fêtes et les mystères restés si célèbres sous le nom d'Eleusiniens et dont il fut le premier et le principal ministre. Les Grecs le regardaient comme l'inventeur du chariot et de la charrue, comme le propagateur de l'agriculture et de la civilisation qui en découle.

— Iconogr. L. Gateaux a exposé au Salon de 1831 une statue de *Triptolème*, figure de marbre aux formes vigoureusement accentuées, à l'attitude simple et noble. Une statue de *Triptolème enseignant l'agriculture* a été exposée au Salon de 1873 par M. Fourquet et a obtenu une médaille. Le demi-dieu semble marcher, tenant d'une main un instrument agricole tandis que, de l'autre, il lève en l'air un épi de blé; il y a de la fierté dans son mouvement et de la joie dans l'expression de sa physionomie. Un groupe de marbre, par M. Cugnot, *Cérès rendant la vie à Triptolème*, a paru au Salon de 1865. La déesse tient sur ses genoux le jeune enfant; elle vient de lui donner le baiser qui le rend à la vie, car le petit tressaille déjà et agite faiblement ses bras, tout à l'heure inanimés. Ce groupe est gracieux et touchant; le corps de l'enfant est traité avec beaucoup de finesse.

TRIPTOLEMÉE s. m. (tri-ptò-lé-mé). Bot. Syn. de **TRIPTOLEME**.

TRIPOTTE adj. (tri-ptò-te — du préf. *tri*, et du gr. *ptosis*, chute, cas). Gramm. Dont les cas n'ont que trois terminaisons différentes : *Les noms neutres latins de la deuxième déclinaison sont tripottes, tant au singulier qu'au pluriel.*

TRIPTYQUE s. m. (tri-pti-ke — du gr. *triptychos*, plie en trois; formé de *tris*, trois fois, et de *ptussein*, plier). Tableau à trois compartiments, dont les deux plus extérieurs sont des volets qui se rabattent à volonté sur le compartiment du milieu.

— Antiq. gr. Tablette à trois feuillets se repliant l'un sur l'autre.

TRIPUDIUM s. m. (tri-pu-di-om — mot lat.). Antiq. rom. Auspice que l'on prenait en observant les poulets enfoncés dans des cages.

TRIQUE s. f. (tri-ke. — Ce mot est pour *estrique* et vient du germanique; ancien haut allemand *strichan*, frapper, froter, allemand *streichen*, hollandais *strijken*, termes qu'on rattache à la racine sanscrite *siarg*, frapper, presser). Gros bâton dont on se sert pour battre quelqu'un : *Donner des coups de trique.*

— Agric. Sorte de fourche.

— Bot. Syn. de **TRIQUÉ-MADAME**.

TRIQUEBALLE s. m. (tri-ke-ba-le). Voiture employée aux transports dans les parcs d'artillerie et les arsenaux. « L'artillerie servant à transporter de longues pièces de charpente.

— Rem. L'Académie fait ce mot féminin et l'écrit *triqueballe*, avec un trait d'union et un seul ; M. Littré l'écrit avec deux l; nous avons adopté le genre et la forme orthographique suivis dans les traités d'artillerie, qui nous semblent faire autorité.

— Encycl. Les transports, dans les arsenaux, s'effectuant toujours à de faibles distances, les conditions auxquelles on s'est efforcé de satisfaire dans la construction des *triqueballes* sont celles qui favorisent à la fois le roulage et le chargement. Dans ce but, on a augmenté le diamètre des roues, sans pourtant exagérer leurs dimensions, de manière à pouvoir placer le fardeau sous l'essieu. L'artillerie française a successivement fait usage de trois sortes de *triqueballe* : la *triqueballe* à flèche, la *triqueballe* à vis et la *triqueballe* à treuil.

— *Triqueballe à flèche.* La *triqueballe* à flèche, qui était déjà employé au xviii^e siècle, se compose d'un essieu surmonté d'une sellette. Entre la sellette et l'essieu s'engage l'extrémité d'une longue flèche, maintenue par deux empannons dans une direction perpendiculaire à l'essieu. L'essieu est porté par des roues de 1 m. 25 de diamètre. Pour effectuer le chargement, on dresse verticalement la flèche, que l'on maintient dans cette position à l'aide de cordages. On brelle alors sur la sellette, devenue horizontale, le fardeau qui repose sur le sol, puis on abat la flèche en agissant sur son extrémité au moyen des cordages. Dans quelques *triqueballes* étrangères, on brelle le fardeau sur le prolongement de la flèche, en arrière de la sellette, et non sur la sellette elle-même.

— *Triqueballe à vis.* Pour éviter les dangers que présentait le chargement du *trique-*

balle à flèche, on remplaça, du temps de Gribeauval, l'abatage de la flèche par l'action d'un mécanisme, et l'on eut le *triqueballe* à vis. Les dispositions générales de ce *triqueballe* sont les mêmes que celles du *triqueballe* à flèche. Seulement, on a adapté à la partie supérieure de la sellette deux fortes bandes de fer, appelées crémaillères, dont les extrémités inférieures sont munies de crochets auxquels on suspend le fardeau. Ces crémaillères peuvent glisser verticalement le long de la face de derrière de la sellette, contre laquelle elles sont maintenues par une bande de crémaillère et un support d'écrou. Elles portent sur une partie de leur longueur un certain nombre de trous équidistants dans lesquels s'introduisent des chevilles qui, s'appuyant sur la face supérieure de la sellette, permettent de maintenir le fardeau à des hauteurs variables. Les deux crémaillères sont réunies par une traverse, dont le milieu forme un collier qui donne passage à une vis à filets carrés, tournant dans un écrou porté par le haut de la sellette et destinée à produire le mouvement d'ascension ou de descente du fardeau. Cette vis est munie d'une manivelle à quatre branches longues servant à la manœuvre. Le fardeau une fois élevé doit être soutenu par les chevilles qui s'appuient sur la sellette; la vis doit être légèrement descendue, de manière à ne plus rien porter et sa manivelle, retirée pour le transport, se place sur un carré disposé sur le dessus de la flèche à une certaine distance en avant de l'essieu. La manœuvre de ce *triqueballe* est sans danger et ne demande qu'un petit nombre d'hommes; mais le ballonnement du fardeau dans le transport exposait les crémaillères à se fausser; il en était de même pour la vis, quand, négligeant de la descendre, on ne faisait pas supporter la charge par les chevilles.

— **Triqueballe à treuil**. Pour corriger les défauts que nous venons d'indiquer, on a imaginé le *triqueballe* à treuil, dont la supériorité comme voiture est évidente, à cause de ses essais en fer et de son avant-train mieux organisé que l'ancien avant-train de siège. Son mécanisme est un treuil manœuvré par des leviers; ce treuil est disposé au-dessus de l'essieu de derrière; il élève le fardeau au moyen de deux chaînes, de telle sorte que celui-ci, suspendu non plus en arrière, mais en avant de l'essieu, agit avec un petit bras de levier pour faire peser constamment le corps de la voiture sur l'avant-train. Cette disposition est plus convenable que celle des anciens *triqueballes* pour éviter le ballonnement de la flèche dans le transport. Le mécanisme du *triqueballe* à treuil, plus compliqué que celui du *triqueballe* à vis, se détraque moins facilement par les secousses; la manœuvre est plus commode et se fait sans que les hommes soient obligés de monter sur la voiture. Les roues sont un peu plus basses pour que l'on puisse facilement transporter un mortier de 6m,32 sur son affût. Il semble résulter de diverses observations faites par les hommes compétents que, dans certaines circonstances, un mauvais terrain et un fardeau très-lourd, la flèche de ce *triqueballe* n'est pas toujours assez résistante et le mécanisme assez puissant.

TRIQUE-MADAME s. f. (tri-ke-ma-da-me). Bot. Nom vulgaire de l'orpin blanc.

TRIQUEUR v. a. ou tr. (tri-ké — rad. *trique*). Battré à coups de trique : *Tu vas te faire triquer*.

— Mar. Faire le tricage de : **TRIQUEUR** les pièces d'un mat.

— Techn. *Triquer des bois*, Les séparer suivant leurs espèces et leurs qualités.

TRIQUEURIE (Edmond), acteur français, né vers 1794, mort à Paris le 11 novembre 1845. Sous le nom d'**Edmond**, il devint populaire au boulevard, en jouant au Cirque-Olympique pendant plus de deux cents représentations le général Bonaparte, le premier consul et Napoléon, de l'*Empereur*, grande revue historique en cinq actes et dix-huit tableaux, par Prosper (6 décembre 1830). La ressemblance était parfaite et l'action se déroulait avec une illusion complète : on avait bien devant les yeux le « petit caporal ». L'année suivante, il interpréta Diebitch, des *Potomais*, dont le succès dura un an, puis il fut de nouveau vivement applaudi dans la *République*, l'*Empire* et les *Cent-Jours*, pièce en quatre actes et dix-sept tableaux (13 octobre 1832), et dans l'*Homme du siècle*, pièce historique en quatre actes et quinze tableaux (26 novembre 1833). Il créa, en dernier lieu, un Toussaint Louverture, qui ne réussit point. Il devait jouer encore dans *Austerlitz*, pièce historique en trois époques et huit tableaux, de Prosper et Francis Cornu (29 janvier 1837); une obésité précoce, qui l'empêchait de monter à cheval, l'obligea d'abandonner son rôle et son emploi. Dès lors, il cessa de paraître sur le théâtre et chercha à se créer une autre position. Il obtint en 1841, avec Ferdinand Laloue, le privilège des Délassements-Comiques. Privé de son associé au bout d'un an, il dirigeait depuis quelques années ce petit théâtre, quand une attaque d'apoplexie vint l'enlever subitement en pleine réputation.

TRIQUET s. m. (tri-ké — rad. *trique*). Jeux. Espèce de battoir dont on se sert à la paume.

— Techn. Echafaud de couvrir en forme de triangle. || Espèce d'échelle double.

TRIQUETI (Henri, baron DE), peintre et sculpteur français, né à Conflans (Loiret) en 1802, mort en 1874. Elève d'Hersent, il s'adonna d'abord à la peinture, à laquelle il joignit bientôt l'étude de la sculpture. Pour ses débuts, il envoya au Salon de 1831 l'*Assassinat du duc de Guise*, le *Jugement de Galilée* par l'inquisition et deux tableaux de genre. Ces toiles passèrent inaperçues; mais il n'en fut pas de même d'un groupe en fonte qu'il envoya au même Salon et qui représentait la *Mort de Charles le Téméraire*. Ce morceau lui valut une médaille de 2^e classe, et, à partir de ce moment, M. de Triqueti s'adonna à peu près exclusivement à la sculpture. Depuis lors, il a exposé successivement : la *Ville de Paris personnifiée sous la figure de la Charité secourant les victimes du choléra* (1833); *Modèle d'une aiguille représentant des sujets de l'Ancien Testament*; *Modèle d'un vase orné d'un bas-relief circulaire* (1836); *Vase en bronze représentant l'âge d'or et l'âge de fer* (1837); la *Vierge tenant entre ses bras l'Enfant Jésus*, bas-relief; *Pétrarque lisant ses poésies à Laure*, bas-relief; *Vase de bronze*; *Aiguille de bronze* (1838); *Thomas Morus se préparant à la mort* (1839), morceau remarquable et d'un grand caractère, qui valut à Triqueti une médaille de 1^{re} classe; *Psyché contemplant l'Amour endormi*, bas-relief (1842); le *Crucifiement*, groupe en marbre; *Faune et Bacchus*, groupe, et des bas-reliefs; l'*Enfant Jésus nourrissant des oiseaux*; *Dante aux champs Elysées*; *Moïse sauvé des eaux* (1847); la *Vierge et l'Enfant Jésus*, bas-relief; la *Visitation* (1848); *Edouard VI, roi d'Angleterre*, statue en marbre; des bas-reliefs, *Moïse exposé par sa mère*, *Suzanne au bain*, *Geneviève de Brabant*, des bustes (1857); *Vase de bronze* (1861); quatre grands bas-reliefs à l'Exposition universelle de 1867. En dehors des œuvres qu'il envoya au Salon, de Triqueti en exécuta quelques-unes qui ont contribué à sa réputation et qui comptent parmi ses meilleures : les bas-reliefs de la porte de la Madeleine, à Paris; le tombeau du duc d'Orléans, dans la chapelle Saint-Ferdinand, et la chapelle commémorative de Windsor.

TRIQUETRAC s. m. (tri-ke-trak — onomatop.). Bruit confus de chocs :

... Vous faisiez sous la table
Un bruit, un triquetrac de pieds insupportable.

TRIQUETTE adj. (tri-ké-tre — lat. *trique-trus*; du gr. *triché*, triplement; *edra*, base). Qui a trois côtés ou trois faces.

— s. f. Numism. Assemblage de trois jambes, repliées en triangle, que l'on trouve sur certaines médailles antiques.

— Moll. Genre de mollusques acéphales, formé aux dépens des mulettes. || Section des vénéus, autre genre de mollusques acéphales.

TRIQUEUR s. m. (tri-keur). Ouvrier chargé, sur la Seine, de faire le tri du bois flotté.

TRIRADIÉ, ÈE adj. (tri-ra-di-é — du préf. *tri*, et de *radié*). Hist. nat. Qui offre trois rayons.

TRIRAMMATE s. m. (tri-ramm-ma-te — du préf. *tri*, et du gr. *ramma*, couture). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des carabiques, tribu des *feroniens*, comprenant deux espèces, qui vivent au Chili.

TRIANGLE adj. (tri-rè-ktan-gle — du préf. *tri*, et de *rectangle*). Géom. Qui a trois angles droits : *Trièdre TRIANGLE*. *Triangle sphérique TRIANGLE*.

— Encycl. Un trièdre *triangle* est un trièdre dont les trois angles dièdres sont droits; le trièdre *triangle*, au centre d'une sphère, intercepte entre ses faces un triangle *triangle*; le triangle sphérique *triangle* est le huitième de la sphère; on l'emploie souvent pour terme de comparaison des surfaces sphériques. Ainsi, quand on dit qu'un fuseau a pour mesure le double de son angle, qu'un triangle sphérique a pour mesure l'excès de la somme de ses angles sur deux angles droits, cela signifie que le rapport d'un fuseau au triangle *triangle* est égal à celui du double de son angle à un angle droit, que le rapport d'un triangle sphérique au triangle *triangle* est égal à celui de l'excès de la somme de ses angles sur deux droits, à un droit.

TRIRÈGNE s. m. (tri-rè-gne — ital. *trirègno*; de *tre*, trois; *regno*, couronne). Nom donné quelquefois à la tiare du pape.

TRIRÈME s. f. (tri-rè-me — lat. *trirēmis*; de *tres*, trois; *remus*, rame). Mar. anc. Galère à trois rangs de rames : *Alcibiade, vêtu de pourpre et beau comme l'Amour, se fait remarquer sur les TRIRÈMES*. (Chateaub.)

On sont les chars d'airain, les *trirèmes* rapides?

— Encycl. La *trirème*, que les écrivains grecs appellent aussi *trière*, fut inventée, la 3^e olympiade, par un des grands constructeurs de vaisseaux de l'époque, Amimoclès de Corinthe; quatre *trirèmes*, destinées aux Samiens, sortirent de ses chantiers et servirent de modèles aux autres peuples. Ce perfectionnement de l'ancien navire à cinquante

rames opéra un changement considérable dans la navigation ancienne, auquel Corinthe dut pendant quelque temps sa supériorité maritime; car la *trirème* ne fut adoptée par les autres Grecs notamment, qu'à une époque bien postérieure. Ce n'est qu'à l'époque des guerres contre les Perses que, le danger surexcitant l'activité hellénique, tous les peuples grecs construisirent à l'envi des galères à trois rangs de rames. Encore ces galères étaient-elles si imparfaites que, suivant Thucydide, elles n'étaient couvertes qu'à la poupe et à la proue. Malgré leur peu de perfection, les *trirèmes* valurent aux Athéniens la victoire de Salamine; après la guerre, les Thasiens construisirent les premiers navires entièrement pontés.

Les *trirèmes* offraient de grands avantages sur les autres navires. Les Grecs, dit Le Roy, avaient, au temps de la guerre du Péloponèse, des *trirèmes* qui ne portaient pas plus de 200 hommes; elles ne tiraient pas 4 pieds d'eau; enfin elles étaient si légères qu'on les faisait passer par-dessus des isthmes; la célérité de leur course à la rame surpassait tellement celle de nos galères, qu'elles faisaient quelquefois 50 lieues par jour, et elles l'emportaient par leur vitesse, au rapport de Zosime, sur tous les autres navires des anciens, qui n'avaient pas, comme elles, plusieurs rangs de rames. Dans le récit qu'il fait de la guerre du Péloponèse, Thucydide a écrit : « On dit que les corinthiens sont les premiers qui ont fait des navires à peu près de la forme de ceux qu'on voit aujourd'hui et que les premières *trirèmes* de la Grèce ont été construites dans leur ville, où il est au moins prouvé qu'Amimoclès, Corinthe, constructeur de vaisseaux, en fit quatre pour les Samiens, et il alla dans leur île trois cents ans avant la fin de la guerre que nous décrivons. »

Chaque rame des *trirèmes* grecques était mue par un seul homme; les Syracusains imaginèrent d'y mettre deux ou plusieurs rameurs. Les nouvelles *trirèmes* construites par eux étaient si ingénieusement disposées; les rameurs y étaient distribués d'une manière si conforme aux lois de la mécanique, que ces perfectionnements purent être considérés comme des inventions. Cimon, au rapport de Plutarque, augmenta dans les *trirèmes* l'espace propre à recevoir les soldats et les fit pointer, afin qu'elles fussent plus redoutables quand elles se présentaient à l'ennemi. Depuis Cimon jusqu'à la chute de la Grèce, les *trirèmes* ne se perfectionnèrent que très-peu et restèrent sensiblement ce qu'elles étaient avant lui. L'avantage que ces sortes de navires présentaient était une grande rapidité. Les *liburnes*, dit Zosime, ne sont pas moins promptes à la course que les vaisseaux à cinquante rames; mais leur sillage est cependant moins rapide que n'était celui des *trirèmes*.

La construction des *trirèmes*, le nombre des rameurs, la disposition des bancs, l'installation des logements à la proue et à la poupe ont été, en l'absence de documents précis, autant de problèmes que l'on est parvenu à résoudre d'une manière satisfaisante, soit par l'interprétation des textes, soit par l'inspection des monuments. Pour ce qui est de leur construction, la forme extérieure étant connue par les figurations de la colonne Trajane et quelques autres monuments, on peut encore apprécier leur légèreté, leur rapidité, leur faiblesse tirant d'eau par le rapprochement de quelques faits historiques. Ainsi, pendant la guerre du Péloponèse, les Lacédémoniens, voulant surprendre les Athéniens et les attaquer par terre et par mer, ordonnèrent à leurs alliés de se trouver, avec les deux tiers de leurs forces, à Corinthe et d'y préparer des machines pour transporter les *trirèmes* du golfe de Corinthe dans la mer d'Athènes. Dans une autre occasion, les commandants de la flotte péloponésienne firent passer leurs navires par-dessus la presqu'île de Leucade, pour éviter celle des Athéniens. Les *trirèmes* devaient tirer fort peu d'eau, puisque, au port de Pile, les Lacédémoniens, battus par la flotte d'Athènes, purent s'approcher assez de la terre pour débarquer et se rembarquer en peu d'instants. Enfin, quant à leur vitesse, Théopompe, corsaire milésien, dépêché par Lysandre pour annoncer aux Lacédémoniens le gain d'une bataille, fit un trajet de plus de 150 lieues en trois jours.

Les dispositions des rames et des bancs de rameurs ont donné lieu à des controverses plus difficiles. On s'est demandé : 1^o si les trois rangs de rames étaient distribués selon la longueur du navire; alors les *trirèmes* auraient dû leur nom au nombre de rames contenues dans chaque rang; 2^o si, au contraire, les rangs de rames, au lieu d'être distribués selon la longueur du navire, n'étaient pas élevés les uns au-dessus des autres; 3^o si les *trirèmes* ne devaient pas leur nom aux trois sortes de rameurs qui y étaient employés et, qui l'on nommait, d'après leurs positions, *thalamites*, *thranites* et *zygites*. Chacune de ces conjectures a rencontré des partisans. Voici sur quels passages de écrivains anciens l'on étaye les raisonnements de ces puériles discussions :

... Triplici pubes quam Dardania verum
Impellunt, ternis consurgunt ordine remi.
(*Enéide*, l. V, v. 119.)

« Trois files de rameurs, rangées dans un ordre qui va en s'élevant, poussent trois rangs de rames. » Thucydide, parlant d'une entreprise de la flotte du Péloponèse sur le Pirée, dit : « On résolut que chacun des matelots, prenant sa rame, allât de Corinthe jusqu'à la mer en face d'Athènes, » ce qui semblerait signifier que chaque rameur avait sa rame.

Les érudits, commentant ces passages et quelques autres similaires, en ont tiré des conclusions tout à fait opposées. L'examen des monuments est cependant très-propre à nous édifier sur tous ces détails. « Un mouillage rapporté d'Athènes par M. Fr. Lenormant offre un curieux fragment d'une *trirème* sculptée. Les rameurs thranites sont assis, le dos tourné vers la proue. Au-dessus des têtes de ces hommes est déployée une tente. Les rames des *zygites* partent de la muraille de la *trière*; mais leurs sabords sont cachés par l'*apostis* ou *tisse*. Le rapprochement des rames des thranites et des *zygites* fait supposer que ces derniers étaient placés sur le pont, à côté des thranites, mais sur des bancs moins élevés. Les rames des thalamites, placées dans l'entre-pont, sortent des sabords ronds placés près de l'eau, au-dessus de la préceinte. » (De Chesnel.)

L'inspection de ces sculptures donne la certitude que les *trirèmes* devaient leur nom à trois rangs de rames et, par conséquent, de rameurs placés horizontalement à chaque flanc du navire. On a quelque peine à se rendre un compte satisfaisant de la manœuvre qui permettait à plusieurs rangs de rameurs d'imprimer sans confusion le mouvement aux *trirèmes*.

Afin d'éclaircir cette question, Napoléon III, dans une de ses fantaisies archéologiques, en avait fait construire une en 1861, à Asnières, sous la direction de M. Mangin, ingénieur naval. Elle était longue de 39m,25 sur 5m,50, ce qui lui donnait une excessive élégance et lui permettait de nager avec une grande vitesse. Elle était mue par 130 rames, 44 disposées symétriquement de chaque côté pour le premier rang, situé le plus bas; 44, réparties de même, pour le deuxième rang, et 42 pour le troisième. La longueur de ces rames était, pour le premier rang, de 4m,50; pour le second, de 5m,50; pour le troisième, de 7m,80; on avait pu soin d'équilibrer ces longs avirons à l'aide de rouleaux de plomb. Deux gouvernails de côté étaient disposés selon les indications des bas-reliefs antiques, et l'avant était armé, au ras de l'eau, du *rostrum*, operon à trois branches, destiné à ouvrir les flancs des navires ennemis. Cette *trirème* manœuvrait parfaitement.

L'usage des *trirèmes* devint si commun en Grèce que l'on ne construisit plus d'autres navires. On se fera une idée assez exacte des dimensions des *trirèmes* au beau temps de la marine athénienne en songeant qu'elles portaient 200 hommes pour manier les rames, plus une trentaine de combattants ou *épibates*. L'usage des *trirèmes* tendit à se perdre environ 400 av. J.-C., époque où Dérys de Syracuse fit construire de gros navires à plusieurs rangs de rames. Cependant, les Athéniens persistèrent longtemps à se servir exclusivement de *trirèmes*, sans doute parce que, en raison de leur légèreté et de leur faible tonnage, ils les jugeaient plus aptes à évoluer sur leurs côtes, qui sont presque toutes basses. Ils n'abandonnèrent le système des galères à trois rangs de rames que vers le temps d'Alexandre le Grand.

D'après Bœckh, une *trirème* avait en moyenne 170 rameurs; il y a loin de là aux 4,000 rameurs de la galère construite par Ptolémée. Les *trirèmes* athéniennes avaient deux mâts, chacun d'une seule pièce, ordinairement en bois de sapin et soutenus par des poutres appelées en latin *postes*. Quelquefois ils étaient munis de hunes, sur lesquelles on établissait des combattants armés de traits qu'ils lançaient sur les ennemis.

Les Romains remirent les *trirèmes* en honneur. Ces sortes de navires composaient la moitié de leurs flottes et ils leur durent une grande partie de leurs succès. L'histoire nous apprend que, pour tenir tête aux Carthaginois, ils construisirent en peu de jours une vingtaine de *trirèmes* sur le modèle d'une galère carthaginoise échouée et tombée en leur pouvoir. L'histoire romaine nous apprend, en outre, qu'Auguste dut l'empire du monde aux *trirèmes* qui composaient sa flotte à Actium.

Après Auguste, la marine tomba en pleine décadence, et si rapidement que, sous Constantin et Théodose, la construction des navires à trois rangs de rames était oubliée. Pendant le Bas-Empire, l'empereur Léon rétablit les *trirèmes*. Depuis cette époque, l'usage des galères à trois rangs de rames fut absolument abandonné.

TRIRAPHIDE s. m. (tri-ra-fi-de — du préf. *tri*, et du gr. *raphis*, aiguille). Bot. Genre de plantes, de la famille des graminées, tribu des pappophorées, comprenant trois ou quatre espèces, qui croissent en Afrique et en Australie.

TRIROGMA s. m. (tri-ro-gma). Entom. Genre d'insectes hyménoptères, de la tribu des sphérides, dont l'espèce type habite l'Inde.

TRIROTE s. f. (tri-ro-te — du préf. *tri*, et du lat. *rota*, roue). Chaise roulante à trois

tri, et du gr. *sperma*, semence). Bot. Qui renferme trois graines.

— s. m. Pharm. Ancien cataplasme.

TRISPLANCHNIQUE adj. (tri-splan-kni-ke — du préf. *tri*, et de *splanchnique*). Anat. Syn. de **GRAND SYMPATIQUE**.

TRISSE s. f. (tri-se). Mar. Corde ou palan qui sert à approcher ou à éloigner un canon du sabord.

TRISSEMENT s. m. (tri-se-man — rad. *triser*). Cri de l'hirondelle. || Peu usité.

TRISSER v. n. ou intr. (tri-sé). Crier, en parlant de l'hirondelle. || Peu usité.

TRISSER v. a. ou tr. (tri-sé — du lat. *tres*, trois). Faire répéter jusqu'à trois fois de suite : *On a tri-sé, même TRISSÉ la sérénade*. (Chadeuil.)

TRISSINO (Giovanni-Giorgio), en français **le Trissino**, poète italien, né à Vicence en 1478, mort à Rome en 1550. Ayant perdu son père de bonne heure, il ne reçut qu'une éducation tardive et négligée ; mais il répara rapidement le temps perdu et s'attacha particulièrement à l'étude de la littérature ancienne. Dans deux voyages qu'il fit à Rome, il sut se concilier l'estime du monde lettré par ses connaissances étendues dans les lettres et dans les sciences. Toutefois, il n'était encore connu que par quelques essais poétiques, lorsqu'il fit paraître, en 1515, sa célèbre *Sophronisbe*, la première tragédie raisonnable et purement écrite que l'Europe eût encore vue, et aussitôt sa réputation s'étendit dans toute l'Italie. Cette œuvre conquit à Trissino la faveur de Léon X. Vivant dans une époque où la culture des lettres ne paraissait pas incompatible avec le maniement et l'esprit des affaires, le poète de Vicence fut chargé de missions diplomatiques à Venise (1516), en Danemark et auprès de l'empereur Maximilien, qui lui donna des marques toutes particulières de son estime et l'autorisa à prendre le surnom de *Dai volto d'Oro*. Après la mort de Léon X (1521), Trissino retourna dans sa ville natale, où il se maria en secondes noces et employa ses loisirs à composer plusieurs écrits relatifs à la poésie, à la grammaire et à l'orthographe. Entre autres réformes grammaticales, il proposa de ne plus confondre les voyelles *i* et *u* avec les consonnes *j* et *v*. Cette idée fut adoptée ; mais il n'en fut pas de même des autres, qui eurent de nombreux adversaires. Rappelé à Rome par Clément VII en 1523, il dut retourner en mission à Venise, puis reçut l'ordre de se rendre auprès de Charles-Quint, au couronnement duquel il assista à Bologne en 1530. Les dernières années de sa vie furent profondément attristées par des chagrins domestiques. Un fils qu'il avait eu de son premier mariage, jaloux de l'affection dont un fils du second lit recevait des preuves, revendiqua les biens de sa mère et intenta à Trissino un long procès. Condamné et dépouillé de la plus grande partie de ses biens, le vieux poète, affaibli d'affliction, se retira à Rome (1549), où il mourut l'année suivante. Trissino était aimé et estimé de la plupart des hommes célèbres de son temps. Il n'entra jamais dans les ordres, comme quelques-uns l'ont prétendu. Aussi ne comprend-on pas par suite de quelle méprise Voltaire, et après lui J.-M. Chénier l'ont fait prêtre, nonce et archevêque de Bénévent.

Les *Œuvres complètes* de Trissino ont été réunies et publiées par Maffei (Vérone, 1729, 2 vol. in-fol.). Les plus remarquables sont les suivantes : *Sophronisbe*, tragédie, à laquelle il doit surtout sa célébrité, qui a été imitée par les plus grands poètes modernes. Cette pièce, malgré des imperfections de style et une action languissante, est regardée comme un monument des progrès de l'art ; car l'action en est bien conduite, les caractères sont fermement dessinés, et elle a ramené le théâtre au bon goût, à la raison et à la nature. En outre, cette tragédie a fait époque dans l'histoire de la versification italienne. A l'exception des chœurs et de quelques passages, elle est écrite en vers non rimés (*versi scolti*), et cette innovation, qu'on lui reprocha d'abord, a été généralement adoptée depuis lors par les écrivains dramatiques de l'Italie. Imprimée pour la première fois à Rome en 1524, *Sophronisbe* a été rééditée un grand nombre de fois et traduite en français par Mollin de Saint-Gelais (Paris, 1559), puis par Claude Mermet (Lyon, 1584). Trissino a laissé, en outre : une comédie imitée des *Ménechmes* de Plaute, *Gli Simillimi* (Venise, 1547) ; un poème qui lui coûta vingt ans de travail, *L'Italia liberata da Goti* (1527-1548, 3 vol. in-8°), froide et pompeuse composition, dans laquelle l'érudition remplace l'inspiration poétique, et beaucoup de pièces diverses. Parmi ses œuvres en prose, mentionnons : *Dubii grammaticali* (Vicence, 1529, in-fol.) ; *Grammaticetti* (Vicence, 1529, in-4°) ; *Il Castellano* (Vicence, in-4°) ; *La poetica* (Vicence, 1529, in-fol.) ; *Grammatices introductionis liber I* (Verone, 1540, in-12).

TRISSOPHAËS s. m. (tri-so-fa-ess). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, de la tribu des noctuides.

TRISSOTIN, personnage des *Femmes savantes*, comédie de Molière. C'est le poète bel esprit, pédant, toujours en quête d'applaudissements, aux petits vers à effets, recherchés, mais vides de sens. Molière en a fait

un type immortel de ridicule qui égaya tout Paris aux dépens de l'abbé Cotin, dont il cita textuellement le fameux sonnet à la princesse Uranie, où se trouve ce *quoi qu'on die* qui causait tant de transport à Philaminte, à Armande et à Bélise :

Ah ! que ce *quoi qu'on die* est d'un goût admirable ! Mais c'est surtout dans l'inimitable dialogue avec Vadius, le savant, le pédant, l'homme bourré de grec et de latin, que Molière a fait ressortir admirablement les éloges faux et intéressés, la vanité, l'orgueil ombrageux de ces écrivains qui commencent par s'aduler mutuellement pour se déchirer ensuite à propos d'un mot de critique malencontreux :

TRISSOTIN.

Vous avez le tour libre et le beau choix des mots.

VADIUS.

On voit partout chez vous l'ithos et le pathos.

VADIUS.

Allez, rumeur de balles, opprobre du métier !

TRISSOTIN.

Allez, friper d'écrits, impudent plagiaire !

Ces deux noms ont mérité de passer dans la langue, où ils désignent l'affectation et la fausse modestie du poète, ou le pédantisme, le style lourd et embarrassé, la science mal digérée du savant.

• Vous savez qu'il est aussi difficile d'empêcher un plaideur d'expliquer son affaire, que d'empêcher les trois ou quatre *Trissotins* qui restent en ce monde de nous réciter leurs vers et de nous parler de leur gloire, véritable fléau des lecteurs, des journaux, des salons, et souvent de l'Académie. »

ALPHONSE FRANÇOIS.

• Voyez ces couples d'êtres difformes où il entre du délateur, de l'historien et du *Trissotin* ; s'ils avaient comme peintres l'équivalent de leur mérite littéraire, ils ne gagneraient pas leur vie à barbouiller des enseignes de village. »

L. VEUILLLOT.

TRISSYLLABE adj. (tri-sil-la-be — du préf. *tri*, et de *syllabe*). Gramm. Qui est de trois syllabes : *Mot TRISSYLLABE*.

— s. m. Mot de trois syllabes.

TRISSYLLABIQUE adj. (tri-sil-la-bi-ke — rad. *trissyllabe*). Gramm. Qui appartient à un trissyllabe.

TRISTACHYÉ s. f. (tri-sta-ki — du préf. *tri*, et du gr. *stachus*, épi). Bot. Genre de plantes, de la famille des graminées, tribu des avénacées, comprenant quatre espèces, qui croissent dans l'Amérique tropicale.

TRISTACHYÉ, ÉE adj. (tri-sta-ki-é — du préf. *tri*, et du gr. *stachus*, épi). Bot. Dont les fleurs forment trois épis.

TRISTAGME s. m. (tri-sta-gme — du préf. *tri*, et du gr. *stagma*, goutte). Bot. Genre de plantes, de la famille des liliacées, tribu des agapanthées, dont l'espèce type croît sur les montagnes du Chili.

TRISTAN ou **TRISTAN** (Nuño), navigateur portugais, mort en 1447. Il partit en 1440 de Lisbonne pour aller explorer les côtes d'Afrique, pénétra dans l'intérieur des terres par le point de la côte appelé au xvi^e siècle *Porto do Cavaleiro*, puis s'avança jusqu'au cap Blanc et retourna alors en Portugal. L'enfant dom Henri, charmé de ce voyage, en adressa la relation au pape Nicolas V et obtint de ce pontife une bulle lui concédant tous les territoires qu'il pourrait faire découvrir en Afrique. Sur la demande de l'enfant, Nuño Tristan entreprit un second voyage en 1443, dépassa le cap Blanc, parvint à l'île d'Arguin et en ramena des esclaves qu'il vendit à Lagos. En 1446 et en 1447, il reprit encore une fois la mer, s'avança au delà du rio de Ouro, essaya de remonter le fleuve, fut assailli par des nègres et succomba en combattant, ainsi que la plupart de ses compagnons.

TRISTAMIE s. f. (tri-sta-mi). Nom donné autrefois par les teinturiers à une couleur analogue à celle du pain bis.

TRISTAN s. m. (tri-stan). Entom. Nom vulgaire d'un papillon du genre *satyre*.

TRISTAN (Louis), généralement connu sous le nom de **Tristan l'Hermite**, grand prévôt de Louis XI, né en Flandre dans les premières années du xve siècle, mort dans un âge avancé. Il servit contre les Anglais sous Charles VII, monta à l'assaut de Fronsac avec 49 gentilshommes et fut créé chevalier sur la brèche par Dunois. Il se distingua également sous Louis XI, qui le nomma grand prévôt de son hôtel et qui le menait partout avec lui. Implacable exécuteur des vengeances de son maître, il apparut dans l'histoire comme une des plus sinistres physionomies de l'ancienne monarchie. Toutefois, la légende et le roman se sont beaucoup exercés sur lui. Il est bien vrai, cependant, que le genre de supplice qu'il employait le plus souvent, supplice tout oriental, était de faire jeter à la rivière ses victimes enfermées dans un sac sur lequel était écrit : « Laissez passer la justice du roi. » Des historiens affirment qu'il fit mourir ainsi plus de 4,000 personnes. Louis XI se plaisait à appeler Tristan

« son compère, » familiarité qui caractérisait à la fois et le monarque et le ministre, digne d'être l'ami d'un tel prince. Le grand prévôt laissa en mourant à son fils des biens considérables, et notamment la principauté de Mortagne en Gascogne.

TRISTAN (Louis), peintre espagnol, né à Tolède en 1586, mort dans la même ville en 1640. Il eut pour maître Theotocopulos, dit *le Grec*, dont il sut s'assimiler les qualités, tout en évitant de tomber dans ses défauts. Tristan devint ainsi un artiste de grand talent, et ce fut lui que Velasquez choisit pour maître de préférence à tous les artistes d'alors. Un dessin pur et correct, une composition claire et vivante, un coloris gracieux et frais caractérisent ses compositions, qui sont fort estimées. On cite parmi ses meilleures productions une *Cène* pour les hiéronimites de la Sesta, les tableaux devenus célèbres qui décoraient le grand autel d'Yepes (1616) ; le portrait du cardinal de Sandoval, archevêque de Tolède ; la *Trinité* (1626) ; *Moïse frappant le rocher* et *Jésus au milieu des docteurs de la loi*, deux chefs-d'œuvre, que l'on conserve à Madrid.

TRISTAN (Jean), sieur de SAINT-AMANT, numismate, né à Paris vers 1595, mort dans la même ville en 1656. Sa fortune patrimoniale lui permit d'acheter une charge de gentilhomme ordinaire de la chambre du roi et de consacrer ses loisirs à l'étude de la numismatique, qui était devenue pour lui une passion. Convaincu de sa supériorité sur tous les numismates de son temps, il ne pouvait supporter la moindre critique, de sorte que sa vie fut bientôt remplie par une suite de querelles sur différents points d'érudition. Tristan, dont le savoir était réel, avait formé la plus belle et la plus nombreuse collection de médailles qu'on eût encore vue en France. Nous citerons de lui : *Commentaires historiques contenant l'histoire générale des empereurs, impératrices, césars et tyrans de l'empire romain* (Paris, 1635, in-fol.), ouvrage qu'il continua jusqu'à l'empereur Jovien (Paris, 1644, 3 vol. in-fol.) ; *Ad Sirmondum epistola* (Paris, 1650, in-8°), *Antidotum, sive Defensio adversus querulam J. Sirmondi responsionem* (Paris, 1650, in-8°), *Antisophisticum, sive Defensio secunda* (Paris, 1651, in-8°) ; *Lettres écrites de Rome par M. de La Motte-Hermon* sur le sujet d'un libelle intitulé *Il Bonino* (Paris, 1650, in-4°) ; *Tracté du lys, symbole divin de l'espérance* (Paris, 1656, in-4°).

TRISTAN (Flora-Célestine-Thérèse-Henriette), femme de lettres française, née en 1803, morte à Bordeaux en 1844. Elle était fille d'un colonel péruvien au service de l'Espagne, qui avait épousé une Française. Conduite à Paris en 1818, Flora Tristan y épousa l'année suivante un nommé Chazal, dont elle se sépara au bout de trois ans. Elle se rendit alors au Pérou dans l'intention de recueillir l'héritage paternel ; mais, en 1834, elle dut revenir en France sans avoir réussi dans son entreprise. C'est alors que la jeune femme songea à suivre la carrière des lettres, et qu'elle publia, sous le titre de *Pérégrinations d'une paria* (1835), un ouvrage dans lequel elle dépeignait les misères de la femme dans l'Amérique du Sud. Trois ans plus tard, Flora Tristan fut l'objet d'un grave attentat de la part de son mari, Chazal, qui fut condamné à vingt ans de travaux forcés, pour l'avoir blessée grièvement d'un coup de pistolet, dans un accès de jalousie. Après cette catastrophe, elle publia *Méphis* ou le *Protéaire* (2 vol. in-8°), ouvrage inspiré par les idées saint-simoniennes, puis voyagea en Angleterre, où elle étudia la condition des classes laborieuses. A son retour, elle publia sur ce sujet un livre remarquable, intitulé *Promenades dans Londres* (1840, in-8°). Elle fit paraître, en même temps, des brochures en faveur de l'émancipation de la femme.

Elle se mit en relation avec les chefs des écoles socialistes d'alors, s'attacha principalement à ce qu'il y avait d'immédiatement pratique dans leurs théories, et le résumé dans un volume in-12, *Union ouvrière*, ouvrage où elle proposa aux corporations de travailleurs une association générale dans le but de se soutenir par leurs propres ressources, en créant des écoles pour leurs enfants et des asiles pour leurs invalides et leurs vieillards. Vouée à une sorte d'apostolat, elle déploya une activité fébrile pour le triomphe de son idée, parcourant toutes les villes de manufactures, stimulant elle-même le zèle des ouvriers. Son énergie, sa parole entraînante, sa beauté lui donnaient sur eux un ascendant irrésistible. En 1844, elle obtint des succès sérieux à Lyon, et passa ensuite à Bordeaux, où elle succomba après une courte maladie. Les ouvriers de cette ville lui élevèrent un monument par souscription. Elle avait été très-liée avec l'abbé Constant, l'auteur de la *Bible de la liberté*, à qui elle avait prodigué des soins dans sa prison. On lui attribue : *Mariquita l'Espagnole* (2 vol. in-8°) ; *Florita la Péruvienne* (2 vol. in-8°). Elle avait publié dans l'*Artiste* quelques articles sur l'art.

TRISTAN (Nuño), navigateur portugais.

V. TRISTAM.

TRISTAN D'ACUNHA, navigateur portugais. V. ACUNHA.

TRISTAN L'HERMITE (François), poète

dramatique français, né au château de Souliers ou Soliers, dans la Marche, en 1601 ; mort à Paris en 1655. Il prétendait descendre de Pierre l'Hermite, qui, comme on sait, prêcha la première croisade, et de Tristan l'Hermite, grand prévôt du roi Louis XI. François Tristan fut, dans son enfance, conduit à la cour et placé auprès du marquis de Verneuil, bâtard de Henri IV. A treize ans, s'étant pris de querelle avec un garde du corps, il eut le malheur de le tuer en duel et s'enfuit à l'étranger, car les édits du temps étaient d'une extrême sévérité à l'égard des duellistes. Le jeune homme passa en Angleterre, où il ne trouva que la pauvreté. Las d'une vie précaire, il résolut de se rendre en Espagne, où se trouvait un de ses parents ; mais, en traversant le Poitou, l'argent vint à lui manquer complètement et il dut accepter les bienfaits de Scévole de Sainte-Marthe, qui le garda plus d'un an chez lui. Grâce à ce dernier, Tristan devint secrétaire du marquis de Villars - Montpezat, qu'il suivit à Bordeaux, où la cour était de passage (1620). Ce fut là que, par le crédit de M. d'Humières, gentilhomme de la chambre du roi, Tristan rentra en grâce et put revenir à Paris. Il y fut attaché, en qualité de gentilhomme, à Gaston, duc d'Orléans, et il employa ses loisirs à rimer des madrigaux et à travailler pour le théâtre. Grâce à l'excellent acteur Mondory, sa tragédie de *Marianne* (ou *Marianne*) eut un succès éclatant (1637). Pour tant cette pièce, dont Corneille estimait le cinquième acte, indique l'enfance de l'art et ne pourrait supporter aujourd'hui la représentation ; mais elle réussit, et d'autres ouvrages de Tristan, qui la suivirent, eurent presque autant de vogue. Dès lors, la réputation de l'auteur fut solidement établie, et, en 1649, il hérita à l'Académie française, du fauteuil qu'occupait La Ménardière. Tristan était un joueur forcené. Il lui arriva de perdre mille pistoles dans une soirée ; de là de grands embarras, des gênes momentanées et, parfois, un débraillé qui ont fait croire à tort qu'il n'avait ni sou ni maille. Jamais le duc d'Orléans, son maître, ni le cardinal de Richelieu, qui pourtant protégea tant de médiocrités, ne lui firent aucun bien. Ce dernier nourrissait probablement de secrets sentiments de jalousie, et ce qui le prouverait, c'est que Tristan n'arriva à l'Académie qu'après la mort de l'Éminence.

Cependant, le poète n'avait pas manqué de célébrer le grand ministre dans quelques stances, dont une au moins est assez belle :

Votre esprit agissant et fort

Ne doit point aux erreurs du sort

Son autorité non commune ;

Et l'habit éclatant dont vous êtes vêtu

N'est pas un de ces biens que jette la fortune,

Mais c'est un de ces biens que donne la vertu.

Vertu n'est peut-être pas le mot propre, appliqué au fameux cardinal, mais « que jette la fortune » est une expression juste et bien frappée.

Tristan se prit d'une vive amitié pour le poète Quinault, dont les débuts furent difficiles ; il le logea dans sa maison, le fit manger à sa table et l'aïda à lancer ses premiers essais.

Quinault s'essaya par une pièce intitulée les *Rivales* ; mais comment la faire accepter des comédiens ? L'officieux Tristan imagina de la présenter comme sienne ; mais, par malheur, la méche fut éventée et les comédiens, qui avaient promis cent écus, ne voulurent plus donner que la moitié de cette somme. Après discussion, on tomba d'accord sur ce qu'il convenait que l'auteur serait payé au prorata de la recette. Jamais pareil arrangement n'avait été pris jusqu'alors, et ceci est bon à noter.

Tristan l'Hermite, qui mourut poitrinaire à l'hôtel de Guise et fut enterré à Saint-Jean-en-Grève, avait légué une somme importante à son ami Quinault, et celui-ci, grâce à ce bienfait, put acheter une place de valet de chambre du roi.

Les petites pièces de vers de Tristan l'Hermite, qu'on trouve dans les recueils de Barbin, de Bruzan de La Martinière et ailleurs, sont loin d'être irréprochables. Tout lecteur de goût les trouve négligées, incorrectes et souvent prétentieuses et emphatiques. Toutefois, quelques-unes ne sont pas sans mérite. Pour en donner une idée, nous en citerons deux, une épigramme et un sonnet. Voici l'épigramme :

Duport à l'aimer me convie
Et proteste assez hautement
Que, pour prendre soin de ma vie,
Il m'a mis dans son testament.
Mais je me trouve, sur mon livre,
Plus vieux de quinze ans que Duport.
Oh ! que j'aurai de bien pour vivre,
Quinze ou vingt ans après ma mort !

Finissons par ce sonnet burlesque, très-réussi sur l'*Enlèvement d'Europe* :

Europe, s'appuyant d'une main sur la croupe,
Et se tenant, de l'autre, aux cornes du taureau
Regardait le rivage et réclamait sa troupe
Qui s'affligeait de voir cet accident nouveau.

Tandis, l'amoureux dieu, qui brûloit dedans l'eau,
Fend son jaspé liquide et de ses pieds le coupe
Aussi légèrement que peut faire un vaisseau
Qui le vent favorable a droitement en poupe.

Mais Neptune, envieux de ce ravissement,
Disoit par moquerie à ce lascif amant,

Dont l'impudique ardeur n'a jamais eu de bornes : « Inconstant qu'un sujet ne saurait arrêter, Puisque malgré Junon tu veux avoir des cornes, Que ne se résout-elle à t'en faire porter ? »

L'imagination n'est-elle pas des plus dramatiques ? Scarron n'eût pu, en ce genre, faire mieux. Ici Tristan l'a égalé en bouffonnerie.

Voici l'indication des ouvrages dramatiques et autres de François Tristan l'Hermite : *Marianne*, tragédie (1637, in-4°); *Penthée* (1639, in-4°); la *Mort de Sennéque* (1645, in-4°); la *Mort de Crispin* (1645, in-4°); *Osman* (1656, in-12); la *Folie du sage*, tragi-comédie (1645, in-4°); *Amaryllis*, pastorale (1653, in-4°); le *Parasite*, comédie (1654, in-4°); *Marianne* eut trois éditions et fut retouchée par J.-B. Rousseau en 1731. Tristan a donné des recueils de vers, qui sont : les *Amours* (publié d'abord sous ce titre : *Plaines d'Acante*, etc., 1634, in-4°); la *Lyre*, l'*Orphée* et *Mélanges poétiques* (1641, in-4°); *Vers héroïques* (1648, in-4°); *Lettres mêlées* (1642, in-8°); *Plaidoyers historiques ou Discours de controverse* (1640 ou 1650), dont on croit que Tristan ne fut que l'éditeur; le *Pape disgracié* (1643, in-8°, 1665 ou 1667, 2 vol., in-12), récit des aventures et voyages de jeunesse de l'auteur, qui n'a pas eu à faire de grands frais d'imagination, et s'est borné à recueillir ses souvenirs ou à rassembler ses notes; les *Heures de la sainte Vierge* (1653, in-12), en vers et en prose. Il a fait des vers passables à la louange de Balzac et on lui attribue divers autres travaux.

TRISTAN L'HERMITE (Jean-Baptiste), seigneur DE SOULIERS, écrivain français, frère du précédent, mort vers 1670. Il fut gentilhomme ordinaire de la chambre du roi. Comme son frère, il cultiva la poésie, mais il s'occupa surtout d'histoire et de science héraldique. Indépendamment de pièces de vers, insérées dans divers recueils du temps, on lui doit un assez grand nombre de compilations généalogiques peu estimées. Nous nous bornerons à citer de lui : les *Forces de Lyon* (Lyon, 1658, in-fol.); les *Corses français* (Paris, 1662); *Naples française* (Paris, 1663); *Histoire généalogique de la noblesse de Touraine* (Paris, 1667, in-fol.).

TRISTAN, personnage des poèmes cycliques de la Table ronde, célèbre surtout par son amour pour la belle Iseult. D'après la légende, née probablement dans le nord de la France, vers le xii^e siècle, il fut envoyé demander en mariage, pour le compte de son oncle Mark, roi de Cornouailles, la fille du roi d'Islande, la belle Iseult, l'obtint et la ramena en effet près de Mark, qui l'épousa; mais l'amour d'Iseult et de Tristan triompha de leur loyauté, et la malice des trouverses s'est ingéniée à montrer par quels moyens la passion parvint à rendre aveugles la surveillance et la jalousie.

Dans d'autres épisodes, on voit le galant chevalier, fuyant la cour du roi Mark, séjournant dans celle d'Artus, puis même être amoureux d'une autre Iseult, qu'il épouse. Mais le souvenir de sa première passion ne cesse de le poursuivre; il s'échappe et court revoir celle qu'il ne peut oublier. Il est assassiné au moment même où il allait la rejoindre, et Iseult inconsolable meurt sur le cadavre de son amant. Le bon roi Mark, naïvement touché de cette fidélité amoureuse, quoiqu'elle s'exerçât fort à ses dépens, les fit inhumer dans la même tombe.

Les légendes chevaleresques offrent peu de personnages placés plus haut dans l'imagination populaire. Tristan était célèbre dès le xii^e siècle, puisque le châtelain de Coucy-Ramblaud, comte d'Orange; Chardry, auteur de la *Vie des sept dormants*; Marie de France, etc., tous écrivains de ce siècle, en parlent déjà. Nous analysons plus bas divers poèmes qui célèbrent ses aventures.

Tristan et Iseult, poème chevaleresque du xii^e ou du xiii^e siècle. Il appartient au cycle de la Table ronde et est un des plus célèbres de ce cycle. Il roule tout entier sur les aventures de Tristan du Léonois, sur ses amours adultères avec Iseult, femme de Mark, roi d'Islande, et sur les bons tours que les deux amants jouent au pauvre mari. C'est un des thèmes sur lesquels se sont le plus exercés les poètes du moyen âge; il en existe des versions dans toutes les langues, et les aventures de Tristan furent chantées jusqu'en Scandinavie et en Islande. Cependant, le texte original a disparu et, des diverses rédactions qui subsistent, en prose ou en vers, toutes offrant entre elles d'assez notables différences dans les accessoires et les détails, aucune ne paraît être autre chose qu'une traduction. Quatre de ces rédactions nous sont parvenues en entier, ce sont : une rédaction française ou plutôt normande, en prose, généralement attribuée à Luce, seigneur de Gast, près de Salisbury; l'auteur dit avoir traduit cette histoire du latin sur l'ordre de Henri II, roi d'Angleterre; une rédaction allemande, également en prose, qui paraît avoir eu pour base la précédente; un poème en vers, de Godefroy de Strassbourg, un des minnesingers les plus connus du xii^e siècle; un poème écossais de Thomas d'Erceuldoun, en stances symétriques de onze vers chacune. On a de plus des fragments considérables de quelques autres rédactions, soit en prose, soit en vers; Chrestien de Troyes en avait composé une qui est entièrement perdue; il dut en exister

aussi une version provençale, à laquelle les troubadours du xii^e et du xiii^e siècle font de fréquentes allusions.

On n'a longtemps vu dans le roman de Tristan que le produit de l'imagination. Il est aujourd'hui démontré que tous les personnages qui y figurent sont historiques; les romans de la Table ronde ne paraissent pas être autre chose que de très-anciennes chroniques, versifiées ou arrangées sous une forme agréable pour un public que la gravité de l'histoire aurait éloigné.

« Tristan, lit-on dans le *Cambrian biography*, fils de Talwch, célèbre capitaine qui vivait au milieu du vi^e siècle, était avec Greidol Gwon, l'un des trois héros de la Bretagne. Tristan, avec Gwair et Cai, était appelé l'un des trois princes couronnés. On les comptait aussi parmi les trois puissants porchers; les deux autres étaient Coll et Pryderi. Il était un des trois qui portaient l'épithète de chefs obstinés que personne ne pouvait détourner de leurs projets. Il était aussi désigné comme un des trois fidèles amants, par rapport à son attachement pour Elylt, femme de March Meirchiou, son oncle; ce héros est familier aux lecteurs de romans sous l'appellation de sir Tristram. »

Suivant d'autres traditions, Tristan était aussi un barde gallois, disciple de Merddin. De plus, il était un des trois *com-peers* de la cour d'Arthur et vivait en 520. Il reste un dialogue en vers gallois entre lui et Gwalzmai, neveu d'Arthur.

M. Francisque Michel a publié, sous le titre de *Tristan* (Paris et Londres, 1835, 2 vol., in-12), le *Roman de Tristan*, fragments du poème en français-normand de Luce de Gast; une poésie dont on ne sait pas l'origine, intitulée *De Tristan*; le *Lai du chevre-feuille*; un extrait du *Doineux des amans*; divers morceaux de poésie grecque ou latine du xiv^e ou du xve siècle, dont Tristan est le sujet. L'ouvrage de M. Francisque Michel contient, en outre, une table analytique, un glossaire et une introduction étendue, dans laquelle on peut trouver des renseignements très-précieux sur les légendes relatives à Tristan et sur les romans de la Table ronde en général. Un troisième volume (Londres, 1839, in-12) contient des fragments du poème de *Tristan* par Thomas d'Erceuldoun.

Tristan le voyageur ou la France au xiv^e siècle, par de Marchangy (1826, in-8°). Cet espèce de roman historique, écrit en style pompeux, est le complément de la *Gaule poétique*, dont elle reproduit les défauts et les qualités. Les qualités sont un style abondant, fleuri, cherchant le romantique et le pittoresque, une narration limpide, d'une certaine dignité, et ne manquant pas d'élevation. Les défauts consistent en ce que le style, écho affaibli de Chateaubriand, touche à la déclamation et devient fatigant par sa monotonie.

M. de Marchangy, dans la *Gaule poétique*, avait essayé de prouver que notre histoire pouvait inspirer les beaux-arts; dans *Tristan le voyageur*, il a voulu montrer les trésors des anciennes coutumes. Contraint, par le plan de la *Gaule poétique*, de traverser rapidement tous les âges de la France, depuis l'époque druidique jusqu'au siècle de Louis XIV, il n'avait guère pu que donner un aperçu des temps, sans s'arrêter à tout décrire. C'est particulièrement à ces descriptions qu'est consacrée la relation de *Tristan le voyageur*, qui, « l'an de grâce 1373, quitta ses fiefs paternels, situés dans les belles campagnes du Poitou, pour visiter une partie du vaste pays de France. » Au lieu de parcourir l'immense carrière qu'ouvre notre histoire, l'auteur se renferme dans un petit nombre d'années, vers la fin du xiv^e siècle, et il peut à loisir étudier ce qu'il y a de curieux à cette époque. Son voyageur, tantôt décrit les cours à la fois chevaleresques et pastorales des seigneurs, tantôt écoute les vieillards qui, assis sous un chêne, appliquent les lois; plus loin, il reçoit l'hospitalité dans un monastère; ailleurs, il raconte les pèlerinages, les fables populaires du canton, la vie privée des bourgeois et des matrones, les privilèges des confréries. Déguisé en ménestrel, il pénètre à la cour de Charles le Mauvais, il s'arrête dans les manoirs des Clisson, des Du Guesclin et des comtes de Foix; il combat, sous les bannières de France, contre les Anglais, dans la Bretagne et le Limousin; on le présente au roi de France, Charles V; il voit le grand monde de la capitale et se trouve au milieu du luxe, des arts et des plaisirs du temps; il suit les cours de l'université et les audiences du parlement. En quittant Paris, il se dirige vers les provinces méridionales, où il est pris par une des grandes compagnies qui alors dévastaient la France. Délivré des mains de ces brigands, Tristan le voyageur, à travers une foule d'autres aventures, revient en son manoir, où, pour l'instruction des siens, il écrit ce qu'il a vu et observé.

Bien que la nature de son sujet éloignât l'auteur de l'époque contemporaine, il a trouvé le moyen d'insérer son livre du plus pur esprit réactionnaire; ses apologies du moyen âge sont toujours tournées de manière à devenir des critiques de la France moderne et des principes de 1789. S'il dénonce les vices de la féodalité, du clergé et de la noblesse, on voit qu'il le fait à regret et qu'il les absout en songeant à l'époque actuelle; il appelle Paris la nouvelle Babylone, ce qui n'est guère

neuf, et le définit « la centralisation de la corruption. » C'est du style de procureur général, troubadour à ses moments perdus.

Tristan le Roux, roman de M. Alexandre Dumas fils (1850). Ce roman est une des rares incursions faites par le fils sur le domaine si largement exploité par le père. *Tristan le Roux* n'est autre chose que l'histoire de Jeanne Darc encadrée dans un roman fantastique. « Si on nous demande pourquoi, dit l'auteur, nous avons fait de l'histoire fantastique de Tristan le Roux le cadre des événements réels que nous avions à mettre sous les yeux du lecteur, nous répondrons que cela nous a paru le seul moyen de montrer du même coup les deux faces bien distinctes et bien certaines de ce xve siècle qui d'un côté s'éclaircit chrétiennement au feu du bûcher de Jeanne Darc, l'incarnation de la foi, l'envoyée de Dieu, et de l'autre aux lueurs du bûcher de Gilles de Retz, la personnification de la magie et de l'esprit d'athéisme de cette époque, où le peuple, ruiné par l'invasion étrangère, ignorant et se croyant abandonné de Dieu, était tout près de se donner au diable et demandait à l'enfer le secours que lui refusait le ciel. » Pour mieux faire ressortir ces deux termes de comparaison, M. Dumas les oppose l'un à l'autre. Tristan est le fruit du crime, le produit du viol de la comtesse de Karnac par le père de Gilles de Retz. Elevé en qualité d'éuyer près d'Olivier, son frère légitime, Tristan n'est agité que de pensées coupables; il veut ravir à Olivier Alix, sa fiancée, et posséder des honneurs et des richesses; l'envie le ronge. Son autre frère, Gilles de Retz, qui se livre à la sorcellerie, lui fait signer un traité avec Satan, qui lui promet de satisfaire tous ses vœux s'il consent à lui vendre son âme. Le marché est conclu : Tristan appartient au génie du mal. Conseillé par lui, il passe aux Anglais et, après avoir inutilement tenté d'empoisonner Jeanne Darc, la blesse dans un combat et prend part à la trahison qui la livre aux Anglais. Il se souille de tous les crimes, sans reculer même devant le fratricide et le parricide, qu'il ne peut, il est vrai, consommer. Pour mettre le comble à ses forfaits, il va insulter Jeanne jusque sur son bûcher; mais prisonnière et victime du lâche fanatisme des Anglais, la vierge en mourant triomphe de lui. Elle lui pardonne, et le repentir pénètre dans le cœur du coupable. L'esprit du mal se rit de lui et ne tient pas ses promesses. Tristan le provoque, et, comme l'esprit de Dieu est avec lui depuis qu'il s'est repenti, il remportera la victoire. Mais la lutte est longue et acharnée. C'est à la fois un chant d'Homère et une légende d'Hoffmann : « Le Sarrasin, qui représentait l'esprit du mal, ne rompait que pied à pied, et des heures, des journées se passaient sans que Tristan pût le faire rompre d'un pouce. C'était la vivante parabole des luttes auxquelles Dieu soumet le pécheur qui se repent pour l'éprouver et voir si son repentir est sincère. De temps en temps, Tristan appelait à son aide ou le nom de sa mère, ou le nom de Jeanne Darc, ou le nom de la Vierge, et, chaque fois que cela lui arrivait, il sentait ses forces doubler et celles de son ennemi s'affaiblir. Une voix intérieure lui criait : « Courage. » C'était un combat merveilleux, et les combattants laissaient derrière eux les collines, les vallées, les rivières, les jours, les mois, les saisons. Tantôt le soleil brûlait leur visage, tantôt la neige glaçait leurs mains. Puis le paysage changeait d'aspect. Tristan traversait des contrées qu'il n'avait jamais vues et dépassait les horizons auxquels il n'aurait jamais cru pouvoir arriver. Le Maure rompait toujours, espérant le fatiguer; mais on eût dit que Tristan était une âme, et non un corps, et qu'il était maintenant au-dessus des conditions humaines. Cependant ses cheveux et sa barbe croissaient, et ses yeux se creusaient à force d'insomnies. Un jour, le soleil était ardent et l'atmosphère lourde comme du plomb. Le combat avait lieu près d'un torrent qui couvrait le bruit de la lutte du bruit de ses cascades. « Laisse-moi me désaltérer » à l'eau de ce torrent, dit le Sarrasin. — Non ! répondit Tristan; et le duel continua. Deux mois après, le ciel était noir et la neige tombait à flots. Des pâtres avaient mis le feu à un bois de sapins, et les rouges rellets de l'incendie couraient comme des démons entre la terre toute blanche et le ciel tout noir. « Laisse-moi me réchauffer à cette flamme, » dit l'ombre, qu'entre le froid de la nature glaçait déjà le froid de la mort. — Non ! répondit Tristan; et il chargea le colosse d'airain qui allait s'affaiblissant de plus en plus. Trois mois plus tard, c'était le matin, avril risait dans les arbres et se mirait au cristal des fontaines. Les deux combattants entrèrent sous une forêt de hêtres et de chênes aux larges ramures. « Laisse-moi me reposer » une minute, dit le Maure. — Non ! répondit Tristan; et il devint plus terrible que jamais. Le Sarrasin fit un dernier effort et lutta jusqu'au soir. Moins, se sentant enfin vaincu, il s'enfonça dans les entrailles de la terre. Il y avait deux ans, jour pour jour, heure pour heure, que le combat avait commencé ! Ce travail surhumain accompli, Tristan put s'endormir du sommeil du juste, tandis que, de ses deux frères, l'un, Olivier, était l'heureux époux d'Alix, et l'autre, Gilles de Retz, avait été brûlé comme sorcier.

Ce roman renferme, à côté de passages historiques d'une scrupuleuse exactitude, des chapitres fantastiques qui frappent vivement l'imagination du lecteur. L'intérêt ne faiblit pas, le style est élégant, mais on chercherait en vain cette vivacité de dialogue qui assure le succès des romans historiques du père de l'auteur.

Tristan et Yseult, action en trois actes. C'est le titre donné par M. Richard Wagner à son œuvre, représentée sur le théâtre royal de Munich le 10 juin 1865, en présence du roi de Bavière, protecteur zélé du compositeur et de deux cents amis enrôlés sous la bannière du Mazzini musical.

TRISTAN-D'ACUNHA (Iles), groupe d'îles de l'océan Atlantique, à l'O.-S.-O. du cap de Bonne-Espérance, par 35° 5' de latit. S. et 14° 3' de longit. O. Il se compose de trois îles : Tristan-d'Acunha, la plus grande et seule habitée (35 kilom. de tour), Nightingale et Inaccessible.

Rien d'aussi effrayant que l'aspect de Tristan-d'Acunha, composée d'une masse de rochers volcaniques, dont les nombreuses dentelles forment autour d'elle une ceinture noirâtre. Elle abonde en volatiles, dont certaines espèces, s'étant trop multipliées, sont retombées dans l'état sauvage; on y trouve aussi beaucoup de chats, auxquels s'applique la même observation, bien qu'ils y foisonnent moins qu'autrefois. On rencontre aussi beaucoup de chèvres, mais si farouches et si rapides dans leur course, qu'il est très-difficile de les tirer. Les montagnes, qui occupent une grande partie de l'île, sont presque à pic. A leur base, en descendant sur la mer, règne une vallée ayant 3 quarts de mille de largeur sur 5 à 6 milles de longueur. Toute la partie qui a été conquise sur les broussailles est d'un bon rapport et produit, entre autres choses, d'excellentes pommes de terre. Du haut du pic le plus élevé, situé au centre de l'île, jusqu'à la mer, les flancs des montagnes sont déchirés par des fondrières creusées sans doute par les torrents. Celles qui sillonnent la vallée s'ouvrent en droite ligne sur la mer. Deux d'entre elles ont 50 pieds de largeur et autant de profondeur et sont encombrées d'une masse informe de laves noirâtres. Telle est, du reste, la teinte uniforme des montagnes; aussi rien de plus sombre que l'aspect général de l'île. Sur la côte de Tristan-d'Acunha, la navigation est dangereuse par suite de fréquents ouragans qui y précipitent des vagues furieuses. Les îles Tristan-d'Acunha furent découvertes par les Portugais lors de leur premier voyage dans les mers d'Afrique; ils leur donnèrent le nom de leur chef.

TRISTANIE s. f. (tri-sta-ni — de *Tristan*, voyageur portugais). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des myrtacées, tribu des leptospermées, comprenant une dizaine d'espèces, qui croissent en Australie : *La TRISTANIE à feuilles de nérion figure très-bien dans les jardins d'agrément.* (Th. de Berneaud.)

TRISTANNEUX adj. (tri-stann-neu — du préf. *tri*, et de *stanneux*). Chim. Se dit d'un sel stannique qui contient trois fois autant de base que le sel neutre correspondant.

TRISTANNIQUE adj. (tri-stann-ni-ke — du préf. *tri*, et de *stannique*). Chim. Se dit d'un sel stannique qui contient trois fois autant de base que le sel neutre correspondant.

TRISTANY (don Benedito), chef d'insurgés espagnols, né en Catalogne, fusillé en 1838. Il était prêtre et chanoine de Gironne, lorsqu'il se joignit aux Espagnols qui défendirent leur pays contre l'invasion française sous Napoléon I^{er}. Tristany se signala par son intrépidité et devint un des chefs les plus distingués de l'insurrection. Après le retour de Ferdinand VII, il quitta l'épée pour reprendre la soutane. La révolution de 1822, qui ébranla le trône du roi Ferdinand, amena Tristany à reprendre les armes. Ultra-royaliste, il se battit contre les libéraux jusqu'au moment où le roi fut réintégré dans son pouvoir absolu par les Français. Après la mort de Ferdinand VII (1833), Tristany se prononça en faveur de don Carlos, qui le nomma maréchal de camp, commandant en second de la Catalogne. Le hardi guerillero combattit au siège de Puyceda, à Solsonne, marqua chacun de ses pas par d'inqualifiables dévastations, devint un des fléaux de son pays et tomba enfin entre les mains des troupes de la reine Christine, après une vigoureuse résistance, le 16 mai 1838. Conduit à Solsonne, dès le lendemain il y fut fusillé. — Trois neveux du précédent, Rafael, Francisco et Ramon TRISTANY, ont marché sur ses traces et acquis, sous les ordres de don Carlos, une triste célébrité pendant la guerre civile qui a achevé la ruine de l'Espagne de 1870 à 1876. Le plus connu des trois est Rafael, comte d'Aino, qui servit de 1833 à 1840 dans les rangs des carlistes en Catalogne, puis commanda une brigade d'insurgés en 1849 et 1850. Par la suite, il prit du service dans l'armée du roi de Naples et vécut pendant plusieurs années à Paris. Le 25 mai 1872, don Carlos l'ayant nommé commandant général des carlistes dans les quatre provinces de la Catalogne, il entra en Espagne et publia, le 26, une proclamation dans laquelle il appelait les carlistes aux armes. Tristany contribua beaucoup à imprimer à la guerre civile

un caractère de banditisme et de férocité. Il fit arrêter et rançonner les trains de chemin de fer, incendier les gares, fusiller les prisonniers, etc. C'est ainsi qu'en mai 1873 il ordonna de fusiller, à Sanahuja, vingt-deux volontaires de l'armée républicaine qui, accablés par le nombre, s'étaient rendus sous condition d'avoir la vie sauve. En 1874, il tomba en disgrâce pour s'être montré, dit-on, quelque peu hautain vis-à-vis de don Alphonse, frère du prétendant don Carlos, et fut remplacé par Lizarraga. Mais l'armée de Catalogne ne tarda pas à se désorganiser, et, au mois de novembre 1875, don Carlos nomma de nouveau Tristany capitaine général de la Catalogne. Dans une proclamation datée du 16 novembre, il annonça aux carlistes catalans qu'ils « devaient former l'avant-garde dans la marche sur Madrid. » Trois mois plus tard, les armées carlistes étaient en pleine déroute et Tristany dut quitter l'Espagne. Son frère Francisco commanda à la même époque les bandes de la province de Tarragone, et son second frère Ramon exerça avec peu d'éclat un commandement dans la province de Lerida.

TRISTE adj. (tri-sté — lat. *tristis*, mot qui se rattache à la racine sanscrite *tras*, craindre, trembler de crainte, d'où *trista*, timide, craintif. Comparez le grec *tristos*, timide, de *tré*, pour *trés*, craindre, fuir; russe *tristiti*, craindre, *tristiti*, faire trembler, secouer; persan *tarisidan*, craindre. Le sens primitif du latin *tristis* renfermerait ainsi l'idée de crainte et de timidité). Qui n'est pas content; qui a du chagrin, de l'affliction : *Etre triste à mourir. On est triste après une passion comme après une banqueroute.* (P. Limayrac.) || Morose, porté à la tristesse : *Un caractère triste.*

— Qui exprime la tristesse : *TRISTE regard. Air triste et lugubre. La cigogne a presque toujours l'air triste.* (Buff.) || Qui est inspiré par le chagrin, par la mélancolie : *TRISTES réflexions. Tristes et profonde rêverie.*

— Qui est l'emblème de la douleur, de la tristesse : *Les Tristes cyprès.*

— Qui s'écoule dans la tristesse : *TRISTE vie. Tristes jours.*

J'ai vu mes tristes journées
Décliner vers leur penchant.
J.-B. Rousseau.

— Affligé, chagriné, ennuyé : *TRISTE souvenir. Chant triste. TRISTE nouvelle.*

... Epargnez-moi ces tristes entretiens.
Qui ne font qu'irriter vos tourments et les miens.
CORNILLE.

— Malheureux, funeste, déplorable : *TRISTE spectacle. Faire une triste fin.*

— L'énible, difficile à supporter : *Il est triste de passer pour un hétérodoxe, et de se voir encore tronqué, estropié, mutilé comme un auteur ancien.* (Volt.)

— Obscur, sombre : *Chambre, appartement triste. Couleur triste.*

— Peu agréable, peu gai à la vue : *Maison triste. Campagne triste. Rien n'est triste comme la nature aux approches de Petersburg.* (De Custine.)

— Sombre et couvert : *Temps triste. Ciel triste.*

— Importun, ennuyeux :
Ah ! quittez d'un censeur la triste diligence.
RACINE.

— Frivole, chétif, pitoyable : *TRISTE personnage. TRISTE consolation. C'est une TRISTE dot que l'amour, quand il est seul.* (A. Karr.)

— *Triste figure, Triste mine.* Air triste, sombre, morose. || *Faire une triste figure.* Se trouver gêné, mal à l'aise, déplacé : *Il entra au ministère, mais il y fit une TRISTE FIGURE.* || *Faire triste mine.* Avoir l'air chagrin, mécontent. || *Faire triste mine à quelqu'un.* L'accueillir froidement.

— *Avoir le vin triste.* Etre triste, chagrin, quand on est en état d'ivresse.

— Loc. fam. *Triste comme un bonnet de nuit.* Morose, chagrin, mélancolique. || *Triste comme la porte d'une prison.* Qui est très-triste, qui inspire une grande tristesse :

On dit : *Triste comme la porte*
D'une prison,
Et je crois, le diable m'emporte,
Qu'on a raison.
A. DE MUSSET.

— Hist. littér. *Chevalier de la Triste figure.* Nom donné par Cervantes à Don Quichotte.

— s. m. Chose triste : *Vous m'apprenez là du TRISTE.*

TRISTES (LES), élégies d'Ovide, en cinq livres. Ces élégies ne sont autre chose que les lamentations du poète sur son exil ; mais il n'y a guère que la première qui soit vraiment belle et touchante. C'est celle où le poète raconte les événements de la dernière nuit qu'il avait passée à Rome. Les autres sont, en général, médiocres. « L'auteur, dit Laharpe, joint à la monotonie du sujet celle du style ; il y a trop peu de sentiment et beaucoup trop d'esprit. On voit que la douleur ne saurait passer de son âme jusque dans son style, et l'on croirait qu'il s'amuse de ses plaintes et de ses vers. »

Laharpe va trop loin ; Ovide, né avec un génie facile et abondant, une imagination riante et voluptueuse, était certainement bien

plus fait pour être le peintre des amours que le chantre des malheurs. Ses *Tristes*, comme ses *Pontiques*, sont une sorte de mémoire justificatif de sa vie. Ils prouvent qu'il était sa candeur, sa sensibilité, sa reconnaissance, et à quel point il réunissait les goûts simples, les qualités aimables, les dons brillants du génie à tous les sentiments de l'honnête homme. Malheureusement, ils sont aussi un témoignage du peu de dignité qu'Ovide avait conservé dans son exil ; on remarque cela surtout dans le livre II, écrit pour Auguste, aux pieds duquel il se jette pour implorer, sinon sa grâce entière, du moins un exil plus doux. Dans les autres livres, il s'adresse à ceux de ses amis qui étaient restés fidèles à sa fortune, qui avaient chez eux son portrait et qui, à leur doigt, portaient gravé sur des pierres précieuses la tête du proscriit. Toutefois, de peur de les compromettre, il s'abstient de les nommer dans ses vers ; il se montre moins craintif dans les *Pontiques*. Après l'éloge du livre Ier, dans laquelle Ovide raconte son départ de Rome, la plus intéressante est la x^e du livre IV, dans laquelle il fait sa propre biographie.

TRISTE, golfe de la mer des Antilles, sur la côte N. du Venezuela, entre la pointe Tucacas au N.-O. et l'embouchure du Chaves au S.-E., par 10° 30' de latit. N. et par 70° 40' de longit. O. Il a 13 kilom. de profondeur et renferme trois îles appelées Cayes.

TRISTE, île de l'Amérique du Nord (Mexique), dans la baie de Terminos, par 10° 20' de latit. N. Elle a environ 25 kilom. de circonférence, et on y exploite divers bois précieux, notamment l'acajou.

TRISTE, île de la Malaisie, appelée aussi *île du Hélic* ou *Poulo-Mego*, près de la côte S.-O. de Sumatra, par 4° de latit. S. et par 98° 39' de longit. E. Elle est environnée d'un récif de corail, et les nombreux naufrages qui ont eu lieu sur ses côtes lui ont fait donner son nom.

TRISTÉGIE s. f. (tri-sté-ji — du préf. *tri*, et du gr. *stégé*, couverture). Bot. Syn. d'HÉMANTHE, genre d'amaryllidées.

TRISTEGIS s. m. (tri-sté-jiss — du préf. *tri*, et du gr. *stégé*, toit). Bot. Syn. de MELINIS, genre de graminées.

TRISTELLATÉE s. f. (tri-stél-la-té — du préf. *tri*, et du lat. *stellatus*, étoilé). Bot. Genre d'arbrisseaux grimpants, de la famille des malpighiacées, comprenant des espèces qui croissent à Madagascar et en Océanie.

TRISTEMENT adv. (tri-sté-man — rad. *triste*). D'une manière triste : *Vivre TRISTEMENT. Regarder quelqu'un TRISTEMENT.*

— D'une manière pitoyable, mauvaise : *Tout cela est TRISTEMENT peint.*

TRISTEMME s. m. (tri-sté-me — du préf. *tri*, et du gr. *stemma*, bandelette). Zooph. Section du genre cribrine.

— Bot. Genre de sous-arbrisseaux, de la famille des mélastomacées, tribu des oscécicées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent dans l'Afrique tropicale.

— Encycl. Le genre *tristemme* renferme des plantes herbacées, à tiges tétragones, portant des feuilles opposées, simples, à nervures saillantes ; les fleurs, disposées en capitules axillaires, présentent un calice à cinq divisions, accompagné extérieurement d'une double couronne membraneuse, ciliée ; une corolle à cinq pétales onguiculés ; dix étamines ; un ovaire semi-infère, le fruit est une baie ovoïde, comprimée, couronnée par le calice, pulpeuse à l'intérieur et divisée en cinq loges. L'espèce type du genre croît à l'île Maurice ; ses baies, d'abord globuleuses, puis comprimées et anguleuses par le contact avec leurs voisines, sont bonnes à manger et ont aussi une certaine réputation, en médecine, comme antispasmodiques ; elle possède, en outre, les propriétés générales des mélastomacées. On ne la cultive que dans les jardins botaniques.

TRISTÉMON s. m. (tri-sté-mon — du préf. *tri*, et du gr. *stémôn*, filament). Bot. Section des omphalocaryons, genre d'éricinées. || Syn. de TRIGLOCHIN ou TROSCART, genre d'acismacées.

TRISTÉPHANE s. m. (tri-sté-fa-ne — du préf. *tri*, et du gr. *stephanos*, couronne). Zooph. Genre de polypes, du groupe des actinies.

TRISTESSE s. f. (tri-sté-se — lat. *tristitia*, même sens). Souffrance morale, abattement de l'âme causé par quelque accident fâcheux : *Grande, profonde, extrême TRISTESSE. Etre d'une TRISTESSE mortelle. Se plonger dans la TRISTESSE. Chasser, dissiper la TRISTESSE. Ne nous laissons pas abattre de la TRISTESSE.* (Pascal.) *J'aurais bien de la peine à soutenir plus de TRISTESSE que je n'en ai.* (Mme de Sév.) *Pour la première fois de ma vie, je connus l'inquiétude et la TRISTESSE.* (J.-J. Rouss.) *Dans la TRISTESSE, les deux coins de la bouche s'abaissent.* (Buff.)

Un espoir adoucit ma tristesse mortelle.

RACINE.
Eclaircissez ce front, où la tristesse est peinte.
RACINE.

Ce matin, je sentais redoubler ma tristesse.
V. HUGO.

— Mélancolie résultant de la nature du

tempérament : *C'est un poison pour nous que la TRISTESSE.* (Mme de Sév.) *La TRISTESSE attendrit l'âme.* (J.-J. Rouss.)

— Effet produit sur l'âme par les choses qui manquent d'animation, de gaieté : *Appartements d'une grande TRISTESSE. Dîner, bal, carnaval, qui se sont fait remarquer par une grande TRISTESSE.* || Impression pénible causée par le caractère particulier de certaines choses : *La TRISTESSE de ce vent soufflant à travers les arbres dépouillés me servait de cœur.*

« A, jamais entière allégresse,
L'âme y souffre de ses plaisirs ;
Les airs de joie ont leur tristesse,
Et les voluptés leurs soupçons.
Ressoul.

— Dans le langage de la chaire, Pénitence, austérité du christianisme : *Vous violez la loi du carême ; vous mêlez les plaisirs du monde à la sainte TRISTESSE de son abstinence.* (Mass.)

— S'emploie quelquefois au pluriel dans ces divers sens : *Il y a des larmes sans mérité, qui ne sont pas les TRISTESSES de la pénitence.* (Fléch.) *Des TRISTESSES profondes.* (Bourd.) *J'ai les TRISTESSES d'un philosophe, bien que je sois un pauvre philosophe ; j'ai les besoins d'un poète, bien que je sois un poète fort mince.* (G. Sand.) *L'hiver emporte toujours avec lui quelque chose de nos TRISTESSES.* (V. Hugo.)

— Syn. *Tristesse, chagrin, mélancolie. V. CHAGRIN.*

TRISTIA, par Tousseul (1863, in-18). Le sous-titre du livre apprend au lecteur que l'écrivain humoristique se propose de raconter les misères et les fléaux de la chasse en France, mais il y traite de beaucoup d'autres choses encore. Il débute par ce cri d'alarme : « Le lièvre et la perdrix s'en vont ; la broche, la terrine et les vins naturels aussi, et les saines traditions de l'art ! » Il poursuit par le tableau des disgrâces imméritées de la perdrix, de la gelinotte, de la bécassine mises en regard de la prospérité insolente et calamiteuse de l'aspic ; ce qui le conduit naturellement à l'histoire des différentes phases sociales par lesquelles il est nécessaire que l'humanité passe, et le droit de chasse aussi. L'ouvrage est écrit spécialement en faveur du gibier français, et son but principal est de sauver de la destruction le peu qui nous en reste. L'auteur a cru cependant devoir prévenir ses lecteurs que l'observation rigoureuse du tracé de son programme ne l'a pas débarrassé de résoudre en passant tous les grands problèmes religieux, politiques et autres que le courant de la discussion amènerait sous sa plume. C'est ainsi qu'il lui paraît impossible de traiter sérieusement la question de la bécassine, amie des marécages, sans parler un peu des marais Pontins, domaine de l'Eglise. Tousseul ne regarde nullement comme une faute d'avoir cédé à ces entraînements et n'en demande pardon à personne, pas plus que d'avoir écrit l'histoire universelle de la superstition dans les deux mondes, à propos des longs démelés de la femme et du serpent ; pas plus que de s'être laissé induire par une étude approfondie des mœurs de la vipère de l'Ouest à présenter les faits de l'insurrection vendéenne.

Cette œuvre est une lamentation et une oraison funèbre ; voilà pourquoi l'auteur l'a baptisée *Tristia*, comme les cinq livres d'élégies d'Ovide. Il conclut par des prédictions sinistres. « Voici ce qui est écrit : C'est lorsque le gibier de France ne sera plus, et que le gibier d'outre-Rhin l'aura remplacé sur nos tables, et que l'esprit français aura gagné en pesanteur tout ce qu'il aura perdu en grâce et en légèreté... c'est alors seulement que le penseur sérieux comprendra la portée du célèbre aphorisme formulé par un de nos sages : « Dis-moi ce que tu manges, je te » dirai ce que tu es ! » C'est après que le tabac, ce narcotique stupéfiant qui tue l'âme et le corps, qui repousse le baiser et appelle la bière, aura refroidi tous les coeurs et obscurci tous les entendements ; c'est alors, seulement alors que le contribuable français qui payera, mais qui ne chantera plus, connaîtra bien que les plus lourds impôts ne font pas le bonheur ; alors que le monde consterné demandera avec anxiété aux analogistes passionnés le sens de l'énigme effroyable d'intervention universelle proposée par une plante qui fait respirer par la bouche et manger par le nez ! C'est quand le rosbif cuit au four et l'impur pudding son complice, importés tous deux d'Albion, auront détrôné parmi nous le culte du rôti, du coulis et de la fondue ; c'est après que le gin infect et le poivre de Cayenne auront déshonoré tous nos vins généreux, brûlé tous nos palais... c'est alors seulement que la France se mordra les doigts de l'énorme sottise qu'elle a faite d'accorder la libre pratique à la cuisine d'un peuple qui n'eut jamais qu'une sauce pour vingt religions ! C'est après que la taille du citoyen français aura déçu d'un nouveau ponce, et que le niveau des caractères et celui des intelligences auront subi une dépression adéquate... c'est après que les derniers spécimens de la beauté parisienne, bien plus adorables cent fois que tous ceux de la Vénus grecque, auront disparu de ce monde, où rien ne sera plus... ; c'est seulement alors

que les poètes, les artistes et les amoureux atterrés aviseront pour la première fois les misères les plus cachées sous la gloire et les dangers d'une loi imprudente qui, en prélevant chaque année, sur la fleur de la population masculine, un tribut de cent mille jouvenceaux pour en recruter la double armée du célibat, réservait fatalement le monopole de la conservation de l'espèce aux vieux et aux paralytiques, aux notaires et aux éclopés ! Et tout le monde, dans ce temps-là, comprendra pour quelle cause ce livre a eu nom *Tristia* !

TRISTIGMATÉ, ÉE adj. (tri-sti-gma-té — du préf. *tri*, et du gr. *stigma*, stigmate). Bot. Qui a trois stigmates.

TRISTIMANE adj. (tri-sti-ma-ne — rad. *tristimanie*). Pathol. Qui est atteint de tristimanie.

— s. Personne qui a cette maladie.

TRISTIMANIE s. f. (tri-sti-ma-ni — du lat. *tristis*, triste ; *mania*, folie). Pathol. Monomanie accompagnée de tristesse.

TRISTIQUE adj. (tri-sti-ke — du grec *tristichos*, proprement composé de trois rangs, qui est formé lui-même de *tris*, trois fois, et de *stichos*, rang, qui appartient à la même famille que le grec *stis*, *stichos*, rangée, ligne de soldats). Bot. Qui est disposé sur trois rangs.

— s. m. Genre de plantes aquatiques, de la famille des podostémées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent dans les régions tropicales.

TRISTOMES s. m. (tri-sto-mé — du préf. *tri*, et du gr. *stoma*, bouche). Helminth. Genre de vers trématodes, type de la famille des tristomiens, comprenant cinq ou six espèces, qui vivent en parasites sur divers poissons marins.

— Moll. Syn. de TRIFORE, genre de mollusques.

— Encycl. Helminth. Les *tristomes* sont des animaux à corps comprimé, un peu convexe en dessus, membraneux et plat en dessous, muni de deux petits pores ou suçoirs antérieurs, au milieu et un peu en arrière desquels est la bouche, qui est en forme de trompe ; à la face inférieure et en arrière est un grand suçoir cartilagineux tenant au corps par un court pédicule. Ces vers sont généralement assez grands et ont le corps arrondi, à bords minces et plus ou moins sinueux. Les espèces peu nombreuses de ce genre n'ont été observées jusqu'à présent que sur le corps des poissons, où elles vivent en parasites. Le *tristome écarlaté*, espèce type, est d'un rouge vif et d'environ 0m,03 de diamètre ; on le trouve dans la Méditerranée, sur les branchies de la môle, de l'espadon, etc.

TRISTOMIEN, ENNE adj. (tri-sto-mi-ain, è-ne — rad. *tristome*). Helminth. Qui ressemble ou qui se rapporte au tristome.

— s. m. pl. Famille de vers trématodes, ayant pour type le genre *tristomie*.

Tristram Shandy (VIE ET OPINIONS DE), par Laurence Sterne (1759-1767, 8 vol. in-12). Ce livre n'est pas une histoire ni un roman, mais un recueil de scènes, de dialogues et de tableaux plaisants et touchants, présentés avec infiniment d'esprit et semés de beaucoup de connaissances originales. La singularité de cet ouvrage, où l'on cherche souvent un sens à des passages qui n'en ont pas du tout ; l'air de mystère dont il est empreint, ses caractères bizarres, sa gaieté folle et souvent même licencieuse impatientent et charment tout à la fois le lecteur ; mais le caractère gai, spirituel, sensible de l'insouciant curé Yorick, où l'on prétend que Sterne s'est peint d'après nature ; l'oncle Toby et son fidèle serviteur, les plus délicieux caractères de cet ouvrage, sont peints avec tant de charme et une individualité si originale, qu'ils font oublier la licence du romancier. La prise de Strasbourg ou l'homme au grand nez, l'histoire pathétique et touchante de Lefevre, celle de l'abbé aux andouillettes sont au nombre des morceaux les plus remarquables. L'épisode de la jolie veuve, Mme Widmann, qui, désolée de ce que l'oncle Toby n'ose pas la regarder en face, prend le parti de se faire souffler dans l'œil par ce timide bonhomme, sous le prétexte d'un mouchoir, est une des pages les plus charmantes qui aient jamais été écrites. Il a été popularisé par un tableau du peintre anglais Leslie. Les zigzags que trace en l'air, avec sa canne, le caporal Trim, et auxquels Sterne a l'air d'attribuer le sens le plus profond, sont également célèbres. Le boulingrin et la demi-lune, fortifications auxquelles travaillaient perpétuellement l'oncle Toby et le caporal, en souvenir de leurs campagnes, ont quelque chose d'extravagant ; mais en Angleterre, où l'on agit sans se soucier beaucoup des risées ou des censures de ses voisins, il n'y a pas d'impossibilité ni peut-être du grand invraisemblance à supposer qu'un original emploie une aide mécanique, telle que ce fameux boulingrin, pour encourager et aider son imagination dans la tâche agréable, mais illusoire, de bâtir des châteaux en l'air. Les hommes ont été appelés de grands enfants, et, parmi les vieux hochets et les inventions dont ils s'amusaient, celle de l'oncle Toby, avec les plaisirs duquel nous sommes

si disposés à sympathiser, ne paraît pas si peu naturelle, en y réfléchissant, qu'elle peut le sembler à la première vue. Le docteur Slop, avec tous ses instruments d'accoucheur, doit probablement être identifié avec le docteur Burton, d'York, qui publia un traité d'accouchement en 1751. Ce docteur était dans de mauvais termes avec l'oncle de Sterne; il le poursuivait de ses railleries comme charlatan et surtout comme catholique. La principale figure est celle de M. Shandy, dont le caractère est modelé, à beaucoup d'égards, sur celui de Martinus Scriblerus. L'histoire de Martin, dans l'idée du fameux club de beaux esprits qui la commençait, était une satire sur la manière ordinaire d'acquiescer de l'instruction et de la science. Sterne n'avait point d'objet particulier de ridicule; son unique affaire était de créer un personnage auquel il put couder la grande quantité de lectures extraordinaires et de vieux savoir qu'il avait amassé. Il supposait donc dans M. Shandy un homme d'une tournure d'esprit active et métaphysique, mais en même temps bizarre, que des connaissances trop nombreuses et trop diverses avaient conduit à deux doigts de la folie et qui agissait, dans les circonstances ordinaires de la vie, d'après les absurdes théories adoptées par les pédants des siècles passés. Il lui créa un admirable contraste dans sa femme, bon portrait d'une brave dame de la véritable école *poco curante*, qui n'entravait jamais la marche du « dada » de son mari (pour employer une expression que Sterne a rendue classique). Yorick, le vif, spirituel, sensible, imprévoyant ecclésiastique, est la personnification bien connue de Sterne lui-même et, sans aucun doute, comme tout portrait de soi fait par un maître de l'art, avait une grande ressemblance avec l'original; cependant, il y a des teintes de simplicité existantes dans le caractère d'Yorick qui n'existaient pas dans celui de Sterne; nous ne pouvons croire que les plaisanteries du dernier fussent si exemptes de maligne préméditation et que ses satires fussent entièrement inspirées par de l'honnêteté d'âme et un pur enjouement de caractère.

Tristram Shandy se trouva tout d'abord entre les mains de tout le monde. Beaucoup le lisaient et peu le comprenaient. Ceux qui ne connaissaient point Rabelais, dont l'auteur s'était inspiré, le comprenaient encore moins. Il y avait des lecteurs qui étaient arrêtés par des digressions dont ils ne pouvaient pénétrer le sens; d'autres qui s'imaginaient que ce n'était qu'une perpétuelle allégorie qui masquait des gens qu'on n'avait pas voulu faire paraître à découvert; mais tous convenaient que Sterne était l'écrivain le plus ingénieux, le plus agréable de son temps; que ses caractères étaient singuliers et frappants, ses descriptions pittoresques, ses réflexions fines, son naturel facile.

Voltaire a dit de *Tristram Shandy* : « Cet ouvrage ressemble à ces petits saixes de l'antiquité qui renfermaient des essences précieuses. » Il en traduisit lui-même deux ou trois passages et dit tout que « ce sont des peintures supérieures à celles de Rembrandt et aux crayons de Callot. » L'auteur, selon lui, est le Rabelais de l'Angleterre.

M. Alfred de Wailly, qui a donné la meilleure traduction française de *Tristram Shandy*, l'a plus complètement apprécié : « Si nous considérons, dit-il, la réputation de Sterne comme fondée primitivement sur cet ouvrage, il est exposé à deux graves accusations : celles d'indécence et d'affectation. Quant au premier grief, Sterne y était lui-même particulièrement sensible et avait soin de justifier son humeur en la représentant comme une simple infraction au décorum, qui n'était d'aucune conséquence dangereuse. Nous tenons de source certaine l'anecdote suivante. Peu de temps après que *Tristram* eut paru, Sterne demanda à une dame riche et de qualité du Yorkshire si elle avait lu son livre : « Non, monsieur Sterne, fut la réponse; et, à vous parler franchement, j'ai ouï dire que ce n'est pas une lecture convenable pour une femme. — Ma chère bonne dame, répliqua l'auteur, ne vous laissez pas abuser par de tels contes; l'ouvrage est comme votre jeune héritier que voici; il montre de temps en temps une bonne partie de ce qu'on cache ordinairement; mais tout cela, c'est dans une parfaite innocence. » Cette spirituelle excuse peut être admise sous un point de vue, car on ne peut dire que l'humeur licencieuse de *Tristram Shandy* s'adresse aux passions ou soit de nature à corrompre la société; mais elle pêche contre le goût, si on accorde qu'elle soit sans danger pour la morale. Si nous nous mettons à examiner de près le genre de composition que Sterne crut devoir adopter, nous trouvons un guide sûr dans l'ingénieux docteur Ferriar, de Manchester, qui, avec une singulière patience, a suivi notre auteur jusque dans les sources cachées auxquelles il emprunta la plus grande partie de son savoir et beaucoup de ses expressions les plus frappantes et les plus originales. Rabelais, le licencieux recueilli intitulé le *Moyen de parvenir* et le *Baron de Fomeste* de d'Aubigné, avec beaucoup d'autres auteurs oubliés du xvii^e siècle, furent successivement mis à contribution. L'ouvrage, devenu célèbre depuis, de Burton sur la mélancolie (1624) procura à Sterne une masse infinie de citations dont il remplit ses

pages sans scrupule, comme s'il les eût recueillies dans le cours étendu de ses lectures. Le style du même auteur ainsi que celui de l'évêque Hall fournirent à l'auteur de *Tristram* beaucoup de ces expressions, comparaisons et illustrations bizarres, qui passent longtemps pour des effusions naturelles de son esprit excentrique.

TRISTRÉ, ÉE adj. (tri-stri-é — du préf. *tri*, et de *strié*). Hist. nat. Qui offre trois stries.

TRISTYCHIE s. f. (tri-sti-ki — du préf. *tri*, et du gr. *stichos*, rangée). Ichtyol. Genre de poissons plaicoïdes, comprenant plusieurs espèces fossiles des terrains carbonifères de Glasgow.

TRISTYLE adj. (tri-sti-le — du préf. *tri*, et de *style*). Bot. Qui a trois styles.

TRISULCE adj. (tri-sul-se — du préf. *tri*, et du lat. *sulcus*, sillon). Mamm. Se dit des mammifères dont les pieds sont pourvus chacun de trois sabots distincts.

— Mythol. S'est dit en parlant de la foudre de Jupiter et du trident de Neptune.

TRISULFOAMMONATE s. m. (tri-sul-fo-amm-mo-na-te). Chim. Sel de l'acide trisulfammonique, ou acide sulfammonique renfermant 3 molécules du résidu monatomique des sulfates métalliques.

TRISULFURE s. m. (tri-sul-fu-re — du préf. *tri*, et de *sulfure*). Chim. Sulfure contenant 3 proportions de soufre.

— *Trisulfure de phosphore*. V. PHOSPHORE (sulfures de).

TRISYLLABE s. m. (tri-sil-la-be). V. TRISYLLABE.

TRISYLLABIQUE adj. (tri-sil-la-bi-ke). V. TRISYLLABIQUE.

TRITAGONISTE s. m. (tri-ta-go-ni-ste — gr. *tritagonistês*; de *tritos*, troisième; *agônistês*, champion). Antiq. Troisième personnage introduit dans l'ancienne tragédie, qui n'en avait d'abord que deux.

— Encycl. Les auteurs dramatiques qui avaient précédé Eschyle s'étaient contentés d'un acteur; Eschyle en ajouta un second, qui reçut le nom de deutérioniste, tandis que le premier s'appela protagoniste. Un troisième acteur, nommé tritagoniste, fut introduit par Sophocle ou par Eschyle; dans les pièces qui nous restent de ce dernier poète, on ne voit ce troisième personnage que dans l'*Agamemnon*, les *Choéphores* et les *Éuménides*.

Tantôt le tritagoniste remplissait plusieurs rôles dans une même pièce; ainsi, dans *Œdipe roi*, Créon, Tirésias et le messager. Tantôt il n'avait qu'un seul rôle; ainsi, dans *Antigone*, Créon. La porte par laquelle il entrait sur le théâtre était située à gauche, et il restait en scène à la gauche du protagoniste, tandis que le deutérioniste était à droite.

TRITCHINAPALI, ville forte de l'Indoustan anglais (Madras), dans l'ancien Karnatic, à 150 kilom. O. de Tadjour, sur la rive droite du Kavery, par 10° 49' de latit. N. et 76° 30' de longit. E.; 85,000 hab. Elle possède une citadelle, de belles pagodes, des tours dorées, des mosquées, une église évangélique, un palais et une forte garnison anglaise. C'est le quartier général des missionnaires chrétiens de toutes sectes, qui se répandent de là dans l'intérieur du Deccan. Dans sa principale église, dédiée à saint Jean, se trouve la tombe de Reginald Heber, évêque anglican de Calcutta.

Tritchinnapali était autrefois la capitale d'une principauté indoue, dont le prince eut le titre de nabab de Madura jusqu'en 1736, époque à laquelle le premier ministre du nabab de Karnatic s'en empara par trahison. En 1746, elle fut prise par les Mahabattes; en 1743, par les mahométans; de 1751 à 1755, les Français et leurs alliés l'assiégèrent à diverses reprises, mais toujours les Anglais la délivrèrent, et ils finirent par rester maîtres de cette ville ainsi que de toute la province.

TRITE s. m. (tri-té — du gr. *triteus*, même sens). Métrol. Mesure de capacité usitée chez les Athéniens, pour les matières sèches : *Le trite était le tiers du médimne et valait 17 litres 60*.

TRITE s. f. (tri-té — du gr. *tritos*, troisième). Mus. anc. Troisième corde du tétracorde, en descendant de l'aigu au grave.

TRITÉE ou **TRITÉES**, bourg et dème de Grèce, dans la nomarchie d'Achaïe et Elide; 3,500 hab.

TRITÉLÉE s. f. (tri-té-lé — du préf. *tri*, et du gr. *teleios*, parfait). Bot. Genre de plantes, de la famille des liliacées, tribu des agapanthées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent dans les contrées occidentales de l'Amérique.

TRITÉOPHYE s. f. (tri-té-o-fi — du gr. *tritaios*, de trois jours; *phuein*, se produire). Pathol. Fièvre intermittente dont les accès se reproduisent de deux jours l'un, c'est-à-dire tous les trois jours inclusivement.

TRITERNÉ, ÉE adj. (tri-tér-né — du préf. *tri*, et du lat. *ternarius*, terné). Bot. Se dit des feuilles composées qui sont ternées trois fois ou à trois degrés.

TRITHEIM (Jean), historien et théologien allemand. V. TRITHÈME.

TRITHÉISME s. m. (tri-té-i-sme — du préf. *tri*, et du gr. *theos*, dieu). Doctrine religieuse des trithéistes, qui reconnaissent l'existence de trois dieux.

— S'emploie quelquefois en parlant de la croyance à la Trinité : *On se moque du polythéisme et l'on admet le trithéisme et les saints*. (Volt.)

— Encycl. Plusieurs anciens ont voulu expliquer le mystère de la Trinité sans contester la tradition et l'enseignement de l'Eglise. Les uns, ne supposant pas trois dieux, sont tombés dans le sabellianisme; ils ont prétendu qu'il n'y a en Dieu qu'une personne, savoir le Père; que les deux autres ne sont que deux dénominations, ou deux différents aspects de la Divinité. Les autres ont parlé des trois personnes comme si c'étaient trois essences, trois substances ou trois natures distinctes, et sont ainsi devenus trithéistes.

Cette croyance a pris naissance parmi les eutychiens ou monophysites, qui n'admettaient qu'une seule nature en Jésus-Christ. On prétend que son premier auteur fut Jean Acusnag, philosophe syrien; elle eut pour principaux sectateurs Conon, évêque de Tarse, et Jean Philoponus, grammairien d'Alexandrie. Comme ces deux derniers se divisèrent sur d'autres points de doctrine, on distingua les trithéistes cononites d'avec les trithéistes philoponites. D'autre part, Damien, évêque d'Alexandrie, distingua l'essence divine des trois personnes; il nia que chacune d'elle, considérée en particulier et abstraction faite des deux autres, fût Dieu. Il avouait néanmoins qu'il y avait entre elles une nature divine ou une divinité commune, par la participation de laquelle chaque personne était Dieu. Damien eut des partisans, que l'on nomma damianistes.

Les ariens, qui niaient la divinité du Verbe, et les macédoniens, qui ne reconnaissaient point celle du Saint-Esprit, ont accusé de trithéisme les catholiques, qui soutenaient l'une et l'autre.

TRITHÉISTE s. m. (tri-té-i-ste — rad. *trithéisme*). Nom donné à tous ceux qui admettent dans la Trinité, non-seulement trois personnes, mais encore trois essences, trois substances, trois dieux.

— Membre d'une secte chrétienne du vi^e siècle, qui admettait trois substances divines et trois dieux. || On dit aussi TRITHÉISTE.

TRITHÈME ou **TRITHEIM** (Jean), en latin *Trithemius*, historien et théologien allemand, né à Trittenheim, près de Trèves, en 1462, mort à Wurzburg en 1516. Il était tout enfant lorsqu'il perdit son père, nommé Jean Heidenberg. Sa mère s'étant remariée lorsqu'il avait sept ans, il fut laissé par son beau-père dans un tel état d'ignorance, qu'à quinze ans il savait à peine lire. Ce fut alors qu'il se prit d'une ardeur passionnée pour l'étude et que, ne pouvant la satisfaire au gré de ses désirs, il résolut d'abandonner la maison paternelle. Jean Trithème se rendit d'abord à Trèves, puis alla étudier à Heidelberg. Il y vécut misérablement, mais y acquit, avec une étonnante rapidité, des connaissances étendues. Au mois de janvier 1482, il se décida à revenir à Trittenheim. Il traversa Spanheim, lorsque le mauvais temps le força à aller demander un asile dans le couvent de bénédictins de cette ville. Comme il ne rentrait qu'à regret dans sa famille, il pensa qu'il trouverait dans ce monastère la retraite qui convenait le mieux à ses goûts studieux. Il demanda à y faire profession. L'abbé, frappé de ses talents tout à fait exceptionnels, s'empressa d'accéder à ce vœu, et son mérite s'imposa si rapidement à tous, qu'à la fin de cette même année, l'abbé étant mort, ce fut lui, le dernier des profès, qui fut choisi pour lui succéder. L'abbaye, lorsqu'il en prit la direction, était dans un état déplorable. Le désordre le plus grand y régnait; les mœurs y étaient singulièrement relâchées, les moines s'y adonnaient à la fainéantise, et, par suite de l'incurie de l'administration monacale, une partie des bâtiments tombait en ruine. Le jeune abbé entreprit et parvint, par son énergie, à réformer complètement cet état de choses. Il s'attacha surtout à imposer des règles sévères à ses moines, à les contraindre à travailler, à s'instruire, et leur fit copier de nombreux manuscrits. A son arrivée, la bibliothèque du couvent ne contenait que 48 volumes. Grâce à des acquisitions de manuscrits et d'ouvrages et aux copies qu'il fit faire, il parvint, au bout de quelques années, à former une bibliothèque d'environ 2,000 volumes, composés d'ouvrages latins, grecs et hébreux. Son savoir, qui s'accroissait sans cesse, lui fit rapidement une grande réputation. De toutes parts on accourait au couvent de Spanheim le consulter sur les principales questions littéraires et philosophiques, et, par la variété et l'étendue de ses connaissances, il faisait l'admiration de ses auditeurs. On raconte que des princes, qui ne pouvaient le visiter eux-mêmes, lui envoyaient des nonces et des orateurs pour traiter des questions littéraires et ecclésiastiques. Trithème s'adonna à la pratique de l'alchimie, ce qui, aux yeux du vulgaire, le faisait passer pour sorcier et magicien; et lui-même, dit-on, par des raisons peu com-

préhensibles, entretenait cette croyance en se prétendant capable d'évoquer les morts et de prédire l'avenir. Durant un voyage à la cour de Philippe l'Infortuné, comte palatin du Rhin, qui voulait le consulter (1505), une révolte éclata parmi ses moines; ceux-ci voulaient se débarrasser d'un abbé qui prétendait les obliger à s'instruire et à mener une vie régulière. N'ayant pu réussir à les faire rentrer sous son obéissance, Trithème accepta, en 1506, la direction de l'abbaye de Saint-Jacques de Wurzburg, qu'il conserva jusqu'à sa mort. Le nombre des ouvrages qu'il a laissés Trithème est très-considérable. Nous ne citerons que les principales de ses œuvres : *De luminaribus Germaniæ* (Mayence, 1495); *De scriptoribus ecclesiasticis* (1497, in-4°); *Compendium sive breviarium de origine gentis et regum Francorum* (Mayence, 1515; Paris, 1639); *Chronicon monasterii Hirsauensis* (Bâle, 1559), plus connu sous le nom de *Chronique de Hirsau*, recueil très-important de faits concernant l'histoire générale du moyen âge; *Chronicon monasterii Spanheimensis*; *Curiositas regia*, ouvrage extrêmement rare aujourd'hui et qui renferme les réponses à huit questions qui avaient été posées à l'auteur par l'empereur Maximilien sur divers sujets de théologie; *De sacerdotum vita* (Cologne, 1555); *Steganographia* (Lyon, 1531). Citons encore de lui : deux livres de *Lettres familières à des princes allemands* (Haguenau, 1536, in-4°); deux livres de *Sermons ou Exhortations* (Anvers, 1574, in-8°), etc. Neuf de ses écrits, qu'on peut consulter avec fruit, ont été réunis et publiés par Marquard Freshner sous le titre de *Opera historica* (Francfort, 1691, in-fol.). Le jésuite Buste en a publié vingt sous le titre d'*Opera spiritualia* (Mayence, 1604, in-fol.). Enfin Trithème avait composé sur l'alchimie plusieurs ouvrages toujours obscurs, souvent incompréhensibles.

TRITHEN (Frédéric-Henri), orientaliste suisse, né en 1820, mort en 1854. « Tout jeune encore, il suivit à Odessa son père, auquel on avait offert une chaire au collège russe de cette ville, et, y reçut une remarquable instruction, car il se rendit familières les principales langues de l'Europe. Trithen se rendit ensuite à l'université de Berlin, s'y fit recevoir docteur en philosophie, y étudia le grec et le sanscrit sous la direction de Bopp, et, après avoir passé quelque temps en Pologne pour y apprendre la langue de ce pays, il accepta, en 1841, une chaire de langues vivantes à Rugby en Angleterre. A cette époque, il commença à fournir de nombreux articles, particulièrement sur la littérature sacrée, à l'*Encyclopédie à dix centimes* et au *Dictionnaire biographique*. Attaché, en 1844, au département des imprimés du musée britannique, il s'y occupa surtout de cataloguer les ouvrages sanscrits, arabes et slaves. L'année suivante, il entra comme précepteur chez le comte Tchernitchef et, après une absence de deux années passées à Saint-Petersbourg, à Constantinople et au Caire, il revint à Londres, où il obtint, en 1848, la chaire de langues modernes à l'Institution Taylor, à Oxford. Attendit d'aliénation mentale en 1850, il succomba quatre ans plus tard à cette maladie. Nous citerons de lui deux publications estimées : la traduction du *Maha virâ tcharitra* ou *Histoire de Rama*, drame sanscrit de Bhavabhuti (1848), et une étude sur la *Position occupée par les dialectes slaves parmi les autres langues de la famille indo-européenne* (1848).

TRITHÈQUE s. f. (tri-té-ke — du préf. *tri*, et du gr. *thêkê*, boîte). Bot. Syn. d'*AMMANNIE*, genre de lythyracées.

TRITHIONATE s. m. (tri-ti-o-na-te — du préf. *tri*, et de *thionate*). Chim. Sel de l'acide trithionique.

— Encycl. V. SOUFRE.

TRITHIONIQUE adj. (tri-ti-o-ni-ke — du préf. *tri*, et de *thionique*). Chim. Se dit d'un acide qui résulte de l'addition d'un atome de soufre à l'acide dithionique ou hyposulfurique.

— Encycl. V. SOUFRE.

TRITHRINACE s. m. (tri-tri-na-se — du préf. *tri*, et de *thrinax*). Bot. Genre de palmiers, tribu des coryphées, dont l'espèce type croît dans le sud du Brésil. || On dit aussi TRITHRINAX.

TRITHRINAX s. m. (tri-tri-nâkss). Bot. Autre forme de TRITHRINACE.

TRITH-SAINT-LÉGER, bourg et commune de France (Nord), cant., arrond. et à 5 kilom. de Valenciennes, sur l'Escaut; pop. aggl., 3,864 — pop. tot., 4,019 hab. Forges, laminiers, fonderies, usines à fer, fabrique de clous, d'huile, etc.

TRITICACÉ, ÉE adj. (tri-ti-ka-sé). Bot. Syn. de TRITICÉ, ÉE.

TRITICÉ, ÉE adj. (tri-ti-sé — du lat. *tritium*, froment). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte au froment.

— s. f. pl. Famille ou tribu de plantes monocotylédonnes, ayant pour type le genre froment.

TRITICINE s. f. (tri-ti-si-ne — du lat. *tritium*, froment). Chim. Nom donné à un isomère du sucre de canne, que l'on trouve dans la racine du chiendent.

— **Encycl.** La *tritine* est un corps isomère du sucre de canne, que l'on trouve dans la racine du chiendent, où elle est accompagnée d'un sucre identique avec le sucre de fruit. Pour extraire la *tritine*, on épuise à chaud les racines, séchées et coupées, par de l'alcool à 25 ou 30 pour 100. On précipite cette décoction alcoolique par le sous-acétate de plomb, puis l'on évapore au bain-marie la liqueur filtrée et débarrassée de plomb. Après avoir lavé le résidu à l'alcool fort, on le redissout dans l'eau et on traite de nouveau la solution de la même manière et l'on répète le traitement jusqu'à ce que le produit ne donne plus de précipité par le sous-acétate de plomb. Quand ce point est atteint, on dissout le résidu dans 8 ou 10 parties d'eau, on décolore la solution par le noir animal, on la concentre et on la soumet à la dialyse pendant plusieurs jours. La solution contenue dans le dialyseur laisse alors, par l'évaporation, une masse gommeuse qu'on lave à l'alcool fort et qu'on dessèche ensuite, d'abord à 80° et 100°, puis enfin à 110°. Le produit constitue alors la *tritine* pure. 1 kilogramme de racine n'en fournit guère que de 15 à 20 grammes, quoique sa teneur soit de 6 à 8 pour 100.

La *tritine* répond d'après son analyse à la formule $C_{12}H_{22}O_{11}$, mais il se pourrait que sa molécule fût deux ou trois fois plus compliquée, et même que ce fût un anhydride d'un polymère du sucre de canne. Entre la formule $C_{24}H_{44}O_{22}$, par exemple, et la formule $C_{36}H_{66}O_{33}$, en effet, l'analyse seule serait impuissante à décider, surtout lorsqu'on agit sur des corps gommeux qu'il est impossible de se procurer dans un état de pureté absolue.

C'est une masse gommeuse, transparente, hygroscopique, fournissant une poudre blanche. Elle est neutre et sans saveur. L'eau la dissout en toute proportion. Elle est insoluble dans l'alcool absolu et dans l'éther; l'alcool cependant ne la précipite que d'une manière incomplète de sa solution aqueuse. Cette dernière solution dévie à gauche le plan de polarisation de la lumière.

Chauffée à 150°, la *tritine* fond; à 160°, elle donne une masse brune, à saveur sucrée, soluble dans l'alcool. Lorsqu'on fait bouillir pendant quelque temps la solution aqueuse de la *tritine*, celle-ci se transforme partiellement en glucose. Cette transformation est plus rapide que celle de l'inuline. Elle s'opère plus vite lorsqu'on agit sous pression. On n'a pas observé de produit intermédiaire entre ce sucre et la *tritine*. La *tritine* n'est pas fermentescible tant qu'elle n'est pas transformée en glucose. Cette transformation peut avoir lieu sous l'influence de la diastase.

TRITICITE s. f. (tri-ti-si-te — du lat. *tritium*, froment). Bot. Nom donné par les auteurs anciens à des empreintes de végétaux fossiles dont la forme rappelle celle d'un épi de blé.

— Miner. Cuivre sulfaté se présentant sous l'aspect d'un épi de blé.

TRITICUM s. m. (tri-ti-komm — mot lat.). Bot. Nom scientifique du genre froment.

TRITOCOLORURE s. m. (tri-to-klo-ru-re — du gr. *tritos*, troisième, et de *chlorure*). Chim. Troisième combinaison du chlore avec un corps simple.

TRITONOTHONIQUE adj. (tri-té-no-ti-oni-ke — du gr. *tritos*, troisième; *onios*, vin; *theron*, soufre). Chim. Se dit d'un acide qui se rapproche de l'acide enothionique ou sulfovinique.

TRITOMA s. m. (tri-to-ma — du préf. *tri*, et du gr. *tomé*, section). Bot. Genre de plantes, de la famille des lilacées, tribu des aloïnés.

TRITOMACRE s. m. (tri-to-ma-kre). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des longicornes, tribu des cérambycins, dont l'espèce type habite l'Angleterre.

TRITOMANTHE s. m. (tri-to-man-te — du préf. *tri*, et du gr. *tomé*, section; *anthos*, fleur). Bot. Syn. de *TRITOMA*, genre de lilacées.

TRITOME s. m. (tri-to-me — du préf. *tri*, et du gr. *tomé*, section). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la tribu des hydrophilins. Il Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la tribu des érotyliens, comprenant une douzaine d'espèces, la plupart propres à l'Amérique, et dont une seule habite l'Europe.

— Bot. Genre de plantes, de la famille des lilacées.

TRITOMÉGAS s. m. (tri-to-mé-gass — du gr. *tritos*, troisième; *megas*, grand). Entom. Genre d'insectes hémiptères, de la famille des scutellériens, tribu des cydnites, formé aux dépens des cydnus, et dont deux espèces sont communes en France.

TRITOMIE s. m. (tri-to-mi). Bot. Syn. de *TRITOME*.

TRITON s. m. (tri-ton — gr. *tritón*, du sanscrit *Trita*, dieu des eaux et des airs; dans la mythologie grecque, dieu marin, moitié homme et moitié poisson, qui sonnait de la trompe marine). Sorte d'appareil à plongeur, analogue au scaphandre, mais

moins parfait et depuis longtemps abandonné.

— **Erpét.** Genre de batraciens urodèles, formé aux dépens des salamandres, et comprenant les espèces aquatiques.

— **Moll.** Genre de mollusques gastéropodes pectinibranches, formé aux dépens des rochers, et qui comprend une soixantaine d'espèces, vivant dans les diverses mers, ou fossiles des terrains tertiaires : *L'animal des TRITONS ne diffère point de celui des rochers; ce sont les mêmes mœurs, le même habitat.* (E. Baudement.) *Les animaux des TRITONS diffèrent peu de ceux des murex.* (H. Hupé.)

— **Encycl.** **Erpét.** Ces batraciens urodèles, qui constituent toute la tribu des salamandres aquatiques, sont caractérisés par une langue charnue, papilleuse, arrondie ou ovale, libre seulement sur les bords; des dents palatines formant deux séries longitudinales rapprochées et presque parallèles; un corps allongé, lisse ou verruqueux; une tête plus petite que la partie moyenne du ventre, qui est légèrement aplatie en dessous; une queue constamment comprimée quand l'animal habite les eaux douces, et à nageoires verticales cutanées, surtout à l'époque de la fécondation.

Les *tritons* restent habituellement dans l'eau; toutefois, à terre et dans la saison chaude, ils sont plus agiles que les salamandres terrestres, mais ils ne peuvent vivre longtemps sur le sol et recherchent l'obscurité la plus grande; ils craignent la chaleur et la sécheresse. On les trouve alors sous les pierres, les écorces d'arbre, la mousse, etc. Ils sont très-carnassiers, n'épargnent même pas leur propre espèce et cependant peuvent supporter un jeûne de plusieurs mois. Les femelles pondent des œufs isolés qu'elles fixent en dessous des feuilles aquatiques, et les jeunes têtards ne naissent qu'une quinzaine de jours après. Ces derniers conservent longtemps leurs branchies. Ces animaux font entendre un petit bruit qui leur est propre, et lorsqu'on les touche ils répandent une odeur tout à fait caractéristique. C'est surtout sur ces reptiles que l'on a étudié la force de revivification, la possibilité qu'ils ont d'être congelés sans en mourir et quelques autres faits non moins curieux qui les ont rendus célèbres. V. SALAMANDRE.

Les changements de coloration et même de forme qu'éprouve l'individu suivant une foule de circonstances, parmi lesquelles il faut ranger la saison des amours, rendent les espèces assez difficiles à reconnaître. On en compte une vingtaine, toutes de petite taille, dont trois ou quatre en France et sont très-communes aux environs de Paris. Ce sont : le *triton à crête* ou *crête*, dont le mâle porte une crête élevée sur la queue; sa peau est chagrinée, d'un brun verdâtre, avec de grandes taches noires et des points blancs saillants; le ventre présente des taches noires sur un fond orangé; le *triton marbré*, à dos unicolore et à points blancs, qui n'est pas rare en Italie; le *triton des Pyrénées*, chez lequel le dos offre de larges raies découpées; le *triton ponctué*; le *triton à bandes*; le *triton abdominal* ou *palmipède*, etc.

TRITON s. m. (tri-ton — du préf. *tri*, et de *ton*). Mus. Intervalle de quarte, qui est composé de trois tons entiers.

— **Encycl.** C'est le nom que les musiciens du moyen âge donnaient, dans la mélodie, et que les théoriciens modernes donnent, dans l'harmonie, à l'intervalle de quarte augmentée, par exemple de *fa* à *si*, parce que cet intervalle se compose de trois tons. Le *triton* a été, comme on le verra plus loin, la cause d'une véritable révolution dans l'art musical, puisque c'est lui qui a fourni l'élément constitutif de la tonalité moderne et que c'est par lui que l'art s'est affranchi des entraves dans lesquelles le retenaient les procédés de la tonalité ecclésiastique. « L'intervalle de *triton*, dit d'Ortigue dans son *Dictionnaire de plain-chant*, n'étant donné ni par la division arithmétique ni par la division harmonique de la gamme (il est question ici du moyen âge et des hexacordes) et pouvant être considéré comme un intervalle incommensurable, c'est-à-dire en dehors de toute progression harmonique et mélodique, a été pendant longtemps un objet d'horreur pour les musiciens. Les théoriciens, en le désignant sous le nom de *diabolus in musica*, indiquaient suffisamment qu'à leurs yeux l'emploi de cette relation était l'anéantissement de l'art musical (et, en effet, l'emploi de l'intervalle de *triton* au point de vue de la mélodie était absolument proscrié). C'était le désordre, le bouleversement de toute l'économie de la musique. Guido recommande expressément de ne pas faire entendre le rapport de *fa* à *si* dans le même neume. Franchinus Gafurio repousse énergiquement l'usage du *triton*. »

Cependant, cette relation du *triton*, dont l'adoption avait été, durant des siècles, regardée avec raison comme la ruine du système musical alors en honneur, a été le fondement même du système moderne et la source des brillants développements de la tonalité actuelle, laquelle, comme les anciens théoriciens l'avaient instinctivement pressenti, n'a pu s'établir qu'à la condition de la disparition totale de sa devancière. En effet, lorsque, dans divers recueils de madrigaux à cinq voix qui parurent de 1598 à 1604, un musicien de Crémone, C. Monteverde, alors au service du

duc de Mantoue, ne tenant aucun compte des traditions et des prohibitions de l'école, mit tout à coup en rapport les deux notes *si* et *fa* et attaquait cette dissonance de front et sans préparation, ce ne fut pas, comme l'auteur le pensait, une simple innovation qu'il introduisait dans l'art; ce fut un nouvel ordre d'idées qui pénétrait dans le domaine de la musique. L'ancienne tonalité étant constituée sur l'unité de ton, il s'ensuivait que chaque degré de la gamme portait avec lui le sentiment de repos et que, lorsque l'harmonie se surajoutait aux mélodies du plain-chant, cette idée de repos ne pouvait être rendue que par l'accord consonnant. Mais, entre les mains de Monteverde, les deux notes essentielles de l'accord *fa* et *si* prenaient une destination nouvelle. Au lieu d'être des éléments de repos, elles devenaient un élément de mouvement en s'appropriant une certaine tendance, une certaine affinité, une certaine puissance appellative ou d'attraction qui les portaient, l'une, le *fa*, à se résoudre sur le *mi*, l'autre, le *si*, à se résoudre sur l'*ut*. D'où il résulta qu'à l'élément du repos propre à la musique religieuse fut substitué l'élément de la transition, de la modulation, de la dissonance propres à la musique mondaine, et qui sont l'expression la plus vraie de cette agitation, de ce trouble, de cette instabilité qui caractérisent les rapports de l'homme à l'homme, la vie des sens, le culte des passions et de tous les sentiments qui ne s'élèvent pas au-dessus des choses terrestres.

Dans un article de la *Revue et Gazette musicale* du 7 juillet 1850, M. Fétis, faisant une analyse des éléments constitutifs des deux tonalités, l'ancienne et la moderne, a éclairci ce point très-important de l'histoire de la musique : « On comprend, dit-il, qu'un système de tonalité qui repoussait l'attraction des deux demi-tons de la gamme ne pouvait avoir pour base de l'harmonie que des accords consonnants; car, en l'absence d'attraction de ces notes de la gamme, il n'y a que repos dans la musique. » Dans ce même article, l'écrivain précise ainsi les résultats dus à l'emploi du *triton*. « Ce sont : 1° l'accent expressif, par la résolution de l'attraction; 2° l'acte de cadence, qui n'existait pas dans l'ancienne musique, par cela même que cet acte ne s'accomplit que par le fait d'une résolution nécessaire; 3° enfin, un mode de succession tel que chaque phrase, au lieu de se lier à la suivante par un enjambement perpétuel, porte avec elle un sens complet et y fait naître invinciblement l'idée de la conclusion. Or, encore une fois, toutes ces choses sont des éléments de la musique dramatique et passionnée. »

D'Ortigue l'a dit encore : « Il est certain que l'anéantissement de l'ordre unicolore propre à la tonalité ecclésiastique et la succession des trois autres, savoir : les ordres transonique, pluritonique et omnitonique, propres à la tonalité actuelle et à ses développements futurs, sont dus à ce simple élément, à l'emploi de la relation de *fa* contre *si*. »

Dans tout ceci, il est évident que la relation de *fa* contre *si* est prise comme type, de même que le ton d'*ut*, dont elle est extraite, est le type de la gamme; mais toute relation analogue, dans tout autre ton, porte également et naturellement le nom de *triton*. Il en est ainsi de la relation de *sol* contre *ut* dièse dans le ton de *ré* majeur, de celle de *la* bémol contre *ré* naturel dans le ton de *mi* bémol, etc. Du moment que l'écart produit entre deux notes donne l'intervalle de quarte augmentée, il y a *triton*, puisque c'est cet intervalle lui-même qui porte ce nom.

En harmonie, on donne le nom d'accord de *triton* au troisième renversement de l'accord de septième dominante, renversement dans lequel la septième (*fa* dans le ton d'*ut*) se trouve naturellement à la basse et forme, par conséquent, *triton* avec la note sensible (*si*), qui prend place dans l'une des parties supérieures. Dans la réalisation de cet accord, il vaut mieux que la note sensible se trouve dans l'une des parties supérieures que dans l'une des parties intermédiaires, parce qu'elle sonne davantage et fait mieux ressortir l'intervalle caractéristique de l'accord, autrement dit le *triton*. Cet accord se chiffre généralement par un 4 précédé d'une petite croix, ainsi : $\times 4$. Il est d'un emploi extrêmement fréquent, et c'est l'un des renversements les plus usités de l'accord de septième dominante, qui est lui-même l'accord dissonant le plus souvent employé.

TRITON (baie de), sur la côte N. de la Nouvelle-Guinée, par 3° 42' de latit. S. et 151° 37' de longit E. Découverte par l'expédition hollandaise du *Triton* et de l'*Isis* en 1828.

TRITON, ancien nom d'un fleuve qui a sa source dans l'intérieur de l'Afrique, au-dessus du pays des Garamantes, c'est-à-dire bien au-dessus de la Cyrénaïque. Avant de se jeter dans la mer, le fleuve Triton entre dans un grand lac auquel il donne son nom, *Palus Tritonia*. C'est, selon les mythologues, sur les bords de ce lac que Minerve naquit tout armée du front de Jupiter. De là l'épithète de *Tritonia* si souvent jointe au nom de la déesse. Le lac Triton se décharge à Tacope, dans la Petite Syrie.

TRITON, fils de Neptune et d'Amphitrite, un des dieux de la mer. Il était moitié homme et moitié poisson. Son principal attribut est une conque, dont le son est si éclatant qu'on l'entend aux extrémités de la terre. Il volait sur la mer dans un char attelé de chevaux bleuâtres et armés de serres d'écrevisse, soufflant dans sa conque pour apaiser les flots. Des Tritons subalternes, unissant, comme lui, la nature de l'homme à celle du poisson, formaient sa suite. A l'origine, Triton était simplement le dieu du fleuve Triton, en Béotie, ou, selon d'autres, du lac Tritonide, en Libye; plus tard, il devint un des dieux de la Méditerranée. Ses principales fonctions consistent à précéder Neptune en jouant de la conque et à calmer les tempêtes. Au haut des temples de Saturne, on mettait, le plus souvent, la figure de Triton. On voyait sur la tour des Vents, à Athènes, un Triton mobile, qui servait de girouette.

— Iconogr. Les Tritons, dieux marins d'un ordre subalterne, véritables serviteurs de Neptune et d'Amphitrite, figurent dans la plupart des représentations relatives à ces deux grandes divinités. Les nombreuses images que nous en a laissées l'antiquité nous les montrent ayant le haut du corps d'un homme et la partie inférieure d'un poisson; ils sont ordinairement couronnés d'algues ou de corail, et ils sonnent de la conque. Une peinture de Pompéi, qui est au musée des Etudes, représente *Thétis sur un Triton, portant les armes d'Achille*. A la villa Borghèse est un joli bas-relief où l'on voit quatre Tritons soutenant chacun une Néréide. Le bas-relief d'un sarcophage antique, qui est au musée du Capitole, nous fait voir une troupe joyeuse de Tritons, de Néréides, d'Amours et de monstres marins. Sur une très-belle améthyste antique du musée de Florence, qui a été publiée par Gori (II, pl. 46), on voit toute une famille de Tritons prenant ses ébats au milieu des flots. Au musée du Vatican est une mosaïque blanche et noire, qui a été découverte à Tormarancio, et qui représente un Triton entouré de monstres marins. La même collection possède un très-beau groupe de marbre représentant un Triton qui enlève une Néréide; celle-ci semble implorer le secours de deux petits Amours qui lui témoignent une compassion mêlée de malice. Il existe plusieurs autres représentations antiques, tant en peinture qu'en sculpture, de ce dernier sujet; il a également excité la verve de divers artistes modernes, notamment du graveur connu sous le nom de Maltre au caducée. La composition de ce dernier est tout à fait libre; l'indécence en a été très-atténuée dans la copie qu'en a faite Nicolas Wilborn. Il y en a une autre copie par Jérôme Hopfer. Des *Jeux de Tritons et de Néréides* ont été gravés par B. Beham, H.-S. Beham, A. Altdorfer, Fr. Bignon (douze pièces d'après Zacharie Heine), Th. van Kessel (d'après Eadben), etc. Un dessin de la collection de l'Académie des beaux-arts de Venise, qui a été attribué à Raphaël par Longhena, mais que Passavant croit apocryphe, représente *Un Triton et une Néréide*; c'est un fragment du célèbre *Triomphe de Galatée*. Dans un dessin bien authentique de Raphaël, qui appartient au musée de Dresde et qui représente l'*Empire de Neptune*, on remarque un Triton qui étire un griffon et menace un génie monté sur un léopard; un autre Triton sonne de la trompe; un troisième souffle dans une conque marine et apparaît à la fin du cortège, comme une vibrante image du mugissement des flots. Cherubino Alberti a gravé, en 1579, deux jeunes Tritons, d'après une peinture de Raphaël imitant le bas-relief. Au palais Verospi, à Rome, l'Albano a peint des Tritons et des Néréides amoureux enlucés et *Un Triton luttant avec un Faune*.

Le musée du Louvre possède un bas-relief en pierre, de Jean Goujon, qui représente *Un Triton, une Néréide et l'Amour*. « Cette gracieuse composition, dit M. de Clarac, rappelle quelques parties du *Triomphe de Galatée* de Raphaël; elle offre un joli contraste entre le dessin vigoureux du Triton et les contours souples et onduoyants de la Néréide, et l'on retrouve dans l'Amour qui est sur la droite la grâce enfantine de ceux du Corrège. » Guérin et de Morsy ont sculpté pour les Bains d'Apollon, à Versailles, des groupes de Tritons abreuvant les chevaux du Soleil; ces morceaux ont été gravés par Et. Baudet et Et. Picard. Le même sujet avait été sculpté en bas-relief par Robert Le Lorrain au-dessus de la porte des écuries de l'hôtel de Rohan, à Paris, dans le quartier Sainte-Avoye. Un artiste contemporain, P.-L. Rouillard, a sculpté *Un cheval accompagné de deux Tritons* dans le fronton d'un pavillon du nouveau Louvre, donnant sur la cour des Ecuries. Deux statues de Tritons sonnant de la conque, par Lequesne, décorent le châteaudeau du palais de Longchamp, à Marseille; elles sont d'un mouvement spirituel et très-expressif. M. Ch. Cordier a exposé au Salon de 1873 un groupe représentant *Une Néréide assise sur la croupe d'un Triton*. Citons, pour finir, dix-huit eaux-fortes de Gio. B. Galestruzzi, représentant des Tritons et autres monstres marins.

TRITONE s. m. (tri-to-ne — rad. *triton*). Moll. Un des noms du genre buccin.

TRITONIDE adj. (tri-to-ni-de). **Erpét.** Syn. de **TRITONIEUX**.

— s. f. Mythol. gr. Déesse marine, analogue aux tritons.

TRITONIE s. f. (tri-to-ni — rad. *triton*). Moll. Genre de mollusques gastéropodes nudibranches, type de la famille des tritoniens, comprenant un grand nombre d'espèces, répandues dans les diverses mers : *La tritonie de Homberg, la plus grande espèce connue, se trouve dans la Manche*. (E. Baude-ment.) *On connaît fort peu les mœurs des tritoniens*. (A. Rousseau.)

— Bot. Syn. de **MONTBRÉTIE**, genre d'iridées.

— **Encycl.** Les *tritoniens* ont un corps limaciforme, convexe en dessus, plat et pourvu d'un large disque musculaire en dessous ; deux tentacules rétractiles ; la bouche armée de deux mâchoires latérales, cornées, tranchantes, denticulées sur les bords ; des branchies en forme de panaches ou d'arbuscules rangés symétriquement de chaque côté du corps ; l'anus ouvert sur le côté droit. Les *tritoniens* se trouvent sur les rives de la mer, dans les endroits rocheux et couverts de plantes marines, sur lesquelles elles rampent comme des limaces ; elles ne paraissent pas conformées pour la natation ; néanmoins Risso assure qu'elles nagent renversées à la surface de l'eau. Leurs mœurs, peu connues, se rapprochent probablement de celles des doris. On peut citer la *tritonie de Homberg*, qui habite la Manche.

TRITONIEN, IENNE adj. (tri-to-ni-en, -enne). Zool. Qui ressemble ou qui se rapporte au triton ou à la tritonie.

— s. m. pl. Erpét. Groupe de batraciens urodèles, ayant pour type le genre triton.

— Moll. Famille de mollusques gastéropodes nudibranches, ayant pour type le genre tritonie.

TRITOXIDE s. m. (tri-to-ksi-de — du gr. *tritos*, troisième, et de *oxyde*). Chim. Troisième oxyde d'un métal ou d'un corps, pouvant se combiner avec l'oxygène en plusieurs proportions.

TRITRAC s. m. (tri-trak). Ornith. Nom vulgaire du traquet.

TRITRI s. m. (tri-tri — onomatop. du cri de l'oiseau). Ornith. Nom vulgaire du bruant proyer.

TRITRILLE s. m. (tri-tri-llé ; *ll* mil.). Jeux. Ancien jeu de cartes qui se jouait à trois : *Le tritritille était un jeu de combinaison et de renvi, qui offrait la plus grande ressemblance avec celui du médiateur*. (Maigne.)

TRITROPIS s. m. (tri-tro-piss — du préf. *tri*, et du gr. *trôpis*, carène). Erpét. Genre de reptiles sauriens, de la famille des iguaniens, tribu des stélionides.

TRITTO (Jacques), compositeur italien, né à Altamura, royaume de Naples, en 1735, mort à Naples en 1824. Il succéda à son maître, Nicolas Fago, comme directeur du Conservatoire de la Piété, se montra un partisan déclaré de l'ancien système méthodique italien, devint premier maître de la chapelle du roi et fit partie du comité chargé de diriger le collège royal de musique, lors de la fondation de cet établissement. Tritto réussit surtout dans la musique d'église. Il composa notamment un *Credo* à cinq voix et une grande *Messe* à huit voix qui sont très-estimés. Il fut moins heureux dans la musique dramatique. Néanmoins, on cite de lui plusieurs opéras qui furent applaudis en italien : *La Vergine del Sol, Appelle e Campaspe, Il Conviato di Pietra, I Due gemelli*. Enfin, on lui doit un traité de musique intitulé : *Scuola del contrappunto ossia teoria musicale* (Milan, 1816, in-4°).

TRITTYARQUE s. m. (tritt-ti-ar-ke — gr. *tritttyarchos* ; de *trittus*, nombre trois ; *archos*, chef). Chef d'une tritutie, chez les Athéniens.

TRITTYE s. f. (tritt-ti — gr. *trittua* ; de *trittus*, nombre trois). Tiers de la tribu, chez les Athéniens.

— s. f. pl. Sacrifice dans lequel on immolait trois victimes différentes, chez les Grecs.

TRITUBERCULÉ, ÉE adj. (tri-tu-bér-ku-lé — du préf. *tri*, et de *tuberculé*). Hist. nat. Qui porte trois tubercules.

TRITURABLE adj. (tri-tu-ra-ble — rad. *triturer*). Qui peut être trituré : *Corps, matière triturable*.

TRITURANT, ANTE adj. (tri-tu-ran, -ante — rad. *triturer*). Qui triture, qui produit la trituration.

— Anat. Surface *trituration*, Surface des dents molaires qui entre en contact avec la surface des dents opposées, et sur laquelle s'opère la trituration des aliments.

TRITURATION s. f. (tri-tu-ra-si-on — rad. *triturer*). Action de triturer, de réduire en poudre ou en pâte par écrasement : *Destinées à diviser les aliments, les dents sont susceptibles de s'user par la trituration*. (Cuv.)

— Administr. Travail de distribution des dépêches confiées à la poste.

— Physiol. Prétendu travail mécanique de l'estomac qui, d'après les anciens auteurs, réduirait en pâte les aliments.

— Alchim. *Trituration philosophique*, Mode particulier de calcination.

TRITURE s. m. (tri-tu-re). Erpét. Syn. de **TRITON**, genre de batraciens.

TRITURE s. f. (tri-tu-re — rad. *triturer*). Habitude de manier les affaires publiques ou privées : *Prendre, avoir la triture des affaires*. « Peu usité.

TRITURER v. n. ou tr. (tri-tu-ré — latin *triturare*, forme redoublée de *tero*, *triv*, *tritum*, broyer, fouler, qui représente la racine sanscrite *tar*, traverser, d'où aussi le grec *teirô*, l'ancien slave *trieli*, le lithuanien *triti*, le kymrique *tori*, l'arimoricain *terri*, etc. A la même famille appartient l'irlandais *tioramh*, battage du blé. Les langues germaniques s'y lient de plus loin par leur verbe gothique *thriskan*, anglo-saxon *therscan*, ancien allemand *drescan*, battre le blé, d'où le gothique *gathrask*, aïre, et l'anglo-saxon *therscol*, ancien allemand *driskil*, fléau). Réduire en parties très-ménues, en poudre ou en pâte, par écrasement : *TRITURER des drogues dans un mortier*.

— Syn. *Triturer, broyer, piler, pulvériser*. V. **BOYER**.

TRITYLE s. m. (tri-ti-llé). Chim. Troisième terme de la série des radicaux alcooliques monoatomiques gras. Il On dit aussi **PROPYLÈNE**.

TRITYLÈNE s. m. (tri-ti-lè-ne). Chim. Deuxième hydrocarbure de la série du gaz oléfiant. Il On dit aussi **PROPYLÈNE**.

TRIUMFETTE s. f. (tri-on-fè-te — de *Trionfetti*, botan. ital.). Bot. Genre d'arbrisseaux et sous-arbrisseaux, de la famille des tiliacées, tribu des tiliées, comprenant plus de soixante espèces, qui croissent dans les régions chaudes.

— **Encycl.** Les *triumfettes* sont des arbrisseaux, des sous-arbrisseaux ou des plantes herbacées, couvertes de poils étoilés, à feuilles alternes, pétioles, entières ou lobées, et à fleurs jaunes, portées sur des pédoncules latéraux ; le fruit est une capsule à plusieurs loges, couverte d'aiguillons crochus. Parmi les nombreuses espèces de ce genre, qui habitent surtout les régions tropicales, on remarque particulièrement la *triumfette lupulier* ; c'est un arbrisseau à feuilles cordiformes à la base, trilobées et bordées de dentelures inégales. Il croît aux Antilles et aux Bermudes, où il porte les noms vulgaires de *lupulier* ou *grand cousin*. Sa racine a les propriétés de la guimauve, qu'elle remplace ; ses rameaux flexibles sont employés en guise d'osier, et son écorce fournit des fils textiles.

TRIUMVIR s. m. (tri-omm-vir — mot lat. formé de *tres*, trois, et de *vir*, homme). Hist. rom. Magistrat ou officier public chargé, conjointement avec deux collègues, d'une branche de l'administration : **TRIUMVIR capital**. **TRIUMVIR nocturne**.

— Hist. de France. Chacun des trois membres de l'association formée entre Duport, Alexandre Lameth et Barnave, puis entre Robespierre, Couthon et Saint-Just.

— **Encycl.** Hist. rom. Sous le nom de *triumvirs pour organiser la république*, on désigne à Rome les membres de ces coalitions d'ambitieux qui, à deux reprises, à Rome, s'emparèrent du souverain pouvoir et dont nous parlerons à **TRIUMVIRAT**. Mais en dehors de ces *triumvirs* qui devaient amener la chute de la république, il existait à Rome un certain nombre de magistrats inférieurs qui remplissaient des fonctions temporaires ou perpétuelles de diverses sortes et qui formaient des commissions de trois membres, ce qui leur faisait donner le nom de *triumvirs*. Parmi ces magistrats, nous citerons les suivants :

Les *triumvirs capitales*, institués à Rome l'an 463 de la fondation de cette ville, étaient élus dans les comices par tribus. Leurs fonctions consistaient à veiller à la garde des prisonniers, à faire exécuter les peines correctionnelles et les condamnations capitales, etc. Ils avaient, en outre, une juridiction particulière sur les gens sans aveu et les esclaves fugitifs.

Les *triumvirs épulons* avaient pour principale fonction de préparer et de présider les festins sacrés. V. **ÉPULON**.

Les *triumvirs mensaires* étaient des intendants des finances qui furent établis, lors de la seconde guerre punique, pour procurer des ressources au trésor épuisé au moyen d'emprunts et d'attribution.

Les *triumvirs monétaires*, institués l'an de Rome 507, pour fabriquer la monnaie, étaient nommés annuellement par les comices par tribus et subordonnés aux *triumvirs numulaires*.

Les *triumvirs nocturnes*, dont l'institution remontait au ier siècle de la fondation de Rome, avaient pour fonction de veiller à la police de la ville pendant la nuit.

Les *triumvirs numulaires* étaient des inspecteurs chargés d'examiner la monnaie et d'en faire l'épreuve.

Les *triumvirs pour choisir le sénat* étaient des commissaires extraordinaires, institués par Auguste pour reviser la liste des sénateurs lorsqu'il voulait modifier ce corps.

Enfin, les *triumvirs pour le partage des terres* étaient chargés d'établir d'organiser des colonies romaines. Ils étaient nommés, pour un temps variable, par les comices par tribus.

TRIUMVIRAL, ALE adj. (tri-omm-vi-ral, -ale — lat. *triumviralis* ; de *triumvir*). Qui appartient aux triumvirs : *Pouvoirs TRIUMVIRAUX. L'établissement de la puissance TRIUMVIRALE porta un coup mortel à la liberté des Romains*. (Acad.)

TRIUMVIRAT s. m. (tri-omm-vi-ra — lat. *triumviratus* ; de *triumvir*). Dignité, fonctions des triumvirs.

— Association de trois citoyens puissants pour envahir toute l'autorité.

— Nom donné par les protestants à l'union du connétable de Montmorency, du duc de Guise et du maréchal de Saint-André.

— Nom donné, sous l'Assemblée constituante, à l'union qui existait entre Duport, Alexandre Lameth et Barnave, et, pendant la Convention, à celle qui se forma entre Robespierre, Couthon et Saint-Just.

— Dans l'ancien ordre de Malte, Réunion des trois électeurs auxquels on confiait l'élection du grand maître, et qui se composait d'un chevalier, d'un prêtre chapelain et d'un servant d'armes.

— Fam. Association entre trois personnes.

— **Encycl.** Dans la république romaine, on a donné ce nom à l'association de trois personnages puissants qui s'emparèrent du gouvernement de la république. Il y eut deux *triumvirats* célèbres.

Le premier *triumvirat* fut formé l'an 60 avant notre ère, par César, Crassus et Pompée, pour l'exploitation du pouvoir et des hautes charges de la république. César s'empara pour cinq ans du gouvernement des Gaules et de l'Illyrie, Crassus prit celui de la Syrie et Pompée les Espagnes. Crassus mourut bientôt chez les Parthes. Pompée résida à Rome, se bornant à faire gouverner par des lieutenants les provinces qui lui étaient échues. Quant à César, il se mit à soumettre les Gaules et employa l'argent provenant de ses conquêtes à se faire des partisans dans l'armée, le peuple et le sénat. L'ambition démesurée de César ayant amené une rupture entre lui et Pompée, la guerre civile éclata. Ce dernier, battu à Pharsale, fut assassiné en Égypte, et César devint seul maître du pouvoir.

Le second *triumvirat* se forma l'an 43 av. J.-C.

Après le meurtre de César, Octave, son fils adoptif, Antoine et Lépide, à la tête d'armées puissantes et aspirant tous trois à la succession du dictateur, jugèrent qu'il était plus prudent et plus sûr de se partager l'empire que de le jouer dans une bataille douteuse. Ils se rencontrèrent dans une petite île du Reno, près de Bologne, délibérèrent seuls pendant trois jours et trois nuits et convinrent de former entre eux, pour cinq ans, un *triumvirat*, se partageant le monde romain comme une succession paternelle. Après d'horribles proscriptions (v. ce mot), ils firent légaliser par un semblant de comices l'autorité qu'ils s'étaient arrogée et firent un nouveau partage des provinces. Antoine garda le gouvernement des Gaules, Lépide prit l'Afrique, et Octave s'empara de l'Italie, de la Sardaigne, de la Sicile, etc. Ce dernier employa les forces de Lépide et d'Antoine à écraser à Philippes les derniers défenseurs de la liberté romaine, Brutus et Cassius. L'alliance monstrueuse des *triumvirs*, toujours incertaine et douteuse, mal entretenue par de fausses réconciliations, finit par se rompre ; la guerre civile déchira de nouveau la république, et la lutte des trois rivaux se termina par la bataille d'Actium (31), dont le gain assura l'empire au plus lâche, mais au plus habile, Octave, qui régna sous le nom d'Auguste.

En France, on a donné le même nom de *triumvirat* à plusieurs ligues d'ambition formées entre trois personnages puissants, soit pendant les guerres de religion, soit sous l'Assemblée constituante et sous la Convention.

Triumvirat (Lé), tragédie de Crébillon, en cinq actes et en vers (Théâtre-Français, 1755). Lorsque Crébillon fit jouer le *Triumvirat*, il était âgé de quatre-vingt-un ans, et on conçoit facilement qu'à cet âge la verve soit presque épuisée, surtout lorsque l'énergie était la principale corde du talent de l'auteur. La pièce fut sifflée à la première représentation, et le lendemain « le public me prodigua, dit Crébillon, plus d'applaudissements que je n'en reçus de ma vie à aucune de mes pièces ; on eût dit qu'il se faisait un point d'honneur de protéger un vieux nourrisson qu'il avait paru adopter dès ses premières productions. Malgré les bontés dont il m'honora, la cabale n'en a pas moins répandu une foule d'absurdités contre cet ouvrage, jusqu'à dire que c'était un *réchauffé de Cromwell*. Je laisse à penser quel rapport il peut y avoir entre le triumvirat et Cromwell. »

Le plus grave reproche qu'on puisse adresser à cette tragédie, c'est d'avoir gâté des inspirations et des caractères énergiques par des allures romanesques et des fadeurs amoureuses ; d'avoir prêté à Cicéron un caractère contraire à la tradition historique. Sextus Pompée, déguisé en chef gaulois, sous le nom de Clodomir, et amoureux de Tullie, fille de Cicéron, veut entraîner le père et la fille au milieu de son camp ; d'un autre côté Octave, également épris de Tullie, met la grâce de Cicéron au prix de son amour. Quant au grand orateur, il ne veut pas être sauté ; il s'obstine

à mourir, croyant que son trépas servira la liberté. Repoussé par Tullie, Octave charge ses serviteurs de faire échapper Cicéron ; mais, gagnés par Fulvie, ils assassinent le grand orateur. Au moment même où on lui annonce ce forfait, Tullie vient lui offrir sa main pour sauver son père ; Octave hésite ; soudain, Tullie, qui vient d'apercevoir la tribune aux harangues couverte d'un voile, arrache ce voile et découvre les restes sanglants de son père. Elle se tue en maudissant Octave :

Traître, pour assouvir la fureur qui t'anime,
Tourne les yeux... Voilà la dernière victime !

Faire dépendre de grands événements, tels que la proscription et la mort de Cicéron, de l'amour de Sextus Pompée et d'Octave pour Tullie, c'est rapetisser leur caractère et violer la vérité historique. Cicéron seul se montre véritablement Romain et n'en est que moins véridique. Le beau rôle, c'est celui de Tullie. Si la fable est faible, en revanche il y a des beautés de premier ordre. Une scène surtout est magnifique : c'est celle où Octave et Sextus Pompée, mis en présence, se mesurent des yeux et échangent des paroles sous lesquelles perle la provocation. De très-beaux vers marquent les principales situations du *Triumvirat*.

Triumvirat (Lé), tragédie en cinq actes, de Voltaire (Théâtre-Français, 5 juillet 1754). L'auteur écrivit en tête de cette tragédie, qui portait sur le manuscrit ce titre : *Octave et le jeune Pompée*, ces lignes : « Je n'ai composé cet ouvrage que pour avoir occasion de développer dans des notes les caractères des principaux Romains au temps du triumvirat, et pour placer convenablement l'histoire de tant d'autres proscriptions qui effrayent et qui déshonorent la nature humaine, depuis la proscription de 23,000 Hébreux en un jour, à l'occasion d'un veau d'or, et de 24,000 en un autre jour, pour une fille madianite, jusqu'aux proscriptions des vaudois du Piémont. » Les notes sont en effet aussi curieuses qu'un chapitre de Suétone. Quant à la tragédie elle-même, l'histoire n'y est pas assez scrupuleusement respectée, et cependant les mœurs des Romains du temps du triumvirat y sont représentées avec le pinceau le plus fidèle. Elle semble plutôt faite pour la lecture que pour la représentation.

La scène s'ouvre dans l'île où les triumvirs firent entre eux le partage du monde ; ils sont en train de rédiger les tables de proscription et de diviser l'empire. Tandis qu'ils se croient déjà maîtres de l'univers, des mains s'arment dans l'ombre pour leur châtiement. Fulvie, qu'Antoine vient de répudier, et le fils de Pompée, que la tempête a jeté sur cette île, concertent leur vengeance. Ils doivent profiter de la nuit pour tuer dans leur tente Octave et Antoine. Comme jadis Lucius Scævola, Pompée se trompe et ne frappe qu'un esclave ; Fulvie est arrêtée avant d'avoir pu consommer le meurtre. Traduits devant Antoine et Octave, ils avouent hardiment leur dessein, et Pompée se trahit par la bonté de ses réponses. Antoine réclame la mort des coupables ; Octave doit la désirer plus vivement que lui encore, car Pompée est doublement son rival, et comme fils du grand Pompée, et comme amant préféré de la belle Julie. C'est la situation de Néron dans *Britannicus* ; mais Octave agit comme plus tard Auguste avec Cinna. Il fait l'apprentissage de la clémence. Non-seulement il pardonne, mais il unit Julie à Pompée, qui sera forcé par son devoir de le combattre, mais qui lui avouera son admiration.

Le sujet est antihistorique, mais bien conçu et bien mené ; les caractères sont vigoureusement tracés. Il y a de fort belles scènes, surtout au dernier acte, qui n'a que le tort de rappeler un peu trop la clémence d'Auguste. Parmi les passages remarquables, nous citerons ce portrait d'Octave par Fulvie :

Qui peut connaître Octave ? et que son caractère
Est différent en tout du grand cœur de son père !
Je l'ai vu dans l'erreur de ses égarements
Passer Antoine même en ses emportements.
Je l'ai vu des plaisirs chercher la folle ivresse,
Je l'ai vu des Catons affecter la sagesse.
Après m'avoir offert un criminel amour,
Ce Protée à ma chaîne échappa sans retour.
Tantôt il est affable, et tantôt sanguinaire ;
Il adore Julie, il a proscriit son père ;
Il hait, il craint Antoine, il lui donne sa sœur ;
Antoine est forcé, mais Octave est trompeur.
Ce sont là les héros qui gouvernent la terre ;
Ils font en se jouant et la paix et la guerre ;
Du sein des voluptés, ils nous donnent des fers.
A quels maîtres, grands Dieux ! livrez-vous l'univers !

Et cette réponse de Julie à Octave, qui se vante d'être le fils de César :

Vous son fils... ô héros, ô généreux vainqueur !
Quel fils as-tu choisi ! Quel est ton successeur !
César vous a laissé son pouvoir en partage ;
Sa magnanimité n'est pas votre héritage ;
S'il versa quelquefois le sang du citoyen,
Ce fut dans les combats en répandant le sien ;
C'est par d'autres exploits que vous briguez l'empire.
Il savait pardonner, et vous savez proscrire ;
Prodigue de bienfaits, et vous d'assassins,
Vous n'êtes point son fils, je ne vous connais pas !

TRIUNIBINAIRE adj. (tri-u-ni-bi-nè-re — du préf. *tri*, du lat. *unus*, un, et de *binatre*). Muer. Se dit d'une variété dont les cristaux résultent de trois décroissements par une

rangée, et d'un décroissement par deux rangées.

TRIUNITAIRE adj. (tri-u-ni-té-re — du préf. *tri*, et de *unitaire*). Minér. Se dit d'une variété dont les cristaux résultent de trois décroissements par une rangée.

TRIURE s. m. (tri-u-re — du préf. *tri*, et du gr. *oura*, queue). Ichtyol. Nom donné à deux genres de poissons, l'un du groupe des murenes, l'autre de la famille des salmonides.

TRIVIDE s. f. (tri-u-ri-de). Bot. Genre de plantes aquatiques, de la famille des najaïdées, dont l'espèce type croît au Brésil.

TRIVALENT s. m. (tri-val-lan — du préf. *tri*, et du lat. *valens*, qui vaut). Chim. Quantité de trois équivalents.

TRIVALVE adj. (tri-val-ve — du préf. *tri*, et de *valve*). Hist. nat. Qui a trois valves : *Fruit* TRIVALVE. *Coquille* TRIVALVE.

TRIVALVÉ, ÉE adj. (tri-val-vé). Hist. nat. Syn. de TRIVALVE.

TRIVANDERAM ou **TRIVANDAPATAM**, ville de l'Indoustan (Deccan méridional), sur la côte de Malabar, à 226 kilom. S.-S.-E. de Cochim, près de la mer des Indes, par 8° 29' de latit. N. et 74° 37' de longit. E. Capitale de la province de Travancore.

TRIVELIN s. m. (tri-ve-lain — nom d'un personnage de l'ancienne troupe italienne). Farceur, baladin, bouffon.

— Chir. Outil dont se sert le dentiste pour extraire les chicots. Il l'appelle aussi *LANGUE DE CARPE*.

TRIVELIN, type de comédie italienne, créé à Paris vers le milieu du xvii^e siècle. C'est un valet, un espèce d'Arlequin, moins la finesse, et avec une certaine dose de scélératesse en plus. Domenico Locatelli joua, à la Comédie-Italienne, ce rôle avec succès en 1653. Cet acteur donna à l'emploi de Trivelin le caractère qu'il n'a plus cessé d'avoir, celui d'un valet intrigant. Le second des Trivelins, qui ne le cédait pas en mérite à son prédécesseur, fut Pierre-François Biancotelli, né en 1681. Il joua les Trivelins à Toulouse, à Montpellier, à Venise, à Milan, à Parme, à Mantoue, à Gènes, puis enfin à Paris, dans la troupe du Régent; Biancotelli composait lui-même les pièces, où il jouait. Voici quel était le costume traditionnel de Trivelin : veste et pantalon jaune chamois, bordés de triangles d'étoffe verte, galons et bordures rouges; croissants et étoiles rouges; boutons de métal; manteau vert doublé de rouge, bordé de jaune; chapeau gris, à queue de lièvre; ceinture de cuir jaune; souliers de cuir jaune à nouës rouges; bas rouges; masque et mentonnière noirs.

TRIVELINADE s. f. (tri-ve-li-na-de — rad. *trivelin*). Bouffonnerie dans le goût de celles de Trivelin :

J'ai huit ou dix *trivelinades*

Que je sais sur mon doigt.

LA FONTAINE.

TRIVENTO, ville du royaume d'Italie (Molise), sur une colline au pied de laquelle coule le Trigno, à 37 kilom. N.-O. de Campobasso; 5,400 hab. Evêché. On y remarque la cathédrale, le palais épiscopal et quelques ruines de l'ancienne *Preventum*. Cette ville est très-ancienne et fut l'une des plus importantes des Samnites; sous les Romains, elle eut le titre de municipal.

TRIVETH ou **TREVETH** (Nicolas), historien et philologue anglais, né vers 1258, mort en 1324. Lorsqu'il eut fait ses études théologiques et philosophiques à Oxford, où il passa son doctorat, et à Paris, il entra dans l'ordre des dominicains et devint prieur de son couvent. Triveth fut un des hommes les plus instruits et les plus laborieux de son temps. Parmi ses nombreux ouvrages de théologie, de philologie et d'histoire, écrits en style barbare, mais qui témoignent de l'étendue de ses connaissances, on cite : des *Commentaires* sur la *Genèse*, l'*Exode*, le *Levitique*, les *Paralipomènes*, les *Psaumes*; l'*Exposition des vingt-deux livres de la Cité de Dieu*; un *Commentaire sur le traité de Boèce*. De la consolation philosophique; des *Annales* depuis le commencement du monde jusqu'à Jésus-Christ; des *Annales* depuis 1136 jusqu'à 1307, formant une intéressante histoire des rois d'Angleterre appartenant à la famille des Plantagenets.

TRIVIAIRE adj. (tri-vi-ère — du préf. *tri*, et du lat. *via*, chemin). Où aboutissent trois chemins, trois rues : *Carrefour* TRIVIAIRE. Il Peu usité.

TRIVIAL, ALE adj. (tri-vi-al, a-le — latin *trivialis*; de *trivium*, endroit où aboutissent trois chemins, carrefour; de *tres*, trois; *via*, voie, chemin). Extrêmement banal, commun, usé, rebattu ou grossier et bas : *Pensée* TRIVIALE. *Façons de parler* TRIVIALES. *Expressions* TRIVIALES. *Calambours* TRIVIAUX. *L'affectation consiste à dire en termes recherchés des choses TRIVIALES ou communes*. (D'Alemb.) *On débite des paradoxes, faute de trouver des vérités qui ne soient point TRIVIALES*. (Condorcet.)

— Mythol. rom. Qui préside aux carrefours : *Dieux* TRIVIAUX.

— s. m. Ce qui est trivial : *Aimer, rechercher* le TRIVIAL.

— Syn. *Trivial*, commun, ordinaire, etc. V. COMMUN.

— Encycl. Littér. Quand on parle du *trivial* en littérature, on n'entend pas seulement ce qui est usé, commun, rebattu, mais aussi ce qui a un caractère de grossièreté et convient à la langue des carrefours; en cela se trouve entièrement justifiée l'étymologie latine du mot (*trivium*, carrefour). C'est en ce sens que Boileau a dit :

On ne vit plus en vers que pointes *triviales*;

Le Parnasse parla le langage des halles.

Le *trivial* est donc l'opposé de l'atticisme. On comprend par là que, dans la plupart des genres littéraires, il ne doit jamais se montrer. Dans tous les cas, il a besoin pour être admis ou d'exciter une grande gaieté, ou d'être relevé par l'originalité de l'œuvre, ou encore d'être autorisé par la singularité du genre que l'on traite. Ainsi, le burlesque s'allie inévitablement au *trivial*. Scarron, le maître du genre, ne l'a pas épargné dans son *Virgile travesti*; mais il en a le plus souvent justifié l'emploi par des effets de gaieté, par des contrastes amusants et par des traits heureux qui l'excusent en le faisant ressortir. Pour tourner en ridicule le larmoiement continu d'Enée, il dira :

Enéas pleurant comme un veau...

De même, il dira de Didon :

C'était une grosse doudon...

Le *trivial* a encore sa place chez les poètes *rouges-troignes* et *francs-buveurs*, dont le modèle fut Saint-Amant, qu'on a surnommé *l'Homme du melon*, du *petit-salé* et de la *crevette*; mais c'est à la condition d'obéir comme lui au sentiment du pittoresque et de ne pas rechercher sans motif les pasquinades, les équivoques et les plaisanteries grossières. La *crevette* est un morceau d'une fougue, d'une ébriété et d'un lyrisme extraordinaires. « Comme d'une gigantesque corne d'abondance vidée par le dieu Gaster, dit M. Théophile Gautier, ruissellent les mets et les vins avec un scintillement de couleur à éblouir les yeux. Les rimes résonnent comme des verres qui s'entre-choquent et semblent se porter des santés. » Le morceau intitulé la *Débauche* offre des qualités analogues :

Bacchus ! qui vois notre débauche,
Par ton saint portrait que j'ébauche
En m'enluminant le museau;
Par tes cloches qui sont des pots,
Par tes soupirs qui sont des fots;
Par ce jambon couvert d'épice,
Par ce long pendan de saucisse,
Par la majesté de ce broc,
Par masse, toppe, cric et croc...

Là où le *trivial* se trouve encore plus complètement dans son domaine, c'est dans le genre poissard, qui n'est que l'imitation du langage des halles, et l'on doit s'attendre à voir chez Vadé les mots les plus sales, les expressions les plus grossières :

Ma pipe est en bringue, mill' guieux !...
Cinquante sols ! je vous en fous...
Gueuse à crapeaux, coffre à grillon !...

et autres aménités de la même sorte.

Au théâtre, on admet le *trivial* dans la farce et dans certaines comédies qui se rapprochent de la farce; mais les spectateurs dont l'esprit à quelque culture ne peuvent le supporter s'il ne produit des effets de gaieté; plus il est bas, plus il faut que ces effets soient grands. Une grande partie du répertoire de la foire est pleine de trivialités qui ne font plus rire et, par conséquent, nous semblent insipides; mais rien n'est plus variable que ce qui tient au rire dans les œuvres de l'esprit. Les mœurs, les usages, les préoccupations changent, et les mots devant lesquels nos pères étaient pris d'une folle gaieté n'amènent pas même le sourire à nos lèvres. Bien des pièces du Palais-Royal qui continuent la tradition des burlesques trivialités de la foire font rire à Paris et n'obtiennent en province que des sifflets.

Chez Molière même, dans certaines comédies qui tiennent de la farce, il y a des détails d'une trivialité grotesque qui ont vieilli, comme les coups de bâton de Scapin sur le dos de Géronte et les seringues de matassins poursuivant Pourceaugnac; mais il est bien d'autres passages où la trivialité de la pensée et de l'expression fait naître un rire aussi franc et aussi bruyant que s'ils dataient d'hier.

La chanson *triviale* a toujours eu des adeptes; on l'a vue à la mode jusque dans les salons; la *Femme à barbe* ou la *Déesse du bœuf gras* sont les modèles du genre.

TRIVIALEMENT adv. (tri-vi-a-le-man — rad. *trivial*). D'une manière triviale : *Parler, écrire* TRIVIALEMENT.

TRIVIALISER v. a. ou tr. (tri-vi-a-li-zé — rad. *trivial*). Rendre trivial : TRIVIALISER volontairement son style.

TRIVIALITÉ s. f. (tri-vi-a-li-té — rad. *trivial*). Caractère, qualité de ce qui est trivial : *Écrit d'une TRIVIALITÉ choquante*.

TRIVIE s. f. (tri-vi — du lat. *trivium*, carrefour). Moll. Genre de mollusques gastéropodes pectinibranches, formé aux dépens des porcelaines.

TRIVIEN, IENNE adj. (tri-vi-ain, è-ne — lat. *trivianus*; de *trivium*, carrefour). Mythol.

Surnom donné à Diane, à Hécate et à Mercure.

TRIVIER-DE-COURTES (SAINT-), bourg de France (Ain), ch.-l. de cant., arrond. et à 31 kilom. de Bourg-en-Bresse; pop. aggl., 614 hab. — pop. tot., 1,393 hab. Commerce de grains.

TRIVIER-SUR-MOIGNANS (SAINT-), bourg de France (Ain), ch.-l. de cant., arrond. et à 19 kilom. de Trévoux; pop. aggl., 703 hab. — pop. tot., 1,757 hab. Autrès se trouve un grand étang formé par la rivière de Moignans.

TRIVISANO (Marc), littérateur italien, né à Venise au commencement du xvii^e siècle, mort dans la même ville vers 1674. Il suivit avec distinction la carrière des armes, se signala particulièrement pendant la guerre du Frioul (1616) et dut à un trait de générosité extraordinaire envers son ami Nicolas Barbarigo d'être surnommé *le Héros*. On lui doit, entre autres écrits : *Vita di Francesco Erizzo, principe di Venezia* (Venise, 1651); *Le Azioni eroiche di Lazaro Mocenigo* (Venise, 1639, in-4°). La plupart de ses écrits n'ont pas été imprimés.

TRIVISANO (Bernard), philosophe italien, neveu du précédent, né à Venise en 1652, mort près de Conegliano en 1720. Sous l'habile direction de son oncle, il acquit une instruction aussi solide que variée. Les langues anciennes et plusieurs langues modernes, la philosophie, les mathématiques, l'histoire, les antiquités, les belles-lettres, la poésie, les arts du dessin devinrent l'objet de ses études, que vinrent compléter encore des voyages en France, en Allemagne et en Angleterre. Partout le jeune Trivisano fut accueilli avec distinction, notamment à la cour de Louis XIV. De retour dans sa patrie, il employa une partie de sa grande fortune à se créer une belle bibliothèque et de riches collections de statues et de médailles, et devint successivement gouverneur de Bellune, magistrat de la *quarantia*, enfin professeur de philosophie. Trivisano a laissé de nombreux écrits, notamment sur la philosophie, la morale, la politique, le droit, les langues, etc. Nous citerons de lui : *L'Immortalità dell' anima* (Venise, 1699, in-4°); *Meditazioni filosofiche* (Venise, 1704, in-4°); *Prælectiones fundamentales* (Venise, 1719, in-8°); *Della laguna di Venezia* (Venise, 1715, in-4°).

TRIVISANO (Bernardo), alchimiste italien. V. BERNARD LE TRIVISANO.

TRIVIUM s. m. (tri-vi-um — mot lat. formé de *tres*, trois, et de *via*, route). Nom donné, dans les anciennes écoles, à l'ensemble des trois premiers arts libéraux, savoir la grammaire, la rhétorique et la dialectique.

— Encycl. On sait que les deux cours d'études embrassaient autrefois, dans leur réunion, ce que l'on appelait les sept arts libéraux, à savoir : la grammaire, la rhétorique et la dialectique; l'arithmétique, la géométrie, la musique et l'astronomie. Les quatre derniers composaient le *quadrivium* (v. ce mot). Le *trivium* comprenait les trois arts qui formaient l'ensemble de l'enseignement des belles-lettres : la grammaire, la rhétorique et la dialectique. On imagine facilement ce que devaient être la dialectique et la rhétorique dans des écoles où l'on n'avait d'autre but que d'élever des clercs destinés à l'autel ou à la vie religieuse. Quant à la grammaire, elle se bornait en général à l'étude du latin, et presque toujours du latin d'église. Le niveau de cette étude était tel, qu'à une certaine époque deux des questions proposées à ceux qui demandaient la prêtrise étaient les suivantes : « Comment distingue-t-on le pluriel du singulier ? Comment distingue-t-on le genre féminin du genre masculin ? » Le grec fut enseigné dans quelques écoles, à la suite de la croisade qui plaça un prince français sur le trône de Constantinople et qui fit connaître, entre autres livres grecs, les textes d'Aristote, de Platon, des Pères de l'Eglise. Toutefois, l'enseignement de cette langue fut très-restreint. En effet, on peut faire remonter à cette époque cette phrase si connue : « *Græcum est, non potest legi* » ; C'est du grec, on ne peut le lire. — « Ce proverbe, dit Bayle, pourrait avoir tiré son origine de la coutume des commentateurs. On prétend que, lorsqu'ils tombaient sur un mot grec, ils cessaient d'interpréter et en donnaient pour raison que c'était du grec qui ne pouvait être lu, et après avoir ainsi sauté cette fosse, ils reprenaient l'explication du latin. »

TRIVOCALÉ s. f. (tri-vo-ka-le — du préf. *tri*, et de *vocale*). Gramm. Syn. de *TRIPH-THONGUE*.

TRIVOLTAIN ou **TRIVOLTIN** adj. m. (trivoltain — ital. *trivoltano*; du préf. *tri*, et de *volta*, fois). Econ. rur. Se dit de vers à soie de race japonaise, qui éclosent trois fois dans la même année.

TRIVULCE, en italien *Trivulsi*, nom d'une ancienne famille italienne, originaire de Milan, où elle existait dès le xi^e siècle, et dont plusieurs membres se sont rendus fameux en suivant la carrière des armes au xvi^e et au xvi^e siècle. Les plus connus sont les suivants :

TRIVULCE (Jean-Jacques), célèbre général milanais, dit le *Grand Trivulce*, né à Milan en 1448, mort à Arpajon en 1518. Il fit ses

premières armes en France avec Galéas Sforza, au service de Louis XI, puis combattit contre les Vénitiens (1483) dans les troupes lignées du duc de Milan et du pape. Écarté de la cour de Milan par l'inquiète ambition de Ludovic le Maure, il entra au service du roi de Naples et combattit Charles VIII et les Français avec si peu de succès qu'on l'accusa d'avoir trahi la maison d'Aragon. Trivulce entra bientôt, en effet, dans l'armée française, fut chargé de la défense d'Asti, conquit pour Louis XII, et à l'aide des guelfes de Lombardie, la plus grande partie du Milanais (1499). Nommé gouverneur de cette principauté et maréchal de France, il se conduisit comme un chef de faction plutôt que comme un administrateur, souleva tout le pays par ses violences (1500) et prépara ainsi le retour de Ludovic le Maure, qui s'était réfugié en Allemagne; mais il parvint cependant à comprimer l'insurrection (1501). Pendant la guerre de la ligue de Cambrai, il se distingua en commandant l'avant-garde à Agnadell (1509), devint commandant en chef de l'armée après la mort de Chaumont (1511), eut l'honneur de former au métier des armes Gaston de Foix, dont il continua d'être le conseil lorsque ce prince devint général en chef, surprit Bologne et battit le duc d'Urbin, dont il prit l'artillerie et les bagages. Après la mort de Gaston de Foix (1512), Trivulce redevint commandant en chef de l'armée. En 1513, Asti et Alexandrie retombèrent entre ses mains. Il était sur le point de reconquérir le duché de Milan pour la France et de s'emparer de Maximilien Sforza lorsqu'il fut battu, peut-être par sa faute, à La Rioute, près de Novare, et il finit par perdre le Milanais (1513). Sous François Ier, il fut employé de nouveau (1515) et contribua à la victoire de Marignan; mais il échoua devant Brescia et mourut disgracié à Arpajon. Grâce aux libéralités des souverains qu'il avait servis et surtout à ses exactions, à ses habitudes de pillage, il avait amassé une fortune immense. D'une avarice excessive, il lui arrivait cependant de se livrer à des dépenses royales, mais seulement lorsque sa vanité était en jeu. Son corps fut conduit à Milan et déposé dans un tombeau de marbre sur lequel, d'après son ordre, on grava cette inscription : *Hic quiescit qui nunquam quiescit*.

TRIVULCE (Théodore), maréchal de France, neveu du précédent, né vers 1456, mort en 1532. Il entra au service de la France pendant la guerre de Naples (1495), fut un des généraux qui se virent contraints de livrer Gaète à Gonzalve de Cordoue (1504), mais effaça le souvenir de ce premier revers par sa belle conduite à Agnadell (1509) et à Ravennne (1512). Appelé au commandement des Vénitiens comme allié de la France (1515), il s'empara de Brescia, prit part au siège de Parme (1521), fut ensuite chargé par François Ier du gouvernement de Milan (1524) et dut évacuer cette ville lorsque le roi eut été fait prisonnier. Trivulce reçut du roi de France, en récompense de ses services (1526), le bâton de maréchal et le gouvernement de Gènes, mais il s'y laissa surprendre par André Doria (1528). Il mourut gouverneur de Lyon.

TRIVULCE (Antoine), cardinal, frère du précédent, né à Milan en 1457, mort à Rome en 1508. Il devint évêque de Côme en 1487, fut chargé par Galéas Sforza de missions diplomatiques à Ferrare et à Milan, conduisit à l'empereur Maximilien, en 1493, sa fiancée, Bianca Sforza, puis quitta le service de Louis le Maure pour passer à celui du roi de France. Louis XII l'en récompensa par le titre de sénateur de Milan et en lui faisant obtenir le chapeau de cardinal.

TRIVULCE (Augustin), cardinal italien, neveu du précédent, mort à Rome en 1528. Grâce à son nom et à ses talents, il arriva rapidement aux plus hautes fonctions de l'Eglise et fut successivement nommé cardinal (1517), archevêque de Reggio (1520), évêque de Bobbio (1519), de Toulon (1524), d'Asti (1528), de Bayeux (1529) et de Brugnato (1535). En 1527, le pape le chargea de commander contre les Napolitains, mais il ne subit que des échecs. Arrêté comme otage, lors du sac de Rome par les impériaux, il fut emprisonné pendant dix-huit mois. Par la suite, Augustin Trivulce remplit avec succès une mission de conciliation entre François Ier et Charles-Quint. Il était extrêmement attaché au parti français. Ce prélat, fort instruit, a laissé des lettres imprimées dans divers recueils et de documents restés manuscrits.

TRIVULCE (Scaramuccia de), cardinal italien, neveu de Jean-Jacques, mort en 1527. Il acquit de la réputation comme jurisconsulte, professa le droit canonique à Pavie, devint conseiller de Louis XII (1499), cardinal (1517), fut nommé par François Ier protecteur de France à la cour de Rome et remplit, de 1522 à 1526, les fonctions d'évêque de Plaisance.

TRIVULCE (Antoine), neveu du précédent, mort en 1559. Il devint successivement évêque de Toulon (1528), vice-légat à Avignon (1544), cardinal (1557). Le pape, qui lui avait donné la signature de grâce et de justice, l'envoya en 1559 à Paris pour y préparer les préliminaires de la paix qui fut signée à Cateau-Cambrésis.

TRIVULCE (Jean-Jacques-Théodore),

homme d'Etat italien, né en 1597, mort à Pavie en 1657. Il servit avec distinction dans l'armée du roi d'Espagne, Philippe III, reçut ensuite la mission de se rendre en Italie pour engager les princes de ce pays à secourir Ferdinand II en guerre avec les Ottomans, et fut récompensé de ses efforts par le titre de prince de l'empire. Etant devenu veuf, il entra dans les ordres, devint légat dans les Marches, cardinal (1629), puis retourna en Espagne et fut successivement vice-roi de l'Aragon (1643), de la Sicile (1647), de la Sardaigne (1648), ambassadeur d'Espagne à Rome (1653). Il venait d'être nommé capitaine général du Milanais et se disposait à secourir Valenza, qu'assiégeait le duc de Modène, lorsqu'il mourut dans sa soixantième année. Son petit-fils, Antoine-Théodore, mourut sans postérité en 1678.

TRIXAGO s. m. (tri-ksa-gô — du gr. *trixos*, triple). Bot. Section des barties, genre de personnes.

TRIXAGUE s. m. (tri-ksa-ghe). Entom. Syn. de *BYTURE* ou *THROQUE*, genre d'insectes.

TRIXE s. f. (tri-kse). Entom. Genre d'insectes diptères, de la famille des athérivères, tribu des muscides, comprenant une dizaine d'espèces, qui habitent l'Europe.

TRIXIDE s. f. (tri-ksi-de — du gr. *trixos*, triple; *eidōs*, aspect). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des nassauviées, formé aux dépens des perdions, et comprenant plus de trente espèces, qui habitent l'Inde et l'Amérique du Sud. Il Syn. de *BAILLIÈRE* et *PROSERPINAQUE*, autres genres de plantes.

TRIXIDÉ, **ÉE** adj. (tri-ksi-dé — rad. *trixide*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte à la trixide.

— s. f. pl. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des nassauviées, ayant pour type le genre *trixide*.

TRIXIS s. m. (tri-ksiss). Bot. Nom latin du genre *trixide*.

TRIXYLAMINE s. f. (tri-ksi-la-mi-ne). Chim. Base alcoolique tertiaire qui renferme trois fois le radical de l'alcool tolylique substitué à l'hydrogène de l'ammoniaque.

— *Encycl.* La *trixylamine* ou mieux tritolylamine (C₉H₉N₃) est une base tertiaire à radical alcoolique. Elle prend naissance par l'action de l'ammoniaque sur le chlorure de tolyle ou xylol chloré fait à chaud. On chauffe le xylol chloré bouillant vers 200° au ba-narie, dans des tubes scellés, avec une solution alcoolique d'ammoniaque. On débarrasse le produit de l'excès d'alcool ammoniacal par la distillation, on le lave à l'eau et on l'additionne d'acide chlorhydrique et d'éther. Ce liquide dissout une huile basique, qui n'a pas été examinée et qui doit renfermer les xylamines primaires et secondaires et qui laisse une masse saline qui est du chlorhydrate de *trixylamine* (C₉H₉N₃·HCl). On peut faire cristalliser ce sel dans l'alcool. Il se sépare des cristaux d'autres sels qui sont probablement des cristaux de chlorhydrate de mono et de dixylamine, et il reste finalement une liqueur mère sirupeuse et incristallisable. Le chlorhydrate de *trixylamine* forme de petites aiguilles brillantes, groupées concentriquement, fusibles à 203°-204°, insolubles dans l'eau et dans l'éther. La *trixylamine* séparée de ce sel forme une huile épaisse, d'une odeur particulière, plus dense que l'eau; elle est encore liquide à 15°, elle ne peut pas être distillée avec l'eau. L'azotate de *trixylamine* forme des faisceaux de petites aiguilles brillantes, fusibles à 129°, peu solubles dans l'alcool à froid, plus solubles dans l'alcool chaud.

La *trixylamine* se distingue nettement de la tribenzylamine, son homologue inférieur, par des propriétés basiques plus prononcées et par le fait qu'elle est liquide, tandis que la tribenzylamine de M. Cannizzar est solide.

TRIZEUXIDE s. f. (tri-zeu-ksi-de — du préf. *tri*, et du gr. *zeuxis*, jonction). Bot. Genre de plantes, de la famille des orchidées, tribu des vandées, dont l'espèce type croît aux Antilles.

TRIZINCIQUE adj. (tri-zain-si-ke — du préf. *tri*, et de *zincique*). Chim. Se dit d'un sel zincique contenant trois fois autant de base que le sel neutre correspondant.

TRIZIRCONIQUE adj. (tri-zir-ko-ni-ke — du préf. *tri*, et de *zirconique*). Chim. Se dit d'un sel zirconique contenant trois fois autant de base que le sel neutre correspondant.

TRIZNA, déesse de la mythologie polonaise qui présidait aux funérailles. On avait autrefois, en ce pays, la coutume de brûler les morts, puis on rassemblait les os et les cendres dans des urnes qu'on plaçait le long des routes sur des colonnes. Le maître des âmes s'appelait *Villon*.

TRIZONÉ, **ÉE** adj. (tri-zo-né — du préf. *tri*, et du latin *zona*, ceinture). Entom. Qui est marqué de trois bandes colorées.

TRIZONIE s. f. (tri-zo-ni — du préf. *tri*, et du lat. *zona*, ceinture). Myriap. Syn. d'*TURLIN*.

TRNKA DE KRZOWITZ, médecin allemand, né à Tabur (Bohême) en 1739, mort en 1791. Il fit ses études médicales à Vienne, où il passa sa thèse de docteur en 1770. L'année

suivante, il fut nommé professeur d'anatomie à l'université de Tyrnau, qui fut transférée à Pesth en 1784. Compilateur très-laborieux, Trnka a composé les douze ouvrages suivants, dans lesquels il a prétendu résumer l'ensemble des connaissances qu'on pouvait déduire des observations de tous les temps et de tous les pays : *De morbo coarctio* (Vienne, 1770, in-8°); *Historia febrium intermittentium* (Vienne, 1775, in-8°); *Commentarius medicus de tetano* (Vienne, 1777, in-8°); *De diabete commentarius* (Vienne, 1778, in-8°); *Historia cophoseos et barycoicæ* (1778, in-8°); *Historia amauroseos* (1781, in-8°); *Historia leucorrhææ* (1783, in-8°); *Historia ophthalmicæ* (1783, in-8°); *Historia cardialgiæ hæcticæ* (1787, in-8°); *Historia rachitidis* (1787, in-8°); *Historia tympanitidis* (1788, in-8°); *Historia hemorrhoidum* (Vienne, 1795, in-8°).

TRO s. m. (tro). Espèce de violon en usage dans le royaume de Siam.

TROADE, nom donné dans l'antiquité à une petite contrée de l'Asie Mineure, située entre l'Hellespont, la mer Egée et le mont Ida. Elle était arrosée par le Xanthe ou Scamandre et le Simois, et avait pour capitale Troie.

TROARN, anciennement *Doroeria*, *Troarnum*, bourg de France (Calvados), ch.-l. de cant., arrond. et à 15 kilom. de Caen; pop. aggl., 758 hab. — pop. tot., 797 hab. Commerce de beurre, volailles, fromages, cidre, etc. En 1022, Roger de Montgomery, vicomte d'Exmès, fonda à Troarn une collégiale que son fils transforma en abbaye quelques années plus tard. L'abbaye de Troarn, qui devint rapidement une des plus riches de la Normandie, fut pillée et ruinée par lord Talbot, sous le règne de Henri V. L'abbaye se releva néanmoins de ce désastre. Pendant les guerres de religion, l'amiral Coligny la livra au pillage (1562) et elle fut définitivement détruite pendant la Révolution. Aujourd'hui les débris des constructions du monastère sont occupés par un dépôt d'étalons. L'église abbatiale a complètement disparu. Le chartrier du monastère est la seule partie qui ait survécu; il a conservé intactes de belles fenêtres qui appartiennent au style du xiii^e ou du xiv^e siècle. Une vaste salle voûtée, soutenue par un gros pilier cylindrique, s'étend au-dessous de l'appartement que ces fenêtres éclairaient. L'église paroissiale de Troarn, entièrement moderne, présente néanmoins quelques parties des murs latéraux qui semblent appartenir à une époque assez reculée.

TROBRIAND (Jacques-Pierre-Romain-Marie-Denis KARDERN DU), général français, né à Pleubieu (Côtes-du-Nord) en 1780, mort en 1867. Après avoir servi pendant quelque temps dans la marine, il entra dans un régiment de hussards, puis fut attaché à l'état-major de Davout. Il se distingua à Austerlitz, puis à Eylau, devint alors capitaine, fit successivement la campagne d'Espagne (1811), celle de Russie (1812), celle de France (1813) et fut promu colonel en 1814. Sous la Restauration, M. de Trobriand tomba en disgrâce et quitta le service. En 1827, il fit un voyage dans la république de Colombie, où il reçut de Bolivar un excellent accueil. Après la révolution de juillet 1830, il reçut le grade de général de brigade, obtint un commandement en Algérie, fut ensuite mis à la tête de la subdivision de la Haute-Vienne et passa enfin dans la section de réserve. Il était grand officier de la Légion d'honneur (1847).

TROBRIAND (Régis DE), écrivain français, de la famille du précédent, né en Bretagne vers 1817. Envoyé à Rennes pour y faire ses études de droit, il s'y occupa surtout de littérature, dissipa rapidement sa fortune et se rendit, à l'âge de vingt-deux ans, aux Etats-Unis. M. de Trobriand se fixa dans ce pays, épousa à New-York la fille d'un riche négociant et continua ses travaux littéraires. Au début de la terrible guerre de la sécession, il se prononça pour le maintien de l'union et en faveur du parti antiesclavagiste, prit le commandement des gardes La Fayette, devint bientôt après colonel du 55^e régiment de New-York, puis se distingua sous les ordres de Burnside, donna notamment de grandes preuves d'intrepidité à la bataille de Fair Oaks, et fut promu brigadier général dans l'armée fédérale. On lui doit un roman intitulé *les Gentilshommes de l'Ouest*, des articles de critique insérés dans le *Courrier des Etats-Unis* et de nombreux articles et études publiés dans le *Nouveau-Monde*, revue dont il est le fondateur, etc.

TROC s. m. (trok — subst. verbal de *troquer*). Echange direct d'un objet contre un autre objet, sans intervention de monnaie ou de valeur fiduciaire : *Faire un troc*. *Le commerce de Suède se fait ordinairement en troc, et les Russes et les Lapons ne font pas de commerce autrement.* (Regnard.) *La forme primitive de l'échange, c'est le troc.* (F. Bastiat.)

— *Troc pour troc*, Echange d'une chose contre une autre, sans donner ni supplément ni retour. Il On disait autrefois **TROC DE GENTILHOMME**.

— *Encycl.* V. **ECHANGE**.

TROC (Michel-Abraham), juriconsulte et littérateur polonais, né à Varsovie. Il vivait au xviii^e siècle, s'établit à Leipzig, publia, sous le titre de *Bibliotheca polono-poetica* (2 vol. in-8°), un recueil contenant des poésies

polonaises, pour la plupart traduites du latin et du français, fit un *Dictionnaire polono-allemand-français* et fut un des éditeurs de l'*Inventaire des lois et constitutions de Pologne* (Leipzig, 1733).

TROADERO (LE), un des forts qui protègent Cadix.

TROADERO (PRISE DU). Le 15 août 1823, le duc d'Angoulême, commandant en chef l'expédition d'Espagne, arrivait sous les murs de Cadix, où s'étaient retirés le roi Ferdinand et les cortès, et où s'était également rendue une partie des troupes irrégulières aux ordres de Lopez Baños, ce qui avait porté à 14,000 hommes l'effectif de la garnison. Dès l'arrivée des troupes françaises, une petite presqu'île, connue sous le nom de Troadero et qui s'avance dans la baie de Puntales, en face de Cadix, dont elle défendait le port intérieur, parut la position la plus essentielle à emporter. Les assiégés avaient cherché à rendre cette position inexpugnable à l'aide de nombreux travaux : une profonde et large coupure, sorte de canal long de 70 mètres, dans lequel entraient les eaux de la baie, transformait le Troadero en île, et derrière ce canal on avait dressé des retranchements armés de 50 bouches à feu et défendus par une garnison de 1,700 hommes d'élite sous les ordres du colonel Garcés. Une attaque de vive force était impossible; la tranchée fut ouverte dans la nuit du 19 au 20 août, et dans la nuit du 24 au 25 on était parvenu à établir la deuxième parallèle à 40 mètres du canal. Le 29, l'armement de cinq batteries était complété. Pendant tout ce temps, la garnison du Troadero n'avait cessé de faire le feu le plus vif sans réussir à ralentir en rien l'activité des travailleurs. Le 30 août, à la pointe du jour, nos batteries se démasquèrent et engagèrent à leur tour une canonnade violente. L'artillerie ennemie répondit vigoureusement. A la fin, nos canons cessèrent le feu, et la garnison, trompée par les apparences et convaincue que nous avions éprouvé une grave échec, n'hésita plus à prendre quelque repos. En effet, suivant les prévisions et les calculs du colonel espagnol Garcés, un assaut ne pouvait être tenté que vers trois heures du matin, moment de la plus basse marée et où l'eau conservait encore une hauteur de près de 4 pi ds. Tandis que l'ennemi, trop confiant, apportait à sa garde une certaine négligence, quatorze compagnies d'élite, appuyées par trois bataillons de la garde, par le 34^e régiment de ligne et le 3^e bataillon du 35^e placé en réserve, défilèrent par la tranchée dans le plus grand silence et furent formés en une seule colonne, à hauteur de la seconde parallèle. Il leur était ordonné de franchir le canal et de marcher rapidement, sans tirer, aux retranchements. L'obstacle surmonté, les premières divisions devaient se diriger par la droite et par la gauche pour s'emparer des batteries, et le reste de la colonne se porter au delà de l'ouvrage pour agir ensuite selon les circonstances. A deux heures un quart, malgré la profondeur de l'eau qui, dans ce moment, était encore de 4 ou 5 pieds, malgré les chevaux de frise qui garnissaient le pied des retranchements, la colonne traversa le canal sans aucune hésitation et en moins de quinze minutes pénétra dans l'intérieur de l'ouvrage. Le moulin retranché de Guerra, où se trouvait la réserve, fut également emporté, et les quarante-cinq canons qui garnissaient la ligne furent à l'instant tournés contre l'ennemi. Cependant, les Espagnols avaient battu en retraite dans les maisons situées près de l'embouchure du canal séparant le Troadero de l'île et du fort Saint-Louis. L'accès n'était possible que par un chemin étroit, sinueux et hérissé d'obstacles; l'ennemi s'y maintint derrière des retranchements et sous la protection des ses canonnières et des batteries du fort de Puntales. A sept heures du matin, un pont volant, jeté sur le canal, permit au duc d'Angoulême d'arriver à son tour sur le Troadero avec plusieurs bataillons. Une nouvelle colonne d'attaque, composée du 3^e bataillon du 36^e et du 34^e régiment de ligne, appuyée d'un bataillon de la garde, sous les ordres du général Bourdesouille, fut formée; et, malgré le feu du Puntales et de la flottille, celui de cinq pièces d'artillerie, de toute l'infanterie et la difficulté du terrain, qui obligeait à traverser divers cours d'eau et marais ayant plusieurs pieds de profondeur, la position de l'ennemi fut emportée et le fort Saint-Louis occupé. Dans cette seconde affaire, le colonel Garcés, commandant en chef des troupes chargées de défendre le Troadero, fut fait prisonnier, ainsi que plusieurs autres officiers supérieurs. A neuf heures, les Français étaient maîtres de la totalité de l'isthme. Leurs pertes, tant avait été rapide l'attaque, ne s'élevaient qu'à 35 tués et 110 blessés. Celles des Espagnols, au contraire, consistaient en 150 tués, 300 blessés, 1,000 prisonniers. A peine 250 hommes parvinrent-ils à se rembarquer. La prise du Troadero, jusque-là considérée comme imprenable, remplit de stupeur la population de Cadix et détermina vraisemblablement la fin de la guerre. Ce fait d'armes glorieux, malgré la cause déplorable qu'il servait, a été illustré par un tableau de Paul Delaroche, aujourd'hui placé au musée de Versailles. V. l'article suivant.

TROADERO (PRISE DU), tableau de Paul De-

laroche; musée de Versailles. Ce tableau, qui fut commandé par le roi et valut à l'artiste la croix de la Légion d'honneur, a été peint en 1827 et exposé au Salon de peinture de la même année. Il souleva de violentes critiques de la part de la presse. Delaroche avait été obligé de rendre d'imagination l'effet d'un siège de nuit, des feux de batteries au clair de lune, le tout se mirant dans le cristal des eaux, « enfin, dit M. de Loménie, quelque chose de fort difficile à inventer pour celui qui ne l'a pas vu. » On voit dans la *Prise du Troadero* ressortir tous les petits défauts de la manière de Delaroche : pas d'imagination, détails trop soignés aux dépens de l'ensemble. Nous ne voulons pas répéter ici toutes les choses amères qui furent dites au peintre en 1827, mais nous sommes obligés de reconnaître qu'on aurait bien dû attendre, pour lui donner la croix, la *Mort de la reine Elisabeth*, la plus belle et la mieux réussie de toutes ses œuvres; alors, au lieu de critiques acerbes qu'on lui prodigua, le public aurait été certainement disposé à le créer d'un seul coup commandeur. Il faut reconnaître aussi que Delaroche comprit qu'il lui fallait justifier la distinction dont il était l'objet, et qu'il eut le bonheur de riposter à ses détracteurs par une série de chefs-d'œuvre, et surtout par son fameux *Hémicycle*. La *Prise du Troadero* a une hauteur de 4m,05 sur une largeur de 5m,28. Comme nous l'avons dit, elle appartient au musée de Versailles et n'a jamais été gravée.

TROCART s. m. (tro-kar) — corrupt. de *trois* et de *carre*. Chir. Instrument propre à faire des ponctions. Il On dit aussi **TROIS-QUARTS**.

— *Encycl.* Le *trocart* est un instrument perforateur destiné non-seulement à la ponction des cavités distendues par des fluides, mais encore à l'écoulement des fluides que ces cavités renferment. Le *trocart* est le moyen le plus ordinaire des diverses espèces de paracentèse; il offre le double avantage de la célérité dans l'opération et du ménagement le plus grand possible des parties à travers lesquelles il doit être dirigé. Le *trocart* pénètre en écartant les tissus bien plutôt qu'en les divisant, de sorte que rarement il est la cause de ces hémorragies que les instruments tranchants produisent souvent et dont la suspension causerait un grand embarras dans certaines circonstances, en raison de la profondeur à laquelle seraient placés les vaisseaux intéressés. Tel qu'on le fabrique aujourd'hui, le *trocart* se compose de deux parties, le poinçon et la canule. Le poinçon est une tige d'acier cylindrique, terminée par une pointe triangulaire très-acérée et surmontée d'un manche ou poignée d'ébène disposée en massue et parfaitement arrondie à son extrémité. La canule est un tube cylindrique comme la tige, exactement remplie par celle-ci, surtout du côté de la pointe, et terminée vers le manche du poinçon par une gouttière destinée à diriger le liquide et à l'empêcher de souiller le lit ou les vêtements du malade que l'on opère. La gouttière de la canule du *trocart* doit avoir une forme calquée sur celle du manche du poinçon, afin de recevoir celui-ci exactement. Dans un bon *trocart*, le poinçon n'est pas trop effilé à son extrémité; la canule doit se terminer sur lui à l'endroit précis où commencent les trois pans de sa pointe, et celle-ci doit dépasser la canule de 3 lignes seulement. Certains *trocarts* ont leur canule marquée d'une rainure supérieure, pour permettre l'issue d'une petite quantité de liquide et pour avertir le chirurgien qu'il est justement parvenu dans la cavité qu'il veut évacuer. Cette modification n'obtient que rarement son but, parce que les parties tendues sur la canule de l'instrument la pressent d'une manière trop forte; en outre, elle est nuisible dans les *trocarts* à hydrocèle, parce qu'elle peut faciliter l'infiltration du liquide injecté dans le tissu cellulaire des bourses. On doit avoir des *trocarts* de diverses longueurs et de différentes directions. Les *trocarts* destinés à la paracentèse abdominale doivent être longs, parce que chez certains individus très-gros les parois abdominales ont beaucoup d'épaisseur. La ponction de la vessie par le périnée, si cette paracentèse n'était rayée de la liste des opérations rationnelles, nécessiterait un *trocart* d'une longueur encore plus considérable. Les ponctions de la vessie au-dessus du pubis, ou celle par le rectum, suivant la méthode de Fleurant, ne peuvent être faites qu'avec des *trocarts* courbes. On a encore des *trocarts* très-fins pour les cas où l'on veut tenter une ponction exploratrice, lorsque le diagnostic de certaines tumeurs, de certaines hydropisies n'est pas établi d'une manière assurée. Quoi qu'il en soit, que le *trocart* soit long ou court, gros ou fin, qu'il soit droit ou courbe, voici comment on le fait agir : le chirurgien le saisit avec la main droite; il le tient, avec le pouce et le médium, près de son manche; le manche est appuyé contre le milieu de la paume de la main par les deux derniers doigts de celle-ci; l'index est étendu sur la canule et fixé sur elle à une distance variable de la pointe de l'instrument, de manière à déterminer la portion de celui-ci qui doit pénétrer à travers les parties. Les choses étant en cet état, le lieu sur lequel on doit agir et la direction suivant laquelle il convient de porter l'instrument étant

déterminés, la peau est tendue avec la main gauche; l'opérateur applique sur elle la pointe du *trocart*, et d'un seul coup, à l'aide d'une forte pression, il traverse les parties qui lui sont opposées. Le défaut de résistance que l'on éprouve après avoir vaincu l'effort opposé par les organes extérieurs avertit qu'on est arrivé au milieu du liquide; alors, la canule étant saisie et retenue avec le pouce et l'indicateur de la main gauche, de la droite on retire le poinçon de l'instrument, et le liquide s'écoule au dehors. Pour retirer la canule, lorsqu'on juge que sa présence est désormais inutile, il faut, d'un côté, retirer la peau près de la canule, tandis que, de l'autre, on attire celle-ci au dehors. En général, il y a avantage, lorsque des circonstances spéciales ne s'y opposent point, à se servir de *trocars* gros, parce qu'on risque moins de voir leur canule se laisser obstruer par les flocons pseudo-membraneux qui flottent souvent au sein des liquides que l'on veut évacuer avec cet instrument.

TROCHAÏQUE adj. (tro-ka-i-ke — rad. *troché*). Métriq. Se dit d'un vers grec ou latin principalement composé de trochées : *Vers TROCHAÏQUE*.

— s. m. Vers principalement composé de trochées : *Un TROCHAÏQUE*.

TROCHALE s. m. (tro-ka-le — du gr. *trochalos*, arrondi). Entom. Genre d'insectes coleoptères pentamères, de la famille des lamellicornes, tribu des scarabées phyllophages, formé aux dépens des omalopides, et comprenant sept espèces, qui habitent l'Afrique. || Syn. de *CYBISTRE*, autre genre d'insectes.

TROCHALONOTE s. m. (tro-ka-lo-no-te — du gr. *trochalos*, arrondi; *notos*, dos). Entom. Genre d'insectes coleoptères tétramères, de la famille des cycloques, tribu des chrysomèles, dont l'espèce type vit au Brésil.

TROCHANTER s. m. (tro-kan-tér — du gr. *trochanas*, je tourne). Anat. Nom de deux tubérosités où s'attachent les muscles qui font tourner la cuisse : *Grand TROCHANTER*. *Petit TROCHANTER*.

— Crust. Seconde pièce de la patte simple des crustacés.

— Entom. Second article des pattes postérieures d'un insecte.

— Encycl. Anat. On désigne sous le nom de *trochanters* deux tubérosités que présente l'extrémité supérieure du fémur et qui servent à l'insertion des muscles rotateurs de la cuisse. Le grand *trochanter* est une éminence volumineuse située en haut, en dehors et un peu en arrière du fémur, qui la supporte. Elle se termine inférieurement par une crête osseuse à laquelle s'attache une portion du triceps. Les sept muscles auxquels cette apophyse donne insertion sont : le moyen fessier, le petit fessier, le pyramidal, l'obturateur interne et les jumeaux réunis, l'obturateur externe, le carré et le vaste externe du triceps fémoral. Le petit *trochanter* est une éminence conoïde située en dedans, en arrière et à la base du col du fémur, donnant attache au tendon du muscle psoas-iliaque.

TROCHANTÉRIEN, IENNE adj. (tro-kan-té-ri-ain, i-è-ne — rad. *trochanter*). Anat. Qui appartient au trochanter.

TROCHANTIN s. m. (tro-kan-tin — rad. *trochanter*). Anat. Petit trochanter.

— Entom. Petite pièce du thorax des insectes.

TROCHANTINIEN, IENNE adj. (tro-kan-ti-ni-ain, i-è-ne — rad. *trochantin*). Anat. Qui appartient au trochantin.

TROCHÉE s. m. (tro-ché, et non tro-kée comme fait prononcer l'Académie, contrairement à l'usage général — latin *trocheus*, grec *trochaios*, de *trochos*, course; ce pied est ainsi nommé à cause de sa rapidité; le grec *trochos* vient du verbe *trecho*, courir, d'où aussi *trochos*, roue, *trochis*, coureur. Ces formes ont évidemment la même origine que le gothique *thragjan*, courir, et l'anglo-saxon *thrah*, cours du temps. Pott et Bopp croient que la racine est le sancti *tarksh*, que l'on trouve dans Westergaard avec la signification d'aller, se mouvoir, et que l'on trouve aussi sous la forme *starksh* avec la même signification. Grimm et Benfey croient que ces formes sont de la même famille que le grec *tachus*, prompt, avec un *r* intercalaire. Curtius repousse ce rapprochement). Métriq. anc. Pied de vers de deux syllabes, une longue et une brève.

— Encycl. Le *trochée* (˘) était le contraire de l'ambe (˘˘). L'équivalent de l'un et de l'autre était le tribrache (˘˘˘). Le *trochée* avait surtout sa place dans les morceaux de poésie vifs et animés, dans les marches guerrières, dans certains airs de danse.

Le *trochée* était seul employé dans les vers trochaïques purs, et il était la base de tous les systèmes trochaïques. Il était rigoureusement prosodé vers lambiques, où il aurait entièrement rompu la mesure, mais il était admis dans plusieurs autres sortes de vers. Dans le saphique grec, les trois premiers pieds étaient des *trochées*; dans le saphique d'Horace, un spondee remplaça le *trochée* du second pied. Le phalécien se terminait par trois *trochées*. Le vers choriambique avait pour base le pied choriambique, qui n'était pas autre chose qu'un *trochée* uni à l'ambe. Le crotylique tétramètre catalectique se termi-

nait par un *trochée*. L'ithyphallique était composé de trois *trochées*. En grec, le *trochée*, dans l'hexamètre héroïque, faisait césure après le second pied. Cette césure est fréquente chez Homère, où l'on voit, par exemple :

Ἐὼ δὲ τὰ πρῶτα | διαστήνῃ λείαντι.

On le trouve chez les anciens poètes latins, avant que le vers hexamètre eût acquis toute sa sévérité, et plus tard dans les genres où était permise une versification plus négligée. Ainsi, chez Horace :

Post ingentia facta, | deorum in templa recepti.

Cette césure trochaïque, même unie à la césure trihémimère ou à la césure heptahémimère, fut rejetée en général au siècle d'Auguste, à moins qu'on ne voulût produire des effets par une cadence exceptionnelle. Par exemple, chez Virgile :

Littora deseruere; | latet sub classibus æquor...

Et chez Ovide :

Funda facit; volat illud, | et incandescit cundo...

Pour que la césure trochaïque devint excellente, il fallait l'unir en même temps à la césure trihémimère et à la césure heptahémimère. C'est une cadence fréquente chez les poètes latins de la belle époque, et qui est devenue plus fréquente encore dans les siècles suivants :

Aeris fugere grues.

VIRGILE.

Dumque sitim sedare cupit.

OVIDE.

Lucantes turbavit equos.

STATÈRE.

Inferni raptores equos.

CLAUDIAN.

Le synonyme du mot *trochée* était, en latin, *rotatilis* (qui est rapide comme le mouvement d'une roue). Les Grecs disaient aussi *chorée*, ce qui signifiait « convenable à la danse ».

TROCHÉE s. f. (tro-ché). Sylvic. Ensemble des tiges ou brins qui repoussent de la souche d'un arbre receps à sa base. || L'Académie fait à tort ce mot masculin.

TROCHÈRE s. f. (tro-chè-re). Bot. Syn. d'EHRARTE, genre de graminées.

TROCHEREAU s. m. (tro-che-ro). Bot. Nom vulgaire du pin des marais.

TROCHEREAU DE LA BERLIÈRE (Jean-Arnold), littérateur, né à Paris en 1718, mort vers la fin du XVIII^e siècle. Il remplit diverses fonctions administratives et employa ses loisirs à la culture des lettres. L'Académie de Rouen le reçut au nombre de ses membres. Au début de la Révolution, Trochereau, déjà avancé en âge, se retira dans un des faubourgs de Paris, où il vécut obscur, ignoré, paisible, ne voyant qu'un petit nombre d'amis sûrs. On ne sait pas au juste la date de la mort de ce solitaire studieux et modeste qui n'a pas attaché son nom à toutes ses productions. Nous citerons de lui : *Choix de différents morceaux de poésie* (Paris, 1749, in-12), traduits fidèlement et élégamment de plusieurs poètes anglais, Dryden, Pope, Spenser, etc.; la *Spéculatrice* (Paris, 1750, 2 vol. in-12), traduction abrégée avec goût du *Spéculateur féminin* d'Eliza Haywood; *Histoire naturelle du thé, avec des observations sur ses qualités médicales et les effets qui résultent de son usage* (Paris, 1773, in-12), traduction estimée de l'intéressant ouvrage du médecin et philanthrope anglais Jean Cockley Lettsom.

TROCHES s. f. pl. (tro-che). Chasse. Fumées à demi formées des bêtes fauves.

TROCHET s. m. (tro-ché. — Ce mot pourrait bien être de la famille de l'allemand *traube*, grappe, ancien haut allemand *drupo*, dont il serait venu par l'intermédiaire d'une forme *drupea*, *trupea*. Quelques dialectes allemands présentent la forme *truche*. Il se pourrait aussi que *trochet* fût une transposition de *torchet*, diminutif de *torche*, et signifiait proprement un faisceau). Hortic. Fleurs ou fruits qui croissent par bouquets : *Trochet de fleurs*. *Trochet de poires*.

— Techn. Billot de bois à l'usage du tonnelier.

— Bot. Nom vulgaire d'une espèce de pin originaire d'Amérique.

TROCHÈTE s. f. (tro-ché-te — du gr. *trochos*, disque). Annél. Genre d'annélides, de la famille des hirudinees, dont l'espèce type habite la France : *Les TROCHÈTES vivent dans l'eau, mais elles en sortent fréquemment*. (P. Gervais.)

TROCHÉTIE s. f. (tro-ché-ti — de *Dutrochet*, physiologiste français). Bot. Genre d'arbres, de la famille des byttneriacées, tribu des dombeyacées, comprenant trois espèces, qui croissent à Madagascar et à l'île de la Réunion.

— Annél. Syn. de *TROCHÈTE*, genre d'annélides.

TROCHIDE adj. (tro-ki-dé). Moll. Syn. de *TROCHIDE*.

TROCHIDON s. m. (tro-ki-don — du gr. *trochos*, toupie; *odous*, dent). Moll. Genre de mollusques gastéropodes pectinibranches, de la famille des trochidées.

• **TROCHIE** s. f. (tro-ki — du gr. *trochos*,

tonpie). Moll. Genre de mollusques gastéropodes, du groupe des pourpres.

TROCHIFORME adj. (tro-ki-for-me — du gr. *trochos*, toupie, et de *forme*). Hist. nat. Qui ressemble à une toupie.

TROCHILE s. m. (tro-ki-le — du gr. *trochilos*, nom d'un oiseau; en termes d'architecture, la nacelle, partie de la base d'une colonne, probablement de *trecho*, courir. Archit. Ornement creux d'architecture.

— Ornith. Nom donné par les anciens à un oiseau d'Egypte qui n'est pas connu aujourd'hui d'une manière certaine.

TROCHILÉ ÉE adj. (tro-ki-lé). Ornith. Syn. de *TROCHILIDÉ*.

TROCHILIDÉ ÉE adj. (tro-ki-li-dé — du lat. *trochilus*, nom scientifique du colibri, et du gr. *eidos*, aspect). Ornith. Qui ressemble ou qui se rapporte au colibri.

— s. f. pl. Famille de passereaux, comprenant les genres colibri, oiseau-mouche, etc.

TROCHILIE s. f. (tro-ki-li — gr. *trochilos*, nom d'un oiseau). Entom. Syn. de *SÉSIE*, genre d'insectes lépidoptères crépusculaires.

TROCHILINÉ ÉE adj. (tro-ki-li-né — du lat. *trochilus*, colibri). Ornith. Qui ressemble au colibri.

— s. f. pl. Tribu de la famille des trochilidées, ayant pour type le genre colibri.

TROCHILITE s. m. (tro-ki-li-te — du gr. *trochos*, roue; *lithos*, pierre). Moll. Nom donné à des coquilles trochilidées fossiles.

— Echin. Nom donné à des articulations de tiges d'encrines.

TROCHILLE s. f. (tro-ki-le — dimin. du lat. *trochos*, toupie). Moll. Genre de mollusques gastéropodes pectinibranches, de la famille des capuloides.

TROCHIN s. m. (tro-chain — du gr. *trochos*, roue). Anat. Nom de l'une des tubérosités supérieures de l'humérus.

TROCHINIEN, IENNE adj. (tro-chi-ni-ain, i-è-ne — rad. *trochin*). Anat. Qui appartient au trochin.

TROCHISCANTHE s. m. (tro-chi-skan-te — du gr. *trochiskos*, petite roue; *anthos*, fleur). Bot. Genre de plantes, de la famille des ombellifères, tribu des séséliées, dont l'espèce type croît dans le midi de l'Europe.

TROCHISCATION s. f. (tro-chi-ska-si-on — rad. *trochisque*). Pharm. Division d'une pâte en trochisques.

TROCHISQUE s. m. (tro-chi-ske — gr. *trochiskos*, rondelle; de *trochos*, roue). Pharm. Médicament solide, sans sucre, de forme allongée, dans la composition duquel on fait entrer une ou plusieurs substances sèches, réunies par un muilage, un suc végétal ou de la mie de pain.

— Comm. Petit tas de couleur broyée, séchée et collée sur un papier blanc.

— s. m. Arachn. Genre d'arachnides, de l'ordre des acarins.

— Bot. Genre d'algues microscopiques, de la tribu des desmidiées ou des protococées, comprenant une demi-douzaine d'espèces, qui croissent dans les eaux douces.

— Encycl. Pharm. Les *trochisques* sont des médicaments destinés à l'usage externe. Ils sont formés de substances escharotiques. Il n'entre dans leur composition ni miel ni extrait. Ils ont une forme conique. Pour les préparer, on fait, avec les poudres et un muilage, une pâte que l'on divise ensuite et qu'on moule. Cette forme pharmaceutique, employée souvent autrefois, est maintenant presque abandonnée. On se sert cependant encore de quelques *trochisques* escharotiques, surtout de ceux de minium, qui renferment, en outre, du sublimé corrosif, de l'oxyde de plomb, pour ouvrir des bubons vénériens, des tumeurs scrofuleuses, etc. Autrefois on donnait aussi le nom de *trochisques* à des préparations qui ne différaient des tablettes que par l'absence du sucre. Les plus célèbres étaient les *trochisques* de vipère cyphios, d'hédicéroï, de karabé, de myrte, d'alkékenge, de blanc rhazès, de cachou, d'almandal.

Voici, d'après le Codex, la formule des *trochisques* escharotiques : 1 partie de sublimé corrosif, 2 d'amidon en poudre et gomme adragante. Voici celle des *trochisques* escharotiques de minium :

Oxyde de plomb rouge. 4 gr.
Sublimé corrosif. 8
Mie de pain sèche pulvérisée. 32
Eau distillée en quantité convenable.

On fait une pâte, puis on divise cette pâte en grains pesant 0,075 chacun, auxquels on donne la forme de grains d'avoine. Ces grains sont les *trochisques*.

TROCHISQUER v. a. ou tr. (tro-chi-ské — rad. *trochisque*). Pharm. Mettre en trochisques : *La préparation des substances que la nature a pris soin de porphyriser se borne à les purifier et à les TROCHISQUER*. (Parnetier.)

TROCHITE s. m. (tro-ki-te). Zool. Syn. de *TROCHILITE*.

TROCHILAIRE adj. (tro-klé-à-re — du lat. *trochlea*, poulie). Hist. nat. Qui ressemble à une poulie ou à une bobine.

TROCHLÉATEUR s. m. (tro-klé-a-teur —

du lat. *trochlea*, poulie). Anat. Un des muscles de l'œil.

— Adjectiv. : *Muscle TROCHLÉATEUR*.

TROCHLÉE s. f. (tro-klé — du lat. *trochlea*, poulie). Anat. Eminence articulaire que présente en dedans l'extrémité inférieure de l'humérus. || Surface rotulienne du fémur. || Petit cartilage qui sert comme de poulie de renvoi au musculo grand oblique de l'œil.

TROCHOCARPE s. m. (tro-ko-kar-pe — du gr. *trochos*, toupie; *karpos*, fruit). Bot. Genre d'arbres, de la famille des épacridées, tribu des styphéliées, dont l'espèce type croît en Australie.

TROCHOCÉRAS s. m. (tro-ko-sé-rass — du gr. *trochos*, roue; *keras*, corne). Moll. Genre fossile de la famille des nautilides.

TROCHOCOCHLÉE s. m. (tro-ko-ko-klé — du lat. *trochus*, troque; *cochlea*, escargot). Moll. Genre de mollusques gastéropodes pectinibranches, qui correspond à peu près aux monolontes.

TROCHODENDRE s. m. (tro-ko-dan-dre — du gr. *trochos*, toupie; *dendron*, arbre, par allus. à la forme du fruit). Bot. Genre d'arbres, de la famille des magnoliacées, dont l'espèce type croît au Japon.

TROCHODON s. m. (tro-ko-don). Moll. Syn. de *TROCHIDON*.

TROCHOÏDE adj. (tro-ko-i-dé — du gr. *trochos*, roue; *eidos*, forme). Qui a la forme d'une roue tournant sur son axe, comme une toupie.

— Anat. *Articulation trochoïde*, Articulation dans laquelle un os tourne sur un autre.

— s. m. Géom. Figure courbe et renflée, représentée par une corde en vibration. || On l'appelle aussi *FUSEAU*.

— s. m. pl. Moll. Famille de mollusques gastéropodes pectinibranches, ayant pour type le genre troque.

— s. f. Géom. Cycloïde ou roulette.

— Encycl. Anat. On appelle ainsi, en anatomie, une variété d'articulations qui présente les caractères suivants : 1^o du côté des surfaces articulaires, un cylindre osseux et un anneau ostéo-fibreux, dans lequel le cylindre osseux tourne sur son axe; 2^o du côté des moyens d'union, un ligament annulaire qui entoure le cylindre osseux; 3^o du côté des moyens de glissement, une synoviale circulaire; 4^o du côté des mouvements, la rotation. Les articulations *trochoïdes* sont les articulations atloïdo-odontoidienne et radio-cubitale.

— Moll. Les mollusques de la famille des *trochoides* sont munis de deux tentacules contractiles, ont les yeux pédonculés à leur base externe et le manteau dépourvu de siphon. La coquille, très-variable dans sa forme, a une ouverture entière, à bords quelquefois désunis, mais ne formant pas de canal et n'ayant que très-rarement un sinus à sa partie antérieure; elle a toujours ou un opercule ou un organe qui le remplace. Quelques-uns de ces mollusques habitent les eaux douces, mais la plupart sont marins. Cette famille très-nombreuse est devenue un sous-ordre, subdivisé à son tour en plusieurs familles distinctes. Elle renferme les genres navicelle, nerite, janthine, troque, scalaire, paludine, littorine, monodonte, mélanie, actéon, ampullaire, phasianelle, etc.

TROCHOÏDÉ ÉE (tro-ko-i-dé). Moll. Syn. de *TROCHIDE*.

TROCHOÏDÉE s. m. (tro-ko-i-dé — rad. *trochoïde*). Entom. Genre d'insectes coleoptères trimères, tribu des endomychides, comprenant quatre espèces, dont le type habite la Colombie.

TROCHOPSIS s. m. (tro-ko-piss — du gr. *trochos*, roue; *opsis*, aspect). l'olyp. Syn. de *TURBINOLOPSIS*, genre de polyptères.

TROCHOSÉRIDE s. f. (tro-ko-sé-ri-dé — du gr. *trochos*, roue; *seris*, charree). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des chicoracées, dont l'espèce type croît au Chili.

TROCHOSTIGME s. m. (tro-ko-sti-gme — du gr. *trochos*, roue; *stigma*, stigmaté). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des thymacées, comprenant six espèces, qui croissent au Japon.

TROCHOTOME s. m. (tro-cho-to-me — du gr. *trochos*, roue; *tomé*, section). Moll. Genre de mollusques gastéropodes, comprenant plusieurs espèces fossiles des terrains jurassiques.

TROCHU (Louis-Jules), général et homme politique français, né dans le Morbihan le 12 mars 1815. Il est fils d'un ancien intendant militaire. Elève de l'Ecole de Saint-Cyr, puis de l'Ecole d'état-major, il fut envoyé en Afrique et promu lieutenant en 1840. L'année suivante, le lieutenant Trochu fut cité à l'ordre de l'armée pour sa conduite aux combats d'Agbet-Kredda et d'El-Boudj. Promu capitaine en 1843 et attaché comme aide de camp à Lamoricière, il se signala de nouveau au combat de Sidi-Yusuf, livré à Abd-el-Kader (1843), et se conduisit si brillamment à la bataille d'Isly (1844), que le maréchal Bugeaud l'attacha à son état-major et le recommanda particulièrement à Louis-Philippe comme un homme d'une capacité hors ligne (3 juin 1846). Au mois d'août suivant M. Tro-

chu devint chef d'escadron. De retour en France, il fut nommé officier d'ordonnance du président de la république, Louis-Bonaparte (1848); mais il refusa cette position et demanda à être attaché, comme aide de camp, à son beau-frère, le général Neumayer. Dans une revue qui eut lieu à Satory (1850), Neumayer ayant refusé de donner à ses troupes l'ordre de crier : « Vive l'empereur ! » fut mis en disponibilité, et le chef d'escadron Trochu se vit frappé de la même mesure. Toutefois, en janvier 1851, il reçut le grade de lieutenant-colonel.

Lors du coup d'Etat du 2 décembre 1851, qui devait avoir de si désastreuses conséquences pour la France, M. Trochu ne vit pas sans douleur le rôle joué par l'armée dans ce guet-apens politique, et dans une lettre qu'il écrivait le 15 décembre il disait : « Aujourd'hui, je vous affirme que, à moins que la Providence ne change par quelque faveur spéciale le cours de vos destinées, l'édifice où vous allez vous abriter s'écroulera sur vos têtes et vous écrasera. » Lors du vote qui eut lieu dans l'armée au sujet du rétablissement de l'Empire, il n'hésita point à mettre un *non* sur le registre où l'on avait voulu que chaque officier inscrivit et signât son vote. Toutefois, le pouvoir, qui tenait à s'attacher M. Trochu, le nomma colonel en janvier 1853 et général de brigade au début de la guerre d'Orient (novembre 1854). On lui offrit le poste de chef d'état-major de l'armée, qu'il refusa. Devant Sébastopol, il fut grièvement blessé sur les retranchements de l'ennemi à l'assaut du bastion central (1855). A son retour en France, on lui offrit la situation de chef du personnel au ministère de la guerre. « Toutes les idées appliquées heurtent violemment mes sentiments », répondit-il ; je ne puis accepter ce qu'on me propose. » Nommé général de division le 4 mai 1859, il fit partie du 3^e corps de l'armée d'Italie et fut mis à l'ordre du jour pour la grande part qu'il prit au succès du combat de Ponte-Vecchio-di-Mentana (5 juin) et à celui de la bataille de Solferino (24 juin). Cette même année, le général Trochu fut nommé inspecteur général de l'infanterie, et ce fut sur son refus que l'on confia le commandement de l'expédition de Chine au général Cousin-Montauban. Le chef de l'Etat ayant, vers cette époque, envoyé une somme de 20,000 francs à la belle-sœur du général, qui avait à sa charge la veuve de son frère et onze enfants, celui-ci s'empressa de rapporter la somme aux Tuileries. Le 12 août 1861, M. Trochu fut nommé grand officier de la Légion d'honneur, puis il devint membre du comité consultatif d'état-major.

Depuis longtemps, le général Trochu avait été frappé des nombreux abus qui régnaient dans l'armée et de sa mauvaise organisation. Ce fut pour exposer ses idées à ce sujet qu'il publia, sans nom d'auteur, *L'Armée française en 1867* (1867, in-18). Ce remarquable ouvrage, qui eut un grand retentissement et dix éditions dans l'année, le fit tomber en complète disgrâce.

Lorsque éclata la funeste guerre de 1870, le général Trochu sollicita le commandement d'une division à l'armée du Rhin. Cette fois, ce fut lui qui éprouva un refus. On se borna à lui donner un commandement dans le midi de la France. Ne se faisant aucune illusion sur l'organisation et l'état de notre armée, il n'avait point caché ses vives appréhensions. Dans une pièce plus tard rendue publique et qu'il appela son *testament*, le général consignait, au jour le jour, à partir du 20 juillet jusqu'à la capitulation de Sedan, ses impressions militaires et politiques sur les événements et montra dans ses prévisions une singulière sagacité. Dès le début, il blâme cette guerre, entreprise « sans cause appréciable, sans examen suffisant, par un imprévu coup de tête, alors qu'il fallait que la France eût cent fois raison devant le monde. » Et il ajoute : « Tout indique qu'une coalition morale des nations se prépare contre nous. Mais ce qui remplit mon âme de douloureux pressentiments, c'est que l'armée n'est pas aussi prête qu'on le dit à courir les hasards d'une telle entreprise. » Le général Trochu allait partir pour le Midi lorsqu'il apprit, le 23 juillet, qu'on lui réservait le commandement d'un corps d'armée, destiné à opérer de concert avec le Danemark sous les ordres supérieurs du prince Napoléon. Mais dans l'état de désorganisation générale où se trouvaient l'armée et la flotte, ce projet de diversion était une pure chimère. Rien n'avait été préparé pour l'expédition, lorsque arrivèrent à Paris les nouvelles de nos premiers revers. Le 12 août, le général Trochu fut nommé commandant du 12^e corps d'armée, devant être formé à Châlons avec l'infanterie de marine et la garde nationale mobile parisienne, qui ne savait pas encore l'usage de son arme. Il accepta, après avoir refusé le portefeuille de la guerre lors de la chute du cabinet Ollivier, et se rendit à Châlons. Là, dans un conseil de guerre tenu le 16, devant Napoléon III, il fut décidé qu'on abandonnerait le camp de Châlons pour se replier sur Paris, que l'armée de Metz recevrait l'ordre de retrograder sans délai vers la capitale, et, sur la proposition du prince Napoléon, le général Trochu fut nommé, le 17, gouverneur de Paris et commandant en chef de toutes les forces chargées de pourvoir à la défense de la capitale. En même temps, Napoléon III lui

adressait une lettre dans laquelle il lui recommandait de prendre toutes les dispositions nécessaires en attendant son arrivée à Paris. Le général partit aussitôt et se rendit aux Tuileries auprès de l'impératrice régente. Celle-ci l'accueillit en lui disant : « Si nous rappelions les princes d'Orléans ? — Madame, lui répondit M. Trochu, dans les circonstances actuelles, si les princes rentraient à Paris, il ne vous resterait qu'à en sortir. » Il lut alors à la régente un projet de proclamation dans laquelle se trouvait cette phrase : « L'empereur, que je précède de quelques heures, m'a nommé gouverneur de Paris. L'impératrice, l'interrompant vivement, lui dit : « Effacez ce qui concerne l'empereur ; l'empereur ne reviendra pas à Paris. Dieu sait s'il y pourra rentrer jamais ! » Le lendemain, 18 août, parut la proclamation du général Trochu aux habitants de Paris, dans laquelle n'était point prononcé le nom de l'auteur de cette guerre terrible. Cette proclamation produisit la plus vive sensation. Le général y déclara qu'il « n'appartenait à aucun autre parti qu'à celui du pays, » qu'il faisait appel à « une grande nation militaire qui prend en main avec une ferme résolution, dans des circonstances solennelles, la conduite de ses destinées, » et que pour le maintien de l'ordre il ne voulait point recourir aux pouvoirs qu'il tenait de l'état de siège et de la loi. « Je le demanderai, dit-il, à votre patriotisme, je l'obtiendrai de votre confiance en montrant moi-même à la population de Paris une confiance sans limites. » Ce langage viril, ce mâle appel à la force morale concilia au général les sympathies de la population. La presse fit alors connaître au public la brillante carrière du général Trochu, ses talents militaires, son intégrité, sa constante réserve vis-à-vis de l'Empire, la disgrâce que lui avait valu son ouvrage sur *L'Armée française*, dans lequel il avait mis en lumière, sans être écouté, la déplorable organisation de notre armée. En un instant le général devint populaire ; on vit en lui le seul homme de guerre qui fût à la hauteur de la situation ; on crut entrevoir dans cet observateur sagace, dans cet esprit lettré un homme d'action, aux vastes capacités militaires, et on lui accorda une confiance illimitée. La lettre au directeur du *Temps* dans laquelle il disait : « Toute ma vie j'ai été un homme de libre discussion... L'erreur de tous les gouvernements que j'ai connus a été de considérer la force comme l'ultimatum du pouvoir. Tous, à des degrés divers, ont relégué au second plan la vraie force, la seule qui soit efficace dans tous les temps, la seule qui soit décisive quand il s'agit de résoudre les difficiles problèmes qui agitent la civilisation, la force morale ; » ses proclamations à l'armée, à la garde nationale mobile, dont il avait demandé le rappel immédiat, contribuèrent encore à augmenter la haute idée qu'on se faisait de lui. Mais à mesure que sa popularité augmentait, le général voyait s'accroître la défiance qu'il excitait aux Tuileries. La régente ne voyait en lui qu'un orléaniste, et le ministre de la guerre qu'un rival. L'armée de Châlons, au lieu de se replier sur Paris, se mettait en mouvement, traînant avec elle l'empereur hébété, et entreprenait cette campagne qui devait aboutir au désastre de Sedan. En complète divergence d'idées avec le ministre de la guerre, le général Trochu était systématiquement tenu à l'écart de toutes les délibérations des ministres, maintenu dans l'isolement et n'obtenait rien de ce qu'il demandait. Particulièrement en ce qui concernait les mesures de sûreté intérieure, il se trouva en conflit d'attributions avec le général de Palikao. Un espion prussien fut arrêté et jugé sans qu'il en fût prévenu, et ce fut au général Soumain, l'inférieur du général Trochu, que le ministre adressa des ordres pour la répression du mouvement populaire prévu pour le 3 septembre. Par un arrêté du 28 août, le gouverneur de Paris ordonna l'expulsion de Paris et du département de la Seine, dans le délai de trois jours, de tous les individus appartenant par leur naissance à l'un des pays actuellement en guerre avec la France. M. Gambetta proposa au Corps législatif de centraliser entre les mains du général Trochu tous les pouvoirs en vue de la défense de Paris ; mais le ministre de la guerre s'y opposa et la proposition fut repoussée. Quelques jours avant qu'arrivât la nouvelle de la capitulation de Sedan, le gouverneur de Paris eut avec l'impératrice régente un entretien dans lequel, d'après M. Rouher, il lui adressa ces mots : « Madame, si votre police est bien faite, vous devez savoir que j'ai des conférences avec des hommes de l'opposition. Il est de mon devoir de prendre mes renseignements partout. Mais Votre Majesté ne doit nullement douter de mon dévouement, je lui en réponds sur ma parole de Breton, de catholique et de soldat. » C'est en invoquant ce langage que les chefs du parti bonapartiste ont accusé le général Trochu de n'avoir rien fait pour empêcher l'effondrement de l'Empire et la révolution du 4 septembre, lorsque eux-mêmes ne songeaient qu'à une seule chose, à fuir dans toutes les directions, sans se préoccuper le moins du monde de défendre un pouvoir qui croulait en quelque sorte de lui-même sous le poids des fautes et des crimes qu'il avait commis.

Le 4 septembre 1870, la nouvelle du désastre de Sedan se répandit dans Paris et y pro-

voqua une formidable explosion de l'indignation populaire. Dans la matinée, le général Trochu se rendit aux Tuileries. Il annonça à la régente que la crise finale approchait, qu'il ne l'abandonnerait pas et qu'il allait rester à son poste. De retour au Louvre, il attendit vainement un ordre ou un avis du ministre de la guerre. Vers une heure de l'après-midi, le général Lebreton, questeur de l'Assemblée, vint le trouver, lui annonça qu'une foule immense allait envahir le Corps législatif et lui demanda d'intervenir pour essayer de dominer la tempête. Bien que convaincu qu'il n'y avait rien à faire, le gouverneur de Paris monta à cheval et se dirigea vers le Corps législatif. Il traversa une foule pressée, et, arrivé au pont de Solferino, il lui fut impossible d'aller plus avant. Là, il rencontra M. Jules Favre, qui lui annonça que l'Assemblée était envahie, la déchéance de l'Empire prononcée et qu'il se rendait à l'Hôtel de Ville, où allait être proclamée la République. Il revint alors au Louvre et envoya aux Tuileries le général Schmitz pour hâter le départ de l'impératrice régente. Cependant un gouvernement nouveau, sous le nom de gouvernement de la Défense nationale, était constitué. Comprenant la nécessité d'avoir un général dans son sein pour diriger les opérations militaires, il envoya un député, M. Stenackers, auprès du général Trochu pour lui demander de se rendre à l'Hôtel de ville. Le général l'y suivit et consentit à faire partie du nouveau pouvoir, à la condition d'en être le président et de continuer ses fonctions de gouverneur de Paris. Ce fut à ce titre qu'il signa le même jour le décret qui supprimait le Sénat et prononçait la dissolution du Corps législatif. Le général Trochu prenait la direction des affaires militaires avec cette pensée qu'après la capitulation de Sedan la continuation de la guerre n'était qu'une « héroïque folie, » et cette idée fixe, qui aurait dû, dès le début, le faire renoncer à assumer la responsabilité de la situation, explique l'étonnante et désastreuse mollesse avec laquelle furent conduites les opérations de la défense. A l'article PARIS (*Siège de Paris par les armées allemandes, 1870-1871, t. XII, p. 264*), nous avons fait l'histoire de ce siège, indiqué le rôle qu'y joua le général Trochu, exposé le plan de campagne qu'il se proposa quelque temps de suivre, et jugé la conduite de ce général dont la popularité devait être si éphémère et qui, après avoir été l'espoir de la patrie, devint tira en butte aux accusations les plus cruelles et les plus acharnées. Nous nous bornerons donc à rappeler sommairement ici les principales mesures auxquelles il prit part.

Le général Trochu s'occupa activement de mettre en état de défense les fortifications, de les pourvoir d'une puissante artillerie, car, dans sa pensée, le rôle de Paris devait être à peu près uniquement défensif. Il disposait de 120,000 hommes de troupes, de 80,000 mobiles et de 330,000 gardes nationaux. Ces derniers, enflammés de patriotisme, ne demandaient qu'à être armés, instruits et à marcher contre l'ennemi ; mais, par tageant la défiance du général Ducrot envers la garde nationale, le général Trochu ne songea jamais sérieusement à organiser et à utiliser cette force énorme qui eût pu rendre d'incalculables services. Par décret du 5 septembre, il déclara libres la fabrication et le commerce des armes. Le 19 septembre, lors de l'approche des armées allemandes, il ne put éviter l'investissement du sud de Paris. Le premier combat qui eut lieu à Châtillon fut pour nous un échec. Le 23 septembre, il fit occuper par le général Vinoy les Hautes-Bruyères, qui furent fortifiées par le génie civil. Le 30 du même mois, une tentative pour reprendre l'Hay, Chevilly et Thiais échoua complètement. Cependant on procéda avec lenteur à la mobilisation d'une partie de la garde nationale sédentaire, à l'organisation des divers corps spéciaux militaires, et cette lenteur indisposait vivement l'opinion publique. Pour calmer cette irritation, le président du gouvernement de la Défense ordonna, le 21 octobre, une grande sortie sur Montretout ; mais, mal conduite, elle échoua complètement. Le 28, il signa un décret qui réservait aux seuls services militaires la croix de la Légion d'honneur. Ce même jour, il envoya le général Bellemare s'emparer du Bourget ; mais celui-ci attendit vainement des secours et fut chassé de ses positions, avec de graves pertes, par les Allemands. Ce fut sur ces entrefaites qu'arriva à Paris la nouvelle que Bazaine avait livré aux Allemands Metz et son armée. Pas une seule fois on n'avait entrepris sérieusement de percer les lignes d'investissement d'un ennemi de beaucoup inférieur en nombre et qui occupait un immense périmètre. Après la perte de Metz, qui laissait libre l'armée du prince Frédéric-Charles et permettait à la fois à l'ennemi d'accroître ses forces devant Paris et d'aller écraser les armées en formation en province, la situation devenait terrible pour Paris et pour la France. Une partie de la population parisienne, exaspérée en voyant l'inertie de la défense, essaya de renverser le gouvernement (v. OCTOBRE 1870, *journal du 31*). Le général Trochu, retenu prisonnier pendant quelques heures à l'Hôtel de ville avec plusieurs autres membres du gouvernement, fut délivré par des bataillons de la garde nationale. Trois jours plus tard, le 3 novembre, la

population parisienne était appelée à se prononcer pour ou contre le maintien au pouvoir du gouvernement de la Défense, et 557,996 votants sur 620,634 répondirent par un vote affirmatif. Le lendemain, le général Trochu publia un décret qui répartissait en trois armées les forces militaires de Paris, et pendant vingt-cinq jours il prépara une grande opération militaire. Le 30 novembre, d'après son ordre, le général Ducrot, à la tête d'une armée de 150,000 hommes, traversa la Marne et s'empara de Champigny et de Villiers, pendant que des diversions étaient faites par le général Vinoy au sud et l'amiral de La Roncière au nord. Il se produisit alors dans Paris une explosion d'enthousiasme qui devait peu durer. Dès le 2 décembre, les Allemands reprenaient l'offensive, et le général Ducrot, après avoir repassé la Marne, rentrait dans Paris. En même temps on apprenait la défaite de l'armée de la Loire en avant d'Orléans et la reprise de cette ville. Ces revers frappaient au cœur la population. Loin de faiblir, elle demandait avec une énergie croissante qu'on cessât de la berner et qu'on tentât de suprêmes efforts. Le général Trochu, qui avait perdu tout prestige, parut céder à l'opinion publique, de plus en plus surexcitée, en ordonnant, le 21 décembre, un grand mouvement destiné à élargir le cercle d'investissement. La lutte recommença à La Ville-Evrard, à La Maison-Blanche, au Bourget ; mais cette tentative n'aboutit qu'à la perte du plateau d'Avron, dont les Allemands se rendirent maîtres après avoir démasqué de formidables batteries qui balayèrent le plateau. Le 1^{er} décembre, le gouverneur de Paris avait interdit qu'on rendit compte des opérations de guerre, et le 18 il avait supprimé l'élection pour les officiers de la garde nationale. Le 5 janvier 1871, commença le bombardement de Paris. Le 6, le général Trochu adressa à la population cette proclamation : « Au moment où l'ennemi redouble ses efforts d'intimidation, on cherche à égarer les citoyens de Paris par la tromperie et la calomnie. On exploite contre la défense nos souffrances et nos sacrifices. Rien ne fera tomber les armes de nos mains. Courage, confiance et patriotisme ! Le gouverneur de Paris ne capitulera pas. » Vaines promesses que l'événement ne tarda pas à démentir cruellement ! Cependant, la population demandait à combattre avec une insistance de plus en plus éperdue, dont les maîtres se firent les interprètes. Cette pression décida le général Trochu à ordonner une nouvelle sortie, qu'il considérait comme ne devant aboutir qu'à une inutile perte d'hommes. Le 19 janvier, 100,000 hommes environ furent dirigés contre les positions fortifiées par les Prussiens à gauche du Mont-Vaérien. Ils prirent la redoute de Montretout et atteignirent Buzenval ; mais le soir même, malgré l'intériorité dont avait fait preuve la garde nationale, le gouverneur de Paris donna l'ordre aux troupes engagées de se replier. Le 22 janvier, quelques bataillons de marche, exaspérés, essayèrent de s'emparer de l'Hôtel de ville et de renverser le gouvernement ; mais cette tentative échoua. Ce même jour, le général Trochu se démit de ses fonctions de gouverneur de Paris, qui furent supprimées. Quatre jours plus tard, M. Jules Favre allait engager des pourparlers pour la signature d'une capitulation, et, le 28, Paris apprenait avec stupeur qu'un armistice venait d'être conclu.

Le général Trochu, qui avait conservé encore en province un assez grand prestige, fut élu député à l'Assemblée nationale, le 8 février 1871, dans les Bouches-du-Rhône, le Finistère, l'Ille-et-Vilaine, les Côtes-du-Nord, la Vendée, la Seine-Inférieure, le Rhône et enfin dans le Morbihan, département pour lequel il opta. Lorsque le bureau fut constitué, il donna sa démission de président du gouvernement de la Défense, en même temps que tous ses collègues, et il alla siéger au centre droit. Le 1^{er} mars, il vota les préliminaires de paix et la déchéance de l'Empire. Le 20 mars, il demanda à l'Assemblée de déclarer par un vote solennel « que le pays adopte les enfants du général Lecomte et que l'assassinat du général Clément Thomas est considéré comme un deuil national. » Le 30 mai, des propositions ayant été présentées à l'Assemblée pour demander que le gouvernement de la Défense rendit compte de sa gestion et fût mis en accusation, le général Trochu prononça un discours sur les causes générales qui avaient amené nos revers et annonça qu'il prendrait la parole dès que la commission aurait fait son rapport. Deux jours plus tard, il monta à la tribune pour appuyer la nomination d'une commission de trente membres, chargée de reviser les décrets rendus par le gouvernement de la Défense. Ce fut dans les séances du 13 et du 14 juin 1871 que le général Trochu prononça le grand discours qu'il avait annoncé et dans lequel il exposa, avec une remarquable éloquence, les causes de l'affaiblissement de l'armée, l'origine de nos revers sur le Rhin, les faits principaux de la révolution du 4 septembre, les événements du siège de Paris, enfin ce plan militaire qu'il avait conçu. Au mois de juillet suivant, il fit un projet de loi sur l'avancement dans l'armée et fut élu, le 8 octobre, membre du conseil général du Morbihan, qui le nomma son président. Au commencement de 1872, le journal le *Figaro* ayant publié des articles dans

lesquels M. Vitu attaquait le général Trochu avec une extrême violence, celui-ci poursuivait le journal en diffamation et outrage envers un fonctionnaire. L'affaire, qui fit grand bruit et dans laquelle furent entendus un grand nombre de témoins, fut jugée par la cour d'assises de la Seine du 27 mars au 2 avril; le jury déclara que les accusés n'étaient pas coupables de diffamation, mais d'outrage, et la cour condamna MM. Villemessant et Vitu chacun à un mois de prison et 3,000 francs d'amende. Le 27 mai, le général prononça à l'Assemblée un très-remarquable discours sur la réorganisation de l'armée, et dans de nouveaux discours sur le temps du service militaire (6 et 9 juin) il se prononça pour la réforme radicale du service obligatoire. Le 1^{er} juillet 1872, il adressa au président de l'Assemblée nationale sa démission de député et rentra dans la vie privée. Pendant l'exercice de son mandat, il avait voté pour la loi municipale, l'abrogation des lois d'exil, la validation de l'élection des princes, la loi départementale, la proposition Rivet, contre le retour de l'Assemblée à Paris, contre la proposition Ferry, contre le maintien des traités de commerce, etc. Enfin, très-catholique et professant des opinions religieuses quelque peu mystiques, il avait voté en faveur de la pétition des évêques pour le pouvoir temporel.

Au mois de janvier 1873, sur sa demande, le général Trochu a été mis à la retraite. Depuis cette époque, il a adressé des pétitions à l'Assemblée nationale au sujet des rapports sur les actes du gouvernement de la Défense nationale, dans le but de relever des allégations erronées (1873-1874), et a donné sa démission de membre du conseil général du Morbihan (avril 1874). Il a publié : *Une page d'histoire contemporaine devant l'Assemblée nationale* (1871, in-8°), contenant ses discours du 13 et du 14 juin; *l'Empire et la défense de Paris devant le jury de la Seine* (1872, in-8°), contenant, outre le compte rendu complet du procès qu'il soutint contre le *Figaro*, une introduction, des pièces justificatives et son testament politique; *Pour la vérité et pour la justice* (1873, in-8°), livre dans lequel il raconte les événements qui ont précédé et suivi la révolution du 4 septembre et s'attache à réfuter les rapports de MM. Saint-Marc Girardin, Chapier et de Raimbeville; la *Politique et le siège de Paris*, deuxième rapport à l'Assemblée nationale (1874, in-8°), où il s'attache à réfuter le rapport du comte Daru. Dans cet écrit, le général Trochu fait la déclaration suivante : « J'ai reconnu pendant le siège que la République était seule possible dans l'état des choses, et je le disais en toute liberté d'esprit, parce que je le croyais. Aujourd'hui, en possession de l'entière indépendance d'un simple citoyen, je le dis encore, ne trouvant pas que l'état des choses se soit modifié. »

TROCHULINE s. f. (tro-ku-line — dimin. du lat. *trochus*, troque). Foran. Genre de foraminifères, formé aux dépens des rotalies.

TROCHURE s. f. (tro-chu-re). Vén. Quadrifide andouiller de la tête du cerf.

TROCHUS s. m. (tro-kuss — mot lat. dérivé du gr. *trochos*, roue). Antiq. Cercle d'airain qui servait à certains jeux.

— Moll. Nom latin du genre troque.

TROCTE s. m. (tro-cte). Entom. Syn. d'*ARCTOS*, genre d'insectes névroptères.

TROËNE s. m. (tro-è-ne — du gr. *thronon*, fleur, dont nous ignorons complètement l'origine, ou de l'anglo-saxon *treo*, arbuste; gothique *trie*, arbre, bois, tronc; scandinave *tré*, anglais *tree*; ces mots appartenant à la même famille que le sanscrit *dru*, *druma*, *druta*, arbre, *dravya*, ce qui provient de l'arbre; zend *dru*, même sens; ancien slave *drievu*, arbre, *dreva*, bois; russe *drevo*, arbre, *drova*, bois à brûler; polonais *drzewo*, illyrien *derwo*, arbre; bohémien *drvo*, bois; lithuanien, *derwa*, bois de pin; grec *drus*, arbre, et plus spécialement le chêne, l'arbre par excellence, *drummos*, forêt, *drunon*, taillis, forêt, montagne boisée, etc.). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des oléacées, tribu des oléacées, comprenant une douzaine d'espèces, qui croissent dans les régions tempérées de l'Europe et de l'Asie : *Le Troëne commun est usité comme plante médicinale*. (P. Duchastre.) Virgile compare un Troëne en pleine floraison à la beauté simple et naïve d'une jeune vierge. (T. de Bernéaud.) *Le Troëne d'Europe est un joli arbrisseau*. (Dict. d'hist. nat.) Comme les Troënes ne sont pas délicats, on peut en mettre dans les remises. (V. de Bomare.) On fait d'excellentes haies avec le Troëne (Dict. d'agric.). Le Troëne porte des grappes de fleurs blanches qui se transforment, en automne, en baies noires; elles sont employées pour colorer les vins et faire de l'encre noire. (L. Figuier.)

— *Troëne d'Egypte*, Nom vulgaire de la lawsonie blanche.

— Encycl. Les Troënes sont de petits arbres ou des arbrisseaux, à rameaux opposés, ainsi que les feuilles, qui sont ovales oblongues ou lancéolées, entières, glabres et généralement persistantes. Les fleurs, blanches, groupées en panicules terminales, présentent un calice court, tubuleux, à quatre divisions; une corolle en entonnoir, à tube assez long, à limbe divisé en quatre lobes;

17.

deux étamines insérées sur le tube de la corolle; un ovaire à deux loges biovulées, surmonté d'un style simple terminé par un stigmate bifide; le fruit est une baie globuleuse, pisiforme, à pulpe charnue, huileuse, renfermant deux ou quatre graines. Ce genre comprend une douzaine d'espèces, qui croissent dans les contrées septentrionales et surtout centrales de l'Europe et de l'Asie, plus rarement de l'Amérique du Nord, et dont plusieurs sont cultivées en plein air sous nos climats.

Le *troëne commun* est un arbrisseau de 2 à 4 mètres, à rameaux flexibles, grisâtres, portant des feuilles oblongues ou lancéolées, glabres, luisantes en dessus, presque persistantes; les fleurs sont blanches et groupées en panicules pyramidales au sommet des rameaux; le fruit est une baie globuleuse, noire. Cet arbrisseau est commun en Europe; on le trouve dans les haies, les buissons, sur la lisière des bois, etc.; il est quelquefois cultivé dans les parcs et les jardins d'agrément. Il peut croître dans tous les sols et à toute exposition, pousse très-rapidement et se multiplie, avec la plus grande facilité, de graines, de boutures et de marcottes. Il pourrait fournir une ressource dans les terrains arides et former un abri pour d'autres essences plus précieuses. On l'emploie fréquemment comme sujet pour recevoir la greffe des lilas; enfin, il présente d'intéressantes variétés à fruits blanchâtres, à feuilles panachées de jaune ou de blanc, etc.

« On fait, dans beaucoup de pays, d'excellentes haies avec le *troëne*, en greffant ses rameaux par approche. Il sert surtout avec succès à regarnir les places vides des haies formées d'autres arbustes, parce qu'il vient sans difficulté au milieu d'eux, et à garantir les terrains en pente des effets des grandes pluies. Dans les jardins paysagers, on le place partout où on ne peut mettre des arbustes plus précieux, surtout sous les massifs, contre les murs exposés au nord, etc. On en forme des buissons touffus; on le dispose en palissades qui se tendent avec la plus grande facilité; on le dirige sur une seule tige de manière à le faire devenir un arbre. De toutes manières il plait, pourvu qu'on ne le blesse pas, car son écorce, ses feuilles et ses baies entamées exhalent une odeur peu agréable. »

Le *troëne* acquiert rarement des dimensions assez considérables pour pouvoir être de quelque utilité dans la culture forestière; aussi est-il généralement considéré comme mort-bois. Mais on le propage beaucoup dans les buissons et les remises. Son bois, quand les échantillons sont assez forts, peut être utilisé dans l'industrie; il est dur, souple et peu sujet à être attaqué par les insectes; on en fait des échelles et des ouvrages de tour; il est bon pour le chauffage, et son charbon léger peut servir à la fabrication de la poudre à canon. Les rameaux sont flexibles, et on peut en faire des liens ou des ouvrages de vannerie.

Les feuilles sont acerbées et légèrement piquantes; néanmoins, elles plaisent beaucoup aux bestiaux, notamment aux vaches et aux moutons. Aujourd'hui, on les emploie rarement en médecine, et alors on les recotte pendant l'été; leur décoction, qui noircit par le sulfate de fer, a été vantée comme détersive et vulnéraire; on l'a administrée contre les maux de gorge, les aphthes, le scorbut, les ulcérations de la bouche, les stomatites, les diarrhées chroniques; dans ce dernier cas, on l'additionne de quelques gouttes d'acide chlorhydrique ou sulfurique. Ces feuilles sèches sont employées dans certains pays pour le tannage des peaux.

Les fleurs ont des propriétés analogues à celles des feuilles; mais elles sont encore moins usitées. Les fruits, qui mûrissent à l'automne et persistent tout l'hiver, servent à la nourriture de certains oiseaux, notamment des merles et des grives. On en retire des couleurs noire, bleu turquin, violette ou pourpre, dont on se sert pour l'enluminure et pour la préparation de l'encre des chapeliers, et aussi dans la teinture, pour amener à un beau vert les étoffes plongées dans la teinture jaune. Le suc est employé, dans certains pays, pour aviver la couleur des vins, auxquels il communique en même temps une saveur particulière. En Hollande, on les mêle à ceux du nerprun; mais cette sophistication est facile à découvrir.

Parmi les espèces exotiques, nous citerons : le *troëne d'Italie*, à feuilles épaisses et franchement persistantes; le *troëne du Japon*, arbrisseau buissonnant, à rameaux dressés, à feuilles ovales et à fruit drupacé; le *troëne de la Chine*, peu différent du précédent, mais fleurissant plus tard; le *troëne de Californie*, à feuilles ovales oblongues, d'un vert foncé; le *troëne du Népal*; le *troëne luisant*, etc. La plupart de ces arbrisseaux sont moins rustiques que l'espèce type; ils craignent les hivers rigoureux et viennent mieux à l'exposition du nord; on les multiplie de semis, de greffes ou de marcottes.

TROËNE, rivière de France (Oise). Elle prend sa source près d'Ivry-le-Temple, canton de Méru, traverse le canton de Chaumont, baigne Chaumont et Trie-le-Château, et, après un cours de 25 kilom., se jette dans l'Epte, en face de Gisors.

TROES s. m. pl. (tro-ess — mot lat. qui signif. *Troyens*). Entom. Syn. de *TROVENS*.

TROGEN, ville de Suisse, canton et au N. d'Appenzell, ch.-l. des Rhodes extérieures, à 120 kilom. E.-N.-E. de Berne, sur le Golbach et au pied du Gâbris; 3,500 hab. Ecole supérieure cantonale, école industrielle et agricole. Arsenal, bibliothèque. Fabriques de toiles et de mouchoirs. Bains d'eaux minérales, sulfureuses, cuivreuses et aluminées. Ce n'était jadis qu'un amas de cabanes de pasteurs, serfs de l'abbé de Saint-Gall; aujourd'hui, c'est une petite ville superbe; les maisons des citoyens opulents y sont ornées à l'extérieur des marbres les plus précieux, et l'intérieur est décoré avec un goût exquis.

TROGIDIEN, ENNE adj. (tro-i-di-ain, è-ne — du lat. *troia*, *tropis*, genre d'insectes, et du gr. *idea*, forme). Entom. Qui ressemble ou qui se rapporte au trox.

— s. m. pl. Groupe d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des lamellicornes, ayant pour type le genre trox.

TROGIE s. f. (tro-ji — du gr. *trogé*, je ronge). Bot. Genre de champignons, du groupe des agarics.

TROGLODYTE s. (tro-glo-di-te — du gr. *troglo*, caverne; *duin*, entrer). Ornith. Genre de passereaux dentirostres, de la famille des certhidées, comprenant plusieurs espèces, répandues dans les deux continents et dont le type habite l'Europe : *Le plumage du TROGLODYTE est en raccourci, et pour ainsi dire en miniature, celui de la bécasse*. (Buff.) *Les TROGLODYTES sont des oiseaux vifs, gais et confiants à l'extrême*. (Z. Gerbe.) *Le TROGLODYTE compose son nid avec art*. (Dict. d'hist. nat.)

— Mamm. Genre de mammifères quadrumanes, comprenant les espèces les plus élevées dans la série : *Le TROGLODYTE ou chimpanzé est le singe qui se rapproche le plus de l'homme*. (E. Baudement.)

— Adjectif. Comm. *Myrrhe troglodyte*, Myrrhe sèche.

— Encycl. Ornith. Les *trogloodytes* ont pour caractères : un bec fin, subulé, pointu, droit ou peu courbé, à mandibules égales; des narines ovales, couvertes d'une membrane; des ailes courtes, concaves, arrondies; la queue courte, égale ou arrondie; des tarses allongés, grêles, écaillés. « Ce sont, dit M. Z. Gerbe, des oiseaux vifs, gais et confiants à l'extrême. Durant la belle saison, ils vivent dans les bois humides et sombres; mais l'hiver ils se rapprochent des habitations et choisissent pour demeure les jardins, les bords boisés des rivières, des torrents, des ruisseaux. Tous aiment à fréter les trous des murailles, les aqueducs, les cavernes, en général les endroits obscurs. C'est même à cette habitude qu'ils doivent le nom de *trogloodytes* qu'on leur a donné. Ils vivent d'insectes et de vers, qu'ils cherchent dans des tas de bois, de pierres, de branchages secs, au pied des haies, des buissons; leur chant est des plus doux et des plus mélodieux et en même temps fort varié. Leur voix, relativement à leur taille, a une très-grande étendue. C'est ordinairement dans les trous d'arbre, dans ceux des murailles, dans les fentes des rochers, sur le revers d'un fossé, entre les lierres et les chevreuilles, sous les toits ou dans les chaumes qui couvrent les demeures rustiques, que les *trogloodytes* établissent leur nid. Leur ponte est de six à huit œufs blancs, parsemés de petites taches brunes ou rougeâtres. Les espèces qui habitent les régions boréales en émigrent en automne et n'y reviennent qu'au printemps. »

Le *trogloodyte* commun ou proprement dit ne dépasse pas 0m,07 de longueur totale, non compris la queue. Son plumage est d'un brun roux, rayé de brun, en dessus, et blanchâtre, également rayé de brun, en dessous. Cet oiseau est répandu dans toute l'Europe, mais surtout dans le Nord. Il arrive dans les régions méridionales à l'approche de l'hiver et en repart dès les premiers jours du printemps. Presque partout on lui donne improprement le nom de roitelet; on le désigne aussi, dans nos diverses provinces, sous ceux de roibedelet, bérichon, ratillon, petit-rat, fourre-buisson, castagnole, noisette, vague-petone, etc.

Le *trogloodyte* aime à se tenir seul dans le canton qu'il a choisi pour sa demeure; s'il trouve sur ses terres un de ses semblables, surtout un mâle, il lui livre un combat acharné, jusqu'à ce que l'un d'eux soit vaincu et s'enfuit. Il souffre plus volontiers le voisinage d'une femelle de son espèce. Mais, bien que solitaire, il n'a dans le caractère rien de triste ni de mélancolique; il est toujours gai, semillant, alerte et vif, toujours prêt à chanter. Sa pétulance est extrême; c'est le mouvement perpétuel; car, excepté la nuit quand il se repose, il est difficile de le trouver tranquille un seul instant; il échappe toujours quand on croit le tenir, ce qui est dû à sa petite taille et à sa vivacité. Ses mouvements sont à la fois rapides et variés; quand il marche, c'est en sautillant, et, quand il est posé, il agit ses ailes en faisant entendre un petit cri saccadé *tre, tre, tirit, tirit*, fréquemment répété; il tient toujours la tête et la queue relevées. En revanche, son vol est bas et court, et, comme ses ailes sont concaves, il ne plane pas.

Le *trogloodyte* se nourrit ordinairement des moucheron, des pucerons, des petits insectes, des vermineux ou des araignées qui infes-

tent les plantes potagères; aussi va-t-il souvent, en été, picorer dans les jardins, sur les artichauts, les cardons, les choux, etc.; en hiver, il vit des chrysalides, des œufs et des fragments d'insectes qu'il trouve, entre les gergues des écorces, dans les trous et les fentes des bâtiments. Il fréquente les haies, les pertuis, le bord des ruisseaux garnis d'arbustes, de joncs ou de grandes herbes. Dans les temps froids, il s'approche des lieux habités, pénètre dans les fentes des murs, en sort et y rentre précipitamment. On le trouve quelquefois dans la compagnie des rouges-gorges, dont il se rapproche assez par ses mœurs.

Dans toute autre saison, on le voit peu, parce qu'il se tient dans les bois, dont les feuilles le dérobent à la vue. Bien qu'il ne se laisse prendre que difficilement, cependant la vue de l'homme l'effraye peu, et ce n'est guère qu'à la pipée qu'on peut le prendre. Il a pour ennemis le chat, la belette et aussi les enfants. Son chant varie suivant les époques. Souvent il se borne au petit cri dont nous avons parlé. Quelquefois, par une belle journée d'hiver, il fait entendre, du haut d'un buisson ou d'un arbuste, un chant doux et flûte; mais ce chant n'est ni aussi animé ni aussi vibrant qu'à l'époque de la reproduction, qui commence au printemps; il faut qu'il soit en amour ou que sa femelle couve pour qu'il lui donne toute son étendue. Alors c'est un grand bruit dans un petit corps; perché non loin du nid, il fait entendre sans cesse son sifflement aigu, mais doux en même temps.

Le *trogloodyte* niche le long des murs en ruine, recouverts de lierre ou de pampres sauvages, sur le derrière des maisons ou des étables recouvertes de paille, mais le plus souvent sur les troncs et les vieilles souches, dans les bois et dans les haies près de terre. Ce nid, d'une apparence informe en dehors, est composé avec art; il est fait de mousse, de laine, de coton, de plumes et de crin, le tout entrelacé avec des fils d'araignée; sa forme est à peu près celle d'un œuf dressé sur un des bouts, et sur l'un des côtés se trouve une petite ouverture, par laquelle l'oiseau entre et sort; la ponte a lieu vers la fin d'avril; les œufs sont comme de gros pois.

• L'incubation, dit V. de Bomare, dure douze jours à peu près; les petits éclosent les yeux fermés, mais cet aveuglement n'est pas de longue durée. Le père et la mère font continuellement de petits voyages pour leur chercher et donner la pique. Au bout de seize jours environ, ces petits, qui trottaient déjà sur la mousse et les buissons, s'envolent dans les lieux voisins de leur naissance; là ils sont encore quelque temps l'objet de la tendresse, de l'amour et des soins paternels; le développement total des plumes arrive et leur éducation terminée, ils vont chacun remplir le vœu de la nature. La mousse dont les vieux bois sont recouverts établit une uniformité trompeuse entre le local et l'extérieur du nid et contribue à dérober sa retraite. »

Les petits sont fort difficiles à élever en cage; néanmoins, l'oiseau est assez facile à apprivoiser, et la captivité ne nuit en rien à son chant. Ce *trogloodyte* est très-utile à l'agriculture, comme destructeur d'insectes nuisibles, qu'il poursuit dans des endroits où lui seul et le roitelet peuvent pénétrer. C'est, dit-on, un excellent gibier, mais dont il ne faudrait pas abuser; heureusement sa petitesse et la difficulté de s'en procurer abondamment préviennent tout excès à cet égard. Dans certaines provinces, les gens de la campagne évitent soigneusement de tuer cet oiseau, et même de toucher à son nid.

— Mamm. Les *trogloodytes* sont caractérisés par un angle facial de 50°; des crêtes sourcilaires; des bras courts, atteignant le bas des cuisses; une formule dentaire identique à celle de l'homme; pas d'abajoues, de callosités ni de queue. Ces singes sont ceux qui se rapprochent le plus de l'homme, surtout pour les caractères zoologiques. Aussi n'est-il pas étonnant que plusieurs auteurs de l'antiquité, et même de temps assez modernes, aient confondu ces deux genres si distincts. On pense que la race d'hommes désignée chez les anciens sous le nom de *trogloodytes* n'était autre qu'une espèce de singes du genre cynocéphale. Les espèces de *trogloodytes*, s'il en existe plusieurs, ne sont pas encore nettement déterminées; la plus connue est le chimpanzé. V. ce mot.

TROGLODYTES. Les anciens désignaient sous ce nom un peuple qui habitait dans des cavernes au S.-E. de l'Egypte, le long du golfe Arabique. D'après Ptolemée, le pays des Troglodytes comprenait tout le rivage qui borde les golfes Arabique et d'Avallie. Plin dit que les Troglodytes allaient tout nus, portant seulement une peau qui leur couvrait le milieu du corps. D'après Strabon, ces sauvages habitaient dans les anfractuosités des rochers, ne cultivant point la terre et se bornaient à élever du bétail. Leurs femmes et leurs enfants étaient communs. Ils se nourrissaient de chair qu'ils plaient avec les os en développant le tout dans une peau et le faisant rôtir; ils vivaient aussi de sang et de lait mêlés ensemble, et Plin prétend qu'ils mangeaient des serpents. Lorsqu'un d'entre eux était mort, on lui liait la tête avec les pieds et on

portait le cadavre sur une colline, où on le couvrait de pierres, puis on surmontait le tout d'une corne de chèvre. Les Troglodytes ne parlaient point; ils poussaient des sons inarticulés. Les traditions que nous ont transmises les anciens sur les Troglodytes du golfe Arabique sont mêlées de fables, et l'on voit qu'ils n'avaient qu'une idée peu nette de ce peuple.

Aujourd'hui, on désigne sous le nom de Troglodytes les peuplades sauvages qui ont habité la terre pendant une longue période de l'époque quaternaire, à la fin de la période glaciaire, et dont on a trouvé des traces dans les pays les plus divers, au fond de cavernes, où l'on a recueilli des ossements, des ossements, des débris de cuisine, etc. Leur existence s'est prolongée pendant un long espace de temps, et on en trouve la preuve dans les différences que présentent les silex taillés qui servaient à leurs besoins comme armes et comme instruments utiles. Parmi les découvertes les plus récentes faites sur l'existence des Troglodytes, nous citerons celle des cavernes d'Eysies dans le Périgord; celle d'un squelette de Troglodyte dans la caverne qui se trouve dans la montagne Baoussé-Roussé, à 3 kilom. E. de Menton (1873); enfin, les importantes découvertes faites en 1874 par M. Merk dans la caverne du Kesslerloch, en Suisse.

TROGLODYTINÉ, ÉE adj. (tro-glo-di-ti-né — du rad. *troglydite*). Ornith. Qui ressemble ou qui se rapporte au troglodyte.

— s. f. pl. Tribu de la famille des certhiides ou des sylviaïdes, ayant pour type le genre troglodyte.

TROGLODYTIQUE adj. (tro-glo-di-ti-ke — rad. *troglydite*). Qui a rapport aux Troglodytes: *Habitudes troglodytiques*.

TROGLOPS s. m. (tro-glopss — du gr. *troglo*, trou; *ops*, face). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, tribu des malachiens, comprenant six espèces, qui habitent l'Europe.

TROGNE s. f. (tro-gne; gn mll. — Quelques-uns tirent ce mot du kymrique *trugn*, cornue; *tron*, museau; mais Diez et Chevallet le rattachent au germanique: ancien scandinave *triona*, groin de cochon, museau; danois et suédois *tryna*, *tryne*, même sens). Pop. Visage grotesque et plaisant, sur lequel l'usage de la boisson ou de la bonne chère a laissé des traces caractéristiques: *Une rouge trogne*. Une *Trogne enluminée*. Une *bonne grosse trogne*.

— Techn. Châfne pour drap mélangé.

— Arboric. Nom donné, en certains pays, aux arbres exploités en têtard.

TROGNON s. m. (tro-gnon; gn mll. — L'origine de ce mot n'est pas certaine; c'est probablement une altération de *troncone*, forme italienne de *trougon*, d'où *trougon*, et par métonymie *trougon*. C'est peut-être aussi une dérivation arbitraire du vieux français *trons*, variétés nasales de *trou*, qui répond au piémontais *trous*, espagnol et portugais *trozo*, italien *torso*, trognon de chou ou de fruit; ancien haut allemand *torso*, *torso*, haut allemand moderne *dorsch*, trognon de chou; toutes formes que Diez rapporte au latin *thyrus*, provenu du grec *thyrus*, tige des plantes). Partie d'un fruit qui contient les pépins et qu'on ne mange pas: *Un trognon de pomme, de poire*.

— Tige de certains légumes dépouillée de ses feuilles: *Trognon de chou, de salade*.

— Pop. Mot de tendresse familière par lequel on désigne un petit enfant: *Voilà un joli petit trognon de pilette*. Viens ici, mon petit trognon.

TROGNON (Auguste), historien, né à Paris en 1795, mort dans cette ville en 1873. Elève de l'École normale, il fut d'abord chargé d'une chaire d'histoire, qu'il quitta pour devenir professeur de rhétorique au collège Louis-le-Grand. En 1822, M. Guizot le choisit pour le suppléer dans sa chaire d'histoire moderne à la Faculté des lettres de Paris. Quelque temps après, il devint un des rédacteurs du *Globe*. La lecture des œuvres de Walter Scott lui donna le goût des romans historiques. Ce fut alors qu'il écrivit l'*Histoire admirable du Franc Harderac* et le *Livre des gestes du roi Childebert III*, compositions dans lesquelles l'imagination de l'auteur se montra, selon l'expression de M. Cuvillier-Fleury, l'ingénieuse servante de l'érudition historique. En 1825, Trognon fut chargé par le duc d'Orléans, depuis Louis-Philippe, de faire l'éducation de son fils, le prince de Joinville, et depuis lors il resta constamment attaché à cette famille. Devenu secrétaire des commandements de son ancien élève, il dirigea jusqu'en 1848 son cabinet et ses affaires. Après la révolution du 24 février, Trognon suivit le prince de Joinville à Claremont et remplit auprès de l'ex-reine Marie-Amélie les fonctions de secrétaire. En même temps, il enseigna l'histoire de France aux jeunes princes de la famille d'Orléans qui se trouvaient en Angleterre, puis, avec les matériaux qu'il avait rassemblés pour cet enseignement, il composa une *Histoire de France* (1863-1865, 5 vol. in-80). Cet abrégé rapide, bien conçu, sans sécheresse ni déclamation, valut à Trognon le grand prix Gobert en 1865. Sur la demande des princes d'Orléans, il écrivit la *Vie de Marie-Amélie*,

reine des Français (1871, in-80). Cette même année, il revint en France tout à fait infirme et ne fit plus que languir jusqu'à sa mort.

TROGNONNER v. n. ou intr. (tro-gno-né; gn mll. — rad. *trognon*). Avoir la forme, l'apparence d'un trognon:

..... Une duègne, affreuse compagneonne,
Dont le menton fleurit et dont le nez trognonne.
V. Hugo.

Et jusqu'à l'imparfait s'il fallait qu'ils alassent,
Qui donc empêcherait que des nez trognonnassent ?
CLAIRVILLE.

TROGODENDRON s. m. (tro-gro-dan-dron — du gr. *trôgô*, je range; *dendron*, arbre). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des malacodermes, tribu des clairones, dont l'espèce type habite l'Australie.

TROGODERME s. m. (tro-go-dér-me — du gr. *trôgô*, je range; *derma*, peau). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la tribu des dermestins, comprenant cinq ou six espèces, qui habitent l'Europe, l'Afrique et l'Amérique.

TROGOFF (Jean-Honoré, comte DE), marin français, né à Laumeur en 1751, mort en rade de Porto-Ferrajo, île d'Elbe, en 1794. Enseigne de vaisseau à vingt-deux ans, il voyagea dans les terres australes, se conduisit brillamment ensuite pendant la guerre de l'indépendance américaine, notamment au combat de la Dominique, et devint capitaine de vaisseau après la paix (1784). A l'époque de la Révolution, il accepta les idées nouvelles, prêta serment à la République, prit part à l'attaque de Cagliari (février 1793) et fut promu contre-amiral. Appelé, à ce titre, au commandement d'une escadre de 18 vaisseaux et de plusieurs frégates, il se trouvait à Toulon lorsque les royalistes résolurent de livrer cette ville aux Anglais qui l'assiégeaient. Trogoff, repudiant ses idées républicaines, entra dans ces vues et accepta les propositions de l'amiral anglais Hood, qui promit de rendre Toulon à la France après le rétablissement de la paix. Mais le contre-amiral Julien refusa de s'associer à cet acte de trahison, prit le commandement de la flotte française et résolut de barrer l'entrée de la rade à l'ennemi. Toutefois, en présence de plusieurs défections et menacé par les batteries de terre, Julien se vit contraint de s'éloigner, mais avec 7 vaisseaux seulement. Trogoff reprit alors le commandement de la flotte, laissa entrer les Anglais à Toulon et devint président de la commission de gouvernement instituée par les habitants pour rétablir la monarchie. Lorsque Toulon fut repris par l'armée de la Convention, Trogoff parvint à s'échapper sur une frêle embarcation et à gagner l'Espagne. Il mourut peu après, à bord d'un navire marchand, devant l'île d'Elbe.

TROGOFF (Joaquin-Simon-Louis DE), officier français, parent du précédent, né en Bretagne vers 1760, mort vers 1840. Il fit, comme sous-lieutenant, la guerre de l'indépendance américaine, émigra en 1790, fit partie de l'armée des princes, puis prit du service en Autriche et s'attacha à la personne du prince de Rohan. En 1814, Trogoff revint en France avec les alliés, devint, avec le grade de colonel, aide de camp du comte d'Artois, suivit la famille royale en Belgique pendant les Cent-Jours, fut nommé chef d'état-major de l'armée commandée par le duc de Berry, puis continua ses fonctions près du comte d'Artois jusqu'en 1830, époque où il le suivit dans l'exil.

TROGNON s. m. (tro-gnon — du gr. *trôgô*, je range). Ornith. Syn. de couroucou, genre d'oiseaux grimpeurs.

TROGNÉ, ÉE adj. (tro-go-né — rad. *trogon*). Ornith. Qui ressemble ou qui se rapporte au trogon ou couroucou.

— s. f. pl. Famille d'oiseaux grimpeurs, ayant pour type le genre trogon ou couroucou.

TROGONIDÉ, ÉE adj. (tro-go-ni-dé). Ornith. Syn. de trogoné.

TROGONINÉ, ÉE adj. (tro-go-ni-né). Ornith. Syn. de trogoné.

TROGONOPHE s. m. (tro-go-no-fe). Erpét. Syn. de trogonophide.

TROGONOPHIDE s. m. (tro-go-no-fi-de — du gr. *trôgô*, je range; *ophis*, serpent). Erpét. Genre de reptiles ophidiens, de la famille des amphisbènes, dont l'espèce type habite la Barbarie.

— s. m. pl. Groupe de reptiles ophidiens, de la famille des amphisbènes, ayant pour type le genre trogonophide.

TROGONOPHIS s. m. (tro-go-no-fiss). Erpét. Syn. de trogonophide: *Le trogonophis n'a pas de rudiments extérieurs de membres*. (P. Gervais.)

TROGONTHÉRIUM s. m. (tro-gon-té-ri-oum — du gr. *trôgô*, je range; *thérion*, animal). Mamm. Genre de mammifères rongeurs fossiles, qui paraît devoir être réuni aux castors.

TROGOPHÉE s. m. (tro-go-fé — du gr. *trôgô*, je range; *phloios*, écorce). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des brachélytres, tribu des oxyté-

liniens, comprenant vingt-cinq espèces, qui habitent l'Europe, l'Afrique et l'Amérique.

TROGOSITE s. m. (tro-go-zite — du gr. *trôgô*, je range; *sitos*, froment). Entom. Genre d'insectes coléoptères hétéromères, de la famille des xylophages, type de la tribu des trogositides, comprenant plus de soixante espèces, qui habitent l'Europe, l'Afrique et l'Amérique: *Le trogosite de Mauritanie est répandu par tout le globe*. (Chevrolat.)

— Encycl. Les trogosites ou trogositides sont caractérisés par un corps ordinairement allongé, étroit et déprimé; des antennes tout au plus aussi longues que le corselet, terminées en une massue comprimée et un peu dentée en scie; des mandibules assez courtes, robustes, découvertes ou saillantes et languettes presque cornée, non prolongée entre les palpes. Parmi les nombreuses espèces de ce genre, on remarque surtout le *trogosite carabote* ou de *Mauritanie*; il a cm, 01 de longueur; le corps fortement déprimé, ponctué, d'un brun noirâtre; les élytres striés. Il habite surtout les pays chauds et se trouve dans les vieux bois. Sa larve, qui nuit beaucoup aux grains, est connue sous le nom de *cadelle*. V. ce mot.

TROGOSITIDE adj. (tro-go-zit-i-de — de *trogosite*, et du gr. *éidos*, aspect). Entom. Qui ressemble ou qui se rapporte au trogosite.

— s. m. pl. Tribu d'insectes coléoptères, de la famille des xylophages, ayant pour type le genre trogosite.

TROGOSSITE s. m. (tro-go-si-te). Entom. Syn. de trogosite: *La larve d'une espèce de trogossite est désignée dans le midi de la France sous le nom de cadelle*. (H. Lucas.) *Le trogossite carabote est d'un brun plus ou moins foncé*. (Bosc.)

TROGUE s. m. (tro-ghe — du gr. *trôgô*, je range). Entom. Genre d'insectes hyménoptères, de la famille des ichneumonides, tribu des ichneumonides, comprenant plusieurs espèces, qui habitent l'Europe et l'Amérique du Nord. II Syn. de *cybister*, autre genre d'insectes.

TROGUE-POMPÉE, historien latin. V. POM-PÉE.

TROGULE s. m. (tro-gu-le — dimin. du gr. *trôgô*, je range). Arachn. Genre d'araignées, de l'ordre des phalangides, comprenant huit espèces, qui habitent l'Europe et le nord de l'Afrique.

TROIE ou **ILION**, ancienne ville de l'Asie Mineure, capitale de la Troade, près de la côte de l'Hellespont. Cette cité, si célèbre dans l'antiquité, porta d'abord le nom de Pergame et fut fondée, croit-on, par une colonie pélasgique. D'après des traditions dans lesquelles la fable abonde, elle eut pour premier roi, vers 1614 avant notre ère, Scamandre, à qui succéda Teucer (1590), Dardanus (1568), Erichthonius (1537), Tros (1462), d'où elle prit le nom d'Ilion, et par la suite Laomédon et Priam. Ce fut Ilus qui fit construire, près de la citadelle de Pergame, renfermant le palais des rois et le temple de Minerve, près de la source du Scamandre et au pied du mont Ida, une ville nouvelle, à laquelle on donna le nom de Troie ou d'Ilion. Elle fut entourée de puissantes murailles, construites, disait-on, par Apollon et par Neptune, et percées de plusieurs portes, dont les plus célèbres étaient les portes Scées. Sous le règne de Laomédon, Hécube fit une expédition contre la ville, dont il s'empara. Priam, fils de Laomédon, accrut considérablement la prospérité et la puissance de Troie; mais il devait être témoin de sa ruine. Ce fut sous le règne de ce prince, d'après la tradition et les poèmes d'Homère, que les Grecs vinrent faire le siège de Troie et ruinèrent cette ville (v. plus bas *siège de Troie*). Toutefois, d'après Xanthus de Lydie, cité par Strabon, le royaume de Troie survécut à la destruction de la ville jusqu'au jour où une tribu thrace s'empara du pays. Plusieurs siècles plus tard, sous les rois de Lydie, une colonie éolienne fonda près de l'emplacement où l'on croyait que s'était élevée Troie une bourgade appelée la *Nouvelle-Ilion*. Alexandre le Grand l'érigea en ville libre et envoya à son temple de riches présents. Lysimaque la fit entourer de murailles. En 85, le général romain Fimbria l'assiégea pendant dix jours et la ruina; mais Sylla et, après lui, César la relevèrent de ses ruines et agrandirent son territoire. Cette cité finit par disparaître à son tour, et c'est sur ses ruines, croit-on, que s'élève aujourd'hui le village turc de *Tchiblak*. Enfin, une troisième ville de Troie fut fondée par Antigone, père de Démétrius Poliorcète, près de la mer Egée, à environ 28 kilom. de l'Hellespont. Elle porta d'abord le nom d'*Antigonie*, puis reçut de Lysimaque, après la bataille d'Issus, le nom d'*Alexandria Troas*. Elle acquit de l'importance du temps des Romains, puis tomba en ruine. Ses restes portent aujourd'hui le nom turc de *Eske-Stamboul* (Vieille Constantinople).

La Troie de Priam et d'Homère avait été construite, d'après Platon, sur une petite éminence, dans une belle et vaste plaine, arrosée par différentes rivières sortant du mont Ida. Mais quel était son véritable em-

placement? Dès le temps de Strabon, on était dans l'impossibilité de le déterminer d'une façon précise. Depuis près d'un siècle, on s'est beaucoup occupé de rechercher cet emplacement, et cette question a donné naissance à beaucoup d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons ceux du comte de Choiseul-Gouffier, de Le Chevalier, de de Leake, de Spohn, d'Ulrichs, de Forchhammer, etc. Jusqu'à ces derniers temps, on a généralement cru que Troie s'élevait dans le lieu où se trouve aujourd'hui le village de *Bounar-Bachi*. Le comte de Choiseul-Gouffier, ambassadeur de Louis XVI, y fit pratiquer des fouilles, qui y ont été continuées à diverses reprises depuis, mais qui n'ont amené aucun résultat. En 1871, un admirateur passionné d'Homère, M. Schliemann, possesseur d'une grande fortune, partit pour la Troade et se mit à son tour à la recherche de l'antique Ilion. Après avoir pratiqué des fouilles près de Bounar-Bachi, le docteur Schliemann, lassé de l'inutilité de ses recherches, se transporta plus près de la mer, à Hissarlick. Là, ses fouilles eurent un plein succès, et il ne tarda pas à être convaincu qu'il avait retrouvé l'ancienne Troie. Pour arriver jusqu'au rocher qui avait servi de base aux diverses cités construites successivement sur cet emplacement, il fallut creuser à une profondeur de 16 mètres. Ces diverses couches de débris superposés démontraient que quatre villes différentes avaient succédé à la première. La dernière en date, celle dont les ruines se trouvaient à fleur de terre, était, d'après M. Schliemann, la colonie grecque fondée avant l'ère moderne, la Nouvelle-Ilion, dans laquelle Xerxès s'était arrêté, en passant en Grèce, pour faire un sacrifice de mille taureaux à la Minerve Glaucoips. Au-dessous de cette ville, on trouva les ruines de deux cités superposées; les maisons de la seconde, bâties non à côté, mais juste au-dessus des autres, témoignaient d'une destruction complète de la première. Après les ruines de ces deux cités, on trouva celles de la véritable Troie; les traces irrécusables laissées par l'incendie, le nombre considérable des ossements, enfin la concordance complète des lieux avec les descriptions laissées par Homère ne permirent pas de douter, dit l'archéologue allemand, qu'on ne fût en présence de la cité de Priam. Au-dessous de cette cité historique s'en trouvait encore une autre, qui avait été la première en date, et dont les fondations reposaient sur le roc même. Les habitants de cette dernière cité étaient d'origine aryenne, comme le prouvaient un grand nombre de tessons et de petites pièces de terre cuite perforées, portant le symbole religieux des Aryens, entre autres le *Svatiska* des Indous. Au nombre des objets les plus importants découverts par le docteur Schliemann, il faut mentionner en première ligne les nombreux spécimens de poteries et de terres cuites qui varient selon les époques et donnent de précieuses indications sur l'état de civilisation des peuples auxquels ils ont appartenu. Ainsi, les terres cuites trouvées à une profondeur de 14 mètres l'emportent beaucoup sur celles qu'on a trouvées sur les couches supérieures. Elles sont luisantes, de couleur noire, brune ou rouge, et portent des ornements gravés et remplis d'une pâte blanche. Toutes les jattes ont aux deux côtés des tuyaux horizontaux, mais le plus souvent encore des tuyaux verticaux qui permettent de les suspendre à des cordons. La plupart des vases portent un ornement curieux et caractéristique. Cet ornement, c'est la figure de chouette sous laquelle était représentée Minerve, la déesse protectrice d'Ilion. Sur le flanc du vase sont figurés le nez crochu, les yeux, les seins et le nombril de la déesse; cet ensemble forme un aspect des plus bizarres. Nous sommes loin de la Minerve de Phidias. Au point de vue de l'art, les poteries trouvées dans la couche supérieure et appartenant à la plus belle période de l'art grec sont plus remarquables. M. Schliemann a trouvé, entre autres, une métope du temple d'Apollon, fragment en marbre, où est représenté le dieu emporté par ses coursiers et qui ne déparait pas les frises du Parthénon.

A côté d'armes et d'ustensiles de toute sorte en silex, on en trouve également en or, en argent et en cuivre sans alliage, mais aucune trace de bronze ou de fer. La partie la plus curieuse de cette collection d'antiquités troyennes est celle que M. Schliemann désigne sous le nom de *trésor du roi Priam*. Ce trésor était renfermé dans une grande caisse en bois, dont on a retrouvé la clef. Un des principaux objets de ce trésor, c'est la grande coupe en or fondu du poids de 600 grammes. Cette double coupe, le *depas amphikupellon* d'Homère, était destinée à souhaiter la bienvenue de l'hospitalité aux étrangers; elle avait deux anses et deux embouchures, une petite et une grande; le maître de la maison buvait à la petite, puis tendait la coupe à son hôte, qui buvait à la grande et était forcé de vider la coupe, celle-ci ne pouvant se mettre sur la table que renversée. Des bouteilles, des gobelets en or, des vases en argent accompagnant cet objet d'une importance capitale; des diadèmes et des bandeaux en or faisaient partie du même trésor. L'un des diadèmes a 0m,51 de longueur et se compose d'une chaîne d'or, de chaque côté de laquelle pendent huit chaî-

nettes, longues de 0m,39 et qui sont garnies de feuilles d'arbre en or, destinées à couvrir les tampes. A l'extrémité de chacune de ces chaînettes est une idole en or de 0m,03 ou 0m,04 avec la tête de chouette. Entre ces deux pendentifs des tempes s'étend une série de 74 chaînettes d'or, longues de 0m,10, également couvertes de feuilles d'or et destinées à orner le front. Il faut joindre à cela 60 superbes boucles d'oreilles en or, dont plusieurs ont la forme de corbeille avec des chaînettes, et 6 bracelets d'or faits pour des mains si mignonnes, que des jeunes filles de dix ans ont peine à les passer; enfin 8,750 objets d'or très-artistement faits, trouvés au milieu, affectant les formes de cylindres, de disques dentés, de boules, de prismes, de cubes, de feuilles d'arbres, de marteaux, de cloches et de boutons. Il y avait aussi de longues lames d'argent et d'or, pesant de 150 à 220 grammes, que M. Schliemann estime être les talents proposés pour prix dans les jeux. M. Schliemann a fait connaître le résultat de ses fouilles dans la Troade dans un ouvrage intitulé les *Antiquités troyennes*, rapport sur les fouilles de Troie qui a été traduit de l'allemand en français par M. R. Rangabé (Paris, 1873, in-80) et qui est accompagné d'un *Atlas* des antiquités troyennes, comprenant 218 planches photographiques avec texte explicatif (Leipzig, 1873, in-80). Le monde savant n'a pas été unanime à accepter les conclusions de l'archéologue allemand et sa conviction qu'il a découvert la véritable Troie de Priam. Nous citerons notamment MM. Vivien de Saint-Martin, Virlet d'Aoust, etc., qui repoussent l'identité d'Ilion et des ruines trouvées à Hisarlik. Toutefois, le résultat des fouilles de M. Schliemann n'en subsiste pas moins. La collection rassemblée par lui au prix de tant d'efforts révèle un monde jusqu'à présent inconnu et répand de nouvelles lumières sur mainte question de l'archéologie préhistorique. Elle fournit à la science de précieux documents pour suivre les progrès de l'art et de l'industrie sous l'influence combinée du génie hellénique et de la civilisation asiatique. Elle vient appuyer l'opinion toute récente, qui prétend que notre âge de bronze se rattache à une influence orientale tout le foyer a dû être dans le nord de l'Asie Mineure. En effet, les armes de cuivre de Hisarlik se trouvent être pareilles aux armes de bronze du Danemark et des cités lacustres de la Suisse. Cette magnifique collection devait être la propriété de la France. M. Schliemann, sachant que le sultan voulait la revendiquer, offrit à notre ambassadeur, non de la vendre, mais de la donner à Paris. Celui-ci, imbu des formes administratives, en écrivit à Paris; l'affaire passa par les bureaux et on lui répondit au bout de huit jours. Pendant ce temps, le sultan avait fait main basse sur cette collection unique au monde.

Troie (siège de), le plus célèbre de l'histoire ancienne et, sinon le plus authentique, du moins le plus poétique, grâce à Homère, qui l'a embellie des plus admirables fictions, enrichi des plus touchants ou des plus sublimes épisodes. Par une bizarrerie sans exemple, c'est l'histoire qui est ici obligée de faire des emprunts à la poésie, c'est-à-dire à la fiction; mais on peut croire que l'histoire a primitivement elle-même prêté ses matériaux à l'*Iliade*. Quant à faire la part des deux Muses, ce serait une entreprise impossible; nous nous contenterons donc de présenter quelques faits sommaires qui paraissent avoir servi de point de départ au chant d'Achille et d'Hector.

Il existait déjà des motifs de haine mutuelle entre Troie et la Grèce, lorsque Paris, fils de Priam, abusant de l'hospitalité de Ménélas, lui enleva sa femme, la belle Hélène. A cette nouvelle, tous les chefs de la Grèce s'énurent, considérant l'outrage comme fait à eux-mêmes. Les Atrides demandèrent inutilement satisfaction; Priam ne vit dans le rapt dont son fils était l'auteur qu'une juste vengeance exercée contre des ennemis et se refusa à tout accommodement. C'est alors que l'expédition de Troie fut résolue: les chefs grecs se réunirent à Mycènes, élurent Agamemnon, roi d'Argos, comme généralissime et s'embarquèrent à Aulis, ville de la Béotie. L'armée grecque montait à 100,000 hommes, fournis par cinquante-sept petits Etats différents; 1,200 vaisseaux les transportèrent sur les côtes de la Troade. Parmi les chefs, on distinguait Agamemnon, le roi des rois; son frère Ménélas, roi de Sparte; le sage Nestor, roi de Pylos; le prudent Ulysse, roi d'Ithaque; les deux Ajax, Diomède, Idoménée, Philoctète, l'ancien compagnon d'Hercule, des fleches duquel il avait hérité, et enfin Achille, le plus vaillant de tous. Troie comptait aussi une nombreuse armée dans son enceinte: une foule de peuples de l'Asie Mineure, se sentant eux-mêmes menacés par l'expédition hellénique, virent à son secours. Elle était défendue par de hautes et puissantes tours et de solides murailles; mais son plus ferme rempart était Hector, fils de Priam, dont l'infatigable courage soutint pendant dix ans tous les efforts de tant de chefs illustres. Selon Homère, la destinée de Troie était attachée à la vie d'Hector, ce qui signifie sans doute qu'il fut le plus intrépide défenseur de sa patrie et que sa mort devait amener la ruine de Troie.

Pendant dix ans, on se battit de part et d'autre avec un effroyable acharnement et des vicissitudes diverses: tantôt les Grecs s'avancèrent jusqu'au pied des murs et les escadrons dans un élan impétueux; tantôt Hector portait lui-même le fer et la flamme jusque sur les vaisseaux ennemis, franchissant les fossés, les palissades, les murs qui protégeaient le camp des Grecs.

Suivant les poètes, la ruine de Troie dépendait de l'accomplissement de certaines fatalités, auxquelles se dévouèrent plusieurs héros grecs. Ainsi les assiégeants devaient avoir parmi eux un descendant d'Eaque: Achille accourut; il fallait se procurer les fleches d'Hercule, que Philoctète conservait soigneusement dans l'île de Lemnos: Ulysse, quoiqu'il fût son ennemi mortel, se chargea d'amener le vieux compagnon d'Hercule au camp des Grecs; on devait s'emparer de la statue de Minerve, le fameux Palladium, que les Troyens conservaient dans la citadelle d'Ilion: Ulysse et Diomède remplirent cette périlleuse mission, etc. La dixième année du siège fut signalée par la querelle d'Agamemnon et d'Achille, par la mort de Patrocle, immolé par Hector; par la mort d'Hector vaincu et tué par Achille, et d'Achille lui-même, qui tomba à son tour sous une flèche que Paris lui décocha trahisamment. Troie succomba alors sous les efforts des Grecs: ses murs, ses palais, ses temples furent réduits en cendres. Priam, après avoir vu tous ses fils égorgés autour de lui, fut percé lui-même par Pyrrhus, fils d'Achille; Hécube, son épouse; Cassandre, sa fille; Andromaque, veuve d'Hector, et d'autres princesses encore furent traînées sanglantes et enchaînées à travers les débris fumants de la ville et emmenées en captivité. Le peuple fut dévoré par les flammes ou détruit par le fer vengeur de l'hospitalité violée. Tels sont, suivant nous, les événements qu'on peut revêtir de quelque couleur historique.

D'après l'admirable épisode de Virgile (*Enéide*, liv. II), à la fin de la dixième année, les Grecs, fatigués d'un si long siège et rebutés de tant d'attaques inutiles et meurtrières, s'aviserent, suivant les inspirations de Pallas, de construire un gigantesque cheval de bois, dans les flancs duquel ils introduisirent l'élite de leurs guerriers. Ils se firent alors cachés dans une île voisine, après avoir publié que le colosse était une offrande qu'ils consacraient à Minerve pour en obtenir un heureux retour dans leur patrie. Les Troyens, trompés par les feintes révélations du trahire Sinon, abattirent un pan de leurs murailles pour introduire la gigantesque machine dans la ville; pendant la nuit suivante, les héros grecs sortirent de leur retraite ténébreuse, ouvrirent les portes troyennes au reste de l'armée et massacrèrent sans peine toute cette population endormie. L'invasiion historique d'un tel stratagème est trop évidente pour qu'on s'y arrête un seul instant. « Ce fameux cheval de bois, dit Pausanias, était certainement une machine de guerre propre à renverser des murs; ou bien il faut croire que les Troyens étaient des gens stupides, des insensés qui n'avaient pas ombre de raison. »

Les historiens ne s'accordent pas sur la date de la ruine de Troie; mais c'est l'année 1270 av. J.-C. qui est le plus généralement adoptée.

Troie (LA DESTRUCTION DE), poème grec de l'Alexandrin Tryphiodore (ve ou vi^e siècle après J.-C.). Ce petit poème, qui ne contient que six cent quatre-vingt-un vers, doit sa notoriété à ce que Virgile s'en est inspiré dans son deuxième chant de l'*Enéide*. Quoique l'auteur appartienne à la complète décadence de la poésie grecque, son œuvre dénote un véritable talent; on remarque, dans le cadre étroit qu'il s'était tracé, des traits pleins de vigueur et hardiment colorés. Le fond du poème n'est que l'épisode de l'entrée du cheval de bois à Troie et le récit de la prise de cette ville. On y distingue un passage dramatique et d'une belle invention. Vénus, sous les traits d'une vieille Troyenne, vient révéler à Hélène le complot formé par les Grecs. Elle lui apprend que son mari Ménélas est du nombre des guerriers enfermés dans le ventre de l'immense cheval. Hélène se précipite aussitôt, elle arrive au temple où le fatal colosse avait été placé, elle s'approche avec précaution, elle appelle les guerriers à voix basse, elle essaye de les charmer en leur parlant de leurs femmes. Les souvenirs frappent leurs cœurs, ils sont émus, ils fléchissent; l'un d'eux va parler et se trahir; tout sera perdu. Ulysse le prévient et l'étrangle à l'instant. Cette idée est certainement d'une invention fort heureuse; elle anime l'épisode, elle rattache son action aux passions du cœur humain, elle est dans la nature, et par cela même pleine de poésie et de réalité.

Le style a toutes les imperfections d'un siècle de décadence, la recherche maladroitement et de faux goût; néanmoins, de temps en temps, un trait vif et hardi frappe le lecteur d'une agréable surprise. Si, d'ailleurs, ce poème n'avait pas eu une certaine valeur littéraire, Virgile n'aurait pas emprunté à Tryphiodore cet épisode, et surtout n'en aurait pas traduit plusieurs vers presque littéralement.

Troie (LA PRISE DE), célèbre peinture de

Polygnote. Cette composition se déroulait sur la muraille de la Lesché, à Delphes. Elle ne retraçait pas les combats terribles que se livrèrent les Grecs et les Troyens au milieu des ruines fumantes d'Ilion, mais les conséquences immédiates de ce grand événement. D'un côté, on voyait le camp des Grecs et les compagnons de Ménélas se préparant galement au retour. Les matelots et les esclaves se pressaient sur le navire où le pilote Phrontis ajustait le gouvernail. Les guerriers enlevaient les tentes fixées depuis dix ans sur la plage. Hélène, rendue à son époux, n'était point encore embarquée; on la voyait nonchalamment assise au milieu de ses femmes occupées à la parer, toujours jeune, toujours belle, toujours reine et triomphante, ne semblant pas même s'apercevoir des maux qu'elle avait causés. Et cependant le peintre avait eu soin de réunir, non loin d'elle, les prisonniers troyens: Héléus, fils de Priam, vêtu de pourpre et plongé dans le désespoir; Mègès, le bras brisé; Lycomède, couvert de blessures; Eurycle, la tête ensanglantée, et, parmi les Troyennes destinées à la servitude, Andromaque, ayant la tête voilée et allaitant son enfant; Polyxène, Climène, Créuse, Dinodice, les plus choyées de la nombreuse famille de Priam; Dinomène, Pisis, Métioché et d'autres belles jeunes femmes groupées de la manière la plus charmante. Le sage Nestor, appuyé sur sa lance, paraissait veiller sur ces précieuses esclaves. D'un autre côté, on apercevait Epéus occupé à démolir les murs d'Ilion, derrière lesquels apparaissait la tête du fameux cheval de bois; les rois grecs, assemblés autour de l'autel de Minerve, recevaient le serment d'Ajax, jurant qu'il n'avait point violé Cassandre, la prophétesse inspirée; celle-ci, affaissée vers le sol; tenait encore la statue de la déesse à laquelle elle s'attachait suppliante, quand Ajax l'avait entraînée. Ulysse, revêtu de sa cuirasse, accusait Ajax, qu'il espérait faire lapider comme impie. Pyrrhus, fils d'Achille, n'était point parmi les rois; dans son ardeur à venger son père et sa soif de carnage, il continuait à répandre le sang des Troyens; autour de lui se pressaient les morts et les mourants: Elastos, Astinoüs, Eionée, Admète, Agénor, Axion, amis ou parents de Priam, et Priam lui-même, que ses cheveux blancs n'avaient point sauvé. Ça et là s'élevaient, dans les rues désertes de la ville, des monceaux de cadavres. Une peau de panthère, suspendue au-dessus d'une porte, signalait la maison d'Antenor, que ce gage de reconnaissance avait fait respecter par les Grecs, car Antenor était leur hôte. Autour de celui-ci se tenaient sa fille Crino, ayant dans les bras un nouveau-né; la prêtresse Théano avec ses fils; Glaucus, assis sur sa cuirasse, et Eurymaque, sur une pierre. Ces derniers s'abandonnaient à la plus profonde douleur, à la vue des ruines de leur patrie et à la pensée de l'exil.

La vaste composition que nous venons de décrire offrait ainsi des contrastes saisissants de joie et de désespoir. « Tout en s'adressant à l'orgueil national des Grecs, dit M. Beulé, tout en représentant leur triomphe sur l'Asie, Polygnote avait voulu toucher les cœurs. Il s'était attaché à rendre moins le drame que ses conséquences lugubres, moins les exploits que les larmes; il intéressait aux vaincus; il montrait ce que leur infortune avait d'amer, de pathétique, d'injuste peut-être; il tempérait les joies féroces qu'inspire la victoire par les émotions de la pitié, plus dignes d'un siècle civilisé. C'était tirer du sujet sa moralité la plus haute. » Polygnote avait retracé le même sujet sur les murs du Pœcile, à Athènes; les auteurs ne décrivent point cette composition et nous apprennent seulement que le peintre avait donné à Laodice, une des captives troyennes, les traits d'Elpinice, sa maîtresse, qui était la sœur de Cimon.

Troie (LA PRISE DE), fresque de Cornélius; à la glyptothèque de Munich. Hécube, la vieille reine, rassemblant autour d'elle ses filles effarées, occupe le milieu de la composition. Priam est déjà mort, et Néoptolème balance par le pied le petit Astyanax, qu'il s'apprête à lancer par-dessus la muraille. Andromaque, évanouie, s'est affaissée sur les genoux d'Hécube à laquelle s'attache Polyxène, craignant d'être emmené par Ménélas. Hélène, cause de tant de désastres, s'appuie, honteuse et craintive, contre une colonne, redoutant les regards de son époux, tandis que Cassandre, qu'Agamemnon essaye de faire taire, prophétise les malheurs de la maison des Atrides. La silhouette du cheval de bois se dessine sur l'embarquement de la ville, au-dessus du groupe des guerriers grecs tirant le butin au sort. Dans l'angle du tableau, l'on voit Enée emportant son père Anchise et les dieux d'Ilion.

Si l'on soumet cette composition à une rigoureuse analyse, on trouve à reprendre certaines exagérations et même certaines incorrections de dessin; le coloris est pâle et la touche sans accent; mais, si l'on considère l'œuvre dans son ensemble, il est impossible de ne pas être frappé de son caractère de grandeur et de noblesse. L'artiste s'est mis à la hauteur du sujet, ce qui n'est pas peu dire; le cadre est relativement petit; l'ampleur du style et la force de l'expression le déçoivent. La figure d'Hécube, abîmée dans

la douleur, est commé la note fondamentale de l'harmonie grandiose qui règne dans la composition et qui lui imprime un cachet saisissant de sombre fatalité. En admirant cette figure et celle de Cassandre, qui pleure, prophétesse désolée, sur les ruines de sa patrie et de sa famille, on oublie les défauts d'un Néoptolème théâtral et d'un Priam démesuré.

TROIE-EN-POUILLE, ville d'Italie (Capitanate). V. Troja.

TROIL (Samuel), en latin *Troilius*, prélat suédois, né en Dalécarlie en 1706, mort à Upsal en 1764. Grâce à l'étendue de ses connaissances et à son grand talent oratoire, il devint successivement grand aumônier du roi (1740), président du consistoire (1742), évêque de Vesterås (1751), archevêque d'Upsal (1757) et membre de l'Académie des sciences de Stockholm. On a de lui, outre une dissertation, *De magnetismo morum naturalit*, un grand nombre de sermons, discours, mandements, etc.

TROIL (Uno de), en latin *Troilius*, prélat et littérateur suédois, fils du précédent, né à Stockholm en 1746, mort en 1803. Il fit ses études théologiques à l'université d'Upsal et s'y signala par des talents précoces qui lui valurent d'être envoyé à l'étranger aux frais du gouvernement. Il visita successivement l'Allemagne, la France et l'Angleterre, se lia à Paris avec l'élite des écrivains français et, à Londres, fut présenté par son compatriote Solander au célèbre Banks. L'accomplissement de ses deux naturalistes dans leur excursion en Islande et revint, en 1773, dans sa patrie, où il fut nommé d'abord aumônier d'un régiment, puis successivement évêque de Linköping, président du consistoire de Stockholm et, enfin, archevêque d'Upsal et vice-chancelier de l'université de cette ville. Il profita de l'influence que lui donnaient ces hautes fonctions pour introduire d'utiles réformes dans l'organisation religieuse et pour activer les progrès des études. On a de lui, entre autres écrits: *Specimen philosophiæ homericæ*, thèse soutenue avec beaucoup d'éclat à Upsal en 1766; *De Runarum in Suecia antiquitate* (1770); *Lettres sur un voyage en Islande* (Upsal, 1777, in-80), excellente relation de l'excursion qu'il avait exécutée en compagnie de Banks et de Solander; elle a été traduite en français par Lindblom (Paris, 1781, in-80); *Mémoires relatifs à l'histoire de l'Eglise et de la Réforme en Suède* (Upsal, 1790-1795, 5 vol. in-80).

TROILE, fils de Priam et d'Hécube. Les oracles avaient annoncé que Troie ne pourrait être prise tant qu'il vivrait. Il est cependant l'imprudence de défer Achille, qui le tua dans le temple d'Apollon Thymbrée.

TROILI (Placide), historien italien, né à Montalbano (Basilicate) vers 1687, mort en 1757. Devenu supérieur d'un couvent de cisterciens en Calabre, il fut chargé de se rendre à Rome pour soutenir les droits de son monastère contre les prétentions des cisterciens toscans, qui avaient eu jadis des droits sur cette maison. Mais, en arrivant à Rome, Troili se laissa gagner par ceux qu'il était venu combattre. Cette conduite déloyale excita la légitime indignation des moines calabrais, qui dépouillèrent Troili de sa dignité d'abbé, et ce personnage dut se retirer, en 1740, dans le monastère de Realville, où il passa le reste de sa vie uniquement occupé de travaux historiques. Ses principaux ouvrages sont: *Histoire générale du royaume de Naples* (Naples, 1748-1754, 11 vol. in-40), compilation indigeste de matériaux extraits des historiens nationaux et étrangers, contenant une foule de faits qui n'ont aucun rapport avec l'histoire du royaume de Naples; *Dissertation sur la défense de saint Thomas d'Aquin* (Naples, 1749, in-40); *Theologia positivio-scholastico-historica* (Naples, 1754, 2 vol. in-fol.), dont les huit derniers volumes sont restés inédits.

TROILIUS, nom de deux prélats suédois. V. Troil.

Troilus et Cressida, tragédie en cinq actes, de W. Shakspeare (1602). Cette pièce est la seule que Shakspeare ait publiée sans l'avoir fait représenter. C'est une ironie continue sur la plus fameuse des traditions héroïques, la guerre de Troie. De pompeuses descriptions, des maximes sages et ingénieuses, la haute opinion que les héros ont d'eux-mêmes et de leurs compagnons d'armes, tout sert à faire ressortir plus fortement la cause méprisable de cette guerre, la mollesse et la désunion qui la prolongent. Agamemnon avec son autorité suprême, Ménélas avec le souvenir des affronts qu'il a reçus, Nestor avec son expérience, Ulysse avec sa finesse, ne peuvent en rien faire avancer les choses. Enfin, lorsqu'on a réussi à arranger un duel entre le fanfaron Ajax et Hector, celui-ci refuse sérieusement de se battre, parce qu'Ajax est son cousin. Achille est le plus maltraité de tous. Après s'être longtemps fait presser et avoir paru décidé à persister dans une dédaigneuse inaction, dont Ther-site, en vrai bouffon, amuse les loisirs, il finit par tomber sur Hector, au moment où celui-ci est désarmé, et le fait battre par ses Myrmidons. « Il ne faut cependant pas s'imaginer, dit Schlegel, que Shakspeare ait commis un blasphème envers le grand Homère. Ce n'est pas l'*Iliade* qu'il a eue en vue, mais

il se moque des romans de chevalerie sur la guerre de Troie, qu'on tirait de Dares le Phrygien. Il a placé là tout naturellement les amours de Troilus et de Cressida, histoire dès lors si connue en Angleterre, que le nom de Troilus y était passé en proverbe, pour indiquer un amant trompé et fidèle, comme celui de Cressida pour désigner une femme perfide.

Voici le jugement porté par M. Guizot sur *Troilus et Cressida* : « Si cette pièce n'est pas une des plus morales et des plus fortement conçues de Shakspeare, elle n'est pas une des moins amusantes et des moins instructives. Naturellement, Shakspeare ne se passionne pour aucun de ses personnages; nulle part, peut-être, il n'est entièrement sérieux ou entièrement comique; mais c'est ici surtout qu'il s'est fait un jeu du caprice de ses idées et qu'il semble avoir voulu donner un double sens à la composition. » Johnson remarque que le style de Shakspeare, dans *Troilus et Cressida*, est plus correct que dans la plupart de ses pièces; on y trouve une foule d'observations politiques et morales, qui sont la marque d'un esprit supérieur. Dryden a refait cette tragédie avec des changements. Il a donné au fond une nouvelle forme; il a omis quelques personnages et ajouté Andromaque; en général, il y a plus d'ordre et de liaison dans ses scènes, et quelques-unes sont neuves et du plus bel effet.

TROIS adj. (troi — du latin *tres*, grec *treis*, qui se rattache au sanscrit *tri*, même sens, et que Bopp rapporte à la racine *tar*, dépasser, franchir, trois étant le nombre qui dépasse deux. Il y avait peut-être là, suivant Pictet, quelque allusion plus matérielle au doigt du milieu, auquel on arrive en comptant jusqu'à trois, et qui dépasse les autres). Deux plus un : *Trois hommes*. *Trois heures*. *Les trois Parques*. *Les trois personnes de la Trinité*. *Trois quarts d'heure*. *Il y a mille secrets que trois amis doivent savoir et qu'ils ne peuvent se dire que deux à deux*. (J.-J. Rousseau.)

..... Et trois !
Quand nous serons à dix, nous serons une croix.

MOLIÈRE.

— Troisième : *Numéro trois*. *Henri trois*. *Folio, page trois*. *Chapitre trois*.

— Et de trois, Voilà la troisième fois : *Et de trois ! si cela dure, nous irons loin*.

— *Les trois quarts de trois*. Proprement trois fois sur quatre, très-fréquemment, le plus souvent : *Il est ture les trois quarts du temps*.

— *Trois et quatre fois*. Beaucoup, infiniment : *O trois et quatre fois spirituelles femmes !* (Beaumont.) Cette expression est empruntée à Virgile.

— Blas. Au nombre de trois sur un rang horizontal, les rangs étant toujours comptés à partir du chef : *Forges porte D'Azur, à six besants d'or, trois, deux, un*. (Acad.)

— Mus. *Mesure à trois-huit, à trois-quatre, à trois-deux*. Mesure comprenant trois huitièmes, trois quarts, trois moitiés de la ronde, c'est-à-dire trois croches, trois noires, trois blanches.

— s. m. Deux unités plus une : *Trois est un nombre premier*. *Le carré de trois est neuf*.

— Troisième jour d'un mois : *Il doit partir le trois novembre*. *Le trois de mai, je mis le pied sur les côtes de France*. (Chateaub.)

— Chiffre qui représente trois unités : *Effacez ce trois*. *Trente-trois s'écrit par deux trois*.

— Jeux. Carte à jouer marquée de trois figures semblables : *Le trois de carreau, le trois de pique, le trois d'as*. « Face d'un dé, case d'un domino, marquées de trois points : *J'ai amené deux trois*. *Il n'y a plus de trois dehors*.

— Arithm. Règle de trois, Règle ayant pour but la solution de tous les problèmes dans lesquels on cherche le quatrième terme d'une proportion dont trois termes sont donnés.

— Bourse. *Trois pour cent*, Taux de l'argent réglé à 3 francs pour 100 francs par an. « Rente sur l'Etat calculée d'après le capital qui prouit 3 francs de rente par an : *Le trois pour cent est très-recherché*. *Le trois pour cent a fait 68*.

..... Encore un innocent
Qui vient brûler son aile autour du trois pour cent !

PONSARD.

— Allus. littér. *Il en est jusqu'à trois que je pourrais citer*. Vers de Boileau, satire X (*Sur les femmes*) :

Mais je vous dirai.....

.....
Qu'aux temps les plus féconds en Phryné, en Lala, Plus d'une Pénélope honora son pays; Et que, même aujourd'hui, sur ce fameux modèle, On peut trouver encor quelque femme fidèle. Sans doute, et dans Paris, si je sais bien compter, *Il en est jusqu'à trois que je pourrais citer*.

Ce dernier vers est resté proverbial pour faire entendre ironiquement que les supériorités sont des exceptions peu nombreuses, dans quelque ordre d'idées que ce soit :

« On peut être homme d'esprit, sans cesser d'être homme de bien; on peut être journa-

liste sans abdiquer sa conscience; *j'en con nais même jusqu'à trois, que je pourrais citer*, et dont cependant je me garderais bien de devenir l'ami. »

RASPAILL.

« Mais, dira-t-on, les mœurs ont changé; l'ancien régime avait tout corrompu, nous jouissons des bienfaits de la Révolution, et si le désintéressement des hommes en place ne le prouvait pas suffisamment, la sagesse des actrices attesterait cette réforme. Il est certain qu'il y a maintenant des exceptions, rares sans doute, mais enfin on peut dire, comme Despréaux en faveur de ces dames : *Il en est jusqu'à six que je pourrais nommer*. »

CASTIL-BLAZE.

— *Que voulez-vous qu'il fit contre trois ?* Vers célèbre de Corneille. V. MOURIR.

Trois fiancées (LES), roman en trois volumes, par M. E. Gonzales (1846). Chaque volume contient une nouvelle différente, sans liaison avec la précédente; elles sont intitulées : *Le Sauf-conduit de Lucia*, la *Fiancée d'Eric* et *Le Roi des raffinés sous Louis XIII*. Lorsqu'il les écrivit, l'auteur devait, suivant une expression vulgaire, broyer du noir, car elles sont tragiques et sombres comme un chapitre des *Mystères de l'Inquisition*. La dernière, la moins intéressante, est une espèce d'étude des mœurs des raffinés sous Louis XIII et du caractère de Richelieu, plus hypocrite encore que Mazarin.

Le *Sauf-conduit* est un épisode du siège de Gênes, en 1800. Le fiancé d'une Gênoise a été tué; sa sœur se rend au camp du général Mélas pour réclamer son corps, muni d'un sauf-conduit réclamé pour elle par le major Rudiger, un Autrichien prisonnier à Gênes. Le cadavre est rendu; mais le major, soudard sans foi ni loi, a fait voler le sauf-conduit de la jeune fille et la retient prisonnière au mépris du droit des gens. Le fiancé de Lucia, Lorenzetto, pénètre dans le camp autrichien, pour veiller sur elle, et le major le fait enchaîner. Pour mettre le comble à ses infamies, il veut profiter de la nuit et violer Lucia, mais Lorenzetto est là; un combat s'engage dans les ténébres; Rudiger succombe, et Lucia, son fiancé et le corps qu'ils avaient été chercher rentrent à Gênes sans éveiller les soupçons des soldats autrichiens.

La *Fiancée d'Eric* est aussi une singulière histoire. Quelques soudards de l'armée de Charles XII, sous le commandement d'un aventurier nommé Hermann, vont la nuit mettre Lutzen au pillage et tuent lâchement, vingt contre un, un jeune officier saxon appelé Eric, qui défendait contre leurs insultes sa fiancée Marguerite. Le lendemain, la malheureuse jeune fille va porter plainte au roi, qui lui promet de la réclamer si elle est arrêtée pour avoir vengé Eric. Le parti de Marguerite est vite pris. Sous les habits d'un garçon et sous le nom de Christian Zorn, elle s'engage dans l'armée où, à force de patience et de finesse, elle obtient de la bouche même du coupable l'aveu de son crime. « Dis-moi comment tu l'as tué ? — Rien de plus simple; je me suis rué sur lui et, de ma main gauche, je l'ai saisi par les cheveux. — Je comprends, dit Marguerite en posant sa main moite de sueur sur la tête d'Hermann. — Et puis je l'ai renversé sur le genou. — En le renversant en arrière comme ceci, n'est-ce pas, ajouta la jeune fille en joignant, par un effort surhumain, le geste à la parole. — Doucement, brigand, s'écria Hermann en riant, doucement, si tu ne veux pas rouvrir la plaie qu'un Cosaque du Don m'a faite au crâne ! — Et quand tu me fois tu l'as tenu ainsi ployé sur ton genou ? continua Marguerite. — Alors, je lui ai posé sur la gorge la pointe de mon sabre. — Est-ce bien la la place, ... dis ? » Et la jeune fille piqua de la pointe du sabre le cou du meurtrier. « Plus haut, démon ! » reprit Hermann en éclatant de rire si franchement que tout autre que la fiancée d'Eric eût été désarmé par tant de confiance; mais elle voyait l'ombre du Saxon devant ses yeux et l'ombre dirigeait son bras, roidissait sa main, exaltait son cœur. « Et alors ? demanda-t-elle. — Alors, je lui ai tout simplement enfoncé trois fois mon sabre dans la gorge. *De profundis !* mais c'était un beau garçon. — C'est donc ainsi que tu portas le coup ! » s'écria Marguerite en plongeant le sabre à trois reprises dans le cou d'Hermann. Christian Zorn fut condamné à mort, mais Marguerite rappela sa parole au roi, qui lui fit grâce.

Ces trois histoires tragiques sont racontées avec ce sens dramatique qu'on rencontre dans les compositions de M. Emmanuel Gonzales, qui se rattache par le choix de ses sujets et par sa facture à l'école romantique.

Trois imposteurs (TRAITÉ DES). V. IMPOSTEUR.

Trois cousines (LES), comédie en trois actes et en prose, de Dancourt; représentée en 1700. La scène est à Creteil et se passe au moulin, ou peu s'en faut. La meunière a deux filles, plus une nièce, qui ne manquent d'amoureux ni l'une ni l'autre. D'autres meuniers et meunières, des bohémien et des bohémiennes, des pèlerins et des pèlerines interviennent dans les divertissements

placés entre les actes. Le fond de la pièce est une trame des plus légères : elle se réduit à une conspiration de trois jeunes paysannes qui cherchent des expédients pour donner le change à une surveillance trop pesante. Ce que femme veut, le diable le veut. Le complot féminin, les amoureux aidant, ne peut manquer d'aboutir. M. De Lorme, père de Colette, et la meunière, qui a charge d'âmes, cherchent à se tromper mutuellement; l'indiscrétion et la crédulité du premier, l'empressement un peu vif de la seconde, donnent lieu à des scènes très-plaisantes. Colette est pleine d'esprit, mais ses ruses ne passent point la portée d'une paysanne; ses amours n'ont rien de ce ton pastoral qui est de mise dans les opéras-comiques. La petite conspiration des trois cousines faisait beaucoup d'effet au théâtre; les deux scènes où elles se trouvent ensemble manquaient jamais d'exciter les applaudissements. On a reproché à Dancourt de n'avoir pas conservé aux trois cousines le patois du village où elles ont été élevées; mais la perspective théâtrale exige parfois le sacrifice de la vérité réelle. Comment sauvegarder la malice naïve et les grâces de ces jeunes filles au moyen d'un jargon convenu qui sert au théâtre pour exprimer la naïveté ou la grossièreté? L'auteur, ayant voulu peindre les ruses que peuvent employer des jeunes filles dont on gêne l'inclination, devait se maintenir dans la vérité artistique. Le rôle de Blaise est original et gai; son embarras lorsqu'il s'explique pour la première fois avec Colette, ses balourdises avec De Lorme, son empressement à donner l'idée du pèlerinage rendent d'après nature le caractère cauteleux et naïf du paysan en général.

Dancourt n'a songé qu'à présenter une suite de tableaux amusants, mêlés de danses et de vaudevilles, où le comique n'est jamais forcé. On trouve dans cette pièce, plus encore que dans les autres ouvrages de l'auteur, cette gaieté vive et légère et cette étonnante facilité qui caractérisaient son talent. Son esprit semblait haïr les combinaisons savantes; il se contentait de plaire sans prétention et sans indécence. Un dialogue rapide, un naturel bien observé, font presque tout l'agrément d'une des meilleures bagatelles qui aient divertie le public français.

Trois sultanes (LES) ou *Soliman II*, comédie en trois actes et en vers, de Favart; Comédie-Italienne, 9 avril 1761. La pièce est tirée du conte de Marmontel intitulé *Soliman II*. Ce conte n'est qu'un badinage assaisonné de bel esprit, de saillies piquantes et de traits philosophiques. Marmontel n'avait pas prétendu y conserver la couleur locale, ni présenter un tableau fidèle des mœurs du temps et du pays où l'action est censée avoir eu lieu; il n'avait pas même cherché à peindre des sentiments, des caractères, ni à exposer des principes; il se contenta de revêtir son sujet de l'habillement de son époque et de faire parler à ses personnages le langage de la bonne compagnie contemporaine. En outre, l'anecdote sur laquelle Marmontel a bâti son conte est invraisemblable. Il est impossible, d'après les lois et les mœurs des Turcs, que le fait du mariage de Soliman se soit passé comme il le suppose; Roxelane n'est point un personnage fictif, elle a existé; mais la Roxelane historique est prodigieusement différente de la Roxelane romanesque. L'intrigue est d'une simplicité presque enfantine. Ce sultan, blasé sur les plaisirs des sens par la facilité et la satiété, et qui finit par épouser une beauté spirituelle au nez retroussé, ne peut exciter grand intérêt; mais Roxelane est séduisante. Elle ressemble beaucoup à la Du Barry, et il est bien évident que le sultan blasé est tout le portrait de Louis XV; cependant, si Favart a voulu mettre sur la scène les mœurs de la cour de France, il ne pouvait avoir en vue, en 1761, que M^{lle} de Pompadour, la Du Barry ne devant faire son apparition que quelques années plus tard.

Les *Trois sultanes* furent reprises en 1803 et accueillies encore avec faveur. « La pièce, écrivit Geoffroy, est conduite avec art; le dialogue étincelle d'esprit et d'agrément; les caractères surtout sont d'une touche très-fine et très-brillante... L'effet de cette pièce dépend beaucoup du jeu; elle eut l'avantage d'être représentée dans la nouveauté par une réunion d'artistes excellents; Mme Favart (Roxelane) était l'idole du public et répandait sur toute la pièce une gaieté, un mouvement et un intérêt qu'on cherche en vain aujourd'hui; on ne s'apercevait point alors que les deux premiers actes sont froids et vides, et que le style est lâche et verbeux. »

Trois âges de l'Opéra (LES), prologue, paroles de De Vismes, musique de Gretry; représenté par l'Académie royale de musique le 27 avril 1778. De Vismes, alors directeur de l'Opéra, voulut inaugurer sa nouvelle administration par cette pièce de circonstance. Lulli, Rameau et Gluck en étaient les héros; et, en effet, les principaux opéras de ces maîtres furent montés et exécutés pendant le cours de cette année avec une rapidité et une magnificence de décors et de costumes qui épuiserent et ruinèrent le directeur. En ce temps de cabales et d'intrigues de toutes sortes, les différents genres

de musique soulevaient des débats passionnés, et De Vismes crut trouver une occasion de les faire tourner au profit de sa gestion, en faisant alterner la troupe italienne avec les acteurs français. Les opéras de Piccini, de Paisiello, d'Anfossi succédaient à ceux de Lulli, de Mouret, de Rameau et de Philidor. Le feu de la lutte s'entretenait ainsi sans grand profit pour l'art véritable, qui veut la distinction des genres, et au grand détriment de l'administration financière.

Trois noces (LES), opéra-bouffe en trois actes, paroles de Berettoni, musique de M. Alary; représenté au Théâtre-Italien le 29 mars 1851. Le livret reproduit la pièce de *Pourceaugnac* de Molière. Le vieux baron d'Acetosa doit épouser la fille de la marquise de Forli; mais Luisa lui préfère le chevalier de Villa-Franca. Le valet Cricca, aidé d'une rusée soubrette, conduit l'intrigue. Tour à tour on berne le baron, on lui fait danser la polka, on l'accuse d'avoir été un séducteur; il est provoqué en duel, on le fait aller à un rendez-vous d'amour, on l'y surprend aux pieds de la marquise, qui ne peut que lui accorder sa main. Luisa épouse le chevalier au nez du baron, et Cricca la soubrette. Il y a donc trois mariages conclus au dénouement, ce qui explique le titre de l'opéra. La musique en est agréable, essentiellement mélodique et dans le goût des anciens opéras italiens. Parmi les morceaux d'ensemble, on a remarqué le chœur de moquerie au premier acte, le quatuor : *Ahi mio bene nel petto*, qui a de la vivacité, et un bon sextuor sans accompagnement au troisième acte. Mmes Sonzog, Ida Bertrand et Mlle Giuliani ont fait valoir les rôles de femmes, l'air de contralto : *Perché ognun non è al suo posto*, les variations : *Già della mente involato*. Lablache et Gardoni ont aussi puissamment aidé au succès de cet ouvrage.

Trois Nicolas (LES), opéra-comique en trois actes, paroles de MM. Scribe, Bernard Lopez et Gabriel de Lurieu, musique de Clapisson; représenté à l'Opéra-Comique le 16 décembre 1858. Il s'agit dans la pièce d'une aventure de la jeunesse de Dalayrac, aventure singulièrement amplifiée, puisqu'on lui fait épouser au dénouement une chanoinesse, Hélène de Villepreux. L'acteur Trial est aussi mis en scène. Cette pièce, dite de *galerie*, a peu d'intérêt. Trois personnages se rencontrent à un rendez-vous, travestis et masqués et prenant tous trois le nom de Nicolas : tel est le motif déterminant du titre de la pièce. C'est dans cet opéra-comique qu'a débuté le ténor Montaubry. Il a conquis tout de suite les suffrages du public dans le rôle de Dalayrac. La partition, écrite avec beaucoup de souplesse et d'habileté, renferme, entre autres morceaux intéressants, de jolis couplets, chantés au premier acte par Hélène; le duo de Dalayrac et du vicomte, celui de la leçon de chant dans le second, et dans le troisième le gracieux air tiré d'*Azemia* : *Aussitôt que je l'aperçois*, intercalé dans l'ouvrage. Le caractère tendre et sentimental de la musique de Dalayrac a été reproduit avec assez de fidélité dans tout son rôle par le compositeur. Distribution : Couderc, le vicomte d'Anglais; Montaubry, Dalayrac; Prilleux, le marquis de Villepreux; Berthelier, Trial; Mlle LeFebvre, la chanoinesse Hélène; Mlle Lemerrier, Rosette.

Trois filles (NOUS ÉTIIONS), chanson populaire. Un berger entre trois bergères; le malheureux l'impudemment berné, triplement hué pour son respect et sa réserve, il entendra siffler longtemps à ses oreilles cette chanson insolente comme la raillerie antique du Faune caché dans les fourrés de Dodone.

Allegretto.

1^{er} COUPLET. Nous é - tions trois

fil - les bon - nes à ma - rier ! Nous é -

- tions trois fil - les bon - nes à ma -

- rier ; Nous nous en al - lâ - mes dans le

pré dan - ser ; Dans le

pré, mes com - pa - gnes, qu'il fait

bon dan - ser !

DEUXIÈME COUPLET.
Nous nous en allâmes }
Dans le pré d'aller; } bis
Nous nous rencontrâmes
D'un joli berger!
Dans le pré, etc.

TROISIÈME COUPLET.
Nous nous rencontrâmes }
D'un joli berger. } bis
Il prit la plus jeune,
Voulut l'embrasser!
Dans le pré, etc.

QUATRIÈME COUPLET.
Il prit la plus jeune }
Voulut l'embrasser. } bis
Nous nous mimes toutes,
A l'en empêcher.
Dans le pré, etc.

CINQUIÈME COUPLET.
Nous nous mimes toutes }
A l'en empêcher. } bis
Le berger timide
La laissa aller.
Dans le pré, etc.

SIXIÈME COUPLET.
Le berger timide }
La laissa aller. } bis
Nous nous écriâmes :
Ah! le sot berger!
Dans le pré, etc.

SEPTIÈME COUPLET.
Nous nous écriâmes : }
Ah! le sot berger! } bis
Quand on tient l'anguille,
Il faut la manger!
Dans le pré, etc.

HUITIÈME COUPLET.
Quand on tient l'anguille }
Il faut la manger! } bis
Quand on tient les filles,
Faut les embrasser!
Dans le pré, etc.

Trois morts et les trois vifs (LES). Selon cette légende, que la poésie et les arts ont rendue célèbre, un pieux solitaire de l'Égypte, saint Macaire, avait rencontré, disait-on, trois jeunes princes en grand équipage, à cheval, couronné en tête et faucon au poing; ils allaient ainsi chassant et devisant entre eux, quand le saint les arrêta pour leur montrer trois cerceaux, où gisaient les cadavres de trois rois. L'apologue était facile à saisir. Prédicateurs, rimeurs, artistes s'en emparèrent à l'envi. Il devint surtout le thème favori des dominicains. Héritiers du génie de leur fondateur, ces sombres apôtres de la pauvreté et de l'inquisition trouvaient là une source de terreur salutaire pour leur auditoire; ils comportèrent de tous côtés cette légende par la parole et la traduisirent par des représentations dramatiques. A la même époque, Baudouin de Condé, Nicolas de Margival, nombre de rimeurs édifians ou satiriques la mettaient en vers. Elle était connue de tous, quand, au milieu du xiv^e siècle, André Orcagna la peignit sur les murs du Campo-Santo de Pise. Au commencement du siècle suivant, l'an 1408, le duc de Berry la faisait sculpter au portail de la chapelle des Innocents. Les calamités qui assaillirent alors la France, la fatigue, l'épuisement, l'incertitude de l'avenir, la lente agonie du roi et du royaume ramenèrent dans tous les esprits cette préoccupation de la mort, reine véritable de cette triste et froide époque. C'est à partir de ce moment qu'elle envahit les murs des églises, des cloîtres et des cimetières. La peste de 1346 avait inauguré son triomphe; il va croissant au xv^e siècle.

TROIS-CARRÉS s. m. Techn. Syn. de TROIS-QUARTS.

TROIS-ÉPINES s. m. Ichtyol. Nom vulgaire de l'épinoche.

TROIS-ÉTOILES s. m. Sorte de pseudonyme, qu'on exprime le plus souvent par trois astérisques, employé pour désigner une personne qu'on ne veut pas nommer : *Monsieur de Trois-Etoiles. Madame ***.*

TROISIÈME adj. (troi-zième — rad. *trois*). Qui occupe un rang marqué par le nombre trois : *Le Troisième jour de mai. La Troisième fois. Le Troisième étage. Il a été Troisième en composition.*

Arrive un troisième larron
Qui saisi maître Aliboron.

LA FONTAINE.

— Accompagné de deux autres personnes : *l'entraî, moi Troisième. Il arriva, lui Troisième.*

— Qui est contenu trois fois dans le tout : *Le Troisième partie de 21 est 7.*

— Logiq. Argument du troisième homme, Argument célèbre d'Aristote contre la théorie des idées de Platon.

— Théâtre. *Troisième dessous.* Dernière des caves pratiquées sous la scène de l'Opéra : *Le Troisième dessous est la dernière cave pratiquée sous les planches de l'Opéra, pour receler les machines, les machinistes, la rampe, les apparitions, les diables roses que vomit l'enfer, etc. (Balz.)* || Fam. Etat de grande infériorité ou d'oubli complet : *Cette*

grande réputation est aujourd'hui tombée dans le Troisième dessous.

— Vénér. *Troisième tête.* Bois d'un cerf âgé de quatre ans.

— Techn. *Troisième eau.* Troisième lavage du drap : *Laver le drap en Troisième eau.*

— s. m. Troisième jour : *Le Troisième du mois, de la lune.* || Sens vieilli.

— Troisième étage d'une maison : *Monter au Troisième. Le Troisième est à louer. Il est tombé de la hauteur d'un Troisième.*

— Tiers, troisième partie : *Le Troisième de 75 est 25.* || Peu usité.

— Elève de la classe de troisième : *Les Troisièmes ont eu leur professeur.*

— s. f. Classe qui est la troisième à partir de la rhétorique : *Faire sa Troisième. Professer la Troisième. Un élève de Troisième.*

— Jurispr. *La troisième des enquêtes.* Autrement, La troisième chambre des enquêtes au parlement de Paris.

TROISIÈMENT adv. (troi-zième-man — rad. *troisième*). En troisième lieu.

TROIS-MÂTS s. m. Mar. Navire à trois mâts complets, c'est-à-dire munis chacun de hunes et de mâts supérieurs. || Pl. TROIS-MÂTS.

TROIS-MÂTS-BARQUE s. m. Mar. Navire à trois mâts, mais dont un, celui d'artimon, est réduit à la partie inférieure. || Pl. TROIS-MÂTS-BARQUES.

TROIS-MOUTIERS (LES), bourg et commune de France (Vienne), ch.-l. de cant., arrond. et à 8 kilom. de Loudun; pop. aggl., 228 hab. — pop. tot., 1,222.

TROIS-PIEDS s. m. Appareil composé d'un cerceau en fer porté sur trois pieds, sur lequel on dépose un ustensile pour faire du feu dessous. || Pl. TROIS-PIEDS.

TROIS-POINTES (cap des), dans la Guinée supérieure, sur la côte d'Or, par 4° 40' de latit. N. et 50° 4' de longit. O. Il est ainsi nommé à cause des trois avancements qui le forment.

TROIS-PONTS s. m. Mar. Navire à trois ponts.

TROIS-QUARTS s. m. Nom donné à certains facies ou voitures de place.

— Mus. Petit violon pour enfant.

— Chir. V. TROICART.

— Techn. Grosse lime triangulaire. || On dit aussi TROIS-CARRÉS.

— Chasse. Levraut presque aussi gros qu'un lièvre.

— Adjectiv. : *Un levraut TROIS-QUARTS.*

TROIS-RIVIÈRES, ville de l'Amérique anglaise (bas Canada), sur la rive gauche du Saint-Laurent, au confluent du Saint-Maurice, à 10 kilom. N.-E. du lac Saint-Pierre et à 110 kilom. de Québec; 8,414 hab. Collège, grand hospice. Cette ville doit à sa situation une grande importance commerciale. Le commerce d'importation consiste en toutes sortes de marchandises anglaises, qui se distribuent ensuite dans toute la province; les exportations se composent de blé, bois de marine, fonte de fer provenant des mines de Saint-Maurice, pelletterie, bière et briques manufacturées dans la ville. Le port est bien situé et capable de recevoir des navires d'un assez fort tonnage, qui peuvent avancer jusqu'au quai.

TROIS-SIX s. m. Alcool à 36 (trois et six) degrés Cartier, ou environ 90 degrés centésimaux.

TROITZK, ville forte de la Russie d'Europe, dans le gouvernement d'Orenbourg, ch.-l. de cercle, au confluent de l'Oui et de l'Ouvleka, par 54° 4' 31" de latit. N. et 59° 12' 59" de longit. E.; 3,000 hab. Cette ville est entourée d'une enceinte flanquée de tours et d'un fossé. On y remarque la cathédrale, construite en pierre, une église en bois, des casernes, etc. Un vaste marché, appelé Cour d'échange, est situé au delà de l'Oui. On y fait un commerce relativement considérable.

TROITZKA, c'est-à-dire la Trinité, dit aussi *Troitzka-Sergievskaya-Lavra* (couvent de la Trinité-de-Saint-Serge), ville de Russie, à 60 kilom. N.-E. de Moscou, sur le ruisseau de Koutchoura, au pied d'une haute colline; 4,600 hab. Cette ville, qui a 4 kilomètres de tour, possède un palais impérial, une belle cathédrale, qui renferme les tombeaux de Chouiski, Boris Godounof, etc.; l'église de l'Ascension, contenant trente-cinq cloches, dont trois énormes; l'église de la Trinité, où l'on trouve le superbe tombeau de saint Serge et un trésor d'une richesse extraordinaire; plusieurs autres églises, un archévêché, un séminaire, un hôpital, un bazar, etc. Troitzka doit son nom et son origine à son superbe couvent, qui contient environ cent moines et comprend plusieurs des édifices que nous venons de citer.

— Avec ses antiques cathédrales et ses tours menaçantes, dit M. Artamon (la Russie historique, monumentale et pittoresque), ce couvent a un aspect grandiose qui rappelle au voyageur l'idée qui a présidé à sa fondation, c'est-à-dire la foi religieuse soutenue par les armes. Deux énormes tours flanquent la nouvelle enceinte, le long de laquelle est suspendue la galerie qui aboutit aux appartements de l'archevêque. On a, de cette galerie, un point de vue admirable. L'amateur d'antiquités admire là deux merveilles arché-

logiques : le réfectoire gothique de Saint-Serge et le gigantesque clocher de la cathédrale de Troitzka, avec sa magnifique coupole d'or et ses dômes éclatants. Un jardin, planté de hauts tilleuls en quinconces, s'étend au pied de la haute muraille du monastère, bordé à droite par l'étang de Kellarsky et à gauche par la route de Moscou. Le couvent renferme une bibliothèque de 200,000 volumes et deux collections de manuscrits, dont l'une appartient à l'académie ecclésiastique attachée au couvent, et l'autre au couvent lui-même. Parmi les ouvrages de prix qu'elle contient il faut citer un *Pentateuque* en hébreu, écrit au xiii^e siècle; le *Chastodnev* ou *Hexaméron* de l'exarque Ivan de Bulgarie. Dans ce dernier livre, qui date de l'an 884, on trouve la date précise de l'invention de l'alphabet slavon ou esclavon par Cyrille et Methodius, en 655. La bibliothèque du couvent contient 800 manuscrits slaves. Ce couvent fut fondé en 1340 par un homme qui y vécut en ermite, devint célèbre sous le nom de saint Serge et fut regardé comme un des patrons de la Russie. Au commencement du xviii^e siècle, Troitzka devint le centre de la résistance nationale contre les Polonais et fut inutilement assiégé pendant seize mois par ces derniers, en 1699. Dix ans plus tard, un traité de paix y fut conclut entre la Pologne et la Russie. Pierre le Grand y trouva, en 1685, un asile contre l'insurrection des strelitz. Les czars avaient la coutume, avant leur couronnement, de venir passer trois jours dans ce couvent. Lors de la sécularisation des biens des monastères en 1764, le couvent de Troitzka possédait des biens immenses et 107,000 serfs. On estime à des sommes énormes la valeur du trésor qu'il possède encore aujourd'hui. Une somme annuelle est payée par l'Etat pour l'entretien du couvent.

TROJA, anciennement *Ætæ*, ville du royaume d'Italie (Capitanate), sur une colline, à 81 kilom. S.-O. de Foggia; 9,000 hab. Evêché. Patrie du théologien Seripando. En 1089, le pape Urbain II y convoqua un concile qui confirma la trêve de Dieu et fit un règlement par lequel on devait annuler les mariages contractés entre parents.

TROJA, fle de la mer Tyrrhénienne (Italie), sur la côte de la Toscane, à 19 kilom. E. de l'île d'Elbe, par 42° 44' de latit. N. et 8° 24' de longit. E. Elle a 2 kilom. de longueur et de largeur et s'élève en forme d'un cône, au sommet duquel on a construit une tour.

TROKI ou **NOVO-TROKI**, ville de la Russie d'Europe, gouvernement et à 26 kilom. S.-O. de Wilna, ch.-l. de district; 4,500 hab. Elle fut fondée en 1321 par Gedirnin, grand-duc de Lithuanie, dont les successeurs en firent leur capitale jusqu'à ce qu'ils eussent choisi Wilna.

TROLDE ou **TROLLER**, nom sous lequel on désigne, dans la mythologie Scandinave, la même race de géants que les Thurses ou Thusses. D'après l'*Edda*, ces géants étaient les ennemis des Ases, qui habitaient les pays les plus septentrionaux, sur les bords de la mer Glaciale, et avec lesquels les dieux étaient continuellement en lutte. Lorsque le christianisme se fut répandu, on désigna sous le nom de *Troller* une espèce de diabolins qui prenaient la figure humaine. Historiquement, on a donné ce nom aux peuplades qu'Odin et ses compagnons déposèrent de leur territoire et firent reculer vers les régions polaires.

TROLD-WAL s. m. (trol-dval). Mamm. Grande espèce de baleine des mers du Nord.

TROLES, f. (trô-le — V. TROLER). Nom qu'on donne, à Paris, à une sorte de commerce qui consiste à vendre à des marchands en boutique les meubles qu'on a fabriqués soi-même. || *Ouvrier de la trôle.* Ouvrier qui fait un commerce de ce genre.

TROLER v. a. ou tr. (trô-lé). — L'origine de ce mot est fort incertaine. Chevallet le fait venir du celtique : kymrique *trolia*, tourner, roder, trôler, armoricain *troi*, *trei*, écossais *drail*. « Tous ces mots, dit Chevallet, ont pour primitif *trô*, qui en kymrique et en armoricain signifie tour, mouvement circulaire. » Il faut probablement disjoindre de ce mot le vieux français *travaler*, qui représente le latin ou italien *travolare*, traverser rapidement, s'envoler, de *trans*, au delà, et de *volare*, voler. Pop. Trainer après soi, conduire partout avec soi : *Il TROLE partout ses moutards.*

— v. n. ou intr. Aller de-ci de-là : *Il ne fait que TROLER toute la journée.*

TROLLE s. m. (tro-le — de l'allemand. *trol*, rond; par allus. à la forme des feuilles). Bot. Genre de plantes, de la famille des renonculacées, tribu des elleborées, comprenant une quinzaine d'espèces, qui croissent dans les prairies montagneuses de l'hémisphère nord : *Le TROLLE est cultivé pour l'ornement des jardins.* (P. Duchartre.)

— Encycl. Les *trolles* ou *trollies* sont des plantes herbacées, vivaces, à feuilles alternes, pétiolées, palmatiséquées; les fleurs, solitaires, terminales, jaunes, dépourvues d'involution, présentent un calice de cinq à dix sépales colorés caducs; une corolle de cinq à vingt pétales hypogynes, très-petits, tubuleux à la base; des étamines hypogynes,

en nombre indéfini; des ovaires nombreux, libres, à une seule loge uniovulée; le fruit se compose de follicules coriaces, cylindriques, sessiles, disposés sur plusieurs rangs, surmontés par le style persistant et renfermant chacun plusieurs graines anguleuses. Ce genre, qui par son port extérieur rappelle les renonculées, tandis que par ses caractères il se rapproche davantage des elleborées, ne comprend qu'un petit nombre d'espèces, qui croissent dans les prés des régions froides et montagneuses de l'hémisphère nord, et possèdent les propriétés générales des renonculacées.

Le *trolle* d'Europe, vulgairement nommé *boule d'or*, est une belle plante vivace, à rhizome noirâtre, muni de racines fortes et fibreuses; la tige, haute d'environ 0m,35, simple, dressée, porte des feuilles longues, pétiolées, palmatisées, d'un vert sombre en dessus, plus pâle en dessous, et se termine par une grande fleur odorante, d'un beau jaune d'or. Cette plante habite l'Europe centrale et septentrionale, et se trouve aussi en Sibérie. Elle croît particulièrement dans les pâturages des montagnes, où elle est souvent très-abondante, et fleurit au mois de mai. On la cultive quelquefois dans les jardins; elle préfère une exposition méridionale un peu ombragée et une terre franche, légère et humide. On la multiplie de graines semées en place au printemps, ou par la division des pieds opérée à l'automne.

Le *trolle* est employé en médecine, dans certains pays, mais bien moins qu'autrefois. On le récolte à l'époque de sa floraison. Dans le nord de l'Europe, cette récolte constitue, dans les campagnes, une véritable partie de plaisir. Il a des propriétés assez actives, dues à un principe très-âcre, irritant, qui domine surtout dans les racines fraîches et qui doit rendre très-circospect dans son emploi. Cette âcreté se perd presque complètement par l'action de la chaleur ou par la dessiccation, et la plante devient alors à peu près insipide. Les racines ressemblent assez à celles de l'ellébore noir, dont elles sont une faible succédané, et s'emploient à peu près dans les mêmes circonstances; en Russie, on les administre, d'après Willemet, dans les maladies dont les symptômes obscurs déjouent la sagacité des praticiens; on a vanté aussi la décoction aqueuse de *trolle* contre les affections scorbutiques. Les animaux dédaignent généralement cette plante, à l'état frais; mais quand elle est sèche et mélangée avec le foin, ils la mangent sans répugnance et sans danger; les abeilles butinent volontiers sur ses fleurs.

Le *trolle* d'Asie diffère du précédent par sa taille deux fois plus petite; ses feuilles plus grandes, plus longuement pétiolées, plus profondément découpées; ses fleurs plus petites, plus étalées, d'un beau jaune orangé. Il fleurit en mai et juin et se cultive comme le *trolle* d'Europe; hybridé avec celui-ci, il a produit plusieurs variétés assez peu tranchées. Le *trolle* du Caucase a des fleurs aussi grandes que l'espèce type; il fleurit souvent deux fois dans l'année. Le *trolle* de la Chine a des corolles d'un jaune brillant; celles du *trolle* d'Amérique sont plus petites, d'un jaune clair, un peu fauve en dehors.

TROLLE s. f. (tro-le). Vénér. Manière de chasser, avec les chiens découplés, dans un grand pays de bois, lorsqu'on n'a pas détourné le cerf avec le limier : *Aller à la TROLLE. Chasser à la TROLLE.*

— Econ. rur. Clisse de branches d'arbres entrelacées à des pieux.

TROLLE (Gustave), prélat suédois, né en Suède vers la fin du xvi^e siècle, d'une famille puissante, mort à Götterp (Slesvig) en 1535. Il était à Rome lorsqu'il fut nommé archevêque d'Upsal par l'administrateur Suéno Sture, qui connaissait son ambition et espérait par là le rattacher à sa cause. Cette espérance fut complètement trompée. A peine Trolle eut-il pris possession de son siège (1514), qu'il entra en relation avec Christian II de Danemark pour perdre l'administrateur, lança, au nom de l'Eglise, l'interdit contre ce dernier et ses partisans, fut assiégé par Sture dans son château de Streke (1516) et appela à son secours Christian II, qui fut battu (1517). La diète, irritée de la conduite du prélat, le dépouilla de ses fonctions comme traître à la patrie et le força de se retirer dans le couvent de Vesterås. Mais, après la mort de Sture (1520), Trolle reprit possession de son siège, couronna roi de Suède Christian II, déjà roi de Danemark, devint tout-puissant et excita l'indignation générale en envoyant à l'échafaud la plupart des partisans de l'ancien administrateur. Trolle gouverna le royaume pendant l'absence de Christian, bien que les papes Adrien VI et Clément VII lui eussent interdit comme indigne l'exercice des fonctions épiscopales. Lorsque la Suède se fut révoltée contre sa tyrannie à la voix de Gustave Wasa, Trolle marcha contre ce dernier, mais fut vaincu et contraint de quitter le pays. Il se retira alors auprès de Christian II, bientôt chassé lui-même de son trône, le suivit en Norvège, puis devint évêque de Roskilde, en Danemark. Après la mort de Frédéric, roi de Danemark, Trolle reparut sur la scène politique, assista à un combat sanglant qui eut lieu près de Malmö, y reçut une blessure des plus graves et mourut peu après.

TROLLE (Georges-Herman de), marin suédois, né en 1680, mort en 1765. Pendant les guerres de Charles XII, il combattit vaillamment comme capitaine de vaisseau contre les Danois et les Russes, fut fait prisonnier par ces derniers, refusa à Pierre le Grand d'entrer à son service et subit une longue captivité. De retour en Suède, il reçut le commandement du premier navire que la Compagnie des Indes de Gothenbourg envoya en Chine, fut le premier Suédois qui fit ce voyage et en rapporta une riche cargaison. Lors de la guerre de 1742, Trolle commanda plusieurs expéditions dans la Baltique, puis il devint contre-amiral et fut anobli.

TROLLÉ (Heriuf), marin danois, né en 1516, mort en 1565. Il gagna la confiance de Christian III, fut chargé, en 1561, de livrer à l'exploitation des mines dans plusieurs domaines du roi et devint amiral en 1564. Trollé reçut alors le commandement de vingt-cinq vaisseaux de guerre, avec lesquels il quitta le port de Copenhague, fit sa jonction avec la flotte de Lubeck et battit à deux reprises l'armée navale des Suédois. L'année suivante, il reprit la mer, livra une nouvelle bataille aux Suédois, mais reçut alors deux blessures graves qui occasionnèrent sa mort.

TROLLER v. a. ou tr. (tro-lé — rad. *trolle*). Econ. rur. Munir, entourer d'une trolle : *TROLLER une étable*.

— v. n. ou intr. Vénér, Chasser à la trolle.

TROLLEY (François-Alfred), juriconsulte français, né de parents français à Nederwallen, ville flamande qui faisait alors partie du département de l'Escaut, en 1808, mort à Caen en 1869. Après avoir pris le diplôme de docteur en droit à Caen (1832), il alla se faire inscrire comme avocat au barreau de Pont-l'Évêque; mais, dès l'année suivante, il concourut avec succès pour une chaire de professeur suppléant à la Faculté de droit de Caen, s'établit alors dans cette ville, où il suivit en même temps la carrière de barreau et devint professeur de droit administratif en 1836. Trolley fut membre et président de la Société des antiquaires de Normandie et bâtonnier des avocats de 1850 à 1852. On doit à ce savant juriconsulte un ouvrage important et estimé qui a pour titre : *Traité de la hiérarchie administrative ou De l'organisation et de la compétence des diverses autorités administratives* (1844-1854, 5 vol. in-8°).

TROLLHATTA, bourg de Suède, dans le län et à 24 kilom. S.-E. de Venersborg, sur la Goetha, qui y forme des cataractes remarquables, que l'on évite au moyen d'un canal dit de Trollhatta ou de Goetha, creusé par une compagnie de 1793 à 1800.

TROLLIER s. m. (tro-lié). Bot. Syn. de *TROLLE*. *L'Asie possède aussi un TROLLIER*. (Th. de Bernaud.)

TROLLIET (Louis-François), médecin français, né en 1777, mort en 1852. Après avoir été médecin de l'Hôtel-Dieu de Lyon, il devint médecin en chef de l'hôpital civil d'Alger. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages et mémoires, parmi lesquels nous citerons : *Les Lettres historiques sur la révolution de Lyon ou Une semaine en 1830* (Lyon, 1830, in-8°); *la Statistique médicale de la province d'Alger* (Lyon, in-8°); plusieurs *Discours et comptes rendus des observations faites à l'Hôtel-Dieu de Lyon*.

TROLLOPE (Henry), marin anglais, né à Norwich en 1756, mort en 1840. Il entra dans la marine en 1770, assista aux combats de Lexington et de Bunkerhill, passa ensuite en Virginie et prit part au siège de Boston, à l'occupation de Rhode-Island, à l'attaque des forts Montgomery, de Philadelphie, de Mud-Island. Trollope continua à se distinguer pendant la guerre avec la Hollande et la France. En 1782, il s'empara de la frégate française l'*Hébé*, donna de nombreuses preuves de ses talents militaires, particulièrement en 1795, contribua puissamment à la victoire que lord Duncan remporta alors sur la flotte hollandaise du Texel et mit en fuite, en 1796, une escadre française. Trollope devint amiral et passa les dernières années de sa vie dans la retraite.

TROLLOPE (Frances MILTON, mistress), femme de lettres anglaise, née à Heckfield, dans le Hampshire, en 1791, morte en 1863. Elle était la fille du recteur de Heckfield et reçut une éducation plus solide que celle qu'on a coutume de donner aux femmes. Mariée en 1809 avec un avocat, M. Trollope, qui mourut en 1835, elle habita longtemps avec lui la ville d'Harrow et passa en 1829 aux États-Unis, où trois années de résidence et d'observations lui permirent de publier les *Mœurs et coutumes des Américains* (1831, 3 vol. in-8°). Encouragée par l'immense succès de ce premier ouvrage, qui fut immédiatement traduit en français par Defauconpret, elle en publia un second intitulé : *les Héloïses en Amérique* (1833, in-8°), écrit dans le même esprit satirique. Cet ouvrage, qui fut violemment attaqué, eut également du retentissement en Europe. Bientôt après mistress Trollope publia de nouvelles impressions de voyage, dans lesquelles elle mit la même verve moqueuse : *Paris et les Parisiens* (1836); *la Belgique et l'Allemagne de l'Ouest* (1834); *Vienne et les Autrichiens, Une excursion en Italie* (1842) et *Voyages et voyageurs* (1846).

Mistress Trollope a aussi obtenu dans le genre du roman les plus grands succès et s'est montrée écrivain aussi fécond qu'observateur ingénieux. Nous citerons, parmi les ouvrages qui ont eu le plus de retentissement : les *Aventures de Jonathan Jefferson Whitlaw*, scènes de mœurs américaines (1836); le *Vicaire de Vrezhill* (1837); le *Roman de Vienne* (1838); *Michel Armstrong* (1833); *Une fuite, la Veuve Barnabé et la Veuve mariée*, qui en est la suite (1839-1840); les *Bas bleus d'Angleterre*, *Charles Chesterfield*, *Thorpe Combe* (1842); *Hargreave* (1843); les *Laurington*, *L'Amour au salon* (1844); le *Père Eustache* (1851); *L'Oncle Walter* (1852); la *Femme supérieure* (1854); *Gertrude* (1855); les *Gens comme il faut* (1856) et la *Pupille*. La traduction française de ce dernier figure dans une des collections de la maison Hachette : *Bibliothèque des meilleurs romans étrangers*. Depuis 1844, mistress Trollope résidait à Florence, où elle a passé les dernières années de sa vie.

TROLLOPE (Thomas-Adolphe), littérateur anglais, fils de la précédente, né en 1810. Il fut élevé sous la surveillance constante de sa mère, qu'il suivit dans tous ses voyages, et, depuis la mort de celle-ci, il réside en Italie. M. Trollope s'est fait connaître par plusieurs ouvrages estimés. Tels sont, entre autres : *Un été en Bretagne* (1840, 2 vol.); *Un été dans la France occidentale* (1841, 2 vol.); *Impressions d'un voyageur en Italie, en Suisse, en France et en Espagne* (1850); *L'Enfance de Catherine de Médicis, Une décade de femmes italiennes, Histoire de Florence* (1855 et ann. suiv.). — Son frère puîné, Anthony TROLLOPE, né en 1815, s'est placé au premier rang parmi les novellistes anglais contemporains, surtout par ses deux romans intitulés : *le Gardien et les Tours de Barchester* (1858). Il faut encore citer, parmi ses autres œuvres du même genre, celles qui ont pour titre : *le Docteur Thorne*, *les Bertrams*, *les Trois clercs*, *le Château de Richemond*, *les Kellys et les O'Kellys*, *la Ferme d'Orley*, *la Petite maison d'Allington*, *Rachel Ray*, *Miss Mackenzie*, *les Claverings*, etc.

TROMBA s. f. (tron-ba — mot ital.). Mus. Nom que l'on donne quelquefois à la trompette, dans les parutions. Il Pl. **TROMBE**, à l'italienne.

TROMBE s. f. (tron-be). — Ce mot, qui s'écrivait anciennement *trompe* et qui correspond à l'italien *tromba*, est peut-être le même mot que *trompe*, trompette, du latin *tuba*, même sens. L'étymologie de *tuba*, en effet, peut très-bien s'appliquer à la trombe d'eau, par laquelle on entend une colonne d'eau qui s'élève en tourbillon à la surface de la mer. Aussi les Allemands la nomment-ils *wasser-trompe* et aussi *wasser-hose*, proprement chute d'eau. Mais trombe pourrait aussi représenter une transposition du latin *turbo*, tourbillon, car le mot latin, dans l'acceptation de toupie, s'est également transformé dans l'espagnol en *trompo* et *trompa*, et le français *trompe* signifie parfois lui-même une coquille en forme de toupie. Quant au latin *turba*, il appartient à la même famille que *turbare*, troubler, agiter, *turbidus*, tumultueux, trouble, *turba*, foule bruyante, agitée. Comparez aussi le grec *turbé*, tumulte, *turba*, bruyamment, *turbado*, troubler, *turbasia*, danse tumultueuse. On pourrait également rattacher *trombe* au latin *strombus*, qui représente le grec *strombos*, objet en spirale et tourbillon. La chute du s initial n'est pas sans précédents). Physiq. Grande masse de vapeurs ou même d'eau soulevée en forme de colonne et animée d'un mouvement rapide : *Les mers où l'on observe les TROMBES sont remplies d'îles volcaniques*. (A. Martin.)

— Mus. Instrument formé d'une caisse de bois percée de trous et portant une grosse corde tendue, sur laquelle on frappe avec des baguettes garnies de fils à leur extrémité.

— Mar. Appareil de ventilation pour les navires. Il On dit aussi **TROMPE**.

— Techn. Appareil de ventilation pour les fourneaux. Il On dit aussi **TROMPE**.

— Encycl. Météor. Les *trombes* sont des amas de vapeurs épaisses, animées souvent d'un mouvement rapide de rotation et de translation, ayant, la plupart du temps, la forme d'un cône dont la base est dirigée le plus souvent vers les nuages, le sommet vers la terre. Ces amas font entendre un bruit assez semblable à celui d'une charrette roulant sur un chemin rocailleux. Ces météores déracinent les arbres, les foudroient, les dépouillent de leurs feuilles, les enlèvent et les transportent à de grandes distances. Ils renversent les maisons, enlèvent leur toiture, détruisent ou brisent tout ce qui se trouve sur leur passage; souvent ils déversent la pluie et la grêle; souvent aussi ils sont accompagnés de globes de feu, lancent des éclairs et font entendre le bruit du tonnerre. Plusieurs auteurs distinguent les *trombes* marines des *trombes* terrestres. On pourrait, avec autant ou aussi peu de raison, établir une distinction entre les orages marins et les orages terrestres, les cyclones marins et les cyclones terrestres. La différence réside, non dans la nature des *trombes* elles-mêmes, mais dans leurs effets, qui nécessairement sont autres selon que le météore s'abat sur la plaine liquide ou sur la terre ferme. Les *trombes* de mer paraissent être plus fréquen-

tes; ce sont les seules que les anciens aient connues. Les marins grecs leur donnaient le nom de *présér* (πρεσέρ); Plin et Lucrèce les décrivent sous cette dénomination. Heureusement, les *trombes* peuvent se former au-dessus de l'Océan, parcourir de grandes distances et se dissiper sans avoir rencontré un navire; mais, sur terre, elles signalent toujours leur passage par des dévastations et laissent derrière elles le sol jonché de débris. Leurs effets, lorsqu'ils ne sont pas meurtriers, ont toujours ce caractère d'irrésistible violence qui frappe de terreur l'homme et les animaux; ils étonnent aussi, comme ceux de la foudre, par leur bizarrerie, et l'on conçoit que les peuples ignorants, toujours enclins à personnifier les forces de la nature, aient vu dans ces énormes serpents noirs vomis par les nuées orageuses des monstres infernaux ou des divinités maléfiques.

Pelletier, qui a particulièrement étudié les *trombes*, soutient avec raison que ces météores n'ont rien de commun avec les tourbillons de vent produits par des courants qui se rencontrent; ils sont dus à une tension extraordinaire de l'électricité dont sont chargés les nuages d'une part, le sol ou la mer d'autre part, et c'est cette tension qui engendre, selon le lieu où elle se produit et selon l'état de l'atmosphère ambiante, les phénomènes secondaires que l'on a vus à tort pour les causes du phénomène principal. Cette tension, impliquant une attraction entre le fluide terrestre et celui de la masse nuageuse, détermine un allongement de cette masse vers la terre, sommet ordinaire du cône renversé, et il en résulte une aspiration violente des objets qui se trouvent sur le passage du cône. Ces objets, après s'être chargés pendant leur passage dans la *trombe* d'électricité de même nom, en sont repoussés avec violence et revomis par le haut. Ce qui confirme la théorie des attractions et répulsions électriques, en réfutant celle des tourbillons de vent, c'est qu'il arrive souvent que plusieurs portions de nuages courent vers le noyau principal et vont se réunir au cylindre qui constitue ce noyau, ou bien encore que beaucoup de nuages s'accumulent, en paraissant accourir d'une certaine distance, pour former le cône qui va devenir la *trombe*, ou enfin que le cône nuageux, une fois formé, se divise en plusieurs spirales qui se réunissent, puis se divisent de nouveau; les attractions électriques expliquent facilement ces faits observés, tandis que la théorie des tourbillons de vent ne peut en donner une explication suffisante. Lorsqu'un orage se transforme en *trombe*, le bruit du tonnerre cesse, autre fait à l'appui de la même explication; les décharges électriques, en effet, ont lieu alors par les nuages abaissés et par les objets qui se trouvent sur le passage du météore. C'est dans la zone des calmes équatoriaux que les *trombes* marines sont surtout fréquentes. Les *trombes* terrestres se montrent aussi de temps en temps sous les latitudes chaudes et tempérées. Elles paraissent être très-rare dans le voisinage des pôles. La France a été visitée, depuis une trentaine d'années, par un certain nombre de *trombes*, dont quelques-unes resteront tristement célèbres dans nos annales météorologiques. M. Béquere cite comme une des plus terribles celle qui se manifesta à Châtenay, près de Paris, et qui ravagea une partie de cette commune le 18 juin 1839. Une action assez curieuse des *trombes* est l'action desséchante; dans la catastrophe de Châtenay, elle dessécha presque tous les arbres et en fendit les troncs dans toute leur longueur. Kaemtz parle aussi d'une *trombe* qui dessécha un étang et dispersa de côté et d'autre les poissons qui l'habitaient. On cite encore la *trombe* de 1845, qui détruisit les villages de Monville et de Malaunay, en Normandie. Des maisons furent incendiées, une usine importante détruite et un grand nombre d'ouvriers ensevelis sous ses décombres.

Parmi les nombreuses et intéressantes descriptions de *trombes* que l'on pourrait citer, nous transcrivons seulement celle qu'envoya, en 1859, M. l'abbé Ginard à l'Académie des sciences, pour rendre compte d'un phénomène de cet ordre qui venait d'avoir lieu près de Coutances et dont il avait été le témoin oculaire : « Un coup de vent, dit-il, extrêmement violent et tout à fait extraordinaire dans ses effets a eu lieu lundi 12 septembre, sur les communes d'Agon et de Tourville, près de Coutances. Le temps était très-couvert, les nuages paraissaient fort agités. Tout à coup, vers onze heures du soir, un courant d'une violence inouïe, partant de la mer dans une largeur d'environ 150 mètres, se dirigea vers l'est dans une longueur de 4,000 à 5,000 mètres, brisa et enleva tout ce qu'il rencontrait sur son passage. Un grand nombre d'arbres ont été déracinés, et, ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'ils paraissent avoir été enlevés par une force venant d'en haut par une espèce de palan placé directement au-dessus de leurs cimes, et qu'ils ont été transportés, probablement dans cette même position, les uns à 10, les autres à 20, les autres à 50 et quelques-uns même à 100 mètres de distance, en suivant toujours la direction du nuage. »

En terminant, disons que les navigateurs ont souvent recours au canon pour rompre les *trombes* marines. Lorsque le boulet les

traverse, on les voit quelquefois se séparer en deux parties qui, le plus souvent, ne tardent pas à se réunir. Il peut arriver aussi que le boulet fasse jaillir l'eau des deux côtés du cône, par les ouvertures qu'il a déterminées, sans rien changer à tout le reste du phénomène.

TROMBE s. f. pl. (tron-bé). Mus. V. **TROMBA**.

TROMBELL (Jean-Chrysostome), philosophe et théologien italien, né à Sainte-Agathe (Modénais) en 1697, mort à Bologne en 1784. A seize ans, il entra dans la congrégation des chanoines réguliers de Saint-Sauveur, puis il professa successivement la philosophie à Candiano, la théologie à Bologne, fut élu abbé de Saint-Sauveur en 1737 et devint, en 1760, chef de son ordre. Les soucis de l'administration ne l'empêchèrent point de continuer ses travaux d'érudition, qui lui valurent, outre une place à l'Institut de Bologne, les éloges du pape Benoît XIV et de brillantes offres de la part de l'impératrice Marie-Thérèse. Un de ses travaux, son grand ouvrage sur le culte des saints, fut violemment attaqué par J.-R. Kiesling; malgré la vivacité de son caractère, Trombelli répondit aux critiques de ce dernier avec une dignité et une modération qui lui valurent l'estime de son adversaire lui-même. Nous citerons, parmi ses nombreux écrits : *Favole originali* (Bologne, 1730), recueil de fables; *De cultu sanctorum dissertationes decem* (Bologne, 1740 et suiv., 6 vol. in-4°); *Priorum quatuor de cultu sanctorum dissertationum vindiciae* (Bologne, 1751, in-4°), réponse aux critiques de Kiesling; *Trattato degli angeli custodi* (Bologne, 1747, in-4°); *Veterum Patrum latinorum opuscula nunquam antehac edita* (Bologne, 1751-1755); *Arte di conoscere l'età de' codici latini ed italiani* (Bologne, 1756, in-4°); *Mariae sanctissimæ vita ac gesta, cultusque illi adhibitus* (Bologne, 1761, 6 vol. in-4°); *Vita e culto di san Giuseppe* (Bologne, 1767, in-8°); *Tractatus de sacramentis perpotentias et liturgias dissertationes distribuit* (Bologne, 1772 et suiv., 13 vol. in-4°), immense ouvrage que l'auteur n'eut pas le temps de terminer, car il ne comprend que le baptême, la confirmation, le mariage et l'extrême-onction.

TROMBETAS ou **ORIXIMENA**, rivière du Brésil, dans la province de Para. Elle prend sa source près de la frontière de la Guyane française, sur le versant S. du mont Tumacomaque, se divise en plusieurs branches, et, après un cours de près de 600 kilom., elle se jette dans l'Amazonie, dont elle est un des principaux affluents.

TROMBETTE s. f. (tron-bète — dimin. de l'ital. *tromba*, trompette). Bot. Syn. de **PÉZIZÉ**, genre de champignons.

TROMBIDE s. m. (tron-bi-de). Arachn. Syn. de **TROMBIDION**.

TROMBIDIEN, **IE**NE adj. (tron-bi-dien, i-e-ne — rad. *trombidion*). Arachn. Qui ressemble ou qui se rapporte au trombidion.

— s. m. pl. Famille d'arachnides, de l'ordre des acarides, ayant pour type le genre trombidion.

TROMBIDION s. m. (tron-bi-di-on). Arachn. Genre d'arachnides, de l'ordre des acarides, type de la famille des trombidions, comprenant de nombreuses espèces, dont la principale est commune en Europe : *La couleur la plus fréquente des TROMBIDIONS est le rouge*. (H. Lucas.)

— Encycl. Entom. Ces arachnides ont pour trait caractéristique, au point de vue des habitudes, de vivre souvent, au moins dans leur jeunesse, en parasites d'autres insectes et même d'individus de leur espèce. Ils ont un corps mou, presque carré, ordinairement rouge, déprimé, marqué de plusieurs enfoncements et divisé en deux parties; la partie antérieure, plus petite, porte la bouche, les yeux et la première paire de pattes. Les yeux sont écartés et pédiculés; des palpes saillantes, pointues au bout, avec un appendice mobile; une sorte de doigt sous cette extrémité; des mandibules en griffe; des pattes uniquement disposées pour la marche. Ces arachnides; par leurs caractères et leurs mœurs, ont beaucoup d'analogie avec les faucheux. Mais, sous ce double rapport, l'âge apporte chez eux des modifications profondes. Dans leur jeunesse, ils sont hexapodes; à l'état adulte, ils sont octopodes. On les trouve alors dans les campagnes, sous les pierres, sur les arbres et les plantes, notamment sur celles qui sont peu élevées, comme celles des prairies ou des lieux ombragés; plusieurs espèces, et en général celles dont le corps est velu, préfèrent les endroits plus ou moins desséchés. On connaît dans ce genre un assez grand nombre d'espèces, presque toutes européennes, ce qui tient sans doute à ce qu'on a peu étudié jusqu'à ce jour les arachnides exotiques de petite taille; d'un autre côté, la mollesse de leur corps en rend l'étude et la conservation difficiles. On les trouve surtout au printemps.

Le *trombidion du faucheur* est d'un rouge orangé et égale à peine, dans son plus grand développement, le volume d'une graine de moutarde; son corps est ovoïde, renflé et luisant, peu velu; mais les membres le sont davantage. D'après Duges, sa larve vit en

parasite sur des arachnides du genre faucheux; quand elle s'en est détachée spontanément, elle meurt si elle tombe dans l'eau, bien qu'elle puisse revivre si on l'en retire au bout de quelques heures. C'est la terre qu'elle recherche; elle s'y blottit plus ou moins profondément dans les interstices des plus petites mottes, y devient immobile et peut rester ainsi pendant vingt-quatre jours. Peu à peu, elle se transforme en une nymphe ovoïde, lisse, semblable à un petit œuf d'un jaune rougeâtre. Le petit *trombidion* qui en sort est écarlate, renflé, velouté, hérissé de poils lamelleux qui, vus à un très-fort grossissement, paraissent plumeux et à barbes latérales. Les individus récemment éclos ont des pattes antérieures fortes, de la longueur du corps, et qui leur servent de tentacules.

Le *trombidion soyeux* (*trombidium holosericeum*), appelé par Geoffroy la *tique rouge satinée terrestre*, est de très-petite taille; mais on le distingue parfaitement à la simple vue, d'abord par sa belle couleur rouge veloutée, ensuite parce qu'on le trouve souvent en troupes nombreuses qui, de loin, ressemblent à des fraises ou à des framboises. Il est abondant dans toute l'Europe, dès la fin de l'hiver, dans les jardins, sur les murs ou sur les arbres et même sur la terre sèche, où on le voit se promener lentement. Du 24 au 26 mars 1848, il en parut au Jardin des plantes une telle quantité que toutes les extrémités des treillages en étaient couvertes; amassés par pelotes sur les pointes, ils les décoraient de bouppes de pourpre. Ce petit animal rend des services et ne fait aucun mal; il est carnassier et se nourrit des petits acariens et de leurs œufs. On le trouve souvent sous les feuilles malades des plantes. On croit, mais à tort, que, si on l'avale, c'est un poison mortel. Degeer a observé à l'aide du microscope que les poils qui forment le duvet en brosse sur le corps sont cylindriques et arrondis à leur extrémité, et que ceux des pattes et des palpes sont barbus. Le milieu du dessous de l'abdomen offre une partie ovale relevée avec une fente au milieu; c'est l'anus.

Il existe dans les contrées équatoriales un *trombidion* beaucoup plus grand, le *trombidion teinturier* (*trombidium tinctorum*), qui est également d'un beau rouge écarlate, mais couvert d'un duvet beaucoup plus épais, avec les extrémités des tarses d'un rouge de sang foncé. Il habite l'Amérique, où on l'emploie pour la teinture en rouge.

Trombino (IX), une des publications satiriques de Touchatout (Léon Bienvenu), qui obtint un véritable succès. Le *Trombino*, qui compte aujourd'hui quatre gros volumes de soixante biographies chacun, a passé au crible du rire et de la satire presque tous les contemporains. On retrouve au plus haut degré, dans cet ouvrage, les principales qualités de Touchatout : la gaieté, le mot mordant, le calembour impitoyable, la cascade échevelée. Le *Trombino* est une galerie de grotesques, pleine de verve et souvent d'audace. Comme nous avons déjà eu occasion de le dire à l'article consacré à *Tintamarre*, la langue tintamarresque constitue un genre de littérature qui ne s'analyse pas. On ne peut donner une idée de ce style baroque, dont Touchatout est la vivante incarnation, qu'en en soumettant un échantillon au lecteur.

Voici, entre mille folies du même calibre, comment Touchatout *trombino* le prince Napoléon :

« Napoléon (Joseph-Charles), prince français et général de division, né le 9 septembre 1822. Il n'est que le second fils du roi Jérôme. Fidèle à sa règle de conduite, déjà il s'obstinait à ne pas vouloir passer le premier.

« En Crimée, il commanda une division d'infanterie. Est-il nécessaire d'ajouter : de réserve? Pendant les guerres d'Italie et de Prusse, le prince ne joua aucun rôle et se borna à observer les événements avec une rare énergie. Il en eut même trois enfants, deux garçons et une fille.

« Quand éclata la révolution du 4 septembre, le prince Napoléon n'était plus à Paris. Il aurait pu y demeurer sans danger; l'idée ne serait venue à personne qu'il y fût resté.

« On a prétendu, en Crimée, qu'au fort d'une bataille, s'il s'apercevait que sa montre avançait, il lui résistait impitoyablement.

« Chaque jour, cependant, il avance... en âge; mais c'est bien malgré lui, et il est persuadé qu'il commet une imprudence. »

Les deux cent quarante biographies du *Trombino* sont faites dans ce ton soutenu. C'est une œuvre qui restera comme un modèle de gaieté à outrance et de haute bouffonnerie.

TROMBLON s. m. (tron-blon. — Ce mot, est pour *trombelon* et vient de l'italien *tromba*, tube, arme à feu). Mar. Grosse espingole montée sur chandelier, qu'on charge de plusieurs balles ou d'une seule balle d'un demi-kilogramme.

— Espingole portative à canon évasé : *Sur la terre du Cid, on ne veut plus jouer du TROMBLON de la guerre civile.* (Ph. Busoni.)

— Pop. Chapeau évasé par le haut : *Porter un TROMBLON. Quel TROMBLON!*

— Adjectiv. : *Les habitants de Grenade,*

que l'on rencontre en costume moderne, coiffés de chapeaux TROMBLONS, vêtus de redingotes à la propriétaire, vous produisent involontairement un effet désagréable. (Th. Gaut.)

TROMBON s. m. (tron-bon). Hortic. Variété de jonquille.

TROMBONE s. m. (tron-bo-ne — mot ital., augmentatif de *tromba*, trompette). Mus. Instrument à vent, composé de deux tubes recourbés et emboutés l'un dans l'autre, de façon que l'instrument puisse s'allonger et se raccourcir, pour produire les différents tons et demi-tons : *Jouer du TROMBONE.* || Musicien qui joue du trombone : *Un TROMBONE habile.* || On dit quelquefois *TROMBONISTE* dans ce dernier sens.

TROMBONISTE s. m. (tron-bo-ni-ste — de *trombone*). Celui qui joue du trombone. || On dit plus souvent *TROMBONE*.

TROMBONNAR s. m. (tron-bo-to-nar). Mus. Espèce de bugle qui a de très-grandes dimensions.

TROMELIN (le comte Jean-Jacques), général français, né en Bretagne vers 1765, mort dans un âge avancé. Il avait fait sous Suffren les dernières campagnes de l'Inde, lorsque, la Révolution ayant éclaté, il émigra, prit du service dans l'armée des princes, assista à l'expédition de Quiberon (1795) et parvint à s'enfuir. Tromelin revint quelque temps après en France avec le commodore Sidney Smith, fut fait prisonnier avec lui et parvint, après dix-huit mois de captivité, à s'échapper de la prison du Temple. Il retourna alors en Angleterre, puis revint à Paris, réussit à faire sauver, à son tour Sidney Smith et, après diverses aventures, suivit ce dernier en Egypte. Détaché, avec le grade de lieutenant-colonel, près du grand vizir Ioussouf-Pacha, puis près de Hussein, capitain-pacha, il fit avec eux les campagnes de Syrie et d'Egypte. Sous l'Empire, Tromelin fut arrêté et emprisonné pendant six mois à l'Abbaye. En sortant de prison, il fit adhésion au gouvernement de Napoléon, entra dans l'armée avec le grade de capitaine, fut chargé de diverses missions par le duc de Raguse, devint successivement chef de bataillon (1809), colonel après Wagram, chef d'état-major d'une division en 1813 et général de brigade après la bataille de Leipzig. Au retour des Bourbons, Tromelin se rallia au gouvernement royal. Néanmoins, pendant les Cent-Jours, il prit part à la bataille de Waterloo, et, de retour à Paris, il reçut du gouvernement la mission de se rendre auprès de Wellington pour obtenir des passe-ports pour Napoléon; mais il échoua. Sous la seconde Restauration, Tromelin servit avec le grade de général de division, puis fut mis à la retraite pour cause d'âge. On a de lui : *Mémoire apologétique au sujet de divers combats auxquels Tromelin a assisté dans l'Inde* (in-4°); *Observations sur les routes qui conduisent du Danube à Constantinople* (1828); *Itinéraire de Morée* (1838).

TROMÈNE s. m. (tro-mè-ne — du gr. *tromed*, je crains). Entom. Genre d'insectes hyménoptères, tribu des chalcidides.

TROMMEL s. m. (tro-mèl — mot allem. qui signifie *tambour*). Métall. Appareil employé pour classer les minerais par rang de grosseur.

— Techn. Cylindre à claire-voie, pour le lavage des tubercules, dans les féculeries.

— Encycl. Métall. Le *trommel* est un cylindre à claire-voie, dans lequel on introduit le minerai, et qui tourne sur son axe au moyen d'un moteur quelconque. La surface de ce cylindre est formée soit par des grilles, soit par des toiles métalliques, soit par des tôles perforées, et les choses sont disposées de manière que les toiles de ces grilles, de ces toiles ou de ces tôles vont toujours en croissant. Au-dessous de chaque série de jours de même grandeur se trouve une case, en sorte que, pendant le mouvement de l'appareil, les grains de minerai se classent, suivant leur grosseur, dans les cases correspondantes.

TROMMEN (Abraham VAN DER), en latin *Trommius*, théologien hollandais, né à Groningue vers 1633, mort en 1719. Après avoir visité l'Allemagne, la France et l'Angleterre pour compléter son instruction, il revint dans sa patrie et exerça successivement les fonctions pastorales à Haren et à Groningue (1671). C'était un homme instruit et laborieux, à qui on doit : *Concordances flamandes de la Bible* (Groningue, 1685-1692, 2 vol. in-fol.), continuation du travail de Jean-Martin de Dantzig; *Concordantia græcæ versionis vulgo dictæ LXX interpretum* (Amsterdam, 1718, 2 vol. in-fol.).

TROMMSDORFF (Jean-Barthélemi), chimiste et pharmacien allemand, né à Erfurt en 1770, mort en 1837. Après avoir travaillé dans différentes pharmacies de l'Allemagne, il prit en 1794 la direction de celle de son père, qui était en outre professeur de médecine à l'université d'Erfurt, y devint lui-même, en 1795, professeur de chimie et de physique et fonda, la même année, une école de pharmacie et de chimie, de laquelle sont sortis un grand nombre d'excellents élèves. Plus tard, il devint successivement conseiller médical (1809), conseiller de la cour de Schwarzbach (1811) et conseiller de la cour

de Prusse (1834). On a de lui : *Manuel systématique de pharmacie* (Erfurt, 1792; 1831, 4^e édit.); *Manuel systématique de chimie universelle* (Erfurt, 1805-1820, 8 vol., 2^e édit.); *l'Art de formuler en chimie* (Hambourg, 1845, 5^e édit.). Il avait édité, de 1794 à 1834, le *Journal de pharmacie*, qui a éminemment contribué aux progrès de cette science en Allemagne, et dans lequel il a consigné ses découvertes les plus importantes.

TROMMSDORFIE s. f. (tromm-sdor-ft — de *Trommsdorff*, sav. allem.). Bot. Genre de plantes, de la famille des amarantacées, comprenant trois espèces, qui croissent dans l'Amérique tropicale.

TROMP (Marin), célèbre marin hollandais, né à La Brille en 1597, mort en 1653. Il suivit dès l'âge de onze ans son père, commandant de frégate et qui fut tué à son bord, fut fait prisonnier et employé pendant près de trois ans comme mousse. Rendu à sa patrie, il s'éleva rapidement; il était lieutenant de vaisseau en 1622 et il fut nommé, deux ans après, commandant de frégate par le prince Maurice. Lieutenant-amiral en 1637 et chargé du commandement d'une escadre, il battit les Espagnols, bien supérieurs en force, puis les écrasa à la mémorable bataille des Dunes (1639). Ces succès fondèrent sa réputation et le rendirent extrêmement populaire. Il vivait comblé d'honneurs lorsque, en 1652, éclata la guerre entre la Hollande et l'Angleterre. Tromp, mis à la tête d'une flotte de 42 vaisseaux, commença les hostilités avec l'amiral Robert Blake, le 20 mai, et perdit 2 vaisseaux dans un combat qui eut lieu neuf jours plus tard. Les états généraux, mécontents de cet insuccès, remplacèrent Tromp par Ruyter; mais, quelques mois après, Martin Tromp fut réintégré dans son commandement, et, le 10 décembre 1652, il remporta un brillant avantage sur l'amiral anglais, qui chercha un refuge dans la Tamise. Il obtint ensuite divers succès sur Blake et Richard Deane sur les côtes d'Angleterre, à la hauteur de Portland, de Newport, de Dunkerque et enfin de Catwick, sur les côtes de Hollande, où la flotte hollandaise traversa à quatre reprises la flotte ennemie. Atteint mortellement d'une balle à son bord, dans cette dernière affaire, Tromp eut encore l'énergie de crier à ses marins : « Bon courage, mes enfants ! Faites en sorte que ma fin soit glorieuse comme l'a été ma vie ! » La mort de ce marin illustre fut une cause de deuil public pour la Hollande. Les états firent frapper une médaille en son honneur et ordonnèrent l'érection d'un superbe monument funéraire, où son corps fut déposé, à Delft.

TROMP (Corneille), marin hollandais, fils du précédent, né à Rotterdam en 1629, mort à Amsterdam en 1691. Il s'illustra dans la même carrière que son père et fit de la manière la plus brillante les campagnes de 1652, 1656, 1662. En 1665, il fut nommé lieutenant général, au début de la guerre contre les Anglais; mais, ayant été écarté du commandement de la flotte à cause de son dévouement à la maison d'Orange, il refusa de servir sous les ordres de Ruyter. Après le massacre des frères de Witt (1672), dans lequel on l'accusa d'avoir trempé, il fut rétabli dans ses grades et réconcilié par Guillaume III avec son illustre rival. Mais il tenta en vain un débarquement sur les côtes de France (1674), fut plus heureux en 1676, dans la guerre contre les Suédois, reçut le titre de lieutenant-amiral général et mourut au moment où il allait prendre le commandement d'une flotte contre la France.

TROMPE s. f. (tron-pe. — Ce mot, qui correspond à l'espagnol et au portugais *trompa*, italien *tromba*, provençal *trompa* et *tromba*, est rattaché par Guyet et Diez au latin *tuba*, avec insertion de *r*. Pour appuyer cette étymologie, Scheler signale la circonstance qu'en italien *tromba* signifie tuyau, tube, comme en latin le mot *tuba* n'est que le féminin de *tubus*, tube, tuyau, lequel se rattache probablement à la racine sanscrite *tu*, croître, enfler, gonfler). Mus. Sorte de trompette ou tuyau d'airain recourbé dont on se sert pour sonner à la chasse : *Sonner de la TROMPE.*

— Trompette : *Tous les musiciens du Caire rivalisaient de bruit avec les sonneurs de TROMPE et timbaliers du cortège.* (G. de Nerv.)

— Nom qu'on donne quelquefois à la guimbarde.

— *Publier à son de trompe*, Annoncer au public, avertir préalablement par le son d'une trompette. || Fig. Répéter, répandre partout : *Vous n'irez pas publier cela à son de trompe!*

— Archit. Voûte qui supporte un ouvrage en encorbellement : *TROMPE dans l'angle ou TROMPE sur le coin.* *TROMPE en niche.* *TROMPE rampante.* *Je vois avec plaisir que votre architecte préfère à la TROMPE sur le coin la TROMPE de Montpellier.* (V. Hugo.)

— Anat. Nom donné à des conduits recourbés et évasés : *TROMPE d'Eustache.* *TROMPE de Fallope.*

— Mamm. Organe allongé et très-mobile situé au-dessus de la bouche de l'éléphant et du tapir, et qui est le siège du sens de l'odorat, le siège principal du sens du toucher et l'appareil principal de la préhension : *La TROMPE de l'éléphant est un tissu de nerfs et*

de muscles qu'il allonge, qu'il retire, qu'il replie en tout sens. (Fén.) *La nature a donné à l'éléphant une TROMPE qui lui sert, comme une main, à grimper sur les plus rudes montagnes.* (B. de St-P.)

— Entom. Organe suceur de certains insectes : *Les abeilles se posent sur les fleurs et sucent avec leur TROMPE l'essence parfumée que renferme leur calice.* (Delenze.)

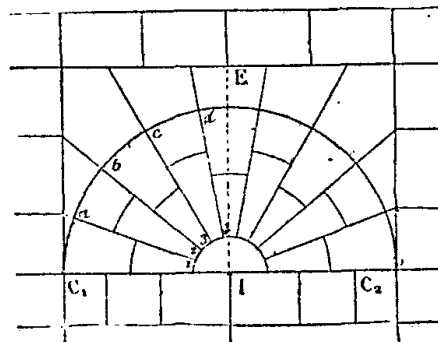
— Moll. Nom vulgaire de diverses coquilles du genre buccin, sabot, toupie, etc.

— Bot. Nom vulgaire de la lychnide dioïque.

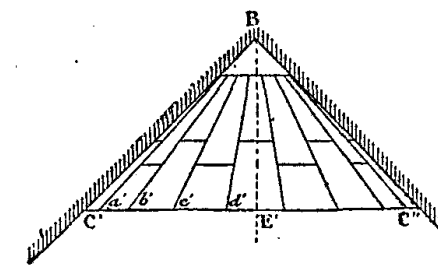
— Mar. Ventilateur des navires. || On dit aussi *TROMBE*.

— Techn. Ventilateur hydraulique pour les forges. || On dit aussi *TROMBE*.

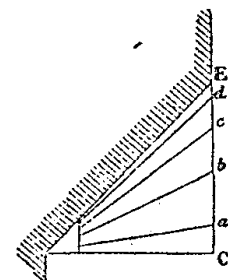
— Encycl. Archit. Les *trompes* servent à porter en encorbellement soit un angle saillant sur un pan coupé, soit un parement droit sur un angle rentrant. On distingue : la *trompe* rattachant un pan coupé, la *trompe* rattachant un angle saillant, la *trompe* rattachant une tour ronde, la *trompe* en niche sur le coin, la *trompe* en tour ronde et la *trompe* formant l'appareil des pendentifs. Ces sortes de constructions, qui datent du moyen âge, ont eu pour origine des constructions analogues, mais exécutées en bois et, par suite, offrant une solidité apparente que ne présente pas la pierre. Ces voûtes, dont le but était, dans certains cas, d'éviter les frais de fondation des parties ajoutées, ou, dans d'autres, d'éviter les embarras que ces dernières auraient pu occasionner sur la voie publique, sont maintenant complètement abandonnées et ne s'emploient que lorsqu'on y est contraint par la nécessité. Les constructeurs du moyen âge établissaient des *trompes* pour porter les flèches de pierre à huit pans sur les tours carrées, pour soutenir les échafaudages sur les espacements des murs et pour supporter des tourelles en encorbellement; ils les utilisaient encore à la place des pendentifs, lorsqu'ils voulaient construire des coupoles sur des arcs-doubleaux reposant sur quatre piliers. Les *trompes* les plus anciennes se rencontrent dans les édifices du XI^e siècle; elles sont appareillées en arcs concentriques. A cet appareil simple et facile d'établissement succédèrent bientôt, au XII^e siècle, les *trompes* coquilles, droites ou biaises, qui, dans certaines circonstances, présentaient de grandes difficultés de construction. En général, la solidité de ces sortes de voûtes repose entièrement sur la coupe des pierres.



Elevation.



Plan.



Coupe.

Nous représentons dans la figure ci-dessus une *trompe droite* dont le développement est celui d'un demi-cône, d'où il résulte que chaque douelle est représentée par un petit secteur ou triangle isocèle dont la base est formée par l'arc développé ou par la corde correspondant à chaque vousoir et par deux rayons. Pour tracer cette *trompe* rattachant un angle rentrant, après avoir déterminé la longueur BE' du porte à faux de la construction supérieure, on mène sur le plan la ligne C'C'', qui limite la face de la base du cône dont elle est la projection; puis, rabattant ce plan horizontal sur le plan vertical,

on décrit, avec C'E' pour rayon, en prenant I pour centre, la circonférence C₁EC₂, que l'on divise en un certain nombre de vousoirs, 9 par exemple, des points de division a, b, c, ..., on mène des lignes droites ou inclinées a₁, b₁, c₁, ..., qui déterminent la direction des joints des vousoirs. Pour éviter les angles aigus, résultant de la forme de cette voûte, on coupe toutes ces lignes de joint par une demi-circonférence concentrique à celle de tête, de façon à obtenir des surfaces planes suffisantes pour permettre la liaison de la maçonnerie et pour résister aux efforts qui tendraient à briser les vousoirs ou à les écraser. Cette partie coupée forme le sommet du cône, se fait d'une seule pierre et prend le nom de trompillon. La direction des joints étant tracée sur le plan vertical, on les rabat sur le plan horizontal et l'on obtient les lignes a₁, b₂, c₃, ..., dont on partage les intervalles en autant de claveaux que le comporte la longueur de la pierre dont on dispose. A cet effet, on mène par les points de division des joints des lignes parallèles à la projection de la courbe de tête, et ces lignes projetées sur le plan vertical donnent des arcs concentriques à cette dernière. Cette voûte étant formée par un cône droit, creux et d'égale épaisseur, les angles de tous les joints pris perpendiculairement aux douelles plates sont tous égaux. Pour trouver ces angles, on remarquera que l'on doit supposer les vousoirs divisés sur une circonférence dont le rayon est perpendiculaire à l'inclinaison de la surface intérieure du cône et tiré à un centre placé sur l'axe. La trompe rachetant un angle saillant peut être considérée comme un prolongement de la précédente, coupé par deux plans verticaux qui forment un angle droit. La trompe dans un angle rentrant, terminée en tour ronde, peut être considérée comme un cône coupé par un plan circulaire. Comme variétés de cette voûte, on trouve des trompes à pans coupés ou ondulés, telle que celle exécutée au château d'Anet pour porter un cabinet contigu à la chambre où logeait ordinairement le roi Henri II. L'appareil employé pour les trompes est utilisé dans la construction des niches, qui, comme on sait, ne sont autre chose que des voûtes sphériques coupées en deux parties égales. Dans ce genre d'appareil, les joints des vousoirs tendant au centre de la niche ne sont plus des lignes droites, mais bien des lignes courbes, qui, partant de la courbe de tête, vont aboutir au trompillon sphérique du sommet. En coupant une voûte sphérique en quatre parties par des plans verticaux qui se croisent au centre, on obtient la voûte en niche sur le coin, que l'on applique également en trompe et à laquelle on a donné le nom de trompe en niche sur le coin; comme dans la niche, les lignes de joints sont courbes et concourent toutes au centre ou trompillon. L'appareil des trompes est encore utilisé dans la construction des pendentifs, auxquels il a fait donner le nom de panache. Dans cette voûte, les vousoirs vont en s'élargissant par le haut et sont renfermés entre deux joints montants continus. La surface des panaches est supposée formée par des arcs de cercle, comme les pendentifs; mais ces arcs, au lieu d'être compris dans des plans qui tendent à l'axe du cône, sont compris dans des plans qui se réunissent, dans l'intérieur de chaque pilier, à une verticale dont la projection sur le plan horizontal est déterminée par la rencontre de l'inclinaison des côtes du tambour qui porte le dôme et l'axe du pendentif. La trompe en tour ronde peut être considérée comme une voussure qui soutient une tour ronde; la plus grande saillie que l'on puisse donner à la partie de la tour qu'elle soutient ne doit pas excéder les deux tiers du rayon de sa courbure extérieure, et il faut que le cintre de la voussure ait plus de hauteur que de saillie. Quant à la courbure du cintre de cette voussure, elle dépend de celle que l'on prend pour cintre primitif.

On peut encore aujourd'hui citer deux cas où les trompes sont employées avec avantage, sans blesser ni les règles du goût ni les conditions de la stabilité :

1° Pour élargir les abords d'un pont, quand on a voulu établir un pan coupé rectiligne ou circulaire qui raccordât le parapet du quai avec celui du pont.

2° Pour soutenir un palier d'escalier ou bien pour consolider les marches elles-mêmes à l'endroit où elles ont une partie plus considérable, c'est-à-dire dans les angles formés par les murs de cage. Il existe surtout des exemples de ce dernier cas, dans lesquels la trompe présente des aspects très-satisfaisants à l'œil, par la manière élégante dont elle se raccorde avec la surface gauche qui termine les marches par-dessous.

— Mécan. La trompe est une machine soufflante que l'on emploie dans les forges catalanes; elle se compose d'un soufflet-piston mû par une roue hydraulique. Lorsque, dans ces machines, les conduites ne sont pas très-longues, l'effet utile, mesuré par la moitié de la force vive imprimée à l'air, est le dixième de la quantité de travail absolu fourni par le cours d'eau. Le diamètre intérieur du tuyau de descente, ordinairement vertical, est de 0m,20 à 0m,25; il doit avoir au moins 7 à 8 mètres de hauteur. L'ouverture supérieure, appelée étranguillon, a de 0m,12 à 0m,16 de diamètre; les aspirateurs percés au-dessus

de l'étranguillon sont au nombre de quatre, dirigés de haut en bas, obliquement, et ont de 0m,10 à 0m,15 de longueur. Le travail qu'une trompe dépense pour lancer par seconde un poids d'air P avec la vitesse v peut s'évaluer moyennement à :

$$T = 10 \frac{P}{2g} v^2 = 5 \frac{P}{g} v^2 = 10 D \delta (V - v),$$

D étant le poids 13,599 kilogrammes du mètre cube de mercure, supposé constant à toute température; b la hauteur du baromètre; v le volume d'air qui s'écoule en une seconde, à la densité π , sous la température θ ; V le volume primitif qu'occupait v sous la pression atmosphérique b et à la même température θ . La valeur de π est donnée par la relation :

$$\pi = \frac{1.709 (b \times T)}{(1 \times 0,003665 \theta)^2}$$

b étant la hauteur du baromètre; T la colonne de mercure qui mesure l'excès de tension de l'air, et b + T la hauteur totale d'une colonne de mercure mesurant la pression constante à laquelle est soumis le poids π du mètre cube d'air à la température θ . La formule du travail prend encore la forme

$$T = 10 \frac{\pi m a}{2g} v^2 = 5 \frac{\pi m a}{g} v^2;$$

a est la section de la base ou de l'orifice d'écoulement, m le coefficient de contraction de cet orifice et qui a pour valeurs approchées $m = 0,65 = 0,93 = 0,94$, suivant que l'orifice est percé en mince paroi, ou que la buse est cylindrique, ou qu'elle est d'une concité moindre que 100 à 120. Ces équations du travail demandent que la chute d'eau ne soit pas inférieure à 4 ou 5 mètres. Les expériences faites sur cette machine montrent que : le diamètre de la buse étant de 0m,035, la chute totale 8m,30 et la dépense d'eau 137 litres par seconde, le manomètre indique une tension en mercure T de 0m,081; que le diamètre de la buse étant de 0m,036, la chute totale 7m,40 et la dépense d'eau 235 litres par seconde, le manomètre donne une tension 0m,0767. Le diamètre étant toujours égal à 0m,035, M. d'Aubuisson a trouvé que, entre les limites T = 0,027 et T = 0,0812, cet excès de tension T, pour une même trompe, croît à peu près proportionnellement aux dépenses d'eau. Aucune machine soufflante ne donne un vent aussi régulier que celui des trompes; car, lorsqu'elles sont bien calibrées, le mercure reste suspendu dans les branches du manomètre, aussi immobile que s'il y était congelé. Ces appareils, que l'on remplace aujourd'hui par les machines à piston mû par la vapeur, présentent une économie d'environ 30 pour 100 sur ces dernières.

— Anat. Trompe d'Eustache. C'est le canal en partie osseux, en partie fibro-cartilagineux et membraneux, dont une des extrémités se prolonge jusque dans la cavité du tympan, et dont l'autre, plus évasée, s'ouvre à la partie latérale et supérieure du pharynx, près de l'aille interne de l'apophyse pterygoïde. Ce canal, long de 0m,054 environ, est tapissé par une muqueuse en continuité avec celle du pharynx, mais à épithélium prismatique et vibratile. Ce canal fait communiquer l'air extérieur avec la boîte du tympan, ce qui est une condition de l'audition. V. OREILLE.

— Trompe de Fallope. On donne ce nom à un conduit long de 0m,10 à 0m,13, qui mène de l'angle supérieur de la matrice et se porte à l'ovaire sur les côtés du trochant supérieur du bassin, le long du bord supérieur du ligament large et entre ses deux feuillets. D'abord droite et étroite, elle s'élargit ensuite et devient flexueuse. Son extrémité voisine de l'ovaire est libre, évasée, flottante et découpée dans son contour en franges ou languettes, ce qui a fait donner à cette partie de la trompe le nom de *morceau frangé*. Ces languettes sont rouges et d'apparence musculaire. Deux d'entre elles, plus longues et plus fortes, attachent l'extrémité de la trompe à l'ovaire. On pense qu'au moment du coït le morceau frangé s'applique contre le réceptacle des ovules et forme ainsi de l'ovaire à l'utérus un conduit non interrompu tapissé par une membrane muqueuse et destiné à transmettre l'œuf fécondé du premier de ces organes dans le second.

— Entom. Chez les insectes suceurs, les mâchoires s'allongent de manière à constituer une espèce de trompe tubulaire dans l'intérieur de laquelle on trouve très-souvent des filaments déliés remplissant les fonctions de petites lancettes. Chez les hyménoptères (abeilles, bourdons), la trompe est mobile à sa base et flexible dans le reste de son étendue, mais ne s'enroule jamais sur elle-même. Chez les mouches, la trompe, tantôt molle et rétractile, tantôt cornée et allongée, représente la lèvre inférieure et porte souvent des palpes à sa base; un sillon longitudinal en occupe la face supérieure et loge des stylets, dont le nombre varie de deux à six, et dont les analogues sont les mandibules, les mâchoires et la languette chez les insectes broyeur. Enfin, chez les papillons, qui se nourrissent aussi de substances liquides, mais qui les trouvent au fond des fleurs, la bouche est garnie d'une longue trompe roulée en spirale et composée de deux filets creusés en gouttière à leur partie interne, et

qui ne sont autre chose que des mâchoires excessivement allongées et modifiées dans leur forme. A la base de cette trompe, on distingue en avant une petite pièce membraneuse et, de chaque côté, un petit tubercule, dernier vestige des mandibules.

TROMPÉ, ÊE (tron-pé) part. passé du v. Tromper. Induit en erreur : J'ai été trompé par les apparences. Les plus sages rois sont souvent trompés, quelque soin qu'ils prennent pour ne l'être pas. (Fén.) Le vrai moyen d'être trompé, c'est de se croire plus fin que les autres. (La Rochef.)

Tout le camp même encore est trompé comme vous.

RACINE.

— Dêçu : Un espoir trompé. Je n'ai point été trompé dans mon espoir. (J.-J. Rouss.) Ta confiance en moi ne sera point trompée. (De Maistre.)

— Dupé : Personne n'aime à être trompé. Il est plus honteux de se défer de ses amis que d'en être trompé. (La Rochef.) Un peuple ne doit pas être trompé; on devrait trembler s'il croyait l'être. (Ch. de Rémusat.)

Le bruit est pour le fat, la plainte pour le sot; L'honnête homme trompé s'éloigne et ne dit mot.

LANOUE.

— Je suis bien trompé si, Je me trompe fort si : JE SUIS BIEN TROMPÉ S'IL N'A PAS MENTI.

— Substantif. Personne trompée : La bonne foi du trompé est plus honorable que l'adresse du trompeur. (Sismondi.)

TROMPE-L'ŒIL s. m. (tron-pe-leull; ll ml). — de tromper, et d'œil. Peint. Peinture exécutée de façon à faire illusion sur la réalité matérielle des objets qu'elle représente : On ne saurait pousser le trompe-l'œil plus loin : le bonnet, la colerette font illusion. (Th. Gaut.) Le trompe-l'œil est un des plus bas échelons de l'art. (Topffer.) Cette œuvre réunit les curieuses surprises du trompe-l'œil à l'impression profondément sentie de la nature. (O. Hersan.) || Pl. TROMPE-L'ŒIL.

— Fig. Chose présentée sous des apparences trompeuses : Pour modifier cet état de choses, il faut autre chose qu'un trompe-l'œil historique et qu'un escamotage de mots. (Fourc.)

— Encycl. B.-arts. Imiter la réalité de manière à faire illusion, à tromper l'œil du spectateur, tel est, pour le vulgaire, le but suprême de l'art. Les gens de goût exigent autre chose : ils veulent que l'artiste frappe l'esprit autant que le regard, qu'il exprime et évoque des idées, qu'il fasse sentir son âme, sa personnalité, dans toutes ses œuvres. W. Bürger (T. Thoré) a fort bien indiqué, dans les lignes suivantes, la grande distance qui sépare l'une et l'autre manière de comprendre l'art : « Il y a, si l'on peut ainsi dire, deux goûts à propos des œuvres d'art. L'un cherche les objets eux-mêmes dans la représentation factice qu'essayent le peintre et le sculpteur; plus les objets et chaque objet ressemblent à la réalité, telle que tout le monde croit la voir, plus l'œuvre est parfaite. Vous voyez les rides de la Vieille femme de Denner; vous comptez les feuilles des plantes en pot sur les fenêtres de W. Mieris, les points de broderie sur le rabat du Louis XV de M. Gérôme, chaque brin de soie dans les tapis de M. Blaise Desgoffe... Toute cette espèce de peinture ne fait pas penser au peintre ni à l'art, c'est-à-dire à ce que l'esprit de l'auteur et le vôtre peuvent ajouter aux objets matériels. Le spectateur est tout bonnement dans le même état que s'il regardait des guipures au lieu du tableau de M. Gérôme, une vieille ride au lieu du portrait peint par Denner. L'autre goût en fait d'art s'abstrait, au contraire, jusqu'à un certain point, de ce qu'a pu être le modèle de l'œuvre; car, dans les œuvres qui l'intéressent, les auteurs se sont en quelque sorte substitués à la nature. Quelque vulgaire qu'elle pût être, ils en ont eu une perception particulière et rare. C'est Chardin qu'on admire dans le verre qu'il a peint. C'est le génie de Rembrandt qu'on admire dans le caractère profond et singulier qu'il a imprimé sur cette tête quelconque qui posait devant lui... C'est l'esprit qui est tendu, et non pas la main qu'on tend vers cette peinture. » Si le but suprême de l'art était l'imitation purement matérielle des objets, le photographe serait le premier des artistes. Proudhon l'a dit : « L'art n'est rien que par l'idéal, ne vaut que par l'idéal; s'il se borne à une simple imitation, copie ou contrefaçon de la nature, il fera mieux de s'abstenir; il ne ferait qu'étaler sa propre insignifiance, en déshonorant les objets mêmes qu'il aurait imités. » M. Eugène Pelletan a développé avec éloquence la même pensée : « Il existe, a-t-il dit, deux choses dans l'art, comme dans tous les travaux humains : une portion formée par la nature, modifiée ensuite par le sentiment de l'homme. L'art est donc un double résultat, un produit mixte participant, à la fois, de l'âme et du monde. Si l'art n'était qu'une sensation retournée, si le beau n'était absolument que dans les objets extérieurs, si l'artiste n'était qu'un instrument passif qui les reflète avec plus ou moins de netteté, l'art n'aurait aucune raison d'être; car, n'étant qu'une pâle contrefaçon de la nature, pourquoi viendrait-il la remplacer, lui qui n'est qu'une abstraction? La nature lui serait toujours préférable; elle

serait complète. Il faut donc reconnaître que l'art n'a pas comme but suprême et unique l'imitation de la nature, car l'un et l'autre n'ont ni la même fin ni la même beauté. La nature a une beauté absolue dont le secret repose, suivant M. Eugène Pelletan, entre les mains de Dieu, et une fin providentielle qui embrasse tous les êtres; elle n'a vis-à-vis d'elle-même aucun choix à exercer; sortie directement des mains de l'artiste infini, de Dieu, elle est belle parce qu'elle est. L'art, au contraire, est le travail d'un être fini qui s'avance pas à pas dans les mystères de beauté que le monde renferme. Il combine certains éléments isolés, il les accepte ou les rejette d'après son propre sentiment. L'art est la création particulière de l'homme dans l'immense création. L'artiste est donc autre chose qu'un instrument passif; il a donc une faculté active, antérieure à la sensation des objets. Cette faculté n'est autre chose que l'idéal qui est la source et la fin suprême de l'art. Où l'idéal manque, l'art demeure incomplet; il n'est pas la vibration d'une âme qui en ébranle d'autres; il n'est plus que l'œuvre d'une main qui parle à des yeux. L'art est un point d'équilibre entre la nature, lettre immuable, nécessaire, et l'idéal qui la transfigure, l'élève et la poétise, non pas seulement pour la joie matérielle du regard, mais pour la satisfaction profonde et sereine de la pensée.

« Il est certain que l'art ne vaille que par l'idéal, on doit reconnaître aussi que, sans l'exacitude matérielle, sans l'imitation scrupuleuse de la nature, il serait dépourvu d'une des conditions essentielles de son existence; en cessant d'être vrai, il cesserait d'être intelligible. A toutes les époques, les maîtres se sont préoccupés de rendre avec justesse, avec précision l'apparence extérieure des hommes et des choses; quelques-uns, même parmi les plus grands, se sont efforcés d'atteindre ce résultat, que la nature paraît se réfléchir dans leurs tableaux comme dans un miroir. Les peintres de l'antiquité s'avancèrent très-loin dans cette voie et y déployèrent une habileté merveilleuse, si nous devons en croire les récits des historiens. Tout le monde connaît l'anecdote des raisins de Zeuxis et du rideau de Parrhasius. Les deux artistes se disputaient la prééminence; Zeuxis avait exposé en public des Raisins peints avec une telle vérité, que des oiseaux vinrent pour les becqueter; fier de ce jugement, venant d'en haut, il délia Parrhasius de produire une œuvre aussi parfaite. Parrhasius ayant accepté ce défi et ayant apporté sa composition devant les juges, on lui demanda donc le rideau qui cache la peinture, si tu veux qu'on la voie! » s'écria Zeuxis. Le rideau, c'était le sujet même du tableau de Parrhasius. Zeuxis, ayant reconnu qu'il avait été dupe d'une illusion, s'avoua vaincu. Pour tromper des oiseaux, il fallait beaucoup de talent sans doute; mais tromper un artiste tel que Zeuxis, c'était le nec plus ultra de l'habileté. Une autre fois, dit Plin, Zeuxis peignit un Enfant portant des raisins; un oiseau étant venu becqueter les fruits, le peintre s'en irrita et dit : « Si j'avais peint l'enfant aussi bien que les raisins, l'oiseau n'aurait pas osé s'approcher. » Sénèque prétend que cette remarque fut faite par un spectateur et que Zeuxis, qui avait un orgueil démesuré, se mit à retoucher, non l'enfant, mais les raisins, préférant conserver ce qui était sa propre création que ce qui paraissait identique à la nature. Le grand Apelle attachait à l'exacitude des détails une telle importance, qu'il modifiait la chaussure d'un de ses personnages sur une observation faite par un cordonnier; ou sait d'ailleurs qu'il reprit vertement cet artisan de s'être permis ensuite de critiquer une autre partie du même tableau; il ne lui reconnut pas le droit de juger d'autre chose que de la chaussure (*Ne supra crepidam auctor judicaret*). Apelle avait écrit, dans sa jeunesse, un trompe-l'œil qui eut un immense succès. On avait mis au concours la peinture d'un Cheval. S'apercevant que ses rivaux l'emportaient par leurs brigues, il fit appel du jugement des hommes à celui des bêtes; il obtint qu'on exposât les différents tableaux en plein air et qu'on les montrât à des chevaux vivants. Ceux-ci restèrent indifférents en présence des tableaux des concurrents d'Apelle; mais, à la vue du cheval peint par ce dernier, ils se mirent à hennir comme pour fêter un compagnon. Ces historiettes, auxquelles il ne faut sans doute ajouter qu'une foi très-relative, attestent, en tout cas, l'importance que les anciens donnaient à l'exacte reproduction de la nature. Les sculpteurs, sous ce rapport, ne se montraient pas moins scrupuleux que les peintres. Plus de trente épiques grecques ont célébré la Vache de bronze sculptée par Myron et qu'Athènes et Rome posséderent successivement; toutes ont puisé le motif de l'éloge dans la vérité des formes. « C'est l'illusion produite par l'apparence du vrai, dit Emeric David, qui a constamment excité la verve des auteurs de ces épiques. Plusieurs critiques n'ont voulu voir dans ce retour de la même idée qu'un fada jeu d'esprit. Peut-être y a-t-il, en effet, un peu de recherche dans la tournure de ces pièces de vers; mais cette répétition de l'idée principale n'en est pas moins un des traits les plus curieux et les plus instructifs de l'histoire de l'art; nous y retrouvons le principe fondamental de la théorie des Grecs. »

L'art moderne nous offre une multitude d'exemples de *trompe-l'œil*. On peut dire que toutes les écoles du Nord et une grande partie même de l'école italienne, au xve siècle, déploierent un soin extrême dans le rendu des accessoires, des meubles, des étoffes, des bijoux, et s'attachèrent bien plus à tromper les yeux qu'à émouvoir l'âme des spectateurs. Les Van Eyck et leurs disciples ont produit en ce genre des œuvres d'une vérité et d'un fini surprenants. Dans le même temps, il y eut en Allemagne, à Venise, à Naples des artistes d'une patience et d'une adresse consommées. Plus d'un siècle avant, Giotto, n'étant encore qu'élève, profita un jour de l'absence de Cimabue, son maître, pour peindre une mouche sur le nez d'une figure commencée par celui-ci. Cimabue, étant rentré et s'étant remis au travail, chercha plusieurs fois à chasser la mouche et ne reconnut le *trompe-l'œil* qu'après l'avoir touché du doigt.

A l'époque où l'art atteignit au sommet de l'idéal, Raphaël ne dédaigna pas de peindre en *trompe-l'œil* les accessoires de plusieurs de ses tableaux; dans la fameuse toile de la *Transfiguration*, le livre ouvert que tient le vieil apôtre assis à gauche, sur le devant du tableau, est détaillé avec le soin le plus minutieux et fait véritablement illusion. Les portraits peints par Holbein produisent l'effet de la réalité; ils sont véritablement « parlants. » M. Chamaillon, dans ses *Trésors d'art de la Provence*, décrit ainsi un portrait de ce maître, qui est au musée d'Alx et qui est désigné comme représentant Thomas Morus : « Le grand chancelier est coiffé d'une toque noire, qui ne laisse apercevoir que quelques cheveux gris coupés court; ses yeux, armés de besicles, s'abaissent sur un livre ouvert qu'il tient avec ses mains gantées et se dessinent, en forme de croissant, au fond de leurs larges orbites; il est tout entier à sa lecture; on croit voir remuer ses lèvres entrouvertes. Si par réalisme il faut entendre la reproduction minutieuse et fidèle de la nature, Holbein est le plus grand de tous les réalistes. Ce portrait est une merveille de vérité, de vie, un vrai *trompe-l'œil*. Il semble que ce vieillard ridé, à la fois grave et souriant, va se détacher de son cadre et venir à nous. » On raconte qu'à l'époque où il habitait Bâle, menant joyeuse vie, Holbein fut chargé de peindre une danse de paysans sur les murs d'une salle de bal public. Le cabaret était trop près de cette salle, et Holbein aimait trop la dive bouteille pour ne pas faire traîner la besogne en longueur. De vives réclamations lui ayant été adressées par l'individu qui lui avait commandé ce travail, il imagina de peindre sur la muraille, au-dessous de son échafaudage, deux jambes pendantes et si parfaites de ressemblance, qu'elles trompèrent le propriétaire de la salle, qui, croyant voir Holbein à l'œuvre, s'émervilla de son assiduité et de son zèle. Rembrandt passe pour s'être amusé à vouloir tromper aussi les curieux; il peignit sur la façade de sa maison une servante en train de fermer le volet d'une fenêtre, et il s'en acquitta avec tant d'adresse, que les passants prenaient cette femme peinte pour une femme vivante.

Nous pourrions citer plusieurs autres anecdotes du même genre, que nous fournirait l'histoire des différentes écoles. Il y a, sans doute, beaucoup d'exagération dans ces récits; mais on ne peut nier que certains maîtres modernes n'aient poussé très-loin l'habileté dans l'exécution des accessoires. Les peintres de nature morte, en Hollande, en Flandre, en Allemagne et en France même, ont exécuté des *trompe-l'œil* tout à fait surprenants. Une peinture de L. Bailly, qui a figuré à la vente Pourtales, représente un vieux tableau vu par derrière et crevé; à travers une déchirure de la toile passe un chat qui convoite deux harengs saurs suspendus à un clou; plus bas, d'autres ouvertures laissent apercevoir la moitié d'une bûche et une bouteille placée sur une assiette. Comme on voit, le sujet même de cette composition est un *trompe-l'œil*.

TROMPER v. a. ou tr. (tron-pé. — L'étymologie de ce mot est controversée. Il ne faut pas perdre de vue qu'avant de dire *tromper* quelqu'un on disait *se tromper de lui*, et que *se tromper* de quelqu'un signifiait se jouer, se moquer de lui. D'après Génin, le mot se rattache au substantif *trompe*, en tant qu'il signifiait *guimbarde*. Peu importe, il est vrai, que ce soit la guimbarde ou la trompette qui ait donné naissance à l'expression. Diez pense que *tromper* vient de *trompe*, dans l'acception de coquille en forme de toupie. Scheler part du verbe *turbare*, troubler, qui appartient à la même famille que *turbo*; mais dans l'un et l'autre cas on ne se rend pas bien compte de l'ancienne tournure *se tromper* de quelqu'un. Scheler croit cependant que l'on doit prendre en considération l'étymologie suivante de Valois le Jeune : latin *strophia*, ruse, artifice, proprement évolution, d'où *strophare*, puis au moyen âge *stropare*, puis, par la chute du s initial, *tropare* nasalise en *trompare*. Faire tomber dans l'erreur, induire en erreur, convaincre d'une chose fautive : *Son air niais nous a trompés. L'intérêt particulier nous trompe; il n'y a que l'espoir du juste qui ne trompe point.* (J.-J. Rouss.)

→ Duper : Les marchands qui **TROMPENT**

xv.

leurs clients n'ont bientôt plus de clients à tromper. Les Turcs disent : Si tu me trompes une fois, tant pis pour toi; si c'est une seconde, tant pis pour moi. (Desmahis.) Il faut tromper les hommes pour les asservir. (Mme de Staël.) La femme nous trompe plus sûrement avec un sourire qu'avec une parole. (A. Fée.)

— Séduire, en parlant d'une personne du sexe féminin : Il a épousé la fille qu'il avait trompée.

— Être infidèle à : Les femmes que nous trompons n'ont-elles pas le droit de nous tromper ?

— Décevoir, frustrer : Tromper l'attente de quelqu'un. Il a trompé toutes nos espérances. Ceci trompe tous les calculs.

— Se soustraire, échapper à : Il trompa la vigilance de ses gardes et s'échappa.

J'ai su tromper les yeux par qui j'étais gardé.

RACINE.

— Distraire, endormir, apaiser : Tromper la faim. Tromper l'ennui. O mort ! éloigne-toi de notre pensée et laisse-nous tromper, pour un peu de temps, la violence de notre douleur par le souvenir de notre joie. (Boss.)

— Absol. : Qu'un homme fasse profession de tromper, il ne trompera personne. (Boss.) L'art de plaire est l'art de tromper. (Vauven.) Un cœur simple, encore qu'il puisse être trompé, ne trompe jamais. (B. de St-P.)

— Tromper le temps, Tromper l'heure, Se distraire pour trouver le temps court.

— C'est ce qui vous trompe, C'est en cela que vous vous trompez.

— Manège. En parlant du cheval, Le manier en sens opposé, après un quart de volte exécuté dans un premier sens.

Se tromper v. pr. Tomber dans l'erreur, s'abuser : Vous avez tort, si je ne me trompe. Je me trompe ou vous avez tort. Quelques lumières que l'on ait, rien n'est si aisé que de se tromper. (Pasc.) Tous les hommes se trompent; les grands hommes reconnaissent qu'ils se sont trompés. (Volt.) Tout le monde croit avoir de l'amour, et presque tout le monde se trompe. (Mme de Staël.)

Les yeux de l'amitié se trompent rarement.

VOLTAIRE.

— Se jeter soi-même dans l'erreur : Il essaya, sans succès, de se tromper lui-même. J'ai trompé les mortels et ne puis me tromper.

RACINE.

— Se jeter l'un l'autre dans l'erreur : Les hommes ne se lient ensemble que pour se tromper mutuellement. (Mass.)

— Se tromper à son avantage, Feindre de se tromper, pour tirer un profit de son erreur : Il se trompe souvent, mais toujours à son avantage.

— S'y tromper, Se tromper à, Se faire illusion au sujet de : Il est très-facile de prendre pour un homme d'esprit celui qui sait flatter; on s'y trompe à tout moment. (Mme de Puisieux.)

— C'est à s'y tromper, Cela ressemble tellement à autre chose, ou bien cela est si vraisemblable qu'on tomberait facilement dans l'erreur : Vous croiriez une peinture de Rembrandt; c'est à s'y tromper. Il paraissait mort; c'était même à s'y tromper.

— Se tromper de, Prendre l'un pour l'autre : Se tromper de rue, de route, de porte, de numéro. Se tromper d'heure.

— Syn. Tromper, abuser, amuser, etc. V. ABUSER.

— Allus. littér. Qui trompe-on ici ? Mot de Basile dans le *Barbier de Séville*, comédie de Beaumarchais, acte III, scène xi. Le comte Almaviva, qui veut avoir une entrevue avec Rosine, se déguise en bachelier pour déjouer la surveillance du sévère Bartholo. Il s'annonce comme envoyé par son maître Basile, soi-disant malade, pour donner à sa place la leçon de musique à Rosine. Bartholo donne dans le piège; tout marche à souhait pour Almaviva, qui est au comble du bonheur. Tout à coup survient Basile. Alors, de la part de Bartholo, une foule de questions auxquelles don Basile ne comprend rien, mais qui lui font entrevoir, entre Almaviva, Rosine et Figaro, une intrigue d'autant mieux ourdie que Bartholo, la victime, paraît être leur complice. C'est alors que Basile, voyant chacun satisfait, s'écrie : Qui trompe-t-on ici ? tout le monde est dans le secret.

Ce mot typique est rappelé fréquemment, dans des circonstances qui offrent de l'analogie :

« Beaucoup de personnes ont perdu dans la bagarre leurs mouchoirs et d'autres objets. On m'a pris à moi une bourse garnie de quelques ducats, et je me suis consolé de cette perte en riant sous cape des éloges prodigués à la probité de ce peuple par ses seigneurs. Ceux-ci savent bien ce que valent leurs bolles phrases; mais je ne suis pas fâché de le savoir aussi bien qu'eux. »

« En voyant toutes leurs finesses inutiles, je cherche les dupes de ces puerils mensonges et je m'écrie comme Basile : Qui trompe-t-on ici ? tout le monde est dans le secret. »

DE CUSTINE.

« Je me demandais comment une compagnie si riche ne faisait rien de plus pour contenter ses voyageurs, ses cochers et ses chevaux. Fallait-il que tant de victimes fussent sacrifiées à l'avidité de MM. les actionnaires ? Pauvres actionnaires ! Mon portier a eu deux actions de la Compagnie impériale : achetées à 300 francs, il les a revendues 60 francs les deux; c'est 240 francs de perdus, plus les intérêts. Mais alors, dis-je en moi-même, qui trompe-t-on ici ? tout le monde se plaint. »

E. ABOUT.

Il n'est que trop facile, à qui veut regarder. De comprendre pour qui tout est malade en France. Le mal des gens d'esprit, c'est leur indifférence, Celui des gens de cœur leur inutilité. Mais à quoi bon venir prêcher la vérité, Et devant les badauds étaler sa faconde, Pour répéter en vers ce que dit tout le monde ? Sur notre état présent qui s'abuse aujourd'hui ? Comme dit Figaro, qui trompe-t-on ici ?

A. DE MUSSET.

TROMPERIE s. f. (tron-pe-ri — rad. tromper). Action faite pour tromper : Notre défection justifie la tromperie d'autrui. (La Rochef.) Chez les femmes, la tromperie coule comme la neige tombe du ciel. (Balz.)

Pour se venger de cette tromperie, A quelque temps de là la cigogne le prie.

LA FONTAINE.

— Habileté à tromper : Le commerce est quelquefois l'école de la tromperie. (Vauven.) L'autre était passé maître en fait de tromperie.

LA FONTAINE.

TROMPETER v. n. ou intr. (tron-pe-té — rad. trompette. Prend un accent grave sur l'avant dernier e, devant une syllabe muette : Je trompette; je trompéterai. Cette règle de l'académie n'est pas universellement admise, et bien des auteurs doublent le t : Je trompette; je trompéterai). Sonner de la trompette : Il a trompété toute la matinée.

— Faire entendre le cri particulier à l'aigle : L'aigle trompette. Peu usité.

— v. a. ou tr. Annoncer à son de trompe : Ils firent trompeter cet avis dans toute la ville. Le roi de Castille fit aussitôt trompeter par toute la ville de Santarem que tout homme de pied ou de cheval eût à être prêt le samedi matin. (Alex. Dum.)

— Fam. Divulguer, répandre partout : N'allez pas trompeter cela dans la rue.

— Assigner à comparaître dans trois jours : Trompeter un homme. Vieux en ce sens.

TROMPTEUR s. m. (tron-pe-teur — rad. trompeter). Anat. Muscle plus souvent appelé BUCCINATEUR.

TROMPETTE s. f. (tron-pè-te — dimin. de trompe). Mus. Instrument à vent essentiellement composé d'un tube, d'un pavillon et d'une embouchure, et qui rend un son très-éclatant : Sonner de la trompette.

La trompette a jeté le signal des alarmes.

LAMARTINE.

Prenez soin qu'à l'instant la trompette guerrière Dans le camp ennemi jette un subit effroi.

RACINE.

— Trompette parlante, Nom donné quelquefois au porte-voix.

— Trompette écoutante, Nom donné quelquefois au cornet acoustique.

— Fig. Moyen de divulgation bruyant : Attacher le bonheur au char de la Renommée, c'est le mettre dans le bruit d'une trompette. (La Mettrie.) Personne qui publie, qui divulgue certaines choses : Cet homme est une vraie trompette.

— Trompette sacrée, Poésie sacrée, lyrique ou épique.

— Trompette héroïque, Style épique, attendu que la trompette a presque toujours été un instrument guerrier.

— Emboucher la trompette, Prendre un style très-élevé :

Un autre embouchera la trompette guerrière, Déclara le tumulte et l'horreur des combats.

LÉONARD.

— Sonner de la trompette, Faire sonner la trompette, Faire quelque chose avec grand bruit, avec grand éclat, par allusion à la trompette que les anciens donnaient à la Renommée : Lorsque vous donnerez l'aumône, ne faites pas sonner la trompette, comme les hypocrites. (P. Roy.)

— Délouer sans trompette, sans tambour ni trompette, Délouer sans bruit, se retirer secrètement :

Holà ! madame la belette, Que l'on déloue sans trompette.

LA FONTAINE.

— Prov. A gens de village trompette de bois, Il faut traiter les gens selon leur condition.

— Hist. juive. Trompette sacrée, Trompette qui servait à donner le signal pour appeler les Israélites au temple :

... Si tôt que de ce jour La trompette sacrée annonçait le retour, Du temple, orné partout de festons magnifiques, Le peuple saint en foule inondait les portiques.

RACINE.

« Fête des trompettes, Troisième des cinq grandes fêtes juives, dans laquelle les trompettes du temple sonnaient à la fois à trente reprises différentes.

— Hist. relig. Trompette du jugement dernier, Trompette dont un ange, d'après la tradition catholique, sonnera avant le jugement dernier, et dont le son réveillera tous les morts.

— Mar. Trompette marine, Porte-voix : Le vieux Sroëlt se fait vieux, et il tousse quelquefois dans sa trompette marine, comme un bœuf qui a avalé des plumes. (E. Sue.)

— Mus. Nom donné à divers instruments plus ou moins analogues à la trompette : Trompette à clef, Trompette d'harmonie, Trompette qui sonne l'octave au-dessus du cor. Trompette marine, Instrument abandonné, qui n'avait qu'une seule corde : Il y faudra mettre aussi une trompette marine; la trompette marine est un instrument qui me plaît et qui est harmonieux. (Mol.) Jeu de trompette, Jeu d'orgue à anche, qui imite le son de la trompette.

— Ornith. Trompette de brac, Nom vulgaire du calao d'Afrique.

— Ichthyol. Nom vulgaire des fistulaires et des tranchoirs.

— Moll. Trompette de mer, Nom vulgaire du grand buccin.

— Bot. Trompette de Méduse, Nom donné par les horticulteurs au bulboecode printanier. Trompette du jugement, Stramoine fustueuse. Trompette blanche, Espèce d'agarie.

— Hortic. Variété de courge.

— Encycl. Mus. La trompette est un instrument fort utile, dont la sonorité éclatante et pure n'a point d'analogue, et qui est en usage dans les musiques militaires et dans les orchestres symphoniques. Il est malheureusement d'une exécution scabreuse, difficile, ce qui l'a fait remplacer, dans beaucoup de cas, par le cornet à pistons.

Le diapason de la trompette est plus élevé d'une octave que celui du cor, et sa qualité de son est à la fois moins douce et moins moelleuse, mais plus argentine, plus claire, plus stridente. Ce sont des instruments de même famille, mais dont les effets diffèrent essentiellement, et par la réunion desquels on obtient des combinaisons fort heureuses. On ne connaissait jadis d'autre trompette que la trompette de cavalerie, et pendant près d'un siècle on n'en employa pas d'autre à l'opéra. Ce fut seulement vers 1770 que des trompettes perfectionnées furent importées d'Allemagne en France par les deux frères Braun; celles-ci détrônèrent complètement la précédente dans les orchestres. Dans les premières années de ce siècle, on fit des trompettes semi-circulaires, qui n'étaient guère autre chose que de petits cors; mais le son de ces dernières était flasque et sans éclat. De nombreux essais, d'ailleurs, ont été tentés depuis un siècle pour le perfectionnement de cet instrument.

Vers 1820, un facteur nommé Légeran inventa une trompette à coulisse et à ressort que le pouce de la main droite mettait en jeu. Cet instrument donnait tous les sons du système musical à partir du sol grave du violon jusqu'à l'ut placé au-dessus de la portée (clef de sol). Tous les sons étaient obtenus au moyen de la coulisse à ressort, qui baissait tout le système de l'instrument d'un demi-ton, d'un ton ou d'une tierce mineure. L'invention de Légeran était excellente, et sa trompette, quelque peu modifiée et perfectionnée, est encore aujourd'hui en usage. Peu d'années après, on imagina d'ajouter à la trompette des pistons auxquels on donna le nom de cylindres; les ressources que présentait cet instrument étaient très-considérables, puisqu'il fournissait toutes les notes de la gamme chromatique. C'est ce qui lui a fait donner, en Allemagne et en Italie, le nom de trompette chromatique. Cet instrument est aussi très-employé aujourd'hui, mais sa qualité de son est bien inférieure à celle de la trompette ordinaire. « Un Anglais, dit M. Fétis, imagina d'ajouter à la trompette des clefs comme aux clarinettes ou hautbois, et ses recherches pour y parvenir ont été couronnées par le succès; mais il s'est trouvé qu'il avait créé un nouvel instrument dont la qualité de son a peu de rapport avec le son de la trompette ordinaire; c'était une acquisition, mais non un perfectionnement. L'inventeur désigna sa trompette à clefs sous le nom de horn bugle. Cet instrument, sur lequel on peut exécuter comme sur la clarinette ou le hautbois, est maintenant employé avec succès dans la musique militaire, et même dans l'opéra. Rossini en a fait un heureux essai dans le premier acte de *Semiramide*. »

Dans les temps anciens, la trompette était formée d'un simple tube droit, d'une seule pièce, plus ou moins élargi à sa base, en forme de pavillon, et assez semblable à la tuba antique, employée par Mithridate dans son opéra de *Joseph*. Ce tube était d'ordinaire en métal, mais quelquefois aussi en bois. Les trompettes du roi Charles V étaient en argent. « On employait, dit M. de Pontécoulant, le mot trompette comme diminutif de trompe; plus tard, ce diminutif devint un terme générique, applicable à des instruments de toutes dimensions, que la tige fût droite et d'une seule pièce, ou qu'elle fût repliée parallèlement sur elle-même en plusieurs par-

ties. Ce fut sous Louis XII, vers la fin du xve siècle, qu'un Français, nommé Maurin, donna à la *trompette* sa forme actuelle. On vit alors le nom de trompe s'appliquer également à une variété du cor, c'est-à-dire à un instrument demi-circulaire, dont le tube s'évasait insensiblement de l'embouchure au pavillon, et qui, quelquefois, se replie sur lui-même en faisant plusieurs anneaux. Les *trompettes* droites, longues de près de 6 pieds, étaient trop incommodes pour qu'on ne cherchât pas à en changer la forme; aussi vit-on, dès le xve siècle, des trompes doubles ou à tiges repliées; on courbait la tige de diverses façons; quelquefois elle ne formait qu'un simple anneau en tortille, ou bien cette tige était repliée plusieurs fois en zigzag; la seconde courbure étant en sens inverse de la première; enfin, cette tige, partagée en plusieurs parties nommées *branches*, était courbée en deux endroits nommés *potences*: c'était la *trompette* de guerre. Au milieu du xviii^e siècle, on chercha, dans le Hanovre, les moyens de modifier les sons de la *trompette* et du cor pour les approprier aux tons des orchestres; on y parvint en adaptant des tuyaux mobiles appelés *corps de rechange* ou *tons*; mais comme ce moyen laissait encore beaucoup à désirer, on eut bientôt l'idée de leur faire l'application des clefs employées dans les flûtes et hautbois.

En réalité, rien n'a pu détrôner jusqu'ici ni même remplacer la vraie *trompette*, la simple *trompette* formée d'un tube de cuivre, et sur laquelle les différentes notes s'obtiennent par la plus ou moins grande pression des lèvres sur l'embouchure.

— *Trompette marine*. D'où vient qu'on a donné le nom de *trompette* marine à un instrument de musique à corde et à archet, qui n'a aucune espèce de ressemblance, proche ou éloignée, avec quelque *trompette* que ce soit? C'est ce qu'il est difficile de savoir et ce qui a été recherché jusqu'ici sans succès. Castil-Blaze, dans son *Dictionnaire de musique*, dit que la *trompette* marine est « un instrument de la forme d'une grosse mandoline. » Il faut croire que Castil-Blaze n'en avait jamais vu, car il tombe dans l'erreur la plus complète. La *trompette* marine a environ 7 pieds de haut, et elle est si étroite que, loin d'avoir la forme d'une grosse mandoline, elle a plutôt l'air d'un long bâton, d'une sorte d'échale. La caisse de l'instrument prend à peu près la moitié de sa hauteur; le reste est fourni par le manche, sur lequel est montée une unique corde, reposant sur un chevalet; on pressait la corde avec le pouce, tandis qu'on la frottait avec l'archet. Mais voici précisément la singularité: l'instrument est si long, si long, qu'il semble véritablement impossible qu'un exécutant ait pu, en tenant sa main gauche sur le manche, atteindre assez bas avec sa main droite pour pouvoir mettre la corde en vibration avec l'archet. Comment donc se jouait cet instrument singulier, énigmatique? Fallait-il deux exécutants pour le mettre en branle? C'est ce que nous serions portés à croire; mais à ce sujet on n'a aucune espèce de notion, et on en est réduit aux conjectures.

— Ichthyol. Le nom de *trompette* a été donné à divers poissons, entre autres à une espèce de syngnathes, à cause de la forme de son museau, qui est fistuleux et muni d'une sorte d'opercule. On l'appelle aussi, dans les diverses localités, *aiguille*, *gagnole*, *vi-père*, etc. Ce poisson atteint environ 0m,50 de longueur, tandis que sa grosseur dépasse à peine celle du doigt. Sa couleur est d'un roux sombre tirant sur le brun. Sa forme est hexagonale depuis la tête jusqu'à l'anus; au delà, elle devient quadrangulaire et va en s'amincissant jusqu'au bout de la queue. Ce poisson habite la Méditerranée; il est ovovivipare. Rondelet en avait déjà fait l'observation; il vit sortir par une fente du ventre, non-seulement des œufs, mais encore des fœtus dont les plus grands étaient déjà assez développés.

TROMPETTE s. m. (tron-pè-te — de *trompette* s. f.). Individu qui sonne, qui a la charge de sonner de la trompette: *Le TROMPETTE de la compagnie. Bientôt Michel Morin, TROMPETTE juré du roi notre Sire, fit faire silence aux manants et cria l'arrêt, suivant l'ordonnance et commandement de M. le prévôt.* (V. Hugo.)

— Fig. Personne qui se donne beaucoup de mouvement pour faire valoir d'autres personnes: *Vous ne laissez rien à faire à ceux qui ne sont que vos TROMPETTES.* (Volt.) *Les TROMPETTES de différents partis se sont rendus les dispensateurs de la louange et du blâme.* (B. de St-P.)

— Loc. fam. *Il est bon cheval de trompette, il ne craint pas le bruit*, il est difficile à effrayer, à troubler, comme un cheval de trompette que le son de la trompette n'effraye pas.

— s. m. Ornith. Nom vulgaire de l'agami et du calao d'Afrique: *L'agami ou TROMPETTE est assez remarquable par la beauté de son plumage et par ses habitudes.* (V. de Bomare.)

— Ornith. V. AGAMI.

Trompette de M. le Prince (LE), opéra-comique en un acte, paroles de Mésleville, musique de F. Bazin; représenté à l'Opéra-Comique le 15 mai 1846. La scène se passe à Etampes, au temps de la Fronde. La nièce de l'échevin de la ville est aimée de l'abien,

le trompette de M. le prince. Elle a pour parrain le marquis de Brassac, officier de l'armée royale. L'échevin frondeur, qui ne connaît ni l'un ni l'autre, est sur le point de faire pendre le futur de Fanchette et de faire épouser à celle-ci le marquis de Brassac, son adversaire politique. Le quiproquo s'éclaircit, et tout finit par une capitulation. Cette pièce est agréable et la musique en est vive et gracieuse. L'air de Fanchette: *Jusqu'à l'aurore travaillons*, est séduisant; la romance du marquis: *Dans un instant je vais donc te revoir*, est une jolie mélodie. Les couplets de table, chantés par l'échevin Goulard, ont de la rondeur; enfin M. Bazin a montré, dans un quintette très-développé et dans le trio de la capitulation, de bonnes qualités scéniques. L'ouvrage a été représenté par Henri, Emon, Sainte-Foy, Mmes Révilly et Félix.

TROMPETTE-MAJOR s. m. Chef des trompettes d'un régiment de cavalerie, grade correspondant à celui de tambour-major des régiments d'infanterie. || Pl. TROMPETTES-MAJORS.

TROMPETTISTE s. m. (tron-pè-ti-ste — rad. *trompette*). Mus. Musicien qui joue de la trompette.

TROMPEUR, EUSE adj. (tron-peur, eu-ze — rad. *tromper*). Qui trompe volontairement: *Les femmes et les poètes sont les êtres les plus TROMPEURS de la création.* (De Custine.)

Le plus trompeur souvent est facile à tromper. C. D'HARLEVILLE.

— Qui induit en erreur: *Paroles TROMPEUSES. Promesses TROMPEUSES. Espérances TROMPEUSES. Larmes TROMPEUSES. Mine TROMPEUSE. Apparences TROMPEUSES. La grandeur est un songe, la joie une erreur, la jeunesse une fleur qui tombe, et la santé un nom TROMPEUR.* (Boss.) *Les actions des hommes sont moins TROMPEUSES que leurs paroles.* (Brueys.) La joie est passagère et le rire trompeur.

VOLTAIRE.
On ne connaît que trop les jeux de la Fortune, Ses trompeuses faveurs, ses apâts inconstants.

LA FONTAINE.

— Substantif. Personne qui trompe: *Une TROMPEUSE. La bonne foi du trompé est plus honorable que l'adresse du TROMPEUR.* (Sismondi.)

Il n'est pas malaisé de tromper un trompeur.

LA FONTAINE.

C'est un double plaisir de tromper un trompeur.

LA FONTAINE.

— Prov. *A trompeur, trompeur et demi.* Avec ceux qui usent de finesse pour nous tromper, il faut se montrer plus fin encore.

|| Qui trompe le trompeur et vole le larron.

Gagne cent jours de vrai pardon.

Il est méritoire de tromper un trompeur et de voler un voleur.

— s. m. Ichthyol. Nom vulgaire de l'épibole ou flou, genre de poissons de la mer des Indes.

— Chorégr. Nom d'une figure du cotillon.

— Syn. *Trompeur, fallacieux.* V. FALLACIEUX.

Trompeur (LE) [*Pseudolus*], comédie de Plaute (vers 200 av. J.-C.). C'était la pièce favorite de l'auteur, et Cicéron partageait cette prédilection. Le *Pseudolus* présente en effet des caractères bien tracés, des scènes habilement conduites, des incidents naturels et pleins d'intérêt. Calidore est amoureux de Phénicie, mais le marchand d'esclaves l'a vendue à un militaire macédonien, qui lui a donné un bon à-compte. Il la remettra à celui qui lui apportera le reste de la somme due. Phénicie annonce cette triste nouvelle à son amant dans un billet fort bien tourné: «Voilà que nos amours, nos sympathies, les rendez-vous, les ris, les jeux, les doux entretiens, le suave baiser, les étroits embrassements d'un couple amoureux, ces morsures caressantes imprimées sur de douces lèvres, les palpitations d'un sein mollement pressé, tout est détruit; à ces délices vont succéder pour moi, pour toi, la séparation, l'abandon, la solitude, si nous ne trouvons, toi en moi, moi en toi, un moyen de salut. » Dans cette extrémité, Calidore s'adresse à son esclave Pseudolus, dont l'habileté dès longtemps éprouvée saura trouver l'argent nécessaire. Pseudolus va droit au père de Calidore, lui apprend l'amour et la détresse de son fils et lui paie 20 mines que, de gré ou de force, il fournira à son fils l'argent nécessaire pour le succès de l'intrigue. Le vieillard, qui se flatte de luter de ruse avec l'esclave, accepte le dé; mais les vieillards ne sont pas heureux au jeu. Pseudolus trompe le marchand d'esclaves et escroque le bonhomme, qui s'avoue vaincu; il a même l'honnêteté de payer les 20 mines, montant de Ballion, le marchand d'esclaves, est tracé de main de maître; ce nom devint par la suite l'appellation commune à tous les gens de cette profession. Ce rôle était le triomphe de Roscius, au dire de Cicéron. On voit encore ici une guerre de ruses et de friponneries entre un esclave et un agent de débauche: le prix du débat est une courtisane. Ces peintures sont peu morales; l'excuse de Plaute, c'est que la vertu est sans doute fort belle, mais elle fait bâiller bien vite au théâtre. Le crime et le vice sont les sources communes de la tragédie et de la comédie; il en est encore ainsi de notre temps.

Les relations sociales, les réunions des deux sexes forment seules le bon ton et commandent la décence. C'est le commerce du monde qui a établi les bienséances et fixé les convenances au théâtre. Les Romains n'avaient point de salons; un personnage de Plaute dit: « La maison des courtisanes est le rendez-vous de tout le monde, du plébéien et du chevalier, de l'honnête homme et du fripon. » Ce genre de vie devait se retrouver sur la scène.

TROMPEUSEMENT adv. (tron-peu-ze-man — rad. *tromper*). D'une manière trompeuse.

TROMPE-VALET s. m. Arboric. Variété de poire, appelée aussi POIRE D'AMBRETTE.

TROMPILLES s. f. pl. (tron-pi-llé; || m. l. — rad. *trompe*, machine soufflante). Techn. Cônes qui, plongés dans l'eau du bassin supérieur, dans une machine soufflante, servent à remplacer l'air et à en fournir de nouveau.

TROMPILLON s. m. (tron-pi-lon; || m. l. — rad. *trompe*). Archit. Petite trompe. || *Trompillon* de voûte, Pierre ronde qui fait partie des voussours d'une niche. || Pierre placée au point où concourent tous les voussours.

— Techn. Chacune des ouvertures d'une trompe ou machine soufflante hydraulique.

TROMSOE, ville de Suède, ch.-l. du Finmark, sur la côte E. de l'île de son nom, par 69°40' de lat. N., et 16°28' de longit. E.; 2,000 hab. Evêché. Elle est bâtie en amphithéâtre sur une petite éminence entièrement composée de coquillages blancs, renferme quelques belles maisons et possède une église fondée en 1260 sous Hakon, roi de Norvège, plusieurs magasins et un bon port de commerce, protégé contre les vents de l'O. par l'île de Kvalo.

TROMSOE (île), sur la côte N.-O. de Norvège; 7 kilom. sur 2 kilom.; 3,500 hab. Sa surface est entrecoupée de hautes collines et de vallées et en grande partie couverte de forêts de bouleaux et de trembles.

TROMYLE s. m. (tro-mi-le — du gr. *tromos*, tremblement; *ulê*, matière). Anat. Cil vibratile.

TRON (Nicolas), doge de Venise, mort en 1473. Il parvint au pouvoir suprême à la mort de Christophe Moro, en 1471. Pendant son court passage au pouvoir, il se fit remarquer par sa libéralité. Tron eut pour successeur Nicolas Mariello.

TRONA s. m. (tro-na). Minér. Sesquicarbonate de soude qu'on trouve en Afrique et dans l'Amérique du Sud.

TRONC s. m. (tron — du lat. *truncus*; de *truncare*, couper). Partie d'un arbre depuis la naissance des racines jusqu'à la naissance des grosses branches: *Un TRONC d'arbre. L'écurieu ramasse des noisettes pendant l'été, en remplit le TRONC, les fentes d'un vieux arbre.* (Buff.)

D'un tronç qui pourrissait un ciseau fit un dieu.

RACINE.

— Sorte de boîte fixe et fermée, percée d'un trou pour recevoir des offrandes ou des aumônes: *TRONC pour les prisonniers. TRONC des pauvres. Mettre au TRONC.*

— Fig. Source, origine commune: *Toutes les affections ont pour TRONC la sympathie.* (L'abbé Bautain.) || Ligne directe des ascendants et des descendants, en termes de généalogie. || Partie essentielle; partie principale: *Il n'y a rien de tel que de s'attacher au TRONC.* (Mme de Choisy.) *Attachez-vous, non fils, non aux branches, mais au TRONC.* (Balz.) || Chef d'un parti: *S'attacher au TRONC. Couper, abattre le TRONC.*

— Archit. *Tronc de colonne.* Fragment de fût. || Dé d'un piédestal.

— Anat. Corps d'un animal, non compris la tête et les membres: *Le bourreau manie des TRONCS palpitants, sans en être ému.* (Chateaub.) || Partie d'un vaisseau d'une forte dimension, et non encore divisée. || *Tronc inanimé* ou *brachio-céphalique*, Arrière qui naît de la partie antérieure de la convexité de la crosse de l'aorte.

— Entom. Thorax, partie du corps des insectes comprise entre la tête et l'abdomen.

— Géom. Segment d'un corps défini: *TRONC de cône. TRONC de pyramide triangulaire.*

— Vénér. Ramure de la tête du cerf à laquelle s'attachent les andouillers.

— Encycl. Le *tronc* est la tige des arbres dicotylédones; il est ordinairement nu depuis le sol jusqu'à une certaine hauteur. Sa forme est longuement conique, bien que chacun de ses fragments présente un aspect sensiblement cylindrique. Son sommet s'arrondit en cime ou s'allonge en pyramide. Il s'accroît constamment en diamètre et, du moins jusqu'à un certain âge, en hauteur. Cette partie des arbres joue un grand rôle dans l'économie rurale et dans l'industrie. C'est le *tronc* que l'on emploie presque exclusivement pour faire les travaux de charpente ou de constructions navales, les planches, les voliges, etc. Les arbres dits de service, tels que le chêne, l'orme, le frêne, le hêtre, etc., ont une valeur qui se règle uniquement d'après celle de leur *tronc*.

— Anat. Le *tronc* constitue la partie centrale du corps des animaux de tous ordres, mais plus spécialement des vertébrés. Tout ce qui n'est pas organe appendiculaire, tel que membres, tête, tentacules, etc., est le *tronc*. Chez tous les animaux, il est la partie fondamentale de l'être et contient la presque totalité des organes de la vie végétative. De la résulte que la plus grande somme de manifestations vitales appartient au *tronc*, et que, privés de tous les organes appendiculaires du *tronc*, beaucoup d'animaux peuvent encore conserver un reste de vitalité. Chez l'homme et les grands mammifères, l'ablation de la tête comporte toujours la privation instantanée de la vie; mais on sait que la mort n'est ici que la conséquence de la perte du sang et du pouvoir respiratoire. Si on prend le soin de s'opposer à l'hémorragie des artères carotides par la ligature et d'entretenir artificiellement la respiration chez un mammifère décapité, les fonctions vitales continuent de s'accomplir dans le *tronc*.

Le *tronc*, chez l'homme, est constitué par la réunion de la boîte thoracique et de la cavité abdominale qui se confond inférieurement avec le bassin. Il est le réceptacle des organes les plus importants de la vie végétative; on ne peut en excepter que le cerveau, le bulbe rachidien et les vaisseaux des membres. Le *tronc* est le centre du mouvement nutritif, le siège de l'organe central de la circulation et du centre actif des mouvements nutritifs comme des mouvements de relation. Il est encore le point d'appui naturel de tout mouvement volontaire, parce que c'est sur le *tronc* que se meuvent la tête et les membres. Ainsi, quand on parle de mouvements de flexion, d'extension, d'adduction, d'adduction, etc., c'est au *tronc* que se rapportent ces expressions.

Le *tronc* de l'homme a la forme d'un grand parallélépipède à arêtes mousses et arrondi à ses deux extrémités. En avant, il présente un plan convexe qui répond, en haut, au thorax, en bas à l'abdomen. En arrière, la surface convexe du *tronc* est séparée en deux parties latérales par la saillie médiane des apophyses épineuses de la colonne vertébrale. V. THORAX, ABDOMEN, etc.

— Géom. Un *tronc* est habituellement déterminé par une surface plane. Un *tronc* de prisme est l'un des segments d'un prisme coupé par un plan non parallèle aux bases. Un *tronc* de pyramide pourrait être déterminé par un plan quelconque; mais quand rien n'est spécifié à cet égard, il est sous-entendu que le plan sécant est parallèle à la base; il en est de même pour le cône. Le *tronc* du prisme triangulaire est équivalent à la somme des trois pyramides qui auraient pour base commune l'une des bases du *tronc* et pour sommets respectifs les trois sommets de l'autre base. On peut encore dire qu'un *tronc* de prisme triangulaire est équivalent au prisme triangulaire compris entre l'une des bases du *tronc* et le plan parallèle mené par le centre de gravité de l'autre. La distance du centre de gravité de l'une des bases au plan de l'autre est, en effet, la moyenne entre les distances des trois sommets de la première au plan de la seconde.

Le même énoncé ne saurait s'appliquer à un *tronc* de prisme quelconque ni, à plus forte raison, à un *tronc* cylindrique. La surface latérale du *tronc* de cône droit a pour mesure la demi-somme des mesures des circonférences des bases multipliée par la mesure du côté ou de l'arête. Le volume du *tronc* de pyramide est celui de la somme de trois pyramides qui auraient pour hauteur commune la hauteur du *tronc* et pour bases, l'une la base inférieure du *tronc*, l'autre la base supérieure, et la troisième une moyenne proportionnelle entre les deux bases. De même, le volume du *tronc* de cône est celui de la somme de trois cônes qui auraient pour hauteur commune la hauteur du *tronc* et pour bases, l'un la base inférieure du *tronc*, l'autre la base supérieure, et le troisième une moyenne proportionnelle entre les deux bases. En effet, soient H la hauteur de la grande pyramide ou du grand cône et h celle de la petite pyramide ou du petit cône retranchés, B¹ et b¹ les deux bases du *tronc*; les volumes des deux pyramides ou des deux cônes seraient

$$\frac{1}{3} HB^1$$

$$\text{et} \quad \frac{1}{3} hb^1;$$

le volume du *tronc* est donc

$$\frac{1}{3} (HB^1 - hb^1);$$

mais les bases sont entre elles comme les carrés des hauteurs

$$\frac{H^1}{h^1} = \frac{B^1}{b^1}$$

ou

$$\frac{H}{h} = \frac{B}{b}.$$

De cette proposition il résulte

$$\frac{H-h}{H} = \frac{B-b}{B}$$

et

$$\frac{H-h}{h} = \frac{B-b}{b},$$

d'où

$$H = (H-h) \frac{B}{B-b}$$

et

$$h = (H-h) \frac{b}{B-b},$$

En remplaçant par ces valeurs H et h dans la mesure du tron, elle devient

$$\frac{1}{3} (H-h) \frac{B^2 - b^2}{B-b}$$

ou

$$\frac{1}{3} (H-h) (B^2 + b^2 + Bb).$$

formule qui s'accorde avec l'énoncé.

TRONÇAIS, forêt de France (Allier), dans le canton de Cérilly et l'arrondissement de Montluçon. Elle a une superficie de 10,000 hectares et on y exploite une mine de fer.

TRONCATELLE s. f. (tron-ka-tè-le — dimin. du lat. *truncatus*, tronqué). Moll. Genre de mollusques, voisin des paludines.

TRONCATIPENNE adj. (tron-ka-ti-pè-ne — du lat. *truncatus*, tronqué; *penna*, aile). Entom. Qui a les ailes tronquées.

TRONCATULÉ, ÉE adj. (tron-ka-tu-lé — dimin. du lat. *truncatus*, tronqué). Hist. nat. Légèrement tronqué.

TRONCATULINE s. f. (tron-ka-tu-li-ne — dimin. du lat. *truncatus*, tronqué). Foram. Genre de foraminifères hélicostégues, de la famille des turbinoides, comprenant plusieurs espèces, qui vivent dans les diverses mers ou sont fossiles des terrains crétacés et tertiaires : *Les TRONCATULINES se fixent le plus souvent sur les tiges des corallines.* (E. Baudement.)

TRONCATURE s. f. (tron-ka-tu-re — du lat. *truncare*, tronquer). État de ce qui est tronqué : *C'est la TRONCATURE du croissant de Mercure qui a fourni le moyen de déterminer la durée de son mouvement de rotation.* (Arago.)

— Minér. Remplacement d'une arête par une facette.

TRONCE s. f. (tron-se). Mar. Syn. peu usité de **TRONÇON**.

— Techn. V. **TRONCHE**.

— Sylvic. En Lorraine, Grosseur du tron d'un arbre résineux. || Arbre de futaie dont on tient les branches coupées.

TRONCHAY (Georges du), littérateur français, né à Moranne, près d'Angers, en 1540, mort au Mans en 1582. Il apporta à fond les langues anciennes et acquit des connaissances étendues en numismatique. On a de lui : *Mémoire des plaintes du tiers état du Maine*; une *Grammaire française* et un *Livre des étymologies*, dont Ménage faisait grand cas; enfin, quelques pièces de vers agréables insérées dans le *Ménagiana*. — Son frère, Louis du TRONCHAY, né au Mans en 1545, massacré, comme partisan de la Réforme, par des soldats en 1569, est l'auteur d'une *Histoire des troubles religieux*, restée manuscrite.

TRONCHAY (Louise-Agnès de BELLÈRE du), visionnaire française, née au château du Tronchay, près d'Angers, en 1639, morte à Partheuay en 1694. Elle était fille de Pierre de Bellère, seigneur du Tronchay, qui lui fit donner, dans une institution d'Angers, une brillante éducation. On lui enseigna la philosophie française, la géographie, l'arithmétique, le blason, l'histoire, l'italien et la musique; elle joignait à ces talents un esprit vif, une grande facilité à se souvenir noblement. Comme, de plus, elle était fort belle, elle fut recherchée avec empressement par les meilleurs partis de sa province; mais elle ne voulait pas se marier et elle se retira d'abord dans l'abbaye de Roucheray, à Angers, où elle avait des parentes religieuses. Sa mère l'en fit sortir et essaya de la distraire en la menant dans le monde; elle s'enfuit de la maison paternelle et voulut entrer, pour soigner les pauvres, à l'Hôtel-Dieu de Poitiers, où l'on exigea d'elle avant de l'admettre qu'elle retournât au Tronchay pour y arranger ses affaires et y recevoir le consentement de ses parents. Ceux-ci ayant refusé, elle alla à Tours, où elle tenta de s'établir à l'Union chrétienne, communauté nouvellement fondée par un jésuite, le Père François Guilloire, dont Nicole a résumé les principes dans sa vie spirituelle dans son *Traité de l'oraison*. Ce bon père, voyant tout le parti qu'on pouvait tirer de cette piété exaltée, envoya Mlle du Tronchay à Paris et la fit admettre au couvent de l'Union chrétienne de Charonne. On la renvoya comme folle. Les filles de la Providence s'en chargèrent alors, et son état d'agitation et de fureur continuant toujours, on fut obligé de l'enfermer à la Salpêtrière. Un certain Guillaouard, docteur de Sorbonne, l'exorcisa; les démons qu'elle avait dans le corps firent mine de s'en aller, et, pour la contenter, on la fit entrer dans le service des pauvres et des malades de la maison. Elle mena ensuite une vie errante, toujours dirigée par les avis des jésuites Maillard et Guilloire. Elle vivait d'au-

mônes, mendiant autant pour elle que pour les pauvres. Qu'était devenue sa fortune? Ses pieux directeurs le savaient sans doute. De Paris, elle alla à Loudun, et de là à Parthenay, où elle mourut d'une fluxion de poitrine. Sa vie a été écrite sous ce titre : *le Triomphe de la pauvreté et des humiliations ou la Vie de Mlle de Bellère du Tronchay, appelée communément sœur Louise* (Paris, 1733, in-12). Elle est remplie de visions, d'extases, d'histoires de sorcellerie et de possessions, pleine des tours merveilleux que joue le diable aux âmes en peine. A la suite de cette biographie se trouve un recueil de lettres de Mlle du Tronchay, elles peuvent plaire à ceux qui aiment ce genre singulier d'écrits.

TRONCHE s. f. (tron-che). Grosse souche de bois qu'il est d'usage de mettre au feu, dans certaines contrées, la veille de Noël.

— Argot. Tête humaine : *On ne dit pas la tête, cria Garroche, on dit la TRONCHE.* (V. Hugo.)

— Mar. V. **TRONÇON**.

— Techn. Tronçon de bois gros et court, dont le charpentier peut tirer une courbe rampante pour escalier. || On dit aussi TRONCE.

TRONCHÉE s. f. (tron-ché — rad. *tronc*). Sylvic. Nom donné, en certains pays, aux chênes cultivés en têtards.

TRONCHET s. m. (tron-ché — dimin. de *tronche*). Techn. Gros billot de bois porté sur trois pieds, et servant à dorer. || Billot sur lequel les orfèvres montent leur bigorne.

TRONCHET (François - Denis), juriconsulte, magistrat et homme politique français, né à Paris en 1726, mort dans la même ville en 1806. Il renoua de bonne heure à la plaidoirie à cause de la faiblesse de sa voix, mais fut la lumière des avocats consultants de son époque. Sa vaste érudition, son tact, sa pénétration, sa logique irrésistible, son étonnante clairvoyance, lorsqu'il s'agissait de porter la lumière dans les questions les plus compliquées et de dissiper les véritables difficultés d'une question, lui acquirent une grande et rapide célébrité. Lorsque Maupeou exila les parlementaires (1771), Tronchet ferma son cabinet, consacra ses loisirs à cultiver les lettres, et, après le retour des anciennes cours souveraines, il n'épargna aucun effort pour rétablir l'harmonie entre ses confrères qui avaient suivi son exemple et ceux qui ne l'avaient pas suivi. En 1789, il succéda à Gerbier comme bâtonnier de son ordre. Elu à cette époque par la ville de Paris député aux états généraux, il y siégea au centre avec les royalistes constitutionnels. Il s'éleva fréquemment contre les innovations hardies. Ainsi, on le vit s'opposer à l'application du jury en matière civile, à la réunion du Comtat-Venaissin à la France. Mirabeau, qui l'appelait le *Nestor de l'aristocratie*, dit un jour à l'Assemblée, fatiguée de l'entendre prononcer un long discours : « Souvenez-vous que M. Tronchet n'a pas la poitrine aussi forte que la tête. » Ses talents, néanmoins, furent très-utiles dans les matières de législation. En juin 1791, après le retour du roi de Varennes, l'Assemblée le nomma l'un des trois commissaires chargés de recevoir les déclarations du monarque, et il ne négligea rien pour adoucir les formes de cette pénible mission. Aussi Louis XVI, traduit, l'année suivante, à la barre de la Convention, l'appela-t-il dans le conseil de ses défenseurs. Il prépara avec beaucoup de zèle les éléments de l'éloquente plaidoirie de Malherbes, et le prince lui en témoigna sa reconnaissance dans son testament. Tronchet se cacha pendant la Terreur. En 1795, il rouvrit son cabinet de consultation, et les électeurs de Seine-et-Oise le nommèrent au conseil des Anciens. Il entra, après le 18 brumaire, dans la commission chargée de rédiger le code civil, dans lequel il fit prédominer sur les institutions du droit romain nos lois municipales et notre droit coutumier. Il devint, en 1800, membre et ensuite premier président de la cour de cassation, entra au Sénat en 1801 et fut pourvu de la sénatorialité d'Amiens. On n'a de lui, imprimé, que des consultations judiciaires et des rapports législatifs. Parmi les ouvrages manuscrits qu'il a laissés, nous citerons : un *Tableau de l'établissement du mahométisme*; une tragédie intitulée *Caton d'Utique*, des traductions en vers de fragments d'Aristote, de Milton, de Thomson. Tronchet fut inhumé au Panthéon. On a donné son nom à l'une des rues de Paris, et on lui a érigé une statue dans le palais du conseil d'Etat.

TRONCHIENNES, en flamand *Drongen*, bourg de Belgique (Flandre orientale), sur la Lys, à 4 kilom. O. de Gand; 5,000 hab. Filatures de coton, fabrique de garance, chantiers de construction.

TRONCHIN (Théodore), théologien protestant, issu d'une famille champenoise qui se réfugia à Genève à l'époque de la Saint-Barthélemy, né à Genève en 1582, mort dans la même ville en 1657. Il fit ses études à Bâle, à Heidelberg, à Leyde, puis voyagea en Angleterre. De retour dans sa ville natale, il fut nommé professeur de langues orientales (1606), pasteur de la ville (1610), professeur de théologie (1615) et député par l'Eglise genevoise au synode de Dordrecht (1618). L'Eglise de Genève le chargea de répondre aux

calomnies du Père Coton contre la traduction protestante de la Bible, en 1634. Un an auparavant, le duc de Rohan, ambassadeur de France chez les Grisons, l'avait choisi comme pasteur de sa maison. Enfin, en 1635, on le désigna pour conférer avec J. Duræus au sujet de la réunion des calvinistes et des luthériens. C'était un théologien savant et habile, à qui l'on doit les ouvrages suivants : *De peccato originali* (1606); *Disp. de baptismo* (1628, in-4°); *De bonis operibus* (1628, in-4°), etc.

TRONCHIN (Louis), théologien suisse, parent du précédent, né à Genève en 1629, mort dans cette ville en 1705. Admis au ministère évangélique en 1651, il alla perfectionner son instruction en France, en Angleterre, en Hollande et en Allemagne. Il fut ensuite nommé pasteur à Lyon. De retour dans sa patrie en 1661, il eut de fréquents démêlés avec Fr. Turretin, zélé partisan de la prédestination absolue. En 1669, de concert avec Ph. Mestrezat, il demanda l'abolition du serment exigé des proposants reçus au ministère; mais ils n'obtinrent aucun succès. Bien plus, les orthodoxes, renchérissant sur leurs prétentions, exigèrent pour l'avenir la signature du *Formula consensus*. Tronchin était un homme instruit, doux, d'un esprit droit et un excellent prédicateur. Il n'a laissé qu'un très-petit nombre d'ouvrages et parait avoir donné tout son temps à sa vaste correspondance. On a de lui : *Theses theologice* (Genève, 1663, in-4°); *Disputatio de providentia Dei* (1670, in-4°); *Sermons* (1670, in-8°); *De auctoritate Scripturæ sacræ* (1677, in-4°). On a encore de lui deux traités manuscrits.

TRONCHIN (François), littérateur suisse, parent des précédents, né en 1704, mort en 1798. Il exerça la profession d'avocat. Tronchin avait réuni une collection de tableaux précieux, dont l'impératrice de Russie acheta une partie, et dont il publia le *Catalogue raisonné* en 1765 et 1780. Comme littérateur, il a laissé, sous le titre de : *Mes récréations dramatiques* (Genève, 1779-1784, 5 vol. in-8°), un recueil de vingt tragédies, dont huit sont de sa composition et dont les autres sont des pièces de Corneille, de Rotrou et de Du Ryer, remaniées par lui.

TRONCHIN (Théodore), médecin suisse, de la famille des précédents, né à Genève en 1709, mort à Paris en 1781. Il quitta Genève à l'âge de dix-huit ans pour aller à Londres, près de lord Bolingbroke, qui était allié à sa famille. Cet homme d'Etat lui conseilla d'étudier la médecine et l'envoya à Leyde avec des recommandations pour Boerhaave. Tronchin, après avoir passé son doctorat, alla se fixer à Amsterdam. Avec l'appui de son maître et la faveur du beau sexe, qui l'entoura toute sa vie, il parvint en peu de temps à se former une brillante clientèle, devint inspecteur du collège des médecins et épousa une petite-nièce du grand pensionnaire Jean de Witt. Après l'établissement du stathouderat héréditaire, Tronchin quitta Amsterdam pour se retirer à Genève. La pratique de l'inoculation, dont il se déclara l'un des premiers le zélé partisan, contribua encore à augmenter sa célébrité. Il fut bientôt l'inoculateur le plus renommé de l'Europe, et les princes se disputèrent en quelque sorte l'avantage de le posséder près d'eux. Après avoir résisté longtemps aux offres brillantes qu'on lui faisait pour l'appeler et le fixer hors de sa patrie, il finit par céder aux instances du duc d'Orléans, dont il devint le premier médecin en 1766. Il fut alors dans la capitale de France le médecin à la mode, et les trésors affluaient pour ainsi dire dans ses mains. Il en fit le plus noble usage; son inépuisable bienfaisance en fit toujours deux parts, la plus forte pour les malheureux, la plus petite pour lui-même. Le seul ouvrage qu'il ait composé ne saurait lui donner la réputation d'auteur distingué, mais on peut aisément s'en passer quand on a, comme lui, mérité celle d'homme de bien; il a pour titre : *De colica pictorum* (Genève, 1757, in-8°). Tronchin a publié, en outre, des articles dans l'*Encyclopédie* et des observations dans les *Mémoires de l'Académie de chirurgie*. Il comptait au nombre de ses amis J.-J. Rousseau, Voltaire, Diderot, Thomas, et faisait partie d'un grand nombre d'Académies.

TRONCHIN (Jean-Robert), juriconsulte suisse, cousin du précédent, né à Genève en 1710, mort à Rolle, canton de Vaud, en 1793. Dès l'âge de vingt-huit ans, il devint membre du grand conseil et fut chargé de négocier, en 1739, un traité avec le roi de Sardaigne. Nommé procureur général en 1759, il fit preuve, dans ces fonctions qui le mettaient à la tête de l'ordre judiciaire de son pays, d'un savoir, d'une éloquence et d'un mérite tout à fait supérieurs. Lorsque, à l'instigation du gouvernement français, le grand conseil de Genève eut condamné l'*Emile* de J.-J. Rousseau et décrété d'arrestation le célèbre philosophe, Tronchin tenta de justifier ces pitoyables mesures dans un pamphlet anonyme et fort remarquable, intitulé : *Lettres écrites de la campagne* (Genève, 1763, in-8°). Jean-Jacques lui répondit aussitôt par ses fameuses *Lettres de la montagne*, dont l'éloquence passionnée accrût l'effervescence du peuple genevois et amena le triomphe de la démocratie. Tronchin, ne voulant pas prendre part aux

mesures répressives ordonnées contre le péuple, se démit de sa charge, se retira à la campagne et consacra sa fortune à des œuvres de bienfaisance. On a de lui des *Réquisitoires* et des *Conclusions* en matière criminelle, regardés comme des modèles de savoir et de style, et on lui attribue les deux écrits suivants : *Discours sur l'esprit de parti* (Nou-châtel, 1764); *Lettres populaires où l'on examine la réponse aux Lettres de la campagne* (1765, in-8°).

TRONCHINE s. f. (tron-chi-ne — du nom du médecin Tronchin). Sorte de chancelière.

TRONCHON s. m. (tron-chon). Ichthyol. Nom vulgaire de l'espadon.

TRONCHON (Nicolas), homme politique français, né à Lufosse-Martin, près Senlis, mort au même lieu en 1838. Riche propriétaire foncier, il fut nommé, en 1790, membre de l'administration du département de l'Oise, et, l'année suivante, député à l'Assemblée législative. Tronchon vota avec le parti constitutionnel, prit à diverses reprises la parole pour combattre les girondins et les jacobins et ne fut pas réélu à la Convention. Pendant la période la plus orageuse de la Révolution, il vécut dans l'obscurité, puis il fit partie du conseil général de l'Oise. En mai 1815, Tronchon devint membre de la Chambre des députés. Réélu en 1817, il appuya la politique ministérielle et prononça plusieurs discours qui furent remarqués, notamment contre le projet de censure (1819) et sur le budget de 1821.

TRONCIN (Marie-Ernest), dit **Troncin du Mersan**, administrateur, né à Paris en 1824. Il était étudiant en médecine, lorsqu'il se fit nommer, après la Révolution de 1848, sous-préfet à Compiègne. L'année suivante, il quitta l'administration, reprit ses études médicales et fut reçu docteur en 1853. Troncin devint alors médecin intérimaire à l'Ecole polytechnique, puis médecin du théâtre des Folies-Dramatiques. Ce fut là qu'il connut Céleste-Augustine Marion du Mersan, qu'il épousa en 1858, après la mort de son premier mari, Mouries, directeur des Folies. Troncin ajouta alors le nom de sa femme au sien, et, devenu possesseur d'une grande fortune, il se livra à l'exploitation agricole d'un grand domaine qu'il acheta dans la Touraine; mais il ne tarda pas à dissiper la plus grande partie de sa fortune. En 1864, M. Mocquard l'attacha à son cabinet. Peu après, il prit la direction du théâtre des Bouffes-Parisiens, qui, entre ses mains, tomba en déconfiture en 1868. Attaché l'année suivante au service de la presse, au ministère de l'intérieur, il servit d'intermédiaire entre le ministre et les journaux. Peu après il organisa un service de la presse à la préfecture de la Seine et fut, au mois d'août 1870, attaché au cabinet de M. Chevreau, ministre de l'intérieur, qui le chargea de suivre les débats de la Chambre. Destiné le 7 septembre, il se rendit à Tours, puis à Bordeaux, où il ne remplit aucune fonction. Après l'armistice, il revint à Paris, s'introduisit auprès de M. Thiers pendant la Commune, se chargea de lui rendre compte de ce qui se passait à Paris, où il se rendit très-fréquemment, et fut décoré après que l'insurrection eut été étouffée. Troncin faisait partie de la commission consultative d'une exposition internationale projetée pour 1875, lorsqu'il fut arrêté en mai 1874 sous l'inculpation d'avoir fait depuis 1864 un grand nombre de faux, dont le dernier consistait en un prétendu billet de 25,000 francs souscrit à son profit par M. Lefébure, sous-secrétaire d'Etat au ministère des finances. Traduit devant la cour de la Seine le 7 août 1874, il fut condamné le lendemain à cinq ans de prison et 100 francs d'amende.

TRONÇON s. m. (tron-son — dimin. de *tronc*). Morceau d'un objet allongé et à peu près cylindrique ou prismatique : *TRONÇON de pique, de lance, d'épée.* *TRONÇON de câble.* *TRONÇON de colonne.* *Couper une anguille, un serpent en TRONÇONS.*

— Billot scié dans un tronç d'arbre.

— Fig. Reste : *Bajazet jet tourna ses armes sur ce TRONÇON de l'empire grec.* (Sulvandy.)

— Archit. Partie distincte d'un fût de colonne, excédant en hauteur le diamètre du fût. || *Colonne par tronçons*, Colonne faite de tronçons.

— Hydraul. Tuyau de terre ou de métal très-court par rapport à la longueur, et qui est destiné à être ajouté avec d'autres bouts à bout.

— Manège. Partie de la queue du cheval qui porte les crins et adhère à la croupe.

— Mar. Bout de vieux câble qu'on défêle, pour en faire du caret. || On dit aussi TRONCE.

TRONCONIQUE adj. (tron-ko-ni-ke — de *tronc* de *cône*). Qui est en forme de tronc de cône : *Segment TRONCONIQUE.*

TRONÇONNÉ, ÉE (tron-so-né) part. passé du v. *Tronçonner*. Mis en tronçons : *Anguille TRONÇONNÉE.* *Morceau de bois TRONÇONNÉ.*

— Blas. Divisé en tronçons qui gardent cependant leur place naturelle, et sont indiqués seulement par un léger espace vide : *Croix TRONÇONNÉE.*

TRONÇONNEMENT s. m. (tron-so-ne-man — rad. *tronçon*). Action de diviser en tronçons.

TRONÇONNER v. a. ou tr. (tron-so-né — rad. *tronçon*). Diviser en tronçons : TRONÇONNER une perche. TRONÇONNER une anguille, un brochet.

TRONCY (Benoit du), littérateur français, né dans la première moitié du xvii^e siècle, mort vers 1630. Contrôleur du domaine du roi et secrétaire de la ville de Lyon du temps de la Ligue, il fut destitué lorsque cette cité fit sa soumission à Henri IV, et il réclama vainement tout le reste de sa vie contre cette disgrâce, qu'il prétendait n'avoir point méritée. Troncy publia, sous le titre de *Excellant opuscule de Marc Tulle Cicéron, par lequel il se console soy-mesme sur la mort de sa fille Tullia* (Lyon, 1584, in-8°), une traduction du traité *De la consolation* attribué à Cicéron, et il passe pour l'auteur de l'ouvrage facétieux intitulé *Formulaire fort récercité de tous contrats, donations, testaments, codicilles et autres actes qui sont faits et passés par-devant notaires et tesmoins* (Lyon, 1594, in-12), souvent réimprimé.

TROND (SAINT-), en flamand *Saint-Truyen*, ville de Belgique (Limbourg), chef-lieu d'arrond., à 15 kilom. S.-O. de Hasselt, sur le Meselbeek; 11,200 hab. Petit séminaire; école normale primaire. Tanneries, brasseries, distilleries; fabriques de sucre de betterave, d'alcool de betterave, d'armes à feu et de dentelles; commerce de grains. Elle portait au vii^e siècle le nom de *Sarchinnum*. Sa dénomination actuelle lui vient d'un religieux appelé *Formulair* qui, vers 655, y fonda un monastère de bénédictins. La ville ayant acquis peu à peu une certaine importance se fortifia en 1058. Au xv^e siècle, elle tomba au pouvoir de Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, qui la démantela. Le prince d'Orange s'en rendit maître en 1568. Enfin les Français s'en emparèrent en 1794, et Saint-Trond ne fut séparé du territoire qu'après les traités de 1815. De ses nombreux édifices, la ville ne conserve plus aujourd'hui que l'église Saint-Martin, monument de transition où alternent et se marient curieusement le plein cintre et l'ogive, et l'église des Récollets, reconstruite de 1734 à 1738. Quant aux anciens bâtiments claustraux de l'antique abbaye à laquelle Saint-Trond doit, comme nous l'avons dit, son nom actuel, détruits une première fois par l'incendie en 1082 et reconstruits presque immédiatement, ils disparurent de nouveau, deux ans plus tard, dans celui qu'alluma la vengeance de l'évêque de Liège. Ils furent cependant rebâti une troisième fois vers 1100, mais la Révolution de 1792 en amena l'abandon, et ils tombaient presque en ruine quand, en 1799, on prit le parti de les abattre. Il n'en reste aucune trace aujourd'hui.

TRON DE L'AIR interj. (tron-de-lèr — du prov. *troun* dé l'air, tonnerre de l'air). Pam. Sorte de jurement provençal : *Regarde un peu. Le bon diener que nous aurons! Rien, que des choses que tu aimes*, TRON DE L'AIR! (Alex. Dumas).

TRÔNE s. m. (trô-ne — du latin *thronus*, qui représente lui-même le grec *thronos*, siège; du radical qui est dans le verbe *thraomai*, je m'assieds, *thranos*, siège, *thrénus*, banc, escabeau). Siège élevé sur lequel un souverain s'assied, dans l'exercice solennel de ses fonctions : *S'asseoir sur son TRÔNE. La salle du TRÔNE. Sur le plus beau TRÔNE du monde, on n'est jamais assis que sur son cul.* (Montaigne.) *Qu'est-ce qu'un TRÔNE? Quatre morceaux de sapin recouverts de velours.* (Napoli.)

— Par anal. Siège allégorique sur lequel les fidèles d'une religion supposent leur dieu assis : *Ce sera sans doute un grand spectacle, quand celui qui est assis sur le TRÔNE d'où relève tout l'univers, prononcera qu'il va renouveler toutes choses.* (Boss.)

Jupiter est assis sur le trône des airs.

J.-B. ROUSSEAU.

« Siège sur lequel s'assied un évêque, dans les cérémonies religieuses : *Le TRÔNE épiscopal.* « Siège quelconque servant aux mêmes usages qu'un véritable trône : *Sur un TRÔNE de gazon, comme sur son lit de justice, saint Louis rendait sans délai ses jugements.* (Fléch.)

— Par ext. Personne qui siège sur le trône, souverain : *Il est rare que la vertu ait accès auprès du TRÔNE.* (Mass.) *Vous voyez que la philosophie commence déjà très-sensiblement à gagner les TRÔNES.* (D'Alembert.) *Ceux qui défendent les droits du peuple défendent aussi les droits du TRÔNE.* (B. Constant.) *Préserver le TRÔNE des dangers et des abus de l'arbitraire est le plus grand service que l'on puisse rendre au TRÔNE.* (B. Constant.)

— Fig. Pouvoir souverain : *L'héritier du TRÔNE. Aspirer au TRÔNE. Un TRÔNE électif. Il laissa à son fils âgé de quinze ans un TRÔNE affermi.* (Volt.) *Le besoin éleva les TRÔNES, les arts et les sciences les ont affermis.* (J.-J. Rouss.)

Le trône où je me siéds m'abaisse en m'élevant.

CORNEILLE.

Mon trône n'est fondé que sur des mort; illustres.

CORNEILLE.

Trône, à l'abandonner je ne puis consentir.

CORNEILLE.

Combien le trône tente un homme ambitieux!

RACINE.

Entre le trône et moi je vois un précipice.

VOLTAIRE.

Loin du trône nourri, de ce fatal honneur

Hélas! vous ignorez le charme empoisonneur.

RACINE.

Un roi digne de la couronne

Ne sait pas descendre du trône.

V. HUGO.

« Autorité, influence supposée souveraine par une sorte d'allégorie : *La Folie a établi son TRÔNE dans Paris.*

L'Hiver, au front de neige, assis sur les montagnes, Vieillard qu'un doux soleil ne ranime jamais, Sur son trône de glace affaisse leurs sommets.

ESMÉNARD.

« Ce qui semble rehausser, mettre en relief : *La nature est le TRÔNE extérieur de la magnificence divine.* (Buff.) *Le plus beau TRÔNE est celui de l'intelligence.* (Lacordaire.)

— *Monter sur le trône.* Commencer à régner : *Louis-Philippe monta sur le TRÔNE en 1830.* « *Autour du trône.* Dans la famille du souverain : *Il voyait autour de son TRÔNE les enfants de ses enfants.* (Mass.) « *Discours du trône.* Discours prononcé par le souverain à l'ouverture d'une session législative. On dit aussi DISCOURS DE LA COURONNE.

— Poétiq. *Trône académique*, Fauteuil de l'Académie française :

C'est ce petit rimeur de tant de prix enfié,
Qui siffla pour ses vers, pour sa prose sifflé,
Tout meurtri des faux pas de sa muse tragique,
Tombe de chute en chute au trône académique.

GILBERT.

— s. m. pl. Ecriture sainte. L'un des neuf chœurs des anges.

— *Encycl.* Chez les Hébreux, les trônes étaient appelés *kisa hamalkout*, sièges royaux, ou tout simplement *kisa*. Les rois juifs s'y asseyaient revêtus d'habits d'apparat, lors des audiences officielles (I, *Rois*, II, 19; *Es-ther*, V, 1) pour recevoir les hommages de leurs sujets (II, *Rois*, XI, 19) ou pour rendre la justice (*Proverbes*, XX, 8). C'était un siège un peu plus élevé que la chaire ordinaire, richement orné et muni d'un marche-pied ou *hadom*. C'est bien le trône des anciens Grecs tel que le décrit Homère (*Odyssée*, I, 130; IV, 136) et celui du roi abyssinien dont il est parlé dans la relation de Brun; on le retrouvait également dans les bas-reliefs des ruines de Persépolis. Le trône était chez les Hébreux, comme chez nous, le symbole du pouvoir suprême, de la royauté; ainsi les livres de la Bible se servent d'expressions métaphoriques tout à fait analogues aux nôtres, telles que *s'asseoir sur son trône*, pour gouverner (*Deutéronome*, XVII, 18; I, *Rois*, XVI, 11), *s'asseoir sur le trône de quelqu'un*, pour lui succéder (I, *Rois*, I, 13; II, *Rois*, X, 30), etc.

Le terme grec correspondant à notre mot trône signifia d'abord toute espèce de siège; ensuite il s'appliqua plus particulièrement à une sorte de siège élevé, muni d'un dossier et d'un marche-pied. Le trône fut considéré chez les Grecs comme le symbole de la puissance souveraine et attribué aux divinités et aux rois. Les dieux, dans les temples, sont souvent placés sur de vastes trônes en estrade qui forment eux-mêmes de véritables monuments. Quelquefois aussi, au lieu du dieu lui-même, on n'a représenté que son char avec ses attributs, ou son trône. Il existe dans les musées un assez grand nombre de bas-reliefs représentant ces trônes divins. C'était d'ailleurs la coutume de consacrer, comme un hommage, un trône à la divinité, dans les temples les plus célèbres. Dans celui de Jupiter, à Olympie, on voyait, entre autres offrandes, dans le vestibule, un trône offert par Arimnus, roi des Etrusques. Sur le chemin de l'Acrocorinthe, selon Pausanias, il y avait dans un temple une colonne et un trône de marbre blanc, consacrés à Cybèle. Ces trônes étaient ornés de tout ce que l'art et l'industrie pouvaient rassembler de plus précieux, bois, métaux, ivoire, émaux, peintures, sculpture, ciselure.

Au moyen âge, les rois et les évêques s'asseyaient sur des trônes, dans les circonstances solennelles. Ces trônes se distinguaient des autres sièges moins par la forme particulière que par les accessoires qui les accompagnaient, tels que gradins, dossiers et dais. Un fauteuil pouvait devenir un trône du moment qu'on le plaçait sur une estrade et qu'on l'entourait de tapisseries. Cet usage d'entourer le siège du chef avec des courtines paraît être oriental et rappeler le solennel mystère avec lequel les princes asiatiques se séparaient de leurs sujets au moyen d'un voile. Les Romains n'eurent point ces idées, et leurs empereurs furent continuellement en vue. Leur siège demeura découvert et, s'il était plus élevé que les nôtres, c'était autant comme marque de dignité que pour faire voir leur personne. Mais lorsque l'empire fut transporté à Byzance, peu à peu il prit les habitudes asiatiques, et le chef du pouvoir ne se montra plus que comme une chaise entourée précieusement de voiles qu'on ne laissait tomber que lorsque le prince devait exécuter quelque acte public. L'Occident n'emprunta que la décoration byzantine et orna ses trônes sans cacher ses princes. Les formes de ces meubles varient beaucoup durant le moyen âge; ce sont tantôt des bancs sans dossier, tantôt de larges chaises à dos, ou des plants, etc. Les dais qui les surmon-

tent ne paraissent pas avoir eu, avant le xiv^e siècle, une forme consacrée; ce sont de petites coupoles portées sur quatre colonnes, ou des demi-berceaux reposant sur un dossier plein, ou des cadres suspendus au plafond et garnis d'étoffes.

Chez les modernes, le trône est un siège très-orné, surmonté d'un dais à grandes draperies; il est élevé de plusieurs degrés.

Trône (PLACE DU), une des principales places de Paris, située entre la rue du Faubourg-Saint-Antoine et l'avenue du Trône; elle appartient pour moitié au XI^e et au XII^e arrondissement. Cette place appartenait à l'ancienne barrière du Trône, dont on voit encore les deux pavillons construits dans un style assez lourd; elle doit son nom à un trône que l'édilité parisienne y fit élever en 1660 pour l'entrée de Louis XIV et de Marie-Thérèse. En 1670, on résolut d'y construire un magnifique arc de triomphe, accompagné de deux hautes colonnes de pierre. L'érection des colonnes fut commencée, et un modèle en plâtre de l'arc de triomphe s'éleva sous la direction de Perrault, qui en avait fait les dessins. Il était, dit-on, de la plus grande beauté; mais l'inconstance du monarque, occupé alors de Versailles et de Trianon, fit qu'on abandonna les constructions, quoiqu'elles eussent déjà coûté plus d'un demi-million de livres. L'arc de triomphe fut démolé sous la Régence en 1719; les deux colonnes restèrent dans l'état où elles étaient et on n'entreprit leur achèvement qu'en 1788. Les travaux furent encore abandonnés et repris seulement à la fin du règne de Louis Philippe (1847). Ces colonnes, fort remarquables, appartiennent à l'ordre dorique; chacune d'elles est décorée de deux bas-reliefs, par Desbœufs et Simart, représentant, du côté de la ville, le Commerce et l'Industrie, du côté de Vincennes, la Victoire et la Paix. Elles sont surmontées de statues colossales en bronze, *Philippe-Auguste*, par Dumont, et *Saint Louis*, par Etex.

Pendant la période révolutionnaire, la place du Trône fut appelée place du Trône-Renversé. Sous la Terreur, ce fut le lieu ordinaire des exécutions; c'est là, entre autres, que furent guillotines les condamnés de l'avant-dernière fournée, celle du 7 thermidor, dans laquelle se trouvaient André Chénier, Roucher, Frédéric de Trenck, etc.

En 1860, on reprit pour la place du Trône un projet de décoration monumentale, composé d'un arc de triomphe qui devait être élevé en mémoire de la guerre d'Italie, et de deux grandes fontaines. Les modèles en plâtre de ces constructions ne satisfirent que médiocrement, et le projet n'eut pas de suite.

Aujourd'hui, la place du Trône est décorée d'un immense bassin, entouré d'arbustes verts et de fleurs, du centre duquel s'élève une magnifique gerbe d'eau. De belles plantations couvrent le reste de l'étendue de la place, restée si longtemps nue et aride comme un Sahara. De nombreuses avenues aboutissent à la place du Trône : l'avenue du Trône, qui est fort courte et relie la place au cours de Vincennes, la voie la plus large de Paris; l'avenue de Taillebourg; l'avenue de Bouvines; le boulevard Voltaire; l'avenue de Philippe-Auguste; le boulevard Mazas et l'avenue du Bel-Air, sans compter la rue de Tunis et la rue du Faubourg-Saint-Antoine.

TRÔNER v. n. ou intr. (trô-né — rad. *trône*). Siéger sur un trône. Il n'est guère employé au sens propre.

— Fig. Dominer : *Sixte-Quint croyait pouvoir toujours TRÔNER et jouer jusqu'à la fin le rôle brillant qu'il s'était tracé.* (Saintine.) « Siéger avec un certain appareil, se pavaner : *Poursuivre d'une haine vigoureuse, d'une vengeance implacable le vice, l'infamie, le crime, qu'ils rampent dans la boue ou qu'ils TRÔNENT sur la soie, c'est justice.* (E. Sue.)

TRÔNERIE s. f. (trô-ni-ère). Embrasure d'une batterie de canons.

TRONQUÉ,ÉE (tron-ké) part. passé du v. Tronquer. Mutile : *Une statue TRONQUÉE.*

— Dont on a retranché une partie considérable, intégrante : *Une œuvre TRONQUÉE. Un passage TRONQUÉ.*

— Blas. Réduit au tronc, coupé par la tête et par le pied, en parlant d'un arbre : *Un arbre TRONQUÉ.*

— Archit. Colonne tronquée. Partie de fût de colonne, servant ordinairement de support à un objet isolé, comme vase, statue, etc.

— Géom. Dont on a retranché le sommet par un plan sécant : Cône TRONQUÉ. Pyramide TRONQUÉE.

— Hist. nat. Dont l'extrémité offre l'apparence d'une section opérée mécaniquement : *Feuilles TRONQUÉES. Ailes TRONQUÉES.*

— Ornith. Se dit d'un oiseau qui a ses rectrices coupées en biais à l'extrémité.

— Entom. Se dit du corselet des insectes, quand le bord antérieur ou postérieur est une ligne droite.

— Minér. Se dit d'une arête qui est remplacée par une facette étrangère à la forme normale du cristal.

TRONQUER v. a. ou tr. (tron-ké — lat. *truncare*, de *truncus*, tronç). Mutiler, diminuer d'une partie considérable : *TRONQUER une statue.*

— Priver de quelque partie intégrante : *TRONQUER un texte.* TRONQUER une citation.

— Diminuer, amoindrir : *Un coup de sabre AVAIT TRONQUÉ son nez.* (Balz.)

Il tronque son verger contre toute raison.

LA FONTAINE.

— Techn. Scier sur le tour.

TRONQUETTE s. f. (tron-ké-te). Pop. Jeune fille : *C'est une petite TRONQUETTE de douze ans à laquelle il a laissé ses biens.* (Balz.)

TRONSON (Louis), écrivain ecclésiastique, né à Paris en 1622, mort dans la même ville en 1700. Admis à la prêtrise en 1647, il devint conseiller et aumônier ordinaire du roi en 1648, entra dans la congrégation de Saint-Sulpice en 1666, reçut par la suite la direction du séminaire de Saint-Sulpice, à Paris, et fut nommé supérieur général de sa congrégation en 1676. Tronson compta au nombre de ses élèves plusieurs prélats remarquables, notamment Fénelon, qui écrivait de lui à Clément XI : « Il n'y eut personne, si je ne me trompe, qui lui fût supérieur par l'amour de la discipline, l'habileté, la prudence, la piété et enfin pour son discernement à juger les hommes. » C'était un théologien très-instruit. Il combattit les doctrines jansénistes, s'abstint de signer les quatre articles de 1682 et prit part aux conférences d'Issy sur le quietisme. Nous citerons, parmi ses ouvrages : *Forma cleri* (Paris, 1669, 3 vol. in-12), recueil sur les mœurs des ecclésiastiques; *Examen particuliers sur divers sujets propres aux ecclésiastiques, par un prêtre du clergé* (Lyon, 1690), livre très-souvent réédité. L'abbé Migne a donné une édition de ses *Œuvres complètes* (Paris, 1837, 2 vol. in-8°).

TRONSON DU COUDRAY (Philippe-Charles-Jean-Baptiste), chef de brigade d'artillerie, parent du précédent, né à Reims en 1738, mort noyé en Amérique en 1778. Admis dans le corps des mineurs, il fit preuve de talents supérieurs et s'attira par là l'estime de Gribeauval, qui haïssait son avancement. Le comte d'Artois, charmé de son courage et de la vivacité de son esprit, le nomma gentilhomme de sa chambre en 1755. Lorsque éclata la guerre de l'indépendance américaine, Tronson, alors chef de brigade d'artillerie, suivit La Fayette aux États-Unis, devint major d'artillerie et trouva peu après la mort en traversant la rivière Schuylkill. Tronson était membre correspondant de l'Académie des sciences. Il a laissé de savants ouvrages sur l'artillerie, la fonte des canons et la minéralogie. En voici les principaux : *L'Artillerie nouvelle ou Examen des changements faits dans l'artillerie française depuis 1765* (Paris, 1772, in-8°); *Nouvelles expériences et observations sur le fer* (1775, in-8°); *Discussion sur l'ordre profond et sur l'ordre mince* (1776, in-8°); *Discussions nouvelles des changements faits dans l'artillerie depuis 1765* (1776, in-8°); *L'Ordre profond et l'ordre mince considérés par rapport aux effets de l'artillerie* (1776, in-8°); *Etat actuel de la querelle sur l'artillerie* (1777, in-8°).

TRONSON DU COUDRAY (Alexandre-Guillaume), éloquent avocat et député français, frère du précédent, né à Reims en 1750, mort à la Guyane en 1797. Il suivit d'abord la carrière du commerce, puis celle du barreau et s'établit à Paris, où il obtint d'éclatants succès. Lorsque Target eut refusé de défendre Louis XVI, il sollicita de la Convention la faveur de le remplacer. Sa demande fut rejetée; mais le tribunal révolutionnaire le chargea d'office, avec Chauveau-Lagarde, de la défense de Marie-Antoinette (12 octobre 1793). Il déploya dans cette circonstance autant de courage que de talent. Incarcéré quelque temps après, il fut presque aussitôt élargi. Les électeurs de Seine-et-Oise le nommèrent, en 1795, au conseil des Anciens. L'esprit antirépublicain qu'il manifesta dans cette assemblée le fit envelopper dans la proscription du 18 fructidor. Déporté à Sinnamari en septembre 1797, il succomba, le second de ses collègues, aux influences délétères du climat. Six de ses plus beaux plaidoyers ont été publiés en 1829 (in-8°), sous le titre d'*Œuvres choisies*, avec une notice biographique. On lui doit aussi *Instructions rédigées pour mes enfants et pour mes concitoyens* (1798, in-8°).

TRONTU, anciennement *Truentus*, rivière d'Italie. Elle naît dans le nord de la province d'Abruzzo Ulérieure II^e, coule au N., arrose Amatrice, pénètre ensuite dans les anciens États de l'Eglise, traverse la province d'Ascoli, où elle se jette dans la mer Adriatique, par 42° 54' 22" de latit. N. et 31° 34' 51" de longit. E., après un cours de 100 kilom. Elle n'est navigable que sur environ 4 kilom. Elle a donné son nom, sous le premier Empire, à un département italien, dont le chef-lieu était Fermo.

TROOLITE s. f. (trou-li-te — de *Troost*, nom d'un géologue américain, et du gr. *lithos*, pierre). Minér. Syn. de TROOSTITE.

TROOST (Corneille), peintre hollandais, né à Amsterdam en 1697, mort dans la même ville en 1750. Elève d'Arnold Boonen, il apprit sous la direction de ce maître la peinture à l'huile, au pastel, en détrempe, et obtint une grande vogue par ses portraits et surtout par ses tableaux de genre. Troost exécuta les portraits de plusieurs notabilités de son temps, notamment celui de Boerhaave. On regarde comme son chef-d'œuvre en ce genre le ta-

bleau représentant les *Directeurs de la Société des médecins d'Amsterdam assistant à une leçon d'anatomie*. Mais ce furent ses petites productions, ses scènes comiques et familières, ses gouaches, ses aquarelles qui contribuèrent surtout à la grande réputation dont il jouit de son vivant. La composition de ces petits tableaux, dont les sujets sont le plus souvent tirés de comédies à la mode, est spirituelle, gaie, quelquefois même un peu libre; la touche en est agréable et légère, la couleur délicate et transparente. Troost a beaucoup plus d'analogie avec Watteau qu'avec Hogarth, à qui on a voulu le comparer, mais dont il n'a ni le sentiment humoristique puisant ni la force comique. On vante surtout son *Corps de garde*; *Job sur un fumier*; la *Fille ravie* ou le *Tuteur trompé*; la *Chambre d'une accouchée hollandaise*; les *Philosophes* ou la *Fille échappée*; le *Bureau des paysans*; à *Puytevec*, etc. Un grand nombre de ses compositions ont été gravées par Houbraeken et d'autres artistes; Troost en a reproduit lui-même plusieurs à la manière noire.

TROOST (Louis-Joseph), chimiste, né à Paris en 1825. Elève de l'Ecole normale, il se fit recevoir agrégé de l'Université, puis docteur ès sciences. Après avoir professé quelque temps en province, M. Troost fut chargé de la chaire de chimie au lycée Bonaparte, à Paris, puis devint maître de conférences à l'Ecole normale. Le 31 décembre 1874, il a été nommé professeur de chimie à la Faculté des sciences de Paris. Ce savant s'est fait connaître par d'intéressantes recherches, notamment sur les alliages métalliques formés avec l'hydrogène, soit par combinaison, soit par dissolution, et il a particulièrement étudié, à ce point de vue, le fer, le nickel, le cobalt et le manganèse. Outre des mémoires, on lui doit quelques ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Recherches sur le lithium et ses composés* (1857, in-8°); *Traité élémentaire de chimie, comprenant les principales applications à l'hygiène, aux arts et à l'industrie* (1865, in-12, réédité en 1874); *Précis de chimie* (1874, in-18), etc.

TROOSTITE s. f. (trou-sti-te — de Troost, nom d'un géologue américain). Miner. Silicate de zinc manganésifère, qui a été trouvée à Stirling et à Franklin, dans le New-Jersey, aux Etats-Unis.

— **Encycl.** La troostite est une variété de williamsite, composée, d'après Vanuxem et Keating, de 25 de silice, 71,33 d'oxyde de zinc, 2,66 d'oxyde de manganèse et 0,67 d'oxyde de fer; et, d'après Delesse, de 27,40 de silice, 68,83 d'oxyde de zinc, 2,90 d'oxyde de manganèse et 0,87 d'oxyde de fer.

TROP adv. (tro. — Cet adverbe est le même mot que *troupe*. Autrefois, il n'avait pas le sens que nous lui donnons aujourd'hui, il signifiait beaucoup. On disait *trop* de gens, *trop* de gens, pour beaucoup de gens, comme nous disons une foule, une quantité de gens. Nous employons encore familièrement les mots *faison*, *tas*, *monceau*, *masse*, dans des cas semblables. Trop passa de cette première signification à celle de beaucoup, employé pour marquer un haut degré, bien, fort, extrêmement, parfaitement, et enfin il prit le sens qu'il conserve encore). Excessivement, plus qu'il ne faut; *Trop tôt*. Trop tard. Trop loin. Trop sot. Trop bon. Trop de haine. Trop d'amour. Aimer trop. Manger trop. Il ne faut pas trop craindre d'être dupe. (Vauven.) C'est un grand tort, dans le monde, que d'avoir trop souvent et trop continuellement de l'esprit. (Mme Guizot.) L'homme civilisé mange trop, boit trop et ne travaille pas assez. (Maquet.)

J'ai trop vu, trop senti, trop aimé dans ma vie; Je viens chercher vivant le calme du Lethé.

LAMARTINE.

Trop de repos nous engourdit,
Trop de fracs nous étourdit,
Trop de froudeur est indolence,
Trop d'activité turbulence.

PANARD.

— Par trop, Trop en vérité, réellement trop: C'est par trop babillard. Il est par trop ennuieux. Il a par trop mangé.

— De trop, Excessif, superflu: Un plat de plus serait de trop à notre dîner. Si vous m'aidez, vous ne feriez rien de trop. Tout ce qu'on dit de trop est fade et rebutant.

BOILEAU.

Importun, déplacé: Je suis de trop ici et je m'en vais. Les despotes trouvent toujours les penseurs de trop dans les affaires. (Mme de Staël.)

— En trop, En excès, de plus qu'il ne faut: Vous avez reçu dix francs en trop.

— Pas trop, ou simplement Trop avec la négation, Pas beaucoup: Je ne vous crois pas trop. Je ne sais trop que faire. Quand on n'aime pas trop, on n'aime pas assez. (Bussy-Rab.)

— Trop peu, Pas assez: Trop et trop peu d'instruction abâtissent. (Pasc.)

— Assez et trop longtemps, Pendant un temps trop long:

Assez et trop longtemps ma lâche complaisance
De vos jeux criminels a nourri l'insolence.

BOILEAU.

— Prov. Trop est trop, L'excès est toujours blâmable. Trop et trop peu n'est pas mesure, il ne faut pêcher ni par excès ni par

défaut. Trop parler nuit, trop gratter nuit, il ne faut pas plus céder à la démangeaison excessive de parler qu'à celle de se gratter. Qui trop embrasse mal étreint. Qui entreprend trop de choses réussit mal dans toutes. Chacun le sien, ce n'est pas trop, Ce n'est que justice de donner à chacun ce qui lui appartient. Rien de trop, Il ne faut rien faire avec excès:

... Rien de trop est un point
Dont on parle beaucoup et qu'on n'observe guère.

LA FONTAINE.

— Manège. Trop assis, Se dit d'un cheval dont les extrémités postérieures se rapprochent à l'excès du centre de gravité. Trop servi, Se dit d'un cheval dont les membres sont trop portés en dedans.

— s. m. Le trop, Le trop peu, L'excès, le manque: Le trop de prudence ressemble au trop peu de courage. Qui a su éviter le trop et le trop peu? (Fén.) La vieillesse aime le peu et la jeunesse aime le trop. (J. Joubert.) Le trop d'une bonne chose quelconque, à tous jours fait une mauvaise chose. (Raspail.)

Le trop d'affaires nous accable.

LA FONTAINE.

Le trop d'expédition peut gêner une affaire.

LA FONTAINE.

Le trop de confiance attire le danger.

CORNEILLE.

— Prov. Il y a deux sortes de trop: le trop et le trop peu. Pas assez est un vice aussi bien que trop. Se dit surtout à propos d'une personne peu généreuse.

— Gramm. Employé substantivement et suivi de la préposition et d'un complément, trop peut être considéré comme un substantif collectif; il suit alors les règles données au mot COLLECTIF.

TROP-BU s. m. Consommation faite au delà de la consommation réglementaire: Le trop-bu doit se payer en sus.

TROPE s. m. (tro-pe — du gr. *tropos*, tour; rad. *trepô*, je tourne). Rhétor. Figure de mots: Comme les premiers motifs qui firent parler l'homme furent des passions, ses premières expressions furent des tropes. (J.-J. Rouss.) La nature des tropes ou figures est de faire image. (Condill.) Les trois tropes, Les tropes par excellence, c'est-à-dire la métaphore, la métonymie et la synecdoche.

— s. m. pl. Traité sur les tropes: Les Tropes de Dumarsais.

— Philos. Tropes des pyrrhoniens, Considérations au nombre de dix sur l'instabilité des choses, qui ont servi de premier fondement à la philosophie sceptique.

— **Encycl.** Rhétor. Les tropes sont des mots pris dans un sens figuré, c'est-à-dire détourné du sens primitif pour en prendre un autre qui s'en rapproche. Au propre, le mot *voiles* ne signifie pas *vaisseaux*; mais comme les voiles sont une partie du vaisseau, on dit, au figuré, une *armée de cent voiles*. De même, on dit bien d'un peintre: *C'est un grand pinxéau*, et d'un écrivain: *C'est une belle plume*, ou d'un grand mangeur: *C'est une belle fourchette*.

Les tropes qui font image ont souvent l'avantage de la précision, comme on peut le voir dans l'exemple suivant: *La haine publique se cache d'ordinaire sous l'adulation*. Il faudrait un long discours pour rendre cette idée sans figures.

Quand même l'expression figurée serait plus longue que l'expression propre, on doit la préférer s'il en résulte une belle image, comme dans cet exemple de Mme de Sévigné: *Que vous dites bien sur la mort de M. de La Rochefoucauld et de tous les autres: On serre les files, et il n'y paraît plus!* Il eût été plus court de dire *on se console*; mais le *trop* embellit une pensée commune.

Il y a des mots qui sont de vrais tropes et qui ne sont plus considérés comme tels, tant l'usage en est devenu commun; tel est *inspirer*, qui signifie proprement *souffler dedans*. Un poète est donc obligé, pour mieux peindre sa pensée, de lui substituer une autre figure, comme l'a fait Boileau:

O nuit, que m'as-tu dit? Quel démon sur la terre
Souffle dans tous les cœurs la fatigue et la guerre?

Dans le choix des tropes, il faut avoir égard aux sentiments que nous éprouvons. Je cours, dit Télémaque à Calypso, les mêmes dangers qu'Ulysse, pour apprendre où il est. Mais que dis-je! Peut-être qu'il est maintenant enseveli dans les profondeurs abîmes de la mer. Si Télémaque parlait de quelqu'un à qui il prit peu d'intérêt, il dirait simplement: *Peut-être qu'il a péri dans un naufrage*; car alors rien ne serait si déplacé que cette figure: *Il est enseveli dans les profondeurs abîmes de la mer*. Mais il parle d'un père qu'il aime; son intérêt est vif, sa frayeur est grande: il le voit ce qu'il peint, il peint ce qu'il voit. Ce ne sont pas les sentiments de Calypso; aussi emploie-t-elle d'autres images lorsqu'elle veut faire croire à Télémaque qu'Ulysse a péri: *Il voulait me quitter, dit-elle, il partit, et je fus vengée par la tempête; son vaisseau, après avoir été longtemps le jouet des vents, fut enseveli dans les ondes*.

Les grammairiens ont longtemps discuté sur le nombre des tropes, sur leur classification; ces discussions sont oiseuses; il suffit

de reconnaître que les mots sont pris dans un sens figuré.

Les tropes doivent être faciles à entendre, se présenter naturellement à l'esprit et donner de la clarté, de l'énergie au discours. Pour cela, il faut qu'ils sortent du sujet, que les idées accessoires les fassent naître, ou que les bienséances les inspirent. Autrement,

Ce style figuré dont on fait vanité
Sort du bon caractère et de la vérité;
Ce n'est que jeu de mots, qu'affectation pure,
Et ce n'est point ainsi que parle la nature.

Les mots les plus usités sont aussi les plus susceptibles d'acceptions différentes et se convertissent le plus souvent en tropes. Tels sont les termes *corps*, *âme*, *esprit*, *lété*, *couleur*, etc., que l'on emploie très-fréquemment dans un sens figuré.

Chaque langue a des tropes qui lui sont propres. La traduction les fait souvent disparaître, et c'est peut-être la plus grande difficulté du traducteur de savoir distinguer le génie des deux langues pour substituer un tropes à un autre.

On ne doit pas rapprocher des figures dont les accessoires se contraignent; ainsi, il n'est pas permis de dire: *Ce prince abusa moins du despotisme que ses prédécesseurs*; il diminua les chaînes de ses sujets et rendit le joug plus léger, car on ne met pas de *joug* à ceux qu'on enchaîne; on *n'enchaîne* pas ceux à qui on met un *joug*.

Il faut éviter l'emploi des tropes lorsque les accessoires qui les accompagnent n'ont pas de rapport avec la chose dont nous parlons, comme dans cette phrase de Mme de Sévigné: *Le Père Bourdaloue a prêché ce matin au delà de tous les plus beaux sermons qu'il ait jamais faits*. Au delà, comme en deçà, n'a aucune analogie avec la perfection des choses.

Il y a bien d'autres manières de se tromper sur le choix des expressions figurées; cependant il ne faut pas être scrupuleux jusqu'à les condamner parce qu'on aurait quelque répugnance à les employer; il faut voir si cette répugnance est fondée.

L'ouvrage le plus complet qui ait été écrit sur les tropes est dû à Dumarsais: *Traité des tropes ou les Différents sens dans lesquels on peut prendre un même mot dans une même langue* (Paris, 1730, in-8°). C'est un livre devenu classique.

TROPEA, ville du royaume d'Italie, Calabre Ulérieure. Il se sur le sommet d'un rocher à pic, suspendu au-dessus de la côte S. du golfe de Sainte-Euphémie, à 22 kilom. O.-N.-O. de Mileto; 6,500 hab. Evêché. On y remarque trois belles portes et la cathédrale. Tanneries; fabriques de couvertures de laine, de soieries, de canevas et de toiles; pêche de corail et de poisson. Les environs sont riches en vins, fruits, coton, soie, plantes aromatiques et terre à porcelaine. Giano Parasio attribue l'origine de cette ville à Sextus Pompée, qui en jeta les fondements pour consacrer la victoire navale qu'il venait de remporter sur Octave près du cap Vaticano. Dans la suite, elle tomba successivement au pouvoir des Sarrasins et des Normands.

TROPÉE s. f. (tro-pé). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, de la tribu des bombycides.

TROPÉOLÉ, ÉE adj. (tro-pé-o-lé — gr. *tropeolos*, de *tropeion*, trophée). Bot. Qui représente certains objets dont se compose d'ordinaire un trophée d'armes. Il qui ressemble à la capucine, dont les fleurs ressemblent à un casque, les feuilles à un bouclier.

— s. f. pl. Famille de plantes dicotylédones, ayant pour type le genre capucine.

— **Encycl.** La famille des *tropéolées* renferme des plantes herbacées, étalées ou grimpantes, à feuilles alternes, pétiolées, simples, pelées, entières ou palmatilobées, quelquefois parsemées de points glanduleux, dépourvues de stipules. Les fleurs sont solitaires à l'extrémité de pédoncules axillaires souvent très-longs. Elles présentent un calice à cinq divisions, prolongé en éperon en dessous de l'inférieure; une corolle à cinq pétales, alternant avec les divisions du calice, deux plus plus grands, insérés des deux côtés de l'éperon et quelquefois même existant seuls; huit étamines hypogynes, à filets libres et subulés, à anthères mobiles; un ovaire libre, sessile, trilobé, à trois loges uniovulées, surmonté d'un style simple terminé par un stigmate tridenté ou trilobé. Le fruit est composé de trois carpelles charnus ou secs, d'abord soudés, puis se séparant à la maturité. Chacun d'eux renferme une graine à tégument cartilagineux, à embryon dépourvu d'albume, mais muni de cotylédons épais, qui finissent par se souder en une masse indivise.

Cette petite famille, qui a des affinités avec les géraniacées et les balsaminées, comprend les genres *tropæolum* (capucine), *chimocarpa* et *magallane*. Les *tropéolées* sont toutes originaires des régions tempérées de l'Amérique du Sud. Elles renferment un suc aqueux, d'une saveur un peu âcre, chaude et piquante, analogue à celle du cresson; et qui leur communique des propriétés antiscorbutiques. Leur racine tubéreuse est souvent féculente et alimentaire.

TROPEZ (SAINT-), ville de France (Var), ch.-l. de canton, arrond. et à 58 kilom.

S.-S.-E. de Draguignan, à 877 kilom. de Paris, située au fond d'une baie, en face du petit port de Sainte-Maxime, bâti de l'autre côté du golfe Grimaud; pop. aggl., 3,030 hab. — pop. tot., 3,532. Tribunal de commerce, justice de paix; société de prud'hommes pêcheurs. Hospice. Grand et petit cabotage. Vins de première qualité; huiles, bois, miel, marrons, liège brut et en bouchons, roseaux; bains de mer très-fréquentés. Une citadelle défend la ville du côté de la mer. Elle a été construite en 1593 sur un mamelon qui commande le port et les mouillages voisins. Les tours à demi ruinées du Portalet et de Saint-Elme, à droite et à gauche du port, ont été élevées au xve siècle par le roi René. Les autres constructions les plus curieuses de la ville sont les maisons qui bordent le quai du port; elles offrent ce détail singulier que les murailles du rez-de-chaussée sont inclinées de manière à former avec les étages supérieurs une courbe rentrante, analogue à celle qu'on rencontre dans les phares modernes. Le port de Saint-Tropez, d'une étendue de 10 hectares, est défendu au nord par une grande jetée et peut recevoir de grandes corvettes; il est malheureusement exposé au mistral. Il est établi dans l'ancien golfe de Grimaud (*Sambroctanus sinus* des anciens), large de 140 mètres d'ouverture, et sa profondeur est suffisante pour permettre, au besoin, aux navires de guerre d'y faire leurs évolutions. Enfin, il existe à Saint-Tropez des chantiers de construction de navires d'où sont sortis, en l'espace de cinq années, 285 navires, bateaux et chaloupes, représentant ensemble 7,989 tonneaux.

Aux environs de Saint-Tropez on remarque Sainte-Maxime, petit bourg construit sur l'emplacement d'une ancienne cité romaine. On y trouve de nombreux fragments archéologiques, et son mouillage est très-sûr.

Saint-Tropez a vu naître le bailli de Suffren.

— **Histoire.** Saint-Tropez doit à son importance comme situation maritime d'avoir été connue par les Romains; la ville n'est autre, en effet, que l'*Heraclea Caccabaria* antique. Les débris de colonnes, sarcophages, inscriptions et mosaïques trouvés dans les fouilles pratiquées à Saint-Tropez paraissent démontrer l'authenticité de cette origine. En 730, les Sarrasins dévastèrent Saint-Tropez. Les habitants rebâtirent leur ville au fond de la rade des Moulins; mais, deux siècles plus tard, un nouveau parti de Sarrasins la détruisit de rechef. Saint-Tropez n'était plus qu'un désert quand, en 972, Guillaume Ier, comte d'Arles, fit sortir une seconde fois la ville de ses ruines et la rétablit sur le bord de la mer. Il lui donna le même temps le nom de Saint-Tropez, que les habitants avaient donné à la petite cité de la rade des Moulins, à cause d'un prieuré dépendant de Saint-Victor de Marseille. Saint-Tropez eut beaucoup à souffrir au xive siècle de la longue querelle des maisons de Duras et d'Anjou. Le roi René d'Anjou, afin de la relever, y établit soixante familles génoises auxquelles des privilèges et immunités considérables furent accordés, sous la condition unique de repeupler et de défendre la ville; en peu de temps, en effet, Saint-Tropez fut rebâti et sa prospérité fut si rapide qu'on dut, en 1534, agrandir son enceinte jusqu'aux limites actuelles. Ses habitants l'entourèrent de solides remparts à l'abri desquels la place brava les attaques du connétable de Bourbon et même, plus tard, celles des Maures qui venaient de dévaster Hyères et Toulon (1556). A l'époque de la Ligue, les *Tropéziens* aidèrent Henri IV de leurs armes et de leur argent. Le duc de Savoie vint assiéger la ville, mais il dut se retirer au plus vite (1592). Peu après, le duc d'Epemnon s'empara par surprise de la citadelle nouvellement bâtie (1593). Cette citadelle servit, pendant la Fronde, de refuge au duc d'Angoulême; mais les *Tropéziens* l'y assiégèrent et le contraignirent à capituler. Le duc de Mercœur, qui les avait aidés dans cette attaque, dépouilla la ville de son artillerie et de la plus grande partie des privilèges qui avaient jusqu'alors sauvegardé son commerce. Saint-Tropez ne se releva pas de cette perte. La ville continua, il est vrai, à entretenir dans sa rade une centaine de navires, mais ses relations commerciales avec la Toscane, la Sardaigne et même le Levant tombèrent en décadence. En outre, les pirates réparèrent sur ses côtes et achevèrent d'y semer la ruine. Depuis lors, son commerce s'est un peu relevé, mais sans avoir jamais pu atteindre à son degré de prospérité primitive. En 1813, les marins de la ville repoussèrent l'attaque d'une petite escadre anglaise.

TROPÉE s. m. (tro-fé — lat. *trophæum*, gr. *tropeion*, de *trepô*, je tourne, à cause des ennemis mis en fuite). Antiq. Armure d'un ennemi vaincu, qu'on plaçait ordinairement sur un tronc d'arbre sur pied, préalablement dépouillé de ses branches.

— Fig. Monument d'une victoire remportée, d'un succès obtenu: *Washington a laissé les Etats-Unis pour Tropée sur le champ de bataille*. (Chateaub.) Victoire, succès: *S'empareur de ses Tropées*.

— Par ext. Objets divers mis en faisceau, pour servir d'ornement: *Un trophée de dra-*

peaux. Un TROPHÉE de chasse. Un TROPHÉE de musique.

— B.-arts. Représentation d'un trophée d'armes ou d'un trophée quelconque : *Il avait peint en trophée les divers instruments du labourage. Les trophées du commerce, de l'industrie, de l'agriculture et des beaux-arts sont sculptés aux angles de la salle.*

— Encycl. Hist. Le trophée n'était, dans les siècles héroïques et chez les Grecs, qu'un tronc de chêne dressé et revêtu des dépouilles ou des armes des ennemis vaincus, c'est-à-dire d'une cuirasse, d'un casque et d'un bouclier, comme les trophées que Mars Grivus porte sur l'épaule ou ceux qu'on voit sur les médailles de Trajan. Quelques-uns même il n'y avait qu'une cuirasse sans bouclier. Le trophée se dressait, aussitôt après la victoire, sur le champ de bataille. Cette coutume passa des Grecs aux Romains. On imagina par la suite de faire porter les trophées devant le char du triomphateur. Pour rendre plus durable la gloire des vainqueurs, on en construisit de pierre, de marbre et de métal. Le premier dont l'histoire romaine fasse mention est celui qu'ériges C. Flaminus l'an de Rome 530; il était d'or et placé dans le Capitole. Florus, où on lit ce fait, cite encore deux autres trophées dressés cent ans après sur les bords de l'Isère. Mais les plus célèbres qu'il y ait eu à Rome du temps de la république sont les deux trophées de Marius; ils étaient de marbre et élevés dans la cinquième région, dite Esquiline, sur deux arcs de brique, près du réservoir de l'*Aqua Maria*. Sylla les renversa, en dépit de l'ancien usage qui ne permettait pas de détruire ni même de déplacer les trophées. César, durant son édilité, les releva. Le quartier de la ville où ils étaient en a conservé la mémoire dans les temps modernes; il s'est appelé *il Cimbriaco*. Auguste fit ériger un trophée sur les Alpes. Le Capitole conserve deux trophées de Domitien. Sous les empereurs, ces sortes de monuments se multiplièrent beaucoup, et l'on peut considérer les colonnes de Trajan et des Antonins comme de vrais trophées.

Outre l'usage d'élever des trophées soit sur les places publiques, soit sur les champs de bataille, les anciens eurent celui d'orner les vestibules et les portiques de leurs maisons et des édifices avec les armes et les dépouilles des ennemis vaincus, et sur les monuments les trophées devinrent un grand prétexte à ornementation. Autour des armures étaient groupés et entrelacés des carquois, des javelots, des épées, des boucliers, des figures de sphinx, de tritons, de centaures. Les trophées devinrent des types de monnaie ou de bas-relief; on remarque des trophées sur un nombre infini de médailles grecques, romaines ou byzantines. On composa aussi un trophée naval avec les éléments de l'armement et de l'équipement nautiques.

A l'exemple des anciens, les modernes ont représenté des trophées sculptés, non-seulement guerriers, mais aussi composés des attributs des arts ou des professions; c'est ainsi que sont venus en usage les trophées de chasse, de pêche, de musique, de sciences, d'église, d'agriculture, etc. Les trophées d'armes, surtout, sont redevenus à la mode dans ces derniers temps, avec les restaurations et les imitations des styles gothique et Louis XV pour les décorations d'intérieur et les meubles. A l'Exposition de 1887, on remarquait, dans la section ottomane, un magnifique trophée d'armes, composé de 217 pièces différentes : fusils, revolvers, longues carabines incrustées d'argent, de corail et d'ivoire vert; pistolets, tromblons, épingoles; inventions fantasques même, réunissant, sous la forme pacifique d'une canne, plusieurs instruments meurtriers et participant à la fois de l'arme à feu et de l'arme blanche, du fusil et de la hache; kandjars, kilidjis, kamas; sabres de cavalerie et d'infanterie; yatagans aux fourreaux d'argent massif, ornés de rubis et d'émeraudes; couteaux de chasse à lames niellées, à fourreaux d'acier de Damas; lances arabes de La Mecque et de Djeddah, dont le bois mesure plus de 4 mètres et dont le fer rappelle, par sa forme étrange, les hallebardes suisses du moyen âge; boucliers en cuir de rhinocéros; jusqu'à des arcs avec leurs flèches, finement barbelées et rehaussées de délicates peintures, provenant des provinces les plus éloignées, où ils sont encore employés comme armes de guerre.

TROPHIDE s. m. (tro-fi-de — du gr. *trophé*, nourriture). Bot. Genre d'arbres, de la famille des morées, dont l'espèce type croît en Amérique.

TROPHIQUE adj. (tro-fi-ke — du gr. *trophé*, nourriture). Propre à nourrir; relatif à la nutrition.

TROPHIS s. m. (tro-fiss). Bot. Syn. de **TROPHIDE**.

TROPHODON s. m. (tro-fon-don — du gr. *trophos*, nourricier; *odon*, dent). Moll. Genre de mollusques gastéropodes pulmonés, du groupe des hélices.

TROPHOGÈNE adj. (tro-fô-jê-ne — du gr. *trophé*, nourriture; *gennao*, j'engendre). Pathol. Qui est produit par la privation complète ou partielle d'aliments.

TROPHOLOGIE s. f. (tro-fô-lo-jî — du gr. *trophé*, nourriture; *logos*, discours). Science de l'alimentation; traité sur cette matière.

— Régime alimentaire.

TROPHOLOGIQUE adj. (tro-fô-lo-jî-ke — rad. *trophologie*). Qui a rapport à la trophologie.

TROPHON s. m. (tro-fon). Moll. Syn. de **TROPHONE**.

TROPHONE s. m. (tro-fon-ne). Moll. Genre de mollusques gastéropodes pectinibranches, formé aux dépens des rochers, et dont l'espèce type habite le détroit de Magellan.

TROPHONIE s. f. (tro-fon-ni). Annél. Genre de vers marins, de la famille des lombrics, dont l'espèce type vit sur les côtes de l'Océan.

TROPHONIUS, fils d'Erginus, roi des Orchoménies. Il devint, ainsi que son frère Agamède, un très-habile architecte, et ce furent eux qui construisirent le temple d'Apollon à Delphes. Chargés l'un et l'autre d'élever un édifice pour les trésors d'Hyrius, ils y pratiquèrent un passage secret qui leur permit de voler l'argent de ce dernier. Hyrius, s'étant aperçu de la diminution de son trésor, établit tout auprès un piège dans lequel Agamède fut pris. Après avoir essayé vainement de dégager son frère, Trophonius se décida alors à lui couper la tête pour qu'on ne le reconnût point; mais à peine eut-il accompli ce meurtre que la terre s'entr'ouvrit sous ses pas, et il fut englouti tout vivant. Quelques années plus tard, une grande sécheresse désola la Béotie. La Pythie, consultée sur les moyens d'y mettre un terme, répondit que c'était à Trophonius qu'il fallait avoir recours et qu'on trouverait sa sépulture dans le bois de Lébadée. Les envoyés se rendirent en ce lieu, qui se trouvait en Béotie, retrouvèrent l'antre au fond duquel le frère d'Agamède avait disparu et obtinrent une réponse favorable. Depuis cette époque, l'oracle de Trophonius acquit en Grèce une très-grande célébrité. V. **ANTRE**.

TROPHOPATHIE s. f. (tro-fô-pa-ti — du gr. *trophé*, nourriture; *pathos*, souffrance). Pathol. Maladie affectant les appareils de la nutrition.

TROPHOSPERME s. m. (tro-fô-spêr-me — du gr. *trophé*, nourriture; *sperma*, graine). Bot. Nom donné par quelques auteurs au placenta, c'est-à-dire au point de l'ovaire où les graines sont attachées par l'intermédiaire du funicule.

TROPHOSPERMIQUE adj. (tro-fô-spêr-mi-ke — rad. *trophosperme*). Qui a rapport au trophosperme.

TROPICAL, ALE adj. (tro-pi-kal, a-le — rad. *tropique*). Qui appartient aux tropiques; qui est situé entre les tropiques : *La ligne tropicale. Les plantes tropicales. Les régions tropicales. Les fleurs tropicales.*

— *Chaleur tropicale*, Chaleur comparable à celle des tropiques : *Une chaleur tropicale.*

TROPIC-KEYS, groupe d'îles des Antilles, dans l'archipel des Vierges, à peu de distance de Porto-Rico. Ces îles doivent leur nom au grand nombre d'oiseaux des tropiques qu'on y trouve.

TROPICOPHILE s. m. (tro-pi-ko-fi-le — de *tropique*, et du gr. *philos*, qui aime). Ornith. Syn. de **PHAETON**, genre d'oiseaux.

TROPIDÈRE s. m. (tro-pi-dê-re — du gr. *tropis*, carène; *dêrê*, cou). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des charaïons, tribu des anthribides, comprenant plus de vingt espèces, répandues dans les deux continents.

TROPIDIE s. f. (tro-pi-di — du gr. *tropis*, carène; *eidos*, aspect). Eutom. Genre d'insectes diptères, de la famille des brachystomes, tribu des syrphes.

— Bot. Genre de plantes, de la famille des orchidées, tribu des néotées, dont l'espèce type croît dans l'Inde.

TROPIDOCARPE s. m. (tro-pi-do-kar-pe — du gr. *tropis*, carène; *karpós*, fruit). Bot. Genre de plantes, de la famille des crucifères, tribu des sisymbriées, comprenant quelques espèces, qui croissent dans l'Amérique du Nord.

TROPIDODRYAS s. m. (tro-pi-do-dri-ass — du gr. *tropis*, carène; *dryas*, arbre). Erpét. Genre de reptiles ophidiens, formé aux dépens des couleuvres.

TROPIDOGASTRE s. m. (tro-pi-do-ga-stre — du gr. *tropis*, carène; *gastér*, ventre). Erpét. Genre de reptiles sauriens, de la famille des iguaniens, comprenant une espèce, dont la patrie est inconnue.

TROPIDOGERRHON s. m. (tro-pi-do-jê-ron). Erpét. Genre de reptiles, du groupe des ophisaurés.

TROPIDOLÈME s. m. (tro-pi-do-lê-me — du gr. *tropis*, carène; *lêmos*, gorge). Erpét. Genre de reptiles ophidiens, du groupe des vipères.

TROPIDOLÉPIS s. m. (tro-pi-do-lé-piss — du gr. *tropis*, carène; *lêpis*, écaille). Erpét. Genre de reptiles sauriens, de la famille des iguaniens, tribu des stellionides, comprenant une dizaine d'espèces, qui habitent l'Amérique.

Bot. Syn. de **CHILOTRIQUE**, genre de composées.

TROPIDOLOPISME s. m. (tro-pi-do-lo-pisme — du gr. *tropis*, carène; *lopisma*, enveloppe). Erpét. Genre de reptiles sauriens, de la famille des scinques, dont l'espèce type habite l'Australie.

TROPIDONOTE s. m. (tro-pi-do-no-te — du gr. *tropis*, carène; *notos*, dos). Erpét. Genre de reptiles ophidiens, formé aux dépens des couleuvres : *La couleuvre à collier et la vipérine sont deux espèces de TROPIDONOTES fort communes chez nous.* (P. Gervais.)

TROPIDOPELLIS s. m. (tro-pi-do-pèl-liss — du gr. *tropis*, carène; *pellis*, écaille). Erpét. Genre de reptiles ophidiens, formé aux dépens des couleuvres.

TROPIDOPHIDE s. m. (tro-pi-do-fi-de — du gr. *tropis*, carène; *ophis*, serpent). Erpét. Genre de reptiles ophidiens, de la famille des boas, qui habite l'île de Cuba : *On connaît deux espèces de TROPIDOPHIDES.* (P. Gervais.)

TROPIDOPHIS s. m. (tro-pi-do-fiss). Erpét. Syn. de **TROPIDOPHIDE**.

TROPIDOPHOLIS s. m. (tro-pi-do-fô-liss — du gr. *tropis*, carène; *pholis*, écaille). Erpét. Genre de reptiles ophidiens, formé aux dépens des couleuvres.

TROPIDOPHORE s. m. (tro-pi-do-fô-re — du gr. *tropis*, carène; *phoros*, qui porte). Erpét. Genre de reptiles sauriens, de la famille des scinques, dont l'espèce type habite la Cochinchine.

TROPIDORHYNQUE s. m. (tro-pi-do-rain-ke — du gr. *tropis*, carène; *rhynchos*, bec). Ornith. Genre de passereaux, du groupe des phélédons, appelé aussi golin.

TROPIDOSAURE s. m. (tro-pi-do-sô-re — du gr. *tropis*, carène; *sauros*, lézard). Erpét. Genre de reptiles sauriens, de la famille des lacertiens.

— Genre de reptiles ophidiens, formé aux dépens des couleuvres.

TROPIDOSOME s. m. (tro-pi-do-so-me — du gr. *tropis*, carène; *sôma*, corps). Entom. Syn. d'**ALLOECRE**.

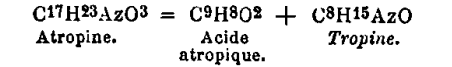
TROPIDOTRAGOPS s. m. (tro-pi-do-tragops — du gr. *tropis*, carène, et de *tragops*). Erpét. Genre de reptiles ophidiens, formé aux dépens des couleuvres.

TROPIDURE s. m. (tro-pi-du-re — du gr. *tropis*, carène; *oura*, queue). Erpét. Genre de reptiles sauriens, de la famille des iguaniens.

TROPILOT s. m. (tro-pi-llo; *il mll.*). Ornith. Nom vulgaire du vautour urubu.

TROPINE s. f. (tro-pi-ne). Chim. Alcaloïde qui prend naissance dans la décomposition de l'atropine sous l'influence des alcalis.

— Encycl. La tropine $C_8H_{15}AzO$ est une base organique découverte par Krant, qui se produit en même temps que l'acide atropique lorsqu'on décompose l'atropine par les acides ou par les alcalis; la réaction est exprimée par l'équation



L'atropine, chauffée avec une dissolution de baryte saturée à chaud, disparaît presque entièrement, et il ne se produit que des traces de bases volatiles. En précipitant par l'acide carbonique la baryte de la solution obtenue, on obtient une liqueur qui retient en solution de l'atropate de tropine. Le liquide, agité avec de l'acide chlorhydrique et de l'éther, abandonne à l'éther de l'acide atropique, tandis que du chlorhydrate de tropine reste en dissolution dans l'eau. La base séparée de ce sel au moyen de l'oxyde d'argent se prend en une masse cristalline lorsqu'on l'abandonne sous une cloche sur de l'acide sulfurique. Lorsqu'on la distille, elle passe au-dessus de 230° sous la forme d'une masse qui a l'aspect de la térébenthine et qui se solidifie ensuite en formant des cristaux dont la formule est $C_8H_{15}AzO, 1/2H_2O$.

Au lieu de baryte, on peut se servir de l'acide chlorhydrique bouillant et concentré. Par le refroidissement, la majeure partie de l'acide atropique se dépose. On en débarasse complètement la liqueur aqueuse en agitant celle-ci avec de l'éther, et l'on extrait la tropine de son chlorhydrate comme nous venons de le dire.

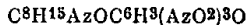
La tropine est inodore à froid, mais répand des vapeurs odorantes lorsqu'on la chauffe. Elle possède une forte réaction alcaline; l'eau et l'alcool la dissolvent facilement et l'abandonnent sous la forme d'une huile en s'évaporant. Ses solutions éthérées, abandonnées sous une cloche au-dessus de l'acide sulfurique, l'abandonnent en tables anhydres, incolores, $C_8H_{15}AzO$, qui fondent à 61,2. La tropine n'absorbe pas l'anhydride carbonique de l'air; ses sels cristallisent bien et ses solutions aqueuses précipitent les oxydes d'argent et de cuivre; les précipités ne se redissolvent pas dans un excès de réactif. Le chlorhydrate de tropine en solution aqueuse donne, par la potasse, un précipité huileux, soluble à la fois dans l'éther et dans l'eau.

Le chloroplatinate $(C_8H_{15}AzO, HCl)_2 PtCl_6$ forme de gros cristaux rouge orangé, facilement solubles dans l'eau, mais insolubles

dans l'alcool. Les sels doubles formés par le chlorure mercurique et le chlorhydrate de tropine et par l'iodhydrate de tropine et l'iodure mercurique sont également peu solubles dans l'eau et facilement cristallisables.

Le chlorure d'or forme, dans les solutions de chlorhydrate de tropine, un précipité jaune qui fond d'abord dans l'eau chaude, où il se dissout ensuite, et d'où il cristallise par le refroidissement.

Le picrate de tropine



est un précipité jaune qui cristallise dans l'eau en aiguilles.

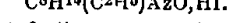
L'atropate de tropine



est incristallisable, presque soluble et visqueux à la température ordinaire. A des températures plus élevées, il est déliquescant. Une solution à 2 centièmes de ce sel, injectée dans l'œil, ne détermine pas la dilatation de la pupille.

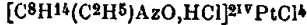
La tropine ne se décompose pas lorsqu'on la fait bouillir avec de l'acide iodhydrique, ni lorsqu'on la chauffe à 140° avec de l'acide chlorhydrique. Distillée avec de l'hydrate de baryum sec, elle donne de l'ammoniaque, de la méthylamine et des produits divers.

— *Iodhydrate d'éthyl-tropine*



On obtient facilement ce sel en dissolvant la tropine dans l'iodure d'éthyle. La base libre que l'on sépare de ce sel par l'oxyde d'argent humide constitue une masse brune, amorphe, insoluble dans l'éther, soluble dans l'alcool absolu. Elle ne prend plus d'éthyle lorsqu'on la traite par l'acide iodhydrique, ce qui démontre qu'elle est un alcali quaternaire, et que, par conséquent, la tropine est un alcali tertiaire.

Le chloroplatinate d'éthyl-tropine



est une poudre cristalline d'un jaune léger, que l'alcool précipite.

— *Constitution de l'atropine*. Il est impossible de rien dire jusqu'ici sur la constitution de l'atropine. Toutefois, le dédoublement de cette base en tropine et en acide atropique semblerait prouver que la formule de l'atropine est mal prise. Au lieu de représenter ce corps par $C_{17}H_{23}AzO_3$, nous serions tenté d'y admettre une molécule d'eau de cristallisation et de l'écrire $C_{17}H_{21}AzO_3$. De cette manière, le dédoublement s'accompagnerait de la fixation de H_2O , ce qui est le cas ordinaire pour les dédoublements des substances organiques qui s'opèrent sous l'influence des acides ou des alcalis. Jamais, en effet, on ne voit, dans ces cas, de dédoublements purs et simples.

Si notre hypothèse était vraie, l'atropine pourrait être considérée comme une acide dérivée de la tropine, au lieu de l'ammoniaque, et l'on pourrait la régénérer au moyen de ses constituants, soit en chauffant avec soin de l'atropate de tropine, soit en faisant agir la tropine sur le chlorure d'atropyle C_8H_7O, Cl , que l'on obtiendrait lui-même par l'action du perchlorure de phosphore sur l'acide atropique ou sur ses sels. La production de l'atropine, dans ces conditions, deviendrait une preuve en faveur de notre opinion. Cette expérience doit donc être entreprise, et, si elle réussit, elle aura, en outre, une importance considérable, car elle fera avancer d'un pas la synthèse des alcaloïdes organiques naturels.

TROPINOTE s. m. (tro-pi-no-te — du gr. *tropis*, carène; *notos*, dos). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des lamellicornes, tribu des scarabées méliophiles, comprenant trois espèces, qui habitent l'Europe.

TROPIPHORE s. m. (tro-pi-fô-re — du gr. *tropis*, carène; *phoros*, qui porte). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des charaïons, tribu des cléonides, comprenant six espèces, qui habitent l'Europe.

TROPIPLEURITE s. m. (tro-pi-pleu-ri-te — du gr. *tropis*, carène; *pleura*, côte). Entom. Syn. de **COLLOPTÉRIA** ou **DORCACEPHALE**, genre d'insectes.

TROPIQUE s. m. (tro-pi-ke — du gr. *tropikos*, qui tourne; formé de *trepô*, je tourne). Astron. Nom donné aux deux parallèles qui passent par les points solsticiaux.

— Géogr. Parallèle passant par un solstice : *Le vent d'est est le vent général entre les tropiques.* (Buff.) || *Tropique du Cancer*, Tropique de l'hémisphère nord. || *Tropique du Capricorne*, Tropique de l'hémisphère sud.

— Pathol. *Maladie des tropiques*, Fièvre jaune.

— Mar. *Le bonhomme Tropique*, Le principal personnage allégorique de la cérémonie du baptême de la ligne. V. **BAPTÈME**.

— Ornith. *Oiseau des tropiques* ou simplement *Tropique*, Espèce de phaéton qui habite les régions tropicales.

— adj. Qui appartient aux tropiques.

— Astron. *Année tropique*, Intervalle de temps qui s'écoule entre deux passages successifs du soleil à l'équinoxe de printemps.

— Bot. Se dit des fleurs qui, pendant plusieurs jours de suite, s'ouvrent le matin et

se ferment le soir, en suivant le cours du soleil, de telle sorte que l'heure de l'épanouissement suit l'accroissement ou le décroissement des jours.

— **Encycl.** Astron. *Tropiques célestes*. La déclinaison maximum du soleil, qui est celle des points solsticiaux, étant de 23° 27' 22" (en 1870), les *tropiques* étaient, cette année, distants de l'équateur de 23° 27' 22"; ils s'en rapprochent chaque année de 0",48, qui forment le mouvement annuel de l'écliptique autour de la ligne des équinoxes.

Le *tropique* contenu dans l'hémisphère boréal a reçu le nom de *tropique* du Cancer parce que, lorsque le soleil y arrive, il commence aussitôt à retourner vers l'équateur en s'éloignant de notre zénith, et que l'écrevisse (*cancer*) est supposée marcher à reculons; l'autre *tropique* est celui du Capricorne. Les deux noms de Cancer et de Capricorne sont aussi, du reste, ceux des signes dans lesquels entre le soleil à partir de l'un ou de l'autre solstice, c'est-à-dire lorsqu'il s'éloigne de l'un ou de l'autre *tropique*.

— *Tropiques terrestres*. On nomme *tropiques* terrestres les deux cercles parallèles à l'équateur terrestre suivant lesquels la surface de la terre est rencontrée par les cônes ayant son centre pour sommet et les *tropiques* célestes pour bases. Leur distance à l'équateur terrestre est donc la même que celle des *tropiques* célestes à l'équateur céleste et varie, comme elle, de 0",48 par an. Les *tropiques* terrestres portent les mêmes noms que les *tropiques* célestes.

Les *tropiques* terrestres sont les limites communes à la zone torride et aux deux zones tempérées. La zone torride diminue donc chaque année de 0",48 de chaque côté, ou en tout de 0",96. Or, les 10,000,000 de mètres qui forment le quart du méridien correspondent à 90 × 60 × 60 secondes ou 324,000 secondes; par conséquent, 1 arc du méridien, égal à une seconde, a une longueur de

$$\frac{10,000,000}{324,000}$$

ou 38 mètres. Ainsi, chaque *tropique* se rapproche de l'équateur, chaque année, à peu près de la moitié de 38 mètres ou 19 mètres; la largeur de la zone torride diminue elle-même de 38 mètres et sa surface de

$$40,000,000 \times 38 \times \sin 23^{\circ} 27'$$

mètres carrés, soit à peu près 40 000 000 × 18 ou 720,000,000 mètres carrés, c'est-à-dire environ 72,000 hectares.

A l'époque du solstice d'été, les habitants des lieux situés sous le *tropique* du Cancer voient le soleil passer à leur zénith à midi. La même chose arrive aux observateurs placés sous le *tropique* du Capricorne à l'époque du solstice d'hiver.

— Mœurs et cout. *Baptême du tropique*. V. BAPTÊME.

TROPIQUE adj. (tro-pi-ke). Chim. Se dit d'un acide qui prend naissance dans un doublement de l'atropine, sous l'influence de l'eau de baryte ou de l'acide chlorhydrique étendu.

TROPIRHINE s. m. (tro-pi-ri-ne — du gr. *tropis*, carène; *rhin*, nez). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des charançons, tribu des brachydérides, dont l'espèce type vit au Brésil.

TROPIS (tro-piss — mot gr. qui signif. carène). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des longicornes, tribu des cérambycins, dont l'espèce type habite l'Australie.

TROPISTE s. m. (tro-pi-ste — du gr. *tropistes*, qui est muni d'une carène). Entom. Genre d'insectes hyménoptères, de la famille des ichneumonien, tribu des ophiônites.

TROPISTE s. m. (tro-pi-ste — du gr. *tropêd*, je tourne). Hist. relig. Nom donné quelquefois à ceux qui interprètent dans un sens figuré les textes de l'Écriture.

TROPISTERNE s. m. (tro-pi-stér-ne — du gr. *tropis*, carène; *sternon*, poitrine). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la tribu des hydrophilien, comprenant une dizaine d'espèces, qui habitent l'Amérique du Sud.

TROPISURE s. m. (tro-pi-zu-re — du gr. *tropis*, carène; *oura*, queue). Helminth. Genre de vers nématodes, dont l'espèce type vit en parasite dans le corps d'un vautour du Brésil.

TROPLONG (Raymond-Théodore), magistrat et homme politique français, né à Saint-Gaudens (Haute-Garonne) le 8 octobre 1795, mort à Paris le 2 mars 1869. Son père, professeur d'humanités au collège de Sorèze, lui fit étudier le droit. Reçu licencié, il fut attaché pendant quelque temps aux bureaux de la préfecture de l'Indre, qu'il quitta pour entrer dans la magistrature. M. Troplong débuta comme substitut près le tribunal de Sartène (4 mars 1819), passa au même titre quelques mois plus tard à Corte et devint, en juillet 1820, substitut du procureur général à Bastia. Pendant les loisirs que lui laissent ses fonctions, il s'adonna avec ardeur à l'étude des langues anciennes, de l'histoire, et, grâce à une riche bibliothèque que mit à sa disposition un conseiller de Bastia, il étudia les anciens commentateurs des lois

romaines et les légistes français, commençant dès cette époque à réunir les matériaux pour les ouvrages qui devaient faire sa réputation. En décembre 1822, Troplong alla remplir les fonctions de substitut du procureur général à Alençon; l'année suivante, il revint à Bastia, où il occupa jusqu'en 1825 le poste d'avocat général. Envoyé alors au même titre à Nancy, il commença à attirer sur lui l'attention, comme légiste, en prononçant un savant réquisitoire sur une question de domanialité, dans laquelle il discuta des questions très-difficiles de droit féodal (1832). Au mois d'octobre de la même année, il fut nommé président de chambre à la cour de Nancy. En 1833, M. Troplong commença la série de ses grands travaux sur notre droit civil par la publication de son traité *Des privilèges et hypothèques* (Paris, 1833, 4 vol. in-8°), suivi de ses traités *De la vente* (1834), *De la prescription* (1835), etc. Décoré de la Légion d'honneur en 1834, nommé conseiller à la cour de cassation en 1835, membre de l'Académie des sciences morales en remplacement de Daunou le 12 novembre 1840, il reçut le 14 juillet 1846 un siège à la Chambre des pairs, aux discussions de laquelle il ne prit aucune part. Après la révolution de 1848, M. Troplong, qui jusqu'alors avait passé pour libéral, se rangea dans le parti du conservatisme. Lorsque Louis Bonaparte devint président de la république, il fut nommé, le 22 décembre 1848, premier président à la cour d'appel de Paris. Lors du coup d'État du 2 décembre 1851, ce légiste n'eut garde de protester contre la plus audacieuse violation de la légalité. Devenu un des serviles adulateurs du despotisme naissant, il vit récompenser son zèle par une place au Sénat (juin 1852), dont il fut d'abord un des vice-présidents, puis le président, à la place du prince Jérôme, à la fin de la même année, et devint, le 28 décembre 1852, premier président à la cour de cassation, à la place de Portalis. Ce fut lui qui fit au Sénat, le 6 décembre 1852, un rapport concluant au rétablissement de l'Empire. Dans ce morceau prolix, abondant en lieux communs, il donna Louis Bonaparte comme le représentant de deux siècles et de deux esprits, comme l'incarnation de la démocratie organisée, invoqua dévotement la théorie des hommes providentiels et remonta jusqu'à la loi salique pour démontrer que le pouvoir serait héréditaire dans la descendance mâle soit directe, soit par adoption, de Louis Bonaparte. Lorsque Napoléon III, par un décret du 25 décembre 1852, bouleversa l'économie du budget en autorisant les virglements d'un ministère à un autre et en exigeant le vote du budget, non plus par articles et par chapitres, mais par ministère, ce fut encore M. le président du Sénat qui se chargea de justifier une mesure qui ouvrait la porte aux abus les plus graves. Voici quels pitoyables arguments invoquait le courtisan Troplong : « Le temps est venu de résister à des préjugés impuissants ! L'expérience a démontré le néant de ces abus de précautions malveillantes. La France ne veut pas qu'on gargarise par les liens d'une suspicion mesquine un pouvoir posé par elle sur la puissante assise d'une confiance sans précédent. Ce ne serait pas la peine d'ériger des monarchies, si c'était pour lier les mains du prince dans d'indignes liens. » Toute la théorie du despotisme qui devait si cruellement peser sur la France se trouvait contenue dans les lignes que nous venons de citer. M. Troplong, allant jusqu'au bout, se prononça vivement en faveur du sacre, lorsqu'il fut un instant question de ressusciter cette cérémonie de l'ancien régime, et il écrivit : « Comme, d'après les croyances universelles, le mariage civil doit être consacré par les solennités de la religion, de même le mariage politique du monarque et de la nation était sanctionné et sanctifié par le sacre, qui réunissait toutes les pompes de l'Eglise et de la monarchie et mettait chaque règne sous la protection de Dieu. » Constant adulateur d'un pouvoir qu'il ne sut jamais conseiller, le président Troplong fit l'apologie de l'Empire en dehors du Sénat dans divers écrits, notamment dans une brochure publiée en 1855 dans le *Moniteur* sous le nom de Prieur et sous le titre : *Du principe d'autorité depuis 1789*, et dans des articles insérés dans la *Revue contemporaine*, entre autres dans une étude intitulée : *La chute de la république romaine*. Dans le premier de ces écrits, il s'attacha à démontrer que les deux branches de la maison de Bourbon n'étaient plus qu'un souvenir historique, que l'Empire seul pouvait faire sortir des idées de 1789 une nouvelle forme du principe d'autorité. Dans le second, sous la forme d'une étude historique sur César, il attaqua la république, affirma que César a été le libérateur des peuples, blâma Cicéron de s'être éloigné de lui, s'emporte contre les « instincts retifs de Caton, » s'indigne contre Scipion et Caton qui résistèrent en Afrique après Pharsale et manifeste le plus profond dédain pour « ces hommes qui marchandaient leur soumission et attendaient dans une absence affectée et dans une injurieuse abstention je ne sais quel événement d'où devait renaitre la république. » M. Troplong, qui semblait avoir épuisé tous les honneurs, fut nommé, en récompense d'un si beau zèle, membre du conseil privé (1858) et grand-croix de la Légion d'honneur. Ce triste po-

litique ne devait pas voir la fin un régime qu'il n'avait cessé d'encenser. A sa mort, on lui fit de pompeuses funérailles, et sa veuve, qu'il avait épousée en Corse en 1826, reçut une pension de 20,000 fr. qui fut maintenue, en 1873, par M. Thiers, président de la République, sous le singulier prétexte d'insuffisance de fortune. Indépendamment d'articles publiés dans la *Gazette des tribunaux*, la *Revue de législation*, la *Revue européenne*, etc., on lui doit : *De l'influence du christianisme sur le droit civil des Romains* (1843, in-8°); *Du pouvoir de l'Etat sur l'enseignement, d'après l'ancien droit public* (1844, in-8°); *De la propriété* (1848, in-18), faisant partie des petits traités publiés par l'Académie des sciences morales; *L'Armide de Gluck* (1859, in-8°); enfin on lui doit, sous le titre général de *Droit civil expliqué suivant l'ordre des articles du code depuis et y compris le titre de la vente* (27 vol. in-8°), une série de traités qui lui ont fait comme juriconsulte une grande réputation. Ces traités sont : *Des privilèges et hypothèques* (1833, 4 vol.); *De la vente* (1834, 2 vol.); *De la prescription* (1835, 2 vol.); *De l'échange et du louage* (1840, 2 vol.); *Le contrat de société civile et commerciale* (1843, 2 vol.); *De la transcription hypothécaire* (1845, 1 vol.); *Du prêt, du dépôt, du séquestre, de la rente viagère* (1845, 2 vol.); *Du mandat, du cautionnement, des transactions* (1846, 2 vol.); *De la contrainte par corps en matière civile et de commerce* (1847, 1 vol.); *Du nantissement, du gage et de l'anticrèse* (1847, 1 vol.); *Du contrat de mariage et des droits respectifs des époux* (1840, 4 vol.); *Des donations entre-vifs et des testaments* (1855, 4 vol.) Malgré l'absence de méthode et de nombreuses inexactitudes, cette grande publication a eu un succès considérable et mérité. Elle témoigne de grandes recherches, d'un vaste savoir; le style en est vif et coloré; on y trouve parfois des théories neuves et hardies; enfin, chaque traité est précédé d'une préface dans laquelle l'auteur développe avec talent les côtes historiques et philosophiques de son sujet.

TROPOLOGIE s. f. (tro-po-lo-ji — du gr. *tropos*, trope; *logos*, discours). Rhétor. Science ou traité des tropes. ■ Emploi des tropes.

— Moralité présentée sous une forme allégorique.

TROPOLOGIQUE adj. (tro-po-lo-ji-ke — rad. *tropologie*). Rhétor. Figuré : *Le sens tropologique d'un emblème, d'une allégorie*. ■ Peu usité.

TROPONOMIQUE adj. (tro-po-no-mi-ke — du gr. *tropos*, tour; *nomos*, loi). Qui a rapport aux influences des temps et des lieux sur les objets qui y sont soumis : *La science troponomique*.

TROPPAU, ville forte des Etats autrichiens, ch.-l. de la Silésie et du cercle de son nom, dans une plaine, sur la rive gauche de l'Oppa, à 2 kilom. de son confluent avec la Mora, sur les frontières de la Prusse, par 49° 50' de latit. N. et 15° 30' de longit. E., 14,000 hab. Siège de tribunaux de première instance, de commerce et criminel et du collège des états des caisses publiques; gymnase, école pour les fils de militaires, bibliothèque, cabinet d'histoire naturelle, musée d'antiquités nationales; fabriques d'armes, de liqueurs, de draps et de savon; tanneries; moulins à scies, à papier et à foulon; commerce de draps et de toiles. On y remarque un château des princes de Lichtenstein. En 1626, cette ville fut prise par les Danois et, en 1727, par les Autrichiens, auxquels les Suédois l'enlevèrent en 1742; mais les Autrichiens la reprirent peu de temps après, et la possession leur en fut confirmée par le traité de 1742 entre Marie-Thérèse et Frédéric II. Il s'y tint, d'octobre à décembre 1820, un congrès pour mettre fin à la révolution napoléonienne.

TROPPAU (CERCLE DE), situé dans l'O. de la Silésie; 2,775 kilom. carrés, 135 sur 42; 250,000 hab. Excepté à l'E. et au S.-O. de la ville de Troppau, où s'étendent de grandes plaines, tout le reste de sa surface est couvert des ramifications des monts Sudètes, qui s'élèvent dans sa partie S.-O. Il est arrosé par l'Oppa, qui y prend sa source et la sépare en partie de la Silésie, l'Oder, la Mora, l'Hotzenplotz, la Bilau, etc. Le sol y est en général peu fertile et on n'y recueille que de l'avoine et des pommes de terre. On y élève beaucoup de moutons et de chevaux, mais seulement une petite quantité de gros bétail. Les montagnes renferment beaucoup de fer, du marbre, des ardoises, etc.; il y a aussi de la chaux, de la tourbe et plusieurs sources d'eaux minérales, parmi lesquelles on peut citer celles de Carlsbrunn. L'industrie s'exerce dans l'exploitation des mines, des forêts, des forges, des manufactures de draps et de toiles, des fabriques d'objets en bois, des papeteries et des tanneries.

TROP-PLEIN s. m. Quantité de matière introduite en excès dans un réceptacle quelconque : *Le trop-plein de votre verre s'est répandu sur la nappe. Le trop-plein de ce bassin a inondé la route*. ■ Pl. TROP-PLEINS.

— Fig. Excès, surabondance : *Les confidences faites à des indifférents ne sont que le trop-plein de la personnalité*. (Laténa.)

Je verserais sur lui le trop-plein de mon âme.

LAMARTINE.

■ Incommodité produite par la surabondance morale : *Il semble qu'une petite médisance soulage du trop-plein*. (Bougeart.) *Par la parole, nous satisfaisons un sentiment de trop-plein qui nous incommode*. (Lordat.)

— Puisard creusé auprès d'une citerne pour en recevoir le trop-plein.

TROPPMANN (Jean-Baptiste), célèbre assassin, né à Cernay (Haut-Rhin) en 1849, exécuté à Paris le 19 janvier 1870. Le matin du 20 septembre 1869, un cultivateur de la Villette-Paris, traversant le sentier dit le Chemin-Vert, dans la commune de Pantin, aperçut dans un champ de luzerne des traces de sang qui paraissaient se diriger vers un champ labouré. Ayant suivi ces traces, il vit un bout de mouchoir qui sortait de terre, remua le sol, aperçut une tête humaine et courut aussitôt prévenir l'autorité. On ouvrit aussitôt six cadavres encore chauds, celui d'une femme et ceux de cinq enfants, quatre garçons et une petite fille. Les visages des victimes étaient affreusement défigurés; cependant on ne voyait dans le champ, dont les sillons avaient été soigneusement refaits sur ce trou, aucune trace de lutte. Dans ce même champ, on trouva un couteau brisé, une pelle et une pioche qui avaient servi au meurtrier. L'émotion que produisit dans le public ce crime inouï fut prodigieuse. On ouvrit aussitôt une enquête pour découvrir à la fois quelles étaient les victimes et quel était l'assassin. Bientôt on apprit qu'une dame Kinck, venant de Roubaix avec cinq enfants, était descendue à l'hôtel du Chemin de fer du Nord le 19 au soir, avait demandé son mari, Jean Kinck, qu'elle y croyait descendu, puis s'était éloignée et n'avait plus reparu. Les employés de l'hôtel, mis en présence des cadavres, les reconnurent, et des témoins appelés de Roubaix mirent hors de doute l'identité des victimes. Ces derniers apprirent à la justice que le mécanicien Jean Kinck avait quitté au mois d'août précédent Roubaix pour se rendre en Alsace, qu'il avait fait venir auprès de lui quelque temps après son fils aîné, Gustave, âgé de seize ans, qu'il était allé ensuite à Paris et qu'il avait alors appelé dans cette ville le reste de sa famille, qui se composait de sa femme sur le point d'accoucher et de cinq enfants, dont le plus âgé avait treize ans et le plus jeune deux ans et demi. Enfin, l'on apprit qu'un voyageur, portant le nom de Jean Kinck, s'était fait inscrire à l'hôtel du Chemin de fer du Nord et qu'il avait disparu le jour où l'on avait découvert les cadavres. Trompée par les apparences, la justice crut que l'auteur du crime de Pantin était Jean Kinck. Pendant qu'on recherchait inutilement ce dernier, un individu se faisant appeler Fisch était signalé à la gendarmerie du Havre comme tenant des propos sinistres et cherchant à prix d'argent à se procurer des papiers pour passer aux Etats-Unis. Un gendarme, qui l'aborda le 23 septembre, fut frappé de ses réponses embarrassées, d'une blessure qu'il portait à la main, l'arrêta et le conduisit au parquet. Mais pendant le trajet, Fisch s'échappa, s'élança dans un des bassins du port, et ce ne fut pas sans peine qu'un calfat parvint à le retirer de l'eau, à moitié asphyxié. On découvrit sur lui une somme de 210 francs, des titres de créances et de propriété, des valeurs de commerce au nom de Jean Kinck, deux montres et divers objets qu'on reconnut par la suite appartenir à la famille Kinck. Après avoir refusé de répondre aux questions qu'on lui fit, le prétendu Fisch déclara qu'il s'appelait Troppmann. Il prétendit que Kinck, ayant gravement à se plaindre des infidélités de sa femme, avait résolu de passer aux Etats-Unis, qu'il avait fait un voyage en Alsace, puis s'était rendu à Paris avec lui, Troppmann, qu'il avait fait venir son fils aîné, Gustave, pour l'emmener en Amérique, puis avait appelé à Paris sa femme et ses enfants et les avait assassinés avec le concours de Gustave. Le meurtrier accompli, il avait remis à Troppmann un panier contenant les pièces et valeurs saisies sur ce dernier, puis lui avait donné rendez-vous au Havre, et depuis lors n'avait plus reparu. Dans son récit, Troppmann déclarait qu'il avait été complètement étranger à l'assassinat. En accusant Kinck et son fils, il ne doutait point que la justice ne se lançât dans une voie où il lui serait impossible de trouver la vérité. Mais une découverte qu'on fit le 20 septembre vint montrer la fausseté du récit de Troppmann. Dans de nouvelles fouilles opérées dans le champ où l'on avait trouvé Mme Kinck et ses enfants, on découvrit le cadavre du jeune Gustave Kinck, un couteau enfoncé dans la gorge, et l'examen scientifique du cadavre démontra que l'assassinat avait eu lieu quelques jours avant celui de sa mère. Troppmann avait donc menti en prétendant que Gustave avait pris part au meurtre de sa mère et qu'il l'avait rencontré le lendemain du meurtre. Cependant l'instruction suivait son cours, et voici ce qu'on apprit.

Troppmann avait reçu une certaine instruction et avait appris le métier de mécanicien. D'un caractère sombre et violent, il était ambitieux, jaloux et songeait incessamment

ment à faire une fortune rapide. Dans ses loisirs, il s'occupait de chimie et cherchait à faire de l'acide prussique. En 1868, son père ayant vendu des machines à un industriel de Pantin, Troppmann fut chargé de les installer et se familiarisa avec les lieux où plus tard il devait commettre son crime. Envoyé à Roubaix en 1869, il y connut Jean Kinck qui, de simple ouvrier, était arrivé par son travail et son esprit d'ordre à devenir chef d'un atelier de machines et à faire une jolie fortune. Troppmann fut admis dans la famille Kinck, où régnait l'union la plus parfaite, et, malgré la grande distance des âges, il gagna l'entière confiance de Jean Kinck. Celui-ci désirait agrandir une propriété qu'il possédait à Bühl, en Alsace, et où il avait l'intention de finir ses jours. Troppmann parut entrer dans ses vues et lui promit que, grâce à des relations que sa famille avait dans ce pays, il lui faciliterait l'acquisition souhaitée. Ce fut alors qu'il forma le plan d'emmener Kinck en Alsace et de lui voler une partie de sa fortune. On l'entendit dire alors que tous les moyens étaient bons, qu'un voyage en Amérique faisait oublier l'origine d'une fortune mal acquise et qu'il ferait une chose qui étonnerait l'univers entier. Le 21 août, il se rendit chez ses parents en Alsace, d'où il écrivit à Kinck que les choses étaient en bonne voie et qu'il se hâtait de venir. Le 24, Kinck partit de Roubaix emportant une petite somme d'argent, mais il y joignit des chèques en blanc payables sur la caisse commerciale de Roubaix, et arriva à Bollwiller où Troppmann l'attendait. Ils prirent ensemble la direction de Wattwiller, et depuis lors Kinck disparut. Cependant Mme Kinck recevait une lettre, écrite par Troppmann, dans laquelle son mari lui annonçait qu'il s'était blessé à la main droite, ce qui l'empêchait d'écrire, et lui demandait d'aller toucher un chèque de 5,500 francs qu'il lui envoyait et de lui adresser la somme poste restante à Guebwiller. Mme Kinck fit ce qu'on lui demandait et envoya l'argent par lettre chargée. Le 31 août, Troppmann se présenta au bureau de poste et demanda la lettre en se donnant pour Jean Kinck fils. Le receveur refusa de la donner sans une procuration. Deux jours après, Troppmann arriva avec une procuration; mais comme elle n'était ni enregistrée ni légalisée, il essaya un nouveau refus. Comme il insistait, le receveur fit venir une parente de la famille Kinck qui habitait la localité et qui déclara qu'il n'existait pas de Jean Kinck fils.

Craignant de se compromettre par une nouvelle tentative, Troppmann retourna à Roubaix. Il donna à Mme Kinck une prétendue lettre de son mari, qui lui disait d'envoyer Gustave à Guebwiller avec une procuration en règle pour recevoir les fonds, de toucher un nouveau chèque de 500 francs, puis de venir le rejoindre à Paris, enfin, de faire ponctuellement tout ce que Troppmann lui dira de faire. Le lendemain, Troppmann partit pour Paris et prit, sous le nom de Jean Kinck, une chambre à l'hôtel du Chemin de fer du Nord. En même temps, le jeune Gustave Kinck se rendait à Guebwiller. Au bout de quelques jours, il reçut la procuration que Troppmann avait envoyée avec la fausse signature de Kinck à Mme Kinck; mais celle-ci avait oublié de la faire légaliser, de sorte que le receveur refusa encore une fois de payer. Malgré les recommandations expresses qu'il avait reçues de ne revenir qu'avec l'argent, Gustave se décida à se rendre à Paris et envoya à Jean Kinck, hôtel du Chemin de fer du Nord, une dépêche dans laquelle il annonçait son arrivée pour le 17 septembre. Troppmann attend le jeune Gustave à la gare, lui dit que son père a dû s'absenter et lui fait adresser à sa mère une dépêche télégraphique ainsi conçue : « Vous devez venir à Paris, partir de Roubaix dimanche à deux heures, prendre tous les papiers. » Cela fait (il était neuf heures et demie du soir), Troppmann emmena le jeune homme à Pantin, le tua d'un coup de couteau et l'enfouit dans un trou qu'il avait creusé. Profondément déçu dans ses espérances, car il n'avait pas trouvé sur Gustave la somme de 5,500 francs sur laquelle il comptait, il lui restait à dépouiller Mme Kinck, qui allait arriver munie des papiers de son mari, des économies de ménage et de l'argent provenant du second chèque de 500 francs. Le 19 septembre, devant le train qu'on lui avait dit de prendre, Mme Kinck arrivait à Paris avec ses cinq enfants, se faisait conduire à l'hôtel du Chemin de fer, apprenait que Jean Kinck était sorti, et, après avoir déposé un paquet, retournait à la gare, où son mari devait venir la chercher. Ce même soir, Troppmann achetait une pioche et une pelle de forte dimension, se rendait à Pantin, y creusait une fosse, puis se rendait à la gare du Nord, où se trouvait Mme Kinck. Il lui dit que son mari l'attendait dans une maison hors Paris, la fit monter, à onze heures moins dix minutes dans un fiacre, dont il paya le prix d'avance, et se fit conduire jusqu'aux Quatre-Chemins. Là, il fit descendre Mme Kinck et ses deux plus jeunes enfants, recommanda aux trois autres de l'attendre dans la voiture, revint au bout de vingt minutes, congédia le cocher et emmena les enfants. Le cocher retourna à Paris sans avoir rien entendu. Troppmann, qui avait tué séparément ses deux groupes de victimes, ne

revint à l'hôtel du Chemin de fer que le lendemain matin, changea de vêtements, laissant des effets sur lesquels on trouva des taches de sang qu'il avait vainement essayé d'effacer et partit pour le Havre, où il fut arrêté.

Une expertise constata que les procurations et les chèques signés du nom de Jean Kinck étaient l'œuvre d'un faussaire, et que ce faussaire était Troppmann. Celui-ci n'en persista pas moins longtemps à attribuer la perpétration de ses crimes à Kinck père. Enfin, le 13 novembre, voyant que son système de défense n'était pas soutenable et voulant gagner du temps, il déclara qu'il avait attiré Jean Kinck dans un endroit désert près de Wattwiller, qu'il lui avait fait boire du vin dans lequel il avait mis de l'acide prussique, que celui-ci était tombé foudroyé, qu'il l'avait alors dépouillé et avait recouvert de pierres son cadavre. Il prétendit que s'il avait pu toucher le montant du chèque de 5,500 francs, il serait parti aussitôt pour l'Amérique; mais que, n'ayant point atteint son but, il avait été amené à tuer d'abord Gustave Kinck, puis le reste de la famille, pour que son vol fût productif. Il avait tué Gustave et sa mère en les frappant par derrière avec un long couteau, et étouffé les cris des enfants en leur serrant le cou avec les foulards qu'ils portaient, les avait frappés avec sa pioche et leur avait mutilé le visage pour les rendre méconnaissables. On procéda immédiatement à des recherches dans les environs de Wattwiller, et l'on finit enfin par découvrir dans la forêt, sous un tas de pierres, le cadavre de Kinck père dans un état de complète décomposition. L'analyse chimique de ce qui restait de ses viscères prouva que Troppmann avait dit vrai en prétendant qu'il l'avait empoisonné. Après cette découverte, l'accusé chercha à revenir sur ses aveux, dit qu'il avait eu trois complices et fit, pour gagner du temps, un récit des plus invraisemblables; mais ce qu'on savait de la vie d'isolement qu'il avait menée à Paris prouvait qu'il avait agi seul, et la façon dont il avait perpétré ses crimes successifs montrait qu'il avait pu et dû procéder seul à l'exécution d'un plan silencieusement médité. Traduit devant la cour d'assises de la Seine le 28 décembre 1869, le monstre, qui avait à peine vingt ans, fut condamné à la peine capitale. Il se pourvut en cassation pour qu'on eût, disait-il, le temps de retrouver ses complices; mais son pourvoi fut rejeté. Le gendarme ayant apporté une chemise blanche : « Oh ! oh ! dit-il, on ne donne du linge propre ! Dois-je bientôt paraître en public ? » Le médecin de la prison l'ayant interrogé sur les maladies qu'il avait eues, il répondit en riant d'un rire nerveux : « Je n'en ai jamais eu de bien graves, mais celle qui me tient en ce moment est, je crois, la plus dangereuse. » Il accueillit avec un air d'indifférence la nouvelle que son pourvoi avait été rejeté, se montra impassible pendant la suprême toilette et fut conduit à l'échafaud le 19 janvier 1870, de grand matin. On le plaça devant la bascule, qui s'abattit aussitôt. À ce moment la bête féroce qui vivait en cet homme se révéla, il ne voulait pas mourir. Déployant l'énergie extraordinaire, l'agilité, la souplesse et la force qui l'avaient fait si redoutable, il se cambra et dépassa des deux épaules la demi-lune où sa tête aurait dû être enclavée. L'aide le saisit par les cheveux et le repoussa; l'exécuteur le prit par le cou, et parvint à le refouler en arrière; mais, baissant rapidement la tête, Troppmann lui entailla l'index d'un coup de dent. L'exécuteur parvint enfin à l'ajuster dans la lunette, et le couteau tomba.

TROQUE s. m. (tro-ke — du gr. *trochos*, toupie. Moll. Genre de mollusques gastéropodes pectinibranches, type de la famille des trochoides, comprenant un grand nombre d'espèces vivant dans les diverses mers : *Les troques fossiles ont apparu dès les premiers âges du monde.* (E. Baudement.) *Les troques sont tous des animaux marins.* (H. Hupe.)

— **En cycl.** Les *troques* ont une coquille conique, tantôt mince et tranchante, tantôt fort épaisse et nacrée à l'intérieur, à spire le plus souvent surbaissée, à pourtour anguleux et à columelle arquée, plus ou moins saillante à la base; l'ouverture est à peu près carrée; l'opercule, bien que circulaire et plus large, la ferme complètement, parce qu'il est corné et flexible. L'animal a une forme spirale; les côtés du corps souvent ornés d'appendices digités ou lobés; le pied court et arrondi à ses deux extrémités; la tête munie de deux tentacules plus ou moins allongés, portant les yeux sur un renflement à la partie externe de leur base. Tous les *troques* sont des animaux marins; ils vivent à peu de distance des rivages, dans les anfractuosités des rochers, notamment dans les lieux où il se trouve beaucoup de corallines et de plantes marines. On ne connaît pas bien leur régime alimentaire; certaines espèces possèdent un appareil masticatoire très-développé, formé de lames et de crochets cornés, qui semblerait indiquer qu'ils vivent de nourriture animale; toutefois, on s'accorde assez généralement à les regarder comme herbivores. On trouve dans tous les cas avantage à les introduire dans les aquariums, où ils font disparaître rapidement la végétation parasitaire.

Ce genre renferme de nombreuses espèces, fort recherchées par les amateurs. L'une des plus curieuses est le *troque* agglutinant, vulgairement *friprière*, dont la coquille est toujours chargée de cailloux, polypiers, fragments de coquillages et autres corps sous-marins, dont la nature varie suivant les lieux habités par l'animal. Quelques espèces fossiles paraissent avoir présenté la même particularité. Le *troque* jujube a une coquille conique, très-aiguë au sommet, d'une couleur assez variable, mais où dominent le brun vineux ou le rouge foncé. Ces deux espèces sont répandues dans nos mers. Le *troque* dilaté atteint jusqu'à 0m,1 de diamètre; sa coquille granulée est variée de rose et de blanc; l'animal est verdâtre, avec les tentacules rougeâtres et le pied jaune en dessous; cette belle espèce habite les mers de l'Inde. Les espèces fossiles sont très-nombreuses; elles commencent à se montrer dès les couches les plus anciennes, mais deviennent abondantes surtout dans les terrains tertiaires.

TROQUE s. f. (tro-ke — rad. *troc*). Comm. Commerce d'échange : *Dans les environs de Guérande, les paysans parlent également le français et le bas-breton; l'usage de ces deux langues leur est nécessaire pour la TROQUE ou commerce d'échange qu'ils font avec les départements d'au delà de la Vilaine.* (A. Hugo.)

— Techn. Action de troquer les aiguilles. — Anc. cout. Privilège en vertu duquel les agriculteurs de certains pays pouvaient prendre en franchise 2 quintaux de sel.

TROQUÉ, ÊE (tro-ké) part. passé du v. Troquer. Échangé, donné pour autre chose : *Un habit TROQUÉ pour un autre. Je me souviens d'avoir vu au collège des noyaux d'abricots échangés et troqués comme une espèce de monnaie entre les écoliers, qui s'en servaient pour jouer à différents jeux.* (Turgot.)

On trompe, on est trompé. Je crois voir des jetons Donnés, repus, rendus, troqués par des fripons.

VOLTAIRE.

TROQUER v. a. ou tr. (tro-ké. — L'origine de ce mot, qui correspond à l'espagnol-portugais *trocar*, est controversée. Quelques-uns le font venir de l'allemand *trug*, tromperie, ancien allemand *trugi*, dol, fraude, de *triugan*, tromper. D'autres font venir *troquer* du grec *trochos*, course circulaire, de *trechein*, courir, qui répond probablement à la racine sanscrite *tarks* ou *starks*, que l'on trouve dans Westergaard avec la signification d'aller, se mouvoir. Diez propose de rapporter *troquer* au grec *trōpē*, tournure, changement, ou plutôt à l'adjectif *tropikos*, d'où le latin *tropica*, changements, mot employé par Pétrone, d'où ensuite *tropicar*, *trocar*, *trocar*. Il émet encore une autre conjecture et propose le latin *viciis*, changement, d'où *travicar*, *travcar*, *trocar*. Langensiepen voit dans *troquer* une transposition de *torquar*, qui se rapporte au latin *torquere*, tordre, et il compare l'allemand *verdrehen*. Il est fort possible aussi que *troquer* vienne du celtique : armoricain *treki*, troquer, changer, c'est-à-dire tourner; kymrique *torchi*, tordre, *trwe*, tour, de la même famille que *torquere*). Échanger, donner pour autre chose : **TROQUER un meuble contre un cheval.**

Le Magnifique avait un cheval d'amble; Ce fut assez : notre amant proposa De le troquer...

LA FONTAINE.

— Fig. Sacrifier pour : *Cromwell fut au moment de TROQUER son avenir contre un titre et l'ordre de la Jarretière.* (Chateaub.) *Je ne*

TROQUERAI pas mes espérances pour la meilleure seigneurie d'Europe. (L. Viardot.)

— Absol. Faire un échange : *Je TROQUERAI, si j'y trouve mon avantage.* (F. Bastiat.)

— Loc. fam. *Troquer son cheval borgne contre un aveugle*, Échanger quelque chose de mauvais contre une chose pire.

Se troquer v. pr. Être troqué : *Il n'y a rien contre quoi l'honneur et la vertu puissent SE TROQUER avantageusement.* (Boiste.)

— Être échangé l'un pour l'autre : *Quand les deux produits et les deux services se TROQUENT, on peut dire qu'ils se valent.* (F. Bastiat.)

— Syn. **Troquer, changer, échanger**, etc. V. CHANGER.

TROQUER v. a. ou tr. (tro-ké — du provenç. *traouquar*, trouer; rad. *traou*, trou). Techn. En parlant des aiguilles, Les débarrasser du morceau d'acier que le marquage a laissé dans l'œil ou chas.

TROQUET s. m. (tro-ké). Constr. Chevalet du comble d'une toiture.

TROQUEUR, EUSE s. (tro-keur, eu-ze — rad. *troquer*). Personne qui fait souvent des échanges, qui aime à troquer : *Les amateurs de curiosités sont grands TROQUEURS.*

Personne qui troque, qui fait un échange : *C'est grand dommage qu'on ne puisse troquer de femme! Qu'il y aurait de TROQUEURS au monde!* (Dancourt.)

— s. m. Techn. Ouvrier qui, dans les fabriques d'aiguilles à coudre, est chargé de terminer le trou ou chas ébauché par le perceur.

Troqueurs (LES), opéra-comique en un acte, mêlé d'ariettes, paroles de Vadé, musique de Dauvergne; représenté sur le théâtre de la foire Saint-Laurent le 30 juillet 1753. Le livret de cet ouvrage n'a rien de bien original. Lubin et Lucas croient qu'ils feront bien de troquer leurs fiancées, Margot et Fanchon. Celles-ci, informées de leur dessein, savent s'y prendre de telle façon que les deux paysans s'en tiennent à leur premier choix. Cependant les *Troqueurs* marquent un point important à constater dans l'histoire du théâtre lyrique en France. Une troupe italienne avait importé des œuvres de compositeurs italiens, et entre autres la *Serva padrona* de Pergolèse. Le succès fut si grand que les partisans de la musique française imaginèrent de faire composer des pièces dans le goût italien. Dès l'année 1715, le nom d'opéra-comique était donné aux pièces jouées sur les théâtres de la foire, mais on n'y chantait que le vaudeville. La musique y occupait une place accessoire et banale, tandis qu'au contraire elle servait à exprimer toutes les situations dans les douze opéras-buffas qu'on entendit à Paris en 1752 et en 1753. C'étaient des opéras de Pergolèse, de Scarlatti, de Cocchi, de Latilla, de Jomelli. Jean-Jacques Rousseau a eu tort, ainsi que les enthousiastes du coin de la reine, d'attaquer la musique française à cette occasion et en particulier l'opéra français, puisqu'il comparait des ouvrages de genres opposés. Monnet, alors directeur de l'Opéra-Comique, fit preuve de plus de bon sens. Il demanda à Vadé de composer un poème, à Dauvergne d'en écrire la musique. Les *Troqueurs* réussirent, et à partir de ce moment l'opéra-comique justifia son titre. Cet ouvrage, retouché et mis en prose par Armand et Achille Darteis, a été repris à Feydeau, avec la musique d'Hérold, le 18 février 1819.

• Nous donnons ci-dessous l'ariette : *On ne peut trop tôt se mettre en ménage.*

Allegro.

On ne peut trop tôt Se mettre en mé - na - ge; J'ai beau-coup d'ou -

- vra - ge, Et le ma - ri - a - ge Est mon vrai bal - lot, Est mon vrai bal -

- lot. Un con - trat m'en - ga - ge, J'é - pou - se Mar - got; Un con - trat m'en -

- ga - ge, J'é - pou - se Mar - got! Son hu - meur vo - la - - -

- - - ge Est pres - que le ga - ge D'un mau - vais lot, D'un mau - vais

lot. Un con - trat m'en - ga - ge, J'é - pou - se Mar -

got; Son hu - meur vo - la - - - - ge Est pres - que le

ga - ge, Est pres - que le ga - ge D'un mau - vais lot, D'un mau - vais

lot. Mais con - tre l'o - ra - ge On met en u -

sa - ge Les mo - yens qu'il faut, Les mo - yens qu'il faut.

U - ne femme est sa - ge Quand l'homme, en un mot, N'est pas un

sot, N'est pas un sot. Mais, con - tre l'o - ra - ge On met en u -

sa - ge; Mais, con - tre l'o - ra - ge On met en u - sa - ge les mo - yens qu'il

faut, Les mo - yens qu'il faut. U - ne femme est sa - ge Quand l'homme, en un

mot, N'est pas un sot, N'est pas un sot!

TROS, fils d'Erichthonius. Il épousa Calirrhoe, régna sur la Phrygie, fit plusieurs conquêtes sur ses voisins, eut une guerre avec Tantale et donna son nom à la ville de Troie, qui s'appelait auparavant Ilium. Ayant envoyé son fils Ganymède en Lydie, pour y faire des sacrifices dans un temple consacré à Jupiter, Ganymède, selon les uns, y fut tué par ordre de Tantale; selon d'autres, il fut enlevé et transporté dans l'Olympe pour y servir d'échanson au maître des dieux. Pour consoler Tros de la perte de son fils, Jupiter lui fit don de magnifiques chevaux.

TROSCART s. m. (tro-skar). Bot. Genre de plantes, de la famille des alismacées, tribu des joncaginées, ou type de la famille de ce dernier nom, comprenant une vingtaine d'espèces, qui croissent dans les lieux humides, tempérés ou froids des diverses régions du globe : *Le troscart de Barrelier se trouve près de la mer*. (P. Duchartre.) *Les bœufs et les moutons qu'on fait pâturer dans les lieux abondants en troscart maritime ont une chair plus savoureuse*. (Dict. d'agric.)

— **Encycl.** Les troscarts ou *triplochins* sont des plantes herbacées, à feuilles étroites, planes ou cylindriques, et à fleurs petites, verdâtres, groupées en épis terminaux. Les espèces assez nombreuses de ce genre habitent les contrées tempérées et froides des deux hémisphères et croissent dans les endroits humides ou marécageux. Deux d'entre elles intéressent particulièrement les cultivateurs, comme fournissant un excellent fourrage et croissant dans des terrains dont on ne peut guère tirer bon parti. *Le troscart des marais* est une plante bisannuelle, souvent très-abondante dans les bois humides, les marais, au bord des étangs et dans les stations analogues. Il passe en médecine pour apéritif, diurétique et astringent. Tous les bestiaux l'aiment beaucoup. *Le troscart maritime* est vivace et se trouve dans les marais salants, autour des flaques d'eau saumâtre qui se rencontrent sur les bords de la mer, à l'embouchure des rivières. Il est encore plus recherché que les bœufs et les moutons ayant pâture dans les localités où il abonde ont la chair plus savoureuse. Il n'est probablement pas étranger à la supériorité des moutons de pré-salé. Ces deux plantes ne sont cultivées nulle part; on se contente tout au plus d'utiliser celles qui croissent spontanément. Peut-être y aurait-il avantage à les propager, car elles croissent dans des terrains impropres à toute autre culture et donnent un produit abondant; la seconde peut croître dans des lieux assez éloignés de la

xv.

mer. Toutes deux produisent une grande quantité de graines, qui restent longtemps sur la plante et dont la récolte n'offrirait aucune difficulté.

TROSCHEL (Jean), graveur allemand, né à Nuremberg vers 1592, mort à Rome en 1633. Sous l'habile direction de Pierre Isselburg, il acquit une manière large, une grande finesse d'exécution, se fit rapidement connaître, puis se rendit à Rome, où il fut chargé de travaux importants. Cet artiste était doué d'une facilité étonnante; son burin était à la fois ferme et moelleux, et ses ouvrages décelent le sentiment de la couleur. Parmi ses estampes les plus estimées, nous citerons : *la Conception de la Vierge*, d'après Bernard Castelli; *l'Empereur Julien à qui l'on montre le cœur d'un taureau*; le portrait de *Ferdinand II*; celui de *Louis XIV*, regardé comme son chef-d'œuvre. — Son fils, Pierre Troschel, né à Nuremberg vers 1620, fut également un graveur de mérite. Il a laissé quelques pièces au burin marquées des lettres P. T.

TROSIE s. f. (tro-zé — du gr. *trósis*, blessure). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, tribu des bombycites.

TROSSE s. f. (tro-se). Botte de foin. || Vieux mot.

— **Mar. V. BROSSE.**
— Feod. Obligation de botteler le foin du seigneur.

TROSSULE s. m. (tro-su-le — lat. *trossulus*). Antiq. rom. Nom donné à des chevaliers d'une classe particulière.

— **Encycl.** Les chevaliers romains, avant de former un ordre, une classe distincte de citoyens, étaient simplement les cavaliers de l'armée, divisés en dix-huit centuries par le roi Servius Tullius, suivant Tite-Live, par Tarquin l'Ancien suivant Cicéron. Chacun de ces cavaliers recevait de l'Etat un cheval (*equus publicus*), ou une somme d'argent pour en acheter un (*æs equestre*); mais il y eut, par la suite, une autre sorte de cavaliers, qui ne recevaient pas leur cheval de l'Etat. Tite-Live parle pour la première fois de ces derniers dans la narration du siège de Véies, l'an 403 avant notre ère. Il dit que, durant ce siège, les Romains ayant éprouvé de grands désastres, tous ceux des citoyens qui possédaient une fortune équestre et qui cependant n'avaient pas un cheval de l'Etat servirent volontairement en achetant leur cheval de leurs propres deniers. Il résulta donc de là deux classes de cavaliers ou de chevaliers. Ceux qui appartenaient aux centuries et qui recevaient leur cheval de l'Etat furent nommés *equites equo publico* ou *trossuli*. Le nom de *trossule* vint de

Trossula, ville étrusque, prise par les cavaliers sans le secours de l'infanterie.

Les *trossules*, c'est-à-dire les chevaliers qui recevaient leur cheval de l'Etat, comparaissaient tous les cinq ans devant les censeurs, qui procédaient au recensement et à l'épuration de l'ordre. Rangés par tribus et par centuries, ils défilaient devant les censeurs siégeant au Forum. Chacun d'eux se présentait à pied, menant son cheval par la bride. Si les censeurs n'avaient point de reproche à lui faire, ils le renvoyaient par ces mots : « *Traduc equum*; Emmène ton cheval. » Si, au contraire, sa conduite était répréhensible, les magistrats l'interrogeaient et ouvraient immédiatement une enquête parmi les assistants. Était-il jugé indigne de son rang, on le rayait de la liste des chevaliers, on lui enlevait son cheval ou on lui ordonnait de le vendre au bénéfice du trésor public.

TROST (Martin), orientaliste allemand, né à Hoexter (Westphalie) en 1588, mort à Wittenberg en 1636. Il professa l'hébreu successivement à Koethen, à Helmstedt, à Rostock et enfin à Wittenberg. On lui doit plusieurs ouvrages, notamment : *Novum Testamentum syriace cum versione latina* (Koethen, 1621, in-4°); *Lexicon syriacum ex inductione omnium exemplarium Novi Testamenti syriaci adornatum* (Koethen, 1623); *Grammatica hebraea generalis* (1637). — Son fils, Jean-Martin Trost, exerça la profession de médecin et publia : *De dysenteria* (Runkel, 1677, in-4°); *De lithiasi* (Runkel, 1678, in-4°); *De febre per se nunquam lethifera* (Halle, 1714, in-4°).

TROT s. m. (tro. — V. TROTTER). Allure d'une bête de somme entre le pas et le galop, pour la vitesse, et consistant en ce que l'animal lève simultanément le pied droit de devant et le gauche de derrière, puis le gauche de devant et le droit de derrière : *Aller un bon trot. Aller un grand trot. Avoir le trot franc, le trot égal, le trot court. Les trois allures naturelles du cheval sont le pas, le trot et le galop.* (Buff.) *Jacquelin n'ose prendre sur lui de presser le petit trot habituel de la paisible jument.* (Balz.) *Nous réparions au grand trot de son petit cheval.* (G. de Nerv.) *Sancho suivait Don Quichotte de tout le trot de sa bête.* (L. Viardot.)

— **Fig.** *Mener une affaire au trot, au grand trot, la faire marcher lestement, rapidement. || Mener quelqu'un grand trot, au grand trot, le faire aller très-vite. || Le mener rondement, le malmenier sans relâche.*

— **Encycl.** Le trot s'effectue en trois temps très-distincts; dans le premier, le corps est supporté par les deux membres du bipède diagonal droit; dans le second, il est en l'air, et dans le troisième il est soutenu par le bipède diagonal gauche.

Il est très-facile de se rendre compte du jeu des extrémités à chacune de ces trois périodes successives. Pendant le premier temps, les deux membres du bipède diagonal droit se lèvent ensemble et viennent à la fois rencontrer le sol en ne faisant entendre pour les deux qu'une seule battue. Mais avant qu'ils reviennent à l'appui les deux membres du bipède diagonal opposé se lèvent, car le pied postérieur doit se placer dans la piste du pied antérieur et très-souvent la dépasser. C'est là ce qui constitue le temps intercalaire durant lequel la masse du corps, privée d'appui, se trouve tout à fait suspendue en l'air. Enfin, dans le troisième temps, d'une durée égale à celle du premier, le bipède diagonal gauche parcourt son trajet de la même manière que l'autre bipède. Les membres se meuvent donc par paire, l'antérieur droit avec le postérieur gauche, l'antérieur gauche avec le postérieur droit.

Il existe un moyen de s'assurer que le corps est un instant sans support dans le trot : c'est d'examiner un cheval lancé au grand trot, en se plaçant dans un enfoncement, de manière que les yeux se trouvent au niveau du plan sur lequel il chemine. Vincent et Goiffon admettent que ce moment de suspension est égal, dans le grand trot, au temps d'appui de chaque membre; cette opinion peut être vraie pour quelques trotteurs remarquables; mais pour le plus grand nombre elle nous semble exagérée.

Les déplacements du centre de gravité dans le trot sont très-simples. Ceux qui s'opèrent suivant le sens horizontal peuvent être traduits par une succession de lignes partant chacune du tiers antérieur de l'espace qui sépare les deux pieds d'un bipède diagonal pour aller rejoindre le même point de l'espace semblable qui sépare ceux du bipède opposé. Quant aux déplacements verticaux, ils doivent évidemment consister en deux courbes paraboliques dont l'étendue varie avec la vitesse et l'élévation de l'allure. Le déplacement absolu de la masse du corps ou l'espace parcouru pendant un pas complet du trot est très-considérable. L'expérience prouve qu'un membre, soit antérieur, soit postérieur, parcourt, de son lever à son appui, un espace qui, dans le trot, est au moins double de ce qu'il est dans le pas, ce dont il est facile de s'assurer en opérant avec un cheval qui porte à chaque pied un fer d'une forme particulière. On peut voir ainsi qu'entre la piste qu'un pied vient de quitter et celle où il retombe ensuite il y a une distance considérable.

Nous avons considéré jusqu'à présent ce qu'on nomme le grand trot; mais cette allure peut être moins vive. Dans ce cas, il arrive souvent que la piste du pied antérieur n'est pas recouverte par celle du pied postérieur, qui tombe à l'appui avant de la rejoindre. Il n'y a plus alors le moment de suspension que nous trouvons dans le grand trot, et l'on compte quatre empreintes pour le pas complet, tandis que nous n'en trouvons que deux dans l'allure plus rapide. Lorsque, au contraire, le trot s'exécute avec une grande vitesse, les extrémités postérieures dépassent de beaucoup la trace de celles de devant, qui doivent nécessairement quitter le terrain bien avant que les pieds de derrière les rencontrent. Dans ce cas encore on compte quatre pistes pour le pas complet; mais elles sont disposées d'une manière inverse de celles du petit trot, c'est-à-dire que la piste du pied de derrière, qui dans ce dernier se trouvait en arrière de celle du pied de devant, dépasse celle-ci en avant dans le trot accéléré. Pendant l'allure du trot, d'après Vincent et Goiffon, l'épine dorsale est courbée en bas, et ce changement de position écarte les extrémités antérieures des postérieures, de telle sorte que leurs pistes sont plus éloignées l'une de l'autre que ne le sont les pieds pendant la station. Cette disposition n'existe que dans un trot très-allongé; lorsque l'allure est ordinaire et que les deux pistes se recouvrent, chaque pas complet ne peut porter l'animal en avant que de deux fois la longueur de l'espace qui, dans la station, sépare le membre antérieur de celui de derrière. Cette différence dans la courbure de la colonne pourrait peut-être expliquer pourquoi les réactions éprouvées par le cavalier sont moins dures dans le trot rapide que dans le trot ordinaire.

On ne doit entendre dans le pas complet du trot, d'après l'ordre dans lequel se succèdent les extrémités, que deux battues, exécutées chacune par le posar simultané de deux membres appartenant à un bipède diagonal. Quelques chevaux faibles n'exécutent pas cette allure d'une manière bien régulière et font entendre dans chaque foulée combinée celle des deux pieds qui y contribuent, séparées l'une de l'autre par un espace de temps presque imperceptible. On dit alors que le trot est décomposé.

La vitesse du trot est plus ou moins grande suivant l'énergie musculaire, suivant aussi la conformation des avant-bras et des canons; elle varie du reste beaucoup, suivant que l'animal projette plus ou moins les membres en avant et suivant le degré de leur élévation au-dessus du sol. Cette allure, dont les réactions sont, en général, si dures, appartient presque exclusivement aux solipèdes; encore n'y acquiert-elle pas toute sa régularité sans le secours de l'éducation et de l'exercice; aussi le zèbre, le daim, l'hémione trottent-ils moins bien que le cheval. Elle constitue un mode de progression que l'animal prend dès qu'on précipite sa marche, et qui devient l'intermédiaire entre le pas et le galop.

Le trot du bœuf a les mêmes caractères et acquiert souvent autant d'étendue et de vitesse que celui du cheval. Les pistes postérieures viennent recouvrir les antérieures ou se placer à côté d'elles, et quelquefois même les dépasser.

Le trot est l'allure dans laquelle les réactions sont les plus dures et les mouvements les plus réguliers. Aussi est-ce celle à laquelle on soumet les animaux pour reconnaître les défauts et les qualités qu'ils peuvent posséder dans leurs actions locomotrices.

TROTISE s. f. (tro-ti-ze — du gr. *trótheis*, blesse). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, tribu des noctuides.

TROTIQUE s. m. (tro-ti-ke — du gr. *trótos*, blesse). Entom. Genre d'insectes hyménoptères, tribu des braconides, dont l'espèce type vit au Cap de Bonne-Espérance.

TROTTABLE adj. (tro-ta-ble — rad. *trotter*). Où l'on peut aller au trot : *Ce chemin n'est pas trottable*.

TROTTE s. f. (tro-ta — rad. *trotter*). Petite course à cheval ou en voiture.

TROTTE s. f. (tro-te — rad. *trotter*). Espace de chemin : *Il y a une bonne trotte, une petite trotte d'ici à la ville. Comme il pensait qu'après une trotte de dix-huit lieues et une attente de six heures le voyageur pouvait avoir besoin de repos, il lui souhaita une bonne nuit et l'envoya se coucher.* (Alex. Dumas.)

TROTTE-CHEMIN s. m. (tro-te-che-main — de *trotter*, et de *chemin*). Ornith. Nom vulgaire du moiteux ou cul-blanc. || Pl. des TROTTE-CHEMIN.

TROTTE MENU adj. (tro-te-me-nu — de *trotter* et de *menu*). Qui fait de très-petits pas en trottant. La Fontaine a donné cette épithète à la souris :

La gent *trotte-menu* s'en vient chercher sa peste.

LA FONTAINE.
— **Fig.** *Médiocre : Hélas ! faute d'un peu de toilette, sa beauté trotte-menu, cachée sous un cachemire de poil de lapin, ne pouvait être devinée par personne.* (Balz.) || Peu usité.

TROTTER v. n. ou intr. (tro té — Cheval

let tire ce mot du celtique : armoricain *trot*, trot, trôta, trotter, kymrique *trotiaw*, qu'il croit allié à l'armoricain *troet*, *troud*, pied, kymrique *troed*, irlandais *troich*, même sens. Ces formes pourraient bien se rattacher à la racine sanscrite *trad*, presser; mais il est possible aussi qu'elles viennent elles-mêmes du français, et l'expression latine *ire totutum*, aller au trot, permet de supposer, avec Sau-maise, un verbe latin *tolutare*, contracté en *tlutare*, d'où, par la mutation du l en r, *trutare*, *trotare*). Aller le trot : *Ce cheval TROTTE bien. Il TROTTE lourdement. Je trouve des âmes de paysans plus droites que des lignes, pratiquant la vertu tout naturellement, comme les chevaux TROTENT.* (M^{me} de Sév.) « Monter une bête qui va au trot : *Comme il TROTTE sur sa mule!* » (V. Hugo.)

Vers la ville à l'instant ils trottent côte à côte.

ANDRIEUX.

Se tendre épouse, en trottant avec lui, s'étudiait à charmer son ennui.

VOLTAIRE.

— Par ext. Cheminer, et particulièrement cheminer vivement : *Donnez-moi le plaisir de pouvoir un peu TROTTER avec vous où la fantaisie nous prend d'aller.* (M^{me} de Sév.) *À Paris, les jeunes gens sont toujours à l'affût des intentions secrètes des jeunes filles qui TROTTENT seules dans les rues.* (Balz.) Avec cela, on ne fait TROTTER déjà, déjà, comme si j'étais un militaire. (Mérimee.) En Angleterre, les gens ennuyés de leur maison, et sous prétexte d'un exercice salutaire, font quatre ou cinq lieues tous les jours, comme si l'homme était créé et mis au monde pour TROTTER. (Stendhal.)

Dupe de ton babit et de ton œil fripon, Il se plaît à te voir trotter dans sa maison.

DESMARIS.

— En parlant d'un animal, avoir une allure sautillante qui rappelle le trot du cheval : *Les souris TROTTENT de tous côtés dans une chambre.*

— Fig. Agir vivement : *Sa langue TROTTAIT dru et menu. Ses yeux TROTTAIENT de tous côtés. Son poing agile TROTTE des épaules de l'un sur la mâchoire de l'autre. Je trouvais qu'elle ne m'écoulait plus, et que ses beaux yeux TROTTAIENT par la chambre.* (M^{me} de Sév.) *Lui qui écrit au courant de la plume, qui n'a qu'à laisser TROTTER la sienne, il l'a forcée cette fois à de savants manèges.* (Sainte-Beuve.)

Mais voyez quelle langue et comme cela trotte!

J.-B. ROUSSEAU.

« Tomber vivement, en parlant de coups frappés :

Les coups de poing trottaient.

LA FONTAINE.

— Trotter par ou dans la cervelle, l'esprit, la tête, de ou à quelqu'un, Faire chez lui l'objet d'une idée fixe, d'une préoccupation constante : *L'amour lui TROTTAIT bien un peu DANS LA TÊTE.* (Ch. Nodier.) *Il trouverait peut-être des renseignements sur le prélat, qui ne cessait de lui TROTTER PAR LA TÊTE.* (J. Sandeau.) *Je ne sais quoi vous TROTTE PAR L'ESPRIT.* (Al. Dumas.)

Qu'est-ce donc qui vous trotte ainsi par la cervelle ?

V. HUGO.

Toi qui ne crois à rien, tu diras que c'est bête, Mais ce miroir cassé me trotte par la tête.

E. AUGIER.

— Fam. On entendrait une souris trotter, Le silence est si profond qu'on entendrait le moindre bruit.

— Prov. Qui ne peut galoper, qu'il trotte, Que celui qui ne peut aller aussi vite qu'il voudrait aille aussi vite qu'il peut.

— Man. Trotter menu, Avoir le trot court, avancer peu en allant au trot. « Trotter des épaules, Trotter lourdement, avec un grand mouvement des épaules.

— V. a. Trotter à la longe, Faire trotter à la longe, en parlant d'un cheval : Trotter un cheval à LA LONGE.

TROTTER (Théodore), médecin anglais, mort en 1781. Il fut membre de la société royale d'Edimbourg, chirurgien de la marine, et enfin médecin de la flotte sous le commandement de l'amiral lord Howe. On lui doit deux ouvrages intéressants sur le scorbut et sur l'ivresse. Le premier a pour titre : *Observations on the scurvy* (Edimbourg, 1785, in-8°); le second : *De ebrietate ejusque effectibus in corpus humanum* (1788, in-4°); on lui doit en outre : *A review of the medical department in the british navy* (Londres, 1790, in-8°); *Medical and chemical essays* (Londres, 1795, in-8°); *Medica nautica* (Londres, 1797-1801, 3 vol. in-8°), etc.

TROTTEREL, sieur d'AVES, poète dramatique français. Une faute d'impression passée dans quelques livres nous a fait défigurer le véritable nom de cet auteur. V. FROTTEREL.

TROTTERIE s. f. (tro-te-ri — rad. trotter). Action de trotter; petite course : *Je gronde M. de Grignan de vous avoir menée à Marseille. Je ne saurais approuver cette TROTTERIE inutile.* (M^{me} de Sév.) « Inutile. »

TROTTEUR, EUSE s. (tro-teur, eu-ze — rad. trotter). Manège. Cheval dressé à trotter : *Un bon TROTTEUR. Cette jument est une excellente TROTTEUSE.*

— Cheval de manège qu'on ne fait jamais

aller qu'au trot : *Il ne monte encore que le TROTTEUR.*

— Par ext. Personne qui trotte, qui marche vivement : *C'est un TROTTEUR déterminé.*

TROTTI (Jean-Baptiste), dit le Malosso, peintre italien, né à Crémone en 1555, mort après 1607. Son maître, Bernardino Campi, le prit en si vive affection qu'il lui fit épouser sa nièce et lui légua en mourant son atelier. Sa renommée naissante lui valut d'être appelé à Parme pour y exécuter des travaux concurremment avec Augustin Carrache. Ce dernier, s'étant aperçu que l'artiste de Crémone, dont le talent était inférieur au sien, plaisait généralement plus que lui, dit un jour dans un accès de mauvaise humeur : « Le Trotti est un os bien dur (*mal osso*) qu'on m'a donné à ronger. » De là vint le surnom de Malosso, que Trotti lui-même s'empressa d'adopter et dont il signa plusieurs de ses ouvrages. Le peintre crémonais n'avait pas les grandes et solides qualités de dessin et de coloris qui distinguaient A. Carrache; mais il possédait un charme et une grâce d'exécution des plus séduisants. Il avait fait une étude toute particulière du Corrège et surtout de Sojaro, dont il imita le style gracieux et riant, le brillant coloris et la beauté des figures. Trotti prodigua trop le blanc et d'autres couleurs éclatantes, ce qui fait que l'on reproche à quelques-uns de ses tableaux de ressembler à la peinture sur porcelaine. En outre, il travaillait avec une excessive rapidité, et sa peinture non-seulement manque de relief, mais encore pêche souvent par la dureté des contours. Parmi ses fresques, on cite particulièrement celles qu'il exécuta au palais del Giardino à Parme, et celles de la chapelle de la Résurrection à Crémone, où il représenta des traits du Nouveau Testament. Ses meilleurs tableaux, dont les compositions sont extrêmement variées et les têtes d'une beauté ravissante, se trouvent à Crémone. Nous citerons : la *Vierge et les Saints protecteurs de Crémone*; la *Descente du Saint-Esprit*; la *Résurrection du Christ*; *Saint Thomas d'Aquin*; *Sainte Catherine au pied de la croix*; la *Décollation de saint Jean-Baptiste*; la *Vierge avec saint Hyacinthe et sainte Cécile*; le *Sauveur et la Vierge*; la *Tentation de saint Antoine*; une *Descente de croix*, etc. — Son neveu et son élève, Euclide TROTTI, s'adonna également à la peinture et s'attacha à l'imiter. S'étant rendu coupable de haute trahison, il fut jeté en prison, où il mourut, croit-on, du poison que lui firent prendre ses parents pour le soustraire à un supplice infamant. On a de lui deux tableaux représentant des traits de la *Vie de l'apôtre saint Jacques*, et on lui attribue le beau tableau de l'*Ascension* qu'on voit à Saint-Antoine de Milan.

TROTTER, IÈRE adj. (tro-tié, i-è-re — rad. trotter). Qui aime à trotter : *Esprits TROTTERES et déambulateurs, amateurs du changement et de la variété.* (Le Sage.) « Vieux mot.

TROTTEIN s. m. (tro-tain — rad. trotter). Pop. Méchant trottequin : *Il n'a qu'un respectable TROTTEIN.*

— Petit commis employé aux courses en ville : *Les modistes ont remplacé le TROTTEIN, le piquant, l'agaçant, le semillant petit TROTTEIN, qui, depuis un temps immémorial, était chargé de porter aux dames leurs chapeaux et leurs bonnets nouveaux, par un grand dadaï en livrée.* (L. Huart.)

TROTTEINER v. n. ou int. (tro-ti-né — rad. trotter). Manège. Avoir un trot très-court, en parlant du cheval.

— Monter une bête qui trotte : *Adieu! voilà M^{me} Rose. Voyez comme ga TROTTEIN légèrement et d'un air décidé!* (G. Sand.) *Un jeune homme monté sur un petit bidet TROTTEINAIT le long du grand chemin de Cambridge.* (A. Tasty.)

— Par anal. Aller d'un pas court et pressé : *Tantôt j'étais, pour ainsi dire, cloué sur place, tantôt je TROTTEINAI d'ici et delà.* (Champfleury.) *Cet alcade, qui a tant TROTTEINÉ d'un petit pas de vieillard pouffif, est Bouffé.* (Balz.)

TROTTEING s. m. (tro-tinng — mot anglais). Turf. Lutte de chevaux allant au trot.

TROTTOIR s. m. (tro-toir — rad. trotter). Espace ménagé sur les côtés d'une route ou d'une autre voie de communication, et réservé aux piétons. *Le lendemain, comme elle approchait du magasin, elle vit effectivement Horace qui s'avançait sur le trottoir en l'attendant.* (G. Sand.) *En Hollande, le canal est partout bordé d'un trottoir.* (Th. Gaut.)

Des piétons affairés encombraient le trottoir.

ANCELOT.

— Fig. Etre sur le trottoir, Etre dans la bonne voie pour réussir. « Etre en lumière, occuper une position éclatante, être, comme on dit encore, sur le chandelier : *Qui se met sur le trottoir et l'échafaud de ce monde, il faut qu'il couche de sa vie et la fasse courir fortune.* » (Et. Pasquier.) « Vieux en ce sens.

— Battre le trottoir, Faire trottoir, Exploiter le trottoir, chercher des clients sur le trottoir, en parlant des femmes de mauvaise vie : *Telle actrice, qui fit courir tout Paris, est réduite aujourd'hui à FAIRE TROTTOIR.*

— Encycl. P. et chauss. Ce fut vers 1825 qu'on créa les trottoirs, tels qu'on les voit aujourd'hui dans les principales rues des grandes villes. Les premiers furent établis en lave de Volvic, qui ne put résister à la circulation des rues de Paris, et qui fut bientôt remplacée par le granit, lequel, quoique coûtant plus cher, est cependant plus économique à cause de sa plus grande durée. Quelque temps après, on fit l'essai du bitume, qui laissa d'abord beaucoup à désirer, mais dont l'emploi s'est aujourd'hui généralisé. Les trottoirs établis sur les routes, comme ceux des rues dans les villes, sont défendus contre le frottement des voitures, quelquefois par un simple revêtement en gazon et, le plus souvent, par une bordure solide en pavés de rebut ou en pierres brutes posées jointivement. Ces bordures ne conviennent qu'aux routes peu soignées. Si la circulation est un peu active, on compose les bordures de masses plus considérables et susceptibles de résister par leur propre poids, tels que des blocs de pierres de 0m,30 de hauteur, 0m,20 à 0m,30 de largeur et de longueur variable. Ces blocs se font en grès, en pierre calcaire de Château-Landon ou en granit. Ce dernier est de toutes les pierres la plus propre à cet usage; il est dur et se taille avec assez de facilité. Les bordures en granit sont droites ordinairement, à refouillement, ou circulaires. Les premières ont 0m,20 de largeur à leur sommet, une pente totale en travers de 0m,01, et 0m,32 de largeur à leur base, qui est horizontale. Leur hauteur est de 0m,30 pour la face postérieure et de 0m,39 pour la face antérieure, avec une pente de 0m,03. Les deuxièmes, employées dans quelques rues de Paris, notamment dans les rues Vivienne et Neuve-des-Petits-Champs, ont un refouillement dont la profondeur verticale est de 0m,09 et la largeur horizontale de 0m,15 à partir du bord du pavé. Ce creux a pour but de placer le ruisseau sous le trottoir lui-même. Pour éviter le brisement des bordures à refouillement en granit au droit des portes cochères qui livrent passage aux voitures, on emploie des bordures à refouillement en fonte, qui se composent de pièces de 0m,01 à 0m,03 d'épaisseur, formant à la fois rigoles et encoirbellement. Les troisièmes ou bordures circulaires se placent à l'encoignure des voies publiques, et sont arrondies extérieurement en arc de cercle, suivant des rayons de courbure de 1 mètre, 1m,50, 2 mètres, 2m,50, 3 mètres et 3m,50. Les bordures de 1 mètre de rayon sont d'un seul morceau, lorsque l'arc qu'elles embrassent n'est pas de plus de 90°; au delà de ce nombre, elles sont de deux morceaux. Les bordures de 1m,50, 2 mètres et 2m,50 de rayon sont d'un seul morceau pour un arc de raccordement de 45° et au-dessous; de deux morceaux égaux pour un arc de 45° à 90°, et de trois morceaux pareillement égaux pour un arc de 90° à 135°. Enfin, les bordures de 3 mètres et 3m,50 sont d'un seul morceau pour un arc de 30° et au-dessous; de deux morceaux égaux pour 30° à 60° et de trois morceaux pour 60° à 90°, etc.

Le mode de construction de la chaussée des trottoirs est très-varié : le long des routes, cette dernière est en terre ou bien en terre recouverte de gravier battu et damé; dans les traverses et sur les points fréquentés, on emploie un pavage en pavés refendus posés sur une couche de béton ou de mortier, et rejointoyés en mortier. Dans les villes comme Paris, Lyon, Nantes, Bordeaux, etc., on fait usage : 1° de dalles en granit ayant au moins 0m,10 d'épaisseur, posées sur un lit de mortier hydraulique de 0m,03 d'épaisseur, étendu sur une couche de sable de 0m,10; 2° de dallages bitumineux formés d'une couche de mastic de bitume naturel de 0m,015 au moins d'épaisseur, reposant soit sur une couche de béton hydraulique de 0m,10, soit sur une couche de gravier parfaitement pilonné et arrosé avec un lait de chaux hydraulique. Le granit du dallage et des bordures employés à Paris provient de Normandie et est extrait des bancs les plus durs des carrières de Flamanville, près Cherbourg, et de divers lieux proches de Vire, notamment de Sainte-Honorine-le-Guillaume, canton de Putanges, arrondissement d'Argentan. Le mastic bitumineux employé pour les dallages est composé de la manière suivante : goudron minéral de Bartenne, 7 kilogr. 50; asphaltite de Seyssel ou du val de Travers, 90 kilogrammes; huile de résine, 2 kilogr. 50; sable, 50 kilogrammes. La consistance de ce mastic est telle, qu'à la température de 25° une pointe d'acier ayant la forme d'une pyramide quadrangulaire, dont la hauteur est égale au côté de la base, s'y enfonce de 0m,005 à 0m,006, sous une pression de 70 kilogrammes prolongée pendant 5 secondes.

Un arrêté préfectoral en date du 15 avril 1846 règle la largeur des trottoirs. Les dispositions de cet arrêté, qui sont encore en usage aujourd'hui, ont été successivement complétées par des arrêtés de 1847, 1852, 1856 et 1857, réglant le mode d'établissement des trottoirs et des plantations.

Le mètre de bordure droite en granit posée revient à 17 fr. 50 et le dallage en granit à 23 fr. 50 le mètre carré. Les bordures circulaires coûtent 25 fr. 60 le mètre linéaire. Un mètre carré de dallage en bitume est estimé à 5 fr. 50, et l'entretien à 0 fr. 30 par an. Un trottoir, avec bordure droite en granit et dallage en granit, d'une largeur de 4 mètres,

revient à 104 fr. 15 le mètre courant, tandis qu'un trottoir en bitume avec la même bordure et la même largeur ne coûte que 37 fr. 55 le mètre courant.

Depuis quelques années, on fait des essais sur différents matériaux que l'on a reconnus propres à la confection des trottoirs; jusqu'à présent, ces essais incomplets n'ont pas permis de se prononcer d'une manière favorable et certaine sur les avantages qu'ils présentent, soit au point de vue de la résistance aux chocs, soit à celui de la résistance à l'usage.

Lorsque le conseil municipal d'une ville reconnaît qu'il est nécessaire d'établir des trottoirs dans les rues et places dont les alignements ont été approuvés par décret, la dépense de construction des trottoirs est répartie entre les communes et les propriétaires riverains.

TROTZ (Chrétien-Henri), jurisconsulte hollandais, né à Colberg en 1701, mort en 1778. Il fut successivement professeur de droit à Franeker et recteur de l'académie d'Utrecht, où il enseigna en même temps le droit hollandais. Ses principaux ouvrages sont : *De termino moto* (Utrecht, 1730, in-4°), *Traité de l'origine des bornes*; *Hermanus Hugo de prima scribendi origine et universa rei literarum antiquitate* (Utrecht, 1738, in-8°); *De libertate sentiendi dicendum jurisconsultis propria* (Franeker, 1741, in-4°); *Theses juris publici ad leges fundamentales federati Belgii* (Franeker, 1745); *Jus agrarium federati Belgii* (Franeker, 1753, 2 vol. in-4°); *Jus agrarium Romanorum* (Franeker, 1753, in-4°); *De jure federati Belgii publico* (Franeker, 1755, in-4°). On lui attribue sans preuve un ouvrage hollandais intitulé : *Machiavel républicain*.

TROU s. m. (trou — subst. verbal de trouer). Solution de continuité d'une surface, présentant une ouverture dont la longueur n'excède pas de beaucoup la largeur : *Creuser un trou dans la terre, dans un mur, dans une planche. Un trou rond. Un trou carré. Un trou profond. Boucher un trou. Pratiquer un trou pour planter un arbre. Le trou a beau être petit, si le vin passe, le tonneau se vide.* (De Jussieu.)

Vous souvient-il, monsieur, quand ma maudite mule Me jeta par malice en ce trou si profond ?

REGNARD.

— Plaie, déchirure produite sur la peau par un choc violent : *Il s'est fait, en tombant, un trou à la tête.*

— Cavité, naturelle ou non, dans laquelle se loge un animal : *Un trou de rat. Un trou de lapin. Un trou de serpent. Un trou de taupe. Un trou de fourmi. Un trou de ver. La souris ne sort de son trou que pour chercher à vivre.* (Buff.)

— Logement, demeure, lieu de séjour presque inhabitable : *Pour moi, je n'aime ni les trous ni les palais, mais je suis très-content d'une maison riante et commode.* (Volt.)

Tous les trous sont égaux pour un homme qui pense.

VOLTAIRE.

— Solution de continuité dans une étoffe, et particulièrement dans une pièce de vêtement : *Faire un trou à son habit. Avoir des trous à ses bas, à ses souliers.*

— Faire son trou, Se faire une position dans le monde : *Il faut vivre, il faut trouver sa place et FAIRE SON TROU.* (A. de Vigny.)

— Faire mettre quelqu'un dans un trou de souris, Lui inspirer une peur telle que tous les endroits lui sont bons pour se cacher. « L'effrayer à l'excès.

— Boire comme un trou, Boire excessivement, par allusion à la grande quantité d'eau qu'absorbe un trou creusé dans la terre.

— N'avoir rien vu, n'avoir vu le soleil, ne voir les choses que par un trou, que par un trou de bouteille, Etre ignorant de ce qui passe, ne pas connaître les choses : *Je vous dis encore une fois qu'il n'y a qu'à rire de tout cela; vous ne voyez les choses que par un trou de bouteille.* (Volt.)

— Mettre la pièce à côté du trou, Se servir d'un expédient qui ne peut amener de résultat.

— Boucher un trou, Acquitter une dette. « Faire un trou pour en boucher un autre, Emprunter pour acquitter une dette. » Faire un trou pour ôter une tache, Tomber dans un plus grand mal pour en réparer un moindre : *Couvrir une faute par un crime, c'est FAIRE UN TROU POUR ENLEVER UNE TACHE.* (A. d'Houdetot.) « Faire un trou plus grand qu'il n'est, Accroître un mal qu'on voulait guérir.

— Faire un trou à la lune, S'enfuir précipitamment, pour ne pas payer ses dettes.

— Homme bon à mettre à un trou où rien ne passe, Homme bon à rien.

— Trou de chou, Trognon de chou. « Expression vieillie.

— Loc. pop. On lui boucherait le trou du cul avec un grain de mil, Il a une peur excessive.

— Prov. A petit trou, petite cheville, Il faut mettre en tout une proportion, une mesure convenable. « Autant de trous, autant

de chevilles. Se dit en parlant d'une personne qui trouve en toute circonstance un expédient pour se tirer d'affaire. *« Souris qui n'a qu'un trou est bientôt prise. Une seule ressource ne suffit pas pour se tirer d'affaire. »*

— Jeux. Ouverture pratiquée au pied de la muraille, du côté opposé à la grille, dans un jeu de paume : *Donner de volée dans le trou.*
« Au tritrac, Avantage de douze points que l'on marque en plaçant un fichtet dans un trou : La partie de tritrac se gagne en douze trous. »

... Une école maudite
 Me coûte en un instant douze trous tout de suite.

REGNARD.

— Loc. fam. *Faire en deux coups six trous*, Faire des progrès rapides, par allusion au jeu de tritrac.

— Théâtre. *Trou du souffleur*, Ouverture ménagée dans le plancher de la scène, pour loger le souffleur.

— Peint. Vide laissé mal à propos dans une toile; espace qui devrait être couvert et qui ne l'est pas. *« Partie du premier plan qui, étant de même valeur que le fond, est reculée par ce fait et ressemble à un trou creusé dans ce premier plan. »*

— Mar. Abri pour les bâtiments, sur une côte. Peu usité. *« Trou d'écoute »*, Chacun des trous ronds creusés obliquement dans des bouts de bois, pour faire passer les écoutes. *« Trou de civadière »*, Chacun des trous pratiqués dans la voile de civadière, pour donner un écoulement à l'eau dont les lames couvrent quelquefois cette voile. *« Trou du chat »*, Vide entre le plancher d'une hune et le mâ, pour laisser passer un homme et descendre les manœuvres. *« Trou de la clef »*, Ouverture qui reçoit la clef d'un mâ.

— Art milit. *Trou de loup*, Excavation pratiquée autour d'un ouvrage, pour en rendre l'abord plus difficile.

— Techn. *Trou d'homme*, Ouverture pratiquée dans une chaudière, assez grande pour qu'un homme puisse s'y introduire, en visiter et réparer l'intérieur.

— Anat. Cavité percée de part en part; orifice d'un canal : *Trou nasal*, *Trou de l'oreille*. *« Trou de Botal »*, Ouverture qui existe dans la cloison des oreillettes du cœur, chez le fœtus. *« Trou de Monro »*, Orifice qui existe entre les pédoncules de la glande pinéale. *« Trou ovale »*, Ouverture sous-pubienne de l'os iliaque.

— Constr. *Etre sur le trou*, Se dit des pierres extraites de la carrière, mais qui sont encore près du puits d'extraction.

— Econ. rur. *Trou à fumier*, Fosse pratiquée en terre, dans le voisinage d'une ferme, pour recevoir le fumier.

— Encycl. Anat. *Trou de Botal*, Ce trou, qui conduit dans l'oreille gauche le sang venant de la veine cave inférieure, est large et dépourvu de valvule jusqu'au troisième mois de la vie intra-utérine; mais à cette époque, on voit naître à la partie inférieure de l'orifice une membrane en forme de croissant à concavité supérieure. Cette membrane est unie par sa partie postérieure avec la valvule d'Eustache et forme avec elle une gouttière qui conduit le sang de la veine cave inférieure dans l'oreille gauche. Au moment de la naissance, ce repli membraneux monte de plus en plus pour fermer complètement le trou de Botal. V. CŒUR ET OREILLETTE.

— *Trous déchirés antérieur et postérieur*, Ces trous sont situés à la base du crâne. V. CRÂNE.

— *Trous de conjugaison*, On appelle ainsi les trous formés par la réunion des échancrures des vertèbres. V. VERTÈBRE.

— *Trous grand et petit rond*, Ces trous sont situés à la base du crâne. V. CRÂNE.

— *Trou stylo-mastoldien*, On appelle ainsi un trou situé du côté externe de la face inférieure du temporal, qui donne passage au nerf facial et à l'artère stylo-mastoldienne. V. TEMPORAL.

— *Trou de Monro*, Les pédoncules de la glande pinéale, en se réfléchissant de bas en haut pour s'unir à la voûte, décrivent une courbure dont la concavité regarde en haut et en avant; de la réunion de ces deux courbures opposées résulte un orifice ovalaire destiné à établir une communication entre le troisième ventricule et les ventricules latéraux; orifice déjà connu de Galien, mentionné aussi par Vésale, mais que Monro décrit dans tous ses détails et avec la plus grande exactitude; de là le nom de trou de Monro sous lequel il est désigné depuis cette époque. Ce trou donne passage au cordon qui réunit les plexus choroïdes du ventricule moyen, aux plexus choroïdes des ventricules latéraux, à l'origine des veines de Galien.

— *Trou auditif interne*, V. OREILLE.

— *Trou borgne de Vicq-d'Azur*, On appelle ainsi un trou situé en haut et sur la ligne médiane de la face antérieure du bulbe rachidien. V. BULBE ET ISTHME DE L'ENCÉPHALE.

— *Trou borgne du frontal*, On appelle ainsi un trou situé au bas de la ligne médiane de la face postérieure du frontal, qui

loge une expansion de la dure-mère et une petite veine qui va se jeter dans le sinus longitudinal supérieur. V. FRONTAL.

— *Trou borgne de la langue*, V. LANGUE.

— *Trou condylien*, On appelle ainsi un petit conduit situé à la face supérieure de l'occipital, où passent le nerf grand hypoglosse et une petite branche artérielle. V. OCCIPITAL.

— *Trou vertébral*, Ce trou sépare le corps des vertèbres de l'apophyse épineuse. Il forme avec le trou des autres vertèbres le canal rachidien. V. ce mot.

— Théâtre. Le trou du souffleur est une ouverture carrée, pratiquée au milieu de l'avant-scène du théâtre, devant le pupitre du chef d'orchestre, et recouverte par un grand capuchon en bois. Le souffleur entre dans ce trou par les dessous de la scène; il y a juste la place d'une personne. Le souffleur s'y assied, et son siège est disposé de telle façon que sa tête seule, cachée d'ailleurs aux spectateurs par le capuchon de bois, passe au-dessus du plancher de la scène. Il a devant lui un petit pupitre sur lequel est placé le manuscrit de la pièce que l'on joue et qui lui sert à souffler les artistes. Dans les théâtres lyriques, le trou du souffleur doit être aménagé de façon à recevoir deux personnes, parce que ces théâtres ont besoin de deux souffleurs, l'un pour les paroles, l'autre pour la musique. Enfin, dans les théâtres où l'on danse, le capuchon qui recouvre le trou du souffleur est mobile et articulé, de façon à pouvoir, en s'abaissant, boucher le trou en offrant une surface plane. Le trou est ainsi bouché pour deux raisons : d'abord, pour que la vue des jambes des danseuses ne soit pas obstruée par la présence du capuchon; ensuite, pour éviter les accidents qui pourraient résulter d'une chute faite par un danseur ou une danseuse dans ce trou dangereux.

TROUBADOUR s. m. (trou-ba-dour — provençal *trobador*, mot qui signifie proprement le trouveur; du verbe *trobare*, qui correspond au français *trouver*, et qui signifiait quelquefois, comme ce dernier, faire de la poésie). Littér. Poète provençal du moyen âge.

— Fam. Poète ou chanteur de romances : ...Eh bien ! mon cher, j'ai peur d'avoir l'air bête; . Un mari troubadour à cet air est enclin.

Mme E. DE GIRARDIN.

— Pop. Troupier. *« Par apocope, on dit souvent TROUBADE. »*

— Adjectiv. Se dit d'un genre sentimental, plein de recherche et d'afféterie, qui était à la mode, dans les arts, sous le premier Empire : *Au chevet du lit, en un cadre de bois noir, pendait une de ces gravures TROUBADOUR, style Empire, dont notre rue Saint-Jacques a inondé toute l'Europe il y a quarante ans.* (V. Hugo.)

— Encycl. Littér. Les troubadours sont les trouvères du Midi, de même que les trouvères sont les troubadours du Nord; ceux-ci parlent la langue d'oc, ceux-ci la langue d'oïl, différence bien peu radicale. Cependant, quoique cette division des langues romanes de la France soit reconnue aujourd'hui comme assez arbitraire et parfois mal fondée, il existe entre les idiomes du Nord et ceux du Midi, entre les mœurs des poètes qui les ont mis en œuvre, et jusqu'entre les genres mêmes de leurs compositions, une ligne de démarcation si tranchée, on pourrait dire une antipathie si profonde, qu'il n'y aurait aucune utilité à comprendre sous un seul et même article, comme la logique semble y inviter, les troubadours et les trouvères. La force des choses contraindrait sans cesse à les envisager séparément.

Lesquels, des troubadours ou des trouvères, doivent être regardés comme les plus anciens? Cette question est difficile et dépend du degré de perfection qu'aurait atteint d'abord soit la langue d'oc, soit la langue d'oïl. Les témoignages contemporains ne sont qu'approximatifs; ainsi, d'un côté, Guillaume le Conquérant transporte en Angleterre, au xie siècle, la langue romane du Nord, ce qui atteste qu'elle était déjà fixée et elle n'avait pu l'être que par les trouvères; d'un autre, Constance de Provence, venant épouser Robert, fils de Hugues Capet, en l'an 1000, amène avec elle toute une cour de poètes provençaux, c'est-à-dire des troubadours. Ainsi, le xie siècle marque l'avènement de l'une et de l'autre poésie; mais on les trouve toutes deux, dès cette époque, à un point de culture assez avancé pour être convaincu que les premiers essais dataient de plus haut encore. Pour ce qui regarde les troubadours, nul doute qu'ils ne soient les héritiers naturels des poètes de la décadence latine. « En considérant, dit M. Eugène Baret, que la poésie des troubadours naît et se développe exclusivement dans les contrées qui formaient les sept provinces méridionales de la Gaule romaine, comment se refuser à croire que la cause première, la raison la plus générale de cette renaissance poétique, réside dans les germes encore vivaces de la civilisation et de la culture antiques dont brillèrent si longtemps ces belles contrées?... Quel que fût, en effet, l'heureux naturel des races parmi lesquelles a fleuri la poésie dite provençale, il est impossible d'expliquer uniquement par un instinct heureux les raffinements littéraires

auxquels nous faisons allusion. De tels raffinements ne s'improvisent pas; ils supposent de longs tâtonnements, ils sont l'œuvre du calcul et de la réflexion industrielle. Nous voyons plutôt dans ces formes savantes un héritage ancien que reçurent les troubadours de la décadence romaine et les derniers efforts où s'épuisa la langue latine. »

Le caractère distinctif de la poésie des troubadours, c'est la mollesse, la grâce, la flatterie; elle reflète admirablement leur vie errante, partagée entre le souci de la gloire, l'amour des femmes et le besoin de pourvoir aux nécessités de la vie. Tandis que les trouvères, d'un génie plus mâle, maniant une langue plus rude, s'exercent à des compositions épiques, élèvent la poésie à la hauteur de leur caractère et tiennent pour la plupart d'une main la plume, de l'autre l'épée; les troubadours, amollis par une vie plus facile, un climat plus enervant, se contentent le plus souvent de composer des chansons, remarquables, il est vrai, quelquefois par leur esprit, leur naïveté, mais presque toutes entachées de mauvais goût, de longueurs, de diffuses subtilités. « La profession de troubadour, dit à cet égard un des critiques les plus compétents, E.-J. Delécluze, était ordinairement suivie bien plutôt pour parvenir à la fortune, aux honneurs, ou même au bien-être de la vie, que comme une occasion d'illustrer son nom et d'acquiescer de la gloire. Aussi règne-t-il dans la poésie des troubadours un ton d'insouciance et de légèreté qui jure absolument avec les formules monotones de constance, de fidélité et de tendresse factice dont ils enlèvent leurs chansons d'amour. Dans ces poésies on trouve sans doute des pensées fines, des tours délicats et spirituels; elles renferment des détails curieux pour l'histoire, et surtout des satires pleines de verve; mais bien rarement on y rencontre l'expression d'une passion véritable et profonde, d'un sentiment sincère, et jamais un vers qui aille droit au cœur ou qui nourrisse profondément la pensée. »

Néanmoins, la vie intime de tout le midi de la France respire dans les chansons lyriques ou satiriques des troubadours. La guerre, la religion et les femmes sont leurs trois grandes sources d'inspiration. Ils vont dans les châteaux et les cours d'amour charmer leurs hôtes ou disputer les prix de poésie; les plus fameux sont considérés comme des dispensateurs de gloire et de renommée, parce qu'ils chantent les hauts faits des barons; à ce titre, ils sont royalement accueillis, magnifiquement récompensés.

Au xie et au xii^e siècle, la langue et la littérature du midi de la France sont exactement les mêmes que celles du nord de l'Espagne; non-seulement il y a une fusion complète de langage, mais les délimitations de pays n'existent pas; les comtes de Barcelone, grands protecteurs des lettres et des arts, règnent à Toulouse et à Montpellier; ainsi, bien avant Louis XIV, et plus réellement, il fut une époque où il n'y avait pas de Pyrénées. Les troubadours provençaux, limousins et catalans forment une seule famille, et cette circonstance explique comment la langue qu'ils parlaient, se retirant peu à peu vers les Pyrénées, les franchissant, s'installant à demeure d'autre côté des monts et devenue enfin l'espagnol en se fondant avec la langue des Goths et celle des Maures, ne subsista plus en Provence qu'à l'état de patois ou de dialecte, tandis que l'idiome des trouvères, gagnant peu à peu au sud de la Loire le terrain que perdait celui des troubadours, constituait la langue française.

La destruction du comté de Toulouse porta un coup funeste aux troubadours; ils n'obtinrent plus la même considération, ils trouvèrent difficilement des protecteurs assez puissants pour leur assurer une vie paisible et sûre. Alors ils se virent contraints de se grouper pour lutter ensemble contre les difficultés de leur position nouvelle. C'est ainsi que fut fondée la *trés-gaie compagnie des sept troubadours* de Toulouse. En l'année 1323, le mardi après la Toussaint, ils se réunirent dans le faubourg des Augustines et écrivirent une lettre circulaire par laquelle ils conviaient tous les poètes à venir dans ce même lieu le 1^{er} mai suivant pour y lire leurs vers. Une violette d'or devait être la récompense de celui qui lirait les meilleurs vers. A l'époque fixée, un grand nombre de troubadours se rendirent à l'invitation qu'ils avaient reçue; chacun d'eux lut sa pièce de vers, il y en eut même qui en lurent plusieurs, et ce fut Armand Vidal, de Castelnau-d'Aud, qui remporta le prix. Telle fut la première origine des jeux floraux, qui furent plus tard restaurés par Clémence Isaure.

L'amour idéal et chevaleresque, ce sentiment qui, sous l'influence de la religion et surtout du culte de la Vierge, releva singulièrement la femme, trop abaissée par l'antiquité, et en fit la dame, c'est-à-dire la souveraine maîtresse de la pensée et des actions humaines, n'eut pas de plus héroïques soutiens que les troubadours; ils furent en cela les précurseurs de Dante, qui les regarda toujours comme ses maîtres et dont les sonnets auraient pu être lus aux cours d'amour. Ces réunions solennelles, parmi lesquelles celles du Puy, de Pierrefeu et de Romanin étaient les plus célèbres, se transformaient en des sortes de tournois poétiques où les plus habiles venaient recevoir le prix de leur

talent. A la cour d'amour du Puy se rattache une anecdote caractéristique. Un chevalier troubadour, Richard de Barbezdem, avait perdu les bonnes grâces de sa dame par suite d'une indiscrétion; en vain il avait sollicité son pardon. « Je ne lui pardonnerai, avait-elle répondu, qu'autant que cent barons, cent chevaliers, cent dames, cent damoiselles me crieront à la fois merci sans savoir à qui leur prière s'adresse. » Le chevalier réfléchit que le temps approchait des fêtes de la cour du Puy. Il se dit que sa dame y viendrait; il composa une *cansó*, et le matin de la fête il monta sur l'estrade et chanta devant l'assemblée une plainte si touchante, d'un accent si vrai, que toute la foule cria merci et Richard reçut le pardon de sa dame.

L'histoire du troubadour Geoffroy Rudel, amoureux d'une dame qu'il ne connaissait qu'en peinture, caractérise bien aussi l'exaltation sentimentale de ces poètes. Geoffroy Rudel ayant vu un portrait de la comtesse de Tripoli, qui habitait la terre sainte, se sentit attiré au cœur et prit la résolution de partir pour la croisade. Malgré les regrets de ses nombreux amis et les efforts qu'on fit dans Béziers et dans d'autres villes pour le retenir, il s'embarqua et adoucit la traversée en composant des vers sur son voyage qui, joyeux d'abord, finit bien tristement. Tombé malade en route, le troubadour était mourant lorsque le navire aborda Tripoli. On annonça dans la ville moitié française, moitié sarrasine, qu'il arrivait un vaisseau d'Ocident et que sur ce vaisseau se trouvait un chevalier, un poète attiré par la réputation de vertu et de beauté de la comtesse de Tripoli; qu'il demandait à la voir avant d'expirer. La comtesse, touchée, se rendit à bord et donna sa bague au chevalier, qui n'eut que le temps de la porter à ses lèvres avant de mourir. La comtesse le fit ensevelir dans l'église des Templiers et prit le voile de religieuse.

Ces aspirations incessantes vers l'idéal, ces passions épurées et respectueuses cachaient peut-être, on l'a soupçonné non sans raison, plus d'amour sensuel qu'on ne serait tenté d'en soupçonner au premier abord; car il ne faut pas perdre de vue qu'en même temps que des canzones, des complaintes, des jeux-partis et autres poésies éthérées, les troubadours nous ont légué des fabliaux, des tenons et des sirventes qui peignent les mœurs de leur temps sous des couleurs aussi vraies que naïves, et les femmes des fabliaux étaient apparemment les mêmes que celles des canzones. Néanmoins, les troubadours, en idéalisant la femme et les passions qu'elle inspire, obéissaient à un besoin des esprits élevés; ils donnaient à notre caractère et à nos mœurs ces dehors chevaleresques et courtois qui ont persisté.

Il est tout au moins permis de soupçonner que la poésie donna mainte fois accès aux plus pauvres troubadours dans le cœur des belles châtelaines. L'aventure de Bernard de Ventadour en fait foi. Ce Bernard était fils d'un serf du comte de Ventadour; son aptitude pour les lettres, ses précoces talents poétiques engagèrent le comte à lui faire donner une éducation soignée. Bernard faisait de jolis vers, les déditait à la comtesse, les chantaient à ses pieds, si bien qu'un jour le comte fit enfermer sa femme dans une tour du donjon et mit le chanteur à la porte. Le malheureux se réfugia à la cour d'Éléonore de Guyenne, puis à celle de Raymond, comte de Toulouse, où de nouvelles passions remplirent sa vie; quand il eut passé l'âge d'être aimé, il se fit moine. Bertrand de Born acheva aussi dans le cloître une existence donnée tout entière à la poésie et à l'amour.

Les troubadours n'étaient pas tous d'une condition servile ou infime; des seigneurs, des princes, des rois même s'adonnaient à la poésie provençale : Frédéric Barberousse, Richard Cœur de Lion, Alphonse II et Pierre III d'Aragon, Guillaume IX de Poitiers, Frédéric II, roi de Sicile, le dauphin d'Auvergne, le comte de Foix, le prince d'Orange, le marquis de Montferrat disputèrent dans les cours d'amour le prix de poésie à leurs humbles rivaux et firent partie, avec eux, d'associations vraiment fraternelles où le talent, et non la naissance, donnait les premiers rangs. L'aventure de Richard Cœur de Lion et de Blondel, en ne l'acceptant même que comme légende, témoigne en faveur de ces fortes et touchantes amitiés que nouait un commun amour de l'art et de la poésie.

Quelques-uns, partis d'une condition inférieure, s'élevaient par leur talent, non-seulement à la gloire, mais à la richesse, prenaient le faste des grands seigneurs et menaient un train de prince. La plupart, enrichis par les libéralités des châtelains, dédaignaient de s'accompagner eux-mêmes et récitaient leurs vers pendant que des jongleurs jouaient de la citole ou du rebec. Le jongleur était, par conséquent, bien moins estimé que le troubadour. Cependant, il arrivait quelquefois qu'à force de chanter des vers, un jongleur apprenait à en faire et s'élevait au rang de troubadour. Par contre, on voyait aussi un troubadour retomber à l'état de jongleur; c'est ainsi que Gaucelm Faydit, troubadour célèbre, ayant perdu aux dés tout ce qu'il possédait, fut réduit à se faire jongleur et ne fut plus reçu qu'à ce titre dans les cours et les châteaux.

On divise les *troubadours* en plusieurs écoles auxquelles nous contrées du Midi ont donné leurs noms. M. Baret a, le premier, composé un tableau de ces diverses écoles

et des différents groupes qui s'y rattachent. L'auteur fait remarquer que ce tableau doit nécessairement être incomplet; en réalité, il y avait autant d'écoles que de seigneurs as-

sez puissants pour tenir maison ouverte et assez ingénieux pour se plaire aux jeux et aux œuvres de l'esprit. Parmi ces petites cours, nous citerons au premier rang celles

des vicomtes de Turenne, du marquis de Canilhac, des vicomtes de Ventadour, des marquis d'Aups, du comte Bernard d'Andore. Voici le tableau.

TABLEAU DES PRINCIPALES ÉCOLES DE TROUBADOURS.

ÉCOLES D'AQUITAINE.			ÉCOLE D'AUVERGNE.	ÉCOLE DE RODEZ.	ÉCOLES DE LANGUEDOC.			ÉCOLES DE PROVENCE.			
ÉCOLE LIMOUSINE.	ÉCOLE DE GASCOGNE.	ÉCOLE DE SAINTONGE.			ÉCOLE DE TOULOUSE.	ÉCOLE DE NARBONNE.	ÉCOLE DE BÉZIERS.	PROVENÇAUX PROPREMENT DITS.	PROVENÇAUX CATALANS.	ÉCOLE DE VIENNE.	ÉCOLE DE MONTFERRAT.
Ebles, vicomte de Ventadour. Guillaume, comte de Poitiers. Bertrand de Born. Guill. de San Gregori. Gaucelm Faydit. Albert Marquis. Elias Cairels. Bern. de Ventadour. Gui d'Ussel. Elias d'Ussel. Hugues de St-Cyr. Gaspard Puy-cibot. Giraud de Bor-neil. Giraud de Salignac. Hugues de La Bachelerie. Bertr. de St-Félix. Matthieu de Quercy.	Cercamons. Marchebruse. Pierre de Valera. Jeanroy Rudel. Arn. Daniel. Elias de Bar-jols. Sail de Scola. R. Jordan. Gir. de Calan-son. Arn. de Mar-veil. Aym. de Bel-mont. Aym. de Bel-vezer. Bertr. de Ra-venhac. El. Fonsalada. Gaub. Amiels. G. de La Tour-Blanche.	Savario de Mauléon. R. de Pons. R. de Barbe-zieux. Th. de Na-zous.	Pons de Cap-deuil. P. de Verne-gue. Guill. de Saint-Didier. Robert Saint-Dauphin. Bertrand de La Tour. Robert, évêque de Clermont. Pierols de Ro-cheport. P. de Maensac. P. Pelissier. Pierre Roger, de Clermont. Bertrand d'Au-relle. Pierre Cardi-nal. La dame Cas-tellone. Garins le Brun Gausseran. Le moine de Montaudon. Le vicomte de Turenne.	Bern.-Arn. de Montcuq. Deudes de Pra-des. Le comte de Rodez. Hugues Bru-net. Giraud de Ca-brières. Bertrand. Perdigon. Sicart de Mar-vejols.	Giraud le Roux. Pierre Vidal. Raymond le Preux. Aym. de Pe-ghilem. G. Anelier. Azemas le Noir. Guill. Figuei-res. Izarn. Arn. Plagues.	Ray. de Mire-vaux. Guill. de Ba-laun. Guir. Riquier. Guil. de Cabes-tang. Ber. de Palasol. Ponce de Or-tafa. R. Bistors. Fromit.	Ray. Gau-celm. Ermengaud. G. de Béziers. Folquet de Lunel.	Raoul de Cas-sin. Bertrand d'A-lamanon. Raimbaud d'O-range. Alb. de Siste-ron. Blacatz. Gui de Cavaill-on. Folquet. Raimbaud de Vaqueiras. Durand. Boniface. Granet. Ricard de No-ves. Cadenet. Raymond Fe-raut. Geoffroy de Luc. Anselme de Mostier. Bertr. de Pe-zars. Arnaud de Cou-tignac. Raymond de La Tour. Paulet. G. de Barge-mon. Rostang. Hug. de Lou-bières. Pierre de St-Rémy. Bertr. de Mar-selle. Guilhem. Le moine de Montmajour.	Alphonse II d'Aragon. Guill. de Ser-gadan. Hugo de Mata-plana. Raymond. Vidal de Be-salu. Pierre II. Guill. de Tu-dela. Arnaud le Ca-talan. Guill. de Cer-vera. Guill. de Mur. Serveri de Gi-rone. Pierre III. Ponce Barba-Mola.	Ogiers. G. Raynols. Folquet de Ro-mans. Ctesse de Die. Guill. Magret. Arn. Guillaume.	Al. de Males-pina. Raimbaud de Vaqueiras. Sordello. Lanza. Bonif. Calvo. Perceval Do-ria. Bart. Zorzi. Lanfranc Ci-gala. La dame Guil-lemma. Lambertino. Jac. Grillo. P. de La Cara-vane. Maître Fer-rari.

La poésie des *troubadours* se meut dans un cercle d'idées assez restreint; ils ne connaissent guère que la chanson amoureuse, *canço* ou *canzone*, sous toutes ses formes, la satire ou sirvente, l'ode ou hymne guerrier. Malgré la mollesse générale de ces poètes, plus efféminés que virils, plus subtils qu'éloquents, ce dernier genre est traité par eux avec un certain mérite; l'élan des croisades, dont ils furent témoins et qui les entraîna, leur communiqua une certaine vigueur.

Parmi les chansons d'amour, nous n'aurions que l'embaras du choix, car le nombre en est grand, dans les poésies des Provençaux. Nous donnerons la préférence à cette courte pensée d'Arnaud de Marveil, amant discret de la comtesse de Béziers; la simplicité de la forme, l'élévation des idées font remarquer entre toutes cette petite pièce : « J'aime et ma raison s'oppose à mon penchant; sans doute, il me sied mal de porter mon ambition si haut. Il faut laisser aux rois l'honneur de soupier pour Elle. Mais quoi! l'amour n'égale-t-il pas les conditions? Des qu'on aime on est digne d'être aimé. Toute distinction disparaît auprès de Dieu, qui ne juge que les cœurs. O parfaite image de la divinité! imitez votre modèle. Après tout, mon cœur vaut bien celui d'un duc ou d'un roi, et c'est se rendre égal aux souverains que d'avoir des vœux qui leur feraient honneur. » Le même Arnaud de Marveil a laissé échapper, dans une autre de ses pièces, ce trait profond : « Si je perdais celle que j'aime, Dieu lui-même n'aurait pas de quoi me consoler! » Rarement la poésie est aussi passionnée, aussi pure, aussi grave que les *troubadours*. Ou bien ils idéalisent, ils divinisent à un tel point l'objet de leur attachement, qu'il est impossible de voir dans leurs vers autre chose qu'un badinage ou qu'une insupportable flatterie, ou bien ils se livrent immodérément à la satire, à la raillerie, comme dans cette chanson de Thibault, comte d'Orange, qui cependant se termine par un retour mélancolique du poète sur lui-même. « J'enseignerais aux galants la vraie manière d'aimer. S'ils suivent mes leçons, ils feront rapidement de nombreuses conquêtes. Voulez-vous avoir des femmes qui vous mettent en renom; au premier mot désobligeant qu'elles répondront, prenez le ton menaçant. Répliquent-elles; ripostez par un coup de poing au nez. Font-elles les méchantes; soyez plus méchant qu'elles, et vous en ferez ce qu'il vous plaira. Médire et mal chanter vous procurent des honnes fortunes, même des meilleures, pourvu

que vous y joignez beaucoup de présomption et de suffisance. Faites l'amour aux plus laides, montrez de l'indifférence aux belles, c'est le moyen de réussir. Mais, hélas! je n'en use pas de la sorte. Simple, doux, humble, tendre et fidèle, j'aime les femmes comme si elles étaient toutes mes sœurs. Ah! gardez-vous de suivre mon exemple, et retenez bien mes préceptes, si vous craignez les tourments de l'amour. » Une des formes de la chanson amoureuse des *troubadours* est le *tenso*, sorte de plaidoyer où ils examinaient curieusement les cas de conscience en matière galante. Au mot *TENSON*, nous en avons cité un tout entier, qui nous a paru curieux pour le fond et pour la forme.

La plupart des *tensons* offrent par eux-mêmes peu d'intérêt; mais, liés aux aventures et aux traits de mœurs qui les ont fait naître, ils donnent des renseignements curieux et font pénétrer dans le libertinage, tout au moins d'imagination, de cette école de poètes.

Les *troubadours* ont surtout brillé par la recherche des formes, des rythmes, des difficultés de rime et de versification. En même temps qu'ils introduisaient dans la poésie les subtilités de la scolastique, la tournure de leur esprit les portait à varier les mètres, à trouver des systèmes de prosodie bizarres et ardues. Aussi leur doit-on peu de grandes œuvres et infiniment de petites. Tandis qu'au nord de la Loire la large veine des trouvères s'épanchait en immenses compositions épiques ou allégoriques, en romans chevaleresques, à peine compte-t-on, chez les *troubadours*, quelques conceptions de longue haleine. Un joli poème de mœurs, la *Dame de Bourbon*, mal analysé par Raynouard sous le nom de *Flamenca*, et dû probablement au Gascon Mascabrus ou Marchebruse; quelques épopées : *Gérard de Roussillon*, le *Roman de Gaufre*, la *Chronique des Albigeois*, *Fier-à-Bras*, *Blandin de Cornouailles*, sont les seules qu'on puisse citer. En revanche, on ferait des recueils copieux de *coblas* (couplets), de *siatines*, de *descorts*, jeux d'esprit où les difficultés inouïes de la rime et l'entre-croisement de vers de plusieurs langues tiennent lieu de tout autre mérite, de complaintes, de congés, d'énigmes, de justifications, et de bien d'autres sortes de petites pièces dans lesquelles ils ont exercé leur finesse de poètes méridionaux; la ballade, le lai, le virelai, le triolet, le rondeau, qui sont restés des formes poétiques jusqu'au XVII^e siècle, sont de l'in-

vention des *troubadours*, et c'est à eux que les trouvères les ont empruntés. Leur plus belle œuvre, c'est d'avoir inspiré Dante, sinon le Dante de la *Divine comédie*, du moins celui des *Sonnets* et de la *Vie nouvelle*; ils peuvent encore, à juste titre, réclamer comme un de leurs descendants Pétrarque, et, quant à Boccace, il procède d'eux doublement : comme poète allégorique, d'une fadeur et d'une monotonie rares, il descend en droite ligne des cours d'amour; comme inimitable conteur du trop galant *Décameron*, il s'inspire des fabliaux des *troubadours*, et quelquefois se borne à leur donner la tournure originale de son esprit. A ces noms, ajoutons ceux de Malespine, de Georgi, de Calvo, de Cigala, de Doria, de Sordel.

En Allemagne, nos poètes eurent aussi des imitateurs; on en compte jusqu'à cent quarante depuis la fin du XIII^e siècle jusque vers l'an 1330, et parmi eux l'empereur Henri VI, Conradin, fils de Frédéric II, un roi de Bohême, des princes, des électeurs, des ducs, des margraves. L'Angleterre elle-même avoue combien a été grande et heureuse l'influence de la langue provençale sur sa langue. Dryden dit que le provençal était de toutes les langues la plus polie et que Chaucer en profita pour orner et enrichir l'anglais.

Comment se fait-il qu'après avoir eu une si étonnante fortune, après avoir brillé d'un si vif éclat, la langue des *troubadours* ait été tout à coup dédaignée, oubliée? Les causes de cette décadence sont multiples. La plus vraie, la plus profonde, est dans l'absence de quelques-uns de ces chefs-d'œuvre qui, comme la *Divine comédie*, fixent une langue. Une autre cause rendit cette décadence plus rapide; c'est l'affreuse guerre des Albigeois, cette tempête terrible déchaînée par un pape, et qui fit une terre désolée des riantes provinces du Midi. Chose digne de remarque, Foulques de Marseille, celui auquel on attribue les mots cyniques : « Tuez, tuez, Dieu reconnaîtra les siens! » était un ancien *troubadour*. Il avait cultivé avec succès la poésie avant d'entrer dans l'ordre de Cîteaux, et fait comme les autres des vers d'amour avant de lancer, comme évêque, ses horribles excommunications.

« Les temps étaient changés, dit M. Eméric David. La guerre contre les Albigeois, les croisades, la guerre de Naples, les Vêpres siciliennes avaient produit un effet auquel on était loin de s'attendre. La plupart des grandes maisons s'étaient appauvries; plusieurs d'entre elles avaient péri totalement, les for-

tunes avaient passé en d'autres mains; le besoin s'étant fait sentir où régnaient auparavant l'aisance et la joie, les cours d'amour étaient devenues muettes. Les portes des châteaux se fermèrent, et les *troubadours*, les voyant closes, ne voyagèrent plus. Ils accusèrent alors les seigneurs d'avarice; ceux-ci n'étaient que ruinés. L'économie, devenue nécessaire, avait remplacé les folles dépenses. Chacun songeait à soi et au moyen de réparer ses pertes. Les mœurs changèrent; l'hypocrisie régna où l'effronterie marchait à découvert. La dévotion apparente s'accrut, les confréries de la Vierge se propagèrent. On chanta au lutrin au lieu de chanter dans les cours et aux banquets des seigneurs. Les *troubadours* voyageurs, qui sont les *troubadours* véritables, disparurent. Désormais sédentaires, ceux qui restaient prirent tous les défauts qu'ils devaient contracter en cessant de voir le monde. Ils se firent un jeu de la rime et multiplièrent les difficultés, croyant augmenter par là leur mérite. Ils devinrent satiriques, médisants; heureux quand l'ami-tié les dédommagea des applaudissements qu'ils recevaient dans les temps anciens des grandes assemblées! Ce fut alors qu'on sentit plus que jamais le besoin de contes, de nouvelles et de romans. L'ennui les avait fait naître, l'ennui les multiplia; le mélange des langues en facilita la lecture et les fit transporter d'un pays à l'autre. Alphonse X, roi de Castille, mort en 1284, fut un des derniers protecteurs des *troubadours*; Pierre III, roi d'Aragon, soutint encore l'ancienne poésie, qu'il cultivait lui-même. Henri II, comte de Rodez, n'imita pas l'indifférence qu'elle éprouvait de la plupart des seigneurs. Frédéric, troisième fils de Pierre III, accorda quelque protection au talent poétique; le comte d'Empurias suivit cet exemple; mais les encouragements furent rares et l'oubli à peu près général. »

A consulter : Jean de Nostredame, *Vies des plus célèbres et anciens poètes provençaux qui ont floury du temps des comtes de Provence* (Lyon, 1575, in-8°); Lacurne de Sainte-Palaye, *Histoire littéraire des troubadours, contenant leurs vies, les extraits de leurs pièces et plusieurs particularités sur les mœurs, les usages et l'histoire du XII^e et du XIII^e siècle* (publiée par François-Xavier Millot, Paris, 1774, 3 vol. in-8°); Raynouard, *Des troubadours et des cours d'amour* (Paris, 1816, in-8°); les *Poètes français depuis le XII^e siècle jusqu'à Malherbe* (Paris, 1824-1826, 6 vol. in-8°); Fr. Diez, *Leben und Werke der Trou-*

badours (Zwickau, 1829, in-8°; traduit en français sous ce titre : la *Poésie des troubadours*, par Ferdinand de Rois, 1845, in-8°); C. Galvani, *Osservazioni sulla poesia di trovatori* (Modène, 1829, in-8°); C. Cavedoni, *Ricerche storiche intorno ai trovatori provenzali accolti ed onorati nella corte dei marchesi d'Este nel secolo XIII* (Modène, 1844, in-8°); P.-J. Delécluze, *Dante Alighieri et la poésie amoureuse* (1857, 2 vol. in-18); *Histoire littéraire de la France*, tome XX, article de M. Emeric David; E. Baret, les *Troubadours* (1867, in-18); Fauriel, *Épopée chevaleresque au moyen âge*; Villemain, *Littérature au moyen âge* (tome I, p. 194), etc.

Troubadours (HISTOIRE LITTÉRAIRE DES), par Lacurne de Sainte-Palaye; un des ouvrages les meilleurs et les plus ingénieux qui aient été écrits sur la littérature méridionale (1774, 3 vol. in-8°). L'auteur, illustré par d'autres écrits recommandables, peut être considéré comme un des initiateurs du mouvement qui a porté beaucoup de très-bons esprits vers l'étude des littératures comparées. Quelques-uns des points de vue de Sainte-Palaye et certaines de ses opinions historiques et littéraires ont été décemment rejetés par les progrès de la science; cette insuffisance scientifique des travaux estimés anciennement est aujourd'hui reconnue. Mais, si l'idée principale qui dirigeait les savants s'est trouvée fautive, les découvertes qu'ils ont faites n'en demeurent pas moins acquises désormais. Car on remarquera que c'est dans leur partie conjecturale, dans leurs hypothèses trop promptes, que les ouvrages les plus sérieux ont été justement critiqués. L'absence d'une bonne méthode, qui eût singulièrement consolidé leurs travaux, n'a pas détruit cependant et comme inutilisé la science de ces générations d'historiens qui se sont succédés en France depuis le siècle dernier. Si l'arrangement de leurs matériaux ne peut être conservé par la science moderne, ces matériaux eux-mêmes entreront à coup sûr dans la construction prochaine de l'histoire définitive. Sainte-Palaye, ainsi que ses successeurs, Itaynouard et Fauriel, ne sauraient être niés et méprisés par les savants, qui se seront précisément formés par l'étude et la critique de leurs œuvres. Ils ont philosophiquement et profondément éclairci les premiers siècles de la littérature française; car il faut bien reconnaître les rapports qu'ils ont définitivement établis entre la langue d'oc et la langue d'oïl, sans accepter cependant leur système qui tendrait à exagérer l'influence exercée par les troubadours et la langue provençale sur les trouvères et la langue romane. Il n'est pas vrai que le mouvement épique du XII^e siècle, par exemple, ait été provoqué par le génie provençal. Toutes les traditions qui ont alimenté ce mouvement prodigieux de la poésie sont profondément et originalement françaises; on appliquait cette épithète principalement aux populations du nord de la France, ce qui ne va point jusqu'à nier la part qu'y ont prise postérieurement les Provençaux. La thèse soutenue de l'originalité et de la prédominance provençale n'est plus admissible. De même, si se sont fait une idée trop avantageuse de la civilisation hâtive de la Provence. Cette société, qu'ils admirent trop, portait en elle les germes d'une corruption précoce, qui l'eût bientôt dissoute et anéantie; ce qui ne veut point dire qu'il faille louer, comme une intervention providentielle pour une fin désirable, la sauvage irruption des aventuriers du Nord, qui ont noyé dans le sang et étouffé sous les ruines cette fleur printanière de la civilisation occidentale. Désormais l'histoire singulière et pittoresque de cette civilisation devra être étudiée sans tous ces partis pris de l'enthousiasme ou du dénigrement. L'ouvrage de Lacurne de Sainte-Palaye contient les biographies de 142 troubadours; il est plein de recherches curieuses.

Troubadours (THÉÂTRE DES), fondé en 1799 par un comédien distingué, Léger, qui était en même temps un auteur dramatique spirituel. Léger était sorti du Vaudeville, à la suite d'une brouille avec Piis, son directeur, et l'idée lui vint de créer une concurrence à ce théâtre. A cet effet, il s'installa dans la salle Molière, au Marais, et fit, le 15 floréal an VII (5 mai 1799), l'ouverture du théâtre des Troubadours, où l'on ne devait jouer absolument que le vaudeville. La troupe avait été composée avec une véritable habileté; quelques auteurs en renom, Armand Gouffe, Chazet, Georges Duval, Dieulafoy, Patrat, Servières, Creuzé de Lesser, Étienne, Francis, Moras, apportèrent des pièces, et le succès fut très-grand dès les premiers jours.

Après un séjour de quatre mois environ à la salle Molière, les Troubadours émigrèrent et vinrent prendre possession de la salle Louvois, où la faveur du public les suivit. Ils jouèrent un très-grand succès : la *Clef forcée*, les *Comédiens au Cabot*, *L'Emprunt forcé*, le *Diémoineur* et la *Mouillère*, *Rancune*, *Arlequin odalisque*, *L'Ascension de l'Olympe*, la *Legue conjugale*, *Christophe Morin*, *Monsieur de Bièvre* ou *l'abus de l'esprit*, etc. Tiercelin et Bosquier-Gavaudan soutenaient surtout ces ouvrages avec leur verve habituelle.

Cependant, Léger s'étant retiré, plusieurs

artistes, et des meilleurs, le suivirent dans sa retraite. A partir de ce jour, la vogue disparut. Réduite aux ébauches, la seconde direction eut recours aux cabriolets prodigieuses d'un danseur de corde célèbre en ce temps-là, Forioso; mais ce n'était que reculer pour mieux sauter, le théâtre dépérissait, et, le 1^{er} ventôse an IX, il était obligé de fermer ses portes. Les Troubadours avaient vécu.

TROUBEZKOI, nom d'une des plus anciennes familles princières de la Russie. Elle tire son origine du grand-duc de Lithuanie, Olgierd, fils de Gedymin le Grand, et père de Jagellon, qui régna sur la Pologne. Le berceau de cette famille était la ville de Troubitchevsk, dans le gouvernement de Tchernigov. — Le prince Dimitri Troubezkoï fut, au commencement du XVII^e siècle, l'un des plus intrépides parmi les défenseurs de la liberté nationale contre les Polonais, qui voulaient introduire en Russie leur domination et la religion catholique. Lorsque Minin et Pojarski eurent forcé les envahisseurs à quitter la Russie, Troubezkoï allait être élu czar par le grand conseil de l'empire, qui se composait de la chambre des boyards et des députés des villes, et qui était d'accord pour cette élection avec l'armée des Cosaques et la majeure partie des autres troupes russes; mais il refusa cette dignité, et, les princes Motislavski et Pojarski n'ayant pas voulu l'accepter à leur tour, on élut (21 février 1613) Michel Romanof, qui trouva en Dimitri un conseiller éclairé et un intrépide auxiliaire dans les combats. — Un de ses parents, Alexis Nikititch Troubezkoï, est surtout connu dans l'histoire de Russie par le traité qu'il conclut le 29 octobre 1659 à Perejaslav avec l'hetman de Cosaques Jurij (Georges) Chmielnitzki, et qui mit fin à la guerre civile dans l'Ukraine. — Plus tard, nous trouvons dans la même famille le prince Ivan Jurievitch Troubezkoï, qui, fait prisonnier par les Suédois en 1700, à la bataille de Narva, ne recouvra sa liberté qu'en 1717, et qui, à sa mort (1750), était le plus ancien feld-maréchal de l'armée russe. — Son frère, le prince Nikita Jurievitch Troubezkoï, fut sous la czarine Anne commissaire général de l'armée et devint aussi plus tard feld-maréchal; mais il se fit surtout connaître comme le Mécène des jeunes littérateurs russes. — Le prince Basile Sergeievitch Troubezkoï, né en 1773, mort en 1841, fit avec distinction les campagnes contre les Turcs et contre la France, devint aide de camp général de l'empereur Alexandre et fut promu lieutenant général après la bataille de Leipzig. Elevé en 1826 au grade de général de cavalerie, il reçut, quatre ans plus tard, une mission en Angleterre et devint, à son retour, membre du conseil de l'Empire. — Le prince Serge Troubezkoï fut l'un des chefs de la conspiration de 1825 et devait, après la réussite du complot, être proclamé czar. Condamné à mort par la haute cour de justice, il vit sa peine commuée par Nicolas en celle d'un exil perpétuel en Sibérie, où il demeura jusqu'à l'avènement d'Alexandre II. Gracié à cette époque par le nouveau czar, il est mort à Moscou en 1861. — Le prince Pierre Troubezkoï se distingua à la bataille de Kulevitcha, ainsi que pendant la guerre de Pologne en 1831, devint ensuite gouverneur militaire de Smolensk et d'Orël et fut promu lieutenant général en 1844. Il est aujourd'hui membre du sénat dirigeant à Saint-Petersbourg.

TROUBLANT, ANTE adj. (trou-blant, ante — rad. *troubler*). Qui trouble, qui cause du trouble : *Pensée troublante*.

— Astron. *Astre troublant*, Astre qui produit une perturbation dans la marche d'un autre astre.

TROUBLE adj. (trou-ble — d'un type latin *turbulus*, en désordre, agité, qui appartient à la même famille que *turbare*, troubler, agiter, *turbo*, tourbillon, *turba*, foule, multitude, proprement foule agitée. Comparez le grec *turbé*, tumulte, *turba*, bruyamment, *turbazé*, troubler, *turbasia*, danse tumultueuse). Brouillé, peu limpide, peu clair, peu transparent : *De l'eau trouble*. Du vin trouble. Un verre trouble. Une lunette trouble. Un air trouble.

— Temps trouble, Temps caractérisé par un ciel trouble, couvert de brouillard.

— *Ciel trouble*, Ciel terne, qui manque d'éclat : A ses yeux troubles, on voit qu'il est malade.

— *Vue trouble*, *Regard trouble*, Vue, regard obscurcis par l'apparence d'un brouillard interposé : Il a la vue trouble depuis sa dernière maladie. Fig. Vision intellectuelle ou conception peu nette, peu distincte.

Dieu disparut lui-même à leurs troubles regards.

BOILEAU.

— Loc. fam. *Pêcher en eau trouble*, Chercher son profit dans les malheurs d'autrui.

— Prov. *La rivière ne grossit qu'il n'y entre de l'eau trouble*, On ne peut s'enrichir beaucoup sans quelques profits illégitimes.

— Adverbial. D'une manière confuse, indistincte : *Voir trouble*.

TROUBLE s. m. (trou-ble — de trouble adj.). Agitation tumultueuse : Le trouble causé par la tempête n'atteint jamais en mer 10 mètres de profondeur. Il se fit alors un

grand trouble dans l'assemblée. Il essaya en vain de parler au milieu du trouble.

— Désordre politique : Les troubles, en France, ont toujours affirmé le pouvoir. (Montesq.) On vend ceux qui gouvernent responsables des troubles, quelle qu'en soit la cause ou le prétexte (Vol.) C'est presque toujours après de longs troubles civils que la tyrannie s'établit. (Mme d. Staël.)

— Méintelligence, désunion :

Vous apportez le trouble au sein de ma famille.

ETIENNE.

— Alarme, rumeur de gens effrayés : Que pouvait la valeur dans ce trouble funeste?

RACINE.

— Emotion inquiète : Les violents chagrins portent le trouble jusque dans la conscience. (Mme de Staël.) Rien n'est plus propre que l'étude à dissiper les troubles du cœur. (Chateaub.)

— Agitation physique produite par une émotion intérieure : Le trouble des sens. Le trouble de la voix.

Que Phédre explique enfin le trouble où je la vois.

RACINE.

— Jurispr. Action d'inquiéter un possesseur dans la jouissance d'une propriété : Les contrats de vente se font ordinairement à condition de garantir de tout trouble et éviction. (Acad.) Il trouble de droit, Action légale pour empêcher la prescription, sans faire cesser la possession. Il trouble de fait, Action qui trouble la possession en l'interrompant ou en lui causant un dommage.

— Astron. Déviation d'un astre hors de la route qu'il suivait.

— Navig. fluv. Matières terreuses qui altèrent la pureté des eaux courantes.

TROUBLE s. f. (trou-ble). Pêche. Syn. de TROUBLE.

TROUBLÉ, ÉE (trou-blé) part. passé du v. Troubler. Devenu trouble, qui a perdu sa transparence : De l'eau troublée. Du vin troublé.

— Fig. Livré au tumulte, au désordre : Une ville troublée par la révolte. Inquiété, dérangé : Il n'aime pas à être troublé quand il travaille. Noire joie fut tout à coup troublée par un événement imprévu. (Le Sage.) Inquiet, désagréablement ému : Être troublé par une mauvaise nouvelle.

— Conscience troublée, Conscience inquiète, mal rassurée sur la moralité ou sur les suites des actes accomplis.

— *Troublé d'esprit*, Un peu fou : C'est moi qui vous ait envoyé parler ces jours passés, pour un parent un peu trouble d'esprit. (Mol.) *Esprit, Cerveau troublé, Tête troublée*, Esprit plus ou moins atteint de folie :

L'un et l'autre, à mon sens, ont le cerveau troublé.

et que l'affection n'a pas embellie qui trouble la vieillesse des femmes. (Mme Romieu.) Quel sujet inconnu vous trouble et vous altère?

BOILEAU.

— Troubler la digestion, S'opposer à ce qu'elle se fasse régulièrement : Ne travaillez pas immédiatement après le dîner, cela trouble la digestion.

— Troubler quelqu'un dans la possession de, L'empêcher de posséder paisiblement.

— Loc. fam. On dirait qu'il ne sait pas troubler l'eau, Se dit d'une personne qui semble excessivement simple, mais qui l'est beaucoup moins qu'elle ne le paraît.

Se troubler v. pr. Être troublé, devenir trouble : Ce vin s'est troublé. Les ondes de l'Elbe et de la Sprée se troublent facilement par l'orage. (Mme de Staël.)

— S'obscurcir, se charger de brouillards ou de nuages, en parlant du temps ou du ciel : Le ciel se trouble. Le temps s'est troublé.

— Ne plus voir clair : Ses yeux se troublèrent. Ma vue s'est troublée.

Le cœur bat, l'œil se trouble, un feu court dans les veines.

LEMIERRE.

— S'affaiblir, perdre sa vivacité naturelle, en parlant des qualités de l'esprit : Sa mémoire se trouble. Au milieu de tant de passions qui nous agitent, notre raison se trouble et s'obscurcit. (B. de St-P.)

— Éprouver un trouble d'esprit :

A ces mots, j'ai frémi, mon âme s'est troublée.

CORNEILLE.

Tu soupères enfin et sembles te troubler.

RACINE.

Vous vous troublez, madame, et changez de visage.

RACINE.

— S'inquiéter, se tourmenter l'un l'autre : Au lieu de courir à leur félicité mutuelle, les hommes se troublent dans les moindres jouissances. (Boiste.) Il est utile que les lois exigent des différentes religions non-seulement qu'elles ne troublent pas l'Etat, mais aussi qu'elles ne se troublent pas entre elles. (Montesq.)

— Se troubler l'esprit, le cerveau, Se donner du tourment :

Moi, dit-il, qu'à mon âge, écolier tout nouveau, j'aille pour un lutrin me troubler le cerveau!

BOILEAU.

TOUBLEUR, EUSE s. (trou-bleur, euse — rad. *troubler*). Personne qui trouble.

TROUBLOTTE s. f. (trou-blo-te). Agric. Un des noms vulgaires du trèfle rampant.

TROUDE (Aimable-Gilles), marin français, né à Cherbourg en 1762, mort en 1824. Il prit part, dans la marine militaire, aux campagnes de la Martinique en 1777, à la guerre contre l'Angleterre en 1781, assista à divers combats, à la prise de Sainte-Lucie et de Tabago, puis servit, comme capitaine au long cours, de 1783 à 1792. Réintégré dans l'armée navale en 1793 avec le grade de lieutenant de vaisseau, il devint capitaine en 1795, fit des campagnes à Cayenne, au Brésil, à la Guadeloupe, àida au transport des troupes en Egypte, puis passa sous le commandement du contre-amiral Linois et se battit contre les Espagnols avec une rare bravoure. De retour en France, il reçut publiquement des félicitations du premier consul (1801). Lorsque la guerre recommença avec l'Angleterre, Troude reçut le commandement du *Suffren*, passa aux Antilles et foudroya la ville du Roseau, à la Dominique. Par la suite, il prit le commandement d'une division, battit l'amiral Stopford aux Sables-d'Olonne, se rendit aux Antilles, fut cerné par une division anglaise, mais réussit à forcer le passage et à revenir en France. Il commandait une division à Cherbourg, lorsque Napoléon le nomma contre-amiral (1811). En 1814, il reçut l'ordre d'aller chercher à Portsmouth Louis XVIII, qu'il reconduisit en France, et fut mis, deux ans plus tard, à la retraite.

TROUÉ, ÉE (trou-é) part. passé du v. Trouer. Où l'on remarque des trous : Un habit troué. Des bas troués. Un mur troué. Elle était suivie d'un paysan en veste de drap bleu, troué au coude. (Mérimée.) L'Arliste se plaint de n'avoir qu'un vêtement troué. (Fourier.) Toute la vallée semble trouée de cratères en éruption. (V. Hugo.) Elle avait une figure trouée comme une écumoire par la petite vérole. (Balz.) Où l'on a pratiqué de part en part une ouverture : Aujourd'hui, le mont Cenis est troué.

TROUÉE s. f. (trou-é — rad. *trouer*). Ouverture naturelle ou résultant d'un abatis, qui traverse complètement un bois, une haie, une palissade, etc. : Faire une trouée dans un bois. Une trouée naturelle est l'indice d'une culture peu soignée. On fait souvent une trouée dans les bois qui ne sont pas bien percés de routes, pour en exploiter les coupes. (Dict. d'agric.)

Le lièvre était gîté dessous un maître chou; On le quète, on le lance; il s'enfuit par un trou, Non pas trou, mais trouée, horrible et large plaie

Que l'on fit à la pauvre haie.

LA FONTAINE.

— Par ext. Large ouverture naturelle ou artificielle : Par les trouées du feuillage,

on apercevait l'immense horizon et les montagnes bleues. (T. de St-Germain.)

— Art milit. Ouverture pratiquée dans les lignes ou les remparts ennemis : *Pratiquer une trouée. La cavalerie ouvrit une large trouée. Les colonnes d'assaut pénétrèrent par la trouée qu'avait faite le canon.*

TROUELLE s. f. (trou-è-le). Pêche. Petite baguette souple que l'on place entre les mailles de certains filets à manche, pour les maintenir ouverts.

TROUER v. a. ou tr. (trou-é). — Ce mot correspond au vieux français *trauer*, wallon *trauer*, provençal *traucar*, bas latin *traucare*. Plusieurs étymologistes le rapportent soit au grec *trouin*, percer, soit au gothique *thairkô*, trou, soit au kymrique *tzwyd*, *tzwyaw*, percer, trouer, toutes formes qui se rattachent à la racine sanscrite *tar*, traverser, d'où aussi le grec *teirô*, je perce; *tribô*, je broie; le latin *terere*, broyer). Ouvrir un trou dans : **TROUER une planche. Trouer un mur. Les vers trouent des bois très-durs. Vous avez troué votre habit. Le chemin de fer va trouer ces collines et couper ces vallées.** (V. Hugo.) *Les balles vinrent trouer le plancher autour de nous.* (Alex. Dum.)

— Passer au travers de : *D'un bond, le lapin troua la haie et disparut. Il avait ramassé un fusil de munition et s'en servait comme d'une masse; il troua le bataillon et repartit de l'autre côté.* (Alex. Dum.)

— v. n. S'enfoncer, faire son trou : *Les souris trouent dans les murs les plus solides. Elle aimait à trouer dans un lit de satin garni de dentelles.* (G. Sand.)

— Fig. Faire son chemin, réussir : *Il a fini par trouer.*

Se trouer v. pr. Devenir troué : *Votre habit se troue au coude. Il est troué : Ce bois se troue difficilement.*

TROU-FIGNON s. m. (trou-fi-gnon; gn.mll.). Ouverture anale : *Des deux premiers doigts, vous ouvrirez le trou-fignon, en éloignant les fesses.* (B. de Verv.)

TROUFLE s. f. (trou-fle — altér. du fr. truffe). Bot. Nom vulgaire des pommes de terre dans le Poitou.

TROUGHTON (Edouard), constructeur anglais d'instruments arithmétiques, né en 1755, mort en 1835. Il apprit sa profession sous la direction de son oncle, qui fabriquait des instruments de précision, et lui succéda à la tête de sa maison. Joignant à une grande habileté un esprit inventif, il exécuta pour les observatoires de l'Angleterre et de l'étranger un grand nombre d'instruments de dimensions jusqu'alors inconnues et d'une rare précision. Les instruments de précision qu'il fabriqua pour la marine contribuèrent également à sa grande réputation. Troughton publia des articles de technologie dans l'*Encyclopédie de Brewster*, dans les *Transactions philosophiques*, etc. Vers la fin de sa vie, il devint aveugle. Après sa mort, on plaça son buste, exécuté par Chantrey, dans une salle de l'observatoire de Greenwich.

TROUGNE s. m. (trou-gne; gn.mll. — corruption de troène). Bot. Nom vulgaire du troène.

TROUILLARD (Pierre), sieur de MONT-FERRÉ, historien français, mort en 1666. Il exerça la profession d'avocat au Mans et consacra ses loisirs à l'étude de l'histoire de sa province natale. On a de lui un ouvrage devenu rare, intitulé *Mémoire des anciens comtes du Maine* (Le Mans, 1643, in-8°), qui contient des documents rares et intéressants dont on s'est souvent servi depuis.

TROUILLARD (Pierre), pasteur protestant français, né à Sedan vers 1680. Il fit ses études dans sa ville natale et desservit différentes églises de la Champagne, entre autres celles de La Ferté-Vidame et d'Al. Nommé pasteur à Calais en 1684, c'est-à-dire à la veille de la révocation de l'édit de Nantes, il vit son église interdite et passa en Hollande, puis en Angleterre, où il devint pasteur de l'église française de Cantorbéry. La date de sa mort est inconnue. On a de lui : *Douze arguments proposés contre la transsubstantiation, avec la réputation des réponses du sieur Quidebeuf* (Charenton, 1657, in-12); *Traité de l'Eglise fondée sur la parole de Dieu* (1659, in-8°), etc.

TROUILLE s. f. (trou-ille; ll.mll.). Comm. Marcs fournis par la fabrication des huiles de graine.

TROUILLE s. f. (trou-ille; ll.mll.). Aphérèse de *citrouille*. Généralement on ajoute à ce mot l'épithète de *grosse* et même de *vieille*, et c'est une injure, un terme de mépris qui emploie les gens du peuple pour désigner une femme qui a beaucoup d'embonpoint.

TROUILLE (Jean-Nicolas), ingénieur maritime et homme politique français, né à Versailles en 1752, mort à Brest en 1825. S'étant engagé dans l'infanterie de marine, il fut envoyé à Brest, où il se fit remarquer de ses chefs par des dessins relatifs à l'artillerie, par des plans bien faits, et il se vit bientôt attaché aux travaux de la marine et du port. En 1789, il adopta avec chaleur les idées nouvelles et devint commandant de la garde nationale de Brest; mais, comme il voulait le maintien de l'ordre, il fut arrêté pendant la Terreur et ne recouvra sa liberté qu'après

la chute de Robespierre. Peu après, il obtint un emploi important au ministère de la marine. Élu député du Finistère au conseil des Cinq-Cents en 1795, Trouille s'y occupa principalement des questions d'administration maritime et vota constamment avec le parti qui voulait le retour complet à l'ordre et à la justice. C'est en partie à l'influence que ses connaissances spéciales et sa probité reconnue lui avaient acquise dans le conseil que fut due la conservation du Palais-Royal et de son jardin, ainsi que celle du château de Versailles, dont la destruction ou l'aliénation avait été proposée par le Directoire. Après l'expiration de la session, il continua jusqu'en 1821 ses travaux d'ingénieur maritime. Trouille a laissé un grand nombre de projets et de plans pour des magasins, des forts, des arsenaux, dont plusieurs furent exécutés sous ses yeux à Rochefort et à Brest. Il avait présenté à l'Exposition de 1798 deux *Plans d'hôpitaux maritimes* que l'Institut jugea dignes de la récompense promise par le gouvernement pour le meilleur projet d'architecture.

TROUILLET (Jacques-Joseph), historien français, né à Ornans (Franche-Comté) en 1716, mort à Lons-le-Saunier en 1809. Il entra dans les ordres, devint curé de sa ville natale et consacra ses loisirs à des travaux d'érudition. L'Académie de Besançon, qui avait couronné plusieurs de ses mémoires, l'admit au nombre de ses membres. Trouillet remplaça pendant quelque temps Bergier comme principal du collège de Besançon. Emprisonné pendant la Terreur, il eut le chagrin d'apprendre, lorsqu'il recouvra la liberté, que ses amis avaient pris et brûlé ses manuscrits dans la crainte qu'ils ne tombassent entre les mains des révolutionnaires. Outre le plan d'une *Histoire des saints de Franche-Comté*, on a de lui quatre dissertations : *Quel était l'Hercule appelé Gygis par les Gaulois?* (1756); *Quelles étaient les voies romaines dans le pays des Séquanois?* (1756); *Est-ce à titre de conquête ou d'hospitalité que les Bourguignons furent admis dans les Gaules?* (1758); *Quelles ont été les villes principales du comté de Bourgogne depuis le XI^e siècle?* (1759).

TROUILLOTTE s. f. (trou-illo-te; ll.mll.). Pêche. Sorte de truble dépourvue de manche, que l'on suspend comme le plateau d'une balance.

TROU-MADAME s. m. (trou-ma-da-me). Sorte de jeu formé de plusieurs arcades numérotées, qu'on cherche à enfilier avec de petites boules d'ivoire : *Plus, un trou-madame et un damier, avec un jeu de l'oie renouvelés des Grecs, fort propres à passer le temps, lorsqu'on n'a que faire.* (Mol.) || Pl. des TROUS-MADAME.

— Sorte d'appareil à arcades qu'on place sur un billard, et qu'on essaye d'enfiler avec les billes.

TROUPE s. f. (trou-pe — du lat. *turba*, foule, d'où *truba*, puis *trupa* et *troupe*). Réunion de gens : *UNE TROUPE de jeunes filles. Une troupe de soldats. Le chef de la troupe. Une troupe de nymphes couronnées de fleurs nageaient en foule derrière le char.* (Fén.) *Une grande troupe formée en tumulte peut faire beaucoup de mal.* (J.-J. Rouss.)

Je cours, et je ne vois que des troupes craintives
D'esclaves effrayés, de femmes fugitives.

RACINE.

Lui-même, le premier, pour honorer la troupe,
D'un vin pur et vermeil il fait remplir sa coupe.

BOILEAU.

— Réunion de gens conduits par un même chef :

Sur ses pas au barreau la troupe s'achemine.

BOILEAU.

— Association de gens exerçant en commun une même industrie, se livrant à la même occupation : *UNE TROUPE de bateleurs. Une troupe équestre. Une troupe de buveurs.*

— Classe de gens appartenant à une même catégorie, réunis ou non :

Rions, chantons, dit cette troupe impie.

RACINE.

Et ne voyez-vous pas que leur troupe en furie
Va prendre encor ces vers pour une raillerie?

BOILEAU.

— Animaux vivant ou se trouvant accidentellement ensemble :

... On voit les frelons, troupe lâche et stérile,
Aller piller le miel que l'abeille distille.

BOILEAU.

— *En troupe*, Ensemble et en grand nombre : *Les pèlerins et les marchands allaient en troupe. Presque tous les animaux faibles, qui ne sont point pourvus d'armes naturelles, vont en troupe.* (Maurv.)

— *Par troupes*, Par bandes distinctes : *Ils allaient par petites troupes, par troupes de dix hommes. Lisatis va souvent par troupes.* (Buff.)

— *Troupe céleste, immortelle*, Troupe des dieux du paganisme :

Vouslez-vous m'exposer à la honte cruelle
Des ris injurieux de la troupe immortelle?

LACHAUBAUSIERE.

|| Anges et saints du paradis : *La troupe céleste chante éternellement les louanges de Dieu.*

— *Troupe furieuse*, Chasseurs nocturnes

dont la superstition a peuplé les forêts de l'Allemagne.

— Prov. *Les étourneaux sont maigres, parce qu'ils vont en troupe.* On se nuit lorsqu'on va ensemble en trop grand nombre.

— Art milit. Corps d'infanterie ou de cavalerie : *TROUPE de ligne. Une belle troupe. La troupe a parfaitement manœuvré. Il a fallu que les hommes débandés attendissent l'arrivée de la première troupe, encore commandée et en ordre.* (Ségur.) || En ce sens, s'emploie le plus souvent au pluriel : *Des troupes de ligne. De belles troupes. Des troupes de marine. Lever des troupes. Passer des troupes en revue. Toutes les villes de Pologne sont à celui qui se présente à leurs portes avec des troupes.* (Volt.) *Le véritable but des troupes de ligne est de mettre entre les mains des rois un pouvoir indépendant des peuples.* (Mme de Staël.) || Particul. Sous-officiers et soldats, par opposition aux officiers : *Les officiers et la troupe sont logés en ville. L'enfant de troupe, Fils de soldat élevé aux frais de l'administration. Officier de troupes, Officier d'un grade inférieur à celui de général, parce qu'il est attaché directement aux troupes. Cheval de troupe, Cheval employé au service militaire.*

— Mar. *Troupes surnuméraires*, Celles qui dépassent le contingent réglementaire : *Je suis persuadé que, n'y ayant point de troupes surnuméraires embarquées sur la flotte ennemie, elle ne peut faire de défense d'aucune considération.* (Tourville.)

— Théâtre. Ensemble des comédiens, des artistes d'un même théâtre : *Une bonne troupe. Le directeur de la troupe. Le public se divertit autant de la petite troupe qui est restée à Paris que le roi s'ennuie de la grande qui est restée à Fontainebleau.* (Volt.)

... Ton appui
Peut m'impatroniser dans la troupe aujourd'hui.

C. DELAVIGNE.

— Gramm. Ce mot devient un collectif quand il est suivi de la préposition *de* et d'un complément. Il suit alors les règles données au mot COLLECTIF.

— Syn. *Troupe, bande, compagnie. V. BANDE.*

— Encycl. Théâtre. On donne le nom de *troupe* à la réunion des comédiens qui forment le personnel d'un théâtre. Les étrangers, particulièrement les Italiens et les Espagnols, emploient en ce sens le mot de *compagnie*, qui nous paraît plus relevé et plus digne. Chez nous, on dit une *troupe* d'opéra, une *troupe* de drame, une *troupe* de vaudeville, selon le genre adopté par celle qui occupe tel ou tel théâtre.

A Paris et dans les grandes villes, il y a une *troupe* distincte pour chaque théâtre, et qui ne change jamais son centre d'action. Mais, pour les petites villes de province, il y a ce qu'on appelle les *troupes* allemandes, qui s'en vont de localité en localité, aujourd'hui ici, demain là, après-demain ailleurs, trouvant ainsi moyen, dans leurs pérégrinations incessantes, de satisfaire dans le cours d'une année la curiosité d'ailleurs médiocre, car le théâtre ne compte que peu d'amateurs dans les petites villes des départements, où le clergé, son ennemi naturel, est tout-puissant de six, huit ou dix endroits différents.

Autrefois, la plupart de nos troupes dramatiques étaient constituées en société, c'est-à-dire que les comédiens qui les composaient formaient entre eux une association régie par un ou plusieurs d'entre eux. Lorsqu'il n'y avait qu'un chef, celui-ci prenait le titre de gérant ou chef de la société, et lorsque plusieurs artistes étaient chargés du soin et de la direction des intérêts généraux, leur réunion formait un comité de direction. Les bénéfices de l'entreprise étaient, par un traité collectif, divisés en un certain nombre de parts, et chacun des sociétaires recevait, selon la nature de son talent, son utilité, l'importance de l'emploi occupé par lui, soit une demi-part, soit trois quarts de part, soit une part entière, soit davantage encore. A cette époque, les directions concentrées entre les mains d'un administrateur unique, responsable, gérant à ses risques et périls, étaient un fait exceptionnel. La Comédie-Française, la Comédie-Italienne, l'Opéra-Comique, l'Opéra étaient régis en société. Aujourd'hui, c'est le contraire qui a lieu, et, pour ne prendre que Paris pour exemple, depuis la dissolution de la société de l'Opéra-Comique, qui eut lieu vers 1830 et qui fit passer ce théâtre aux mains d'un directeur unique, une seule société dramatique est restée debout : c'est celle de la Comédie-Française, régie par le décret de Moscou, et à la tête de laquelle se trouve, comme administrateur non responsable, un fonctionnaire nommé par le gouvernement; mais le rôle de cet administrateur est à peu près exclusivement artistique, et la société est gouvernée, au point de vue de ses intérêts financiers, par un comité composé de cinq membres. Nous devons faire remarquer que la *troupe* de la Comédie-Française n'est pas exclusivement composée d'artistes sociétaires; quelques-uns d'entre eux, les nouveaux venus, ne sont que pensionnaires et appointés d'une façon fixe. Quand un pensionnaire a donné des preuves de talent, d'aptitude et d'utilité, il demande à faire partie de la société, et les membres de celle-ci, réunis à cet effet, votent, à la plu-

ralité des voix, sur son admission ou son rejet. Le comédien ainsi élu est appelé à faire, pendant dix ans seulement, partie de la société; au bout de ce temps, il faut qu'un nouveau vote de ses camarades vienne le confirmer dans ses droits; si ce second vote lui est favorable, il continue à demeurer sociétaire jusqu'au moment où il lui plaît de faire valoir ses droits à la retraite et de réclamer sa pension; dans le cas contraire, il quitte la Comédie-Française avec une demi-pension, c'est-à-dire une pension liquidée à raison de moitié de ce qu'il aurait dû avoir après vingt ans de services non interrompus.

Comme les théâtres de Paris, obligés de jouer tous les jours, sont naturellement tenus de se mettre en garde contre les accidents, indispositions, etc., qui pourraient arrêter la marche de leurs spectacles, l'ensemble du personnel comprend en quelque sorte deux troupes distinctes : les membres de l'une sont toujours prêts à remplacer les membres de l'autre, en cas d'événement quelconque. Cela s'observait jadis d'une façon bien plus rigoureuse encore, et il arrivait qu'un spectacle entier était joué par ce qu'on appelle les doublures. Le public avait pris alors l'habitude de distinguer entre les comédiens de premier choix et ceux qui ne faisaient que les remplacer; il désignait l'ensemble des premiers sous le nom de la *grande troupe* ou la *troupe dorée*; quant aux autres, ils formaient ce qu'on appelait dérisoirement la *petite troupe*, la *troupe de carton*, la *troupe* de bois, la *troupe* de fer-blanc.

TROUPEAU s. m. (trou-po — rad. *troupe*). Animaux domestiques vivant ensemble et conduits par un ou plusieurs pasteurs : *Un troupeau de moutons, de bœufs, de cochons, d'oies, de dindons. Si un loup se jette sur un troupeau, il ne le dévore pas tout entier.* (Lamennais.) *Les troupeaux sont des bifecks qui marchent.* (H. Taïne.)

— Fig. Fidèles réunis sous la conduite d'un même supérieur ecclésiastique : *Le troupeau d'un évêque, d'un curé. Chaque évêque a son troupeau particulier.* (Boss.)

Le bon pasteur s'oublie et meurt pour son troupeau.

A. BARBIER.

— Troupe d'hommes, dans un sens défavorable : *Les armées nombreuses qu'entretiennent les États modernes sont des troupeaux de cèlibataires.* (A. Garnier.)

— Féod. *Droit de troupeau à part*, Droit exclusif du seigneur de faire garder ses troupeaux isolément et sans les mêler à d'autres.

— *Troupeau de Jésus-Christ*, L'Eglise.

— Encycl. Econ. rur. Un *troupeau*, dans l'acceptation la plus large et la plus naturelle de ce terme, est une réunion d'un grand nombre d'animaux domestiques qu'on mène paître ensemble. Mais, dans la pratique, on réserve en général ce terme pour les ruminants domestiques, employant pour les autres animaux ceux de *troupe* ou de *bande*. Dans certains pays, chaque propriétaire a ses bestiaux réunis en troupeau, sous la garde d'un employé (berger, chevrier ou bouvier) qu'il paye seul; dans d'autres, tous les bestiaux d'une commune sont confiés à la garde d'un berger qui se paye en commun. On reproche généralement aux troupeaux qui se trouvent dans ce dernier cas de faire plus de dégâts que les autres dans les bois et les terres cultivées; aussi, dans les pays où cet usage existe, l'agriculture laisse-t-elle à désirer.

Troupeau passant un gué, tableau de Berghem; au Louvre (n° 419). Trois pères, accompagnés de quatre chiens, font passer à un troupeau de bœufs le gué d'une rivière qui coule dans une vallée terminée à l'horizon par de hautes montagnes. Sur le devant du tableau, au bord de la rivière, une femme à cheval s'entretient avec un des pères; celui-ci s'appuie sur un long bâton. Cette toile, de petites dimensions, est une des meilleures que nous ayons de Berghem. « Le ton un peu froid de ce paysage, dit Waagen, forme un heureux contraste avec le ton doré des animaux; ils sont d'une vérité frappante et l'on ne saurait assez admirer la solidité de l'exécution. » Le *Gué*, acheté en 1784 à la vente de M. de Vaudreuil, a été gravé dans le *Musée français* par Halck, et dans les recueils de Filhol et de Landon. Le musée du Belvédère a, de Berghem, un *Troupeau passant un ruisseau* sous la conduite de deux bergères, dont l'une est montée sur un âne; un jeune garçon, deux doigts tendus, fait les cornes à une jeune fillette qui pleure. Ce tableau est daté de 1680.

Un charmant tableau d'Adrien van de Velde, qui est dans la galerie de Schleissheim, et qui a été gravé par Réveil (*Galerie des arts*, VII, pl. 70), représente un *Troupeau traversant un gué*; deux pères, les pieds dans l'eau, poussent devant eux des moutons, des chèvres et des vaches; une paysanne est assise dans une charrette qui vient de franchir le gué et qui s'avance vers la gauche. Les animaux et les figures sont dessinés avec une grande pureté; le paysage a une limpidité et une fraîcheur exquises. Le Louvre possède plusieurs toiles de Van de Velde (nos 537 à 540) représentant des *Troupeaux* en marche ou en repos; la plus admirable est celle que Varin a gravée dans le *Musée français*, sous le titre de *Soleil levant*, et qui nous

montre des chevaux, des bœufs, des moutons, des chèvres groupés au bord d'une large rivière sur laquelle se répand la lumière du soir, et non celle du matin. Au Louvre encore est un *Troupeau au repos* (n° 104) sous la garde d'un pâtre qui joue du chalumeau; les six vaches dont se compose ce troupeau sont groupées d'une façon très-heureuse; trois sont couchées et trois debout. « Ce tableau, dit Waagen, est plus vrai qu'aucun autre de Cuyt, quant à la forme et au coloris des animaux; la lumière conserve sa douceur et sa puissance habituelles. » Cette composition a été gravée dans le *Musée Filhol* (VII, pl. 436).

Un chef-d'œuvre de Paul Potter, daté de 1647 et qui fait partie de la collection du comte Czernin, à Vienne, représente un *Troupeau mené au pâturage*; la lumière resplendissante d'une matinée sereine se répand sur la scène. Un autre chef-d'œuvre de Potter, intitulé le *Grand troupeau de bœufs*, a péri dans un naufrage vers la fin du siècle dernier; il avait été payé 9,050 florins à la vente Braamcamp, en 1771. C. Haldenwang a gravé, d'après P. Potter, un *Troupeau gardé par un petit garçon qui somme du cor*.

Des *Troupeaux* ont été peints par Karl Du Jardin (au Louvre, n° 246), Jacob van der Does (musée du Belvédère), Philipp Roos ou Rosa di Tivoli (musée du Belvédère), Jean-Henri Roos (musée du Belvédère), Jean Asselyn (au Louvre, n° 3), Sachtleven (musée de l'Ermitage), Benedetto Castiglione (le *Troupeau et le berger*, gravé par Lempereur, 1742), Ommeganek, Louterbourg, Verboeckhoven (le *Troupeau surpris par l'orage*, au musée de Bruxelles), Troyon (le *Retour du troupeau*, gravé à l'eau-forte par Lalauze; un *Troupeau de bœufs*, gravé à l'eau-forte par Gustave Graux); Rosa Bonheur (*Troupeau au repos dans les montagnes d'Ecosse*, payé 14,550 francs à la vente Wertheimer, en 1871), Auguste Bonheur, J. Paris (*Troupeau de moutons descendant un ravin*, Salon de 1839), Loubon (*Troupeaux d'Arles descendant des Alpes* (Salon de 1835), Jules Dupré (un *Troupeau de vaches au bord d'une rivière*, coll. Wilson, gravé par Th. Chauvel), Schenck (*Troupeau de chèvres en détresse*, Salon de 1870), Ch. Jacque, J. Palizzi, J. Didier, Chaigneau, Brissot de Warville, Van Marcke (le *Troupeau du village*, Salon de 1870), etc.

TROUPIALE s. m. (trou-pi-a-le — de troupe, par allus. aux habitudes de ces oiseaux). Ornith. Genre de passereaux, de la famille des sturnidées, comprenant six espèces, qui habitent les régions chaudes et tempérées de l'Amérique : Les *TROUPIALES* ont les habitudes des *éolurneaux*. (Z. Gerbe.) En tout temps, les *TROUPIALES* volent en bandes nombreuses et se nourrissent d'insectes et de baies. (V. de Bonnaire.) *Troupiale à ailes rouges*, Nom vulgaire du commandeur. *Troupiale des Indes*, Nom vulgaire du rollet de paradis. *Troupiale gris*, Nom vulgaire du tocolin. *Troupiale noir*, Syn. de CASSIQUE DE LA LOUISIANE. *Troupiale tacheté*, Syn. de LORIOT DE LA CHINE.

— **Encycl.** Ces oiseaux, auxquels les Espagnols donnent le nom de *tordos*, ont un bec de la longueur de la tête, épais à la base, convexe en dessus, entier, robuste, droit, à mandibule supérieure terminée en pointe sur le front. Les narines sont basales et latérales. Ailes médiocres; queue allongée et arrondie; tarses de la longueur du doigt médian; doigts et ongles longs et minces. Ces oiseaux sont répandus dans les pays froids comme dans les pays chauds. On les trouve dans la Virginie, la Caroline, la Louisiane, le Mexique. Ils sont propres au nouveau monde. Ils se privent très-facilement, apprennent à parler et se plaisent à chanter. Leurs mœurs sont sociales, au point que l'amour même ne divise pas leurs réunions. On voit très-souvent plusieurs espèces de cette famille se rassembler, et aussi se joindre à des espèces très différentes. La physionomie des *troupiales* est animée; leurs mouvements sont vifs et indiquent la défiance. Ils ont l'œil petit, la tête peu grosse. Ils volent avec une rapidité moyenne, assez longtemps et quelquefois à une grande hauteur. Ils sont très-vigoureux, ne quittent point les lieux qui les ont vus naitre, et leur chant est une espèce de sifflement. Ils marchent à pas précipités et le corps plus que droit. On les voit tantôt posés à terre et tantôt perchés sur des arbres ou des lianes; ils ne cherchent point à se cacher, n'entrent jamais dans les bois et ne mangent généralement pas de fruits. Les insectes, les graines et les petites semences forment le fond de leur subsistance. Ils prennent beaucoup de soin pour dérober leur nid à tous les yeux. Ces oiseaux sont souvent un fléau pour les cultivateurs, lorsqu'ils viennent s'abattre sur les moissons ou sur les terres nouvellement ensemencées. Catesby affirme que, dans la Caroline et la Virginie, ils font toujours leurs nids parmi des joncs. Ils savent en entrelacer les pointes pour faire une espèce de comble ou d'abri sous lequel ils établissent leur nid à une hauteur si juste et si bien mesurée qu'il se trouve toujours au-dessus des marées les plus hautes. Nous allons, après ces généralités, donner quelques détails sur les espèces les plus connues :

1° *Troupiale commandeur*. V. **COMMANDEUR**.

2° *Troupiale chrysotère*. Cette espèce se trouve dans toutes les grandes îles des Antilles, à Cayenne, à Saint-Thomas et au

Paraguay. Le mâle est totalement noir, à l'exception des couvertures supérieures des ailes, qui sont d'un beau jaune. L'iris est de cette même couleur, la queue arrondie à son extrémité. Le bec et les pieds sont noirs.

3° *Troupiale doré*. Buffon le nomme *carouge du Mexique*. Cette espèce se trouve non-seulement à Cayenne, mais encore dans les grandes Antilles. Le *troupiale doré* suspend son nid, en forme de bourse, à l'extrémité des branches, surtout de celles qui sont longues, dépourvues de rameaux et penchées sur une rivière. Cet oiseau est rusé et difficile à surprendre.

4° *Troupiale à épaulettes rouges*. Azara, qui, le premier, a décrit ce *troupiale* sous le nom de *tordo negro cobijas de Canela*, s'exprime ainsi à son sujet : « C'est un oiseau vigoureux; il marche quelquefois sur la terre; il vole avec force et il est défiant. Son œil est petit, sa tête rétrécie en avant. Cette espèce ne s'éloigne point de la lisière des bois et des halliers; mais elle ne fréquente jamais l'intérieur des bois ni les lieux aquatiques. Enfin, ces *troupiales* ne mangent point de grains et ne vivent que d'insectes. »

5° *Troupiale jaune*. Il est de la taille du merle. Bec et pieds noirs, iris rouge. La tête, le devant du cou, la poitrine et le ventre sont d'un jaune d'orpiment. Cet oiseau se trouve dans le nouveau continent, aux environs de la rivière de la Plata, où il est connu sous le nom de *ventre coloré*. Les *troupiales* de cette espèce vont en bandes nombreuses et se réunissent volontiers à des oiseaux d'autres espèces.

6° *Troupiale noir de Saint-Domingue*. La couleur de cet oiseau est d'un noir à peu près uniforme, avec des reflets verdâtres et violets sur la tête, le cou, le dos, les ailes et la queue. Celle-ci est presque carrée. Cette espèce vit isolément et cherche sa nourriture le long des haies. On prétend que ce *troupiale* ne se donne pas la peine de se construire un nid et qu'il s'empare de celui du tangara esclave, après avoir détruit sa couvée et l'avoir chassé du palmiste où il avait établi son domicile. La ponte de ce *troupiale* est généralement de quatre œufs blancs.

TROUPIER s. m. (trou-pié — rad. troupe). Pop. Soldat. Un *troupi* troupière. Le vrai troupière, s'il est permis d'employer ici le mot dont on se sert à l'armée pour désigner les gens destinés à mourir capitaines, se sert attaché à la glèbe d'un régiment, est une créature essentiellement naïve. (Balz.)

TROUPIER, IÈRE adj. (trou-pié, i-è-re — de troupière). Propre aux troupiers, qui conviennent aux troupiers : Je ne demande pas autre chose, que diable! ajouta-t-il en laissant échapper ses jargons troupières qu'il s'était donné jusque-là le soin de contenir. (C. Rabou.)

TROUSQUIN s. m. (trou-skein). Syn. de **TROUSQUIN**.

TROUSSAGE s. m. (trou-sa-ge — rad. trousser). Art culin. Action de trousser une volaille ou une pièce de gibier.

TROUSSE s. f. (trou-se — substantif verbal de *trousser*, qui signifie proprement mettre en paquet. Cependant Chevallet tire ce mot du celtique : écossais *trus*, paquet, ballot de hardes, trousses; kymrique *trus*, *trusa*, armoricain *trons*, *tronsad*, irlandais *truscan*, toutes formes qu'il fait venir de *trusaim*, lier, attacher, qui vient lui-même de *trus*, lien, attache, ceinture). Faisceau d'objets de même nature : Une *TROUSSE* de foin. Une *TROUSSE* de linge. Une *TROUSSE* de cordages.

— Sorte de paquet ou valise qu'un cavalier porte en croupe.

— Sorte de portefeuille à compartiments, dans lequel un chirurgien serre ses instruments les plus usuels.

— Etui dans lequel les barbiers serrent les instruments nécessaires à l'exercice de leur état. Les barbiers ont probablement retenu ce mot de leur ancienne profession de chirurgien.

— Sorte de poche à compartiments, que les jardiniers attachent à leur ceinture, et dans laquelle ils serrent certains objets dont ils ont habituellement besoin.

— Sorte de carquois dans lequel les archers et arbalétriers portaient autrefois leurs flèches : Il aurait bonne grâce, un arc à la main, une *TROUSSE* au côté. (Mérimee.)

— Ruban de laine terminé par une sorte de houppie.

— Lanière de cuir dont on entoure la queue d'un cheval.

— Donner la *trousse* à quelqu'un, Le flouer, l'attrapper :

Indubitablement on m'a donné la *trousse*. MAIRET.

Il Vieille loc.

— Féod. Droit de *trousse*, Taxe en agneaux et oies levée par les seigneurs du Berry.

— s. f. pl. Chausses de page, que portaient aussi les novices de l'Ordre du Saint-Esprit.

— Aux *trousses* de, A la poursuite de : Le mariage des Agnès exige l'entremise scandaleuse des commères, parentes, notaires, qui se mettent aux *TROUSSES* d'un jeune homme pour le sermonner et le pousser dans le piège. (Fournier.) Il A la suite de :

... Vous vous mordez les pouces D'avoir eu si longtemps des flatteurs à vos *trousses*. J.-B. ROUSSEAU.

— Techn. Cordage dont se sert le charpentier. Il Ensemble des rondelles et des taillants d'un cylindre de fenderie. Il Cylindre lui-même, muni de ses taillants et de ses rondelles : Les *TROUSSES* sont disposées l'une au-dessus de l'autre, de manière que les taillants de l'une correspondent aux entre-deux de l'autre. (Debette.) Il Nombre de feuilles de fer battu pliées en deux. Il Paquet de tringles d'acier destinées à être forgées en lames de sabre.

— Min. *Trousse à picoter*, Cadre en bois de chêne, de fort équarrissage, qui sert à exécuter le picotage d'un puits. Il *Trousse portaise*, Cadre serré contre les parois d'un puits, à l'aide de coins, pour consolider le cuvelage de ce puits.

— Agric. Racine d'une touffe de tiges de blé.

TROUSSÉ, ÉE (trou-sé) part. passé du v. Trousser. Relevé, replié, en parlant d'un vêtement : Une robe *TROUSSÉE*.

— Lié avec un troussé-queue : Une queue de cheval *TROUSSÉE*.

— Fam. Expédié promptement, en parlant d'une affaire. Il Fait, exécuté : Un compliment bien *TROUSSÉ*. Je trouve cela bien *TROUSSÉ*; il y a là-dedans de petits dictons assez jolis. (Mol.) Il Tué par une maladie : Il a été *TROUSSÉ* en deux jours. Il Tourné, bâti, en parlant d'une personne ou d'un animal : Voilà un gaillard bien *TROUSSÉ*. Ce cheval est bien *TROUSSÉ*.

— *Troussé à la diable ou à la turque*, Mal troussé, mal fait, mal arrangé : Ce paquet est *TROUSSÉ à la diable*.

— Art culin. Se dit d'une pièce de volaille ou de gibier dont on a replié les cuisses et les ailes vers le corps : Une volaille *TROUSSÉE*.

TROUSSEAU s. m. (trou-so. — Ce mot vient d'une ancienne forme *troussel*, qui répond à l'italien *trorsello*, et qui est un diminutif de *trousse*). Petite troussé, liasse, paquet : Les *avares* ont des *TROUSSEAUX* de clefs rouillées, dont ils ne se servent point. (La Bruy.) Il Ne se dit guère, en ce sens, que d'un paquet de clefs.

— Linge, vêtements et parures qu'on donne à une personne du sexe féminin, lorsqu'on la marie ou qu'elle entre en religion : La fille du paysan suisse se croirait déshonorée si, en se mariant, elle n'apportait pas à son époux son lit, sa garde-robe de noyer et son *TROUSSEAU* complet, composé de tout le linge dont elle aura besoin pour le reste de sa vie. (Sismondi.)

— Effets exigés d'un jeune homme ou d'une jeune personne qui entrent comme pensionnaires dans une maison d'éducation : Ma mère me laissa sans autre linge que celui de mon *TROUSSEAU* de pension. (Balz.)

— Anc. monn. Coin supérieur, qui portait la croix ou l'effigie du souverain.

— Anat. Très-petit faisceau de fibres ou de vaisseaux très-fins : *TROUSSEAU* de fibres. *TROUSSEAU* musculéux.

TROUSSEAU (Armand), célèbre médecin français, né à Tours en 1801, mort à Paris le 22 juin 1867. Après avoir fait de brillantes études, il entra, comme maître d'étude, au collège de Châteauroux. Trousseau n'avait pas vingt ans lorsque, chargé de remplacer temporairement le professeur de seconde, il s'acquitta de ces fonctions avec tant d'intelligence que, deux mois après, il était nommé professeur de rhétorique. Il aurait vraisemblablement suivi la carrière universitaire si le hasard ne l'avait mis en relation avec le savant docteur Bretonneau. Il résolut alors d'étudier la médecine, se rendit à Tours, où demeurait ce dernier, et fit, sous sa direction, de rapides progrès. Étant venu à Paris, il y poursuivit ses études et passa avec éclat sa thèse de docteur en 1825. L'année suivante, Trousseau fut reçu agrégé au concours. En 1828, le ministre Martignac l'envoya en Pologne pour y étudier les épidémies et l'épizootie qui sévissaient dans ce pays. A peine de retour en France, il obtint d'être attaché à la mission scientifique envoyée à Gibraltar pour y étudier la fièvre jaune, et, à son retour, il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur. En 1831, il devint, au concours, médecin des hôpitaux. L'année suivante, il eut l'honneur de remplacer Récamier, dont il avait été l'interne, à la clinique de l'Hôtel-Dieu. En 1837, il obtint le grand prix de l'Académie pour son mémoire remarquable sur la phthisie laryngée. Deux ans plus tard, en 1839, il remplaça Alibert dans la chaire de thérapeutique et de matière médicale, qu'il obtint au concours. Trousseau releva cet enseignement et sut, jusqu'en 1852, c'est-à-dire pendant douze ans, attirer à ses cours une foule nombreuse et enthousiaste. En même temps qu'il professait à l'École, il faisait à l'hôpital des Enfants-Malades, dont il était médecin, des conférences cliniques très-remarquables sur les maladies si souvent obscures des nouveau-nés.

En 1848, il posa sa candidature à l'Assemblée constituante et fut élu député dans l'Eure-et-Loir. Sans opinions politiques bien arrêtées, il se montra plutôt favorable qu'hostile à l'établissement de la République et ne fut pas réélu en 1849. Après le coup d'État du 2 décembre, Chomel, professeur à l'Hôtel-Dieu, ayant refusé de prêter serment, fut considéré comme démissionnaire, et Trous-

seau, qui n'avait pas les mêmes scrupules, le remplaça. Le clinicien eut à l'hôpital plus de succès peut-être que n'en avait eu le thérapeutiste à l'école; car à ses nombreux élèves vinrent se joindre une foule de médecins français et étrangers avides de l'entendre. C'est alors qu'il publia son bel ouvrage, reproduction exacte de ses leçons, sous le titre de *Clinique médicale de l'Hôtel-Dieu* (1861-1864, 3 vol. in-8°). Cet ouvrage est rempli de savoir, d'originalité, de sévérité et, par-dessus tout, de sens pratique. En 1856, il fut nommé membre de l'Académie de médecine, dans la section de thérapeutique, et, trois ans plus tard, commandeur de la Légion d'honneur. Trousseau était un observateur ingénieux, un thérapeutiste habile et un professeur éloquent. Sa diction était pure, limpide, toujours élégamment scandée; sa voix, claire et juste, séduisait l'oreille et captivait l'attention des plus distraits. On lui a reproché d'avoir poussé un peu loin le scepticisme en médecine et de s'être passionné trop vite et trop légèrement pour les idées neuves. Mais où en serait la science si elle n'avait jamais eu pour adeptes que des partisans de l'immobilité? Le seul reproche que l'on pût faire à Trousseau était de ne pas se résumer assez dans ses leçons, d'aller trop vite et de se laisser emporter par la fougue du langage, enfin de passer d'un sujet à un autre, souvent sans transition. Cependant Trousseau restera une des grandes figures médicales de ce siècle. Il a renouvelé la thérapeutique, et son célèbre *Traité de thérapeutique*, plusieurs fois réédité, traduit dans toutes les langues, est le plus beau monument élevé à cette science. Ses cliniques de l'Hôtel-Dieu sont aujourd'hui classiques et se trouvent dans toutes les mains.

Dans un remarquable mémoire publié en janvier 1856, il a fait connaître parfaitement la fièvre typhoïde en complétant les études de Bretonneau, qui avait déjà désigné les éléments anatomo-pathologiques de cette maladie, dont il rapportait le siège directement aux glandes de Brunner et qu'il reconnaissait déjà pouvoir être suivie de la perforation de l'intestin. C'est également lui qui a vulgarisé l'opération de la trachéotomie, que son maître Bretonneau avait pratiquée le premier avec succès en France, et qu'après lui, dès 1835, Trousseau pratiqua le premier à Paris.

Homme du monde par excellence, Trousseau était recherché dans tous les salons; chacun aimait ses manières ouvertes, affables et distinguées, même dans leur familiarité. Sa conversation était pleine d'esprit et de gaieté. Il avait un goût passionné pour les arts et surtout pour l'agriculture. En 1867, il se retira de l'enseignement et fut nommé professeur honoraire. Il mourut d'un cancer dont il avait lui-même précisé l'issue fatale avec une exactitude vraiment surprenante. Trois jours avant de mourir, il fit son testament, se rendit lui-même à l'administration des pompes funèbres commander ses funérailles; il alla choisir au cimetière du Père-Lachaise le terrain où il désirait reposer. Une fois toutes ses mesures prises, il rentra chez lui, se coucha et attendit la mort avec un calme stoïque. Outre les ouvrages susmentionnés, nous citerons de Trousseau : *Table analytique* du Traité des maladies chirurgicales de Boyer (Paris, 1828, in-8°); *Atlas du dictionnaire de médecine et de chirurgie vétérinaires* (Paris, 1828, in-fol.); *Traité de thérapeutique et de matière médicale*, avec H. Pidoux (Paris, 1836-1839, 3 vol. in-8°), ouvrage extrêmement remarquable; *Des principaux aliments nuisibles sous le rapport de l'hygiène* (1838, in-8°); *Nouvelles recherches sur la trachéotomie pratiquée dans la période extrême du croup* (1851); *De la touge de la glotte et de la trachéotomie* (1859); *Conférences sur l'empirisme en médecine* (1863, in-8°), etc.

TROUSSE-BARRE s. f. Navig. fluv. Morceau de bois qui sert à faire joindre ensemble les coupons d'un train à flotter. Il Pl. **TROUSSE-BARRE**.

TROUSSE-COL s. m. Ornith. Nom vulgaire du torcol. Il Pl. **TROUSSE-COL**.

TROUSSE-ÉTRIERS s. m. Syn. de **FORTE-ÉTRIERS**. Il Pl. **TROUSSE-ÉTRIERS**.

TROUSSE-GALANT s. m. Pathol. Nom ancien du choléra sporadique, maladie qui *trousse* en peu de temps l'homme le plus vigoureux : Un *choléra-morbus*, vulgairement appelé *TROUSSE-GALANT*, emporta mon époux en moins de deux jours. (Le Sage.) Il Nom donné à plusieurs maladies qui emportent très-vite les malades, par exemple au charbon des animaux domestiques.

TROUSSEL (Jean-François-Alfred), médecin français, né à Rouen en 1797. Il se fit recevoir docteur à Paris en 1819. Troussel est connu par la publication d'un volume intitulé : *Des premiers secours à administrer dans les maladies et accidents qui menacent la vie* (Paris, 1820, in-12), et d'une brochure : *Sur les écoulements particuliers aux femmes, et plus spécialement ceux qui sont causés par une maladie du col de la matrice* (in-8°).

TROUSSE-NEZ s. m. Syn. de **TORD-NEZ**.

TROUSSE-PÊTE s. f. Pop. Nom qu'on donne par mépris à une petite fille : Entendez cette

morveuse, cette TROUSSE-PÊTE ! || Pl. TROUSSE-PÊTE.

TROUSSE-PIED s. m. Art vétér. Lanière qui tient plié le pied d'un animal domestique, pour l'empêcher de frapper, lorsqu'on veut le soumettre à quelque opération. || Pl. TROUSSE-PIED.

TROUSSE-QUEUE s. m. Sorte de lanière qu'on passe sous le haut de la queue du cheval. || Gros cuir que l'on attache à la queue des chevaux sauteurs, pour la leur maintenir immobile, et les empêcher d'en jouer de façon à incommoder le cavalier. || Pl. TROUSSE-QUEUE.

TROUSSEQUIN s. m. (trou-se-kain). Pièce de bois cintrée, placée sur le derrière d'une selle, et analogue à l'arçon, qui se place sur le devant : *Les selles sans TROUSSEQUIN s'appellent des selles rases.*

TROUSSER v. a. ou tr. (trou-sé — de l'ancien français *trosser*, qui répond au provençal *trossar*, et qui est probablement une forme transposée du vieux français *torser*, mettre en paquet, lequel correspond à l'italien *torciare*, tordre ensemble, ficeler, et à l'espagnol *atrozar*, amarrer la vergue au mât. Or, le vieux français *torser* et l'italien *torciare* représentent un type *tortiare*, dérivé, à la façon romane, de *tortus*, participe passé de *torguere*, tordre). Replier, relever, pour empêcher de traîner ou de descendre trop bas : *TROUSSER ses jupes, son manteau. TROUSSER une draperie.*

— Expédier lestement, en parlant d'une affaire.

— Dévorer, engloutir : *Il TROUSSA ce pâté en quatre coups de dent.*

— Faire mourir rapidement, particulièrement en parlant d'une maladie : *Ce mal l'a TROUSSÉ en deux heures.*

Dieu se joue à son gré de la race mortelle ; Il fait vivre cent ans le Normand Fontenelle Et tresse à trente-neuf ce dévot de Pascal.

VOLTAIRE.

— *Trousser quelqu'un*, Relever ses vêtements : *Trousses cet enfant ; il va se salir.*

— *Trousser une femme*, Relever ses jupes ; ne se dit ordinairement que dans un sens obscène.

— *Trousser bagage*, Partir brusquement. || On dit plus ordinairement **PLIER BAGAGE**.

— *Trousser quelqu'un en malle*, L'enlever : *On l'a TROUSSÉ EN MALLE et mis sous clef à la Bastille.* || Vieille loc.

— Manège. Nouer avec un trousse-queue, en parlant de la queue d'un cheval.

— Mar. Courber en dedans.

— Art culin. En parlant d'une volaille ou d'une pièce de gibier, Replier ses membres le long du corps, avant de la faire cuire.

— Hortie. Plier, relever et attacher, en parlant des menues branches qui croissent trop bas.

— v. n. ou intr. Manège. Plier, et particulièrement Plier trop le jarret, en parlant du cheval : *Cette bête TROUSSE trop, troussé dans son allure.*

— Lever trop le jarret.

Se trousser v. pr. Trousser ses vêtements : *Trousses-VOUS, il y a de la boue ici.*

TROUSSE-TRAIT s. m. Chacun des anneaux de cuir qui sont attachés aux côtés du culeron d'un harnais. || Pl. TROUSSE-TRAIT.

TROUSSIÈRE s. f. (trou-si-ère — rad. *trousser*). Constr. Corde avec laquelle on unit deux pièces d'un échafaud.

TROUSSIS s. m. (trou-si — rad. *trousser*). Pl. que l'on fait à un vêtement pour le raccourcir : *Cette robe est trop longue ; il faut y faire un TROUSSIS.*

TROUSSOIRE s. f. (trou-soi-ère — rad. *trousser*). Techn. Pince d'émailleur.

— Nom qu'on donnait autrefois à une espèce de jupe :

Il faut aujourd'hui le corset,
Ou la troussière d'un grand prix.

COQUILLART.

TROUTÉ s. f. (trou-te). Ichthyol. Nom vulgaire de la truite, dans quelques pays.

TROUVABLE adj. (trou-va-ble — rad. *trouver*). Qui peut être trouvé : *Si cette forme est TROUVABLE, cherchons-la et tâchons de l'établir.* (J.-J. Rouss.) Vous devez trouver la vérité, si elle est TROUVABLE. (Mme Du Defant.)

TROUVAILLE s. f. (trou-va-ille ; ll mil. — rad. *trouver*). Découverte heureuse : *Faire une TROUVAILLE. Une bonne TROUVAILLE.*

— Objet heureusement trouvé ou découvert : *Ce livre est une TROUVAILLE unique. Le travail pénible fait, de toute chose laborieusement cherchée, une TROUVAILLE pour l'esprit.* (Mme E. de Gir.)

TROUVAIN (Antoine), graveur français, né à Montludier (Somme) en 1656, mort à Paris en 1708. Elève du célèbre Gérard Edelinck, il sut profiter des leçons de ce maître, dont il imita heureusement la manière, et devint un graveur habile. Malheureusement, pressé par la nécessité, il lui arriva souvent de travailler d'une façon trop hâtive et de produire pour le commerce des planches qui manquaient de vigueur et d'harmonie. L'Académie le reçut au nombre de ses membres en 1707. Nous

citerons, parmi ses meilleures planches : les *Portraits* d'Armande de Lorraine d'Harcourt, de Jean Jouvenet, de Housse, du chanoine Claude du Molinet, et deux pièces d'après des tableaux de Rubens : le *Mariage de la reine* et la *Majorité du roi Louis XIII*.

TROUVÉ, ÊE (trou-vé) part. passé du v. Trouver. Découvert, rencontré : *Un objet TROUVÉ.*

Et je suis un enfant trouvé sur une pierre
Devant l'église du hameau.

SOMMET.

— Imaginé : *Une expression bien TROUVÉE. Un conte bien TROUVÉ.*

Quand le mot est bien trouvé,
Le sexe, en sa faveur, à la chose pardonne.

LA FONTAINE.

— Inventé : *La poudre à canon a été TROUVÉE par un moine.*

— Qui est neuf, original, heureusement imaginé, rencontré : *Voilà un mot qui est TROUVÉ, véritablement TROUVÉ.*

— Jugé, estimé, reconnu : *Il a été TROUVÉ digne de succéder à un grand homme. Ce dîner a été TROUVÉ excellent. L'avis fut TROUVÉ bon.* (Volt.)

— *Enfant trouvé*, Enfant dont les parents ne se sont pas fait connaître ou qu'ils ont renoncé à élever, dès les premiers temps de sa vie : *L'hospice des ENFANTS TROUVÉS. Le tour pour les ENFANTS TROUVÉS.* || Avant l'institution des tours, la généralité de ces enfants étaient *trouvés* et recueillis sur la voie publique, ce qui leur a valu leur nom.

— *Tout trouvé*, Qui se présente de soi-même, qu'on n'a pas besoin de chercher, qui s'offre naturellement à l'esprit : *Le moyen est TOUT TROUVÉ. L'emplacement est TOUT TROUVÉ.*

— s. m. Arboric. *Trouvé de montagne*, Variété de poire.

TROUVÉ (Claude-Joseph, baron), littérateur et administrateur français, né à Chalonnes-sur-Loire (Anjou) en 1768, mort à Paris en 1860. Il était fils d'un ouvrier menuisier. Sa vive et précoce intelligence le fit remarquer du financier Pauly, qui se chargea des frais de son instruction. Au sortir du collège, Trouvé entra chez un notaire de Paris. Sur ces entrefaites éclata la Révolution. Le jeune homme, poussé par le désir de percer, parvint, en 1791, à entrer à la rédaction du *Moniteur universel*, dont il devint trois ans plus tard rédacteur en chef ; puis, grâce à la protection de Larevellière-Lépeaux, il fut successivement secrétaire général du Directoire (1795), premier secrétaire de légation à Naples (1797), ministre à Milan (1798) et à Stuttgart (1799). Après le coup d'État du 18 brumaire, il entra au Tribunal, et, comme il était d'un caractère aussi ambitieux que versatile, il manifesta un très-grand dévouement pour Bonaparte, qui le nomma préfet de l'Aude (1803), puis lui donna le titre de baron. La Restauration le conserva dans le même poste, et l'on vit alors son dévouement servir pour l'empire se transformer tout à coup en un royalisme ardent et persécuteur. Trouvé poussa si loin l'ardeur de son zèle que le ministre Lainé crut qu'il était de bonne politique de le destituer (1816). Trouvé devint alors rédacteur du *Conservateur*, feuille ultra-monarchique, dont l'existence fut courte, puis il se mit à la tête d'une imprimerie. Sous le ministère Polignac, il reentra naturellement en faveur et fut nommé maître des requêtes (1829), chef de division des beaux-arts au ministère de l'intérieur (1830) ; mais la révolution de Juillet, qui survint peu après, rejeta pour toujours Trouvé dans la vie privée. Indépendamment d'articles insérés dans le *Moniteur*, l'*Europe*, la *France*, le *Conservateur*, les *Annales de la littérature et des arts*, l'*Almanach des Muses*, on lui doit plusieurs ouvrages littéraires et historiques : *Pausanias* (Carcassonne, 1810, in-8°), tragédie en cinq actes, qui fut représentée au théâtre Feytaud en 1795 ; *Essai historique sur les états généraux de la province de Languedoc et description générale et statistique du département de l'Aude* (Paris, 1818-1819, 2 vol. in-4°) ; *Jacques Cœur, maître des monnaies et argentier de Charles VII* (1840, in-8°) ; *Anne de Beaujeu, Jeanne de France et Anne de Bretagne* (Baignolles, 1854, in-12) ; le *Dauphin, duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV* (Paris, 1856, in-18). Ces divers ouvrages attestent de longues et patientes recherches. Trouvé a publié un *Voyage agronomique en Belgique, en Suisse et en Italie* (1841), d'après un manuscrit de Thouin, revu et corrigé par lui.

TROUVÉ-CHAUVEL (Ariste), homme politique français, né à La Suze (Sarthe) en 1805. Destiné par ses parents à la carrière commerciale, il alla habiter Le Havre pour s'initier au commerce, puis voyagea en Angleterre et en Ecosse et vint, en 1833, se fixer au Mans, où il dirigea un magasin de draperies. Peu après, M. Trouvé-Chauvel créa dans cette ville un comptoir d'escompte et la banque de la Sarthe, dont il devint directeur, et qui rendit de grands services à l'industrie de ce département. L'estime générale dont il se vit bientôt entouré lui valut d'être nommé maire par ses concitoyens. C'est à ce titre que, en 1843, ayant eu à haranguer le duc de Nemours, de passage au Mans, il fit entendre au jeune prince un mâle et patriotique langage, qui n'avait rien de commun avec la

phraséologie ordinaire des félicitations officielles. L'effet produit par ce discours fut tel que le gouvernement, irrité, destitua le maire ; mais, quinze jours après, celui-ci n'en fut pas moins réélu membre du conseil à une grande majorité, malgré tous les efforts de l'administration. Après la chute de Louis-Philippe, M. Trouvé-Chauvel devint maire du Mans et commissaire général de la république dans les départements de Maine-et-Loire et de la Mayenne. Lors des élections pour la Constituante, les électeurs de la Sarthe le nommèrent représentant en tête de leur liste. Il vota, à l'Assemblée, avec les membres du parti républicain modéré, succéda à Caussidière, après la journée du 15 mai 1848, comme préfet de police, s'attacha à employer le moins possible de fonds secrets, fut remplacé, le 19 juillet, par Ducoux, devint alors préfet de la Seine et reçut, le 25 octobre, du général Cavaignac le portefeuille des finances, qu'il conserva jusqu'à l'avènement de Louis-Napoléon Bonaparte à la présidence de la république. Non réélu à l'Assemblée législative, il a vécu depuis lors dans la retraite.

TROUVER v. a. ou tr. (trou-vé. — C'est le même mot que l'italien *trovare*, le provençal catalan *trobar* et le vieux français *trover*, *truver*. Ce vocable, qui dans les langues néo-latines a supplanté le latin *inventire*, a beaucoup torturé les étymologistes. Du Cange proposait pour origine le vieux français *treu*, qui représente le latin *tributum* ; les agents du fisc auraient désigné par *treuvé* les impôts perçus. Cette conjecture n'a absolument aucune vraisemblance. On a proposé aussi de rapporter *trouver* au participe vieux haut allemand *trofan*, atteint, rencontré, trouvé ; mais ce serait le seul exemple de verbe roman dérivé d'un participe allemand. Grimm suppose un verbe gothique *drupan*, qui correspondrait au vieux haut allemand *trefan*, allemand moderne *treffen*, proprement heurter contre quelque chose, buter à, latin *offendere*, heurter, et aussi rencontrer, *trouver*. D'après Diez, il n'est pas nécessaire de sortir de l'élément latin. Dans le verbe latin, dit-il, les notions chercher et trouver se rencontrent, l'une est corrélatrice de l'autre. Et, du reste, le sens poétique de *trobar* ou *trouver*, faire de la poésie, d'où *troubadour* et *trouvère*, emporte celui de recherche, de méditation. En partant donc du sens de chercher, on peut fort bien, ajoute Diez, rapporter le provençal *trobar*, en latin *turbare*, mettre en désordre, fouiller, avec transposition de la liquide, comme dans *troubler*. Ce qui vient à l'appui de cette étymologie, c'est que l'on trouve, en effet, avec le sens naturel du latin *turbare*, en vieux portugais *travare* et en napolitain *struare* et *contruare*). Rencontrer, apercevoir dans le lieu où l'on est : *TROUVER ce qu'on avait perdu. TROUVER un ami sous ses pas. TROUVER un trésor.*

Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.

BOILEAU.

— Fig. Découvrir, être mis en possession ou en présence de : *Que ton ami TROUVE en toi ce que tu désires TROUVER en lui.* (St-Lambert.) *Où est le bonheur ? Qui le sait ? Chacun le cherche, nul ne le trouve.* (J.-J. Rouss.) *L'individu TROUVE, dans le droit d'autrui, la limite des siens.* (L. Faucher.) *La plus grande jouissance que l'on TROUVE dans la liberté est de sentir qu'on la possède.* (Lattena.)

— Reconnaître, constater l'existence, la présence de : *On TROUVE de bonnes gens partout. On TROUVE cette plante dans tout le midi de l'Europe. On ne TROUVE plus un paysan qui croie à l'enfer.* (Fouquier.)

— Surprendre : *TROUVER quelqu'un en faute. On le TROUVA tout prêt à s'échapper de la prison. Les gendarmes l'ONT TROUVÉ à la chasse sans permis. On les TROUVA en tête à tête.*

— Découvrir : *TROUVER un secret pour guérir certaines maladies. TROUVER la solution d'un problème. TROUVER le mot d'une énigme. Celui qui TROUVA la vapeur ne sut pas en tirer parti. Les hommes inventent les erreurs, ils TROUVENT les vérités.* (Ficquelmont.)

— Imaginer : *L'ambition a fait TROUVER ces dangereux expédients.* (Boss.)

— Procurer, ménager à soi ou à autrui : *Je n'ai pu TROUVER un logement convenable.*

Quoi de vos ennemis devenez-vous l'appui,
Pour trouver un prétexte à vous plaindre de lui ?

RACINE.

— Voir, constater : *Je l'ai TROUVÉ très-malade. Il TROUVA la place prise.*

— Juger, estimer : *Je vous TROUVE bon de le croire. Vous TROUVEZ ? Je ne suis pas de votre avis. Les amis sont comme les parents : le jour de leur mort, on ne les TROUVE jamais vieux.* (J. de Maistre.) *Il est fort dangereux qu'une femme TROUVE son mari ridicule.* (A. Karr.)

— Citer, désigner : *TROUVEZ-moi un homme qui vaille celui-là. Trouvez-moi dans le monde un état d'indépendance entière.* (Mass.)

— *Trouver à*, Reconnaître, après examen ou expérience, à : *Je lui TROUVE beaucoup de patience. Je ne lui TROUVE pas de défaut. Je vous TROUVE un bel air de santé. C'est un grand ridicule de TROUVER tous les genres de mérite à l'homme dont on fait l'éloge.* (Villem.) || Trouver le moyen, l'occasion de : *Il a TROUVÉ à vendre sa maison.*

— *Trouver à dire*, Trouver une réponse : *Que TROUVEZ-VOUS à DIRE à cela ?* || Reconnaître, s'apercevoir de l'absence de : *J'avais mis 100 louis dans cette bourse, j'en TROUVE cinq à DIRE.* (Acad.) Vieux en ce sens. || *Trouver à dire, à redire*, Trouver des raisons de blâmer, de reprendre : *Il TROUVE à DIRE à tout ce qu'on fait. Je n'y TROUVE rien à DIRE.*

— *Trouver à qui parler*, Rencontrer quelqu'un qui se montre capable de tenir tête dans la discussion ou autrement : *S'il s'attache à lui, il TROUVERA à QUI PARLER. C'était un bretteur incorrigible, mais il TROUVA cette fois à QUI PARLER.*

On trouve à qui parler quand on s'adresse à moi.

C. DELAVIGNE.

— *Trouver bon, Trouver mauvais*, Approuver, désapprouver : *Je TROUVE MAUVAIS que vous le fréquentiez. Je lui parlerai, si vous le TROUVEZ BON. L'on ne m'accusera pas de m'être fort occupé des critiques qu'on a TROUVÉ BON de diriger contre mes écrits.* (B. Const.)

— *Trouvez bon que*, Formule de politesse analogue à ces autres : *Permettez que, Avec votre permission : TROUVEZ BON que je prenne congé de vous.*

— *Trouver son compte*, Avoir avantage :

Versez la bière aussi, nous la boirons sans honte,
Et monsieur le brasseur y trouvera son compte.

C. DELAVIGNE.

— *Trouver moyen de*, Découvrir la manière de, des expédients pour : *Il a TROUVÉ MOYEN de se faire valoir plus qu'il ne vaut.*

— *Trouver grâce aux yeux, devant les yeux de*, Plaire à, s'attirer la bienveillance de : *Personne ne TROUVE GRÂCE à SES YEUX ; il méritait de tout le monde.*

— *Trouver chaussure à son pied*, Trouver précisément la chose dont on a besoin.

— *Trouver visage de bois*, Se trouver en face d'une porte fermée, la personne qu'on venait voir étant absente.

— *Trouver quelqu'un sur son chemin*, Rencontrer en lui un obstacle à ses desseins : *Je LE TROUVE partout sur MON CHEMIN.*

— *Trouver son maître*, Trouver quelqu'un de supérieur à soi : *Il se disait fin, mais il a TROUVÉ SON MAÎTRE.*

— *Aller trouver quelqu'un*, Se rendre auprès de lui : *Allons LE TROUVER.*

Va, cruel, va trouver tes indignes amis.

VOLTAIRE.

— *Trouver le mot de l'énigme*, Découvrir un secret que l'on avait cherché inutilement à connaître : *J'ai enfin TROUVÉ LE MOT DE L'ÉNIGME : il songe à se marier, et c'est pour cela qu'il se range.*

— *Trouver le temps long*, S'ennuyer.

— *Trouver des crimes à quelqu'un*, Le juger criminel, et aussi Lui imputer des crimes imaginaires.

— *Croire avoir trouvé la pie au nid*, S'imaginer avoir fait une grande découverte.

— *Où avez-vous trouvé cela ?* Sur quoi fondez-vous de pareilles imaginations ?

— *On l'a trouvé à deux paroles*, On a reconnu qu'il avait deux paroles ; il s'est dédit. || Loc. vieillie.

— *Qui me cherche me trouve*, Celui qui cherche à me tourmenter, à me nuire, me trouve prêt à lui rendre ses mauvais procédés.

— *Prov. On prend son bien partout où on le trouve*, On a toujours le droit de rentrer en possession de son bien, quel qu'en soit le détenteur. Signifie aussi Les emprunts sont permis dans les arts libéraux, pourvu qu'on sache faire siennes les choses que l'on emprunte. || *Qui bien fera bien trouvera, ou l'Écriture mentira*, Le bien est toujours récompensé, selon le témoignage des Écritures. || *Cherchez et vous trouverez*, Les efforts persévérants sont toujours couronnés de succès. Ce proverbe est emprunté à l'Évangile.

Se trouver v. pr. Se rencontrer, exister : *Cette plante se TROUVE sur les deux continents. Les grâces se TROUVENT plus ordinairement dans l'esprit que dans le visage.* (Montesq.) *Le bonheur se TROUVE dans un doux et paisible acquiescement à la condition où l'on se trouve.* (St-Evrem.)

— Être dans un lieu déterminé ; assister à quelque chose : *Je me TROUVE accidentellement à Paris. Je m'y TROUVAI avec votre frère.*

— Être dans une certaine situation : *Je me TROUVE assez bien actuellement. Il se TROUVE fort embarrassé. Nous nous TROUVÂMES nez à nez.*

— Se juger, s'estimer : *Il se TROUVE plein d'esprit. Un Espagnol se TROUVE heureux avec une guitare et du soleil.* (Mich. Chev.)

Je me trouvais barbare, injuste, criminel.

RACINE.

|| Découvrir, reconnaître en soi ; s'attribuer : *Il se TROUVE beaucoup d'esprit. Je me TROUVE plus de vigueur que je ne pensais en avoir.*

— Se juger mutuellement : *Les hommes se TROUVENT d'autant plus méchants les uns les autres qu'ils le sont eux-mêmes davantage.* (Boiste.)

— Être mis en possession de soi-même : *Enfin, l'âne s'ÉTANT TROUVÉ elle-même, elle a trouvé la source de tous ses maux.* (Boss.)

— *Se trouver bien*, *Se trouver mal*, Juger que l'on est bien ou mal : *Je me TROUVE BIEN chez moi. Il ne se TROUVE BIEN nulle part. On est mal où l'on se TROUVE MAL.* Les An-

glais ne se trouvent bien nulle part. (D'Haussez.) Il être bien ou mal : Le malade ne se trouve pas bien depuis hier. Il se trouve très-mal et ne s'en relèvera pas.

— Se trouver bien ou mal de, Avoir lieu d'être satisfait ou mécontent de : Il se trouva bien d'avoir suivi mes conseils. Si vous faites cela, vous pourrez vous en trouver mal. Je me trouve fort bien de l'absence des gens que je n'aime pas. (Bussy-Rab.)

— Se trouver mal, Epruver une faiblesse, tomber ou être sur le point de tomber en syncope : Marie de Médicis se trouvait mal à l'odeur de la rose. (Raspail.)

— Cela ne se trouve pas sous le pas d'un cheval, Il n'est pas facile de se procurer cela.

— Loc. fam. Il ne s'était jamais trouvé à telle fête, à telle noce, Il n'avait jamais été si bien battu, si tourmenté. Il se trouve là comme Tabarin à noce, comme lard en pois, Il se trouva fort à propos. Il Loc. vieillie.

— Impersonnellem. Il se trouve, Il est, il existe : Il se trouvait des philosophes qui enseignaient que la véritable félicité de l'homme est dans les sens. (Mass.) Il se trouva que, Il advint que, on s'aperçut que : Il voulait partir, mais il se trouva que la voiture était partie avant lui.

— Allus. hist. J'ai trouvé, Traduction du mot grec *euréka* qui s'échappa de la bouche d'Archimède lorsque, plongé dans le bain, il entrevit le principe de la pesanteur spécifique des corps. Ce cri, qui a traversé les siècles, se fait entendre quand, après des recherches longues et pénibles, l'esprit, soudainement inspiré, arrive à la découverte qu'il poursuivait. V. *EUREKA*.

— Syn. Trouver, rencontrer. V. RENCONTRER.

— Trouver, découvrir, inventer. V. DÉCOUVRIR.

— Trouver à redire, blâmer, censurer. V. BLÂMER.

TROUVÈRE s. m. (trou-vè-re — de trouver ou d'une forme ancienne équivalente. Le provençal a conservé *trouvair*, *trouveur*. Le sens étymologique est absolument le même que celui de *troubadour*). Poète français des provinces du Nord, et particulièrement de la Picardie, du XI^e au XIV^e siècle : Les *trouvères* ou *conteurs* étaient les vrais poètes; ils inventaient les sujets et les mettaient en rimes. (Foulet.) L'influence que la langue des *trouvères* obtint en Angleterre par la conquête et l'envahissement politique, la langue des *troubadours* l'exerça sur l'Italie du Nord par le seul pouvoir du goût et de l'harmonie. (Villemain.) On dit aussi, mais rarement, *trouveur*.

— Par anal. Poète : Les contes de Perrault, chroniques si actuelles et si vivantes encore dans la mémoire de nos *trouvères* de haumeau! (Ch. Nodier.)

— Encycl. L'idiome des *trouvères*, le roman wallon, moins harmonieux, moins malléable que le roman méridional des *troubadours*, a donné à leurs œuvres un caractère de virilité tout à fait inconnu de ces derniers. L'époque de leur floraison est la même que celle des *troubadours*; leur vie errante de comédiens et de jongleurs ambulants est également semblable; ils sont réunis en associations pu-tilles, et cependant une différence, non-seulement sensible, mais caractéristique et profondément marquée, règne dans leurs conceptions et dans les genres poétiques qu'ils ont créés.

L'élément propre des *trouvères*, c'est le roman chevaleresque et l'épopée; les petits genres, cultivés par eux ou qu'ils empruntèrent aux *troubadours*, complaintes, ballades, lais, virelais, rondeaux, ne furent pour eux que des œuvres de curiosité, des délassements. Ce qui exalta leurs facultés poétiques, ce fut moins l'amour que la chevalerie; la chevalerie, cette grande création du moyen âge ou plutôt le moyen âge lui-même personnifié. Leurs sources poétiques sont les traditions bretonnes, galloises et saxonnes. Les héros qu'ils célèbrent, c'est Charlemagne et ses douze pairs, le roi Arthur et les chevaliers de la Table ronde, merveilleux récits où respire le goût des aventures extraordinaires, des courses lointaines, des grands faits d'armes, des grandes conquêtes. Ils furent en grande faveur auprès des princes; Philippe-Auguste surtout les protégea d'une façon particulière. Après un tournoi, on se réunissait d'ordinaire dans la grande salle du palais pour entendre les *trouvères* et leurs jongleurs. Le roi avait un *trouvère* favori, Helinant, auquel il faisait une pension, et tellement considéré que son nom se trouve placé dans le poème de l'*Alexandride*; il y récite un chant à la table d'Alexandre. Dans le même ouvrage, on voit la reine Isabelle, femme de Philippe-Auguste, broder la tente du roi de Perse Darius.

L'identification des *trouvères*, à leur origine, avec les bardes gaulois et les scaldes du Nord est facile; leur filiation est certaine. On trouve peu de différence entre le *trouvère* favori de Philippe-Auguste et le barde dont parle dans le passage suivant Posidonius d'Apamée, qui vivait quarante ans avant l'ère vulgaire : « Luernius, roi des Arvernes, passait pour le plus magnifique des chefs de la Gaule; il était la providence des

bardes déchus, qui en faisaient le héros de leurs chants. Un jour qu'il avait donné un grand repas, un certain poète barbare, s'étant attardé, trouva Luernius qui partait; alors allant à sa rencontre avec des chants, il se mit à exalter le mérite du chef et à déplorer son propre retard. Luernius charmé demanda une bourse pleine d'or et la jeta au poète, tandis qu'il courait à côté du char. Le poète, l'ayant ramassée, recommença ses hymnes, disant : « Les vestiges de ton char sur la terre font germer l'or et les bienfaits! »

Même au XI^e siècle, le *trouvère* ou chanteur n'a pas encore dégénéré; Taillefer, qui se battit au premier rang à la bataille d'Hastings, dans l'armée de Guillaume, est le digne descendant de ces anciens bardes qui maniaient avec la même habileté la harpe ou l'épée et chevauchaient côte à côte avec leur seigneur. Robert Wace a conservé le souvenir de ce chanteur qui, avant la bataille, enflammait les courages en racontant aux barons les prouesses de Roland et d'Olivier :

Taillefer, qui moult bien cantoit,
Sur un cheval qui tost aloit,
Devant ost s'en aloit cantant
De Charlemagne et de Rolant,
Et d'Olivier, et des vassaus
Qui moururent à Rainscevaus.
(Roman de Rou, t. II, p. 214.)

La mort de Taillefer, racontée par un *trouvère* qui fut presque son contemporain, Geoffroy Gaimar, mérite également d'être rapportée :

Un des François donc se hâta,
Devant les autres chevaucha;
Taillefer est cil appelez,
Juglere hardi estoit assez;
Armes avoit et bon cheval,
Si ert hardi et noble vassal.
Devant les autres cil se mist,
Devant Engleis merveilles list,
Sa lance pris par le tuet (bout),
Com ceo fust un bastonet,
En contre mont halt l'en getta
Et par le fer receue l'a.
III foiz list getta sa lance;
La quatre foiz puis s'avance,
Entre les Engleis la lanca,
Parmi le cors un en navra
Puis trais s'epée, arere vint,
Et getta l'epée qu'il tint.
En contre mont halt le recet.
L'un dit à l'autre, qui ceo voit,
Que ceo estoit enchantement.
Cil se flet devant la gent.
Quant III foiz out getté l'epée,
Le cheval ad la goule bée (bénée)
Vers les Engleis vint esléssé (en s'élançant)
Auquanz quident estre mangé
Par le cheval qu'issi baout (qui ainsi ouvre
Li juglere empré venout, (la bouche)).
Del espée flet Engleis
Le poign li fet voler maneis;
Autre fêrit tant com il pout
Mau guerdon le jour en out;
Car li Engleis de totes pars
Li launcent gavelocs et dars.
Si l'occistrent et son destrier,
Mar demanda le coup premier.
(Chroniques normandes, t. I^{er}, p. 8.)

Les prouesses, mêlées de tours de force, de ce brave jongleur sont un des traits les plus caractéristiques que l'on puisse citer. La condition des *trouvères* ne tarda pas à changer; une délimitation précise entre le poète qui crée une œuvre et le jongleur qui la récite, entremêlant ses chants de tours de passe-passe et de gobelets, serait difficile à tracer, car les deux personnages se trouvent fréquemment réunis. C'est ce que l'on voit clairement dans divers passages d'épôques ou de fabliaux. Une pièce intitulée les *Deux trouvères ribaux* nous révèle les aptitudes ordinaires des *trouvères* jongleurs, chanteurs ou ménestrels; car, du XI^e au XIII^e siècle, toutes ces appellations sont synonymes. Deux *trouvères* se querellent et se disent leurs vérités : « Diva! s'écrie le premier, laisse là ta jonglerie et va t'asseoir dans cet angle, car nous n'avons cure de toi; tu ne sais pas vaillant deux fêus. Voyez comme il est vêtu avec le gage d'une année! Voyez ses souliers de Cordoue! ses belles chausses de Bruges! Tu n'es pas ménestrel ni ouvrier de bonne œuvre; tu ressembles à un vilain bouvier, aussi contrefait qu'un bœuf, ou bien un meneur d'aveugles... Moi, je suis aussi bien conter en français qu'en latin, la nuit comme le jour, devant les comtes et les ducs; je fais des chansons de geste et il n'y a pas un chanteur qui me vaille. De plus, je suis bon seigneur de chats, bon ventouseur de bœufs; je sais très-bien cercler un œuf; je sais faire freins à vaches, gants à chiens, coiffes à chèvres, hauberts à lievres, si bons qu'ils n'ont plus peur des chiens! » La réponse est plus s'rieuse : « Moi, s'écrie l'adversaire, je suis bon joueur de vielle, de cornemuse, de flûte, de violon, de harpe, de symphonie, de psalterion et je connais mainte chanson. Je puis faire un enchantement et j'en sais plus long qu'on ne pense. Quand je veux m'y appliquer, je lis, je chante comme un clerc; je parle de chevalerie, des hommes braves, et je sais dire leurs armoiries. » Tout cela est instructif. Sans doute on répugne à croire que les créateurs des grandes épopées che-

valeresques, des romans satiriques aient associé à leur art celui de batéleur. La seule explication possible est celle-ci : la paternité de la plupart de ces grands poèmes est restée incertaine; les jongleurs s'en emparaient, les confiaient à leur mémoire, les racontaient en les altérant, en les défigurant quelquefois, et, sortes d'interprètes et de comédiens, ne négligeaient aucun moyen pour divertir ceux qui les écoutaient.

« Les *trouvères*, dit M. Leroux de Lincy, sont principalement désignés comme étant les véritables inventeurs de toutes les poésies chantées par les jongleurs, conteurs ou ménestrels. Retirés, pour la plupart, a-t-on prétendu, dans le silence du cloître, ils consacraient leur loisir à la composition de nos longues chansons de geste. Cela peut être vrai pour quelques-uns d'entre eux. Mais presque toujours ils en avaient emprunté le sujet à ces anciens récits conservés par les jongleurs et leurs troupes, récits ordinairement peu étendus, fondés sur des croyances populaires, auxquels ces nouveaux poètes ajoutaient d'abondants détails puisés dans les chroniques latines que les cloîtres renfermaient. »

Nous laisserons donc de côté les *trouvères* en tant que jongleurs, conteurs, ménestrels, pour ne nous occuper que des créateurs, des poètes. Les plus connus sont : Auboin de Sézanne, Hugon de Villeneuve, Jean Bodel, Alexandre de Bernay, Gilbert de Montreuil, Lambert li Cors, Chrestien de Troyes, Robert Wace, Marie de France, Rutebauf, Guillaume de Lorris, Jean de Meung, Thibaut de Champagne, tous noms célèbres, illustres, restés attachés à des œuvres impérissables, tant qu'il y aura des érudits et des curieux. Et encore la plus grande partie des chansons de geste est restée anonyme! La quantité en est si grande qu'il a fallu créer, parmi ces poèmes, des divisions et des subdivisions, pour introduire quelque clarté dans leur classement. On les divise d'ordinaire en quatre groupes : 1^o le cycle carlovingien, composé de chansons de geste, dont les principales sont : les *Quatre fils Aymon*, *Maugis et Beuves d'Aigremont*, *Regnault de Montauban*, *Garnier de Nanteuil*, roman immense, dont les développements forment un cycle entier : *Doon de Nanteuil*, *Aïce d'Avignon*, *Dootin de Mayence*, *Siperio de Vineauz*, etc.; 2^o le cycle de la Table ronde : *Roman de Brut*, *Saint-Grail*, *Encheantement Merlin*, *Lancelot du lac*, *Meladus*, *Tristan de Léonois*, *Perceval le Galois*; 3^o les romans mixtes, où les hauts faits se mêlent à la féroie : le fameux *Poème d'Alexandre*, le *Roman de Rou*, la *Guerre de Troie*, le *Voyage de Charlemagne à Constantinople*, le *Chevalier du Cygne*, histoire fabuleuse des croisades; *Guillaume d'Orange*, *Gérard de Roussillon*, *Gérard de Nevers*, *Garin le Loherain*, etc.; 4^o enfin, les romans allégoriques et satiriques, dont les plus célèbres sont : le *Roman de Renard*, le *Roman de la Rose*, le *Dolopatros*, la *Complainte de Jérusalem*, le *Dit don Pape*, *Chastement des dames*, etc. La plupart de ces œuvres ont leur compte rendu spécial dans le *Grand Dictionnaire*.

Ce n'est pas tout. Ce que les *trouvères* ont composé de fabliaux, de contes dévots ou licencieux, de fables, d'apologues, de chansons, de lais, de pastourelles, de jeux-partis, de moralités, est considérable. Ce qui en a été réédité dans des collections érudites, telles que celles de Janet, de Pagnerre et de Delahaye, forme un ensemble aussi copieux qu'instructif, et cependant il n'en a été réimprimé que la plus faible partie. Ces anciens monuments de la langue française méritent tous d'être étudiés. Ce qui les caractérise d'ordinaire, c'est l'absence d'emphase, le laisser-aller, la simplicité de la narration. Par exemple, le *Roman de la dame d'Ofayel* et du sire de Coucy, analysé par M. Villemain, et qui n'est autre que l'histoire sanglante mise par Dubelloy au théâtre, sous le nom de *Gabrielle de Vergy*, eût été pour un poète méridional le thème de développements merveilleux et de déclamations sans fin. L'ouvrage du *trouvère* normand est, au contraire, conduit avec art et sobriété; nul merveilleux, nulle circonstance extraordinaire ne se mêlent au récit; tout est dans la peinture des sentiments et des mœurs.

« Netteté, vivacité touchante, voilà le caractère des *trouvères*, dit M. Villemain. Souvent les idées sont pittoresques; ces tournois, ces jeux guerriers, ces souvenirs de la croisade et du roi Richard, tout cela plait à l'imagination; mais le style de l'écrivain ne cherche point à augmenter cette poésie naturelle du sujet. Il suit sa modeste allure de petits vers de huit syllabes qui se succèdent sans mélange régulier de rimes masculine et féminine. L'extrême simplicité de ce mécanisme forme un contraste singulier avec l'art brillant et varié des poètes provençaux. Evidemment, ces vers ne coûtaient pas beaucoup plus à l'écrivain que la prose la plus simple; mais il y a des qualités de l'esprit, distinctes des beautés du style, qui se font sentir dans le récit des *trouvères*; c'est une sorte d'enjouement et de rapidité; c'est une naïveté parfois touchante, qui n'ajoute pas à la force du sentiment, mais qui le montre à nu et jusqu'au fond de l'âme. »

Sans parler des fabliaux, veine féconde que les conteurs les plus brillants, de Boccace et Rabelais jusqu'à La Fontaine, ont

exploitée, les grandes œuvres des *trouvères* restent comme les monuments de notre langue et de nos mœurs pendant la période la plus obscure et la plus confuse de notre langue. L'érudit qui ne se laisse rebuter ni par les longueurs du récit ni par la monotonie des aventures, la rudesse du style ou les altérations maladroites des copistes, y trouve les renseignements les plus précieux sur les usages, les habitudes, les préjugés du moyen âge. Comme ce que nous appelons la couleur locale leur était inconnue, les *trouvères* ont naïvement donné aux Grecs, aux Romains, aux Turcs, qu'ils croyaient peindre, les idées et le costume de leur temps et ce qui, au premier abord, semblerait être un immense défaut, est, au contraire, pour nous la plus précieuse source d'indications. Quant à la langue, c'est chez eux qu'il faut aller puiser la plupart des notions étymologiques. V. CHANSONS DE GESTE et les articles bibliographiques consacrés aux plus importantes.

— Bibliogr. Roquefort, *De l'état de la poésie française dans le XI^e et le XIII^e siècle* (1818, in-80); l'abbé de La Rue, *Essais historiques sur les bardes, les jongleurs et les trouvères normands et anglo-normands* (Caen, 1834, 3 vol. in-49); Diez, *Dictionnaire étymologique des langues romanes* (1857, 2 vol. in-49).

Trouvère (Ls) [*Il Trovatore*], opéra italien en quatre actes, livret de M. Salvatore Cammarano, musique de Verdi; représenté au théâtre Apollo, à Rome, le 17 janvier 1853, et au Théâtre-italien, à Paris, le 23 décembre 1854; la traduction française a été jouée à l'Opéra le 12 janvier 1857. Jusqu'à l'apparition de cet ouvrage, le public français attribuait à M. Verdi un rang tellement secondaire, qu'on pouvait croire que son talent ne le naturaliserait jamais parmi nous. Les mélodies neuves, originales du *Trovatore*; les formes rythmiques, qui, sans être nouvelles, paraissaient l'être par leur persistance systématique; enfin, l'accent dramatique, énergique, résolu du maître parmesan plurent généralement et lui firent des prosélytes nombreux et convaincus.

Le sujet du *Trovatore* a été tiré d'un drame espagnol de Garcia Gutierrez, lequel vraisemblablement l'a emprunté à une vieille légende de nourrice. Une certaine obscurité habilement ménagée dissimule les défauts du livret, dont les moindres sont l'in vraisemblance et l'absurdité. Une bohémienne, accusée par le comte de Luna d'avoir jeté un sort sur son jeune enfant malade, a été condamnée à être brûlée vive. Azucena, sa fille, veut venger la mort cruelle de sa mère; elle enlève un des fils du comte pour lui donner la mort; mais, dans son égarment, elle se trompe, et c'est son propre enfant qu'elle jette dans une fournaise ardente. Elle fait de l'autre un bohémien, un *trouvère*, qui a grandi à ses côtés, se croyant son fils, sous le nom de Manrico. C'est sur cette situation que la toile se lève. Le comte de Luna aime la belle Leonora et veut l'épouser. Celle-ci lui préfère un jeune aventurier, qui n'est autre que Manrico le *trouvère*. Les scènes d'amour et de jalousie se succèdent. Le puissant comte de Luna emploie la force pour vaincre la résistance de Leonora; il fait enfermer Manrico, avec la bohémienne, dans un horrible cachot. Leonora vient y trouver son amant pour lui proposer les moyens de fuir; elle restera prisonnière à sa place. Il refuse. Elle a pris du poison; elle tombe à ses pieds et meurt. Pendant cette scène, la bohémienne dort d'un profond sommeil. Le comte parait à la porte du cachot; il donne l'ordre à ses gardes de conduire Manrico au supplice, et il traîne la bohémienne, près d'une fenêtre pour qu'elle le voie. « C'était ton frère! s'écrie-t-elle. Tu es vengée, ô ma mère! » Le comte de Luna, prononçant ses regards du cadavre de Manrico à celui de Leonora, s'étonne de vivre encore : *E vivo ancor!* Les spectateurs ont lieu également d'en être surpris. Ce mélodrame a été traduit pour la scène française par M. Emilien Pacini.

M. Verdi a divisé lui-même son œuvre en quatre parties.

Après une introduction d'une vingtaine de mesures, le chant commence. La première scène est consacrée au récit de la légende : *Di due figli vivea*, que le compositeur appelle à tort cavatine. Ce sont des couplets dont l'allegretto est une valse bien caractérisée. La cavatine de Leonora : *Tacea la notte placida*, offre une phrase inspirée et d'une suavité tout italienne; l'allegro qui suit est brillant, mais nullement en rapport avec les paroles. La romance du *trouvère* : *Deserto sulla terra*, ne manque pas de charme. Le trio qui termine l'acte est d'une facture très-négligée; l'unisson y règne presque constamment entre la première et la seconde partie.

Le chœur des bohémien, qui ouvre le second acte et qui est encore à l'unisson, a néanmoins de l'originalité. Nous rappellerons sommairement la *canzone* de la bohémienne : *Stride la vampa*, toujours en mouvement de valse, et le récit affreux de son aventure : *Condotta ella era in ceppi*. Le morceau qu'on peut louer sans réserve est l'air du comte de Luna : *Il baten del suo sorriso*, dans lequel la force n'exclut pas la grâce et où cependant l'ardeur passionnée l'emporte sur la tendresse; il est coupé par un petit ensemble d'un rythme original. Le seul mor-

ceau développé de la partition est le *pezzo concertato* ou ensemble final du second acte. Les phrases entrecoupées de Leonora peuvent être considérées comme un effet appartenant en propre à M. Verdi, une sorte de trouvaille musicale qu'il est juste de lui attribuer. Ces appoggiatures, entrecoupées de silences de courte durée, expriment bien les battements du cœur sous l'influence des fortes émotions de la joie ou de la douleur. Le compositeur a fait une excellente application de ce procédé dans le quatuor de *Rigoletto*.

Des chœurs à l'unisson, un trio sans idées, une harmonie pauvre et dépourvue d'intérêt, une valse chantée par Manrico sur les paroles les plus lugubres : *Di quella pira l'orrendo foco* (l'horrible feu de ce bûcher), tel est en somme le troisième acte.

Le compositeur se relève au quatrième, celui qui a décidé du succès de l'ouvrage en France. La scène du *Miserere*, dont nous donnons ci-après la musique, est émouvante, pathétique et fortement rendue; les procédés sont des plus simples : un chœur de moines invisibles chante ces paroles :

*Miserere d'un alma già vicina
Alla partenza che non tra ritorno.*

« Ayez pitié d'une âme qui va bientôt partir pour le voyage dont on ne revient pas. » Sur cette psalmodie se détache une plaintive cantilène de Leonora, qui se désespère au pied de la tour où son amant est enfermé; puis, un chant large et mélancolique se fait entendre : c'est la voix de Manrico, qui dit

adieu à la vie et supplie sa maîtresse de lui garder un fidèle souvenir :

*Ah! che la morte ognora
E tarda nel venir
A chi desia morir!
Addio... Leonora...*

« Ah! que la mort est lente à venir pour celui qui la désire! Adieu, Léonore. » Le glas funèbre de la cloche vient s'ajouter à ces éléments divers. Il résulte de cet agencement heureusement combiné un des effets les plus puissants, les plus dramatiques qui existent au théâtre. Les phrases entendues isolément ne sont ni neuves ni distinguées; mais l'ensemble produit une sorte de commotion et d'ébranlement nerveux qu'on doit moins attribuer à une inspiration musicale qu'à une application habile de l'art dramatique.

Après ce morceau capital, nous rappellerons encore le duo pour soprano et baryton, qui est très-bien traité au point de vue du style italien, et celui qui est chanté dans la prison par la bohémienne et Manrico : *Ai nostri monti ritorneremo*; la mélodie principale en est simple et touchante. Les scènes finales sont bien déclamées et l'intérêt se soutient aisément jusqu'au bout. Les dernières phrases de Leonora mourante sont encore écrites dans ce style palpitant, entrecoupé, que le compositeur emploie dans les situations fortes, ainsi que nous l'avons fait remarquer plus haut. Cet ouvrage n'a pas quitté le répertoire.

Andante assai sostenuto.



Mi - se - re - re, pour une âme ex - pi - ran - te, Dans cet e -

Mi - se - re - re, pour une âme ex - pi - ran - te, Dans cet e -



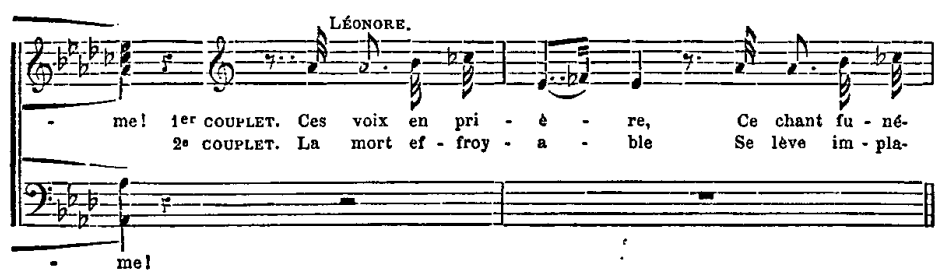
xil ter-restre, hé - las! souf - fran - te! Mi - se - re - re! Descends, bon - té su -

xil ter-restre, hé - las! souf - fran - te! Mi - se - re - re! Descends, bon - té su -



bli - me, Sauve un mor - tel de l'é - ter - nel a - bi -

bli - me, Sauve un mor - tel de l'é - ter - nel a - bi -



me! 1^{er} COUPLET. Ces voix en pri - è - re, Ce chant fu - né -

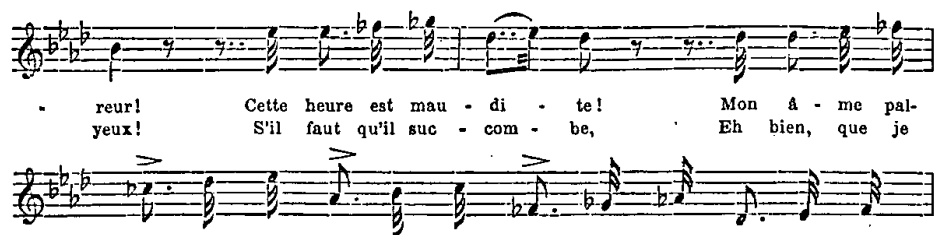
2^e COUPLET. La mort ef - froy - a - ble, Se lève im - pla -

me!



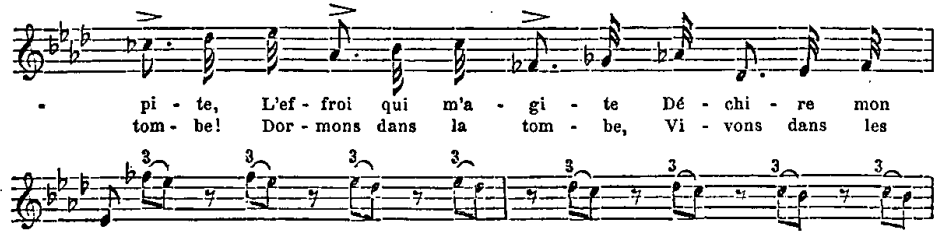
rai - re Rem - plis - sent la ter - re De som - bre ter -

ca - ble! Sa faux re - dou - ta - ble Flam - boie à mes



reur! Cette heure est mau - di - te! Mon â - me pal -

yeux! S'il faut qu'il suc - com - be, Eh bien, que je



pi - te, L'ef - froy qui m'a - gi - te Dé - chi - re mon

tom - be! Dor - mons dans la tom - be, Vi - vons dans les



cœur, Dé - chi - re mon cœur; Gla - ce mon

cœur! N'ay - ons qu'u - ne tom - be pour nous



LÉONORE.

cœur!

deux!

MANRIQUE.

Mort! toi que j'im - plo - re, HA - te - toi d'ac - con -

L'a - mour qui me dé - vo - re Ne mour - ra qu'a - vec



MANRIQUE.

rir! C'est trop long - temps, C'est trop long - temps souf - frir! A - dieu! a -

moi! Un sou - ve - nir, Un sou - ve - nir de toi! A - dieu! a -



MANRIQUE.

CHŒUR.

MANRIQUE. 3^e fois.)

- dieu! Lé - o - no - re, a - dieu! Mi - se - Ma Lé - o - no - re, a - dieu! a -

- dieu! Lé - o - no - re, a - dieu!



LÉONORE.

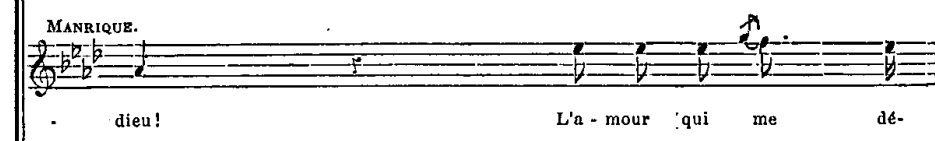
Dieu, je t'im - plo - re!

O



LÉONORE.

toi, toi que j'a - do - re! Je



MANRIQUE.

- dieu! L'a - mour qui me dé -



CHŒUR.

Mi - se - re - re!

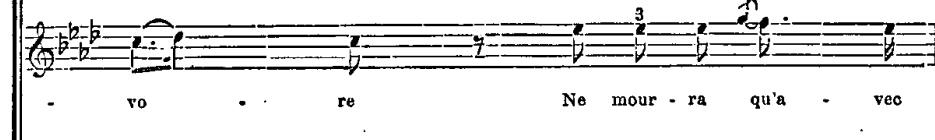


CHŒUR.

Mi - se - re - re!



veux te voir en - co - re!



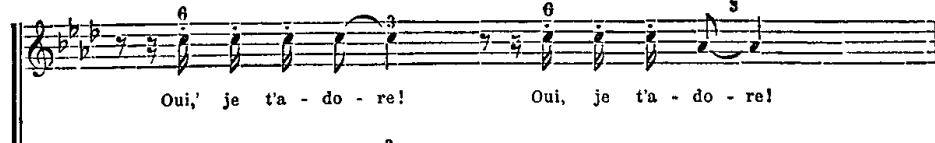
- vo - re Ne mour - ra qu'a - vec



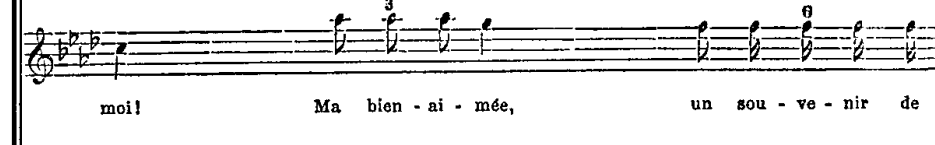
Mi - se - re - re!



Mi - se - re - re!



Oui, je t'a - do - re! Oui, je t'a - do - re!



moi! Ma bien - ai - mée, un sou - ve - nir de



Mi - se - re - re!



Mi - se - re - re!

LÉONORE.
Te voir, te voir en - core! O

MANRIQUE.
toi! Ma Lâ - o - nore, a - dieu! a -

CHŒUR.
Mi - se - re -

CHŒUR.
Mi - se - re -

toi, toi que j'a do - re! Je

- dieu! L'a - mour qui me dé -

- re! Mi se - re - re!

- re! Mi - se - re - re!

veux te voir en - co - re!

vo - re Ne mour - ra qu'a - vec

Mi - se - re - re!

Mi - se - re - re!

Oui, je t'a - do - re! Oui, je t'a - do - re!

moi! Ma bien - ai - mée, un sou - ve - nir de

Mi - se - re - re!

Mi - se - re - re!

LÉONORE.
Te voir en - co - re!

MANRIQUE.
toi! O Lâ o - nore, a - dieu, a -

CHŒUR.
Mi - se - re -

CHŒUR.
Mi - se - re -

Te voir en - co - re! Te voir, Te voir en - co - re en -

- dieu! Ma Lâ - o -

- re! Mi - se - re - re! Mi - se -

- re! Mi - se - re - re! Mi - se -

co - re!

no - re!

re - re!

re - re!

TROUVEUR, EUSE s. (trou-veur, eu-ze - rad. *trouver*). Personne qui trouve; inven-
teur : *Il y a beaucoup de chercheurs et quel-
ques trouveurs. Le trouveur manque de
génie.* (Balz.)

— Pop. *Menteur*, personne qui fait des
contes.

— Se dit quelquefois pour *trouver* : *Ce fut
avec cette pensée que je lus les œuvres de Wal-
ter Scott, ce trouveur moderne.* (Balz.)

— Astron. Petite lunette dioptrique que
l'on ajoute à un télescope, pour trouver plus
rapidement ce que l'on cherche dans le ciel.
« On dit plutôt *chercheur*.

— Adjectiv. : *Peu trouveur de ma nature
et au désespoir, j'ai pris la seule poésie qui
fût dans mon âme.* (Balz.)

— Chasse. *Chien trouveur*, Chien qui a le nez
très-fin et qui reconnaît facilement la piste.

TROUVILLE-SUR-MER, ville de France
(Calvados), canton, arrond. et à 12 kilom. de
Pont-l'Évêque, à l'embouchure de la Tou-
ques dans la Manche; pop. aggl., 5,214 hab.

— pop. tot., 5,761 hab. Petit port de mer, qui
reçoit des navires de 500 tonneaux; à l'ex-
trémité E. de la jetée se trouve un feu fixe
vert de 4^e ordre. Construction de navires;
parc aux huîtres; pêche; sous-quartier
maritime du quartier de Honfleur, consulats.
Un chemin de fer relie la ville à Pont-l'Évê-

que. Un pont tournant jeté sur la Touques
unit l'ancien Trouville à la ville neuve, qui
a été construite depuis peu d'années et qui
renferme un grand nombre de belles habita-
tions. On y remarque une église bâtie dans
une situation très-pittoresque. Trouville doit
sa renommée et sa prospérité à ses bains de
mer très-fréquentés et où se rendent par-
ticulièrement un grand nombre d'Anglais
pendant la saison (1^{er} juin au 15 octobre).
La ville prend alors une animation ex-
traordinaire. La plage, aussi belle que sûre,
est située sur le plus beau rivage de la Nor-
mandie, et la nature y offre une riche végé-
tation. Jusque sur le bord de la mer, des
fourrés de bois entourent les habitations à
l'aspect riant; des jardins mêlent leurs par-
fums aux émanations de la mer, et ce bain
d'air salin et parfumé suffit seul pour forti-
fier les tempéraments affaiblis. Trouville pos-
sède un casino, avec salons de jeux, de lec-
ture, de musique, de danse, etc. Deux fois
par jour, des bateaux à vapeur font la tra-
versée de Trouville au Havre. Les environs
offrent des promenades délicieuses.

TROUVILLE (Jean-Baptiste-Emmanuel-
Hermand de), ingénieur hydraulicien, né à
Paris en 1746, mort en 1813. Tout jeune en-
core, il s'adonna avec passion à l'étude des
sciences physiques et mathématiques. Comme

il avait beaucoup d'imagination, il se livra à de nombreuses expériences et se mit à former de magnifiques projets d'utilité publique qui attestent des vices ingénieuses, mais qui, pour la plupart, étaient inexécutables. Citons, entre autres, un moyen de transporter l'eau dans tous les quartiers de Paris sans le secours d'aucune machine; un projet pour le creusement d'un canal du Havre à Paris par le parc de Versailles; une machine appelée *aréo-fluviale*, propre à faire traverser des torrents et des fleuves à des voyageurs et même à des armées, etc. De Trouville ne réussit qu'à dépenser sa fortune en expériences coûteuses et mourut dans la pauvreté. Ses *Mémoires* et les machines qu'il a laissées ont été déposés au Conservatoire des arts et métiers.

TROUVILLOIS, OISE s. et adj. (trou-vi-loi, oï-ze). Géogr. Habitant de Trouville; qui appartient à cette ville ou à ses habitants : *Les Trouvillois*. La population Trouvilloise.

Trovatielles (LES), opéra-comique en un acte, paroles de M. Michel Carré et Jules Lorin, musique de M. Duprato; représenté à l'Opéra-Comique le 28 juin 1854. C'est un joli ouvrage, dont le canevas léger ne manque pas de grâce. Les auteurs ont imaginé un couvent de l'Annunziata, près de Naples, où sont élevées des jeunes filles sans famille connue, appelées pour cette raison *trovatielles*. A une époque déterminée, celles d'entre elles qui sont en âge d'être mariées sortent du couvent, et les garçons du pays choisissent celles qui leur conviennent pour en faire leurs femmes. On voit que cette situation a beaucoup de ressemblance avec celle du marquis aux servantes dans *Martha* et dans les *Joyeuses commères de Windsor*. Nantina, nièce d'une marquise napolitaine, veut épouser l'aîné Geronimo, qui ne demande pas mieux. La tante a beau vouloir lui donner pour mari le seigneur Lelio, Nantina persiste dans sa préférence pour son cher aîné, et, apprenant qu'elle n'est qu'une trovatielle, elle use de la liberté que lui assurent les usages de ce singulier couvent pour donner sa main à l'heureux Geronimo. La partition de M. Duprato est traitée avec goût et avec une facilité pleine de charme. Les mélodies ont de la vivacité, l'instrumentation est légère et d'une couleur appropriée au sujet. Parmi les morceaux les plus dignes d'être rappelés, nous mentionnerons la tarentelle, le quintette, l'air de Geronimo et son duo avec Nantina, dans lequel est reproduite une phrase originale à six-huit tirée de l'ouverture, et en dernier lieu un quatuor d'un effet agréable. Les rôles ont été interprétés par Charles Ponchard, Chapron et Mlle Decroix. L'ouvrage a été mieux monté depuis, et il méritait de l'être.

Trovatore (IL), opéra de Verdi. V. Trouvère (le).

TROWBRIDGE, ville et paroisse d'Angleterre (Wilts), sur le penchant d'une colline rocheuse et sur la droite de la Ware, à 34 kilom. N.-O. de Salisbury, à 14 kilom. S.-E. de Bath; 12,000 hab. Fabriques de draps et autres lainages, dont les produits sont l'objet d'un commerce important. Grande foire, le 5 août, pour toute sorte de lainages, bestiaux, fromages, etc.

TROWBRIDGE (Thomas), marin anglais, né à Londres vers 1760, mort en 1807. Il fit ses premières armes dans les Indes orientales, devint lieutenant en 1780, revint en Angleterre comme capitaine du vaisseau amiral, en 1785, mais, peu après, il fut envoyé de nouveau dans les mers de l'Inde. En 1794, il escortait un convoi de navires marchands, lorsqu'il fut capturé par les Français; mais le *Sans-Pareil*, à bord duquel il avait été transporté avec une partie de son équipage, tomba aux mains des Anglais à la suite de la victoire remportée le 1er juin 1794 par l'amiral Howe, qui donna à Trowbridge le commandement de ce bâtiment. L'année suivante, il contribua au succès du combat livré, le 14 février 1797, à la hauteur du cap Saint-Vincent, fut envoyé, avec huit vaisseaux de ligne, pour soutenir Nelson dans la Méditerranée; mais il ne put prendre part à la bataille d'Alboukir, car le *Culloden* échoua sur un banc de sable à l'entrée de la baie. Trowbridge fut ensuite chargé de bloquer le port d'Alexandrie. En 1799, il arriva sur les côtes d'Italie pour y aider les Russes et les Autrichiens à s'emparer des forteresses du littoral, et, en quatorze jours, se rendit maître du fort Saint-Elme. Créé baronnet la même année, il fut nommé, en 1801, commandant du vaisseau amiral dans la flotte du canal, devint peu après l'un des lords de l'Amirauté et fut promu, en 1804, au grade d'amiral. Envoyé, l'année suivante, dans les mers des Indes sur le bâtiment le *Blenheim*, il y croisa jusqu'en 1801; mais, au commencement de cette année, le *Blenheim* échoua dans le détroit de Malacca, d'où il gagna à grand-peine le port de Madras. Bien qu'on engageât vivement Trowbridge à abandonner ce vaisseau, qui était dans la situation la plus critique, il ne voulut pas y consentir et, le 12 janvier 1807, il mit à la voile pour le cap de Bonne-Espérance. Le 1er février suivant, un navire de commerce aperçut le *Blenheim* près de Madagascar, battu par une violente tempête et faisant des signaux de détresse; mais, depuis lors, on n'eut plus aucune nouvelle ni du ba-

timent ni de ceux qui le montaient. Un fils de Trowbridge a servi avec distinction dans la marine anglaise.

TROWER (Walter-John), prêtre anglais, né à Londres en 1804. Il entra dans les ordres en 1829, remplit diverses fonctions pastorales, notamment celles de doyen rural à l'église de Chichester, et devint, en 1848, évêque anglican de Glasgow. Indépendamment de plusieurs livres d'éducation pour la Société des connaissances utiles, on doit à ce prêtre des *Sermons sur l'Exode*, une *Exposition raisonnée des Eptres* et *Evangelies*, etc.

TROX s. m. (trokss — gr. *trox*, qui ronge). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des lamellicornes, tribu des scarabées arénicoles, comprenant une cinquantaine d'espèces, réparties sur tous les points du globe : *Quand on saisit un trox, il produit une stridulation*. (H. Lucas.)

— **Encycl.** Le genre *trox*, classé par Latreille dans la section des arénicoles, seconde de la tribu des scarabéides, est formé par des individus ayant les mandibules épaisses et saillantes; le corps rugueux ou tuberculeux en dessus, généralement de couleur cendrée ou terreuse; la tête inclinée et terminée en pointe; les antennes de longueur médiocre; les palpes très-courtes; le menton très-velu, cachant entièrement la languette; le corselet court, transverse, sinueux en arrière; l'abdomen grand, bombé, recouvert par des élytres très-durs; les pieds antérieurs avancés. Ces insectes sont généralement de taille moyenne; quand on les snisit, ils font entendre une sorte de stridulation. Ils vivent généralement dans les sables et se nourrissent des racines des végétaux. Les larves vivent dans les matières animales et végétales putréfiées. Les *trox*, d'une dimension très-médiocre, ont une physionomie caractéristique, due à la couleur grise et aux aspérités que présentent leurs élytres. Ces insectes aiment la poussière et ils en ont la teinte. Sur nos chemins poudreux, on rencontre le *trox des sables*, petit coléoptère long de 0m,008 à 0m,010, ayant les élytres cannelées et garnies de petites touffes de poils. L'adulte et la larve se repaissent de cadavres d'animaux. Ce petit insecte noir est commun aux environs de Paris; on le trouve souvent, ainsi que sa larve, sous les haillons ou les peaux d'animaux. V. SCARABÉIDES.

TROXIMON s. m. (tro-ksi-mon). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des chioracées, comprenant des espèces qui croissent dans l'Amérique du Nord.

— Syn. d'agosérine et de CRÉPIDÉ, autres genres de chioracées.

TROXLER (Ignace-Paul-Vital), philosophe suisse, né à Munster (canton de Lucerne) en 1780, mort en 1866. Il fut élevé en partie chez les jésuites de Lucerne, qui essayèrent vainement de réfréner la hardiesse de ses idées. Après l'entrée des Français en Suisse, il devint secrétaire du lieutenant de la régence; mais il se démit bientôt de ses fonctions pour étudier la philosophie et la médecine. Il se rendit, en 1800, à Jéna, où il fut l'un des partisans les plus ardents de la philosophie naturelle de Schelling, suivit plus tard les cours des universités d'Iéna et de Vienne, et revint, en 1806, exercer la médecine à Lucerne. Sa brochure intitulée *Quelques mots sur la maladie régnante et sur la médecine dans le canton de Lucerne* lui attira de vives et nombreuses persécutions, qui le forcèrent à se réfugier à Vienne. Après avoir visité les Pays-Bas, la France et l'Italie, il put rentrer en 1808 à Munster, où il s'occupa d'études philosophiques, et publia *Coup d'œil sur l'existence des hommes* (Aarau, 1811). Lors de la transformation politique de 1814, il fut soupçonné d'avoir écrit un pamphlet adressé aux paysans, et dans lequel il réclamait la restitution des droits qui leur avaient été enlevés, et demeura quelque temps en prison; il n'en fut pas moins chargé peu après de missions politiques à Vienne, puis à Berlin. Nommé, en 1820, professeur de philosophie et d'histoire à l'université de Lucerne, il perdit sa chaire à cause des idées qu'il avait émises dans son livre intitulé : *le Prince et le peuple d'après la doctrine de Buchanan et de Milton* (Aarau, 1821). Il ouvrit alors à Aarau une maison d'éducation, qu'il dirigea jusqu'en 1830, époque où il fut appelé à la chaire de philosophie de Bâle; mais, dès l'année suivante, quoiqu'il eût été élu recteur de l'université, il se vit soupçonné d'avoir pris part au soulèvement de Bâle-Campagne et fut destitué, bien qu'on l'eût acquitté sur le fait principal de l'accusation. En 1832, il devint membre du grand conseil du canton d'Aarau et bourgeois honoraire de Berne, où, deux ans plus tard, il obtint une chaire à l'université qui venait d'y être fondée. Depuis quelques années, une transformation radicale s'était opérée dans ses opinions philosophiques et il avait complètement renoncé aux doctrines de Schelling pour embrasser celles de Jacobi. Ce fut dans l'esprit de ces dernières qu'il écrivit ses ouvrages intitulés : *la Doctrine naturelle de la connaissance humaine ou métaphysique* (Aarau, 1828), *la Logique, science de la pensée et critique de toute connaissance* (Stuttgart, 1829-1830, 3 vol.), *et Légons sur la philosophie* (Berne, 1835; 1842, 2^e édit.). Dans tous ces écrits, il regarde l'anthroposophie comme la science fonda-

mentale philosophique et fait dériver toute science de la nature intime de l'esprit humain. Au point de vue politique, il se fit toujours l'avocat du progrès modéré et exposa ses opinions dans sa *Théorie du droit philosophique de la nature et de la loi* (Zürich, 1820). Plus tard, il chercha à travailler en faveur de l'union des Etats de la confédération helvétique, dans son ouvrage qui a pour titre : *la Constitution des Etats-Unis de l'Amérique du Nord, considérée comme le type de la réforme de la Confédération helvétique* (Schaffhouse, 1848). Enfin, il écrivit contre les radicaux *l'Athéisme dans la politique du siècle et la voie vers la querison* (Berne, 1850). Il avait, en outre, édité en 1816, à Aarau, le *Nouveau Musée suisse*, et à Munster, de 1817 à 1820, les *Archives de médecine et de chirurgie*.

TROY s. m. (troï). Nom donné, en Angleterre, à la série des poids qui servent pour les matières d'or et d'argent, pour les distinguer des poids *avoir-du-poids*, en usage dans le commerce ordinaire.

TROY, ville des Etats-Unis (New-York), à 11 kilom. N. d'Albany, sur la rive gauche de l'Hudson, en face du débouché du canal de l'Erie; 40,000 hab., et avec West-Troy sur l'autre rive; 50,000 hab. Arsenal; banques; caisses d'épargne; compagnies d'assurances. Cette ville se rattache aux principales lignes ferrées et aux plus importantes cités de l'Etat par les chemins de fer de l'Hudson, qui la relient à New-York, de Troy et Schenectady, qui s'embranchent sur la ligne centrale d'Albany à Buffalo, de Troy à Boston et de Troy à Saratoga. Elle est devenue ainsi le lieu de passage des touristes, des voyageurs d'affaires et du commerce pour le N.-E. et l'O. de l'Etat. Les relations commerciales, très-multipliées entre Troy et New-York, sont principalement desservies par l'Hudson, dont la navigation commence à Troy pour les paquebots à vapeur et les grands bateaux de transport. De nombreux bâtiments à voiles et un service quotidien de steamers de première classe font incessamment le trajet entre les deux villes. Troy tient le premier rang parmi les villes manufacturières de l'Etat. Les manufactures comprennent la plupart des branches d'industrie; mais les plus importantes sont celles qui se rapportent à la préparation du fer et de la fonte et aux divers articles de cette fabrication, tels que la quincaillerie, la coutellerie, la taillanderie, le charbonnage et les organes accessoires de machines; des fonderies, des ateliers de laminage, des forges pour la fabrication des foyers d'appartement, des ustensiles d'agriculture, des clous et des rivets sont établis dans les meilleures conditions à Troy et dans les environs. A côté de ces manufactures de premier ordre, on compte plusieurs moulins à farine, des filatures de coton et de laine, des brasseries; des fabriques de papier, de poteries de grès, de broches et quelques tanneries. Des capitaux considérables sont aussi engagés dans le commerce des bois.

TROY (Eugène), chanteur français, né à Toulouse en 1835, mort à Bruxelles en 1871. Elève de Ponchard et de Faure, il fit ses études au Conservatoire et remporta au concours de 1857 les premiers prix de chant et d'opéra-comique. Il débuta, au mois de septembre de la même année, à la salle Favart, par le rôle de Malipieri d'*Haydée*. Sa voix de baryton avait beaucoup de puissance et de souplesse et sa vocalisation était parfaite. Parmi les pièces dans lesquelles il joua avec le plus de succès, nous citerons : les *Monténégrins* (1858); la *Payode* (1859); le *Pardon de Piobernet* (1860), où il remplit le rôle d'Hol; la *Circassienne* (1861); le *Toréador et Galatée* (1863). Engagé au Théâtre-Lyrique, il interpréta avec un grand succès les rôles du docteur, de *Don Pasquale* (1864); de Papageno, de la *Fidèle enchantée*; de Plumkett, de *Martha* (1865); de Caspar, du *Freischütz* (1866); de Capulet, de *Roméo et Juliette*; de Méphistophélès, de *Faust* (1867). Après la fermeture, en 1868, du Théâtre-Lyrique et de la Renaissance (salle Ventadour), sous la direction Carvalho, Troy quitta Paris et alla tenir à Toulouse le double emploi de baryton de grand opéra et de première basse d'opéra-comique. En 1869, il contracta un engagement avec le théâtre de la Monnaie, à Bruxelles. Il était fort aimé du public, quand il mourut subitement, après une courte maladie. — Son frère, Etienne Troy, lauréat du Conservatoire, entra en 1865 au Théâtre-Lyrique. Il parcourut ensuite la province et, engagé à la Renaissance, il interpréta Germain, de la *Jolie Parfumeuse*. Il est devenu, en 1876, le pensionnaire du nouveau Théâtre-Lyrique (ancienne Galté).

TROYA (Charles), historien italien, né à Naples en 1784, mort dans la même ville en 1858. Fils d'un chirurgien de la cour, il eut pour marraine la reine Caroline et fut élevé au palais royal. Bien qu'ayant peu de goût pour les sciences exactes, il termina ses études de mathématiques, sous l'astronome Piazzi, à Palerme, où il avait suivi la dynastie chassée par les Français. En 1806, il revint à Naples revendiquer ses biens confisqués, obtint une place au ministère de la maison du roi et se familiarisa avec notre littérature. Au retour des Bourbons, en 1815,

bien qu'il restât attaché au palais, il obtint de reprendre sa profession d'avocat. Il fut plus tard intendant de la province de Basilicate. Le mouvement de 1820 le jeta dans la presse militante, et le meilleur journal libéral du temps, la *Minerva*, donna de lui des articles remarquables. La réaction de 1821 supprima le journal; Ch. Troya dut se faire oublier, et il se livra dans la retraite à l'étude de Dante. En 1823, la police l'ayant invité à voyager à l'étranger, il parcourut une partie de la péninsule, fouillant les archives des monastères et les bibliothèques de Rome, de Florence, de Bologne. Le résultat de ces travaux fut la publication d'un livre où il essaye d'expliquer le fameux Lévrier de Dante, il *Velvro allegorico di Dante* (Pise, 1826). Ce lévrier symbolique est désigné, dans la *Divine Comédie*, comme le sauveur futur de l'Italie. Dans ce livre savant, plein de faits, de recherches et de détails curieux, il cherche à établir que le lévrier de l'*Enfer* et le *Dux du Purgatoire* était le chef gibelin Ugucione della Faggiuola. Rentré à Naples, Troya entreprit d'écrire l'histoire d'Italie depuis l'ère de Charlemagne jusqu'à celle de Dante. Travailleur infatigable, il reprit ses recherches au Mont-Cassin et à Rome et amoncela les matériaux d'une œuvre immense. En même temps, il convertissait Balbo à la cause politique du saint-siège et soutenait, contre l'école de Niebuhr et contre les continuateurs de l'école florentine, une longue polémique épistolaire. Enfin, il fit paraître à Naples, en 1839, son *Apparato preliminare alla storia del medio evo* (3 vol. in-8°), l'une des études ethnographiques les plus importantes dont le monde barbare ait été l'objet. Ces trois premiers volumes sont consacrés à l'histoire des barbares avant leur invasion. C'est bien là, en effet, l'introduction nécessaire à une histoire du moyen âge. Dans une *Table chronologique* très-volumineuse, l'auteur cite ses autorités et ses documents. La seconde partie de l'ouvrage parut de 1844 à 1850 (1 vol. in-8°); le second volume (1851, in-8°) s'arrête à l'invasion d'Alboin. Pendant cette période de sa vie, Troya avait, en outre, publié des discours et des dissertations dans les journaux et les revues, et mis au jour une édition du *Code diplomatique lombard*, revue et corrigée sur un manuscrit du monastère de la Cava, enrichie d'annotations savantes (1848, 5 vol. in-8°). Cet ouvrage va d'Alboin à Charlemagne. Il reprit également ses travaux sur Dante, enrichit la *Divine Comédie* d'un commentaire chronologique et composa un traité sur les *Florentines au temps d'Alighieri*. Il donna, de plus, une dissertation sur l'architecture gothique, et il allait s'occuper des Arabes, mais la mort ne lui en laissa pas le temps. Les services que le studieux annaliste a rendus à la science historique ont certainement leur importance, mais on demande à l'historien d'être un philosophe, un critique et, plus encore, un artiste, de faire revivre les grands hommes et les grands siècles morts. Ch. Troya, il faut le reconnaître, n'est qu'un érudit.

En 1848, il avait été appelé à la présidence du premier ministère constitutionnel à Naples; il eut le courage de se montrer Italien. « C'est en Lombardie, disait-il au roi, que Votre Majesté reconquerra la couronne de Sicile. » Mais, par la suite, il fut hésitant et crédule et tomba honnêtement le 15 mai, trompé par le roi. Après sa chute, il rentra dans la vie privée.

TROYA D'ASSIGNY (Louis), controversiste français, mort en 1772. C'était un prêtre du diocèse de Grenoble, qui vint à Paris, où il fut attaché à l'hospice de la Salpêtrière. Partisan des idées jansénistes, il fit partie des ecclésiastiques qui luttèrent contre la bulle *Unigenitus*, fut emprisonné pendant quelque temps à la Bastille et passa le reste de sa vie caché dans une obscure retraite. On lui doit beaucoup d'écrits publiés sous le voile de l'anonyme. Nous nous bornerons à citer : *Dénonciation faite à tous les évêques de France par le corps des pasteurs ou autres ecclésiastiques du second ordre, des jésuites et de leurs doctrines* (1727, in-4°); *Catéchisme historique et dogmatique sur les contestations qui divisent l'Eglise* (1729, in-12); la *Vraie doctrine de l'Eglise au sujet des abus qui se sont introduits dans son sein* (1751, 2 vol. in-12); *Traité dogmatique et moral de l'espérance chrétienne* (1753, 2 vol. in-12); *Dissertation sur le caractère essentiel à toute foi de l'Eglise en matière de doctrine* (1755, in-12).

TROYEN s. m. (troi-iaïn). Entom. Division du grand genre papillon.

TROYEN, ENNE s. et adj. (troi-iaïn, è-ne). Habitant de Troie, capitale de la Troade, ou de Troyes en Champagne; qui appartient à l'une de ces villes ou à ses habitants.

Troyennes (LES), tragédie d'Euripide, représentée l'an 415 av. J.-C. « Cette pièce, dit Otfried Müller, est la plus irrégulière de celles d'Euripide. Ce n'est qu'un long tableau des horreurs qui frappent une ville conquise et des atrocités qu'exercent des vainqueurs outrecuidants. » La conduite de cette tragédie pèche, en effet, contre la loi de l'unité d'action, qui défend de disperser l'intérêt sur plusieurs personnages. Elle n'offre pas une action dramatique avec un nœud et un dé-

noûment; c'est plutôt une suite de scènes pathétiques relevées par un spectacle noble et touchant. Le poète rappelle, avec une inépuisable fécondité d'imagination, la grande et terrible catastrophe de Troie, le contraste de tant de prospérité et de tant de misère. Après la prise de Troie, les vainqueurs se partagent les captives. Trois seulement ne sont pas soumises aux chances du sort; Agamemnon s'est réservé Cassandra, la prêtresse d'Apollon, pour laquelle il a conçu un violent amour; Polyxène est destinée à un sacrifice offert aux mânes d'Achille, et Andromaque est donnée à Néoptolème avec son fils Astyanax; mais bientôt les Grecs réclament le fils d'Hector et exigent, pour satisfaire leur vengeance, qu'il soit précipité du haut des murs de Troie. Hécube est échue par le sort à Ulysse. Hélène elle-même, que Ménélas a retrouvée, est confondue parmi les captives, et son époux veut la punir par le dernier supplice de son infidélité et des maux qu'elle a causés aux Grecs.

La destinée de chacun de ces personnages forme le sujet de la pièce, terminée par l'embrasement d'Iliou, que les Grecs livrent aux flammes avant de monter sur leurs vaisseaux pour retourner dans leur patrie.

La répartition des captives troyennes entre les Achéens; Cassandra, la vierge prophétique, choisie pour concubine d'Agamemnon, dont elle prévoit la perte; Polyxène vouée à la mort, sacrifiée sur le tombeau d'Achille; Astyanax arraché à sa mère pour être précipité des créneaux des murs; puis la singulière querelle d'Hécube et d'Hélène devant Ménélas, qui feint de vouloir demander un compte sévère à l'auteur de tous ces malheurs, mais qui, évidemment, a au fond de tout autres dispositions à l'égard de cette femme séduisante, qu'il veut ramener dans sa patrie; enfin, pour conclusion, le spectacle de la ville en flammes, tout cela n'est qu'une suite de tableaux détachés, déroulés les uns après les autres et offerts à la contemplation et à la réflexion.

On ne saurait dire, toutefois, qu'il manque absolument aux *Troyennes* cette unité indispensable à tout ouvrage de l'art. Hécube est le point central sur lequel tout se réunit; toutes les misères de Troie sont en quelque sorte personnifiées en elle. Cet empire glorieux et florissant qui vient de s'écrouler, elle en était la reine; tous ces princes, ces héros massacrés, c'étaient son époux et ses fils; ces vierges et ces veuves qu'on immole, qu'on souille, ce sont ses filles, et les dernières et chères espérances de son amour, les tendres rejetons de Priam et d'Hector, en qui pouvait refluer un jour la fortune de Troie, on les tue impitoyablement sous ses yeux; c'est elle qui ensevelira Astyanax, le fils d'Hector, sur le bouclier de son père, image ingénieuse et sensible de la puissance de Troie et de son anéantissement. Les douleurs s'accumulent sur sa tête à mesure qu'un nouveau désastre vient affliger sa patrie, et, comme elle le dit elle-même, l'incendie de Troie semble allumé pour lui servir de bûcher. Parvenue au terme de la vieillesse, ployant sous le faix des ans et des douleurs, on l'entraîne en esclavage, elle sera la servante d'Ulysse! Sa plainte se lasserait plutôt que le sort dont les coups redoublés l'accablent. Les plus malheureux s'oublient pour la pleurer, et ses oppresseurs, avec étonnement et pitié, quelquefois même, selon la remarque de M. Patin, avec ce doute pénible de la Providence divine, qui troublait les derniers moments d'Antigone, contemplent en elle le modèle accompli du malheur. « Ah! lui dit quelque part Agamemnon, fut-il jamais femme plus infortunée? — Jamais, reprend-elle, sinon l'infortunée elle-même! »

Le grand mérite de cette pièce, sans revenir sur la beauté du style d'Euripide, c'est la chaleur du pathétique et la rareté des sentences philosophiques, dont il abuse dans ses autres tragédies. Le titre des *Troyennes* est tiré de la composition du chœur formé de jeunes Troyennes qui chantent l'hymne funéraire de la patrie et retracent le souvenir de la nuit suprême.

Troyennes (LES) ou *la Troade* (*Troas*), tragédie de Sénèque, imitée de celle d'Euripide. Les Grecs, qui, après la ruine de Troie, se disposaient à retourner dans leur patrie, sont arrêtés par un vent contraire. L'ombre d'Achille leur apparaît la nuit et leur annonce qu'ils ne pourront partir qu'après lui avoir immolé, comme victime expiatoire, Polyxène, dont on lui avait promis la main pour le surprendre et le tuer. Agamemnon, épris de Polyxène, s'oppose à ce qu'on l'immole. Il s'ensuit une querelle entre Pyrrhus et lui. Calchas est consulté; il déclare que le sacrifice est indispensable et qu'il faut faire mourir également Astyanax, que sa mère avait caché; Ulysse emmène l'enfant et le précipite du haut de la porte Scée. Polyxène, conduite par Hélène, parée comme pour son mariage, est menée en pompe devant le tombeau d'Achille et immolée par Pyrrhus.

Comme chez Euripide, un chœur de jeunes Troyennes chante l'hymne funéraire de la patrie et le souvenir de la nuit suprême où périt Iliou. L'action, double, consiste dans la mort d'Astyanax et dans celle de Polyxène, ce qui divise l'intérêt. A côté de tirades phi-

losophiques excellentes en elles-mêmes, mais mal placées, on remarque de beaux sentiments et de beaux vers, des pensées fortes énergiquement exprimées. On trouve dans les *Troyennes* plus d'un trait dont Racine s'est heureusement inspiré pour son *Andromaque*.

Cette tragédie est une des meilleures de Sénèque, et l'un de ses éditeurs du xvi^e siècle, Th. Farnaby, l'appelait divine. Il y manque cependant, dans les rôles de femme, cette délicatesse dont Euripide a su les embellir.

Troyens (LES), opéra en cinq actes, paroles et musique de M. Hector Berlioz (Théâtre-Lyrique, 4 novembre 1863). Après la longue lutte qu'a eue à soutenir M. Berlioz, la lourde chute de ses derniers ouvrages, de *Benvenuto Cellini*, de sa symphonie monstre de *Roméo et Juliette*, l'apparition des *Troyens* sur l'affiche du Théâtre-Lyrique fut saluée par ses amis comme l'avènement définitif et assuré du maître et regardée par les autres comme l'arrêt en dernier ressort d'une première condamnation.

En raison même de la simplicité et de la grandeur des situations épiques dont l'*Énéide* a fourni le sujet, c'était une entreprise délicate et hardie de les présenter sur la scène lyrique, et il fallait beaucoup de goût pour atteindre, sans le dépasser en l'altérant, le caractère des personnages gravés dans l'imagination des spectateurs avec les souvenirs de collège. Berlioz a triomphé de ces obstacles, et ce n'est pas un mince mérite.

L'ouvrage est précédé d'un prologue à la fois symphonique et lyrique. L'orchestre exécute un *lamento* qui exprime les malheurs et la catastrophe de Troie; un rapsode en déclamation ensuite les incidents principaux en s'accompagnant de la lyre. Au premier acte, Didon distribue des récompenses aux laborieux colons qui ont fondé la jeune Carthage. On a remarqué l'air : *Chers Tyriens!* Un duo fort original succède; Didon confie à sa sœur Anna les vagues agitations de son âme : *Sous aimez, ma sœur*, répond celle-ci. On annonce à la reine que d'illustres naufrages viennent lui demander un asile. Énée paraît, et à peine a-t-il été introduit qu'un second messager apporte la nouvelle de l'approche d'Arbas, le chef d'une tribu barbare et ennemie. Énée offre le secours de son bras, et l'acte se termine par le beau chœur guerrier : *C'est le dieu Mars qui vous rassemble*.

Le second acte était rempli aux premières représentations par une symphonie imitative. Une chasse royale interrompue par l'orage; Énée et Didon se réjouissant dans une caverne, tels étaient les sujets de cet intermède instrumental qui a été supprimé. Le second acte commence donc par le ballet des esclaves nubienues. Ici l'oreille est blessée de parti pris par le compositeur. Ces intonations baroques et ce rythme sauvage ne devraient jamais trouver place dans une œuvre d'art où le désordre même doit être harmonieux. Il y a cependant une autre partie du ballet qu'il serait injuste de ne pas signaler comme pleine de grâce et tout à fait réussie. Les danses cessent et le chœur fait entendre l'hymne à la Nuit :

Tout n'est que paix et charme autour de nous;
La nuit étend son voile et la mer s'endormie
Murmure en sommeillant ses accords les plus doux.

Ce morceau d'ensemble, dont les modulations sont suaves et distinguées, dont le rythme est bien senti, a été constamment redemandé par le public. Vient ensuite le duo : *O nuit d'ivresse et d'extase infinie*. Ce duo est d'un goût exquis et a été conduit avec une habileté extrême. Le cri : *Italie! Italie!* retentit aux oreilles d'Énée et le rappelle à ses destins. Au troisième acte, le héros troyen exprime les hésitations de son âme entre le devoir et sa passion pour la reine : *Ah! quand viendra l'instant des suprêmes adieux*. Cette scène a un caractère de grandeur et une déclamation étudiée et soutenue qui rappellent les récitatifs de l'*Armide* de Lully et de l'*Alceste* de Gluck. L'orchestration, toute remarquable qu'elle est, n'est peut-être par ses développements mêmes à l'expression dramatique de cette scène. Didon apprend au quatrième acte le départ d'Énée. Le compositeur a compris qu'il devait lui laisser parler la nature. Ses accents, tour à tour douloureux, tendres, furieux, déchirants, ne sont interrompus par aucune cavatine parussiste. La phrase de duo : *Nuit d'ivresse et d'extase infinie*, passe au milieu de cet ouragan comme un souvenir doux et amer à la fois. La scène du bûcher forme le dernier acte, d'ailleurs très-court. Le chœur des prêtres de Pluton aurait pu être mieux traité.

Le jour de la première représentation, trois morceaux ont été compris tout de suite, admirés, bissés aux applaudissements de la salle entière. Le premier est le duo entre Didon et Anna, plein de grâce, d'originalité et de distinction; le troisième est un septuor ou plutôt un quatuor avec chœurs d'une harmonie profonde et pénétrante; enfin un duo entre Didon et Énée, qui restera comme un des plus beaux duos d'amour. Le reste a paru obscur et tourmenté. Telle a été la première impression du public. La presse s'est hâtée de la constater; cependant les vrais amateurs, sérieux et désintéressés, ont voulu entendre plusieurs fois cette œuvre importante, et,

comprenant mieux le dialecte de l'auteur, pénétrant plus avant dans sa pensée, ils ont découvert à chaque audition des beautés inaperçues d'abord, et ont fini par considérer l'opéra des *Troyens* comme un des plus remarquables ouvrages qui aient paru à la scène depuis quinze ans. Si l'on excepte quelques excentricités, qui d'ailleurs trouvent encore quelques partisans, toute la partition est maintenant appréciée comme le mérite une œuvre consciencieuse, originale.

TROYES, ville de France, ch.-l. du département de l'Aube, à 167 kilom. de Paris, située sur plusieurs bras de la Seine; 35,901 hab. Fabrication de tissus de laine et de coton et de bonneterie; charcuterie renommée; huileries; tanneries, carrosseries, etc. Troyes possède quelques monuments historiques. Citons : la cathédrale, monument dont la construction, souvent interrompue, n'a pas duré moins de quatre cents ans; elle offre dans ses diverses parties des spécimens de toutes les phases de l'art ogival, depuis le xiii^e siècle jusqu'à la Renaissance. Fondée en 1205 sur l'emplacement d'une ancienne chapelle du i^{er} siècle, réédifiée au ix^e, et placée sous l'invocation de saint Pierre et de saint Paul; elle fut terminée seulement au xvi^e siècle. Elle affecte la forme d'une croix latine; sa longueur totale est de 117 mètres; sa largeur de 51 m, 33 au transept; de 45 m, 30 à la nef, et de 39 mètres au chœur; sa hauteur sous voûte est de 30 m, 25. Deux tours construites sur la dernière travée des deux collatéraux ornent le portail occidental, conçu dans le style du xvi^e siècle. La tour du nord est seule achevée; celle du sud, qui attend encore son couronnement, n'atteint pas même le sommet du grand comble. Le portail septentrional est de la fin du xiii^e siècle; la nef (xiii^e et xvi^e siècle) comprend sept travées; les cinq premières accompagnées de quatre collatéraux et de deux rangs de chapelles; les deux dernières, accompagnées de deux collatéraux seulement. Le transept est orné d'arcatures et muni d'un triforium. Le chœur et l'abside appartiennent à la même époque; au sud du chœur, on remarque un petit édifice rectangulaire, divisé en deux étages et deux travées et contenant le trésor de l'église. On y trouve de beaux vitraux, des pierres tumulaires curieuses, quelques morceaux de sculpture d'une grande valeur, entre autres un groupe en marbre polychrome du xvi^e siècle représentant le *Baptême de saint Augustin par saint Ambroise*. Le trésor contient de remarquables morceaux d'orfèvrerie et de précieuses curiosités; plusieurs émaux en taille d'épargne, des émaux cloisonnés translucides, deux coffrets d'ivoire provenant du pillage de Constantinople en 1204, une crose émaillée, etc.

L'église Saint-Urbain, autrefois collégiale, remonte à 1262. Elle offre un plan rectangulaire, sauf la saillie de l'abside, et passe, avec la Sainte-Chapelle de Paris, pour un des plus brillants spécimens de l'art gothique. Le portail occidental est orné de sculptures bizarres, d'une grande finesse, où se révèle la verve satirique des artistes du moyen âge. On y voit notamment des moines, des rois, et jusqu'à des papes, entraînés par des démons. Des porches d'une grande légèreté abritent les portails latéraux. L'édifice mesure 45 mètres de longueur sur 25 mètres de largeur. La nef compte trois travées accompagnées de collatéraux en pierre. La voûte en bois est demeurée inachovée. Les fenêtres sont ornées de remarquables verrières en grisaille (xv^e siècle). Dans le chœur, d'une grâce et d'une harmonie achevées, on admire la piscine du pape Urbain. M. Viollet-le-Duc considère l'église Saint-Urbain comme « le chef-d'œuvre d'un homme de génie. » Il est fâcheux que le clocher ne réponde pas à l'élévation du reste de l'édifice, et que la disproportion de la nef et du chœur (la première d'une longueur insuffisante par rapport aux dimensions du second) nuise un peu à l'effet général.

L'église Saint-Remi date de la fin du xiv^e siècle. L'abside à cinq pans est garnie de cinq chapelles. L'édifice est surmonté d'un clocher que termine une aiguille très-délicate et entourée d'une corniche à modillons dans le style de celle de l'église du Vézelay. Il affecte la forme d'une croix latine. À l'intérieur, on remarque plusieurs bons tableaux, une peinture de l'école italienne, la *Madeleine repentante*, et un *Christ* en bronze, œuvre de Girardon.

L'église Saint-Jean, dominée au bas-côté par un minaret, auquel le vieux clocher élevé à l'entrée sert de pendant, possède une jolie porte gothique s'ouvrant sur la nef, laquelle compte neuf travées, dont les six premières, du xiv^e siècle, ont été remaniées au xvi^e, et dont les trois dernières appartiennent exclusivement à cette dernière époque. Le chœur a trois travées; il est entouré d'une galerie dans laquelle s'ouvrent plusieurs chapelles. Il faut encore mentionner les cinq fenêtres du bas-côté méridional, échantillon brillant des fantaisies de l'art ogival; les vitraux Renaissance, pour la plupart admirablement conservés; la chapelle des fonts baptismaux ornée d'un beau retable en pierre, enfin l'autel de la communion, orné de remarquables bas-reliefs Renaissance, habilement agencés à d'autres plus modernes dus à Girardon; enfin un groupe du xvi^e siècle représentant la *Rencontre de sainte Elisabeth*, et un dus

chefs-d'œuvre de Mignard, le *Baptême de Jésus-Christ*.

L'église de Saint-Nizier, la seule à Troyes qui ait conservé jusqu'à nous sa curieuse toiture en tuiles émaillées, affecte une forme rectangulaire, sauf la saillie de l'abside. Le portail du sud est un élégant monument du style gothique. Le portail principal, qui appartient à la Renaissance, se compose d'un ordre ionique et d'un ordre corinthien superposés. La nef a quatre travées, deux collatérales et deux rangées de chapelles; le chœur n'a qu'une travée. L'abside à cinq pans, avec trois chapelles et une galerie autour du chœur, possède de magnifiques verrières du xvi^e siècle. Une tour carrée, sans grand caractère, couronne la dernière travée du collatéral nord et forme un contraste assez singulier avec une élégante porte latérale ouverte du même côté, au milieu de la nef, et ornée de fines sculptures, où se voit le croissant de Diane de Poitiers. On remarque dans la sacristie de jolis panneaux représentant des portraits, d'entre autres celui de Henri IV et des scènes d'un style fort léger rappelant celui de Calot.

L'église Saint-Martin-des-Vignes présente, comme la précédente, la forme rectangulaire, sauf la saillie de l'abside. L'intérieur de l'église, divisé en trois nefs de grandes dimensions, présente un aspect très-harmonieux. Saint-Martin-des-Vignes date de la fin du xiv^e siècle. On y remarque de beaux vitraux, les uns colorés, les autres en grisaille, et deux tableaux peints sur bois (Renaissance) représentant la *Vie de saint Martin*, les *Noces de Cana* et *Saint Jean prêchant dans le désert*.

L'église Saint-Nicolas date du xvi^e siècle, sauf le porche, qui appartient au xvii^e siècle; ses deux portes latérales appartiennent, l'une au style ogival, l'autre au style corinthien. La nef n'a pas de transept; les fenêtres ogivées, du style flamboyant, sont garnies de meneaux plein cintre et ornées de vitraux malheureusement très-détériorés. Celles des bas-côtés, à meneaux prismatiques, encadrent au contraire des vitraux du xvi^e siècle d'une grande valeur, représentant entre autres sujets, la *Légende de l'Hostie* (grisailles) et les *Beautés* (six panneaux). À l'entrée des basses nefs, à droite, un escalier très-haut et très-large conduit au calvaire et à une chapelle imitée de celle du Saint-Sépulchre à Jérusalem. Cette chapelle est ornée d'une remarquable peinture murale du xvi^e siècle, œuvre de Nicolas Cordouanier, peintre troyen.

L'église Saint-Pantaléon appartient au xvi^e et au xvii^e siècle. La porte du nord, dans le style de la Renaissance, est surmontée d'un élégant portique; celle du sud, dans le style ogival, est décorée de sculptures très-fines.

Le grand portail offre la réunion de l'ordre dorique et de l'ordre ionique superposés. Saint-Pantaléon possède dix-sept grisailles remarquables, attribuées à Macadré, un groupe de *Saintes femmes*, admirable de style et d'expression, une chaire décorée de bas-reliefs en bronze, par Simart, etc. Une des chapelles les plus ornées est celle de la famille Molé, déjà puissante à Troyes au xiv^e siècle, et qui s'est éteinte en la personne du comte Molé, il y a quelques années.

Citons encore la chapelle Saint-Gilles, curieux édifice du xvi^e siècle, tout en bois, classé, comme les précédents, au nombre des monuments historiques, et le temple protestant, inauguré en 1859.

Le plus remarquable des édifices civils est l'hôtel de ville, commencé en 1624 et terminé en 1670; il mesure en façade 23 m, 38 de longueur sur 11 m, 70 de hauteur jusqu'à la toiture, et il a pour décoration principale un double rang de colonnes ioniques et corinthiennes superposées. L'entrée principale, à laquelle on accède par quelques degrés, s'encadre entre deux colonnes à tambour supportant un fronton. La partie centrale de l'édifice est surmontée d'un dôme. La grande salle, dont les proportions sont fort belles, occupe au rez-de-chaussée presque toute la longueur de la façade. L'extrémité orientale de cette salle est ornée d'un médaillon en marbre de Louis XIV, remarquable ouvrage de Girardon. L'hôpital, l'hôtel de la préfecture, le théâtre, le musée et la bibliothèque (riches, le premier, de 193 toiles, la seconde, de 110,000 volumes, plus 2,427 manuscrits, et installés dans l'ancienne abbaye de Saint-Loup), ne méritent qu'une mention au point de vue archéologique. Enfin, parmi les habitations particulières de Troyes, auxquelles se rattachent des souvenirs, ou remarquables par leur architecture, nous devons citer : l'hôtel des Ursins (xv^e siècle), qui possède une jolie tourelle; l'hôtel de Vauluisant même époque, et l'hôtel de Mauroy. Les promenades de Troyes consistent en mails plantés d'arbres qui longeaient jadis les contours de l'enceinte fortifiée, détruite il y a quarante ans.

— *Histoire*. L'origine de Troyes (*Civitas Tricassium, Treccassin, Treccas, Tricassas, Tricassus, Treca, Treca, Treccensis*) est fort reculée. César ne parle pas des Tricasses, mais cette peuplade gauloise est mentionnée par Plin et par Ptolémée. Suivant ce dernier, Auguste donna à Troyes le nom d'*Augusto-*

bona Tricassium, qui se modifia à l'époque où les villes prirent le nom des peuples dont chacune d'elles formait le chef-lieu. Sous la domination romaine, la ville paraît avoir eu une importance égale à celle de Sens, de Paris et d'Autun. L'empereur Adrien y passa l'an 120 de J.-C.; Antoine et Marc-Aurèle y bâlirent une tour en 177; en 356, Julien, chassant les Allemands qui menaçaient la place, s'en fit ouvrir les portes et y pénétra avec une armée. Le christianisme commença à faire son apparition à Troyes dès le i^{er} siècle de notre ère. Les apôtres de la ville furent saint Potentien et saint Sérotin. L'invasion des Vandales, puis celle plus redoutable encore des Huns, conduits par Attila, menaçèrent bientôt la Champagne; elles épargnèrent néanmoins la ville, et la chronique de l'époque assure que Troyes dut son salut à l'évêque Lupus.

A la mort de Clovis, Troyes, avec la plus grande partie de la Champagne, fit partie du royaume de Metz ou d'Austrasie, qui échut à Théodoric ou Thierry. Plus tard, elle passa entre les mains de Clotaire I^{er}, puis de Gontran, roi d'Orléans et de Bourgogne. En 841, la Champagne était devenue le théâtre de la guerre entre l'empereur Lothaire et ses frères, Louis le Germanique et Charles le Chauve, ces deux derniers se réunirent à Troyes pour y concerter la résistance.

Au ix^e siècle, les invasions normandes pénétrèrent jusqu'à Troyes. La cathédrale et l'antique abbaye de Saint-Loup devinrent la proie des flammes, et les habitants, qui avaient fui à l'approche des redoutables ennemis, ne retrouvèrent plus à leur retour qu'un amas de décombres au lieu des maisons qu'ils avaient quittées. A partir de cette époque, l'histoire de Troyes se confond, sauf quelques événements particuliers, avec celle des comtes de Champagne, qui y avaient, dès le vi^e siècle, établi leur résidence. C'est au comte de Champagne, Thibaut le Chansonnier, que Troyes doit ses premières franchises communales (1230). A cette époque, la ville était devenue l'entrepôt véritable du commerce de la province, dont les marchandes s'échangeaient contre les denrées et l'or de la Flandre, de l'Allemagne, de l'Italie, du nord et du midi de la France. Les foires de Troyes étaient célèbres. En 1288, Philippe le Bel, maître de Troyes, y convoqua une assemblée judiciaire qui devait remplacer les anciennes assises des comtes et jouer le rôle de parlement. Cette assemblée reçut le nom de grands jours de Troyes. Une ordonnance postérieure, datée de 1312, porte que cette assemblée devait être tenue deux fois l'an, et qu'on y envoyait quatre membres du parlement nommés par le roi, ou, en son absence, par les présidents. Louis X ratifia, en 1315, l'ordonnance de son prédécesseur relative aux grands jours de Troyes, et Philippe le Long perfectionna encore cette institution judiciaire.

Pendant la guerre de Cent ans, Troyes se mit, par de solides fortifications, à l'abri des incursions anglaises, soutint vaillamment un siège, en 1373, contre le duc de Lancastre, et, sous Charles VI, prit part à la longue lutte des maisons de Bourgogne et d'Orléans; l'histoire nous a conservé le nom du médecin Jean de Troyes, l'un des chefs de la faction populaire. C'est à Troyes que fut signé le traité honteux par lequel Henri V était reconnu roi de France, et que fut consommé le mariage du monarque anglais avec Catherine de France, fille de Charles VI (1420). Le 1^{er} juillet 1429, Charles VII, accompagné de Jeanne d'Arc, se présentait sous les murs de Troyes, qui tenait toujours pour les Anglais. La place, sommée de se rendre, ouvrit ses portes à condition que la garnison anglaise sortirait avec armes et bagages.

Les autres souvenirs qui se rattachent à la ville de Troyes appartiennent à l'histoire moderne. Au commencement de la Révolution, quelques jours après la prise de la Bastille, les conseillers au bailliage et les agents de la maréchaussée, appuyés par la garnison royaliste, résolurent de s'opposer au mouvement révolutionnaire et firent pendre un citoyen qui avait essayé de constituer une municipalité bourgeoise. Le maire ayant été massacré en représailles, les gens du roi prirent prétexte de ce meurtre pour livrer une foule de citoyens au supplice; deux hommes furent roués vifs, trois autres furent pendus, une femme fut également pendue, un homme fut marqué au fer rouge, d'autres subirent le carcan et furent condamnés aux galères. Cependant, lorsque la municipalité populaire, issue des élections, fut définitivement installée en 1790, il ne fut exercé aucune vengeance contre les auteurs de ces exécutions sauvages. On se contenta d'indemniser les veuves et les enfants des victimes. La réaction de thermidor y fit au contraire sentir cruellement ses effets, et la délation y frappa de nombreuses victimes, parmi lesquelles il faut donner un souvenir au représentant Rousselin et à l'avocat Thirion. Sauf l'exécution des travaux qui, en rendant la haute Seine navigable jusqu'à Châtillon, devaient être pour Troyes une sorte de regain de sa prospérité ancienne, aucun fait n'est digne, sous le gouvernement du premier Empire, d'être enregistré. En 1814, Napoléon entra dans Troyes après la bataille de Brienne et le combat moins heureux de La Rothière; il y donna trois jours de repos à

ses troupes et en partit le 6 février. Les alliés profitèrent de ce départ pour occuper la capitale de la Champagne; mais Napoléon, dégagé au nord par les victoires de Champaubert, de Montmirail et de Montereau, les obligea encore une fois à une retraite précipitée, pendant laquelle l'empereur Alexandre de Russie faillit être fait prisonnier. Pendant le séjour des alliés à Troyes, une manifestation royaliste avait eu lieu dans cette ville en faveur de Louis XVIII. Le premier soin de Napoléon, redevenu maître de la place, fut de faire juger et passer par les armes le principal auteur de cette manifestation, le chevalier de Gonaud. Cette fois encore, l'empereur ne demeura que trois jours à Troyes; il en sortit pour se remettre à la poursuite de Blücher, et la ville tomba de nouveau au pouvoir des armées coalisées.

Troyes a été également occupée par les armées allemandes lors de l'invasion de 1870-1871.

Parmi ses célébrités, cette ville compte le pape Urbain IV; Pierre de Villiers, confesseur de Charles V, puis successivement évêque de Nevers et de Troyes; le trouvère Chrestien de Troyes, le poète Passerat, le graveur Thomassin dont Callot fut l'élève; le sculpteur Girardon, le peintre Mignard, les juriconsultes Pierre et François Pithou, Juvénal des Ursins, le savant Pierre Grosley et enfin le sculpteur contemporain Simart.

— *Conciles de Troyes*. Premier concile (429). Il fut convoqué sur l'avis du pape Célestin; la plupart des évêques des Gaules y assistèrent dans le but d'envoyer en Grande-Bretagne quelques-uns d'entre eux pour combattre l'hérésie de Pelage. Les missionnaires qu'ils choisirent furent Germain d'Auxerre et Loup de Troyes.

Deuxième concile (867). Le pape Nicolas y convoqua les évêques des Gaules pour ratifier la déposition d'Ébbon, précédemment opérée par le concile de Soissons.

Troisième concile (878). Le pape Jean VIII, contraindre de sortir d'Italie par les violences de Lambert, duc de Spolète, s'était retiré en France. Il tint ce concile, qui fut réuni dans l'église Saint-Pierre, pour protester contre ces violences.

Quatrième concile (1104). Le pape Pascal avait envoyé en France le légat Richard, pour absoudre le roi Philippe de l'excommunication prononcée contre lui. Ce prélat convoqua un concile qui fut très-nombreux. On y vit l'archevêque de Reims, Manassès II, Hugues de Châlons, Daimbert de Sens, Yves de Chartres, Manassès de Soissons, Jean d'Orléans, Humbaud d'Auxerre, Hervé de Nevers, Philippe de Troyes, Raoul de Tours, Marbode de Rennes, Robert de Langres, Nortgaud d'Autun, etc.

Cinquième concile (1107). Le pape Pascal tint lui-même ce concile, dont les actes sont perdus. D'après le *Chronicon Mallesense*, on y fit des règlements pour maintenir la liberté des élections et pour punir les laïques qui donnaient les dignités ecclésiastiques ou qui violaient la trêve de Dieu pendant la croisade. Le pape excommunia aussi plusieurs évêques allemands, pour ne s'être pas rendus au concile.

Sixième concile (1128). Ce concile, qui se tint le 13 janvier, fut composé de treize archevêques ou évêques. Le cardinal Matthieu, légat du saint-siège, présida cette assemblée, dans laquelle on remarqua Rainald, archevêque de Reims; Henri, archevêque de Sens, et les évêques de Chartres, de Soissons, de Paris, de Troyes, d'Orléans, d'Auxerre, de Meaux, de Châlons, de Laon et de Beauvais; les abbés de Clteaux, de Pontigny, de Clairvaux, de Molesme, de Saint-Denis de Reims, de Saint-Etienne de Dijon. On donna dans ce concile une règle par écrit à l'ordre des templiers, institué à Jérusalem en 1118.

TROYON (Constant), célèbre paysagiste français, né à Sèvres en 1813, mort à Paris en 1865. D'une famille pauvre, il apprit d'abord le métier de décorateur en porcelaine et, après un apprentissage qui fut assez court, grâce à sa précoce intelligence, il entra comme ouvrier décorateur à la manufacture de Sèvres. Ayant complété ses études dans le dessin sous la direction de Riocreux et se sentant du goût pour le paysage, il se mit à faire son tour de France, à pied, le bâton à la main, gagnant sa vie chez les fabricants de porcelaine et dessinant tout le long des routes les terrains, les arbres, les horizons qui le frappaient. Sa première exposition, la *Maison Colas, à Sèvres*, la *Pête de Sèvres*, un *Coin du parc de Saint-Cloud* (Salon de 1833), fut médiocre; ces peintures tourmentées et pénibles étaient loin de faire pressager ce que l'artiste serait un jour; mais Troyon, sans se décourager, se remit au travail, et chaque nouveau Salon révélait un peu chez lui les qualités les plus originales. Un progrès déjà sensible se manifesta dans les paysages suivants, inspirés cependant par les mêmes sites : *Vue prise à Sèvres, Vue du château de Saint-Cloud, Vue des coteaux de Saint-Cloud* (Salon de 1835). Il exposa ensuite : *Vues prises aux environs d'Argentan* (Salon de 1836); *Vues prises à La Ferté-Saint-Aubin* (1837); *Vue du château de Saint-Cloud, l'Entrée de l'Allée noire, Paysage près de Saint-Cloud, Foire champêtre dans le Limou-*

sin (1838); *Etudes de paysage en Bretagne, Vue prise aux environs d'Orléans* (1840); *Tobie et l'ange* (1841); *les Baigneuses* (1842); *Site des environs de Vannes* (1843); *Paysage dans la forêt de Fontainebleau, Dessous de forêt* (1844); *Vue prise à Fontainebleau, Vue prise à Caudebec* (1845); *la Vallée de Chevreuse, Coupe de bois, le Braconnier, Dessous de bois à Fontainebleau* (1846); *Paysage, forêt de Fontainebleau, Chemin creux en Normandie, Environs d'Amsterdam, Environs de La Haye* (1848). Tous ces tableaux, qui forment une des meilleures parts de son œuvre, sont classés aujourd'hui parmi les meilleurs paysages de l'école française; ils font l'orgueil des galeries particulières et, lorsqu'ils paraissent dans les ventes, atteignent des prix élevés. Malheureusement, l'artiste vendait quelques louis à peine ces toiles que l'on couvre maintenant de billets de banque et restait plongé dans la misère. Le souvenir de cette époque pénible hanta toujours l'esprit de Troyon et fut pour beaucoup dans sa fin prématurée. Dès cette époque, il s'était révélé non-seulement comme paysagiste, mais comme un animalier de premier ordre. Dans le voyage qu'il avait fait en Hollande, voyage dont il avait rapporté deux des tableaux de son exposition de 1848, il avait étudié les mœurs du genre et surtout Paul Potter; presque tous ses paysages qui suivirent furent meublés d'animaux touchés d'une main supérieure et rendus avec une réalité saisissante. Nous citerons : *les Environs de Sézanne, le Village de Corfelia, en Brie; le Moulin, Etudes de moutons, Paysage des environs de Paris* (1849); *Troupeau de moutons, l'Abreuvoir, Marché d'animaux, Effet d'orage à Monton-Gluine* (1850); *Vallée de la Touques, l'Abreuvoir, un Chemin creux* (1853); *Bœufs allant au labour, véritable chef-d'œuvre, qui fut acheté par l'Etat; Vaches à l'abreuvoir, Chiens courants au repos, Chiens courants lancés, les Chiens d'arrêt, Vache blanche, étude; Vache rouge, autre étude* (1855); *le Retour à la ferme, le Départ pour le marché, la Vache qui se gratte, Vaches allant aux champs, Etude de chèvres* (1859). Tous ces tableaux marquent l'apogée du talent de Troyon. Une mise en scène pittoresque et souvent d'une rare magnificence d'effet, une couleur sobre, fine, distinguée, se déroulant en de suaves harmonies; une forme hardie, originale; un puissant instinct de la lumière, la magie des horizons embrumés ou radieux, tels sont les charmes attrayants, les qualités exceptionnelles qui assurent à cet artiste une place éternelle parmi les maîtres du genre.

Troyon avait eu une 3^e médaille en 1838, une 2^e en 1840, une 1^{re} en 1846, 1848 et 1855. Il était chevalier de la Légion d'honneur depuis 1849.

TRUAND, ANDE s. (tru-an, an-de. — Le bas latin *trutanus*, vagabond, vieux flamand *troutant*, fait penser à un type latin *trutare*, trotter. Comparez aussi le bas latin *trotingi*, bouffons, baladins. Cependant Diez croit que *truand* est d'origine celtique et compare le kymrique *tru*, *truân*, *truch*, misérable; irlandais-érse *truaghe*, misère, pitié, compassion; irlandais *truaghaín*, misérable, infortuné, pitoyable; écossais *truaghanta*, misérable, qui est digne de pitié, qui excite la pitié; quant à l'armoricain *truant*, Chevallet pense qu'il a été emprunté au français). Vagabond, personne qui mendie par faiméantise : *Béatrix, aiguillonnée par le récit du poète, manifesta le désir de voir ce jeune roi des TRUANDS de bon ton* (Balz). *Mes amis, écoutez-moi : je suis TRUAND au fond du cœur, je suis argotier dans l'âme, je suis né cagou*. (V. Hugo.)

— S'emploie comme terme de mépris, de colère :

... Ah! *truande*, as-tu bien le courage
De m'avoir fait cocu dans la fleur de mon âge!
MOLIÈRE.

— Adjectif. Qui appartient, qui convient aux truands : *Je ne sais quel air hautain, farouche et formidable corrigeait dans son sauvage profil le type bestial de la race TRUANDE*. (V. Hugo.) *Nous devons dire, à l'honneur de la discipline TRUANDE, que les ordres de Clopin furent exécutés avec une admirable précision*. (V. Hugo.)

— s. m. Techn. Marchepied d'un métier de tisserand.

— Encycl. On appelait *truands*, au moyen âge, les mendiants, les vagabonds et les voleurs. Les *truands* étaient organisés en une sorte de confrérie qui avait sa langue particulière, ses lois, ses institutions et ses dignitaires; c'était le royaume d'argot, dont le chef suprême était le grand Coëtre. Cette population de malfaiteurs avait son quartier spécial dans chaque ville; ces repaires étaient appelés *cours des miracles*, parce que ceux des mendiants qui en sortaient le matin estropiés, boiteux, hydriopiques, couverts de plaies, se trouvaient tout frais et dispos lorsque le soir ils y reentraient après avoir fait moisson d'aumônes. Le nombre des *truands* s'accrut surtout considérablement sous Louis XI, qui, pour augmenter la population de la ville diminuée de moitié à la suite des pestes et des guerres récentes, accorda des amnisties aux malfaiteurs du royaume qui viendraient habiter Paris.

Ce n'était pas à la légère que le grand Coëtre accordait les dignités de son empire;

n'arrivait pas qui voulait au grade de *cagou* ou d'*archisupplé de l'argot*, et même le titre de *truand* ou simple sujet du royaume d'argot exigeait un noviciat et des épreuves assez difficiles. C'étaient les cagoux qui étaient chargés de l'instruction des novices; ils leur apprenaient le langage argotique et les rusés du métier et les rouaient de coups, après quoi le novice était admis à fournir aux argotiers réunis sous la présidence du monarque le premier des deux chefs-d'œuvre qui devaient lui valoir l'accolade fraternelle. Victor Hugo, dans *Notre-Dame de Paris*, a peint avec des couleurs saisissantes le monde des *truands* et donné le détail de toutes ces coutumes.

Les *truands* tenaient des états généraux qui se réunissaient à la fin de chaque année pour examiner les affaires de la monarchie argotique et nommer un grand Coëtre. Ces états se tinrent d'abord près de la ville de Fontenay-le-Comte, plus tard dans le Languedoc. Il est resté une pièce curieuse, écrite en argot, relatant la façon dont les choses se passaient dans ces assemblées; nous en citerons quelques passages : « Auxdits états généraux, on procède premièrement à l'élection du grand Coëtre, ou bien on continue celui d'auparavant, qui doit être un homme ayant la majesté d'un grand monarque; un manteau sur les épaules, composé de dix mille pièces de diverses couleurs et bien cousues, un bras, jambe ou cuisse demi-pourris en apparence, mais que, cependant, il pourrait guérir en un seul jour. Après l'élection, le grand Coëtre commandera à tous les *truands* nouveaux venus de se mettre à quatre pieds sur la terre, puis il s'assied sur l'un d'eux, et alors les cagoux, la tête nue, le chapeau à la main, viennent lui rendre hommage; après quoi on met une écuelle auprès de lui pour recevoir les tributs de ceux qui en doivent; puis chacun vient rendre compte de sa mission. Les cagoux sont interrogés les premiers. On leur demande s'ils ont été sages de faire observer l'honneur qui est dû au grand Coëtre; s'ils ont montré charitablement à leurs sujets les tours du métier; s'ils ont dévalisé les argotiers qu'ils ont rencontrés qui ne voulaient point reconnaître le grand Coëtre et combien ils leur ont volé. On voit ensuite défiler les archisupplés de l'argot. Ce sont ceux que les Grecs appellent philosophes, les Hébreux scribes, les Latins sages, les Egyptiens prophètes, les Indiens gymnosophistes, les Assyriens chaldeens, les Gaulois druides, les Perses magies, les Français docteurs et les Mirabolins bonzes; en un mot, ce sont les plus savants, les plus habiles hommes de tout le royaume. Ils ont surtout pour mission d'enseigner l'argot et de faire le vocabulaire; puis viennent les orphelins, mendiants allant trois ou quatre de compagnie; ils donnent par an chacun deux douzaines de sols au grand Coëtre; les marcadiers, qui marchent avec une grande bourse au côté, un assez bon habit et un manteau sur les épaules, feignant d'avoir rencontré des voleurs qui leur ont pris tout leur argent; ils donnent au grand Coëtre un écu par an; les ruffés ou rifodés; les millards, autre espèce de mendiants; les malingreux, qui ont des maux et des plaies supposées; les pîetres, qui feignent d'avoir les jambes et les bras rompus et mendient appuyés sur un bâton; les sabouleurs, qui, à l'aide de savon et de sang, simulent des attaques d'épilepsie; les callots, qui feignent d'être atteints de la teigne; les coquillards ou prétendus pèlerins de Saint-Jacques; les hubins, qui disent avoir été mordus des loups ou des chiens enragés; les polissons, qui vont presque nus, surtout en hiver, de sorte que chacun, apitoyé, leur jette quelque vieux vêtement qu'ils se hâtent de vendre; les francs-mitoux, feignant d'avoir la fièvre; les capons ou coupeurs de bourse; les courtauds de boutanche, cheminant avec des outils et escroquant de l'argent en se faisant passer pour des ouvriers sans travail; les convertis, industrie qui date de la Réforme; les convertis passent d'une religion à l'autre, intéressent les personnes pieuses et obtiennent de très-bonnes aumônes; les drilles ou narquois, soldats qui mendient l'épée sous le bras; bien entendu, tous ces mendiants de diverses sortes sont en même temps voleurs et au besoin assassins. Tous rendent compte de l'emploi de leur temps et déposent leur tribut dans l'écuelle du grand Coëtre; puis les nouveaux venus jurent obéissance en levant la main gauche. Après quoi, on festoie joyeusement.

Après la clôture des états, chacun part, et les cagoux vont dans la province qui leur a été assignée, emmenant avec eux leurs apprentis, afin de leur enseigner le métier et toutes ses ruses.

Lorsque les *truands* voyageaient, ils savaient toujours, avant d'arriver dans une ville, quels étaient ceux de leurs camarades qui y habitaient; des entailles d'une certaine forme pratiquées dans un arbre ou d'autres signes secrets que chaque nouvel arrivant laissait à un endroit convenu et qu'il effaçait en quittant la ville instruisaient le voyageur sur le nombre de *funanels* qui pourraient le recevoir, ainsi que sur le danger qu'il y avait à résider dans ce lieu et sur d'autres particularités intéressantes. Ces moyens sont encore employés, paraît-il, par les associations de malfaiteurs qui existent de nos jours.

Beaucoup d'écoliers perdus, de moines dé-

froqués se faisaient *truands*, comme le Jehan Frolo de *Notre-Dame de Paris*, et c'est à eux qu'on attribue l'origine du langage argotique, ainsi que de cette organisation de la trianderie. Le poète Villon, qui fit un peu partie de ce monde, a laissé quelques ballades écrites en argot, malheureusement incompréhensibles aujourd'hui; elles aideraient à connaître les mœurs et les hauts faits des *truands*.

TRUANDAILLE s. f. (tru-an-da-ille; 11 ml. — rad. *truand*). Pop. Tas de truands, de vagabonds : *Chassez-moi cette TRUANDAILLE*.

TRUANDER v. n. ou intr. (tru-an-dé — rad. *truand*). Faire le truand, vagabonder.

TRUANDERIE s. f. (tru-an-de-ri — rad. *truand*). Profession de truand, de mendiant vagabond.

— Association ou réunion de truands, de vagabonds : *Cela devint une sorte de cour des miracles, une TRUANDERIE de larrons privilégiés*. (G. de Nerval.) *L'écolier toucha enfin au balcon de la galerie et l'enjamba assez lestement, aux applaudissements de toute la TRUANDERIE*. (V. Hugo.)

TRUARDIERE s. f. (tru-ar-diè-re). Agric. Nom de la bêche à trois dents, en certains pays.

TRUAU s. m. (tru-o). Pêche. Sorte de filet.

Trubert (LE ROMAN DE), roman de chevalerie, de Douins de Lavesne, trouvère du XIII^e siècle. Il existe peu de poèmes du moyen-âge dont le style soit plus clair, plus animé, plus pittoresque; mais il n'en existe pas non plus où l'indécence et l'immoralité soient poussées plus loin. Trubert est un jeune paysan d'une perversité diabolique, qui joue à son seigneur le duc les plus abominables tours, le volant, le martyrisant, couchant avec sa femme, prenant mille déguisements, se travestissant en mire, en chevalier, en jeune fille; engrossant la fille du duc et persuadant à tout le monde que le Saint-Esprit est venu la visiter sous la forme d'un pigeon; raillant, injuriant, déversant les plus amers et les plus obscènes outrages sur la noblesse, sur la religion, sur l'honneur chevaleresque, sur les dames, sur tout ce qui était alors vénéré et sacré. Ce poème licencieux a fourni bon nombre de sujets de fabliaux aux écrivains qui vinrent plus tard, aux conteurs italiens, à Boccace, à La Fontaine.

TRUBIA, village d'Espagne (Asturies), province et à 12 kilom. S. d'Oviedo, dans une vallée, sur la droite de la Trubia. Manufacture royale de munitions de guerre pour la fabrication de canons, bombes, grenades, etc., fondée en 1794 et rétablie en 1844.

TRUBLE s. f. (tru-ble — rad. *trouble* adj., parce qu'on trouble l'eau en pêchant avec le filet). Pêche. Poche de filet montée à un manche, pour prendre le poisson dans les viviers ou dans les parcs. || On dit aussi **TROUBLE**.

— Ornith. Nom vulgaire de la spatule blanche.

— **Encycl.** Ce filet, le plus simple et le plus élémentaire de tous, se compose d'une poche à large ouverture, terminée par une longue queue; l'ouverture est attachée à la circonférence d'un cercle ou d'un châssis ovale, auquel est ajusté un manche plus ou moins long. « La plupart des *trubles* sont ronds, dit Joigneaux; cependant on en fait de carrés, qui sont préférables pour pêcher dans les boîtes parce qu'elles s'appliquent mieux sur les planches qui forment le fond de ces sortes de réservoirs. »

Quand on se sert de ce filet pour la pêche en rivière, on procède de la manière suivante : on visite les cavités souterraines de la rive, où se tient habituellement le poisson; on essaye de fermer le mieux possible un moyen de la *truble* l'issue de ces excavations, puis on fouille la rive et l'on trouble l'eau avec des perches, afin d'effrayer le poisson et pour lui dérober la vue du filet. Le poisson épouvanté se précipite dans la *truble*; alors le pêcheur, fermant l'ouverture en repliant le châssis sur le filet, parvient à lever le poisson qui s'est blotti dans l'engin.

Pour la pêche aux écrevisses, on se sert de *trubles* un peu plus petites, ayant la forme d'un capuchon, et dont l'ouverture, attachée à un cerceau, est suspendue à une perche; on amorce soit avec des vers de terre, soit avec un morceau de viande faisandée. Les écrevisses entrent dans l'engin, que l'on retire vivement de l'eau.

TRUBLEAU s. m. (tru-blo — dim. de *truble*). Pêche. Petite *truble* ou *trouble*. || On dit aussi **TROUBLEAU**.

TRUBLET (Nicolas-Charles-Joseph), littérateur français, né à Saint-Malo en 1697, mort dans la même ville en 1770. Destiné à l'état ecclésiastique, il entra fort jeune dans les ordres et, après la mort de Clément XI en 1721, suivit à Rome l'abbé de Tencin, qui avait été nommé concaviste du cardinal de Bissy. Pendant son séjour dans la capitale du monde chrétien, il profita de la circonstance pour se livrer à ses goûts d'érudition et de critique. Revenu en France, il commença sa réputation de littérateur par des études critiques sur le *Télémaque*, dans le *Mercur* de France.

Ces articles où il attaquait les vers au profit de la prose, lui valurent l'amitié de Fontenelle et de Lamotte, et il entra dans cette espèce de conjuration qu'ils avaient formée contre notre poésie nationale. Malheureusement pour lui, il s'attaqua à Voltaire, en appliquant à la *Iliade* le vers de Despréaux sur la *Pucelle* de Chapelain :

Et je ne sais pourquoi je bâille en la lisant.

Voltaire répondit par ces vers du *Pauvre diable*, qui, grâce à leur tour piquant, sont demeurés dans la mémoire de tout le monde :

L'abbé Trublet avait alors la rage
D'être à Paris un petit personnage.
Au peu d'esprit que le bonhomme avait
L'esprit d'autrui par complément servait;
Il entassait adage sur adage,
Il compilait, compilait, compilait!
On le voyait sans cesse écrire, écrire
Ce qu'il avait jadis entendu dire;
Il nous lassait sans jamais se lasser.....

Trublet n'était pas de force à échapper au ridicule, et il demeura assommé sous le coup; tout ce qu'il put faire, ce fut de se réfugier à l'Académie, qui lui donna asile en 1761. On a de lui : *Essais de morale et de littérature* (Paris, 1735, 2 vol. in-12; 6^e édit., 1768, 4 vol. in-12). C'est un ensemble de pensées détachées assez peu neuves pour la plupart, mais rendues avec clarté et précision. D'Alembert disait de l'œuvre : « Ce livre, de bon qu'il est, pourrait devenir excellent, sans y rien ajouter et en se bornant à faire quelques ratures; » *Pensées choisies sur l'incréduité* (1737, in-8°); *Pangyriques des saints suivis de réflexions sur l'éloquence* (Paris, 1755, in-12, et 1764, 2 vol. in-12); ces discours sont purement écrits, mais froids; ils sont précédés de *Réflexions sur l'éloquence*; *Mémoires sur la vie et les ouvrages de Fontenelle et de Lamotte* (Amsterdam, 1759, in-12). On lui doit, en outre, divers articles insérés dans le *Journal des savants*, le *Journal chrétien*, le *Mercur*; une édition de l'*Introduction à la connaissance de l'esprit humain*, de Vauvenargues; une édition de l'*Essai sur la formation des corps organisés*, de Maupertuis (in-12, 1754).

TRUBSHAW (James), architecte anglais, né en 1777, mort en 1854. Attaché comme ingénieur à la construction du canal du Trent, il dirigea les travaux de ce canal, puis il acquit une grande réputation en construisant plusieurs ponts, notamment celui de Grosvenor sur la Dee (1833) et celui d'Exeter, près de Derby (1850). Cet ingénieur architecte construisit, en outre, un assez grand nombre de belles habitations, parmi lesquelles on cite celles de Ham-Hall et de Weston-House.

TRUC s. m. (truk. — Ce mot vient probablement du celtique : kymrique *truc*, tour, allié à *torché*, tordre; armoricain *treki*, troquer, changer, c'est-à-dire tourner. Ces mots appartiennent sans doute à la même famille que le latin *torquere*, tordre, *torques*, collier). Sorte de billard, plus long que ceux sur lesquels on joue habituellement.

— Sorte de camion.

— Constr. Chemin de fer établi sur les cintres d'un grand pont en construction, et sur lequel se meut un treuil servant à élever, descendre, transporter les matériaux.

— Fam. Habileté, savoir-faire : Avoir du **TRUC**. *La mort de ma pauvre femme m'a tué... Elle savait si bien appeler son monde ! Quel TRUC elle avait ! Quel TRUC ! quel TRUC !* (Délaug.) || Moyen adroit ou subtil : Ce garçon, fort paresseux, usait de tous les TRUCS imaginables pour soutirer de l'argent à sa famille.

— Avoir le *truc*, Avoir le genre d'esprit nécessaire, la connaissance des moyens : Est-ce que je ne connais pas toutes les couleurs ? J'ai le **TRUC** de chaque commerce.

— Argot. Mot d'argot : C'est un de leurs TRUCS. (Balz.) || Débiner le *truc*, Faire connaître, révéler le secret d'une opération quelconque : Pourvu qu'il n'aille pas DÉBINER LE **TRUC** !

— Théâtre. Mécanisme employé pour faire mouvoir certains décors et exécuter des changements à vue. || Par anal. Moyen dont on se sert pour faire paraître et disparaître subitement un objet.

— Littér. Habileté qu'ont les faiseurs de drames et de romans à ménager dans une pièce ou dans un feuilleton les situations étonnantes, à suspendre ou à prolonger l'intérêt : Les combinaisons font l'art de l'ensemble; le **TRUC** est la science des détails. *Alexandre Dumas a du truc; Méry n'en a pas*. (E. Texier.) || Se dit aussi, mais au pl., des recettes banales, des procédés à l'usage des littérateurs qui font des ouvrages de commande : Un romancier eût animé la scène à l'aide de TRUCS; il eût, par exemple, commencé ainsi : C'était par une belle soirée d'automne. (E. Texier.)

— **Encycl.** Constr. Le chemin de fer *truc* remplace avantageusement, dans certaines circonstances, les ponts de service qui coûtent fort cher d'établissement, grevent le plus souvent l'entreprise, ne rendent pas toujours les services que l'on espérait en tirer pour le bardage et le transport des matériaux. Lorsque le pont à établir ne présente pas une grande largeur de voie, le chemin de fer *truc* se place dans l'axe longi-

tudinal des cintres, aussitôt que ceux-ci sont montés; le chariot roulant étant construit de façon que ses poutres supérieures dépassent les têtes des cintres de chaque côté du pont, le treuil supérieur peut être amené à leurs extrémités de manière que son tambour se trouve dans le même plan vertical que les matériaux à élever. Quelquefois ce chemin de fer est établi sur le bord des cintres, auxquels on a donné à cet effet plus de longueur qu'il n'était nécessaire; alors chaque rail de la voie est placé sur ce bord, et le chariot roulant occupe toute la largeur du pont en enjambant par-dessus les parties les plus hautes de la construction. Dans la construction des grands édifices, on a fait parfois usage de ce modèle *truc*; à cet effet, on installe une voie étroite sur un mur déjà élevé ou sur des échafaudages solides, à partir de la sapine jusqu'aux différentes parties à desservir, et les matériaux étant élevés par la sapine et déchargés sur une espèce de wagonnet porté par des galets à rebord, on les transporte sur le chemin de fer à *truc* partout où il en est besoin; à Paris, l'hôtel du Louvre et l'hôtel de la Paix ont été élevés à l'aide de ces *trucs*, qui permettent d'accélérer la pose du gros œuvre.

TRUC ou **TRUCK** s. m. (truk — angl. *truck*, même sens). Chem. de fer. Plate-forme exhaussée au-dessus d'une voie ferrée, pour charger aisément les voitures sur les wagons. || Wagon en plate-forme, sur lequel on effectue le transport des voitures et des autres objets encombrants.

— **Encycl.** Les *trucs* sont composés le plus souvent d'un châssis recouvert d'un plancher et porté par quatre roues; sur ce plancher se trouvent des traverses servant d'appui ou d'arrêt aux objets qu'il porte, et chacune des faces de ce châssis est munie d'anneaux permettant d'attacher au moyen de cordes le chargement, ou de fixer la bâche qui le recouvre. Les *trucs* à équipages sont munis de ressorts de traction et de choc en acier, tandis que les *trucs* à maringotes et à fors sont généralement garnis de rondelles en caoutchouc vulcanisé comme appareil de choc. Les dimensions de ces wagons sont les suivantes : longueur le dehors en dehors des tampons, 7m,460; largeur de dehors en dehors des tampons, 2m,100; largeur maxima du wagon, 3m,100; hauteur du rail en tablier, voiture chargée, 1m,095; écartement d'axe en axe des essieux, 3m,200; diamètre de la circonférence décrite par l'extrémité des tampons, 7m,656; les *trucs* à équipages pèsent environ 3,620 kilogrammes, et les *trucs* à diligences seulement 1,240 kilogrammes; leur chargement est compris entre 5 et 10 tonnes, et leur prix de revient varie de 2,500 à 3,000 francs; la moyenne du parcours annuel des *trucs* à équipages est de 23,615 kilomètres, et celle des *trucs* à maringotes de 27,027 kilomètres.

TRUCAGE s. m. (tru-ka-je — rad. *truc*). Argot. Emploi de trucs, de moyens adroits et peu délicats pour arriver à ses fins, particulièrement pour tromper le public. || Ensemble de procédés à l'aide desquels on donne à des objets modernes un air de vétusté qui leur donne du prix aux yeux des amateurs.

TRUCHEMENT ou **TRUCHEMAN** s. m. (tru-ché-man) — Ce mot, qui correspond à l'espagnol *trujaman* et à l'italien *trucinmano*, vient de l'arabe *targomân*, *torgomân*, interprète, venu lui-même du verbe *taraga*, être voilé, caché. L'arabe *targomân*, *torgoman* s'est encore introduit dans nos langues sous les formes suivantes : italien *dragomanno*, espagnol *dragoman*, français *drogman*. Interprète; individu qui sert d'intermédiaire, dans la conversation, entre des personnes qui parlent des langues différentes : Où est le **TRUCHEMENT** pour lui dire qui vous êtes, et lui faire entendre ce que vous dites ? (Mol.)

— Fig. Intermédiaire servant à expliquer, à interpréter les pensées de quelqu'un : Je parlerai bien moi-même, je n'ai pas besoin de **TRUCHEMENT**. || Chose qui en explique une autre, qui la rend intelligible ou connue : La parole est le **TRUCHEMENT** du cœur; c'est l'image de l'âme. (Mol.) Nous avions eu nos chroniques et nos romans de chevalerie, mais ces respectables **TRUCHEMENTS** du moyen âge parlaient une langue surannée que personne n'était plus capable d'entendre. (Ch. Nod.)

TRUCHER v. n. ou intr. (tru-ché — rad. *truc*). Mendier par faiméantise, vagabonder. || Vieux mot.

TRUCHET (Jean), physicien et mécanicien français, né à Lyon en 1657, mort à Paris en 1729. Il entra dans l'ordre des Carmes, sous le nom de Père Sébastien. Envoyé à Paris pour y suivre les cours de philosophie et de mécanique, il ne s'y occupa guère que de mécanique et se fit bientôt connaître assez avantageusement pour que Colbert lui conférât le brevet d'une pension de 600 livres. Truchet prit une grande part aux travaux destinés à amener l'eau dans les jardins de Versailles, et la direction du canal d'Orléans lui fut confiée peu de temps après. Nommé membre honoraire de l'Académie des sciences en 1699, il fut ordinairement chargé des rapports à faire sur les machines présentées à ce corps savant. Truchet avait imaginé, pour la vérification de la loi de la

chute des corps, une machine très-ingénieuse fondée sur des connaissances approfondies en mécanique; il traçait sur la surface d'un paraboloïde de révolution, dont l'axe était vertical, un canal spiral coupant tous les méridiens sous un angle constant; si la loi de Galilée était exacte, une boule abandonnée à elle-même dans la rainure devait toujours employer le même temps à en parcourir une spirale, quel que fût le point d'où elle était descendue. L'industriel lui a dû un grand nombre de modèles de machines utiles, notamment pour la fabrication des monnaies, le blanchissage des toiles, etc. C'est également lui qui inventa la machine que les charpentiers nomment un diable, à cause de sa force, et qui sert à transporter les plus grands arbres sans les endommager. On a de lui, dans le recueil de l'Académie : *Explication d'une machine pour étudier l'accélération des boules qui roulent sur un plan incliné* (1699); *Mémoire sur la composition des carreaux mi-partis* (1704); *Observations de la hauteur du baromètre à Clermont et sur le mont Dore* (1705).

TRUCHEUR, **EUSE** s. (tru-cheur, eu-ze — rad. *trucher*). Personne qui truche, qui mendie. || Vieux mot.

TRUCHESS (Gebhard), baron WALDBURG, prélat allemand, mort à Strasbourg en 1601. Il appartenait à une ancienne et noble famille de Souabe, dans laquelle la dignité de maître d'hôtel (*truchsess*) de l'empire était héréditaire. Étant entré dans les ordres, il devint doyen du chapitre de Strasbourg, puis archevêque de Cologne (1577). Deux ans après, il prit part, comme commissaire de l'empereur, au congrès qui eut lieu dans sa ville épiscopale, dans le but d'apaiser les troubles des Pays-Bas. Truchsess s'était signalé comme un ardent catholique par des actes d'intolérance contre les réformés, lorsque, pendant une procession, il aperçut la belle Agnès de Mansfeld, chanoinesse de Guerichen. Enamuré pour elle d'une passion subite, il l'épousa secrètement (1582), embrassa la Réforme, qu'il tenta d'imposer à son diocèse, et résolut de conserver son électorat en le sécularisant; mais il trouva une inébranlable opposition dans le sénat et le chapitre de Cologne; le pape l'excommunia, et Albert de Bavière, élu à sa place, le chassa de l'électorat (1583). Truchsess se retira alors à Bonn, dont il pillait le trésor et où il épousa publiquement sa maîtresse, se vit chassé de cette ville, fut battu à Flockenbourg (1584) et se retira en Hollande. Après avoir fait la campagne de 1586 sous les ordres de Leicester, il erra quelque temps en Allemagne et finit par se fixer avec sa femme à Strasbourg, où il s'éteignit dans la misère.

TRUCHTERSHEIM, ancien chef-lieu de cant. de France (Bas-Rhin), à 15 kilom. de Strasbourg; 690 hab. Culture et sécherie de garance; tabac. On y remarque un tumulus gaulois. Ce bourg a été cédé à la Prusse par le traité de Francfort (10 mai 1871) et fait partie depuis lors de l'Alsace-Lorraine.

TRUCK s. m. V. **TRUC**.

TRUCULENT, **ENTE** adj. (tru-ku-lan, an-te — lat. *truculentus*, même sens). Sauvage, féroce, brutal : *Personne, excepté Adrien Guignot, si malheureusement enté aux arts par une mort précoce, n'a mieux compris que M. Rugulley le caractère barbare et TRUCULENT du Gaulois primitif*. (Th. Gaut.) || Peu usité.

Truculentus (le *Brutal*), comédie de Plaute; représentée vers l'année 192 av. J.-C. Phronésie est le type de la courtisane antique, de cette *meretrix* dont Ennius nous a laissé l'admirable portrait. Ce n'est point une femme, c'est une marchandise vivante et parlante dont le métier est de se vendre à tout venant; jolie poupée sans cœur, sans vergogne, et qui ne se meut que par un instinct machinal de ruse, de mensonge et de fraude. Cette Phronésie a trois amants; c'est bien le moins : Dinarque, jeune Athénien, qu'elle a ruiné; un militaire babylonien, fat et ridicule, qu'elle dupe et pille à plaisir; enfin un naïf campagnard, qui, la nuit, escalade les murs d'un jardin pour porter à sa belle ses hommages et l'argent qu'il vole à son père. La rusée fait croire au Babylonien qu'elle a un enfant de lui, et une servante qui la seconde à merveille dans les tours qu'elle joue à ses amants lui procure un nouveau-né, qui est un enfant qu'a eu Dinarque avec une autre femme. Géta, valet du militaire, essaye de défendre la bourse de son maître, et il oppose d'abord une vive résistance aux intrigues de la coquette; c'est à ce personnage qu'appartient la dénomination de *brutal*; mais il finit comme les autres par se laisser séduire aux grâces de la sirène. Le militaire, heureux de se voir père, paye pour le berceau, pour les langes, pour la sage-femme, pour la nourrice, pour la remueuse, pour les sacrifices aux dieux, etc. Cette scène est d'un excellent comique. Phronésie emploie avec ses deux autres amants des moyens de coquetterie et des ruses différentes pour en obtenir de l'argent et des cadeaux; bref, elle les met à sec comme le militaire. Mais le père de la jeune Ané-nienne séduite par Dinarque s'est mis à la recherche du séducteur, et, après diverses

péripiétés, il l'amène à épouser celle qu'il a rendue mère et à réclamer son enfant. La courtisane se console de tout cela avec les deux amants qui lui restent et qui luttent entre eux de prodigalité pour obtenir des marques de sa tendresse; mais elle a pitié d'eux et met fin au combat, en consentant à les rendre heureux l'un et l'autre à la fois.

Les Romains applaudirent cette pièce, que Cicéron nous donne comme un des chefs-d'œuvre de son auteur. Il y règne, il est vrai, une extrême licence d'expression que rien ne saurait justifier, pas même l'époque où le *Brutus* fut composé; on ne conçoit pas non plus qu'un père consente à prêter son enfant nouveau-né à une courtisane pour l'aider à tromper ses amants, bien que la puissance paternelle, qui considérait l'enfant comme une propriété, autorisât alors une action qui nous révolte aujourd'hui. Mais ces fautes une fois écartées, on trouve dans le *Brutus* des scènes d'un comique achevé, des mots charmants et par-dessus tout un caractère éternellement vrai, tracé de main de maître, celui de Phronésie, la courtisane sans cœur, telle qu'elle se montrera toujours dans les sociétés vieillies et rongées par les maladies invétérées du luxe, de l'oisiveté, de la débauche. Cette Phronésie était la fille de marbre, la dame aux camélias d'une époque qui offrait bien des analogies avec la nôtre.

TRUDAINÉ (Daniel-Charles), administrateur, né à Paris en 1703, mort dans la même ville en 1769. Il était fils de Charles Trudaine, qui mourut en 1721, après avoir été conseiller d'Etat, prévôt des marchands de Paris et destitué de cette place par le Régent comme « trop honnête homme ». Daniel-Charles remplit successivement les places de conseiller au parlement, d'intendant d'Auvergne, de conseiller d'Etat (1734), d'intendant des finances et de directeur des ponts et chaussées. C'était un homme et un homme d'Etat, qui rendit de grands services à l'Etat en faisant passer de l'économie de superbes routes destinées à faciliter les communications entre la province et Paris, en faisant construire un grand nombre de ponts, en s'efforçant de favoriser l'industrie, pour laquelle il demanda des libertés plus grandes, etc. Il était membre de l'Académie des sciences.

TRUDAINÉ DE MONTIGNY (Jean-Charles-Philibert), administrateur français, fils du précédent, né à Clermont (Auvergne) en 1733, mort en 1777. Il reçut sous les yeux de son père l'éducation la mieux entendue et l'approfondie la plus élevée. Après une étude approfondie des lois, il apprit de Clairaut, dont il est resté l'ami jusqu'à sa mort, tout ce qu'on savait alors de mathématiques, et étudia l'histoire naturelle, la chimie et la physique sous les meilleurs maîtres. Il suivit ensuite les cours des ponts et chaussées; il possédait à fond l'anglais, l'italien et l'allemand. Trudaine avait vingt-cinq ans lorsque son père obtint qu'il lui fût adjoint dans sa place d'intendant des finances, avec promesse de la survivance (1757), et il le chargea des quatre départements des finances générales, du commerce, des manufactures et des ponts et chaussées. Trudaine rêvait déjà l'unité d'impôt, à laquelle nous n'avons pas encore pu parvenir, et cherchait surtout à faire supprimer toutes ces taxes peu importantes par leurs produits, dont la perception exige d'innombrables employés et entraîne des vexations insupportables. Mais, subordonné toujours à des ministres imbus d'autres idées, il ne put obtenir que des améliorations de détail. Il put cependant faire l'expérience de ses idées dans le petit pays de Gex, auquel il rendit un peu de calme, avec le concours de Voltaire. Une contribution unique, consentie par les états eux-mêmes, remplaça cette foule d'impôts dont la perception, en raison de la position géographique du pays, séparé de France par une chaîne des Alpes et contigu à la Suisse, exigeait un déploiement spécial d'agents. Trudaine rendit des services plus importants dans le département du commerce. Il était partisan déclaré de la liberté illimitée du commerce en général et pensait que les lois les plus sagement combinées ne produiraient pas le bien que la liberté seule pouvait donner. Mais c'est surtout dans le commerce des substances que toute atteinte à la liberté lui paraissait dangereuse et impuissante à compenser l'effet naturel d'une libre concurrence. Trudaine rencontra des obstacles de toutes sortes dans l'accomplissement de ses projets. Il parvint toutefois, en 1763, à obtenir, pour le commerce des grains, la liberté à l'intérieur et quelques atténuations dans les difficultés apportées aux échanges avec l'étranger. Malheureusement, quelques mauvaises récoltes survinrent au moment même du changement de système, et les lois sages qu'il avait fait rendre ne valurent à Trudaine que des dégoûts.

Il porta les mêmes principes de liberté dans l'administration du département des manufactures. Sous lui, notre industrie s'enrichit d'un grand nombre de découvertes faites en France ou puisées par ses soins à l'étranger. En cherchant à connaître les secrets de fabrication des autres nations, il ne songeait pas au reste à leur cacher nos progrès. Il était convaincu, dit Condorcet, que les hommes n'ont qu'un même intérêt, celui

que chez toutes les nations les arts soient au plus haut degré de perfection possible, et l'idée de flatter la vanité nationale par une indépendance prétendue de toute production étrangère ne lui paraissait qu'une charlatannerie politique.

Le père de Trudaine avait déjà beaucoup fait pour la multiplication et l'amélioration des grandes routes; le département des ponts et chaussées prit encore plus d'activité et d'importance entre les mains du fils, qui lui succéda comme intendant général des finances en 1769. Cette charge ayant été supprimée en 1777, il refusa les fonctions de contrôleur général et reentra dans la vie privée, voulant faire lui-même l'éducation de ses fils et s'adonner à ses études de prédilection; mais il mourut presque aussitôt. Il était membre de l'Académie des sciences. C'était un homme juste et bon, ami du bien et désintéressé. On le vit, à la mort de son père, refuser les appointements attachés aux fonctions de membre du conseil des finances et du commerce. Trudaine avait composé une comédie en trois actes, le *Jaune puit*, et un *Eloge* de son père. Ses deux fils, dont le plus jeune fut conseiller au parlement de Paris, furent incarcérés en 1794 et montèrent sur l'échafaud le 8 thermidor.

TRUEBA Y COSIO (Teleforo DE), littérateur espagnol, né à Santander en 1805, mort en 1835. Il perdit son père de bonne heure, et sa mère, qui fixa alors sa résidence à Paris, le fit élever dans un collège catholique en Angleterre. Il étudia ensuite la diplomatie à Londres et à Paris, fut attaché dans cette dernière ville, jusqu'en 1822, à la légation espagnole, et à son retour en Espagne y fonda une Académie, où se réunirent bientôt, sous la présidence d'Albino Lista, tous les jeunes poètes espagnols. Il se signala aussi, comme homme politique et comme patriote, parmi les défenseurs du système constitutionnel et, après l'entrée de l'armée française en Espagne, dut se réfugier à Cadix. Des cette époque, il s'y fit connaître comme auteur dramatique; mais ce fut à Londres, où il s'était retiré après le rétablissement de l'absolutisme, qu'il écrivit, en anglais, des poésies et des œuvres en prose, qui rendirent son nom populaire en Europe. En 1834, il obtint la permission de rentrer en Espagne et fut élu par sa province député à la seconde Chambre, qui le choisit d'abord pour *procurador*, puis pour secrétaire. Mais il mourut des l'année suivante à Paris, où il était venu chercher un soulagement à la maladie lente qui le minait. On a de lui : *Gomez Arias* (1828), récit dont le sujet est emprunté à l'histoire des guerres entre les Maures et les Espagnols; le *Castilian* (1829), roman de l'époque de Pierre le Cruel; *Roman historique* : *L'Espagne* (1830); *Vie de Fernand Cortès* (1829); *Histoire de la conquête du Pérou* (1830); *Incognito ou Pêcheurs et peccadilles* (1831); *Paris et Londres* (1831), roman de mœurs, la plus charmante de ses œuvres en prose. Parmi les pièces qu'il écrivit pour le théâtre anglais, il faut citer : *les Recherches*, *M. et Mistress Pringle*, *l'Homme de plaisir* et le *Royal coupable*. Enfin il donna à la scène espagnole deux comédies : la *Gironette* et *Se marier avec 60,000 duros*, qui obtinrent beaucoup de succès. Les œuvres de Trueba ont été traduites dans la plupart des langues modernes.

TRUEBA Y LA QUINTANA (Antonio DE), poète et littérateur espagnol, né à Sopuerta (Biscaye) en 1821. Fils d'un simple paysan, il resta quinze ans dans son lieu natal et montra, dès cette époque, de remarquables dispositions pour la poésie. En 1836, il se rendit à Madrid, où il obtint un emploi chez un de ses parents qui était commerçant, consacra tous ses moments de loisir à l'étude et prit ses grades à l'université. Pourvu, dès lors, d'une instruction solide, Trueba abandonna définitivement le commerce pour suivre la carrière des lettres (1847); il publia de nombreux articles dans divers journaux et composa des chansons, des romans et des poésies qui lui acquirent une réputation rapide. Trueba y La Quintana est le Béranger de l'Espagne, où ses chansons, d'une grande simplicité de forme, sont devenues extrêmement populaires. Il a réuni ses poésies dans un recueil intitulé *Libro de los cantares*, lequel a été souvent réédité en Espagne et traduit à différentes reprises à l'étranger, notamment en Allemagne et en Italie. C'est en même temps un littérateur, le seul de son pays qui puisse aujourd'hui lutter avec l'ernan Caballero. Ses *Contes couleur de rose* (Madrid, 1859), ses *Contes champêtres* (Madrid, 1862), ses *Contes des vivants et des morts* (Madrid, 1866) sont empruntés de préférence aux légendes et aux traditions espagnoles, et la scène en est presque toujours placée en Biscaye. Trueba s'est également essayé avec succès dans le roman historique. Il a publié, entre autres ouvrages de ce genre, le *Cid Campeador* et les *Filles du Cid*, qui sont rapidement devenus populaires.

TRUELLAGE s. m. (tru-è-la-je — rad. *trueller*). Travail fait à la trueller. || Peu usité.

— Peint. Peinture empâtée par couches épaisses et posées comme à la trueller. || Nous ne demandons pas une pâte épaisse, un TRU-

LAGE de bleu, de jaune et de rouge. (Th. Gaut.) || Peu usité.

TRUELLE s. f. (tru-è-le — lat. *trulla*, dimin. de *trua*, cuiller, qui signifie proprement une chose creuse et appartient à la même famille que le grec *trudô*, *truchô*, trouer, creuser). Techn. Instrument en métal, ayant ordinairement la forme d'un triangle ou d'un trapèze, armé d'un manche recourbé et d'une poignée, et qui sert aux maçons pour saisir et porter sur leur ouvrage le mortier, le plâtre ou le ciment.

— Fam. Action de bâtir ou de faire bâtir : *Il aime la TRUELLE. Il a le mal de la TRUELLE. La TRUELLE est, à Paris, plus civilisatrice qu'on ne le pense.* (Balz.)

— Econ. domest. Instrument, ordinairement d'argent, dont on se sert pour ouvrir et servir le poisson à table.

— Bot. *Truelle vernie*, *Truelle à ramoneur*, Espèce de champignon du genre polypore.

— Encycl. Techn. La *trueller* est un outil employé par les maçons. On distingue la *trueller à mortier*, la *trueller à plâtre* et la *trueller brettée*. La première, qui est ordinairement en fer, varie de forme suivant les localités; celle dont les maçons limousins se servent le plus habituellement est composée d'une plaque de tôle ayant la forme d'un triangle isocèle, arrondi à son extrémité la plus aiguë; sur le milieu du côté opposé à cet angle est soudée une poignée recourbée d'équerre. Cette *trueller*, désignée sous le nom de *querluchone*, a la pointe arrondie pour faciliter l'entrée du mortier dans les joints. On emploie depuis quelques années une *trueller* en fer dont la forme se rapproche de celle à plâtre; sa lame a 0m,18 de longueur, 0m,06 de largeur à son extrémité, et 0m,08 ou 0m,09 près du manche; elle est très-commode pour le mortier et, en outre, plus avantageuse pour les enduits, que l'on dresse beaucoup plus facilement. Pour faire les rejointoiments, on se sert d'une petite *trueller*, appelée *spatule*, dont la lame, qui a environ 0m,12 de longueur et 0m,03 ou 0m,04 de largeur, se termine en pointe arrondie comme la *querluchone*. La *trueller à plâtre* est ordinairement en cuivre jaune; le fer s'oxydant très-vite par son contact avec le plâtre, qui s'y attache fortement en lui faisant perdre son poli, ne permettrait pas au maçon de lisser ses enduits avec facilité, ni de nettoyer continuellement sa *trueller* en la passant simplement entre ses doigts. Cette *trueller* a la forme d'un trapèze émanché carrément dans une poignée en bois. On évite d'ébrécher les côtes de cet outil, car les petites aspérités qui en résulteraient pourraient traverser les enduits au lieu de les lisser, inconvénient toujours sensible quand ces derniers ne sont pas passés à la *trueller brettée*. Pour nettoyer et polir la *trueller* en cuivre, on la frotte avec un morceau de charbon mouillé, choisi bien brûlé, ou avec un morceau de bois de sapin sous lequel on écrase de petits morceaux de charbon tendre. Les *truelleres* dont le manche est un peu ouvert sont les plus commodes; leur grandeur est indiquée par les numéros 5, 6, 7 et 8 qui se trouvent sur la lame, suivant que celle-ci a respectivement 0m,17, 0m,178, 0m,185, 0m,19 de longueur, et à peu près autant de largeur près du manche; la *trueller 7* est celle qui est employée le plus fréquemment. La *trueller des plafonneurs* est généralement en acier très-mince, et elle est plus allongée que la *trueller* en cuivre. La longueur de la lame est environ de 0m,22 à 0m,25, et la largeur de 0m,12 à 0m,15 près du manche et de 0m,07 à 0m,09 à son extrémité, qui est parfois arrondie comme pour la *querluchone*. La *trueller brettée* est une plaque d'acier de forme rectangulaire, au centre de laquelle est fixé un manche perpendiculaire à son plan; les deux grands côtés de cette plaque sont taillés en biseau, et l'un d'eux est denté. Cet instrument est le plus important de tous ceux dont se sert le maçon à plâtre, tant sous le rapport de son usage fréquent que sous celui du tact et de l'habileté que réclame son emploi. Il sert à nettoyer et à dresser les enduits en plâtre; à cet effet, on passe le côté denté sur ceux-ci sitôt que le plâtre a fait prise, pour les dégrossir, puis on donne le fini désirable avec le côté uni. La *trueller brettée* est aussi employée pour dresser les revêtements en ciment romain; mais alors la lame doit être épaisse et très-dure, afin qu'elle s'use le moins possible par le frottement sur les grains de sable que contient le mortier.

TRUELLE s. f. (tru-è-le — rad. *trueller*). Quantité de matière qu'on prend en une fois avec la trueller : *Une TRUELLE de plâtre.*

TRUELLETTE s. f. (tru-è-lé-te — dimin. de *trueller*). Techn. Petite trueller dont le plafonneur se sert pour les ornements en relief.

TRUEYRE ou **TRUYÈRE**, rivière de France. Elle prend sa source sur le versant O. de la Margeride (Lozère), à 9 kilom. N.-O. de Saint-Amans. Elle coule au S.-O., puis au N.-O., arrose Servetotte, Malzieu, puis traverse le département du Cantal, entre dans le nord de celui de l'Aveyron et, après un cours de 135 kilom. environ, se jette dans le Lot, à Entraygues.

TRUFFELLE s. m. (tru-fè-le — rad. *truffe*). Bot. Nom vulgaire de la pomme de terre.

TRUFFALDIN ou **TRUFFALDINO**, type de valet dans la comédie italienne. La création de ce personnage remonte à la première moitié du XVIII^e siècle; elle est due à un acteur de la troupe de Ruffante. Truffaldin, comme son nom l'indique (*truffa*, mensonge, fourberie), est le plus impudent coquin qui ait jamais dupé le pauvre Pantaloon. Son emploi ordinaire est de servir d'entremetteur aux riches vieillards.

TRUFFE s. f. (tru-fe. — Plusieurs étymologistes font venir ce mot du latin *tuber*, qui est le primitif de *tuberculum*, tubercule. Le latin *tuber* serait devenu *truffe* par la transposition du r et le changement de b en f; le pluriel neutre *tubera* aurait déterminé le genre féminin du mot français. Quant à l'italien *tartufo*, milanais *tartuffol*, piémontais *tartiffe*, français *tartufo*, ces formes, qui désignent, sinon précisément la truffe, du moins quelque végétal bulbeux, représentent probablement, comme le pensait déjà Ménage, la combinaison *terra tuber*, employée par Pliny pour désigner une sorte de plante tuberculeuse. *Tartufo* et ses correspondants seraient, d'après cette manière de voir, une forme euphonique pour *tartufo*. Le diminutif italien *tartufola* a donné, par assimilation, l'allemand *kartoffel*, pomme de terre, dans les dialectes *tartuffel*, scandinave *tartuffur*. Le provençal *truffa* a pris la même signification. Dans l'ancien français, le mot *truffe* ou *truffe* s'employait aussi dans l'acception de conte en l'air, plaisanterie, fourberie. Les Italiens employaient de même *tartufo* dans la signification de homme de petit esprit. Génin rapproche fort ingénieusement, pour expliquer la métaphore, la valeur du latin *fungus*, champignon, figurément sot, imbécile, et du français cornichon, citrouille, etc.). Bot. Végétal souterrain, dont on a fait le type de la tribu des tubéracées, et qui comprend un grand nombre d'espèces, répandues dans presque toutes les régions du globe : *La TRUFFE noire est souvent mélangée avec d'autres espèces.* (Léveillé.) *Les TRUFFES sont regardées comme aphrodisiaques.* (F. Poy.) || Non vulgaire de la pomme de terre. || *Truffe rouge*, Nom vulgaire d'une variété de pomme de terre. || *Truffe d'eau*, Nom vulgaire de la macre.

— Fam. Gros nez bourgeonné.
— Pop. *Truffe de sautier*, Châtaine, marron.

— Encycl. Bot. Comme tous les problèmes insolubles, ou plutôt non résolus, celui de la production des truffes a donné lieu à une multitude d'hypothèses. Les anciens voyaient tout simplement dans le développement de ce tubercule (si tubercule il y a) un des nombreux effets de la foudre. Disons tout de suite que les hommes instruits avaient déjà l'idée aussi ridicule. Athénée hasardait déjà l'opinion, admise plus tard par les modernes, que la truffe était une production spontanée de la terre, naissant surtout et se développant dans les terrains sablonneux (liv. II.).

Pour les botanistes modernes, la truffe a formé jusqu'ici un genre de champignons, qui a pris le nom scientifique de *tuber*. Ce genre comprend trois espèces : la truffe noire, qui est la plus commune en Piémont; la truffe à fail, dite aussi *terfez* et *secule de terre*, qu'on trouve dans le Levant et dans le nord de l'Afrique. Quant à la truffe blanche ou truffe d'été, elle n'est, paraît-il, que la truffe noire récoltée avant sa maturité.

Tel serait le genre *tuber* ou truffe; mais une opinion émise depuis peu rejette complètement l'existence de ce genre et ne voit plus dans la truffe qu'une extravasation morbide de sucs végétatifs, analogue, sous quelques rapports, à la noix de galle et due à une cause tout à fait semblable, la piqûre d'un insecte. « Au mois de juillet et d'août, dit M. J. Valserrès, une petite mouche, aux ailes azurées et au corps très-effilé, pénètre dans le sol pour y chercher les radicelles du chêne et de diverses autres essences qu'elle paraît affectionner. Avec son dard, elle pique la radicelle, y fait une blessure et y dépose ses œufs; de cette blessure, il s'échappe une matière visqueuse, qui forme un petit tubercule. Pour que son développement puisse s'accomplir, il faut qu'il reste attaché à la racine, car c'est dans la sève qu'il puise les principaux éléments dont il se compose. Les œufs déposés par la mouche restent à l'état d'incubation jusqu'à ce que la truffe commence à mûrir; alors ils éclosent et devorent leur prison. La larve, lorsqu'elle est complètement développée, s'enferme dans une coque et reste à l'état de chrysalide jusqu'aux premiers beaux jours. Elle se transforme alors en mouche. » A la bonne heure ! nous voulons croire qu'on a souvent surpris la mouche en question au-dessus des truffières; nous savons même que les chasseurs de truffes prétendent se guider sur la présence de cet insecte pour la découverte du précieux tubercule; mais ces insectes sont-ils attirés par le besoin de pondre leurs œufs, ou plutôt ne le seraient-ils point par l'odeur des truffes, qui attire si bien le chien, le cochon... et les gourmets ? A-t-on surpris des larves de ces mouches dans les truffes blanches, comme des larves de cynips dans les noix de galle vertes ? L'existence de

genre *tuber* est rendue douteuse par l'absence de sporules reproductrices connues; celle du tubercule extravasé, par l'absence du produit direct de la piqure; la question reste donc irrésolue. Toutefois, soyons justes: nous avons affirmé que les sporules de la truffe n'avaient pu être reconnues; un naturaliste prétend les avoir vues. Les truffes blanches sont parsemées de quelques petits points roux; les truffes noires en contiennent une quantité innombrable, et ils y sont plus gros, selon M. Lebeuf, plus renflés, plus colorés. Ces points, examinés séparément, offriraient l'aspect de corps organisés; ce seraient des graines qui, en se gonflant, en se développant sans le secours de racines, vivant par absorption, produiraient de nouveaux tubercules. On voit quelle part énorme est faite à l'hypothèse dans un pareil système.

Il est facile de comprendre qu'on soit divisé sur la nature des truffes; mais pourquoi l'est-on aussi sur les lieux où on les rencontre? Les uns prétendent qu'on les trouve exclusivement sous les chênes; les autres les placent au pied de certains châtaigniers, qu'ils ont décorés du nom de *chênes truffiers*, variété du *quercus esculentus* oubliée par les botanistes; d'autres les font naître dans les touffes de chêne kermès. La vérité est que la truffe végète un peu partout. Elle paraît préférer les bois, mais on la trouve assez communément au milieu de la plaine aride de la Crau, et on en rencontre quelques-unes dans des prés découverts et bien exposés au soleil. Elle aime surtout les terrains maigres, argilo-calcaires, un peu humides. Celles que l'on récolte dans ces conditions sont les plus estimées.

Il paraît d'ailleurs que les conditions de température lui sont assez indifférentes; car on en récolte depuis les tropiques jusqu'aux côtes de la mer Glaciale. L'Amérique possède certaines espèces d'une grosseur démesurée; quelques-uns de ces tubercules gigantesques atteignent le poids de 20 kilogrammes, mais ils sont peu savoureux et ne valent pas notre truffe périgourdine. D'un autre côté, on rencontre dans les sables des déserts arabes une truffe, le *terfez*, à surface lisse, d'une forme arrondie et d'un blanc de neige, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur; c'est une excellente variété, qui était connue dans l'antiquité, selon Plinius, Avicenne et Léon l'Africain. On la fait cuire sous la braise, dans l'eau, dans le lait ou dans le bouillon.

En France, les environs d'Angoulême et de Périgueux ont la réputation de fournir les meilleures truffes. On en rencontre d'excellentes dans l'Est et le Midi. Celles du Quercy sont anguleuses, d'une forme irrégulière et à veines roussâtres. La variété grise croît sur la chaine calcaire qui, partant du département de l'Aube, traverse celui de la Haute-Marne et pénètre jusque dans la Côte-d'Or. Cette variété se rapproche beaucoup de la truffe à l'ail, qu'on rencontre dans le Piémont. La truffe noire charentaise et périgourdine se trouve également dans le Gard, la Drôme, l'Isère, le Vaucluse, l'Hérault, le Tarn et dans quelques cantons de l'Ardèche, du Jura et de la Lozère. Il y a peu de bois, en somme, en France, qui ne possèdent des truffes. On distingue les truffes de Roumès, de Crest, de Tain, à leur forme régulière, à leurs veines déliées et blanchâtres, à leur tissu ferme, à leur goût agréable. Dans plusieurs cantons de l'Isère et du Gard, il y en a qui exhalent une forte odeur de musc et qui sont reconnaissables à un tissu moins ferme et à des veines plus prononcées. On les trie soigneusement, parce que leur parfum n'est pas du goût de tout le monde. Les truffes de Bourgogne sentent quelque peu la résine; celles de Naples ont un goût de soufre désagréable.

La truffe a la réputation d'exciter les organes des plaisirs sexuels, et Brillat-Savarin a examiné cette question avec une compétence que personne ne lui contestera. Il est arrivé à ce résultat :

« La truffe n'est point un aphrodisiaque positif; mais elle peut, en certaines occasions, rendre les femmes plus tendres et les hommes plus aimables. »

La récolte des truffes se fait presque au hasard : on fouille la terre dans les lieux où l'on sait qu'il s'en trouve ordinairement, ou mieux on amène dans le champ qu'on suppose en contenir soit un porc, soit un chien dressés à cet effet; quelques paysans se flattent de découvrir les truffières en examinant en automne les masses mouvantes que forment au-dessus d'elles les mouches ou tipules auxquelles quelques-uns attribuent la formation des tubercules. D'autres ont soin de conduire leurs porcs ou leurs chiens dans les endroits où nulle plante n'a poussé, car ils assurent avoir remarqué que rien ne pousse immédiatement au-dessus de la truffière. La passion des porcs pour les truffes est irrésistible et ne le cède pas même à celle des gourmets. Il suffit d'avoir fait manger à un cochon une ou deux truffes pour que, s'il s'en trouve sous terre à quelques pas de lui, il les sente aussitôt, avec une délicatesse d'odorat dont l'homme ne se fait pas d'idée. Il se hâte de fouiller la terre avec son groin et il dévorera, saine et sauve, sa précieuse découverte, si l'on n'a eu la précaution de lui lier les mâchoires, ou si l'on ne se hâte de le détourner à coups de bâton. On a soin de le

xv.

dédommager en lui jetant une poignée de glands. Mais les porcs sont difficiles à conduire, et c'est toujours une opération pénible que de s'en servir pour la recherche des truffes. Il serait plus commode d'y employer des chiens, si ces derniers n'étaient pas très-difficiles à dresser. Il faut d'abord leur donner de la pâtée de truffes, puis leur faire chercher, à jeun, cette pâtée dans la terre; enfin, les conduire dans une truffière et leur donner un morceau de cette pâtée chaque fois qu'ils trouvent une truffe. Au bout d'un mois, on ne leur donne plus qu'une ou deux fois de la pâtée pendant la recherche, et après deux ou trois mois on peut se dispenser de leur en donner; ils sont dressés. Le chien est un aide moins habile peut-être que le porc, mais plus docile et plus sociable. Quelques chiens s'adonnent d'eux-mêmes à cette recherche, sans avoir reçu aucune instruction préalable; les barbetais y réussissent mieux que les autres quand ils ont bon nez et qu'ils sont mauvais chasseurs; car un chien qui s'acharne après le gibier ne consent jamais à déterrer la truffe.

Dans beaucoup de cantons, la recherche des truffes est devenue un véritable braconnage; les propriétaires aisés de la Charente, et surtout de la Charente saintongeaise, ne s'y livrent que rarement, car ils apportent toute leur attention à la culture de la vigne et à la préparation de ses produits; mais dans chaque localité se trouve un paysan rusé qui, par des signes plus ou moins certains, sait reconnaître la présence d'une truffière. La nuit, sans bruit, clandestinement, ils s'approchent du lieu qu'ils ont remarqué et met son porc à l'œuvre. Le ravage commence : rien n'est épargné; on arrachera, s'il le faut, dix cep de vigne, et souvent en pure perte, car la truffière n'existe pas. Disons toutefois que les cas où le tubercule recherché se trouve dans un champ cultivé sont tout à fait exceptionnels. Dans les bois, la dévastation a des résultats moins funestes.

Rien de plus aléatoire, d'ailleurs, que la recherche des truffes. Une truffière peut disparaître au bout d'une année; elle peut se perpétuer longtemps, puis disparaître pour réparaître plus tard, sans qu'il soit possible de déterminer les lois qui régissent l'apparition et la disparition du tubercule.

Cependant, en règle générale, un bois, un champ qui a contenu des truffes continuera à en produire si le genre de culture auquel il est soumis ne change pas. En somme, la recherche des truffes est un travail hasardeux, qui ne réussit pas toujours, même aux hommes spéciaux. Ceux qui ont acquis quelque habileté dans cet art sont de véritables braconniers, auxquels on est forcé d'avoir recours en partageant le butin avec eux; et encore faut-il les surveiller de près, car une truffière, dans un champ, est souvent accompagnée de plusieurs autres; le truffier vient plus d'une fois, au milieu de la nuit, commencer ou terminer le travail ostensible, le seul dont il partage avec le propriétaire le meagre produit. Enfin, beaucoup de propriétaires cachent soigneusement la possession d'une truffière, ou cherchent même à la détruire, pour échapper à de graves dégâts.

Chercher les truffes au hasard, les rencontrer par accident, est un rôle précaire auquel l'homme ne pouvait guère se résigner. Aussi ses efforts ont-ils tendu depuis longtemps à soumettre la truffe à une culture régulière. Citons quelques essais.

Un naturaliste allemand, Alexandre Bornholz, transplante les truffes; il les transporte d'un lieu à un autre, en les laissant environnées de leur terre natale, et il les replante dans un terrain de composition identique et situé de la même manière; il affirme avoir réussi à créer ainsi des truffières.

Le comte de Noé, ancien pair de France, a semé dans son parc des pelures et des débris de truffes, au pied de charmes et de chênes, sous du terreau et des feuilles mortes; deux ans après, il récoltait un certain nombre de ces tubercules, bien que le pays n'en produise pas naturellement. Heureux comte de Noé! son expérience, mille fois répétée par d'autres, n'a jamais réussi. Une fois même, M. Rousseau, dont nous allons parler, n'a réussi, par la même méthode, qu'à détruire des truffières déjà existantes.

M. Rousseau a découvert le chêne truffier, ou plutôt deux chênes truffiers, un chêne blanc et un chêne vert; il en sème les glands et récolte... des truffes. Longtemps avant lui, on avait dit : Voulez-vous faire un civet..., prenez un matou. Nous avons énuméré plus haut les raisons qui nous font douter de l'existence du fameux chêne truffier et, par conséquent, de l'efficacité de la méthode Rousseau. Cet inventeur prétend cependant avoir obtenu, par sa méthode, de magnifiques produits exposés et même récompensés en 1855 et en 1867. Il a positivement récolté des truffes là où il avait semé des glands; mais il est bien difficile de prouver que ce sont les glands qui ont produit les truffes. Toutefois, le système de M. Rousseau a eu de nombreux partisans, et même des imitateurs dans le département de Vaucluse, qui est le sien. Des collines arides, où l'on a essayé de produire des truffes, commencent à se couvrir de bois de chênes, 3,567 hectares de forêts sont le résultat de cette fausse opération. Quelque amateurs que nous soyons des truffes,

nous sommes d'avis qu'un beau pied de chêne vaut un bon nombre de kilogrammes de ce tubercule, et nous félicitons les agriculteurs avignonnais d'être tombés dans une erreur si utile.

D'après un rapport de M. Chatain à la Société d'acclimatation, la production de la truffe, en France, pouvait être évaluée, en 1868, à 15 ou 16 millions de francs, en calculant sur le prix de vente qui était, en moyenne, de 10 à 11 francs le kilogramme, sur les lieux de culture. Depuis cette année, la récolte de la truffe s'est augmentée de 50 pour 100; le prix n'a point encore baissé, mais on peut prévoir un temps où son abondance la rendra moins chère. Le prix d'achat premier de la truffe se trouve plus que doublé quand le tubercule arrive à la consommation, et triplé quand il sort de France, parce qu'on n'exporte que des truffes de choix.

La truffe donne lieu à un mouvement d'affaires extérieurs qui n'est pas sans importance, ainsi qu'on peut s'en rendre compte par le tableau suivant, extrait du tarif des douanes pour 1874 :

	IMPORTATION.	EXPORTATION
	kilogr.	kilogr.
Pays-Bas	347	
Belgique	331	16,394
Angleterre . . .	759	50,341
Espagne	774	
Italie	10,216	
Égypte	140	
Russie		23,001
Allemagne . . .		36,249
Suisse		5,336
États-Unis . . .		4,996
Bésil		8,500
Autres pays . . .	390	14,554
	12,957	159,671

Ce qui donne pour produit, à 25 francs le kilogramme, pour l'importation, 323,925 fr., et pour l'exportation, à 35 francs le kilogramme, 5,588,485 francs.

— Art culin. Les truffes conservées vont à toutes les sauces, relèvent tous les ragouts et toutes les viandes. Ceci dit d'une manière générale, voici maintenant quelques règles particulières pour préparer divers plats de truffes.

— *Truffes cuites sous la cendre.* Après avoir lavé et brossé les truffes, on les saupoudre de sel fin, et on les enveloppe chacune d'une bande de lard, puis de trois feuilles de fort papier. La cuisson a lieu ensuite sous la cendre, comme s'il s'agissait de pommes de terre. Les truffes ainsi préparées se servent dans la feuille immédiatement placée sur le lard; elles constituent un mets exquis et recherché.

— *Truffes au naturel.* Même méthode que la précédente, sauf le lard qui est supprimé.

— *Volaille aux truffes.* Truffer une volaille! Art sublime, que bien des gens aborment avec ténacité, et où beaucoup échouent misérablement. Il ne suffit pas, croyez-le bien, de bourrer le volatile de truffes pour avoir un mets délicat. Les truffes ont dû subir une opération préparatoire, dans une casserole, avec du lard, du thym, du laurier, du sel, du poivre, sur un feu doux, pendant une heure. Elles doivent être entières, mais légèrement, artistement pelées. Après qu'on a vidé et flambé la volaille, on lui brise l'os de la poitrine, et on l'extrait avec précaution. On détache la peau de la chair en la soulevant et l'on glisse des rondelles de truffes partout où cela est possible. Enfin, on emplit le corps et l'on fait rôtir la pièce avec mille précautions. Il ne reste plus ensuite qu'à s'arrêter à point; mais ceci est aussi essentiel que difficile.

— *Truffes à l'espagnole.* Après avoir coupé des truffes par tranches minces, on les fait frire dans du beurre avec du sel, et l'on ajoute un peu de vin et une cuillerée de sauce, dite espagnole, ou, à défaut, de jus de rôti.

— *Truffes à la minute.* Coupez vos truffes en tranches minces et faites frire dans du beurre, avec du poivre et du sel.

— *Truffes au vin.* On place les truffes sur du lard, dans le fond d'une casserole; on les recouvre de tranches de jambon, on ajoute de l'ail, un bouquet garni, du vin blanc et du bouillon.

— *Omelette aux truffes.* Sur les truffes à la minute, on verse ses œufs battus, et on fait cuire légèrement.

— *Pouding aux truffes.* Ce pouding a été inventé par Carême. C'est un pouding ordinaire, où la truffe remplace le raisin de Corinthe.

— *Truffes du Piémont, à la Rossini.* Dans un saladier, on bat ensemble de l'huile d'olive, de la moutarde, du vinaigre, un peu de citron, du poivre et du sel, jusqu'à une parfaite combinaison, et l'on ajoute des truffes finement émincées; c'est une salade délicieuse.

— *Marasquin de truffes.* Le marasquin et les truffes étant considérés comme les meilleures choses qui puissent embaumer le palais d'un gourmet, on a imaginé de les combiner. Au commencement de ce siècle, un distillateur de Clermont-Ferrand est parvenu, après un grand nombre d'essais, à produire cet admirable mélange.

— *Ratafa de truffes.* On appelle ainsi une eau-de-vie dans laquelle on a fait macérer pendant vingt jours des truffes coupées en fragments et un peu de vanille.

TRUFFÉ, ÉE (tru-fé) part. passé du v. Truffer. Garni de truffes : Une dinde, une poularde truffées. On n'ose pas dire qu'on s'est trouvé à un repas où il n'y avait pas une pièce truffée. (Brill.-Sav.)

TRUFFER v. a. ou tr. (tru-fé — rad. truffe). Art culin. Garnir de truffes : TRUFFER une dinde. TRUFFER un pâté.

— Fig. Parsemer : Je voudrais bien savoir d'abord ce que veut dire précisément ce grand flandrin de substantif dont ils truffent quotidiennement le vide de leurs colonnes. (Th. Gaut.) || Pop. Tromper. || Emploi vieilli.

Se truffer v. pr. Dans quelques provinces, Se moquer : SE TRUFFER de quelqu'un. Il s'est truffé de vous.

TRUFFER (Jean), humaniste français, né près de Cherbourg en 1746, mort à Paris en 1828. Il suivit la carrière de l'enseignement et devint sous l'Empire professeur au lycée Charlemagne. Truffer a publié : *Harangues de Cicéron contre Verrès*, intitulées Des statues et des supplices (Paris, 1808, 2 vol. in-12), rééditées avec un grand nombre d'additions, de notes et de changements en 1825. C'est une traduction fidèle, sans servilité et d'un bon style, à laquelle Truffer a joint un résumé des principes de Cicéron sur la meilleure forme de gouvernement.

TRUFFERIE s. f. (tru-fe-ri — rad. truffe-fer). Pop. Tromperie.

TRUFFETTE s. f. (tru-fé-te). Comm. Toile de lin, blanche et assez fine, qui se fabriquait anciennement à Beauvais et aux environs, et qui servait spécialement à faire des mouchoirs de poche et des chemises de femme. Il On l'appelait aussi TRUFFETTE DEMI-HOLLANDE, parce qu'elle se rapprochait beaucoup, sous le rapport de la qualité, des toiles nommées demi-hollandes.

TRUFFEUR, EUSE s. (tru-feur, eu-ze — rad. truffe). Pop. Trompeur, et, dans quelques provinces, Moqueur.

TRUFFIER, IÈRE adj. (tru-fié, iè-re — rad. truffe). Qui appartient, qui a rapport aux truffes; où il y a des truffes : Commerce TRUFFIER. Région TRUFFIERE.

— Bot. Chêne truffier. Variété de chêne blanc au pied de laquelle, suivant certains auteurs, se développerait exclusivement la truffe.

— Qui est dressé à la recherche des truffes : Une truie TRUFFIERE.

— s. m. Personne qui se livre à la recherche des truffes.

TRUFFIÈRE s. f. (tru-fî-ère — rad. truffe). Terrain dans lequel on trouve des truffes. On a essayé de former des TRUFFIÈRES artificielles en transportant dans un jardin la terre imprégnée de semences de truffes. (Parmentier.)

TRUFFINELLE s. f. (tru-fî-nè-le — dimin. de truffe). Bot. Nom donné par d'anciens auteurs aux jeunes truffes.

TRUFFIVORE adj. (tru-fî-vo-re — de truffe, et du lat. voro, je dévore). Qui aime les truffes, qui en mange : Paris, cité admirablement gourmande et TRUFFIVORE par excellence. (Brill.-Sav.)

TRUFLAS s. m. (tru-fla). Bot. Nom vulgaire de la macre.

TRUFLIER s. m. (tru-fî-é). Bot. Nom vulgaire du troène.

TRUGENHOFEN, village de Wurtemberg, à 10 kilom. S.-S.-E. de Neversheim et à 2 kilom. S.-E. de Dischingen; 300 hab. Beau château des princes de Tour-et-Taxis.

TRUGUET (Laurent-Jean-François, comte), marin et homme politique français, né à Toulon en 1752, d'un ancien chef d'escadre et directeur du port, mort à Paris en 1839. Il fit les campagnes de 1778 à 1783, sous MM. de Guichen, de Grasse et d'Estaing, fut attaché à l'état-major de ce dernier et lui sauva la vie après le malheureux assaut de Savannah. En 1784, il commanda la corvette qui porta à Constantinople M. de Choiseul-Gouffier, notre ambassadeur, travailla efficacement à la réorganisation de la marine turque, rédigea, pour l'instruction des officiers, un *Traité de manœuvre et de tactique*, que le sultan fit traduire et qui fut longtemps en usage sur la flotte ottomane. Il négocia un traité de commerce avec l'Égypte et Tunis et revint en France en 1789, avec le grade de major de vaisseau. En 1791, Louis XVI l'envoya en Angleterre pour y observer les ressorts de l'admirable puissance navale de nos voisins, et, à son retour en 1792, il le nomma successivement capitaine de vaisseau (1^{er} janvier) et contre-amiral (1^{er} juillet). La même année, il contribua à la prise de Nice, incendia Onelle, dont les habitants avaient assassiné nos parlementaires, et fut chargé, avec une flotte de 19 vaisseaux de ligne, de s'emparer de l'île de Sardaigne. On sait que cette opération échoua devant Cagliari, par l'insubordination des volontaires marseillais. Appelé à Paris en 1793, Truguet y fut incarcéré. Rendu à la liberté après le 9 thermidor et remis sur les cadres avec le grade de vice-

amiral, il reçut du gouvernement directorial le portefeuille de la marine (1^{er} novembre 1795). Après avoir réorganisé à la hâte tous les services, il prépara l'expédition d'Irlande, qui échoua si misérablement, et fut congédié à la suite du 18 fructidor (1797). Le Directoire le dédommagea par l'ambassade d'Espagne, qu'il lui retira quelque temps après pour l'envoyer en exil (1798). Truquet se retira en Hollande, d'où le rappela le 18 brumaire. Le premier consul le nomma conseiller d'Etat (1801) et l'appela au commandement de l'armée navale combinée réunie à Cadix (1802), puis à celui de l'escadre de Brest. Destiné pour refus d'adhésion à l'Empire (1804), il ne fut employé de nouveau qu'en 1808, comme préfet maritime de Brest, et eut, deux années plus tard, la haute administration de toute la marine de la Hollande. Fait prisonnier par les Hollandais en 1813, il rentra en France l'année suivante, fut appelé par Louis XVIII au commandement de Brest, fut nommé pair en 1819 et amiral en 1831. Il était alors le doyen des amiraux français. Sur la fin de sa vie, il aimait à prendre le titre de maréchal de France. On a de lui : *Traité pratique de manœuvres et de tactique*. (Constantinople, 1787); *Rapport fait en 1788 par M. Truquet, major de vaisseau, sur les cartes marines levées par lui dans les mers du Levant*, publié en 1822 dans les *Annales maritimes*.

TRUIE s. f. (truf — du bas latin *troga*, *troia*, que Ménage et Caseneuve dérivent de *troia*, mot prétendu latin qu'ils trouvent employé avec la même signification dans un opuscule intitulé *De progenie Augusti*, attribué à Messala Corvinus. Ce livre, qui a paru pour la première fois en 1540, est l'œuvre d'un faussaire, ainsi que l'a parfaitement établi Barth dans ses *Adversaria*, et son opinion est aujourd'hui partagée par tous les savants. Il est probable que le véritable auteur est un Italien connu sous le nom de *Pomponius Sabinus* ou *Loetus*, qui vivait à la fin du xve siècle, car on trouve dans son commentaire sur l'*Enéide*, livre 1^{er}, la même supposition ridicule faite sur le même mot, au sujet du même passage de Virgile, cité par le prétendu Messala : *Armaque fecit troia*. D'autres ont cherché l'origine du bas latin *troia* dans *porcus trojanus*, qui se trouve dans Macrobe. Cet écrivain parle d'un porc rôti que l'on servait tout entier sur la table, et dont l'intérieur était farci d'autres animaux cuits qui sortaient de son ventre au moment où on le découpait, comme les compagnons d'Ulysse sortirent du ventre du cheval de Troie. De ce terme *porcus trojanus*, en italien *porco di troja*, se serait naturellement produit le mot *troja* pour désigner une truie pleine). Femelle du porc destinée à la reproduction : *La truie est apte à reproduire dès l'âge de dix à onze mois; elle peut faire deux portées par an*. (Robin.)

— Fam. Femme excessivement grosse ou qui a des habitudes viles ou basses : *Où! la grosse TRUIE! Quelle vilaine TRUIE!*

— *Turner la truie au foin*. Détourner la conversation de son véritable but, par comparaison avec un homme qui détournerait une truie de manger des glands, dont elle est friande, pour la mettre au foin, dont elle se soucie peu : *Ce n'est pas de cela que j'ai à vous parler; mais à quoi diable vous sert de tourner la TRUIE AU FOIN?* (Cyrano de Bergerac.)

— *Bonne truie à pauvre homme*. Femme très-féconde, capable d'enrichir un pauvre homme, si elle était une truie.

— *Il avalerait autant qu'une truie de lait clair*. Il est excessivement vorace, goulû.

— Comm. Morue maigre et plate, préparée en vert.

— Anc. prov. *Mieux aime une truie bran que rose*. Les personnes d'un goût grossier se soucient peu de choses délicates.

— Anc. art milit. Sorte de béliet employé pour battre les remparts.

— Mamm. Nom vulgaire du lamantin.

— Ornith. Nom vulgaire de la draine.

— Ichthyol. *Truie de mer*. Poisson du genre scorpène : *La TRUIE DE MER ressemble beaucoup à la rascasse*. (V. de Bonare.)

— **Encycl.** Econ. rur. On doit choisir une truie conformation sur le modèle du verrat, d'un naturel tranquille et d'une race féconde. On reconnaît ordinairement une bonne truie à ce qu'elle a le corps allongé, les oreilles larges, ainsi que les reins et les épaules, le ventre ample, les mamelles longues et nombreuses, les soies naturellement douces. La truie peut devenir mère au bout d'une année, et on en a vu donner à dix-huit mois de bonne heure à en tirer parti. Mais en général on s'accorde à reconnaître qu'il vaut mieux attendre l'âge de deux ans pour la faire couvrir; la première portée qu'elle donnerait avant ce temps serait faible et imparfaite. Après la sixième année, il y a avantage à lui enlever les ovaires, pour la châtrer et en faire un animal d'engrais. V. COCHON.

TRUISME s. m. (tru-i-sme — angl. *truism*; de *true*, vrai). Vérité banale, toute simple, banale, sans portée.

TRUISSE s. f. (trui-se). Touffe d'arbres

dans la Vendée : *Un cheval s'élança tout à coup de dessous une TRUISSE de chênes*. (Balz.)

TRUIE s. f. (trui-te — du latin *tructa*, qui paraît provenir du grec *truktês*, poisson de mer fort goulû, du verbe *trôgô*, je mange, je ronge). Ichthyol. Genre de poissons, de la famille des salmonides, confondu autrefois avec les saumons, et comprenant un grand nombre d'espèces, répandues dans les eaux douces des diverses régions du globe : *La TRUIE féroce est à la TRUIE commune ce que le bécard est au saumon*. (E. Baudement.) « *Truite saumonée*, Truite qui ressemble au saumon.

— Techn. Cage carrée, en fer ou en brique, qui fait partie d'un fourneau de brasserie.

— **Encycl.** Ichthyol. Les truites ont beaucoup d'analogie avec les saumons, auxquels elles sont réunies génériquement par la plupart des auteurs. Elles n'en diffèrent que par des caractères peu importants; ainsi elles ont la pièce principale du vomer garnie d'une ou deux longues files de dents, qui persistent pour la plupart chez les vieux individus; leur opercule, dépourvu de stries, est coupé droit en arrière. Les espèces peu nombreuses de ce genre, ou mieux de ce sous-genre, habitent surtout le centre et le nord de l'Europe, et se rencontrent aussi dans l'Amérique septentrionale. Elles se trouvent, dans ces pays, à peu près partout où il y a des eaux limpides, et présentent, suivant l'âge et les localités, des différences assez grandes pour faire croire à l'existence d'espèces distinctes là où il n'y a que de simples variétés. La même erreur a été commise à l'égard d'individus qui, dans certaines conditions encore mal connues, restent inféconds.

La truie commune, type du genre, se distingue, au premier abord, de ses congénères par son corps peu allongé, assez haut, comprimé latéralement et aplati sur les flancs, entièrement couvert de petites écailles un peu oblongues et à stries assez espacées. Elle a la tête épaisse; les yeux grands; le museau large et obtus; trois ou quatre dents vomériennes formant une petite rangée transversale sur la pièce antérieure et disposées sur deux séries dans toute la longueur du corps de l'os; l'opercule long et généralement assez étroit, surtout dans sa partie supérieure, présentant du reste des différences individuelles assez notables. Ses couleurs, très-variables aussi, présentent toujours un agréable aspect; en général, toutes les parties supérieures sont d'un vert olivâtre, qui s'affaiblit en passant au jaunâtre sur les flancs, tandis que les parties inférieures sont d'un beau jaune clair et brillant; les premières sont tachées de noir, et les secondes de rouge orangé; la nageoire caudale est jaunâtre, sablée et bordée de noir.

La truie est généralement répandue en Europe et se rencontre dans presque toutes les parties de la France. Elle se plaît dans les eaux courantes et limpides et présente de grandes variations suivant les conditions dans lesquelles elle vit. Il arrive souvent que les truites de certaines rivières, introduites dans d'autres eaux, ne tardent pas à y subir des changements. Dans quelques localités, la chair est blanche; dans d'autres, elle est saumonée, et on a remarqué que cette dernière teinte se transmet des femelles à leurs œufs. Ce poisson ne vit pas dans les eaux dont la température dépasse 15° à 18°. Il peut acquies un poids de 10 à 12 kilogrammes; mais de tels individus sont rares; une truie d'un kilogramme passe déjà pour un beau poisson et se vend à un prix assez élevé.

Ce poisson est très-vorace; il recherche surtout les vers et les insectes; il saute après ceux de ces derniers qui volent près de la surface de l'eau et les happe au passage; aussi trouve-t-on presque toujours de jeunes truites dans les petits ruisseaux pierreux, clairs et rapides, qui nourrissent des larves d'insectes ou des planaires. Il s'attaque aussi à de nombreuses espèces de poissons, et surtout à leur frai, il détruit ainsi une grande quantité d'œufs de saumons. Le vairon paraît être sa pâture favorite, d'où le dicton : « Point de vairon, point de truie. » Il mange aussi le goujon, le chabot, et même les jeunes individus de son espèce; heureusement sa bouche n'est pas assez grande pour laisser passer les grosses proies, sans quoi les truites se dévoreraient entre elles.

Ce poisson fraye, suivant les localités, depuis octobre jusqu'en février; en général, c'est en décembre que la ponte est dans sa plus grande activité. Les truites, dit M. Carbonnier, remontent des grands fleuves dans les rivières et dans les petits ruisseaux pour y frayer. Pour arriver aux sources de ces cours d'eau, elles franchissent les courants les plus rapides, et même les cascades d'une certaine élévation; si, lorsqu'elles sont arrivées au bas de ces derniers endroits, la hauteur à franchir est trop grande, elles attendent qu'une crue d'eau l'ait diminuée et se jettent au environs entre les pierres et les rochers. Au moment voulu, elles opèrent l'ascension périlleuse en plant leur corps en arc de cercle; comme on le fait d'un ressort en forme de lame mince, et prenant ainsi une espèce de point d'appui sur l'eau, elles se redressent brusquement, joignant à la

force de projection de ce mouvement celle d'un ressort qui se débände; après chaque insuccès, elles recommencent et ne cèdent qu'à l'épuisement complet de leurs forces.

Arrivée à l'endroit où elle doit frayer, la truie creuse des cavités, comme le saumon, et y dépose ses œufs, qu'elle cache sous des graviers. Ces œufs sont assez gros; la durée de l'incubation varie de quarante à soixante jours. On trouve aussi des œufs chez les femelles stériles; mais ils ne dépassent pas la grosseur d'un grain de millet. La vésicule vitelline est résorbée au bout d'un mois environ. Les jeunes sujets prennent ensuite un accroissement plus ou moins rapide, suivant les conditions dans lesquelles ils vivent. « A cet égard, dit M. E. Blanchard, une expérience assez curieuse d'un amateur anglais, M. Stoddart, mérite d'être rapportée. De jeunes truites furent placées dans trois bassins différents; l'un fut approvisionné uniquement avec des vers, l'autre avec des vairons, le troisième avec des mouches. Les truites nourries exclusivement avec des insectes ailés devinrent dans le même temps deux fois plus grosses que les autres; les individus nourris avec des vairons eurent l'avantage sur ceux qui avaient été alimentés avec des vers ou des larves. »

La truie se reproduit très-bien aussi par les procédés de fécondation et de multiplication artificielles, et c'est le premier poisson auquel ces procédés aient été appliqués avec succès (v. PISCICULTURE). On peut même jusqu'à un certain point l'élever et la faire prospérer dans les eaux captives ou peu courantes; mais, comme ces eaux sont souvent échauffées par le soleil au delà du degré convenable, il faut ménager au poisson des abris frais et bien ombragés; les meilleurs, d'après M. Carbonnier, sont des trous, des cavités, creusés dans le bassin, profonds de 2 à 3 mètres et préservés de la lumière par des planches minces, des racines d'arbres, etc. L'accroissement des jeunes sujets, au moins dans les premiers temps, est aussi rapide dans ces bassins que dans les eaux libres. Mais les truites peuvent-elles se reproduire dans ces conditions? Bien que les essais tentés à cet égard ne soient encore ni très-nombreux ni très-concluants, il semble qu'il ne serait pas téméraire de répondre affirmativement.

On pêche la truie de diverses manières, soit à la ligne amorcée d'un petit poisson, soit avec des nasses ou des filets. Au-dessous de Genève, on établit dans le Rhône des espèces de grillages, dans lesquels on pratique des portes, que l'on ferme vers la fin d'octobre, tandis qu'on ouvre les accès des nasses de remonte. Ce poisson est si vorace qu'il s'élance comme un trait hors de l'eau pour se jeter sur l'appât qu'on lui présente. Le long des bords de la Sorgue, on le prend avec un trident. Dans certains pays, on le tire au fusil, lorsqu'il vient nager à fleur d'eau; mais il faut avoir la précaution de se munir d'une épauvette emmanchée à un long bâton; car il arrive souvent que le poisson, dont la vessie natatoire est crevée par le coup de fusil, coule à fond et reste sur le sable, le ventre en l'air. Dans l'Hérault, les jeunes gens, durant l'été, s'amuse à pêcher la truie à la main, mais en plongeant. Enfin, on pêche encore ce poisson à l'épervier.

La truie est toujours pour le pêcheur une capture hors ligne, l'objet d'une poursuite tenace et continue, comme le faisan pour le braconnier; aussi n'hésite-t-on pas à prendre des individus qui sont loin d'avoir atteint tout leur développement. Il en résulte que cette pêche devient de moins en moins fructueuse, tant pour le nombre que pour la dimension des poissons. Néanmoins, dans le nord de l'Europe, cette pêche est encore assez abondante pour constituer une branche de commerce. La consommation locale étant relativement faible, on sale ou on fume ce poisson pour le livrer à l'exportation.

Après la cuisson, dit M. Carbonnier, la chair de la truie est ferme, d'une couleur rose jaunâtre ou d'un rose peu foncé, très-voisine de celle du saumon lorsque le sujet est volumineux, bien développé; elle se divise en écailles comme la chair du thon ou du saumon et est d'autant plus ferme que la truie a vécu plus longtemps dans des eaux vives et courantes. Au contraire, les truites qui ont séjourné dans des eaux stagnantes, marécageuses ou croupissantes ont une chair plus pâle, plus molle et d'un saveur moins agréable. En général, la chair de la truie fait les délices de nos tables; facile à digérer, elle convient par cela même aux convalescents; mais il faut la manger presque au sortir de l'eau, surtout en été; car, à cette époque, elle se gâte et se corrompt très-rapidement.

La truie des lacs diffère de la truie commune par son corps relativement plus long, et surtout plus épais et presque cylindrique; ses écailles plus longues, à stries plus rapprochées et plus régulières; sa tête à museau court et obtus; son opercule à bord postérieur coupé presque droit. Les individus stériles ont le corps plus comprimé latéralement, le museau plus effilé, la bouche plus largement fendue, et leur dimension n'atteint jamais, à beaucoup près, celle des individus féconds. Cette espèce a toujours des couleurs assez claires; le dos est d'un gris perle plus

ou moins foncé, légèrement teinté de bleuâtre ou de verdâtre; les côtés sont d'un gris très-pâle et les parties inférieures d'un blanc d'argent; la nageoire dorsale est grisâtre et parsemée, ainsi que l'opercule et les parties latérales, de petites taches noires; les individus stériles ont des couleurs plus pâles et des taches moins nombreuses.

Cette espèce vit, comme son nom l'indique, dans la plupart des grands lacs de l'Europe; sur les marchés de Paris et de Lyon, on l'appelle *truite* du lac de Genève, d'après sa provenance ordinaire. Ses dimensions sont souvent considérables; on a pêché, dans le Léman, des individus du poids de 20 kilogrammes. La truie des lacs présente du reste les mêmes mœurs que la précédente. Elle remonte les rivières pour frayer; cette migration commence vers la fin de septembre; à Genève, on tend des nasses à la sortie du Rhône, pour prendre ce poisson à l'époque des passages. « A l'époque du frai, dit M. E. Blanchard, les truites des lacs se parent de vives couleurs, et ces couleurs se modifient selon les cours d'eau dans lesquels pénètrent ces poissons, selon les hauteurs auxquelles ils parviennent dans les rivières des montagnes. A leur retour dans les lacs, ils sont décolorés et amaigris; mais ils reviennent bientôt à une meilleure condition dans les eaux où ils trouvent une nourriture abondante. »

La truie de mer ou truie saumonée a le corps allongé, arrondi sur les côtés, rappelant, surtout à un âge avancé, la forme du saumon plutôt que celle de la truie ordinaire; la tête relativement petite; l'opercule moins large; les écailles plus grandes; les nageoires, surtout la dorsale, bien plus courtes. Sa couleur est gris bleuâtre sur le dos, argentée sur les côtés et d'un blanc éclatant en dessous; la nageoire dorsale, grisâtre comme la caudale, est mouchetée de noir. Vers l'époque du frai, la couleur bleue du dos devient plus intense; du reste, cette espèce présente des variations de couleur analogues à celles qu'on observe chez le saumon. Cette espèce vit alternativement dans les eaux douces et dans les eaux salées. Par ses mœurs, elle se rapproche beaucoup du saumon; mais elle séjourne plus longtemps dans les eaux douces et y atteint de très-grandes dimensions. Sa chair, d'un rose saumoné, est d'excellente qualité et fort estimée pour la table.

— Art culin. « La truie, dit Grimod de La Reynière, lorsqu'elle est venue du lac de Genève, est un manger divin que les gourmets se procurent quelquefois à Paris; mais c'est une jouissance fort rare. Ces belles truites, cuites dans un savant court-bouillon et mangées à la sauce à la genevoise, qui rappelle leur origine et qui leur convient plus que toute autre, honorent les tables les plus recherchées. Les truites ne sont plus si rares aujourd'hui que du temps de Grimod de La Reynière; il en vient de toutes parts sur le marché de Paris. Les plus estimées sont celles de Palluel, en Normandie, comparables en qualité à celles des ruisseaux du Vivarais; puis les truites de la Tourne, en Angoumois, celles de la petite rivière d'Autruy, en Beauce, et de l'Aa, près de Saint-Omer; il n'y en vient aussi d'Angleterre et de Hollande.

Quelle soit blanche ou rosée, la chair de ce poisson est toujours tendre, d'une remarquable finesse, d'une délicatesse qui n'a rien à envier à la chair des meilleurs poissons. On ne doit choisir que des truites fraîches et les faire cuire sans retard, surtout pendant les chaleurs ou lorsque le temps est orageux; le moindre délai peut en amener la corruption.

La truie saumonée demande une préparation spéciale. Voici celle que nous empruntons à Carême : « Vous videz soigneusement le poisson par les ouïes, puis vous retirez les écailles en le raissant légèrement de la queue à la tête, puis vous coupez les nageoires et le bout de la queue; vous lavez à plusieurs eaux; observez de ne point crever l'amer; puis vous mettez une poignée de sel marin dans l'intérieur et masquez le poisson de sel blanc dessus et dessous. Trois heures après, vous le lavez de nouveau à plusieurs eaux, l'égouttez, l'essuyez, puis vous remplissez l'intérieur de farce de merlans, préparée selon la règle, afin de conserver la forme du poisson, et vous le mettez dans une poissonnière contenant une mirepoix mouillée de deux bouteilles de vin blanc (les ouïes et la bouche doivent être maintenues par quelques tours de ficelle) et autant de bouillon de poisson; lorsque l'ébullition a lieu, vous couvrez le poisson avec une large bande de papier fort et beurré, et le laissez mijoter très-doucement pendant une heure; après quoi vous le laissez refroidir dans sa cuisson, puis vous l'égouttez sur la feuille de la poissonnière, et retirez la peau avec précaution dessus et dessous; glacez le plus beau des deux côtés avec une glace légère de poisson, dans laquelle vous joignez un beurre d'écrevisses; glissez le poisson avec soin de la feuille sur le plat, garni d'une serviette artistement pliée; entourez-le de persil effeuillé, sur lequel vous placez un rang de grosses écrevisses. Au moment de servir, vous garnissez de hâtelets. Vous servez à part une sauce mayonnaise blanche ou une ravigote à l'huile, à laquelle vous ajou-

tez la chair d'un citron épiné et coupé en tranches très-minces. »

— *Truite à la Chambord.* « Ayez, dit Gouffé, une *truite* que vous vidiez par les ouïes; ébarbez-la, lavez-la et faites-la cuire avec moitié mirepoix et moitié vin de Bordeaux rouge; préparez un ragoût avec quenelles de saumon, champignons et queues d'écrevisses; préparez pour garniture six tronçons d'anguille de même grandeur et de même grosseur, que vous ferez cuire et glacer; six grosses quenelles de farce de saumon, vingt-quatre gros champignons et huit grosses écrevisses; la *truite* cuite, égouttez-la et enlevez les peaux; poussez au cornet quatre filets de farce de saumon de 0m,02, que vous disposerez à égale distance, depuis les ouïes du poisson jusqu'à 0m,05 de la queue; placez des lames de truffes dans les filets de farce, puis faites pocher au four; passez la cuisson, dégraissez-la et faites-la réduire à demi-glace; ajoutez un demi-litre d'espagnole, faites réduire de nouveau jusqu'à ce que la sauce masque la cuiller, puis passez à l'étamine; faites, dans le plat, un socle de riz un peu moins long que le poisson; sautez le ragoût que vous rangez autour du socle; dressez, en alternant, les quenelles, les tronçons d'anguille, les écrevisses et les champignons en bouquet, de manière à masquer le socle; décorez de cinq hâtelets que vous ferez avec paupiettes de sole, éperlans frits et champignons. »

— *Truites grillées.* On ne fait griller, en général, que les petites *truites*. On les cisele des deux côtés et on les laisse mariner pendant quelques instants dans un assaisonnement composé d'huile d'olive, de sel, de poivre, de persil en branches et d'oignons en rouelles. On les égoutte au moment de les mettre sur le gril, que l'on aura frotté d'huile et placé sur des cendres rouges. On sert les *truites* sur une maître d'hôtel.

— *Truites en marinade.* Les *truites*, nettoyez et vidées, sont mises dans un plat de terre avec du citron ou du vinaigre, du thym, du laurier, du sel, du poivre, du persil et de l'échalote émincée. Pendant qu'elles s'imprègnent de cet assaisonnement, on passe au beurre deux ou trois carottes coupées en tranches, une gousse d'ail et un oignon émincés et un peu de persil en branches; on sale, on poivre, on mouille d'une demi-bouteille de vin blanc et on laisse cuire une demi-

heure. Les *truites*, égouttées, pressées sur un linge blanc, sont couchées dans un plat à sauter, enduit de beurre frais. On passe la marinade, on la verse à peine chaude sur les *truites*, on met le plat sur un feu vif; on met le premier bouillon, on couvre et l'on fait cuire doucement avec feu dessus et dessous. Les *truites* retirées seront tenues chaudement à part; on dégraisse la sauce, on la fait réduire comme un velouté et l'on y ajoute un ou deux jaunes d'œufs, une cuillerée à bouche de civette et de persil hachés et blanchis; cette sauce se verse sur les *truites* au moment de servir.

— *Truites au bleu.* « Ayez, dit Carême, deux *truites* d'un pied de longueur, puis une troisième de 15 à 16 pouces, afin de la placer au milieu des deux autres, pour donner bonne mine à ce relevé de poisson. On pourrait augmenter le nombre des *truites*, en ayant soin que celle destinée à être servie dans le milieu soit plus grosse que les autres. Retirez l'ouïe, videz par l'ouïe, puis lavez les poissons à grande eau; égouttez-les et saisissez-les avec du sel blanc. Une heure après, vous les lavez derechef, les essuyez, les bridez selon la règle et les placez ensuite dans la poissonnière; saisissez-les avec un peu de sel, de poivre et de muscade râpée; après quoi, vous versez un peu de vinaigre dedans; ajoutez un peu de beurre frais et le court-bouillon nécessaire à la cuisson. Une demi-heure avant de servir, vous placez la poissonnière sur un feu ardent; l'ébullition ayant lieu, faites mijoter dix minutes et retirez du feu; laissez la poissonnière couverte, puis, à l'instant de servir, vous égouttez les *truites*, les débidez et les placez dans un plat de relevé; mettez autour six petits groupes de feuilles de persil; servez avec ces *truites* une saucière garnie de sauce aux câpres et une de sauce à l'huile. »

Truite (LA), mélodie de Schubert, traduction française de Crével de Charlemagne. Que dire de cette petite merveille qui n'ait été dit cent fois par les critiques nos prédécesseurs? Nous ne pouvons pas plus analyser le charme de cette œuvre qu'on n'analyse le chant de la fauvette ou le parfum de la rose. Cependant, sans risquer la banalité, nous pouvons dire qu'à notre avis la *Baccarolle* et la *Truite* sont les deux productions les plus légères, les plus souriantes de l'œuvre de Schubert, dont les caractères généraux sont la rêverie, la mélancolie et la douleur.

Allegretto.

1^{er} COUPLET. Au bord d'une on-de clai-re, A-vec ses jeu-nes
2^e COUPLET. Au sein du flot lim-pi-de, Bien-tôt un vieux pé-
sours, La tru-i-te lé-gè-re Jou-ait par-mi les fleurs. Cou-
cheur De sa li-gue per-fi-de Je-ta l'ap-pât trom-peur. Long-
ché près de la ri-ve, Dans l'om-bre j'ad-mi-rai De sa grâ-ce na-
-temps, i-vre de joi-e, Ri-ant de ses dé-tours, Il croit te-nir sa
I-ve Le char-me plein d'attraits; De sa grâ-ce na-I-ve Le
proi-e, Qui l'a-bu-se tou-jours; Il croit te-nir sa proi-e, Qui
char-me plein d'attraits. 3^e COUPLET. En-fin, ru-se cru-el-le! Hon-
l'a-bu-se tou-jours!
-teux de son er-reur, De l'on-de pure et bel-le Il
trou-ble la frai-cheur! Pleu-rant sa des-ti-né-e, Sou-dain, hé-
las! fa-ta-li-té! La pauvre in-for-tu-né-e Per-dit sa li-ber-
té! La pauvre in-for-tu-né-e Per-dit sa li-ber-té!

TRUITÉ, ÉE adj. (tru-i-té — rad. *truite*, à cause des taches de la peau de la truite). Marqueté, tacheté : *Cheval alezan TRUITÉ. Chien TRUITÉ.*

— Techn. Se dit des poteries dont la glaçure se trouve, par suite d'un accident de fabrication, couverte de fentes et de trassures en nombre considérable et assez

régulièrement disposées en réseaux : *Les porcelaines chinoises TRUITÉES sont assez estimées; les Chinois savent même les produire à volonté, car ils ont réservé sur des vases TRUITÉS des zones à glaçure sans défaut.* (Salvétat.) *Fontaine truitee*, Fontaine blanche mêlée de fonte grise, et très-propre à fournir du fer forgé.

TRUITÉE s. f. (tru-i-té — rad. *truite*). Moll. Nom vulgaire de la cypresse lynx.

TRUITELLE s. f. (tru-i-té-le — dimin. de *truite*). Pêche. Petite truite. « On dit aussi TRUITON s. m.

TRUJANO s. m. (trou-ja-no-a — de *Trujano*, savant espagn.). Bot. Genre d'arbres, qui croît au Mexique, et dont la place dans la classification n'est pas encore déterminée.

TRUJILLO, ville d'Espagne. V. TRUXILLO.

TRULLE s. f. (tru-le). Pêche. Forme altérée du mot TRUBLE.

TRULLISATION s. f. (trul-li-za-si-on — du lat. *trulla*, truelle). Constr. Travail à la truelle d'enduits ou de crépis que l'on applique à l'intérieur des voûtes. « Manière d'égratigner à la truelle un enduit de mortier, sur lequel on doit appliquer une couche de stuc.

TRULLOTTE s. f. (tru-lo-te — rad. *trulle*). Pêche. Sorte de filet.

TRUMAN (Joseph), théologien anglais, né en 1631, mort en 1671. Lors de la publication de l'acte de conformité en 1662, il refusa de s'y soumettre et fut destitué de ses fonctions ecclésiastiques. On a de lui quelques ouvrages : *la Grande propitiation* (1669); *Essai sur le redressement de certaines opinions contraires à la doctrine d'Angleterre* (1671), etc., qui a été réédité en 1834 (in-8°) et qu'on regarde comme très-remarquable au point de vue de la profondeur du raisonnement et des aperçus métaphysiques.

TRUMBULL (sir William), homme d'Etat anglais, né à East-Hampstead, comté de Berks, en 1636, mort dans le même lieu en 1716. Au sortir de l'université d'Oxford, où il fit ses études de droit, il visita la France et l'Italie, puis suivit la carrière du barreau (1667), se fit recevoir, cette même année, docteur es lois et acquit en peu de temps une clientèle nombreuse. Nommé chancelier et vicaire général du diocèse de Rochester en 1671, clerc du petit sceau en 1672, il accompagna, comme juge avocat de la flotte, lord Dartmouth à Tanger en 1683 et dut aux services qu'il rendit dans ces fonctions d'être créé chevalier et appelé au poste d'envoyé extraordinaire en France (1685). Arrivé dans ce pays au moment de la révocation de l'édit de Nantes, il rendit de nombreux et importants services aux protestants persécutés, délut par là à la cour de Versailles, fut rappelé et envoyé comme ambassadeur en Turquie (1686). De retour en Angleterre en 1691, Trumbull devint successivement lord de la trésorerie (1694), membre du conseil privé, secrétaire d'Etat et gouverneur de la compagnie de Turquie. Il se démit de ses charges en 1697, pour vivre dans le repos. C'était un savant jurisconsulte, un politique actif et intègre, un ami des lettres, qui avait des relations suivies avec Pope et Dryden.

TRUMBULL (John), peintre américain, né à Lebanon (Connecticut) en 1756, mort en 1843. Il fit ses études au collège d'Howard, où il prit ses grades en 1772, et s'occupa ensuite de beaux-arts jusqu'à l'époque de la révolution d'Amérique. Il prit alors une part active à la guerre de l'Indépendance, devint aide de camp de Washington et colonel; mais on ne sait trop pour quel motif il quitta l'armée en 1780 et se rendit en Angleterre, où il travailla quelque temps dans l'atelier du peintre West. Arrêté comme suspect, il ne fut remis en liberté qu'à la condition de ne pas demeurer en Angleterre et repartit pour l'Amérique en 1782; mais, à la conclusion de la paix, il revint en Angleterre et y continua ses études artistiques jusqu'en 1788. De retour en Amérique, il ne s'y livra pas exclusivement à la pratique de son art, il prit en même temps une certaine part aux affaires publiques, devint, en 1792, secrétaire particulier de M. Jay et, de 1796 à 1804, fut employé comme commissaire délégué auprès du gouvernement anglais. En 1817, il fut élu président de l'Académie américaine des beaux-arts. On cite, parmi ses toiles les plus remarquables : *la Bataille de Bunker's Hill*, gravée en 1796 par le célèbre J.-G. Muller de Stuttgart; *la Mort du général Montgomery*, gravée à Londres en 1798 par le Danois F. Clemens, dont cette gravure est le meilleur ouvrage; *Washington sur le bord de la mer*, un portrait du même Washington, les *Signataires de la déclaration de l'Indépendance*, la *Reddition de Cornwallis*, *Washington se démettant du commandement*, etc. Ces quatre derniers tableaux lui avaient été commandés par le gouvernement des Etats-Unis et se trouvent aujourd'hui dans la rotonde du Capitole de Washington.

TRUMEAU s. m. (tru-mo. — « Nos pères, dit Roquefort, disaient *trumel* pour jambe, cuisse, gigot de mouton; ce mot fut ensuite employé pour désigner un mur solide et massif placé entre deux portes ou fenêtres, puis une glace appliquée sur cet intervalle. » Roquefort ajoute que *trumeau* vient du grec *trumé*, trou, « parce que l'os s'en séparant aisément, il reste un grand trou au milieu du *trumeau*. » D'après Scheler, *trumeau* est pour *tumel*, avec un r intercalaire, et vient du vieux français *tumer*, *tumber*, que l'on trouve employé dans les anciens auteurs avec la signification de s'agiter, se démenner, se tremousser, gambader, sauter, bondir, tourner, danser). Jarret de bœuf, partie située au

dessus de la jointure d'un genou de bœuf, lorsqu'elle a été coupée par le boucher.

— Archit. Espace entre deux fenêtres, entre deux ouvertures : *Peindre des TRUMEaux.* « Parquet de glace qui occupe l'entre-deux de deux fenêtres ou le dessus d'une cheminée :

Nos aïeux, plus contents, vivaient à moins de frais; Ils n'avaient ni lambris, ni *trumeaux*, ni dorures. CLÉMENT.

TRUMELIÈRE s. f. (tru-me-liè-re — de *trumel*, qui a signifié jambe). Armur. Nom donné, au XIII^e siècle, à la partie de l'armure qui défendait les jambes et que l'on appela plus tard GREVE.

TRUMPO ou **TRUMPEAU** s. m. (tron-po). Mamm. Grand cétacé des mers du Groenland.

TRUN, bourg et comm. de France (Orne), ch.-l. de canton, arrondissement et à 15 kilom. d'Argentan; pop. aggl., 1,328 hab. — pop. tot., 1,616 hab. Hospice. Fabrique de bonneterie, tissage de fil.

TRUNCAIRE s. m. (tron-kère — du lat. *truncatus*, tronqué). Bot. Genre d'arbrisseaux grimpants, de la famille des mélastomacées, tribu des laivoisières, dont l'espèce type croît au Brésil.

TRUNCATULINE s. f. (tron-ka-tu-li-ne). Foram. V. TRONCATULINE.

TRUNGEYN s. m. (tron-je-bain). Bot. Syn. de TRANGÉBIN.

TRUPANÉE s. f. (tru-pa-né — du gr. *trupané*, tarière). Entom. Genre d'insectes diptères, de la famille des tanytomes, tribu des asiliques, dont l'unique espèce est étrangère à l'Europe. « Syn. de TRYPÈTE, autre genre d'insectes diptères.

TRUPHÉMI, boucher de Nîmes, digne émule des Servant et des Trestailon. Il vivait dans la première moitié du XIX^e siècle. Il arracha des bras de sa femme un officier en retraite nommé Bourillon, professant la religion réformée, et le massacra en plein jour, le 1^{er} avril 1815, sur une place publique de Nîmes. Après avoir frappé sa victime et insulté à son cadavre, il lui prit son chapeau, dont il se coiffa, et se retira tranquillement. L'auteur de ce crime atroce, consommé en présence d'une foule nombreuse, resta quatre ans sans être recherché, placé qu'il était sous la protection d'un parti dont il n'était que l'instrument; mais, en novembre 1819, Truphémis, traduit devant la cour d'assises du Puy-de-Dôme, fut condamné à mort, peine que la cour de Valence changea en celle des travaux forcés à perpétuité. Exposé au poteau et flétri publiquement le 27 avril 1820, il fut considéré comme un martyr de la foi par les ultra-royalistes de Nîmes, qui ouvrirent une souscription en sa faveur.

TRUQUEUR, EUSE s. (tru-keur, eu-ze — rad. *truc*). Argot. Personne qui emploie des trucs, des moyens adroits et peu délicats pour tromper à son profit. « Personne qui fabrique ou dénature des objets auxquels elle donne une apparence de vétusté, pour les vendre aux amateurs.

TRURO, ville d'Angleterre, comté de Cornwall, située entre les deux rivières de Kenwyn et Saint-Allen, qui, en se réunissant, forment ce que l'on désigne sous le nom de crique ou de port de Truro; 11,337 hab. Manufacture considérable de tapis, fabriques de poterie, de tuyaux de fer pour les mines; exportation d'étain et de minerai de cuivre.

A peu de distance de la ville se trouvent deux curieuses ruines archéologiques; la première est une sorte de cirque ou de vaste amphithéâtre, large de 40 mètres de diamètre et entouré de plusieurs rangs de gradins en terre; la seconde ruine est celle d'une église des premiers temps du christianisme, dite église de Saint-Piran; située sur la côte, au bord de la mer, cette basilique fut ensevelie pendant dix siècles sous les sables mouvants; en 1835, elle fut dégagée par hasard et apparut tout entière avec sa maçonnerie grossière, mais à l'épreuve des siècles, et qui prouve assez son antiquité.

TRURO (Thomas WILD, lord), homme d'Etat anglais, né en 1782, mort en 1855. Après avoir exercé, à partir de 1805, la profession d'avocat, il fut admis au barreau en 1817, s'y acquit rapidement une grande réputation et fut l'un des défenseurs de la reine Caroline. Nommé *serjeant at law* en 1824, puis *king's serjeant* trois ans plus tard, il fut élu, en 1831, membre du Parlement pour Newark, qui l'envoya de nouveau à la Chambre en 1835. Il succéda en 1839 à lord Cranworth comme sollicitor général et fut promu attorney général en 1841. Le parti libéral, en revenant au pouvoir avec lord John Russell en 1846, le maintint dans ces fonctions, et, quelques jours plus tard, il fut nommé chief justice de la cour des *common pleas*. En 1850, il reçut la garde du grand sceau et fut élevé à la pairie, sous le nom de lord Truro. Il résigna cet emploi en 1852, à la chute de son parti. Il laissa la réputation d'un avocat éminent et d'un juge éclairé et intègre. En 1844, il défendit O'Connell sans vouloir accepter aucune rétribution et, devenu lord chancelier, introduisit des réfor-

mes radicales dans la pratique du barreau, surtout en ce qui concernait les honoraires des avocats et autres agents judiciaires, au point que l'on estima à une somme considérable l'économie annuelle qui en résultait pour les plaideurs.

TRUSCHI (Jean-Baptiste), homme d'Etat italien, né à Savigliano (Piémont) en 1617, mort en 1698. D'abord avocat à Turin, il devint ensuite maître auditeur à la cour des comptes de cette ville et donna de telles preuves de sa capacité financière que le duc de Savoie, Charles-Emmanuel II, le nomma son intendant général des finances. Grâce à une gestion claire et économique, Truschi put, sans augmenter les impôts, subvenir aux besoins d'une cour qui était une grande magnificence, et, grâce à de sages mesures, il parvint pendant une disette à nourrir le peuple à peu de frais. Nommé à cette occasion comte de Lavaliggi, il devint peu après premier président, chef des finances duciales, puis membre du conseil privé après la mort de Charles-Emmanuel (1675).

TRUSION s. f. (tru-zi-on — du lat. *trudere*, pousser). Action du cœur qui pousse le sang vers toutes les parties du corps.

TRUSLER (John), écrivain anglais, né à Londres en 1735, mort en 1825. Il fut successivement pharmacien, ministre protestant, imprimeur et libraire. Ayant eu l'idée d'abréger les sermons des théologiens les plus distingués et d'imprimer ces abrégés avec des caractères qui imitaient l'écriture manuscrite, de manière à épargner aux ecclésiastiques non-seulement le soin de composer leurs discours, mais encore la peine de les transcrire, il vendit un grand nombre de ces abrégés et amassa ainsi une assez jolie fortune. Trusler a composé, en outre, un assez grand nombre d'écrits, entre autres : *Hogarth moralisé* (1766, in-8°); *Chronologie, vue concise de l'histoire* (1769, in-12); *Agriculture pratique* (1780, in-8°); *Abregé des connaissances utiles* (1784, in-12); le *Légiste de la campagne* (1786, in-4°); *Vue sommaire des lois constitutionnelles de l'Angleterre* (1788, in-8°); *Essai sur la propriété littéraire* (1798, in-8°); *Pensées philosophiques sur l'homme* (1810, 2 vol.), etc.

TRUSQUIN s. m. (tru-skain). Techn. Outil formé d'une planche bien dressée et portant en son milieu une règle carrée, armée de pointes sur ses faces et mobile à frottement, dont on se sert pour tracer, sur des planches dressées, des lignes parallèles à leur bord. On dit aussi *TROUSQUIN*.

TRUSQUINER v. a. ou tr. (tru-ski-né — rad. *trusquin*). Techn. Tracer au trusquin : *Trusquiner des lignes*.

TRUSSON (Jean-Nicolas), pharmacien et chimiste français, né à Euville, près de Commercy, en 1745, mort à Paris en 1811. Il vint terminer ses études de pharmacie à Paris, où il acheta une officine en 1777. L'étendue de ses connaissances lui valut d'être nommé membre, professeur et, à diverses reprises, prévôt du collège de pharmacie. Tout en faisant ses cours, il trouva un procédé pour la préparation de l'éthiops martial, publia des mémoires sur la préparation de l'extrait de pavot blanc, sur l'origine de la thériaque, etc. En 1793, il fut chargé, par le club du Panthéon, de diriger la fabrication du salpêtre nécessaire pour faire de la poudre, et il parvint à recueillir du salpêtre par la décomposition du nitrate de chaux. Plus tard, il fut nommé directeur adjoint de l'Ecole de pharmacie. On a de lui des notices et des mémoires publiés dans le *Journal des pharmaciens de Paris*.

TRUSTAN ou **TURSTAN**, théologien anglais qui vivait dans la première moitié du xiii^e siècle. Il était chapelain du roi d'Angleterre, Henri 1^{er}, lorsqu'il fut élu archevêque d'York (1114). Sur son refus de reconnaître la juridiction de l'archevêque de Cantorbéry, le roi l'empêcha de prendre possession de son siège, bien que le pape Calixte II eût confirmé sa nomination. Trustan se rendit auprès du pape, revint en Angleterre en 1121, se réconcilia, en 1125, avec l'archevêque de Cantorbéry et put alors remplir ses fonctions épiscopales. On a de lui de nombreux et savants ouvrages de controverse, parmi lesquels nous citerons : *De suo primatu ad Calixtum papam secundum liber unus*; *Contra Anselmum juniorem, liber unus*.

TRUT s. m. (tru). Sorte de jeu de cartes.

TRUTINE s. f. (tru-ti-ne — du lat. *trutina*, balance). Moll. Genre de mollusques acéphales, du groupe des myes.

TRUTZSCHLER (Frédéric-Charles-Adolphe de), homme d'Etat et jurisconsulte allemand, né dans les environs de Weida, duché de Weimar, en 1751, mort en 1831. Il étudia le droit à Iéna, fut attaché en 1771, comme assesseur, à la régence provinciale d'Altenbourg, et occupa dans l'administration du grand-duché de Saxe-Gotha tous les postes, successivement, jusqu'à celui de président du collège des conseillers intimes de Gotha, auquel il fut promu en 1820 et dont il se démit en 1830. On a de lui : *Essai d'une fination précise du droit de rachat et du cens inamovible*, etc. (Altenbourg, 1777); *Théorie des exclusions dans les concordats de créanciers*

(Leipzig, 1781, 2 vol.; 1802, 2^e édit.); *Méthode de rédaction de mémoires judiciaires en matière d'arbitrage* (Leipzig, 1783-1784, 2 vol.; 1817, 5^e édit.); *Méthode de rédaction de rapports sur des questions de droit* (Leipzig, 1805; 1817, 3^e édit.). On lui doit aussi des poésies et plusieurs romans.

TRUTZSCHLER (Guillaume-Adolphe de), homme politique allemand, petit-fils du précédent, né à Gotha en 1818, mort en 1849. Il étudia, à partir de 1835, le droit aux universités de Leipzig, d'Iéna et de Göttingue et devint, en 1843, greffier à Zwickau, puis, deux ans plus tard, assesseur à la cour d'appel de Dresde. Elu, en 1848, à l'Assemblée nationale allemande, il y siégea dans les rangs de la gauche et, lors de l'explosion de la révolution de Bade, se rendit en toute hâte dans le grand-duché. Il fut nommé, le 26 mai, commissaire civil de la ville de Manheim et du cercle du bas Rhin et déploya une rare énergie pour l'organisation du soulèvement, à l'issue duquel il tenta de passer à l'étranger. Mais, arrêté dans sa fuite et livré à la Prusse, il fut condamné à mort par le conseil de guerre, le 13 août, et fusillé le lendemain à Manheim.

TRUXALE s. m. (tru-ksa-le — du gr. *truxal*, je murmure). Entom. Genre d'insectes orthoptères sauteurs, de la famille des acridiens, type de la tribu des truxalides, dont l'espèce type habite le midi de l'Europe et le nord de l'Afrique.

— *Encycl.* Les *truxales* ou *tryxales* ont pour caractères : la tête prolongée en pyramide, portant à son extrémité deux antennes longues, coniformes, prismatiques, comprimées; les mandibules terminées par plusieurs dents; le corps comprimé, étroit et allongé; le corselet plus court que la tête; l'abdomen étroit; les élytres longs, étroits, pointus au bout, dépassant un peu les ailes, qui sont assez grandes et arrondies; les pattes longues et épineuses. Les espèces peu nombreuses de ce genre habitent surtout les régions chaudes de l'ancien continent; toutes attirent plus ou moins l'attention par la forme bizarre de leur tête, principal caractère qui les distingue des sauterelles et des criquets, auxquels ils ressemblent beaucoup aussi par leurs mœurs. Les *truxales* à grand nez et *gryllode* se trouvent dans le midi de la France.

TRUXALIDE adj. (tru-ksa-li-de — de *truxale*, et du gr. *eidos*, aspect). Entom. Qui ressemble ou qui se rapporte au truxale.

— s. m. pl. Tribu d'insectes orthoptères, de la famille des acridiens, ayant pour type le genre truxale.

TRUXALIS s. m. (tru-ksa-liss). Entom. Syn. de *TRUXALE* : Les *TRUXALIS* se reconnaissent surtout à leur tête élevée en pyramide horizontale. (Blanchard.)

TRUXILLO ou **TRUJILLO**, anciennement *Tarris Julia, Castra Julia, Scalabis*, ville d'Espagne (Estramadure), sur le sommet et le penchant d'une montagne au pied de laquelle coule le Tozo, dans la province et à 45 kilom. E. de Cáceres; 5,000 hab. On y remarque une belle place carrée, ornée de portiques; l'église de Saint-Martin; les palais des ducs de San-Carlos et des marquis de Santa-Maria et de la Conquista et l'hôpital del Espíritu-Santo. Collège. Fabriques de cuirs et de toiles. Patrie de Pizarre, de Garcia de Peredes et d'Orellana. D'après quelques auteurs espagnols, Truxillo existait avant Rome, sous le nom de *Scalabis*. Les Romains l'appelaient *Tarris Julia*, et on présume que c'est la *Castra Julia* de Pline.

TRUXILLO, ville de l'Amérique centrale (Honduras), ch.-l. de la province de son nom, à 280 kilom. N.-E. de Comayagua, sur la côte S.-O. de la baie de son nom, par 15° 51' de latit. N. et 88° 28' de longit. O.; 4,500 hab. Le commerce du Honduras par les ports de Truxillo et d'Omoase fait surtout par Balize et Cuba.

TRUXILLO, ville de la république de Venezuela, ch.-l. de la province de son nom, à 240 kilom. S.-E. de Maracaibo, par 9° de latit. N. et 72° 35' de longit. E.; 8,000 hab. Commerce de conserves, peaux de moutons et de chèvres, sucre, cacao, indigo et autres productions du sol. Fondée en 1570, elle fut ravagée, en 1678, par le flibustier français Graumont, mais rebâtie quelque temps après.

TRUXILLO, ville du Pérou, ch.-l. du département de Libertad et de la province de son nom, dans la vallée de Chinu, sur le rio de Moche, à 2 kilom. du grand Océan et à 580 kilom. de Lima, avec un port, celui de Huanchaco; par 8° 5' 40" de latit. S. et 81° 39' 30" de longit. O.; 14,500 hab. Evêché. Elle est dans une situation agréable, au milieu de jardins et de promenades charmantes. Peu de maisons ont plus d'un étage de hauteur, à cause des tremblements de terre, assez fréquents dans le pays. Fonderie d'argent. Le commerce y est assez important, le port étant le meilleur de la côte, depuis Lima jusqu'à Tumbes. Aux environs, ruines d'anciens monuments péruviens. Fondée en 1535 par Pizarre, qui lui donna le nom de l'endroit où il est né.

TRUYOTE s. f. (tru-i-o-te). Bot. Nom vulgaire de la lupuline.

TRYBLOPHORE s. m. (tri-bli-o-fo-re —

du gr. *trublion*, écuelle; *phoros*, qui porte). Entom. Genre d'insectes orthoptères sauteurs, de la famille des acridiens, dont l'espèce type habite la Guyane.

TRYGON s. m. (tri-gon). Ichthyol. Ancien nom des pastenagues, section du grand genre des raies.

TRYGONE adj. (tri-go-ne — rad. *trygon*). Ichthyol. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre trygon.

— s. m. pl. Groupe de poissons cartilagineux, ayant pour type le genre trygon, et correspondant aux raies.

TRIGONIN, **INE** adj. (tri-go-nain, i-ne). Ichthyol. Syn. de *TRIGONE*.

TRYGONOBATE s. m. (tri-go-no-ba-te — du gr. *trygon*, pastenague; *batis*, raie.). Ichthyol. Section du genre raie.

TRYGONOPTÈRE s. m. (tri-go-no-ptè-re — du gr. *trygon*, pastenague; *pteron*, aile). Ichthyol. Genre de poissons sélaciens, du groupe dont la pastenague est le type.

TRYGONORHINE s. m. (tri-go-no-ri-ne — du gr. *trygon*, pastenague; *rhin*, nez). Ichthyol. Genre de poissons sélaciens, du groupe dont la pastenague est le type.

TRYLLE s. f. (tri-llé; 11 *ml.*). Arachn. Genre d'arachnides, de l'ordre des acarides.

TRYMALIE s. m. (tri-ma-li). Bot. Genre d'arbustes, de la famille des rhannées, tribu des pomadérées, comprenant une dizaine d'espèces, qui croissent en Australie.

TRYMATOCOQUE s. m. (tri-ma-to-ko-ke — du gr. *truma*, trou; *kokkos*, graine). Bot. Genre d'arbres, de la famille des artocarpées, tribu des brosimées, dont l'espèce type croît dans l'Amérique tropicale.

TRYOCÉPHALON s. m. (tri-o-sé-fa-lon — du gr. *trud*, j'umincis; *kephalé*, tête). Bot. Syn. de *SOUTCHET*, genre de cypéracées.

TRYPAËNE s. f. (tri-pa-ne — du gr. *trupa*, trou; *trypa*, tarière). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, de la tribu des héliothides, dont l'espèce type est commune en France.

TRYPAUCHÈNE s. m. (tri-pô-té-ne — du gr. *trupa*, trou; *auchén*, nuque). Ichthyol. Genre de poissons, de la famille des gobioides, dont l'espèce type habite l'Inde.

TRYPÈTE s. m. (tri-pè-te — du gr. *trupetês*, perforant). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des charançons, tribu des cholidés, comprenant deux espèces, qui habitent la Guyane.

— s. f. Genre d'insectes diptères, de la famille des athéricères, tribu des muscides, correspondant au genre téphrite.

TRYPETHÈLE s. m. (tri-pé-té-lé — du gr. *trupa*, trou; *thélé*, mamelon). Bot. Genre de lichens angiospermes.

TRYPETHÉLIE, **ÉE** adj. (tri-pé-té-li-é — rad. *trypéthélie*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte au tripéthélie.

— s. f. pl. Tribu de lichens angiospermes, ayant pour type le genre trypéthélie ou trypéthélon.

TRYPETHÉLION s. m. (tri-pé-té-li-on). Bot. Syn. de *TRYPETHÈLE*.

TRYPHÈRE s. m. (tri-fè-re — du gr. *trupheros*, délicat). Bot. Genre de plantes, rapporté avec doute à la famille des amarantacées, et dont l'espèce type croît à Java.

TRYPHIE s. f. (tri-fi — du gr. *truphê*, luxe). Bot. Genre de plantes, de la famille des orchidées, tribu des ophrydées, dont l'espèce type croît au Cap de Bonne-Espérance.

TRYPHIDORE, grammairien et poète grec du ve ou du vi^e siècle de notre ère, né en Egypte, d'après Suidas. C'est tout ce qu'on sait de lui. Il avait composé plusieurs poèmes, entre autres *Hippodamie*, les *Marathoniques* et une *Odyssée lipogrammatique* en 24 chants, dans chacun desquels une lettre de l'alphabet est constamment omise : l'*alpha* dans le premier livre, le *bêta* dans le second, et ainsi de suite jusques et y compris l'*oméga*. Ces puérilités d'une époque de décadence et de mauvais goût nous font peu regretter la perte de l'ouvrage. Nous n'avons de Tryphidore qu'un petit poème de 681 vers, la *Destruction de Troie*, qui contient quelques passages intéressants, mais qui est en général d'une sécheresse rebutante et d'un style médiocre. Une des bonnes éditions est celle de Northmore (Londres, 1804, in-8°). Scipion Allut en a donné une traduction française (1779, in-8°), dans ses *Nouveaux mélanges de poésies grecques*.

TRYPHON s. m. (tri-fon). Entom. Genre d'insectes hyménoptères, de la famille des ichneumonides, comprenant plusieurs espèces, dont deux habitent la France.

TRYPHON (Dionote, dit), usurpateur syrien, né à Cassiana, près d'Apamée, mort en 134 av. J.-C. Il combattit pour l'usurpateur Alexandre Bala contre Démétrius Nicator et, après la mort d'Alexandre, devint le tuteur du fils de ce dernier, Antiochus, qu'il avait fait proclamer roi de Syrie. Mais, désireux de régner à son tour, il ravit à son pupille le trône avec la vie et changea alors son nom de Diodote en celui de Tryphon (137). Par ses excès de tout genre, le nouveau roi

de Syrie se rendit odieux à ses sujets et à ses alliés et se vit contraint de prendre la fuite devant une armée qui envahit la Syrie sous les ordres d'Antiochus, frère de Démétrius Nicator. Après avoir cherché un refuge à Dora et à Orthoriade, il gagna Apamée, où il périt, selon les uns de sa propre main, selon d'autres par l'ordre d'Antiochus.

TRYPHON (Salvius, dit), l'un des chefs de la deuxième guerre des esclaves contre Rome, mort l'an 99 av. J.-C. C'était un joueur de flûte, qui parvint à exercer une grande influence sur les esclaves révoltés en Sicile, les forma à la discipline romaine et se fit proclamer roi par eux sous le nom de Tryphon (104). Possédant de grandes qualités militaires, il battit à diverses reprises plusieurs généraux, mais fut à la fin vaincu et mis à mort.

TRYPHON D'ALEXANDRIE, grammairien grec qui vivait au 1^{er} siècle avant notre ère, du temps d'Auguste. D'après Priscien, il fut le premier qui écrivit une grammaire fondée sur des principes scientifiques. On possède de lui quelques ouvrages sur la grammaire et la rhétorique, dont on a publié des fragments dans le *Museum criticum* de Cambridge (1813), dans le *Philologicum Museum* d'Oxford (1832), etc.

TRYPODENDRON s. m. (tri-po-dain-dron — du gr. *trupod*, je perce; *dendron*, arbre). Entom. Syn. de *XYLOTÈRE*.

TRYPODERME s. m. (tri-po-dér-me — du gr. *trupod*, je perce; *derma*, peau). Entom. Genre d'insectes diptères, de la famille des athéricères, tribu des ostrides, correspondant au genre cutébrère.

TRYPONÉE s. m. (tri-po-né — du gr. *trupa*, trou; *naïd*, j'habite). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la tribu des histériofides, comprenant quatre espèces, qui habitent l'Amérique.

TRYPOXYLON s. m. (tri-po-ksi-lon — du gr. *trupad*, je perce; *axylon*, bois). Entom. Genre d'insectes hyménoptères, de la tribu des crabronides, dont l'espèce type est répandue en Europe.

— *Encycl.* Les *trypoxylons* ont pour caractères : des antennes insérées au-dessous du milieu de la face, de niveau avec les yeux, qui sont échancrées; les mandibules entières à l'extrémité; l'abdomen arrondi, un peu plus gros en arrière, aminci en avant en un pédicule conique. Le *trypoxylon potier*, espèce type du genre, a le corps d'un noir luisant, couvert d'un duvet grisâtre; les ailes plus courtes que l'abdomen, noires à leur extrémité libre. Cet insecte, répandu dans toute l'Europe, se trouve assez souvent aux environs de Paris. Il fait ordinairement son nid dans une cavité creusée, dans le courant de l'année précédente, dans de vieilles boises; il tapisse ou badigeonne l'intérieur de cette cavité avec une sorte de mortier pour y déposer un œuf; puis il va saisir une araignée qu'il paralyse, pour ainsi dire, et dont se nourrit la larve qui proviendra de cet œuf. Le *trypoxylon tourneur* applique son nid sur les murs; il lui donne une forme globuleuse tournée en spirale; mais à la surface on distingue trois sortes de cordons avec autant d'ouvertures extérieures; dans ces trois canaux sont rangées de petites chenilles ou autres larves destinées à la nourriture de celle qui doit reproduire l'espèce. D'autres insectes du même genre construisent extérieurement, au sommet d'une forte tige de graminée, un nid en forme de masse arrondie, fixé quelquefois sur le côté vertical et saillant d'une pierre, et assez analogue à ces boules de terre dont quelques araignées couvrent la masse de leurs œufs; mais ici la boule présente une sorte de petite cheminée et renferme de petites araignées, souvent mutilées, destinées à devenir la pâture des larves de *trypoxylon*.

TRYSANTHE s. m. (tri-zan-te — du gr. *trasis*, tristesse; *anthos*, fleur). Bot. Syn. d'*HYDROCOTYLE*, genre d'ombellifères.

TRYSIBIE s. m. (tri-zi-bi — du gr. *trasis*, tristesse; *bios*, vie). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des charançons, tribu des molytides, comprenant quatre espèces.

TRYSSÉ s. m. (tri-se — du gr. *trasis*, tristesse). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des lamellicornes, tribu des scarabées phyllophages, dont l'espèce type habite l'Afrique australe.

TRYXALE s. m. (tri-ksa-lé). Entom. Syn. de *TRUXAL* : Le *TRYXALE* à grand nez est vert. (H. Lucas.)

TRYXALIS s. m. (tri-ksa-liss). Entom. Syn. de *TRUXALIS*.

TSA s. m. (tsa). Gramm. Dix-huitième lettre de l'alphabet arabe, valant 500 comme signe numérique.

TSAI-YU, prince chinois, de la famille des Mings. Il vivait au xvi^e siècle de notre ère, cultiva avec passion les arts, particulièrement la musique, et présenta, en 1596, à l'empereur Ou-an-li un ouvrage intitulé *Liu-tsing y* (*Explication claire sur ce qui concerne les lu ou tons musicaux*), dans lequel il exposa le vrai système de la musique chinoise. Le Père Amiot s'est beaucoup servi de cet ouvrage pour composer son traité de

la musique ancienne et moderne chez les Chinois.

TSKIAN-GHIR-NOOR, lac de Chine, situé dans le N. de la province de Kan-sou, par 44° 50' de latit. N. et 94° 50' de longit. E.

TSALAB-EL-NAHODI, écrivain arabe. V. CHEIBANY.

TSAR, **TSARIEN**, **TSARINE**, **TSAROWITZ**. V. TZAR, TZARIEN, TZARINE, TZAROWITZ.

TSCHAAT s. m. (tscha-att). Bot. Nom vulgaire du trigonothèque, en Abyssinie.

TSCHAGGENY (Charles-Philogène), peintre belge, né à Bruxelles en 1815. Elève de Eugène Verbeekhoven, il essaya de marcher sur les traces de son maître et il se livra d'abord à l'étude des fauves; mais l'observation patiente, indispensable à ce genre de travail, rebuta l'artiste, qui abandonna ce domaine pour celui du paysage avec animaux. Les tableaux qu'il a peints dans ce dernier genre sont loin d'être dépourvus de mérite et se font remarquer par un coloris qui rappelle celui d'Hobbeima. Citons, parmi les meilleurs : le *Laboureur au repos*, *Convoi de chevaux en Hollande*, des *Vues de Brabant*, les *Chevaux flamands*, une étude consciencieuse qui obtint une mention à Paris en 1855, le *Diligence arrêtée dans la neige*, l'*Attelage flamand*, exposés en 1867. — Son frère cadet, M. Edmond TSCHAGGENY, élève du même maître, a aussi quelque notoriété en Belgique. Il a écrit son *Trompeur de montans*, mentionné à Paris en 1855, et à l'*Empirique* et la *Contrition forcée*, qui furent remarqués au Salon de Bruxelles en 1852. La croix de Léopold lui fut accordée en cette circonstance. Il avait déjà obtenu une médaille d'or en 1848.

TSCHARNER (Nicolas-Emanuel), administrateur et écrivain suisse, né à Berne en 1727, mort dans la même ville en 1794. Il remplit d'importantes fonctions administratives, fut membre du conseil souverain (1764), conseiller intime (1789) et s'acquitta avec succès d'une mission conciliatrice à Genève. Outre des pièces de vers, insérées dans le *Recueil de poésies helvétiques*, on lui doit un certain nombre de petits ouvrages utiles. Nous citerons, entre autres, une bonne *Description physico-économique du bailliage de Schenkenberg*. — Son frère, Vincent-Bernard TSCHARNER, né à Berne en 1728, mort dans la même ville en 1778, fut membre du conseil souverain et bailli d'Anboune (1769). Il a publié des poésies, des discours, de nombreux articles dans les *Mémoires de la Société économique*, dans le *Dictionnaire de la Suisse* et une *Histoire de la Suisse* (Zurich, 1756-1768, 3 vol. in-8°), ouvrage resté inachevé.

TSCHART, l'esprit du mal, chez les Wendes. Il est le maître des sorcières et des magiciens.

TSCHEGRAVA s. m. (tsché-gra-va). Ornith. Espèce de sterne, ou hirondelle de mer, qui habite les rivages de la mer Caspienne.

TSCHERBATOF (le prince Michel), historien russe. V. TSCHERBATOV.

TSCHERNING (André), poète allemand, né à Bunzlau en 1611, mort en 1659. Il fit ses études à Breslau, d'où sa conduite peu régulière le fit expulser dans la suite, et se rendit alors à Rostock, où il obtint, en 1644, une chaire de poésie. Ses poésies lyriques et ses épigrammes le classent parmi les meilleurs imitateurs d'Opitz. Elles furent publiées sous les titres de : *Un printemps de poésies allemandes* (Breslau, 1642 et 1649) et *Antégarde de l'été des poésies allemandes* (Rostock, 1658). M. Muller en a inséré un choix dans le tome VII de sa *Bibliothèque des poètes allemands du XVII^e siècle* (Leipzig, 1822-1827, 10 vol.). On lui doit, en outre, deux ouvrages en prose estimés; l'un, intitulé *De nonnullis linguae germanicae abusibus* (Lubeck, 1658, in-12), a beaucoup contribué, d'après Gotsched, à donner à la langue allemande des règles et des formes régulières; il a été traduit en allemand (Amsterdam, 1718); l'autre est une *Grammaire et rhétorique de la poésie* (Lubeck, 1659, in-12).

TSCHERNING (Antoine-Frédéric), officier supérieur et homme politique danois, né à Frederikswærk en 1795, mort en 1874. Il entra fort jeune à l'école d'artillerie et fut, en 1813, nommé officier dans cette arme. Envoyé en France par son gouvernement, il fit partie, comme officier étranger, du personnel de l'école d'application à Metz. De retour à Frederikswærk en 1820, il y résida jusqu'en 1828 comme inspecteur des fabriques d'armes de guerre de l'Etat. A cette époque, il prit part, comme volontaire, à l'expédition française de Morée, revint en Danemark en 1830 et obtint une chaire à l'école royale d'artillerie. Peu de temps après, il reçut une mission du gouvernement pour aller étudier les divers systèmes d'artillerie, et il employa cinq années à parcourir la France, l'Angleterre, l'Allemagne et la Russie. De retour en Danemark, il en partit une troisième fois, en 1839, pour venir en France prendre en Auvergne la direction des travaux d'une mine de houille et celle des travaux de la voie ferrée de Cette à Montpellier. Il ne resta pourtant qu'une année hors de son pays et y revint en 1840.

L'année suivante, il était nommé commandant d'une batterie d'artillerie, mais son esprit studieux ne put s'accommoder longtemps d'un service actif et il donna sa démission. Depuis, il s'est presque exclusivement occupé des affaires politiques de son pays; il a publié diverses brochures, fondé une société pour l'élaboration d'une nouvelle constitution danoise, et, en 1848, lors des événements politiques qui survinrent cette année, il devint ministre de la guerre et déploya une grande activité dans l'organisation de l'armée destinée à envahir les duchés. Il se démit au mois de novembre de la même année de son portefeuille et fut nommé membre de la diète. En 1854, il devint conseiller d'Etat. A la diète, où il siégea depuis cette époque jusqu'à sa mort, il s'est montré un des chefs les plus éminents du parti des paysans. Pendant les débats relatifs au projet de fusion des deux constitutions danoises de 1849 et de 1863, il publia une brochure remarquable intitulée : *Pour servir à l'appréciation du débat de la constitution* (1865).

TSCHERNITSCHIEF ou **TSCHERNYSCHIEV** (Alexandre-Ivanovitch, prince), général et homme politique russe, né en 1779, mort à Castellamare en 1857. Il était colonel de Cosaques, lorsqu'il fut envoyé par son gouvernement à Paris en 1811, pour y remplir une mission occulte. Tschernitschef parvint à corrompre un employé du ministère de la guerre, dont il obtint des renseignements et des indications précieuses, et il réussit à s'échapper lorsque ce secret fut découvert. Pendant la guerre de 1812, il commanda un corps de troupes légères, qui harcela les derrières de l'armée française, passa dans le grand-duché de Varsovie et délivra Wintzingerode. L'année suivante, il battit Ochsa à Halberstadt, prit Cassel et ne cessa d'inquiéter la marche de Napoléon d'Erfurt jusqu'au Rhin. En récompense de ses brillants services durant cette campagne, il reçut le grade de lieutenant général. En 1825, il reprit l'insurrection qui éclata lors de l'avènement de Nicolas avec une vigueur qui lui valut le titre de comte. Nommé ministre de la guerre en 1828, Tschernitschef s'attacha à réorganiser l'armée, à réformer les abus de l'administration militaire; l'empereur Nicolas lui conféra le titre de prince en 1841, puis l'appela à la présidence du sénat et à celle du conseil des ministres (1848), qu'il conserva jusqu'en 1852, époque où il prit sa retraite.

TSCHICARRA s. m. V. TCHICARRA.

TSCHIR s. m. (tschir). Ichtyol. Poisson du genre corégone.

TSCHIRNHAUSEN (Ehrenfried-Walter de), physicien et géomètre allemand, seigneur de Kieshirswald et de Stolzenberg, dans la haute Lusace, né en 1651, mort en 1708. Il servit quelque temps, comme volontaire, dans l'armée hollandaise, pendant la guerre que les Etats eurent à soutenir contre Louis XIV, puis il visita la France, l'Angleterre, la Sicile et l'Allemagne. Il revint à Paris en 1682 pour faire part de ses découvertes à l'Académie des sciences, qui le nomma associé étranger. De retour dans son pays, il établit plusieurs verreries d'où sortirent des verres de lunettes de dimensions inconnues jusqu'alors. Il revint encore à Paris en 1701 pour faire de nouvelles communications à l'Académie. De grands chagrins domestiques avancèrent sa mort. Outre ses mémoires insérés dans les recueils scientifiques; on a de lui : *Medicina corporis, seu cogitationes admodum probabiles de conservanda sanitas* (Amsterdam, 1686, in-4°) et *Medicina mentis, seu tentamen genuinae logicae, in qua dissertatur de methodo delegendi incognitas veritates* (Amsterdam, 1687, et Leipzig, 1695). Le principal titre de Tschirnhausen consiste dans l'invention des caustiques par réfraction, qui portent son nom. Ces courbes fournirent, après les développées d'Huyghens, le second exemple d'enveloppes de lignes mobiles; c'est en 1682 qu'il les fit connaître dans une communication à l'Académie des sciences. On trouve dans le traité intitulé *Medicina mentis* l'idée d'une génération nouvelle et universelle des courbes par la pointe d'un style tendant un fil fixé à ses deux extrémités et s'enroulant sur une courbe convenable; l'auteur donnait une méthode pour construire la tangente à la courbe décrite.

TSCHIT s. m. (tschitt). Toile imprimée qui nous vient de Perse.

TSCHOUDOS ou **TSCHOUVASCHES**, peuple de la Finlande. V. FINNOIS.

TSCHOULKOF (Michel - Dmitrievitch), économiste russe, mort en 1793. Il remplit dans son pays les fonctions de secrétaire général du sénat. On lui doit une *Histoire du commerce de la Russie* (Saint-Petersbourg, 1781, 21 vol.).

TSCHUDI (Gilles), historien, dit le *Père de l'histoire suisse*, né à Glaris en 1505, mort en 1572. Il eut pour maîtres Zwingle et le poète Glareanus, s'attacha de bonne heure à l'étude des langues, des sciences, des antiquités, de l'histoire et fit un voyage à Paris. De retour dans sa patrie, Tschudi remplit divers emplois élevés et, au milieu des dissensions religieuses, employa son autorité et son crédit à calmer les passions et à ramener la paix publique. Il était catholique, mais

sa modération le fit estimer des deux partis. Tschudi fut successivement bailli de Sargans (1529), administrateur du district de Baden (1533), landammann du canton de Glaris (1558) et député à la diète d'Augsbourg (1559), pour obtenir que l'empereur Ferdinand I^{er} confirmât les privilèges de la Confédération. Tous les instants que Tschudi put dérober aux affaires publiques, il les employa à l'étude de l'histoire de son pays. Ses principaux ouvrages sont : *Descriptio de prisca ac vera alpina llatia, cum Alpinarum gentium tractu* (Bâle, 1538, in-4°); *Chronique de la Suisse depuis 1000 jusqu'à 1470* (Bâle, 1534, 2 vol. in-fol.), ouvrage écrit en allemand, dans un style simple et énergique et plein de faits. C'est la première histoire diplomatique de l'Helvétie et c'est là qu'on trouve la tradition, devenue populaire, de Guillaume Tell. Citons encore, parmi ses ouvrages imprimés : *Description de l'origine, des contes populaires, des noms anciens et des langues de la Gallia Comata* (Constance, 1758, in-fol.), livre devenu classique. Tschudi a laissé un assez grand nombre d'ouvrages qui n'ont pas été imprimés et dont les manuscrits se trouvent dans les bibliothèques de Zurich, de Glaris, de Saint-Gall, etc. Nous nous bornerons à citer : une suite de sa *Chronique de Suisse* jusqu'en 1569, *Antiquitates Helvetiae, Chronicon Helvetiae; Histoire des guerres des Cimbres, Teutons, Liguriens, Ambrons contre les Romains; Histoire de l'Allemagne et de la Suisse; Histoire de la Rhétie et des antiquités de Suisse; Biographie des abbés de Saint-Gall; les Vieux chants suisses; Geographia Galliae antiquae, Germaniae, etc.*

TSCHUDI (Valentin), théologien protestant suisse, parent du précédent, mort en 1555. Il était curé de Glaris lorsque la Réforme commença à être adoptée en Suisse. Désireux d'éviter les luttes religieuses, il prêcha à ses paroissiens la tolérance, annonça qu'il dirait la messe le matin pour les uns et ferait le prêche le soir pour les autres. Quelque temps après, il adopta ouvertement la Réforme et se maria. Lorsque, après la bataille de Cappel, les catholiques furent maîtres de Glaris, Tschudi fit un nouvel appel à la tolérance et déclara qu'il s'abstiendrait d'attaquer leurs croyances dans ses sermons. Il fonda dans la ville un hôpital, dans lequel furent soignés les adhérents des deux religions. On a de lui, en manuscrit, une *Histoire de la Réforme dans le canton de Glaris*.

TSCHUDI (Dominique), historien suisse, parent du précédent, né à Baden en 1596, mort en 1651. Il se fit admettre dans l'ordre des bénédictins et devint abbé du monastère de Muri, dont il fut un des restaurateurs. On lui doit un ouvrage curieux et souvent réimprimé, qui a pour titre : *Origine et genealogia gloriosissimorum comitum de Hapsburg* (Constance, 1651, in-8°). Il a laissé, en outre, plusieurs ouvrages manuscrits : *Vita sanctorum ordinis benedictini in Helvetia; Origines fundationis Murensis, etc.*

TSCHUDI (Jean-Henri), historien suisse, de la famille du précédent, né à Glaris en 1670, mort en 1729. Il fut curé de Schwanden et consacra la plus grande partie de sa vie à composer des ouvrages pour la plupart relatifs à l'histoire de sa patrie. Nous citerons de lui : *Description du canton de Glaris* (Zurich, 1714, in-8°); *Itinéraires sur le canton de Glaris* (Zurich, 1714, in-8°); *Conversation du mois, journal curieux qui parut de 1714 à 1726 et forme 12 volumes; Histoire des jésuites* (1716); *Histoire du comte de Werdenberg* (1726).

TSCHUDI (Théodore-Louis, baron de), littérateur français, né vers 1724, mort en 1769. Comme son père, il fut conseiller au parlement de Metz. Après avoir voyagé en Italie, où un livre qu'il publia en faveur des franc-maçons lui attira quelques persécutions, il se rendit en Russie, s'y trouva bientôt à bout de ressources, se fit comédien pour vivre, puis devint successivement secrétaire du comte Schouvalow, secrétaire de l'Académie de Moscou et gouverneur des pages. De retour en France, il fut jeté à la Bastille et relâché au bout de quelque temps. Tschudi a composé plusieurs écrits sur la franc-maçonnerie. Nous citerons de lui : le *Vatican vengé*, apologie ironique pour servir de pendant à l'*Extremum au pape* (La Haye, 1752, in-8°); le *Philosophe au Parnasse français ou le Moraliste enjoué* (Amsterdam, 1754, in-8°); l'*Etoile flamboyante ou la Société des franc-maçons considérée sous tous les rapports* (1766, 2 vol. in-8°); l'*Ecosse de Saint-André d'Ecosse, contenant le développement total de l'art royal de la franc-maçonnerie* (1780, in-12). On lui attribue quelques romans, entre autres, *Thérèse philosophe*, composition remplie d'obscénités.

TSCHUDI (Jean-Baptiste-Louis-Théodore, baron de), littérateur, parent du précédent, né à Metz en 1734, mort à Paris en 1784. Après avoir rempli les fonctions de bailli dans sa ville natale, il devint ministre du prince de Liège. Tschudi employa ses loisirs à étudier la botanique, l'arboriculture et à cultiver la poésie. On a de lui, entre autres écrits : *Traité des arbres résineux conférés*, traduit de Miller (1768, in-8°); *De la transplantation, de la naturalisation et du perfectionnement des végétaux* (1773, in-8°); *Echo et Narcisse*, pastorale en trois actes (1779),

avec musique de Gluck, représentée à l'Opéra; les *Danaiides*, opéra en cinq actes, musique de Gluck, joué à l'Opéra en 1784; la *Nature sauvage et la nature cultivée* (1777, in-8°), etc.

TSCHUDI (Jean-Joseph-Charles-Richard, baron de), arboriculteur, fils du précédent, né à Metz en 1764, mort en 1822. Il suivit la carrière des armes, parvint au grade de général, puis se retira dans son domaine de Colomboy, près de Metz, où il se livra à son goût pour l'agronomie et forma une belle collection d'arbres exotiques. La Société royale d'agriculture lui décerna en 1821 la grande médaille d'or. Outre des articles insérés dans les mémoires de la Société royale d'agriculture, on lui doit : *Catalogue des arbres qu'on peut se procurer dans les pépinières de Colomboy, près de Metz, accompagné d'indications sur leur culture et leur transplantation* (Metz, 1816, in-8°); *Notes sur les semis du pin de Riga et sur la culture de son jeune plant* (in-8°); *Essai sur la greffe de l'herbe, des plantes et des arbres* (Metz, 1819), écrit plein d'observations originales.

TSCHUDI (Jean-Jacques de), savant naturaliste suisse, né à Glaris en 1818. Il fit ses études aux universités de Neuchâtel et de Leyde et les acheva à l'Ecole de médecine de Paris. Il s'embarqua, en 1838, sur un navire qui devait accomplir un voyage de découverte autour du monde; mais un incident ayant terminé le voyage au Pérou, M. de Tschudi resta dans ce pays, qu'il explora pendant cinq ans avec ses ressources particulières, et ne revint en Europe qu'en 1843. Cette même année, il acheta en Autriche un domaine important, où il se retira en 1848 pour travailler à la composition de plusieurs de ses ouvrages. En 1857, il entreprit une nouvelle excursion scientifique, visita le Brésil, les Etats de la Plata, le Chili, la Bolivie et le Pérou, et revint en Europe en 1859. Mais, envoyé dès l'année suivante au Brésil comme ambassadeur de la république helvétique, il profita de son séjour dans cette contrée pour en explorer les provinces centrales et méridionales, et surtout pour faire une étude approfondie de la question de l'émigration. En 1866, il a été nommé ambassadeur de la Confédération à Vienne. On a de lui : *Système des batraciens* (Neuchâtel, 1838); *Recherches sur la faune du Pérou* (Saint-Gall, 1844-1847, avec 76 pl.); le *Pérou, impressions de voyage de 1838 à 1842* (1846); *Antiquités péruviennes* (Vienne, 1851, atlas); la *Langue kechua* (Vienne, 1853), ouvrage philologique très-important, qui renferme une grammaire, un vocabulaire et des échantillons de cette langue; *Voyages dans l'Amérique du Sud* (Leipzig, 1866-1868, 5 vol.), livre où sont consignés les résultats des nombreuses observations et études de l'auteur dans le Brésil, la confédération Argentine, le Chili, la Bolivie et le Pérou, et qui doit être classé parmi les meilleures relations de voyages qui aient été publiées sur cette région du globe. On doit encore à Tschudi un remaniement du *Manuel des chasseurs* de Winckell (Leipzig, 1865, 2 vol., 4^e édit.). — Le frère de cet éminent naturaliste, M. Frédéric de Tschudi, né en 1820, est devenu président du conseil des écoles et grand conseiller du canton de Saint-Gall. Il s'est fait connaître par un *Libre de lecture agromomique* (Frauenfeld, 1855, 4^e édit.), mais surtout par un ouvrage qui a été traduit en plusieurs langues et qui a pour titre : le *Règne animal du monde alpestre* (Leipzig, 1868, 8^e édit.).

TSCHUDYÉ s. f. (tschou-di — de Tschudy, botan. allem.). Bot. Syn. de CLIDÉME, genre de mélastomacées.

TSCHUR, divinité slave. C'était un dieu Terme préposé à la délimitation des champs et à leur culture. Il n'était représenté que par une borne.

TSE-KIN s. m. (tsé-kinn). Vernis qui donne à la porcelaine de Chine une couleur café ou feuille morte.

TSE-SONG s. m. (tsé-songh). Bot. Espèce de grand genévrier, qui croît en Chine.

TSE-TCHIEOU, ville de Chine (Chan-Toung), au pied d'une chaîne de montagnes, à 300 kilom. S. de Thay-Yuen, par 35° 30' 0" de latit. N., 110° 28' 30" de longit. O. Ch.-l. de département.

TSETSE s. f. (tsé-tsé). Entom. Espèce de mouche, qui habite l'intérieur de l'Afrique : La Tsetse n'a pas un vol incertain, comme la plupart des autres diptères. (L. Figueur.)

— *Encycl.* La tsetse est une mouche venimeuse d'Afrique, dont le volume ne dépasse guère celui de notre espèce commune; elle est d'une couleur brune et porte à l'abdomen plusieurs raies jaunes et transversales. Son nom scientifique est *glossina morsitans*. D'après quelques voyageurs, elle présente cette particularité remarquable d'être vivipare. Elle est le fléau de l'Afrique australe. Son habitat, que Livingston avait limité au Zambèze, doit être reculé, d'après le voyageur Burton, à plus de 70° au nord de ce fleuve. La tsetse a été, jusqu'à ce jour, un des grands obstacles aux voyages d'exploration. Ce n'est pas qu'elle soit précisément redoutable pour l'homme; sa pique n'offre pour lui aucun danger; elle est d'ailleurs moins douloureuse encore pour

l'Européen que celle du cousin, et l'Africain, dont la peau est comme tannée, ne la sent même pas; mais elle est mortelle pour la plupart des animaux domestiques, bœufs, chevaux, chiens, à l'exception toutefois des chèvres. La *tsétsé* habite surtout les buissons et les roseaux qui bordent les marais, et semble être confinée dans certaines localités spéciales, en dehors desquelles elle est à peu près inconnue, car elle n'émigre pas. Tout animal domestique piqué trois ou quatre fois par elle meurt bientôt s'il est gras et en bon état, dépérit lentement s'il est maigre. Elle tue l'animal probablement par un venin qu'elle inocule dans ses veines; elle l'attaque le plus souvent au ventre et dans l'intérieur des cuisses. Un bœuf piqué fait entendre, en mangeant, un bruit sourd intérieur; il a des vertiges, devient aveugle, puis succombe; sa graisse devient jaunâtre, molle et visqueuse; ses intestins s'enflent, et sa chair se putréfie très-vite.

TSOU-SSE, philosophe chinois, dont le véritable nom était *Yuan-hiam*, né vers 515 av. J.-C., mort vers 453. Il était petit-fils de Confucius, dont il fut un des principaux disciples. Après la mort de son illustre parent, il continua à s'instruire sous la direction de Tchong-seu, et, par la suite, il se retira au fond d'une campagne, dans une chaumière, où il cultiva en paix la sagesse. Tseu-sse est surtout connu par un ouvrage de philosophie pratique et morale, en trente-trois chapitres, le *Tchoung-Young*, ou *Invariable milieu*, livre dans lequel il place le bonheur et la vertu dans un état moyen également éloigné de tous les excès. M. Abel Rémusat en a donné une édition critique, texte chinois et mandchou, avec traduction latine et française, dans les *Notices et extraits des manuscrits* (t. X).

TSHINCA s. m. (tsain-ka). Bot. Nom du girolier royl, aux Moluques.

TSIAKÉLU s. m. (tsi-a-ké-lu). Bot. Espèce de grand figuier tinctorial du Malabar.

TSIAMPÀ, province du royaume d'Annam, au S. de la Cochinchine, par 10°18'-12°25' de latit. N., et 104°35'-106°35' de longit. E. Sol montagneux et habité par un peuple sauvage.

TSIAM-PANGAM s. m. (tsi-amm-pangam). Bot. Un des noms du bois de campêche, dans les colonies.

TSIBAZ, dieu des Wendes, esprit du mal, représenté avec une tête de chien, et le corps entouré de serpents.

TSI-CHU s. m. (tsi-chu). Bot. Arbre qui produit le vernis de la Chine.

TSIELA s. m. (tsi-é-la). Bot. Syn. de **TSIAKÉLU**.

TSIGANE s. et adj. V. BOHÉMIEN.

TSI-NAN, ville de Chine, ch.-l. de la province de Chan-toung; par 36°44' de latit. N. et 114°46' de longit. E.

TSIN-TCHÉOU, ville de Chine (Chan-toung), à 150 kilom. E. de Tsi-nan. Ch.-l. de département.

TSIO-TEI s. m. (tsi-o-téi). Bot. Espèce de myrte du Japon.

TSIOUAN-TCHÉOU, ville de Chine (Fou-kien), à 90 kilom. S.-O. de Fou-tcheou, près du détroit de Formose. Ch.-l. de département.

TSIOUEN-TCHÉOU-FOU ou **TCHINCHÉOU**, ville de Chine, ch.-l. du département de ce nom, dans la province de Fou-kien, sur un promontoire, à l'embouchure du Tsin-kiang, et au fond d'une baie magnifique, à 90 kilom. N. de T'-mou, par 24°56'12" de latit. N. et 116°31'10" de longit. E. Port excellent; marine anachronique très-nombreuse et très-entreprenante; principal marché des sucres; commerce d'opium et de cotonnades américaines.

TSITSISI s. m. (tsi-tsi-i). Mamm. Espèce d'écureuil qui habite Madagascar.

TSJANA s. m. (tja-na). Bot. Syn. de **COS-TUS**, genre de cannaçées.

TSJAVONI s. m. (tja-vo-ni). Bot. Nom que les Malais donnent au calamus à cravaches, plante qui habite les îles de la Sonde, les Moluques et les Philippines.

TSONG-MING, île de Chine, province de Kiang-sou, à l'embouchure du Yang-tseu-kiang dans la mer de Chine. Elle a 52 kilom. de longueur sur 14 de largeur. Cette île, arrosée par de nombreux canaux, produit du blé, du riz, de l'orge, du coton, etc. On y élève des buffles et des porcs et on y exploite une mine de sel gemme dont les produits sont très-importants. L'île, extrêmement peuplée, renferme un nombre considérable d'agglomérations d'habitants.

TSOUNG-LING, nom donné par les Chinois à la partie O. des monts Kouen-loun. Elle s'étend depuis le 69° degré jusqu'au 80° degré de longit. O., entre le Turkestan chinois et le Tibet, au S. de Yarkand et de Khotan, et se rattache, à l'O., au Belour-Dagh. Sa longueur est d'environ 1,000 kilom.; ses sommets élevés sont couverts de neiges éternelles.

TSOU-SIMA, île et province du Japon, dans le détroit de Corée; par 34°35' de latit. N. et 129°130' de longit. E.; 80 kilom. de long. Ch.-l. Fat-chou. Un bras de mer la divise en

deux parties à peu près égales et qu'on a nommées Tsou-sima du Nord et Tsou-sima du Sud; ce détroit, large à l'occident, mais resserré et non navigable de l'autre côté, forme un golfe magnifique au fond duquel a été bâtie la ville de Fat-chou. Elle compte quelques milliers d'habitants et sert de point de transit aux relations commerciales que le Japon entretient avec la Corée.

TSOU-YONG, ville de Chine, province et à 112 kilom. O. de Yun-nan. Ch.-l. de département.

TSTCHI s. m. (tchi). Art culin. Nom du pot-au-feu russe, qui se prépare avec de la poitrine de mouton, des choux, du fenouil, des oignons, des carottes et des pruneaux, auxquels on ajoute de l'orge perlé et de la semoule.

TSUN-HOA, ville de Chine (Tché-li), à 155 kilom. E.-N.-E. de Pékin. Près de là sont les sépultures de la famille impériale aujourd'hui régnante.

TSUTJEC CRAWAN s. m. (tsutt-jék-krawan). Ornith. Espèce de grive qui habite l'île de Ceylan.

TU, TOI, TE pron. pers. sing. de la 2^e pers. (tu, toi, te — lat. *tu, te*). Ces mots ne sont pas susceptibles d'une véritable définition, puisqu'ils n'ont pas de synonyme qui puisse les traduire. Il nous suffira donc d'en indiquer l'emploi.

— *Tu*, véritable nominatif, est toujours sujet. Il précède le verbe et n'en peut être séparé que par un pronom personnel. Toutefois, si la phrase est interrogative ou exclamative, il se place après le verbe : *Tu peux partir. Qu'en feras-tu?*

Tu te tais maintenant et gardes le silence.

CORNEILLE.

Tu régnais encore, si tu l'avais voulu.

C. DELAVIGNE.

— *Toi* peut être employé comme sujet d'un verbe sous-entendu : *Qui l'a voulu?* — *Toi* (toi l'a voulu). *Toi, me trahir!* *Oh! mon ami, je déteste qu'on trouve dans les quatre cantons un homme plus amoureux que toi* (que toi es amoureux). (J.-J. Rouss.) Il peut encore redoubler le sujet : *Toi, tu oserais!* *Comment feras-tu, toi qui...* Il sert encore de sujet quand le pronom de la deuxième personne concourt à l'action avec un nom ou un autre pronom : *Toi et ta sœur vous serez bien reçus.* Il est encore sujet quand l'action est fortement affirmée de la seconde personne : *Comment as-tu perdu le goût de ces plaisirs que toi seule étais capable de sentir et de rendre?* (J.-J. Rouss.) Il est attribut quand le sujet du verbe est le pronom *ce* : *C'est toi qui réponds pour lui.*

Hippolyte, grands dieux! — C'est toi qui l'as nommé.

RACINE.

Il est complément direct d'un verbe sous-entendu : *Qui appelle-tu?* — *Toi.* Il redouble le complément direct : *Te trahir, toi?* Il est complément direct avec un nom ou un autre pronom personnel : *On a nommé toi et ton père.* Il est complément réel ou apparent des verbes pronominaux, réfléchis ou non, à l'impératif seulement : *Tais-toi. Couche-toi. Couvre-toi bien.* Il est complément indirect dans le même cas : *Fais-toi des amis.* Il est complément d'une préposition : *Nous parlions de toi. C'est à toi que j'en veux. C'est pour toi ce que j'en ai fait. Je ne partirai pas sans toi.*

Je fais sur toi pleuvoir une grêle de coups.

MOLIÈRE.

Il suit immédiatement le verbe dont il est régime, à moins que le verbe ne soit à l'infinitif et précédé du verbe faire ou du verbe laisser : *Rends-toi justice. Lais-toi payer.* Il s'écrit *t'* devant *en* et *ou* en entier après les mêmes particules : *Laisse-t'en donner. Jette-t'y, ou moins bien : Laisse-en-toi donner, jette-t-y-toi.*

Te s'emploie comme complément direct et se place devant le verbe : *Je te remercie.* Il s'écrit *t'* devant une voyelle : *J'excuse ton audace et consens à l'entendre.*

VOLTAIRE.

Il s'emploie comme complément indirect et signifie *à toi*, toujours placé devant le verbe : *Je te donne tout ce que tu voudras. Tu montrerais-tu les objets tels qu'ils sont?* (J.-J. Rouss.)

Lorsque le verbe qui a *te* pour complément est à l'infinitif, s'il est précédé d'un autre verbe, le pronom *te* peut être placé avant les deux verbes. Toutefois, cette transposition reste facultative et n'a plus lieu que devant les temps simples :

Salut, je te viens voir pour la dernière fois.

RACINE.

On ne dit plus *je te serais venu voir*, mais *je serais venu te voir*. Il se place toujours devant le régime direct quand ce régime direct est un pronom placé avant le verbe : *Je te le laisse.* Il *te* régime direct ou indirect doit se répéter devant chaque verbe :

On l'honore dans Rome, on te courtise, on t'aime.

CORNEILLE.

On ne dit pas : *Je t'aime, honore et estime.*

— Fam. *Être à tu et à toi avec quelqu'un*, En être avec lui aux termes d'une intime familiarité; en être au tutoiement.

— *Tu* s. m. Action de dire *tu* à quelqu'un,

de le tutoyer : *Combien de passion dans un **tu** égaré!* (Balz.)

— Rem. *Tu, te, toi* ne s'emploient qu'en parlant à une personne avec qui l'on est familier. Leur emploi est cependant autorisé dans le style élevé et dans la poésie :

Sieds-toi; je n'ai pas dit encor ce que je veux.

CORNEILLE.

Tu seras satisfaite,

Je te le vais montrer l'un et l'autre à la fois.

RACINE.

Tu n'auras pas ma rose. Tu n'auras pas ma rose, c'est ce que disent tous les débutants dans la vie. *Tu n'auras pas ma rose*, murmure l'homme politique qui s'est juré d'être incorruptible et de demeurer

Debout sur son fauteuil et dans sa volonté.

Mais les avances des adversaires, et les passions, et les intérêts, et le soin de l'avenir entament petit à petit cette fleur d'inflexibilité. *Tu n'auras pas ma rose*, chante l'artiste amoureux du beau idéal et qui refuse toute concession au goût du vulgaire. Et la faim vient fléchir cette inébranlable conviction! *Tu n'auras pas ma rose*, fredonnaient les bergères de jadis; nos Galatées actuelles répètent le même refrain. Mais, en y mettant le prix... roses et marguerites s'effeuillent le plus facilement du monde!

Andantino.

1^{er} COUPLET. Pré - te - moi, ma ber-

- ge - re, Di - sait un jour Lu-

- bin, Cet - te fleur prin - ta-

- nié - re Qui bril - le sur ton

sein. A tes vœux je m'op-

- po - se, Je m'en re - pen - ti-

- rais! Tu n'au - ras pas ma

ro - se, Tu n'au - ras pas ma

ro - se, Tu n'au - ras pas ma

Car tu la fé - tri - rais,

Car tu la fé - tri - rais!

Tu n'au - ras pas ma ro - se,

Tu n'au - ras pas ma ro - se,

Car tu la fé - tri - rais,

Car tu la fé - tri - rais!

Tu n'au - ras pas ma ro - se,

Tu n'au - ras pas ma ro - se,

Car tu la fé - tri - rais,

Car tu la fé - tri - rais!

Tu n'au - ras pas ma ro - se,

Tu n'au - ras pas ma ro - se,

Car tu la fé - tri - rais,

Car tu la fé - tri - rais!

Tu n'au - ras pas ma ro - se,

Tu n'au - ras pas ma ro - se,

Car tu la fé - tri - rais,

Car tu la fé - tri - rais!

Tu n'au - ras pas ma ro - se,

Tu n'au - ras pas ma ro - se,

Car tu la fé - tri - rais,

Car tu la fé - tri - rais!

Tu n'au - ras pas ma ro - se,

Tu n'au - ras pas ma ro - se,

Car tu la fé - tri - rais,

Car tu la fé - tri - rais!

Tu n'au - ras pas ma ro - se,

Tu n'au - ras pas ma ro - se,

Car tu la fé - tri - rais,

Car tu la fé - tri - rais!

DEUXIÈME COUPLET.

Cette fleur qui m'est chère,
Je veux la conserver,
Me venant de ma mère,
Je veux la bien garder!
A tes vœux je m'oppose, etc.

TROISIÈME COUPLET.

La bergère charmante
Fuit le berger trompeur;
Et puis, au loin, lui chante
Avec un ton moqueur :
A tes vœux, etc.

QUATRIÈME COUPLET.

Mais la pauvre fillette
S'égarant dans le bois,
De Lubin qui la guette
Ecoute trop la voix.
En vain elle s'oppose
Aux transports du berger!
Elle perdit la rose,
Hélas, sans y songer!

Tu l'as voulu! opérette, musique de M. Samuel David, paroles de MM. Emile Abraham et Jules Prevel; représentée aux Bouffes-Parisiens le 12 septembre 1869. Le sujet est la mésaventure d'un Georges Dandin quelconque. Une musique facilement écrite a donné quelque intérêt à cette bluette. Jouée par Laujallais, Edouard Georges, Debeer et Mlle Bonelli.

TU, TUE (tu, tù) part. passé du v. *Se taire*.

TUABBA s. m. (tu-a-ba — nom hottent.). Mamm. Nom vulgaire du rhinocéros, au Cap de Bonne-Espérance.

TUABLE adj. (tu-a-ble — rad. *tuer*). Qui peut être tué. *Qui est mort n'est pas TUABLE.* Il mérite d'être tué : *On est TUABLE après un pareil méfait. Si les jansénistes faisaient tort à la société, ils seraient TUABLES sans difficulté.* (Pasc.)

— Qu'il convient de *tuer*, qui est dans les conditions pour être tué avantagusement : *Ce cochon ne tardera pas à être TUABLE.*

TUAGE s. m. (tu-a-je — rad. *tuer*). Action de tuer, en parlant d'un animal de boucherie : *Le TUAGE d'un bœuf a ses dangers.* Il Prix que l'on donne pour faire tuer un animal de boucherie : *Il faut aussi compter le TUAGE.*

TUAIRE (François), peintre français, né à Aix (Provence) en 1794, mort en 1823. Sa famille favorisa le développement de ses facultés artistiques en l'envoyant étudier la peinture à Paris sous la direction de Prud'hon. Tuair fit de rapides progrès; il devint un peintre distingué. Une excessive ardeur pour le travail ruina sa santé et amena sa fin prématurée. On cite parmi ses meilleures productions *Vénus et les Amours*, tableau qu'acheta l'impératrice Joséphine, et *Psyché en prison, condamnée à séparer des grains de blé et secourue par l'Amour*, tableau plein d'expression qui se trouve au château de Fontainebleau.

TUAL s. m. (tu-al). Bot. Liqueur sucrée qui découle des incisions faites à la tige des sagoutiers ou palmiers des Moluques.

TUAL (Valérie-Marie-Claudine), actrice française, née vers 1841. Élève du Conservatoire, elle suivit la classe de Moreau-Sainti et obtint en 1857 le second accessit d'opéra-comique. Elle débuta au mois de mars 1860, à l'Opéra-Comique, par le rôle de Zerline de *Fra Diavolo*. Elle créa ensuite Clairette du *Jardinier galant* (1861), la comtesse de Kérouec de *Marianne*, la Camargo des *Recruteurs*, la soubrette fûtée de *Jocisse* (1869), madame Tom Krick du *Joillier de Saint-James*; puis elle se fit vivement applaudir dans la princesse de la *Fiancée du roi de Garbe*, de Scribe et d'Auber (1864); dans *Castila de Lara*, de Cormon, Carré et Maillard; dans *Floride du Trésor de Pierrot*, de Trianon et Eugène Gautier; dans le page éveillé du *Saphir*, de Leuven et Félicien David (1865). Devenue la pensionnaire de M. Carvalho, elle interpréta avec non moins de réussite *Papageno de la Flûte enchantée*; *Suzette des Dragées de Suzette*, de Barbier et d'Hector Salomon, et *Martha du Sorcier*, paroles et musique de Mme Anaïs Marcelli (1866). Quand le Théâtre-Lyrique ferma en 1869, elle fit sa rentrée à l'Opéra-Comique par les rôles de Colombine de *Bonsoir, monsieur Pantalon*; Julie des *Rendez-vous bourgeois*, et Fanny de la *Dame blanche*. Elle créa en dernier lieu Emma de *Vert-Vert*, de Meilhac, Nuitter et Offenbach (1869).

TUAM, ville d'Irlande, comté et à 31 kilom. N.-N.-E. de Galway; 5,500 hab. Archevêché catholique; collège catholique de Saint-Jarlah; évêché anglican. On y remarque la place du Mail, celle du Marché, la cathédrale, le palais archiepiscopal et le séminaire diocésain. Fabriques de toiles, brasseries, tanneries, moulins à farine.

TUAMOTU ou **ILES BASSES**, groupe d'îles de l'archipel de Taïti ou de la Société (Polynésie). Ces terres ou plutôt ces récifs forment de longs plateaux madréporiques de 400 à 500 mètres de largeur, entourant un lac intérieur. L'archipel Tuamotu, jadis l'effroi des navigateurs, commence à être bien connu. Les récifs sont accores du côté du large et permettent aux navires d'en passer à petite distance. Ils présentent des ouvertures qui donnent entrées dans le lac, où l'on trouve de bons mouillages près des bords intérieurs. Déjà l'huile de coco, exploitée grossièrement par les naturels, donne lieu à un commerce d'échanges assez important avec Papeïti. C'est dans les lagons formés

par ces îles que se fait la pêche des nacres, de ces grosses hutres dans lesquelles s'élaborent les perles. Les indigènes vivent sous les lois du protectorat français.

TUANT, ANTE adj. (tu-an, ante — rad. *tuer*). Qui excède, qui fatigue à l'excès : *C'est un métier tuant que cet excès de cérémonies et de civilités*. (Mme de Sév.) « Ennuyeux, et comme on dit encore, assommant : *Cet homme est tuant avec ses citations*. »

Leur tuante amitié de tout côté m'arrête.

Molière.

TUA RES AGITUR (*Il s'agit de toi*). Commencement d'un vers d'Horace (*Épîtres*, liv. 1^{er}, ép. xviii, vers 80).

Nam tua res agitur, paries quum proximus ardet.

« Ton intérêt est en jeu quand la maison du voisin brûle. »

A l'époque des disputes entre les réalistes et les nominalistes, on rapporte qu'Abailard, appelé pour cause d'hérésie devant le concile de Sens, ayant aperçu parmi ses juges Gilbert de La Porrée, l'apostropha par ce vers d'Horace :

Nam tua res agitur, paries quum proximus ardet;

prophétie qui ne devait pas tarder à s'accomplir; car, quelques années plus tard, Gilbert, accusé d'hérésie à son tour, était appelé devant le concile de Paris.

« L'orateur se fera écouter avec attention et bienveillance, s'il montre que l'intérêt commun est blessé, que l'humanité est outragée dans l'action dont il demande justice; car ce n'est que par là que l'intérêt particulier est touchant pour les autres hommes :

Nam tua res agitur, paries quum proximus ardet. »

VICTOR LEClerc.

« Lisez cette histoire, m'avez-vous dit, et vous m'en direz de bonnes nouvelles; vous verrez comment la littérature contemporaine est traitée; vous allez apprendre toutes les déceptions et tous les crimes de cette vie littéraire que vous aimez tant. Lisez donc, ceci vous regarde, *tua res agitur*. »

J. JANIN.

TU-AUTEM s. m. (tu-o-tém — mots lat. qui signif. *mais toi*). Cette locution paraît empruntée aux leçons du bréviaire qui se terminent par les mots : *Tu autem, Domine, miserere mei*. Fam. Nœud de l'affaire, difficulté, inconvénient : *C'est là le tu-AUTEM. Voilà le tu-AUTEM. Il y a le tu-AUTEM.*

— *Entendre le tu-autem*. Saisir vivement et promptement le vrai côté d'une question, d'une affaire.

TUBA s. m. (tu-ba — mot lat. qui signif. *trompette*). Moll. Genre de mollusques gastéropodes, de la famille des trochodites.

TUBACÉ, ÉE adj. (tu-ba-sé — rad. *tube*). En forme de tube.

TUBA CORVA s. f. (tu-ba-kor-va). Mus. Trompe d'un registre peu étendu, mais de beaucoup d'éclat dans le son.

TUBAGE s. m. (tu-ba-je — rad. *tuber*). Opération qui consiste à revêtir de tubes un trou creusé en terre : *Ce fâcheux dénoûment tient à la mauvaise qualité de la tôle qui servit à M. Knd pour former le tubage du fond du puits*. (L. Figuier.)

— *Encycl.* Dans l'opération du sondage, l'opération du *tubage* consiste dans l'enfoncement de tubes de retenue à travers les bancs ébouleux. On se servait anciennement pour tuber de coffres carrés en bois, armés par le bas d'un sabot en fer tranchant que l'on enfonçait dans le terrain avec le mouton d'une sonnette, à la manière des pieux. Aujourd'hui, on emploie à peu près exclusivement des tubes circulaires en tôle, dont le diamètre extérieur est un peu plus petit que celui du trou et qu'on enfonce généralement en tournant; néanmoins, on leur donne assez d'épaisseur pour que l'on puisse au besoin frapper quelques coups de mouton sur leur tête sans les écraser. Ces tubes sont confectionnés avec des feuilles de tôle d'une longueur de 2 à 3 mètres; la longueur du recouvrement est de 0m,04 à 0m,05, et cette double est clouée avec des rivets en fer, dont les têtes sont arrondies et aplaties en goutte de suif intérieurement et extérieurement. Ces tuyaux sont assemblés au moyen d'un manchon en tôle : on commence par placer le tube inférieur portant le manchon dans une position verticale au-dessous de l'engin; on laisse descendre le tuyau supérieur dans le manchon, et on le tourne de façon que les trous du tuyau correspondent à ceux du manchon. Dans les *tubages* définitifs, on peut employer avec avantage les tuyaux en fer galvanisé, en zinc, en cuivre ou en bois; on emploie aussi quelquefois des tuyaux en fonte vissés les uns sur les autres. On doit sans retard commencer le *tubage*, dès qu'on arrive à des terrains menaçant de s'écrouler; il convient même de commencer sans attendre cette circonstance. En faisant la descente des colonnes, il faut s'assurer que les tubes sont alignés, en les faisant passer entre les guides. Souvent on est obligé d'employer la pression, la rotation, le choc. Quand on se sert de ce dernier moyen, on coiffe le tube d'un chapeau en bois, qui reçoit le choc du mouton; dans le cas où les obstacles viennent

des aspérités ou des cailloux, on descend un outil élargisseur, qui agrandit le diamètre du trou.

TUBAIRE s. f. (tu-bè-re — du lat. *tuba*, trompette). Infus. Genre d'infusoires, du groupe des vorticelliens. « On dit aussi *TUBAIRE*. »

— adj. Anat. Relatif aux trompes de Fallope. « Qui se rapporte aux tubes des bronches. »

— Pathol. *Souffle tubaire*, Bruit respiratoire qui se produit dans les bronches quand le poumon est engorgé ou comprimé par un épanchement.

— Obstét. *Grossesse tubaire*, Développement d'un fœtus dans la trompe utérine.

TUBALCAÏN ou **TUBAL-CAÏN**, fils de Lamech, né vers 2975 av. J.-C. D'après la Bible, ce fut lui qui imagina de forger le fer et les métaux. « Il se servit du marteau, dit la Genèse, et fabriqua toute sorte d'objets en fer et en airain. » Il existe une curieuse ressemblance entre Tubalcaïn et le Vulcain des Grecs sous le double rapport du nom et des fonctions.

TUBARIE s. f. (tu-ba-ri). Infus. Syn. de *TUBAIRE*.

TUBASTRÉE s. f. (tu-ba-stré — de *tube* et de *astree*). Polyp. Syn. de *CARYOPHYLLIE*, genre de polypiers.

TUBE s. m. (tu-be — du latin *tubus*, qui se rattache sans doute à la racine sanscrite *tu*, croître, enfler, d'où le sanscrit *tavas*, *taivisha*, *tuvi*, fort, le zend *tau*, pouvoir, le grec *taus*, grand, fort, le latin *tuber*, bosse, *tumor*, tumeur, *tumeo*, j'enfle). Tuyau cylindrique : *Un tube de verre. Un tube de plomb. Le tube d'une lunette. Le tube d'un baromètre.*

— Poét. Fusil ou arme analogue, comme carabine, mousquet, etc.

Le chasseur prend un tube, image du tonnerre.

DELLILLE.

Un plomb dans un long tube entassé par des sots, Peut casser quelquefois la tête d'un héros.

VOITAIN.

— Anat. Canal ou conduit naturel : *Le tube digestif. Parmi les organes que l'anatomiste découvre dans le corps des animaux, se trouve le tube intestinal*. (Buff.) Chez le mouton, le tube intestinal a vingt-huit fois la longueur du corps. (J. Macé.)

— Chir. *Tube laryngien*. Sorte de sonde que l'on introduit par la bouche ou les cavités nasales dans le larynx d'un asphyxié et dans lequel on insuffle de l'air afin de rétablir la respiration.

— Phys. *Tube capillaire*, Tube dont le diamètre intérieur est excessivement petit, ce qui l'a fait comparer à l'épaisseur d'un cheveu. « *Tube acoustique*. Nom donné à des sortes de porte-voix qu'on place dans l'intérieur d'un appartement, pour modifier ses propriétés acoustiques. » *Tube électrique*, Tube de verre auquel on communique la propriété électrique par le frottement. « *Tube étincelant*, Tube en verre dont la surface extérieure est recouverte de petits losanges métalliques, et qui sert aux expériences sur les électricités latentes. » *Tube de Torricelli*, Tube simplement renversé, que Pascal a transformé en baromètre. « *Tube de Mariotte*, Grand tube recourbé, à branches inégales, dont on a fermé la plus courte.

— Chim. *Tube de sûreté*, Tube droit ou courbe qui s'adapte à un appareil pour empêcher le passage d'un liquide d'un vase dans un autre, lorsque la pression exercée sur ce liquide n'est plus la même. « *Tube en U*, Tube à deux branches égales, affectant la forme d'un U. « *Tube en S*, Tube dont la forme présente quelques ressemblances avec la majuscule S. « *Tube de Welter*, Tube à boule, Tube en S qui présente une boule dans sa courbure moyenne.

— Hydraul. *Tube de Pitot* ou de Darcy, Instrument qui sert à mesurer le débit des cours d'eau.

— Bot. Partie inférieure et tubuleuse des calices gamosépales ou des corolles gamopétales. « Nom donné par les auteurs anciens au style des fleurs, et par les modernes aux vaisseaux des plantes. » Nom donné aux petits tuyaux parallèles que l'on remarque à la surface inférieure du chapeau de certains champignons.

— Min. *Tube perforateur*, Tube creux qu'un mécanisme particulier fait tourner et avancer en même temps dans la roche qu'on veut percer.

— Syn. *Tube, tuyau*. *Tube* est un terme scientifique; c'est celui dont se servent les physiciens, les chimistes, etc. *Tuyau* appartient au langage ordinaire et sert à désigner tout objet cylindrique et creux en dedans, dont on fait un usage habituel dans le ménage et dans les travaux journaliers. On peut dire encore que, dans le *tuyau*, on considère toujours l'objet matériel et son utilité pratique, tandis que dans le *tube* on considère surtout la forme et les propriétés résultant de cette forme même.

— *Encycl. Techn.* Dans la construction mécanique et la chaudronnerie, on donne le nom de *tubes* aux tuyaux d'un petit diamètre et d'une faible épaisseur. Cette appellation s'applique spécialement aux tuyaux en cuivre; quelquefois on l'emploie pour dé-

signer les petits tuyaux en fer ou en bronze quand leurs dimensions les font rentrer dans la catégorie des *tubes*. Les *tubes* jouent un grand rôle dans la construction des chaudières dites tubulaires, employées comme appareils de vaporisation dans les locomotives, les machines marines et certaines machines fixes. Ils ont pour but d'augmenter la surface de chauffe, et ils sont l'intermédiaire entre la boîte à feu et la boîte à fumée; tantôt ils sont entourés d'eau, tantôt ils en sont remplis; dans le premier cas, la flamme, la fumée et les gaz chauds circulent dans leur intérieur; dans le second cas, ils en sont enveloppés. Les chaudières dans lesquelles on les applique sont dites à *tubes* horizontaux, inclinés et verticaux, ou encore, suivant le cas, à grands *tubes*, à petits *tubes*. L'application des *tubes* aux chaudières des locomotives est due à M. Séguin aîné, qui, en 1828, après de nombreuses observations et expériences sur les moyens propres à augmenter la puissance de vaporisation de ces machines, et par suite leur vitesse, imagina de remplacer le bouilleur intérieur, que l'on employait alors, par un grand nombre de *tubes* de petit diamètre et d'une faible épaisseur. Cet ingénieur distingué, auquel on doit pour ainsi dire le développement des chemins de fer, par les progrès qu'il fit faire à la construction des locomotives, augmenta ainsi dans une proportion considérable la surface de contact des gaz chauds, produits par la combustion, avec l'eau qui devait être réduite en vapeur. Les *tubes* à air chaud ou à fumée étaient dans l'origine en cuivre rouge; ils se détruisaient rapidement par le frottement des particules de coke entraînées par le tirage; aussi a-t-on substitué le laiton au cuivre dans leur fabrication. On en a construit aussi en fer, mais on les a abandonnés à cause de la rapidité avec laquelle ils s'oxydaient et de la perte de calorique qui résultait de leur emploi, le fer étant moins bon conducteur que le cuivre. Les *tubes* sont des cylindres généralement en planches de laiton de 0m,002, à 0m,0025 contournées et fermées à la soudure forte. En principe, leur diamètre doit être aussi petit que possible, pour que la surface de chauffe qu'ils produisent ait le plus grand développement possible, leur nombre variant inversement à leur diamètre; mais, dans la pratique, des *tubes* trop étroits gêneraient le tirage et seraient facilement obstrués, quand la fumée passe à leur intérieur, par les petits fragments de coke, par la cendre et par le mâchefer que la rapidité du courant de gaz chaud entraîne. Leur diamètre extérieur varie dans les locomotives de 0m,04 à 0m,050, et dans les chaudières marines de 0m,07 à 0m,08. Les *tubes* sont fixés dans la boîte à feu et dans la boîte à fumée au moyen de bagues ou viroles en acier, cylindriques à l'intérieur, légèrement coniques à l'extérieur et amincies au bout qui pénètre dans le *tube*; leur épaisseur n'excède pas 0m,002. L'espacement des *tubes* de l'un à l'autre est une condition très-essentielle au point de vue de la vaporisation, afin de faciliter le dégagement des bulles de vapeur et leur ascension dans le coffre à vapeur. Cet espacement est de 0m,013 au minimum dans les locomotives; dans les chaudières marines on ne descend jamais au-dessous de 0m,02, et on l'augmente toutes les fois que l'emplacement le permet, afin de donner plus de solidité aux plaques tubulaires. Les *tubes* sont disposés par rangées, en forme de quinconce; quand ils sont très-longs, on les supporte dans leur milieu par une feuille de tôle attachée au corps de la chaudière, et percée de trous correspondant à ceux des plaques tubulaires.

— *Fabrication des tubes en laiton*. Pour fabriquer les *tubes*, on prend une feuille de tôle de laiton suffisamment épaisse, que l'on découpe en bandes dont la longueur est égale à celle du *tube* et la largeur égale à la circonférence augmentée de 0m,0010 à 0m,0015 suivant le diamètre. Ces bandes sont ensuite chauffées sur toute leur longueur selon deux arêtes longitudinales opposées, soit isolément à la lime, soit simultanément à la machine. Lorsque cette opération est terminée, on soumet les *tubes* à l'abatage à levier pour les courber. L'abatage se compose de deux surfaces, dont l'une essentiellement ronde, située au-dessus, et d'un diamètre inférieur à celui du *tube* à courber; ces surfaces sont très-rapprochées l'une de l'autre, mais permettent cependant que l'on puisse introduire entre elles la feuille de laiton préalablement courbée, au moyen d'un balancier, dans un mandrin en fonte. Derrière la surface ronde sont plusieurs leviers qui, en s'abaissant sur la portion de feuille restée libre, la courbent et lui donnent une section en fer à cheval dont les bouts sont très-rapprochés. Ainsi préparés, les *tubes* sont mis au rond au moyen du marteau sur des mandrins cylindriques en fer; les arêtes chanfreinées sont superposées de manière que les surfaces intérieures et extérieures se continuent. Le soudage s'effectue ensuite de la manière suivante : On prend une petite gouttière demi-ronde, de 0m,0015 de diamètre environ, et de la longueur du *tube* à souder; on la remplit rase, au moyen d'une petite cuiller, de soudure forte préalablement baignée dans l'eau. Ceci fait, on recouvre cette couche de soudure d'une couche de borax en poudre assez

épaisse pour la cacher complètement; puis on introduit la gouttière dans le *tube*, en ayant soin de placer les arêtes de joint à la partie inférieure; quand la gouttière est introduite, on la retourne, et ce qu'elle contenait se dépose sur les faces à réunir, le borax en dessous et la soudure en dessus. On porte alors le *tube* sur un feu de forge ordinaire à vent modéré, et on le fait avancer graduellement, en observant avec soin ce qui se passe à l'intérieur et à l'extérieur; à l'intérieur, parce que, quand la soudure fond, une portion du zinc se volatilise et brûle avec une flamme verte que lui communique la présence du cuivre; à l'extérieur, parce que, quand la soudure passe trop, il se forme des gouttelettes qu'il faut faire tomber, si l'on tient à obtenir un travail propre. Lorsque les *tubes* sont soudés, on fait disparaître à la lime toutes les bavures de la soudure et on les passe au banc à tirer, qui n'est autre chose qu'une longue table munie d'une grosse filière appelée virole, dans laquelle on étire les *tubes* pour les arrondir seulement.

— Hydraul. *Tube de Pitot*. Les moyens employés pour jauger le débit des rivières ont été pendant fort longtemps très-impairfaits. Si l'on excepte le cas des sources pour lesquelles l'établissement d'un déversoir de superficie est toujours possible, et dans lesquelles on mesure le débit par la hauteur de la lame déversée, on a réduit le problème du jaugeage à la recherche d'une vitesse: Il suffit, en effet, de déterminer pour une section donnée et connue du cours d'eau la vitesse moyenne des filets liquides, et on aura le débit en multipliant la section par cette vitesse.

Les flotteurs et le moulinet de Woltmann ne donnent que des résultats peu exacts; le meilleur instrument de jaugeage est dans ce cas le tube de Darcy, qui est une perfectionnement du tube de Pitot.

Considérons la surface d'un courant; tous les filets liquides sont animés parallèlement à une même direction d'une vitesse *v*. Supposons qu'on enfonce dans le liquide un *tube* ouvert aux deux bouts; l'eau s'élèvera dans ce *tube* jusqu'à un certain niveau, qui serait le même que le niveau général si la vitesse du liquide était nulle. Mais, en vertu de cette vitesse, il se produira une perte de charge dans les environs de la bouche inférieure du *tube*, dont la présence produit une perturbation dans l'écoulement des filets; cette perte de charge se traduira par une diminution de pression, et cette diminution de pression sera rendue visible par un abaissement de la colonne liquide à l'intérieur du *tube*. Cet abaissement est fonction de la vitesse et est proportionnel à la hauteur $\frac{v^2}{2g}$ due à cette vitesse.

Si, au lieu de laisser le *tube* droit, on le recourbe en sens contraire du courant, les filets liquides tendent à pénétrer dans ce *tube*, et lorsque l'équilibre est établi, la colonne d'eau intérieure doit faire équilibre à la colonne extérieure augmentée d'une hauteur proportionnelle à celle qui est due à la vitesse des filets et qui correspond à une force capable de faire dévier les filets liquides. Aussi constate-t-on dans ce cas que la colonne liquide du *tube* est plus élevée que le niveau général du cours d'eau.

Pitot a le premier fait cette expérience pour en déduire la mesure de la vitesse *v*. Il admettait que, dans le dernier cas, la surélévation de la colonne du *tube* était précisément égale à la hauteur due à la vitesse $\frac{v^2}{2g}$. Cette conclusion était erronée. Désignons, en effet, par *a* l'abaissement de la colonne dans le *tube* droit, par *e* l'élévation dans le *tube* recourbé à contre-courant; dans ce dernier *tube*, la surélévation résulte à la fois de l'action du courant qui se produisait sur le *tube* droit et de l'action des filets qui tendent à entrer dans le *tube*. On a donc, en réalité,

$$e = \frac{v^2}{2g} - a.$$

Si l'on tient compte de ce que *a* est proportionnel à $\frac{v^2}{2g}$, on pourra écrire

$$me = \frac{v^2}{2g},$$

et il restera à déterminer la valeur du coefficient de correction *m*.

Pitot remarque encore que, si l'on dirige le *tube* recourbé dans le sens du courant, il y a un abaissement de la colonne liquide à l'intérieur; ceci était à prévoir, car il n'y a plus de filets tendant à entrer dans le *tube*. Soit *a'* l'abaissement correspondant au-dessous du niveau extérieur, nous posons

$$m'a' = \frac{v^2}{2g},$$

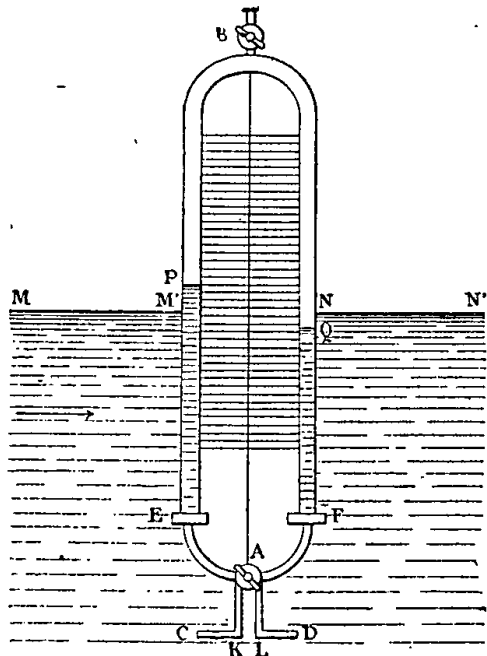
m' étant un nouveau coefficient à déterminer.

Le tube que Pitot employait était terminé par un entonnoir, ce qui rendait plus grande l'action des filets tendant à entrer dans le *tube*; mais à cause des variations de vitesse de ces filets successifs, cela amenait une série d'oscillations de la colonne, très-génantes pour la lecture, et la moyenne à laquelle il

convenait de s'arrêter donnait une moyenne des vitesses des divers filets rencontrés par la bouche inférieure du tube.

Darcy a repris ce procédé de jaugeage et

l'a rendu précis et commode en perfectionnant l'instrument de Pitot. L'appareil actuel se compose d'un tube de verre recourbé en siphon à branches égales EBF. Ce tube



se termine par deux garnitures en cuivre qui se prolongent par deux tubes en cuivre EAKC, FALD, d'un très-petit diamètre; ces tubes peuvent être fermés par un robinet A. Entre les branches verticales est fixée une double échelle graduée. Enfin, à la partie supérieure, un petit tube à robinet B permet à l'observateur d'exercer une aspiration dans les deux branches du tube.

On plonge l'appareil dans l'eau, en l'orientant dans le sens du courant; l'un des petits tubes, C, par exemple, est à contre-courant; l'autre, D, est dirigé en sens contraire. On maintient l'appareil verticalement et on le fixe par l'intermédiaire d'une vis à une tige enfoncée dans le lit du cours d'eau. On ouvre alors les robinets A et B; l'eau monte à la fois dans les deux tubes, à un niveau P plus élevé que le niveau extérieur dans le tube C, à un niveau moins élevé Q dans le tube D, et on a simultanément

$$\frac{v^2}{2g} = m \times M'P = m' \times NQ,$$

ou, ce qui est la même chose,

$$\left(\frac{1}{m} + \frac{1}{m'}\right) \frac{v^2}{2g} = M'P + NQ.$$

Si l'on a déterminé pour l'appareil employé la valeur $\frac{1}{K}$ du coefficient $\frac{1}{m} + \frac{1}{m'}$, et la valeur H de la somme $M'P + NQ$, on aura v par l'équation,

$$v = \sqrt{2gKH}.$$

On parvient à mesurer commodément H en élevant les deux colonnes d'une même quantité par la diminution de pression obtenue dans le tube, en aspirant l'air par le tube B; l'eau s'élèvera davantage dans les deux tubes, mais la différence de hauteur restera la même pour les deux colonnes.

Les tubes de cuivre C et D ont été pris d'un très-faible diamètre, pour qu'on puisse obtenir la mesure de la vitesse correspondant à un seul filet, et non une vitesse moyenne mal définie. Le peu d'épaisseur de la partie basse de l'appareil, a, du reste, pour effet de diminuer la perturbation que la présence du tube occasionne au sein du liquide.

Le coefficient $\frac{1}{K}$ doit être déterminé par des expériences préalables pour chaque instrument. MM. Darcy et Bazin ont indiqué les trois méthodes suivantes, qu'ils ont employées pour leurs propres appareils: 1° comparer les résultats obtenus au moyen du tube pour les filets superficiels avec les résultats donnés par des flotteurs; 2° faire mouvoir l'instrument le long d'une barque dans une eau tranquille, avec une vitesse connue v; 3° enfin, calculer le débit en déterminant au moyen du tube la vitesse en plusieurs points d'une section, et comparer au débit réel autrement déterminé. La moyenne des expériences a donné pour l'instrument employé la valeur K = 1.

Le tube de Darcy est presque exclusivement employé pour le jaugeage des rivières; il donne des résultats très-exacts, mais demande à être employé avec soin et précaution.

TUBER v. a. ou tr. (tu-bé — rad. tube). Techn. Garnir de tubes : *TUBER un puits artésien*.

TUBÉRACÉ, ÉE adj. (tu-bé-ra-sé — du lat. tuber, truffe). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte à la truffe.

— s. f. pl. Famille ou tribu de champignons, ayant pour type le genre truffe. || Certains

auteurs font ce mot masculin : *Il n'y a pas que l'homme qui se nourrisse de TUBÉRACÉS*. (Léveillé.)

— **Encycl.** La famille des *tubéracées* est ainsi caractérisée : un réceptacle plus ou moins sphérique, charnu, induréc et non séparable du parenchyme, lisse ou verruqueux; le parenchyme est composé d'un tissu cellulaire condensé, anastomosé, qui imite des membranes ténues, anastomosées, qui imitent des veines; de l'autre, d'un tissu cellulaire simple, parsemé de sporanges arrondis, ovoïdes ou allongés, sessiles ou munis d'un court funicule. L'organisation des *tubéracées* est assez curieuse. Le mycélium d'où elles proviennent n'est pas toujours distinct; il forme tantôt une véritable base radiciforme, par laquelle on suppose que ces champignons puisent leur nourriture; tantôt, au contraire, il représente une enveloppe générale, une véritable gèode formée par le feutrage des racines des arbres environnants. La partie corticale ou cutanée du réceptacle est lisse ou recouverte de verrues plus ou moins prononcées, quelquefois légèrement tomenteuse. La couleur varie suivant les espèces.

TUBÉRAIRE s. m. (tu-bé-ré-re — du lat. tuber, tubercule). Bot. Section du genre hélianthème, de la famille des cistiniées, érigée par plusieurs auteurs en genre distinct.

TUBERCULAIRE s. f. (tu-bèr-ku-lè-re — rad. tubercule). Bot. Genre de champignons, type du groupe des tuberculaires, formé aux dépens des tremelles.

TUBERCULARIÉ, ÉE adj. (tu-bèr-ku-la-rié — rad. tuberculaire). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte à la tuberculaire. || On dit aussi TUBERCULARINÉ.

— s. m. pl. Groupe de champignons, ayant pour type le genre tuberculaire.

TUBERCULARINÉ, ÉE adj. (tu-bèr-ku-lar-iné). Bot. Syn. de TUBERCULAIRE.

TUBERCULE s. m. (tu-bèr-ku-le — lat. *tuberculum*, dimin. de *tuber*, même sens, qui se rattache à la racine sanscrite *tu*, croître, être fort). Bot. Renflement cellulaire et féculent que présente la partie souterraine de certaines plantes : *Les fortes proportions de fécule qui se développent dans la plupart des TUBERCULES font de certains d'entre eux des aliments excellents*. (P. Duchartre.) *Il faut distinguer les TUBERCULES des excroissances produites par les insectes*. (Bosc.)

— Anat. Eminence naturelle peu considérable que présente une partie quelconque. || *Tubercules d'Aranzi*, Bourrelets fibreux des valvules sigmoïdes de l'artère pulmonaire. || *Tubercule de la première côte*, Eminence de la première côte, sur laquelle s'insère le scalène inférieur. || *Tubercule de Santorini*, Petite éminence cartilagineuse qu'on voit au sommet de chaque cartilage aryénoïde, et qui soutient les lèvres de la glotte. || *Tubercule de Lower*, Petite éminence qu'on trouve quelquefois à l'endroit de l'oreille droite du cœur, où se confondent les veines caves inférieure et supérieure. || *Tubercules mamillaires*, Nom donné à deux éminences blanchâtres, situées en arrière des pédoncules du cerveau. || *Tubercule cendré*, Amas de substance cérébrale qu'on rencontre entre les nerfs optiques et les tubercules mamillaires.

— Pathol. Elevure qui survient à la peau. || Tumeur dure, peu volumineuse. || Production morbide, d'un blanc jaunâtre, qui finit par prendre l'aspect du pus : *Les TUBERCULES sont un des caractères de la phthisie pulmonaire*. C'est surtout chez les individus de constitution scrofuleuse que les TUBERCULES se

développent simultanément dans un grand nombre d'organes. (Robin.) || *Tubercule crétaé*, Concrétion de consistance crayeuse, qu'on trouve quelquefois dans le poulmon.

— Moll. Protubérance creuse, à la surface d'une coquille.

— **Encycl.** Pathol. Le mot *tubercule*, pris dans son acception la plus large et la plus rigoureuse, signifie petite tumeur; aussi s'appliquait-il anciennement à toute espèce de tumeur. On disait *tubercules* squirreux, cancéreux, syphilitique, etc. Mais, à partir de Bayle et de Laënnec, le sens du mot *tubercule* a commencé à s'écarter sensiblement de son étymologie, et on donna le nom de *tubercule* à la matière caséuse et grisâtre qui se forme dans le poulmon des phthisiques. Depuis, le même mot a été employé pour désigner des productions analogues, sinon identiques, qui se rencontrent dans certaines affections du poulmon, de la plèvre, des méninges, des os, etc., affections qui semblent toutes dériver d'une même diathèse, au processus de laquelle on a donné le nom de *tuberculose* (v. ce mot). Robin en donne la description suivante : « Production morbide, d'un blanc jaunâtre, ordinairement arrondie, qui, dans l'état de crudité, a une consistance analogue à celle de l'alumine concrète, mais plus forte, et qui devient ensuite molle, friable et acquiert par degrés une consistance et un aspect analogues à ceux du pus. »

Les *tubercules* peuvent se développer dans tous les organes de l'économie (v. TUBERCULISATION); mais ils affectent de préférence le poulmon et les organes voisins, et il est très-rare d'en trouver ailleurs sans qu'il y en ait autour des bronches. Ils peuvent exister à l'état isolé et en petit nombre ou à l'état miliaire. Dans ce dernier cas, ils se groupent de préférence sur les diverses séreuses et dans la substance pulmonaire.

On doit distinguer, dans l'analyse microscopique du *tubercule*, des éléments constants et d'autres accidentels qui peuvent manquer. Les premiers sont des granulations amorphes, les unes de nature adipeuse, les autres susceptibles de pâlir au contact de l'acide acétique; de petits noyaux sphériques ou ovoïdes, des corps fusiformes, des noyaux embryoplastiques et des capillaires. Les seuls éléments accidentels à noter sont des cellules épithéliales plus ou moins infiltrées de granulations grasseuses et provenant des parties voisines du *tubercule*. Les analyses chimiques les plus récentes ont démontré que la matière tuberculeuse était composée de 98 pour 100 de substance animale, de chlorure de sodium, de phosphates, de carbonates de chaux et de quelques traces d'oxyde de fer. Quand ce produit pathologique se ramollit et se nécrose, ce qui arrive toujours à un moment donné, il engendre autour de lui de la congestion, de l'inflammation et des ulcérations qui prennent le nom de *cavernes*, si elles sont situées dans la substance pulmonaire. Ces plaies sont rarement susceptibles de cicatrisation.

— *Tubercules du poulmon et des organes voisins*. Ce sont de petites masses jaunes ou des granulations grises; les premières se développent dans les cellules pulmonaires, les secondes dans la plèvre, dans le tissu des bronches, etc., et parfois aussi dans le poulmon. Au premier degré, le tissu, à peine tuméfié, laisse suinter, quand on le coupe, un liquide épais, rougeâtre, trouble, contenant beaucoup de leucocytes et de cellules épithéliales; au second degré, le tissu devient imperméable à l'air et au sang, friable et gris rose; puis il s'infiltre de graisse, et le mal se propageant, le poulmon tout entier s'oblitére; alors la matière pulmonaire offre à la coupe une surface plane, uniformément grise, homogène, sèche, que Laënnec qualifie d'*induration tuberculeuse*. Pendant cette altération, il se forme en certains points du pus qui dissout les cloisons et produit des cavernes. Quant aux granulations grises, elles varient du volume d'un grain de mil à celui d'un grain de blé; elles sont demi-transparentes lorsqu'elles naissent, opaques lorsqu'elles deviennent caséuses, transformation qui s'opère par le centre. Elles font saillie aux surfaces, sont fermes et élastiques, difficiles à écraser. Le noyau, que Robin a appelé le *cytoblastion*, et qui peut être sphérique ou légèrement polyédrique, présente un diamètre de 4 à 8 millièmes de millimètre. Ce produit, à peine formé, prend l'apparence caséuse et ne varie plus.

— *Tubercules du cerveau*. Dans la ménigite tuberculeuse, on observe, à l'autopsie, dans les mailles entre la pie-mère et l'arachnoïde, surtout aux environs du chiasma des nerfs optiques et dans la direction du pont de Varole et de la moelle allongée, enfin le long des grandes scissures cérébrales, un exsudat jaunâtre, peu transparent et gélatineux. En même temps, la pie-mère est couverte de granulations blanchâtres ou jaunes, allant de la grosseur d'un grain de semoule à celle d'un grain de millet. En général, les *tubercules* du cerveau prennent naissance dans la substance grise. Ils peuvent se développer jusqu'à la grosseur d'une cerise. Ils siègent ordinairement dans la protubérance ou dans les grands hémisphères.

— *Tubercules du foie*. Ils siègent exclusivement dans le squelette conjonctif de la glande; la bile les teinte quelquefois en jaune.

On les trouve aussi, sous forme de sable excessivement fin, dans l'intérieur de la glande.

— *Tubercules du rein*. Ils siègent de préférence dans la substance corticale et dans le tissu conjonctif sous-jacent à l'enveloppe fibreuse, ou encore dans la partie tubuleuse, entre les pyramides. On en trouve souvent des débris granulo-grasseux dans les tubes urinaires.

— *Tubercules des testicules, de la rate, des ganglions, etc.* Ils affectent presque toujours les tissus conjonctifs et les tuniques. Les nodosités les plus graves du testicule ont leur siège dans l'épididyme.

— *Tubercules des os*. Ils se forment principalement dans le tissu spongieux des os courts ou des épiphyses, ainsi que dans la partie médullaire. A l'œil nu, le début de la tuberculisation osseuse s'annonce par un petit nodule grisâtre qui tranche sur la coloration rougeâtre de la moelle. Sous le microscope, la granulation se constitue par l'accumulation de cellules médullaires en voie de prolifération. Quand le *tubercule* se développe dans la moelle jaune, le processus tuberculeux se dessine sous forme de petits grains grisâtres qui se groupent en nodules, d'étendue variable. Les *tubercules* venant à se ramollir entraînent souvent des caries fistuleuses qui font communiquer le foyer caséux au dehors ou lui donnent issue dans les articulations. Dans ce dernier cas, il se forme des tumeurs blanches de cause tuberculeuse. Très-souvent, l'os enflammé dans le voisinage des *tubercules* prend une consistance compacte; d'autres fois, il se détruit par suppuration. Les éléments tuberculeux du tissu osseux sont parfois un peu plus gros que les granulations du tissu conjonctif.

— *Tubercule crétaé*. On donne ce nom à une concrétion de sels terreux, tels que phosphates et carbonates unis à une certaine quantité de cholestérine et de charbon. Son volume peut varier depuis celui d'un pois jusqu'à celui d'une noisette, et rien ne démontre qu'il se rattache à la phthisie pulmonaire.

— *Tubercule anatomique*. On désigne ainsi une espèce de verrue, consécutive à une piqûre anatomique et susceptible de durer pendant des mois et même des années. C'est surtout aux doigts et au pourtour de l'ongle qu'on l'observe. Elle se présente sous la forme d'une petite tumeur grosse comme une lentille et même plus, à base mal limitée et à surface lisse, mais humide et produisant du pus sous certaines influences. Son tissu est gris rougeâtre, pulpeux, facile à écraser et comme oedémateux. « Ce pus forme, dit M. Ch. Robin, une masse qui se confond insensiblement avec le tissu lamineux ambiant, mais qui en diffère beaucoup par sa structure. On y trouve : 1° une trame de tissu lamineux d'autant moins abondante que le tissu est plus mou; 2° une grande quantité de matière amorphe, finement granuleuse, empiétant tous les autres éléments; 3° des cellules de pus, tant à noyaux que pyodés, qui sont généralement l'élément le plus abondant après la matière amorphe; c'est à cet élément hétéromorphe que la tumeur doit la propriété de résister presque toujours à tous les moyens employés pour en obtenir la résolution pendant des mois et même des années et d'exiger enfin très-souvent l'ablation; 4° des cytoblastions très-nombreux; 5° des éléments fibro-plastiques, parmi lesquels sont toujours des cellules à un, deux et même trois noyaux, telles qu'on en trouve souvent dans les glandes lymphatiques engorgées; 6° des vaisseaux capillaires, en général nombreux. »

— Anat. *Tubercules d'Aranzi* ou d'*Aranzi*. On désigne ainsi, sous le nom de l'anatomiste qui les a le premier décrits, trois petits épaississements fibreux situés sur le bord libre de chacune des valvules sigmoïdes ou semi-lunaires de l'artère pulmonaire. Les *tubercules* analogues qui se trouvent sur les valvules sigmoïdes aortiques portent le nom de *nodules de Morgagni*. Ils servent à fermer plus exactement les orifices artériels du cœur au moment de la diastole ventriculaire.

— *Tubercule cendré* (*tuber cinereum*). C'est un amas de substance cérébrale grise et molle, légèrement proéminent à la base du cerveau dans l'espace triangulaire compris entre les *tubercules* mamillaires et la bandelette optique. On l'appelle encore plancher du troisième ventricule et base de l'infundibulum, parce qu'il sert de support à la substance grise ainsi nommée.

— *Tubercule de Lower*. C'est une petite éminence qu'on rencontre quelquefois à l'endroit de l'oreille droite où le contour de la veine cave inférieure se continue avec celui de la veine cave supérieure.

— *Tubercule de Santorini*. On nomme ainsi une petite saillie cartilagineuse qui couronne le sommet de chaque cartilage aryénoïde et soutient les lèvres de la glotte.

— Bot. Les *tubercules* sont ou des racines ou des appendices des racines, qui diffèrent des bulbes en ce qu'ils sont constitués par une masse charnue, tandis que les bulbes sont formés d'écaillés, charnues aussi, mais superposées et correspondant à des feuilles. Les *tubercules* sont ou aériens ou plus souvent souterrains. On distingue les *tubercules* caulobulbes ou caulosarques, qui, sans être des bulbes véritables à écaillés, leur ressemblent en ce qu'ils sont formés par les tiges feuil-

lées et florifères qui se rendent à leur base; il en est ainsi dans la renoncule bulbeuse, le plantain d'eau, le safran, le glaïeu, l'orobe, le géranium tubéreux; et les *tubercules* tubiculés, qui ne sont que des espèces de branches souterraines des racines, se constituant en des renflements qui ressemblent à des excroissances et ne doivent pousser des tiges florifères que l'année suivante; tels sont les *tubercules* de la pomme de terre, du topinambour, de la capucine tubéreuse, du liseron des haies, de la sagittaire. Cette dernière sorte de *tubercule* se subdivise en deux espèces, ceux qui sont à bourgeon conique terminal, avec écailles rudimentaires, comme dans la sagittaire, et ceux qui sont à bourgeon multiple, comme dans la pomme de terre.

On sait que plusieurs *tubercules* sont doués de propriétés nutritives largement mises à profit dans l'alimentation.

TUBERCULÉ, ÉE adj. (tu-bèr-ku-lé — rad. *tubercule*). Qui est garni de tubercules : *Coquille tuberculée*. Feuille *tuberculée*.

TUBERCULEUX, EUSE adj. (tu-bèr-ku-leu, eu-ze — rad. *tubercule*). Qui est de la nature des tubercules : *Excroissance tuberculeuse*. Qui produit des tubercules : *Plante tuberculeuse*. Racines *tuberculeuses*.

— Pathol. Qui concerne les tubercules morbides; qui contient de ces tubercules : *Dégénérescence tuberculeuse*. *Phthisie tuberculeuse*. *Pneumon tuberculeuse*. La *longueur considérable des cils a été signalée par quelques médecins comme un des attributs de la constitution tuberculeuse*. (Chomel.) *Méningite tuberculeuse*. Affection cérébrale accompagnée de granulations sur la dure-mère.

— Substantif. Personne atteinte d'une affection tuberculeuse.

— s. m. Ichtyol. Poisson du genre baliste, qui habite la Méditerranée et la mer des Indes : *La couleur du TUBERCULEUX est d'un blanc jaunâtre*. (V. de Bomare.)

TUBERCULICOLLE adj. (tu-bèr-ku-li-kolle — du lat. *tuberculum*, tubercule; *collum*, cou). Entom. Qui a le corselet chargé de tubercules.

TUBERCULIFÈRE adj. (tu-bèr-ku-li-fère — du lat. *tuberculum*, tubercule; *fero*, je porte). Hist. nat. Qui porte ou produit des tubercules.

TUBERCULIFORME adj. (tu-bèr-ku-li-forme — du lat. *tuberculum*, tubercule, et de *forme*). Hist. nat. Qui a la forme d'un tubercule.

TUBERCULISATION s. f. (tu-bèr-ku-li-zation — rad. *tuberculer*). Pathol. Formation des tubercules.

— Encycl. Comment se produisent les tubercules dans la tuberculose? en d'autres termes, comment s'opère la *tuberculisation* des tissus? Est-ce par la transformation métamorphique, *in situ*, d'un plasma pathologique auquel il conviendrait de donner le nom de tissu scrofuleux? Est-ce par la transformation du tissu normal, c'est-à-dire par hétérotopie? Est-ce par le transport ou par la production d'un tissu normal en dehors des lieux où il se produit d'ordinaire, c'est-à-dire par hétérotopie? Est-ce par la simple modification des exsudats plastiques signalés dans la pneumonie caséuse? Est-ce par l'introduction ou l'implantation d'une sorte de virus étranger, d'une matière tuberculeuse spécifique et virulente, c'est-à-dire par hétéromorphie? Toutes ces questions ont été posées; toutes ont été débattues sans qu'aucune des solutions présentées ait encore réussi à réunir l'assentiment du plus grand nombre des pathologistes. Une communication faite au congrès médical de 1867 par un jeune et intelligent expérimentateur, M. Villemin, mit le problème en discussion, et au sein de l'Académie de médecine, pendant de longs mois, ce problème fut l'objet d'une controverse à la fois vive et passionnée. C'est cette controverse que nous voulons résumer.

M. Villemin avait recueilli des matières tuberculeuses à divers états sur des phthisiques plus ou moins avancés, sur des phthisiques morts et sur des animaux déjà tuberculisés par son procédé; il les avait inoculées tantôt fraîches, tantôt desséchées, puis étendues de liquide, d'abord sur des lapins, puis sur des chiens, enfin sur des bœufs, etc., et cette inoculation avait été suivie, presque toujours, d'une infection tuberculeuse générale et d'un développement de tubercules en des régions de l'organisme souvent fort éloignées du siège de l'inoculation, telles que le foie, les reins, l'intestin, les poumons, etc., et M. Villemin concluait de ces faits : 1° que la matière tuberculeuse, à tous ses degrés d'évolution, est inoculable; 2° qu'étant inoculée elle agit comme un virus, mais seulement en ce sens qu'elle porte de proche en proche une irritation déterminant la production de la maladie, qui se répand ensuite par les voies lymphatiques. Mais il n'allait pas jusqu'à soutenir que cette matière est un véritable virus. Vint ensuite la question de la contagiosité de la phthisie. Sur ce point, les contradictions abondèrent, et tandis que MM. Hardy, Guibier, Guenet, de Mussy, Herard et plusieurs autres praticiens recommandables se rattachaient à la doctrine de la contagiosité, MM. Pidoux, Briquet et Chauffard la niaient

expressément. Vint enfin le rapport de la commission nommée par l'Académie de médecine pour la vérification et la contre-épreuve des expériences de M. Villemin. Ce fut M. Collin qui fit ce rapport, et il formula nettement ses opinions. Voici ses conclusions, dans lesquelles il éloigne formellement l'idée d'une virulence tuberculeuse : « 1° Il est certain, dit-il, que les résultats matériels constatés à la suite de l'inoculation des tubercules sont exacts; 2° il est extrêmement probable que les dépôts pulmonaires, hépatiques, intestinaux et autres viennent d'une double source : du tubercule déposé sous la peau et du travail pyogénique accompli autour de la plaie, de sorte que, dans beaucoup de cas d'inoculation, il y a eu résorption purulente ajoutée à une résorption tuberculeuse; 3° l'étendue, la gravité des accidents consécutifs à l'inoculation sont proportionnées à la quantité des tubercules insérés et à l'intensité de la réaction qui se manifeste à l'endroit de la solution de continuité; les expériences sur les petits animaux tendent à en exagérer l'importance; 4° c'est la matière tuberculeuse elle-même, et non un prétendu virus, qui paraît être résorbée par les vaisseaux lymphatiques, puis transportée avec lenteur et finalement déposée dans les poumons et quelques autres organes. »

M. Pidoux combattit aussi la théorie de M. Villemin. Cette théorie ménerait, disait-il, à exclure dans la phthisie l'influence héréditaire, puisque les virus ne sont pas héréditaires; à la négation d'une diathèse, puisque la diathèse exclut le virus, puisqu'elle est personnelle et que le virus ne l'est pas; au rejet des influences de la scrofule, de la diathèse goutteuse et de l'herpétisme, conclusions contradictoires avec les faits pathologiques. M. Pidoux invoquait encore ses propres expériences, desquelles il résulterait que des matières d'origine tuberculeuse et autres inoculées à des animaux ont provoqué les symptômes plus ou moins marqués de l'empoisonnement par les matières animales, mais non la *tuberculisation*. Il formula enfin sa doctrine en ces termes : « 1° Lorsque certaines maladies constitutionnelles s'affaiblissent, perdent la vigueur de leur caractère natif et dégèrent chez les individus qui en sont affectés, et surtout chez leurs descendants, cette usure et cette dégénération préparent le terrain aux maladies organiques, et en particulier à la phthisie tuberculeuse; 2° lorsque la tuberculose se développe dans des organismes spécialement préparés par ces maladies et surtout en présence de leurs reliquats, je veux dire de leurs manifestations encore plus ou moins vivaces, elle rencontre une résistance ou antagonisme qui en modifie singulièrement la marche, le pronostic et la cure. »

M. Chauffard, dans ce mémorable débat, exposa les idées suivantes : « La question, dit-il, se résume en ces termes : les inoculations de matière tuberculeuse sont réelles et fécondes, c'est-à-dire déterminent une reproduction de matière tuberculeuse; cette reproduction n'est pas le résultat d'une maladie générale, spontanée et virulente ayant comme produit spécifique et virulent la matière caséo-tuberculeuse; en un mot, ces inoculations n'inoculent pas la tuberculose. Elles provoquent, non une affection primitivement diathésique et générale, mais un travail local gagnant de proche en proche les vaisseaux et les ganglions lymphatiques, les viscères internes, où le tissu plasmatique est naturellement abondant et disposé aux proliférations cellulaires. Ce travail local et les proliférations qui le suivent ne sauraient trouver leur raison d'être ni dans les embolies capillaires ni dans les greffes animales; il réside tout entier dans la fécondation des éléments cellulaires du tissu plasmatique et des éléments lymphatiques. De la sorte s'expliquent et la reproduction au point d'inoculation, et la génération sur place de la matière caséo-tuberculeuse, et son expansion dans les organes lymphatiques et dans les viscères internes. Toute autre interprétation ne me paraît pas répondre à toutes les conditions des faits. L'inoculation et la génération ultérieure du tubercule est un fait réel, et on produit le tubercule sans faire intervenir dans l'inoculation aucun élément tuberculeux; on en produit même par les procédés mécaniques d'irritation qui, à coup sûr, n'ont rien de spécifique. Le fait est certain, indéniable; comment l'expliquer? Je ne vois de recours possible qu'aux doctrines de la prolifération cellulaire par excitation ou fécondation locale, doctrines dont la place est faite en pathologie, quoi qu'on en ait. » Ainsi, dans cette intéressante discussion, aucun accord ne put se faire entre ceux qui y prirent part, et la question reste encore indécise.

TUBERCULISER v. a. ou tr. (tu-bèr-ku-lizé — rad. *tubercule*). Pathol. Produire des tubercules dans : *Les causes qui TUBERCULISENT le poulmon*.

Se tuberculiser v. pr. Devenir tuberculeux.

TUBERCULOSE s. f. (tu-bèr-ku-lo-ze — rad. *tubercule*). Pathol. Affection ou diathèse générale de laquelle dérivent les tuberculisations locales, telles que la phthisie pulmonaire, le carreau, le mal de Pott, etc.

— Encycl. L'existence d'une diathèse tuberculeuse sous l'influence de laquelle se dé-

veloppent les accidents locaux de tuberculisation dans une grande quantité d'organes est universellement admise; mais les relations évidentes qui relient cette diathèse à certaines dispositions organiques très-nettement accusées, bien avant que la tuberculisation apparaisse, permettent une certaine hésitation sur l'origine même de cette diathèse. Pour la plupart des pathologistes, la *tuberculose* dérive directement de la diathèse scrofuleuse ou, du moins, d'une constitution générale à laquelle on peut donner le nom de « scrofulisme ». Dans cette hypothèse, d'ailleurs d'accord avec les faits, la *tuberculose* pourrait n'être qu'une forme de l'affection scrofuleuse. Pour d'autres pathologistes, la *tuberculose* serait une maladie en quelque sorte accidentelle, peut-être parasitaire, en tout cas contagieuse, inoculable et transmissible par la cohabitation en commun. Cette question, encore à l'étude, n'est pas entièrement résolue. Cependant il paraît acquis à la science, par les expériences de M. Villemin en 1865, que le tubercule est transmissible, au moins par inoculation. Ce physiologiste a inoculé la matière tuberculeuse sur plusieurs espèces animales, et il en est résulté des tuberculisations presque générales qui avaient tous les caractères de la *tuberculose* (v. TUBERCULISATION). S'il en est ainsi, l'idée très-répandue, du reste, que la *tuberculose*, et en particulier la phthisie pulmonaire, est une maladie contagieuse se trouverait presque démontrée. V. PHTHISIE.

TUBÉREUSE s. f. (tu-bé-reu-ze — rad. *tubérez*). Bot. Genre de plantes, de la famille des liliacées, tribu des agapanthées, dont l'espèce type croît dans la zone intertropicale : *Dans le midi de la France, la TUBÉREUSE réussit et se multiplie rapidement*. (P. Duchartre.) *C'est de Leyde que nous est venue la TUBÉREUSE double*. (Th. de Berneaud.) *Le temps ordinaire de la floraison des TUBÉREUSES est l'automne*. (Bosc.) *L'odeur des TUBÉREUSES passait, autrefois, pour être mortelle aux femmes en couche*. (A. Karr.) *Tubéreuse bleue*. Nom vulgaire de l'agapanthe à ombelles.

— Encycl. La *tubéreuse* est une plante herbacée, à bulbe solide, répandue dans presque toute la zone intertropicale. Les feuilles inférieures sont linéaires, allongées, les caulinaires restant très-petites. Ses fleurs en grappes, douées d'une odeur suave, forte et pénétrante, sont caractérisées par un périanthe en entonnoir, à limbe divisé en six lobes égaux et étalés; six étamines insérées à la gorge du périanthe, dont les filets sont très-courts et très-épais; un stigmate à pistil trilobé et épais. Le fruit, qui est une capsule, renferme dans chacune de ses trois loges un grand nombre de graines planes. L'espèce unique est la *tubéreuse* des jardins; on la cultive à cause de ses fleurs. Cette plante, qu'on croit originaire des Indes, nous est venue de la Perse. M. Perseic, conseiller à l'ancien parlement d'Aix, est le premier qui l'ait cultivée en France, dans le jardin de son château de Bougencier, du côté de Toulon. C'est de là qu'elle s'est répandue en France et en Italie. Ses oignons lui furent envoyés de Perse, en 1637, par le Père Théophile Minuti. La *tubéreuse* est remarquable par sa tige élançée, et surtout par l'odeur délicieuse de sa fleur. La *tubéreuse* aime une terre substantielle et légère; on peut la reproduire par semences ou par caïeux. La première méthode demande plusieurs années de soins assidus; elle n'est plus toujours couronnée de succès. Il est plus expéditif et plus sûr de renouveler cette plante par ses caïeux, en les séparant chaque année de l'oignon principal. Celui-ci ne fleurit qu'une seule fois; mais, mis en terre, il fournit des caïeux qui, plantés à leur tour, deviennent, la seconde année, des oignons portant des fleurs. Dans les climats tempérés ou chauds, la *tubéreuse* vient fort bien en pleine terre sans moyens artificiels. Elle est cultivée en grand dans le midi de la France et en Italie. Dans un climat taillé soit peu froid, on ne peut l'élever que sur couche ou sous châssis. On peut avoir des *tubéreuses* en fleur pendant une grande partie de l'année en faisant des plantations à des époques différentes. Le temps ordinaire de la floraison est l'automne. Desmarest raconte qu'il s'est souvent amusé à colorer les fleurs de *tubéreuse*; voici le procédé qu'il employait : dans une petite tasse pleine de jus de cactier raquette, il trempait l'extrémité inférieure d'une tige qu'il avait coupée, et, vingt-quatre heures après, la fleur était de couleur incarnat. La *tubéreuse* est employée dans la fabrication des parfums. On donne quelquefois à cette plante le nom de *jacinthe des Indes*.

TUBÉREUX, EUSE adj. (tu-bé-reu, eu-ze — du lat. *tuber*, tubercule). Bot. Syn. de TUBERCULEUX : *La culture des plantes TUBÉREUSES a une importance extrême*. (P. Duchartre.) *Bulbes tubéreux*. Bulbes dont la substance est homogène.

TUBÉRIFÈRE adj. (tu-bé-ri-fère — du lat. *tuber*, tubercule; *fero*, je porte). Syn. de TUBERCULIFÈRE.

TUBÉRIFORME adj. (tu-bé-ri-for-me — du lat. *tuber*, truffe, et de *forme*). Bot. Se dit d'un champignon qui a la forme d'une truffe.

TUBÉRIVORE adj. (tu-bé-ri-vo-re — du lat. *tuber*, truffe; *oro*, je dévore). Entom.

Qui dévore les truffes, qui se nourrit de la substance des truffes : *Insecte TUBÉRIVORE*.

TUBÉROÏDE adj. (tu-bé-ro-i-de — du lat. *tuber*, tubercule, et du gr. *eidos*, aspect). Bot. Qui ressemble à un tubercule.

— s. m. Bot. Champignon souterrain, du genre rhizoctone, qui s'attache aux bulbes du safran et fait périr la plante.

TUBÉRON (Quintus Ælius Tubero), jurisconsulte romain, qui vivait au 1^{er} siècle avant notre ère. Adversaire de Cléon dans l'affaire de Ligarius, il fut vaincu par le grand orateur, renonça au barreau et se borna à donner des consultations. Malgré son érudition, ce jurisconsulte était peu estimé. Les *Institutes* contiennent plusieurs de ses décisions.

TUBERON (Louis), historien dalmate, qui vivait au 17^e siècle. Il embrassa la vie religieuse et devint abbé d'un couvent en Dalmatie. Tubéron a écrit, dans un style clair, quelquefois même élégant, ce qui s'est passé de son temps en Hongrie, depuis la mort de Matthias Corvin. Son ouvrage, publié d'abord à Francfort (1603), a été réédité d'une façon beaucoup plus correcte, à Vienne, sous le titre de *Commentariorum de rebus suo tempore, nimirum ab anno Christi 1490 usque ad annum 1522 in Pannonia et finitimis regionibus gestis, libri XI* (1746).

TUBÉROPHAGE adj. (tu-bé-ro-fa-je — du lat. *tuber*, truffe, et du gr. *phagô*, je mange). Qui mange les truffes : *La larve de la petite mouche qui vole dans les bois du Midi est TUBÉROPHAGE*. (Raspail.)

TUBÉROSITÉ s. f. (tu-bé-ro-zité — du lat. *tuberosus*, tubéreux). Anat. Nom donné à divers organes ou parties d'organes offrant des renflements qu'on a comparés à des tubercules : *Les TUBÉROSITÉS de l'estomac*. « Eminence raboteuse d'un os où s'attachent des muscles ou des ligaments : *TUBÉROSITÉ de l'ischion*. *TUBÉROSITÉ occipitale*. »

— s. f. Hist. nat. Renflement de forme ou de nature tuberculeuse : *Quant aux TUBÉROSITÉS, ce sont des sortes de tumeurs ou élévations contre nature*. (Th. de Berneaud.)

— Encycl. Anat. *Tubérosités de l'estomac*. Ce sont deux renflements que l'on voit l'un à gauche, l'autre à droite de l'estomac, au voisinage du pyllore. Le renflement de gauche ou *grosse tubérosité* répond à toute la portion comprise en dehors de l'insertion du cardia. Située dans l'hypocondre gauche, la *grosse tubérosité* est en rapport avec le diaphragme, qui la sépare des fausses côtes gauches en avant, avec la queue du pancréas, l'extrémité supérieure du rein gauche, la capsule surrénale gauche et les vaisseaux spléniques en arrière. La *grosse tubérosité* repose sur l'extrémité gauche de l'arc du colon. Elle est en rapport par sa partie gauche avec la face interne de la rate qui s'applique contre l'estomac à l'état de plénitude de cet organe et qui en est séparée par l'épiploon gastro-splénique, à l'état de vacuité. La *petite tubérosité* est en rapport en avant avec la paroi abdominale; en arrière, avec la tête du pancréas et la troisième portion du duodénum; en bas, avec l'extrémité droite de l'arc du colon. V. ESTOMAC.

TUBI (Jean-Baptiste), dit le Romain, sculpteur italien, né à Rome en 1635, mort à Paris en 1700. On croit qu'il reçut les leçons de l'Algarde. Tout jeune encore, il se rendit en France, où il trouva un protecteur dans Le Brun, qui le chargea d'exécuter un grand nombre de travaux décoratifs à Versailles et à Trianon. Tubi fut logé aux Gobelins, avec le titre de sculpteur des manufactures royales, et devint successivement agrégé (1663), membre titulaire (1676) et professeur (1689). C'était un habile artiste, un excellent praticien, à qui il n'a pas été donné de laisser beaucoup de preuves de son individualité, car il dut se résigner à exécuter la plupart de ses travaux d'après des dessins de Le Brun. Parmi les œuvres qu'il fit pour Versailles, nous citerons : les groupes de la *Paix*, d'*Apollon sur son char*, de *Flore*; les statues de *Galatée*, de la *Poésie lyrique*, de l'*Amour*, de *Zéphyre*, de *Clytie*, d'*Hyacinthe*, de la *Saône*, du *Rhône*, des *Tritons*, des *Dauphins*, des *Sirenes*, etc. On voit de lui, à Paris, la *Religion*, sur le tombeau de Colbert; l'*Immortalité*, sur celui de La Chambre, à Saint-Eustache. Le musée du Louvre possède quelques-unes de ses œuvres.

TUBICANTHE s. m. (tu-bi-kan-té — du lat. *tubus*, tube; *canthus*, roue). Moll. Genre de mollusques gastéropodes pectinibranches, du groupe des trochoides.

TUBICÈNE s. m. (tu-bi-sè-ne — altéré, du lat. *tibicen*, joueur de flûte). Entom. Syn. d'AULÈTE.

TUBICINELLE s. f. (tu-bi-si-nè-le). Crust. Genre de crustacés cirrhipèdes, formé aux dépens des balanes : *Les TUBICINELLES vivent sur le corps des baleines*. (A. Rousseau.)

TUBICOLAIRE s. m. (tu-bi-ko-lè-re — du lat. *tubus*, tube; *colo*, j'habite). Infus. Genre d'infusoires systolides ou rotateurs, de la famille des mélicertiens. Syn. de LACINULAIRE, MÉLICERTE et ROTIFÈRE, autres genres d'infusoires systolides ou rotateurs.

TUBICOLE adj. (tu-bi-ko-le — du lat. *tubus*,

bus, tube; *colo*, j'habite). Annél. Qui vit dans l'intérieur d'un tube ou tuyau.

— s. m. pl. Ordre d'annélides, comprenant les genres qui vivent dans un tube ou tuyau calcaire, sableux ou membraneux, tels que les amphitrites, les sabelles, les serpules, les térébelles, etc. || Quelques-uns font ce mot féminin.

— **Encycl.** Chez les annélides *tubicoles*, la tête n'est pas sensiblement distincte du reste du corps; elle ne présente ni mâchoires, ni yeux, ni trompe rétractile. Des appendices mous, nombreux, sont rassemblés antérieurement et sont considérés soit comme des branchies, soit comme des organes préhenseurs ou locomoteurs. Les annélides *tubicoles* habitent les uns dans des tubes calcaires et homogènes résultant de leur transsudation, et les autres dans des fourreaux formés de grains de sable et de débris de coquilles. A cause de cette habitude de se loger dans des tubes, ces animaux semblent, par leur aspect extérieur, voisins de certains mollusques. Les pieds des *tubicoles*, lorsqu'ils existent, sont peu saillants et ne leur servent guère que pour s'élever ou pour descendre dans le tube. La plupart d'entre eux ne peuvent ni marcher ni nager, et ceux qui se traitent sur le sol se déplacent à l'aide de longs tentacules dont leur bouche est entourée. Les grands genres de cet ordre sont les serpules, les térébelles, les sabelles et les amphitrites. Pour la description, nous renvoyons à chacun de ces mots.

TUBICOLÉ, **ÉE** adj. (tu-bi-ko-lé — du lat. *tubus*, tube; *colo*, j'habite). Moll. Qui vit dans l'intérieur d'un tube.

— s. m. pl. Famille de mollusques acéphales, comprenant les genres dont les animaux sécrètent un tube calcaire, tels que les clavigelles, les arrosoirs, les taretés, les fistulanes, etc.

TUBICORNE adj. (tu-bi-kor-ne — du lat. *tubus*, tube, et de *corne*). Mamm. Qui a les cornes creuses.

TUBIEU interj. (tu-bieu — autre forme du mot *tudieu*). Sorte de jurement familier.

TUBIFÈRE adj. (tu-bi-fè-re — du lat. *tubus*, tube; *fero*, je porte). Hist. nat. Qui porte des tubes.

TUBIFEX s. m. (tu-bi-fèks — du lat. *tubus*, tube; *ficio*, je fais). Annél. Genre d'annélides, voisin des naides, et comprenant plusieurs espèces, qui vivent dans les eaux douces ou marines.

TUBIFORME adj. (tu-bi-for-me — du lat. *tubus*, tube, et de *forme*). Qui a la forme d'un tube.

TUBILIE s. f. (tu-bi-li). Bot. Syn. de **PULICAIRE**, genre de composées.

TUBILION s. m. (tu-bi-li-on — du lat. *tubus*, tube). Bot. Genre de la famille des inulées.

TUBILUSTRE s. m. (tu-bi-lu-stre — lat. *tubilustrum*; de *tuba*, trompette, et de *lustrum*, lustre). Antiq. rom. Fête qu'on célébrait le 19 mars, en mémoire de la naissance de Minerve.

TUBINGUE ou **TUBINGEN**, ville de Wurtemberg (Forêt-Noire), entre le Neckar et l'Ammer, qui se réunissent un peu au-dessous, à 35 kilom. S.-O. de Stuttgart, par 48° 31' de latit. N. et 9° 43' de longit. E.; 9,000 hab. Surintendance générale évangélique; université; tribunaux; fabriques de coutellerie, de limes, de broches, de bas, etc. On y remarque l'église de Saint-Georges, le vieux château appelé *Pfalz* et les bâtiments de la célèbre université fondée en 1477 par Eberhard, et comprenant six facultés et plusieurs écoles. La ville possède un amphithéâtre d'anatomie, une école de chirurgie, une école vétérinaire, un séminaire théologique protestant, un jardin botanique et une bibliothèque composée de plus de 30,000 volumes, un observatoire et un cabinet d'histoire naturelle. La bibliothèque est renfermée dans le vieux château. A Tubingue, comme presque partout en Allemagne, on remarque la décadence profonde des us et coutumes du passé. Rien ne subsiste plus ni du costume traditionnel des étudiants, ni de leur humeur joviale et batailleuse à la fois. C'est à Tubingue que Hegel et Schelling étudiaient ensemble; c'est à Tubingue que s'est formée de notre temps, avec un grand éclat, une nouvelle école d'exégèse devenue fameuse. Parmi ses professeurs les plus éminents, nous citerons : Baur, l'un des fondateurs de cette école; M. Valz, connu dans toute l'Allemagne par ses travaux d'archéologie; l'orientaliste Ewald; le jurisconsulte Warnkœnig; M. de Wachter, chancelier de l'université et homme politique; M. de Mohl, le plus ferme soutien de la faculté des sciences administratives. Vers 1845, la presse allemande s'occupa beaucoup de la suspension de deux ans prononcée contre le professeur d'esthétique Fischer, accusé d'avoir dit au début de son cours qu'il se garderait bien de parler de l'immortalité de l'âme et de l'existence de Dieu, vrais contes d'enfants qui n'étaient plus à l'usage des hommes.

Tubingue, qui est très-ancienne, fut autrefois la résidence des comtes palatins de Souabe et devint, en 1342, la propriété du comte Ulrich de Wurtemberg, qui l'acheta des comtes de Goetz et Guillaume; c'est là que fut réglé, en 1514, le pacte connu sous le nom de *Tubinger-Vertrag* et qui a été jus-

qu'à nos jours la charte du Wurtemberg. Incendrée en 1540, Tubingue a été souvent prise et reprise dans la guerre de Trente ans et très-maltraitée par les Français en 1688.

TUBIPORADÉ, **ÉE** adj. (tu-bi-po-ra-dé). Zooph. Syn. de **TUBIPORÉ**.

TUBIPORE s. m. (tu-bi-po-re — du lat. *tubus*, tube, et de *poré*). Zooph. Genre de polypiers pierreux, type de la famille des tubipores, dont l'espèce type habite l'océan Indien : *Les tubipores ne paraissent pas exister à l'état fossile*. (E. Baudement.)

— **Encycl.** Les *tubipores* ont pour caractères : des polypes simples, cylindriques, terminés supérieurement par une couronne, au centre de laquelle est la bouche, entourée de huit tentacules pinés, assez courts, ne communiquant pas les uns avec les autres; ils sont contenus dans une enveloppe ou loge membraneuse, qui double intérieurement un tube calcaire, cylindrique, vertical, dont l'orifice arrondi, simple, garni d'un rebord, en se réunissant avec d'autres, forme des sortes de cloisons transverses et, par suite, une masse plus ou moins considérable, convexe, poreuse en dessus et composée de tuyaux comme articules. Les espèces de ce genre sont peu nombreuses; peut-être même doivent-elles se réduire à une seule. Le *tubipore musique*, vulgairement nommé *orgue de mer*, doit ses différents noms à l'aspect général de sa masse, composée d'un nombre considérable de tubes agglomérés, qu'on a comparés à des tuyaux d'orgue. Cette masse, souvent très-étendue, adhère par sa partie inférieure aux rochers sous-marins. Sa couleur est d'un rouge pourpre très-vif. Les polypes sont d'un beau vert. Chaque tube est comme divisé en plusieurs étages, qui tous, à ce qu'on croit, sont produits par le même animal, dont les gemmes servent à l'accroissement de la masse totale. Le *tubipore musique* se trouve communément dans la mer des Indes, mais surtout dans la mer Rouge, où il devient très-grand, et aussi, mais plus rarement, dans la Méditerranée. Les Indiens emploient, dit-on, sa partie calcaire réduite en poudre contre la strangurie et les morsures des animaux venimeux. Cette espèce est fort recherchée dans les collections.

TUBIPORÉ, **ÉE** adj. (tu-bi-po-ré — rad. *tubipore*). Zooph. Qui ressemble ou qui se rapporte au tubipore.

— s. m. pl. Famille de polypiers anthozoaires, ayant pour type le genre tubipore.

TUBIPORIDE adj. (tu-bi-po-ri-de). Zooph. Syn. de **TUBIPORÉ**.

TUBIPORIEN, **IENNE** adj. (tu-bi-po-ri-ain, i-ène). Zooph. Syn. de **TUBIPORÉ**.

TUBIPORITE s. m. (tu-bi-po-ri-te — rad. *tubipore*). Zooph. Genre de polypiers fossiles, analogues aux tubipores.

TUBITÉLE adj. (tu-bi-tè-le — du lat. *tubus*, tube; *tela*, toile). Arachn. Se dit des araignées qui filent une toile tubuleuse.

— s. f. pl. Groupe d'aranéides, de la tribu des araignées, comprenant les espèces qui présentent le caractère indiqué ci-dessus.

— **Encycl.** Les *tubitéles* sont caractérisées surtout par des filières cylindriques, rapprochées en un faisceau dirigé en arrière; des pieds robustes, tantôt presque égaux, tantôt les deux premiers ou les deux derniers plus longs. Ces aranéides filent des toiles blanches, d'un tissu serré, qu'elles placent dans des fentes, des trous de mur, sous les pierres, entre les planches et les feuilles des végétaux, et jusque dans l'eau; elles se tiennent à l'affût dans ces toiles et dévorent les insectes qui viennent s'y empêtrer. Les unes ont les mâchoires formant un cintre autour de la languette, et huit yeux disposés quatre par quatre sur deux lignes transverses; ce sont les clothes et les drasses. Les autres ont les mâchoires non cintrées, le côté externe dilaté inférieurement au-dessous de l'origine des palpes, et tantôt huit yeux, comme les clubionés, les tégnéaires et les argyronètes; tantôt seulement six, dont quatre antérieurs, comme les ségestries.

TUBLEU interj. (tu-bleu — altér. de *tudieu*). Sorte de jurement familier : *TUBLEU ! comme vous y allez ! voilà une petite menotte un peu rude*. (Mol.)

TUBNAH, ville d'Algérie (Constantine), entre deux rivières, près et à l'E. du marais d'El-Chott, et à 240 kilom. de Constantine. C'est une ancienne ville romaine. Elle est presque entièrement cachée sous les sables et les alluvions.

TUBO-OVARIEN, **IENNE** adj. (tu-bo-o-vari-ain, i-ène — de *tube*, et de *ovarien*). Anat. Qui appartient à la trompe de Fallope et à l'ovaire.

— **Pathol.** *Kyste tubo-ovarien*, Kyste de l'ovaire communiquant avec la trompe de Fallope.

TUBU s. m. (tu-bu). Bot. Cocotier des îles malaises.

TUBULAIRE adj. (tu-bu-lè-re — du lat. *tubulus*, dimin. de *tubus*, tube). Qui a la forme d'un tube.

— **Archit.** *Pont tubulaire*, Pont composé d'une série de tubes métalliques ajoutés bout à bout et supportés par des piles en maçonnerie : *Un travail destiné à faire époque dans*

l'art des constructions, c'est le pont TUBULAIRE Victoria, que l'on construit en ce moment pour traverser le fleuve Saint-Laurent, près de Montréal, dans l'Amérique du Nord. (L. Fugier.)

— **Mécan.** *Chaudière tubulaire*, Chaudière dans laquelle la masse du liquide est traversée par un grand nombre de tubes donnant passage aux produits de la combustion, dont le calorique se trouve ainsi utilisé.

— s. f. Zool. Nom sous lequel les anciens auteurs confondaient diverses espèces d'annélides et de zoophytes.

— **Annél.** Syn. de **FABRICIE**.

— **Zooph.** Genre de polypiers anthozoaires, type du groupe des tubulariés, comprenant des espèces qui vivent dans nos mers : *Les TUBULAIRES sont des polypes marins*. (H. Hupé.)

— **Bot.** Syn. de **SOLÉNIS**, genre d'algues bacillariées.

TUBULAN s. m. (tu-bu-lan — du lat. *tubulus*, petit tube). Helminth. Genre de vers, du groupe des némerites, dont l'espèce type vit dans l'Adriatique.

TUBULANE s. f. (tu-bu-la-ne — du lat. *tubulus*, petit tube). Moll. Genre de mollusques acéphales, du groupe des enfermés.

TUBULARIÉ, **ÉE** adj. (tu-bu-la-ri-é — rad. *tubulaire*). Zooph. Qui ressemble ou qui se rapporte au tubulaire.

— s. m. pl. Groupe de polypiers anthozoaires, ayant pour type le genre tubulaire.

TUBULARIEN, **IENNE** adj. (tu-bu-la-ri-ain, i-ène). Syn. de **TUBULARIÉ**.

TUBULE s. m. (tu-bu-le — lat. *tubulus*, dimin. de *tubus*, tube). Petit tube. || Peu usité.

TUBULÉ, **ÉE** adj. (tu-bu-lé — rad. *tubule*). Qui est en forme de tube.

— **B.-arts.** *Draperie tubulée*, Draperie qui tombe en plis arrondis, semblables à des tubes.

— **Chim.** Qui a une ou plusieurs tubulures : *Flacon TUBULÉ*. *Cornue TUBULÉE*.

TUBULEUX, **EUSE** adj. (tu-bu-leu, eu-ze — rad. *tubule*). Qui est en forme de tube : *Corolle TUBULEUSE*. *Il y a des chrysalides dont les stigmates ressemblent à des filets TUBULEUX*. (Acad.)

TUBULIBRANCHES s. m. pl. (tu-bu-li-bran-che — de *tubule*, et de *branchies*). Moll. Ordre de mollusques gastéropodes, à coquille tubuleuse, comprenant les genres *vermet*, *magile* et *siliquaire*, chez lesquels les branchies sont enfermées dans la coquille tubulaire qui contient le corps.

— **Encycl.** Les *tubulibranches* doivent être détachés des pectinibranches, avec lesquels ils ont cependant de grands rapports, parce que leur coquille en forme de tube plus ou moins irrégulier, et dont le commencement seul est en spirale, se fixe sur divers corps; aussi n'ont-ils point d'organes de copulation et se fécondent-ils eux-mêmes. Cette famille se compose des genres suivants : les *vermets* ont une coquille tubuleuse, dont les trous dans le premier âge forment encore une espèce de spirale, mais se prolongent ensuite en un tube plus ou moins irrégulièrement contourné, ou ployé comme les tubes des serpules. Cette coquille se fixe d'ordinaire par l'entrelacement d'autres de la même espèce, ou parce qu'elle est enveloppée en partie par des lithophytes; l'animal ne marchant point n'a pas de pied proprement dit; mais ce qui dans les gastéropodes ordinaires forme la queue se replie en dessous et se porte jusqu'en avant de la tête, où son extrémité se renfle en une masse garnie d'un opercule mince; quand l'animal se retire, c'est cette masse qui ferme l'entrée de son tube; elle a quelquefois divers appendices et son opercule est épineux dans diverses espèces. La tête du mollusque est obtuse et porte deux tentacules médiocres, qui ont les yeux au côté de leur base externe. La bouche est un orifice vertical. Sous elle se voit un filament qui a toute l'apparence d'un tentacule, mais qui en réalité appartient au pied. Les branchies ne forment qu'une rangée le long du côté gauche de la voûte branchiale. Le côté droit est occupé par le rectum et le canal spermatique, qui transmet aussi les œufs. Il n'y a point de verge et l'animal se féconde lui-même. Les espèces de vermet sont assez nombreuses, mais peu distinctes.

Les magiles ont un tube caréné sur sa longueur, qui d'abord forme une spirale assez régulière, se continue ensuite en ligne plus ou moins droite; bien que l'on n'en connaisse point l'animal, il est probable qu'il est analogue au vermet.

Les siliquaires ressemblent aux vermet par la tête, par la position de l'opercule, par la coquille tubuleuse et irrégulière; mais cette coquille a sur toute sa hauteur une fente qui en suit les contours et qui correspond à une fente semblable de la partie du manteau qui recouvre la cavité branchiale. D'un côté de cette fente adhère tout du long un peigne branchial, composé d'une grande quantité de feuillets déliés et comme tubuleux.

TUBULICOLE adj. (tu-bu-li-ko-le). Zool. Syn. de **TUBICOLE**.

TUBULIFÈRE (tu-bu-li-fè-re — du lat. *tu-*

bulus, petit tube; *fero*, je porte). Hist. nat. Qui est muni d'un ou plusieurs tubes.

— s. m. pl. Entom. Syn. de **PHLÉOTHRIPIDES**, famille d'insectes thysanoptères.

— s. f. Bot. Genre de champignons.

TUBULIFLORE adj. (tu-bu-li-flo-re — du lat. *tubulus*, petit tube; *flos*, fleur). Bot. Dont les fleurs sont tubulaires.

TUBULIFORME adj. (tu-bu-li-for-me — du lat. *tubulus*, petit tube, et de *forme*). Hist. nat. Qui a la forme d'un petit tube.

TUBULINE s. f. (tu-bu-li-ne — dimin. du lat. *tubulus*, petit tube). Bot. Genre de champignons, réuni par plusieurs auteurs aux lichées.

TUBULIPORE s. m. (tu-bu-li-po-re — du lat. *tubulus*, petit tube, et de *poré*). Zooph. Genre de polypiers pierreux, de l'ordre des bryozoaires, type de la famille des tubuliporés, comprenant plusieurs espèces qui vivent dans les mers, et quelques-unes fossiles.

TUBULIPORÉ, **ÉE** adj. (tu-bu-li-po-ré — rad. *tubulipore*). Zooph. Qui ressemble ou qui se rapporte au tubulipore.

— s. m. pl. Famille de polypiers, de l'ordre des bryozoaires, ayant pour type le genre tubulipore.

TUBULIPORIEN, **IENNE** adj. (tu-bu-li-po-ri-ain, i-ène). Zooph. Syn. de **TUBULIPORÉ**.

TUBULITE s. m. (tu-bu-li-te — du lat. *tubus*, tube, et du gr. *lithos*, pierre). Moll. Nom vulgaire des dentales fossiles.

TUBULURE s. f. (tu-bu-lu-re — du lat. *tubulus*, petit tube). Ouverture de certains vaisseaux, qui est destinée à recevoir un tube : *Flacon à deux, à trois TUBULURES*. (Acad.)

— **Hist. nat.** Nom donné à de petits tubes ou tuyaux dont certaines productions naturelles sont traversées : *La tige du rotin est percée d'une infinité de petites TUBULURES longitudinales*. (Acad.) || Vieux en ce sens.

TUBURCINIE s. f. (tu-bur-si-ni — de *tube*, et de *urcinie*). Bot. Genre de champignons, de la tribu des sépédoniées, formé aux dépens des rhizoctones et des sporotriches.

TUCA s. m. (tu-ka). Ichtyol. Nom vulgaire d'une espèce du genre gade.

TUCAN s. m. (tu-kan). Mamm. Espèce de taupe, qui vit au Mexique : *Le tucan est peut-être un peu plus grand que notre taupe*. (V. de Bomare.)

— **Encycl.** Le *tucan* est à peine plus grand que la taupe, gras et charnu comme celle-ci, avec des jambes si courtes que son ventre touche à terre. Il a les oreilles petites et rondes, les yeux si petits qu'il s'il lui sont pour ainsi dire inutiles, la queue courte. Il diffère de la taupe par le nombre des doigts, qui est de trois aux pieds de devant et de quatre à ceux de derrière, et par la couleur de son pelage, qui est jaune roussâtre. Cet animal vit au Mexique. Il se creuse des terriers; mais on assure qu'il n'a pas l'instinct de retrouver sa retraite quand il en est sorti. Aussi se creuse-t-il chaque fois un nouveau trou, en sorte que, dans les terrains qui conviennent à ces animaux, la surface du sol est criblée de trous si nombreux et si rapprochés, qu'on ne peut y marcher qu'avec précaution. La chair du *tucan* passe pour être bonne à manger.

TUCAPEL ou **LAXA**, rivière du Chili. Elle prend sa source au versant N.-O. du volcan de Tucapel, se dirige au N.-O., puis au S.-O. et, après un cours de 260 kilom., se jette dans le Biobío, à 60 kilom. E. de la Nouvelle-Conception.

TUCCA, ville de l'Etat et à 110 kilom. S.-O. de Tunis. Elle contient de belles ruines, parmi lesquelles est une colonne corinthienne de marbre de Paros, remarquable par la perfection du travail.

TUCCARO (Archange), acrobate italien, né à Aquila (Abruzzes) vers 1535, mort au commencement du XVII^e siècle. Admis à sauter devant la cour de France, réunie à Mézières en 1570, pour le mariage de l'archiduchesse Isabelle avec Charles IX, il plut tellement au jeune roi que celui-ci l'attacha à sa personne, avec le titre de *Saltarin*, l'emmena avec lui et consentit même à prendre, sous sa direction, des leçons de sauts périlleux. Après la mort de Charles IX, dont il était un grand admirateur, Tuccaro continua à rester attaché à la maison du roi sous Henri III et sous Henri IV. C'est à ce dernier prince que l'acrobate italien a dédié son ouvrage, intitulé : *Trois dialogues de l'exercice de sauter et voltiger en l'air, avec les figures qui servent à la parfaite démonstration et intelligence dudit art* (Paris, 1599, in-40). Outre ce volume, très-recherché des bibliophiles, on doit à Tuccaro un petit poème italien : *La Presa e il giudizio d'amore* (Paris, 1602, in-12).

TUCCIA, vestale romaine.

TUCH (Jean-Chretien - Frédéric), théologien et philologue allemand, né à Quedlinbourg le 17 décembre 1806, mort en 1867. Il fit ses études au collège de Nordhausen, où son père occupait une place dans l'administration. Reçu en 1830 docteur en philosophie, il fit à Halle des cours d'hébreu et d'exégèse qui furent très-suivis. Agrégé à

Zurich en 1839, il obtint peu après une chaire à l'université de Halle, puis devint à Leipzig professeur adjoint de théologie (1841) et professeur en titre (1843), reçut à Tubingue le grade de docteur en théologie, et par la suite fut nommé professeur à Zeitz. Durant la session de 1850-1851, il représenta à la diète saxonne l'université de Leipzig. M. Tuck a publié plusieurs ouvrages, qui témoignent d'une érudition profonde et d'une indépendance d'esprit fort rare chez les théologiens. Son principal ouvrage, le *Commentaire sur la Genèse* (Halle, 1838), passe pour un des ouvrages les plus remarquables en ce genre. Il a, en outre, publié de nombreux articles dans le *Journal de la Société orientale allemande*, ainsi que plusieurs brochures sur la géographie de l'Orient, de la terre sainte en particulier, sur l'épigraphie sémitique et sur la structure grammaticale de la langue éthiopienne.

TUCHAN, bourg et commune de France (Aude), ch.-l. de canton, arrond. et à 75 kilom. de Carcassonne; pop. aggl., 1,082 hab. — pop. tot., 1,209 hab. Fabriques de tuiles et de briques; petite houblère.

TUCKER (Abraham), philosophe anglais, né à Londres en 1705, mort en 1774. Il fit ses études à l'université d'Oxford, puis visita l'Angleterre, l'Ecosse, la France et les Flandres. Tucker vécut ensuite dans une de ses propriétés, où il s'adonna à l'étude et aux travaux agricoles. Ayant perdu sa femme en 1754, il publia, sous le titre de *Peinture d'un amour sans cri*, les lettres qu'elle lui avait écrites pendant ses nombreux voyages. L'année suivante, il fit paraître son *Avis d'un gentilhomme campagnard à son fils*, qui avait pour but principal de mettre les jeunes gens en garde contre l'exaltation des idées politiques. Il se tint, du reste, lui-même toujours éloigné des affaires publiques et refusa à plusieurs reprises la députation. Vers 1756, il commença à travailler à son grand ouvrage intitulé : la *Recherche de la lumière de la nature* (*The Light of nature pursued*), dont il publia le premier spécimen en 1763, sous le titre de la *Libre volonté*. Les quatre premiers volumes de cet ouvrage parurent en 1765, sous le pseudonyme d'*Edmond Search*; les trois autres volumes ne virent le jour qu'après la mort de l'auteur. Une critique de la *Libre volonté*, insérée dans la *Monthly Review*, avait, dans l'intervalle, provoqué de la part de Tucker une réponse qui fut publiée sous ce titre : *L'Homme à la recherche de lui-même*, par *Cuthbert Comment*. La *Recherche de la lumière de la nature* est un ouvrage sans suite, et non un traité systématique sur l'esprit et sur la morale, et il a un caractère plutôt pratique que théorique. Les principes de la métaphysique et de la morale y sont étudiés surtout au point de vue de leur application aux affaires et aux exigences pratiques de la vie humaine. Ce livre est remarquable par l'énergie de la pensée, la profondeur des jugements et un certain cachet d'originalité humoristique qui a valu à l'auteur le surnom de *Montaigne de la métaphysique*. La meilleure édition est celle qu'en donna le petit-fils de Tucker, sir Henri Milmay, et qui a été réimprimée en 1837 (2 vol. in-8°). Il en existe un abrégé, publié par Hazlitt en 1807.

TUCKER (Josias), économiste anglais, né dans le comté de Carmarthen en 1711, mort en 1799. Il fit ses études à Oxford et, après être entré dans les ordres, devint, en 1739, vicaire de l'église de Tous-les-Saints, à Bristol. Il obtint successivement dans la même ville plusieurs bénéfices importants et fut nommé, en dernier lieu, doyen de Gloucester (1758).

Tout en remplissant ses fonctions, il étudia les questions relatives à l'industrie et au commerce et débuta par un *Court essai sur les avantages et les désavantages qu'éprouvent respectivement la France et la Grande-Bretagne en ce qui concerne le commerce, etc.* (1748). Dans cet ouvrage, il critiqua notamment le système des taxes usité en France et en Angleterre et proposa plusieurs moyens d'amélioration. En 1751, Tucker publia des *Itéflexions sur l'opportunité d'une loi pour la naturalisation des protestants étrangers*. Deux ans plus tard, il prit la défense d'un bill relatif à la naturalisation des juifs, dans ses deux *Lettres à un ami au sujet de la naturalisation*. L'animosité que cette brochure souleva contre son auteur fut telle, qu'à Bristol la populace bruta son effigie revêtue du costume ecclésiastique; on dit même que, de son jardin, Tucker fut témoin de cette exécution. Au début de la lutte de la Grande-Bretagne avec ses colonies d'Amérique, le doyen de Gloucester publia plusieurs brochures, dans lesquelles il conseillait de consentir à la séparation, pour éviter les dépenses et les dangers d'hostilités trop prolongées. Dans sa *Lettre d'un marchand de Londres à son neveu en Amérique*, il invoquait les intérêts du commerce pour empêcher la guerre. Dans un de ses écrits, datant de 1782, il dit que, depuis plus de vingt-cinq ans, il est persuadé que les colonies sont toujours nuisibles à un pays et que chaque jour n'a fait, depuis lors, que renforcer et accroître ses convictions à cet égard. Tucker a publié plusieurs autres ouvrages, qui n'offrent aujourd'hui aucun intérêt.

TUCKERMAN (Henry-Théodore), littérateur américain, né à Boston en 1813. A vingt ans, il quitta les Etats-Unis pour aller compléter ses études en Europe, visita la France et l'Italie, retourna au bout de deux ans en Amérique et la quitta de nouveau, en 1837, pour aller parcourir l'Angleterre, l'Espagne, Malte, la Sicile, etc. A partir de 1845, il se fixa à New-York, où il a presque constamment habité depuis lors. M. Tuckerman a acquis un rang distingué parmi les écrivains de son pays par ses livres de voyages, qui offrent de l'intérêt, et surtout par ses travaux de critique littéraire, historique et artistique, où l'on trouve des idées neuves et originales, des aperçus ingénieux. Nous citerons de ce remarquable *essayiste* : *Esquisses italiennes* (1835, in-12), recueil de nouvelles plusieurs fois réédité; *Isabelle ou Un voyage en Sicile* (New-York, 1839); *Pensées sur les poètes* (1846), série d'études sur divers poètes italiens, anglais et américains; la *Vie artistique ou Essai sur les peintres américains* (1847); *Types caractéristiques de la littérature, mis en lumière par le génie des hommes célèbres* (1849-1851), livre curieux et original; *Portraits spirituels ou Etudes de caractères* (1850); *L'Optimiste*, recueil d'essais (1850); la *Vie du commandeur Talbot* (1850); *L'Esprit de la poésie* (1851), art poétique en vers; *Mémoires d'Horace Greenough* (1853); *Feuilles du journal d'un rêveur* (Londres, 1853, in-16); *Un mois en Angleterre* (New-York, 1853, in-12), etc.

TUCKERMANN s. f. (tu-ker-man-nt — de *Tuckermann*, savant angl.). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des sénécionées, dont l'espèce type croît en Californie.

TUCKEY (Jacques-Kingston), navigateur anglais, né à Greenhill (Irlande) en 1776, mort en 1816. Admis dans la marine en 1791, il trouva bientôt l'occasion de se distinguer pendant la guerre entre l'Angleterre et la France, devint lieutenant en 1802, explora cette qualité le détroit de Bass et Port-Philippe, en Australie, tomba, à son retour, entre les mains des Français (1805) et subit une captivité de neuf ans. En 1816, Tuckey prit le commandement d'une expédition chargée d'explorer l'intérieur de l'Afrique, particulièrement le Zaïre, qui arrose le Congo. Ayant remonté le Zaïre, le hardi navigateur pénétra à plus de 280 milles dans l'intérieur du continent. Mais l'hostilité excessive qu'il rencontra chez les indigènes et le mauvais état sanitaire de son équipage le forcèrent alors à revenir sur ses pas, et il mourut bientôt des suites des fatigues qu'il avait éprouvées. On lui doit les ouvrages suivants : *Relation d'un voyage fait pour établir une colonie au Port-Philippe* (Londres, 1805, in-8°); *Géographie et statistique maritime* (Londres, 1815, 4 vol. in-8°); *Relation d'une expédition entreprise en 1816 pour explorer le fleuve Zaïre* (Londres, 1818, in-4°), trad. en français.

TUCOPIA ou **HARWELL**, île de la Mélanésie, dans le groupe des Nouvelles-Hébrides, par 12° de latit. S. et 167° de longit. E. Cette île, qui possède un bon port, fut découverte par Quiros en 1606, et La Pérouse y fit naufrage.

TUCQUE s. m. (tu-ke). Crust. Genre de crustacés lernéides, de la famille des chondracanthiens, dont l'espèce type vit en parasite sur le diodon.

TUCUM s. m. (tu-komm). Bot. Espèce de palmier du Brésil.

TUCUMAN (SAN-MIGUEL-DE-), ville de la république Argentine (Amérique du Sud), ch.-l. de la province de son nom, dans une belle plaine, près de la rive droite du rio Salí, au pied de la sierra d'Aconquija, à 1,160 kilom. N.-O. de Buenos-Ayres, par 26° 49' de latit. S. et 67° 16' de longit. O.; 20,000 hab. Evêché érigé en 1570; commerce de mulets et de bestiaux, sucreries, tanneries. Fondée en 1685, elle fut, en 1812, le théâtre de la victoire des indépendants contre les Espagnols, et le congrès qui s'y ouvrit le 25 mars 1816 y proclama, le 9 juillet suivant, les provinces unies du Rio-de-la-Plata indépendantes de l'Espagne.

TUCUMAN, province de la république Argentine, située entre celles de Salta au N., de Rioja à l'O., de Catamarca et de Santiago au S. et les savanes à l'E.; elle a 385 kilom. sur 230; 95,000 hab. Ch.-l., Tucuman. La surface de cet Etat, l'un des plus riches de la république, est montagneuse à l'O., où s'élèvent les Andes; le reste se compose d'une vaste et superbe plaine. Elle est arrosée par le Dulce, le Choromoro, le Salado, le Tucuman, le Cascale et le Colorado. La douceur du climat et la fertilité du sol lui ont fait donner le nom de jardin de l'Union. Elle produit toute sorte de grains en abondance, particulièrement du riz de qualité supérieure, du blé, du maïs, des fruits, surtout des oranges, beaucoup d'excellent tabac, du coton, du cacao, de l'indigo, un peu de vin, du miel, de la cire, des bois précieux pour la construction, l'ébénisterie, la teinture et la médecine. Les pâturages y sont immenses, et l'engrais des bestiaux forme une des grandes richesses du pays; les mules et les mulets de Tucuman sont surtout très-renommés et sont un objet d'exportation considérable. Après la conquête du Pérou, les Espagnols s'éten-

dirent vers cette province, que Diego de Roxos découvrit le premier en 1543; mais ils n'y formèrent d'établissement qu'en 1549, sous la conduite de Juan Nunez de Prado.

TUDELA, anciennement *Tutela* ou *Tullonium*, ville d'Espagne (Navarre), à l'extrémité d'un vallon et au confluent du Queyiles et de l'Ebre, à 62 kilom. S. de Pampelune, par 42° 23' de latit. N. et 3° 54' de longit. O.; 8,000 hab. Evêché. Elle est mal percée, sale et mal pavée, excepté le quartier moderne de *las Herrerías*, où l'on remarque la place destinée aux courses de taureaux et qui est formée de maisons régulièrement construites. On voit de belles promenades autour du fleuve. Tudela possède des collèges, des établissements de bienfaisance et d'instruction publique; des fabriques de savon mou, de gros linge, de tuiles et de briques; des moulins à huile et à blé. Commerce en vin du territoire et en huile. Patrie des poètes arabes Abou-Isaac Ibrahim et Abdul-Abbas Altholiti; de Benjamin-ben-Jonah, célèbre rabbin du XII^e siècle; de l'astronome Tornamira, seigneur de Mora; d'Arbolancha, poète; d'Agramont y Zaldivar, historien; du capitaine Berrozpe, qui se distingua parmi les défenseurs de Rome, durant le siège qui en fut fait en 1527.

Tudela a une très-ancienne origine; le poète Martial la désigne sous le nom de *Tutela*; mais elle existait bien avant la conquête romaine. Le roi don Alonzo l'obtint des Maures en 1115. En 1512, l'archevêque de Saragosse vint, à la tête d'une armée, forcer les habitants à prêter serment de fidélité à Ferdinand. Le 23 novembre 1808, les Français, sous les ordres du maréchal Lannes, battirent complètement dans les environs les Espagnols, commandés par Castaños. Tudela a été au pouvoir des carlistes pendant la guerre civile de 1873-1876.

TUDELE (Benjamin de), rabbin. V. BENJAMIN DE TUDELE.

TUDESQUE adj. (tu-dè-ske. — Ce mot appartient à la même famille que l'allemand *deutsch*, allemand, et, comme ce dernier, il est allié au gothique *thiuda*, peuple, d'où *thiudans*, roi, *thiudinassus*, royaume, *thiudisks*, appartenant au peuple, anglo-saxon *theod*, *theodisc*, peuple, scandinave *thiod*, *thydt*, ancien allemand *diot*, *diota*, haut allemand *diot*, peuple, *diutisc*, populaire, etc. Au même groupe appartiennent l'ancien irlandais *tuath*, *tuad*, peuple, moderne *tuath*, pays, kymrique *tut*, *tud*, armoricain *tut*, *tud*, peuple, nation, pays, l'ombrien *tota*, osque *touto*, ville, territoire d'une ville, d'où *tuticus*, dans *meddian tuticus*, magistrat d'une ville, et le letton *tauta*, peuple, pays. Ces noms, qui sont sans analogues orientaux, viennent, croit-on, de la racine sanscrite *tu*, croître, être fort. Déjà, du temps des Romains, les Germains s'appelaient eux-mêmes le peuple. Le nom des *Teutons*, qui combattit Marius, en est un frappant témoignage. En lithuanien, l'Allemagne est encore appelée *Tauta*. Se dit des Germains, et surtout de la langue parlée par eux : *Langue TUDESQUE*. *Grammaire TUDESQUE*. (Acad.)

— Fig. Barbare, rude, grossier : *Manières, façons TUDESQUES*. *Style TUDESQUE*.

De l'horrible et du gai, du noble et du grotesque Evitons avec soin le mélange *tudesque*.

ANGELOT.

— Diplomat. *Lettres tudesques*, Anciens caractères allemands.

— s. m. Langue tudesque : *Le TUDESQUE est un idiome très-ancien*. (Acad.) *Notre langue n'est qu'un mélange de grec, de latin et de tudesque, avec quelques restes confus de gaulois*. (Rén.)

TUDIEU interj. (tu-dieu — de *tue*, et de *Dieu*). Juron de l'ancienne comédie : **TUDIEU ! vous avez le goût bon !** (Mol.)

Tudieu ! l'ami, sans vous rien dire, Comme vous baillez des soufflets !

MOLIÈRE.

TUDOR (Owen-Meredith), tige de la maison de Tudor, qui a donné plusieurs rois à l'Angleterre, mort en 1461. Il était, dit-on, d'une famille obscure du pays de Galles, se fit aimer de Catherine, veuve de Henri V et fille du roi de France Charles VI, l'épousa secrètement, embrassa le parti de Lancastre dans la guerre des Deux-Roses, fut fait prisonnier à la bataille de Mortimer's Cross (1461) et décapité par ordre du duc d'York (Edouard IV). — L'un de ses fils, Edmond Tudor, créé comte de Richmond par Henri VI, fut le père de Henri VII.

TUDORS, dynastie anglaise, qui régna de 1485 à 1603, époque de l'avènement des Stuarts, et qui compta cinq souverains : Henri VII, Henri VIII, Edouard VI, Marie et Elisabeth. V. ces noms.

TUDOR (Frédéric), négociant et inventeur américain, né à Boston en 1783, mort en 1864. Il appartenait à une famille qui descendait en ligne collatérale des Tudors d'Angleterre et qui, au XVIII^e siècle, émigra aux Etats-Unis. Intime ami de Washington, son père, William Tudor, grand juge et avocat général de l'armée de l'Indépendance, fut aussi l'un des dix fondateurs de la première société historique de son pays. Dès l'âge de vingt-deux ans, Frédéric Tudor conçut l'idée de faire le commerce de la glace. Il en envoya d'abord à la

Martinique, puis dans d'autres îles des Indes occidentales, et finalement à Bombay, à Madras, à Calcutta, à Singapour, à Batavia et à Hong-kong. Il lui fallut trente années d'efforts et de succès pour arriver à convaincre ses amis et ses compatriotes qu'il n'était pas un fou. Mais les Anglais des Indes le proclamèrent bienfaiteur de l'humanité et lui votèrent des remerciements publics. Ils lui assignèrent, en outre, de vastes locaux où il pût déposer en sûreté les produits de son utile industrie. L'introduction de la glace dans ces contrées y diminua d'un grand tiers la mortalité annuelle des Européens. Les procédés imaginés par Frédéric Tudor pour le transport de la glace sont aussi simples qu'ingénieux. C'est surtout la sciure de bois qui a la propriété de préserver la glace contre toute cause extérieure de dissolution, et c'est grâce à cette matière si puissamment isolante que les blocs de glace, mis à fond de cale dans les bâtiments de transport à Boston, peuvent arriver intacts sous les tropiques.

TUDOT (Louis-Edmond), lithographe français, né à Bruxelles en 1805, mort à Moulins en 1861. Sans avoir laissé des œuvres assez remarquables pour lui assurer un grand renom, Tudot s'est néanmoins fait une place dans l'histoire de la lithographie. Après être sorti de l'atelier du baron Gros, où il avait eu des velléités de grande peinture, il essaya d'appliquer à la lithographie une sorte de manière noire, par un procédé nouveau dont il était l'inventeur. Les *Paysages* qu'il reproduisit à l'aide de ce procédé sont d'un effet puissant et d'une grande énergie; la Société d'encouragement récompensa ses efforts en lui décernant en 1831 une médaille d'or de 3,000 francs. Cependant, après avoir fait quelque bruit, cette découverte qui devait révolutionner toute la lithographie ne tint pas ce qu'elle promettait; on n'en parla plus et Tudot se livra presque exclusivement à l'enseignement du dessin. Il fit à Paris quelques élèves, puis fut appelé à Moulins pour diriger l'école communale de dessin de cette ville, et bientôt après il fut nommé directeur du musée, fonctions qu'il a remplies honorablement jusqu'à sa mort.

L'œuvre de Tudot se compose d'un certain nombre de lithographies, dont quelques-unes seulement ont paru aux Salons : *Vue du château de Busset*; *Vue du golfe de Naples* (1838); cent vingt-cinq planches dans l'*Ancien Bourbonnais* de A. Allier et Bâtissier (1833-1837, in-fol.); cinq planches des *Éléments de dessin industriel* (1835, in-4°), etc. Il a également collaboré à l'*Ancienne Auvergne* et il a publié deux intéressants ouvrages : *Cartes des voies romaines du département de l'Allier* (1859, in-4°); *Collection de figurines en argile de l'époque gallo-romaine* (1860, in-4°, 64 pl.). Ce dernier ouvrage, où il retrace la découverte faite par lui, à Toulon-sur-Allier, de curieux spécimens de l'art gallo-romain, dont il a reproduit les principaux, est d'une érudition remarquable.

TU-DUC (Haong-giâm), empereur d'Annam de la dynastie Nguyen, né en 1830. Il est fils cadet de l'empereur Treu-tri, qui lui accorda une affection marquée et le désigna, par son testament, pour lui succéder, au détriment de son fils aîné Hoang-bao. A la mort de Treu-tri, les grands, se conformant aux volontés de ce dernier, proclamèrent empereur Haong-giâm, qui prit alors le nom de Tu-Duc (1851). Son frère Hoang-bao, forcé de se soumettre, ne tarda point à conspirer; mais ses menées furent découvertes et on l'enferma dans un palais à Hué, où, six ans plus tard, il se pendit, ainsi que son fils. Pendant les premières années de son règne, Tu-Duc eut à réprimer quelques révoltes de peu d'importance; puis il entra en lutte avec les Européens, lutte qui est devenue l'événement capital de sa vie. Persuadé que l'introduction de l'élément étranger, surtout de l'élément européen, dans son empire ne pouvait être qu'une cause de troubles et offrait les plus grands dangers au point de vue de l'intégrité du territoire, Tu-Duc refusa de laisser débarquer, en 1856, un envoyé français chargé de proposer un traité de commerce, et ordonna de faire exécuter vigoureusement les édits de persécution portés contre les missionnaires catholiques. La mort de plusieurs d'entre eux, surtout celle de l'évêque espagnol Diaz (1857), décida le gouvernement de l'Espagne à se concerter avec le gouvernement français pour assurer la sécurité de leurs nationaux dans le royaume d'Annam. En conséquence, une expédition franco-espagnole, commandée par l'amiral Rigault de Genouilly, jeta l'ancre dans la baie de Tourane en août 1858, bombardait et prit les forts qui protégeaient cette ville, puis s'empara de Saigon.

Tu-Duc, qui comprit en ce moment une révolte dans le Tonquin, demanda à traiter, dans le but de gagner du temps, et recommença bientôt après les hostilités. Mais ses troupes éprouvèrent plusieurs échecs; outre Saigon, il perdit trois provinces, et il se vit contraint de signer le traité du 15 juin 1862. Ayant échoué dans une nouvelle tentative de résistance, Tu-Duc se décida à envoyer en France et en Espagne une ambassade chargée de proposer une indemnité de 40 millions de dollars si ces puissances consentaient à évacuer l'empire. Cette négociation échoua,

et l'empereur d'Annam dut signer, le 15 juillet 1864, un traité par lequel il s'engageait à payer une indemnité de guerre de 20 millions de dollars et reconnaissait à la France la possession de Saïgon, de trois ports de la Cochinchine et un droit de protectorat sur les provinces conquises. Depuis cette époque, un navire français a détruit les jonques des pirates qui bloquaient une partie de son empire. Le gouverneur de la Cochinchine française, l'amiral La Grandière, après avoir plusieurs fois informé Tu-Duc que, s'il ne pouvait pas faire la police des provinces de l'Ouest, il se chargerait lui-même d'y rétablir l'ordre, dut se décider à occuper définitivement en 1867 les trois provinces de Vingt-long, de Chaudoc et d'Hatien, qui vinrent s'ajouter à nos possessions. Des négociations furent alors ouvertes avec l'empereur d'Annam, pour apporter des modifications aux traités de 1862 et de 1864. Interrompues lors de la guerre franco-allemande, elles furent reprises en 1872 par l'amiral Dupré et traitées en longueur. Ce dernier envoya auprès de l'empereur Tu-Duc, à Hué, M. Le Grand de La Liraye pour négocier un traité de commerce et obtenir l'autorisation de faire explorer le Song-coï par une commission scientifique. A l'article TONQUIN (v. ce mot), nous avons raconté l'expédition de Francis Garnier dans ce pays, la prise d'Ha-nof et les négociations nouvelles entamées avec Tu-Duc et qui aboutirent à la signature du traité du 15 mars 1874, conclu à Saïgon. Par ce traité, Tu-Duc reçut de la France 5 steamers, 100 canons, 1,000 fusils et s'engagea, en retour, à ouvrir aux commerçants européens les ports d'Ha-nof, de Thi-naï et de Nui-haï, à les laisser librement circuler dans l'intérieur du royaume, à ne recourir à aucune autre puissance que la France, au cas de révoltes ou de troubles à l'intérieur, etc. Le 31 août 1874, un second traité a été signé à Saïgon et ratifié à Hué le 26 août 1875 par l'empereur Tu-Duc, dans le but de resserrer les liens qui unissent les nations française et annamite et d'augmenter leur prospérité par les facilités données au commerce.

TUÉ, UÊ (tu-é) part. passé du v. Tuer. Mis à mort : *Personne tuée. Animal tué. Être tué dans un combat, dans un duel. Tous les conquérants n'ont pas été tués, tous les usurpateurs n'ont pas échoué dans leurs entreprises.* (J.-J. Rouss.) *Dans la plus sanglante bataille du xve siècle, il n'y avait pas eu mille hommes de tués.* (Michelet.) — Harassé, fatigué, épuisé : *Il est tué de travail.*

— Vaincu, battu complètement : *Je ne me tiens pas pour tué encore.* (Acad.) u Sens vieilli.

— Substantif. Personne tuée, mise à mort : *Les tués et les blessés.*

— Loc. fam. *Tant de tués que de blessés, il n'y a personne de mort.* Le mal n'est pas si grand qu'on le disait.

TUE-BREBIS s. m. Bot. Nom vulgaire de la grasselette, plante qui passe pour être malaisante pour les brebis. u Pl. TUE-BREBIS.

TUE-CHIEN s. m. Nom donné, dans le Nord, à des employés chargés d'abattre les chiens errants. u Pl. TUE-CHIEN.

— Bot. Nom vulgaire du colchique d'automne.

TUE-LOUP s. m. Bot. Nom vulgaire de l'aconit lycoctone. u Pl. TUE-LOUP.

— Encycl. L'aconit tue-loup est une grande plante, haute de 1 mètre et plus, à tige dressée, un peu rameuse, portant de nombreuses feuilles très-larges, d'un vert sombre, à trois ou cinq lobes aigus et dentés; les fleurs, d'un jaune sale ou livide, sont disposées en un long épi terminal. Cette plante est répandue dans l'Europe centrale et septentrionale; elle croît surtout dans les régions montagneuses et recherche de préférence les lieux couverts, les taillis, les jeunes futaies, etc. Ses propriétés ressemblent à celles de l'aconit napei; mais elles sont beaucoup moins énergiques, surtout dans les régions du Nord, où le principe âcre est beaucoup moins développé; peut-être aussi ce principe est-il entièrement neutralisé par le beurre qu'on emploie dans la préparation culinaire. Mais quand cette plante a crû sous des climats plus chauds, il est prudent de ne pas la manger, comme on peut le faire sans danger en Laponie; il faut surtout éviter de confondre sa racine avec celles des navets ou d'autres plantes potagères, auxquelles elle ressemble. Les bestiaux ne touchent pas à cette plante quand elle est verte; toutefois, les chiens, les chevaux et les cochons la mangent lorsqu'elle est séchée.

L'odeur de l'aconit tue-loup est à peu près nulle et simplement herbacée; mais ses feuilles machées font éprouver une impression cuisante. Les anciens ont regardé cette plante comme très-vénéneuse; c'est pourquoi ils recommandaient de ne pas l'employer à l'intérieur et se bornaient à en faire des fomentations et des frictions dans la gale et les maladies vermineuses. D'après Virey, elle cause des vertiges, une stupeur soporeuse et des spasmes mortels. Plusieurs médecins en font un succédané du napel. Dioscoride dit qu'en pilant avec de la viande crue les racines de cette plante, on en fait des appâts empoisonnés pour faire périr les loups. Ma-

thiole lui donne pour cette raison le nom de *luparia* et l'appelle encore *erba delle volpe* (herbe aux renards), parce qu'elle fait mourir aussi ces derniers. D'après Gauthier, l'aconit tue-loup est un poison violent, dont le véritable antidote est l'anaphore. On emploie la décoction de cette plante pour détruire les mouches et les autres insectes. On cultive quelquefois cet aconit dans les jardins d'agrément; mais il produit plus d'effet par son beau feuillage que par ses fleurs insignifiantes.

TUE-MOUCHES s. m. Bot. Nom vulgaire de l'amanite à mouches. u Pl. TUE-MOUCHES.

— Adjectif. *Papier tue-mouches*, Papier dont on se sert pour détruire les mouches.

TUE-POISSON s. m. Bot. Nom vulgaire de la coque du Levant et de la liane conani, qui croît au Brésil. u Pl. TUE-POISSON.

TUER v. a. ou tr. (tu-é. — Plusieurs étymologistes ont rattaché ce mot au grec *thuein*. D'autres font venir *tuer* du germanique, ancien haut allemand *tođjan*, mettre à mort, *tuer*, *tôt*, *tođ*, la mort; gothique *ar-danthjan*, tuer, *dauths*, mort; anglo-saxon *death*, *dieth*, la mort; allemand *töden*, *töden*, tuer, *tođ*, mort, toutes formes qui se rattachent probablement à la racine sanscrite *tud*, frapper, tuer, détruire. Mais ces deux étymologies doivent être rejetées comme contraires à l'histoire du mot. Le vieux français *tuer*, le provençal *tudar*, dans les composés *atuzar*, *estuzar*, signifient proprement éteindre, étouffer. On disait autrefois *tuer la chandelle*, *tuer le feu*, et le sens de faire mourir n'est venu qu'après. La seule étymologie admissible, selon Diez, est le latin *tulari*, dont la valeur première, qui est protéger, défendre, aurait peu à peu dégagé les acceptions de tenir à l'écart, contenir, arrêter, puis modérer, étouffer, tuer. Prend un tréma sur l'i aux deux prem. pers. pl. de l'imp. de l'ind. et du prés. du subj. : *Nous tuons; que vous tuiez*. Faire périr d'une mort violente : *Tuer à coups d'épée, d'un coup de pistolet. Tuer un homme de sang-froid; le tuer roide. Tuer un mouton, un bœuf, un poulet. Nous avons chassé tout un jour sans rien tuer. Dans l'avenir personne ne tuera personne; la terre rayonnera, le genre humain aimera.* (V. Hugo.)

— Causer, par son effet propre, la mort de : *C'est un coup de fusil qui l'a tué. L'apoplexie l'a tué.* (Acad.)

— Amener, déterminer, procurer la mort de : *Ne vous fiez pas à ce charlatan, il vous tuera. La vanité tue plus de libertins que le libertinage.* (Lafontaine.)

Le glaive a tué bien des hommes.

La bouche en a tué bien plus.

FR. DE NEUFCHATEAU.

— Faire périr, en parlant des végétaux : *Le grand froid a tué la plupart des oliviers.* (Acad.)

— Fatiguer extrêmement, ruiner la santé de : *Il porte de trop grands fardeaux, cela le tue. Vous tuez votre cheval, de le mener toujours au grand galop.* (Acad.)

— Anéantir, abattre complètement : *Si les médecins guérissent le corps, ils tuent le courage.* (J.-J. Rouss.) *Malheur aux détails, la postérité les néglige tous; c'est une vermine qui tue les grands ouvrages.* (Voltaire.)

— Incommoder, importuner extrêmement : *Il me tue avec ses compliments.*

— Faire tomber, discréditer : *Tuer un journal. Les acteurs ont tué l'ouvrage.* (Étienne.) *Détruire, ruiner, faire cesser : La guerre a tué cette industrie. En Toscane, on a tué la petite culture qui procure aux gens des campagnes une vie tranquille.* (Blanqui.)

— Empêcher complètement, réduire à rien : *Cela tue l'effet du spectacle. Cela tue tout le plaisir de la partie. Cette scène, en faisant prévoir le dénoûment, tue tout l'intérêt de la pièce.*

— Absol. Donner la mort à un ou plusieurs hommes : *Il n'est légitime de tuer, même pendant la guerre, que pour se défendre.* (V. Parisot.) *En Espagne, que l'on aime ou que l'on hait, tuer est naturel.* (Chateaub.) *Les despotes savent que le fer tue quelquefois, et que la vérité tue toujours.* (A. Martin.)

Mousquet, poignard, épée ou tranchante ou menue. Tout est bon, tout va bien, tout sert, pourvu qu'on tue.

VOITRAE.

u Egorger les animaux de boucherie : *Ce boucher ne tue qu'une fois la semaine.* (Acad.)

— *Tue! tue!* Cri par lequel les soldats s'excitaient autrefois au carnage.

— *Tuer le temps*, S'amuser à des riens, afin de passer le temps.

— *Tuer le ver*, Boire, à jeun, un verre de vin blanc.

— *Se faire tuer*, S'exposer à la mort, volontairement ou par imprudence : *SE FAIRE TUE* plutôt que de se rendre. *Ne passez pas dans cette rue, vous vous feriez tuer.*

— *Ceux qu'il a tués se portent bien*, Se dit d'un brava.

— Prov. *Tel pense frapper qui tue ou Tel tue qui ne pense que blesser*, On fait quelquefois plus de mal qu'on ne voulait en faire.

u *La lettre tue, et l'esprit vivifie*, Pour bien comprendre une loi, un précepte, un texte, au lieu de s'attacher servilement au sens direct des mots, il faut chercher à saisir la

pensée, l'intention de l'auteur. Ce proverbe est emprunté à l'Evangile.

— Peint. Se dit de l'effet des couleurs, des lumières, dont le voisinage en détruit, en affaiblit d'autres : *Quand on place des parties lumineuses sur celles qui étaient ombrées, le dessus tue le dessous.* (Supplém. de l'Acad.)

— Alchim. *Tuer l'eau philosophale*, La fixer, en continuant toujours le feu. u *L'un tue l'autre*. Le fixe et le volatil se détruisent l'un l'autre.

Se tuer v. pr. Être, pouvoir ou devoir être tué : *Les bœufs se tuent avec un maillet.*

— Se donner la mort : *Il s'est tué d'un coup de pistolet.* (Acad.) *La vie est trop courte pour se tuer; ce n'est pas la peine de s'impatenter.* (Melle de Scudéry.) *Dès que sa fortune se délabre, un Anglais se tue ou se fait voleur.* (Montesq.)

— Être tué par accident : *Un couvreur tomba du haut du toit et se tua.* (Acad.)

— Se donner beaucoup de peine, se fatiguer extrêmement, se harasser, altérer sa santé : *Il se tue à force de boire. Il se tue de travailler, à force de travail. Il se tue de travail.* (Acad.)

Il se tue à rimer; que n'écrit-il en prose?

BOILEAU.

— Se donner la mort mutuellement : *Les deux adversaires ont tiré en même temps et se sont tués l'un l'autre.* (Acad.) *Le comble de la gloire et le plus beau de tous les arts a été de se tuer les uns les autres.* (Boss.)

— Faire beaucoup d'effort, prendre beaucoup de peine, s'évertuer : *Je me tue à vous le dire. Il n'y a point de trouble à Genève, comme on se tue de le dire.* (Voltaire.)

— On s'y tue, Se dit en parlant d'une grande affluence de monde en quelque endroit : *La pièce nouvelle a un succès fou, on s'y tue.* (Acad.)

— Peint. Se dit de plusieurs couleurs, de plusieurs tons dont les effets se détruisent ou s'affaiblissent mutuellement : *Ces couleurs se tuent.*

— Allus. hist. *Tues tout; Dieu reconnaîtra les siens*, Allusion au mot atroce d'un légat pendant la guerre des Albigeois. V. RECONNAÎTRE.

— Econ. rur. Se dit du cidre en vidange, lorsqu'il prend une teinte brune et perd sa saveur.

— Syn. *Tuer, assommer*. V. ASSOMMER.

TUERIE s. f. (tu-ri — rad. *tuer*). Massacre, carnage. *Horrible tuerie.* La tuerie fut grande dans la déroute. (Acad.) *Le pinceau et le ciseau rivalisent d'efforts et de zèle pour peindre des scènes de tueries.* (Toussaint.) *Les batailles des anciens ne sont pas des chocs, mais des tueries.* (Proudhon.)

Cohue où l'on peut recevoir quelque mal : *N'allez pas là, c'est une tuerie.*

— Grand abattage de gibier : *Tous les seigneurs autrichiens font dans leurs terres de grandes tueries annuelles pour tirer un revenu du gibier.* (L. Viardot.)

— Lieu où l'on tue des animaux pour en vendre la chair à la boucherie : *Il y a une tuerie dans ce quartier.* (Acad.) *Les tueries mettent incessamment sous les yeux des habitants le hideux tableau du sacrifice des animaux.* (E. Baudement.) On dit aujourd'hui **ABATTOIR**.

— Syn. *Tuerie, boucherie, carnage*, etc. V. CARNAGE.

TUERLINCKX (Joseph), sculpteur belge, né à Malines en 1820. Élève de Van Bree et de Guillaume Grefs, il vint étudier à Paris dans l'atelier de Paul Delaroche, où se trouvaient Hamon, Gérôme, Damery, Aubert, Brion, etc., toute la pléiade brillante qui siège aux places d'honneur de l'école française; il partit ensuite pour l'Italie, où il étudia un peu l'antique, et beaucoup Canova, qu'il chercha depuis à imiter avec le plus d'adresse, le plus d'habileté possible. A son retour à Bruxelles, il put montrer à ses compatriotes des esquisses, des projets et même des figures achevées. Une grande figure qu'il envoya à l'Exposition de Londres (1851), *Marquise d'Autriche*, que l'on voit aujourd'hui sur la grande place de Malines, et son *Giulio s'essayant à dessiner*, lui valurent la grande médaille d'or.

Il y a dans ces deux morceaux une facilité extrême; les modèles ont de la souplesse, de la fraîcheur; le marbre ne trahit pas la moindre fatigue. M. Tuerlinckx a de plus obtenu une mention honorable à Paris en 1855 pour ces mêmes figures, auxquelles il avait joint un groupe de *Daphnis et Chloé*.

TU ES ILLE VIR (*Tu es cet homme*). David avait conçu une passion coupable pour Bethsabée, femme d'Urie, un de ses officiers. Afin de pouvoir l'épouser, il envoya à Joab, général de ses armées, qui assiégeait alors la capitale des Ammonites, l'ordre d'épouser Urie à l'endroit le plus périlleux. Celui-ci y fut tué, et David épousa Bethsabée. Mais bientôt Dieu lui envoya le prophète Nathan, qui lui parla ainsi : « Il y avait dans une ville deux hommes, l'un riche, l'autre pauvre. Le riche possédait un grand nombre de brebis et de bœufs; le pauvre n'avait pour tout bien qu'une petite brebis qu'il élevait avec ses enfants. Il la nourrissait de son pain, la

faisait boire dans sa coupe et dormir sur son sein; il la chérissait comme sa fille. Un étranger étant venu loger chez le riche, celui-ci ne voulut point toucher à ses brebis et à ses bœufs pour lui donner à souper, mais il prit la brebis du pauvre et la servit à son hôte. — Cet homme mérite la mort, s'écria David; il rendra quatre brebis pour une. — *Tu es ille vir* (Tu es cet homme), reprit Nathan. Tu as méconnu la parole de Dieu qui t'a fait roi; le Seigneur te punira. »

« Pendant le carême de 1675, le Père Bourdaloue, expliquant un jour la parabole de Nathan en présence de Louis XIV, qui vivait alors avec la marquise de Montespan, osa la lui appliquer directement, et plus d'une fois dans son discours le terrible *Tu es ille vir* retentit aux oreilles du souverain. Au sortir de la chapelle royale, Louis XIV demanda ce que Bourdaloue a voulu dire. Les courtisans restaient muets, quand tout à coup le duc de Montausier, dont la rigide franchise ne connaît pas les ménagements, s'écria : « Sire, il a dit à Votre Majesté : Tu es » cet homme-là. »

CRÉTINEAU-JOLY.

« Maniée légèrement et avec dextérité, l'ironie est une arme permise; on peut dire la vérité en riant. Cette arme est d'autant plus flagellante, qu'elle cache sous un voile mystérieux le coup qu'elle porte; on est frappé, on n'ose l'avouer, on craint l'application de cette maxime perfide : C'est toi qui l'as nommé, *Tu es ille vir*. »

(Galerie de littérature.)

TUET (Jean-Charles-François), littérateur français, né à Ham en 1742, mort à Sens en 1797. Il n'avait que vingt-deux ans et était professeur au collège des Grassins à Paris, lorsqu'il fut nommé directeur du collège de Sens; mais par modestie il refusa ces fonctions, se borna à professer les humanités dans cet établissement, entra dans les ordres et devint chanoine de Sens. Tuet passa les dernières années de sa vie dans une obscure retraite et dans la misère. Nous citerons, parmi ses ouvrages : *Éléments de poésie latine* (Sens, 1778, in-12), plusieurs fois réédités; *Guide des humanités ou Premiers principes du goût* (Sens, 1780, in-13), souvent réimprimé; *Mémoires sévénites ou Proverbes français suivis de leur origine* (Sens, 1789), livre très-bien fait; *Projet sur l'usage que l'on peut faire des livres nationaux* (Paris, 1790, in-8°). — Son frère, Esprit-Claude TUET, né vers 1745, mort vers 1787, remplit diverses fonctions ecclésiastiques et écrivit quelques ouvrages ascétiques; nous citerons : *Moyens convenables aux personnes du monde pour arriver à la perfection chrétienne* (Paris, 1778); *Moyens convenables aux personnes chrétiennes pour passer saintement le temps de l'Avent* (Paris, 1780); *Manuel propre à MM. les curés, vicaires et ecclésiastiques chargés de la partie des mariages* (Paris, 1785).

TUE-TEIGNES s. m. Machine inventée pour la destruction des insectes qui ravagent les céréales. u Pl. TUE-TEIGNES.

— Encycl. Le tue-teignes est un appareil qui vient se placer avantageusement à côté des divers instruments destinés à nettoyer les grains, tels que tarares, cribles, trieurs, etc. Il a pour but de détruire radicalement, de pulvériser, pour ainsi dire, les parasites du blé; la teigne, l'alcuite, le charançon ne résistent pas à son action.

Le tue-teignes le plus généralement employé jusqu'à ce jour est dû à M. Doyère, professeur à l'ancien Institut agronomique de Versailles. Il date de 1851. On avait fait déjà, en 1842, un tarare insecticide dans lequel le principe des chocs successifs était admis pour se débarrasser des insectes qui souillent et détruisent les céréales. Cet appareil, dû à M. Herpin, figura à l'Exposition de 1849; il ne fonctionnait convenablement qu'à la condition de marcher avec une très-grande vitesse. Celui de M. Doyère a l'avantage de bien fonctionner avec une moindre vitesse, ce qui permet d'obtenir un débit moyen de 2 à 4 hectolitres par homme et par heure.

Le grain, sortant d'une trémie, passe dans l'espace annulaire laissé vide entre un tambour cylindrique fixe et un autre qui tourne autour d'un cercle horizontal. Ce dernier porte des lames et des arêtes en petit nombre, mais convenablement disposées, de sorte que le grain ne peut sortir de l'appareil qu'après avoir reçu un nombre de chocs tels que l'insecte qui échappe au premier coup soit détruit par les suivants. L'appareil a, comme aspect général, une certaine analogie avec les tarares.

Le tue-teignes a été, dès son apparition, soumis à des expériences sérieuses et prolongées qui ne pouvaient laisser aucun doute sur son efficacité. Le grand succès qu'il a eu depuis lors et son emploi constant et efficace dans les contrées fréquentées par les insectes parasites du blé ne laissent aucun doute sur sa grande utilité. Il est devenu indispensable. La vitesse à donner à l'instrument a été réglée par l'expérience. Elle doit être de 700 à 800 mètres pour le charançon et l'alcuite, qui vivent à l'état de

chenilles ou de larves dans l'intérieur même des grains de blé, et de 600 seulement pour la teigne, dont la larve vit à l'extérieur.

Dans ces conditions, tout insecte vivant, quels que soient son espèce et son état, qui se trouve mêlé au blé en sort infailliblement tué.

L'action du *tue-teignes* produit en plus un pelletage beaucoup plus énergique et, par suite, plus efficace que celui que l'on peut effectuer à la main.

TUE-TÊTE (A) loc. adv. De toutes les forces de la voix : *Crier à tue-tête. Disputer à tue-tête.* (Acad.)

TUEUR, EUSE s. (tu-eur, eu-ze — rad. *tuer*). Celui qui tue : *Un tueur de gens. Une tueuse d'enfants. Ce n'est que dans les siècles d'ignorance ou de barbarie que le métier de tueur d'hommes peut être le premier de tous.* (Boss.) *Asses de tueurs de peuple!* (E. Sue.) *C'est la vermine qui a tué Sylla et Philippe II, roi d'Espagne, ces deux grands tueurs d'hommes.* (Raspail.)

— s. m. Techn. Celui qui tue les porcs, les saie et les accommode. *Inspecteur des porcs tués.*

Tueur de dolins (LE), roman de F. Cooper. V. DERNIER DES MOHICANS (le).

TUE-VENT s. m. (tù-van — de *tuer*, et de *vent*). Hortic. Abri contre le vent. *Pl. tue-vent.*

— Techn. Abri que les ardoisiers établissent contre le vent au moyen de claires, de paillassons, de planches, etc.

TUF s. m. (tuff — du lat. *tofus*, même sens). Minér. Nom donné à diverses pierres tendres contenant de l'alumine : *Ce terroir est mauvais, ce n'est presque que du tuf. En fouillant un demi-pied dans cette terre, on rencontre le tuf. Creuser jusqu'au tuf.* (Acad.) *Le tuf est une matière imparfaite.* (Buff.)

— Fig. Ignorance, absence d'esprit, dissimulée par quelques connaissances superficielles : *Pour peu qu'on l'approfondisse, on rencontre le tuf.*

L'esprit de ce pays n'est qu'en superficie; Sitôt que vous voulez un peu l'approfondir, Vous rencontrez le tuf.

REGNARD.

Apparence trompeuse : *Villeroi, déchu du commandement des armées, perdit toute l'écorce qui l'avait fait briller et ne montra plus que le tuf.* (Dangeau.) *Le fond de l'âme, de la pensée, la conscience : Il jeta sur Lucien un regard pour le sonder jusqu'au tuf.* (Balz.)

— Constr. Sorte de pierre blanche et fort tendre, qui devient plus dure et plus blanche lorsqu'elle est employée : *La plupart des maisons de cette province sont bâties de pierres de tuf, ou sont bâties de tuf.* (Acad.) *Il Dans ce cas, on dit aussi TUFFEAU.*

— Techn. Etoffe très-grossière dont se servent les tondeurs de draps pour garnir leurs tables.

— Encycl. Minér. Le tuf est une pierre tendre, extraite de la marne solide; il contient une très-forte proportion d'alumine qui l'empêche de résister à la gelée; on ne l'utilise dans les constructions que lorsqu'il est entièrement sec. Il forme dans le terrain de trias l'étage supérieur des marnes irisées; à cassure conchoïde et non schisteuse, cette marne solide renferme des amas de gypse, mais peu d'anhydrite. Le tuf calcaire se rencontre en grande quantité dans les terrains tertiaires; il est le résultat de dépôts récents formés par des eaux chargées de carbonate de chaux. Le tuf des environs de Paris n'est pas assez résistant pour être employé dans les constructions; celui de la Franche-Comté est très-estimé. Dans le Wurtemberg, le tuf calcaire est bruniâtre, à structure cariee. Au moment où il sort de la carrière, il est très-tendre et il se laisse débiter facilement à la scie ordinaire, mais il durcit à l'air. Quoique peu résistant, il est recherché, à cause de sa faible densité, pour la construction des voûtes, des tunnels de chemin de fer, pour les clochers et pour les fortifications. Des expériences précises ont déterminé la densité de ces calcaires et leur résistance à l'écrasement; le tuf calcaire de Geisslingen s'écrase sous une charge de 600 à 1,000 livres par pouce cube (250 à 467 kilogr. par 0m,002339), et il a une densité de 1 kilogr. 48 par décimètre cube; le tuf calcaire d'Unterturkheim s'écrase sous une charge de 873 livres par pouce cube (408 kilogr. par 0m,002339) et pèse 2 kilogr. 14 le décimètre cube. En Autriche, le tuf d'Albino et de Villadada, provenant de dépôts récents, est gris brunâtre, caveux, très-léger et semblable à celui qu'on trouve dans les terrains jurassiques de la Franche-Comté et du Wurtemberg.

TUFACÉ, ÉE adj. (tu-fa-sé — rad. *tuf*). Qui a le caractère du tuf : *Calcaire tufacé.* *Terrain tufacé.* Terrain dont la majeure partie est composée de tuf.

TUFEL, petit Etat de la Guinée supérieure (Afrique), borné au N. et à l'E. par le royaume d'Assim, au S. et à l'O. par celui d'Oursi. Il est tributaire du pays des Achantis et a pour ville principale Eusuguison.

TUFFA s. f. (tu-fa — rad. *tuf*). Pierre composée de cendres, de gravier, et contenant tantôt de la lave, tantôt du basalte,

qu'on trouve en Islande et qui est un produit des anciens volcans.

TUFFÈ, bourg et commune de France (Sarthe), ch.-l. de cant., arrond. et à 33 kilom. de Mamers; pop. aggl., 599 hab. — pop. tot., 1,629 hab. l'abbaye de poterie de terre, de tonneaux; moulins à farine.

TUFFEAU ou **TUFEAU** s. m. (tu-fé — rad. *tuf*). Syn. de tuf dans le sens de pierre blanche et fort tendre : *Les deux piliers et la voûte formant la baie de la porte avaient été, comme la maison, construits en tuffeau.* (Balz.)

— Sorte de craie, plus poreuse que la craie blanche. *Adjectif. : Craie tuffeau.*

TUFIER s. m. (tu-fié — rad. *tuf*). S'est dit pour carrière de tuf.

— adj. Qui est de la nature du tuf : *Terre tufière.*

TUFO (Jean-Baptiste DEL), historien italien, né à Aversa en 1546, mort à Naples en 1623. Admis dans l'ordre des théatins, il se signala par ses talents et par ses vertus et devint, en 1584, évêque d'Acerra. On lui doit une *Istoria della religione di padri clerici regolari* (Rome, 1609-1610, 2 vol. in-fol.), qui a été refondue par Silos.

TUGEND-BUND s. m. (tou-ghend-bount — mot allem. qui signif. proprement *association de la vertu*; de *tugend*, vertu; *bund*, lien). Hist. Association patriotique formée en Allemagne parmi les étudiants : *Il n'y avait pas encore en France de ces organisations sous-jacentes comme le TUGEND-BUND allemand et le carbonarisme italien.* (V. Hugo.)

— Encycl. Cette association patriotique allemande sortit, en 1790, de la secte des illuminés et elle se proposait, comme la société mère, de diriger les cabinets des souverains. En 1807, lorsque, par suite des guerres avec la France, les maux dont souffrait la Prusse étaient parvenus à leur comble, il se tint à Königsberg une assemblée de membres du *Tugend-bund*. Le comte Stadion, Autrichien, le baron de Stein, originaire du Nassau, et Blücher proposèrent de modifier le but de l'association et de décider qu'à l'avenir elle s'appliquerait à ranimer l'énergie et le courage du peuple, pour continuer la lutte, et à organiser des secours en faveur des habitants que l'invasion française avait ruinés. Cette proposition fut unanimement adoptée. Il y eut bientôt entre le *Tugend-bund* et les cabinets d'Allemagne, qui connaissaient sa force et son influence, un pacte secret qui ne devait pas tarder à amener la chute de la puissance de Napoléon. Un comité supérieur, composé de six membres, résidant à Königsberg, fut chargé de diriger l'ensemble des opérations de la société. Au-dessous de ce comité furent institués des comités provinciaux, pareillement composés de six membres, qui transmettaient l'impulsion aux comités locaux ou chambres, lesquelles, dans chaque ville, régissaient, à leur tour, des subdivisions appelées cercles. Le rôle de ces aggrégations inférieures consistait à soulager les indigents, à fournir à tous des moyens d'industrie, à améliorer l'instruction et l'éducation des masses, à exciter et à développer l'esprit militaire de la nation, à s'occuper, en un mot, de tous les objets d'intérêt public. Les conseils provinciaux et tous les corps qui relevaient d'eux étaient sous la surveillance de censeurs, qui avaient pour mission de les contenir dans les bornes de la légalité. Les hommes de toutes les conditions qui pouvaient coopérer utilement à la réalisation des projets de la société étaient par cela même aptes à en faire partie; il n'y avait d'exclu que les mineurs et les gens de mœurs décriées. Le docteur Jahn fut un des propagateurs les plus ardents de la transformation du *Tugend-bund*. Il allait, dit B. Clavel, à qui nous empruntons ces détails, recruter de toutes parts des prosélytes, tâche que lui rendait facile le talent extraordinaire d'improvisation dont il était doué. Une si heureuse faculté et sa longue barbe l'avaient fait surnommer le Jupiter à la barbe de bouc. Dès 1809, le *Tugend-bund*, quoique dirigé en vue des intérêts de la Prusse, couvrait de ses ramifications l'Allemagne entière et préparait tout pour une levée de boucliers générale. Napoléon s'inquiéta de cette ligue formidable dirigée contre lui, et, cédant à ses injonctions, le gouvernement prussien prit on feignit de prendre des mesures pour dissoudre l'association, dont les membres les plus marquants durent s'exiler; d'autres chefs, il est vrai, restèrent pour continuer l'œuvre commencée. En 1811, la police militaire française contraignit la cour de Berlin à faire arrêter quelques-uns de ces derniers, et leur correspondance fut saisie. Depuis cette époque jusqu'en 1812, la société parut sommeiller, dit Clavel; mais, dans les derniers mois de cette année, elle reprit ses travaux avec plus d'activité que jamais. Ce fut sa période la plus brillante. Un général habile, le comte de Gneisenau, des hommes d'Etat, M. Guillaume de Humboldt et M. de Niebuhr, ambassadeur de Prusse à Rome, ne craignirent pas d'approuver et d'appuyer publiquement les vues qui la dirigeaient. Elle traita même de puissance à puissance avec les souverains alliés; elle s'engagea à mettre à leur disposi-

sition le courage et toutes les ressources de ses membres, en échange d'institutions politiques qui assureraient la liberté de leurs peuples. Elle fut fidèle à ses promesses; les rois, à qui elle avait donné la victoire, ont oublié les leurs.

Dans le *Tugend-bund* étaient venus se fondre les membres influents des deux partis qui fractionnaient alors l'Allemagne, dont l'un voulait maintenir l'ancienne constitution germanique, et l'autre opérer une réforme politique et créer une république une et indivisible ou une fédération modelée sur celle des Etats-Unis d'Amérique. Réunis pour l'accomplissement d'une œuvre commune, l'indépendance de la patrie, les deux partis se divisèrent lorsque cette œuvre fut consommée. La dissolution du *Tugend-bund* eut lieu au commencement de 1813. Ses membres se firent admettre dans diverses autres sociétés secrètes, qui furent successivement dissoutes par suite des recherches de l'autorité.

Le *Tugend-bund*, pendant sa courte existence, avait discuté dans ses réunions et élaboré, relativement à l'amélioration de l'instruction publique, à la landwehr et au landsturm, plusieurs projets qui devaient se réaliser plus tard dans la législation prussienne.

TUGET s. m. (tu-jé). Ornith. Nom vulgaire du petit-duc.

TUGG, TUGH s. m. Autres formes orthographiques du mot THUG.

TUGGURT, TOGGORT ou **TOUGOURT**, ville forte d'Algérie (Constantine), capitale de l'ouïs d'Ouad-Souf, dans le Sahara algérien, à 320 kilom. S.-E. de Biskara; 1,000 hab. Elle est bâtie au milieu d'une plaine légèrement ondulée; au S. et à l'E. se trouvent des jardins et des bois de dattiers. L'espace occupé par la ville figure à peu près un cercle, au sud duquel est la Kasbah ou château du cheik. Elle communique avec Philippeville et Constantine par El-M'ghair, Biskara et Batna; avec Tombouctou, Aghadès, Ghât et l'Afrique centrale par Ghardaïa et Insalah.

TUGNOT DE LANOYE (Ferdinand), écrivain français, né près d'Avignon en 1810, mort en 1870. De bonne heure il se fit remarquer par ses idées libérales, se lia avec plusieurs rédacteurs du *National*, prit part, après la révolution de juillet 1830, à la rédaction de divers journaux républicains et devint, en 1848, chef de section au ministère de la guerre, fonctions dont il se démit en 1850. Depuis lors, M. Tugnot de Lanoye s'est fait connaître par la publication d'un assez grand nombre d'ouvrages, pour la plupart relatifs à la science géographique. Nous citerons de lui : *Souges et révéls* (1838), recueil de vers signés de l'anagramme *Elyonal*; *Voyage dans les glaces du pôle arctique* (1854), en collaboration avec M. Harcé; *L'Inde contemporaine* (1856); *le Niger* (1858); *Lettres écrites des régions polaires* (1859), traduites de lord Dufferin; *les Grandes scènes de la nature, d'après les descriptions de voyageurs* (1862, in-18); *la Mer polaire* (1864, in-18); *Hansès le Grand ou l'Egypte il y a 3,300 ans* (1865, in-18); *la Vie chez les Indiens* (1866), trad. de Catlin; *la Sibérie* (1869); *la Mer libre du pôle* (1869, in-8°), traduit de Hayes, etc.

TUGON s. m. (tu-gon). Moll. Coquille des genres nuy ou anatine, suivant les divers auteurs, qui se trouve à l'état fossile aux environs de Bordeaux.

TUGUEGARA, ville de l'île de Luçon (Malaisie), dans l'archipel des Philippines, sur le rio Grande de Cagayan, par 17° 30' de latit. N. et 119° 12' de longit. E. Cette ville, qui est le ch.-l. de la province de Cagayan, est le siège d'un tribunal. Sa population est évaluée à 15,000 hab.

TUICIN-UDDIN ou **TAHCIN-UDDIN**, poète indien, qui vivait au XVIII^e siècle. Nous ne possédons aucun détail sur la vie de ce personnage, à qui l'on doit un poème intitulé *Aventures de Kamrup, prince d'Oude, et de Kala, princesse de Ceylan*. Cet ouvrage, écrit en vers muddawaj, c'est-à-dire composés de deux hémistiches sur une même mesure et avec une même rime qui change à chaque vers, contient des détails historiques et géographiques intéressants, des tableaux exacts de mœurs et d'usages. Garcin de Tassy en a publié le texte avec une élégante traduction française (1834).

TUIE s. f. (tui). Agric. Variété naine de l'ajonc.

TUILAGE s. m. (tui-la-je — rad. *tuile*). Techn. Petite planche enduite de résine et couverte de limaille, dont se sert le tondeur de draps. *On dit aussi TUILLE.*

— Dernière façon donnée aux draps.

TUILE s. f. (tui-le — du vieux fr. *teule*, venu lui-même du lat. *tegula*, même sens; de *tegere*, couvrir). Carreau de peu d'épaisseur, fait de terre grasse pétrie, séchée et cuite au four, tantôt plat, tantôt courbé en demi-cylindre, et dont on se sert pour couvrir les maisons, les bâtiments : *Tuile plate. Tuile creuse. Tuile vernie. Tuile faîtière. Tuile au petit moule, au grand moule.* Ces tuiles ne sont pas assez cuites. Une maison couverte de tuiles (Acad.) *La tuile a l'air plus gai que le chaume.* (J.-J. Rouss.)

— Par ext. Morceau de marbre, de pierre

ou de bronze, ayant la même forme et servant aux mêmes usages que les tuiles de terre cuite : *Ce temple est couvert de tuiles de marbre.* (Acad.)

— Fig. Evénement imprévu et désagréable, par comparaison avec une tuile qui tomberait d'un toit sur la tête de quelqu'un : *C'est une fameuse tuile qui me tombe là sur la tête. Louisa à Vichy... Quelle tuile! — Vous ne m'attendiez pas, mon bon.* (Delacour.)

— *Tuile romaine*, Tuile très-épaisse, offrant des cannelures au moyen desquelles on emboîte les tuiles les unes sur les autres. *Tuile de Guyenne*, Tuile creuse dont le profil présente un demi-canal. *Tuile gironnée*, Tuile plus étroite en haut qu'en bas.

— Loc. prov. *Etre logé près des tuiles, sous les tuiles, sous la tuile*, Etre logé au plus haut étage de la maison. *Cet homme ne trouverait pas du feu, de feu sur une tuile*, On ne voudrait pas lui donner, lui prêter la moindre chose, lui accorder le moindre secours. *On dit de même : On ne lui donnerait pas à boire sur une tuile.*

— Céramiq. Nom des plaques en terre apyre qui composent les planchers, dans le système d'enfournement dit en échappée. Ces plaques sont carrées avec les angles échançrés, en sorte que, lorsqu'elles sont assemblées quatre par quatre, selon l'usage, les échançrures forment un espace qui permet à la flamme de circuler autour des pièces à cuire.

— Armur. Nom donné aux tassettes quand elles étaient d'une seule pièce et en forme de tuiles.

— Techn. Plancher de bois, sur laquelle coulent les tenailles qui étirent le fil de fer. *Sorte de lingotière à l'usage des orfèvres.* *Petite planche à l'usage des tondeurs de draps, et au moyen de laquelle on achève de coucher le poil.*

— Hist. *Tuile des fées*, Sorte de dolmen.

— Encycl. Constr. Pline le Naturaliste attribue l'invention des tuiles à Cinyras, souverain de l'île de Chypre; mais il est probable que les Assyriens, qui ont employé les briques cuites bien longtemps avant les Grecs, connaissaient aussi l'usage des tuiles. Les tuiles sont formées d'un mélange de terre argileuse et de sable réduit en pâte fine et homogène et qui doit être exempt de matières calcaires. Pour les fabriquer, on extrait la glaise à la fin de l'automne, et on l'étend sur une grande surface pour lui faire passer l'hiver, exposée à la pluie, à la gelée et au dégel, qui la fondent, pour ainsi dire, en pénétrant toutes les moelles ou grumeaux, ce qui la rend plus facile à pétrir et à corroyer. Pour effectuer cette dernière opération, on la distribue par tas de peu de hauteur sur une aire circulaire. On la divise avec la houe et on l'épluche, en la purgeant de toutes les matières étrangères qu'elle pourrait contenir. Ensuite on l'arrose et on la pétrir avec les pieds, à plusieurs reprises, en ayant soin de la changer de place à chaque nouvelle opération. La matière étant bien préparée, on la comprime en la moulant, et on ne la met au four qu'après l'avoir fait sécher avec précaution. Le temps nécessaire à la dessiccation dépend de la forme, de la grandeur, et surtout de l'épaisseur des tuiles, ainsi que de la saison où elles sont moulées. Les tuiles exigent une pâte plus fine, mieux corroyée et plus comprimée que les briques. En général, c'est au son et à la texture intérieure que l'on connaît la bonne tuile; la couleur plus ou moins foncée dépend de l'espèce de terre employée à sa fabrication. Les bonnes tuiles doivent être sonores, presque vitrifiées, ou présenter au moins à la cassure des indices de vitrification et nulle trace de chaux. Relativement à leur forme, on en distingue de plusieurs espèces, qui sont : les tuiles creuses, les tuiles plates, les tuiles en dos d'âne, les tuiles plates à rebords, les tuiles flamandes, les tuiles romaines, les tuiles Jolibois, les tuiles Muller, etc. Les tuiles creuses, en forme de canal, employées dans le midi de la France, en Espagne, en Portugal, ont 0m,40 de longueur et 0m,013 d'épaisseur; elles ont 0m,20 de diamètre à un bout et 0m,15 à l'autre, ce qui les rend coniques. Elles se fabriquent à plat dans un moule ayant la forme d'un trapèze, et, lorsqu'elles en sortent et qu'elles sont encore molles, on les courbe sur un mandrin conique dont elles prennent la forme extérieure. La forme la plus ordinaire des tuiles plates est celle d'un rectangle dont le grand côté se place parallèlement à la pente du toit. L'un des petits côtés du rectangle est muni, vers son milieu, d'un crochet ou talon en saillie sur le plan inférieur de la tuile et qui sert à la retenir aux lattes. Quelquefois la tuile est percée de deux trous dans lesquels on engage des clous par lesquels on la fixe aux lattes. Enfin, on fabrique encore des tuiles plates sans talon, que l'on fixe au plancher comme les dernières avec deux clous. Les tuiles plates sont dites de grand moule ou de petit moule; celles du grand moule ont 0m,311 de longueur, 0m,23 de largeur et 0m,016 d'épaisseur; elles pèsent 196 kilogr. le cent, et il en faut 42 par mètre carré de couverture avec 1/3 de pureau. Celles du petit moule ont : en longueur 0m,257, en largeur 0m,183, et en épaisseur 0m,014; elles pèsent 138 kilogr. le

cent, et il en faut 64 par mètre carré de couverture avec 1/3 de pureau. La pente des combles couverts de ces *tuiles* ne doit pas excéder 45°; elle est ordinairement comprise entre 33° et 40°. Les *tuiles* en dos d'âne ont en coupe une forme triangulaire; elles se fabriquent à plat comme les *tuiles* creuses et se ploient en deux sur un mandrin triangulaire. Leurs dimensions ordinaires sont: longueur, 0m, 435; largeur, 0m, 16; épaisseur, 0m, 11; il en entre 40 par mètre carré de couverture, qui pèse alors 60 kilogrammes. Les *tuiles* romaines, qui sont encore en usage en Italie, et qui sont les plus anciennes que l'on connaisse, sont de deux sortes, les unes plates à rebord, et les autres creuses. Les premières, dites *tegole*, se posent à bain de mortier sur des briques dites pianelles; les secondes, dites *canali*, recouvrent les espaces laissés entre les *tegole*. La grandeur de ces *tuiles* varie dans les différents endroits de l'Italie où l'on en fait usage, mais elle est fixée à Rome, où leurs mesures sont gravées au Capitole sur une table de marbre. La longueur des *tegole* et des *canali* est de 0m, 412; la plus grande largeur des *tegole* est de 0m, 329, et la plus petite de 0m, 250. Les rebords de droite et de gauche ont 0m, 0248 de hauteur et 0m, 0225 de largeur. L'épaisseur de la *tuile* entre les bords est de 0m, 0235. La plus grande largeur ou diamètre des *tuiles* creuses appelées *canali* est de 0m, 242; la plus petite, de 0m, 175 sur 0m, 019 d'épaisseur. Les *tuiles* plates à rebords, qui rappellent en partie la forme des *tuiles* précédentes dites *tegole*, se placent sur un plancher jointif, sur lequel elles se tiennent mieux que les *tuiles* creuses. Elles sont d'un excellent emploi et d'un bel aspect. On voit encore un système où les rebords de la *tuile*, sur les côtés longitudinaux, forment un quart de cône, à base circulaire, de manière que, lorsque deux *tuiles* contigües se touchent, on a une portion de cône que l'on enveloppe exactement par un couvre-joint de même forme. Le mètre carré de couverture faite avec ce modèle de *tuile* pèse environ 80 kilogrammes. Les *tuiles* damandées, dites *tuiles* jaunes, sont à double courbure en forme d'S; elles sont en usage en Flandre, en Hollande et dans plusieurs parties de l'Allemagne; comme elles portent un crochet par derrière, elles se placent sur des combles dont la pente peut être comprise entre 30° et 40°. Ces *tuiles*, qui ont une partie convexe et une partie concave, se recouvrent sur leur longueur et sur leur largeur; elles forment, comme les *tuiles* creuses, des cordons selon la pente du toit. Ces *tuiles* ont environ 0m, 35 de côté sur 0m, 16 d'épaisseur; il en faut 15 et 1/4 par mètre carré de toit. Depuis quelques années, les *tuiles* ont varié, non seulement par la forme, mais encore par le mode de fabrication employé, mode qui doit son succès aux progrès réalisés dans l'industrie et la mécanique. De nos jours, toutes les opérations qui se faisaient autrefois à la main s'exécutent avec des machines qui réduisent les prix de main-d'œuvre, et qui permettent d'entreprendre la fabrication sur une plus grande échelle et de produire des modèles très-variés. De même les perfectionnements apportés à la construction des fours, par les études faites sur la chaleur et sa propagation, ont mis les fabricants à même d'obtenir une cuisson plus régulière et plus suivie. Pour couronner les combles des bâtiments couverts en *tuiles* ou en ardoises, on fabrique des *tuiles* faîtières, auxquelles on donne diverses formes; la forme creuse est la plus généralement employée; quelquefois on garnit leur partie supérieure de découpages surélevés, mises en rapport avec l'ornementation du bâtiment; telles sont celles que l'on rencontre sur le faîtage de quelques édifices du moyen âge. Ce système de décoration, ainsi que celui des *tuiles* vernissées, auxquelles on a renoncé à cause du prix de revient, était adopté fréquemment par les architectes des XII^e et XIII^e siècles pour recouvrir les combles des églises gothiques; on en voit encore l'application sur la chapelle de l'abbaye de Saint-Martin-des-Champs, englobée dans les constructions du Conservatoire des Arts et Métiers. De nos jours, depuis que l'on travaille si facilement les métaux de toute nature, on a essayé de remplacer la *tuile* en terre par des plaques rectangulaires de fonte et de zinc auxquelles on a donné les noms de *tuiles* métalliques, *tuiles* de fonte, *tuiles* de zinc, etc.

— Hist. *Tuiles des fées*. V. CELTIQUE, t. III, p. 694, 4^e col.

TUÏLE, EE (tui-lé) part. passé du v. *Tuiler*. Hist. nat. Syn. d'IMBRIQUÉ.

— Conchyl. Dont les cavités présentent la forme d'une tuile creuse: *Coquille* **TUÏLE**.

— Fr.-maçon. Dont la qualité de franc-maçon est à constater: *Celui qui se présente comme franc-maçon doit être TUÏLE avant de recevoir l'entrée du temple*.

— Jeux. *Carte tuilée*. Nom d'un truc que les grecs emploient quelquefois pour forcer la coupe, et qui se pratique comme celui que l'on appelle le *pont*; seulement, le tricheur ploie les deux paquets en sens inverse dans leur largeur, de manière que, lorsqu'il les a placés l'un sur l'autre comme pour mêler le jeu, ils présentent vers les bords un petit vide qui fait que l'adversaire coupe à cet endroit.

— Techn. *Drap tuilé*, Drap qui a reçu la dernière façon avec la tuile.

TUÏLEAU s. m. (tui-lo — rad. *tuile*). Morceau, fragment de tuile cassée: *Faire un drapeau avec des TUÏLEAUX. Sceller des gonds avec des TUÏLEAUX. Battre des TUÏLEAUX pour en faire du ciment*. (Acad.)

TUÏLÉE s. f. (tui-lé). Erpét. Nom vulgaire d'une espèce de tortue.

— Moll. Nom vulgaire du tridacne géant.

TUÏLER v. a ou tr. (tui-lé — rad. *tuile*, parce qu'en tuilant un homme qui se dit franc-maçon on s'assure, par de petits travaux préparatoires, qu'il est apte à passer aux grands travaux du bâtiment sacré). Fr.-maçon. Constater si celui qui se prétend franc-maçon l'est réellement.

— Techn. Donner la dernière façon au drap avec la tuile.

— v. n. ou intr. Tirer sur la teinte de brique ou de tuile, en parlant de la couleur du rocou.

TUÏLERIE s. f. (tui-le-ri — rad. *tuile*). Lieu où l'on fait de la tuile: *Sarcelles est renommée pour les produits de ses TUÏLERIES*.

— Art du tuilier.

— Cabinet des *Tuilleries*. Nom que portait le gouvernement français, lorsque le souverain résidait au palais des Tuilleries, à Paris.

Tuilleries (PALAIS DES), célèbre demeure historique des rois de France, située à Paris, sur la rive droite de la Seine, et ayant ses façades principales, l'une sur le jardin du même nom, l'autre sur la place du Carrousel. L'histoire des Tuilleries est intimement liée à l'histoire de la France, et ses vieux murs ont vu passer depuis bientôt trois siècles bien des événements et bien des pouvoirs divers. Monarchie absolue, Révolution française, Empire, Restauration, régime constitutionnel, etc., ont élu tour à tour domicile aux Tuilleries, jusqu'à ce que le vieux palais fût brûlé par la Commune de 1871. Nous en résumerons rapidement l'histoire.

Le palais des Tuilleries tire son nom d'une fabrique de tuiles qui, vers le xvi^e siècle, s'élevait au lieu dit la Sablonnière, dont l'emplacement n'était autre que celui du palais (1332). Un édit de Charles VI, daté de 1416, fait incidemment mention «des tuilleries Saint-Honoré, qui sont sur la rive droite de la Seine, outre les fossés du château du Louvre.» Au début du xvi^e siècle, un sieur Neuville de Villeroy, surintendant des finances, avait acquis la Sablonnière et y avait fait bâtir une sorte de maison de campagne, comprenant cours et jardin, et close de murs. Louise de Savoie, mère de François I^{er}, alors régnant, ayant été forcée d'abandonner le palais des Tournelles à cause des miasmes que répandaient les marais stagnants autour de cette demeure, jeta les yeux sur la propriété de Neuville de Villeroy, et l'échangea avec lui contre la terre de Chanteloup (1518). Elle ne tarda pas néanmoins à s'en lasser, soit à cause de l'isolement où elle se trouvait, soit pour toute autre raison, et, en 1527, elle en fit don à Jean Tiercelin, maître d'hôtel du dauphin, depuis Henri II. Le 15 juillet 1559, Henri II ayant été tué au tournoi des Tournelles, ce palais, auquel une sorte de terreur superstitieuse attacha comme une réputation de demeure maudite, fut abandonné par Catherine de Médicis, qui vint se fixer au Louvre avec ses fils. Ce fut alors qu'elle songea à se faire construire, par Philibert Delorme, sur l'emplacement de l'ancienne demeure de Louise de Savoie, une sorte de maison de plaisance à l'italienne. Elle fit entourer les jardins d'un mur à l'extrémité duquel on commença les fortifications, du côté de la rivière, par un bastion dont Charles IX posa la première pierre le 11 juillet 1564. Henri III, alors régnant, fit continuer au palais proprement dit, Philibert Delorme se mit à l'œuvre et mena rapidement les travaux. Les Tuilleries, car ce nom resta attaché à la nouvelle résidence, se composèrent d'abord d'un bâtiment avec pavillon central et pavillons aux extrémités, le tout élevé d'un étage sur rez-de-chaussée. Le pavillon central contenait un grand escalier et était surmonté d'une coupole; il était de forme circulaire. La façade, du côté du jardin, offrait deux portiques couverts de terrasses et surmontés d'un étage mansardé. Elle se terminait par deux corps de bâtiments percés de trois fenêtres à chaque étage et décorés de deux ordres d'architecture. Les Tuilleries n'étaient pas encore résidence vraiment royale: Charles IX habitait au Louvre. Néanmoins, le premier souvenir historique des Tuilleries date de cette époque. C'est aux Tuilleries qu'eut lieu, quatre jours avant la Saint-Barthélemy, la célèbre fête en l'honneur des noces d'Henri de Navarre et de Marguerite de Valois, fête destinée à masquer les projets sanguinaires de la reine mère et des Guises.

La Ligue empêcha Henri III d'achever les Tuilleries. Catherine de Médicis les avait déjà abandonnées, à la suite d'une prédiction qui lui annonçait qu'elle mourrait près de Saint-Germain. Des ce jour, elle n'alla jamais à Saint-Germain, et de plus, les Tuilleries se trouvant bâties dans le voisinage de Saint-Germain-l'Auxerrois, elle se hâta d'en sortir.

Henri IV songea à compléter le palais des Tuilleries, bien qu'il eût une prédilection marquée pour le Louvre; il fit commencer de

chaque côté des bâtiments de Delorme, et sur le même alignement, deux autres corps de logis avec deux grands pavillons. Il ordonna en outre l'exécution de la galerie du bord de l'eau qui joint, ou plutôt qui joignait, les Tuilleries au Louvre (1600). La mort le surprit avant qu'il eût terminé son œuvre. Louis XIII, qui lui succéda, fit continuer, sur les plans de Ducerceau, la longue ligne de façade principale, ligne si longue en effet que le pavillon circulaire central de Philibert Delorme se trouva devenir d'une exigüité choquante pour un tel ensemble. En outre, le style général était loin d'offrir de l'uniformité; on y comptait cinq espèces différentes de décorations et cinq sortes de combles. Les Tuilleries n'en devaient pas moins demeurer dans cet état disparate jusqu'au règne de Louis XIV. En 1660, Louis XIV chargea Leveau et Dorbay de continuer Philibert Delorme et Ducerceau. Leveau refit le pavillon central, auquel il donna la forme carrée et qu'il coiffa d'une sorte de dôme quadrangulaire, lourd et disgracieux; l'ancien escalier fut supprimé. Le reste de la façade fut à peu près respecté, sauf l'attique, qui fut assez heureusement substitué aux mansardes. Ces travaux atténuaient la disproportion criarde qui existait avant leur exécution, mais ne parvinrent pas à faire préférer au roi les Tuilleries à Versailles. Tout au plus Louis XIV fit-il quelques apparitions aux Tuilleries, abandonnées un instant à Mlle de Montpensier, sa cousine, pour assister à quelques fêtes pompeuses, la représentation de la *Psyche*, de Molière et Corneille, par exemple. La salle, admirablement décorée, où cette représentation eut lieu, était l'œuvre de Vignari. Après la mort de Louis XIV (1715), les Tuilleries devinrent pour la première fois la résidence du roi. Louis XV, qui n'avait que huit ans, y fut installé par le régent, qui voulait l'avoir près du Palais-Royal; mais, une fois majeur, il ne voulut pas renoncer au faste de Versailles, et les Tuilleries furent encore une fois délaissées.

Pendant la Régence, la salle de l'Opéra, située alors au Palais-Royal, ayant brûlé, l'Opéra fut momentanément transporté aux Tuilleries, dans la salle dite des Machines. La Comédie-Française s'installa ensuite dans cette salle, et ce fut sur le théâtre des Tuilleries qu'eut lieu, le 30 mars 1778, la célèbre représentation d'*Irène*, où Voltaire fut couronné. Le triomphe de Voltaire clôt la série des événements principaux dont les Tuilleries furent le théâtre avant la Révolution. Le 5 octobre 1789, Louis XVI et sa famille en prirent possession malgré eux, quittant Versailles pour n'y plus rentrer. Après la fuite de Varennes, ils y furent gardés à vue.

Nous ne raconterons ici ni la journée du 20 juin, ni celle du 10 août, qui eurent les Tuilleries pour principal théâtre: ces événements ont fait l'objet d'articles spéciaux; nous ne nous occuperons que de la physionomie des Tuilleries à cette époque. Les abords du palais étaient loin de ressembler à ce qu'ils furent plus tard; la place du Carrousel ne comprenait pas la huitième partie du terrain qu'elle occupa ensuite; elle était couverte d'une foule de maisons, bâties sans ordre et formant un dédale de rues étroites. Au lieu d'une seule cour du palais on en comptait trois: celle du milieu s'appelait cour Royale; on y entrait du côté du Carrousel par une porte cochère confiée à un Suisse nommé Brown, qui tenait un restaurant; à gauche, en face du pavillon de Flore, était la cour des Princes, et en face du pavillon de Marsan, à droite, la cour des Suisses. Du côté du jardin, les arcades des galeries inférieures qui longent la terrasse à droite et à gauche de l'entrée du vestibule étaient fermées dans presque toute leur hauteur par des bureaux de fer, supprimés depuis pour faire place à des statues. A la place des grilles qui bordent la terrasse des Feuillants régnait un mur qui servait de séparation entre cette terrasse et la cour du Manège. Pour aller du pavillon Marsan à l'Assemblée, on traversait la cour des Ecuries, dans laquelle se voyait encore une tête de cheval sculptée par Paul Ponce, célèbre artiste florentin, puis la cour du Manège, d'où l'on pénétrait sur la terrasse des Feuillants par une porte latérale. Du côté des Champs-Élysées, le jardin des Tuilleries était défendu par un pont qui tournait sur un fossé profond, le Pont-Tournant. On voit que les Tuilleries étaient une excellente position stratégique, et c'est ce qui explique le sang qui fut versé à flots dans la journée du 10 août.

Quelques jours après, le secret de l'armoire de fer était dénoncé par le serrurier Germain, ancien maître de Louis XVI. Roland apporta bientôt à la Convention les papiers saisis, condamnation accablante de Louis XVI, et surtout de la reine, établissant catégoriquement que le souverain était parjure et traître. Brissot fit une motion pour que la Convention siégeât aux Tuilleries; Vergniaud préférait la Madeleine, un temple. Les Tuilleries furent adoptées. Un décret fut rendu le 10 septembre: «Il sera mis à la disposition de la Convention une somme de 300,000 livres, au delà de laquelle ne pourront s'élever les travaux faits, d'après le plan Vignon, aux Tuilleries.» Le 20 septembre, tant les travaux avaient marché rapidement, la nou-

velle salle fut ouverte. Ceux qui l'inaugurèrent furent: Pétion, président, Condorcet, Brissot, Rabaud Saint-Etienne et Vergniaud, secrétaires.

La salle destinée à la Convention fut aménagée dans le théâtre des Tuilleries, appelé aussi salle des Machines; maintenant qu'elle est détruite, il est intéressant d'en fixer au moins le souvenir. En entrant dans le jardin des Tuilleries par la grille de la rue de Rivoli, on rencontrait à main gauche un énorme pavillon carré dont les fenêtres ouvraient sur la rue et sur le jardin: c'était le pavillon de Marsan, aujourd'hui entièrement démoli, et qui doit être reconstruit sur le même plan que le pavillon de Flore, son correspondant symétrique à l'autre bout du palais, au bord de l'eau. Après ce pavillon venait une longue façade à un seul étage, percée au rez-de-chaussée de sept ouvertures en plein cintre et terminée par un gracieux pavillon à colonnettes légères, dû à Philibert Delorme, et qui avait été respecté dans tous les remaniements du palais. Le pavillon de Marsan contenait les bureaux et les dépendances de la Convention, les services de la poste, les salles des comités, des rédacteurs, etc.; les sept fenêtres en plein cintre de la façade qui le suivait, sur le jardin, éclairaient la salle des séances; le pavillon de Philibert Delorme servait de salle d'attente. Chacune de ces trois parties distinctes fut, à divers degrés, témoin du drame qui, pendant trois années, se développa au sein de la terrible assemblée révolutionnaire. Le mur qui séparait le pavillon de Marsan de la salle des séances était percé d'une énorme ouverture en cintre, allant du rez-de-chaussée aux combles; c'est là qu'existait une des deux tribunes de la Convention. A chaque extrémité de la salle des séances, qui avait la forme rectangulaire, se trouvait une tribune basse et au-dessus une tribune haute, dont la baie se terminait en cintre. L'amphithéâtre, rappelant assez bien le paradis de nos salles de spectacle, allait se prolonger hors de la salle aux dépens des bâtiments voisins; c'est là que se tenaient les femmes des faubourgs, les fameuses tricoteuses. L'arrangement intérieur de la salle était ainsi conçu: le bureau était adossé à la muraille formant le côté est, le long de la cour du Carrousel; l'amphithéâtre des députés était en face, adossé à la muraille du côté du jardin; il avait la forme d'une corbeille isolée derrière laquelle on circulait par un couloir menant à la barre, en face du président; des bancs étaient ménagés en bas des gradins, en demi-cercle, pour ceux qui étaient admis à l'honneur de la séance. Au près du pavillon de Philibert Delorme, qui contenait, au rez-de-chaussée, une salle d'attente ou vestibule, dite salle de la Liberté, la dernière fenêtre en plein cintre ouverte dans la muraille du jardin éclairait une salle étroite, appelée l'Intersalle, dans laquelle une porte menait à la Convention, une autre s'ouvrait sur le Carrousel. En prenant, dans la journée du 20 mai 1795, le peuple insurgé entra par la salle de la Liberté, envahit l'Intersalle et s'efforça de démolir la porte qui ouvrait dans la Convention; des platras tombèrent, la porte céda et les bulles des assaillants traversèrent la salle des séances. C'est sur le seuil de cette porte que le député Féraud se coucha par terre en disant aux insurgés: «Vous n'entrerez que sur mon corps.» Il fut écrasé et sa tête, mise au bout d'une pique, fut présentée à Boissy-d'Anglas, qui présidait. Chacun de ces pans de murailles racontait quelque souvenir héroïque ou sinistre.

Cette vieille salle de la Convention, démeublée sous le Consulat, ne fut jamais restaurée sous les divers gouvernements qui succédèrent aux Tuilleries; elle était hantée de trop d'ombres gigantesques pour qu'on y pût rejouer la comédie. On a pu en voir les pans de murs délabrés restés debout après l'incendie du 24 mai 1871.

Après le 18 brumaire, le premier consul entra aux Tuilleries, accompagné de Joséphine. Son premier soin fut de rendre aux Tuilleries leur ancienne physionomie de résidence souveraine. Les entrées latérales furent ornées de figures allégoriques représentant des victoires. A l'intérieur, la chapelle fut relevée; la salle du conseil fut créée; le théâtre fut reconstruit. De cette époque date la salle qui fut plus tard la salle des Maréchaux. Sous l'Empire, sous la Restauration, sous Louis-Philippe et sous le second Empire, les Tuilleries furent la principale résidence du souverain. Le vieux palais vit tour à tour la chute de Napoléon, l'entrée de Louis XVIII, le défilé des alliés, la fuite de Louis XVIII au 20 mars, etc.

Louis XVIII rentra aux Tuilleries après Waterloo, et n'eut guère qu'à profiter des splendeurs impériales. Il y résida jusqu'à sa mort. Versailles, la vieille demeure des Bourbons, sembla privée de toute vie après la chute de Louis XVI et ne fut plus qu'un sépulcre. Un instant Charles X songea à ressusciter cette fastueuse résidence; il y renoua bien vite et se tint aux Tuilleries. C'est aux Tuilleries qu'il signa les fameuses ordonnances; c'est des Tuilleries qu'il fuit à Rambouillet, et bientôt le lieutenant général du royaume, le duc d'Orléans, proclamé roi sous le nom de Louis-Philippe I^{er}, quitta le Palais-Royal pour ce palais tout plein de souvenirs.

Louis-Philippe fit exécuter aux Tuilleries,

par l'architecte Fontaine, des modifications importantes; un nouveau vestibule fut créé, orné de colonnes ioniques regardant du côté du jardin. L'escalier construits sous Louis XIV fut abattu, et l'emplacement forma la salle des gardes. Un escalier nouveau, à rampe unique, conduisit à la tribune de la chapelle. Enfin, une salle basse et sombre, dont il semblait qu'il n'y eût aucun parti à tirer, située dans la partie est, fut relevée du sol au premier étage et devint l'admirable galerie des grandes réceptions, de plain-pied avec la salle de Maréchaux et les autres appartements du palais.

Le 24 février 1848, le peuple envahit une troisième fois les Tuileries, et sauf quelques auto-da-fé, part du feu inévitable, respecta les chefs-d'œuvre qu'elles contenaient. Le gouvernement provisoire refusa d'y siéger et préféra le Luxembourg, d'où il émigra plus d'une fois pour l'Hôtel de ville. L'ancienne résidence royale fut convertie pendant quelques mois en hospice des invalides civils. En 1849, les Tuileries servirent à l'exposition des œuvres d'art, « cette anarchie dans l'Exposition », a dit un critique. En effet, l'Exposition cette année-là fut libre, et on fit l'honneur au public de la considérer comme juge souverain et sans appel. La même année, Louis-Napoléon Bonaparte fut nommé président de la République, et le palais de l'Élysée lui fut assigné pour résidence. Proclamé empereur à la suite du coup d'État du 2 décembre 1851, Napoléon III entra aux Tuileries en 1852 et en fit sa résidence habituelle.

Le second palais conserva jusqu'à la chute de la deuxième dynastie napoléonienne les dispositions intérieures et même la plus grande partie des décorations qu'il avait reçues de Louis XIV, de Louis XVI et du premier Empire. Sous le vestibule du pavillon central ou dôme s'ouvrait, à droite, le large escalier de pierre d'où les Suisses, postés deux par deux sur chaque marche, firent au 10 août un feu si terrible sur les assaillants. Le rez-de-chaussée ne comprenait qu'une vaste salle à manger, donnant sur le Carrousel et les appartements de l'empereur; salle à manger et appartements occupaient l'aile droite du palais, du dôme au pavillon de Flore, l'aile gauche, qui renfermait la salle de la Convention, restant en grande partie inoccupée. Les décorations de ces appartements étaient sévères; elles remontaient à Louis XIV et à Louis XVI; c'étaient des plafonds de Le Brun, de Coypel, de Mignard; Coysevox, Girardon et Lemoyne avaient sculpté les figures des corniches et des cheminées. Le cabinet de l'empereur était le même qu'avait occupé Louis XVI, Napoléon I^{er} et Louis XVIII. Au premier étage se trouvaient : la salle des Travaux, à gauche de l'antichambre, et, à droite, le salon du Premier consul, ainsi nommé à cause de l'admirable portrait du premier consul par Gros; le salon des Maréchaux, placé sous le dôme, où étaient peints les douze premiers maréchaux de l'Empire; ensuite venait le salon de la Paix ou salon d'Apollon, décoré de l'*Apollon et les Muses*, de Le Brun, et d'un beau plafond de Nicolas Lory, le *Dieu du jour commençant sa carrière*; c'est dans ces deux salons que se donnaient les grands bals; la salle du Trône, décorée d'un plafond de Flaman, la *Religion protégeant la France*; la salle du Conseil, dont tous les tableaux appartenaient au règne de Louis XIV; un *Louis XIV*, par Philippe de Champaigne; *Louis XIV recevant des ambassadeurs*, par Le Brun; *Mme de Maintenon, gouvernant des enfants de France*, etc.; enfin, la galerie de Diane, qui conduisait au pavillon de Flore. Les appartements de l'impératrice, donnant sur le jardin, étaient contigus à ces grandes salles de réception, qui toutes avaient pour sur le Carrousel. Ils se composaient d'une chambre à coucher à décoration du temps de Louis XIV; on y voyait une *Minerve* et une *Diane* peintes par Le Brun; cette pièce était autrefois la bibliothèque de Napoléon I^{er}; les meubles, en bois de rose, enrichis de bronze, étaient du style Louis XVI. Près de la chambre à coucher se trouvaient un oratoire, une chapelle et une délicieuse salle de bain, décorée par Chaplin; puis venaient trois salons de création nouvelle, le salon bleu, le salon vert et le salon rose. Ce dernier, appelé aussi salon des fleurs, avait été peint tout entier, plafond, panneaux, dessus de portes, par le même peintre gracieux, héritier de Boucher et de Fragonard; c'était son chef-d'œuvre, et la perte de ces compositions est regrettable pour l'art contemporain.

Le pavillon de Flore, réédifié à la fin du second Empire, ainsi qu'une partie de la grande galerie qui rejoint les Tuileries au Louvre, n'avait encore reçu aucune décoration intérieure; il n'a d'ailleurs que peu souffert de l'incendie et a été complètement restauré. A l'extérieur, du côté du pont Royal, il est orné de belles sculptures de Carpeaux. A l'autre extrémité du palais, le pavillon de Marsan, qu'il a fallu reconstruire en entier, était une immense et lourde bâtisse sans caractère architectural. Il ne s'y rattachait que peu de souvenirs en dehors de la Convention; c'était là que siégeait, sous la Terreur, le fameux comité de Salut public. Sous la Restauration, le duc de Berry en fit sa demeure habituelle; c'était là que venait prendre le

mot d'ordre les réactionnaires à outrance, ceux qu'on appelait les ultras.

Le 24 mai 1871, à l'approche des troupes qui occupaient déjà les Invalides et une partie des Champs-Élysées, l'incendie commença à dévorer le palais avec une violence formidable; le dôme central, le pavillon de Marsan, les longues façades du Carrousel et du jardin, tout flamba à la fois. Les constructions neuves, le pavillon de Flore et la galerie du bord de l'eau restèrent seuls debout, la rage des incendiaires n'ayant pu réussir à entamer la pierre de taille et le fer. Alors ils eurent recours à la poudre; mais il était trop tard, l'heure de la retraite avait sonné. Des tonneaux de poudre avaient également été placés sous le dôme, et, pendant la nuit du 24 au 25 mai, une formidable explosion acheva, pour la partie centrale du palais, ce que les flammes avaient épargné. Les architectes, les artistes n'exprimeront peut-être pas de grands regrets pour cette masse de constructions de caractères différents; le gouvernement de la Défense nationale avait heureusement retiré du palais et envoyé au Garde-Meuble les choses les plus précieuses. Mais derrière ces vieux murs il y avait encore d'inappréciables tapisseries des Gobelins, d'admirables plafonds, des œuvres d'art sans prix. Ces pertes sont douloureuses; il y en a d'autres plus irréparables. Dans les appartements occupés par l'ex-empereur, on avait réuni les papiers les plus secrets du règne commencé le 2 décembre. La vengeance de la France était là écrite de la main même de ceux qui l'avaient trahie; tout cela fut anéanti. Nulle part les incendiaires n'ont été plus habiles, plus zélés dans leur besogne sauvage; nulle part ils n'ont répandu le pétrole avec plus de soin, badigeonné les murailles avec plus d'ardeur. Quelle main les poussait? Quel or les avait payés peut-être? L'histoire ne le saura sans doute jamais. Bergeret commandait aux Tuileries, mais il avait évacué le palais bien avant l'incendie. Un certain Benot, ancien soldat du 10^e de ligne, promu lieutenant au 230^e bataillon de la garde nationale pendant le siège, puis colonel sous la Commune, a été condamné à mort (peine commuée plus tard en celle des travaux forcés à perpétuité) pour l'incendie des Tuileries et celui de la bibliothèque du Louvre. Il commandait au Louvre et était aux Tuileries le lieutenant de Bergeret; mais si sa participation à ces incendies a paru suffisamment prouvée au conseil de guerre, les débats n'ont jeté aucun jour sur les ordres supérieurs auxquels les incendiaires obéissaient. Il a fallu un grand nombre d'hommes pour accomplir si rapidement cette immense destruction; personne n'a été retrouvé.

Le jardin a subi, depuis son origine, des changements considérables. Son étendue va de la façade du palais à la place de la Concorde (côté est) en longueur, et la largeur en est circonscrite d'un côté par la rue de Rivoli, de l'autre par le quai des Tuileries. Commencé sous Henri IV, il ne tenait pas même au château; il en était séparé par une sorte de large rue qui longeait la façade, et il contenait un étang, un bois, une volière, une orangerie, des allées, des parterres, un théâtre et un labyrinthe. La volière, composée de plusieurs bâtiments, était située vers le milieu du quai des Tuileries. L'orangerie était voisine de la porte Saint-Honoré. Tout près de l'orangerie s'élevait une ménagerie contenant des bêtes féroces; c'était la mode alors. Enfin, dans un bastion qui tenait à la porte de la Conférence, c'est-à-dire à peu près sur l'emplacement de l'orangerie actuelle, on avait ménagé un grand terrain qui servait de garenne. Une partie de ce terrain fut donnée par Louis XIII à un certain Renard, ancien valet de chambre du commandeur de Souvré, à la charge par lui de le défricher, de le planter d'arbustes et de fleurs rares. Renard se mit à l'œuvre et, en peu de temps, donna au terrain la physionomie d'un jardin parfaitement tenu, au milieu duquel il ouvrit un cabaret qui devint le rendez-vous de la mode. Les seigneurs de la cour firent du jardin de Renard leur promenade habituelle. En 1665, Louis XIV décida le remaniement du jardin. La rue et les édifices qui le séparaient du palais disparurent; on démôlit un hôtel qu'occupait Mlle de Guise, la volière et toutes les maisons qui s'étendaient du côté de la rivière jusqu'à la porte de la Conférence. L'ancien jardin de Renard fut enclavé dans l'enclos nouveau et, pendant que l'architecte Leveau restaurait le palais, Le Nôtre entreprit la création du jardin. Il commença par tirer parti, avec un art excellent, de l'inclinaison du terrain à droite et à gauche; un talus insignifiant et deux terrasses latérales non-seulement réparèrent l'accident, mais contribuèrent à donner de la physionomie au jardin. Les terrasses dites du bord de l'eau et des Feuillants furent dessinées; alors, comme aujourd'hui, elles se contournaient à l'extrémité du jardin en espèce de fer à cheval, permettant à la vue de s'étendre ainsi à l'infini dans la direction des Champs-Élysées. Le Nôtre établit également devant le palais une terrasse ornée de plantes variées, de statues et d'urnes de marbre; puis, à une certaine distance, il commença le parterre, dont la disposition fut respectée jusqu'en 1859. Les parterres étaient ornés d'ifs et de quinconces, suivant la mode d'alors,

qui revit encore à Versailles. Enfin, en face des parterres et dans l'alignement du milieu du grand avant-corps, fut plantée une grande allée de marronniers, dont la largeur fut augmentée depuis. Parmi les divers agréments restés aujourd'hui à l'état de souvenir, nous citerons, au centre d'un bosquet, une salle de comédie en verdure, qui subsistait encore du temps de la minorité de Louis XV; on la remplaça ensuite par un mail et une salle de billard pour le jeune roi; mais la masse générale du couvert n'en conserve pas moins encore aujourd'hui les grandioses proportions que Le Nôtre sut lui donner. Le tout fut orné de statues, qui donnèrent aux allées et aux contre-allées un très-grand air.

Le jardin des Tuileries demeura tel qu'il était sous Louis XIV jusqu'à la Révolution, qui le négligea; elle avait bien d'autres choses à faire. Nous mentionnerons seulement un épisode qui caractérise cette époque. La terrasse des Feuillants était séparée du couvert de marronniers par de grands tapis de verdure et de larges plates-bandes de fleurs. En 1793, la Convention fit défricher tapis et plates-bandes et décréta qu'on y sèmerait « des pommes de terre pour la nourriture du peuple ». Bien que le projet n'ait pas eu de suite, les plates-bandes ni les gazons n'ont pas été rétablis depuis.

Le jardin était encore, à cette époque, séparé de la place de la Concorde, alors place Louis XV, par un pont tournant, construit en 1716 et jeté sur un fossé assez profond. Ce pont, dont il est encore question dans le *Faust* de Louvet, était une œuvre d'art très-remarquable, due à un moine augustin, Nicolas Bourgeois, mécanicien habile, qui se fit connaître par plusieurs travaux fort remarquables, notamment par le pont de bateaux de Rouen. Les autres entrées du jardin étaient au nombre de cinq; mais le peuple, avant la Révolution, n'avait le droit d'entrer dans le jardin des Tuileries qu'une fois par an : le jour de la Saint-Louis, fête du roi. La fête de l'Être-Suprême se célébra, sous la Convention, dans la grande allée centrale. Cette allée fut considérablement élargie sous le Directoire, et la terrasse des Feuillants, qui avait beaucoup souffert des troubles, fut replantée presque en entier. Les hémicycles en marbre blanc, appelés carrés d'Atalante, qui terminent les allées de verdure que l'on voit aujourd'hui à l'extrémité des massifs, furent élevés d'après l'avis de Robespierre. La reconstruction des bassins remonte également à cette époque. Sous l'Empire, l'architecte Fontaine abattit les ifs du grand siècle et les remplaça par des fleurs et des bosquets. La terrasse du bord de l'eau fut affectée spécialement à la promenade du roi de Rome, pour lequel on y éleva un pavillon de repos. La Restauration se borna à faire ouvrir la principale entrée actuelle, du côté de la rue de Rivoli, en face de la rue des Pyramides. Le mur qui longeait jusque-là la terrasse des Feuillants fut remplacé par une grille, la grande grille actuelle. Sous Louis-Philippe, la terrasse en avant du palais fut supprimée et convertie en parterre particulier; on prolongea jusque dans les caves du palais le souterrain de la terrasse du bord de l'eau, aboutissant à son autre extrémité place de la Concorde, sur laquelle il débouchait sous le lion de pierre par une petite porte aujourd'hui disparue. C'est par cette petite porte que Louis-Philippe parvint à fuir avec une partie de sa famille, le 24 février 1848.

Le second Empire fit subir au jardin des Tuileries des modifications considérables. Pour agrandir au profit personnel du souverain le jardin particulier, on mutila la promenade publique, dont on le sépara par une barrière grillagée et par un fossé gazonné de 2 mètres de profondeur. Déjà auparavant, en 1859, on avait abattu les bosquets de l'extrémité de la terrasse du bord de l'eau pour les remplacer par une orangerie, monument tout d'utilité, comme l'orangerie du Luxembourg. En face, à l'extrémité de la terrasse des Feuillants et faisant pendant, on construisit un jeu de paume pour le prince impérial. Le mur de soutènement de la terrasse du bord de l'eau fut reconstruit et surmonté d'une balustrade élégante; enfin cette terrasse fut rompue en face du pont de Solferino, en 1859, pour donner un nouvel accès au jardin, le jardin réservé contrainignant les passants à faire un énorme détour. Ce jardin et l'allée qui longe le palais n'étaient, en effet, livrés au public que lorsque le souverain était absent. La grille de cette allée, sur le quai, est ornée de deux sphinx en marbre blanc, rapportés de Sébastopol.

Le jardin des Tuileries doit son principal ornement aux nombreuses statues qui le décorent. Nous citerons, sans trop spécifier les places exactes que ces statues occupent, car elles subissent des changements fréquents : *Flore et Zéphyr*, l'*Hamadryade*, le *Faune flûteur*, de Coysevox; *Vénus à la colombe*, *Nymphes au carquois*, un *Chasseur*, de Guillaume Coustou; la *Diane*, l'*Apollon du Belvédère*, la *Vénus de Médicis*; ces trois dernières en bronze; *Enée enlevant Anchise*, *Lucrèce et Collatin*, par Lepautre; ces deux groupes sont situés à l'entrée de l'ancien jardin réservé et font face à la grande allée; le *Laocoon* (bronze), le *Spartacus* de Foyatier, *Thésée vainqueur du Minotaure*, par Rainey fils; le *Thémistocle* de Lemaire; l'*Enlèvement d'Orithye* de Flaman; l'*En-*

lèvement de Cybèle de Regnaudin; *Péridès*, par Debay; *Soldat de Marathon*, par Cortot; le *Phidias* de Pradier; le *Rémouleur* (antique, bronze). Citons encore : *Cincinnatus*, *Caton*, *Hercule*, *César* (ces deux dernières à l'entrée de la grande allée), *Philopomen*. L'allée dite des Orangiers est ornée à ses extrémités d'un *Hercule* de Bosio, et d'un *Mélagre*. Les salles de verdure encadrées sous le couvert sont ornées de l'*Hippomène* et de l'*Atalante*, de Lepautre et de Coustou, et de l'*Apollon et Daphné*, de Théodon. En quittant le couvert, nous trouvons encore : une statue de *Scipion*; quatre Termes; le *Printemps*, l'*Été*, l'*Automne*, l'*Hiver*; l'*Agriclope* de Coustou; le *Silène* du même; l'*Annibal* de Stoldt; une *Vestale* et un *Bacchus*, par Legros, etc. Avant la sortie, au bas des descentes des terrasses, on distingue les quatre groupes suivants : le *Tibre*, par Van Clève; le *Rhône* et la *Saône*, par G. Coustou; le *Nil*, par Bourdic; le *Rhin* et la *Moselle*, par Van Clève. Enfin, nous ne franchirons pas le seuil de la grille de la place de la Concorde sans jeter un coup d'œil sur la *Revanche* et sur le *Mercur* de Coysevox, motifs équestres qui ornent cette entrée des Tuileries et font dignement vis-à-vis aux *Chevaux de Marly* des Champs-Élysées.

Le jardin des Tuileries (on dit plus communément les Tuileries) a une superficie de 30 hectares, 702 mètres de longueur et 317 mètres de largeur. C'est aujourd'hui encore une des promenades les plus fréquentées de Paris. Les enfants surtout y ont leur quartier général : enfants de tout âge, depuis le bébé jusqu'au collégien; l'autorité fut même forcée de prendre des mesures sévères contre la « bourse » des timbres-poste, installée en pleine Petite-Provence par une jeunesse trop précoce pour l'agio. (La Petite-Provence est le prolongement, du côté de la place de la Concorde, de la terrasse des Feuillants.) Il leur reste, pour les consoler, le jeu de ballon, la flottille sur les bassins, le théâtre Guignol, installé au beau milieu du vieux jardin, et la musique militaire. Du 1^{er} avril jusqu'au 15 octobre de chaque jour, la musique d'un régiment exécute des concerts publics dans un endroit spécial du jardin. Ces concerts en plein vent jouissent d'une vogue qui n'a fait que croître.

Nous ne terminerons pas cet article sans accorder un souvenir au marronnier dit « du 20 mars », parce qu'il se mit à fleurir juste pour célébrer le retour de l'île d'Elbe. Ce vieux marronnier était illustre bien avant l'ère impériale. Il y a environ cent ans, le peintre Vien, alors élève de l'école française, fut accusé d'avoir assassiné ou fait assassiner son concurrent au prix de peinture. Il allait être arrêté, quand il prouva qu'à l'heure où le crime avait dû se passer il était tranquillement assis sous le futur marronnier du 20 mars, fort remarquable en ce que, seul, il était en fleur. Cet alibi victorieux le sauva.

Divers projets ont été proposés pour favoriser la circulation à travers le jardin des Tuileries. Sous l'Empire, il avait été question de couper en deux le jardin, à la hauteur du pont de Solferino, et d'établir en cet endroit une voie carrossable qui aurait rejoint la rue de Rivoli. La partie située entre cette voie et le palais aurait accru le jardin réservé, et le public se serait contenté de la partie ouest, entre la rue nouvelle et la place de la Concorde. On n'osa pas mettre ce projet à exécution; il fut repris en 1873, avec cette différence que le public aurait eu également accès dans les deux fragments du jardin, et l'on proposa aussi d'établir une seconde voie carrossable longeant le palais. Ces solutions furent définitivement écartées; on décida seulement qu'il serait créé une allée bitumée, entre la rue de Rivoli et le pont de Solferino, pour le passage des piétons, une autre allée existant déjà devant le palais; mais cette décision n'a point encore été mise à exécution.

TUILETTE s. f. (tui-lié — dimin. de *tuile*). Constr. Petite tuile.

— Techn. Plaque d'argile cuite, avec laquelle on diminue l'ouverture d'un fourneau de fusion.

TUILEUR s. m. (tui-leur — rad. *tuiler*). Celui qui, dans une loge de francs-maçons, est chargé de tuiler les frères visiteurs.

— Adjectif. *Frère tuileur* : Bon, dis-je en moi-même, voilà le FRÈRE TUILEUR qui vient me reconnaître. (Brill.-Sav.)

TUILIER s. m. (tui-lié — rad. *tuile*). Ouvrier qui fait des tuiles.

TUILLOISE s. f. (tui-loi-ze). Hortic. Variété de tulipe.

TUINMAN (Charles), grammairien hollandais qui vivait dans la première moitié du XVIII^e siècle. Il fut pasteur de l'Eglise réformée à Middelbourg. Tuinman composa un assez grand nombre de poésies morales et religieuses, mais il se fit surtout connaître par les deux ouvrages suivants : le *Flambeau de la langue hollandaise* (Leyde, 1722, 2 vol. in-4°); l'*Origine et l'explication des proverbes hollandais* (Middelbourg, 1720, in-4°).

TUIPARA s. m. (tui-pa-ra). Ornith. Espèce de perruche à queue courte, qui vit au Brésil.

TUIT s. m. (tuit — onomatop. du cri de l'oiseau). Ornith. Un des noms vulgaires du pouillot.

TUKKAÏ s. m. (tuk-ka-i). Instrument de

musique siamois, en forme de guitare, à dos très bombé et très-croix.

TULA, rivière du Mexique. Elle prend sa source dans la partie N. de l'Etat de Mexico, traverse celui de Queretaro, sépare celui de San-Luis Potosi de celui de Vera-Cruz et se jette dans le golfe du Mexique, sous le nom de Tampico, après un cours de 500 kilom.

TULASNE (Louis-René), botaniste français, né à Azay-le-Rideau (Indre-et-Loire) en 1815. Il abandonna l'étude du droit pour s'occuper de sciences naturelles, collabora à la *Revue de la flore brésilienne* d'Auguste de Saint-Hilaire et entra au Muséum de Paris, comme aide naturaliste, en 1842. M. Tulasne a succédé, en 1854, à Adrien de Jussieu, comme membre de l'Académie des sciences. Ce savant s'est occupé d'une façon toute particulière de la reproduction des végétaux phanérogames et cryptogames. Nous citerons de lui : *Légumineuses arborescentes de l'Amérique du Sud* (Paris, 1845, in-4°); *Mémoire sur les ustilaginées comparées aux urédinées* (Paris, 1847, in-8°); *Études d'embryologie végétale* (Paris, 1849, in-8°); *Mémoire pour servir à l'histoire anatomique et physiologique des lichens* (Paris, 1852); *Histoire et monographie des champignons hypogés* (Paris, 1851, in-fol.), travail important, comprenant la description, avec planches, de cent vingt-quatre espèces; *Selecta fungorum carpologia* (1862-1866, 3 vol. in-4°, avec 61 planches), etc. On doit encore à M. Tulasne de nombreux articles et études dans les *Archives du Muséum*, les *Annales des sciences naturelles*, les *Comptes rendus de l'Académie des sciences*. — Son frère, M. Charles TULASNE, né à Langeais (Indre-et-Loire) en 1816, s'est fait recevoir docteur, en 1843, à Paris, où il exerce la médecine. Il a activement collaboré à l'*Histoire et monographie des champignons hypogés* et à la *Selecta fungorum carpologia*, publiés par Louis-René Tulasne.

TULASNÉE s. f. (tu-là-né — de Tulasne, botan. fr.). Bot. Genre de plantes, de la famille des mélastomacées, comprenant deux espèces, qui croissent dans le sud du Brésil.

TULASNOÏDÉE s. f. (tu-là-no-i-dé — de Tulasne, botan. fr., et du gr. *eidos*, aspect). Bot. Genre de champignons, de la tribu des tylostomés, formé aux dépens des tylostomes, et dont l'espèce type croît dans les bois, aux environs de Paris.

TULAT s. m. (tu-la). Moll. Nom vulgaire d'une espèce de modiole.

TULBAGHIE s. f. (tul-ba-gh). Bot. Genre de plantes, de la famille des lilacées, tribu des anthéricées, comprenant une dizaine d'espèces, qui croissent au Cap de Bonne-Espérance.

TULE s. f. (tu-le — du gr. *tulé*, cal, durillon). Bot. Genre de plantes, de la famille des rubiacées, tribu des cinchonées.

TULE, lac des États-Unis (Californie), dans le comté de Tulare. Il a environ 35 milles de longueur sur 22 milles de largeur et se déverse dans la rivière de San-Joaquin.

TULETTE, bourg et commune de France (Drôme), sur un canal dérivé de l'Eygues, cant. de Pierrelatte, arrond. et à 41 kilom. de Montémar; pop. aggl., 1,030 hab. — pop. tot., 2,212 hab. Fabrique de papiers, d'ouvraison pour la soie, de tuiles; moulinerie, en soie. Le bourg, assez bien bâti, est entouré de murs flanqués de tours.

TULIN s. m. (tu-lain). Ornith. Nom vulgaire du tarin.

TULIPACÉ, ÉE adj. (tu-li-pa-sé — rad. *tulipe*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte à la tulipe.

— s. f. pl. Tribu de la famille des lilacées, ayant pour type le genre tulipe.

TULIPAIRE s. m. (tu-li-pè-re — rad. *tulipe*). Zooph. Genre de polypiers, du groupe des bryozoaires ou de celui des sertularies. || Syn. de LIROZOË et de PASYTHÉE, genre de polypiers.

TULIPE s. f. (tu-li-pe — du persan *dul-bend*, qui signifie turban, et qui est aussi le type de ce mot. La fleur a pris son nom de sa ressemblance avec un turban). Bot. Genre de plantes bulbeuses, de la famille des lilacées, type de la tribu des tulipacées, comprenant une vingtaine d'espèces, qui croissent dans les régions tempérées de l'Europe et de l'Asie : *Les belles tulipes flamandes conservent encore une haute valeur*. (P. Duchartre.) *Les tulipes soulevèrent contre elles des fanatiques*. (Th. de Berneaud.) || *Tulipe des prés*, Nom vulgaire de l'hémanthe. || *Tulipe du Cap*, Nom vulgaire de la fritillaire. || *Tulipe de Java*, Nom vulgaire de l'amaryllis de Ceylan.

— Artil. Partie renflée du côté de la volée d'un canon.

— Crust. Nom vulgaire des balanes ou glands de mer.

— Moll. Nom vulgaire de diverses coquilles des genres cône, fasciolaire, volute et modiole.

— Encycl. *Les tulipes* sont des plantes bulbeuses, à feuilles radicales, oblongues, ovales ou lancéolées, du centre de ces feuilles s'élève une hampe droite, terminée par une fleur dressée, solitaire, à six divisions alternant sur deux rangs, conniventes; le fruit

est une capsule trigone, à trois loges, renfermant de nombreuses graines horizontales, aplaties, à test roussâtre. Ce genre comprend un certain nombre d'espèces, qui croissent pour la plupart au pourtour du bassin méditerranéen. Elles jouissent de quelques propriétés médicales; mais en général elles se font remarquer surtout comme plantes d'ornement. Plusieurs sont à ce titre cultivées, de temps immémorial, dans nos jardins, pour la beauté de leurs fleurs; l'une d'elles surtout a jouti autrefois d'une immense réputation, et sa culture est devenue une branche de commerce assez importante.

La *tulipe* de Gesner, appelée aussi *tulipe des fleuristes* ou *des jardins*, est haute de 0m,25 en moyenne; ses fleurs présentent tous les coloris les plus variés, à l'exception du bleu pur. Originaires de l'Orient, elle est aujourd'hui naturalisée dans diverses contrées de l'Europe méridionale. Il est probable que cette espèce a été connue des Grecs et des Romains, qui ont certainement connu d'autres espèces voisines. Décrite pour la première fois par Conrad Gesner, en 1559, sur des individus dont les bulbes avaient été apportés de Constantinople, elle fut propagée dans les Pays-Bas par les soins de Charles de Lécuse ou Clusius, qui, en 1575, envoyait de Vienne des graines venant de Turquie. Peu de temps après, elle fut introduite en France.

A peine connue en Hollande, la *tulipe* y devint l'objet d'un enthousiasme qui ne tarda pas à dégénérer en véritable manie. Le nombre des fous tulipiers, comme on appela les amateurs maniaques de cette fleur, alla augmentant tous les jours. Les Flamands et les Hollandais déboursèrent souvent des sommes énormes pour la possession exclusive d'une seule variété, très-belle il est vrai pour l'époque, mais dont le plus médiocre amateur ne se souciait guère aujourd'hui. Les *tulipes* furent cotées à la bourse de Harlem, et certains oignons atteignirent une valeur fabuleuse. L'*Amiral Lieskens* valait plus de 4,000 florins; le *semper Augustus*, 2,000 florins. Un jour, il ne resta plus de ce dernier que deux exemplaires, l'un à Harlem, l'autre à Amsterdam. On offrit pour l'un 4,600 florins et une voiture attelée de deux chevaux frisons harnachés, pour l'autre douze arpents de terre, et l'on ne put les obtenir. Pour un seul oignon du *vicer-roi*, un amateur donna, à défaut d'argent, divers objets dont la valeur totale s'élevait à 2,500 florins.

Au commencement du XVIII^e siècle, le prix des *tulipes* devint insensé et enrichit beaucoup de spéculateurs. Il se fit en trois ans, dans une seule ville de Hollande, pour plus de 10 millions d'affaires en *tulipes*. Une seule collection monta, dans une vente publique, à 9,000 florins. On raconte même qu'à Lille, un amateur céda une excellente brasserie en pleine activité, estimée 30,000 francs, pour un seul oignon appartenant à une variété qui, pour cette raison, fut appelée *tulipe brasserie*. Plusieurs marchands abandonnèrent leur boutique et leur commerce pour se livrer exclusivement à la culture de cette plante. En France, on n'était guère plus sage, car on donnait un moulin en échange d'un oignon de la variété *mère brune*. On raconte aussi qu'un amateur donna en dot à sa fille, à la grande satisfaction de son genre, un oignon de la variété *mariage de ma fille*.

Un pauvre savetier de La Haye était parvenu à obtenir une *tulipe* noire. La renommée de cette merveille végétale se répand rapidement; un matin il reçoit une députation de la Société des tulipiers de Harlem; on marchande sa fleur, on lui en offre 200 florins; sur son refus, les offres montent jusqu'à 1,500 florins. A ce prix, il se décide à livrer sa chère *tulipe*. Mais à peine les députés la tiennent-ils qu'ils la jettent à terre et l'écrasent. « Imbécile, disent-ils au savetier, nous l'avons trouvée, nous aussi, la *tulipe* noire, mais nous ne voulions point avoir de rival; c'est pourquoi nous venons de la détruire, parce que nous savons que le hasard ne te favorisera pas une seconde fois et que tous les soins que tu donneras à la culture de ton jardin ne t'en redonneront point une autre; aussi, si tu avais demandé 10,000 florins, tu les aurais eus. » Le savetier, dit-on, mourut de chagrin.

Pour clore la liste de ces extravagances, que nous pourrions multiplier à l'infini, nous empruntons une anecdote à M. Maxime Du Camp : « Un marin, fatigué d'attendre chez son armateur et voyant des oignons sur une planche, s'imagina de déjeuner pour tuer le temps; il tira un morceau de pain de sa poche, prit un oignon, mordit dedans, le trouva amer, le jeta, et prit un autre, et ainsi de suite jusqu'à onze fois. L'armateur intervint trop tard et chassa à coups de trique le matelot dont le repas frugal lui coûtait plus de 30,000 florins. Un déjeuner de Cléopâtre! Le malotru avait assaisonné son pain sec avec onze oignons uniques. »

La tulipomanie atteignit des proportions telles, que le gouvernement hollandais décréta des peines sévères pour arrêter cette fureur ruineuse qui, pour un plaisir de quelques jours, compromettait l'existence des familles. L'expression de fou tulipier, et le ridicule qui s'y attachait, dut aussi arrêter quelques florimanes sur la pente fatale. D'un autre côté, les *tulipes* soulevèrent contre elles des fanatiques; le plus acharné de tous

fut Evrard Forstius, professeur de botanique à Leyde, qui abattait à coups de canne toutes celles qu'il rencontrait dans les jardins ou ailleurs. Mais ce qui contribua plus que toute autre chose à guérir cette monomanie, ce fut d'abord la vogue toujours croissante des jardins anglais, qui détrônèrent les parterres, et plus tard l'introduction d'un grand nombre de jolies plantes à floraison printanière. Puis enfin la mode des *tulipes* passa comme passent toutes les modes.

Les variétés de la *tulipe des fleuristes* se comptent aujourd'hui par milliers; mais on n'en cultive guère dans les jardins que quelques centaines des mieux choisies. On les divise en *tulipes simples* et *tulipes doubles*, qui se subdivisent à leur tour en *tardives* et *hâtives*. Les *tulipes* simples tardives forment deux catégories, suivant qu'elles sont à fond blanc ou à fond jaune. Les premières, dites *tulipes flamandes* ou d'amateur, sont les plus estimées et les plus recherchées; mais il faut pour cela qu'elles satisfassent à certaines conditions qu'il serait trop long d'énumérer. Les secondes, dites *tulipes bizarres*, sont généralement plus vigoureuses et plus rustiques, mais moins estimées, bien qu'il y en ait de très-belles dans le nombre. Les *tulipes* simples hâtives ont en général des couleurs vives et apparentes; aussi les préfère-t-on pour faire des groupes, des massifs, pour orner les plates-bandes, en un mot pour produire de l'effet. On trouve dans ce groupe quelques variétés recherchées seulement pour leur feuillage, qui est panaché de blanc ou de jaune pâle. Enfin, les *tulipes* doubles sont des plantes trapues, à feuilles amples, et qui font un grand effet dans les massifs et les corbeilles.

La culture des *tulipes* n'offre pas de difficultés sérieuses; ce sont des plantes rustiques, qui croissent à toute exposition, pourvu qu'elle soit bien aérée et bien éclairée. Toutefois, les expositions du sud-est et du sud-ouest sont les meilleures. Peu difficile sur la nature du sol, pourvu qu'il soit sain et égoutté, la *tulipe* préfère une terre douce au toucher, meuble et substantielle, assez profonde, plutôt sableuse qu'argileuse, en un mot une bonne terre franche ou à blé. On n'aura recours aux engrais qu'en cas de besoin, et on aura soin de n'employer que du fumier bien consommé et réduit en terreau, de préférence du fumier de vache. La terre, bien ameublie par des labours comme à l'ordinaire, doit être soignée, débarrassée, avant la plantation, des pierres qu'elle pourrait contenir. Il est même des amateurs qui plantent leurs *tulipes* dans des plates-bandes formées d'une terre criblée ou tamisée et composée spécialement en vue de cette culture; il faut éviter néanmoins de mettre les *tulipes* dans un sol trop riche; car elles pourraient s'effolier, ce qui nuirait à la beauté de la floraison. Sous le climat de Paris, les *tulipes* fleurissent d'ordinaire dans le courant de mai. En général, aussitôt qu'elles sont défeuillées et lorsqu'on ne veut pas les conserver comme porte-graines, on casse la tige au-dessus des feuilles, sans supprimer celles-ci; on favorise ainsi le grossissement et on hâte la maturité de l'oignon. Quand celle-ci est arrivée, on enlève les bulbes de terre, on les débarrasse de leur peau extérieure, on en sépare les racines, les tiges, les feuilles et les caïeux; on les laisse ressuer un peu, et enfin on les renferme dans des boîtes ou des tiroirs suffisamment aérés, jusqu'au moment de leur replantation. Les caïeux sont enlevés tous les ans et traités comme les bulbes adultes; ils fournissent un excellent moyen de propagation. Il arrive quelquefois que certaines *tulipes* fleurissent mal ou pas du tout; mais elles reviennent dans les années suivantes.

On ne propage guère les *tulipes* par semis que lorsqu'on cherche à obtenir des variétés nouvelles. On choisit des graines sur les fleurs les mieux faites et les plus belles, et de préférence sur les variétés flamandes ou à fond blanc. On sème à l'automne, en pleine terre ou en terrines, à l'exposition du midi, et pendant l'hiver on répand sur le semis une couche de mousse, de feuilles ou de litière, qu'on enlève dès que les gelées ne sont plus à craindre. La germination s'effectue au printemps; mais la floraison des plants de semis, appelés baguettes, n'a guère lieu avant la quatrième ou la cinquième année; ce n'est qu'alors aussi que les bulbes commencent à donner des caïeux, et c'est plus tard encore que les fleurs acquièrent leur coloris définitif; les fleurs provenant de graines recueillies sur les *tulipes* à fond blanc sont les premières à se caractériser.

La *tulipe odorante* ou *duc de Thol* se recommande par ses fleurs d'un rouge écarlate foncé, bordé de jaune dans le type, mais renaissant, suivant les variétés, toutes les nuances du rouge, du jaune et du blanc et exhalant d'ailleurs dans tous les cas une odeur très-agréable; malheureusement, ces fleurs ne durent pas longtemps. Toutefois, leur floraison très-précoce et la vivacité de leur coloris leur assignent une place dans les plates-bandes, les bordures, les corbeilles, les groupes, etc. Originaires du midi de l'Europe, cette plante est très-rustique et se prête parfaitement à la culture forcée. En attachant avec un bout de fil l'extrémité des divisions du périnthe, quand il est encore en bouton, on prolonge un peu la durée de ces fleurs. La *tulipe œil-du-soleil*, qui croît

dans le midi de la France, ressemble assez à l'espèce précédente, mais elle est encore plus hâtive. Nous signalerons encore les *tulipes turque*, *dragonne* ou *flamboyante*, *précoce*, *corne*, *de Perse*, *de Lécuse*, etc. Toutes ces espèces, dont les fleurs varient du rouge au jaune et au blanc, se cultivent comme la première, mais sans exiger en général autant de soins.

La *tulipe sauvage* atteint la hauteur de 0m,40; sa hampe se termine par une ou deux fleurs d'un beau jaune, brunâtres ou verdâtres en dehors; ces fleurs, qui ne s'épanouissent bien qu'au soleil, atteignent quelquefois près de 0m,30 de tour; elles exhalent une odeur faible, mais agréable, et s'épanouissent en avril, quelquefois de très-bonne heure. Cette espèce est assez commune en France; c'est celle qui s'avance le plus vers le Nord; on la trouve même spontanée dans les environs de Paris. Elle a produit une variété à fleurs doubles, d'un jaune pur, appelée *rose jaune* ou *rose de Provence*. On lui rapporte également, comme simple variété, la *tulipe de Cels*, qui est moins haute et dont les fleurs, plus précoces, sont rougeâtres en dehors.

Les bulbes de cette espèce, comme ceux de ses congénères, sont féculents, mais d'une saveur âcre, dont on peut les dépouiller par la cuisson dans l'eau; on les mange alors comme les pommes de terre. En médecine, ils ont des propriétés analogues à celles des bulbes du lis. Pris à l'intérieur, ils excitent le vomissement. A l'extérieur, ils sont émollients. On les emploie cuits, en cataplasmes, contre les phlegmons, lorsqu'on veut accélérer la suppuration et diminuer la douleur.

TULIPIER s. m. (tu-li-pié — rad. *tulipe*). Hortie. Cultivateur, amateur de tulipes : *Il est tulipier*, ou, il cultive les tulipes en pot. (Monnier.)

— Bot. Genre d'arbres, de la famille des magnoliacées, tribu des magnoliées, dont l'espèce type croît dans l'Amérique du Nord : *Le tulipier de Virginie ne se trouve encore dans nos pays que comme arbre d'ornement*. (P. Duchartre.) *Le bois du TULIPIER est d'un blanc jaunâtre*. (Th. de Berneaud.)

— Encycl. Le *tulipier de Virginie*, vulgairement nommé *arbre aux tulipes* ou *bois jaune*, est un grand arbre, à racines pivotantes et traçantes; sa tige, qui atteint quelquefois la hauteur de 0m,40, est cylindrique, régulière, couverte d'une écorce brune et lisse dans le jeune âge, plus tard grisâtre et un peu fendillée. Elle produit des rameaux nombreux et étalés, portant des feuilles alternes, à quatre lobes, tronquées au sommet, d'un vert clair en dessus, blanchâtres en dessous, accompagnées de grandes stipules glauques; leur ensemble forme une cime tendue et très-épaisse, qui prend à l'automne une couleur d'un jaune d'or. Les fleurs, très-grandes, portées sur de longs pédoncules solitaires à l'extrémité des rameaux, ont une corolle à six pétales dressés, d'un jaune verdâtre, portant au milieu une grande tache feu ou orange; elles paraissent en juin-juillet et sont légèrement odorantes. Le fruit est une sorte de cône formé par la réunion de samaras planes et imbriquées. Cette espèce présente un certain nombre de variétés à lobes aigus ou obtus, à feuilles entières, à fleurs plus colorées, etc.

Le *tulipier* est originaire de l'Amérique du Nord, où on le trouve depuis le Canada jusqu'à la Floride; il habite surtout le bord des cours d'eau et les prairies sujettes aux inondations. Il est aujourd'hui naturalisé dans une grande partie de l'Europe, et on en voit de très-beaux dans diverses localités, notamment dans le parc de Versailles. Il présente, dans son ensemble, un port imposant et majestueux, une belle cime régulière; il produit toujours un effet remarquable dans les plantations d'ornement, surtout lorsqu'il est isolé; mais sa culture est si avantageuse sous ce rapport, qu'on en fait aussi des quinconces, des avenues, de petits groupes, etc. C'est en 1732 que les premières graines du *tulipier*, rapportées en France par l'amiral de La Galissonnière, furent semées dans le parc de Trianon.

Un climat tempéré, ou du moins pas trop froid et modérément humide, est celui qui convient à cet arbre. Il veut une exposition découverte, car il craint l'ombre; il vient très-bien à l'exposition du nord. Peu difficile sur la nature du sol, pourvu que celui-ci soit frais, il préfère les bonnes terres franches, un peu argileuses et profondes; le voisinage des eaux courantes lui est très-favorable. Il végète mal et succombe de bonne heure dans les terrains trop légers ou trop secs, ainsi que dans les fonds marécageux.

On ne propage guère le *tulipier* que par graines, semées de préférence à l'automne, aussitôt après la maturité. Le semis se fait en planches ou en terrines, en sol léger, et mieux en terre de bruyère pure ou mélangée de terre franche, à l'exposition de l'est ou du midi. En hiver, on étend sur le semis une couche de feuilles sèches ou de litière. Pendant les fortes chaleurs, on arrose abondamment et on oubrage les jeunes plants par des claies ou des toiles. Dans les climats du Nord, il est préférable de semer dans des pots ou des caisses, qu'on rentre en orangerie durant l'hiver. On continue ces soins pendant trois ou quatre ans et on opère un ou deux repiquages

pendant ce laps de temps. La multiplication de cet arbre par bouture, marcotte ou greffe est rarement employée, vu sa difficulté et le peu de chance de succès.

Le bois du *tulipier* à l'aubier blanc, léger, assez tendre, sans être filandreux, rappelant un peu celui du peuplier franc, mais plus lourd et plus compacte; il se décompose facilement à l'air; aussi ne l'emploie-t-on qu'à l'intérieur des habitations. Le cœur du bois est de couleur jaune citron; il est plus dur, susceptible de recevoir un plus beau poli et se conserve mieux; débarrassé de l'aubier, il résiste mieux aux influences extérieures et n'est que rarement attaqué par les vers; il n'est pas non plus sujet à se fendre, et, comme d'ailleurs il se travaille bien, on l'emploie à une foule d'usages dans l'économie rurale, de la construction, dans l'économie rurale, l'ébénisterie, etc. On en distingue deux sortes, l'une à bois jaune, non et cassant; l'autre à bois blanc, dur et pesant. Ces différences sont dues probablement à des influences locales ou au développement relatif de l'aubier et du cœur dans les individus de différents âges. En général, ce bois est d'un grain assez fin, odorant et prend bien les couleurs, quand il est sec. On en fait de la charpente légère, des solives, des planches, de la volige, des tables et autres meubles, de petits objets d'art, des talons de chaussures, etc. C'est encore un des arbres que les sauvages emploient pour faire des canots d'une seule pièce.

L'écorce, celle des racines surtout, a une odeur aromatique et une saveur très-amère. Elle contient, d'après Bouchardat, de l'huile essentielle, du pipérin, une résine molle et acre, un alcali végétal particulier appelé liriodendrine, du tannin, de la pectine, de la gomme, du ligneux et enfin quelques sels.

TULIPIFÈRE adj. (tu-li-pi-fè-re — de *tulipe*, et du lat. *fero*, je porte). Bot. Qui porte des fleurs semblables à celles de la tulipe.

TULIPOMANE s. (tu-li-po-ma-ne — de *tulipe*, et de *manie*). Amateur passionné de tulipes.

TULIPOMANIE s. f. (tu-li-po-ma-ni — de *tulipe*, et de *manie*). Gout maniaque pour la culture des tulipes.

TULIT ALTER HONORES, Fin d'un vers célèbre de Virgile. V. *SIC VOS NON VOBI*.

TULKI s. m. (tul-ki). Mamm. Un des noms du chacal, en Orient.

TULL (Jethro), agronome anglais, né dans le comté d'Oxford vers 1680, mort en 1740. Poussé par son goût pour l'agriculture, il renouça à la carrière du barreau et visita les principaux pays de l'Europe pour en étudier le sol, les modes de culture et les productions. De retour en Angleterre, il s'établit dans un domaine près d'Oxford, passa ensuite quelques années en France et en Italie pour y rétablir sa santé, puis se fixa définitivement dans sa propriété de Prosperous Farm, où il se livra à diverses expériences agricoles. Les divers essais qu'il tenta amenèrent sa ruine, et il mourut dans la misère. Tull crut à tort qu'on pouvait substituer à l'engrais le fréquent remuage du sol et l'humidité. Il avait inventé une nouvelle méthode pour semer le blé par planches, laquelle a été quelque temps suivie, notamment par Voltaire, puis complètement abandonnée; enfin, il a émis sur divers points des idées exactes dont l'application est devenue générale. On a de lui : *Specimen* (1731); *Essai sur l'économie domestique* (1733, in-fol.), dont Duhamel s'est beaucoup servi pour son *Traité de la culture des terres*, et divers autres écrits réunis et publiés à Londres (1751, in-8°).

TULLAMORE, ville d'Irlande, ch.-l. du comté du Roi (Leinster), sur le Grand-Canal, au centre du marais d'Allen, à 110 kilom. O.-S.-O. de Dublin; 5,000 hab. Fabriques de toiles. Commerce de blé; foires. Charleville-Forest, près de là, est la résidence du comte de Charleville.

TULLE s. m. (tu-le) — du nom de la ville de Tulle, où les premières fabriques de cette étoffe paraissent avoir été établies. Sorte de tissu en réseau, très-léger, à mailles hexagonales : *Une robe de TULLE. Un bonnet de TULLE. Une collerette de TULLE. TULLE uni. TULLE brodé.*

— *Tulle piqué*, Tricot de bas à jour.

— *Encycl.* En 1768, un fabricant de bas au métier, nommé Hammond, en examinant des dentelles achetées par sa femme, imagina que, puisqu'il parvenait à faire des bas « à jour », il pourrait réussir à fabriquer un tissu entièrement « à jour ». Il produisit, en effet, une espèce de tricot à mailles courantes et lui donna le nom de « tricot-dentelle ». La fabrication de ce tricot-dentelle fut essayée en France en 1778 par un ouvrier nommé Caillon. L'année suivante, Caillon exécuta ce nouveau travail en présence d'une commission nommée par l'Académie des sciences et par l'administration. Les résultats parurent si concluants, qu'il lui fut accordé une gratification de 1,000 livres tournois et que la maîtrise de bonnetier lui fut conférée. Pendant vingt ans, des essais continuels, des perfectionnements de métiers, des inventions mécaniques firent progresser peu à peu cette fabrication naissante. Mais ce ne fut qu'en 1798 que John Lindley, fabricant à Nottingham,

inventa la bobine, avec laquelle il parvint à obtenir mécaniquement le véritable réseau de la dentelle au fuseau. Le procédé laissait encore beaucoup à désirer, lorsqu'un simple ouvrier, nommé Heathcoat, adoptant la bobine de Lindley, l'appliqua à une mécanique si bien organisée qu'il arriva à réaliser pratiquement la maille hexagonale claire, unie et régulière que jusqu'à cette époque (1807) aucun tricoteur au métier n'était parvenu à produire. C'était presque la perfection. Aussi Heathcoat est-il considéré comme l'inventeur véritable du métier à *tulle*.

En 1815, on ne comptait encore en Angleterre que 140 métiers, qui, très-étroits au début, avaient été successivement élargis. En 1816, on commença à substituer au travail de l'homme la force motrice des machines à vapeur, qui ne furent généralement adoptées que vers 1823. Cette année, le brevet de Heathcoat expirait; on monta des manufactures de *tulle* de tous côtés. La production devint bientôt exagérée et les prix subirent une très-forte diminution. Cependant, on ne produisait toujours que très-peu de *tulle* en France; cet article était même prohibé; aussi l'entrée en contrebande était-elle très-considérable. Le premier métier à *tulle* français fut monté à Douai en août 1816, et le second fonctionna à Calais en février 1817.

En 1824 parut à Saint-Pierre-lez-Calais la première machine dite circulaire. Adoptée immédiatement par tous les fabricants, elle décida de l'avenir de cette industrie en France.

Pour la fabrication du *tulle*, il fallait du coton retors filé à 160,000 ou 200,000 mètres au kilogramme, et, à cette époque, ce que les filateurs français pouvaient produire de plus fin avec leur outillage ne dépassait pas 70,000 mètres au kilogramme. De plus, les cotons filés étrangers étaient absolument prohibés. La fabrication du *tulle* s'alimenta par la contrebande. Au bout de six années (1830), il y avait en France 1,000 métiers à *tulle*. En 1835, on comptait dans toute l'Europe 6,850 métiers, produisant environ 30 millions de mètres carrés de ce tissu, représentant alors 60 millions de francs. La consommation de cet article était, pour la France seulement, estimée à 25 millions de francs, dont la moitié, de provenance anglaise, arrivait par contrebande. Nottingham seule en produisait pour 47 millions de francs.

Les premiers métiers n'avaient que 16 pouces, puis ils en eurent 36 et s'élargirent successivement jusqu'à 170 pouces.

La première machine à fabriquer le *tulle* point-d'esprit (petite mouche formant semé) fut importée d'Angleterre en 1835 par MM. Champallier et Pearson. Cet article eut une vogue immense et méritée. Il fut le point de départ des grands changements et perfectionnements qu'apporta l'application du système Jacquard au métier à *tulle*. L'Angleterre inventa les métiers à *tulle*, mais la France peut revendiquer l'application à ce métier de la machine Jacquard, qui a fini par transformer le *tulle* simple en dentelle la plus compliquée, et d'accès est devenu le principal dans le système. Dès 1846, on comptait en France 1,800 métiers à *tulle*, dont la moitié fonctionnait à Calais et aux environs. La fabrication calaisienne, en 1850, employait 80,000 kilogrammes de coton retors fin, produit des filatures françaises en grande partie déjà. Ces cotons, transformés en *tulle*, représentaient une valeur de plus de 8 millions, ce qui mettait le *tulle*, tant uni que façonné, à 100 francs le kilogramme.

C'est en 1795 que l'on parvint à réussir les premiers *tulles* de soie à mailles courantes, connus sous le nom de *tulles de Lyon*. En 1799, cette industrie procura aux ouvriers un salaire de 15 à 20 francs par jour. Pendant les vingt années suivantes, plusieurs *tulles* nouveaux et de genres différents prirent naissance, entre autres : le *tulle* à mailles fixes, employé surtout en noir pour châles, voiles, mantilles, et dont l'Espagne faisait une consommation considérable; le *tulle* blonde, qui succéda au *tulle* noué et qui eut bientôt une vogue immense.

En 1823 arriva à Lyon la première machine anglaise à *tulle*. Perfectionnée par M. Dognin, ce métier donna bientôt des tissus qui détrônèrent tous les *tulles* précédents. Par l'emploi des fils de soie extra-fins, il obtint un *tulle* si léger, si diaphane, qu'il le nomma tout d'abord *tulle-zéphyre* et plus tard *tulle-illusion*. En 1839, le *tulle* dit *tulle* de Bruxelles eut une très-grande vogue.

Cambrai, puis Lille se mirent à fabriquer le *tulle* de soie. A son tour, Calais produisit des blondes de soie blanches et noires, imitant assez bien la véritable blonde de Caen.

En 1850, Calais, Lille, Cambrai et Lyon fabriquaient en soie des *tulles* brochés, ou fausses dentelles, qui rivalisaient pour la beauté des dentelles de Caen, de Bayeux, de Chantilly, à des prix huit fois moins élevés que celles-ci. Cette année, l'exportation des *tulles* de soie fut de 33,000 kilogrammes, représentant plus de 7 millions de francs.

Le métier à *tulle* avec Jacquard fait en dix minutes ce qu'un dentellier habile, en travaillant douze heures par jour, aurait de la difficulté à faire en six mois.

Nomenclature des *tulles* :

1° *Tulles* divers, en filet, point de Paris,

fantaisies destinées à la lingerie, dessins variés à l'infini, prix très-modiques.

2° *Tulles* dits Valenciennes, 10 et 11 points, imitation de la dentelle de même nom.

3° Dentelle dite de Calais, en 14 et 16 points, la plus belle dentelle produite à la mécanique.

4° *Tulle* Neuville, entièrement tissé, broché et brodé au métier.

5° *Tulle* Neuville, 10 et 11 points, broché à la Jacquard, puis brodé à l'aiguille avec un fil de lin.

6° *Tulle* Neuville, 14 et 16 points, pour lingerie.

7° *Tulle* broché, grande largeur, imitant la guipure, dit point de Venise, pour ameublements.

8° *Tulle* broché, guipure en 3 et 4 mètres de largeur, sur métier à 10, 12, 14 et 16 points, avec dessins à bouquets et grands ramages, broché mécaniquement, puis brodé à la main avec un fil qui entoure les dessins.

Tel était vers 1862 l'état de la fabrique tullière, d'après l'historiographe de cette industrie, M. Félix Aubry, rapporteur des jurys aux grandes expositions internationales.

Depuis cette époque, les progrès à Calais et à Lyon ne se sont pas ralentis.

Voici quel fut le mouvement de cette importante industrie d'après le *Tableau général du commerce de la France pendant l'année 1874*, publié par la direction générale des douanes. (Nous avons négligé les fractions de centaines, qui sont presque insignifiantes.)

	Tulles de soie (1874).	
	Importation.	Exportation.
	FR.	FR.
Russie	15,000	15,000
Allemagne	112,000	3,500,000
Belgique	18,000	3,750,000
Angleterre	960,000	4,750,000
Autriche	15,000	15,000
Espagne	330,000	330,000
Italie	30,000	1,000,000
Suisse	190,000	190,000
Amérique du Nord	900,000	900,000
Amérique du Sud	65,000	65,000
Autres pays	30,000	35,000
	1,150,000	14,550,000

	Tulles de coton (1874).	
	Importation.	Exportation.
	FR.	FR.
Allemagne	135,000	320,000
Belgique	100,000	4,930,000
Angleterre	2,300,000	5,200,000
Suisse	200,000	200,000
Espagne	1,850,000	1,850,000
Italie	2,550,000	2,550,000
Amérique du Nord	1,300,000	1,300,000
Autres pays	55,000	1,050,000
	2,790,000	17,200,000

Les *tulles* soie importés valent 80 francs le kilogramme.

Les *tulles* soie exportés valent 91 francs le kilogramme.

Les *tulles* coton importés valent 39 francs le kilogramme.

Les *tulles* coton exportés valent 64 francs le kilogramme.

Pour les *tulles* façonnés, nous ne reproduisons pas les noms des contrées qui nous en importent et auxquelles nous en exportons. Ce sont les mêmes que pour les *tulles* unis.

	Importation.	
	FR.	FR.
<i>Tulles</i> de soie façonnés	538,000	1,475,000
<i>Tulles</i> de coton façonnés	647,000	1,032,000
<i>Tulles</i> de laine façonnés	28,000	14,820,000
Rappel, <i>tulles</i> de soie unis	1,150,000	14,550,000
Rappel, <i>tulles</i> de coton unis	2,790,000	17,200,000
Total général	5,153,000	49,077,000

Mettons en regard la dentelle de fil fabriquée à la main, pour en bien constater la déchéance industrielle.

Dentelles aux fuseaux, 2,137,000 francs.

Dans ces relevés n'est pas comprise la consommation intérieure, qui est d'une importance autrement grande et dépasse le chiffre de 100 millions.

TULLE, ville de France, chef-lieu du département de la Corrèze, située sur le penchant d'une montagne, au confluent des deux rivières de la Corrèze et de la Solane, entre plusieurs vallons pittoresques, à 480 kilom. de Paris; pop. aggl., 10,842 hab. — pop. tot., 13,681 hab. L'arrondissement comprend 12 cant., 118 comm., 129,061 hab. Evêché, tribunal civil, tribunal de commerce, justice de paix. Collège communal, école normale primaire, école départementale de géométrie et de mécanique, appliquées aux arts et métiers. Chambre consultative d'agriculture. Manufacture nationale d'armes de guerre, forges, fabriques de conserves alimentaires, de drogues, de cartes à jouer, de liqueurs, de bougies, de papiers; carrosserie; commerce de laines, huiles, eaux-de-vie; saboterie, corroierie, toiles, pelletteries, porcs, etc.

La ville de Tulle proprement dite est située dans un vallon entouré de collines; mais les faubourgs ont escaladé les flancs de ces collines et forment un paysage des plus pit-

toresques. Du fond de cet entonnoir singulier on n'aperçoit qu'une petite portion du ciel, vers laquelle s'élance le clocher de la cathédrale, atteignant presque la hauteur des pics environnants. Cette situation, plus pittoresque que commode, n'empêche pas la ville d'être un centre industriel et commercial important.

— *Monuments.* Au premier rang des édifices de Tulle, il faut placer sa cathédrale, ancienne église abbatiale d'un couvent de bénédictins, en partie démolie à l'époque de la Révolution pour l'agrandissement de la promenade qui l'entoure. Les ruines du couvent, aujourd'hui détruit, s'adossent à l'abside. La cathédrale de Tulle, placée sous l'invocation de saint Martin, réunit le style roman à l'architecture ogivale et est un des plus complets échantillons de l'époque de transition. Elle est sans chœur ni transept; des arcades ogivales que soutiennent des piliers carrés, flanqués de colonnes sur leurs quatre faces, séparent la nef des bas-côtés. Du côté de la nef, les colonnes en encorbellement s'élèvent jusqu'à la corniche, soutenue par des consoles unies. Les colonnes latérales partent du sol et supportent une arrière-voussure intérieure des arcades. Des moulures arrondies accompagnent les fenêtres en plein cintre. Extérieurement, la cathédrale de Tulle ne présente de digne attention que sa tour portant une magnifique pyramide, entourée à sa base de plusieurs clochetons et s'élançant dans les nues avec une légèreté et une hardiesse surprenantes. Dans les mutilations dont nous avons parlé, et qui ont contribué à l'agrandissement de la place, il faut comprendre la destruction de l'ancienne église paroissiale de Saint-Julien, et plus bas, du côté du pont de l'Escuriol, celle de l'évêché avec ses dépendances.

Après la cathédrale, il faut citer l'église Saint-Pierre, édifice du xiv^e siècle, qui ne se compose que d'une salle polygonale, et l'église Saint-Jean; puis la Tour carrée, située près du cimetière et dont on attribue la construction aux Romains; l'hôtel de la préfecture; l'hôpital, qui fut détruit en 1775 par l'incendie, fut rétabli par des aumônes et transporté, en 1793, dans les bâtiments de la Visitation. Mentionnons encore la bibliothèque, riche de 4,000 volumes; l'ancien collège des jésuites, ouvert en 1620 et dont les bâtiments sont aujourd'hui convertis en halles; la caserne d'infanterie, le séminaire et la manufacture d'armes.

Quand nous aurons cité le pré de l'Hôpital (aujourd'hui place d'armes) et les ponts jetés sur la Corrèze, il ne nous restera plus qu'à faire mention de plusieurs maisons particulières, gothiques ou de la Renaissance, dont les sculptures et l'ornementation méritent l'attention. L'une de ces maisons, la plus remarquable, connue sous le nom de la maison Sage, est située sur la place de la ville, en face du côté oriental de la cathédrale. Elle présente une façade gothique du xiv^e siècle, en parfait état de conservation, et est ornée d'arabesques entremêlées de figures d'hommes et d'animaux d'un travail excellent. Des tourelles flanquent les angles du bâtiment, et le quatrième étage conserve encore quelques restes de vitraux.

Tulle a vu naître l'historien Baluze, un des hommes les plus remarquables du xvi^e siècle; l'économiste littéraire Jean-François Melon et Nicolas Bérone, professeur, auteur d'un dictionnaire du patois limousin.

— *Histoire.* Reyneau de Nîmes prétend que les premières maisons de Tulle se groupèrent autour d'un fort construit par les Romains. L'emplacement de ce fort et les restes qui paraissent en subsister ont reçu dans l'histoire du pays la dénomination de tour du Mayssou, tour de Mai, ou tour du Mage. L'histoire authentique de Tulle ne commence véritablement qu'à son abbaye. Cette abbaye, une des plus riches du bas Limousin, jouissait de la suzeraineté royale. En 1317, la ville avait pris une extension assez grande pour que Jean XXII, par une bulle donnée à Avignon, l'érigent en évêché. Les guerres anglaises étendirent sur Tulle leurs calamités. Prise par les Anglais le 1^{er} novembre 1346, reprise peu de jours après par le comte d'Armagnac, elle connut toutes les horreurs de l'invasion. Un autre fléau, la peste noire, vint bientôt s'abattre sur la ville. En 1369, les Anglais s'emparèrent de nouveau de Tulle; mais, dès l'année suivante, les habitants secouèrent le joug de l'étranger et recevaient de Charles V, en récompense de leur patriotisme, une exemption d'impôts et divers privilèges. Sous François I^{er}, la ville, soumise jusqu'alors à la juridiction de Saint-Martin, s'en lassa et obtint du roi, moyennant 4,000 livres, l'érection d'un nouveau tribunal. Brive, dont la jalousie pour Tulle s'est poursuivie à travers les siècles, réussit à faire supprimer par Henri IV le tribunal accordé par François I^{er}; mais il fut rétabli peu après. La religion réformée trouva dans l'archevêque de Tulle, Louis de Genoulac, un adversaire implacable. Le vicomte de Turenne vint, en 1577, mettre le siège devant la place, mais il fut vivement repoussé. Il revint à la charge à la tête de 10,000 hommes et cette fois réussit à s'emparer du premier coup des faubourgs de la Barrière et de la Barussie. Tulle se défendit héroïquement, mais dut, après un horrible carnage, céder au vainqueur (1585). Le vicomte de Turenne, pour ne pas livrer la ville au

pillage, exigea une rançon énorme. En 1605, Henri IV vint dans le pays. Deux ans après, à la suite de démêlés entre Fenis de Laprade, lieutenant général de Tulle, et le comte de Saint-Chamant, qui se livrait à des exactions féodales, le comte fut roué en effigie et la grande tour de son château rasée. En 1761 Turgot, nommé intendant de Limoges, fit ouvrir dans la province trois grandes voies de communication, dont l'une passait à Tulle. Depuis lors, rien ne recommande plus cette ville à l'attention de l'histoire.

TULLERIE s. f. (tu-le-ri — rad. *tulle*). Commerce ou fabrique de tulle.

TULLIA, fille de Servius Tullius, sixième roi de Rome, et femme de Tarquin le Superbe. V. SERVIVS TULLIVS.

TULLIE s. f. (tu-li-ji). Bot. Syn. de PYCNANTHEME, genre de labiées.

TULLIE, fille de Cicéron et de Terentia, née à Rome en 78 av. J.-C., morte à Tusculum en 43. Elle fut élevée par son père lui-même, qui se plut à cultiver son esprit. Mariée d'abord à Caius Pison, dont l'éloquence atteignit presque celle de son beau-père; ensuite à Furius Crassipes, elle épousa enfin, tandis que Cicéron était gouverneur de Cilicie, Publius Cornelius Dolabella, homme turbulent et dissipateur. Tullie mourut quelques années avant Cicéron. L'histoire a retenu son nom surtout à cause de la douleur profonde dont son père fut accablé lorsqu'elle lui fut enlevée. Il s'arracha aux affaires, se retira dans la solitude, à sa terre d'Astura, et vécut dans les larmes et le désespoir, résistant aux prières de tous ses amis. C'est à cette occasion qu'il écrivit son traité *De la Consolation*, dont il ne nous est parvenu que quelques fragments. Il s'occupait même pendant longtemps du projet d'élever un temple à Tullie et de la mettre au rang des divinités.

Sous le pape Paul III, on trouva dans la voie Appienne un tombeau avec cette inscription : *Tullia Rix mæ*; mais Ferrari (*De lucernis sepulchralibus*) a réduit à néant cette prétendue découverte du tombeau de Tullie.

TULLIER, IÈRE adj. (tu-lié, iè-re — rad. *tulle*). Qui a rapport au tulle : *Industrie tullière*.

TULLIN (Chrétien-Braunman), poète danois, né à Christiania en 1728, mort en 1765. Il embrassa d'abord l'état ecclésiastique, entra ensuite dans la carrière judiciaire et devint conseiller, puis président de la cour de Christiania. Bien qu'avant lui la poésie eût été cultivée en Danemark, il peut être regardé comme le premier poète classique de cette contrée, car ce fut lui qui assujettit la versification à des règles bien déterminées. Ses compositions sont surtout remarquables par l'élevation des idées et par la pureté du style. Elles furent publiées par sa veuve après la mort de l'auteur (Copenhague, 1770, 3 vol. in-8°). Le tome Ier renferme les œuvres poétiques de Tullin, parmi lesquelles on remarque des *Chants religieux*, des *Odes*, des *Fables*; un poème sur la *Découverte de la navigation*, auquel la Société royale des belles-lettres de Copenhague avait décerné, en 1764, le prix d'honneur fondé par Frédéric V; un autre poème, également couronné, *Sur la création et sur l'ordre qui règne dans les choses créées*; des *Épigrammes* et des *Inscriptions sépulchrales*; le second et le troisième volume sont remplis par des *Pensées*, en prose, rangées par ordre alphabétique.

TULLINS, ville et commune de France (Isère), ch.-l. de canton, arrondissement et à 22 kilom. de Saint-Marcellin, dans une vallée pittoresque; pop. aggl., 3,307 hab. — pop. tot., 4,834. Fabriques de couvertures d'étoffe, de toiles d'emballage, d'eaux-de-vie, de papier; scierie de planches; commerce de chanvre, de fil, de vin, de bestiaux, etc.

TULLISTE s. (tu-li-ste — rad. *tulle*). Ouvrier, ouvrière en tulle; personne qui fabrique ou qui vend du tulle.

TULLUS HOSTILIUS, troisième roi des Romains, mort en 630 av. J.-C. Il succéda en 670 au pacifique Numa. Avec lui, le peuple romain reprit ses habitudes belliqueuses; il posa les bases de la discipline militaire, et son règne ne fut qu'une suite continue de guerres contre les peuplades voisines. Albe la Longue, métropole des trente cités latines, voyait avec jalousie l'accroissement de Rome, qu'elle regardait comme une de ses colonies. D'un autre côté, Rome ne pouvait espérer développer sa puissance tant que cette importante cité subsisterait. Le choc de ces ambitions rivales donna lieu à une guerre terrible qui demeura sans résultat. Les deux peuples épuisés convinrent de confier chacun à trois champions le soin de décider de la victoire (v. HORACES et CURIACES). La défaite des Curiaces entraîna la soumission d'Albe. Deux ans après, le dictateur des Albains, Metius Sufetius, ayant trahi les Romains dans une guerre de vœux-ci contre les Fidénates, Tullus Hostilius le fit écarteler, puis donna l'ordre de raser la ville d'Albe et d'en transporter les habitants à Rome. Cette coutume de s'incorporer les vaincus fut une des principales causes de l'accroissement de la puissance romaine dans les temps primitifs. Dans les guerres acharnées qui suivirent, ce prince ne put assujettir les trente villes latines; il ne

put que coloniser Fidènes et abaisser la puissante nation sabine. Il régna une grande incertitude sur les circonstances de sa mort. Tite-Live et Denys rapportent qu'il périt foudroyé au milieu d'une cérémonie religieuse; d'autres attribuent sa mort à l'ambition de son successeur Ancus Martius.

TULLY (Jules-Henri), vaudevilliste, né à Paris en 1798, mort dans la même ville le 16 mai 1846. Il a occupé les fonctions d'adjoint au commissaire du roi à la Monnaie et a donné en collaboration dans les théâtres de genre : au Vaudeville, en 1822, les *Dames Martin* ou le *Mari*; la *Femme et la veuve*, avec Lafontaine et Belle; en 1825, l'*Exilé*, deux actes, avec Achille d'Artois; en 1827, le *Mari par intérim*, avec Fulgence; l'*Orpheline et l'héritière*, avec Théodore Anne; en 1829, l'*Humoriste*, avec Dupeuty; en 1831, le *Fils du colonel*, avec Duvert; en 1841, la *Mère et l'enfant se portent bien*, avec Duma-noir; aux Variétés, en 1828, *M. Rossignol* ou le *Prétendu de province*, avec Duvert; au Gymnase, en 1831, la *Plus belle nuit de la vie*, avec Varin; au Palais-Royal, en 1833, le *Singe et l'adjuvant*, avec Duvert; au Panthéon, en 1840, *Misère et Génie*, avec Lérès; enfin au théâtre Saint-Antoine, en 1836, l'*Amour et l'homéopathie*, deux actes, avec Salin; en 1837, *Zizine* ou l'*Ecole de déclamation*, avec Lérès; la *Diligence de Brive-la-Gaillarde*, avec Rigault; en 1839, le *Plus court chemin*. Comme membre de la Société lyrique, on a de lui quelques chansons dans les recueils annuels des *Soupers de Momus*.

TULLYLYSH, bourg et commune d'Irlande, comté de Down, sur la Bann; 12,000 hab. Manufactures de produits chimiques, de toiles; blanchisseries.

TULN, anciennement *Castra Catulina*, bourg de la basse Autriche, dans la belle plaine appelée Tulnerfeld, sur la rive droite du Danube, à 33 kilom. N.-O. de Vienne; 2,000 hab. Ecole de pionniers. Chapelle curieuse, dite des *Trois-Rois*. C'est à Tuln, alors poste fortifié, en 1683, que le roi de Pologne Jean Sobieski passa le Danube pour se porter contre les Turcs, qui assiégeaient Vienne.

TULOCARPE s. m. (tu-lo-kar-pe — du gr. *tulé*, callosité; *karpós*, fruit). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des sénécionées, dont l'espèce type croît au Mexique.

TULOSTOME s. m. (tu-lo-sto-me). Bot. Syn. de TYLOSTOME.

TULOU (Jean-Louis), célèbre flûtiste, né à Paris en 1786, mort à Nantes en 1865. Fils d'un choriste de l'Opéra et artiste précoce, il entra au Conservatoire à l'âge de dix ans dans la classe de Wunderlich, qui lui donna les premières leçons de flûte, obtint le second prix en 1799 et le premier en 1801. Considéré bientôt comme le premier flûtiste de son époque, il entra des 1804 en qualité de première flûte au Théâtre-Italien et passa neuf ans plus tard à l'Opéra, où il remplaça son ancien maître Wunderlich. Cependant, il avait, peu après sa sortie du Conservatoire, cultivé la peinture. On l'avait vu ensuite s'adonner avec une telle passion à cet art nouveau pour lui que ses progrès comme musicien en souffraient; mais les représentations du *Rossignol* de Lebrun en 1816 lui permirent de regagner tout le terrain un instant perdu. Il fit des prodiges d'exécution et l'emporta sur un rival redoutable, le flûtiste hollandais M. Drouet. Quand vint la Restauration, il crut devoir se démettre de son emploi à l'Opéra, ne voulant pas être accusé d'accepter un compromis entre ses intérêts et ses opinions franchement libérales. Il ne reprit place devant son pupitre qu'au bout de quatre ans, c'est-à-dire en 1826. En même temps qu'il était appelé à l'Académie de musique, on le nommait professeur au Conservatoire. Il a gardé ce titre jusqu'en 1858. Le 2 novembre 1829, il avait été créé chevalier de la Légion d'honneur. Dans les dernières années de sa vie, il paraissait principalement tenir à attacher son nom à une fabrique de flûtes qu'il avait fondée, plaçant sous le patronage de sa grande réputation musicale la supériorité de ses produits. On lui doit diverses compositions pour son instrument, notamment des concertos, fantaisies, variations. Parmi ces dernières, on distingue celles sur la *Muette* et sur *Tancrède*.

TULP (Nicolas DIRX, dit), médecin et magistrat hollandais, né à Amsterdam en 1593, mort dans la même ville en 1674. Son père, Pierre Dirx, était un riche négociant, sur la maison duquel se trouvait sculptée une tulipe (*tulp*). Le jeune Nicolas adopta ce dernier nom, sous lequel il est connu. Il étudia la médecine et la chirurgie, prit le grade de docteur, pratiqua pendant cinquante-deux ans l'art de guérir dans sa ville natale, et y professa longtemps l'anatomie dans un collège de médecine qu'il avait fondé. L'estime dont il jouissait auprès de ses concitoyens lui valut d'être conseiller échevin pendant un demi-siècle, et à quatre reprises bourgmestre. Lorsque, en 1672, Louis XIV envahit la Hollande, Tulp se signala par une mâle énergie. Animé du plus ardent patriotisme, il réchauffa le courage de ses concitoyens prêts à livrer leur ville aux Français et les poussa à se prononcer pour une résistance à outrance. Rembrandt a peint son portrait dans un ta-

bleau où il le représente donnant une leçon d'anatomie. On lui doit un excellent recueil d'observations médicales sous le titre de *Observationum medicarum libri tres* (Amsterdam, 1641, in-8°), réédité avec des augmentations à Leyde (1752).

TUMACO ou GORCONILLA, île du grand Océan, sur la côte O. de la république de l'Equateur, province de Pichincha, par 17° 15' 30" de latit. N. et 119° 11' de longit. E.; 3,000 hab.

TU MARCELLUS ERIS! (*Tu seras Marcellus!*) Anchise montre à Enée les futurs héros de sa race, et parmi eux le jeune Marcellus, fils d'Octavie, sœur d'Auguste. Virgile fait prédire à Anchise les belles espérances que devait donner le jeune prince, qui mourut à vingt ans. Tu seras Marcellus! c'est-à-dire une promesse qui ne se réalisera pas, l'objet d'une attente suivie d'un éternel regret.

Marcellus était regardé comme le successeur d'Auguste à l'empire; il était aimé du peuple, qui attendait de lui, lorsqu'il serait devenu le maître du monde, le rétablissement de la liberté. La tradition a conservé le souvenir de l'effet que produisit sur le cœur d'Octavie l'épisode qui a rapport à la fin prématurée de Marcellus. Virgile lisait en présence d'Auguste le passage où se trouvent ces vers :

Hæu, miserande puer, si qua fata aspera rumpas, Tu Marcellus eris!

« Hélas, malheureux enfant, si tu peux vaincre un jour les destins trop cruels, tu seras Marcellus! »

A ces mots, qui lui rappelaient si douloureusement le fils qu'elle avait perdu, Octavie s'évanouit. Elle fit ensuite donner au poète autant de talents d'or qu'il y avait de vers dans l'éloge de son fils. Ce don magnifique représenterait aujourd'hui plus de 150,000 fr.

Les allusions à ce magnifique mouvement poétique ont lieu indifféremment en latin ou en français :

« C'est le défaut même de la *Henriade* de ressembler à tout ce qui précède, et surtout à l'*Enéide*; d'avoir une tempête, un récit, une Gabrielle quittée comme Didon, une descente aux Enfers, un Elysée, une vue anticipée des grandeurs et des maux de la patrie, et même un *Tu Marcellus eris*, qui s'applique au dauphin. »

VILLEMAIN.

« Son amusement principal était d'appliquer à toutes choses et à tout venant quelques sentences extraites de ses souvenirs classiques. Je n'étais point insensible à l'agrément prosodique de ses apophthegmes; aussi m'aimait-il, et il ne lui arrivait guère de me rencontrer sans m'apostropher à sa façon :

« . . . Puer, si qua fata aspera rumpas, Tu Marcellus eris! »

TOPFFER.

Le *Tu Marcellus eris* a eu souvent le même sort que la plupart des citations latines, que celles surtout qui rappellent des souvenirs grands et tristes. Le Français « né malin » en a fait des applications plaisantes. Dans un de ses feuilletons, M. de Bienville change Marcellus en *Mascarillus* :

« Le nouveau débutant à l'aplomb, la vivacité, la malice d'un Frontin; il a l'œil allumé, la face réjouie, le sourire narquois, la physionomie expressive, la diction accentuée, le geste prompt, la démarche alerte, qui sont les signes caractéristiques de l'emploi. Voilà un garçon qu'il suffit d'entendre une fois pour lui dire : « *Tu Mascarillus eris!* Tu es né pour porter la livrée à la Comédie-Française. »

TUMBLER s. m. (ton-blér — mot angl. qui signifie *qui fait la culbute*). Ornith. Espèce de pigeon culbutant qui nous vient d'Angleterre.

— Mamm. Nom donné au chien basset.

TUMÉFACTION s. f. (tu-mé-fa-ksi-on — rad. *tumefier*). Méd. Enflure, gonflement, augmentation de volume : *La tuméfaction est à craindre. Il y a un peu de tuméfaction à ce bras.* (Acad.)

TUMÉFIER v. a. ou tr. (tu-mé-fi-é — lat. *tumefacere*; de *tumor*, tumeur, et de *facere*, faire. Prend deux i de suite aux deux prem. pers. pl. de l'imp. de l'ind. et du prés. du subj. : *Nous tuméfions; que vous tuméfiez*). Méd. Causer la tuméfaction de : *Cette fluxion a considérablement tuméfié la partie qui en est le siège.* (Acad.)

Se tuméfier v. pr. Devenir tuméfié : *Cette partie se tuméfie, s'est tuméfiée.* (Acad.)

TUMÉLIÈRE s. f. (tu-me-li-ère — du vieux fr. *trunel*, jambe). Pièce de l'ancienne armure qui couvrait la jambe.

TUMESCENCE s. f. (tu-mèss-san-se — du lat. *tumescere*, s'enfler). Gonflement, enflure.

TUMESCENT, **ENTE** adj. (tu-mèss-san, an-te — lat. *tumescens*; de *tumescere*, s'enfler). Qui s'enfle, qui se gonfle.

TUMEUR s. f. (tu-meur — lat. *tumor*; de *tumescere*, s'enfler). Méd. Gonflement circon-

scrit, augmentation de volume : *Tumeur dure, molle. Tumeur indolente. Il lui est venu une tumeur au genou. Tumeur pulsatile. Tumeur sanguine*. Grosseur fluctuante, qui se produit sur le pavillon de l'oreille, chez quelques aliénés.

— Bot. Nom donné quelquefois aux loupes ou excroissances qu'on observe sur le tronc des arbres.

— *Encycl. Pathol.* Les *tumeurs*, en général, sont formées par l'hypergénèse ou l'hétérotopie des éléments anatomiques normaux, c'est-à-dire soit par la production de ces éléments en excès, soit par leur production dans un lieu où elle ne doit pas avoir lieu normalement. Dans quelques cas, ces éléments éprouvent une déformation ou une altération caractéristique des tissus morbides qu'ils engendrent. Au cas où les *tumeurs* naissent par hypergénèse, c'est toujours quel qu'un des éléments accessoires, et jamais l'élément fondamental du tissu normal aux dépens duquel la production a lieu, qui est le point de départ de la *tumeur*.

Les *tumeurs* sont des maladies de tissu, et leur production est liée à une perturbation dans la propriété de genèse inhérente à tous les éléments anatomiques. Elles naissent et se développent conformément aux mêmes lois que les autres tissus de l'organisme.

M. Broca divise les *tumeurs* en *tumeurs* hétéromorphes et en *tumeurs* homéomorphes, ces dernières pouvant être hétérologues ou homéologues.

Les *tumeurs* hétéromorphes sont formées d'éléments anatomiques qui diffèrent par quelques caractères de ceux qu'on trouve dans l'organisme normal. Les productions cancéreuses et tuberculeuses sont de ce nombre. Elles se développent chez elles de cellule à cellule, et non par bourgeonnement comme les autres. Elles ont pris naissance sous l'influence d'une cause morbide générale.

Les *tumeurs* homéomorphes sont composées d'éléments anatomiques identiques aux éléments normaux; seulement, la disposition de ces éléments, c'est-à-dire la texture du tissu, est souvent distincte chez elles de celle du tissu correspondant à l'état normal; dans ce cas, elles sont hétérologues. Dans le cas contraire, on les dit homéologues. Plus un tissu homéomorphe est hétérologue, plus le blastème où il est né diffère des blastèmes normaux. Plus cette dernière différence est grande, plus le trouble nutritif qui a engendré le blastème pathologique est considérable. Aussi les *tumeurs* homéologues sont-elles bien moins graves que les *tumeurs* hétérologues. Ainsi le lipome ou *tumeur* graisseuse, les *tumeurs* osseuses et cartilagineuses proprement dites, les hypertrophies simples, bref toutes les productions homéologues sont relativement peu redoutables. Les *tumeurs* fibreuses sont plus souvent hétérologues qu'homéologues, et quand elles sont tout à fait hétérologues, elles deviennent dangereuses. Ainsi les *tumeurs* fibro-plastiques le sont considérablement, justement parce qu'elles sont formées d'un tissu qui n'existe même pas à l'état de santé. L'organisme sain renferme des éléments fibro-plastiques disséminés, mais on n'y rencontre point de tissu fibro-plastique. Ce dernier est donc entièrement nouveau et n'a aucune connexion d'origine avec les tissus physiologiques.

L'importance de la texture homéologue ou hétérologue devient claire surtout dans les *tumeurs* formées par les cellules épithéliales. Ces dernières constituent trois sortes de *tumeurs* : 1° les *tumeurs* épithéliales ou épidermiques proprement dites, qui possèdent à la fois la texture et l'aspect de l'épithélium normal. Ce sont les cors, les durillons, les callosités, les oignons, etc. Ces productions sont les plus bénignes de toutes; 2° les productions cornées, dont la texture est moins homéologue que celle des cors et des durillons, mais dont la gravité n'est guère plus considérable; 3° les épithéliomas, dont le tissu est complètement hétérologue et dont la gravité est assez grande pour que certains auteurs les rangent encore parmi les cancers.

D'une manière générale, mais non absolue, on peut dire que les *tumeurs* sont d'autant plus graves qu'elles sont plus hétérologues.

On donne, en médecine, le nom de *tumeurs* malignes à celles qui possèdent quelques-unes des propriétés suivantes : 1° de s'accroître indéfiniment en se propageant aux tissus voisins; 2° de s'ulcérer quand elles arrivent au contact des membranes tegumentaires; 3° de déterminer dans les ganglions lymphatiques correspondants des engorgements de même nature que la *tumeur* primitive; 4° de récidiver après une ablation incomplète et même après une ablation complète; 5° de se généraliser, c'est-à-dire de déterminer une infection générale, à la suite de laquelle des *tumeurs* semblables à la première se développent dans divers points de l'économie et notamment dans les organes internes.

Il y a plusieurs degrés de malignité. Les *tumeurs* les plus malignes sont celles qui possèdent toutes les propriétés précédentes. Les moins malignes sont celles qui n'en possèdent qu'une. La malignité est d'ailleurs un caractère éventuel et changeant sur lequel il est impossible de fonder une étude scientifique des *tumeurs*.

traversé de plusieurs rangées de piquets et de clayons, le tout chargé d'un lit de gros graviers.

TUNGSTATE s. m. (tongh-sta-té. — V. TUNGSTÈNE). Chim. Sel produit par la combinaison de l'acide tungstique avec une base.

— **Encycl.** On connaît deux variétés de tungstate : les tungstates ordinaires et les métatungstates. Les tungstates ordinaires se divisent eux-mêmes en sels neutres et sels acides. A l'exception des sels alcalins et du sel magnésique, les tungstates ordinaires sont tous insolubles, tandis que, à l'exception des sels de plomb et de mercure, les métatungstates sont tous solubles. Tungstates et métatungstates sont étudiés en même temps que les modifications correspondantes de l'acide tungstique et de l'anhydride tungstique au mot TUNGSTIQUE. V. ce mot.

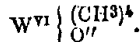
TUNGSTATÉ, ÉE adj. (tongh-sta-té). Minér. Qui contient du tungstate.

TUNGSTÈNE s. m. (tongh-stè-ne — du suédois *tungsten*, pierre pesante). Chim. Nom d'un métal particulier.

— **Encycl.** Le tungstène, découvert par Scheele, et qui a d'abord porté le nom de *scheelium*, est un métal gris, dont l'aspect diffère peu de celui du fer. Sa densité est de 17,5. Il est très-dur, peu fusible, difficilement réductible, et ne peut s'obtenir à l'état métallique que sous forme de grains ou de petites aiguilles. A l'état d'acide, il forme, avec les bases salifiables, un grand nombre de combinaisons que nous étudions au mot TUNGSTIQUE.

TUNGSTÈNE-MÉTHYLE s. m. Chim. Composé organo-métallique, fonctionnant comme radical diatomique, et formé par l'union de 1 atome de tungstène hexatomique avec 4 molécules de méthyle.

— **Encycl.** Le tungstène-méthyle $W(CH_3)_4$ est un radical organo-métallique diatomique, comme cela découle de la nature hexatomique du tungstène. Pour préparer ce corps, on chauffe à 240°, dans des tubes scellés à la lampe, un mélange d'iode de méthyle et de tungstène. Le liquide devient visqueux, et, à l'ouverture des tubes, on peut en extraire par l'alcool de l'iode de tungstène-méthyle, auquel Riche avait attribué la formule improbable $W(CH_3)_6I_2$, mais qui répond, comme les analyses de Cahours le démontrent, à la formule $W(CH_3)_4I_2$, laquelle est parfaitement naturelle, l'atomoité du tungstène étant égale à 6. Cet iode cristallise en tables incolores, fond à 110° et, lorsqu'on l'agit avec de l'oxyde d'argent récemment précipité, il se convertit en un oxyde de tungstène-méthyle, encore appelé *oxytétraméthyle tungstique*



Cet oxyde se dissout dans les acides en formant des sels incristallisables qui restent, par la concentration de leurs solutions, sous la forme de liquides visqueux, d'où les alcalis précipitent l'oxyde.

Le tungstène chauffé de la même manière avec l'iode d'éthyle est à peine attaqué, et il ne se forme guère que quelques aiguilles d'oxyiodure tungstique, qui flottent sur le liquide.

TUNGSTIDES s. m. pl. (tongh-sti-de — de tungstène, et du gr. *eidōs*, aspect). Minér. Famille de minéraux comprenant le tungstène et ses combinaisons.

TUNGSTIQUE adj. (tongh-sti-ke — rad. tungstène). Chim. Se dit d'un oxyde du tungstène, indifféremment appelé oxyde ou anhydride tungstique, et d'un acide qui en dérive. Il *Acide tungstique*, Nom donné à une modification soluble du tungstène, dont le nom spécial est acide métatungstique.

— **Encycl.** On donne le nom d'oxyde ou d'anhydride tungstique à l'oxyde de tungstène WO_3 . A cet anhydride correspondent deux acides et deux séries de sels : l'acide tungstique H_2WO_4 et les tungstates M_2WO_4 ou $M''WO_4$. Nous passerons successivement en revue l'anhydride tungstique, l'acide tungstique et les tungstates.

— **TRIOXYDE DE TUNGSTÈNE OU ANHYDRIDE TUNGSTIQUE.** Cet acide se rencontre natif à l'état d'ocre de tungstène, d'ocre de wolfram ou de wolframite, et accompagne le wolfram et d'autres minerais de tungstène à Cumberland, à Saint-Léonard, près de Limoges, dans le comté de Mourne, dans le Connecticut, et dans le comté de Cabarras, ainsi que dans la Caroline du Nord. Quelquefois il se présente en cubes; plus souvent, il est en poussière terreuse d'un jaune brillant ou d'un vert jaunâtre.

On peut préparer artificiellement l'anhydride tungstique au moyen de la scheelite (tungstate natif de calcium) ou du wolfram.

1° On décompose par l'acide azotique ou par l'acide chlorhydrique la scheelite réduite en poudre fine. On lave à l'eau pour éliminer le chlorure ou l'azotate de calcium formé, et l'on calcine dans un creuset le résidu insoluble d'acide tungstique.

2° On fait digérer à plusieurs reprises du wolfram pulvérisé avec de l'acide chlorhydrique fort, qu'on additionne, pour les dernières opérations, d'un peu d'acide azotique.

On dissout ainsi la totalité du fer et du manganèse, tandis qu'il reste un résidu d'acide tungstique, qu'on lave bien et qu'on redissout dans l'ammoniaque aqueuse. On filtre, on évapore à siccité la liqueur et l'on calcine à l'air le résidu. Le produit de la calcination est de l'oxyde tungstique en écailles jaune pâle.

3° On fond 1 partie de wolfram réduit en poudre avec 2 parties de carbonate de potassium. On fait digérer la masse fondue dans l'eau; on filtre, on ajoute du sel ammoniac à la liqueur filtrée et l'on évapore. Le résidu est calciné dans un creuset, puis soumis à l'action du zinc et de l'acide chlorhydrique. Sous cette influence réductrice, il se dépose du bioxyde brun de tungstène, lequel, grillé à l'air, fournit du trioxyde tout à fait pur.

4° On fond, et l'on maintient la fusion pendant une heure, du wolfram pulvérisé avec deux fois son poids de chlorure de calcium. La masse fondue et refroidie est traitée par l'eau, qui laisse un résidu insoluble de tungstate de calcium. Ce sel est décomposé par l'acide chlorhydrique bouillant. On dissout dans l'ammoniaque le précipité d'acide tungstique qui se produit dans ces conditions pour le débarrasser de silice; on évapore à siccité la liqueur ammoniacale filtrée et l'on calcine à l'air le résidu de cette évaporation.

On peut encore précipiter par l'azotate mercurieux la solution de tungstate alcalin préparée par l'une des méthodes précédentes, et calciner le précipité de tungstate mercurieux qui se forme. L'oxyde tungstique pur reste comme résidu.

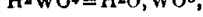
L'oxyde tungstique anhydre est une poudre d'un jaune citron ou d'un jaune de soufre plus ou moins foncé, suivant la manière dont il a été préparé. Nordenskjöld, en fondant l'acide tungstique avec du borax dans un four à poterie, a obtenu l'oxyde anhydre en petites tables transparentes ou en prismes courts qui appartiennent au système trimétrique. Debray, en chauffant fortement, dans un courant d'acide chlorhydrique gazeux, un mélange de tungstate et de carbonate de sodium, a obtenu le trioxyde de tungstène en cristaux octaédriques. Quelques-uns de ces cristaux étaient jaunâtres, translucides et très-petits; d'autres étaient plus volumineux, noirs et opaques.

L'anhydride tungstique présente une densité de 5,27 (Héraphath), de 6,12 (d'Elhujar), de 7,14 (Krosten). Il est insipide, insoluble dans l'eau et dans la plupart des acides, très-peu soluble dans les acides chlorhydrique et fluorhydrique concentrés. Sous l'influence de la chaleur, il se fonce en couleur, devient verdâtre, si la température est très-élevée; mais il reprend sa nuance première en se refroidissant, et d'ailleurs Bernoulli a montré que sa composition ne varie pas lorsque sa nuance se modifie ainsi. A la température du feu de forge, l'oxyde tungstique fond; il se volatilise rapidement lorsqu'on le chauffe sur du charbon ou chalumeau oxyhydrique. Chauffé pendant dix ou vingt minutes au chalumeau oxyhydrique dans un creuset de platine couvert, en ayant soin cependant de ne pas fondre le creuset, il forme une croûte cristalline dont la surface offre des cristaux probablement formés par sublimation, et cependant il ne se produit aucun sublimé sur les parois du creuset. Dans un courant de gaz chlorhydrique, l'oxyde tungstique se volatilise avec facilité et forme un sublimé d'aiguilles d'un jaune pâle groupées en étoiles.

L'oxyde de tungstène verdit lorsqu'on l'évapore à la lumière, probablement par suite de l'action réductrice qu'exercent sur lui les substances organiques que l'air renferme. D'après Liesegang, en effet, lorsqu'on l'expose à la lumière après l'avoir mélangé avec des substances organiques, il se réduit et se transforme en oxyde bleu de tungstène. Chauffé au rouge avec du charbon ou dans un courant d'hydrogène, il subit une action réductrice et se transforme en dioxyde de tungstène ou même en tungstène, suivant la température à laquelle on a porté le mélange et la durée de la réaction. Calciné avec du potassium ou du sodium, il fournit du tungstène libre. Par calcination dans un courant de gaz ammoniac sec, il se convertit en oxytétramide de tungstène. Chauffé avec du soufre, il se convertit en oxyde bleu. Lorsqu'on le chauffe avec du pentachlorure de phosphore, il distille de l'oxychlorure de phosphore mêlé de petites quantités de chlorure et d'oxychlorure de tungstène WCl_4O . La plus grande partie de tungstène reste néanmoins dans le résidu, lequel, traité par l'eau, donne de l'acide chlorhydrique et un mélange d'acide tungstique et d'oxyde bleu de tungstène.

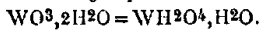
L'oxyde tungstique se réduit encore sous l'influence de l'hydrogène naissant dégagé par le mélange du zinc et de l'acide chlorhydrique, sous l'influence du chlorure stanneux, et lorsqu'on le fait bouillir avec de l'eau et des substances organiques. Dans ces réactions, il se produit de l'oxyde bleu d'abord, puis du dioxyde brun.

L'oxyde tungstique se dissout dans les solutions des alcalis libres ou carbonatés, assez difficilement à froid, mais facilement à la température de l'ébullition, en donnant des solutions de tungstates. Ces solutions, précipitées par un acide, fournissent le monohydrate tungstique ou acide tungstique



sous la forme d'un précipité jaune. Ce précipité est soluble dans l'acide fluorhydrique et se sépare en cristaux de cette solution quand on l'évapore.

Lorsqu'on mêle la solution étendue d'un tungstate alcalin avec de l'acide chlorhydrique, de l'acide azotique ou de l'acide sulfurique, il se forme un précipité gélatineux qui, desséché à l'air, présente la composition d'un dihydrate tungstique



Cet hydrate se forme encore lorsqu'on décompose le chlorure ou l'oxychlorure de tungstène par l'eau. Lavé et desséché, il est quelquefois gris jaunâtre, quelquefois noir et opaque. Quand il est réduit en poudre fine, il paraît se dissoudre dans 200 parties d'eau bouillante et dans 300 parties d'eau froide.

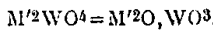
L'acide tungstique rougit le tournesol et se dissout dans les solutions des alcalis fixes et dans l'ammoniaque.

— **TUNGSTATES.** L'acide tungstique se combine avec les bases suivant des proportions variées et souvent peu ordinaires. Les sels ainsi formés ont été étudiés par un grand nombre de chimistes; mais les résultats de ces investigations ne sont pas concordants. Cela est d'autant plus naturel, que souvent les sels diffèrent en propriétés et en composition, suivant la manière dont ils ont été préparés. Laurent, en partant de l'étude des tungstates d'ammonium, avait été conduit à admettre l'existence de cinq modifications isomériques ou polymériques de ces sels. Mais des recherches plus récentes paraissent démontrer que le nombre des modifications de l'acide tungstique et des tungstates peut être réduit à deux, savoir :

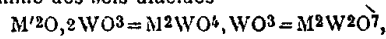
1° L'acide tungstique ordinaire, qui est insoluble dans l'eau et qui forme des sels insolubles avec tous les métaux, excepté les métaux alcalins;

2° L'acide métatungstique, qui est soluble dans l'eau et qui forme des sels solubles avec la plupart des métaux.

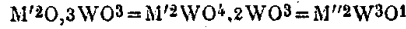
— **Tungstates ordinaires.** L'acide tungstique ordinaire forme des sels neutres et des sels acides. Les sels neutres renferment



Les sels acides ont été d'abord envisagés comme des sels diacides



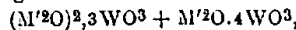
ou comme des sels triacides



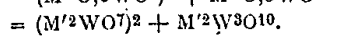
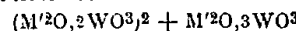
D'après Scheibler, toutefois, les tungstates acides répondent en général à la formule



et peuvent être considérés comme des sels doubles composés de sesquitungstates et de tétritungstates. Leur formule serait alors



ou peut-être comme un mélange de sels diacides et triacides



Cette dernière formule est celle à laquelle nous accorderions le plus de confiance, parce qu'elle se prête mieux que la précédente à la notation atomique. D'après Laurent, la formule empirique des tungstates acides serait



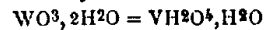
et, d'après Marignac, cette formule s'accorde avec les résultats analytiques beaucoup mieux que celle de Scheibler, laquelle cependant est généralement préférée parce qu'elle est plus simple. Marignac considère ces sels comme renfermant 5 molécules d'oxyde basique contre 12 molécules d'anhydride tungstique, ou 5 atomes d'un métal monovalent contre 6 de tungstène. Il les désigne sous le nom de paratungstates. Il a trouvé que le sel ammonique qui présente cette composition ne peut pas être converti en sel neutre par digestion avec de l'ammoniaque. Ces sels se produisent, suivant lui, plus facilement et cristallisent mieux que les tungstates acides renfermant toute autre proportion de base et d'acide.

Parmi les tungstates ordinaires, ceux seulement des métaux alcalins et du magnésium sont solubles dans l'eau; encore y sont-ils peu solubles. On peut les préparer par voie sèche en dissolvant l'anhydride ou l'acide tungstique dans les alcalis ou les carbonates alcalins. La dissolution se fait plus facilement à l'ébullition qu'à la température ordinaire. On peut encore les préparer par voie sèche en fondant l'anhydride tungstique avec l'hydrate, le carbonate ou le sulfate acide des métaux alcalins. Ils ont une saveur amère et font naître une sensation désagréable dans la bouche. On obtient les tungstates insolubles en fondant l'anhydride tungstique avec les oxydes ou les carbonates métalliques; ou par voie humide en précipitant les tungstates alcalins par des sels solubles des différents métaux; ou en fondant un tungstate alcalin avec un chlorure métallique (le chlorure de calcium par exemple); dans ce dernier cas, il se forme un chlorure alcalin qu'on enlève par des lavages à l'eau, et le tungstate reste cristallisé comme résidu. On obtient des cristaux plus volumineux en ajoutant au mélange une certaine quantité

de chlorure de sodium qui, à l'état de fusion, joue le rôle de dissolvant.

Les tungstates que l'eau ne dissout pas sont en même temps, pour la plupart, insolubles dans les acides étendus. Lorsqu'on les chauffe avec des acides concentrés, ils se décomposent, avec séparation d'acide tungstique (caractère qui permet de les distinguer des métatungstates); si l'acide que l'on emploie est de l'acide phosphorique, l'acide tungstique précipité se redissout dans un excès de réactif. A la température ordinaire, les tungstates ne sont décomposés que d'une manière très-imparfaite par les acides concentrés, probablement parce qu'il se forme dans ces conditions une certaine quantité d'acide métatungstique. Les tungstates alcalins, en solution aqueuse, sont décomposés par les acides sulfurique, chlorhydrique, azotique et acétique; la majeure partie de l'acide tungstique se sépare sous la forme d'un hydrate blanc ou jaune qui ne se dissout pas dans un excès de précipitant, à moins que l'on n'ait employé l'acide phosphorique, mais qui se dissout dans une grande quantité d'eau.

Obtenu du sein d'une dissolution froide, ce précipité est souvent blanc, mais il jaunit assez rapidement même à froid et surtout à chaud. La composition de ce précipité blanc n'est pas sûrement connue, les divers chimistes qui s'en sont occupés étant arrivés à des résultats différents. Scheele le considérait comme de l'acide tungstique pur; mais cette vue était inexacte. Suivant Anthon et Riche, ce serait un dihydrate



Suivant Marignac et quelques autres observateurs, ce serait un tungstate acide ou un composé renfermant les éléments de l'acide tungstique et de l'acide précipitant. La présence des alcalis ou des acides dans le précipité dépend de la proportion de l'acide au moyen duquel la précipitation a été produite, de la dilution de la liqueur et peut-être aussi de la température.

Les tungstates insolubles dont les bases sont insolubles dans les carbonates alcalins sont décomposés lorsqu'on les fait fondre avec du carbonate potassique ou sodique. Les solutions des tungstates alcalins donnent des précipités blancs avec les sels de baryum, de strontium, de calcium, d'aluminium, de zinc, de plomb et de mercure au maximum; un précipité blanc jaunâtre avec l'azotate mercurieux; un précipité fleur de pêche avec le chlorure de cobalt; un précipité blanc bleuâtre avec l'azotate de cuivre. Le chlorure stanneux donne un précipité jaunâtre qui, chauffé avec l'acide chlorhydrique ou l'acide sulfurique, prend une couleur bleue tenant à la formation de l'oxyde bleu de tungstène.

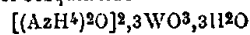
Le ferrocyanure de potassium fait naître dans les solutions des tungstates alcalins, après addition d'acide chlorhydrique, un précipité floconneux brun, soluble dans l'eau, qui ne renferme aucun acide libre (ce qui distingue les tungstates des métatungstates). Les solutions des tungstates alcalins ne sont pas altérées par la teinture de noix de galle, tant que l'on n'ajoute pas un acide à la liqueur; mais, par l'addition d'un acide, il se forme un précipité couleur de chocolat. L'acide tungstique, préalablement précipité par un acide, prend également une couleur brune sous l'influence de la teinture de noix de galle. Les tungstates alcalins calcinés avec du sel ammoniac, à l'abri du contact de l'air, donnent du tungstate de tungstène, du métal alcalin libre et une substance noire qui consiste probablement en oxytétramide de tungstène. En ce qui concerne les réactions des tungstates au chalumeau et celles des tungstates solubles avec le zinc et le sulfure ammonique, v. TUNGSTÈNE.

On emploie souvent les tungstates alcalins comme mordants au lieu et place des stannates. On les emploie aussi pour rendre les tissus incombustibles.

— **TUNGSTATES D'ALUMINIUM.** Le sel neutre obtenu par la précipitation d'un tungstate alcalin au moyen de l'alun est blanc, floconneux, insoluble dans l'eau, mais soluble dans l'ammoniaque aqueuse et dans les acides. Le sel acide $Al_2O_3, 7WO_3, 9H_2O$ (à 1000) s'obtient en précipitant par l'alun un tungstate alcalin acide. Il est cailléboté et se prend en morceaux résineux qui, une fois secs, forment des masses vitreuses à cassure conchoïdale.

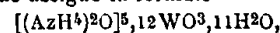
— **TUNGSTATES D'AMMONIUM.** a. Le sel neutre se produit lorsqu'on fait digérer l'acide ou l'anhydride tungstique dans l'ammoniaque; mais, si l'on évapore la liqueur, de l'ammoniaque se dégage et il reste un sel acide.

β. Le sel sesquiacide



cristallise quelquefois d'une solution neutre très-concentrée d'acide tungstique dans l'ammoniaque en cristaux verveux qui perdent de l'ammoniaque au contact de l'air et laissent le sel γ.

γ. Le sel $[(AzH_4)O]_3, 7WO_3, 6H_2O$, auquel Marignac assigne la formule



s'obtient par l'évaporation lente d'une solution froide d'acide tungstique dans l'ammoniaque. Il forme des prismes vitreux, d'une saveur amère; il rougit faiblement le tour-

La plupart des *tumeurs* sont formées par la réunion de plusieurs éléments anatomiques, soit que ces éléments s'y trouvent en proportions à peu près égales, soit que l'un d'entre eux prédomine beaucoup sur les autres. Par exemple, les éléments fibreux, les éléments fibro-plastiques se rencontrent ou peuvent se rencontrer dans la plupart des *tumeurs*. Les dépôts de pigment peuvent colorer tantôt des *tumeurs* cancéreuses, tantôt des *tumeurs* de nature toute différente. Il importe ici de distinguer, dans cette association complexe, l'élément fondamental ou autogène et les éléments accessoires ou adventices. En général, l'élément autogène est celui qui prédomine sur les autres par sa quantité; mais, quelquefois, il est moins abondant que les éléments adventices; ainsi, dans certains cancers squirreux, les noyaux et les cellules autogènes sont moins nombreux que les fibres adventices. L'élément autogène est celui dont les propriétés caractérisent la *tumeur* et qui se forme en vertu de la tendance propre au blastème. Il est le résultat constant, direct et naturel du travail morbide qui a engendré la *tumeur*, tandis que les éléments adventices sont le résultat variable des circonstances éventuelles qui en modifient l'évolution. Toutefois, au point de vue pratique, la connaissance de ces éléments adventices a une certaine importance, car ils ont une influence sur la marche des *tumeurs*. Les cancers encéphaloïdes, squirreux, colloïdes, mélaniques ne diffèrent anatomiquement que par leurs éléments adventices et présentent des différences notables au point de vue clinique.

Les *tumeurs* envahissent avec une rapidité plus ou moins grande les tissus normaux au sein desquels elles se sont développées, parce que leurs éléments y déterminent peu à peu des troubles de nutrition qui se transmettent de proche en proche et déterminent une sorte de dégénérescence de ces tissus normaux, mais sans qu'il y ait influence directe du tissu malade sur les autres. La généralisation des *tumeurs* n'est autre que le fait même de la naissance d'une *tumeur* se manifestant dans toutes les parties d'un même système successivement ou s'opérant, graduellement aussi, par genèse avec erreur de lieu dans plusieurs régions où n'existe pas le tissu primitivement devenu le point de départ du mal. La récidive n'est que la répétition de la naissance d'une espèce de tissu morbide dont les conditions n'ont pas été changées par l'ablation de la première qui est apparue.

Les causes des *tumeurs* sont de trois ordres. Tantôt elles sont tout à fait locales, n'agissent que sur un seul point et ne produisent qu'une seule *tumeur*, en sorte que le malade n'a pas plus de chance d'avoir une seconde *tumeur* que si la première n'existait pas. Tantôt ces causes sont sous la dépendance d'une diathèse partielle limitée à un seul système anatomique et constituant, pour tout ce système, une prédisposition commune, de façon que le malade est exposé à avoir, à la fois ou successivement, plusieurs *tumeurs* semblables par leur nature et analogues par leur siège. Enfin ces causes sont liées souvent à une diathèse générale qui altère toute l'économie et y provoque des troubles capables de se traduire n'importe où, par des productions caractéristiques. Les *tumeurs* homomorphes et homologues ont, la plupart du temps, des causes purement locales. Les *tumeurs* homomorphes et hétérologues ont soit des causes locales, soit des causes les rattachant à une diathèse partielle ou à une diathèse générale; les *tumeurs* hétéromorphes sont presque toujours le résultat d'une diathèse générale. Cette diathèse générale peut être d'ailleurs acquise ou héréditaire. Très-souvent elle est héréditaire. Ainsi le cancer, une fois sur six, d'après des statistiques récentes, se développe sous l'influence d'une cause héréditaire.

La connaissance des propriétés des *tumeurs* importe beaucoup à leur traitement. Les causes qui en ont amené la naissance persistent ordinairement, une fois qu'elles sont nées, et continuent à presider à leur développement. Presque jamais leur processus ne s'arrête ni ne rétrograde. La croyance qu'on peut petit à petit les faire disparaître au moyen de pommades, d'onguents, de fondants, etc., est fautive et dangereuse. Fausse, parce que les faits la contredisent; dangereuse, parce qu'on laisse ainsi à beaucoup de *tumeurs* le temps de se développer et de grossir, tandis qu'à leur origine elles pouvaient être détruites par les caustiques ou enlevées sans danger. Et puis les *tumeurs* offrent d'autant moins de tendance à la récidive qu'elles ont moins de volume et qu'elles ont séjourné moins longtemps dans l'économie. Presque aucune *tumeur* ne disparaît spontanément ou ne se résorbe. La règle générale est qu'il faut toutes les opérer. Pour cela il y a divers procédés: 1° les caustiques, qui corrodent peu à peu le tour de la *tumeur* et la font tomber sans effusion de sang; 2° le bistouri; 3° la galvano-caustique, qui consiste à détruire la *tumeur* au moyen d'aiguilles traversées par un courant électrique qui y détermine une grande élévation de température; 4° l'écrasement, qui consiste à enlever la *tumeur* en comprimant son pédicule au moyen d'une chaîne de fer qu'on tord sur elle-même.

— *Tumeurs blanches*. Sous cette dénomination, les auteurs ont confondu plusieurs espèces de maladies articulaires d'origines fort différentes; mais, dans le langage pathologique, on a conservé cette expression, peut-être impropre, par suite de la difficulté où l'on était d'en trouver une plus rigoureuse. Les *tumeurs blanches* ont été appelées arthropathies, *tumeurs* lymphatiques, scrofuleuses, fongueuses, etc.; mais aucune de ces expressions ne donne mieux l'idée de la maladie, et il a paru préférable de conserver la dénomination de *tumeur blanche*, qui indique une tuméfaction au niveau des articulations sans changement de couleur de la peau.

La *tumeur blanche* est considérée, de nos jours, comme une arthrite chronique, compliquée d'une synovite fongueuse et d'altération des parties osseuses avoisinantes; c'est donc une inflammation articulaire de forme spéciale, fort différente de celles que nous avons décrites, reconnaissant d'ailleurs d'autres causes. Dans la *tumeur blanche*, l'articulation est le siège d'altérations nombreuses; mais celles-ci varient suivant l'époque et le degré de la maladie. Ce n'est sans doute d'abord qu'une inflammation superficielle des surfaces articulaires; mais plus tard se montrent des granulations inflammatoires qui deviennent des fongosités saignantes, rougeâtres et mollasses, s'étendant sur les cartilages, s'accompagnant de fausses membranes et tapissant toute l'articulation. Pendant ce temps, la membrane synoviale s'est épaissie, distendue; la cavité articulaire s'est remplie d'un liquide roussâtre qui ne tarde pas à se troubler, devient louche, opaque, puis se change en pus; les cartilages d'encroûtement se racornissent, s'ulcèrent, se séparent souvent de l'os; l'os lui-même, participant à l'altération générale, s'enflamme, se nécrose ou se carie à son extrémité articulaire. A ce moment, l'articulation distendue, déformée par l'exsudat purulent, s'ulcère, puis, à travers des ligaments ramollis, dans les interstices des muscles et des vaisseaux voisins altérés, le pus se fait jour jusqu'à la peau et donne naissance à une fistule intarissable.

L'étiologie des *tumeurs blanches* est envahissante d'obscurité; les causes les plus diverses peuvent être invoquées comme amenant cette affection. Toutes les articulations, à l'exception des sutures, peuvent être le siège d'une *tumeur blanche*; mais les articulations les plus volumineuses, celles où la synoviale présente une plus grande surface, celles enfin qui supportent la plus grande fatigue, sont plus facilement atteintes. La maladie se développe aussi à toutes les époques de la vie; mais elle atteint plus fréquemment les enfants et les adolescents.

Parmi les causes générales on doit signaler la scrofule, qui occupe certainement le premier rang; on peut y joindre la diathèse tuberculeuse et rhumatismale, la syphilis et le scorbut. Les causes locales ne sont ordinairement que déterminantes; ce sont les entorses des articulations, les coups portés sur les jointures, les chutes, l'arthrite aiguë, une fatigue excessive de l'articulation, enfin les causes multiples des inflammations locales.

Quelquefois l'affection s'annonce par une gêne légère des mouvements, qui persiste ou revient de temps en temps à des intervalles plus ou moins éloignés; quelquefois aussi, elle débute par une douleur vive, aiguë, prolongée. Dans quelques cas, le gonflement précède la douleur; dans d'autres, il lui succède. A ce moment, il est impossible encore d'asseoir le diagnostic, car le gonflement et la douleur peuvent provenir soit du gonflement des parties molles, environnant l'articulation, soit du boursolement de la cavité articulaire, soit de l'augmentation de volume de l'extrémité épiphysaire des os. Mais, avec les progrès du mal, l'affection se dessine: le malade ne peut plus mouvoir l'articulation affectée, ou bien l'exercice en exaspère la douleur; la peau se distend, devient luisante, quelquefois, malgré la dénomination donnée à l'affection, rougit et s'enflamme; puis, le membre se déforme, l'articulation se fléchit, quelquefois se luxé spontanément, obéissant à l'action des muscles les plus puissants. A cette époque de la maladie, la fluctuation dans la cavité articulaire et le gonflement des os sont facilement perçus par le chirurgien; puis il arrive fréquemment qu'une articulation voisine de celle qui est atteinte devient le siège de douleurs vives, phénomène dont on a donné des explications peu satisfaisantes.

Cependant l'affection n'est pas sans influence sur les organes environnants: les parties molles situées au-dessus et au-dessous de la jointure malade s'atrophient, puis, quelquefois, s'engorgent et s'écrouent; enfin, les symptômes généraux éclatent: l'amaigrissement, la fièvre, la perte de l'appétit et du sommeil, la teinte terreuse de la peau, l'altération des traits; c'est à ce moment que le pus se fait jour à travers les parties molles et donne naissance à une ou plusieurs fistules amenées à la surface le pus sécrété dans la cavité articulaire, ou provenant d'abcès développés dans le voisinage; c'est à ce moment aussi que se produisent les luxations spontanées. A partir de cet instant, la santé générale se détériore de plus en plus, la résorption putride s'empare du malade, la fièvre redouble, s'accompagne de sueurs et de diarrhée, et, si l'art n'intervient

par une opération nécessaire, le malade succombe à l'épuisement occasionné par le mal dont il est atteint.

Tel est le tableau des symptômes accusés d'une *tumeur blanche*; mais la terminaison n'est pas toujours aussi funeste, et, dans un bon nombre de cas, l'affection ne marche pas aussi rapidement vers la mort. A quelque degré qu'elle soit parvenue, soit par l'effet du traitement approprié, soit en raison de quelque circonstance favorable au malade, la *tumeur blanche* peut être arrêtée dans son évolution. A ce moment, les symptômes s'amendent, les douleurs diminuent, le sommeil revient, et le malade guérit au bout d'un temps ordinairement fort long. Mais les ravages occasionnés par le développement de l'affection persistent à l'état d'infirmité, d'autant plus sérieuse que la maladie était arrivée à un degré plus avancé. Si la *tumeur* a guéri vers le début, le malade n'en conserve qu'un gonflement et une fatigue plus ou moins accusés; à une époque plus avancée, c'est une véritable gêne des mouvements qui s'accompagne de craquements dans la jointure; plus tard encore, c'est une demi-ankylose; plus tard enfin, une ankylose complète, avec ou sans déformation de la jointure.

Le traitement des *tumeurs blanches* est, à la fois, local et général. Le traitement général s'adresse à la constitution, à la diathèse ou aux prédispositions individuelles. Il consiste dans l'emploi des toniques, du sirop d'iodure de fer, du vin de quinquina, de l'huile de foie de morue, des bains sulfureux, des bains de mer; en même temps, on prescrit une bonne hygiène, une alimentation réparatrice et le grand air.

Le traitement local est dirigé contre l'arthrite; il varie à chaque période de la maladie. Les applications de sangsues ne sont indiquées que si l'affection a été précédée d'arthrite aiguë; les vésicatoires, les moxas, les cautères et la cautérisation transcurrente sont les meilleurs moyens à opposer au développement de l'inflammation. Dans des cas plus légers, les frictions d'iode, les frictions avec la pommade d'Autenrieth ou l'huile de croton, la compression et l'immobilité de l'articulation suffisent à assurer la guérison; on favorisera d'ailleurs la résolution par des frictions sèches, le massage, les douches de vapeur et les douches sulfureuses, les frictions d'iode, d'iodure de plomb, de nitrate d'argent, etc. Dans tout le cours du traitement, le chirurgien surveille le travail de la suppuration, ouvre les abcès au fur et à mesure de leur formation, injecte des liquides cicatrisants et panse les plaies adventives. Enfin, si les os s'altèrent, si la guérison ne paraît pas s'approcher après un long temps, si l'état général inspire des inquiétudes, il reste comme ressource ultime la résection de l'articulation malade ou l'amputation au-dessus du point lésé.

TUMIRQUIRI, montagne du Venezuela, Amérique du Sud, qui fait partie de la chaîne du Cocollar, à 44 kilom. S.-E. de Cumana; 2,200 mètres d'altitude. Elle est couverte d'énormes bois de cèdres et d'acajous.

TUMULA s. f. (tu-mu-la). Ichthyol. Un des noms vulgaires du muge à grosses lèvres.

TUMULAIRE adj. (tu-mu-lère — lat. *tumularis*; de *tumulus*, tombeau, tertre, élévation, colline, que Curtius et Corssen rattachent à la même racine que *tumere*, être enflé, savoir la racine sanscrite *tu*, croître, être fort). Qui appartient, qui a rapport aux tombeaux: *Une pierre TUMULAIRE. Une inscription TUMULAIRE.*

TUMULTE s. m. (tu mul-te — lat. *tumul-tus*; de *tumere*, être enflé. V. **TUMULAIRES**). Grand mouvement accompagné de bruit et de désordre: *Qu'il est beau, après les combats et le TUMULTE des armes, de savoir encore goûter ces vertus paisibles!* (Boss.)

— Grande agitation, vie très-mouvementée: *Quitter le TUMULTE du monde. Ce n'est pas exister que de passer sa vie dans le TUMULTE des affaires.* (Acad.)

— Loc. adv. *En tumulte*. En confusion, en désordre: *Ils s'assemblèrent EN TUMULTE.* (Acad.)

On s'assemble en tumulte, en tumulte on décide.

TUMULTE s. m. (tu mul-te — lat. *tumul-tus*; de *tumere*, être enflé. V. **TUMULAIRES**). Grand mouvement accompagné de bruit et de désordre: *Qu'il est beau, après les combats et le TUMULTE des armes, de savoir encore goûter ces vertus paisibles!* (Boss.)

— Grande agitation, vie très-mouvementée: *Quitter le TUMULTE du monde. Ce n'est pas exister que de passer sa vie dans le TUMULTE des affaires.* (Acad.)

— Loc. adv. *En tumulte*. En confusion, en désordre: *Ils s'assemblèrent EN TUMULTE.* (Acad.)

On s'assemble en tumulte, en tumulte on décide.

— Hist. rom. Déclaration dans laquelle le sénat romain proclamait la patrie en danger: *Quand le TUMULTE avait été déclaré, tous les citoyens en état de porter les armes prenaient l'habit de guerre (sagum ou sagulum, la saie) et les consuls faisaient la levée en masse, la levée tumultueuse. C'était le plus souvent à l'approche des Gaulois, qui causaient une grande épouvante aux Romains, que le TUMULTE était ordonné.*

— Syn. **Tumulte**, fracas, vacarme. V. **FRACAS**.

TUMULTUAIRE adj. (tu-mul-tu-ère — rad. *tumulte*). Qui se fait en tumulte, avec précipitation, sans ordre: *Assemblée TUMULTUAIRE. Délivrance TUMULTUAIRE.* (Acad.)

— Hist. rom. Qui se rapporte au tumulte, chez les Romains: *Levée TUMULTUAIRE.*

TUMULTUAIREMENT adv. (tu-mul-tu-ère-man — rad. *tumultuaire*). D'une manière tumultuaire, en tumulte, en confusion, en hâte et sans ordre: *On procéda TUMULTUAIREMENT à cette élection.* (Acad.)

Ces cohortes tumultueuses courent tumultuairement aux magasins comme une insurrection de spectres. (Chateaub.)

TUMULTUEUSEMENT adv. (tu-mul-tu-ère-man — rad. *tumultueuse*). En tumulte: *S'assembler TUMULTUEUSEMENT. Ils allèrent TUMULTUEUSEMENT à la maison du magistrat.* (Acad.)

TUMULTUEUX, EUSE adj. (tu-mul-tu-ère, eu-ze — lat. *tumultuosus*; de *tumultus*, tumulte). Qui se fait avec tumulte, avec bruit et confusion: *Un bruit, des cris TUMULTUEUX. Scènes TUMULTUEUSES. L'imprimerie a rendu la publicité facile sans réunions TUMULTUEUSES.* (Guizot.)

— Violamment agité: *Vie TUMULTUEUSE. Les passions exercent en nous une tyrannie TUMULTUEUSE qui ne nous laisse ni liberté ni repos.* (Mme de Staël.)

— Qui agit en tumulte: *Une foule TUMULTUEUSE.*

— Confus, troublé, déréglé: *Insensés, votre âme se livre A de tumultueux projets; Vous mourez sans avoir jamais Pu trouver le moment de vivre.* J.-B. Rousseau.

TUMULUS s. m. (tu-mu-lus — mot lat. qui signif. *terre*, et qui vient de *tumescere*, s'enfler). Antiq. Grand amas de terre, ou construction de pierre, en forme de cône, que les anciens élevaient au-dessus des sépultures: *Les pyramides semblent tirer leur origine des TUMULUS, amas de terre factice que l'on a recouverts de maçonnerie.* (Batisserie.)

Il existe sur plusieurs points du territoire grec des TUMULUS où l'on serait sûr de trouver des antiquités. (E. About.) Beaucoup d'écrivains disent TUMULI au pluriel.

— Encycl. Le *tumulus* est le tombeau primitif de tous les peuples. Lorsque les premiers hommes ensevelirent le corps d'un de leurs guerriers ou de leurs parents, la terre forma naturellement une protubérance qui servait à désigner le lieu de la sépulture, à marquer l'endroit où se trouvait la tombe. On sureleva bientôt les petits monticules qui couvraient les lieux de sépulture, dans le but de rendre plus durable le souvenir de l'homme dont les restes avaient été confiés à la terre.

Les *tumulus* furent rendus plus considérables, et quelquefois même on profita des buttes naturelles qu'on creusa et qu'on perfora pour y déposer les corps des hommes dont on voulait honorer la mémoire.

C'est par suite de l'agrandissement successif de leurs *tumulus* que les Egyptiens arrivèrent à construire les pyramides, qui ne sont que de gigantesques *tumulus*.

On rencontre des *tumulus* dans tous les pays du globe. La Grèce et le monde antique, l'Italie, la Gaule, l'Espagne, etc., en possèdent de curieux spécimens; mais ils sont beaucoup plus nombreux dans le nord de l'Europe, ainsi que dans toutes les contrées occupées ou successivement envahies par les Scythes. On en rencontre aussi dans toute l'Afrique et en Amérique.

Il y a très-peu de villes de l'Asie Mineure qui ne conservent ainsi quelques sépultures de leurs fondateurs ou de leurs anciens souverains. Les *tumulus* ont affecté plusieurs formes. Les plus simples sont des cônes de terre élevés sur la place même qu'avait occupée le bûcher où le mort fut consumé. Tels sont ceux de la Grèce et de ses colonies.

Quelques *tumulus*, principalement ceux d'Italie, tout en conservant la forme primitive, sont plus grandioses. Ils se distinguent des précédents par des souassements en pierre et par une voûte pratiquée sous l'amas de terre. Quelques-uns sont entourés d'un profond et large fossé destiné à en interdire l'approche.

Un de ces *tumulus* est formé par une masse pyramidale de terre qui s'élève sur un mur circulaire d'environ 15 pieds de hauteur et qui paraît avoir été revêtu de marbre. Quelquefois, et même le plus souvent, les *tumulus* étaient surmontés d'un monument quelconque, soit sculpté, soit autrement, portant des inscriptions, des trophées, des symboles, des statues, des armures, des bas-reliefs.

Au siècle dernier, le gouvernement russe, averti par des relations de voyage qu'il existait un grand nombre de *tumulus* dans les déserts de la Russie d'Asie, envoya un officier et des soldats pour fouiller quelques-uns de ces tertres funéraires. Les fouilles faites à huit ou dix jours de la ville de Tomsk, située à 4,700 kilomètres de Saint-Petersbourg, sur la Torr, amenèrent la découverte de divers objets: une sorte de table de cuivre, des idoles, des têtes d'animaux, des ustensiles dont il fut et dont il est encore difficile de déterminer l'usage.

TUN s. m. (tun). Minér. Nom donné à la craie glauconienne, dans le département du Nord.

TUNA s. m. (tu-na). Bot. Syn. d'**OPUNTIA** ou **NOPAL**, genre de cactées.

TUNAGE s. m. (tu-na-je — rad. *tune*). Travail de clayonnage destiné à garantir un terrain contre l'action des eaux.

TUNBRIDGE, ville d'Angleterre. V. **TONBRIDGE**.

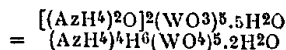
TUNE s. f. (tu-né). Couchis de fascines

nesol, se dissout dans 26 à 28 parties d'eau froide, est également un peu soluble dans l'ammoniaque aqueuse et ne se dissout pas dans l'alcool. Sa solution donne, avec l'acide azotique, un précipité blanc qui jaunît lentement à froid, immédiatement à la température de l'ébullition. Calciné en vase clos, il laisse de l'oxyde bleu de tungstène. Si la calcination a lieu à l'air, le résidu consiste en anhydride tungstique pur, qui conserve la forme des cristaux dont il provient. Lorsqu'on évapore la solution au moyen de la chaleur, on obtient de petits cristaux brillants, qui, suivant Marignac, ont la forme de prismes rhombiques obliques striés. Ces prismes renferment $(\text{AzH}_4)_2\text{WO}_3 \cdot 7\text{H}_2\text{O}$ (Scheibler), $[(\text{AzH}_4)_2\text{WO}_3]_2 \cdot 12\text{H}_2\text{O}$ (Laurent et Marignac). Ils perdent $2\text{H}_2\text{O}$ à 160° et se convertissent en sel hydraté lorsqu'on les dissout dans l'eau et qu'on abandonne la solution à une évaporation lente.

3. Un tétrahydrate ammonio-trihydrate $(\text{AzH}_4)_2\text{WO}_3 \cdot 3\text{H}_2\text{O} = (\text{AzH}_4)_2\text{H}_6(\text{WO}_4)_3$ se forme toujours, d'après Riche, lorsqu'on abandonne à l'évaporation lente les solutions de tungstate ammonique; il se sépare à la température ordinaire en lamelles brillantes qui renferment 3 molécules d'eau, et à la température de 400 à 500 , en aiguilles qui n'en renferment plus que 2 molécules.

D'après Wöhler et Anthon, il se forme un tungstate acide d'ammonium avec dégagement d'ammoniaque, lorsqu'on fait bouillir du tungstate potassique ou sodique avec une solution de sel ammoniac. D'après Laurent, Lotz et quelques autres, au contraire, le sel formé dans ces conditions serait un tungstate double d'ammonium et de potassium ou de sodium.

a. Le sel



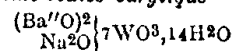
cristallise, par le refroidissement d'une solution de sel saturée à chaud, en octaèdres rhombiques solubles dans 26 à 29 fois leur poids d'eau. Lorsqu'on fait cristalliser ces octaèdres dans l'eau, il se forme souvent des aiguilles nacrées $[(\text{AzH}_4)_2\text{WO}_3]_2(\text{WO}_3)_3 \cdot 5\text{H}_2\text{O}$.

— TUNGSTATES D'ARGENT. On obtient un sel argentique acide $\text{Ag}_2\text{WO}_3 = \text{Ag}_2\text{W}_2\text{O}_7$ en précipitant les tungstates acides des métaux alcalins par le nitrate d'argent. Ce sel forme un précipité blanc, anhydre, insoluble dans l'eau, légèrement soluble dans les acides acétique et phosphorique, plus soluble dans l'ammoniaque. Calciné, il brunit et se réduit en une masse qui a l'éclat métallique. Il se forme un sel acide argenteux Ag_2WO_3 , suivant Rautenberg, par l'action de l'hydrogène ou d'une solution ammoniacale sur le sel argentique. C'est une poudre noire, brillante, cristalline, que l'acide azotique décompose en laissant un résidu d'anhydride tungstique, et dont la potasse sépare l'acide tungstique en laissant un résidu d'oxyde argenteux.

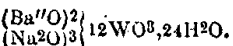
— TUNGSTATES DE BARYUM. a. Le sel neutre $\text{Ba}''\text{WO}_3 = \text{Ba}''\text{O} \cdot \text{WO}_3$ se produit à l'état anhydre lorsqu'on précipite par le chlorure ou l'azotate barytique la solution d'un tungstate alcalin neutre. C'est une poudre blanche, insoluble dans l'eau, décomposable aussi bien par voie sèche que par voie humide, par les acides plus forts comme par les carbonates alcalins. D'après Scheibler, le précipité que le chlorure de baryum fait naître dans la solution du tungstate neutre de sodium serait toujours un mélange de plusieurs sels. Mais on pourrait obtenir le tungstate neutre de baryum pur en chauffant le métatungstate barytique avec de l'hydrate de baryum, ou en faisant arriver goutte à goutte de l'eau de baryte dans une solution moyennement étendue et bouillante de tungstate acide de sodium $(\text{Na}_2\text{O})_3 \cdot 7\text{WO}_3$, jusqu'à ce que le précipité formé cesse de se redissoudre par agitation. La solution, en se refroidissant, laisse déposer un sel double et l'eau mère de ce dernier donne, avec un excès d'eau de baryte, un précipité blanc volumineux qui devient très-vite dense et cristallin et qui forme alors des octaèdres pointus de tungstate neutre de baryum. Le sel ainsi obtenu, tout comme celui qu'on prépare au moyen du métatungstate, renferme $(\text{Ba}''\text{WO}_3)_2 \cdot 11\text{H}_2\text{O}$. On obtient le sel anhydre par voie sèche en fondant ensemble 2 parties de tungstate de sodium, 7 parties de chlorure de baryum et 4 parties de chlorure de sodium. Il cristallise en octaèdres réguliers, isomorphes probablement avec ceux du sel calcique. Ces octaèdres sont décomposés par l'acide azotique concentré, mais à la température de l'ébullition seulement.

3. Sel acide $(\text{Ba}''\text{O})_3(\text{WO}_3)_7 \cdot 8\text{H}_2\text{O}$. On le prépare en précipitant le chlorure de baryum par le tungstate sodique acide. Il est blanc; mais il jaunît en devenant anhydre sous l'influence de la chaleur.

— Tungstate sodico-barytique

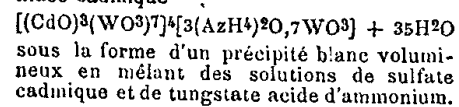


ou



Ce sel se sépare en plaques minces par le refroidissement d'une solution bouillante de tungstate acide de sodium à laquelle on a ajouté de l'eau de baryte.

— TUNGSTATE DE CADMIUM. On l'obtient en cristaux incolores, peut-être isomorphes avec ceux du sel calcique, en fondant 4 parties de tungstate de sodium avec 11 parties de chlorure de cadmium et 16 parties de sel commun. On obtient un tungstate ammonio-cadmique



sous la forme d'un précipité blanc volumineux en mélange des solutions de sulfate cadmique et de tungstate acide d'ammonium.

— TUNGSTATE DE CALCIUM $\text{Ca}''\text{WO}_3$. On rencontre ce corps à l'état natif. Il porte alors le nom de *scheelite*. Tantôt il est cristallisé en pyramides quadratiques; tantôt il est rétiniforme et possède une structure en colonne, ou se présente en masse grenue; sa dureté varie de 4,5 à 5; sa densité de 6 à 6,076. Son éclat est vitreux et donne un peu sur l'éclat adamantin; sa couleur est blanche, inclinant au jaune et au brun; sa poussière est blanche. Il est subtransparent ou subtranslucide. Il possède une cassure inégale. Le plus souvent ce minéral est associé avec des roches cristallines. On le trouve mêlé au minéral d'étain, à la topaze, au spath-fluor, à l'apatite, au wolfram dans le quartz, il en existe à Caldbeck-Fell, près de Keswick, en cristaux très-fins; en Bohême, en Saxe, en Hongrie, en Suède, à Coquimbó, au Chili et dans les comtés de Monroe et de Huntington (Connecticut) aux États-Unis. On peut obtenir le tungstate calcique cristallisé en fondant le wolfram avec un excès de chlorure de calcium et en faisant bouillir, avec de l'eau, la masse refroidie lentement, pour en extraire les sels solubles. On peut aussi chauffer le sel amorphe dans un courant d'acide chlorhydrique après l'avoir mélangé avec de la chaux. Enfin on obtient le tungstate calcique par précipitation, sous la forme d'une poudre blanche. Il est insoluble dans l'eau pure et dans l'eau acidulée.

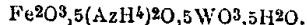
— TUNGSTATES DE CHROME. Le sel neutre $\text{Cr}_2\text{O}_3 \cdot 3\text{WO}_3 \cdot 13\text{H}_2\text{O}$,

obtenu par précipitation, est vert tendre, aisément soluble dans les acides. Il tourne au gris jaunâtre en se desséchant. On obtient un sel acide $\text{Cr}_2\text{O}_3 \cdot 7\text{WO}_3 \cdot 9\text{H}_2\text{O}$ en précipitant par un sel chromique une solution de tungstate acide d'ammonium. C'est une poudre d'un vert grisâtre clair qui devient verdâtre, puis jaune paille par la calcination.

— TUNGSTATE DE COBALT $\text{Co}''\text{WO}_3$. On l'obtient en cristaux translucides bleu verdâtre par la fusion de 1 partie de tungstate de sodium avec 2 parties de chlorure de cobalt et 2 parties de sel marin.

— TUNGSTATE DE CUIVRE. Le mélange qu'on obtient en fondant 2 parties de tungstate de sodium avec 3 parties de chlorure cuivrique et 4 parties de sel commun laisse, après avoir été traité par l'acide azotique étendu, des pyramides quadratiques translucides et blanches sur lesquelles se trouvent implantés des cristaux plus petits d'un brun jaunâtre.

— TUNGSTATES DE FER. a. *Tungstate ferrique*. On l'obtient en précipitant le chlorure ferrique par le tungstate acide d'ammonium, sous la forme d'une poudre couleur de crème que le tungstate d'ammonium en excès redissout à la température de l'ébullition et qui se redissout dans un excès de chlorure ferrique, quelle que soit la température. Le tungstate ferrique peut encore être précipité par l'ammoniaque d'une solution de métatungstate ferrique. Il reste en dissolution, dans ce cas, un tungstate ammonio-ferrique. Le même sel double paraît se former par l'action de l'ammoniaque sur l'acide tungstique brut préparé par l'action de l'eau régale sur le wolfram. Borch a obtenu, par cette méthode, un sel double auquel il a attribué la formule

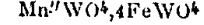
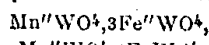


3. *Tungstate ferreux* $\text{Fe}''\text{WO}_3$. Ce sel prend naissance lorsqu'on précipite du sulfate ferreux par du tungstate acide d'ammonium. C'est un précipité brun, qui se fonce en couleur lorsqu'on le chauffe à l'abri du contact de l'air. On obtient le même sel en fondant 1 partie de tungstate de sodium avec 2 parties de chlorure ferreux et 1 partie de sel commun. Il se présente alors en cristaux épais, opaques, noir foncé, d'un grand éclat, dont la forme est celle du wolfram natif. Ils ne sont pas magnétiques. Leur poussière est d'une couleur brun violet foncé; leur densité égale 7,1. Debray, en calcinant un mélange d'acide tungstique et d'oxyde ferrique dans un courant d'acide chlorhydrique gazeux et sec, a obtenu des cristaux de tungstate ferreux en même temps que des cristaux d'oxyde tungstique et d'oxyde de fer magnétique. Ces cristaux de tungstate ferreux sont exactement pareils à ceux du wolfram natif.

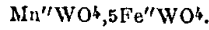
— *Tungstate ferroso-manganeux* $(\text{Fe}'', \text{Mn}'')\text{WO}_3$.

Ce sel n'est autre que le wolfram, qui constitue le principal minéral de tungstène. Le wolfram se rencontre en cristaux trimériques, quelquefois aussi en masses lamellaires, colonnaires ou grenues, dont les parties adhèrent fortement les unes aux autres. Sa densité égale 7,1 à 7,55; sa dureté varie de 5 à 5,5. Son éclat est submétallique. Sa couleur est tantôt gris foncé, tantôt noir brunâtre.

Sa poussière est d'un brun rougeâtre foncé. Il est opaque et très-légèrement magnétique. Suivant les proportions de fer et de manganèse qu'il renferme, on peut ranger les diverses variétés de wolfram en trois groupes, représentés par les trois formules



et



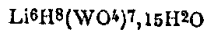
Le wolfram est souvent associé avec les minerais d'étain, avec la galène, avec le bismuth natif dans le quartz, avec le tungstate de calcium, les pyrites, la blende, etc. On le rencontre en Cornouailles, dans le Cumberland, dans l'île de Rona, dans les Hébrides, à Limoges et dans une foule d'autres localités de Saxe, de Bohême et des États-Unis. Les cristaux de Zinnwald, en Bohême, sont remarquables par leur hémitropie.

Genther et Forsberg ont obtenu plusieurs tungstates de fer et de manganèse cristallisés en fondant du tungstate de sodium avec du chlorure de manganèse et du chlorure de fer en différentes proportions.

— TUNGSTATES DE LITHIUM. On prépare le sel neutre en saturant l'acide tungstique par le carbonate de lithium soit par voie sèche, soit par voie humide. Il cristallise de ses solutions aqueuses en prismes rhomboïdaux obliques ou en octaèdres d'une saveur amère et qui bléussent le tournesol. Ce sel est facilement soluble dans l'eau. Le sel acide



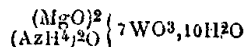
ou



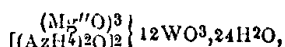
se prépare au moyen du sel de sodium correspondant en évitant l'emploi d'un excès d'acide tungstique, qui donnerait lieu à la formation d'un métatungstate. Ce sel acide cristallise en larges prismes monocliniques et en tables du même système. Il n'est point déliquescents, se dissout un peu moins abondamment dans l'eau que le sel neutre, fond seulement à une température très-élevée et se solidifie par le refroidissement en formant une masse qui a l'aspect de la porcelaine.

— TUNGSTATES DE MAGNÉSIE. Les solutions des sels magnésiques ne sont pas précipitées par les tungstates neutres à base de métal alcalin. Lorsqu'on fait bouillir avec de l'eau de l'anhydride tungstique et du carbonate de magnésium, on obtient une solution qui fournit, lorsqu'on l'évapore, de petites écailles brillantes, permanentes à l'air, d'une saveur âpre et amère et facilement solubles dans l'eau. Le sel neutre $\text{Mg}''\text{WO}_3$ peut être obtenu en fondant 1 partie de tungstate de sodium avec 2 parties de chlorure de magnésium et 2 parties de sel commun et en faisant bouillir le produit avec de l'eau pour en extraire les sels solubles. Il forme des cristaux incolores, octaédriques ou prismatiques, qui se décomposent peu à peu lorsqu'on les chauffe avec de l'acide azotique concentré. Ces cristaux sont isomorphes avec ceux du tungstate neutre de calcium.

— *Tungstates ammonio-magnésiens*. Le sel

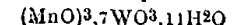


se sépare peu à peu en petits cristaux nacrés d'un mélange d'une solution chaude et concentrée de tungstate d'ammonium et d'une solution également concentrée et chaude de tungstate de magnésium. Un autre sel double,



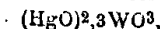
se sépare par le refroidissement d'une solution bouillante de tungstate d'ammonium et de sulfate de magnésium. Il se présente sous la forme d'une poussière cristalline.

— TUNGSTATES DE MANGANESE. Les sels manganeux donnent un précipité blanc ou jaunâtre avec les solutions de tungstate acide ou de tungstate neutre d'ammonium. Le sel neutre $\text{Mn}''\text{WO}_3$, préparé par voie sèche comme le sel de magnésium, forme des cristaux rhombiques d'un grand éclat et de couleur brun grenat tendre, dont la densité égale 6,7. Il se produit en même temps des aiguilles jaunes qui présentent la même composition que les cristaux rhombiques. Le sel acide



est un précipité gommeux jaunâtre, qui perd seulement 3 molécules d'eau à 100° .

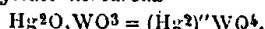
— TUNGSTATES DE MERCURE. a. *Sels mercuriques*. Un sel basique $(\text{HgO})_3 \cdot 2\text{WO}_3$ se produit lorsqu'on précipite une solution bouillante de chlorure mercurique par une quantité insuffisante de tungstate de potassium. C'est une poudre blanche, dense, insoluble dans l'eau. On obtient un sel acide



sous la forme d'un précipité blanc insoluble, en mélangeant des dissolutions de nitrate neutre mercurique et de tungstate neutre de potassium. Ces deux sels sont, l'un et l'autre, décomposés par les alcalis bouillants, avec séparation d'oxyde mercurique. Ils laissent à la calcination un résidu d'acide tungstique. Il se forme un tungstate ammonio-mercurique $\text{Hg}''(\text{AzH}_4)_2(\text{WO}_3)_2 \cdot 12\text{H}_2\text{O}$, sous la forme d'un précipité blanc et dense, lorsqu'on

mélange des solutions de nitrate mercurique et de tungstate acide d'ammonium.

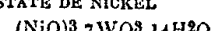
3. Tungstate mercurique



Ce sel se forme quand on ajoute de l'azotate mercurique à la solution d'un tungstate alcalin. C'est un précipité jaune, qui se fonce en couleur par la dessiccation. Il est insoluble dans l'eau. Calciné, il laisse un résidu d'anhydride tungstique. L'insolubilité de ce sel est assez complète pour qu'on puisse utiliser l'azotate mercurique à la séparation de l'acide tungstique.

— TUNGSTATE DE MOLYBDÈNE. Ce sel se précipite d'un mélange de chlorure molybdique et de tungstate ammonique, lorsqu'on ajoute du chlorure ammonique à la solution des deux sels mélangés. On lave le précipité avec une dissolution de chlorhydrate d'ammoniaque d'abord, puis avec de l'alcool, et on le dessèche ensuite. C'est un corps de couleur pourpre foncé. Il n'est pas déliquescents, mais se dissout facilement dans l'eau. L'ammoniaque, ajoutée à la solution aqueuse, en précipite du tungstate ammonio-molybdique. La solution du tungstate de molybdène s'oxyde et se décolore quand elle est exposée à l'air, et laisse alors déposer un mélange d'acide molybdique et d'acide tungstique.

— TUNGSTATE DE NICKEL



On obtient ce sel en ajoutant une solution de sulfate de nickel à une solution de tungstate acide d'ammonium. C'est un précipité vert tendre, qui se réunit en morceaux dont la consistance est celle de la térébenthine. En fondant 1 partie de tungstate de sodium avec 2 parties de chlorure de nickel et 2 parties de sel commun, on donne naissance au tungstate neutre de nickel $\text{Ni}''\text{WO}_3$, qui forme des cristaux bruns, bien définis, d'un grand éclat, translucides et dont l'aspect ressemble à celui de la blende.

— TUNGSTATES DE PLOMB. Le tungstate neutre de plomb $\text{Pb}''\text{WO}_3$ est un minéral naturel, connu en minéralogie sous le nom de *scheelite*. Il forme des cristaux quadratiques, isomorphes avec ceux du molybdate de plomb. Ces cristaux présentent une dureté de 2,75 et une densité qui varie entre 7,87 et 8,13. Leur éclat est résineux, subadamantin. Leur couleur est variable: verte, gris jaunâtre, brune ou rouge. La poussière en est incolore. Ils sont légèrement translucides. On trouve ce minéral à Zinnwald, en Bohême, associé au quartz et au mica; en Carinthie, associé au molybdate de plomb, et au Chili, près de Coquimbó.

On obtient artificiellement le tungstate neutre de plomb, sous la forme d'une poudre blanche, en précipitant un sel neutre de plomb par le tungstate neutre de potassium ou de sodium. On peut aussi le préparer par la voie sèche en fondant ensemble 1 partie de tungstate de sodium avec 4,7 parties de chlorure de plomb dans un creuset couvert. Il se forme ainsi une masse d'un vert foncé, dans laquelle se trouvent des cavités recouvertes de cristaux brillants et incolores de tungstate neutre de plomb.

Le sel acide $(\text{PbO})_3 \cdot 7\text{WO}_3 \cdot 10\text{H}_2\text{O}$ se forme par l'addition d'une solution de tungstate acide d'ammonium à la solution d'un sel de plomb. C'est un précipité insoluble dans l'eau, floconneux d'abord, pulvérulent ensuite. L'acide azotique, les solutions d'azotate de plomb et celles de tungstate d'ammonium ne le dissolvent pas plus que l'eau pure; mais la soude caustique le dissout. Il perd 7 molécules d'eau à 100° .

— TUNGSTATES DE POTASSIUM. Ces sels se forment lorsqu'on traite le wolfram en poudre par son poids environ de carbonate de potassium fondu, en continuant pendant quelque temps l'action de la chaleur. En faisant bouillir avec de l'eau la masse refroidie et pulvérisée, évaporant à siccité la liqueur filtrée et reprenant le résidu par l'eau tiède, on obtient une solution du sel neutre, tandis que le sel acide reste comme résidu de cette seconde dissolution.

Le sel neutre anhydre K_2WO_4 cristallise par le refroidissement de ses solutions aqueuses saturées à chaud, ou par l'évaporation des mêmes solutions sous l'influence de la chaleur. Il forme de petites aiguilles hexagonales minces, facilement solubles dans l'eau, qui commencent par décréper sous l'influence de la chaleur, puis fondent au rouge.

Le sel neutre monohydraté $\text{K}_2\text{WO}_4 \cdot \text{H}_2\text{O}$ se produit quand on ajoute peu à peu 45 parties d'anhydride tungstique à une solution concentrée de carbonate de potassium maintenue entre 60° et 80° . Il cristallise, par le refroidissement au sein de cette liqueur filtrée, en aiguilles et quelquefois en aggrégations de cristaux. Sa saveur est âpre et un peu amère. Il est facilement soluble dans l'eau et insoluble dans l'alcool. Si l'on verse de l'alcool à la surface de sa solution aqueuse, il cristallise à la surface de contact.

Le sel neutre dihydraté $\text{K}_2\text{WO}_4 \cdot 2\text{H}_2\text{O}$ cristallise par l'évaporation de la solution aqueuse au-dessus de l'acide sulfurique, à une température qui ne doit pas excéder 100° . Il forme des tables ou des prismes rhombiques obliques, larges et brillants, qui sont efflorescents dans l'air sec et déliquescents dans l'air humide.

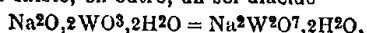
Enfin, Anthon a obtenu un sel pentahydraté $K_2WO_4 \cdot 5H_2O$, en prismes incolores à six pans; mais les conditions dans lesquelles cet hydrate se produit sont encore indéterminées.

Le sel acide $K_2O, 2WO_3, 2H_2O$ (Anthon et Riche), $(K_2O)_3, 7WO_3, 6H_2O$ (Scheibler), $(K_2O)_5, 12WO_3, 11H_2O$ (Laurent et Marignac), prend naissance lorsqu'on ajoute de l'acide tungstique au sel neutre fondu ou dissous, ou lorsqu'on traite la même solution par un acide autre que l'acide tungstique, l'acide carbonique y compris. Ce sel se dépose alors sous la forme d'une poudre cristalline, formée d'écaillés iridescentes, tandis que du métatungstate demeure dissous. Le sel acide a la même saveur que le sel neutre; sa réaction est acide. Il se dissout, d'après Riche, dans 46 parties d'eau froide et dans 15 parties d'eau bouillante; d'après Marignac, il se dissout dans 71 parties d'eau à 20°. Toutefois, lorsqu'on prépare une solution saturée en fait, on ne peut pas attendre pendant plusieurs jours un excès de sel avec de l'eau, la solution refroidie renferme: après vingt-quatre heures, 1 partie de sel dissoute dans 5,6 parties d'eau; après vingt-six jours, 1 partie de sel dissoute dans 11,9 parties d'eau; après cent cinquante-trois jours enfin, 1 partie de sel dissoute dans 15,6 parties d'eau. Ce dernier degré de solubilité demeure constant, même après six mois. C'est là un phénomène très-curieux. Le sel est insoluble dans l'alcool.

TUNGSTATES DE SODIUM. Le sel neutre Na_2WO_4 se prépare comme le sel neutre de potassium. Il cristallise en tables ou en écaillés rhombiques transparentes, incolores, macrées, qui renferment 2 molécules d'eau. Sa saveur est amère, sa réaction alcaline; il n'est ni efflorescent ni déliquescant; il se dissout dans 4 parties d'eau froide et dans 2 parties d'eau bouillante; l'alcool ne le dissout pas et le précipite même de sa solution aqueuse. On peut le faire recristalliser sans qu'il se décompose. Chauffé à 200°, il perd toute son eau et devient opaque. A une température un peu inférieure au rouge, il fond en un liquide transparent, qui se reprend en masse cristalline par le refroidissement. On emploie quelquefois ce sel à la place du stannate de sodium, comme mordant dans la teinture et l'impression sur tissus. On s'en sert aussi pour rendre le lin, le coton, etc., incombustibles.

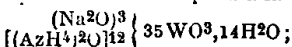
On connaît également un tungstate acide de sodium $(Na_2O)_3, 7WO_3$ (Lotz et Scheibler), $(Na_2O)_5, 12WO_3$ (Laurent et Marignac), que l'on prépare comme le sel de potassium correspondant. Ce sel, suivant les conditions dans lesquelles il cristallise, peut renfermer 12, 15, 20 molécules d'eau.

Il existe, en outre, un sel diacide

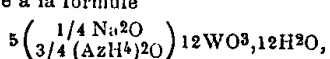


analogue au disulfate de sodium. C'est une poudre cristalline, qui se précipite lorsqu'on ajoute de l'acide chlorhydrique à la solution du sel neutre. On peut obtenir le même sel anhydre en fondant 1 molécule de tungstate neutre avec 1 molécule d'acide tungstique. Il se présente alors en aiguilles qui remplissent les cavités de la masse solidifiée.

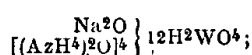
Le tungstate de sodium forme des sels doubles avec les tungstates d'ammonium, de potassium et de baryum. Les tungstates ammoniac-sodiques sont multiples; on connaît quatre de ces sels: l'un répond à la formule



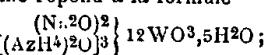
l'autre à la formule



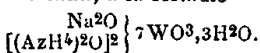
ou peut-être à la formule beaucoup plus simple



le troisième répond à la formule

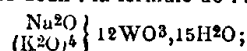


le quatrième enfin, à la formule

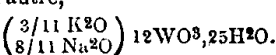


Tous quatre sont cristallisables et solubles dans l'eau.

Les tungstates sodico-potassiques sont au nombre de deux: la formule de l'un est



celle de l'autre,



Ils sont tous deux bien cristallisables.

Le tungstate barytico-sodique a été décrit à propos du sel de baryum.

TUNGSTATES DE STRONTIUM. Le sel neutre $StWO_4$ se prépare comme le sel correspondant de baryum, auquel il ressemble. En chauffant 1 partie de tungstate de sodium avec 2 parties de chlorure de strontium et 2 parties de sel commun, on obtient des cristaux blancs, transparents, qui ont la même forme que le tungstate de plomb natif.

Le sel acide $St'WO_7, 4H_2O$ (Anthon) ou $(StO)_3, 7WO_3, 4H_2O$ (Lotz), préparé comme le sel de baryum, est blanc, insoluble dans

l'eau froide et décomposable par les acides. Il devient anhydre sous l'influence de la chaleur.

TUNGSTATE DE THORIUM. Les sels de thorium donnent des précipités blancs floconneux avec les tungstates neutres et acides des métaux alcalins.

TUNGSTATE D'ETAIN. Une solution de chlorure ammoniac-stannique est précipitée par le tungstate d'ammonium en flocons blancs, solubles dans un excès du sel d'étain ainsi que dans les acides phosphorique, oxalique et tartrique.

TUNGSTATE DE TUNGSTÈNE
 $W_2O_5 = WO_2, WO_3.$

Ce sel est l'oxyde bleu de tungstène.

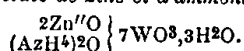
TUNGSTATES D'URANIUM. Le sel uranique est un précipité jaune tendre, insoluble dans l'eau, mais soluble dans les acides concentrés et dans l'ammoniaque. On obtient un sel uraneux $(UO)_2, WO_3, 6H_2O$ en précipitant le chlorure uraneux par un tungstate acide à base de métal alcalin. C'est un précipité brunâtre, qui se dissout avec une couleur verte dans l'acide chlorhydrique.

TUNGSTATE DE VANADIUM. On le prépare en précipitant les tungstates alcalins par un sel vanadique. Il est brun, quelque peu soluble dans l'eau et s'oxyde à l'air avec formation d'acide vanadique.

TUNGSTATE D'YTRIUM $Y'WO_4, 2H_2O$. C'est un précipité blanc, pulvérulent, légèrement soluble dans l'eau.

TUNGSTATE DE ZINC $Zn'WO_4$. On l'obtient en fondant 1 partie de tungstate de sodium, 2 parties de chlorure de zinc et 2 parties de sel marin, et en faisant ensuite bouillir la masse refroidie avec l'eau pour en éliminer les sels solubles. Ce sel se présente en prismes carrés incolores, avec des faces de l'octaèdre. Il est probablement isomorphe avec le sel de calcium.

Tungstate de zinc et d'ammonium



On prépare ce sel double en précipitant du sulfate de zinc par du tungstate acide d'ammonium. Il forme de petites aiguilles d'un blanc de neige, qui se dissolvent légèrement dans l'eau bouillante, qui sont plus solubles dans les solutions de tungstate d'ammonium, de sulfate de zinc, d'acide oxalique, d'acide tartrique ou d'acide phosphorique.

TUNGSTOSILICATE s. m. (tongh-sto-si-li-ka-te — de *tungstique* et de *silicate*). Chim. Sel d'un acide tungstosilicique.

TUNGSTOSILICIQUE adj. (tongh-sto-si-li-si-ke — de *tungstique* et de *silicique*). Chim. Se dit de trois acides tétrabasiques, qui renferment à la fois du silicium et du tungstène.

TUNGURAGUA, rivière de l'Amérique du Sud. Elle sort du lac Lauri, et par sa réunion avec l'Ucayale, forme le fleuve des Amazones.

TUNGURAGUA, volcan de la république de l'Equateur (Quito), à 40 kilom. N. de Rio-Bamba; par 10° 29' de latit. S. Il est de forme conique et s'élève à 5,500 mèt. au-dessus du niveau de la mer; son sommet est au-dessus des neiges perpétuelles, et la partie inférieure est couverte d'épaisses forêts. Ce volcan a fait plusieurs éruptions; celle de 1641 détruisit presque entièrement la ville de Rio-Bamba.

TUNICA s. f. (tu-ni-ka — de *Tunis*, nom de ville). Bot. Genre de plantes, de la famille des Caryophyllées, tribu des dianthées, formé aux dépens des gypsophiles, et réuni aujourd'hui par la plupart des auteurs au genre œillet.

TUNICIER s. m. (tu-ni-sié — rad. *tuniqué*). Moll. Qui a le corps revêtu d'une enveloppe en forme de tunique.

— s. m. pl. Classe de mollusques, réunie autrefois aux acéphales, et comprenant les genres biphore, ascidie, pyrosome, etc.: *La cellulose existe dans les enveloppes des tuniciers*. (E. Baudement.)

— Encycl. Le manteau des tuniciers constitue tantôt un tube ouvert à ses deux bouts, tantôt un sac; leurs branchies présentent des formes diverses, mais sont toujours peu développées et ne sont jamais divisées en quatre feuillets comme dans les acéphales ordinaires, ou testacés lamellibranches auxquels plusieurs auteurs les réunissent; ils n'ont ni pieds ni bras et établissent évidemment le passage entre les mollusques propres et certains animaux que l'on range parmi les polypes, dans l'embranchement des zoophytes.

Les tuniciers sont des animaux de petite taille, mais qui, par leur aggrégation, peuvent former des masses assez considérables; on les trouve flottant dans la mer ou vivant fixés sur les rochers, les fucus, ou autres corps sous-marins. Ils habitent presque toutes les mers et plusieurs se rencontrent dans celles de l'Europe. La peau des tuniciers est gélatineuse, cornée, ou rocaillieuse. Ils ont une bouche et un anus. La bouche est précédée d'une grande cavité, dont les parois sont tapissées de vaisseaux qui rendent cette cavité propre à la respiration et qui sont recouverts de cils vibratiles. Le même canal sert donc, en avant, à la respiration, et plus loin à la

digestion. Il existe un cœur, qui est le centre d'un système vasculaire assez développé; seulement, il n'est pas fait comme les autres. Le sang qui le traverse prend une telle route, que, dans l'espace de quelques minutes, le cœur change son oreillette en ventricule et son ventricule en oreillette. En même temps ses artères se changent en veines et ses veines en artères. C'est que le courant qui traverse ces canaux change de direction à chaque contraction du cœur. Si simples qu'ils soient, les tuniciers ont un système nerveux. C'est un ganglion unique, d'où partent divers petits filets. On leur a trouvé également des yeux et une oreille. Les bifores sont, de tous les tuniciers, ceux dont l'organisation est la plus compliquée. Leur manteau est tubuliforme, garni de bandes musculaires transversales, et renfermé dans une enveloppe cartilagineuse, transparente; l'un et l'autre sont ouverts aux deux bouts et leur orifice postérieur est muni d'une valvule, disposée de manière à permettre l'entrée de l'eau, mais non sa sortie; la bouche est placée à l'intérieur du tube formé par le manteau vers sa partie antérieure; et le cœur, la foie, et les autres viscères sont réunis en une petite masse près de cette ouverture; l'anus est situé assez loin en arrière, et une branchie unique, composée d'une membrane plissée en travers, s'étend obliquement de la paroi supérieure à la paroi inférieure de la cavité palléale; l'eau qui traverse ce tube baigne par conséquent la cavité respiratoire, et c'est en l'expulsant avec force du côté de la bouche que l'animal se déplace; aussi est-ce en arrière qu'il nage. A l'âge adulte, ces mollusques sont libres; mais au moment de la naissance, ils sont réunis entre eux en une longue chaîne, et nagent ainsi pendant longtemps; il paraîtrait, du reste, que les individus ainsi aggrégés, après être devenus libres, produisent des jeunes qui ne sont pas réunis en chapelets et qui ont une forme différente de la leur, et que les petits provenant de ces derniers sont aggrégés et semblables aux premiers; de manière qu'il y aurait chez ces individus une alternance des plus remarquables, les mêmes formes et le même mode d'existence ne se transmettant pas d'une génération à l'autre, mais revenant toujours à la seconde génération. Les bifores se trouvent dans la Méditerranée et dans les parties chaudes de l'Océan; c'est à eux qu'on doit ces effets de phosphorescence que l'on voit quelquefois et qu'à cause de leur forme allongée les marins ont nommés serpents de mer. Outre les bifores, on distingue, parmi les tuniciers, les botrylls, les ascidies et les pyrosomes. V. ces mots.

TUNICINE s. f. (tu-ni-si-ne — rad. *tunicien*). Chim. Principe immédiat de l'enveloppe des tuniciers, analogue à la cellulose.

TUNIQUE s. f. (tu-ni-ke — lat. *tunica*, même sens). Vêtement de dessous en usage chez la plupart des peuples anciens: *Chez les Romains, la tunique était de laine blanche pour les patriciens et les chevaliers, bordée de pourpre pour les magistrats, de laine brune pour les plébéens; celle des soldats et des esclaves n'avait point de manches et se serrait à la taille avec une ceinture. Du temps d'Homère, il n'était pas indigne d'une princesse de laver dans les eaux d'un fleuve les tuniques du roi son père*. (Marmontel.) *Les Français portaient des tuniques et des robes jusqu'au XVIII^e siècle*. (Vol.)

O fille d'Euripide! ô belle fille antique!
O muse! qu'as-tu fait de ta blanche tunique?
A. BARBIER.

— Par analog. Sorte de vêtement de femme, et de certains peuples modernes: *Bienôt on introduisit trois jeunes et belles esclaves espagnoles, vêtues de tuniques faites d'une étoffe blanche et légère*. (Mazois.) *La plupart des Arabes portent une tunique nouée autour des reins par une ceinture*. (Chateaub.) *Un nègre nubien, noir comme l'ébène, et vêtu d'une simple tunique blanche, fit signe à son maître*. (Al. Dum.)

— Vêtement d'uniforme que portent les troupes d'infanterie et les élèves des lycées, des collèges, des pensions: *On vient de remplacer par des basques les pans de la tunique de nos fantassins*.

— Habillement que les évêques portent sous leur chasuble, quand ils officient pontificalement. || Habillement des diacres et des sous-diacres, qu'on nomme aussi DALMATIQUE.

|| Habit ou chemise de laine que portent certains religieux.

— Hist. Sorte de veste dont les rois de France étaient revêtus, à leur sacre, sous le manteau royal.

— Anat. Membrane qui forme ou concourt à former les parois d'un organe. || *Tunique vaginale*. Prolongement du péritoine, qui accompagne le testicule, quand celui-ci franchit l'anneau inguinal pour passer dans le scrotum, et qui lui forme une enveloppe spéciale quand le col par lequel cette expansion communiquait avec l'abdomen s'est oblitéré.

— Bot. Nom français du genre *tunica*. || Nom scientifique des enveloppes des bulbes ou oignons, et de toutes les enveloppes en général. || *Tunique séminale*, *Tunique pourpre*, Syn. de TEGUMENT ou SPERMODERME.

— Encycl. La tunique des modernes a assez peu de rapports avec le vêtement que

les Romains appelaient *tunica*. Ce dernier fut d'abord un vêtement porté par les anciens, tant à Rome qu'en Orient. Il y avait deux sortes de *tuniques*: celle qui se portait par-dessus et celle que l'on mettait par-dessous. La *tunique* (*tunica*) était principalement la robe de dessous. C'est ainsi qu'il est dit dans les auteurs anciens, que les philosophes portaient un manteau sans *tunique*, en sorte qu'ils étaient à demi nus. La *tunique* ou robe de dessous des sénateurs était enrichie de plusieurs petits morceaux de pourpre taillés en forme de clous larges (v. LATI-CLAVE). Les chevaliers n'avaient sur leur *tunique* que des clous étroits (v. ANGUSTI-CLAVE). Le peuple portait la *tunique* sans clous, et c'est là ce qui distinguait les trois ordres de la société romaine.

La *tunique* avait les plus grands rapports avec la robe des Perses. C'était une camisole avec ou sans manches que les Romains mettaient sous leur toge ou qu'ils portaient seule pendant les chaleurs de l'été.

Chez les Grecs et chez les Romains, la *tunique* se portait immédiatement sur le corps et était commune aux deux sexes, absolument comme sont nos chemises.

La *tunique* s'assujettissait par une ceinture, ce qui dégageait la taille et donnait de la facilité aux mouvements. Ainsi serrée, elle descendait jusqu'aux genoux, chez les hommes en habit civil, et jusqu'aux jarrets et aux talons chez les femmes, ce qui leur donne un point de ressemblance avec nos chemises, qui sont beaucoup plus longues pour les femmes que pour les hommes. En marche, on relevait les *tuniques* jusqu'au milieu des cuisses.

D'ailleurs, la longueur de ce vêtement variait, chez les femmes, selon les conditions. Chez celles qui avaient de la retenue, chez les contemporaines de la vieille Rome, les *tuniques* prenaient si juste au cou et descendaient si bas, qu'on ne voyait que le visage. Mais plus tard, les femmes prirent l'habitude de découvrir leurs seins et leurs jambes.

La corruption des mœurs arrivait à grands pas, les *tuniques* ne furent plus cousues, pour laisser le sein à découvert. Un côté possédait seulement sur l'épaule gauche, l'autre tombait négligemment sur le bras droit. C'était une marque de mollesse et de dissolution pour les hommes, que de porter une *tunique* qui descendait jusqu'aux pieds.

Ce vêtement se composait ordinairement de deux pièces d'étoffe longues et carrées que l'on cousait des deux côtés.

Chez les Grecs, la *tunique* longue avait été, pendant quel-ue temps, un attribut distinctif de la royauté. Celle des filles lacédémoniennes différait sensiblement de celle des femmes mariées, en ce qu'elle était ouverte des deux côtés depuis les bords inférieurs jusqu'à la hauteur des cuisses.

Tunique de Nessus, vêtement donné par le centaure Nessus à Déjanire, femme d'Hercule, après avoir été trempé dans le sang empoisonné de ce centaure et qui devint la cause de la mort du héros. V. DEJANIRE, NESSUS, HERCULE.

TUNIQUE, ÊE adj. (tu-ni-ké — rad. *tuniqué*). Bot. Qui est muni ou enveloppé d'une ou plusieurs tuniques très-apparentes.

— Entom. Se dit des antennes en massue dont le premier article se contourne de manière à envelopper les suivants.

TUNIS, ancienne *Tunes*, ville forte d'Afrique, capitale de la régence de son nom, à 640 kilom. E. d'Alger, par 36° 46' 48" de latit. N. et 7° 50' 52" de longit. E. Elle s'élève en pente douce sur les bords d'un lac d'eau salée, de 18 kilom. de circonférence et de 2 mètres de profondeur moyenne, qui communique avec la Méditerranée par un étroit canal, dont l'extrémité antérieure est occupée par le port de La Goulette; 100,000 hab., parmi lesquels on compte 25,000 juifs et 10,000 Européens. La ville est située, dit M. Guérin, dans une espèce d'isthme compris entre deux lacs: le lac de Tunis ou d'El-Bahryal (la *Petite mer*) ou de Boghaz, à l'E., et celui de Sebkhah-Sedjoun, au S.-O. Ce dernier est presque entièrement à sec en été, et c'est alors un vaste bassin sablonneux recouvert d'une efflorescence saline, ce qui indique la nature du sol, et ce qui, pour le dire en passant, a fait donner à ce grand réservoir marécageux le nom de Sebkhah, mot par lequel les Arabes désignent d'ordinaire les étangs salés. On estime à 8 kilom. environ le pourtour de Tunis, en y comprenant les faubourgs; mais tout l'espace qu'occupe cette ville est loin d'être complètement habité. des cimetières, des maisons détruites et des terrains non bâtis occupent un espace assez considérable. Tunis offre de loin l'aspect d'une belle et magnifique cité; mais on est vite désenchanté quand on en approche et surtout quand on y pénètre. Tunis forme intérieurement un réseau confus et irrégulier de rues et de ruelles mal percées, mal bâties, encore plus mal entretenues. Aucun plan ne semble, en effet, avoir présidé à la construction de cette cité. Deux ou trois artères principales la sillonnent néanmoins dans une grande partie de son étendue et sont comme autant de points de repère pour l'étranger qui s'aventure sans guide dans ce dédale presque inextricable. Quelques rues sont pa-

vées plus ou moins complètement; mais la plupart ne le sont pas du tout, et pendant l'hiver, à l'époque des pluies torrentielles, elles se transforment, dans les quartiers bas particulièrement, en de véritables fondrières, ce qui les rend souvent impraticables. Joignez à cela qu'elles sont rarement ou mal balayées et qu'elles ressemblent quelquefois à des cloaques de l'aspect le plus repoussant.

Tunis peut se subdiviser en trois parties principales : le quartier franc, le quartier maure, le quartier juif. La place de la Bourse, régulièrement bâtie, possède une double ligne de maisons en arcades, qui lui donne un certain aspect monumental. Le quartier franc, qui environne la place de la Bourse, renferme quelques belles maisons, tous les hôtels des consuls étrangers et de nombreux magasins européens. Il s'y trouve, pour les ouvriers pauvres, des *fondouks*, habités généralement par des Maltais, des Grecs, des Italiens. Toute la ville haute est réservée aux musulmans et s'élève en amphithéâtre sur les flancs d'une colline dont la *kashah* ou citadelle est le point culminant. Le Dar-el-bey, palais du souverain, construit par le bey Hamouda, passe, dit M. Des Godins de Souhesmes, pour le plus beau type d'habitation princière en style mauresque. La cour est pavée en marbre blanc; tout autour règnent des arcades de marbre blanc et noir, soutenues par seize colonnes torses, également en marbre. Les portiques à plafonds polychromes sont couverts de fleurs et de rinceaux. Au-dessous on admire des arabesques merveilleusement fouillées, aussi délicates qu'une broderie de dentelle et non moins remarquables, dit-on, que celles de l'Alhambra. Partout ce ne sont que glaces et arabesques enchâssées de marbre blanc, légères colonnes d'albâtre, plafonds à pans inclinés et coupes octogones dénichées comme de la guipure.

Après avoir quitté le Dar-el-bey, on gagne la place de la Kasbah, justement célèbre par son magnifique caractère oriental. Au milieu de ruines romaines et sarrasines s'élèvent des palmiers, des figuiers immenses, des fontaines abritées par de ravissantes portiques aux colonnes de marbre blanc. Sur l'un des côtés, on aperçoit une mosquée qui rappelle l'architecture de la cathédrale de Séville; puis, au fond, se dresse la redoutable et colossale forteresse. La Kasbah renferme de nombreux monuments des premiers rois de Tunis; quelques tours couvertes de sentences du Coran, d'ornements, de sculptures et d'arabesques; diverses constructions datant du temps de Charles-Quint; de vastes salles garnies de trophées d'armures enlevées aux Espagnols pendant les grandes guerres avec l'Europe; une fonderie de boulets et une poudrière, où règne l'ordre le plus parfait. C'est une véritable ville percée de cours, de voûtes, d'arcades, de galeries où l'on se perdrait sans l'assistance d'un guide. Du haut des plates-formes, on domine toute la ville.

La ville maure, est un vrai labyrinthe de *fondouks* (hôtels, maisons), de *souks* et de bazars, où se vendent tous les produits tunisiens et orientaux. Il y a peu de rues larges. La plupart, étroites et tortueuses, forment des passages voûtés, obscurs et boueux, où les voitures ne peuvent circuler. Sur plusieurs points, les maisons restent dans un état déplorable, et les rues sont désertes; ailleurs, au contraire, l'animation est très-grande et l'on trouve d'élégantes habitations bâties sur portiques. La seule uniformité réside dans le système de constructions à un étage percé de rares fenêtres grillées ou garnies de moucharabys.

Quant au quartier juif, c'est un amas de ruelles étroites, incorrectes et dépourvues de population. Les maisons, placées au hasard, sans alignement, avancent leurs angles ou surplombent directement la voie, ne laissant, pour circuler, que des arcades sous lesquelles un cavalier ne peut passer sans se froisser contre les murs. Malgré l'exiguïté des ruelles, une foule turbulente et affairée s'agite au milieu de gamins jouant devant les portes, de Juives énormes, marchant avec peine, suant et soufflant sous le poids de leur embonpoint.

Tunis, qui a un port à La Goulette, est le centre commercial le plus important de la régence. Là se traitent toutes les grandes affaires, et c'est pour les maisons de cette place que se font la plupart des transactions dans les villes secondaires. Les échanges roulent en première ligne sur les produits agricoles ou naturels du territoire : huiles, blés, orges, maïs, millet ou *dourah*, bestiaux, laines, dattes, henné, caroubes, indigo, garance, miel et cire, éponges, dépouilles de lions et de panthères, etc. De toutes ces marchandises, l'huile d'olive est la plus importante; Marseille la recherche pour ses savonneries. De nombreux bazars (les caravanes des principales provenances ont chacune le leur) contiennent les assortiments les plus variés de marchandises d'Europe, d'Asie et d'Afrique. L'Europe y est représentée principalement par des articles venus de Livourne, de Gènes, de Marseille, de Malte, etc.; l'Asie, par ceux qu'expédient Alexandrie, Smyrne, Constantinople, ou qu'apportent les pèlerins des villes saintes; l'Afrique, par les cargaisons des caravanes. L'Amérique elle-même n'en est pas tout à

fait absente, le commerce des États-Unis ayant noué des relations d'affaires avec celui de Tunis. La ville possède des fabriques de soieries, de lainages et de chachins (bonnets rouges ou fez), dont la qualité est renommée. Le commerce d'exportation et d'importation se fait par le port de La Goulette. Il a été importé à ce port, en 1874, pour plus de 19,500,000 francs de marchandises, et il en a été exporté pour un peu moins de 13 millions. Dans ces chiffres, la France figure à l'importation, où elle occupe le premier rang, pour près de 9 millions et, à l'exportation, pour 3 millions environ seulement.

Bien qu'on ne puisse fixer la date précise de la fondation de Tunis, il est hors de doute, d'après le témoignage de Strabon, que cette ville existait déjà au III^e siècle avant l'ère chrétienne. Elle n'était alors qu'une dépendance de Carthage; elle dut acquérir plus d'importance après la ruine de cette cité célèbre en 146, mais, dans tous les cas, s'effacer de nouveau devant elle lorsque, cent ans après, César rebâtit Carthage pour y établir une colonie romaine. Tunis resta sous la domination romaine jusqu'au commencement du VI^e siècle (429), époque où les Vandales descendirent en Afrique pour s'avancer bientôt jusqu'aux limites du territoire de Cyrène, qui marqua la séparation entre les deux empires d'Orient et d'Occident. Un commencement d'organisation féodale fut, dès lors, institué par Genséric dans les possessions africaines des Vandales et surtout dans la région tunisienne, qui devint le principal siège de leur puissance. Au VI^e siècle, Tunis fut enlevée, avec le reste de l'Afrique septentrionale, aux Vandales par les Grecs. Les Normands de Sicile, qui s'en emparèrent, en furent chassés par Abd-el-Moumen en 1159. C'est au siège de Tunis que saint Louis mourut de la peste (1270). En 1535, Charles-Quint emporta d'assaut le château de La Goulette, malgré la vigoureuse résistance de Barberousse; mais Occhiali le reprit aux Espagnols en 1573.

TUNIS (Beylik ou Régence de). V. TUNISIE.

Tunis (ORDRE DE), nom donné à un ordre religieux et militaire, qui aurait été créé en 1535 par Charles-Quint quand ce prince rétablit Muley-Hassan sur le trône de Tunis. Il n'est parvenu aucun document sur l'existence de cette institution, que les auteurs compétents s'accordent à regarder comme supposée.

TUNISIE, Etat de l'Afrique septentrionale, appelé aussi *beylik* ou *régence de Tunis*, située entre 33° 10' et 37° 12' de latit. et entre 5° 30' et 8° 55' de longit. La Tunisie est bornée au N. et au N.-E. par la Méditerranée, au S.-E. par le Tripoli, au S. par le Sahara, à l'O. par l'Atlas et par l'Algérie; superficie évaluée à 80,000 kilom. carrés (Cubisoli), à 118,400 kilom. carrés (Behn et Wegner), à plus de 150,000 kilom. carrés (Dunant); population évaluée généralement à 2 millions d'habitants (autres évaluations : Zaccane, 1,800,000; Des Godins de Souhesmes, 3 millions). Capitale, Tunis. La Tunisie se termine au N. par le cap Blanc, le plus septentrional de l'Afrique; le cap Bon, au N.-E., s'avance en face de la Sicile et se trouve à l'extrémité d'une presqu'île qui sépare le golfe de Tunis, au N.-O., de celui de Hammanet, au S.-E. Le golfe de Gabès, au S. de ce dernier, est le plus considérable du pays; le cap Capondia, au N., et l'île Zerbî, au S., en marquent l'entrée; les îles Kerkennî, dans ce golfe, dépendent de la Tunisie.

La Tunisie est divisée en 24 arrondissements, dont voici les noms (d'après Cubisoli) : Tunis, Arad, Bedgia, Bizerte-et-Port-Farine, Dahla-Ouled-ben-Scienn, Djerdj, Dzira, Gerba, La Goulette, Hammada-des-Ouleds-Ayars, Iendouba, Kef, Kiroouan, Maater, Mehedia, Monastir, Reghba, Riech, Sfax, Soussa, Tabarqua, Tebourba, Teboursak, Testour.

— **Aspect général. Constitution géologique.** Le terrain de la Tunisie est généralement marneux, avec certaines parties où le sable se trouve plus abondamment mêlé à la inarne. Les côtes, pourvues d'une épaisse couche de terre végétale, sont éminemment fertiles; cette fertilité s'étend sur toute la Tunisie jusqu'aux montagnes du Kef, au S.-O., et au mont Zohouan, à l'E. Au-delà du Djerdj, vers Gadamès, on ne trouve plus guère qu'un sol uni et dur, des sables mobiles et quelques collines rocailleuses recelant du sel gemme en très-grande quantité. Ce désert est entrecoupé d'oasis, dont l'aspect riant et l'admirable végétation tranchent sur la triste perspective des environs. On y voit aussi de grandes plaines basaltiques, hérissées d'amas de roches, avec des pétrifications vraiment remarquables et des troncs d'arbres carbonisés.

La Tunisie possède des mines importantes, parmi lesquelles il convient de citer le sable aurifère de La Goulette, les gisements d'argent, d'antimoine et autres métaux exploités sur divers points du territoire; le plomb, que l'on extrait de la montagne de l'Hammam-Lif et du Djebel-Reças; le fer, le cuivre, le soufre et le tripoli, qui existent dans la région du Kef. Enfin, les côtes offrent aux pêcheurs de corail des richesses considéra-

bles, qu'ils font valoir avec beaucoup de succès.

Parmi les sources minérales, citons celles qui se trouvent du côté de Djerdj, dont la température est de + 45° à 50°, et celles d'Hammam-Lif, dont les eaux, salines et purgatives, ont une température de + 60°.

— **Orographie, hydrographie.** Le Grand Atlas s'élève dans la partie moyenne du pays et vient se terminer au bord du golfe de Gabès; le Petit Atlas se trouve dans le N., le Djebel-Fissato dans le S. La Tunisie est baignée au N. par la Méditerranée. Le littoral, dont l'étendue est évaluée à 834 kilomètres, commence au cap Roux (frontière de l'Algérie) et finit à Ras-el-Mahleb (frontière du Tripoli). Un assez grand nombre d'écueils et de bas-fonds rendent sur plusieurs points l'approche des côtes dangereuse. Le fleuve principal est le Medjerda, qui coule du S.-O. au N.-E. dans le N. de la régence et tombe dans le golfe de Tunis; l'Ouady-Fessa, dans le S.-E., se jette dans la Méditerranée, près de la frontière de la régence de Tripoli. Dans le S. coulent quelques rivières qui se perdent dans les sables; tel est l'Ouady-el-Djerid, qui parcourt le pays stérile appelé Biledulgerid. A l'O.-S.-O. du golfe de Gabès s'étend, du N.-E. au S.-O., le grand lac Laoudéah; dans le N., on voit les lacs de Tunis et de Bizerte, qui communiquent immédiatement avec la mer.

— **Climat.** Le climat de la Tunisie, à l'exception de quelques rares localités, est très-sain. La température en hiver se maintient ordinairement à + 10° à 12° centigrades et ne descend jamais jusqu'à 0°; en été, elle est de + 25° à 30° centigrades et atteint jusqu'à 40° et 50° dans les localités les plus exposées au soleil. Les mois de mars, d'avril et de mai sont fort agréables à Tunis. Pendant cette saison douce et tempérée, la végétation se montre dans sa magnificence; mais durant les mois qui suivent, tout est desséché et brûlé par le soleil. Les pluies ont lieu surtout en décembre, en janvier et en février. Le mois de juin est consacré aux moissons. Au mois de novembre, les pâturages reverdis-

sent. — **Faune.** Les principaux animaux qui composent la faune tunisienne, outre les animaux domestiques de l'Europe, sont les suivants : lion, tigre, panthère, hyène, chacal, chameau, dromadaire, singe, lynx, renard, cerf, antilope, mouflon, lièvre, ichneumon, loutre, gerboise, sanglier, gazelle, autruche, cigogne, héron, corroman, outarde, pélican, aigle, épervier, et plusieurs autres oiseaux de proie; flamant, grue, perdrix, caille, bécasse, bécassine, grive, courlis, alouette, canard sauvage, ortolan, pinson, poule de Carthage, pluvier blanc, pluvier doré, tortue, caméléon, sangsue, scorpion, abeille, sauterelle; sur les côtes : hultre, oursin, clovis, moule, crevette, homard, éponge, corail; parmi les poissons : rouget, sardine, thon, etc.

Mais le produit le plus extraordinaire de la faune tunisienne est un poisson qui, s'il faut en croire M. Dunant, dont nous ne garantissons pas l'assertion, vit dans les sources chaudes de Djerdj, à 45° ou 50° environ. Ces petits poissons vivent, dit-il, dans cette température élevée; ils sont sans arêtes, sans muscles et sans yeux apparents; hors de l'eau chaude, c'est-à-dire à l'air ou dans l'eau froide, ils meurent immédiatement.

— **Flore.** La Tunisie possède presque tous les arbres fruitiers, l'olivier, le caroubier, le figuier, l'oranger, le citronnier, l'amandier, le palmier-dattier, le châtaignier, le noyer, l'aloès, le cactus, le jujubier, le grenadier, le cognassier, le murier, l'arbousier. On cultive le raisin, le melon, la pastèque, la banane, le cumin, le sumac, le henné, le tamarin, le safran, le séné, le tabac, la garance, le coton et la canne à sucre. On trouve dans les forêts le cèdre, le chêne vert, le chêne-liège, le chêne blanc, comme aussi le frêne, l'orme, le saule, le peuplier, le platane, le lentisque, le tremble, l'aune, le pin, et, en moindre quantité, le tamaris, le cyprès, le myrte et le thuya.

On trouve en Tunisie la plupart des fleurs que l'on voit en Europe dans les campagnes et dans les jardins. Les prairies sont émaillées de fenouils jaunes, de jacinthes rouges et bleues, d'ombellifères blanc mat, de radées blanc mat, etc. Le grand nombre des fleurs de couleur bleue est remarquable. Tunis produit tous les légumes; déjà à la fin de janvier on mange des petits pois. On a des oranges à peu près toute l'année.

— **Histoire.** La Tunisie fut, dans l'antiquité, le siège principal de la puissance carthaginoise. Après la destruction de Carthage par Scipion Émilien (146), elle fut d'abord partagée entre les Romains et les princes numides. Après la conquête de la Numidie, elle forma les provinces romaines de Byzacène et d'Afrique proprement dite. Parmi les insurrections dont ce pays fut le théâtre sous la domination romaine, nous citerons celle de Tacfarinas (an 17 après J.-C.), celle de 310, réprimée par Maxime, et celle de Firmus en 375.

Les Vandales, après avoir pénétré en Afrique en 428, soulevèrent les provinces romaines, prirent Hippone et Carthage et firent leur capitale de cette dernière ville (439). En

533, Bélisaire, général de Justinien, prit Carthage aux Vandales et anéantit, l'année suivante, leur domination en Afrique; mais les Grecs furent bientôt dans l'impossibilité de garder leur conquête. Entrés en 647 en Afrique, après cinq expéditions, les Arabes y établirent, en 670, leur empire et firent de la ville de Kairouan leur capitale. En 693, le calife Hassan le Gassanide prit aux Grecs Carthage et la détruisit de fond en comble; en 800, Ibrahim-ben-Aglad se révolta contre les califes arabes et fonda la dynastie des Aglabites. L'un d'eux, en 852, se rendit maître de la Sicile; mais les Normands ne tardèrent pas à la lui reprendre. En 903, la dynastie des Fatimites commença à régner en Tunisie. Cette dynastie s'étant fixée en Egypte, des gouverneurs de la famille des Zeyrites administrèrent Tunis en leur nom, à partir de 960. En 998, un fils d'Abul-Ageix fonda une nouvelle dynastie. Vers 1100, Tunis tomba au pouvoir d'Youssef-ben-Tachfin, fondateur de l'empire du Maroc. Néanmoins les descendants d'Abul-Ageix continuèrent à régner dans cette ville jusqu'en 1140, année où ils furent chassés par Abd-Allah. En 1169, les Almohades s'emparèrent de la Tunisie, qui, en 1206, fut érigée en royaume par Abd-el-Ouhaid, fils du cheik Abou-Hafs, chef de la dynastie des Hafsiides. L'un de ses successeurs, Gahia-Abou-Lakaria, étendit sa domination jusqu'à Tiemcen, Segelbessa et Ceuta (1236). Sous Mohammed-Abou-Abd-Allah (Boabdil), en 1250, la monarchie tunisienne comprenait Tunis, Bône, Bougie, Tripoli, La Calle, Collo, Djigelly, Dellis et Cherchell. En 1270 commença la dynastie des Mérinides. Cette même année, saint Louis, roi de France, mourut devant Tunis. En 1390, Charles VI, roi de France, prit parti pour les Génois contre le roi de Tunis et envoya contre ce dernier une expédition qui n'eut pas de résultat. Vers 1400, Muley-Bouféri ou Abou-Perez, qui prit le titre de roi de Tunis et de souverain de toute la Berbérie, reprima la piraterie qui commençait à se pratiquer sur les côtes de ses États. Jusqu'à l'époque de la domination turque, dit M. Dunant, ses successeurs se montrèrent de la plus grande bienveillance envers les Européens, en même temps que stricts observateurs des traités. En 1534, Khaïr-el-Din, corsaire d'Alger, plus connu sous le nom de Barberousse, conquit Tunis sur Muley-Hassan, au nom du sultan Soliman. Le roi de Tunis, Muley-Hassan, chassé de ses États, implora l'assistance de Charles-Quint, qui prit Tunis en 1557 et rétablit Muley-Hassan, détrôné peu après par son frère. En 1568, Tunis tomba au pouvoir d'Ali-Kildj, dey d'Alger; mais, en 1574, les Turcs prirent la Tunisie, y massacrèrent les chrétiens et la dynastie hafside disparut avec Muley-Mohammed-el-Hafsi. A partir de ce moment, la Porte y envoya un pacha qui gouvernait de concert avec les deys, lesquels reconnaissaient la suzeraineté de la Turquie. Le divan ou conseil du vice-roi était composé des principaux officiers de la milice des janissaires. En peu de temps les janissaires devinrent les maîtres du pays. Ils se soulevèrent contre les pachas-beys, dont ils partagèrent les attributions entre des pachas nommés par le sultan et des beys. Les pachas, après avoir essayé en vain de disputer le pouvoir aux janissaires, furent finalement chassés. Quant aux deys, ils perdirent toute influence, et les beys devinrent les souverains réels du pays. En 1684, le dernier bey ely, Mahmed-Tcheleby, fut chassé par Ali et Mohammed, qui fondèrent une dynastie indépendante. Le divan et le dey, actuellement appelé *daoudy*, ne furent plus que des subordonnés du bey. Pendant l'année 1685, la France conclut avec la Tunisie un traité, dit *Capitulations*. Quatre ans plus tard, le dey d'Alger prit Tunis et joignit la Tunisie à ses possessions. En 1695, Ahmed-Ben-Chouques monta sur le trône avec l'aide des Arabes de l'intérieur. Mourad, fils d'Ali, détrôna et fit tuer son oncle Ramadan en 1702, signala son règne par des cruautés excessives et fut assassiné par Beahim-el-Cherif (1705). Celui-ci, vaincu par les Algériens, mourut à Porto-Farina. En 1735, son neveu, Aï-Pacha, s'était révolté contre lui et, à la tête des Algériens, s'était emparé du pouvoir. Mais bientôt il mécontenta ses aïeux. Vaincu par le dey d'Alger et par le bey de Constantine, coalisés contre lui, il fut mis à mort; Mahmoud, fils de Hussein, monta sur le trône (1770). À la suite d'un différend avec la France, Porto-Farina, Bizerte et Monastir subirent un bombardement; mais un envoyé extraordinaire de la Porte intervint et mit fin aux hostilités. En 1800, Hamouda-Pacha conclut un traité avec la France. Onze ans plus tard, ce prince s'empara de la souveraineté ottomane et écrasa une révolte des milices.

En 1816, l'esclavage des chrétiens fut aboli en Tunisie. Ahmed décréta en 1842 qu'à l'avenir tout enfant né de parents esclaves serait libre, abolit ensuite entièrement l'esclavage, émancipa les juifs et fit, en 1846, un voyage en France. En 1855, lors de la guerre d'Orient, la Tunisie mit à la disposition du sultan des secours considérables contre les Russes. Deux ans plus tard, Sidi-Mohammed octroya une constitution et publia une loi organique ou code administratif et politique du royaume tunisien. L'année 1864 fut signalée par l'insurrection d'Ali-ben-Ghdaoua. Ce

rebelle arriva jusqu'aux portes de Tunis, où il essuya une défaite. Trois ans plus tard, une terrible famine désola le pays. En 1873, le bey Sidi-Mohammed-Sadok a signé avec l'Angleterre un traité par lequel il a placé la Tunisie sous le protectorat anglais, autorisé le gouvernement britannique à créer à Tunis une banque jouant le rôle de banque d'Etat, à éclairer au gaz toute la régence et à construire un chemin de fer de la Goulette jusqu'à la frontière de l'Algérie, en passant par Tunis. Cette même année, le puissant ministre Mustapha-Kasnadar, qui depuis quelques années gouvernait la Tunisie, a été remplacé par le général Khereddin, dont l'administration a excité de vives plaintes.

Souverains de la Tunisie depuis 1705.

Hassan	1705
Ali-Pacha	1735
Mohammed	1756
Ali-Bey	1759
Hamoudah	1782
Othman	1814
Mahmoud	1814
Houssein	1835
Mustapha	1835
Ahmed	1837
Mohammed	1855
Sidi-Mohammed-Sadok	1859

— **Organisation politique.** Le bey de Tunis reconnaît la suzeraineté du sultan, qui a confirmé à sa famille la possession héréditaire du gouvernement de la régence, avec des droits très-étendus. Il doit frapper la monnaie au nom du sultan et s'abstenir de toute guerre en son propre nom; pour le reste, il est à peu près libre de gouverner comme il l'entend. On ne lui demande pas de tribut (firman du 25 octobre 1871). Le sultan de Constantinople reçoit de chaque nouveau bey des hommages religieux, des cadeaux honorifiques et lui accorde l'investiture, la prière se fait au nom du sultan, chef religieux de l'islamisme; un contingent de troupes lui est fourni en cas de guerre sainte.

• Le gouvernement de la Tunisie est, dit M. Dunant, une monarchie absolue et héréditaire. Seulement, lorsqu'un bey vient à mourir, c'est toujours l'un des membres de la famille qui lui succède. C'est ainsi que le plus souvent le fils ne succède pas à son père, du moins immédiatement; car si ce fils a un parent plus âgé que lui, ne fût-ce qu'un cousin, s'il est prince du sang, c'est celui-ci qui monte de plein droit sur le trône. L'héritier présomptif se nomme bey de camp, parce qu'il est chargé de commander les expéditions ou camps, qui ont lieu deux fois par an pour aller recevoir l'impôt auquel sont soumises les tribus de l'intérieur des terres. Un ordre du bey, revêtu de son cachet, s'appelle *ammar-el-bey* ou *amrah*.

Le bey a plusieurs ministres : le ministre des finances ou *kas-nadar* (gardiens du trésor), le ministre de la marine, le ministre des affaires étrangères, le ministre de la guerre, *saheb-el-zaghata* (porteur de la lance ou zaghata). Le bey est assisté, en outre, d'un secrétaire qui porte le titre de *saheb-el-djebira* (porteur du portefeuille), du garde des sceaux (appelé par les Européens *sapatapa* ou *saptap*) et d'un interprète, le *bachi-kasak*, c'est-à-dire le gardien de la garde-robe du bey.

La constitution et la loi organique de 1857, si elles étaient appliquées, feraient de la Tunisie un Etat semblable, quant aux institutions politiques, judiciaires, etc., aux Etats européens; mais il ne paraît pas que la constitution et la loi organique aient été sérieusement appliquées et exécutées. Voici en quelques mots les dispositions essentielles de la constitution.

La sécurité des biens et des personnes est garantie (art. 1^{er}). Tous les Tunisiens sont soumis à l'impôt (art. 2). Tous les Tunisiens sont égaux devant la loi (art. 3 et 4). La liberté du culte israélite est respectée (art. 4). L'armée est formée par voie de conscription; le soldat ne reste au service qu'un temps limité (art. 5). La liberté du commerce est reconnue à tous et sans aucun privilège pour personne (art. 9). Les étrangers peuvent exercer toutes les industries et tous les métiers (art. 10) et acheter des propriétés immobilières (art. 11).

D'après la loi organique, le chef de l'Etat est assisté d'une assemblée législative, dite conseil suprême ou conseil d'Etat, nommée par lui et dont un tiers est pris parmi les ministres ou les fonctionnaires du gouvernement.

La ville de Tunis a un gouverneur, le *cheik-el-medina* ou *doulateli*, et un commissaire de police ou *bach-ambu-el-medina*.

D'après M. Cubisol, « la Tunisie est partagée en 24 arrondissements administratifs gouvernés par des caïds, nommés au choix du bey et dont l'autorité est annuelle. Les caïds et mécheïks payent chaque année au gouvernement du bey un droit d'investiture qui varie selon l'importance du territoire. »

D'après M. Zaccane, les caïds ont sous leurs ordres des khalifas et des cheïks en nombre variable, suivant leur importance. La dénomination de cheïk est appliquée en Tunisie à tous les gouverneurs de village.

— **Ethnographie.** Les trois races principales qui peuplent la Tunisie sont : les Maures

ou Hadars, les Arabes et les Kabyles ou Djebellias. Parmi les éléments ethnographiques moins importants, nous citerons : les Kourouglis (métis turco-arabes), les Turcs, les juifs et les nègres.

M. Cubisol classe ainsi la population de la Tunisie :

Indigènes	688,000
Grandes tribus nomades	1,236,000
Israélites	50,000
Européens	26,000

— **Finances.** Après s'être fortement endetté par des emprunts publics, le gouvernement tunisien a cru opportun de cesser le paiement de ses emprunts. Les menaces d'intervention armée des puissances européennes, et de la France surtout, le décidèrent à rester fidèle à ses engagements et à payer en un certain nombre d'années et par voie de tirage au sort l'arriéré dû aux porteurs de titres tunisiens. La dette tunisienne était évaluée dans l'*Annuaire* de M. Block de 1873 à environ 100 millions de francs.

Les impôts en Tunisie sont la *medjeba* ou capitation, l'*achour* (impôt de la charrie), le *quanoim* (impôt sur les oliviers et les palmiers), enfin la *lezmat* (compréhendant toutes les fermes adjudgées aux enchères).

— **Instruction publique.** Bien que les mosquées et les écoles soient très-nombreuses dans toute la Tunisie, l'instruction y est fort élémentaire. Les études principales embrassent la religion, la grammaire, la logique et l'arithmétique. Les personnes plus aisées y ajoutent l'astronomie et la poésie. Il y a à Tunis une Ecole polytechnique. Trait caractéristique : les élèves de cette école reçoivent en guise de pécunus la bastonnade. Quelques écoles à l'européenne ont été fondées dans la même ville par des étrangers.

— **Cultes.** La population de la Tunisie est, d'après l'évaluation de M. Cubisol, répartie selon les cultes de la manière suivante :

Musulmans	1,924,000
Israélites	50,000
Catholiques	25,570
Grecs	410
Protestants	20

Les musulmans de la Tunisie appartiennent au rite sunnite. Parmi les sectes musulmanes ayant des adhérents en Tunisie, citons celle des malékis, qui est professée par la plus grande partie de la population; celle des hanéfis, qui diffère très-peu de la précédente et qui est surtout professée par les habitants d'origine étrangère (Kourouglis, etc.) et celle des khamisis, considérée comme schismatique et qui compte des adhérents à Djerbi et dans quelques montagnes.

— **Armée, marine.** L'armée tunisienne se monte à environ 15,000 hommes, dont 3,000 de troupes régulières et 12,000 de troupes irrégulières (kourouglis, spahis et zouaves). En principe, l'armée régulière comporte l'infanterie, la cavalerie, l'artillerie, qui fait en même temps le service du génie, la marine et la garde municipale, composée de 800 à 900 hommes. Le recrutement de cette armée est bien irrégulier; malgré l'article 5 de la constitution, les hommes restent sous les drapeaux jusqu'à ce que l'âge, les maladies ou les blessures les rendent complètement impotents; ils sont alors renvoyés avec une légère retraite.

A ces forces, il faut joindre en outre, sous le rapport de la défense du pays, celles que chaque tribu pourrait de plus mettre sur pied et qui, quoique moins maniables et moins disciplinées qu'une armée régulière, n'en créeraient pas moins, sagement conduites et habilement dirigées, de sérieux obstacles à l'envahisseur.

La flotte comprend à peu près un millier d'hommes, répartis sur trois ou quatre bâtiments, du reste peu importants. La Tunisie est en relation suivie avec l'Europe au moyen de quatre lignes de steamers, et 300 navires font le cabotage.

— **Justice.** D'après M. Dunant (1858), il y a à Tunis plusieurs espèces de tribunaux musulmans. Le juge s'appelle *cadi*; l'agent du *cadi*, *sebi-cadi*; le tribunal simple, qui porte le nom de *cheriat-ennabi*, est composé d'un seul *cadi*; la réunion de plusieurs *cadis* ou tribunaux supérieurs se nomme *el-medjetes*; enfin le tribunal mixte, le *rebat-el-kabla* renferme des *cadis* et d'autres personnes qui ne font pas partie de la magistrature. On peut appeler directement de ces tribunaux à Son Altesse. Le mufti est un magistrat supérieur qui peut casser un jugement du *cadi*, pour avoir manqué à quelque article du Coran. Le chef des muftis s'appelle *bach-mufti*. Le bey rend lui-même la justice. La justice est toujours rendue au nom de Dieu. Le monarque a seul le droit de condamner à mort.

Les peines infligées aux condamnés sont, suivant la nature ou la gravité de la faute : la bastonnade, l'amende, la prison, les travaux forcés ou la mort.

On applique la peine de mort de différentes manières, suivant la nationalité. Certains jours de la semaine le bey rend lui-même la justice, ses sentences sont sans appel et doivent être immédiatement exécutées. D'après M. Cubisol, « les Arabes préfèrent cette justice expéditive à celle, trop lente pour eux, des tribunaux à l'européenne, contre

lesquels ils se sont révoltés quand le gouvernement du bey a tenté de les établir. Le bey, selon les cas, renvoie les plaignants à la justice religieuse du *chdara*. Le *cadi* ou *bach-mufti*, chef du *chdara*, peut décréter les sentences de mort; mais, dans ce cas, elles ne sont exécutoires qu'après la sanction du bey. La justice de paix seulement est faite dans chaque province par les *cadis* ou les *khalifas* leurs lieutenants. » D'après M. Zaccane (1875) « les *cadis* poursuivent, eux et leurs agents, les crimes et délits, jugent ceux-ci et soumettent ceux-là au tribunal du bey. Le *cadi* n'examine ainsi que les cas intéressant la religion ou ceux relatifs aux accusations d'adultère. »

La constitution et la loi organique de 1857 contiennent un grand nombre d'articles relatifs à l'organisation judiciaire. Nous ignorons s'ils sont appliqués et nous croyons inutile de reproduire ces articles qui, selon toute apparence, sont restés lettre morte.

— **Votes de communication.** Les routes de la Tunisie sont en très-mauvais état; quelques-unes seulement sont suffisamment tracées pour pouvoir être parcourues par des voitures légères et habilement chargées; qui vont ainsi de Tunis au Kef, à Gafsa, Ferriana, Nefta, Tazeuz, Kairouan et Sfax. La ligne ferrée de Tunis à La Goulette a transporté, pendant l'exercice 1873 300,000 voyageurs. Tunis est relié à l'Algérie par une ligne télégraphique, passant par le Kef et Souk-Arriah, et avec l'Europe, depuis 1865, par le câble sous-marin de Bizerte à Marsala (Sicile). Il existe, en outre, un autre embranchement de Tunis à Soussa et à Sfax. Quant aux établissements de postes, concernant la transmission ou distribution de lettres, il n'existe de bureau réellement établi et régulièrement fonctionnant qu'à La Goulette et à Tunis.

— **Industrie.** L'industrie est aujourd'hui bien faible en Tunisie et, pour ainsi dire, à peu près nulle. Nous citerons cependant comme productions spéciales les tissus renommés du Djérid et les belles étoffes de l'île Djerbah; les cotonnades de Sfax, les draps de Tebourba, les fez de Tunis, les babouches et objets de sellerie fabriqués en cuir jaune à Kairouan, les tapis de cette ville et ceux de la capitale de la régence; les fréchias de Gafsa, l'huile de Tebourba, celle qu'on récolte dans le sud au pays de l'Oudien, et, plus à l'est, dans Djerbah; les savons de Soussa, expédiés ensuite de ce port à Marseille ou à Livourne, et les épouges pêchées, ainsi que les poulpes, à Karkennah, Sfax et Djerbah; enfin, la poterie fine de Nabel, les meules arabes de Ferriana et les grandes jarres à huile de l'île Djerbah.

— **Commerce.** Outre Tunis et le port de La Goulette la régence possède, en fait de places de commerce : Soussa, Bizerte, Sfax, Gabès, Djerbah, Monastir, Kairouan et quelques autres de moindre importance. Le commerce a particulièrement pour objet des grains d'une bonne qualité, de l'huile, des laines, des cuirs, de la cire, du savon, des dattes, du séné, de la garance, de l'essence de rose et des plumes d'autruche. Hors du territoire de l'Etat, les relations commerciales de la régence ont lieu par les frontières de terre, avec l'Algérie, avec Tripoli, avec le Soudan. Le commerce maritime de la régence ne dépasse guère le cadre de la Méditerranée. Il se fait à peu près tout entier par le port de La Goulette, où il s'élevait, comme nous l'avons dit plus haut à l'article TUNIS, à 19,500,000 francs pour les importations, et à 13,000,000 de francs pour les exportations, en 1874. Les opérations de commerce de la Tunisie entière avec l'étranger sont évaluées à 48,000,000 de francs.

— **Agriculture.** Une grande partie du pays est en friche, faute de bras. Les terres les plus fertiles sont situées le long des côtes. Malgré l'état arriéré de l'agriculture et l'incurie des Maures, elles sont d'un rapport considérable. Dans les bonnes années, celles du district de Frikiah donnent 100 pour 1. Les principales productions consistent en froment, orge, maïs, dattes, fèves, huile en abondance, cire, séné, coton, indigo, safran, opium, tabac, garance; tous les fruits des climats chauds, tels qu'oranges, grenades, limons, pastèques, melons excellents, figues, pistaches, jujubes, et quelques-uns de ceux que produisent les climats tempérés. On y recueille aussi une grande quantité de pois chiches, de lentilles et de fèves. La vigne y vient très-bien, et on y sèche annuellement une grande quantité de muscat blanc pour l'exportation. Les jardins offrent une grande variété des plus belles fleurs. On cultive le mûrier blanc pour la nourriture des vers à soie. On élève des chameaux dont la sobriété est peut-être encore plus remarquable qu'ailleurs, et que l'on nourrit presque exclusivement de chardons, de feuilles d'arbres, ou de paille hachée mêlée à un peu d'orge; des chevaux (dits barbes) d'une taille moyenne, vigoureux et infatigables, et qui se conservent jusqu'à vingt-cinq ou trente ans, mais qui deviennent chaque jour plus rares; des mules que l'on dresse à la selle; du gros bétail d'une petite race, des moutons de l'espèce à grosse queue et dont la chair sent la laine; des chèvres dont le peuple des montagnes tire sa principale subsistance, etc. Les côtes sont peu poissonneuses.

— **Langue, littérature.** On parle en Tunisie l'arabe et le berbère ou chaouia. Cette dernière langue n'est usitée que parmi les montagnards et les habitants de Djerbah. Parmi les hommes remarquables que Tunis a produits comme écrivains, il faut citer : El-Hadj-Hammouda-ben-Abd-El-laziz, historien chroniqueur qui était secrétaire particulier d'Ali-Bey, et qui écrivit vers l'an 1160 de l'hégire (1748); on a de lui une chronique de Tunis très-estimée, et une histoire du gouvernement d'Ali-Bey; Mohammed-ben-Hussein-Befrem, savant distingué, écrivain, médecin, etc., qui vivait sous le règne de Mohammed, fils d'Hussein-ben-Ali (1756-1759); Khalifa-ben-el-Cayed-Mansour-el-Mascherat, poète tunisien, du temps d'Ali-Bey; El-Baji, chroniqueur renommé; Abd-el-Ouahed-ben-Achir-el-Andloussi, historien et théologien, qui vivait sous les règnes d'Ali-Bey et de Hammouda-Pacha; Tijani, Magdich et d'autres encore, sont des chroniqueurs plus ou moins célèbres.

— **Bibliographie.** On peut consulter avec fruit sur la Tunisie : *Etat des royaumes de Barbarie, Tripoli, Tunis et Alger* (La Haye, 1704, in-12); Shaw, *Voyage dans plusieurs provinces de la Barbarie et du Levant* (1743, 2 vol. in-4°); Peyssonnel et Desfontaines, *Voyages dans les régences de Tunis et d'Alger*, publiés par M. Dureau de La Malle (1838, 2 vol. in-8°); Mannert, *Géographie ancienne des Etats barbaresques*, traduit de l'allemand, par Marcus et Duesberg, enrichie de notes et de plusieurs mémoires, par Marcus (1842, in-8°); Frank, *Tunisie*, dans le tome XLVII de l'*Univers pittoresque* (1850, in-8°); Pellissier, *Description de la régence de Tunis* (1853, gr. in-8°); Dunant, *Notice sur la régence de Tunis* (Genève, 1858, in-8°); Beulé, *Monnaies à Carthage* (1860); Guérin, *Voyage archéologique dans la régence de Tunis* (1862, 2 vol. in-8°, avec carte); Rousseau, *Annales tunisiennes ou Aperçu historique sur la régence de Tunis, Alger et Paris* (1863, in-8°); Cubisol, *Notices abrégées sur la régence de Tunis* (in-4°, autographe); Des Godins de Souhesmes, *Tunis, histoire, mœurs, etc.* (1875, in-18); Zaccane, *Notes sur la régence de Tunis* (1875, in-8°); De Sainte-Marie, *les Ruines de Carthage* (dans l'*Explorateur* du 20 janv. 1876 et nos suivants).

TUNISIEN, IENNE s. et adj. (tu-ni-ziaïn, in-ne). Géogr. Habitant de Tunis ou de la Tunisie; qui appartient à ces pays ou à leurs habitants : *Les Tunisiens*. La population tunisienne.

TUNJA, ville des Etats-Unis de Colombie, ch.-l. de l'Etat de Boyaca, sur une hauteur enfermée dans une enceinte de montagnes rocaillieuses et entourée de marais, à 97 kilom. N.-N.-E. de Bogota; par 5° 26' de lat. S. et 96° 8' de longit. O.; 7,000 hab. Université, collège, dit *colegio de Boyaca*. Fabriques de linages et de cotonnades. Grand commerce de tabac; eaux thermales.

TUNKER s. m. (teun-kèr). Hist. relig. V. DUNKER.

TUNNADE s. f. (tu-na-de). Métrol. Nom d'une mesure de capacité usitée en Suède, et qui vaut 32 litres.

TUNNEL s. m. (teu-nèl). — Mot anglais qui appartient à la même famille que *tonneau*, primitivement *tonnel*, et signifie proprement chose faite en forme de tonneau, voûte en plein cintre, etc. Le mot anglais est d'origine romane et a été apporté en Angleterre au moment de l'invasion normande. Constr. Galerie souterraine pratiquée pour donner passage à une voie de communication : *La longueur totale du TUNNEL sous-alpin sera de 12 kilom.* (L. Figeur.) *Nous sommes en plein TUNNEL.* (Ad. Meyer.) *Ne voyez-vous pas, dit le voyageur, que c'est un TUNNEL, c'est-à-dire un chemin qui passe sous terre, et qu'on y est en sûreté aussi bien qu'ailleurs?* (B. Ourliac.)

— *Tunnel sous-marin*, Tunnel pratiqué sous un bras de mer.

— **Encycl.** La construction des canaux, des chemins de fer et même des routes ordinaires présente de grandes difficultés en quelques points du parcours de ces voies; on peut être amené à franchir une ligne de faite extrêmement élevée, un bras de mer, un fleuve même. On serait alors conduit, en suivant les méthodes ordinaires, à exécuter des travaux très-couteux, sans obtenir cependant de résultats tout à fait satisfaisants. Vent-on établir une ligne de chemin de fer dans un pays très-accidenté, on est obligé d'adopter dans le profil en long une longue suite de rampes et de pentes très-inclinées, et dans le profil en travers des tranchées très-profondes; la marche des trains est alors pénible et dangereuse; l'ascension des rampes exige une dépense de travail considérable; la descente expose à des accidents graves; de cette double imperfection du tracé résulte dans le trafic une grande perte de temps. Au point de vue de la construction, les terrassements coûtent fort cher, non-seulement à cause de la grande importance des déblais, mais à cause de la nécessité où l'on est d'étayer très-solidement les talus dans les terrains moyennement résistants.

Dans de pareilles conditions, la construction d'un canal demande l'établissement d'un grand nombre de biefs et d'écluses; l'alimen-

tation de ces biefs est très chère, parfois difficile, les frais de construction sont énormes.

Les ponts, qu'il est difficile de construire sur les grands fleuves, impossible de construire sur certains bras de mer, conduisent aux mêmes inconvénients que les tranchées en pays de montagne.

En général, lorsque les grands travaux de terrassement atteignent une profondeur de 20 mètres, on préfère aux tranchées les voies souterraines. On désigne sous le nom de *tunnels* les galeries de grandes dimensions destinées aux voies ferrées ou aux canaux, et qui permettent de franchir en souterrain les lignes de falte élevées ou les nappes d'eau exceptionnelles. C'est à l'ingénieur de décider, dans les cas douteux, quel mode de construction il convient d'employer. M. Vallée a donné une formule qui indique la profondeur à laquelle il est indifférent, au point de vue des frais d'établissement, de creuser une tranchée ou de percer un tunnel.

$$Pm = plmx + pz^2.$$

Dans cette formule P est le prix du mètre courant de souterrain, p celui du mètre cube de déblai, x la profondeur de la tranchée, $\frac{1}{m}$ le rapport entre la largeur des talus et la

profondeur, l la largeur de la voie à établir.

Le percement d'un tunnel exige un certain nombre de travaux préparatoires. Il faut tout d'abord faire du terrain une étude géologique d'où résulte la connaissance des couches à traverser, de la solidité de ces couches, de la fréquence des nappes d'eau et des difficultés qu'elles peuvent apporter à la construction du souterrain. Cette étude terminée, on adopte une direction générale de l'ouvrage. Les sondages géologiques servent à régler l'épaisseur de la voûte, et à déterminer sa forme générale, les alignements extérieurs; le point de départ et le point d'arrivée permettent de donner au profil en long une direction déterminée. Cette ligne, qui ne présente pas de courbe, car les galeries courbes seraient plus coûteuses et plus difficiles à construire sans avantage sérieux, est repérée sur la montagne au moyen d'observatoires et de jalons fixes à distance en distance. Les jalons indiquent l'axe de la galerie et servent à fixer l'axe des puits que l'on percera pour l'aération du souterrain. Ces puits d'aération sont creusés, on perce la galerie de l'un à l'autre dans les différents chantiers qui déterminent leurs intervalles. Il peut arriver que l'établissement de ces chantiers intermédiaires soit impossible: on est alors obligé de percer le tunnel par les deux extrémités en se repérant sur des directions fixes et calculées d'avance. C'est ce dernier procédé que l'on emploie lorsque la longueur du souterrain ne dépasse pas 200 à 300 mètres. Quand, au contraire, la longueur du souterrain est plus grande, si rien ne s'y oppose, on creuse les puits de 200 mètres en 200 mètres. Au lieu de les fonder dans l'axe de la voie, on peut les creuser latéralement à quelque distance des pieds-droits de la voûte. Cette dernière disposition place les puits dans de meilleures conditions de résistance; on peut, avec moins de danger d'éboulement et en forçant le boisage des puits à un moindre travail, percer la galerie principale; mais la méthode des puits sur l'axe offre le grand avantage de permettre une aération facile et persistante même après l'achèvement des travaux. En effet, dans un canal ou dans un chemin de fer en souterrain, il se forme toujours au sommet de la voûte intérieure un dégagement de vapeur d'eau qui, s'il ne trouve pas une issue suffisante, vicie l'air et rend la traversée du souterrain dangereuse.

Le fonçement des puits s'effectue par les méthodes ordinaires. Dans les roches dures on attaque à la poudre de mine après avoir donné des coups de pic qui permettent aux quartiers de roche de se détacher. Si le sous-sol donne passage à quelques sources peu importantes, on ménage un puisard au fond du puits et on extrait cette eau en même temps que les déblais au moyen de machines spéciales. Les puits foncés dans les terrains résistants sont boisés et rectangulaires; les abouts des pièces assemblées à mi-bois pour former les cadres reposent sur des entailles pratiquées dans la roche. Les cadres sont en outre collés contre les garnissages des parois, et reliés entre eux par des coullants qui permettent aux plus forts de soutenir les moins solides. Lorsque les terrains sont mauvais, le muraillement est préférable au boisage; dans ce cas les puits sont ronds ou elliptiques; on les construit par passes successives, fondées sur des boisages provisoires, qu'on enlève lorsque la maçonnerie est terminée et qui peuvent ainsi servir plus d'une fois. Pour pénétrer dans les terrains ébouleux on emploie des palplanches divergentes qui, implantées dans le sol, forment sur chaque face du boisage polygonal un garnissage en éventail. On double ces planchettes obliques d'un second garnissage normal que l'on glisse derrière les cadres après leur construction. Lorsque les terrains sont meubles et ébouleux à la surface, on emploie des troussees coupantes, sorte de cylindres formés de bagues en fonte superposées et dont la plus basse est tranchante.

Si le sol est traversé par des nappes d'eau trop importantes, on fait des puits cuvelés,

xv.

c'est-à-dire revêtus de tubes en bois ou en fonte imperméables à l'eau, et assez solides pour résister à la fois à la pression des eaux et à celle des terrains coullants que traverse le puits.

Les déblais et les eaux des petites sources qui s'accumulent au fond des puits doivent être enlevés; on se sert à cet effet de petites machines à cabestan, dont la construction est facile et qui n'ont pas besoin d'être bien fortes, vu le peu de matériaux qu'elles doivent enlever. Les ensembles doivent être de forme commode, pour qu'on puisse les placer sur des voies ferrées, et convenablement suspendues, afin qu'il n'y ait aucun danger pour les ouvriers placés au fond du puits; on les soutient un peu au-dessus de leur centre de gravité, et on les fait basculer sur le sol. Dans le cas où les eaux s'accumulent au fond du puits en trop grande quantité, on peut avoir recours aux pompes de mines.

Il faut alors percer les galeries; les dimensions de ces galeries varient peu: on s'est borné quelquefois, à l'origine, à donner aux tunnels pour canaux la largeur absolument nécessaire au passage d'un bateau, en munissant les pieds-droits de barres de fer qui rendent possible le halage. On donnait de même aux chemins de fer la largeur nécessaire à une seule voie. Mais les inconvénients qui résultent de ces restrictions dépassent toujours de beaucoup les avantages qu'on en peut retirer, et on s'est depuis longtemps conformé à la règle suivante: on donne aux canaux la largeur normale et des banquettes dont l'une est suffisante pour le halage, on donne aux voies ferrées la largeur nécessaire pour une double voie; ceci conduit en général à des galeries de 8 mètres de largeur sur 7 mètres de hauteur.

Le terrain étant supposé consistant et les diverses couches solides, la disposition d'un chantier entre deux puits est facile à comprendre. On travaille sur une section qui présente un front de taille assez développé. Sur la hauteur à entailler on dispose une série de gradins, trois en général, auxquels on donne l'un sur l'autre assez d'avance pour que les ouvriers ne se gênent pas.

L'avancement du gradin supérieur est plus difficile et plus lent, parce que la paroi attaquée se présente sans aucun dégagement, tandis que pour les gradins inférieurs le rocher est dégagé sous deux de ses faces. Cependant, avec les anciennes machines, un chantier bien conduit peut avancer de 0m,25 par jour dans les roches scintillantes, telles que le quartz ou le granit, et de 0m,75 dans les terrains compactes.

Le tunnel de la Nerthe, creusé à la main, près de Marseille, a une longueur de 4,800 mètres; ce remarquable souterrain, percé au moyen de 22 puits, fut exécuté avec toute la célérité possible, et l'avancement normal y fut de 0m,50 par journée de travail. Il se trouvait du reste dans des circonstances favorables, car il traverse des calcaires compactes du système crétacé; ces calcaires présentent quelques rares fissures, et le percement n'a pas eu besoin d'être murallé. Il a exigé pour la construction complète trente-quatre mois de travail; mais il faut tenir compte de ce qu'une grande partie du temps a été employée pour le fonçage et l'installation des puits.

On peut comparer ce travail très-intéressant au percement du tunnel du mont Ceniz fait au moyen de perforateurs mécaniques; ces machines ont permis d'obtenir un avancement quotidien d'environ 2 mètres dans les alternances argilo-calcaires du lias de Bardonnèche, 1 mètre dans les grès houillers de Modane, 0m,60 dans les quartzites triasiques qui leur sont superposées et qui avaient 300 mètres d'épaisseur.

L'emploi des perforateurs a conduit à modifier la disposition intérieure du travail, de là est née la méthode d'après laquelle on commence par percer une galerie étroite au niveau des rails; le reste est ensuite percé en rabattage sur cette galerie, et les maçons travaillent à une certaine distance en arrière de manière à ne pas être gênés.

Les perforateurs sont des machines qui tirent leur force motrice de l'air; cet agent, inerte à l'état naturel, ne devient une source de force que par l'emploi d'un procédé artificiel, la compression. Cette compression est obtenue au moyen de nouvelles machines, dont la force motrice est la vapeur ou la pesanteur de l'eau, c'est-à-dire la force hydraulique. L'organisation des machines nécessaires pour le percement des galeries comprend donc les prises d'eau, les machines intermédiaires hydrauliques, qui sont des turbines; les compresseurs, les perforateurs.

Les compresseurs et les perforateurs sont, parmi ces instruments, les seuls particulièrement propres à l'exploitation des mines; les machines à air comprimé ordinaires sont modifiées de manière à pouvoir agir par un organe puissant sur l'outil perforateur. Mais si on étudie toutes les machines proposées ou essayées pour percer les galeries de mine et les tunnels, on en trouve de diverses espèces, que M. Follot a classées comme il suit dans une note insérée aux *Annales des ingénieurs civils*.

Machines procédant par le percement de trous de mine nombreux et disposés les uns pour déterminer, les autres pour limiter l'effet de la poudre. Cette classe est la plus

générale; elle comprend un grand nombre d'appareils qui peuvent se diviser en deux catégories suivant la disposition et le mode d'action de l'outil.

La première sera celle où l'outil est un fleuret agissant par percussion et n'ayant qu'un mouvement accessoire de rotation; il faut y ranger: les percuteurs à air comprimé de MM. Sommeiller, au mont Ceniz; Dörner (Prusse), employé à la Vieille-Montagne; Bergström (Suède); Lows (Angleterre); enfin le percuteur à vapeur de Haupt, à Philadelphie.

La seconde catégorie sera celle où l'outil est une tarière ou une bague armée de saillies suffisamment dures, agissant par un mouvement de rotation sous une pression continue ou périodique; elle comprendra: les perforateurs à main de MM. Lisbet et Jacquet et de M. Leschot, ainsi qu'une modification de ce dernier système combiné avec le moteur à pression d'eau de M. Penet, par M. de Laroche-Tolay. Nous rattacherons à cette catégorie les machines Dubois et François, ainsi que la machine Ferroux employée au percement du Saint-Gothard.

Machines supprimant l'effet de la poudre et procédant par la division des masses au moyen de sillons étroits qui y sont creusés soit par un outil à mouvement alternatif armé de couteaux, comme cela a lieu dans la hayeuse à pression d'eau de MM. Carrett, Marshall et Cie; soit par un pic oscillant: c'est la machine à découper la houille de MM. Jones et Lewick, marchant à l'air comprimé, soit au moyen de disques tournants armés de ciseaux ou de dents de scie; soit enfin par l'action de disques en plomb tournants, combinés avec celle d'un corps rotatif. Les trois premières ne peuvent s'appliquer qu'aux pierres susceptibles de se tailler au couteau ou au pic; les deux premières machines mentionnées sont particulières à l'exploitation des mines de houille.

La machine Penrice fonctionne au moyen de couteaux taillés en biseau et disposés de manière à désagréger la roche par éclats; ces couteaux frappent des coups rapides en même temps qu'ils tournent d'un mouvement lent autour de l'axe de percussion.

Machine mixte étendant son action à toute la section de la galerie en perforant un trou cylindrique de 2 mètres environ et réunissant à l'action d'un fleuret percuteur, chargé de percer au centre un trou de mine, celle de ciseaux découpant en même temps un sillon d'égale profondeur sur le contour de la galerie, dans le but de limiter l'effet de la mine centrale; telle est la machine perforatrice des capitaines Beaumont et Locock, admise à l'Exposition de 1867, où elle a été présentée par M. Donkin, de Londres.

Les machines Sommeiller et Farroux ayant joué un grand rôle dans le percement du mont Ceniz et du Saint-Gothard, nous en ferons une étude rapide à propos de ces tunnels remarquables; nous nous bornerons ici à expliquer les inconvénients des machines qu'accompagne l'emploi de la poudre, et les avantages de la machine Penrice, soumise depuis quelques années à des expériences très-satisfaisantes.

M. Follot résume ainsi les inconvénients qui résultent de l'emploi de la poudre: interruption du travail causée par la nécessité de retirer les machines perforatrices à l'arrière pour le bourrage des mines, leur explosion et l'enlèvement des débris après l'explosion (on sait que cette période ne comprenait pas moins de quatre à cinq heures au mont Ceniz); dangers qui accompagnent toute explosion de mines; dans beaucoup de cas ébranlement des couches au delà des parois de la galerie, nécessitant quelquefois un boisement provisoire; difficulté d'enlèvement de débris inégaux, plus ou moins volumineux, dans une galerie étroite et rétrécie encore par la présence des machines; production de gaz délétères, dont l'action nuisible ne peut être diminuée qu'au prix d'une ventilation énergique; irrégularité et insuffisance de cette action dans les roches fissurées; enfin, la dépense d'achat de la poudre, qui devient un élément important du prix de revient.

Ajoutons qu'une conséquence forcée du percement de trous isolés dans la masse est la nécessité de réduire en poussière tout le volume correspondant à l'action de l'outil, sans pouvoir mettre à profit la propriété que présentent, en général, les roches dures de se diviser en éclats plus ou moins volumineux sous l'action du choc.

La machine Beaumont et Locock n'évite pas ces inconvénients, tout en concentrant et limitant l'action; elle met, au contraire, en évidence la difficulté d'enlèvement de débris moins divisés dans une galerie complètement obstruée par l'appareil.

La machine du capitaine Penrice supprime entièrement l'emploi de la poudre; les débris résultant de l'action percutante des couteaux agissant en même temps d'un mouvement lent de rotation sont menus et sont rejetés en arrière de la machine par une action mécanique; le travail est continu et n'a besoin d'être interrompu que pour le remplacement des couteaux.

Considérée dans son ensemble, la machine présente quelque analogie avec un pilon horizontal mû par la vapeur, à cela près que le piston percuteur peut tourner en même temps qu'il frappe. Le piston, organe prin-

pal, est un cylindre creux en bronze, d'un seul morceau; il se termine à l'avant par un trépan, à l'arrière par un renflement formé par un plateau et jouant le rôle de piston avec joint à segments. Le trépan est un plateau circulaire divisé en quatre secteurs, occupant chacun les deux tiers de la surface d'un quadrant. Le dernier tiers sert à l'évacuation des débris et au passage des ouvriers. Les secteurs présentent des rainures dans lesquelles sont implantées de champ, quatre par quatre, des lames d'acier trempé, en biseau, fixées par des fourrures à boulons. Le fluide moteur agit sur les deux faces du piston; l'échappement se produit seulement à l'arrière; le retour est alors déterminé par la pression constante qui a lieu sur la face d'avant. L'impulsion est donnée en avant et le choc produit par la pression effective du fluide moteur agissant sur les deux surfaces, celle d'arrière étant plus grande que celle d'avant.

Par l'intermédiaire d'un arbre coudé, le cylindre moteur communique, au moyen de pignons et de roues, le mouvement à trois arbres transversaux dont les fonctions sont les suivantes: rotation du trépan, progression de la machine, enlèvement des débris et transport à l'arrière de la machine; le premier arbre rend le piston solidaire du mouvement de rotation de la roue, avec débrayage facultatif; le second arbre est lié à des galets dont la rotation assure l'avancement de la machine à mesure qu'elle pénètre dans la roche. L'avancement moyen est de 0m,0015 par coup. Le troisième arbre, au moyen d'un embrayage également facultatif, transmet le mouvement par des chaînes à des rouleaux et à des chaînes armées de palettes solides. A ces organes il convient d'ajouter un tuyau en arc qui, placé derrière le trépan, projette par de nombreux petits trous dont il est percé une pluie d'eau froide sur le front d'attaque; des tringles de vérification pour l'avancement, des robinets purgeurs. La mise en mouvement est facile; la machine étant au repos, le mécanicien n'a qu'à ouvrir un robinet pour réaliser l'admission, et l'appareil fonctionne; l'ouvrier commande de même les embrayages facultatifs et se rend compte à chaque instant de la marche de la machine.

La compagnie anglaise qui s'est formée pour l'exploitation du brevet du capitaine Penrice a garanti un avancement moyen en vingt-quatre heures de 3m,75 dans le granit et de 5m,50 dans le grès dur. Il résulte enfin d'expériences faites en Angleterre et en France que le travail obtenu par la machine Penrice est très-régulier, continu et rapide et que cette machine remplit à peu près complètement les conditions que l'on peut exiger d'un perforateur.

Quels que soient les instruments employés pour la perforation de la galerie et l'abatage des roches, les modes de construction des tunnels sont de diverses sortes. Il y a lieu tout d'abord de diviser ces méthodes en deux classes, suivant que la voûte est étayée par un boisage ou maintenue par des constructions temporaires en métal.

Les systèmes de constructions en bois pour le percement des galeries se ramènent à quatre types principaux, qui portent le nom de méthode belge, méthode anglaise, méthode allemande, méthode autrichienne. Les constructions en métal ont été employées dans les systèmes Brunel et Rziha.

Le système belge a été appliqué dans un très-grand nombre de tunnels: entre Charleroi et Bruxelles; au canal Saint-Maur, à Paris; aux tunnels de Saint-Cloud et de Montretout; au tunnel de Montesagne, en Suisse; à Kowro, en Russie; dans les chemins de fer du nord de l'Espagne, et même en Allemagne, dans les constructions hessoises de Hönnebach et de Guxhagen.

Les tunnels des Batignolles et de Saint-Cloud, qui ont traversé la partie supérieure du calcaire grossier et la partie inférieure du calcaire d'eau douce, ont été exécutés suivant le système belge. La marche des travaux a été la suivante: 1° percement d'une galerie de 2 mètres de largeur placée au sommet de la voûte et dans l'axe; on blinde ensuite cette galerie; 2° on élargit alors par chambres de 5 mètres de longueur jusqu'à la naissance de la voûte et on blinde ces chambres par trois boisages en éventail soutenant un grillage appliqué contre le plafond; 3° puis vient le montage des cintres et la pose de couchis solides, sur lesquels le grillage de soutènement est appuyé au moyen de poutres successivement calées à la place des étais en éventail; 4° construction de la voûte, qui est fondée sur des longrines destinées à faciliter la reprise en sous-œuvre; la maçonnerie est montée symétriquement de chaque côté jusqu'à ce qu'il ne reste plus que 0m,70 pour le clavage de la voûte; la pose de ce clavage a été facilitée par des couchis transversaux, placés sur des longrines portées par les cintres; de cette manière, les maçons peuvent appareiller et placer les matériaux avec la plus grande précision; 5° percement de deux galeries le long des pieds-droits; élargissement de ces deux galeries et construction de ces piliers en sous-œuvre par des piliers qui vont rejoindre les longrines sur lesquelles repose la voûte; ces longrines sont coupées et remplacées par des pierres de raccordement; 6° décairage et enlèvement du stross central.

Telle est la méthode type qui commence la

construction par la voûte, déblaye le stross et reprend en sous-œuvre la construction des pieds-droits. Elle comporte sans doute quelques variations dans les applications ; mais on la retrouve, malgré quelques modifications de détail, dans les *tunnels* de Montreuil, de Roosebeke (ligne de Tivoli à Liège), en Flandre ; de Hönnebach, dans la Hesse ; de Vierzy, sur la ligne de Paris à Soissons, sur le canal de la Maine au Rhin, au Crozet, sur la ligne de Saint-Germain-des-Fossés à Rouanne, enfin au grand souterrain de Blaisy, au tunnel de Rilly et dans un grand nombre de galeries percées sur les lignes du nord de l'Espagne.

A Blaisy, on a percé dans l'axe et au clavage une galerie subdivisée en son milieu par des cadres fortement épointillés et pourvue d'une double voie de fer. On a ensuite élargi par chambres de 4 mètres de longueur, séparées par des piliers, et on a boisé en éventail avec points d'appui sur le sol et sur les cadres de la galerie centrale. Les cintres ont été montés et les bois remplacés par des poinçons ; puis on a procédé à la construction de la voûte ; on a ensuite déblayé le stross par deux gradins, en laissant la voûte appuyée sur deux pieds-droits en terrain blindé. Enfin la voûte a été reprise en sous-œuvre par l'ouverture de tranchées verticales également espacées, et on a construit les pieds-droits par piliers montés dans ces tranchées ; on est arrivé ainsi peu à peu à compléter la construction.

A Rilly, on a creusé à la base une galerie d'écoulement dans l'axe, de manière à drainer et assécher le terrain. A Montreuil, on a construit une galerie inférieure dans l'axe, avec chemin de fer.

Le tunnel de Charleroi à Bruxelles, percé à travers les sables, sur 1,280 mètres de longueur, offrait les difficultés qui peuvent résulter de la nature ébouleuse des terrains. Tant qu'ils furent assez constants, le percement put se poursuivre ; mais, vers l'axe culminant, on rencontra des sables vifs et ébouleux aquifères, tellement mobiles que, si l'on venait à enlever 1 mètre cube sur un front de taille, il était remplacé par 2 mètres qui coulaient en avant et laissaient un affaiblissement à l'avancement. Ces sables interrompirent le travail et l'on fut obligé de s'arrêter au procédé suivant, dont nous empruntons la description au traité de M. Burat sur l'exploitation des mines :

1° Creusement d'une petite galerie dans l'axe du tunnel, à laquelle on donnait seulement 1 m, 60 d'avancement. Le plafond de cette galerie était successivement soutenu par des chapeaux ou madriers placés suivant la direction. Ces chapeaux étaient eux-mêmes soutenus d'un côté par la maçonnerie déjà faite, de l'autre par des piliers avec semelles appuyés sur le sol.

2° Élargissement de la galerie à la dimension et à la forme de l'extrados de la voûte, en continuant à soutenir le plafond par des longrines placées suivant la direction et par un boiserie en éventail fortement contreventé. Ce boiserie appliqué contre le terrain à l'avancement permettait de soutenir le front de taille en paroi verticale. De ce travail résultait l'établissement d'une galerie étroite s'étendant jusqu'aux naissances et dont les parois étaient soutenues par un garnissage continu et serré, soit en fagots, soit en planches.

3° Pose de deux cintres et construction de la voûte sur 1 mètre d'avancement en abandonnant à l'extrados les chapeaux-longrines, ainsi que le garnissage, et picotant les vides de manière à établir une tension générale du terrain contre la maçonnerie.

4° Déblai du stross inférieur en deux gradins placés à distance convenable du chantier de voûte, et reprise en sous-œuvre par la construction des pieds-droits, qui furent ainsi construits en deux fois. Le chantier de la dernière reprise construite en même temps le radier et les banquettes de halage du canal auquel était destiné le souterrain.

La partie la plus difficile du tunnel de Charleroi était en percement en 1823 ; on y a procédé à la construction de la voûte en plaçant au plafond des chapeaux en direction appuyés d'un côté sur la maçonnerie, de l'autre sur des piliers droits ou en éventail ; cette méthode a été l'origine de la méthode plus complète employée depuis en Angleterre, lorsqu'on eut à traverser les sables verts de la craie inférieure.

La méthode anglaise a été décrite avec les détails spéciaux les plus complets dans le traité de Simms, publié à Londres en 1844, et depuis dans un certain nombre d'ouvrages allemands, dont le plus récent est celui de Rziha (1879). Le caractère principal de la méthode est l'emploi de chapeaux-longrines soutenus seulement à leurs extrémités et qui s'appuient d'une part sur la maçonnerie déjà construite, d'autre part sur un bouclier appliqué contre le front d'attaque et destiné à en maintenir la section régulière et verticale.

Cette méthode, préparée depuis le dernier siècle par des essais nombreux, fut appliquée telle qu'elle a été consacrée depuis aux tunnels de Saltwood et de Blekingley, sur le chemin de Douvres à Londres. On en trouve d'autres exemples remarquables à Kilsby (Northampton), sur le chemin de fer septentrional occidental ; à Wilbelskirchen, en Prusse rhénane ; à Czernitz, en Silésie ; à Bürgdorf, en Hanovre. Le but de la méthode

est d'avancer par une excavation à section totale et de continuer la voûte par anneaux complets et successifs.

Une galerie directrice est ouverte à la base de la section et percée de manière à mettre les divers chantiers en communication ; puis les sections sont attaquées et progressivement pourvues d'un boisage complet.

Ce boisage se compose de deux parties distinctes : 1° un bouclier appuyé contre le fond et composé de bois verticaux ou inclinés en éventail, maintenus par deux grandes traverses formées de deux morceaux assemblés de telle sorte qu'on puisse les introduire facilement dans l'excavation ; ces deux traverses sont soutenues par des pousards inclinés et appuyés sur le sol ; les pièces verticales ou inclinées de ce bouclier soutiennent elles-mêmes un garnissage de planches ou de madriers horizontaux appliqué contre le front de taille vertical ; 2° un garnissage destiné à soutenir les parois et la voûte. Ce garnissage est composé de pièces de bois horizontales engagées d'un côté derrière la maçonnerie déjà faite et soutenues à leur autre extrémité par les pièces verticales ou en éventail du bouclier. Ces bois horizontaux soutiennent des planches imbriquées qui forment contre la voûte et les parois un garnissage aussi serré que l'exige la nature plus ou moins ébouleuse du sol. Tous ces bois sont ronds et autant que possible exempts de nœuds et d'irrégularités. Ils sont, en effet, destinés à servir pendant tout le temps du travail, et dans ce but il n'y a d'autre assemblage que des cales et quelques clous, de telle sorte qu'on puisse rapidement démonter ou remonter telle ou telle partie du boisage.

La marche de la construction est alors la suivante : le front de taille avançant peu à peu, en arrière du chantier d'abatage se trouve une partie vide, au muraillement de laquelle on peut procéder. On monte les cintres, on pose les couchis et on construit l'anneau complet du muraillement. Une fois le travail terminé, les chapeaux horizontaux se trouvent en grande partie engagés dans la maçonnerie ; on a pris la précaution de glisser entre les longrines et les matériaux de construction des tasseaux placés entre les briques et le garnissage. Il s'agit ensuite de procéder à l'avancement. On attaque par la partie supérieure. Les ouvriers démontent par parties successives le haut du bouclier, enlèvent le garnissage et creusent d'abord le sol en face des pièces rondes horizontales. A mesure que l'excavation avance, ils font avancer les pièces au moyen de leviers qu'ils appuient contre la maçonnerie ; toutes les pièces sont avancées et on leur superpose des planches de garnissage.

On donne ainsi au gradin supérieur un avancement égal à la longueur disponible des bois ronds horizontaux. Ces bois doivent être constamment engagés dans la maçonnerie ; mais lorsqu'on procède à l'avancement, cela n'est plus possible ; il faut alors les appuyer sur le gradin jusqu'à ce que le front de taille soit assez rapproché de la maçonnerie.

C'est au moment où l'on a abattu le stross, après avoir démonté complètement le bouclier, que l'on relève progressivement les boiserie latéraux jusqu'à tout remplacer dans la situation de soutènement stable où nous avons pris la galerie et qui a servi de point de départ pour une première passe d'excavation et de muraillement.

L'avancement s'obtient ainsi par reprises successives d'une longueur déterminée et par anneaux complets de maçonnerie. Ces anneaux, qui ont eu jusqu'à trois et quatre briques d'épaisseur, ont conservé dans les terrains sablonneux de Blekingley et de Saltwood les conditions d'unité et de stabilité que n'eût pas permis d'obtenir la division par sections.

Le système allemand, ainsi désigné parce qu'il a surtout été appliqué en Allemagne, a ses origines dans quelques tunnels de construction étrangère à l'Allemagne, mais dont ce pays a su tirer une méthode particulière. Au commencement de notre siècle, les procédés qui lui servent de base ont été appliqués au tunnel de Tronquoy, dans le canal de Saint-Quentin (1803) ; puis aux souterrains de Saint-Aignan (1822), sur le canal des Ardennes ; de Pouilly (1824), sur le canal de Bourgogne ; deux ans après au tunnel du canal de Medway-Tamise, enfin en 1828 à Roubaix.

C'est en 1837 que furent construits les premiers tunnels établis d'après la méthode allemande et d'après la méthode autrichienne ; l'une fut appliquée au tunnel de l'Oberan, l'autre au tunnel de Königsdorf.

Dans ce dernier souterrain, la galerie, commencée en deux points symétriques de l'axe à la partie inférieure, fut élevée peu à peu jusqu'à la voûte. On commença par relier à des intervalles déterminés les galeries inférieures, dans lesquelles on élevait les maçonneries de manière à terminer la construction par l'achèvement de la voûte et l'enlèvement du stross conservé au milieu de la partie la moins élevée du tunnel.

Lorsqu'on dut construire, en 1842, le tunnel de Triebitz, un système analogue fut mis en pratique. Deux petites galeries semblables furent ouvertes au point le plus bas de l'ouverture définitive et surélevées peu à peu, en même temps que l'on construisait les pieds-droits de la voûte et qu'on les contre-boutait

contre les parois du stross médian. Arrivé à la hauteur des naissances, on achevait de percer pour la galerie supérieure une ouverture courbe suffisamment large pour qu'on pût y construire la charpente nécessaire et continuer sans encombre le percement de la galerie. Celle-ci une fois dégagée, à l'exception toutefois du terrain central, qui n'était déblayé que peu à peu à la fin de la construction, on disposait le cintre et les couchis, et la voûte s'achevait sans autre difficulté.

Pendant la construction de ce tunnel, la ligne des chemins de fer sud-autrichiens faisait percer des galeries sous les montagnes de la Styrie, où les travaux étaient commencés sur l'axe près du clavage de la voûte ; le percement continuait par l'abaissement simultané sur les deux bords au moyen de galeries verticales, prolongées jusqu'au bas de l'ouverture définitive ; on avait conservé le stross entre les deux galeries des pieds-droits ; la construction était commencée par la portion inférieure à la voûte.

La méthode de percement allemande, dont l'esprit résultait de ces quelques constructions, fut appliquée depuis en maintes circonstances pour le tracé des souterrains des lignes allemandes ; nous citerons les exemples suivants : lignes autrichiennes de Sömmerring (1843-1851) et de Karst (1852-1856), ligne de Vienne à Trieste, chemin de fer de Wurtemberg à Rosenstein, près de Stuttgart, enfin tunnels de Spessart, de Czernitz, de Saarbrück, de Neustadt, de Bildstock, d'Abbs-Cliff.

Le système autrichien, dont la première épreuve avait été faite au tunnel de l'Oberan, différait essentiellement du système précédent par l'enlèvement immédiat des terres laissées dans le système allemand au milieu de la partie inférieure de la galerie et destinées à servir d'appui aux charpentes intérieures. Cette méthode donnait lieu à d'énormes avantages qui la firent bientôt fréquemment appliquer. Elle permet, en effet, de donner immédiatement à la galerie sa forme définitive ; les soins du constructeur peuvent se porter en un quelconque des points, soit que la sécurité ou la solidité de l'appareil l'exige, soit qu'on veuille adopter tel ou tel mode de construction.

De l'abatage résulte immédiatement la forme circulaire de la galerie ; le clavage est très-commodément soutenu par un boisage à fermes. Là où la solidité des bois ne serait pas suffisante, les ouvriers pourraient le soutenir par des renforcements faciles à disposer. Tout enfin concourt dans ce système à rendre plus simple et moins dangereux le percement des tunnels dans les terrains de faible consistance et surtout dans les terrains coulant.

Si donc, ainsi que le fait remarquer l'ingénieur Rziha, lors de la construction du tunnel de l'Oberan, les énormes avantages du procédé de percement employé pour cette galerie ne furent pas estimés généralement à leur véritable valeur, parce que l'art de percer les tunnels commençait seulement à se développer à cette époque, l'originalité de ce système de soutènement, qui se plaça aux besoins des chemins de fer, ne manqua pas de frapper l'attention des ingénieurs.

En 1839, Keissler en fit une application au premier tunnel autrichien percé près de Gumpoldskirch. La même méthode, peu à peu perfectionnée, servit à la construction des tunnels de la ligne de Prague-Brünn (1843-1849), de Prague-Dresde (1815-1850). On divisait la voûte en cinq parties : la clef, les reins, les pieds-droits creusés dans cet ordre. On commençait par soutenir le clavage au moyen de pieds-droits et de moises, dont l'ensemble remplaçait le stross du système allemand ; puis on maintenait les reins et les pieds-droits par une série de pièces en bois reliées aux précédentes. Dans la construction du Sömmerringbahn, on appliqua au tunnel de Weizettefeld la méthode autrichienne, légèrement transformée ; les modifications portaient sur les galeries de première ouverture ; dans le procédé primitif, on ouvrait d'abord le clavage ; depuis, on s'est décidé à tracer une petite galerie dans l'axe à la partie inférieure du tunnel ; puis on trace la galerie de la partie supérieure et on continue par la jonction de ces deux galeries et l'ouverture des parties latérales ; la construction de la maçonnerie se fait ensuite en commençant par la base et terminant par la voûte. Ce système n'a depuis cessé d'être employé et de rendre les meilleurs services.

En résumé, les caractères distinctifs des procédés de percement avec soutènement en bois sont les suivants.

Dans le procédé belge, on perce au clavage, puis on rabat sur les ailes, en commençant immédiatement la construction maçonnerie de la voûte ; on conserve ou on supprime le stross central, qui sert de point d'appui aux boiserie.

Dans la méthode anglaise, on perce à une hauteur quelconque sur l'axe, en soutenant la voûte par des pièces longitudinales arc-boutées sur la maçonnerie déjà construite et sur le front de taille, on déblaye complètement par avancements restreints et on travaille à volonté sur toute la section.

Les constructeurs allemands adoptent une marche tout à fait inverse de celle qui convient aux tunnels belges : ouverture de galeries à la base, conservation du massif de

terrain central, sur lequel s'appuient les maçonneries, construction des pieds-droits, construction de la voûte, déblai de l'intérieur.

Enfin, les tunnels autrichiens sont percés à pleine section, complètement vidés avant toute construction et soutenus par des boiserie normaux ; la maçonnerie des pieds-droits est la première dont on s'occupe, et, lorsqu'on a posé la dernière pierre de la voûte, il ne reste plus qu'à enlever les bois pour que la galerie soit terminée. Nous retrouvons la méthode anglaise dans la méthode de percement avec soutènements en fer appliquée par Brunel sous la Tamise.

Un projet de tunnel avait été déjà proposé en 1798 par sir Doilei ; le souterrain devait rejoindre Gravesend à Tilbury. Il ne put être mis à exécution, non plus que le projet d'un constructeur nommé Vazie. C'est en 1819 que Isambert Brunel fut chargé du percement d'un souterrain reliant Rotherhithe à Wapping. Le tunnel était dans de très-mauvaises conditions, car il devait traverser des alluvions perméables et éviter des sables aquifères en passant à travers une couche d'argile. Il y avait à craindre que, si on établissait le muraillement par portions, il ne fût exposé à des mouvements partiels et à des disjonctions. Brunel eut alors l'idée d'employer un bouclier en fonte composé de douze châssis. Ces châssis, appuyés simplement les uns contre les autres, étaient divisés en trois compartiments, dans chacun desquels se tenait un ouvrier. Les châssis étaient buttés contre la maçonnerie déjà faite par des vis de pression ; au-dessus des châssis, des longrines soutenaient le plafond ; sur le front de taille, des planchettes mobiles maintenaient le terrain.

Les ouvriers travaillaient en n'enlevant jamais qu'une planchette de leur compartiment, excavaient à 0 m, 20 et changeaient de planchette. On abattait ainsi la surface correspondant à un châssis et on le faisait avancer isolément, puis on commençait d'un nouveau rang de briques la maçonnerie correspondante. On avançait assez rapidement et 160 mètres furent excavés en dix-huit mois ; des désordres s'étant produits par suite d'irruption de l'eau, un temps assez considérable fut perdu pour la réparation de ces accidents ; mais néanmoins l'ouvrage put être terminé, après seize années de pénibles travaux, en août 1841.

On voit que le procédé Brunel se rapproche beaucoup de la méthode anglaise employée pour la traversée des terrains ébouleux ; le bouclier est ici en fer et, au lieu d'avancer de 3 ou 4 mètres, on avance seulement de quelques centimètres. Enfin le principe de la méthode est dans les règles suivantes : établir dans le chantier de percement un soutènement général constamment et uniformément tendu contre toutes les parois, faire avancer ce soutènement par reprises successives qui permettent d'ajouter en arrière un anneau de maçonnerie sans que la tension générale du soutènement se trouve affaiblie en aucun point pendant les diverses périodes de ce travail.

Dans son remarquable ouvrage technique sur la construction générale des tunnels (1872), l'ingénieur Rziha expose une nouvelle méthode de soutènement des galeries, basée sur l'emploi des cintres métalliques. Cette méthode, très-intéressante, très-pratique, concorde parfaitement avec les applications récentes des métaux aux constructions de diverse nature et offre des garanties très-grandes de sécurité, en même temps qu'elle rend le percement plus facile et moins coûteux.

L'idée d'employer des cintres en fonte, composés d'une série de panneaux boulonnés, est assez ancienne, dit à ce propos M. Burat. Le tunnel d'Heracastle, en Angleterre, a été percé à l'aide de cintres ainsi formés, portant à l'extrados un garnissage composé de fers méplats percés de trous. Ce garnissage pouvait glisser sur les cintres, les trous servant à faire avancer les fers qui étaient enfoncés dans le front de taille de manière à former un garnissage préalable.

Ce procédé était fort imparfait, car les cintres en fer servaient uniquement de soutènement, et pour la construction de la maçonnerie on était obligé de monter entre eux d'autres cintres à couchis ; le démontage était rendu difficile par l'établissement des poinçons de soutènement sur les couchis.

Pour parer à cette difficulté, M. Rziha emploie des cintres doubles concentriques. Le plus grand est en fer et soutient la poussée des terres par l'interposition d'un garnissage en planches ; il doit donc être à la fois solide et élastique ; aussi l'a-t-on fabriqué avec des rails torus et soudés ; les voussoirs sont bridés à boudons. Le second cintre est en fonte et composé de pièces en double T, auxquelles les voussoirs sont fixés par des boulons à crochets.

Le tunnel est divisé en trois étages par des rails transversaux, sur lesquels sont établies des voies ferrées destinées au transport des déblais. On établit un plancher sur la longueur entière du tunnel pour faciliter la ventilation, la circulation et l'épuisement des eaux.

Pour attaquer le terrain, on commence par enfoncer des palplanches sur tout le périmètre. Un garnissage en planches est appliqué contre le front de taille, que l'on attaque par

gradins; les madriers sont soutenus par des pousards à vis appuyés sur les cintres. On contrevente les cintres par des rails obliques horizontaux qui relient les rails transverses. Lorsque l'excavation creusée en avant du dernier cintre est suffisante, on démonte le dernier cintre placé à l'arrière et rendu libre par l'avancement de la maçonnerie, et on remonte ce cintre dans l'espace libre entre le bouclier et le front d'attaque.

Le muraillement s'effectue très-facilement; on enlève peu à peu les voussoirs en fer et on leur substitue la maçonnerie, qui s'appuie sur les couchis disposés sur le pourtour du cintre intérieur en fonte.

On démonte l'arc supérieur dès que la voûte est bien prise et repose solidement sur les pieds-droits.

M. Rziha, dans les tunnels qu'il a fait construire, et notamment à Ipps, employait par chantier huit cintres complets.

— *Prix d'exécution des tunnels.* Les tunnels destinés au passage des chemins de fer ayant tous à peu près la même dimension, les frais de construction sont facilement comparables, et les conditions d'exécution ressortent de cette comparaison.

La condition qui influe le plus directement sur les prix de revient est évidemment la nature minéralogique des roches traversées. Elles donnent lieu aux résultats suivants : calcaires tendres (craie de Rouen), un tunnel avec muraillement de deux à quatre briques d'épaisseur a coûté 1,100 francs le mètre courant; calcaires compactes (la Nerthe), 2,000 francs le mètre courant; roches marneuses diverses (Blaisy), 2,000 francs; roches sablonneuses et aquifères (Saltwood et Blekingley), 3,700 francs.

Si l'on étudie l'influence des méthodes de percement, on a pour termes de comparaison les prix suivants par mètre courant : à Sommering (tunnel principal), 5,400 francs; à Karst, 5,000 francs; à Tuebitz, 4,800 francs; ainsi qu'au Wolfberg; à Klamn, 3,600 francs; à Czernitz, 3,400 francs; à Naens (méthode Rziha), 2,400 francs; à Ipps (méthode Rziha), 1,800 francs.

Il faut tenir compte, dans l'évaluation des dépenses de ce dernier tableau, de la vitesse avec laquelle ont été exécutés les travaux, et qui a sur le prix de revient une influence considérable.

Le percement de quelques tunnels exceptionnels a, dans notre siècle, intéressé au plus haut degré la science et le commerce, à cause des difficultés énormes qu'on a eu à surmonter et de l'utilité capitale de ces voies souterraines destinées à servir de trait d'union entre les nations voisines.

— *Tunnel sous la Tamise.* Ce tunnel, qui a exigé vingt-deux ans de travaux, a été percé dans les gisements creux perméables qui reposent sous les couches supérieures du lit de la Tamise à Londres. Il était destiné à soulager les ponts voisins qui, construits déjà au nombre de six, ne suffisaient pas aux besoins de la circulation. Nous avons indiqué dans les développements qui précèdent quelles ont été les conditions de construction de cette double galerie, qui sert à l'usage des véhicules et des piétons.

— *Tunnels des Alpes.* 1^o Traversée du mont Cenis. Le gouvernement sarde, maître des deux versants des Alpes, lorsqu'il eut à construire ses premiers chemins de fer, devait se préoccuper des moyens à mettre en œuvre pour relier la Savoie à la capitale du royaume; il était très-important de pouvoir construire un chemin de fer qui mît en relations l'Italie avec la Suisse, la France et les autres pays de l'Europe occidentale.

La direction générale du tracé n'était pas douteuse : la ligne suivrait la vallée de la Dora-Riparia, celle de l'Arc et celle de Chambéry, c'est-à-dire une ligne parallèle à la direction du trafic déjà établi par la route du mont Cenis. Vers 1840, M. Médail, originaire de la vallée de la Dora, avait signalé la direction de Bardonnèche à Fourneaux comme la plus favorable pour la construction d'un tunnel de 13 kilomètres, qui déboucherait au même niveau dans les deux vallées. Les difficultés d'aérage à grande distance, d'attaque et d'abatage contre des roches dures et à 1,000 mètres de profondeur firent abandonner ce projet. M. Maus, ingénieur belge, proposa ensuite une galerie de 12 kilomètres entre Modane et Bardonnèche, et inclinée à 0m,019 par mètre. L'abatage devait être fait au moyen de ciseaux détachant la roche par blocs. La difficulté de la transmission de la force motrice à grande distance était un obstacle capital, et Colladon émit l'idée de faire agir l'air comprimé sur les outils de M. Maus. MM. Grandis, Grattoni et Sommeiller eurent enfin l'idée de se servir des chutes d'eau voisines pour comprimer de l'air au moyen d'un compresseur à choc et de perfore la roche au moyen d'une nouvelle machine puissante. En 1857, une loi autorisait le gouvernement sarde à continuer sur la ligne de Suze et Modane une galerie conforme au projet de ces derniers ingénieurs.

La nature des roches fut déterminée par M. Elie de Beaumont, qui a reconnu des anthracites, des quartzites, des calcaires massifs, des calcschistes. Des opérations d'alignement et de nivellement ont permis de relier les têtes du tunnel et de connaître leurs niveaux respectifs.

On a adopté une section de 8 mètres aux naissances sur 6 mètres de hauteur sous clef, deux voies et un aqueduc dans l'entre-voie; on a donné 0m,80 d'épaisseur aux maçonneries. Les travaux se résument dans la compression de l'air, la transmission de sa pression au fond de la galerie, l'utilisation de cet air pour l'aérage ou la mise en action des machineries.

Les compresseurs ont été de deux sortes : les uns à chocs, les autres à pompes et à action directe. Dans les premiers de ces appareils, l'air est emmagasiné à une pression de cinq atmosphères dans les réservoirs par l'action des chutes d'eau qui déterminent des coups de béliers et des surélévations de pression. On obtenait ainsi, au moyen de vingt compresseurs, de 18,000 à 20,000 mètres cubes d'air sous pression. Dans les compresseurs à pompe, un piston agissait sur les deux branches d'un tube d'arrivée de l'air, comme le piston d'une double pompe aspirante et foulante; on obtenait, avec six de ces appareils, 7,000 mètres cubes d'air sous pression.

L'air comprimé fut transmis par des conduites en fonte, dont la dilatation sur la moitié de la traversée a été réglée au moyen de crochets fixes et de joints de dilatation spéciaux; l'air est ainsi amené jusqu'à peu de distance du front d'attaque.

Chaque machine Sommeiller fait fonctionner un seul burin. Les mouvements communiqués à cet instrument sont les suivants : avancements rapides et successifs pour l'attaque de la roche, rotation du burin sur lui-même, avancements lents pour la progression de l'appareil, recul rapide pour le changement d'outil. La partie élémentaire de la machine se compose d'un corps de pompe dans lequel l'air comprimé fait osciller un piston. Ce piston entraîne un porte-outil et un groupe d'organes qui communiquent au burin les mouvements convenables. Le piston est directement prolongé par la tige à laquelle est fixé l'outil et jouit d'une certaine élasticité d'allures qui lui permet de ressauter et d'avancer suivant le travail. Ce mouvement en avant de l'appareil est obtenu par l'action d'un ressort qui, en repoussant une tige à crochet, la fait engrener de plus en plus loin avec une crémaillère fixée au bâti; cette tige est reliée à l'instrument. Le mouvement de rotation est déterminé par une transformation du mouvement de va-et-vient du piston. La machine est munie d'une lance à eau, et on peut diriger un jet entre l'outil et les parois du trou foré pour maintenir les surfaces fraîches et entraîner les poussières.

Ces machines s'installent sur des chariots en fer très-lourds, qui met en mouvement une machine aéromobile. On peut sur la même barre placer quatre machines, deux entre les barres et deux en porte à faux. Chaque affût comporte deux barres; l'affût et le tender qui porte la machine aéromobile et les réservoirs sont fixés aux rails par des freins.

L'explosion se fait successivement, lorsqu'on a criblé la galerie d'environ quatre-vingts trous, dont quelques-uns plus longs que les autres. On charge d'abord les mines du centre, ce qui détermine un vide assez grand, et on fait partir les autres mines, huit par huit.

L'enlèvement des déblais, peu volumineux du reste, se fait par chargement sur deux wagonnets plats. Le percement dure environ six heures; l'explosion et l'enlèvement des déblais demandent quatre heures de travail.

Les machines Sommeiller donnent un avancement de 0m,80 à 0m,90 par opération complète, c'est-à-dire en dix heures de travail, ce qui revient à 1m,70 par jour. Elles ont l'inconvénient d'exiger un personnel nombreux et doué d'un certain nombre d'aptitudes physiques.

2^o Traversée du Saint-Gothard. Le succès de la construction d'un tunnel percé sous le mont Cenis a déterminé le gouvernement suisse à étudier un projet de tunnel traversant les Alpes près d'Andernatt, sous le Saint-Gothard. Cette galerie devait occuper la partie médiane d'une voie ferrée destinée à relier la Suisse et l'Italie, en mettant en communication Zurich avec Milan. Cette ligne part de Cham, entre Zurich et Lucerne, côtoie le lac de Zug, contourne le Righi, suit les bords du lac des Quatre-Cantons et s'engage dans la vallée de la Reuss; elle dessert ensuite Altorf et arrive à Göschenen, au pied des Alpes, après avoir décrit quelques coudes sur les versants de montagnes escarpées et arides. Le tunnel a sa tête nord à Göschenen, sa tête sud à Airolo; de cette dernière extrémité du souterrain, la ligne va rejoindre le chemin de fer de Côme à Milan par la vallée Levantine et en suivant les rives du Tessin.

Le gouvernement suisse a mis les travaux en adjudication en 1872, après avoir confié les études à des ingénieurs allemands. La longueur estimée du tunnel est de 14,900 mètres. L'adjudicataire des travaux a été M. Favre, qui a demandé 58 millions pour les frais de l'entreprise et a émis des obligations pour obtenir l'avance des capitaux nécessaires à l'exécution des travaux. Le personnel, en partie français, en partie suisse, si l'on excepte les ingénieurs de la compagnie, qui sont

allemands, est réparti soit aux machines, soit aux travaux; il est assez restreint. Les chantiers, du côté de Göschenen, ont été établis entre la Reuss et Andernatt, sur un élargissement du lit de la rivière. On s'est préoccupé spécialement de l'installation des prises d'eau, des turbines, du dépôt de dynamite et des chantiers d'approvisionnement pour les maçonneries.

L'emploi des machines perforatrices, la nécessité de faire une division détaillée du travail, la forme du souterrain ont fait partager cette section en sept parties que l'on fore successivement; le procédé suivi est le procédé autrichien.

Les trous de mine sont disposés sur le pourtour de la section, et trois d'entre eux sont percés vers le centre, de manière à former, par leur explosion préalable, un trou conique destiné à faciliter l'abatage. La dureté exceptionnelle des roches a fait proscrire l'emploi de la poudre de mine, qui ne produisait aucun résultat. On fait exclusivement usage de la dynamite, malgré les dangers auxquels exposent ses explosions soudaines et imprévues. Le travail à la machine est extrêmement fatigant, car aux gaz accumulés provenant de l'explosion des coups de mine, et qu'une ventilation insuffisante ne dissipe qu'imparfaitement, s'ajoute une quantité énorme de poussière en suspension, dégagée par le forage; et que les injections d'eau ne peuvent empêcher de se former. La santé des ouvriers mécaniciens s'altère rapidement, bien que la durée de leur séjour soit de six heures seulement sur vingt-quatre.

Pour ce qui est des machines employées au percement, on a donné la préférence aux trois turbines Girard, à axe horizontal, alimentées par deux conduites reliées à la prise d'eau.

Chaque des turbines dirige les mouvements d'un compresseur à tiroir et à piston, autour duquel circulent des courants d'eau froide destinés à maintenir peu élevée la température des organes.

Les machines perforatrices essayées depuis l'origine des travaux ont été de diverses espèces. On a fait usage successivement des machines Sommeiller, Dubois et François et Faroux. Cette dernière machine n'effectue qu'un trou à la fois; elle est automatique et n'exige de l'ouvrier qu'un travail restreint. Le mécanicien n'a qu'à tourner un robinet pour mettre la machine en activité et commencer le forage, puis à le tourner en sens inverse quand le foret a pénétré de toute sa longueur, en ayant soin de diriger de temps à autre un jet d'eau violent pour opérer le curage. Les divers mouvements sont obtenus de la manière suivante.

L'air comprimé passe successivement dans un premier cylindre, dans l'intérieur du piston de ce cylindre et de la tige qui le continue, pénètre dans un second cylindre et se rend au tiroir d'où il est distribué sur les deux faces du piston de ce second cylindre. Ce piston porte le foret. L'air comprimé se rend en même temps sur les surfaces d'un troisième piston qui commande par son mouvement de va-et-vient le mouvement de rotation d'une dent un pignon concentrique au foret et relié à la tige de l'instrument, qui prend ainsi un mouvement de rotation.

La progression de l'appareil est obtenue, comme dans les machines Sommeiller, par un taquet qui s'arc-boute sur les dents d'une crémaillère et qu'un piston tend à entraîner dans son mouvement. Ce résultat est obtenu lorsque le foret a suffisamment creusé la roche par le contact d'un renflement de la tige avec la tête du taquet qui se soulève et devient libre.

Les conduites d'air comprimé sont en laiton, les cylindres en bronze, les supports en fonte. Le foret est en acier près du piston, en fer ordinaire dans la partie mise en contact avec la roche. Les machines reposent sur des affûts dont chacun peut recevoir six appareils placés deux à deux sur trois cadres métalliques verticaux. Les cadres peuvent s'incliner sur l'horizon, et les machines peuvent décrire verticalement un angle assez ouvert.

— *Tunnel sous la Manche.* La Grande-Bretagne, isolée du continent, s'est montrée pendant longtemps très-fière de cette situation qu'elle considère comme une garantie de son indépendance. Mais l'attraction qu'exercent sur elle les peuples voisins, action qui se traduit par la circulation d'un grand nombre de voyageurs, devait l'amener un jour à désirer de rendre plus commode la traversée périlleuse de la Manche. L'échange des marchandises entre la France et l'Angleterre s'est extrêmement accru depuis la seconde moitié du XIX^e siècle, et il est permis de penser que la suppression du double transbordement nécessaire par la traversée maritime serait un sérieux avantage. La France trouverait donc son intérêt dans la création d'une voie ferrée traversant la Manche. L'intérêt des Anglais est encore plus directement engagé que celui des Français dans la création de cette voie; car ce sont eux, presque uniquement, qui alimentent le courant des voyageurs à travers la Manche. Aussi, quoique l'idée première soit due à un Français, Thomé

de Gamond, c'est en Angleterre surtout que l'opinion publique s'y est montrée favorable; c'est là que se sont organisés les premiers comités de patronage. C'est par des Anglais, MM. Low, Brunlees et Hawkshaw, qu'ont été faits les plus sérieux efforts dans le but de démontrer la possibilité de l'entreprise.

La profondeur de la mer dans le pas de Calais est inférieure à 60 mètres; la largeur est de 28 kilomètres. Cette faible profondeur interdit toutefois, jusqu'à nouvel ordre, l'établissement des piles d'un pont. Mais on peut concevoir un tunnel qui, situé au-dessous des premières couches du sol, au milieu du détroit, se relève par des rampes inclinées jusqu'au niveau des rives.

On a dû faire tout d'abord une étude géologique du terrain, destinée à montrer que les roches, suffisamment tendres pour qu'un percement fût possible, étaient assez résistantes pour qu'un éboulement ne fût pas à craindre. Les diverses roches que l'on rencontrerait dans une coupe verticale du sol seraient la craie blanche à silex, au-dessous d'elle la craie grise, le grès vert supérieur, et au-dessous le gault. Dès lors il est évident que le passage doit être tenté à travers la craie, et même on doit pénétrer dans la craie grise, parce que la craie blanche est fissurée et donnerait passage à l'eau. Les sondages ont d'ailleurs démontré que la craie blanche n'est pas interrompue dans le détroit par un soulèvement de roche plus ancienne ou par quelque grande fissure; le profil peu accentué du fond exclut toute idée de bouleversement; il y a donc lieu d'espérer que la craie grise est continue d'un bout à l'autre du pas de Calais. Malgré tout, ainsi que le fait remarquer dans son rapport la commission des communications entre la France et l'Angleterre (1874), c'est là que réside essentiellement l'aléa de l'entreprise, et, quels que soient les motifs de probabilité qu'on peut faire valoir, cette question, délicate entre toutes, ne sera tranchée que le jour où une galerie aura traversé le détroit de part en part. Seulement, cette réserve une fois faite, il faut reconnaître que, vu la nature et l'allure de la craie grise, supposée continue, un travail de creusement ne se sera jamais présenté dans des conditions plus favorables.

C'est en 1868 que le comité de patronage s'adressa pour la première fois au gouvernement français en lui présentant le projet de M. Low et des ingénieurs ses collègues. Ce projet tenait compte des conditions précédemment indiquées; mais la compagnie d'entreprise demandait à chacun des gouvernements une subvention de 25 millions, sous forme de garantie d'intérêts. Les diverses commissions consultées se partagèrent en deux avis opposés au sujet de cet engagement financier de la responsabilité de l'Etat. La guerre de 1870 empêcha de plus amples études sur cette question, qui fut reprise seulement en 1872. On présenta au ministère des travaux publics divers projets de ponts, de tubes-siphons, et un projet de tunnel. Celui-ci seul fut examiné, mais on ne crut pas devoir le prendre en considération. Le comité de patronage anglais se mit de nouveau en rapports avec le gouvernement français, et une enquête fut ordonnée par celui-ci, à la date du 23 août 1873, sur la question d'utilité publique du projet présenté par le comité anglo-français, représenté par lord Grosvenor et M. Michel Chevalier.

Les ingénieurs présentèrent leur projet, avec l'indication des conditions géologiques du terrain, des difficultés qu'on trouverait à percer le sol dans le bras de mer entre Calais et Douvres. Les avis recueillis dans l'enquête ont été partout favorables, et la commission d'enquête du Pas de Calais a conclu en faveur de la déclaration d'utilité publique.

En se plaçant à un point de vue plus général et en s'appuyant sur le texte de l'avant-projet, les résultats de l'enquête, la situation financière et politique du comité, la commission des communications n'a pas cru devoir engager le pays à prononcer la déclaration d'utilité publique. Elle a été déterminée à cette décision par l'examen des pièces du projet, qui lui ont paru insuffisantes, et par l'étude des pièces de l'enquête, qui ne satisfaisait point à l'ordonnance de 1834. Elle a cru, en effet, pouvoir engager l'Etat à faciliter la tâche des demandeurs en leur accordant une concession éventuelle, subordonnée à l'exécution des travaux préparatoires servant à démontrer la possibilité de l'entreprise.

Cette commission proposa enfin au gouvernement un projet de convention entre l'Etat et les demandeurs, auxquels il devait être accordé une concession non subventionnée. Ce projet, soumis à l'approbation de l'Assemblée nationale, fut adopté. On peut donc espérer que des tentatives ne tarderont pas à être faites par les concessionnaires français, autorisés à se mettre à l'œuvre sur la côte française. Ils sont invités à se mettre en rapport avec la compagnie anglaise, munie elle-même des pouvoirs nécessaires pour commencer les travaux sur la côte anglaise.

Les galeries, percées aux extrémités du tunnel, iront ainsi à la rencontre l'une de l'autre, et les deux sociétés pourront exécuter d'un commun accord l'ensemble du chemin de fer international.

TUNSTALL ou TONSTALL (Cuthbert), pré-

lat anglais, né dans le comté de York vers 1475, mort à Londres en 1559. Après avoir complété ses études à l'université de Padoue, où il se fit recevoir docteur en droit, il revint dans son pays, entra dans les ordres, fut présenté à la cour et remplit diverses fonctions pastorales importantes. Envoyé en 1516 à Bruxelles pour y conclure un traité d'alliance et de commerce avec les Pays-Bas, il s'acquitta avec habileté de cette mission et fit, pendant ce voyage, la connaissance d'Erasme, dont il gagna l'estime et l'amitié. En 1521, il devint évêque de Londres, puis entra au conseil du roi, où il tint le sceau privé de 1523 à 1530, prit part à plusieurs négociations diplomatiques et fut appelé, en 1530, à l'évêché de Durham, un des plus riches du royaume. L'approbation qu'il avait donnée au divorce de Henri VIII avec Catherine d'Aragon avait beaucoup contribué à lui gagner la faveur de ce prince, qui le désigna pour faire partie du conseil de régence après sa mort. Pendant la minorité d'Edouard VI, Tunstall se vit persécuté par le duc de Northumberland, emprisonné et dépouillé de son siège épiscopal (1552). A l'avènement de Marie Tudor, il recouvra la liberté et son évêché (1553); mais, ayant refusé de prêter serment à Elisabeth (1558), il perdit encore une fois son évêché et dut aller chercher un refuge chez son ami l'archevêque Parker. Tunstall était sincèrement attaché à l'Eglise romaine, mais il comprenait la nécessité d'introduire de graves réformes dans la discipline ecclésiastique. Ses principaux ouvrages sont : *De arte supputandi lib. IV* (Londres, 1522, in-4°); *De veritate corporis et sanguinis J.-C. in Eucharistia* (Paris, 1554); *Compendium et synopsis in decem libros Ethicorum Aristotelis* (Paris, 1554).

TUNSTALL (James), littérateur anglais, né vers 1710, mort en 1772. Il fut successivement professeur au collège Saint-Jean, à l'université de Cambridge, orateur public de cette université, recteur de Sturme, dans le comté d'Essex, et chapelain de l'archevêque de Cantorbéry. Il mourut dans l'indigence et rongé de soucis domestiques. Tunstall était un homme de talent, dont les principaux écrits sont : *Epistola ad virum eruditum Conyers Middleton*, *Vita M.-T. Ciceronis scriptorem* (Cambridge, 1741, in-8°); *Observations sur le recueil des épitres entre Cicéron et Brutus* (1744); *Justification du droit qu'a l'Etat de prohiber les mariages clandestins sous peine de nullité absolue* (1755, in-8°); le *Mariage dans l'état de société* (1755, in-8°); *Leçons sur la religion naturelle et révélée* (in-4°).

TURBE s. m. (tu-or-be). Autre forme du mot **TORRE**.

TUPA s. m. (tu-pa). Bot. Genre de plantes, de la famille des lobéliacées, formé aux dépens de lobélies, et comprenant environ vingt-cinq espèces, dont la plupart croissent au Pérou.

— **Encycl.** Le genre *tupa* renferme de grandes plantes herbacées ou des sous-arbrisseaux, à feuilles alternes, lancéolées, rapprochées vers le milieu de la tige; les fleurs ont une corolle déjetée en levre sur un des côtés, persistante, ordinairement rouge, plus rarement jaune ou verdâtre. Les espèces assez nombreuses de ce genre habitent pour la plupart les régions chaudes de l'Amérique. Elles sécrètent un suc laiteux, âcre et possèdent les propriétés générales des lobélies. Mais on les connaît surtout comme plantes d'ornement, et c'est à ce titre que plusieurs sont cultivées dans nos jardins; la majeure partie exigent l'orangerie ou la serre tempérée. Le *tupa de Feuillée* peut croître en pleine terre sous nos climats, si l'on a soin de le couvrir de feuilles pendant l'hiver.

TUPAC-AYMARU ou **TUPAMARU** (Joseph-Casimir-Boniface, cacique péruvien, né dans le district de Tintal, vice-royauté de Lima, en 1743, mis à mort en 1781. Il descendait de l'ancienne famille royale des Incas. Bien qu'élevé dans la religion catholique, au collège de Cusco, il n'en conçut pas moins, dès son enfance, une haine implacable contre les Espagnols, qui avaient exterminé ses ancêtres et qui tyrannisaient encore son pays. Profitant d'une sédition qui venait d'éclater à Arequipa, Tupac-Aymaru fit arrêter, puis pendre, Arriaga, corregidor de Tintal (1780), réunit une petite armée d'Indiens, massacra 1,300 hommes que le corregidor de Cusco envoyait contre lui, prit alors le titre d'inca et arbora l'étendard de ses ancêtres. En peu de temps, Tupac se vit à la tête d'une armée de 25,000 hommes bien disciplinés, et il commença alors une véritable guerre d'extermination. Les cruautés et les dévastations qu'il exerça furent telles, qu'un grand nombre d'indigènes se révoltèrent contre lui et se réunirent aux Espagnols pour le combattre. Tupac-Aymaru finit par tomber au pouvoir de ces derniers et subit le supplice de l'écartèlement. — Son frère, Diego TUPAC-AYMARU, se joignit à lui pour faire la guerre aux Espagnols, se cacha quelque temps après la fin tragique de Joseph Tupac, puis se proclama le successeur et le vengeur de ce dernier (1782). Secondé par son neveu Cutari, il reprit les armes, massacra les Espagnols qui tombèrent entre ses mains et bloqua la ville de La Paz, dont il dut lever le siège. Espérant désarmer les Indiens par la douceur, le gou-

vernement espagnol publia une amnistie à la fin de 1782. Diego Tupac en profita pour venir faire sa soumission, et la terrible révolte fut enfin apaisée.

TUPAIA s. m. (tu-pa-ia). Mamm. Genre de mammifères insectivores, type de la famille des tupaiidés, comprenant trois espèces, qui habitent l'archipel indien : *Les Tupaias montent sur les arbres avec l'agilité des écureuils*. (E. Baudement.)

TUPAIDÉ, ÉE adj. (tu-pai-dé — de *tupaia*, et du gr. *eidos*, aspect). Mamm. Qui ressemble ou qui se rapporte au tupai.

— s. m. pl. Famille de mammifères insectivores, ayant pour type le genre tupai.

TUPEICAVA s. m. (tu-pèi-ka-va). Syn. de **SCOPAIRÉ**, genre de personnes.

TUPÉIE s. m. (tu-pèi). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des loranthacées, comprenant cinq espèces, dont le type croît en parasite sur les myrtacées, à la Nouvelle-Zélande.

TUPÉLO s. m. (tu-pé-lo). Bot. Syn. de **NYSSA**, genre type des nyssacées.

TUPINAMBAI, peuple indigène du Brésil. V. **TOPINAMBOUS**.

TUPINAMBIS s. m. (tu-pi-nan-biss — de *Topinambous*, nom de peuple). Erpét. Syn. de **MONITOR** ou **SAUVEGARDE** : *La disette que le TUPINAMBIS éprouve fréquemment a dû altérer ses goûts*. (V. Meunier.) *La manière dont ses écailles sont colorées donne au TUPINAMBIS une sorte de beauté*. (Lacépède.)

TUPINET s. m. (tu-pi-né). Ornith. Nom vulgaire de la mésange à longue queue.

TUPINIER (le baron), administrateur français, né à Cuisery (Saône-et-Loire) en 1779, mort en 1850. Elève de l'Ecole polytechnique, puis de l'Ecole d'application des ingénieurs, il entra dans le génie maritime, fut successivement chargé de diriger les constructions navales à Toulon, à Gènes, à Venise, puis devint sous-directeur et directeur des ports et arsenaux de France. Pendant son administration sous ce dernier titre, Tupinier fit exécuter d'importants travaux hydrauliques à Brest, à Rochefort, à Lorient, à Cherbourg, décida la création d'ateliers de construction, d'arsenaux, apporta d'importantes améliorations dans l'armée navale, substitua les câbles de fer aux câbles de chanvre, les caisses de fer aux tonneaux de bois, contribua puissamment au développement de la marine à vapeur, etc. Membre du conseil d'Etat et du conseil d'amirauté, Tupinier fut en outre envoyé à la Chambre comme député de la Charente-inférieure et du Finistère et devint ministre de la marine; mais il ne conserva son portefeuille que peu de jours. Outre des lettres, insérées dans les *Annales maritimes et coloniales* et signées *Pantophyte*, on lui doit : *Observations sur les dimensions des vaisseaux et des frégates dans la marine française* (Paris, 1823, in-8°); *Considérations sur la marine et sur son budget* (Paris, 1841, in-8°).

TUPISTRE s. f. (tu-pi-stre). Bot. Genre de plantes, de la famille des lilacées, tribu des asparagées, comprenant des espèces qui croissent dans l'Inde et les îles voisines.

TUPPER (Martin-Farquhar, écrivain anglais, né à Londres en 1810. Il fit ses études au collège du Christ, fut reçu maître ès arts, puis étudia le droit à Lincoln's Inn et se fit inscrire au barreau; mais il ne plaida jamais et se livra dès lors à la littérature. Son ouvrage le plus remarquable, la *Philosophie des proverbes*, devint rapidement populaire en dépit des critiques, non-seulement sévères, mais encore injustes, qu'il rencontra, et il a eu en Angleterre plus de trente éditions, sans compter qu'il s'en est vendu dans l'Amérique seule plus de 500,000 exemplaires. On a encore de même auteur : *Pyramide moderne en l'honneur de soixante-dix héros*; *L'Esprit d'un auteur*, le *Pot d'or*, le *Cœur*, les *Deux jumeaux*; des poésies intitulées : *Un millier de vers*; *Probabilités, secours porté à la foi*; *Journal du voyage d'un père de famille dans le monde entier*; une traduction en vers des *Poèmes anglo-saxons du roi Arthur*; enfin une foule d'articles dans les recueils périodiques.

TUPPO (François), juriconsulte et imprimeur italien, né à Naples vers 1445, mort dans la même ville vers la fin du xve siècle. Il était docteur en droit et employé à la chancellerie du roi Ferdinand Ier, lorsque Sixte Riessinger vint fonder à Naples, en 1471, la première imprimerie qu'ait possédée cette ville. Tuppo devint l'ami de ce dernier, puis son associé, et prit, en 1479, la direction entière de cet établissement. Il a publié un grand nombre d'ouvrages inédits, consistant principalement en *Commentaires* sur le code, en *Gloses* sur le droit coutumier, etc. Nous citerons son édition des *Commentaires de Bartole sur le code Justinien* (Naples, 1471, in-fol.) et *Favole di Esopo* (Naples, 1485, in-fol.), traduction italienne des fables d'Esop.

TUPUNGATO, pic de la chaîne des Andes, dans la Bolivie, qu'il sépare du Chili; il a 6,710 mètres d'altitude et son sommet est couvert de neiges éternelles.

TU QUOQUE! (*Toi aussi!*) Paroles que César fit entendre lorsqu'il aperçut, au nombre de ses assassins, Brutus, qui passait pour être son fils.

Racine met ces mots dans la bouche de Mithridate :

Tout m'abandonne ailleurs! Tout me trahit ici! Pharnace, amis, maltresse; et toi, mon fils, aussi!...

Ces mots, tantôt sous la forme latine, tantôt sous la forme française, s'adressent en général à tous ceux qui nous frappent d'un coup inattendu, ou qui, cédant à un entraînement général, se laissent aller à une action tout opposée à l'idée qu'on s'était faite de leur caractère.

« Ainsi la fantaisie vous a pris de marier votre fille à un marquis... Quoi! vous aussi!... *tu quoque!* Si l'on m'avait demandé quel était l'homme le plus inaccessible à ces petites vanités, le plus supérieur à ces petites anachronismes, le plus incapable de continuer la dynastie éteinte des bourgeois-gentilshommes, j'aurais répondu sans hésiter : Durosseau! »

DE PONTMARTIN.

« M. Ampère a quelquefois traité avec trop de sans façon cette pauvre vieille douairière qu'on appelle la poésie française, et qui, bien malmenée ailleurs, a le droit de dire comme César, à tout académicien lui manquant de respect : *Tu quoque!* »

DE PONTMARTIN.

« C'est l'ingratitude, l'injustice, l'inhumanité de mon propre-fils qui me navre le cœur; je ne puis guérir cette blessure. Non-seulement il a ruiné sa famille, mais il tue son père... Rien, depuis que j'existe, n'a dompté mon courage; il fallait cela pour me vaincre : *Tu quoque, filii!* »

DANIEL DE FOE.

« Lorsque le vieux Rezzonico (le pape Clément XIII) reçut l'avis du cabinet espagnol qui lui annonçait le bannissement de l'ordre comme un fait accompli, il fondit en larmes, tant ce coup était inattendu pour lui. Il avait pour le roi Charles III une tendresse toute paternelle; il se croyait assuré de son amitié. Lorsqu'elle lui manqua tout à coup, il se sentit défailir. « *Et toi aussi, mon fils!* » lui écrivit-il, en répétant le mot de César frappé à mort par Brutus. »

LANFREY.

TUR s. m. (tur). Mamm. Un des noms de l'aurochs, en Lithuanie.

TURA (ALT.), ville de Hongrie (Neitra), à 35 kilom. E. de Skalitz; 8,000 hab. Fabrique de draps. Commerce de beurre et de fromage.

TURA (Cosimo), désigné par Vasari sous le nom de *Cosmé*, peintre italien, né à Ferrare en 1406, mort en 1469. Il reçut les leçons du Squarcione et passa la plus grande partie de sa vie dans sa ville natale, où il devint peintre du duc Borso d'Este. Cet artiste, qu'on a surnommé le *Manicoua de l'école de Ferrare*, avait fait une étude approfondie de l'antiquité. « Son style est sec et sans élévation, dit Périès; mais il faut attribuer ces défauts à son siècle, où l'on était encore éloigné de la véritable morbidité et du véritable grandiose. Les muscles sont très-prononcés, les lignes de l'architecture tirées avec la plus scrupuleuse exactitude, et les bas-reliefs, ainsi que tous les autres ornements, sont exécutés avec un soin qui va jusqu'à la minutie et une vérité poussée aussi loin que possible. On voit de cet artiste, à Ferrare : *Saint Georges vainqueur du dragon*, l'*Ammonciation*, ses œuvres les plus estimées; une *Madone*, *Saint Jérôme*, la *Crèche*, les *Actes de la vie de saint Eustache*, les belles fresques qui décoraient le palais de Schivaggio; à Forlì, une *Visitation*; au musée de Berlin, une *Madone*; au Louvre, *Saint Antoine lisant* et une *Piété*. »

TURACINE s. f. (tu-ra-si-ne). Chim. Nom du pigment rouge qu'on rencontre dans les plumes des ailes de plusieurs espèces de turaco.

— **Encycl.** On a donné le nom de *turacine* au pigment rouge qu'on rencontre dans les plumes des ailes des différentes espèces de turaco. On l'extrait au moyen des alcalis étendus et on la précipite inaltérée de la solution alcaline au moyen d'un acide. Elle diffère de tout autre pigment animal connu par ce fait singulier qu'elle renferme 5,9 pour 100 de cuivre qu'on ne peut en séparer qu'en la détruisant. Le spectre de la *turacine* offre deux bandes d'absorption constante, même lorsqu'il provient d'oiseaux qui appartiennent à des espèces différentes et de genres différents, comme les *musophaga violacea*, *corythaix albo-cristata* et *corythaix porphyreolopha*.

TURACO s. m. (tou-ra-ko). Ornith. Syn. de **TOURACO**.

TURAMINI (Alexandre), juriconsulte italien, né à Sienne vers 1558. D'abord avocat, il s'adonna ensuite avec beaucoup de succès à l'enseignement de la jurisprudence à Sienne, à Florence, où il fut en même temps auditeur de rote, à Naples (1594) et enfin à Ferrare. Turamini composa plusieurs ouvrages juridiques, qui ont été réimprimés à Sienne (1769, in-fol.), et parmi lesquels on cite

un remarquable commentaire sur le livre *De legibus* du Digeste. On trouve dans cet écrit comme le germe de l'ouvrage de Grotius sur le droit de la guerre. Turamini composa pendant ses loisirs des poésies, des pièces de théâtre et divers essais littéraires, entre autres : *Silano*, *Favola boschereccia* (Naples, 1599, in-8°).

TURANIEN, IENNE adj. (tu-ra-ni-en, iè-ne). Autre forme orthographique du mot **TURANEN**.

TURBAN s. m. (tur-ban, — du persan *dul-band*, qui signifie proprement bande de tête). Coiffure orientale faite d'une pièce d'étoffe qui est roulée autour d'un bonnet : *Il n'est permis qu'à ceux qui sont issus de la race de Mahomet de porter le TURBAN vert*. Les chrétiens n'oseraient porter le *TURBAN blanc* dans les *Etats du grand Seigneur*. (Acad.) Rien n'est plus curieux que de voir un coupé ou une calèche portant sur le siège un cocher à *TURBAN*. (G. de Nerv.)

— Poétiq. Turquie, gouvernement turc : N'avons-nous pas cent fois, en faveur de la France, Comme lui, dans nos vers, pris Memphis et Byzance, Sur les bords de l'Euphrate abattu le turban ?

BOILEAU.

— Sorte de coiffure de femme, à la mode du temps du premier Empire et semblable au turban des Orientaux.

— *Prendre le turban*, Se faire mahométan. — Comm. Toile de coton rayée de bleu et de blanc, qui se fabrique dans l'Inde et qui sert à faire des turbans.

— Crust. Nom vulgaire des balanes.

— *Turban de Pharaon*, Nom vulgaire du monodonte de Pharaon. *Turban persan*, Nom vulgaire du turbo-chahar.

— Bot. Nom vulgaire des lis martagon et pompons, à Variété de courge pépon, ou mieux de giraumont.

— **Encycl.** Le *turban* est un long morceau de mousseline, la plupart du temps imprimée, brochée ou brodée. Les cachemires servent aussi de *turban* dans les temps froids. Les émirs qui se prétendent les descendants directs de Mahomet portent le *turban vert*, et eux seuls jouissent du privilège de l'avoir entièrement de cette couleur; ce sont ceux du Prophète. Ceux des autres Turcs sont blancs ou rouges. Le *turban* du Grand Seigneur est de la grosseur d'un boisseau, orné de trois agrafes enrichies de pierreries; celui du grand vizir n'en a que deux; d'autres officiers n'en portent qu'une seule et les subalternes n'en ont point. Maintenant le *turban* est devenu très-rare à Constantinople par suite du changement dans le costume introduit sous Mahoud. C'est en Egypte et surtout en Syrie que le *turban* s'est conservé. Les habitants de Bethléem ont un bonnet dans le genre du fez, qui retombe en dehors du *turban* à la manière du bonnet napolitain. En Egypte et en Syrie, la classe porte le *turban blanc*, rouge ou jaune en laine; quelques-uns sont même en toile de coton. Dans les temps froids, on met par-dessus une draperie qui s'enroule sous le menton et autour du cou, retombant sur l'épaule. Les Persans ont un *turban* de laine rouge ou de taffetas blanc rayé de rouge. Les Orientaux possèdent au plus haut degré l'art de draper le *turban*. L'étoffe du *turban* est ordinairement un carré long, quelquefois de 5 ou 7 mètres. Il faut être deux pour le rouler convenablement. Une des personnes tient à deux mains une extrémité du carré par les coins, tandis que l'autre tient dans une main le coin opposé (l'étoffe étant dans un plan vertical), de manière que le coin supérieur retombe de lui-même et se replie suivant une diagonale. Alors en même temps la torsion s'opère, chacune des deux personnes tournant en sens inverse de l'autre, comme pour tordre un linge mouillé. Pour l'ajuster sur la tête, on saisit de la main gauche le bourrelet, dont on laisse dépasser (hors de la main du côté du petit doigt) une longueur d'environ deux mains; on place le rouleau sur la tempe, près de l'oreille gauche, tandis que le bourrelet tourne derrière la tête, en couvrant presque entièrement l'oreille droite et baignant sur le crâne; on fait deux ou trois tours parallèles et le reste des tours en sens opposé et en croix, de manière à couvrir l'oreille gauche. On continue ainsi jusqu'au bout de ce bourrelet, dont on fixe l'extrémité sous la dernière torsade; on relève alors l'extrémité qui a été posée en premier sur la tempe gauche et sur le tabouch et on la passe au-dessus du *turban*, ce qui en forme comme une embrasse et qui le consolide. Le tabouch doit être préalablement très-enfoncé sur les oreilles pour plus de solidité. Les *turbans* africains ne se croisent pas; le bourrelet en est très-serré et forme la spirale. En Syrie, ils sont très-larges et peu tordus, ce qui est beaucoup plus pittoresque. En voyage, certains Turcs, pour se garantir du froid, en déroulent une partie dont ils s'enveloppent le menton et le cou, le fixant sur la tête.

TURBANET s. m. (tur-ba-né — dimin. de *turban*). Bot. Variété de courge ou de giraumont, très-estimée.

TURBAT-ET-SAIX, chaîne de montagnes de France, qui s'étend entre les arrondissements de Gap et de Grenoble et sépare la vallée de Saint-Christophe-en-Oisans du val Godré-

mard. 1.^e col du Turbat a une altitude de 2,598 mètres.

TURBE s. f. (tur-be — du lat. *turba*, foule). Anc. procéd. *Enquête par turbes*. Enquête faite en prenant le témoignage de plusieurs habitants pour constater les usages, les coutumes des lieux : *Les témoins entendus dans les ENQUÊTES PAR TURBES se nommaient turbiens, et dix turbiens ne faisaient qu'un seul témoin.* (Acad.)

— Mus. Espèce de clarinette fort basse.

TURBÉ s. m. (tur-bé). Espèce de petite chapelette ronde, dans laquelle se trouve le tombeau d'un sultan ou d'un mahométan de distinction : *Ces cercueils à dos d'âne, recouverts de cachemire, qu'on aperçoit, à travers les grillages, dans les TURBES des sultans.* (Th. Gaut.)

— Encycl. Les *turbés* ne sont pas toujours annexés aux mosquées; ils forment dans la ville des édifices pieux, dont le service est assuré par des dotalions particulières. On trouve dans ces *turbés* le catafalque du sultan recouvert d'étoffes précieuses; du côté de la tête est un turban et du côté des pieds un énorme cercueil. A côté de ce catafalque, on en voit souvent d'autres moins importants, renfermant les dépouilles des frères, des fils du sultan qui n'ont pas régné; quelquefois celles de sultanes favorites. On trouve encore dans les provinces une foule de tombeaux élevés en l'honneur des cheiks ou des saints, qui sont un objet de vénération et un but de pèlerinage. Ces petits édifices, appelés *santons*, sont ronds, carrés ou octogones et couronnés par une coupole.

TURBELLARE s. f. (tur-bél-là-re). Helminth. Syn. de *TURBELLE*.

TURBELLARIÉ, ÉE adj. (tur-bél-la-ri-é — rad. *turbelle*). Zool. Qui ressemble ou qui se rapporte à la turbelle.

— s. m. pl. Classe d'helminthes, ayant pour type le genre *turbelle*.

TURBELLE s. f. (tur-bè-le — dimin. du lat. *turbo*, disque, sabot). Helminth. Genre de vers aquatiques, type de la classe des *turbellariés* et de la famille des *amphistères*, comprenant plusieurs espèces, qui vivent dans les eaux douces de l'Europe.

TURBICIN, INE adj. (tur-bi-sin, i-ne — du lat. *turbo*, sabot). Moll. Qui ressemble aux coquilles du genre *turbo*.

— s. f. pl. Famille de mollusques gastéropodes pulmonés, ayant pour type le genre *cyclostome*.

TURBICULÉ, ÉE adj. (tur-bi-ku-lé). Moll. Syn. de *TURBINE*.

TURBIE (LA), village de France (Alpes-Maritimes), à 18 kilom. de Nice, situé à 500 mètres d'altitude sur le sommet de l'arête qui réunit le mont Agel au promontoire de la Tête-de-Chien. C'est là que se trouvait jadis l'extrême limite entre les Gaules et l'Italie, et jusque dans le milieu du moyen âge celle de la Ligurie et de la Provence. La possession de cette frontière a été fréquemment disputée par les populations limitrophes; aussi le contre-fort de montagnes qui domine La Turbie au nord a-t-il conservé jusqu'à nous le nom de mont des Batailles. Suivant une tradition locale, ce serait sur le sol même de La Turbie qu'Auguste aurait vaincu les peuplades des Alpes. Les nombreux trophées de victoire dont on voit encore aujourd'hui les restes dans la tour d'Auguste, située au pied de La Turbie sur un tertre qui domine le village, ont encore accrédité cette opinion. Cette tour a subi de telles métamorphoses, non-seulement par les dégradations et les démolitions, mais par les changements de destination, qu'il est difficile de s'en faire une idée précise d'après son état actuel.

TURBIER s. m. (tur-bié — rad. *turbe*). Anc. législ. Témoin entendu dans une enquête par turbes.

TURBILLY (Louis-François-Henri DE MENON, marquis DE), agriculteur et officier français. V. MENON DE TURBILLY.

TURBINACÉ, ÉE adj. (tur-bi-na-sé — du lat. *turbo*, sabot). Moll. Qui ressemble ou qui se rapporte au turbo ou sabot.

— s. m. pl. Famille de mollusques gastéropodes pectinibranches, comprenant les genres *turbo*, *troque*, *turritella*, etc., et correspondant à peu près aux trochides ou aux trochoides.

— Forain. Famille de foraminifères, ayant pour type le genre *rotalina*.

TURBINAIRE s. f. (tur-bi-nè-re — du lat. *turbo*, toupie). Zooph. Syn. d'EXPLANAIRES, genre de polyptères.

— Bot. Genre d'algues, formé aux dépens des sargasses, et comprenant trois ou quatre espèces des mers tropicales.

TURBINASTRÉE s. f. (tur-bi-na-stré — du lat. *turbo*, toupie, et de *astrée*). Zooph. Genre de polyptères fossiles, formé aux dépens des astrées, et comprenant les espèces de forme turbinée.

TURBINE s. f. (tur-bi-ne — du lat. *turbo*, toupie). Archit. Tribune de l'orgue, dans une église.

— Mécan. Roue à axe vertical, plongée dans le courant qui la fait mouvoir.

— Encycl. Mécan. La première turbine qui

ait fixé l'attention est celle de M. Fourneyron, que nous allons décrire en premier lieu. L'eau arrive du bief d'amont dans une cuve cylindrique CC fermée à sa base, mais présentant sur tout son contour, à sa partie inférieure, une ouverture en face de laquelle se présente la face interne de la roue horizontale, dont la figure représente la coupe TT (fig. 1). L'eau qui tend à s'échapper de l'ouverture pratiquée dans le fond de la cuve

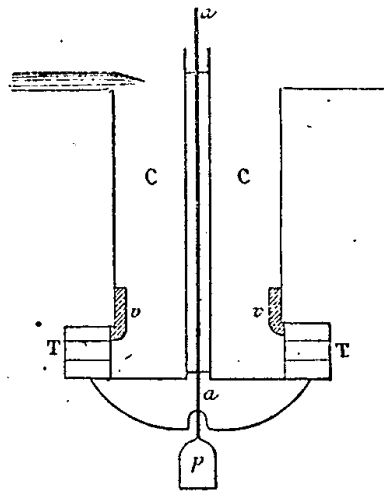


Fig. 1.

pénètre dans la turbine par sa face interne, y est guidée par des aubes courbes contre lesquelles elle réagit et en sort par la face externe. La turbine est liée à un axe *aa* qui traverse une gaine cylindrique concentrique avec la cuve et ouverte à ses deux extrémités. Cette gaine isole complètement l'axe de l'eau du réservoir, de sorte qu'il ne peut y avoir aucune fuite nuisible. L'axe repose sur un pivot *p* établi sous l'eau dans le bief d'aval; comme il forme crapaudine, on peut en entourer la surface flottante d'un bain d'huile qui ne saurait s'échapper. On peut laisser au pivot qui supporte la roue une certaine mobilité dans le sens vertical, en le faisant supporter par un levier dont la manette se trouve à l'extérieur. On conserve ainsi le moyen de remettre la turbine bien en face de l'ouverture de la cuve, si les tassements ou jeux l'avaient dérangée. La turbine peut fonctionner à une très-petite distance au-dessus du niveau du bief d'aval ou noyée dans ce bief. La seconde disposition évite toute déperdition dans la hauteur de la chute, permet de profiter de l'excédant de puissance de cette chute au moment des grandes eaux, en garantissant en même temps l'appareil des dangers que lui feraient courir soit les glissements à la dérive, soit ceux qui, en se formant au contact des aubes et de la cuve, établiraient une adhérence capable de déterminer des ruptures au moment de la mise en train. Comme l'écoulement a lieu en vertu de la différence de niveau dans les deux biefs, la turbine peut être plus ou moins plongée sans qu'il en résulte aucune modification dans sa marche. Nous avons déjà dit que l'eau est dirigée dans l'intérieur de la roue TT par des aubes courbes *m, m*, contre lesquelles elle réagit par sa force centrifuge, de manière à déterminer le mouvement dans le sens où est tournée la convexité de ces aubes (fig. 2). Mais

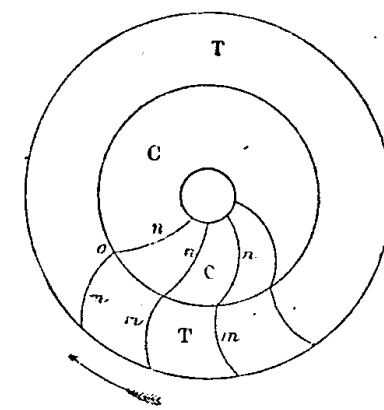


Fig. 2.

pour éviter la perte de force vive qui serait due au choc de l'eau contre les aubes à son entrée dans la roue, il est nécessaire de la diriger à sa sortie de la cuve. M. Fourneyron a, pour cela, garni le fond de cette cuve de cloisons fixes *n, n, n*. L'inclinaison des tangentes à ces cloisons et aux aubes à l'extrémité des premières et à la naissance des secondes est calculée de manière qu'en raison de la rotation de la roue l'eau, dans son mouvement relatif, ne pénètre que tangentiellement aux aubes. Soient *O* le point de concours momentané d'une cloison *n* et d'une aube *m*, *OV* la vitesse de l'eau, due à la hauteur et fournie par la formule

$$V = \sqrt{2gh},$$

OU la vitesse de la roue à sa circonférence interne; pour avoir la vitesse relative de l'eau par rapport à la roue à son entrée dans

cette roue, il faut composer la vitesse *OV* avec une vitesse *OU'* égale et contraire à *OU*; pour qu'il n'y ait pas de choc, il faut que la résultante *OV'* soit tangente à l'aube (fig. 3).

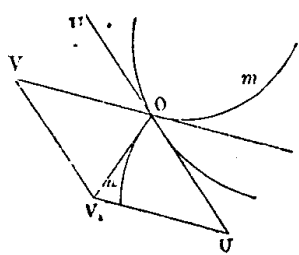


Fig. 3.

Or, la vitesse *V* est connue d'avance, comme nous l'avons déjà dit; la vitesse *U* est à la disposition du constructeur; en effet, la puissance de la chute ou sa force en chevaux-vapeur est connue; on peut apprécier à peu près d'avance le rendement de la machine; on sait quels outils elle doit faire mouvoir, par conséquent quel travail elle doit effectuer par tour; on peut donc savoir quelle vitesse elle doit prendre. Ainsi, si la puissance de la chute correspond à *A* kilogrammètres par minute, que le coefficient de réduction soit *K*, que le travail correspondant à un tour soit *a*, le nombre de tours par minute, *x*, doit être fourni par l'équation

$$ax = KA.$$

En sorte que, si *r* est le rayon intérieur de la turbine, la vitesse *U* est

$$U = \frac{2\pi rx}{60}$$

V et *U* étant donc connus, on peut se donner à volonté l'inclinaison de l'aube ou de la cloison sur la circonférence interne; la figure fera connaître l'autre inclinaison.

L'affluence des eaux motrices ne restant pas constante, on est obligé de modifier de temps en temps le régime de la turbine. Il importe évidemment de conserver la vitesse pour laquelle elle a été construite, sans quoi la condition qui vient d'être établie cesserait d'être remplie; on diminue donc le travail à effectuer par tour durant la période où les eaux sont moins hautes et moins abondantes. D'un autre côté, il faut aussi, par la même raison, conserver à l'eau la même vitesse à la sortie de la cuve; pour cela, on rétrécit l'ouverture par laquelle elle s'échappe. Dans ce but, M. Fourneyron divisait la hauteur de ses turbines en trois parties égales au moyen de cloisons horizontales, de manière à avoir effectivement trois turbines liées entre elles et montées sur le même axe. Une vanne *VV* circulaire, que la figure représente abaissée du tiers de la hauteur de la roue, pouvait être manœuvrée de l'extérieur, au haut de la cuve, au moyen d'une roue horizontale engrenant aux trois petits pignons montés sur des axes verticaux et reliés à des tringles verticales qui supportaient la vanne. En mettant l'un des pignons en mouvement au moyen d'une manivelle, on faisait tourner la roue et par suite les deux autres pignons. Comme les trois pignons avaient même rayon, la vanne montait ou descendait parallèlement à elle-même.

La turbine Fourneyron, comparée à la roue Poncelet, la plus parfaite des roues hydrau-

liques, présente des avantages considérables. La première raison de sa supériorité consiste en ce que l'eau y pénètre par une ouverture et en sort par une autre, de manière qu'elle ne se gêne jamais dans son mouvement; toutes les autres conditions que doit remplir un bon moteur hydraulique, entrée sans choc, sortie sans vitesse, régularité, etc., sont aussi plus faciles à réaliser. D'un autre côté, l'eau agissant simultanément de la même manière sur tout le pourtour de la roue, elle ne produit qu'un couple d'où ne résulte aucune pression sur l'axe. Enfin, la turbine peut être adaptée à toute espèce de chute. M. Fourneyron en a établi une à Saint-Blaise, dans la forêt Noire, pour une chute de 108 mètres de hauteur; une autre à Gisors pour une chute de 1^m,15, et toutes deux ont donné le même rendement 0,75. La première, dont le diamètre n'est que de 0^m,55, fait 2,300 tours par minute et a une force de 40 chevaux-vapeur.

— *Turbine Callon*. Le mode de vannage adopté par M. Fourneyron a des inconvénients que M. Callon a essayé de faire disparaître. Quand le bord inférieur de la vanne n'est pas juste à la hauteur des deux cloisons (et la condition de conserver un niveau constant dans la cuve peut obliger de porter ce bord entre deux cloisons), il arrive que l'eau emprisonnée dans la portion obturée de la roue entre à l'état de remous aux dépens de la force vive de l'eau affluente. M. Callon, pour éviter cet inconvénient, divise sa vanne en coins égaux, diamétralement opposés deux à deux et solidaires, qu'il abaisse complètement par deux, quatre ou six, etc., en face des ouvertures laissées par les cloisons disposées au fond de la cuve. Cette disposition présente un autre inconvénient; en effet, au moment où l'intervalle de deux aubes arrive en face d'une vanne fermée, il y a un changement brusque du régime, par suite choc et, par conséquent, perte de force vive.

— *Turbine Kœchlin*. Les turbines que nous avons décrites dans ce qui précède sont assez difficiles à réparer. En effet, pour les atteindre, il faut d'abord les mettre à sec, ce qui exige la construction d'un barrage provisoire d'abord et ensuite l'épuisement de l'eau restante au moyen de pompes. La turbine Kœchlin, qui a été d'abord imaginée par M. Jouvial, est exempte de ces inconvénients; elle est établie à une petite distance du niveau supérieur, dans l'intérieur de la cuve cylindrique qui réunit les deux biefs et qui doit alors plonger un peu dans l'eau du bief inférieur. Cette turbine, construite sur le modèle de la turbine Fontaine, tournant dans l'intérieur du réservoir cylindrique, il semble au premier abord qu'on perde toute la portion de la hauteur de chute qui reste au-dessous de sa face inférieure; mais il n'en est rien, parce que, si la pression au-dessus, de haut en bas, est faible, par compensation la pression au-dessous est négative, c'est-à-dire qu'il y a succubité de ce côté. La somme des efforts supportés par les aubes reste toujours la même. Cela posé, pour visiter la turbine et la réparer, il suffit de détourner un instant l'eau de la source; le réservoir se vide en peu de temps et les ouvriers peuvent y descendre.

— *Turbine Fontaine*. La turbine Fontaine, perfectionnée par les ateliers de Chartres, se compose principalement de deux parties bien distinctes, placées l'une au dessus de l'autre et formées par des zones portant des aubes courbes à surface hélicoïdale dont la génératrice est une droite horizontale (fig. 4).

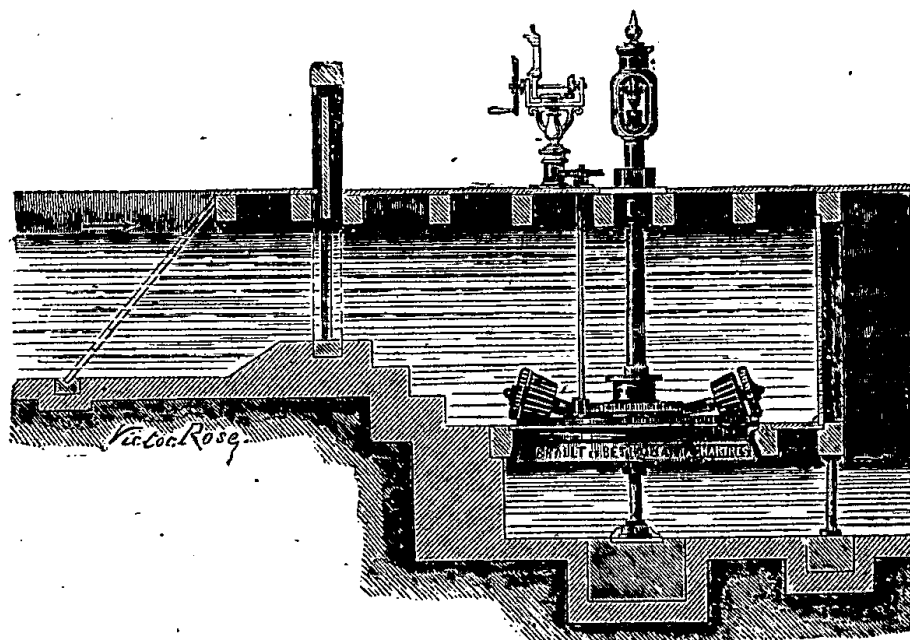


Fig. 4.

La partie supérieure, dite distributeur, est fixe; ses aubes sont disposées de façon à diriger l'eau suivant une inclinaison calculée d'après la pression, sans choc, sur les aubes de la partie inférieure; cette dernière, ou turbine proprement dite, est mobile; ses aubes, dirigées en sens inverse de celles du dis-

tributeur, suivent une courbe dont les ordonnées sont la vitesse de l'eau et de la turbine vont en s'élargissant vers le bas et à l'extérieur; elles forment des orifices dont l'aire est plus grande que celle des adducteurs, de manière que la veine liquide y dévie librement sans aucune contraction

et évite ainsi les frottements nuisibles au rendement.

La distribution de l'eau dans les orifices adducteurs est réglée au moyen de deux bandes en gutta-percha disposées pour s'enrouler autour de deux cônes tronqués que l'on fait mouvoir de l'intérieur de l'usine. Suivant le sens imprimé à ces cônes, les orifices se ferment ou se découvrent par couples diamétralement opposés; les orifices ouverts restent complètement libres, n'étant obstrués ni gênés par aucun organe du mécanisme, ce qui permet à la veine liquide de pénétrer dans les aubes et de suivre, sans contraction aucune, exactement la forme des courbes. Une des qualités principales que possède ce mode de distribution de l'eau, c'est de produire une fermeture hermétique n'exigeant que peu de force pour être manœuvrée et facilitant ainsi l'application utile d'un régulateur.

Avec cette disposition, les turbines Fontaine perfectionnées peuvent dépenser des

volumes d'eau très-variables, sans pour cela que le rendement varie sensiblement. Dans certains cas, quand il existe de très-grandes variations dans la chute et le volume d'eau à dépenser, on construit la turbine double avec deux compartiments; le compartiment extérieur, est spécialement disposé pour les eaux d'été, et les deux réunis ensemble pour les eaux d'hiver; les diamètres des compartiments sont calculés en raison directe des chutes extrêmes; aussi, quelles que soient les différences de hauteur de pression, la vitesse de la turbine est constante. Les établissements de l'Etat ont partout adopté les turbines Fontaine perfectionnées par les ateliers de Chartres, dont la spécialité est l'installation des moteurs hydrauliques, en général, dans tous les cas qui peuvent se présenter; ainsi, avec de faibles chutes, la turbine, ou roue à axe vertical, est remplacée par la roue à axe horizontal à marche lente et plongeée dans l'eau d'aval, comme l'indique la figure ci-dessous (fig. 5).

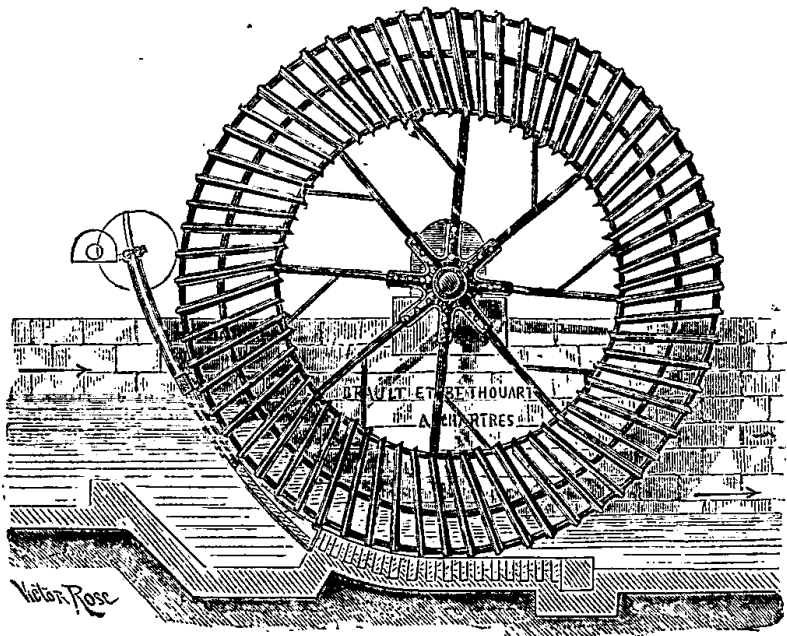


Fig. 5.

— **Turbines hydropneumatiques.** M. Girard a cherché à éviter l'obligation d'employer aucun mode de vannage en faisant fonctionner la turbine dans l'air. Il est clair que, si la turbine Fournier était établie au-dessus du niveau dans le bief d'aval, il n'y aurait aucune utilité de diminuer l'espace offert aux eaux entre les aubes de la turbine au moment où elles seraient moins abondantes; elles couleraient sans remplir toute la hauteur de la couronne et il n'en résulterait aucun inconvénient. Mais il y aurait trop de désavantage à faire ainsi fonctionner la turbine au-dessus de l'eau dans le bief inférieur. M. Callon conserve l'avantage qui vient d'être indiqué et évite l'inconvénient en établissant sa turbine sous une cloche renversée, dont le bord plonge dans le bief d'aval et où l'on a comprimé de l'air qui, refoulant l'eau d'aval, laisse la turbine à sec. La turbine fait mouvoir elle-même une pompe à air destinée à fournir au remplacement de celui qui aurait été dissous par l'eau. La pression de l'air dans la cloche étant représentée par la différence des niveaux de l'eau à l'intérieur de cette cloche et à l'extérieur dans le bief d'aval, il en résulte que la hauteur de chute est toujours tout entière utilisée. La pompe à air doit en fournir un peu en excès, de manière que sous la cloche le niveau soit à la hauteur des bords. L'air en excès s'échappe dans l'atmosphère.

TURBINÉ, ÉE adj. (tur-bi-né — du lat. *turbo*, toupie). Hist. nat. Qui a la forme d'une toupie : On appelle coquilles TURBINÉES toutes celles qui s'élèvent en spirale. (V. de Bonnaire.)

TURBINELLE s. f. (tur-bi-nè-le — dimin. du lat. *turbo*, sabot, toupie). Moll. Genre de mollusques gastéropodes pectinibranches, de la famille des buccinoides, comprenant une centaine d'espèces, dont la plupart habitent les mers tropicales : Les TURBINELLES ressemblent beaucoup aux fuseaux. (E. Baudement.) Les TURBINELLES sont des coquilles marines épaisses. (A. Rousseau.)

— Infus. Genre d'infusoires, de la famille des cercariées ou des urcéolaires, voisin des vorticelles.

— Encycl. Les turbinelles sont caractérisées par une coquille turbinée ou turriculée, épaisse, à spire quelquefois surbaissée et mamelonnée au sommet; l'ouverture ovale, avec un canal toujours fort droit et le plus souvent allongé, à bord droit tranchant, à bord columellaire, souvent calleux et portant plusieurs plus comprimés et transverses. L'animal a été à peine observé et ses mœurs ne sont pas connues. Les nombreuses espèces de ce genre habitent surtout les mers des pays chauds. On remarque particulièrement la turbinelle conique, vulgairement dent-de-chien; la turbinelle de Cérat, ou chausse-

trape; la turbinelle poire. On connaît quelques espèces fossiles des terrains tertiaires.

TURBINIE s. f. (tur-bi-ni — du lat. *turbo*, toupie). Zooph. Genre de spongiaires, comprenant plusieurs espèces de très-petite taille, qui se trouvent à l'état de fossile aux environs de Paris.

TURBINIFLORE adj. (tur-bi-ni-flo-re — du lat. *turbo*, toupie; *flos*, fleur). Bot. Qui a des fleurs disposées en une tête turbinée.

TURBINIFORME adj. (tur-bi-ni-for-me — du lat. *turbo*, toupie, et du gr. *forme*). Hist. nat. Qui a la forme d'une toupie.

TURBINITE s. f. (tur-bi-ni-te — du lat. *turbo*, toupie). Moll. Coquille turbinée : Il se trouve des TURBINITES dans le sein de la terre. (Acad.)

TURBINOÏDE adj. (tur-bi-no-i-de — du lat. *turbo*, sabot, toupie, et du gr. *eidos*, aspect). Hist. nat. Syn. de TURBINÉ.

— s. m. pl. Foram. Famille de foraminifères hélicostégues.

TURBINOLIE s. f. (tur-bi-no-li — du lat. *turbo*, sabot). Zooph. Genre de polypiers pierreux, de la famille des fungiens, comprenant de nombreuses espèces vivantes ou fossiles.

TURBINOLPSE s. m. (tur-bi-no-lo-pse — de *turbinolie*, et du gr. *opsis*, aspect). Zooph. Genre de polypiers, de la famille des fungiens, comprenant plusieurs espèces, dont le type a été trouvé à l'état fossile aux environs de Caen.

TURBITH s. m. (tur-bitt — de l'indoustani *turbith*, qui purge, ou du lat. *turbare*, troubler). Bot. Genre de plantes, de la famille des umbellifères, tribu des séséliées, dont l'espèce type croît dans les Alpes. Nom vulgaire d'une espèce de globulaire. Racine d'une espèce de liseron de l'Inde : On emploie le TURBITH comme purgatif. (V. de Bonnaire.) Turbith bâtarde ou de montagne. Noms vulgaires de la thapsie. Turbith blanc, Nom vulgaire de la globulaire turbith. Turbith noir, Nom vulgaire de l'euphorbe des marais.

— Chim. et pharm. Nom donné à des corps formés par diverses combinaisons d'ammoniaque, de nitre, de mercure.

— Encycl. Pharm. Turbith végétal. La racine de *turbith*, telle qu'on la trouve dans le commerce, est rompie en tronçons de 0m,13 à 0m,16, tantôt pleins à l'intérieur, tantôt consistant en une écorce épaisse dont on a retiré le cœur. Le diamètre des morceaux varie de 0m,014 à 0m,027; leur extérieur est d'un gris cendre et rougeâtre; l'intérieur est blanchâtre; la partie corticale paraît formée de faisceaux de fibres rapprochés les uns des

autres et figurant comme des côtes cordées à l'extérieur. Elle est compacte et gorgée d'une résine qui exsude souvent en larmes jaunâtres. On doit la choisir lourde, non vermoulue et pourvue de son écorce, qui est sa partie la plus active.

— Turbith ammoniacal, Sulfate ammonio-mercureux.

— Turbith minéral, Sulfate trimercurique.

On l'obtient en traitant le sulfate de mercure par l'eau bouillante et faisant sécher la poudre jaune produite. Violent purgatif et émétique, inusité aujourd'hui, si ce n'est à l'extérieur, comme antihyperémique, en pommade ou dans la médecine des chiens. La dose, pour ces animaux, est de 0gr,05.

— Turbith nitreux, Précipité obtenu en traitant par l'eau chaude le protoazotate de mercure. C'est un sous-sel jaune verdâtre, employé contre les dartres.

— Turbith noir, Azotate de mercure et d'ammoniaque. C'est le mercure soluble d'Hahnemann. C'est un purgatif drastique. Le Turbith doit cette propriété à la résine glycoside qu'il renferme. Il entre dans la composition de l'eau-de-vie allemande.

TURBO s. m. (tur-bo — mot latin qui signifie toupie). Moll. Genre de mollusques gastéropodes pectinibranches, de la famille des trochoides ou turbinacés, comprenant une centaine d'espèces répandues dans toutes les mers, ou fossiles des divers terrains : Les TURBOS ou les troques doivent servir de type à un seul grand genre. (E. Baudement.)

— Encycl. Moll. Le genre *turbo*, vulgairement nommé sabot, est caractérisé par une coquille couloide ou presque turriculée, à pourtour non comprimé; l'ouverture entière, arrondie, à bords le plus souvent désunis dans leur partie supérieure; la columelle arquée, aplatie, sans troncation à sa base; l'opercule calcaire ou corné, à spire visible à l'intérieur ou à l'extérieur, formée de tours en nombre variable. L'animal ressemble beaucoup à celui des troques. Les mollusques de ce genre sont des animaux marins, qui vivent sur les rivages, collés aux rochers battus par les flots, au niveau des marées basses ou un peu au-dessous; ils sont herbivores, et plusieurs espèces sont alimentaires. Leurs coquilles nacrées, souvent d'assez grande taille, surtout dans les mers chaudes, sont fort recherchées par les collectionneurs. Mais cette coquille est le plus souvent recouverte d'un épiderme épais ou drap marin et a besoin d'être décapée pour se montrer dans tout son éclat. Nous signalerons particulièrement le *turbo rugosus*, grande et belle espèce abondamment répandue dans la Méditerranée; le *turbo pie*, bariolé de blanc et de noir, ce qui lui a valu ces noms vulgaires de *pie*, *neuve*, *petit deuil*, etc., et qui est très-commun dans les mers de l'Inde; le *turbo bouche d'or*, qui habite aussi la mer des Indes, et dont la nacre intérieure est d'un jaune doré; le *turbo stellaire*, à coquille épineuse, etc. On connaît aussi dans ce genre de nombreuses espèces fossiles, répandues depuis les couches siluriennes jusqu'aux terrains modernes.

TURBOT s. m. (tur-bo. — Chevallet tire ce mot du celtique : kymrique *turbat*, armoricain *turboden*, *tulbozen*, québécois *turboid*, irlandais *turbid*; mais il se peut fort bien que ces formes viennent du français. Il faut lire *turbot* du latin *turbo*, tourbillon, avec le suffixe roman *ot*. Les Grecs ont de même, sans que l'on sache en vertu de quel rapport, appliqué le mot *rhombos*, tourbillon, à un poisson de la même espèce que le turbot). Ichtyol. Genre de poissons, de la famille des pleuronectes, comprenant plusieurs espèces, dont deux habitent les mers d'Europe : Il y a tout lieu de croire que le TURBOT de nos mers a été connu des Grecs. (Valenciennes.) Le TURBOT est très-délicat sur le choix des appâts qu'on emploie pour l'attraper. (V. de Bonnaire.)

Il s'agit d'un turbot; daignez délibérer Sur la sauce qu'on doit lui faire préparer. Le sénat mit aux voix cette affaire importante, Et le turbot fut mis à la sauce piquante.

Bernoulli. *Turbot bouclé*, Un des noms du flet ou piccaud.

— Encycl. On désigne sous ce nom un poisson de la famille des pleuronectes, auquel Linné a donné le nom de *pleuronectes maximus*; c'est en effet une des plus grandes espèces de ce genre; cependant le fletan atteint des dimensions beaucoup plus considérables. Le corps du turbot est rhomboïdal, hérissé de petits tubercules à base étoilée, plus nombreux du côté brun que du côté blanc. Les deux yeux sont du côté gauche de la tête, qui est colorée en roussâtre brun, comme tout le reste de la surface du tronc. A droite, il est blanc et sans tache. Les dents maxillaires et pharyngiennes sont en velours. La dorsale s'avance sur la tête jusqu'entre les deux yeux et tous ses rayons sont égaux; elle n'a pas ces filets longs et détachés, qui sont un caractère distinctif de la barbu. On pêche les turbots en assez grande abondance sur toutes les côtes de l'Europe. La Suède, le Danemark, l'Angleterre, la Hollande, la France, soit dans la Manche, soit sur les rives plus méridionales de l'Océan, l'Espagne en sont abondamment pourvus. On trouve aussi ce poisson dans toute la Méditerranée. C'est une des espèces les plus esti-

mées de toute la famille des pleuronectes. Ceux qui vivent sur les côtes rocheuses ont la chair plus ferme et sont d'un goût bien supérieur aux individus qui séjournent sur les plages vaseuses.

Les caractères que l'on peut tirer de la dentition de ces pleuronectes, combinés avec ceux de l'avance de la dorsale jusque sur les deux yeux, se retrouvent dans un assez grand nombre de poissons européens et dans beaucoup d'autres espèces étrangères. Cuvier en a profité pour établir un genre très-naturel de la famille, qu'il a désigné sous le nom de *turbot*. Ses caractères sont ceux que nous venons d'énumérer. Comme il y a tout lieu de croire que le *turbot* de nos mers a été connu des Grecs sous le nom de *rhombos*, Cuvier a pris pour nom latin celui de *rhombus*.

Il existe une autre espèce du genre *turbot*; c'est la barbu, qui a le corps plus ovale que le *turbot*; la peau est lisse et sans tubercules; les rayons antérieurs de sa dorsale sont allongés en petits filaments, divisés et libres au delà de la membrane de la nageoire. Ce poisson se trouve dans tous les lieux où l'on prend le *turbot*. Il devient aussi grand et sa chair est tout aussi estimée. On la croit même plus légère et d'une digestion plus facile; on peut donc la recommander de préférence aux convalescents et aux personnes délicates.

Les mers de l'Inde et de l'Amérique fournissent plusieurs autres espèces qui se rapprochent de celles que nous venons de décrire. On trouve aussi sur nos côtes d'autres pleuronectes qui n'en diffèrent qu'en ce qu'ils ont la tête plus large et plus aplatie; tel est le pleuronecte *poiss*; ils sont plus communs dans la Méditerranée que dans l'Océan.

— Art culin. *Turbot garni d'éperlans frits et de pommes de terre.* Videz et ébarbez, dit Gouffe, un *turbot* que vous ferez dégorger pendant deux heures; retirez-le de l'eau et lavez-le parfaitement, puis couvrez-le de sel blanc de l'épaisseur de 0m,01, placez-le dans la turbotière, mettez-le sur le feu, couvrez-le d'une serviette, versez dessus de l'eau bouillante, et, lorsqu'il bout, faites mijoter pendant une demi-heure; assurez-vous de la cuisson du poisson et égouttez-le, puis dressez-le sur un plat à grille couvert d'une serviette; préparez des pommes de terre cuites à l'eau, que vous aurez taillées en forme de grosses olives de la longueur de 0m,05; garnissez le *turbot* de bouquets de pommes de terre, d'éperlans frits et de petits bouquets de persil. On a eu souvent recours au vin ou au lait pour la cuisson du *turbot*; je ne suis nullement partisan de cette méthode. L'eau salée est ce qu'il y a de plus convenable pour faire cuire ce poisson si excellent par lui-même.

— *Turbot à la crème.* Lavez proprement les chairs, coupez-les en morceaux d'égale grosseur, mettez-les dans une casserole avec beurre frais, poivre, sel, muscade râpée, ingrédients que l'on a fait cuire un quart d'heure en les tournant constamment. Laissez mijoter dix minutes les morceaux de *turbot*, retirez du feu, ajoutez 2 onces de beurre par petites quantités à la fois, en ayant soin de remuer continuellement.

— *Turbot au gratin.* Faites chauffer les morceaux dans une sauce bechamel maigre; mettez le tout dans un plat qui aille au feu; ajoutez un peu de beurre fondu; saupoudrez régulièrement les morceaux de mie de pain et de parmesan râpé. Mettez sur des cendres rouges avec feu dessus. Laissez prendre couleur.

— *Turbot en vol-au-vent.* Taillez les morceaux en escalopes, mettez-les dans une sauce à la crème ou dans une béchamel, laissez mijoter dix minutes et garnissez-en votre vol-au-vent.

— *Turbot en croquettes.* Coupez les morceaux en petits dés, mettez-les dans une sauce à la crème épaisse et chaude, laissez refroidir, divisez en petits tas égaux que vous roulez en forme de bouchon dans de la mie de pain très-fine, trempez ces croquettes dans des œufs battus et assaisonnés comme pour une omelette, couvrez encore de mie de pain, faites frire jusqu'à couleur dorée, égouttez, dressez, couronnez de persil frit.

— *Turbot en mayonnaise.* Il faut que les morceaux soient gros. Enlevez la peau noire, taillez en carrés longs de la largeur de deux doigts; assaisonnez de poivre, de sel, d'huile d'olive, de jus de citron et d'un peu de vinaigre. Dressez sur le plat en rocher ou en couronne, couvrez d'une mayonnaise, décorez d'œufs durcis, de filets d'anchois, de câpres, de feuilles d'estragon, etc.

— Allus. hist. Le turbot de Domitien. V. DOMITIEN.

TURBOTIÈRE s. f. (tur-bo-tiè-re — rad. *turbot*). Art culin. Vaisseau de cuivre destiné à faire cuire des turbots, et qui est à peu près de la forme de ce poisson.

TURBOTIN s. m. (tur-bo-tain — rad. *turbot*). Petit turbot : Les TURBOTINS sont plus délicats que les grands turbots. (Acad.)

TURBULEMMENT adv. (tur-bu-la-man — rad. *turbulent*). D'une manière turbulente : Agir TURBULEMMENT. Peu usité.

TURBULENCE s. f. (tur-bu-len-se — lat.

turbulentia; de *turbulentus*, turbulent). Caractère, défaut d'une personne turbulente. *Cet enfant est d'une grande turbulence. La turbulence gît dans l'amour du bruit et du fracas.* (M^{me} Molière.)

— Syn. *Turbulence, pétulance, vivacité.*
V. *PÉTULANCE.*

TURBULENT, ENTE adj. (tur-bu-lan, an-to — latin *turbulentus*, diminutif d'un type *turbulus*, agité, en désordre, qui appartient à la même famille que *turbare*, troubler, agiter, *turbidus*, tumultueux, *turbo*, tourbillon, *turba*, foule, multitude, proprement foule agitée). Tapageur, porté à faire du bruit : *Enfant turbulent.* Esprit *TURBULENT.* Caractère *TURBULENT.* L'intempérance parait être l'apanage des jeunes gens *TURBULENTS.*

— Qui se plaint dans le trouble, le désordre; *Les esprits TURBULENTS.*

— Substantif. Personne turbulente : *Je n'aime pas les TURBULENTS.*

— s. m. Ornith. Espèce de grive d'Australie.

— Poét. Qui fait un grand tumulte :

Londe turbulente
Mugit de fureur.

J.-B. ROUSSEAU.

TURC, URQUE adj. (turk, tur-ke). Qui appartient, qui a rapport à la Turquie ou à ses habitants : *Empire TURC. Flotte TURQUE. Langue TURQUE. Souvent, dans une phrase TURQUE, sur dix mots, il n'y en a pas un de TURC.* (Renan.)

— Abusiv. Mahométan : *Se faire TURC, Se faire mahométan.*

— Mus. *Rondeau turc*, Sorte de rondeau à deux temps. « On dit aussi RONDEAU à LA TURQUE.

— Manège. *Cheval turc*, Cheval d'une race particulière, qui passe pour être un croisement de l'arabe et du persan.

— Mamm. *Chien turc*, Espèce de chien à poil rare et court.

— Techn. *Point turc*, Point de broderie formé de deux rangées de petits trous encadrés par un feston ou un cordonnet.

— Bot. *Gazon turc*, Nom vulgaire de la saxifrage moussueuse.

— Substantif. Personne appartenant à la nation qui habite la Turquie : *Les TURCS. Une TURQUE. L'armée des TURCS.*

— Peuple ou empire turc : *Le TURC fut vaincu.*

— Langue turque : *Apprendre le TURC.*

— Personne dure, impitoyable : *C'est un TURC, un vrai TURC.*

— A la turque, A la façon des Turcs : *Être habillé, coiffé à LA TURQUE.* (Acad.) *La justice militaire est franche, rapide; elle décide à LA TURQUE.* (Balz.) « Sans ménagement, rudement, durement : *Traiter des navires à LA TURQUE.*

— Grand *TURC*, Titre que les chrétiens donnaient autrefois aux empereurs ottomans. « *Ne faire pas plus de cas d'une personne, d'une chose que du Grand TURC.* N'en faire aucun cas, n'en avoir aucun souci.

— Être fort comme un *TURC*, Être extrêmement robuste. « Très-ferme, très-ferme, très-ferme : *Il est ferme dans la dispute, fort comme un TURC sur ses principes.* (Mol.)

— Traiter quelqu'un de *TURC à la mode*, Le traiter sans ménagement, avec une extrême rigueur :

Prétendez-vous traiter mon cœur de *TURC à la mode* ?

MOLIÈRE.

— Prov. *Les amis ne sont pas des Turcs*, Les amis sont indulgents et faciles.

— s. m. Entom. Nom vulgaire de la larve du hanneton.

Turcaret, comédie en cinq actes et en prose, de Le Sage (Comédie Française, 14 février 1709). Le sujet de *Turcaret* se trouve analysé en deux lignes dans *Turcaret* même. Frontin dit au chevalier, son maître : « J'admire le train de la vie humaine ! Nous plurons une coquette, la coquette mange un homme d'affaires, l'homme d'affaires en pille d'autres ; cela fait un ricochet de fourberies le plus plaisant du monde. » Turcaret est un ancien laquais qui, sans esprit, sans éducation et surtout sans probité, est parvenu à force d'usure et de rapines à figurer parmi les plus riches traitants. Marié à la fille d'un pâtissier de Falaise, il fait une petite pension à sa femme pour qu'elle reste à Valognes, tandis que lui se donne pour garçon à une jeune baronne dont il est épris. Il la comble de présents qu'elle accepte moins pour elle que pour un certain chevalier qu'elle a la faiblesse d'aimer. Le chevalier, comme il le déclare lui-même, ne rend des soins à la coquette que pour l'aider à ruiner le traitant. Le chevalier a pour valet un maître fripon, nommé Frontin, qui, après l'avoir aidé à voler la coquette et le traitant, finit par le voler lui-même, de concert avec Lisette, qu'il a donnée pour suivante à la baronne ; en sorte que la scène paraît transformée en une caverne de voleurs, n'ayant pas même la probité des voleurs de profession, qui, du moins, ne se volent pas entre eux. Turcaret finit par être ruiné, arrêté et conduit en prison, tandis que les auteurs de sa ruine triomphent et que le plus fripon de tous, Frontin, s'écrie impudemment : « Voilà

le règne de M. Turcaret fini, le mien va commencer. »

Le dialogue de la pièce est rempli d'esprit, de verve, de naturel, de force et de gaieté. Ce sont des mœurs fort vilaines assurément ; mais comme l'auteur en fait ressortir avec autant de force que d'esprit l'indignité, la honte, le ridicule, la sottise, la comédie elle-même est des plus morales. Il n'en est pas de mieux faite pour inspirer le mépris et le dégoût des richesses mal acquises.

Dans *Turcaret*, Le Sage voue à l'exécration publique les vampires qui, sous le nom de traitants et de maltôtiers, aspirent à eux toutes les richesses de la France ; il met à nu leurs viles passions, leur insatiableté, leur plate insolence, leurs folles prodigalités, leurs débauches grossières, et par-dessus tout leur bassesse et leur friponnerie. Dans plusieurs salons où Le Sage lut sa pièce avant qu'elle fût représentée, elle souleva des applaudissements unanimes. Les financiers s'émurent de ces manifestations et intriguerent parmi les comédiens et surtout parmi les actrices pour en empêcher la représentation ; ils offrirent même 100,000 livres à Le Sage s'il retirait sa pièce ; il refusa. Alors ils multiplièrent leurs intrigues et il ne fallut pas moins qu'un ordre signé de Monseigneur, fils de Louis XIV, pour aplanir tous les obstacles qui s'opposaient à la représentation.

Turcaret, de l'avis de tous les critiques, peut être placé à côté des meilleures comédies de Molière. Cependant, Le Sage a plutôt fait une comédie satirique qu'une comédie de caractères. Ce défaut, peu sensible à l'époque où *Turcaret* fut joué pour la première fois, fut remarqué aux reprises, toujours assez froides, qui furent faites de la pièce. « Le Sage, a dit M. P. Foucher à propos de la dernière (mars 1872). Le Sage a fait la peinture de certains vices ignobles et le portrait de certains fripons qui n'ont un nom que dans la police correctionnelle, mais je n'aperçois que peu de traces d'une étude de mœurs dans ces cinq actes. Par quel miracle M. Turcaret est-il devenu le type du financier ? Je vois bien un imbécile enrichi qui se fait gruger par une infâme coquette ; mais où est le traitant là-dedans ? M. Turcaret pourrait aussi bien être ministre, propriétaire, marguillier, général, cela ne changerait rien à l'affaire. Je ne tiens Turcaret pour traitant que parce qu'on le dit tel ; mais je ne suis témoin d'aucun acte, d'aucun trait de mœurs et de caractère qui m'indique tout de suite la profession et les habitudes du personnage. » C'est ce qui fait, en effet, la profonde différence du type créé par Le Sage avec les types beaucoup plus profonds, Harpagon ou Tartufe, créés par Molière.

Le nom de Turcaret a passé dans la langue pour désigner un homme grossier et d'une suffisance ridicule, qui s'est enrichi dans les opérations de finance.

TURCHI (Alexandre), dit *Alessandro Veronese*, peintre italien, né à Vérone en 1582, mort à Rome en 1648. Cet artiste, auquel est resté le surnom de *Orbetto* (petit aveugle), soit parce qu'il louchait, soit parce que tout enfant il conduisait un pauvre aveugle dans les rues, cet artiste étudia successivement la peinture à Vérone sous Brusaporci, à Venise sous Callari, et à Rome, où il perfectionna son talent. Turchi se forma une manière eclectique, qui rappelle l'école romaine pour le dessin et l'expression, l'école de Venise pour le coloris, et l'école lombarde pour la hardiesse des raccourcis, pour la recherche de la force mêlée à la grâce. Il savait donner à ses compositions beaucoup de charme et de morbidité ; mais c'est surtout dans la distribution des couleurs qu'il se montra supérieur. Il avait adopté notamment une certaine teinte rosée, qui donne à ses toiles un caractère particulier. Turchi passa les dernières années de sa vie à Rome, après avoir longtemps habité sa ville natale, qu'il enrichit de nombreux ouvrages. Parmi les meilleurs tableaux de cet artiste fécond et distingué, nous citerons : à Vérone, la *Passion des quarante martyrs*, son chef-d'œuvre, à l'église Saint-Etienne ; une *Madeline*, à Saint-Thomas ; une admirable *Pitié*, à Saint-Antoine ; la *Mère de douleur*, à l'église de la Miséricorde, œuvre d'une grande beauté ; plusieurs *Assomptions* ; à Rome, la *Fuite en Egypte*, *Saint Félix, capucin*, une *Sainte Famille*, la *Peinture*, la *Musique*, la *Poésie* et la *Sculpture*, au palais Colonna ; à Venise, l'*Arrestation de Jésus* ; à Milan, le *Miracle de la Vierge*, la *Madeline repentante* ; à Munich, la *Tête de saint Jean-Baptiste présentée à Hérodiade* ; à Dresde, la *Lupulation de saint Etienne*, la *Présentation de Jésus au temple*, l'*Annonciation*, le *Jugement de Paris*, *Vénus et Adonis*, *Ecce homo*, etc. ; à Vienne, une *Descente de croix*, l'*Adoration des bergers*, le *Christ au tombeau* ; à Madrid, la *Fuite en Egypte* ; au Louvre, *Samson et Dalila*, le *Déluge*, la *Mort de Cléopâtre*, la *Femme adultère*, le *Mariage mystique de sainte Catherine*.

TURCHI (Charles), prêtre italien, né à Parme en 1724, mort en 1803. Il entra dans l'ordre des Capucins, où il remplit plusieurs fonctions importantes, s'adonna à la prédication et devint le prédicateur du duo de Parme,

Ferdinand, qui le chargea de l'éducation de ses enfants. En 1788, Turchi fut nommé évêque de Parme. Il a composé un grand nombre d'ouvrages, d'homélies, de sermons, dont plusieurs furent imprimés de son vivant. Après sa mort, il a été publié une magnifique édition de ses *Œuvres inédites* (Parme, 3 vol. in-fol.). Un *Recueil de ses mandements, homélies et lettres pastorales* (4 vol.) a été vivement attaqué dans un livre intitulé *Réflexions sur les homélies de Truchet* (2 vol. in-8°, sans date).

TURCIE s. f. (tur-si — autrefois *turgie* ; du lat. *turgere*, s'enfler.) Levée faite au bord d'une rivière, pour en contenir les eaux et empêcher les débordements : *Intendant des TURCIES et levées.* (Acad.) « Vieux mot.

TURCQUE adj. (tur-si-ke — rad. *turc*, — par comparaison avec une selle turque.) Anat. *Selle TURCQUE*, Fosse du sphénoïde dans laquelle est logé le corps pituitaire.

TURCISME s. m. (tur-si-sme — rad. *turc*.) Religion des Turcs : *Je les laisse disputer avec Calvin, pour voir qui sait le mieux entre eux la religion du Turc, c'est-à-dire le TURCISME.* (Boss.)

TURCK (Léopold), médecin français, né à Nancy (Meurthe) en 1797. Envoyé par sa famille à Paris pour y étudier la médecine, il se fit recevoir docteur et se lia intimement alors avec le docteur Buchez, dont il partageait les idées avancées. De retour dans sa province, il y introduisit la charbonnerie, publia chaque année, de 1822 à 1835, l'*Almanach du peuple*, et attaqua vivement la monarchie de Juillet dans des articles dont l'un lui fit intenter un procès de presse en cour d'assises. M. Turck était depuis plusieurs années médecin à Plombières lorsque la révolution de 1848 éclata. Ses opinions républicaines bien connues lui valurent alors d'être nommé commissaire du gouvernement provisoire dans les Vosges ; mais, ne pouvant donner son approbation à quelques-unes des circulaires du ministre de l'intérieur Ledru-Rollin, il se démit de ses fonctions, et fut élu peu après représentant du peuple par les électeurs du même département. A l'Assemblée, il vota avec le parti républicain, se prononça pour l'élection des maires par le peuple, appuya l'amendement Grévy contre l'élection d'un président de la république par le suffrage universel, fit, après la nomination du président Louis-Napoléon, une vive opposition à sa politique et se joignit aux représentants qui demandèrent la mise en accusation du pouvoir exécutif, au sujet de l'expédition de Rome. N'ayant point été réélu à l'Assemblée législative, le docteur Turck retourna à Plombières, où il continua à exercer la médecine. Resté fidèle à ses opinions républicaines, il collabora, après la chute de l'Empire, à l'*Indépendance de la Haute-Saône*. Dans ce journal, il fit une campagne très-vive contre le duc de Marmier qui se portait candidat à la députation (janvier 1874), fut poursuivi en diffamation par ce dernier et condamné par le tribunal de Gray, le 14 février 1874, à quarante jours de prison et 10,000 francs d'amende ; mais en appel il obtint une grande diminution de peine. Indépendamment de plusieurs brochures, on a de lui : *Mémoire sur la fièvre typhoïde* (1842, in-8°) ; *De mode d'action des eaux thermales de Plombières* (1847, in-8°) ; *De la vieillesse étudiée comme maladie et des moyens de la combattre* (1852, in-8°) ; *Recherches cliniques sur diverses maladies du larynx, de la trachée et du pharynx* (1862, in-8°) ; *Médecine populaire ou Premiers soins à donner aux malades* (1870, in-32), etc.

TURCKHEIM ; ancienne ville de France (Haut-Rhin), sur la Plecht, à 6 kilom. de Colmar, cédée à la Prusse par le traité de Francfort (10 mai 1871) et incorporée depuis lors à l'Alsace-Lorraine ; 3,000 hab. Centre d'industrie assez actif. Filature de coton, fabrique de papier, tissus, toiles ; marchés de farine, etc.

Le 5 janvier 1675, Turenne battit complètement les impériaux près de cette ville, dont il s'empara, et les força à repasser le Rhin en désordre.

TURCKHEIM (Jean, baron DE), publiciste et diplomate, né à Strasbourg en 1750, mort en 1824. Il avait rempli des fonctions municipales dans sa ville natale, lorsque ses concitoyens l'envoyèrent siéger à l'Assemblée nationale de 1789. Turckheim s'y montra peu sympathique aux idées de la Révolution et quitta l'Assemblée après les journées du 5 et du 6 octobre. Inquiété pendant la Terreur, il se réfugia en Allemagne et fut employé dans diverses négociations diplomatiques par le grand-duc de Hesse, par le grand-duc de Bade et autres princes allemands. On lui doit les ouvrages suivants : *De jure legislatorio Merovingum, Carolingorum, Galliarum regum, circa sacra Argentorati, etc.* (1772, in-4°) ; *Tablettes généalogiques des illustres ministres des ducs de Zähringen, margraves et grands-duc de Bade* (Darmstadt, 1810, in-8°) ; *Histoire généalogique de la maison souveraine de Hesse depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours* (Strasbourg, 1819, 2 vol. in-8°).

TURCO s. m. (tur-ko). Tirailleur indigène de l'armée française d'Afrique.

— *Encycl.* *Turcos* est le nom populaire d'une troupe d'infanterie indigène, dont le nom véritable est celui de *tirailleurs algériens*. Cette dénomination leur fut donnée en Crimée après les batailles de l'Alma et d'Inkermann. Les Russes, qui, à leur costume, les prenaient pour des Turcs, s'écriaient, chaque fois qu'ils entraient en lutte avec eux dans l'une de ces batailles : « *Turcos ! Turcos !* » Les zouaves, qui s'aperçurent de cette obstination des Russes, n'appellèrent bientôt plus les Algériens que *turcos*. Le mot fut admis dans l'armée, et, lors de la guerre d'Italie, quelques journaux l'ayant imprimé, il passa dans la langue ordinaire, sinon dans la langue officielle.

TURCO (Charles), littérateur italien, né à Asola. Il vivait au xvi^e siècle. On ne connaît rien de sa vie. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il est l'auteur de deux pièces de théâtre, publiées dans la collection Aldève et devenues d'une assez grande rareté. L'une, intitulée *Agnella, comedia nova, recitata in Asola* (1585, in-8°), est une comédie en cinq actes et en prose, fort peu décente, qui fut représentée chez l'auteur en 1550 devant des Français de distinction ; l'autre, *Calestri* (1585, in-8°), est une tragédie composée en 1560.

TURCOIN s. m. (tur-koin — de la ville de *Turcoing*). Comm. Nom que les fabricants de camelot donnent au poil de chèvre filé.

TURCOING, V. *TOURCOING*.

TURCOMANS ou **TURKOMANS**, peuple de race turque, répandu dans le Turkestan et dans la Caucase. Quelques auteurs ont étendu la dénomination de Turcomans à tous les indigènes du Turkestan. Cette signification n'est que de convention, car, à proprement parler, le nom de Turcomans est celui d'une peuplade spéciale et ne signifie nullement habitants du Turkestan.

Plusieurs auteurs se sont évertués à chercher l'étymologie du nom de Turcomans et l'origine de ce peuple. Cependant, comme le prouve M. Mathieu (*la Turquie et ses différents peuples*, t. 1^{er}), les pays où habitent aujourd'hui les Turcomans étaient habités depuis l'antiquité la plus reculée par les Torgmas, nom qui n'est évidemment qu'une variante de celui de Turcomans. Il faut la naïveté d'un écrivain du moyen âge pour les faire descendre d'un des douze fils d'Ismaël. D'autres les font venir de la Chine.

Nestor regarde les Turcomans comme une branche principale du peuple turc. C'est à l'année 1096 qu'il en parle ; mais, dès 1074, ils s'étaient mis en possession de la Syrie, et, en 1082, ils s'étaient momentanément rendus maîtres de Constantinople. Les Russes ont altéré le nom de Torgmas en celui de Troukh-mènes. « Ce sont, dit Schnitzler, des nomades turcs qui parcourent, avec leurs troupeaux, les contrées au nord de la Perse et des deux côtés de la mer Caspienne. Ils vont, d'une part, dans le Chirvan et les autres provinces musulmanes de la Transcaucasie, dans l'Arménie, la Géorgie méridionale, le district de Kizliar, sur le Terek, qui peut-être leur a donné son nom, et, d'autre part, dans l'isthme des Khiva où les Ouzbeks sont pour eux un peuple congénère. M. de Köppen en a compté 5,271 individus mâles parmi les Nogais de la Caucase (district de Kizliar) et 249 dans le gouvernement de Tauride ; dans la Transcaucasie, si l'on prend pour base les calculs de Klaproth, il y en aurait plus de 350,000 des deux sexes. » Les Turcomans, dit le prince Mouraviev dans son *Voyage en Turcomanie et à Khiva* (1823), ressemblent plus aux Ouzbeks qu'aux Sarts. Dans le combat, ils mènent leur cheval avec une adresse incomparable ; ils excellent dans les ruses de guerre. Ils sont avides et cruels et ne connaissent d'autre métier que le brigandage et le pillage. Leurs traits caractéristiques sont la duplicité et la perfidie. Ils valent mieux que les Ouzbeks dans une expédition militaire. Sans avoir les vertus de ces derniers, ils ont leurs défauts et leurs vices, qui chez eux acquièrent d'autant plus de violence que leur ferocité naturelle s'y joint. « M. Galkine, qui, en 1859, fut envoyé en mission par le gouvernement russe auprès des Turcomans de la côte orientale de la mer Caspienne, n'est pas plus indulgent pour ce peuple que le prince Mouraviev.

Généralement, dit-il, et même la plupart du temps, les Turcomans se groupent tout le long de leurs frontières. Ils y trouvent assez de pâturages pour leurs bestiaux et de l'eau douce dans les puits creusés dans le lit des fleuves. Il me faut bien avouer que les Turcomans qui habitent ces steppes sont complètement étrangers à toute notion de civilisation ; tout honneur, toute noblesse de sentiments, toute idée de droit et d'inviolabilité de possession leur sont également inconnus. De plus, n'ayant aucune conviction religieuse, ils fondent tout sur l'audace et le pillage, auxquels ils se voient excités par la misère du plus grand nombre d'entre eux ; aussi le plus téméraire jouit-il de l'estime générale, ainsi que de la plus grande influence. Quant au pouvoir, ils n'en admettent pas, non par principe bien certainement, mais à cause de la désunion, de l'esprit de rivalité qui se sont insensiblement enracinés parmi leurs tribus. Aussi, pour les encourager à vivre en bon accord et pour détruire la désunion qui

règne parmi eux avec toutes ses tristes conséquences, faudrait-il une volonté ferme et raisonnable qui agit vers un but déterminé, ce qu'on ne pourrait cependant attendre d'un Turcoman, fût-il le plus rusé ou le plus sage d'entre eux. Il serait également superflu de chercher quelque instruction parmi les Turcomans; elle se borne généralement, j'en tends dans la classe la plus aisée, à l'étude des premières notions de la religion musulmane, et quant à tout ce qui a trait à leur existence historique, ils se montrent d'une indifférence qui pourrait bien faire croire qu'aucun récit des anciens temps, qu'aucune tradition commune à tout autre peuple n'existent pour eux. Tout ce qu'on peut leur demander en fait de semblables connaissances, c'est l'énumération des diverses tribus turcomanes avec leurs subdivisions; c'est pour eux une sorte de table généalogique; mais les Turcomans ne la font guère remonter au delà des fondateurs de leurs tribus principales, et encore par rapport à ces derniers ne peuvent-ils parvenir à se mettre d'accord. Ainsi, ils se divisent en treize tribus : 1, Essen-Ily; 2, Goklan; 3, Teké; 4, Yamond; 5, Ersary; 6, Salor; 7, Sarryk; 8, Sokhar; 9, Ouy; 10, Aimak; 11, Karadachly; 12, Al-Ily; 13, Amr-Ily. Quelques-uns des Turcomans prétendent que le fondateur de ces tribus était un kan du nom de Sseyo, qui avait treize fils, et que ceux-ci fondèrent les tribus que nous venons d'énumérer, en leur transmettant leurs noms; aussi le nom de ce kan sert-il jusqu'à présent de cri de guerre lorsque toutes ces peuplades s'unissent pour repousser un ennemi étranger et commun à elles toutes; dans les discordes intérieures, c'est le nom de chaque tribu qui sert de cri de guerre. D'autres avancent au contraire que leur fondateur fut Ouz-Khan, qui avait deux fils, Essen et Sseyoim-Khan; du premier, disent-ils, sont provenus les Goklans et plusieurs branches d'Essen-Ily, et du second les onze autres générations. Il suit de ce dernier récit que les Goklans, ainsi que les branches d'Essen, ont pris leurs noms des enfants d'Essen; certains rois assurent cependant que les Goklans ne proviennent nullement d'Essen, et que leur fondateur n'eût qu'un cousin germain de l'Essen en question. Voilà donc trois versions différentes, également répandues parmi les Turcomans. Toutes les tribus turcomanes vivent de préférence séparément, éloignées les unes des autres et occupant pour la plupart des camps déterminés pour l'été, ainsi que pour l'hiver. Ces campements sont tellement dispersés qu'on les trouve même bien au delà du steppe turcoman proprement dit, notamment dans le centre des terres dans l'Hérat, le Khorasan persan, etc., ce qui, toutefois, ne veut pas dire que les possessions de ce peuple dans cette partie de l'Asie dépassent les limites que nous avons indiquées au commencement de cet article.

Les Turcomans, dit M. Bronislas Zaleski, sont la plus vaillante, mais en même temps la plus sauvage des races turco-mongoliques. Le trait essentiel du caractère de ce peuple pillard, c'est son amour immodéré de l'indépendance. Leur chef Kara-Yousouf s'est rendu célèbre comme compagnon de Tamerlan. Dans les armées du conquérant oriental Nadir-Schah, ils formaient le corps le plus brave. Mais dans leurs traditions il n'y a pas de trace de l'existence d'un chef général, d'un kan turcoman. Ils ne souffrent pas chez eux l'ombre d'un gouvernement quelconque, répétant avec orgueil qu'ils sont une nation sans tête et qu'ils ne veulent pas en avoir, car, disent-ils, ils sont tous égaux et chacun d'eux est roi.

Le pays habité par les Turcomans fait partie des possessions russes en Asie, mais les gouverneurs russes se contentent d'occuper quelques points stratégiques et de surveiller ces barbares.

TURCOPHILE s. m. (tur-ko-fi-le — de *Turc*, et du gr. *philos*, ami). Ami, partisan des Turcs.

TURCOPOLÉ s. m. (tur-ko-po-le). Hist. Nom donné autrefois, dans les possessions chrétiennes du Levant, aux troupes de cavalerie légère.

TURCOPOLIER s. m. (tur-ko-po-lié). Hist. Nom que portait, dans l'ancien orire de Malte, le dignitaire chargé du commandement en chef de la cavalerie et des troupes gardes-côtes : *La dignité de TURCOPOLIER appartenait au pilié ou chef de la langue d'Angleterre; elle fut supprimée quand Henri VIII se fit protestant, et les attributions en furent réunies à celles du rénéchal, du grand maître et du grand maréchal.*

TURCZANINOWIE s. f. (tur-kza-ni-no-vi — de *Turczaninow*, botan. rus.-e). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des astérées, originaire des marais de la Daourie.

TURDE s. m. (tur-de — lat. *turdus*, grive). Ornith. Genre d'oiseaux comprenant les grives et les merles.

TURDÉTAIENS, ancien peuple de l'Espagne, qui vivait dans la Bétique, à l'O. des Bastules et à l'E. de l'Anas, dans un territoire qui correspondait à la partie S.-O. actuelle de l'Andalousie. La ville principale des Turdétains (*Turdetani*) était Gades. Les Romains les soumettent en 195 avant notre ère.

TURDIDÉ, ÉE adj. (tur-di-dé — de *turde*, et du gr. *eidos*, aspect). Ornith. Qui ressemble ou qui se rapporte au turde.

— s. f. pl. Famille de passereaux, ayant pour type le genre merle.

TURDINÉ, ÉE adj. (tur-di-né — rad. *turde*). Ornith. Qui ressemble ou se rapporte au genre turde.

— s. f. pl. Tribu de la famille des turdidées, ayant pour type le genre merle.

TURDOÏDE s. m. (tur-do-i-de — de *turde*, et du gr. *eidos*, aspect). Ornith. Genre d'oiseaux, du groupe des merles.

TURDULES, ancien peuple de l'Espagne, dans la Bétique, entre les Orétains au S. et les Turdétains au N.-E. Les Turdules (*Turduli*) occupaient le territoire où se trouvent aujourd'hui Séville et Cordoue. Leurs villes principales étaient Illiturgis, Corduba et Astapa.

TURDUSIDÉ, ÉE adj. (tur-du-zi-dé). Ornith. Syn. de *TURDIDÉ*.

TURELURE s. f. (tu-re-lu-re — onomatop. du son de la flûte). Sorte de refrain de chanson :

Quand de ses feux un jeune cœur,
D'un ton flatteur,
Vous assure,
Croyez-moi, répondez toujours !
Turelure !

PANARD.

— Loc. fam. *C'est toujours la même turelure*, C'est toujours le même refrain, la même chose.

TURENNE, bourg et commune de France (Corrèze), arrond. et à 15 kilom. S.-E. de Brive, sur le chemin de fer d'Orléans à Toulouse; 1,800 hab. Commerce de grains, huile de noix, chaux, etc. Turenne est situé autour d'un rocher escarpé, au sommet duquel on voit les ruines d'un ancien château fort, dont il reste une tour gigantesque, dite tour de César, dominant un horizon vaste et un territoire fertile. Le château de Turenne, berceau d'une illustre famille, est un des plus anciens de notre histoire. Pépin le Bref s'en empara pendant les guerres qu'il soutint contre Waïfre (767). Louis le Débonnaire en déposséda Rodolphe, le premier seigneur de Turenne dont la chronique fasse mention, pour le punir de s'être révolté contre lui (839). La seigneurie de Turenne, simple vigne jusque vers la fin du x^e siècle, fut érigée à cette époque en vicomté par Louis d'Outre-mer, en faveur de Bernard, comme récompense de ses services, et ce avec l'assentiment du duc d'Aquitaine. Les successeurs de Bernard étendirent peu à peu leur puissance et acquirent bientôt des droits régaliens dont la jouissance leur fut confirmée en 1656 par lettres patentes. Le château fut vendu à Louis XIII en 1638. En 1659, le maréchal de Turenne, en se rendant à Brive, ville avec laquelle ses ancêtres avaient eu de longs démêlés relativement aux droits de suzeraineté, s'arrêta au vieux manoir. Ce château féodal fut abattu à l'époque de la Révolution.

TURENNE (Raymond-Roger, vicomte DE), comte de BEAUFORT. Il vivait au xiv^e siècle et appartenait à la famille de Canillac, en Limousin; il était neveu du pape Clément VI. En 1385, il se rendit en Provence, où, pendant dix ans, il rançonna le pays et commit d'horribles ravages.

TURENNE (Henri DE LA TOUR D'AUVERGNE, vicomte DE), un des grands capitaines des temps modernes, né à Sedan en 1611, tué à Salzbach en 1675. Il était fils de II. de La Tour d'Auvergne, duc de Bouillon, et d'Élisabeth de Nassau. Il fit son apprentissage de la guerre en Hollande (1625-1630), sous ses oncles Maurice et Henri de Nassau, se distinguant en Lorraine, sous le maréchal de La Force, puis au siège de Mayence, à Saverne, en Flandre, à Landrecies, à Maubeuge, en Piémont, monta rapidement en grade, dirigea, près de Quiers (1639), cette belle retraite où, avec 2,000 hommes, il soutint pendant plusieurs jours les efforts de 9,000 Espagnols, enleva les lignes de Casal et contribua à la reddition de Turin. Il fut alors créé lieutenant général, commanda quelque temps l'armée en l'absence du duc d'Harcourt et fit la campagne du Roussillon (1642) sous les yeux de Louis XIII. Richelieu lui témoigna toujours beaucoup d'estime, malgré les faiblesses de son frère, le duc de Bouillon, avec Cinq-Mars et de Thou. Toutefois, ce ne fut qu'après la mort du cardinal et de Louis XIII qu'il fut nommé maréchal de France (1643), lorsque la reine mère et Mazarin voulurent, par une haute faveur, l'attacher à la cause du jeune roi. Envoyé à l'armée du Rhin, après le désastre de Tuttlingen, où Rantzau avait été fait prisonnier, il réorganisa l'armée, combattit à Fribourg sous les ordres de Condé (1644), mais fut vaincu par Mercy à Marienthal (1645). La retraite de son général ne lui avait, au reste, laissé que des troupes fatiguées et dénuées de tout. Il se maintint cependant en Franconie, gagna avec Condé la bataille de Nordlingen, fit ensuite avec le Suédois Wrangel la conquête de la Franconie, de la Souabe et de la Bavière, et hâta par ses exploits la conclusion du glorieux traité de Westphalie (1648). Entraîné par l'amour qu'il ressentait pour M^{me} de Lon-

gueville et surtout par des intérêts de famille, il se jeta dans le parti de la Fronde, signa un traité d'alliance avec le roi d'Espagne, prit Le Catelet, La Capelle et Rethel, s'avança vers la Marne et se dirigea sur l'aris, dans l'intention d'aller délivrer les princes, enfermés à Vincennes. Mais son armée, composée de soldats de toutes les nations, se débanda; il fut contraint à la retraite, essaya de faire lever le siège de Rethel et se fit battre par le duc de Praslin, malgré l'énergie de sa défense (1650). Il se rapprocha alors de la cour, la défendit contre les frondeurs, battit le grand Condé près de Gien (1652), puis dans le fameux combat du faubourg Saint-Antoine, et le contraignit à sortir de France. Dans cette dernière campagne, qui avait duré moins de six mois, il avait déployé tout à la fois une grande habileté militaire, beaucoup de valeur et sauvé plusieurs fois le royaume. En 1654, il fut de nouveau envoyé contre les Espagnols, dont Condé était resté l'auxiliaire, amena, par ses victoires d'Arras (1654), des Dunes (1658) et de Valenciennes, la paix des Pyrénées (1659), fut nommé maréchal général en 1660 et abjura le protestantisme en 1668, probablement dans des vues d'ambition. Dans la campagne de Hollande (1672), le roi lui donna la direction du corps d'armée que lui-même commandait; mais on sait que ce fut une guerre d'apparat, où les villes se rendirent sans combattre et où le fameux passage du Rhin, si pompeusement chanté par les poètes, s'effectua sans obstacle et sans danger. Toutefois, lorsque le roi eut quitté l'armée en laissant le commandement général à Turenne, les affaires changèrent de face, et ce grand capitaine se trouva dans une position digne de son génie; obligé avec des forces inférieures de faire face en Westphalie à la coalition des Hollandais, de l'électeur de Brandebourg et des impériaux, commandés par le fameux tacticien Montecuccoli, il força ce dernier à la retraite, repoussa ensuite l'électeur et lui imposa la paix, l'écrasa de nouveau à Sintzheim (1674), dévasta le Palatinat, mesure terrible et odieuse qui contrastait avec sa modération ordinaire et qu'il chercha à excuser en écrivant qu'il était de nécessité pour la conduite de la guerre que ce pays fût ruiné et mangé. Il fit ensuite à travers l'Alsace cette admirable retraite (1674), la plus savante et la plus admirée de ses opérations militaires, remporta les victoires de Mulhausen et de Turckheim et refoula l'ennemi au delà du Rhin. Dans la campagne suivante (1675), Turenne eut encore affaire à Montecuccoli, et ces deux grands capitaines furent en présence pendant deux mois, calculant tous leurs mouvements, ne voulant rien donner au hasard, et déployant sans combattre tout ce que l'art et l'expérience la plus consommée de la stratégie peuvent offrir de ressources. Enfin, Turenne avait amené son ennemi sur un terrain favorable et se croyait sûr de le vaincre, lorsqu'il fut tué par un boulet qui le frappa au milieu de l'estomac (Salzbach, 27 juillet 1675). Ce fut un deuil dans toute la France, et le grand capitaine fut pleuré même par ses ennemis. Ses restes furent inhumés à Saint-Denis, parmi les sépultures royales. En 1800, ils ont été transportés aux Invalides. Turenne fut le premier tacticien de son siècle; il n'abandonnait rien au hasard, réglait ses mouvements suivant le temps, les hommes et les lieux, et se montrait avare du sang des troupes. Moins impétueux, moins hardi et moins brillant que Condé, son rival de gloire, il avait plus que lui l'habileté stratégique qui prépare les succès et la prudence qui évite les revers. Calme, impassible et prévoyant, il eut rarement de ces élans de génie, de ces inspirations subites qui changent la face des événements, mais qui souvent aussi entraînent dans d'irréparables malheurs. Toutefois, l'habitude de la victoire le rendit, vers la fin de sa carrière, plus entreprenant et plus hardi, bien différent en cela du grand Condé, qui avait paru si ardent et si audacieux à ses débuts, et qui se montra plus tard prudent et presque timide. Mazarin et Flécher prononcèrent son oraison funèbre. Les *Mémoires de Turenne*, publiés par Grimoard (1782), sont médiocrement écrits et ne répondent pas à ce qu'on aurait pu attendre d'un aussi grand homme de guerre. Courtülz et Ramsay ont écrit sa Vie.

TURENNE (ORAISON FUNÈBRE DE), par Flécher. Dans cette oraison funèbre qui est son chef-d'œuvre, Flécher sut élever l'art jusqu'au génie et prêter une voix solennelle au deuil sincère de la France. L'exorde est une des plus belles pages de notre langue. Thomas (*Essai sur les éloges*) apprécie l'oraison funèbre de la manière suivante : « C'est un monument de l'éloquence française; l'exorde sera éternellement cité pour son harmonie, pour son caractère majestueux et sombre, et pour l'espèce de douleur auguste qui y régnait. Les deux premières parties peignent avec noblesse les talents d'un général et les vertus d'un sage; mais à mesure que l'orateur avance vers la fin, il semble acquiescer de nouvelles forces. Il peint avec rapidité les derniers succès de ce grand homme; il fait voir l'Allemagne troublée, l'ennemi confus, l'aigle prenant déjà l'essor et prêt à s'envoler dans les montagnes, l'artillerie tonnant de toutes parts pour favoriser la retraite, la France et l'Europe dans l'attente d'un

grand événement. Tout à coup l'orateur s'arrête; il s'adresse au Dieu qui dispose également et des vainqueurs et des vaincus, et se plait à immoler à sa grandeur de grandes victimes. Alors il fait voir ce grand homme étendu sur ses trophées; il présente l'image de ce corps pâle et sanglant; auprès duquel, dit-il, fume encore la foudre qui l'a frappé, et montre dans l'éloignement les tristes images de la religion et de la patrie éplorées. Turenne meurt, tout se confond, la fortune chancelle, la victoire se lasse, la paix s'éloigne, le courage des troupes est abattu par la douleur et ranimé par la vengeance.

• Cependant, ajoute avec raison Thomas, malgré l'éloquence générale et les beautés de cette oraison funèbre, peut-être n'y trouve-t-on pas encore assez le grand homme que l'on cherche; peut-être que les figures et l'appareil même de l'éloquence le cachent un peu au lieu de le montrer... »

Dans ses oraisons funèbres, Flécher brilla par l'esprit, l'élégance, la pureté, le nombre harmonieux, la justesse et la délicatesse des idées; mais la force des pensées est singulièrement affaiblie par une préoccupation constante des enjolivements du style. Les périodes trop ajustées fatiguent; il y a trop de cadence et trop de rhétorique, un retour fréquent des mêmes figures, particulièrement de l'antithèse, qu'il prodigue jusqu'à la satiété et qu'il met dans les mots bien plus que dans les idées.

TURENNE (PORTRAIT DE), par Philippe de Champagne; à la pinacothèque de Munich. Le maréchal est revêtu de sa cuirasse et porte une écharpe blanche en sautoir; il a la tête découverte; ses cheveux gris couvrent une partie du front; sa physionomie respire la franchise et la bonté.

Cette peinture est exécutée sur un panneau de 2 pieds et demi de hauteur; le modèle est savant et ferme; la couleur a de la limpidité et de la force. Un autre portrait de Turenne, attribué à Philippe de Champagne, appartient au musée de Besançon; il est peint sur cuivre, dans de très-petites proportions. Jacques Hubin a gravé un portrait du maréchal d'après Philippe de Champagne. Nicolas de Larressin en a gravé un d'après J.-A. Meissonier. Il y en a un autre gravé par P. Aubry. Un émail de Petitot a été payé 2,300 francs à la vente Dubreuil Le Noir en 1821. Le Louvre a un très-beau buste sculpté par Coysevox. Un autre buste sculpté par Flatters a paru au Salon de 1834. Des statues ont été exécutées par Dardel, Gois, Pajon, etc.

TURF s. m. (turff — mot angl. qui signif. *champ de gazon*). Hippodrome, champ de course.

— Ensemble d'opérations qui se rattachent aux courses, aux paris, à l'entraînement des chevaux.

— *Encycl.* Le *turf* est un terrain couvert d'une herbe rase et touffue, qui, soigneusement gazonnée, doit garantir l'ongle aristocratique du cheval de race du contact d'une terre détrempe ou durcie; c'est le terrain spécial des courses de vitesse. Ces courses sont devenues chez nous, comme en Angleterre, un lieu d'exhibition publique pour le luxe, les toilettes extravagantes et les excentricités de tous genres; il s'y exerce des spéculations fort suspectes, et la folie des paris y cause la ruine de nombreuses familles.

Les anglo-normands, dont le nombre augmente chaque jour d'une manière effrayante, se servent à chaque instant du mot *turf* dans la conversation et dans leurs écrits. L'importation de ce mot anglais est-elle utile dans notre langue? Non, car nous avons, depuis plusieurs siècles, le mot *hippodrome*, du grec *hippos*, cheval, et *dromos*, course, qui désigne admirablement le terrain où les courses ont lieu. Quant aux paris qui accompagnent toujours cette funeste importation anglaise, le mot *hippodrome* ne l'implique pas; mais est-ce un motif pour lui préférer *turf*?

La folie des courses a tellement tourné toutes les têtes, qu'il était impossible que l'on ne fit pas de nombreux emplois du mot *turf* au figuré. En voici quelques exemples : « L'Angleterre (que l'on nous passe l'expression) a pris la corde du *turf* diplomatique. » (*Siècle*). « On remarqua l'absence des législateurs sur le *turf* des enchères, qui furent médiocrement poussées. » (*Siècle*). « Tout d'abord, on avait parlé de nombreuses candidatures; mais, aux derniers jours, quatre cavaliers seulement se sont présentés sur le *turf*. » (*Siècle*). « *Turf* musical. » Présenter des diplomates, des enchérisseurs, des candidats à la députation, des musiciens comme des chevaux qui courent sur un hippodrome, c'est abuser étrangement du style figuré.

Les amateurs de courses sont désignés, en Angleterre, par le mot *turfist*, dont on a fait *turfiste* en français, et dont on se sert au féminin comme au masculin.

TURFISTE s. (tur-fi-ste — rad. *turf*). Celui qui aime les courses de chevaux, qui fait courir : *Société de TURFISTES*. C'est un intrépide TURFISTE.

TURFOL s. m. (tur-fol). Chim. Produit huileux de la distillation de la tourbe.

TURGAN (Julien), publiciste, né à Paris en 1824. Il étudia d'abord la médecine, de-

vint interne des hôpitaux et se signala, lors des journées de Juin et pendant l'épidémie cholérique qui sévit en 1848, par des actes de dévouement dont il fut récompensé par deux médailles d'or. Lorsque Victor Hugo fonda, cette même année, l'*Événement*, M. Turgan entra à ce journal comme rédacteur scientifique, puis il passa, au même titre, au *Bien-être universel*, feuille créée par M. E. de Girardin, et fonda lui-même un journal de vulgarisation scientifique sous le titre de : *la Fabrique, la ferme et l'atelier*. M. Grün s'étant retiré du *Moniteur universel* en 1852, M. Turgan fut appelé à devenir, conjointement avec M. Paul Dalloz, directeur du journal officiel, fonctions dont il se démit au bout de quelques années. Pendant l'invasion prussienne, M. Turgan se mit à la disposition du ministre de la guerre, M. Gambetta, et fut chargé par lui d'une importante mission auprès des usines qui fabriquent des armes et des munitions. Ce savant a publié par livraisons un ouvrage aussi important que remarquable sous ce titre : *les Grandes usines de France, tableau de l'industrie française au XIX^e siècle* (1861-1873, 10 vol. in-40, avec grav.). On lui doit en outre : *les Balloons, histoire de la locomotion aérienne* (1851, in-18), et des *Études sur l'Exposition universelle* de 1867 (1868, in-80).

TURGENEV (Alexandre-Ivanovitch), historien russe, né en 1784, mort à Moscou en 1845. Il suivit la carrière administrative, fut employé au ministère des cultes et devint président de la Société biblique russe. En 1826, Turgenev se démit de ses fonctions, voyagea en Angleterre, en Italie, etc., pour se procurer des documents relatifs à l'histoire de la Russie, et, de retour dans son pays, il publia l'ouvrage intitulé *Historia Russiae monumenta* (Saint-Petersbourg, 1841-1842, 2 vol. in-40), dont le troisième volume parut après sa mort, en 1848.

TURGENIE s. f. (tur-jé-ni — de *Turgenoff*, homme d'Etat russe). Bot. Genre de plantes, de la famille des ombellifères, tribu des caulacées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent dans l'Europe méridionale et en Orient.

TURGENIOPSIDE s. f. (tur-jé-ni-o-psi-de — de *turgénie*, et du gr. *opsis*, apparence). Bot. Genre de plantes, de la famille des ombellifères, tribu des caulacées, dont l'espèce type croît en Orient.

TURGESCE s. f. (tur-gèss-san-se — du lat. *turgescere*, s'enfler). Gonflement : *Une turgescence douloureuse l'alourdit*. (Michelet.)

— Pathol. *Turgescence de la bile*. Nom donné autrefois à l'embarras gastrique.

TURGESCENT, **ENTE** adj. (tur-gèss-san, ante — lat. *turgescent*; de *turgescere*, être enflé). Qui est gonflé, qui est en état de turgescence.

TURGIDE adj. (tur-ji-de — lat. *turgidus*; de *turgere*, être gonflé). Renflé, boursoufflé, gonflé : *Ses mains si molles, si blanches, devenaient rouges et turgides*. (Balz.) Peu usité.

TURGIDULE adj. (tur-ji-du-le — dimin. de *turgide*). Hist. natur. Qui est légèrement gonflé.

TURGOSE s. f. (tur-go-zé). Bot. Syn. de *CRASSULE*, genre type des crassulacées.

TURGOT s. m. (tur-go — nom d'homme). Comm. Sorte de papier à écrire.

TURGOT (saint), homme d'Etat écossais, né vers 1045, mort en 1115. Ayant embrassé la vie monastique, il devint abbé du monastère de Dunelm et gagna la confiance du roi Malcolm III, qui le nomma son premier ministre et évêque de Saint-André. C'était un homme plein de capacité, de courage et d'éloquence. On lui doit : une *Vie du roi Malcolm* et de la reine *Marguerite* et une *Histoire du monastère de Dunelm*, dans laquelle on trouve une partie des annales d'Écosse. Turgot a été canonisé. Sa fête se célèbre le 22 septembre.

TURGOT (Michel-Etienne), magistrat français, né à Paris en 1690, mort en 1751. Sa famille, originaire d'Ecosse, était venue s'établir en Normandie du temps des croisades, et son bisuleul, Jacques Turgot, avait présidé la noblesse aux états généraux de 1614. Michel-Etienne Turgot suivit la carrière de la magistrature, devint président de la seconde chambre des requêtes au parlement de Paris et fut nommé par Louis XV prévôt des marchands de la capitale. Dans ses fonctions, il s'occupa d'assainir et d'embellir Paris, fit construire un immense égout sur la rive droite de la Seine, élargit et prolongea le quai de l'Horloge, s'attacha à faire régner l'abondance dans les années de disette et renoua les plus grands services. Après avoir rempli cette charge pendant onze ans, il devint conseiller d'Etat, puis président du grand conseil.

TURGOT (Etienne-François, marquis), administrateur et officier français, fils du précédent, né à Paris en 1721, mort en 1789. Son père lui fit suivre la carrière des armes. Après avoir servi pendant quelque temps sur les galères de l'ordre de Malte, il administra cette île avec habileté, devint, à son retour en France, brigadier des armées du roi (1764)

XX.

et proposa alors au ministre Choiseul, pour faire oublier la perte du Canada, de régénérer la Guyane française en y établissant, sous le nom de France équinoxiale, une colonie nouvelle capable de résister aux attaques étrangères et de prêter son appui aux autres colonies à sucre. Nommé gouverneur général de la Guyane, Turgot échoua dans ses projets de colonisation, revint en France pour engager le gouvernement à renoncer à l'entreprise et subit une détention par suite de ses démêlés avec l'intendant Chauvallon dont il avait réprimé la rapacité et ordonné l'arrestation. Rendu peu après à la liberté, il refusa une pension de 12,000 livres que lui offrait Louis XVI et passa le reste de sa vie dans la retraite. Etienne Turgot était très-versé dans la connaissance de l'histoire naturelle, de l'économie rurale et partageait l'enthousiasme de son frère pour les principes des économistes. Il fut un des fondateurs de la Société royale d'agriculture (1760) et associé libre de l'Académie des sciences (1765). Turgot a publié quelques mémoires intéressants, notamment : *Observations sur l'espèce de résine élastique de l'île de France* (1769); *Mémoire sur la manière de rassembler, de préparer, de conserver, etc., les diverses curiosités d'histoire naturelle* (Lyon, 1753, in-89); *Essai sur les arbres d'ornement, les arbrisseaux et les arbustes en pleine terre* (1778, in-89).

TURGOT (Anne-Robert-Jacques), baron de L'AULNE, célèbre économiste et contrôleur général des finances, frère du précédent, né à Paris en 1727, mort en 1781. Homme de génie et homme de bien, sa place est marquée parmi ces rares ministres qui se sont appliqués avec courage et désintéressement à la réforme d'abus oppressifs et à l'amélioration du sort des peuples. Sa famille le destinait à l'état ecclésiastique; mais il manifesta un éloignement invincible pour le sacerdoce. Toutefois, par obéissance, il se livra avec zèle à l'étude de la théologie, devint prieur de la Sorbonne et prononça à cette occasion (1750) deux discours d'apparat en latin : *Avantages que le christianisme a procurés au genre humain*, où, le premier, il émet cette idée que la religion chrétienne a contribué aux progrès matériels des sociétés; *Des progrès successifs de l'esprit humain*, où il montre une sagacité bien surprenante dans un philosophe de vingt-trois ans et où il prédit, longtemps avant l'événement, la séparation des colonies américaines d'avec leur métropole : « Les colonies, dit-il, sont comme les fruits, qui ne tiennent à l'arbre que jusqu'à leur maturité. L'Amérique fera un jour ce que fit autrefois Carthage. » Il possédait alors une instruction des plus étendues et une profondeur d'idées remarquable. Sa famille ayant consenti à ce qu'il n'embrassât pas l'état ecclésiastique, il entra dans les charges parlementaires et il devint conseiller en 1752, maître des requêtes l'année suivante, intendant de Limoges en 1761. A cette époque, il était déjà connu par l'universalité de ses connaissances et ses talents littéraires. Il s'était déjà tracé le plan d'un grand nombre d'ouvrages, et il en avait composé quelques-uns, entre autres une *Lettre à Buffon*, où il réfute ses erreurs sur la théorie de la terre, une *Réputation* des idées de M. de Voltaire sur l'origine des langues, une *Dissertation* très-remarquable sur les inconvénients du papier-monnaie, une *Lettre sur la tolérance*, des *Traités* sur diverses matières, des traductions, quelques articles dans l'*Encyclopédie*, des poésies, etc. Il avait même un talent assez remarquable pour la poésie, surtout pour la satire; on connaît l'épigramme célèbre qu'il fit pour le portrait de Franklin :

Eripuit calo fulmen sceptrumque tyrannus.

On a retenu aussi de lui des vers fort piquants sur divers personnages, notamment sur le grand Frédéric. Mais il ambitionnait des succès plus sérieux et ne visait à rien moins qu'à réformer l'administration de l'Etat. Ami des philosophes et des économistes, il entreprit de concilier les diverses idées de ces derniers, partagées, comme on sait, en deux écoles, celle de Quesnay, qui plaçait dans les produits agricoles la source de toutes les richesses et bornait la science du gouvernement à favoriser l'agriculture, et celle de Gournay, qui, voyant dans l'industrie la véritable richesse des nations, voulait que l'Etat demeurât spectateur passif des opérations commerciales, agricoles et industrielles, et dont la maxime était : « Laissez faire, laissez passer. »

Dans son intendance de Limoges, Turgot commença à réaliser les innovations qu'il avait longtemps méditées, supprima les corvées, ouvrit des routes, creusa des canaux, encouragea l'agriculture, établit les premiers ateliers de charité, fit instruire dans des cours publics les sages-femmes des campagnes, assura au peuple, en cas d'épidémie, les soins de médecins éclairés, fit distribuer des semences et des instruments aratoires, accomplit enfin un grand nombre de réformes utiles. Mais son enthousiasme pour les théories des économistes ne lui permit pas de faire la part des obstacles, et il commit l'imprudence de rompre brusquement et sans ménagement les habitudes d'une population peu éclairée en voulant appliquer son système du commerce libre des grains. Ses me-

sures excitèrent de fréquentes révoltes, qu'il réprima avec énergie, mais qu'il eût mieux valu prévenir. On doit le louer, toutefois, pour les progrès heureux qu'il sut accomplir et dont nous venons de parler, ainsi que pour l'extinction d'abus criants dans la perception des impôts et dans la levée de la milice. A l'avènement de Louis XVI, le parti philosophique, longtemps comprimé sous l'administration de Maupeou et de Terray, reprit sa puissance et appela de tous ses vœux Turgot au ministère. Maupeou subit la pression de l'opinion et s'exécuta en donnant à l'intendant de Limoges la direction de la marine (1774). Un mois plus tard, Louis XVI l'appela au contrôle général, et cette nomination fut accueillie avec enthousiasme par tous les gens de bien. Le nouveau ministre donna un aperçu de ses idées en matière de finances par une lettre au roi devenue fameuse : point de banqueroute, point d'augmentation d'impôt, point d'emprunts; réduction de la dépense au-dessous de la recette; réforme des abus qui entretenaient le désordre dans les finances et entraînaient la monarchie à sa ruine. D'un autre côté, il méditait les plus vastes projets : suppression des corvées, conversion des deux vingtièmes des tailles en un impôt territorial sur la noblesse et le clergé, liberté de conscience et de pensée, rappel des protestants, égale répartition de l'impôt par la formation d'un cadastre général, rachat des rentes féodales, liberté de l'industrie et du commerce, unité de poids et de mesures, rédaction d'un seul code civil pour tout le royaume, suppression des jurandes et maîtrises, abolition des douanes intérieures, etc. La seule pensée de ces larges réformes ne pouvait manquer de soulever contre lui toutes les classes privilégiées, noblesse, clergé, traitants, parlementaires, tous ceux enfin qui vivaient des abus menacés, et il ne put réaliser qu'une bien faible partie de ses vues patriotiques. Attaqué sans relâche par une ligue puissante, il vit ses intentions les plus généreuses méconnues et ses idées odieusement dénaturées; c'est ainsi que ses édits pour la libre circulation des grains dans tout le royaume furent représentés comme une autorisation d'exporter les grains à l'étranger; la disette de 1775 lui fut attribuée; des révoltes éclatèrent de toutes parts, habilement fomentées par les ennemis de toute réforme. Turgot crut devoir prendre des précautions qui furent tournées en ridicule. Attaqué de toutes parts, il vit son crédit baisser de jour en jour, même dans l'esprit du roi, qui jusqu'alors s'était plu à répéter : « Il n'y a que M. Turgot et moi qui aimions le peuple. » C'est au milieu de telles difficultés qu'il publia encore six édits extrêmement importants, dont les deux principaux prescrivaient la suppression des corvées par tout le royaume et la destruction des jurandes et maîtrises. Le clergé, la noblesse et les parlements se montrèrent indignés d'être assujettis à l'impôt qui remplaçait la corvée, et dont le produit devait être employé à l'entretien des routes. Malgré ces clameurs intéressées, les édits furent enregistrés dans un lit de justice. Mais ce fut le dernier triomphe du ministre réformateur, qui fut renvoyé peu de temps après (mai 1776), et vécut désormais dans la retraite, uniquement occupé de sciences et de littérature. L'admiration et l'estime de tous les gens éclairés lui restèrent fidèles et le vengèrent des injustes accusations dont il était l'objet. Son caractère, ses vertus publiques et privées, la pureté de son patriotisme, sa passion pour le bien-être des classes pauvres, l'étendue de ses lumières et la hardiesse généreuse de ses vues lui méritèrent les éloges enthousiastes de d'Alembert, Condorcet, Voltaire, Dupont de Nemours, Morellet, Marmontel, enfin de toutes les grandes intelligences du siècle.

Dupont de Nemours a donné les *Œuvres complètes* de Turgot, précédées de mémoires sur sa vie (1808-1811), rééditées par Eug. Daire (1844). V. sa *Vie* par Condorcet (1786) et son *Éloge* par Baudrillard (1846). On peut aussi consulter avec fruit les excellentes appréciations de Montyon et de Morellet et la belle et impartiale esquisse de son ministère par M. Lacroix, dans le quatrième volume de son *Histoire du XVIII^e siècle*.

TURGOT (Louis-Félix-Etienne, marquis de), diplomate français, de la famille du précédent, né à Bons (Calvados) en 1796, mort en 1866. Il suivit d'abord la carrière des armes, fit partie de l'école de Saint-Cyr et devint officier aux cuirassiers de la garde royale.

Après la chute de Charles X, il quitta le service (1830); toutefois, il se rallia au gouvernement de Louis-Philippe, entra, en 1832, à la Chambre des pairs et s'y montra un des constants soutiens de la politique ministérielle. Rendu à la vie privée par la révolution du 24 février 1848, le marquis de Turgot se rallia bientôt complètement à la politique du président de la République, Louis-Napoléon, qui le fit entrer, comme ministre des affaires étrangères, dans le cabinet du 2 décembre 1851. Après avoir pris une part active au coup d'Etat, il garda son portefeuille jusqu'en juillet 1852, puis il devint successivement sénateur, ambassadeur en Espagne (1853) et enfin ministre plénipotentiaire en Suisse.

TURGOTIE s. f. (tur-go-ti — de *Turgot*,

nom propre). Bot. Syn. de *WATSONIE*, genre d'iridées.

TURGOTINE s. f. (tur-go-tine — de *Turgot*, sous le ministère duquel furent établies les premières diligences). Ancien nom de certaines voitures publiques : *Une de ces mauvaises voitures établissait donc la communication entre Mayenne et Fougères; quelques entêtés l'avaient jadis nommée, par antiphrase, la TURGOTINE, pour singer Paris ou en haine du ministre qui tentait des innovations*. (Balz.) — Sorte de tabatière ronde et plate.

TURGUET s. m. (tur-ghé). Agric. Variété de blé du Levant analogue à l'épeautre.

TURGY (Louis-François), un des serviteurs de Louis XVI, né à Paris en 1763, mort dans la même ville en 1822. Admis dans la maison du roi en 1784, il conçut une vive affection pour Louis XVI et trouva moyen de s'introduire au Temple le jour même où ce prince y fut incarcéré avec sa famille. Turgy, malgré la surveillance dont il était l'objet, trouva moyen de correspondre avec la famille royale et de l'instruire de ce qui se passait d'important à la Convention et au dehors. Contraint de sortir du Temple en 1793, il suivit en Allemagne la fille de Louis XVI et devint, en 1814, premier valet de chambre et huissier du cabinet de Madame. On a de lui : *Fragments historiques sur le Temple*, insérés dans les *Mémoires de Louis XVII* (1818, in-80).

TURHEIM (Ulrich de), célèbre minnesinger allemand, qui vivait au XIII^e siècle. Il était intimement lié avec Rodolphe de Montfort et avec Wolfram d'Eschenbach, avec lequel il travailla. Il se chargea, sur la demande de Conrad de Wiktstein, de terminer le poème de *Tristan*, que Gottfried de Strassbourg avait laissé inachevé et que Müller a publié. Turheim composa, en outre, un petit poème : *les Aventures d'Elie*; un grand poème épique : *Saint Guillaume, margrave d'Orange*, dont il fit la première et la troisième parties sous les titres de : *le Margrave d'Orange* et *le Vaillant Rennevert*. La seconde partie de cette œuvre jadis célèbre fut composée par son ami Eschenbach; les deux premières parties seulement ont été publiées par Casparian (Cassel, 1781, in-40). Enfin, on attribue à Ulrich de Turheim un autre poème : *le Roi Artus* ou la *Table ronde*. Les manuscrits de ces diverses productions se trouvent au Vatican.

TURIBE (saint), prélat espagnol. V. *TORIBIO*.

TURIBULUM s. m. V. *THURIBULUM*.

TURIE s. f. (tu-ri). Bot. Genre de plantes, de la famille des cucurbitacées, comprenant cinq espèces, dont le type croît dans l'Arabie Heureuse. || Syn. de *LUFFA*, autre genre de cucurbitacées.

TURIN, anciennement *Augusta Taurinorum*, en italien *Torino*, ville d'Italie, ancienne capitale des Etats sardes, puis capitale provisoire du royaume d'Italie, aujourd'hui chef-lieu de la province de Turin et de tout le Piémont, dans une plaine agréable et fertile, sur la rive gauche du Pô et de la Dora Riparia, à 141 kilom. O. de Milan et à 825 kilom. S.-E. de Paris; par 45° 4' 8" de latit. N. et 5° 21' 12" de longit. E.; 213,000 hab. Archevêché fondé en 1515; université, avec une riche bibliothèque, Académies royales des sciences et des beaux-arts, Académie militaire, école d'artillerie, académie philharmonique, Société d'agriculture; Bourse et tribunaux de commerce, banque nationale, caisse de commerce et de l'industrie, à laquelle est réunie le Crédit mobilier; caisse d'escompte, banque des soies, Société du crédit industriel et commercial; institut des sourds-muets. Musée d'antiquités, qui renferme la fameuse table Isaïque; cabinets des médailles, d'histoire naturelle, de minéralogie et de physique; très-beau jardin botanique du Valentino, galerie de tableaux (dans le palais Madama); observatoire; fonderie de canons, manufacture d'armes. Turin possède des fabriques de draps, de cotonnades, de chapeaux, de chaussures, de chocolats, de fleurs artificielles, de gants, d'instruments de musique, de meubles, de papiers, de passementerie, d'étoffes de soie, etc.

Turin doit à son égale proximité des glaciers des Alpes et des régions chaudes méridionales de jouir d'une température assez variable, qui peut se résumer dans la moyenne suivante : 144 jours seroies, 134 jours variables, 87 jours pluvieux. L'été y est souvent étouffant et les pluies d'automne se prolongent parfois jusqu'à l'hiver. La ville, coupée de rues à angles droits, qui lui donnent sur une carte topographique une division en carrés d'une régularité quasi symétrique, renferme plusieurs places vastes et bordées de beaux édifices qui rompent heureusement cette monotonie; la plus considérable est la place du Château (*piazza Castello*), ainsi nommée du palais qui se trouve au centre et où siégeaient naguère le Sénat et la Chambre des pairs; cette place mesure 225 mètres de longueur sur 166 mètres de largeur. La place Saint-Charles (*piazza San-Carlo*), plus régulière que la précédente, est longue de 167 mètres et large de 77 mètres et présente la forme d'un parfait rectangle; la place Victor-Emmanuel, d'une longueur de 360 mètres sur une largeur de 111 mètres, a été ouverte en 1819 et a la forme, également ré-

gulière, d'un carré long; la place Emmanuel-Philibert, de forme octogonale (197 mètres environ) est le centre des marchés de la ville; la place Carignan, moins considérable (80 mètres sur 37), renferme le palais du même nom, naguère Chambre des députés d'Italie. Mentionnons enfin la place Charles-Albert, d'ouverture toute récente; la place Charles-Félix, bordée d'arcades; la place du palais de la ville, la place de Savoie, etc. Toutes ces places, dont la plupart sont ornées de monuments ou de statues sur lesquels nous reviendrons ci-après, sont pavées, ainsi que les rues, de larges dalles alternant avec des cailloux. Quelques espèces de ces cailloux, entre autres la serpentine, le rosso, la variolite, sont assez précieuses et pourraient être utilisées dans la marqueterie et la mosaïque après une opération de polissage préalable. Il ne reste plus trace aujourd'hui des anciens remparts de la ville, remplacés depuis 1818 par de belles promenades, et la citadelle elle-même, vaste construction militaire élevée vers 1564 par l'architecte Pacciato, a été récemment démolie. Un quartier neuf commence à s'élever sur son emplacement.

— **Monuments religieux.** La cathédrale de Turin, placée sous l'invocation de saint Jean-Baptiste (*San-Giovaanni*), remonte à la fin du xve siècle et rappelle extérieurement le style de Baccio Pintielli. A l'intérieur, les voûtes sont ornées de peintures à fresques représentant des sujets bibliques. Le maître-autel est en marbre d'un grand prix. Il faut encore mentionner un tableau assez remarquable attribué à Albert Dürer, et deux statues de marbre, œuvre du sculpteur français Legros: *Sainte Christine* et *Sainte Thérèse*. Le trésor conservé dans la sacristie possède un assez grand nombre d'objets précieux, ou curieux par le travail; le principal ornement de cette pièce consiste dans un bon tableau de Marcino d'Alba, le *Baptême de Jésus-Christ*.

La chapelle du Saint-Suaire de Turin (*del San-Sudario*) est, en quelque sorte, adossée au maître-autel de la cathédrale, dont elle n'est séparée que par un vitrage. Deux escaliers, de quinze degrés chacun, y donnent accès. Elle consiste en une rotonde environnée de colonnes de marbre noir, à bases et chapiteaux de bronze doré. Le tout est couronné par une coupole étrange. L'auteur de cette bizarre basilique, dont le style ne se rattache à aucune école, est le Père Guarini, de l'ordre des théatins. Elle doit son nom à un prétendu *Saint-Suaire* du Christ apporté d'Orient au xive siècle par Guillaume de Villars, et transféré à Turin, en 1578, par les ordres de Philippe-Emmanuel. Cette chapelle correspond par une galerie avec le palais et contient depuis 1842 les mausolées en marbre blanc des princes de Savoie dont les noms suivent: Amédée VIII; Emmanuel-Philibert; Thomas de Carignan et Charles-Emmanuel. Ces mausolées sont dus au ciseau de Cacciatori, de Marchisi et de Gagini. Il faut y joindre le monument de la reine Marie-Adélaïde, érigé en 1855.

L'église Saint-Philippe-de-Neri est surtout remarquable par ses proportions colossales. Elle n'embrasse pas moins, en effet, d'une superficie de 2,553 mètres carrés. La chute de sa voûte, en 1716, nécessita une reconstruction presque totale, qui fut confiée à l'architecte Juvara. On y remarque quelques tableaux de Solimena, Carlo Maratta, Vaccaro, Tiepolo, et une *Conception* de Vanloo, le peintre français.

L'église la Consolata se compose de trois corps de bâtiments, construits à diverses époques et formant en quelque sorte trois églises ou chapelles distinctes. On y remarque: la chapelle surchargée de dorures et d'ornements dans laquelle se trouve une image de la Vierge, objet de pèlerinages fréquents, et les deux statues en marbre blanc des reines Marie-Thérèse et Marie-Adélaïde, épouses, la première de Charles-Albert, la seconde de Victor-Emmanuel II. Ces monuments ont été achevés en 1861.

L'église Saint-Laurent, œuvre du Père Guarini, remonte aux dernières années du xviie siècle. Le dôme, au-dessous duquel est placé le maître-autel, se compose de deux coupoles superposées, équilibrées sur des arcs qui se soutiennent à mesure qu'ils deviennent plus petits.

Nous mentionnerons encore: l'église du Saint-Esprit, attenante à l'hospice des Catéchumènes, célèbre par le séjour qu'y fit Jean-Jacques Rousseau en 1728; l'église du Corpus-Domini, construite en 1607 par Vittozzi, luxueusement décorée par Alfieri; l'église Saint-Dominique, où l'on remarque un beau tableau du Guerchin, représentant la *Vierge, l'Enfant Jésus* et le patron de l'église; l'église Saint-Martin (des Saints-Martyrs), construite en 1577 pour les jésuites et qui contient le tombeau de Joseph de Maistre; l'église Saint-François-de-Paule, construite au xviie siècle par Pellegrini; l'église Saint-Charles; l'église Sainte-Christine (belle façade par Juvara); l'église Saints-Maurice-et-Lazare; l'église Saint-Roch (1667); l'église San-Massimo (Saint-Maxime), construite en 1846 et analogue au l'anthéon; enfin, le temple protestant vaudois, édifice pseudo-gothique contemporain.

— **Edifices civils.** Le palais du roi (*Palazzo-Reale*), construit par le duc Charles-Emmanuel II, sur les plans du comte Amédée de

Castellamonte, a remplacé comme résidence royale le palais de l'évêché, situé où se trouvent aujourd'hui la galerie des armures et la bibliothèque du roi; sans grande valeur architecturale à l'extérieur, il est précédé d'une grande cour d'honneur fermée d'une grille et ornée des statues équestres de Castor et Pollux, modelées par Sangiorgio. Les appartements, aux quels conduit un escalier monumental, sont vastes et somptueux. En face de l'escalier s'élève la statue équestre en marbre blanc de Victor-Amédée Ier. La salle des gardes au premier étage est décorée d'une fresque de Belosio, *Jupiter foudroyant les Titans*, et d'un tableau représentant la *Bataille de Saint-Quentin*, attribué à Palma Vecchio; la salle des pages, la salle du trône, la salle des ministres, la salle de bal, etc., sont également décorées de tableaux, pour la plupart modernes, et de vases étrusques, de Chine, du Japon et d'Egypte.

Le palais Madame (*palazzo Madama*), ainsi nommé de la duchesse de Nemours, veuve de Charles-Emmanuel II, qui en fit sa résidence ordinaire au commencement du xviie siècle, remonte au xive siècle. Agrandi et fortifié, en 1416, par Amédée VIII, il reçut en 1720 la façade actuelle, œuvre de Juvara. Le double escalier d'honneur, qui conduit aux appartements, date de la même époque. L'observatoire est installé dans une des deux tours qui subsistent encore de l'œuvre d'Amédée VIII. C'est dans le palais Madame, dit aussi le Château (*Castello*), que se sont tenues longtemps les séances du Sénat. Devant la façade, donnant sur la place, s'élève un monument élevé par les Milanais à l'armée sarde et représentant un *Soldat*. Ce monument est dû au statuaire Vela.

Le palais Carignan, ancienne résidence des princes royaux, est un édifice de mauvais goût, dû au Père Guarini. Le palais du duc de Gènes, réuni au palais du roi par une galerie, possède une seule façade monumentale. Mentionnons encore le palais du Tasse.

— **Etablissements municipaux.** Turin possède: un arsenal, commencé par Charles-Emmanuel II, terminé et considérablement agrandi par Charles-Emmanuel III, qui y établit une école d'artillerie et une fonderie de canons. On y conserve, en outre, une collection estimée de plans en relief de fortifications anciennes et modernes. Dans la cour de l'arsenal s'élève un monument en bronze, consacré à la mémoire de Pietro Micca, simple pionnier, qui, lors du mémorable siège de 1706, voyant l'arsenal envahi par les Français, mit le feu aux poudres et se fit sauter avec l'ennemi. Parmi les principaux hôpitaux de Turin, il faut citer: l'hôpital majeur de Saint-Jean-Baptiste, fondé au xive siècle et contenant 418 lits; l'hôpital général de la Charité, fondé par Charles-Emmanuel Ier et pouvant donner asile à 1,500 pensionnaires; le grand hôpital des Saints-Maurice-et-Lazare, fondé en 1572; le *Manicomio*, hospice des aliénés des deux sexes, fondé en 1728, reconstruit en 1818; l'hôpital de la Maternité, etc. La fabrique de tabacs occupe l'ancien château du Valentin, situé à l'extrémité sud de la ville et construit par Christine de France, veuve de Victor-Amédée Ier et fille de Henri IV et de Marie de Médicis.

— **Académies, musées, bibliothèques.** Le palais de l'université de Turin, commencé sous Victor-Amédée II (1713), est un bel édifice dans le style du xviie siècle, précédé d'une cour monumentale, entourée de portiques ornés de bas-reliefs, d'inscriptions grecques et latines, et de fragments antiques découverts à *Industria*, ancienne cité romaine située près du Pô, à 25 kilom. de Turin. L'université de Turin compte: une chaire de théologie, une chaire de jurisprudence, une chaire de médecine et de chirurgie, une chaire de littérature, une chaire de philosophie, une chaire des sciences physiques et mathématiques. Elle possède un cabinet anatomique et pathologique, des laboratoires de chimie, un jardin botanique, etc.

Le palais de l'Académie des sciences comprend dans ses dépendances immenses: le musée d'antiquités, le musée égyptien, le musée d'histoire naturelle et la galerie de tableaux.

Le musée d'antiquités, le plus ancien en date de fondation, est riche principalement en statues découvertes dans des fouilles, en vases étrusques et en débris phéniciens (trésors), trouvés en Sardaigne et dans l'île de Chypre. Le musée égyptien possède, entre autres curiosités, la statue colossale de *Jupiter Ammon*, celles de plusieurs rois, toutes d'un seul morceau, en granit rouge ou en basalte vert ou noir; un nombre considérable de momies et d'emblèmes mythologiques, un fragment de tableau chronologique de plus de cent rois antérieurs à la dix-huitième dynastie, enfin la fameuse table Isaïque en bronze qui donna lieu à tant de polémiques savantes et qu'on s'accorde à considérer aujourd'hui comme un monument pseudo-égyptien de l'époque d'Adrien. Le musée d'histoire naturelle comprend un cabinet de minéralogie, un des plus complets de l'Europe, et une collection zoologique, riche de plus de 100,000 sujets, tant en mammifères qu'en oiseaux et en insectes. Une collection numismatique a été rassemblée dans une salle voisine; elle compte 15,000 pièces environ. Enfin la galerie de tableaux (*regia pinacoteca di*

Torino), précédemment installée au premier étage du palais Madame par le roi Charles-Albert, peut passer pour une des plus riches en chefs-d'œuvre du monde entier. Il serait trop long d'en énumérer ici les trésors dont le catalogue complet, dressé en 1835, sous ce titre: *La Reale galleria di Torino, illustrata da Rob. d'Azeglio, direttore della medesima*, forme un gros volume. Nous nous bornerons à dire que tous les maîtres connus de toutes les écoles y sont représentés dans les quinze salles de la pinacothèque, divisées ainsi qu'il suit: 1re salle, batailles, portraits; 2e, 3e et 4e salles, école piémontaise; 5e salle, écoles italiennes du xive et du xviie siècle; 6e salle, écoles italiennes du xviie et du xviii siècle; 7e salle, écoles italiennes du xviii et du xixe siècle; 8e, 9e et 10e, même composition; 11e salle, émaux sur porcelaine; 12e, 13e et 14e salles, écoles flamande, hollandaise et allemande; 15e salle, les chefs-d'œuvre; 16e salle, école française.

Indépendamment de ce musée, Turin possède, appartenant au palais du roi, un musée royal des armures, fondé en 1835, à l'aide des arsenaux de Turin et de Gènes et de plusieurs collections particulières: « La grande galerie, dit M. du Pays, est d'un aspect curieux à cause des figures couvertes d'armures damasquinées et placées sur des chevaux empaillés et armés en guerre; ces figures de chevaliers forment à droite et à gauche de la galerie comme une garde d'honneur de cette panoplie des vieux âges. » Parmi les richesses et les curiosités de ce musée, nous citerons: l'armure d'Emmanuel-Philibert, celle du prince Eugène à la bataille de Turin (1706), un bouclier attribué à Benvenuto Cellini, une selle de Charles-Quint, une armure française portée à la bataille de Pavie et l'épée de Bonaparte à Marengo.

Un dernier musée, dit musée municipal, a été inauguré à Turin en 1863; il comprend douze salles et embrasse l'histoire naturelle et les beaux-arts. Quelques collections particulières méritent aussi d'être mentionnées; nous citerons: la galerie du prince de La Cisteria, la galerie Alfieri, la galerie Gattino, la galerie Rignon. Enfin, l'Académie des beaux-arts (*Accademia Albertina delle belle arti*) possède des peintures attribuées à Raphaël, un André del Sarto, un Rubens, des cartons de Léonard de Vinci, etc.

Les bibliothèques de Turin se composent de la bibliothèque particulière du roi, riche de 40,000 volumes et 1,800 manuscrits, et de la bibliothèque municipale. La première possède un grand nombre de lettres autographes du duc Emmanuel-Philibert et du prince Eugène de Savoie, des notes du grand Frédéric sur la guerre de Trente ans, des lettres de Napoléon et de ses généraux; plusieurs dessins de Raphaël, Corrège, Léonard de Vinci, Titien, etc. La bibliothèque municipale, riche d'un nombre de volumes à peu près égal, est surtout estimée au point de vue des recherches historiques sur Turin spécialement.

— **Ponts, promenades, statues, etc.** Trois ponts principaux réunissent, à Turin, les deux rives du fleuve: le pont du Pô, construit en 1810, sous la domination française; il se compose de cinq arches elliptiques de 25 mètres chacune; le pont de la Doire, composé d'une seule arche de 45 mètres, ouvrage hardi, exécuté en 1830 par l'ingénieur piémontais Mosca; le pont de fer Marie-Thérèse, construit en 1840. Les promenades publiques de la ville sont: le jardin public (*Giardino pubblico*); on y remarque trois statues: celle de Cesare Balbo, président du conseil sous Charles-Albert; celle du général piémontais Bava et celle du général napolitain Pepe. Munin, le grand patriote vénitien, a également un monument dans le jardin public; après ce jardin viennent: les boulevards, qui ont remplacé les anciennes fortifications; le jardin de la place Charles-Félix, qui n'est, à proprement parler, qu'un square avec jets d'eau; enfin, le nouveau jardin récemment ouvert près de la fabrique de tabacs. Parmi les autres statues et monuments dont nous n'avons pas parlé, nous nous bornerons à mentionner en terminant: la statue d'Emmanuel-Philibert, en bronze, œuvre de Marochetti, qui orne le centre de la place Saint-Charles; le piédestal est flanqué de bas-reliefs allégoriques; la statue du philosophe Vincenzo Gioberti, qui occupe le centre de la place Carignan; le monument du roi Charles-Albert, sur la place du même nom; le monument élevé par Charles-Albert lui-même sur la place du palais de la ville à Amédée VI, dit le comte Vert; un obélisque (place de Savoie), érigé en souvenir de l'abolition des tribunaux ecclésiastiques et de l'établissement du mariage civil; et sur la même place les trois statues du prince Eugène, du duc de Gènes et du roi Charles-Albert, cette dernière inaugurée en 1859, non loin d'une table de marbre portant gravés les noms des Turinois morts en combattant, de 1848 à 1849, pour l'indépendance italienne; enfin, place de la Consolata, une colonne de granit, surmontée d'une statue de la Vierge et érigée en mémoire d'un vœu fait lors de l'invasion du choléra dans l'ancienne capitale du Piémont (1835).

— **Histoire.** Turin (*Bodincomagus, Taurasia, Colonia Julia, Augusta Taurinorum*)

était, à son origine, la capitale des *Taurini*, peuplade gauloise qui, après avoir lutté contre les Romains, en devint l'alliée. Lors de l'expédition d'Annibal, les *Taurini*, ayant refusé de se joindre au conquérant pour marcher contre la république, furent considérés par lui comme des ennemis et virent leur ville saccagée par les bandes carthaginoises. *Taurasia* s'était peu à peu relevée de ce désastre, lorsque Jules César en fit le centre d'une colonie romaine à laquelle il donna son nom. Cette colonie prit, sous Auguste, une rapide extension et échangea son nom précédent contre celui d'*Augusta Taurinorum*, rappelant à la fois les anciens habitants et le prince qui avait principalement contribué à cet accroissement. Au temps de la monarchie lombarde, Turin devint le chef-lieu d'un des trente duchés dont elle se composait. Charles-magne, maître du pays, attribua la possession de cette ville au marquis de Saxe, sous la condition de défendre les frontières. Turin fut, dès 1381, la capitale des ducs de Savoie. La réunion de la Savoie et du Piémont lui donna une nouvelle importance, que la fondation de l'université (1405) vint encore accroître. Les guerres d'Italie firent tomber en 1536, Turin au pouvoir des Français, qui ne l'évacuèrent qu'en 1562. La peste succéda à la guerre et dépeupla la ville en 1595; le fléau reparut en 1630, non moins meurtrier. En 1640, Turin subit de la part des Français un siège mémorable et tomba de nouveau en leur pouvoir. La guerre prit fin en 1696 par le traité signé dans la ville même entre Louis XIV et le duc de Savoie, par lequel le roi de France s'engageait à restituer à ce dernier les villes tombées en son pouvoir et, de plus, à consentir au mariage d'une princesse de Savoie avec un des petits-enfants de France. Ce traité ayant été impuissant à éteindre l'ardente lutte des deux puissances, la guerre ne tarda pas à recommencer et, en 1706, les Français vinrent de nouveau, mais inutilement, mettre le siège devant Turin. Plus heureux en 1796, puis en 1798, ils occupèrent Turin sans grande difficulté; en 1799, ils furent remplacés un instant par une armée austro-russe; mais la victoire de Marengo replaça la ville sous la domination française. Défaite, afin de prévenir toute nouvelle tentative de rébellion, Turin devint alors le chef-lieu du département du Pô, dans l'Empire français, auquel département resta incorporé jusqu'en 1814.

Turin était redevenu la capitale du royaume de Sardaigne, lorsque les événements de la guerre d'Italie, après l'avoir un instant placé au rang de capitale du nouveau royaume, le firent descendre ensuite à celui de simple chef-lieu de province. Bien qu'ayant cessé, depuis 1864, d'être la résidence du gouvernement, Turin n'en est pas moins demeurée une ville importante et pouvant figurer parmi les premières du royaume. Malgré le transport de la capitale à Florence, puis à Rome, sa population n'a pas diminué.

Turin est la patrie du mathématicien Lagrange et des jurisconsultes Govea et Gravina.

Un concile fut réuni à Turin en 401, à la prière de plusieurs évêques des Gaules, pour régler des différends qui troublaient alors la paix de leurs Eglises. Les évêques de la Narbonnaise Ile (qui était la province d'Aix), saint Procul de Marseille, Simplicien, évêque de Vienne, et l'évêque d'Arles y assistèrent, sans compter plusieurs autres dont on ignore les noms.

TURIN (PROVINCE DE) division administrative du royaume d'Italie, entre les provinces de Coni au S., de Novare et d'Alexandria à l'E., le Valais au N. et la France à l'O. Elle est formée d'une grande partie du Piémont, comprend 5 arrondissements, Turin, Aoste, Ivrea, Pignerol, Susse; 62 cantons et 443 communes. Elle a 10,471 kilom. carrés de superficie et une population d'environ 1,000,000 d'hab.

TURIN (ARRONDISSEMENT DE), subdivision administrative de la province de Turin (Italie). Elle a 259,267 hect. de superficie et environ 470,000 hab. On y récolte des grains, du vin, de l'huile, etc.; on y fabrique des toiles, des chapeaux de paille, et on y exploite la pierre à bâtir et la pierre à chaux.

TURINOIS, OISES. et adj. (tu-ri-noi, oi-ze). Géogr. Habitant de Turin; qui appartient à cette ville ou à ses habitants: *Les Turinois. L'industrie Turinoise.*

TURINUS (Albanus), médecin suisse. V. THORER.

TURIOBULBE s. m. (tu-ri-o-bul-be — de *turion*, et de *bulbe*). Bot. Nom donné à des bourgeons terminaux des rameaux souterrains, qui se renfient en masse charnue et envoient, l'année suivante, des tiges florifères.

TURION s. m. (tu-ri-on — lat. *turio*, même sens). Bot. Bourgeon émis par la souche des herbes vivaces, et qui, en se développant, devient une tige aérienne: *Ce que l'on mange dans l'asperge est un turion.* (Th. de Bernoulli.) Nom donné autrefois aux jeunes pousses des arbres.

— **Encycl.** Le *turion* est le bourgeon souterrain des plantes vivaces, qui, en se développant, produit chaque année de nouvelles tiges.

La partie qu'on mange dans l'asperge en présente un exemple familier. Il diffère du bourgeon proprement dit par son origine souterraine ; du reste, sa structure est absolument la même. D'après Richard, il faut rapporter au *turion* les petites granulations qu'on trouve sous terre, à la base de la tige, dans la saxifrage granulée ; ce sont, en effet, de petits bourgeons écaillés qui naissent sur les ramifications horizontales d'une tige souterraine et rampante. On multiplie quelquefois les plantes à *turions* par la division ou le marcottage de ces organes. Quelques auteurs voient aussi des *turions* dans les rejets produits par les racines traçantes de certains arbres, et qu'on appelle en général drageons.

TURKESTAN, TARTARIE ou ASIE CENTRALE. On comprend sous cette dénomination la partie S.-O. de la Russie d'Asie et plusieurs États indépendants. Le Turkestan s'étend entre 36° et 56° de latit. N. et 49° et 78° de longit. E. Il est borné au N. par la Sibérie, à l'E. par la Chine, au S.-E. par le royaume de Kaschgar, au S. par l'Inde, l'Afghanistan et la Perse, à l'O. par la mer Caspienne et la Russie d'Europe. Superficie, 3,640,000 kilom. carrés environ ; population, 7,800,000 hab. environ. Le Turkestan comprend : 1° un certain nombre d'États indépendants, Boukhara, Khiva, Koundouz, Bedakshan, Hissar, Kesch ou Sheri-Sebs, Darvaz ou Dervaz, dont on évalue la superficie à 275,000 kilom. carrés et la population à 3,000,000 d'hab. ; 2° les vastes territoires dont s'est emparée la Russie et qui comprennent les provinces d'Akmoïnsk, d'Oural'sk, de Semipalatinsk, de Tourgaï, de Transcaspië, le gouvernement général du Turkestan et le Ferghana (ancien Khokand), annexé en 1876. La superficie de ces provinces est évaluée à 3,365,000 kilom. carrés et la population à 4,801,000 hab.

La plupart des États que nous venons de mentionner ayant un article particulier dans le *Grand Dictionnaire*, nous ne nous occuperons ici que de la géographie générale de la grande région qui les englobe tous. Dans sa partie O. et N.-O., elle est formée en majorité de plaines désertes ou de steppes, connus sous le nom de vallée du Touran, tandis qu'à l'E. et au S.-E. s'étend le plateau élevé du Turkestan proprement dit. C'est une région sauvage, mais des plus fertiles, bien arrosée et qui abonde en prairies et en vallées luxuriantes. Ce plateau se détache des ramifications septentrionales de l'Indou-Kho et des ramifications occidentales du Bolor-tagh ; et l'Ak-tagh ou Asfara-tagh, prolongement occidental du Mustagh ou Tian-chan de l'Asie centrale, le partage en deux régions : le plateau de Ferghana au N. et le plateau de Sogdiane ou d'Uzbekistan au S. L'un appartient au bassin du Sihoun ou Syr-Daria (Jaxarte), l'autre à celui du Djihoun ou Amou (Oxus) ; ces deux fleuves ont leur embouchure dans la mer d'Aral. Entre eux, le Serafichân ou Ser-efchân (qui sème de l'or) traverse, dans son cours inférieur, la délicieuse vallée de Sogd, située entre Samarcande et Boukhara, et qu'il fertilise par un immense réseau de canaux ; puis il s'écoule dans le petit lac Karakoul (lac Noir). Tous les autres cours d'eau n'ont aucune importance. Le climat a tout le caractère des climats continentaux et offre les contrastes les plus opposés ; en hiver, le froid est extrême, tandis qu'en été la chaleur atteint presque le même degré que dans les régions tropicales. Même contraste entre la maigre végétation des plateaux déserts et la fertilité des verdoyantes vallées qui bordent les fleuves. Dans le nord, on ne trouve que des pins sur les montagnes, quelques pâturages dans les steppes, des buissons d'épines et d'absinthie. Vers le sud, région qui ne semble formée que d'oasis, on rencontre des terres fertiles et bien cultivées où croissent le riz, l'orge, le froment, les fèves, les carottes, etc. On trouve dans les jardins tous les fruits de l'Europe. Le vin est excellent, les melons et surtout les melons d'eau y sont très-abondants. Il y a beaucoup de mûriers, dont la feuille sert à la nourriture des vers à soie, et l'écorce à la fabrication d'un papier renommé sous le nom de boukhara. La culture du cotonnier, du pavot, du carthame, de la garance, du chanvre, du lin, du tabac et du sésame donne aussi des produits d'un grand prix et recherchés dans le commerce. On y élève des bœufs sans cornes, des chameaux, des chevaux, des chèvres, des moutons à queue grasse. Les chevaux sont d'une excellente race ; il y existe beaucoup de mulets et d'ânes, ainsi que d'agneaux d'Israël, de loups, de renards, de chats sauvages, de caracals, de lynx, de hérissons, de lapins, de lièvres, de muscs, de serpents, de gazelles. L'ornithologie compte plusieurs espèces d'oiseaux de proie, et comme gibier à plume des perdrix, des francolins, des tétaras. Le poisson y est rare ; les tarentules, les scorpions, les lézards infestent les steppes. On trouve dans le sol des mines de fer, de cuivre, d'argent, d'or, de lapis-lazuli, de houille. Toutes ces mines sont encore à exploiter. Les lacs produisent beaucoup de sel. Le Turkestan possède des fabriques de soie et de coton ; chez les Boukhares, l'industrie est très-active ; les principaux articles qui font l'objet du commerce sont les cotonnades, cuirs, soieries, pelleteries, etc. La Chine y importe le thé, l'argent en barre, des étoffes de soie, la

rhubarbe et la porcelaine. On tire de l'Indoustan des châles, de la mousseline, des toiles peintes, des voiles, diverses étoffes, du sucre et de l'indigo ; la Perse fournit principalement des objets de luxe, et la Russie donne les autres productions européennes que les Tartares consomment eux-mêmes, ou vendent à leurs voisins asiatiques.

La population des kanats semi-indépendants est soumise à la domination des Turcs Ouzbours et Uzbehs, qui ont, la plupart, renoncé à leur vie nomade et se sont mêlés au mouvement de la civilisation des peuples qu'ils ont asservis. Ces derniers, de race persane, descendent des anciens Bactriens et sont connus sous les noms de Tadjiks, Boukhares, Sartes et Galdjis. Ce sont eux qui forment la grande masse de la population établie à domicile fixe, ainsi que celle de la classe agricole et de la classe industrielle qui habite les villes. Les Turcomans entrent pour un tiers dans la population du Turkestan. On rencontre, en outre, errantes dans les différentes parties de la contrée, des tribus de Kirghiz et de Karakalpacks nomades, et il y a dans les villes un grand nombre de juifs, d'Arméniens, d'Arabes boukhares et de Tartares Nogais, qui y ont cherché un asile contre le gouvernement russe.

Le Turkestan a, au point de vue historique, une grande importance comme centre et lieu de passage des grandes migrations des peuples, des expéditions commerciales et militaires. C'était jadis une contrée civilisée, bien cultivée et comptant une nombreuse population. Dans l'antiquité, il comprenait la Bactriane, la Sogdiane et le pays des Chasmiens, ainsi que les provinces du N.-E. de l'empire perse. Au vi^e siècle de notre ère, il succomba sous l'invasion des Huns et des peuples turques ; au viii^e, il passa sous la domination des Arabes et prit un important développement. La région qui s'étend sur l'Amou inférieur et à l'O. de ce fleuve a, depuis lors, porté le nom de pays de Khowaresm ou de Khivar. Celle qui est comprise entre l'Amou et le Syr-Daria fut à la même époque englobée sous la dénomination générale de Mawar-al-Nahr, c'est-à-dire de l'autre côté du fleuve, nom qui répond à la Transoxiane des anciens. Après la chute du califat, il s'y forma plusieurs principautés turques, qui furent longtemps réunies sous la domination de la dynastie des Seldjoudides, mais qui, au xii^e siècle, durent se soumettre au Mongol Gengis-Khan et à ses hordes tartares. A la mort du conquérant, le Mawar-al-Nahr et tout le Turfan furent l'apanage de son fils Djagataï, duquel descendent la plupart des kans actuels du Turkestan. Au xiv^e siècle, Tamerlan fit du Mawar-al-Nahr le siège principal de son empire ; mais, après sa mort (1405), cette contrée et le Turkestan en particulier se partagèrent en une foule de petits États. En proie à toutes les dévastations de puis la fin de la domination arabe, ce pays devint, comme dans l'antiquité, le théâtre des déprédations de tribus barbares et de bandits nomades. Il fut déchiré pendant plusieurs siècles par la guerre des kans de différents petits États. La désunion continue qui existait entre ces chefs fut cause de leur chute commune et de la ruine de l'indépendance des peuples tartares.

Parmi les peuples tartares d'Europe et d'Asie, ce furent ceux du Turkestan qui, protégés contre les attaques des Russes par les immenses déserts qui les en séparaient, conservèrent le plus longtemps leur indépendance. Cependant, dès le commencement du xviii^e siècle, Pierre le Grand envoya à Khiva le prince Bekovitch-Tcherkaski pour faire pénétrer l'influence russe dans le Turkestan ; mais l'ambassadeur et son escorte furent entourés par les troupes du kan et massacrés.

Un siècle plus tard, en 1819, un corps russe de 300 hommes explora les alentours de la mer Caspienne, depuis Astrabad jusqu'à l'ancienne embouchure de l'Amou-Daria. L'un des officiers qui faisaient partie de cette expédition, le capitaine Mouravief, se rendit en ambassade à Khiva. L'année suivante (1820), le baron de Meyendorf alla en ambassade à Boukhara. Ces voyages, et plusieurs autres encore, fournirent au gouvernement russe d'importants renseignements sur l'état de ces contrées. En 1839, le général Perovski entreprit une grande expédition militaire contre Khiva, mais le froid le força à une retraite désastreuse. Pendant les années suivantes et jusqu'en 1850, les Russes avancèrent insensiblement à l'est, multipliant les expéditions et les explorations, s'emparant de diverses portions de territoire et construisant un grand nombre de forteresses, destinées à maintenir les Tartares dans l'obéissance. Pendant vingt-cinq ans (1825-1850), la Russie accrut ses possessions en Asie d'un territoire équivalent à la France et à la péninsule ibérique réunies. En vain les Khiviens essayèrent d'arrêter la marche des Russes ; ils furent battus en 1850 par Perovski, en 1853 par les Russes et par les Persans coalisés. Sur les territoires conquis, les Russes construisirent plusieurs forteresses. En 1860, le colonel Zimmermann battit les Kkiviens et leur prit plusieurs forteresses. En 1864, Tcherniaief obtint de grands succès sur les Khokaniens et prit Aulie-Ata. Le prince Gortschakof envoya (2 novembre 1864) aux cours européennes des notes diplomatiques qui contenaient l'assurance

que la Russie s'en tiendrait là et ne pousserait pas plus loin ses conquêtes. Cependant, dès l'année suivante, Tcherniaief attaqua sans succès la ville de Tashkent. Il revint à la charge l'année suivante et s'empara de cette importante ville. Les Khokaniens, vaincus, avaient imploré le secours des Boukhares. Le général Romanovski prévint ces nouveaux ennemis, les attaqua, les défit, le 11 mai 1866, à Iradj et prit Khodjend (5 juin). La Russie se trouvait ainsi maîtresse du kanat de Khokand, du bassin entier du Syr-Daria et de la route qui va directement à Kaschgar. Le gouvernement russe avait d'abord déclaré que Tashkend serait la capitale d'un État vassal de la Russie ; mais il n'observa pas cette promesse et déclara (29 août 1866) que cette ville serait annexée purement et simplement à l'empire russe. L'émir de Boukhara, après avoir éprouvé défaite sur défaite, demanda à traiter.

En 1867, le général Kaufmann fut nommé gouverneur du Turkestan. Il essaya d'abord de conclure un traité de commerce avec l'émir de Boukhara. Les négociations traînaient depuis plusieurs mois, lorsque le général apprit que l'émir faisait des préparatifs de guerre et concentrait des troupes à Samarcande. Il prit aussitôt l'offensive, rencontra l'armée boukharienne et la tailla en pièces. Les Russes prirent alors à l'émir Samarcande, sa résidence d'été et la ville sacrée des musulmans. L'émir dut accepter de force le traité qui lui avait été proposé (juin 1868). Les villes de Samarcande, d'Ourgoune et de Kalta-Kourgam, enlevées à la Boukharie et le cercle de Zaravshan. Une révolte ayant éclaté contre l'émir, celui-ci appela à son aide le général russe Abramof. Abramof fit contre les révoltés et contre les beks semi-indépendants, leurs alliés, plusieurs expéditions, pendant lesquelles il explora un pays alors fort peu connu. En 1871, le bassin du Zaravshan, le district de l'Arab et une partie du Khokand furent annexés au gouvernement du Turkestan. Boukhara et le reste du Khokand conservèrent chacun une autonomie nominale, mais l'influence de la Russie s'exerça dès lors, dans ces kanats, d'une façon prépondérante. En 1872, un conflit surgit entre la Russie et le kanat de Khiva. L'Angleterre, inquiète de voir la Russie s'avancer à pas de géant dans la direction de l'Inde, demanda des explications au cabinet de Saint-Petersbourg. Celui-ci protesta de ses intentions pacifiques et déclara qu'il respecterait le kanat de Khiva. Cependant une armée russe se mit en marche, battit les Khiviens et prit Khiva ; le kan dut payer une énorme contribution et céder aux vainqueurs toute la rive droite de l'Amou-Daria (1873) ; depuis, il est l'humble vassal de la Russie.

Des révoltes ayant éclaté contre Khoudjâr, kan de Khokand, en 1873, 1874 et 1875, ce chef se réfugia, en 1875, sur le territoire russe. Les insurgés passèrent la frontière et attaquèrent Khodjend, d'où ils furent repoussés. Le général russe Kaufmann réunit alors toutes les troupes dont il put disposer, défit les insurgés dans une grande bataille près de Machran et entra à Khokand. Le nouveau kan, Ikhan-Zade, dut accepter un traité onéreux qui le rendait vassal de la Russie (août 1875). Les Russes annexèrent la partie du Khokand qui touche au Syr-Daria et au Narjine. Ce n'était qu'une trêve ; la guerre recommença bientôt, et le 8 février 1876, la ville de Khokand était obligée de capituler. Le kanat de Khokand a été alors incorporé à la Russie, et le général Globolaf a été nommé gouverneur de cette province, qui a reçu le nom de Ferghana.

L'émir de Kaschgar, jusqu'ici, évitait le sort de ceux de Khokand, de Khiva et de Boukhara, grâce à la protection des Anglais ; cependant il ne crut pas devoir refuser de signer, en 1872, un traité de commerce dont les clauses avaient été rédigées par le gouverneur général du Turkestan. On voit donc que, depuis 1867, la Russie a fait des progrès incalculables dans l'Asie centrale ; ses conquêtes s'étendent du littoral de la mer Caspienne à l'Ili-Khiva ; la Boukharie et le Khokand sont morcelés et reconnaissent humblement son autorité, car ils savent que le peu qui leur reste de liberté dépend de la bonne volonté qu'ils mettront à satisfaire les exigences de la politique russe. Quant à l'émir de Kaschgar, il entend trop bien ses intérêts pour oser lutter seul contre un ennemi aussi redoutable que la Russie.

Depuis quelque temps, il est question d'ouvrir une voie de communication directe entre la Russie d'Europe et l'Inde, par la construction d'une ligne de chemin de fer à travers le Turkestan. Ce projet est patronné par M. de Lesseps ; s'il était mis à exécution, il contribuerait sans doute à faire pénétrer sérieusement la civilisation dans ce pays d'une immense étendue et dont la population est très clair-semée.

TURKESTAN (GOUVERNEMENT GÉNÉRAL DU), province de la Russie d'Asie, créée en 1867 et située entre les steppes d'Orenbourg au N.-O., les steppes d'Ouest-Sibérie au N., la Chine à l'E., Kaschgar, la Boukharie et la Khiva au S., la mer d'Aral à l'O. ; superficie, 1,058,000 kilom. carrés ; 1,997,000 hab. Cof-lieu, Tashkent. La majeure partie du gouvernement général, particulièrement

dans le S. et dans l'E., est un pays montagneux formé par l'Alatau et les ramifications occidentales des monts Tian-chan, qui ont tout à fait le caractère des chaînes les plus élevées de nos Alpes d'Europe. Les régions du N. et de l'O. ne présentent guère que des plaines, des steppes et des déserts de sable principalement. Les cours d'eau les plus importants sont le Syr-Daria et l'Ili. On y rencontre plusieurs lacs d'une grande étendue, tels que la mer d'Aral, les lacs Balkusch, Issik, Ara et Karakoul. Le gouvernement général du Turkestan possède en abondance tous les produits du Turkestan. On y trouve des mines de houille et de métaux précieux ; mais toutes ces richesses sont inexploitées. Les habitants mènent une vie nomade, et le commerce et l'industrie sont dans l'enfance.

TUR-KEVI, ville de Hongrie (Grande Circonscription), à 30 kilom. S.-O. de Kartzag, sur le Bornetyo ; 7,000 hab.

TURKOMANS, nom de peuple. V. Turcomans.

TURLIOT (François-Claude), littérateur français, né à Dijon en 1745, mort en 1824. Chargé de l'éducation de l'abbé de Bourbon, fils naturel de Louis XV, il l'accompagna dans un voyage en Italie, où son élève mourut en 1787. Turliot devint successivement aumônier de Madame Victoire, vicaire général à Nancy et enfin employé à la bibliothèque royale. C'était un homme instruit, d'un esprit élevé, d'un cœur excellent. On lui doit deux ouvrages remarquables : *Études sur la théorie de l'avenir ou Considérations sur les merveilles et les mystères de la nature* (Paris, 1810, 2 vol. in-8°), écrit dans lequel on trouve des théories consolantes, parfois abstraites et paradoxales, mais revêtues d'une forme élégante ; *De l'instruction, ouvrage destiné à compléter les connaissances acquises dans les lycées* (1816, in-12), et enfin *Héloïse et Abailard, avec un aperçu du xii^e siècle* (1822, in-8°).

TURLU s. m. (tur-lu — onomatopée du cri de l'oiseau). Ornith. Nom vulgaire du courlis cendré. || On dit aussi TURLUI.

TURLUPIN s. m. (tur-lu-pain — du nom d'un acteur de nos anciennes farces). Homme qui fait des allusions froides et basses, de mauvais jeux de mots : *Ce n'est qu'un TURLUPIN.*

Toutefois, à la cour les *turlupins* restèrent, insipides plaisants, bouffons infortunés, d'un jeu de mots grossier partisans surannés. BOILEAU.

— Hist. relig. Nom donné à des hérétiques du xiii^e et du xiv^e siècle.

— Techn. Nom des petits chardons très-flexibles qui servent à effectuer le lainage des draperies nouveautés.

— Encycl. Hist. relig. Les *turlupins* se rattachaient peut-être aux vaudoues et aux bégards. Ils se nommaient eux-mêmes Société des pauvres, enseignaient que l'homme peut arriver dans cette vie à l'impeccabilité et furent accusés de se livrer aux plus honteux désordres. Excommuniés par Grégoire XI en 1372, ils furent détruits par les ordres du roi de France Charles V.

TURLUPIN (Henri LEGRAND, dit), comédien français. V. BELLEVILLE.

TURLUPINADE s. f. (tur-lu-pi-na-de — rad. *turlupin*). Mauvaise plaisanterie, fondée le plus souvent sur quelque allusion basse, sur quelque froid jeu de mots : *Débiter des TURLUPINADES.*

TURLUPINAGE s. m. (tur-lu-pi-na-je — rad. *turlupiner*). Action de turlupiner.

TURLUPINER v. n. ou intr. (tur-lu-pi-né — rad. *turlupin*). Faire des turlupinades : *Cet homme ne fait que TURLUPINER.* (Acad.) || Vieux mot.

— V. a. ou tr. Railler, tourner en ridicule : *Il TURLUPINE tout le monde.* (Acad.) *On est très-railleur dans le commerce, on y est plus enclin à TURLUPINER les dupes qu'à critiquer les fripons.* (Fouquier.)

TURLURETTE s. f. (tur-lu-rè-te). Anc. mus. Sorte de guitare dont les mendiants faisaient usage au xiv^e siècle.

— Refrain de quelques chansons.

TURLUT s. m. (tur-lu — onomatopée du chant de l'oiseau). Ornith. Nom vulgaire de la farlouse.

TURLUTAIN s. f. (tur-lu-tè-ne). Sorte de serinette : *Tout le monde connaît ces serinettes, TURLUTAINES ou petites orgues, avec lesquelles on apprend aux oiseaux à siffler en cage.* (Virey.) || Vieux mot.

— Fig. Lubie, manie : *Il me platit d'être un fumier et de nourrir un lis ; cette TURLUTAIN vaut bien celle des tabatières.* (E. Augier.)

TURLUTER v. n. ou intr. (tur-lu-té — rad. *turlut*). Fam. Imiter le chant du turlut. || Contrefaire le son du flageolet, de la flûte :

Alors chaque serin *turlute*
Et chante d'un ton presque égal.
(Mercure.)

|| Vieux mot.

TURLUTOILE s. f. (tur-lu-toi-le — rad. *turlut*). Ornith. Nom vulgaire de l'alouette lulu.

TURLUTUTU s. m. (tur-lu-tu-tu — onomatopée du son de ces instruments). Fam. Flûte, flûte ou mirliton. || On dit aussi **TURLUTU**.

— Interjektiv. S'emploie pour exprimer les sons de la flûte. || S'emploie souvent par ironie :

Turlututu! — Tu vas épouser le vieillard.

E. AUGIER.

TURMAIR ou **TURMAYR** (Jean), dit **Aventin**, historien allemand, né à Abensberg (Aventinum) en 1466, mort en 1534. Il fit ses études aux universités d'Ingolstadt et de Paris, habita ensuite Vienne et la Pologne et devint, en 1512, précepteur du jeune frère de Guillaume IV, duc de Bavière. Il accompagna, en 1515 en Italie le prince Ernest de Bavière et fut nommé, en 1517, historiographe de ce duc. Sa vie fut, par la suite, fort agitée, et il eut à endurer de nombreuses persécutions pour de prétendues hérésies dont on l'accusait de s'être rendu coupable. On estime beaucoup ses *Annales Bojorum*, q.^{ue} ont été éditées en dernier lieu par Gundling (Leipzig, 1710), et son *Chronicon Bavaricum* (Nuremberg, 1552). Ses *Rudimenta grammaticæ latinæ* (1512) ont été l'un des premiers ouvrages où la langue latine a été traitée d'une façon vraiment philologique. La *Biographie* de Turmair a été écrite de nos jours par Wiedemann (Freising, 1855) et par Dittmar (Nordlingen, 1862).

TURME s. f. (tur-me — latin *turma*, mot qui appartient à la même famille que *turba*, foule tumultueuse, *turbo*, tourbillon, *turbidus*, agité, *turbare*, troubler; grec *turbê*, tumulte, *turba*, bruyamment, *turbazô*, troubler, *turbasia*, danse tumultueuse). Antiq. rom. Escadron, troupe de cavaliers.

— **Encycl.** La *turme* était de 30 cavaliers subdivisés en décuries. Le premier décurion en était préfet ou capitaine au temps de Végèce. Chaque décurion était secondé par un option ou orague. Au commencement, une *turme* était fournie par trois tribus; 16 *turmes*, ou 512 chevaliers, formaient à peu près la cavalerie de deux légions, c'est-à-dire une aile, une armée étant généralement de quatre légions. Suivant Beneton, ce mot a été employé dans la milice française avant l'usage du mot escadron. Ce fait serait curieux à vérifier; malheureusement, on manque de documents.

TURNACUM, nom latin de la ville de **TOURNAI**.

TURNAGRA s. m. (tur-na-gra — contr. des mots *turde* et *tanager*). Oritih. Genre de passereaux, intermédiaire entre les merles et les tanguars.

TURNAU, ville des Etats autrichiens (Bohême), sur la rive gauche de l'Isar, à 31 kilom. N.-E. d'Innsbruck; 3,500 hab. Fabrique d'étoffes; centre de la fabrication de pierres précieuses du royaume. On trouve dans les environs des grenats et autres pierres, et il y existe des carrières de pierres à niquiser et à polir recherchées. Ruines du château de Trosky.

TURNBULL (George), philosophe écossais, né dans les dernières années du XVII^e siècle, mort à Aberdeen, où il était professeur de philosophie morale au collège Maréchal, vers 1572. On a de lui les deux ouvrages suivants : *Principes de philosophie morale* ou *Recherches sur le sage et bon gouvernement du monde moral* (Londres, 1740, 2 vol. in-8°), et *Traité sur la peinture ancienne et sur ses rapports avec la poésie* (Londres, 1740, in-8°).

TURNBULL (Guillaume-Benjamin-David), juriconsulte et archéologue anglais, né à Londres en 1814, mort en 1863. Son père, qui était marin, fit, de 1800 à 1804, le tour du monde et s'arrêta principalement en Australie et dans les îles de l'Océanie, contrées sur lesquelles il recueillit des renseignements entièrement nouveaux pour l'époque à laquelle il les publia. David Turnbull étudia le droit à Cambridge, fit partie pendant quelques années du barreau de Lincoln's Inn et entra ensuite dans la magistrature, où il remplit diverses fonctions, et en dernier lieu celles de juge au banc de la reine. Il consacrait ses loisirs à l'étude de l'archéologie anglaise, sur laquelle il a publié les ouvrages suivants : *Antiquités romaines des comtés de Kent et d'Essex* (1845); *Antiquités romaines du comté de Sussex* (1848); *les Routes romaines en Angleterre* (1852); *Nouvelle description de la cathédrale de Westminster* (1855). On lui doit, en outre, une seconde édition du *Voyage autour du monde* de son père (Londres, 1836-1837, 2 vol.) et une *Histoire et description de l'Australie, de la Nouvelle-Galles du Sud, de la terre de Van-Diemen, de la colonie de Swanriver et de l'Australie méridionale*, ouvrage qui fait partie de la *Bibliothèque coloniale de la Grande-Bretagne*. Turnbull était membre correspondant de la Société d'éthnologie et du Comité des travaux historiques de Paris, ainsi que de la Société de géographie de Berlin.

TURNÉ s. f. (tur-ne). Pop. Maison malpropre, mal tenue : *A partir de ce jour, la clientèle ne fit que croître, mais sans embellir; le café devint une TURNÉ enfumée et malsaine.* (Ed. Robert.)

TURNÈBE (Adrien **TOURNEBOUR**), en latin **Turnebus**, érudit français, l'un des plus ar-

dents promoteurs de la Renaissance, né aux Andelys en 1512, mort à Paris en 1565. Après avoir terminé ses études à Paris, il devint professeur à l'université de Toulouse, grâce à la protection de son ami Odet de Châtillon, alors archevêque de cette ville. Appelé à Paris en 1547, il enseigna d'abord les littératures grecque et latine, puis la philosophie grecque (1561). En 1552, il avait reçu la direction de l'imprimerie royale pour les livres grecs. Sa réputation s'étendit au loin. « J'ai autres fois appris de trois Allemands, gens d'honneur, dit Et. Pasquier, qu'en plusieurs universités d'Allemagne, lorsque ceux qui sont en chaire allèguent Turnèbe et Cujas, aussitôt mettent-ils la main au bonnet pour le respect et honneur qu'ils portent à leurs mémoires. » Montaigne, qui avait suivi ses leçons, lui rend ce beau témoignage : « C'estoit l'âme la plus polie du monde. Je l'ai souvent à mon escient jeté sur propos éloignés de son usage. Il y voyoit si clair, d'une appréhension si prompte, d'un jugement si sain, qu'il sembloit qu'il n'eust jamais fait d'autre métier que la guerre et les affaires d'Etat; il sçavoit plus, et il sçavoit mieux ce qu'il sçavoit qu'homme qui fust de son siècle, ni loin au delà. » Sa profonde érudition, la pureté de ses mœurs, la rectitude de son esprit, sa douceur et sa modestie lui méritèrent l'amitié des hommes les plus éminents de son époque. Le chancelier de l'Hospital, Henri de Mesmes, Christophe de Thou ont fait de lui le même éloge que Pasquier et Montaigne. Turnèbe fut un adversaire des jésuites, dont il disait : « Ils refusent l'obole de l'écolier, mais ils savent capter des milliers d'écus; ils refusent un salaire légitime, mais ils dépouillent les pauvres; ils courent après les grosses pièces et voilà pourquoi ils méprisent les petites. » L'excès du travail hâta sa mort. Il fut accompagné à sa dernière demeure par un petit nombre d'amis et enseveli dans le cimetière des écoliers, sans l'assistance d'aucun prêtre.

Turnèbe a surtout rendu service aux lettres, en formant de nombreux disciples par ses leçons et en aplanissant par ses commentaires et par ses traductions les difficultés que présente l'étude des auteurs d'antiquité. Ses commentaires et ses traductions, publiés d'abord séparément, ont été réunis dans un recueil qui contient, avec ses *Adversaria*, tout ce qu'il a écrit. Voici les titres de ces deux ouvrages : *Adriani Turnebi, regii philosophiæ professoris, Adversariorum tomus primus duodecim libros continens, etc.* (Paris, 1564, in-4°); *Tomus secundus duodecim libros continens* (Paris, 1565, in-4°); *Adversariorum libri triginta in tres tomos divisi* (Paris, 1580, in-fol.); la troisième partie fut publiée par les soins de son fils Adrien; *Viri clarissimi Adr. Turnebi, regii quondam professoris, opera, etc.* (1600, in-fol.).

TURNÈBE (Odet DE), littérateur français, fils du précédent, né à Paris en 1553, mort en 1581. Il remplit les fonctions de président de la cour des monnaies et employa ses loisirs à cultiver les lettres. On a de lui, sous ce titre : *les Contes* (Paris, 1584), une comédie en cinq actes et en prose, dans laquelle on trouve de l'esprit, de la gaieté et une verve un peu licencieuse.

TURNÈPS s. m. (tur-nèp — angl. *turnep*, même sens). Bot. Variété de chou champêtre ou de rave, à racine renflée, charnue comme un gros navet : *La culture des TURNÈPS est très-peu dispendieuse.* (V. de Bonmare.)

— **Encycl.** Le *turneps*, appelé aussi rabouille ou grosse rave, est une variété du chou-navet, à racine renflée, charnue, déprimée, en partie hors de terre, couverte d'une peau blanche, légèrement colorée en vert au collet; sa chair est blanche, tendre, peu compacte, comme spongieuse, sucrée. Cette plante a des feuilles assez volumineuses. Elle est rustique, résiste très-bien au froid, et sa maturité est assez hâtive; aussi convient-elle particulièrement pour les semis tardifs en culture dérobée. Son produit est d'ailleurs abondant et de bonne qualité. Elle demande une terre bien préparée, bien nettoyée des mauvaises herbes et surtout bien fumée. On la cultive beaucoup dans les contrées du Nord, surtout en Angleterre, où elle sert à la nourriture de l'homme et des animaux domestiques. Il n'est pas rare d'en voir qui atteignent 2 pieds de tour et le poids de 10 kilogrammes.

La culture des *turneps* est très-peu dispendieuse et a un double avantage, en ce que cette plante sert à nourrir le bétail non seulement par sa racine, mais encore par ses feuilles, qui suppléent au fourrage pendant l'hiver. Elle se plait dans les terres légères, qu'elle divise et qu'elle prépare très-bien pour la culture du froment. On la sème ordinairement en juin; on arrache les racines au mois d'octobre et on les garde pour l'hiver, saison où la pénurie d'herbe force de mettre les bestiaux au sec. Si l'on sème en août, les feuilles et les racines sont bonnes pour la fin de l'hiver; ces dernières sont même plus grosses et meilleures que celles qui proviennent de semis hâtifs. Enfin, le *turneps* est aussi très-nourrissant pour l'homme.

En Angleterre, tout le monde cultive le *turneps*, et on réserve pour cette culture la majeure partie du fumier recueilli dans la ferme. On sème à la volée. Cette culture n'a

pas seulement pour but le profit direct; elle épargne les frais d'une jachère, permet de nourrir plus de bestiaux, d'obtenir plus de fumier, d'enrichir et d'amender le sol par les fragments de racines qui y restent et par les binages d'été qu'on lui donne. Comme les frais de transport sont très-élevés, il y a tout avantage à faire pâturer les *turneps* sur place par les montons, et c'est ce qu'on fait surtout dans les terrains secs; mais, dans les sols humides, il est bon de les arracher. Cette cherté du transport empêche l'exportation des *turneps* et fait que leur prix de vente est toujours inférieur à leur valeur réelle.

TURNER (Guillaume), naturaliste anglais, né à Morpeth (Northumberland) vers 1515, mort à Londres en 1568. Ami du célèbre réformateur Ridley, dont il adopta les principes, il prêcha avec ardeur la Réforme et fut arrêté. Étant parvenu à s'échapper, il voyagea en Allemagne et en Italie, se fit recevoir docteur en médecine à Ferrare et retourna en Angleterre à la mort du roi Henri VIII. Il devint alors en même temps médecin du duc de Somerset, chanoine d'York et de Windsor. Exilé sous Marie Tudor, il visita l'Allemagne et la Suisse, s'occupant surtout de botanique et d'histoire naturelle, puis il revint dans son pays, où la reine Elisabeth le rétablit dans ses bénéfices. Turner possédait une vaste érudition. Il est le premier qui ait publié en anglais un herbier sous le titre de *A New herball* (Londres, 1551; Cologne, 1562-1568), avec planches. Outre plusieurs ouvrages de controverse depuis longtemps oubliés, nous citerons de lui : *Avium præcipuarum quarum apud Plinium et Aristotelem mentio est, brevis historia* (Cologne, 1543, in-8°); *Historia de natura herbarum* (Cologne, 1544, in-8°); *Nom des plantes en grec, latin, anglais, allemand et français* (Londres, 1548); la *Nature des vins dont on fait communément usage en Angleterre* (Londres, 1568, in-8°).

TURNER (Robert), théologien et philologue anglais, né à Barnstaple dans la première moitié du XVI^e siècle, mort en 1599. Il fit ses études à l'université d'Oxford et au collège anglais de Douai, professa la rhétorique dans cet établissement, puis à Rome au collège des Allemands et se fit recevoir, en 1586, docteur en théologie à l'université d'Ingolstadt, de laquelle il devint recteur peu de temps après. Plus tard, il obtint un canonicat à Breslau et une chaire de langue latine à Graz, où il résida jusqu'à sa mort. On a de lui : *Commentaria in quædam Scripturæ loca*; *Vita Edmundi Campiani*; *Vita et martyrium Mariæ, Scottiæ reginæ*; *Oratio et epistola de vita et morte D. Martini a Schomberg, episcopi Eustadii* (1590); *Orationes XVII* (1602); *Tractatus VII*; *Epistolarum centuriæ duæ*, etc.

TURNER (Guillaume), théologien et érudit anglais, né dans le comté de Flint, il vivait au XVI^e siècle et fut vicaire à Walberton. On lui doit : *Histoire de toutes les religions* (Londres, 1695, in-8°) et *Histoire complète des pressentiments les plus remarquables, suivie de tout ce qu'il y a de curieux dans les ouvrages de la nature et de l'art* (Londres, 1697, in-fol.).

TURNER (Daniel), chirurgien anglais qui vivait dans la première moitié du XVII^e siècle. Il fut membre du collège royal des médecins de Londres et publia plusieurs travaux sur des sujets variés, principalement sur les maladies de la peau et les maladies vénériennes. Ses principaux ouvrages sont : *Treatise on the diseases incident in the skin* (Londres, 1714, in-8°); *The Art of surgery* (Londres, 1722-1725, 2 vol. in-8°); *On the force of the mother's imagination on the fetus in utero* (Londres, 1726, in-8°); *Practical treatise on the venereal disease* (Londres, 1727, in-8°); *Summary of the ancient writers on the venereal disease* (Londres, 1739, in-8°); *Further observations on the venereal disease* (1739, in-8°); *Whole works* (1732, 2 vol. in-8°).

TURNER (Daniel), littérateur et théologien anglais, né en 1701, mort en 1798. Il fut, de 1748 jusqu'à sa mort, pasteur d'une congrégation de baptistes à Abington. On lui doit, entre autres écrits : *Introduction à la rhétorique* (1771); *Défense de la poésie sacrée contre le docteur Johnson* (1785); *Essais sur des sujets importants* (1791, 2 vol.); *Pensées détachées sur l'esprit de libre examen en matière de religion* (1792); *les Lettres religieuses et morales* (1793).

TURNER (Samuel), voyageur anglais, né dans le comté de Gloucester en 1759, mort à Londres en 1802. Entré au service de l'armée des Indes, il attira sur lui l'attention et gagna la confiance du gouverneur général Hastings, qui le nomma capitaine, puis l'envoya au Tibet (1783) pour féliciter le nouveau dalaï-lama de son avènement. Turner remplit avec zèle cette longue et difficile mission et fut de retour auprès d'Hastings en 1784. En 1792, il se signala par son courage lors du siège de Seringapatam. Peu après, Turner se rendit, en qualité d'ambassadeur, près du sultan de Mysore; puis il retourna en Angleterre avec une grande fortune, dont une mort subite ne lui laissa pas le temps de jouir. On a de lui, sous le titre de *Relation d'une ambassade au Tibet* (Londres, 1800, in-4°), un ouvrage des plus

intéressants, qui a été traduit en français par Castéra (Paris, 1802, 2 vol. in-8°), avec atlas. On peut y puiser une idée exacte d'un pays peu connu des Européens, et dont les institutions politiques et religieuses offrent tant de singularité.

TURNER (Tomkyns-Hilgrove), officier anglais, né en 1766, mort en 1843. Il fut nommé enseigne en 1782, prit part avec distinction pendant la Révolution aux campagnes de Flandre, puis passa en Égypte en 1801 et assista à divers combats. A cette époque, il découvrit dans la maison qu'avait dû abandonner le général Menou la célèbre pierre de Rosette, avec son inscription en trois langues, laquelle fut transportée en Angleterre. L'année suivante, il adressa à la Société des antiquaires de Londres une copie de l'inscription gravée sur la colonne de Pompée, à Alexandrie. En 1814, Turner se rendit dans l'Amérique du Sud, où il passa deux ans, puis devint gouverneur de Jersey et des Bermudes. Pendant son séjour dans la première de ces îles, il dessina diverses vues qu'il envoya à l'*Archæologia*.

TURNER (Sharon), historien anglais, né à Londres en 1768, mort dans la même ville en 1847. Il entra comme clerc chez un procureur, à qui il succéda. Tout en se livrant à l'exercice de sa profession, Sharon Turner consacra ses loisirs à compléter son instruction, se livra à des recherches historiques et composa des ouvrages qui fondèrent sa réputation. Un travail excessif ayant altéré sa santé, il vendit son étude (1829), vécut quelque temps à la campagne, puis revint se fixer à Londres. Il était membre de la Société royale de littérature. Les ouvrages de Turner se font remarquer par une érudition sûre et judicieuse, par un esprit critique, patient et consciencieux. Cet historien consulta, pour écrire, les manuscrits originaux, remonta aux sources et ne recula devant aucune recherche pour arriver à la vérité; malheureusement ses vues sont dépourvues d'originalité et son style manque de coloris. Nous citerons de lui : *Histoire des Anglo-Saxons* (Londres, 1799, 1805, 3 vol. in-8°), tableau exact et fidèle des antiquités britanniques, qui a été souvent réédité, et qui est le meilleur ouvrage de Turner; *Histoire de l'Angleterre depuis la conquête des Normands jusqu'à l'an 1500* (Londres, 1814-1823, 3 vol. in-4°); *Histoire du règne de Henri VIII* (1826, in-4°); *Histoire du règne d'Édouard VI, de Marie et d'Élisabeth* (1829, in-4°). Ces trois derniers ouvrages ont été réédités sous le titre d'*Histoire de l'Angleterre depuis les premiers temps jusqu'à la mort d'Élisabeth* (Londres, 1839, 6 vol. in-8°); *Histoire sacrée du monde* (1832-1837, 3 vol. in-8°), livre dans lequel l'auteur s'attache à établir l'intervention incessante de la Providence dans les événements de notre globe; *Méditations sacrées par un laïque* (in-8°); *Essais sur la grandeur de l'Angleterre et sur d'autres sujets* (in-8°). Enfin on doit à Turner un poème, intitulé *Richard III* (Londres, 1845, in-8°), production sénile qui n'eut aucun succès.

TURNER (Joseph-Mallord-William), célèbre peintre anglais, né à Londres en 1775, mort en 1851. Il était fils d'un pauvre coiffeur, exerça lui-même cette profession, puis travailla dans une imprimerie et chez un architecte. Enfin il put obéir à sa vocation d'artiste, grâce au généreux patronage du docteur Munro, riche amateur et collectionneur de peintures, se distingua d'abord comme aquarelliste, entra comme élève à l'Académie royale (1798), et, l'année suivante, il exposait une *Vue du palais de l'archevêque de Lambeth*. Cette œuvre fit sensation; le *Combat naval du Nil*, peinture à l'huile (1799) fut acheté à un prix fabuleux en 1800; la *Cinquième plaine d'Égypte* eut le même succès. Ces deux tableaux forment une série à part dans l'œuvre du grand aquarelliste; ils appartiennent à un genre solennel, qu'il a depuis soigneusement évité. En 1802, l'acclamante notoriété dont il jouissait déjà lui valut d'entrer à l'Académie. Son tableau de réception, *Vue du château de Dolbadern*, que l'on a revu à l'Exposition de Manchester, est un chef-d'œuvre de mise en scène et de couleur. A ce même Salon de 1802, il avait encore envoyé : *les Chutes de la Clyde*, le *Château de Kilburn*, *Edimbourg vu des eaux de Leith*, les *Montagnes de Ben-Lomond*, le *Voyageur*, la *Dixième plaine d'Égypte*. La plupart de ces aquarelles sont des prodiges d'exécution, que l'on n'a pas encore dépassés.

En 1803, Turner, se lançant dans un genre un peu différent, exposa une *Sainte Famille*; en 1807, un *Boucher se disputant avec un maréchal ferrant*, que l'on a pu admirer à Paris en 1855; il portait le titre de la *Forge*. En 1808, le *Compte non acquitté* ou le *Dentiste irrité de la prodigalité de son fils* eut aussi de nombreux et chauds admirateurs.

Tous ces chefs-d'œuvre étaient cependant en dehors du genre où Turner devait exceller, les marines. Il donna coup sur coup le *Naufrage*, les *Bateaux pêcheurs*, le *Coup de vent*, qui mirent au comble sa renommée. Ce sont des drames saisissants, pleins d'un réalisme pittoresque, en même temps que d'un sentiment exquis, et que la gravure a popularisés. Dans un autre genre, qui lui fut moins favorable, Turner, en 1811, exposa un

Apollon vainqueur de Python; en 1812, *Mercur et Hérès*; en 1814, *Didon et Enée*. Heureusement pour lui, pour sa réputation, il prit sa revanche dans la *Chute d'une avalanche* et dans *Annibal traversant les Alpes*.

Le nombre des œuvres de Turner est immense; à la fameuse exposition de Manchester (1857), ses aquarelles seules remplissaient un salon. L'enthousiasme qu'il a excité en Angleterre pendant sa longue carrière artistique ne l'appelaient pas autrement que le Messie, l'immortel, et le considéraient comme un révélateur en peinture. Nous empruntons quelques lignes d'appréciation au remarquable travail de M. Charles Blanc sur les *Trésors de l'art de Manchester*: «Un homme prodigieux dans l'école anglaise, c'est Turner. Nous le regardons en France comme un imitateur de Claude; c'est une erreur. Turner a trouvé quelquefois Claude Lorrain dans la nature; mais il ne l'y a pas cherché. Le peintre français est d'une monotonie sublime; l'artiste anglais est d'une éblouissante variété. Claude veut le style; il invente la campagne ou il la refait conforme à la grandeur, à la sérénité de son âme. Turner a beaucoup moins d'arbitraire et de parti pris. Ses bons ouvrages sont admirables par d'autres qualités que celles de Claude. » Toutefois, vers la fin de sa carrière, à la force de rechercher les effets puissants et singuliers, il tomba dans le théâtral et le fantastique. Entre autres tableaux, il faut rapporter à cette manière la *Vitesse*, représentation d'un train de chemin de fer pendant la nuit. On cite, parmi ses plus belles œuvres: la *Chute de Carthage*, son chef-d'œuvre; *Bateaux près d'éclouer*; *Mercur et Argus*; le *Navfrage*; le *Panthéon d'Oxford le lendemain de l'incendie*; la *Grêle*; l'*Entrée du port de Calais* (une de ses plus belles aquarelles); la *Pluie*, etc.

TURNER (Dawson), botaniste anglais, né vers 1775, mort en 1857. Il passa la plus grande partie de sa vie à Great-Yarmouth (comté de Suffolk), et, bien que ses études se soient portées sur les différentes branches de l'histoire naturelle, c'est surtout par ses ouvrages sur les cryptogames qu'il est connu. On a de lui dans ce genre: *Synopsis des champignons anglais* (Londres, 1809); *Muscologie Hibernica epilogium* (1804); les *Champignons ou Plantes colorées et descriptions d'espèces du genre fucus* (1808, 3 vol. in-fol.); *Histoire des champignons* (1809, in-40). On lui doit encore un excellent *Guide du botaniste en Angleterre et dans la principauté de Galles*, en collaboration avec Lewis Weston Dillwyn (1816), et différentes publications de genres assez variés, telles que: *Voyage en Normandie* (2 vol. in-80); *Trèves et ses ruines architecturales*; *Souvenirs des tombeaux de Yarmouth*; *Esquisses historiques du château de Caister*; *Analyses de l'histoire d'Angleterre, de France et de Rome*, etc. Il était devenu en 1802 membre de la Société royale de Londres et fut l'un des premiers membres de la Société Linnéenne.

TURNER (Samuel-Henry), théologien américain, né à Philadelphie en 1790. Après avoir dirigé une église épiscopale dans le Maryland, de 1812 à 1817, il passa quelque temps à Philadelphie, puis devint successivement professeur de théologie historique au séminaire général de New-York (1818) et professeur d'hébreu à Columbia-College. Turner est un théologien d'une vaste érudition, qui possède une connaissance approfondie de la littérature rabbinique et qui, un des premiers en Amérique, s'est attaché à faire connaître les grands travaux critiques des théologiens allemands. Ses principaux ouvrages sont: *Biographical notices of Jewish Rabbies, with translations and notes* (New-York, in-12); *Spiritual things compared with spiritual or parallel references* (1848, in-12); *Essay on our Lord's discourse at Capernaüm, in John VI* (1851, in-12); *Thoughts on scriptural prophecy* (1852, in-12); *Commentaires critiques sur les épîtres du Nouveau Testament* (1852 et suiv.), etc. Citons encore de lui la traduction de l'*Introduction au Nouveau Testament* de John (1827) et celle de l'*Introduction à la critique et à l'interprétation des livres sacrés* de Planck (1834).

TURNER (Edouard), chimiste anglais, né en Écosse en 1798, mort en 1839. Il étudia la médecine à Edimbourg, puis la chimie à Göttingue, sous la direction de Stromeyer, devint en 1824 agrégé de l'université d'Edimbourg et, lors de la création de l'*University college* à l'université de Londres en 1828, y fut appelé à la chaire de chimie, qu'il occupa jusqu'à sa mort. On a de lui un ouvrage excellent, les *Éléments de chimie*, dont Liebig et Gregory publièrent, après la mort de l'auteur, la 7^e et la 8^e édition. Turner est surtout connu par ses travaux sur la chimie inorganique et s'appliqua notamment à perfectionner la théorie atomique et les lois de combinaison des éléments. Ce furent les observations exactes auxquelles il se livra qui démontrèrent la fausseté de la théorie de Prout, à savoir que tous les poids des atomes sont des multiples de ceux de l'hydrogène.

TURNER (Thomas-Hudson), archéologue anglais, né à Londres en 1815, mort en 1852.

Placé à l'âge de seize ans dans une imprimerie, il consacra tous ses loisirs à l'étude de l'archéologie et de l'histoire et obtint un emploi aux archives de la Tour de Londres, où il fut chargé de déchiffrer d'anciens documents. Il aida ensuite Tyrrel, architecte de la Cité, à recueillir les matériaux nécessaires pour une histoire de Londres, qui est encore inédite; puis il fit imprimer un volume d'*Anciens comptes de dépenses domestiques*, auquel il joignit une excellente introduction et qui lui valut la place de secrétaire de l'institut archéologique. Pendant qu'il remplissait ces fonctions, il fournit un grand nombre de mémoires au journal de cette société, ainsi qu'à l'*Encyclopædia Britannica*, et entreprit son grand ouvrage, le *Tableau de l'architecture domestique en Angleterre depuis la conquête jusqu'à la fin du xiv^e siècle*, qui parut en 1851. C'est un livre qui renferme une foule de précieux renseignements, et qui est d'une grande utilité pour l'étude de l'archéologie anglaise. Une mort prématurée empêcha l'auteur de continuer son travail jusqu'aux temps modernes; cependant un second volume du *Tableau de l'architecture* a été rédigé d'après ses manuscrits et publié par Parker (Oxford, 1856).

TURNÉRACÉ, EE adj. (tur-né-ra-sé — rad. *turnère*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte à la turnère.

— s. f. pl. Famille de plantes dicotylédones, ayant pour type le genre turnère.

— **Encycl.** La famille des *turnéracées* renferme des plantes sous-frutescentes ou herbacées, à feuilles alternes, simples, munies de deux glandes à la base, mais dépourvues de stipules. Les fleurs, hermaphrodites et régulières, présentent un calice monosépale, à cinq divisions égales; une corolle à cinq pétales insérés à la base ou à la gorge du calice; cinq étamines insérées au fond du corollaire, surmontées de trois styles distincts, quelquefois bifides, terminés par des stigmates laciniés. Le fruit est une capsule uniloculaire, s'ouvrant en trois valves et renfermant plusieurs graines à embryon entouré d'un albumen charnu. Cette famille, qui a des affinités avec les droseracées et les loasées, comprend les genres turnère, piquète et wormskioldie. Les espèces croissent dans l'Afrique et l'Amérique tropicale; leurs propriétés sont peu connues. Quelques-unes d'entre elles sont cultivées dans nos serres.

TURNÈRE s. f. (tur-né-re — de *Turner*, botan. angl.). Bot. Genre de plantes, type de la famille des turnéracées, comprenant plus de soixante espèces, qui croissent dans l'Amérique tropicale.

TURNHOUT, ville de Belgique, province et à 45 kilom. E.-N.-E. d'Anvers, au milieu des landes de la Campine; 15,000 hab. Fabrique de toiles, de cotons, de siamoises, d'indiennes, de dentelles, de tapis; blanchisseries de fil, de toiles et de cre; distilleries d'eau-de-vie, tanneries, teintureries, corroieries, tuieries et briqueteries. Fondée en 1809, par Henri I^{er}, duc de Brabant. Maurice de Nassau y battit les Espagnols en 1597, et les Brabançons insurgés y défirent les Autrichiens en 1789.

TURNIPS s. m. (tur-nipss — altéré, du mot *turneps*). Agric. Nom vulgaire de la betterave, dans les Vosges.

TURNISTE s. m. (tur-ni-ste). Membre d'une société politique allemande, qui parait avoir eu pour fondateur le baron de Lutzwow en 1815.

TURNIX s. m. (tur-nikss). Ornith. Genre d'oiseaux gallinacées, de la famille des tinamidées, comprenant plusieurs espèces, qui habitent les régions chaudes de l'ancien continent et de l'Australie, et dont une se montre quelquefois en Europe: *LES TURNIX ont des rapports intimes avec les caillies*. (Z. Gerbe.)

— **Encycl.** Ce genre est caractérisé par un bec médiocre, moins long que la tête, grêle, droit, très-comprimé, à arête élevée, courbée vers la pointe; narines latérales longitudinalement fendues jusque vers le milieu du bec et en partie formées par une petite membrane nue; ailes suraiguës, queue courte; tarses un peu plus longs que le doigt médian; doigts assez longs, au nombre de trois, dirigés en avant et entièrement divisés; ongles courts et minces. Les *turnix* ont non-seulement des rapports intimes avec les caillies, dont ils diffèrent cependant d'une manière tranchée par l'absence du ponce, mais ils paraissent en avoir en partie les mœurs. Ils habitent les pays chauds de l'ancien continent et de l'Australie; ils vivent solitaires dans les plaines sablonneuses et stériles, dans les hautes herbes, et ne paraissent jamais s'éloigner beaucoup des lieux où ils sont nés. Au moindre danger ils se cachent ou prennent la fuite, mais plutôt en courant qu'en volant. Lorsqu'ils se décident à prendre leur volée, ils ne s'élèvent jamais bien haut; ils rasent les grandes herbes et s'abattent presque immédiatement. Après ce premier vol, il est très-difficile de leur faire prendre l'essor une seconde fois. Ils se blottissent alors dans les herbes, avec une opiniâtreté telle, qu'ils se laissent plutôt écraser sous le pied que de fuir. Leur nourriture se compose presque exclusivement d'insectes et

de graines. Leur reproduction est très-mal connue. Une espèce de *turnix* est élevée à Java pour servir de spectacle en combattant. A l'égard des combats de coqs, ces petits oiseaux provoquent des paris considérables entre les spectateurs. Certains *turnix*, connus par leur vigueur et leur courage, se payent jusqu'à 25 piastres. Les espèces de *turnix* sont assez nombreuses. Nous citerons: le *turnix d'Andalousie*; il a la tête, le haut du cou, le dos, le croupion et les ailes variés de points et de lignes noires vermiculaires et lunulées sur un fond roussâtre; le bec et les pieds couleur de chair; le *turnix moucheté*, rapporté au Muséum d'histoire naturelle par les naturalistes qui ont fait le voyage aux terres australes avec le capitaine Baudin; cet oiseau a une bande blanche longitudinale sur le sommet de la tête, dont les plumes sont tachetées de noir et terminées de gris roussâtre; les plumes du haut du dos et les scapulaires ont une tache noire sur leur milieu, un roux foncé vers leur extrémité et une bordure blanchâtre; celles du reste du dos et les longues plumes du croupion sont noires avec des zigzags roux; le bec et les pieds sont jaunes; le *turnix varié*, qui a le bec couleur de corne et le plumage sur les parties supérieures analogue à celui de notre perdrix grise; les pieds sont d'un jaune pâle; sa taille est celle de notre caille, dont cette espèce a, dit-on, toutes les habitudes; il paraît en juin à la Nouvelle-Galles du Sud; le *turnix meiffren*. Cette espèce, apportée du Sénégal, diffère de toutes les autres par la partie nue du bas des jambes et par ses pieds très-longs proportionnellement à sa petite taille.

TURNOWSKI (André), célèbre juriconsulte et prélat polonais, né à Rzepin en 1572, mort à Cracovie en 1631. Après avoir terminé ses études dans son pays, il alla étudier la théologie à Rome, le droit à Padoue, à Bologne, puis il retourna en Pologne, où il devint garde du trésor royal, député près du tribunal de la couronne, chanoine de la cathédrale de Cracovie (1612) et secrétaire du roi Sigismond III. Envoyé au congrès de Ratisbonne, il acquit une grande autorité dans cette assemblée par son éloquence et par son savoir. Turnowski devint évêque de Lutsk en 1617, puis fut successivement commissaire extraordinaire de la république pendant la guerre, chancelier de la reine Constance (1618), grand chancelier de la couronne (1620), enfin deux ans plus tard évêque de Kujawy. Turnowski refusa l'archevêché de Gnesen et la dignité de primat; toutefois, il sollicita la chaire de droit à l'université de Cracovie, qu'on s'empessa de lui donner; mais, épuisé par ses incessants travaux, il ne professa que fort peu de temps. Turnowski est considéré comme un des plus savants juriconsultes de son époque. C'était un habile politique, mais on lui reproche un caractère hautain et violent. Il bâtit à ses frais plusieurs églises, notamment celle de Chodez, où il fonda aussi un collège, avec des bourses pour les étudiants pauvres. Il légua son immense fortune, évaluée à plus de 20 millions, au roi et à la famille royale. On a de lui: *De rebus gestis serenit et potentis Sigismundi III, brevis narratio* (Rome, 1605, in-40); *Practicarum observationum ex jure civili centuria prima* (Riga, 1602, in-40), ouvrage souvent réédité; *Decas questionum publicarum regni* (Cracovie, 1616, in-40); *Opuscula tam ecclesiastici quam equestris ordinis* (Cracovie, 1632, in-40); *Synodus diocesisen Lucoensis A. D. 1621 celebrata* (Cracovie, 1621); *Synodus diocesisen Vladislavensis A. D. 1628 celebrata* (1634, in-40). Enfin il a laissé plusieurs ouvrages restés manuscrits.

TURNOWSKI (Félix), philologue polonais; né en Galicie en 1768, mort à Léopol en 1848. Lorsqu'il eut achevé ses études classiques, il se rendit à Cracovie, où il se fit recevoir docteur en philosophie et publia quelques dissertations philosophiques et philologiques. Turnowski entreprit ensuite un long voyage à travers l'Europe, étudiant partout les langues et les mœurs des pays qu'il visitait, travaillant dans les bibliothèques et faisant l'acquisition d'un grand nombre d'ouvrages précieux. De retour en Pologne, il s'adonna exclusivement à la culture des lettres. Ses ouvrages les plus remarquables sont: *Dictionnaire de la langue polonaise* (1805, in-40); *Dictionnaire de la vieille langue polonaise* (Cracovie, 1806-1808); *Histoire de la littérature polonaise* (Léopol, 1806, in-40, 2 parties); *Éléments d'idéologie* (Cracovie, 1805, in-40); *la Révolution dans l'Europe orientale* (Léopol, 1806, in-40); *Essai sur la philologie universelle* (Léopol, 1807); *Recherches philosophiques sur l'origine de la parole* (Léopol, 1809, in-40); les *Ruines de Palmyre* (Cracovie, 1819, in-40); *Dictionnaire polonais-italien et italien-polonais* (Léopol, 1818-1822); *Russie et Pologne* (Cracovie, 1819, in-40); *Histoire de la transformation de la langue polonaise* (Léopol, 1830, in-40), etc.

TURNUS, roi des Rutules, fils de Daunus. Il fut fiancé à Lavinie, fille du roi Latinus. Malgré l'affection que lui portait la princesse, Turnus, ayant vu qu'Enée, récemment arrivé en Italie, allait obtenir sa main, se mit à la tête d'une armée de Rutules, marcha contre son rival, qu'il rencontra dans le Latium, perdit deux batailles et proposa alors

à Enée de terminer la guerre par un combat singulier, Lavinie devant être le prix de la victoire. Le héros troyen y consentit; mais la fortune se tourna contre le jeune roi des Rutules, qui fut vaincu et tué.

TURNUS, poète satirique latin, né à Aurunca. Il vivait dans la seconde moitié du 1^{er} siècle de notre ère et occupa divers emplois à la cour de Titus et à celle de Domitien. Turnus composa des satires vigoureuses, qui l'ont fait ranger auprès de Lucilius et de Juvénal; malheureusement, elles sont perdues. Il ne nous en reste que deux vers, relatifs aux crimes de Locuste, qui sont cités par le scoliaste de Juvénal; encore paraissent-ils altérés.

TUROCHS s. m. (tu-rokss). Mamm. Ancien nom de l'aurochs, en Allemagne.

TUROCZI (Jean), historien hongrois. V. TURCOCZ (Jean DE).

TURONES, nom latin de la ville de TOURS.

TURONIE s. f. (tu-ro-ni). Zooph. Genre de spongiaires fossiles.

TURONIEN, IENNE adj. (tu-ro-ni-ain, i-è-ne — de *Turones*, nom latin de la ville de Tours). Géol. Se dit d'un terrain particulier, qu'on rencontre aux environs de Tours.

TURONS, ancien peuple de la Gaule, dans la partie S.-E. de la Lyonnaise III^e. Les Turons (*Turones*) occupaient le territoire compris en partie aujourd'hui dans le département d'Indre-et-Loire, et avaient pour capitale *Cassarodunum* ou *Turones* (Tours).

TUROT (Joseph), administrateur français, né en Champagne vers 1760, mort à Paris en 1825. Il se rendit tout jeune à Paris, où il entra en relation avec Danton, Barras, Fouché, devint, après le 18 brumaire, secrétaire général de ce dernier, nommé ministre de la police, puis travailla à la rédaction de la *Gazette de France*, en devint propriétaire et vendit peu à peu ce journal. S'étant alors jeté dans les entreprises de fournitures militaires, il se vit accusé de concussion, traduit devant un conseil de guerre et acquitté (1806). Depuis cette époque, Turot était sans emploi, lorsque, pendant les Cent-Jours, Fouché le nomma secrétaire général de la police dans le département du Nord. Il perdit peu après cette place et termina obscurément sa vie. On lui doit un assez grand nombre de brochures politiques, entre autres: *De l'opposition et de la liberté de la presse* (1799).

TURPILIUS (Sextus), poète latin, mort à Sinuessa vers l'an 100 av. J.-C. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il fut l'ami de Térence et qu'il composa des comédies d'un style élégant et gracieux. Nous possédons de courts fragments de quatorze ou quinze de ses pièces. Ces fragments, publiés pour la plupart dans les *Fragmenta poetarum veterum latinorum* de Henri Estienne (1564, in-80), ont été traduits en français par Lévêq et publiés dans le *Théâtre complet des Latins* (1820-1825).

TURPILIUS SILVINUS (Titus), gouverneur de Vaca. Il vivait au 1^{er} siècle avant notre ère. Pendant la guerre contre Jugurtha (109 av. J.-C.), il suivit en Afrique Quintus Cæcilius Metellus, dont il était l'ami, devint intendant des ouvriers, puis fut chargé de gouverner la ville de Vaca (aujourd'hui Vedja, dans la Tunisie), ce qu'il fit avec une extrême douceur. Un jour, les habitants inviterent à un festin solennel tous les officiers romains et les égorgerent, à l'exception du seul Turpilius. Deux jours plus tard, Metellus arrivait avec une légion à Vaca et vengeait dans des torrents de sang le massacre des Romains. Turpilius, accusé de n'avoir été épargné que par un acte de trahison, fut traduit devant un tribunal qui le condamna à être frappé de verges et décapité. D'après Plutarque, cette accusation, mise en avant par Marcius, fut reconnue fautive, et Metellus ressentit la plus vive douleur de la mort de son ami, qu'il n'avait pu sauver.

TURPIN, TULPIN ou **TILPIN**, moine de Saint-Denis, puis archevêque de Reims vers 753. En 769, il assista avec onze autres prélats français au concile de Rome, où Etienne III fit condamner l'antipape Constantin. Triomphe et d'autres écrivains affirmèrent qu'il fut le secrétaire de Charlemagne, et même son compagnon d'armes. Il mourut vers la fin du VIII^e siècle ou au commencement du IX^e. On a sous son nom une chronique fabuleuse, *De vita Caroli Magni et Rolandi*, connue sous le nom de *Chronique de l'archevêque Turpin*, mais dont il n'est pas l'auteur, comme cela est depuis longtemps établi. On n'a rien de bien certain sur le véritable auteur de ce roman, dont la composition ne paraît pas remonter au delà du XI^e siècle. On conjecture qu'il vivait dans le cloître et qu'il n'a pas complètement inventé les légendes qu'il rapporte, traditions romanesques du cycle carlovingien, dont il n'aurait été que le compilateur. Le Pulci, Bojardo et surtout l'Arioste ont largement puisé dans l'œuvre du faux Turpin, qui a été traduite en français par un clerc nommé Jehans en 1206, par Robert Gaguin en 1527. Le texte latin n'a vu le jour qu'en 1566, à Francfort-sur-le-Mein. M. Ciampi en a donné une édition

à Florence (1822). La dernière est celle de M. de Reiffenberg (Paris, 1836).

TURPIN (CHRONIQUE DS). V. CHRONIQUE DE TURPIN.

TURPIN (François-Henri), historien et littérateur français, né à Caen en 1709, mort à Paris en 1799. Il s'essaya d'abord dans la poésie, remporta des prix dans les concours de l'Académie de Caen, puis cultiva l'histoire, et, après avoir été pendant plusieurs années professeur à l'université de sa ville natale, il alla se fixer à Paris. Sans fortune, il dut se mettre aux gages des libraires et publia sans succès des compilations et des abrégés écrits à la hâte. Puis il eut l'idée de compléter la galerie des hommes illustres de France et fit paraître plusieurs volumes sous le titre de *Plutarque français*. Laharpe, dont la critique sévère est souvent injuste, lui reprocha de n'être ni Plutarque ni Français. D'après Sabatier, au contraire, ses biographies sont de petits chefs-d'œuvre, et nul écrivain n'a porté plus loin le talent de répandre l'intérêt sur les plus petits détails. Ce qu'il y a de certain, c'est que Turpin avait de l'imagination, de la chaleur, de l'abondance, un style parfait, brillant et animé, des idées souvent justes et neuves, et qu'il se livrait, avant d'écrire, à des recherches sérieuses. En 1795, la Convention lui accorda un secours de 3,000 francs, et, malgré ses nombreux écrits, il mourut dans l'indigence. Nous citerons de lui : *Vie de Louis II de Bourbon, prince de Condé*; *Vies de Charles et de César de Choiseul du Plessis-Praslin* (Paris, 1767-1768, 3 vol. in-12); *Histoire du gouvernement des anciennes républiques* (Paris, 1769); *Voyage à Ceylan ou les Philosophes voyageurs* (Paris, 1770); *Histoire universelle* (Paris, 1770-1771, 4 vol.); *Histoire naturelle et civile du royaume de Siam* (Paris, 1771, 2 vol.); *Histoire de la vie de Mahomet* (Paris, 1773, 2 vol.); *Histoire de l'Alcoran* (Paris, 1775, 2 vol.); la *France illustrée* ou le *Plutarque français* (Paris, 1777-1790, 5 vol. in-40); les *Fastes* ou *Tableau de la marine française* (Paris, 1784, in-40); *Histoire des révolutions d'Angleterre* (Paris, 1786, 2 vol.); *Histoire des hommes publics tirés du tiers état* (Paris, 1789, 2 vol. in-80).

TURPIN (Pierre-Jean-François), botaniste français, membre de l'Académie des sciences, né à Vire (Calvados) en 1775, mort à Paris en 1840. Engagé volontaire dans le bataillon du Calvados en 1790, il fut envoyé en 1794 à Saint-Domingue, où il connut le naturaliste Poiteau, qui lui donna des leçons de botanique. Turpin étudia alors avec beaucoup de soin la flore de l'île, puis revint en France. Peu après, il obtint la permission de retourner à Saint-Domingue avec Poiteau, explora l'île de la Tortue, où il réunit une belle collection de plantes, passa ensuite aux États-Unis (1800), remplit, pendant l'expédition de Leclerc à Saint-Domingue, les fonctions de pharmacien de l'armée, et revint en France, avec de Humboldt, en 1802. Turpin a exécuté la partie iconographique de plusieurs ouvrages de Humboldt, de Bonpland, etc., et a laissé d'importants travaux de physiologie végétale. Nous citerons de lui : *Essai d'une iconographie élémentaire et philosophique des végétaux, avec un texte explicatif* (Paris, 1820, in-80); *Observations sur quelques végétaux microscopiques* (Paris, 1827, in-80); *Iconographie végétale ou Organisation des végétaux* (Paris, 1841, in-80). En outre, il a publié, avec Chaumeton, la *Flore médicale* (1814-1820, 8 vol. in-80); avec Poiteau, la *Flore parisienne* (1803-1813, in-40); avec de Candolle, les *Icones selectæ plantarum* (1821-1825, in-40), et, avec Poiret, les *Legens de Floræ* (1819, 3 vol. in-80). Les *Mémoires de l'Académie des sciences* et les autres recueils scientifiques renferment de lui de nombreux travaux sur la botanique. Turpin était un très-habile dessinateur, ainsi que l'attestent les nombreuses figures qu'il a exécutées pour plusieurs des ouvrages précités.

TURPIN (Louis-Georges-François), marin français, né à Nantes en 1790, mort à Toulon en 1848. Dès l'âge de dix ans, il entra dans la marine, devint enseigne en 1812, lieutenant de vaisseau en 1822, fit peu après un voyage de circumnavigation avec Bougainville, puis fut appelé au commandement du brick l'*Alcyon*, avec lequel il prit une part brillante à la bataille de Navarin (1827). Devenu capitaine de frégate en 1831, il reçut la mission de conduire la duchesse de Berry de Blaye à Palerme (1833), puis se distingua, comme capitaine de vaisseau, pendant la guerre contre le Mexique, à l'attaque de Saint-Jean-d'Ulloa, à la prise de La Vera-Cruz (1838), fut promu contre-amiral en 1843, et remplit ultérieurement les fonctions de major général à Toulon et de commandant de la station du Levant. C'était un marin très-instruit, qui a adressé d'importants travaux astronomiques au Dépôt général de la marine.

TURPIN DE CRISSÉ (Lancelot, comte), général et tacticien français, né en Beauce vers 1716, mort en Allemagne vers 1795. Capitaine de cavalerie dès l'âge de dix-huit ans, il fit ses premières armes en Allemagne, se distingua à la bataille d'Ettlingen, au siège de Philippsbourg, à la bataille de Rancoux (1746), devint colonel l'année suivante, puis

brigadier de cavalerie (1748), en récompense de sa belle conduite à Lawfeld et à Maëstricht. Tout à coup, poussé, croit-on, par un chagrin d'amour, il quitta l'armée et s'enferma à la Trappe; mais il en sortit bientôt, épousa la fille du maréchal de Lowendahl et employa les loisirs que lui laissait la paix à perfectionner ses connaissances en littérature et surtout dans l'art militaire. Rappelé au service actif par la guerre de 1757, il fit les campagnes d'Allemagne jusqu'en 1762; devint inspecteur général de la cavalerie et des dragons en 1759, maréchal de camp en 1761, fut promu lieutenant général en 1780, et enfin reçut le commandement du fort de Scarpe, à Douai, en 1781. En 1793, il émigra et alla terminer sa vie en Allemagne. Turpin de Crissé était membre des Académies de Berlin, de Nancy et de Marseille. Il avait fait une étude approfondie de la tactique des anciens comparée à celle des modernes; aussi ses ouvrages sont-ils très-estimés. Nous citerons de lui : *Essai sur l'art de la guerre* (Paris, 1754, 2 vol. in-40), livre remarquable qu'on a traduit en anglais, en allemand et en russe; *Commentaires sur les mémoires de Montecuccoli* (Paris, 3 vol. in-40); *Commentaires sur les Institutions de Végèce* (Montargis, 1779, 3 vol. in-40), où il entre dans de grands détails sur toutes les parties de l'art de la guerre, signale des abus et indique des réformes; les *Commentaires de César*, avec des notes historiques, critiques et militaires (Montargis, 1783, 3 vol. in-80). Turpin de Crissé a publié, avec Castillon, les *Amusements philosophiques et littéraires des deux amis* (Paris, 1754, in-12), et il passe pour l'auteur de *Lettres sur l'éducation* (Paris, 1762, 2 vol. in-12). — Sa femme, la comtesse TURPIN DE CRISSÉ, morte en 1785, était fille du maréchal de Lowendahl. Elle joignait aux charmes de la figure beaucoup de sens et d'esprit. Elle aimait et cultivait les lettres et elle a collaboré à la *Journée de l'amour* ou *Heures de Cythère* (1776, in-80). On lui doit une édition des *Œuvres de l'abbé de Voisenon*, son ami.

TURPIN DE CRISSÉ (Lancelot-Théodore, comte), peintre français, parent du précédent, né à Paris en 1782, mort dans la même ville en 1859. Son père mourut pendant la Révolution, laissant sa famille sans ressources. Le jeune Turpin avait de rares qualités pour les arts. Il résolut d'utiliser son talent naissant, et il eut la bonne fortune d'entrer en relation avec Choiseul-Gouffier, qui lui commanda des tableaux et lui facilita les moyens de visiter la Suisse et l'Italie. De retour à Paris, Turpin de Crissé se fit avantageusement connaître. Les membres de la famille impériale lui achetèrent des tableaux et Joséphine l'attacha à sa maison. En 1816, il devint académicien libre, fut appelé, en 1821, au poste d'inspecteur général du département des beaux-arts, et conserva ces fonctions jusqu'en 1830, époque où il entra dans la vie privée. Turpin de Crissé a produit un grand nombre d'œuvres de 1806 à 1835. Il cultiva le genre du paysage avec succès. Grand admirateur de Girodet, il avait adopté l'exécution serrée de cet artiste et son interprétation ferme et élevée de la nature. Il avait au plus haut point le sentiment de la lumière; mais, au lieu de noyer, comme Claude Lorrain, ses paysages dans une vapeur étincelante, il reproduit les formes, modèle les reliefs avec une netteté qu'un habile emploi du clair-obscur empêche de tomber dans la sécheresse. Ses tableaux les plus remarquables sont : le *Temple de Minerve, à Athènes*; le *Château de l'Œuf, à Naples*; *Vue prise à Lugano; Ruines de l'abbaye de Croyland*, etc. On lui doit, outre : *Souvenirs du golfe de Naples* (Paris, 1826, in-fol., avec 39 pl.); *Souvenirs du vieux Paris* (Paris, 1835, in-fol., avec 30 pl.).

TURPIN DE SANSAY (Louis-Adolphe), romancier et auteur dramatique français, né à Selongey (Côte-d'Or) en 1832. S'étant rendu à Paris, il s'adonna à son goût pour les lettres. M. Turpin de Sansay s'est fait connaître par un grand nombre de romans et de livrets d'opérettes. En 1875, il a ouvert un cours de romantisme. Nous citerons de lui : *Une paille dans l'œil* (1857, in-80), opérette; les *Chiffonniers de Paris* (1861, in-40); la *Sorcière de Paris* (1861, in-40); la *Fleur du Val-Suzon* (1862, in-12), opéra-comique; les *Hypocrites, avec une préface et une conclusion par Voltaire* (1863, in-12); *Qui casse les verres les paye, Une cascade dans le désert, suynètes* (1863, in-80); la *Barbe de Béatissin* (1864, in-80), opérette; *Jérôme Pointu* (1864, in-12), opérette; les *Crépes de la marquise* (1865, in-12), opérette; les *Amoureux de Fouchon* (1865, in-12), opérette; le *Tocsin* de 1793 (1870, in-18); les *Sauveteurs célèbres* (1870, in-18); la *Canaille de Paris* (1871, in-40), roman historique et social, etc.

TURPINIE s. f. (tur-pi-ni — de Turpin, botan. fr.). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des staphyléacées, comprenant six espèces, qui croissent dans l'Asie tropicale et aux Antilles. Il Syn. de SUMAC, POIRETIE, FULCALDÉE, et probablement de MONOSIDE, autres genres de végétaux.

TURPITUDE s. f. (tur-pi-tu-de — lat. turpitudō; de turpis, honteux). Vilenie; caractère de ce qui est honteux; ignominie qui résulte de quelque action honteuse : *Le pré-*

féré d'un roi puise une double force dans sa TURPITUDE et dans les faiblesses de son maître. (Chateaub.)

— Action honteuse : *Je connais toutes ses TURPITUDES.*

— Découvrir, révéler la turpitude de quelqu'un. Découvrir quelque chose capable de lui faire honte : *Il passe pour homme de bien; mais le temps DÉCOUVRIRA LA TURPITUDE DE sa vie.* (Acad.) » *Cacher, couvrir la turpitude de quelqu'un*, Cacher, couvrir ce qui est à sa honte.

— Syn. *Turpitude, déshonneur, honte*, etc. V. DESHONNEUR.

TURPOT s. m. (tur-po). Mar. Soliveau qui sort du château d'avant.

TURQUE s. f. (tur-ke). Zootechn. Nom donné, en certains pays, aux brebis qui ont plus d'un an et qui n'ont pas encore porté.

TURQUERIE s. f. (tur-ke-ri — rad. turc). Manière d'agir à la turque, dureté sauvage.

— Fam. Avarice sordide : *Je te défie d'attendrir, du côté de l'argent, l'homme dont il est question; il est Turc là-dessus, mais d'une TURQUERIE à désespérer tout le monde.* (Mol.)

TURQUES (les), groupe de trois petites îles de l'archipel des Antilles, près de la côte N. de Haïti, par 21° 11' 10" de latit. N. et 73° 35' 7" de longit. O. La population de ces îles, qui appartiennent à l'Angleterre, est d'environ 1,300 hab. On trouve une belle mine de sel dans la plus importante appelée la Petite-Saline.

TURQUESSE s. f. (tur-kè-se). Femme turque. Il Peu usité.

TURQUESTON s. m. (tur-kè-ston). Bot. Un des noms du maïs.

TURQUET s. m. (tur-kè — dimin. de turc). Bot. Nom vulgaire du maïs et d'une variété de froment.

— Mamm. Espèce de petit chien à poil ras et nez camus.

TURQUET (Edmond-Henri), magistrat et homme politique français, né à Senlis (Oise) en 1836. Il est petit-fils du conventionnel Le Carlier, de l'Aisne. Lorsqu'il eut terminé son droit à Paris, il se fit inscrire comme avocat au barreau de cette ville (1859), entra l'année suivante dans la magistrature et devint successivement substitut à Clermont (Oise) en 1860; à Saint-Quentin, à Beauvais, enfin, en 1868, procureur impérial à Vervins (Aisne). Dans cette dernière ville, le jeune magistrat eut l'idée d'entreprendre de moraliser les prisonniers en leur faisant des cours. La presse ayant signalé cet acte de dévouement et ses heureux résultats, le ministre Duruy nomma M. Turquet officier d'académie (30 avril 1868), et la Société d'encouragement au bien lui décerna une médaille d'or. Mais le préfet de l'Aisne, M. Perrand et le procureur général intervinrent, et ces fonctionnaires impériaux firent des représentations à M. Turquet, qui donna sa démission (16 décembre 1868). La juste popularité qu'il s'était acquise lui valut d'être porté candidat, dans la 3^e circonscription de l'Aisne, aux élections générales du 23 mai 1869. Dans sa profession de foi, il revendiqua nettement toutes les libertés foulées aux pieds par l'Empire, fut, de la part de l'administration, l'objet des attaques les plus vives et obtint néanmoins 12,283 voix. Toutefois, son concurrent, M. Piette, candidat officiel, fut élu député par 18,000 voix. Pendant le siège de Paris, M. Turquet s'engagea dans les tirailleurs de la Seine, devint sergent-major, reçut trois blessures le 12 octobre 1870, au combat de la Malmaison, et fut décoré. Lors des élections du 8 février 1871, il fut élu député de l'Aisne à l'Assemblée nationale par 47,401 voix. M. Turquet alla siéger à Bordeaux dans les rangs de la gauche républicaine et vota les préliminaires de paix et la déchéance de l'Empire (1^{er} mars 1871). Le 18 mars, le jour même où éclatait à Paris l'insurrection communale, il arrivait dans cette ville, lorsque, le général Chanzy ayant été arrêté dans le train où il se trouvait, il voulut le suivre, fut incarcéré avec lui au nom du Comité central et recouvra la liberté le 20, grâce à Léo Meillet, qui lui avait sauvé la vie pendant son arrestation. Il alla siéger alors à l'Assemblée de Versailles, où il demanda qu'on prit des mesures pour faire relâcher les généraux Chanzy et Langourian, emprisonnés en même temps que lui. Après l'entrée des troupes de Versailles à Paris, Léo Meillet, membre de la Commune, à son tour en danger de mort, dut son salut à M. Turquet, qui s'empressa de payer sa dette en sauvant celui qui l'avait sauvé, le garda pendant vingt jours chez lui en qualité de secrétaire et lui procura un passe-port belge, avec lequel il put passer la frontière. A l'Assemblée, M. Turquet vota constamment avec les membres de la gauche républicaine. Il se prononça pour la loi municipale, la loi départementale, la proposition Rivet, le retour de l'Assemblée à Paris, contre la pétition des évêques, la dissolution des gardes nationales, le pouvoir constituant de l'Assemblée, etc. En 1872, il fut le rapporteur de la loi sur la déportation. Dans une lettre adressée, au mois de décembre de la même année, à un membre du conseil général de l'Aisne, dont il faisait partie, il déclara que le seul remède à la situation était la dissolution de l'Assemblée. En 1873, il sou-

tint M. Thiers lorsqu'il demanda qu'on organisât le gouvernement de la République (24 mai), se prononça dans un discours contre la prorogation pour sept ans des pouvoirs du maréchal de Mac-Mahon (19 novembre 1873), fit une opposition constante au gouvernement de combat, dirigé par M. de Broglie et ses successeurs, contribua, le 16 mai 1874, à la chute du cabinet de Broglie et vota la proposition Périet et Maleville (juillet 1874), demandant l'organisation des pouvoirs publics et la dissolution de la Chambre, etc. En 1875, M. Turquet a voté la constitution du 25 février et continué à appuyer toutes les mesures propres à fonder définitivement la République. Le 20 février 1876, il a été élu député de l'arrondissement de Vervins. M. Turquet a publié : la *Solution constitutionnelle*; le *Congrès de constitution* (1874, in-80).

TURQUET DE MAYERNE (Louis et Théodore). V. MAYERNE.

TURQUETTE s. f. (tur-kè-te — dimin. de turc). Bot. Nom vulgaire de l'herniaire glabre.

— Encycl. On désigne vulgairement sous le nom de *turquette* l'*herniaria glabra*, petite plante de la famille des paronychiées (pentandrie digynie de Linné), qu'on appelle aussi herniole, herniaire, milligrane et herbe turque. On la rencontre dans les champs, de préférence sur les terrains sablonneux. Elle fleurit en été. Elle a été longtemps employée dans les hernies (d'où son nom); maintenant elle est, dans certaines contrées, préconisée par les vieilles femmes comme astringente. V. HERNIAIRE.

TURQUETY (Edouard), poète et bibliophile français, né à Rennes en 1807, mort à Paris en 1867. Envoyé à Paris vers 1839 pour y étudier le droit, il s'y fit recevoir avocat; mais il déserta aussitôt la carrière du barreau pour se livrer à son goût pour les lettres et pour la poésie. Turquety fut mis par Charles Nodier en relation avec quelques célébrités du temps et s'enrôla dans la phalange des romantiques. Doué d'un talent gracieux et pur, mais sans relief dans la forme et sans idées neuves, il chercha constamment ses inspirations dans les idées religieuses, ce qui lui valut une certaine vogue auprès d'un certain monde. De 1839 à 1842, il travailla au feuilleton littéraire de la *Gazette de France*. Bibliophile distingué, il recherchait particulièrement les poètes français du xve au xviii^e siècle, dont il avait réuni une collection fort curieuse, mise en vente après sa mort. Le *Catalogue* de la bibliothèque poétique de Turquety (1868, in-80) est un intéressant répertoire de notre poésie depuis le xvi^e siècle jusqu'à Voltaire. Outre des études et des notices sur un certain nombre de poètes peu connus, publiées dans le *Bulletin du bibliophile*, on lui doit les ouvrages suivants : *Esquisses poétiques* (1859, in-80), son recueil de vers le plus estimé; *Amour et foi* (1833, in-80), volume qui eut du succès; *Poésies catholiques* (1836, in-80); *Hymnes sacrées* (1838, in-80); *Primavera* (1840, in-80); *Fleurs à Marie* (1845, in-12); les *Représentants en déroute* (1852, in-18), poème héroï-comique en cinq chants, qui fait peu d'honneur à son sens moral, car il y bafoue odieusement les représentants du droit, victimes du sanglant attentat du 2 décembre 1851; *Poésies religieuses à l'usage de la jeunesse* (1857, in-18); *Acte de foi*, poésies posthumes (1863, in-18). Plusieurs de ses recueils ont été réunis et réédités sous le titre de *Poésies* (1856, in-18).

TURQUIE (BLÉ DS) s. m. Bot. Nom vulgaire du maïs.

TURQUIE ou **EMPIRE OTTOMAN**, Etat situé partie dans l'Europe orientale, partie dans l'Asie occidentale, partie dans l'Afrique septentrionale. Superficie, 3,189,000 kilom. carrés; 24 millions d'habitants. Capitale, Constantinople. La Turquie d'Europe est bornée au N.-O. par l'Autriche; au N., par l'Autriche, par la Serbie et par la Roumanie; à l'E., par la mer Noire; au S.-O., par la mer de Marmara et ses détroits (Dardanelles et Bosphore) et par l'Archipel; au S., par l'Archipel et par la Grèce; à l'O., par l'Adriatique et par la mer Ionienne. Dans la partie centre-ouest de la Turquie d'Europe se trouve enclavée la principauté indépendante de Monténégro.

La Turquie d'Asie est bornée au N. par la mer de Marmara et par la mer Noire; au N.-E., par la Russie d'Asie; à l'E., par la Perse; au S.-E., par le golfe Persique et l'Arabie indépendante; à l'O., par la mer Rouge, l'isthme de Suez, la Méditerranée et l'Archipel.

La Turquie d'Afrique ou vilayet de Tripoli est bornée au N.-O. par la Tunisie; au N., par la Méditerranée; à l'E., par l'Egypte; au S.-E., par le Sahara; à l'O., par le Sahara et par l'Algérie.

A l'exception de Candie et de Chypre, toutes les îles que possède la Turquie sont situées dans l'Archipel; les principales sont : Tasso, Samothraki, Imbro, Stalimene, Mételin, Chio, Nicaria, Katmos, Stanko, Rhodes et Skarpento.

Les Etats indépendants suivants : Roumanie, Serbie, Egypte, Tunisie, etc. l'île de Samos, sont tributaires ou vassaux de l'empire ottoman.

La Turquie comprend vingt-cinq vilayets; mais ces vilayets sont des divisions artificielles.

cielles ne répondant en rien aux divisions ethnographiques et naturelles de l'empire. Les principales parties qui composent l'empire ottoman sont aux yeux des Européens les suivantes :

Turquie d'Europe : Albanie, Bosnie, Bulgarie, Croatie, Herzégovine, Macédoine, Roumélie et Thessalie.

Turquie d'Asie : Arabie ottomane, Arménie turque, Asie Mineure ou Anatolie, Irak-Arabi, Kourdistan, Mésopotamie, Syrie.

Turquie d'Afrique : Tripoli.

— *Orographie, hydrographie.* L'ossature de la Turquie d'Europe est assez compliquée, dit M. Isambert. Des régions de la haute Macédoine, comme d'un point central, partent plusieurs chaînes principales. L'une court au N., entre la haute Médie, la Serbie et la Bulgarie, atout les rivages du Danube, près d'Orschova, et se joint, par une branche de montagnes de la Transylvanie, au système général des monts Karpathes; la seconde court à peu près directement à l'E. jusqu'à la mer Noire, sépare la Bulgarie de la Thrace et envoie une branche de collines vers Constantinople : c'est l'antique Hémus ou le Balkan; la troisième court au S.-E. vers les Dardanelles : c'est le Rhodope ou Despotodagh; enfin, dans la partie occidentale, en Bosnie et en Albanie, on trouve un système de rides presque parallèles, dirigées du N.-O. au S.-E., qu'on doit considérer comme le prolongement de la branche méridionale des Alpes centrales, qui, dans la Carniole et la Croatie, forme des montagnes peu élevées et ne se relève que dans la Croatie turque et surtout en Bosnie.

La surface de la Turquie d'Asie est très-montagneuse, excepté dans sa partie S.-E. Elle est traversée au N. et au centre par deux principales chaînes de montagnes, le Taurus et l'Anti-Taurus, qui se détachent du plateau de l'Arménie et parcourent ensuite la péninsule entière en projetant des ramifications dans toutes les directions au S. La Syrie est traversée dans sa partie occidentale par le Liban et par les montagnes de la Palestine, et la partie N.-E. de l'Égypte de Bagdad par les montagnes du Kourdistan.

Les principaux fleuves de la Turquie d'Europe sont : le Danube, avec ses affluents; la Sava, la Morava et l'Isker; la Maritza, le Karason, le Vardar, la Salembria, qui se jettent dans l'Archipel; l'Arta, la Voïoutza, le Scombi, le Drin, la Narenta, qui se jettent dans l'Adriatique. Il y existe un assez grand nombre de lacs, dont les principaux sont ceux de Rassein, d'Okhrida, de Scutari, de Janina et de Jenidgi. Les anfractuosités de ses côtes offrent un grand nombre de golfes et de baies, surtout dans la partie méridionale. Les principaux fleuves de la Turquie d'Asie sont : le Tchouk, l'Ékili-Ermak et le Kisi-Ermak, affluents de la mer Noire; le Méandre, affluent de l'Archipel; l'Aasi, affluent de la Méditerranée; le Tigre et l'Euphrate, affluents du golfe Persique; le Kour, affluent de la mer Caspienne; le Jourdain, affluent de la mer Morte. La Turquie d'Asie renferme aussi un grand nombre de lacs, dont les plus considérables sont celui de Van, le lac Taurieh et ceux de Balatza, Beg-Çekir, Isnik, Aboullonia et de Fouzia ou Fouzier, qui, en été, se convertit en une immense plaine couverte de cristaux salins.

— *Climat.* Le climat de la Turquie d'Europe est généralement moins chaud que ne le ferait supposer sa latitude. La chaîne du Balkan établit une différence marquée pour la température entre la partie située au nord et celle qui s'étend au midi; cette dernière est sensiblement plus chaude; la température y est la même que dans les provinces méridionales de la France. Il fait froid et il tombe beaucoup de neige dans les contrées qu'arrose le Danube. On respire un air malsain dans plusieurs quartiers de cette partie de l'empire. Il règne dans l'Asie Mineure une température douce et, pure qu'on ne retrouve même plus de l'autre côté de l'Archipel, sur la côte européenne; la chaleur de l'été est considérablement modérée par les nombreuses chaînes de montagnes, et le voisinage de quatre mers adoucit l'intensité du froid; cependant, les côtes méridionales éprouvent des chaleurs très-fortes, tandis que les rivages de la mer Noire souffrent quelque peu de la grande humidité. La Syrie présente tous les degrés de température : on ressent, au pied de ses monts élevés, les chaleurs de la zone torride et, sur leur sommet, le froid rigoureux des régions polaires; dans l'espace intermédiaire on respire un air doux et tempéré. L'Arménie et le Kourdistan, pays montagneux, sont les parties les moins chaudes de la Turquie d'Asie.

— *Constitution géologique et richesses minérales.* Dans la Turquie d'Europe, les terrains anciens dominent dans la partie orientale, les terrains jurassiques et crétacés dans la partie occidentale. La constitution géologique de la Turquie d'Europe, beaucoup moins connue que celle du reste de l'Europe, est analogue à celle des régions où se ramifient les Alpes et les Karpathes. Dans les montagnes de la Bosnie dominent les plus anciens calcaires à débris organiques et quelques grès formés postérieurement; ces calcaires sont riches en filons métalliques. Les vallées de ces provinces sont remplies de roches appartenant aux derniers dépôts

de sédiment pierreux. Les collines de la Bulgarie sont formées de grès de la même époque que les terrains de Paris. Le versant occidental des Balkans se compose des calcaires anciens qui dominent en Bosnie, et le versant opposé montre les roches schisteuses qui les supportent, et qui, près du Bosphore, se terminent par des calcaires coquilliers anciens et par un dépôt volcanique qui se continue en Asie. Les rameaux du Tchar-Dagh présentent, jusqu'à Salonique, les roches micacées primitives des Alpes, des calcaires et des porphyres renfermant des métaux; enfin, les chaînes du Grammos et du Metzovo contiennent, outre ces roches, des marbres statuaire.

Dans le système des montagnes de l'Asie Mineure, les roches calcaires paraissent prédominer. Les anciens valent beaucoup d'espèces de marbres de l'Asie Mineure; mais, depuis le Sangarius jusqu'à l'Halys, on ne rencontre que des roches granitiques. Le Liban et toutes les montagnes de Syrie sont composés d'une pierre, calcaire dure, blanche et sonante. Le granit ne commence guère à paraître que dans le voisinage du Sinai. Il y a près de Damas d'immenses cavernes, dont l'une peut contenir 4,000 hommes. Dans la Palestine, plusieurs montagnes sont aussi creusées de cavernes immenses.

En ce qui concerne les richesses minérales de l'empire ottoman, nous emprunterons les détails suivants à un article du *Journal officiel* (7 avril 1872) :

Les mines de Roumélie et les mines de l'Asie Mineure sont renommées pour leur richesse; le plomb et l'argent y sont répandus en grande quantité. L'or est commun dans la Thessalie, tandis que les îles de l'archipel ottoman, renommées jadis pour leurs pierres précieuses, renferment des masses considérables de minéraux de toute espèce; la chaîne du Taurus est réputée pour l'abondance du cuivre. Les chaînes de montagnes de la Roumélie sont couvertes de charbon, ainsi que les districts de la côte méridionale de la mer Noire, et il est impossible de se rendre un compte exact de l'étendue des couches de charbon qui couvrent l'Asie Mineure. La seule couche dont on ait bien défini les limites se trouve dans le voisinage d'Héracle. Dans ce district, le charbon se ramasse à la surface du sol, et l'épaisseur de la couche varie de 3 à 18 pieds. Ces richesses sont mal exploitées, malheureusement, et elles ne rendent pas la dixième partie de ce qu'elles pourraient donner.

La meilleure qualité de charbon est extraite dans la vallée de Koslo, dont la situation à proximité de la côte rend très-facile le chargement direct à bord des navires charbonniers, sans aucun intermédiaire de voiture. De la vallée de Koslo on pourrait sans effort extraire environ 30,000 tonnes par an d'un charbon égalant en qualité le meilleur charbon de Newcastle et ne perdant que 7 pour 100 en cendre et en pierre.

Le mont Élion renferme les mines de plomb et d'argent les plus riches peut-être qui aient été découvertes dans la région ouest du Bosphore; mais elles sont à peine exploitées. À côté de ces mines, il y a lieu de placer celles de Samakov, Voïniza et Starimadca, en Bosnie, dans lesquelles des minerais de fer, de cuivre et de plomb d'une très-grande pureté abondent; mais, de même que les premières, elles ne rendent presque rien, à cause de la mauvaise exploitation.

À Katarova, près de Sophia, on trouve en abondance du plomb argentifère qui, bien que très-riche en métal précieux, par la même raison que précédemment, paye à peine les travaux d'extraction. On trouve également du plomb et du cuivre à Samakov, près de Varha, et à Kurshumlik, dans le voisinage de Pristina; mais partout le manque d'esprit d'entreprise produit les mêmes résultats.

C'est dans la Turquie d'Asie que les trésors naturels sont répandus avec le plus de prodigalité. On n'y a pas découvert moins de vingt-deux mines, qui ont donné tout d'abord de très-beaux bénéfices; mais, de ce nombre, bien peu sont encore en exploitation, et, parmi celles-ci, il n'y en a pas une qui soit convenablement exploitée. Cinq mines d'argent, une de plomb et quatre de cuivre seulement sont exploitées sous la direction du gouvernement. Les premières produisent environ 570,000 okes (1 oke égale 1 kilogr. 1/3); celle de plomb en produit 175,000 et les dernières 965,000. Parmi les mines exploitées par les particuliers, celles de Cléon, près de Trébizonde, rendent 250,000 okes de cuivre et celles de Tokat 300,000.

Enfant l'année 1872, plus de 450,000 kilogrammes de cuivre, d'une valeur de 1 million environ, ont été expédiés en France.

Les mines de cuivre de Bakirkuchur, qui, sous le règne de Mahomet II, permirent à Ismail-Bey de payer un tribut annuel de 200,000 ducats, sont maintenant complètement abandonnées; il en est de même de celles de Tireboly. Les mines d'argent de Gumuch-Khanchi, près de Trébizonde, réputées autrefois les plus riches de toutes les mines d'argent de l'Asie Mineure, rendent maintenant rarement plus de 90 livres par an. Seule, la mine bien connue d'Argan-Maden (Anatolie) a comme une apparence

de succès et produit environ 400 tonnes de cuivre par an, le rendement du minerai étant de 12 à 15 pour 100 de métal pur. Les mines de Balgar-Dagh, sur le versant du Taurus, sont également très-riches, le minerai contenant 21 pour 100 de plomb et donnant 428 grammes d'argent et 4 d'or par 100 kilogrammes. Ces mines, convenablement travaillées, pourraient donner 12,000 tonnes par an, et les frais d'extraction ne s'élèveraient pas à plus de 30 fr. 50 par tonne. Le galène (sulfure de plomb) argentifère existe aussi en grande quantité à Akdagh-Maden, dans le district de Tokat. Sur le versant de l'Ishik-Dagh, dans le pachalik d'Angora, de semblables richesses appellent l'attention, comme aussi à Deseck-Maden, dans la même province.

De même à Elchen, à quelque 20 milles dans le sud de Tireboly, on sait que d'importants dépôts de cuivre existent; mais on ne fait pas le moindre effort pour les utiliser. Quant aux mines d'argent d'Esseli, de Kuré-Maden et d'Helveli, la façon dont elles sont exploitées est si défectueuse, qu'à elles toutes elles ne rendent pas dans un an plus de 250 tonnes.

Aucune de ces richesses n'est devenue l'objet d'une exploitation intelligente. Les Turcs et la plupart des habitants n'en veulent rien savoir, dit M. Ami Boué; les premiers par insouciance et ignorance, et les autres parce qu'ils craignent toujours que la découverte de minerais ne soit pour eux une nouvelle source de vexations et de travaux obligatoires.

Les sources minérales les plus connues sont thermales et hydrosulfureuses; ce sont les seules auxquelles les Turcs fassent attention, parce qu'ils les emploient pour leurs bains; les principales se trouvent à Novi-Bazar, à Sophia, à Kostendil, à Aïdos, à Vasilika et dans la Samothrace; on connaît quelques sources acidulées froides, analogues aux eaux de Seltz, dans la Serbie et la Bosnie, à Hassan-Pacha-Palanka, à Verbitza, Kiseliak, Lepenitza et Bani-Louka. Il existe aussi dans la Bosnie quelques sources ferrugineuses et dans l'Albanie des sources salées. Elles sont à peine exploitées.

— *Faune et flore.* Il serait difficile, dit M. de Meunier, de caractériser d'une manière générale le règne animal dans la Turquie d'Europe. Les animaux chassés étaient estimés à cause de leur beauté et de leur force. Les Turcs ont amené dans le pays la race tartare, et par le croisement de ces deux races l'une et l'autre ont gagné. Les ânes et les mulets sont aussi beaux qu'en Italie. Les bestiaux sont forts. On élève des buffles seulement dans les parties chaudes et marécageuses. Les moutons abondent en Macédoine et en Thessalie. Les chèvres sont de la plus grande utilité pour les habitants des montagnes. Les gros agiles qui abondent dans les environs de Babadagh donnaient autrefois aux Turcs les meilleures plumes pour leurs fleches; elles se vendaient fort cher. Les forêts et les montagnes sont remplies de chevreuils, de daims, de sangliers, et les bêtes carnassières que l'on y trouve sont les renards, les ours, les loups-cerviers; il y a encore une espèce particulière de loups de plaine, de moindre grandeur que ceux que l'on rencontre dans les montagnes. Ces loups habitent surtout le rivage du Danube et se retirent dans les roseaux des lacs et des marais qui y communiquent. Les perdrix et les outardes sont d'un goût délicieux et en grand nombre partout dans les plaines qui avoisinent le Danube.

La Turquie d'Asie possède les animaux domestiques suivants : chiens, boucs, chevaux, ânes, chameaux, buffles, moutons, chèvres; celles d'Angora sont célèbres par la longueur et la finesse de leur toison; il en est de même des chats. C'est sur les frontières verdoyantes de la Syrie et sur les bords de l'Euphrate que paissent ces beaux chevaux arabes dont la généalogie est conservée avec tant de soin par leurs possesseurs; les chevaux turcomans descendent, à ce que l'on croit, de l'ancienne race cappadoicienne. Parmi les oiseaux de la Turquie d'Asie, citons : l'autruche, la perdrix, le canard, le héron, la bécassine, le pluvier, le cygne sauvage, la macreuse, la poule d'eau, la caille.

Les forêts et les déserts de la Turquie asiatique servent de refuge à des lions, des panthères, des hyènes, des ours, des chacals, des loups, des renards, des sangliers, des gazelles et autres antilopes, des cerfs, des daims, des chèvres sauvages, des bouquetins, des lièvres, etc., ainsi qu'à des troupes souvent assez nombreuses d'autruches. Le gibier est assez commun partout, et les rivières sont en général poissonneuses. Citons encore, parmi les produits de la faune de la Turquie d'Asie, plusieurs espèces de serpents et la sauterelle, fléau de ce pays.

La flore de la Turquie est très-variée. Nous nous bornerons à citer, en Europe, l'orange, le citronnier, le grenadier, le figuier, l'olivier, la vigne, les cucurbitacées, dont plusieurs espèces sont très-estimées; des plantes d'ornement, parmi lesquelles la rose tient le premier rang pour la production d'une essence renommée; le coton, le maïs, le riz, le froment, etc. En Asie, on trouve l'olivier, le saule pleureur, le peuplier, l'aune, le grenadier, le mûrier blanc, l'orange, le

citronnier, le pêcher, le carisier, le poirier, le figuier, l'amandier, le néflier, le bananier, le dattier, le myrte, le cyprès, le lentisque, le cèdre, le pistachier, le genévrier, le platane, le chêne, l'arbutus, le fougère, le gaillet, le lilas, le jasmin, etc. Citons encore la saule-pareille, la garance, le ricin, le tournesol, le jalap, la scammonée, le pavot, la coloquinte, etc.

— *Histoire. Origine et première patrie des Turcs.* D'après Hammer, c'est dans les siècles les plus reculés qu'il faut chercher l'origine du peuple turc, d'où descend la race actuelle des Ottomans. Turc, que cette nation reconnaît elle-même pour son premier chef, est, selon toute apparence, le Targitao d'Hérodote et le Togharma de l'Écriture. Quelques peuples se sont donné le nom de Turcs sans y avoir aucun droit; d'autres, au contraire, issus réellement de cette tribu, ont adopté diverses dénominations qui ne révèlent en rien leur origine. Les historiens tartares et mongols ont cru ennobler leur nation en la faisant descendre au septième degré de Tatar et de Mogol, qu'ils supposent frères et descendants de Turc, fils de Japhet, tandis que les Ottomans, qui sont de véritables Turcs, repoussent ce nom comme dégradant et ne le donnent qu'à des hordes nomades et à des peuples barbares; c'est ainsi que les Grecs et les Romains réservaient la qualification de Scythes à tout ce qui n'était pas Grec ou Romain. Plin et Pomponius Mela connaissent de nom les Turcs, ainsi qu'Hérodote, chez lequel on trouve le mot Tourgiou, changé par les copistes en celui d'Amourgiou. Les Byzantins désignent les Turcs tantôt sous la dénomination de Persans, tantôt sous celle d'Ongres (Hongrois), quoiqu'il n'y ait jamais eu de rapport de parenté entre les Persans et les Turcs, ni entre les Persans et les Hongrois. Chalcondyle ne sait s'il doit les faire descendre des Scythes ou des Parthes, dont il est probable qu'ils tirent leur origine. Phranza adopte la tradition romanesque qui flattait tant la vanité des Grecs dégénérés et qui faisait descendre les Ottomans d'Isaac Comnène. Ce prince, ayant abandonné sa religion et sa patrie et parlant bien l'arabe, se serait concilié l'affection des Persans, c'est-à-dire des Turcs, quoique ces derniers ne fussent point des Persans et ne parlassent point l'arabe; ensuite Isaac, pour avoir traduit en arabe la plupart des nouvelles grecques et romaines, aurait été considéré comme un second Moïse, et, après avoir épousé la fille du sultan Seldjoukid, aurait eu pour fils Souleiman, père d'Erteghoul et grand-père d'Osman. D'autres historiens, s'imaginant que les Turcs étaient issus des Troyens, les ont fait descendre en droite ligne de Tencar et d'Hector. Paulo Giovio, historien de Charles-Quint, le premier écrivain des temps modernes qui ait fait connaître l'histoire et la constitution militaire des Ottomans, ne doute point qu'ils ne soient des Tartares venus des bords du Volga, et il n'y a pas encore longtemps qu'on a prétendu avoir découvert l'étymologie du nom de Turc dans celui de la rivière de Tereck. Les recherches sur le pays originaire d'un peuple sont, sinon toujours satisfaisantes, du moins plus positives que celles qui ont pour but d'en établir la filiation en remontant à sa souche. Les Turcs, que les Chinois appellèrent d'abord Tuku, quittèrent l'Altaï (Altaïtagh) ou montagne d'Or (l'Éktagh des Byzantins) pour se répandre dans les vastes et fertiles plaines de la haute Asie (le Turkestan actuel), où pour pour frontières à l'E. le Khataï, c'est-à-dire la Chine septentrionale, à l'O. le lac Aral et le Klowavesm, au N. la Sibirie, au S. le Thibet et la Grande Boukharie. Ces contrées furent de tout temps célèbres par le caractère et les qualités physiques de leurs habitants, dont la beauté et les rapines ont passé en proverbe dans tout l'Orient. Des poètes persans donnent aux filles de ce pays le nom d'idolées de Tschighil, ville du Turkestan dont les habitants adoraient Canope, Orion et la Grande Ourse et épousaient, dit-on, leurs sœurs et leurs filles. Les anciens Perses donnaient le nom de Touran aux pays situés à l'E. de l'Oxus et connus aujourd'hui sous celui de Turkestan. Touraniens ou Turcs était le nom générique qui, comme celui de Scythes, servait à désigner les peuples barbares. Touranien dégénéré chez les Grecs en *tyran*, et Turc est encore aujourd'hui chez les Ottomans synonyme de barbare. Les Ouigours ou Turcs de l'E., qui habitaient la contrée qui s'étend entre Caracorum et Tourfan, ont été confondus par les historiens et géographes anciens avec les Ongres Sibériens des Byzantins, de même que les Houniours, premier nom dont les Chinois se sont servis pour désigner les Turcs, ont été pris par les Huns.

Arrivons maintenant à l'histoire la plus ancienne des Turcs, d'après leurs propres traditions. S'il faut s'en rapporter à l'une des premières traditions turques, dont on retrouve des traces dans les *Commentaires* d'Hérodote sur l'origine des Scythes, Oghouz-Khan, fils de Karu-Khan, fut, par ses conquêtes et par ses lois, le fondateur de la puissance et de la civilisation turques. Il doit avoir vécu du temps d'Abraham. Comme fondateur d'un empire, il a beaucoup de rapports avec le Déjocès des Mèdes, c'est-à-dire le Djemschid des histoires orientales. Oghouz-

Khan abandonna l'idolâtrie pour embrasser un culte plus pur et soutint contre son frère une guerre civile et religieuse qui dura soixante-dix ans. De Karakoum, où Kara-Khan passa l'hiver, et des montagnes d'Ourgagh et de Kourtagh, son séjour d'été, Oghouz se porta vers le sud et alla se fixer à Jassy, une des villes les plus célèbres du Turkestan et qui fut longtemps le siège de la puissance et de la civilisation turques. Jassy devint la résidence du fils de Kara et du kan des Ouzbeks dans les temps moyens. Oghouz s'étant révolté contre Kara-Khan, son père, le défit, et toute la partie du Turkestan qui s'étend depuis Artelas et Sirem jusqu'à Boukhara se soumit à ses armes. Les noms de ses six fils, suivant la tradition, sont : kans du jour, de la lune, de l'étoile, du ciel, de la montagne et de la mer, titres que prenaient les souverains de ces contrées. Oghouz, aussi passionné pour la chasse que Nemrod, y envoya un jour ses fils, espérant qu'ils en rapporteraient quelques présages de leur sort. A leur retour, ils lui présentèrent un arc et trois flèches qu'ils avaient trouvés. Oghouz donna les flèches aux kans du ciel, de la montagne et de la mer, et l'arc aux trois autres, qui le brisèrent pour se le partager. Oghouz les nomma pour cela Ouschok (les trois flèches) et Bozoulr (les destructeurs). Il confia le commandement de l'aile gauche de son armée aux premiers, et celui de l'aile droite aux seconds. Après la mort d'Oghouz, ses fils se partagèrent son empire ; les trois flèches, ou les chefs de l'aile gauche, eurent en partage les tribus turques de l'est, et les destructeurs, ou chefs de l'aile droite, celles de l'ouest. La tradition donne quatre fils à chacun de ces princes, qui sont les pères des vingt-quatre principales tribus turques. Les trois kans de l'aile gauche et leurs descendants se dirigèrent vers l'est, et les kans de l'aile droite, ou destructeurs, qui, dans l'origine, habitaient le Turkestan, envahirent ensuite le pays situé à l'ouest entre le Sihoun et le Djihoun (l'Iaxarte et l'Oxus) et, franchissant les frontières de cette contrée, s'avancèrent en conquérants jusqu'au Bosphore et au Danube. Les plus anciens historiens des Oghouzes, des Seldjoucides et des Ottomans font remonter la généalogie des souverains de ces peuples jusqu'aux trois kans de l'aile droite, en faisant descendre les Oghouzes du kan de la montagne, les Seldjoucides du kan de la mer et les Ottomans du kan du ciel. C'est sur les débris de l'empire des Seldjoucides que s'éleva celui des Ottomans. V. SELDJOUCIDES.

— *Sommaire des principaux événements accomplis sous le règne des souverains ottomans.* Ce fut sur les ruines de la dynastie des Seldjoucides, détruite en 1292, qu'Othman I^{er}, fils d'Orthoghul, jeta les fondements de l'empire ottoman en 1299. Devenu maître d'une partie de la Bithynie, il fit avec une ardeur incessante la guerre aux infidèles et envoya son fils Arkhan s'emparer de Brousse, qui devint le siège de l'empire, et mourut en 1326, quelques jours après la prise de cette ville. D'après Viquesnel, Orkhan, que ses qualités guerrières avaient recommandé à la préférence paternelle, proposa à son frère aîné, Alaeddin, de partager l'empire avec lui ; mais ce dernier, entraîné par le goût des sciences spéculatives et dépourvu d'ambition, refusa et tint à respecter la volonté de son père. Orkhan créa en sa faveur le vizir, utilisa au profit de l'Etat ses grandes qualités administratives et lui laissa le soin de préparer les institutions qui contribuèrent si puissamment à la prospérité et à la gloire de l'empire. L'accord touchant et la confiance réciproque qui régnaient entre les deux frères offrirent un exemple unique dans l'histoire des sultans. Orkhan prit Nicomédie, Nicée, un grand nombre d'autres places grecques et Gallipoli. Il institua les *tenéts* (c'est-à-dire troupes), connus en Europe sous le nom de janissaires, les *spahis*, les *medresas* ou collèges, les *maréts* ou hôpitaux, etc. Amurat I^{er}, l'un des monarques les plus remarquables de la dynastie, monta sur le trône en 1360, s'empara d'Andrinople et fixa, pendant les loisirs de la paix, sa résidence ordinaire dans cette ville. Il étendit ses conquêtes en Asie et en Europe. Un de ses fils, révolté contre lui, fut mis à mort par ses ordres. Les krais ou rois de Bulgarie, de Serbie, de Bosnie et d'Albanie, ligués contre lui, furent défaits successivement et perdirent leur couronne à la journée de Kossovo. Le sultan vainqueur périt, après la bataille, sous le poignard d'un assassin (1389). Bajazet I^{er}, que son impétuosité dans les combats et la rapidité de ses marches guerrières ont fait surnommer *El-Divin* (le Foudre), succéda à son père en 1389 et fit immédiatement étrangler son frère Yakoub, dont la valeur s'était signalée pendant la bataille de Kossovo. L'Occident lança contre lui des armées formidables. Il en triompha à Nicopolis, passa en Asie et recula les limites de l'empire jusqu'à l'Euphrate ; mais, défait et fait prisonnier en 1402, près d'Angora, par Timour-Lenk (Tamerlan), il mourut après un an de captivité (1402). Un interrègne de onze années, causé par les dissensions de ses trois fils, Soliman I^{er}, Musa et Mahomet, se termina, en 1413, par le triomphe de ce dernier et la mort de ses compétiteurs.

Mahomet I^{er}, prince équitable et généreux,

mit tous ses soins à consolider le trône ébranlé par l'invasion étrangère et la guerre civile. Renonçant à toute idée de conquête, il apaisa les révoltes, châtia les Etats qui les favorisaient et étouffa la fameuse conspiration des derviches, dont les fanatiques adhérents avaient déjà battu deux armées.

Amurat II, âgé de dix-huit ans, succéda à son père en 1421. Il triompha du prétendant Mustapha, qui était ou se faisait passer pour son oncle. Son frère putné, révolté contre lui, fut défait et mis à mort malgré ses ordres. Ses victoires reculèrent les limites de l'empire ; elles furent interrompues par la défense héroïque de Belgrade. Vaincu par Huniade, gouverneur de la Transylvanie, il signa, en 1444, après plusieurs campagnes malheureuses, un traité de dix années. Dégoûté des grandeurs, le sultan abdiqua volontairement le pouvoir. A cette nouvelle, le roi de Hongrie et ses alliés rompirent la trêve. La rapidité des conquêtes d'Huniade arracha Amurat à sa retraite. L'armée chrétienne fut vaincue et le repos de l'empire assuré. Le sultan renouvela son abdication ; mais, à peine de retour à Magnésie, il fut forcé par la révolte des janissaires de ressaisir le pouvoir et de le conserver jusqu'à sa mort. De nouvelles victoires signalèrent sa puissance. Les princes du Péloponnèse se soulevèrent au tribut ; Huniade, à la tête d'une armée hongroise, fut vaincu dans la plaine de Kossovo (1448) ; mais Iskender-Bey (Scanderbeg), kral d'Albanie, maître de la forteresse d'Ak-Hissar (Kroia), résista aux forces supérieures commandées par le sultan en personne, le contraignit à la retraite et soutint contre les Ottomans une lutte sanglante qui dura vingt-cinq années. Amurat II, fidèle observateur de la foi jurée, plein de droiture et de justice, fut un des plus grands monarques de la dynastie ottomane. Il régna vingt-six ans et mourut en 1481.

Mahomet II, son fils, surnommé *El-Fatih* (le Conquérant), bloqua Constantinople par terre et par mer, l'emporta d'assaut en 1453, et par cet exploit mit fin au Bas-Empire. La prise de Trébizonde et la conquête de la Carmanie, de la Crimée, de la Morée et d'Otrante ajoutèrent encore à la gloire de ses armes. Il fut moins heureux devant Ak-Hissar, que défendait l'infatigable Iskender-Bey, et devant Belgrade, où Huniade repoussa ses attaques. Ce monarque, dont les cruautés et les honteuses débauches sont assez connues, osa élever le fratricide en loi politique. La puissance de son génie se révéla dans ses conquêtes, ses monuments, ses fondations d'établissements utiles, son goût pour les lettres, ses lois données à l'armée, ses institutions civiles et militaires.

Son fils, Bajazet II (1481), maintint son droit de primogéniture contre son frère Djemi, connu en Europe sous le nom de Zizim et qui mourut à Rome. D'un caractère pacifique, adonné à la poésie et porté à la vie contemplative, il n'entreprit la guerre que lorsqu'il s'y vit forcé par les agitations des ennemis extérieurs de l'empire ou par les mouvements des janissaires. Ses succès furent contre-balancés par des revers. Ses enfants, dans sa vieillesse, se disputèrent la faveur des janissaires, qui contraignirent le sultan à remettre le pouvoir à Sélim, dont les penchants conformes aux leurs avaient conquis leurs bonnes grâces. Bajazet mourut en 1512, vingt-trois jours après son abdication forcée.

Sélim I^{er}, voulant s'assurer la libre possession du trône, poursuivit ses deux frères dans leurs gouvernements d'Asie, les défit, les livra au bourreau et fit mettre ses neveux à mort. Quarante mille de ses sujets, soupçonnés de partager la doctrine des chiites, furent massacrés ou condamnés à une prison perpétuelle. Cette exécution, qu'on pourrait appeler la Saint-Barthélemy de l'Islamisme, aurait été suivie de l'extermination des chrétiens, sans l'intervention du mufti Djemali et du grand vizir. La rivalité religieuse des chiites et des sunnites souleva entre la Perse et la Turquie une lutte prolongée qui décima la population des deux empires.

La conquête de la majeure partie du Kourdistan et de la Mésopotamie, et celle de l'Egypte tout entière, illustrèrent la fin du règne du cruel Sélim, qui mourut en 1520. Soliman II monta sur le trône en 1520. Il fit en personne treize campagnes. Les premiers succès de ses armes sont la prise de Belgrade et celle de l'île de Rhodes. Les autres événements les plus éclatants de son règne sont : le fameux siège de Vienne et les pirateries non moins fameuses de Khaïr-Eddin (Barberousse) ; les guerres continuelles avec Venise, la Perse, l'Egypte et l'empire d'Allemagne ; ses bons rapports avec la France, la Pologne et la Russie ; les intrigues sanglantes de la célèbre Roxelane ; la construction de nombreuses mosquées, de ponts et de fortifications ; la réforme du corps des ulémas et l'organisation intérieure de l'empire. Soliman II reçut de l'Europe le surnom de *Grand*, et de ses sujets celui de *el Kanouni* (le Législateur). Ses qualités furent malheureusement toutes les hautes emplois de l'Etat et de l'armée fournirent de nobles victimes à la hache ou au cordon, mais deux de ses enfants, les princes Mustapha et Bajazet, ainsi que les cinq fils de ce dernier, furent mis à mort par ses ordres. Néanmoins, le règne de

Soliman fut le plus remarquable de l'histoire ottomane. Il s'illustra par les plus belles œuvres de l'intelligence et de l'architecture, les grandes actions dans la guerre et dans la paix. Le temps de son règne coïncida d'ailleurs avec l'accomplissement de grands événements contemporains.

Son fils Sélim II lui succéda en 1566. Ce prince, livré à l'ivrognerie, dut au génie du grand vizir Mohammed Sokolly la gloire de couronner la grande œuvre de Soliman par la conquête de l'île de Chypre, de l'Yémen, et par quelques autres expéditions glorieuses. Les cruautés du capitaine-pacha Mustapha et le manque de foi du mufti, à l'époque de la prise de l'île de Chypre, provoquèrent en 1571 le désastre de Lépante.

Amurat III monta sur le trône en 1574, et sacrifia ses cinq frères à la sécurité de son règne. Livré par sa faiblesse à l'influence des femmes et des favoris, adonné d'abord à l'usage de l'opium et ensuite à l'ivrognerie, il diminua l'influence du grand vizir Sokolly, dont la mort révéla la décadence de l'empire, qui avait échappé à l'attention de l'Europe. Son règne est une suite presque continue d'entreprises mal combinées et mal exécutées ; cependant, grâce aux talents de quelques vizirs, la victoire accrut encore l'héritage du grand Soliman. La guerre de Perse fit tomber entre les mains des Ottomans la ville de Tauris.

Mahomet III signala son avènement, en 1595, par la mise à mort de ses dix-neuf frères. La conquête d'Erlan et de Kanicha fut le fait le plus important de ce règne ; mais des révoltes continuelles parmi les troupes de la capitale et au sein des provinces, l'abandon des anciennes institutions, le mépris de la loi, furent les résultats de son déplorable gouvernement et doivent être attribués en partie à l'influence de sa mère et à ses vizirs, notamment à Cicala. Il n'hésita pas à immoler son fils, peu de temps avant de mourir. Les fils des sultans avaient été, jusqu'à Mahomet III, revêtus du gouvernement d'une province ; à partir de son règne, renfermés dans le sérail, ils vont quitter leur retraite forcée pour monter sur le trône sans s'être essayés à régner par l'administration d'une contrée de l'empire.

Achmet I^{er} succéda à son père en 1603 et rélégué dans le vieux sérail son aîné, la sultane Sagnié, la Vénitienne Baffa, qui, depuis l'avènement d'Amurat, avait pendant vingt-huit ans gouverné l'empire. Ce prince, d'une grande faiblesse de caractère, fut dominé toute sa vie par ses femmes et son entourage. Il protégea les Hongrois et les Transylvains contre l'empereur Rodolphe II. Schah-Abbas recouvra une partie des possessions que les guerres précédentes avaient enlevées à la Perse. On doit à Achmet la construction de plusieurs belles mosquées, de fontaines, etc. C'est sous son règne que l'usage du tabac s'est introduit en Turquie.

Après lui, Mustapha I^{er} (1617) et Othman II (1618) occupèrent successivement le trône. L'autorité souveraine, depuis la fondation de l'empire jusqu'à Achmet I^{er}, avait passé du père au fils, devenu l'aîné de la dynastie. Mustapha I^{er}, fils de Mahomet III, et plus âgé que son neveu Othman, fut proclamé sultan, en vertu de la loi qui régle les droits de succession au trône. Son idiotisme avéré amena sa déposition après un règne de trois mois. Rappelé de nouveau à l'empire par la mort d'Othman II (1622), il fut déposé une seconde fois en 1623 et ramené au sérail pour n'en plus sortir.

Othman II, fils d'Achmet I^{er}, jeune prince de quatorze ans, conçut le projet de détruire les janissaires, dont il s'attristait la haine par son avarice et ses sévérités contre leur intempérance. La révolte de ces troupes indisciplinées le précipita du trône et le conduisit à la mort (1622). Le règne de ces deux monarques, qui comprennent un laps de six années, ressemble à un interregne. L'empire, ruiné par les exactions des fonctionnaires, et troublé par les révoltes et les dissensions, perdit la Georgie, Ghendj (Ghenjé ou Ielissetpol), l'Iravan, Bagdad, Basra, en tout, neuf sangiaes.

Amurat IV, surnommé *el Ghazi* (le Victorieux), fils d'Achmet I^{er}, succéda à Mustapha I^{er}, son oncle, déposé pour la seconde fois en 1623. Ce souverain, âgé de douze ans lorsqu'il monta sur le trône, gouverna d'abord sous la direction de sa mère, la sultane Mahpeïker, appelée plus communément Kensym, femme d'un caractère énergique et ardent, et prit plus tard la direction des affaires. La prise de Bagdad et la soumission des Druses relevèrent la gloire des armes ottomanes. Sa main de fer retint les grands dans le devoir et soumit les ennemis extérieurs. Malheureusement, les grandes qualités de ce monarque furent ternies par une cruauté inutile. Ses victimes s'élevèrent au nombre de cent mille. Après avoir défendu sous peine de la vie l'usage du vin et du tabac, il se livra à l'ivrognerie pendant les dernières années de sa vie ; mais, s'il se montra tyran impitoyable, il eut du moins la gloire de suspendre la marche de la décadence. L'Etat lui doit la destruction d'un grand nombre d'abus, la répression de la révolte des janissaires, la réorganisation de l'armée et le rétablissement de la discipline militaire.

Ibrahim, fils d'Achmet I^{er} et frère d'Amurat IV, fut proclamé sultan en 1640. Sous ce

prince, plongé dans la débauche, l'empire fut ébranlé par de fréquentes commotions intérieures et appauvri par des prodigalités. Cependant l'armée, obéissant encore à l'impulsion vigoureuse donnée par le sévère Amurat IV, remporta des victoires, s'empara de Candie et de Retimo, dans l'île de Crète, etc. Fatigués de la nullité et de l'inaction de leur sultan, mais surtout révoltés de sa cruauté, les janissaires prirent le parti de le déposer, de l'étrangler dix jours après sa déposition et de mettre à sa place son fils Mahomet (1648), à peine âgé de huit ans.

Mahomet IV, d'un caractère faible plutôt que cruel, ne laissa d'autre souvenir que celui d'un infatigable chasseur. Il fut dominé tour à tour par son aîné, la sultane Kensym, qui périt dans une révolte ; par la sultane Valide, par la sultane favorite Khacékî-Rébia-Gulnuch, et par ses vizirs ; mais son règne, de trente-neuf ans, illustré par le ministère des deux Koprili, est une des époques les plus importantes de l'empire ottoman. Dans la dernière partie de sa vie, on vit les armées de l'empereur Léopold s'emparer de Bude ; celles de la république de Venise envahir la Dalmatie, le Péloponnèse, l'Attique ; enfin, des ministres incapables soulever par leur conduite tyrannique les colères du peuple et la chute de leur souverain. Déposé en 1687, Mahomet IV fut renfermé dans le sérail, où il termina paisiblement ses jours.

Soliman III, fils d'Ibrahim, rigide observateur des prescriptions de la loi musulmane, succéda à son frère (1687). Au début de son règne, les troupes, entraînées par l'esprit de révolte, laissèrent entamer les frontières et subirent des revers. Le grand vizir, Mustapha Koprili-Zadé, surnommé *el Fazél* (le Vertueux), frère du célèbre Achmet Koprili, ramena la victoire sous les drapeaux de l'empire, reprit Belgrade, diminua par esprit d'équité les charges écrasantes qui pesaient sur les chrétiens, et fit rentrer dans le trésor le produit des exactions. Soliman III mourut après un règne de moins de quatre ans ; il fut remplacé en 1691 par son frère Achmet.

Achmet II, d'un naturel mélancolique et d'une piété étroite, laissa, comme son frère, le gouvernement entre les mains de ses vizirs. La défaite de l'armée ottomane à Sarankemen, où le grand vizir Mustapha Koprili-Zadé perdit la vie, est l'événement le plus remarquable de ce règne, dont la durée fut aussi courte que celle du précédent.

Mustapha II, fils de Mahomet IV, et neveu des deux derniers monarques, fut proclamé sultan en 1695. La prise de Chio et les succès sur mer de Mezzonorto précédèrent la victoire que Mustapha remporta en personne sur les Autrichiens à Lugos ; mais sa défaite à Zeuta lui démontra la nécessité de signer la paix de Carlowitz, qui affranchit les puissances chrétiennes de la terreur inspirée par le nom ottoman. Il céda à l'empereur Léopold la Transylvanie, le pays situé entre le Danube et la Theiss, et délivra l'Allemagne des tributs qu'elle payait sous différentes dénominations. Venise restitua ses conquêtes au nord des golfes de Corinthe et d'Égine, retint la Morée jusqu'à l'Hexamilion, presque toute la Dalmatie, Sainte-Maure et les îles voisines, et céda quelques points fortifiés. La Pologne conclut également une trêve, recouvra Kaminnik, la Podolie, l'Ukraine, et cessa de payer tribut au kan des Tartares. Le czar Pierre le Grand signa une amnistie de deux ans et conserva la ville d'Azov. Koprili-Hussin fut nommé grand vizir après la défaite de Zeuta. La suggestion de sa trop courte administration cicatrissa les plaies de l'empire. Son successeur dans le vizirat, Mustapha-Daltaban, et le mufti Feiz-Oullah, causèrent une terrible sédition qui les priva de la vie et entraîna la déposition de Mustapha II, dont les jours se terminèrent dans le sérail, un an après sa déposition (1695). A partir de ce règne, la rudesse farouche des Turcs sembla s'être adoucie par le contact prolongé avec l'Occident ; la politique et la civilisation européenne répandirent un esprit de douceur qui pénétra la grossière écorce dont les races asiatiques sont encore enveloppées. Si les bases de l'édifice politique, les institutions militaires d'Orkhan, d'Amurat I^{er}, etc., sont encore debout, elles reçoivent des additions ; les annales ottomanes révèlent des changements intérieurs, des modifications dont on n'avait pas trouvé trace dans les temps antérieurs.

Achmet III, frère du précédent monarque, fut proclamé sultan en 1703. Le règne de vingt-sept ans de ce souverain est un des plus heureux de l'empire. Les victoires du prince Eugène acquiescent à l'Autriche ; il est vrai, Temesvar, Belgrade et une partie de la Serbie ; mais ces pertes se trouvèrent compensées par la conquête de la Morée, d'une partie de la Perse et de l'importante forteresse d'Azov. Charles XII, roi de Suède, trouva un asile en Turquie. Le czar Pierre le Grand, cerné sur les bords du Pruth, n'échappa à la captivité que par la signature de la paix. Cent quarante incendies ravagèrent Constantinople, qui fut pour ainsi dire rebâtie jusqu'à cinq fois. Achmet III, d'un caractère doux et humain, abandonna les rênes de l'administration à ses ministres. Après avoir changé treize fois de vizir dans les quinze premières années de son règne, il maintint avec une résolution inébranlable

Damad-Ibrahim dans ces éminentes fonctions. Sous l'administration éclairée de ce grand vizir, l'empire fut doté d'institutions utiles, d'édifices remarquables et de l'imprimerie (1728), et le sultan amassa des trésors sans fouler les peuples et sans recourir aux supplices et aux confiscations. Malgré les immenses services rendus par lui à l'Etat, Damad-Ibrahim tomba victime de la sédition impie qui amena en même temps la déposition d'Achmet III.

Mahmoud Ier, fils de Mustapha II et neveu du précédent, monta sur le trône en 1730 et l'occupait pendant vingt-quatre ans. Son règne débuta par l'exécution rigoureuse, mais nécessaire, des rebelles qui troublaient la tranquillité de l'empire. Il s'est illustré par des victoires sur les Allemands, les Russes et les Persans. Il marque la période la plus brillante de la diplomatie ottomane; d'habiles négociateurs, formés dans les ambassades auprès des cours européennes, dans les commissions pour les délimitations de frontières, éclairés surtout par Bonneval, concoururent au traité de Belgrade avec l'Autriche et la Russie, au renouvellement des *Capitulations* avec la France, à l'alliance suédoise, à la paix avec la Perse, à des traités d'amitié avec Naples et la Toscane. Leurs efforts obtinrent l'extension des frontières. Parmi les seize vizirs qui lui furent donnés par ses kizlar-agas, quelques-uns se firent remarquer par leur mérite et contribuèrent au raffermissement de l'empire. Le gouvernement, en général prospère, de Mahmoud Ier fut marqué par la douceur des actes et par la fondation de bibliothèques; aussi ce souverain emporta-t-il en mourant les regrets de ses peuples.

Othman III, fils de Mustapha II et frère du précédent, parvint à l'empire en 1754 et ne régna que trois années. Ce prince, futile et soupçonneux, fit mettre à mort trois de ses neveux, changea fréquemment de vizirs et maintint la paix avec les puissances étrangères.

Mustapha III, fils d'Achmet III et cousin germain du précédent, monta sur le trône en 1757 et l'occupait dix-sept ans. Le sage administration du grand vizir Mohamoud, digne émule de Koprili, rétablit l'ordre dans les finances, reprima les abus, modéra l'ardeur belliqueuse du sultan et maintint l'Etat en paix. La guerre suscitée par l'impératrice Catherine II commença une série de défaites qui chassèrent les Ottomans de la Valachie et de la Moldavie, détruisirent leur marine dans la baie de Géorgie et leur enlevèrent la Crimée. L'humiliation de l'empire encouragea l'insurrection des grands dignitaires. Le prince Héraclius, en Géorgie; Mahmoud, en Albanie; Ali, en Epire; Ahmed, à Bagdad; le cheik Dhafer, en Palestine; Mohammed-Bey, chef des mamelucks, en Egypte, se révoltèrent. Quelques succès obtenus sur le Danube vinrent consoler les derniers moments de Mustapha III. Les malheurs qui l'accablèrent firent briller en lui une constance et une énergie morale supérieures aux revers de la fortune.

Abdul-Hamid, fils d'Achmet III et frère du précédent, fut proclamé sultan en 1774. Sa conduite paternelle envers son neveu Sélim, héritier présomptif de l'empire, lui gagna, à son avènement, l'estime de ses sujets. La pénurie du trésor, épuisé par une guerre malheureuse, le dispensa de distribuer aux janissaires le denier d'avènement, largesse à laquelle tous les sultans sans exception, depuis Bajazet II, avaient été obligés de se soumettre. La défaite de Varna contraignit la Porte à signer, le 21 juillet 1774, la paix à Kutchuk-Kainardji. Par ce traité, la Turquie reconnut l'indépendance des Tartares de la Crimée, du Boudjak et du Kouban, accorda aux Russes la libre navigation dans toutes les mers de l'empire ottoman, leur céda les places d'Azof, de Kilbouroum (Kinburn), etc., enfin accepta le partage de la Pologne. Catherine, en compensation, restitua la Bessarabie, la Moldavie, la Valachie et quelques îles de la Méditerranée. Les sourdes menées du cabinet de Saint-Petersbourg aggravèrent les conditions déjà si dures de ce traité, amenèrent, en 1783, la prise de possession de la Crimée et du Kouban, et forcèrent le divan à souscrire à ces nouveaux empiétements. Humilié de tant de désastres et comptant sur les vaines promesses de l'Angleterre et de la Prusse, le divan recommanda la guerre. Les troupes ottomanes obtinrent des succès en Hongrie sur les armées de Joseph II, qui faillit être fait prisonnier; mais la destruction de la flotte par l'embouchure du Dnieper, entraîna la perte d'Okzakov (6 décembre 1788).

Abdul-Hamid, abattu par tant de revers, succomba à ses chagrins en 1789, après avoir régné quinze ans. Ce prince pacifique, éclairé et ami de la civilisation, était dépourvu de l'énergie qui sauve les empires en détresse.

Sélim III, fils unique de Mustapha III, succéda à son oncle. Les armées de l'Autriche et de la Russie poursuivirent leurs conquêtes en Serbie, en Valachie et sur les bords du Danube. Les événements de la Révolution française déterminèrent Léopold à séparer ses intérêts de ceux de la czarine et à signer, en 1791, la paix de Sistov, par laquelle ce prince abandonna ses conquêtes. L'intervention de la Prusse et de l'Angleterre amena,

en 1792, la conclusion du traité de Jassi. La Russie s'assura par ce traité la possession de la Crimée, de l'île de Taman, d'une partie du Kouban et de la Bessarabie, de la ville d'Okzakov et des pays enclavés entre le Boug et le Dniester; ce dernier fleuve devint la limite des deux empires. Le sultan profita de la paix pour pousser avec ardeur ses tentatives de réforme militaire et combattre les révoltes et les brigandages qui désolaient les provinces.

L'expédition française dirigée contre l'Egypte amena, en 1798, de nouvelles complications et laissa aux insurrections le temps de faire de nouveaux progrès et de déchirer l'empire. La destitution des hospodars de Valachie et de Moldavie ralluma la guerre et entraîna l'occupation de ces provinces par la Russie. De son côté, la flotte anglaise força le passage des Dardanelles en 1806, mouilla devant Constantinople et somma le sultan de réunir ses forces à celles des puissances coalisées contre la France; mais elle fut contrainte de se retirer devant l'énergique défense des troupes et des habitants, à laquelle le général Sebastiani, ambassadeur de Napoléon auprès de la Porte, et deux cents officiers français prirent une part active. La flotte ottomane, battue en 1807 par l'escadre moscovite, se réfugia dans les Dardanelles; mais les dommages qu'éprouva cette dernière la forcèrent à disparaître de l'Archipel et à retourner aux îles Ioniennes. Cependant les idées de réforme que Sélim III avait tenté d'introduire dans l'armée avaient soulevé la haine et excité plusieurs émeutes et des luttes sanglantes entre les janissaires et les nouvelles troupes exercées à l'euro-péenne. L'effervescence avait été calmée par l'adresse des partisans des nouvelles idées, et notamment par le mufti Veli-Zadé, qui s'efforça à haute position à la sûreté de son souverain. Une sédition des *yamak-taialis* (servants de batteries), fomentée par le nouveau mufti et par le caïmacan Mustapha, ennemis secrets de toute réforme, amena, en 1807, la déposition de Sélim III, et plus tard sa mort. Ce monarque humain et éclairé s'était principalement occupé, pendant les dix-huit années de son règne, de faire entrer les Ottomans dans la voie de la civilisation. Cette généreuse pensée fut la cause de sa perte.

Mustapha IV, fils d'Abdul-Hamid et cousin germain de Sélim III, prince futile et cruel, porté sur le trône par une sédition, en fut précipité un an après par une autre sédition. Mustapha Baivactar, pacha de Roustchouk, à la tête de partisans de Sélim, attaqua le sultan et exigea la réinstallation de ce prince. Mustapha IV ne livra que le cadavre de son compétiteur. Trois mois et demi après, il périt dans une nouvelle sédition.

Mahmoud II, fils d'Abdul-Hamid et frère de Mustapha IV, fut proclamé en 1808. Forcé par le fanatisme du peuple d'ajourner les projets de réforme militaire qu'il avait conçus pendant sa reclusion avec l'infortuné Sélim, il signa la paix avec l'Angleterre, afin de donner tous ses soins à la guerre contre la Russie. Des défaites presque continuelles détruisirent ou dissipèrent plusieurs armées ottomanes et obligèrent la Porte à souscrire, en 1812, au traité de Bucharest, qui assura à la Russie les bouches du Danube et fixa au Pruth la limite des deux empires. Débarrassé de la guerre étrangère, Mahmoud tourna ses armes contre les grands dignitaires en révolte. Le pacha de Vidin fut dompté; La Mecque et Médine, depuis longtemps entre les mains des sectaires wahabites, furent reconquises par Méhémet-Ali, gouverneur de l'Egypte, et l'accès de ces villes saintes fut ouvert aux pèlerins de tous les musulmans; la Serbie, qui fut reconquise plus tard comme province tributaire, reentra momentanément sous le joug. Le terrible Ali, pacha de Janina, dont la chute fut retardée par l'insurrection grecque, paya de sa tête (1822) sa révolte contre son souverain. Cependant la conjuration hétériste, mûrie depuis longues années, éclata en 1821 dans la Moldavie et la Valachie. Promptement comprimée dans ces deux provinces, elle trouva en Grèce des éléments de succès plus vivaces. Le soulèvement devint général, suscita des vengeances atroces et commença cette série de luttes acharnées dont le souvenir vit encore dans toutes les mémoires. La résistance opiniâtre des Grecs déterminait enfin Mahmoud à soumettre l'armée à la tactique européenne et à doubler ses forces par les manœuvres de la stratégie moderne. Son plan de réforme militaire, accueilli d'abord avec faveur, souleva une sédition qui se termina par la destruction des janissaires, l'abolition des *yamaks* (servants de batteries) et la suppression momentanée de l'ordre des derviches bektachis, qui excitaient le fanatisme du peuple par leurs prédications (1826). La réorganisation de l'armée sur un pied nouveau n'interrompit pas les opérations militaires. Mais la coalition de la France, de l'Angleterre et de la Russie intervint entre les combattants. Ni le désastre de Navarin (1827), ni la déclaration de guerre par la Russie (1828), ni l'expédition française en Morée ne purent déterminer le sultan à reconnaître l'indépendance de la Grèce. Les défaites successives que ses armes éprouvaient en Europe et en Asie et l'envahissement de la Thrace fini-

rent par vaincre sa résistance et le contraignirent à signer le traité d'Andrinople (1829). D'après ce traité, la Russie rendit toutes ses conquêtes en Europe, conserva le Pruth pour limite des deux empires et obtint le protectorat de la Valachie et de la Moldavie, qui restèrent sous la suzeraineté de la Porte. En Asie, l'empereur Nicolas conserva Anapa, Pоти, et quelques autres places. L'ouverture des Dardanelles et du Bosphore fut stipulée pour toutes les nations. Débarrassé des soins de la guerre, Mahmoud II poursuivait avec ardeur l'exécution de ses réformes; il établit des lazarets, fonda le *Moniteur*, organe officiel du gouvernement, comprima les révoltes qui déchiraient l'empire, soumit le pacha d'Albanie et celui de Bagdad. Mais il eut bientôt à combattre un adversaire plus redoutable. Méhémet-Ali se rendit indépendant en Egypte. La prise de Saint-Jean-d'Acre et la défaite de Konieh forcèrent le sultan à accepter, en 1833, les dangereux services de la Russie, à recevoir sa flotte dans le Bosphore et à reconnaître son puissant vassal comme gouverneur de la Syrie tout entière. Le fameux traité de Khounkhar Isklessi, qui intervint entre l'empereur Nicolas et la Porte, obligea cette dernière puissance à fermer les Dardanelles à toute nation en guerre avec la Russie. Les dernières années de Mahmoud furent consacrées à l'établissement d'écoles militaires, à la création d'ambassades permanentes auprès de plusieurs puissances étrangères (1834), à la soumission de la régence de Tripoli (1835), à celle des Kurdes (1837), à la construction d'un bateau à vapeur, à l'organisation des quarantaines, à la nomination de commissions chargées d'étudier les besoins de l'agriculture, de l'industrie et du commerce et de rédiger un nouveau code; à la fondation d'une école de médecine, etc. Ces innovations s'accomplirent sous les menaces incessantes de la reprise des hostilités contre l'Egypte. La guerre éclata enfin en 1839; elle fut signalée par des désastres et par la défaite de Nizilein, dont la nouvelle arriva à Constantinople quelques jours après la mort de Mahmoud II. Contrarié dans ses projets par la fausse politique de l'Europe, par des guerres continuelles, presque toujours malheureuses, par des révoltes sans cesse renaissantes et par l'ignorance fanatique de ses peuples, ce monarque était cependant parvenu à fixer les premières bases d'une réforme indispensable et à faire entrer l'empire dans les voies de la civilisation. La constance stoïque et la fermeté d'âme qu'il déploya dans les périls de toute espèce qui signalèrent son règne de vingt et un ans placent Mahmoud II au rang des princes les plus remarquables de la dynastie d'Othman.

Abdul-Medjid succéda à son père le 1^{er} juillet 1839. Son premier soin fut de donner l'ordre de suspendre les hostilités contre l'Egypte. Mais le capitain-pacha, entraîné par sa haine contre le grand vizir Khosrer, livra la flotte ottomane à Méhémet-Ali-Pacha. Des négociations amenèrent la solution du différend entre l'empire et son puissant vassal. Méhémet-Ali obtint pour ses descendants le droit de lui succéder en qualité de gouverneurs de l'Egypte; le sultan, la rentée de sa flotte dans l'arsenal impérial. Le 3 novembre 1839, Abdul-Medjid avait publié le célèbre hatti-chérif de Gulhané, par lequel il promettait de garantir la liberté individuelle, de régulariser l'impôt et d'organiser l'armée en fixant la durée du service. La réorganisation générale de l'empire, qu'on désigne sous le nom de *tanzimat*, absorba toutes les pensées du monarque; mais il se vit interrompu dans cette tâche en 1853 par l'agression de la Russie.

La France prit les armes; mais elle ne fut pas seule à défendre son ancienne alliée; l'Angleterre et les Etats sardes s'unirent à elle. Après une série de batailles de géants, la Russie succomba. L'existence de la Turquie fut sauvée. Le 18 février 1856, le sultan publia le hatti-humaioun, qui répétait les affirmations du hatti-chérif et, le 30 mars 1856, le congrès de Paris proclama solennellement l'intégrité de l'empire ottoman. Le 25 juin 1861, Abdul-Medjid mourut. Son frère Abdul-Aziz monta le même jour sur le trône. Le règne d'Abdul-Aziz a été signalé par de continuelles insurrections et par de continuelles emprunts, terminés en 1875 par une catastrophe financière. Fuad-Pacha, devenu, en 1862, grand vizir, était partisan des réformes. Il voulut, mais n'osa pas, par crainte d'une explosion du fanatisme musulman, abolir les *vakoufs*. Il publia pour la première fois (février 1862) le budget présumé de l'empire ottoman. Le bombardement de Belgrade par les Turcs provoqua un conflit entre la Serbie et la Turquie; la guerre put être évitée grâce à l'intervention diplomatique des grandes puissances européennes (conférence de Belgrade, 5 février 1863). Ce fut encore l'attitude des puissances qui décida la Turquie, victorieuse du Monténégro (1862-1863), à accorder des conditions de paix modérées à la principauté vaincue. Le retrait du papier-monnaie (22 octobre 1862) et la création de la cour des comptes (1863) ne purent arrêter la Turquie sur la voie des déficits et des emprunts. De 1851 à 1873, le gouvernement turc contracta quinze emprunts (1851, 1855, 1858, 1861, 1862, 1863, 1864, 1865, 1866, 1867, 1869, 1870, 1871, 1872, 1873) d'une va-

leur nominale totale de 5 milliards 500 millions de francs. Une exposition des produits de la Turquie eut lieu à Constantinople (26 février 1863). Un événement des plus importants pour la Turquie fut l'émigration des Circassiens. Déjà, après la guerre de Crimée, un grand nombre de Tartares, pour fuir l'oppression russe, avaient cherché un asile en Turquie. Leur exemple fut suivi en 1864 par les Circassiens; cette nouvelle émigration fut de beaucoup la plus importante. Après avoir défendu héroïquement pied à pied l'indépendance de leur patrie contre les armées russes, les malheureux Circassiens, impulsés à résister davantage aux envahisseurs, résolurent, en 1864, d'abandonner en masse le sol qu'ils habitaient depuis des siècles plutôt que de subir une domination étrangère et demandèrent l'hospitalité à la Turquie. On évalue à 70,000 familles le nombre de ces émigrés. Beaucoup d'entre eux périrent de misère pendant l'émigration, par suite du peu de soin que prirent d'eux les autorités ottomanes. La Turquie d'Asie fut le théâtre de troubles continuels (1864, 1865, 1866, etc.) réprimés sans difficulté. L'insurrection de la Crète (août 1866) ne put être étouffée qu'au prix des plus grands efforts. Plusieurs réformes importantes furent accomplies en 1867: la loi sur les *vakoufs*, restreignant les privilèges des mosquées; les décrets en vertu desquels les étrangers furent autorisés à acquérir des propriétés foncières, enfin le remaniement des subdivisions administratives de l'empire et la création de 27 vilayets. Les Tartares et les Circassiens émigrés en 1864 s'étaient établis en Bulgarie. Attirés par les promesses des Russes, les Bulgares avaient commencé à émigrer en Crimée; mais, se trouvant plus mal encore sous l'administration russe que sous celle des Turcs, ils n'avaient pas tardé à regagner la Bulgarie. Le voisinage tracassier des Circassiens, la misère et par-dessus tout l'oppression des Turcs poussèrent les Bulgares à une insurrection (1868), qui fut réprimée avec la dernière cruauté.

Un grand changement, qui a influé sur la politique turque, survint en Orient à la nouvelle de la défaite de la France en 1870-1871. La France perdit le prestige qu'elle exerçait en Orient, depuis qu'elle y était intervenue à diverses reprises; on ne la craignait plus et on n'espérait rien d'elle. La première conséquence de nos défaites fut la suppression en fait des clauses les plus importantes du traité de Paris, auquel la Russie déclarait ne vouloir plus se soumettre (traité de Londres du 13 mars 1871). La Turquie alors se tourna vers la Russie, et le général Ignatiev, ambassadeur russe, devint tout-puissant à Constantinople. La Russie, qui avait pris sous sa protection la cause de l'indépendance de l'Eglise bulgare, obtint pour cette Eglise, en 1870, un exarchat national avec sa hiérarchie, à la place des évêques que le patriarche envoyait, ce qui exaspéra le clergé fanatique de Constantinople et occasionna en 1872, à Roustchouk, des rixes sanglantes entre les Turcs et les Bulgares. En 1873, le sultan reconnut l'indépendance de l'Egypte. Depuis lors, l'Egypte n'est plus que tributaire de la Turquie; le khédivé et ses descendants sont investis du droit de gouverner l'Egypte à leur guise, de conclure des traités avec les puissances étrangères, etc. Un nouvel emprunt ottoman en 1873 n'ayant pas été couvert, la Turquie, qui depuis longtemps ne payait ses créanciers anciens qu'en empruntant à des créanciers nouveaux, se décida à suivre l'exemple donné quelques années auparavant par l'Espagne. En 1875, elle réduisit de moitié le paiement des coupons de la dette intérieure et extérieure. L'autre moitié fut payée en bons produisant 5 pour 100 d'intérêt, avec l'illusoire promesse d'un remboursement en cinq ans. Cette mesure, qui fit une vive sensation en Europe, mit en pleine lumière l'état d'irréparable décadence de la Turquie, résultat de l'administration la plus pitoyable. L'absence d'un personnel administratif ayant quelque fixité, le manque de fonds mis à la disposition de ce personnel pour être dépensés sur place en œuvres d'utilité publique, l'excès et la mauvaise assiette des impôts, le fardeau inégalement réparti du recrutement militaire, les prescriptions absurdes qui paralysent l'industrie et le commerce, l'ignorance absolue des rudiments de l'administration et de l'économie politique, enfin l'incapacité en quelque sorte irrémédiable des Turcs à gouverner avec un ensemble de prescriptions légales et non vexatoires, toutes ces causes ont fait de la Turquie l'Etat le plus mal gouverné de l'Europe et provoqué une irritation permanente dans la population. L'insurrection qui a éclaté en 1875 dans la Bosnie et l'Herzégovine est venue encore gravement compliquer la situation. En dehors des vexations dont l'élément rafa est l'objet de la part des musulmans, l'augmentation du quart de l'impôt des dîmes et d'autres impôts vexatoires qui écrasent la population des campagnes provoquèrent ce mouvement, que la Turquie se montra impuissante à réprimer. Vainement le sultan promit des réformes dans un firman impérial du 1^{er} septembre 1875; vainement il décréta, le 2 octobre suivant, que le quart supplémentaire de la dîme serait supprimé, que tous les arriérés d'impôts seraient abandonnés aux contribuables, que les diverses communautés

seraient représentées au sein des conseils administratifs par des délégués de leur choix ; ces promesses illusoires n'eurent aucun effet sur les insurgés. Pour empêcher la dissolution de l'empire, le gouvernement autrichien prit l'initiative d'une note adressée à la Turquie et demanda des réformes sérieuses qui pussent satisfaire les justes réclamations des insurgés et leur faire déposer les armes. La note Andrassy (30 décembre 1875), appuyée par les grandes puissances, fut bien accueillie par le gouvernement turc, qui, quelques jours auparavant (12 décembre), avait publié un nouveau firman de réformes. Par un iradé solennel (février 1876), il déclara qu'il allait mettre en pratique les réformes demandées par l'Autriche pour la Bosnie et l'Herzégovine, et qu'il en étendrait la bénéfice aux autres parties de l'empire. Malgré ces promesses et la mission officielle remplie auprès des insurgés par le général autrichien Rodich, les combattants de l'Herzégovine, au moment où nous écrivons ces lignes (avril 1876), n'ont point encore déposé les armes. Le 6 octobre 1875, la Porte avait déclaré qu'elle était obligée de suspendre le paiement des coupons de sa dette, mesure qu'elle a renouvelée pour le coupon d'avril 1876. Cette sorte de banqueroute a mis le comble au discrédit d'un Etat qui semble appelé à une dissolution prochaine.

Terminons cet historique par la liste des sultans qui ont gouverné la Turquie.

Sultans ottomans.

Othman Ier	1287 ou 1299
Orkhan	1326
Amurat Ier	1360
Bajazet Ier	1389
Soliman Ier	1402
Musa	1410
Mahomet Ier	1413
Amurat II	1421
Mahomet II	1451
Bajazet II	1481
Selim Ier	1512
Soliman II	1520
Selim II	1566
Amurat III	1574

POPULATION DE LA TURQUIE D'EUROPE PAR NATIONALITÉS, D'APRÈS RECLUS.

		POPULATION probable.
Slaves : 6,290,000	(Serbes)	1,775,000
	(Bulgares)	4,500,000
	(Russes, Ruthènes, Cosaques)	10,000
	(Polonais)	5,000
	(Roumains)	75,000
Latins : 275,000	Zingares	200,000
Grecs		1,200,000
Albanais : 1,400,000	Guègues	600,000
	Tosques	800,000
	Osmanlis	1,500,000
	Tatares	35,000
Turcs : 1,535,000	Arabes	5,000
	Israélites	95,000
		400,000
Sémites : 100 000		90,000
Arméniens		140,000
Tcherkesses		50,000
Tsiganes		
Francs		
Population totale		11,480,000

La Turquie d'Asie est habitée par des Turcs, des Arméniens, des Arabes, des Turcomans, des Kourdes, des Bédouins. Les Turcs, les Grecs et les Arméniens résident dans les villes, où les premiers exercent tous les emplois civils ou militaires, tandis que les autres se livrent au commerce. Les Arabes, ainsi que beaucoup de Grecs, peuplent les villages et forment la classe des laborieux et le bas peuple des villes. Les Turcomans, les Kourdes et les Bédouins errent dans les parties centrales et partout ailleurs que dans la partie septentrionale.

Le peuple dominant politiquement dans l'empire ottoman est le peuple turc. Les Turcs proprement dits ou Osmanlis sont le peuple le plus important du groupe turco-tartare de la famille touranienne ou oural-altaïque.

De tous les peuples d'origine ouralienne, dit Adam Mickiewicz, les tribus turques sont celles qui se rapprochent le plus de la souche connue sous le nom d'indo-germanique. Mêlés aux belles races des pays conquis, les Turcs ont perdu leur laideur primitive. Leurs manières sont empreintes de noblesse et de majesté. Doués d'une énergie prodigieuse, bien qu'un peu mous de corps, ils n'offrent, sous le rapport moral, aucune ressemblance avec les Mongols. Tandis que ceux-ci sont privés de tout sentiment religieux, les Turcs, eux, se distinguent par un tempérament ardent et prompt au fanatisme. L'esprit des Mongols est froid ; le leur est doué d'une imagination vive. Plutôt passive qu'active, cette imagination n'enfante pas d'œuvres originales, mais elle s'approprie, elle imite volontiers les produits de la poésie et de l'art étrangers... Le Turc chérit le repos, il aime à s'enfoncer dans une douce rêverie. Il exprime cet état où il se complait par des mots intraduisibles, qui ressemblent au *far niente* des peuples méridionaux. Le Turc est avide de conquêtes, de richesses, de pillage ; mais il ne s'est jamais montré aussi habile que le Mongol à tirer parti des inventions de la civilisation qu'il trouvait chez les peuples vaincus. Il déteste l'étranger, et cette

Mahomet III	1595
Achmet Ier	1603
Mustapha Ier	1617
Othman II	1618
Mustapha Ier, 2e fois	1622
Amurat IV	1623
Ibrahim	1640
Mahomet IV	1649
Soliman III	1687
Achmet II	1691
Mustapha II	1695
Achmet III	1703
Mahmoud Ier	1730
Othman III	1754
Mustapha III	1757
Abdul-Hamid	1774
Selim III	1789
Mustapha IV	1807
Mahmoud II	1808
Abdul-Medjid	1839
Abdul-Aziz	1861

— ETHNOGRAPHIE. 1^o Classement de la population de l'empire ottoman par races. — Actuellement, si l'on ne tient pas compte de l'infinité des enclaves de toute nationalité, dit M. E. Reclus, le territoire de la Turquie d'Europe peut se diviser en quatre grandes zones ethnologiques. La Crète et les îles de l'Archipel, le littoral de la mer Egée, le versant oriental du Péninsule et l'Olympe sont peuplés de Grecs ; l'espace compris entre l'Adriatique et le Péninsule est la contrée des Albanais ; au nord-ouest, la région des Alpes illyriennes est occupée par des Slaves connus sous les divers noms de Serbes, Croates, Bosniaques, Herzégoviens ; enfin, les deux versants des Balkans, le Despot-Dagh et les plaines de la Turquie orientale appartiennent aux Bulgares, qui, par les croisements et la langue, sont devenus presque Slaves. Quant aux Turcs, les conquérants et les maîtres du pays, ils sont éparés çà et là en groupes plus ou moins considérables, surtout autour des capitales et des places fortes ; mais la seule partie étendue de la contrée dont ils soient ethnologiquement les possesseurs est l'angle nord-oriental de la péninsule, entre les Balkans, le Danube et la mer Noire.

déterminés et irrésolus, voluptueux et sanguinaires ; inaccessibles à la pitié, ils sont aussi calmes dans le sacrifice de leur vie que dans le meurtre de leurs victimes, et se regardent comme les esclaves ou les ministres d'une aveugle fatalité. N'ayant qu'une sensibilité machinale, ils sont rarement malheureux et ne le sont jamais beaucoup. Leur sensibilité peut cependant être poussée aux extrêmes comme celle des femmes ; mais les ressorts qui l'ont excitée se détendent très vite. Ce n'est pas sans raison qu'un écrivain les a définis « un peuple d'antithèses ».

La manière dont les femmes sont vêtues, et leur habitude du voile, empêchent le voyageur de se former une idée exacte de leur taille et de la beauté de leurs formes. Leur seul caractère remarquable pour un étranger est l'éclat de leurs yeux, presque toujours bruns ou noirs, et dont la vivacité frappe d'autant plus que le voile blanc la fait encore ressortir.

— Institutions. L'empire ottoman est une monarchie absolue, dirigée par un sultan ou padischah. Parmi les sujets du sultan, les non-musulmans ou raïas, qui constituent la grande majorité de la population de la Turquie d'Europe et une partie de celle de la Turquie d'Asie, sont placés sous la suprématie des musulmans, c'est-à-dire des Turcs et d'un petit nombre de Slaves, de Grecs, etc., professant le mahométisme. Il y a donc en Turquie une caste privilégiée et une caste opprimée. Parmi les raïas, les chefs religieux, patriarches, évêques ou rabbins, exercent un pouvoir politique et judiciaire sur les simples fidèles. Fidèles et ecclésiastiques, les raïas subissent l'autorité des musulmans ; musulmans et raïas sont soumis au pouvoir illimité et sans contrôle du sultan.

Le régime actuellement en vigueur en Turquie est censé être la mise à exécution des promesses du hatti-chérif de Gulhané de 1839 et du hatti-humaioun de 1856. En réalité, c'est une sorte de moyen terme entre l'ancien régime turc et les réformes libérales souhaitées par les raïas et demandées par la presse et par la diplomatie européennes.

Le chef de l'Etat porte, outre le titre de sultan (prince du sang), sous lequel il est souvent désigné en Occident, celui de padischah (protecteur-roi). Il représente la loi : à lui appartient de la faire exécuter, de la modifier, s'il y a lieu, par des décrets (hatti-chérif, hatti-humaioun). Contrairement à une opinion assez répandue, il n'a aucune attribution religieuse, sauf celle de présider la prière du vendredi dans la mosquée où il lui plaît de se rendre. Le sultan ou padischah, qui est en même temps l'*émir el moumenim*, c'est-à-dire chef des croyants, concentre en sa personne tous les pouvoirs : il n'a d'autre règle de conduite que les prescriptions du Coran et les traditions de ses ancêtres. Après lui, les personnages les plus considérables de l'empire sont : le badrazam ou grand vizir, le cheik-ul-islam, le kizlar-agasi ou chef des eunuques, et les mouchirs ou ministres. Le grand vizir est l'*alter ego* du sultan. Le mot vizir signifie textuellement *portefeur*. C'est, en effet, dit M. Collas, le grand vizir qui supporte le fardeau des affaires de l'empire ; tout passe par lui ; il dirige les ministères et les administrations. Délégué du sultan, dont la puissance se personnifie en lui, il est un deuxième sultan, en quelque sorte choisi et révocable par le sultan inamovible.

Chef du corps judiciaire et religieux des ulémas, le cheik-ul-islam sanctionne et rend exécutoire, par son *fatwa*, toute ordonnance émanée de l'autorité souveraine. Si le grand vizir est tout-puissant comme représentant du sultan, le cheik-ul-islam devient presque son égal en puissance par son double caractère. Sous un sultan faible, à la conscience timorée, le cheik-ul-islam pourrait être le véritable maître de l'Etat.

Le kizlar-agasi ou chef des eunuques noirs, auquel est confiée la direction du harem impérial, est aussi un des grands dignitaires de la Turquie et souvent celui qui jouit en réalité de la plus haute influence et qui distribue les faveurs à son gré. Les onze mouchirs ou ministres sont : le ministre des affaires étrangères (l'ancien reis-effendi) ; le séraskier, ministre de la guerre ; le ministre de la marine (bahric nazir) ; le ministre de la maison de l'empereur et d'intendant de la liste civile ; le ministre des finances (1838) ; le ministre des travaux publics, de l'agriculture et du commerce (1838) ; le ministre de la police (1846) ; le président du conseil de justice, ministre de la justice (1857) ; le ministre de l'instruction publique (1857) ; le mustechar (conseiller) du grand vizir, faisant les fonctions de ministre de l'intérieur ; le ministre des forêts et des mines (1872).

A cette liste il convient d'ajouter, dit M. Ubicini, les ministres sans portefeuille (la plupart anciens grands vizirs) et quelques hauts fonctionnaires ayant rang de ministres, tel que le président du conseil d'Etat, le grand maître de l'artillerie, le directeur général des douanes.

Les membres jurisconsultes des divers conseils des ministères sont, dit Reclus, désignés sous le nom de *moufti*. Les titres effendi, bey, aga, sont des noms honorifiques et de politesse appliqués à divers employés ou à des personnages considérables. Il en est de même du titre de pacha, répondant à ce-

lui de « grand chef » et donné à tous ceux qui remplissent une haute fonction civile ou militaire. On sait que leur dignité est symbolisée, suivant le rang, par une, deux ou trois queues de cheval flottant au bout d'une lance : c'est un usage qui rappelle les temps, déjà légendaires, où les Turcs nomades parcouraient à cheval les steppes de l'Asie centrale.

Le conseil d'Etat (chouraf devlet) et d'autres conseils, ceux des comptes, de la guerre, de la marine, de l'instruction publique, de la police, etc., fonctionnent pour chaque ministère et, par l'ensemble de leurs bureaux, constituent la chancellerie d'Etat, connue sous le nom de divan. En outre, une cour suprême, divisée en deux sections, s'occupe des affaires civiles et des affaires criminelles. Les membres des corps officiels sont nommés directement par le pouvoir ; la seule apparence de droit accordée aux diverses « nations » de l'empire est que deux représentants de chacune d'elles, d'ailleurs soigneusement choisis par le sadrazam, prennent place au conseil supérieur de l'administration ou conseil d'Etat. Il en est de même dans les provinces. Un vali gouverne le vilayet, un montasarif le sandjak, un caïmacam le kaza, un moudir la commune. Tous ces chefs sont assistés, mais pour la forme seulement, par un conseil composé des principaux fonctionnaires civils et religieux, et de quelques membres musulmans et non musulmans choisis sur une liste de notables éligibles. En réalité, c'est le vali qui nomme les membres des conseils. Aussi ces assemblées sont-elles désignées en langage populaire sous le nom de *conseil des oui* ; elles n'ont d'autres fonctions que d'approuver.

Outre les Francs ou sujets étrangers, la population de la Turquie est composée, comme nous l'avons dit, de musulmans et de raïas. Les musulmans sont tous également admissibles aux emplois ; les honneurs, le pouvoir, les prérogatives sont attachés à la fonction, et non à l'homme ; le fonctionnaire, en quittant ses fonctions, redevient un simple particulier ; l'hérédité n'est admise que pour la transmission de la couronne, qui appartient à la ligne masculine de la maison d'Othman. La naissance ne donne aucune prérogative à un musulman sur les autres musulmans ; mais il est excessivement rare qu'un raïa soit admis à exercer un emploi public. Tous les musulmans sont également assujettis au sultan. Quant aux raïas, aux *sujets des sujets*, ils forment six groupes ou communautés distinctes appelées en style officiel *nations*. Ce sont les communautés grecque, arménienne, grecque-unie, arménienne-unie, israélite, bulgare. Chaque communauté a à sa tête son chef spirituel. Les malheureux raïas sont donc accablés tout à la fois des maux d'un régime clérical sous la tutelle de leurs prêtres, et de ceux d'un régime despotique sous le joug des musulmans.

Tout le monde s'accorde à reconnaître que l'administration turque est déplorable. Chateaubriand la caractérisait ainsi en quelques mots : « La présence des Turcs parmi les chrétiens n'est pas l'établissement d'une société, mais une simple occupation militaire. » Depuis le moment où Chateaubriand écrivait ces lignes, cet état de choses n'a pas changé. Les raïas sont journellement pillés et maltraités par les hauts et bas fonctionnaires turcs. Cependant les Turcs respectent la religion, la langue et jusqu'à un certain point la propriété des raïas. « Heureusement », dit Elisee Reclus, le despotisme turc n'est pas un despotisme savant, basé sur la connaissance des hommes et visant avec méthode à leur avilissement. Les Osmanlis ignorent cet art « d'opprimer sagement », que les gouverneurs hollandais des îles de la Sonde avaient jadis pour mission de pratiquer et qui n'est point inconnu en bien d'autres contrées. Pourvu que le pacha et ses favoris puissent s'enrichir à leur aise, vendre chèrement la justice et les faveurs, bâtonner de temps en temps les malheureux qui ne se rangent pas assez vite, ils laissent volontiers la société marcher à sa guise. Ils ne s'occupent point curieusement des affaires de leurs administrés et ne se font point adresser de rapports et de contre-rapports sur les individus et les familles. Leur domination est souvent violente et cruelle, mais elle est tout extérieure pour ainsi dire et n'atteint pas les profondeurs de l'être. Sans doute l'esprit public ne peut naître et se développer que bien difficilement sous un pareil régime ; mais les individus isolés peuvent garder leur ressort, et les fortes institutions nationales, telles que la commune grecque, la tribu, la communauté slave, peuvent résister facilement à une domination capricieuse et dépourvue de plan. Aussi, par bien des côtés, l'autonomie des groupes de population est-elle plus complète en Turquie que dans les pays les plus avancés de l'Europe occidentale. En présence de ce chaos de nations et de races qu'il serait difficile d'assouplir à une discipline uniforme, la paresse des fonctionnaires a pris le parti le plus simple ; elle laisse faire. Les Francs qui servent le gouvernement turc à Constantinople sont en mainte occurrence plus tracassiers et plus gênants pour leurs administrés que les pachas musulmans de vieille roche.

Au point de vue administratif, la Turquie est divisée en 27 vilayets, dont le tableau sui-

vant contient les noms, l'étendue et la population :

TURQUIE D'EUROPE.		
Vilayets.	Kilom. carrés.	Habit.
Constantinople (partie européenne) . . .	2,549,41	685,000
Edirne (Andrinople) . . .	62,788,24	2,471,906
Bosna (Bosnie) . . .	62,463,36	1,242,458
Janina (Janina) . . .	36,771,01	1,423,140
Prisren (Prisrend) . . .	55,503,41	676,322
Selanik (Salonique) . . .	92,725,93	1,237,338
Touma (Danube) . . .	2,617,35	1,617,418
Kirid (Crète) . . .	12,394,66	210,000
Armée de terre . . .	—	228,000
TOTAL	370,237,48	9,791,582

TURQUIE D'ASIE.		
Vilayets.	Kilom. carrés.	Habit.
Constantinople (partie asiatique) . . .	12,802,13	796,000
Brousse	74,791,95	1,030,244
Aidin (Lydie)	51,687,56	1,040,570
Iles de la mer Noire	14,547,62	431,197
Chypre	9,536,90	135,000
Kastamouni (Paphlagonie)	53,658,81	772,010
Angora	69,379,26	514,080
Konieh	103,716,05	755,045
Adana (Cilicie)	36,947,21	335,520
Trébizonde (Pont et Colchide)	37,255,56	938,140
Sivas (Cappadoce) . . .	64,274,93	571,808
Erzeroum (Arménie)	132,222,56	792,104
Diarbekir	97,499,83	708,288
Bagdad (Babylonie)	242,276,79	2,000,000
Alep (Syrie et Osrôene)	105,561,10	535,714
Syrie	171,229,13	518,750
Hedjaz et Yemen . . .	567,836,24	1,134,375
Hedjaz	81,327,91	162,470
TOTAL	1,926,601,60	13,171,315

TURQUIE D'AFRIQUE.		
Vilayets.	Kilom. carrés.	Habit.
Vilayet de Tripoli . . .	892,000	1,150,000

— **Organisation judiciaire, législation.** L'organisation judiciaire, entièrement modifiée par la loi du 4 avril 1869, a été calquée, dit M. Isambert, sur le mode européen. Elle comprend, outre le conseil des anciens, qui remplit l'office de justice de paix dans les communes : 1° des tribunaux de canton et d'arrondissement présidés par un cadi, jugeant en première instance ; 2° des cours de justice (tribunaux d'appel), siégeant au chef-lieu de chaque vilayet, et présidées par le chef de la magistrature ; 3° une cour suprême de justice (à Constantinople) faisant fonction de cour de cassation et jugeant en dernier appel. Elle est divisée en deux présidences, l'une en Europe, l'autre en Asie, dirigées chacune par un kazi-asker (vulgairement kazi-les-ker), sorte de grand juge qui prend rang immédiatement après le cheik-ul-islam.

Des tribunaux mixtes complètent cette organisation ; ils sont de quatre sortes : 1° les tribunaux présidés par les chefs des communautés ; ils jugent les procès survenus entre les nationaux, si les parties ne préfèrent s'en rapporter à la justice turque ; 2° les tribunaux mixtes de commerce, qui connaissent des contestations survenues entre étrangers et sujets ottomans ; 3° le conseil de police, chargé de poursuivre les crimes et délits commis par les indigènes contre les étrangers, et réciproquement ; 4° le tribunal mixte maritime, jugeant les différends survenus, en matière de commerce maritime, entre indigènes et étrangers.

Des juges spéciaux (mufetich) jugent les procès relatifs aux vakoufs, biens des mosquées, livres d'impôts et constituant la dotation de l'uléma.

M. North trace un tableau peu flatteur de la justice turque : « Quant à la manière dont ces tribunaux fonctionnent, rien n'est plus ridicule, dit-il. Les nouveaux codes, calqués sur les législations modernes, ont été introduits dans les vilayets et distribués aux juges. Mais les valis, les cadis, les mufis, présidents des tribunaux de vilayet, de sangiac et de caza, ne connaissent que le Coran et se soucient peu d'étudier les nouvelles lois, pour lesquelles ils ont d'ailleurs une répugnance instinctive... Il n'y a point d'autres écoles que les mosquées, où le magistrat et l'avocat puissent se former à la connaissance et à la pratique du droit. Ni les parties ni les juges ne connaissent les codes nouveaux. Quelques adroits filous, avocats-nés par leur esprit retors et leur langage insinuant, rôdent autour des tribunaux, en quête de plaideurs, qu'ils renseignent sur les formalités à accomplir et sur les subtilités à invoquer. Qu'importe, du reste, comment sont organisés les tribunaux, quand, en dépit des lois, la justice n'est qu'un mot ? Point de bakchich, point de juge, dit un proverbe grec. Interrogez les Européens qu'on trouve fixés en Orient, ils vous répondront d'une voix unanime qu'en Turquie il n'y a pas de justice, qu'il n'y a que la faveur achetée. La *giustizia turca* est passée en dicton dans la langue française des Echelles du Levant. Réforme, réorganisation ! beaux mots qui résonnent et écumant : *Schall und*

Rauch ! Etudier le système judiciaire ottoman ! quelle naïveté, et à quoi bon ? Dans cette inextricable confusion, il n'y a qu'un seul principe admis, le pourboire, le pot-de-vin, le bakchich souverain.

« Que font les juges non musulmans ? Hélas ! timides jusqu'à la crainte, complaisants jusqu'à la bassesse, comme les membres des conseils administratifs, surnommés conseils des *pekés* (des Ouf), ils ne sauraient avoir d'opinion indépendante. On n'a pas toujours la vocation du martyr ; il n'est pas dans les forces de chacun de fronder le pouvoir, et c'est jeu dangereux que de contrarier l'autorité. Or, pour les raïas, tout Ottoman représente le pouvoir. N'appartient-il pas à cette aristocratie, fondée par la conquête, qui régit tout l'empire ? On fait, du reste, bon marché d'eux dans les tribunaux comme dans les conseils, où, pour la forme, on a bien voulu les admettre. On ne demande leur avis, lit-on dans un rapport du consul anglais à Monastir, adressé à lord Lyons, qu'après que tous les membres musulmans ont exprimé le leur, et alors ils sont assez prudents, s'ils se soucient de leur sécurité, pour ne pas être d'une opinion contraire. Les chrétiens apposent leurs cachets à des documents préparés par le médjlis, sans même en connaître souvent la teneur.

« On s'était promis, poursuit M. North, d'heureux résultats de l'institution des tribunaux de commerce (*hidjaret medjetess*) ; ils n'ont guère répondu à l'attente générale. Composés d'un président musulman et de cinq assesseurs, dont deux musulmans et trois chrétiens, leur rôle est restreint, leurs attributions sont mal définies, leur action est inefficace. Ni le président ni les juges ne connaissent le code de commerce qu'ils sont chargés d'appliquer. Il est douteux même qu'ils fassent une distinction entre le billet à ordre et la lettre de change. Mais il y a, si possible, quelque chose de plus choquant que la vénalité des juges et de plus grave que l'inégale représentation de l'élément chrétien dans les cours judiciaires. C'est l'injustice qui pèse sur toute une classe déjà opprimée de mille façons ; c'est l'inégalité des raïas et des musulmans devant la loi et ses interprètes, inégalité qui subsiste encore aujourd'hui en dépit de la foi jurée et des assurances données à l'Europe. Le témoignage des chrétiens n'est pas admis devant un tribunal turc contre des mahométans. »

— **Finances.** Après une série d'emprunts qui, depuis vingt ans, se sont élevés au total de 5 milliards 447 millions de francs, le gouvernement turc, à la suite de l'insuccès d'un dernier emprunt tenté en 1873, a, en 1875, réduit de moitié le paiement des coupons de la dette intérieure et extérieure. L'autre moitié est payée en bons produisant 5 pour 100 d'intérêt et devant être remboursés en cinq ans.

Le gouvernement turc ne publie que des projets de budget, les comptes sur les exercices clos restant inconnus.

Le budget de l'exercice 1872-1873 établit le compte des recettes et des dépenses :

Dépenses	492,302,350 fr.
Recettes	474,555,830
Déficit	17,646,520 fr.

Budget des dépenses.

Dette publique.	
Dette extérieure, intérêt et amortissement . . .	149,850,290 fr.
Dette intérieure consolidée	54,755,985
Dette flottante	12,805,825
TOTAL	217,412,100 fr.

Liste civile du sultan, pensions, etc.	
Services généraux des ministères	227,814,080
Finances	22,713,765
Intérieur	54,397,415
Justice	9,046,245
Affaires étrangères	3,346,845
Guerre	90,221,870
Marine	18,400,000
Commerce	1,514,320
Instruct. publique	1,886,575
Travaux publics	26,287,045

Budget des recettes.

Tributs	18,807,560 fr.
Contrib. directes	90,013,605
Contrib. indirectes	302,206,545
Diverses	63,648,120

« Le budget, le projet de budget de 1874-1875 se montait, dit la *Réforme économique*, en recettes à 537,336,150 francs, et en dépenses à 665,778,961 francs. Déficit, 128,442,811 francs. Dans la dépense, le service de la dette publique était porté pour 350,558,012 francs. La réduction décidée allège ce chapitre de la moitié (pas tout à fait la moitié, en réalité, puisque la réduction ne peut pas porter sur l'emprunt de 1855, placé sous la garantie de gouvernements étrangers), c'est-à-dire de 175,279,000 francs. Restent donc pour les dépenses 490 millions, et en ajoutant 10 millions à peu près pour le service de l'intérêt des nouveaux bons, 500 millions. Mais l'équilibre ainsi établi (537 millions de recettes et 500 millions de dépenses) n'existe pas en réalité. » Du budget

des recettes il faut déduire 95 millions d'impôts arriérés, dont le gouvernement a fait remise aux contribuables (parce qu'il était dans l'impossibilité de les recouvrer), et 39 millions représentant le quart de la dîme accordée aux populations agricoles surchargées. Au budget des dépenses il faut ajouter on ne sait combien de millions pour la liste civile du sultan, comptée au projet de budget pour 18 millions, et qui absorbe notablement et traditionnellement 60 ou 80 millions. Il faut ajouter encore tout ce qui manquera aux services publics insuffisamment dotés par le budget de prévision et qui exigeront des crédits supplémentaires. Nous citerons pour exemple l'instruction publique, à laquelle est attribué un crédit total de 2,858,737 francs. Par conséquent, diminution des recettes, augmentation des dépenses, c'est-à-dire déficit croissant, telle est la véritable situation des finances ottomanes. Aussi, comme nous l'avons dit plus haut, la Porte en a-elle été réduite à suspendre le paiement des coupons de sa dette (1875 et 1876).

« Le padischah a, dit Reclus, institué pour tout l'empire un budget dont il s'attribue le dixième environ. Le plus absolu des monarques d'Europe, il est aussi, après le prince du Monténégro, celui dont la liste civile est la plus forte en proportion des revenus du pays ; encore ce budget particulier n'est-il pas suffisant, et très-fréquentement on doit en combler le déficit par des emprunts à quinze et vingt du cent, pour lesquels on hypothèque le produit des impôts, des dîmes et des douanes. Le train de maison du sultan et des membres de sa famille est vraiment effréné. Il existe au palais une armée d'au moins six mille serviteurs et esclaves des deux sexes, dont huit cents cuisiniers. En outre, la domesticité est elle-même entourée d'une tourbe de parasites qui vivent autour du palais et que nourrissent les cuisines impériales ; en vertu de leurs contrats, les fournisseurs sont obligés de livrer chaque jour une moyenne de douze cents moutons, et l'importance de ce seul achat de consommation permet de juger de l'énorme total auquel doivent s'élever tous les autres. Les dépenses courantes s'accroissent des frais de construction pour les palais et les kiosques, de l'achat de toutes les fêtes d'Orient, fabriquées à Paris, et des collections de fantaisie, de prodigalités de toute nature, de vols et de dilapidations sans fin. Les ministres, les valis et autres grands personnages de l'empire travaillent de leur mieux à imiter leur maître et, comme lui, doivent forcément dépasser les limites que leur trace un budget fictif. D'ailleurs, ils sont très-richement payés, car il est admis, en Orient, que les hautes dignités doivent être rehaussées par l'éclat de la fortune et les prodigalités du luxe. Aussi ne reste-t-il rien pour les travaux utiles. Quant aux employés inférieurs, ils ne touchent que des honoraires dérisoires, si même on veut bien descendre à les payer ; mais il est tacitement convenu qu'ils peuvent se dédommager de leur mieux sur la foule des corvéables. Tout se vend en Turquie, surtout la justice. L'état des finances turques est tellement lamentable, les emprunts se font à des taux tellement usuraires, la désorganisation des services est si complète, qu'on a souvent proposé de faire gérer le budget ottoman par un syndicat des puissances étrangères ; mais parmi ces puissances, combien en est-il qui puissent se vanter elles-mêmes d'avoir parfaitement équilibré leurs recettes et leurs dépenses ? L'impôt n'est prélevé que sur une partie des habitants. Tout vakouf ou bien du clergé est exempt de tout impôt. Tout musulman, par une donation *sui generis*, peut transformer sa propriété en vakouf. Ces vakoufs constituent une partie importante, peut-être le tiers de la superficie du territoire. « Tout le poids de l'impôt retombe donc, dit Elisée Reclus, sur le malheureux chrétien ; encore doit-il forcément augmenter à mesure que s'accroît l'étendue des terrains vakoufs. Aussi faudra-t-il en venir tôt ou tard à la sécularisation des biens de mainmorte, et déjà le gouvernement, au grand scandale des vieux croyants, a timidement étendu la main vers le territoire appartenant aux mosquées de Stamboul. »

— **Instruction publique.** Sous le rapport de l'instruction publique, la Turquie est, avec la Russie, l'état le plus arriéré de l'Europe. Les écoles y sont peu nombreuses, et on n'y donne aux élèves qu'une instruction insuffisante. Une loi sur l'instruction publique, édictée en 1869, réformait l'enseignement en l'établissant sur de nouvelles bases : 1° chaque quartier ou chaque village devait avoir au moins une école primaire ; dans les bourgs de plus de cinq cents maisons, on devait établir des écoles primaires supérieures ; 2° chaque ville renfermant plus de mille maisons devait avoir une école préparatoire ou collégiale ; chaque chef-lieu de vilayet, un lycée ; 3° il était institué à Constantinople une université impériale et un conseil supérieur de l'instruction publique. « Malheureusement, dit M. North, cette organisation, excellente en elle-même, est restée lettre morte. Aucun changement n'a été apporté dans l'enseignement. Les enfants pauvres s'élèvent comme ils peuvent ; quant à ceux des classes aisées,

ils continuent, comme par le passé, à rester enfermés dans le harem jusqu'à l'âge de sept ans, livrés aux soins des femmes et des eunuques. C'est l'éducation que reçoivent les sultans depuis que Soliman décréta la réclusion des héritiers du trône dans le sérail. En sortant du harem, les enfants passent aux écoles des quartiers, où on leur enseigne l'alphabet turc et la lecture du Coran en arabe. A dix ou douze ans, ils en sortent pour être admis dans quelque rûchdié. Ils y apprennent la lecture et l'écriture turques, les premières notions de calcul et les éléments de l'histoire et de la géographie ottomanes. Après avoir suivi ces cours pendant quatre ou cinq ans, ils les quittent habituellement pour rentrer dans leurs familles. Au-dessus des rûchdiés se trouvent, il est vrai, les écoles des mosquées, où l'on peut apprendre le turc, l'arabe, la philosophie, la théologie et un peu d'histoire. On en sort, à trente ou trente-cinq ans, pour devenir cadi, mufti ou recteur. Mais les écoles des mosquées ont été de tout temps de véritables foyers de fanatisme. Toute loi, civile et religieuse, ayant, pour les musulmans, son principe dans le Coran, l'instruction religieuse a acquis en Turquie une importance qu'elle n'a nulle autre part. »

Outre le lycée de Galata-Serai, la Turquie possède, selon M. Isambert, plusieurs écoles spéciales, dont certaines n'existent peut-être que sur le papier : école d'administration, école bureaucratique, école militaire, école d'artillerie et du génie, école de marine, école d'agriculture.

Les diverses nationalités qui habitent la Turquie ont leurs écoles distinctes de celles des musulmans. L'instruction qu'en reçoivent les élèves se réduit à peu de chose. Enfin, les Français, les Anglais, les Allemands, etc., résidant en Turquie ont fondé quelques établissements scolaires dignes de ce nom, destinés pour la plupart à l'instruction des enfants de leurs nationalités respectives.

Il existe à Constantinople 40 bibliothèques, contenant ensemble 65,574 volumes. Elles renferment beaucoup d'ouvrages sur la religion et peu sur les sciences. On y trouve un grand nombre d'écrits historiques et des recueils de poésies légères, dans le genre allégorique et érotique.

— **Cultes.** La population de la Turquie d'Europe se subdivise, selon les cultes, de la manière suivante, d'après Reclus :

Musulmans	3,480,000
Grecs	7,070,000
Latins (catholiques romains)	440,000
Arméniens	380,000
Chrétiens des sectes diverses	15,000
Israélites	95,000
TOTAL	11,480,000

D'après le Coran, chaque musulman est ministre de sa religion : une foi, un chef, absence complète d'aristocratie nationale en religion, tel est le sens clair et précis du Coran. Les ulémas représentent le clergé séculier de l'islamisme. A la tête du corps des ulémas, richement doté, ayant des revenus énormes, une influence civile et religieuse considérable, se trouve le cheik-ul-islam (le chef de la soumission à Dieu) ou muphti. Les ministres du culte se divisent : en cheiks ou prédicateurs ; en khatibs ou chargés de surveiller les mosquées et de faire dans les grandes mosquées les prières du vendredi pour le sultan ; en imams, prêtres pour le culte des autres jours de la semaine ; en muezzins ou mouzeccins, appelant les croyants à la prière du haut des minarets ; en kaims ou sacristains et en derviches ou moines. Le clergé turc vit des vakoufs. On appelle ainsi les biens qui ont été soustraits au droit fictif de nue propriété de l'Etat par une donation également fictive à une mosquée. Le donateur et ses héritiers gardent la possession de la terre moyennant la remise d'une somme d'argent au moment de la constitution du vakouf et une redevance annuelle qui est devenue à peu près insignifiante, par suite de l'avilissement progressif de la piastre. Les vakoufs ne peuvent être vendus pour cause de dette. Une partie notable du sol est soumise à ce régime.

En Turquie, toutes les croyances ont la libre pratique de leur culte. « La Turquie n'a jamais connu, dit M. Ubicini, ni les persécutions religieuses, ni le saint-office, ni les auto-da-fé. Au contraire, elle ouvre un asile sur son territoire aux malheureuses victimes du fanatisme chrétien. »

Les Turcs n'opposent aucun obstacle direct à l'exercice des cultes non musulmans et ne cherchent pas à faire des prosélytes parmi les raïas (sujets turcs non musulmans), mais ne se font aucun scrupule de maltraiter ces raïas. Il les considèrent comme des êtres inférieurs, des « chiens », « que tout « vrai croyant » a le droit de frapper, de dépouiller et de tuer quand bon lui semble. Le raïa sait que, tant qu'il ne se convertira pas à la foi de Mahomet, il sera en butte aux violences du premier musulman venu, violences qui, malheureusement, ont lieu quotidiennement en Turquie, et que les tribunaux turcs laissent impuies.

Les Turcs respectent non-seulement l'exer-

cice des différents cultes non musulmans, mais encore les attributions politiques et judiciaires des chefs de ces cultes. Chaque chef de culte, patriarche, évêque ou rabbin, est le satrape de ses fidèles. « Constantinople aurait probablement évité son sort, dit M. Matthieu, si, dans les derniers temps qui ont précédé sa chute, les patriarches n'étaient devenus plus puissants que les empereurs et les moines plus nombreux que les soldats. Mahomet II, qui joignait une grande sagacité à ses talents militaires, ne tarda pas à apprécier les Grecs et à découvrir la véritable cause de leur faiblesse et de leur ruine. Il résolut de les contenir en les remettant sous le joug du patriarche et du clergé. Tel fut le motif politique qui dicta ce fameux hattichérif que les Grecs regardent aujourd'hui comme leur charte, et dont les Turcs se plaignent avec plus de dépit que de raison... Tous les avantages de cette charte, sont évidemment pour le clergé. Ses droits et ses privilèges y sont déterminés et garantis; le peuple n'y est mentionné que pour servir et payer, et cependant il s'y attache, parce qu'elle lui donne une sorte de gouvernement national et le dispense, dans beaucoup de cas, de tout contact avec l'administration turque. »

Le patriarche de Constantinople, comme chef de la religion grecque dans la Turquie d'Europe et comme directeur civil des communautés de la nation, dispose d'une influence très-considérable. Il est désigné par un synode de dix-huit membres, qui administrent le budget religieux et décide souverainement en matière de foi. Les trois personnages principaux du rit latin sont : un patriarche, siègeant dans la capitale, et les deux archevêques d'Antivari et de Durazzo. Les deux cultes arméniens ont chacun leur patriarche résidant à Constantinople. Enfin, le culte israélite est présidé par les rabbins et grands rabbins.

— **Armée.** Les premiers empereurs turcs ne durent leurs succès contre les Grecs enervés qu'à la réunion volontaire et accidentelle de tous leurs compatriotes tartares, que l'espoir du butin ou celui d'un établissement conforme à nos anciennes tenures féodales attirèrent sous leurs drapeaux victorieux. Mais les services de ces guerriers peu disciplinés cessaient et devenaient peu utiles aussitôt qu'ils avaient obtenu la récompense qui les avait attirés. Le concours seul de nouveaux aventuriers, également avides, soutenait et alimentait les armées ottomanes. Amurat Ier sentit le défaut de ces rassemblements précaires et résolut de former un corps permanent qui reçût une solde régulière du trésor impérial et qui, par son institution même, ne pût jamais posséder des timars ou domaines féodaux. Ce fut le célèbre corps des janissaires (v. ce mot). Tous les écrivains du XVI^e siècle constatent la supériorité des Turcs dans la science des grandes opérations. Knolles dit qu'ils apprirent aux Français à fortifier les places; André Doria les proclame sans égale dans l'art de conduire une armée, et le baron de Rusbeck s'écrie : « Quel malheur pour qui songe à l'avenir ! De leur côté, l'ordre, la discipline, la frugalité, la vigilance, l'habitude de vaincre; du nôtre, au contraire, des soldats mécontents, des chefs sans capacité, l'indiscipline, la licence et, qui pis est, l'habitude de nous voir battus. — « Tant que la discipline et la précision mécanique des manœuvres suffirent pour assurer le succès, dit M. Matthieu, les Turcs furent la première nation militaire; mais du jour où la victoire devint le résultat de combinaisons scientifiques, ils éprouvèrent la conséquence fatale de l'ignorance et ne se mirent en campagne que pour se faire battre. » L'armée ottomane a été définitivement organisée à l'européenne en 1843. Le recrutement par le sort fut alors substitué aux levées irrégulières, et l'armée fut divisée en armée active et en réserve. L'armée fut réorganisée par la loi du 22 juin 1869. Aujourd'hui, le service militaire est obligatoire en Turquie; mais les musulmans seuls, sinon en droit, du moins en fait, sont appelés à l'honneur de porter les armes pour la défense de l'Etat. Les chrétiens sont exclus de l'armée et sont obligés de payer un impôt pour se libérer du service. Tout musulman, de vingt à quarante ans, fait partie de l'armée et peut être appelé dans les rangs, en cas de mobilisation. Le tirage au sort décide, chaque année, quels sont ceux des hommes ayant atteint l'âge de vingt ans qui doivent faire partie de l'armée active ou nizam. La durée du service sous les drapeaux est de quatre ans dans l'armée active; le soldat reste, en outre, un ou deux ans dans l'ichtiat, c'est-à-dire en disponibilité. Le reste du temps de service se décompose de la manière suivante : trois ans dans la réserve du premier ban; huit ans dans la levée en masse. La réserve porte le nom de redif, et l'on appelle mustanif la levée en masse. Quant aux jeunes gens qui n'ont pas été désignés par le sort, lors du premier tirage, pour faire partie de l'armée permanente, ils sont tenus de se représenter, pendant cinq ans encore, à chaque tirage annuel, et ils ne sont définitivement admis dans la réserve que si aucun numéro pris dans les six tirages consécutifs ne les a appelés au

service actif. Le nombre annuel des jeunes gens astreints à répondre aux obligations de la loi sur le recrutement est de 80,000 environ; mais il y a, parmi eux, une telle quantité d'exemptés et de dispensés, et les finances de l'Etat sont si surchargées que l'armée active, au lieu de comprendre 150,000 hommes, comme le prescrit la loi de 1869, n'en a pas plus de 100,000.

Les troupes irrégulières se composent des contingents de différentes tribus, fournissant surtout une cavalerie légère excellente, et de bachi-bouzouks, engagés volontaires avec prime, dont l'indiscipline et l'inconduite laissent de si tristes souvenirs après la guerre de Crimée. On les évalue à 100,000 hommes. En résumé, les forces militaires de l'empire, comprenant l'armée active, les réserves, la garde sédentaire, présentaient en 1875, d'après l'almanach de Gotha, un effectif de 486,000 hommes, non compris les troupes irrégulières.

— **Marine.** La marine turque, en partie détruite lors des désastres de Navarin et de Sinope, a depuis lors complètement reparé ses pertes. Le matériel nouveau, construit ou en cours de construction en Turquie et en Angleterre, ne laisse rien à désirer sous le rapport du progrès. La flotte possède déjà un certain nombre de frégates cuirassées. Les arsenaux de Tersané et d'Ismid ont retrouvé l'activité qui les caractérisait à une autre époque, et les ressources inhérentes au pays leur permettent de produire aisément les coques des navires; mais la s'arrête leur puissance. Sous les autres rapports, il reste des lacunes énormes à combler. L'outillage des ateliers est insuffisant, même à Constantinople, pour les réparations courantes de la marine à vapeur, presque nul sur les autres points; le personnel mécanicien indigène des arsenaux et de la flotte est à créer en entier. L'arsenal de Constantinople, nommé Tersané, situé dans la Corne-d'Or, pourrait suffire, à lui seul, à la marine turque. Comme position maritime, c'est le plus bel arsenal du monde. Il existe aussi des chantiers de construction navale à Ismid, à Sinope et à Ereğli (Héraclée), dans la mer Noire; à l'île de Mételin et à Rhodes; mais ils offrent moins de ressources encore que l'arsenal de la Corne-d'Or. La Turquie possède chez elle tout ce qu'exige la construction.

En 1875, la Turquie possédait 4 frégates cuirassées, d'une force de 3,050 chevaux, portant 64 canons; 6 navires à casemates, avec 5 canons, et 3 navires à tourelles, de la force de 1,200 chevaux, avec 11 canons en tout; 15 navires cuirassés, avec une force de 9,250 chevaux et 116 canons. Il faut ajouter 3 canonnières cuirassées, de la force de 240 chevaux et portant 6 canons, qui stationnent sur le Danube, et 2 canonnières cuirassées sur le lac de Scutari, avec une force motrice de 60 chevaux et 2 canons chacune. Les autres navires de guerre sont aussi, pour la plupart, bien construits et bien équipés. On compte, en outre, 4 vaisseaux de ligne, 13 frégates et corvettes, 22 avisos et 101 navires de transport.

Quant à la marine marchande, elle comprenait en 1866 un total de 177,987 navires, jaugeant 11,639,864 tonneaux ottomans.

Les 177,987 navires de 1865-1866 comprenaient 171,544 navires à voiles, jaugeant 8,615,710 tonneaux, et 6,443 vapeurs jaugeant 3,024,154 tonneaux. Le mouvement du port de Constantinople a été en 1872 de 12,447 navires, jaugeant 2,554,117 tonneaux ottomans (1 t. ott. égale 1,012 kilogr.); de 2,123 vapeurs, jaugeant 1,213,651 tonneaux ottomans, et de 1,061 navires à service régulier, jaugeant 789,934 tonneaux ottomans.

— **Voies de communication et de transport.**

Les routes de la Turquie d'Europe sont peu nombreuses et mal entretenues; le réseau télégraphique a peu d'importance; le réseau ferré n'en a presque aucune. « Aucun service public n'est régulièrement organisé, dit M. North, ni les transports, ni les postes. L'absence ou le mauvais état des routes compromet les distances. En hiver, tout voyage est impossible; ce serait de l'héroïsme de s'y engager. » Pour communiquer entre eux, les gouverneurs de province et autres fonctionnaires ont recours à des courriers tartares à cheval. Ce service postal, tout à fait primitif, a été organisé par Reschid-Pacha. « Quant à la Turquie d'Asie, dit M. Levasseur, elle ne possède, pour ainsi dire, aucune route; les transports se font à dos de mulet ou de chameau, soit à travers le désert, soit par les gorges des montagnes, et les directions que suivent les caravanes, tracées d'avance par la nature qui a fait les cols et les oasis, sont demeurées à peu près invariables depuis l'antiquité la plus reculée. »

Sur les côtes de la Turquie d'Europe et sur celles de la Turquie d'Asie, il y a des communications établies entre quelques ports par bateaux à vapeur, appartenant soit à l'Etat, soit à des compagnies particulières.

Les voies ferrées de l'empire ottoman ont un développement insignifiant. Les seules lignes exploitées sont : dans la Turquie d'Europe, celles de Roustchouk à Varna et de Tchervanovoda à Kustendje (en tout, 300 kilom. environ); dans la Turquie d'Asie, celles de Smyrne à Aïdin et de Smyrne à Cassaba.

Le réseau télégraphique de la Turquie comprenait, en 1870, 3,436 milles géographiques de lignes et 5,726 milles géographiques de fils. Le nombre des télégrammes expédiés a été de 825,393.

— **Industrie et commerce.** L'activité industrielle est très-faible dans l'empire ottoman. « En dehors de quelques établissements industriels qui appartiennent à l'Etat, directement ou indirectement, il n'y a, à notre connaissance, dit M. Colas, dans la Turquie en 1861, aucune manufacture ou usine qui soit digne d'attention. Les huileries, les savonneries, les filatures de soie, les manufactures d'étoffes sont mal outillées, produisent peu et le plus souvent mal. Les moulins à vapeur de Sténia, sur le Bosphore, semblent seuls échapper à cette loi générale. Cette usine fournit beaucoup de farine à Constantinople et commence à en exporter. Si la législation commerciale des Etats avec lesquels la Turquie commerce était changée, si l'industrie turque était remplacée, à l'égard de l'introduction de ses produits dans les pays étrangers, sur un terrain plus favorable, quelques exploitations manufacturières d'étoffes riches, de tapis, de tissus de soie se relèveraient; mais ce serait le plus petit nombre; la Turquie continuera à acheter beaucoup d'objets manufacturés à l'Europe, qui les livrera toujours à meilleur marché que les fabricants turques. Les forces de la Turquie doivent donc se concentrer sur la production des matières premières, minérales, animales ou végétales, et des substances alimentaires. Sous ce rapport, la nature ne lui a rien refusé, et elle n'a aucun pays à redouter. Dans la province de Brousse, ainsi qu'à Alep, Damas, Amasia, Konié, on fabrique encore des étoffes de soie pure, de soie et coton, de soie et or. Damas continue de briller surtout par ses châles, dans lesquels la solidité des couleurs est sans égale. De riches tissus, soie et or, à dessins arabes, des étoffes de laine sortent des manufactures de Bagdad. Smyrne, Salonique, Philippopoli sont renommées pour les serviettes, le linge de table; Andrinople pour ses étoffes de laine, et Constantinople pour ses broderies et ses magnifiques soieries. Sous le rapport de la perfection de fabrication, de l'éclat des couleurs, de leur solidité et du prix de revient, les tapis de Turquie peuvent être comparés très-avantageusement aux articles semblables sortant des meilleurs établissements de l'Europe. Ces tapis sont fabriqués dans les provinces d'Europe et d'Asie, mais ceux de l'Asie Mineure, connus sous le nom de tapis de Smyrne, sont incontestablement les plus beaux. Malgré l'accroissement incessant de l'importation européenne, la fabrication indigène continue à fournir la majeure partie des étoffes à l'usage de la population. Le nombre des fabriques augmente, et Brousse, Damas, Alep, Beyrouth n'ont pas cessé d'envoyer à l'Egypte les riches tentures et les tissus légers que les caravanes transportent dans l'intérieur de l'Afrique. L'industrie de la préparation des peaux est très-active en Turquie. Les cuirs de fabrication ottomane ne sont pas prohibés en Europe, mais l'élevation des droits arrive au même résultat, et leur importation est impossible. Les cuirs ordinaires de Turquie n'ont pas la souplesse de ceux qui sont fabriqués en Europe; cependant les peaux chagrinées dites maroquins sont beaucoup supérieures à ce que nos tanneries produisent en ce genre. »

En somme, l'industrie est très-peu développée dans l'empire ottoman. Les causes de cet état de choses sont multiples : les Turcs dédaignent les professions commerciales et industrielles. Les rufas manquent de culture intellectuelle et sont hors d'état de fabriquer suivant les procédés perfectionnés en usage chez les peuples de l'Occident. Faute de moyens de transport, et surtout de transport par voie de terre, l'industriel en Turquie ne peut faire écouler ses produits. D'ailleurs, s'il faut croire M. North, « une industrie vient-elle à naître, au lieu de la protéger, de l'encourager, de lui laisser prendre pied et enrichir le pays, on la surcharge aussitôt d'impôts, si bien que la fabrique est ruinée dès la première année et que la production cesse. »

« On évalue actuellement, dit Elisée Reclus, le commerce de tout l'empire ottoman, d'Europe et d'Asie, à 1 milliard de francs environ; c'est une somme d'échange bien faible pour des contrées dotées d'un sol si fertile, de produits si variés, de ports si nombreux et si admirablement situés au centre de l'ancien monde, au point de croisement des grands chemins naturels qui relient les continents. »

— **Commerce extérieur.** Le commerce extérieur de la Turquie ne paraît pas, suivant M. Levasseur, dépasser 500 millions de francs, et il consiste, à l'importation, en tissus, cotonnades, lainages, soieries, toiles; en vêtements et articles de toilette; en denrées coloniales, sucre, café; en quincaillerie, en objets de métal, en ouvrages de cuir, en armes, en métaux, etc.; et, à l'exportation, en céréales, en cotons, en soies, en coton, en graines oléagineuses, en laine et poils de chèvre, en peaux, en bois, en valloons et en noix de galle, en alizari (extrait de garance), etc., ainsi qu'en un grand nombre

d'objets provenant de la Perse et de l'Asie Mineure et tirés des entrepôts de Constantinople.

Dans ce commerce, la France vient au second rang, après l'Angleterre et avant l'Australie.

— **Commerce intérieur.** Le commerce intérieur des petits marchands de la Turquie se borne presque à l'approvisionnement des boutiques pour les objets suivants : de la ferraille, des bèches, des faux, des faucilles, des couteaux de poche, de la quincaillerie grossière, telle que de petites clochettes pour les vaches, des plats de fonte de fer pour cuire le pain, des briquets, des tabatières, des pierres à fusil, de la poterie grossière, de la verrerie commune, de petits miroirs, de la verroterie, de la sellerie turque, des draps, diverses étoffes de coton et de soie, des mouchoirs, des sacs de poil de chèvre, des nattes, des bottes, des pantoufles, du sel, du vin, de l'eau-de-vie et de l'huile. En été, il se fait un commerce considérable de fruits des plaines dans les montagnes, parce que les fruits sont plus tardifs dans les lieux élevés. Le fromage, le beurre et le bétail sont aussi des articles qui donnent lieu à un commerce important. Les olives salées des bords maritimes de l'Epire et de l'Albanie sont un autre objet de commerce qui se distribue dans toute la Turquie. Les ventes et les achats se concluent en se tapant mutuellement dans les mains devant témoins. Des contrats régulièrement écrits ne se font que rarement. Il est singulier que les musulmans aient adopté pour les époques de paiement des baux, des loyers, etc., celles en usage chez les chrétiens de l'empire grec, c'est-à-dire la Saint-Georges ou le 5 mai et la Saint-Démétrius ou le 23 octobre. Les grandes villes turques ont des comptoirs dans la plupart des grands ports de l'Adriatique et des Etats d'Italie, surtout à Trieste, à Livourne, à Gènes, à Naples, à Malte, à Cadix, à Smyrne, à Alep, à Alexandrie, à Odessa, à Pesh et à Vienne.

— **Agriculture, horticulture.** La Turquie d'Europe peut être divisée, dit M. Levasseur, en quatre régions agricoles : 1^o la région du plateau central, comprenant le midi de la Bosnie, le sud-ouest de la Bulgarie, le nord-ouest de la Roumélie, la province de Perzerim et l'Albanie orientale, haute de 700 à 1,000 mètres environ, froide en hiver, rocheuse et nue sur beaucoup de points, couverte sur d'autres d'immenses forêts, hérissée de chaînes dont plusieurs dépassent 2,000 mètres, coupée de ravins et de vallées au fond desquelles coulent des rivières, produisant pour sa rare population le maïs, le sarrasin, le seigle, le froment et l'orge; 2^o la région des terrasses occidentales, descendant de degré en degré des hauteurs du plateau jusqu'au rivage de la mer et étant successivement les forêts de chênes, la vigne, le mûrier, le chanvre, le tabac, l'olivier, l'orange, l'épeautre, le maïs et le millet; 3^o la région de la plaine du Danube, qui comprend la Bosnie et la Bulgarie septentrionale, région froide en hiver, marécageuse, surtout vers l'embouchure du fleuve, mais terre d'alluvion fertile en maïs, en millet, en froment; 4^o la région des vallées de l'Archipel, vallées de la Maritza, du Strouma, du Vardar, de l'Indjé-Kurusou, etc., ayant chacune un caractère propre et séparées par des montagnes boisées ou infertiles, mais jouissant d'un climat chaud et produisant en abondance les céréales, maïs, riz, froment, le mûrier, la vigne, le tabac, le cotonnier, l'olivier. Il est impossible, dit M. Levasseur, d'indiquer, même d'une manière vague, le chiffre de la production des céréales en Turquie. La principale céréale est le maïs, que l'on cultive dans toutes les plaines, surtout dans la Bulgarie, la Thessalie et la Thrace; celui de Philippopoli est particulièrement estimé; on le mange rôti, et on en fait de la bouillie dite mamahga (en Bulgarie), laquelle constitue la principale nourriture des habitants; les autres céréales cultivées sont : le riz, avec lequel on fait l'aliment connu sous le nom de pilau, cultivé dans les vallées : vallée de la Maritza, qui donne les riz blancs de Philippopoli, de la plaine de Serès, de la vallée de la Salambria; le millet et le sorgho, cultivés surtout dans les vallées chaudes de la Bulgarie, de la Thrace et de l'Albanie; l'épeautre, surtout sur la côte d'Epire; le froment en Bulgarie, en Thessalie, etc.; l'orge (orge de Philippopoli) et le seigle, surtout dans les parties hautes, ainsi que le sarrasin, que donnent en assez grande abondance la Bosnie et l'Herzégovine. Les pois chiches (pois d'Andrinople), etc., les topinambours, les tomates, les choux, les oignons, l'ail, les courges, les pastèques, les melons et l'oseille contribuent aussi à l'alimentation. Les plantes industrielles sont : le chanvre, que l'on cultive peu, mais un peu partout, surtout dans les îles et dans l'Albanie; le lin, qu'on cultive très-peu; le coton qui, comme le riz, vient dans les vallées chaudes de la Maritza, du Strouma, du Vardar (coton de Salonique), de la Salambria; le tabac, de la province de Salonique, dans laquelle les provenances les plus estimées sont celles de l'Indjé-Karasou, de Sari-Chaban, etc.; celui des provinces de Janina et d'Andrinople; les drogues tinctoriales, garance, safran, kermès, noix de galle de l'Albanie et de

la Thessalie; le colza de Bulgarie et le sésame de la Maritza, de la Roumélie.

Les principales cultures arborescentes sont : la vigne, cultivée avec peu de soin, mais donnant en général de gros et beaux grains que l'on consomme comme raisins de table et comme raisins secs, surtout dans les terrasses de l'Herzégovine, de la Thessalie et de la Macédoine, où l'on fait des vins estimés, vin du mont Athos, vin des Dardanelles, vin de Crète, vin d'Épire, vin de Tchoumla (en Bulgarie); l'olivier, donnant une huile médiocre, parce qu'elle est mal préparée, mais abondant sur les côtes de la Chalcidique, de la Roumélie, de l'Albanie et dans les îles; les autres arbres fruitiers, orangers, citronniers, grenadiers, figuiers, amandiers, abricotiers, dans les vallées; noyers, sur les pentes montagneuses; cerisiers, pommiers, poiriers, pruniers, partout; le rosier, que l'on cultive pour faire de l'essence de roses, au pied des Balkans et surtout près d'Andrinople (on cultive beaucoup aussi le géranium pour en faire de l'essence); le mûrier, qui nourrit le ver à soie, qui forme des forêts entières sur les bords de la mer Noire, et qu'on cultive surtout en Roumélie et en Bulgarie. Andrinople (vallée de la Maritza) est le marché le plus important; Scutari (Albanie), Volo (Thessalie), les îles de Salonique (vallées du Vardar et de l'Indjé-Karasou, dont les produits sont estimés) viennent au second rang. La Turquie, avec ses plateaux montagneux, est riche en forêts; mais ces forêts ne sont pas aménagées, et, faute de routes, elles ne sont, pour la plupart, ni exploitées, ni même explorées. Presque tout le plateau central, la plupart des pentes des Balkans et une partie du Despot-Daef sont boisés. Au nord de la fertile plaine de Sérès sont de belles forêts de pins; à l'ouest de Varna, des forêts de chênes (chêne rouge et chêne pédonculé), de frênes et de hêtres. Parmi les produits les plus abondants de l'exploitation forestière sont la vallonée, c'est-à-dire la capsule du gland du chêne égyptien, employé pour la tannerie et pour la teinture, récolte qui occupe à l'automne un grand nombre de paysans, et le buis, qui croît en quantité et acquiert de grandes dimensions.

La Turquie n'a pas de prairies artificielles et a peu de gros bétail : de bons chevaux d'origine tartare ou arabe (cheval turc et cheval tartare), de taille et de force médiocres, mais d'une grande vivacité, élevés dans les pâturages des Balkans, principalement entre Sophia et Ichiman, entre Philippopoli et Jamboly, dans les vallées de la Macédoine, de la Thessalie et de l'Albanie; un assez grand nombre de mulets et d'ânes de belle taille et de belle apparence, surtout dans la Thrace, la Macédoine et l'Albanie; un petit nombre de grands bœufs à longues cornes et à robe grise, nourris presque uniquement d'orge, et ne servant que comme bêtes de somme; des buffles dans la Bulgarie, la Roumélie et l'Albanie; beaucoup de moutons à laine assez commune et mal lavée, surtout dans la Bulgarie et la Roumélie; beaucoup de chèvres, comme dans tous les pays de montagnes; beaucoup de porcs, qui errent en nombreux troupeaux dans les forêts de chênes et y vivent à demi sauvages. La Turquie élève beaucoup d'abeilles.

Depuis quatre siècles, l'agriculture n'a pas fait un pas en Turquie; elle y est encore ce qu'elle était en Occident au moyen âge. Elle ne consiste qu'en une routine sans principes et à laquelle il est difficile de rien changer. On laisse les terres reposer en jachères pendant une ou plusieurs années, surtout quand elles sont mauvaises. Ailleurs, on enseme sème presque chaque année les bonnes terres en variant les semences, mais on ne sait guère faire sur une même terre plusieurs récoltes dans l'année. Presque nulle part on n'utilise le fumier ni la paille; les terres ne sont fumées qu'accidentellement par les troupeaux de moutons, de chèvres ou par les bestiaux à cornes. On laboure généralement la terre très-peu profondément et avec des charrues si mauvaises qu'on ne fait presque que la gratter. La fertilité du terroir turc remplace le défaut de travail. Dans toute la Turquie, on ignore l'usage de marner les terres, quoique la marne y abonde. On ne sait pas non plus ce que c'est que les prairies artificielles de trèfle, de sainfoin, d'espéracette ou de luzerne. Aussi les pâtres sont obligés, en été, de s'éloigner des basses vallées et de chercher des pâturages en s'élevant graduellement jusqu'à la crête des montagnes, à mesure que la chaleur et la sécheresse augmentent. Le maïs se plante comme dans la France méridionale, c'est-à-dire sur des alignements élevés et séparés par des sillons en fossés, afin que l'eau puisse s'y rassembler et y couler. On calcule généralement qu'un grain de maïs rapporte dans une bonne terre 300 grains, et un grain de blé 15 à 30 grains. Le blé se coupe avec des faucilles, moins près de la terre que chez nous, parce qu'on jette en général la paille; mais l'épi du maïs ou du sorgho est enlevé sur la tige, qui reste sur le champ pour y pousser ou pour servir en partie de pâture aux bestiaux. Le tabac et le coton se plantent fort régulièrement en lignes séparées par d'assez profonds sillons pour l'arrosement. Les vignobles sont sans échafauds ou supports; le cep est rampant, et dans les contrées méridionales aussi

petit que dans le Roussillon. L'époque des moissons varie tellement, suivant les contrées, que les montagnards ont le temps d'aller aider leurs compagnons de la plaine avant que leurs moissons soient mûres. Les forêts ne sont soumises à aucun aménagement forestier. On ne sait pas utiliser ces trésors nationaux, ni même retirer des pins toute la résine qu'on pourrait s'en procurer. Outre que chacun coupe ce qu'il veut, on voit souvent les bergers ou des voyageurs faire tomber les plus beaux arbres en faisant du feu trop près de leur pied. L'horticulture est bien peu connue en Turquie. Les oliviers ne sont jamais taillés ni émondés, et on ne laboure ni n'engraisse le terrain qui les porte. Il en est de même des autres arbres fruitiers, et il y a un manque total de pépinières. La greffe des arbres fruitiers est aussi très-négligée ou même inconnue dans certaines parties de la Turquie, de manière que, sous un climat très-bon, les fruits sont médiocres, ou du moins pourraient être meilleurs, surtout, par exemple, les pêches et les abricots. Les vergers sont disposés généralement sans symétrie, et s'il s'en trouve dans des localités très-favorables à la végétation, ils dégénèrent en bois d'arbres fruitiers. Les jardins potagers ont en général des plates-bandes régulières, mais ils ne contiennent que le strict nécessaire, les légumes les plus communs. Les jardins d'agrément ne contiennent en général que des fleurs pêle-mêle et non disposées en plates-bandes, si ce n'est chez les gens riches.

Chaque village se compose d'un nombre limité de huttes et de cabanes; la population mâle qui s'adonne à la culture ne peut dépasser un certain chiffre; la quantité de charrues et d'attelages destinés au labourage est fixée par l'autorité; il est défendu d'affecter à l'exploitation du sol au delà d'un certain capital. La conséquence de cet état de choses, c'est un éloignement profond de la part de la population pour le gouvernement central, avec lequel elle n'a, du reste, de rapport que par l'intermédiaire des collecteurs de taxes. De là cette succession de révoltes et de guerres civiles qui caractérisent l'histoire de la domination ottomane en Asie Mineure et en Syrie. De là aussi cette alternative à laquelle sont réduites des provinces entières de l'Asie occidentale, d'embrasser la vie nomade sous la suzeraineté du sultan, ou de demander à une révolution la sécurité de leurs propriétés individuelles.

Depuis près de deux siècles, le nombre, comme la prospérité de la classe agricole, a toujours été en déclinant. Des circonstances accidentelles, l'impulsion donnée à certaines branches de culture par le voisinage de quelques grandes cités commerçantes, des facilités momentanées de transport d'un lieu de production à un lieu de consommation, les dépenses faites par le gouvernement dans la plupart des villes que les négociants européens avaient choisies pour leur résidence et pour le centre de leurs opérations, tout cela a concouru à dissimuler jusqu'à un certain point les progrès de la dépopulation générale et la perte du capital consacré à l'exploitation du sol. Mais il n'est pas de voyageur, ayant visité l'intérieur de l'Asie Mineure, qui n'ait rencontré à chaque pas des mosquées désertes, des cimetières abandonnés, des villes en ruine, des vestiges de cités autrefois florissantes et d'où les habitants se sont retirés. La vraie cause de la ruine de l'agriculture, en Turquie, c'est la manière dont se lèvent les taxes. Le mal est moins dans l'énormité des impôts que dans le mode même de perception de ces impôts. Dans l'empire ottoman, les taxes qui pèsent sur l'agriculture se payent en nature. Elles ne sont jamais évaluées à moins du dixième du produit brut du sol, sans compter l'obligation imposée au cultivateur de rentrer, de battre et de vanner la part de l'Etat. Si cette taxe se lève en nature, c'est par suite de l'impossibilité où est le gouvernement de la lever en argent dans des districts éloignés où il n'existe point de routes et où les frais de transport excéderaient de beaucoup la valeur des produits. Les mesures adoptées par le gouvernement et par les fermiers du revenu public pour empêcher la fraude paralysent l'essor de l'agriculture, entravent le développement de l'industrie et mettent obstacle à toute amélioration dans l'application des méthodes de travail. Ainsi, il n'est pas rare de voir la récolte rester deux mois en plein air, à la porte des granges, par suite de la défense qui est faite au cultivateur d'en détourner un grain pour l'usage de sa famille avant d'en avoir payé le dixième au gouvernement, ce qui entraîne pour le propriétaire une perte de 5 pour 100 au moins; et, plus d'une fois, on a vu des meules entières de blé emportées loin des granges par les orages du mois de juillet. Une autre conséquence de cet absurde système de perception des impôts, c'est de retenir oisive pendant deux mois de l'année toute la population agricole d'un village.

Il y a deux siècles, ce mode de paiement des impôts en nature avait moins d'inconvénients qu'aujourd'hui. A cette époque, en effet, les classes agricoles étaient nombreuses; les vignobles, les vergers, les plantations de mûriers et d'oliviers couvraient le sol de l'empire; les marchands et les capitalistes musulmans trouvaient, dans le transport des produits de l'intérieur aux ports de

mer les plus voisins, des bénéfices énormes. Le mal commença le jour où le gouvernement central s'empara des revenus que chaque localité affectait à l'entretien des routes et des ponts et négligea de réparer les voies de communication. L'augmentation qui en résulta dans les frais de transport permit à un petit nombre de capitalistes de monopoliser tout le commerce d'exportation. Les propriétaires fonciers firent entendre des réclamations énergiques; des plaintes amères; mais le gouvernement n'y fit pas attention. Le trafic avec la Turquie était alors une des branches les plus importantes du commerce européen, et, sur les marchés d'Ancone et de Venise, les négociants turcs se faisaient remarquer par leur faste et leur opulence. Mais l'avarice des fonctionnaires musulmans ne tarda pas à s'éveiller. Les pachas, leurs banquiers et leurs créatures commencèrent par entrer avec les marchands dans le partage des bénéfices, puis ils finirent par accaparer à leur profit tout le commerce. Leurs règlements oppressifs, leurs vexations intolérables ruinèrent en peu de temps les propriétaires fonciers et anéantirent la classe des paysans. Des villages disparurent, et dans un grand nombre de districts, toute la population agricole abandonna la culture du sol pour émigrer dans les cités commerciales les plus voisines. Aujourd'hui, dans certains districts, la perception des revenus publics s'opère avec plus de modération. Mais le système fonctionnaire, en général, de manière à tenir l'agriculture dans un état de stagnation déplorable, même sous les souverains les plus libéraux et les plus doux. D'après la législation ottomane, tout individu qui réussit à cultiver la terre d'un autre pendant une année entière sans être inquiété jouit d'un droit de possession qui met le légitime propriétaire dans l'obligation d'établir son droit de propriété avant de pouvoir chasser l'envahisseur. Il résulte de cette loi une insécurité dans la propriété qui produit des maux incalculables.

Dans tous les pays civilisés de l'Europe, les frais de transport ont subi, depuis 1815, une réduction très-sensible. En Turquie, au contraire, ces frais se sont accrues; de là une diminution considérable dans la culture et dans l'importation de certains produits particuliers au sol et au climat. Envisagé au point de vue moral et politique, le système de transport au moyen de bêtes de somme, en usage dans ce pays, offre encore d'autres inconvénients. Ce système a donné naissance à une classe d'individus à moitié nomades, qui passent leur vie sur les grandes routes, et de plus il a perpétué le brigandage en exposant continuellement, au milieu des déserts inhabités, des valeurs considérables sur les dos des mulets ou des chameaux.

— **Langues.** Les principales langues parlées dans l'empire ottoman sont : le turc-ottoman, le grec, l'albanais, le bulgare, l'arménien et l'arabe. L'ottoman ou thomanli, parlé par le peuple politiquement dominant dans l'empire ottoman, appartient au groupe des idiomes qui constituent la famille des langues touraniennes ou ouraltiques.

Les idiomes turcs offrent le phénomène d'être formés de mots presque identiques, quoique les peuples qui les parlent soient séparés les uns des autres par d'énormes distances, occupent des degrés très-différents dans l'échelle de la civilisation et vivent au milieu d'un grand nombre de nations entièrement différentes. On peut dire qu'en général les idiomes turcs d'Occident sont mêlés de beaucoup de mots sémitiques dus à l'adoption de l'écriture arabe et à l'islamisme, et que ceux de l'Orient sont plus ou moins mêlés d'expressions mongoles et samoyèdes.

Dans la branche des langues turques, on distingue : l'ottoman ou turc proprement dit, le kiptchak, le djagatéen ou tchagatéen et l'ouïgour.

L'ottoman est parlé par les Osmanlis, Ottomans ou Turcs proprement dits, qui sont les plus civilisés et les plus puissants de tous les peuples de cette famille. Les Osmanlis sont répandus dans toutes les provinces de l'empire ottoman; mais ils sont surtout très-nombreux dans la Thrace, la Macédoine et la Bosnie, en Europe, et dans les gouvernements d'Anatolie, d'Erzeroum, de Chypre, de Caraman, etc., en Asie. L'ottoman est remarquable par la manière ingénieuse dont y sont produites les formes grammaticales, la régularité qui règne dans tout le système de déclinaison et de conjugaison, la transparence et la simplicité de la construction tout entière. Un orientaliste éminent a dit : « On pourrait se figurer que le turc est le résultat des délibérations de quelque illustre Académie; » mais, selon M. Max Müller, aucune société savante n'aurait jamais pu créer ce qu'a produit l'esprit de l'homme, abandonné à lui-même dans les steppes de la Tartarie, et guidé seulement par des lois inhérentes à sa nature ou par une puissance instinctive aussi merveilleuse qu'aucune autre force de la nature.

Dans toutes les langues de cette famille, la racine est inaltérable. Quelque syllabe que l'on y ajoute pour en modifier le sens, elle ne peut jamais être changée, ni brisée, ni assimilée; au contraire, elle impose des modifications euphoniques aux formations qui vien-

nent s'y agglutiner, selon que la voyelle de la racine est dure, douce ou moyenne.

L'alphabet osmanli comprend les lettres et les accents. Les lettres sont au nombre de 34, dont 31 arabes ou persanes, 2 lettres particulières au turc et 1 lettre double (*lam-élif*).

Voici le nom et la valeur des lettres :

LETTRES.	VALEUR.
élif	(variable).
bé	b
pé	p
té	t
sé	s
djtm	dj
tchim	tch
ha	h aspiré.
kha	k
dal	d
zal	z
ré	r
zé	z
jé	j
chin	ch
sad	s, ss
dhad	dh, z
the	th, t
zé	z
ain	—
ghain	gh
fâ	f
kaf	k
kief	k mouillé (ki).
ghief	gh
saghîr-noun	n mouillé (gn).
lam	l
mim	m
noun	n
vav	v
hê	h aspiré.
yê	y
lam-élif	la

Toutes ces lettres sont des consonnes. Cependant les quatre suivantes, *élif*, *vav*, *hê*, *yê*, peuvent servir de voyelles. Les lettres se divisent : 1° en ponctuées, *mu' djemé*, (exemples d'amphibologie), et non ponctuées, *muhmelé* (négligées); 2° en consonnes dures, *hourouf-i sakylé*, et en consonnes faibles et douces, *hourouf-i khafylé*; 3° en lettres solaires, *chamsiyé*, et en lettres lunaires, *kameriyé*.

Les accents de l'alphabet ottoman sont les suivants : *ustun*, *esré*, *euturu*, *techdid*, *medd-élif*, *hemz* et *djezm* ou *sukioun*.

Ustun, placé au-dessus d'une consonne dure, se prononce a; au-dessus d'une consonne faible, e.

Esré, placé au-dessous d'une consonne dure, se prononce e muet; au-dessous d'une consonne faible, i.

Euturu, placé au-dessus d'une consonne dure, se prononce o ou ou; au-dessus d'une consonne faible, eu ou u.

Techdid double la consonne sur laquelle il est placé et n'est usité que dans les mots arabes.

Medd-élif, placé au-dessus d'*élif*, donne à cette lettre le son de d.

Hemz, placé sur cette même lettre, lui donne le son de è.

Enfin, *djezm*, signe de repos, se place pour marquer la fin du mot ou la suppression d'un accent-voyelle entre les consonnes sur lesquelles il est placé.

En osmanli, l'article et le genre n'existent pas. Les noms se forment régulièrement en ajoutant au radical, qui reste invariable, des désinences qui sont plutôt des postpositions que des flexions casuelles. Ces mêmes désinences, unies à la syllabe *ter* ou *lar*, selon que le mot appartient à la classe faible ou à la classe forte, forment le pluriel. Il y a six cas : nominatif, génitif, datif, commoratif, accusatif, ablatif.

L'adjectif est indéclinable (hormis quand il est pris substantivement) et se place toujours avant le nom.

La partie la plus ingénieuse du turc est, sans contredit, le verbe. Comme le verbe grec et sanscrit, il déploie une variété de modes et de temps qui suffit pour reproduire les plus légères nuances de doute, de conjecture, d'espérance et de supposition. Mais il y a de plus, dans le verbe turc, une particularité à laquelle on ne peut rien trouver d'analogue dans aucune des langues indoeuropéennes : c'est la faculté de produire de nouvelles bases verbales par la simple addition de certaines lettres qui ajoutent à la racine une idée de négation ou de causalité, ou en font un verbe réfléchi ou réciproque.

Prenons pour exemple la racine *sev*, qui exprime l'idée générale et abstraite d'aimer; le substantif *amour* se dit *sevgu* ou *sevi*, et le verbe aimer, à l'infinitif, *sevmek*. En introduisant dans ce mot la syllabe *in*, on obtient un verbe réfléchi, *sev-in-mek*, s'aimer soi-même, ou plutôt se réjouir, être heureux. A l'aide de *ish*, on forme un verbe réciproque, *sev-ish-mek*, s'aimer l'un l'autre. La syllabe *dir* ajoutera à chacune de ces trois formes l'idée de causalité : *sev-dir-mek*, faire aimer, *sev-ish-dir-mek*, faire s'aimer l'un l'autre; la syllabe *il* pourra donner la signification passive à chacune des formes obtenues : *sev-il-mek*, être aimé, *sev-in-dir-il-mek*, être amené à se réjouir. On peut ajouter l'idée de négation à chacune des racines secondaires ou tertiaires, par la simple insertion de

me : *sev-me-mek*, ne pas s'aimer; et, si l'on veut exprimer l'impossibilité, on ajoute la syllabe *he* à la négation : *sev-he-me-mek*, ne pas pouvoir aimer. Plusieurs de ces formes sont naturellement peu usitées; quelques-unes ne s'emploient jamais, tout en étant possibles grammaticalement. Même le verbe *aimer*, le plus flexible de tous, ne se prête pas à quelques-unes des modifications qu'un grammairien turc aime à y opérer et qui portent à trente-six le nombre des racines dérivées d'un verbe primitif. Toutes ces formes dérivées peuvent être conjuguées à tous les modes et à tous les temps, comme des racines simples.

L'impératif est le thème de la conjugaison. Ainsi, du radical *guet*, viens, impératif du verbe *venir*, on forme l'infinitif *guet-mek*, venir. Les formes des participes et des gérondifs et celles des noms dérivés du verbe sont d'une richesse extrême. Il n'y a réellement qu'une seule conjugaison, comme il n'y a qu'une seule déclinaison. La seule différence entre les verbes de la classe faible et ceux de la classe forte consiste dans l'emploi des voyelles douces ou fortes.

Il y a huit verbes auxiliaires, dont quatre, *etmek*, *eylemek*, *kelmek*, *bouyournak*, répondent plus ou moins à notre verbe *faire*, et quatre, *olmak*, *olounmak*, *kelemek*, *bouyournak*, peuvent se traduire par *être*, *devenir*, *se faire*.

Dans l'agencement du discours, les circonstances accessoires de lieu ou de temps se placent ordinairement au commencement de la phrase; puis viennent le sujet et le régime, et enfin le verbe.

Ex. : Aujourd'hui moi à toi un cheval
Bou gun ben sana bir at

j'ai donné.

La langue turque ne supporte pas deux consonnes de suite avant une voyelle. Lorsque les Turcs transcrivent des mots étrangers présentant deux consonnes de suite, ils intercalent une voyelle ou en font précéder une. Exemples : *Feranza*, France; *Imir*, Smyrne. Mais, après une voyelle, on peut placer deux consonnes de suite.

L'alphabet turc est, comme nous l'avons vu, très-compliqué. Si encore, comme dans les langues aryennes, il n'y avait, en osmanli, que deux sortes de caractères, les caractères imprimés et les caractères écrits, les Européens auraient moins de peine à se débrouiller au milieu des grimoires turcs; mais aux difficultés de la langue viennent s'ajouter celles qui résultent de la multiplicité des manières d'écrire. Il y a plusieurs sortes d'écriture orientale, dit M. Mallouf : le sulus, qui sert aux titres des livres; il est la base de la calligraphie; le *neskhi* (descriptive), dont on se sert pour écrire les livres, et surtout le Coran; le *ta'lyk* (lié), qui ne diffère pas beaucoup du *neskhi*, et dont les poètes se servent pour les vers; cette écriture est surtout en usage chez les Persans; le *riqa*, employé ordinairement pour écrire les lettres missives; le *divani*, écriture usitée pour les firmans et les bouyouroultous, presque toutes les lettres s'enlaçant les unes dans les autres; le *kerma* (cassée, toute petite), qui ressemble au *riqa* et dont on se sert pour écrire les registres; le *reyhan* ou *yakouti*, mélange des autres écritures.

Les Ottomans n'ont ni point ni virgule. Le sens seul indique la division et la fin des phrases. Il n'y a point de lettres majuscules dans les caractères orientaux. Les Arabes, les Turcs et les Persans ne divisent jamais le mot à la fin de la ligne; ils serrent le dernier mot, ou ils l'allongent. Plusieurs journaux de Constantinople, publiés en langue osmanli, sont imprimés en caractères grecs ou arméniens.

Arrivons maintenant à l'explication d'un phénomène frappant dans la langue turque, à savoir le grand nombre des mots arabes qui s'y rencontrent.

Ainsi que le fait justement observer M. Max Müller, il n'y a pas de langue, à vrai dire, qui ne puisse, en un sens, être appelée mixte; aucune nation ou tribu n'a jamais été si complètement isolée qu'elle n'ait laissé s'introduire chez elle un certain nombre de mots étrangers. Dans plusieurs cas, ces mots ont changé tout l'aspect primitif de la langue et l'ont emporté, même en nombre, sur l'élément indigène. Ainsi, le turc est un dialecte turanien, et la grammaire en est purement turque ou turanienne. Or, la langue turque, telle que les hautes classes la parlent aujourd'hui à Constantinople et telle surtout qu'elles l'écrivent, contient un si grand nombre de mots persans et arabes qu'un paysan de l'Anatolie ne comprendra pour ainsi dire rien à cette langue, qui est censée la sienne, bien que la grammaire de l'idiome parlé par les chefs des Turcs Osmanlis soit la même que celle qui a été transmise au paysan par la tradition de son grossier patois turtare.

La présence dans la langue turque de ces mots persans et arabes doit être expliquée bien plutôt par des influences littéraires et politiques que par des influences religieuses. La civilisation persane influa sur les Arabes dès leurs premières conquêtes religieuses et militaires, et, quoique les Persans aient dû accepter nécessairement un grand nombre de termes religieux et politiques d'origine arabe, c'est-à-dire sémitique, un examen attentif des

différents mots persans adoptés en arabe nous montre que l'ancienne civilisation aryenne de la Perse, à laquelle les Sassanides donnèrent un éclat nouveau, exerça une réaction puissante, bien que peu apparente, sur les mœurs primitives des Arabes nomades. Le Coran même contient des expressions persanes, et nous y trouvons une condamnation des romans persans qui circulaient chez les musulmans lettrés. Les Turcs embrassèrent une religion sémitique ainsi qu'une terminologie religieuse sémitique; mais cette religion n'arriva chez eux qu'après avoir passé par la Perse. De là le grand nombre de mots persans que nous rencontrons en turc, et l'empreinte évidente de la construction et de l'idiome persan que portent les mots arabes usités dans la langue turque. Des mots aryens, tels que *din*, foi, *gaur*, infidèle, *oruj*, jeune, *namaz*, prières, employés par une race turanienne qui adopte dans son culte les formules d'une religion sémitique, en disent plus que l'histoire de la civilisation et des races que des médailles, des inscriptions ou même des chroniques.

La prononciation du turc est sonore et pleine d'harmonie, elle adoucit considérablement la rudesse des gutturales arabes. L'accent tombe directement sur la dernière syllabe des mots quand cette syllabe n'est pas une flexion grammaticale. Remarquons en passant que la voyelle finale a souvent le son de notre faux *e* muet, tel que nous le prononçons dans les monosyllabes *le*, *me*, *te*, etc.

Les dialectes turcs diffèrent peu les uns des autres : celui de Roumélie est le plus doux et il s'approche le plus de la langue écrite; ceux de l'Arménie et de l'Asie Mineure sont remplis de sons gutturaux.

Au point de vue de la physiologie générale de la langue, les Orientaux résument le jugement comparatif que l'on peut porter de l'arabe, du persan et du turc, en une espèce de triple aphorisme qui se traduit ainsi : l'arabe est persuasif, le persan flatte, le turc commande.

Le kiptchak est parlé en plusieurs dialectes par les prétendus Tartares purs qui habitent des contrées la plupart soumises à la domination russe. On y distingue le *noyai* ou le kirghiz, le *boukhare*, le *turcoman*, le turc de Kazan, le turc d'Astrakan, le turc d'Orenbourg, le *karakalpak*, le *baraba*, le *meschuchervak* et le turc sibérien, qui s'étend jusqu'au nord-est de l'Asie. Ce sont les Yakoutes ou Sakhas, habitants des rives du Léna et de ses affluents, qui forment le dernier anneau de la chaîne des peuples qui parlent les langues turques. Leur idiome a conservé le type turc plus complètement qu'aucun autre dialecte turco-tartare. Détaché de bonne heure de la tige commune et éloigné des influences auxquelles les autres dialectes furent exposés, pendant la guerre ou en temps de paix, le yakoutien a conservé tant de traits primitifs de la grammaire tartare que, même à présent, il peut servir de chef pour les formes grammaticales de l'osmanli et d'autres dialectes turcs plus cultivés.

Le djagatéen se divise en *kongrat*, dialecte de Tachkend, Khiva et Ocalik, et en *khorezmien* ou *uzbek*, dialecte du Turkestan indépendant. Le *koman*, idiome parlé par le peuple de ce nom, actuellement éteint, mais qui a laissé des traces dans un patois de la Hongrie, était un sous-dialecte du djagatéen. La littérature djagatéenne, quoique peu connue, semble assez riche. Elle possède, entre autres ouvrages, l'importante histoire des Tartares, écrite par Aboul-Ghazi-Bahadour, sultan de Kharism, et l'histoire du Miradi, ou de l'ascension fabuleuse de Mahomet. Les Djagatéens ont fait usage pendant longtemps de l'alphabet ouïgour; il paraît qu'ils se servent actuellement de l'arabe.

L'ouïgour est la langue que parlent les Ouïgours, nommés *Kou chi* ou *Kiu chi* vers le commencement de notre ère, et ensuite *Kao Tchang*, du nom d'une nation turque qui les domina pendant plusieurs siècles. Tantôt soumis aux Chinois, tantôt aux nations turques et tartares, les Ouïgours occupent actuellement une partie du Turkestan oriental, dans l'empire chinois. L'ouïgour paraît être le premier idiome tartare qui ait été fixé par l'écriture. Son alphabet, dont on a tant vanté l'antiquité, a une frappante analogie avec le sabéen; il est d'origine syriaque et il a dû être apporté aux Ouïgours par les Nestoriens. Cet alphabet, qu'on écrit en colonnes verticales, de droite à gauche, est le type sur lequel ont été formés ceux des Mongols, des Kalmouks et des Mandchoux. Il était en usage dans le Djagataï et aux cours de Perse et du Kiptchak, sous les successeurs de Gengis-Khan.

Des études récentes faites sur les inscriptions cunéiformes du système médique, il résulte que c'est dans le turc, principalement, que se retrouvent les débris de l'ancienne langue des Mèdes; débris dont quelques-uns existent aussi dans le mongol, le kourde, le persan, l'arménien et le géorgien. Mais les inscriptions cunéiformes n'ont pas encore laissé déchiffrer leur dernier mot.

— *La littérature en Turquie.* Que de fois n'a-t-on pas opposé à la brillante culture intellectuelle des anciens Hellènes la barbarie ottomane ! Ce préjugé a pris une nouvelle

force pendant la dernière guerre de l'indépendance de la Grèce. Rien de plus faux qu'une telle idée, ainsi que l'a prouvé Hammer qui, dans son *Histoire de l'empire ottoman*, a ajouté à chacune des divisions de son travail un tableau du mouvement intellectuel en Turquie. C'est à ce savant orientaliste que nous empruntons l'esquisse suivante de la littérature ottomane, depuis la paix de Kainardji (1744) jusqu'à nos jours. L'homme de lettres, le rhéteur, le sophiste n'existent pas en Turquie. En revanche, la science proprement dite occupe une place distincte et exerce une influence dans la constitution de l'Etat. Théologiens et juristes, professeurs et juges, tribunaux par le gouvernement, *seigneurs de la plume*, comme on les appelle à Constantinople, n'obtiennent les dignités de leur profession qu'en subissant des examens sévères et par une gradation dont on ne s'écartera jamais. C'est ce corps qui représente la science; il est le dépôt de l'intelligence humaine, devenue l'alliée de la politique et de la religion. Le savant (*aalim*), celui qui cultive l'érudition ou le savoir (*ilm*), les sciences (*ouloum*), docteur de l'empire, quand même il n'aurait pas écrit une seule ligne, est en quelque sorte membre du sénat conservateur de l'intelligence, ou corps des *oulémas* (pluriel d'*aalim*). Il y a des poètes, des historiens, des érudits dans tous les rangs de la hiérarchie ottomane. On a même des exemples de correspondances poétiques entre les diplomates, et de ghazels adressés par des sultans à leurs ministres, par des ministres aux sultans, au milieu de la poudre des champs de bataille et des circonstances les plus critiques. Nous ne donnerons pas la liste détaillée de ces poètes. Au xviii^e siècle, Saïd Kourili, neveu du grand vizir conquérant qui garda le vizirat pendant dix-sept années, et le grand vizir Mustapha pacha Cahir, versifièrent leurs rapports et leurs demandes adressées à la cour. Saïd-Mohammed pacha, ambassadeur en France, rapporta de ce pays une presse qu'il fit fonctionner à Constantinople. La plupart des ambassadeurs du xviii^e siècle, des diplomates, des secrétaires de légation et des envoyés turcs se distinguèrent par leur talent littéraire, ou du moins par l'habileté de rédaction qui signalait leurs notes officielles. Dans cet océan de noms célèbres et de grands dignitaires de l'empire, nous citerons Mohammed Saïd et Dourinzadeh, qui ont écrit les relations de leur voyage en France et en Perse; Resmi Ahmed, qui a fait l'histoire de son ambassade à Vienne et à Berlin et qui a écrit les annales des reis-effendis; Kizlar-Aga, auteur d'un ouvrage intitulé : le *Modèle des réflexions politiques*; Raïb Aboubekir, qui écrivit une relation de son ambassade en Autriche, véritable traité de statistique; les poètes Wahibi et Hedounni; Raghib, attaché à l'ambassade de Vienne, et qui chanta en vers turcs la beauté des filles de l'empereur; le secrétaire Sakib, chargé, par le gouverneur de Bender, de plusieurs missions auprès de Charles II, dont il se fit le panegyriste poétique; enfin, Taille, son esclave panégyriste, qui ne manqua pas de lui imputer à crime les éloges donnés à un infidèle. A vrai dire, cette poésie des hautes régions n'avait rien de populaire et contribuait fort peu à la civilisation de l'empire; on pouvait la ranger parmi les élégances de la vie, parmi les ornements nécessaires à la parure sociale de l'effendi, ou gentilhomme turc. Telle est la constitution ottomane, que la presse elle-même, le grand levier de la civilisation intellectuelle, ne peut réussir à populariser le savoir. Elle avait été introduite en 1728, n'avait donné dans l'espace de vingt-huit ans que dix-huit ouvrages, s'était arrêtée tout à coup et, après un sommeil de vingt-sept années, elle reprit ses travaux la même année où la Porte fut forcée de céder la Crimée à la Russie. En dix ans, elle ne produisit que six volumes, continuation d'anciennes histoires, traductions d'ouvrages stratégiques et d'ouvrages de grammaire. Les anciens caractères étaient usés, le papier mauvais, l'impression défectueuse. On n'y trouvait plus ces magnifiques cartouches, ces encadrements pleins d'élégance, ce beau choix de papier, qui rendent si précieuses les premières productions de la typographie ottomane. Il fallut fonder de nouveaux caractères, qui ne manquent ni de délicatesse ni de netteté, et la presse de Constantinople reprit une activité nouvelle. Elle publia des livres de doctrine que les sultans précédents avaient prohibés comme dangereux, d'excellents dictionnaires, des synonymies arabes et persanes, des ouvrages sur la géométrie, sur la géodésie et la géographie, la continuation de l'*Histoire de l'empire ottoman*, par Was-sif, de 1752 à la paix de Kainardji. Par une singulière juxtaposition, la barbarie et la civilisation, le passé et le présent, les janissaires et la presse se trouvaient réunis dans le même édifice. Le nizam-djedid et l'imprimerie logeaient sous le même toit. Dans la révolution qui détrôna Sélim III, l'édifice fut incendié et l'imprimerie détruite; on ne sauva que les matrices, au moyen desquelles une nouvelle imprimerie fut fondée; son activité, au lieu de s'arrêter, redoubla sous l'empereur Mahmoud, comme le prouvera l'esquisse rapide et nécessairement incomplète des principaux ouvrages qu'elle a produits. A leur tête, il faut placer les trois gros volumes in-folio, de mille pages chacun, à quarante et

une lignes par page, et contenant la traduction du *Kamous*, l'Océan, célèbre dictionnaire arabe, par Saïd-Ahmed-Aasin, traducteur du dictionnaire persan. Borhani-Katib termina ces deux gigantesques ouvrages dans l'espace de quatre années. Ensuite parurent le *Grand dictionnaire arabe-turc*, par Akhty; le glossaire persan, turc et arabe, versifié par Saïd-Hasan-Aini, en treize cents couplets; un grand nombre de commentaires, de gloses et de traités sur la syntaxe, la grammaire et la logique arabes et turques; des traités sur le dogme, des ouvrages liturgiques, des œuvres de jurisprudence; enfin, pendant les six dernières années, sous la direction d'Ibrahim, des ouvrages métaphysiques bien plus importants, entre autres le grand traité de métaphysique d'Eljji, avec plusieurs commentaires; puis le *Seïrol-Kebir* ou la *Grande campagne*, traité fondamental de l'art de la guerre, par l'iman Mohammed-Ebn-Ebi-Schled-Sarkhasi. Citons encore les collections des *Fetvas* et des formules, documents, exemples judiciaires, si utiles pour les juges et les hommes de loi. Scheikh-Sede-Mohammed-Essad a publié une *Histoire de l'aneantissement des janissaires*, dont la traduction, par M. Caussin de Perceval, a paru à Paris, et où, selon l'usage de tous les rédacteurs de bulletins, le narrateur réduit au nombre de huit cents les huit mille janissaires massacrés. Les *Gouttes de la fontaine de vie*, histoire des cheïks de l'ordre des derviches nakshendi, traduite par Mohammed-Abbasi, est le seul ouvrage historique qui ait paru sous le règne de Mahmoud. Les études géographiques et cosmographiques ont produit le petit ouvrage de Mohammed-Edilo sur les *Devoirs du pèlerinage*, le petit *Traité de géographie* d'Ischak-Effendi et le *Traité élémentaire d'astronomie*, traduit du *Fetide* arabe, dédié à Mohammed II par Ali-Koushji, petit ouvrage très-remarquable sous le rapport typographique, seul essai que l'on ait tenté jusqu'ici du caractère neestalik imprimé. Dans la sphère des sciences exactes, on doit citer : l'*Encyclopédie mathématique* d'Ischak-Effendi; la traduction d'un *Traité des fortifications*, du français en langue turque, par le même; l'*Essai* d'Ischak-Khoja sur l'*élévation du pôle* et sur la *hauteur du méridien*; un autre *Essai* sur les *mines*; les calendriers annuels, publiés depuis 1825; les règlements pour la cavalerie, l'infanterie, l'artillerie et la marine, imprimés, mais non publiés; un *Traité* de Masdaricji-Houssein sur la *trisection de l'arc mesurant un angle droit*, dans lequel l'auteur affirme avoir résolu le grand problème de la quadrature du cercle. Les études médicales ont produit deux gros volumes intitulés : *Miroir du corps dans l'anatomie des membres de l'homme*, traité anatomique avec gravures par Shanisade, œuvre importante qui atteste à elle seule une révolution et introduit dans le domaine superstitieux de la vieille médecine arabe les doctrines expérimentales de l'Europe. On retrouve le même caractère de progrès, mêlé à beaucoup de préjugés, dans un petit pamphlet sur le choléra, imprimé en 1831. De deux écrits politiques émanés du gouvernement, publiés à la même époque, l'un fixe le cérémonial, l'étiquette, le costume de cour destinés à remplacer les anciennes pelisses et leur hiérarchie; l'autre, ouvrage de Koudri-Mousa-Effendi, composé originairement en arabe et traduit par Akif, a pour but le raffermissement de l'obéissance au sultan, obéissance fondée sur la foi et la tradition. Il a pour titre : *Modèle des preuves de l'obéissance due au sultan*. Quant à la poésie, elle a été complètement négligée par cette presse ottomane, organe du gouvernement, vouée à ses doctrines et à ses intérêts politiques et consacrée à la reproduction des ouvrages que la Porte croit devoir propager. Cependant, le grand commentateur du *Gulistan de Saadi*, par Soudi, a paru en 1834. En Turquie, les livres sont des objets de luxe qui n'entrent pas dans l'usage vulgaire; le seul livre national, aujourd'hui même, c'est toujours le Coran.

Les écrivains ottomans ne sont guère connus par leur véritable nom, mais par quelque sobriquet familier, ou par le lieu de leur naissance. Il y a plusieurs Wassif, plusieurs Shanisade, plusieurs Halebi natifs d'Haleb, plusieurs Aintabi originaires d'Aintab. Que l'on juge de la confusion qui doit régner dans l'histoire littéraire d'un pays où les écrivains portent souvent le même nom, n'occupent pas de situation fixe et distincte, où la gloire d'un homme de mérite se répand au loin comme la fumée de l'encens, mais sans être analysée et annotée curieusement comme en Europe ! De 1774 à 1792, les auteurs les plus remarquables parmi ceux que nous n'avons pas encore cités sont le jurisconsulte Halebi, qu'il ne faut pas confondre avec Halebi auteur de la *Moultecka*, code fondamental de la législation turque; le mathématicien Houssein Rifki, et l'Azabeg, auteur du *Livre des femmes*. Il y a eu, dans le xviii^e siècle, deux écrivains nommés *Wehbi*, l'inspiré; l'un, le plus célèbre et le premier, connu surtout par son *Divan* et sa description en prose des grandes fêtes données par le sultan Ahmed pour la circoncision de ses fils; le second, Mohammed-Wehbi, surnommé Sunbelisade, fils de la jacinthe, sa fleur de prédilection. Envoyé en Perse par le sultan Al-Hamid, il composa à son retour deux poèmes, ou *cassidehs*, en l'honneur de son maître; l'un,

nommé *Tajfere*, au vol hardi; l'autre, *Tannane*, retentissant. Le premier est consacré à la fois au panégyrique du sultan, du grand vizir, et à la critique du kan de Crimée. Dans son *Tannane*, le poète décrit son voyage en Perse. Eshref-Khan, ambassadeur accrédité près la cour de Russie, avait fait imprimer une pièce de poésie en l'honneur de Saint-Petersbourg et de Catherine II. Wehbi, au contraire, s'attache à mortifier les Persans et à relayer la gloire de son maître. Ce poème monorime, et dont tous les vers se terminent par la syllabe *du*, est fort estimé en Turquie. La renommée de Wehbi repose aussi sur deux poèmes didactiques et sur un *divan* ou recueil de poèmes de diverses espèces. Sa *Lutfiye*, encyclopédie en vers, adressée à son fils Lutfallah, est beaucoup plus prosaïque. On y trouve tout, morale, philosophie, géométrie, jurisprudence. Son œuvre ressemble d'une manière frappante à ces traités du moyen âge, écrits en style d'almanach. Gallie-Dede, cheik des derviches, est bien supérieur à Wehbi. On lui doit un poème remarquable, qui a pour titre : *la Beauté et l'amour*, et dans lequel on trouve le même symbolisme perpétuel et le même mysticisme que chez Clopinel et Jean de Meung. Ce poème dépasse en vigueur d'expression toutes les compositions ottomanes du XVIII^e et du XIX^e siècle. Kiani-Effendi, longtemps employé dans la diplomatie, mystique dans sa vieillesse et grand ivrogne dans sa jeunesse; le cheik Roushemi, auteur d'un *divan* et de plusieurs ghazels, tous deux poètes allégoriques et religieux comme Galile, ne peuvent être comparés, pour l'éclat, la puissance, l'originalité, à ce célèbre derviche.

L'auteur lyrique Souleiman-Nishit (*l'Acroissement*), honoré de la faveur du grand vizir Raghib-Pacha, composa un poème allégorique intitulé : *le Déluge de la science*, et son *divan* fut publié par son disciple Pertou (*l'Eclat*). Il écrivait avec la même élégance dans les trois dialectes arabe, turc et persan. Comme opposition à ces poètes religieux, nous placerons Fazilbeg, écrivain sensuel et voluptueux, dont le *Livre des femmes* offre une galerie de tableaux consacrés aux portraits des femmes de cinquante-trois pays différents. La nudité de ses peintures et l'indécence de son coloris ne permettent pas la description d'un tel ouvrage. L'histoire n'a pas été stérile pendant l'époque dont nous parlons. Depuis 1774 jusqu'en 1835, Saad-Alah-Emveri, Ahmed-Wassif, Malida-Khalib-Nouri-Effendi, Pertou-Effendi, Azim, Shani-sade, Omersade, Souleiman, enfin Esadsade, la plupart mêlés aux plus grands événements de leur époque, ont rempli les fonctions d'historiographes de l'empire. Wassif est le plus célèbre et le plus fécond d'entre eux; on lui doit les *Annales de l'empire* pendant les années 1783, 1784, 1785, 1786; *l'Histoire du sultan Selim* et *l'Abrogé de l'histoire ottomane de 1754 à 1772*. Edib, maître des cérémonies, a composé une autre *Histoire du sultan Selim*; Emveri, *l'Histoire de l'empire*, de 1769 à 1783; et celle de la *Guerre de la Porte et de la Turquie*; Nouri-Effendi, celle de l'empire pendant la réforme du nizâm-djedid et la *Révolution des janissaires*, de 1794 à 1799. On doit à Saïd-Effendi-Kinia, une bonne *Histoire des deux dernières révolutions du trône*; à Wahib-Pacha, la *Dernière conquête de l'île de Chio*; au médecin Behdîshen-Effendi, la traduction de la *Campagne des Français en Egypte*, composée en arabe par Abderrhman, et la continuation des *Vies des reis-effendis*, par Faik, ainsi que celle des *Vies des moutfis*, par Moustakinsade. La vie de ces historiens ne s'est pas écoulée dans l'obscurité du cabinet. Wassif, entre autres, prisonnier des Russes, ambassadeur en Espagne, tour à tour en faveur et disgracié, a connu par expérience le mouvement capricieux des cours, l'incertitude de la fortune, les hasards de la guerre. Aussi est-ce le roi des historiens ottomans modernes; son récit est vif, et quelquefois des anecdotes personnelles augmentent l'intérêt de sa narration. Au commencement du XIX^e et à la fin du XVIII^e siècle, quatre reis-effendis se sont distingués parmi les écrivains musulmans : Nejib, traducteur du *Traité de politique arabe*, par le grand cheik Suhrwerdi, traité que Saladiu (Saleh-ed-din) consultait sans cesse, et que le sultan Selim portait toujours avec lui; Rashid, qui concourut avec Wassif à faire renaître l'imprimerie de Constantinople; Mahmoud, qui, avec l'aide des frères Argyropoulos, fit paraître à Constantinople les *Nouveaux règlements*, et qui périt victime de la révolution en 1807; enfin Raïb-Aboubekr-Effendi, plus remarquable que les précédents, et qui, après avoir écrit des poésies sous le nom de Behmen, prit le surnom de Raïb (l'homme d'ordre et d'analyse). C'est à lui qu'est due la statistique de l'Autriche dont nous avons parlé plus haut, et qui est peut-être le seul produit de l'intelligence asiatique où l'on retrouve l'analyse, l'exactitude et la classification européennes. On peut nommer encore, après ces écrivains, Jelebi-Effendi, l'un des premiers moteurs des réformes ordonnées par Selim III, auteur d'un *Traité sur le nizâm-djedid*, que Wilkinson a traduit en anglais. A tous ces auteurs, dont les ouvrages ont été publiés par la presse de Constantinople, il faut ajouter quelques théologiens, philologues, juristes et grammairiens. Selim III cultiva lui-même la poésie et composa des gha-

zels fort remarquables, une élégie surtout qui lui fut inspirée par la solitude et le désespoir de la prison.

La littérature ottomane est aujourd'hui en pleine décadence; les poètes actuels croient avoir bien mérité de l'avenir et de leur patrie lorsqu'ils ont rédigé des chronogrammes, c'est-à-dire composé des vers ou sentences exprimant des faits historiques et marquant par certains caractères alphabétiques et numériques le chiffre et la date du fait rapporté. Il faut placer à leur tête Mir-Alemsade (le fils du porte-étendard sacré) et Ketschade (le fils du fabricant de couvertures). Ce dernier surtout, aussi fécond que mauvais écrivain, a composé dix mille couplets historiques, tous remarquables par l'exactitude des chiffres et l'aridité de la pensée, et qui forment un *divan* fort estimé de ses compatriotes, qui le nomment le pilier de la poésie moderne. Ketschade a intitulé son recueil le *Treasure des monuments*. En effet, c'est un dépôt assez précieux de souvenirs historiques. On peut remarquer dans cet ouvrage, comme symptômes de la révolution subie par l'empire d'Othman, la suppression ou l'oubli du *Bismillah*, ou invocation du nom de Dieu (début sacramentel et obligé de tous les poèmes), et un esprit de tolérance envers les chiïtes de Perse, dont on ne trouve pas d'exemple antérieurement. Le *Miroir des victoires* de Mohammed-Mir-Alemsade s'élève un peu au-dessus des œuvres de Ketschade; c'est un long panégyrique de Mahmoud précédé du panégyrique du poète par douze lettrés contemporains. On chercherait en vain une étincelle de poésie au milieu de cette composition sans force, sans coloris et sans chaleur. Que dire encore d'Yset-Effendi (le seigneur de l'honneur) et de Rifat-Beg (le prince élevé)? L'un et l'autre, riges en chronogrammes les exploits de Mahmoud, quand le prince a lancé la flèche avec assez d'adresse pour toucher le but. La sultane Heibeton-Hab, sœur de Mahmoud, a le mérite d'avoir composé une chanson devenue populaire. Avant elle, quatre femmes ottomanes s'étaient occupées de poésie : Mihri, Seineb, Ridki et Ani.

Les lettrés de Constantinople sont assez nombreux, mais rien de plus rare qu'une production de quelque mérite. Le style, au lieu de s'épurer, se corrompt; les gallicismes et même les locutions moscovites se reproduisent souvent dans le langage. La gazette officielle en est remplie; les termes de commandement employés dans les exercices militaires sont donnés en français, et non en arabe, langue assez riche cependant, et qui, si l'on ne voulait pas employer le turc, eût fourni toutes les expressions nécessaires aux évolutions et aux manœuvres des troupes. Les mots mêmes que l'Europe a empruntés à l'Orient pour les défigurer, c'est maintenant la Turquie elle-même qui nous les emprunte sous leur forme nouvelle et mutilée. Ainsi nous avons fait du mot arabe *malshen* les mots *magasins*, *magazine*; maintenant on dit à Constantinople *magazina*. Le *taarif* des Arabes est devenu tarif en Europe; maintenant on se sert à Constantinople du mot *taarif*. Les changements de langage indiquent les révolutions des esprits avant que les révolutions des empires soient accomplies. Une littérature n'est grande que lorsqu'elle est nationale; détruire la nationalité pour reconstruire une littérature est donc une contradiction absurde, une impossibilité flagrante. A côté du renouvellement factice introduit par le sultan, vous trouvez tous les signes de la décrépitude. Des journaux s'impriment, mais la pensée meurt. L'étude de l'histoire est encouragée, mais l'investigation historique, fille de l'analyse et de la compréhension intellectuelle, n'existe nulle part. On relit les vieux auteurs, non pour s'élever à de nouvelles idées et pour étendre la sphère de la pensée, mais pour les surcharger de notes, de glossaires, d'appendices, de commentaires, de scolies, productions parasites qui s'attachent à l'arbre de la science pour absorber sa sève et détruire ses fruits. La littérature ottomane se détache de son type originel; elle paraît s'écarter de l'Asie pour se rapprocher de l'Europe; mais ce rapprochement, au lieu de l'enrichir, la dégrade; elle perd ses qualités sans acquérir les nôtres et sans renoncer à ses défauts.

— *Presse*. A l'article *PRESSE*, nous avons parlé du régime arbitraire sous lequel vit la presse ottomane. D'après l'*Annuaire de l'usage de Constantinople pour l'année 1871*, le nombre des journaux et publications périodiques paraissant dans l'empire ottoman est de 58. Sur ce nombre, 34 paraissent à Constantinople, dont :

16 en langue turque, 7 en langue grecque, 4 en langue française, 2 en langue française et grecque, 2 en langue arménienne, 2 en langue bulgare, 1 en langue française et anglaise.

Le reste des journaux et publications périodiques dans l'empire ottoman se décompose ainsi d'après l'*Annuaire* : 6 journaux à Smyrne (dont 2 français, 2 grecs, 1 arménien et 1 hébreu-espagnol); 1 journal arabe à Alep, 1 turc-grec à Andrinople, 1 à Bagdad, 1 arabe à Beyrouth, 1 turc à Bosna-Serai, 1 turc à Brousse, 1 turc-grec en Crète, 1 turc-arabe à Damas, 1 à Diarbékir, 1 turc à Erzeroum, 1 arménien à Ismid, 1 turc-bulgare à Roust-

chouk, 1 à Salonique, 1 à Trébizonde et 1 à Tripoli (Afrique).

— *Arts*. La dégradation des arts, produite en Turquie par l'incurie où vivent toutes les classes, n'est nulle part plus sensible que dans l'architecture; aussi les édifices turcs ne sont-ils que des copies grossières et sans proportion, et qui n'ont ni l'unité ni la simplicité des Grecs, leurs modèles. Mais, tout en convenant de leur infériorité à cet égard, on ne peut s'empêcher d'admirer le travail et l'habileté dont ils font preuve dans la construction de leurs mosquées; leurs minarets surtout ont une certaine légèreté qui plait à l'œil et une hardiesse qui surprend. Leurs sculpteurs s'occupent à peu près exclusivement de faire des ornements en bois à la morisque pour les salles du divan ou du harem. Les mots serbes *bildaour* et *moler*, sculpteur et peintre, empruntés à l'allemand, montraient déjà que ce peuple n'entend rien à ces arts. Les Turcs ne s'y adonnent guère, si ce n'est pour faire quelques bas-reliefs insignifiants sur des marbres funéraires et sur des pipes. Ils paraissent avoir perdu le goût de la sculpture et ne peuvent pas concevoir que des statues servent à orner un salon, un jardin, le devant ou le toit d'un édifice. En fait de graveurs on ne peut citer que les graveurs sur pierres; ils gravent des cachets à sentences qu'on vend à Constantinople et qu'on ne trouve nulle part ailleurs en Turquie. Il n'y a point de graveurs en taille-douce, et la lithographie est à peine connue dans la capitale. La peinture, comme la sculpture, est tout à fait entre les mains des Grecs et des Arméniens. Aucun Turc n'a été peintre célèbre, quoique certains sultans, comme Mohammed II, aient encouragé la peinture. Leurs prêtres croient que les tableaux conduisent à l'idolâtrie. Ils mettent cependant des figures d'animaux à la proue de leurs vaisseaux. La décadence dans ces arts, en Turquie, n'a rien de singulier, puisqu'au X^e siècle on ne sculptait déjà plus en pierre dans l'empire byzantin, et, au lieu de faire des portraits, on se plaisait à figurer exactement des ornements et des habillements. C'est alors que l'architecture se compliqua d'une multitude de petites tourelles, et qu'une foule de pointes et de parties avancées remplacèrent les belles lignes classiques de l'architecture ancienne. On peignait aussi alors des arbres avec des oiseaux chantant, perchés sur les branches. Or, tout ce mauvais goût s'est perpétué de siècle en siècle jusqu'à nous, et on trouve belles des chambrées dont les murs sont couverts d'arbres grotesques, de petites maisons, d'anges, etc. Il n'en reste pas moins remarquable que, l'an 1001, le roi Étienne de Hongrie crut devoir faire venir de Byzance des architectes et des artisans, tandis qu'aujourd'hui la Hongrie en envoie à Constantinople. Les moines du mont Athos s'occupent de la peinture de tableaux pour les églises et pour l'intérieur des maisons, mais leurs ouvrages sont exécutés sans observer les lois de la perspective. Dans ces tableaux modernes ou fort anciens, on ne manque jamais de représenter Dieu personnel, la Vierge et d'autres personnages avec des auroles, de pauvres pêcheurs dans les flammes de l'enfer, des moines ailés jetant du feu, des anges sous la forme de Boreas ailes, Adam et Ève dans le paradis, des processions burlesques, comme les peintures que l'on vend à Einsiedeln, etc.

Les peintres catholiques et grecs peuvent se donner la main en ce genre, où la sainteté paraît consister surtout dans l'absurde et le manque d'art. Ce n'est que dans les harems de quelques pachas riches ou chez les Grecs de Constantinople qu'on voit des peintures à fresque et des arabesques. Ce sont en général des paysages, des vues de Stamboul, du Bosphore ou de quelques capitales d'Europe. Aucun musulman, à l'exception du sultan, n'a cru encore pouvoir se faire peintre. La musique est fort goûtée dans l'empire ottoman; mais ce n'est pas notre genre de musique; car tous les habitants de la Turquie y paraissent insensibles, si on excepte toutefois les Valaques, peut-être quelques Grecs et les gens bien élevés. Il paraît y avoir, sous ce rapport, une grande différence entre les Arabes et les Turcs. Toutes les peuplades de la Turquie font de la musique et chantent, mais à leur manière, qu'ils préfèrent à toutes les autres. Leur chant est une espèce de récitatif cadencé plutôt qu'une suite d'intonations comme notre chant; aussi il n'a guère l'inconvénient du nôtre, de ne flatter que l'oreille, sans laisser saisir le sens des paroles. Les Turcs ont un chant monotone et nasillard, et tous leurs chants roulent presque uniquement sur la voyelle. On dirait qu'ils ont voulu imiter le chant nasillard de l'Eglise grecque, le plus désagréable qui existe, du moins pour une oreille française. Chez le Slave, la beauté des intonations consiste à soutenir le plus longtemps possible une même note et à crier de temps en temps très-fort. Les Grecs et même les Zingaris chantent déjà mieux que les Slaves. Les habitants de la basse Albanie tiennent le milieu entre ces deux peuples. Quant à la composition musicale, ce sont encore les Turcs et les Slaves qui semblent en avoir le moins l'idée. Leurs airs sont très-pauvres en idées mélodiques et au plus haut degré monotones; néanmoins, déjà en Macédoine, les

Bulgares ont quelques airs passables, mais les Grecs en ont encore plus. Un air n'ayant qu'une partie et fort court paraît surtout en vogue dans la basse Albanie.

Les instruments de musique sont, en Turquie, de la dernière simplicité. L'antique cornemuse se trouve partout et reproduit même des airs entiers qu'on entend encore en Bretagne et en Ecosse. Le joueur de cornemuse (*gadliar* ou *suiratz*) est présent à toutes les fêtes. La *guzla* n'est en usage que parmi la race serbe, tant chrétienne que musulmane. Cet instrument consiste en un grossier morceau de bois de chêne, taillé souvent avec une petite hache. C'est un long manche se terminant par une partie qui est creusée en forme de grosse cuiller trouée en dessous. Les Turcs, les Bulgares, les Albanais et les Grecs sont déjà plus raffinés et remplacent la *guzla* par le *temboura*, espèce de luth ou de mandoline plus ou moins grande, dont la caisse est en forme de poire, et en coin au-dessous, et qui a quatre ou six cordes. Les plus petits sont appelés *bulgari* par les Turcs. On peut au moins jouer des airs sur cet instrument, soit avec la main, soit avec un petit morceau de tuyau ou de plume. Les autres instruments sont diverses espèces de flûtes, de flageolets et de flûtes. Ils ont, outre le flûte commun, le flûte à deux embouchures (*doofnitsa*), qui est de deux espèces, dont l'une se termine par deux extrémités cylindriques, l'autre par deux extrémités cylindriques et l'autre par quatre; l'autre est un flageolet carré oblong, avec cinq trous sur le côté extérieur et un trou à l'extrémité du côté latéral droit; c'est le *diple*. Ces deux derniers instruments se jouent avec les deux mains et sont surtout employés par les Bulgares et les Serbes.

Ce sont les Grecs et les Albanais qui ont le plus grand goût pour la danse; mais la plupart des danses s'exécutent entre femmes seules ou hommes seuls. La musique y manque souvent et est alors remplacée par le chant. On danse les dimanches et les jours de fête. Le grave Turc et même le Serbe musulman ne dansent guère; mais s'ils regardent la danse comme au-dessous de leur dignité, ils aiment beaucoup à voir danser, soit chez eux, soit ailleurs. Au contraire, pour les femmes turques, la danse est une partie de l'éducation. Maris et femmes aisés se délectent par la vue de danseurs et de danseuses grecs ou bohèmes. Souvent le Turc, dans ses voyages, se fait un plaisir d'offrir quelques bagatelles aux filles d'un village, pour avoir le plaisir de les voir danser. Il est curieux d'étudier dans ces moments ces Asiatiques, parce que, la joie dans le cœur ou pleine d'idées voluptueuses, ils ne perdent pas pour cela leur flegme; à peine quelques sourires se montrent sur leurs lèvres. Le décorum, l'étiquette sont toujours observés et ne sont déposés que dans l'intérieur de leur harem. La danse du harem, exécutée par des femmes turques ou des zingares, est une danse très-lascive, où, après avoir pris toutes sortes de postures voluptueuses, les danseuses font semblant de tomber épuisées de plaisir et de fatigue. Si on les prie de recommencer, on est tout étonné de les voir reproduire la même suite de tableaux d'une exécution si fatigante, toujours avec la même vivacité.

— Bibliogr. *Abrogé chronologique de l'histoire ottomane*, par de La Croix (1768, 2 t. petit in-8°); *Observations sur la religion, les lois et le gouvernement des Turcs*, etc., trad. de l'angl. (de Porter) par B. Bergier (Paris, 1769, ou Neuchâtel, 1770, 2 t. en 1 vol. in-12); Mignot, *Histoire de l'empire ottoman jusqu'à la paix de Belgrade en 1740* (1771, in-4°, ou 4 vol. in-12); Castellan, *Mœurs, usages, coutumes des Ottomans et abrégé de leur histoire* (1812, 6 vol. in-18, fig.); de Salaberry, *Histoire de l'empire ottoman depuis sa fondation jusqu'à la paix de Yassi en 1793* (1813, 4 vol. in-8°); Beaujour, *Voyage militaire dans l'empire ottoman* (1829); *Précis historique de la destruction des janissaires par le sultan Mahmoud en 1826*, trad. du turc par Caussin de Perceval (1833, in-8°); Michaud et Poujoult, *Correspondance familière d'Orient* (1833-1835, 7 vol. in-8°); Ubicini, *la Question d'Orient devant l'Europe, documents officiels, manifestes, notes, firmans, circulaires, etc.* (1854, in-12); Viquessnel, *Voyage dans la Turquie d'Europe* (1855, 2 vol. in-4° et atlas in-fol.; 1868, 2^e édit.); Lavallée, *Histoire de l'empire ottoman* (1855, in-8°); Poujade, *Chrétiens et Turcs, scènes et souvenirs de la vie politique, militaire et religieuse en Orient* (1859, in-8°); Ami Boué, *la Turquie d'Europe ou Observations sur la géographie, l'histoire naturelle, la statistique, les mœurs, les coutumes...*, *l'histoire et l'état politique de cet empire* (1840, 4 vol. in-8°); de Moltke, *Lettres sur l'Orient* (1841), traduction française (1872); Tristarchi-Bey, *Législation ottomane ou Recueil de lois, règlements, ordonnances, traités, capitulations et autres documents officiels de l'empire ottoman* (Constantinople, 1873-1875, 4 vol. in-8°); North, *Etude sur la question d'Orient* (Rome, 1876, in-8°).

Turquie, en Perse et aux Indes (VOYAGE EN), par Tavernier (1677-1679, 3 vol. in-4°). Pendant quarante années, Tavernier a parcouru la Turquie, la Perse, les grandes Indes, jusqu'aux frontières de la Chine, les îles Célèbes, Sumatra et Batavia. De 1638 à 1663,

il a fait six voyages et il est mort dans un septième, en Russie, vers l'année 1635 ou 1638. Tavernier voyageait en marchand, achetant des laines, des étoffes et des pierres pour les revendre en France. Dès sa jeunesse, il avait voyagé en France, en Angleterre, dans les Pays-Bas, en Allemagne, en Suisse, en Pologne, en Hongrie, en Italie; il n'a pas laissé de relations de ces excursions en Europe. « Tavernier, dit Voltaire, parle plus en marchand qu'en philosophe et n'apprend guère qu'à connaître les grandes routes et les diamants. » Il est vrai que Tavernier a recueilli beaucoup de particularités sur les mines de diamants et le commerce des pierres précieuses; mais il donne encore des détails exacts sur l'histoire, la géographie, les productions, les monnaies, les mesures, les mœurs et les usages de l'Asie. Il a des vues commerciales qui valent bien certaines vues philosophiques. On avait contesté la véracité du voyageur; sa bonne foi a été surprise plus d'une fois sans contredit, mais la crédulité n'est pas une preuve d'impudence. Tavernier a le sens droit; il a pu se laisser tromper, il ne trompe pas sciemment. Ses *Voyages*, rédigés par Chappuzeau et Lauchapelle, ont eu plusieurs éditions et traductions.

Turquie (LA), histoire de l'empire ottoman depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours, par Théophile Lavallée (1854). Sous ce titre, l'auteur publie, non l'histoire savante, détaillée, de l'empire ottoman avec le fastidieux récit de ses révolutions de palais et de ses rébellions de province, mais l'exposé clair, succinct, tracé à grands traits, des événements européens de cette histoire réduite aux faits qui intéressent un lecteur français, en un mot une vue de l'empire ottoman prise de France. Ce n'est pas un ouvrage de circonstance, fait à la hâte pour satisfaire la curiosité du moment, comme on pourrait le croire d'après la date de la publication; c'est une œuvre sérieuse, originale, longuement méditée et soigneusement travaillée.

L'*Histoire de la Turquie* est divisée en cinq livres, dont le premier est exclusivement consacré à la partie géographique. Ce premier livre nous donne successivement la description des provinces de la Turquie d'Europe et de la Turquie d'Asie; des provinces du Danube, de celles de l'Archipel, de la mer Adriatique, de la Grèce, des îles de l'Archipel, du Caucase, de l'Arménie et de l'Euphrate, de l'Asie Mineure ou Anatolie, de la Syrie et de l'Arabie. La fin du premier livre est relative aux divisions administratives et à la statistique. Cette partie de l'ouvrage est purement descriptive, sauf la fin, qui résume le livre tout entier par les considérations suivantes : « D'après la description que nous venons de faire des provinces qui composent l'empire ottoman, on voit que cet empire, produit de la conquête, mais d'une conquête dans laquelle les vainqueurs immobilisés dans leur orgueil n'ont jamais songé à s'assimiler les vaincus pour former une nation unique, n'est composé que d'éléments hétérogènes presque partout ennemis. Toutes les races, toutes les religions, tous les idiomes, les habitudes les plus diverses, les mœurs les plus étrangères, la civilisation rafinée, l'état nomade et sauvage, se croisent et se tiennent côte à côte dans ces magnifiques contrées qui rappellent tant de gloire, tant de souvenirs, tant de lumières, et où les Osmanlis avaient tant à faire pour que leur domination fût légitime. » Les quatre autres livres traitent uniquement de l'histoire de l'empire ottoman : le deuxième est relatif à l'histoire de l'islamisme jusqu'à la prise de Constantinople en 1453; le troisième va depuis la prise de Constantinople jusqu'à la paix de Carlowitz (1453-1699); le quatrième depuis la paix de Carlowitz jusqu'à celle d'Yassi (1699-1792); enfin le cinquième depuis la paix d'Yassi jusqu'à l'année 1852, date de nouvelles complications de la question d'Orient.

En écrivant cette histoire, Th. Lavallée s'est surtout, ainsi que nous l'avons indiqué dès le début, placé au point de vue français, en ce sens qu'il s'est principalement attaché à raconter les relations hostiles d'abord, puis peu à peu amicales de la France avec la Porte. Bien qu'il se borne ordinairement à un exposé clair, succinct et portant sur les points principaux, il ne néglige pas d'élucider et de traiter à fond les questions importantes, celle dite des *lieux saints*, par exemple. « La possession des lieux saints, dit-il, disputée entre les latins, les grecs et les arméniens, n'implique pas le droit de propriété, mais seulement d'usufruit. La loi musulmane s'oppose à ce que les chrétiens possèdent dans le pays des croyants; elle ne leur permet pas de construire de nouvelles églises, alors même qu'il serait convenu que ces églises doivent être considérées comme des propriétés publiques et appartenant, par conséquent, au souverain territorial; mais elle leur accorde l'autorisation d'entretenir les anciennes églises, c'est-à-dire de les réparer et de relever les parties tombées, sans pouvoir toutefois y ajouter de nouvelles constructions. Dans les usages de l'Orient et de la terre sainte, la possession exclusive d'une église, d'un sanctuaire, d'un autel, quel qu'il soit, par une communion chrétienne, n'exclut pas les autres communions de la faculté d'y aller pour leurs cérémonies; mais les possesseurs ont seuls le

droit d'en garder les clefs, de réparer ces édifices et de les entretenir à leurs frais, d'y allumer des cierges, d'y étendre des tapis, enfin de les balayer, car c'est là, aux yeux des musulmans, le signe principal du droit de possession. Malgré les prétentions jalouses des grecs et des arméniens, c'est aux religieux catholiques protégés par la France qu'a toujours appartenu légalement la garde du saint sépulcre et des lieux saints. » Après ce lucide exposé, M. Th. Lavallée raconte avec non moins de clarté les modifications successives apportées dans la question des lieux saints depuis la capitulation de 1540 et les violences religieuses de 1757 jusqu'à la réunion d'une commission européenne en 1852 et à la mission du prince Mentschikoff à Constantinople.

En ce qui concerne les considérations qui se mêlent chez l'historien au récit des événements, le livre de M. Lavallée en est très-sobre; mais, par compensation, elles sont généralement de la plus grande exactitude et parfois aussi neuves que justes. Cette appréciation des croisades en est la preuve : « Les croisades furent pour les masses des guerres toutes religieuses qui n'eurent d'autre but que la délivrance du saint tombeau; mais, pour les papes et les princes, on pourrait dire qu'elles furent des guerres autant politiques que religieuses, si l'on pouvait à cette époque séparer la politique de la religion, qui était l'âme de l'état social, la mère de toutes les pensées, l'inspiratrice de toutes les actions. En effet, malgré les chroniques naïves et ignorantes qui nous représentent les chevaliers et les soldats de la guerre sainte comme animés du même zèle aveugle et barbare, on ne saurait douter que les chefs et surtout les conseillers de ces expéditions héroïques n'en comprissent au moins la portée humaine et la nécessité politique, s'ils n'y voyaient pas, selon nos idées modernes, une réaction légitime de l'Occident contre l'Orient. Ils sentaient qu'il fallait, pour sauver l'Europe, conquérir une partie de l'Asie, que la protection des chrétiens d'outre-mer était pour les latins, non-seulement une question de charité, mais une question d'existence. C'est ce que témoigne la lettre du patriarche de Jérusalem portée par Pierre l'Ermite au pape et au prince des chrétiens : « Les royaumes de l'Occident, portait-elle, se croient en sûreté, mais qui peut répondre du nom chrétien quand Jérusalem est gardée par les infidèles et qu'ils menacent de prendre Byzance? » Cette manière d'envisager les croisades jette un nouveau jour sur la question et rend le livre de M. Th. Lavallée aussi utile aux diplomates qu'aux historiens.

TURQUIN adj. m. (tur-kain — de l'ital. *turchino*, de *turco*, turc, parce que le marbre turquin s'exportait de la Mauritanie, pays turc). Se dit d'un bleu foncé et mat : *Taffetas bleu turquin*. *Drap bleu turquin*. (Acad.) — Minér. *Marbre turquin* ou substantif. *Turquin*, marbre bleu. *Sur la cheminée en marbre turquin, des porcelaines de vieux Saxe entourent une pendule en platine, mêlée d'arabesques*. (Balz.)

— Substantif. Bleu turquin : *Un turquin très-foncé*. — Ornith. Passereau du genre tangara, qui vit au Brésil.

TURQUINE s. f. (tur-ki-ne — rad. *turquin*). Minér. Sorte de turquoise peu estimée.

TURQUIS s. m. (tur-ki). Bot. Syn. de *TURQUET*.

TURQUOIS s. m. (tur-koi — rad. *turc*, les moulins à vent étant originaires d'Orient). Sorte de moulin à vent en usage en Normandie.

TURQUOISE s. f. (tur-koi-ze — de *turc*; la couleur bleue, en effet, s'appelle *turquoise* en italien. Comparez l'italien *turchese*, turquoise, espagnol-provençal *turquesa*, même sens). Minér. Pierre précieuse qui est un phosphate d'alumine : *On prétend qu'il existe dans les environs de Gimont une mine de très-belles turquoise*. (A. Hugo.) *Une dame, amie de sa mère, lui fit cadeau d'une belle turquoise*. (Alf. de Mus.) Les turquoise sont des os fossiles colorés par des oxydes de cuivre. (A. Karr.)

— *Turquoise de la vieille roche*, Turquoise tirée d'une mine ancienne. *La Turquoise de nouvelle roche*, Turquoise osseuse, Turquoise occidentale, Turquoise odontolithe, Noms divers sous lesquels on désigne un ivoire fossile d'un bleu plus pâle que celui des turquoise de la vieille roche. *Turquoise minérale*, Sorte de pierre opaque, d'une couleur bleu de ciel, et assez dure pour rayer le fer. — Comm. Etoffe croisée, fabriquée en Turquie.

— Entom. Nom vulgaire du procris ou sphinx du staté.

— Bot. Espèce d'agave, dont le dessus est d'un bleu de ciel très-vif.

— Hortie. Variété d'anémone.

— *Encycl.* Minér. La turquoise, facilement reconnaissable à sa couleur bleu céleste, quelquefois verdâtre, a une densité de 2,9 environ; sa composition chimique est encore peu connue; c'est un phosphate d'alumine contenant presque toujours un peu de chaux, de magnésie et de fer, et coloré par de l'hy-

drate de cuivre. La turquoise n'est jamais cristallisée; elle se rencontre en masses amorphes, formant parfois de petits filons engagés dans leur gangue, ou libres et en petits rognons. Elle est infusible au chalumeau; avec le borax, elle donne les réactions du fer et du cuivre; dans les acides, elle se dissout sans effervescence et sans résidu, en offrant les colorations du cuivre. La cassure est conchoïdale et inégale, à peine transparente, même sur les bords minces. La coloration de la turquoise se modifie à l'air, surtout si on la fait passer d'un lieu sec à un lieu humide et à une température un peu plus haute. Il ne faut pas confondre avec cette pierre, qui est la vraie turquoise vieille roche, une odontolithe appelée aussi turquoise, qui n'est qu'un phosphate de chaux des os coloré par des infiltrations cuivreuses, et qui se trouve en assez grande abondance dans l'Oural.

— Bijout. Les lapidaires distinguent les turquoise en orientales et en occidentales. Les premières se trouvent, suivant Tavernier, en Perse, près de la ville de Nichabour; ce sont les turquoise connues sous le nom de turquoise de la vieille roche. A cinq journées de chemin de cet endroit, se trouve une autre mine renfermant des turquoise de la nouvelle roche. Ces dernières ont beaucoup moins de valeur que les précédentes. On tire encore les turquoise orientales des Indes et de la Turquie, et, comme elles nous viennent toutes en passant par ce dernier pays, leur nom en est dérivé. Les plus belles et les plus estimées sont d'un bleu céleste, les autres d'un bleu clair; on en rencontre même qui sont d'un bleu verdâtre ou tirant un peu sur le jaune.

Les turquoise, dit Réaumur, du moins celles de France, ne sont point naturellement bleues; c'est le feu qui leur donne cette couleur. Avant de les y mettre, on les voit semées dans toute leur substance de points ou de veines, ou de petites bandes qui sont d'un noir bleuâtre.

Les turquoise les plus chères sont celles dont la couleur est limpide, le poli brillant, celles qui ne présentent à leur surface ni filets, ni raies, ni inégalités. Les joailliers ont quelquefois apprécié les turquoise qui réunissent toutes ces qualités sur le même pied que les émeraudes, c'est-à-dire presque autant que le diamant. Il est vrai que les turquoise un peu grosses et sans défaut sont excessivement rares et que la moindre défecuosité diminue considérablement leur valeur. Les turquoise européennes, et en particulier celles qu'on trouve en France, dans le Languedoc, ne diffèrent des orientales ni par la densité ni par la dureté. Mais la teinte n'est pas la même. La couleur des occidentales est ordinairement plus chargée de bleu ou plus blanchâtre, et elles sont presque toujours traversées de veines comme l'ivoire; aussi sont-elles d'un prix bien inférieur et les efforts de Réaumur n'ont pas réussi à en relever la valeur.

Il paraît, ou du moins on a dit, que la turquoise perd sa couleur; on a même désigné certaines circonstances dans lesquelles on a vu ces pierres précieuses devenir vertes, de bleues qu'elles étaient auparavant.

Relativement à leur emploi, les turquoise, quoique peu dures, dit Boudant, sont très-recherchées pour l'agrément de leur teinte. On les taille en cabochon, et on les monte souvent avec des entourages de diamants, de rubis. Parfois elles servent elles-mêmes d'entourage aux diamants, pour les bagues et épingles. La couleur bleu verdâtre de cette pierre précieuse se marie très-bien avec toutes les autres et produit un très-bel effet. Elle est fort estimée et se vend à des prix très-élevés, qui varient suivant la beauté de la teinte. Une turquoise ovale de 0m,012 (5 lignes 1/2) sur 0m,011 (5 lignes), d'un bleu clair, avec un œil verdâtre, a été vendue chez M. Dré 500 francs; une autre de même taille, d'un beau bleu de ciel, 241 francs. Celles de la nouvelle roche sont bien moins estimées, parce qu'elles perdent de leur couleur à la lumière et que les acides nitrique, chlorhydrique, etc., les attaquent. Une belle turquoise de cette espèce, bleu de ciel, de 0m,010 (4 lignes 1/2) sur 0m,009 (4 lignes), a été vendue 121 francs. Il y a une quarantaine d'années que ces turquoise se sont vendues les prix ci-dessus. Aujourd'hui, elles se vendraient un bon tiers plus cher.

TURQUOY (Laurent), jurisconsulte français, mort à Orléans en 1648. Il exerça la profession d'avocat au présidial de cette ville. On lui doit un ouvrage estimé qui a pour titre : *L'Empire français ou l'Histoire des conquêtes des royaumes et provinces dont il est composé, avec les cartes généalogiques de la maison royale, celle des princes et grands seigneurs qui les ont possédées* (Orléans, 1651, in-fol.).

TURR (Etienne), général hongrois au service de l'Italie, né à Baja en 1825. Il servit d'abord comme volontaire dans l'armée autrichienne, puis comme lieutenant dans une compagnie du régiment de l'archiduc François-Charles, et fit ses premières armes en Italie, sous les ordres de Radetzki, pendant la campagne de 1848; mais bientôt, gagné à la cause de ceux qu'il combattait, il passa dans les rangs des Italiens avec un certain

nombre de ses compatriotes (juin 1849). Réfugié en Piémont, il fut chargé par Charles Albert de l'organisation d'une légion hongroise et, à la tête de cette légion, il prit part à la bataille de Novare, qui fut si fatale aux armes italiennes. On lui offrit ensuite le grade de colonel dans l'armée révolutionnaire commandée par le général Mieroslawski contre l'armée prussienne. Après la défaite des insurgés badois, le colonel Turr se lia à Londres avec les réfugiés italiens et hongrois, proscrits de leur pays par les derniers événements de 1849, et cinq ans plus tard, lorsque éclata la guerre d'Orient, il entra au service de la Grande-Bretagne, comme officier supérieur dans la légion anglo-turque. En cette qualité, il commit l'imprudence d'aller acheter des chevaux jusque dans les provinces danubiennes, et il se trouvait à Bucharest vers la fin de 1855, lorsqu'il fut reconnu par des officiers de son ancien régiment qui occupait cette ville, arrêté et dirigé sur Vienne, malgré son nouvel uniforme et les réclamations du gouvernement anglais. Traduit devant un conseil de guerre et condamné à mort, comme déserteur et traître au drapeau autrichien, il n'obtint d'être relâché que grâce à l'intervention personnelle de la reine Victoria.

A peine rendu à la liberté (1856), il se hâta de rentrer en Turquie et guerroya avec les Tcherkesses contre les Russes; il allait pénétrer dans le Caucase, lorsqu'une maladie le força de se résigner au repos. La guerre de 1859 lui offrit l'occasion de se signaler de nouveau par de glorieux faits d'armes. A la première nouvelle des hostilités contre l'Autriche, il était accouru en Italie et avait obtenu le commandement d'un bataillon de chasseurs des Alpes. Il combattit à Varèse, près de Garibaldi, et fut grièvement blessé à Castel-Nedolo. En mai 1860, il suivit Garibaldi en Sicile et partagea l'honneur de cette folie héroïque depuis le débarquement de Marsala jusqu'à la prise de Palerme, qui lui valut une nouvelle blessure. A peine guéri, il reprit son service et contribua par son activité à l'organisation de l'armée méridionale qui devait bientôt envahir le royaume de Naples. Son courage et son intrepidité, joints à de sérieuses connaissances dans l'art militaire, lui valurent le grade de général de division. Il était, en outre, très-sympathique à ses compagnons d'armes.

En l'absence de Garibaldi, il commanda en chef pendant quelques jours et remporta un brillant succès contre l'armée napolitaine, à Caluzzo, le 19 septembre; il fut cité le premier à l'ordre du jour de la bataille du Volturne (1er octobre). Comme homme politique, adversaire du parti radical qui essayait de pousser Garibaldi dans les voies de la révolution à outrance, le général Turr eut sur les événements une influence modératrice et ne contribua pas peu à la proclamation du plébiscite qui prononçait l'annexion immédiate du royaume des Deux-Siciles à la monarchie italienne, sous le gouvernement de Victor-Emmanuel. Il en fut récompensé par la confirmation de son grade de lieutenant général et le titre d'aide de camp du roi (1861). A cette époque, pendant les agitations produites en Hongrie, le général Turr adressa de Paris au général Klapka une lettre destinée à mettre ses compatriotes en garde contre tout mouvement prématuré. La même année il épousa, à Mondovì, la jeune princesse Adeline Wyse-Bonaparte, et le roi lui conféra, à cette occasion, le titre de commandeur de l'ordre militaire de Savoie. Peu de temps après, vivement attaqué dans sa conduite privée et publique par un membre de l'émigration hongroise, il perdit beaucoup de son influence et de son prestige et dut quitter le service italien. Il a depuis vécu dans une complète obscurité.

Le général Turr est l'auteur des écrits intitulés : *Arrestation, procès et condamnation du général Turr*, racontés par lui-même (1863, in-8°); *la Maison d'Autriche et la Hongrie* (1865, in-8°), et de plusieurs brochures politiques sur la Hongrie et les Slaves du Sud.

TURR (Eugénie), romancière russe. V. KAPNIST.

TUR-RA-MA s. m. (tur-ra-ma). Arme de jet usitée dans la Nouvelle-Hollande.

— *Encycl.* Le *tur-ra-ma* est une arme de trait, formée d'un morceau de bois très-dur, d'une longueur de 0m,70, légèrement recourbé et légèrement aiguisé. Son poids est d'environ 300 grammes. Un des côtés est un peu convexe et revêtu d'incrustations; l'autre est plat et uni. Lorsqu'on veut se servir de cette arme, on la tient, non comme un sabre, mais horizontalement à plat. On lui imprime un mouvement de rotation et on la lance. On distingue, du reste, deux espèces de *tur-ra-ma*, l'un moins long et plus recourbé, qui revient vers celui qui le jette; l'autre qui ne revient pas, mais atteint à une plus grande distance.

TURRE s. f. (tu-re). Agric. Nom donné aux mottes de terre, en certains pays.

TURREAU DE GARAMBOUVILLE (Louis-Marie, baron), général français, né à Evreux en 1756, mort en 1816. Il était, avant la Révolution, officier surnuméraire attaché à un régiment de cavalerie. Elu maire de sa ville natale en 1789, il marcha aux frontières, au

mois d'août 1792, comme commandant du bataillon de l'Eure, qui fut incorporé dans l'armée de la Moselle. Après avoir fait avec honneur la campagne de Trèves et d'Arion, il fut nommé adjudant général de la garde (colonel) et appelé à l'armée des côtes de La Rochelle. Arrivé en Vendée le 14 juillet 1793, il se distingua dans les journées des 15 et 17 et eut son cheval blessé de trois coups de feu, en voulant rallier les troupes républicaines dans la malheureuse déroute du lendemain. Le comité de Salut public lui donna le grade de général de division, avec le commandement en chef de l'armée de l'Ouest (28 novembre 1793). Turreau s'empara de Noirmoutier, battit les bandes de Charette et défit La Rochejaquelein à Montevault. Après le 9 thermidor, on vint l'arrêter au milieu de son armée et de ses rapides progrès : le crime du général républicain était d'avoir désapprouvé cette journée. Les thermidoriens le tinrent sous les verrous jusqu'après la session conventionnelle. Mis en liberté par le Directoire en décembre 1795, il passa à l'armée de Mayence, fit avec gloire la campagne d'Helvétie sous Masséna (1799), combattit en Allemagne en 1800, commanda l'armée de réserve, contribua au gain de la bataille de Marengo et reçut ensuite le gouvernement militaire du Piémont. Lorsque, en 1804, Bonaparte se fit empereur, Turreau fut du nombre des généraux opposants ; envoyé alors aux États-Unis comme ambassadeur, il ne revint de cette sorte d'exil qu'en 1810, pour être employé à l'armée d'Allemagne. Il prit une part active à la campagne de 1813, défendit la rive gauche de la Seine en juin 1815 et quitta le service à la deuxième Restauration. Turreau était un soldat brave et modeste, taillé à l'antique comme les Marceau et les Kléber. A la mort de Babeuf, il se chargea de l'éducation de l'un de ses enfants. On a de lui : *Mémoires pour servir à l'histoire de la guerre de la Vendée* (1815 et 1824, in-8°) ; *Aperçu de la situation politique des États-Unis* (1815, in-8°).

TURREAU DE LINIERES (Louis), administrateur et conventionnel français, cousin du précédent, né à Orbec (Normandie) vers 1760, mort en Italie en 1796. Administrateur de l'Yonne en 1790, député suppléant à la Législative en 1791, il devint, grâce à l'appui de Le Peltier de Saint-Fargeau, membre de la Convention, le 21 septembre 1792, et alla siéger à la Montagne, dont il fut un des membres les plus exaltés. Après avoir voté la mort de Louis XVI sans appel ni sursis, il se rendit en mission dans l'Yonne, puis dans la Vendée, y mit à exécution les mesures les plus violentes et fut rappelé par la Convention en même temps que son collègue Bourbotte. Nommé secrétaire de la Convention après la chute de Robespierre (1794), on le vit tout à coup se prononcer contre les terroristes avec autant d'ardeur qu'il en avait mis jadis à faire de la terreur ; puis il passa en Italie, en qualité de commissaire près de l'armée (1794-1795), prit une part active à la défense de l'Assemblée, lorsque les sections l'attaquèrent le 13 vendémiaire, et fit donner alors le commandement de l'armée au général Bonaparte. Après la dissolution de la Convention, Turreau obtint un emploi de garde-magasin à l'armée d'Italie et mourut peu après, rongé, dit-on, par des chagrins domestiques. Il avait épousé la veuve Davout, mère du prince d'Eckmühl.

TURRECREMATA (Jean de), cardinal et théologien espagnol. V. TORQUEMADA.

TURRÉE s. f. (tur-ré — de Turra, bot. ital.). Bot. Genre d'arbres et d'arbrisseaux, de la famille des méliacées, tribu des méléies, comprenant vingt espèces, qui croissent dans l'Asie tropicale, à Madagascar et dans l'Afrique australe.

TURREL (Pierre), en latin *Tarollus*, écrivain français, né à Autun vers la fin du xiv^e siècle, mort vers 1547. Il professa avec distinction la philosophie et les mathématiques au collège de Dijon, dont il devint recteur. Turrel était très-versé dans la connaissance de l'astronomie judiciaire. Pour ce fait, il fut traduit en justice comme coupable de sorcellerie ; mais, grâce à l'évêque de Mâcon, du Châtel, il recouvra la liberté. On a de lui : *Futale précision par les astres et disposition d'icelle sur la région de Jupiter, maintenant appelée Bourgogne pour l'an 1529* ; la *Période, c'est-à-dire la fin du monde, contenant la disposition des choses terrestres par la vertu et influence des corps célestes* (Lyon, 1531) ; *Alkabitius, astronomie judiciaria principia tractans* (Lyon, in-4°).

TURRETTE s. f. (tur-rè-te — dimin. du lat. *turris*, tour). Bot. Genre de plantes peu connu.

— Syn. de **TOURRETTE**, genre de crucifères : *La turrette des Alpes fait au printemps un effet charmant*. (Dict. d'hist. nat.)

TURRETTIN ou **TURRETTINI** (Bénédict), ministre protestant suisse, né à Zurich en 1588, mort à Genève en 1631. Il descendait d'une noble famille italienne que les persécutions religieuses du xiv^e siècle avaient chassée de Lucques. Il fit ses études à Genève, où il devint professeur de théologie en 1612. Turrettin fut député au synode d'Alais en 1620 et chargé ensuite d'aller solliciter des états généraux des villes

xv.

hanséatiques les secours nécessaires pour mettre Genève en état de défense, mission qui fut couronnée d'un plein succès. Senebier, dans son *Histoire littéraire de Genève*, donne la liste des écrits qu'il publia, sermons, dissertations, etc. ; nous nous bornerons à citer : *Défense de la fidélité des traductions de la Bible faites à Genève* (Genève, 1618-1625, 3 vol. in-8°) ; la *Théologie chrétienne et la science du salut* (Genève, 1721, 3 vol. in-4°).

TURRETTIN (François), théologien suisse, fils du précédent, né à Genève en 1623, mort en 1687. Il suivit comme lui la carrière pastorale et acquit une instruction solide et variée tant en Allemagne qu'à Paris. De retour à Genève, il fut nommé professeur. Il prit une part très-active à la condamnation des arminiens par le synode de Dordrecht, où il avait été envoyé comme représentant de l'Eglise de Genève. On a de lui : un cours de théologie : *Institutiones theologiae elenchicae* (Genève, 1679-1685, 3 vol. in-4°), et des écrits de controverse et d'édification.

TURRETTIN (Jean-Alphonse), théologien, fils du précédent, le plus célèbre de tous les membres de cette famille, né à Genève en 1671, mort en 1737. Il fut un théologien du premier ordre et l'un des esprits les plus émancipés de son temps. En 1691, ayant terminé ses études théologiques, Turrettin visita la Hollande, où il se lia avec Bayle, Leclerc, Basnage et Spinoza ; la France, où il vit Newton et Tillotson ; l'Angleterre, où il s'entretint avec Fontenelle, Huet, Bossuet et Malesbranche et prit une part brillante à une discussion publique à la Sorbonne. De retour à Genève, il fut consacré au ministère évangélique (1694), puis nommé, en 1697, professeur d'histoire ecclésiastique, et de théologie en 1705. Avec une santé faible et souvent dérangée, dit Monod, Turrettin remplit sa carrière de travaux nombreux et utiles. Non-seulement il se livra à de profondes recherches sur les sciences qu'il enseignait et recueillit pour son propre usage d'immenses matériaux, mais il prit part à tout ce qui se fit de son temps dans sa patrie pour la religion et les lettres. Il entretenait des relations dans toute l'Eglise protestante, dont il était une des principales lumières. Il soutint une correspondance fort étendue avec des amis qu'il avait dans toutes les communions... Il s'occupa avec l'archevêque de Cantorbéry, Wake et quelques théologiens allemands de projets tendant à réunir les diverses branches de l'Eglise réformée, en attendant que l'on pût porter ses espérances plus loin. Mais l'œuvre capitale d'Alphonse Turrettin fut l'abolition du *Consensus* formulaire dont on imposait la signature aux aspirants pasteurs, et dont son père avait été le zélé défenseur. Il délivra ainsi l'Eglise de Genève, et par suite l'Eglise protestante tout entière, d'un joug insupportable. Turrettin, par cet acte de courage, eut une longue et salutaire influence sur les destinées du protestantisme. Outre des sermons, des discours académiques, des dissertations et des thèses, qui ont été réunies en trois volumes in-4° (Genève, 1737), on lui doit : *Historia ecclesiastica compendium, a Christo nato usque ad annum 1700* (Genève, 1734, in-8°) ; *Commentarius theoreico-practicus in Epistolam ad Thessalonicenses* (Bâle, 1739, in-8°) ; *Commentarius theoreico-practicus in Epistolam ad Romanos* (Genève, 1741, in-4°) ; *De Sancta Scriptura tractatus* (Berlin, 1766, in-12). tous ces ouvrages ont été réunis sous le titre de *Turrettini (J.-A.) opera omnia* (Leuwarden, 1775, 3 vol. in-4°).

TURRETTIN (Samuel), théologien suisse, de la famille des précédents, né à Genève en 1688, mort en 1727. Il fut professeur de langues orientales et de théologie. On a de lui des thèses, *De iis qui ultimis seculis divinas revelationes jactarunt* (1722, in-4°), traduit en français et publié avec un supplément, sous ce titre : *Préservatif contre le fanatisme* (Genève, 1723, in-8°).

TURRI, dieu de la guerre et de la victoire, chez les Finnois. Il a une légende analogue à celle du chasseur magique en Allemagne. Il était parent de Perkeli, le diable ou le maître de l'enfer, et quand il sortait de sa montagne et sonnait de la trompette, une guerre terrible éclatait sur la terre.

TURRICULÉ, ÉE adj. (tur-ri-ku-lé — du lat. *turris*, tour). Moll. Se dit des coquilles dont la spire est disposée de manière à présenter l'aspect d'une petite tour.

— Bot. Qui a la forme d'un cône très-allongé.

TURRIEN (François TORRES, plus connu sous le nom de), en latin *Turrianus*, théologien espagnol, né à Herrera, royaume de Valence, vers 1504, mort à Rome en 1584. S'étant rendu à Rome, il gagna la confiance du pape Pie IV, qui l'envoya en 1562 au concile de Trente, où il se prononça avec vigueur contre la communion sous les deux espèces. De retour à Rome, il se fit admettre dans la congrégation des jésuites (1566). C'était un homme très-instruit, qui s'était livré à de longues recherches dans les bibliothèques d'Espagne et d'Italie. Turrien a laissé un grand nombre d'ouvrages de théologie et de traductions. Nous citerons de lui : *In monachos apostatas* (Rome, 1549, in-4°) ; *De votis monasticis* ; *De inviolabili religione*

votorum monasticorum liber II (Rome, 1561-1566, in-4°) ; *De residentia pastorum* (Florence, 1551, in-8°) ; *De summi pontificis supra concilium auctoritate* (Florence, 1551) ; *Pro canonibus apostolorum et pro epistolis decretalibus pontificum apostolicorum defensio* (Florence, 1572), ouvrage dans lequel il soutient l'authenticité des fausses décrétales.

TURRIERS, bourg et commune de France (Basses-Alpes), ch.-l. de cant., arrond. et à 48 kilom. de Sisteron ; pop. aggl., 271 hab. — pop. tot. 550. hab.

TURRIGÈRE s. f. (tur-ri-jè-re — du lat. *turris*, tour ; *gero*, je porte). Bot. Genre de plantes grimpantes, de la famille des asclépiadées, dont l'espèce type croît dans le sud du Brésil.

TURRIGIANO, médecin italien, né à San-Sepolcro, près de Florence, vers 1270, mort à Bologne vers 1350. On a écrit son nom de plusieurs manières et de façons très-différentes : *Turrinano*, *Turrisanus*, *Tursiano*, *Crudinanus*, *Cruscinanus*, *Crusianus*, *Drusianus*, etc. D'après Villani, il se rendit à Paris, où il professa avec distinction la médecine, puis retourna en Italie, étudia la théologie et se fit chartreux. On a de lui : *Crusiani, monaci cartusienis, commentum in librum Galeni qui Michrotechni titulatur* (Bologne, 1489, in-fol.). C'est un commentaire plusieurs fois réédité sur l'*Ars parva* de Galien.

TURRILITE s. f. (tur-ri-li-te — du lat. *turris*, tour ; et du gr. *lithos*, pierre). Moll. Genre de mollusques céphalopodes, à coquille turriculée, comprenant un assez grand nombre d'espèces, toutes fossiles : *Les TURRILITES se montrent dès l'époque du lias*. (E. Baude-ment.) On trouve en Normandie la *TURRILITE tuberculeuse*. (Dict. d'hist. nat.)

TURRIN (Claude), poète français, né à Dijon vers 1530. Il n'est connu que par un volume de poésies, les *Œuvres poétiques de Claude Turrin, Dijonnais* (Paris, 1572, in-8°). Ce volume est d'une si grande rareté qu'on ne l'a vu passer dans les ventes que deux fois dans le cours de ce siècle, notamment à la vente des livres de la bibliothèque de Charles Noddy ; il est divisé en six livres. Les deux premiers sont composés d'épigrammes amoureuses, les autres de sonnets, de chansons, d'épigrammes et d'odes dédiées à une femme pour laquelle il avait conçu une passion malheureuse ; il a employé un total de 5,000 vers environ, grands et petits, à raconter son martyre. La lecture des œuvres de Claude Turrin, très-ennuyeuse d'ailleurs, nous apprend que cette cruelle s'appelait Chrétienne de Boisse, demoiselle de Saillant ; qu'elle était belle, noble et riche ; lui plébéien, pauvre et probablement laid. Ses vers ne sont ni bons ni mauvais ; seulement le poète fait un véritable abus de la mythologie.

TURRIS s. m. (tur-riss — mot lat.). Moll. Nom latin des minarets, genre de mollusques.

— Acal. Genre d'acalèphes médusaires.

TURRISI COLONNA (la baronne Giuseppina), femme-poète sicilienne, née à Palerme en 1822, morte en 1848. Elle reçut une brillante éducation, apprit les langues anciennes et modernes, puis se rendit à Florence (1846), où elle entra en relations avec les hommes les plus distingués. Giuseppina a composé des poésies, où l'on sent qu'elle a pris pour modèle lord Byron, dont elle tempère toutefois les élans après et fougueux par les douces d'une grâce féminine. Parmi ses poésies, publiées à Palerme (1855, 3 vol. in-8°), nous citerons ses *Epîtres poétiques aux dames siciliennes*, à *Charlotte Stiglitz* ; ses *Adieux à Byron* ; l'*Hymne à Torquato Tasso* ; ses *Strophes en l'honneur de l'héroïne qui défendit Ancône contre Frédéric Barberousse* ; l'épigramme *Sul sepolcro del 1580 in Terminus* ; une traduction des *Poésies d'Anacréon*.

TURRITE s. f. (tur-ri-te). Conchyl. Genre de coquilles qui sont tournées à gauche.

— Bot. Syn. de **TURRITIS**.

TURRITELLE s. f. (tur-ri-tè-le — dimin. du lat. *turris*, tour). Moll. Genre de mollusques gastéropodes pectinibranches, à coquille fortement turriculée, comprenant de nombreuses espèces vivantes ou fossiles : *Les TURRITELLES vivantes se trouvent aujourd'hui dans presque toutes les mers*. (E. Baude-ment.)

TURRITELLÉ, ÉE adj. (tur-ri-tè-lé — rad. *turritelle*). Moll. Contourné comme la turritelle : *On trouve dans les couches inférieures du calcaire grossier quelques moules de coquilles TURRITELLÉES*. (Dufrénoy.)

TURRITELITE s. f. (tur-ri-tè-li-te — de *turrite*, et, et du gr. *lithos*, pierre). Moll. Nom donné à : turritelles fossiles.

TURRITIS s. f. (tur-ri-tiss). Bot. Nom latin du genre tourrette.

TURSAN, ancien petit pays de France, dans la Gascogne. Il était borné au N. par les Landes, à l'E. par le bas Armagnac, au S. par le Béarn, à l'O. par la Chalosse, et avait pour capitale Aire. Il est aujourd'hui compris dans les départements des Landes et du Gers.

TURSELLIN (Horace), historien italien. V. TORSELLINO.

TURSI, ville du royaume d'Italie (Basil-

cate), sur une colline, entre le Sinno et l'Agri, à 60 kilom. E.-N.-E. de Sogonegno ; 3,600 hab. Evêché érigé en 1546. Fondée, dit-on, par les Sarrasins.

TURSIO s. m. (tur-si-o). Ichthyol. Espèce de dauphin.

TURSTAN, théologien anglais. V. TRUSTAN.

TURTLE-SOUP s. f. (teur-tl'-soupp — de l'angl. *turtle*, tortue ; *soup*, soupe). Soupe à la tortue.

TURTON (Thomas), philosophe et théologien anglais, né près de Wakefield en 1779, mort à Londres en 1863. Il fut successivement professeur de mathématiques et de théologie à l'université de Cambridge, doyen du chapitre de Westminster (1841) et évêque d'Ely. La possession de ce siège, dont les revenus sont de 200,000 francs, le fit entrer à la Chambre des lords, où il vota avec les conservateurs. Turton eut une longue polémique avec le cardinal Wiseman. Nous citerons parmi ses écrits : *Sur l'immortalité de l'âme* (1822) ; *Sur l'église d'Irving et le principe des révois soudains* (1826) ; *Principes de la certitude* (1830) ; *Sur l'Eglise indépendante d'Ecosse* (1837) ; *Sur les prétentions de l'Eglise romaine, à propos du rétablissement de la hiérarchie catholique* (1857), etc.

TURTUR s. m. (tur-tur — onomatopée de la voix de l'oiseau). Ornith. Nom latin des tourterelles, et en particulier de l'espèce d'Europe.

TURVECT s. m. (tur-vèk). Ornith. Syn. de **TURVERT**.

TURVERT s. m. (tur-vèr). Ornith. Genre d'oiseaux, de la famille des pigeons. On dit aussi **TURVECT**.

TURGASSU, rivière du Brésil. Elle prend sa source dans les montagnes de la partie S.-O. de la province de Maranhao, sépare, tout le long de son cours, cette province de celle de Para, et se jette dans l'océan Atlantique par 10° 30' de latit. S., après un cours d'environ 560 kilom.

TURYASSU, baie du Brésil, dans l'océan Atlantique, entre les provinces de Maranhao et de Para, par 1° 22' de latit. S. et 47° 21' de longit. O. Elle a 55 kilom. de profondeur sur 30 kilom. de largeur, et reçoit au S. la rivière du même nom.

TURYASSU, cap du Brésil, dans la province de Para, à l'extrémité N.-O. de la baie du même nom.

TUSCA (via), l'une des rues de l'ancienne Rome, souvent mentionnée par les poètes. C'était la principale rue du *Vicus Tusculum*, le quartier des parfumeurs et des marchands d'esclaves, quartier des plus mal famés. Horace (sat. III, liv. II) dit du jeune débauché Nomentanus qu'il mande chez lui, à peine possesseur d'un riche héritage, toute la tourbe malhonnête de ce quartier, *Tusci turba impia vici*, tant tout ce qu'il y avait de corrompu à Rome s'y trouvait abondamment, et le *Vicus Tusculum* avait cette réputation bien longtemps avant Horace. On lit dans la scène 1^{re} du IV^e acte du *Circulion*, de Plaute : *In vico Tusco, ibi sunt homines qui ipsi se vendunt*. Ce qui peut s'entendre de bien des manières.

Ce quartier prit son nom des Toscans ou Etrusques, qui vinrent s'y établir après que Tarquin l'Ancien en eut fait dessécher les eaux, qui le rendaient inhabitable. En y allant du mont Palatin, on laissait à gauche le marché au poisson et le Velabre.

TUSCALOOSA, ville des Etats-Unis, chef-lieu du comté de ce nom, dans l'Etat d'Alabama, sur la gauche de la rivière de Tuscaloosa ou Black-Warrior-River, qui y forme des chutes et y est navigable ; à 1,587 kilom. S.-O. de Washington, par 33° 12' de latit. N. et 90° 2' de longit. O. ; 2,000 hab. Université. Forges et fonderies de fer ; tanneries, etc. Mines de houille dans les environs. Cette ville, fondée en 1816, était autrefois la capitale de l'Etat d'Alabama ; c'est toujours un de ses centres les plus importants.

TUSCARORAS, montagnes des Etats-Unis (Pennsylvanie), entre les comtés de Bedford, d'Huntingdon et de Mifflin à l'O., et ceux de Franklin et de Perry à l'E. Elles s'étendent sur un espace de 130 kilom.

TUSCULANUS (LES) [*Tusculanus questiones*], ouvrage philosophique de Cicéron, ainsi nommé de ce que les traités qui le composent ont été écrits à Tusculum ; ils sont au nombre de cinq. Quiconque approfondira ce bel ouvrage, dit M. Levé, partagera sans doute l'espèce d'enthousiasme dont les personnages les plus éclairés ne pouvaient se défendre en le lisant. Au premier coup d'œil, les *Tusculanes* semblent former autant de questions indépendantes les unes des autres ; cependant, on découvre bientôt l'ensemble le plus régulier, le plan le mieux imaginé et le plus sagement conduit. Apprendre à l'homme les moyens d'être heureux, écarter les obstacles qui s'opposent à sa félicité, lui prouver que son bonheur ne dépend, pour ainsi dire, que de lui-même, en le rassurant contre les frayeurs de la mort, en lui enseignant à supporter patiemment les douleurs corporelles, à s'élever au-dessus des événements capables de nous affliger, à vaincre ses passions, en lui démontrant enfin que la vertu suffit au bonheur, c'était rendre à la fois le plus im-

portant service à la morale et à l'humanité. Or, tel est le but que se proposa Cicéron dans les *Tusculanes*, traité vraiment admirable et que l'on ne pourrait, sans injustice, comparer à ces théories incomplètes et souvent contradictoires, dont tout le mérite est d'attester l'ignorance ou la folie de ceux qui les ont conçues.

La question traitée dans le premier livre est celle-ci : La mort est-elle un mal ? Envisagée comme passage d'une vie transitoire à l'éternité et au point de vue de l'immortalité de l'âme, la mort n'est rien ; c'est la certitude de la vie future qui a rendu tous les grands hommes si résolu devant la mort ; exemple, la mort de Socrate.

La seconde question : La douleur est-elle le souverain mal ou même est-elle un mal ? est traitée sous forme de dialogue. Cicéron conclut, avec les stoïciens, que le véritable mal, c'est ce qui est honteux et criminel ; que c'est une honte pour l'homme de cœur de gémir et de désespérer ; que ces faiblesses aliègent la douleur, loin d'y remédier.

Dans la troisième *Tusculane*, Cicéron traite encore de la douleur et des moyens de l'alléger. Son avis est qu'il faut rechercher « dans l'opinion » la source de la douleur ; que c'est une pure imagination, résultat d'un état particulier de l'âme que nous créons nous-mêmes.

La quatrième *Tusculane* a pour objet les passions et les moyens de les vaincre ; c'est un lieu commun philosophique habilement développé ; mais, en dernière analyse, les passions constituent la vie humaine, et n'en point avoir équivaldrait à être mort. Cicéron essaye en vain de réfuter Aristote, qui enseigne que les passions sont nécessaires et n'ont besoin que d'être réglées.

La cinquième *Tusculane* est l'éloge de la vertu ; c'est le livre de cet ouvrage où l'éloquence est portée au plus haut point ; il lutte d'énergie et de grand style avec le livre composé par Brutus sur le même sujet.

De tous les ouvrages philosophiques de Cicéron, les *Tusculanes* sont, avec les traités *De la vieillesse* et *De l'amitié*, le plus connu et le plus sympathique ; il est à la fois familier et éloquent. Erasme disait : « Je ne sais ce qu'éprouvent les autres ; mais, quand je lis les *Tusculanes*, je ne puis douter qu'une divinité n'inspirât l'homme qui a écrit de si belles choses. »

TUSCULUM, aujourd'hui *Frascati*, antique petite ville du Latium, bâtie sur le penchant d'une colline, à 20 kilom. de Rome, dans une situation délicieuse. Les plus riches citoyens de Rome y avaient fait élever de magnifiques villas, qu'ils appelaient *tusculanum*, du nom de la ville elle-même. Le *tusculanum* de Cicéron est célèbre entre tous ; c'était la résidence favorite du grand orateur ; il donna à ses dialogues philosophiques le titre de *Tusculanes*, parce que ce fut dans cette maison de plaisance qu'il les composa.

Dans l'application, Tusculum jouit à peu près de la même signification que Tibur ; seulement, le Tibur d'Horace sera plutôt le séjour favori d'un poète, d'un homme à imagination lyrique ; le Tusculum de Cicéron sera la retraite de l'orateur et de l'homme d'Etat.

« Ce goût cicéronien du magistrat à demi Romain, ce faible du chancelier de France, qui se croyait à Tusculum dans ses exils de Fresnes et qui voyait partout des reflets consulaires, se retrouve, avec une naïveté revêtue d'élégance et animée d'onction, dans la belle et touchante *Vie* que d'Aguesseau a donnée de son père. »

SAINT-EUVE.

TUSEBE s. m. (tu-zé-be). Minér. Sorte de marbre noir.

TUSIHAN, cap de l'Afrique septentrionale, sur la côte E. de la Tunisie, au N. du golfe de Ham-Mamet, par 36° 27' 35" de latit. N. et 8° 31' 20" de longit. E.

TUSSACA s. m. (tu-sa-ka — de *Tussac*, botan. angl.). Bot. Syn. de *GOODYEREA*, genre d'orchidées.

TUSSACIE s. f. (tu-sa-si — de *Tussac*, botan. angl.). Bot. Genre de plantes, de la famille des gesnériacées, tribu des gesnérées. — Syn. d'ALLOPLECTE, autre genre de gesnériacées.

TUSSACK s. m. (tu-sak). Bot. Graminée du genre dactyle, qui croît aux îles Malouines ou Falkland. Il On dit aussi *tussock*.

— **Encycl.** Le *tussock* ou *tussock* est une grande espèce de dactyle ou, suivant quelques auteurs, de fétuque qui croît aux îles Malouines ou Falkland. Elle végète dans les sables purs du littoral ; mais, grâce à l'humidité dont l'atmosphère est imprégnée, elle forme des touffes qui dépassent souvent la hauteur de 2 mètres. D'après Hooker, aucune graminée ne produit une aussi abondante quantité de fourrage. Le bétail en est tellement friand, qu'il la sent de très-loin et fait tous ses efforts pour se rendre aux endroits où elle croît. La plante a d'ailleurs un port qui rappelle celui des grandes graminées d'ornement. Il serait bon d'essayer son introduction en Europe.

TUSSER (Thomas), agronome, dit le *Varron anglais*, né à Essex en 1515, mort à Londres vers 1580. Il s'adonna d'abord à la mu-

sique, devint enfant de chœur de la chapelle royale, puis se retira dans une ferme du comté de Suffolk, s'adonna à l'agronomie et écrivit un poème, intitulé *A hundredth good points of husbandry* (Cinq cents objets de bonne agriculture), qui parut à Londres en 1557 (in-80). D'après Warton, ce livre, très-souvent réédité, est précieux comme offrant une peinture fidèle de l'industrie rurale et domestique du temps passé. Il est écrit en vers familiers et roule sur une grande variété de sujets. Le docteur Mavor en a donné une excellente édition (1812), avec des notes, un glossaire et une notice biographique.

TUSSICATION s. f. (tuss-si-ku-la-si-on — du lat. *tussicula*, petite toux). Pathol. Petite toux sèche, plus ou moins fréquente, caractérisée par un petit nombre de secousses et non par des accès violents.

TUSSILAGE s. m. (tuss-si-la-je — du lat. *tussis*, toux ; *ago*, je chasse). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des eupatoriées, dont l'espèce type croît en Europe et en Asie : *Le tussilage farfara est d'une saveur un peu amère*. (Dict. d'hist. nat.) *Le tussilage pas-d'âne croît par toute l'Europe dans les terrains argileux et humides*. (Dict. d'agric.) *Les feuilles et les fleurs du tussilage sont consacrées, pour ainsi dire, aux maladies du poulmon*. (V. de Bomare.)

— *Tussilage des Alpes*. Nom vulgaire d'une espèce de cacalie. *Le tussilage odorant*, Nom vulgaire de la nardosmie odorante. *Le tussilage pétasite*, Nom vulgaire du pétasite.

— **Encycl.** Ce genre est caractérisé par un involucre à folioles disposées sur un ou deux rangs, muni à sa base d'écaillés plus petites ; un réceptacle presque plan, dépourvu de paillettes ; des fleurons très-nombreux ; ceux de la circonférence étroitement ligulés, femelles, disposés sur plusieurs rangs ; ceux du centre en petit nombre, tubuleux, mâles ; des akènes oblongs cylindriques, un peu striés, surmontés d'une aigrette à soies capillaires très-longues et très-fines. L'aigrette des fleurons de la circonférence a des soies disposées sur plusieurs rangs ; celle des fleurons du centre, des soies disposées sur un seul rang.

Les *tussilages* sont des plantes vivaces. Leurs tiges sont monocéphales, chargées d'écaillés presque de la même forme que les folioles de l'involucre. Ces tiges paraissent avant les feuilles, qui sont toutes radicales, très-amples, sub-orbiculaires cordées, sinuées anguleuses, à lobes denticulés, tomentueuses, blanchâtres en dessous. Les capitules sont solitaires à l'extrémité des tiges. Les fleurons sont jaunes.

Les *tussilages* sont peu nombreux ; ils sont propres à toute l'Europe. Le *tussilage pas-d'âne*, taconnet (*tussilage farfara*, L.), est l'espèce la plus commune du genre ; sa hampe d'égale est très-cotonneuse et toute couverte de folioles rougeâtres. Les feuilles naissent après l'apparition des fleurs ; elles sont grandes. Les fleurs qui s'épanouissent en mars et en avril exhalent une odeur agréable, qu'elles conservent après la dessiccation ; leur saveur est douce, un peu aromatique. On les emploie en infusion théiforme comme adoucissantes dans les laryngites, les bronchites, la grippe. L'infusion doit être passée dans un linge fin, afin d'en séparer les soies des aigrettes, qui pourraient irriter la gorge et augmenter la toux. Ces fleurs font partie des fleurs pectorales ; on en fait un sirop particulier ; on employait autrefois les racines et les feuilles dans la srofule, les écoulements. En certaines contrées d'Allemagne, les feuilles sont encore usitées comme topiques et on les fume en guise de tabac. Cette plante est parfois si commune qu'elle devient un fléau pour l'agriculteur. On la rencontre dans les endroits humides, les terrains argileux, aux bords des chemins, dans les vignes et les lieux incultes. Le *tussilage pétasite* (*tussilage petasites*), élevé par quelques botanistes au rang de genre, se rencontre dans les mêmes lieux. Les fleurons sont rougeâtres. On l'a employé contre la teigne. Le *tussilage fragrans*, que Cassini a placé dans le genre *nardosmia*, est fréquemment cultivé dans les jardins pour l'odeur suave de ses fleurs rougeâtres, qui s'épanouissent au commencement de l'hiver.

TUSSILAGINÉ, **ÉE** adj. (tuss-si-la-ji-né — rad. *tussilage*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte au tussilage. — s. f. pl. Groupe de plantes, de la famille des composées, tribu des eupatoriées, ayant pour type le genre tussilage.

TUSSOCK s. m. (tuss-sok). Bot. Syn. de *TUSACK*. Il On dit également *tussock-grass*.

TUSSORE s. m. (tu-so-re). Comm. Sorte de foulard, que l'on fabrique dans l'Inde avec une soie particulière fournie par le ver à soie sauvage.

TUSTEREN, île de la mer du Nord, sur la côte O. de la Norvège, dans le diocèse de Drontheim, à 11 kilom. N.-E. de Christian-sand, par 63° 11' de latit. N. et 50° 41' de longit. E. Cette île, qui a 18 kilom. de longueur sur environ 6 kilom. de largeur, est montagneuse et a des côtes très-dentelées. Elle renferme plusieurs villages.

TUTAMINAL, **ALE** adj. (tu-ta-mi-nal, a-le — du latin *tutamen*, protection). Anat. Qui

se rapporte à la tutamination : *Appareil TUTAMINAL*.

TUTAMINATION s. f. (tu-ta-mi-na-si-on — du lat. *tutamen*, même sens). Anat. Protection, défense, en parlant de certains appareils naturels servant à protéger des organes.

TUTCHIN (Jean), littérateur anglais, mort en 1707. Il acquit une grande notoriété sous le règne de Jacques en attaquant le gouvernement dans des pamphlets pleins de virulence, et fut condamné pour l'un d'eux à être fouetté dans les principaux marchés des provinces de l'Ouest. Tutchin tomba vers la fin de sa vie dans la plus affreuse misère. Outre ses pamphlets, on a de lui des *Poésies* et un drame intitulé *Le Malheureux berger* (1685, in-8°). Il est l'auteur de *l'Observateur*, qu'il commença à publier le 1^{er} avril 1702.

TUTE s. f. (tu-te). Techn. Sorte de creuset à pattes et pointu, dont on se sert pour les essais des mines.

TUTÉLAIRE adj. (tu-té-lè-re — lat. *tutelar*, même sens, de *tutela*, tutelle). Qui tient sous sa garde, sous sa protection : *Un génie TUTÉLAIRE. Les dieux TUTÉLAIRES d'un empire*. (Acad.) *Ces grands hommes ont été au dedans les génies pacifiques et TUTÉLAIRES de leurs propres maisons*. (Massil.) *Il le conjure à genoux, comme le génie TUTÉLAIRE de Rome*. (Laharpe.) *La liberté est le génie TUTÉLAIRE de la cité*. (G. Cavaignac.)

Neptune le protège, et ce dieu tutélaire Ne sera pas en vain imploré par mon père.

RACINE.

Tous deux agenouillés, à leur dieu tutélaire Présentent de leurs vœux le tribut volontaire.

DELILLE.

— Par anal. Favorable : *Bonté TUTÉLAIRE. Puissance TUTÉLAIRE*.

Il se flatte du moins qu'une nuit tutélaire Doit prêter au plaisir les charmes du mystère.

DELILLE.

Et leurs fronts inclinés, se courbant en berceaux, Prêtaient à la paresse une ombre tutélaire.

HOFFMANN.

— Jurispr. Qui concerne la tutelle : *Compte, gestion TUTÉLAIRE*.

TUTELLE s. f. (tu-tè-le — du lat. *tutela*, rempart, protection, puissance). Autorité donnée à une personne conformément à la loi, et en vertu de laquelle elle prend soin de la personne et des biens d'un mineur ou d'un interdit : *Leur oncle est chargé de leur TUTELLE. Rendre compte d'une TUTELLE. TUTELLE légale. TUTELLE dative. TUTELLE testamentaire. TUTELLE provisoire*. (Acad.) *Napoléon eut le désir le plus despotique qui pût tourmenter le cœur d'un tyran : celui d'avoir la TUTELLE de tous les mineurs de l'empire*. (Boiste.) *J'ai vécu jusqu'à l'âge de dix ans sous la TUTELLE de mon père et de ma mère*. (F. Soulié.)

Depuis qu'à sa tutelle on remit leur enfance, A-t-il un seul instant trompé ma confiance ?

C. DELAVIGNE.

— Fig. Protection, sauvegarde : *Les citoyens sont sous la TUTELLE des lois. Je me mets sous votre TUTELLE*. (Acad.) *La vraie liberté ne peut exister que sous la TUTELLE des lois*. (Dupin.) *La liberté n'est pas sûre de conserver son patrimoine sous la TUTELLE de la victoire*. (Chateaub.) *La TUTELLE du privilège ne peut plus être imposée à notre nation*. (Royer-Collard.) *Surveillance gênante, dépendance : Le roi se lassait d'être en TUTELLE*. (L'abbé de Choisy.)

Je puis vous affranchir d'une austère tutelle.

RACINE.

Vous verrez-nous toujours trembler sous la tutelle ?

C. DELAVIGNE.

Moi, prince en interdit, moi vieillard en tutelle !

C. DELAVIGNE.

Me voilà prêt à conter de plus belle ; Amour le veut et rit de mon serment : Hommes et dieux, tout est sous la tutelle, Tout obéit, tout cède à cet enfant.

LA FONTAINE.

— *Privilège de tutelle*, Privilège qui dispense d'être tuteur et curateur. *La Tutelle légitime, légale, naturelle*, Celle qui est directement déferée par la loi. *La Tutelle officieuse*, Protection légale accordée à un enfant mineur par une personne qui se propose de l'adopter lorsqu'il sera devenu majeur. *La Tutelle dative*, Celle qui est conférée par un conseil de famille. *Le Conseil de tutelle*, Conseil spécial nommé par le père mourant pour conseiller la mère survivante et tutrice, qui ne peut, sans l'avis de ce conseil, faire aucun acte relatif à la tutelle. *Le Rendre la tutelle*, Rendre les comptes d'une tutelle qu'on a exercée. *Être dispensé de la tutelle, Être exempt de tutelle et de curatelle*, Être dispensé par la loi d'être tuteur ou curateur. *Être, Ne plus être en tutelle, Être, ne plus être sous l'autorité d'un tuteur : La jeune fille est riche, et elle ne sera pas toujours EN TUTELLE*. (G. Sand.)

— **Encycl.** Législ. V. MINORITÉ.

TUTEUR, **TRICE** s. (tu-teur, tri-se — du latin *tutor*, qui signifie proprement protecteur, du verbe *tueri*, défendre, protéger). Celui, celle à qui la tutelle est confiée, déferée : *Tuteur honoraire. Tuteur onéraire. Tuteur légal. Tuteur testamentaire. La mère est tutrice naturelle de ses enfants. Le mari est de*

droit TUTEUR de sa femme interdite. (Acad.) *Alexandre n'osa nommer ni son successeur ni le TUTEUR de ses enfants*. (Boss.) *Les femmes peuvent devenir TUTRICES de leurs enfants*. (Mme Romieu.) *Elle fit valoir les obligations que lui imposait le rôle de TUTRICE de son fils*. (G. Sand.)

Par lui la vérité ne craint plus l'imposture, Et l'orphelin n'est plus dévoré du tuteur.

BOILEAU.

— Fig. Appui, soutien, protecteur : *Les riches furent établis par la nature même comme les TUTEURS des malheureux*. (Mass.) *Il faut qu'un grand monarque soit, pour ainsi dire, le TUTEUR de sa postérité*. (De Lévis.) *Les lois doivent être les TUTRICES, et non les gendrières de la liberté*. (V. Hugo.)

— *Tuteur ad hoc*, Celui qui est nommé à un mineur pour un objet déterminé : *A défaut de parents, l'enfant naturel mineur ne peut se marier, avant vingt et un ans, qu'avec le consentement d'un TUTEUR ad hoc*. (Acad.) *Le Tuteur officieux*, Celui qui exerce la tutelle officieuse. *Le Subrogé-tuteur*, V. SUBROGÉ. *N'avoir pas besoin de tuteur, Être habile, savoir conduire ses affaires*.

— Hortie. Bâton ou pieu enfoncé en terre au pied d'un jeune arbre ou d'une jeune plante que l'on y attache pour les soutenir dans les premiers temps de leur végétation : *On fait des TUTEURS avec toute espèce de bois*. (Boss.) *Adj. Corset tuteur*, Enveloppe en bois ou en fer que l'on établit autour d'un jeune arbre pour le protéger.

— **Encycl.** Jurispr. V. MINORITÉ.

— Hortie. Les tuteurs sont nécessaires pour soutenir les jeunes pieds d'arbres ou de plantes qui, abandonnés à eux-mêmes, pourraient être renversés par le vent ou par leur propre poids. Ils varient beaucoup en hauteur et en grosseur, suivant la force des végétaux qu'ils sont appelés à maintenir. On peut les faire avec toute sorte de bois ; mais les meilleurs sont en chêne ou en châtaignier refendus ; on les conserve comme les échelles. Ils sont toujours bon, quand on les emploie, d'interposer entre le végétal et son tuteur un tampon de paille, de mousse ou de feuilles, pour empêcher les frottements et la formation des bourrelets. On fait aussi, dans l'horticulture d'agrément, des tuteurs en fer, à tige simple ou diversément ramifiée.

TUTHIE ou **TUTIE** s. f. (tu-ti — de l'allemand *tuthia*, même sens). Chim. Oxyde de zinc qui se produit dans la calcination de certains minerais de plomb : *La tuthie sert à préparer certains collyres résolutifs*. (Acad.) *Les femmes turques se mettent de la tuthie brûlée et préparée dans les yeux, pour les rendre plus noirs*. (Buff.)

— **Encycl.** La *tuthie* se dépose, sous forme d'incrustations, dans les cheminées des fourneaux. Elle renferme plusieurs oxydes de différents métaux. On l'appelle *tuthie* préparée lorsqu'elle a été porphyrisée, lavée et mise en trochisques. Elle est employée dans quelques pommades contre les maladies des yeux. Elle est la base d'un onguent de ce nom. On la falsifie quelquefois avec de l'argile et de la limaille de cuivre.

TUTHILL (Louisa HIGGINS, mistress), femme de lettres américaine, née à Newhaven (Connecticut) vers 1800. Elle épousa, en 1817, un homme de lettres, Cornelius Tuthill, qui la laissa veuve en 1825. Ayant pris goût aux travaux littéraires, elle composa des articles qui parurent dans divers magazines, puis se mit à écrire pour les enfants une série de volumes destinés pour la plupart à décrire un état, une profession. Ces petits traités, écrits avec clarté et élégance, ont eu beaucoup de succès en Amérique. Parmi les autres ouvrages de mistress Tuthill, nous citerons : *Ma femme* (1846, in-12), roman, et *Histoire de l'architecture depuis les temps les plus reculés* (Philadelphie, 1848), in-8°, avec planches.

TUTILON, bénédictin allemand, mort selon les uns en 896, selon d'autres vers 908. Il passa sa vie au monastère de Saint-Gall, sous la direction de l'abbé Salomon, qui avait une vive passion pour les arts. Tutilon était doué de talents extrêmement multiples. Non-seulement il excellait dans l'éloquence, la poésie et la musique, mais encore il était peintre et sculpteur. Après s'être perfectionné par des voyages dans la théorie et la pratique des arts, il exécuta, tant pour son monastère que pour diverses églises, des œuvres qui lui acquirent une grande réputation. On cite particulièrement de lui un crucifix d'or, orné de bas-reliefs et de pierres précieuses, pour le monastère de Saint-Gall ; une statue en or représentant la Vierge assise, œuvre que Tutilon exécuta pour une église de Metz, et dont on attribua la perfection à une intervention miraculeuse. Tutilon a laissé des poésies latines, notamment l'hymne *Lodiv cantandus*, que Canisius a publiées dans ses *Antiquæ lectiones*.

TUTINI (Camillo), historien italien, né à Naples vers 1600, mort à Rome en 1667. Il entra dans les ordres, fit de nombreuses recherches sur l'histoire de sa patrie et écrivit des ouvrages dans lesquels on trouve, au milieu de détails insignifiants, quelques idées hardies. Gravement compromis pour ce fait, il dut quitter Naples et se rendit à Rome, où il trouva des protecteurs dans le comte Colonna et le cardinal Brancaccio. Nous ci-

terons, parmi ses ouvrages : *Istoria della famiglia Blanc* (Naples, 1641); *Supplemento all' Apologia de tre Seggi illustri di Napoli* (Naples, 1643, in-40); *Dell' origine e fondazione de Seggi di Napoli, del tempo in cui furono istituiti* (Naples, 1644, in-89).

TUTOIEMENT ou **TUTOIEMENT** s. m. (tu-toi-man — rad. *tutoyer*). Action de tutoyer : *Le tutoiement entre égaux est un signe de familiarité*. (Acad.) *Le tutoiement doit être banni de la comédie, qui est la peinture de nos mœurs*. (Voll.) *Le tutoiement engendre la familiarité; la familiarité amène les querelles; les querelles enfantent la haine*. (Boitard.)

— **Encycl.** Dans l'hébreu, comme dans tous les idiomes anciens et dans l'arabe actuel, le *tutoiement* est toujours usité quand le discours s'adresse à une seule personne; l'emploi de *vous*, dans ce cas, est une invention de notre Europe, dont l'origine mérite d'être recherchée. Le *tutoiement* porte un caractère d'égalité entre les personnes, qui semble appartenir spécialement à un état de société sauvage, dans lequel chaque individu se sent isolé et considère comme tel son semblable. Le *vous*, au contraire, indique un état de société civilisé et compliqué, dans lequel chaque individu se sent soutenu d'une famille ou d'une portion de la communauté dont il est membre. Le sauvage dit *moi* tout seul et *toi* de même; l'homme civilisé dit *moi* et *les miens*, *nous*; *toi* et *les tiens*, *vous*. La formule monarchique *nous* vient de là.

L'homme n'est puissant qu'autant que sa force s'appuie sur la force d'autres hommes, qui, par une raison ou une autre, lui présentent leur concours. Un chef barbare, conquérant un territoire et en subjuguant les habitants, a dû commencer ce régime : « Moi et mes gens, *nous* voulons, *nous* ordonnons. » En agissant contre l'homme faible, il lui a dit *toi*, comme s'il lui eût dit *toi qui es seul*. Le *vous* est devenu un signe de puissance, de supériorité, un terme de respect; il implique sinon la soumission, au moins la déférence de celui qui parle envers celui à qui il s'adresse; le *toi* est resté un terme d'égalité non révérencieuse ou d'amitié, employé entre les égaux ou les membres d'une même famille.

En France, ce n'est guère que depuis un demi-siècle que le *tutoiement* est devenu commun. Au temps de Louis XIII et de Louis XIV, il était presque inconnu; on ne tutoyait alors que les valets et les gens très-inférieurs. Entre amis, généralement, le *vous* était conservé; le *tutoiement* eût été considéré comme une grossière impertinence. Le passage suivant de Saint-Simon (édit. in-80, t. XI, p. 350) en fournit la preuve : « Une personne de quelque distinction, même fort éloignée des maisons souveraines d'Allemagne, en parlant de ses parents en allemand, ne dit jamais autrement que monsieur mon père, madame ma mère, mademoiselle ma sœur, monsieur mon frère, monsieur mon oncle, madame ma tante, monsieur mon cousin, et supprimer le monsieur et la madame serait une grossièreté pareille à *tutoyer* parmi nous. » Dans la famille, en général, le *tutoiement* n'était pas admis, ni entre les époux, ni des parents aux enfants, ni de sœurs à frères. Mme de Sévigné garde toujours le *vous* avec sa fille. C'est seulement depuis la Révolution que l'usage du *tutoiement* est devenu très-commun dans les familles. Au XVIII^e siècle, beaucoup de savants employèrent le *tutoiement* dans leurs lettres d'érudition ou d'apparat; mais cette mode ne persista pas, et, au temps de Balzac, elle avait complètement disparu. On ne tutoya plus alors dans la littérature, si nous en exceptons le théâtre, que les êtres allégoriques, Dieu et les hommes que la flatterie rapprochait de Dieu, c'est-à-dire le roi et les princes. C'est surtout en vers que s'établit l'usage de ce *tutoiement*, resté depuis lors dans les habitudes littéraires.

Le *tutoiement* est la forme de langage préférée des amants; le *vous* est plus cérémonieux, plus respectueux et, partant, beaucoup moins tendre. C'est ce contraste que Voltaire a fait si finement et si gracieusement ressortir dans sa charmante épître intitulée les *Vous* et les *tu*, que nous avons donnée au mot *POÉSIE*.

La charade suivante, charade vertueuse s'il en fut, et dont le mot est précisément *vertu*, exprime une idée analogue :

Mon premier est cruel quand il est solitaire;
Mon second, moins honnête, est plus tendre que *vous*;
Mon tout à votre cœur dès l'enfance a su plaire,
Et parmi vos attraits est le plus beau de tous.

Le *tutoiement* est aujourd'hui la marque de l'intimité, de la familiarité; aussi la grande ambition du petit-maître, du fuf, du sot, ce qui est tout un, est-elle de tutoyer les célébrités.

Alexandre Dumas est un jour rencontré en plein boulevard, à côté du café Tortoni, par un jeune homme à la moustache relevée, qu'il n'avait jamais ni vu ni connu. Celui-ci s'avance hardiment, et lui saisissant la main : « Bonjour, mon vieil ami, lui dit-il (nous ne savons même s'il ne lui a pas tapé sur le ventre), comment te portes-tu ? » Et Dumas de lui répondre de son air le plus goguenard : « Bonjour, mon jeune ami, comment te nommes-tu ? »

TUTOYER v. a. ou tr. (tu-toi-é ou tu-toi-é

— de *tu* et de *toi*. Change *y* en *i* devant un e muet : *Je tutoie; tu tutoieras*, et prend un i après l'y aux deux pers. plur. de l'imp. de l'ind. et du prés. du subj. : *Nous tutoyons; que vous tutoyiez*. Appeler *tu*, *toi*, au lieu de *vous*, dans la conversation, et interpellier par le verbe au singulier : *Il est familier, il tutoie tout le monde*. (Acad.) *Les quakers tutoient tout le monde, mais ils n'exigent pas qu'on les tutoie*. (Grimm.) *Pour être en droit de tutoyer ceux qu'on aime, il faut commencer par cesser de tutoyer ceux qu'on méprise*. (A. d'Houdetot.)

Un homme, en vers, peut tutoyer les dieux.

SAINT-AMAND.

Se **tutoyer** v. pr. S'appeler mutuellement *tu* et *toi*, et s'interpellier par le verbe au singulier : *On ne se tutoie pas en anglais*. (Brillat-Sav.) *Entre cousines, on peut se tutoyer*. (Scribe.)

TUTOYEUR, **EUSE** s. (tu-toi-eur ou tu-toi-eur, eu-ze — rad. *tutoyer*). Personne qui a l'habitude de tutoyer.

Tutrice (LA), comédie en trois actes, en prose, de Scribe (Théâtre-Français, 29 novembre 1843). La *Tutrice* doit prendre place parmi les plus agréables croquis de Scribe. Les deux premiers actes se passent dans une auberge d'Allemagne. M. Conrad, un de ces spéculateurs qui mettraient le soleil en actions, s'ils croyaient trouver des actionnaires, est descendu dans cet hôtel avec sa jeune fille, qui a nom Florette. M. Conrad annonce à Mlle Florette que M. Julien, son employé, le quitte pour aller chercher fortune ailleurs. La jeune fille aimait Julien et se désola. Survient M. le comte Léopold de Wurzburg, un mauvais sujet qui a appris la mort de son oncle le feld-maréchal, et qui arrive bon train pour recueillir sa succession, dont une bonne part appartient déjà de son fait aux usuriers. Presque en même temps, une dame modestement vêtue, aux manières élégantes et simples, descend dans l'auberge, ce rendez-vous si commode des personnages du vieux théâtre. Léopold, pour jouer son rôle d'héritier opulent et faire impression sur la belle et jeune voyageuse, ne parle que de dépenses folles, de plaisirs ruineux et s'attire de la part de la dame la plus juste et la plus piquante leçon sur l'emploi des richesses. La jolie précheuse est interrompue par l'arrivée d'un courrier qui annonce au comte que son oncle l'a complètement déshérité au profit d'une chanoinesse appelée Amélie de Moldaw. Le coup est terrible. Conrad, poursuivi par son idée fixe, et qui veut avant tout placer ses actions, sans s'apercevoir du contre-temps, prie l'inconnue, comme il a prié Léopold, d'une façon fort comique, de souscrire pour quelques titres. Elle y consent et signe. « La chanoinesse de Moldaw ! » s'écrie Conrad. « Amélie de Moldaw ! » s'écrie Léopold, et, jetant un coup d'œil furibond à la jeune femme, il s'élança et disparaît. « Quel est donc ce jeune homme ? » demande Amélie. — C'est le comte de Wurzburg. — Léopold ! allez, courez, empêchez-le de partir à tout prix, » reprend la chanoinesse en poussant Conrad dehors.

Lorsque le second acte commence, l'attention est parfaitement éveillée. Le comte n'est pas parti et il se trouve en présence d'Amélie, qui, noble et généreuse, héritière malgré elle, ne veut qu'être la tutrice du neveu de son bienfaiteur. D'abord elle veut payer ses dettes; Léopold s'y oppose avec énergie et ne cède même pas lorsqu'il voit la maison cernée par les huissiers. Le cas, cependant, était embarrassant, et la situation devenait orageuse; une lettre de la célèbre danseuse Fridoline arrive à temps. Léopold retrouve son énergie et son audace, et, par bravade, prend la résolution la plus extravagante, celle d'épouser la danseuse qui, étant très-riche, lui offre sa main pour devenir comtesse. Mais Amélie, qui a eu jusqu'ici du bon sens et de la bonté, va avoir de l'esprit. Au lieu de payer les dettes de Léopold, c'est elle qui le fait jeter en prison pour lui éviter un scandale et une folie.

Deux ans se sont écoulés et le troisième acte s'ouvre dans le château de l'oncle à succession. M. Conrad, qui a enfin placé toutes ses actions et qui est devenu très-riche, parce que ses actionnaires ne le sont plus, est en procès avec la chanoinesse. Il a choisi pour avocat Léopold, qui, ramené par le régime de la prison à des idées plus saines, s'est créé par son travail une position honorable. Léopold, à qui Conrad raconte que la jeune chanoinesse est loin de mener une vie exemplaire, s'empare et laisse pour la première fois voir le fond de son cœur. Il est amoureux d'Amélie, qu'à la fin du second acte il détestait si cordialement. Du reste, l'amour dans cette pièce va bon train; Florette, qui a revu Julien et l'a trouvé très-froid, piquée au vif, veut se marier sur-le-champ. Léopold est exactement dans les mêmes conditions, et il se conclut entre eux un projet de mariage par vengeance. Le contrat va se signer lorsque Léopold apprend la vérité; Amélie est restée pure; elle explique au comte les absences et les déguisements dont on lui fait un crime, en lui révélant que c'est elle qui, sous l'habit de religieuse, allait le veiller dans sa prison, quand il était malade et en proie au délire; et, pour preuve, elle veut lui rendre un anneau que, dans un moment d'exaltation, il a passé

au doigt de la religieuse qui le soignait. Cet anneau, on le devine, devient l'anneau nuptial, et la tutrice, en devenant la femme de son pupille, lui rend de si beaux comptes de tutelle, qu'on voit bien que la scène se passe dans un vieux château d'Allemagne.

TUTTI s. m. (tout-ti — mot ital. qui signif. tous, et qui est le plur. de *tutto*, tout). Mus. Passage d'ensemble de toutes les parties d'un orchestre : *Reprendre au TUTTI*. *Tout à coup, le TUTTI est interrompu par un gracieux motif*. (Balz.)

— Ensemble de sons qui se font tous entendre à la fois, avec un grand bruit : *La première fain assouvie, un TUTTI de voix éclata avec plus ou moins d'accord*. (Méry.) *De chaque feuille jaillit une note, de chaque arbre une mélodie; la fauvette gazouille, le ramier roucoule, le chardonneret fredonne; le moineau, ce joyeux ffre, siffle gaïement à travers le TUTTI*. (V. Hugo.)

— *Tutti quanti*. Tous tant qu'on est, tant qu'il y en a : *Les juges, les avocats, les avoués, les huissiers et TUTTI QUANTI*. *Quoi! vous répondez sérieusement à ce fou de Rousseau, à ce bâlard du chien de Diogène? Vous m'enhardissez; je réponds, moi, à frère Berthier et à TUTTI QUANTI*. (Voltaire.) *Il y a longtemps que j'ai affaire à l'ingratitude et à l'envie, je fais les hommes et je m'en trouve bien; j'aime mes amis et je m'en trouve encore mieux. Je voudrais vous revoir avant d'aller voir Pascal et Rabelais, et TUTTI QUANTI, dans l'autre monde*. (Voltaire.) *Je l'ai lu, ce bel ouvrage, et ceux mêmes qui s'en alarment sont les premiers à admirer, le mot n'est pas assez fort, à se confondre d'admiration devant le beau génie qui leur a fait ce présent. Je vous nommerai M. de Fontanes, Marcellus, le cardinal de Bausset, le duc de Richelieu, et TUTTI QUANTI*. (Le vicomte de Bonald.)

TU-TU-BAN-BAN s. m. (tu-tu-ban-ban — onomatopée). Musique de montreur d'ours. || On dit aussi **TU-TU-PAN-PAN**.

TUTULUS s. m. (tu-tu-luss). Antiq. rom. Coiffure de femme, formée en relevant les cheveux sur le sommet de la tête.

TUYAU s. m. (tu-io ou tui-io. — L'espagnol-provençal *tudel*, qui est le corrélatif du français *tuyau*, ne permet pas de tirer ce mot, comme plusieurs étymologistes l'ont fait, d'un type latin *tubellus*, diminutif de *tubus*, tube. Diez le fait venir du germanique : ancien scandinave *tuda*, danois *tud*, néerlandais *tuit*, même sens). Tube, canal formé d'une matière disposée en forme de conduit circulaire ou prismatique : **TUYAU de fontaine**. **TUYAU de conduite**. **TUYAU de descente**. **TUYAU d'orgue**. **TUYAU de lunette à longue-vue**. **TUYAU de poêle**. **TUYAU de cheminée**.

— Bout creux de la plume des oiseaux : *Les plumes à écrire sont ordinairement des TUYAUX de plumes d'oie*. (Acad.)

— Tige creuse : *La flûte de Marsyas se composait de sept TUYAUX d'avoine ou de roseau*. (A. Karr.)

— *Parler dans le tuyau de l'oreille*, *Dire quelque chose dans le tuyau de l'oreille*, *Parler bas à quelqu'un*, lui dire quelque chose à voix basse et en secret.

— Loc. fam. **Tuyau de poêle**, Chapeau de forme cylindrique, avec des ailes étroites.

— Mus. **Tuyau d'orgue**, Tubes qui rendent des sons lorsque le vent des soufflets y est introduit.

— Artill. **Tuyau à tonnerre**, Syn. de **QUENNON**.

— Constr. Petite douille de fer-blanc que le poseur de sonnettes scelle dans le trou d'un mur pour y faire passer le fil de fer, afin que les mouvements de ce fil ne puissent être empêchés par les fragments de plâtre, de pierre ou de mortier. || **Tuyau dévoyé**, Tuyau de cheminée qui est détourné de la direction verticale.

— Techn. Pli cylindrique que l'on fait à du lingot enfoncé : *Une collerette à TUYAUX*. *Un bonnet à petits TUYAUX, à larges TUYAUX*.

— Min. **Tuyau d'aérage**, Conduit qui porte dans les galeries l'air fourni par les machines soufflantes.

— s. m. Zool. Syn. de **TUBULAIRE**.

— Syn. **Tuyau, tube**. V. **TUBE**.

— **Encycl.** Techn. Les **tuyaux** se font avec toutes sortes de substances, telles que la pierre, la terre, le bois, le métal, le caoutchouc, etc. On distingue : les **tuyaux** en pierre, à base d'ardoise, en poterie, en verre, en bois, en carton bitumé, en fer, en fonte, en cuivre, en bronze, en laiton, en caoutchouc, etc. Ils prennent le nom de l'objet auquel ils sont destinés; ainsi on les appelle : **tuyaux** de conduite d'eau, de drainage, de vapeur, de gaz, d'échappement, de refoulement, d'aspiration, d'admission, d'émission, etc.

— **Fabrication des tuyaux**. Les **tuyaux** en bois, dont la résistance à la traction est très-grande, mais qui sont promptement détruits par la pourriture, se font en chêne, en aune ou en orme. Les **tuyaux** en terre ou en poterie, pour lesquels il serait difficile de fixer l'époque à laquelle on a commencé à en faire usage dans les conduites d'eau, servent pour les faibles pressions, les distributions

d'un petit parcours, le drainage, etc. On les relie avec de la corde goudronnée ou du béton. Lorsque les charges sont un peu fortes, on construit une espèce d'aqueduc en maçonnerie, venant presser sur le pourtour du **tuyau**, qui sert alors de simple conduite d'eau. Les **tuyaux** en terre se font avec du grès ou de l'argile. La matière préparée en pâte est déposée dans une machine de laquelle elle sort à l'état de **tuyau**, que l'on fait sécher et cuire, comme la brique, la tuile et, en général, tous les matériaux artificiels. Les machines employées à cette fabrication se composent d'un cylindre ou caisse rectangulaire, placé verticalement ou horizontalement, dans lequel on place la pâte d'argile préparée. Un piston mû par une vis ou un système de roues dentées la comprime fortement et la force à sortir par une ou plusieurs parties annulaires au centre de laquelle ou desquelles est disposé un noyau ou mandrin, qui ménage le trou intérieur et permet de donner aux **tuyaux** une épaisseur constante, mesurée par la couronne vide résultant de la différence des diamètres de la partie annulaire. Les systèmes de machines employées à cet usage sont nombreux et varient dans la production. On fabrique encore des **tuyaux** en terre cuite émaillée, qui sont très-résistants et que l'on emploie pour les conduites d'eau et de gaz. Des expériences faites en 1862 dans la cour de l'arsenal de Besançon ont démontré que ces **tuyaux** ne se rompaient que sous des pressions en atmosphères variables de 31 à 15 pour des diamètres de 0m,02 à 0m,24. Un **tuyau** de 0m,04, qui avait été enfoui dans le sol depuis dix-sept ans, ne s'est rompu que sous une pression de 24 atmosphères. Les épaisseurs sont, suivant les diamètres, de 0m,02 à 0m,03.

Les **tuyaux** en plomb se fabriquent autrefois en les coulant dans des moules spéciaux; cette opération, qui s'est faite jusqu'au diamètre intérieur de 0m,216 et sur une longueur de 4 mètres, a été remplacée en 1818 par l'étrépage au banc, mais sans dépasser le diamètre de 0m,108. Depuis 1840, les **tuyaux** en plomb se font à l'aide d'une presse hydraulique, se composant d'un cylindre et d'un piston recevant l'action de l'eau qui arrive de la pompe d'injection et surmonté d'un second cylindre plus petit que le premier. Celui-ci renferme un disque traversé à son centre par une tige verticale, dont la grosseur est déterminée par le diamètre intérieur du **tuyau** que l'on veut obtenir. Sur le sommet de ce second cylindre est placée une rondelle ou matrice, qui livre passage au **tuyau**, à mesure qu'il se forme, quand le piston fonctionne. On remplit donc ce cylindre de plomb en fusion, et on le maintient à un certain degré de chaleur, pendant que l'on fait agir la presse; le plomb, chassé au dehors par le piston du petit cylindre, est forcé de passer à travers la matrice et forme ainsi, en sortant, un **tuyau** continu d'une très-grande longueur. Depuis quelques années, M. Sébille, de Nantes, fabrique des **tuyaux** en plomb, étamés à l'intérieur et à l'extérieur, pour éviter les diverses sortes d'altérations qui peuvent affaiblir la résistance de leurs parois et qui, dans certaines circonstances, pour les conduites d'eau, peuvent donner lieu à des empoisonnements. La fabrication proprement dite du **tuyau** n'offre rien de particulier; l'étamage s'opère en le faisant passer à travers un récipient contenant de l'étain, aussitôt qu'il est sorti d'une longueur suffisante pour clore complètement le trou de la filière. Cet étamage est tellement intime qu'il n'est pas possible d'apprécier la ligne de démarcation des deux métaux; il augmente la rigidité des **tuyaux** et permet, tout en leur donnant 1/10 en moins d'épaisseur, de les charger d'une pression de 40 atmosphères, sans qu'ils présentent aucune trace de fuite ni de gonflement appréciable.

Les **tuyaux** en fonte se coulent de trois manières : horizontalement, en plan incliné ou verticalement. De nombreuses expériences ont prouvé que la fonte coulée verticalement avait plus de cohésion que celle qui est coulée horizontalement; aussi adopte-t-on aujourd'hui le dernier mode de fabrication pour les **tuyaux** soumis à une pression intérieure. Ce procédé, que MM. Mary et Lefort, ingénieurs des ponts et chaussées, ont vulgarisé en l'introduisant dans la fabrication courante des **tuyaux**, permet de réduire notablement les épaisseurs : 10 à raison de l'uniformité que ce mode permet d'obtenir; 20 à cause de l'absence des soufflures; 30 enfin, à cause de l'accroissement de résistance à la traction que prend la fonte ainsi coulée. Le procédé de coulage horizontal ne s'emploie plus que pour les **tuyaux** de descente, qui ne sont soumis à aucune pression intérieure.

— **Coulage horizontal**. On commence par exécuter en fonte un modèle exact du **tuyau** que l'on veut couler. Ce modèle est parfaitement tourné et poli. Ses dimensions sont plus fortes de toute la quantité que perd la matière par le retrait en se refroidissant, soit à peu près 0m,01 par mètre pour la fonte grise et 0m,01 à 0m,02 pour la fonte blanche. Les extrémités du modèle sont prolongées à la grosseur du creux intérieur, pour réserver dans le moule la place du noyau. Pour opérer le moulage de la partie inférieure, on place le modèle sur un châssis en bois, dont les deux traverses supérieures adhèrent au

modèle dans toute sa longueur et à la hauteur de son axe; par-dessus ce modèle, on pose le châssis en fonte dans lequel on fasse du sable pour former le moule. On relie ensuite, au moyen de serre-joints, le châssis de fonte à celui de bois, et on retourne le modèle pour établir le châssis intérieur sur une planche unie, à la place qu'il doit occuper pendant la coulée. On enlève alors le châssis en bois qui avait servi à la première opération, on dresse la surface du sable qui était en contact avec le bois, et on la saupoudre de sable sec pour empêcher l'adhérence avec le sable que l'on doit fouler dans le châssis supérieur. On place celui-ci sur le châssis inférieur, et on les réunit au moyen de boulons à clavette, qui s'engagent dans des oreilles venues de fonte de chaque côté des deux châssis. Quand le sable est convenablement foulé, on enlève le châssis supérieur, on retire le modèle du moule, puis on saupoudre l'empreinte des deux châssis de charbon de bois pilé fin, que l'on étend sur le sable pour prévenir l'adhérence du sable à la fonte. Alors on place dans le moule le noyau qui représente le creux du tuyau à couler. Pour fabriquer le noyau, on se sert de deux coquilles en fonte, réunies par des boulons, et qui forment ce qu'on appelle la boîte à noyau. L'axe solide de ce noyau est une barre de fer, qui se place au centre de la boîte à noyau et autour de laquelle on foule de la terre glaise détrempée et mélangée de foin menu. Cet axe porte deux rainures longitudinales, dans chacune desquelles on fixe une tringle en fil de fer, avant de l'engager dans la boîte à noyau. Quand le noyau est terminé, on retire les deux tringles de fil de fer, et les deux vides qui en résultent servent au dégagement de la vapeur qui s'exhale du noyau au moment de la coulée. Lorsque celui-ci est posé dans le moule à la place convenable, et avant de mettre en place le châssis supérieur, on y pratique un trou vertical à une extrémité du tuyau, lequel sert à faire pénétrer dans le moule la fonte liquide et se nomme le jet. Pour les tuyaux de plus grandes dimensions, on fait sécher dans l'étuve les deux parties du moule et le noyau avant de faire la coulée.

— **Coulage en plan incliné.** Les tuyaux coulés sur un plan incliné se moulent absolument de la même manière que ceux coulés horizontalement. Seulement, après avoir réuni les deux châssis, on place sur le châssis supérieur une planche dressée, que l'on rattache fortement à celle du dessous, au moyen de serre-joints. Ce procédé a pour effet d'empêcher la fonte de soulever, par l'action de la pesanteur, le sable du châssis supérieur.

— **Coulage vertical.** Les tuyaux coulés verticalement se moulent dans une fosse creusée dans le sol, de telle sorte que la partie supérieure du tuyau dépasse à peine le niveau du plancher de l'usine où a lieu cette opération. Le moulage de ces tuyaux s'exécute de plusieurs manières, qui ont donné lieu à un assez grand nombre de brevets d'invention. Le procédé généralement employé pour les tuyaux à embollement est le suivant : On commence par placer sur une plate-forme en fonte une rondelle en bois, qui a pour diamètre extérieur le diamètre intérieur de l'embollement, et sur laquelle se pose le modèle en fonte de cet embollement. Cette rondelle, qui se retire après le moulage avec le modèle, laisse la place libre nécessaire pour faire reposer le noyau sur le fond du moule. On pose ensuite un deuxième châssis, qui comprend tout l'embollement jusqu'au commencement de la partie cylindrique, dont on dresse ensuite le modèle sur celui de l'embollement. On procède au reste du moulage au moyen de trois autres châssis intermédiaires et d'un dernier châssis supérieur comprenant la portée du noyau qui y est resserrée, au moyen d'une seconde rondelle en bois ayant pour diamètre intérieur celui du tuyau. Dans un des angles des châssis, on ménage un canal vertical, qui sert à faire arriver la fonte dans le moule par le bas, au moyen d'une tranchée à deux attaques. On creuse aussi dans le châssis supérieur un orifice circulaire, auquel correspondent plusieurs évents verticaux placés directement au-dessus du tuyau; cet orifice est destiné à recevoir la masselotte, dont le poids augmente la densité de la fonte. Quand le modèle est retiré du moule, on sépare le châssis, on achève le moulage à la truelle, on l'enduit d'une couche de bois pilé et délayé dans l'eau, et on dépose le châssis dans l'étuve pour faire sécher le moule. La dessiccation étant reconnue suffisante, on place d'abord le noyau dans le châssis du fond et on descend successivement tous les autres châssis, chacun à sa place respective. Après la coulée, pour faciliter le retrait de la fonte, on dresse les serre-joints qui réunissent les deux derniers châssis inférieurs, on soulève le moule tout entier et, après avoir dégagé les deux barres de fer qui maintiennent le noyau, on fait tomber la lanterne, dont la forme conique facilite cette opération; le sable du noyau peut alors céder facilement à la pression opérée par le retrait de la fonte. On donne le nom de *lanterne* à une pièce de fonte creuse et conique, qui forme l'axe de la boîte à noyau; cette pièce est percée de

trous sur toute sa hauteur et est revêtue d'une tresse de paille ou de foin servant à diminuer l'épaisseur du sable et à faciliter le départ des gaz du noyau.

Les tuyaux en tôle et bitume, dont les avantages sont incontestables pour les conduites d'eau et de gaz, se fabriquent avec des feuilles de tôle d'une épaisseur très-faible. Quand on a donné aux feuilles de tôle une longueur convenable, on les découpe en les plongeant successivement dans plusieurs bains d'eau acidulée; puis on les rend inoxydables par un étamage contenant surtout du plomb et un peu d'étain. On cintré alors les feuilles en les passant dans un laminier à trois cylindres; puis on perce les trous pour la rivure longitudinale, ayant soin que le recouvrement soit de 0^m,02 à 0^m,03, selon les diamètres. Tous les rivets sont étamés et ont de 0^m,004 à 0^m,007, suivant le diamètre du tuyau. Lorsque la rivure longitudinale est faite, on achève de donner au tuyau une forme circulaire exacte, au moyen de maillets. Toutes les croisures et les rivures sont soudées au moyen d'un alliage à base de plomb très-liquide, afin de boucher exactement tous les interstices. Aux deux extrémités du tuyau, on coule, au moyen de moules, de petits manchons de plomb, à l'intérieur du tuyau pour le bout femelle et à l'extérieur pour le bout mâle. Le moule est disposé de manière que la saillie du plomb limite la partie bitumée. Sur la partie mâle on pratique, au tour, deux rainures pour les gros diamètres et une pour les petits; dans cette rainure, lors de la pose, on place une corde de chanvre, qui rend le joint tout à fait étanche. Les tuyaux ainsi préparés sont essayés à la presse hydraulique à une pression de 5 atmosphères. Après cet essai, ils sont goudronnés, à l'extérieur et à l'intérieur, avec un goudron léger, mélangé d'essence de térébenthine, puis enveloppés d'une bande de toile très-légère de 0^m,10 de largeur, contournée en hélice et retenue aux extrémités avec du fil. On fait alors tourner les tuyaux ainsi habillés dans un bassin contenant du bitume liquide, fondu dans des espèces de chaudières avec de la marne en poudre. Quand le tuyau est enduit d'une certaine couche de bitume, on le roule sur une table couverte de gravier jusqu'à ce qu'il ait obtenu un diamètre convenable, en ajoutant, au besoin, du bitume ou l'épaisseur n'est pas suffisante. Le tuyau reçoit alors intérieurement une couche de bitume fin, qui prend le brillant et le poli d'un beau vernis.

Les assemblages des tuyaux se font de plusieurs manières : ils peuvent être à brides, à embollement ou à manchons. Les tuyaux prennent souvent le nom de leurs assemblages; ainsi on dit : *tuyaux à brides mobiles* ou *tournantes*; *tuyaux à embollement* précis, à embollement simple, à embollement sphérique, etc. Nous ne pouvons nous appesantir sur la diversité des joints qui existent, vu leur nombre et l'étendue de la description qu'ils demanderaient; tout ce que l'on peut dire, c'est que, quels qu'ils soient, ils doivent présenter une étanchéité parfaite.

TUYAUTAGE s. m. (tu-iô-ta-je ou tui-iô-ta-je — rad. *tuyauter*). Action de tuyauter : *Le TUYAUTAGE du ligne*.

TUYAUTÉ, **ÉE** (tu-iô-té ou tui-iô-té) part. passé du v. *Tuyauter*. Repassé et plissé en forme de tuyaux : *Linge TUYAUTÉ*.

— s. m. Manière dont le linge est tuyauté : *Un TUYAUTÉ très-soigné*.

TUYAUTER v. a. ou tr. (tu-iô-té ou tui-iô-té — rad. *tuyau*). Repasser et plisser en forme de tuyaux : *TUYAUTER un jabot, un bonnet, un jupon*.

TUYAUTERIE s. f. (tu-iô-te-ri ou tui-iô-te-ri — rad. *tuyau*). Fabrique de tuyaux métalliques.

TUYÈRE s. f. (tu-iè-re ou tui-iè-re — rad. *tuyau*). Ouverture pratiquée à la partie inférieure et latérale d'un fourneau, et destinée à recevoir le tuyau ou bec des soufflets; revêtement métallique de cette ouverture : *Un barreau de fer chauffé au rouge, présenté à la TUYÈRE d'un soufflet de forge, brûlé en lançant des étincelles éclatantes*. (Pelouze.) « Partie du fourneau dans laquelle cette ouverture est pratiquée. » Buse qui passe dans cette ouverture.

— **Encycl.** Dans tout fourneau marchant à courant d'air forcé, on donne le vent par une buse, qui affleure ou qui pénètre dans l'intérieur du fourneau. On appelle *tuyère* le revêtement métallique qui garnit la partie creusée de la paroi dans laquelle pénètre la buse. Elle préserve de l'usure la maçonnerie de cette paroi. Malgré cela, la résistance serait de courte durée, surtout depuis l'emploi de l'air chaud. Pour obvier autant que possible à cet inconvénient, on prend en réalité deux *tuyères* concentriques. Ces deux *tuyères* sont faites d'une seule pièce de fonte ou de tôle, et, dans le vide qui les sépare, circule un courant d'eau qui les rafraîchit. Ce moyen n'est pas employé dans tous les fours à cuve; mais il est indispensable pour les hauts fourneaux, où la température est toujours, à cet endroit, extrêmement élevée. La buse qui dirige le courant d'air est mobile par un pignon dans la *tuyère*. Elle peut avancer plus ou moins dans le fourneau.

Elle ne fait qu'affleurer dans les hauts fourneaux. Dans les fours à cuve et dans les bas fourneaux destinés à la métallurgie du cuivre, elle pénètre dans l'intérieur et est susceptible de recevoir différentes inclinaisons variables avec les effets qu'on veut produire. L'emploi de l'air comprimé, et par conséquent des *tuyères*, a amené une grande économie de combustible dans les différentes opérations de la métallurgie. Aussi les a-t-on multipliées tous les jours, sans pourtant dépasser une certaine limite au delà de laquelle elles seraient plus nuisibles qu'utiles. Il y en a généralement qui donnent le vent sur deux côtés opposés dans les fours; un troisième fonctionnent que lorsque les autres sont en réparation. A Atwida, en Suède, les fours à cuve servant à la fonte pour mottes, dans la métallurgie du cuivre, n'avaient primitivement qu'une *tuyère* et la zone de combustion était peu étendue. Il y avait une grande consommation de combustible, qu'on a trouvé moyen de diminuer de 30 à 40 pour 100 en ajoutant une ou deux *tuyères* à celle qui existait déjà. La section du four aux *tuyères* était rectangulaire; ces *tuyères* ajoutées se trouvaient sur un même côté. On a encore diminué la quantité de combustible consommée en répartissant les *tuyères* sur les deux côtés opposés, de façon que leurs vents se croisent et ne se heurtent pas. Dans ces mêmes fours à cuve munis de *tuyères*, il y a généralement, en avant de chaque *tuyère*, ce que l'on appelle un nez. C'est au-dessus de la buse un amas de scories qui ont été chargées lors de la mise en feu et qui se sont figées là. En observant par la *tuyère* la nature de ce nez, on est à même d'apprécier la marche de l'opération et de voir comment on peut modifier le lit de fusion, si la marche ne semble pas régulière. Si le nez diminue, c'est que la température devient trop forte; on augmente alors la proportion de minerai et des autres matières qu'on charge avec le combustible. Si, au contraire, le nez devient sombre et augmente de volume, il y a refroidissement, et, pour ne pas s'exposer à un engorgement, on charge un peu plus de combustible.

Dans les hauts fourneaux, la *tuyère* et la buse affleurent simplement à l'intérieur. La *tuyère* est munie, à son extrémité extérieure, d'un verre qui est généralement de couleur et à travers lequel on apprécie très-bien, avec un peu d'habitude, la marche du fourneau par la teinte plus ou moins rougeâtre des matières qui passent devant la *tuyère*. Souvent on s'aperçoit, en observant la *tuyère* de cette manière, que les laitiers trop basiques ont dû corroder les parois intérieures voisines de la *tuyère*. Il faut alors y remédier sans démolir la *tuyère*. Pour cela, on asperge la paroi extérieure du fourneau avec de l'eau fraîche; la porosité l'amène à la paroi intérieure et le refroidissement qu'elle produit suffit pour figer ces laitiers dans les parties corrodées. Si l'allure du haut fourneau était au contraire trop froide et produisait des engorgements, on modifierait le lit de fusion ou bien on changerait la quantité et la pression de l'air injecté, et, si les engorgements étaient considérables, on injecterait pendant quelque temps de l'air chaud qui les détruirait.

On a quelquefois besoin de changer la *tuyère* d'un fourneau. Cette opération est surtout délicate quand il s'agit d'un haut fourneau, où elle se renouvelle tous les trois ou quatre mois. On choisit pour cela le moment de la coulée, sans quoi la fonte pourrait se figer dans le creuset. On vide et on nettoie le creuset, on le remplit de coke et on le bouche pour empêcher l'accès de l'air. On démolit alors et on enlève la vieille *tuyère*. On remarque alors presque toujours une corrosion aux environs et une saillie artificielle qu'on enlève en même temps que la *tuyère*. Le fourneau est ainsi élargi, et on devra mettre la nouvelle *tuyère* en saillie sur la paroi interne actuelle du fourneau si l'on veut qu'elle occupe la même position que la première. En la plaçant, on l'enveloppe d'argile et on la joint à la paroi par une maçonnerie réfractaire; on retire alors la barre de fer qui la soutenait au moyen d'un contre-poids. La *tuyère* ainsi placée, on met la buse et on donne le vent. L'opération peut être exécutée en une heure par un ouvrier exercé.

TUYOU s. m. (tu-iou ou tui-iou). Ornith. Nom donné par quelques auteurs à l'autruche d'Amérique.

TWACHTRI ou **VISWACARMA**, fils de Brahma et architecte des dieux dans la mythologie indoue. Il préside aux arts et aux manufactures. On lui attribue tous les anciens édifices dont les restes étonnent encore les yeux des voyageurs. Il avait donné en mariage à Sourya, ou le soleil, sa fille Sandjgnâ, qui, ne pouvant supporter les rayons de son époux, le quitta secrètement, laissant son ombre à sa place. Sourya s'en aperçut et vint trouver son beau-père, qui lui proposa un moyen de diminuer la force de ses rayons. Il le plaça sur une meule à aiguiser et les lui rognâ. Le soleil, pendant quelques jours après l'opération, eut la face gonflée vers le soir. Les rayons enlevés au soleil sont employés dans les ateliers de Viswacarma. Le soleil retourna vers son épouse et il y reste maintenant depuis le 15 janvier

jusqu'au 25 juillet; il passe le reste de l'année avec son autre épouse, qui est l'ombre de Sandjgnâ et qui s'appelle Echhâyâ.

TWARDOWSKI (Samuel de SKRZYŃSKA), poète polonais, mort vers 1660. Il fit partie, en 1621, de la mission polonaise envoyée à Constantinople sous la direction de Christophe Ibarawski, accompagna Ladislas Wasa dans son voyage à travers l'Europe et fut un des plus humbles courtisans de Charles-Gustave, roi de Suède. Pendant les derniers temps de sa vie, il habita Zarubience (Volhynie), qu'il dut quitter lorsque éclata la guerre avec les Cosaques. Twardowski possédait un grand talent poétique. On a de lui : *Daphnis changée en laurier* (1638-1702); un *Poème sur Ladislas IV* (1649); la *Guerre avec les Cosaques, les Tartares, les Moscovites, les Suédois, les Hongrois, etc.* (1666); *Histoire de la belle Pasqueline*, traduite de l'espagnol; *Poésies diverses* (1681); des *Odes*, dont plusieurs sont des traductions de Sarmowski, etc.

TWARTKO 1^{er}, roi de Bosnie, mort en 1392. D'abord duc de Slavonie, de Croatie et de Dalmatie, il succéda, en 1359, à son père, Etienne Cotromanovitch, comme duc de Bosnie, et obtint, grâce à son beau-frère Louis, roi de Hongrie, d'être proclamé roi de Bosnie, de Rascie et de Pomorie, en 1376. Après la mort de son beau-frère Louis, Twartko profita des troubles qui eurent lieu en Hongrie pour enlever plusieurs places à la veuve de ce prince, la reine Elisabeth, sa sœur (1383), feignit, en 1385, de se réconcilier avec elle, mais la laissa bientôt après décapiter par des sujets rebelles et s'entendit même avec eux pour agrandir ses Etats. Forcé en 1388 par le roi Sigismond de mettre momentanément un terme à ses félonies, il recommença, peu après, à attaquer les possessions dépendantes de la Hongrie; mais il eut bientôt à se défendre lui-même contre les Turcs, sous les ordres d'Amurat 1^{er}. Après la sanglante bataille de Cassovic (1389), Twartko conclut avec les Turcs un traité d'alliance. A la tête d'un corps de troupes bosniaques et turques, il alla mettre le feu aux faubourgs de Zara (1389), s'empara de presque toute la Dalmatie et mourut peu après.

TWARTKO II, dit *Scurus*, roi de Bosnie, fils du précédent. Il succéda à son père en 1392. Il s'efforça de rendre la Bosnie indépendante en s'emparant des Etats dont elle dépendait, fit une alliance défensive et offensive avec Ladislas, roi de Naples, et fut attaqué à plusieurs reprises par Sigismond, qui finit par partager le royaume de Bosnie et de Rascie, placée de nouveau sous la dépendance de la Hongrie (1408). Par la suite, Twartko rétablit sa domination dans la Bosnie septentrionale, et, comme il n'avait point d'héritier, il légua ses Etats à la famille des Cilley.

TWEDDEL (John), littérateur anglais, né dans le comté de Northumberland en 1769, mort à Athènes en 1799. Il avait à peine terminé ses études à l'université de Cambridge lorsqu'il se fit connaître par des essais, des poèmes grecs et latins, des morceaux littéraires et politiques aussi remarquables par la pureté et l'élégance du style que par l'élévation et la maturité de la pensée. Tweddel quitta ensuite l'Angleterre pour voyager sur le continent. Ce fut pendant son voyage en Grèce qu'eut lieu sa fin prématurée. On a de lui : *Prolegomena juvenilis praeceptis academicis dignata* (1793, in-8°), recueil qui a été reproduit, avec des fragments d'autres ouvrages, des lettres, des notes de journal, etc., (Londres, 1815, in-4°).

TWEED s. m. (toud — mot angl.). Espèce de pardessus dont la mode a été empruntée aux Anglais : *Rodolphe se dépouilla de son Tweed élégant, renversa gracieusement le collet de son habit...* (Nadar.)

... La fashion anglaise
Importe deux fois l'an ses tweeds et ses paris.
TH. DE BANVILLE.

TWEED, rivière de la Grande-Bretagne. Elle prend sa source dans le comté de Peebles (Ecosse), arrose les comtés de Selkirk et de Roxburgh, sert de limite entre le comté de Berwick et ceux de Northumberland et de Durham en Angleterre, et, après un cours de 120 kilom., pendant lequel elle reçoit le Teviot, se jette dans la mer du Nord.

TWEEDIE s. f. (toui-di — de *Tweed*, savant angl.). Bot. Genre de sous-arbrisseaux grimpants, de la famille des asclépiadées, réuni par plusieurs auteurs, comme simple section, au genre oxypétale, et dont l'espèce type croît en Chine.

TWELVE-APOSTLES, groupe de petites îles de la Patagonie (Amérique du Sud), dans le grand Océan, sur la côte de la Terre-de-Feu, à l'extrémité O. du détroit de Magellan. Ces îles sont au nombre de douze.

TWER ou **TVER**, ville de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouvernement de ce nom, sur la rive droite du Volga, à son confluent avec la Tverza et la Tma, à 157 kilom. N.-E. de Moscou; par 56° 51' 44" de latit. N. et 39° 37' 21" de longit. E.; 13,000 hab. Archevêché; résidence d'un gouverneur civil et militaire. Cette ville, surnommée la *ville Jaune*, à cause de la couleur jaune dont sont peints

beaucoup de ses bâtiments, est une des plus belles de la Russie. Elle est défendue par une vieille forteresse ou kreml, qui domine la route de Moscou à Saint-Petersbourg. On y remarque une vaste cathédrale, le palais impérial, l'archevêché, le palais du gouverneur, de nombreuses églises, l'hôtel de ville, le palais de justice, deux hôpitaux, un gymnase, un séminaire, un théâtre, l'académie des nobles, etc.; on y trouve de belles rues, de vastes quais sur la Volga, des promenades, des quais, la statue en marbre de Catherine II. Son commerce important est favorisé principalement par le canal de Vychni-Volotchok, qui la rend le centre des affaires commerciales entre Moscou et Saint-Petersbourg, et par le chemin de fer qui relie ces deux villes. Il consiste en grains, clouterie, bonneterie, chanvre, fer, poisson salé, eau-de-vie, etc. On y trouve des fabriques de toile, d'huile, de térébenthine, de chandelles, de cordages, des blanchisseries, des brasseries, etc. La ville, fondée en 1240 et longtemps capitale d'un grand-duché, fut réunie au grand-duché de Moscou en 1486.

TWERTZA, rivière de la Russie d'Europe, dans le gouvernement de Tver. Elle prend sa source dans un petit lac situé à 11 kilom. N.-E. de Vychni-Volotchok, joint par le canal de ce nom la Tsna, traverse les cercles de Torjok et de Tver et se jette devant cette ville dans la Volga, après un cours de 190 kilom. Cette rivière, qui fait communiquer le bassin de la Néva à celui du Volga, a une très-grande importance au point de vue commercial.

TWESTEN (Auguste - Detlev - Chrétien), théologien allemand, né à Glückstadt en 1789. Il fit ses études à l'université de Kiel et se rendit, en 1812, à Breslau, où ses opinions dogmatiques se formèrent sous l'influence de Schleiermacher. Rappelé en 1814 à Kiel comme professeur de philosophie et de théologie, il y devint, cinq ans plus tard, titulaire de cette chaire et y exerça une action prépondérante, non-seulement par son enseignement, mais encore par ses efforts pour l'amélioration de la situation des classes pauvres. Ce ne fut qu'après de longues hésitations qu'il se décida à aller remplacer Schleiermacher à Berlin, où ses cours obtinrent le plus grand succès. En 1850, il est devenu membre du conseil supérieur ecclésiastique de Prusse. En théologie, il suit étroitement les doctrines du maître auquel il a succédé, et, comme lui, isole la dogmatique du reste de la philosophie. On a de lui : *la Logique, l'analytique en particulier* (Slesvig, 1825); *Lectures sur la dogmatique de l'Eglise luthérienne évangélique* (Hambourg, 1826); *Principes de logique analytique* (Kiel, 1834). Il a, en outre, édité : *Trois synodes œcuméniques, la Confession d'Augsbourg et la Répétition confessionnelle augustanæ* (Kiel, 1818); *la Confession d'Augsbourg sans altération, en allemand et en latin* (Kiel, 1819), et *l'Éthique* de Schleiermacher (Berlin, 1841), pour laquelle il a écrit une remarquable introduction.

TWESTEN (Charles), homme politique allemand, fils du précédent, né à Kiel en 1820. Il étudia le droit à Berlin et à Heidelberg, entra vers 1844 dans l'administration judiciaire prussienne, et, après avoir occupé différents postes, devint en 1855 conseiller de la cour de justice de Berlin. Une brochure politique qu'il publia en 1861, et dans laquelle il exposait le programme du parti progressiste, qui n'en était encore qu'à sa période de formation, donna lieu, entre lui et le général de Manteuffel, à un duel dans lequel il eut le bras droit brisé par une balle. Élu la même année membre de la chambre des députés de Prusse, il chercha en 1862, au début du conflit au sujet de la constitution, à établir l'accord entre le gouvernement et les mandataires du peuple prussien à propos de la reorganisation de l'armée, et proposa, dans ce but, d'abréger le temps du service militaire. Le discours qu'il prononça en 1865, dans la chambre des députés, sur l'administration de la justice en Prusse, donna lieu à un conflit sur la liberté de parole des députés. La cour suprême ayant permis de mettre M. Twesten en accusation, on intenta à ce dernier un long procès, qui ne se termina qu'au printemps de 1868 par sa condamnation à une amende. Dans l'intervalle, il fut de nouveau poursuivi pour les discours qu'il avait tenus sur la décision de la cour suprême. A la chambre, M. Twesten déploya la plus grande activité comme rapporteur, surtout sur la question du budget, sur les adresses, sur la question du Slesvig-Holstein en 1863 et 1865, sur la loi d'indemnité et sur la loi relative aux élections à la diète de l'Allemagne du Nord en 1866, puis en 1867 sur la constitution de la Confédération germanique du Nord. Après la guerre de 1866, il se sépara du parti national et libéral en Prusse. Depuis lors, il a fait partie de la diète constituante et du parlement de l'empire d'Allemagne; mais il n'appartient plus à l'administration judiciaire, ayant donné sa démission en mai 1868, à l'issue de son second procès. Outre une étude intitulée *Schiller dans ses rapports avec la science* (Berlin, 1863), il a écrit plusieurs brochures politiques et fourni divers mémoires aux *Annales prussiennes*.

TWICKENHAM, bourg et paroisse d'Angleterre (comté de Middlesex), sur la Tamise, à 16 kilom. O. de Londres; 7,000 hab. On y remarque une belle église gothique, un monument en l'honneur de Pope et un grand nombre de belles maisons de campagne, parmi lesquelles on cite celles qu'habiterent Pope, Stanhope, Bolingbroke, le comte de Clarendon. Louis-Philippe, après sa chute, alla se retirer à Twickenham, où son petit-fils, le comte de Paris, acheta plus tard une villa, appelée York-House, dans laquelle, suivant une tradition, la reine Anne était née.

TWINE s. f. (tout-ne — de Twine, rivière d'Angleterre, parce que les pêcheurs de cette rivière portent des vêtements de ce genre). Sorte de vêtement pour homme.

TWINGER (Jacques), chroniqueur allemand. V. KENIGSHOVEN.

TWINING (Thomas), érudit anglais, né vers 1734, mort en 1804. C'était un homme d'instruction très-variée, qui exerça des fonctions pastorales dans le comté d'Essex et à Colchester. On lui doit, entre autres ouvrages, une excellente traduction de la *Poétique* d'Aristote (1789, in-4°), de *des notes et de bonnes dissertations sur l'imitation poétique et musicale*; et un *Précis historique sur les Phariséens avec un parallèle entre les anciens et les modernes* (1798, in-8°).

TWINING (William), médecin anglais, né vers 1780, mort en 1835. Il fit ses études médicales à Londres, où il devint membre du collège des chirurgiens et entra en 1812 dans la médecine militaire. Attaché successivement à l'hôpital d'Hilsea et aux armées d'Espagne et des Pays-Bas, il fut envoyé en 1821 à l'île de Ceylan et, deux ans plus tard, suivit dans l'Inde le gouverneur Edouard Paget. A partir de 1830, il exerça comme médecin civil la pratique de son art à Calcutta, où il résida jusqu'à sa mort. Outre un grand nombre de mémoires insérés dans les *Transactions* de la société médicale de cette ville, on a de lui : *Illustrations cliniques des maladies les plus importantes du Bengale, avec les résultats d'une enquête sur leur pathologie et leur traitement* (Calcutta et Londres, 1832-1835, 2 vol. in-8°). Cet ouvrage important fait autorité et est encore l'un des premiers sur le petit nombre de livres qui composent la bibliothèque des médecins de l'armée anglaise des Indes.

TWISS (Richard), voyageur anglais, né en 1747 à Rotterdam (Hollande) d'une riche famille anglaise établie en ce pays, mort à Camden-Town (Angleterre) en mars 1821. Après avoir reçu une éducation classique très-soignée, se trouvant possesseur d'une fortune considérable, il put satisfaire son goût pour les voyages et partit, dès l'âge de vingt ans, visiter la patrie de son père, qu'il parcourut, puis l'Ecosse, puis la France et l'Allemagne. Accueilli partout comme un grand seigneur, il causa à Potsdam avec le grand Frédéric, à Paris avec Jean-Jacques Rousseau; il rendit visite à Voltaire, à l'Erney, et le récit de cette visite est une des pages les plus curieuses de ses mémoires posthumes. Twiss n'a pas écrit la relation de son voyage en France, en Suisse et en Italie. Revenu près de son père à Rotterdam en 1770, il le quitta encore une fois pour courir le monde, et partit visiter l'Espagne et le Portugal. On possède la relation de ce voyage, *Travels in Portugal and Spain* (1772, 2 vol. in-8°), mais elle n'offre que peu d'intérêt. Trois ans après, Twiss fit un voyage en Irlande, et publia également ses impressions : *A tour in Ireland in the year 1775* (Londres, 1776, in-8°), avec la vue du Saut-des-Saumons à Ballyshannon). Dans ce volume, sa verve satirique se donna pleine carrière. Les superstitions de la catholique Irlande ne purent trouver grâce auprès d'un Anglais philosophe, élevé à l'école de Rotterdam et quelque peu à celle de Voltaire; l'ignorance du clergé irlandais fut surtout l'objet de ses sarcasmes et il s'en donna à cœur joie. Les protestants eux-mêmes furent blessés de ce persiflage tout autant que les béats catholiques, et Twiss devint pour ainsi dire l'objet de la haine nationale. Ils se vengèrent de ses railleries d'une façon malpropre, mais plaisante; les potiers du pays eurent la singulière idée de placer l'effigie du voyageur au fond des vases de nuit, avec ce distique en exergue :

Come, let us piss
On doctor Twiss.

Pendant longtemps le nom du docteur est resté aux vases en question; on disait simplement *a twiss*.

Richard Twiss n'en a pas moins été un homme très-spirituel, très-instruit, excellent musicien; on le citait comme un des plus habiles exécutants sur le violon. C'était surtout un observateur intelligent.

Richard Twiss revint à Paris au moment de la Révolution française et consacra les dernières années de sa vie à l'étude des lettres et des beaux-arts. On a encore de lui : *A tour to Paris in the year 1792 (Une excursion à Paris en 1792)*, Londres, 1792, in-8°; et des mélanges dans le genre des *essays* modernes; *Miscellaneous* (Londres, 1805, 2 vol. in-8°). Les *Voyages en Espagne et en Portugal* ont été traduits en français et en allemand.

TISS (Horace), jurisconsulte et écrivain anglais, né en 1786, mort en 1849. Il exerçait depuis neuf ans la profession d'avocat lorsqu'il devint, en 1820, membre de la Chambre des communes. Un discours qu'il prononça en faveur de l'émancipation des catholiques lui valut l'amitié du duc de Norfolk. Réélu en 1826, il fut nommé successivement membre du Conseil du roi (1827), membre du Conseil de l'amirauté, avocat général de la flotte, sous-secrétaire d'Etat dans le cabinet Wellington (1828). N'ayant pas été réélu à la Chambre en 1837, il entra à la rédaction du *Times*, où il fit paraître un compte rendu des débats des Communes, puis il devint vice-chancelier du duché de Lancastre (1844). Nous citerons parmi ses écrits : *la Chapelle de Saint-Etienne*, poème satirique (1807); *Choix de mélodies écossaises* (1814), avec musique de Bishop; *Recherches sur les moyens de consolider et colliger la législation anglaise* (1825); *Réforme conservatrice* (1832, in-8°); *Vie publique et privée du lord chancelier Eldon*, avec un choix de sa correspondance (1844, 3 vol. in-8°).

TYNE (John), antiquaire anglais, né dans le Hampshire, mort en 1581. Il a laissé un ouvrage intitulé : *De rebus abhionis, britannis aliq. anglicis commentarii, libri II* (Londres, 1580, in-8°). — Son petit-fils, Brian Twyne, est l'auteur du premier livre important qui ait été publié sur Oxford. Dans ce livre, intitulé *Antiquitatis Academiæ Oxoniensis apologia in tres libros divisa* (Oxford, 1608, in-4°), Twyne s'attache à démontrer qu'Oxford est de beaucoup plus ancien que Cambridge.

TY S. m. (ti; des lettres T, Y, par allusion aux deux formes de l'animal qui, dans le mouvement de progression, ressemblerait à un T, et à un Y dans le mouvement opposé). Infus. Genre douteux d'infusoires, de l'ordre des gymnodés, fondé sur une espèce de cercaire.

TYANE, ancienne ville de Cappadoce. Elle fut, au i^{er} siècle, la capitale de la Cappadoce IIe. Cette ville, qui porte aujourd'hui le nom de *Kara-Hissar*, est la patrie du célèbre Apollonius de Tyane. En 367, il s'y tint un concile dans lequel des évêques adhérèrent à la doctrine de la consubstantialité acceptée par le concile d'Antioche et engagèrent les églises d'Orient à rentrer dans la communion de l'Eglise.

TYARD (Pontus DE), poète français. V. THIARD.

TYCHIE s. m. (ti-ke). Crust. Genre de crustacés décapodes brachyures, de la famille des oxyrhynques, dont l'espèce type vit aux environs des îles Gallapagos.

TYCHIE s. m. (ti-ki). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des charançons, tribu des erichinides, comprenant une quarantaine d'espèces, qui habitent l'Europe, l'Afrique et l'Amérique.

TYCHO-BRAHÉ, célèbre astronome, de la branche danoise des Brahé, né à Knudstrup (Scanie) le 13 décembre 1546, mort à Prague le 24 octobre 1601. Son père, Otto Brahé, ne se souciait pas de lui faire donner aucune éducation. Ce fut son oncle, Georges Brahé, qui le plaça à l'université de Copenhague, à l'âge de treize ans. Une éclipse de soleil, annoncée pour le 21 août 1560, ayant eu lieu au jour indiqué, le jeune Tycho en fut tellement impressionné qu'il en conçut un vif désir de s'appliquer à l'étude des sciences. Cette résolution qui, suivant les préjugés du temps, était peu digne d'un gentilhomme, fut vivement combattue par sa famille; elle le fit partir, accompagné de son précepteur, André Sørensen Vedel, pour l'université de Leipzig, avec ordre d'y suivre uniquement les cours de droit. Il trouva toutefois l'occasion de puiser quelques notions d'astronomie dans les éphémérides de Stadius et d'apprendre à se servir des tables de Reinhold. Tous ses instruments se bornaient alors à un globe céleste gros comme le poing, et à quelques cercles qu'il avait fabriqués lui-même. Ces instruments lui suffirent néanmoins à constater quelques inexactitudes dans les tables en usage. Sa famille le laissa enfin libre de suivre ses goûts. Il visita pendant cinq ans les différents observatoires d'Allemagne et de Suisse, cherchant partout à se lier avec les astronomes les plus distingués et à trouver des mécaniciens habiles pour la construction des instruments qu'il comptait se procurer. Une querelle qu'il eut durant ces voyages fut suivie d'un duel nocturne dans lequel son adversaire lui abattit le bout du nez.

Devenu, à la mort de son père, en 1571, seigneur de Knudstrup, il préféra s'établir au monastère de Herdrup, situé dans le voisinage, et d'où il reconnut, le 11 novembre, dans la constellation de Cassiopeïa, la belle et singulière étoile de 1572 qui a donné lieu à tant de conjectures, de calculs et de controverses. Cette étoile resta visible jusqu'au mois de mars 1574, toujours au même point du ciel; elle n'avait ni queue ni chevelure; elle surpassait en éclat Sirius et atteignait presque la dimension apparente de Vénus. On l'aperçut d'abord en plein jour, elle perdit peu à peu son éclat et finit par disparaître entièrement. Elle fit l'objet du premier ouvrage de Tycho-Brahé : *De nova stella anni*

1572, qui parut en 1573. Tycho-Brahé n'était pas encore bien convaincu alors qu'il conviendrait à un homme de sa condition de rien faire imprimer : il lui fallut les conseils de ses amis pour l'ébranler; l'un d'eux, Prætorius, sans plus le consulter, livra le manuscrit à l'imprimeur.

C'est à cette époque (1573) que Tycho-Brahé se maria; il épousa la fille d'un pasteur ou d'un paysan, nommée Christine, avec laquelle il vécut heureux, mais que, à cause de son peu de naissance, sa famille ne voulut jamais reconnaître; il en eut six enfants.

Après avoir, en 1573, sur l'invitation du roi Frédéric II, professé quelque temps l'astronomie à l'université de Copenhague, il entreprit un nouveau voyage et se rendit en Suisse; on dit même, ce qui paraît douteux, qu'il forma le projet d'abandonner sa patrie pour se fixer à Bâle, lorsque le roi de Danemark lui fit don de l'île de Hveen, l'investit d'un fief situé en Norvège et d'un canonicat dont les revenus étaient de 2,000 écus, enfin lui assura en outre une pension de 5,000 écus. Grâce à ces dons magnifiques, provoqués par le savant chancelier Pierre Oxæ, Tycho-Brahé put faire ériger son magnifique château d'Uranienborg (palais d'Uranie), et, plus tard, l'observatoire de Stælleborg (château des Étoiles). Les instruments que Tycho-Brahé y réunit se trouvent décrits, ainsi que l'observatoire, dans son ouvrage intitulé : *Astronomiæ instauratæ mechanica* (Nuremberg, 1602). Il évalua à plus de 100,000 écus danois l'argent qu'il y consacra de sa propre bourse.

Voici les principaux articles de la description qu'il adressa au landgrave de Hesse, astronome lui-même, qui désirait compléter son observatoire : un demi-cercle de 6 coudées de diamètre, porte sur un cercle azimutal de 4 coudées de diamètre; un sextant astronomique, en compas; un quart de cercle en cuivre de 2 coudées et demie de rayon, avec un cercle horizontal de 3 coudées de diamètre; des règles construites sur le modèle de celles de Ptolémée, mais en cuivre, et portant les divisions de la table des sinus à cinq chiffres; un quart de cercle avec son horizon et ses alidades; une horloge de cuivre marquant les secondes (?), dont la roue principale a 2 coudées de diamètre et 1,200 dents. Dans un autre observatoire se trouve l'armille équatoriale en cuivre, de 4 coudées. Un troisième observatoire contient des règles parallactiques de 4 coudées et demie, couvertes en cuivre, l'horizon a 12 pieds de diamètre; un demi-sextant de 4 coudées de rayon, un sextant entier, les règles parallactiques qui avaient appartenu à Copernic. Dans un autre petit observatoire sont des armilles équatoriales servant à suppléer aux précédentes, parce que la construction du bâtiment ne permet pas de voir tout le ciel d'un même point; un grand quart de cercle placé dans le plan du méridien où les sixièmes de minute sont donnés par les transversales; un grand globe de 6 pieds de diamètre, où furent reportées toutes les étoiles observées par Tycho-Brahé, se trouvait dans la salle de la bibliothèque, qui servait de cabinet de travail aux calculateurs, dont le nombre allait souvent jusqu'à huit. Dans un souterrain à toit mobile se trouvait un demi-cercle de 6 coudées de diamètre; dans un autre était une grande machine parallactique ou équatoriale dont le cercle avait 9 coudées de diamètre. C'est la plus grande qui ait jamais été construite. Dans un troisième était attaché à une colonne en fer un grand carré vertical circonscrit à un quart de cercle de 5 coudées de rayon, divisé en sixièmes de minute, et donnant les sinus avec six chiffres. Ce quart de cercle était accompagné d'un azimutal de 9 coudées de rayon, recouvert en cuivre. Un quatrième souterrain contenait les mêmes instruments que le troisième, mais d'un plus petit modèle. Un cinquième souterrain renfermait des armilles zodiacales, dont le méridien, en acier, avait 3 coudées de diamètre. Des instruments portatifs venaient compléter la collection, qui, comme on le voit, était magnifique. La grande dimension des appareils s'explique par le défaut de lunettes et ne suffisait pas encore à donner une bien grande approximation. Un petit équatorial de 1 mètre de diamètre, muni de lunettes à réticules micrométriques, donnerait à lui seul aujourd'hui des résultats bien supérieurs à ceux qu'on pouvait obtenir d'une aussi grandiose collection.

L'île de Hveen devint bientôt un lieu célèbre, où l'astronomie et les diverses sciences qui s'y rattachent étaient cultivées avec un éclat inconnu dans les plus grandes villes et même dans les universités les plus renommées. Les princes, les savants venaient des contrées les plus lointaines y visiter l'illustre maître; une foule de disciples se pressaient à ses leçons, disciples qu'il entretenait avec une munificence vraiment royale.

A la mort de Frédéric II (1588), Tycho-Brahé se trouva sans défense, en butte aux rancunes de la noblesse, dont il avait excité la jalousie et secoué les préjugés; un de ses membres, surtout, Christophe Valkendorf, dont il s'était fait depuis longtemps un ennemi, n'omit rien pour lui susciter des difficultés et ne se lassa pas qu'il ne lui eût fait retirer son fief, son bénéfice et sa pension.

Décidé à quitter son île pour se retirer en

Allemagne, Tycho partit d'Uranienborg le 29 avril 1597, pour se rendre d'abord à sa maison de Copenhague, où il fit transporter ses livres, son imprimerie et ses instruments. On ne le laissa pas même s'y établir. Il remballa donc tous ses instruments et partit pour l'Allemagne avec sa femme et ses enfants.

« Privé, dit-il, de tous moyens de travailler à la perfection de l'astronomie et voyant que des goûts auxquels je ne croyais pouvoir renoncer sans crime étaient vus de si mauvais œil dans ma patrie, il ne me restait qu'à quitter ce pays et faire en sorte que tant de peines ne fussent pas entièrement perdues. A peine avais-je quitté le Danemark que le chancelier faisait l'acquisition de ma bibliothèque, la convertit à son propre usage, et m'écrivit ainsi toute espérance de rentrer dans cette possession. C'était peut-être là l'objet qu'il s'était proposé. Je demeurai à Rostock pendant trois mois, malgré l'épidémie régnante, afin de donner aux ministres le temps de faire de plus mûres réflexions; mais Henry de Rancion m'ayant invité à me préserver de la contagion, j'acceptai un asile dans son château de Wandersburg, à un demi-mille de Hambourg; là je passai l'hiver, soit à continuer mes observations, soit à travailler à des ouvrages commencés. »

En 1599, l'empereur Rodolphe II lui offrit un asile à Prague, avec le château de Benach pour résidence, et un traitement annuel de 3,000 écus d'or, sans compter d'autres revenus éventuels; mais Tycho ne profita pas longtemps de cette faveur, car il mourut deux ans après, le 24 octobre 1601. Il expira doucement, entre les consolations, les prières, et les larmes des siens. La nuit précédente, pendant son délire, il répéta plusieurs fois les mots : *Ne frustra vitisse videar*. Sa mort fut un coup fatal pour sa famille. L'empereur, qui avait promis de la soutenir, l'oublia; elle ne toucha même pas les 20,000 rixdalers que produisit la vente de ses instruments. La veuve de Tycho mourut dans la misère, à Meissen, en 1604, et tout ce qu'on sait de ses enfants, c'est qu'ils ne retournèrent jamais dans leur pays.

Tycho-Brahé avait le cœur grand et généreux, l'âme élevée et libre de préjugés, mais le caractère violent et emporté, ce qui explique en partie, sans les excuser, les persécutions dont il a été l'objet.

Tycho-Brahé a apporté de notables améliorations dans la théorie de la lune; il a découvert et expliqué la variation et l'équation annuelle de cet astre, et déterminé l'inégale principale de l'orbite lunaire par rapport au plan de l'écliptique. Le premier, il tint compte, dans le calcul, de la réfraction, et proposa les premiers éléments de la théorie des comètes. Malheureusement il combattit Copernic, qui révélait alors le véritable système du monde, et il prit trop au sérieux les folles doctrines de l'astrologie. Vers les derniers temps de sa vie, il eut Kepler pour élève, et comme le grand astronome l'avait honoré d'une paternelle amitié, ses héritiers lui confièrent le manuscrit de ses *Observations*, avec le secours desquelles Kepler trouva les trois fameuses lois qui ont immortalisé son nom.

Les ouvrages imprimés de Tycho-Brahé sont : *De nova stella anni 1572*, dont nous avons déjà parlé; *De mundi ætherei recentioribus phenomenis* (1588); *Tychonis-Brahæ apologia responsio ad ciusdam peripateticum in Scotia dubia, sibi de parallaxi cometarum opposita* (1591); *Tychonis-Brahæ Dani, epistolæ astronomiarum libri* (1596); *Astronomiæ instauratæ mechanica* (1578); *Progymnasmatia* (Uranienborg, 1587-1589); *Tychonis-Brahæ, de disciplinis mathematicis oratio, in qua simul astrologia defenditur et ab objectionibus dissentientium vindicatur* (posthume); *Collectanea historiæ cælestis*. C'est le recueil de ses observations qui fut confié après sa mort à Kepler et qui n'a été imprimé que bien plus tard.

L'ouvrage plus important au point de vue théorique est celui qui porte le titre de *Progymnasmatia*. L'auteur débute en disant : « Copernic a pensé qu'on devait faire du soleil le centre des mouvements célestes; son hypothèse est fort ingénieuse, mais elle n'est pas conforme à la vérité; nous laisserons donc la terre immobile au centre du monde et nous ferons tourner le soleil autour d'elle. » Il serait difficile de connaître les motifs qui déterminèrent Tycho-Brahé à se prononcer pour l'immobilité de la terre; peut-être la secrète vanité d'ériger un nouveau système y eut-elle la plus grande part; peut-être aussi la crainte de se rendre l'Eglise hostile le retint-elle; son caractère entier rend cette supposition peu probable; l'esprit de Tycho-Brahé n'était pas naturellement spéculatif; il n'a montré de véritable génie que comme observateur; il nous semble que son erreur est suffisamment expliquée par là. Tycho-Brahé, quoique fortement attaché à son opinion, ne parle, au reste, jamais de Copernic qu'avec les plus grands éloges.

Tycho-Brahé commence par reviser toute la théorie du soleil. Par la comparaison de dix équinoxes, il trouve l'année de 365 j 5 h 49 m et le mouvement diurne 0° 59' 8" 19" 43 14 40 v. Ces résultats sont bien plus exacts que tous ceux qu'on avait obtenus avant lui. Il avait remarqué que l'angle de l'équateur avec l'horizon, donné par l'observation des sol-

stices, n'était pas le complément de la hauteur apparente du pôle. Il en conclut la réfraction et se proposa d'en tenir compte. Le phénomène de la réfraction atmosphérique avait été soupçonné par Ptolémée et décrit par l'Arabe Alhazen, dont Tycho connaissait les ouvrages, car il les cite; mais aucun astronome avant Tycho n'avait dressé de table pour servir à faire la correction. Pour établir la sienne, Tycho, supposant la réfraction nulle à la hauteur de 57°, où s'élevait le soleil au solstice d'été, à Uranienborg, suivit le mouvement apparent du soleil, depuis son lever jusqu'à son coucher, et le compara à celui qu'il aurait eu dans son parallèle, si la réfraction n'eût pas augmenté sa hauteur. Les erreurs de la table qu'il construisit ne dépassent jamais 2 minutes. Il est remarquable, au reste, que Tycho n'attribuait pas la réfraction au passage de la lumière du vide dans l'atmosphère, mais à l'influence des vapeurs contenues dans l'air. Les bonnes raisons que Rømer lui opposait ne purent pas le convaincre, ce qui confirme l'opinion que nous avons émise plus haut. Quoi qu'il en soit, ses observations lui permirent de rectifier la valeur de l'obliquité de l'écliptique, qu'il trouva de 23° 31' et demie, tandis que Copernic et Regiomontanus l'avaient faite de 23° 28'.

Les belles recherches de Tycho sur le soleil sont encore dépassées par celles qu'il fit sur la lune. Les observations d'Hipparque avaient principalement porté sur les syzygies et lui avaient permis de déterminer l'excentricité de l'orbite de la lune; celles que Ptolémée y avait ajoutées sur les quadratures lui avaient fait découvrir l'évection; Tycho s'attacha aux octants et découvrit la variation, additive dans le premier et le quatrième octant, soustractive dans les deux autres. Cette découverte porta immédiatement Tycho sur le rang de Ptolémée; il y ajouta celle plus importante encore de l'inégalité de l'obliquité de l'orbite lunaire et de l'équation du nœud. Tous les anciens avaient supposé constant et égal à 50° l'angle du plan de l'orbite lunaire avec celui de l'écliptique; Tycho reconnut que l'orbite éprouvait dans le cours de chaque lunaison un balancement sensible, que l'inclinaison de 50° plus exactement 40° 58' 30", convenait bien aux syzygies, mais qu'elle s'élevait à 50° 17' 30" dans les quadratures; d'un autre côté, on avait regardé la révolution de la ligne des nœuds comme uniforme; Tycho constata l'irrégularité de sa vitesse angulaire et en détermina les variations. Imitant alors pour la lune l'explication que Copernic avait proposée de la précession des équinoxes, il donna au pôle de l'orbite lunaire un mouvement de rotation autour de son lieu moyen.

TYCHSEN (Olaus-Gehard), orientaliste allemand, né à Tondern (Slesvig) en 1734, mort en 1815. A l'âge de dix-sept ans, il entra au gymnase d'Altona, où le célèbre Maternus de Gila lui inspira le goût des études orientales, et en peu de temps il apprit l'hébreu. De 1756 à 1759, Tychsen suivit les cours de l'université de Halle, où il se lia avec Callenberg, qui s'occupait de la conversion des juifs, et l'associa à son œuvre. Tychsen parcourut dans ce but, mais sans succès, l'Allemagne et le Danemark (1759-1760). Nommé peu après professeur extraordinaire, puis professeur en titre de langues orientales à Butzow, il acquit rapidement une grande réputation. Lorsque, en 1789, l'université de Butzow eut été supprimée, il fut nommé bibliothécaire en chef et directeur du musée de Rostock et remplit ces fonctions jusqu'à sa mort. Le savant Tychsen contribua puissamment aux progrès que fit l'étude des littératures bibliques et orientales. Il entreprit la tâche difficile de réunir les variantes de l'Ancien Testament, de comparer les premières traductions avec l'original et de faire une description exacte des éditions les plus remarquables de la Bible. C'est à lui que revient, en outre, l'honneur d'avoir établi sur des bases fixes la paléographie arabe. On regarde comme son ouvrage le plus important les *Heures de loisir de Butzow* (Butzow, 1766-1769, 6 vol.), recueil de matériaux précieux pour l'histoire des Hébreux.

TYCHSEN (Thomas-Chrétien), philologue et orientaliste allemand, né à Hørsbyl (Slesvig) en 1758, mort en 1834. Il commença à Kiel ses études de théologie et de philologie, alla, en 1779, les continuer à Göttingue sous la direction de Heyne et fit, en 1783 et 1784, aux frais du gouvernement danois, un voyage scientifique en Allemagne, en Italie, en France et en Espagne. Nommé, à son retour, professeur extraordinaire de théologie à l'université de Göttingue, il y fut appelé, quatre ans plus tard, à une chaire de philosophie, qu'il occupa jusqu'à sa mort. Il était membre étranger des Sociétés asiatiques de Paris et de Londres et membre des Académies des sciences de Copenhague et de Göttingue. Outre un grand nombre de mémoires sur des sujets d'archéologie et de numismatique, on a de lui un *Abrégé de l'histoire des Juifs* (Göttingue, 1789, in-8°) et une *Grammaire de la langue arabe écrite ou arabe littérale* (Göttingue, 1823, in-8°), etc. — Sa fille, Cécilie TYCHSEN, née en 1794, morte en 1812, était douée d'une rare beauté et des talents les plus variés. Elle est surtout connue par l'amour qu'elle inspira au poète Ernest Schulze,

qui, après sa mort prématurée, la célébra dans son poème épique intitulé *Cécilie*.

TYCHUS s. m. (ti-kuss). Entom. Genre d'insectes coléoptères trimères, de la tribu des psélaphiens, dont l'espèce type habite aux environs de Paris.

TYDÉE s. m. (ti-dé). Arachn. Genre d'arachnides, de l'ordre des acariens, famille des trombidien, comprenant une douzaine d'espèces.

TYDÉE, fils du roi de Calydon, Grèce. Il tua involontairement son frère Ménalippe et se vit contraint de fuir sa patrie. S'étant rendu à Argos, il épousa la fille d'Adraste, Déiphile, qui le rendit père du vaillant Diomède. Lorsque éclata la guerre fratricide d'Étœcle et de Polynece, Tydée fut un des chefs de l'armée argienne qui marcha avec ce dernier contre Thèbes, s'efforça d'amener les deux frères à un accommodement, entra dans ce but à Thèbes, vainquit les Thébains dans divers jeux et exercices, et excita, par là, à tel point l'animosité de ces derniers, que quarante d'entre eux attendirent Tydée à sa sortie de la ville et se précipitèrent sur lui pour le mettre à mort; mais le héros calydonien échappa, grâce à son courage, à ce guet-apens. Il continua à se signaler pendant le siège de Thèbes par plusieurs actions d'éclat. D'après Apollodore, ayant été blessé par le Thébain Mélanippe, il devint si furieux qu'il lui déchira la tête à belles dents. Irrité de cet acte odieux, Minerve, qui l'avait protégé jusqu'alors, l'abandonna, et il fut tué peu après.

TYDEMAN (Minard), savant hollandais, né à Zwolle (Over-Yssel) en 1741, mort en 1825. Après avoir passé son doctorat en droit à Utrecht (1762), il devint successivement recteur à Leeuwarden, professeur d'éloquence et de grec à Harderwick (1765), de droit naturel et public à Utrecht (1766), de jurisprudence à Harderwick et greffier des états de la province d'Over-Yssel (1790). En 1795, Tydeman cessa de remplir ces dernières fonctions, s'occupa d'éducatons particulières, puis alla se fixer à Leyde, où il fut chargé de dresser le catalogue de la bibliothèque de l'université. Indépendamment d'un grand nombre de thèses et de dissertations, nous citerons de lui : *Mémoire sur l'origine du langage et sur le Cratyle de Platon*; *Syntagma dissertationum ad philosophiam moralem pertinentium*, etc.

TYE (Christophe), musicien et littérateur anglais, né à Londres vers le commencement du xvi^e siècle. Il fut chargé par Henri VIII d'enseigner la musique à ses enfants, reçut des universités de Cambridge et d'Oxford le diplôme de docteur en musique et devint organiste de la chapelle royale sous le règne d'Elisabeth. Tye a laissé plusieurs compositions musicales, dont quelques-unes sont parvenues jusqu'à nous et sont estimées par les amateurs de la vieille musique anglaise. Très-versé dans la littérature italienne, il traduisit de Boccace en vers anglais l'*Histoire de Théodore et d'Honorio* (Londres, 1599), ouvrage fort prisé des bibliophiles. Enfin il entreprit de traduire en vers les *Actes des apôtres*, mais il s'arrêta au xiv^e chapitre. Cette traduction a été publiée en 1553, avec de la musique notée.

TYERS (Thomas), écrivain anglais, né vers 1726, mort en 1787. Devenu possesseur d'une belle fortune, il put abandonner la carrière du barreau, qui n'avait pour lui aucun attrait, pour se livrer tout entier à ses goûts littéraires. Grâce à une immense lecture, il acquit des connaissances aussi variées qu'étendues; mais, s'il avait du savoir et de l'esprit, il manquait de profondeur et d'originalité. L'agrément de son commerce, le charme de sa conversation lui firent de nombreux amis, au nombre desquels se trouve le docteur Johnson. Parmi ses écrits, imprimés pour la plupart à un très-petit nombre d'exemplaires, nous citerons : *Conférences politiques entre plusieurs grands hommes du siècle précédent et du siècle actuel* (1781); *Rapsodies sur Pope* (1781); *Conversations politiques et familières* (1784); *Esquisses biographiques sur le docteur Johnson* (1784); des *Chansons*, quelques petites pièces de théâtre exécutées au Vauxhall, etc.

TYKHANA s. m. (ti-ka-na). Appartement souterrain, chez les Indous.

TYLACANTHE s. m. (ti-la-kan-te — du gr. *tulos*, callosité; *anthos*, fleur). Bot. Genre de plantes, de la famille des personnées, tribu des hémimériidées, dont l'espèce type croît au Brésil.

TYLACITE s. m. (ti-la-si-te). Entom. V. TYLACITE.

TYLANTHE s. m. (ti-lan-te — du gr. *tulos*, callosité; *anthos*, fleur). Bot. Genre de sous-arbrisseaux, de la famille des rhamnées, tribu des phyllicées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent au Cap de Bonne-Espérance et à Madagascar.

TYLARE s. m. (ti-la-re — du gr. *tularos*, callosité). Mamm. Partie dénudée et calleuse, située sous les doigts et le talon des animaux vertébrés.

TYLER (John), président des Etats-Unis d'Amérique, né dans le district de Saint-Charles-City (Virginie) en 1790, mort en 1862. Fils d'un riche planteur, il reçut une

excellente éducation et, après avoir étudié le droit, devint, dès 1816, membre de la Chambre des représentants de Washington, au sein de laquelle il se distingua par son talent oratoire. Il fut ensuite gouverneur de la Virginie, où il se fit remarquer comme un excellent administrateur. Nommé en 1827 sénateur par la Virginie, il fut confirmé à l'élection suivante dans ces hautes fonctions, dont il se démit cependant en 1836, parce qu'il regardait comme injustes les instructions que lui avaient données ses mandataires. En 1840, le parti whig le présenta pour son candidat à la vice-présidence, et il fut élu à une grande majorité. Le président Harrison étant mort un mois à peine après son installation, Tyler se trouva tout à coup porté à la magistrature suprême. On s'aperçut bientôt que ses principes politiques différaient en plus d'un point de ceux de Harrison, et que les espérances conçues par le parti whig, lors de l'élection de ce dernier, seraient loin d'être remplies. Le nouveau président s'opposa inégalement à la création d'une banque nationale, ainsi qu'au projet mis en avant par les whigs de partager entre les différents Etats le produit de la vente des terres cultivées du domaine public. Le bill voté, en juillet 1841, par le congrès pour l'établissement d'une banque nationale échoua devant le veto de Tyler. Le ministère, formé par Harrison et qui avait pour chef Daniel Webster, donna sa démission, et l'effigie du président fut brûlée publiquement dans un grand nombre de localités. Tyler n'en fit pas moins dans la suite, à différentes reprises, usage de son droit de veto, notamment dans la question du tarif, en sorte que pendant toute la durée de son administration il fut en désaccord avec la représentation nationale. Il fut plus heureux dans sa politique extérieure. En 1842, il mit fin, par un traité connu sous le nom de traité d'Ashburton, aux difficultés de frontières avec l'Angleterre, qui avaient pris un tel caractère de gravité, qu'on prévoyait déjà une rupture prochaine entre les deux pays; en outre, par l'incorporation du Texas en janvier 1845, les Etats-Unis acquirent une province importante. Il est vrai que cet acte fut la cause première de la guerre avec le Mexique. Le 4 mars 1845, Tyler quitta la présidence, après avoir vainement essayé de se faire réélire, et se retira dans ses terres de Virginie. En 1861, il reparut un instant sur la scène politique, comme membre de la députation envoyée par la Virginie à Washington pour y demander la paix, puis comme président de la convention de la paix, réunie le 4 février 1861; mais le congrès rejeta peu après les propositions faites dans l'intérêt du Sud. Lorsque la guerre civile eut éclaté, Tyler fut élu membre du Sénat des sécessionnistes, mais il mourut peu de temps après à Richmond.

TYLER (Wat), chef d'insurrection anglais. V. WAT TYLER.

TYLION s. m. (ti-li-on — du gr. *tulos*, cal). Mamm. Callosité, le plus souvent colorée, qu'on voit aux fesses de certains singes.

TYLL, personnage légendaire. V. EULESPIEGLE.

TYLLOME s. m. (ti-lo-me). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des mutisiées, réuni par quelques auteurs aux chétanthères, et comprenant plusieurs espèces, qui croissent au Chili.

TYLOCERE s. m. (ti-lo-sé-re — du gr. *tulos*, callosité; *keras*, antenne). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des malacodermes, tribu des téléphorides, comprenant six espèces, dont la plupart habitent l'Inde.

TYLODE s. m. (ti-lo-de — du gr. *tulodés*, calleux). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des charançons, comprenant seize espèces, qui habitent l'Amérique équinoxiale.

TYLODERE s. m. (ti-lo-dé-re — du gr. *tulos*, callosité; *déré*, cou). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des charançons, tribu des otiorhynchides, dont l'espèce type habite la Styrie.

TYLODON s. m. (ti-lo-don — du gr. *tulos*, callosité; *odon*, dent). Mamm. Genre de mammifères carnassiers, intermédiaire entre les couatis et les ratons, dont l'espèce type a été trouvée à l'état fossile dans les terrains éocènes du Gard.

TYLOGNATHE s. m. (ti-logh-na-te — du gr. *tulos*, callosité; *gnathos*, mâchoire). Ichthyl. Genre de poissons, de la famille des cyprinoides.

TYLOME s. m. (ti-lo-me — du gr. *tulónia*, callosité). Callosité de l'épiderme. # On dit aussi TYLOMA.

— Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des charançons, tribu des érichinides, comprenant six espèces, dont la plupart habitent l'Amérique équinoxiale.

TYLOPHORE s. m. (ti-lo-fo-re — du gr. *tulos*, callosité; *phoros*, qui porte). Bot. Genre de plantes grimpantes, de la famille des asclépiadées, tribu des pergulariées, comprenant une quarantaine d'espèces, qui habitent l'Afrique, l'Asie et l'Australie tropicale.

TYLOPODE s. m. (ti-lo-po-de — du gr.

tulos, callosité; *pous*, pied). Erpét. Nom donné aux chersites ou tortues de terre.

TYLOS s. m. (ti-loss — du gr. *tulos*, callosité). Arachn. Genre peu connu d'arachnides, de l'ordre des acariens.

— Crust. Genre de crustacés isopodes, de la famille des cloportes, dont l'espèce type habite le nord de l'Afrique.

— Encycl. Les *tylos* ressemblent beaucoup aux aradilles et aux cloportes par la forme générale de leur corps; mais ils s'en distinguent néanmoins par plusieurs particularités d'organisation très-importantes, telles que la structure des fausses pattes branchiales et la disposition des appendices du dernier anneau abdominal. Ils ont, comme les aradilles, la faculté de se rouler en boule, surtout quand ils sont inquiétés. Leurs mœurs, assez peu connues, rappellent celles des cloportes. Ces isopodes se tiennent de préférence sous les pierres, dans les lieux humides. La seule espèce connue jusqu'à présent est le *tylos* de Latreille, qui habite en Égypte, et qu'on trouve aussi en Algérie.

TYLOSE s. f. (ti-lo-zé — du gr. *tulos*, cal). Méd. Nom générique de toutes les callosités qui surviennent aux pieds, comme cors, ongles-perdrix, etc.

TYLOSTOME s. m. (ti-lo-sto-me — du gr. *tulos*, callosité; *stoma*, bouche). Bot. Genre de champignons, de la famille des lycoperdés, type du groupe des tylostomes, comprenant plusieurs espèces, qui croissent dans les sables.

TYLOSTOMÉ, ÉE adj. (ti-lo-sto-mé — rad. *tylostome*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte au tylostome.

— s. m. pl. Groupe de champignons, de la famille des lycoperdés, ayant pour type le genre tylostome.

TYLOSTYLIDE s. m. (ti-lo-sti-li-de — du gr. *tulos*, callosité, et de *style*). Bot. Genre de plantes, de la famille des orchidées, tribu des épiphytes, appelé aussi callostylide, et dont l'espèce type croît à Java. On dit aussi TYLOSTYLE.

TYLOSE s. m. (ti-lo-zu-re — du gr. *tulos*, callosité; *oura*, queue). Ichtyol. Genre de poissons, voisins des scombroscos.

TYM, rivière de la Russie d'Asie. Elle prend sa source dans le gouvernement d'Iénisseïsk, se dirige vers l'O., en traversant le gouvernement de Tobolsk, et, après un cours de 450 kilom., se jette dans l'Obi, près de Tymska.

TYMBRE s. m. (tain-bre). Bot. Sarriette de Crète.

TYMOUR, célèbre conquérant tartare. V. TAMERLAN.

TYMOUR-SCHAH, deuxième souverain de la monarchie moderne d'Afghanistan, né à Meschedh en 1746, mort en 1793. Il succéda, en 1773, à son père Ahmed, malgré l'opposition de son frère Soliman, parvint à s'affermir sur son trône et s'occupa constamment, depuis lors, de vivre en paix avec ses voisins, de faire régner la tranquillité dans ses États et de rendre le peuple heureux. Ses bonnes intentions n'empêchèrent point plusieurs révoltes d'éclater; mais il les comprima par la force ou par l'adresse, et, comme la tribu des Douranis exerçait une influence dangereuse pour le trône, il employa d'habiles moyens pour l'affaiblir et la paralyser. A l'extérieur, Tymour-Schah se signala en maintenant l'autorité du vieux et aveugle schah Rokh sur Meschedh et une partie du Khorasân, puis il dirigea contre les Tartares Usbecks une expédition, dont les résultats furent peu satisfaisants. Bien qu'il ait été accusé par plusieurs écrivains anglais d'indolence, d'avarice et de lâcheté, Tymour-Schah était incontestablement un prince sage et vertueux, que son peuple regretta vivement. Il eut pour successeur son fils, le fougueux Zeman-Schah.

TYMPAN s. m. (tain-pain — du lat. *tympānum*, gr. *tympānon*, tambour). Anat. Cavité de l'oreille sur laquelle est tendue une membrane sonore : *Lorsqu'on effraye la marmotte et qu'on l'irrite, elle fait entendre un sifflet si perçant et si aigu, qu'il blesse le TYMPAN.* (Buff.)

Du tambour, des notre naissance,
Le son flatte notre tympan.

DÉSAUGIÈRES.

■ *Corde du tympan*, Nerf de l'oreille moyenne.

— Archit. Espace uni ou orné de sculptures, qui se trouve encadré par les trois corniches du fronton : *On avait sculpté dans le TYMPAN du fronton du temple de Minerve, à Athènes, la naissance de cette divinité.* (Acad.)

■ Espace uni ou orné de sculptures, circonscrit par un ou plusieurs arcs et, par une ou plusieurs lignes droites : *TYMPAN de portée, d'arcade.* Les TYMPANS des arcs de triomphe sont ordinairement ornés de Renommées. (Acad.)

— Mécan. Pignon enté sur son arbre, et qui engrène dans les dents d'une roue. ■ Roue hydraulique qui puise l'eau par son pourtour et la déverse par son axe. ■ *Roue du tympan*, Roue creuse dans laquelle un ou plusieurs hommes marchent pour la faire tourner.

— Navig. fluv. Machine dont on se sert pour draguer le fond des cours d'eau.

— Typogr. *Grand tympan*, Cadre de bois, joint au coffre au moyen de charnières, garni d'un morceau d'étoffe de soie, sur lequel on place les pointures, la marge, et successivement chacune des feuilles à imprimer. ■ *Petit tympan*, Cadre léger, formé par quatre bandes de fer, recouvert d'une feuille de parchemin ou d'un fragment de toile, enclavé dans le grand tympan, et qui porte immédiatement la platine quand le barreau la fait descendre.

— Encycl. Anat. et pathol. Le *tympan* est une membrane mince, transparente, tendue en forme de cloison et séparant le conduit auriculaire de la caisse du *tympan*, ou oreille moyenne. Elle est dirigée obliquement de haut en bas, de dehors en dedans et d'avant en arrière, de telle sorte qu'elle est loin d'être perpendiculaire à l'axe du conduit. Elle est à peu près circulaire, contrairement à l'opinion de Vieussens et de Valsalva, qui la regardaient comme semi-elliptique; ses deux diamètres ne diffèrent l'un de l'autre, du reste, que de 0m,001; le premier possède de 0m,010 à 0m,011, et le second 0m,010 seulement.

La face externe du *tympan* est convexe chez l'homme et les mammifères; elle est convexe chez les oiseaux. Du reste, le bombement de la membrane ne représente guère que la cinquième partie du diamètre de la base. A travers cette paroi mince, on voit le manche du marteau, le premier osselet de la caisse; en haut, une légère saillie qui correspond à l'apophyse de cet osselet, à l'endroit où Rivinus avait cru voir un orifice de communication qui n'existe pas.

La face interne, ou convexe, regarde la caisse du *tympan*, et sa partie centrale répond au promontoire, ou origine du limaçon. Entre ce dernier organe et la membrane existe normalement un intervalle, variable avec l'âge et avec le degré de tension du *tympan*. Cette face interne répond, en outre, au marteau, qui semble appliqué contre elle, et à la corde du *tympan*; ces deux organes sont, en réalité, placés dans l'épaisseur de la membrane.

La circonférence de la membrane est plus épaisse que le centre; elle s'encadre dans un petit anneau osseux, qui s'isole très-facilement chez le fœtus et le nouveau-né, mais qui, chez l'adulte, est soudé à la base du rocher. L'anneau osseux et l'épaississement annulaire de la circonférence sont interrompus à la partie supérieure, où il semble que la membrane se continue, sans ligne de démarcation, avec la paroi muqueuse du conduit auditif externe.

Trois couches superposées entrent dans la structure de la membrane du *tympan* : une externe, épithéliale; une moyenne, fibreuse, et une interne, qui se continue avec la muqueuse de l'oreille moyenne. C'est cette dernière qui recouvre la corde du *tympan* et le manche du marteau, de telle sorte que ces deux organes sont, en réalité, inclus et encastrés dans l'épaisseur de la membrane. La couche fibreuse moyenne est de beaucoup plus importante. Elle est peut-être une dépendance du derme tégumentaire du conduit auditif; en tout cas, elle est formée de fibres concentriques et rayonnées, et c'est elle qui fournit l'épaississement annulaire de la circonférence et qui fixe le *tympan* à l'anneau osseux.

Les artères du *tympan* proviennent : 1° d'un ramuscule émané de la stylo-mastoldienne; 2° du rameau tympanique de la maxillaire interne. Les nerfs émanent : 1° du rameau auriculaire du pneumo-gastrique; 2° des quelques filets tympaniques du rameau de Jacobson.

Le rôle physiologique de la membrane du *tympan* est assez bien connu aujourd'hui. Savart a démontré que cette membrane, recevant les impressions sonores, vibrait facilement et qu'il se produisait à sa surface des ondes d'inflexion, des ondes dans les autres membranes et plaques vibrantes. Itard avait nié ce fait; mais les observations de Richerand, de J. Müller et de Bonnafant n'ont fait que confirmer celles de Savart. L'obliquité de la membrane au fond de son conduit n'est pas sans influence sur l'accomplissement de cette fonction, car elle a pour effet d'augmenter la surface d'impression. Il résulte, du reste, d'observations anatomiques faites avec beaucoup de soin sur des oiseaux que, toutes choses égales d'ailleurs, la délicatesse de l'ouïe est en rapport avec l'obliquité du *tympan* auriculaire.

S'il en est ainsi, on comprend aisément pourquoi le marteau s'appuie sur la surface interne de la membrane tympanique; c'est par son intermédiaire que les vibrations sonores se transmettent à la chaîne des osselets de l'ouïe, et de là à l'oreille interne. Cependant le marteau, mû par des muscles spéciaux, joue encore à l'égard du *tympan* lui-même un rôle des plus curieux. Bichat pensait déjà que cet osselet protégeait le *tympan* qui, sans lui, s'affecterait douloureusement dans les vibrations provoquées par des sons trop puissants. Suivant J. Müller, on peut supposer encore que le marteau a le pouvoir de donner à la membrane la tension nécessaire pour qu'elle puisse vibrer à l'unisson

des sons qui viennent l'affecter; d'ailleurs, l'hygrométrie propre à la membrane ferait à chaque instant varier cette tension si, selon toute probabilité, le muscle interne du marteau ne venait la maintenir à un degré convenable. Ce qui donne quelque poids à cette interprétation un peu hypothétique, c'est un fait pathologique observé par le chirurgien Roux sur lui-même. Des expériences de Savart, il résulte, en effet, que la membrane du *tympan* est à ce point impressionnable aux vibrations qu'elle reçoit, que le sable, semé à sa surface, est souvent lancé à plusieurs centimètres. Une pareille impressionnabilité serait sans doute gênante si le muscle du marteau ne venait, en quelque sorte, aider la membrane à supporter le choc. En conséquence, la paralysie faciale, en affectant la motricité du marteau, devrait avoir pour conséquence de rendre douloureuses les sensations auditives d'une certaine intensité, et, en effet, le professeur Roux éprouva, dit-il, lui-même les effets de cette paralysie dans le sens prévu par les physiologistes.

La membrane du *tympan* peut être le siège de lésions très-diverses : des érosions, des granulations, des phlyctènes déterminées par l'existence d'une otite externe; des ulcérations, des épanchements, des relâchements, des incrustations calcaires déterminées par une otorrhée; des perforations produites par une otite interne; enfin, les maladies propres aux régions voisines, le cancer et le polype, peuvent se développer sur cette membrane. Un coup de poing ou un soufflet violent sur l'oreille peuvent aussi déterminer une rupture brusque et soudaine de la membrane; un bruit très-fort produit à faible distance, tel qu'un coup de canon, un éternement violent ou la pendaison peuvent aussi, dit-on, déterminer le même accident.

Dans ces divers cas, la lésion du *tympan* a toujours pour conséquence une diminution de la sensibilité auditive, ce qui résulte, en effet, de l'incapacité de cette membrane à transmettre les vibrations sonores qui viennent la frapper. On reconnaît ces diverses altérations à l'examen otoscopique, à l'hémorragie et à la douleur qui se produisent au moment d'une perforation instantanée, à l'écoulement qui accompagne les otites internes aiguës et chroniques, et au sifflement qui accompagne un violent effort d'expiration en prenant le soin de fermer la bouche et le nez. On conçoit que ce dernier effet ne puisse se produire qu'à la condition que la trompe d'Eustache soit obliérée.

On remédie difficilement aux lésions du *tympan*. Cependant, dans les cas d'inflammations aiguës ou chroniques, qui ne sont, d'ailleurs, qu'un résultat de l'extension des phlegmasies voisines, on peut avec avantage employer la méthode substitutive. Après avoir détergé avec soin le conduit auditif par des lotions et des injections répétées d'eau de guaiac, on injecte diverses substances légèrement caustiques, telles que la solution de sulfate de cuivre, de sulfate de zinc ou de sublimé corrosif. On a quelquefois recouru aux insufflations faites avec ces mêmes substances réduites en poudre fine et sèche.

La perforation n'entraîne pas, comme on le croyait autrefois, une surdité complète, mais, tout au plus, une diminution de la sensibilité de l'oreille, qui n'est plus impressionnée par les vibrations de faible intensité. On a pu croire même, en raison de cette circonstance, que la membrane du *tympan* ne jouait qu'un rôle très-secondaire dans la perception des impressions auditives. Comme il n'est aucun moyen, du reste, de remédier efficacement à la lésion profonde de la membrane du *tympan*, on n'a pu qu'essayer l'emploi d'un *tympan artificiel*. C'est une membrane mince en caoutchouc qu'on applique au fond du tube auditif en l'appuyant sur les débris de la membrane tympanique; cette application est, d'ailleurs, souvent douloureuse, et le succès n'en est pas assuré.

La perforation du *tympan* a, d'autre part, été proposée et pratiquée dans un but thérapeutique. Elle peut servir à guérir certaines surdités liées à une oblitération incurable de la trompe d'Eustache; Cheselden la pratiqua dans ce but chez un criminel, mais sans succès. Buisson proposa cette opération comme propre à donner issue au pus accumulé par suite d'abcès dans la cavité de l'oreille interne; en 1800, Ast. Cooper réussit à la pratiquer. Depuis, cette opération est entrée dans la pratique : Itard, Buchanam, Fabrice de Modène, Mélier et Grubert de Vienne, et beaucoup d'autres médecins auristes y eurent recours en différentes circonstances. Mais il est important de savoir que cette opération est ordinairement douloureuse, souvent contre-indiquée et dangereuse dans quelques cas. Elle a pour première conséquence de produire une susceptibilité auditive très-pénible.

— *Caisse du tympan*. Comparant à un tambour la cavité de l'oreille moyenne, limitée extérieurement par la membrane du *tympan*, intérieurement par les membranes de la fenêtre ronde et de la fenêtre ovale, on a donné à cette cavité le nom de caisse du *tympan*. Cette expression est moins employée que celle, plus rigoureuse, d'oreille moyenne. V. OREILLE.

— *Corde du tympan*. La corde du *tympan* est un rameau nerveux très-important qui fournit le nerf facial avant sa sortie du crâne par le trou stylo-mastoldien. Ce nerf tympan-

nique, après avoir remonté l'aqueduc de Fallope, pénètre dans l'oreille moyenne par une ouverture particulière creusée dans le rocher; il parcourt alors cette cavité de haut en bas et d'arrière en avant en décrivant une courbe à concavité inférieure, passant le long de la membrane du *tympan* entre le manche du marteau et la longue branche de l'enclume; il sort, enfin, par une petite ouverture qui avoisine l'épine du sphénoïde. Hors du crâne, ce nerf marche ensuite isolément, reçoit quelques filets du ganglion otique, s'accroche au nerf lingual et enfin se jette en totalité ou en grande partie dans le ganglion sous-maxillaire.

Les fonctions de la corde du *tympan* sont encore mal connues, ou plutôt on en est réduit à des hypothèses plus ou moins ingénieuses sur les usages de ce nerf; ses dispositions anatomiques et le trajet qu'il parcourt à travers la cavité de l'oreille moyenne ont fait présumer qu'il était utile à l'audition; c'est ainsi qu'on a supposé qu'il avait pour mission de transmettre les vibrations de la membrane du *tympan* au tronc du nerf facial, lequel, réagissant par ses filets moteurs du muscle interne du marteau, provoquait la tension de la membrane. Aucune expérience n'a pu établir la réalité de cette hypothèse, d'ailleurs fort ingénieuse.

Il a paru à quelques autres physiologistes que la corde du *tympan* était spécialement affectée à l'exercice de la sensation gustative et qu'elle agissait sur les sécrétions de la partie correspondante de la langue. On a appuyé cette manière de voir sur ce que la paralysie du nerf facial paraît avoir eu pour conséquence, dans quelques cas, un trouble léger de la fonction gustative; mais, à cet égard, les assertions les plus contradictoires se sont produites. Guarini fait de la corde du *tympan* un nerf exclusivement moteur agissant sur les fibres du lingual et du stylo-glossé; Cl. Bernard y voit un nerf mixte agissant sur les vaisseaux de la langue du côté correspondant, exerçant son action sur les sécrétions glandulaires, la circulation locale et la sensation gustative; Stich en fait un nerf purement sensitif. L'expérience n'a pu établir qu'un point : c'est que les excitations électriques de la corde du *tympan* n'ont paru exercer aucune influence sur le goût, de sorte qu'il est présumable que ce nerf est sans action sur la sensation gustative.

— Hydraul. Le *tympan* est une roue hydraulique à l'aide de laquelle on peut élever l'eau à une faible hauteur; il trouve une application utile lorsqu'il s'agit de vider un étang ou l'eau renfermée entre les parois d'une enceinte de fondation. On distingue le *tympan* des anciens (fig. 1) et celui qui fut proposé en 1717 par Lafaye.

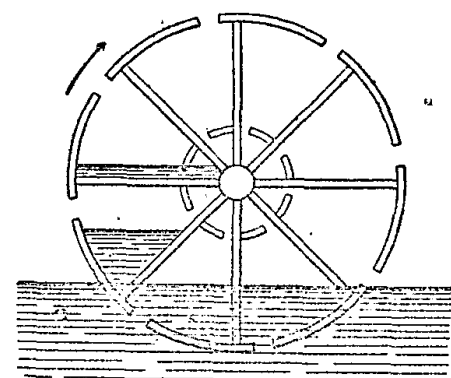


Fig. 1.

Le *tympan* des anciens, appelé *tympan de Vitruve*, parce qu'il se trouve décrit dans l'ouvrage de ce célèbre architecte, consistait en un tambour ou cylindre creux, divisé par des cloisons, dont les plans prolongés vont passer par l'axe du cylindre. Chacune de ces cloisons s'ouvre sur la surface du tambour. Un noyau creux, monté sur le même axe et communiquant avec le dehors, porte aussi des cloisons qui s'ouvrent dans les premières. Quand la roue tourne, les cloisons du *tympan* s'emplissent d'eau; celle-ci passe dans le noyau quand elle arrive à la hauteur de l'axe et se répand ensuite au dehors. D'après Navier, le calcul de ce *tympan* peut s'effectuer en remarquant que l'eau, sortant de la roue par l'axe, quitte la machine avec une vitesse de rotation sensiblement nulle; en sorte que l'on doit seulement tenir compte de la perte de force vive qui a lieu quand l'eau entre dans la roue. Soient : P l'effort exercé par le moteur pour faire tourner la roue, supposé appliqué dans le sens de cette circonférence; V la vitesse de la circonférence passant par l'axe des bras; m la masse de l'eau élevée dans l'unité de temps; g la vitesse que la gravité imprime aux corps pesants dans l'unité de temps; H la distance des niveaux de l'eau dans les deux réservoirs, ou la hauteur à laquelle l'eau est élevée, on a

$$PV = mgH + \frac{1}{2} mV^2,$$

et, pour le rapport de l'effet utile à la quantité d'action dépensée,

$$\frac{H}{H + \frac{V^2}{2g}}$$

Lafaye, dans le *tympan* qui porte son nom et que l'on appelle *tympan à développantes de cercle*, a imaginé de relier les cloisons du *tympan* de Vitruve par des cloisons cylindriques ayant pour bases des développantes de cercle (fig. 2). Ainsi, le profil intérieur de la cloison AC est une développante engendrée par le point A de la tangente AB roulant sur

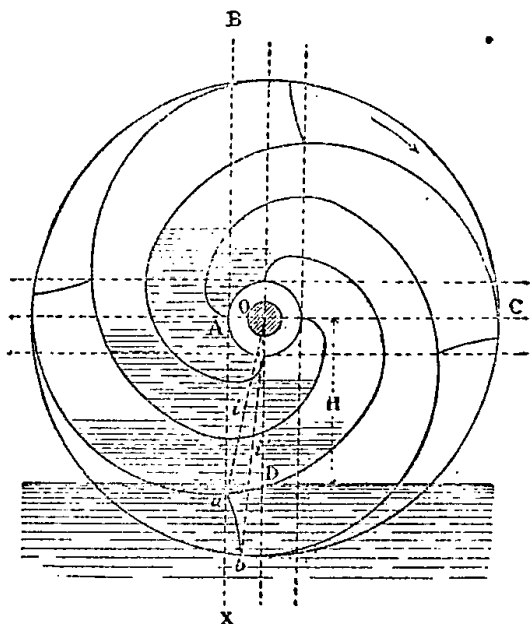


Fig. 2.

le noyau AO de la roue. L'eau, en entrant dans la roue, ne se logeant pas dans les angles, comme dans le *tympan* de Vitruve, il y a moins de chocs et, par conséquent, moins de perte de travail. En second lieu, les cloisons étant normales à la verticale AX, le centre de gravité de l'eau élevée par chaque cloison est peu éloigné de cette verticale; il est donc plus près de l'axe que dans le *tympan* des anciens. La résistance agissant sur un levier moins long, il faut une force moindre pour mouvoir la roue. Le défaut de ces machines consiste en ce qu'elles contiennent une grande quantité d'eau, qui les rend très-pesantes, et qu'elles ne l'élèvent qu'au niveau de l'axe. D'après les observations rapportées par Perronnet, des hommes manœuvrant une roue à *tympan* au moyen d'une roue à cheville et travaillant huit heures par jour produisent un effet utile journalier de 211,100 kilogrammètres. Cet effet utile paraît être les $\frac{8}{10}$ environ de la quantité d'action dépensée.

Dans ces derniers temps, M. Cavé a construit, en fer, plusieurs *tympan*s de très-grande dimension. Ce constructeur a fait des *tympan*s à quatre cloisons courbes en spirale d'Archimède; mais les derniers qu'il a exécutés, ont deux cloisons, et les spirales se rapprochent du centre plus rapidement que dans la spirale, assez pour que la surface de l'eau qui y est emprisonnée reste constamment tangente à la spirale supérieure. Un de ces *tympan*s à deux spirales avait 3m,50 de rayon, 1 mètre de largeur, plongeait de 1 mètre, faisait dix révolutions par minute et élevait 2,400 mètres cubes d'eau par heure à une hauteur d'environ 2 mètres. Pour un débit aussi considérable, on fait verser l'eau par les deux jous du *tympan*, lequel, au lieu de plonger de 1 mètre, entre de 1m,20 à 1m,30 dans l'eau, ce qui augmente considérablement le volume élevé. Ainsi, d'après M. Cavé, le *tympan* faisant dix à douze révolutions par minute, ce volume aurait été de 3,333 mètres cubes par heure, à la hauteur de 2 mètres environ, pour une puissance moyenne de trente chevaux, ce qui correspond à un rendement de 0,83.

— *Détermination du débit par seconde.* Soient : N le nombre de tours par minute, n le nombre de développantes, H la hauteur de l'axe OD au-dessus du niveau de l'eau, S la section ad projetée sur le plan passant par l'axe O et le centre de ab, r' et r'' les distances des points a et b à l'axe de rotation, k un coefficient pour tenir compte de la contraction et du mouvement communiqué à l'eau qui peut fuir devant la surface ad au lieu de la traverser; on peut le prendre égal à 0,80; on a le débit au moyen de la relation :

$$Q = K \frac{1}{60} N n S \left(r' \text{ arc cos } \frac{H}{r'} + r'' \text{ arc cos } \frac{H}{r''} \right).$$

Quant au travail moteur à dépenser pour vaincre un certain poids P d'eau, il se compose : 1° du travail PH, destiné à vaincre celui de la pesanteur; 2° du travail du frottement sur les tourillons et épaulements de l'arbre O; 3° du travail nécessaire pour vaincre les frottements de l'eau sur les parois solides en contact; 4° le travail nécessaire pour donner à l'eau la vitesse absolue avec laquelle elle quitte la roue.

— Typogr. Le *tympan* ou plutôt les *tympan*s, car il y a le grand et le petit, sont deux pièces essentielles de la presse manuelle; ils sont principalement constitués par deux châssis, le premier de bois et le second de fer, qui s'enclavent l'un dans l'autre et entre lesquels est placée la feuille de mise en train avec l'étoffe. Cet appareil, muni de la feuille à imprimer, est abaissé sur le marbre où se trouve la forme encrée; le train est

roulé sous la platine au moyen de la manivelle; le barreau abaisse la platine sur le petit *tympan*; le train se déroule; le *tympan* et la frisure sont relevés, et la feuille, imprimée d'un côté, est retirée et mise à sa place sur un banc destiné à cet usage. Telle est la manœuvre de la presse à bras, et on voit quel rôle y joue le *tympan*; mais entrons dans le détail et décrivons successivement les parties constitutives de cet appareil. Nous ne pouvons mieux faire que d'emprunter les éléments de notre description à l'excellent *Traité de la typographie* de M. Henri Fournier : « Le grand *tympan* est un châssis de bois sur lequel est tendu un morceau d'étoffe de soie; c'est sur lui que se placent les pointures, la marge et successivement chacune des feuilles à imprimer. La bande à laquelle tient la frisure est en fer. Le grand *tympan* tient au coffre dans sa partie postérieure, c'est-à-dire à l'extrémité de droite de la presse; il est fixé par une double charnière qu'on appelle les couplets du *tympan*. Il est ordinairement de la même largeur que le coffre. Le grand *tympan* est percé à chacune des barres qui mesurent sa longueur de deux trous, placés l'un au milieu, l'autre aux deux tiers en montant, et destinés à recevoir les vis des pointures. Le petit *tympan* est un cadre formé par quatre bandes de fer assez minces, au-dessous duquel est collée une feuille de parchemin, ou plus ordinairement un morceau de soie, rabattu sur les quatre côtés de ce châssis. Il est enclavé dans le grand *tympan*, auquel il tient dans le haut par deux dents-de-loup minces et pointues, qui pénètrent entre le bois et la soie, dans le bas par un crochet, et sur les côtés par deux tenons en queue d'aronde. C'est sur lui que porte immédiatement la platine quand elle est abattue par le barreau. Entre la soie du grand *tympan* et celle du petit sont placés les étoffes (en satin, ou en mérinos si l'on veut obtenir un foulage moins sec), le carton et la mise en train. Les *tympan*s demandent à être soigneusement entretenus et renouvelés dès qu'ils commencent à s'user. »

TYMPANAL, ALE adj. (tain-pa-nal, a-le — rad. *tympan*). Anat. Qui a rapport au *tympan*. *Cercle*, cadre ou os *tympanal*, ou substantif. *Tympanal*, Os en forme d'anneau, sur lequel, est tendue la membrane du *tympan*.

TYMPANIDÉ, ÉE adj. (tain-pa-ni-dé — de *tympanis*, et du gr. *eidos*, aspect). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte au *tympanis*.

— s. m. pl. Groupe de champignons, de la tribu des cyathidés, ayant pour type le genre *tympanis*.

TYMPANION s. m. (tain-pa-ni-on — du gr. *tumpanon*, tambour). Ichtyol. Genre de poissons gymnodontes.

TYMPANIQUE adj. (tain-pa-ni-ke — rad. *tympan*). Mus. Qui a rapport au tambour.

— Anat. Qui a rapport au *tympan* : *Membrane tympanique*. *Artère tympanique*, Branche collatérale ascendante de l'artère maxillaire interne, très-grêle, traversant la scissure de Glaser, et se terminant à la muqueuse et à la caisse du *tympan*.

— s. f. Mus. Art d'exécuter les batteries de caisse.

TYMPANIS s. m. (tain-pa-niss — du gr. *tumpanon*, tambour). Bot. Genre de champignons, de la tribu des cyathidés, type du groupe des *tympanides*, comprenant plusieurs espèces, qui croissent sur les plantes.

TYMPANISER v. a. ou tr. (tain-pa-ni-zé — du lat. *tympanizare*, gr. *tumpanizein*, bat-

tre du tambour). Décrier hautement et publiquement : *Il l'a tympanisé partout. Il a eu peur que l'avocat de sa partie ne le tympanisât.*

TYMPANISME s. m. (tain-pa-ni-sme — rad. *tympanite*). Pathol. Gonflement ayant les caractères de la *tympanite*.

TYMPANITE s. f. (tain-pa-ni-te — du gr. *tumpanon*, tambour). Pathol. Gonflement de l'abdomen causé par l'accumulation des gaz dans l'intestin ou dans l'estomac : *TYMPANITE des ruminants. Être atteint de TYMPANITE.*

— Encycl. Pathol. La *tympanite* provient d'une accumulation de gaz dont le gros intestin est le siège de prédilection; ces gaz le dilatent et lui donnent quelquefois un volume monstrueux. C'est ainsi que Littré a vu un colon aussi gros que la cuisse, et Haller un cæcum aussi volumineux que la tête d'un adulte. En général, la pneumatose des voies intestinales produit dans le ventre plutôt un état de malaise qu'une douleur véritable. Les malades ont des borborygmes; ils rendent par la bouche ou par l'anus des gaz dont l'expulsion les soulage; tantôt ceux-ci sont inodores et tantôt ils sont d'une fétidité repoussante. Leur passage à travers l'intestin, produit dans l'abdomen des mouvements irréguliers, des bosselures passagères et un sentiment de tension parfois très-douloureux. Si la dilatation abdominale est excessive, elle détermine le reflux du diaphragme en haut, l'élargissement de la base de la poitrine et, par conséquent, la gêne de la respiration et de la circulation. C'est alors qu'on voit survenir du hoquet, de la dyspnée, de la toux, des palpitations, des lipothymies et même l'asphyxie. Des cas aussi graves sont toutefois fort rares.

Dans la *tympanite* générale, le ventre est globuleux, régulièrement développé et projeté en avant; les saillies des côtes et des os du bassin s'effacent, la peau est tendue et luisante; elle offre au toucher une résistance élastique et partout égale. Si on la percuté, elle fait entendre un son très-clair et tympanique; si on la palpe, on peut, en déplaçant les gaz intestinaux, produire des borborygmes sensibles à la fois pour le doigt et pour l'oreille. Lorsque la *tympanite* est partielle, le ventre, irrégulièrement développé, présente par places des bosselures caractéristiques; par infection et la sonorité correspond assez bien aux parties de l'intestin où siège l'accumulation gazeuse; la palpation fait reconnaître la présence de plusieurs tumeurs circonscrites, arrondies, élastiques, qui semblent changer de place avec facilité. Ces tumeurs occupent la région épigastrique, la région sus ou sous-ombilicale, les flancs, suivant que les gaz siègent dans l'estomac, dans le colon transverse, dans l'intestin grêle ou dans les côlons ascendant ou descendant. Le météorisme se produit peu à peu, ou bien tout à coup, en quelques heures ou même en quelques minutes. Il se dissipe, soit par le rejet des gaz, soit par leur absorption. Chez quelques malades, en effet, on voit l'abdomen se détendre et revenir à son volume normal sans aucune évacuation gazeuse, et il faut bien admettre, dans ce cas, que les gaz ont été dissous par l'organisme. La *tympanite* peut persister à des degrés divers pendant des semaines et des mois; le plus souvent, pourtant, elle ne dure que quelques heures. Elle accompagne quelquefois la diarrhée, le vomissement, la constipation et l'ascite. Quand elle est simple, elle ne constitue qu'une incommodité; mais il n'en est plus de même lorsqu'elle est portée à un très-haut degré. Cet accident aggrave toujours le pronostic de toutes les affections intestinales et péritonéales dans lesquelles on l'observe, et particulièrement celui de l'iléus, de la péritonite et de la fièvre typhoïde.

Les personnes sujettes à la *tympanite* devront s'abstenir de manger des aliments flatulents et farineux, et feront usage, après leur repas, de quelque boisson aromatique comme le thé, le café, le tilleul, la camomille. Elles prendront au même temps un peu d'exercice et éviteront toute contention d'esprit pendant la durée de la digestion. Lorsque les gaz distendent l'intestin, on aura recours à quelques frictions sèches faites sur le ventre avec une flanelle, et à l'usage des boissons carminatives, comme celles qu'on prépare par infusion avec l'anis, l'angelique, la menthe, l'absinthe, la mélisse, la camomille, la cannelle, la cascarille, les écorces d'orange et de citron, etc. S'il y a constipation, on aura recours aux purgatifs et aux lavements. Enfin, dit M. le professeur Grisolle, lorsque le ballonnement du ventre est extrême et que les gaz sont surtout accumulés dans le gros intestin, il conviendra de porter dans le rectum, et jusque dans le colon, une sonde œsophagienne, en ayant soin d'injecter ensuite quelques grammes de liquide pour déboucher les yeux de l'instrument. Si les gaz ne s'échappent pas alors, on adaptera à la sonde un corps de seringue; puis, retirant le piston, on produira un mouvement d'aspiration qui provoquera souvent l'expulsion immédiate d'une grande quantité de gaz. Trop souvent pourtant il arrive que ces moyens restent sans effet; la distension devient alors extrême; dans ces cas désespérés, quelques personnes ont proposé la pon-

ction des parois intestinales par un petit trocart. »

— Art vétér. La *tympanite* se produit plus particulièrement dans le rumen des bêtes bovines et ovines. Il est bon de rappeler que le canal alimentaire des ruminants présente deux parties distinctes. L'une, la première et la plus courte, nommée œsophagienne, est la plus vaste et d'une capacité de beaucoup supérieure à l'autre; elle se compose de l'œsophage, du rumen, du réseau, du feuillet et de la gouttière qui les réunit. La seconde partie comprend la caillotte et les intestins. A part quelques rares circonstances exceptionnelles, les herbivores ruminants, par la raison qu'ils sont privés de la faculté de vomir, ne peuvent que très-difficilement rendre, par éructation, les gaz accidentellement développés dans le rumen et les autres réservoirs de la première partie du canal alimentaire; il en résulte une accumulation étrangère aux animaux qui peuvent chasser et rendre facilement, par l'œsophage et la bouche, les gaz contenus dans leur estomac. Cette affection est la *tympanite*; elle est constituée par un dégagement de gaz qui a lieu ordinairement et principalement dans le rumen, de manière à le distendre considérablement et à lui faire envahir une plus grande étendue de la capacité abdominale.

Dans la *tympanite*, le dégagement de gaz a lieu dans le rumen toutes les fois que les aliments admis dans ce réservoir sont au-dessus de sa force, de cette force qui prépare à l'acte de la digestion, ou que la rumination a été trop tardive, empêchée ou troublée; toutes les fois que ces aliments, pris à jeun et avec voracité, sont chargés de rosée, d'humidité ou qu'ils sont de nature à développer des gaz au moment où commence leur décomposition, comme les plantes de la famille des légumineuses; toutes les fois enfin que, mutilant la force, la contractilité organique du rumen, ces mêmes aliments, soit par leur altération, leur nature ou leur quantité, rentrent sous l'empire des lois chimiques, se décomposent et dégagent des produits gazeux qui résultent de la réaction de leurs éléments. Ces produits gazeux, développés dans le rumen, ne pouvant guère sortir par la bouche ni par le canal intestinal qui se trouve obstrué, et où il faudrait d'ailleurs qu'ils pussent arriver, il en résulte une *tympanite* accompagnée d'une série d'accidents que nous ferons connaître bientôt. Mais, indépendamment de ces causes générales que nous venons de signaler, il en est de particulières qui ne manquent presque jamais de déterminer la *tympanite*. Les aliments sont peut-être les causes les plus fréquentes de la *tympanite*. Ce sont, en général, les plantes les meilleures qui peuvent l'occasionner, telles que trèfle, luzerne, sainfoin (ce dernier passe pour moins dangereux). Les animaux en mangent avec avidité et en grande quantité, surtout s'ils en sont depuis longtemps privés; souvent remis trop tôt au travail, les bœufs n'ont pas le temps de se reposer et d'effectuer la rumination après le repos; ou bien ils oublient de se coucher pour ruminer, l'indigestion survient, même avant que ces substances alimentaires forment une masse suffisante pour remplir la cavité du rumen, et l'on s'en aperçoit à la distension considérable et au défaut de contractilité de cette portion de l'organe digestif. Ce phénomène se remarque peu après que l'animal a mangé et s'opère encore plus promptement si les herbes dont il s'agit sont mouillées ou si l'animal boit immédiatement après les avoir ingérées; c'est ce qui se remarque fréquemment au printemps et en automne, dans les vallées et dans les plaines, surtout après des pluies et des rosées abondantes, conditions propres à développer promptement la fermentation. Les céréales annuelles et l'herbe des prairies naturelles sont quelquefois aussi dans le même cas, lorsque ces fourrages sont présentés mouillés aux ruminants; mais cela a lieu assez rarement. Des aliments récoltés humides, déposés un certain temps en un lieu où ils s'échauffent, occasionnent presque toujours une indigestion gazeuse très-intense si, dans cet état, on les donne aux mêmes animaux. Une alimentation à laquelle ceux-ci ne sont pas habitués peut aussi déterminer cette indigestion : le coquelicot mélangé avec la luzerne ou le sainfoin, le seigle et le froment, les pommes de terre, les turneps, les betteraves, les topinambours, surtout si ces substances alimentaires sont échauffées ou si elles ont déjà éprouvé un commencement de décomposition plus avancée par l'effet de la gelée, comme cela peut avoir lieu pendant l'hiver. Dans les contrées du Midi, la *tympanite* est souvent occasionnée par le sainfoin qu'on nomme *farouch*, et qui, au printemps, est presque la seule nourriture des bêtes à cornes. Dans les contrées du Nord, c'est surtout le trèfle vert qui en est la cause la plus fréquente et la plus commune. Les fourrages verts, donnés à l'étable, produisent les mêmes effets s'ils ont été fauchés mouillés, s'ils sont coupés depuis quelques temps et s'il s'est développé, dans le tas un commencement de fermentation qui se révèle par la chaleur que l'on reconnaît aisément en enfonçant la main dans cette verdure. On voit au-si la *tympanite* se développer dans les ruminants après qu'ils ont passé seule-

ment une heure à pâturer de l'herbe couverte de gelée blanche, et on la voit souvent survenir chez les bêtes à laine que l'on conduit inconsidérément dans un champ de trèfle, de luzerne ou autre prairie artificielle sans qu'elles aient mangé auparavant, ou avant que la rosée ou l'eau de pluie soit dissipée. Enfin, parmi les causes de la *tympanite*, on admet encore une inflammation de la membrane muqueuse des voies respiratoires, digestives et urinaires, affections qui, empêchant l'animal de ruminer, pourraient donner lieu à la météorisation, en supposant le rumen très-charge d'aliments; mais la *tympanite* n'est alors que consécutive ou symptomatique d'une affection principale, qui en est nécessairement aggravée. Le vulgaire croit que la *tympanite* vient aux animaux à qui l'on a donné des *gobbes* ou qui ont été mordus par une musaraigne, ou qui ont mangé des plantes infectées du prétendu venin du crapaud ou de la salamandre. Hiérocles et Théoneste, vétérinaires grecs, accusent quelques araignées de développer cette maladie; mais ce sont là autant d'erreurs, et il est plus exact de penser que la *tympanite* est due à la nature, à la qualité et à l'état des herbes.

La *tympanite* est annoncée par un grand nombre de signes qui se manifestent plus ou moins promptement. Souvent la *tympanite* commence avant que le repas qui y donne lieu soit terminé, alors même que l'animal n'a encore pris que peu de nourriture. Le flanc gauche se lève, se gonfle et résonne comme un tambour quand on le frappe. Ce gonflement augmente de plus en plus et s'élève au-dessus de l'épine du dos; le malade tend le cou et se plaint, la respiration devient difficile, les naseaux se dilatent, le rumen refoule tellement le poulmon dans le thorax, que l'animal court le risque d'être asphyxié. Cette même pression intercepte aussi l'action du foie, de la rate et celle de la veine cave postérieure, de sorte que le sang reflue vers la tête et gorge les vaisseaux de la face. En outre surviennent la tristesse, le malaise, l'anxiété; l'animal ne rumine plus, ne mange plus, a le poulmon embarrassé, reste dans un état de stupeur, a les oreilles couchées en arrière, grince des dents et rend de temps en temps des rots qui exhalent une odeur acideuse. Les souffrances et l'anxiété augmentent de plus en plus, et, lorsque la maladie est portée à un très-haut degré, l'animal prend une attitude qui indique une grande douleur; il tient les membres écartés, il est roide, comme insensible ou immobile. L'épine dorsale est voûtée en contre-haut, des mugissements se font entendre, les yeux sont saillants, les muqueuses injectées; la respiration ne s'exécute plus que par soubresauts, l'animal pousse des cris plaintifs, mugit, s'agite, et, après ces crises violentes, l'accablement est à son comble; le malade chancelle, des sueurs froides coulent de la tête, de la poitrine et du ventre; l'animal se laisse tomber et périt ainsi dans les convulsions, après avoir rendu ou en rendant par les naseaux et la bouche une quantité plus ou moins considérable de matières vertes bouillonnantes.

Quelquefois ces symptômes se succèdent avec une telle rapidité qu'il est impossible de les remarquer et d'en suivre la marche. Alors, si l'on ne secourt pas promptement les animaux, ils périssent en trois ou quatre heures de temps. Si l'invasion est plus lente, elle peut mettre plusieurs jours à opérer son développement, ce qui permet d'employer contre elle les moyens convenables et d'entreprendre quelquefois. En tout cas, l'affection est dangereuse, surtout quand on la traite mal. Elle est d'autant plus grave qu'elle se développe plus rapidement et qu'il n'y a pas d'évacuation; elle l'est moins quand il y en a ou que l'évacuation recommence quand elle a été arrêtée. Il en est de même lorsque la rumination s'établit. Dans les vaches, les gaz se dégagent par la bouche et successivement, ce qui est d'un bon augure. Enfin, la *tympanite* est d'autant plus redoutable qu'elle se répète plus souvent et que les aliments qui l'occasionnent sont plus pernicieux et en plus grande quantité.

Le retour de la *tympanite* chez les animaux qui l'ont déjà éprouvée est très-fréquent. Ceux de l'espèce bovine, en effet, qui ont eu des *tympanites* antérieures y sont beaucoup plus exposés que ceux chez lesquels il ne s'en est encore montré aucune, quand même les uns et les autres seraient dans les mêmes conditions. La *tympanite* peut même revenir périodiquement pour peu que les causes qui la font se développer agissent à des époques déterminées.

Le traitement curatif doit être en rapport avec l'intensité comme avec le degré plus ou moins avancé de la maladie; il doit avoir pour but de débarrasser le rumen du gaz qu'il contient, soit en neutralisant celui-ci s'il est possible, soit en l'évacuant, et, par conséquent, de faire cesser la distension des parois abdominales. Il est des *tympanites* légères qui se dissipent avec de faibles secours, tels que la diète, les lavements, la promenade, les bouchonnements et quelques bouteilles d'eau salée ou de savon en breuvage. Dans tous les cas, il faut d'abord faire cesser la cause occasionnelle et prescrire la diète la plus sévère. En attendant l'arrivée du vétérinaire, il faut promener l'ani-

mal au pas, le frictionner sur le ventre, donner des douches d'eau froide sur le côté gauche du ventre et du dos, faire des applications de glace, de neige ou d'eau froide salée sur ces mêmes parties. Ces moyens étant insuffisants, on emploie d'autres agents tels que les breuvages à l'eau salée, à l'eau de savon; mais le moyen le plus efficace de tous, quand les autres ont échoué, c'est l'ammoniaque liquide à la dose de 15 à 30 grammes dans 1 litre d'eau froide, en renouvelant toutes les heures. Chabert recommande l'éther sulfurique à la dose de 16 à 32 grammes pour le bœuf et de 2 à 10 grammes pour le mouton, aussi renouvelée d'heure en heure dans une infusion refroidie de fenouil, de menthe ou de sauge. Si l'on voulait sacrifier les animaux pour la consommation, il ne faudrait pas leur donner auparavant l'éther ni l'ammoniaque, car la viande aurait l'odeur et le goût de ces substances liquides, même étant salée. Au reste, ces divers moyens ne sont réellement efficaces que quand le danger n'est pas très-pressant; mais, pour peu qu'on ne remarque pas une amélioration sensible après leur administration, il importe d'avoir recours à d'autres moyens particuliers qui doivent être d'autant plus prompts que le cours de la maladie est plus rapide.

Quand la *tympanite* débute d'une manière très-intense, avec des symptômes de turgescence sanguine succédant aux premiers phénomènes, c'est le cas de recourir promptement à la saignée, qui soulage souvent en peu de temps. Mais si rien ne peut diminuer l'accumulation gazeuse, il faut immédiatement recourir à des moyens chirurgicaux pour soustraire une partie des gaz, et cela sans attendre que l'animal soit dans un état désespéré, car il n'est pas douteux que c'est par ce retard que la ponction du rumen est discréditée dans certains pays. Elle est cependant, de tous les moyens, le plus sûr et le plus efficace, lorsqu'elle est pratiquée à temps; l'effet en est prompt et certain et elle procure à l'instant le dégagement des gaz qui distendent le rumen; on entend ces gaz sortir en sifflant et en même temps on voit le flanc s'affaisser. L'animal en éprouve un soulagement des plus marqués et, par là, se trouve délivré d'une complication devenue plus dangereuse que la maladie elle-même; il guérit presque toujours, ou, du moins, la complication la plus grave ayant cessé, les moyens qu'on oppose à la lésion principale ont le temps d'agir et les résultats sont ordinairement avantageux. La ponction du rumen consiste à ouvrir l'abdomen avec un bistouri ou un trocart, dans lequel le pavillon de la canule est pourvu de liens propres à envelopper l'abdomen, à l'effet de maintenir cette canule en place autant de temps qu'il sera jugé nécessaire, à la partie supérieure et au milieu du flanc gauche, à égale distance du cercle cartilagineux des côtes, de l'angle de la hanche et de la hauteur des apophyses transverses des vertèbres lombaires. On peut, sans inconvénient, s'écarter un peu de ce point; mais il importe essentiellement de ne pas ouvrir le flanc trop bas vers sa partie moyenne, car les aliments solides et liquides, s'échappant du rumen, tomberaient dans l'abdomen et donneraient lieu à une péritonite mortelle. L'opération terminée, on maintient la canule en place au moyen des liens qui s'y trouvent adaptés, car la cause n'est pas détruite et la *tympanite* pourrait se renouveler, ou bien les substances alimentaires, sortant par l'ouverture déjà faite au rumen, parviendraient dans le ventre où ils donneraient lieu à des accidents graves. Mais, lorsqu'il faut opérer d'urgence et que l'on ne peut se procurer l'instrument convenable pour l'opération, on se sert alors du premier instrument tranchant que l'on trouve, soit couteau, soit bistouri, et l'on assujettit dans le rumen, par deux cordons ou bandes autour du corps, un bout de roseau, un tube de bois de sureau, une canule de seringue, une pompe à vin, enfin ce qu'on a sous la main. Il faut laisser le tube en place jusqu'à ce qu'il ne se dégage plus rien et le visiter de temps en temps parce qu'il s'élève dans ce canal des matières alimentaires qui le bouchent, et, si on ne le dégageait en y glissant une baguette lisse, les accidents reparaitraient.

Le dégagement gazeux ayant cessé et la rumination se rétablissant, on retire la canule, on nettoie la plaie avec de l'eau tiède et on la recouvre d'un plumasseau imprégné de térébenthine. On abandonne à la nature le soin de souder les fragments de la paroi du rumen; on laisse la réunion de la peau s'opérer d'elle-même. Les seuls accidents qui peuvent quelquefois suivre la ponction du rumen sont l'hémorragie et la péritonite. L'hémorragie survient lorsqu'on a coupé l'artère circulaire de l'ilion. La ligature est le moyen que l'on doit employer dans ce cas malheureux; mais il est à craindre que du sang ne s'épanche dans le sac formé par la péritonite et que la péritonite ne se déclare.

On a imaginé un autre moyen, celui de faire sortir les gaz du rumen par la bouche, à l'aide d'un tube long et flexible que l'on fait parvenir, par la bouche, dans le rumen du bœuf et du mouton. Ce tube est fait de fil de fer ou de laiton tourné en spirale autour d'un bâton rond, de 0m,007 à 0m,8 de diamètre et de 2 mètres de longueur pour le bœuf et de 1 mètre pour le mouton. On le recouvre

d'une bande de cuir que l'on coud et l'on retire le bâton. A l'une des extrémités, on noue le cuir sur une olive d'étain creuse et percée de plusieurs petits trous. Pour empêcher le tube de se plier, on passe dans toute sa longueur un stylet en fil de fer, et, au moment de l'appliquer, on passe un spéculum qui tient les mâchoires ouvertes; on introduit le tube par le pharynx, on retire le stylet et l'air trouve une issue par la bouche. On peut laisser ce tube longtemps en place.

A l'égard des moutons, dès qu'on s'aperçoit qu'ils enflent par l'une ou plusieurs des causes susmentionnées, le berger doit se hâter de les conduire dans un lieu frais, de les rassembler et de leur presser doucement le ventre et les flancs avec les mains, en appelant des aides s'il ne peut suffire. Ce moyen mécanique fait quelquefois rendre par la bouche, à ces animaux, une partie des gaz qui se sont développés dans le rumen et suffit alors pour les guérir. Si cependant ces moyens sont insuffisants, on fait avaler tout de suite aux moutons à peu près 20 gouttes d'ammoniaque liquide dans un verre d'eau froide, breuvage qu'on répète deux ou trois fois si la gravité du mal l'exige, et dont on aide l'effet par des lavements d'eau de savon. Enfin, le mouton menacé de suffocation doit être soumis sans hésitation à la ponction du rumen, en se servant du trocart en usage dans la chirurgie de l'homme.

TYMPANON s. m. (tain-pa-non — du gr. *tumpanon*, tambour). Instrument de musique, monté avec des cordes métalliques, et qu'on touche avec deux petites baguettes de bois.

— **Encycl.** Cet instrument était jadis très-répandu, et fut aussi populaire que le psaltérion, auquel il ressemblait considérablement. Il avait la forme d'un trapèze, et était monté d'un certain nombre de cordes d'acier, régulièrement accordées, et que l'exécutant faisait résonner au moyen de deux petites baguettes d'acier recourbées à leur extrémité. Ce système se rapprochait beaucoup de celui de l'harmonica et du claquebois.

« Le clavier ne fut, dans son origine, dit M. Ad. de Pontécoulant (*Essai sur la facture instrumentale*), qu'un moyen pour aider à calculer les quantités et les proportions de l'échelle sonore; on ne se servit pendant de longues années, pour faire résonner les cordes, que des doigts, de plumes taillées, ou de petits bâtons ayant, à leur extrémité, des boules garnies de drap ou d'étoffe. Le *tympanon* était une espèce de manocorde dont les cordes étaient mises en vibration par ce genre de percussion. Hebersteit inventa, en 1705, un instrument nommé *pantaleon*; c'était un *tympanon* dont les proportions étaient quatre fois plus grandes, et monté de deux rangs de cordes pour chaque note, l'un de cordes à boyau, l'autre de cordes métalliques; on frappait les cordes avec deux baguettes. On donna, par la suite, une meilleure construction au manocorde; ses leviers se régularisèrent, et on l'appela clavicorde. On garnit ensuite les lames d'un petit morceau de plume taillé en épine, et de là vint l'épinière qui avait, dans le commencement, vingt-cinq touches, conformément à l'échelle de Guido; sa forme était carrée ou trapézoïdale. Le clavicorde, lui, était plutôt triangulaire, et il était fort en usage en Allemagne; il lutta, même dans ce pays, contre le clavecin, et conserva longtemps la préférence. Si le son de l'épinière était devenu plus fort que celui du clavicorde, il était bien inférieur encore à celui des autres instruments; pour l'augmenter, on agrandit le volume de la caisse; on la reconstruisit en forme triangulaire, ressemblant à celle des pianos à queue de nos jours. Cet instrument fut appelé *clavicécin*. En Allemagne, il reçut le nom de *clavicymbalum*. » On voit comme tout s'enchaîne dans l'invention et dans la construction des instruments. Le manocorde, instrument à une corde pincée, donne naissance au psaltérion, au *tympanon*, et à divers autres instruments à plusieurs cordes frappées directement; ceux-ci, à leur tour, engendrent le clavicorde, la virginal, l'épinière, le clavecin, et enfin le piano, c'est-à-dire tous les instruments à cordes et à touches, dans lesquels les cordes sont frappées indirectement par l'exécutant au moyen de touches, et à l'aide d'un mécanisme mis en mouvement par celles-ci. La suite est logique, et dans cet ordre d'idées les applications se succèdent naturellement.

TYMPANONIQUE s. f. (tain-pa-no-ni-ke — du gr. *tumpanon*, tambour). Art de figurer par des signes les batteries du tambour.

TYMPANOPHORE s. m. (tain-pa-no-fo-re — du gr. *tumpanon*, tambour; *phoros*, qui porte). Entom. Section des staphylinides.

— Bot. Genre de végétaux fossiles.

TYMPANUM s. m. (tain-pa-nomm — mot lat. dérivé du gr. *tumpanon*, tambour). Anc. mus. Espèce de tambour, analogue au tambour de basque moderne: *Les bacchantes dansaient au son du TYMPANUM*.

TYMPE s. f. (tain-pe). Techn. Côté du creuset d'un fourneau où s'opère le travail du fondeur: *La TYMPE est opposée à la rustine*. (Laudrin.) « Large ouverture pratiquée dans la tympe, au-dessus du creuset, pour faire écouler les laitiers pendant le fondage, et

pour permettre de travailler dans le creuset, quand le besoin l'exige: *Le bord inférieur de la TYMPE forme le bord supérieur du creuset*. (G. de Claubry.)

— **Encycl.** Dans les hauts fourneaux à poitrine ouverte, la pièce qui descend jusqu'aux tuyères s'appelle *tympe*. Cette pièce a très-souvent besoin d'être remplacée, parce qu'elle est très-exposée à la chaleur intérieure du haut fourneau, et qu'à l'extérieur l'ouvrier qui manœuvre le ringard l'appuie contre elle. Pour la consolider, on la fait d'un seul morceau, on la protège à l'intérieur par des briques réfractaires et on la garnit à son arête extérieure d'une bache en fer forgé dans laquelle circule un courant d'eau froide. Quand la *tympe* a besoin d'être renouvelée pendant la marche du haut fourneau, on vide l'avant-creuset, que l'on remplit ensuite d'argile. On démolit la *tympe* sur une hauteur de 0m,50 et, pour se préserver de la chaleur qui empêcherait l'approche du fourneau, on refoule à l'intérieur les matières incandescentes et on les masque par de l'argile qu'on place contre elles, au delà de l'emplacement que doit occuper la *tympe*. On construit alors en briques réfractaires la partie intérieure de la *tympe*, puis à la partie inférieure on scelle la bache où l'eau devra couler, et seulement alors on applique, en la consolidant avec les parties déjà construites, la pièce unique de maçonnerie qui forme la *tympe* proprement dite. On enlève l'argile de l'avant-creuset, en laissant celle qu'on a mise au delà de la *tympe*; on remplit l'avant-creuset de combustible, on le bouche, on donne le vent, et la marche du haut fourneau continue sans accident. Cette opération dure une heure et demie, lorsqu'elle est faite par un ouvrier expérimenté.

TYMPE (Jean-Godefroi), orientaliste allemand, né en 1699, mort en 1769. Il montra de bonne heure de rares dispositions pour l'étude des langues orientales, et, encore sur les bancs de l'école, il était à même de lire la Bible dans le texte hébreu. Après avoir enseigné pendant quelque temps à l'université d'Iéna comme *privat-docent*, il y devint professeur de langues orientales et joignit successivement à cette chaire celles d'antiquité sacrée, de langue grecque (1737) et de théologie (1761). On a de lui: *Schediasma quæ iteranda concordantiam pronominum tam separatorum quam connexorum, necnon nominum propriorum scripturæ sacræ Veteris Testamenti originalis rationes exponunt* (Iéna, 1723); *Prima quinque Genesios capita et pars sexti hebraice*, avec commentaire et notes grammaticales (Iéna, 1727); *Chr. Noldii concordantiæ particularum hebraico-chaldatacarum*, également avec des notes grammaticales et un lexique des particules hébraïques (Iéna, 1734); *Johannis Andræ Danstii interpretis hebraico-chaldaice*, édition complètement revue et considérablement augmentée de ce savant dictionnaire (Iéna, 1754).

TYNDALE ou **TINDALE** (William), réformateur anglais, né dans le comté de Gloucester en 1477, mis à mort à Anvers en 1536. Après avoir reçu une forte instruction aux universités d'Oxford et de Cambridge, il devint précepteur dans son comté natal, s'adonna avec ardeur à l'étude des questions théologiques, se signala bientôt par l'indépendance de ses idées et se rendit à Londres, où il mena la vie rude et frugale d'un anachorète. Chaud partisan des opinions réformatrices de Luther, Tyndale s'efforça, en voulant les propager, tant d'innuies et de tralant casseries en Angleterre, qu'il se vit forcé de quitter ce pays. Il se rendit d'abord en Allemagne, où Luther l'encouragea à persévérer dans ses idées, et publia en 1525, à Wittemberg, sa traduction en anglais du Nouveau Testament, qui se répandit avec rapidité en Angleterre, malgré les peines terribles dont étaient frappés ceux entre les mains desquels on la trouvait. Depuis quelques années, il s'était établi à Anvers, lorsqu'un agent de Henri VIII, alors ennemi déclaré du protestantisme, réussit à s'emparer de sa personne aux applaudissements du clergé belge, auquel Tyndale était devenu odieux. Après une longue détention à Vilvoord, près d'Anvers, ce dernier fut condamné à mort. Le bourreau, après l'avoir étranglé, jeta son corps sur un bûcher, où il fut brûlé. Tyndale joignait à beaucoup de piété et de modération une érudition solide. Son style est clair, correct et plein d'énergie. Outre la traduction du *Nouveau Testament*, il a donné celles du *Pentateuque* (Malborow, 1530, in-8°) et de *Jonas* (Malborow, 1531, in-8°). Elles sont exactes et fidèles. Enfin, il a laissé plusieurs ouvrages de controverse qui ont été recueillis et publiés avec les écrits de Frith et de Barnes (Londres, 1573, in-fol.).

TYNDALL (John), physicien anglais, né en Irlande vers 1820. Il alla compléter son instruction en Allemagne, puis revint en Angleterre, où il se fit rapidement connaître tant par ses ouvrages que par ses cours de physique à la Royal Institution de Londres. La grande réputation qu'il s'est acquise lui a valu le titre de docteur de l'université d'Oxford et l'a fait appeler, en 1874, à présider le congrès de l'Association britannique pour l'avancement des sciences. M. Tyndall est aujourd'hui un des savants les plus populaires de la Grande Bretagne. « Son art, dit

un écrivain, consiste surtout à dégager les expériences de physique et de chimie de tous les accessoires qui leur font perdre souvent, aux yeux du public, leur véritable signification ; il évite en général de se servir des machines et des instruments compliqués ; il fait ses prodiges avec les objets les plus ordinaires et les plus communs. Aussi est-ce avec un véritable enthousiasme que ses auditeurs parlent généralement de lui. Il y a toujours foule à la Royal Institution le jour de ses leçons. Du reste, M. Tyndall est plutôt un vulgarisateur qu'un chercheur proprement dit ou un théoricien original. Maniant très-facilement la parole, il semble né pour enseigner, pour exposer, pour instruire en causant. Trop savant pour ne point être libre penseur, M. Tyndall s'est attiré la colère des théologiens anglais, notamment par les idées pleines de hardiesse qu'il a émises, en 1874, dans son discours d'ouverture au congrès de l'Association pour l'avancement des sciences, relativement à l'origine de l'univers. Aux attaques dont il a été l'objet, l'éminent physicien s'est borné à répondre que la religion est une affaire de sentiment et d'émotion à laquelle l'intelligence et la raison n'ont rien à voir. M. Tyndall s'est fait connaître non-seulement en Angleterre, mais encore en Europe, par ses travaux sur la chaleur considérée comme un mode de mouvement, sur l'électricité, sur les glaciers, sur les signaux en mer. A la solidité du fond, à la nouveauté des aperçus, à l'originalité des vues scientifiques, se joignent dans ses ouvrages le charme d'un style naturel et très-descriptif, et une extrême clarté d'analyse, qui leur donne un grand attrait. Chargé en 1873 par la corporation de Trinity House de déterminer la distance à laquelle les signaux ordinaires de brume peuvent être entendus en mer et de rechercher la véritable cause des variations de cette distance selon les conditions atmosphériques, il fut amené à constater que toute cause qui tend à diminuer la transparence optique de l'atmosphère tend à augmenter sa transparence acoustique. Nous citerons de lui les ouvrages suivants, qui ont été traduits en français : *De la chaleur considérée comme un mode de mouvement*, trad. par l'abbé Moigno (1864, in-12), livre extrêmement remarquable, dont la dernière édition (1874) contient une théorie nouvelle de la constitution des comètes et de la formation de leur queue, basée sur de fort curieuses expériences ; *Sur la radiation*, trad. par le même (1865, in-12) ; *Programme d'un cours sur les phénomènes et les théories électriques* (1871, in-18) ; *Dans les montagnes*, trad. par Lartet (1874, in-18) ; les *Glaciers et les transformations de l'eau* (1874, in-80), livre d'une lecture attachante, qui résume admirablement tout ce qu'on sait sur ce sujet, etc.

TYNDARE ou **TINDARO**, anciennement *Tyndarion*, cap de Sicile, sur la côte N., à 12 kilom. S.-E. de Patti, près des ruines de l'ancienne Tyndaris.

TYNDARE, anciennement *Tyndaris*, ancienne ville de Sicile, sur la côte N., à l'O. de Myles. Régulus y fut battu par les Carthaginois en 257 avant notre ère. Sur les ruines de la ville s'élevait une chapelle appelée Santa-Maria-di-Tindaro.

TYNDARE, fils d'Ebalus, roi de Sparte. Il succéda à son père, mais fut chassé par son frère Hippocoon, se retira alors en Etolie, près du roi Thestius, dont il épousa la fille Léda, et aida ce prince à lutter contre ses turbulents voisins. Quelque temps après, Hercule le rétablit sur son trône. Léda le rendit père de Timandre, Clytemnestre, Philonoe, Hélène, Castor et Pollux. Toutefois, d'après des écrivains anciens, ces trois derniers étaient issus du commerce de Jupiter et de Léda. Lorsqu'il vit sa fille Hélène recherchée par la plupart des princes de la Grèce, il réunit les prétendants et leur fit jurer que tous s'uniraient pour venger Hélène et son époux, si l'un ou l'autre était outragé. Par la suite, il fit venir à Sparte son gendre Ménélas et abdiqua en sa faveur.

TYNDARIDÉE s. f. (tain-da-ri-dé). Bot. Genre d'algues, de la tribu des zygnémées ou conjuguées.

TYNDARIDES s. m. pl. (tain-da-ri-dé). Mythol. gr. Nom patronymique de Castor et Pollux, fils de Tyndare, selon Homère.

TYNE, rivière d'Angleterre (Northumberland). Elle prend sa source à la frontière de l'Ecosse et est formée par la réunion de la North-Tyne et de la South-Tyne. Elle se dirige au S.-E., baigne Newcastle, North-Shields et Tynemouth, reçoit la Derwent et se jette dans la mer du Nord, après un cours de 130 kilom. Elle est navigable à partir de Newcastle et possède à son entrée un port de refuge. Ses pêcheries de saumon, jadis très-importantes, ont décliné.

TYNE, rivière d'Ecosse. Elle naît dans le comté d'Edimbourg, se dirige vers le N.-E., et, après un cours de 45 kilom., se jette dans la mer du Nord, au N.-O. de Dunbar.

TYNEMOUTH, ville d'Angleterre (Northumberland), sur la rive gauche de la Tyne, à son embouchure dans la mer du Nord, à 40 kilom. N.-E. de Newcastle ; 30,000 hab. Maison de correction ; commerce actif. Cette ville s'est formée autour d'un prieuré fondé vers le vi^e siècle, et dont les ruines pitto-

resques se voient encore aujourd'hui à l'est de la ville. Cet édifice, situé sur une éminence qui domine la côte, fut, au temps de Guillaume le Conquérant, enclos de fortes murailles qui en faisaient plutôt une forteresse qu'un monastère. Ces murailles ne l'empêchèrent pas de tomber au pouvoir des Danois, qui le pillèrent. Robert de Monbray, après avoir échoué dans sa tentative de conspiration contre Guillaume le Roux, se retrancha en 1090 dans le prieuré de Tynemouth, y soutint un siège assez long et dut finir par se rendre. Sous le règne d'Elisabeth, le prieuré de Tynemouth reçut une garnison. Les guerres civiles du xvi^e siècle virent la forteresse monastique au pouvoir tour à tour des deux partis. Abandonnée par les religieux, elle tomba enfin en ruine, et une partie de ses matériaux fut employée par les habitants de la ville à la construction des maisons. Néanmoins, les restes du prieuré de Tynemouth sont encore considérables. Aujourd'hui, un phare en pierre, dominant la cour principale, s'élève à 50 mètres au-dessus de l'Océan. Deux autres phares plus petits sont échelonnés un peu plus loin sur la côte. Station de bains de mer assez en vogue, Tynemouth possède un établissement balnéaire depuis 1807, une école fondée en 1825 à l'aide d'un legs de 175,000 francs, fait par M. Kettlewell, et une bibliothèque. A 2 milles de Tynemouth se trouve Colliercoats Sands ; une source thermale récemment découverte y attire un certain nombre de baigneurs.

TYNNA (Jean DE LA), écrivain suisse, né au Grand-Villars, près de Fribourg, en 1764, mort en 1818. Tout jeune il se rendit à Paris, obtint en 1790 un emploi dans l'administration des contributions publiques, puis ouvrit une boutique de libraire. En 1796, La Tynna fit paraître l'*Almanach du commerce de Paris*, ouvrage qui obtint un rapide succès, qu'il ne cessa d'accroître et de perfectionner jusqu'à sa mort et dans lequel il fit entrer des indications sur toutes sortes de sujets, sur toutes les parties relatives au commerce, aux arts et aux sciences, non-seulement à Paris, mais encore en France et à l'étranger. On lui doit, en outre : *Manuel du capitaliste ou Tableau pour le calcul des intérêts à différents taux* (1805) ; *Tableau du poids intrinsèque, tant en or qu'en argent, des monnaies de tous les Etats du monde* (1807, in-80) ; *Dictionnaire topographique, historique et étymologique des rues de Paris* (1812, in-12) ; *Annuaire de l'imprimerie et de la librairie de l'empire français* (1813, in-18) ; *Jurisprudence commerciale ou Recueil périodique des jugements, arrêts rendus en matière de commerce, etc.* (1814-1818), recueil précieux qui n'a pas été continué après la mort de La Tynna.

TYNTE (Charles-John KEMYS), homme politique et écrivain anglais, né dans le comté de Somerset en 1800. A trente-deux ans, il fut élu membre de la Chambre des communes, où il a presque constamment siégé depuis lors, et où il a toujours voté avec le parti libéral. M. Tynnte est député-lieutenant des comtés de Glamorgan et de Somerset, et la Société royale de Londres l'a admis au nombre de ses membres. Indépendamment de mémoires sur des questions scientifiques et autres, on lui doit un certain nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Relation de la Révolution française en juillet 1830* (Londres, 1831).

TYON s. m. (ti-on). Ornith. Nom vulgaire du traquet.

TYPE s. m. (ti-pe — latin *typus*, grec *typos* ; de *tyein*, tuer, frapper, qui se rattache à une racine sanscrite *tup*, même sens, laquelle est évidemment une onomatopée et se retrouve dans un grand nombre de langues). Modèle, original : *Selon les platoniciens, les idées de Dieu sont les types de toutes les choses créées*. (Acad.)

— Modèle idéal ; objet réunissant à un haut degré les traits, les caractères essentiels de tous les objets de même nature : *Cette construction est un vrai type de maison bourgeoise. Cette femme est le type achevé de la coquette. La figure de la femme est le type le plus pur et le plus parfait de la beauté*. (Ménard.)

— Ensemble de traits caractéristiques : *Le type anglais. Un type de femme repoussant. Dans la race canine, le nombre des types est infini. La race dalmatienne, race tranchée, est très-différente des autres types scandinaves*. (G. Sand.)

— Figure, personnage d'une forte originalité et propre à servir de modèle aux artistes ou aux écrivains : *Le Laocoon est un type souvent imité par les artistes chrétiens. Joseph Prudhomme est un des types les plus amusants de l'esprit moderne*.

— Personne originale : *C'est un type, un véritable type, que cette femme*.

— Hist. relig. Fait ou personnage de l'Ancien Testament qui passe pour être la figure, le symbole des faits ou des personnages du Nouveau : *L'Agnieu pascal est le type de Jésus-Christ. La manne est le type de la sainte eucharistie*. (Acad.)

— Numism. Figure empreinte sur l'envers d'une médaille ou d'une monnaie : *L'Hercule des monnaies françaises est un des plus beaux types modernes*.

— Comm. Chacune des classes admises pour

les sucres, dans le commerce et la législation, et qui est basée sur leur richesse en saccharose.

— Typogr. Caractères d'imprimerie : *De beaux types. Des types mobiles*.

— Anc. astron. Description graphique d'une ou de plusieurs parties de la science astronomique : *Le type des éclipses est d'un grand secours*. (Acad.)

— Pathol. Ordre dans lequel se développent et se succèdent les symptômes d'une maladie : *Le type est continu, rémittent ou intermittent*. (Acad.)

— Chim. *Théorie des types*, Théorie d'après laquelle les corps conservent les mêmes propriétés générales, lorsque certains de leurs éléments ont été remplacés par d'autres éléments pris en quantité équivalente.

— Hist. nat. Genre qui a servi de base à l'établissement d'une famille et qui lui donne généralement son nom : *Le lis est le type de la famille des lilacées, le rosier celui de la famille des rosacées. La morue est le type de la famille des gades*.

— Zool. Chacune des quatre grandes divisions du règne animal, d'après Cuvier. Chacune des trois grandes divisions du règne animal, d'après Blainville.

— Minér. *Type cristallin*, Forme élémentaire à laquelle on ramène toute une série de cristaux différents, par des modifications hypothétiques qui n'altèrent pas la disposition des axes de la figure.

— Syn. *Type, modèle*. V. *MODÈLE*.

— Antonymes. Copie, image, imitation, reproduction.

— Encycl. Pathol. L'ordre suivant lequel se succèdent ou s'exaspèrent les différents symptômes d'une même maladie varie très-fréquemment avec la nature de l'affection. Les pathologistes s'accordent à reconnaître trois types distincts : le type continu, le type intermittent et le type rémittent.

Le type continu est caractérisé par la continuité des manifestations symptomatiques, qui se succèdent avec une égale intensité, depuis le début jusqu'à la terminaison de la maladie. La fièvre typhoïde, la rougeole, la variole, etc., sont des maladies à type continu. Il ne faudrait cependant pas prendre à la lettre l'expression de continu. En réalité, il y a très-souvent, dans les maladies de ce type, des rémissions passagères ou des exacerbations des phénomènes symptomatiques. On peut citer, comme exemple, la fluxion de poitrine, la phthisie pulmonaire, etc., qui s'accompagnent très-ordinairement d'un redoublement de fièvre le soir, et qui sont cependant des affections à type continu.

Le type intermittent est caractérisé par le retour des accidents ou des symptômes à des intervalles réguliers ou irréguliers. C'est un type beaucoup moins commun que le précédent, mais encore assez fréquent. Les maladies à type intermittent sont, en quelque sorte, composées d'une série de maladies semblables entre elles, revenant à intervalles. Chaque retour porte le nom d'accès ou d'attaque : accès, lorsqu'il s'agit de phénomènes fébriles avec frissons, chaleur et sueur, comme dans les fièvres paludéennes ; attaques, lorsqu'il s'agit de manifestations non fébriles, comme il arrive dans les névralgies, l'asthme, l'angine de poitrine, la folie, l'épilepsie, l'hystérie, la goutte, le rhumatisme, les hémorroïdes, l'épistaxis, la bronchorrhée, etc.

Il arrive très-fréquemment qu'à l'intermittence se joint un nouveau élément, la périodicité. Les accès ou attaques, dans ce cas, reviennent à des intervalles réguliers. Il y a donc une succession alternative de deux périodes, la période d'accès et la période d'intermission qui sépare les accès. S'il s'agit d'une fièvre, cette dernière prend aussi le nom de période d'apyrexie.

La périodicité se traduit de plusieurs manières, suivant la durée des périodes apyrexiques ou d'intermission. L'accès revient, en effet, à des intervalles réguliers, mais variables pour chaque affection. On a indiqué de la sorte une assez grande quantité de sous-types qui sont : le type quotidien, lorsque l'accès revient tous les jours vers la même heure ; les types tierce, quart, quinte et sextane, lorsque l'accès revient tous les trois, quatre, cinq ou six jours. On a parlé d'un type mensuel et d'un type annuel ; mais ils sont fort rares. Il y a le type double quotidien, lorsqu'il y a deux accès en un jour ; le double tierce, lorsqu'il y a accès d'intensité différente tous les jours, mais tels que les accès se correspondent de deux en deux jours ; le tierce doublé, ayant deux accès le même jour, avec un jour d'apyrexie dans l'intervalle ; le triple tierce, ayant deux accès le premier et le troisième jour, un seul le second et le quatrième ; le double quart, ayant un accès pendant deux jours, avec un jour d'apyrexie, mais avec correspondance de l'accès de quatre en quatre jours ; le quart doublé, ayant deux accès le même jour, suivis de deux jours d'apyrexie ; enfin, le triple quart, caractérisé par des accès quotidiens se correspondant, pour l'heure et l'intensité, de trois en trois jours. Ces derniers types sont fort rares ; comme les précédents, ils appartiennent aux fièvres paludéennes.

Le type rémittent est comme intermédiaire entre la régularité et l'intermittence. On

l'observe plus fréquemment dans les pays chauds, et, comme le type précédent, il appartient presque toujours aux fièvres paludéennes. Il est caractérisé par une continuité réelle de la fièvre, que vient interrompre une série d'exacerbations périodiques, comme s'il y avait une maladie périodique entée sur une maladie continue et marchant parallèlement à celle-ci. Les phénomènes de l'intermittence périodique comme ceux de la rémittence sont assez difficiles à expliquer ; on voit seulement qu'une maladie n'est pas toujours inévitablement liée à une lésion organique, car celle-ci étant constante, la manifestation symptomatique devrait être constante comme elle. On a tenté, pour expliquer ces faits singuliers, de faire intervenir la périodicité des métamorphoses de quelque insecte ou de quelque entozoaire inconnu ; cette hypothèse n'a d'ailleurs reçu aucune démonstration expérimentale, et l'explication des phénomènes d'intermittence est encore à trouver.

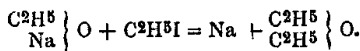
— Chim. *Théorie des types*. La première idée de cette théorie est due à M. Dumas. Après avoir soumis l'acide acétique à l'action d'un grand excès de chlore, ce chimiste obtint un composé nouveau, l'acide trichloracétique. En comparant la composition de ce produit à celle de l'acide acétique, M. Dumas reconnut que l'acide trichloracétique n'était autre chose que de l'acide acétique dans lequel 3 équivalents d'hydrogène avaient été remplacés par 3 équivalents de chlore. Auguste Laurent avait déjà démontré que dans les composés chlorés de la naphthaline le chlore prend la place de l'hydrogène ; les travaux de MM. Regnault et Malaguti vinrent donner de nouveaux faits. M. Dumas sut les réunir, les coordonner et en conclure une règle générale. « Dans un composé organique », dit-il, « l'hydrogène peut être remplacé par du chlore, du brome, de l'iode, et, en général, tous les éléments peuvent être remplacés par d'autres éléments en proportions équivalentes ; et ces corps simples eux-mêmes peuvent être remplacés par certains corps composés faisant fonction de corps simples. Les corps composés ainsi formés possèdent les mêmes propriétés fondamentales et appartiennent au même type chimique que les corps d'où ils dérivent par substitution ; car il existe en chimie organique certains types qui se conservent, alors qu'à la place de l'hydrogène qu'ils renferment on vient à introduire des volumes égaux de chlore, de brome et d'iode. »

Dans ces quelques lignes, M. Dumas expose sa fameuse théorie des substitutions et montre de quelle façon la théorie des types en découle, en devient le corollaire. Tout d'abord, cette théorie fut violemment combattue. Berzélius et d'autres partisans du dualisme ne voulaient pas admettre qu'un corps électro-négatif, tel que le chlore, pût remplacer l'hydrogène, corps électro-positif. La discussion fut longue et s'envenima même, car Berzélius alla jusqu'à traiter de galimatias les théories émises par Laurent.

Quoi qu'il en soit, la nouvelle théorie porta ses fruits et permit de découvrir quantité de faits nouveaux et importants. « Les époques où l'on a ramené à un principe unique des phénomènes considérés auparavant comme dus à des causes différentes ont été presque toujours accompagnées de la découverte d'un grand nombre de faits nouveaux, parce qu'une nouvelle manière de concevoir les choses suggère une multitude d'expériences à tenter, d'explications à vérifier. » (Ampère.)

En analysant l'acide trichloracétique, M. Dumas avait reconnu qu'il contenait exactement le même nombre d'atomes que l'acide acétique ; il vit de plus que l'un et l'autre sont monobasiques ; que, sous l'influence des alcalis, l'un et l'autre se dédoublent d'une manière analogue, l'acide acétique en dégageant du gaz des marais, l'acide trichloracétique en produisant du chloroforme, qui renferme le même nombre d'atomes que le gaz des marais. C'est à l'ensemble de ces propriétés fondamentales que l'on peut reconnaître que deux corps appartiennent au même système chimique. « Ce que je veux surtout mettre en évidence, dit M. Dumas, c'est la haute valeur de ces propriétés chimiques, que j'ai appelées fondamentales, et au moyen desquelles on peut démontrer que deux composés très-différents en apparence appartiennent néanmoins au même type chimique, c'est-à-dire qu'ils sont formés du même nombre d'équivalents unis de la même manière. » Ainsi, pour M. Dumas, la disposition plus que la composition des éléments déterminait le type. Jusqu'ici cette théorie n'est qu'un développement de celle des substitutions. « Les bases de l'édifice sont jetées », écrivait M. Hofer en 1846 ; mais on semble jusqu'à présent avoir reculé devant les détails de l'exécution. « Il se trompait, car les faits vinrent bientôt lui prouver le contraire. Laurent, enlevé trop tôt à la science, avait eu déjà l'idée de comparer à l'eau la potasse, l'alcool, l'éther ; en employant la notation atomique, il formulait ces corps : OHH = eau, OKH = potasse, OEH = alcool (Et = éthyle). M. Sterry Hunt et surtout M. Williamson adoptèrent les mêmes idées, et les beaux travaux de ce dernier sur les éthers et l'éthérifica-

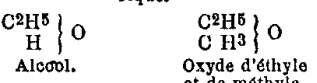
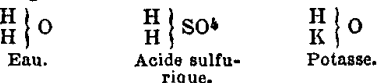
tion permirent de comparer à l'eau non-seulement les acides minéraux, mais encore les bases, les sels, les alcools et les éthers; sa démonstration de l'analogie de l'éther avec l'eau est une des plus élégantes. Si on traite de l'éthylate de sodium par de l'iode d'éthyle, on obtiendra de l'iodeure de sodium et de l'éther :



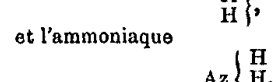
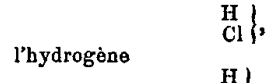
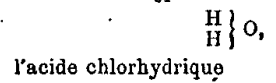
Cette expérience montre que l'éther renferme bien deux groupes éthyliques; on peut donc le comparer à l'eau, qui renferme deux atomes d'hydrogène :



Un très-grand nombre de corps peuvent être de la sorte comparés à l'eau; c'est ainsi que la potasse, l'acide sulfurique, l'alcool peuvent être formulés de façon à bien montrer l'analogie :



Dans une semblable série, l'eau est le *type* auquel on rapporte un grand nombre de corps, non pour leurs propriétés, qui peuvent être très-diverses, mais pour leur structure moléculaire. C'est de 1851 que datent les travaux de M. Williamson; dès 1849, M. Wurtz en découvrant les ammoniacs composés fut conduit tout naturellement à comparer l'ammoniaque avec certains alcaloïdes; il en vint à établir le *type* ammoniac. Mais ces travaux et ces conceptions restaient isolés. Gerhardt s'en empara et les modifia si bien qu'il en fit sa propriété. Poussé par son grand esprit synthétique, Gerhardt ramena tous les corps de la chimie à quatre *types* principaux. L'école unitaire admet aujourd'hui comme *types* fondamentaux l'eau

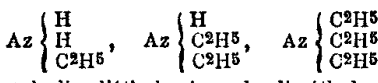


« En échangeant leur hydrogène contre certains groupes, ces *types* donnent naissance aux acides, aux alcools, aux éthers, aux hydrides, aux radicaux, aux chlorures organiques, aux acétones et aux alcalis. » (Gerhardt.) « Le *type* eau, en échangeant la moitié de son hydrogène contre un groupe hydrocarboné $\text{C}^2\text{H}_5\text{CH}_3$, donne naissance à un alcool; en échangeant la totalité de son oxygène pour un semblable groupe, il produit l'éther correspondant. Le même *type*, en échangeant la moitié de son hydrogène contre un groupe contenant à la fois du carbone, de l'oxygène et de l'hydrogène, produit un acide monobasique hydraté, semblable à l'acide acétique. Dans le cas où la substitution est effectuée par le même groupe sur les deux atomes d'hydrogène de l'eau, le produit est l'acide anhydride correspondant. » (Gerhardt.)

Poursuivant son idée, Gerhardt montre que le *type* hydrogène donnera naissance à des hydrides correspondant aux alcools, à des radicaux éthyliques et méthyle analogues aux éthers. Quant aux aldehydes, elles sont à l'hydrogène ce que les acides monobasiques sont à l'eau, etc.

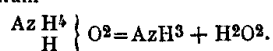
« Le *type* acide chlorhydrique donne naissance, d'une part, aux éthers chlorhydriques, c'est-à-dire à des chlorures semblables au chlorure de potassium ou aux chlorures des éléments électro-positifs, lorsque la substitution est effectuée par des groupes hydrocarbonés, et d'autre part à des chlorures électro-négatifs, correspondant aux acides monobasiques, comme le chlorure d'acétyle ou le chlorure de benzoïle, lorsque la même substitution est effectuée par les groupes contenus dans ces acides monobasiques. » (Gerhardt, *Annales de chimie et de physique*, t. XXXVII, p. 285, 3^e série.)

Enfin le *type* ammoniacque produit les alcalis (ammoniacs composés) ou les amides qui peuvent se combiner avec les bases, et cela suivant que les substitutions sont effectuées par les éléments ou les groupes qui donnent naissance aux bases ou aux acides. Ainsi, le groupe éthylique se substituant à un, deux, ou trois atomes d'hydrogène donnera successivement :



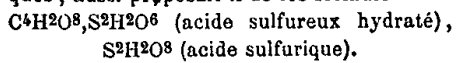
c'est-à-dire l'éthylamine, la diméthylamine et la triméthylamine; ce sont ces différences de constitution qui produisent les ammoniacs primaires, secondaires et tertiaires. Enfin les belles expériences de M. Hoffmann sont venues prouver qu'un certain nombre de composés azotés exclus du *type* ammoniacque devaient y être rapportés. Ces composés

renfermaient, en effet, quatre groupes substitués à quatre atomes d'hydrogène; or, en considérant l'ammoniaque hydratée comme de l'oxyde d'ammonium AzH_4O , ces corps rentrent très-bien dans le *type* commun; ce sont les bases les plus énergiques que nous fournisse la chimie organique. Elles seraient dérivées par substitution de l'hydrate d'oxyde d'ammonium



— *Théorie des types condensés.* Depuis longtemps les chimistes ont reconnu que certains acides minéraux étaient polybasiques, c'est-à-dire pouvaient saturer plusieurs molécules de bases. M. Graham démontra le fait pour l'acide phosphorique. M. Liebig généralisa cette idée et l'appliqua aux acides organiques, acides tartrique, malique, méconique, etc.

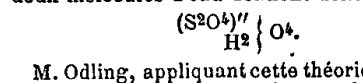
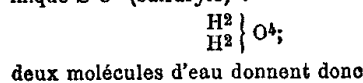
Gerhardt soutenait que les acides oxalique, sulfureux, sulfurique étaient bibasiques; aussi proposait-il de les formuler



Après les beaux travaux de M. Chevreul sur les corps gras, Gmelin considéra ceux-ci comme des combinaisons de 1 atome de glycérine avec 4 atomes d'un acide monobasique moins 8 atomes d'eau.

M. Berthelot a tranché la question en démontrant qu'il fallait les considérer comme des combinaisons de 1 atome de glycérine avec 3 atomes d'un acide monobasique moins 6 atomes d'eau.

Enfin M. Wurtz découvrit les alcools diatomiques ou glycols, qui venaient se placer comme intermédiaires entre les alcools ordinaires monobasiques et la glycérine, alcool triatomique. C'est l'étude de ces faits qui a conduit à la théorie des *types* condensés. M. Williamson, le premier, pensa que l'acide sulfurique pouvait être rapporté au *type* eau condensé, c'est-à-dire qu'on pouvait le regarder comme dérivé par substitution de 2 molécules d'eau; 2 atomes d'hydrogène seraient alors remplacés par le radical diatomique S^2O^4 (sulfuryle) :



M. Odling, appliquant cette théorie à l'acide phosphorique ordinaire, fut conduit à admettre l'existence d'un radical triatomique $(\text{PO}^3)^3$ pouvant se substituer à 3 atomes d'hydrogène. L'acide phosphorique rentre alors dans le *type* triatomique.

Le glycol, au contraire, appartient au *type* eau deux fois condensé; il est diatomique. M. Wurtz interprétant les résultats obtenus fut conduit à envisager la glycérine comme appartenant au *type* eau trois fois condensé. Le radical glycéryle $(\text{C}^2\text{H}_5)^3$ est alors substitué à 3 atomes d'hydrogène. Ces idées ont été appliquées à un grand nombre de corps tant organiques qu'inorganiques. C'est ainsi qu'on a relié au *type* diatomique l'acide sulfurique, le sulfate de soude, le glycol, etc.; au *type* triatomique, l'oxyde antimonique, l'acide phosphorique, l'acide arsénique, la glycérine, la tristearine, etc.

Il y a des composés appartenant à des *types* encore plus compliqués. M. Berthelot a démontré que la mannite et la glucose étaient de véritables alcools hexatomiques du *type*



Il n'y a pas que le *type* eau qui nous présente ces faits; l'hydrogène et l'ammoniaque peuvent aussi se souder à eux-mêmes et donner des *types* condensés. C'est ainsi que la liqueur des Hollandais, le bromure de propylène ont été rapportés au *type* hydrogène diatomique; l'oxychlorure de phosphore, la trichlorhydrine, au *type* triatomique. Comme se rapportant au *type* ammoniacque diatomique, nous citerons l'urée, la diéthylurée, l'éthylène-diamine, etc. Tels sont, en quelques mots, les faits principaux de cette théorie; elle promet de fécondes résultats.

TYPHA s. m. (ti-fa). Bot. Nom scientifique du genre massette.

TYPHACÉ, ÉE adj. (ti-fa-sé — rad. *typha*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte à la massette.

— s. f. pl. Famille de plantes monocotylédones, ayant pour type le genre massette : Les *TYPHACÉES* sont disséminées dans les eaux douces de presque toute la terre. (P. Duchartre.)

— *Encycl.* La famille des *typhacées* renferme des plantes vivaces, à rhizome rampant, émettant des tiges cylindriques, non articulées, simples ou rameuses; les feuilles sont alternes, linéaires, engainantes à leur base, réunies pour la plupart à la partie inférieure des tiges. Les fleurs, monoïques, verdâtres, sont groupées en spadices serrés, axillaires ou terminaux, continus ou interrompus, les mâles à la partie supérieure, les femelles en dessous. Ces fleurs sont dépouillées de périanthe proprement dit et n'ont en place que des filaments simples ou des écailles membraneuses entremêlées aux organes sexuels; les mâles ont des étamines nombreuses, insérées sur l'axe du spadice, à filets

grêles, tantôt simples, tantôt bifurqués ou trifurqués au sommet, à anthères munies d'un connectif prolongé en pointe au delà des loges; les femelles renferment de nombreux pistils uniovules, surmontés chacun d'un style simple terminé par un stigmate en languette; elles présentent, en outre, tantôt trois petites écailles hypogynes persistantes, tantôt de nombreuses soies épaissies au sommet et qui paraissent provenir de pistils avortés. Les fruits se composent de nombreux carpelles anguleux, presque drupacés, et renfermant chacun une graine à embryon entouré d'un albumen charnu.

Cette famille, qui a des affinités avec les ardoïdes et les pandanées, comprend les genres *typha* (massette) et *sparganium* (rubanier). Les *typhacées* sont des plantes aquatiques, répandues dans presque toutes les contrées du globe, mais plus spécialement dans les régions tempérées de l'hémisphère nord.

TYPHÉE s. m. (ti-fé — du gr. *typhos*, fumée). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la tribu des cryptophagides, comprenant cinq ou six espèces, qui habitent l'Europe. || Syn. de CÉRATOPHISE, autre genre d'insectes.

TYPHÉE, géant, fils du Tartare et de la Terre. Il avait cent têtes et vomissait des flammes par ses cent bouches. Chef des Titans, qui firent la guerre aux dieux, il fut foudroyé par Jupiter et enseveli sous l'Etna, d'où il continua à lancer des flammes. C'est la personnification du volcan. Suivant quelques mythologues, il fut le père du Sphinx, de Cerbère, de Geryon, des Harpies, etc.

TYPHIE s. f. (ti-fi). Esp. Espèce de couleuvre.

TYPHINÉ, ÉE adj. (ti-fi-né). Bot. Syn. de TYPHACÉ.

TYPHIQUE adj. (ti-fi-que — rad. *typhus*). Pathol. Qui est relatif au typhus : Affection TYPHIQUE. || Matière TYPHIQUE, Matière d'un blanc ou d'un gris jaunâtre, qu'on trouve, en certains cas de dothiénentérie, dans les plaques de Peyer et dans les follicules tuméfiés. — Substantiv. Personne atteinte du typhus.

TYPHIS s. m. (ti-fiss — du gr. *typhos*, fumée). Crust. Genre de crustacés amphipodes, de la famille des hypéridés, comprenant quatre espèces, qui habitent la Méditerranée et la mer des Canaries.

— Moll. Genre de mollusques gastéropodes pectinibranches, formé aux dépens des rochers : Le *TYPHIS tubifère* est un fossile assez commun à Grignon. (E. Baudement.)

TYPHLINE s. m. (ti-fi-ne — dimin. du gr. *typhlos*, aveugle). Erpét. Genre de reptiles sauriens, de la famille des scincoidiens, appelé aussi acantias, et dont l'espèce type vit au Cap de Bonne-Espérance. || Syn. de PILLION, autre genre de reptiles.

— Infus. Genre d'infusoires systolides ou rotateurs, de la famille des philodiniées, dont l'espèce type habite l'Égypte.

TYPHLININ, INE adj. (ti-fi-nain, i-ne — rad. *typhline*). Erpét. Qui ressemble ou se rapporte au typhline.

— s. m. pl. Groupe de reptiles sauriens, de la famille des scincoidiens, ayant pour type le genre typhline.

TYPHLITE s. f. (ti-fi-li-te — du gr. *typhlos*, aveugle, parce que le mot *cæcum* signifie aveugle). Pathol. Inflammation du cæcum.

— *Encycl.* La *typhlite* peut être considérée comme une dépendance de l'entérite, ou comme une entérite localisée dans la portion cæcale de l'intestin; cependant la plupart des auteurs se sont accordés à en faire une description spéciale, en raison des particularités qu'elle offre dans ses causes, sa marche et ses terminaisons.

Les causes de la *typhlite* sont celles de l'entérite; mais elle est plus spécialement le résultat de l'accumulation des matières fécales dans le cul-de-sac du cæcum, ou de la présence de corps étrangers dans cette partie de l'intestin. La structure et les dispositions anatomiques du cæcum favorisent la production des inflammations locales. Elle se manifeste par un développement du ventre, la présence d'une sorte de tumeur douloureuse dans la région iliaque droite, un engorgement qui s'étend à tout le côté jusqu'à la cuisse droite, et une rétraction des testicules. Les selles sont rares ou abondantes, la douleur plus ou moins vive; mais si les symptômes d'un étranglement intestinal ne viennent pas se joindre à cet ensemble de manifestations morbides, la maladie se termine par résolution au bout de quelques jours. Dans le cas contraire, il y a obstruction plus ou moins complète des voies intestinales; la douleur devient très-vive, les selles sont sanguinolentes, le poulx devient faible, la langue sale, et les parois abdominales s'inflèment de sérosité. A un degré plus avancé, le membre inférieur droit est œdématié, la diarrhée devient continuelle, le ventre se ballonne, les vomissements et les hoquets surviennent, et la mort ne tarde pas à venir. Elle survient par le fait d'une gangrène suivie de perforation intestinale, ou bien la maladie s'est compliquée de péritonite ou d'inflammation du tissu cellulaire ambiant (pérityphlite); la terminaison en est

alors toujours fatale, sauf les cas fort rares où les abcès ont pu s'ouvrir à l'extérieur.

L'inflammation de l'appendice iléo-cæcal doit être considérée comme une dépendance de la *typhlite*. Elle est assez commune et reconnaît pour cause la présence, de vers intestinaux dans l'anfractuosité iléo-cæcale, de matières durcies et accumulées, de corps étrangers, tels que noyaux ou pépins de fruits; sa terminaison est aussi souvent fatale que celle de la *typhlite*, lorsqu'elle n'a pu se résoudre dès les premiers jours.

La *typhlite* réclame l'emploi des antiphlogistiques locaux, des sangsues principalement, des cataplasmes émollients et des fontaines narcotiques ou calmantes. On évacuera l'intestin à l'aide de purgatifs légers; on administrera des lavements émollients, des boissons mucilagineuses ou albumineuses en petite quantité, et on tiendra le malade à une diète sévère s'il y a obstruction complète des voies digestives. Toutefois, les boissons mucilagineuses et le lait coupé pourront être administrés sans inconvénient dans les cas moins graves.

TYPHLOBLANE s. m. (ti-flo-bla-ne — du gr. *typhlos*, aveugle; *blanos*, chassieux). Erpét. Genre de reptiles ophiidiens, du groupe des amphibènes.

TYPHLOBRANCHE s. m. (ti-flo-bran-che — du gr. *typhlos*, aveugle, et de *branchies*). Ichthyol. Genre de poissons, du groupe des murens, se rapportant probablement aux sphagéranches.

TYPHLO-DICHLIDITE s. f. (ti-flo-di-kli-di-te — du gr. *typhlos*, aveugle; *dis*, deux fois; *kles*, chef). Pathol. Inflammation de la valvule iléo-cæcale.

TYPHLOGRAPHE s. m. (ti-flo-gra-fe — du gr. *typhlos*, aveugle; *graphô*, j'écris). Instrument au moyen duquel les aveugles peuvent écrire.

TYPHLOMORPHE s. m. (ti-flo-mor-fe — du gr. *typhlos*, aveugle; *morphê*, forme). Erpét. Genre de reptiles sauriens, de la famille des scincoidiens.

TYPHLOPHIS s. m. (ti-flo-fiss — du gr. *typhlos*, aveugle; *ophis*, serpent). Erpét. Genre de reptiles ophiidiens, de la famille des pythoniens, tribu des boas.

TYPHLOPIEN, IENNE adj. (ti-flo-pi-ain, i-ène — rad. *typhlops*). Erpét. Qui ressemble ou qui se rapporte au typhlops.

— s. m. pl. Famille de reptiles, formant le passage des sauriens aux ophiidiens, et ayant pour type le genre typhlops.

TYPHLOPIN, INE adj. (ti-flo-pain, i-ne). Erpét. Syn. de TYPHLOPIEN.

TYPHLOPLANE s. m. (ti-flo-pla-ne — du gr. *typhlos*, aveugle; et de *planaire*). Helminth. Genre de vers, du groupe des planaires.

TYPHLOPONE s. m. (ti-flo-po-ne — du gr. *typhlos*, aveugle; *ponos*, travail). Entom. Genre d'insectes hyménoptères, de la tribu des formicides.

TYPHLOPS s. m. (ti-flops — du gr. *typhlos*, aveugle; *ops*, aspect). Erpét. Genre de reptiles saurophidiens, type de la famille des typhlopiens, comprenant environ vingt-cinq espèces, répandues dans les diverses régions du globe : Les *TYPHLOPS* ressemblent autant à des vers qu'à de véritables serpents. (P. Gervais.) Les *TYPHLOPS* ont le corps vermiforme et couvert de petites écailles imbriquées. (E. Desmarest.)

— *Encycl.* Les *typhlops* sont caractérisés par un corps vermiforme et couvert de petites écailles imbriquées; le museau avancé, garni de plaques; la gueule non dilatée; la langue assez longue et fourchée; les yeux très-petits et à peine visibles au travers de la peau; l'anus situé presque tout à fait à l'extrémité du corps. A ces caractères extérieurs se joignent quelques particularités anatomiques très-remarquables. Tous les os antérieurs de la face sont solidement fixés entre eux et privés de la mobilité qui produit l'énorme dilatation de la bouche chez les serpents; les palatins sont étendus et non longitudinaux; une seule des mâchoires est munie de dents; celles-ci sont peu nombreuses et jamais venénifères. Ces reptiles n'ont point de membres, mais seulement deux petites tiges osseuses très-grêles, cachées sous la peau au devant de l'anus et formant un bassin rudimentaire; enfin, l'un des poumons est quatre fois plus grand que l'autre.

Les *typhlops* ont de l'analogie avec les amphibènes et, comme eux, ressemblent de prime abord à des vers de terre. Ils semblent former le passage des sauriens aux ophiidiens, bien qu'ils appartiennent réellement à ce dernier groupe. Les plus grandes espèces sont à peu près de la grosseur de notre orvet; les plus petites dépassent à peine en diamètre une plume de corbeau. Les *typhlops* sont peu agiles; ils vivent dans les lieux humides ou sous les pierres et se creusent, comme les lombrics, des galeries ou de petits terriers; ils se nourrissent d'insectes, de larves, de petits vers, etc. Parmi les espèces assez nombreuses de ce genre, nous citerons le *typhlops vermiculaire*, qui habite l'Orient.

TYPHLOSE s. f. (ti-flo-ze — du gr. *typhlos*, aveugle). Pathol. Cécité.

TYPHODIE s. m. (ti-fo-di — du gr. *tuphos*, fumée; *eidōs*, aspect). Bot. Syn. de **DOTHIDÉE**, genre de champignons.

TYPHOËMIE s. f. (ti-fo-é-mi — de *typhus*, et du gr. *aima*, sang). Pathol. Altération du sang par les agents putrides.

TYPHOÏDE adj. (ti-fo-i-de — de *typhus*, et du gr. *eidōs*, aspect). Pathol. Se dit d'une affection considérée comme une fièvre éruptive, et caractérisée surtout par l'altération du sang et des ganglions mésentériques : *Fièvre typhoïde*. *Affection typhoïde*. *La maladie typhoïde se montre particulièrement dans l'adolescence et dans la jeunesse*. (Chomel.)

— s. m. Bot. Syn. de **PHALARIDE**, genre de graminées.

— **Encycl.** Pathol. et therap. Fort anciennement reconnue et signalée par les plus vieux auteurs sous des dénominations diverses, ce n'est que de nos jours, depuis les immortels travaux de MM. Louis et Chomel, que cette maladie est enfin parvenue à se placer dans les cadres nosographiques, à côté des fièvres éruptives, auxquelles elle se rattache sous un grand nombre de rapports. Ce qui manquait aux anciens auteurs pour spécifier l'affection qu'ils connaissaient très-bien d'ailleurs, c'était l'importante notion des altérations organiques, que l'autopsie cadavérique pouvait seule leur révéler. Cette autopsie fit en effet reconnaître l'existence indiscutable de lésions caractéristiques, qui permirent enfin de confondre sous une dénomination commune une innombrable quantité d'affections regardées jusqu'à ce moment comme différentes. Ainsi le phrénitis des auteurs grecs et latins; les fièvres pestilentes, malignes, graves, putrides, muqueuses et bilieuses de beaucoup d'auteurs anciens; les fièvres lentes et nerveuses de Willis et d'Huxham, adynamiques et ataxiques de Pinel; l'entéro-mésentérique de Pinel et Serres; la dothiéntérique de Bretonneau; la gastro-entérite de Broussais vinrent enfin se confondre sous le nom de fièvre *typhoïde*, mot créé par MM. Louis, Chomel et Andral et accepté aujourd'hui de préférence à d'autres noms créés et maintenus par d'autres auteurs, tels que entérite folliculaire (Cruveilhier et Forget), dothiéntérique septicémique (Piorry), entéro-mésentérique *typhoïde* (Bouillaud). Pour les médecins anglais, la fièvre *typhoïde* est restée un typhus sporadique, qui est au typhus ordinaire ce que le choléra sporadique est au choléra asiatique.

Les lésions organiques de la fièvre *typhoïde* ont la plus grande importance, puisque c'est par elles que se caractérise le plus nettement la maladie. Elles sont très-nombreuses. Nous nous contenterons de citer : 1^o l'altération primitive, spéciale et constante des plaques de Peyer dans l'intestin grêle, lesquelles, par le progrès de la maladie, arrivent à s'ulcérer et peuvent même produire la perforation de l'intestin; 2^o l'altération simultanée des follicules isolés de Brunner, dans la même région; 3^o le gonflement, le ramollissement et l'infiltration des ganglions mésentériques; 4^o le gonflement de la rate et du foie; 5^o une altération du sang, caractéristique et constante, s'accusant par la diffusion du caillot fibrineux et la diminution de la fibrine du sang; 6^o les engorgements du foie, du cerveau et des poumons, lesquels peuvent être l'origine d'une inflammation franche de ces organes; 7^o le ramollissement du cœur, des reins, de la membrane interne de la vessie et de l'utérus; 8^o l'infiltration des méninges; 9^o l'engorgement des glandes parotidiennes; 10^o la présence dans l'intestin des ascarides lombricoïdes et des trichocéphales; 11^o enfin, on a même signalé l'existence d'une sécrétion morbide spéciale, la matière typhique, qui, dans la doctrine des micrographes modernes, serait un tissu hétéromorphe de nature particulière.

La fièvre *typhoïde* est endémique dans les grandes villes et sévit à certaines époques sous forme d'épidémie. Elle se propage facilement dans les agglomérations d'enfants; elle est sporadique en d'autres cas. L'accès, le changement d'habitudes, des conditions atmosphériques nouvelles, la nostalgie, les chagrins prédisposent très-visiblement à la fièvre *typhoïde*; elle atteint également les garçons et les filles et sévit de préférence chez les jeunes sujets entre l'âge de quinze ans et celui de trente. Elle n'attaque jamais deux fois le même individu, ou, du moins, les récidives sont fort rares.

Cette maladie suit une marche ordinairement régulière. Elle est toujours précédée d'une période prodromique caractérisée par un état de malaise, un affaiblissement graduel, l'insomnie, la perte de l'appétit; puis survient un mal de tête plus ou moins intense, l'altération des traits, la perte des forces, la fièvre, toujours très-forte, les saignements de nez quelquefois, enfin la diarrhée, et plus rarement la constipation. Ces manifestations persistent pendant six à dix jours.

A ce moment se termine la période des prodromes, pendant laquelle l'affection ne s'est révélée que par des symptômes peu différents de ceux qu'on observe au début de toutes les fièvres éruptives; mais après quelques jours de fièvre le malade est complètement abattu; il a l'air hébété; il reste cou-

ché sur le dos et se plaint constamment du mal de tête, de vertiges et d'éblouissements s'il s'assied sur son séant; les saignements de nez se répètent; l'insomnie persiste; le pouls est large, fréquent, résistant, redoublé; la peau est chaude, la bouche pâteuse, la langue rouge et poisseuse; quelquefois il s'y joint des vomissements. Le ventre est tendu, sensible, surtout dans la région iliaque droite, où la pression provoque un bruit de gargouillement très-caractéristique de l'affection *typhoïde*; au bout d'une semaine à dater du moment de l'invasion, la diarrhée est devenue fécale, la bouche sèche, la langue rugueuse; l'hébétéisme s'est changée en stupeur; le ventre se ballonne, et les symptômes *typhoïdes* s'annoncent d'une manière formelle.

C'est du septième au neuvième jour, rarement plus tôt, souvent plus tard, qu'on voit apparaître, dans la plupart des cas, sur le ventre, sur la poitrine, quelquefois sur les membres, un certain nombre de taches lenticulaires, roses, s'effaçant par la pression et sans élévation de la peau; cette éruption n'est pas constante, mais elle est regardée comme pathognomonique de l'affection *typhoïde*. C'est un peu plus tard qu'à cette première éruption il s'en joint quelquefois une autre de vésicules incolores ou *sudamina* qui envahissent le cou, les aisselles, les aines, quelquefois le corps entier. En même temps les symptômes s'aggravent, sauf dans les cas les plus légers. Pour la suite du développement de la maladie et tous les autres caractères symptomatiques, v. **DOTHIÉNTÉRIE** et **TYPHUS**.

On peut ramener à quatre formes générales les nombreuses variétés de la fièvre *typhoïde*. Il est bon de caractériser chacune de ces formes.

La fièvre muqueuse est la forme la moins grave de l'affection *typhoïde*. Elle est endémique dans les prisons et près des marais, et parfois épidémique. Elle débute ordinairement par un léger frisson, auquel succède un sentiment de chaleur qui persiste souvent jusqu'à la fin. Elle se distingue par la persistance des symptômes gastriques et abdominaux : la diarrhée, les nausées, la douleur iliaque droite avec ou sans gargouillements, la perte des forces avec pâleur et conservation de l'expression du visage; elle dure trois à quatre septénaires et se termine ordinairement par la guérison. « Le teint du malade, dit Chomel, est pâle ou cendré; sa physiognomie et son attitude expriment la langueur et l'ennui; il est obligé de rester au lit et éprouve de l'aversion pour toute espèce de mouvement, pour toute application de l'esprit; il se plaint de douleurs vagues; il devient triste, pusillanime; il est assoupi; il a des vertiges quand il est debout ou seulement assis; sa voix est faible et plaintive. L'inappétence, l'absence de la soif, l'enduit blanchâtre de l'intérieur de la bouche, l'acidité de l'haleine et de la salive sont, en général, très-prononcés; la digestion des boissons elle-même est souvent lente et pénible, troublée par des régurgitations ou des vomissements de liquide aigre; quelquefois il y a des signes d'embarras gastrique et intestinal; la respiration est alors gênée, douloureuse, et quelques malades sont fatigués par une toux sèche. Le pouls est ordinairement mou et fréquent; la chaleur est peu élevée; la peau, presque toujours moite, exhale une odeur aigre; l'urine est claire. A ces symptômes se joignent, chez quelques sujets, une exhalation plus abondante de mucus dans l'estomac, les intestins, le larynx et les bronches, de la douleur en urinant, l'expulsion de vers ascarides vulgaires et lombricoïdes. »

La fièvre *typhoïde* inflammatoire est commune chez les jeunes sujets robustes et pléthoriques. Elle est caractérisée par la force du pouls, la rougeur et la chaleur de la peau, la céphalalgie, les saignements de nez fréquents, les douleurs à la région épigastrique et abdominale, enfin par les complications inflammatoires, et particulièrement par la pneumonie lobulaire, accident grave de la fièvre *typhoïde*. « Dans cette fièvre inflammatoire, dit Chomel, la face est livide et marbrée; les traits sont abattus, immobiles; le corps ne peut se soutenir, les mouvements sont très-difficiles; il y a de la somnolence et du délire; la langue est sèche, brune ou noire; le pouls est petit, enfoncé, quelquefois même il semble disparaître sous le doigt. Dans ces cas, le pronostic de la fièvre inflammatoire est grave; il l'est moins cependant lorsque l'appareil fébrile existe en même temps qu'une phlegmasie quelconque et qu'on espère pouvoir se rendre maître de celle-ci. » Il arrive aussi que la forme inflammatoire, plus fréquente dans la première période de la maladie, disparaît à la seconde période et se transforme en forme ataxique ou adynamique.

La fièvre *typhoïde* ataxique s'accuse par des phénomènes nerveux très-accusés : la contracture, les soubresauts des tendons très-visibles à la région du poignet, les convulsions, le délire. Elle est très-grave lorsqu'elle se montre à la première période de la maladie; mais elle est plus commune à la seconde période.

La fièvre *typhoïde* adynamique est fort commune; c'est elle qui est caractérisée par la stupeur, l'hébétéisme, le coma, l'affaiblissement profond, la rétention des urines, les

seiles involontaires, le décuibitus dorsal, l'enduit de la langue, les pétéehies, la longueur de la maladie et de la convalescence. Elle est plus fréquemment mortelle que les autres formes et se complique d'ataxie, ce qui augmente encore sa gravité. Les pathologistes confondent souvent ces deux mots : forme adynamique et forme putride. Bocle décrit l'adynamie comme il suit : « Le caractère prédominant de l'adynamie est une faiblesse profonde qui se trouve dans toutes les fonctions. Ses symptômes sont les suivants : abatement des traits, air de stupeur; l'habitude extérieure traduit une prostration extrême; décuibitus dorsal, membres comme en résolution; mouvements lents, difficiles ou impossibles, toujours pénibles. Quelques pathologistes, Pinel entre autres, ont même placé dans cette faiblesse de la contraction musculaire le caractère principal de l'adynamie. De cet état des muscles résulte la flaccidité des chairs, sentiment de lassitude extrême, céphalalgie très-peu intense, obtusion des sens; les yeux sont injectés, larmoyants ou secs et couverts d'un voile muqueux. La sensibilité peut paraître abolie; mais c'est de l'abolition de la perception que provient ce phénomène plutôt que d'une anesthésie véritable. L'intelligence, en effet, s'affaiblit; le malade est lent à répondre parce qu'il est lent à comprendre; délire tranquille, surtout pendant la nuit; marmotement; quelquefois abolition complète de l'intelligence, de toute perception, qui peut aller jusqu'au coma le plus profond; insomnie, pendant laquelle les malades sont livrés à des rêveries fatigantes. L'état des fonctions du système nerveux est, en tout, opposé à ce qu'on le voit dans l'ataxie. Pouls petit, quelquefois d'une extrême fréquence, mais toujours mou et facile à faire disparaître par la plus légère pression; c'est dans ce dernier caractère du pouls que l'on peut trouver un des meilleurs signes de l'adynamie. La chaleur de la surface du corps a diminué partout, mais surtout aux extrémités; les malades sont vivement impressionnés par le froid extérieur. La peau est souvent couverte d'une sueur grasse, froide et fétide; elle est terreuse, fétide, ridée; à la face, elle est pâle comme chez les individus exsangues. Disposition générale à la gangrène, surtout dans les points des téguments qui sont comprimés par le lit ou qui sont le siège d'une irritation quelconque. Le tissu cellulaire des membres inférieurs s'infiltré souvent. Enfin, des hémorragies sont très-habituées dans l'adynamie, ce qui en augmente encore la gravité. Ces hémorragies se manifestent surtout à la surface des muqueuses; celles des fosses nasales, de l'intestin, de l'utérus en sont le siège le plus ordinaire. Les ecchymoses sont des accidents du même ordre. Le sang fourni par les hémorragies ou par les saignées est dissous et ne se coagule qu'imparfaitement; il est noirâtre et analogue à une gelée mal formée... Narines sèches, pulvérielles; respiration sans caractère particulier, quelquefois ralentie. L'adynamie présente encore, du côté des voies digestives, des signes si importants, qu'ils pourraient, dans beaucoup de cas, servir seuls à la faire reconnaître. La langue est sèche, brune ou noirâtre, tremblante; elle est ainsi que les lèvres et les dents, couverte d'un enduit fuligineux qui l'empêche de se mouvoir. Soif nulle, déglutition gênée, sonore ou rendue impossible par une paralysie du pharynx. Ventre énormément distendu par des gaz; selles liquides, noirâtres, fétides, abondantes ou fréquentes, souvent involontaires. Urine quelquefois retenue par une paralysie de la vessie. »

— **Traitement.** La thérapeutique de la fièvre *typhoïde* est aussi variée que l'est l'affection elle-même. La seule indication générale qu'elle présente est de se plier à toutes les transformations successives que subit la maladie. On a dit, fort à tort à notre sens, que la fièvre *typhoïde* était au-dessus des ressources de la médecine; la pratique de tous les jours suffit à démontrer que l'affection peut être heureusement influencée par une médication appropriée. Ce qu'on doit seulement avoir présent à l'esprit, c'est qu'il n'existe aucun spécifique de l'affection *typhoïde*; que la maladie ne peut être domptée par un moyen héroïque s'adressant à la cause même qui l'a engendrée; que le praticien doit être sobre de prescriptions.

Disons d'abord que, dans les cas de fièvre *typhoïde* muqueuse et bénigne, le traitement consiste dans le repos au lit, dans l'administration de quelques bouillons légers, de tisanes adoucissantes ou amères, dans l'emploi d'un vomitif et de quelques laxatifs lorsqu'ils sont indiqués. Pour les fièvres *typhoïdes* en général, on peut résumer le traitement dans les indications suivantes :

1^o Détruire l'embarras gastrique par lequel débute l'affection; c'est le plus sûr moyen d'empêcher les complications graves qui peuvent se produire au début. On y parvient par l'administration d'un vomitif, suivi d'un purgatif pris le lendemain.

2^o Evacuer les matières liquides, infectes et de mauvaise nature qui se sécrètent dans l'intestin et qui y entretiennent un état inflammatoire préjudiciable à la guérison, qui s'absorbent par la muqueuse digestive et préparent cet empoisonnement ultérieur qui se traduit par l'état *typhoïde* de la seconde

période. On répond à cette indication par l'administration très-fréquentement répétée de laxatifs doux; mais il ne faut pas insister sur un traitement purgatif débilitant, lorsqu'il n'existe plus de gargouillements dans la fosse iliaque droite et que le malade perd ses forces.

3^o Soutenir et ranimer les forces du malade par une alimentation légère; car il ne faut pas perdre de vue, dès le début, que l'adynamie menace la vie du sujet affecté et qu'il doit pouvoir résister à la longue série de souffrances qu'il doit éprouver. Aujourd'hui, d'un avis presque unanime, les praticiens s'accordent à déclarer que les malades atteints d'affection *typhoïde* doivent être alimentés chaque jour par le bouillon pris à petites doses, le laitage ou les gelées de viande.

4^o Reconstituer le sang par les boissons délayantes, prises toujours en assez grande quantité pour faciliter les sécrétions, et par les toniques légers. La limonade citrique, la limonade vineuse et toutes les liqueurs rafraîchissantes ou toniques sont employées dans ce but.

5^o Enfin, répondre aux indications particulières qui se présentent et dont les principales sont : la diarrhée abondante, à laquelle on remédie par les absorbants, tels que la craie, le sous-nitrate de bismuth, le charbon végétal, etc., par des laxatifs légers, le sirop d'écorces d'orange, le ratanhia, le blanc d'œuf, etc.; la soif vive, à laquelle on oppose les limonades et les amers; la faiblesse et l'adynamie, auxquelles on oppose le quinquina à l'intérieur, les lavements vineux, la teinture de vanille, l'acétate d'ammoniaque, l'alcoolat de mélisse; la sécheresse et la chaleur de la peau, contre laquelle on a proposé les bains, les affusions froides (méthode par l'eau *intus et extra*); la toux, à laquelle on remédie par les sirops pectoraux expectorants et béchiques; la tension du ventre, qui réclame l'emploi des cataplasmes en permanence, les embrocations calmantes, les eschares du sacrum, qui nécessitent l'emploi des lotions toniques et aromatiques, et les plus grands soins de propreté; les rémittences de la fièvre, qui seront avantageusement combattues par les onctions avec la pomade au sulfate de quinine ou les lavements à la quinine; l'ataxie, qui réclame l'emploi du musc, de l'assa-fœtida en lavements et des toniques; la broncho-pneumonie, qui peut nécessiter l'application des ventouses sèches et des vésicatoires volants; les phénomènes congestifs, qui réclameront quelquefois, et au début seulement, l'emploi des antiphlogistiques; le météorisme considérable, que l'on combat par les lavements aromatiques, le charbon et, au besoin, par l'introduction d'une sonde œsophagienne dans l'anus; les hémorragies intestinales, auxquelles on oppose la limonade sulfurique en boisson, l'eau de Brocchieri, l'ergotine, les lavements froids et le perchlorure de fer en potion; enfin, la péritonite par perforation, qui sera traitée par les applications narcotiques sur le ventre et l'opium à l'intérieur.

On devra encore regarder comme de première nécessité de placer le malade dans les conditions hygiéniques les plus propices à la guérison. Il sera tenu couché sur un lit propre, doux et bien fait, dans une chambre fraîche, même en hiver, éloignée de tout bruit; on évitera de le faire causer et on le surveillera jour et nuit, de crainte que, dans un accès de délire, il ne se jette par les fenêtres ou ne s'évade de sa chambre; on devra nettoyer autant que possible la bouche, les dents et les lèvres, entretenir une extrême propreté du lit, surtout au siège, changer l'air de la chambre et même, s'il est possible, changer le malade de chambre de temps en temps; on surveillera toutes les fonctions, on sondera le malade s'il ne peut uriner; mais on veillera à ne pas le tourmenter par des attentions intempestives et à lui éviter une obsession qui lui est toujours très-pénible.

Durant la convalescence, on devra faire changer d'air les malades aussitôt que leur état le permettra, résister aux exigences d'un appétit immodéré et mesurer avec soin la nourriture, veiller au bon accomplissement des fonctions et éviter au sujet affecté toute préoccupation d'affaires, toute fatigue morale ou intellectuelle. C'est par l'application de ces soins raisonnés qu'on parvient à éloigner les dangers qui menacent le malade et à triompher de la maladie dans un temps plus court que si elle était abandonnée à elle-même. C'est du moins l'avis des plus éminents praticiens et celui auquel nous nous rattachons en connaissance de cause.

TYPHOÏQUE adj. (ti-fo-i-ke — rad. *typhoïde*). Qui est atteint de la fièvre *typhoïde*.

TYPHOMANE adj. (ti-fo-ma-ne — de *typhus*, et de *manie*). Pathol. Qui est atteint de typhomanie.

TYPHOMANIE s. f. (ti-fo-ma-ni — de *typhus*, et de *manie*). Pathol. Délire qui accompagne le typhus. Il manie consécutive au typhus.

TYPHON s. m. (ti-fo-n — grec *Tuphon*, Typhon ou Typhée, et, comme nom commun, tourbillon de vent mêlé d'éclairs, trombe, ouragan, foudre; de *tuphos*, fumée. Ces ter-

mes se rattachent à la racine sanscrite *dhup*, fumer, remplir l'air de fumée, d'où aussi le sanscrit *dhupas*, *dhupanam*, fumée, encens, *dhupika*, nuage, le grec *typhedon*, embrasement). Violent ouragan de l'océan Indien : *Pendant que le docteur raisonnait ainsi dans son palanquin, il survint un de ces ouragans qu'on appelle aux Indes un TYPHON.* (B. de St.-P.)

— Géol. Nom donné à de grandes masses minérales non stratifiées.

TYPHON, dieu de l'Égypte ancienne, frère d'Osiris, personnifiant le principe du mal, des ténèbres et de la stérilité. Ce dieu, qu'on a confondu souvent avec le géant mythologique Typhée, époux de Nephtis. Rempli de haine pour son frère, il profita de l'absence de ce dernier, qui l'avait chargé de gouverner une partie de l'Égypte pendant qu'il était à la conquête du monde, pour se révolter contre lui, et lui donna la mort à son retour. Horus, fils d'Osiris, vengea la mort de son père en attaquant à son tour Typhon qui périt. Typhon, qui s'était rendu odieux par sa tyrannie, était représenté tantôt comme un géant aux cent têtes, roux et laid, tantôt sous la forme d'un crocodile ou d'un hippopotame. On lui immolait, à l'origine, des hommes roux, auxquels on substituait plus tard des boufs roux. L'âne, le crocodile, l'hippopotame, le scorpion, le verrat lui étaient consacrés. Parfois on personnifiait en lui le typhon ou vent brûlant du midi, qui soulevait des torrents de sable et produisait une sécheresse désastreuse. Ses temples, appelés *typhonia*, étaient de petite dimension. On l'honorait particulièrement à Héracléopolis Parva, qui avait également reçu le nom de Typhonopolis.

TYPHONIE s. f. (ti-fon). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, de la tribu des psychides, comprenant deux espèces, qui habitent les Alpes et les Pyrénées.

— Bot. Genre de plantes, de la famille des araliées, tribu des dracunculées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent dans l'Inde.

TYPHONNIEN, **TIENNE** adj. (ti-fon-ni-ain, i-ène — rad. *typhon*). Qui tient du typhon, qui ressemble au typhon : *Ouragan TYPHONNIEN.*

— Minér. Se dit de terrains primitifs ou grandes masses non stratifiées.

TYPHULE s. f. (ti-fu-le — dimin. du gr. *typhos*, fumée). Bot. Genre de champignons, du groupe des clavariés, comprenant plusieurs espèces, qui croissent sur les feuilles tombées.

TYPHUS s. m. (ti-fuss — du gr. *typhos*, fumée, stupeur, torpeur). Pathol. Nom donné à une fièvre endémique, pernicieuse, *« Typhus abdominalis »*, fièvre typhoïde, *« Typhus icterode, Typhus d'Amérique ou des tropiques, Fièvre jaune, « Typhus d'Orient, Peste »*.

— Art vétér. Maladie du bétail analogue au typhus de l'homme : *TYPHUS charbon-neux.*

— Encycl. Pathol. et thérap. Le mot *typhus* n'exprime une maladie spéciale et surtout distincte de la fièvre typhoïde que depuis un petit nombre d'années. Beaucoup d'auteurs avaient décrit cette maladie sous des noms différents, tels que peste, fièvre pestilentielle, fièvre maligne, fièvre militaire, fièvre des camps, des hôpitaux, des vaisseaux, des prisons, fièvre pétiachiale, fièvre de Gènes, de Naples, de Livourne, de Hongrie, *typhus contagieux* de Mayence, *morbus maculosus, typhus d'Europe*, etc. Ce dernier nom, dit Robin, ne lui convient pas, car il a été observé dans d'autres parties du monde; il paraît que la maladie dite par les Anglais *fever, typhus fever* est le *typhus*. Pour les anciens, toute maladie qui s'accompagnait de stupeur était un *typhus*. Avec le temps et l'expérience, les médecins en vinrent à mieux distinguer les uns des autres des états pathologiques souvent fort différents, en dépit de quelques symptômes communs et qui semblaient les rapprocher jusqu'à la confusion. Cependant, il y a quarante ans à peine, l'académie convenait un mémoire concluant à l'identité du *typhus* et de la fièvre typhoïde. C'était une erreur pardonnable à une époque où on manquait d'observations nombreuses et bien faites. Aujourd'hui, après les milliers de faits enregistrés par les médecins pendant la meurtrière campagne de Crimée, le doute n'est plus permis. Le *typhus* est une affection distincte, dont la différence avec la fièvre typhoïde nous paraît pouvoir se formuler principalement en ceci, qu'il provient presque toujours de miasmes organiques. Quelques différences considérables dans les symptômes ont été aussi constatées depuis 1852 en Amérique, où les deux maladies régnaient simultanément, par le docteur A. Flint. Dans le *typhus*, au moment de l'invasion, point de diarrhée; dans la fièvre typhoïde, diarrhée assez souvent. Dans le *typhus*, taches d'un rouge sombre, petites, non élevées, dont la rougeur ne disparaît pas sous la pression; dans la fièvre typhoïde, taches roses, plus grandes, un peu plus élevées, dont la rougeur disparaît sous la pression. Dans le *typhus*, saignement de nez rare; dans la fièvre typhoïde, saignement de nez fréquent. Dans le *typhus*, pouls plus rapide, mort ou convalescence plus prompte. Enfin, si dans la fièvre typhoïde il se produit dans

les muqueuses intestinales, notamment dans les follicules de Peyer, des tuméfactions qui sont suivies d'ulcérations et souvent d'état putride, dans le *typhus*, les ganglions mésentériques, les glandes de Peyer, etc., sont très-peu tuméfiées.

Voici la définition descriptive que donne Grisolles du *typhus* : « Le *typhus* est une fièvre continue, contagieuse, survenant sous l'influence des émanations animales, frappant en général un grand nombre d'individus à la fois et qui est spécialement caractérisée par la stupeur, la prostration des forces, le délire, le développement de pétéchies et d'un exanthème cutané spécial, sans aucune lésion anatomique constante et propre à cette affection. » Hildenbrand le définit : « une fièvre d'une espèce particulière, comme la petite vérole, contagieuse, exanthématique, ayant un cours réglé et un symptôme constant, la stupeur avec délire ou typhomanie. »

« On peut le préciser encore davantage, dit Monneret, en disant que le *typhus* est une fièvre essentielle, continue, sévissant sur un grand nombre d'individus à la fois, développée sous l'influence de causes locales, miasmiques, se transmettant par voie de contagion et marquée par la stupeur, la débilité musculaire, le délire, le trouble des sens et le développement de pétéchies et d'un exanthème cutané. »

Le *typhus* a toujours été regardé comme contagieux; ce qu'il y a de certain, c'est qu'on l'a vu constamment se développer dans des lieux où il y avait encombrement, soit dans les armées, soit dans les hôpitaux. Toutes les fois qu'il se trouve un grand nombre d'individus dans un espace plus ou moins restreint, l'air est promptement vicié; il se charge de miasmes provenant de la respiration ou de la décomposition des matières organiques. Cette seule infection de l'air suffit pour provoquer le développement du *typhus* au milieu d'individus exempts d'ail-leurs de toute espèce de maladie; c'est ce qu'on a eu lieu d'observer plusieurs fois dans les armées, sur les navires ou dans les villes assiégées. L'infection est néanmoins beaucoup plus à craindre lorsque les personnes entassées sont déjà malades ou dans un état de misère. L'infection par contagion s'opère par le contact direct des individus morts ou malades, ou bien encore par l'intermédiaire de l'air atmosphérique, des hardes ou des objets ayant servi aux malades. La transmission est due surtout à la présence de miasmes qui sont probablement absorbés par la respiration chez les individus sains. L'habitation des lieux bas et humides est une des causes favorables au développement du *typhus*.

Quoi qu'il en soit des causes du *typhus*, c'est une maladie terrible, qui se déclare le plus souvent à la suite des guerres et qui fait ordinairement des milliers de victimes.

Après la bataille de Leipzig, en 1813, l'hôpital de Torgau, qu'on n'avait pu assainir, se remplit d'une multitude de blessés, au milieu desquels le *typhus* ne tarda pas à se développer. Le fléau ravagea promptement la ville; le tiers des habitants succombèrent en trois mois, et, sur 20,000 hommes dont se composait la garnison, il n'en resta que 6,000. Le *typhus* de Mayence fut une horrible épidémie de *typhus* qui dévasta cette ville en 1814, lors de son blocus, par suite des émanations miasmiques qui s'exhalèrent des cadavres corrompus des hommes et des chevaux. 25,000 sur 60,000 en furent les victimes.

On trouve, à l'autopsie des typhiques, des désordres multiples et variables tels que : engorgement des méninges et des sinus crâniens, engouement et splénification pulmonaires, ramollissement du cœur, de la muqueuse intestinale et de la rate, etc.; mais aucune de ces lésions n'est spéciale au *typhus*, et aucune d'elles, d'ailleurs, n'est constante ni assez caractéristique pour qu'on puisse affirmer, en la voyant, que l'individu a bien péri de cette maladie.

Le *typhus* se déclare tantôt brusquement et tantôt à la suite de prodromes tels que vertiges, céphalalgie, courbatures, malaise général, inappétence, insomnie ou somnolence. Les médecins lui reconnaissent trois périodes, chacune environ de sept jours. Dans la première, on observe de la fièvre, des frissons, de la prostration des forces, du délire, des nausées, des vomissements, de la soif et un peu de diarrhée. Les urines sont rares et rouges, le pouls bat de 100 à 130 pulsations à la minute. Il survient, en même temps, une obtusion considérable des sens et une éruption particulière, d'apparence morbillieuse, plus ou moins confluentes et toujours bornée au tronc. Cette éruption est constituée par des taches, les unes ecchymotiques et pétéchiales, les autres susceptibles de pâlir et même de s'effacer sous la pression du doigt. Ces dernières sont seules caractéristiques et on les voit souvent persister pendant deux septénaires et plus. La seconde période est marquée par l'exacerbation de tous les symptômes précédents. Les facultés intellectuelles s'altèrent de plus en plus; le coma succède quelquefois au délire; la stupeur est extrême; les malades ont de la carphologie (mouvement des doigts), du soubresaut des tendons, du hoquet, de la petitesse du pouls, de la difficulté à avaler et à produire des sons, des roideurs ou con-

tractures musculaires. Leurs selles sont fréquentes, liquides et fétides, leurs urines sédimenteuses; leur ventre se ballonne et devient douloureux, tandis que leurs évacuations deviennent involontaires. Leur peau, toujours brûlante, présente souvent, à sa surface, de nombreux *sudamina*. C'est cette période, caractérisée par l'ataxie et l'adynamie, qu'on peut appeler, avec Hildenbrand, *période nerveuse*. Les symptômes du troisième septenaire varient suivant la terminaison de la maladie. Ils s'aggravent si elle doit être suivie de mort, et on voit survenir des complications fatales : pneumonie, parotidite, érysipèle, eschares, etc., et bientôt l'agonie est annoncée par des convulsions ou un état comateux profond, au milieu duquel les malades succombent. Dans les cas, au contraire, où l'issue doit être favorable, le délire et la stupeur diminuent, le pouls perd de sa fréquence, la langue se nettoie et s'humecte, les sens reprennent leurs aptitudes et leurs fonctions; enfin, l'appétit et les forces renaissent. Cet heureux changement est parfois précédé de quelques phénomènes considérés comme critiques par les auteurs; ce sont : des sueurs copieuses, des écoulements de sang par le nez, des diarrhées bilieuses ou muqueuses, ou encore des urines sédimenteuses. La convalescence est ordinairement très-longue, et il n'est pas rare d'observer, au bout de plusieurs semaines, la persistance des vertiges, de l'affaiblissement de l'intelligence et de la mémoire, de l'endolorissement et quelquefois de l'œdème des membres.

Telle est la marche du *typhus* régulier; mais cette maladie n'a pas un type inva-riable; comme toutes les affections générales, elle a des nuances et des formes différentes, sans compter les complications diverses qui peuvent modifier son expression symptomatique et augmenter sa gravité. C'est une maladie toujours meurtrière, quoique à des degrés différents, suivant les lieux et les circonstances au milieu desquelles elle éclate. Ainsi, dans quelques épidémies, presque tous les malades succombent, ou bien la mortalité enlève la moitié, les deux tiers, tandis qu'ailleurs elle ne dépasse pas un septième, un huitième, un dixième et même un dix-huitième.

Le traitement du *typhus* se divise en traitement prophylactique et traitement pharmacologique. Le premier a été soigneusement étudié par Frank et Hildenbrand, que Monneret et Fleury résument en ces termes : « Dans les hôpitaux, il faut, avant tout : 1° isoler les malades atteints de *typhus* et les séparer des autres malades; 2° s'opposer à l'encombrement; dans ce but il est nécessaire, non-seulement de ne pas augmenter le nombre des lits, mais encore de le diminuer, si l'acération des salles ne peut pas être évitée convenablement. Dans ce même cas, il serait préférable de tenter les malades sous des hangars plutôt que de les laisser dans des salles étroites et malsaines; 3° maintenir la plus grande propreté par tous les moyens possibles; 4° détruire les miasmes dans l'atmosphère des salles, à l'aide de fumigations chlorurées; 5° purifier tout ce qui sert à l'usage des malades, soit par les chlorures, soit en détruisant certains objets (paillasses), soit en les soumettant à un blanchissage convenablement dirigé; 6° interdire les communications entre les malades et les personnes saines; 7° chercher, par la dissémination des malades, à prévenir la formation d'un foyer d'infection contagieuse qui devient d'autant plus dangereux qu'il est plus concentré et plus restreint. Le médecin est souvent très-embarrassé pour obéir à cette prescription, car il a deux écueils à éviter; il ne doit pas trop limiter le foyer infectieux, mais il ne doit pas non plus le trop disséminer; il courrait risque alors de propager le mal dans des lieux qui en sont exempts. La prophylactique que doivent observer les médecins et les personnes qui donnent des soins aux malades consiste dans l'observation des règles suivantes : ne pas propager sans nécessité les rapports immédiats avec les malades; ne pas respirer de trop près l'air expiré et celui qui se dégage des lits; entretenir sur soi une grande propreté; changer souvent de linge et de vêtements; ne pas faire la visite des malades lorsqu'on est à jeun, mal portant ou débilité par des excès, par des travaux d'esprit, des chagrins, etc. »

Le traitement pharmacologique diffère très-peu de celui qu'on emploie dans la fièvre typhoïde. En général, les saignées doivent être rejetées, à moins d'indications particulières. Les évacuants, tels que l'émétique, l'ipécacuanha, ont été préconisés par tous les médecins, et ces médicaments ont certainement opéré des guérisons. Il y a peu d'espèces de fièvres, dit Hildenbrand, où le traitement par les vomitifs puisse promettre une utilité aussi remarquable. Les purgatifs sont d'un usage fréquent; ceux qu'on emploie généralement sont les sels alcalins, l'huile de ricin, le calomel, la rhubarbe, le tamarin. La médication tonique et stimulante est celle qui compte le plus de partisans; on administre le quinquina et les amers en général, le camphre, l'arnica; les infusions aromatiques, les vins généraux, le musc, l'opium, l'éther, le castoreum, l'ammoniaque, etc. Les sinapismes et les vési-

catoires aux jambes, les affusions d'eau froide produisent de bons effets lorsque la prostration, la stupeur ou les symptômes ataxiques prédominent sur tous les autres. Rasori dit avoir obtenu de grands succès en administrant tous les jours de 0gr,2 à 0gr,4 de tartre stibié.

— Art vétér. Le *typhus* contagieux du gros bétail, ou peste bovine, *pest* des Allemands, *cattle-plague* des Anglais, est une maladie aiguë, épidémique ou enzootique, caractérisée par la stupeur, par des signes de gastro-entérite ou d'encéphalite, et même de bronchite, qui sévit sur les animaux de l'espèce bovine, est contagieuse et presque toujours mortelle.

Cette terrible maladie ne s'engendre spontanément que sur les troupeaux innombrables de bœufs et de vaches des steppes immenses de la Russie méridionale, qui s'étendent du versant oriental des Carpathes jusqu'au pied des monts Ourals. Elle gagne trop souvent aussi le centre de la Russie, la Pologne, la Prusse orientale, et pénètre même quelquefois jusqu'au cœur de l'Allemagne, pour envahir ensuite tout le continent européen et jusqu'à l'Angleterre, bien que les races bovines qu'on élève dans ces différents pays diffèrent essentiellement des bestiaux des steppes. Mais, on ne saurait trop le répéter, le *typhus* n'a jamais pris naissance que sur des sujets de la race des steppes, soit dans les pays mêmes où s'élèvent ces animaux, soit dans le cours ou au bout des longues routes qu'on leur fait parcourir pour opérer des transports d'approvisionnement des marchés ou des armées; et il ne s'est propagé à d'autres races que par suite de la propriété contagieuse, très-active, que possèdent les animaux qui en sont affectés, des produits de leurs excréments et leurs débris quand ils sont morts, propriété dont s'imprègnent et que peuvent transporter les autres animaux, ainsi que les personnes et les choses qui ont touché ou seulement approché les malades, leurs excréments ou leurs débris. Il n'y a donc pas seulement à craindre pour le gros bétail le contact des bestiaux infectés, mais encore l'approche des personnes qui les ont soignés ou des objets qui ont été en contact avec eux, tels que fourrages, fumiers, instruments de travail, etc. L'histoire du *typhus* abonde en faits avérés démontrant, avec évidence, le transport et la propagation de l'épidémie de pâturage à pâturage, d'été à été, de village à village, de contrée à contrée, par telle ou telle de ces voies directes ou indirectes que nous venons de signaler.

Le *typhus* n'est pas une maladie nouvelle, comme on a tenté de le faire croire en Angleterre lorsqu'il y a régné avec une grande intensité dans ces derniers temps; ce pays l'avait connu, pour son malheur, en 1713 et en 1745. La France, l'Italie et l'Espagne l'avaient vu également dans le cours du dernier siècle suivre presque constamment les armées du nord de l'Europe, dont les troupeaux provenaient, en grande partie, des pays où cette maladie régnait ordinairement à l'état endémique. La France a encore eu à subir la visite du *typhus* du bétail en 1814, et ce n'est pas une des moins grandes misères que l'invasion des alliés nous ait infligées; car il a sévi sur notre pays pendant près de quatre années consécutives, et les pertes qu'il nous a causées ont peut-être été de 400 à 500 millions de francs.

Le *typhus* contagieux des bêtes à cornes est-il susceptible de se transmettre aux moutons? Des expériences directes faites en Allemagne pour éclairer cette question, quelques faits recueillis de transmission accidentelle permettent d'admettre la possibilité de la contagion d'une espèce à une autre. Mais, si cette contagion est possible, chose incontestable, puisqu'il y a sur ce point des affirmations émises par les hommes les plus compétents en Allemagne, on peut affirmer, d'autre part, que l'organisme du mouton est infiniment moins impressionnable que celui du bœuf à l'action du virus typhique; car, tandis que l'inoculation transmet infailliblement le *typhus* d'un animal de l'espèce bovine à un autre, et que la cohabitation donne, des résultats aussi certains, c'est un fait complètement exceptionnel que la transmission, par le second de ces modes, aux animaux de l'espèce ovine; et l'inoculation elle-même, ce moyen si sûr d'appréciation des propriétés virulentes des maladies, se montre la plupart du temps, lorsqu'elle est faite au mouton, tout à fait négative dans ses effets. Il n'y aurait donc pas lieu de s'effrayer trop des quelques accidents isolés de contagion qui peuvent être signalés dans l'espèce ovine, et de prendre, pour les prévenir, les mesures énergiques qui doivent être adoptées lorsqu'on veut empêcher l'expansion du *typhus* sur les bêtes à cornes.

On reconnaît à cette maladie plusieurs périodes. Dans la première, celle que l'on appelle la *période d'incubation*, les animaux présentent tous les caractères extérieurs de la santé; ils mangent, boivent et ruminent comme d'habitude, et les femelles donnent la même quantité de lait. Cette période a une durée qui varie de six à dix jours. Lorsque la maladie apparaît, elle se caractérise par l'abattement et par une certaine expression du regard qui donne à l'animal un air sombre; sa tête est tendue, fixe, portée en bas,

avec les oreilles immobiles, tombant en arrière; le dos est voûté, et les membres postérieurs sont engagés sous le corps; le poil est terne, hérissé et sec au toucher; aux plis des jointures, notamment dans la région des aisselles et des aines, la peau se trouve mouillée de sueurs qui déterminent le soulèvement de son épiderme et sa dénudation. La rumination n'est pas toujours suspendue dans les premiers jours de la maladie, mais elle ne s'effectue plus avec sa régularité habituelle; l'animal grince des dents et bâille fréquemment. Puis apparaissent des tremblements généraux, manifestés surtout en arrière des épaules, aux grassettes et aux fesses, avec des alternatives de chaleur et de froid, notamment vers la base des cornes, aux oreilles et aux extrémités des membres. Les yeux sont rouges et pleurent; les larmes qui s'en écoulent en abondance ont une telle acréte, qu'elles creusent sur le chanfrein une sorte de sillons; l'épiderme se détache sur les régions de la peau où elles se sont répandues. Un jetage a lieu, par les ouvertures des narines, d'un liquide d'abord aqueux et âcre comme les larmes et produisant, comme elles, l'érosion épidermique des parties de la peau avec lesquelles il reste en contact. Avec les progrès de la maladie, les humeurs des yeux et du nez deviennent purulentes, et souvent alors l'air que les animaux expirent est fétide. A ce moment, la respiration se précipite, elle devient difficile et s'accompagne d'un bruit de corage que l'on entend à distance, en entrant dans les étables. De la bouche s'échappe une salive écumeuse qui forme des flocons blanchâtres autour des lèvres. Sur le bourrelet de la mâchoire supérieure, sur les gencives et sur les mamelons de la face interne des joues, l'épiderme, soulevé par de la sérosité, n'adhère plus aux parties et se détachant facilement sous la pression des doigts, laisse à nu des plaies vives d'un rouge foncé. A une période plus avancée, la tête est agitée, d'un côté à l'autre, d'une sorte de branlement qui a une certaine analogie avec celui des vieillards, et, en même temps, les mouvements rapides de la respiration lui impriment, chaque fois que les flancs s'abaissent, une secousse de bas en haut. La diarrhée se manifeste bientôt; ce sont d'abord des matières excrémentielles qui sont expulsées liquides, avec une grande impétuosité, et associées à des gaz qui leur donnent une fétidité caractéristique; puis, quand le canal est vide, les produits des déjections deviennent séreux. Enfin, à la dernière période, les matières rejetées prennent une teinte brune, qu'elles doivent au sang qui leur est associé, et répandent une odeur d'une extrême fétidité.

A mesure que la maladie progresse, la déperdition des forces augmente davantage; les malades tombent dans un état d'extrême prostration; c'est à peine s'ils peuvent se tenir debout et s'ils ont la force de conserver l'équilibre, quand on les oblige, par l'excitation des aiguillons ou des chiens, à se mettre en mouvement. La plupart du temps, ils restent couchés, la tête tendue et appuyée sur le menton ou fléchie vers les côtés. La stupeur est extrême; les yeux s'enfoncent profondément dans les orbites; une humeur purulente remplit le vide qui s'est formé entre le globe et les paupières; la matière du jetage, épaisse, mêlée de stries sanguinolentes, souvent fétide, obstrue tellement les narines, que les animaux sont obligés de respirer par la bouche. La température du corps est sensiblement abaissée, et, quand on expose les mains sur la peau du dos et des lombes, on perçoit une sensation analogue à celle que donne le toucher d'un animal à sang froid. Souvent, à cette période, se manifeste un symptôme très-caractéristique: c'est un gonflement de chaque côté de l'épine du dos, déterminé par le développement spontané du gaz sous la peau. Quand on palpe cette région, on perçoit une sensation de crépitation et, si on la percute, elle rend un son analogue à celui qui se fait entendre lorsque, dans les boucheries, on frappe sur la peau d'un bœuf soufflé. Quand ce symptôme est apparu, les animaux sont froids et insensibles; les mouches les couvrent comme si déjà ils étaient cadavres; elles s'accumulent autour des ouvertures naturelles et y déposent leurs œufs, qui quelquefois ont le temps d'y éclore, d'où l'apparition d'un fait qui a été considéré autrefois comme une expression spéciale de la maladie, mais qui n'est évidemment qu'un accident secondaire, résultant de l'état d'insensibilité à peu près complet dans lequel les animaux sont tombés.

La sécrétion du lait cesse presque entièrement dès les premiers signes de la maladie; les mamelles se flétrissent et deviennent flasques et froides; quand elles donnent encore un peu de lait, ce liquide est séreux et d'une teinte jaune très-acidulée. Chez les femelles, il existe un symptôme très-propre à faciliter le diagnostic, lorsqu'on doit passer en revue un certain nombre de bêtes et formuler un jugement rapide: c'est la coloration particulière de la membrane du vagin, qui a une teinte rouge d'acajou avec des marbrures d'une nuance plus foncée.

L'amaigrissement rapide et profond des malades est un des caractères particuliers à cette affection, et qui s'accuse à un degré d'autant plus marqué, que la vie se prolonge

davantage; les sujets deviennent étiés; leurs muscles, effacés et parcheminés, laissent apparaître tous les reliefs du squelette, notamment à la région du bassin, dont les excavations se creusent profondément. La mort survient d'ordinaire du troisième au douzième jour; rarement la vie se prolonge au delà de cette dernière période.

Quant aux lésions que l'on constate dans cette maladie, les plus remarquables sont les suivantes. Dans le troisième estomac ou feuillet, on trouve les nombreuses lames de cet appareil injectées, des taches ecchymotiques sur un grand nombre et des perforations sur quelques-unes; les matières alimentaires sont desséchées et forment comme des espèces de galettes interposées entre ces lames. Dans la caillotte, on trouve des injections très-vives de toutes ses duplicatures, qui ont une couleur rouge d'acajou, et, dans quelques cas, des ulcérations multiples disséminées à leur surface. Dans l'intestin grêle, on remarque des plaques gaufrées, formées par la confluence de pustules pleines ou ulcérées sur les glandes de Peyer, et une injection générale de la muqueuse, avec des vergetures longitudinales, coupées irrégulièrement par des vergetures transverses, qui dessinent sur la membrane un réseau irrégulier à grandes mailles, extrêmement caractérisé. Dans le colon, on voit de petites ulcérations très-nombreuses et une injection générale de toute la muqueuse du colon et de celle du rectum. La rate est ordinairement saine. Le cœur est couvert de taches pétéchieales et d'ecchymoses. Le poulmon est rendu emphysémateux par des gaz exhalés entre les lobules. La muqueuse des bronches et du larynx est aussi injectée et recouverte de mucosités purulentes, condensées en fausses membranes dans le larynx.

Le typhus contagieux des bêtes à cornes est une maladie qui demeure supérieure à toutes les ressources de l'art dans le plus grand nombre des cas, l'expérience l'a trop souvent démontré. Ce n'est donc pas sur des moyens de traitement qu'il faut compter pour sauvegarder la fortune des particuliers et, avec elle, la fortune publique, lorsque cette épidémie s'attaque à la population bovine d'un pays, mais bien sur les précautions les plus minutieuses prises en vue d'empêcher sa propagation par les différentes voies de la contagion.

Tous les efforts de l'autorité, suffisamment armée par la loi dans cette circonstance, doivent tendre, lorsque le typhus s'est déclaré dans une localité, à empêcher que les animaux malades ne puissent avoir des communications, de quelque nature qu'elles soient, avec des animaux sains. Au début de la maladie dans une contrée, il ne faut pas hésiter à faire abattre immédiatement les animaux les premiers malades et les animaux qui ont cohabité avec eux. Comme la contagion peut s'effectuer à distance par les émanations qui se dégagent du corps des animaux malades, il est nécessaire qu'ils soient séquestrés de la manière la plus rigoureuse dans des locaux aussi isolés que possible de ceux qu'habitent les animaux sains; que les pâturages communs, les abreuvoirs et les routes leur soient défendus; que les personnes préposées à leur donner des soins n'aient aucun contact avec les animaux non encore infectés; que des relations ne puissent pas s'établir par l'intermédiaire d'animaux d'autres espèces, notamment des moutons, dont la toison toute feu peute s'imprégner de principes contagieux et servir à les transporter à de très-grandes distances; que les foires et marchés publics soient suspendus dans les localités où le typhus sévit, si la gravité des circonstances en impose l'obligation, et que, dans le cas où cette mesure ne paraît pas indispensable, on prenne les plus grandes précautions pour prévenir l'introduction sur les marchés d'animaux suspects à quelque titre que ce soit. Ces précautions consistent notamment dans des certificats de santé délivrés aux conducteurs de bestiaux par les maires des communes d'où ils proviennent et par les vétérinaires inspecteurs de ces communes.

Voici, du reste, celles de ces mesures qu'il est urgent d'appliquer immédiatement.

Tout propriétaire, détenteur ou gardien de bêtes à cornes, à quelque titre que ce soit, doit être tenu de faire la déclaration immédiate au maire de la commune des bêtes malades ou suspectes qu'il peut avoir chez lui ou dans les pâturages. Dès que le maire sera prévenu, il fera faire la visite des animaux dont la maladie lui aura été déclarée, soit par le vétérinaire le plus proche, soit par celui auquel cette fonction aura été assignée. Lorsque, d'après le rapport de ce dernier, il sera constaté qu'une ou plusieurs bêtes sont malades, le maire veillera scrupuleusement à ce que ces animaux soient séparés les uns des autres et ne communiquent d'aucune manière, directement ou indirectement, avec aucun animal de la commune. Les propriétaires, sous quelque prétexte que ce soit, ne pourront les faire conduire dans les pâturages ni aux abreuvoirs communs, et ils seront tenus de les tenir dans des lieux renfermés.

Chaque jour, le maire de la commune où la maladie s'est déclarée adresse au préfet un rapport détaillé dans lequel il indique les noms des propriétaires dont les bestiaux sont atteints et le nombre des bêtes malades (ar-

rêt du conseil, 1746; décret de la Constituante, 1791; code pénal, art. 459). Aussitôt que le maire a acquis la preuve que le typhus s'est déclaré dans sa commune, il doit en instruire tous les propriétaires de bestiaux de ladite commune par une affiche apposée aux lieux où se placent les actes de l'autorité publique, laquelle affiche enjoindra à ces propriétaires de déclarer à l'autorité communale le nombre de bêtes à cornes qu'ils possèdent, avec désignation d'âge, de taille, de poil, etc. Ce dénombrement est nécessaire pour que l'autorité supérieure puisse se rendre compte des pertes et apprécier les indemnités qui pourraient être allouées à ceux qui les auront subies.

Dès que l'épidémie s'est déclarée dans une commune, aucun des animaux, même ceux qui sont encore sains, ne peut être conduit sur les foires et marchés, et même chez des particuliers des communes voisines. Toute communication de bestiaux des localités infectées avec ceux des localités qui ne le sont pas doit être absolument empêchée. Il doit être fait, en conséquence, des visites de temps à autre chez les propriétaires de bestiaux dans les communes infectées, pour s'assurer qu'aucun animal n'en a été éloigné (arrêté du conseil du 24 mars 1745; arrêté du Directoire exécutif du 27 messidor an V). Si, au mépris de ces dispositions, une bête malade ou suspecte, dans un pays infecté, était conduite sur un marché ou dans une foire, ou même chez un particulier d'une localité non infectée, l'auteur de cette contravention est passible des peines portées par les articles du code pénal qui régissent cette matière. Les propriétaires qui font conduire leurs animaux malades ou suspects, par leurs domestiques ou autres personnes, dans les marchés ou les foires, ou chez des particuliers de pays non infectés, sont responsables des faits de ces conducteurs (arrêté du conseil du 7 juillet 1746; code pénal, art. 460). Les propriétaires des bêtes saines peuvent néanmoins, dans les pays infectés, en faire tuer chez eux ou en vendre aux bouchers de leur commune, mais aux conditions suivantes:

1^o Il faut que le vétérinaire préposé par l'autorité ait constaté que ces bêtes peuvent être livrées sans danger à la consommation.

2^o Le boucher doit tuer les bêtes dans les vingt-quatre heures.

3^o Le propriétaire ne peut s'en dessaisir et le boucher les tuer avant qu'ils en aient reçu, par écrit, la permission du maire, qui en fera mention sur son état.

4^o Le boucher ne peut, sous aucun prétexte, vendre pour son compte et sur pied la bête qu'il aura achetée pour être immédiatement abattue.

Toute contravention à cet égard est punie conformément aux lois et règlements sur la matière. Le propriétaire et le boucher sont solidaires (arrêté du conseil du 19 juillet 1746; arrêté du Directoire exécutif du 27 messidor an V).

Si, à la première apparition du typhus dans une commune, l'autorité municipale juge nécessaire, pour étouffer la maladie avant qu'elle ait pris de l'extension, de faire abattre immédiatement les bestiaux malades et ceux qui ont cohabité avec eux, elle peut prescrire cette mesure, en ayant soin de faire constater par des procès-verbaux le nombre et la valeur des animaux qui doivent être abattus. Il va de soi que toutes les bêtes sacrifiées pour prévenir la contagion dont elles peuvent receler les germes pourront être livrées à la consommation comme des bêtes de boucherie. Les procès-verbaux d'abattage de ces animaux sont adressés à l'administration supérieure, afin qu'elle puisse faire payer aux propriétaires l'indemnité à laquelle ils ont droit d'après la loi (arrêté du conseil du 18 octobre 1774; arrêté du conseil du 30 janvier 1775; ordonnance du roi du 15 janvier 1815).

Les bêtes mortes des suites de l'épidémie ou dont l'abattage aura été ordonné en raison de la gravité de leur maladie doivent être enfouies à une distance aussi grande que possible des habitations, dans des fosses de 2 mètres au moins de profondeur, dans les terrains peu perméables, et plus profondément encore dans les terrains dont la perméabilité est très-grande. Cette fosse sera recouverte de toute la terre qu'on en aura extraite. Il est bon de teter, au préalable, sur les cuirs doivent être taillés avant que le corps soit placé dans la fosse, afin d'annuler leur valeur commerciale et que personne ne soit tenté de les déterrer. Les cadavres ne doivent pas être traînés vers le lieu de leur enfouissement, afin d'éviter qu'ils ne laissent sur le sol des matières recelant en elles le principe de la contagion. Ils doivent être charriés sur des voitures traînées par des chevaux, des ânes ou des mulets, et ces voitures doivent être immédiatement lavées à grande eau, après avoir servi à cet usage.

Dans les localités où il existe des clos d'équarrissage ou des usines dans lesquelles les matières animales sont converties en produits industriels, les propriétaires sont libres, au lieu de faire enfouir les corps des bêtes mortes, de les faire exploiter par des établissements appropriés à cette destination, à la condition que la distance de leurs propriétés à ces établissements sera telle que les corps des animaux morts ne devront pas traverser

des localités non infectées. Enfin les fumiers des étables infectées doivent être enfouis.

Il faut se rappeler que les fourrages sur lesquels les bêtes malades ont soufflé et répandu leur bave, que les litières qu'elles ont souillées de leurs déjections peuvent être des agents de la transmission de la contagion; les uns et les autres doivent être traités comme les fumiers, après la mort de la bête à laquelle ils ont servi; en pareil cas, une économie mal entendue peut être la cause de nouvelles pertes.

Les étables qui ont été habitées par des bêtes malades doivent être assainies avec le plus grand soin et d'après les prescriptions des hommes de l'art. Le lavage à froid avec des liquides dont les propriétés désinfectantes sont reconnues, tels que le chlorure de chaux, l'eau de chaux chlorurée, les solutions d'acide phénique, les eaux de lessive; le grattage des râteliers et des mangeoires, leur revêtement avec une couche de goudron; le repiquage du sol et l'association à la terre qui le forme, de sable, de terre ou de plâtre coaltarés; enfin les fumigations chlorurées, voilà une série de moyens dont l'expérience a consacré l'efficacité et qui doivent être scrupuleusement recommandés aux propriétaires des étables infectées. La dépense que ces derniers s'imposent pour assainir leurs étables sera largement compensée par les pertes qu'ils éviteront.

TYPIFIE, ÉE (adj. (ti-pi-fi-é — de *type*, et du lat. *facere*, faire). Dont on a fait un *type*. *Peu usité*.

TYPINSON ou **THAI-PHING-CHAN**, île de la Chine, dans le groupe Madjicosima, entre Formose et l'archipel Lieou-Khieou, par 24° 50' de latit. N. et 123° de longit. E.

TYPIQUE adj. (ti-pi-ke — lat. *typicus*, gr. *typos*, de *typos*, type). Symbolique, allégorique: *Le sens typique*.

— Qui caractérise un type: *Les marins conserveront toujours leur physionomie typique, les parties saillantes de leur caractère*. (B. Sue.)

— Qui est un type, qui a une forte originalité: *Jusqu'à notre époque, les plus célèbres conteurs ont dépensé leur talent à créer un ou deux personnages typiques*. (Balz.)

— Hist. nat. *Caractères typiques*, Caractères distinctifs des genres, des familles, des ordres ou des classes.

— Pathol. Qui affecte un type bien prononcé.

— s. m. Liturg. gr. Livre qui contient l'ordre de l'office pour toute l'année.

TYPOCÉPHALE s. f. (ti-po-sé-fa-le — du gr. *typos*, empreinte; *kephalé*, tête). Entom. Syn. de BRACHYSPHÈRE ou BRACHYMÈRE.

TYPOCHROMIE s. f. (ti-po-kro-mi — du gr. *typos*, marque, caractère; *chrôma*, couleur). Impression typographique en couleur.

TYPOCELOGRAPHIE s. f. (ti-po-sé-logra-fi — du gr. *typos*, type; *kailos*, creux; *graphô*, j'écris). Art d'écrire mécaniquement au moyen de types creux mobiles.

TYPOGRAPHE s. m. (ti-po-gra-fe — du gr. *typos*, type; *graphô*, j'écris). Celui qui sait qui exerce l'art de la typographie; *Manuel du TYPOGRAPHE*. (Acad.) *Je ne suis pas TYPOGRAPHE, je me donne entièrement à l'agriculture*. (Volt.)

— s. m. Entom. Nom vulgaire d'un insecte du genre bostriche.

— Adjectiv. : *Ouvrier TYPOGRAPHE*.

— Encycl. Au mot COMPOSITEUR, nous avons envisagé le *typographe* à un point de vue presque exclusivement professionnel et technique; nous avons à dessein laissé dans l'ombre le côté le plus intéressant de cette curieuse physionomie. C'est à un point de vue purement pittoresque et fantaisiste que nous nous proposons de le considérer ici. Il est presque inutile de le dire, les fils de Gutenberg constituent une espèce complètement moderne, sans analogue dans les temps anciens: ni les *librarii* de Rome, qui transcrivaient les livres; ni les *notarii*, qui recueillaient les discours et les plaidoyers prononcés devant le peuple assemblé; ni les scribes, ni les copistes, ni les enlumineurs de missels du moyen âge ne sont comparables ou assimilables aux *typographes* de nos jours. Il est donc tout d'abord indispensable de définir exactement ce qu'il faut entendre par le mot *typographe*. Pour le vulgaire, pour les gens du monde, d'après le *Dictionnaire de l'Académie* même, un *typographe* est celui qui sait, qui exerce l'art de l'imprimerie et, plus généralement, tous les arts qui concourent à l'imprimerie; mais pour les initiés, pour ceux qui sont de la *boîte*, comme on dit, pour les enfants de la balle, ce mot n'a plus la même extension. Ne sont pas *typographes* tous les ouvriers employés dans une imprimerie: celui seul qui *lève* la lettre, celui qui met en pages, celui qui impose, qui exécute les corrections, en un mot qui manipule le caractère, est un *typographe*: les autres sont les imprimeurs, les pressiers, les conducteurs de machines, les margeurs, les receveurs, les clicheurs, etc. Le correcteur lui-même n'est *typographe* que s'il peut composer, et cela est si vrai que la Société typographique ne consent à les admettre que comme compositeurs, et non en qualité de correcteurs. Voici ce que dit sur

ce sujet M. Jules Ladimir, dans une étude remplie de verve et d'esprit, écrite il y a quelque vingt ans : « Il y a des ignorants qui confondent le compositeur avec l'imprimeur. Gardez-vous-en bien! Cela est erroné et peu charitable. L'imprimeur proprement dit, le *pressier*, est un être brut, grossier, un ours, ainsi que le nomment (ou plutôt que le nomment) les compositeurs. Entre les deux espèces, la démarcation est vive et tranchée, quoiqu'elles habitent ensemble cette sorte de ruche ou de polyptier qui porte le nom d'imprimerie. La blouse et le bonnet de papier ont souvent ensemble maille à partir; et pourtant ils ne peuvent exister l'un sans l'autre : le compositeur est la cause, l'imprimeur est l'effet. La blouse professe un mépris injurieux pour ce collaborateur obligé qu'elle foule sous ses pieds; car les imprimeurs, avec leurs lourdes presses, sont relegués à l'étage inférieur. Mais le bonnet de papier, dont les gains sont souvent plus forts et plus réguliers que ceux de son antagoniste, s'en venge en lui appliquant l'épithète de *siege*, soit à cause des gestes débraillés que fait en besognant le compositeur, soit parce que son occupation consiste à reproduire l'œuvre d'autrui. » Dans le passage que nous venons de citer, le *typographe* est parfaitement défini; mais ce qui regarde le *pressier* a cessé d'être vrai : le *pressier*, en effet, a presque disparu partout; il a été remplacé par le conducteur de machines.

Le lieu où s'élaborent les grands travaux qui doivent donner au monde la vie et la lumière est généralement situé dans un quartier retiré des abords, semblables à ceux d'un autre mystérieux, se révélant à l'odorat par des odeurs inconnues, étranges, produites par le mélange des émanations diverses de la colle, du papier humide, de l'encre et de la potasse. Le public, qui n'a pas encore pu s'habituer à croire que l'imprimerie est un état manuel, plonge toujours un regard défiant et empreint d'une vive curiosité lorsqu'il passe près d'une de ces demeures. Son étonnement augmente encore lorsqu'il en voit sortir, pour aller se réfugier dans les cabarets voisins, des hommes coiffés de toques, de bonnets de police, de mitres en papier. Leur accoutrement étrange, qu'eux seuls savent porter, leur attire, sans le respect, du moins cet intérêt curieux et empressé que porte le public à tout ce qu'il lui est inconnu. L'aménagement d'une imprimerie est généralement composé de la façon suivante : la machine à vapeur au sous-sol; au rez-de-chaussée, les presses mécaniques, — que les phrasiens appellent les canons de l'intelligence et les mortiers de la pensée, — et les presses. Quand tout cela marche, c'est un vacarme à étourdir un sourd. Au premier étage sont placés les compositeurs qui, suivant l'importance de la maison, peuvent occuper jusqu'à six manœuvres. Les ateliers de composition ou *boîtes*, comme les appellent les compositeurs, se divisent, sous le rapport de l'aménagement, en trois catégories bien distinctes. La première se compose des imprimeries où l'on y voit à travailler; la seconde, de celles où l'on y voit un peu; la troisième de celles où l'on n'y voit pas. Cette dernière catégorie est la plus nombreuse. A Paris, où, dans son langage pittoresque et coloré, l'ouvrier dénomme d'une façon particulière les hommes et les choses, il a donné le nom de *cage* à tout atelier ouvert de vitres. Là, pas de disputes pour les places; pas de réclamations au maître en pages, au prote ou au patron, fondées sur le droit d'ancienneté, car le jour est le même partout. Il est vrai que ce genre d'atelier a bien aussi ses désagréments : on y gèle en hiver, on y grille en été; par les temps de pluie, l'eau coule dans les casses et distribue des douches à profusion; mais le compositeur est industrieux comme le castor et habile comme le singe, dont il est l'imitateur par ses mouvements. En été, pour parer à la chaleur, il tend au-dessus de sa tête des cordes, sur lesquelles il place des maculatures. En hiver, il corrompt l'homme de peine perché sur la distribution du charbon en lui offrant le canon de l'estime et la goutte de l'amitié, afin d'obtenir une deuxième édition de combustible. Lorsqu'il pleut, il a le choix ou de placer un parapluie au-dessus de sa tête, ou de recevoir l'eau, ce qui avec le temps ne laisse pas d'être agréable; car il se voit obligé de recourir au marchand de vin le plus voisin, afin de combattre d'une façon homœopathique la fraîcheur extérieure du corps. Dans les imprimeries qui appartiennent à la seconde classe, les désagréments sont moins nombreux; mais les ouvriers placés auprès des fenêtres voient seuls à travailler; pour les autres, ils ne voient rien, si ce n'est qu'ils ne voient pas. Inutile de parler de la troisième catégorie d'ateliers. Tous les désagréments s'y trouvent réunis. Ajoutons un détail : dans les ateliers de composition, il est de rigueur de nettoyer le moins possible; le parquet est, il est vrai, balayé deux fois par semaine; mais les murs ne sont jamais reblanchis, les carreaux de vitres lavés au plus une fois l'an; ce qui donne à la salle un aspect sombre et mystérieux; elle a l'air enfumé d'un tableau de Rembrandt.

Le moment de la banque, c'est-à-dire de la « paye » offre, dans une imprimerie, un coup d'œil curieux. Les bruits ordinaires de l'atelier ont fait silence; les ouvriers, revêtus de leurs paletots, forment en attendant des

groupes silencieux; le guichet s'ouvre, le prote appelle un à un les metteurs en pages, qui, à leur tour, distribuent à chacun de leurs paquets ce qui lui revient; après les metteurs, c'est le tour des hommes de conscience, puis viennent les conducteurs qui reçoivent pour leur équipe, les pressiers, les trompeurs, le chauffeur et le brocheur, l'homme de peine et les apprentis. Enfin, c'est le tour des correcteurs. Dans quelques rares maisons, le prote apporte lui-même à ces derniers le salaire de la semaine; dans la plupart ils passent, comme nous venons de le dire, les derniers, preuve de la haute estime dans laquelle on les tient. De toutes parts à cet instant retentit dans l'atelier le bruit métallique de l'or et de l'argent que l'on ramue, bruit inaccoutumé; les apprentis, un cornet de papier à la main, vont de rang en rang recueillir les collectes et les souscriptions; là un organisateur de fins déjeuners, qui a pris toute la dépense pour lui, fait ses comptes avec ses convives; dans un coin, un fanatique de saint Lundi calcule comment il pourra satisfaire ses loupes... ou les fuir. Enfin, à huit heures, tout le monde est parti, et les préoccupations sont chassées pour quinze jours.

Maintenant que nous connaissons la cavalcade, examinons plus en détail ceux qui l'habitent et lui donnent la vie et le mouvement.

Sous le rapport des travaux divers qu'ils sont appelés à faire, les *typographes* se divisent en trois classes : les *labeurs*, c'est-à-dire ceux qui composent le plus habituellement les ouvrages de longue haleine; les *journalistes*, spécialement employés à la composition des nombreux journaux quotidiens, et les *tableautiers*, qui exécutent les tableaux de chemins de fer, de douane, de statistique, etc. En outre, on compte quelques ouvriers spéciaux pour la composition des ouvrages de mathématiques, du plain-chant et de la musique. Mais ces catégories ne sont pas tellement fermées qu'un *labeur* ne devienne *journaliste* ou *tableautier*, et réciproquement; aucun *typographe* n'est absolument parqué dans sa spécialité. Dans la même imprimerie, on distingue, outre le prote, les metteurs en pages, les peigneurs et les correcteurs; ces derniers sont à la journée, ou plutôt à l'heure, et font partie de la *science*. Les gains sont, on le conçoit, inégaux, suivant les aptitudes et l'assiduité au travail. Les *journalistes* sont les mieux rétribués, si l'on considère qu'ils gagnent en quatre ou cinq heures autant que les *labeurs* en neuf ou dix heures.

Un caractère commun à la grande majorité des *typographes*, c'est l'amour du progrès et des idées nouvelles. En tout et partout, le compositeur est pour le progrès. « Il a été, dit M. Jules Ladimir, de toutes les religions nouvelles qui ont essayé de reconquérir notre foi, l'asse de tout, même de sa pauvre sœur, l'espérance. On l'a vu successivement saint-simonien, fouriériste, châtelliste, etc. » On doit se souvenir que ce sont les *typographes* qui ont commencé la révolution de 1830. Aujourd'hui ils appartiennent presque tous à l'opinion républicaine, et la nuance des journaux auxquels ils sont employés ne détermine que très-peu sur eux. Ils sont tout aussi démocrates, sinon davantage, à la *Gazette de France*, à l'*Union*, à l'*Univers*, à l'*Officiel* et au *Moniteur* qu'au *Rappel*.

L'ouvrier compositeur se croit, en général, apte à tout; mais, parmi les carrières qui lui offrent le plus d'attrait, il faut ranger en première ligne la carrière théâtrale. C'est pour beaucoup une idée fixe, un véritable *hamneton*, comme on dit dans les ateliers. La typographie parisienne a une troupe théâtrale, exclusivement composée de compositeurs et de leurs femmes ou de leurs sœurs; cette troupe joue la comédie comme une troupe de province. Nous avons assisté à quelques-unes de ces représentations, et nous devons dire que nous nous sommes retiré satisfait : la plupart des acteurs possèdent bien les planches et s'acquittent de leur rôle avec tact et intelligence. Peut-être laisseraient-ils pourtant trop à faire au souffleur. Cette société, organisée dans un but purement philanthropique, verse environ 2,000 fr. par an aux confrères dans le besoin.

Il y a aussi des poètes parmi les fils de Gutenberg. Sans parler d'Hégésippe Moreau et de Béranger, qui furent compositeurs, on compte dans la famille typographique de nombreux amants de la Muse qui, pour être moins célèbres, ne sont pourtant pas sans mérite. Ceux-là, ouvriers laborieux, n'abandonnent point la casse pour les applaudissements de la foule, et ils ne voient dans la poésie qu'une douce diversion aux travaux du jour. Citons quelques noms : Théodore Alfonsi, auteur de *Chants et chansons*; Th. Delaville, Adolphe Pequeret, Edouard Maux, V.-E. Gautier, aujourd'hui maître imprimeur à Nice; E. Peisez, J.-F. Arnould, Chassat, Eugène Duras, J.-J. Chataignon, Le Godec, Victor Heure, etc.

Il est un trait de caractère, commun à tous les *typographes*, que nous ne pouvons passer sous silence : c'est leur bon cœur, leur facilité à s'appliquer devant le malheur, l'empressement avec lequel ils viennent au secours des misères qui frappent autour d'eux. « Le compositeur, dit M. Jules Ladimir, a le cœur sur la main. Arrive-t-il à un confrère de faire

une longue maladie; lui a-t-on, pendant son absence, emprunté son mobilier; est-ce un étranger qui débarque ou qui, faute d'ouvrage, veut retourner chez lui, ou bien un enfant pâle qui s'étirole et meurt de nostalgie; est-ce une veuve que la mort de son mari vient de priver à l'improviste de tout moyen d'existence, aussitôt une circulaire court les imprimeries, une liste de souscription se forme, s'allonge, se remplit, se gonfle et se résout en une somme assez ronde qui tombe inopinément dans la main du pauvre diable. Cela se fait avec délicatesse; souvent même la charité porte les *typographes* à venir au secours d'individus qui ne sont pas de leur profession. »

Nous ne pouvons, dans un article consacré aux *typographes*, omettre de parler de la Société typographique, qui renferme dans son sein le plus grand nombre des ouvriers compositeurs de Paris. Cette Société n'est pas simplement une Société de secours mutuels; elle s'est aussi donnée pour mission de maintenir le prix de la main-d'œuvre à un taux rémunérateur. Après avoir rencontré d'énormes difficultés pour accomplir les diverses tâches qu'elle s'était imposées, la Société typographique a fini par triompher à peu près complètement. Les premiers tarifs avaient été discutés et consentis par une commission de patrons et d'ouvriers, et ils furent en vigueur de 1843 à 1852. A cette époque, le prix de toutes choses ayant augmenté dans une proportion très-considérable, le salaire du compositeur ne suffisait plus pour faire vivre son homme. La Société typographique essaya de faire adopter par les maîtres imprimeurs un tarif plus rémunérateur. Ceux-ci, s'abritant derrière la loi sur les coalitions, refusèrent, pour la plupart, ou traînèrent les choses en longueur. Voyant que les pourparlers n'aboutissaient pas, la Société ordonna des *meses bas*, c'est-à-dire la cessation du travail dans les maisons qui n'accepteraient pas le nouveau tarif. Sous cette pression, un grand nombre adhérèrent en masquant; d'autres résistèrent et furent immédiatement abandonnés. Le chef de l'une d'elles, député au Corps législatif, vit ses ateliers désertés en un jour; des arrestations et des poursuites eurent lieu; les grévistes, malgré la défense de l'illustre Berryer, furent condamnés à la prison et à l'amende; mais ils se virent bientôt graciés. Une nouvelle loi devenait indispensable; celle qui régit aujourd'hui la matière fut votée par le Corps législatif et l'accord s'est fait presque partout entre les patrons et les ouvriers. Un petit nombre de maisons à l'index, c'est-à-dire dans lesquelles aucun sociétaire ne peut accepter de travail, emploient les *typographes* qui ne sont pas entrés dans l'Association ou qui, pour un motif ou pour un autre, en sont sortis; d'autres, en petit nombre aussi, occupent des femmes.

Outre le tarif de 1863, qui règle le prix des divers travaux et spécifie ceux qui peuvent être faits en conscience, c'est-à-dire par les ouvriers à la journée, et ceux qui doivent être faits aux pièces, la Société typographique impose aux maîtres imprimeurs quelques autres conditions, dont voici les plus importantes : 1° le maître imprimeur n'emploiera pas de femmes comme compositrices; 2° les loises en pages seront faites aux pièces; 3° le nombre des apprentis sera de 1 pour 10 compositeurs. Le tarif favorise les commandes, c'est-à-dire l'entreprise à forfait d'un labeur ou d'un journal par un groupe d'ouvriers qui choisissent eux-mêmes leur metteur en pages. Presque tous les grands journaux quotidiens de Paris sont composés dans ces conditions.

Tels sont les principaux résultats obtenus par la Société typographique. Les efforts réunis des sociétaires et leur entente ont réussi à améliorer de beaucoup la situation des ouvriers *typographes* de Paris. Les détails qui précèdent sont empruntés à une intéressante brochure publiée en 1874, sous ce titre : les *Typographes parisiens*, par M. Eugène Bostmy, correcteur attaché depuis longtemps à l'imprimerie du *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*. Cette brochure est suivie d'un *Petit dictionnaire de la langue verte typographique*, où l'auteur a réuni toutes les expressions, les unes plus ou moins bizarres, les autres vraiment pittoresques, dont se servent entre eux les *typographes*, et qu'une personne étrangère au métier ne saurait comprendre.

TYPOGRAPHIE s. f. (ti-po-gra-fi — du gr. *typos*, type; *graphô*, j'écris). Art de l'imprimerie.

— Grand établissement typographique : La *typographie de M. Firmin Didot*.

— Encycl. V. CARACTÈRES, COMPOSITION, CORRECTEUR, IMPRIMERIE, PRESSE TYPOGRAPHIQUE.

TYPOGRAPHIQUE adj. (ti-po-gra-fi-ke — rad. *typographie*). Qui a rapport à la typographie : *Caractères typographiques*. *Presses typographiques*. *Procédés typographiques*. *C'est folie ou présomption, pour un auteur, de négliger l'élégance typographique*. (Boiste.)

— *Bureau typographique*, Procédé par lequel on apprend à lire, en employant des opérations à peu près semblables à celles qu'exécute un compositeur d'imprimerie.

TYPOGRAPHIQUEMENT adv. (ti-po-gra-fi-ke-man — rad. *typographie*). D'après les procédés de la typographie.

TYPOLITHE s. f. (ti-po-li-te — du gr. *typos*, type; *lithos*, pierre). Minér. Pierre figurée qui porte des empreintes de plantes ou d'animaux.

TYPOLITHOGRAPHIE s. f. (ti-po-li-to-gra-fi — du gr. *typos*, type; *lithos*, pierre; *graphô*, j'écris). Techn. Manière d'imprimer sur la pierre, qui laisse la faculté d'intercaler dans le texte toute espèce de dessins, d'ornements et d'accessoires.

TYPOLITHOGRAPHIQUE adj. (ti-po-li-to-gra-fi-que — rad. *typolithographie*). Qui appartient à la *typolithographie*.

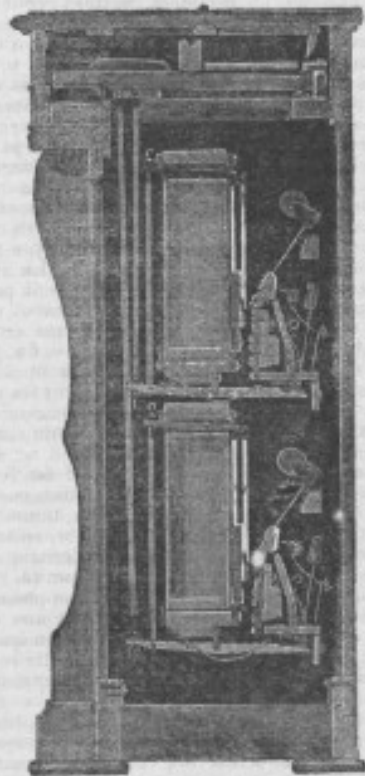
TYPOLITHOGRAPHIQUEMENT adv. (ti-po-li-to-gra-fi-ke-man — rad. *typolithographie*). Par les procédés *typolithographiques*.

TYPOMANE s. (ti-po-ma-ne — du gr. *typos*, type, et de *manie*). Qui est atteint de *typomanie*.

TYPOMANIE s. f. (ti-po-ma-ni — du gr. *typos*, type; *manie*, son). Manie de se faire imprimer : *La typomanie est une fièvre de l'activité restreinte, de l'ambition retirée, et qui substitue la plume à l'épée; c'est la maladie du siècle*. (Boiste.)

TYPOPHONE s. m. (ti-po-fo-ne — du gr. *typos*, type; *phônê*, son). Instrument de musique qui rend des sons simples et invariables : *Le typophone possède une qualité précieuse, c'est de ne jamais se désaccorder*. (Louis Roger.)

— Encycl. Le *typophone*, inventé en 1856 par M. Victor Mustel, facteur d'harmoniums à Paris, est un instrument de musique pourvu, comme le piano, d'un clavier et d'un mécanisme à percussion. Les sons du *typophone* sont produits par des diapasons à branches d'acier, placés devant les ouvertures de boîtes ou tuyaux dont la masse d'air intérieure, vibrant à l'unisson du ton des diapasons, donne à ceux-ci un renforcement considérable. L'inventeur a, en outre, imaginé de souder à l'extrémité d'une des branches de chaque diapason une plaque métallique dont la surface est en rapport avec la longueur des branches et qui augmente d'une façon très-énergique l'action des diapasons sur les boîtes résonnantes.



L'étendue du *typophone* est de quatre octaves, où la première note de la basse (*ut*) est à l'unisson d'un tuyau d'orgue ouvert d'une longueur de 2 pieds; le timbre, tintant dans les extrêmes dessus, acquiert, à mesure que l'on avance vers la basse, une douceur et une pureté exceptionnelles, dues évidemment à ce phénomène très-rare de sons se produisant sans être accompagnés de leurs harmoniques; la tenue du son est remarquablement longue et donne à l'auditeur la sensation d'un instrument à sons continus, tel que, dans l'orgue à tuyaux, un jeu de flûte bouchée, avec lequel le timbre du *typophone* a, du reste, beaucoup d'analogie.

En raison de son peu d'étendue, le *typophone* ne peut se suffire à lui-même; mais, dans la musique de chambre et même dans la musique d'orchestre, des compositeurs ont trouvé déjà à utiliser l'extrême pureté de ses sons. Au point de vue acoustique, le *typophone* est certainement un sujet très-intéressant d'études expérimentales, et il excitera toujours vivement l'attention des physiciens, que la question du timbre dans les instruments de musique préoccupe à bon droit.

TYPOPHONIE s. f. (ti-po-fo-ni — du gr.

tupos, type; *phônê*, voix). Mus. Manière de marquer la voix en frappant.

TYPOPHYLLE s. m. (ti-po-fi-le — du gr. *typos*, type; *phyllon*, feuille). Entom. Genre d'insectes orthoptères sauteurs, de la famille des locustiens, dont l'espèce type habite la Guyane.

TYPO-TÉLÉGRAPHIE s. f. (ti-po-té-lé-gra-fi — de *type* et *télegraphie*). Procédé de télégraphie électrique par lequel on imprime les dépêches en caractères typographiques.

— Encycl. V. **TÉLÉGRAPHIE**.

TYPO-TÉLÉGRAPHIQUE adj. (ti-po-té-lé-gra-fi-ke — rad. *typo-télégraphie*). Qui a rapport à la typo-télégraphie : *Appareil typo-télégraphique*.

TYPOTIUS (Jacques **TYPOEST**, plus connu sous le nom latinisé de), historien flamand, né à Bruges vers le milieu du xvie siècle, mort à Prague en 1602. Il étudia le droit à l'université de Louvain, puis voyagea en Italie pour compléter son instruction. S'étant rendu en Suède, à l'appel du roi Jean III, il jouit d'une grande faveur auprès de ce prince; mais son esprit caustique lui fit beaucoup d'ennemis et d'envieux, et il déclina lui-même la tempête en écrivant un ouvrage dans lequel il attaqua la réputation de plusieurs grands personnages. Emprisonné pour ce fait (1582), il dut aux démarches du roi de Danemark de ne pas être mis à mort; mais il resta dans la forteresse d'Abo jusqu'à l'avènement de Sigismund III (1594). Typotius se retira alors auprès de l'empereur d'Allemagne, Rodolphe II, dont il devint l'historiographe. Ses principaux ouvrages sont : *De salute reipublice libri duo* (Francfort, 1595); *De iusto* (Francfort, 1595); *De fortuna* (Francfort, 1595); *Symbola divina et humana pontificum, imperatorum et regum* (Prague, 1601); *Relatio historica de regno Sueciae bellicae ejus civilibus et externis* (Francfort, 1605, in-39).

TYPOU-SAËB, nabab de Mysore. V. **TIPPOO-SAËB**.

TYPTOLOGIE s. f. (ti-pto-lo-ji — du gr. *typtô*, je frappe; *logos*, discours). Mot employé par les partisans du spiritisme, pour désigner la communication des esprits au moyen de coups frappés.

TYR, célèbre ville de la Phénicie, située à 20 milles environ au S. de Sidon, au bord de la mer. C'était une colonie de Sidoniens; elle devint en peu de temps une des plus vastes et des plus florissantes cités maritimes de l'ancien monde. Elle envoyait des vaisseaux jusqu'en Espagne et elle fonda des colonies tout le long des côtes de la Méditerranée et jusque sur l'océan Atlantique.

Les Phéniciens appelaient Tyr *Tsor*, et c'est le nom que lui donnent les Hébreux, nom qui signifie dans leur langue, comme dans la langue phénicienne, *Rocher*; place forte par sa situation. De là les Grecs ont fait le nom de Tyr en retranchant s, et les Arabes celui de *Sor* ou *Sour*, qu'elle porte aujourd'hui, en retranchant le t. Ce dernier nom n'a pas été inconnu aux Romains, qui en ont fait celui de *Sarra*, par lequel ils ont quelquefois désigné Tyr, et d'où ils ont formé *Sarranus*, servant à désigner des produits de provenance tyrienne; le *sarranum ostrum*, *sarranus murex*, par exemple, qui ne signifie pas autre chose que la pourpre de Tyr.

Il y a eu, à proprement parler, deux villes de Tyr. Les Grecs et les Latins distinguaient l'ancienne Tyr, *Palatyrus*, de la nouvelle, *Neotyrus*. La première était déjà très-florissante du temps de Josué et de l'entrée des Israélites dans la terre de Chanaan (Josué, 19, 29). Elle avait dès ces temps reculés porté son commerce plus loin même que Sidon et était sur les deux bords de la Méditerranée des colonies nombreuses, dont la plus puissante fut Carthage, qui respecta longtemps dans Tyr les droits et la qualité de métropole. Les Tyriens, en même temps, firent, par terre, le commerce de la Babylonie et du golfe Persique, et s'ouvrirent celui de la mer Rouge. Leurs rapports furent, dans certains moments, assez étroits avec les Israélites, qui étaient de même race et parlaient presque la même langue que les Phéniciens. Les flottes tyriennes, réunies avec celles de Salomon, firent les grands voyages d'Ophir et de Tharsis, c'est-à-dire des côtes de l'Afrique septentrionale et de l'Espagne. Néchao, roi d'Égypte, engagea les Tyriens à faire le tour de l'Afrique, et ils contribuèrent à cet effet une flotte dans leurs ports de la mer Rouge; leurs vaisseaux accomplirent heureusement ce voyage d'exploration et rentrèrent, trois ans après, en Égypte par les bouches du Nil. C'est ce qu'on appelle le périple de Néchao (v. NÉCHAO); Hérodote en a longuement parlé (H. stoire, I. IV). Par cette expédition et par d'autres encore, Tyr devint le centre du commerce de toute la terre et l'on vit sur ses marchés tout ce que la nature et l'art produisaient de plus rare, à en juger par le détail qu'en donne Ézéchiel (XXVII). L'orgueil de Tyr s'accrut avec ses richesses, elle se regarda comme la reine de la mer, et les principaux citoyens égalèrent les rois par leur faste. Jéhovah voulut humilier cette ville superbe, disent les livres sacrés des Hébreux, en la livrant à Nabuchodonosor, qui la prit après un siège plus long que

celui de Troie; il fut treize ans autour de la ville, avec ses troupes, sans pouvoir la réduire par de nombreux assauts où ses soldats eurent beaucoup à souffrir. Mais enfin les Tyriens, prévenant la ruine de leur ville, se sauvèrent par mer avec leurs richesses: Nabuchodonosor entra dans une ville déserte.

Pendant quelque temps les Tyriens parurent abattus par ce désastre et Isala put s'écrier (XXIII, 8) : « Qui réserva un tel destin à la ville de Tyr, distributrice des couronnes et dont les marchands furent des souverains? » Mais ils ne tardèrent pas à reprendre courage; après le départ de Nabuchodonosor, ils bâtirent la nouvelle Tyr sur un petit îlot séparé de l'ancienne par un faible bras de mer, et Tyr ne tarda pas à redevenir presque aussi florissante qu'elle l'avait été auparavant. Elle s'allia plus tard aux rois de Perse, auxquels elle rendit de très-grands services par ses flottes, dans leurs expéditions contre la Grèce. Alexandre l'assiégea au commencement de ses expéditions en Asie, sur le refus qu'elle fit de lui ouvrir ses portes, et la prit après un siège de sept mois. Il ne put s'en rendre maître (Quinte-Curce, I. IV) qu'en comblant le bras de mer qui la séparait de la terre ferme. La digue qu'il fit construire subsiste encore aujourd'hui, et fait de Sour une presqu'île. Tyr se releva de ce désastre et conserva une partie de sa grandeur passée sous les Romains. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un amas de ruines, parmi lesquelles on remarque les restes de ses remparts et des tours dont elle était flanquée.

À l'époque des croisades, elle reprit quelque importance et il y eut des comtes de Tyr, comme il y avait des marquis d'Ascalon et des princes d'Antioche. Elle fut enfin démolie par le sultan d'Égypte, lorsqu'il l'eut reprise sur les chrétiens en 1291. On n'y voit plus guère que quelques maisons éparses parmi les ruines et quelques cabanes de pêcheurs au bord de la mer. Son port est presque comblé par les sables et l'approche en est dangereuse à cause de plusieurs bancs entre lesquels il faut passer.

TYR, d'après l'Edda, un des principaux dieux de la mythologie scandinave. Il était fils d'Odin et frère de Balder. Les guerriers l'invoquent à cause de sa grande vaillance et de sa force surprenante. On cite, comme preuve de son courage, sa résolution de laisser sa main dans la gueule du loup Fenris, jusqu'à ce que les Ases eussent lié le monstre avec la chaîne Gleipnir. Aussi Fenris, quand il s'aperçut qu'on le trompait, ferma-t-il sa terrible mâchoire et coupa-t-il le poing au dieu téméraire. Dans la dernière grande lutte du Ragnarok, alors que tout va finir, Tyr combat le chien infernal Garmr ou Garmour; tous les deux succombent à la fois.

Les Finnois adoraient le dieu Turrisas, qui n'est probablement autre chose que Tyr-as ou Asa-Tyr.

TYRAN s. m. (ti-ran — du lat. *tyrannus*, gr. *tyrannos*, même sens). Usurpateur du pouvoir souverain, dans le langage des anciens : *Démys le TYRAN. Les Grecs ne mirent point de bornes aux vengeances qu'ils prirent des TYRANS.* (Montesq.) *TYRAN et usurpateur sont deux mots parfaitement synonymes.* (J.-J. Rousseau.)

— Souverain despotique, injuste, violent, qui met son autorité au-dessus des lois positives et des lois naturelles : *Tu te jeta des lueurs affreuses dans les profondeurs de l'âme des TYRANS.* (Laharpe.)

Par les petits tyrans les peuples sont froissés.

V. Hugo.

— Homme qui tyrannise, qui tourmente ceux qui l'entourent par l'autorité qu'il usurpe ou dont il abuse : *Les enfants gâtés sont des TYRANS. Les seigneurs féodaux du moyen âge étaient autant de petits TYRANS. Les femmes sont fausses dans le pays où les hommes sont TYRANS.* (B. de St-P.) *La possession fait souvent des TYRANS de ceux que le désir avait rendus esclaves.* (De Bignoncourt.) *Le marchand est le TYRAN du fabricant.* (Michelet.) Un tyran subalterne est un esclave aussi.

C. DELAVIGNE.

— Fig. Objet qui a une influence irrésistible et fâcheuse : *La vieillesse est un TYRAN qui défend, sous peine de la vie, tous les plaisirs de la jeunesse.* (La Rochef.) *L'art est un TYRAN qui se plaît à gêner ses sujets et qui ne veut pas qu'ils paraissent gênés.* (Font.) *L'amour est le seul TYRAN dont on subisse les lois sans se plaindre.* (Beauchêne.)

— Prov. *L'usage est le tyran des langues.* L'usage prévaut sur les règles de la grammaire.

— Hist. *Trente tyrans*, Nom donné à trente personnages qui furent imposés à la ville d'Athènes par les Lacédémoniens victorieux et qui exercèrent le pouvoir d'une façon odieuse et tyrannique. Il Nom donné aux nombreux compéteurs de l'empereur Gallien.

— Ornith. Genre de passereaux, de la famille des muscicapides, type de la tribu des tyranninées, comprenant une vingtaine d'espèces, qui toutes habitent les régions chaudes de l'Amérique : *Les TYRANS sont des oiseaux querelleurs, solitaires et peu sociables.* (Z. Gerbe.)

— Gramm. Ce mot conserve le genre mas-

culin, même quand il se dit d'une femme : *Cette femme est le TYRAN de tous ceux qui vivent autour d'elle.*

— Encycl. Ornith. Les *tyrans*, confondus par plusieurs auteurs avec les gobe-mouches, les moucherolles et les pies-grièches, s'en distinguent généralement par leur bec allongé, droit et très-fort, à arête supérieure droite et mousse, et terminé par une pointe brusquement crochue, et par leurs serres aiguës et très-robustes. Ce sont généralement des oiseaux de petite taille, mais d'un courage et d'une audace qui font qu'ils n'hésitent pas à se mesurer contre des espèces beaucoup plus grandes et même contre les oiseaux de proie. C'est surtout quand ils ont des petits que leur instinct batailleur se déploie; alors ils se battent contre les corbeaux ou même contre les aigles et réussissent le plus souvent à les éloigner de leur nid. En temps ordinaire, ce sont des oiseaux querelleurs, vivant solitaires, peu sociables, nuisibles même à l'homme. Ils se nourrissent de petits oiseaux, de lézards et d'insectes; la plupart d'entre eux nichent sur les branches et quelques-uns dans le creux des vieux arbres. Une fois que leurs petits sont élevés, ils deviennent plus doux et plus paisibles. Les espèces assez nombreuses de ce genre habitent les contrées chaudes de l'Amérique.

Le *tyran intrépide* a le plumage d'un gris cendré obscur, avec une huppe orangée peu apparente, la tête et la queue noires, les rectrices pointues et blanches à leur extrémité et toutes les parties inférieures de cette dernière couleur. Il habite l'Amérique septentrionale, depuis le nord de l'État-Unis jusqu'au Mexique, et niche sur les arbres de moyenne hauteur; la femelle pond de trois à cinq œufs blanchâtres, variés de diverses nuances de brun; les petits naissent couverts d'un duvet grisâtre.

Tyrans domestique (Lx) ou *l'intérieur d'une famille*, comédie en cinq actes et en vers, d'Alex. Duval (Théâtre-Français, 16 février 1805). Le principal personnage de la pièce est un mari hargneux, contrariant, râleur, moraliste insupportable, toujours grondant femme, enfants, valets. On parvient à le corriger, non pas en lui opposant de la résistance, mais, au contraire, en lui abandonnant le champ de bataille; tout le monde déserte la maison. Quand le grondeur se voit chez lui tout seul et sans aucune pâture pour sa bile, quand il n'a plus ni femme à tourmenter, ni enfants à prêcher, ni valets à gronder, il tombe dans une rêverie profonde; il se reproche sa mauvaise humeur qui fait qu'on le fuit comme une bête féroce. Il sent que, pour jouir de la société, il faut être sociable; cette situation est intéressante et morale. Enfin, lorsqu'on a lieu d'espérer que cette correction le rendra traitable, les déserteurs reviennent au logis. Ce remède contre la tyrannie domestique lui est administré par le conseil d'un frère de sa femme, lequel reste auprès du malade pour diriger l'opération et surveiller l'effet du spécifique.

Le *tyran domestique* se distingue du *Grondeur* de Brueys en ce que le grondeur n'a point de femme. Une autre différence plus essentielle, c'est que le grondeur de Brueys est chez lui un vrai tyran, tandis que le tyran d'Alex. Duval n'est qu'un homme de mauvaise humeur, un pédant chagrin, qui même n'est désagréable que pour sa famille et prend un ton plus doux avec les étrangers. Ce qui fait le plus d'honneur à Duval, c'est la punition du tyran domestique, qu'on laisse avec lui-même. Cela est neuf et théâtral. On pourrait encore citer les vers de Mme Valmont à son mari (acte IV, scène II) :

Ab! depuis dix-huit ans que de notre hyménée
Je traîne avec douleur la chaîne infortunée,
Je n'ai pas vu, je crois, s'écouler un seul jour
Sans entendre des pleurs dans ce triste séjour.
Je n'ai point un époux, mais un rigoureux maître;
À ses yeux, malgré moi, je tremble de paraître.
Pour obtenir la paix, à son opinion,
De mon être j'ai fait toute abnégation;
Je parle, je me tais, selon qu'il le désire;
Mais trop heureuse encor, dans mon cruel martyre,
Lorsqu'après avoir fait toutes ses volontés,
Il ne m'outrage pas par quelques duretés.

Le *Tyrans domestique* resta longtemps au répertoire.

TYRANS (LES TRENTÉ). V. **TRENTÉ TYRANS**.

TYRANNEAU s. m. (ti-ran-no — dimin. de *tyran*). TYRAN subalterne : *Pas de siècle où la main cilleuse du vassal n'ait brisé la main douillette de quelque TYRANNEAU d'évêque!* (E. Sue.)

— Ornith. Genre de passereaux, de la famille des paridées ou mésanges, dont l'espèce type habite la Guyane : *Les TYRANNEAUX se tiennent sur les arbrisseaux.* (Z. Gerbe.)

TYRANNICIDE s. (ti-rann-ni-si-de — lat. *tyrannicida*; de *tyrannus*, tyran, et de *cædere*, tuer). Meurtrier d'un tyran, d'un roi.

— s. m. Meurtre d'un tyran : *Étant donné le tyran, le TYRANNICIDE peut sembler, en principe, légitime.* (Proudh.)

— Hist. Nom donné, pendant la Révolution française, aux membres d'une association qui avait pour but le meurtre des tyrans.

— Adjectif. Qui tue un tyran : *Républicain TYRANNICIDE*.

— Encycl. Polit. V. **MEURTRE POLITIQUE** et **RÉGICIDE**.

— Hist. mod. C'est le journal les *Révolutions de Paris* qui, dans son n° 74 (décembre 1790), mit le premier en avant l'idée d'organiser une légion de Brutus pour délivrer l'Europe des ses tyrans. Cette feuille invitait sérieusement les volontaires *tyrannicides* à venir s'inscrire sur l'autel de la patrie. Il est inutile d'ajouter que ce projet extravagant n'eut aucune suite. Cependant il fut repris plus tard, au moment de la lutte terrible contre les rois de l'Europe, et devint l'objet d'une motion formelle du conventionnel Jean Debry, qui depuis... Mais alors il était sans-culotte. L'ex-capucin Chabot s'inscrivit pour commencer la liste des *tyrannicides*. Mais il s'en tint là.

De son côté, Fréron avait dès longtemps demandé la formation d'un club d'*espionnages*. On affectionnait alors les noms composés de cette manière. Merlin de Thionville appelait Louis XVI *nationicide*, d'autres *populicide*, etc.

TYRANNIDE adj. (ti-rann-ni-de — rad. *tyran*, oiseau). Ornith. Qui ressemble à un tyran.

TYRANNIE s. f. (ti-rann-ni — rad. *tyran*). Pouvoir souverain usurpé et illégal : *Il veut opprimer la république, il aspire à la TYRANNIE. Le joug de la TYRANNIE.* (Acad.) *La nation était encore toute façonnée à la TYRANNIE.* (Mme de Staël.) *Aujourd'hui, la seule TYRANNIE possible en Europe est celle d'un soldat brutal.* (Azé.) *La TYRANNIE est proprement l'usurpation de la souveraineté nationale.* (Thouret.)

Tous n'attendent qu'un chef contre la tyrannie.

RACINE.

— Gouvernement légitime, mais injuste et cruel : *User de TYRANNIE. Le pouvoir qui se met au-dessus des lois dégénère en TYRANNIE. Gémir sous la TYRANNIE.* (Acad.) *Pour rendre amoureux fous de la liberté les partisans de la TYRANNIE, mettez-les en prison.* (Jouy.) *Si la révolte contre le pouvoir peut être légitime, c'est assurément contre la TYRANNIE d'un despote.* (Lafontaine.) *Il y a TYRANNIE là où il n'y a plus de liberté de la presse.* (B. Constant.) *La TYRANNIE consiste à ce qu'une souveraineté quelconque soit absolue.* (De Barante.) *Comme le pouvoir est l'instrument de la cité et de la TYRANNIE, les partis en sont la vie et la pensée.* (Proudh.)

— Par ext. Oppression, violence : *La province se plaignait des TYRANNIES de son gouverneur, et on le destitua. Ces officiers exigent tout ce qui leur plaît; n'est-ce pas une TYRANNIE? Les petites TYRANNIES subalternes prennent le caractère de la bassesse dans laquelle elles sont engendrées.* (Chateaub.) *La TYRANNIE locale est la pire de toutes.* (Gautier.)

Pardieu! la tyrannie est étrange et trop forte,

De me sauver la vie et me mettre à la porte.

V. Hugo.

— Fig. Influence, pouvoir irrésistible que certaines choses ont ordinairement sur les hommes : *L'éloquence exerce une espèce de TYRANNIE. La TYRANNIE de la beauté. La TYRANNIE de la coutume, de l'usage, de la mode. La TYRANNIE des passions.* (Acad.) *Quelle TYRANNIE que celle des usages!* (Mars.) *La TYRANNIE de l'opinion est aussi bête dans les petites villes de France qu'aux États-Unis.* (Bayle.) *La TYRANNIE de la faim peut ramener l'homme aux appétits des bêtes carnassières.* (Barbaste.) *La plus grande TYRANNIE qui soit au monde est l'empire de la force, au nom de l'opinion.* (L. Allet.) *Arien ne peut combattre la TYRANNIE des fausses idées religieuses.* (Buz.) *Il est des TYRANNIES de l'usage contre lesquelles il est bon de protester.* (A. Karr.)

— Encycl. V. **DESPOTISME**.

TYRANNINÉ, ÉE adj. (ti-rann-ni-né — rad. *tyran*, oiseau). Ornith. Qui ressemble ou qui se rapporte au tyran.

— s. f. pl. Tribu de passereaux, de la famille des muscicapides, ayant pour type le genre tyran.

TYRANNION, grammairien et géographe, né dans le royaume de Pont, amené à Rome comme esclave par Lucullus, affranchi par Murena. Cicéron l'honora de son amitié et lui permit d'ouvrir dans sa maison une école qui devint célèbre. Ce fut lui qui publia pour la première fois à Rome les ouvrages d'Aristote.

TYRANNIQUE adj. (ti-rann-ni-ke — rad. *tyrannie*). Qui tient de la tyrannie, qui est injuste, violent, contre droit et raison : *Gouvernement TYRANNIQUE. Pouvoir TYRANNIQUE. Loi TYRANNIQUE. Amitié TYRANNIQUE.* (Acad.) *Il n'y a rien de pire qu'un pouvoir TYRANNIQUE exercé sous les formes de la loi.* (Charles Ier d'Angl.) *Le despotisme TYRANNIQUE des souverains, c'est un attentat sur les droits de la fraternité humaine.* (Vénel.) *Un père n'a plus de droits sur l'enfant qu'il innole à ses volontés TYRANNIQUES.* (S. Pellico.)

— Fig. Qui exerce un pouvoir, une influence irrésistible : *Le charme TYRANNIQUE de deux beaux yeux.*

TYRANNIQUÉMENT adv. (ti-rann-ni-ke-man — rad. *tyrannique*). D'une manière tyrannique : *Charles II et Jacques II régnèrent l'un arbitrairement, l'autre TYRANNIQUÉMENT.* (Mme de Staël.)

TYRANNISER v. a. ou tr. (ti-rann-ni-zé — rad. tyrannie). Traiter tyranniquement : *Ce prince, ce gouverneur, ce magistrat tyrannisent les peuples. Il tyrannise sa femme, toute sa famille.* (Acad.) *Tous les vrais grands hommes aiment à se laisser tyranniser par un être faible.* (Balz.)

— Opprimer, peser tyranniquement sur : **TYRANNISER les consciences.** **TYRANNISER un cœur.** « Exercer une influence tyrannique sur : *Le corps tyrannise l'âme.* (Malebr.) » Fatiguer, tourmenter, importuner :

Le défaut des auteurs, dans leurs productions, c'est d'en tyranniser les conversations.

MOLÈRES.

Se tyranniser v. pr. Se traiter d'une manière tyrannique : *Nous nous tyrannisons plus par nos desirs, nos caprices, nos dégoûts que ne ferait le sort.* (Boiste.)

— Se traiter l'un l'autre tyranniquement : *Les hommes se tyrannisent ou se disputent le bonheur que la paix seule peut donner.* (Boiste.)

TYRANNISTE s. m. (ti-rann-ni-ste — rad. tyrannie). Partisan de la tyrannie. « Mot créé par Camille Desmoulins, mais qui est aujourd'hui inusité.

TYRANNOMANE s. m. (ti-rann-no-ma-ne — de *tyran*, et de *manie*). Celui qui a la manie de tyranniser ses semblables. « Peu usité.

TYRANNOMANIE s. f. (ti-rann-no-ma-ni — de *tyran*, et de *manie*). Propension à tyranniser, à faire le tyran.

— *Amour de la tyrannie.*

TYRONNEL (Richard TALBOT, duc DE), gentilhomme irlandais. V. TALBOT.

TYRIE s. f. (ti-ri). Erpét. Genre de reptiles ophiidins, formé aux dépens des couleuvres.

TYRIEN, IENNE s. et adj. (ti-ri-ain, i-ène). Habitant de Tyr, qui appartient à Tyr ou à ses habitants : *Les Tyriens. La flotte tyrienne. La pourpre tyrienne.*

TYRI-FIORD ou **TYRI-FJORD**, lac de Norvège, dans le diocèse d'Aggershuus, par 60° de latit. N. et 7° 40' de longit. E. Il a 27 kilom. de longueur et une largeur fort irrégulière. Dans sa partie N.-O., il reçoit la Beira-Elv et s'écoule dans sa partie S.-O. par le Drammen-Elv, qui se jette dans le golfe de Christiania.

TYRIMNE s. m. (ti-rim-ne — du gr. *tyros*, fromage, parce que cette plante a la propriété de faire cailler le lait). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des carduacées, formé aux dépens des chardons, et dont l'espèce type croît dans la région méditerranéenne.

TYRINE s. f. (ti-ri-ne — du gr. *tyros*, fromage). Chim. Syn. de caséine.

TYRNAU, en hongrois *Nagy-Szonibát*, ville des Etats autrichiens (Hongrie), dans le comitat et à 25 kilom. N.-E. de Presbourg ; 10,000 hab. Tribunal d'appel ; grande maison des Invalides, séminaire, gymnase, bibliothèque, observatoire ; commerce actif en vins, draps, cuirs, laines et blé. On y trouve onze églises et de nombreux monastères, ce qui lui a fait donner le surnom de *Petite Rome*. On voit à Tyrnau une immense tonne qui rivalise avec le célèbre tonneau d'Heidelberg. Près de cette ville, qui a vu naître Sambucus, les Hongrois furent battus par les Autrichiens en 1705.

TYRO s. m. (ti-ro). Crust. Genre de crustacés amphipodes, de la famille des hypérimés, dont l'espèce type vit dans l'océan Atlantique.

TYRO, fille de Salomonée. Elle conçut une vive passion pour le fleuve Enipée. Neptune, s'en étant aperçu, prit la figure de ce fleuve et eut d'elle deux enfants, Pelias, qui devint roi d'Iolchos, et Nélée, qui fut roi de Pylos. Tyro épousa ensuite Créthée d'Elolide, qui la rendit mère d'Eson, de Phérès et d'Amythaon.

TYROGLYPHE s. m. (ti-ro-gli-fo — du gr. *tyros*, fromage ; *glyphô*, je sculpte). Arachn. Genre d'arachnides, de l'ordre des acarides, comprenant cinq ou six espèces : *Le tyro-glyphe domestique est très-abondamment répandu sur le fromage un peu fait.* (H. Lucas.)

TYROÏDE adj. (ti-ro-i-de — du gr. *tyros*, fromage ; *eidôz*, aspect). Qui a l'apparence du fromage : *Matière tyroïde.*

TYROL, province des Etats autrichiens, formant avec le Vorarlberg un grand gouvernement, borné au N. par la Bavière, à l'E. par le Salzbourg et la Carinthie, au S. par la Carinthie, le royaume d'Italie et la Suisse, à l'O. par la Suisse (canton des Grisons) ; superficie, 29,326 kilom. carrés ; 886,000 hab. (1869), dont plus de 500,000 Allemands, plus de 300,000 Italiens. Plus étendu de l'E. à l'O. que dans toute autre direction, ce pays se trouve traversé dans le même sens et vers le N. par la chaîne des Alpes Rhétiques ; cette chaîne se divise elle-même, ou, pour mieux dire, on en voit deux distinctes dont les ramifications, aussi nombreuses qu'étendues, ceignent le Tyrol de toutes parts. Ces ramifications sont si multipliées, qu'elles laissent, vers la partie septentrionale de cette contrée, encore moins de plaines que l'on n'en voit au milieu des Alpes de la Suisse. Les masses des montagnes ont généralement en Tyrol une plus grande étendue, quoique leurs sommets soient moins élevés ; ce qui tient peut-être à ce qu'au milieu de ces montagnes primitives, on en voit

xv.

de calcaires qui leur sont adossées, formant un système particulier. Il n'en est pas ainsi de la partie méridionale du Tyrol, qui est loin de présenter la moindre ressemblance avec la Suisse. Quoique montagneuse, elle n'offre point de cimes très-élevées, et les vallées y deviennent tellement larges, que de belles rivières y coulent au milieu de gras pâturages. La culture et le climat se ressentent de cette différence dans la configuration du sol, et toutes les productions de l'Italie réussissent fort bien dans la vallée de l'Adige. Cependant, quelques montagnes, ainsi qu'une partie de la chaîne secondaire des Alpes tyroliennes, qui s'étendent vers l'Italie, conservent encore une hauteur de 1,268 à 1,366 mètres. Un grand nombre de rivières sillonnent, dans toutes sortes de directions, le sol du Tyrol. Parmi ces rivières, on peut en distinguer deux principales, qui indiquent la pente générale du sol. Ainsi, pour la partie septentrionale, le cours de l'Inn annonce que l'inclinaison du terrain est à la fois vers l'E. et vers le N., surtout dans cette première direction, vers laquelle s'incline également tout le sol de la Bavière. La pente de toutes les contrées du Tyrol, adossées au revers méridional des Alpes Rhétiques, est bien différente ; les rivières servent encore à la déterminer. On voit d'abord au S.-E. de la même chaîne l'Eysach se précipiter des flancs du mont Brenner et porter ses eaux dans le centre du Tyrol méridional, vers lequel la pente est tellement prononcée, que l'Adige vient s'y réunir. En abandonnant les monts escarpés de Tschirfser, l'Adige descend à travers le sol marécageux des environs de Gluzem, dirige ses eaux vers le S.-E., tandis que le cours de l'Eysach est constamment vers le S.-O. Ces rivières formant ainsi deux vallées inclinées dans ces deux sens, une fois parvenus auprès de Botzen, l'Eysach et l'Adige confondent leurs eaux et ne forment qu'une seule rivière sous le nom commun de l'Adige, qui va se jeter dans la mer Adriatique, adoussée de Venise. Dès lors, l'inclinaison du sol reste constante dans la direction du N. au S. Les vallées de l'Inn, de l'Eysach et de l'Adige, les plus considérables de tout le Tyrol, sont cependant loin d'être les seules vallées du Tyrol méridional. On remarque encore, parmi les principales, la vallée de Fuster, arrosée par les eaux de la Drave, et plus au N. celle où le Lech prend sa source. Enfin, une vingtaine d'autres sont traversées par des rivières plus ou moins considérables, mais toutes celles du revers septentrional ont constamment leur direction du S. au N. ou de l'O. à l'E., tandis que celles du revers méridional s'inclinent vers le S. Les lacs de Constance et de Garda baignent une partie du Tyrol ; le lac Achensee est remarquable pour les géologues. Par suite de la position élevée du Tyrol, l'air y est très-vif, et cependant, dans les vallées méridionales, on ressent en été la maligne influence du sirocco. Le sol y est, en général, peu fertile ; mais les Tyroliens, naturellement très-industrieux, suppléent à sa stérilité par toutes sortes de moyens, entre autres par de nombreuses terrasses, qui s'élèvent quelquefois, sur le penchant des montagnes, jusqu'à une grande hauteur. Quelques vallées, surtout au S., jouissent cependant d'une grande fertilité. On y recueille les différentes espèces de céréales, mais surtout du maïs, des pommes de terre, du lin, du chanvre, du tabac, du vin, du houblon, des fruits des contrées septentrionales et méridionales, etc., et on y élève beaucoup de gros et de menu bétail, des chevaux, des mulets, des porcs, des chèvres, des abeilles, des vers à soie et une multitude de serins. L'oisellerie est une des principales occupations des habitants des montagnes. On peut évaluer à environ 100,000 le nombre de serins, de pinsons, de linottes et autres oiseaux que l'on prend dans un mois, seulement dans les environs d'Innsbruck. Ces oiseaux forment une branche importante de commerce et on en exporte dans toute l'Europe. On exploite dans les forêts une assez grande quantité de bois de construction. Enfin, les montagnes y offrent de nombreuses mines de cuivre, de fer, de plomb, d'argent, d'alun, de houille ; des carrières de marbre, d'albâtre ; beaucoup de sources minérales et thermales, etc. Les arts industriels n'ont pas encore reçu un grand développement dans le Tyrol ; on y compte cependant un assez grand nombre de fabriques de velours et de peluche, des tanneries, des mégisseries, des filatures de coton, des manufactures de toiles peintes, des blanchisseries de toiles, etc. Une grande partie de la population se livre en hiver à la confection de bas et de bonnets de laine, de paniers, de chapeaux de paille, d'ustensiles de bois, de jouets d'enfants, de gants de chamois renommés, etc. Le commerce consiste principalement en vin, fruits, produits de mines, bétail, chevaux, fromages, ustensiles de bois, guimbardes, etc. Les Tyroliens professent, pour la plupart, la religion catholique. Ils sont braves et très-adroits tireurs, simples et de mœurs douces, mais religieux jusqu'à la superstition et très-attachés aux coutumes de leurs ancêtres. Quoique ayant peu ou point d'instruction, leur pénétration est profonde et leur caractère noble et ferme. Ils citent avec orgueil, au nombre des personnages célèbres qu'a produits leur pays, Angelica Kauffmann et Pierre Anich. A l'ap-

proche de l'hiver, comme la plupart des montagnards, ceux des classes nécessiteuses émigrent en grand nombre et vont chercher à utiliser leur industrie dans les contrées limitrophes. On évalue le nombre de ces émigrants à 30,000 annuellement. Les Tyroliens allemands quittent leur patrie au printemps ; les Tyroliens italiens, au contraire, vont passer les hivers en Italie et reviennent l'été chez eux. Le Tyrol proprement dit est un pays allemand, qui s'étend depuis le ver-ant septentrional des Alpes jusqu'à la Styrie à l'E. et jusqu'au duché d'Autriche au N. Quant au pays improprement nommé le Tyrol italien, il commence au versant méridional et touche, par sa frontière occidentale, aux territoires de Brescia et de Bergame ; du côté du S., il atteint le Véronais ; du côté de l'E., la Vénétie ; du côté du N. enfin, le Tyrol allemand. Avant de former une sorte d'Etat compacte, ce pays était partagé entre plusieurs maîtres. Les vallées dites val Lagana, val di Ledro, val di Fiemme, val Lagarina, Giudicario, val delle Sarche, val de l'Adige, val di Sole, val de Noun ou Nounia, dépendaient anciennement des Etats limitrophes, c'est-à-dire des villes de Bergame, Brescia, Vérone et Venise. D'autres parties de ce qu'on nomme aujourd'hui le Tyrol italien étaient enclavées dans le Tyrol allemand. L'Italien est parlé sur le versant méridional des Alpes, l'allemand sur le versant septentrional. Le rapprochement ne s'est pas opéré mieux entre les caractères qu'entre les langues. Le Tyrolien italien est le plus intelligent et le plus fin des montagnards, le Tyrolien allemand le plus grossier et le plus simple. Brun, svelte, les traits saillants et aigus, les yeux enfoncés, le nez aquilin, les lèvres minces, le menton en avant, le front carré, tel est l'habitant des vallées alpestres italiennes ; blond, lourd, le visage long, les lèvres épaisses, le menton fuyant, la taille puissante et élevée, mais sans élégance, tel est l'habitant du versant opposé. Politiquement, le Tyrol est divisé en quatre cercles : Innsbruck, Brixen, Trente, Bregenz.

— *Histoire.* Le Tyrol faisait anciennement partie de la Rhétie, qui, par la difficulté de son accès et l'esprit indépendant de ses habitants, opposa une si longue résistance aux Romains. Ils la conquièrent enfin sous l'empereur Auguste et y fondèrent des colonies. La prospérité de ces contrées disparut avec la puissance romaine. Elles furent successivement dévastées par les Marcomans, les Allemands, les Goths, et surtout par les Huns. Après la chute complète de l'empire d'Occident, elles appartinrent aux Ostrogoths. Ensuite la partie méridionale du Tyrol fut prise par les Lombards, la partie septentrionale par les Bavares. Subjugué par les Francs, il fut divisé en districts administrés par des comtes. A l'extinction de la dynastie carlovingienne, ces comtes devinrent les vassaux des ducs de Bavière, puis réussirent à se rendre héréditaires. On cite, parmi les plus anciens comtes et seigneurs du Tyrol, les comtes de Goertz, d'Eppean et d'Uelten, et les seigneurs de Castelbarco, d'Arco et d'Ach. Les comtes d'Andechs ne parurent qu'après ceux-ci ; mais, plus adroits, ils prirent possession du Tyrol, en profitant de la citation au ban de l'empire de Henri, duc de Bavière. Ainsi, peu à peu, les comtes d'Andechs surent, par leur adresse, s'emparer du Tyrol qui appartenait à Henri de Lion. Ils devinrent marquis d'Istrie et tranquilles possesseurs de la ville d'Innsbruck, ainsi que de la plus grande partie des vallées de l'Inn et de l'Adige. L'empereur Frédéric 1^{er} leur conféra la dignité ducal, après la mort de Conrad, dernier duc de Dachau, qui portait le titre de duc de Dalmatie. Les comtes d'Andechs prirent alors le titre de duc de Meran, quoique leurs terres fussent pour la plupart dispersées en Bavière, principalement dans le haut Palatinat, en Franconie, en Voigslund et même en Istrie. Le comté du Tyrol comprenait à cette époque la plus grande partie de la vallée de l'Adige, le burgraviat de Winstschgan et une partie des hautes et basses vallées de l'Inn avec le Wipthal. Au xiii^e siècle, le Tyrol proprement dit passa au comte Albert 1^{er} de Tyrol, et, en 1248, au gendre de celui-ci, le comte Meinhard de Goertz. La fille de Meinhard épousa Albert, fils de Rodolphe de Habsbourg. Henri, fils d'Albert, laissa à sa mort, en 1338, le Tyrol à sa fille Marguerite la Grande bouche. Après la mort de son fils Meinhard, Marguerite légua le Tyrol et ses prétentions sur Goertz à ses trois oncles, Rodolphe, Albert et Léopold, ducs d'Autriche. L'empereur Charles IV confirma cette donation en 1364 ; mais les ducs de Bavière y mirent opposition. Cependant le traité conclu à Schoerdingen, en 1369, arrangea tous les différends. La maison de Bavière accepta la somme de

116,000 florins d'or, comme compensation des droits dont elle faisait l'abandon. Dans la suite, le Tyrol fut gouverné par des princes de la maison d'Autriche. Le dernier de ces ducs a été Sigismond-François, mort sans enfants en 1665. L'empereur Léopold ne perdit pas cette occasion de faire valoir ses droits sur ce pays. Il alla lui-même à Innsbruck se faire prêter hommage et se faire reconnaître souverain. Dès lors, le Tyrol demeura partie intégrante de l'Autriche, jusqu'à ce que, par la paix de Presbourg, il fut cédé à la Bavière (1805). Par le traité de Vienne de 1809, il fut incorporé à la Lombardie et il fit partie du royaume d'Italie, sous le nom de département du Haut-Adige. Redevenus sujets autrichiens par les traités de 1815, les Tyroliens s'insurgèrent en 1848 ; privés de tout secours de l'Italie, ils succombèrent après une résistance courageuse dans laquelle s'illustrèrent leurs chefs Martinoli et Taddel.

Tyrol (vues du). Corot a exposé au Salon de 1850 une admirable *Vue du Tyrol italien*, au soleil couchant. A droite, sur le devant du tableau, s'élève un rideau de grands arbres ; au milieu s'étend la surface paisible d'un lac bordé à gauche par quelques blocs de rochers qui projettent dans l'eau leur reflet tremblant ; au fond se déroule, à perte de vue, une chaîne de collines illuminées des feux du couchant. De légers nuages aux flancs rosés sont suspendus dans un ciel brillant et vapoureux, que ne désavouerait pas Claude Lorrain. Une autre *Vue du Tyrol italien* a été exposée par Corot au Salon de 1859.

Sous ce titre : *Solitude, site du Tyrol*, M. Cabat a exposé en 1869 un paysage d'un style noble et sévère, représentant un lac entouré d'ombrages et de hautes montagnes. Une *Vue du Tyrol*, peinte en 1608 par Roland Savery, appartient au musée de Vienne. Cette même galerie possède d'autres vues du même pays par J. Orient, artiste du xviii^e siècle. Fr. de Mercey a exposé au Salon de 1833 deux *Vues du Tyrol*, prises à Ober-Inthal. Une *Vue de Wartscher-Schluchten* a été exposée par C.-J. Kuwasseg au Salon de 1874. J. Coignet a peint une *Route dans le Tyrol* (Salon de 1853). J.-Fr. Beich a gravé à l'eau-forte une suite de *Vues dans le Tyrol*. G. Adam a gravé six planches représentant les ermitages et les chapelles célèbres du Tyrol. Samuel Bodmer a gravé à l'aquatinta divers dessins de J.-J. Meyer pour un *Voyage pittoresque sur la nouvelle route de Glurus, en Tyrol* (1833).

TYROLIEN, IENNE s. et adj. (ti-ro-li-ain, i-ène). Géogr. Habitant du Tyrol ; qui appartient au Tyrol ou à ses habitants : *Une tyrolienne. Des airs tyroliens. Le tyrolien est laborieux, économe.* (Mercey.)

— s. f. Mus. Sorte d'air qui s'exécute en franchissant, avec un accent particulier et à l'aide de certaines notes de poitrine et de tête, se succédant rapidement, d'assez grands intervalles toniques.

— Chorégr. Danse du Tyrol.

— s. f. Erpét. Nom vulgaire d'une espèce de couleuvre.

— *Encycl. Mus.* La *tyrolienne*, dont le nom indique suffisamment l'origine, est une sorte d'air, de chant d'un caractère particulier, quant à sa construction et surtout à son exécution. Rhythmée à trois temps, dont le deuxième est généralement le temps fort, d'un mouvement modéré, son originalité s'accroît principalement dans la phrase finale, qui est notée en triplets d'un rythme inégal. C'est cette phrase, dans laquelle le chanteur passe successivement des sons de poitrine aux sons les plus aigus de la voix de tête, et *vice versa*, et où il exécute une sorte de roucoulement tout à fait étrange, qui donne à la *tyrolienne* une saveur et parfois un charme véritablement particuliers. Ce genre d'exécution est véritablement difficile, et les Tyroliens seuls semblent en avoir le secret. En 1818, un groupe de quatre chanteurs, nommés Wieser, Kaplan, Fellauer-Punto et Schiele, vint se faire entendre à Paris. Ces quatre individus exécutaient avec un rare talent des *tyroliennes* à quatre voix, sans orchestre, et leur succès fut complet. A partir de ce moment, le genre de la *tyrolienne* devint à la mode ; les compositeurs en écrivirent pour tous les instruments, et pendant plus de vingt ans elles servirent de thème à tous les faiseurs de variations. On entendit encore à Paris, il y a vingt-cinq ou trente ans, toute une véritable troupe de chanteurs tyroliens, au nombre de quarante, qui exécutaient en chœur des *tyroliennes* d'un effet vraiment saisissant.

Pour faire connaître à nos lecteurs la nature de ces chants, nous donnons ici les deux *tyroliennes* suivantes :

PREMIÈRE TYROLIENNE.

Allegretto.

1^{er} COUPLET. E - tait - il une heure, En é - tait - il deux ? E - tait - il une heure,

En é - tait - il deux Lorsque ton cœur in - constant Fai - sait un nou - veau ser-ment ?

Pen - se bien à ça! Pen - se bien à ça! — J'y pen - se dé - ja;

Mais je cher - che vai - ne - ment, Mon cœur est res - té cons - tant. O ma gente a -

mi - e, Je n'ai - me que toi! Mais je cher - che vai - ne - ment;

Mon cœur est res - té cons - tant. Point de ja - lou - si - e; Je n'ai - me que

toi! Doua - de, doua doua - de, doua doua - de, doua doua -

doua - de, doua doua - de, doua doua - - - de!

DEUXIÈME COUPLET.

En était-il deux, en était-il trois? (*bis*)
Quand tu cessas de m'aimer;
Qu'une autre eut te charmer.
— Pense bien à ça! (*bis*)
— J'y pense déjà.
C'est près de toi que, toujours,
J'oublierai d'autres amours.
O ma gente amie,
Je n'aime que toi.
C'est près de toi que, toujours,
J'oublierai d'autres amours.
Point de jalousie;
Compte sur ma foi! etc.

TROISIÈME COUPLET.

En était-il cinq? en était-il six? (*bis*)
Quand, affrontant mon dédain,
Tu pressas une autre main.
— Pense bien à ça! (*bis*)
— J'y pense déjà.
Mais je t'aurai, tout bas,
Que ma montre n'allait pas.
O ma gente amie,
Je n'aime que toi!
Mais je confesse, tout bas,
Que ma montre n'allait pas!
Point de jalousie;
Compte sur ma foi! etc.

DEUXIÈME TYROLIENNE.

Moderato.

1^{er} COUPLET. Sur nos monts, la vie est char - man - te, Ol - di - o - ou, ol - di -

o - ou. Sur nos monts, la joie est cons - tan - te, Ol - di - o - ou, ol - di -

ou! Comme l'oi - seau des bois, Comme un lé - ger cha - mois, Gai - ment sur les ro - chers Nous bra -

vons les dan - gers. Cha - cun de nous s'é - gaye et chan - te Sans au -

cuns plai - sirs men - son - gers! Ol - do, ol - di - ou, ol - do,

ol - di - ou, ol - di, ol - di - ou, ol - di, ol - di - ou.

Ol - di, ol - di, ol - di, ol - di, ol - di, ol - di - ou, ol - di, ol - di -

ou, ol - di, ol - di ou, ol - di - on!

DEUXIÈME COUPLET.

Rien ne ternit notre lumière;
Sans peur, nous cultivons la terre;
Nos mains n'ont pas de fers.
Nos fronts libres et fiers
Peuvent fixer les cieux
Souriants à nos vœux.
Oui! chez nous, la nature entière
Se complait à nous rendre heureux.
Oidi, etc.

TROISIÈME COUPLET.

A la gaité toujours fidèles,
Nous chantons l'amour et les belles.
Jamais aucun souci
N'arrive jusqu'ici,
Certains que la gaité
Sied à la liberté.
Notre air frais toujours renouvelle
Et l'enjouement et la santé.
Oidi, etc.

TYROLITHE s. f. (ti-ro-li-te — du gr. *tyros*, fromage; *lithos*, pierre). Minér. Arséniate de cuivre naturel, mêlé d'un peu de carbonate calcaire, qu'on trouve à Frankenstein et à Schwartz, dans le Tyrol, où il se présente en lames courbes testacées, de couleur vert pomme.

TYROMANCIE s. f. (ti-ro-man-si — du gr. *tyros*, fromage; *manteia*, divination). Sorte de divination, dans laquelle le fromage était employé.

TYROMANCIEN, IENNE s. (ti-ro-man-si-ain, i-è-ne — rad. *tyromancie*). Personne qui pratiquait la tyromancie.

TYRON (Tullius), écrivain romain. V. TIRON.

TYROPHAGE s. m. (ti-ro-fa-je — du gr. *tyros*, fromage; *phagô*, je mange). Entom. Genre d'insectes diptères, de la famille des athéricères, tribu des muscides, dont l'espèce type habite l'Angleterre.

TYROSINE s. f. (ti-ro-zi-ne — du gr. *tyros*, fromage). Chim. Produit de l'action de la potasse sur la caséine, la fibrine ou l'albumine sèche.

TYRREL (James), historien anglais, né à Londres en 1642, mort en 1718. Il fit ses études de droit à Oxford, puis à Londres, où il prit en 1663 ses grades à Inner Temple. Admis au barreau deux ans plus tard, il renonça bientôt après à l'exercice de la profession d'avocat pour se consacrer aux travaux historiques et littéraires. Petit-fils par sa mère de l'archevêque Usher, il débuta dans les lettres par la publication d'une nouvelle édition, dédiée à Charles II, de l'ouvrage posthume de son aïeul, qui avait pour titre : *le Pouvoir communiqué par Dieu au prince et l'obéissance exigée du sujet*, et qui avait été publié en 1681 par Sanderson. Le principal ouvrage de Tyrrel est son *Histoire générale d'Angleterre, à la fois ecclésiastique et civile* (Londres, 1700-1704, 3 vol. in-fol.). On lui doit encore : *Patriarcha non monarcha* (1681, in-8°), réponse aux considérations de Robert Filmer sur le gouvernement; *Appendice à la vie du feu prélat Usher* (1686), défense de la vie et du caractère de ce prélat; *Dialogues politiques* (1692-1695, in-4°), dans lesquels l'auteur se montre le partisan du nouveau roi; *Courte recherche sur la loi de la nature* (1692, in-8°), ouvrage qui n'est qu'une traduction de celui de l'évêque Cumberland, qui a pour titre : *De legibus naturæ*, etc.

TYRRHÉNIE, IENNE s. et adj. (tir-ré-ain, i-è-ne). Géogr. anc. Habitant de la Tyrrhénie ou Etrurie; qui appartient à la Tyrrhénie ou à ses habitants : *Lart tyrrhénien*. *La civilisation tyrrhénienne*, à *Mer Tyrrhénienne*, ancien nom de la mer de Toscane ou d'Etrurie.

— Archéol. *Vases tyrrhéniens*, Vases peints qu'on trouve dans les nécropoles de l'ancienne Tyrrhénie.

— Encycl. Archéol. *Vases tyrrhéniens*. Certains antiquaires, croyant pouvoir attribuer ces vases à l'Égypte ou à la Phénicie, ont proposé de les appeler *vases égyptiens* ou *phéniciens*; mais cette manière de voir n'a pas été adoptée. Les vases *tyrrhéniens* paraissent remonter à une plus haute antiquité que les vases étrusques et les vases grecs, dont ils diffèrent sous une foule de rapports. Ils sont tantôt d'un noir pâle et sale, tantôt d'un rouge sale et pâle; on n'y remarque pas le beau lustre des vases véritablement d'origine grecque. Leurs formes sont généralement sphériques ou tout à fait sphériques. Il en existe aussi de piriformes, de bursiformes et même de cylindriques. Les figures sont peintes en noir ou en violet sale, quelquefois rehaussées de blanc ou de rouge mat. Les hommes et les chevaux affectent toujours une grande roideur de formes. Les autres animaux qu'on voit le plus communément sont des oiseaux à ailes déployées, des chiens, des loups, des sangliers, des panthères, des lièvres, tous attributs des funérailles. Quelquefois une ou deux figures couvrent tout le vase. D'autres fois il y en a un assez grand nombre, mais alors elles sont disposées en lignes horizontales. Les figures de pure décoration sont le plus souvent des dents de loup, des grains d'orge, etc.

TYRTÉE, célèbre poète grec, né à Aphide (Attique), qui vivait au vi^e siècle avant notre ère. Contrefait, louche et boiteux, il se fit maître d'école, si l'on en croit une tradition qui, du reste, est contestée. Lors de la seconde guerre de Messénie (684-668), les Lacédémoniens, vivement pressés par Aristomène, envoyèrent consulter l'oracle de Delphes sur les moyens de s'assurer la victoire. L'oracle leur conseilla de demander un général aux Athéniens. Ceux-ci, par dérision, leur députèrent Tyrtée, qui paraissait entièrement étranger à la guerre. Mais Tyrtée se trouva être un grand poète, qui releva le courage des Spartiates par ses chants guerriers et leur donna les plus judicieux conseils. Il chantait lui-même ses élégies, sortes de harangues belliqueuses inspirées par un brûlant patriotisme, une vertu guerrière portée jusqu'à l'enthousiasme, et faisait passer dans toutes les âmes l'ardeur qui l'enflammait lui-même. Après une longue alternative de succès et de revers, la lutte se termina par le triomphe des Lacédémoniens,

qui déclarèrent en être redevables à Tyrtée, lui accordèrent le droit de bourgeoisie et décidèrent qu'à l'avenir ses hymnes seraient des chants nationaux qu'on déclamerait en temps de guerre aux troupes réunies autour de la tente du général. On ne sait rien sur la fin de sa vie. Des élégies, chants lyriques, marches, etc., composés par Tyrtée, il ne nous est parvenu que des fragments qui, par l'énergie dont ils sont empreints, peuvent nous faire comprendre, jusqu'à un certain point, comment Tyrtée s'était placé, dans l'esprit des Grecs, au premier rang des poètes, et comment il avait mérité qu'Horace plaçât son nom à côté de celui d'Homère. Voici un de ces fragments : « Il est beau pour un homme brave de tomber aux premiers rangs de la bataille et de mourir en défendant sa patrie; mais il n'est pas de plus lamentable destin que d'abandonner sa ville, ses fertiles domaines, et d'aller mendier par le monde, en traînant après soi une mère chérie, et un vieux père, et de petits enfants, et une légitime épouse. Le fugitif sera un objet de mépris parmi ceux à qui il viendra demander asile, poussé par le besoin et l'affreuse pauvreté. Il déshonore sa race, il dégrade sa beauté; à sa suite marchent tous les opprobres. Non, cet homme ainsi errant, nul éclat ne luit sur sa personne, nul respect ne fleurit désormais sur son nom. Combattons avec courage pour cette terre, et mourons pour nos enfants. N'épargnez plus votre vie, ô jeunes gens! mais combattez de pied ferme, serrés les uns contre les autres. Ne vous laissez aller ni à la fuite honteuse ni à la crainte; excitez dans votre âme un grand et vaillant courage, et ne songez pas à vous-mêmes dans la lutte contre les guerriers. Quant aux vieillards, dont les genoux ne sont plus agiles, ne fuyez pas en les abandonnant; car c'est chose honteuse que, tombé aux premiers rangs de la bataille, gisant en avant des jeunes gens, un vieillard à la tête chenue, au menton grisonnant, exhalant dans la poussière son âme valeureuse... Mais tout sied à la jeunesse. Tant qu'il a la noble fleur de la jeunesse, le guerrier est pour les hommes un objet d'admiration, un objet d'amour pour les femmes, durant sa vie, et il est beau encore quand il tombe aux premiers rangs de la bataille. » Tyrtée chercha surtout à inspirer aux Spartiates les mâles vertus, la fermeté d'âme dans les revers, le mépris de la mort, l'amour de la patrie. Dans ses chants de guerre, dit Sicard, le poète avait adopté le vers anapestique, qui n'admettait que l'anapæste et le spondee. Ces chants, appelés aussi *embateia*, s'exécutaient au son de la flûte, au moment où l'on marchait à l'ennemi. D'après Suidas, Tyrtée avait composé pour les Lacédémoniens un traité de gouvernement, des élégies appelées *eunomia* et cinq livres de chants guerriers. Les rares fragments qui nous restent de lui ont été publiés dans divers recueils par Fulvius Ursinus (1568), par Brunck dans ses *Analecta*, par Berg dans ses *Poetae lyrici graeci* (1843), etc. Ils ont été publiés séparément par Klotz, avec commentaire (1764, in-8°), traduits en vers français par F. Didot (1826, in-8°), en prose par Hautem (1826, in-12). Matthiae a publié une bonne *Dissertatio de Tyrtæi carminibus* (1820, in-4°). Dans la littérature, on fait souvent allusion à Tyrtée, en qui on personnifie les poètes patriotiques. C'est ainsi que Rouget de Lisle est regardé comme le véritable Tyrtée de la France. Nous citerons quelques-unes de ces allusions.

« Chénier parut un grand poète lyrique lorsqu'il célébrait les victoires et les violences de la Révolution. Echo des passions de la foule, il semblait un Tyrtée. »

VILLEMARIN.

« Depuis quand la pensée ne peut-elle plus monter en croupe derrière l'action? Depuis quand l'humanité ne va-t-elle plus au combat comme Tyrtée, son épée d'une main et sa lyre de l'autre? Puisque le monde d'aujourd'hui a un corps, il a une âme; c'est au poète à la comprendre, au lieu de la nier. »

ALFRED DE MUSSET.

« On se disputait, dans les lieux d'étape, à qui logerait, comme des enfants de la famille, les volontaires qui se rendaient à la frontière. Les sociétés patriotiques allaient à leur rencontre et les conviaient à leurs séances. Le président les haranguait, les orateurs des clubs fraternisaient avec eux et enflammaient leur courage par des récits d'exploits militaires empruntés aux histoires de l'antiquité. On leur enseignait les hymnes des poètes Lebrun et Chénier, ces deux Tyrtées de la Révolution française. On les enivrait de la sainte rage de la patrie, du fanatisme de la liberté. »

LAMARTINE.

TYRTÉEN, IENNE adj. (tir-té-ain, é-è-ne). Qui appartient, qui a rapport à Tyrtée, au genre de Tyrtée : *Chants TYRTÉENS*.

TYRUS s. m. (ti-russ). Entom. Genre d'insectes coléoptères trimères, de la tribu des

psélaphiens, dont l'espèce type habite la Suède.

TYRWHITT (Thomas), philologue et critique anglais, né à Londres en 1730, mort en 1786. Il apprit presque toutes les langues de l'Europe et cultiva d'abord la poésie. Nommé en 1856 sous-secrétaire au département de la guerre, Tyrwhitt se démit bientôt de ces fonctions pour reprendre ses travaux littéraires; néanmoins, de 1761 à 1767, il remplit le poste de secrétaire de la commune. Sa santé l'ayant forcé à prendre du repos, il ne s'occupa que de ses études favorites et devint, en 1784, conservateur du *British Museum*. Cet érudit, qui acquit la réputation d'un des plus habiles critiques de son temps, était membre de la Société royale de Londres et de celle des Antiquaires. Parmi ses ouvrages, où l'on trouve les preuves de son goût, de sa sagacité, de l'étendue de ses connaissances, nous citerons : *Traductions en vers* (Londres, 1752, in-4°); *Observations et conjectures sur quelques passages de Shakespeare* (Londres, 1766); *L'explication de plusieurs inscriptions grecques* (Londres, 1770); *Dissertation de Babrio* (Londres, 1776); *Poèmes qu'on suppose avoir été écrits à Bristol par Th. Browley et d'autres auteurs, au xvi^e siècle*, avec une introduction et un glossaire (Londres, 1777, in-8°), plusieurs fois réédités avec un *Appendice* dans lequel Tyrwhitt s'attache à démontrer que ces poèmes sont un pastiche de Chatterton; *Conjectures in Strabonem* (Londres, 1783), et un grand nombre de dissertations savantes et estimées. Quelques-unes ont été réunies et rééditées sous le titre de : *Conjecturae in Eschylum, Euripidem et Aristophanem* (Londres, 1822, in-4°). Enfin, Tyrwhitt a laissé d'excellentes éditions d'ouvrages anciens.

TYSON (Edouard), médecin anglais et zoologiste distingué, né dans une petite ville du duché de Somerset en 1649, mort à Londres en 1708. Il étudia la médecine à Oxford et y fut reçu bachelier en 1670, puis il alla continuer ses études à Cambridge, et ce fut dans la dernière de ces universités qu'il prit le grade de docteur en 1680. Il se fixa à Londres, devint membre du collège royal des médecins, fut nommé médecin des hôpitaux de Bethléem et de Bridwell, professeur d'anatomie au collège des chirurgiens et membre de la Société royale de Londres. Il a fourni au recueil de cette société un grand nombre de travaux et publié quelques ouvrages à part, dont voici les titres : *A philosophical essay concerning the rhymes of the ancients* (Londres, 1669, in-4°); *Several anatomical observations* (Londres, 1680-1705, in-fol.); *Phœna, or an anatomy of a porpoise, dissected at Gresham college* (1680, in-4°); *Orang-outang, sive homo sylvestris* (1699, in-4°); *Anatomical observations* (1678).

TYSONS (James), littérateur anglais, né à Londres en 1799, mort dans la même ville en 1828. Dès l'âge de quinze ans, il devint un des rédacteurs du *Morning Chronicle*, puis il publia un ouvrage d'économie politique, *A brief historical view* (1815), qui fut favorablement accueilli, et composa deux tragédies, *Leoni* et *Kuffin*, qu'il ne put parvenir à faire représenter. En 1816, il commença une série de voyages sur le continent, visita la France, la Suisse, les Pays-Bas, etc., et écrivit une *Histoire du gouvernement civil d'Angleterre depuis son origine jusqu'à nos jours*, que sa mort prématurée l'empêcha de terminer. Un de ses amis a recueilli et publié ses derniers travaux sous le titre de : *Lettres, poèmes et mélanges* (Londres, 1822, in-8°), avec une notice et un portrait.

TYSSENS ou **THYS** (Pierre), peintre flamand, né à Anvers en 1625, mort en 1692. Il eut pour maître Artus Deurwæder, acquit une grande réputation, reçut le titre de peintre de l'empereur Léopold I^{er} et devint en 1661 directeur de l'Académie de peinture d'Anvers. Tyskens abandonna pendant quelque temps la peinture d'histoire, à laquelle il devait sa renommée, pour faire des portraits qui lui étaient payés fort cher; mais il finit par revenir à la grande peinture, qui lui valut de nouveaux et nombreux succès. Cet artiste manquait d'élégance et de correction dans le dessin; mais ses compositions sont pleines de feu et sa couleur est franche et vigoureuse. Ses tableaux rappellent, par le sentiment et l'exécution, la manière de Van Dyck. Ses principales œuvres se trouvent aujourd'hui dans le musée d'Anvers et dans l'église Saint-Jacques, dans cette même ville. Nous nous bornerons à citer : *L'Assomption*, regardée comme un de ses chefs-d'œuvre; *Saint Guillaume en extase*; *le Martyre de sainte Catherine*; *l'Adoration de la sainte Trinité*, etc.

TYSENS, peintre flamand, parent du précédent, né à Anvers en 1660, mort en Angleterre à une époque inconnue. De bonne heure il quitta son pays natal pour aller se perfectionner à Rome, où il travailla longtemps pour un marchand de tableaux. Il séjourna ensuite à Naples, à Venise, puis revint dans son pays, s'y maria, réunit pour l'électeur Palatin une riche collection de tableaux et passa enfin en Angleterre, où il termina sa vie. Tyskens a peint, avec beaucoup de talent, des natures mortes, des trophées d'armes, des fleurs et des oiseaux. Ses oiseaux

furent recherchés à l'égal de ceux de Boel et de Hondelkoter. — Son frère, Augustin Tyskens, né à Anvers vers 1661, devint en 1691 directeur de l'Académie de sa ville natale. Il s'adonna avec succès à la peinture de paysage et d'animaux, dans le goût de Berghem.

TYSTAH, rivière de l'Indoustan. Elle a sa source dans le Thibet, traverse l'Himalaya, sert de limite entre le Boutan et le Sikkim, puis entre dans le Bengale, où elle se divise en de nombreuses branches, et, après un cours de 660 kilom., se déverse dans le Gange.

TYSZKIEWICZ (Eustache, comte), archéologue polonais, l'un des plus célèbres et des plus laborieux antiquaires de notre époque, mort en 1864. Envoyé à Wilna pour y compléter ses études, non-seulement il acquit une connaissance solide des écrivains classiques de la Grèce et de Rome et des antiquités grecques et latines, mais encore il s'adonna à l'étude du droit, de l'histoire et des sciences. C'est ainsi qu'il cultiva la physique, la chimie, la géologie, la minéralogie, et, pour se perfectionner dans ces sciences, ou du moins dans les deux dernières, il voyagea loin de sa résidence et de son pays. De retour en Lithuanie, il fonda à Wilna le *Musée archéologique* et organisa la commission archéologique, dont il fut le président. Plus tard, la passion de l'archéologie domina en lui celle des autres sciences, que jamais cependant il n'abandonna ou n'oublia complètement. Membre de l'Académie et de différentes sociétés littéraires et scientifiques, Tyszkiewicz fit souvent des rapports sur les questions relatives soit à la science, soit aux lettres. Son caractère doux et liant l'avait rendu cher à tous ceux qui le connaissaient. Parmi les œuvres, mémoires et notices qu'on doit à sa plume, nous citerons de préférence les suivants : *Coup d'œil sur les sources d'archéologie du pays ou la Description des richesses archéologiques de l'antiquité* (Wilna, 1842); *Lettres de Suède* (Wilna, 1846); *Notice abrégée du journal d'un voyage archéologique et géologique fait en 1857 dans la Lithuanie méridionale* (Wilna, 1861, in-4°); *Description du district de Borysowsk sous le rapport statistique, géographique, historique, agricole, archéologique, etc.* (Wilna, 1847); *les Trophées de Charles-Gustave, roi de Suède, et autres objets précieux, conquis par Etienne Czarniecki* (Wilna, 1846); *Recherches archéologiques* (Wilna, 1850); *Mémoire sur les pierres couplées de la forêt Noire* (Wilna, 1850); *Variétés littéraires* (Wilna, 1851); *Dissertations sur les anciens monuments de la ville de Wilna* (Wilna, 1852, in-4°); *Description des ornements des églises lithuanaises avant le christianisme* (Wilna, 1854); le *Magasin archéologique*, etc.

TYSZYNSKI (Alexandre), romancier et critique polonais, né à Miasota (Lithuanie) en 1818. Après avoir suivi les cours de l'université de Wilna, il habita, de 1825 à 1829, la campagne, puis se rendit à Varsovie, où il fut bientôt nommé professeur de littérature polonaise. Tyszynski est également versé dans les sciences pures, la philosophie et le droit. On lui doit beaucoup de productions littéraires, insérées dans les diverses publications et revues illustrées de la Pologne. Il a composé aussi un grand nombre d'ouvrages qui ont été publiés séparément et qui tiennent un rang distingué dans la littérature polonaise. Nous citerons les suivants : *L'Américain en Pologne* (Saint-Petersbourg, 1838), roman qui contient des idées, des théories d'une haute importance au sujet de la langue et de la littérature polonaise; *Moréna ou les Pâles récits* (Varsovie, 1842); *Histoire des tromperies des prêtres et des moines* (Varsovie, 1842, in-4°); *Essai sur les hiéroglyphes des Egyptiens* (Varsovie, 1843, in-8°); *Recueil de divers poèmes grecs composés par A. Tyszynski* (Varsovie, 1844, in-8°); *les Morales d'Épictète et de Plutarque* (Varsovie, 1845, in-4°), etc. Ses œuvres critiques ont été recueillies et publiées sous le titre de : *Dissertations et critiques* (Saint-Petersbourg, 1851, 3 vol.).

TYTLER (William), littérateur anglais, né à Edimbourg en 1711, mort en 1792. Il étudia le droit à l'université de sa ville natale, devint, en 1742, l'un des secrétaires du sceau et conserva cet emploi jusqu'à sa mort. Amateur éclairé des beaux-arts, de la musique en particulier, il cultiva aussi avec succès la littérature et publia différents ouvrages, dont le plus remarquable a pour titre : *Recherche historique et critique sur le témoignage contre Marie Stuart, reine d'Ecosse* (1759, in-8°; 4^e édit., 1790, 2 vol. in-8°); c'est une défense de Marie Stuart contre les assertions de Robertson et de Hume. On a encore de lui : *Dissertation sur le mariage de la reine Marie avec le comte de Bothwell* (1791); *Poésies posthumes de Jacques I^{er} d'Ecosse* (1783, in-8°); *Observations sur l'apparition, poème; Amusements fashionables d'Edimbourg pendant le siècle dernier*, etc.

TYTLER (Alexandre-Frazer), lord WOODHOUSELEE, jurisconsulte et historien anglais, fils du précédent, né à Edimbourg en 1747, mort dans la même ville en 1813. Admis au barreau en 1770, il exerça la profession d'avocat avec distinction, puis devint successivement professeur d'histoire et d'arché-

logie à l'université de sa ville natale, juge de la cour de session, de la haute cour de justice, enfin lord justicier d'Ecosse. Le talent dont il avait fait preuve dans ses fonctions lui valut le titre de lord Woodhouselee, tiré du nom d'une de ses propriétés. On lui doit plusieurs ouvrages utiles et faits avec talent, notamment : *Abrégé d'un cours* (Edimbourg, 1782, in-8°), ouvrage remanié et développé sous ce titre : *Eléments de l'histoire générale ancienne et moderne* (Edimbourg, 1801, 2 vol. in-8°), souvent réédités; *Essais sur les principes de la traduction* (1783); *Mémoires sur la vie et les écrits de lord Kames* (1807, 2 vol. in-4°), etc.

TYTLER (Patrick-Frazer), historien écossais, fils du précédent, né à Edimbourg en 1791, mort dans la même ville en 1849. Il abandonna le barreau pour s'adonner à des travaux littéraires et historiques, voyagea en France et en Allemagne et reçut, en récompense de ses utiles ouvrages, une pension de 200 livres sterling. Nous citerons de lui : *Vie de James Crichton, surnommé l'Admirable* (1819); *la Vie et les écrits de sir Thomas Craig de Riccarton* (1823); *Vie de John Wycliff* (1826); *Histoire d'Ecosse* (1828-1843, 9 vol.), qui commence au règne d'Alexandre III, au xiii^e siècle, et se termine en 1603. Cet ouvrage, extrêmement remarquable, se distingue par l'étendue des recherches, par l'impartialité des appréciations et par l'élégante simplicité du style. Mentionnons encore de ce savant historien : *Histoire des découvertes sur les côtes septentrionales de l'Amérique* (1832); *la Vie de Henri VIII* (1837); *l'Angleterre sous le règne d'Edouard VI et de Marie*; *Recueil de lettres originales publiées avec une introduction et des notes* (1839).

TYTLER (Henri-William), écrivain anglais, né en 1742, mort à Edimbourg en 1808. Il exerça la profession de médecin et se fit connaître par divers écrits, par un *Voyage du Cap de Bonne-Espérance en Angleterre*, surtout par d'excellentes traductions en vers d'auteurs anciens : les *Hymnes et les épiques de Callimaque*; la *Chevelure de Bérénice de Catulle* (1793); *Pédotrophia*, ou l'Art d'élever et de nourrir les enfants, de Scévole de Sainte-Marthe (1797); la *Guerre punique de Silius Italicus*.

TYTONE s. f. (ti-to-né). Bot. Syn. d'HYDROCOTYLE, genre de balsaminées.

TYTOSOME s. m. (ti-to-so-mo — du gr. *tytos*, petit; *soma*, corps). Entom. Syn. ou section du genre scydmaène.

TYTTY s. m. V. TITTY.

TYZENHAUS (Antoine), écrivain polonais, né en Lithuanie en 1673, mort en 1749. Il fit ses études à l'université de Wilna, où il fut reçu docteur en philosophie et en droit, et acquit une connaissance approfondie des langues et des littératures grecque et romaine. Il fut nommé, en 1703, professeur à l'université de Wilna. Ses talents, son érudition et son éloquence lui acquirent rapidement une grande renommée, et la jeunesse studieuse accourut autour de sa chaire de tous les points de la Lithuanie. Le savant professeur suspendit ses cours pour se rendre à l'étranger; il visita les bibliothèques, les archives de l'Europe, réunit de précieuses collections de livres, passa quelques mois en Angleterre, séjourna à Naples, à Rome, traversa la France, l'Allemagne et, de retour dans sa patrie, il devint recteur de l'Académie de Wilna, membre de plusieurs sociétés polonaises et étrangères, et fonda à Wilna, en 1712, la Société des amis des lettres. Sa maison fut le rendez-vous des littérateurs, des savants, des personnages les plus illustres de son époque. Tyzenhaus fut nommé, en 1727, directeur au ministère de l'instruction publique. Par ses nombreux ouvrages, cet éminent lettré s'est acquis une place distinguée dans l'histoire de la littérature polonaise. Ecrivain fécond, penseur aux larges vues et d'une rare finesse d'esprit, il a laissé une grande quantité d'écrits fort remarquables. Les principaux sont : *Essai synthétique sur l'origine et la formation des langues* (Wilna, 1724, in-4°); le *Mécanisme des mots de la langue polonaise* (Wilna, 1723, in-4°); *Bibliothèque des anciens philosophes* (Wilna, 1725); *Encyclopédie de pensées, de maximes et de réflexions sur toutes sortes de sujets* (Kowno, 1725-1727, 2 vol.); *Essai sur la littérature russe* (Dinnbourg, 1731, in-8°); *Esthétique ou Philosophie des beaux-arts* (Wilna, 1728); *Répertoire raisonné de législation et de jurisprudence*, ouvrage publié sous la direction d'Antoine Tyzenhaus (Wilna, 1729-1736, 4 vol. in-fol.); la *Logique ou l'Art de raisonner* (Wilna, 1735, in-4°); *Facéties et bons mots* (Wilna, 1738, in-4°); le *Voyage en Italie* (Wilna, 1743); *Civis bonus, ubi civis boni natura, conditio, leges et cætera, tam ad essentiam quam ad perfectionem ejus pertinentia, item artes civis bonos cognoscendi, perscribuntur; omnia historicis novis et antiquis illustrata* (Wilna, 1745, in-4°); *De præexistencia, genesi et immortalitate animæ* (Wilna, 1747, in-4°); *Sur la poésie et sur l'art en général* (Wilna, 1747, in-8°), etc.

TZAR, **TZARIEN**, **TZARINE**. V. CZAR, CZARIEN, CZARINE.

TZARAS (Niko), aventurier grec moderne, né en Thessalie vers 1770, mort en 1806. Il

étudiait chez les moines d'Allassona, lorsque son père, capitaine d'Armatoles, depuis longtemps suspect à l'autorité turque, fut décrété de prise de corps. Par une nuit sombre, deux forts détachements d'Albanais furent expédiés vers sa demeure avec ordre de l'amener mort ou vif. Tzaras, qui s'aperçut à temps de leur approche, n'avait avec lui que deux ou trois palikares et ses enfants. Usant de ruse, il habilla de ses vêtements un mannequin et le descendit par la fenêtre avec une corde. A peine ce simulacre eut-il touché la terre, que les Albanais trouppés déchargèrent leurs armes sur lui. Tzaras sortit alors, le sabre en main, suivi des siens, traversa les rangs des ennemis en désordre, s'ouvrit un passage et gagna la montagne occupée par des Klephtes, dont il devint un des chefs. Le jeune Niko passa ainsi brusquement des bancs de l'école au dur apprentissage des armes. A vingt ans, il succéda dans le commandement de la bande à son père, tué dans une rencontre avec les Turcs, et ne tarda pas à se distinguer entre tous les aventuriers de la Thessalie. Ses exploits ont été célébrés dans maintes chansons restées populaires; il s'était rendu assez redoutable pour que les pachas fussent réduits à traiter avec lui. Ayant fait la paix avec Ali-Pacha, il se retira à Karitza, petite ville des côtes de la Thessalie, se maria, vécut quelque temps paisible, puis reprit les armes pour se soustraire aux tentatives de meurtre dirigées contre lui par le gouverneur turc. Jusqu'alors il n'avait pas eu d'autre but que de vivre aux dépens des oppresseurs de son pays; il obéit, dans la seconde moitié de sa carrière, à un mobile plus élevé, et la plupart de ses expéditions se rattachèrent à des tentatives d'affranchissement de la Grèce.

Voulant essayer contre les Turcs tous les genres d'hostilité, le Klephte résolut de se faire pirate. Dans cette vue, il renforça ses bandes de Thessalie par des recrues qu'il alla chercher dans la haute Macédoine et en Bulgarie, et il se vit bientôt à la tête d'une troupe considérable. Par un trait de ruse et d'audace dont les détails ne sont pas bien connus, il s'empara d'un bâtiment qui avait touché accidentellement la côte de Thessalie. Avec ce bâtiment, il en eut bientôt pris deux autres, et dès lors il ne fut plus question, dans tout le contour du golfe de Thessalonique, que des prises, des poursuites, des apparitions subites et des disparitions non moins soudaines des trois vaisseaux à voiles noires, des trois vaisseaux de Niko Tzaras, le plus terrible des pirates. A cette époque, un vaste projet de soulèvement était élaboré par le pape Euthymios; Niko Tzaras s'y rallia, mais il mourut avant l'époque fixée pour la prise d'armes. Quelques-uns de ses matelots étant descendus pour s'approvisionner d'eau rencontrèrent des Albanais, et un combat s'engagea. Niko Tzaras arriva en hâte à leur secours; les Albanais s'enfuirent à sa vue; mais un d'eux, qui avait été autrefois à son service et qui gardait contre lui un implacable ressentiment, se cacha derrière un arbre et lui envoya une balle dans la hanche. Niko Tzaras fut emporté expirant et mourut au bout de quelques jours, on l'ensevelit dans l'île de Scyros. Sa fin fut longtemps évoquée en doute par les Grecs, et l'on continua longtemps à lui attribuer des prouesses merveilleuses et à chercher du regard sur les mers les terribles navires aux voiles noires.

TZAR-MORSKOY, divinité slave fort peu connue; d'après le sens du mot, c'était le roi de la mer.

TZAROWITZ s. m. V. CZAROWITZ.

TZEIRAN s. m. (tzeï-ran). Mamm. Syn. de AHI, espèce d'antilope.

TZENDAL s. m. (tzain-dal). Linguist. Langue parlée par les Tzendales, dans l'Etat de Chiapa. Le tzendal paraît être un dialecte du maya. On trouve une grammaire de cette langue dans l'Art des langues chiapa, zoque, celdales et cinacanteca, par Fr. de Cépéda (en espagnol).

TZENDAL, district de l'Etat de Chiapa, dans le Mexique. On y trouve les ruines grandioses de Culhuacan ou Huehuetlapalan, que les antiquaires nationaux appellent Ciudad-del-Palenque, et les vestiges de Tulha, autre ville non moins importante. En 1712, les Tzendales, soulevés, massacrèrent beaucoup de prêtres catholiques et relevèrent les autels de leurs anciens dieux.

TZERVLIÉVITZA, chaîne de montagnes de la Turquie d'Europe (Bosnie). Elle se relie au N.-O. aux monts Lupata et au S.-E. au Tzeina-Gora et présente un développement de 30 kilomètres.

TZETZÈS (Jean), grammairien et poète grec de la deuxième moitié du xii^e siècle. Il était né à Constantinople, d'une famille d'origine basque ou ibérienne, et il fut élevé par les savants les plus éminents de cette ville, parmi lesquels il ne tarda pas à prendre rang, avec le titre de grammairien, qui servait alors à désigner les hommes remarquables par leurs connaissances. On n'a pas sur lui d'autres détails. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, consistant en poésies, qui ne sont guère que de la prose versifiée, en commentaires sur les anciens écrivains grecs, etc. Nous mentionnerons, parmi les

poèmes : *Ἰλιάς*, ouvrage qui comprend trois parties distinctes, savoir : 1° *Ante-Homerica*, ou récit de l'histoire des Troyens depuis la naissance de Paris jusqu'à la dixième année du siège de Troie, où commence l'*Iliade*; 2° *Homérica*, simple abrégé de l'*Iliade*, et 3° *Post-Homerica*, récit des événements postérieurs à la mort d'Hector et du retour des Grecs. Les *Ἰλιάς* ont été édités par Jacobs (Leipzig, 1793) et par Emmanuel Bekker (Berlin, 1816); *Ἰλιάς ἢ Ὀμήρου* ou *Chiliades variarum historiarum*, recueil d'anecdotes en vers sur les principaux personnages de l'histoire ancienne, en remontant jusqu'aux temps fabuleux, édité en premier lieu par Gerbelius, avec une traduction latine par P. Lacinius [Bâle, 1546, in-fol.]; puis, de nos jours par Kiesling [Leipzig, 1826]; *Carmen Iambicum de florum educatione*, poème qui est ordinairement réuni aux *Chiliades*; enfin, plusieurs autres poèmes, qui n'ont jamais été édités, mais dont on possède les manuscrits et dont le plus remarquable est une *Ῥηϊστικὴ τοῦ Ὀμήρου*, composée de plus de 8,000 vers et donnant l'explication des mythes que l'on trouve dans l'*Iliade*. Parmi les commentaires de Tzetzes, les seuls qui aient été imprimés sont ceux sur l'*Iliade*, sur Hésiode et sur Lycophron. Les autres, tels que les commentaires sur les *Ἰεωτικά* d'Oppien, sur le *Canon* de Ptolémée, ainsi que son poème *Sur la comédie et les poètes comiques*, son *Abrégé de la rhétorique d'Hermogène*, ses *Lettres*, etc., sont restés manuscrits. La seule édition du commentaire sur l'*Iliade* est celle de J. Hermann, qui la publia avec l'ouvrage de *Draco*

stratonicensis (Leipzig, 1812, in-8°); le commentaire sur Hésiode se trouve dans les éditions de ce poète données par Victor Trincavelli (Venise, 1537, in-4°) et par Daniel Heinsius (Leyde, 1603, in-4°). Le commentaire sur Lycophron est attribué dans le manuscrit à Isaac Tzetzes, frère de Jean; mais ce dernier affirme dans deux passages qu'il écrivit lui-même ce commentaire et le donna à son frère; J.-C. Muller, le dernier éditeur de ce commentaire (Leipzig, 1811, 3 vol. in-8°), croit cependant que les deux frères y ont travaillé en commun.

TZETZES (Isaac), grammairien grec, frère du précédent. Il vivait au xii^e siècle de notre ère, s'adonna à des travaux d'érudition et devint un des principaux magistrats de Berrhoë, en Macédoine. Nous possédons sous le nom d'Isaac Tzetzes un *Commentaire* de Lycophron, qui est très-précieux pour la connaissance de la mythologie grecque; mais tout porte à croire que ce commentaire est à la fois l'œuvre d'Isaac et de son frère Jean. Il en existe plusieurs éditions, dont une des meilleures est celle de Leipzig (1811, in-8°).

TZETZI (Jean - Bahovius), jurisconsulte hongrois. - V. DECIUS.

TZIGANE adj. (tzi-ga-ne). Qui appartient, qui a rapport aux Tziganes ou Bohémiens : *La langue tzigane*.

— s. m. Langue parlée par les Tziganes. — *Encycl. V. BOHÉMIEN*.

TZINGARI s. et adj. (tzain-ga-ri). Syn. de TZIGANE.

TZYPA, rivière de la Russie d'Asie, dans

le gouvernement Transbaïkalien. Elle se dirige au N.-E. et, après un cours de 450 kilomètres, se jette dans le Vitim.

TZTIZHOA s. m. (tzi-tzi-o-a). Ornith. Un des noms du pilet ou canard pointu.

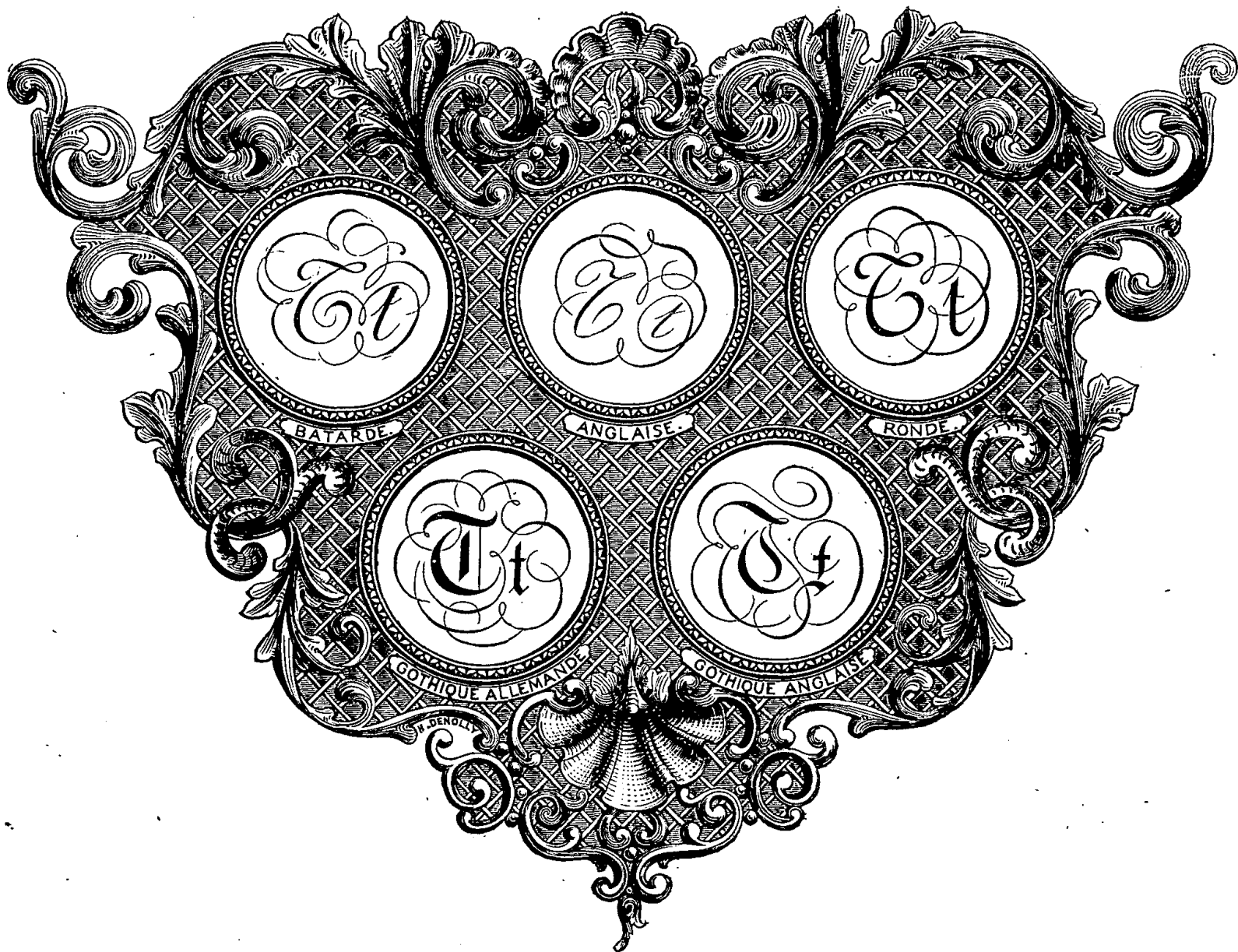
TZOPILOTH s. m. (tzo-pi-lott). Ornith. Syn. de TROPILLOT.

TZOUIKA s. f. (tzoui-ka). Sorte d'eau-de-vie de prune dont les paysans roumains font usage.

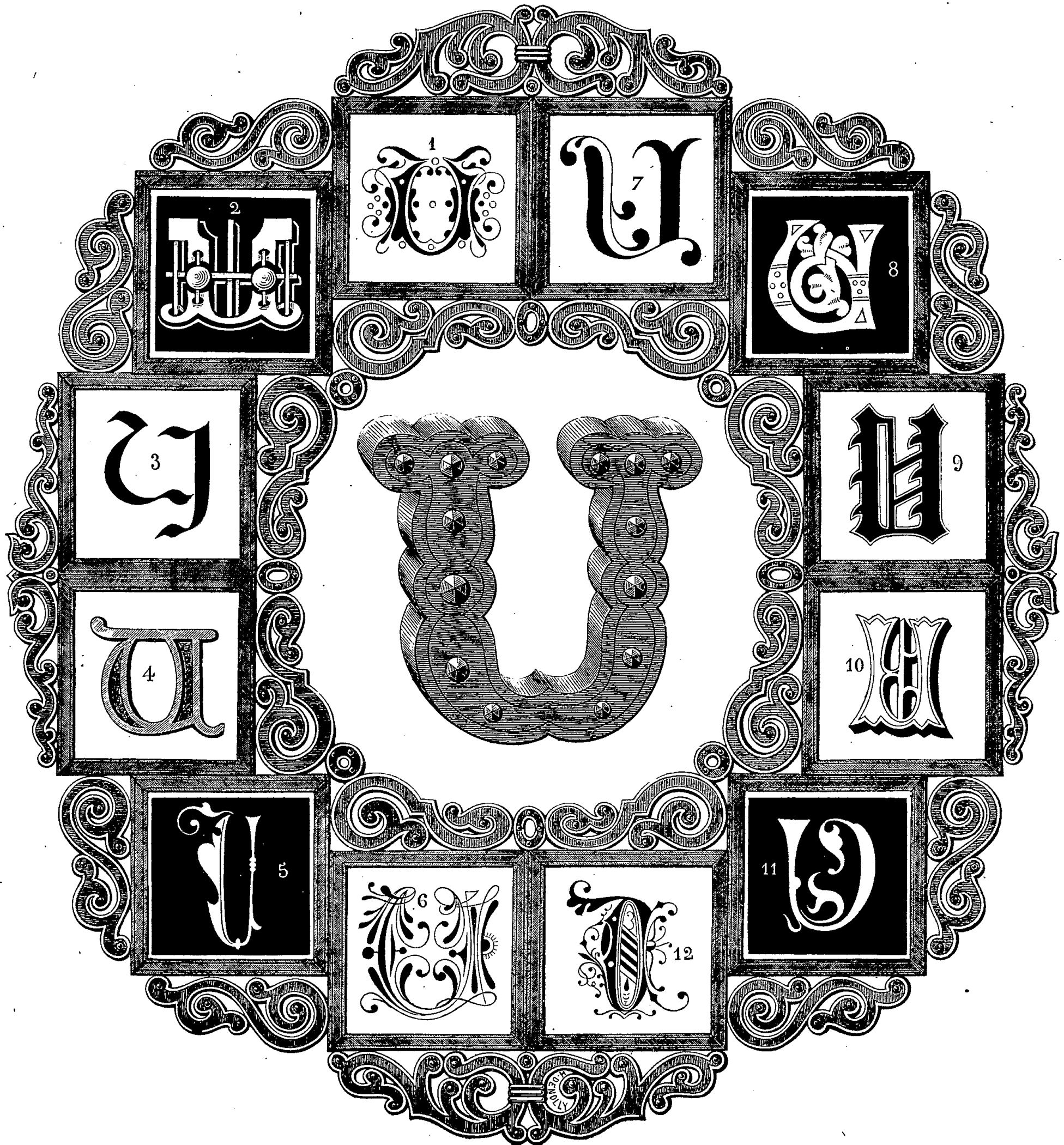
TZSCHIRNER (Henri-Théophile), théologien allemand, né à Mittweida (Saxe) en 1778, mort en 1828. Il étudia la théologie à Leipzig, se fit recevoir agrégé à Wittenberg, où il devint, en 1805, professeur de théologie, et alla, en 1809, occuper la même chaire à l'université de Leipzig. Il prit à la guerre de l'indépendance allemande une part aussi vive que le lui permettait son caractère sacerdotal, et suivit, comme aumônier militaire, les troupes saxonnes jusqu'à Tournay. En 1815, il succéda à Rosenmüller, en qualité de surintendant de l'Eglise de Leipzig, et s'acquitta, dans ces fonctions, une grande réputation par la vigueur avec laquelle il défendit le protestantisme contre la réaction catholique. Ce fut à cette occasion qu'il écrivit les ouvrages suivants, qui excitèrent l'attention générale et qui furent même traduits dans plusieurs langues étrangères, savoir : la *Conversion du baron de Haller à l'Eglise catholique* (Leipzig, 1821); le *Protestantisme et le catholicisme traités au point de vue de la politique* (Leipzig, 1822); le *Danger d'une*

révolution allemande (Leipzig, 1823); le *Retour des chrétiens catholiques de Bade au christianisme évangélique* (Leipzig, 1823); le *Système de réaction* (Leipzig, 1824), etc. Il se mêla aussi activement aux autres événements importants de cette époque, ainsi que le prouvent ses écrits intitulés : la *Cause des Grecs et la cause de l'Europe* (Leipzig, 1821); *Sur l'adoption du rituel prussien* (Leipzig, 1824, 2^e édit.), etc. Tzschirner était prédicateur aussi éloquent que professeur distingué, et son enseignement exerça une grande influence sur la direction des opinions théologiques en Saxe. Il avait encore publié : *Histoire de l'apologétique* (Leipzig, 1805); *Sur l'indifférence morale* (Leipzig, 1809); *De la parenté des vertus et des vices* (Leipzig, 1809); une continuation de l'*Histoire de l'Eglise de Schröck* (Leipzig, 1810, 2 vol.); *Lettres provoquées par l'aveu de Reinhardt* (1819), dans lesquelles il se prononçait pour le rationalisme basé sur la révélation; enfin, plusieurs recueils de sermons. Parmi ses œuvres posthumes, il faut citer : *Lettres d'un Allemand à M^{lle} de Chateaubriand*, de Lamennais, etc. (éditées par Krug, Leipzig, 1828); *Opuscula academica* (édit. par Winzer, Leipzig, 1829); *Leçons sur la dogmatique chrétienne* (édit. par Hase, Leipzig, 1829); le *Chute du paganisme* (édit. par Niedner, Leipzig, 1829); enfin, un recueil de *Sermons* (édit. par Goldhorn, Leipzig, 1829, 4 vol. 2^e édit.).

TZUR-BAN s. m. (tzur-ban). Mamm. Un des noms du porc-épic, en Orient et en Afrique.

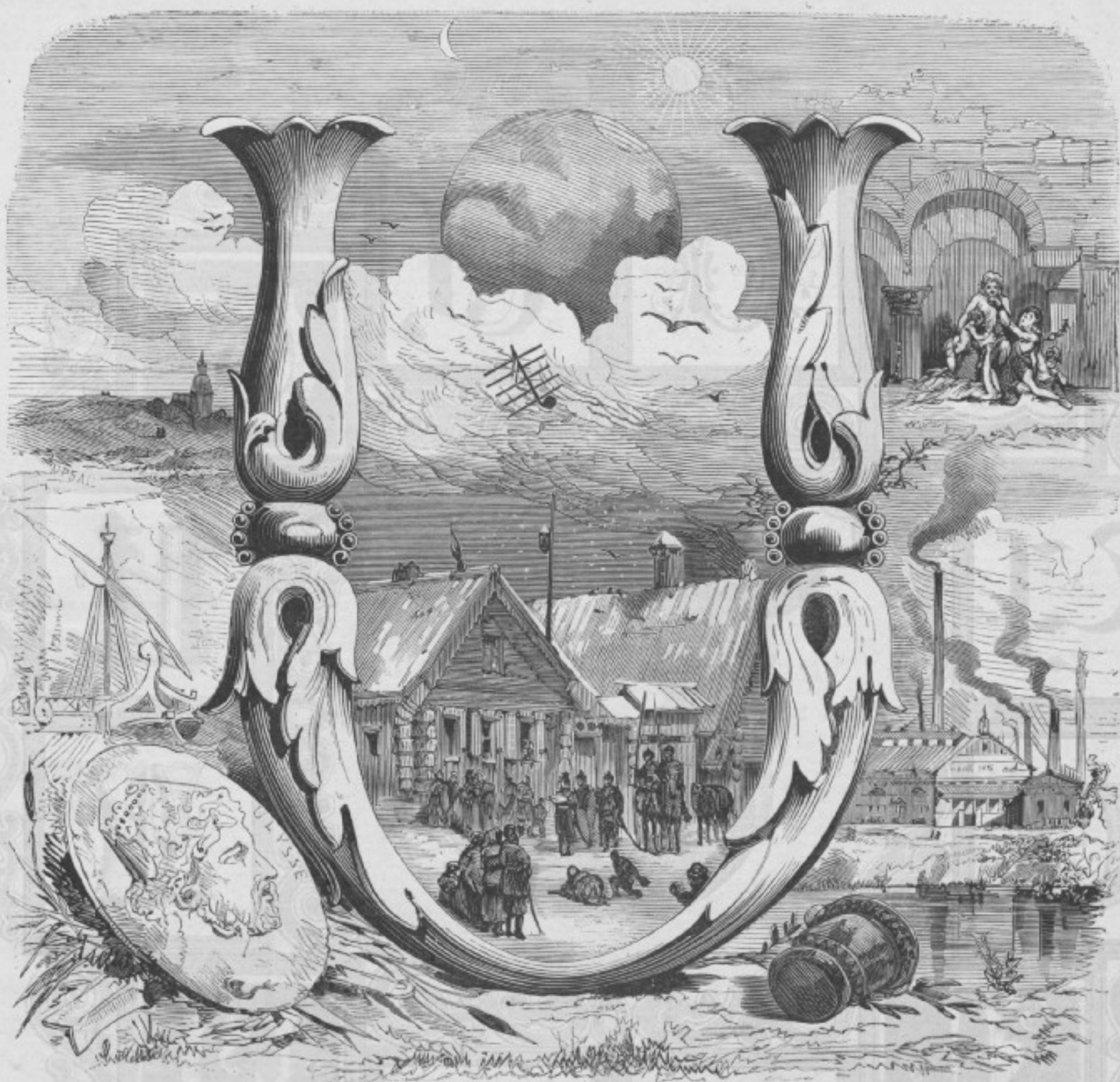


GRAND
DICTIONNAIRE
UNIVERSEL
DU XIX^E SIÈCLE



- 1 — Tiré d'un manuscrit de la Bibliothèque royale de Munich. — XII^e siècle.
 2 — Alphabet lapidaire de Turin. — XV^e siècle.
 3 — Tiré du missel du cardinal Cornelius. — XVII^e siècle.
 4 — Tiré d'un manuscrit du XVI^e siècle.
 5 — Lettres bullatiques d'Italie. — XVI^e siècle.
 6 — Tiré d'un manuscrit de Venise, — XV^e siècle.

- 7 — Tiré d'inscriptions sépulcrales de Vienne (Autriche). — XIV^e siècle.
 8 — Tiré d'un évangélaire de la Bibliothèque royale de Munich. — XI^e siècle.
 9 — Écriture d'église du XIV^e siècle.
 10 — Tiré d'inscriptions sépulcrales lapidaires de Naples. — XIII^e siècle.
 11 — Tiré de la Bible du surintendant Fouquet. — XIII^e siècle.
 12 — Alphabet vénitien du XVII^e siècle.



U s. m. Vingt et unième lettre et cinquième voyelle de notre alphabet : Un grand U. Un petit u. Si vous voulez faire la moue à quelqu'un et vous moquer de lui, vous ne sauriez lui dire que u. U ! U ! oh ! que n'ai-je étudié pour savoir tout cela ! (Mol.)

L'u dans un objet creux a trouvé son patron ; Il se plait dans le trou, la cuve et le chandron.

BARTHELEMY.

... L'humble u se ménage une modeste fuite ; Le son nu qu'il procure, un peu trop continu, Est du mépris parfait un signe convenu.

DE FIM.

— Prend un tréma quand il doit se séparer, dans la prononciation, d'une voyelle précédente, comme dans *Esau*, *Saül*.

— U, dans certains mots dérivés du latin, a le son de ou, lorsqu'il est précédé de la consonne q : *Aquatique*, *équateur*, *quaternaire*, *équation*. L'usage seul peut guider à cet égard.

— Se place régulièrement après la consonne q, quand celle-ci commence une syllabe : *Quand*, *que*, *quoi*, *quel*, *quenouille*, *acquiescer*, *remarque*, etc.; il n'y a d'exception que pour quelques mots étrangers peu usités. Mais cet u est nul ou muet dans la plupart de ces mots, où il ne figure en quelque sorte que comme un appendice de la consonne. Cependant u se prononce dans *piqure*, dans *quintuple*, *quintupler*, *équiangle*, etc.

— Se met souvent après le g, quand on veut donner le son dur à cette consonne, devant les voyelles e et i : *Gueuon*, *guéable*, *guérison*, *guide*, *guitare*, etc. Il est généralement nul en ce cas, mais il forme diphthongue

avec l'i dans un certain nombre de mots, tels que *aiguille*, *aiguiser*, *Guise* nom propre.

— U consonne, Ancien nom du v, qui avait alors la même forme que l'u, à qui l'on donnait le nom d'u voyelle.

— Au, fausse diphthongue, véritable voyelle à peu près équivalente à o long, comme dans *paupérianisme*, *fauteuil*, etc.

— Eu, autre fausse diphthongue, véritable voyelle analogue à e muet, mais dont le son est moins sourd.

— On, autre voyelle, dont le son, tout à fait propre, n'a pas d'équivalent en français, et correspond à l'u d'un grand nombre de langues.

— Comme signe d'ordre, u désigne le vingt et unième objet d'une série.

— Dans les inscriptions latines et dans les manuscrits, U ou V signifie *uti*, Comme ; *urbis*, Ville ; *usus*, Usage ; *uxor*, Epouse. V. C. signifie *Urbs condita*, La ville fondée ; A. V. C. *ab Urbe condita*, Depuis la fondation de Rome ; V. R., *uti rogas*, Comme tu demandes, ou *urbis Roma*, La ville de Rome ; V. V. *uti severat*, Comme il en avait fait le vœu.

— Comme signe abrégatif, U, dans les formules atomiques, signifie Uranium.

— Techn. *Membre d'U*, Nom donné par les treillageurs aux parties de leurs ouvrages qui ont une forme longue et étroite, comme les larmiers, les bandeaux, etc., lesquels sont remplis par des compartiments disposés en chevrons en forme d'U consonne ou de V.

— Encycl. • Cette lettre, dit M. Vaisse, ne paraît avoir été en usage qu'à une époque

assez tardive, car on ne la rencontre pas sur les anciens monuments graphiques latins, inscriptions lapidaires ou médailles. Sur ces monuments, elle est constamment remplacée par le v, dont elle fut ainsi plus tard comme un simple dédoublement. Lorsqu'on eut commencé à se servir de l'u, on le confondit longtemps avec le v, de la même manière que l'on confondait le j avec l'i, et l'on conserva les noms d'u voyelle et d'u consonne bien après que l'usage des deux caractères distincts se fut établi. L'emploi de l'un et de l'autre fut même d'abord fort arbitraire, et il se passa bien du temps avant que l'on attribuât spécialement à chacun de ces deux caractères l'une des deux valeurs phoniques qu'on avait jusqu'alors confondues sous le même signe et que l'on fit de l'u le représentant d'un son vocal, comme du v celui d'une articulation. Dans les premiers livres imprimés en caractères romains, on peut voir employés uniformément dans l'un et l'autre cas le v comme majuscule et l'u comme minuscule. • L'origine de la distinction graphique des deux u ou, pour parler plus exactement, de l'u et du v, a été l'objet de plusieurs dissertations, et dans aucune on n'a précisément établi l'époque la plus ancienne où cette distinction a été observée dans les livres imprimés. On indique généralement les premières années du xviii^e siècle ; mais, dans le xviii^e siècle déjà, beaucoup de livres imprimés l'ont observée, et la distinction de ces deux lettres remonte plus haut. L'auteur du *Dictionnaire* imprimé en Hollande en 1642 assure, dans sa préface, qu'il s'est servi de cette distinction inconnue avant lui ; • mais il se fait très-gratuite-

ment cet honneur. Nous connaissons, en effet, beaucoup de livres latins imprimés avant ce temps-là où la distinction des deux u est exactement observée. Il nous suffira de citer la *Grammaire française* de Pierre Ramus, publiée en 1560. Les livres où est faite cette distinction vont se multipliant depuis le commencement du xviii^e siècle.

Quant au véritable introducteur de cette distinction, nous croyons difficile de contester que ce soit le savant Ramus ou Pierre La Ramée. Il fut bientôt imité par plusieurs savants, et entre autres par François Junius, c'est-à-dire Dujon. Sculiger fut presque seul à désapprouver l'invention de Ramus, s'il faut en croire le *Scaligerianus* au mot RAMUS : « Ramus, lui fait-on dire, était homme docte, mais on en fait trop grand état. Il était plus grand personnage que Dujon, car il avait des lettres. Ils écrivent les v consonnes à la ramiste, distingués des voyelles. La grande folie ! Il se peut que cela ait été dit réellement par Sculiger, quoique le *Scaligerianus* soit suspect de ne pas rapporter toujours exactement les propos de Sculiger ; mais cela prouve du moins que tous les savants tenaient Ramus pour être l'auteur de la distinction des deux u.

Les Romains, qui n'avaient pas dans leur langue le son u, prononçaient ou la voyelle qui fait le sujet de cet article, et c'est cette même valeur que lui donnent encore les Italiens, les Espagnols et les Portugais. Nous avons nous-mêmes conservé un souvenir de la prononciation des conquérants de la Gaule dans quelques mots où nous avons transcrit par ou l'u du latin, dans *sourd* et dans *geron*, par exemple, que nous avons faits de

surdus et de *genu*. Quelques auteurs répètent, avec le *Dictionnaire de Trévoux*, que la prononciation que nous donnons à l'u nous vient des Gaulois. Rollin pense, d'accord en cela avec les grammairiens de Port-Royal, que l'*upsilon* grec avait un son moyen entre l'u et l'i des Latins et que, par conséquent, ce son répondait à celui de l'u français. Une chose certaine, c'est que bien que l'*upsilon* puisse être considéré comme ayant fourni le modèle de la forme de l'u comme de celle de v, il n'avait pas, employé seul, le son de l'u latin, puisque dans le corps des mots les Grecs employaient un groupe de lettres analogues au nôtre pour rendre l'effet de cette dernière lettre, transcrivant par exemple le nom latin de *Lucullus* par *Loukoullos*. Dans leur écriture cursive, ils finirent par remplacer ce groupe par une abréviation.

Ce qui prouve que le son u n'était pas, comme on l'a prétendu, particulier aux peuples de la Gaule, c'est que nous le retrouvons dans les langues germaniques. Ainsi, les Allemands, qui, comme les Suédois, donnent généralement à l'u le son ou, lui donnent, quand il est surmonté d'un petit e, souvent remplacé par un tréma ou suivi d'un e, la valeur de l'u français, ou du moins une valeur fort approchant, comme dans *über* ou *ueber*, *für*, etc.

M. Vaisse croit que le rapport qui existe entre la disposition à faire prendre aux organes pour prononcer le son u et celle qui convient à la production du son ou explique suffisamment l'emploi d'un même caractère pour exprimer ces deux sons dans deux langues voisines. Pour l'une comme pour l'autre de ces voyelles, les commissures de l'orifice buccal sont à leur moindre degré possible d'écartement, et les lèvres, très-rapprochées l'une de l'autre, ne laissent entre elles au souffle sonore qu'un passage extrêmement étroit. Le maître de philosophie du *Bourgeois gentilhomme* décrit d'une manière plaisante cette partie du jeu de l'organe vocal, en disant à son élève que, « les deux lèvres s'avancent comme si l'on faisait la moue, d'où vient, ajoute-t-il, que si vous voulez la moue, à quelqu'un et vous moquer de lui, vous ne sauriez lui dire que u. » Mais l'interlocuteur de M. Jourdain est ici trop affirmatif; car on peut, avec la disposition extérieure de l'organe telle qu'il la décrit, prononcer aussi bien ou que u. On fera entendre la première de ces deux voyelles si la langue se trouve abaissée et retirée au fond de la bouche, comme dans la position qu'elle affecte pour la voyelle a; on fera, au contraire, entendre le son u si la langue se tient avancée vers les incisives et élevée vers le palais, exactement dans la position qu'elle prend pour la voyelle i. Si, en effet, après avoir prononcé un u, on porte à leur plus grand degré d'écartement les commissures des lèvres, sans changer le reste de la disposition de l'organe, et que l'on fasse alors résonner la voix, c'est un i que l'on fera entendre, ce qui explique le passage naturel du son i au son u dans certaines formations étymologiques.

Le sanscrit, le latin et le germanique traitent l'u comme une voyelle plus légère que l'a; car, quand il y a lieu d'affaiblir l'a, ils le changent quelquefois en u. Ainsi, la racine sanscrite *kar* donne au singulier du présent *karomi*, je fais, et au pluriel *kurmas*, nous faisons, à cause de la terminaison pesante. Le latin a de même *conculco*, *insulso* pour *concalco*, *insalsus*. Les liquides ont une certaine affinité avec l'u; mais sûrement la langue aurait conservé l'a de *calco*, *salsus*, si l'u n'avait été plus léger que l'a. Les labiales ont également une préférence pour l'u et le prennent dans des formes composées où l'on aurait plutôt attendu un i, comme dans *occupo*, *auccupo*, *nuncupo*, *contubernium*, au lieu de *occipio*, etc. En sanscrit, les labiales exercent souvent aussi une influence sur la voyelle suivante et la changent en u; ainsi, on a *pupurs*, désirer remplir, de la racine *par*. Le germanique affaiblit un a radical en u dans les formes polysyllabiques du présent de la douzième conjugaison de Grimm, conjugaison qui ne contient que des racines terminées ou par deux liquides, ou plus fréquemment par une liquide suivie d'une muette ou d'une sifflante. La liquide exerce donc encore ici son influence sur l'apparition de l'u; mais cette influence ne restreint certainement pas bornée aux formes polysyllabiques, si l'u n'était pas une voyelle plus légère que l'a. En grec, où l'ancien u est représenté par l'*upsilon*, à l'exception de quelques formes du dialecte béotien qui emploie ou, il n'y a qu'un petit nombre de mots isolés où l'ancien a se soit affaibli en u, et cela sans aucune règle fixe. Comparez le grec *nux*, *nukta* avec le sanscrit *naktam*, de nuit, le lithuanien *naktis*, nuit, le gothique *naktsa*; le grec *onux*, thème *onuch*, avec le sanscrit *nakas*, le lithuanien *nagas*; le grec *guné* avec le sanscrit *ganis*, épouse, de *gan*, engendrer, enfanter; le russe *gannan*, femme; le grec *sui* avec le sanscrit *sam*, avec. Quant au rapport de gravité entre u et i, il n'est pas difficile d'établir que la première de ces voyelles est plus pesante que la seconde. Le sanscrit le prouve en changeant un u radical en i dans les aoristes, comme *āundidam*, racine *und*, pour *dūndundam*. La racine redoublée qui doit paraître dans la deuxième syllabe sous la forme la plus affaiblie change u en i et évite la longue en supprimant la nasale. Le latin, pour

alléger le mot, transforme toujours, en composition, l'u radical qui termine le premier membre du composé en i : *fructifer*, *manipulus*, pour *fructufer*, *manupulus*. De tout cela il résulte que, des trois voyelles fondamentales, l'a est la voyelle la plus grave, l'i la plus légère et que l'u tient le milieu entre l'a et l'i.

Le sanscrit et le zend ont deux u, l'u bref et l'u long; dans la dernière de ces deux langues, quand un v ou un u est précédé d'un r, un u vient se placer par épenthèse à côté de la voyelle de la syllabe précédente.

L'ancienne écriture gothique ne faisait pas de distinction entre l'u bref et l'u long; nous ne pouvons connaître la longueur de cette voyelle en gothique que par voie d'induction, en prenant pour point de départ le vieux haut allemand, car les manuscrits de cette langue indiquent en partie la longueur des voyelles soit par redoublement, soit par l'accent circonflexe. Grimm croit que le gothique n'a pas eu d'u long; mais Bopp n'adopte pas cette opinion; il pense, par exemple, qu'au vieux haut allemand *mūs*, souris, thème *mūsi*, a dû correspondre en gothique un mot ayant un u long. En effet, la longue se trouve non-seulement dans le latin *mūs*, souris, mais encore dans le sanscrit *mūsas*, masculin, *mūsa*, *mūsi*, féminin. Les grammairiens indiens admettent même, à côté de la racine *mūs*, voler, une racine *mūs*. Les autres mots qui ont un u long en vieux haut allemand ne donnent pas lieu à des comparaisons avec des mots correspondants dans les autres langues indo-européennes, du moins avec des mots ayant également un u long. Si l'on pouvait toujours inférer avec assurance de l'allongement en sanscrit l'allongement des mots gothiques correspondants, il faudrait aussi faire de la première syllabe du gothique *sūnas*, fils, une longue, car en sanscrit nous avons *sūnas* de *su* ou *sū*, engendrer. Mais une longue primitive a pu s'abréger en gothique depuis l'époque où cette langue s'est séparée du sanscrit, de même que la voyelle peut s'être abrégée pendant l'espace de quatre siècles qui sépare Ulfilas des plus anciens monuments du vieux haut allemand. Dans le haut allemand moderne, l'u long s'est transformé en au; ainsi *haus*, maison, *raum*, espace, *maus*, souris, *sau*, truie, se disaient dans le vieux et le nouveau haut allemand *hūs*, *rām*, *mūs*, *sū*. L'u bref gothique soit primitif, soit dérivé d'un a, est devenu très-souvent o dans les dialectes germaniques plus modernes. Ainsi les verbes de la neuvième conjugaison de Grimm ont bien conservé l'u radical dans les formes polysyllabiques du présent, en vieux et en moyen haut allemand, mais au participe passif ils l'ont changé en o. L'u gothique sorti d'un a radical dans les participes passifs de la onzième conjugaison de Grimm éprouve en vieux et en moyen haut allemand la même altération en o. Une particularité dialectale, qui n'appartient qu'au gothique, c'est que cette langue ne souffre pas un i ou un u pur devant un h ou un r, mais place toujours un a devant ces voyelles, ce qui lui donne deux diphtongues inorganiques, qui sont la création propre de cette langue. Dans la plupart des cas où au est en gothique le remplaçant euphonique de u, l'u lui-même a été produit par l'affaiblissement d'un a radical, notamment dans les formes polysyllabiques du présent de la douzième conjugaison de Grimm, où la diphtongue au est opposée à l'u du vieux haut allemand et à l'u du singulier, lequel nous présente la racine nue.

U et d du sanscrit sont devenus tous deux en ancien slave, dans les formes les mieux conservées, ā. La prononciation de cette lettre est en russe, d'après Reiff, celle du français qui prononce très-rapidement et en une seule syllabe; d'après Heym, à peu près celle de l'ā allemand suivi d'un i très-bref. Toutefois, cette prononciation change suivant les lettres qui accompagnent la voyelle, et elle est, après les consonnes autres que les labiales, celle d'un i sourd ou étouffé. C'est ainsi que nous avons, par exemple, *bū*, infinitif *būti*, qui correspond à la racine sanscrite *bhū*, être; *mūsi*, souris, à côté du sanscrit *mūsas*; *sūnas*, fils, à côté du sanscrit *sūnas*, etc. Les exemples où ā est pour u sanscrit sont cependant plus rares que ceux où ā correspond à u sanscrit; en effet, l'u bref est, en certains cas, devenu o en slave et en vieux haut allemand; de là, par exemple, *snocha*, belle-mère, pour le sanscrit *snūdā*. Mais bien souvent l'u bref sanscrit est remplacé en ancien slave par u, c'est-à-dire par la voyelle fondamentale de ā; cette lettre, qui n'a plus de valeur phonétique en russe, a encore dû être prononcée en ancien slave comme un u bien distinct. A étant sujet, dans toutes les langues indo-européennes, à être affaibli en u, on ne sera pas étonné de trouver aussi en ancien slave u employé fréquemment pour un a ou un ā sanscrit; ainsi, *kruti*, sang, du sanscrit *kravyam*, viande; *su*, avec, du sanscrit *sam*, etc. On rencontre aussi dans certains cas ā à la place d'un a ou d'un ā primitif.

L'anglais est du saxon parlé non-seulement par des Saxons, mais encore par des Normands; c'est pour cela que nous y entendons plusieurs sons qui ne se rencontrent dans aucun autre dialecte teutonique. Ainsi, le son de l'u dans l'anglais *pure* n'est pas un son teutonique; il a pris naissance dans l'effort que faisaient les Anglo-Saxons pour imiter

l'u français dans *pure*. La plupart des mots anglais dans lesquels se trouve ce son dérivent du français et du latin, comme par exemple *duke*, duc, *during*, durer, *beauty*, beauté, *nuisance*, etc. Cependant, une fois naturalisé en Angleterre, ce son s'est introduit aussi dans des mots saxons. Les Normands prononcèrent comme *yu*, qu'il faut figurer par tou pour des oreilles françaises, la combinaison des lettres *eo* et *eao* de l'anglo-saxon; c'est ainsi que *cueow* est devenu *kneow*, je connus; *feawa*, peu de, *feo*; *deaw*, rosée, *dew*; *hiw*, teinte, couleur, *hue*.

La lettre latine dont nous nous occupons dans cet article offre dans sa forme, sinon dans son emploi, de l'analogie avec le *vav* sémitique, ainsi qu'avec le *hioun* arménien, qui se prononcent l'un et l'autre tantôt comme voyelle, ou, tantôt comme consonne, v ou w. Les points massorétiques qui peuvent, en hébreu, se rapporter à l'u comme voyelle sont le *shourek* et le *kibbutz*. Le premier, toutefois, ne représente que le son ou long, et quant au second, il n'est pas certain qu'il ait représenté dans l'origine plutôt le son u que le son ou bref.

U latin est devenu u français dans *adulter*, adultère; *cupidus*, cupide; *crudus*, cru; *crudeus*, cruel; *durus*, dur; *fugere*, fuir; *figura*, figure; *judicare*, juger; *jurare*, jurer; *justus*, juste; *luna*, lune; *legumen*, légume; *maturus*, mûr; *mensura*, mesure; *nubes*, nue; *nudus*, nu; *pluma*, plume; *prudens*, prudent; *prudens*, prudent; *purus*, pur; *rudis*, rude; *securus*, sûr; *utilis*, utile; *voluptas*, volupté; *virtus*, vertu. U est devenu o ou au prononcé o dans *columna*, colonne; *columba*, colombe; *calumnia*, calomnie; *cumulare*, combler; *fulvus*, fauve; *frumentum*, froment; *fluctus*, flot; *fecundus*, fécond; *fundere*, fonder; *gruvidere*, gronder; *gummi*, gomme; *jun-cus*, jonc; *umbra*, ombre; *unguis*, ongle; *ul-nus*, aulne ou aune; *nuptia*, noces; *verecundia*, vergogne; *vultus*, vantage; *viburnum*, viorne, etc. On remarquera que c'est principalement devant m et n que s'effectue le changement de u en o. U est devenu oi dans *cuneus*, coin; *cruas*, croix; *jungere*, joindre; *nucidus*, moisi; *nois*, noix; *pungere*, piquer; *pugnus*, poing; *punctum*, point; *ungere*, oindre. Il est devenu eu ou e muet dans *butyrum*, beurre; *colubra*, couleuvre; *fluvius*, fleuve; *gula*, gueule; *juvenis*, jeune; *succurrere*, secourir; *stipula*, esteuille, éteule. Il est devenu ui dans *butrum*, buis; *cuprum*, cuivre; *fructus*, fruit; *junius*, juin; *lucere*, luire; *puteus*, puits; *trutta*, truite. Il est devenu a dans *truncare*, trancher; *amurca*, marc. Il est devenu é dans *unice*, *junice*, génisse.

U est remplacé par v dans *januarius*, janvier; *vidua*, veuve; *agua*, ève, qui anciennement signifiait eau; *aquarium*, évier; *gladius*, glaive. U est remplacé par f dans *viduus*, veuf; *judæus*, juif; *antiquus*, antérieur, usité au xii^e et au xiii^e siècle pour ancien.

UARO S. m. (u-a-ru). Ichtyol. Genre de poissons, du groupe des chromis.

UATUMA, rivière de l'Amérique du Sud, dans l'empire du Brésil. Elle prend sa source au versant méridional des monts Acarari, sur la limite de la Guyane anglaise et de la province brésilienne de Alto-Amazonas, coule d'abord au S., puis au S.-E. et se jette dans l'Amazone, au N.-E. du lac Saraca, après un cours de 450 kilom.

UBALDINI (Ruggieri d'), archevêque de Fise en 1276, célèbre pour sa cruauté envers le comte Ugolin de la Gherardesca. Chef des gibelins pisans, il les souleva en 1288, s'empara d'Ugolin, qui avait refusé de l'as-socier à la seigneurie, et le fit enfermer avec ses enfants dans une tour, où il les laissa mourir de faim. Dante, dans son *Enfer*, a représenté Ugolin rongé éternellement le crâne de son bourreau. V. UGOLIN.

UBALDINI (Petrucchio), historien italien, né à Florence vers 1524, mort à Londres vers 1600. On ne sait rien sur les premières années de sa naissance. Retiré à Londres pour une cause inconnue et dépourvu de ressources, il se livra à l'enseignement de la langue italienne et utilisa pour vivre ses talents dans l'enluminure. Il a publié en italien : *Vie de Charlemagne* (Londres, 1581, in-4°); *Description de l'Ecosse et de ses îles* (Anvers, 1588, in-fol.); *les Vies des dames illustres d'Angleterre et d'Ecosse* (Londres, 1591, in-4°); *Précépes moraux, politiques et économiques* (Londres, 1592, in-4°); *Poésies* (Londres, 1598, in-4°); la *Milice du grand-duc de Toscane* (Londres, 1597); *l'Etat des trois cours* (Londres, in-4°).

UBALDIS (BALDE DE), jurisconsulte italien. V. BALDE.

UBAYE, rivière de Bolivie. V. MIGUEL (SAN-).

UBAYE, rivière de France (Basses-Alpes). Elle prend sa source au S.-O. du mont Viso, sur les limites des départements des Hautes-Alpes, des Basses-Alpes et du Piémont, coule au S.-O. dans le département des Basses-Alpes, baigne Saint-Paul, Barcelonnette, le Lauzet et se jette dans la Durance, après un cours de 85 kilom.

UBEBA, ville d'Espagne, province et à 45 kilom. N.-E. de Jaen, entre le Guadalquivir et le Guadalumar, ch.-l. de juridiction civile; 16,270 hab. Ecole latine; fabriques

de flanelles, molletons et autres grosses étoffes de laine; poterie. Commerce de vins, fruits, huiles et chevaux andalous estimés. Salines aux environs. Cette ville, autrefois fortifiée, a conservé quelques restes de ses anciennes murailles; on y remarque l'église Saint-Sauveur et le couvent dit de Las Cadenas. Elle fut enlevée aux Maures par Ferdinand 1^{er} en 1234.

UBESLEQUI (Alexandre), peintre français, connu aussi sous le nom d'Alexandre, né à Paris en 1649, mort en 1718. Il obtint, en 1672, le grand prix de Rome pour un tableau représentant les *Divertissements donnés au roi par la ville de Dunkerque*, entra à l'Académie de peinture en 1682 et y devint professeur treize ans plus tard. On cite, parmi ses œuvres : le *Roi donnant la paix à l'Europe* (1682); le *Baptême de Jésus-Christ par saint Jean-Baptiste* (1692); le *Christ guerissant plusieurs malades* (1693); *Vieillesse portant un billet à une jeune fille qui joue de la viole*; *Naissance de Vénus*; la *Naissance de Bacchus*, *Bacchus et Ariane* (1699); *Vertumne et Pomone*; *Vénus sollicitant Vulcain de forger des armes pour Enée*; l'*Enlèvement d'Europe* (1704), etc. Pendant son séjour à Rome, Ubeslequi y avait exécuté, entre autres travaux, les décorations de la seconde chapelle de Sainte-Marie-Transpontine.

UBERLINGEN, en latin *Iburinga*, ville du grand-duché de Bade, avec un petit port de commerce sur le lac et à 14 kilom. N. de Constance, ch.-l. du bailliage de son nom; 3,705 hab. Sources ferrugineuses très-anciennement connues; établissement de bains. Commerce de fromages et de grains. Autrefois, ville libre impériale, Uberlingen possédait une belle église gothique du xiv^e siècle, dédiée à saint Nicolas.

UBERTÉ S. f. (u-bér-té — lat. *ubertas*, mot venu de *uber*, fertile, fécond, qui est probablement pour *ugver* et appartient à la même famille que le grec *ugis*, *ugios*, sain, bien portant, salutaire, *ugieia*, bonne santé, *ugiaind*, se bien porter, *ugiadz*, guérir, le sanscrit *ugras*, très-fortement, *ogras*, force, vigueur, *ograsvan*, fort, *ogias*, plus fort, *ogishlas*, le plus fort, de la racine *ug* ou *vag*, croître). Fertilité, fécondité, abondance. Le Vieux mot. On a dit aussi UBERTÉ.

UBERTI (FARINATA DEGLI), chef de la faction gibeline à Florence. Chassé de sa patrie avec tout son parti (1260), il obtint quelques secours de Manfred, roi de Naples, rompu dans Florence après avoir remporté la grande victoire de l'Arbia (1260) et eut la générosité de s'opposer aux vengeances de son propre parti, qui voulait raser la ville. On croit qu'il mourut un peu avant 1266, époque où les gibelins furent chassés de nouveau. Dante (*Enfer*, chant X) le met en poète et se fait prédire par lui son exil.

UBERTI (Fazio DEGLI), poète italien qui vivait vers le milieu du xiv^e siècle. On n'a que fort peu de renseignements sur sa vie, on sait seulement qu'il était le petit-fils du fameux Farinata degli Uberti (v. ci-dessus), qu'il dut quitter Florence, sa ville natale, par suite de la proscription prononcée par les guelfes contre le parti des gibelins, auquel il appartenait, et qu'il chercha un asile dans différentes cours d'Italie, notamment près des Visconti, à Milan. Philippe Villani rapporte qu'il mourut fort âgé à Vérone. Outre des chansons et petits poèmes, qui se trouvent dispersés dans divers recueils, on a de lui un poème descriptif, en *terza rima*, intitulé *Il Dittamondo* (des deux mots latins *dicta mundi*, les dits, les nouvelles du monde), dans lequel, empruntant à Dante le plan de la *Divine comédie*, il se représente lui-même parcourant le monde en compagnie de Solinus, l'auteur du *Polyhistor*, et en décrit les différentes contrées avec leur histoire, le nom des souverains à cette époque et toutes les choses qui lui paraissent dignes de remarque. Ce poème, divisé en six livres, subdivisés en chants, est incomplet. Il est écrit avec beaucoup de concision, dans un style fort énergique et c'est l'un des monuments les plus intéressants que nous ayons des connaissances géographiques de l'époque. Les deux premières éditions du *Dittamondo*, celle de Vicence (1474) et celle de Venise (1501) fourmillent d'erreurs et d'incorrections. Monti et Perticari en ont publié à Milan, en 1826, une troisième qui est aussi correcte qu'on peut le désirer.

UBERTINI (Francesco), peintre florentin. V. BACHIACCA.

UBI BENE, IBI PATRIA (la patrie est où l'on est bien), devise de ceux chez qui les jouissances matérielles l'emportent sur le sentiment patriotique. La patrie n'est pas seulement un lieu; c'est un ensemble de traditions, d'infortunes et de grandeurs communes, qu'on ne peut pas plus renier que les liens de la parenté. Combien nous préférons cette parole du terrible Danton, auquel on conseillait de fuir pour éviter l'échafaud : « On n'emporte pas la patrie à la semelle de ses souliers ! »

« Shylock, comme le vautour, n'a pas de patrie; il se dit citoyen du monde. La patrie, pour les amoureux, est le lieu où l'on aime; »

la patrie, pour Shylooh, est le lieu où l'on use : *Ubi fenus* (usure), *ibi patria*.

TOUSSENEL.

« Comme J.-B. Rousseau avait trouvé à l'étranger, auprès d'un compatriote illustre, le comte de Luc, ambassadeur de France en Suisse, un asile honorable, et qu'en outre la protection du prince Eugène lui faisait espérer une riche sinécure, il songea à se faire une patrie nouvelle, en vertu de cet adage commode : *Ubi bene, ibi patria*. »

GÉRUZEZ.

UBICINI (Jean-Honoré-Abdoulonyme), publiciste français, né à Issoudun en 1818. Issu d'une famille italienne, il fit ses études au lycée de Versailles, entra dans l'enseignement, professa la rhétorique à Joigny, puis quitta la France pour visiter l'Italie, l'Orient et les principautés danubiennes. Il se trouvait à Bucharest lors de la révolution de 1848, et la part active qu'il prit au mouvement insurrectionnel lui valut la place de secrétaire du gouvernement provisoire. Après l'entrée des troupes turco-russes, il quitta la Valachie, revint à Paris et publia plusieurs ouvrages sur l'Orient, la Turquie et les principautés danubiennes. Parmi ses écrits, nous citerons : *Mémoire justificatif de la révolution roumaine* (1849, in-80); *Lettres sur la Turquie* (1851-1854, 2 vol. in-18); *La Question d'Orient devant l'Europe* (1854, in-18); *Ballades et chants populaires de la Roumanie* (1855, in-80); *La Turquie actuelle* (1855, in-12); *Provinces roumaines* (1856, in-80); *La Question des principautés devant l'Europe* (1858, in-18); *La Serbie après le bombardement de Belgrade* (1862, in-80); *La Serbie devant la conférence* (1863, in-8); *Les Serbes de Turquie* (1865, in-12); *Chronique du règne de Mahomet II* (1871, in-80), etc. M. Ubicini a fondé la *Revue de l'Orient* et a collaboré au *Siccle*, à la *Presse* et au *Courrier de Paris*.

UBIDRUGAL s. m. (u-bi-dru-gal). Alchim. Dissolution parfaite de toutes les parties qui constituent l'œuvre.

UBIENS, en latin *Ubi*, peuple de l'ancienne Germanie. Il habitait primitivement la rive orientale du Rhin, fut transporté par Auguste sur la rive occidentale de ce fleuve, dans la province de la Gaule dite Germanie II^e, au N. des Trévires et à l'E. des Eburons; leur capitale était *Ubiom oppidum* ou *Colonia Agrippina* (Cologne).

UBION s. m. (u-bi-on). Bot. Genre de plantes de la famille des asparagacées.

UBIQUISME s. m. (u-bi-kui-sme — rad. *ubiquité*). Hist. relig. Doctrine des ubiquistes.

UBIQUISTE s. m. (u-bi-kui-ste — rad. *ubiquité*). Hist. relig. Membre d'une secte luthérienne qui enseignait que le corps de Jésus-Christ est présent dans l'Eucharistie, non par l'effet de la transsubstantiation, mais parce qu'il est présent partout. Il n'en dit aussi *UBIQUITAIRE*.

— Scolast. Docteur universel, qui n'était attaché à aucune faculté particulière.

— Fam. Personne ou être personifié qui paraît être dans plusieurs lieux à la fois :

Je donne à l'intérêt le titre d'*ubiquiste*,
Et je crois franchement que ce nom lui va bien ;
Le monde est son séjour, tout pays est le sien ;
Il est athée, il est déiste,
Mahométan, juif et chrétien.

PANARD.

UBIQUITAIRE s. m. (u-bi-kui-té-re — rad. *ubiquité*). Théol. Syn. d'*UBIQUISTE*.

UBIQUITÉ s. f. (u-bi-kui-té — d'un type latin *ubiquitas*, formé de l'adverbe *ubique*, partout). Théol. Etat de ce qui est partout; faculté de se trouver partout à la fois : *Les théologiens font de l'ubiquité un des attributs de Dieu. Certains luthériens accordent l'ubiquité à Jésus-Christ.*

— Fam. Faculté que semble avoir une personne d'être en plusieurs lieux à la fois : *Vous ici vous jouissez donc de l'ubiquité ?*

— Encycl. Philos. On appelle *ubiquité*, omniprésence ou immensité, l'attribut par lequel Dieu est présent partout, d'après la doctrine admise en théologie naturelle. Les matières du spiritualisme sont partagées sur la manière d'entendre l'*ubiquité* ou immensité divine. Quelques-uns veulent que Dieu soit présent partout, non par sa substance, mais uniquement par sa connaissance et sa puissance. Ils soutiennent que la parfaite simplicité et indivisibilité d'un être tout spirituel exclut en Dieu un attribut panthéiste tel que l'immensité substantielle, qui n'a de sens intelligible que celui d'une étendue sans bornes, mais d'une étendue réelle. Attribuer à Dieu, disent-ils, l'*ubiquité* ainsi comprise mène à le reconnaître étendu, c'est-à-dire à réunir en lui les deux attributs *pensée* et *étendue*, dont la séparation et l'incompatibilité est le principe fondamental du spiritualisme. C'est précisément la thèse de Spinoza. Voici comment il l'expose :

L'étendue, dit-il, est un attribut de Dieu; en effet, l'étendue est infinie, et ce qui est infini ne peut être que Dieu ou un attribut de Dieu. L'étendue est infinie; car, essayez de limiter l'étendue; avec quoi la limitez-vous? avec elle-même. En réalité, concevoir

l'étendue limitée, ce n'est plus concevoir l'étendue, mais un de ses modes, c'est-à-dire un corps; l'étendue réelle, distincte du corps, prise en soi dans sa plénitude et sa perfection, est parfaitement positive, c'est-à-dire sans négation, c'est-à-dire sans limitation. L'étendue n'est donc pas un mode, puisque tout mode est fini de sa nature. D'un autre côté, l'étendue, quoique infinie, n'est pas l'infini absolu; car elle ne contient qu'un genre précis de perfection, et l'infini absolu les contient tous. L'étendue est donc une perfection déterminée, contenue dans l'absolue perfection, une infinité relative qui ex prime à sa manière l'absolue infinité; en d'autres termes, un attribut de Dieu. Spinoza dit nettement et résolument que l'étendue infinie, c'est Dieu même; en termes plus significatifs encore, que Dieu est chose étendue (*Deus est res extensa*). D'un autre côté, Dieu est indivisible, non-seulement dans le fond de son essence non encore manifestée, mais dans toutes les manifestations immédiates de cette essence, dans tous les attributs qui l'expriment et la développent. En effet, si la substance divine était divisible, les parties qu'on obtiendrait en la divisant en retiendraient ou non la nature. Dans le premier cas, on aurait plusieurs substances de même nature ou plusieurs dieux, ce qui est absurde; dans le second cas, la substance, une fois divisée, perdrait sa nature, c'est-à-dire cesserait d'être.

Mais comment concilier en Dieu l'étendue et l'indivisibilité? Spinoza aborde franchement cette difficulté de sa doctrine. Tout s'explique, à l'en croire, par la distinction de l'étendue finie, qui est proprement le corps, et de l'étendue infinie, qui seule convient à la nature de Dieu. Dire que Dieu est étendu, ce n'est pas dire que Dieu ait longueur, largeur et profondeur, et qu'il se termine par une figure, car alors Dieu serait un corps, un être fini, chose ridicule. Non, Dieu n'est pas telle ou telle étendue divisible et mobile, mais l'étendue en soi, l'immuable et indivisible immensité. On objectera qu'il est toujours possible de concevoir une étendue quelconque, même infinie, comme divisée en deux parties, et l'on demandera si chacune de ces parties de l'immensité divine est finie ou infinie. Dans le premier cas, l'infini se composerait de deux parties finies; dans le second cas, on aurait un infini double d'un autre infini, toutes conséquences qui paraissent insoutenables.

Spinoza répond en niant positivement que l'étendue puisse se concevoir comme divisée, si ce n'est par un acte d'imagination; par la raison, cela est impossible. L'étendue, suivant lui, est essentiellement une; elle ne se compose point de parties, pas plus qu'une ligne géométrique ne se compose d'un certain nombre de points. Concevoir l'étendue divisée, c'est donc en détruire l'essence, c'est en contredire la notion. Mais supposons l'étendue divisée; on demande si chaque partie sera infinie. Oui, sans doute, mais d'une infinité appropriée à sa nature, d'une infinité partielle. On se récrie en entendant parler d'un infini plus grand qu'un autre infini; c'est qu'on n'a pas assez approfondi la nature de l'infini. Il y a trois degrés dans l'infini. Au premier degré, on doit placer ce qui est absolument infini par la vertu de son essence, c'est-à-dire ce qui est l'infini même, Dieu. Au second degré, se trouvent des infinis relatifs et déterminés, qui ne sont point infinis par la force de leur essence, mais par celle de la cause qui les produit; par exemple, la pensée et l'étendue infinies. Enfin, il y a encore une espèce inférieure de choses infinies, celles qui ont des limites, mais dont les parties ne peuvent être égales ni déterminées par aucun nombre, quoique l'on sache le maximum ou le minimum où ces parties sont comprises; par exemple, une ligne finie a un nombre infini de points; une durée finie comprend une infinité d'instant.

Spinoza conclut que rien n'empêche de concevoir Dieu comme étendu et incorporé tout ensemble; au contraire, c'est justement parce qu'il est étendu d'une façon parfaite qu'il est parfaitement incorporel et indivisible.

Cette thèse spinoziste se déduit logiquement de l'*ubiquité* substantielle de Dieu, si logiquement que des philosophes spiritualistes tels que Fénelon et Malebranche, Newton et Clarke, y sont conduits et, pour ainsi dire, acculés par leurs spéculations sur l'immensité divine, malgré l'énergique répulsion qu'ils manifestent contre le panthéisme de Spinoza. Écoutons Fénelon parler de l'*ubiquité* de Dieu :

« Après avoir, dit-il, considéré l'éternité et l'immutabilité de Dieu, qui sont la même chose, je dois examiner son immensité. Puisqu'il est par lui-même, il est souverainement. Puisqu'il est souverainement, il a tout l'être en lui. Puisqu'il a tout l'être en lui, il a sans doute l'étendue; l'étendue est une manière d'être dont j'ai l'idée. J'ai déjà vu que mes idées sur l'essence des choses sont des degrés réels de l'être, qui sont actuellement existants en Dieu et possibles hors de lui, parce qu'il peut les produire. L'étendue est donc en lui, et il ne peut la produire au dehors qu'à cause qu'elle est renfermée dans la plénitude de son être. D'où vient donc que je ne le nomme point étendu et corporel? C'est qu'il y a une extrême différence entre

attribuer à Dieu tout le positif de l'étendue ou lui attribuer l'étendue avec une borne ou négation. Qui met l'étendue sans bornes change l'étendue en immensité; qui met l'étendue avec une borne fait la nature corporelle. Dès que vous ne mettez aucune borne à l'étendue, vous lui ôtez la figure, la divisibilité, le mouvement, l'impenétrabilité; la figure, parce qu'elle n'est que la manière d'être bornée par une superficie; la divisibilité, parce que ce qui est infini ne peut être diminué, ni par conséquent divisé, ni par conséquent composé et divisible; le mouvement, parce que, si vous supposez un tout qui n'a ni parties ni bornes, il ne peut ni se mouvoir au delà de sa place, puisqu'il ne peut y avoir de place au delà du vrai infini, ni changer l'arrangement et la situation de ses parties, puisqu'il n'a aucune parties dont il soit composé; enfin, l'impenétrabilité, puisqu'on ne peut concevoir l'impenétrabilité qu'en concevant deux corps bornés, dont l'un n'est point l'autre, et dont l'un ne peut occuper le même espace que l'autre. Ces principes posés, il s'ensuit que tout le positif de l'étendue se trouve en Dieu, sans que Dieu soit ni figuré, ni capable de mouvement, ni divisible, ni impenétrable, ni par conséquent palpable. »

Entre ce langage de Fénelon et celui de Spinoza, entre la manière dont Fénelon explique comment le positif de l'étendue se trouve en Dieu et les arguments dont se sert Spinoza pour justifier son assertion que Dieu est chose étendue (*res extensa*), il serait, croyons-nous, difficile de montrer une réelle différence.

C'est aussi fort vainement, il nous semble, que Malebranche croit, sur cette question de l'*ubiquité* substantielle de Dieu, s'écarter de Spinoza en attribuant à Dieu, non l'étendue matérielle, mais l'étendue intelligible. L'étendue, dit-il, est une réalité et, dans l'infini, toutes les réalités se trouvent. Dieu est donc étendu, aussi bien que les corps, puisque Dieu possède toutes les réalités absolues ou toutes les perfections; mais Dieu n'est pas étendu comme les corps, car il n'a pas les limitations et les imperfections de ses créatures. Et ailleurs : « Il y a une raison qui porte les hommes à croire que la matière est incorporelle; c'est que, quand ils pensent à l'étendue, ils ne peuvent s'empêcher de la regarder comme un être nécessaire. En effet, ils conçoivent que le monde a été créé dans des espaces immenses, que ces espaces n'ont jamais commencé et que Dieu même ne peut les détruire; de sorte que, confondant la matière avec ces espaces, parce que effectivement la matière n'est rien autre chose que de l'espace ou de l'étendue, ils regardent la matière comme un être éternel. Mais tu dois distinguer deux espèces d'étendue, l'une intelligible, l'autre matérielle. L'étendue intelligible est éternelle, immense, nécessaire; c'est l'immensité de l'être divin en tant qu'infiniment participable par la créature corporelle, en tant que représentatif d'une matière immense... L'autre espèce d'étendue est la matière dont le monde est composé; bien loin que tu l'aperçoives comme un être nécessaire, il n'y a que la foi qui l'apprenne son existence. Ce monde a commencé et il peut cesser d'être; il a certaines bornes qu'il peut ne point avoir... L'étendue intelligible se rapporte à l'éternelle, nécessaire, infinie; crois ce que tu vois. Mais ne crois pas que le monde soit éternel, ni que la matière qui le compose soit immense, éternelle, nécessaire; n'attribue pas à la créature ce qui n'appartient pas au créateur. »

Malebranche ne s'exprime pas toujours d'une manière suffisamment claire sur ce qu'il appelle l'étendue intelligible; mais il résulte des passages que nous venons de citer, et de nombre d'autres, qu'il s'agit pour lui, non simplement de l'idée d'étendue, c'est-à-dire d'une étendue qui serait en Dieu, comme on disait au XVII^e siècle, objectivement, en idée, mais de la véritable étendue sans bornes, de l'espace immense, considéré comme un attribut formel de Dieu. Or, Arnauld et Mairan ont très-bien montré que l'étendue intelligible, ainsi interprétée, ne diffère pas de l'immobile et indivisible étendue attribuée par Spinoza à la substance divine.

Newton et Clarke admettent l'*ubiquité* substantielle de Dieu, ce qui n'a rien que de naturel, car, sans voir l'écueil spinoziste où ils se heurtent, ils n'hésitent pas à soutenir que l'espace infini est un attribut nécessaire de Dieu. Newton se sert même à ce sujet d'expressions assez extraordinaires. Il dit carrément que l'espace est pour Dieu une espèce de *sensorium* où il perçoit les objets de la nature. Dieu, dit-il, est présent à l'univers, non-seulement par sa vertu créatrice et conservatrice, mais d'une présence effective et substantielle (*omnipræsens est, non per virtutem solum, sed etiam per substantiam*). On s'explique alors ce qui paraissait inconcevable : que Dieu connaisse tout, qu'il soit présent aux êtres les plus vils et les plus chétifs. Dieu, selon Newton, présent en tout l'espace, perçoit les corps comme l'âme humaine, présente au cerveau, y perçoit les impressions des corps.

On doit concevoir qu'il n'y a pas plus de hardiesse à dire, comme Spinoza, que Dieu est chose étendue, qu'à dire, comme Newton, que l'espace infini est le *sensorium* de

Dieu. Leibniz avait très-bien vu le sens panthéiste de ce mot et la portée panthéiste de la doctrine qu'il exprime. « Il n'y a guère, dit-il dans une de ses réponses à Clarke, d'expression moins convenable sur ce sujet que celle qui donne à Dieu un *sensorium*. Il semble qu'elle le fait l'âme du monde. Et on aura bien de la peine à donner à l'usage que M. Newton fait de ce mot un sens qui le puisse justifier... Dieu s'aperçoit des choses, en lui-même. L'espace est le lieu des choses, et non pas le lieu des idées de Dieu, à moins qu'on ne considère l'espace comme quelque chose qui fasse l'union de Dieu et des choses, à l'imitation de l'union de l'âme et du corps qu'on s'imagine; ce qui rendrait encore Dieu l'âme du monde. » Selon Leibniz, l'*ubiquité* divine se manifeste et s'explique par la puissance et les opérations de Dieu, et non par une sorte de diffusion de sa substance dans l'espace. Leibniz contredit ici non-seulement Spinoza, mais encore Fénelon et Malebranche, Newton et Clarke, en quoi il ne fait que tirer les conséquences de sa doctrine de l'étendue.

UBIRRE s. m. (u-bi-re). Ichtyol. Syn. de *TRICHIURUS LÉPTURE*, poisson de l'Atlantique.

UBI SOLITUDINEM FACIUNT, PACEM APPELLANT, mots latins qui signifient : « Où ils ont fait un désert, ils disent qu'ils ont donné la paix. » Cette phrase célèbre, qui flétrit si énergiquement l'ambition de ces conquérants qui colorent leurs ravages d'un spécieux prétexte de civilisation, est tirée de la harangue que Tacite met dans la bouche de Gaius, héros calédonien : « Ni l'Orient ni l'Occident ne les ont rassasiés (les Romains); seuls, de tous les mortels, ils poursuivent d'une égale ardeur et les richesses et la misère : enlever, égorger, piller, c'est, dans leur faux langage, gouverner, et où ils ont fait un désert, ils disent qu'ils ont donné la paix. »

UBIUM s. m. (u-bi-omm). Bot. Syn. de *ROXBURGHIE*.

UBOLDO, bourg du royaume d'Italie, province de Milan, district de Gallarate, mandement de Saronno; 2,229 hab.

UBRIQUE, en latin *Ogurris*, bourg d'Espagne, province et à 83 kilom. S.-O. de Malaga; 7,500 hab. Fabrication de grosses étoffes de laine, tanneries; mines de fer aux environs.

UCA s. f. (u-ka). Crust. Genre de décapodes brachyures, de la famille des catométopes, tribu des gécarciens, comprenant deux espèces, qui vivent sur la terre, dans l'Amérique du Sud.

— Encycl. Ces crustacés ont pour caractères principaux : une carapace très-élevée, de forme ovulaire, beaucoup plus large que longue; le front haut, très-incliné et presque arrondi; les orbites assez grandes et ouvertes en dehors; la bouche rhomboidale; les pattes antérieures ovulaires et petites. Ce genre ne comprend que quelques espèces, dont la plus connue est l'*uca*; elle est longue de 0m,05 à 0m,06; les bords latéraux de sa carapace sont garnis d'une petite crête saillante et finement dentelée; cette espèce habite l'Amérique du Sud. Ces crustacés vivent à terre, mais leurs mœurs sont peu connues; le peu qu'on en connaît rappelle assez bien celles des gécarciens ou tourlourous.

UCACÉE s. f. (u-ka-sé). Bot. Syn. de *BLAINVILLEE*, genre de composées.

UCALAYE, rivière de l'Amérique du Sud, formée dans la république du Pérou par la réunion de l'Aurimac et du Vilcanota, par 10° 15' de latit. S. et 75° de longit. O. Elle coule au N., entre dans la république de l'Équateur et se joint, après un cours sinueux de 950 kilom., à la Tunguragua, qui prend des lors le nom d'Amazone.

UCALÉGON, vieillard troyen, qui ne put, à cause de son âge, combattre contre les Grecs. Sa maison était voisine du palais d'Anchise; aussi fut-elle l'une des premières brûlées par les Grecs. Ucalégon est mentionné dans le XIII^e chant de l'*Iliade* et dans le II^e livre de l'*Enéide*.

UCCELLO ou **UCCELLO** (Paolo di Dovo, dit), peintre florentin, né en 1383, mort en 1472. Il doit ce surnom à sa prédilection pour les oiseaux, qu'il introduisait dans toutes ses compositions. Il fit faire d'immenses progrès à l'art de la perspective, tirée de l'enfance par l'école du Giotto et celle du Masaccio. Il a peint surtout des édifices, des colonnades qui représentaient, dans un cadre resserré, de vastes perspectives, ainsi que des figures qui offraient des mouvements et des raccourcis inconnus jusqu'alors. Parmi ses rares ouvrages, on cite encore aujourd'hui : les fresques de Sainte-Marie-Nouvelle, à Florence; une figure colossale de condottiere et quatre têtes de prophètes, dans la cathédrale de la même ville; un *Saint Jérôme*, à la pinacothèque de Munich, et cinq portraits au Louvre.

UCCLLE, ville de Belgique, province du Brabant méridional, arrond. et à 5 kilom. S. de Bruxelles; 3,500 hab. Magnanerie.

UCÉTIE, en latin *Ucetia* et *Ucense Castrum*, ancienne ville de la Gaule, dans la Narbonnaise II^e; aujourd'hui Uzès.

UCHAKOFF, nom d'une famille russe. V. OUCHAKOFF.

UCHANSKI (Jacques), prélat polonais, né à Sluzewo (Moravie) en 1515, mort à Lwicz en 1581. Successivement référendaire du royaume, évêque de Chelmno puis d'Inowclaw, excommunié par le pape pour sa tolérance vis-à-vis des réformés, promu à l'archevêché de Gnesen avec l'appui de la cour de Rome, puis primat de Pologne, il convoqua, en cette dernière qualité, la diète chargée de pourvoir au remplacement de Sigismond-Auguste. Henri, duc d'Anjou, frère de Charles IX (depuis Henri III de France), ayant été élu, fut couronné par ce prélat. Après la fuite du prince français, Uchanski chanta le *Te Deum* en faveur du prétendant Maximilien II, empereur d'Allemagne; mais la majorité des électeurs s'étant prononcée contre l'étranger, le primat dut une troisième fois poser la couronne sur le front d'un nouveau compétiteur, Etienne Bathori, époux d'Anna Jagellon, élue reine de Pologne. On doit à ce prélat : *Brevi sacrosancti missæ sacrificii contra impium Franesi Stancari scriptum assertio* (Cologne 1577, in-80). — Son neveu, Paul UCHANSKI, né en 1548, mort en 1590, fut palatin de Beltz et remplit les fonctions d'ambassadeur successivement auprès du pape (1580), auprès de l'empereur d'Allemagne (1585) et à la cour de Constantinople (1589).

UCHARD (Bernardin), seigneur de Monsprey, poète français de la première moitié du XVII^e siècle. Il n'est connu que comme l'auteur de deux petits poèmes écrits en patois et dont les éditions originales sont presque introuvables aujourd'hui. Le premier est intitulé : *Lou quemen dou pouvo leboy de Bressay sur la pau que la de la guerra, c'est-à-dire les Gémissements du pauvre laboureur de la Bresse sur la peur qu'il a de la guerre* (1615, in-4°). Dans le second, qui a pour titre la *Piedmontoise* (Dijon, 1619; Bourg, 1661), et qui a été réédité de nos jours par G. Brunet (Paris, 1857), l'auteur chante les victoires remportées par Lesdiguières de l'autre côté des Alpes. Ces deux poèmes sont très-curieux et très-utiles pour la connaissance du vieux patois bressan.

UCHARD (Toussaint-François-Joseph), architecte, né à Paris en 1809. Élève de Delaunay et Guénepin, il se fit remarquer à l'École des beaux-arts, où il obtint le premier grand prix en 1838. Son concours, une *Cathédrale*, promettait un artiste de talent, non point un archéologue enthousiaste des poésies architectoniques, mais un praticien. En effet, dans cette cathédrale, où tant d'autres auraient cherché avant tout le côté brillant et monumental, M. Uchard ne chercha que l'utilitarisme, et à ce point de vue, il faut le dire, il montra les plus rares aptitudes. Personne mieux que lui n'économisa le terrain; personne ne sut mieux se servir des coins qu'un autre eût sacrifiés aux charmes de la silhouette ou de la perspective. De Rome, M. Uchard envoya à l'exposition de l'École, pendant son séjour à la villa Médicis, une *Restauration du temple de Mars Vengeur*, et l'année suivante le *Forum d'Auguste*. Ces deux projets sont remarquables; ils ont reparu à l'exposition universelle de 1855. M. Uchard, chevalier de la Légion d'honneur depuis 1861, est aujourd'hui architecte des églises de Paris, des salles d'asile, des ouvrages et des écoles communales.

UCHARD (Mario), romancier et auteur dramatique, né à Paris en 1824. Graveur, à l'âge de dix-huit ans, chez Firmin Didot, il entra ensuite au Conservatoire de musique, où il étudia la composition. En 1846, il devint agent de change et s'occupa d'affaires de bourse pendant douze ans, consacrant ses loisirs à la philosophie et à la philologie. Il épousa, vers 1855, Mlle Madeleine Brohan, de la Comédie-Française; mais cette union fut bientôt rompue par un jugement du tribunal de la Seine. Au mois d'août 1857, M. Uchard porta au Théâtre-Français une pièce intitulée le *Retour du mari*, qui fut refusée. Trois mois après, la *Fiammina*, comédie en quatre actes, fut présentée au même théâtre et rejetée également par le comité. Cependant, sur les instances du directeur, M. Emips, l'auteur fit une seconde lecture de sa pièce, qui fut reçue à l'unanimité moins une voix et représentée le 13 mars 1857, avec un grand succès, qu'elle dut tant à son mérite intrinsèque qu'aux personnalités qu'on crut découvrir dans l'œuvre. Le 1^{er} mars 1858, les pensionnaires de la rue de Richelieu jouèrent le *Retour du mari*, comédie en quatre actes, dans laquelle on crut voir une suite de la *Fiammina* et qui n'obtint qu'un médiocre succès. Le Vaudeville représentait, en avril 1859, la *Seconde jeunesse*, en quatre actes, qui réussit. Après ses tentatives dramatiques, M. Uchard essaya du roman et publia, dans le *Moniteur*, *Raymon* (1861); puis la *Comtesse Dinne* parut dans la *Revue des Deux-Mondes* (1862). Deux ans après, il donna au théâtre du Vaudeville la *Charmeuse*, jouée par autorité de justice sans qu'elle fût achevée. Le jugement qui avait autorisé le directeur du Vaudeville à jouer cette pièce non terminée fut cassé en appel et M. Uchard put retirer sa *Charmeuse*. En 1865, le *Moniteur* publia *Une dernière passion*, et, en 1868, *Jean de Chazot* fut inséré dans la *Revue des Deux-Mondes*. Du roman

intitulé *Une dernière passion*, M. Uchard a extrait une pièce, *Tamara*, représentée en septembre 1869 au théâtre du Vaudeville. On doit encore à M. Uchard une bouffonnerie, la *Prosperité d'un bourgeois*, écrite en 1864 pour le cercle artistique et qui fut représentée au théâtre des Variétés pour un bénéfice; le *Mariage de Gertrude* (1863, in-12), le *Partisan*, opéra romantique en trois actes, représenté en mai 1875, etc.

UCHITE s. m. (u-chi-te). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées.

UCHOREÛS, nom grécisé, donné par Diodore à l'un des plus anciens pharaons d'Égypte, qui aurait été le huitième successeur d'Osymandias. Son règne est placé dans le XIII^e siècle avant notre ère. L'historien grec lui attribue la fondation de Memphis, qu'il aurait ainsi appelée en l'honneur de sa fille, qui portait le même nom. Cette dernière fut, suivant la Fable, l'amante du Nil et en eut *Egyptus*, qui succéda à son aïeul.

UCKER, rivière de Prusse. Elle sort d'un petit lac de même nom, près et au N. de Prenzlow, dans la province de Brandebourg, coule au N., entre dans la Poméranie près de Pasewalk, reçoit le Rondow et se jette dans le Pommersche-Haff, golfe formé par la Baltique, après un cours de 50 kilom. Cette rivière donnait autrefois son nom à une division du Brandebourg, nommée marche de l'Ucker.

UCKERMUNDE, ville de Prusse, province de Poméranie, à l'embouchure de l'Ucker, régence et à 59 kilom. N.-O. de Stettin; 3,800 hab. Chantiers de construction, pêche et navigation. Son ancien château royal est aujourd'hui un dépôt de mendicité.

UCKEWALLISTE s. m. (u-ke-val-li-ste). Hist. relig. Membre d'une secte fondée au XVII^e siècle par le Frison Uckewalle, qui enseignait que, depuis la naissance de Jésus jusqu'à la descente du Saint-Esprit sur les apôtres, sorte d'inter règne entre l'ancienne et la nouvelle loi, les hommes n'avaient pas été responsables de leurs actes devant Dieu.

UCLÈS, bourg d'Espagne, province et à 45 kilom. S.-O. de Cuenca, sur la rive gauche de la Bedia; 2,000 hab. Ce bourg fort ancien fut longtemps un sujet de guerre entre les Espagnols et les Maures. Ces derniers furent défait par Alphonse VI de Castille en 1108. Les Français y vainquirent les Espagnols le 13 février 1811.

UCRIA, bourg du royaume d'Italie, dans la Sicile, province de Messine, district de Patti, mandement de Raccina; 3,017 hab.

UCRIANE s. f. (u-kri-a-ne). Bot. Syn. de TOCOWÈNE, genre de rubiacées.

UCUPACHA, nom que, d'après Garcilasso de La Vega, les habitants de la Floride donnaient à l'enfer. Dans leur langue, il signifiait *bas monde*.

UDACI s. m. (u-da-si). Espèce de fakir de l'Inde.

UDALL (Nicolas), philologue et auteur dramatique anglais, né dans le Hampshire en 1506, mort en 1564. Il fit ses études à l'université d'Oxford, y prit ses grades en 1524 et devint successivement recteur des écoles d'Eton et de Westminster. Vers la fin du règne d'Edouard IV, il obtint à Windsor un canonicat, qu'il conserva sous le règne de Marie, bien qu'il fût partisan des doctrines de Luther. On a de lui : *Fleurs de la langue latine* (Londres, 1533), recueil contenant des traductions anglaises des principales comédies de Térence; *De popatu* (Londres, 1540), tragédie latine écrite pour ses élèves d'Eton; des traductions de divers écrits d'Erasme. Mais son mérite principal est d'avoir probablement été le premier auteur anglais qui ait écrit dans sa langue maternelle des comédies divisées en actes et en scènes. Wood rapporte qu'il en avait composé plusieurs, mais qu'on n'en connaissait encore aucune, lorsqu'un exemplaire de l'une d'elles fut retrouvé en 1818. Cette pièce, intitulée *Ralph Royster Doyster*, est une imitation de celles de Plaute et de Térence, quoique la scène en soit placée à Londres et qu'elle soit en majeure partie le tableau des mœurs et des manières de la classe moyenne de la société anglaise à cette époque. L'intrigue en est intéressante et bien conduite, le dialogue tour à tour sérieux et amusant, et les différents caractères que l'auteur met en scène présentent une variété que l'on ne retrouve dans aucune autre pièce du temps.

UDALRICH, duc de Bohême. V. ULRIC.

UDDEVALLA, ville de Suède, dans la préfecture et à 75 kilom. N. de Gothenbourg, sur une petite baie du Skager-Rack; 4,000 hab. Fabrique de porcelaine, corderie, sucrerie, manufacture de tabac. Commerce de goudron, bois de construction, etc. Petit port de commerce; pêche et cabotage.

UDÉA s. f. (u-dé-a). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, de la tribu des pyralides, dont l'espèce type habite l'Europe.

UDEN (Lucas VAN), peintre et graveur flamand, né à Anvers en 1595, mort vers 1673. Il commença par s'inspirer de Breughel, puis, s'étant lié avec Rubens, il prit, grâce aux conseils de ce maître, une facture plus large. Uden a peint avec succès l'histoire et le pay-

sage. On trouve plusieurs de ses ouvrages à Anvers, à Dresde, à Madrid; le Louvre possède également de lui trois tableaux, savoir: *l'Enlèvement de Proserpine*, *Cérès* et la *Nymphé Cyané*. Ce peintre a gravé à l'eau-forte quelques paysages de Rubens et trois ou quatre compositions du Titien.

UDINE, ville du royaume d'Italie, chef-lieu de la province et du district de son nom, ancienne capitale du Frioul, à 150 kilom. N.-E. de Venise, sur la Roja, par 46° 36' de latit. N. et 10° 53' de longit. E.; 24,124 hab. Evêché suffragant de Venise, résidence du gouverneur et des autorités civiles et militaires de la province; tribunaux, théâtre, lycée, bibliothèque publique, observatoire astronomique. Fabrication de soieries, lainages, toiles, ustensiles de cuivre, tanneries, récolte et commerce de soie et d'excellents vins. Udine, située au milieu d'une vaste plaine, est entourée de vieilles murailles percées de neuf portes. Sur une colline qui s'élève au milieu de la ville on remarque un somptueux édifice, construit sur les ruines d'un ancien château, autrefois la résidence des patriarches, puis des magistrats vénitiens et du parlement, et aujourd'hui siège du tribunal de justice. Au pied de cette colline, on voit d'un côté une place assez vaste, plantée d'arbres pour servir de promenade publique, qu'on appelle le jardin; de l'autre, la place Saint-Jean, qui se distingue par un portique très-élégant, par le majestueux palais de la ville, par une belle fontaine, deux colonnes et quelques statues. Le mont-de-piété, le palais épiscopal et surtout le cimetière (*Campo Santo*) méritent d'être mentionnés. Des rues spacieuses, la place du Marché, qui est très-régulière et bien ornée, la colline, les eaux et les jardins donnent à Udine un aspect riant et agréable.

Les historiens et les monuments ne font mention d'Udine qu'à partir de la fin du X^e siècle. Au XIII^e siècle, le patriarche Berthold y fixa sa résidence, et cette ville devint dès lors la métropole du Frioul. Pendant le cours de ce même siècle et au siècle suivant, la ville d'Udine s'accrut considérablement par l'émigration d'une foule de familles nobles qui, persécutées par les factions qui déchiraient alors l'Italie, vinrent y chercher un refuge. Les patriarches gouvernèrent Udine jusqu'en 1445, puis leur gouvernement fut placé sous la souveraineté de la république de Venise, qui exerça ce protectorat jusqu'à sa propre chute. Sous le premier empire français, Udine fut le chef-lieu du département du Passeriano.

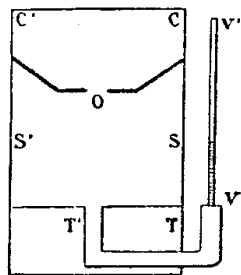
UDINE (PROVINCE D'), division administrative du royaume d'Italie, limitée à l'E. par la province autrichienne du Littoral, dont la sépare l'Isonzo; au N. par la Carniole, dont la séparent les Alpes Carniques; à l'O. par les provinces italiennes de Bellune et de Trévise, et baignée au S. par l'Adriatique. Superficie, 5,581 kilom. carrés, subdivisée en 17 districts, comprenant 182 communes et renfermant 437,542 hab. Chef-lieu, Udine. Le sol de cette province, montagneux au N. et à l'E., présente de belles et fertiles plaines à l'O. et au centre, et quelques marécages près des rives de l'Adriatique. Le Tagliamento est le cours d'eau le plus important qui l'arrose. Belles forêts, d'où l'on tire une grande quantité de bois de chauffage et de construction; élevage de bestiaux. Récolte abondante de froment, seigle, maïs, riz, lin, chanvre, miel et soie. Mines de fer et de cuivre; carrières de marbre et de pierre de taille. Commerce peu actif; industrie manufacturière peu développée.

UDINE (Giovanni RICAMATORE dit Jean D'), peintre italien, élève de Giorgione, puis de Raphaël, né en 1489, mort à Rome en 1562. Il peignit d'abord des grotesques; puis, appelé à Rome par Raphaël, il fut employé par le maître à ses peintures du Vatican, parcourut l'Italie et acquit la réputation du plus habile peintre de son époque pour les ornements, les petites figures, les attributs, les objets de nature morte, etc. On connaît de lui deux tableaux qui se trouvent à Venise : la *Présentation de Jésus au temple* et la *Dispute avec les docteurs*.

UDINE (Jean-Martin D'), peintre italien. V. PELLEGRINO.

UDOMÈTRE s. m. (u-do-mè-tre — du gr. *udor*, eau; *metron*, mesure). Physiq. Instrument à l'aide duquel on mesure la quantité d'eau qui tombe dans un lieu. On dit aussi **PLUVIOMÈTRE**, **OMBROMÈTRE** et **HYÉTOMÈTRE**.

— Encycl. La figure ci-dessous représente l'udomètre ordinaire; c'est un cylindre en



cuivre de 0m,15 à 0m,20 de diamètre. Il se compose d'un récipient CC' et d'un réservoir

SS'. Le récipient porte un fond conique percé d'une ouverture O; il s'ajuste sur le réservoir SS'. Au fond de celui-ci s'ouvre un tube TT', qui se relève le long de la paroi extérieure et qui reçoit à cet endroit un tube de verre VV', divisé en parties égales et faisant connaître la hauteur du liquide intérieur.

On a reconnu que la quantité moyenne de pluie qui tombe à Paris, dans la cour de l'Observatoire, est de 0m,56, tandis que celle qui tombe sur la terrasse est seulement de 0m,50, d'où il résulte ce fait remarquable qu'à Paris la quantité de pluie qui tombe à 28 mètres de hauteur n'est à peu près que les huit neuvièmes de celle qui atteint le sol. On présume que ce phénomène dépend de la condensation que les gouttes de pluie froide déterminent dans la vapeur, en traversant les couches inférieures de l'atmosphère, et peut-être aussi des brouillards, qui sont toujours plus denses à la surface du sol et qui déposent une notable quantité d'eau.

Pour obtenir un *udomètre* qui enregistre lui-même les quantités de pluie tombées en un lieu donné, on a construit un appareil connu sous le nom de *pluviométrographe*. Pour construire cet appareil, il suffit de faire flotter sur l'eau recueillie dans le pluviomètre ordinaire un corps qui, en s'élevant, puisse transmettre, par l'intermédiaire d'un fil de soie écorce et non tordue, un mouvement vertical à un crayon; puis de faire agir d'un mouvement égal devant ce crayon, au moyen d'un mécanisme d'horlogerie, une feuille de papier sur laquelle la pointe du crayon trace une ligne dont les abscisses sont proportionnelles à la durée et à la quantité de la pluie. Afin d'éviter les troubles que pourrait causer une pluie torrentielle, on recueille l'eau par un entonnoir de section connue, dans un réservoir de section sous-multiple, de manière que les mouvements du corps flottant et du crayon deviennent des multiples de la pluie.

UDORE s. f. (u-dore — du gr. *udor*, eau). Crust. Genre de décapodes brachyures.

— Bot. Genre de plantes, de la famille des hydrocharidées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent dans les eaux douces de l'Amérique boréale et l'Amérique centrale.

UDORPE s. m. (u-dor-pe — du gr. *udor*, eau; *orpé*, croc). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des cycloques, tribu des allicites, comprenant trois espèces, qui habitent la Daourie.

UDOSADÉNITE s. f. (u-do-sa-dé-ni-te — du gr. *udos*, eau; *adén*, glande). Pathol. Inflammation des glandes sudorales, d'après Piorry.

UDOSOLITHE s. f. (u-do-zo-li-te — du gr. *udos*, eau; *lithos*, pierre). Pathol. Concrétion de la sueur, d'après Piorry.

UDOTÉE s. f. (u-do-té — du gr. *udor*, eau). Bot. Genre d'algues, du groupe des corallines, comprenant trois espèces, qui croissent dans les mers tropicales : On n'a point encore découvert la fructification des vraies UDOTÉES. (C. Montagne.)

— Encycl. Les *udotées* ont été longtemps regardées comme étant des polyptères flexibles, non articulés, calcifères. On s'accorde généralement aujourd'hui à les rapporter au règne végétal et au groupe des algues. Elles sont caractérisées par une fronde stipitée élargie en éventail, à lame plane ou soudée en cornet à sa base, entière ou lobée au sommet, par lequel a lieu l'accroissement de la plante, et encroûtée d'une couche plus ou moins épaisse de matière calcaire. Leurs organes de fructification ne sont pas connus. Ce genre, voisin des flabellaires, comprend trois ou quatre espèces, qui habitent les mers tropicales, où elles croissent surtout sur les hauts-fonds.

UDVARHÉLY, ville de l'empire d'Autriche, dans la Transylvanie, chef-lieu du cercle de son nom, à 111 kilom. N.-E. d'Hermanstadt, sur le Gross-Kokel; 6,270 hab. Gymnase de franciscains et gymnase protestant. Tanneries, fabrication de chaussures; culture de tabac, éducation d'abeilles. On y voit un ancien château fort des comtes de Gulay.

UEBERLINGEN, ville du grand-duché de Bade. V. UEBERLINGEN.

UECHTLAND, nom ancien d'un petit pays de la Suisse, compris actuellement dans les cantons de Fribourg et de Berne. Le nom de ce pays, qui s'étendait depuis les lacs qui sont au pied du Jura jusqu'à l'Aar, et qui fit partie, jusqu'au XII^e siècle, de la haute Bourgogne, n'est plus usité de nos jours.

UECHTRITZ (Frédéric D'), poète allemand, né à Gœrlitz en 1800. Il étudia le droit à Leipzig, devint successivement assesseur puis les cours provinciales de Trèves et de Dusseldorf, conseiller provincial, et quitta la carrière judiciaire en 1858, époque à laquelle il fut nommé conseiller intime de justice. Pendant son séjour à l'université, M. Uechtritz avait déjà débuté dans la littérature par des poésies et des nouvelles; mais sa première œuvre remarquable fut le drame intitulé *Chrysostome* (Brandebourg, 1822), que suivit un recueil de tragédies (Berlin, 1823), qui renferme, entre autres, celles de *Rome et Spartacus*, et de *Rome et Othon III^e*. Ces pièces cependant ne furent pas représentées. La première qui eut les honneurs de la scène

fut la tragédie intitulée : *Alexandre et Darius* (publiée avec une préface de Tieck, Berlin, 1827). Elle obtint à Berlin le plus éclatant succès et donna lieu à une vive polémique entre Tieck et les partisans de Hegel. On a encore de M. d'Uechtritz : *Rosamonde*, tragédie (Dusseldorf, 1833); les *Babyloniens à Jérusalem*, poème dramatique (Dusseldorf, 1836); *Coup d'œil sur la vie de l'art et des artistes à Dusseldorf* (Dusseldorf, 1839-1841, 2 vol.); le *Miroir d'honneur du peuple allemand et poésies diverses* (Dusseldorf, 1842) et trois romans : *Albert Holm*, récit de l'époque de la Réforme (Berlin, 1852-1853, 7 vol.), le *Frère de la fiancée* (Stuttgart, 1860, 3 vol.), et *Eléazar* (Lena, 1867, 3 vol.). Le dernier a pour sujet un épisode de la grande guerre des juifs. M. d'Uechtritz tient une place éminente parmi les poètes de l'Allemagne contemporaine. Son talent est essentiellement lyrique; ses drames sont surtout remarquables par la simplicité et la noblesse des pensées, par la pompe du style; mais l'élément dramatique y fait un peu défaut.

UELZEN, ville de Prusse, province de Hanovre, à 32 kilom. S. de Lünebourg, sur l'Ilmenau; 3,000 hab. Distilleries; fabrication de toiles, manufacture de tabac; commerce de bois, fil, cire et miel.

UEERDINGEN, ville de Prusse, province de Westphalie, sur la rive droite du Rhin, dans le cercle et à 7 kilom. N.-E. de Crefeld; 2,500 hab. Raffineries de sucre; récolte de tabac et de vin.

UFENS ou **UFENTE**, rivière de l'Italie ancienne, dans le Latium, nommée de nos jours *Ofento*. Cette rivière, qui arrosait le pays des Volscs, prend sa source au pied des rochers de Siperno, traverse une partie des marais Pontins et a son embouchure dans la mer, à côté de Terracine, au couchant; son cours est de 22 kilom. On la passe, près de Case-Nuove, sur un pont de pierre, au bas duquel on peut prendre de petites barques qui mènent à Terracine. Virgile (*Enéide*, l. VII) a parlé de l'Ufens, qu'il appelle l'Ufens glacé :

Qua Satura jacet atra palus, gelidusque ver imas
Quærit iter valles atque in mare conditur Ufens.

« Là s'étend le noir marais de Satura; l'Ufens glacé cherche sa route à travers de profondes vallées et va se perdre dans la mer. »

UFENS, prince italien, allié de Turnus. Il fut tué par Ulys, et Enée fit vœu d'immoler ses quatre fils aux mânes de Pallès.

UFFENBACH (Pierre), médecin allemand, né à Francfort-sur-le-Mein, mort dans la même ville en 1635. Les particularités de sa vie sont ignorées; on sait seulement qu'il étudia en Italie et qu'il exerça dans sa ville natale. Il a laissé les ouvrages suivants : *Dissertatio de generatione et interitu* (Strasbourg, 1591, in-4°); *Dissertatio de venenis ac morbificis medicinis in genere* (Bâle, 1597, in-4°); *Thesaurus chirurgicus* (Francfort, 1610, in-fol.); *Dispensatorium galenochymicum* (Francfort, 1631, in-4°). Il a en outre traduit en allemand l'*Herbar de Castor Durante* (Francfort, 1633, in-fol.), et en latin, sous ce titre : *Sylva chirurgica* (1625, in-8°), la chirurgie de Gabriel Ferrara; enfin, il éditait divers ouvrages médicaux importants, tels que la *Practica medicinalis* de Leonilius Victorius; les œuvres de Sassonia, médecin de Padoue, sous le titre de *Pantheon medicinarum selectum* (Francfort, 1663, in-fol.), etc.

UFFENBACH (Zacharie-Conrad p.), érudit allemand de la même famille que le précédent, né à Francfort-sur-le-Mein en 1683, mort en 1734. Il fit ses études aux universités de Strasbourg et de Halle, fut reçu docteur en droit en 1702, avec une thèse remarquable, *De quasi emancipatione Germanorum occasione reformationis Francofurtensis*, et employa ensuite plusieurs années à parcourir l'Allemagne, l'Angleterre et la Hollande, dans le but d'y recueillir tous les livres et les manuscrits les plus rares qu'il put trouver. De retour en 1711 à Francfort avec une collection qui ne comprenait pas moins de 4,000 ouvrages d'un grand prix, il fut, en 1721, nommé sénateur de sa ville natale, et s'acquit une telle réputation qu'en moins de neuf ans il en fut élu bourgmestre à deux reprises, et qu'il devint grand juge en 1731. Il avait publié, en 1720 et 1729, deux catalogues de sa bibliothèque: un, troisième, qui est fort recherché des bibliophiles, parut peu de temps après sa mort, sous ce titre : *Bibliotheca Uffenbachiana apocrypha vel latens* (1735, 4 vol. in-4°). Il avait, en outre, entrepris différents ouvrages que ses fonctions publiques et sa mauvaise santé l'empêchèrent de terminer. La plupart de ses manuscrits ont servi à Schellhorn pour écrire ses *Anamiales literariae*. Le même auteur a aussi publié une vie d'Uffenbach, qui se trouve en tête du recueil des lettres de ce dernier, intitulé : *Commercii epistolarii Uffenbachiani selecta*, etc. (1753, 5 vol. in-8°).

UFFENBACH (Jean-Frédéric), littérateur allemand, frère du précédent, né en 1687 à Francfort, mort dans la même ville en 1769. Après avoir terminé ses études de droit à Strasbourg, il revint se fixer dans son pays et fut nommé échevin. On a de lui : l'*Imitation de Jésus-Christ*, recueil de cantiques (Wolfenbützel, 1726, in-8°); *Recueil de mes*

œuvres de loisir en vers (Hambourg, 1733, in-8°). Uffenbach était un amateur éclairé des beaux-arts et avait formé une belle bibliothèque ainsi qu'une riche collection de tableaux et de curiosités artistiques, qu'il légua à sa mort à l'Académie des sciences de Göttingue, de laquelle il était devenu agrégé en 1751.

UFFITUFFE s. f. (u-fi-tu-fe). Alchim. Odeur du mercure philosophal.

UGALDE (Delphiné BRAUCÉ, dame), cantatrice française, née à Paris le 3 décembre 1829. Elle reçut de sa mère, artiste distinguée, ses premières leçons de musique et s'essaya à la salle Chanteraine, théâtre de société qui était situé rue de la Victoire. Mariée à un jeune musicien, Ugalde, mort en 1858, elle se fit entendre dans les concerts. Sur la recommandation du compositeur Limnander, elle fut admise à l'Opéra-National pour y interpréter le principal rôle des *Monténégrins*. Mais la fortune du nouveau théâtre ayant été compromise, M. Limnander donna sa partition au théâtre de l'Opéra-Comique, et y fit engager la jeune cantatrice. Elle y débuta en 1848 dans le *Domino noir*, puis dans l'*Ambassadrice*, avec un très-grand succès qui se continua dans le *Catù*. Les *Monténégrins* (mars 1849) la posèrent comme une cantatrice de premier ordre, et on lui reconnut dès lors une voix souple, étendue, hardie et légère, permettant d'aborder toutes les difficultés et de prendre toutes les expressions. Ses créations dans le *Toréador*, la *Fée aux roses*, le *Songe d'une nuit d'été*, la *Dame de pique*, le *Tableau parlant*, la *Tonnelie*, achevèrent sa réputation. Son triomphe fut complet dans *Galatée* (1854), celle de toutes ses créations qui se prêtait le mieux à son talent plein de verve et d'entrain. Nulle autre n'a mieux su exprimer les transports de la volupté paléenne. Aucune des cantatrices qui a tenté de reprendre ce rôle n'est parvenue à la faire oublier.

Prise d'une extinction de voix, Mme Ugalde résilia son engagement et, après un peu de repos, elle joua pendant quelques semaines, au théâtre des Variétés, la comédie à ariettes des *Trois sultanes*, de Favart. Au retour d'un voyage dans le midi, qui lui rendit l'organe et la santé, elle fit sa rentrée à l'Opéra-Comique, le 23 décembre 1854, avec un engagement de quatre années, par la reprise de *Galatée*, et y obtint une véritable ovation. Parmi ses créations d'alors, nous rappellerons celle de l'Amour dans *Psyché* (1857). En 1858, elle fut attachée au Théâtre-Lyrique, pour jouer le rôle de Suzanne dans les *Noces de Figaro*, et obtint un vif succès dans la *Fée Carabosse* (mars 1859); elle interpréta aussi d'une façon très-remarquable le *Gil Blas* de M. Smet (1860). Revenue l'année suivante à l'Opéra-Comique, elle reparut dans *Galatée*, le *Toréador* et l'*Etoile du Nord*. En septembre 1865, elle alla jouer à la Porte-Saint-Martin une férie, la *Biche aux bois*, dans laquelle on avait intercalé les morceaux qu'elle avait rendus populaires par son talent. Un peu plus tard, en 1867, elle ressuscita cette nouvelle vogue attachée à sa personne dans le prince Charmant d'une autre férie, *Cendrillon*, jouée au même théâtre.

Dans l'intervalle, remariée à M. François Varcollier (1866), Mme Ugalde avait pris la direction des Bouffes-Parisiens. Après quelques démêlés avec M. Offenbach, elle remonta le répertoire de ce dernier, reprit *Daphnis et Chloé* (octobre 1866), puis *Orphée aux enfers*, où elle joua Eurydice, et eut assez peu de respect de sa personne et de son art pour accorder le rôle de l'Amour dans cette bouffonnerie à une personne hautement protégée, mais d'une renommée jusque-là étrangère au théâtre, la fameuse Cora Pearl. Cet oubli des convenances artistiques occupa les esprits toute une saison (janvier 1867), mais le théâtre n'y gagna rien, sous le rapport de la prospérité. Après cette désastreuse campagne, Mme Ugalde reparut, ainsi que nous l'avons dit précédemment, à la Porte-Saint-Martin, dans *Cendrillon*, et entreprit ensuite de nombreuses tournées théâtrales en province et à l'étranger. Partout elle fut accueillie avec succès. En 1870, elle a de nouveau fait sa rentrée à l'Opéra-Comique, où elle a créé le rôle de Juana dans *Déa*. Au mois de février 1869, Mme Ugalde a été séparée judiciairement de M. Varcollier, son second mari.

Douée d'une voix de soprano d'une remarquable souplesse, Mme Ugalde vocalisait avec une agilité prodigieuse, et chantait et jouait avec infiniment de verve. Ses notes aiguës étaient brillantes, sonores et vigoureuses. Comédienne consommée, au jeu varié et hardi, plein d'inspiration, on la comparait à Mme Damoreau, dont elle n'a pas eu toute la perfection, mais à laquelle elle était supérieure peut-être par la force de l'organe, par sa mimique pleine d'ardeur. Déjà, malheureusement, un critique musical, Séudo, pouvait dire d'elle en 1861, alors que deux extinctions de voix l'avaient coup sur coup éloignée de la scène : « Si Mme Ugalde était femme à conformer son humeur à sa fortune, et se résignait à n'accepter que des rôles secondaires qui exigeraient plus de verve que de grâce, plus d'esprit et d'activité scénique que de voix, elle pourrait être encore utile à un théâtre (l'Opéra-Comique) qui a autant

besoin de comédiens que de chanteurs. » Excellente musicienne, professeur distinguée, Mme Ugalde a souvent donné le concours de son talent à des soirées musicales et à des concerts de bienfaisance. Elle a formé de bonnes élèves. Nous citerons entre autres Mme Marie Sass, qu'elle fit débiter à ses côtés sur la scène du Théâtre-Lyrique, dans la comtesse des *Noces de Figaro*, en 1859, et qui depuis lors a brillé à l'Opéra. On lui doit quelques compositions musicales, notamment un opéra-comique, la *Halle au moulin*, qu'elle a fait exécuter aux Bouffes-Parisiens au mois de février 1867.

UGARTE Y LARRISABAL (Antonio), homme d'état espagnol, né vers 1780 dans la Navarre, mort après 1833. Introduit fort jeune à la cour de Madrid, il sut y gagner les bonnes grâces du prince des Asturies (plus tard Ferdinand VII) et, pendant les orages de la révolution et de l'invasion française, se montra irrévocablement attaché aux idées monarchiques et au parti du roi. Au retour de Ferdinand VII (1815), il devint son conseiller le plus intime, mais n'usa de l'influence qu'il possédait sur l'esprit de ce prince que pour le pousser aux mesures réactionnaires. Malgré l'attachement qu'il portait à son favori, le roi se vit forcé de l'exiler en 1820, mais il le rappela en 1822, et, dès qu'il eut, grâce à l'aide des Français, recouvré toute son autorité, il le nomma secrétaire du conseil d'Etat, en lui donnant tous les pouvoirs d'un chef de ministère. L'impopularité du favori devint bientôt telle que Ferdinand VII dut se résigner à le remplacer au conseil d'Etat. Il le nomma alors ambassadeur à Turin. Ugarte mit tout en usage pour échapper à cette espèce d'exil, mais il fut obligé de se rendre à son poste, d'où on ne le rappela qu'à la chute du duc de l'Infantado en 1827. Toutefois, Ferdinand VII sembla avoir totalement oublié son ancien favori, qui ne prit plus dès lors qu'une part insignifiante aux affaires.

UGENE s. f. (u-jé-ne). Bot. Genre de fougères.

UGENTO, l'*Ugentum* des Romains, ville du royaume d'Italie, province de la Terre d'Otrante, district et à 62 kilom. S. de Lecce, près du golfe de Tarente, ch.-l. de mandement; 2,814 hab. Evêché; séminaire. Elle fut ravagée par les Turcs en 1537.

UGERNUM ou **UGUERNUM**, ville ancienne de la Gaule, dans la Narbonnaise Ire. Ce lieu est cité avec Tarascon comme étant sur la route de Nîmes à Aix. Sidoine Apollinaire, parlant de l'élévation d'Avitus, son beau-père, à la dignité impériale, fait mention d'Ugernum. « Dans Grégoire de Tours, Ugernum est appelé *Castrum Arelatense*, ce qui est remarquable en ce qu'il est à présumer qu'antérieurement ce lieu devait être du nombre des vingt-quatre petites villes ou bourgades qui, selon le témoignage de Pline et de Strabon, dépendaient de Nîmes. Car les colonnes milliaires sur la route de Nîmes à Ugernum paraissent avoir été numérotées jusque-là, à partir de Nîmes, comme on peut l'inférer de la colonne du numéro 13, à moins de 2 milles de Beaucaire, qui représente Ugernum. » (D'Anville, *Notice de l'ancienne Gaule*.)

UGGERI (Angelo), architecte et archéologue italien, né à Gerra en 1754, mort à Rome en 1837. Après avoir reçu une brillante éducation littéraire au collège des jésuites de Crémone, il alla étudier l'icongraphie à l'école spéciale fondée par Marie-Thérèse, et se consacra ensuite exclusivement à l'architecture à l'école de Milan. En moins de quelques années, il acquit des connaissances étendues en architecture et un rare talent dans le dessin; et lorsque l'Académie de Parme ouvrit son concours d'architecture, il remporta le premier prix. Jugé cependant son instruction incomplète, il alla s'établir à Rome, pour y étudier encore, après avoir refusé à Milan les travaux importants qui lui étaient offerts. C'est en 1789 qu'il arriva à Rome. A la fin de cette même année il consigna le résultat de ses explorations récentes, en collaboration avec Carlo Fea, dans la *Galerie archéologique du conseiller Bianconi*. Dédié à Pie VI, cet ouvrage fut remarqué à cause des notes intéressantes, des aperçus hardis dont Uggeri l'avait enrichi. Quelques mois après, Uggeri fit paraître, seul cette fois, son *Voyage pittoresque parmi les édifices antiques de Rome et son enceinte*. Les nombreux dessins dont il est plein, la clarté du texte, la science que l'auteur y déploie, valurent à cet ouvrage un grand succès. Il fut traduit presque immédiatement en français, en anglais et en allemand. Il est encore fort estimé aujourd'hui. Ce premier travail, comprenant surtout les curiosités de l'intérieur de Rome, exigeait, pour devenir un monument véritable, l'étude approfondie des ruines qui couvrent les environs de la Ville éternelle. Le savant archéologue se mit à recueillir les matériaux pour ce travail immense, qui ne compte pas moins de trente volumes. Pie VII, poutée d'une intelligence éclairée et d'une grande initiative, encouragea de toute sa puissance les travaux d'Uggeri, auquel il témoignait un intérêt tout particulier. Il ne fallait pas moins, peut-être, que la réunion de ces circonstances favorables pour produire ce recueil, le premier de tous ceux qui existent sur la matière. Les trente volumes, qui avaient paru un à un,

étaient au complet vers 1827. Les études les plus saillantes que l'on y remarque sont celles qui regardent la *Vallée des Camènes*, le *Capo di Bove*, les *Ruines de Tivoli*, la *Villa Adriana*, etc. En France et en Allemagne les savants, les artistes, les archéologues accueillirent cet ouvrage comme un événement dans l'histoire de l'architecture, et la réputation d'Uggeri devint européenne. Il était déjà membre des deux académies de Rome, l'Académie Clémentine et l'Académie archéologique, et conservateur de la bibliothèque du Vatican; le pape Léon XII lui confia, en outre, la haute direction de tous les travaux de restauration, entre autres la réédification de la basilique de Saint-Paul sur la route d'Ossa. A peu près à la même époque (1833), Uggeri, déjà avancé en âge, publia un grand in-folio sur la *Basilica Ulpia*, travail dont la valeur n'est pas encore amoindrie. Il faut citer enfin sa *Dissertation sur l'arc de Placidie*, dont la publication précéda sa mort de quelques mois à peine. L'éminent archéologue ne cessa d'enrichir la science qu'en cessant de vivre; jusqu'à sa dernière heure il avait gardé cette lucidité, cette vigueur d'intelligence à laquelle nous devons les belles études dont nous venons de faire l'énumération.

UGGIANO-LA-CHIESA, bourg du royaume d'Italie, province de la Terre d'Otrante, district de Lecce, mandement d'Otranto; 2,105 hab.

UGHELLI (Ferdinand), historien italien, né à Florence en 1595, mort en 1670. Il entra de bonne heure dans l'ordre de Cîteaux et y parvint à la dignité d'abbé. Il est principalement connu par son grand ouvrage intitulé *Italia sacra* (Rome, 1642-1648, 9 vol. in-fol.), dans lequel il a fait l'histoire des différents sièges épiscopaux de l'Italie, avec les listes de leurs évêques, et une foule de notes et de documents qui jettent beaucoup de lumière sur l'histoire générale de cette contrée. L'ouvrage d'Ughelli a servi de modèle pour les travaux du même genre publiés dans les autres pays de l'Europe, notamment pour la *Gallia Christiana*, dont la publication commença en 1656. Une nouvelle édition de l'*Italia sacra* parut plus tard à Venise (1717-1733, 10 vol. in-fol.) avec des additions considérables. On a encore d'Ughelli : *Imagines Columnarum familiarum cardinalium* (Rome, 1650) et *Albero e storia della famiglia de conti di Marciano* (Rome, 1667).

UGIJAR, ville d'Espagne, province de Grenade, à 40 kilom. N.-O. d'Almería, près de la rive droite de l'Adra; 3,207 hab. Verrerie; exploitation de mines de plomb aux environs.

UGINES, bourg de France (Savoie), ch.-l. de cant., arrond. et à 11 kilom. N. d'Albertville; pop. aggl., 531 hab. — pop. tot., 2,766 hab. Fabrication de chapeaux de paille; moulures, scieries; extraction de pierres meulières. Commerce de fromages, bétail et mulets.

UGNA s. m. (u-ghna). Vitic. Variété de raisin blanc dont le grain est rond.

UGOLE s. m. (u-go-le). Bot. Genre de champignons.

Ugolin et les ghiblins de Pise (LE COMTE), roman de Rosini. V. COMTE UGOLIN (LE).

UGOLIN DELLA GHERARDESCA. Ce nom, comme celui d'Inès de Castro, de François de Rimini et de beaucoup d'autres, a été tellement grandi par l'épopée, qu'il appartient aujourd'hui plus à la poésie qu'à l'histoire. Ugolin della Gherardescas, un des tyrans les plus cruels qui aient ensanglanté l'Italie dans la seconde moitié du XIII^e siècle, a été tellement poétisé par les vers immortels de Dante, qu'on a oublié ses crimes pour ne plus se souvenir que de ses malheurs. Pise, sa patrie, était le dernier rempart de la faction gibeline. Ghibelin lui-même, Ugolin contracta des alliances secrètes avec les guelfes, et fit perdre aux Pisans, par une fuite infâme et calculée, une grande bataille navale qui, en épuisant la république, devait la mettre à sa merci. En effet, Pise, réduite à la dernière détresse, n'eut d'autre parti à prendre que de se jeter dans les bras de l'homme dont la trahison l'avait poussée dans l'abîme. L'ambition d'Ugolin était satisfaite. Alors il affermit son autorité dans Pise, écrasa ses ennemis, dont il fit raser les maisons, et domina par la terreur. Enfin une conspiration à la tête de laquelle était Roger (Ruggieri) Ubaldini, archevêque de cette ville, éclata le 1^{er} juillet 1288. Après une résistance désespérée, Ugolin tomba au pouvoir de ses ennemis, avec deux de ses fils et deux de ses petits-fils. L'archevêque, usant lui aussi d'une cruauté sauvage, fit enfermer ces malheureux dans la tour de Gualandi. Ne sachant comment assouvir sa vengeance, il jeta les clefs dans l'Arno, condamnant ainsi les prisonniers à mourir de faim. Ugolin succomba le dernier, après avoir essayé de se nourrir de ses enfants. Depuis, cette tour a été nommée la tour de la faim.

Dante a fait de la mort d'Ugolin et de ses fils un des épisodes les plus terribles de sa *Divine Comédie*. Dans son voyage à travers l'enfer, Dante, conduit par Virgile, arrive à la troisième enceinte, où sont punis les traîtres. Il aperçoit « dans une fosse deux damnés : la tête de l'un dominait et cou-

vrait celle de l'autre; comme un homme affamé dévorant du pain, l'un d'eux dévorait la tête de son compagnon, là où le cerveau s'unissait à la nuque. Il lui dit : « O toi qui montres une haine si féroce contre celui que tu déshonores ainsi, dis-moi quelle est la cause de ta fureur. » Le coupable interrompit son dévorée repas, et, après avoir essuyé sa bouche aux cheveux de la tête qu'il rongait par derrière, il commença ainsi :

C'est le comte Ugolin, si tu veux me connaître, que tu vois, et Roger l'archevêque est ce traître. Je suis un dur voisin, oui, mais apprends pourquoi :

Que ce fut à l'effet de son lâche artifice, En me fiant à lui, que j'ai dû mon supplice, Ma prison et ma mort, tu le sais comme moi ;

Mais ce que tu ne peux avoir appris sans doute, C'est combien cette mort fut atroce : or, écoute, Et tu pourras juger ce qu'il m'a fait souffrir.

Par l'étroit soupirail de la prison obscure, Dite tour de la Faim, du nom de ma torture, Et qui doit après moi pour d'autres se rouvrir,

La lune avait brillé plusieurs fois tout entière, Quand un rêve effrayant, comme un trait de lumière, Déchira de mon sort les voiles bienfaisants.

Devant cet homme-là, fier seigneur en campagne, Un loup et ses petits fuyaient vers la montagne. Par qui Lucque est cachée aux regards des Pisans.

Avec de maigres chiens, meute avide, efflanquée, En avant et de front sur la bête traquée, Galandi, Sismondi, Lanfranchi s'élançaient.

Après quelques instants de course dans la plaine, Le loup et ses petits me semblaient hors d'haleine, Et les crocs des grands chiens dans leurs flancs s'enfonçaient.

Quand je me réveillai, longtemps avant l'aurore, J'entendis près de moi mes fils, dormant encore, Qui demandaient du pain et gémissaient tout bas.

Bien cruel est ton cœur, s'il ne saigne d'avance À ce qui s'annonçait pour le mien de souffrance; Et de quoi pleures-tu, si tu ne pleures pas ?

Ils s'éveillent, et l'heure était déjà sonnée, Où l'on nous apportait le pain de la journée; Et tous, se rappelant le rêve, étaient tremblants;

Et j'eus sous mes pieds qu'on verrouillait la porte, De cette horrible tour où l'espérance est morte, Et sans dire un seul mot regardai mes enfants.

Je ne pleurais pas, moi : je devenais de pierre. Eux pleuraient; mon petit Anselme me dit : « Père, Quels étranges regards tu nous jettes ! qu'as-tu ? »

Je demeurai sans pleurs, mes yeux ne pouvaient fonctionner. Tout ce jour et la nuit je restai sans répondre, Jusqu'à ce qu'un nouveau soleil eût reparu.

Quand un faible rayon, filtrant dans notre cage, Me fit voir la pâleur de mon propre visage, Sur quatre fronts d'enfants tout blémis par la faim,

Je me mordis les mains dans un accès de rage. Croyant que de la faim c'était l'horrible ouvrage, Ces malheureux enfants de se lever soudain

Et de dire : « Bien moins nous souffrirons, mon père, Si tu manges de nous; de ces chairs de misère. Tu nous as revêtus; tu nous les reprendras. »

Je me calmai, de peur d'accroître leur souffrance. Ce jour et le suivant nous gardions le silence. Terre dure ! ah ! pourquoi ne t'entr'ouvris-tu pas ?

Au quatrième jour, sans force contre terre, Gaddo tombe à mes pieds en murmurant : « Mon père, Tu ne viendras donc pas au secours de ton fils ! »

Il meurt, et, comme ici tu me vois, j'ai, de même, Vu de mes yeux tomber, de ce jour au sixième, Les trois l'un après l'autre; et puis plus rien ne vis;

Sur leurs corps, à tâtons, je me traîne et chancelle. Ils sont morts, et trois jours encore je les appelle. La faim fut plus puissante alors que la douleur.

Quand il eut achevé, roulant un oeil farouche, Le forcené reprit le crâne dans sa bouche Et fouilla jusqu'à l'os comme un chien en fureur. »

(Traduction de M. Louis Ratisbonne.)

Les écrivains font de fréquentes allusions au cachot et à l'horrible supplice d'Ugolin :

« Dans la chute de l'empereur, la Providence s'est montrée de plus près à la terre que dans tout autre événement, et les éléments ont été chargés de frapper les premiers le maître des hommes. On peut à peine se figurer aujourd'hui que, si Bonaparte avait réussi dans son entreprise avec la Russie, il n'y avait pas un coin de terre continentale qui pût lui échapper. Tous les ports étant fermés, le continent était, comme la tour d'Ugolin, muré de toutes parts, fermé à toutes ressources extérieures. »

Mme de Staël.

« Il n'est ni égoïsme, ni système, ni loi capable de fermer tout secours aux indigents, de les condamner, par un abandon absolu, à une mort certaine. De propos délibéré, faire pour eux, de la société, un cachot d'Ugolin, oh ! non ; nos entrailles n'ont pas atteint ce haut degré de stoïcisme ! »

Rossi.

« Ne sont-ils pas dans un cercle de l'enfer tous ces malheureux sur qui pèse une misère

infâme, héréditaire ? Ce sont eux que le poète a peints quand il nous montre Ugolin et ses fils reproduisant éternellement le supplice de la faim; symbole plus poignant mille fois que l'antique figure de Tantale affamé et mourant de soif au milieu des ondes et des fruits. Car vous souffririez encore volontiers la faim et la soif comme Tantale, prolétaires; mais souffrir comme Ugolin, voir pâlir vos enfants et les sentir dévorés par cette faim qui ronge vos entrailles, voilà ce qui est affreux et vraiment digne de l'enfer ! »

PIERRE LEROUX.

Ugolin, tableau de Reynolds. « Dès que nous fûmes arrivés au quatrième jour, Gaddo se jeta à mes pieds, en disant : « Mon père, si tu ne viens pas à mon aide ? » Il expira; et, de même que tu me vois, je vis, moi, tomber mes fils un à un, dans l'espace du cinquième au sixième jour. » C'est de ce passage de la Divine Comédie que le peintre anglais s'est inspiré pour faire son tableau. Gaddo étroit de ses deux mains le bras de son père et, les regards levés vers lui, implore son assistance. Le comte, assis sur le banc de pierre de la prison, les mains jointes et crispées, les traits amaigris, les yeux hagards, ressemble à une statue du désespoir. Ses trois autres enfants sont groupés de l'autre côté de la composition : l'un d'eux soutient sous les bras un de ses frères qui chancelle et renverse sa tête en arrière; le troisième, qui paraît être l'aîné, met la main sur son visage pour cacher sa douleur.

Ce tableau est une des compositions capitales de Reynolds. « Rien ne pouvait mieux convenir à ce maître qu'un sujet pareil, dit M. Ch. Blanc, car il n'exigeait pas de grandes connaissances anatomiques et toute sa poésie tenait à l'énergie de l'expression. Il faut avouer que la figure principale, celle d'Ugolin, est d'une beauté sublime. La douleur morale de cet infortuné qui souffre dans ses entrailles paternelles, non plus de sa faim, mais de la faim que lui crient tous ses enfants; cette tête pétrifiée, digne de Michel-Ange, ce regard fixe, ce muet désespoir d'un père, opposé aux gémissements de sa famille; l'angoisse des jeunes prisonniers se mesurant à leur âge, à la force de leur âme, tout cela est d'une beauté grande, d'un ordre élevé, et peut-être la lecture de Dante ne ferait pas sur nous une impression plus profonde, plus terrible. Guérin, dans son *Marcus Sælius*, et Géricault, dans sa *Méduse*, se sont souvenus de cette admirable tête d'Ugolin. Quoi qu'en dise le critique que nous venons de citer, l'œuvre du peintre est bien inférieure à la conception du poète; l'exécution surtout manque de nerf et, pour tout dire, sent un peu trop l'académie. Ce tableau fut payé à Reynolds 10,400 francs par le docteur Dorset; il a été gravé par John Dixon. Il y en a une gravure au trait dans la *Galerie des arts* de Réveil, et une gravure sur bois dans l'*Histoire des peintres de toutes les écoles*.

Le sujet d'Ugolin dans la prison a été traité par beaucoup d'autres peintres, notamment par Luigi Sabatelli (au palais Carponi, à Florence, gravé par Bettelini), Pietro Benvenuti (au palais Gherardesca, à Florence), J. Stradanus (gravé par Th. Galle), Norblin (musée d'Orléans), Henri Delaborde (Salon de 1833), Louis Boulanger (Salon de 1850), etc.

Ugolin et ses enfants, groupe en bronze par Carpeaux; jardin des Tuileries. Assis sur la pierre de sa prison murée, le comte Ugolin morde ses mains de rage, courbe ses épaules frémissantes et fixe vers la terre un regard farouche. L'aîné des fils est accroupi près de son père, dont il tient les jambes écartées; il lève vers lui son visage où se lit la tendresse filiale plus encore que le sentiment d'une souffrance personnelle; on croit l'entendre dire ces mots d'une sollicitude sublime, que le poète a mis dans sa bouche : « Père, notre douleur sera moins grande si tu nous manges; tu nous as revêtus de ces chairs malheureuses; tu as le droit de nous en dépouiller ! » Les autres enfants, en proie aux tortures de la faim, se pressent contre leur père; l'un s'appuie sur ses genoux; l'autre renverse sa petite tête en arrière, abandonne ses bras et chancelle; le plus jeune est déjà tombé et semble avoir rendu le dernier soupir.

L'Ugolin est le premier ouvrage dans lequel Carpeaux ait manifesté la fougue de son temperament artistique, la chaleur et la puissance de son génie. Il l'exécuta dans les derniers temps de son séjour à Rome et l'envoya au Salon de 1863. « Il est impossible, en voyant ce groupe pathétique, a dit M. Marius Chaumelin, de ne pas songer au *Laocoon*; l'analogie de la situation, un père dont les horribles souffrances sont accrues par la vue de ses fils qui agonisent autour de lui et qu'il est impuissant à sauver, devait nécessairement conduire l'artiste moderne à s'inspirer du chef-d'œuvre antique. Mais l'imitation n'a rien de servile. Le groupe de l'Ugolin, comme celui du *Laocoon*, affecte la forme pyramidale et il est dominé par la torse convulsé et la tête douloureuse du père de famille; la silhouette de l'un et de l'autre morceau est pleine de ressauts violents, et les lignes intérieures se tordent, s'entre-croisent d'une façon plus pittoresque peut-être que sculptu-

rale; les muscles, violentés par la souffrance, se soulèvent et se crispent; les physionomies reflètent les angoisses dont l'âme est obsédée. La ressemblance des deux groupes s'arrête là. Carpeaux a traduit Dante avec autant de respect que l'auteur du *Laocoon* en a mis à traduire Virgile; c'est-à-dire que son œuvre, pas plus que celle de l'Alighieri, n'est un pastiche de l'antiquité. Cette œuvre n'est assurément pas sans défauts; la multiplicité des lignes courtes et obliques choque l'œil accoutumé à ne chercher dans la statuaire que des formes coulantes et cadencées; la composition n'est vraiment intéressante que si elle est vue de face et, tout au plus encore, du côté droit... Mais quelle entente du drame! quelle puissance d'expression! quelle vigueur et quelle science du modelé! Ce groupe palpite, souffre et pleure. La vie y lutte désespérément contre la mort. »

On voit au palais Gherardesca, à Florence, un bas-relief de terre cuite représentant Ugolin et ses enfants dans la prison; il n'est pas indigne de Michel-Ange, auquel on l'attribue. Le même sujet a inspiré à M. L. Rochet un groupe qui a été exposé au Salon de 1839.

UGONI (Mathias), en latin *Ugonius*, prêtre italien du xvi^e siècle. Il était évêque de Famagouste, dans l'île de Chypre, et il assista en 1517 au concile de Latran. C'est là tout ce que l'on sait sur son compte. On a de lui : *Tractatus de dignitate patriarchatus* (Brescia, 1507, in-fol.); *Synodia Ugonia de conciliis* (Brescia, 1532, in-fol.), ouvrage dans lequel l'auteur défend avec une rare vigueur les maximes de l'Eglise primitive et censure amèrement le débordement des mœurs des ecclésiastiques de son temps. Aussi, bien que ce livre eût été approuvé par Paul III en 1553, la cour de Rome employa-t-elle tous les moyens possibles pour le faire disparaître. Il est aujourd'hui d'une excessive rareté.

UGONI (Camille), littérateur italien, né à Brescia en 1784, mort dans la même ville en 1855. Il fit de solides études classiques et débuta dans la carrière des lettres par des poésies italiennes et latines, suivies d'une traduction de l'*Art poétique* d'Horace et de divers mémoires, sur l'*Obscurité du style*, l'*Utilité des traductions*, la *Culture du lin* et la *Fabrication de la toile dans les Flandres*. Chargé en 1811 d'aller complimenter Napoléon sur la naissance du roi de Rome, Ugoni se rendit à Paris, où l'empereur accepta la dédicace de sa traduction des *Commentaires* de César (ouvrage qui parut après la chute de l'Empire et sans dédicace); puis il voyagea en Italie et en Suisse et fut, à son retour, nommé président de l'Académie de Brescia et directeur du lycée. C'est alors qu'il entreprit d'écrire la suite de l'histoire littéraire de Corniani, intitulée *I secoli della letteratura italiana*, qui n'allait pas au delà de 1750. Les événements de 1821 interrompirent la publication de cet ouvrage, bien supérieur au texte de Corniani, mais qui ne put être publié intégralement qu'en 1856, sous ce titre : *De la littérature italienne pendant la seconde moitié du xvi^e siècle*. Compris dans le procès des carbonari, Ugoni chercha son salut dans l'exil et habita successivement Genève, Londres, Dublin, Edimbourg et Paris, où il se fixa. Dans ses voyages, il se lia avec toutes les célébrités littéraires du commencement de ce siècle et reçut à Paris le meilleur accueil de La Fayette et de ses amis. Vitet le fit entrer à la rédaction du *Globe*, où il donna notamment un excellent travail sur Manzoni. Il collabora aussi à la *Biographie universelle*. Rentré dans son pays après dix-huit ans d'exil, il a laissé en mourant bon nombre d'écrits, dont le plus important est *La letteratura italiana nella seconda metà del secolo xvi^e*, publié par son frère (Milan, 3 vol. in-8°), ouvrage remarquable par l'exactitude des recherches, la pureté du style et la justesse des appréciations littéraires et biographiques. Cette histoire d'une période importante de la littérature italienne (période de la renaissance littéraire, Alfieri, Monti, Casti, Parini, etc.) assure à Ugoni une place distinguée comme critique et mériterait d'être traduite en français.

UGOSCA ou UGOTSCH-BEREGH (COMITAT DE), division administrative de l'empire d'Autriche, dans la Hongrie, entre les comitats de Ungvár et de Szabolcs à l'O., de Szathmar au S., de Marmaros à l'E. et la Galicie au N. Superficie, 4,884 kilom. carrés; 184,425 hab. Chef-lieu, Munkacs. Sol peu productif, couvert en grande partie de forêts; élève de bétail; pêche productive dans la Theiss et les autres cours d'eau.

UGYOPS s. m. (u-ji-ops — du gr. *ugies*, entier; *ops*, oeil, face). Entom. Genre d'insectes hémiptères, de la tribu des fulgorides, dont l'espèce type vit en Cochinchine : *Le nom d'ugyops a été rectifié orthographiquement en celui de hygiops*. (Blanchard.)

UHLAN ou HULAN s. m. (u-lan; à asp.). Soldat allemand faisant partie d'un corps de cavalerie légère. « On dit aussi OHLAN et MOULAN. »

— Encycl. Les corps de *uhlans* étaient empruntés à l'Asie; ils furent introduits en Europe, vers la fin du xvi^e siècle, par les premières colonies tartares qui s'établirent en Pologne et en Lithuanie. L'uniforme des premiers *uhlans* se composait d'une culotte

à la turque, montant au-dessus des hanches et descendant jusqu'à la cheville; d'une veste courte, appelée *kurtka*, et par-dessus d'une *simarra* à l'ottomane à parements et tombant jusqu'au gras de la jambe. Leur coiffure était la coiffure polonaise appelée *schapka*. Ils étaient armés d'un pistolet, d'un sabre et d'une lance surmontée d'une petite flamme, destinée à effrayer les chevaux ennemis. Suivant les polks ou régiments, la couleur du costume et de la flamme était jaune, rouge, verte, bleu de ciel.

Les Prussiens et les Autrichiens eurent les premiers des *uhlans*; ils leur conservèrent leur costume traditionnel; mais la flamme des lances, au lieu d'être de fantaisie, fut toujours aux couleurs nationales. Maurice de Saxe (1734) essaya d'introduire les *uhlans* en France; il créa une polk de 1,000 hommes, auxquels il mêla moitié dragons. Ces *uhlans* faisaient le même service que les hussards. Ce corps disparut à sa mort. En 1756, le colonel Schomberg leva aussi un corps de *uhlans*, au service de la France; ils furent transformés en dragons en 1767. L'uniforme des *uhlans* français consistait en une *simarra* et une culotte vertes, des bottes à la hongroise, un casque sans visière, orné d'un turban, d'où s'échappait une queue de crins de couleur; ils avaient un sabre, un pistolet et une lance de 3 mètres. Tels furent à peu près l'équipement et l'armement des lanciers créés par Napoléon I^{er} pour être opposés aux *uhlans*; cette arme a été supprimée à la suite de la guerre de 1870, à cause des méprises continuelles que favorisait cette identité de costume.

Il y a encore des *uhlans* dans les armées russes, autrichiennes et allemandes. La Prusse tire spécialement les siens de la Volhynie, et l'Autriche de la Galicie; en Allemagne, ces corps sont recrutés comme tous les autres régiments de cavalerie. Les *uhlans* jouent principalement le rôle d'éclaireurs.

UHLAND (Johann-Ludwig), célèbre poète allemand, né à Tubingue en 1787, mort dans la même ville le 13 novembre 1862. Il fit ses études à la célèbre université de sa ville natale et, après y avoir terminé son droit, se fit recevoir docteur en 1810. En 1804, il avait déjà publié quelques poésies; mais il ne parvint à captiver définitivement l'attention publique qu'à partir de 1806, où il fit paraître un grand nombre de pièces diverses dans l'*Almanach des Muses* et surtout dans le *Journal des ignorants*, spécialement fondé pour défendre la cause du romantisme contre les attaques du *Morgenblatt*, le journal des classiques. En 1810, Uhlant se rendit à Paris pour s'y fortifier dans la pratique du droit; mais, à peine arrivé, il laissa la jurisprudence pour fouiller avec ardeur les principales collections littéraires et compiler les anciens poèmes chevaleresques. Le résultat de cette étude fut un mémoire très-important sur les anciens poètes français, qui fut publié en 1812 dans les *Muses* de Lamotte-Fouqué, et la traduction en allemand de nombreuses poésies de l'ancienne France. A son retour dans son pays, Uhlant fonda avec son ami Justinus Kerner l'*Almanach poétique* et la *Forêt des poètes*, recueil où il inséra un grand nombre de vers. Cependant, cédant aux sollicitations de son père, il entra, en 1812, dans la magistrature, juste au moment où éclatait le grand mouvement contre la France, auquel il s'associa par ses écrits de la manière la plus active. C'est de ce moment qu'on voit surgir dans ses vers le sentiment national qui depuis ne cessa de l'inspirer. Ses poésies patriotiques lui ouvrirent la carrière politique et le firent nommer, en 1819, député de Tubingue à la diète des états de Wurtemberg, puis député de Stuttgart à la même assemblée, où il fut rapporteur de plusieurs commissions. Appelé en 1830 comme professeur adjoint à la chaire de littérature de Tubingue, il donna sa démission trois ans plus tard pour aller représenter le Wurtemberg à la diète allemande, où il s'associa à l'extrême gauche de l'opposition constitutionnelle. Attaché par principe à la monarchie, il se retira, en 1839, devant le parti purement démocratique. Cependant les événements de 1848 le firent sortir de son silence; il publia un manifeste très-libéral qui le fit élire député de Tubingue à l'assemblée nationale de Francfort. Il s'y tint également écarté de la démocratie radicale et de la réaction et, son mandat rempli, se retira à Tubingue, où il est mort entouré de l'estime et du respect de ses compatriotes.

« Jamais homme n'a tenu moins que lui à paraître, dit un de ses biographes; il restait volontiers silencieux et n'aimait pas les importuns, étant lui-même d'une discrétion excessive. Il avait l'humeur la plus égale. Passionné pour les exercices physiques, marcheur prodigieux, patineur excellent, baigneur intrepide, jusqu'à se baigner au mois de novembre 1861, à soixante-quatorze ans, par une température de 11° centigrades; toujours le plus diligent à accourir dans les incendies, où il ne s'épargnait pas; avec cela grand observateur du thermomètre et du baromètre, quoique sa santé ne reçut pas de leurs variations la moindre atteinte, ce rêveur délicat et charmant avait la santé robuste et la simplicité de vie d'un paysan. » Parmi les ouvrages d'Uhlant, nous citerons aussi deux essais dramatiques : *le Duc Ernest*

de Souabe (Heidelberg, 1817) et Louis de Bavière (Berlin, 1819); puis des travaux philologiques et historiques : *Walter von der Vogetweide* (Stuttgart, 1822); le *Mythe de la légende de Thor* (Stuttgart, 1836) et le *Recueil des vieux chants populaires en haut et bas allemand* (Stuttgart, 1844-1846), avec de savants commentaires sur le moyen âge en Allemagne.

UHLICH (Gottfried), historien allemand, né à Saint-Poelten (Autriche) en 1743, mort à Lemberg (Galicie) en 1794. Il appartenait à l'ordre des piaristes et il professa successivement l'économie à Vienne, la numismatique et la diplomatie à Lemberg. Ses principaux écrits sont : *Abbrégé de l'histoire universelle* (Vienne, 1778, in-8°); *Connaissances préliminaires avant de passer à l'étude de l'histoire universelle* (Vienne, 1780, in-8°); *Prælectiones diplomaticæ* (Lemberg, 1785, in-8°); *Prælectiones numismaticæ* (Lemberg, 1785, in-8°).

UHLICH (Leberecht), théologien protestant allemand, né à Kothen en 1799. Après avoir fait ses études à l'université de Halle, où Wegscheider le gagna au rationalisme, il devint en 1824 pasteur à Diebzig, près d'Aken. Une biographie du prince Wolfgang d'Anhalt, qu'il avait publiée dans l'annuaire officiel de la principauté, précisément à l'époque où le prince Frédéric-Ferdinand d'Anhalt-Kothen venait de se convertir au catholicisme, le fit tomber en disgrâce et le força à des déplacements réitérés. En 1827, il se retira en Prusse, y obtint la cure de Pömmelte, près de Schönebeck, et fit preuve d'un rare mérite dans l'exercice de ses fonctions pastorales. Les efforts du piétisme et de l'ultramontanisme, les persécutions de l'évêque Droschke et du consistoire de Magdebourg contre le pasteur Guillaume-François Sinteris le décidèrent à convoquer en 1841, de concert avec plusieurs de ses confrères qui avaient les mêmes idées que lui, des conférences de pasteurs protestants à Gnadau, conférences qui eurent pour résultat la formation de la société des Amis protestants ou Amis de la lumière. M. Uhlisch fut placé à la tête de la société et, à partir de 1844, tint d'abord à Gnadau, puis à Schönebeck, des assemblées publiques mensuelles, auxquelles assistèrent bientôt des milliers d'auditeurs; il fut, en outre, appelé de différents côtés pour diriger l'organisation de nombreuses associations qui se formèrent sur le modèle de la première. Ces associations et ces assemblées ayant été interdites en 1845, M. Uhlisch recut à la même époque l'ordre de ne pas quitter sa paroisse, sans en avoir préalablement obtenu l'autorisation. Quelques mois plus tard, nommé pasteur de l'église Sainte-Catherine à Magdebourg, il déploya de nouveau la plus grande activité, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur de sa commune, et eut à soutenir de vifs démêlés avec le consistoire, qu'il irrita en refusant de faire l'application du symbole apostolique du baptême, d'après les préceptes du rituel. En janvier 1847, la police ferma les réunions religieuses qu'il tenait dans sa propre maison, et, comme il ne voulut faire aucune concession au sujet de la doctrine de l'Eglise orthodoxe et du rituel, le consistoire le destitua en septembre de la même année; deux mois plus tard, il devint pasteur de la commune libre de Magdebourg. Depuis lors il a, comme tel, presque toujours été en conflit avec les autorités et a plusieurs fois passé en jugement. Il a graduellement renoncé aux idées de l'ancien rationalisme pour en arriver à une sorte de panthéisme populaire, qui confond Dieu avec la nature, la religion avec la civilisation, et tend à affranchir la pensée de toutes les entraves imposées par l'Eglise. Prédicateur éloquent et très-sympathique aux masses, il a exercé une grande influence sur la formation des communes religieuses libres en Allemagne. On a de lui : la *Confession* (Leipzig, 1845); le *Petit livre du royaume de Dieu* (Magdebourg, 1845); *Sermons de l'année 1846* (Magdebourg, 1846-1847); enfin la plupart des articles des *Feuilles pour l'éducation chrétienne*, qui paraissent depuis 1842 à Leipzig.

UHLICH (Jean-Jacques-Alexis), général français, né à Phalsbourg en 1802. Sorti de l'Ecole de Saint-Cyr en 1820, avec le grade de sous-lieutenant d'infanterie, il devint lieutenant en 1824, capitaine en 1831 et passa alors en Afrique, où il fit un séjour prolongé et prit part à presque toutes les phases de la conquête de notre colonie algérienne. Chef de bataillon en 1843, puis lieutenant-colonel, M. Uhlisch fut promu colonel après la révolution de février 1848 et général de brigade en 1852. C'est avec ce grade qu'il prit part à la guerre de Crimée, à la tête d'une partie de la garde impériale. La bravoure dont il fit preuve dans les engagements auxquels il prit part lui valut d'être nommé général de division un mois avant l'attaque définitive de Malakoff (1855). De retour en France, M. Uhlisch regut le commandement de la division territoriale dont le siège est à Boulogne. En 1859, il fit la guerre d'Italie à la tête d'une division du 50 corps d'armée, resta dans ce pays après la bataille de Solferino avec l'armée d'occupation, puis eut à commander la division territoriale de Reims.

Mis au cadre de réserve, après avoir été nommé grand-croix de la Légion d'honneur (1868), il faisait partie de la commission d'habillement lorsque éclata, en 1870, la guerre

entre la France et la Prusse. M. Uhlisch demanda aussitôt à reprendre du service actif et obtint d'être nommé commandant de la 60 division militaire à Strasbourg (19 juillet). Comme on le sait, malgré les affirmations du maréchal Leboeuf, rien n'était prêt lorsqu'on entreprit cette funeste guerre; on n'avait nullement songé à mettre dans un sérieux état de défense nos forteresses, tant étaient grandes l'imprévoyance et l'impéritie des hommes au pouvoir. Après la défaite de Mac-Mahon à Reischoffen, le général Uhlisch se vit abandonné à Strasbourg, sans garnison ni troupes d'artillerie suffisantes, sans un seul détachement du génie, et la ville fut investie, le 10 août, par une armée allemande.

A l'article STRASBOURG (siège de), nous avons longuement raconté les péripéties de ce siège mémorable et la part prise par le général Uhlisch à la défense de cette ville, qui subit pendant trente-huit jours et trente-huit nuits un bombardement désastreux. Le 12 septembre, le général, ayant appris la proclamation de la République, nomma préfet M. Charles Bosch, remplace sept jours plus tard par l'intrépide Valentin, et il trouva dans ce dernier, ainsi que dans le maire Küss, le concours le plus énergique. Malheureusement la situation, déjà si grave, se compliqua pour la défense par la perte de 35,000 fusées métalliques, incendiées avec l'arsenal de la citadelle, et que rien ne put remplacer. «Malgré cela, dit le général Uhlisch dans une lettre publiée le 14 octobre 1870, nous aurions pu tenir tant que le corps de la place eût été intact; mais, dans les derniers jours, les travaux d'approche de l'ennemi prirent une rapidité extraordinaire; il couronna nos chemins couverts, se fit des abris blindés pour protéger les troupes destinées à livrer l'assaut, ouvrit deux brèches, l'une au bastion 12, praticable; l'autre au bastion 11, que deux heures de feu allaient rendre praticable. L'assaut était impossible à soutenir par nous. Les remparts et tous les abords foudroyés par la puissante artillerie ennemie n'eussent pas été tenables pour les défenseurs de la brèche, qui, en moins d'une demi-heure, eussent été anéantis, et l'ennemi fût monté à l'assaut sans coup férir. Devions-nous, devais-je plutôt, exposer la malheureuse ville de Strasbourg, qui déjà avait tant souffert, aux horreurs d'une ville prise d'assaut, alors que nous n'avions pas une seule chance favorable pour la résistance? Mon conseil de défense ne le pensa pas, et certes celui-là est inattaquable au point de vue de l'énergie; consulté par moi et après délibération étendue, il déclara à l'unanimité : 1° que l'assaut ne pouvait pas être supporté avec des chances de succès; 2° que le moment était venu de capituler.»

Le 27 septembre, le général Uhlisch entra en négociations avec le général de Werder et obtint une capitulation honorable. La garnison, composée d'environ 7,000 hommes, dut se constituer prisonnière de guerre; mais les officiers, en partie libres sur parole, conservèrent leurs armes, leurs chevaux et leurs bagages. Les soldats furent dirigés sur la forteresse de Rastadt, et la population civile recut par écrit la promesse d'être traitée avec la plus grande modération. Le 3 octobre suivant, le général Uhlisch arrivait à Tours pour y rendre compte de sa conduite au gouvernement de la Défense nationale. La population lui fit une chaleureuse ovation, et M. Crémieux, au nom du gouvernement, le félicita publiquement sur la façon dont il avait défendu Strasbourg. En quittant Tours, il se rendit à Bâle, où il resta jusqu'à la fin de la guerre. Le gouvernement de la Défense donna alors son nom à l'ancienne avenue de l'Impératrice, à Paris. Lors des élections pour l'Assemblée nationale, il n'obtint à Paris, le 8 février 1871, que 53,499 voix et ne fut pas plus heureux lors des élections complémentaires du 2 juillet suivant.

Au mois de mai 1872, le conseil d'enquête chargé de statuer sur les capitulations qui avaient eu lieu pendant la guerre publia son rapport sur la capitulation de Strasbourg; ce ne fut pas sans surprise que le public trouva dans les conclusions du rapport de ce conseil un blâme sévère contre le général Uhlisch. Après avoir été porté aux nues et traité comme un héros de Plutarque, le général se vit l'objet d'un dénigrement systématique. Nous avons dit, en parlant du siège de Strasbourg, ce qu'il y avait d'exagéré dans ces deux opinions extrêmes. Replacé dans le cadre de réserve après la guerre, le défenseur de Strasbourg a été mis à la retraite en février 1873. Il a publié, pour justifier sa conduite, un ouvrage intitulé *Documents relatifs au siège de Strasbourg* (1872, in-8°).

UULKENS (Jacques-Albert), théologien et naturaliste hollandais, né à Wierum, village des environs de Groningue, en 1772, mort en 1825. Il fit ses études à l'université de Groningue, y fut reçu, en 1795, docteur en philosophie et remporta, l'année suivante, le prix proposé par une société scientifique pour un *Traité élémentaire de physique*. Il n'avait, cependant, mis que huit jours à écrire le livre auquel il dut ce triomphe, et qui, devenu presque aussitôt classique, a obtenu un grand nombre de rééditions. Un autre ouvrage qui attira encore plus l'attention sur lui fut celui qui a pour titre : *Discours sur les perfections du Créateur considérées dans*

la création (4 vol. in-8°). Nommé, en 1815, professeur d'économie rurale à l'université de Groningue, il refusa, en 1822, une chaire qui lui était offerte à Leyde et préféra demeurer à Groningue, où ses cours obtenaient le plus grand succès. Outre les écrits que nous avons déjà cités, on a encore de lui : *Manuel d'économie rurale* (1819); *Description du thermomètre*; *Tableau figuratif des principales hauteurs du globe*; *Remarques sur les phénomènes de la nature*; *Manuel de technologie*; différents mémoires, etc. Il avait en outre publié annuellement, de 1813 à 1824, un *Almanach*, qui eut beaucoup de vogue et qui renfermait une foule de notions utiles, mises à la portée du peuple.

UIST, nom de deux îles d'Ecosse, dans l'archipel des Hébrides, comté d'Inverness. La première, *North-Uist*, s'étend du N. au S. entre les îles Lewis et Benbecula, sur une longueur de 30 kilom., avec une largeur de 20 kilom.; superficie, 2,200 hectares; 5,000 hab. Elle est presque entièrement couverte de bruyères et renferme quelques maigres pâturages. La seconde, *South-Uist*, située au S. de Benbecula et au N. de Barra, a 25 kilom. de longueur et 10 kilom. de largeur; 4,500 hab. Elle est montagneuse et stérile. Elève de bétail; pêche active sur les côtes; fabrication de soude.

UITENBOGAARD (Jean), théologien hollandais, de la secte des arminiens, né à Utrecht en 1557, mort en 1650. Il travailla d'abord chez un procureur de sa ville natale et se signala par son courage pendant une épidémie qui la ravagea. Il aurait obtenu un emploi important au greffe de sa province, n'eût été le penchant qu'il montrait pour la Réforme et qui devint bientôt chez lui une ferme résolution d'en embrasser les doctrines. Il se rendit alors à Genève, y étudia quatre ans sous la direction de Bèze, de La Faye et de Perrot, et, à son retour à Utrecht en 1594, y fut nommé pasteur de l'Eglise réformée. Peu après, il passa en la même qualité à La Haye, où il devint en outre chapelain de la cour du stathouder; mais, ayant été désigné par le sort pour devenir chapelain de l'armée, il remplit pendant plusieurs années ces fonctions, qui ne duraient ordinairement que deux mois, et fit preuve, à différentes reprises, d'une rare intrépidité sur les champs de bataille. Depuis son séjour à Genève, il était l'ami intime d'Arminius, dont il embrassa le parti dans la fameuse querelle des arminiens et des gomaristes. Ces derniers ayant eu le dessus à la longue, Uitenbogaard se vit obligé de quitter La Haye en 1619, et fut condamné peu après, par contumace, à un bannissement perpétuel et à la confiscation de ses biens. Il se réfugia d'abord à Anvers, puis en France, où il fut honorablement accueilli par plusieurs hommes d'Etat et même par plusieurs prélats catholiques. Il obtint de rentrer dans sa patrie en 1626, mais il ne lui fut pas permis de prêcher de nouveau, et il vécut dans la retraite jusqu'à sa mort. Uitenbogaard a laissé une foule d'écrits, qui ont presque tous rapport à la controverse religieuse, mais dont la liste n'offre plus aucun intérêt aujourd'hui. On a encore de lui : *Traité des fonctions et de l'autorité du magistrat chrétien dans les affaires ecclésiastiques* (La Haye, 1610, in-4°); *Histoire ecclésiastique offrant les plus notables événements de la chrétienté depuis 400 jusqu'à 1609, surtout en ce qui concerne les Provinces-Unies* (1646-1647, in-fol.); sa *Biographie*, écrite par lui-même (1639; 2^e édit., 1646, in-4°); des *Sermons*, etc.

UITENHAGEN, ville de l'Afrique australe, dans la colonie anglaise de Cap, à 600 kilom. E. de la ville du Cap, chef-lieu du district de son nom, près de la baie d'Algoa; 2,700 hab. Source minérale.

UJEJSKI (Cornéille), poète polonais, né en 1823 à Boremieny (Galicie). Après avoir terminé ses études, il se rendit en 1847 à Paris, où il se livra avec ardeur à la culture des belles-lettres. Travailleur infatigable, il parvint à acquérir des connaissances profondes sur les littératures modernes et anciennes, apprit plusieurs langues étrangères et devint un philologue fort distingué. Depuis 1858, il habite une villa qu'il possède à Zubrzy. Ujejski est un des poètes polonais les plus remarquables de notre temps. La plupart de ses poésies sont inspirées par l'amour de sa malheureuse patrie, dont il chante les gloires, dont il déplore les malheurs, dont il revendique les droits odieusement foulés aux pieds. Parmi les œuvres de ce poète véritablement national, nous citons : les *Plaintes de Jérémie* (Londres, 1847), ouvrage considéré comme un des chefs-d'œuvre de la littérature polonaise; les *Chants de Salomon* (Posen, 1846, in-4°); les *Fleurs sans parfum* (Léopol, 1848); les *Feuilles féériques* (Léopol, 1849); *Poésies* (Saint-Petersbourg, 1857); *Choix de poésies* (Leipzig, 1866); *Recueil de poésies diverses* (Posen, 1862, in-4°); les *Mélodies bibliques* (Léopol, 1852); *Marathon*, poème; *Une nuit épouvantable*, etc.

UJEST, bourg de Prusse, province de Silésie, régence d'Oppeln, cercle et à 16 kilom. S. de Gross-Strehlitz, sur la Klodnitz; 2,560 hab. Forges; fabrication de toiles, chapellerie. Sources ferrugineuses et baines.

UJHÉLY, ville de l'empire d'Autriche, dans la Hongrie, comitat et à 14 kilom. S.-O. de

Zemplin; 6,548 hab. Collège et gymnase de piaristes. Récolte et commerce de bons vins.

UJITZA, ville de la Turquie d'Europe, dans la Servie occidentale; 6,000 hab.

UKASE s. m. (u-ka-ze). Édit de l'empereur de Russie; décret du sénat dirigeant en Russie : *Un UKASE impérial*. « On dit quelquefois oukase : Sigismond prit le titre d'autocrate de toutes les Russies et ordonna que les UKASES fussent rendus en son nom. (Mérimée.)

— *Encycl.* Nous n'avons pas l'intention de passer en revue les édits impériaux connus sous le nom d'ukases. La liste en serait trop longue, et il nous suffira de dire que, par ordre de l'empereur Nicolas I^{er}, les décrets des czars publiés depuis 1639 ont été réunis avec soin et que cette collection, appelée *sword* ou code, forme un vaste ouvrage de 48 volumes. La plupart de ces ukases sont empreints du caractère et d'absolutisme qui distinguent tous les actes d'une volonté que rien ne peut maintenir dans de sages limites.

UKER, rivière de Prusse. V. UCKER.

UKERT (Frédéric-Auguste), historien allemand, né à Eutin en 1780, mort en 1851. Elevé au gymnase de sa ville natale, où il eut pour professeur J.-H. Voss et Bredow, il fréquenta, de 1800 à 1804, les universités de Halle et d'Iéna, devint en 1807 précepteur du fils de Schiller et du jeune Volzogen, à Weimar, et fut nommé, l'année suivante, professeur d'histoire et de géographie au gymnase de Gotha, conservateur en chef de la bibliothèque du grand-duc et directeur de son cabinet de médailles. Il avait débuté dans la littérature en traduisant de l'espagnol, de l'anglais et du français différents ouvrages d'histoire et de géographie; il s'adonna ensuite à l'étude de la géographie ancienne, sur laquelle il publia les ouvrages suivants : *De la manière de déterminer les distances chez les anciens* (Weimar, 1813); *De la géographie d'Homère* (Weimar, 1815); *Géographie des Grecs et des Romains* (Weimar, 1816-1846, 3 vol.), traité qui se recommande surtout par la profonde étude des sources, et par le talent avec lequel l'auteur a su y utiliser les découvertes modernes sur la matière. On doit encore à Ukert : *Tableau de la Grèce* (Königsberg, 1811); une traduction de l'ouvrage de Künneer et de Beaufort, intitulé : *Voyages dans l'Asie Mineure, l'Arménie et la Caramanie* (Weimar, 1821); la description de la moitié septentrionale et méridionale de l'Afrique, dans le *Manuel de géographie moderne* (Weimar, 1824, tomes 1^{er} et II); et un grand nombre de mémoires dans différents recueils, entre autres celui *Sur les démons, les héros et les génies*, qui a été publié à part (Leipzig, 1850). Après avoir édité l'ouvrage de son père, Albert UKER, qui a pour titre *Vie du docteur Martin Luther* (Gotha, 1817, 2 vol.), et les *Opuscules* de son beau-père, Loefler (Weimar, 1817-1818, 3 vol.), il fit paraître, avec Heeren, *L'Histoire des Etats européens* (1828), puis, avec Jacobs, les *Curiosités de la bibliothèque ducale de Gotha* (Leipzig, 1835-1838, 3 vol.).

UKOUMA, c'est-à-dire *Grand Chef*, l'une des plus grandes divinités des Esquimaux. C'est le dieu de la bonté infinie, et c'est lui qu'ils regardent comme la source de tous les biens qu'ils possèdent. Il a pour adversaire *Oukka*, le dieu du mal.

UKRAINE, littéralement *pays limitrophe*, vaste contrée de la Russie d'Europe, embrassant les gouvernements actuels de Kiev, Pultava, Tchernigov et Kharkov. Cette belle province de l'Ukraine, qui couvre une surface beaucoup plus grande que la France, était il y a trois cents ans absolument inhabitée; les pasteurs nomades de l'Asie venaient y dresser leurs tentes pendant la belle saison et se retiraient avec leurs troupeaux à l'approche de l'hiver. Vers le milieu du xvie siècle, les Tartares, chassés des gouvernements de Kazan et d'Astrakhan, furent refoulés sur le rivage de la mer d'Azov et dans la presqu'île de Crimée. Des populations libres descendirent alors de la Grande-Russie et s'établirent dans la contrée située entre le Dniéper et le Don, tandis que des peuples de la Petite-Russie vinrent occuper les terres de la rive droite du Dniéper. Ces nouveaux habitants furent appelés Cosaques de l'Ukraine. Ils élisaient un chef nommé *hetman*, qui exerçait le pouvoir exécutif; ils menaient une vie constamment guerrière. Les peuples chrétiens les regardèrent d'abord comme une avant-garde contre les agressions fréquentes des Tartares; mais bientôt, de protecteurs, les Cosaques devinrent les persécuteurs des peuples qui les entouraient, et ils coururent sus, la lance à la main, à tous les voyageurs, sans autre prétexte que l'amour du pillage. Vers le milieu du xviii^e siècle, cette situation était modifiée; la Russie occupait la partie de l'Ukraine voisine du Don; elle avait élevé dans cette région des lignes de défense, dont on aperçoit encore les restes sur la rive gauche du Donetz, affluent de ce dernier fleuve. Les Tartares s'étaient fortifiés du côté de la mer d'Azov, et les steppes immenses qui les séparaient des nations moscovites restaient inoccupées. Les hetmans étaient parvenus à discipliner peu à peu les habitudes militaires des Cosa-

ques de l'Ukraine, et les terres situées en dedans des retranchements étaient cultivées. Dès l'année 1700, Pierre le Grand les protégea; cependant, quelques années plus tard, l'hetman se déclara pour Charles XII, et après la bataille de Pultava Pierre le Grand prit des précautions contre ces dangereux guerriers. Il envoya dans la partie orientale de l'Ukraine des régiments réguliers et de nouveaux colons, que les troupes durent protéger. Or, ces colons étaient des serfs appartenant à des seigneurs du nord de la Russie, et c'est ainsi que la servitude s'introduisit dans l'Ukraine, province libre jusqu'alors. Néanmoins, les Cosaques de l'Ouest conservèrent pendant quelque temps leur organisation ancienne et leur indépendance; mais quand Catherine II se fut emparée de la partie de l'Ukraine située à la droite du Dniéper, les Cosaques durent payer la capitation et leurs privilèges furent réduits. Enfin, après l'expulsion des Tartares de la Crimée et la défaite des Turcs, le czarisme pensa que les Cosaques de l'Ukraine étaient plutôt un danger qu'un secours pour la Russie, et elle profita de quelques troubles survenus parmi eux pour les transporter sur les bords de la mer Noire, où leur présence pouvait avoir son utilité. En 1780, l'Ukraine, dans la partie située entre le Dniéper et le Don, devint le gouvernement de Kharkov, et de paisibles agriculteurs, rendus serfs par le seul fait de la conquête russe, furent établis sur les terres abandonnées.

L'habitant de l'Ukraine, écrit M. Artamof (la *Russie historique, monumentale et pittoresque*), conserve intacts l'amour de la liberté, la foi traditionnelle dans l'avènement d'une fédération slave et un respect profond pour le rite de l'Eglise orthodoxe, dont il est un des plus chauds zélateurs.

La *hata*, petite maisonnette des Cosaques de l'Ukraine, s'élève toujours au milieu d'un vaste pâtis où se promènent en liberté les poules et le jeune bétail. Blanchie à la chaux, entourée d'un verger et comme noyée dans la verdure, elle est charmante à voir. Une haie de branchages, une porte à claire-voie, des fenêtres garnies de grofliers et de roses attestent le goût des maîtres de la maison. Le potager lui-même est toujours disposé avec un art merveilleux, et les choux, les carottes, les raves, les navets, toutes les plantes potagères, sont déguisées sous des tournesols à fleurs jaunes, des coquelicots rouges, des sureaux et des lilas, dont le parfum s'exhale au loin. Dans les champs d'alentour, on voit de magnifiques troupeaux de brebis mérinos et des troupes de chevaux de selle qui ne le cèdent ni en beauté ni en vigueur aux coursiers du Don. Le bétail vague dans le steppe, s'engraisse sur pied, pour être conduit plus tard aux marchés de Moscou ou de Pétersbourg, car les bœufs de l'Ukraine sont renommés comme viande de boucherie. Tout autour des bourgades on admire des champs entiers où foisonnent les melons verts, les melons d'eau, les citrouilles, le concombre, le maïs et le tabac des espèces les plus variées. Si les bois ont été détruits par les anciennes guerres, en revanche les vergers sont d'une vigueur et d'une beauté miraculeuse. La pomme, le prune, la cerise, le raisin, tout y prospère à ciel nu et en grande culture. Tous les cours d'eau sont poissonneux, tous les steppes abondent en gibier.

Le peuple de l'Ukraine possède un grand nombre de chants nationaux appelés *domyi*, qui ont de l'analogie avec les chants serbes, les romances espagnoles et les ballades écossaises. Ils diffèrent des *butiny* de la Grande-Russie au point de vue historique, car ils racontent spécialement les guerres du peuple de l'Ukraine contre les Tartares, les Turcs et les Polonais, au xvi^e siècle et au xvii^e siècle. Quelques-uns de ces domyi ont une portée morale. Le récitatif y est accompagné sur un instrument ressemblant à une guitare et appelé *bandoura*, qui a de douze à vingt-quatre cordes. Mais les rap-sodes, poursuivis, puis expulsés par l'aristocratie de la rive droite du Dniéper, sont devenus aussi une rareté sur la rive gauche. Il y a quinze ou vingt ans, M. Koutch, malgré ses recherches persévérantes dans la Petite-Russie, n'a pu rencontrer que deux rapsodes ou bandourists.

Ukraine (DESCRIPTION DEL'), ouvrage publié par le chevalier de Beauplan, sous le titre *Description d'Ukraine* (Rouen, 1660, petit in-40). L'auteur, qui a longtemps séjourné en Pologne, à la cour de Sigismond III et de Wladislas VII (1632-1648), et fait de nombreuses excursions dans l'Ukraine et jusqu'en Crimée, a consigné dans cet ouvrage le résultat de ses observations. Rentré en France, il ne tarda pas à publier à Rouen sa *Description d'Ukraine*, qui devait être ornée d'une carte, à la perfection de laquelle il avait employé huit années, et dont il avait confié l'exécution au célèbre graveur Wilhelm Hondt, de Dantzig, qui mourut avant de l'avoir achevée. La première édition de l'*Ukraine*, tirée seulement à cent exemplaires et aujourd'hui introuvable, n'était faite que pour être offerte aux amis de l'auteur; mais un libraire de Rouen obtint du sieur de Beauplan l'autorisation d'en donner une seconde et plus ample édition (Rouen, 1660,

petit in-40 de 112 pages et 6 liminaires, avec une carte d'Ukraine et quelques figures). C'est un ouvrage très-curieux, surtout au point de vue de l'observation des mœurs. On y rencontre des pages intéressantes sur les Cosaques, sur leur organisation civile et militaire, leurs superstitions, leur manière de vivre, le servage des paysans, etc. La partie qui se rapporte aux Tartares de Crimée est peut-être plus curieuse encore; le chevalier de Beauplan y décrit, avec une naïveté qui ne manque pas de charme, les détails singuliers des fêtes de noce auxquelles il a assisté. La *Description d'Ukraine* fut traduite en latin par Mitzler de Kolof; en russe par Oustrialof (St-Petersbourg, 1832); en anglais, dans la *Collection of voyages and travels* (Londres, 1704); en allemand par K. C. Moeller (Breslau, 1780). Dubois, dans son *Essai sur l'histoire littéraire de la Pologne* (Berlin, 1778); Lesur, dans son *Histoire des Cosaques* (Paris, 1814), ainsi que d'Anville, y ont largement puisé et l'ont louée sans réserve. Il en a été faite une édition nouvelle par le prince Auguste Galitzin (Paris, Teche-ner, 1859, in-16).

UKRAINIEN, IENNE s. et adj. (u-kra-ni-nin, i-è-ne). Géogr. Habitant de l'Ukraine; qui appartient à ce pays ou à ses habitants: Les UKRAINIENS. Les populations UKRAINIENNES.

ULA s. m. (u-la — du gr. *oulé*, cicatrice). Entom. Genre d'insectes diptères némécères, de la famille des tipulaires, dont l'espèce type habite l'Angleterre.

— Bot. Syn. de GNETUM, genre type des gnétacées.

VLADISLAS, nom de plusieurs rois de Pologne et de Bohême. V. VLADISLAS.

ULANTHE s. f. (u-lan-je — du gr. *oulos*, crépu, frisé; *anthos*, fleur). Bot. Genre de plantes, de la famille des orchidées, tribu des néottées, dont l'espèce type croît aux Antilles.

ULASSIUM s. m. (u-la-si-omm). Bot. Syn. d'ECHINUS, genre douteux d'euphorbiacées.

ULASTA, héroïne tchèque. V. WLASTA.

ULBACH (Louis), littérateur français, né à Troyes (Aube) en 1822. Envoyé à Paris pour y terminer ses études, il obtint, au concours général de 1840, le premier prix de discours français. M. Ulbach entra peu après en relation avec les chefs de l'école romantique, notamment avec Victor Hugo, et s'adonna à la poésie. Un recueil de vers qu'il publia sous le titre de *Gloriana* (1844, in-80) passa inaperçu. Il collabora ensuite à divers journaux littéraires, à l'*Artiste*, au *Musée des Familles*, etc., et, après la révolution de 1848, il entra dans le journalisme politique. Chargé de rédiger en chef le *Propagateur de l'Aube*, il y défendit avec talent les idées républicaines et y publia notamment des séries de lettres signées du pseudonyme de Jacques Souffrant et des réponses à Jacques Souffrant qui furent remarquées. Une de ces lettres lui attira une poursuite suivie d'un acquiescement. De retour à Paris après le coup d'Etat du 2 décembre, M. Louis Ulbach dut renoncer momentanément à la politique pour s'occuper de travaux littéraires. Tout en publiant des romans, il fit paraître des articles dans la *Revue de Paris*, dont il devint le directeur (1^{er} juin 1853). Un article dans lequel il accusa M. Edmond About de plagiat, à propos de son roman de *Tolla* (1855), fit grand bruit et le jeta dans une polémique des plus vives avec le jeune romancier. La *Revue de Paris* ayant été supprimée en 1858, il mit au jour quelques-uns de ses meilleurs romans. Lors de la fondation du *Temps* par M. Neftzer (1861), M. Ulbach fut chargé de faire dans ce journal le feuilleton dramatique. En 1866, il entra au *Figaro* devenu quotidien et devint un des meilleurs rédacteurs de ce journal. Une série d'articles, qu'il publia sous le titre de *Lettres de Ferragus*, eut un succès très-vif et le mit tout à fait en évidence comme écrivain satirique. Quelques-uns, notamment son portrait de M. Haussmann, sont des morceaux aussi remarquables par la verve que par l'élégance du style. En août 1868, il commença, sous son pseudonyme de Ferragus, la publication d'un pamphlet hebdomadaire, la *Cloche*, dans lequel il continua la guerre faite à l'Empire avec tant d'éclat par Henri Rochefort dans sa *Lanterne*. Un de ses numéros le fit traduire en police correctionnelle pour attaque au gouvernement et lui attira, au mois de mars 1869, une condamnation à 6 mois de prison et 1,000 francs d'amende. A la fin de cette même année, M. Ulbach transforma son pamphlet hebdomadaire en un journal politique quotidien, qui parut sous le même titre et fit au pouvoir la plus vive opposition jusqu'à la fin de l'Empire. Après la révolution du 4 septembre 1870, il cessa de publier la *Cloche*, devint un des secrétaires de la commission des barricades, puis, après la capitulation de Paris, il reprit la publication de son journal. Après le mouvement du 18 mars 1871, signa la protestation d'un certain nombre de journalistes contre le Comité central et attaqua la Commune et le fédéralisme. Les bureaux de la *Cloche* ayant été envahis et le journal supprimé, M. Ulbach dut, pour se soustraire à un ordre d'arrestation du comité de Salut public, se réfugier chez son ami, M. Laurent Pichat, où il resta caché jus-

qu'à la fin de la Commune. Il soutint alors le gouvernement de M. Thiers, posa sa candidature à Paris lors des élections complémentaires du 2 juillet 1871 pour l'Assemblée nationale, mais il n'obtint que 27,000 voix. Le 10 novembre 1871, appelé comme témoin à déposer devant le 3^e conseil de guerre de Versailles, il se vit accusé par le président d'avoir soutenu la Commune, protesta contre cette fausse accusation et publia le lendemain, dans la *Cloche*, un article dans lequel il exprima son indignation contre cette calomnie. Le 3^e conseil de guerre, se faisant juge et partie, traduisit devant lui, le 24 novembre, M. Ulbach comme coupable d'outrage à la justice militaire et le condamna à trois ans de prison et 6,000 francs d'amende. Sur son appel, le 4^e conseil de guerre réduisit la peine à trois mois de prison et 3,000 francs d'amende. Quelque temps après, M. Ulbach cessa de publier la *Cloche*. Parmi les ouvrages de cet écrivain fécond et distingué, nous citerons : *Lettres de Jacques Souffrant, ouvrier* (1851, in-80), publiées dans le *Propagateur de l'Aube*, du 24 janvier au 28 juin 1851; *Argine Piquet* (1852); *Philosophie maçonnique* (1853); *L'Homme aux cinq louis d'or* (1854, in-12); *Suzanne Duchemin* (1855, in-12); *la Rouée sans le savoir* (1857, in-16); *Ecrivains et hommes de lettres* (1857, in-12), série de portraits et d'études littéraires; *la Voix du sang* (1858, in-12); les *Secrets du diable* (1858, in-12); *Pauline Foucault* (1859, in-12); *l'Île des rêves; aventures d'un Anglais qui s'ennuie* (1860, in-80); *M. et Mme Fernel* (1860, in-18), le meilleur de ses romans; *Histoire d'une mère et de ses enfants, Mme Goultel* (1861, in-12); *le Mari d'Antoinette* (1862, in-12); *Françoise* (1862, in-12); *Causeries du dimanche* (1863, in-12); *le Doyen de Saint-Patrick*, drame en cinq actes, joué avec succès à l'Odéon (1863); *M. et Mme Fernel*, comédie en quatre actes, au Vaudeville, en collaboration avec M. Crisafulli (1864); *Louise Tardy* (1864, in-12); *Voyage au tour de mon clocher* (1864, in-12); *Mémoires d'un tuteur* (1864, in-18); *le Prince Bonifacio, la Dame blanche de Bude*, etc. (1864, in-18); *le Parrain de Cendrillon* (1865, in-12); *le Jardin du chanoine* (1866, in-80); *la Chauve-souris* (1867, in-12); *les Parents coupables* (1867, in-18); *le Roman de la bourgeoisie* (1868, in-12); *les Compagnons du lion dormant*, la *Maison de la rue de l'Echaudé* (1874, in-18); *les Cinq doigts de Birouk* (1875, in-18); *le Secret de Mlle Chagnier* (1875, in-18); les *Mémoires d'un assassin*, publiés dans le *Rapet* en 1876, etc.

ULCÉRATIF, IVE adj. (ul-sé-ra-tif, i-ve — rad. *ulcerer*). Méd. Qui produit l'ulcération.

ULCÉRATION s. f. (ul-sé-ra-si-on — rad. *ulcère*). Méd. Formation d'un ulcère; ulcère lui-même : L'ULCÉRATION se produit à la suite d'un travail intérieur. Il y a ULCÉRATION à la vessie. (Acad.) Les ULCÉRATIONS intestinales se cicatrisent vite sous l'influence antiseptique du camphre. (Raspail.)

— Art vétér. *Ulcération ombilicale*, Ulcère de l'ombilic chez les animaux nouveau-nés.

— Encycl. Pathol. humaine. On désigne, sous le nom d'*ulcération*, un travail morbide qui a pour résultat la solution de continuité d'un tissu avec perte de substance et production de pus; c'est l'établissement d'un ulcère. On appelle encore quelquefois *ulcérations* de petits ulcères superficiels. L'*ulcération* peut envahir tous les tissus et organes vasculaires; les os eux-mêmes en sont fréquemment atteints, mais cette *ulcération* est décrite plus particulièrement sous le nom de *carie* (v. ce mot). L'*ulcération* est la liquéfaction des éléments anatomiques d'un tissu avec ou sans atrophie des éléments anatomiques voisins (Ch. Robin). Ce phénomène morbide reconnaît deux ordres de causes. Dans le premier se trouvent toutes les solutions de continuité, quel que soit leur mode de production. Ainsi, les excoriations de la peau, les blessures par instruments tranchants, piquants ou contondants; les plaies résultant d'un vésicatoire, d'une cautérisation, d'une piqûre de sangsue, etc., peuvent être suivies d'un travail ulcérateur. Dans le second ordre de causes, on trouve les *ulcérations* produites sans aucune solution de continuité, sans aucune lésion extérieure préalable; c'est ainsi qu'on voit se produire une fissure, une pustule, une gangrène spontanée, qui s'étendent peu à peu et s'agrandissent dans tous les sens. D'autres fois, l'*ulcération* succède à une inflammation, quels que soient l'origine et le mode de développement de celle-ci. Tous les accidents qu'on vient d'énumérer ne produisent pas dans tous les cas une *ulcération*. Il faut, pour que celle-ci se développe, le concours de certaines circonstances tantôt locales, tantôt générales, qui empêchent une plaie de se cicatriser. Ainsi, les individus qui n'ont point le sang acre, ni l'économie infectée par une diathèse quelconque, voient leurs blessures, si elles sont légères, se couvrir d'une petite croûte qui se détache quelques jours après l'accident et dont la chute est suivie d'une guérison complète. Au contraire, chez les sujets atteints de scorbut, de scorbut, de syphilis, d'affection d'oreille, de cancer ou de phthisie, la moindre écorchure, la plus légère égratignure devient le siège d'une *ulcération* quelquefois

très-longue à guérir; souvent même il en résulte de larges ulcères. Le travail ulcérateur est accompagné d'une perte de substance due à la liquéfaction des tissus; il se forme en même temps une plus grande quantité de pus mélangé avec du sang qui s'échappe des capillaires détruits par l'*ulcération*. Le premier phénomène qui se présente dans le cas où il n'y a point de plaie primitive, comme pour les bubons, c'est le soulèvement de la couche épidermique qui ne tarde pas à se détacher et à tomber. Dans l'*ulcération* des muqueuses, il s'opère une simple desquamation de l'épiderme. Pour plus de détails, v. ULCÈRE.

— Art vétér. *Ulcération ombilicale*. On a donné le nom d'*ulcération ombilicale* à une maladie qui se montre chez les agneaux, les veaux, plus rarement chez les poulains, les chiens et les petits porcs. Elle se manifeste trois, dix ou quinze jours après leur naissance, autour de l'ombilic, à l'endroit où le cordon s'est desséché, où l'air a pénétré pendant quelque temps quand les canaux sont restés béants. Ces *ulcérations* se montrent principalement sur les animaux mal logés, qui séjournent sur le fumier, de la masse duquel s'échappent des gaz irritants, comme l'ammoniac. Autour de l'ombilic se montrent de la rougeur, de la dureté et surtout du prurit; l'animal se frotte, se gratte autant qu'il peut. Puis survient à l'ombilic une plaie arrondie entourée d'une auréole rouge et d'une tuméfaction dont les bords sont déchaînés, ulcérés; en un mot, la peau du pourtour de l'ombilic est entamée dans toute son épaisseur. Dans d'autres cas, cette *ulcération* est recouverte d'une croûte qui donne lieu à une petite hémorragie après qu'on l'a enlevée. Cette *ulcération* ne tarde pas à faire des progrès et entame la peau d'autant plus profondément que l'animal urine encore par l'ombilic. Elle sécrète une matière liquide, blanchâtre. Enfin, plus tard, cette *ulcération* arrive au péritoine, le pus pénètre dans la cavité que forme cette sèruse, et une péritonite mortelle se déclare.

On traite cette *ulcération* par des lotions réitérées et l'application de cataplasmes pendant trois, quatre ou cinq jours pour calmer l'inflammation; puis, pour arrêter l'*ulcération* et tarir le suintement, on emploie de l'acétate de plomb, l'eau de Goulard, l'onguent égyptien délayé dans du vinaigre, la suie de cheminée, l'eau de chaux, la craie délayée dans du vinaigre, la lie de vin, etc. On peut aussi cautériser l'*ulcération* avec l'alun calciné, le nitrate d'argent, la teinture d'iode, etc. Si après l'emploi de tous ces moyens l'ulcère persiste, il faut alors employer un cautérisant très-énergique. Si l'ouverture persiste et donne écoulement à de l'urine, le cas est très-grave. Il faut alors agir avec ménagement, s'assurer si l'urine peut s'écouler par l'urètre; on peut cautériser pour oblitérer l'ouraque, sans quoi il faut attendre que l'urine s'écoule par l'urètre.

ULCÈRE s. m. (ul-sère — lat. *ulcus*, pluriel *ulcera*, mot qui représente le grec *elkos*, lequel appartient sans doute à la même famille que le verbe *elko*, tirer, traîner, trailler, déchirer, mettre en pièces, d'où aussi *olkos*, sillon). Chir. Plaie, solution de continuité dans quelque partie du corps, ordinairement déterminée ou entretenue par une cause interne ou un vice local : ULCÈRE malin. Avoir un ULCÈRE à la jambe, au poulmon, à la vessie. Un ULCÈRE à la matrice. Les bords, les lèvres d'un ULCÈRE. (Acad.) C'est la solution de continuité avec la perte de substance qui distingue l'ULCÈRE de la plaie proprement dite. (Robin.)

— Fig. Cause de destruction ou de corruption progressive : La noblesse était une espèce d'ULCÈRE qui cariait les droits de la nature et de la société, et qui néanmoins se propageait chez tous les peuples et dans tous les siècles. (Journ. polit. nat.) Le vice laisse comme un ULCÈRE en la chair, une repentance en l'âme, qui toujours s'égratigne et s'ensanglante elle-même. (Montaigne.) L'ambition et l'envie creusent dans le cœur un ulcère qui le ronge, aiguë tous ses sentiments et l'endurcit. (Boiste.)

La pourpre m'environne,
Mais j'ai l'ulcère au cœur.

V. Hugo.

— *Ulcère syriaque*, Nom donné par Arétée à l'angine diphthérique des modernes. Il *Ulcère amantite*, *Ulcère de Cochinchine*. Mal dont le début est caractérisé par un gonflement circonscrit et par des taches rouges qui causent de la cuisson ou de la démangeaison, et au milieu desquelles se forme un point dur d'environ 0,02 de diamètre. à *Ulcère de la Nouvelle-Calédonie*, Ulcère qui s'étend superficiellement sans creuser, et en soulevant peu à peu l'épiderme. Il *Ulcère contagieux de Mozambique*, Maladie désignée improprement, à l'île de la Réunion, sous le nom de *pian*.

— Arboric. Plaie des arbres : La présence de la carie détermine, dans une plante, la formation de l'ULCÈRE, qui prend aussi quelquefois le nom de *chancre*. (Raspail.)

— Encycl. Pathol. L'*ulcère* est une solution de continuité dans une partie molle ou dure, avec écoulement de pus, d'ichor ou de sanie entretenu par une cause locale ou générale, devant rester stationnaire, s'étendre

ou se reproduire après une guérison temporaire, tant que cette cause locale ou générale n'aura pas été détruite.

Le caractère distinctif et essentiel auquel on peut distinguer un *ulcère* d'une plaie, c'est la tendance de la plaie à se cicatrifier spontanément, tandis que l'*ulcère* reste stationnaire, s'étend ou se reproduit, parce qu'une cause locale ou générale, plus ou moins facile ou difficile à reconnaître, s'oppose à sa guérison. Nous conviendrons qu'il n'est pas toujours aisé de distinguer au premier coup d'œil quelques plaies anciennes et guérissant lentement de certains *ulcères* qui ne sont entretenus que par certaines causes locales ou générales peu graves, et qu'il arrive assez souvent qu'une plaie prend accidentellement le caractère d'*ulcère* sous l'influence des altérations de l'air, d'écarts de régime commis par le malade, de pansements peu méthodiques ou du développement d'une autre maladie, etc.

Si on étudie les *ulcères* sous le rapport de leur formation, on reconnaît que les uns succèdent à des blessures ou à des excoriations; que d'autres sont produits par la gangrène; que souvent ils sont la suite d'abcès et que, dans quelques cas, ils sont la suite d'une véritable érosion, dont on ne peut guère se rendre compte qu'en l'attribuant à une absorption interstitielle anormale. On rapporte tous les *ulcères* à deux grandes divisions: dans la première, on range ceux qui sont entretenus par une cause locale, et dans la seconde ceux qui sont l'effet de quelques causes internes. Les espèces d'*ulcères* de la première de ces divisions sont les suivantes: 1° l'*ulcère* fistuleux; 2° l'*ulcère* calleux; 3° l'*ulcère* variqueux; 4° l'*ulcère* fongueux; 5° l'*ulcère* verruqueux; 6° l'*ulcère* vermineux; 7° l'*ulcère* cancéreux; 8° quelques *ulcères* cancéreux. Les *ulcères* que l'on a coutume de rapporter à la seconde classe sont: 1° l'*ulcère* vénérien; 2° l'*ulcère* scorbutique; 3° l'*ulcère* dartreux; 4° l'*ulcère* psorique; 5° l'*ulcère* scorbutique; 6° l'*ulcère* cancéreux; 7° l'*ulcère* cachectique. Nous avons parlé de tous ces *ulcères* dans des articles spéciaux.

— Art vétér. Les *ulcères*, chez les animaux comme chez l'homme, sont produits ou entretenus par une inflammation. Toutes les causes que l'on assigne aux *ulcères* sont évidemment les causes de l'inflammation, telles que les coups, les chutes, les plaies, la plethore locale, l'action des substances irritantes sur les substances vivantes dénudées et ce qu'on appelle les diathèses nerveuses, farineuses, aphthieuses, psoriques. Les *ulcères* produits ou entretenus par une inflammation sont les plus communs chez les animaux; souvent ils sont profonds et quelquefois fistuleux; certaines blessures, suivant la structure anatomique des parties, sont susceptibles d'offrir cette désorganisation; tels sont, par exemple, le mal de taupe et le mal de garrot. Une atteinte forte sur le talon du cheval, laquelle n'était d'abord qu'une plaie contuse, peut devenir un *ulcère* par suite de la carie du cartilage latéral du dernier os phalangien; une plaie d'arme à feu peut se transformer en *ulcère*, de plaie contuse qu'elle était, par suite du séjour prolongé du corps vulnérant dans les tissus blessés. Il est des circonstances où la solution de continuité peut être *ulcérée* dès son principe. Qu'un corps vulnérant pénètre dans quelque réservoir ou dans quelque conduit naturel, et que les liquides qui y circulent ou qui y sont renfermés s'échappent par des ouvertures accidentelles, l'écoulement anormal met obstacle à la réunion des parois et des bords de la plaie. Qu'un corps aigu pénètre dans une articulation dont les mouvements fréquents déterminent la sortie de la synovie, cette liqueur, restant en partie engagée dans la solution de continuité, empêche le contact immédiat des lèvres de la division et produit un *ulcère* fistuleux. La disposition contre nature des lèvres de la solution de continuité peut encore convertir celle-ci en *ulcère*. Enfin, en raison de la longue durée de certaines plaies, et peut-être aussi de la disposition de l'animal, les bords s'épaississent, se durcissent, deviennent calleux, et ces accidents, en s'opposant à la cicatrisation, deviennent des causes d'*ulcère*. Mais des causes générales peuvent entretenir des *ulcères* dus à l'existence de certaines affections spécifiques, telles que la morve, le farcin, les scrofules, etc., qui agissent soit par les principes morbides que sécrètent alors les surfaces *ulcérées*, soit par le défaut de vitalité qu'éprouvent les tissus et qui forme obstacle au travail naturel de la cicatrisation.

Les *ulcères*, chez les animaux, siègent principalement sur la peau, quelquefois sur les muqueuses rapprochées des ouvertures extérieures. Ils forment des solutions de continuité circulaires ou elliptiques; leur pourtour est rarement angulaire; quelques-uns cependant ont une forme allongée; ils portent, dans ce cas, le nom de *crevasses*. La largeur et la profondeur des *ulcères* sont très-variables. On a remarqué que les *ulcères* qui sont dus à des causes générales sont plus profonds et forment une surface large, presque toujours en saillie et circonscrite par des bords tuméfiés, calleux, quelquefois rongés, décharnés, etc. En général, les bords des *ulcères* peu sensibles sont droits, élevés, coupés à pic ou bien inclinés, renversés, jusqu'au point de paraître

décollés. Quelquefois ils forment des trajets étroits et profonds comme les fistules, et sont dits alors *ulcères fistuleux*. Enfin, les *ulcères* rendent du pus ou de la sanie dans une quantité qui n'est pas toujours en rapport avec leur étendue et cet écoulement est une des causes qui agissent le plus efficacement pour entretenir et étendre l'*ulcération*.

La première indication dans le traitement des *ulcères* est de calmer tout de suite, par des applications émollientes, l'inflammation qui les accompagne, quelquefois de l'augmenter doucement quand elle est trop peu intense et qu'il existe de nombreuses végétations blafardes. On s'occupe ensuite de provoquer une irritation modérée, mais répétée, s'il le faut, dans un autre tissu plus ou moins éloigné de celui de la maladie, et enfin on rapproche les bords de la division, afin de favoriser la cicatrisation aussitôt qu'on a amené la surface *ulcérée* à sécréter un pus de bonne nature et qu'on y voit de bonnes végétations celluloso-vasculaires. Si ces moyens n'amènent pas de changements avantageux, on y substitue les topiques stimulants, le fer, les caustiques ou le feu. Ces moyens réussissent quelquefois, sans toutefois préserver toujours d'une récurrence; mais leurs effets sont souvent douteux et quelquefois nuisibles. Cependant, dans certains cas, on a beau employer ces derniers moyens avec persévérance, les alterners même, on ne peut empêcher le mal d'empirer. Si l'*ulcère* est symptomatique, s'il coïncide avec une affection générale, il faut avant tout s'attacher à combattre celle-ci, à réveiller les forces du sujet par un régime approprié et par les toniques, lorsqu'il ne s'agit que d'un état adynamique, et, si la maladie offre un caractère spécifique, il faut administrer les médicaments convenables. Mais ces moyens seuls ne suffisent pas pour amener la guérison. Pour arriver à un résultat positif, il faut agir, en outre, sur l'*ulcère* lui-même, en réveiller la vitalité, de manière à le transformer en une plaie ordinaire cicatrifiable. C'est à quoi l'on parvient par différents moyens appropriés au caractère de l'*ulcère*. Après l'emploi de l'un ou de l'autre de ces procédés, si l'on a voulu arrêter le travail de destruction qui appartient à l'*ulcère*, celui-ci se transforme en plaie et en suit toutes les phases. Si on ne peut y parvenir, l'*ulcère* continue ses ravages, s'agrandit de plus en plus et ne se termine qu'à la mort du sujet.

— Arboric. On confond bien souvent, dans le langage ordinaire, sous les noms d'*ulcères* ou de plaies, toutes les lésions qu'on observe sur les tiges des arbres, et qui se traduisent surtout par une solution de continuité dans l'épiderme et les tissus sous-jacents. Pour apporter quelque précision dans ce sujet, on doit réserver la dénomination de plaies pour les lésions simples, purement mécaniques, et qui tendent constamment à se cicatrifier par le rapprochement de leurs bords ou par la formation de nouveaux tissus sur les surfaces dénudées. Les *ulcères* sont, au contraire, des lésions compliquées, accompagnées de ramollissement et de décomposition des organes, et qui laissent écouler un liquide sanieux; ils s'étendent sans cesse, en gagnant de proche en proche, soit en largeur, soit en profondeur. Ils sont très-fréquents sur les ormes plantés en avenue au bord des routes et des chemins; souvent aussi ils affectent les chênes, les marronniers, les saules, etc.; enfin on ne les observe que trop sur les arbres fruitiers, notamment ceux qui portent des fruits à noyau, comme l'abricotier, l'amandier, le cerisier et surtout le pêcher. Ils peuvent du reste se produire sur tous les végétaux, et sur toutes les parties de ceux-ci, même sur les racines.

Les causes qui produisent les *ulcères* sont très-diverses; tantôt c'est la mauvaise nature du terrain, et par suite l'absorption, par les racines des arbres, de sucs viciés ou impropres à la nutrition; tantôt, et plus souvent, ce sont des lésions produites par le froid, les larves d'insectes, le choc de corps étrangers, notamment des roues des véhicules; d'autres fois encore, les *ulcères* résultent d'amputations fâcheuses, d'une taille inintelligente des branches ou des rameaux. Quoi qu'il en soit, dès que le tissu ligneux est ramolli et que le liquide commence à s'écouler, le mal est bien déclaré et va sans cesse en augmentant; les champignons qui étendent leur mycélium sur les parties malades, les insectes qui viennent s'y établir, la poussière et les corps étrangers qui s'y déposent, ne font qu'aggraver ce mal.

Les liquides qui s'écoulent d'un *ulcère* naissant varient suivant la nature de l'arbre et le degré plus ou moins avancé de la lésion; le plus souvent ils commencent par être incolores; puis ils passent successivement par toutes les nuances du jaune et du brun jusqu'au noir. Sur les arbres de la famille des conifères, ils sont mélangés de sucs résineux, d'abord purs, puis plus ou moins décomposés, et qui finissent par disparaître complètement, lorsque les conduits de la résine sont obstrués. Sur les arbres à fruits à noyau, le liquide consiste presque exclusivement en gomme; ici encore le produit commence par être assez pur pour pouvoir être récolté et appliqué à divers usages; plus tard, il brunît, s'altère et n'est plus bon à rien; mais l'écoulement ne s'arrête pas; il continue jusqu'à ce que l'arbre soit mort d'épuisement.

• Que les *ulcères* soient résineux, gommeux ou sanieux, dit le *Bon jardinier*, leur marche est toujours la même, ils tendent toujours à la destruction; mais les effets apparents sont différents. Quand ils ont atteint le cœur des arbres résineux, il est bien rare que ces derniers ne soient pas brisés par le vent; aussi est-il plus avantageux de les abattre que de les laisser sur pied. Ceux dont les sucs se convertissent en gomme s'épuisent quand la maladie affecte le tronc; si elle a son siège sur une branche, elle languit également; dans l'un et l'autre cas, il ne se forme qu'un petit nombre de boutons à fleurs, les fruits nouent mal, tombent de bonne heure, ou restent de qualité inférieure. La terminaison funeste de ces arbres est souvent accélérée par les fortes chaleurs ou par l'intensité du froid auquel ils sont beaucoup plus sensibles que d'autres. Quand les *ulcères* ne causent pas la mort, et c'est heureusement le cas le plus fréquent, la cicatrisation a lieu spontanément; il y a une portion du bois frappée de mort qui se dessèche, ou qui entraîne une simple excavation des troncs. Dans d'autres circonstances, la surface malade acquiert une certaine étendue, se trouve en contact avec l'air; les liquides s'évaporent; le bois, au lieu de se pourrir, de se convertir en humus, se dessèche, s'exfolie, ou se pénetre quelquefois tellement de mycélium de champignons, qu'il passe à l'état d'amadou blanc ou fauve; c'est, dans ce cas, une maladie qui succède à une autre.

Il n'est pas très-difficile de guérir les *ulcères*, si on les prend à leur première apparition, et lorsqu'ils n'ont encore atteint que les couches superficielles. Pour cela, il faut d'abord les convertir en plaies simples, en enlevant, avec un instrument bien tranchant, aussi proprement et aussi complètement que possible, toutes les parties malades. Il est même bon d'amoindrir les bords de l'écorce, quand celle-ci est trop épaisse ou qu'elle est organisée de manière à se détacher et à se détacher en dehors, comme il arrive dans les bouleaux, les cerisiers et autres arbres à épiderme très-résistant; de cette manière, on évite le déplacement des tissus qui doivent servir à recouvrir les parties dénudées. La plaie étant ainsi parée, on la panse comme nous l'avons dit à l'article PLAIE. V. ce mot.

Les arbres fruitiers, quand ils sont profondément *ulcérés*, peuvent quelquefois être sauvés par l'amputation des branches malades, ou bien en opérant une greffe par approche avec un individu sain; mais le plus souvent le meilleur parti à prendre est de les arracher. Pour les *ulcères* très-étendus, mais où l'écorce commence à se cicatrifier, on enlève avec une gouge toutes les parties malades; on recommande même de brûler avec un fer rouge la surface dénudée; puis on remplit de plâtre toute la cavité, qui ne tarde pas à être recouverte par de nouvelles couches d'écorce. Ce procédé peut s'appliquer aux arbres fruitiers de plein vent ou aux arbres d'avenue, qui continuent ainsi à donner des fruits ou de l'ombre; on peut même conserver de cette manière de vieux sujets dont le tronc est complètement creux, en remplissant les vides avec des pierres et du mortier.

• L'occlusion de ces cavités par voie de cicatrisation, ajoute le *Bon jardinier*, s'opère quelquefois d'une manière assez singulière, mais on ne l'observe guère que sur les arbres qui sont encore jeunes et quand elles se trouvent à une élévation qui les déroberait aux insultes journalières des passants. Les nouvelles couches ligneuses et corticales qui se forment, au lieu de suivre une direction périphérique, se replient en dedans, forment deux rouleaux dont les surfaces convexes ou corticales sont vis-à-vis l'une de l'autre. La végétation et l'accroissement continuent presque comme à l'état normal, les rouleaux se rapprochent tous les ans, enfin se touchent et se réunissent. Beaucoup d'arbres, que l'on croit très-sains sur pied, présentent des cicatrices de ce genre quand on les met en œuvre.

Les *ulcères* des racines ne sont pas visibles comme ceux des tiges; mais leur présence se trahit par des signes extérieurs; la végétation se ralentit; les feuilles sont plus petites, plus pâles, et tombent avant l'époque ordinaire. Ces affections peuvent provenir de la mauvaise qualité du sol, ou de certains engrais, ou bien encore de piqûres d'insectes ou de blessures faites par les instruments aratoires. Dans tous les cas, il faut déchausser l'arbre, visiter soigneusement les racines et les rafraîchir, en supprimant rigoureusement toutes les parties malades. On rehausse ensuite l'arbre avec des terres neuves, bien saines et de bonne qualité; on laboure le sol de manière que l'air arrive aux racines et que l'eau ne puisse y croupir.

ULCÈRE, ÉE (ul-sé-ré) part. passé du v. *Ulcerer*. Qui est atteint d'*ulcération*: *Organe ulcéré*.

La douce violette, en sirop préparée, Soulage, en l'humectant, sa poitrine *ulcérée*.

CASTEL.

— Fig. Qui garde un sentiment pénible et durable: *Ce n'est pas à des cœurs ulcérés qu'il faut présenter des vers, c'est aux âmes tranquilles*. (Vol.) *L'homme le plus juste, quand il est ulcéré, voit rarement les choses comme elles sont*. (J.-J. Rouss.) *On n'est pas impartial quand on a le cœur ulcéré*. (Théry.)

Crains des cœurs *ulcérés* nourris de désespoir.

VOLTAIRE.

Rien ne guérit l'amour-propre *ulcéré*.

DEUILLE.

ULCÉRER v. a. ou tr. (ul-sé-ré — rad. *ulcère*. Change é en é devant une syllabe muette: *l'ulcère*; qu'il *ulcère*; excepté au fut. de l'ind. et au cond. prés.: *l'ulcérera*; tu *ulcéreras*). Produire un *ulcère* sur; *Ulcerer un organe*. *Ulcerer la peau*.

— Fig. Produire un sentiment pénible et durable: *Ce discours, ce faux rapport l'a fort ulcéré*. (Acad.) *L'ingratitude afflige plus les cœurs généreux qu'elle ne les ulcère*. (Duclos.) *Gardez d'*ulcérer*, qui ce que soit*. (Boiste.)

S'*ulcérer* v. pr. Se changer en *ulcère*: *Cette plaie commence à s'*ulcérer**. Il paraissait des pustules qui s'*ulcéraient* jusqu'aux os. (Cullériér.)

— Fig. S'aggraver, concevoir un sentiment pénible et durable: *Les plus nobles cœurs finissent par s'*ulcérer*, en présence d'une telle ingratitude*.

ULCÉREUX, EUSE adj. (ul-sé-rou, eu-ze — rad. *ulcère*). Chir. Qui est de la nature de l'*ulcère*: *Plaie ulcéreuse*. Il est couvert d'*ulcères*: *Membre ulcéreux*.

— Fig. Qui est prédisposé à s'*ulcérer*, à s'aggraver: *Il contracte en son âme une disposition ulcéreuse et catarrhale, qui, à la fin, lui cause une habitude de colère*. (Amyot.)

ULCÉRO-MEMBRANEUX, EUSE adj. Pathol. Syn. de COURENNEUX ou PSEUDO-MEMBRANEUX: *Stomatite ulcéro-membraneuse*.

ULE (Othon), naturaliste allemand, né à Lossow, près de Francfort-sur-l'Oder, en 1820. Il étudia de 1840 à 1844 les mathématiques et les sciences naturelles aux universités de Halle et de Berlin, fut reçu en 1845 docteur en philosophie, et devint ensuite professeur au gymnase de Francfort. Il revint à Halle en 1851 et, bien qu'activement mêlé aux luttes politiques de l'époque, comme l'un des chefs du parti démocratique, il n'en déploya pas moins un grand zèle pour la propagation des connaissances scientifiques. Outre une brochure sur les *Théories d'Aristote et de Kant au sujet de l'espace* (Halle, 1850), il publia un ouvrage intitulé *L'Univers* (Halle, 1850, 3 vol.; 1859, 3e éd.), qui obtint beaucoup de succès et établit la réputation scientifique et littéraire de l'auteur. En 1852, il fonda le journal la *Nature*, qu'il publia d'abord en collaboration avec Charles Muller et Rossmoeller, puis avec Muller seul, mais dont il a toujours conservé la direction en chef. Cet excellent recueil obtint beaucoup de succès et a servi de modèle aux publications du même genre qui se sont fondées depuis lors à l'étranger. De 1863 à 1866, M. Ule a représenté la ville de Halle et le cercle de la Saale à la chambre des députés de Berlin, où il a siégé dans les rangs du parti progressiste et où il s'est signalé comme membre de la commission de l'enseignement. On a encore de lui: *Tableaux physiques* (Halle, 1854-1857, 2 vol.); les *Merveilles du monde des étoiles* (Leipzig, 1860, trad. en plusieurs langues); les *Découvertes les plus récentes en Afrique, en Australie et dans le monde polaire arctique* (Leipzig, 1861), opuscule écrit dans le but de provoquer de concert avec Petermann, la formation d'une expédition allemande destinée à rechercher dans l'intérieur de l'Afrique les traces de Vogel (v. ce nom); *Choix d'opuscules sur les sciences naturelles* (Leipzig, 1865-1868, t. 1er à V), ouvrage dont les divisions ont pour titres particuliers: la *Chimie de la cuisine*; *Tableaux des Alpes et des montagnes de l'Allemagne centrale*; *Esquisses chimiques pour la maison et pour l'industrie*; *Esquisses de chimie organique*; *L'année et le jour dans la nature*; *Pourquoi et parce que* (Berlin, 1868), petit traité de physique destiné surtout aux professeurs des écoles populaires, etc.

ULEA, rivière de la Russie d'Europe, dans la Finlande, gouvernement d'Uleaborg. Elle sort de l'extrémité N.-O. du lac Ulea-Trask, coule au N.-O., et se jette dans le golfe de Botnie, près d'Uleaborg, après un cours de 135 kilom.

ULEABORG, ville de la Russie d'Europe, dans la Finlande, chef-lieu du gouvernement de son nom, à l'embouchure de l'Ulea dans le golfe de Botnie, où elle a un petit port de commerce, à 600 kilom. N.-O. de Saint-Petersbourg, par 65° 2' de latit. N., 23° 10' de longit. E.; 5,500 hab. Manufacture de tabac; teinturerie, foulerie, scieries; chantiers de construction. Commerce de goudron, résines, poissons, beurre salé, bois et planches. Cette ville, aux rues régulières, longues, droites et bordées de maisons construites en bois, possède un vieux château, un gymnase et un hôpital. Aux environs, on trouve une source minérale très-fréquentée. Uleaborg, pris par les Russes en 1714, fut en grande partie détruit par un incendie en 1822; en 1854, une flotille anglaise, sous les ordres de l'amiral Plumridge, y brûla toutes les propriétés du gouvernement.

ULEABORG (GOVERNEMENT D'), division administrative de la Russie d'Europe, dans la Finlande, bornée au N. par la Tana qui la sépare de la Norvège, à l'O. par la Tornea qui la sépare de la Suède, et baignée par le golfe de Botnie au S.-O.; au

S., elle confine aux gouvernements de Vasa et de Kuopio et à l'E. à ceux d'Arkhangel et d'Olonetz. Ce gouvernement a une étendue très considérable; il mesure 740 kilom. du N. au S., et 270 kilom. de l'E. à l'O.; superficie, 170,000 kilom. carrés. Au N.-O., il est sillonné par les ramifications des montagnes qui accidentent la partie septentrionale de la Norvège; au centre et sur les autres points il présente un sol généralement plat et uni, arrosé par un grand nombre de lacs et par plusieurs rivières, dont les plus importantes sont la Tornea, l'Ulea, le Keimi et le Simo. La plus grande partie du pays est couverte de forêts, de roches et de marécages. L'été y est court et peu favorable à la culture; le seigle et l'orge y sont cultivés dans quelques districts, où l'on récolte aussi quelques faibles quantités de lin, de chanvre, de pommes de terre, de choux et de navets. On y élève des chevaux, des bêtes à cornes, des moutons, des porcs, des chèvres et surtout des rennes. Les richesses minérales de cette contrée hyperboréenne sont le cuivre, le fer, des ardoises, du cristal de roche, des pierres à aiguiser et des pierres meulières. L'exploitation des forêts, la fabrication du goudron et la pêche sont les principales occupations des habitants, au nombre d'environ 170,000, dont un grand nombre de Lapons. Ce pays, après avoir longtemps appartenu à la Suède, échut à la Russie en 1809.

ULEA-TRASK, lac de la Russie d'Europe, dans la Finlande, gouvernement d'Uleaborg, au S.-E. de la ville de ce nom; sa longueur est de 67 kilom. et sa plus grande largeur de 45 kilom. Son périmètre très-sinueux est de 320 kilom. Il renferme plusieurs îlots rocheux et beaucoup de poissons.

ULÉDA s. m. (u-lé-da). Entom. Genre d'insectes coléoptères hétéromères, de la famille des taxicornes, tribu des diapériales, dont l'espèce type vit au Brésil. Syn. du genre aniaira.

ULEFELD (CORNFIX ou CORFITO, comte d'), homme d'Etat danois, né vers 1604, mort en 1664. Favori, puis gendre de Christian IV, il fut nommé grand maître de la cour (1643), vice-roi de Norvège et ambassadeur en France (1647). Sous Frédéric III, il vit baisser son crédit, fut faussement accusé d'avoir voulu empoisonner le roi et se retira à la cour de Suède, où la reine Christine l'accueillit avec distinction; mais il ternit sa réputation en servant la Suède contre sa patrie. Plus tard, il revint à Copenhague, dans l'espérance d'obtenir son pardon, fut retenu prisonnier pendant quelque temps et obtint enfin la permission de voyager hors du royaume. Pendant son absence, ses ennemis l'accusèrent de complot et le firent condamner à mort par contumace. Il apprit sa condamnation à Bâle, où il s'était réfugié. Craignant d'être arrêté, il s'embarqua pour gagner Brisach et mourut pendant la traversée.

ULÉIOTE s. m. (u-lé-io-te — du gr. *uleiôtês*, bûcheron; de *ulé*, bois). Entom. Genre de coléoptères tétramères, de la famille des xylophages, appelés aussi *BRONTES*.

— **Encycl.** Les *uléiotes* ont pour caractères principaux : un corps déprimé, allongé; des antennes très-longues, composées d'articles cylindriques; le labre avancé entre les mandibules; les tarses très-courts, simples, à articles entiers. Ce genre, qui a beaucoup d'affinités avec les cucujes, ne comprend qu'un petit nombre d'espèces, dont quelques-unes habitent nos contrées. Ces insectes vivent généralement dans les forêts, sous les écorces des arbres morts, et leurs mœurs ressemblent beaucoup à celles des scolytes. L'*uléiote flavipède* ou à *pièds fauves* a près de 9m,01 de longueur; il a le corps noirâtre ou d'un brun sombre, avec la bouche, les antennes et les pattes fauves. Cette espèce, qui présente une variété d'un brun clair ou jaunâtre, vit sous l'écorce des hêtres. L'*uléiote testacé* est plus petit et de couleur fauve. Ces deux espèces se trouvent aux environs de Paris.

ULÉMA s. m. (u-lé-ma — turc *oulemah*, orthographe suivie par quelques écrivains). Docteur de la loi, chez les Turcs : *Le corps des ULÉMAS. L'autorité religieuse et judiciaire est exercée par les ULÉMAS*. (Acad.) *Le mufti et les ULÉMAS, réunis autour de l'étendard sacré, prononcèrent l'abolition des janissaires*. (Lamenn.) *En Egypte, des ULÉMAS assistaient aux séances de l'Institut, même avant de savoir un seul mot de notre langue*. (F. Arago.)

— **Encycl.** Le Coran étant le seul code des mahométans et renfermant à la fois la loi religieuse et la loi civile, les *ulémas*, qui en sont les interprètes, n'ont pas seulement à faire l'étude de ces lois et à les commenter; ce sont encore eux qui les appliquent, puisque seuls ils sont réputés en savoir le véritable sens. Les *ulémas* sont donc en même temps des docteurs de la religion et des officiers de justice; ils forment un corps très-puissant dans les États mahométans, et leur pouvoir sert quelquefois de contre-poids à l'autorité du sultan, car leurs attributions s'étendent aux choses du gouvernement.

Les *ulémas* se divisent, sous l'autorité suprême du grand mufti, en trois classes : les *mollahs*, qui sont les plus hauts dignitaires ecclésiastiques et judiciaires; les *cadis* ou

juges de première instance, qui prennent le nom de *cadilès* quand ils sont attachés au service des camps, et les simples *ulémas* ou docteurs, bornés à l'étude du livre sacré et à l'enseignement dans les écoles spéciales où viennent se former les *ulémas* futurs. Ces écoles jouissent pour la plupart d'une grande réputation, surtout celle d'El-Azhar, au Caire.

ULESPIEGLE, personnage légendaire allemand. V. **EULESPIEGLE**.

ULEX s. m. (u-lèks — mot lat.). Bot. Nom scientifique du genre ajonc.

ULFT (Jacob VAN DER), peintre hollandais, né à Gorcum en 1627, mort vers la fin du XVII^e siècle dans sa ville natale, de laquelle il avait été bourgmestre assez longtemps. Il cultiva tour à tour la peinture sur verre, la gouache et la peinture à l'huile, et ses toiles, qui sont en général de petite dimension, représentent d'ordinaire des monuments d'architecture, des ruines au milieu desquelles il a su jeter artistiquement un grand nombre de petites figures qui, par leur vivacité d'allure et les couleurs éclatantes de leurs costumes, tranchent agréablement sur le fond terne et grisâtre des édifices. Sa touche est gaie et légère. On ne peut que lui reprocher de s'être trop complu dans la multiplicité des détails.

ULIA, ville de l'Espagne ancienne, dans la Bétique, chez les Turdules. C'est aujourd'hui le bourg de Montemayor.

ULIARIUS, ULARIUS, nom ancien des îles d'OLÉRON.

ULIBISCHEFF (Alexandre), écrivain et biographe musical. V. **ULIBISCHEFF**.

ULIDIE s. f. (u-li-di — du gr. *oulê*, cicatrice; *idea*, forme). Entom. Genre d'insectes diptères, de la famille des athéricières, tribu des muscides, type du groupe des ulidiens, comprenant un assez grand nombre d'espèces, dont la principale habite l'Europe centrale.

— Zooph. Syn. d'ULIDION, genre de polypiers bryozoaires.

ULIDIEN, ENNE adj. (u-li-di-ain, è-ne — rad. *ulidie*). Entom. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre ulidie.

— s. m. pl. Groupe d'insectes diptères, de la famille des athéricières, ayant pour type le genre ulidie.

ULIDION s. m. (u-li-di-on — dimin. du gr. *oulê*, cicatrice). Zooph. Syn. de MÉLICERTE, genre de polypiers bryozoaires.

ULIGINAIRE adj. Syn. d'ULIGINEUX.

ULIGINEUX, EUSE adj. (u-li-ji-neu, eu-ze — du lat. *uligo*, humidité). Hist. nat. Qui croît ou vit dans les lieux humides. ■ On dit aussi ULIGINAIRE.

— *Terrains uligineux*, Terrains d'une extrême humidité.

ULITE s. f. (u-li-te — du gr. *oulon*, genitive, qui se rattache probablement à la racine sanscrite *var*, couvrir, d'où la forme *seconde* *urnu*, même sens. Il est à remarquer que, en sanscrit même, la racine *var* devient *val*, être couvert, revêtu, et *ul* dans quelques dérivés, comme *ulva*, enveloppe de l'embryon et de l'œuf, cavité, latin *vulva*, etc.). Méd. Inflammation de la membrane muqueuse des genives. V. GINGIVITE.

ULIUS adj. m. (u-li-uss — gr. *oulios*, salubre. Le grec *oulios* appartient à la même famille que le grec *oulê*, salut, *otios*, sauf, le latin *salvus*, *salvare*, se porter bien, *salus*, salut, *salubris*, salubre, le gothique *seis*, bon, *unsels*, misérable, *selei*, bonté, bonne qualité; ancien scandinave *seil*, heureux; ancien allemand *salig*; allemand moderne *selig*, bienheureux). Mythol. gr. Epithète donnée à Apollon, dieu de la médecine.

ULLA, rivière d'Espagne. Elle prend sa source dans la province de Lugo, à 9 kilom. S.-O. du village de Puertomarín, coule d'abord au N.-O.; puis, décrivant un arc de cercle, tourne au S.-O., sépare les provinces de Pontevedra et de Corogne, et se jette dans l'Atlantique, après un cours de 150 kilom.

ULLEM s. m. (ul-lèmm). Pathol. Sorte de pyrosis des contrées du Nord, attribuée à l'usage du lait de renne et des viandes fumées.

ULLER, dieu scandinave, fils de Sif, femme de Thor, et issu d'un premier mariage de cette déesse. Il excelle au tir de l'arbalète et à la course aux patins. Ses habitudes guerrières le faisaient invoquer dans les combats singuliers. Sa demeure dans le ciel s'appelait Ydalir. L'historien Saxo le nomme Oller et raconte qu'il a régné à la place d'Odin, lorsque celui-ci dut quitter Byzance, c'est-à-dire Asgard. Après dix années d'absence, Odin revint, et Oller, qui s'était fait appeler Mitodir, dut prendre la fuite; il se réfugia en Fionie, où il fut tué; mais, comme après sa mort une peste épouvantable se répandit dans le pays, on l'accusa de ce sortilège. Son cadavre fut déterré; on lui coupa la tête et on enfouit un pieu dans sa poitrine.

ULLIAC-TRÉMADEURE (Sophie), femme de lettres française, née à Lorient en 1794, morte à Paris en 1862. Dès l'âge de vingt-deux ans, elle s'adonna entièrement à la littérature, et pour ses débuts elle traduisit des romans d'Auguste Lafontaine, de Camille et de Mul-

ler; puis elle publia, sous le pseudonyme de **Dudrezéno**, quelques œuvres originales qui eurent un certain succès. Après ces essais, Melle Ulliack-Trémaदेure s'occupa exclusivement de l'instruction morale et de l'éducation des enfants, pour lesquels elle écrivit de nombreux ouvrages, dont quelques-uns furent couronnés par l'Académie. Nous citerons, parmi ses productions : *Contes aux jeunes agronomes* (1818, in-12); la *Forêt de Woronetz* (1821); *Henri* (1824); *l'Oiseleur* (1825); *Beauté morale des jeunes femmes* (1829); *Laidet et beauté* (1833); les *Dimanches du vieux Daniel* (1833); le *Petit bossu* (1833; 2^e édit. 1859); *Encyclopédie du premier âge* (1834); la *Pierre de touche* (1835); *Contes aux jeunes artistes* (1836); *Claude Bernard* (1840); *Histoire de Jean-Marie* (1840); *Emilie ou la Jeune fille auteur* (1840); *Etienne et Valentin* (1841); les *Contes de ma mère l'Oie* (1842); *es Jeunes naturalistes* (1841, 2 vol.); *Quelques leçons d'histoire naturelle* (1842); *Morale pratique* (1842); *Astronomie et météorologie* (1843); *Eugénie ou le Monde en miniature* (1843); *l'Institutrice* (1846); la *Maitresse de maison* (1859); *Nouvelles* (1860); *Secrets du foyer domestique* (1861); *Souvenirs d'une vieille femme* (1861, 2 vol.). Melle Ulliack-Trémaदेure a dirigé le *Journal des jeunes personnes* et collaboré au *Voleur*, au *Brelon*, au *Journal de Paris*, au *Conseiller des femmes*, etc.

ULLIADE s. f. (u-lla-de; 11 mil.) Vitic. Nom d'un cépage particulier.

— **Encycl.** Le cépage appelé *ulliaide* est cultivé dans le midi de la France, en Italie et en Algérie; il porte les noms suivants : cinq-saous (vignobles de Saint-Gilles, Gard), bourdales (département des Pyrénées), mil-hau-prunelas (Tarn-et-Garonne), morterille noire (Haute-Garonne), gros-marocain (Charente).

L'*ulliaide* est aussi appelée oëllade, oulliaide et espagnen; on la reconnaît aux caractères suivants : la souche est vigoureuse; le sarment, de couleur foncée, a des stries très-prononcées; il est long, couché, noué court, à nœuds saillants. Les bourgeons sont arrondis et débourent tardivement. Les vrilles sont moyennes, fines et rameuses; les feuilles grandes, fines et à cinq lobes; la denture est longue et inégale, leur face supérieure vert uni, l'autre face légèrement duveteuse; les nervures sont très-saillantes et cotonneuses; le pétiole est long, vert dans le Gurd, violacé dans les Pyrénées-Orientales, où il ne reste blanchâtre qu'à ses extrémités. La fleur résiste assez bien à la coulure. La grappe est magnifique, pyramidale, avec ailes bien détachées; les grains sont très-gros, suspendus à de longs pédicelles, peu serrés, égaux, ovales, noir bleuâtre, d'un aspect mat à l'époque de la maturité; le pédoncule est mince relativement à la longueur de la grappe; les grains sont croquants, d'une saveur fraîche, sucrée, fine et agréable; la peau est fine, la maturité précoce.

Parmi les variétés de l'*ulliaide*, on distingue : 1^o le mil-hau du Pradel, ainsi nommé, sans doute, de ce qu'on l'a tiré des vignes du manoir de notre célèbre Olivier de Serres; ses feuilles sont plus profondément découpées; leurs lobes sont souvent recouverts; la souche est moins fertile; les grappes sont moins fortes, elles mûrissent mieux; 2^o le zé-bib des Arabes; il porte de gros grains d'un violet peu foncé; leur couleur singulière est obscurcie par une abondante pruine; leurs saveurs sont assez agréables, mais le cépage, qui est pourtant vigoureux, est avare de ses fruits; 3^o l'espagnen noir des Hautes-Alpes, qui diffère de l'*ulliaide* commune en ce que la face supérieure de ses feuilles est plus foncée; elles sont peu découpées et supportées par un pétiole très-gros; les grappes en sont belles et nombreuses, bien garnies de gros grains olivâtres, fermes, charnus, d'une saveur douce, relevée; 4^o enfin l'espagnen blanc, qui ne diffère du précédent que par la couleur de ses fruits.

ULLMANN (Charles), théologien allemand, né à Epfenbach le 15 mars 1796, mort en 1865. Il suivit aux universités de Heidelberg et de Tubingue les cours de Hegel et de Kreuzer. Après avoir pris ses grades, il fut nommé vicaire de Kirchheim, se fit recevoir en 1819 agrégé à l'université de Heidelberg et y devint en 1821 professeur extraordinaire, puis, en 1826, professeur ordinaire de théologie. Appelé en 1829 à une chaire analogue à l'université de Halle, il y renoua en 1836 pour revenir à Heidelberg. Il était, en 1853, prêtre évangelique et membre du conseil supérieur des affaires ecclésiastiques, qu'il présida en 1856. Dans ces fonctions, qu'il occupa jusqu'en 1860, il déploya une rare activité pour faire triompher la réaction religieuse, et, à la chute du concordat badois, il rentra dans la vie privée. On a de lui : *Grégoire de Nazianze le théologien* (Darmstadt, 1825); *Sermons théologiques à l'occasion de l'attaque du journal évangélique contre le rationalisme de Halle* (Halle, 1830); *Jean Wessel, précurseur de Luther* (Hambourg, 1834), ouvrage qui lui servit à composer plus tard : les *Reformateurs avant la Réforme, particulièrement en Allemagne et dans les Pays-Bas* (Hambourg, 1841-1842); *Histoire ou mythe? brochure dirigée contre la Vie de Jésus* de Strauss (Hambourg, 1838); *Avenir de l'Eglise évan-*

gélque en Allemagne (Stuttgart, 1846); *Des droits égaux des confessions religieuses* (Stuttgart, 1848); *Sur la valeur des majorités* (Hambourg, 1850); *Sur l'essence du christianisme* (Hambourg, 1855); *Sur l'impeccabilité du Christ* (Gotha, 1863, 7^e édition). Nous citerons, en outre, plusieurs ouvrages écrits en collaboration : le *Culte du génie* (Hambourg, 1840), avec Huber; *Du christianisme allemand*, avec Thomas Lucke; *Sur le refus de Rupp* (Hambourg, 1847); *Etudes et critiques sur la théologie*, recueil où il a inséré de très-nombreux articles et qui, depuis 1828, époque de sa fondation, a été le principal organe de la théologie dite de médiation. La plupart des écrits d'Ullmann ont été traduits en hollandais, en anglais, en français et en danois et sont aussi remarquables par la clarté et par l'élégance du style que par la profondeur des pensées et la logique des arguments.

ULLOA s. m. (ul-lo-a). Bot. Syn. de JUANULOA, genre de solanées.

ULLOA, rivière de l'Amérique centrale. Elle descend des montagnes qui couvrent l'intérieur du Guatemala, coule au N.-E., arrose la république de Honduras et se jette dans la mer des Antilles, au golfe de Honduras, après un cours de 260 kilom.

ULLOA (SAINT-JEAN-D'), fort de la Vera-Cruz. V. ce mot.

ULLOA (Alphonse DE), historien et littérateur espagnol du XVI^e siècle, mort vers 1580. Après avoir fait ses études en Italie, il embrassa la carrière militaire, servit quelque temps sous François de Gonzague, puis alla se fixer à Venise, où il vécut au milieu des plus illustres lettrés de l'époque. Il fut, en outre, chargé à différentes reprises de missions importantes par l'empereur Maximilien II et par Philippe II d'Espagne. Ses principaux ouvrages sont : *Vitadell' imperator Carlo V* (Venise, 1560, in-4^o); *Vita de Ferdinando imperator* (Venise, 1565, in-4^o); *Istoria dell' impresa di Tripoli de Barberia* (Venise, 1566, in-8^o); *Comentarios de la guerra de Flandes* (Venise, 1568, in-4^o); *Le Storie di Europa d'all'anno 1564 al 1566* (Venise, 1570, in-4^o). Ulloa a traduit, en outre, en italien un grand nombre d'ouvrages portugais et espagnols, notamment la *Vie de Christophe Colomb*, par Ferdinand Colomb, fils du grand navigateur, dont l'original est perdu. Enfin, il a édité les *Poésies espagnoles* de Boscan (Venise, 1553, in-18) et les *Nouvelles* de Banello (Venise, 1566, 3 vol. in-4^o).

ULLOA (Antonio DE), général et homme d'Etat, né à Séville en 1716, mort en 1795. L'un des hommes qui honorèrent le plus l'Espagne au XVIII^e siècle, à la fois voyageur, marin, administrateur et savant, il fut chargé de nombreuses missions et, lorsque la paix de 1762 eut fait passer la Louisiane sous la domination de l'Espagne, il fut envoyé pour en prendre possession et organiser l'administration nouvelle; mais la résistance qu'il éprouva de la part des colons, dont le cœur était resté français, l'obligea de se rembarquer. Il parvint au grade de lieutenant général des armées navales. Outre ses services militaires et administratifs, l'Espagne lui doit le premier cabinet d'histoire naturelle et le premier laboratoire de métallurgie qu'elle ait possédés. C'est à lui également qu'appartient la première idée du canal de navigation et d'arrosage de la Vieille-Castille. Infatigable dans ses recherches scientifiques, il s'occupa du platine et de ses propriétés, de l'électricité et du magnétisme; il apporta aussi des perfectionnements importants dans l'art de la gravure, de l'imprimerie et de la fabrication des draps. C'est encore lui qui dirigea la confection des cartes géographiques de l'Espagne. Son principal ouvrage a été traduit en français par Mauvillon, sous le titre de *Voyage historique dans l'Amérique méridionale*, 1712. Citons encore : *Notices américaines, entretiens physico-historiques sur l'Amérique méridionale et sur l'est de l'Amérique septentrionale* (Madrid, 1772, in-4^o); *Observation faite en mer d'une éclipse de soleil* (Cadix, 1778), traduit en français par Darquier (Toulouse, 1780, in-4^o), écrit dans lequel l'auteur déclare avoir découvert dans la lune un point lumineux qu'il regarde comme un véritable trou; Lalande a soutenu, de son côté, que ce prétendu trou ne pouvait être qu'un volcan.

ULLOA (Martin DE), érudit espagnol, neveu du précédent, né à Séville en 1730, mort à Cordoue en 1800. Entré dans la magistrature, il devint président de l'audience royale de Séville et consacra ses loisirs à l'étude des lettres et aux recherches historiques. Ses principaux ouvrages sont : *Mémoire sur l'origine et le génie de la langue castillane* (Madrid, 1760, 2 part. in-4^o); *Dissertations sur l'origine des Goths* (Madrid, 1781, in-8^o); *Recherches sur les premiers habitants de l'Espagne* (Madrid, 1789, in-8^o); *Dissertation sur les duels* (Madrid, 1789, in-8^o); *Mémoire sur la chronologie des différents royaumes d'Espagne* (Madrid, 1789, 2 tomes in-4^o); *Histoire des académiciens de Madrid* (1789, 4 vol. in-4^o).

ULLOA (Jérôme), général italien, né à Naples en 1810, de l'une des familles les plus honorables de cette ville. Reçu premier, à l'âge de quinze ans, au collège de la Nunzia-

tella, qui était l'école polytechnique du royaume des Deux-Siciles, il en sortit aussi premier avec le grade d'enseigne d'artillerie. Arrêté en 1833 pour complicité dans une conspiration, il fut détenu préventivement pendant six mois. Lieutenant en 1837, capitaine en 1845, il dirigea les exercices des écoles pratiques d'artillerie. Outre une série d'articles publiés dans l'*Anthologie militaire* de Naples, Ulloa avait successivement fait paraître les ouvrages suivants : *Tactique des trois armes* (Naples, 1838) ; *Naples considérée politiquement et militairement* (Naples, 1848) ; *Sur l'organisation de l'armée napolitaine* (Naples, 1848) ; *Instructions sur le tir pour les sous-officiers d'artillerie* (Naples, 1847).

Jérôme Ulloa était incontestablement l'officier d'artillerie le plus remarquable de l'Italie et l'un des chefs les plus libéraux de l'armée napolitaine, lorsque le régime constitutionnel fut établi à Naples en 1848. Dès que les hostilités eurent été déclarées entre le Piémont et l'Autriche, Ulloa demanda un congé de six mois, afin d'aller prendre part dans la haute Italie à la guerre de l'indépendance. Quelques temps après, il fut décidé qu'un corps d'armée napolitain irait opérer contre l'Autriche sous les ordres de Guillaume Pepe. Ce général partit, en effet, avec une division et prit Ulloa pour aide de camp ; mais, à peine arrivé à Bologne, il fut rappelé par le roi de Naples et abandonné par la plupart de ses soldats. Pepe, resté avec 1,500 hommes environ, marcha sur Venise suivi d'Ulloa ; ils y entrèrent ensemble le 13 juin 1848. Ulloa se distingua très-brillamment dans de nombreuses rencontres ; nommé successivement lieutenant-colonel, colonel et général de brigade, il dut chacun de ses grades à une action d'éclat et devint commandant en second de la place, pendant le long siège que Venise soutint contre l'armée autrichienne. C'est à lui que revient en grande partie l'honneur du succès obtenu le 27 octobre par les assiégés. Le 27 avril 1849, Venise étant déjà serrée de près, il fut chargé de la défense du fort Malghera. Sous sa direction, la garnison, qui n'était que de 2,400 hommes, tint un mois entier contre 18,000 Autrichiens. Le 28 mai, il fut évacué le fort entièrement démantelé, mais sans laisser un seul homme entre les mains des assiégeants. Quand les ravages du choléra, la faim et le manque de munitions forcèrent l'héroïque Venise à se rendre, Ulloa partit pour l'exil. Au mois de mai 1848, il avait été élu député au parlement de Naples, et, en janvier 1849, il fut de nouveau délégué à l'Assemblée nationale de Venise.

De 1849 à 1859, le général Ulloa habita Turin et Paris et publia des ouvrages qui lui assèrent un rang distingué parmi les écrivains militaires : *De l'art de la guerre* (Turin, 1851), et surtout son *Histoire de la guerre de l'indépendance italienne de 1848-49* (Paris, 1859, 2 vol. in-8°, avec cartes et plans), qui est sans contredit le meilleur ouvrage qui ait été écrit sur ces campagnes.

Aussitôt que le drapeau de l'indépendance se fut relevé en 1859, le général Ulloa retourna en Italie. Chargé d'abord de l'organisation des chasseurs des Apennins, il réunit bientôt une division fort bien armée et équipée, qu'il ne put amener à temps sur les champs de bataille. Il passa toute la campagne en Toscane, où le gouvernement provisoire l'avait investi du commandement général des troupes. — Deux frères du général Jérôme Ulloa se firent connaître lors des événements de 1860 ; l'aîné de la famille, le marquis Pierre ULLOA, est resté attaché au roi de Naples, François II, après la chute de ce prince et l'a accompagné à Rome ; l'autre, le général Antonio ULLOA, a été le dernier ministre de la guerre de François II, l'a suivi à Capoue et à Gaëte. L'un et l'autre ont été chargés par le souverain déchu de missions en France, et ils ont été souvent confondus par la presse parisienne avec leur frère Jérôme.

ULLOA Y PEREIRA (Luis DE), poète espagnol, né à Toro (royaume de Léon), vers 1590 mort en 1660. Il occupa pendant quelque temps la charge de corregidor à Léon, puis il résigna ces fonctions pour s'adonner entièrement à la littérature. Il a laissé des poésies lyriques et quelques pièces en prose qui ont été publiées à Madrid (1569 et 1674, in-4°). On cite, comme la plus remarquable parmi ses compositions, le poème de *Rachel*, qui a pour sujet les amours d'Alphonse VIII avec une belle juive de Tolède, et qui a été traduit en français par Millin dans le tome II des *Mélanges de littérature étrangère*.

ULLUCO s. m. (ul-lu-ko). Bot. Genre de plantes, de la famille des portulacées, tribu des calandrinées, dont le type croît au Mexique. Il en dit aussi ULLUQUE.

— Encycl. *L'ulluco* ou *ulluco* est une plante vivace, à racine tubéreuse, arrondie, lisse, d'un jaune vif, mucilagineuse, féculente à la maturité ; les tiges, rameuses, rampantes et traçantes, portent des feuilles alternes, épaisses, spatulées, d'un beau vert vif et brillant, à longues pétioles rougeâtres ; les fleurs sont petites, verdâtres et axillaires. Cette plante est originaire du Chili, où ses tubercules servent à l'alimentation. On l'a proposée comme succédané de la pomme de terre ; mais les essais tentés à cet égard n'ont donné que des résultats peu satisfai-

xv.

sants. Dans une culture jardinière soignée et avec tous les soins de buttage et de coulage, le produit a été très-inférieur à celui de la pomme de terre. D'ailleurs, ces tubercules, à peu près immangeables pour l'homme sous nos climats, conviennent peu aux animaux. Les feuilles pourraient, toutefois, être utilisées en guise d'épinards.

ULLUQUE s. m. (ul-lu-ke). Bot. V. ULLUCO.

ULM, ville de l'Allemagne du Sud, dans le Wurtemberg, ch.-l. du cercle du Danube et du bailliage de son nom, sur la rive gauche du Danube, au confluent de l'Ille et du Blau, à 80 kilom. S.-E. de Stuttgart, par 49° 28' de latit. N. et 7° 40' de longit. E. ; 24,000 hab. Siège d'une surintendance générale évangélique, de la cour d'appel du cercle du Danube ; bureau principal des douanes. Ecole polytechnique élémentaire, gymnase, bibliothèque publique ; nombreux établissements de bienfaisance. La fabrication des tissus de lin et de coton est la principale industrie de cette ville ; elle a été l'objet d'une sollicitude toute particulière de la part du gouvernement, qui a ouvert des écoles industrielles et encouragé l'amélioration des procédés de fabrication. L'industrie de la soie y est représentée par une filature et une manufacture de soieries. On compte, en outre, à Ulm un établissement considérable pour la fabrication des articles en laiton ; un autre d'articles en fer-blanc vernissés, d'unstensiles en cuivre et deux de fil de fer. On y trouve aussi deux manufactures de tabac, une importante raffinerie de sucre et une fabrique d'amadou. La navigation sur le Danube est très-active et favorise le commerce de cette ville, dont les principaux articles sont les céréales, les graines oléagineuses, les bestiaux pour la boucherie, le bois de construction et les planches.

La ville d'Ulm est située dans une belle plaine, au pied de l'Alpe de Souabe, sur la rive gauche du Danube, vis-à-vis du village bavarois de Neu-Ulm, avec lequel elle communique par deux ponts fixes, dont un pour le chemin de fer qui relie la ville à Stuttgart. Ulm porte le cachet des villes du moyen âge ; ses rues sont étroites et tortueuses, ses maisons élevées, mais d'un caractère monumental. On y remarque le Munster ou cathédrale dédiée à Notre-Dame, dont nous donnerons la description ci-après ; l'église Saint-Michel, l'hôtel de ville, l'ancienne commanderie de l'ordre Teutonique, le palais du gouvernement, le pont et le gare du chemin de fer. D'origine très-ancienne, cette ville tire son nom des nombreux ormeaux (*ulmi*) qui couvraient autrefois son territoire. Au moyen âge, ce fut une cité opulente et une place forte importante, déclarée ville impériale en 1486 et chef-lieu du cercle impérial de Souabe. On y comptait à cette époque 100,000 hab. Pendant la guerre de Trente ans, elle perdit son indépendance, échut en 1803 à la Bavière et en 1810 au Wurtemberg. Ulm est célèbre par la capitulation à laquelle Napoléon I^{er} contraignit le général autrichien Mack, le 18 octobre 1805. Ses fortifications, rasées par ordre de Napoléon, ont été relevées en 1844 ; elles ont un périmètre de 16 kilom. et comprennent le village de Neu-Ulm ; elles se composent d'une enceinte de murs, remparts, tours et fossés, autour de laquelle règne une seconde enceinte d'ouvrages extérieurs. La position stratégique de cette place forte au pied des montagnes de Souabe et à l'entrée de la vallée du Danube dans la Bavière l'avait fait désigner comme forteresse fédérale dans l'ancienne Confédération germanique. Les traités conclus depuis Sadowa entre la Prusse et les Etats de l'Allemagne du Sud n'ont pas complètement dérangé la place d'Ulm de tous ses anciens liens fédéraux.

— *Cathédrale ou Munster d'Ulm*. Cette cathédrale est un des monuments les plus importants et les plus intéressants de l'Allemagne. Commencée en 1377, elle fut interrompue en 1494 et est demeurée inachevée. Elle a été construite aux frais des habitants de la ville et est affectée aujourd'hui au culte protestant. Elle est tout en brique, à l'exception de la façade, qui est en pierre et que sillonnent, depuis la base jusqu'au sommet, des filets d'une élégance parfaite et d'une hardiesse extrême. Un porche de 15 mètres de hauteur et de 2 mètres de profondeur, orné de bas-reliefs et de statues et comprenant trois portes de hauteur égale, s'ouvre à la base de cette façade. Au-dessus s'élève une tour unique, de proportions gigantesques ; elle a 112 mètres de hauteur, et l'on assure que l'architecte avait l'intention de l'élever jusqu'à 158 ; quatre cents marches conduisent à la plate-forme, du haut de laquelle on jouit d'une vue excessivement étendue. Une inscription y rappelle un tour d'agilité et de témérité folle de l'empereur Maximilien ; en 1492, ce prince, étant monté au haut de la tour, escalada d'un bond le parapet et s'y tint ferme sur une seule jambe, en faisant tourner l'autre en l'air. L'intérieur du Munster a des proportions imposantes. « Si l'on entre par le grand portail, dit M. Hipp. Fortoul, on rencontre d'abord un vaste portique qui supporte le jeu de l'orgue et qui est comme un second voile jeté devant la majesté du lieu saint ; mais, dès qu'on s'avance sous les colonnes de ce grand morceau, on aperçoit dans le cadre heureux qu'elles forment un des plus magni-

ifiques vaisseaux que l'art chrétien ait dessinés. Trois nefs partagent toute sa largeur : celle du milieu est soutenue par des piliers gigantesques au-dessus desquels sont percées de hautes ogives. Des colonnes, aussi hautes que les piliers de la nef principale et, malgré leur robuste encolure, aussi sveltes que des palmiers, supportent et divisent encore les nefs latérales. Autour des grands piliers s'épanouissent des ornements exquis, dont la forme ne se répète jamais ; du long de leur fût sortent çà et là des têtes et des fleurs qui se penchent avec un indéfinissable mouvement de grâce. Puis, perdu au milieu d'un espace sans limites, un élégant baptistère étale sa conque, sculptée avec ce goût plein de sentiment qui marque, dans tous les pays, la transition de l'art gothique à l'art de la Renaissance. Ainsi cette construction, dont la masse est colossale et dont l'enveloppe est même lourde à force d'être puissante, fourmille de détails d'une légèreté inouïe ; toute la magie du monument est dans ce contraste qui se continue et se reproduit à chaque pas. » La nef du Munster a 165 mètres de longueur, 68 de largeur et 47 de hauteur. Outre le baptistère dont il vient d'être parlé, nous citerons, parmi les œuvres d'art que renferme cette église : la chaire en pierre, sculptée par Syrlin le fils et surmontée d'une flèche très-élancée, du travail le plus précieux ; les stalles du chœur, sculptées de 1469 à 1474 par Joerg Syrlin ou Sürlein, et offrant une foule de portraits d'hommes et de femmes illustres de l'antiquité et du moyen âge ; le tabernacle, de marbre, haut de 30 mètres et hérissé d'une multitude d'aiguilles, de trèfles et de fines statuettes, sculpté en 1469 par Adam Kraft ; les vitraux du chœur, exécutés en 1480 par Hans Wild et Cramer et dont les plus beaux représentent l'arbre généalogique du Christ, des scènes de la vie de la Vierge et de la passion ; les fonts baptismaux, reposant sur quatre lions et entourés de huit bustes de personnages de l'Ancien Testament, sculptés en 1470 par Joerg Syrlin ; le bénitier, de 1507 ; les peintures de Martin Schaffner, au maître-autel et dans la chapelle Beserer, etc.

Ulm (CAPITULATION D'). Les événements qui amenèrent, en 1805, la reddition de cette place et de l'armée du général Mack furent préparés par une série de circonstances capitales. Depuis 1803, à la suite des remaniements territoriaux qui avaient changé la carte de l'Allemagne, Ulm était échu en partage à la Bavière, et la situation de cette place importante le destinait à jouer un rôle notable dans cette campagne de 1805 qui devait avoir pour dénouement Austerlitz. L'Autriche, après avoir vainement négocié pour que la Bavière unît son contingent aux armées alliées, y envoya le général Mack, pendant que l'électeur se retirait avec ses troupes sur Wurtzbourg. La possession d'Ulm était, en effet, pour l'armée autrichienne, qui attendait la jonction de l'armée russe encore fort éloignée, une nécessité stratégique.

Le général Mack, essayant de venger l'échec du négociateur, M. de Schwarzenberg, se lança aussitôt à marches forcées à la poursuite des Bavaois. Mais les dispositions hostiles de la population ne tardèrent pas à le faire renoncer à ce dessein. Il se porta alors sur le haut Danube et prit la position qui lui était depuis longtemps assignée, la droite à Ulm, la gauche à Memmingen, le front couvert par l'Ille, qui passe par Memmingen pour se jeter à Ulm dans le Danube. « Les officiers de l'état-major autrichien, dit M. Thiers, n'avaient cessé de vanter cette position depuis quelques années comme la meilleure qu'on pût occuper pour tenir tête aux Français débouchant de la forêt Noire. On y avait l'une de ses ailes appuyée au Tyrol, l'autre au Danube. On se croyait donc bien garanti des deux côtés, et quant à ses derrières, on n'y songeait point, n'imaginant pas que les Français pussent jamais arriver autrement que par la route ordinaire. » Ce fut malheureusement pour le général Mack le contraire qui se présenta. On sait la rapidité vraiment foudroyante avec laquelle l'armée française apparut tout à coup en Allemagne. Trompée jusqu'au dernier instant, l'Autriche crut comprendre seulement que le principal théâtre serait en Bavière et continua à attendre, les yeux tranquillement fixés sur la forêt Noire. Le plan de Napoléon, dont le secret fut admirablement gardé, consistait à se placer entre les Autrichiens postés à Ulm et les Russes qui arrivaient à leur secours ; pour l'exécution de ce plan, il procéda de la façon suivante : tandis qu'il fixait l'attention de Mack sur les défilés de la forêt Noire par le spectacle de ses colonnes prêtes à s'y engager, il côtoyait sans les franchir les Alpes de Souabe jusqu'à Nördlingen, tournait avec tous ses corps réunis leur extrémité abaissée et passait le Danube à Donauwerth. Ralliant par ce mouvement les corps de Bernadotte et de Marmon, déjà arrivés à Wurtzbourg, il débordait la position d'Ulm, débouchait sur les derrières de Mack et l'isolait complètement. Le 6 octobre, c'est-à-dire au moment même où les six corps de notre armée étaient arrivés sans le moindre accident au delà des Alpes de Souabe, ni Mack, ni le prince Ferdinand, ni un seul de leurs officiers d'état-major ne se doutaient du péril. Cependant les Français achevaient leur mouvement,

franchissaient le Danube et s'établissaient solidement entre les Autrichiens et les Russes. Poursuivant son œuvre avec un redoublement d'activité, Napoléon faisait dégager en même temps par le maréchal Davout le pont d'Ingolstadt. Un premier engagement refoulait au delà du Danube l'arrière-garde du général Mack, envoyée par lui en cet endroit pour observer les Bavaois réfugiés dans le haut Palatinat et pour opérer sa jonction avec les Russes, si impatiemment attendus sur la route de Munich. Les combats de Wertingen et de Gänzburg ne laissèrent bientôt plus de doute aux Autrichiens. Ulm allait inévitablement tomber entre nos mains en même temps que l'armée renfermée dans ses murs. Mack opéra aussitôt un changement de front, sa gauche à Ulm et sa droite à Memmingen ; toujours appuyé sur l'Ille, il tournait le dos à la France, du côté de laquelle il n'avait plus rien à attendre, et avait réuni la plus grande partie de ses forces à Ulm même, dans le camp retranché qui dominait la ville. Le combat de Haslach mit en présence, le 11 octobre 1805, les 60,000 hommes occupant ce camp retranché et les trois régiments d'infanterie, les deux régiments de cavalerie et les quelques pièces de canon qui composaient tout l'effectif du général Dupont. Par une audacieuse manœuvre, cet officier trouva moyen de soutenir une lutte aussi disproportionnée, non-seulement sans être écrasé, mais encore en faisant à son redoutable ennemi plus de 4,000 prisonniers. En apprenant le résultat du combat de Haslach, Mack ne pouvait vraisemblablement pas deviner que 5,000 hommes avaient suffi pour en tenir en échec 60,000 ; il crut donc à un corps français pour le moins égal gardant la rive gauche et il assembla le conseil, afin de délibérer sur le parti à prendre. Le meilleur eût été de tenter une dernière trouée du côté de la rive gauche et de fuir vers la Bohême en passant à travers la division Dupont, ou bien de forcer le passage à Memmingen et de fuir, dans ce cas, dans la direction du Tyrol. Loin de s'y arrêter, Mack, de concert avec son compagnon, l'archiduc Ferdinand, résolut de s'établir plus solidement à Ulm, d'y concentrer son armée et d'attendre là, en une grosse masse difficile à enlever d'assaut, l'arrivée des Russes par Munich ou celle de l'archiduc Charles par le Tyrol. L'arrivée de Napoléon, bientôt suivie du combat sanglant et décisif d'Elchingen, rendit désespérée la position du général autrichien, qui, privé de divers corps de troupes par lui envoyés en reconnaissance, se trouva cette fois définitivement enfermé dans Ulm, considérablement affaibli et sans espoir aucun d'échapper à un désastre. Un seul parti lui restait : celui de se jeter tête baissée avec les 50,000 hommes qu'il commandait sur Ney et sur Dupont. La défaite était presque certaine, mais l'honneur eût été sauve. Le général Mack n'en jugea pas ainsi, et l'archiduc Ferdinand insistant pour une sortie, Mack, inébranlable dans sa résolution, exhiba les pleins pouvoirs que lui avait concédés l'empereur et qui, en cas de dissentiment, lui déléguaient la commandement suprême. L'archiduc n'insista plus ; mais la nuit venue, sans prendre cette fois l'avis du général en chef, il choisit celle des portes d'Ulm qui l'exposait le moins à rencontrer des Français et sortit avec 6,000 ou 7,000 chevaux environ, dans l'intention de rejoindre le général Werneck et de s'enfuir, par le haut Palatinat, vers la Bohême.

Napoléon, jugeant, au point où en étaient les choses, qu'il était temps d'en finir, lança Murat à la poursuite de l'archiduc et, le 15 octobre, donna l'ordre au maréchal Ney d'enlever les hauteurs de Michelsberg, dominant la ville. Lannes, qui avait traversé le pont d'Elchingen, flanqua l'attaque de Ney et devait, de son côté, enlever le Frauenberg, hauteur voisine du Michelsberg et non moins importante. Ney gravit les retranchements élevés du Michelsberg et les emporta à la baïonnette, tandis que Lannes s'empara du Frauenberg, et les deux maréchaux réunis descendirent ensemble pour s'approcher des murs de la place. Un instant, le 17e léger réussit même à occuper le bastion le plus voisin du fleuve ; mais il en fut délogé après une lutte sanglante, et Napoléon se hâta de suspendre le combat, remettant au lendemain le soin de sommer la ville et, si elle résistait encore, de tenter l'assaut.

Le lendemain 16 octobre, le général Mack, sommé de mettre bas les armes, apprenait que les forces qui le cernaient ne s'élevaient pas à moins de 100,000 hommes, que les Russes n'annonçaient même pas leur approche, que le maréchal Masséna barrait le chemin à l'archiduc Charles, et déclara être prêt à se rendre dans un délai de huit jours. On le lui accorda et il fut convenu que, si, le 25 octobre avant minuit, un corps austro-russe capable de débloquent Ulm ne s'était pas présenté, l'armée autrichienne devait déposer les armes, se constituer prisonnière de guerre et être conduite en France ; le matériel, les chevaux, les armes, les drapeaux, les munitions de toute espèce étaient abandonnés au vainqueur. Moins de huit jours après (20 octobre 1805), ces dures conditions étaient exécutées (car Mack avait fini, désespéré, par consentir à la reddition de la place quatre jours plus tôt, moyennant que Ney restât sous Ulm jusqu'au 25). L'archiduc Charles, poursuivi l'épée dans les reins par Murat et par la divi-

sion Dupont, réussit à rejoindre le général Werneck et à gagner la Bohême avec 3,000 chevaux environ, laissant derrière lui un grand nombre de prisonniers.

ULM (NEU-), village de la Bavière, cercle de Souabe-et-Neubourg, sur la rive droite du Danube, vis-à-vis de la ville d'Ulm, à laquelle il est relié par deux ponts fixes; 1,590 hab. Ce village est fortifié et fait partie de la forteresse d'Ulm.

ULMACÉ, ÉE adj. (ul-ma-sé — du lat. *ulmus*, orme, mot auquel répondent l'anglo-saxon *elmu*, le scandinave *almr*, l'ancien allemand *elm*, *elibaum*, etc., le russe *ilenu*, le polonais *ilm*, *ilma*, l'irlandais *ailm*, *uilm*, et par inversion *leamh*, *leamhan*, et le kymrique *llwyf*, *llwyfan*, pour *llwym*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte à l'orme. || On dit aussi **ULMÉ, ÉE**.

— s. f. pl. Famille de plantes dicotylédones, ayant pour type le genre orme : Les **ULMACÉES** sont répandues dans les régions tempérées de l'hémisphère boréal. (F. Hœfer.)

— **Encycl.** La famille des **ulmacées** renferme des arbres et des arbrisseaux à feuilles alternes, distiques, souvent inégales à la base et rigueuses sur leur surface, accompagnées de stipules caduques. Les fleurs, groupées en faisceaux ou en cymes axillaires, à pédicelles articulés, sont hermaphrodites ou polygames; elles présentent un calice simple, de trois à neuf divisions plus ou moins imbriquées; des étamines en nombre égal à celui des divisions du calice; un ovaire libre, ordinairement à une seule loge uniovulée, surmonté de deux styles libres ou à peine soudés à la base et portant le stigmate à leur face interne. Le fruit est une samare, un utricule ou un drupe; il renferme ordinairement une seule graine, à embryon charnu, mais peu abondant, plus souvent même nul.

Cette petite famille a été réunie par les anciens auteurs tantôt au groupe des amentacées, tantôt à celui des urticées, et ces rapprochements indiquent suffisamment ses affinités. Elle comprend les genres suivants, groupés en deux tribus. I. *Ulmidées* : orme (*ulmus*), holoptéle, planère ou zelkova. — II. *Celtidées* : micocoulier, mertsensie, sponie, aphananthe, némotigme, chétanthe. Ces végétaux croissent dans les régions chaudes et tempérées des deux continents; ils sont généralement recherchés pour la qualité de leur bois; plusieurs ont des fruits comestibles.

ULMAIRE s. f. (ul-mè-re — du lat. *ulmus*, orme). Bot. Espèce de spirée, connue sous le nom vulgaire de reine des prés, et qui est le type d'une section ou, suivant quelques auteurs, d'un genre distinct.

— **Encycl.** *L'ulmaire*, appelée aussi *spirée ulmaire*, *reine des prés*, *barbe de chèvre*, *ormière*, *vignette*, etc., est une grande et belle plante vivace, à racines fibreuses et touffues; sa tige, haute de 1 mètre et plus, porte des feuilles alternes, grandes, pennatifides, glabres et d'un blanc vert foncé en dessus, cotonneuses et blanchâtres en dessous. Elle se termine par un corymbe de fleurs petites, mais très-nombreuses, blanches et d'une odeur agréable. Cette plante est répandue dans presque toute l'Europe; elle croît abondamment dans les lieux humides et marécageux des prés et des bois, au bord des eaux, etc.; on la cultive aussi dans les jardins; elle fleurit au milieu de l'été. Elle demande un terrain humide et se propage soit de graines semées en place au printemps ou à l'automne, soit de rejetons ou d'éclats de pied; il faut lui donner des arrosements fréquents et copieux, si l'on veut qu'elle prenne un beau développement.

On emploie en médecine les racines, les feuilles et les fleurs de *l'ulmaire*; elles ont un saveur astringente et possèdent des propriétés toniques; on les a employées aussi comme sudorifiques, résolutives, vulnéraires, diurétiques, dialytiques; on en a obtenu d'excellents effets contre l'hydropisie, l'ascite, l'anasarque, la métrorrhagie; ce sont surtout les racines et les feuilles qu'on emploie dans ces différents cas. Les fleurs sont moins actives; elles renferment une huile essentielle, formée de deux principes, l'acide salicylé et un carbure d'hydrogène. *L'ulmaire* a passé aussi pour fébrifuge, digestive, adoucissante, expectorante; on l'a vantée contre la toux et les maladies févreuses ou inflammatoires. On l'administre en infusion théiforme, dont la saveur est assez agréable, et sous forme de tisane ou de sirop.

Cette plante figure aussi dans la médecine homœopathique. La décoction de ses feuilles et surtout de ses fleurs, ajoutée à la bière ou à l'hydromel, communique à ces boissons une odeur et une saveur agréables; on l'emploie surtout pour donner aux vins un bouquet qui rappelle celui des muscats de Malvoisie ou de Frontignan. Les fleurs fournissent aux abeilles une abondante récolte. Les cochons recherchent beaucoup ses racines. Les tiges fournissent une teinture jaune, franche et solide; les feuilles servent à teindre en noir.

« Les bestiaux, dit Bosc, ne mangent pas la spirée *ulmaire*; un cultivateur, jaloux de l'amélioration de ses prés, doit l'en extirper avec soin, car elle y tient beaucoup de place et s'y propage avec la plus grande rapidité. J'en ai vu qui en étaient si peuplés que le foin qu'ils donnaient n'était plus bon qu'à

faire de la litière ou même à être jeté sur le fumier. De tels prés doivent être profondément labourés et semés en céréales ou autres productions pendant deux ou trois ans. Lorsqu'elle est moins abondante, on peut l'arracher à la pioche, en mettant quelques graines de bonnes plantes fourragères dans la place qu'on a été obligé de dégarnir d'herbe pour y parvenir. »

L'ulmaire, par son port élégant et majestueux, qui lui a valu le nom de *reine des prés*, produit un bel effet dans les parterres et surtout dans les jardins paysagers; on la plante dans les lieux humides, notamment au bord des eaux. Sa culture, comme nous l'avons vu plus haut, est très-facile, et une fois qu'elle a pris possession du sol, elle s'y propage d'elle-même.

On dit que ses racines sont assez astringentes pour pouvoir servir au tannage.

ULMARIÉ, ÉE adj. (ul-ma-ri-é — rad. *ulmaire*). Bot. Qui ressemble à l'ulmaire.

— s. f. pl. Chez quelques botanistes, Tribu de rosacées, ayant pour type le genre ulmée.

ULMARINE s. f. (ul-ma-ri-ne — rad. *ulmaire*). Chim. Syn. de SPIRÉINE.

ULMARIQUE adj. (ul-ma-ri-ke — rad. *ulmaire*). Chim. Se dit d'un acide appelé aussi **ULMARINE** ou SPIRÉINE.

ULMATE s. m. (ul-ma-te — du lat. *ulmus*, orme). Chim. Sel produit par la combinaison de l'acide ulmique avec une base.

ULMÉ, ÉE adj. (ul-mé). V. **ULMACÉ**.

ULMINE s. f. (ul-mi-ne — du lat. *ulmus*, orme. V. **ULMACÉ**). Chim. Substance trouvée dans les exsudations morbides de l'orme, et ensuite dans le terreau.

— **Encycl.** *L'ulmine* est une substance résineuse découverte par Thomson; elle existe dans l'écorce de presque tous les arbres, mais principalement dans celle de l'orme. Elle est solide, fragile, noirâtre et brillante. On obtient ordinairement *l'ulmine* en faisant bouillir 100 parties de sucre de canne ou de cellulose dans 300 parties d'eau et 30 parties d'acide sulfurique; on place le tout dans une cornue remplie de gaz carbonique, pour éviter l'action de l'oxygène. La liqueur devient brune, floconneuse et dépose un mélange d'*ulmine* et d'acide ulmique. On enlève celui-ci par la potasse, qui donne un umate soluble, et *l'ulmine* reste dissoute, noire, pulvérulente. L'acide ulmique, séparé de la potasse par un acide, est noir, gélatineux, un peu soluble dans l'eau pure, mais non dans l'eau acidulée ni dans les acides. Si l'on distille au contact de l'air, en laissant l'acide sulfurique agir longtemps, *l'ulmine* et l'acide ulmique d'abord formés passent, par oxydation, à l'état d'humine et d'acide humique. L'humine est insoluble dans la potasse comme *l'ulmine*. L'acide humique donne un humate de potasse soluble, un humate d'argent insoluble. Les matières noires ou brunâtres appelées *ulmine*, acide ulmique, humine, acide humique, etc., qu'on rencontre dans le terreau, la terre végétale, la terre de Cologne, la tourbe, les légumineuses, les fumons, le tabac fermenté, et qui se produisent par la pourriture ou la combustion lente des parties ligneuses au contact de l'air et de l'humidité; celles qui se forment par l'action des acides et des alcalis sur le sucre, la fécule, la suite, offrent entre elles beaucoup d'analogie, mais ont une composition très-variables, suivant leur origine et les circonstances dans lesquelles elles se sont formées.

ULMIQUE adj. (ul-mi-ke — rad. *ulmine*). Chim. Se dit d'un acide appelé aussi **ULMINE**.

ULNA s. f. (ul-na — mot lat. qui désigne proprement un os du bras). Anat. Syn. de **CUBITUS**, l'un des os du bras. || Peu usité.

ULNAIRE adj. (ul-nè-re — lat. *ulnaris*; de *ulna*). Anat. Qui a rapport à l'os cubital.

ULOBORE s. m. (u-lo-bo-re — du gr. *oulos*, pernicieux; *boros*, dévorant). Arachn. Genre d'araignées, de la tribu des araignées, comprenant plusieurs espèces, qui habitent l'Europe, l'Afrique et l'Amérique.

— **Encycl.** Les **ulobores** ont le corps allongé, presque cylindrique; les mâchoires terminées en forme de palette ou de spatule, comme celles des épeïres; les tarses des trois dernières paires de pattes terminés par un seul ongle. Ils se placent au centre de leur toile et portent en avant et en ligne droite leurs quatre pattes antérieures, tandis que les deux pattes postérieures sont dirigées en sens inverse, et les pattes intermédiaires étendues latéralement. Dès qu'une mouche ou tout autre insecte est empiété dans leur réseau, ils l'enmaillottent en un instant et le sucent ensuite à leur aise. Leur cocon est allongé, étroit et anguleux sur les bords; ils le suspendent verticalement par un des bouts du réseau. *L'ulobore* de *Walckenaer* habite les bois du midi de la France.

ULOCÈRE s. m. (u-lo-sè-re — du gr. *oulos*, crépu; *keras*, corne). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des charançons, type de la tribu des ulocérines, comprenant six espèces, qui habitent l'Amérique équatoriale.

ULOCÉRIDE adj. (u-lo-sé-ri-de — de *ulo-*

cère, et du gr. *eidos*, aspect). Entom. Qui ressemble ou qui se rapporte à l'ulocère.

— s. m. pl. Tribu d'insectes coléoptères, de la famille des charançons, ayant pour type le genre ulocère.

ULODE s. m. (u-lo-de — du gr. *oulodés*, crépu, frisé). Entom. Genre d'insectes coléoptères hétéromères, de la famille des taxicornes, tribu des diapériales, dont l'espèce type habite l'Australie. || Syn. de **HYPOLE**, autre genre d'insectes.

ULODENDRON s. m. (u-lo-dan-dron — du gr. *oulé*, cicatrice; *dendron*, arbre). Bot. Genre de végétaux fossiles.

ULOGNATHES s. m. pl. (u-lo-ghna-te). Entom. V. **ULONATHES**.

ULOME s. m. (u-lo-me — du gr. *oulome-*, nuisible). Entom. Genre d'insectes coléoptères hétéromères, de la famille des taxicornes, tribu des diapériales, comprenant plus de cinquante espèces, répandues dans les deux continents.

ULONATHES s. m. pl. (u-lo-na-te — du gr. *oulon*, cicatrice; *gnathos*, mâchoire). Entom. Syn. d'ORTHOPTERES. || On dit aussi **ULOGNATHES**.

ULONCIE s. f. (u-lon-si — du gr. *oulon*, cicatrice; *ogkos*, tumeur). Pathol. Gonflement des gencives.

ULONOTE s. m. (u-lo-no-te — du gr. *oulos*, crépu; *notos*, dos). Entom. Genre d'insectes coléoptères hétéromères, de la tribu des colydiens, dont l'espèce type habite l'Australie et la Nouvelle-Zélande.

ULOPE s. f. (u-lo-pe — du gr. *oulé*, cicatrice; *opé*, ouverture). Entom. Genre d'insectes hémiptères, de la tribu des cercopides, type du groupe des ulopides, dont l'espèce type habite l'Europe.

ULOPIDE adj. (u-lo-pi-de — de *ulope*, et du gr. *eidos*, aspect). Entom. Qui ressemble ou qui se rapporte à l'ulope.

— s. m. pl. Groupe d'insectes hémiptères, de la tribu des cercopides, ayant pour type le genre ulope.

ULOPTÈRE s. m. (u-lo-ptè-re — du gr. *oulé*, cicatrice; *pteron*, aile). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des lamellicornes, tribu des scarabées méliophiles, dont l'espèce type habite la Guyane.

— s. f. Bot. Genre de plantes, de la famille des ombellifères, tribu des angéliées, dont l'espèce type habite la Mésopotamie.

ULORRHAGIE s. f. (u-lor-ra-ji — du gr. *oulon*, cicatrice; *rrhagmè*, je fais irruption). Pathol. Hémorragie par la membrane muqueuse des gencives.

ULORRHAGIQUE adj. (u-lor-ra-ji-ke — rad. *ulorrhagie*). Pathol. Qui a rapport à l'ulorrhagie.

ULOSOME s. m. (u-lo-so-me — du gr. *oulos*, crépu; *soma*, corps). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des charançons, comprenant trois espèces, qui vivent aux Antilles.

ULOSONIE s. f. (u-lo-zo-ni). Entom. Genre d'insectes coléoptères hétéromères, de la famille des taxicornes, tribu des diapériales, comprenant une douzaine d'espèces, qui habitent l'Amérique.

ULOSPERME s. m. (u-lo-spèr-me — du gr. *oulé*, cicatrice; *sperma*, graine). Bot. Syn. de **KRÜBÈRE**, genre d'ombellifères.

ULOPE s. f. (u-lo-pe — du gr. *oulodés*, frisé). Bot. Genre de mousses, formé aux dépens des orthotriches, et non adopté.

ULOTHRIX s. m. (u-lo-thriks — du gr. *oulos*, frisé; *thrix*, cheveu). Bot. Genre d'algues filamenteuses, de la tribu des draparnaldiées, formé aux dépens des conferves, et comprenant plusieurs espèces, qui croissent dans les eaux douces ou sur la terre humide. || On dit aussi **UTOTRIQUE**.

ULOTRIQUE adj. (u-lo-tri-ke — du gr. *oulos*, crépu; *thrix*, cheveu). Anthropol. Qui a les cheveux crépus.

— Hist. nat. Qui a les appendices ciliaires crépus.

— s. m. Bot. V. **ULOTHRIX**.

ULOUGH-BEG (Mirza-Mohammed-Taraghy), roi de la Perse orientale et astronome célèbre, né à Sultanieh en 1394 de notre ère, mais à mort en 1449. Il était petit-fils de Tamerlan et fils de Schah-Rokh, qui le nomma successivement gouverneur du Mazanderan et de la Transoxiane. De bonne heure, ce jeune prince se fit remarquer par son amour pour la justice, par ses goûts studieux et par son profond savoir dans les sciences exactes. En 1421, il fit construire à Samarkand un observatoire qu'il dota d'instruments aussi parfaits que possible. Salaheddin, qu'il avait mis à la tête de cet observatoire, étant mort peu de temps après, Uloough-Beg commença à prendre une part active aux travaux de ses mathématiciens, se livra à des observations astronomiques et composa en persan les fameuses tables astronomiques dites *Tables royales* (*Zydzé chahy*), que les Orientaux plaçant au-dessus de celles de Nassi-Eddin et dont ils se servent encore aujourd'hui pour calculer le temps, fixer les longitudes et les latitudes. A la mort de son père Schah-Rokh, Uloough-Beg monta sur le trône (1446), eut à

combattre son neveu Ala-ed-Daulah, qui s'était fait proclamer sultan à Hérat, le vainquit, puis eut à lutter contre son autre neveu, Baber; enfin, il vit se révolter son propre fils Abd-el-Lathif, qui remporta sur lui une victoire complète près de Samarkand (1449), le fit prisonnier et ordonna de le mettre à mort. Le parricide Abd-el-Lathif perdit le trône avec la vie l'année suivante. Les *Tables astronomiques* d'Uloough-Beg ont été publiées par M. Sédillot en 1849, et son catalogue d'étoiles par la Société royale de Londres.

ULPHILAN, ANE adj. (ul-fi-lan, a-ne). Hist. Qui appartient, qui a rapport à Ulphilas, évêque des Goths.

— Philol. *Écriture ulphilane*, Alphabet grec modifié par Ulphilas, pour être adapté à la langue gothique.

ULPHILAS ou **WULFILAS** (Wæfæl, connu sous le nom de l'évêque), évêque des Goths, de la Dacie et de la Thrace vers le milieu du IV^e siècle. Il était, suivant l'opinion commune, d'une famille originaire de la Cappadoce, dont les membres, emmenés captifs par les barbares vers 266, commencèrent à les convertir au christianisme à leur communiquer les lumières de la civilisation. Cette famille devint puissante chez les Goths. C'est pour ceux-ci qu'Ulphilas, un de ses descendants, traduisit la Bible en langue gothique. La Bible d'Ulphilas, dont les fragments sont si précieux pour l'étude de la langue et des antiquités septentrionales, a immortalisé le nom de son auteur. Après la défaite des Goths par les Huns (376), Ulphilas fut député par ses compatriotes auprès de l'empereur Valens pour obtenir de nouveaux campements sur la rive droite du Danube. On ignore l'époque de sa mort. Telle est la version ordinairement suivie par les biographes; mais, d'après les conjectures d'un savant suédois, rapportées par M. Graber de Hansoe, l'évêque Ulphilas, dont le nom a été écrit indifféremment par les chroniqueurs *Valila*, *Gulila*, *Gylfe*, ne serait autre que Gylfe, roi de Suède, à l'époque de l'invasion de Sigge, plus connu sous le nom d'Odin; Gylfe, chassé de ses États; se réfugia dans la Mésie, sur les rives du Pont-Euxin, et l'on perd la trace de son existence. Mais l'érudition suédoise citée plus haut conjecture que, devenu chrétien, puis prêtre et enfin évêque des Goths de la Mésie, il est devenu le personnage connu sous le nom d'Ulphilas.

Quoi qu'il en soit, le pieux évêque entreprit son œuvre quelques années à peine avant la première irruption des Huns en Europe sous Balamber (376), et l'on sait avec certitude que, par cette invasion, les Goths méridionaux, qui peu après renversèrent l'empire romain, furent séparés des Goths du Nord, qui subjuguèrent la basse Allemagne et la Scandinavie. Ceux-ci adoptèrent et conservèrent l'usage des lettres runiques, qu'Odin leur avait apportées d'Asie et qu'Ulphilas employa dans sa Bible. Les historiens du Bas-Empire, Socrate (*Hist. eccl.*, l. IV) et Sozomène (l. VI) lui attribuent l'invention de ces lettres, qu'ils ne connaissent pas avant lui, ce qui est une double faute d'érudition et de jugement. Quel besoin aurait eu, en effet, Ulphilas d'inventer un alphabet nouveau? Si les Scandinaves n'usaient encore de son temps d'aucun alphabet, il eût tout simplement introduit chez eux les lettres grecques, alors si répandues, et dont il se servit du reste pour compléter l'alphabet runique, composé seulement de seize lettres. La traduction d'Ulphilas est le plus ancien document écrit dans les langues du Nord. Il en reste 188 feuillets renfermant les Évangiles, défigurés par de grandes lacunes. Ces fragments sont partagés en deux manuscrits, le *Codex argenteus* (ainsi nommé à cause de sa reliure en argent massif), qui fait partie de la bibliothèque de l'université d'Upsal, et le *Codex carolinus*, qui appartient à la bibliothèque du duc de Brunswick-Wolfenbuttel. Ils ont été publiés plusieurs fois, notamment à Leipzig (1836, 2 vol. in-40) et à Stuttgart (1855, gr. in-89). L'édition la plus rare et la plus recherchée porte ce titre : *Evangelia nunc cum parallelis versionibus, sveo-gothica, norrœna seu islandica et vulgata lat. edita; Glossarium Ulphilæ gothicum per Fr. Junium, nunc auctum per Georg. Stiernhielm* (Holmïa, 1761, 2 tomes en 1 vol. in-40.)

ULPIANUM, ville de l'ancienne Mésie. V. **JUSTINIANA SECUNDA**.

ULPIA SARDICA. V. **SARDIQUE** et **SOPHIA**.

ULPIEN, IENNE adj. (ul-pi-ain, i-è-ne). Antiq. rom. Qui appartient à la famille Ulpien, et particulièrement à l'empereur Trajan, qui était de cette famille. || Se disait des enfants élevés aux frais de l'empereur Trajan.

ULPIEN (Domitius ULPIANUS), célèbre jurisconsulte romain, originaire de Tyr, mort à Rome en 228 de notre ère. Il commença par professer le droit à Rome, attira sur lui l'attention par des ouvrages de jurisprudence et devint un des assesseurs de Papinien dans la préfecture du prétoire. Nommé préfet du prétoire sous Héliogabale, il fut destitué par ce prince. Sous le règne d'Alexandre Sévère, Ulprien remplit les fonctions de *magister scripturum*, de *præfectus annonæ* (préfet des approvisionnements). Le jeune empereur, dont il avait gagné la faveur, le prit pour tuteur et voulut l'avoir dans son intimité. Après

avoir contribué à la chute des préfets du prétoire Flavianus et Chrestus, qui s'appuyaient sur les prétoriens, il devint de nouveau préfet du prétoire et prit une part importante dans le gouvernement de l'empire. Il s'y signala par son habileté, par sa douceur et par la sagesse de ses décisions. Devenu l'objet de la haine des prétoriens, il fut massacré par eux pendant une révolte qui dura trois jours et durant laquelle ils se livrèrent à tous les excès. Ulpien est rangé parmi les cinq grands jurisconsultes que Théodose ordonna de consulter de préférence aux autres. A un vaste savoir juridique, il joignait un grand sens pratique et la plus vive pénétration. C'était, selon l'expression de Justinien, un très-sage, très-prudent et très-fécond jurisconsulte, dont les nombreux ouvrages jouirent depuis le moment de leur publication jusqu'à la fin de l'empire de la plus grande autorité. Le *Digeste* contient environ 2,500 extraits de ses ouvrages, où ils tiennent une place considérable. Ces ouvrages, dont il ne nous reste que des fragments, n'étaient pas moins remarquables par le style clair, grave et concis, que par le fond. Voici les titres de ces ouvrages : *Ad edictum*; *LI libri ad Sabinum*; *XX libri ad leges Juliam et Papianam*; *X libri de tribunaliis*; *X libri de officio proconsulis*; *X libri de disputationibus*; *VI libri de opinionibus*; *VI libri de censibus*; *VI libri de fidei commissis*; *IV libri de appellationibus*; *III libri de officio consulis*; *II libri de responsis*; *De officio praefecti urbis*; *De officio curatoris reipublicae*; *De officio praetoris tutelaris*; *De officio questoris*; *De sponsalibus*; *De adulteris*; *De interditiis*; *Liber excusationum*; *Liber singularis Fundamentum*; *Ad legem Eliam Sentiam*; *Ad edictum aedilium curulium*; *Notae ad Marcellum*; *Notae ad Papinianum*; *Institutiones*, dont on a trouvé un important fragment dans un manuscrit de la bibliothèque de Vienne en 1835; *Liber singularis regularum*, traité scientifique du droit romain, dont la bibliothèque du Vatican possède un manuscrit incomplet et qui a été publié pour la première fois par Du Tillet (Paris, 1549, in-8°), puis fréquemment réédité depuis lors, notamment par Boecking (Bonn, 1845, in-12). Ce dernier a donné une édition complète des *Fragments d'Ulpien* (Leipzig, 1855, in-12). La plupart de ces fragments ont été traduits en français par Daubenton et publiés dans le *Tresor de l'ancienne jurisprudence romaine*.

ULPIUS MARCELLUS, jurisconsulte romain. V. MARCELLUS.

ULRIC ou **UDALRIC**, duc de Bohême, mort en 1037. Il était le troisième fils du duc Boleslas II et fut obligé, en 1002, de s'enfuir de la Bohême pour échapper à la cruauté de son frère, le duc Boleslas III, qui avait donné l'ordre de le tuer. Son second frère, Jaromir, prit également la fuite. Les Bohémiens, las de la tyrannie de Boleslas, le chassèrent et le remplacèrent par Wladiboj, frère du roi de Pologne. Mais, un an plus tard, Wladiboj fut chassé à son tour, et les deux princes exilés purent rentrer dans leur pays, dont Jaromir obtint peu après la souveraineté. En 1012, Ulric se souleva contre lui, lui enleva le pouvoir et, après lui avoir fait crever les yeux, le fit jeter en prison. Reconnu par l'empereur comme duc de Bohême, Ulric eut bientôt après à lutter contre ce prince, ainsi que contre le roi de Pologne, et, après avoir essuyé plusieurs défaites, il fut trop heureux de conclure, en 1018, la paix avec ses adversaires. En 1025, cependant, il recommença la guerre, s'empara même de la Moravie et en donna le gouvernement à son fils Brzetyslaw; mais il fut bientôt après obligé de renoncer à cette conquête et eut beaucoup de peine à calmer le courroux de l'empereur. Ulric eut pour successeur son fils Brzetyslaw.

ULRIC, comte de CILLEY, CILLI ou CILLY, magnat hongrois, mort en 1456. Nommé par Albert d'Autriche gouverneur de la Bohême (1437), après la mort de ce prince, il s'insinua dans la confiance de sa veuve, Elisabeth de Hongrie, s'opposa à son mariage avec Vladislav de Pologne, fit couronner peu après le fils posthume d'Albert, Vladislav V, roi de Hongrie, et régna de fait sous le nom de cet enfant. Sans cesse en lutte avec son rival, le grand Huniade, non-seulement il lui laissa tout le poids de la guerre contre les Turcs, mais il le combattit plusieurs fois et lui tendit des embûches auxquelles le héros échappa. Ulric fut tué par Vladislav, fils aîné de Huniade.

ULRIC, duc de WURTEMBERG, né en 1487, mort en 1550. Neveu du duc Eberhard II, qui fut déposé après un an de règne (1498), il lui succéda, à peine âgé de onze ans, sous la tutelle d'un conseil de régence, composé de membres des états, qui s'occupèrent plutôt de l'administration du duché que de l'éducation du jeune prince. Pour assurer à ce dernier l'alliance de l'empereur contre Eberhard, ils le fiancèrent à Sabine de Bavière, nièce de Maximilien I^{er}, qui déclara Ulric majeur dès que celui-ci eut atteint sa quatorzième année. Les premières années de son règne furent très-prospères, et une guerre heureuse contre le Palatinat (1504) valut au duc une grande réputation militaire et un agrandissement notable de territoire; sa cour devint en peu de temps l'une des plus brillantes

de l'Allemagne. Mais bientôt survinrent malheurs sur malheurs. Les dettes antérieures de sa famille s'élevaient à une somme énorme; pour les acquitter, il accabla ses sujets d'impôts, rendus plus lourds encore par l'insuccès des récoltes, et le mécontentement devint général dans le duché. De là le soulèvement de 1514, connu sous le nom d'*insurrection du pauvre Conrad*, que le duc ne put apaiser qu'en accordant au peuple des droits et des franchises extraordinaires. L'année suivante, il tua de sa propre main Hans de Hutten, qu'il soupçonnait d'entretenir un commerce adultère avec la duchesse Sabine. Celle-ci prit la fuite et laissa Ulric en lutte avec la noblesse wurtembergeoise, qu'avait indignée le meurtre de Hutten. Il perdit aussi la faveur de l'empereur pendant qu'il repoussait les attaques acharnées des ducs de Bavière, frères de sa femme. Ce ne fut même qu'à grand-peine qu'il réussit à ne pas être mis au ban de l'empire. Mais il n'échappa à ce premier danger que pour tomber dans un péril plus grand. Les bourgeois de Reutlingen, ville impériale, ayant maltraité son *burgvogt* à Achalm, il saisit ce prétexte pour prendre possession de la ville et l'annexer à son duché; mais la ligue de Souabe, dont elle faisait partie et qui avait pour chef le duc de Bavière, prit les armes contre lui, et, en quelques semaines, il n'eut plus ni États ni sujets. Sans prendre souci de lui ni de sa famille, la ligue vendit le duché à la maison d'Autriche, à laquelle il fut annexé jusqu'en 1534. Le duc dépossédé sollicita l'appui de François I^{er}, roi de France, et de Philippe le Magnanime, landgrave de Hesse. Toutefois, ce fut seulement après un exil de quatorze ans que ce dernier put ramener dans ses États Ulric, qui, dans l'intervalle, avait embrassé le protestantisme, et auquel la victoire de Laufen-sur-le-Necker rendit son duché. Le traité de Cadan, conclu la même année par l'intermédiaire de l'électeur de Saxe, lui en laissa la possession, à la condition qu'il reconnaîtrait le tein de l'Autriche à titre d'arrière-héritier. Il s'occupa alors d'introduire la Réformation dans le Wurtemberg, tentative qui lui attira de nouveaux démêlés avec l'Autriche. Comme membre de la ligue de Smalkade, il avait, en 1546, envoyé un contingent considérable à l'armée des confédérés sur le Danube, et, après l'échec de ses alliés, il vit le Wurtemberg occupé par les armées de l'empereur. Ulric acheta la paix en payant une somme énorme et en introduisant l'interim dans le duché; mais le roi des Romains, Ferdinand, ne lui en fit pas moins intenter un procès de félonie, et le Wurtemberg faillit être menacé de confiscation par voie juridique. Dans cette crainte, Ulric venait de se décider à abdiquer en faveur de son fils, qui n'avait pris aucune part à la guerre, lorsque la mort le surprit. Kugler a écrit son histoire, publiée à Stuttgart en 1865.

ULRIC DE HUTTEN, homme politique allemand; théologien et poète latin. V. HUTTEN.

ULRIC DE LICHTENSTEIN, poète allemand du moyen âge. V. LICHTENSTEIN.

ULRIC DE TURHEIM, poète allemand du xiv^e siècle, originaire du canton de Thurgovie. On ne possède aucun renseignement sur son existence; il ne nous est connu que par ses ouvrages, dans lesquels il se montre l'imitateur de Godefroid de Strasbourg, dont il termina le poème de *Tristan et Yseult*. Sa seule composition originale authentique est intitulée le *Vaillant Rennewart* (*Der Starke Rennewart*); encore est-elle la suite du poème de Wolfram d'Eschenbach, *Willehelm d'Orange*. On attribue encore à Ulric de Turheim *Artus* et la suite du roman de *Cliès*. L'œuvre de ce minnesinger se trouve dans les éditions d'Eberhard de Groote (1821), de Hayen (1823) et de Massman (1843).

ULRICHAMN ou **BOGESUND**, ville de Suède, dans la préfecture de Wenersborg, à 45 kilom. O. de Jonköping, sur la rive septentrionale du lac Asanda; 1,872 hab. Cette ville, qui avait quelque importance par sa situation sur les frontières du Smaland et du Halland quand le Danemark possédait cette dernière province, changea en 1741 son nom de Bogesund en celui d'Ulrichamn (port d'Ulrique), en mémoire d'Ulrique-Éléonore, reine de Suède, sœur de Charles XI.

ULRICH (Jean-Jacques), théologien suisse, né à Zurich en 1569, mort dans la même ville en 1638. Il fit ses études dans sa ville natale et dans diverses universités d'Allemagne, puis revint occuper à Zurich la chaire de théologie. Parmi ses nombreux écrits, on cite : *De religione ecclesiarum Graecanicarum, tum veteris, tum hodiernae* (1621); *De religione antiqua et catholica* (1628); *Oratio de confessione helvetica et augustana* (1635).

ULRICH (Jean-Gaspard), érudit suisse, né à Zurich en 1705, mort dans la même ville en 1768. Après avoir terminé ses études dans sa ville natale, il parcourut l'Allemagne, les Pays-Bas et, à son retour à Zurich, fut investi de plusieurs emplois ecclésiastiques. On lui doit une importante *Histoire des juifs en Helvétie* (1765) et une édition de la *Sainte Ecriture* (1755).

ULRICH (Titus), poète allemand, né à Habelschwerdt (Prusse) en 1813. Reçu en 1836 docteur en philosophie à Berlin, il fut

obligé peu après, par la mort de son père, de se créer des ressources en donnant des leçons particulières; mais la misère et les difficultés de la vie n'émoussèrent pas en lui l'inspiration, et ce fut précisément à l'époque la plus critique de sa carrière qu'il écrivit son premier ouvrage de quelque étendue, le *Canitque des cantiques* (Berlin, 1845). *Victor*, autre poème, dans lequel il critiquait vivement la politique du gouvernement prussien, fut interdit par la police peu de temps avant les événements de 1848, après lesquels il obtint, en revanche, un immense succès. On a encore de M. Ulrich un recueil de poésies lyriques et la relation d'un voyage en Italie, qui parut par fragments dans la *Gazette nationale* (*National Zeitung*), dont l'auteur a été pendant longtemps l'un des principaux rédacteurs.

ULRICI (Hermann), philosophe allemand, né à Pförtzen (Lusace inférieure), le 23 mars 1806. Il fit ses études à l'université de Leipzig et, après avoir terminé son droit, fut nommé auditeur du tribunal de Berlin, puis peu de temps après référendaire à Francfort-sur-l'Oder. En 1829, il renonça à la magistrature pour se consacrer tout entier à la littérature. Enfin, il obtint en 1834 la chaire de philosophie à l'université de Halle, qu'il occupa encore. Nous citerons, parmi les ouvrages principaux de M. Ulrici : *Caractères principaux de l'historiographie des anciens* (Berlin, 1833); *Histoire de la poésie grecque* (Berlin, 1835); *Etudes sur l'art dramatique de Shakespeare* (Halle, 1839; 3^e édit., 1868, 2 vol.); *Commentaire sur Roméo et Juliette* (Leipzig, 1853); *Sur le principe et la méthode de la philosophie hégélienne* (Halle, 1841); *Principe fondamental de la philosophie* (Leipzig, 1845-1846); *Système de logique* (Leipzig, 1852); *La foi et la science, la spéculation et la science exacte* (Leipzig, 1858); *Dieu et la nature* (Leipzig, 1869; 2^e édit., 1869); *Dieu et l'homme, principes d'une psychologie de l'homme* (Leipzig, 1866); *Histoire de Shakespeare et de sa poésie* (Berlin, 1867 et ann. suiv.), ouvrage entrepris aux frais de la Société shakspearienne allemande.

ULRICIE s. f. (ul-ri-si). Bot. Syn. de *HORMIN*.

ULRIQUE-ÉLÉONORE DE DANEMARK, reine de Suède, née en 1656, morte en 1693. Fille de Frédéric III, roi de Danemark, elle fut mariée à Charles XI de Suède, pour assurer la paix entre ce dernier pays et le Danemark. Négligée par son mari, que dominait entièrement la reine mère, Hedwige-Éléonore, elle se consola de cet abandon par la culture des lettres. Son érudition était des plus remarquables : elle connaissait le latin et la majeure partie des langues européennes. La fermeté de son caractère ne fut pas sans influence sur l'esprit de son fils, Charles XII.

ULRIQUE-ÉLÉONORE, reine de Suède, fille de Charles XI et d'Ulrique-Éléonore de Danemark, née en 1688, morte en 1744. Après la mort de son frère Charles XII (1719), elle fut élevée au trône, à la condition de modifier la constitution et de partager le pouvoir entre la couronne, le sénat et les états. L'année suivante, au moment où les Russes ravageaient les frontières, elle fit aux états assemblés la proposition d'abandonner les rênes du gouvernement à son époux, Frédéric de Hesse-Cassel, qui devint ainsi roi de Suède; quant à Ulrique, elle vécut depuis dans la retraite. En elle s'éteignit la dynastie de Deux-Ponts, qui avait donné à la Suède quatre souverains : Charles X, Charles XI, Charles XII et Ulrique.

ULSTER, en latin *Ultonia*, une des quatre grandes divisions ecclésiastiques de l'Irlande, au N., entre l'océan Atlantique au N. et à l'O., la mer d'Irlande à l'E., les provinces de Connaught et de Leinster au S. Après avoir eu pendant longtemps des rois particuliers, l'Ulster fut réuni à l'Angleterre sous Édouard III; il comprend actuellement les neuf comtés d'Antrim, Armagh, Cavan, Donegal, Down, Tyrone, Fermanagh, Londonderry et Monaghan. Dans cette partie de l'Irlande, la population agricole est moins nombreuse que dans les autres provinces, et comme il y a plus d'activité industrielle, il y a moins de misère.

ULTÉRIEUR, *EURE* adj. (ul-té-ri-ur, eu-re — lat. *ulterior*, comparatif de *ulter*, dérivé de *uls*, *ultis*, *ultra*, au delà, que Bopp et Benfey rattachent à la préposition sanscrite *ut*, en haut. Corssen rapproche les mots latins *uls*, *ulterior*, *ultimus* des formes sanscrites *anta*, *antara*, *antama*, avec changement de *n* en *l*. Les mots grecs *usteros*, postérieur, *ustatos*, le dernier, appartiennent sûrement à la même famille). Qui viendra, qui vient après : *Tous nos penchants instinctifs réclament à cet égard l'ULTÉRIEUR*. (Alibert.)

— Géogr. Qui est au delà, par opposition à *citérieur* : *La Calabre ULTÉRIEURE est plus près de la Sicile que la Calabre citérieure*. (Acad.)

ULTÉRIEUREMENT adv. (ul-té-ri-ur-eman — rad. *ulterior*). Après, plus tard, à une époque ultérieure : *Je ne sais pas ce qui a pu arriver ULTÉRIEUREMENT*. On vous préviendra ULTÉRIEUREMENT.

ULTIMA RATIO (*La dernière raison*). C'était une des maximes de Richelieu que le canon est l'*ultima ratio* des rois. Il en est de cette phrase du cardinal comme du *ne plus-ribus impar* de Louis XIV, elle manque de clarté et peut s'entendre de deux manières bien différentes : la dernière raison, le dernier moyen qu'il faut choisir, ou la dernière raison, la dernière moyen, la ressource suprême et par conséquent la plus irrésistible. On retrouvera ces deux sens dans les phrases que nous citons.

Les deux mots *ultima ratio* sont souvent suivis d'un mot latin qui peut varier : *ultima ratio regis* ou *regum*, la dernière raison des rois; *ultima ratio populi*, la dernière raison du peuple.

« Le souverain qui comprend suffisamment les intérêts de sa nation, qui les consulte avant les dangereuses impulsions de son orgueil ou les vaines illusions de la gloire, ne se résout à la guerre qu'après avoir épuisé vainement toutes les ressources d'une équitable diplomatie. Aussi la guerre fut-elle surnommée depuis longtemps *ultima ratio regum*, le dernier argument des rois. »

LEPELLETIER (de la Sarthe).

« On a appelé la guerre l'*ultima ratio* des rois; ne pourrait-on stigmatiser le duel en l'appelant l'*ultima ratio* des fous? »

(Revue des Deux-Mondes.)

« Il y a un mot qui est tout-puissant dans notre spirituel pays; c'est le mot *vieux*! Criez à l'homme le plus en avant de son siècle : Hé, voilà vingt ans que vous nous dites la même chose; c'est usé, c'est ennuyeux, vous rabâchez; et celui qui n'aurait pu faire taire les plus habiles, un fat le réduit au silence avec ce grand argument. C'est l'*ultima ratio* des sots. »

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

ULTIMATE s. f. (ul-ti-ma-te — du lat. *ultimus*, dernier). Chim. Nom donné aux dernières molécules auxquelles les corps sont réductibles.

— Encycl. M. Graham a avancé que les atomes sont formés de particules indivisibles, auxquelles il a donné le nom d'*ultimates* et qui seraient identiques dans tous les corps. D'après lui, ces *ultimates* seraient animées de mouvements d'oscillation, dont l'amplitude, variable suivant les corps, constituerait seule la différence des divers éléments.

M. Graham ne dit point sur quoi repose sa conception; mais M. Naquet a donné quelques preuves à l'appui de l'idée de M. Graham. Ces preuves, qui ne nous fournissent, il l'avoue lui-même, que des probabilités éloignées, sont cependant fondées sur l'expérience et donnent, par conséquent, aux *ultimates* le droit de cité dans la science.

Voici les preuves sur lesquelles s'est appuyé M. Naquet dans une remarquable leçon, qui lui a été imputée à crime au Sénat impérial par les cléricaux, dans la fameuse discussion sur la liberté de l'enseignement, que chacun se rappelle :

C'est un fait d'expérience que tous les corps tombent avec une égale rapidité dans le vide, quelle que soit leur densité. Un morceau de plomb et une plume parcourent alors le même chemin dans le même laps de temps. Si, dans les conditions ordinaires, les faits se passent autrement, c'est uniquement parce que l'air oppose une résistance à la chute des corps et que cette résistance augmente à mesure que leur densité diminue, puisque alors ils offrent plus de surface pour un même poids.

Or, supposons deux corps dont la masse de l'un sous le même volume soit double de celle de l'autre, ou, comme on dit, dont l'un renferme deux fois plus de matière que l'autre, et supposons que, les atomes chimiques étant le dernier degré de division possible de la matière, ce soit sur ces masses que s'exerce l'action de la pesanteur. Comme les atomes chimiques n'ont pas le même poids ni, par conséquent, la même masse pour tous les corps, nous pouvons supposer que les deux corps que nous venons de choisir à titre d'exemple renferment le même nombre d'atomes *n* et que les atomes du premier sont moitié plus lourds que ceux du second, comme c'est le cas pour le soufre et l'oxygène. Que devra-t-il arriver?

Une loi de mécanique veut que les vitesses imprimées par une force à des masses différentes soient inversement proportionnelles à ces masses, de telle manière que, si une même force *A* agit successivement sur des masses 1 et 2, la masse 1 prendra une vitesse égale à 2 et la masse 2 une vitesse égale à 1.

Or, l'unité d'action de la pesanteur, que nous appellerons *g*, s'exerce par hypothèse sur chaque atome des deux corps que nous considérons, et le nombre de ces atomes étant *n* dans les deux cas, la résultante de toutes les actions de la pesanteur sera la même sur les deux corps et égale à *ng*. Mais l'un des corps a une masse double de celle de l'autre, et puisque la même force agit sur les deux, d'après la loi précitée, l'un d'eux, celui dont la masse est la plus forte, devra tomber deux fois moins vite que l'autre, ce qui est contraire aux données de l'expérience.

Tout s'explique au contraire admirablement en admettant les *ultimates*; il suffit alors de supposer que c'est sur ces *ultimates* que s'exerce l'unité d'action de la pesanteur et que la différence qui existe entre la masse de deux atomes tient uniquement au nombre d'*ultimates* que les atomes renferment. Reprenons en effet, d'après ces données, l'exemple précédent, en raisonnant sur l'atome des deux corps qui ont pour masses respectives 1 et 2. L'atome du deuxième corps renfermera 2m *ultimates*, si l'on appelle m le nombre d'*ultimates* que renferme l'atome du premier corps. La somme de toutes les actions de la pesanteur sera par suite 2mg pour l'atome le plus dense et mg pour l'atome le moins dense. La force s'accroîtra donc dans la même proportion que la masse. Elle sera deux fois plus forte dans le corps le plus dense que dans celui qui l'est le moins, et la vitesse sera invariable.

Le raisonnement que nous venons de faire, d'après M. Naquet, n'est cependant pas absolument probant. Comme nous ignorons absolument quelle est l'essence de la pesanteur, nous ne pouvons rien conclure de son action. Il se pourrait, par exemple, qu'elle agit plus fortement sur certains atomes que sur certains autres, sans que pour cela ces atomes fussent divisibles. La différence de poids tiendrait alors simplement à cette différence d'action de la pesanteur. Il est impossible de décider entre cette dernière hypothèse et celle des *ultimates*; mais il est certain que cette dernière est au moins acceptable comme possibilité, sinon comme probabilité, et qu'elle est même de beaucoup moins compliquée que l'autre.

ULTIMATUM s. m. (ul-ti-ma-tomm — du lat. *ultimus*, dernier, superlatif de *ulter*, qui est au delà). Diplom. Dernières conditions que l'on pose et auxquelles on se déclare prêt à tenir d'une manière irrévocable : *Envoyer un ultimatum. Signifier son ultimatum.*

— Fam. Dernier mot, résolution définitive : *Ceci est mon ultimatum.*

— Encycl. Un *ultimatum* ne peut guère s'entendre que des rapports d'un Etat puissant avec un autre plus faible, ou du moins de deux Etats prêts à guerroyer l'un contre l'autre. Signifier un *ultimatum*, c'est intimor un ordre, qui devra être suivi immédiatement des hostilités, s'il n'y est pas fait droit. Lorsque la nation à laquelle on a adressé un *ultimatum* le rejette, il est rare de ne pas voir éclater la guerre, à moins que quelques puissances médiatrices n'interviennent pour modifier dans un sens pacifique l'*ultimatum* mal accueilli. Les Etats entre lesquels il y a un désaccord lancent alors aux puissances voisines leurs manifestes et leurs contre-manifestes, dans le but de faire connaître les causes de la guerre et de la justifier. L'action d'intimer un ordre à une puissance voisine a existé de tout temps. Les rois de Perse envoyaient réclamer la terre et l'eau : c'était leur *ultimatum*, toujours suivi d'une invasion, lorsque les peuples refusaient de se soumettre. A Rome, le chef des féciaux, appelé *pater patratus*, venait demander satisfaction au peuple ennemi; il donnait un délai de trente jours, après l'expiration duquel il prenait les dieux à témoin de l'injustice et s'en retournait en disant que les Romains verraient ce qu'ils auraient à faire. Mais, si l'acte par lequel une puissance intime un ordre à une autre a été en usage de tout temps, le mot *ultimatum*, qui exprime l'idée de cet acte, est fort peu ancien dans la diplomatie. Il était à peu près inconnu en France avant la Révolution de 1789. Les nations étrangères, entre autres la Prusse, furent les premières à s'en servir. Napoléon, qui usa très-librement de la chose, fit la fortune du mot; il s'en servait pour déguiser les ordres qu'il donnait aux princes qu'il se trouvait prêt à attaquer. C'était une manière détournée et polie de leur dire : J'ordonne, obéissez.

Un *ultimatum* qui a fait du bruit et qui est resté longtemps célèbre est celui par lequel le roi de Prusse déclara, en octobre 1806, qu'il allait se joindre aux ennemis de la France, si Napoléon ne lui accordait pas une paix plus favorable.

Depuis cette époque, de nombreux *ultimatums* ont été rédigés par la diplomatie européenne. En 1827, la France posa au dey d'Alger un *ultimatum* plein de dignité, dans lequel elle réclamait purement et simplement des excuses. Hussein-Dey répondit immédiatement par les actes d'hostilité qui amenèrent sa chute. Avant la guerre entre la France et le Maroc, la France posa son *ultimatum*. Elle demandait à l'empereur d'abandonner Abd-el-Kader. L'empereur, comptant sur la victoire et assuré que l'Angleterre ne l'abandonnerait pas, ne crut même pas devoir négocier; il posa, lui aussi, son *ultimatum*, qui était l'évacuation de Lalla-Maghnia. Nous répondîmes par la bataille d'Isly, les bombardements de Tanger et de Mogador.

Quelque temps avant la guerre d'Orient, l'ambassadeur de Russie à Constantinople avait posé à la Sublime Porte un *ultimatum* peu acceptable, par lequel le czar réclamait la protection de ses coreligionnaires.

On se souvient qu'avant l'expédition d'Italie l'Autriche avait demandé au Piémont son désarmement immédiat. Sur le refus de cette petite puissance d'obtempérer à cet ultima-

tum, les troupes avaient franchi la frontière et envahi le Piémont.

A une époque encore plus récente, l'Autriche, la Prusse et l'Italie se sont posés mutuellement des *ultimatums*. Les deux dernières puissances, momentanément alliées, réclamaient de la première un désarmement immédiat. L'Autriche leur posait aussi ses conditions. Les hostilités qui s'ensuivirent se déroulèrent sur les champs de bataille de Custoza et de Sadowa.

Enfin, Napoléon III, en août 1870, posa à la Prusse un *ultimatum* consistant dans la renonciation du prince de Hohenzollern à la couronne d'Espagne, qui lui était offerte; la Prusse y accéda, le prince de Hohenzollern refusa le trône d'Espagne, et la guerre n'en éclata pas moins quinze jours après. C'est le seul exemple d'une guerre déclarée par une puissance à l'*ultimatum* de laquelle la puissance ennemie s'était soumise.

ULTIEME adj. (ul-ti-me). Syn. de ULTIME.

ULTIME adj. (ul-ti-me — lat. *ultimus*, même sens). Dernier, final. « Vieux mot. »

— Pathol. *Symptômes ultimes*, Symptômes qui font prévoir une mort prochaine.

ULTIMI-STERNAL s. m. (ul-ti-mi-stér-nal — du lat. *ultimus*, dernier, et de *sternal*). Anat. Sixième et dernière pièce du sternum.

ULTIMO adv. (ul-ti-mo — mot lat.; de *ultimus*, dernier). En dernier lieu, lorsqu'on a compté par *primo*, *secundo*, etc.

ULTIQUE s. f. (ul-ti-ke). Ornith. Espèce de grue.

ULTOR adj. m. (ul-tor — mot lat. qui signif. vengeur). Mythol. rom. Epithète de Jupiter et de Mars.

ULTRA, préfixe emprunté au latin, et qui veut dire au delà. Ce préfixe peut servir à former, avec un très-grand nombre d'adjectifs et même de participes, une multitude de mots composés; nous ne donnerons que ceux qui sont consacrés par l'usage général; l'écrivain est libre de créer les autres suivant le besoin. Voici quelques exemples moins usités, mais parfaitement légitimes : *Il voulait pour ministres des hommes ULTRA-MONARCHIQUES.* (Cormen.) *Aujourd'hui prêt à conclure, demain le créancier veut tout mettre à feu et à sang; plus tard il se fait ULTRA-DÉBONNAIRE.* (Balz.) *L'institution du béguinage fut une sorte de réaction contre le système ULTRA-COMMUNISTE des couvents qui tendaient à tout absorber, individus et sociétés.* (Le Dr Favre.) *L'excessive sévérité des dogmes ULTRA-PURITAINS a influé sur l'ouvrier anglais d'une manière très-directe.* (Ph. Chasles.) *De pareilles questions sont de l'ordre ULTRA-EXPÉRIMENTAL.* (Proudhon.)

ULTRA s. m. (ul-tra — mot lat. V. ULTÉRIEUR). Fam. Personne exaltée, exagérée dans ses opinions : *Tous les régimes, pour leur malheur ou pour leur châtiment, ont leurs ULTRAS.* (E. de Gir.)

Nous sommes les *ultras* de la littérature; Et comme en tous pays les *ultras* sont des fous, Dans Paris, sans façon, l'on se moque de nous.

VIENNET.

— Se dit particulièrement des partisans absolus du principe de la légitimité : *Les libéraux et les ULTRAS.*

— Adjectif. Qui a des opinions royalistes exaltées : *Le parti ULTRA fit invasion dans le pouvoir en 1820 et, dès lors, ne lâcha plus pied qu'il ne fût le maître absolu.* (Ste-Beuve.)

ULTRA-CHIMIQUE adj. Physiq. Se dit des rayons situés au delà des rayons chimiques du spectre solaire.

ULTRA-ELLIPTIQUE adj. Mathém. Syn. de HYPERELLIPTIQUE.

ULTRAÏSME s. m. (ul-tra-i-sme — rad. *ultra*). Royalisme outré, exalté. On a dit aussi ULTRACISME.

ULTRAJECTUM, nom d'UTRECHT, en latin du moyen âge.

ULTRA-LIBÉRAL, ALE adj. Qui pousse le libéralisme à l'excès, à ses dernières limites : *Le parti ULTRA-LIBÉRAL. Des opinions ULTRA-LIBÉRALES.*

— s. m. Celui qui a des opinions ultra-libérales : *Les ULTRA-LIBÉRAUX.*

ULTRA-LIBÉRALISME s. m. Opinion des ultra-libéraux.

ULTRAMONDAIN, AINE adj. Qui est au delà des mondes ou de notre monde : *Les espaces ULTRAMONDAINS.*

ULTRAMONTAIN, AINE adj. (ul-tra-montain, è-ne — du préf. *ultra*, et du lat. *mons*, montagne). Qui est situé, qui habite au delà des monts, et particulièrement au delà des Alpes, par rapport à la France : *Pays ULTRAMONTAINS. Vous parliez tout à l'heure musique, madame; je l'aime, mais je préfère à toutes vos roulades ULTRAMONTAINES la chanson française.* (A. Duval.)

— Théol. Se dit des doctrines particulières à la cour de Rome, par opposition aux opinions gallicanes, et de ceux qui professent ces doctrines : *Opinions ULTRAMONTAINES. Principes ULTRAMONTAINS. Evêque ULTRAMONTAIN.* En 1789, un prêtre ULTRAMONTAIN était aussi rare que peut l'être aujourd'hui un gallican. (De Lavergne.)

— Substantif. Celui qui habite au delà des monts : *Un ULTRAMONTAIN.*

— Théol. Celui qui a des opinions ultramontaines : *Les ULTRAMONTAINS sont nombreux dans le clergé français. Les ULTRAMONTAINS nous regardent comme hérétiques, nous autres Français qui osons les combattre.* (Mass.)

ULTRAMONTANISME s. m. (ul-tra-montanisme — rad. *ultramontain*). Théol. Opinions, système des ultramontains : *Le triomphe accompli de l'ULTRAMONTANISME est le fait de Lamennais.* (Renan.)

— Encycl. Ce qu'on désigne sous le nom de libertés de l'Eglise gallicane se trouve nettement formulé dans les quatre articles de la déclaration rédigée par Bossuet et votée par l'assemblée du clergé de France en 1682. Ces libertés constituaient une doctrine connue sous le nom de gallicanisme, et dont le triomphe était dû à l'influence de Colbert et à la volonté de Louis XIV beaucoup plus qu'à la volonté spontanée du clergé. Elle souleva une sourde opposition et ne fut jamais acceptée de l'autre côté des Alpes; d'où vint aux opposants le nom d'*ultramontains* et à leur doctrine le nom d'*ultramontanisme*. En France même, le gallicanisme, précisément parce qu'il avait été imposé, ne fut pas accepté par tous les esprits religieux, et les ultramontains y ont rencontré des représentants éminents. Joseph de Maistre, Lamennais, le Lamennais de l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion*, le cardinal de Bonald, l'abbé Frayssinous défendirent avec éloquence et énergie l'*ultramontanisme*. Aujourd'hui, il est devenu l'opinion de la grande majorité du haut clergé français.

Qu'est-ce donc que cette doctrine? On peut la résumer ainsi : à l'encontre des gallicans, les ultramontains affirment la souveraineté absolue du pape et placent cette croyance à la base même de l'Eglise catholique. Ils voudraient ressusciter pour la papauté les jours de Grégoire VII et d'Innocent III, où ces pontifes commandaient avec autorité aux princes et aux peuples et exerçaient à la fois la puissance spirituelle et la puissance temporelle. Le rêve des ultramontains, ce qu'ils poursuivent avant toutes choses, ce n'est pas la vérité, mais bien l'unité; et comment obtenir l'unité sans autorité? Joseph de Maistre, dans son livre *De la papauté*, a formulé cette opinion avec une telle netteté, qu'il suffit de reproduire ses paroles : « Quand nous disons que l'Eglise est infaillible, nous ne demandons pour elle aucun privilège particulier; nous demandons seulement qu'elle jouisse du droit commun à toutes les souverainetés possibles, qui toutes agissent nécessairement comme infaillibles; car tout gouvernement est absolu; et du moment où l'on peut lui résister sous prétexte d'erreur ou d'injustice, il n'existe plus... Il en est de même de l'Eglise; d'une manière ou d'une autre, il faut qu'elle soit gouvernée, comme toute autre association quelconque; autrement, il n'y aurait plus d'aggrégation, plus d'ensemble, plus d'unité. Ce gouvernement est donc de sa nature infaillible, c'est-à-dire absolu; autrement, il ne gouvernerait plus. »

L'*ultramontanisme* n'est pas seulement un parti religieux puissant, qui aspire à défendre le pouvoir du chef de la catholicité, c'est encore et surtout une puissance politique, un Etat dans l'Etat. Il est moins un parti religieux qu'une faction politique. C'est là, et on ne saurait trop insister sur ce point, ce qui constitue son signe distinctif; c'est là aussi ce qui explique son histoire. Le premier fait qui frappe les yeux est le peu de faveur qui a accueilli l'*ultramontanisme* en France sous l'ancienne monarchie, et ce fait trouve son explication naturelle dans la rivalité du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel. Il faut le dire d'ailleurs, le principe de l'*ultramontanisme* est loin d'être immuable et inflexible. Il sait se prêter aux circonstances, se modifier pour être toujours une arme redoutable. Aujourd'hui, il sert aux partisans d'un régime déchu à maintenir des prétentions ridicules; autrefois, il était opposé à la monarchie. Le moyen âge, résumé en un mot, c'est la lutte du pouvoir royal contre l'aristocratie. En France, la royauté créa les communes et s'appuya sur le peuple; en Angleterre, la féodalité plus habile s'attacha le peuple; de là deux résultats différents d'autant plus importants à remarquer qu'ils sont la cause du génie différent des deux peuples. En France, l'aristocratie est vaincue; en Angleterre, elle est victorieuse. Le peuple en France partage les dépouilles du vaincu; il reçoit l'égalité qui peu à peu s'infiltre dans ses mœurs; en Angleterre au contraire, l'aristocratie lui donne la liberté. En France, la féodalité plus faible que la royauté cherche partout des alliés; un de ses plus fidèles, c'est la papauté. L'*ultramontanisme* devient donc, depuis Philippe-Auguste jusqu'à Louis XIV, l'ennemi déclaré de la monarchie, pour accomplir après 1789 un mouvement opposé. Un seul coup d'œil jeté en arrière suffira pour convaincre de cette vérité. Sans étudier tous les faits de notre histoire qui, en prouvant notre thèse, nous entraîneraient trop loin, nous en signalerons deux : la Ligue et la bulle *Unigenitus*. Lors de la Ligue, nous voyons tout le parti féodal, allié au clergé, prêcher la révolte contre le roi, non pas au nom des intérêts politiques, mais au nom de Dieu. Il s'agit si peu, en apparence du moins, des intérêts

politiques que l'appui de l'étranger est invoqué; la dignité de la France, l'intégrité du territoire est sacrifiée pour le triomphe de la religion. N'est-ce pas là de l'*ultramontanisme*? Et en réalité de quoi s'agit-il? D'un intérêt politique trop faible et trop habile pour se présenter au grand jour. Dieu sert là de prétexte, de voile à la féodalité. Plus tard, après ce grand niveau qui se nomme Richelieu, la noblesse comprend que son règne va disparaître; il lui faut tenter un dernier, un suprême effort, ou elle est perdue. Mais elle est trop faible pour s'insurger ouvertement; elle a été avilie, meurtrie; il lui faut un refuge, un prétexte, un masque; c'est à Dieu encore qu'elle s'adresse, ou plutôt à la papauté, au pouvoir ultramontain. Tout le clergé s'agite, la noblesse s'inquiète; Louis XIV comprend que c'est son intérêt qui est discuté; il résiste ouvertement, fermement à la papauté; il va plus loin encore; devant les résistances des évêques, l'audace du saint-siège, il menace le pontife romain d'une séparation, il projette de créer une Eglise gallicane. Le pape cède, et la royauté échappe au danger qui la menaçait. Henri VIII, on le sait, avait été plus audacieux encore que Louis XIV devant les exigences ultramontaines; il ne s'était pas seulement déclaré indépendant du saint-siège : il avait rejeté une religion qui, en créant dans ses Etats un pouvoir égal, sinon supérieur au sien, constituait pour la royauté un péril redoutable. Incessant. Plus tard, le concordat vint à s'écarter en France de diminuer le péril en restreignant le pouvoir du saint-siège. Avec 1789, une modification radicale s'introduit dans l'*ultramontanisme*; ce parti avait jusqu'alors attaqué la royauté dite de droit divin; il va la soutenir, faire corps avec elle. Pape et roi, tous deux comprennent que la grande Révolution a jeté bas leur trône; ces deux ennemis séculaires se réunissent, ils se donnent le baiser de paix et se jurent un éternel appui. La noblesse aussi se rapproche; honteuse de ses fautes, elle s'unit au pape et au roi pour lutter contre cet ennemi nouveau du trône, des privilèges et de l'autel qui vient de surgir. Sous l'Empire, la main de fer du despote force l'*ultramontanisme* à se faire humble et modeste; il relève la tête sous la Restauration. Béranger appelle ses défenseurs les hommes noirs; le chansonnier se trompait, ils ne sont ni noirs ni blancs, ils ont toutes les couleurs; caméléons et protégés, ils savent changer à tout coup de vent. Ils créent un Etat dans l'Etat; comme ces termites qui rongent les édifices, ils minent lentement, mais sûrement le pays tout entier. C'est là l'ennemi mortel de la démocratie, d'autant plus terrible qu'il se cache, d'autant plus habile qu'il ne menace pas : il prie. Sa figure grimace un sourire, il répand je ne sais quel pieux parfum de sacristie qui écoure. Il s'appelle hier la Compagnie de Jésus, puis la Société de Saint-Vincent-de-Paul; demain il sera plus puissant encore, sans prendre aucun nom officiel. Il sait attirer à lui les âmes en protégeant les intérêts; il donne l'instruction gratuitement; il accapare les enfants et leur donne une éducation qui ne s'effacera jamais, il l'espère du moins. Ce ne sont pas des hommes qu'il prépare au dur métier de la vie, ce sont des recrues qu'il destine à continuer son œuvre. L'*ultramontanisme* est partout, d'autant plus terrible qu'il ne se montre pas. Tous les gouvernements comprennent que cette puissance mystérieuse s'exerce contre eux; par moments ils ont peur, ils sévissent; sous Louis-Philippe, les jésuites sont expulsés de France; sous le second Empire, la Société de Saint-Vincent-de-Paul est dissoute. Mais la plupart des gouvernements ne sont pas de force à lutter contre cet ennemi mystérieux qui jamais ne cesse ses attaques, qui profite de toutes les fautes et n'en commet pas une. Il se glisse dans les conseils des rois comme dans la mansarde de l'ouvrier. Contre lui, il n'est qu'une arme redoutable : la science; car il puise toute sa force dans l'ignorance, qui est nécessaire à son œuvre; le grand jour le trouble, l'éblouit, le tue ! Nous l'avons dit et nous le répétons encore, l'*ultramontanisme* est moins un parti religieux qu'une faction politique; en apparence, il s'agit de gagner des âmes au ciel; en réalité, le but qu'on veut atteindre, c'est le renversement des principes de 1789, c'est le retour des institutions que la Révolution a supprimées. L'*ultramontanisme*, d'ailleurs, ne cache plus ses prétentions; il joue d'audace, et la publication du fameux *Syllabus* (v. ce mot) a complètement démasqué ses batteries. Il est le dernier ennemi de la démocratie; elle en viendra à bout comme de tous les autres. Sans violences, sans persécutions, elle saura le réduire à l'impuissance, en appliquant avec fermeté les lois qui défendent toute manifestation religieuse en dehors des temples.

ULTRA-PETITA s. m. (ul-tra-pé-ti-ta — mots lat. qui signif. au delà de ce qui a été demandé). Jurispr. Vice d'un jugement qui prononce sur choses non demandées, ou qui accorde à une partie plus qu'elle n'a réclamé par ses conclusions.

— Encycl. Supposons un créancier qui a reçu des à-compte et qui se borne à réclamer en justice le reliquat ou solde de son dû. Le tribunal commettra un *ultra-petita* s'il lui adjuge l'intégralité de sa créance. Il y aura encore *ultra-petita* dans un jugement

qui attribuerait la pleine propriété d'un immeuble à une partie qui ne prétendrait avoir droit qu'à l'usufruit. Il serait facile, mais il serait superflu, de multiplier les exemples; le vice d'*ultra-petita* donne ouverture, contre le jugement qui en est entaché, à une voie extraordinaire de recours, qui se nomme la requête civile, et dont l'objet est d'obtenir la rétractation de la décision du tribunal même qui l'a rendue. Cette requête, adressée aux juges pour obtenir d'eux la rétractation et le redressement de leur propre sentence, a été nommée requête civile par les anciens légistes pour exprimer qu'elle doit être conçue en termes respectueux ou, en tous cas, qu'elle ne doit pas qualifier trop durement le jugement qu'il s'agit de faire rapporter. L'*ultra-petita* n'est pas, du reste, à beaucoup près, l'unique grief qui puisse donner ouverture à la requête civile; les articles 480 et 481 du code de procédure civile énumèrent onze causes différentes donnant lieu à cette voie exceptionnelle de réformation des jugements. Au nombre de ces causes se rencontre le fait que le jugement aurait été rendu sur pièces reconnues fausses postérieurement, et encore la circonstance qu'il aurait été rendu en l'absence de pièces décisives frauduleusement retenues par l'une des parties au moment du premier débat, et qu'il a été possible de retrouver plus tard. Mais ces différentes causes de requête civile sont étrangères à notre sujet, et il ne doit être question dans cet article que de l'*ultra-petita*.

Les conclusions posées à l'audience formulent avec précision le dernier état de la cause et les termes définitifs dans lesquels se renferment les prétentions respectives des parties. C'est à ces dernières conclusions qu'il faut nécessairement se référer pour s'assurer si le jugement a ou non excédé les limites de la demande; s'il est, en un mot, entaché d'*ultra-petita*. Il devrait en être ainsi, et c'est toujours aux conclusions d'audience qu'il faut se rapporter pour apprécier la question d'*ultra-petita*, alors même que ces conclusions finales n'auraient point été reproduites dans les écritures signifiées d'avoué à avoué et différenciées sur quelques chefs des conclusions qui ont été respectivement notifiées.

L'*ultra-petita* est évident dans le cas, par exemple, que nous citons tout à l'heure où le jugement a adjugé l'intégralité de sa créance à un demandeur désintéressé en partie et qui n'en réclamait que le reliquat. La question devient plus délicate et peut comporter des solutions diverses lorsque l'objet sur lequel a statué le jugement, sans être nettement formulé dans les conclusions, pouvait néanmoins être considéré comme y étant compris implicitement. Ainsi, un plaideur a le droit d'exiger de son adversaire l'exécution de certains travaux; ce dernier, régulièrement mis en demeure, refuse de remplir son obligation, et le demandeur conclut à ce que le tribunal l'autorise lui-même à faire exécuter les travaux aux frais de la partie adverse. Au lieu de disposer en ce sens, le tribunal adjuge au demandeur une indemnité pécuniaire que celui-ci ne réclamait point explicitement, mais qui est en fait suffisante pour réparer le préjudice résultant de l'inexécution des travaux. Il a été décidé qu'il n'y avait pas d'*ultra-petita* dans cette satisfaction par équivalent donnée au droit et aux conclusions du demandeur (arrêt de la cour de cassation du 20 décembre 1820, cité par Bioche, *Dictionnaire de procédure*, n° 26, au mot REQUÊTE CIVILE). Il n'y a pas non plus d'*ultra-petita* dans certaines mesures soit d'instruction, soit conservatoires, prises par le tribunal avant de statuer au fond, bien que ces mesures conservatoires ou d'instruction aient été ordonnées d'office ou spontanément par les juges et sans qu'aucune des parties y ait conclu. Par exemple, un tribunal ordonne de son propre mouvement la communication d'une pièce, ou une comparaison personnelle des parties à la barre, ou encore la mise en séquestre de la chose litigieuse durant le procès; ces mesures préparatoires ne préjudiciaient à aucune partie, elles ne sauraient présenter un cas d'*ultra-petita*.

Lorsque l'*ultra-petita* se rencontre dans un jugement arbitral, il ne donne point ouverture à la voie de la requête civile contre la sentence des arbitres. L'article 1028 du code de procédure civile offre à la partie lésée un moyen plus expéditif et plus simple de faire rapporter la décision des arbitres. Elle n'a qu'à se pourvoir par opposition à l'ordonnance d'exécution de cette sentence devant le tribunal duquel émane cette même ordonnance d'exécution, et à demander en même temps l'annulation de l'acte improprement qualifié décision arbitrale. Les arbitres, en effet, n'ont aucun caractère public; leur compétence, pour vider le différend qui leur a été soumis, résulte uniquement du compromis, c'est-à-dire du mandat privé que les parties leur ont donné à cette fin. En commettant un *ultra-petita*, en sortant des termes précis du mandat qui a créé leur juridiction, les arbitres n'ont plus aucune qualité pour juger; leur décision n'a qu'une existence nominale, et il suffit, pour la faire tomber, d'une simple opposition à l'ordonnance d'exécution.

ULTRA-RÉVOLUTIONNAIRE adj. Se dit des révolutionnaires outrés, exagérés : Ca-

mille Desmoulins, le premier, qualifia les hébertistes d'ultra-révolutionnaires.

— Substantivem. Révolutionnaire exalté : Les ULTRA-RÉVOLUTIONNAIRES.

ULTRA-ROUGE adj. Physiq. Se dit des rayons lumineux qui, dans le spectre solaire, sont placés au delà du rouge, et qui sont à peine perceptibles.

ULTRA-ROYALISME s. m. Opinion des ultra-royalistes.

ULTRA-ROYALISTE adj. Qui est un partisan outré de la royauté, des principes monarchiques; qui appartient aux royalistes exaltés : Des duchesses ULTRA-ROYALISTES. Des opinions ULTRA-ROYALISTES.

— Substantiv. Royaliste exalté : Les ULTRA-ROYALISTES.

ULTRA-VIOLET, ETTE adj. Physiq. Se dit des rayons lumineux qui, dans le spectre solaire, sont placés au delà du violet : Les rayons ULTRA-VIOLETS sont à peine perceptibles.

ULTRA-ZODIACAL, ALE adj. Astron. Se dit des planètes dont l'orbite n'est pas comprise entièrement entre les plans qui limitent le zodiaque.

ULTRICE adj. (ul-tri-se — lat. *ultrix*, vengeresse). Mythol. rom. Epithète donnée aux furies : Les déesses ULTRICES.

ULUBRES, en latin *Ulubra*, ancienne localité de l'Italie, dans le Latium, près de Vélie. Octave (Auguste) fut élevé dans cette bourgade.

ULULA s. f. (u-lu-la — mot lat.). Ornith. Syn. de STRIX.

— Entom. Genre d'insectes névroptères, de la famille des fourmilions, tribu des ascalaphites, comprenant plusieurs espèces, qui habitent l'Amérique.

ULULATION s. f. (u-lu-la-si-on — lat. *ululatio*; de *ululare*, hurler). Cri des oiseaux de nuit : La nuit, elle se promène sur les remparts en poussant des sanglots qui se mêlent aux ULULATIONS des hiboux et des chouettes. (Th. Gaut.)

Les demoiselles d'Illion firent grande ululation. SCARRON.

ULULER v. n. ou intr. (u-lu-lé — lat. *ululare*, hurler, mot qui appartient à la même famille que le grec *ololazein*, gémir, et l'onomatopée sanscrite *ulala*, *ululi*, hurlement, gémissement). Crier en gémissant comme les oiseaux de nuit.

ULULATO s. m. (u-lu-la-to). Linguist. Langue parlée par les Ululatos, nation très-peu nombreuse qui habite dans la mission de San-Francisco, au nord des Suysums.

ULULINÉ, ÉE adj. (u-lu-li-né — du lat. *ulula*, chouette). Ornith. Qui ressemble ou qui se rapporte à la chouette ou hulotte.

— s. f. pl. Tribu de la famille des strigidées, ayant pour type le genre chouette ou hulotte.

ULUN, mère du conquérant mongol Gengis-Khan. Elle était fille d'un chef tartare et devint, vers le commencement du XII^e siècle, l'épouse de Yissougai Bahadour, autre chef d'une de ces hordes guerrières. Ulun n'était point une femme ordinaire; barbare, féroce même, elle se montra habile dans l'art de gouverner, d'un indomptable courage à la tête des soldats. A la mort de son père, Gengis-Khan ayant treize ans à peine, elle parvint à maintenir sous son autorité les hordes qu'avait soumises Yissougai; les peuples de Tanjout, de Merkit, plusieurs autres tribus de la branche de Niroun, espérant avoir facilement raison d'une femme et d'un enfant, essayèrent de se révolter et vinrent, sous le commandement de Yargoutai, présenter la bataille au futur conquérant de l'Asie. Mais Ulun avait en hâte rassemblé des troupes; elle se mit à leur tête, ayant près d'elle son fils, et quand les rebelles se présentèrent, elle leur livra un combat sanglant où la victoire lui resta. Quand son fils fut d'âge à gouverner, elle se maria en secondes nocces à l'émir Buzruc, qui occupait la première place dans l'empire après Gengis-Khan. On ne sait pas la date précise de sa mort.

ULUXIE s. f. (u-lu-ksi). Bot. Syn. de COLUMELLIE.

ULVA, petite île d'Ecosse, comté d'Argyle, près de la côte occidentale de l'île de Mull, dont elle est séparée par un canal étroit; 1,350 hab.

ULVACÉ ÉE adj. (ul-va-sé — rad. *ulve*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre ulve. On dit aussi ULVAIRE et ULVÉ, ÉE.

— s. f. pl. Famille ou tribu d'algues, ayant pour type le genre ulve.

— Encycl. La famille des *ulvacées* renferme des algues le plus souvent vertes, rarement purpurines, consistant tantôt en frondes membraneuses composées de cellules juxtaposées sur un même plan, tantôt en tubes continus et cloisonnés, simples ou rameux, quelquefois rayonnants autour d'un axe filamenteux, d'autres fois enveloppés dans une sorte de gangue gélatineuse, etc. Les fructifications sont de deux sortes, souvent réunies sur le même individu : les unes résultent de la métamorphose des grains de chlorophylle contenus dans les cellules, qui re-

vêtent des formes régulières et deviennent susceptibles de mouvements très-rapides; les autres, placées à l'extérieur, proviennent d'une cellule ou d'un rameau transformé et contiennent, dans un périspore hyalin, de nombreux granules de matière verte qui se condensent en une spore généralement simple.

Cette famille, placée au degré inférieur de l'échelle végétale, renferme un grand nombre de genres groupés en cinq tribus, et parmi lesquels nous citerons seulement les principaux. I. *Confervées* : protococcus, coccolithis, oscillaria, lyngbye, scytonème, rivulaire, conferva, draparnaldie. — II. *Ulyées* : ulve, palmelle. — III. *Hydrodictyées* : hydrodictyon. — IV. *Nostochinées* : nostoc. — V. *Zygnémées* : zygnème, etc.

On trouve les ulvacées le plus souvent dans les lieux humides ou dans l'eau douce, plus rarement dans les eaux salées; quelques espèces habitent à la fois ces deux sortes d'eaux. Quelques-unes peuvent servir d'aliment; d'autres sont employées en médecine ou servent à des usages économiques.

ULVE s. f. (ul-ve — lat. *ulva*, nom d'une plante marécageuse qui n'a aucun rapport avec nos ulves). Bot. Genre d'algues, type de la famille des ulvacées, comprenant une douzaine d'espèces, répandues dans tous les pays : Les ulves sont presque toutes cosmopolites. (C. Montagne.) Parmi les ulves marines, on distingue surtout la *littorée de mer*. (F. Poy.) Non vulgaire de la fétuque flottante, de la zostère marine et de plusieurs autres plantes aquatiques : On trouve dans plusieurs auteurs une espèce d'ulve citée comme un excellent fourrage pour les moutons. (F. Haef.)

— Encycl. Les ulves sont des algues à fronde verte, plane, membraneuse, quelquefois creusée en cornet à sa base, à bords ondulés ou crépus, sessile ou courtement stipitée, composée d'une ou deux couches de cellules; les spores sont groupées par quatre, et les zoospores munies de cils à l'extrémité antérieure, quelquefois aussi à l'autre. Exposées au soleil, ces plantes deviennent jaunâtres ou même blanches. Les espèces assez nombreuses de ce genre se trouvent sur la terre humide, quelquefois dans les eaux douces ou saumâtres, mais surtout dans les eaux salées. Ces dernières deviennent très-rarement la profondeur de 12 à 15 mètres au-dessous des marées hautes. Quelques ulves entrent dans l'alimentation de l'homme; telle est surtout l'*ulve lactue*, vulgairement *laitue de mer*, dont les frondes ressemblent assez aux feuilles d'une laitue et affectent quelquefois une teinte purpurine, comme dans certaines variétés cultivées de ce légume; elle abonde sur les côtes de l'Océan; on la mange cuite, et mieux crue, en salade. On mange aussi les *ulves labyrinth*, *lancéolée*, *ombiliquée*, etc. Les Russes donnent à ces plantes le nom vulgaire de *beurre aquatique*, parce qu'elles sont gélatineuses, grasses et onctueuses. Ils les emploient contre les maux d'yeux, les plaies des jambes, et quelquefois aussi à l'intérieur. Les tortues marines sont très-friandes des ulves, qu'on cherche pour ce motif à multiplier dans les réservoirs où l'on nourrit et engraisse ces reptiles. Les ulves fournissent quelques sels de soude par incinération et sont aussi employées comme engrais.

ULVERSTONE, ville d'Angleterre, comté et à 33 kilom. N.-O. de Lancaster, sur l'estuaire de la Leven, dans la baie de Morecumbe; 8,107 hab. Fabrication de coton, de chapeaux, de tailanderie; chantiers de constructions navales. Exportation de minerai de fer, de cuivre, de pierre à chaux, d'ardoise et de grains.

ULVINE s. f. (ul-vi-ne — dimin. de *ulve*). Bot. Genre d'algues, du groupe des isocarpées, comprenant quatre espèces : Les ULVINES croissent dans diverses infusions aqueuses de plantes conservées dans les pharmacies. (Brebisson.)

ULYSSE s. m. (u-li-se). Entom. Nom vulgaire d'une espèce de papillon.

ULYSSE, en grec *Odysseus*, un des héros grecs de l'*Iliade*, immortalisé par Homère, mais dont l'existence historique est au moins fort contestable. Il était fils de Laërte et d'Anticléa et frère de Ctimène; suivant d'autres, il eut Sisyphe pour père. Lorsqu'il naquit, son aïeul Autolyce fut prié de lui donner un nom. « Autrefois, répondit le vieillard, j'ai été la terreur de mes ennemis jusqu'aux extrémités de la terre; qu'on tire de là le nom de cet enfant et qu'on l'appelle Ulysse, c'est-à-dire qui est craint de tout le monde. » (*Odysseus*, craindre.) Dans sa jeunesse, Ulysse fut blessé au genou par un sanglier, et cet accident lui laissa une cicatrice qui servit à le faire reconnaître de sa nourrice Euryclée lorsqu'il aborda à Ithaque à son retour du siège de Troie. Il était déjà célèbre par son courage et la sagacité de son esprit, lorsqu'il fut envoyé par Laërte chez les Messéniens pour leur réclamer trois cents moutons qu'ils avaient volés aux habitants d'Ithaque. Il fut accueilli avec les grands égards par Oriloque, dans le palais duquel il rencontra Iphitos, qui lui fit présent de l'arc de son père Euryte, et qui, en retour, reçut de son nouvel ami une pique et une épée. Ulysse ne se servit jamais de cet

arc célèbre dans les combats; il le laissait à Ithaque, et c'est ce même arc que les prétendants essayèrent en vain de bander. Désirant avoir du poison pour rendre ses flèches plus redoutables, Ulysse se rendit à Messène à Ephyre et en demanda à Ilus, fils de Mermère, mais inutilement. Toutefois, il en obtint d'Anchiale de Taphos.

Ulysse monta sur le trône d'Ithaque et de Dulichium, du vivant de son père, et épousa Pénélope, qui le rendit père de Télémaque. C'est vers cette époque que la question de la guerre de Troie commença à être agitée parmi les princes de la Grèce. Ce ne fut qu'après de longs efforts qu'Agamemnon parvint à décider le roi d'Ithaque à prendre part à cette guerre; l'amour qu'il ressentait pour sa jeune épouse lui fit imaginer plusieurs expédients pour s'en exempter. Il alla jusqu'à contrefaire l'insensé, et, pour faire croire qu'il avait perdu la raison, il s'avisait de labourer le sable sur le bord de la mer avec deux animaux de différente espèce et d'y semer du sel. Mais Palamède éventa la ruse en plaçant le petit Télémaque devant la charrue. Ulysse leva le soc pour ne point blesser son fils et fit ainsi connaître que sa folie n'était que simulée. Il dut enfin céder et devint alors un des plus ardents à pousser à cette guerre. Seul avec Ménélas, il se rendit à Troie pour y sommer Priam de restituer Hélène et ses trésors. Cette démarche étant restée sans effet, Ulysse fit ses préparatifs pour l'expédition et découvrit à son tour Achille, caché dans l'île de Scyros, sous des habits de fille, à la cour du roi Lycomède. Il se rendit ensuite à Aulis avec douze navires renfermant les guerriers d'Ithaque, de Dulichium, de Zacynthe, de Samos et de l'Épire. Durant tout le cours du siège, il rendit les plus éclatants services à l'armée grecque, autant par son courage que par son habileté, sa prudence et son éloquence. Il s'offrit à combattre Hector lui-même, protégé Diomède blessé, puis, avec l'aide de celui-ci, tua l'espion Dolon, pénétra jusque dans Troie et enleva le Palladium, et, tous jours secondé de Diomède, il mit à mort Rhésus et emmena ses chevaux au camp des Grecs. Enfin, lorsque, après dix ans d'inutiles combats, les Grecs résolurent de lever le siège et de regagner leur patrie, ce fut Ulysse qui ranima leur courage et se tint devant Troie. La neuvième année, il leur avait déjà rendu le plus éclatant service en se rendant avec Pyrrhus dans l'île de Lemnos afin de décider Philoctète à les suivre devant Troie avec les flèches d'Hercule, auxquelles étaient attachées les destinées de cette ville. Quoique Philoctète fût son mortel ennemi, il parvint cependant à vaincre ses répugnances et à l'entraîner. Aux jeux qui suivirent la mort de Patrocle, il lutta contre Ajax le Télémonide et vainquit à la course l'autre Ajax, fils d'Odée. Enfin, il entra dans le fameux cheval de bois, et ce fut lui qui ferma la bouche aux imprudents dans la voix allait trahir la ruse. Mais c'est surtout par sa prudence et son habileté dans les conseils qu'Ulysse se distingue parmi tous les héros d'Homère. Éloquent, insinuant, fin, rusé, artificieux même, il contribua peut-être autant par toutes ces qualités à la prise de Troie que les autres chefs par leur courage. Homère dit que, pour le conseil, il ne pouvait être comparé qu'à Jupiter. Aussi le voit-on, dans l'*Iliade*, chargé de toutes les négociations; c'est lui qui répare les torts, concilie les différends, étouffe les querelles; c'est lui qui conduit l'hécatombe expiatoire et la fille de Chryse à Chryse pour apaiser la colère d'Apollon; c'est par lui encore qu'Achille et Agamemnon sont conjurés d'oublier leur haine privée dans l'intérêt commun.

Après la chute de Troie, Ulysse mit à la voile pour Ithaque, et c'est alors que commence la série des vicissitudes qui forment le sujet de l'*Odyssée*. V. ce mot; v. aussi POLYPHEME, CIRCE et PÉNÉLOPE.

Plusieurs épisodes de la vie d'Ulysse et le nom même du héros ont passé dans le domaine littéraire, où ils offrent aux écrivains le sujet de fréquentes allusions. Nous en avons déjà signalé quelques-unes aux mots ARG d'ULYSSE, ARGUS, le chien d'Ulysse; CIRCE, PÉNÉLOPE, SIRENES. En voici d'autres encore.

« Quant à Louis-Philippe, nous avons assez souvent exprimé notre opinion à son égard. Il est un grand roi, bien qu'il ressemble plus à Ulysse qu'à Ajax, ce furieux héros qui succomba d'une manière bien lamentable dans sa lutte avec l'inventif et calme favori de Minerve. »

H. HEINE.

« Le méchant est atteint lui-même par le mal qu'il fait; le mal fait à l'opprimé passe du même coup à l'oppressur. L'oppressur, en effet, est, comme l'opprimé, homme, et en blessant l'homme hors de lui, il blesse l'homme en lui. Vous ne vous sentez pas souffrir, dites-vous. Tout entier à la sensation, vous accomplissez la même métamorphose que les compagnons d'Ulysse sous la baguette de Circé. Mais êtes-vous sûr de ne pas souffrir? Poussez la métamorphose jusqu'au bout, et vous voilà le plus pauvre des

hommes, car vous manquez du sentiment et de l'intelligence. »

P. LEROUX.

A ce dernier genre d'allusion se rattache un souvenir historique qui est assez plaisant. Louis XVIII, un homme d'esprit cependant, eut un jour la malencontreuse idée de créer l'ordre du Lis, qui ne tarda pas à sombrer sous le ridicule, si M. Prudhomme veut bien nous permettre de nous exprimer ainsi. Bientôt les malheureux voués à cet ordre ne furent plus étiquetés que sous le nom de *compagnons du lis*. Il faudrait n'avoir jamais mis les pieds en France pour ignorer l'effet désastreux que produisit cette grotesque appellation.

— Allus. littér. On ne s'attendait guère à voir Ulysse en cette affaire. V. AFFAIRE.

Ulysse, tragédie en trois actes et en vers, mêlée de-chœurs, par Fr. Ponsard (Théâtre-Français, 18 juin 1852). La tragédie s'ouvre par un prologue, où le héros, déposé par les Phéaciens sur le rivage d'Ithaque, apprend de Minerve qu'il a terminé ses courses et qu'il voit enfin le sol de sa patrie. La déesse lui parle aussi des travaux qui l'attendent encore et lui donne d'utiles conseils. Dans le premier acte, Ulysse, transformé par Minerve en vieux mendiant, arrive dans la cabane d'Eumée, où il est reçu avec tous les égards dus à la pauvreté et au malheur. Il se fait raconter par les bergers l'insolence des prétendants, la fidélité de Pénélope, la tristesse de Laërte et la sagesse précoce de Télémaque. Bientôt, Télémaque lui-même arrive de Pylus, où il est allé consulter Nestor, et vient, conduit par la fille de Jupiter, s'asseoir au foyer d'Eumée. Ulysse, profitant d'un moment où il est seul avec son fils, se fait connaître. Le lendemain, c'est-à-dire au second acte, Ulysse, toujours vieux et mal vêtu, entre dans le palais de ses pères. Pénélope le reçoit comme un étranger qui a vu Ulysse; elle écoute avec avidité tout ce qu'il peut lui apprendre concernant les aventures du roi d'Ithaque. « Il l'a reçu, dit-il, dans son palais avant d'avoir été dépouillé par les dieux de ses grandes richesses. » Ils s'entretiennent longtemps; puis ils sont interrompus par Antinoüs et les autres prétendants, qui viennent déclarer une dernière fois à la reine qu'ils sont las d'attendre et que, dès le lendemain, elle devra choisir un nouvel époux. Après leur départ, Pénélope reste seule avec le mendiant et, sur son conseil, elle se décide à accepter pour époux celui des prétendants qui pourra tendre l'arc d'Ulysse. Au troisième acte, Pénélope descend elle-même dans la salle du festin, où Étéippe et Antinoüs insultent Ulysse, et elle propose aux princes une lutte dont elle doit être le prix. Les prétendants acceptent, et c'est à qui s'épuise en efforts inutiles; l'arc n'est docile qu'à la main du vieillard vagabond que les princes ont outragé. Alors seulement, le mendiant se nomme et se venge aussitôt sur Antinoüs en le frappant de sa première flèche. L'épilogue n'est employé qu'à la reconnaissance d'Ulysse par Pénélope. Chaque acte est coupé par des morceaux lyriques chantés ou déclamés par cinq chœurs différents : le chœur des nautades qui habitent la grotte du village, celui des porchers, celui des serviteurs et des prétendants, celui des suivantes fidèles et enfin celui des suivantes infidèles, dirigé par Mélanthe. Cette rapide analyse est suffisante pour montrer que Ponsard a scrupuleusement suivi le récit d'Homère; elle est suffisante aussi pour montrer qu'il en a tiré un tableau plutôt qu'un drame. La tragédie d'*Ulysse*, comme plusieurs des pièces de Ponsard, manque d'action et, par conséquent, d'intérêt dramatique.

Ulysse rendant Chryséis à son père, tableau de Claude Lorrain, au Louvre. Le vaisseau de l'ambassadeur des Grecs est entré dans le port de la ville, où Chryséis exerce à la fois le pouvoir royal et les fonctions de grand prêtre d'Apollon. Ce port, animé par le va-et-vient des embarcations, est entouré d'édifices magnifiques. Chryséis, debout sous le péristyle de l'un de ces édifices qui paraît être le temple d'Apollon, reçoit sa fille des mains d'Ulysse en présence d'une foule nombreuse. En avant, des sacrificateurs dans une barque conduisent des bœufs ornés de banderoles. Au premier plan, sur le quai pavé de larges dalles, des matelots déposent des fardeaux contenant, sans doute, les présents destinés à être offerts au grand prêtre. Un nègre tient un coffret qu'il offre ou montre simplement à des gens de la ville. Comme on voit, la couleur locale n'est guère respectée; mais la composition, pour n'avoir pas la simplicité homérique, n'en est pas moins très-séduisante. Le soleil couchant, dont le disque apparaît à l'horizon entre le vaisseau d'Ulysse et une tour qui défend l'entrée du port, éclaire vivement le sommet des vagues et répand sur toute la scène une lumière dorée, douce et harmonieuse.

Ce tableau, dont les figures sont de Filippo Lauri, est désigné dans le *Livre de vérité*, sous le n° 80, comme ayant été peint pour le prince de Liancourt. Il a été gravé par Dom. Barrière, en 1664, et dans le *Muse français*. Une autre toile de Claude, *Ulysse visitant la cour de Lycomède*, appartient au musée de l'Ermitage; on y voit, comme dans le tableau du Louvre, un port encombré de vais-

seaux et bordé de superbes monuments. On sait que ce fut à cette cour de Lycomède qu'Achille, déguisé en femme et mêlé aux filles de ce prince, fut découvert par Ulysse; cette scène a été peinte par Annibal Carrache (gravée par Gérard Audran), Poussin (gravée par Pesne), Jan Bockhorst ou Langjan (pinacothèque de Munich), Hallé (Salon de 1769), Rubens (gravée par Corn. Visscher et par Rickman), etc. Un tableau de Taillasson, qui est au Louvre, représente *Ulysse et Néoptolème enlevant à Philoctète les flèches d'Hercule*. Jan Müller a gravé en 1589, d'après Cornelis de Harlein, un *Ulysse combattant contre Iruis*. Un tableau de Calabrese, *Ulysse enlevant le fils d'Andromaque*, a fait partie de la galerie du duc de Saxe-Teschén et des collections Verbeke (1833) et Chappuis (1865); il a été gravé par Jacques Schmuizer. S. Bernard a gravé, d'après Séb. Bourdon, un *Asytanax découvert par Ulysse*.

Ulysse dans l'île des Phéaciens, tableau de Rubens; au palais Pitti, à Florence. Le héros, qui vient d'échapper pour la troisième fois au naufrage, est entièrement nu; il sort d'un bouquet d'arbrisseaux, derrière lesquels il avait cherché un refuge, et se présente à la fille d'Alcinous pour implorer son secours. Inspirée par Minerve et Jupiter, qui apparaissent dans le ciel, Nausicaa s'arrête et, relevant son voile, elle regarde avec bonté Ulysse. Les compagnes de la princesse s'enfuient, effrayées, mais elles mettent dans cette fuite autant de grâce et de coquetterie que la Galatée de Virgile en mettait à se dérober à la vue du berger :

Cupiant ante videri et... videre.

Au premier plan du tableau est un char, sur lequel deux jeunes filles déposent du linge. Le paysage où la scène se passe est vaste et pittoresque. A droite, une cascade se précipite à travers des roches escarpées; plus loin se déroule une chaîne de vertes collines, au penchant desquelles blanchissent des villages et des palais. A gauche, au bord de la mer, s'élève la capitale du roi des Phéaciens.

Un tableau de Rubens, sur le même sujet, a fait partie de la galerie Aguado et a été gravé par Eugène Aubert vers 1840. La même scène a été peinte par le Guide dans un tableau qui appartient au musée de Naples et dont les figures sont de grandeur naturelle. Elle a été représentée, de notre temps, par Eugène Buttura (Salon de 1847) et par Louis Baader (Salon de 1867).

Niccolò dell' Abbate avait peint, sur les dessins du Primatice, l'*Histoire d'Ulysse* dans une galerie de Fontainebleau; ces peintures, qui ont été détruites vers 1738, ont été gravées en cinquante-deux planches par Th. van Thulden en 1632. Simon Vouet avait retracé la même histoire en trente-quatre compositions sur les murs et le plafond de la galerie de l'hôtel Bullion, à Paris.

Ulysse relevant le corps d'Achille, groupe, par Pradier; au musée de Genève. Dans une lettre adressée à son ami Jules Canonge, le 22 octobre 1850, Pradier écrivait : « Je fais en ce moment le groupe d'*Ulysse relevant le corps d'Achille*. Je crois l'avoir trouvé enfin, et grâce à mes douleurs, car c'est encore dans la fièvre (le grand artiste venait d'être assez gravement malade). Mais il faut dire qu'Ingres l'avait vu et m'avait tellement monté l'esprit et l'imagination pour cet ouvrage, qu'il fallait qu'il sortît complètement de ma tête. En effet, je n'ai plus d'autres pensées que celles-là, et si vous voyiez ce groupe de demi-grandeur, il vous frapperait. Ingres est venu à l'atelier pour le voir et le suivre; tout ébauché qu'il est, il veut que je le mette au point sur le marbre. C'est un travail à faire en Italie, ensemble, si la paix peut y renaitre. » Ce groupe, qui devait avoir des proportions colossales, n'a malheureusement jamais été exécuté en marbre.

Ulysse a inspiré plusieurs autres statues modernes. Le sujet d'*Ulysse reconnu par son chien* a été sculpté par Espercieux (Salon de 1812), par Auguste Barre (groupe de marbre, exposé au Salon de 1834 et appartenant à l'État), L. Macdonald (Exposition universelle de 1855), Isidore Bonheur (Salon de 1859). Une statue de marbre d'*Ulysse dans l'île de Calypso* a été exposée par Brau au Salon de 1833. Dans les jardins de Versailles, il y a un terme de marbre, par Magnier, qui représente Ulysse tenant à la main la fleur que Mercure lui avait donnée.

ULYXÉNIDE adj. (u-li-kse-ni-de — du gr. *ulyatos*, forestier; *zenos*, hôte; *eidōs*, aspect). Entom. Qui habite les forêts.

— s. m. pl. Groupe d'insectes coléoptères hétéromères, de la famille des sténélytres.

UMAMARCA, lac de l'Amérique méridionale, dans la Bolivie, au S.-E. du lac Titica, avec lequel il communique; 90 kilom. de longueur sur 35 de largeur. Il donne naissance au Desaguadero.

UMARI s. m. (u-ma-ri). Bot. Syn. de GEOPHYTA, genre de légumineuses.

UMBELLE s. f. (on-bè-le — du lat. *umbra*, ombre). Blas. Bouclier figuré sur un écu.

— Moll. Nom scientifique du genre ombelle.

UMBELLIFÈRE adj. (on-bèl-li-fè-re). Autre orthographe du mot OMBELLIFÈRE.

UMBELLULAIRE s. f. (on-bèl-lu-lè-re). Autre orthographe du mot OMBELLULAIRE.

UMBERTIDE, ville du royaume d'Italie, province de Pérouse; la même que FRATTA. V. ce mot.

UMBILIC s. m. (on-bi-lik). Orthographe ancienne du mot OMBILIC.

— Moll. *Umbilic de mer*, Syn. de NOMBRIL MARIN.

— Bot. Genre de plantes, de la famille des crassulacées, type de la tribu des umbilicées, comprenant environ vingt-cinq espèces, qui habitent le midi de l'Europe ou l'Asie centrale.

— Encycl. Bot. Les *umbilicées* sont des plantes herbacées, annuelles ou vivaces, à tige ordinairement charnue, succulente, ainsi que les feuilles, qui sont alternes ou groupées en rosettes, entières ou à peine dentées; les fleurs, jaunes ou blanchâtres, sont réunies en grappes ou en cymes terminales. Ces végétaux habitent le midi de l'Europe et l'Asie centrale. L'espèce la plus connue est l'*umbilic pendante*, vulgairement *coucoumelle*, *écuelle*, *nombril de Vénus*. Cette plante croît sur les rochers et les murs dans l'Europe méridionale et occidentale. Elle passe pour émolliente et rafraîchissante; on applique ses feuilles écrasées sur les tumeurs et les inflammations superficielles. Ses feuilles concaves et ses fleurs pendantes ne sont pas dépourvues d'élégance.

UMBILICAIN s. m. (on-bi-li-kein — rad. *umbilic*). Hist. relig. Nom donné à des sectaires qui priaient en tenant leurs regards attachés sur leur nombril.

UMBILICAIRE s. m. (on-bi-li-kè-re — rad. *umbilic*). Bot. Genre de lichens, de la tribu des pyxinoïdes, comprenant plusieurs espèces, qui croissent dans les régions froides ou montagneuses du globe.

UMBILICÉ, ÉE adj. (on-bi-li-sé — rad. *umbilic*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre umbilic.

— s. f. pl. Tribu de la famille des crassulacées, ayant pour type le genre umbilic.

UMBILIQUE, ÉE (on-bi-li-ké), adj. Bot. Autre orthographe du mot OMBILIQUE.

UMBLE s. m. (on-ble — variante du mot *ombre*, qui représente le lat. *umbra*). Ichtyol. Un des noms vulgaires de l'ombre chevalier et de la salveline. || Nom de divers poissons des genres perche et sciène.

UMBON s. m. (on-bon — lat. *umbo*, mot qui est le primitif de *umbilicus*, ombilic). Antiqu. Saillie au milieu d'un bouclier rond.

— Encycl. L'*umbon*, que les Grecs appelaient *omphalos*, avait un double but; en rompant la ligne du bouclier, il faisait que les traits glissaient plus facilement sur sa surface; d'un autre côté, il pouvait servir à frapper l'ennemi dans les combats corps à corps, surtout quand il était surmonté d'une pointe, ce qui arrivait souvent. En poésie, on employait quelquefois le mot *umbon* pour signifier le bouclier lui-même. Virgile a dit : « Le bouclier d'or vomit de vastes feux : »

Vastos umbon vomit aureus ignes.

On donnait aussi le nom d'*umbon* à la masse de plis que formait la toge ramenée sur l'épaule gauche. Tertullien, en parlant du pallium et faisant ressortir la simplicité de ce vêtement comparé aux complications de la toge, semble donner à entendre que les plis de l'*umbon* étaient arrangés d'avance et fixés par des pointes ou des agrafes; mais il ne paraît pas qu'en général on prit cette précaution. Le contraire paraît même résulter des conseils donnés par Quintilien à l'orateur pour faire tomber heureusement les plis de sa toge pendant qu'il parle, et en tirer des effets agréables aux regards des auditeurs. L'ampleur et la longueur de l'*umbon* variaient selon la manière de porter la toge, et cette manière, qui changea à diverses époques, variait aussi à une même époque selon les circonstances; par exemple, la toge ne se portait pas quand on offrait un sacrifice de la même manière que lorsqu'on paraissait au Forum. Quelquefois les poètes ont désigné sous le nom d'*umbon* la toge elle-même. Ainsi, Perse dit (satire V, 33) :

... Totaque impune Subura

Permisi sparsisse oculos jam candidus umbon.

UMBONIE s. f. (on-bo-ni — rad. *umbon*). Entom. Genre d'insectes hémiptères, de la tribu des membracides.

UMBRACULE s. m. (on-bra-ku-le — du lat. *umbraculum*, parasol, dimin. de *umbra*, ombre). Bot. Sorte de disque qui couronne le pédicule de quelques plantes cryptogames.

UMBRACULIFÈRE adj. (on-bra-ku-li-fè-re — du lat. *umbraculum*, parasol; *fero*, je porte). Hist. nat. Qui porte un organe en forme de parasol.

UMBRACULIFORME adj. (on-bra-ku-li-for-me — du lat. *umbraculum*, parasol, et de *forma*). Bot. Qui est en forme de parasol, comme le chapeau d'un grand nombre de champignons.

UMBRANIQUE, en latin *Umbраниci*, peuple de l'ancienne Gaule, dans la Narbonnaise Ire, au S. des *Ruteni*, au N. des *Volcæ Tectosages* et à l'O. des *Volcæ Arecomici*.

UMBRATICOLE adj. (on-bra-ti-ko-le — lat. *umbraticola*, qui habite les lieux ombragés; de

umbratus, ombragé, et *colo*, j'habite). Hist. nat. Qui se plaît dans les lieux ombrueux.

UMBRE s. m. (on-bre). Erpét. Espèce de lézard qui habite le midi de l'Europe.

— Ichtyol. Syn. d'OMBRE, nom de divers poissons. || Genre de poissons voisins des brochets, dont l'unique espèce vit dans les lacs de l'Autriche. On leur donne aussi quelquefois le nom d'UMBRIE.

UMBREIT (Friedrich - Wilhelm - Karl), théologien allemand, né en Saxe le 11 avril 1795, mort le 11 juin 1860. Il fit ses études à l'université de Göttingue, où il fut reçu, en 1818, à l'agrégation. Peu de temps après, il obtint une chaire de théologie et de philosophie à Heidelberg. Nous citerons parmi ses ouvrages les plus importants : *Commentaire pratique des prophètes* (Hambourg, 1841-1846); le *Cantique de l'Amour*, le plus ancien et le plus beau de l'Orient (Göttingue, 1820); *Traduction et explication du livre de Job* (Heidelberg, 1824); *Commentaire philologique critique et philosophique des proverbes de Salomon* (Heidelberg, 1826); *Édification chrétienne, traduction et explication des plus beaux psaumes* (Hambourg, 1835); les *Points fondamentaux de l'Ancien Testament* (Heidelberg, 1843); le *Péché, étude pour servir à la théologie de l'Ancien Testament* (Hambourg et Gotha, 1853); l'*Épître aux Romains expliquée par l'Ancien Testament* (Gotha, 1856); *Commentatio historiam Eminentium al-Omrah ex Abulfeda exhibens* (Göttingue, 1816); le *Serviteur de Dieu* (Hambourg, 1849); *Poésies nouvelles tirées de l'Ancien Testament* (Hambourg, 1847); enfin, de nombreux articles dans la revue intitulée : *Études et critiques théologiques*.

UMBRIA, nom latin de l'OMBRIE.

UMBRIATICO, bourg et commune du royaume d'Italie, province de la Calabre Ulérieure IIe, district de Cotrone, mandement de Savelli, 1,057 hab. Exploitation d'albâtre et de plâtre. Commerce de grains, cire et vin.

UMBRO, nom latin de l'OMBRONE, rivière d'Italie.

UMEA, ville de la Suède, chef-lieu de la préfecture ou län de Westrobothnie ou Botnie occidentale, à l'embouchure de l'Umeå, dans le golfe de Botnie, à 680 kilom. N.-E. de Stockholm, par 63° 49' de latit. N. et 18° de longit. E.; 1,650 hab. Exportation de planches, bois, poissons, goudron et peau. Fondée en 1620, par Gustave-Adolphe.

UMEA, rivière de Suède. Elle descend du versant oriental des monts Kiölen, coule au S.-E., forme le lac Stor-Uman et se jette dans le golfe de Botnie à Umeå, après un cours d'environ 460 kilom.

UMEAU s. m. (u-mo). Bot. Nom vulgaire de l'ormeau.

UMEAU (François), médecin, mort à Poitiers en 1599. Il était échevain de cette ville et doyen de la Faculté de médecine. On possède de lui : *Discours des signes, causes, préservation et guérison du pourpre* (Poitiers, 1575, in-8°); *Traité sur la rate* (Paris, 1578, in-8°).

UMEAU (François), médecin, neveu du précédent, né à Poitiers en 1603, mort dans la même ville en 1683. Regu docteur en médecine en 1628, il exerça constamment dans sa ville natale et devint doyen de la Faculté. Il publia, contre le système d'Harvey sur la circulation du sang, un écrit intitulé : *In circulationem sanguinis Harveianam exercitatio anatomica* (Poitiers, 1659, in-8°).

UMEAU (Jean), juriconsulte, né à Poitiers en 1598, mort dans la même ville en 1682. Il se fit inscrire comme avocat au parlement de Paris, puis il obtint la chaire des *Institutes* à Poitiers. On a de lui : *Conventus Musarum juridici nuper habiti in monte Parnasso* (Poitiers, 1666, in-8°); *De jure emphyteutico questiones legales et forenses* (Poitiers, 1679, in-12); *Olia Parisina*, recueil de poésies latines qu'il avait écrites pendant un séjour à Paris; *Autumnalia subseciva*, autre recueil de pièces de littérature et de jurisprudence, qu'il écrivit pendant les vacances, de 1655 à 1678.

UMERAPURA ou **AMARAPOURA** c'est-à-dire *Ville des Immortels*, ville de l'Inde transgangeétique, dans l'empire birman, sur la rive gauche de l'Iraouaddy, à 25 kilom. N.-E. d'Avà. Cette ville, bâtie en 1783 et capitale de l'empire jusqu'en 1824, renfermait une population de 175,000 âmes en 1800 et 30,000 seulement en 1827. Un incendie en 1820, la translation du siège de l'empire à Avà, un tremblement de terre en 1839, enfin les pillages qui ont suivi la guerre civile en 1852, ont fait de cette ville, autrefois florissante, un monceau de ruines, au milieu desquelles on distingue encore le temple d'Arakon, orné de deux cent cinquante colonnes en bois doré et renfermant la statue colossale du Bouddha, plusieurs monastères et enfin l'ancien palais impérial.

UMINSKI (Jean-Népomucène), général polonais, né dans le grand-duché de Posen en 1780, mort en 1851. Il servit comme volontaire sous les ordres de Kosciuszko pendant la guerre de 1794 et vint ensuite en simple particulier jusqu'en 1806, époque à laquelle Napoléon, par l'organe de Dombrowski, appela les Polonais à prendre les armes pour reconquérir leur indépendance. Uminski ac-

courut l'un des premiers à cet appel, forma une garde d'honneur pour Napoléon et combattit à Dantzig, puis à Dirschau, où il fut blessé et fait prisonnier. Un conseil de guerre prussien le condamna à mort; mais la sentence ne fut pas exécutée, sur la menace que fit Napoléon d'user de représailles. Après la paix de 1807, Uminski entra comme major dans un régiment de cavalerie française et passa, bientôt après, dans la nouvelle armée polonaise, avec laquelle il fit les campagnes de 1812 et 1813. Blessé et fait prisonnier à la bataille de Leipzig, il recouvra sa liberté en 1814, fit quelque temps partie de l'armée polono-russe, puis se retira du service. En 1821, il fonda avec Lukaszinski l'association patriotique des Faucheurs, dont les ramifications couvrirent rapidement toute la Pologne. Arrêté pour ce motif à l'avènement de l'empereur Nicolas, il fut condamné à une détention de six ans dans la forteresse de Glogau. Il réussit à s'en échapper, à la nouvelle de l'explosion de l'insurrection polonaise, rejoignit l'armée, le 19 février, pendant la bataille de Wawre, à laquelle il prit part comme simple soldat, et fut promu, le lendemain, général de division. Il se signala encore à la bataille de Grochow, aux combats de la Naraw, de Dembé, de Liwiec et de Kaluszyn, et, après la chute de l'insurrection, chercha un asile en France. Plus tard, il se retira à Wiesbaden, où il résida jusqu'à sa mort. Outre différents ouvrages écrits en polonais, il a publié en français : *Récits des événements militaires de la bataille d'Ostrolenka* (Paris, 1832), et en allemand : *Examen de l'ouvrage de Frédéric de Smitt* (Bruxelles, 1840).

UMM-SINANNITE s. m. (umm-si-nann-nite). Hist. relig. Membre d'un ordre monastique fondé à Constantinople, au xvi^e siècle, par le cheik Umm-Sinann.

UMRITSIR, ville de l'Indoustan anglais.

V. AMRETSIR.

UMSTADT, ville du grand-duché de Hesse-Darmstadt, province de Sarkenbourg, bailliage et à 8 kilom. de Dieburg; 3,500 hab. Fabrication de toiles et tanneries. Frère de là est l'ancien château d'Otzberg.

UN, UNE adj. (eun, u-ne. — Quelques-uns veulent que *un*, devant un mot commençant par une voyelle, garde le son nasal : *eun homme*, pour *un homme*; d'autres font prononcer *eu-homme*; d'autres enfin donnent, en ce cas, à *un* le son du féminin *une*, et font prononcer *u-homme*. Mais plusieurs limitent cette dernière manière de prononcer au cas où *un* est adjectif indéfini — lat. *unus*, même sens). Qui est seul, qui n'est pas associé, compté avec d'autres objets : *Cela coûte un franc. Je ne l'ai vu qu'une fois. Cet enfant a plus d'un an. Il n'a qu'une heure pour se reposer. Les querelles ne dureront pas longtemps si le fort n'était que d'un côté.* (La Rochef.) *Il suffit d'être un pour exister, il faut être deux pour créer.* (Lamart.)

Deux stéréotypes valent mieux qu'une.

LA FONTAINE.

L'amour, par le remords, aisément se désarme; Il ne faut quelquefois qu'un soupir, qu'une larme.

TH. CORNEILLE.

Qu'en un lieu, qu'en un jour, un seul fait accompli, Tienne jusqu'à la fin le théâtre rempli.

BOILEAU.

— S'emploie avec un nom de personne pour relever ce nom, lui donner plus d'importance : *Ce n'est pas à un Caloni qu'il fallait demander de la tolérance.*

— *Une heure*, Heure qui est la première après minuit ou après midi : *UNE HEURE du matin ou de nuit. UNE HEURE du soir ou de jour. UNE HEURE après-midi. Nous partirons à UNE HEURE. Sur les une heure, Vers une heure, à une heure environ.*

— *Un à un*, Un après l'autre, un succédant à un, pas plus d'un à la fois : *Is ne saurait passer là qu'un à un.* (Acad.) *Il faut prendre chaque difficulté une à une.* (Cormen.) *Distinguer, c'est considérer séparément, et la réflexion a pour condition de considérer un à un tous les éléments primitifs.* (V. Cousin.)

— *Pas un*, Aucun, nul : *Je n'ai pas un sou.*

Je ne vois là-dedans pas une de vos hardes.

REGNARD.

Il a signifié quelqu'un, un seul :

... Si pas un se rend à ses prières, Je veux inourir ici sous les coups d'étrivières...

PIRON.

— *Comme pas un*, Plus ou mieux que qui que ce soit : *Il est riche comme pas un. Il est renseigné comme pas un.*

— *Encore un que les Anglais, que les Prussiens ne mangeront pas*, Se dit par plaisanterie en se levant de table après un repas.

— *Qui n'en a qu'un n'en a pas*, Se dit en parlant des personnes qui n'ont qu'un seul enfant, tantôt pour exprimer combien elles sont exposées à le perdre, tantôt pour dire que la charge d'un enfant unique est tout à fait insignifiante.

— *adj. indéfini*. Quelque, certain : *Un poème qui n'est que régulier est loin d'être un bon poème.* (Marmontel.) *Une vertu en amène une autre.* (Rivarol.) *Le mari est un maître; l'amant est un esclave avant d'être*

un tyran. (Latena.) *L'humanité, un peuple, une race, un homme, sont une même chose, une chose identique.* (Ballanche.) *Chaque famille est une histoire et même un poème à qui sait la feuilleter.* (Lamart.)

Chacun suit dans ce monde une route incertaine, Selon que son erreur le joue et le promène.

BOILEAU.

— *Tout, chaque : Un écrivain doit avoir la connaissance du cœur humain.*

— *adj. qualif.* Qui n'admet pas de division, qui forme un tout complet : *L'Eglise est une.* (Boss.) *La vérité est une, immuable, éternelle.* (Vauven.) *Il n'y a rien de bien que ce qui est un.* (Dider.) *La vérité est une et n'admet aucune épithète.* (A. Fée.) *Le beau est indivisible et un.* (Mesnard.) *L'intelligence est essentiellement une faculté une.* (Flourens.) *Comme l'erreur, la politique varie, mais la science est une comme la vérité.* (E. de Gir.) *L'organisme de l'homme est à la fois le plus compliqué et le plus un.* (D. Stern.)

— *République une et indivisible*, Titre de la République française de 1793.

— *Littér. et B.-arts.* Qui n'est point multiple, qui ne peut fournir qu'un sujet, dont les parties sont liées et coordonnées de façon à former un ensemble : *Il faut que dans un poème l'action soit une.* (Acad.) *Tout sujet est un, et quelque vaste qu'il soit, il peut être renfermé dans un seul discours.* (Fén.)

— *Pron. indéf.* Une chose :

Promettre est un et tenir est un autre.

LA FONTAINE.

— *N'être, ne faire qu'un*, Etre tout à fait semblable ou parfaitement uni : *Dieu, la fatalité, la nature ne font qu'un.* (Chateaub.) *Nos principes nous paraissent surtout irrésistibles, quand ils ne font qu'un avec nos passions.* (Villem.)

Quand un mari, quand une femme Vivent de telle sorte entre eux, Que ce n'est qu'un cœur et qu'une âme, Il n'est point d'état plus heureux; Mais si l'on s'en rapporte à ceux Qui sont sous la foi conjugale, C'est la pierre philosophale, De n'être qu'un quand on est deux.

...

— *C'est tout un*, C'est chose identique, tout à fait semblable ou tout à fait indifférente : *Lui ou moi, c'est tout un. Ressentiments et rêves, c'est tout un.* (A. de Gasparin.) *Argent, liberté, dignité, c'est tout un pour l'homme sage et prudent.* (Eug. Delacroix.) *Honte et pauvreté, c'est tout un; richesse et hardiesse vont ensemble.* (Ste-Beuve.)

— *Dire d'un, puis d'un autre*, Changement d'avis, se dédire :

Traite

Dire d'un, puis d'un autre, est-ce ainsi que l'on [soit] ? Les gens faits comme moi ? Me prend-on pour un

LA FONTAINE.

— *En donner d'une à quelqu'un*, Le tromper, lui en faire accroire.

— *Ne faire ni une ni deux*, Ne pas hésiter, ne pas balancer.

— *L'un*, Celui-là, un des deux nommés, et plus ordinairement, le premier des deux nommés, par opposition à l'autre : *La jeunesse est présomptueuse, et la vieillesse est timide.* *L'UNE veut vivre, L'AUTRE a vécu.* (Mme Roland.) *Il y a deux sortes de ruines : l'une, ouvrage du temps; l'autre, ouvrage des hommes.* (Chateaub.) *Une personne ou une chose, par opposition à une autre : Parmi les arts libéraux, LES UNS s'adressent plus directement à l'âme, les autres plus directement à l'esprit.* (Marmontel.) *Ce qui est utile pour L'UN ne l'est pas pour L'AUTRE.* (Th. Gaut.)

Quelquefois l'un se brise ou l'autre s'est sauvé, Et par où l'un périclité un autre est conservé.

CORNEILLE.

— *Un, sur un nombre d'objets donnés : De deux, de trois, de quatre jours l'UN. La paonne ne pond pas tous les jours, mais seulement de trois ou quatre jours l'UN.* (Buff.)

— *L'un et l'autre*, Une personne ou une chose aussi bien que l'autre personne ou l'autre chose : *La poésie ne doit ses avantages sur la peinture qu'aux harmonies des objets, L'UNE ET L'AUTRE se servent des mêmes lois.* (B. de St-F.)

— *L'un l'autre, l'un à l'autre*, Réciproquement, mutuellement : *Ces deux époux s'adorent l'UN L'AUTRE. Les femmes ne se plaisent pas LES UNS AUX AUTRES par les mêmes agréments qu'elles plaisent aux hommes.* (La Bruy.) *Les hommes sont faits pour se secourir LES UNS LES AUTRES.* (Volt.)

Dans ce monde, il se faut l'un l'autre secourir.

LA FONTAINE.

... Corsaires à corsaires, L'un l'autre s'attaquant, ne font pas leurs affaires.

LA FONTAINE.

— *L'un portant l'autre, l'un dans l'autre*, Compensation faite de ce qui est moindre dans l'un, avec ce qui est plus considérable dans l'autre : *En Russie, le serf vaut, L'UN DANS L'AUTRE, dix roubles par an à son propriétaire.* (De Custine.)

— *Prov. Qui sert au commun ne sert à pas un*, Ceux qui sont chargés de l'intérêt public ne s'en occupent que très-mollement.

— *Blas. De l'un à l'autre*, Se dit lorsque

des pièces étendues de l'écu sont posées sur des partitions dans un écu parti de deux émaux, de manière que la pièce posée sur la partition participe aux deux émaux en les croisant sur les émaux du fond : *Graff : Parti de sable et d'argent à l'aigle éployée de l'UN à L'AUTRE.* — *De l'un en l'autre*, Disposition qui diffère de la précédente en ce que les pièces sont plus petites, qu'elles sont en nombre et qu'elles ne sont pas posées sur les partitions de l'écu, mais dans les divisions. — *Dans l'un à l'autre*, Disposition dans laquelle une seule pièce s'étend de l'un à l'autre en couvrant les deux émaux de l'écu et en les croisant.

— *Jeux. Aux dames. Faire l'une pour une*, Faire prendre un de ses pions à l'adversaire et lui en prendre un des siens.

— *s. m.* Premier nombre entier, exprimant un rapport d'égalité entre la quantité et l'unité : *UN, deux, trois, quatre. UN pour cent. UN entre mille. N'en prenez qu'UN à la fois.* (Acad.)

Un et un font deux, C'est le nombre heureux En galanterie. Mais si quelquefois Un et un font trois, C'est de la diablerie.

SAINT-HYACINTHE.

— *Chiffre qui exprime le nombre un : Trois un de suite font cent onze.* (Acad.)

— *Syn. unique*. Ces mots ne peuvent être considérés comme synonymes qu'autant que l'on a en vue l'emploi de *un* comme qualificatif, et non comme déterminatif numéral ou indéfini. Alors *un* exprime l'idée d'unité comme quelque chose d'essentiel, d'immuable, tandis que *unique* présente la même idée comme quelque chose d'accidentel; *Dieu est un*, parce que son unité résulte de sa nature même; *une chose unique* est telle, parce que le cours des choses n'a pas permis qu'elle fût multiple.

— *Gramm.* Le pronom conjonctif placé après *un* de *ceux*, *une* de *celles* à toujours pour antécédent le pronom démonstratif, et il en prend le genre et le nombre : *Un de ceux qui sont venus; Une de celles qu'on a vues.* Lorsque le pronom démonstratif est remplacé par un substantif pluriel, le pronom conjonctif doit s'accorder de même avec ce substantif, et non pas avec *un, une*. On doit donc dire : *L'astronomie est une des sciences qui font le plus d'honneur à l'esprit humain.* L'Académie, il est vrai, semble autoriser une des sciences qui fait le plus d'honneur, mais il est bien difficile de justifier cet emploi du singulier, à moins qu'on ne mette une virgule après *science*, ce qui change totalement le sens de la phrase et lui fait signifier d'abord que l'astronomie est une des sciences en général, puis que cette science en particulier fait le plus d'honneur à l'esprit humain. Mais, comme cette explication est très-peu naturelle, il serait plus exact de dire que, si nos anciens auteurs s'exprimaient ainsi quelquefois avant que les principes de la langue fussent bien fixés, cela ne doit plus être permis aujourd'hui. Il faut bien remarquer que les phrases précédentes n'ont qu'une ressemblance apparente avec celle-ci : *C'est un de mes amis qui m'écrit*, où le pronom qui se rattache à *ce*.

Quand *un* doit être qualifié ensuite par un adjectif ou par un participe, on le joint au qualificatif par la préposition explétive *de* : *Vous n'en trouverez pas un de prêt; Il n'y en eut pas un de blessé.*

Dans les nombres formés de *un*, précédé d'un multiple de dix, comme *vingt et un, trente et un*, etc., on ne doit jamais considérer *un* comme formant un nombre à part, et le substantif suivant doit toujours se mettre au pluriel : *Vingt et un francs; Quatre-vingt-un, feuillets*, etc.

Quand les deux mots *l'un, l'autre*, ont la même fonction grammaticale, ils doivent être unis par une conjonction, et si la fonction est celle de complément indirect, la préposition doit être répétée : *L'un et l'autre sont venus; Je parlerai à l'un et à l'autre.*

Quand la phrase exprime une idée de réciprocité, *l'un* est sujet et *l'autre* complément; dans ce cas, ces deux mots ne doivent être unis par aucune conjonction : *Ils s'aimaient l'un l'autre; Ils s'unirent l'un à l'autre.*

Quand on parle de plus de trois sujets, *l'un* se remplace par *les uns* et *l'autre* par *les autres*, à moins toutefois qu'on ne veuille représenter ces objets comme étant pris un à un ou comme liés entre eux à un : *Les Phéniciens, étonnés, se regardaient les uns les autres.* (Fénelon.)

Le verbe qui a pour sujet *l'un et l'autre*, ni *l'un* ni *l'autre*, se met souvent au pluriel; cependant, comme ces expressions sont la traduction des mots latins singuliers *uterque, neuter*, on peut aussi mettre le verbe au singulier, et alors l'action du verbe est attribuée d'une manière particulière à chacun des deux individus ou des deux objets : *L'un et l'autre viendront*, ils viendront tous deux; *L'un et l'autre viendra*, chacun d'eux viendra.

L'Académie approuve l'emploi de *les* devant *une heure* : *Sur les une heure*, pour signifier vers une heure, sur les environs de une heure. On ne voit pas, dès lors, pourquoi elle condamne *sur les midi*, *sur les minuit*, qu'on entend dire aussi souvent que

sur les une heure et qui peuvent se justifier de la même manière.

UNADI adj. (u-nâ-di). Gramm. Se dit en sanscrit des suffixes qu'on ajoute aux radicaux pour former des noms primitifs.

Une halte au moulin, opéra-comique en un acte, paroles de M. Constant Jardy, musique de Mme Ugalde; représenté aux Bouffes-Parisiens le 11 janvier 1867. Le livret a peu d'intérêt. Une certaine grande dame, marraine de Micheline la meunière, lui a promis une somme de 1,000 écus, si elle restait pendant un an maîtresse au logis et conduisait à sa guise Magloire, son mari. Celui-ci est soumis à de rudes épreuves, surtout lorsqu'il voit arriver au moulin un galant mousquetaire, neveu de la capricieuse marraine et fort disposé à couriser la meunière. Mais Micheline, qui se soucie peu de la jalouse de son mari, veille sur son honneur et sait le préserver de toute atteinte. Mme Ugalde a fait preuve d'imaginaire mélodique dans cette composition légère. Nous avons remarqué une assez jolie romance de baryton : *Dans une douce rêverie*; l'air : *Je ne suis pas poltron*, sur un temps de valse; un agréable duo dont la strophe : *Versez ce vin exquis*, a de l'entrain. Chanté par Mme Ugalde, Beaucé, son frère, et Garnier.

Unam sanctam, nom d'une bulle célèbre lancée par Boniface VIII, durant ses querelles avec Philippe le Bel. V. BULLE.

UNANIME adj. (u-na-ni-me — lat. *unanimis*; de *unus*, un seul, et de *animus*, esprit). Général, sans exception, appartenant à tous : *Avis UNANIME. Consentement UNANIME. Résolution UNANIME. Le genre humain refuse des applaudissements UNANIMES à ce qui blesse la morale.* (Chateaub.)

Combien avons-nous vu d'éloges unanimes Condamnés, démentis par un honteux retour !

J.-B. ROUSSEAU.

— *Pl. Tous du même avis : Nous avons été UNANIMES sur ce point.*

UNANIMEMENT adv. (u-na-ni-me-man — rad. *unanime*). D'une manière unanime, d'un commun accord : *Tous les écrivains catholiques conviennent UNANIMEMENT que le régime de l'Eglise est monarchique.* (J. de Maistre.)

Toutes, dis-je, unanimement Se promettent de rire à son enterrement.

LA FONTAINE.

UNANIMITÉ s. f. (u-na-ni-mi-té — lat. *unanimitas*; de *unanimis*, unanime). Concorde complètement générale; identité d'opinion : *Il fut élu à l'UNANIMITÉ des suffrages. Ce n'est jamais que par le sentiment qu'on arrive à l'UNANIMITÉ d'opinion parmi les hommes.* (Mme de Staël.) *L'UNANIMITÉ n'est pas la force.* (J. Simon.)

UNANUEA s. m. (u-na-nu-é-a). Bot. Syn. de *STÉMODIE*, genre de plantes du Pérou. — On dit aussi *UNARENUEA*.

UNA SALUS VICTIS NULLAM SPERARE SALUTEM (*La seule chance de salut pour les vaincus, c'est de n'espérer aucun salut*). Vers de Virgile (*Enéide*, liv. II, v. 354). Ce sont les derniers mots de l'exhortation qu'Énée adresse aux guerriers réunis autour de lui dans la nuit où périclité Troie.

Delille a traduit ainsi ce passage : Tout l'espoir des vaincus est un beau désespoir.

Un autre traducteur, Gaston, a dit avec moins d'emphase :

Le salut des vaincus est de n'en plus attendre.

Racine a imité Virgile dans ce vers de Bajazet :

Mon unique espérance est dans mon désespoir !

« Catilina est à nos portes, ou du moins à celles de l'Union. Cet estimable journal pousse un cri d'alarme : *Una salus victis !* Levez-vous ! honnêtes gens, et combattez en masse la Révolution triomphante ! La cause de tant d'émou, c'est l'affranchissement de l'Italie, c'est le départ des princes. »

E. DE LA BÉDOLLIÈRE.

UNAU s. m. (u-no). Mamm. Mammifère édenté tardigrade, du genre des paresseux, qui habite l'Amérique du Sud : *L'UNAU ou paresseux à deux doigts est moitié moins grand que l'at.* (G. Bibron.) *On prétend que l'UNAU, l'at et la gerboise sont des animaux nocturnes.* (V. de Bomare.)

— *Encycl.* Cet édenté se distingue par des canines aiguës assez longues. Les molaires sont au nombre de quatre en haut et trois en bas, cylindriques. Les doigts antérieurs sont au nombre de deux seulement, réunis et terminés par deux fortes griffes en forme de crochets. Trois doigts aux pieds de derrière, également armés d'ongles forts. Cet animal a la tête un peu allongée, à face oblique; front peu saillant. Les canines supérieures s'usent sur les inférieures, de sorte que la face antérieure de ces dernières est plate et que leurs bords sont tranchants. Les poils sont très-secs et d'un brun grisâtre. Ceux du front sont assez courts et jaunes; ceux du dessus de la tête et de la nuque sont longs et plus bruns que les autres. Cette espèce possède des clavicules complètes, mais grêles; sept vertèbres cervicales. La longueur totale est de 0m,70. *L'unau* est la première es-

au méat moyen, et en arrière il couvre les cellules antérieures de l'ethmoïde. Le bord supérieur, court et inégal, s'articule avec l'apophyse orbitaire interne du frontal; le bord inférieur s'articule avec le cornet inférieur en avant et le maxillaire supérieur en arrière. Le bord antérieur s'unit, par juxtaposition, avec l'apophyse montante de l'os maxillaire, et le bord postérieur avec l'os planum de l'ethmoïde.

L'os unguis est le plus fragile de tous les os. Sa ténuité et sa fragilité, dit M. Cruveilhier, sont d'autant plus importantes à noter, qu'on agit parfois sur cet os dans l'opération de la fistule lacrymale. De là des précautions pour éviter de le traverser dans l'opération de la fistule lacrymale par la méthode ordinaire; de là, par une sorte de compensation, la possibilité d'ouvrir aux larmes, en le traversant, une voie artificielle dans les fosses nasales. Il s'ossifie au commencement du troisième mois de la vie intra-utérine, par un seul point primitif. Il est entièrement formé de tissu compacte.

UNGULÉ, ÉE (on-gu-lé). Mamm. V. ONGULÉ.

UNGULINE s. f. (on-gu-li-ne). Moll. V. ONGULINE.

UNI, IE (u-ni) part. passé du v. Unir. Joint, mis ensemble : Des baguettes UNIES en faisceaux. Des tuyaux UNIS par leurs extrémités.

— Joint, ajouté, concomitant : La grâce est toujours UNIE à la magnificence, dans les scènes de la nature. (Chateaub.)

— Plan, poli, sans aspérités : Une surface UNIE. Un terrain UNI. Des eaux UNIES et tranquilles. Une toile fine et UNIE. Un fil bien UNI. La surface d'un funon est UNIE, polie et semblable à celle de la corne. (Lacép.) La surface d'une prairie doit être parfaitement UNIE pour la facilité du fâchage. (M. de Dombasle.)

— Sans ornement : Du linge UNI. Une dentelle UNIE. Un meuble UNI, sans moulures ni sculptures. Leurs habits sont de fine et de belle couleur, mais tout UNIS et sans broderie. (Fén.) D'une seule couleur : Étoffe UNIE.

— Lié par l'action ou les sentiments : Soyez UNIS, vous serez forts. Ces deux époux sont bien UNIS. C'est un mariage bien UNI. Les méchants ont de la peine à demeurer UNIS. (Fén.) Des frères UNIS entre eux forment un faisceau qui peut résister aux efforts les plus puissants. (De Jussieu.) La vérité est une; c'est pourquoi les hommes qui l'ont reconnue et acceptée sont UNIS. (Guizot.) Restons UNIS pour être forts. (Cormen.)

Toute puissance est faible, à moins que d'être unie. LA FONTAINE.

Qu'importe aux coeurs unis ce qui change autour d'eux? LAMARTINE.

— Simple, sans recherche : Un style UNI. Un chant UNI. Mais, répondez-vous, cela est bien UNI et bien clair, et d'ailleurs qui ne pourrait pas en dire autant? (La Bruy.) — Uniforme, sans variété : Une vie UNIE. Une conduite tout UNIE.

Un bonheur tout uni nous devient ennuyeux. MOLIÈRE.

— Fam. Sans façon, simple de goûts et de manières : J'aime les gens simples et UNIS. (Mariv.)

Je débutai d'abord par être simple, uni, Me tenant à ma place; on m'en a bien puni. LA CHAUSSÉE.

— Mus. Unis. V. ce mot à son rang alphabétique.

— Manège. Galop uni, Galop régulier, dans lequel la jambe de derrière suit exactement celle de devant. — Cheval uni, Cheval qui a un galop régulier, uni.

— Substantif. Chose unie : J'aime l'UNI en tout; tout ce qui est compliqué me déroute et me fatigue.

— Bouffe unie, d'une seule couleur : Elle ne porte jamais que de l'UNI.

— Adverbialement. Uniment, également, sans aspérités ou inégalités : Il faut travailler cela bien UNI. Ce fil n'a pas été filé bien UNI.

— Loc. adv. A l'uni, De niveau, d'une manière plane : Mettre un terrain A L'UNI. — Vieille loc.

— Syn. Uni, égal, plain, etc. V. ÉGAL.

UNI s. m. (u-ni). Vitic. Nom de deux cépages, l'un blanc et l'autre noir, particuliers à la Provence. — On dit aussi UGNI.

UNIAILÉ, ÉE adj. (u-ni-é-lé) — du lat. unus, un seul, et de aile. Hist. nat. Muni d'une aile seulement.

UNIANGLAIRE adj. (u-ni-an-gu-lè-re) — du lat. unus, un seul, et de angulaire. Qui n'a qu'un angle.

UNIANNULAIRE adj. (u-ni-ann-nu-lè-re) — du lat. unus, un seul, et de annulaire. Hist. nat. Muni d'un seul anneau.

— Minér. Se dit d'une variété en prisme hexaèdre régulier, que modifient six facettes disposées en anneau autour de chaque base, et qui résulte d'un décroissement par une seule rangée.

UNIARTICULÉ, ÉE adj. (u-ni-ar-ti-ku-lé) — du lat. unus, un seul, et de articulé. Hist. nat. Qui n'a qu'une articulation ou un seul article.

27

UNIATE s. m. (u-ni-a-te). Hist. ecclés. Chrétien grec reconnaissant la suprématie du pape.

— Adjectif. : Les Grecs UNIATES.

UNIBINAIRE adj. (u-ni-bi-nè-re) — du lat. unus, un seul; bis, deux fois, et de binaire. Minér. Se dit d'une forme cristalline qui dérive de deux décroissements par deux rangées et d'un décroissement par une seule rangée.

UNIBINAIRE adj. (u-ni-bi-nè-re) — du lat. unus, un seul, et de binaire. Minér. Se dit d'une forme cristalline qui dérive d'un décroissement par deux rangées et d'un décroissement par une seule rangée.

UNIBINOTERNAIRE adj. (u-ni-bi-no-tè-rè-re) — du lat. unus, un seul; bini, deux, et de ternaire. Minér. Se dit d'une forme cristalline qui résulte de trois décroissements par une, deux et trois rangées.

UNIBRACTÉTÉ, ÉE adj. (u-ni-brak-té-té) — du lat. unus, un seul, et de bractée. Bot. Qui a des bractées solitaires.

UNIBRANCHAPERTURE s. f. (u-ni-brancha-pèr-tu-ra) — du lat. unus, un seul; brachia, branchie; apertura, ouverture. Ichthyol. Syn. de SYNBRANCHE, genre de poissons.

UNICAPSULAIRE adj. (u-ni-ka-psu-lè-re) — du lat. unus, un seul, et de capsulaire. Bot. Qui n'a qu'une seule capsule.

UNICARÈNE, ÉE adj. (u-ni-ka-rè-né) — du lat. unus, un seul, et de carène. Bot. Qui n'a qu'une carène.

UNICAULE adj. (u-ni-kò-le) — du lat. unus, un seul; caulis, tige. Bot. Qui n'a qu'une tige.

UNICELLAIRE s. f. (u-ni-sèl-lè-re) — du lat. unus, un seul; cellarium, petite loge. Zooph. Genre de polypiers, de la famille des cellariées.

UNICELLULAIRE adj. (u-ni-sèl-lu-lè-re) — du lat. unus, un seul, et de cellulaire. Formé d'une seule cellule. — Se dit des animaux ou des végétaux dont la simplicité d'organisation est telle qu'ils ne sont constitués que par un seul élément anatomique.

— Théorie unicellulaire des infusoires. Théorie qui, considérant les infusoires comme une cellule, réduit uniquement à la division leurs phénomènes de reproduction.

UNICELLULARITÉ s. f. (u-ni-sèl-lu-la-ri-té) — rad. unicellulaire. Théorie abandonnée, en vertu de laquelle les infusoires seraient constitués par une membrane enveloppante renfermant un contenu contractile.

UNICHOÏSME s. m. (u-ni-kroï-sme) — du lat. unus, un seul, et du gr. chroa, couleur. Minér. Propriété dont jouissent certains minéraux de donner toujours la même couleur, quel que soit le sens dans lequel ils sont traversés par les rayons lumineux.

UNICHOÏTE adj. (u-ni-kroï-te) — du lat. unus, un seul, et du gr. chroa, couleur. Qui jouit des propriétés de l'unicroïsme.

UNICISME s. m. (u-ni-si-sme) — du lat. unus, unique. Pathol. Doctrine médicale qui attribue tous les accidents syphilitiques à l'inoculation d'un virus unique.

— Encycl. D'après les partisans de l'unicisme, le chancre mou et le chancre induré sont le résultat du même virus. Par contre, les dualistes admettent que le chancre induré est causé par un virus différent de celui qui détermine l'apparition du chancre mou. Parmi les unicistes, nous citerons Fernel, qui disait en 1557 : *Una tamen et eadem totius est essentia, sed variis distincta ordinibus, ut alia levior sit, alia gravior. Est et corpus in quo illa incidit, permagna varietas, ac utraque ex causa fit, ut alia levioribus, alia gravioribus symptomatibus exerceat*; Astruc, J. Hunter, B. Bell, Swediaur, Cullerier, Langlébert, etc. Parmi les dualistes figurent presque tous les syphilographes modernes, dont la liste serait trop longue à énumérer ici.

UNICITÉ s. f. (u-ni-si-té) — rad. unique. Caractère de ce qui est unique. — Peu usité.

UNICOLORE adj. (u-ni-kò-lo-re) — du lat. unus, un seul; color, couleur. Qui n'a qu'une seule couleur : Drapeau UNICOLORE.

UNICONQUE adj. (u-ni-kon-ke) — du lat. unus, un seul; concha, coquille. Moll. Qui n'a qu'une coquille, qu'une valve. — On dit plus ordinairement UNIVALVE.

UNICORDE adj. (u-ni-kor-de) — du lat. unus, un seul, et de corde. Mus. Qui n'a qu'une corde pour chaque note : Piano UNICORDE.

UNICORNE adj. (u-ni-kor-ne) — du lat. unus, un seul, et de corne. Zool. Qui n'a qu'une corne.

— s. m. Mamm. Syn. de LICORNE, genre de mammifères fabuleux. — Nom vulgaire du narval ou licorne de mer.

— Moll. Syn. de LICORNE ou MONOCÉROS, genre de mollusques.

— Ichthyol. Poisson du genre chétodon, qui habite la mer Rouge : Les UNICORNES sont par troupes de deux à quatre cents et se nourrissent de végétaux. (V. de Bomare.)

UNICOTYLÉDONÉ, ÉE adj. (u-ni-kò-ti-lé-do-né) — du lat. unus, un seul, et de cotylé-

doné. Muni d'un seul cotylédon. — On dit mieux MONOCOTYLÉDONÉ.

UNICOUDE, ÉE adj. (u-ni-kou-dé) — du lat. unus, un seul, et de coude. Qui n'a qu'un coude.

UNICUIRASSÉ, ÉE adj. (u-ni-kui-ra-sé) — du lat. unus, un seul, et de cuirasse. Crust. Dont le test ne forme qu'un bouclier.

— s. m. pl. Famille de crustacés stomapodes, comprenant les deux tribus des érichthiens et des squilliens.

UNICUSPIDÉ, ÉE adj. (u-ni-ku-spi-dé) — du lat. unus, un seul, et de cuspidé. Hist. nat. Qui n'a qu'une pointe.

UNIDENTÉ, ÉE adj. (u-ni-dan-té) — du lat. unus, un seul, et de denté. Qui n'a qu'une dent.

UNIEMBRYONNÉ, ÉE adj. (u-ni-an-bri-oné) — du lat. unus, un seul, et de embryon. Bot. Dont la graine n'a qu'un embryon.

UNIÈME adj. num. ord. (u-ni-è-me) — du lat. unus, un. Ne s'emploie jamais seul, mais seulement à la suite des dizaines, des centaines et des mille, et signifie : Qui occupe le premier rang après le nombre précédemment exprimé : Le vingt et UNIÈME jour du mois. J'ai vu croire en Islande, au delà du soixante et UNIÈME degré de latitude, plusieurs plantes légumineuses et potagères de nos climats. (B. de St-P.)

UNIÈMEMENT adv. (u-ni-è-me-man) — de unième. Ne s'emploie qu'après un nombre exprimant des dizaines, des centaines ou des mille, et signifie : A la première place, pour la première fois; après la place, la fois indiquée par le nombre précédent : Quarante et UNIÈMEMENT.

UNIÉPINEUX, EUSE adj. (u-ni-é-pi-neu, e-ze) — du lat. unus, un seul, et de épineux. Hist. nat. Qui n'a qu'une épine.

UNIEUX, bourg et commune de Franco (Loire), cant. du Chambon-Fougères, arrond. et à 15 kilom. de Saint-Btienne, sur un mamelon au pied duquel coulent les ruisseaux de l'Onèze et de l'Eray; pop. aggl., 355 hab. — pop. tot., 3,255 hab. Acieries sur l'Onèze.

UNIFASCIÉ, ÉE adj. (u-ni-fa-si-é) — du lat. unus, un seul, et de fascié. Bot. Qui est marqué d'une seule bande.

UNIFEUILLÉ, ÉE adj. (u-ni-feu-illé; ll mll. — du lat. unus, un seul, et de feuille. Bot. Qui n'a qu'une feuille.

UNIFICATION s. f. (u-ni-fi-ka-si-on) — rad. unifier. Action d'unifier : Les différences de mœurs, de dialectes seront toujours un obstacle à l'UNIFICATION de l'Italie. (De Belloy.)

UNIFIER v. a. ou tr. (u-ni-fi-é) — du lat. unus, un seul; facere, faire. Réduire, amener plusieurs parties à un seul tout : On a enfin réussi à UNIFIER l'Italie. Comment UNIFIER l'Allemagne avec ses différents dialectes? (L. Ulbach.)

S'unifier v. pr. Devenir un : Des races qui s'UNIFIENT.

UNIFLASQUE adj. (u-ni-fla-ske) — du lat. unus, un seul, et de flasque. Artill. Qui n'a qu'un seul flasque, en parlant d'un affût : On fit d'abord en France des affûts UNIFLASQUES. (Gal Bardin.)

UNIFLORE adj. (u-ni-flo-re) — du lat. unus, un seul; flos, fleur. Bot. Qui ne porte qu'une fleur : Ainsi sont UNIFLORES la tige de la fécule, la hampe de la tulipe. (Th. de Berneaud.) — On dit quelquefois UNIFLORIGÈRE.

UNIFOLIÉ, ÉE adj. (u-ni-fò-li-é) — du lat. unus, un seul; folium, feuille. Bot. Qui ne porte qu'une seule feuille.

UNIFOLIOLÉ, ÉE adj. (u-ni-fò-li-o-lé) — du lat. unus, un seul, et de foliole. Bot. Qui ne porte qu'une seule foliole.

UNIFOLIUM s. m. (u-ni-fò-li-omm) — du lat. unus, un seul; folium, feuille. Bot. Syn. de MAINTHEME ou SMILACINE, genre de liliacées.

UNIFORÉ, ÉE adj. (u-ni-fò-ré) — du lat. unus, un seul; foris, porte, ouverture. Hist. nat. Qui est percé d'un seul trou.

UNIFORME adj. (u-ni-for-me) — du lat. uniformis; de unus, un seul; forma, forme). Qui a la même forme, qui est pareil, tout à fait semblable : Porter des habits UNIFORMES. Les maisons sont bâties d'une manière tout à fait UNIFORME.

— Qui ne change pas, qui est toujours le même : Un travail UNIFORME. Une vie UNIFORME. Je conçois que la vie est prodigieusement ennuyeuse quand elle est UNIFORME. (Volt.) Les êtres ont en eux-mêmes une manière d'exister identique, constante, UNIFORME. (Volney.)

La matière est sans cesse uniforme et nouvelle. DESAINTANGÈRE.

— Semblable, conforme : Ces témoignages UNIFORMES ne laissent aucun doute sur la vérité.

— Qui n'a pas de variété, dont toutes les parties sont semblables entre elles : Rien de plus UNIFORME que la mer. Ces plaines sont riches, mais UNIFORMES. Je trouve cette architecture trop UNIFORME. — Dont les détails, le ton, les mouvements offrent le même caractère : Le chant des acteurs est insipide et UNI-

28

FORME, leur jeu est une affaire d'apprent et de ressort. (Grimm.)

Un style trop égal et toujours uniforme. En vain brille à nos yeux; il faut qu'il nous endorme. BOILEAU.

— Habit uniforme, Costume fait sur un modèle prescrit à un corps militaire, à une société, à un lycée, etc. à Loc. vieillie; on dit plutôt aujourd'hui HABIT D'UNIFORME et simplement UNIFORME.

— Mécan. Mouvement uniforme, Mouvement d'un corps qui parcourt des espaces égaux dans des temps égaux.

— Minér. Se dit de la structure feuilletée d'une roche, lorsque les feuillets sont tous de même nature.

— Bot. Calathide uniforme, Celle dans laquelle les fleurs présentent toutes la même forme.

— s. m. Vêtement réglementaire, qui est le même pour toute une catégorie d'individus : Des militaires en UNIFORME. Des collégiens en UNIFORME. L'UNIFORME est une question capitale pour un pensionnat de jeunes filles. L'UNIFORME des académiciens ne fait pas honneur au bon goût reconnu de ceux qui l'ont choisi. En Espagne, le bourreau porte l'UNIFORME; il en devrait être ainsi partout; il n'est peut-être pas absurde que je sois mis comme le bourreau, mais il est absurde que le bourreau soit mis comme moi. (Marquis de L'Angie.) L'UNIFORME comprime l'individualité et la façon à son image; habits et habitudes, costumes et coutumes, la ressemblance des mots exprime le voisinage des idées. (Fim. Deschanel.) Les soldats romains portent le même UNIFORME que les indiens. (B. About.) L'UNIFORME monastique est à la mode; le romantisme n'y a pas peu contribué. (T. Delord.)

Et les républicains montrent enorgueillis. Leurs uniformes bleus que la guerre a vieillies. BARTHÉLEMY et MÉRY.

— Par ext. Militaire en uniforme : Il a passé des UNIFORMES toute la journée. L'insolence de l'UNIFORME n'est plus supportable. L'UNIFORME doit savoir se faire respecter.

— Endosser l'uniforme, Se faire soldat. — Quitter l'uniforme, Se retirer du service militaire.

— Encycl. L'uniforme est considéré comme essentiel dans les armées modernes; il n'en était pas de même dans l'antiquité, où l'armement était seul uniforme dans chaque arme, sans que le vêtement le fût. Le général Bardin émet une opinion contraire : « On a quelque raison de croire, dit-il, que toutes les nations n'ont pas absolument négligé l'uniforme. Les bas-reliefs des monuments antiques montrent, il est vrai, des guerriers vêtus d'habillements différents; mais cette variété résultait tout naturellement du costume adopté par chaque peuple, et l'on ne peut rien en inférer contre l'usage de l'uniforme. Tant que la guerre mit en présence des combattants couverts de fer, il fut inutile que le costume, surmonté de l'armure, fût d'une même forme, d'une couleur et d'une étoffe homogènes. Les chefs et les soldats adoptèrent celui qui convenait le mieux à leur goût, à leurs habitudes, à leur fortune. Dans les temps héroïques, lorsque les hommes vivaient à l'état presque sauvage, et même plus tard, chez les Gaulois et les Francs, les guerriers se couvraient de peaux de bêtes et se faisaient des casques avec la tête des animaux féroces; la guele était ouverte, les cornes et les dents menaçaient. A l'appui de cette assertion, Pindare dépeint Hercule et Ajax parés de peaux de tigre et de lion, et Cadmus, allant conquérir la Béotie pour y bâtir la citadelle de Thèbes, est représenté de même dans Ovide. »

Les troupes grecques, qui n'étaient que la nation armée, ne connaissaient aucune espèce d'uniforme; tout ce que l'on peut dire, c'est que certaines couleurs et certaines formes de vêtement étaient plus en faveur auprès des soldats, sans qu'il en résultât l'obligation absolue de les préférer aux autres. Ainsi, les soldats grecs et leurs chefs affectionnaient les couleurs vives, rouge ou écarlate, et surtout la couleur inventée par les Tyriens. Leur choix n'était pas un caprice; cette dernière couleur empêchait de voir le sang qui s'échappait des blessures :

Ars erat in pugna visum occuluisse cruorem, dit Silius. Aristote et Suidas affirment que les Lacédémoniens avaient aussi adopté la pourpre; ils pensaient que cette couleur relevait la dignité du guerrier et pouvait l'habituer à voir froidement son sang couler. Au reste, il est difficile, sinon impossible, de dire exactement la forme et la nature du tissu du vêtement militaire des Grecs. Ils portaient une espèce de manteau se jetant sur l'épaule gauche, la chlamyde. Après Périclès, on vit apparaître la kabbade ou cabade, habit court, sans pli, serré, à ceinture descendant jusqu'au joint de la jambe, bordé de franges de nuances variées, de franges en or pour les chefs.

Les Romains, qui, même dans la vie civile, portaient tous le même costume, suivant leur âge, leurs dignités ou leurs fonctions, durent être naturellement conduits à uniformiser le vêtement militaire; mais on n'est certain que de l'uniformité de l'armement. Chaque corps avait une forme particulière de casque, de bouclier, de cuirasse; pour le reste, on en

est réduit aux conjectures. Saint Jérôme parle de la tunique de toile des soldats, sorte de camisole ajustée à la taille, de façon à ne pas gêner les mouvements. Ils portaient aussi le sayon (*agum*), le lacerne, qui ressemblait à notre calan ou manteau à capuchon. La tunique était recouverte par la cuirasse; le campestre était une demi-culotte, que saint Augustin appelle *succinctorium pudendum*. Le campestre avait été ainsi nommé par les jeunes gens, qui l'employaient au champ de Mars pour cacher leurs parties viriles durant les exercices.

Nos ancêtres s'habillèrent à la romaine jusqu'à l'époque de Charlemagne (768) et reprirent leur ancien sayon de peau, auquel on ajouta le haubert, l'habit à mailles. Après Charles VI, on remplaça le haubert par l'armure complète en fer battu.

D'après la chronique de Du Guesclin, dit le comte de Chesnel, les hommes d'armes anglais du xiv^e siècle portaient, comme insigne national, des *tuniques* de toile blanche, avec des croix rouges devant et derrière, et d'après Froissart, en 1382, les milices des villes de Flandre se distinguaient également par la couleur de leurs cottes d'armes.

Au xve siècle, Charles VII, lors de la formation de ses compagnies d'hommes d'armes, prescrivit à chaque soldat de porter un henneton de la livrée de leur capitaine. De 1461 à 1483, Louis XI régla lui-même la coupe et les dimensions de l'uniforme. Les francs-archers portaient des jupes de cuir de cerf. Sous Henri II, l'écharpe fut d'uniforme; l'écharpe nationale ne changeait pas; l'écharpe particulière variait de corps à corps, suivant la volonté du chef de corps. On vit de ces écharpes jusqu'à la bataille de Steinkerk (1692). Sous Louis XIV, les régiments portaient encore les couleurs de leur colonel. En 1666 seulement, l'uniforme devint obligatoire pour l'armée; le ministre Louvois fit paraître l'ordonnance traitant de l'uniforme.

De l'année 1670, époque de la suppression complète de l'armure défensive, dit l'écrivain militaire déjà cité, date une mesure importante, dont l'idée est attribuée à Colman de Franolat, lieutenant général. Les soldats furent dès lors habillés aux frais du roi; le gris et le blanc étaient les couleurs adoptées, et l'on ne tarda pas à regarder comme modèle à suivre l'habillement des grenadiers prussiens, qui venaient d'être réglés, en 1698, par Frédéric I^{er}, électeur de Brandebourg, de la manière suivante: ample habit et veste bleus à parements de même couleur, boutons jaunes, doublure rouge, chapeau en drap ou court bonnet à la catalane, bas et cravate blanche pour les officiers, souliers montants.

Sous le ministère du duc de Choiseul, l'habit blanc demeura affecté à l'infanterie, le bleu fut réservé à la cavalerie et le vert aux dragons. En 1770 et 1789, des ordonnances relatives à l'uniforme classèrent les régiments en six séries, se distinguant les uns des autres par les revers et les parements de différentes couleurs. En 1793, on adopta l'habit bleu et les longues guêtres que tout le monde connaît; les uniformes de la cavalerie de ligne et de la cavalerie légère demeurèrent à peu près les mêmes qu'aux époques précédentes. En 1806, l'indigo étant rare, Napoléon songea un instant à rendre l'habit blanc à l'infanterie; mais les fabricants ayant à peu près remplacé l'indigo par le pastel, on se contenta de raccourcir l'habit bleu, qui devint l'habit veste, et auquel on ajouta le gilet à manches et le pantalon de tricot, au lieu de la culotte, la capote grise et le shako. En 1812, l'habit de l'infanterie de ligne eut, au lieu de revers arrondis, des revers carrés; les guêtres ne montrèrent plus qu'au-dessous du genou. Aux bonnets à poil des grenadiers succédèrent les shakos; aux revers en pointe de l'infanterie légère, les revers droits; le bonnet des carabiniers céda la place au shako, dont l'usage devenait général. L'habit blanc réapparut un instant en 1815; mais l'uniforme qui avait fait le tour du monde ne pouvait être oublié. En 1820, on revint à l'habit bleu et le pantalon bleu; 1829 amena le pantalon garance.

Sous la première République, on essaya de remplacer le shako primitif par un bicornes que casque de cuir bouilli; mais les soldats républicains préférèrent le jeter dans le Rhin, ce qui n'empêcha pas l'essai de se renouveler sous Louis-Philippe. L'habit se porta jusqu'en 1843, et, à partir de cette époque, il fut remplacé par la tunique, dont l'essai avait d'abord été fait par certains corps d'Algérie. Le shako fit place au képi, dont la forme varia souvent. Sous le second Empire, la tunique se métamorphosa en une veste à très-petites basques. La capote grise de fer descendit jusqu'au genou et porta un capuchon que le soldat pouvait remonter à volonté sur la tête; par la pluie, elle se mettait par-dessus le sac, comme un caban. Le pantalon flotta jusqu'au-dessous de la cheville et s'empressait dans une guêtre avec jambière ou dans un brodequin. La tenue française domine presque partout dans les armées modernes. Elles ont, ainsi que nous, dans la plupart des corps remplace les buffleries par le ceinturon et substitue la forme képi à la forme shako. Toutefois, dans les pays allemands, beaucoup d'armes, tant d'infanterie que de cavalerie, ont conservé le casque prussien surmonté d'une

pointe, que l'on retrouve en Russie d'où il est originaire. Mais la Russie fait exception; tous les peuples qu'elle domine et qui lui versent leur contingent d'hommes portent les costumes nationaux et font de l'armée russe un assemblage hétérogène et disparate, bien qu'elle compte des corps ayant peu à envier aux armées des autres États. Les couleurs dominantes dans les uniformes des armées étrangères sont : le bleu et le rouge en Angleterre; le blanc et le bleu clair en Autriche; le vert et le gris en Prusse et en Russie. (De Chesnel.)

— Administr. milit. L'adjudication est la règle générale des marchés passés pour le service de l'habillement.

Les fournitures des draps et des étoffes sont réparties entre des fabricants possesseurs d'établissements complets; elles sont réglées par des cahiers de charges qui déterminent les conditions de fabrication, livraison, réception; la fabrication est suivie et surveillée par des officiers d'administration.

Un arrêté du 9 thermidor an III avait créé un directoire de l'habillement, chargé de passer tous les marchés pour la fourniture des étoffes, et un décret du 28 août 1810 avait adjoint à ce directoire trois membres à titre d'inspecteurs des manufactures.

Cette organisation a subi depuis diverses modifications, et aujourd'hui la gestion du service de l'habillement est confiée à un personnel, composé d'officiers d'administration, qui se recrute parmi les sous-officiers de l'armée et qui fonctionnent sous la surveillance et sous les ordres immédiats de l'intendance militaire.

Ce personnel exerce, par délégation des membres de l'intendance, un contrôle actif dans les manufactures et les ateliers des fabricants.

Les approvisionnements en effets d'habillement sont réunis dans des magasins centraux gérés par lui; ils sont établis spécialement pour recevoir, conserver, distribuer toutes les matières premières ou les effets confectionnés nécessaires aux troupes; ils sont permanents à l'intérieur et temporaires en campagne.

Les officiers d'administration comptables employés près des magasins centraux sont assujettis à un cautionnement; ils sont responsables du matériel que contiennent les magasins; ils veillent à la conservation et sont chargés de tous les détails de manutention.

La vérification des matières ou effets que les fabricants sont chargés de livrer dans les magasins est toujours confiée à des commissions composées d'officiers de régiment; les officiers d'administration principaux participent aux travaux de ces commissions et sont appelés, en raison de leurs connaissances spéciales, à les éclairer. Toutes les matières ou effets à délivrer doivent satisfaire à des conditions précises, fixées par les cahiers des charges, et être conformes à des modèles ou échantillons types approuvés par le ministre de la guerre.

Les approvisionnements et par conséquent les dépenses de l'habillement, en temps de paix, sont calculés d'après le terme moyen de la dépense par an et par homme, en prenant pour base le prix et la durée des effets réglementaires. C'est l'administration de la guerre qui fournit aux corps les draps et les étoffes accessoires à l'habillement des hommes de troupe.

La réception des étoffes dans les magasins particuliers des corps a lieu suivant des règles analogues à celles qu'on suit dans les magasins généraux, et chaque année les inspecteurs généraux d'armes vérifient si les effets et les matières reçues sont d'aussi bonne qualité que les types.

Les effets d'habillement et la chaussure de la troupe sont confectionnés dans les ateliers régimentaires, dont les ouvriers sont fournis par les compagnies hors rang et qui ont été créés dans chacun des corps de l'armée par les ordonnances des 19 février et 7 mai 1831; le travail de ces ateliers, outre la confection, comprend aussi les réparations.

L'administration assure par des tarifs l'économie dans les dépenses et une équitable rémunération du travail des ouvriers et maîtres ouvriers.

L'achat de la chaussure n'est pas à la charge de l'État; la dépense qui en résulte est supportée par la masse individuelle, propriété du soldat.

Il y a dans chaque corps un officier d'habillement; l'ordonnance du 10 mai 1844 a défini ses attributions. Il est chargé de tous les détails qui constituent le service de l'habillement et des écritures qui s'y rapportent. Ce service embrasse l'emmagasinement, la conservation, les confections, les réparations, distributions et expéditions des matières et effets. L'officier est secondé par un ou plusieurs officiers placés sous son autorité immédiate; il a sous ses ordres directs les maîtres ouvriers et il surveille journellement l'exécution des travaux. Il prend les mesures propres à assurer le bon entretien de tous les objets renfermés ou déposés dans le magasin; il vérifie les bons de distribution et les états ou factures de fourniture quelconque, confection ou réparation; il dresse les états destinés à constater les besoins du

corps; il établit les comptes annuels de gestion.

Pour les troupes en campagne, les approvisionnements en effets d'habillement et de chaussure sont assurés par les dépôts des corps et dirigés, pour être mis à leur disposition, sur les magasins centraux de l'armée. S'ils sont insuffisants, l'intendance provoque de l'autorité militaire des réquisitions pour satisfaire aux besoins urgents; des ateliers de confection sont alors organisés à la suite de l'armée sous la direction des officiers d'administration du service de l'habillement.

— Administr. civile. Diverses lois et ordonnances ont soumis plusieurs classes de fonctionnaires à l'obligation de porter un uniforme. M. Vivien, dans ses *Etudes administratives*, dit en parlant des fonctionnaires : « À l'égard des uns, le costume a pour objet de commander le respect au public, de l'imposer même entre eux à des hommes parmi lesquels doit régner le sentiment des convenances réciproques. C'est ainsi que les magistrats portent la robe, ordinairement même dans leurs cérémonies intérieures. À l'égard des autres, le costume a pour objet d'inspirer confiance aux citoyens et de leur désigner par un signe apparent l'agent de la force publique qui a droit de les rappeler à l'observation de loi, et dont ils ont droit à leur tour de se plaindre et de provoquer la punition, s'il abuse de son autorité. »

Les fonctionnaires publics doivent, en règle générale, avoir dans l'exercice de leurs fonctions l'uniforme qui en est le signe. Cette obligation a été imposée notamment, dit Dalloz, aux agents et aux gardes forestiers, ainsi qu'aux arpentiers de l'administration des forêts, aux employés des douanes, aux fonctionnaires de l'ordre administratif, aux avocats, avoués, greffiers et huissiers.

Aucune disposition législative n'oblige les autres fonctionnaires à porter l'uniforme dans l'exercice de leurs fonctions. Il serait néanmoins à désirer que tous s'assujettissent à cette obligation, car ce serait un moyen d'imposer plus de respect et de prévenir souvent des actes de rébellion qui ne sont commis par certains individus que parce que ceux-ci ignorent la qualité de ces fonctionnaires.

Bien que la loi impose à certains fonctionnaires l'obligation de porter l'uniforme, cette obligation n'est cependant appuyée d'aucune sanction. Il faut en conclure, avec tous les auteurs, qu'un maire, un adjoint, un commissaire de police sont aptes à exercer les actes de leurs fonctions quoique non revêtus de leur uniforme ni munis de leur écharpe, et que, malgré le défaut d'accomplissement de cette formalité, les actes émanés de ces fonctionnaires sont valides. Néanmoins, quand il s'agit d'actes qui exigent l'obéissance immédiate des citoyens, le fonctionnaire qui l'accomplit doit être revêtu de ses insignes. Ainsi, lorsqu'il y a lieu de pénétrer dans le domicile d'une personne, le costume est obligatoire pour le commissaire de police. En effet, si le fonctionnaire ou officier public n'est point revêtu de ses insignes, les citoyens qui méconnaissent son autorité ne peuvent être punis puisqu'ils ne voyaient devant eux qu'un simple particulier.

Ne se rend point coupable du délit de rébellion celui qui résiste à un agent de la force publique non revêtu de l'uniforme.

Le magistrat chargé de faire les sommations légales, dans les atteroupements, doit, à peine de nullité des arrestations opérées, porter l'écharpe tricolore.

Les fonctionnaires n'ont droit à des places spéciales dans les cérémonies civiles ou religieuses que s'ils sont revêtus de leur costume, et, dans une église, il n'est pas dû de place à tout fonctionnaire qui n'assiste à l'office que comme fidèle. Ainsi, les adjoints au maire n'ont pas droit, dit le ministre des cultes dans une circulaire adressée au préfet du Calvados, dans les circonstances ordinaires, à une place particulière et réservée dans l'église. Néanmoins, pour rendre hommage aux honorables fonctions dont le maire et le juge de paix sont revêtus, on leur réserve dans beaucoup de communes une place distinguée et gratuite pour tous les jours de l'année; mais ces fonctionnaires n'y ont point droit, et c'est là une concession toute volontaire.

Aux termes de l'article 259 du code pénal, modifié par la loi du 28 mai 1858, « toute personne qui aura publiquement porté un costume, un uniforme ou une décoration qui ne lui appartiendrait pas sera punie d'un emprisonnement de six mois à deux ans. »

UNIFORMEMENT adv. (u-ni-for-mé-man — rad. uniforme). D'une façon uniforme. **Voter UNIFORMEMENT.** *Ecrire UNIFORMEMENT.* *Les gazelles courent UNIFORMEMENT plutôt qu'elles ne bondissent.* (Buff.) *Pensez fortement et UNIFORMEMENT.* (Volt.)

UNIFORMISATION s. f. (u-ni-for-mi-zation — rad. uniforme). Action de rendre uniforme.

UNIFORMISER v. a. ou tr. (u-ni-for-mi-zé — rad. uniforme). Rendre uniforme.

UNIFORMITÉ s. f. (u-ni-for-mi-té — lat. *uniformitas*; de *unus*, un seul; *forma*, forme). État de ce qui est uniforme, semblable dans toutes ses parties : *L'UNIFORMITÉ des pays de plaine est fatigante.* *Les alternatives*

qui, au Mexique, attendent le voyageur à chaque pas, l'empêchent d'éprouver jamais l'ennui de l'UNIFORMITÉ. (Ampère.) *Il n'y a rien de plus gai à Alger que l'UNIFORMITÉ du blanc sous l'UNIFORMITÉ du bleu.* (Feydeau.) *Il faut de variété : Une longue UNIFORMITÉ rend tout insupportable.* (Montesq.)

Toujours la paix! à la longue elle ennuie.
On se brouille un petit moment,
On se boude, l'on s'injurie;
Pour sauver la monotonie,
Il faut un raccommodement,
Et puis on s'aime à la folie
Jusqu'au premier événement:
C'est ainsi que l'on remédie
À l'uniformité des scènes de la vie.

MONVEL.

— Constance, suite dans les idées : *Pour régner, il faut de la raison et de l'UNIFORMITÉ.* (Chateaub.)

— Hist. *Bill d'uniformité*, Loi portée en Angleterre, sous Charles II, et qui astreignait les ministres du culte à suivre les rites du culte gallican.

— Allus. littér. *L'ennui naquit un jour de l'uniformité*, Vers de La Mothe dans sa fable intitulée *les Amis trop d'accord* :

C'est un grand agrément que la diversité.
Nous sommes bien comme nous sommes.
Donnez le même esprit aux hommes,
Vous ôtez tout le sel de la société;
L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

HELVETIUS.

Des sensations monotones cessent bientôt de faire sur nous une impression vive et agréable. Pourquoi désire-t-on tant de variété dans les ouvrages d'agrément, c'est, dit le poète, que

L'ennui naquit un jour de l'uniformité. •

HELVETIUS.

Prenez le premier Parisien venu, conduisez-le, les yeux bandés, sur le boulevard Sébastopol, et personne, je pense, ne sera surpris si, le bandeau baissé, il se croit sur le boulevard Malesherbes. Plus de jalousie possible entre les quartiers; tous se ressemblent, celui-ci étant la reproduction mathématique de celui-là.

Paris naquit un jour de l'uniformité. •

ED. TEXIER.

UNIGAME s. (u-ni-ga-me — du lat. *unus*, un seul, et du gr. *gamos*, mariage). Théol. Personne qui ne s'est mariée qu'une seule fois. || On dit mieux **MONOGAME**.

UNIGAMIE s. f. (u-ni-ga-mi — du lat. *unus*, un seul, et du gr. *gamos*, mariage). Théol. État d'une personne qui ne s'est mariée qu'une seule fois. || On dit mieux **MONOGAMIE**.

UNIGEMME adj. (u-ni-jé-me — du lat. *unus*, un seul; *gemma*, bourgeon). Bot. Qui n'a qu'un bourgeon.

UNIGÈNE adj. (u-ni-jé-ne — lat. *unigena*; de *unus*, un seul; *genus*, race). Mythol. Surnom de Minerve, de Mars et de Vulcain, qui n'avaient pas de mère.

— Bot. Qui ne porte des feuilles qu'une fois par an.

Unigenitus (BULLE). Cette bulle fut promulguée en 1713 par le pape Clément XI; elle est connue aussi sous le nom de *Constitution Unigenitus*. Louis XIV, entraîné par les jésuites et surtout par les insinuations du Père Le Tellier, son confesseur, avait demandé à Rome la condamnation du livre du Père Quesnel, intitulé : *Réflexions morales*, qui avait d'abord été approuvé par plusieurs évêques, mais dans lequel les jésuites avaient découvert tous les principes du jansénisme, sous la forme de cent propositions. Toutes ces propositions, signées au pape comme empruntées à l'*Augustinus* de Jansénius ou ne faisant qu'en développer les erreurs, furent déclarées fausses, hérétiques et blasphématoires par Clément XI. Cette bulle produisit en France une impression profonde; le cardinal de Noailles, archevêque de Paris, et sept autres prélats refusèrent de l'accepter et conclurent d'envoyer une protestation à Rome; mais Louis XIV ne permit pas que la protestation parvint à son adresse. Cependant le jansénisme conservait toujours des partisans en France, et les scènes étranges qui se passèrent au cimetière de Saint-Médard en 1727, sur la tombe du diacre Paris, appelèrent de nouveau sur la secte l'attention publique. En 1752, l'archevêque de Paris, Christophe de Beaumont, défendit aux prêtres du diocèse d'administrer la communion à quiconque ne serait pas muni d'un billet de confession attestant qu'il avait reconnu la bulle *Unigenitus*. Le parlement, qui était janséniste, voulut faire des représentations à l'archevêque, qui n'en tint aucun compte. L'expulsion des jésuites, qui eut lieu en 1766, fit tomber toutes ces discussions. Le jansénisme, n'étant plus attaqué, fut bientôt oublié, ainsi que la bulle de Clément XI.

UNIGLANDÉ, **ÉE** adj. (u-ni-glan-dé — du lat. *unus*, un seul; *glans*, glandis, gland). Bot. Qui ne contient, dont la capsule ne contient qu'un gland.

UNIGLUME adj. (u-ni-glu-me — du lat. *unus*, un seul, et de *glume*). Bot. Qui ne renferme qu'une seule glume.

UNIHASTÉ, **ÉE** adj. (u-ni-a-sté — du lat.

unus, un seul; *hasta*, lance). Hist. nat. Qui est muni d'un seul organe en fer de lance.

UNIJUGUÉ, **ÉE** adj. (u-ni-ju-gué — du lat. *unus*, un seul; *jugum*, couple). Qui ne forme qu'un couple.

— Bot. *Feuille unijugée*, Feuille composée d'une seule paire de folioles.

UNILABIÉ, **ÉE** adj. (u-ni-la-bi-é — du lat. *unus*, un seul; *labium*, lèvre). Hist. nat. Qui n'a qu'une seule lèvre.

UNILATÉRAL, **ALE** adj. (u-ni-la-té-ral, a-le — du lat. *unus*, un seul; *latus*, *lateris*, côté). Disposé sur un seul côté : *Allée UNILATÉRALE*.

— Bot. Situé d'un seul côté : *Nectaire UNILATÉRAL*. *Placentaire UNILATÉRAL*.

— Jurispr. Qui n'engage qu'une des deux parties, en parlant d'un contrat : *Un contrat UNILATÉRAL*. *La donation est une convention UNILATÉRALE*.

UNILATÉRALEMENT adv. (u-ni-la-té-rale-man — rad. *unilatéral*). D'une façon unilatérale.

UNILINGUE adj. (u-ni-lain-ghe — du lat. *unus*, un seul; *lingua*, langue). Qui est en une seule langue : *Inscription UNILINGUE*.

UNILOBÉ, **ÉE** adj. (u-ni-lo-bé — du lat. *unus*, un seul, et de *lobes*). Bot. Qui n'a qu'un lobe : *Embryon UNILOBÉ*.

UNIOCLULAIRE adj. (u-ni-lo-ku-lè-re — du lat. *unus*, un seul; *oculus*, petite loge). Bot. Qui n'a qu'une loge, qui n'est pas divisé en compartiments.

UNIOCLULARITÉ s. f. (u-ni-lo-ku-la-ri-té — rad. *unioclulaire*). Hist. nat. État de ce qui est unioclulaire.

UNIOCLULINE s. m. (u-ni-lo-ku-li-ne — du lat. *unus*, un seul; *oculus*, petite loge). Fom. Genre de foraminifères ou rhizopodes, de l'ordre des agathistégues.

UNILOQUE adj. (u-ni-lo-ke — du lat. *unus*, un seul; *loqui*, parler). Jurispr. Qui exprime la volonté d'un seul, en parlant d'un acte : *Le testament est un acte UNILOQUE*.

UNIMACULÉ, **ÉE** adj. (u-ni-ma-ku-lé — du lat. *unus*, un seul; *macula*, tache). Hist. nat. Qui n'a qu'une tache : *Le pristipome UNIMACULÉ*.

UNIMAMMAIRE adj. (u-ni-mamm-mère — du lat. *unus*, un seul; *mamma*, mamelle). Qui n'a qu'une mamelle.

UNIMANE adj. (u-ni-ma-ne — du lat. *unus*, un seul; *manus*, main). Qui n'a qu'une main.

UNIMENT adv. (u-ni-man — de uni). D'une façon unie, sans aspérités ni inégalités : *Étoffe travaillée UNIMENT*.

— Uniformément, également : *Travailler UNIMENT et constamment*. *Courir, galoper UNIMENT*.

— Fig. Simplement, sans ambages : *Parler tout UNIMENT*. *L'autorité qui n'est pas la supériorité est tout UNIMENT la force*. (E. de Gir.) *L'abbé S.... ayant dit à Rivarot : « Permettez que je vous dise ma façon de penser, » celui-ci lui répondit : « Dites-moi tout UNIMENT votre pensée et épargnez-m'en la façon. »*

Crois-moi, renonce à la cagoterie, Mène uniment une plus noble vie.

VOLTAIRE.

Chacun se doit contenter de son bien
Tout uniment, sans se vanter de rien.

VOLTAIRE.

UNIMIXTE adj. (u-ni-mi-kste — du lat. *unus*, un seul, et de *mixte*). Minér. Se dit d'un cristal résultant de deux décroissements, l'un par une rangée, l'autre mixte.

UNINERVE adj. (u-ni-nèr-ve — du lat. *unus*, un seul; *nervus*, nerf). Hist. nat. Qui n'a qu'une seule nervure.

UNIO s. m. (u-ni-o — mot lat. signif. *union*, par allus. à la charnière). Moll. Nom scientifique du genre mulette.

UNIOCLÉ, **ÉE** adj. (u-ni-o-ku-lé — du lat. *unus*, un seul; *oculus*, œil). Hist. nat. Qui n'a qu'un œil.

UNIOLE s. f. (u-ni-o-le — dimin. du lat. *unio*, union, par allus. aux glumes soudées). Bot. Genre de plantes, de la famille des graminées, tribu des festucées, comprenant cinq ou six espèces, qui croissent dans l'Inde et l'Amérique du Nord.

UNION s. f. (u-ni-on — lat. *unio*, de *unire*, unir). Action d'unir, de mettre ensemble plusieurs objets; état qui en résulte : *L'UNION d'objets disparates ne forme pas un tout*. Action d'associer, de combiner : *La plus haute perfection de la société se trouve dans l'UNION de l'ordre et de l'anarchie*. (Proudh.)

— Liaison, intimité, conformité d'efforts ou de pensées : *Esprit d'UNION*. *C'est l'UNION des cœurs qui fait leur véritable félicité*. (J.-J. Rouss.) *L'UNION est la seule force des petits et des faibles*. (Cormen.)

— Association entre plusieurs personnes : *Toutes les UNIONS sont fondées sur des besoins naturels*. (Montesq.) *Nulle UNION possible sans l'amour, car l'amour est l'énergie même qui accomplit l'UNION*. (Lamenn.)

De méchant à méchant, quoi que l'on se promette, L'union la plus forte est toujours imparfaite.

Boursault.

■ Se dit particulièrement de l'association li-

bre ou par contrat d'un homme et d'une femme : *Vive le mariage ! il est préférable à l'union conjugale la plus parfaite*. (Le Sage.) *L'UNION permanente d'un homme et d'une femme a seule fondé la famille naturelle et régulière*. (Portalis.) *En supposant les choix les plus réfléchis, sur cent unions indissolubles, on doit en espérer une heureuse*. (Senancour.)

Il n'est pas d'union qui n'ait ses mauvais jours; Mais lorsqu'on s'est aimé, on s'en souvient toujours.

PONSARD.

— *Union des sexes* ou simplement *Union*, Copulation, rapprochement des sexes dans l'acte de la génération : *Tout ce qui se rapporte à l'UNION des sexes est énigmatique et inexplicable*. (B. Const.) *L'UNION de tous avec tous indistinctement est la promiscuité des brutes*. (De Bonald.)

— Théol. Cathol. *Union hypostatique*, Union de la nature divine et de la nature humaine dans la personne de Jésus-Christ.

— Mystic. Effort de la pensée qui s'attache avec affection à son objet : *Sainte Thérèse porte la charité jusqu'à l'union intime avec Jésus-Christ son époux*. (Méch.) *C'est par la charité que s'opère l'entier détachement de soi-même et l'union intime de l'homme avec Dieu*. (Lamenn.) *La vraie UNION de l'âme avec Dieu se fait par la vérité et par la vertu*. (Y. Cousin.) *Union essentielle*, Celle par laquelle on s'unit à l'essence de la divinité du Christ. *Union personnelle*, Celle par laquelle on s'unit à la personne de Jésus-Christ.

— Politiq. Traité d'alliance : *L'UNION de Francfort était un contre-poids aux projets de l'Union de Worms*. (Volt.) *Union en ce sens*. *Acte qui unit sous un seul gouvernement plusieurs provinces ou plusieurs États*. *Provinces ou États ainsi unis : L'UNION des cités grecques*. *L'UNION américaine*. *Le président de l'UNION*. *En Grèce, chacun avait le droit de parcourir librement et en sûreté les pays de l'UNION*. (Ch. Giraud.) *Lettre d'union*, Lettre royale qui unissait deux terres ou deux charges. *Union douanière*, Association en vertu de laquelle deux ou plusieurs États voisins suppriment les douanes sur leurs frontières communes.

— Econ. politiq. *Unions ouvrières*, Associations d'ouvriers qui se liguient pour discuter et régler ensemble les intérêts qui leur sont communs.

— Hist. *Acte d'union*, Acte du Parlement anglais qui, en 1801, supprima le parlement de Dublin et plaça l'Irlande sous l'administration anglaise. *Acte d'union et de sûreté*, Acte par lequel Gustave III, roi de Suède, se fit accorder un pouvoir despotique en 1789. *Arrêt d'union*, Arrêt par lequel le parlement de Paris, en 1648, s'associa aux autres cours souveraines pour travailler à l'abolition de la paulette. *Édit d'union*, Acte par lequel Henri III se déclara chef de la ligue. *Sainte union*, Alliance conclue, en 1511, entre le pape, Ferdinand le Catholique et la république de Venise, contre le roi Louis XII. *Union électorale*, Pacte par lequel les électeurs de l'empire se ligèrent, en 1502, contre les empiétements de l'empereur. *Union évangélique*, Confédération des princes protestants, en 1594. On donne le même nom à la fusion qui fut tentée, en 1817, entre les calvinistes et les luthériens. *Union héréditaire*, Traité entre la France et la Suisse, conclu en 1474. On donne le même nom à l'acte par lequel les états de Suède, en 1540, déclarèrent la couronne héréditaire dans la maison de Vasa. *Pacte d'union héréditaire*, Traité conclu, en 1477, entre la Suisse et la maison d'Autriche. *Union républicaine*, Insurrection des sections contre la Convention. On donna le même nom à l'extrême gauche des assemblées de 1871 et de 1876. *L'Union sainte* ou simplement *Union*, Nom donné à la ligue formée à Péronne en 1577.

— Jurispr. Adjonction d'un objet à un autre de même nature, dont il est naturellement séparé : *UNION de deux fiefs, de deux terres, de deux charges, de deux évêchés*. *Lettres d'UNION*. *Bulles d'UNION*. *L'UNION se fait par accession si l'un des titres est supprimé, par confusion si les deux le sont, par égalité s'ils subsistent l'un et l'autre*. *Contrat d'union*, Contrat entre des créanciers qui s'engagent à poursuivre ensemble l'acquittement des sommes à eux dues par le même débiteur.

— Dr. canon. Bulle par laquelle le pape unit un bénéfice à un autre.

— Gramm. *Trait d'union*, Tiret horizontal qui sert à unir les parties de certains mots composés.

— Peint. *Union des couleurs*, Manière d'assortir les couleurs pour obtenir un ensemble harmonieux.

— Manège. Ensemble des parties, des formes du cheval.

— Techn. Perle en forme de poire.

— Syn. *Union*, jonction. V. JONCTION.

— *Union*, affinité, alliance, etc. V. ALLIANCE.

Union (l'), journal politique français, un des principaux organes du parti clérical et légitimiste. Cette feuille est née en 1847 (7 février), de la fusion de divers journaux de la même nuance, la *Quotidienne*, la *France*, l'*Echo français*. Les poursuites lancées contre la *Quotidienne* et le besoin qu'éprouvaient

les écrivains légitimistes de concentrer, de réunir toutes leurs forces éparses « pour lutter avec plus d'ensemble et d'efficacité contre les mensonges et les passions du temps », furent les motifs de cette fusion. Le journal porta jusqu'en 1848 le titre d'*Union monarchique*, qui constatait l'alliance d'hommes mus par les mêmes convictions, en même temps qu'il satisfaisait la susceptibilité des trois feuilles, aucune n'ayant voulu consentir à se laisser absorber par l'autre. En 1848, l'*Union monarchique* devint l'*Union*, et c'est le nom qu'elle a gardé.

L'*Union* a toujours été rédigée par un petit groupe d'écrivains suppléant au nombre par le zèle. En politique, elle continua d'abord la *Quotidienne*, où la plupart de ses rédacteurs avaient fait leurs premières armes. C'était de la *Quotidienne* que dataient le colonel Mac Sheehy, qui en fut l'administrateur pendant vingt ans, jusqu'à sa mort (1847-1867); Nettement, qui l'*Union* perdit en 1869; Th. Muret et Th. Anne, publicistes distingués qui lui donnèrent longtemps des comptes rendus de théâtre, des articles littéraires, des romans-feuilletons; enfin, MM. de Rancey et Laurentie, les derniers survivants de la phalange, morts l'un en 1870, l'autre en 1876.

Ce qui a toujours distingué ce petit groupe, c'est la fermeté de ses convictions, la constance de sa foi en la cause qu'il défend; sous les divers régimes que la France a traversés depuis 1848, l'*Union* n'a pas dévié de sa ligne, n'a pas chancelé un moment dans ses espérances; sous la République comme sous l'Empire, l'*Union* n'a cessé d'essayer de ramener les esprits vers ce qu'elle croit être la seule base des institutions politiques, le principe de l'autorité appuyé sur la légitimité et sur la religion. Une telle constance, rare aujourd'hui, honore ces écrivains et les rend sympathiques, malgré les divergences d'opinions et quoique souvent les discussions passionnées, les espérances aveugles aient fait tort à leur perspicacité.

De même que l'on peut écrire la biographie d'un député en recueillant ses votes, de même on refait l'histoire d'un journal en cherchant quelle a été son attitude vis-à-vis des grandes questions que les événements mettent à l'ordre du jour. La guerre acharnée, continuée, par tous les moyens, à ce qu'elle appelle la Révolution et que nous appelons, nous, les véritables institutions des sociétés modernes; la défense de ce qu'elle nomme les principes, et de ce que nous nommons l'ancien régime, tel est le champ de bataille où s'agitent chaque jour, vis-à-vis de leurs adversaires, les écrivains de l'*Union*.

Quoique l'*Union* restât toujours légitimiste et catholique, elle parut faire quelque chemin, sous le second Empire, dans le sens des idées libérales. Elle abandonna les vieilles allures surannées de la *Quotidienne*, et, par suite de la compression sous laquelle vivaient tous les journaux depuis 1852, elle se trouva parfois avoir les mêmes aspirations que les organes de la démocratie. Par malheur, ce libéralisme fait songer au célèbre mot attribué au comte de Montalembert, et nié du reste par lui : « Quand vous êtes au pouvoir, je vous demande la liberté au nom de vos principes; quand j'y suis, je vous la refuse au nom des miens. » Pussions-nous ne pas connaître les institutions libérales chères à l'*Union*!

Après avoir acclamé la République, en haine du gouvernement de Louis-Philippe, et la présidence napoléonienne, en haine de la République, l'*Union* est rentrée, à partir du jour où le nouveau gouvernement eut quelque chance de stabilité, dans son rôle ordinaire d'opposition boudeuse, mais modérée. Elle avait espéré que la présidence ferait indirectement les affaires de la branche aînée; il lui fallut bientôt en revenir, et ses vues, comme celles de tout le parti, se portèrent alors sur le général Changarnier, considéré comme un autre Monk, qui allait à un moment donné ouvrir les portes de la France aux royaux exilés de Frohsdorf. Cette foi constante dans des espoirs chimériques, l'attente indéfinie d'événements qui ne peuvent pas se réaliser sont les traits distinctifs du caractère de l'*Union*; ils font partie de sa manière d'être. Aujourd'hui encore, l'*Union* pense que les Napolitains n'attendent qu'une occasion pour présenter à François II, sur un coussin de velours, les clefs perdues de son royaume; que le pape est près de rentrer en possession de ses provinces, et que le plus grand nombre des cités françaises se paviseront de banderoles le jour prochain où Henri V sera son entrée dans sa bonne ville de Paris, aux acclamations d'une population enthousiaste. La fidélité à des principes vaincus, à des rois dépossédés est honorable; mais la cécité politique est une véritable infirmité.

Le coup d'État de décembre 1851 fut accueilli par ce journal comme une « leçon » donnée à la France; il mettait fin « à l'orgie de 1848 »; les partis l'avaient bien mérité.

« Les peuples sont conduits à chercher leur sécurité dans le pouvoir, et nous, défenseurs de l'autorité, nous n'avons pas d'autre leçon à demander aux événements. » (Laurentie.) C'était se résigner assez docilement. Réduite au silence, comme toute la presse française, sur les affaires intérieures, l'*Union*

essaya à peine de lutter et ne méla que bien timidement sa voix à celle des journaux qui revendiquaient, au risque de l'avertissement et de la suppression, les libertés confisquées; elle n'eut pas à subir les rigueurs du pouvoir, quoiqu'il fût bien manifeste que ses aspirations étaient hostiles à l'ordre de choses établi et ses regards toujours tournés vers la frontière. Plus libre vis-à-vis des questions extérieures, l'*Union* combattit comme fâcheuse la guerre d'Italie, au moment où elle allait être entreprise, et, après la paix de Villafranca, elle se lamenta pendant plusieurs années sur les résultats obtenus. La déposition des princes autrichiens, la perte d'une partie des provinces de l'État romain lui furent sensibles au delà de toute expression; il n'est pas rare que, maintenant encore, elle fasse observer qu'à Villafranca les droits du duc de Modène, de la duchesse de Parme ont été réservés, et que la France leur doit de les réinstaller. L'expédition de Garibaldi en Sicile, la fuite de François II devant la désertion de son armée et l'invasion du dictateur en cabriolet mirent la comble à sa douleur. Le *Manuel du droit des gens* à la main, l'*Union* tenta de prouver, à l'aide de textes qu'elle disait irréfutables, que ces événements n'avaient aucune valeur et devaient être considérés comme non avenus, comme si de vieux textes pouvaient valoir quelque chose en présence de la volonté nettement affirmée du peuple italien désireux de secouer le joug clérical. L'annexion, par voie plébiscitaire, du royaume de Naples et la formation du royaume d'Italie n'eurent pas de plus tenaces adversaires. Garibaldi et Victor-Emmanuel étaient ses proies de tous les jours; jamais l'*Union* n'a reconnu le souverain de l'Italie; Victor-Emmanuel est toujours pour elle le roi de Piémont, Sadowa et le démembrement de la monarchie autrichienne, la révolution espagnole et la reine Isabelle chassée de Madrid redoublèrent son anxiété et ses appréhensions; ses écrivains se changèrent en autant de Jérémies prophétisant la fin du monde. A chaque fois que le vieil édifice européen craque quelque part, on entend sourdre un sanglot; c'est l'*Union* qui se lamente.

La chute du second Empire ne pouvait manquer d'être accueillie avec joie par ce journal; tout en adhérant momentanément au gouvernement de la Défense nationale, qui se chargeait d'une lourde tâche, et sur lequel l'issue funeste de la guerre jetait sans doute de l'impopularité, l'*Union* entrevoyait vaguement la possibilité du retour de son prince chéri; Henri V serait le roi pacifique qui cicatrises les maux de la patrie; le pilote, comme elle l'appelait, qui prend en main le gouvernail dans la tempête. Après la signature de la paix et lorsque divers votes de la Chambre des députés de Bordeaux eurent signalé une majorité monarchique, sa joie redoubla. Elle cachait encore ses espérances, qu'il n'était pas temps de démasquer; il y avait la Commune à terrasser, l'armée détruite à refaire, 5 milliards à payer; l'*Union* et tous les monarchistes, profondément antipathiques à la France, savaient bien qu'ils ne trouveraient ni un homme ni un écu pour Henri V; il était juste que la République et l'illustre homme d'État qui la présidait alors débroulassent la situation. La Prusse payée, la Commune vaincue, on verrait ce que l'on aurait à faire; car l'*Union* et ses adhérents appartenaient par caractère à cette race de Bertrands politiques qui font tirer les marrons du feu par les pauvres Ratons, pour les croquer ensuite à leur aise. Quand les circonstances furent, ainsi que le leur dit M. Thiers, à la hauteur de leur courage et de leur capacité, les monarchistes se déclarèrent, et l'*Union* prit momentanément l'avant-garde du mouvement. Pour elle, la nomination du maréchal de Mac-Mahon à la présidence de la République n'était qu'une transition nécessaire; l'heure de la restauration du trône approchait; et, en effet, Henri V se tenait dans la coulisse. Elle se flattait de le ramener en France, ne fût-ce qu'à une voix de majorité obtenue de cette Chambre, dirigée alors à tâtons par le ministère de combat. On sait comment, à la suite de circonstances que nous n'avons pas à raconter ici, cette voix unique et beaucoup d'autres firent défaut à Henri V; comment avorta cette tentative de restauration monarchique, nouée avec tant d'impudence à la face d'un pays qui la désavouait de toutes ses forces. L'échec fut rude pour l'*Union*; elle n'en est pas complètement revenue, et elle s'attira même, en juillet 1874, une suspension de quinze jours « pour sa persistance à dénier dans leurs caractères essentiels les pouvoirs conférés par sept ans au maréchal de Mac-Mahon. » C'étaient cependant l'*Union* et ses amis qui avaient fait le septennat! Il est vrai qu'ils y avaient mis un sous-entendu, dont il n'a été tenu aucun compte et qu'eux-mêmes n'ont jamais osé avouer clairement. Ils avaient voté, sans le dire, pour un septennat postiche, et on les faisait les fondateurs d'un septennat réel, d'un septennat de sept ans; il était dur de se voir ainsi pris dans les filets qu'on avait tendus. Depuis cette déconvenue, l'*Union* est triste, on pourrait même dire qu'elle est lugubre. Elle a d'ailleurs bien des sujets de chagrin; la chute du pouvoir temporel, la défaite de don Carlos, sur lequel elle avait

assis de si hautes espérances; la consolidation de la République, les enterrements civils de jour en jour plus fréquents touchent chez elle une fibre bien douloureuse.

Condamnée fatalement à toujours tourner dans le même cercle, à ressasser les mêmes vieilleries, l'*Union* manque de variété. Les hommes de mérite qui la rédigent, quoique fort au courant de toutes les questions actuelles, fort habiles à envisager les événements à leur point de vue spécial, ont le plus grand défaut du monde, ils sont ennuyeux. Le sérieux de la rédaction habituelle n'est même pas compensé par l'attrait littéraire. Une teinte grise enveloppe uniformément tous ces longs articles, faits à la hâte, suivant les besoins du journal et de la polémique, et qui, sans être mauvais, sont monotones. Toutefois, l'*Union*, imitant en cela toutes les autres feuilles, et pour rendre sa politique d'une digestion plus facile, avait admis à son rez-de-chaussée le roman-feuilleton. On y lut tour à tour des études historiques de Théod. Anné, de Nettement, de Laurentie; des traductions des revues anglaises, des romans de Méry, du Balzac même (le *Député d'Arcis*, en 1847) et jusqu'aux élucubrations du ténébreux La Londe. Depuis quelques années, le feuilleton a été banni comme démoralisateur, l'*Union* a renoncé à Satan.

Malgré sa valeur intrinsèque et quoique l'organe influent de tout un parti, l'*Union* n'a pas sur l'opinion publique de puissance réelle. Son tirage ne s'est jamais élevé au-dessus de 7,000 exemplaires, qui se débitent dans le faubourg Saint-Germain et dans les quelques départements soumis à l'influence cléricale.

Union du Dessin et de la Couleur (L'), tableau du Guide. V. DESSIN.

Union chrétienne (CONGRÉGATION DE L'). Cette communauté fut instituée au milieu du XVIII^e siècle par Mlle Anne de La Croze et trois autres élèves de Mme de Polailion, fondatrice de la congrégation de la Providence. Wantant se consacrer à l'instruction des jeunes filles nouvellement converties à la foi catholique et de celles que leur position exposait aux dangers du monde, elles se placèrent sous la direction d'un prêtre dauphinois nommé Vachet et se retirèrent, en 1661, au village de Charonne, près de Paris, dans une maison qu'Anne de La Croze donna à la communauté. Elles prirent le nom de filles de l'Union chrétienne, et leur fondation fut confirmée par lettres patentes en 1673. Ces religieuses s'employaient surtout à la conversion des filles et femmes de la religion réformée et à l'instruction des nouvelles converties; elles secouraient les pauvres, les malades, s'adonnaient à l'éducation des jeunes filles, et recevaient dans leur établissement les personnes qui désiraient vivre dans la retraite, et en particulier les filles et veuves qui, faute de dot, ne pouvaient être admises dans d'autres communautés. Cette congrégation s'étendit et s'enrichit rapidement et fonda un grand nombre d'établissements, tant à Paris que dans le reste de la France. La maison mère, ou séminaire, fut transférée de Charonne, en 1686, à l'hôtel de Saint-Chaumont, près de la porte Saint-Denis. La plus considérable des succursales était le Petit-Saint-Chaumont, ou la Petite-Union chrétienne, située rue de la Lune, dans une maison que le sieur Bertelot, commissaire des poudres et salpêtres, avait, dans le principe, fait disposer pour y recevoir 50 soldats invalides ayant rendu cette fondation inutile, le sieur Bertelot en disposa en faveur des filles de l'Union chrétienne. La communauté fondée par Anne de La Croze fut supprimée en 1790. En 1806, les religieuses obtinrent l'autorisation de se réunir et de fonder des établissements sous le nom d'Association des sœurs ou des dames de la Visitation.

UNION (l'), nom par lequel on désigne quelquefois les Etats-Unis de l'Amérique du Nord.

UNION, bourg des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat de New-York, à 224 kilom. O. de Catskill, sur le Susquehannah; 4,000 hab.

UNION, bourg des Etats-Unis, dans l'Etat de Pensylvanie, à 480 kilom. O. de Philadelphie, sur la Redstone; 3,500 hab. Importante fabrication de clouterie.

UNION (LA), port de l'Amérique centrale, dans l'Etat de San-Salvador, près des frontières du Honduras et du Nicaragua, à 56 kilom. S. de la ville de San-Miguel, sur la baie de l'onséca, formée par le Pacifique. Ce port, un des plus beaux et des plus sûrs de l'océan Pacifique, prend une importance croissante et paraît appelé à devenir avant peu le premier port de l'Amérique centrale; il sert d'entrepôt, tant pour l'importation que pour l'exportation, à une grande partie de l'Etat du Salvador et des contrées voisines. Les principaux articles d'importation sont les tissus de coton, de laine, de soie, eau-de-vie, etc. Les exportations se composent principalement de peaux de bœuf, tabac, indigo, minéral d'argent, or en poudre, poivre, caoutchouc, riz, etc. Ce commerce donne lieu à un mouvement maritime important.

UNION (don Luis-Firmin DE CARVAJAL Y VARGAS, comte de LA), général espagnol, né

à Lima en 1752, mort à la bataille de Figueras en 1794. Il fit ses études au collège de Madrid, suivit la carrière militaire et se distingua au blocus de Gibraltar. Successivement lieutenant-colonel, colonel, brigadier, maréchal de camp, premier gouverneur du fort San-Fernando-de-Figueras, il servit d'abord, sous les ordres de Ricardos, dans l'armée de Catalogne, lorsqu'en 1793 éclata la guerre entre la France et l'Espagne, commanda ensuite l'armée du Roussillon et fut en même temps nommé capitaine général de la Catalogne et président de l'audience royale de la province, accumulation de faveurs qui blessa les généraux sous ses ordres. Après avoir longtemps résisté à Dugommier, il fut acculé devant Figueras et périt dans le combat de ce nom.

UNIONICOLE s. f. (u-ni-o-ni-ko-le). Arachn. Genre d'araignées, de l'ordre des acarides.

UNIONIDE adj. (u-ni-o-ni-de — du lat. *unio*, muette, et du gr. *eidos*, aspect). Moll. Qui ressemble ou qui se rapporte à la muvette.

— s. f. pl. Famille de mollusques acéphales fluviatiles, ayant pour type le genre muvette.

UNIONISME s. m. (u-ni-o-ni-sme — rad. *union*). Hist. Doctrine politique des unionistes.

UNIONISTE s. m. (u-ni-o-ni-ste — rad. *union*). Membre d'une union ouvrière.

— Hist. Membre de l'opposition en Belgique, avant 1830. Partisan du maintien de l'union, dans un Etat confédéré : *Les unionistes américains*.

— Hist. relig. Sectaire qui niait la distinction des personnes dans la Trinité.

UNIOPSIS s. m. (u-ni-o-psiss — du lat. *unio*, muette, et du gr. *opsis*, aspect). Moll. Genre de mollusques acéphales, voisin des muvettes.

UNIOVULÉ, **ÉE** adj. (u-ni-o-vu-lé — du lat. *unus*, un seul, et de *ovulé*). Hist. nat. Qui ne renferme qu'un seul ovule.

UNIPALÉOLÉ, **ÉE** adj. (u-ni-pa-lé-o-lé — du lat. *unus*, un seul; *palea*, paille). Hist. nat. Qui est formé d'une seule paille.

UNIPARE adj. (u-ni-pa-re — du lat. *unus*, un seul; *pario*, j'enfante). Physiol. Qui ne donne naissance qu'à un seul petit, au moins dans la généralité des cas : *Femelles unipares*. La femme est unipare.

UNIPARITÉ s. f. (u-ni-pa-ri-té — du lat. *unus*, un seul; *pario*, j'enfante). Physiol. Action de mettre bas un seul petit : *Les rhinocéros, à cause de leur grande taille et de leur uniparité bisannuelle, ont péri de bonne heure*. (De Blainville.)

UNIPÉDAL, **ALE** adj. (u-ni-pé-dal, a-le — du lat. *unus*, un seul; *pes*, pied). Qui a rapport à un seul pied.

— Physiol. *Station unipédale*, Station sur un seul pied : *La station unipédale est familière à un grand nombre d'échassiers*.

UNIPÉLITÉ, **ÉE** adj. (u-ni-pé-lité — du lat. *unus*, un seul; *pelta*, bouclier). Crust. Syn. de UNICURASSÉ.

UNIPENNE adj. (u-ni-pé-ne — du lat. *unus*, un seul; *penna*, aile). Ichtyol. Qui n'a qu'une nageoire.

UNIPERSONNEL, **ELLE** adj. (u-ni-pér-son-nel, è-le — du lat. *unus*, un seul, et de *personnel*). Gramm. Se dit des verbes qui n'ont que la troisième personne. Il On dit aussi IMPERSONNEL.

UNIPERSONNELLEMENT adv. (u-ni-pér-son-nè-le-man — rad. *unipersonnel*). A la manière des verbes unipersonnels : *Verbe employé UNIPERSONNELLEMENT*.

UNIPÉTALE adj. (u-ni-pé-ta-le — du lat. *unus*, un seul, et de *pétale*). Bot. Qui n'a qu'un seul pétale : *La corolle de l'amorpha est unipétale*. (P. Duchartre.) Il On dit aussi UNIPÉTALÉ, **ÉE**, et mieux MONOPÉTALÉ.

UNIPLISSÉ, **ÉE** adj. (u-ni-pli-sé — du lat. *unus*, un seul, et de *plissé*). Hist. nat. Qui n'a qu'un seul pli.

UNIPOLAIRE adj. (u-ni-po-lé-re — du lat. *unus*, un seul, et de *pôle*). Physiq. Qui n'a qu'un pôle. *Conducteur unipolaire*, Conducteur électrique qui ne conduit qu'une seule électricité.

UNIPOLARITÉ s. f. (u-ni-po-la-ri-té — rad. *unipolaire*). Physiq. Etat d'un corps qui n'a qu'un pôle, ou qui a un pôle prédominant.

UNIPONCTUÉ, **ÉE** adj. (u-ni-pon-ktu-é — du lat. *unus*, un seul, et de *punctu*). Hist. nat. Qui est marqué d'un seul point.

UNIPUPILLÉ, **ÉE** adj. (u-ni-pu-pil-lé — du lat. *unus*, un seul, et de *pupille*). Ichtyol. Qui n'a qu'une pupille.

— s. m. pl. Tribu de cyprinides, comprenant ceux de ces poissons dont l'œil n'a qu'une pupille.

UNIPUSTULÉ, **ÉE** adj. (u-ni-pu-stu-lé — du lat. *unus*, un seul, et de *pustule*). Hist. nat. Qui n'a qu'une pustule.

UNIQUADRAGÉNAIRE adj. (u-ni-kon-dra-jé-né-re — du lat. *unus*, un seul; *quadragenarius*, quarantième). Minér. Se dit d'un cristal dont la forme résulte de deux décroissements, l'un par une rangée et l'autre par quatre.

UNIQUATERNAIRE adj. (u-ni-koua-tér-

nè-re — du lat. *unus*, un seul, et de *quater-naire*). Minér. Se dit d'un cristal dont la forme est due à deux décroissements, l'un par une et l'autre par quatre rangées.

UNIQUE adj. (u-ni-ke — lat. *unicus*; de *unus*, un seul). Seul en son espèce, en son genre : *Un fils unique*. *Un unique héritier*. *Mon unique espoir*. *Vous êtes mon unique ami*. *Les sens sont l'unique source des idées de l'esprit humain*. (Turgot.) *Ah! qu'il est heureux le jour où l'on expose sa vie pour l'unique ami dont notre âme a fait choix!* (Mme de Staël.) *L'indépendance est l'unique but, le seul devoir de l'esprit humain*. (De Custine.) *La liberté est l'unique principe du droit*. (Vacherot.)

Le présent est l'unique bien
Dont l'homme soit vraiment le maître.
J.-B. ROUSSEAU.

— Supérieur à tous les autres : *C'est un homme unique en son genre*. *Il est unique pour la chasse aux perdreaux*. *Tout parallèle offense l'homme, parce qu'il se croit unique en son espèce*. (Dufresny.) *Un Etrange, extraordinaire, extravagant au suprême degré : C'est un homme unique, vraiment, avec ses prétentions*.

Tu m'étonnes : tu vas, tu viens et, c'est unique,
Tu n'as pas l'air content de me voir. . . .

C. DELAVIGNE.
— *Seul et unique*, Sorte de tautologie qui sert à renforcer le sens du mot *unique*, ou plutôt à faire entendre qu'il doit être pris avec toute l'extension dont il est rigoureusement susceptible, et non point par exagération : *C'est ma seule et unique crainte*.

Je nomme, j'institue Eraste, mon neveu,
Que j'aime tendrement, pour mon seul légataire
Unique, universel.

REGNARD.
— s. m. Hortie. *Unique impérial*, *Unique triomphant*, Variété d'œillet.

— s. f. Hortie. Rose blanche à bouton rouge, ou vice versa. *Unique de Caen*, d'Albin, de Delphes, de Flandre, *Unique dauphin*. Variétés de tulipes.

— Moll. Nom vulgaire donné à diverses coquilles très-rare, qui ont accidentellement la spire tournée en sens inverse.

— Syn. *Unique*, un. V. UN.

— *Unique*, seul. V. SEUL.

UNIQUÈMENT adv. (u-ni-ke-man — rad. *unique*). D'une façon unique, exclusive : *Dans les grandes actions, il faut UNIQUEMENT songer à bien faire*. (Boss.) *Les hommes qui groupent UNIQUEMENT des faits sans chercher leur raison d'être peuvent se passer de philosophie*. (A. Michiels.)

Non, l'homme ne vit pas uniquement de pain;
Il vit de sentiment, et son cœur en a faim.

A. BARBIER.
— Seulement, simplement : *La politesse est UNIQUEMENT le langage du cœur*. (Boitard.)

— Excellamment, d'une façon supérieure à tout : *Aimer son devoir UNIQUEMENT*.

UNIR v. a. qu. tr. (u-nir — lat. *unire*; de *unus*, un seul). Rendre un, confondre en un : *UNIR deux départements, deux communes*. *UNIR deux emplois, deux ministères*.

— Joindre, mettre ensemble, ajouter l'un à l'autre : *UNIR des tuyaux bout à bout*. *UNIR deux mers par un canal*.

La terre, aussi riche que belle,
Unissait, dans cet heureux temps,
Les fruits d'une automne éternelle
Aux fleurs d'un éternel printemps.

GRENET.
— Associer : *La cour veut toujours UNIR les plaisirs avec les affaires*. (Boss.)

— Associer, lier, en parlant des personnes : *L'amitié qui nous unit*. *L'esprit de parti unit les hommes entre eux par l'intérêt d'une haine commune*. (Mme de Staël.) *Le devoir, qui unit les individus et les familles, unit également les peuples*. (Lamenn.) *Unir par l'amour ou le mariage : Ils comptaient UNIR leurs enfants*. *Le maître qui les a UNIS était leur parent à tous deux*.

— Polir, aplanir, rendre égal : *UNIR une planche, un chemin, une allée*.

— Absol. : *On aime la terre où l'on habite ensemble, on la regarde comme une mère et une nourrice commune; on s'y attache, et cela unit*. (Boss.) *C'est le droit qui affranchit, mais c'est le devoir qui unit*. (Lamenn.)

— Manège. *Unir un cheval*, Le mettre ensemble, accorder le mouvement de ses quatre pieds dans le galop, et aussi le remettre au bon pied, quand il l'a perdu au galop.

S'unir v. pr. Etre uni, joint, lié :
. Qu'un ample déjeuné
Longtemps nous tienne à table et s'unisse au dîné.

BOILEAU.
— Unir soi, se lier, s'associer : *Si chacun de nous n'avait nul besoin des autres, il ne songerait pas à s'unir à eux*. (J.-J. Rouss.) *Heureux celui qui trouve un ami qui s'unisse à lui par une conformité de goûts et de sentiments!* (X. de Maistre.)

— Se lier, s'associer l'un à l'autre : *Pour avoir besoin de s'unir, il faut avoir besoin de s'aider*. (De Gérando.) *On conjure l'anarchie, on ne s'unir pas contre elle*. (E. de Gir.) *Unir* se lier des liens de l'amour ou du mariage :

L'homme et la femme sont faits pour s'aimer et s'unir. (J.-J. Rouss.) *Quand la femme aime, elle désire ardemment s'unir avec celui qu'elle aime*. (E. Bersot.)

— Unir à soi : *Vouloir c'est aimer, c'est désirer un objet quelconque pour s'y unir ou se l'unir*. (L'abbé Baintain.)

— Devenir uni, s'aplanir : *Cette allée commence à s'unir*.

— Syn. *Unir*, assembler, joindre. V. ASSEMBLER.

— *Unir*, réunir. V. RÉUNIR.

UNIRAMÉ, **ÉE** adj. (u-ni-ra-mé — du lat. *unus*, un seul, et de *ramé*). Hist. nat. Qui n'a qu'une rame, qu'un seul organe semblable à une rame.

UNIRÉFRINGENT, **ENTE** adj. (u-ni-ré-frain-jan, an-te — du lat. *unus*, un seul, et de *réfringent*). Physiq. Qui ne produit qu'une seule réfraction : *Cristal uniréfringent*.

UNIS. Mus. Mot qui, sur les partitions, a la même valeur que le mot UNISSANT, dont il est une abréviation suivant certains auteurs, ou qui, suivant d'autres, ne serait que le mot français *unis*.

UNISEMMA s. m. (u-ni-sém-ma). Bot. Section du genre pontédérie.

UNISÉNAIRE adj. (u-ni-sé-nè-re — du lat. *unus*, un seul; *seni*, six). Minér. Se dit d'un cristal dont la forme résulte de deux décroissements, l'un par une et l'autre par six rangées.

UNISÉRIÉ, **ÉE** adj. (u-ni-sé-ri-é — du lat. *unus*, un seul, et de *série*). Hist. nat. Qui ne forme qu'une série. *Qui est disposé sur un seul rang*.

UNISÉXÉ, **ÉE** adj. (u-ni-sé-ké — du lat. *unus*, un seul, et de *sexe*). Syn. de UNISEXUEL.

UNISEXUALITÉ s. f. (u-ni-sé-ksu-a-li-té — rad. *unisexué*). Bot. Etat d'une fleur qui n'a qu'un sexe : *Le grand groupe des euphorbiacées pour caractères généraux l'UNISEXUALITÉ constante de ses fleurs*. (De Jussieu.)

UNISEXUÉ, **ÉE** adj. (u-ni-sé-ksu-é — du lat. *unus*, un seul, et de *sexe*). Hist. nat. Qui n'a qu'un seul sexe : *On doit distinguer deux catégories parmi les fleurs unisexuées : les fleurs mâles, qui n'ont que des étamines; les fleurs femelles, qui n'ont qu'un ou plusieurs pistils*. (P. Duchartre.) Il On dit aussi UNISÉXÉ et UNISEXUEL, **ELLE**.

— Encycl. Bien que ce terme, en raison de l'étymologie, puisse s'appliquer à tous les êtres organisés qui ne possèdent qu'un seul sexe, on ne l'emploie guère qu'en parlant des végétaux. Ceux-ci, quand ils se trouvent dans ce cas, peuvent donc se ranger en deux catégories, ou plutôt ce sont leurs fleurs, qu'on appelle mâles quand elles n'ont que des étamines, femelles quand elles n'ont que des pistils. Sous ce rapport, on emploie souvent le mot *dicline* comme synonyme d'*unisexué*. Quelquefois, l'unité de sexe est constante et réelle; mais, le plus souvent, elle n'a lieu que par avortement, et alors on trouve l'autre sexe à un état plus ou moins rudimentaire. Ce caractère est assez important et joue un certain rôle dans la classification.

UNISEXUEL, **ELLE** adj. (u-ni-sé-ksu-él, è-le — du lat. *unus*, un seul, et de *sexe*). Bot. Syn. d'UNISEXUÉ, **ÉE**.

— Philos. soc. *Passion unisexuelle*, Affection entre personnes du même sexe, amitié.

UNISILQUÉ, **ÉE** adj. (u-ni-si-li-ké — du lat. *unus*, un seul, et de *silique*). Bot. Qui a des siliques solitaires.

UNISILLONNÉ, **ÉE** adj. (u-ni-si-llo-né; il mil. — du lat. *unus*, un seul, et de *sillon*). Hist. nat. Marqué d'un seul sillon.

UNISPATHELLÉ, **ÉE** adj. (u-ni-spa-tèl-lé — du lat. *unus*, un seul, et de *spathe*). Bot. Qui n'a qu'une spathe.

UNISPERME adj. (u-ni-spér-me — du lat. *unus*, un seul, et de *sperme*). Bot. Qui n'a qu'une semence.

UNISPIRÉ, **ÉE** adj. (u-ni-spi-ré — du lat. *unus*, un seul, et de *spire*). Moll. Qui n'a qu'un tour de spire : *Coquille UNISPIRÉE*.

UNISSANT, **ANTE** adj. (u-ni-san, an-te — rad. *unir*). Qui est propre à unir : *Vertu UNISSANTE*.

— Chir. *Bandage unissant*, Bandage destiné à tenir fermées les parties divisées.

— Encycl. Chir. Les bandages *unissants* diffèrent suivant que la blessure dont on veut obtenir le rapprochement est placée sur le membre en long ou en travers. 1^o Le bandage *unissant* des plaies longitudinales se fait avec une bande de 10 à 12 mètres, dont l'extrémité est fendue en plusieurs chefs. A une distance de ces chefs telle que la portion de bande intermédiaire puisse envelopper les trois quarts du membre, on fait autant de boutonnières qu'il y a de chefs. Alors on applique le plein de la bande à la partie du membre opposée à la plaie, on met sur les côtés des compresses graduées, puis, passant les chefs par les boutonnières, on tire en sens inverse la bande ainsi invaginée en elle-même, et on termine par des boutonnières avec la partie restante de la bande. 2^o Le bandage *unissant* des plaies transversales est formé par deux pièces de linge plus ou moins lar-

ges, terminées l'une par plusieurs chefs, toutes par un nombre égal de boutonnières. Les deux pièces de linge étant fixées par des cir-
culaires, l'une au-dessus, l'autre au-dessous de la plaie, on engage les lanières de l'une dans les boutonnières de l'autre et, tirant en sens inverse, on entraîne les uns vers les autres les tissus de la partie supérieure et de la partie inférieure du membre, et on ferme ainsi la plaie. On en maintient le rapprochement à l'aide de nouvelles circulaires.

UNISSON s. m. (u-ni-son — d'un type lat. *unisonus*, proprement qui n'a qu'un son; de *unus*, un seul, et de *sonus*, son. *Unisonus* est la traduction exacte du grec *monotonos*, qui est le type du français *monotone*). Mus. Accord de voix ou d'instruments qui font entendre ensemble les mêmes tons : *Chanter à l'unisson*. *Monter deux cordes à l'unisson*. *Je suis convaincu que, de toutes les harmonies, il n'y en a point d'aussi agréable que le chant à l'unisson, et que, s'il nous faut des accords, c'est que nous avons le goût dépravé.* (J.-J. Rousseau.) « Morceau de musique destiné à être chanté par un grand nombre de voix ou d'instruments à l'unisson : *Cet opéra débute par un magnifique unisson.* »

— Fig. Action simultanée, concert : *Blâmer, approuver, applaudir à l'unisson.*

A la pièce de Cléopâtre,
Où fut l'aspic de Vaucaanson,
Tant fut sifflé qu'à l'unisson
Sifflaient et par terre et théâtre.

LEBRON.

« Accord : *Il se met facilement à l'unisson des circonstances. Il y a un certain unisson d'âmes qui s'aperçoit au premier instant et qui produit bientôt la familiarité.* (J.-J. Rousseau.) *Le despotisme ne peut durer qu'à une condition, c'est que tous les pays qui l'entourent soient à son unisson.* (Renan.) »

— **Encycl.** Mus. L'unisson est l'union de deux sons, semblables ou différents quant au timbre, à l'éclat ou à la sonorité, mais absolument égaux quant à la proportion tonale, c'est-à-dire dont l'un n'est ni plus grave ni plus aigu que l'autre et qui, n'étant séparés par aucun intervalle, ne donnent qu'un rapport d'égalité parfaite.

Que l'on prenne deux cordes de même matière, égales en longueur et en grosseur, qu'on les tende également et qu'on les mette en vibration, on obtiendra l'unisson. Il est cependant complètement inexact de dire que deux sons à l'unisson se confondent toujours parfaitement et aient une telle identité que l'oreille ne les puisse distinguer l'un de l'autre; nous avons déjà dit qu'ils pouvaient différer beaucoup quant au timbre, à l'éclat et à la puissance de sonorité; ces différences suffisent à les faire distinguer même de l'oreille la moins exercée. Une cloche peut être à l'unisson d'une voix, un trombone à l'unisson d'un violon, une clarinette à l'unisson d'un cor, une harpe à l'unisson d'un basson, un piano à l'unisson d'une flûte. Il est évident, néanmoins, que les sons donnés par ces divers instruments ne sauraient être confondus et donneraient à l'oreille des impressions différentes.

Pas plus que le zéro n'est un nombre, l'unisson n'est un intervalle; mais l'unisson est à la série des intervalles à peu près ce que le zéro est à la série des nombres : c'est le point de départ.

Ce qui constitue l'unisson, c'est l'égalité du nombre des vibrations exécutées en temps égaux par deux corps sonores, de quelque manière que les sons soient produits d'ailleurs. Dès que l'égalité est rompue entre le nombre des vibrations, il n'y a plus unisson, et un intervalle se produit.

Un grand nombre de théoriciens rangent à tort l'unisson parmi les intervalles, se fondant sur ce qu'il est susceptible d'admettre trois variétés : 1^o l'unisson proprement dit, c'est-à-dire celui dont les notes sont au même degré, sans aucune altération qui ne soit commune à toutes deux; 2^o l'unisson augmenté, dans lequel la seconde note est affectée d'un signe d'élévation; 3^o l'unisson diminué, dans lequel la seconde note est, au contraire, affectée d'un signe d'abaissement. Mais ceci est complètement irréaliste et provient uniquement d'un défaut de correction dans notre écriture musicale. Chacun des signes de notre gamme est susceptible de donner trois sons : le premier, dans son état naturel; le second, élevant ce son d'un demi-ton par l'effet du dièse; le troisième, l'abaissant d'un demi-ton par l'effet du bémol. Il faudrait donc, en bonne logique, avoir trois noms pour désigner chaque note, selon l'état dans lequel elle se présente; mais cette multiplicité d'appellations créerait un grand nombre de difficultés nouvelles dans une langue déjà si difficile à apprendre. On a donc dû, malgré la raison, s'en tenir au système adopté. Il n'en est pas moins vrai que l'unisson ne saurait, en aucun cas, constituer un intervalle et que, par conséquent, il n'est point renversable et ne peut donner l'intervalle d'octave par le fait du renversement, ainsi que l'indiquent à tort certains auteurs.

Passons maintenant au rôle de l'unisson dans la composition musicale.

« Les unissons d'orchestre, a dit Castil-Blaze, succédant aux masses harmoniques pour les ramener ensuite, produisent de superbes contrastes et des effets ravissants.

Une seule chose me paraît choquante dans plusieurs de ces unissons, c'est qu'ils ne sont point parfaits; le compositeur, voulant renforcer la note des violons, des flûtes, des hautbois, etc., par le son des cors, des trompettes et des timbales, fait souvent porter une note différente à ces instruments, dont l'intonation est naturellement bornée. Quoique les exemples puisés dans les sources les plus pures semblent condamner mon opinion à ce sujet, je ne persiste pas moins à dire qu'il vaudrait mieux se priver du secours des cors, des trompettes et des timbales que de rompre l'unité de l'unisson en leur faisant donner *ré ré*, tandis que toutes les forces de l'orchestre frappent *si si*, ainsi qu'on peut en faire l'observation dans la partition des *Noctes de Figaro*, à la fin de l'air de Bartholo et sur le trait qui porte ces paroles : *Il birbo Figaro.* »

Un passage à l'unisson dans un chœur, ou même un chœur complet écrit à l'aide de ce procédé, est souvent d'un grand effet à la scène. Malheureusement, quelques-uns ont abusé de ce moyen d'effet. On trouve plusieurs exemples de ce genre dans les partitions de Donizetti, mais on peut dire que Verdi en donne de trop fréquents qui amènent parfois la monotomie.

Le mot italien *unissoni*, placé sur une partie où sont groupées celles de deux instruments de la même famille, flûtes, hautbois, clarinettes, bassons, etc., indique que tous deux doivent faire les mêmes notes, exécuter la même partie à l'unisson. Ce procédé est employé afin d'éviter un double emploi dans la copie et de ne pas écrire inutilement deux fois la même chose.

UNISSON, ONE adj. (u-ni-son, o-ne — rad. *unisson* s.). Prosod. S'est dit des syllabes qui riment à l'oreille sans rimer à l'œil, comme *vair et vert*, *Jean et gent*, etc.

UNISSONI s. m. (u-ni-so-ni). Mus. Mot italien qui, sur les partitions, indique que les parties qui en sont affectées, et qu'on laisse en blanc en ce cas, doivent être exécutées à l'unisson avec la partie écrite.

UNISSONANCE s. f. (u-ni-so-nan-ce — rad. *unisson* s.). Uniformité, identité de son : *L'unissonnance de deux mots de sens différents est un inconvénient fréquent dans notre langue.*

UNISSONANT, ANTE adj. (u-ni-so-nan, an-te — rad. *unisson* s.). Mus. Qui est à l'unisson : *Parties unissonnantes.*

UNISTRIÉ, ÉE adj. (u-ni-stri-é — du lat. *unus*, un seul, et de *strié*). Hist. nat. Qui n'a qu'une strie.

UNITAIRE adj. (u-ni-té-re — rad. *unité*). Qui est partisan de l'unité, de la centralisation en politique. « Qui a rapport à l'unité politique : *Doctrines unitaires.* »

— Hist. *Constitution unitaire*, Constitution suisse de 1798.

— Tératol. Se dit des monstres qui ne sont constitués que par un seul individu : *Monstres unitaires.*

— Physiol. Se dit des animaux qu'on ne peut multiplier par division.

— Chim. *Système unitaire*, Système d'après lequel tous les composés sont formés de groupes d'atomes unis par l'affinité.

— Minér. Se dit d'un cristal dont la forme résulte d'un seul décroissement par une seule rangée.

— Substantiv. Partisan de l'unité politique.

— Hist. relig. Sectaire qui n'admet qu'une personne en Dieu, comme les sociniens : *De toutes parts on mit les unitaires en dehors du christianisme.* (Laboulaye.)

— **Encycl.** Hist. relig. Depuis qu'on avait résolu de proclamer la divinité absolue de Jésus-Christ, des oppositions s'élevaient jour dans l'Eglise. Les diverses sectes des monarchiens au III^e siècle avaient protesté les premières. Plus tard, Arius proposa une sorte de compromis qui ne fit que hâter la fixation définitive du dogme de la Trinité. Durant le moyen âge, il y eut peu d'antitrinitaires; mais, dès le commencement de la Réformation, il se trouva un assez grand nombre d'esprits indépendants qui attaquèrent la divinité absolue de Jésus-Christ. Les sociniens la niaient ouvertement. Lorsque les persécutions les forcèrent de quitter la Pologne, où ils s'étaient établis, ils portèrent leurs doctrines en Hollande, et les états généraux ne purent les empêcher de rencontrer des adhérents chez les remontrants et chez les baptistes. Crell les conduisit à Francfort-sur-le-Mein, où ils fondèrent une Eglise. Toujours par les sociniens, l'opposition à la Trinité se propagea en Angleterre et compta dans ses rangs Milton, Newton, Locke, Clarke, Paley, Larner, les hommes les plus distingués enfin du XVIII^e siècle. Le gouvernement cependant se montrait rigoureux à leur égard; il frappait de lois pénales qui n'ont été abolies que de nos jours les ariens et les unitaires et leur refusait la tolérance accordée aux non-conformistes; mais toutes ces mesures furent impuissantes; les unitaires devinrent toujours plus nombreux, surtout dans le comté de Lancaster. Lindsey, en 1773, fonda une chapelle unitaire à Londres, et Priestley y joignit une académie. Leur exemple fut suivi dans d'autres villes, et plusieurs communau-

tés presbytériennes se firent unitaires. Dans l'Amérique du Nord, l'unitairisme fit aussi au XVIII^e siècle des progrès rapides chez les congrégationalistes et les unitaires. C'est surtout dans le Massachusetts et à Boston qu'il recruta le plus d'adhérents. On s'accorde à reconnaître Biddle, qui vivait à la fin du XVIII^e siècle, comme le fondateur et le père de l'unitairisme; mais celui de ses représentants qu'on regarde comme le type et l'expression la plus complète de la doctrine est William-Ellery Channing, pasteur à Boston. « La véritable originalité de l'unitairisme de Channing, dit M. Reven, est dans cette idée d'un christianisme pur, dégagé de tout lien de secte, dans son aversion contre tout despotisme spirituel, même librement accepté, dans sa haine contre ce qu'il appelle une dégradante uniformité d'opinions. Personne n'a trouvé de plus fortes paroles pour condamner la foi officielle et de commandé; personne n'a mieux compris qu'une vérité que l'homme n'a pas tirée de son propre cœur et qu'il s'applique comme une sorte de tonique extérieur est inefficace et sans valeur morale. L'unité telle que l'Eglise l'a entendue depuis son origine lui paraît désormais impossible à poursuivre. L'unité dans la variété, telle fut pour lui la loi de l'Eglise future, et il se berça de ce beau rêve que la catholicité, imposée par un clergé distinct des fidèles et gardant pour lui le monopole des choses religieuses serait remplacée dans l'avenir par la communion universelle des chrétiens animés du pur amour. » A la mort de Channing, une révolution s'accomplit dans l'unitairisme. Les ouvrages des savants d'outre-Rhin commençaient à être connus et appréciés; on se mit à discuter hardiment les vieilles croyances, et la revue *The Dial* servit d'organe aux novateurs. Les orthodoxes, effrayés de voir nier la théopneustie, les prophéties, la réalité de certains miracles de l'Ancien Testament, essayèrent de limiter la liberté d'examen, et une scission s'opéra entre les vieux unitaires et les néo-unitaires. Ceux-ci trouvèrent des adversaires dans la magistrature, le haut commerce et même dans la presse. Un attorney général accusa de blasphème un ministre de la campagne pour avoir déclaré publiquement que Jésus n'avait pas répondu aux prophéties messianiques. Cependant, peu à peu, l'agitation se calma; les vieux unitaires, une fois engagés dans la réaction, revinrent aux confessions de foi, et les néo-unitaires, fidèles à leurs principes, portèrent sur toutes choses leur libre examen, se firent des adhérents dans le Massachusetts et à Boston, même parmi les hommes les plus éclairés. M. Ernest Duvergier de Hauranne, dans le récit qu'il a publié de son séjour en Amérique, rend un éclatant hommage à leurs vertus.

— Tératol. *Monstres unitaires*. C'est le nom que, dans son *Traité de tératologie*, Isidore Geoffroy Saint-Hilaire donne à la première classe de ses monstruosités. Dans cette première classe se placent tous les monstres chez lesquels on ne trouve les éléments, soit complets, soit incomplets, que d'un seul individu. Une monstruosité unitaire résulte donc soit de l'absence d'une partie de ces éléments, soit seulement, leur nombre normal étant conservé, de graves modifications dans leurs connexions et leur disposition. Avant Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, ce groupe n'avait été ni établi ni même nettement indiqué par aucun auteur. Voici la classification qu'Isidore Geoffroy Saint-Hilaire donne de cette catégorie de monstres. Il divise les monstres unitaires en trois ordres, qui sont :

1^o *Monstres unitaires autosites* (de *autos*, soi-même, et de *sitos*, nourriture), c'est-à-dire capables de vivre et de se nourrir par le jeu de leurs propres organes. Tous peuvent subsister plus ou moins longtemps hors du sein de leur mère. Les premiers genres sont même complètement viables. Dans les autosites, la monstruosité n'affecte encore qu'une ou plusieurs régions du corps, et les autres régions, qui forment la plus grande partie de l'être, ne s'écartent que très-peu du point du type normal. Il existe toujours un appareil plus ou moins parfait de circulation et spécialement un cœur. Les pommons, presque tous les viscères digestifs et, pour le moins, une partie de la tête sont conservés. Tous les caractères physiologiques et anatomiques sont traduits extérieurement par la forme générale qui, dans la plus grande partie du corps, reste presque normale et symétrique.

2^o *Monstres unitaires omphalosites* (de *omphalos*, ombilic, et de *sitos*, nourriture), ou vivant seulement d'une vie imparfaite et pour ainsi dire passive, qui n'est entretenue que par la communication avec la mère et cesse dès que le cordon est rompu. Les omphalosites manquent d'un très-grand nombre d'organes, et tous ceux qui existent sont ou imparfaits ou rudimentaires. Extérieurement, toutes les régions du corps sont d'une forme très-anormale. La symétrie des deux moitiés de l'être est notamment très-imparfaite et quelquefois même n'existe pas.

3^o *Monstres unitaires parasites*. Ceux-ci, les plus imparfaits de tous, sont des masses inertes, irrégulières, composées principalement d'os, de dents, de poils et de graisse, manquant même, et c'est leur caractère le plus essentiel, de cordon ombilical. Aussi

sont-ils implantés directement sur les organes générateurs de la mère, aux dépens de laquelle ils vivent d'une vie obscure, végétative et toute parasite. Il est intéressant de remarquer en finissant que les unitaires parasites nous offrent le dernier terme des déformations possibles. Les monstres composés eux-mêmes ne présentent pas d'exemple d'une organisation plus irrégulière.

— Chim. *Système unitaire*. On appelle ainsi en chimie le système de Dumas, Laurent et Gerhardt, opposé à la théorie dualistique du siècle dernier, adoptée par Berzélius. Dans le système unitaire, les composés sont considérés comme formés par des groupes d'atomes unis entre eux par les liens de l'affinité et formant un tout. Ce système se fonde surtout sur ce qu'un corps peut se fixer à un deuxième autrement que par addition, c'est-à-dire par substitution; il se fonde sur ce premier fait que, dans un composé, un corps simple peut se substituer à un autre sans que le composé soit détruit; ainsi le chlore, élément électro-négatif, peut se substituer à l'hydrogène, élément électro-positif; il s'appuie en outre sur ce second fait que des radicaux organiques peuvent se substituer soit à l'hydrogène ou à un autre corps simple, soit à d'autres radicaux, en formant aussi des composés nouveaux quant à leurs propriétés, etc., sans disgregation moléculaire du premier qui prend part à leur constitution.

UNITAIREMENT adj. (u-ni-té-re-man — rad. *unitaire*). D'une manière unitaire : *Il n'y a pas un peuple unitairement religieux, mais il y a plusieurs peuples religieux en un seul.* (P. Leroux.) « Peu usité.

UNITAIRIANISME s. m. (u-ni-té-ri-a-nisme — rad. *unitaire*). Doctrine politique des unitaires. « Doctrine religieuse des unitaires : *Ce qui constitue l'unitairianisme, c'est de ne reconnaître, en matière de foi, d'autre autorité que la raison.* (Laboulaye.) » On dit aussi UNITAIRIANISME et UNITAIRISME.

UNITAIRIEN, IENNE s. (u-ni-té-ri-a-in, i-è-ne — rad. *unité*). Hist. Partisan de l'unité, de la centralisation politique. « On dit aussi UNITAIRIEN.

— Hist. relig. Sectateur de l'unitairianisme. « Membre d'une secte religieuse américaine.

— Adjectiv. *Doctrines unitairiennes. Société unitairienne. L'Eglise unitairienne, à Baltimore, est un chef-d'œuvre d'élégance et de simplicité.* (M.-Br.)

UNITARISME s. m. Syn. d'UNITAIRIANISME.

UNITÉ s. f. (u-ni-té — lat. *unitas*, de *unus*, un seul). Mathém. Terme de comparaison entre des quantités de même espèce, comparaison dont le résultat s'exprime par le nombre : *Le mètre a été adopté en France pour unité de longueur. Le kilogramme est unité de poids dynamique. L'unité est arbitraire de sa nature.* « Nombre entier inférieur à dix, ou, plus généralement, Nombre inférieur à celui qui sert de base à un système de numération : *La colonne des unités.* Unités, dizaines, centaines. Tout nombre est divisible par 2, lorsque le chiffre de ses unités est divisible par 2. » Nombre inférieur à mille, ou, plus généralement, Nombre inférieur au cube de la base : *Unités, mille, millions. Unité d'unités, dizaine d'unités, centaine d'unités.* « Nombre de l'ordre inférieur, dans une série quelconque : *Unité d'unités. Unité de mille. Unité de millions.* Unité artificielle, Unité qui n'a pas d'existence réelle et qui est de pure abstraction, comme les unités de notre système métrique.

— Qualité, état de ce qui est un : *L'Unité est opposée à la pluralité. Unité de Dieu. Unité politique. Il n'y a point d'unité complète dans l'homme, et presque jamais personne n'est tout à fait sincère ni tout à fait de mauvaise foi.* (B. Const.) *Tout annonce je ne sais quelle grande Unité vers laquelle nous marchons à grands pas.* (J. de Maistre.) *L'Unité est, en toutes choses, le principe de l'ordre et le signe du vrai.* (Lacordaire.) *La démocratie incline fortement au communisme, formule économique de l'Unité.* (Proudhon.)

Plus d'unité! les nœuds des Etats se défont.

V. Hugo.

« Action simultanée et tendant au même but : *Mettez de l'Unité dans vos efforts. Il y a de l'Unité dans la vie d'un peuple, dans la vie du genre humain, comme dans celle d'un homme.* (Guizot.)

— Objet un, non répété, non multiple : *Les votes, si l'on néglige les unités, d'ailleurs très-nombreuses, se sont répartis entre quatre concurrents.*

— Théol. Caractère de la vraie Eglise, admis comme essentiel dans la doctrine catholique, et consistant dans la profession de la même foi, la soumission aux mêmes pasteurs : *Voilà donc le dessein du grand architecte : faire régner l'Unité en son Eglise et par son Eglise.* (Boss.)

— Philos. Syn. de MONADISME, dans le système de Leibniz. « Unité naturelle, Unité fondée sur la constitution essentielle de l'être, comme l'unité de l'homme ou de Dieu.

— Gramm. ar. *Nom d'unité*, Nom verbal qui indique que l'action ne se fait qu'une seule fois.

— Littér. et b.-arts. Qualité d'ensemble

qui fait qu'une œuvre présente un tout harmonieux, au lieu d'être composée de parties disparates et mal assorties : *L'UNITÉ est le fond, le principe de toute beauté.* (Frayssinous.) *Unité d'action*, Règle dramatique d'après laquelle la pièce entière doit développer une seule action principale, à laquelle sont subordonnées toutes les actions secondaires : *L'UNITÉ de l'action est ce que les anciens respectaient le plus.* (Grimm.) *Unité de temps*, Règle dramatique qui exigeait que l'action s'accomplît dans l'espace d'une journée. *Unité de lieu*, Règle qui voulait que l'action entière se passât dans le même édifice, ou au moins dans la même ville. *Les trois unités*, Unités d'action, de temps et de lieu, qui furent longtemps et universellement exigées des auteurs dans les ouvrages dramatiques : *Le drame shakspearien est trop multiple et trop rapide pour notre scène à peine affranchie de la servitude DES TROIS UNITÉS.* (P. de St-Victor.) *Unité d'objet*, Unité du but que se propose un auteur d'ouvrage didactique : *L'unité d'action dans les ouvrages faits pour intéresser et l'UNITÉ d'OBJET dans les ouvrages faits pour instruire demandent également que toutes les parties soient entre elles dans des proportions exactes.* (Condillac.)

— Peint. Subordination des masses éclairées à une masse principale.

— Art milit. *Unité tactique*, Corps de soldats destinés à manœuvrer ensemble dans tous les cas où plusieurs corps manœuvrent ensemble : *La compagnie est actuellement l'UNITÉ TACTIQUE en France.*

— Physiq. *Unité de résistance électrique* ou *Unité de Siemens*, Force électrique évaluée au moyen de la résistance d'une colonne de mercure de 1 mètre de hauteur et de 1 millimètre carré de section, à la température zéro.

— Anat. *Unité de composition*, Système qui ramène tous les êtres organisés à un type unique dont tous sont dérivés.

— Physiol. *Unité de composition*, Principe d'après lequel tous les êtres organisés sont réductibles par l'analyse anatomique à un type commun.

— Pathol. *Unité morbide*, Ensemble de lésions et de symptômes qui présentent, dans les divers cas, des analogies assez remarquables pour qu'on en fasse un même cas pathologique, susceptible d'être désigné par le même nom.

— Encycl. Philos. L'idée de l'*unité* est une de ces idées nécessaires sans lesquelles il est impossible de rien connaître, de rien comprendre; elle est une des conditions nécessaires de la pensée, un des principes absolus de l'intelligibilité et, par suite, de la réalité des choses, telle du moins que l'homme est, par la nature de son intelligence, contraint de la concevoir. Nous ne pouvons, en effet, entendre la variété, la diversité, la multiplicité, la pluralité, sans la rapporter à quelque *unité*. Or, pour nous, l'idée de pluralité se décompose soit en pluralité de choses, soit en pluralité d'éléments d'une même chose; il y a donc aussi, pour nous, et de toute nécessité, *unité* dans les choses, soit *unité* de choses que notre intelligence ramène à une même classe, à une même loi, à un même principe, soit *unité* constitutive d'une chose dont elle relie les éléments divers. La pensée même est une réduction de l'*unité*; penser n'est autre que juger, c'est-à-dire percevoir, comparer, juger, classer, raisonner, imaginer; c'est toujours embrasser plusieurs actes en un seul acte, plus ou moins complexe et les lier dans son esprit au moyen de certains rapports; c'est toujours unir plusieurs faits si l'on perçoit, plusieurs idées si l'on juge, plusieurs jugements si l'on raisonne, etc. L'*unité*, étant la condition de la pensée, l'est de l'existence. Un être n'est tel qu'autant qu'il se distingue d'un autre, qu'il est lui-même, qu'il est un. Celle qui constitue un être par opposition à tout autre est la première espèce d'*unité*. L'*unité* du moi, telle que nous la sentons ou la percevons par la conscience, en est le type. L'être conscient se rapporte à lui-même toutes les diverses modifications de son propre être, tant celles qu'il reçoit que celles qu'il opère, comme à une seule personne, à un principe unique, agissant en même temps qu'il pense, à une force.

Tout être a son *unité*; tout corps, considéré comme un être distinct des autres, à la sienne, moins parfaite que l'indivisible *unité* de cette force que nous appelons le *moi*; mais en lui un corps, si divisible qu'il soit, a ses attributs, ses proportions, ses limites, son existence propre, tout un ensemble de caractères qui l'empêchent de se confondre avec un autre corps. *Unité* matérielle ou physique, qui tantôt résulte de la cohésion ou de l'indivisibilité ou de tout autre principe de l'union des molécules entre elles, tantôt d'une construction conforme à un plan, un dessin, dont les diverses parties, mues par une force intérieure, ont une forme fixe, un usage invariable et concourent pour un but; tantôt d'une force vague, mal définie ou seulement définie par ses effets et admise à titre d'explication d'un certain ordre de phénomènes, comme la contractilité, l'irritabilité, l'attraction universelle, etc. La première de ces trois sortes d'*unités* matérielles ou physiques

est purement chimique; la seconde est organique; la troisième pourra être appelée dynamique.

L'*unité* du moi peut être dite spirituelle, de quelque manière que l'on conçoive d'ailleurs la nature de l'esprit. Pour le matérialiste comme pour le spiritualiste, il existe un esprit; que l'esprit soit une substance à part, qu'il ne soit qu'un mode ou une fonction de la matière, peu importe; que l'esprit soit dans l'homme une substance ou un mode, un esprit est dans l'homme, et le matérialiste lui-même en est un ou en a un. L'*unité* qui s'observe ou se conçoit dans les corps, soit chimique, soit organique, soit même dynamique, sera dite *unité* matérielle. A ces trois espèces il convient d'ajouter l'*unité* mathématique, celles du temps et de l'espace, divisibles et toutefois continues, et qui se résolvent, le temps en instants, l'espace en points; le point, l'instant sont les *unités* d'où partent tous les nombres, l'addition successive des instants donnant le temps à l'infini, et celle des points donnant l'espace à l'infini. L'addition successive de l'*unité* avec elle-même forme tous les nombres, et la suite des nombres est infinie. L'instant et le point sont donc l'origine de la notion de nombre et le type de l'*unité* arithmétique. La continuité du temps et de l'espace est l'*unité* géométrique. L'une et l'autre se réunissent dans l'*unité* mathématique.

Vient enfin l'*unité* logique, celle qui réside en la pensée, la nécessité de ramener tous les objets, tous les êtres à des espèces, les espèces à des genres, les genres à des genres supérieurs, jusqu'à un genre suprême qui embrasse tous les êtres de l'univers; c'est la conception de l'harmonie du monde; c'est aussi la conception de l'idéal et l'un des plus importants caractères du beau. Cette *unité*, qui réside en la pensée, ne réside-t-elle que là? On ne voit pas pourquoi celle-ci serait moins objective que les autres. La croyance à l'*unité* des choses est un des grands postulats de la philosophie; elle est la grande force des matérialistes contre les spiritualistes, qui introduisent dans leur conception du monde un dualisme inexplicable, intelligible, inaccessible à l'esprit humain, et les plus intelligents d'entre les spiritualistes s'efforcent eux-mêmes de ramener la dualité qu'ils admettent à une plus haute *unité*, soit la force, conçue comme la commune essence de toute substance, soit un seul ordre de substances qui toutes seraient spirituelles, et dont ce que nous appelons matière ne serait que l'ensemble des phénomènes qui les manifestent, soit même une substance unique, etc. C'est le sentiment profond de cette *unité* des choses qui inspire toutes les doctrines exclusivement matérialistes ou exclusivement spiritualistes, et l'athéisme comme le théisme excessif, et toutes les formes, si semblables en même temps que si diverses, que ne cesse de revêtir le panthéisme. Une doctrine même s'est présentée qui a confondu dans une seule idée l'*unité* et l'être, et qui, par suite, a nié toute multiplicité et considéré le monde multiple comme une vaine apparence, une illusion, un pur néant. Mais cette erreur de l'école éleatique et les erreurs de tant d'autres écoles qui, dans leur conception du monde, ont trop sacrifié à l'*unité* montrent bien quelle est, dans l'esprit humain, l'importance d'une idée dont elles ne sont que l'abus.

— Mathém. L'*unité* abstraite est le nombre 1; l'*unité* concrète est la grandeur à laquelle on rapporte celles de son espèce, pour les exprimer en nombres, afin d'en soumettre les mesures aux calculs arithmétiques destinés à fournir celles des autres grandeurs qui en dépendent. L'*unité* de longueur est le mètre, divisé en décimètres, centimètres, millimètres, etc., dont les multiples sont le décimètre, l'hectomètre, le kilomètre, etc. L'*unité* de surface est le mètre carré, qui se divise en 100 décimètres carrés, 10,000 centimètres carrés, 1,000,000 de millimètres carrés; ses multiples sont le décimètre carré ou are, qui sert d'*unité* pour la mesure des surfaces agraires; l'hectomètre carré, le myriamètre carré, etc. L'*unité* de volume est le mètre cube, qui se décompose en 1,000 décimètres cubes, 1,000,000 de centimètres cubes, etc. L'*unité* de poids est le gramme, poids de 1 centimètre cube d'eau distillée au maximum de condensation; ses sous-multiples sont le décigramme, le centigramme, le milligramme, etc.; ses multiples, le décagramme, l'hectogramme, le kilogramme, etc. L'*unité* monétaire est le franc; l'*unité* de temps, la seconde sexagésimale de temps moyen; l'*unité* de force, le kilogrammètre. L'*unité* de masse est celle d'un corps pesant 9 kilogr. 8088; une force de 1 kilogramme lui imprimerait, dans l'*unité* de temps, une vitesse de 1 mètre par seconde. L'*unité* de travail est le kilogrammètre; c'est le travail d'une force de 1 kilogramme dont le point d'application a parcouru dans sa direction une longueur de 1 mètre. L'*unité* de force, pour les machines, est le cheval-vapeur; c'est la force d'une machine qui peut fournir un travail de 75 kilogrammètres par seconde.

Les hommes ont dû, de tout temps, adopter des *unités* pour pouvoir représenter, dans le langage au moins, les distances et les temps; les *unités* théoriques non définies, dont les géomètres supposent l'intervention

pour ramener les spéculations sur les grandeurs aux spéculations sur leurs mesures, ces *unités* sont, au contraire, d'invention toute moderne, et cette invention, quoi qu'il en paraisse à la lecture des ouvrages classiques, non-seulement ne s'est pas faite sans de grands efforts, mais même n'a pu se faire accepter qu'à la suite de longues hésitations.

Pour peu que l'on connaisse l'antiquité, en effet, pour peu qu'on ait ouvert les ouvrages de quelques géomètres grecs, d'Archimède ou d'Euclide, par exemple, on a dû voir qu'ils n'ont jamais eu l'idée de spéculer sur les mesures des grandeurs, au lieu de spéculer sur ces grandeurs elles-mêmes. Cela ressort non-seulement de la forme que prend chez eux le raisonnement, mais même de la tournure qu'ils donnent aux énoncés de leurs théorèmes. Ainsi, s'ils veulent faire estimer une surface ou un volume dont les limites soient un peu compliquées, ils lui trouvent un équivalent plus simple; mais ils n'emploient pas d'*unités* pour les mesurer et n'ont pas de formules pour servir à cette mesure. Archimède même, dont les ouvrages s'étendent à des recherches plus élevées, et qui a fait un grand usage de l'algèbre, ne suppose jamais que les grandeurs qu'il introduit dans ses calculs soient représentées par des nombres; il les envisage toujours en elles-mêmes. S'il établit incidemment quelques théorèmes d'algèbre, il n'en ramène jamais l'énoncé à des données arithmétiques. Il a parfois à compter, mais alors il suppose à ses lecteurs assez d'intelligence pour pouvoir le faire sur leurs doigts, et montre partout, par un silence absolu, son suprême dédain pour les recherches arithmétiques. Jamais, dans un géomètre grec, on ne rencontre la substitution à une proportion de l'égalité entre le produit des extrêmes et celui des moyens; jamais on n'y trouve d'équation formulée autrement que par la notation de sommes ou différences quatrièmes, troisièmes, moyennes, proportionnelles. Les habitudes, sous ce rapport, sont aujourd'hui complètement changées; cette longue période, qui fut remplie par les travaux des anciens, n'a laissé dans notre mémoire, dans nos méthodes, que quelques traces dont on retrouve à peine les indices dans les traités très-arrivés de géométrie élémentaire. Pourquoi la marche suivie par les géomètres grecs n'a-t-elle pas été reprise chez les Arabes et dans le moyen âge? Pourquoi ce qui était un commencement de science n'est-il pas devenu une doctrine complète, au lieu de disparaître entièrement? Nous allons tâcher de l'expliquer.

Pendant que les géomètres grecs travaillaient incidemment à construire la véritable algèbre, instrument indispensable dans toutes leurs recherches et au perfectionnement duquel ils eussent dû toujours présider, un nouvel ordre d'études naissait et se développait rapidement; quelques propriétés des nombres avaient donné l'aveil, et la foule des esprits médiocres se dirigeait vers un point où les découvertes devaient être plus faciles. Les géomètres grecs, séduits par la beauté et l'utilité réelle de leurs études, enrent d'ailleurs le tort grave de chercher incessamment à découvrir à l'aide des moyens qu'ils possédaient, sans prendre le temps de perfectionner ces moyens. Sans doute, il est admirable de voir Archimède, au moyen d'un instrument logarithmique aussi imparfait que la simple connaissance des transformations que peut subir une proportion, aborder les plus hautes questions géométriques et déjà poser les bases de l'analyse infinitésimale; mais si ce grand homme avait pu consacrer quelque temps aux théories algébriques, s'il avait seulement conçu l'algèbre comme une science à part, il nous eût épargné une reculade de quinze siècles. Il n'eût eu certainement que bien peu d'efforts à faire pour vaincre les calculateurs sur leur propre terrain.

Sans contredit, les premières notions arithmétiques durent prendre naissance avant les recherches géométriques; mais il ne résulte aucunement de cette antériorité nécessaire une dépendance quelconque entre les conceptions élémentaires de l'algèbre et celles de l'arithmétique. Outre que les travaux des géomètres grecs fournissent de la manière la plus palpable la preuve de l'indépendance des deux genres de spéculation, il est évident, d'ailleurs, que les questions qui y ont conduit sont de nature entièrement différente. Les recherches arithmétiques, nées de la nécessité de régler équitablement les conditions des contrats civils, se bornèrent d'abord à des questions de nombres entiers; car, de quelque nature que fussent les choses à compter, l'*unité* se trouvait toujours immédiatement indiquée par la question, et, quelle qu'elle fût, elle était toujours indécomposable. Or, il n'est pas difficile de sentir quelle distance il a fallu franchir pour passer des premières spéculations arithmétiques, essentiellement relatives à la détermination du nombre dans une collection d'objets indécomposables, à des recherches analogues sur les mesures de grandeur capables de croître ou décroître d'une manière continue. Dans le premier cas, en effet, le nombre est apparent, visible; il serait impossible de ne pas le considérer comme une chose principale; tandis que, dans le second, il n'existera que par suite d'une opération préliminaire, et cette opération sera d'abord néces-

sairement jugée inutile, car les lois cherchées devant comprendre seulement ce qui est donné et ce qui est inconnu, il sera impossible qu'on regarde comme opportune, avant tout examen préalable, l'introduction d'une autre grandeur auxiliaire entièrement oisive. D'ailleurs, l'impossibilité de représenter la plupart des grandeurs par des nombres à l'aide d'une même *unité* n'aurait-elle pas dû tout d'abord faire renoncer à cette entreprise, si on en avait eu l'idée?

Ainsi, quoique évidemment les anciens aient eu nécessairement l'habitude de représenter par des nombres les longueurs, surfaces, volumes, temps, etc., puisque, autrement, ils n'eussent pu les désigner, il est cependant facile de comprendre que les géomètres n'aient pas dû supposer représentées en nombres les grandeurs sur lesquelles ils spéculaient.

L'addition et la soustraction des nombres entiers touchent sans doute de bien près à l'addition et à la soustraction des grandeurs employées dès les premiers pas en géométrie. La multiplication des nombres entiers, ou plutôt la répétition d'un même nombre entier, pour nous, ne diffère que bien peu, non plus, de la recherche d'une quatrième proportionnelle à trois grandeurs données, et l'on pourrait en dire autant de la division quand le reste en est nul; mais il est clair que ces opérations arithmétiques, comparées à la construction graphique correspondante, se rapportent à des modifications bien plus particulières. De même, l'extraction de la racine carrée d'un nombre entier carré paraît fournir bien la mesure d'une moyenne proportionnelle entre les deux grandeurs représentées par ce nombre et par l'*unité*; mais on discutait encore au moyen âge pour savoir si un nombre non carré a une racine, tant on était loin d'identifier les deux opérations arithmétique et géométrique. La convergence entre les travaux des géomètres et ceux des arithméticiens, jusque-là étrangers les uns aux autres, ne commence véritablement à être présumable qu'à partir de Diophante; l'établissement de l'identité des deux buts est dû aux efforts des géomètres de la Renaissance. Toutefois, chez eux, l'*unité* n'est pas encore cette grandeur indéterminée dont l'intervention ne sert qu'à rendre hypothétiquement exprimables en nombres toutes les grandeurs qui doivent entrer dans une même recherche; leurs *unités* sont généralement définies, et ils ne s'en servent que pour représenter effectivement les grandeurs par des nombres qu'ils expriment.

Ce n'est qu'à partir de Descartes que l'*unité* abstraite, indéfinie, a été conçue nettement et que le calcul algébrique a regu par suite sa constitution actuelle; encore même faut-il noter que Descartes ne se servait guère de l'*unité* que pour ramener les termes des équations qu'il écrivait au premier degré, par la présence supposée de cette *unité*, à une puissance convenable, aux dénominateurs de ces différents termes.

— Littér. *Les trois unités*. Aristote est le premier qui se soit occupé de composer un traité méthodique sur l'art dramatique, et il le composa à une époque où l'art dramatique était mort en Grèce. Il y avait déjà un siècle qu'Eschyle, Sophocle et Euripide avaient écrit leurs admirables œuvres. Il en est toujours ainsi; la critique vient après l'invention, et les règles de l'art ne sont jamais formulées qu'après qu'elles ont été suivies d'instinct par les artistes. Est-il nécessaire que dans toute tragédie il y ait *unité* d'action, *unité* de temps, *unité* de lieu, c'est-à-dire est-il nécessaire qu'une pièce de théâtre ne nous montre que le développement d'une seule action, dans une limite de temps fixée et dans un même lieu? Telle est la question des *unités*. Elle a été résolue chez nous affirmativement au XVII^e et au XVIII^e siècle, et c'est l'autorité d'Aristote qu'on invoque tous les poètes et tous les critiques dès qu'ils se sont occupés de cette question. Il est donc nécessaire de citer cette autorité si fameuse et de voir si les paroles d'Aristote sont aussi claires et aussi péremptoires qu'on a bien voulu le dire. C'est au chapitre VII de sa *Poétique* qu'Aristote disait : « Nous avons établi que la tragédie est l'imitation d'une action entière, complète, ayant une certaine étendue, car une chose peut être entière sans avoir d'étendue... Une fable bien composée ne doit donc pas commencer ni finir au hasard; elle doit être conforme aux règles indiquées. De plus, tout composé, soit animal, soit d'un autre genre, n'est beau que par un certain ordre de ses parties et par une certaine étendue. La beauté consiste dans l'ordre et dans la grandeur. C'est pour cela qu'un animal très-petit ne saurait être beau, parce que la vision n'est pas distincte quand la durée en est presque imperceptible. Il en est de même d'un animal trop grand, de 10,000 stades, par exemple, car la perception n'en peut être complète; l'*unité*, l'ensemble échappent à notre vue. Si donc tout corps, tout animal doit avoir une étendue qui puisse être saisie d'un coup d'œil, de même la fable doit présenter une étendue que la mémoire puisse facilement saisir. »

Au chapitre VIII, Aristote dit encore : « La fable est une, non pas, comme quelques-uns le pensent, par l'*unité* du héros. En effet, bien des choses peuvent arriver à un seul homme

et d'une variété infinie, parmi lesquelles on ne trouvera pas de quoi former un ensemble; et de même un seul homme peut faire bien des actions dont aucune n'offrira l'unité. Puisque donc, pour les autres genres d'imitation, l'unité de l'œuvre est dans celle du sujet, la fable qui imite l'action doit n'en imiter qu'une seule, une complète et dont les parties doivent être disposées de telle sorte qu'on n'en puisse déranger ou enlever une sans disjoindre et altérer l'ensemble. Car ce qui peut être dans un tout ou n'y pas être sans qu'il y paraisse ne fait pas partie du tout. » Dans ces divers fragments d'Aristote, il n'y a qu'un précepte clair et solidement établi : l'unité d'action. C'est la seule qu'Aristote recommande, et elle n'a jamais été contestée. Il est évident, en effet, que l'œuvre dramatique, drame ou tragédie, a pour but d'émouvoir les spectateurs. Il ne faut donc pas que l'attention du spectateur soit distraite de l'action principale; il faut, au contraire, que tout conduise à cette action, qu'elle soit l'unique source de tous les développements. Il y a autant d'unité d'action dans les drames de Shakspeare que dans les tragédies de Racine; tous les nombreux incidents d'*Hamlet*, par exemple, concourent sans nul doute à l'action principale. Quant à l'unité de temps et à l'unité de lieu, Aristote est loin de les exiger avec la même force. D'abord, il ne parle en aucune façon de l'unité de lieu, et le xvii^e siècle s'est trompé en croyant trouver quelque part cette recommandation. Pour l'unité de temps, Aristote fixe la durée d'une révolution de soleil, mais il ne l'indique même pas comme une limite infranchissable; il consent à ce qu'elle soit élargie pour les besoins du poète. Il ne donne pas un principe, mais un modèle. Le principe, il le pose lorsqu'il demande que l'action soit d'une étendue telle que la pensée puisse l'embrasser d'un seul regard. C'est donc au nom de l'esthétique même qu'Aristote réclame l'unité de temps. Une tragédie est comme un monument : pour que l'ensemble soit beau, il ne faut pas qu'il dépasse certaines proportions. L'unité de temps n'est donc pas quelque chose de fixe et d'immuable, et les discussions auxquelles se livra l'Académie française jugeant si l'auteur du *Cid* avait observé les unités nous font rire aujourd'hui; elles auraient probablement fait rire Aristote lui-même, que l'on invoquait avec tant de confiance. L'unité de temps et l'unité de lieu étaient observées par les poètes grecs, mais cela tenait aux conditions mêmes de la tragédie grecque et à la disposition matérielle du théâtre. Pour n'en citer qu'un exemple, la présence continue du même chœur, spectateur et juge de l'action, nécessitait l'unité de temps et l'unité de lieu. Comment l'action dramatique aurait-elle duré plusieurs années, quand elle devait être regardée et chantée par les jeunes filles d'Argos ou de Mycènes? Comment l'action se serait-elle passée à la fois à Thèbes et à Colone, quand des vieillards de Thèbes seuls ou ceux de Colone y prenaient part? Si le chœur est supprimé, l'unité de temps et l'unité de lieu peuvent être supprimées avec lui. Tels étaient les principes de la tragédie grecque. Horace les formula à son tour en exigeant qu'une tragédie eût toujours cinq actes :

Neve minor, neu sit quinto productor actu Fabula que possit vult et spectata repont.

« Une pièce qui veut être redemandée et jouée plusieurs fois doit avoir cinq actes, ni plus ni moins. » Personne n'osa dans l'antiquité enfreindre cette règle.

Au xviii^e siècle, lorsque la tragédie eut produit avec Corneille ses plus beaux chefs-d'œuvre, le vieux poète se fit critique et examina avec la vivacité du génie et la sûreté de l'expérience cette question des unités. Pourtant, il ne put pas se débarrasser complètement des anciens préjugés, et son *Discours des trois unités* en est la preuve. Voici son opinion sur l'unité d'action : « Ce mot d'unité d'action ne veut pas dire que la tragédie n'en doive faire voir qu'une sur le théâtre. Celle que le poète choisit pour son sujet doit avoir un commencement, un milieu et une fin; et ces trois parties non-seulement sont autant d'actions qui aboutissent à la principale, mais en outre chacune d'elles en peut contenir plusieurs avec la même subordination. Il ne doit y avoir qu'une action complète, qui laisse l'esprit de l'auditeur dans le calme; mais elle ne peut le devenir que par plusieurs autres imparfaites, qui lui servent d'acheminements et tiennent cet auditeur dans une agréable suspension. C'est ce qu'il faut pratiquer à la fin de chaque acte pour rendre l'action continue. Il n'est pas besoin qu'on sache précisément tout ce que font les acteurs durant les intervalles qui séparent les actes, ni même qu'ils agissent lorsqu'ils ne paraissent pas sur le théâtre; mais il est nécessaire que chaque acte laisse une attente de quelque chose qui se doit faire dans celui qui suit. » Par ces paroles, Corneille établit la règle de l'unité d'action et distingue avec une grande netteté l'action principale de tous les incidents. Ici, il est d'accord avec Aristote et avec la théorie moderne. Il n'en est pas de même quand il parle de l'unité de temps ou de l'unité de lieu. Pour l'unité de temps, il beaucoup, dit-il, déclamer contre cette règle, qu'un nomment tyrannique, et auraient raison, si elle n'était fondée que sur l'autorité d'Aristote; mais ce qui doit la faire

accepter, c'est la raison naturelle qui lui sert d'appui. Le poème dramatique est une imitation ou, pour mieux parler, un portrait des actions des hommes; et il est hors de doute que les portraits sont d'autant plus excellents qu'ils ressemblent mieux à l'original. La représentation dure deux heures et ressemble parfaitement, si l'action qu'elle représente n'en demandait pas davantage pour sa réalité. Ainsi, ne nous arrêtons point ni aux douze ni aux vingt-quatre heures, mais resserons l'action du poème dans la moindre durée qu'il nous sera possible, afin que sa représentation soit plus parfaite. » La raison que donne ici Corneille ne vaut pas celle d'Aristote, qui, au nom de l'esthétique, demande que l'action soit harmonieuse par son étendue; il y a là un principe supérieur; mais on ne comprend pas que Corneille ait recouru à la vraisemblance pour une œuvre qui repose tout entière sur une convention. Pour l'unité de lieu, il ne donne aucune raison : « Je tiens donc qu'il faut chercher cette unité exacte autant qu'il est possible; mais comme elle ne s'accommoda pas avec toute sorte de sujets, j'accorderais très-volontiers que ce qu'on ferait passer en une seule ville aurait l'unité de lieu. Ce n'est pas que je voulusse que le théâtre représentât cette ville tout entière, cela serait un peu trop vaste, mais seulement deux ou trois lieux particuliers enfermés dans l'enclos de ses murailles. » Ce sont là des discussions sans valeur; on y surprend les hésitations d'un grand esprit aux prises avec un préjugé; on devine tous les efforts qu'il fait pour s'en débarrasser. Boileau ne sentait pas tous ces scrupules, et, se croyant fidèle à la doctrine d'Aristote, il disait :

Qu'en un lieu, qu'en un jour, un seul fait accompli Tienne jusqu'à la fin le théâtre rempli.

La question des unités ne fut pas abandonnée avec le xviii^e siècle. Au siècle suivant, la tragédie classique subsistait encore avec les unités et prolongeait son agonie. Les critiques, comme les poètes, restèrent fidèles aux principes anciens. L'abbé d'Aubignac, qui était pourtant un novateur, puisqu'il nia l'authenticité des chants homériques, écrivit en 1715, sur les principes de l'art dramatique, un livre où il résumait toutes les vieilles théories. Non-seulement il approuve la règle des trois unités, mais il tend même à la rendre plus sévère. Il discute gravement sur la question de savoir si l'action devra durer vingt-quatre heures ou seulement douze heures et tient pour la seconde opinion : « La raison, dit-il, en est certaine et fondée sur la nature du poème dramatique, car ce poème, comme nous avons dit plusieurs fois, n'est point dans les récits, mais dans les actions humaines, dont il doit porter une image sensible. Or, nous ne voyons point que régulièrement les hommes agissent avant le jour, ni qu'ils portent leurs occupations au jour; d'où vient que dans tous les États il y a des magistrats établis pour réprimer ceux qui vaguent la nuit, naturellement destinée au repos. » Ainsi, non-seulement l'abbé d'Aubignac n'aurait pu supporter que le spectre, dans *Hamlet*, vint se promener au clair de lune, ce qui est cependant bien l'heure des spectres, mais Racine lui-même n'aurait pas trouvé grâce devant sa règle inflexible.

Abner chez le grand prêtre a devancé le jour, lisons-nous dans *Athalie*; et la tragédie s'ouvre, en effet, avant le lever du soleil. *Iphigénie* débute à la même heure, quand tout est encore endormi :

... Quel important besoin Vous a fait devancer l'aurore de si loin ?

dit Arcas à Agamemnon. Les magistrats chargés de réprimer ceux qui vaguent la nuit auraient dû, sans doute, arrêter Agamemnon et Abner. L'abbé d'Aubignac montre, dans la question de l'unité de lieu, la même suffisance et la même petitesse d'esprit. Telle était l'opinion que l'on se faisait au xviii^e siècle et au xviii^e siècle des unités de temps et de lieu. Aujourd'hui, on ne reconnaît généralement plus qu'une unité, l'unité d'action. Quant aux autres, même aux yeux des auteurs dramatiques les plus sérieux et les plus sobres de changements, elles ont disparu. La poétique exposée dans la *Préface de Cromwell* n'est peut-être pas la poétique reconnue de tout le monde, mais il n'est personne au moins qui considère Shakspeare comme un ignorant et un barbare parce qu'il a si étrangement et si obstinément violé, dans sa navette d'homme de génie, cette trop fameuse règle des trois unités dramatiques.

— Anat. On appelle *unité de composition* ou mieux *théorie de l'unité de composition*, disent Littré et Robin, un principe anatomique établi par induction à l'aide de la *méthode comparative*. Il consiste en ce que les animaux et les végétaux les plus différents par leur forme, leur volume, leur couleur, sont réductibles par l'analyse anatomique à un type unique et commun de composition organique. L'économie n'étant point un tout homogène, mais un assemblage de parties d'ordres divers par leur complication et solitaires, cette unité de composition doit être en usage dans les divers ordres de parties, tels qu'appareils, organes, etc. Dès que l'on envisage la substance organisée à l'état d'élément anatomique, l'unité de composition se manifeste par l'analogie de constitution (nuclole,

noyau, granulation), dans chaque cellule, dans les ovules, les spermatozoïdes, etc., chez les plantes et les animaux, et d'un animal à l'autre ou dans le même animal, s'il renferme plusieurs espèces de cellules, etc. On la retrouve, d'autre part, dans les appareils reproducteurs des deux règnes; et, chez les animaux en particulier, l'unité de composition des appareils digestif, visuel et autres est des plus manifestes, quant aux organes essentiels. Dans les organes et les systèmes anatomiques, l'unité de composition perd de la généralité qu'elle offrait tant qu'on se bornait à l'examen de la substance organisée et des éléments anatomiques végétaux et animaux. Quels que soient les attributs d'un système, son unité de composition est subordonnée à sa nature élémentaire. Ainsi, l'unité de composition des systèmes ne peut plus se poursuivre d'un règne à l'autre, et si, pour les systèmes nerveux, glandulaire et quelques autres, elle est reconnaissable d'une classe animale à l'autre, elle ne peut plus se constater dans les systèmes tégumentaire, osseux, etc., lorsqu'on passe des vertébrés aux invertébrés, etc. Mais, dans chaque système anatomique, elle devient très-évidente lorsqu'on compare : 1^o les organes des monstres à ceux des êtres normaux; 2^o les parties similaires des organes qui sont composés d'un même tissu ou de tissus qui se succèdent l'un à l'autre durant les phases du développement (comme l'os ou cartilage, chez les animaux; le tissu fibreux ou tissu utriculaire, chez les plantes). Elle retrouve une partie de la généralité qu'elle avait dans les éléments anatomiques lorsqu'on envisage, d'un être à l'autre, la texture des tissus constitués par les mêmes espèces d'éléments anatomiques. On ne doit pas confondre la théorie de l'unité de composition organique avec la théorie des analogues ou méthode comparative; celle-ci n'est autre que l'ensemble des règles qui, placées à la suite de celles de l'observation, conduisent à reconnaître, dans les analogies intimes, celles de la composition générale. Ces règles sont au nombre de trois (v. ORGANES RUDIMENTAIRES). Il ne faut pas non plus confondre la théorie de l'unité de composition avec le système métaphysique qui suppose un animal archétype sur le plan duquel tous les animaux sont construits.

Unité de l'Eglise (DISCOURS SUR L'), par Bossuet (1682, in-12). Ce discours n'est autre chose que le sermon prêché par Bossuet à l'ouverture de l'assemblée générale du clergé de France, le 9 novembre 1681; il a été publié par ordre du clergé. L'esprit janséniste tendait à séparer l'Eglise gallicane du saint-siège. Louis XIV, de son côté, n'aurait pas été fâché de faire en France ce que Henri VIII avait fait en Angleterre. Bossuet, qu'on accuse non sans raison de servilité envers le roi, fit, en cette circonstance, tous ses efforts pour empêcher que la séparation s'opérât. On ne pouvait l'empêcher que par des concessions faites à la royauté d'une part et au jansénisme de l'autre. Ces concessions sont consignées dans les quatre fameux articles de 1682, et le discours de Bossuet a pour but d'y préparer le clergé. « La paix, dit-il au début, est l'objet de cette assemblée. Au moindre bruit de division, nous accourons effrayés pour unir parfaitement le corps de l'Eglise, le père et les enfants, le chef et les membres, le sacerdoce et l'empire. » Ce fut, en effet, à cette époque que le trône et l'autel conclurent cette alliance que depuis on a vainement essayé de renouveler. Bossuet insiste sur l'imminence du danger qui menace l'unité. « L'Eglise, qui porte en son sein, dit-il, dans ce secret principe d'orgueil qu'elle ne cesse de réformer dans ses enfants, une éternelle semence de division, n'aurait point de vertu durable ni de véritable unité si elle ne trouvait dans son unité des moyens de s'y affermir quand elle est menacée de division. »

Le discours a deux parties. Dans l'une, l'auteur parle de la grandeur et de la nécessité de l'unité dans l'Eglise universelle; dans la seconde, de l'unité qui doit également régner dans l'Eglise gallicane. Suivant lui, l'unité générale n'empêche aucunement l'Eglise de France de former un tout compacte et de suivre sa voie propre, ce qui est l'ambition de tous ses membres, ambition justifiée par le passé tout entier de l'Eglise gallicane. Ceci posé, il établit sans crainte la primauté de l'Eglise romaine. Cette primauté vient surtout, suivant lui, de ce qu'elle a converti l'Occident au christianisme. « Quelle Eglise, dit-il, a enfanté tant d'autres Eglises? D'abord, tout l'Occident est venu par elle, et nous sommes venus des premiers... Mais Rome n'est pas épuisée dans sa vieillesse et sa voix n'est pas éteinte. » Aujourd'hui, on peut dire qu'elle commence à s'effaier. Jésus-Christ l'avait prévu : *Moveto candelabrum tuum* (Je donnerai à un autre ton chandelier). Comme ce chandelier n'éclaire plus, il faut croire que Dieu l'a porté ailleurs. Quoi qu'il en soit, Bossuet croit toujours que l'avenir est à Rome, et au xviii^e siècle cette illusion était encore permise. Il considère pourtant l'Eglise comme menacée par les impies, par les sectes, par le mépris de l'orgueil scientifique et par son âge : « Qu'elle fasse alliance pour vivre avec les pouvoirs temporels, qu'elle écoute ce roi d'Angleterre

disant au sein d'un concile : « J'ai le glaive » de Constantin à la main, et vous y avez celui » de Pierre; donnons-nous la main et joignons » le glaive au glaive. » Bossuet, malgré son audace connue, n'aurait point osé citer ces paroles s'il avait vécu au xix^e siècle. Il ajoute : « Ne craignez rien, saints évêques, si les hommes sont assez rebelles pour ne pas croire à vos paroles, qui sont celles de Jésus-Christ, des châiments rigoureux leur en feront, malgré qu'ils en aient, sentir la force, et la puissance royale ne vous manquera pas. » Torquemada, de sanglante mémoire, n'aurait pas mieux dit. Avec des assurances pareilles, les évêques pouvaient avoir confiance en Louis XIV et lui céder une part de leur autorité dans l'Eglise, ce qu'ils firent avec empressement. Il eut gain de cause, et le clergé passa par où la royauté voulait. Si le talent oratoire justifiait tout, il y aurait lieu d'admirer ici l'éclat du style et la facilité avec laquelle l'auteur parle des hommes et des choses de tous les siècles. On dirait qu'il juge en dernier ressort.

Unité universelle (THÉORIE DE L'), par Charles Fourier. C'est dans cet ouvrage, publié pour la première fois en 1821 à Besançon, en deux volumes, et réimprimé en 1841 par l'école phalanstérienne, en 4 volumes, que se trouve exposée dans son ensemble la doctrine de Fourier. Nous ne pouvons en donner ici qu'une idée très-incomplète. Fourier distingue dans le mouvement social quatre phases : enfance, accroissement, déclin, caducité. Il ne s'occupe que de la première phase, qui doit compter huit périodes : 1^o adénisme ou association brute; 2^o sauvagerie; 3^o patriarcat; 4^o barbarie; 5^o civilisation; 6^o garantie ou demi-association; 7^o pleine association en mode simple; 8^o pleine association en mode composé. Les quatre périodes 2^o, 3^o, 4^o, 5^o exercent, par contrainte, l'industrie morcelée; les quatre périodes 1^o, 6^o, 7^o, 8^o exercent, par attraction, l'industrie sociétaire. L'industrie morcelée n'est point dans la nature de l'homme, car le sauvage y répugne; elle ne produit en civilisation, c'est-à-dire dans la cinquième période (dans laquelle nous serions, suivant l'auteur), qu'indigence chez la multitude et fourberie universelle. L'industrie sociétaire, qui doit lui succéder, nous donnera : 1^o le triplement effectif et le décuplement relatif de la richesse; 2^o le charme industriel, qui pousse au travail sybarites, enfants, salariés, sauvages et qui permet l'abandon de la traite et de l'esclavage; 3^o le règne de la vérité allié à l'intérêt. L'industrie sociétaire a pour procédé la série, pour ressort l'attraction, pour leviers les douze passions cardinales, auxquelles Fourier ramène tous nos penchants. Une seule loi régit et explique les mouvements de tous les êtres, astres, plantes, animaux, impondérables, hommes, c'est la loi d'attraction. De là l'analogie entre le monde moral et le monde physique, l'analogie universelle, à laquelle Fourier accorde un caractère scientifique et sur laquelle il base, avec sa théorie du mal, les destinées heureuses qu'il nous promet dans la vie mondaine et dans la vie transcendante. « L'homme, dit-il, qui est une des plus nobles portions de l'univers, doit être unitaire avec les harmonies connues de l'univers, l'harmonie mathématique, l'harmonie planétaire, l'harmonie musicale. Nos douze passions radicales sont d'abord : cinq passions sensitives qui nous viennent des cinq sens et qui tendent au luxe ou aux plaisirs des sens; quatre passions affectives : l'ambition, l'amitié, l'amour, le familisme, qui tendent à former les groupes; et enfin trois passions distributives : la cabaliste ou passion de l'intrigue et de la rivalité; la papillonne ou alternante, passion du changement; la composite, passion du plaisir composé (plaisir de l'âme et plaisir des sens), qui tendent à former les séries. Toutes ces passions sont bonnes; aucune n'est nuisible; dans leur plein essor se trouvent les conditions de leur accord et de leur équilibre; toutes deviendront les stimulants du travail et concourront au bonheur de tous. C'est la série, ce mode universel de distribution de tous les êtres, qui permettra le fonctionnement harmonique des passions qui nous semblent aujourd'hui les plus fécondes en vices et l'utilisation de toutes les aptitudes, depuis celles de l'extrême enfance jusqu'à celles de l'extrême vieillesse. La série mettra l'activité, le plaisir et la perfection dans la production, l'économie avec le bonheur dans la consommation, la justice et la paix dans la répartition. Voici maintenant les conditions de l'industrie sociétaire. Il faut : 1^o que chaque travailleur soit associé, rétribué par dividende et non salarié; 2^o que chacun, homme, femme ou enfant, soit rétribué en proportion des trois facultés, capital, travail et talent; 3^o que les séances industrielles soient variées environ huit fois par jour; 4^o qu'elles soient exercées avec des compagnies d'amis spontanément réunis, intrigues et stimulés par des rivalités très-actives; 5^o que les ateliers et cultures présentent à l'ouvrier les appâts de l'élégance et de la propriété; 6^o que la division du travail soit portée au suprême degré, afin d'affecter chaque sexe et chaque âge aux fonctions qui lui sont convenables; 7^o que dans cette distribution chaque homme, femme ou enfant jouisse pleinement du droit au travail ou droit d'intervenir toujours a

telle branche de travail qu'il lui conviendra de choisir, sauf à justifier de probité et d'aptitude. Au point de vue de la forme, on doit reconnaître dans la *Théorie de l'unité universelle*, comme dans les autres ouvrages de Fourier, trois défauts sérieux : l'absence d'ordre et de méthode dans l'exposition des idées, l'abus systématique et souvent puéril du néologisme, enfin un excès d'abondance qui noie les vues générales dans les détails minutieux.

Unité de l'espèce humaine, par M. A. de Quatrefages (1861). L'auteur, un de nos plus savants naturalistes, ne sépare pas la philosophie de l'étude de la nature. Pour lui, les grandes questions de physiologie et de zoologie comparées se compliquent de problèmes moraux, et la science de l'homme est loin de pouvoir se construire tout entière par la seule étude de ses organes. Dans ce livre, il s'attache à une question toute moderne de l'anthropologie, la question de l'origine de l'espèce humaine, c'est-à-dire de l'unité ou de la pluralité de ses types primitifs. Les anciens philosophes n'ont pas même songé à se poser cette question ; les théologiens du moyen âge l'ont résolue forcément dans le sens des traditions bibliques. Ensuite sont venus les incrédules ou les libres penseurs, qui se sont efforcés de donner sur ce point, comme sur tant d'autres, un démenti au livre de Moïse. Dans tous ces débats, où l'action des passions religieuses s'est trop fait sentir, une solution vraiment scientifique était impossible ; incrédules et dévots ont étouffé tour à tour l'étude anthropologique sous les interprétations les plus arbitraires et les contradictions puériles et absurdes. M. A. de Quatrefages proteste contre les aberrations des uns et des autres et écrit sur la séparation nécessaire de la science et de la foi ces lignes remarquables : « Ces faits et bien d'autres que je pourrais rappeler sont fertiles en enseignements. Ils montrent le danger que l'on court à vouloir souder trop intimement le dogme à la science. Le premier relève avant tout de la foi et, par conséquent, du sentiment ; il est de sa nature absolu et affiche la prétention d'être immuable. La science, au contraire, est la fille de l'expérience et du raisonnement ; elle a ses doutes et ses réserves ; elle est surtout essentiellement progressive, c'est-à-dire changeante et sujette à des transformations. Toute union entre elle et le dogme ne peut donc préparer que des déchirements inévitables et douloureux. Les textes sacrés ne se prêtent pas toujours aux interprétations parfois spirituelles, parfois aussi puériles, qu'on accueille aujourd'hui avec tant de faveur. Ces interprétations elles-mêmes, acceptables un jour, sont souvent démenties le lendemain par quelques nouveaux progrès, et l'opposition, qu'on a voulu dissimuler, n'en ressort que plus clairement. Laissons donc à chacun son domaine, au savant la science, au théologien la théologie. »

M. de Quatrefages se propose de ne voir que la question elle-même, malgré les intérêts soit religieux, soit politiques dont elle se complique, et de la résoudre pour elle-même. Rappelant ailleurs les injures réciproques des partisans et des adversaires de l'unité de l'espèce humaine, les anathèmes des théologiens, les raileries des philosophes, il ajoute : « A quoi bon toutes ces coïncidences ? Les arrêts de l'inquisition n'ont ni arrêté la terre dans sa marche, ni fait tourner le soleil autour de notre globe ; les plaisanteries de Voltaire n'ont pas anéanti les fossiles. Les violences de langage, les insinuations malveillantes, les raileries ne changeront pas davantage les relations existantes entre les groupes humains. » L'auteur de *l'Unité de l'espèce humaine* se rattache, comme l'indique son titre, à la solution des monogénistes ; il y trouve la satisfaction de ses sentiments moraux et religieux ; mais c'est au nom de la science seule qu'il croit l'avoir embrassée et qu'il entreprend de la défendre. Un de ses arguments les plus remarquables est tiré des caractères spéciaux qui constituent, à côté des règnes minéral, végétal et animal, le règne humain proprement dit. Après avoir énuméré un à un les caractères qui ont été le plus souvent présentés comme spécifiques de l'homme, il en retient deux qui lui appartiennent exclusivement et qui, se retrouvant universellement dans toutes les races, en constituent l'unité ; ce sont la moralité et la religiosité. « Par ce double attribut, dit-il, l'homme ne se distingue pas seulement des autres règnes ; il s'élève infiniment au-dessus d'eux, et sa supériorité n'est plus une illusion de son orgueil, c'est une conclusion qui ressort de l'examen de tous les autres règnes, examen fait au point de vue scientifique et sans abandonner un seul instant la méthode et les procédés des naturalistes. » M. de Quatrefages se félicite de ce résultat, non-seulement à cause des conséquences qui en découlent, mais parce qu'il y a là quelques choses qui répond à nos plus nobles instincts. « L'homme s'attribue volontiers la domination, dit-il ; il aime à se proclamer souverain légitime de toutes choses à la surface du globe. Et, de fait, aucune créature ne saurait lui disputer un empire qui chaque jour s'étend et grandit. Eh bien ! n'est-il pas satisfaisant de voir les caractères anthropo-

logiques sanctionner, ennoblir cet empire en plaçant à côté de la notion du droit, qui ressort de la supériorité intellectuelle, la notion de devoir, qui découle de la moralité et de la religiosité ? » Telle est, dans tout le livre, la double satisfaction que la thèse de l'unité anthropologique fait éprouver à M. A. de Quatrefages, comme philosophe chrétien et comme savant.

Unité des races humaines, d'après les données de la psychologie et de la physiologie, par M. Ladevi-Roche (1861, in-8°). La question de l'unité des races humaines est une des plus importantes de celles qu'agitent et que cherchent à résoudre les différentes sciences. Sur cette question, la psychologie nous fournit un certain nombre de données qu'il ne faudrait pas négliger ; mais nous ne devons pas non plus faire fi des données de la physiologie et surtout de la philologie. Née d'hier, la philologie est aujourd'hui une science avec laquelle il faut compter, surtout quand il s'agit de remonter aux temps primitifs. Ainsi, sur la question de l'unité des races, la philologie, trouvant deux branches distinctes de langues, dans lesquelles rien ne se confond, ni les mots, ni les règles de la syntaxe (la branche aryenne et la branche sémitique), conclut, non sans vraisemblance, à la dualité des races. A côté de la psychologie et de la physiologie, M. Ladevi-Roche eût donc bien fait d'examiner aussi la philologie. Nous regrettons de trouver cette lacune dans un travail consciencieux.

L'auteur ne se dissimule pas l'intérêt moral du sujet qu'il traite : « A la passion, dit-il, qui anime les défenseurs et les antagonistes de l'unité, on sent que quelque grand intérêt est en jeu. En effet, sur ce terrain en apparence neutre, la foi et l'incrédulité, le spiritualisme et le matérialisme, le théisme et le scepticisme se sont donné rendez-vous, tout prêts à se livrer de nouveaux combats. » Le travail de M. Ladevi-Roche est divisé en deux parties, la première traitant de l'unité morale des races humaines, la seconde de leur unité organique. La communauté de passions, d'intérêts, d'aptitudes, d'idées, de sentiments que l'on rencontre chez tous les peuples, voilà ce qui constitue l'unité morale des races. Mais l'auteur la trouve surtout dans l'universalité des croyances religieuses. Pour prouver cette universalité, il emprunte de nombreux passages aux récits des voyageurs. « Quelque dégradés, dit Livingstone, que soient les populations du centre de l'Afrique, il n'est pas besoin de les entretenir de Dieu ni de la vie future ; ces deux vérités sont universellement connues dans toutes ces régions... L'absence de culte public chez les Cafres, chez les Béchuanas ferait croire tout d'abord que ces peuplades professent l'athéisme le plus complet. Il en est de ces peuplades comme de beaucoup d'autres ; elles n'ont pas de culte public ; elles n'ont que des traditions qui se transmettent de génération en génération. »

M. Ladevi-Roche réunit donc tous les témoignages des voyageurs, et il croit pouvoir en conclure que le fait le mieux établi du monde est celui de l'universalité des idées de l'âme et de Dieu. Que si ces idées sont différentes chez différents peuples, il n'en faut rien conclure contre l'unité morale des races humaines, car la pénétration et la culture des intelligences sont choses fort inégales. Aux yeux de l'auteur, cette unité morale et intellectuelle semble devoir entraîner nécessairement après elle l'unité physique d'organisation. D'ordinaire, les polygénistes prétendent qu'une diversité d'organisation aussi grande que l'est à leurs yeux celle des blancs et des noirs doit entraîner une diversité morale et intellectuelle. M. Ladevi-Roche répond à l'argument, en disant que, si, au lieu de cette diversité supposée, il y a similitude dans les intelligences, il doit y avoir aussi similitude dans les organes destinés à servir ces intelligences. Toutefois, ce n'est là qu'une démonstration *a priori*, telle qu'un savant ne peut s'en contenter ; aussi l'auteur recherche dans la seconde partie de son ouvrage si les différences anatomiques et physiologiques supposées par les polygénistes sont aussi réelles qu'ils le prétendent.

Nous ne saurions suivre l'auteur dans cette savante étude. Contentons-nous d'en indiquer les résultats principaux. Les polygénistes voient d'abord dans la différence de couleur une première dissimilitude organique. « Que les polygénistes, dit M. Ladevi-Roche, expliquent cette variété de coloration propre à chaque continent, avec leur type unique pour chaque race, et nous nous chargeons, à notre tour, avec le seul type du premier Adam, d'expliquer toutes les variétés de couleur qu'offrent les différentes nations du globe. En fait, un blanc peut venir d'un noir, et un noir d'un blanc, je ne dis pas directement, quoiqu'il y en ait des exemples, mais par une transition graduée, qui mène du blanc au brun, du brun au basané, du basané au noir, ou bien, au contraire, du noir au basané, du basané au brun, du brun au blanc. Comment cela se fait-il ? Je réponds : Cela se fait, et il en est ainsi. La vérité d'un fait étant établie, nul n'a le droit de refuser d'y croire, sous prétexte qu'on ne lui en donne pas l'explication. »

Les polygénistes s'appuient encore sur la

différence du cerveau pour conclure la diversité des races humaines. Le volume et la forme de cet organe varient, disent-ils, chez les différents peuples, chez les blancs et chez les noirs. M. Ladevi-Roche, en employant la méthode de Tiedemann, préconisée par les polygénistes eux-mêmes, prétend avoir reconnu que le cerveau du nègre a la même amplitude, le même volume que celui du blanc, pourvu toutefois que l'on prenne la moyenne de plusieurs observations. Un docteur américain, Morton de Philadelphie, a comparé 256 crânes de diverses provenances et a trouvé que, parfois, le cerveau du nègre était plus développé que celui des Européens. Les polygénistes prétendent encore que les races ne se mêlent pas, que leur croisement est contre nature, et que, s'il a lieu, il donne naissance à des êtres hybrides incapables de se reproduire. Or, rien n'est moins fondé que cette assertion. Il résulte des observations de Levaillant que, dans la colonie du Cap, la population sortie du croisement des Hollandais et des Hottentotes s'éleva, en trente ans, au sixième de la population totale. Les métis sont allés s'établir au delà de l'Orange ; ils ont été convertis au christianisme en 1803, par Anderson et Kramer ; on les désigne actuellement sous le nom de Griquas, et ils forment une population de 10,000 à 12,000 âmes. Voici la conclusion que tire de ces faits M. de Rémusat. « Nous avons une répugnance instinctive à croire à une inégalité originelle et permanente entre les hommes ; nous avons un penchant à nous regarder comme une seule famille, et nous croyons mieux comprendre la création en la restreignant sur un seul point du globe. »

Cet argument de l'ordre sentimentale n'a aucune valeur en pareille matière, et la question reste, après comme avant, absolument entière.

Unité de composition (DE L') et du débat entre Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire, ouvrage de P. Flourens, publié en 1865. L'auteur de ce livre commence par en exposer l'objet dans les termes suivants : « Je me propose de donner ici un récit fidèle du débat qui s'éleva, en 1830, entre Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire, au sujet de l'unité de composition. J'ai beaucoup connu les deux adversaires ; j'ai passé une partie de ma jeunesse à côté d'eux ; je dirai plus, ma position, pendant le débat, a été très-particulière. M. Geoffroy n'a lu aucun mémoire devant l'Académie qu'il n'eût fait d'avance communiquer. M. Cuvier n'a présenté aucune pièce anatomique qu'il ne m'eût engagé d'avance à l'étudier. Depuis 1820, époque où je publiai une brochure sur la *Philosophie anatomique*, première analyse sérieuse des conceptions de M. Geoffroy, je n'ai plus cessé d'avoir l'attention fixée sur ce qu'il a écrit. D'un autre côté, les idées de M. Cuvier ont été l'objet constant de mes études, et j'ai donné, en 1841, une analyse complète de ses travaux. J'ai vu s'élever ainsi, jour par jour, et je pourrais dire bâtir pierre par pierre deux doctrines qui, nées de travaux à peu près communs, ont fini par diverger au point qu'elles ont formé deux théories complètement opposées et que leurs auteurs ne se sont plus entendus du tout. Il est curieux de voir comment chacun d'eux a tourné le dos à l'autre, à marche continuellement dans un sens inverse et comment il est arrivé enfin que Geoffroy Saint-Hilaire n'a plus vu que l'unité de composition, tandis que Cuvier a constamment vu, au-dessus de cette unité, l'indépendance et la variété libre des organismes. »

Ce début est engageant. Malheureusement, le livre tient mal les promesses ainsi faites à la curiosité philosophique et scientifique. Les deux doctrines contraires y sont exposées d'une manière partielle et superficielle et jugées avec une pitoyable légèreté. Des le premier chapitre, on voit paraître le parti pris de Flourens contre Geoffroy Saint-Hilaire, un parti pris dédaigneux et méprisant. Avant qu'un suché ce dont il s'agit, c'est-à-dire avant qu'on ait pu se faire la moindre idée des arguments scientifiques produits de part et d'autre, il déclare que Geoffroy Saint-Hilaire et M. Darwin sont des esprits faux, amoureux de paradoxes, qui prennent plaisir à s'essayer contre le bon sens. « L'esprit humain, dit-il, trouve toujours un certain plaisir à s'essayer contre le bon sens. Nous savons, par exemple, et de science certaine, que les espèces ne changent pas, qu'un bœuf reste toujours un bœuf et un cheval toujours un cheval ; que l'homme ne vient pas d'un singe et d'un singe d'un quadrupède ; nous savons tout cela, et cependant qu'un homme arrive, un homme ingénieux d'ailleurs et très-savant, un M. Darwin, qui nous dise que les espèces changent, qu'elles sont en travail continu de transformation, en un progrès constant, comme il s'exprime ; que les espèces viennent les unes des autres et toutes d'une, et je vois déjà un certain public, d'abord effaré, puis ébahi, et puis point du tout fâché qu'on lui fournisse une occasion nouvelle de s'exercer contre le bon sens et de ne pas penser comme tout le monde. Pareillement, nous savons tous que chaque espèce a sa structure propre, qu'il n'est pas des espèces absolument semblables, que les animaux sont différents et qu'ils ne diffèrent entre eux que parce que leur organisation

diffère ; et cependant qu'un homme vienne qui répète avec assurance que tous les animaux sont composés de même, qu'il y a *unité de composition, unité de plan*, cet homme paraîtra d'abord fort singulier, puis il paraîtra profond, s'il persiste dans ses paradoxes, et il finira par se faire un certain nombre de partisans et d'approbateurs. »

Cet appel au bon sens et à l'observation vulgaire contre des théories comme l'unité de composition et la formation des espèces par voie de sélection naturelle est indigne d'un savant et vraiment ridicule. Le bon sens et l'observation vulgaire ne sont pas des témoins à invoquer dans la question. M. Darwin a vu tout aussi bien que Flourens qu'un bœuf reste toujours un bœuf, ce qui ne l'empêche pas d'admettre que les espèces ont pu se transformer par la lente accumulation de faibles changements organiques. Geoffroy Saint-Hilaire savait aussi bien que Flourens qu'il existe entre les animaux des différences, ce qui ne l'empêchait pas de soutenir que les animaux sont formés sur le même plan. Une pareille critique n'est pas d'un naturaliste, mais d'un homme du monde fort peu au courant des idées en discussion et qui se moque de ce qu'il n'a pas compris.

Flourens reproche à Geoffroy Saint-Hilaire de se servir indifféremment des mots *unité de composition, unité de plan*, sans tenir compte de la différence énorme qui existe entre ces mots et ces choses ; de dire avec la même indifférence *unité, uniformité, identité, analogie*. « Tous ces mots, dit-il, lui sont bons pourvu qu'on convienne d'une certaine *uniformité vague*, d'une *conformité quelconque* qu'il a dans l'esprit, qui le préoccupe, et qui, chez lui, comme dans Buffon, se réduit sans doute à ce fonds commun qui frappe tous les yeux : la *nutrition, le développement et la reproduction*. » Il est impossible de faire un reproche plus mal fondé et plus injuste, impossible de présenter plus inexactement le système que l'on prétend discuter, impossible de montrer plus de mauvaise volonté ou plus d'impuissance à le comprendre. Geoffroy Saint-Hilaire se sert indifféremment, il est vrai, des mots *unité de composition, unité de plan, uniformité, analogie, identité*, mais en leur donnant toujours le même sens, ce qui ne permet aucune équivoque. Ce sens, il ne le laisse pas vague, et l'on peut dire que sa doctrine, par conséquent sa gloire, est tout entière dans la détermination qu'il en a donnée. L'uniformité organique qu'il a dans l'esprit, qui le préoccupe, est bien une idée précise et non une *conformité quelconque*. Enfin, cette uniformité ne se réduit nullement à une ressemblance physiologique générale.

Flourens revient, à plusieurs reprises, sur la différence de sens que le langage ordinaire met entre les mots *composition et plan*. Répétant Cuvier, il veut bien apprendre à ses lecteurs que la *composition* d'une chose signifie les parties en lesquelles cette chose consiste, dont elle se compose, et que le *plan* signifie l'arrangement que ces parties gardent entre elles ; que, par conséquent, l'unité de composition suppose l'identité du nombre des parties et qu'il n'y a pas unité de composition s'il n'y a pas unité de nombre ; que l'unité de plan peut très-bien être conçue sans l'unité de composition, sans l'unité de nombre ; qu'il suffit pour cela que les parties, quel qu'en soit le nombre, gardent toujours les unes par rapport aux autres les mêmes positions données. « J'ai toujours été étonné, écrit-il plus loin, que M. Geoffroy n'ait pas saisi l'énorme différence qu'il y a entre l'unité de composition et l'unité de plan. On me dira qu'au fond l'une de ces expressions était bien aussi indifférente que l'autre, puisqu'en réalité l'une de ces réalités n'existe pas plus que l'autre, dans le sens illimité que leur donne M. Geoffroy ; mais du moins son système n'eût-il pas été faux dans toute l'étendue du terme... Et quant à tous ces mots d'unité de composition, d'unité de plan, mots si souvent répétés et si peu compris, j'avoue qu'un examen bien détaillé de quelques-unes de ces prétendues analogies m'eût beaucoup plus satisfait que ces grands mots ; cet examen détaillé, qui eût éclairci, s'il l'eût fait, est précisément ce qu'il a omis de faire. »

Élever, comme le fait ici Flourens, une dispute de mots au nom du vocabulaire et de l'étymologie contre une doctrine scientifique est une misérable chicane de pédant. Geoffroy n'a jamais entendu par l'unité de composition l'unité de nombre ; il y a donc mauvaise foi à lui imputer l'erreur grossière qu'impliquerait la signification ordinaire du mot *composition*. Encore une fois, unité de composition et unité de plan sont pour Geoffroy expressions synonymes, et le sens qu'il donne à ces expressions est très-clair, très-intelligible et, quoi qu'en dise Flourens, appuyé sur l'examen détaillé d'analogies qui ne peuvent échapper qu'à des esprits incapables de réflexion. Quand des mots sont transportés de la langue ordinaire dans la langue scientifique, ils prennent un sens figuré, et il est parfaitement absurde d'arguer du sens littéral contre l'usage que le savant ou le philosophe fait d'un terme, lorsqu'il s'est d'ailleurs appliqué suffisamment à le définir. Tout au moins le reproche, en ce cas, doit cesser de porter sur le fond des choses pour s'adresser uniquement à la nomenclature adoptée. C'est une remarque fort juste, mais

assez inutile, que celle qui consiste à montrer, comme l'a fait Goethe, que le mot *composition*, pris au sens littéral, s'applique impropriement à la nature organique. « *Composition*, disait Goethe, est un terme vicieux emprunté à la mécanique. On dit composer des tableaux; un musicien se nomme un compositeur, et cependant si ce sont de vrais artistes, ils ne composeront pas leurs ouvrages, mais ils développeront l'image ou le sentiment qu'ils ont conçu, en suivant les inspirations de la nature et de l'art. Ce mot rabaisse la dignité de l'un et de l'autre. Les organes ne se réunissent pas, ne se combinent pas comme des objets finis et achevés séparément; ils se développent l'un de l'autre, en se modifiant pour former une entité, qui tend nécessairement à constituer un tout. » Mais, pour Goethe, notons-le, le mot *plan* n'était pas moins impropre, pas moins vicieux que le mot *composition*. « Le mot *plan*, ajoutait-il, sert à exprimer que les matériaux se disposent suivant un ordre combiné d'avance; mais ce mot rappelle à l'instant l'idée d'une maison, d'une ville dont la disposition, quelque admirable qu'elle soit, ne saurait se comparer en aucune manière à celle d'un être organisé. » Il était permis à Flourens de préférer *unité de plan* à *unité de composition*, comme à Geoffroy de s'accommoder également de toutes ces expressions; ce qui n'était pas permis, c'était de dire que Geoffroy, par son indifférence sur les termes, avait laissé de la confusion sur les idées.

Une autre chicane, qui est aussi puérile et qui ne porte pas moins à faux, est celle que fait Flourens à Geoffroy Saint-Hilaire sur l'emploi de ces mots *philosophie* et *philosophique*. « Le mot *philosophie* est un de ces mots qui fascinent aisément les esprits confus. M. Geoffroy voulait que tous ses travaux fussent des travaux philosophiques, et même, autant que cela se pouvait, des philosophies : *philosophie anatomique*, *philosophie zoologique*, etc., etc. Assurément, une philosophie ne peut être anatomique. On l'a bientôt senti et l'on a changé ces mots en ceux d'anatomie philosophique; car, si une philosophie ne peut être anatomique, une anatomie peut très-bien être philosophique, c'est-à-dire considérée par ses points de vue les plus élevés, les plus généraux, les plus philosophiques par conséquent. Mais ce n'est point ainsi que l'entend M. Geoffroy. Il attache aux mots *philosophie* anatomique un sens plus particulier et, si je puis ainsi dire, tout personnel. Sous le nom de philosophie anatomique, il entend déjà ce qu'il entendra plus tard sous celui d'unité de composition, ni plus ni moins... Ce n'est pas tout. M. Geoffroy ne veut pas seulement une anatomie philosophique, il veut une *ressemblance philosophique*. Mais, qu'est-ce qu'une ressemblance philosophique ? La ressemblance philosophique est la ressemblance que donnent les connexions. Une fois arrivé là, l'auteur ne se fait plus d'autre souci. Dès que les connexions ont prononcé, rien ne l'arrête, ni la forme, ni l'usage, ni le nombre; il a la ressemblance philosophique, et c'est tout ce qu'il lui faut. »

Geoffroy Saint-Hilaire avait parfaitement le droit, il nous semble, d'appeler *philosophie de l'anatomie* ou *philosophie anatomique* ses observations et ses spéculations sur les analogies organiques; *philosophie de la zoologie* ou *philosophie zoologique* ses observations et spéculations sur le règne animal considéré sous le rapport des analogies organiques, poursuivies, d'après la méthode qu'il avait introduite, de genre à genre, de classe à classe et, s'il se pouvait, d'embranchement à embranchement. Il importait assez peu qu'il employât l'adjectif ou le substantif pour ce qu'il voulait exprimer. Il est très-vrai qu'en joignant le mot *philosophie* au mot *anatomie* et au mot *zoologie* il lui a donné un sens nouveau et particulier; mais ce sens nouveau a sur l'ancien l'avantage d'être précis : il s'agit d'un champ d'études, d'observations et de méditations nettement délimité, non des simples et vagues généralités de l'anatomie et de la zoologie. Il faut ajouter, ce qui est assez fâcheux pour la sagacité du critique, que ce sens nouveau, particulier, personnel, a pris place dans la science, est devenu général et maintenant consacré par la langue. Enfin, nous tenons que l'emploi du mot *philosophie* est ici pleinement justifié. Geoffroy Saint-Hilaire était fondé à appeler *philosophie anatomique* ou *anatomie philosophique* l'étude des analogies ou ressemblances philosophiques qui existent entre les animaux. Il était fondé à désigner, sous le nom de *ressemblance* ou d'*analogie philosophique*, la ressemblance que lui donnaient les connexions, une ressemblance typique, idéale, d'ordre rationnel et, pour ainsi dire, mathématique. Il était fondé à opposer cette ressemblance philosophique aux ressemblances empiriques et sensibles de forme, de fonction, de nombre, les seules qui fussent envisagées par Cuvier et par les naturalistes descripteurs et classificateurs. Il était fondé à accorder à cette ressemblance philosophique une grande portée, une portée que Cuvier et ses disciples se sont toujours refusés à voir et plu à contester. Il était fondé à croire et à déclarer cette ressemblance philosophique plus profonde, plus essentielle à la nature animale, moins contingente que les diversi-

xv.

tés de formes et de fonctions et, en ce sens, supérieures à ces diversités.

UNITED STATES, nom des Etats-Unis d'Amérique en anglais, désigné quelquefois par les initiales *U. S.* Un plaisant ou un ignorant a donné à ces initiales la signification d'*oncle Samuel*, de sorte qu'on donne quelquefois ce nom aux Etats-Unis, comme on désigne la France par Jacques Bonhomme et l'Angleterre par John Bull.

UNITÉISME s. m. (u-ni-té-i-sme — rad. *unité*). Philos. soc. Nom donné par Fourier à la passion de l'unité, pivot des douze autres passions : *Il y a dans l'homme un côté farouche, qui résiste à l'unitéisme, à la fraternité, à l'association.* (Th. Gaut.)

— **Encycl.** On sait que Charles Fourier, dans la psychologie passionnelle qui sert de base à sa théorie sociale, distingue douze passions simples ou radicales : cinq sensitives correspondant aux cinq sens; quatre effectives, l'amitié, l'amour, le familisme, l'ambition; trois distributives, la cabaliste, la papillonne ou alternante et la composite. A ces douze, il en ajoute une treizième, l'*harmonisme* ou *unitéisme*. Cette treizième passion est formée, selon lui, « des sept affectives et distributives, comme le blanc est formé des sept couleurs du rayon. » C'est, dit-il, la passion pivotale. Il remarque qu'elle se manifeste fortement chez les conquérants et les philosophes : « Les conquérants rêvent l'unité forcée par terreur et asservissement universel; ils l'établissent partiellement. Les philosophes rêvent l'unité directe et spontanée, la philanthropie universelle ou fraternité de tous les peuples, fédération imaginaire. » Ailleurs, il montre que l'*unitéisme* ou passion de l'unité est le but commun de toutes les autres passions. « Un paysan, dit-il, voudrait régler à son goût les affaires de son village; s'il devient seigneur et maître du village, il voudra régler la province entière, y établir ce qu'il appelle *bon ordre*. Donnez-lui le commandement de la province, il voudra régler le royaume, devenir ministre. Faites-le ministre ou souverain, il voudra soumettre à sa loi les empires voisins et bientôt le monde entier. Ainsi, l'*unitéisme* est, sans qu'on s'en aperçoive, passion de tout le monde. Je viens d'en citer un emploi relatif à l'ambition; je pourrais appliquer de même l'*unitéisme* à chacune des autres passions et prouver qu'il est le but commun de toutes. Un gastronome voudra régenter la cuisine universelle; une petite-maitresse voudra régénérer les toilettes de Paris et du monde entier, etc. »

Les disciples de Fourier se sont évertués à montrer, d'après les observations du maître, comment l'*unitéisme* se combine et s'associe avec les autres passions. Ils voient des exemples d'*unitéisme* dans l'action d'un homme qui expose sa vie pour sauver celle de son ami, de son enfant, de la femme qu'il aime; dans celle du soldat qui, de son corps, couvre son chef menacé, ou du général qui se fait tuer à la tête de son armée. Que se passe-t-il dans ces cas et dans tous ceux qu'on peut en rapprocher ? C'est toujours un individu qui en aime un autre à ce point qu'il fait, au profit de celui-ci, l'abandon de son intérêt, de sa personnalité, de sa vie. Pour mieux dire, il ne distingue plus ce qui est de lui et ce qui est d'un autre, il opère avec son semblable une union, une fusion si intime de sa personne, qu'il est impossible de concevoir un plus haut degré d'unité entre deux créatures humaines.

En d'autres circonstances, l'*unitéisme* se combine avec l'essor des passions distributives. « L'histoire de Nisus et Euryale, dit M. Barrier, est une scène attendrissante de rivalité dans un désir de dévouement réciproque. Mais c'est surtout dans les mouvements collectifs des groupes que la cabaliste et la composite reçoivent l'empreinte de l'*unitéisme*. Rien n'est plus fréquent sur le théâtre barbare de la guerre. C'est là qu'on voit des masses transportées d'enthousiasme affronter une mort certaine; des régiments animés d'un noble sentiment de rivalité courir à l'assaut sous la mitraille qui va les foudroyer. Une armée qui défend son pays envahi par l'ennemi, a mieux encore qu'une armée de conquête, le sentiment du dévouement à la patrie. Tous ces faits sont des essors passionnels dignes d'admiration, que l'idée de mourir pour ses semblables peut seule expliquer. Malheur à la société qui ne sait, la plupart du temps, employer un levier si puissant qu'à sa propre destruction ! Enfin, le besoin d'alternance influe aussi sur l'essor de l'*unitéisme*, soit chez les hommes en particulier, soit chez les masses. Qui n'a vu des individus, surtout des femmes, plus sensibles qu'intelligentes, se laisser de la monotonie d'une vie saturée de jouissances égoïstes, mais pauvre d'essors effectifs ? Qui n'en a entendu s'écrier qu'elles s'ennuient de n'avoir personne à aimer et qu'elles seraient heureuses de se dévouer au bonheur des autres ? Qui ne sent, en effet, le vide que laisse dans le cœur l'absence de toute occasion de faire le bien ? Qui voudrait ne jamais connaître ce que la véritable charité donne de joie et de sérénité ? Cet état de l'âme n'est, en réalité, qu'un résultat composé de deux passions : la papillonne et l'*unitéisme*. »

Enfin, l'*unitéisme* joue son rôle, et un rôle important dont la sociologie doit tenir compte, même dans les mouvements égoïstes

des passions sensitives. Fourier et ses disciples rapportent à l'*unitéisme* la fraternité épicurienne des amateurs, c'est-à-dire des hommes qui ont le même goût dominant pour tel ou tel objet relatif au confort, au luxe, au plaisir. Rien, font-ils observer, ne tient plus de place dans la vie d'un amateur que la satisfaction de sa passion dominante. Plus il la cultive et la raffine, plus il lui faut en élargir le champ. Bientôt il se lasse de s'y livrer seul; il a besoin d'un compagnon de plaisir qui ait le même goût que lui, la même curiosité, les mêmes habitudes de raffinement, enfin, si l'on veut, la même manie. A l'aide de cet accord dominant, on voit se rapprocher des hommes qui, à d'autres égards, sont peu sympathiques; on les voit communier, c'est le mot, par la mise en commun d'une même jouissance qui les captive et efface toute dissidence. Cette fraternité épicurienne crée parfois un lien solide et étroit qui se combine avec des accords d'amitié et de composite, en qui, empreint de dévouement, constitue une des faces les plus pittoresques de l'unité entre les hommes. Un antiquaire fera cent cinquante lieues pour en visiter un autre et jouer avec lui de la vue d'un objet rare. Un entomologiste, un géologue, un botaniste, un spécialiste quelconque, savant ou artiste, bravera tous les obstacles, distance, dépense, danger, pour le plaisir de connaître un amateur célèbre, d'échanger ses idées avec lui et de raffiner, dans sa compagnie, des jouissances que l'isolement privait de chaleur et de charme.

UNITÉNAIRE adj. (u-ni-tè-nè-re — du lat. *unus*, un seul, et de *ternaire*). Minér. Se dit d'un cristal dont la forme est due à deux décroissements, l'un par une et l'autre par trois rangées.

UNITESTACÉ, **ÉE** adj. (u-ni-tè-sta-sé — du lat. *unus*, un seul, et de *testacé*). Moll. Qui n'a qu'une coquille. Il On dit plus ordinairement **UNIVALVE**.

UNITIF, **IVE** adj. (u-ni-tiff, i-ve — du lat. *unus*, uni). Relig. Qui unit, qui est propre à unir à Dieu. Il *Vie unitive*, Vie de perpétuelle union avec Dieu, de pur amour de Dieu : *De là les trois degrés qui ont formé la vie purgative, illuminative, unitive.* (Michélet.)

— **Dr. can.** *Rescrit unitif*, Rescrit qui unit deux bénéfices.

— **Anat.** *Fibres unitives du cœur*, Fibres qui opèrent l'union des faisceaux musculaires ayant une direction donnée avec ceux d'une direction contraire.

UNITIGÉ adj. (u-ni-ti-gé — du lat. *unus*, un seul, et de *tige*). Bot. Qui n'a qu'une tige.

UNITRIBINAIRE adj. (u-ni-tri-bi-nè-re — du lat. *unus*, un seul, *tres*, trois, et de *binare*). Minér. Se dit d'un cristal dont la forme est due à un décroissement par une rangée et à trois décroissements par deux rangées.

UNIVALVE adj. (u-ni-val-ve — du lat. *unus*, un seul; et de *valve*). Bot. Se dit des fruits capsulaires formés d'une seule pièce. Il Qui ne s'ouvre que d'un côté, en parlant d'un péricarpe.

— Moll. Qui n'a qu'une valve, une seule pièce à sa coquille.

— **Crust.** Dont le test est d'une seule pièce.

UNIVERS s. m. (u-ni-vèr — abrégé de l'expression latine *orbis universus*, la sphère entière, l'univers. *Universus* est lui-même formé de *una*, ensemble, et de *vertere*, tourner, lequel représente la racine sanscrite *varj*, tourner). Ensemble des choses créées : *Contempler le ciel et la terre et la sage économie de cet univers.* (Boss.) *Il n'y a rien d'inutile, de stérile, de mort dans l'univers, point de chaos, point de confusion qu'en apparence.* (Leibniz.) *Si un seul corps est une énigme pour nous, quelle énigme n'est-ce pas que l'univers ?* (Condill.) *L'univers n'est un enchaînement d'effets, parce qu'il est un enchaînement de causes.* (Lamenn.) *La justice est organisée d'après les lois de l'univers.* (Proudh.) *Quand tous les secrets de l'univers se seraient dévoilés à la science humaine, l'univers lui serait encore un secret.* (Guizot.) *Il n'y a qu'un univers et il y a plusieurs mondes.* (Labbé Bautain.) *Le progrès est la loi générale de l'univers.* (E. Pelletan.) *L'univers dure, donc il est bien fait.* (V. Cousin.) *L'univers est l'ensemble des êtres et de leurs rapports.* (Azuïs.)

Tout l'univers est plein de sa magnificence.

RACINE.

J'ai vainement cherché le mot de l'univers.

LAMARTINE.

Dieu fait bien ce qu'il fait; sans en chercher la preuve En tout cet univers et l'aller parcourant,

Dans les citrouilles je la trouve.

LA FONTAINE.

— Terre entière, terre habitée : *Le fils de Philippe n'oserait plus proposer à ses sujets l'enrichissement de l'univers.* (B. Const.)

Nul art n'a précédé l'art sublime des vers; Il remonte au berceau de l'antique univers.

LEBRUN.

Ces despotes altiers, partageant l'univers, Se disputent l'honneur de nous donner des fers.

VOLTAIRE.

Il Universalité des hommes; très-grand nombre d'hommes : *Il est connu de l'univers en-*

tier. L'univers s'en est ému. L'univers a applaudi. La conscience du juste lui tient lieu des louanges de l'univers. (J.-J. Rouss.)

Peu de grands sont nés bons dans le siècle où nous sommes;

L'univers leur sait gré du mal qu'ils ne font pas.

LA FONTAINE.

Non, Rome subjuguant l'univers abattu Ne vaut pas un hameau qu'habite la vertu.

DELLILLE.

On a beau se farder aux yeux de l'univers, A la fin sur quelqu'un de nos vices couverts Le public malin jette un œil inévitable.

BOILEAU.

— **Fig.** Tout complet; objet composé d'un ensemble de parties harmonieusement disposées : *L'homme est un univers en abrégé.* (V. Cousin.) Il Objet auquel on borne sa pensée, et son action : *Celui qui a son univers dans sa famille est heureux.* (Ste-Beuve.) L'univers d'un amant est dans l'objet aimé.

DUCIS.

— **Syn.** Univers, monde. V. MONDE.

Univers (l') ou les **Infinitement grands et les Infinitement petits**, par M. Pouchet, directeur du musée de Rouen (1861). Cet ouvrage est un livre de vulgarisation. L'auteur n'a pas prétendu écrire un traité savant, mais donner seulement une étude élémentaire qui facilite les premiers pas de celui qui commence l'étude des sciences. Il n'a voulu qu'éveiller le désir de connaître les merveilles de l'univers, en soulevant un coin du voile qui les dérober aux yeux de l'ignorant. « Ce n'est, dit-il, que le péristyle du monument où se cachent les mystérieuses lois de la nature. » Réservant à d'autres livres le soin d'approfondir les choses, M. Pouchet a pu multiplier dans celui-ci les sujets et leur donner une grande variété. « Il a, dit-il, glané partout et puisé dans toute la création. » Son cadre est aussi vaste que son sujet : l'univers. Le mérite de cet ouvrage, mérite d'une haute importance lorsqu'il s'agit d'une œuvre de vulgarisation, c'est la clarté de l'exposition. Nous ferons une seule réserve relative à l'esprit religieux qui anime ce livre, où l'auteur devait, en homme de science qu'il était, se borner à exposer les faits observés sans compromettre par des conclusions fantaisistes l'autorité de la science.

Univers et la maison (l'), comédie en cinq actes et en vers, de Mary (théâtre de l'Odéon, novembre 1846). La donnée de cette comédie est simple comme ce qui est vrai, ce qui se passe tous les jours. Doria, le principal personnage, est l'homme du temps, le spéculateur, négociant, capitaliste que le tourbillon des affaires pousse vers la fortune. Sans cesse dévoré d'une activité fiévreuse, il prend sur son sommeil, sur ses repas pour travailler; il écrit ou dicte, tous les matins, des centaines de lettres qui sont emportées aux quatre coins du globe par des courriers convulsifs, courbés sur des chevaux hale-tants; il en reçoit le double, et à peine si l'aurore fait pâlir les bougies que déjà pleuvent les dépêches de Birmingham, de Liverpool, de Taganrog, d'Arkhangel, d'Odessa. Il en vient de la Chine et du Japon; il en vient du fond de la Russie.

Doria, qui a trouvé par hasard le temps de se marier, n'a pas trouvé celui d'aimer sa femme et de la rendre heureuse; non qu'il la trompe ou la maltraite; mais il l'oublie sans cesse; il a tant d'affaires qu'il leur sacrifie tout, les joies de son intérieur, les plaisirs de l'esprit, les jouissances du cœur. L'univers que son œil suit à 2,000 lieues de distance les steamers qui traversent les océans et qu'il s'inquiète heure par heure de ce qui se passe au Bengale et ailleurs, sa maison lui échappe. Il ne voit pas que sa femme délaissée prête l'oreille à la séduction, que son fils s'abandonne à toutes les corruptions de la vie parisienne et qu'un fripon s'insinue dans sa confiance pour le voler. Sans consulter le cœur de sa fille, qui connaît à peine le visage paternel et reste embarrassée devant lui comme devant un étranger, Doria lui destine pour mari l'intrigant qui flâte ses travers.

Le premier acte, après avoir montré Doria dans son cabinet de travail, laisse l'action se nouer à la campagne, à cette villa de Moudon où le négociant ne fait que de rares apparitions; au troisième acte, c'est dans une loge du Théâtre-Italien que nous assistons aux chagrins de la mère, à l'ennui de la fille, aux étourderies du fils. Ce jeune éternel aime une cantatrice milanaise attachée à ce théâtre, et, ce soir-là, plus amoureux que jamais, il est allé lui faire visite dans un entre-tracte. Il y trouve un rival qu'il provoque; un duel est la conséquence nécessaire de cette scène.

Au quatrième acte se pressent les péripéties intimes de cette histoire de famille. Un bal est donné par Doria, qui veut présenter à ses invités son futur gendre, M. Beaumon, cet homme aussi actif, aussi entreprenant que lui-même, mais beaucoup moins honnête, cette sorte de « Tartufe industriel », dont nous avons déjà parlé. Ce projet de mariage désole la jeune fille qu'on veut unir à ce triste mari et n'afflige pas moins sa mère. Mais Doria s'inquiète peu de ces vagues tristesses; il mariera, il trafiquera, il doublera sa fortune. Tout à coup on vient annoncer à Mme Doria que son fils est blessé. La mère quitte le bal et court avec sa fille au

chevet du jeune homme. Doria s'inquiète de leur absence subite. Beaujon, le futur gendre, cherche à lui persuader que sa femme vient de se faire enlever et que la fille est partie avec la mère. Doria, cette fois oublié un moment l'Afrique et l'Amérique. Il part à la recherche des fugitives, et les trouve autour du lit de son fils; il rougit de ses hon-teux soupçons, il rougit de celui qu'il allait introduire dans sa famille et rentre enfin chez lui pour y rester désormais.

Je liquide aujourd'hui, car les deux hémisphères Ont pour mes faibles yeux un trop vaste horizon; Je quitte l'univers et garde ma maison.

Cette pièce a eu un grand et légitime succès. Delaunay, encore inconnu, se montra excellent acteur dans le rôle du fils Doria, et le rôle de Doria père fut créé par Bouage avec beaucoup de talent, de passion et d'énergie.

Univers (L'), journal religieux. Fondé vers 1836, cette feuille recueillait les débris de la *Tribune catholique* , laquelle avait succédé à l'*Avenir*, le journal de Lamennais. L'*Univers* eut des débuts laborieux, des commencements difficiles. A vrai dire, il n'a jamais fait fortune, et il n'a guère encore de lecteurs assidus que parmi le clergé; cependant son influence dans un certain milieu est incontestable. Cette influence, il la doit surtout à son rédacteur en chef, M. Louis Veuillot, qui lui apporta son concours en 1842. Ancien journaliste officieux, M. L. Veuillot avait défendu, sans conviction et même sans sympathie, dans une feuille obscure de province, le régime et les hommes de Juillet. Converti déjà, à la suite d'un séjour à Rome, il s'était aussi amendé dans ses goûts littéraires. Nul plus que lui n'a relu et médité les auteurs français d'autrefois, ceux-là même dont il a dit tant de mal. Armé pour la lutte, il donna à l'*Univers* une attitude nouvelle. Il attaqua surtout la bourgeoisie, le gouvernement et les institutions qu'elle s'était créées pour assurer sa fortune et sa prépondérance. L'Eglise représentait à ses yeux la tradition, l'autorité, la vérité. Se retranchant dans le catholicisme et s'appuyant aux colonnes du temple, il combattit tout ce qui est hostile soit à la foi, soit aux intérêts religieux. Toute la polémique de M. L. Veuillot roulé sur ce sujet, et tout, dans le journal l'*Univers*, s'identifie avec son principal rédacteur. C'est en vain que la direction nominale a appartenu à d'autres qu'à lui; c'est en vain que des orateurs renommés, M. de Montalembert et le Père Lacordaire, ont envoyé à l'*Univers* l'un ses *Conférences*, l'autre ses *Discours*; quo des écrivains de talent, M. de Riancey par exemple, ont pris part à sa rédaction, M. L. Veuillot est resté la personification de la feuille ultramontaine. La collection des principaux de ses articles, écrits de 1842 à 1860 et recueillis sous le titre de *Mélanges*, ne forme pas moins de 12 volumes in-8°. Sous Louis-Philippe, il a fait la guerre à l'Université, aux doctrinaires, aux ecclésiastiques, aux professeurs du Collège de France, aux romanciers, aux intrigues parlementaires, et il a pris en main la défense des jésuites, plus menacés au dehors qu'au dedans. En 1848, par une évolution rapide, il acclama la révolution comme un événement providentiel et il accepta la liberté comme un bien nécessaire. En 1851, il applaudit au coup d'Etat et il admira le gouvernement impérial jusqu'en 1856. Son acquiescement devait aboutir à une rupture, que la guerre d'Italie, si fatale par ses conséquences au pouvoir temporel, aggrava au point d'amener, en 1861, la suppression de l'*Univers*. Les propriétaires du journal requèrent, il est vrai, l'autorisation de publier le *Monde*; mais l'accès de la feuille nouvelle fut interdit à la prose de M. Veuillot.

En politique, l'*Univers* fait profession d'indifférence et de scepticisme. Suivant sa déclaration, il accepte « ce qui existe; » il l'accepte ou il le subit, selon que le pouvoir établi favorise ou contrarie les vues prétendues immuables de l'Eglise. Il veut assoir la religion sur la supériorité et l'imposer par la peur. La foi, sentiment d'amour et d'espérance, n'est plus qu'un sentiment de terreur. La contrainte remplace la persuasion; le fanatisme de Moloch entre dans l'Evangile. On a donc vu l'*Univers* exalter le « miracle » de La Salette, justifier la Saint-Barthélemy, recommander le fouet comme un excellent moyen de correction morale, etc. Il attaque tout, la Révolution et la philosophie, la liberté et la science, les gallicans et les protestants. Il attaque, mais il ne réfute pas; il affirme, mais il ne démontre pas. Le talent ne faisant pas défaut, il y a donc impuissance. Cette impuissance tient à bien des causes, notamment au parti pris de tout confondre, l'ordre religieux et l'ordre politique, l'Eglise et l'Etat, le dogme et la loi, la foi et la force. L'*Univers* peut être considéré comme l'ennemi le plus redoutable de l'Eglise catholique, qu'il prétend défendre. Quelques évêques ont eu le courage de répudier les maximes de M. Veuillot ou de blâmer sa conduite peu charitable; quelques ecclésiastiques ont protesté contre son infailibilité. L'archevêque de Paris a censuré sa polémique agressive; l'évêque de Moulins a désavoué son fatuisme politique et l'apreté de ses disputes souvent inopportunes. En 1853, l'évêque d'Orléans interdit la lecture de l'*Univers* à son clergé; mais, certain d'être toujours soutenu

à Rome, M. Veuillot n'en a pas moins continué de donner à son journal l'allure agressive qu'il lui avait imprimée tout d'abord.

L'*Univers* a conspué toutes les renommées, outragé toutes les gloires de la France qui s'étaient élevées en dehors du giron de l'Eglise : Molière, Voltaire, Lamartine, Béranger, entre autres, ont reçu des coups de discipline. Berryer était sur le point d'expirer, que M. L. Veuillot, croyant déjà mort le grand orateur, ouvrait une campagne contre sa popularité.

Supprimé en 1861, comme nous l'avons dit plus haut, l'*Univers* reparut en 1867. Depuis, il n'a encouru qu'une simple suspension de deux mois (19 janvier-19 mars 1874), motivée par l'acrimonie de sa polémique vis-à-vis du royaume d'Italie. Le pape adressa, à cette occasion, à M. Veuillot un magnifique bref d'encouragement, que l'*Univers* publia en tête de son premier numéro lors de sa réapparition : « Dans cette grande perturbation de la société civile, disait le pape, comme vos efforts et vos forces, cher fils, sont fidèlement appliqués à la propagation du bien, vous ne devez pas vous étonner d'être dans la tribulation. Mais, pendant que les ennemis les plus acharnés de l'Eglise, croyant pouvoir avancer en sécurité, se trouvent emportés à grande vitesse dans la voie de l'injustice et de la perdition; pendant que ceux qui cherchent à concilier les ténèbres avec la lumière se flattent fallacieusement et vainement d'atteindre au terme de leurs vœux; pendant que d'autres, par la crainte d'une violente tempête, courent inconsidérément la tête devant la fausse sagesse du siècle, croyant à tort éviter ainsi d'être renversés par la violence de l'orage, vous, mon cher fils, d'un cœur ferme, confiant et tranquille, vous attendez, avec tous les bons, les temps et les moments que le Père céleste a assignés dans sa puissance. »

Avec de pareils certificats dans sa poche, M. Veuillot se rit de toutes les critiques. Malgré tout, l'*Univers* n'a que peu d'abonnés. De l'aveu de M. Veuillot, ses affaires ne furent jamais à la hauteur de son mérite. Cependant les hommes de ce journal doivent vivre de quelque chose, puisqu'ils vivent.

UNIVERSALISATION s. f. (u-ni-vèr-sa-li-za-si-on — rad. *universaliser*). Action d'universaliser : Vous entendez ces égoïstes naïfs répondre à vos principes d'universalisation du bonheur, en arguant contre eux de la parole du Christ. (V. Considérant.) Toutes les tendances de l'humanité, et dans sa politique, et dans ses lois, sont à l'universalisation. (Proudh.) L'homme est le grand instrument de l'universalisation sur la terre. (J. Kerr.)

UNIVERSALISER v. a. ou tr. (u-ni-vèr-sa-li-zé — du lat. *universalis*, universel). Rendre universel, répandre partout : Grégoire a présenté au comité d'instruction publique un rapport sur la nécessité et les moyens d'anéantir le patois et d'universaliser l'usage de la langue française. (C. Desmoulins.) L'imprimerie, monnaie de l'esprit, a universalisé la pensée dans l'espace. (E. Pelletan.) UNIVERSALISER ce qui est bien, telle devrait être la tâche d'un gouvernement paternel et vigilant. (E. de Gir.) La science économique a pour but d'universaliser le travail, l'épargne et le bien-être. (L.-J. Larcher.)

S'universaliser v. pr. Devenir universel : Il faut que l'anarchie s'universalise, pour que le besoin d'ordre stable puisse se faire socialement sentir. (Colins.)

UNIVERSALISME s. m. (u-ni-vèr-sa-li-sme — rad. *universel*). Opinion de ceux qui ne reconnaissent d'autre autorité que le consentement universel.

— Théol. Opinion d'après laquelle Dieu a voulu la rédemption de tous les hommes, et non pas seulement des élus.

— Encycl. Théol. La première opinion qui prévalut dans l'Eglise, au sujet de la rédemption, fut que Dieu avait voulu le salut de tous les hommes, sans distinction. Les déclarations de Jésus et des apôtres étaient si claires et si formelles, qu'il ne paraissait pas possible de les méconnaître ou de les éluder; cependant, au i^{er} siècle, la controverse pélagienne fit triompher dans l'Eglise le système augustinien de la prédestination, et d'universalisme qu'elle avait été, elle devint particulariste.

Durant le moyen âge, la prédestination perdit quelque chose de sa rigueur, et insensiblement l'Eglise tomba dans le semi-pélagianisme. Les réformateurs, Luther et surtout Calvin, affirmèrent avec énergie la prédestination, qui devint entre leurs mains une puissante arme de guerre contre le catholicisme. Cependant des doutes surgirent dans les esprits; Arminius s'en fit le représentant dans les Pays-Bas; il eut de nombreux disciples, et il fallut l'intervention du synode de Dordrecht pour conserver au dogme augustinien son autorité. L'universalisme proscrit semblait étouffé pour toujours, mais il était dans les esprits et il avait pour lui l'adhésion secrète des consciences; il fallait qu'il reparût sous une forme ou sous une autre.

En 1631, Amyraut, professeur de théologie à l'Académie réformée de Saumur, fut consulté par un nouveau converti, auquel répugnait l'événement du dogme de la prédestination. Ce fut en réponse à ses questions qu'il publia son traité *De la prédestination*. Amyraut y exposait la doctrine qu'on a appelée depuis l'universalisme hypothétique et qu'il

avait d'ailleurs prise dans les ouvrages de son maître, Caméron. D'après lui, Dieu prédestine tous les hommes au salut, pourvu qu'ils croient; c'est parce qu'ils ne croient pas que le plus grand nombre vont, par la volonté de Dieu, à la perdition.

Cette théorie, qui s'écarterait peu d'ailleurs de l'opinion traditionnelle, ne laissa pas que de soulever des clameurs et de provoquer des protestations, ce qui n'empêcha pas l'idée de faire son chemin. A mesure que la religion se dégagea de ce qu'elle avait de matérialiste, à mesure qu'elle s'affranchit des anciennes notions du ciel et de l'enfer, l'universalisme gagna du terrain. A la fin du xvi^e siècle, il était professé par la majorité des Eglises qui l'avaient autrefois proscrit; il était dominant en France, en Angleterre, dans les Pays-Bas, en Allemagne. Il ne pouvait pas en être autrement, les progrès que les peuples accomplissent dans la vie sociale ayant nécessairement leur contre-coup dans la théologie. Quand on eut proclamé que tous les hommes sont égaux en droit, quand on eut aboli toutes les distinctions de caste et de privilège, pour ne conserver d'autre titre de noblesse que l'humanité, la dogmatique fut bien forcée d'enseigner que tous les hommes sont égaux devant Dieu. Puis, la notion de justice aussi s'était élevée; on ne pouvait plus admettre que, par un pur effet de son caprice, Dieu eût envoyé les uns à la vie et les autres à la damnation éternelle. On avait aussi une autre idée de la vie future; on ne se la représentait pas comme un état d'immobilisme sans fin, mais plutôt comme un progrès incessant; enfin, il répugnait à la conscience d'admettre que tous ceux qui, même par des circonstances indépendantes de leur volonté, n'auraient pas connu le christianisme seraient à jamais perdus. Cet ensemble d'idées poussa les esprits religieux vers l'universalisme, qui affirme que Dieu veut le salut de tous les hommes, sans exception, et que, dans cette existence ou dans une autre, il leur donnera la possibilité de le conquérir. Les universalistes admettent, comme on voit, que le salut peut s'accomplir dans toutes les religions, à plus forte raison dans toutes les Eglises; ils ont pour maxime la parole de Jésus : « Bienheureux sont ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu ! »

Il est facile de comprendre que ces universalistes ne se rencontrent pas dans les orthodoxies protestante ou catholique; ils appartiennent, en général, aux Eglises unitaires ou à ce qu'on appelle le théisme chrétien. En Amérique Th. Parker, en France M. Pécaut, ce que l'on appelle la nouvelle école théologique, professent l'universalisme; mais, s'ils enseignent la capacité de tous les hommes pour le salut, c'est qu'ils sont sortis de l'ancienne idée de la révélation; c'est par ce côté-là surtout que leur doctrine mérite bien le nom d'universalisme. Le vieux Credo, sous toutes ses formes, affirme qu'une révélation divine spéciale et exclusive a été donnée à l'humanité. Or, il arrive à quiconque étudie l'histoire des religions de voir que chaque peuple prétend avoir eu sa révélation et naturellement aussi prétend que la sienne est la seule vraie. Que faire alors? Ou bien on pense que Dieu n'a parlé à personne, ce qui semble le plus raisonnable, ou bien on s'obstine à croire que la révélation qu'on professe est l'unique et l'incomparable, ou bien on reconnaît que Dieu a parlé aux Indous et aux Perses aussi bien qu'aux prophètes juifs, à Jésus et aux apôtres, et, franchissant les limites de l'orthodoxie, on finit par reconnaître la normalité et l'universalité de l'inspiration. C'est ce dernier parti qu'ont pris les universalistes.

UNIVERSALISME s. (u-ni-vèr-sa-li-sme — rad. *universalisme*). Partisan de l'universalisme.

— Théol. Chez les réformés, Personne qui croit que la grâce est universelle.

— Fr.-maçonn. *Ordre des universalistes*, Branche de la franc-maçonnerie qui apparut pour la première fois à Paris en 1841, et qui se compose d'un seul grade : Les UNIVERSALISTES ont des adeptes en Amérique; en France, ils ont cessé d'exister.

UNIVERSALITÉ s. f. (u-ni-vèr-sa-li-té — du lat. *universalitas*; de *universus*, universel). Généralité, totalité : L'UNIVERSALITÉ des êtres créés. Le public est cette portion de l'UNIVERSALITÉ d'une ville ou d'une nation qui s'occupe des choses publiées et qui s'exerce à en juger. (J. Joubert.) Pour l'UNIVERSALITÉ des hommes, l'aisance est une condition essentielle du bonheur. (De Théis.) En Prusse, l'UNIVERSALITÉ des enfants de sept à onze ans reçoit l'instruction primaire. (J. Simon.) Le contrat social doit embrasser l'UNIVERSALITÉ des citoyens, de leurs intérêts et de leurs rapports. (Proudh.)

— Caractère de ce qui est universel : L'UNIVERSALITÉ des connaissances conduit nécessairement au désir de trouver les lois générales de l'ordre physique. (Mme de Staël.) La postérité considère moins l'UNIVERSALITÉ des talents que leur supériorité. (De Bonald.) La grande conquête de la Révolution est l'UNIVERSALITÉ et la proportionnalité de l'impôt. (Proudh.) De l'égalité devant la loi à l'égalité des fortunes, il n'y a que la distance du principe à l'UNIVERSALITÉ de son application. (Proudh.) Le propre de l'évidence, c'est l'UNIVERSALITÉ, et le catholicisme n'est pas uni-

versel. (E. Scherer.) Détruire l'UNIVERSALITÉ du suffrage, c'est détruire le suffrage tout entier. (F. Pillon.)

— Log. Qualité d'une proposition universelle : Il ne faut qu'un instant pour rendre à la vérité de ma proposition toute son UNIVERSALITÉ. (Dider.)

— Jurispr. Totalité : J'ai acquis l'UNIVERSALITÉ de ses biens.

Universalité de la langue française, par Rivarol. V. LANGUE (t. X, p. 161).

UNIVERSAUX s. m. pl. (u-ni-vèr-sô). V. UNIVERSSEL.

UNIVERSEL, **ELLE** adj. (u-ni-vèr-sèl, è-le — lat. *universalis*; de *universus*, même sens). Général, qui s'étend à tout ou à tous : Le déluge UNIVERSEL. Un remède UNIVERSEL. Des préoccupations UNIVERSELLES. Une méthode UNIVERSELLE. Le caprice des hommes s'est si bien diversifié qu'il n'y a point de lois UNIVERSELLES. (Pasc.) La nature est l'existence des choses soumises à des lois UNIVERSELLES. (J. Tissot.) Nous n'aimons en France que ce qui peut être d'une application UNIVERSELLE. (B. Const.) La malignité est une passion aussi UNIVERSELLE que la nature humaine. (Lamén.) L'ordre UNIVERSEL suppose l'ouvrier UNIVERSEL, dont il est tout à la fois la pensée et l'œuvre. (Jouffroy.) La société est un fait UNIVERSEL qui doit reposer sur des fondements UNIVERSELS. (V. Cousin.) La monarchie UNIVERSELLE, c'est le règne UNIVERSEL de la force; la république UNIVERSELLE, c'est le règne UNIVERSEL du droit. (Colins.) Le français est la langue UNIVERSELLE de la littérature et du bien dire. (Th. de St-Germain.) Ici-bas, il n'y a de puissance UNIVERSELLE que celle des femmes. (A. Marlin.) L'histoire UNIVERSELLE n'est que l'histoire de la liberté. (Vacherot.) La loi, dans tout Etat, doit être universelle; elle, Les mortels, quels qu'ils soient, sont égaux devant VOLTAIRE.

— Qui a des aptitudes, des connaissances très-variées : Arrias a tout vu, tout lu; c'est un homme UNIVERSEL, et il se donne pour tel. (La Bruy.) Fontenelle fut l'homme le plus UNIVERSEL de son siècle. (Volt.) La nature, qui semble avoir borné chaque homme à chaque emploi, produit rarement des esprits UNIVERSELS. (Montesqu.) Personne n'est assez UNIVERSEL pour se flatter de tout connaître. (L. Pinel.)

— Qui est le fait de tous, qui provient de tous : Il n'y a pas de puissance au monde qui résiste à l'UNIVERSELLE conspiration du mépris. (Le P. Félix.)

— Enseignement universel, Méthode Jacotot.

— Dr. canon. *Jubilé universel*, Jubilé accordé à toute l'Eglise. || *Concile universel*, Concile auquel sont convoqués tous les évêques du monde catholique : Les conciles ne décident rien sans appel, s'ils ne sont pas UNIVERSELS. (J. de Maistre.)

— Théol. *Grâce universelle*, Grâce que la mort du Christ a répandue sur tous, dans le système des réformes.

— Hist. ecclés. *Evêque universel*, Titre pris par le patriarche de Constantinople en 536.

— Hist. *Professeurs universels*, Nom donné à quinze professeurs établis par Constantin pour enseigner toutes les sciences.

— Polit. *Suffrage universel*, Droit en vertu duquel tous les citoyens, à partir d'un âge déterminé et sauf quelques réserves, peuvent voter dans les élections : Le SUFFRAGE UNIVERSEL, redisons-le, est la forme de l'autocratie populaire, indéfectible et immuable. (Proudh.) Sur le SUFFRAGE UNIVERSEL on pouvait construire un édifice solide; sur le mensonge UNIVERSEL, on n'élèvera qu'un fragile échafaudage. (E. de Gir.) Tout que l'éducation politique du peuple n'est pas faite, le SUFFRAGE UNIVERSEL est impraticable dans son plein et libre exercice. (Vacherot.)

— Jurispr. *Légataire universel*, à titre universel, Celui qui hérite de la totalité, sauf à acquitter certains legs portés au testament : Le titre de fils adoptif est plus honorable que celui de LÉGATAIRE UNIVERSEL. (Dupin.)

— Astron. *Cadran universel*, Cadran qui donne l'heure au soleil, dans tous les pays de la terre.

— Hist. nat. Syn. peu usité de GÉNÉRAL : Involucré UNIVERSEL. Collette UNIVERSELLE.

— s. m. Ce qui est universel : Le sens ne connaît que l'individu; l'intelligence seule s'élève à l'UNIVERSEL. (J. de Maistre.) L'idéal, c'est l'absolu et l'UNIVERSEL. (Ballanche.) La raison, c'est Dieu, c'est l'UNIVERSEL; la volonté, c'est l'homme, c'est l'individu. (Lherminier.) En religion, comme en toutes choses, la France veut l'UNIVERSEL. (Renan.)

— Logiq. Nom sous lequel la philosophie scolastique désignait les propriétés générales qui servaient à classer les êtres et les idées; en ce sens, le pl. est UNIVERSAUX : Il y a cinq UNIVERSAUX : le genre, l'espèce, la différence, le propre et l'accident. (Mol.) Selon le mot d'Aristote, l'UNIVERSEL est l'unique objet de la science. (H. Taine.) || *Universel à partie rei*, Universel sous le rapport de la matière. || *Universel à parte mentis*, Universel sous le rapport de l'esprit. || *Universel in essendo inerec*, Universel d'une manière indivisible. || *Universel in essendo créé*, Universel d'une manière divisible. || *Universel in prædicando inerec*, Universel pouvant être

dit de plusieurs dans un sens équivoque, d'une manière divisible. *Universel in prae-dicando creë*, Universel qui se divise en s'affirmant de plusieurs, dans un sens univoque.

— Hist. Nom donné aux lettres circulaires que le roi de Pologne adressait aux seigneurs.

— Syn. *Universel, commun, général*. V. COM-MUN.

— Encycl. Philos. La logique distingue, parmi les propositions, celles qui sont générales ou *universelles* et celles qui sont particulières; celles-ci ont pour sujet un terme particulier, les autres un terme général ou *universel*. Un terme, dans une proposition, peut être pris particulièrement ou généralement; on dit aussi *universellement*. Il est pris universellement quand il désigne toute une classe, tout un genre: l'homme, les animaux, etc.; particulièrement, dans le cas contraire (V. PARTICULIER). Le sujet est tantôt particulier, tantôt universel; universel, il rend la proposition particulière; universel, il la rend universelle. L'attribut est toujours pris particulièrement, quand la proposition est affirmative, et universellement quand elle est négative. Affirme-t-on, en effet, on déclare que tel sujet appartient à la classe désignée par l'attribut, est espèce ou égard au genre qu'exprime l'attribut, en fait partie; l'attribut ne convient donc au sujet que partiellement; nie-t-on, on déclare que tel sujet n'est aucun des êtres qui appartiennent au genre qu'exprime l'attribut, ou le sépare de tous les individus de ce genre, ou nie de lui la totalité de ces êtres. « L'homme est raisonnable », c'est-à-dire qu'il est du nombre des êtres raisonnables; raisonnable n'est donc pas pris ici dans toute son extension, mais particulièrement. « L'animal n'est pas raisonnable », c'est-à-dire qu'il n'est aucun des êtres raisonnables; c'est dans toute son extension, c'est universellement que raisonnable est ici d'animal.

En psychologie, on appelle *universelles* les idées et les vérités nécessaires. Les idées nécessaires sont celles qui ont pour objets des vérités nécessaires; celles-ci sont des rapports qui ne peuvent pas ne pas être, qui sont absolument, qui sont donc éternellement, *universelles*; tels sont les axiomes. Ce qui est nécessairement vrai l'est absolument, en quelque temps, en quelque lieu que ce puisse être, toujours, partout; il est vrai toujours, il est vrai partout, il est universellement vrai, parce qu'il est absolument vrai, et il est absolument vrai parce qu'il est nécessairement vrai que « le tout est plus grand que la partie », que « deux quantités égales à une troisième sont égales entre elles », etc. Ainsi de tous les axiomes et de toutes leurs conséquences, de toutes les vérités mathématiques, de toutes les vérités de raison. Comme elles sont *universelles* en elles-mêmes ou objectivement, elles le sont aussi subjectivement, c'est-à-dire qu'elles sont universellement reconnues par toutes les intelligences raisonnables; les vérités *universelles* sont objets d'idées *universelles*.

— Scolast. On donnait le nom d'*universaux* aux idées générales dans la grande querelle qui s'éleva à leur sujet pendant le moyen âge. Les *universaux* ont-ils une réalité en dehors de l'esprit humain? sont-ils des substances ou seulement des noms, de purs sons? Par exemple, l'humanité existe-t-elle indépendamment de tout homme, ou bien ce mot n'est-il qu'une étiquette destinée à réunir sous un même nom tous les individus hommes? Tel était le problème à résoudre; il avait exercé de tout temps la sagacité des philosophes. Selon Platon, les idées générales, les *universaux* ont une réalité dans l'intelligence divine et ont servi de type aux individus. Cette opinion de l'existence des *universaux* antérieure à celle des individus (*universalia ante rem*, comme disaient les scolastiques) n'était point partagée par Aristote, qui, tout en admettant la réalité des *universaux*, soutenait qu'ils n'avaient de réalité que dans les choses comme formes ou figures inhérentes à la matière. Il enseignait donc les *universalia in re*. Les stoïciens enfin, aussi peu satisfaits des formes d'Aristote que des idées de Platon, nient la réalité des *universaux* et prétendaient que les individus seuls existent réellement, que les idées générales ne sont que des abstractions de l'esprit, de simples noms désignant les qualités communes à divers objets individuels. Ils croyaient donc que les *universaux* étaient postérieurs à l'individu, *universalia post rem*. La formule *universalia ante rem* est celle des réalistes; la formule *universalia post rem*, celle des nominalistes. Quant à celle des *universalia in re*, elle fut adoptée par plusieurs partisans de la philosophie aristotélicienne; mais la lutte devenant de plus en plus vive et les esprits s'échauffant, l'attention se porta sur les réalistes et sur les nominalistes. Par suite de l'étroite connexion qui s'était établie à cette époque entre la philosophie et la religion, cette question se compliquait d'ailleurs d'une foule de problèmes théologiques sur la Trinité, les attributs divins, la Cène. Ce fut même sur une question dogmatique que la lutte s'engagea. Roscelin, chanoine de Compiègne, était nominaliste, c'est-à-dire qu'il refusait une réalité objective aux *universaux*. Il soutenait donc que si les trois per-

sonnes de la Trinité sont une seule chose, et non trois choses en soi, unies par la volonté et la puissance, il faut nécessairement que le Père et le Saint-Esprit se soient incorporés avec le Fils; or, comme il ne pouvait admettre cette dernière hypothèse, il trancha le problème en sacrifiant la réalité de l'unité de Dieu à la réalité des trois personnes divines. Il trouva un rude adversaire dans le futur archevêque de Cantorbéry, saint Anselme, qui le força de se rétracter au synode de Soissons (1092) et qui assura pour plusieurs siècles le triomphe du réalisme sur le nominalisme, qui conduisait à admettre trois dieux. La lutte des *universaux* se trouvant suffisamment exposée aux mots RÉALISME et SCOLASTIQUE, nous nous bornons à renvoyer le lecteur à ces deux mots.

UNIVERSELLEMENT adv. (u-ni-vér-sè-le-man — rad. *universel*). D'une façon universelle, générale : *J'étais universellement estimé*. (J.-J. ROUSS.) *Le condiment le plus important, le plus universellement répandu, c'est le sel*. (A. RION.) *La fraternité n'existe pas; cela est universellement reconnu*. (Proudh.)

— Logiq. Au point de vue général, absolu : *Les termes ne doivent pas être pris plus universellement dans la conclusion qu'ils ne l'ont été dans les prémisses*. (Dumarsais.)

UNIVERSITAIRE adj. (u-ni-vér-si-té-re — rad. *université*). Qui appartient à l'Université : *Les études universitaires*. *Les professeurs universitaires*. *Le monopole universitaire*. On ne m'imposait pas l'instruction universitaire dans toute sa rigueur. (G. SAND.) *La psychologie, entendue selon la méthode universitaire, est une dérision*. (Proudh.)

— Qui contient des universités, où l'on se livre aux études universitaires : *Pérouse est une ville universitaire et poétique*. (G. SAND.)

— s. m. Membre de l'Université : *Un avocat parle, un député parle, un universitaire parle, toute brute parle, et le roi ne parlerait pas!* (CORMEN.)

— Partisan de l'Université : *Les cléricaux accusent les universitaires d'être voltairiens*.

UNIVERSITÉ s. m. (u-ni-vér-si-té — lat. *universitas*, universalité, parce que l'Université comprenait l'universalité des professeurs et des étudiants). Corps enseignant établi par l'Etat : *L'Université de Paris, de Toulouse, d'Oxford, de Bologne, de Séville*. *Le recteur de l'Université de Paris*. Les Universités de Padoue et de Bologne ont eu le singulier privilège de compter jusqu'à nos jours plusieurs femmes parmi leurs docteurs. (Renan.)

Les animaux ont-ils des universités? Voit-on fleurir chez eux les quatre Facultés? BOULEAU.

— Au moyen âge, l'*Université de Paris* ou simplement l'*Université*. Celle qui avait son siège à Paris et qui était fort célèbre. Par ext. Le quartier des écoles : *L'Université couvrait la rive gauche de la Seine, depuis la Tourneelle jusqu'à la tour de Nesle*. (V. HUGO.)

— Aujourd'hui, Se dit absolument du corps enseignant et choisi par l'Etat, en France : *Je ne dirai pas que l'Université soit parfaite; mais je crois qu'elle est supérieure, même pour la moralité, aux établissements qu'on lui oppose*. (Thiers.) *On ne viendra à bout de la révolution qu'en détruisant l'Université, ce repaire de philosophie*. (E. AUGIER.) *L'enseignement de l'Université a l'inconvénient d'être trop uniforme et de laisser trop peu de place au goût individuel soit du professeur, soit de l'élève*. (Renan.)

— Anc. cout. Administration des communes.

— Encycl. I. ANCIENNE UNIVERSITÉ DE PARIS. La première en date des universités qui ont été fondées en France et en Europe est celle de Paris. Toutefois, c'est à tort que l'on attribue d'ordinaire à Charlemagne sa fondation. Pasquier, dans ses *Recherches de la France* (liv. IX, ch. IV), a le premier démontré cette erreur. Charlemagne ouvrit des écoles; mais les maîtres et les élèves de ces écoles, dont le nombre s'était rapidement accru, ne formèrent une compagnie et n'eurent une organisation spéciale que beaucoup plus tard. Paris était devenu le rendez-vous de la jeunesse studieuse, qui y affluait de toutes les parties de l'Europe pour y suivre les cours de maîtres célèbres, lorsque, en 1200, Philippe-Auguste eut l'idée de constituer les nombreuses écoles de sa capitale en une corporation, qu'il dota de privilèges. Quinze ans plus tard, Robert de Courçon rédigea les statuts de cette corporation, qui reçut le nom d'*Université*, soit parce qu'elle embrassait l'universalité des arts et des sciences, soit parce qu'elle comprenait l'universalité des maîtres et des élèves.

Dès que l'*Université* fut constituée, la faculté d'enseigner ne fut plus accordée à tous indistinctement. Pour enseigner, il devint nécessaire de posséder ce qu'on appelle la *licence*. A cette époque, les écoliers étaient l'objet d'une sollicitude universelle. On créa des collèges destinés à servir d'asile aux écoliers indigents : le collège de Saint-Thomas-du-Louvre, en 1187; ceux de Constantinople, sur la place Maubert, en 1206, des Bons-Enfants-Saint-Honoré en 1209 et de Saint-Nicolas-du-Louvre en 1217. Les papes se déclarèrent les protecteurs de ces écoles,

parce qu'elles étaient placées entre les mains du clergé, et les comblèrent de privilèges que les rois confirmèrent. Philippe-Auguste accorda aux écoliers le privilège dont jouissait l'Eglise, d'être soustraits à la justice séculière dans les causes criminelles. Il enjoignit à tous les bourgeois de dénoncer et même d'arrêter ceux qui frappaient un écolier; leur demeure fut déclarée inviolable, et pour assurer l'exécution de cette ordonnance, il fut prescrit à tous les prévôts de jurer, lors de leur entrée en fonction, en présence de l'*Université* elle-même, l'observation de ses privilèges. Ces privilèges et cet usage tombèrent en désuétude vers la fin du xiv^e siècle. M. de Villeroi fut le dernier prévôt qui prêta ce serment en 1592.

Les papes se montraient de chauds protecteurs de l'*Université*, dans l'unique but de faire tourner cette protection au service exclusif de la théologie. Aussi, quand certains professeurs de Paris voulurent unir à l'étude de la théologie celle des auteurs païens, ils s'attirèrent une bulle menaçante de Grégoire IX (1228). « Nous vous commandons et vous ordonnons par ces présentes, disait-il, d'abandonner entièrement une telle folie et d'enseigner désormais la théologie dans sa pureté, sans aucun ferment de science mondaine, n'adultérant point la parole de Dieu par les fictions des philosophes. » Cet ordre fut suivi à tel point, nous apprend Bèdeus dans son *Historia universitatis*, qu'en 1254 on ignorait à l'*Université* de Paris les noms de Virgile et de Cicéron.

Dès le xiii^e siècle, l'*Université* prit la forme qu'elle conserva jusqu'à la fin de son existence. Au début, toutefois, on se borna à diviser l'enseignement en deux grandes divisions, appelées Facultés : la Faculté de théologie et celle des arts, comprenant les lettres et les sciences. On y joignit bientôt deux autres Facultés, celle de droit canon et de droit civil et la Faculté de médecine. La Faculté des arts, dit Lalanne, était composée de quatre nations : la nation de France, divisée en cinq provinces ou tribus; la nation de Picardie, divisée aussi en cinq tribus; la nation de Normandie; la nation d'Allemagne, divisée en deux tribus; celle des continents, subdivisée en deux provinces, et celle des insulaires, comprenant les îles Britanniques. La nation d'Allemagne avait porté d'abord le nom de nation d'Angleterre; mais, sous Charles VI, pendant la guerre avec les Anglais, on remplaça le nom de l'Angleterre par celui de l'Allemagne. L'*Université* conférait les grades de bachelier, de licencié et de docteur. A la tête de chacune des quatre Facultés se trouvait un professeur appelé doyen, et à la tête de l'*Université* était le recteur, élu par les quatre Facultés. Ses fonctions durèrent d'abord six semaines, puis trois mois et enfin deux ans. Lors de son installation, on faisait une procession en grande pompe. Un syndic était chargé de veiller au maintien des privilèges de l'*Université*, dont les principaux consistaient dans le monopole de l'enseignement, dans le droit d'envoyer des députés aux conciles et aux états généraux, et dans l'exemption des charges de l'Etat.

« L'*Université*, dit Dubarle, possédait de temps immémorial une vaste prairie dont l'origine de propriété est restée entourée de nuages, mais qui, connue sous le nom de Pré-aux-Clercs, était le rendez-vous des écoliers et servait à leurs récréations. Cet emplacement, qui s'étendait depuis le bourg Saint-Germain jusqu'à la Seine et depuis la rue des Saints-Pères jusqu'aux Invalides, dans l'espace occupé aujourd'hui par les quais Voltaire et d'Orsay, était voisin de l'abbaye Saint-Germain. A plusieurs reprises, les moines avaient élevé sur ces prairies des prétentions toujours repoussées, mais qui amenaient souvent entre eux et les écoliers des luttes quelquefois sanglantes. En 1278, quelques envahissements de leur part avaient exposé les écoles et produit une rixe pendant laquelle les moines, ayant rassemblé leurs vassaux, avaient attaqué leurs jeunes adversaires, en criant : Tue! tue! Plusieurs effectivement restèrent morts sur la place. L'*Université* porta plainte au légat et au roi, implorant le secours de leur autorité et menaçant de fermer ses écoles. Les moines alors, quant aux peines corporelles, n'étaient justiciables que des tribunaux ecclésiastiques; l'autorité royale était impuissante pour les atteindre; aussi ce fut le légat qui indiqua au prévôt de l'abbaye, principal auteur de ce cruel événement, une pénitence de cinq années; les réparations civiles étaient du ressort du prince; *Quantum ad nos spectabat*, disait Philippe le Hardi, et il ordonna que le couvent fonderait dans les églises du Val-des-Ecoliers et de Saint-Martin deux chapellenies de 20 livres parisis de rente chacune, dont la présentation appartiendrait au recteur, et que de plus il payerait 1,000 livres tournois aux parents des écoliers morts. » Cette anecdote prouve combien était grande la faveur dont jouissait l'*Université*. Elle avait créé dans son sein, dit Crevier, un tribunal présidé par le recteur, pour juger les causes de ses membres, et devant lequel il n'était pas permis de se servir de l'organe, mais seulement du conseil d'un avocat. Ce tribunal ne rendait pas de jugements en dernier ressort; on pouvait appeler de ses décisions à l'*Université* entière, réunie en assemblée.

L'*Université* de Paris joua un rôle considérable dans les affaires politiques et religieuses au moyen âge. Lorsque les rois voulurent toucher à ses immunités et privilèges, elle leur fit la plus vive résistance et plus d'une fois elle suspendit ses cours. Pendant une de ces suspensions (1229-1231), les dominicains instituèrent des chaires de théologie et des écoles. Dès qu'elle eut repris son enseignement, elle réclama avec énergie leur fermeture; mais elle succomba dans ses prétentions et se vit contrainte de partager le droit d'enseignement avec les corporations religieuses. Dans la seconde moitié du xiii^e siècle, elle soutint la cause de Philippe le Bel dans ses démêlés avec le pape. En 1317, Philippe le Long consulta l'*Université* au sujet de l'interprétation de la loi salique, et celle-ci se prononça en sa faveur contre les prétentions de la fille de Louis le Hutin. Charles V lui donna le titre de *Fille aînée des rois*, ce qui valut à l'*Université* de prendre immédiatement rang après les princes du sang. Jusqu'à Philippe de Valois, le décanat avait été donné à l'ancienneté. En 1338, on décida qu'il pourrait désormais être conféré au plus digne par élection, quel que fût son âge. On s'efforça en même temps de réformer les abus qui pouvaient être préjudiciables aux études ou aux écoliers. C'est ainsi qu'en 1342 on abolit la *brimade des béjaunes*. On appelait ainsi la bienvenue exigée des nouveaux écoliers. On lui avait donné ce nom, selon Du Cange, par allusion aux becs jaunes des oiseaux qui ne sont pas encore sortis de leurs nids. Les *béjaunes* étaient les écoliers ignorants ou novices.

Lors du grand schisme d'Occident qui divisa l'Eglise pendant une moitié du xiv^e siècle, l'*Université* de Paris prit fait et cause pour le pape Clément. Elle délibéra sur les moyens propres à rendre la paix à l'Eglise. Une assemblée générale de tous ses membres décida que les deux papes qui se disputaient le trône de saint Pierre devaient s'en remettre à la décision d'arbitres choisis. Un mémoire, rédigé par le chancelier Pierre d'Ailly et par Nicolas de Clémengis, fut approuvé de l'*Université* entière. Le successeur de Clément VII étant mort sur ces entrefaites, Benoît XIII reçut de l'*Université* une lettre de félicitations et de conseils, montrant le sentiment que ce corps avait de son autorité et de sa force. Cette lettre étant restée sans réponse, l'*Université* déclara au pape que, s'il n'obtempérait pas à ses prières et aux vœux de l'Eglise, elle lui résisterait en face, parce qu'elle ne veut en aucune façon être soumise ni adhérent à son opiniâtreté. Le pape persista dans son silence. Alors l'*Université* donna ses conclusions par l'organe du recteur, déclarant que « l'on devait dès maintenant se séparer du tout de l'obéissance de notre saint-père. » Le chancelier de l'*Université* de Paris, Gerson, fut, comme on sait, l'âme du concile de Constance et contribua puissamment à faire déposer le pape Jean XXIII, que le concile remplaça par Martin V. La Faculté de théologie de Paris, la Sorbonne, devint dans le même temps l'un des oracles de l'Eglise.

Mais si à cette époque l'influence politique et religieuse de l'*Université* était grande, l'enseignement était loin d'y être aussi complet qu'on pourrait se le figurer. Des hommes célèbres, Pierre d'Ailly, Gerson, Nicolas de Clémengis, Gilles des Champs, enseignaient la théologie et le droit canon à une foule d'élèves avides de savoir; mais les sciences profanes étaient négligées. La médecine n'inspirait aucune confiance au public et n'attirait aucune considération sur ceux qui la professaient; en logique, en philosophie, on n'était pas encore sorti d'Aristote; l'axiome *le maître l'a dit* avait toujours force de loi. Quant à la grammaire et à la rhétorique, elles étaient oubliées depuis longtemps. Toutefois, Nicolas de Clémengis s'efforça de rétablir le goût de l'élégance et la politesse du style. On commençait aussi à cultiver les mathématiques; mais l'astrologie judiciaire avait encore ses professeurs; on répandait de bonne foi les erreurs les plus absurdes, et les savants eux-mêmes ne savaient pas s'en défendre. Ainsi, nous apprend Duvernel dans son *Histoire de la Sorbonne*, Gerson avait écrit pour prouver l'effet des influences célestes sur les corps sublunaires, et la Faculté de théologie concédait aux démons, en 1398, le pouvoir de faire quelquefois, avec l'aide de Dieu, des choses merveilleuses. Quelques esprits supérieurs s'élevaient seuls contre ces croyances générales. Ainsi maître Sérisy s'écriait : « O toi, Université de Paris, puisses-tu corriger cette opinion! car ces sciences trompeuses ne sont pas seulement défendues parce qu'elles sont contre l'honneur de Dieu, mais parce qu'elles ne contiennent ni vérité ni effets. »

Cependant le crédit de cette compagnie que Charles V avait appelée la *Fille aînée des rois de France* allait croissant. L'*Université* avait tant de pouvoir, dit M. de Barante, que, lorsqu'elle mettait la main à une chose, il fallait bien qu'elle en vint à bout. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, le sire de Tignonville, prévôt de Paris, avait fait arrêter deux écoliers convaincus des plus grands crimes. L'*Université*, à la justice de laquelle on offrait les coupables, désavoua de pareils membres; ils furent condamnés et pendus.

Mais le duc de Bourgogne, ennemi de Tignonville, suscita contre lui les écoliers de la nation de Normandie. Ceux-ci excitèrent les passions de leurs camarades et réclamèrent contre la violation de leurs privilèges. On ferma les écoles, et comme le roi semblait approuver la conduite du prévôt, l'*Université* déclara que, puisqu'on violait ses franchises, la *Fille du roi*, persécutée dans son honneur, s'en irait comme une brebis errante chercher asile ailleurs. Aussitôt Charles VI ordonna que le prévôt allât en personne détacher les cadavres du gibet, les baisât à la bouche et payât les frais du convoi. Il fut ensuite destitué de sa charge.

« Au nombre des plus précieux avantages de l'*Université*, dit Dubarle, se trouvait l'exemption des impôts, et on osait rarement y porter atteinte en raison de son grand pouvoir. Elle avait soin, sous chaque monarque, d'en demander le maintien et la conservation et de renouveler sa demande dans toutes les occasions où elle pouvait craindre pour ses droits. Ces privilèges cependant, nous le disons avec plaisir, ne lui faisaient pas oublier qu'elle était française et qu'elle s'appelait la *Fille aînée du roi*; elle savait, dans des circonstances pénibles, faire à la patrie le sacrifice de son intérêt personnel; et lorsqu'en 1418 les succès rapides des Anglais, qui venaient de conquérir la Normandie, eurent exigé le prélèvement d'un impôt extraordinaire, l'*Université* voulut payer sa dette à la France et offrit de contribuer comme tous les autres citoyens. Ces offres furent acceptées; mais le roi voulut qu'on en exemptât les maîtres et les docteurs. »

Cependant, à la fin du règne néfaste de Charles VI, les privilèges de l'*Université* ne furent pas respectés. L'*Université* se jeta alors dans les bras des Anglais et prêta serment de fidélité au duc de Bedford, régent et tuteur du monarque anglais Henri VI. Le jeune prince confirma ses privilèges en 1431. Le 30 janvier 1430 avait commencé le procès de Jeanne d'Arc. L'*Université* de Paris y prit une part regrettable. On la consulta plus d'une fois pendant la durée du procès, et le jour du supplice de Jeanne d'Arc, « l'*Université* de Paris, dit Pasquier, voulant aussi jouer son rôle, fist une procession générale à Saint-Martin-des-Champs, où un frère dominicain fit une déclamation contre cette pauvre fille pour monstrer que tout ce qu'elle avait fait c'étaient œuvres du diable, non de Dieu. »

Mais bientôt l'*Université* revint à des sentiments plus patriotiques. Lorsque, en 1437, Charles VII entra à Paris, il fut harangué par l'*Université* aux portes de Notre-Dame. Ce prince, par une ordonnance du 27 mars 1446, donna à l'*Université* pour juge dans toutes ses contestations le parlement. Cette ordonnance irrita vivement l'*Université*, qui perdait la précieuse prérogative de n'être jugée que par le roi et se trouvait soumise à un autre corps dont elle marchait auparavant l'égale; « car la cour de parlement est *sœur* de l'*Université* et non pas sa *maîtresse*. »

Ce fut aussi Charles VII qui fit rédiger de nouveaux statuts pour l'*Université*. Ce règlement s'étendait aux quatre Facultés. Dans la Faculté de théologie, le temps d'études fut réduit de sept à cinq ans; dans la Faculté de droit, on diminua les droits excessifs prélevés pour l'obtention des grades. Les maîtres de la Faculté des arts durent désormais s'occuper des pensions qui exigeaient des élèves un trop haut prix. Enfin, innovation importante, les médecins purent se marier sans perdre le droit de régence.

« Il s'était à peine écoulé une année depuis la promulgation du statut, dit Dubarle, lorsque la compagnie en fit une triste expérience. Le prévôt de Paris faisait fréquemment emprisonner des écoliers, sans égard pour leur qualité, et le Châtelet en renfermait plus de quarante quand le recteur, sur l'ordre de l'*Université*, se présentait chez le prévôt pour les réclamer. Ils lui furent rendus. Satisfait d'avoir réussi, il revenait avec un cortège nombreux dans la rue Saint-Antoine, lorsqu'il fut rencontré par un commissaire accompagné de huit archers. Une rixe s'éleva; les hommes d'armes s'élançant sur les jeunes gens, et, dans la mêlée, un bachelier en droit est tué, vingt écoliers blessés; le recteur lui-même court risque de la vie et put à peine s'échapper, car dans le tumulte les bourgeois avaient pris les armes et les chaînes avaient été tendues dans les rues (11 mai 1453). L'*Université* éplorée s'assembla le lendemain pour assister au convoi du malheureux qui avait péri; elle ordonna une cessation générale de leçons et de sermons, et en même temps une députation fut envoyée au parlement pour demander non-seulement le châtiment des coupables, mais encore la mise en cause du prévôt de Paris. On exigea d'abord qu'elle reprît ses exercices; elle tint ferme, et, le 21 juin, le parlement, sur l'ordre du roi, condamna les archers à faire amende honorable à l'*Université*, nus, en chemise, une torche ardente à la main, et celui qui avait voulu tuer le recteur eut le poing coupé; mais le prévôt fut renvoyé de la plainte. L'*Université*, peu satisfaite, déclina alors la juridiction du parlement, prononça la privation de tous les droits académiques contre ceux qui porteraient devant cette cour une cause qui intéressât l'*Université* ou un de ses corps, et continua de suspendre tous ses exercices et

d'empêcher toute prédication; elle fut même tellement inflexible dans sa résolution que l'évêque de Paris lui ayant demandé, selon l'usage, un prédicateur pour rendre grâce à Dieu de la conquête de la Guyenne, elle le refusa. Cet état d'hostilité contre le parlement et contre l'évêque de Paris, qui n'avait pas voulu jeter un interdit sur toute la ville, subsista longtemps, et ce ne fut que dans le mois de février de l'année suivante que l'*Université* consentit à rouvrir ses cours et à permettre les sermons, excepté toutefois dans les paroisses de Saint-Paul, de Saint-Gervais et de Saint-Jean-en-Grève, sur le territoire desquelles l'attentat avait été commis. »

Louis XI, à son avènement, confirma les privilèges de l'*Université*. Ce fut lui qui, en 1479, ordonna que l'*Université* célébrerait la fête de saint Charlemagne, pour lequel il avait une vénération spéciale, par une cessation générale de tous les travaux. En 1482, le pape Pie II ayant accordé aux religieux le droit de se conférer entre eux les grades académiques, l'*Université* vit là une violation de ses privilèges. Elle s'adressa au roi, qui lui donna gain de cause. Pourtant Louis XI laissa enfreindre cette défense en permettant la fondation de l'université de Bourges. L'*Université* de Paris réclama vainement; alors, piquée d'émulation, elle entreprit d'améliorer les études. Peu de temps après, la Faculté des arts abolit une fête bien chère aux écoliers, la fête du Roi des fous.

Malgré ces réformes, les études n'en allaient pas mieux. Tous les grands professeurs n'étaient plus. Les écoliers, pauvres pour la plupart, ayant peine à se nourrir, forcés parfois de mendier leur pain, parfois même de le voler, ne pouvaient se procurer de manuscrits. Certains manuscrits se payaient leur pesant d'or. On attachait à la plupart d'entre eux une importance extrême.

Sous le règne de Charles VIII, l'*Université* fut obligée de nouveau d'introduire des améliorations dans la discipline. L'esprit des élèves était toujours turbulent. Cette turbulence éclatait surtout dans les fêtes scolastiques. En 1488, on interdit les danses, les chansons et les déguisements. Au début de la Renaissance, des professeurs vinrent d'Italie enseigner à Paris les préceptes de la poétique et de la rhétorique, et on les accueillit avec enthousiasme. En 1530, François I^{er} institua les lecteurs royaux pour la propagation de l'étude des langues grecque, latine et hébraïque; ces lecteurs, qui faisaient partie de l'*Université*, étaient destinés à répandre le goût des belles-lettres, en expliquant les langues anciennes dans des leçons publiques et gratuites. L'*Université*, qui faisait payer ses leçons, vit d'abord avec peine l'institution des lecteurs royaux. Mais bientôt, frappée du résultat avantageux de leurs leçons, elle les accueillit avec faveur. On compte parmi ces lecteurs Vatable, Guillaume Budé et Jean Lascaris. A partir de François I^{er}, l'*Université*, tout en maintenant ses privilèges, cessa d'être, à proprement parler, un corps politique, pour se réduire au rôle plus modeste de corps enseignant. D'ailleurs, il lui fallut défendre son existence même contre ses ennemis les plus acharnés, les jésuites. A cette époque, il fut question d'une réforme de l'*Université*. Aux états généraux de 1560, le tiers état demanda dans toutes les universités de France la fondation d'une chaire de morale et de politique. Dans un discours adressé au roi Charles IX (1562), Ramus indiqua les points sur lesquels la réforme devait porter; c'étaient la diminution des frais d'étude et la méthode d'enseignement. Les frais d'étude étaient considérables; et, pour ne citer qu'un seul exemple, le doctorat en théologie coûtait 102 livres. Ramus proposait une réduction de ces frais et demandait que les honoraires des professeurs fussent prélevés « sur tant de rentes et tant de revenus que possèdent les moines, chanoines, abbés, évêques. » Quant à la méthode d'enseignement, Ramus s'éleva contre les disputes scolastiques; il demanda l'introduction de leçons publiques et périodiques et l'inauguration d'une chaire de droit civil.

Cependant les jésuites s'implantaient en France malgré l'*Université*. L'ordre de Loyola voulant s'emparer des esprits par l'éducation, les jésuites demandèrent à être agréés à l'*Université*, qui s'y refusa; ils furent déboutés de leur demande par le parlement (1557). Toutefois, ils demeurèrent libres d'ouvrir des établissements d'éducation en concurrence avec les collèges universitaires. Guillaume Duprat leur avait légué 40,000 livres pour construire deux collèges, l'un à Paris, l'autre en Auvergne. Le parlement reconnut leur institut le 14 janvier 1562 et ordonna que leur collège portât le nom de collège de Clermont. Le 29 février 1564, le recteur de l'*Université*, Julien de Saint-Germain, qui était favorable aux jésuites, sans assembler la compagnie, sans même consulter les chefs des diverses Facultés et des nations, leur expédia des lettres de scolarité. L'*Université* protesta, usa de tous les moyens, porta la question devant le parlement, qui la laissa indécise, et depuis lors la guerre est restée ouverte entre les jésuites et l'*Université*.

Sous Henri III, l'*Université* déclina. On essaya de réformer la discipline, on prescrivit l'usage exclusif de la langue latine dans les collèges, on défendit aux principaux d'a-

voir aucune femme à leur service, on interdit l'entrée des collèges aux maîtres d'escrime, etc. Pendant la Ligue, l'*Université*, d'abord hésitante, y adhéra enfin. L'ordonnance de Blois (1579) sanctionna quelques-unes des demandes présentées par les Facultés; mais on défendit à Paris l'enseignement du droit civil.

Henri IV vainqueur, l'*Université* se rendit auprès de lui et lui demanda grâce pour les excès que quelques-uns de ses membres avaient pu commettre. Le roi se montra très-favorable à ce corps, qui profita de sa faveur pour porter un coup aux jésuites; elle les accusa d'être ennemis de la maison régnante, partisans des Espagnols, et la cause fut portée devant le parlement par Antoine Arnault, qui plaida pour l'*Université*. L'attentat dirigé par Jean Châtel, élève des jésuites, sur la personne du roi hâta l'effet de son véhément discours; les jésuites furent bannis de France. Henri IV fit reviser les statuts de l'*Université*. Le nouveau statut défendit de recevoir comme pensionnaires dans les collèges les élèves non catholiques, proscrivit toute autre langue que le latin, bannit des collèges l'escrime, la danse, les comédies.

Le 2 septembre 1603 furent signées à Rouen des lettres patentes du roi qui ordonnaient le rétablissement des jésuites en France, « à charge par eux de n'entreprendre ni faire aucune chose, tant au spirituel qu'au temporel, au préjudice des évêques, chapitres, curés et universités du royaume, ni des autres religieux, mais de se conformer au droit commun. » C'était introduire de nouveau l'ennemi dans la place. En vain l'*Université*, pendant la fin du règne de Henri IV, pendant le début de celui de Louis XIII, essaya-t-elle de lutter; les jésuites étaient installés définitivement. A partir du ministère de Richelieu, l'*Université* cessa complètement de compter comme corps politique. Lorsque s'ouvrirent les états généraux de 1614, l'*Université*, malgré ses privilèges, ne fut pas admise à y siéger. Sous Louis XIV, la lutte recommença plus vive que jamais entre l'*Université* et les jésuites. La Faculté de théologie répondit par ces dures paroles à l'*Apologie des jésuites*: « Toute l'Eglise vous considère comme des usurpateurs de la puissance de ses pasteurs; toutes vos actions sont des attentats contre la sainteté de leur caractère. Vous les méprisez en chaire, vous les diffamez dans vos livres, vous les attaquez en général, vous les noircissez en particulier; on peut compter toutes les années de votre société par des rébellions continuelles contre les successeurs des apôtres; vous vous soulevez contre eux avec conspiration, avec arrogance. » On sait que cette querelle se termina par l'apparition des *Provinciales*. Cependant les jésuites, lorsque l'un d'eux devint confesseur du roi, reprirent crédit et faveur et donnèrent à leur collège le nom de Louis-le-Grand.

Sous Louis XIV, un édit régla l'enseignement du droit dans l'*Université* et ordonna de professer le droit romain concurremment avec le droit français. Depuis lors, l'*Université* n'a plus d'histoire; la fille aînée des rois de France ne devait pas survivre à la chute de la monarchie. Un décret de la Convention en date du 20 mars 1794 supprima l'*Université* de Paris, ainsi que les universités provinciales qui existaient encore et dont nous allons parler.

— II. UNIVERSITÉS PROVINCIALES EN FRANCE. Les universités provinciales fondées à diverses époques étaient établies à Toulouse, Montpellier, Orléans, Cahors, Angers, Orange, Perpignan, Aix, Poitiers, Caen, Valence, Nantes, Dole (puis Besançon), Bourges, Bordeaux, Angoulême, Reims, Douai, Pont-à-Mousson, Rennes, Pau, Strasbourg, Nancy. Ainsi, en comprenant Paris, il y avait vingt-quatre universités en France et même vingt-cinq, si l'on ajoute Avignon, qui appartenait au pape. Il est nécessaire d'indiquer rapidement l'époque où elles furent établies. La plus ancienne université de France, après celle de Paris, était l'université de Toulouse. Elle avait été fondée par le pape Grégoire IX en 1233. Elle avait les mêmes privilèges que l'*Université* de Paris; les professeurs de l'université étaient enterrés avec l'anneau d'or, l'épée et les éperons. La troisième université était celle de Montpellier; elle fut établie en 1239 par le pape Nicolas IV. Elle avait primitivement trois Facultés : la médecine, le droit et les arts ou les lettres; dans la suite, elle fut réduite à deux, le droit et la médecine. L'université d'Orléans fut fondée en 1312 par Philippe le Bel; elle était consacrée exclusivement à l'étude du droit. Le pape Jean XXII, établit une université à Cahors, sa ville natale. Angers eut aussi une université, dont on place l'origine à 1364; celle d'Orange datait du même temps. La fondation de l'université de Perpignan était de beaucoup antérieure à la réunion du Roussillon à la France; on la place en 1340. Le pape Alexandre V établit une université à Aix en 1409; celle de Poitiers fut fondée par Charles VII en 1431. Les Anglais organisèrent à Caen une université qui fut confirmée par Charles VII lorsqu'il eut reconquis la Normandie (1450). Le dauphin Louis fonda, en 1442, l'université de Valence. L'université de Nantes datait de 1460; celle de Dole, transférée plus tard à Besançon, de 1464; celle de Bourges de 1465; celle

de Bordeaux de 1473. Une université fut établie à Rennes en 1548. Le bailli de Vermandois en était le conservateur en 1550, et l'official de l'archevêque de Reims conservateur des privilèges apostoliques de cette université à la même époque (de Thou, liv. VI). Douai, dans le temps où elle était soumise comme toute la Flandre au roi d'Espagne, fut dotée d'une université par Philippe II en 1572. Le cardinal de Lorraine et le duc Charles III fondèrent à Pont-à-Mousson une université qui fut confirmée par une bulle du pape Grégoire XIII en 1572. Il faut ajouter à ces anciennes universités Rennes, où l'on transféra la Faculté de droit, d'abord établie à Nantes; Strasbourg, dont l'université antérieure à la réunion à la France fut confirmée après cet événement (1681); Pau, dont l'université, qui n'avait que la Faculté de droit, ne datait que de 1723; Nancy, dont l'université fut confirmée après la réunion à la France en 1789. On n'a pas parlé d'Avignon, parce que cette ville dépendait du saint-siège et ne fut réunie à la France qu'après la suppression des universités provinciales. Ces universités, fondées à des époques différentes et souvent même lorsque les provinces étaient indépendantes, présentaient de grandes diversités dans leur constitution et leur enseignement. Les rois s'efforcèrent par plusieurs mesures de les rattacher à l'autorité centrale. L'ordonnance de Blois (1579) déclara qu'à l'avenir les universités seraient soumises à des inspections dirigées par l'autorité royale et qui devaient porter sur la nature de l'enseignement, la discipline des collèges, l'élection et les devoirs des recteurs, la collation des grades universitaires, le temps d'études nécessaire pour les obtenir, etc. Terminons par quelques particularités sur une des plus importantes d'entre ces universités. Dès l'origine, l'université de Montpellier fut célèbre par sa Faculté de médecine. Rabelais fut élève de cette Faculté. Après avoir quitté le cloître, celui qui devait écrire *Gargantua et Pantagruel* vint à Montpellier. Il avait depuis longtemps déjà étudié la médecine. Le jour de son arrivée, on soutenait une thèse. Rabelais y assista; pendant l'interrogatoire du candidat, maître François faisait de si étranges grimaces que bientôt le doyen lui adressa la parole. Rabelais se mit à discuter la thèse avec tant de succès qu'il fut déclaré sur-le-champ bachelier, bien qu'il n'eût aucune inscription. Rabelais devint rapidement un des oracles de la Faculté; il plaisait par son esprit non moins que par sa science; aussi, lorsqu'il fallut envoyer un ambassadeur protester auprès du chancelier Du Prat contre la violation des privilèges de l'université de Montpellier, ce fut Rabelais qui en choisit. Il vint à Paris, après avoir préparé une habile harangue; mais le chancelier ne voulut pas le recevoir. En désespoir de cause, Rabelais imagina cette farce. Il se costumait en Arménien et vient se placer devant l'hôtel du chancelier, criant, gesticulant; la foule s'amasse autour de lui; la curiosité du chancelier est éveillée et il envoie un domestique savoir quel est ce singulier personnage. Le domestique interroge le faux Arménien; celui-ci lui répond en latin; un autre domestique revient à la charge; même question; réponse en grec; un troisième renouvelle la même tentative; cette fois, réponse en hébreu. A la fin, le chancelier, intrigué, fait introduire Rabelais. Celui-ci débite sa harangue et l'on maintient ses privilèges à l'université de Montpellier.

Juqu'au milieu du XVIII^e siècle, on conserva à Montpellier la robe de Rabelais. Chaque récipiendaire la portait le jour de son examen; mais comme c'était la coutume aussi que chaque candidat en emportât un morceau, il fallut bientôt renouveler la robe; on la fit semblable à l'ancienne, et ce fut toujours la robe de Rabelais.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, les universités de province furent supprimées par le décret de la Convention du 20 mars 1794.

— III. UNIVERSITÉ DE FRANCE. Sous le nom d'*Université impériale de France*, Napoléon I^{er} institua, par la loi du 10 mai 1806, une grande corporation laïque dont tous les membres étaient nommés par le gouvernement et qui était exclusivement chargée de l'enseignement à tous les degrés dans toute l'étendue du territoire. L'enseignement était divisé en trois branches : l'enseignement supérieur, donné par les Facultés; l'enseignement secondaire, donné par les lycées et les collèges, et l'enseignement primaire, donné par les écoles primaires. Aucun établissement d'instruction ne pouvait être formé hors de l'*Université* et sans l'autorisation de son chef. Pour ouvrir une école et enseigner publiquement, il fallait être membre de l'*Université* et gradué par elle. Toutefois, on exempta de cette règle les grands séminaires, qui donnaient l'enseignement théologique, et quelques corporations religieuses, qui furent admises à donner l'enseignement primaire concurremment avec les instituteurs nommés par l'Etat. Cette grande institution fut placée sous l'autorité d'un chef appelé grand maître, assisté dans ses travaux par un conseil de l'*Université*, composé de dix membres à vie et de vingt membres renouvelés chaque année et pris parmi les membres de l'*Université*. Des inspecteurs généraux étaient chargés de visiter les académies « pour reconnaî-

tre, dit le décret du 17 mars 1808, l'état des études et de la discipline dans les Facultés, les lycées et les collèges; pour s'assurer de l'exactitude et des talents des professeurs, des régents et des maîtres d'étude; pour examiner les élèves; enfin pour surveiller l'administration et la comptabilité. Le territoire était divisé en un certain nombre de circonscriptions appelées académies. Il existait primitivement autant d'académies que de cours d'appel; chacune d'elles comprenait un certain nombre de Facultés et était dirigée par un recteur, assisté d'inspecteurs d'académie et d'un conseil de dix membres, nommé conseil académique. Ce dernier était vraiment un conseil de discipline, qui instruisait les affaires et en déférait le jugement au conseil de l'Université, garantie puissante pour la sécurité et la dignité du corps enseignant.

Par l'ordonnance du 17 février 1815, cette organisation fut profondément modifiée. Il nous a paru, dit Louis XVIII dans le préambule de cette ordonnance, que le régime d'une autorité unique et absolue était incompatible avec nos intentions paternelles et avec l'esprit libéral de notre gouvernement; que cette autorité, essentiellement occupée de la direction de l'ensemble, était en quelque sorte condamnée à ignorer ou à négliger ces détails et cette surveillance journalière qui ne peuvent être confiés qu'à des autorités locales mieux informées des besoins et plus directement intéressées à la prospérité des établissements placés sous leurs yeux. Ne retrouve-t-on pas dans ces paroles le même machiavélisme que dans le préambule de la loi qui, en 1818, supprimait l'Institut, œuvre de la Convention, pour le remplacer par les vieilles Académies royales? La conclusion de ce préambule était la suppression de la charge de grand maître. C'était de la décentralisation, disent certains politiques; d'accord, mais au profit des congrégations religieuses. La Restauration, qui supprima l'Ecole normale, avait peur du libéralisme de l'Université. D'après cette ordonnance, l'administration de l'instruction publique était confiée à un conseil composé de onze conseillers et d'un président. Les vingt-sept académies étaient remplacées par dix-sept universités composées chacune : 10 d'un conseil présidé par le recteur; 20 de Facultés; 30 de collèges royaux; 40 de collèges communaux.

Cette organisation ne dura qu'un instant; les Cent-Jours la remplacèrent tout en acceptant quelques-unes des modifications qu'elle avait introduites. En effet, pour la juridiction et pour l'administration, au grand maître fut adjointe une commission de l'instruction publique qui compta dans ses rangs Royer-Collard, Silvestre de Sacy, Cuvier, Poisson. Grâce à la prudence et à l'énergie de ces hommes, l'Université fut préservée, à la seconde Restauration, d'une ruine imminente. Louis XVIII avait accepté comme un fait accompli l'ordonnance des Cent-Jours; mais, en 1800, « voulant établir sur des bases plus fixes la direction et l'administration du corps enseignant, et préparer ainsi son organisation définitive », le roi ordonna que cette commission redeviendrait le conseil royal de l'instruction publique. En 1821, le président de ce conseil obtint une grande prérogative, celle de nommer lui-même aux emplois; c'était un acheminement au rétablissement de la charge de grand maître; aussi, en 1822, cette charge fut rétablie, avec toutes les attributions fixées par le décret de 1808. Le ministère des cultes reçut, en 1824, l'administration de l'instruction publique. Enfin, en 1828, fut créé le ministère spécial de l'instruction publique. Le premier ministre fut M. de Vatinesnil.

Dans la situation des esprits et des choses, dit M. Th. Jourdain, quand le pays s'applaissait de l'essor de l'enseignement public, et qu'un vœu unanime ne tendait qu'à rendre cet essor plus rapide et plus général, il n'eût pas été d'une sage politique de rabaisser le grand service de l'éducation nationale au rang d'une simple direction confondue avec les autres services du ministère de l'intérieur. Le titre même de grand maître, conservé au chef de l'Université, n'aurait pas suffi pour lui donner l'indépendance, l'ascendant et le prestige que sa mission agrandie devait désormais comporter. Soit qu'elle fût séparée des affaires ecclésiastiques, soit qu'elle y fût réunie, l'instruction publique réclamait dans les affaires du gouvernement une représentation propre, qu'elle possédait encore et qu'elle ne perdra pas.

La monarchie de Juillet n'apporta pas de modification à l'organisation générale de l'instruction publique. M. de Salvandy venait de présenter un projet de loi qui changeait la composition du conseil de l'Université, lorsque éclata la révolution de Février. Dès lors les réformes se multiplièrent. En août 1848, M. de Vaulabelle ramena à vingt le nombre des circonscriptions académiques. Les chefs-lieux de ces circonscriptions nouvelles étaient Aix, Angers, Besançon, Bordeaux, Bourges, Caen, Cahors, Douai, Dijon, Grenoble, Lyon, Montpellier, Nancy, Paris, Poitiers, Rennes, Reims, Strasbourg, Toulouse et Alger. Bientôt, des l'entrée de M. de Falloux au ministère, deux commissions où se trouvaient MM. Cousin, Dupanloup, Thiers, Dubois, de Montalbert et Laurentie, élaborèrent le projet de loi qui fut voté le

15 mars 1850, sous le ministère Parieu. Cette loi fameuse enleva à l'Université le monopole qu'elle avait exercé jusque-là dans l'enseignement secondaire. C'était au nom de la liberté que ses auteurs avaient fait voter cette loi, prônée par les hommes de la réaction et qui avait pour objet réel, non point de débarrasser cet enseignement de ses entraves, mais bien de le livrer en grande partie au clergé.

Cette loi, dit M. Th. Jourdain, dans sa conception première, était surtout destinée à étendre à l'instruction secondaire le principe de liberté appliqué depuis longtemps à l'instruction primaire; mais ses auteurs furent conduits peu à peu à renouveler de fond en comble la constitution de l'Université. A la place de l'ancien conseil, on en établit un nouveau, dans lequel siégeaient en grande partie des archevêques et des évêques, des ministres des cultes non catholiques, des magistrats, des conseillers d'Etat, enfin des membres de l'Institut. Les adversaires de l'Université lui avaient souvent reproché d'être une corporation animée d'un esprit étroit et exclusif. Bien qu'un pareil grief fût très-contestable, le législateur jugea opportun de l'écartier, en faisant intervenir toutes les forces vives de la société dans la surveillance, et même dans la haute direction de l'enseignement. Il était d'ailleurs nécessaire que les écoles privées eussent elles-mêmes leur part de représentation, comme garantie de la liberté qui leur était accordée. Les représentants officiels des écoles publiques appelés à faire partie du nouveau conseil se trouvèrent au nombre de huit seulement... L'administration académique, déjà si fortement ébranlée, eut sa part, et une très-large part dans la réforme du régime universitaire. Le nombre des académies fut élevé à quatre-vingt-six, de sorte que leur circonscription offrit désormais l'étendue d'un département. En plaçant à la tête de chacune de ces académies départementales un recteur et un conseil académique, la loi avait composé ce conseil local à l'image du conseil supérieur de l'instruction publique. Elle avait appelé à y siéger des ecclésiastiques, des magistrats, des conseillers généraux.

Dans la loi de 1850, tous les membres des conseils universitaires étaient choisis à l'élection. Le décret du 9 mars 1852 rendit au pouvoir le droit de nommer directement les membres de ces conseils. Le même décret attribuait au gouvernement le droit tyrannique de prononcer directement, sans appel et sans recours, la réprimande, la censure, la mutation d'emploi, la suspension et la révocation. L'Université avait perdu toute indépendance et toute dignité. On se rappelle encore toutes les persécutions, toutes les taquineries mesquines et ridicules du ministère l'ortoul. Une disposition fatale à l'indépendance du corps enseignant, surtout dans l'instruction primaire, fut la loi du 14 juin 1854, qui opéra un partage dans la direction de l'instruction publique entre les recteurs et les préfets. Désormais l'instituteur, soustrait à l'autorité du recteur et tout entier sous la main du préfet, ne sera pas moins un agent électoral que le maître d'école du peuple. La loi du 11 juillet 1863, à l'avènement du ministère Duruy, rendit à l'Université quelques-unes des garanties qu'elle avait perdues. Le professeur inculpé ne put plus être jugé que par le conseil académique, avec appel devant le conseil supérieur de l'instruction publique; il échappa ainsi à l'arbitraire du pouvoir; il put présenter lui-même ses moyens de défense, ou par écrit ou de vive voix.

A la fin de l'Empire, il ne restait plus à l'Université qu'un seul monopole, celui de l'enseignement supérieur. Depuis longtemps le parti cléricale, désireux de mettre la main sur cet enseignement, de même qu'il avait accaparé en grande partie à son profit l'enseignement secondaire, attaquait avec une ardeur passionnée et de pieuses fureurs l'Université, passée à l'état de bouc émissaire. Au commencement de 1870, sous le ministère Olivier, une grande commission fut instituée, sous la présidence de M. Guizot, pour étudier la question de la liberté de l'enseignement supérieur. Pendant que les libéraux songeaient à établir une liberté vraie, fondée sur le principe de la liberté individuelle d'enseignement, les cléricaux invoquaient les mots d'émancipation et de liberté pour entrer dans la place, supplanter l'Université et ruiner à leur profit l'enseignement laïque. Le projet de loi laborieusement élaboré par la commission d'enseignement supérieur et publié en juin 1870 ne satisfait personne, et les terribles événements qui suivirent vinrent ajourner la solution de cette question par voie législative. Sous le ministère Jules Simon, l'Assemblée nationale vota, le 19 mars 1873, une loi qui modifia la composition du conseil supérieur de l'instruction publique et dont nous avons parlé ailleurs (v. INSTRUCTION, t. IX, p. 731). Un décret du 25 mars suivant institua près du ministère de l'instruction publique un comité consultatif de l'enseignement public, comprenant douze inspecteurs généraux, le vice-recteur de l'académie de Paris, directeur de l'Ecole normale supérieure, des professeurs de Facultés, etc. A cette époque, le comte Joubert présenta à l'Assemblée un projet de loi relatif à la liberté de l'enseignement supérieur, envisagé au point de vue cléricale.

M. Laboulaye fit sur ce projet de loi, au nom de la commission chargée de l'examiner (septembre 1873), un rapport dans lequel il établit que la liberté de l'enseignement supérieur est dans son essence même un droit individuel. Cette vérité élémentaire n'était nullement dans le goût des cléricaux, pour qui la liberté n'est qu'un mot. Proscrire la liberté des cours individuels, c'est-à-dire l'enseignement laïque, enlever à l'Université le monopole de l'enseignement supérieur, ce n'était point encore assez à leurs yeux; il leur fallait confisquer à leur profit le droit, dont l'Etat seul avait été jusqu'alors en possession, de conférer les grades qui ouvrent l'accès à la plupart des fonctions de l'Etat. Ce parti, qui bat constamment en brèche les bases mêmes de la société moderne, les principes de liberté et de justice sur lesquels elle fut reconstituée en 1789, s'empressa de profiter de l'occasion unique qui s'offrait à lui pour arriver à son but. Grâce à la majorité essentiellement réactionnaire qui dominait dans l'Assemblée nationale élue le 8 février 1871, il put faire voter, le 12 juillet 1875, la « loi relative à la liberté de l'enseignement supérieur », dans laquelle le mot de liberté n'entrait en réalité que pour la forme, et qui confère aux universités libres le droit de conférer les grades. L'Université de France se trouvait en quelque sorte décapitée. Mais jusqu'ici les universités libres qui se sont fondées n'ont pas eu le temps de conférer des grades, et ce droit exorbitant ne sera, selon toute vraisemblance, jamais exercé, car un des premiers actes du ministère constitué après les élections républicaines du 20 février et du 5 mars 1876 a été de présenter un projet de loi demandant l'abrogation de ce décret.

C'est point ici le lieu de parler des trois branches de l'instruction publique, l'enseignement primaire, l'enseignement secondaire et l'enseignement supérieur, qui sont dans les attributions de l'Université. Nous en avons parlé dans les articles ÉCOLE, ENSEIGNEMENT, COLLÈGE, LYCÉE, FACULTÉ, INSPECTEUR, INSTRUCTION, etc. Nous nous bornerons à indiquer sommairement l'organisation actuelle de l'Université. A sa tête se trouve le ministre de l'instruction publique, assisté d'un conseil supérieur, d'un comité consultatif, d'un conseil supérieur de l'enseignement secondaire spécial. Vingt inspecteurs généraux, huit pour l'enseignement supérieur, huit pour l'enseignement secondaire et quatre pour l'enseignement primaire, ont pour mission de visiter les Facultés, les lycées, les collèges et les écoles. Le territoire est divisé en seize académies, comprenant un certain nombre de Facultés, chargées de conférer les grades universitaires, et qui sont administrées par autant de recteurs, assistés d'inspecteurs d'académie et d'inspecteurs des écoles primaires. Près de chaque recteur siège un conseil académique, dont l'attribution spéciale est de veiller au maintien des bonnes méthodes et de la discipline dans les établissements d'éducation du ressort.

Dans ces dernières années, les ministres de l'instruction publique ont créé dans les Facultés de Paris et de la province un assez grand nombre de chaires nouvelles; la ville Nancy a été dotée de Facultés de droit et de médecine (1871). Lyon d'une Faculté de droit (1875). Bordeaux, Lyon et Lille de Facultés de médecine (1874).

En ce qui concerne les universités catholiques, deux seulement jusqu'ici ont été fondées en France, l'une à Paris, inaugurée en janvier 1876, l'autre à Angers, inaugurée le 15 novembre 1875. En outre, une Faculté de droit catholique a été établie à Lille en novembre 1875 et une autre à Lyon à la même époque. Malgré tous les efforts du clergé, ces universités, à l'état embryonnaire, sont loin d'avoir obtenu le succès sur lequel on comptait. Leurs cours ne sont suivis que par un nombre infime de jeunes néophytes, et tout porte à croire que, lorsque le droit de collation des grades sera enlevé aux universités catholiques, ces universités, sur lesquelles le parti ultramontain comptait pour pétrir la jeunesse française à son image, ne feront que végéter au milieu de l'indifférence générale.

— IV. UNIVERSITÉS ÉTRANGÈRES. Nous allons terminer cet article en faisant connaître l'état des principales universités étrangères.

— Universités en Allemagne. L'Allemagne, qui semble aujourd'hui marcher en tête de toutes les nations de l'Europe par la supériorité de ses universités et de ses établissements académiques, par le talent de ses professeurs, par le zèle et le nombre de ses étudiants, n'a possédé des universités qu'après la France et l'Italie. C'est Bologne, c'est Paris qui, jusqu'au xv^e siècle, ont rayonné presque exclusivement sur l'Europe. Venceslas, fils de Jean de Bohême qui mourut à la bataille de Poitiers, fut élevé à la cour du roi Charles V et suivit les cours de l'Université de Paris. Devenu empereur, il institua en 1348, sur le type de l'Université de Paris, un établissement à Prague. L'école fut dès l'abord des plus florissantes et des milliers d'étudiants y accoururent. On les divisa, à l'instar de Paris, en quatre nations; l'empereur ayant eu la maladresse, en 1409, de vouloir favoriser par des privilèges exorbitants les étudiants indigènes, les trois quarts des jeunes

gens avec leurs professeurs abandonnèrent l'université de Prague; plus de deux mille se dirigèrent sur Leipzig et y fondèrent une des plus illustres universités de l'Allemagne; d'autres se rabattirent sur Vienne, Heidelberg et Erfurt. On en vit s'établir successivement à Vienne (1365), Cologne (1385); Heidelberg (1386), Erfurt (1392), Leipzig (1409), Rostock (1419), Trèves (1454), Greifswalde (1456), Fribourg (1456), Ofen (1463), Ingolstadt (1472), Mayence (1477) et Tubingue (1477). Au xv^e siècle, le mouvement intellectuel reçut par Luther une nouvelle impulsion en Allemagne. Dans ce siècle, des universités furent fondées à Wittenberg (1502), Francfort-sur-l'Oder (1506), Marbourg (1527), Königsberg (1544), Dillingen (1554), Jena (1558), Helmstedt (1575), Altdorf (1576), Wurtzbourg (1582). Les souverains se firent de ces écoles un rempart contre les exigences du saint-siège et, dès 1495, Maximilien I^{er}, à la diète de Worms, prit, de concert avec les princes électeurs, la résolution de fonder ou de développer des universités dans leurs pays. A partir de ce moment aussi, l'empereur accordait par rescrit l'existence et les privilèges à une université, sans que la bulle du pape eût approuvé cette fondation. Le xv^e siècle fut funeste au développement des écoles. La guerre de Trente ans ravageait l'Allemagne dans toutes ses parties; aussi ne peut-on citer que la création des universités de Paderborn (1623), Munster (1631), Duisbourg (1655), Kiel (1665), Inspruck (1672), Halle (1694). Cette dernière université devait inaugurer l'usage de la langue allemande dans l'enseignement. Le xviii^e siècle vit s'élever les universités de Breslau (1702), de Fulda (1734), de Göttingue (1734), de Pesth (1777), d'Olmütz (1779) et de Leimberg (1784). Les guerres de l'Empire détruisirent la plus grande partie de ces établissements, illustres autrefois. Napoléon redoutait ces foyers de libre examen et d'enthousiasme patriotique. En 1813, une héroïque exaltation, entretenue par les inspirations poétiques de Körner, d'Arndt, etc., poussa les étudiants allemands sur les champs de bataille. Il s'agissait de délivrer la patrie de l'asservissement d'un despote. Les gouvernements profitèrent de ces dispositions d'esprit et firent reluire aux yeux des combattants des promesses de liberté et d'indépendance; mais, dès que les souverains se virent débarrassés de Napoléon, ils firent de la réaction à outrance. On dénonça les universités comme des foyers de désordre. Stouritz et Kotzebue tracèrent le tableau le plus sombre des dangers que courait la société en présence de cette jeunesse ardente, protégée par la liberté universitaire. Le meurtre de Kotzebue par Charles Sand fournit un nouveau prétexte à ces accusations. Les souverains de l'Allemagne, réunis en congrès à Carlsbad, prirent, en 1819, les dispositions les plus rigoureuses contre les universités. On décida que chaque école serait surveillée par un délégué du gouvernement, et une commission fut nommée pour rechercher les causes des troubles qui avaient signalé les années 1816 et 1817. En 1817, le 18 octobre, jour fixé pour célébrer l'anniversaire de la bataille de Leipzig, les étudiants de toute l'Allemagne avaient envoyé des délégués à Wurtzbourg. On y émit la proposition de constituer les universités allemandes en une vaste société (*die burschenschaft*) ayant pour but de maintenir la fraternité et la pureté des mœurs académiques. Les gouvernements y virent apparence des idées républicaines et des tendances vers l'unité de l'Allemagne, qu'ils avaient alors tout intérêt à combattre. Les principaux fauteurs furent arrêtés. Plus les princes se voyaient pressés par l'opinion et sommés d'accomplir les promesses de liberté qu'ils avaient publiquement données, plus ils criaient à l'anarchie et se retranchaient derrière leur légimité. Un moment le calme fut rétabli; mais lorsque la révolution de Juillet éclata, les gouvernements s'aperçurent bientôt qu'ils trouvaient devant eux deux sortes d'adversaires : d'abord les conspirateurs romantiques, derniers représentants du *Tugendbund*, et qui rêvaient la république germanique, puis les défenseurs des idées constitutionnelles, dont l'opposition raisonnée avait un caractère plus sérieusement menaçant contre l'absolutisme. On essaya d'impliquer cette élite de la nation dans les poursuites dirigées contre les complices de la fête de Hambach et de l'attentat de Francfort. A la suite des événements de 1848, les universités allemandes ne prirent aucune part au mouvement politique; seule, l'université de Vienne, qui constamment s'était tenue en dehors des perturbations sociales, se jeta à corps perdu dans le tourbillon. En somme, l'Allemagne est loin maintenant du temps où Charles Sand allait poignarder Kotzebue et marchait à l'échafaud, une rose à la main, pieusement convaincu d'avoir fait une belle action. Presque partout, on remarque la décadence des coutumes qui faisaient des étudiants une classe à part. Les excentricités de costume, les singularités et la licence de la vie universitaire disparaissent. Les duels même, pour la propagation desquels il existait autrefois des sociétés spéciales, deviennent de plus en plus rares. On forme, au contraire, des sociétés pour les empêcher. La chaire du professeur pourtant passe toujours, dans l'opinion publique, pour une sorte de sanctuaire. Les établissements universitaires sont pour

les nations allemandes l'équivalent des institutions dont on les a frustrées. Le patriotisme s'en mêle, et c'est un point d'honneur national de relever par tous les moyens possibles la dignité de ce grand enseignement. Le roi de Hanovre, Ernst-Auguste, blessa tout l'Allemagne quand il prononça ces mots : « Il est trois sortes de personnes qu'on peut avoir pour de l'argent ; des chanteurs, des danseuses et des professeurs. »

Après avoir tracé en peu de mots l'histoire générale des universités allemandes, nous allons, brièvement aussi, analyser leur organisation intérieure. Toute université en Allemagne est la réunion de diverses Facultés dans un corps unique, se gouvernant lui-même d'après les lois qui lui sont propres. Ces Facultés sont : 1^o celle de théologie ; 2^o celle de droit ; 3^o celle de médecine ; 4^o celle qui, sous le nom de Faculté de philosophie, embrasse une foule d'objets se rattachant aux sciences et aux lettres. Chaque Faculté nomme son doyen pour un semestre à tour de rôle ; il y a un recteur perpétuel et purement honorifique, qui est un prince ou un grand personnage dont le nom paraît à peine dans les actes. Le vrai recteur est le prorecteur qui, seul, est chargé de toute l'administration universitaire. Il y a, de plus, un professeur qui supplée le prorecteur en cas de besoin. Le prorecteur de l'université et les doyens de chaque Faculté sont des professeurs qui font toujours leurs cours et qui touchent, de plus, un préciut comme indemnité du temps qu'ils consacrent à leur emploi. Cet emploi se renouvelant deux fois par an, comme le décanat, n'est pas un fardeau trop lourd et présente aux professeurs un avantage pécuniaire. Le prorecteur forme avec les doyens le petit conseil de l'université, qui suffit au courant des affaires. L'assemblée des professeurs forme le grand conseil, le sénat, *senatus academicus*, devant lequel sont portées les affaires de quelque importance. Il y a trois classes de professeurs : 1^o les professeurs ordinaires, qu'on appelle en France les professeurs titulaires ; 2^o les professeurs extraordinaires, qui sont nos professeurs adjoints ; 3^o les *privat-docent* ou *doctores legentes*. Ces *privat-docent* sont des docteurs qui, pourvus des grades académiques, se présentent auprès d'une Faculté pour en obtenir la permission de faire un cours sur tel ou tel des objets qu'elle embrasse. Deux conditions sont à remplir pour obtenir cette permission. Le candidat doit d'abord écrire une dissertation latine sur un sujet qu'il choisit à son gré, mais se rapportant à l'enseignement qu'il veut faire ; puis il doit faire une leçon publique devant le sénat. La permission d'enseigner donne le droit de faire des cours dans les salles de la Faculté. Le *privat-docent* n'a d'autre salaire que celui qu'il reçoit des étudiants ; il est aussi obligé, mais pour la forme seulement, de soumettre ses cahiers au doyen de la Faculté, qui autorise le cours en mettant au bas de l'annonce : *vidi*. Quand un docteur a enseigné de cette manière pendant quelques années, et quand il s'est distingué ou par ses leçons ou par ses écrits, il obtient le titre de professeur extraordinaire, et par là a droit à un certain traitement fixe. Les professeurs ordinaires sont seuls membres de la Faculté, et comme tels, ils composent le sénat. Leur traitement est beaucoup plus considérable que celui des professeurs extraordinaires. C'est le gouvernement qui les nomme, mais le sénat a le droit de présenter plusieurs candidats. Les candidats naturels sont les professeurs extraordinaires ; mais ils ne sont pas candidats exclusifs, et le sénat peut présenter, s'il lui plaît, tel homme célèbre, étranger à la Faculté et même au pays. Le nombre des professeurs ordinaires est très-restrict ; celui des professeurs extraordinaires est plus étendu ; celui des *privat-docent* plus considérable encore. Chaque professeur, sur la matière qu'il a choisie, fait un cours qui ne doit jamais durer plus d'un semestre. Faire un cours s'appelle *tire un collège* (*ein collegium lesen*). Ce cours a au moins trois leçons par semaine et presque toujours davantage, et encore chaque professeur lit plus d'un collège, toujours deux et quelquefois trois. Le droit de fréquenter un cours est presque partout fixé à un louis par semestre. Les professeurs peuvent donc faire, vu le nombre des étudiants, de fort respectables recettes. Ils sont, du reste, exempts d'une foule de droits et de contributions, ce qui allège les soucis de leur vie matérielle. Telles sont, sauf les détails qui varient à l'infini, la constitution et l'organisation générales de toutes les universités d'Allemagne. Voyons maintenant la situation qui est faite aux étudiants et les règlements qui les concernent. Pour faire partie de l'université, y obtenir le droit de bourgeoisie et jouir des avantages attachés à ce droit, tout étudiant doit être immatriculé. L'immatriculation est l'inscription d'un étudiant, avec son nom, prénoms et lieu de naissance dans les registres de l'université. L'étudiant s'engage, entre les mains du prorecteur, à obéir aux lois de l'université, et il reçoit un acte d'immatriculation. La demande d'immatriculation doit avoir lieu dans les trois premiers jours de l'arrivée d'un étudiant dans la ville. Il doit présenter en même temps les certificats nécessaires, sous peine de perdre le droit d'immatriculation pendant le semestre courant et d'être obligé de quitter immédiatement la

ville. Les certificats à produire sont un certificat de bonne conduite, et, si l'étudiant arrive d'une autre université, l'acte d'immatriculation à cette université. Le titre de bourgeoisie universitaire confère le droit de se mettre sous la protection de l'université et de profiter d'une juridiction privilégiée, celui d'assister aux leçons, de se servir de la bibliothèque et des autres collections ou musées de l'université, de prendre des grades, de jouir, enfin, de tous les avantages accordés aux étudiants. Pour tous les cas qui ne sont pas expressément réservés, l'étudiant est justiciable des lois du pays. La juridiction universitaire a plusieurs degrés : 1^o le prorecteur ; 2^o le petit conseil ou l'assemblée des doyens ; 3^o le sénat ou l'assemblée des professeurs ordinaires. Il y a un bailliage universitaire. C'est le bailli qui instruit et juge en première instance les affaires purement civiles. En appel, c'est le conseil qui décide. Les affaires de police ou de discipline sont instruites par le bailli et jugées par le conseil ou par le sénat ; les affaires criminelles sont, après la première instruction du bailli, renvoyées par le sénat au tribunal criminel du pays. Outre la juridiction privilégiée de l'université, l'étudiant peut avoir recours à la juridiction ordinaire de la ville ou du pays environnant. Chaque étudiant doit avoir un domicile fixe dans la ville. Pour habiter dans un faubourg, il faut obtenir une permission particulière du bailli et indiquer la maison qu'on veut habiter, à moins que l'étudiant n'y demeure chez ses parents. Les étudiants qui obtiennent un certificat de pauvreté peuvent être exemptés, en totalité ou en partie, du paiement des honoraires des cours. Les punitions universitaires sont : la réprimande, l'amende, la prison (*carcer*), l'inscription sur le livre des punitions, le renvoi de l'université, soit par le *constitutum abeundi* ou par la relégation ; enfin, dans les cas extraordinaires, l'envoi dans une forteresse. Toutes les amendes prononcées contre les étudiants sont versées dans la caisse de la bibliothèque de l'université et doivent être payées au plus tard un mois après le jugement. La prison peut être simple ou rigoureuse ; dans le premier cas, le maximum est d'un mois ; dans le second, de trois semaines. Après trois jours d'arrêts simples, on peut autoriser l'étudiant à assister aux cours qu'il suit ordinairement, à condition qu'il rentre en prison immédiatement après. Le refus de subir la prison expose au renvoi de l'université. Le bailli de l'université a la surveillance de la prison, sous l'autorité du prorecteur. L'inscription sur le livre des punitions (*strafbuch*) entraîne, pour tous les délits à venir, la punition la plus sévère. C'est une sorte de liste de suspects. Tous les étudiants qui ont été relégués ou simplement renvoyés d'une université quelconque sont nécessairement inscrits au livre des punitions dès leur entrée dans un nouvel établissement académique. Le *constitutum abeundi* est le renvoi de l'université le moins dur. Il prive temporairement du droit de bourgeoisie universitaire ; la durée ne peut être moindre de six mois ni dépasser deux ans. La relégation est la manière la plus sévère de renvoyer de l'université et de retirer le droit de bourgeoisie ; elle est toujours rendue publique ; elle est prononcée pour deux ans, pour quatre ans ou pour toujours ; elle peut être rendue plus dure encore par l'avis donné aux autorités du pays du condamné et par la publication de la sentence dans les journaux. Les étudiants renvoyés ou relégués perdent l'appui et la protection de l'université. Ils doivent aussitôt, et avant le coucher du soleil, quitter la ville, dont ils ne peuvent s'approcher à une distance de plus de deux milles, tant que dure la condamnation. Dans les cas extraordinaires, l'envoi dans une forteresse est prononcé, sur l'avis du sénat, par le gouvernement. Le mépris des ordonnances de l'autorité, la laceration des affiches publiques, les propos inconvenants contre des membres de l'université, la fréquentation des cafés, auberges et brasseries pendant l'heure du service divin, le port d'armes cachées, les dégâts commis dans les propriétés particulières ou publiques, les assemblées secrètes et non autorisées, sont punies de la peine de la réprimande et du *constitutum abeundi*, ou même de la relégation, suivant la gravité des faits. Un étudiant qui veut imprimer, faire graver ou lithographier quelque chose, ou tenir un discours public, doit en prévenir le prorecteur et obtenir préalablement la permission. Le seul soupçon d'avoir participé à des associations défendues peut avoir pour suite l'éloignement de l'université. Toutes particularités dans le costume qui se rencontreraient à la fois dans plusieurs étudiants seraient regardées comme signes de ralliement. Les jeux de hasard sont défendus et la banque est confisquée au profit de la bibliothèque. Les excès de boisson sont punis de la prison, et la troisième fois du *constitutum abeundi*. Les duels sont sévèrement interdits et punis.

Ce qui fait la force de l'université allemande, ce qui affirme sa puissante personnalité, c'est une triple liberté : liberté d'enseignement, liberté d'études et liberté académique. C'est une belle idée de nos pères, a dit Mme de Staël, que d'avoir rendu les établissements d'éducation tout à fait libres. L'âge mûr peut se soumettre aux circonstances ; mais à l'entrée de la vie, au moins, le jeune homme doit

puiser ses idées dans une source non altérée.

— *Universités en Angleterre.* Un grand nombre d'écrivains anglais, la plupart modernes, font remonter au règne d'Alfred le Grand ou d'Edouard le Confesseur l'origine des deux grandes universités d'Oxford et de Cambridge. Suivant une tradition très-accréditée, elles n'auraient été créées que dans le XIII^e siècle, sur le modèle de l'Université de Paris. Ce seraient même des professeurs de l'Université de Paris qui, durant une suspension momentanée de leurs cours, en 1229, auraient passé le détroit pour donner quelques leçons à de jeunes Anglais sur la logique et la métaphysique d'Aristote, et leur succès aurait déterminé la création de l'université de Cambridge. Quoi qu'il en soit, voici le nom des universités qui existent actuellement sur le sol des îles Britanniques. Ce sont : l'université d'Oxford (fondée vers 1206), de Cambridge (1229), de Saint-André (1411), de Glasgow (1454), d'Aberdeen (1506), d'Edimbourg (1582), de Dublin (1591), de Londres (1828), cette dernière fondée par le parti whig, dans l'intérêt politique de ses opinions.

Dès le XIV^e siècle, on comptait plus de 30,000 étudiants à l'université d'Oxford, où on n'enseignait guère que la théologie et la philosophie d'Aristote. L'étude de la langue grecque fut introduite dans les universités anglaises à la fin du X^e siècle, au moment de la Renaissance, sous le patronage de Fox et de Wolsey. William Hilly, Thomas Smith et John Cleke y furent les initiateurs des études grecques. Les lettres classiques, c'est-à-dire l'étude systématique des langues et des littératures grecque et romaine, ne triomphèrent guère de la scolastique que vers la deuxième moitié du XVII^e siècle, sous Charles II. Plusieurs universités anglaises sont restées presque étrangères au mouvement scientifique du XIX^e siècle, qui tend à substituer l'étude des sciences naturelles à l'étude des lettres.

Les universités écossaises de Glasgow, de Saint-André, d'Aberdeen et d'Edimbourg ont conservé l'habitude de ne recevoir que des externes, conformément aux mœurs libérales du passé. Dans les autres, le principe de l'internat a prévalu, dégagé toutefois d'un grand nombre d'inconvénients que son application comporte sur le continent. Du reste partout, pour le fond comme pour la forme, l'enseignement classique des universités britanniques demeure empreint du cachet des siècles passés. Le parfum d'antiquité scolastique qu'on respire dans ces solennels asiles du savoir est partout le même. On croirait volontiers à une exhibition scénique des vieilles congrégations du X^e et du XVI^e siècle. Ce sont les mêmes privilèges, la même autonomie administrative et judiciaire, le même aspect presque féodal, les mêmes habitudes presque monastiques, les mêmes vêtements, la même hiérarchie, les mêmes titres, la même discipline intérieure, le même langage et parfois les mêmes idées.

Les cours purement scientifiques sont réputés faibles. Cela ne procure point de carrière à ceux qui n'en ont pas. Mais la plupart de ceux qui vont recevoir cet enseignement n'ont pas besoin de carrière, car ce sont les fils de l'aristocratie. L'Angleterre est un pays où l'on sait apprécier éminemment le prix réel des choses. L'éducation classique est un luxe inutile à quiconque n'a pas une position assurée ; elle est connue pour telle, et on ne l'impose pas à ceux qui descendent dans l'arène du monde sans autre armure que la toge de Cicéron et le bagage pédagogique de Quintilien.

Ce qui distingue les universités d'Oxford et de Cambridge, ce sont leurs collèges, 17 à Cambridge et 20 à Oxford. Grâce à la munificence des nombreux fondateurs et bienfaiteurs, ces collèges sont devenus puissamment riches, tandis que les universités dont ils dépendent sont restées relativement pauvres.

Afin de faire connaître le mécanisme intérieur des universités britanniques, il suffit d'en examiner une, Cambridge par exemple, le type sur lequel les autres se sont formées. Son nom légal est : une Société d'étudiants dans tous et chacun des arts libéraux. Elle se compose d'un chancelier, de maîtres et d'étudiants, et renferme 17 collèges fondés successivement depuis le règne d'Edouard I^{er}. Chaque collège forme un corps séparé, régi par des statuts particuliers, bien que contrôlé par l'autorité suzeraine de l'université. Les statuts actuels de cette dernière remontent à Elisabeth et ont été sanctionnés par acte du Parlement. A Cambridge, les termes collège et chambre, *hall*, sont synonymes, quoiqu'ils ne le soient pas à Oxford. La dignité de chancelier est un titre purement honorifique, ordinairement conféré à un grand personnage. La direction de l'université appartient réellement à un vice-chancelier joignant à ses fonctions administratives des fonctions judiciaires importantes, car elles s'étendent en même temps au civil et au criminel. Il est seul juge, connaît de tout ce qui concerne la discipline intérieure, ainsi que de toute cause dans laquelle est intéressé un membre de l'université. Il est toutefois obligé de prendre l'avis de ses assesseurs, et on peut en appeler de sa décision aux délégués, tribunal dont les membres sont nommés par le sénat. Le plus souvent, l'année pen-

dant laquelle il reste en charge s'écoule sans qu'il ait eu l'occasion d'exercer son pouvoir de juge. Sa juridiction s'étend à 1 mille autour de Cambridge. Une commission spéciale a pour office de rechercher les cas de *felonie* commis par des écoliers dans le ressort de cette juridiction. Le vice-chancelier est élu chaque année, le 4 novembre, par le sénat et parmi les maîtres de collège. Il est à la fois magistrat pour le compte de l'université et pour celui du comté. Un orateur public, organe du sénat en toute circonstance, est chargé de l'assister dans ses fonctions judiciaires et administratives. Le reste du personnel, soumis à son autorité, se compose de deux procureurs et de deux substituts, de deux taxateurs (*taxers*) qui doivent être maîtres ès arts et exercer les fonctions de régent, enfin de trois écuycers bedeaux, dont l'office est de l'accompagner dans toutes les occasions solennelles.

Les maîtres de collège arrivent à cette charge par voie d'élection. Exceptionnellement, la couronne nomme à la maîtrise de Trinity College. L'évêque d'Ely nomme, parmi deux candidats présentés par les agrégés de Ferterhouse, à la maîtrise de ce collège, ainsi qu'à celle de Jesus College. Le maître de collège a, dans son collège, la même autorité que le vice-chancelier sur toute l'université. Quiconque est maître ès arts, docteur dans une des trois Facultés de droit sacré, droit civil et physique (sciences), inscrit en outre sur les registres, pourvu d'un office universitaire ou résidant à Cambridge, a le droit de voter au sénat. Le sénat est divisé en deux sections ou chambres, les régents et les non-régents. Les maîtres ès arts ayant moins de cinq ans de maîtrise, les docteurs qui en ont moins de deux font partie de la chambre haute ou à chaperon blanc, ainsi nommée de ce que ses membres ont un bonnet rayé de soie blanche. Les autres font partie de la chambre basse ou à chaperon noir. Le docteur qui a plus de deux ans de stage et l'orateur public votent à leur gré dans les deux chambres. Il existe de plus un conseil, appelé chapitre, dont les membres sont renouvelables chaque année, le 12 octobre, et par qui doit être approuvée préalablement toute proposition avant d'être présentée au sénat. Une réunion du sénat se nomme *congrégation*. C'est le sénat réuni en congrégation qui choisit les deux députés que l'université de Cambridge, comme celles d'Oxford et de Londres, envoie à la Chambre des communes. L'université se divise hiérarchiquement en neuf catégories : 1^o les maîtres des collèges ; 2^o les agrégés (*fellows*) ; 3^o les gentilshommes gradués, les docteurs, bacheliers en droit sacré, maîtres ès arts, dont les noms sont consignés sur un registre *ad hoc*, en leur qualité de membres du sénat ; 4^o les gradués simples ; 5^o les bacheliers en droit civil et physique (sciences naturelles) ; 6^o les bacheliers ès arts ; 7^o les agrégés communs (*fellows commoners*) ; 8^o les pensionnaires et écoliers payant une pension ; 9^o les *sizars* ou boursiers de l'université.

Le nombre des membres du sénat est d'environ 3,000, et celui des membres inscrits sur les registres d'environ 6,000. A l'université d'Oxford, ce nombre est inférieur de quelques centaines. Les vacances des universités britanniques sont tout à fait distinctes des nôtres. Elles ont lieu du 16 décembre au 13 janvier, du samedi des Rameaux au onzième jour après Pâques, et du premier mardi de juillet au 10 octobre. C'est à cette dernière date que commence l'année scolaire.

Un immatriculé celui qui arrive, comme on faisait au moyen âge dans toute congrégation. Il prête serment d'allégeance et subit un an de noviciat, durant lequel il porte le titre de *freshman* (homme nouveau). Entre étudiants, les distinctions de castes subsistent dans toute leur rigueur. Il y en a trois : 1^o Les *sizars* ou écoliers servants ; 2^o les pensionnaires ; 3^o les *fellows commoners*, jeunes gens de bonne maison, ayant rang d'agrégés. Une particularité des universités anglaises est l'obligation pour chaque élève de déposer un cautionnement en y entrant. A Cambridge, le cautionnement d'un jeune noble est de 50 livres, celui d'un *fellow commoner* de 25 livres, d'un pensionnaire 15 livres, et d'un *sizar* 10 livres. On paye aussi des frais trimestriels de professorat, proportionnels au rang de chaque étudiant. Une fois immatriculé, l'étudiant ne peut plus changer de collège et est soumis au règlement de l'établissement qu'il a choisi. Les transgressions légères de ce règlement sont punies d'une amende en argent ou d'impositions, qui consistent dans une lourde tâche à remplir. Les délits graves sont punis d'un bannissement temporaire ou envoi à la campagne (*rustication*) ; enfin, les fautes extrêmes font encourir la peine de l'expulsion. Chaque étudiant est tenu d'assister à la prière du matin ; l'observation de cet article du règlement constitue une *offense* ; il doit aussi se trouver dans l'intérieur du collège jusqu'à une heure déterminée de la soirée, s'il ne veut pas encourir une pénalité. Le règlement exige qu'il porte l'uniforme propre à chaque collège. Quand un maître rencontre dehors, sans son uniforme, un jeune homme qu'il soupçonne d'appartenir à l'université, il recherche son nom et celui de son collège, afin de lui faire infliger une punition. Il n'y a pas deux cents ans qu'on infligeait encore des châtimens cor-

poels. Milton fut, dit-on, le dernier qui en ait subi un à Cambridge, où il était *sizar* au collège du Christ.

A l'origine, les étudiants des *universités* anglaises étaient tout à fait libres. Dès le xiv^e siècle néanmoins, on les trouve soumis à une discipline ; mais ils choisissaient eux-mêmes leurs maîtres. Les règlements, faits de longue main, étaient contradictoires et diffus. Ceux de l'*université* d'Oxford furent arrangés et formulés en une sorte de code en 1638, par l'initiative de l'archevêque Laud, chancelier de l'*université*. Les autres *universités* ont maintenant toutes des statuts homogènes.

Du reste, la vie est facile et la liberté absolue. Hors l'obligation de faire une profession de foi anglicane, on lit et on pense ce qu'on veut. L'existence matérielle n'est pas plus gênante. On entre et on sort sans avoir besoin d'autorisation ; on mange dans sa chambre, où à l'occasion on reçoit ses amis, ou même on s'enivre ensemble.

Le niveau des études n'est pas très-élevé, et l'obtention des grades est relativement facile ; mais cette éducation littéraire, faible à certains égards, a le singulier avantage de ne pas nuire à l'originalité de l'esprit comme en d'autres pays où une règle d'études, qui s'applique à tout le monde, tue l'initiative, fait des marionnettes savantes et donne à tout le monde un cachet uniforme qui est une cause de décadence morale et intellectuelle. A Oxford, il y a vingt collèges, dont nous avons parlé à l'article OXFORD, et 4,500 étudiants environ. Cambridge en possède 17 (v. CAMBRIDGE). L'*université* écossaise de Saint-André en a trois, les collèges Saint-Salvador, Saint-Léonard, Saint-Mary ; celle d'Aberdeen en a deux, King's et Mareschal's Colleges, le premier fondé en 1494 et le second en 1593. Les *universités* de Glasgow, d'Edimbourg et de Londres n'en ont qu'une chacune.

L'*université* de Dublin se compose de 2 collèges : Trinity College, fondé en 1311 par John Leck, archevêque de Dublin, et affecté aux protestants lors de la Réforme ; Maynooth, créé par acte du Parlement en 1795, à l'usage du clergé catholique d'Irlande. On y rattache trois établissements : Belfast Academical Institution, fondée en 1807 pour la ville de Belfast ; Cork Institution, fondée également en 1807, et Saint-Sarah's College, fondé à Tuam en 1814 par l'évêque Kelly.

Dans toutes les *universités* des trois royaumes, à quelques détails près, l'organisation intérieure et l'objet des études sont les mêmes qu'à Cambridge, dont il a été question plus haut.

— *Universités en Belgique.* Dans les anciens Pays-Bas, il y avait, sous la domination espagnole, de nombreuses *universités*, dont les principales étaient celles de Douai, de beaucoup la plus importante ; celle de Tournay et celle de Saint-Omer, où les jésuites avaient conservé un collège qui eut l'honneur d'abriter sous son toit celui qui devait être O'Connell.

Il y a dans la Belgique contemporaine quatre *universités* :

1^o Celle de Louvain, dont l'origine remonte à 1445 et qui est aujourd'hui dans les mains du parti catholique.

2^o Celle de Bruxelles, fondée en 1834 par le parti libéral, en vue de fournir à la jeunesse belge une éducation indépendante des idées cléricales.

3^o Celles de Liège et de Gand, qui n'ont pas de couleur spéciale, mais sont soumises à l'influence du parti catholique. L'enseignement supérieur est libre en Belgique ; les *universités* se gouvernent elles-mêmes, et le niveau des études y est assez élevé. Leur objet est, au surplus, à peu près le même qu'en France.

— *Universités en Espagne et en Portugal.* En Espagne et en Portugal, la civilisation classique a brillé de bonne heure d'un très-vif éclat ; mais les lettres sont tombées prématurément en ce pays dans une décadence irrémédiable. La splendeur littéraire de l'Espagne, comme sa grandeur politique, a duré depuis le commencement du xiii^e siècle jusqu'à la fin du xvi^e, et les souvenirs de la civilisation mauresque n'y ont pas été étrangers. La plus ancienne *université* espagnole est celle de Valence (1209), restée florissante et aujourd'hui le plus grand établissement intellectuel de la Péninsule. Vient ensuite Salamanque (1239), la mère des vertus et des sciences, comme on disait au xiv^e siècle. Elle n'a plus qu'une gloire historique et 4 collèges peu fréquentés. Ximénès y a professé le droit.

Les autres sont, par ordre de leur fondation : Valladolid (1346), Huesca (1354), Orihuela (1451), Saragosse (1474), Avila (1482), qui n'existe plus ; Alcalá de Henares (1499), fondée par le cardinal Ximénès ; Séville (1504), Grenade (1531), Prague (1533), qui n'existe plus ; Ossuna (1548), qui a été supprimée en 1824 et avait remplacé l'*université* d'Uso ; Almagro (1552), Estella (1565), Tarragone (1572), Palma (1580), Barcelone (1596), Gironne (1710), Mayorque (1717), Cervera-de-Catalogne (1717), Ognate (1717), Tolède (1717), supprimée en 1807 ; Osma (1778). On peut encore citer pour mémoire les *universités* de Canarie, Madrid, Mahon, Oviedo, Sigüenza, supprimées en 1819, et Santiago ou Saint-Jacques-de-Compostelle (1531).

En Portugal, il n'y a jamais eu que deux *universités*, celle de Lisbonne, créée en 1290, transférée à Coimbra en 1308, et la seule qui subsiste de nos jours, puis celle d'Evora, fondée en 1553, qui ne fut jamais florissante et a disparu depuis longtemps.

Les deux couronnes d'Espagne et de Portugal avaient, en outre, établi des *universités* dans leurs possessions d'outre-mer, surtout en Amérique, par exemple celle de Mexico, qui fut célèbre au xvi^e siècle.

Il y avait généralement six Facultés dans les *universités* espagnoles et portugaises : philosophie, théologie, jurisprudence civile, jurisprudence canonique, médecine et mathématiques.

Dans les principales villes universitaires existaient de plus différentes chaires de haut enseignement : grammaire latine, grecque, castillane, arabe, hébraïque ; des cours de littérature et de poésie. Il ne reste aujourd'hui dans la Péninsule que trois *universités* qui aient conservé un peu de leur ancienne renommée ; ce sont celles de Salamanque, Valence et Valladolid. Néanmoins, on professe encore dans neuf autres.

— *Universités en Grèce.* L'enseignement à tous les degrés n'existe dans ce petit pays que depuis la guerre d'indépendance. Lord Guilford a fondé en 1819, à Corfou, la première *université* grecque ; elle n'a qu'une importance médiocre. Celle d'Athènes, créée en 1837, avait à l'origine 658 élèves, dont 270 étrangers. Elle n'en a pas beaucoup plus maintenant. La constitution de 1844 a stipulé l'établissement d'une *université* grecque, où on recevrait gratuitement l'enseignement primaire et secondaire. Elle comprend d'ailleurs l'*université* d'Athènes, où il y a quatre Facultés : théologie, philosophie, droit et médecine, puis une École polytechnique, qui n'est que ce qu'on appelle chez nous une école d'arts et métiers. Font, en outre, partie de l'*université* grecque : une école militaire destinée à faire des sous-officiers, une école normale primaire, une école d'agriculture, un grand séminaire, sept collèges, un institut pour l'éducation des filles, 180 écoles inférieures où l'on apprend le grec ancien et 370 écoles primaires, dans lesquelles on enseigne le grec moderne.

— *Universités en Hollande.* Cette contrée fut, au xvi^e siècle, un des foyers de l'éducation classique en Europe. La liberté de la presse et celle de l'enseignement y attirèrent les savants et les philosophes de France et d'Allemagne. Descartes y vécut vingt ans, et Spinoza y composa tous ses ouvrages. Le centre des études était Leyde, dont l'*université*, fondée en 1575 par Guillaume de Nassau, prince d'Orange, dit le Taciturne, était au premier rang des établissements intellectuels du temps. On compte, parmi les professeurs de l'*université* de Leyde, Grotius, Saumaise, Scaliger, Boerhaave, Heisterhuys, Ruhnken, Wittenbach, Valkeuer, Van Lennep, Cobet, Peerlemp. Les Elzevirs avaient à Leyde une de leurs principales bibliothèques.

Les autres *universités* de Hollande sont : Franeker, fondée en 1585, supprimée en 1811, mais conservée sous le nom d'Athénée ; Harderwick, fondée en 1600 ; Utrecht (1636) ; Groningue.

« Une loi de 1806, dit M. Cousin (*De l'instruction publique en Hollande*, p. 153), qui n'a subi presque aucune modification, régit depuis cette époque l'instruction primaire, et une ordonnance royale du 2 août 1815 a constitué l'enseignement supérieur à ces deux degrés : 1^o les écoles dites latines, qui sont nos collèges et les gymnases de l'Allemagne ; 2^o les *universités* et quelques hautes écoles à peu près du même ordre, bien qu'elles ne confèrent pas de grades, et appelées *athénées*. M. Cuvier, qui admirait tant les écoles primaires de la Hollande, a fait une triste peinture de ses collèges et de ses *universités*. Il avait proposé d'utiles réformes que le gouvernement français avait adoptées. En 1814, le gouvernement nouveau, prenant en considération les utiles critiques de notre illustre compatriote et les réformes commencées, nomma une commission pour s'occuper de cet objet important et préparer une ordonnance sur toute l'instruction supérieure. Cette ordonnance royale est intervenue le 2 août 1815, et elle a été suivie d'autres ordonnances et de divers règlements qui l'ont développée et appliquée. L'ordonnance du 2 août 1815 comprend, sous le nom d'instruction supérieure, les écoles latines et les *universités*, avec les athénées, établissements singuliers qui ne tiennent point à l'ensemble du système. Les écoles latines sont nos collèges, les gymnases de l'Allemagne... Le grand reproche que fait partout M. Cuvier aux anciennes écoles latines de la Hollande, c'est de n'enseigner que le grec et le latin, et de ne pas enseigner du tout ou d'enseigner mal les mathématiques, la physique, l'histoire, la géographie et les langues modernes... Les articles 9 et 10 de l'ordonnance de 1815 déclarent que l'objet spécial des écoles latines est d'enseigner le grec et le latin, et en même temps ils contiennent cette disposition que, l'enseignement journalier dans les langues anciennes étant terminé, il sera donné des leçons sur les éléments des mathématiques, sur la géographie et sur l'histoire ancienne et moderne. »

Il n'y a ni physique, ni chimie, ni langues modernes. L'enseignement est donc incomplet. Quant aux *universités*, voici ce qu'en pensait Cuvier, au dire de M. Cousin : « Dans un pays aussi peu étendu que la Hollande, cinq *universités*, au lieu d'enrichir l'instruction supérieure, l'appauvrirent et, faute d'un nombre suffisant d'élèves, faute aussi d'un assez grand nombre de professeurs éminents, la retenaient dans la langueur et la faiblesse, où j'ai vu encore l'instruction secondaire... Les seules *universités* conservées devaient être celles de Groningue, pour toute la partie de la Hollande située à l'orient du Zuyderzée, et, pour tout le reste du pays, celles d'Utrecht et de Leyde. Sans doute ces deux dernières sont bien près l'une de l'autre ; mais il était impossible de songer à supprimer une de ces deux *universités*, presque également chères à la nation et presque également recommandables par leurs longs services et par les vastes ressources de toute espèce que plusieurs siècles y ont accumulées. Le gouvernement français entra dans les vues de M. Cuvier, et, en 1814, le gouvernement hollandais, trouvant la réduction commencée, l'acheva ; il satisfait comme il put aux réclamations des villes de Franeker et d'Harderwick en leur donnant des athénées royaux ; il concentra tous ses efforts et toutes ses dépenses sur les trois *universités* conservées ; il les enrichit de professeurs et d'élèves, et, avec le temps, il en a fait de grands et beaux établissements très-florissants auxquels il ne manque que de s'appuyer sur une instruction secondaire mieux constituée. »

Il y a cinq Facultés dans les *universités* de Hollande : Faculté des sciences, Faculté des lettres, Faculté de théologie (calviniste), Faculté de droit et Faculté de médecine. Il existe, en outre, des séminaires protestants et catholiques, dont les élèves sont internés.

— *Universités en Italie.* La civilisation italienne, quand le reste de l'Europe était à peu près complètement étranger aux lettres et aux arts, a brillé d'un éclat dont on se ferait difficilement une idée maintenant.

C'est en Italie que l'enseignement classique est né, qu'il s'est organisé tel qu'on le connaît de nos jours. Les *universités* italiennes du moyen âge ont servi de modèles à toutes celles de l'Occident. Les deux principales, celles de Salerne et de Bologne, sont du xi^e et du xii^e siècle. On doit la fondation de l'école de Salerne, si célèbre par ses cours de médecine, à Robert Guiscard (fin du xi^e siècle). La fondation de l'*université* de Bologne est de 1158.

Les *universités* italiennes comprenaient dès lors cinq facultés : théologie, droit, médecine et chirurgie, philosophie, beaux-arts. Souvent les deux Facultés de philosophie et de beaux-arts étaient confondues en une seule, qui se composait, outre la philosophie proprement dite, de la scolastique, de la physique, des mathématiques, de la chimie, de l'histoire naturelle et de l'éloquence (beaux-arts).

L'éducation des *universités* était bien imparfaite : on s'étudiait à appliquer les mœurs, les idées et les idiomes d'un autre temps à un milieu tout à fait étranger au monde ancien. Tout est factice dans ce mouvement humaniste et païen, où on s'efforce de séparer le sentiment de la parole, la littérature de l'action, le style de la pensée. « Ces grammairiens, dit Cantù, appelés aux magistratures et surtout aux fonctions de secrétaire, étaient, sauf quelques-uns, comme Salutato et Piccolomini (le pape Pie II, Aeneas Sylvius), incapables de toute autre chose que de réciter des harangues de parade, dans lesquelles ils ne se bornaient pas à traiter les intérêts positifs, mais s'étendaient sur ce qui pouvait le mieux s'exprimer en latin. Ils préféraient aux républiques régies par des magistrats simples et animés du désir du bien public les cours des princes et des seigneurs, où ils pouvaient obtenir la protection du maître et faire écho de beaux discours. Ils jugeaient le monde non d'après la vérité, mais d'après le style, comme ils faisaient des auteurs, déguisaient la tyrannie sous des phrases pompeuses, justifiaient l'iniquité et habitaient à des adulations que le plus intrépide aurait rougi d'exprimer dans la langue dont il se servait pour parler à ses amis. » Les tyrannaux de la péninsule se disputaient l'honneur de protéger les lettres.

Voici la liste des *universités* italiennes qui subsistent encore de nos jours, quoique la plupart soient bien déchues de leur grandeur :

1^o Salerne, fin du xi^e siècle. Il n'y a pas de date précise. Fondée par Guiscard.

2^o Bologne, fondée en 1158, on ne sait trop par qui.

3^o Naples, fondée en 1224 par le célèbre Frédéric II, empereur d'Allemagne.

4^o Padoue, fondée en 1228. Dante, Pétrarque et le Tasse y étudièrent ; Galilée y fut professeur.

5^o Rome, fondée en 1245. C'est proprement ce qu'on appela plus tard le *collège de la Sapience*.

6^o Pérouse, fondée en 1307, et dont on a refondu les statuts en 1824, sans parvenir à lui procurer des élèves.

7^o Pise, fondée en 1343, enrichie par les Médicis en 1472, et de nos jours le principal centre intellectuel de l'Italie, avec quatre Facultés : théologie, droit, médecine et sciences physiques.

8^o Pavie, fondée en 1361, restée assez florissante.

9^o Sienna, fondée en 1380, fondue avec l'*université* de Pise.

10^o Palerme, fondée en 1394, réorganisée en 1805, a aujourd'hui cinq Facultés : théologie, philosophie et sciences, lettres, droit, médecine.

11^o Turin, fondée en 1405, une des plus importantes *universités* d'Italie, a près de 2,000 étudiants.

12^o Florence, fondée en 1438, n'a plus qu'une Faculté de théologie.

13^o Catane, fondée en 1445 par Alphonse d'Aragon, n'a qu'une existence nominale.

14^o Parme, fondée en 1482. Ce n'est plus qu'une école dite *supérieure*.

Il existe encore en Italie quelques *universités* de second ordre, comme Macerata (1824), Messine (1548), Teramo (1671), Mantoue (1625), Cagliari (1720), Gênes (1812), la plupart en décadence. On a aussi supprimé celle de Modène en 1832.

Jusqu'à ces derniers temps, il y avait dans les anciens Etats sardes une sorte d'organisation de l'instruction publique analogue à ce qu'on appelle en France l'*université* et portant également le nom d'*Université*. Cette *université* était gouvernée par un ministre, assisté d'un conseil supérieur composé de 14 membres. L'enseignement supérieur sardes se donnait dans les quatre villes universitaires de Turin, Gênes, Cagliari et Sassari. Depuis l'établissement de l'unité italienne, l'enseignement public tend à devenir une sorte d'administration centralisée à peu près pareille à ce qui existe chez nous ; mais l'œuvre est loin d'être achevée.

Dès le xiv^e siècle, les *universités* italiennes étaient moins florissantes. Cependant, l'*université* de Bologne, dit Cantù, conserva sa supériorité sur les autres... Les Trévinois en ouvrirent une avec 9 docteurs célèbres, au nombre desquels était Pierre d'Abano. Les Pisans exemptèrent de taxes les livres de sciences et de droit canon. Il y avait dans Milan, au xiv^e siècle, des cours publics de jurisprudence, 25 maîtres de grammaire et de logique, 40 écrivains copistes, plus de 70 maîtres élémentaires, plus de 180 professeurs de médecine, philosophes, chimistes, dont plusieurs touchaient un traitement pour soigner les indigents.

On croit généralement que la période du xvi^e siècle appelée la Renaissance fut une révolution subite. C'est un préjugé accrédité par certains écrivains modernes, mais dépourvu de fondement. Comme on l'a dit plus haut, la civilisation italienne était en pleine floraison au xiv^e siècle. Dans le cours du xiii^e et du xiv^e siècle, les lettres classiques, comme les lettres vulgaires, empiétaient les *universités* qu'on fondait partout et qui n'ont pas même laissé de souvenir. Qui se souvient de l'*université* de Lucques ? Qui connaît celle de Ferraro, fondée en 1303 par Benoit XI ? Qui sait que Jean XXII en institua une en Corse en 1331 et Benoit XII une à Vérone en 1332 ? On sait encore moins que le concile œcuménique de Vienne (Dauphiné) ordonna qu'il y aurait deux maîtres de langues, pour l'hébreu, l'arabe et le chaldéen, dans les *universités* de Rome, Paris, Oxford, Bologne et Salamanque, et cela dès le xiii^e siècle.

— *Universités russes et polonaises.* Les missionnaires byzantins qui convertirent la Russie au christianisme apportèrent dans cette contrée le goût de l'instruction et surtout des études théologiques en faveur dans l'empire grec. Les écoles qu'ils établirent en beaucoup d'endroits, et qui durèrent des siècles, ne jetèrent pourtant que peu d'éclat. On cite celles de Novgorod, de Kherson, dans la Russie méridionale ; de Smolensk, la ville sainte, où il y avait dès le moyen âge quelques chaires de langue grecque et de littérature latine.

Les invasions tartares chassèrent bientôt l'instruction des villes dans les couvents. Vers l'époque de la Renaissance, les hautes études, grâce à la tranquillité relative de ces contrées, reprirent quelque ascendant sur les esprits. On vit s'établir à Kiev une école de théologie. Plus tard, vers le milieu du xvi^e siècle, le clergé russe fonda divers établissements qui étaient plutôt des séminaires à l'usage des aspirants à une carrière ecclésiastique que des écoles publiques. Pierre le Grand favorisa l'instruction dans ses Etats, mais les études spéculatives furent peu favorisées par lui.

La première *université* fondée en Russie fut celle de Moscou, créée en 1755 par l'impératrice Elisabeth. Catherine II, sous l'influence de l'école encyclopédiste de France, fonda sur divers points de ses vastes Etats cent cinquante gymnases ou écoles secondaires, et de plus une école normale qui reçut en 1809 le titre et la fonction d'*université*.

Outre cette école normale et l'*université* de Moscou, on comptait dans tout l'empire trois autres *universités* ou embryons d'*université*, en 1782 ; c'étaient celles de Pskof, de Tchernigov et de Penza. Un ukase de Paul I^{er} (1800) fixa le nombre des *universités* russes à six : Kazan, Karkhow, Moscou, Saint-Petersbourg, Wilna et Dorpat. La création de celle de Kiev, aujourd'hui très-florissante, est postérieure. En 1815, la réunion du royaume de Pologne à la Russie ajouta Varsovie au

nombre des *universités* russes. Mais cette dernière fut supprimée en 1832, à la suite de l'insurrection polonaise. Chaque *université* russe renferme de trois à cinq Facultés, ayant chacune à leur tête un conseil et une administration autonome. Chaque Faculté a un doyen comme en France; les Facultés de théologie en ont même deux. L'autorité réelle est dans les mains d'un recteur chargé de gouverner toutes les Facultés dépendant d'une même *université*, ayant sous ses ordres un curateur, sorte d'économiste qui administre les biens de la communauté.

En dehors du professorat, il existe des maîtres qui enseignent les arts d'agrément et des lecteurs qui font des cours de langues vivantes. Le russe est la langue obligatoire. Les *universités* possèdent aussi le droit d'avoir une imprimerie et une librairie qui leur appartiennent en propre.

Dans un pays autocratique et militaire comme l'empire russe, il n'y a que des fonctionnaires. Les grades des *universités* sont des titres de fonction comme dans l'armée et l'administration civile. Les professeurs dits *émérités*, grade qui ne s'obtient pas facilement, ont droit à une pension de retraite égale à leur traitement, quand ils ont vingt-cinq ans de service.

Les *universités* russes sont d'ailleurs des corps distincts de ce qu'on appelle ainsi dans les autres pays. A chacune d'elles se rattachent des écoles pédagogiques, des écoles secondaires de médecine, des sociétés savantes dont les membres exercent des fonctions réelles et rémunérées. Elles ont aussi un budget fixé annuellement; celui de l'*université* de Saint-Petersbourg était, il y a quelques années, d'environ 250,000 roubles; à Moscou, 450,000; à Kharkow, 870,000; à Kazan, 870,000. Pas une n'a plus de 300 à 400 étudiants, excepté celle de Kharkow, qui en a le double. A Kazan, au lieu du grec et des langues de l'Occident, on enseigne l'arabe, le persan, le tatar et plusieurs idiomes mongols. A Dorpat, le czar concède une organisation particulière; on y trouve des chaires de théologie protestante, une école normale et un séminaire; on y tolère l'usage de la langue suédoise; le chiffre des étudiants est d'environ 600. Du reste la plupart des *universités* russes végètent misérablement. L'aristocratie envoie ses enfants étudier en France et en Allemagne.

— *Universités en Suède et en Norvège.* Il y a en Suède deux *universités* créées sur le modèle des *universités* allemandes; ce sont Upsal et Lund. Celle d'Upsal, dont l'origine remonte à 1476, est de beaucoup la plus célèbre. On y compte 26 chaires et un millier d'étudiants; Linné, Kroustedt, Bergmann et Wallerius y ont professé. L'*université* de Lund, fondée en 1665, est assez florissante; elle a 600 étudiants.

Le Danemark ne possède que l'*université* de Copenhague, fondée en 1478 par le roi Christian I^{er}, fréquentée par toute la jeunesse danoise. Le niveau des études est plus élevé qu'en Suède.

Deux autres *universités*, quoique situées en territoire russe, appartiennent de fait aux États scandinaves; ce sont : 1^o Dorpat, en Livonie; elle doit son origine (1632) à Gustave-Adolphe, roi de Suède. Elle a passé dans les mains de la Russie en même temps que la province de Livonie en 1721, mais on y parle le suédois et on y a conservé l'amour de l'ancienne patrie. L'*université* de Dorpat a été réorganisée en 1802 par l'empereur Alexandre; 2^o Abo, en Finlande, créée en 1640 et transférée à Helsingfors en 1827; son nom légal est l'*université* de Finlande. Elle appartient à la Russie depuis 1809, c'est-à-dire depuis l'annexion de la Finlande.

La Norvège possède comme le Danemark une seule *université*, fondée en 1811, celle de Christiania, où il y a quatre Facultés et 800 étudiants; bien que l'instruction primaire soit très-florissante dans cette contrée, l'enseignement supérieur est très-médiocre et peu goûté.

— *Universités aux États-Unis.* On peut dire qu'il n'y a pas d'enseignement supérieur dans ce pays. L'instruction y est très-répan- due; mais il s'agit de l'instruction primaire et technique. Depuis un demi-siècle, néanmoins, les études classiques ont pris un certain essor; il est vrai qu'elles ne vont guère au delà de ce qu'on désigne en Europe sous le nom d'enseignement secondaire. Par le mot *université*, appliqué aux établissements d'instruction publique aux États-Unis, il faut donc entendre des collèges, où on reçoit l'enseignement secondaire.

Les principaux sont, par rang d'ancienneté : Harvard University, à Cambridge, dans le Massachusetts (1636).

Jale College, à Newhaven, dans le Connecticut (1700).

Brown University, à Providence, dans la Rhode-Island (1764).

Darmouth College, à Hanover, dans le New-Hampshire (1769).

Vermont University, à Burlington, dans le Vermont (1791).

Williams College, à Williamstown, dans le Massachusetts (1793).

Bowdoin College, à Brunswick, dans le Maine (1794).

Middlebourg College, à Middlebourg, dans le Vermont (1800).

Waterville College, à Waterville, dans le Maine (1820).

Amherst College, à Amherst, dans le Massachusetts (1821).

Trinity College, à Hartford, dans le Connecticut (1824).

Wesleyan University, à Middletown, dans le Connecticut (1831).

Norwich University, à Norwich, dans le Vermont (1834).

Tufts College, à Somerville, dans le Massachusetts (1855).

On cite encore le collège de West-Point, qui est en même temps une école polytechnique et une école militaire; les meilleurs généraux de la guerre de sécession sont sortis de cette école; puis les collèges de Lexington, Philadelphie, Saint-Louis-du-Missouri, Nouvelle-Orléans.

Diverses confessions religieuses, et en particulier les catholiques, commencent à fonder des séminaires où on donne l'enseignement supérieur, et il a été créé plusieurs écoles de droit qui deviendront nécessairement des *universités* dans un avenir prochain. Mais, en réalité, l'enseignement supérieur reste à créer aux États-Unis. Les établissements qui existent appartiennent, quelques-uns au gouvernement fédéral et aux États, la plupart aux communes ou à des associations privées; ce dernier cas est le plus fréquent. D'ailleurs, la liberté de l'enseignement est absolue sur toute la surface de la grande République américaine; pourtant, il ne faudrait pas conclure de ce qui précède qu'aux États-Unis personne ne reçoit l'enseignement supérieur. Un grand nombre de familles riches envoient leurs enfants suivre les cours des *universités* anglaises; quelques-uns les envoient même en France et en Allemagne. Beaucoup de jeunes Américains suivent en particulier les cours de la Faculté de médecine de Paris et retournent exercer la profession de médecin dans leur pays natal après avoir pris leurs grades à Paris.

Université depuis son origine jusqu'en l'an 1600 (HISTOIRE DE L'), par Crevier (1761, 7 vol. in-8), un des ouvrages les plus complets et les mieux renseignés sur l'histoire de l'Université. Comme l'histoire de l'Université de Paris est liée à l'histoire de l'Eglise et de l'Etat, l'auteur a pensé qu'il était nécessaire d'embrasser son sujet sous toute l'étendue qu'il comporte. « J'ai le dessein, dit-il, de mettre sous les yeux les lois, les usages, les privilèges du corps universitaire. La nécessité de ce plan m'a contraint à entrer dans une exposition détaillée des statuts académiques, des bulles des papes et des ordonnances royales qui réglaient la police intérieure de l'Université. » Il est inutile de dire que l'esprit de l'auteur, qui faisait lui-même partie de l'Université, est favorable à ce corps et se range de son parti dans ses querelles contre l'Eglise. Bien que l'on ne puisse l'accuser d'une trop grande partialité, on peut remarquer que, s'il ne s'exagère point la portée historique de son sujet, il méconnaît quelquefois la mauvaise influence de l'Université qui, vers la fin du xiv^e siècle, a nui un moment à l'affranchissement de la pensée humaine. L'origine de l'Université, sinon en fait, du moins en idée, remonte à Charlemagne, qui avait établi les études dans son empire; à coup sûr, le grand empereur n'a point donné à l'Université l'organisation qu'elle n'a acquise que plus tard; mais on peut avouer, dit Crevier, « sans peur d'être démenti par les plus sévères critiques, que cette illustre école remonte par une chaîne suivie de disciples et de maîtres jusqu'à Alcuin, qui sous la protection de Charlemagne a contribué plus qu'aucun autre à faire fleurir les belles connaissances dans nos contrées. »

C'est donc à partir de Charlemagne que Crevier prend l'histoire de l'Université. L'école palatine est l'œuf d'où doit éclore l'institution. L'histoire des premiers siècles de l'enseignement en France est confondue avec l'histoire du clergé. L'archevêque de Paris et les maisons religieuses possédaient seules des écoles jusqu'au xii^e siècle. Abailard, dont l'influence fut si grande, est un des fondateurs de l'enseignement laïque. Cette seconde époque de l'Université est toute remplie par quelques hommes, demeurés illustres pour avoir, au xiii^e siècle, fondé cette philosophie scolastique qui, après eux, s'empara définitivement du moyen âge. L'organisation définitive de l'Université sous Philippe-Auguste fut une des causes de la splendeur de son règne. On vit alors affluer à Paris une foule d'étudiants, et c'est à partir de ce moment que se décide la fortune croissante de l'Université. Plus tard, elle contre-balancera le pape et tiendra le roi en échec; elle s'immiscera dans les schismes, qu'elle soulèvera ou apaisera à son gré et à son caprice. Le moment de sa puissance souveraine s'étend du xiv^e au xv^e siècle. Au xv^e siècle, le mouvement de l'esprit humain se fera en dehors d'elle et quelquefois contre elle. Après avoir fait des lois à la monarchie, elle deviendra, aux mains de celle-ci, un instrument de despotisme.

L'*Histoire de l'Université* de Crevier, écrite d'un style facile, manque un peu de couleur et d'éloquence. Les matières, subdivisées en douze livres, sont analysées dans une excellente table qui occupe la presque totalité du VII^e volume.

Université de Paris (ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE DE L'), par Dubarle (1829, 2 vol. in-8). Au moment où parut ce livre, l'Université était l'objet d'attaques vives et passionnées. Il avait donc, tout d'abord, le mérite de l'opportunité. C'est, en outre, une œuvre très-consciencieuse. L'auteur examine l'Université sous un quadruple rapport : dans sa liaison avec l'histoire politique et religieuse, avec l'histoire de la civilisation et avec l'histoire de la ville de Paris, à laquelle elle se rattache par l'établissement de ses collèges, par ses démêlés avec l'administration municipale et par les lois de police que l'effervescence des écoliers rendit quelquefois nécessaires. On comprend l'importance de l'histoire de l'Université, car l'auteur n'a omis aucun des règlements et des statuts de la compagnie, utiles pour les études ou pour les mœurs. Ce n'est point une apologie; c'est un travail impartial sur la formation successive de l'Université, sur ses progrès, sur ses prétentions souvent exagérées. L'*Histoire de l'Université* est précédée d'une introduction, dans laquelle l'auteur donne une idée rapide, mais exacte, des diverses révolutions que l'instruction a éprouvées en France à des époques antérieures à notre histoire. Il a présenté tour à tour aux yeux du lecteur les collèges des druides, les lycées des Romains et les écoles des monastères. Cet aperçu renferme en quelque sorte une histoire physique des progrès et de la décadence des lumières dans les Gaules avant le règne de Charlemagne; il forme le complément du travail principal; il est le premier anneau d'une chaîne qui commence avant l'ère chrétienne et qui finit au xix^e siècle, en 1829, lors de la formation du ministère de l'instruction publique.

Université de Paris au xvi^e et au xviii^e siècle (HISTOIRE DE L'), par Charles Jourdain (Paris, 1862-1863, in-4^o). L'ouvrage parut en quatre livraisons; la première comprend le récit des faits qui se sont passés depuis l'année 1600 jusqu'à la mort de Louis XIII; la seconde s'étend depuis l'avènement de Louis XIV jusqu'à l'année 1700; la troisième depuis 1700 jusqu'à l'expulsion des jésuites; enfin la quatrième nous conduit jusqu'à la Révolution française.

L'ouvrage de M. Jourdain, dont l'importance était telle qu'aussitôt après son apparition l'Académie des inscriptions et belles-lettres a appelé l'auteur dans son sein, est la continuation de ceux qu'Egasse du Boulay et Crevier ont publiés sur la même institution au xvi^e et au xviii^e siècle. M. Jourdain prend l'histoire de l'Université de Paris au point même où ses prédécesseurs l'avaient laissée; mais il ne s'est pas contenté d'achever leur œuvre en présentant une dernière phase de cette histoire et en donnant à cette dernière partie de l'œuvre totale des développements qui la rendent supérieure aux parties précédentes; il a de plus consacré, sous le titre d'*Index chronologique*, quatre autres livraisons in-folio au classement et à l'analyse méthodique de toutes les chartes relatives à l'histoire de l'Université de Paris depuis son origine jusqu'à la fin du xvi^e siècle; à la reproduction intégrale des plus importants de ces documents; enfin à la mise au jour de plusieurs pièces encore inédites.

Avant M. Charles Jourdain, un savant bibliothécaire, M. Taranne, avait pris à tâche de réunir les matériaux nécessaires pour donner une histoire complète de l'Université de Paris. Il trouvait pour cela des ressources considérables dans les archives du ministère de l'instruction publique, devenues dépositaires de la plus grande partie de ce qui existait en 1820 des anciennes archives de l'Université de Paris; sous l'administration de M. Guizot, M. Vallet de Viriville, alors élève de l'école des chartes, avait fait un premier classement de ces précieuses reliques; M. Taranne reprit ce travail de classement et d'analyse et dépouilla, en outre, plusieurs recueils appartenant à différentes bibliothèques. Mais il ne puisa, dans les résultats de ses recherches, que la matière de diverses notices partielles. M. Jourdain, en abordant à son tour les mêmes études, s'est proposé l'exécution d'un plan beaucoup plus vaste, et ses investigations ont embrassé même les collections conservées à l'étranger, collections à l'une desquelles appartient le célèbre *Livre du recteur*, fréquemment cité par du Boulay; c'est l'un des registres où étaient inscrits les privilèges et les statuts, soit de l'Université en général, soit de ses différentes compagnies, et celui précisément de ces cartulaires que les recteurs se transmettaient et qui était à leur usage. La transcription en avait été ordonnée en 1724, sans que toutefois elle paraisse avoir été effectuée; l'original, détruit de nos archives à une époque incertaine, mais que M. Jourdain croit être celle de la Révolution, a figuré, depuis 1840, dans une vente publique et a été acquis par un amateur anglais; il est allé rejoindre au Musée britannique bien d'autres curiosités littéraires dont l'étranger s'est enrichi depuis un demi-siècle à notre préjudice. M. Jourdain n'a pas négligé d'aller à Londres faire la collation du *Livre du recteur*.

Quant au parti que M. Jourdain a su tirer des matériaux si patiemment réunis, voici le jugement qui était porté à cet égard dans la *Revue de l'instruction publique* du 3 septem-

bre 1862, après la publication de la seconde livraison de l'*Histoire de l'Université*, qui accompagnait celle du second fascicule de l'*Index chronologique*. « Cette nouvelle partie de l'ouvrage de M. Jourdain est digne en tout point des précédentes; même sûreté dans la méthode des recherches, même ordre dans l'emploi des matériaux; et les qualités propres à l'esprit et au style de l'auteur : netteté, lumière, élégance. »

UNIVÉSICULAIRE adj. (u-ni-vé-zi-ku-lè-re — du lat. *unus*, un seul, et de *vésicule*). Hist. nat. Qui est formé d'une seule vésicule.

UNIVOCATIONS s. f. (u-ni-vo-ka-si-on — rad. *univoque*). Scolast. Caractère de ce qui est univoque : Au moyen âge, on ne parlait dans les écoles que d'entité, de modalités, d'univocation de l'être. (Andrieux.)

UNIVOLTAIN ou **UNIVOLTIN** s. m. (u-ni-vol-tain — ital. *univoltano*; de *una*, une; *volta*, fois). Econ. rur. Ver à soie, qui ne donne, dans l'année, qu'une seule génération.

UNIVOQUE adj. (u-ni-vo-ke — du lat. *unus*, uni, un seul; *vox*, voix, mot). Scolast. Qui désigne plusieurs objets distincts, mais de même genre, avec le même sens : *Etre est UNIVOQUE à Dieu et à la créature. Homme est UNIVOQUE à Pierre et à Paul.*

— Gramm. Qui désigne, avec le même son, des objets différents : *Son est un mot UNIVOQUE à la partie la plus grossière du blé et à la sensation du bruit.*

— Mus. *Consonnance univoque*, Consonnance de même nom : *L'octave et ses répétitions sont des consonnances UNIVOQUES.*

— Physiol. *Génération univoque*, Génération produite sans le concours de deux sexes : *Il n'y a point de germes préexistants, et la génération des animaux et des végétaux n'est pas UNIVOQUE.* (Bull.)

— Pathol. *Signes, symptômes univoques*. Signes, symptômes caractéristiques d'une maladie ou d'un état à qui ils sont propres.

UNIZONÉ, **ÉE** adj. (u-ni-zo-né — du lat. *unus*, un seul; *zona*, ceinture). Qui n'a qu'une seule bande colorée.

UNKIAR-SKELESSI, c'est-à-dire *Echelles des officiers du Grand Seigneur*, village de la Turquie d'Asie, sur la côte orientale du Bosphore, vis-à-vis de Thérapia. Ce village est célèbre par un traité conclu le 8 juillet 1833 entre la Russie et la Porte, traité d'après lequel la Russie s'engageait à aider le sultan contre Méhémet-Ali, pacha d'Egypte, et voyait s'ouvrir pour ses vaisseaux les Dardanelles, qui restaient fermées aux navires des autres puissances.

UNNA, ville de Prusse, province de Westphalie, régence d'Arnsberg, cercle et à 22 kilom. S.-O. de Hamm; 6,000 hab. Près de là, saline importante de Königsborn. C'est à Unna que les tribunaux vehmiques avaient leur siège principal.

UNNA, rivière de la Turquie d'Europe. Elle descend du versant oriental des Alpes Dinariques, coule d'abord au N.-O., sépare la Bosnie de la Croatie, tourne ensuite au N.-E. et se jette dans la Save, près d'Usizza, après un cours de 200 kilom.

UNOGATE s. m. pl. (u-no-ga-te). Arachn. Nom donné par quelques auteurs aux arachnides.

UNOMYIE s. f. (u-no-mi-ï). Entom. Syn. de LIMNOMIE.

UNONE s. m. (u-no-ne — altér. du mot *anone*). Bot. Genre d'arbres et d'arbrisseaux, de la famille des anonacées, tribu des xylopiées, comprenant de nombreuses espèces, qui croissent dans les parties chaudes de l'Asie et de l'Amérique.

— Encycl. Ce genre, réuni par la plupart des auteurs aux canangs ou uvaïres, s'en distingue surtout par ses baies moniliformes ou toruleuses. L'espèce principale est un arbre à feuilles entières, pétioles, alternes; à fleurs solitaires ou groupées en très-petit nombre à l'aisselle des feuilles; à fruit composé de plusieurs baies pédicellées, dont chacune renferme deux graines. Cet arbre croît à la Guyane, notamment aux environs de Surinam. On mange ses fruits, et on emploie son écorce pour le tannage des cuirs. C'est l'*unona discreta* de Linné. On range aussi quelquefois dans ce genre l'*habzeli* aromatique, qui croît dans l'Amérique du Sud.

UNROCH (Henri ou Eric), duc de Frioul, mort en 799. L'un des lieutenants les plus dévoués et les plus habiles de Charlemagne, il fut envoyé par ce prince, en 791, contre les Huns, qui s'étaient établis sur les bords du Danube, dans la région qui est aujourd'hui la Hongrie. Il parvint à les mettre en fuite; mais la rigueur de la saison empêcha Charlemagne de profiter de la victoire de son lieutenant. Quatre ans plus tard, Unroch pénétra de nouveau sur le territoire des Huns, s'empara de leur principale forteresse et réduisit ainsi Theuton, l'un de leurs chefs, à venir rendre hommage à Charlemagne à Aix-la-Chapelle; mais, les Huns s'étant soulevés de nouveau l'année suivante, Pépin, fils de Charlemagne, et Unroch marchèrent contre eux, s'emparèrent de leur capitale et dévastèrent tout le pays. Une nouvelle campagne en 797 força enfin les Huns à se soumettre. Mais ce ne fut pas pour longtemps, car dès

799 ils se révoltaient de nouveau, à l'instigation de Theudon, qui s'était échappé de la prison où on le retenait par ordre de Charlemagne. Unroch marcha une cinquième fois contre les Huns et leur fit essuyer une sanglante défaite; mais il fut tué au milieu de sa victoire. Theudon, fait prisonnier, fut décapité.

UNRUH (Hans-Victor D.), architecte et homme politique prussien, né à Tilsit en 1806. Fils d'un lieutenant général, il reçut une excellente éducation et entra en 1825 à l'Académie d'architecture de Berlin, d'où il sortit, trois ans plus tard, avec le diplôme d'architecte. En 1829, il fut nommé inspecteur hydraulique à Breslau, dirigea, de 1835 à 1839, les travaux d'étude du chemin de fer de la haute Silésie et devint, en 1839, conseiller d'architecture près la régence de Gumbinnen, d'où il passa en 1843 à Potsdam. Ayant, l'année suivante, quitté le service administratif pour l'industrie privée, il fut chargé de la direction en chef des travaux d'art du chemin de fer de Potsdam à Magdebourg et, le premier en Allemagne, substitua le fer forgé au bois dans la construction des treillis des ponts sur l'Elbe et la Havel. En 1846, il devint membre de la direction du chemin de fer de Magdebourg à Wittenberg, et ce fut lui qui en dirigea toute la construction, y compris celle du grand pont sur l'Elbe à Wittenberg. Elu, lors des événements de mars 1848, par le cercle de Magdebourg, à l'Assemblée nationale prussienne, il appartint d'abord au centre gauche; mais, à la suite de démêlés avec Rodbertus, il passa au centre droit. Nommé second, puis premier vice-président et enfin président de l'Assemblée en octobre 1848, après la retraite de Grabow, il fit preuve, en cette qualité, de beaucoup de prudence et de modération pendant la crise de novembre. Bien qu'il se montrât opposé à l'ajournement, au transfert et à la dissolution de l'Assemblée, il fit usage de toute son influence pour empêcher la résistance à main armée et désapprouva hautement la décision qui refusait l'impôt, décision tardive, selon lui, et qui était loin de répondre au but que l'on se proposait. En 1849, il fut élu à la seconde Chambre, où il siégea dans les rangs de l'opposition formée des hommes libéraux de tous les partis. Après l'octroi de la nouvelle loi électorale, il revint à ses travaux industriels, quelle que fût l'empêche de continuer pendant la durée du cabinet Manteuffel. Comme on ne voulut pas le laisser nommer membre du conseil d'administration du chemin de fer de Magdebourg à Wittenberg, il établit à Magdebourg, avec le concours d'une compagnie particulière, une usine à gaz, dont on lui interdit l'exploitation. Il fonda alors à Dessau la Société continentale de gaz allemande et construisit des usines dans différentes villes, notamment à Varsovie, à Cracovie et à Leinberg. En 1857, il prit à Berlin la direction générale de la Société pour la fabrication du matériel des chemins de fer, mais se vit encore forcé de renoncer à ces fonctions. Battu aux élections de 1858, il fut réélu par Magdebourg à la Chambre des députés en 1863. Antérieurement déjà, il avait pris une vive part à la fondation du *Nationalverein*, qui l'avait élu membre d'une commission; il appartenait en outre à la Société des représentants provinciaux de l'Allemagne, ainsi qu'au comité des Trente-six. Il fut l'un des fondateurs du parti progressiste en Prusse et le premier vice-président de la Chambre des députés. Mais, comme il reconnut, vers la fin de 1866, que le parti progressiste, formé d'éléments hétérogènes, ne pouvait exercer qu'une action purement négative, il s'en sépara et se rapprocha du parti national libéral, avec lequel il a voté depuis lors, comme député de Magdebourg.

UNSGAARD (Yves-Jean), homme d'Etat danois, né à Copenhague en 1797. Entré en 1822, comme copiste, à la chambre des rentes de Copenhague, il y remplit successivement plusieurs fonctions et, à partir de 1841, celles de chef de la première section, devint en 1848 grand bailli d'Odensée, et, pendant les années 1850 et 1851, fut membre de la seconde chambre de l'Assemblée nationale, où il fit preuve de talents politiques, qui le firent appeler, en 1854, dans le cabinet Bang, en qualité de ministre de l'intérieur pour le Danemark proprement dit. Deux ans plus tard, il succéda au chef du cabinet comme ministre de l'intérieur pour toute la monarchie danoise.

UNST, île d'Ecosse, dans l'Atlantique, la plus septentrionale du groupe des Shetland, par 61°40' de latit. N. et 3°11' de longit. O. Elle a 15 kilom. de longueur, du N. au S., sur 11 kilom. de largeur; 3,500 hab. Sol accidenté, avec pâturages; élevage de bétail et de chevaux; pêche à la morue. On y trouve du cristal de roche, de la houille et de l'ardoise.

UNSTRUTT, rivière de Prusse, province de Saxe. Elle prend sa source dans la partie occidentale de la régence d'Erfurt, près et à l'O. de Dingelstadt, coule d'abord au S.-E., baigne une partie du duché de Saxe-Cobourg-Gotha, se dirige au N.-E., touche à la limite orientale de la principauté de Schwarzbourg-Sondershausen, reçoit la Wipper, la Saale, la Gera et se jette dans la Saale, vis-à-vis de Naumbourg, après un cours de 200 kilom.

Elle a été rendue en partie navigable au moyen d'écluses et de canaux. Sur les bords de l'Unstrut, Thierry 1er, roi d'Austrasie, défait Hermanfried, roi de Thuringe, en 528. Sigebert II, roi d'Austrasie, y fut battu en 640 par Rodulphe, duc de Thuringe.

UNTERBERGER (Ignace), peintre tyrolien, né à Karales en 1744, mort en 1797. Il alla étudier à Rome et copia au Vatican les *Loges* de Raphaël, pour l'impératrice Catherine II. En 1766, cet artiste distingué alla s'établir à Vienne, sur l'invitation de l'Académie des beaux-arts. Ses tableaux les plus remarquables sont : un *Bacchus entrant dans son temple*; *Hébé présentant l'ambroisie à Jupiter*, acheté par François II; *l'Hyménée*; une *Minerve*; une *Jeune Grecque*; une *Descente du Saint-Esprit*, pour l'église de Königsgrätz, etc.

UNTERHOLZNER (Charles-Auguste-Dominique), juriste allemand, né à Freising en 1787, mort à Breslau en 1838. Il fit ses études de droit à Göttingue et à Heidelberg, fut reçu docteur en 1809 et entra, avec le titre de professeur particulier, à l'Académie de Landshut. Mandé par Savigny, qui savait apprécier son talent, Unterholzner se rendit à Marbourg en 1810 et passa deux ans après à Breslau, où il professa le droit romain. On a de lui : la *Prescription d'après le droit romain* (Breslau, 1815); la *Prescription d'après le droit coutumier allemand* (Leipzig, 1828, 2 vol.); *Traité des obligations d'après le droit romain, rapproché de la jurisprudence moderne* (Leipzig, 1840, 2 vol.).

UNTERWALD ou **UNTERWALDEN**, c'est-à-dire *au-dessous des forêts*, canton de la région centrale de la Suisse, entre ceux de Lucerne et de Schwitz au N., de Lucerne à l'O., de Berne et d'Uri au S., d'Uri et de Schwitz à l'E., par 46° 44' 46° 57' de latit. N. et 5° 39' 59° 59' de longit. E.; superficie, 765 kilom. carrés; 26,116 hab., dont 25,687 catholiques et 424 protestants, parlant la langue allemande. Ce canton, le 156 de la Confédération par son étendue, le 200 par sa population, est divisé en deux républiques, qui n'ont cependant qu'une voix commune à la diète fédérale : l'*Obwalden* ou haut Unterwalden, à l'O., ch.-l. Sarnen; le *Nidwalden* ou bas Unterwalden, à l'E., ch.-l. Stanz. Cette division est plus ancienne que la Confédération suisse. Le territoire du canton d'Unterwald est baigné au N. par le lac des Quatre-Cantons et au centre par celui de Sarnen. Ce n'est que dans la partie méridionale qu'il renferme des montagnes couvertes de neiges éternelles, telles que le Titlis (3,556 mètres), qui est la plus remarquable de toutes; du côté de l'O., il est séparé de l'Entlebuch par le mont Pilate (2,372 mètres) et ses ramifications. Indépendamment des montagnes et des bords du lac des Quatre-Cantons, ce pays, l'un des plus beaux de la Suisse et dont le climat est tempéré, se compose de deux grandes vallées, séparées par la chaîne du Kernwald et formant les deux petites républiques du canton. Ces deux vallées, magnifiques et fertiles, sont arrosées, l'une à l'E. par l'Aa de Stanz, l'autre à l'O. par l'Aa de Sarnen. L'une des deux Aa découle du lac de Lungern, tandis que l'autre est un torrent qui se précipite du haut des Alpes Sarnen. Le lac des Waldstetten, dans sa partie septentrionale, forme un golfe majestueux et s'enfonce dans les terres près de Stanzstad et d'Alpenach. Il y a de plus quatre autres lacs : ceux de Lungern, de Melch, de Sarnen et le Trubsee ou lac trouble, qui est l'un des plus élevés de toute la Suisse. Toutes ces eaux sont fort poissonneuses. Les parties basses du sol vers les Waldstetten sont riches en excellents fruits; les arbres y réussissent à merveille. Il n'en est pas de même dans les hauts lieux, ni surtout dans la grande vallée d'Engelberg, où l'on ne trouve que de beaux pâturages et d'épaisses forêts. Les plantes légumineuses réussissent; mais le peuple est essentiellement pasteur et montagnard et s'occupe surtout de l'élevage du bétail, en quoi il est favorisé par les belles prairies qui revêtent les croupes inférieures des Alpes. La race bovine appartient à la petite espèce, et la pièce ne pèse guère que trois à quatre quintaux et demi. En été, on en envoie plus de 10,000 aux hauts pâturages; aussi le commerce d'exportation est-il actif pour le beurre, les fromages, les cuirs, etc.

Les deux républiques du canton ont une constitution à peu près identiquement semblable. Le pouvoir souverain est exercé par une assemblée générale de citoyens (*Landsgemeinde*), qui se réunit chaque année, le dernier dimanche d'avril, sous la présidence du landamman, pour nommer les magistrats et fonctionnaires, recevoir leurs comptes, élire les députés à la diète, sanctionner les lois cantonales et les traités. Le pouvoir exécutif est confié à un conseil (*landrath*), formé de 14 magistrats dans le haut Unterwald, de 12 dans le bas Unterwald, assistés, les premiers d'un conseil de 65 membres, et les seconds d'un conseil de 58 membres, qui sont nommés à vie par les assemblées des paroisses ou des communes. Le *landrath* est investi des pouvoirs relatifs à l'exécution des lois, au maintien du bon ordre et à l'administration de la justice. Selon les circonstances, le nombre des membres de ce corps est doublé ou même triplé. La constitution d'Unterwald-le-Bas a été quelque peu modifiée en 1850, et celle d'Unterwald-le-Haut en 1867.

Le canton d'Unterwald a été, avec ceux de Schwitz et d'Uri, le berceau de la liberté helvétique en 1307. En 1798, le bas Unterwald ayant refusé d'adhérer à la nouvelle constitution que la France imposa, à cette époque, à la Suisse, il fut envahi par une armée française aux ordres du général Schaubourg et souffrit considérablement dans cette circonstance, par suite de la résistance qu'opposèrent les habitants; tandis que le haut Unterwald, qui s'était conduit avec plus de prudence, n'eut presque point à se plaindre des suites inséparables de la guerre.

UNUM ET IDEM, locution latine qui signifie *une seule et même chose* : *Savoir mal ou ne rien savoir, c'est UNUM ET IDEM. Être avare ou être pauvre, c'est UNUM ET IDEM.*

UNVERRE, bourg et commune de France (Eure-et-Loir), cant. de Brou, arrond. et à 24 kilom. N.-O. de Châteaudun; pop. aggl., 113 hab. — pop. tot., 2,304 hab. L'église paroissiale est surmontée d'une belle flèche du xiv^e siècle. Aux environs, châteaux de la Camusière et de la Forconnerie.

UNXIA (de *ungere*, oindre), déesse des essences, chez les Romains. Surnom de Junon, invoquée dans une des cérémonies du mariage, pendant laquelle on oignait d'huile ou de graisse les poteaux de la porte de la maison des nouveaux mariés, pour en écarter les maux et les effets des enchantements.

UNXIE s. f. (on-ksl). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des sénecionées, comprenant plusieurs espèces, qui habitent la Guyane.

— **Encycl.** Les *unxies* sont des plantes herbacées, à tiges divisées en rameaux dichotomes, portant des feuilles opposées. L'*unxie* camphrée est haute d'environ 0m,65; ses tiges sont hérissées de poils courts, ainsi que ses feuilles, qui sont sessiles et lancéolées. Les fleurs sont groupées en capitules très-petits, solitaires, terminaux ou situés dans les bifurcations des rameaux; les fruits sont des akènes ovoïdes très-durs. Cette plante croît à la Guyane. Elle exhale une forte odeur de camphre, due à une huile essentielle, et renferme en outre un principe amer. On l'emploie, dans le pays, contre les douleurs rhumatismales et surtout contre le lumbago; on l'applique sur les points douloureux, on en fait des lotions et des fomentations. L'*unxie* hérissée possède des propriétés analogues.

UNZAINE s. f. (on-zè-ne). Navig. Bateau de la Loire, qui sert au transport du sel.

UNZELMANN (Charles-Guillaume-Frédéric), acteur allemand, né à Brunswick en 1753, mort en 1832. Il reçut une excellente éducation et entra en 1771, poussé par sa vocation pour le théâtre, dans la troupe de Barzaci. Il parut en 1774 sur la scène de Hambourg, à côté de Schröder, puis sur celle de Gotha, avec Eckhof, et entra peu après, comme comédien et danseur pantomime, dans la troupe de Döbbelin, avec lequel il se rendit successivement à Leipzig, à Dresde et à Berlin. Dans cette ville, il aborda aussi les rôles de ténor et obtint beaucoup de succès dans les pérotes. A la suite de démêlés avec son directeur, il mena pendant quelques années une vie errante et finit par s'engager en 1784 à Francfort-sur-le-Mein, dans la troupe de Grossmann, dont il épousa la belle-fille, Frédérique Flitner, si célèbre depuis sous le nom de Mme Bethmann. Après la mort de Grossmann (1788), il revint à Berlin, où, non content des succès qu'il obtenait dans la comédie et dans la farce, il voulut paraître dans les rôles tragiques. Mais il échoua complètement. En 1814, il devint régisseur du théâtre de Berlin et conserva cet emploi jusqu'en 1823.

UNZELMANN (Charles), acteur allemand, fils du précédent, né à Berlin en 1788, mort en 1843. Il montra, dès l'enfance, des dispositions remarquables pour le théâtre et débuta sur la scène de Weimar sous les auspices de Goethe. Il dépassa son père par la souplesse et la variété du talent et se distingua surtout dans les rôles comiques, auxquels il semblait prédestiné par son physique et par le jeu inimitable de sa physionomie. Il savait, en outre, faire des improvisations très-spirituelles et mêler à ses rôles des actualités plaisantes. Mais sa vie fut encore plus agitée que celle de son père, et le dérèglement de ses mœurs ne lui permit de se fixer nulle part. Après avoir eu les plus brillants engagements à Weimar, à Vienne, à Berlin, etc., il fut réduit à entrer dans des troupes nomades et tomba dans une extrême misère. Enfin, adonné à l'ivrognerie la plus repoussante, il en vint à parcourir l'Allemagne en mendiant. Il parut cependant une dernière fois, en 1842, sur le petit théâtre de Steglitz, près de Berlin. Quelques mois plus tard, il se noya dans cette ville.

UNZELMANN (Frédéric-Louis), graveur allemand, frère du précédent, né en 1797, mort en 1854. Il fit ses études premières à l'Académie des beaux-arts de Berlin, se forma ensuite sous la direction particulière de Gubitz, devint en 1843 membre de l'Académie et reçut, en 1845, le titre de professeur royal. Unzelmann doit être regardé comme un élève de l'école d'Unger. Il s'appropriait complètement la manière de Gubitz, à laquelle il joignit, comme qualités originales, une rare délicatesse et une exécution des plus soignées.

Si ses premiers travaux ont quelque sécheresse, à cause de son exactitude presque servile à suivre les traits du crayon, il n'en est pas de même de ses œuvres postérieures, dans lesquelles on sent véritablement l'inspiration. Ses bois sont très-nombreux et du genre le plus varié; ils consistent en portraits, tels que ceux de *Napoléon*, de *Louis XIV*, de *Thomas Munzer*, de *Shakespeare*, d'après Menzel, etc.; en tableaux de genre, études d'architecture, paysages, fenilles de titre, etc. Il fournit un grand nombre de planches à l'*Histoire des artistes moleniers*, de Raczyński; à l'*Histoire de Frédéric le Grand*, de Kugler; à l'*Histoire de la guerre de Trente ans*, de Sporschild; au *Poème des Niebelungen* (Leipzig, 1840, d'après les dessins de Bendemann et de Hubner). Il exécuta aussi, d'après les dessins de Menzel, les gravures pour les *Œuvres* de Frédéric le Grand. Parmi ses grandes planches tirées à part, il faut citer la *Mort de François de Sickingen* et *Gutenberg*, d'après Menzel, et *Souvenir de la constitution de 1848*, d'après Burger.

UNZELMANN (Bertha), actrice allemande, nièce des deux précédents, née à Berlin en 1822, morte en 1858. Elle débuta en 1842 à Stettin avec un grand succès et, après avoir paru sur le théâtre de Königsstadt, à Berlin, et sur les scènes de Neustrelitz et de Brême, obtint en 1845 un engagement pour le théâtre de Leipzig, où elle excita le plus vif enthousiasme. En 1847, elle passa au théâtre royal de Berlin et épousa, deux ans plus tard, Joseph Wagner (v. ce nom), acteur renommé de cette scène. La même année, les deux époux furent engagés au théâtre du château, à Vienne, où Bertha parut à côté de son mari jusqu'en 1854, époque à laquelle elle renonça à la scène. Douée d'une sensibilité exquise, actrice d'une délicatesse inouïe, elle excellait surtout dans les rôles à sentiment, auxquels sa voix était admirablement appropriée.

UNZER (Jean-Auguste), médecin et philosophe allemand, né à Halle en 1727, mort à Altona en 1799. Il fit ses études médicales à l'université de sa ville natale, y fut reçu docteur en 1748, exerça ensuite à Hambourg et à Altona et devint plus tard professeur de médecine à Rinteln. Il est surtout connu par son journal hebdomadaire de médecine diététique, intitulé le *Médecin* (Hambourg, 1759 et ann. suiv., 6 vol.), dont il a réuni les articles les plus saillants dans son *Manuel de médecine* (Leipzig, 1770; 6^e édit., 1794, 3 vol.). Dans le grand nombre de ses autres écrits, il faut citer : *Esquisse d'un système de la sensibilité des corps animaux* (Lünebourg et Rinteln, 1768); *Premiers principes d'une physiologie de la propriété parentale animale des corps animaux* (Lünebourg et Rinteln, 1771); *Guide de la pathologie générale des maladies contagieuses* (Leipzig, 1782).

UNZER (Jeanne-Charlotte ZIEGLER, dame), femme de lettres allemande, épouse du précédent, née à Halle en 1724, morte en 1782. Elle se distingua par ses talents poétiques et obtint, en 1753, de l'Académie d'Helmstedt une couronne de laurier. Elle était membre honoraire de plusieurs sociétés littéraires allemandes et étrangères. On a d'elle : *Essai de poésies badines* (Halle, 1751); *Esquisse d'une philosophie mondaine à l'usage des femmes* (Halle, 1751); *Essai de poésies morales et tendres* (Halle, 1754).

UNZER (Jean-Christophe), médecin et poète allemand, né à Wernigerode en 1747, mort en 1809. Il étudia la médecine à Göttingue, devint en 1755 professeur au gymnase d'Altona et fut, de 1789 à 1801, médecin de cette ville. Il a écrit un grand nombre de poésies de circonstance, qui se trouvent réunies dans ses *Œuvres posthumes* (Altona, 1812, 2 vol.) et qui se distinguent surtout par l'élégance et la correction du style. C'est à tort que la *Biographie Michaud* et la *Biographie Rabbe* l'appellent Louis-Auguste et le font mourir en 1775.

Upansichad, nom des commentaires indous des *Védas*. V. OUPANISCHAD.

UPAS s. m. (u-pass — mot indoustani qui signif. *poison*). Bot. Poison végétal extrait de diverses plantes, et en particulier du strychnos tîeuté : *Les habitants de l'île de la Sonde se servent de l'upas pour empoisonner leurs flèches*. (C. Duméril.) Il nous donne quelquefois au strychnos tîeuté : *Ils se sont endormis pour toujours sous l'ombre empoisonnée de l'UPAS*. (Ch. Nod.)

— **Encycl.** Sous le nom d'*upas*, oupas, bon *upas*, boa, les naturels de Java désignent diverses sortes de poisons végétaux dont ils se servent pour empoisonner leurs armes de guerre et de chasse. Parmi ces poisons, il en est deux surtout qui sont célébrés par leur extrême activité, les *upas* antiar et tîeuté. Pendant longtemps, leur histoire a été très-obscur. Foersch, médecin hollandais qui les a fait connaître, s'était plu particulièrement à recueillir les traditions populaires et à les embellir des rêves de son imagination. Il avait fait une peinture fort touchante du sort de ces malheureux dont la condamnation à la peine capitale était commuée en un sort presque aussi cruel, puisqu'ils n'avaient qu'une chance extrêmement douteuse de résister à l'action de l'*upas* qu'ils étaient char-

gés de recueillir. L'arbre croissait dans une vallée de désolation, où nul être animé ne pouvait prolonger son existence; les oiseaux qui, par hasard, traversaient les airs dans le voisinage, tombaient subitement asphyxiés; les poissons des ruisseaux d'alentour en ressemblaient aussi à ce qu'il y a de positif et de raisonnable; Leschenault de La Tour a décrit les deux arbres qui les fournissent; Magendie et Delille ont fait un grand nombre d'expériences sur leur mode d'action. Thomas Horsfield, Orfila et, de nos jours, Claude Bernard ont répété et complété ces expériences.

— *Upas antiar*. L'arbre qui le fournit est l'ipo vénéneux, qui appartient à la famille des artocarpées (urticées). Il croît principalement à l'extrémité orientale de Java. Son tronc dépasse 33 mètres de hauteur et offre 3 à 4 mètres de circonférence. Il est couvert à sa base de grosses exostoses. Ses feuilles sont alternes, brièvement pétiolées, ovales ou elliptiques, obtuses, un peu acuminées, très-entières, couvertes de petits poils courts et rudes, tombant avant la floraison. Ses fleurs sont monoïques. Les fleurs mâles sont réunies en grand nombre dans un involucre commun. Le calice est à quatre lobes et quatre étamines. Les femelles sont solitaires, renfermées dans un involucre composé de douze sépales soudés inférieurement. L'ovaire est globuleux; il contient un seul ovule renversé. Le fruit est de la grosseur d'une prune. L'*upas antiar* se prépare avec le suc obtenu par incision aux branches, de la manière suivante : 250 grammes environ de suc, recueillis la veille au soir dans un tuyau de bambou, sont placés dans un vase; on y ajoute avec précaution le suc exprimé et mêlé de la *keimpérie* galanga, de l'annome zérumbet, d'une espèce de goudron (arum), de l'oignon, de l'ail commun et enfin du poivre noir pulvérisé. Le mélange étant bien agité, les Javanais placent au milieu une graine de piment truscent. Cette graine tourne pendant quelque temps. Lorsqu'elle est en repos, ils ajoutent une certaine quantité de poivre et une nouvelle graine de capricum. Ils répètent cette opération jusqu'à ce que la graine devienne immobile, en laissant autour d'elle une auréole; la préparation du poison est alors terminée. On le conserve dans des branches de bambou, que l'on bouche aux deux extrémités et que l'on garnit extérieurement de résine. L'*upas antiar* s'altère facilement à l'air. Il est imparfaitement soluble dans l'eau, avec laquelle il forme une sorte d'émulsion. Vu en masse, il présente l'apparence et la consistance d'une matière cirreuse. Il est d'un brun légèrement rougeâtre; Magendie et Delille ont fait un grand nombre d'expériences sur les animaux, desquelles il résulte que l'*antiar* agit comme tous les poisons narcotico-acrés. Il agit sur le cerveau et la moelle épinière. Il est éméétique et cause la mort avec des convulsions tétaniques. Sa saveur est amère, acre. Il doit son action toxique à l'antiarine, principe cristallisable.

— *Upas tieuté*. Le végétal qui fournit ce poison est le vomiquier tieuté, de la famille des loganiacées. C'est une liane qui croît dans les forêts montagneuses de l'île de Blambang. Elle s'élève jusqu'aux sommets des plus grands arbres. La racine s'enfonce verticalement jusqu'à 1 mètre de profondeur et s'étend ensuite horizontalement. Les rameaux sont opposés, divergents, longs, grêles, lisses et verus. Les feuilles sont opposées, brièvement pétiolées, ovales, lancéolées, atténuées à la base, acuminées en pointe obtuse, entières, glabres, d'un vert foncé, coriaces, offrant trois nervures parallèles, les deux latérales écartées de la moyenne et n'allant pas jusqu'au sommet. Il y a des cirrhes à l'aisselle des feuilles avortées. Les fleurs naissent à l'aisselle des feuilles. Elles sont blanches, nocturnes, desséchées. Le calice est à quatre ou cinq divisions; la corolle est à tube long, à cinq lobes. Les étamines, presque sessiles, portent des anthères oblongues, jaunes. Le fruit est bacciforme, globuleux; il renferme plusieurs graines.

L'extract aqueux fourni par l'écorce de ce vomiquier est un poison d'une horrible énergie. On le prépare par décoction de la racine et addition au liquide concentré des sucs de *keimpérie*, de goudron, d'annome. Cette préparation se présente sous une forme solide, d'un brun rougeâtre. Étendu en masse, il paraît transparent. Il se dissout dans l'eau, en abandonnant une matière rouge brique. Ce poison agit comme la plupart des produits que fournissent les plantes vénéneuses du groupe des strychnées; il ne porte aucune atteinte aux fonctions cérébrales. Il détermine le tétanos, l'immobilité du thorax, l'asphyxie. Il peut être absorbé par les muqueuses, mais son action se manifeste plus promptement par les séreuses ou les plaies. Cependant, déposée à l'état sirupeux sur les plaies, il n'a d'abord aucune action. Il est un poison plus terrible que l'*upas antiar*. Sa saveur est très-amère, sans âcreté, aromatique. Les habitants de Java s'en servent pour empoisonner leurs flèches. Leschenault assure que le fruit d'une espèce d'angelin est employé comme contre-poison de l'*upas tieuté*. L'*upas tieuté* contient une très-forte proportion de strychnine, sans brucine ni igas-

rine. Il est accompagné de deux matières colorantes, l'une jaune, l'autre d'un brun rougeâtre. Cette dernière est la strychno-chromine de Pelletier et Caventou.

UPCOTT (William), bibliophile anglais, né dans le comté d'Oxford en 1779, mort en 1845. Les renseignements sur son existence se bornent à ce point : qu'il fut, pendant vingt-huit ans, sous-bibliothécaire à l'université d'Oxford. Il a laissé : *Compte rendu bibliographique des œuvres principales appartenant à la typographie anglaise* (1818, 3 vol. in-8°); *Lettres originales, manuscrites et papiers d'Etat* (1836, gr. in-4°).

UPÉNÉE s. m. (u-pé-né — du gr. *upéné*, barbe). Ichtyol. Section du genre mulle.

UPÉRANODONTE s. m. (u-pé-ra-no-don-te — du gr. *uper*, en haut; *anodous*, sans dents). Erpét. Genre de reptiles sauriens, de la famille des iguaniens, comprenant deux espèces, qui habitent le Brésil et la Guyane.

UPÉRODONTE s. m. (u-pé-ro-don-te — du gr. *uper*, en haut; *odous*, dent). Erpét. Genre de batraciens anoures, formé aux dépens des crapauds, et comprenant deux espèces, qui vivent dans l'Inde.

UPÉROTE s. m. (u-pé-ro-te — du gr. *uper*, en haut; *ous*, oreille). Moll. Syn. de *PISTU-LANE*.

UPHAM (Thomas-Charles), philosophe américain, né à Deerfield en 1799. Il obtint, en 1824, une chaire de physiologie et de morale au collège Beaudoin, dans l'État du Maine, et y fit en outre un cours d'hébreu. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de philosophie et de théologie : *Éléments de philosophie intellectuelle* (New-York, 2 vol.); *Traité philosophique et classique de la volonté*; *Aperçu sur les désordres et les imperfections de l'entendement* (1843); *Principes de la vie intérieure ou la Vie cachée*; *Vie de foi*; *Traité de l'union divine*, et une étude fort complète sur la *Vie et les opinions religieuses de M^{me} Guyon*, l'amie de Fénelon (1855, 2 vol. in-12), etc.

UPINGE s. m. (u-pain-je — gr. *upiggos*; de *upis*, surnom de Diane). Antiq. gr. Chant en l'honneur de Diane.

UPIS s. m. (u-piss). Entom. Genre d'insectes coléoptères hétéroptères, de la famille des mélusomes, tribu des ténébrionides, comprenant une quinzaine d'espèces, répandues dans les diverses parties du globe. On dit aussi UPIDE.

UPLAND, ancienne province de la Suède, entre la Baltique, le lac Mœlar et le golfe de Bothnie, avec Upsal pour chef-lieu. Son territoire forme actuellement les deux préfectures d'Upsal et de Stockholm.

UPOGÉIE s. m. (u-po-jé-bi — du gr. *upo*, sous; *gé*, terre; *bios*, je vis). Crust. Syn. de GÉBIE, genre de crustacés décapodes maroures.

UPSTROEM (Anders), érudit suédois, né à Hammarby, en Gestrikland, en 1806. Fils d'un simple ouvrier forgeron, il sut se concilier l'affection d'un patron de forge, qui subvint généralement à son éducation. M. Upsstroem est devenu professeur à l'école cathédrale d'Upsal et maître de langue gothique à l'Académie de cette ville. On a de lui : *Fragments de l'Évangile de saint Matthieu*, texte gothique (Upsal, 1850); *Codes argenteus, sive sacrorum Evangeliorum versionis gothicae fragmenta* (1854), divers mémoires et des articles de critique publiés dans des recueils littéraires, *Æos* et *Frey*, etc.

UPSAL ou UPSALA, ville de Suède, chef-lieu de la préfecture de son nom, à 70 kilom. N.-O. de Stockholm, sur le Fyris, par 59° 51' de latit. N., 15° 18' de longit. E.; 11,000 hab. Siège de l'archevêque luthérien, primat du royaume. Célèbre université fondée en 1476, avec une riche bibliothèque, observatoire astronomique, amphithéâtre d'anatomie, jardin botanique, cabinet d'histoire naturelle, où l'on voit la statue de Linné par Thorwaldsen; cette université, qui compte quatre Facultés, est fréquentée par environ 1,500 étudiants. Séminaire, musée, Académie des sciences, société de cosmographie, hôtel des Invalides, etc. Fabriques de tabacs, rubans, soieries. La ville s'élève dans une belle et vaste plaine qu'arrose le Fyris; les rues sont larges et régulières, bordées de belles maisons. On y remarque une fort belle cathédrale, bâtie de 1258 à 1435 sur le modèle de Notre-Dame de Paris; elle est couverte en lames de cuivre et renferme les tombeaux de plusieurs rois de Suède, notamment Gustave Wasa, et ceux de Linné et d'Oxenstiern. C'est dans cette église que se faisait autrefois le couronnement des rois de Suède. Parmi les curiosités d'Upsal, il faut citer le grand édifice en briques rouges où se trouve l'université; le parc Carolin, où l'on voit une statue en bronze de Charles XIV (Bernadotte), érigée en 1854. Ville très-ancienne, Upsal fut pendant longtemps la résidence des rois de Suède; on y montre encore la pierre de Mora, où se faisaient jadis les élections. C'est aussi aux environs d'Upsal qu'existait l'ancienne ville d'Odin et le sanctuaire de son culte. Sur cet emplacement s'élève un village nommé Vieil-Upsal.

Après d'Upsal, dit M. Henri Martin, s'élevaient trois énormes tumulus hauts comme les plus grands de notre Gaule et de la

Grande-Bretagne. On les appelle vulgairement les tombeaux d'Odin, de Thor et de Balder, les trois grands dieux de la mythologie scandinave. Ce sont bien du moins des monuments typiques de la vieille Scandinavie. Les rois morts étaient ensevelis dans la profondeur de ces tertres; les rois vivants parlaient au peuple du haut de leur sommet.

La grande ligne des chemins de fer suédois arrive à Upsal, où les Suédois font passer leur premier méridien.

UPSAL (PROVINCE D'), division administrative de la Suède, qui est comprise entre celles de Gefleborg au N., de Westeras à l'O., de Stockholm au S. et le golfe de Botnie à l'E. Superficie, 3,415 kilom. carrés; 100,000 hab. environ. La surface de cette province est généralement unie; quelques collines peu élevées ondulent çà et là le terrain, arrosé par plusieurs cours d'eau peu importants et baigné par plusieurs lacs, dont le principal est le lac Mœlar. On y récolte assez de céréales pour la consommation des habitants. Éleve de bêtes à cornes, moutons, volailles. Riches mines de fer, dont l'exploitation constitue la principale industrie de la contrée.

UPSILON s. m. (u-psi-lonn — mot grec). Gramm. Vingtième lettre de l'alphabet grec, correspondant tantôt à notre *u*, tantôt à notre *y*. Il signe numérique qui valait 20; 400 avec l'accent supérieur à droite (*υ*); 400,000 avec l'accent inférieur à gauche (*ϣ*).

Entom. Espèce de noctuelle dont le corps est marqué d'une tache figurant à peu près un Y ou upsilon.

UPTOTE s. m. (u-ptio-te — du gr. *uptios*, renversé). Arachn. Genre d'araignées, de la tribu des araignées, comprenant une dizaine d'espèces, qui habitent l'Europe.

UPTON, ingénieur russe d'origine anglaise, mort en 1854. Inspecteur des chemins de Dunchurch, de Stratford, commissaire des travaux de la voie de Holyhead, il commit de nombreuses fraudes et de grands détournements dans l'exercice de ses fonctions. Traduit devant les assises comme concussionnaire et faussaire, il esquiva la potence par une promptie fuite en Russie, où il obtint une place d'ingénieur en Crimée. Il fut chargé, comme ingénieur en chef, du soin de fortifier Sébastopol et mit en état de défense les places fortes de la mer Noire. En récompense de ses services, Upton avait regu du czar le grade de lieutenant-colonel.

UPUCERTHIDE, ÉE adj. (u-pu-sér-ti-dé — de *upucertihé*, ce du gr. *eidos*, aspect). Ornith. Qui ressemble ou qui se rapporte à une upucertie.

— s. f. pl. Famille de passereaux, ayant pour type le genre upucertie.

UPUCERTHIE s. f. (u-pu-sér-ti — du lat. *upupa*, huppe; *certihia*, grimpeur). Ornith. Genre de passereaux, de la famille des certhiides, dont l'espèce type vit au Bengale.

UPUPA s. f. (u-pu-pa — mot lat. qui est pour *opopa*, et qui appartient à la même famille que le grec *epops*, même sens). Ornith. Nom scientifique du genre huppe.

UPUPÉ, ÉE adj. (u-pu-pé — rad. *upupa*). Ornith. Qui ressemble ou qui se rapporte à la huppe. On dit aussi UPUPIDE.

— s. f. pl. Famille de passereaux, ayant pour type le genre huppe.

UPUPINÉ, ÉE adj. (u-pu-pi-né — rad. *upupa*). Ornith. Qui ressemble à une huppe.

— s. f. pl. Tribu de la famille des upupées, ayant pour type le genre huppe.

UR s. m. (ur). Gramm. Dix septième lettre de l'alphabet celtique, correspondant à notre *u*.

UR, nom biblique d'une ville de l'ancienne Chaldée, qui fut la patrie d'Abraham, mais dont on ne peut assigner exactement la position.

URA s. m. (u-ra). Crust. Crustacé du genre homard, qu'on trouve sur les côtes du Brésil.

URABA (golfe d'). V. DARIEN (golfe de).

URAC s. m. (u-rak). Bot. Nom local du varech.

— Pêche. *Harengs en urac*, Harengs frais, non salés ni fumés.

URACANTHE s. m. (u-ra-kan-te — du gr. *oura*, queue; *akantha*, épine). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la tribu des lepturètes, dont l'espèce type habite l'Australie.

URACH, ville du Wurtemberg, cercle de la Forêt-Noire, à 46 kilom. S.-E. de Stuttgart, dans une profonde vallée, arrosée par l'Eris; 6,000 hab. Ecole ecclésiastique protestante. Centre de la fabrication des toiles dans le royaume; papeteries, filatures de lin, blanchisseries. Commerce de graines, lin, cuirs, bestiaux, moutons. On y voit l'ancien château des comtes de Wurtemberg, dont cette ville était la résidence.

URACHNE s. m. (u-ra-kne — du gr. *oura*, queue; *achné*, épi). Bot. Syn. de *PIPTATHERE*, genre de graminées.

URACIDE s. f. (u-ra-si-de — du gr. *oura*, queue; *akis*, pointe). Entom. Genre d'insectes névroptères, de la famille des libelluliers, tribu des libellulites, dont l'espèce type habite la Guyane.

URAGOGUE adj. (u-ra-go-ghe — du gr. *ouron*, urine; *agô*, je chasse). Méd. Diurétique, propre à activer la sécrétion de l'urine.

URAGUAY, république de l'Amérique du Sud. V. URUGUAY.

URAGUE s. m. (u-ra-ghe — du gr. *oura*, queue; *agô*, je conduis). Ornith. Genre d'oiseaux, formé aux dépens des pyrrhulés.

Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des longicornes, tribu des cérambycins, dont l'espèce type habite la Patagonie.

URAGUS adj. m. (u-ra-guss — gr. *ouragos*; de *oura*, queue, et de *agô*, je conduis). Antiq. gr. Officier qui commandait l'arrière-garde.

URALÉPIDE s. f. (u-ra-lé-pi-de — du gr. *oura*, queue; *lepis*, écaille). Bot. Genre de plantes, de la famille des graminées, tribu des avénées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent en Amérique.

URALIER s. m. (u-ra-lié). Bot. Genre de solanées, fondé pour une espèce qui est propre à la Nouvelle-Hollande.

URAMIDOBENZOATE s. m. (u-ra-mi-do-bain-zo-a-te — de *uramide*, et de *benzoate*). Chim. Sel produit par la combinaison de l'acide uramidobenzique avec une base.

URAMIDOBENZOÏQUE adj. (u-ra-mi-do-bain-zo-i-ke — de *uramide*, et de *benzoïque*). Chim. Se dit d'un acide qui représente les éléments de l'urée et de l'acide oxybenzoïque, moins de l'eau. On l'appelle aussi acide OXYBENZURAMIQUE.

URAMILE s. m. (u-ra-mi-le — de *urée*, et de *amile*). Chim. Produit de l'action de l'acide chlorhydrique ou de l'acide sulfurique sur l'acide thionurique.

URAMILIQUE adj. m. (u-ra-mi-li-ke — rad. *uramile*). Chim. Se dit d'un acide produit par l'action de l'acide sulfurique sur le thionurate d'ammoniaque.

URAMYIE s. f. (u-ra-mi-i — du gr. *oura*, queue; *mura*, mouche). Entom. Genre d'insectes diptères, de la famille des athéricères, tribu des muscides, dont l'espèce type vit au Brésil.

URANANTHE s. f. (u-ra-nan-te — du gr. *ouranos*, céleste; *anthos*, fleur). Bot. Syn. de GENTIANE.

URANATE s. m. (u-ra-na-te — rad. *urane*). Chim. Sel produit par la combinaison de l'oxyde uranique avec une base.

URANE s. m. (u-ra-ne — du gr. *Ouranos*, Uranus, planète découverte à peu près en même temps que cette substance). Chim. Oxyde d'uranium, considéré longtemps comme un corps simple.

URANÉLAÏNE s. f. (u-ra-né-la-i-ne — de *urane*, et de *élaïne*). Minér. Corps gras qui apparut soudainement sur la terre, en grande quantité, aux environs de Moscou, et qui passa pour être tombé du ciel.

URANEUX adj. m. (u-ra-neu — rad. *urane*). Chim. Se dit d'un des oxydes d'urane et des sels de ce métal.

URANICO-CALCIQUE adj. (u-ra-ni-ko-kal-si-ke — de *uranique*, et de *calciq*). Chim. Se dit d'un sel uranique combiné avec un sel calcique.

URANICO-CUIVRIQUE adj. (u-ra-ni-ko-kui-vri-ke — de *uranique*, et de *cuiorique*). Chim. Se dit d'un sel uranique combiné avec un sel cuivrique.

URANICO-POTASSIQUE adj. (u-ra-ni-ko-po-ta-si-ke — de *uranique*, et de *potassique*). Chim. Se dit d'un sel uranique combiné avec un sel potassique.

URANIDE adj. (u-ra-ni-de — de *uranie*, et du gr. *eidos*, aspect). Entom. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre uranie. s. f. pl. Tribu d'insectes lépidoptères nocturnes, ayant pour type le genre uranie.

Minér. Qui ressemble à l'urane. s. m. pl. Famille de minéraux, à laquelle appartient l'urane.

URANIDES (les), surnom donné aux descendants d'Uranus.

URANIE s. f. (u-ra-ni — gr. *ourania*; de *ouranos*, céleste). Mythol. gr. Nom donné à des nymphes célestes, qui gouvernaient les sphères du ciel.

— Astron. Planète télescopique.

Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, type de la tribu des uranides, comprenant cinq ou six espèces, qui habitent Madagascar et les côtes de l'Inde : On peut considérer l'URANIE *rhizophée* comme le plus beau lépidoptère connu. (E. Desmarest.) La chenille de l'URANIE *rhizophée* vit sur le manguiier. (H. Lucas.)

— Bot. Syn. de RAVENALA, genre de musacées.

— Encycl. Astron. Le nom d'*Uranie* fut donné à la trentième petite planète qui fut découverte le 22 juillet 1854 par M. Hiud. Ses principaux éléments sont :

Moyen mouvement diurne . . .	975°208
Durée de la révolution sidérale	1,323j,945
Distance moyenne au soleil . .	2,368
Excentricité	0,126
Longitude du périhélie . . .	30° 48' 47"

Longitude moyenne de l'épo-
que 260 28' 46"
Longitude du nœud ascendant 308° 11' 6"
Inclinaison 2° 5' 56"

— Entom. Ce genre d'insectes lépidoptères a été créé par Fabricius et adopté par Latreille, qui le place dans la famille des papillons diurnes, tandis que le docteur Boisduval le met dans les nocturnes, classification d'ailleurs beaucoup plus naturelle, puisque tous les caractères des *uranie* en font de véritables nocturnes. Ces caractères sont : antennes longues, grêles, recourbées en dehors, non pectinées; palpes épaisses, continues; corps assez court; corselet arrondi; ailes très-développées. On connaît cinq ou six espèces de ce groupe, qui sont propres, en général, à l'île de Madagascar. Nous citerons comme type l'*uranie rhiphée* ou *uranie prométhée*. La taille du mâle est à peu près semblable à celle du machaon et son envergure est d'environ 0m,12. Les ailes inférieures ont des échancrures bien marquées et les trois dents les plus rapprochées de l'angle anal sont prolongées en queue. Le dessus des ailes est noir avec une multitude de petites lignes transverses et une bande discoidale d'un vert doré très-brillant aux ailes supérieures; les ailes inférieures portent une bande médiane et une autre terminale du même vert. Le dessous des ailes supérieures ressemble au dessous, le dessous des inférieures est d'un vert doré à la base et aux extrémités, avec de petites taches noires; il est traversé au milieu par une large bande d'un rouge doré à reflets violets très-brillants, marquée çà et là de taches noires. Les échancrures des ailes sont bordées de cils blancs. Le corps de l'insecte est noir en dessus et ferrugineux en dessous. Les antennes sont noires.

La femelle est d'un tiers plus grande que le mâle; elle égale en taille le papillon achate; son envergure dépasse 0m,25; elle offre le même dessin que le mâle, mais la tache du dessous des ailes inférieures est plus grande, moins pourpre et plus dorée.

Les métamorphoses de cette espèce ont été décrites avec soin, et c'est la seule *uranie* dont on connaisse les premiers états. La chenille vit sur le manguiier. En sortant de l'œuf, elle est presque lisse et d'une teinte verdâtre. Après la première mue, elle prend une couleur noire, se couvre d'épines et fait sortir à volonté deux cornes rétractiles d'une couleur rose, placées sur le premier segment du corps. Parvenue à toute sa taille, elle est effilée, renflée latéralement vers le milieu, longue de 0m,03 à 0m,04. On aperçoit sur ses côtes un feston à dents de loup, composé de plusieurs bandes irrégulières à points blancs, verts et jaunes. Les cornes, qui étaient d'un rose tendre, deviennent d'un rouge carmin. Sur le point de se métamorphoser, cette chenille s'attache par la queue et par un frein transversal, comme la chenille du papillon du pieris et de la *geometra pendularia*. La chrysalide est allongée, pointue, à peine anguleuse, verte avec des bandes transversales dorées; l'extrémité, qui est d'un vert plus foncé, est parsemée d'un grand nombre de points dorés. L'insecte parfait éclôt au bout de trois semaines. Exposé au soleil, il se développe complètement en deux ou trois heures, tandis que les individus qui restent à l'ombre mettent près d'une journée pour se développer et sont d'ordinaire parés de couleurs moins brillantes. Cette espèce est assez commune dans l'île de Madagascar; on en a trouvé un individu à l'île Bourbon. Selon Cramer, les *uranie* habitent aussi la côte de Coromandel.

URANIE (du grec *ouranos*, ciel), une des neuf Muses. Elle présidait à l'astronomie et à la géométrie, fut aimée d'Apollon et devint mère de Linus et de l'Hyménée. On la représente vêtue d'azur, couronnée d'étoiles, parfois entourée de sphères et tenant à la main un compas. Les mythes anciens comptent aussi une Vénus Uranie, c'est-à-dire une Vénus céleste et idéale, qui ne peut être l'objet de désirs charnels. V. VÉNUS.

— Iconogr. Dans une peinture antique trouvée en 1755, à Civita, au pied du Vésuve, et représentant les Muses, Uranie est figurée tenant d'une main un globe céleste et de l'autre une baguette (*radius*) avec laquelle elle a l'air de montrer ce qui est tracé sur le globe. Lors de la découverte des célèbres statues des Muses à Tivoli, on ne trouva pas celle d'Uranie; pour compléter cette intéressante collection, qui fut placée au Vatican, le prince Lancelotti fit présent à Pie VI d'une fort belle statue, qu'il possédait dans son palais de Velletri, et qui avait été restaurée avec les attributs de la Fortune; on la débarrassa de ces attributs pour leur substituer le globe et le radius; elle est debout, son manteau est drapé avec une rare élégance. Une autre statue d'Uranie, assise et tenant le globe et le radius, se voit au musée Pio-Clementin; elle est d'un travail très-élégant et très-soigné; la tête est ornée d'une plume qui, suivant quelques archéologues, ferait allusion à la victoire remportée par les Muses sur les Sirènes, et, selon d'autres, à leur triomphe sur les Pierides, qui furent métamorphosées en pies. Une statue d'Uranie, au musée du Capitole, tient d'une main un papier roulé où sont tracés les signes du zodiaque, et de l'autre une lunette d'appro-

che, accessoire qui n'a absolument rien d'antique; une copie de cette statue a été exécutée par Freimery pour les jardins de Versailles. D'autres statues antiques d'Uranie se voient au musée des Offices, à la villa Borghèse, au Louvre, etc.

Les peintres modernes ont ordinairement ajouté une couronne d'étoiles aux attributs de la Muse de l'astronomie, et ont donné à sa robe ou à son manteau la couleur du ciel bleu. C'est ainsi que Lesueur, dans un tableau qui est au Louvre et qui provient de l'hôtel Lambert, a représenté Uranie la tête ceinte d'étoiles, assise sur un tertre et s'appuyant sur un globe, tenant d'une main un compas et de l'autre montrant le ciel. Ce tableau a été gravé par B. Picart, par P. Laurent et P. Audouin (*Musée français*), dans les recueils de Landon et de Filhol. F. Baudry, dans le foyer de l'Opéra, à Paris, a peint Uranie vêtue d'une tunique bleue, assise près du zodiaque, les yeux levés au ciel. Adam von Bartsch a gravé, d'après H. Füger, une Uranie tendant la main vers un cercle d'étoiles. Une estampe de Jeaurat (1719), d'après Nic. Vleughels, représente les Muses Uranie et Polymnie.

Uranie (SONNET A), célèbre sonnet de Voiture. V. BENSERADE.

URANIÉ, ÉE adj. (u-ra-ni-é — rad. *uranie*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre uranie.

— s. f. pl. Tribu de la famille des musacées, ayant pour type le genre uranie ou *ravenala*.

URANIN s. m. (u-ra-nain). Hist. littér. Partisan du sonnet à Uranie, de Voiture, par opposition aux jodelins, ou partisans du sonnet de Job, par Benseraide.

URANION s. m. (u-ra-ni-on — du gr. *ouranon*, chose céleste). Mus. Instrument à cylindre et à pédale, inventé en 1810 par un Saxon nommé Buschmann.

URANIQUE adj. (u-ra-ni-ke — rad. *uranie*). Chim. Se dit d'un des oxydes d'urane.

URANISCOPLASTIE s. f. (u-ra-ni-sko-pla-si — du gr. *ouraniskos*, palais; *plastis*, former). Chir. Restauration du voile du palais. || On dit aussi URANOPLASTIE.

URANISCOSTÉOPLASTIE s. f. (u-ra-ni-sko-sté-o-pla-si — du gr. *ouraniskos*, palais; *osteon*, os; *plastis*, former). Chir. Restauration de la voûte du palais. || On dit aussi URANOSTÉOPLASTIE.

URANISTE s. m. (u-ra-ni-ste). Hist. littér. Partisan du sonnet sur Uranie : Les URANISTES et les jodelins.

— Encycl. V. BENSERADE.

URANITE s. f. (u-ra-ni-te — rad. *uranie*). Minér. Phosphate d'urane naturel.

— Encycl. L'*uranie* est une substance minérale jaune, cristallisant en prismes à base carrée; assez tendre pour être rayée par le calcaire, elle a une densité égale à 3,12; fusible au chalumeau, elle donne de l'eau par la calcination; l'acide azotique l'attaque; la solution formée par l'ammoniaque un précipité qui se redissout par les acides; elle précipite en rouge par le cyanoferrure de potassium. Elle se compose essentiellement de phosphates d'urane et de chaux, avec des traces de silice, de magnésie, d'aminonitrate, de baryte, etc., et plusieurs équivalents d'eau. Ce minéral présente des variétés cristallisées, lamellaires et terreuses. On le trouve, en petits nids, dans les pegmatites de Saint-Symphorien (près d'Autun), de Saint-Yrieix (près de Limoges), dans les granites de Chassy (près de Lyon), etc.

URANIUM s. m. (u-ra-ni-om — rad. *uranie*). Chim. Corps simple métallique, extrait de l'urane.

— Encycl. Chim. La découverte de ce métal ou plutôt de l'oxyde uranique remonte à 1789; elle est due à Klaproth. Jusque en 1842, l'urane, tel que l'avait donné Klaproth, passa pour un corps simple, et ce fut à cette date seulement que M. Peligot enisola l'*uranium*, en chauffant dans un creuset de porcelaine placé dans un autre de terre un mélange de chlorure d'*uranium* et de chlorure de potassium placé au-dessus d'une couche de ce dernier chlorure déjà mélangé de sodium. Puis, en traitant le résidu par l'eau, il trouva au fond du creuset des globules métalliques d'*uranium*. C'est encore par ce procédé qu'on obtient ce métal aujourd'hui.

Le symbole de l'*uranium* est U. Sa densité est 18,4; son équivalent égale 750. Il est d'un blanc brillant, variant entre la couleur du fer et celle du nickel et a beaucoup d'affinité pour l'oxygène, brûle dans ce gaz avec une flamme vive et laisse un oxyde noir. Il est plus mou que l'acier et se laisse forger facilement. Exposé à l'air, il se couvre d'une poussière jaunâtre. L'eau est sans action sur l'*uranium*, mais les acides sulfurique et chlorhydrique dilués l'attaquent avec énergie en dégageant de l'hydrogène.

L'*uranium* donne, avec l'oxygène, quatre composés, dont le plus employé par l'industrie est celui qu'on nomme azotate d'urane. Les minerais qui fournissent l'urane et l'*uranium* se rencontrent principalement, en France, près de Limoges, dans des couches de cristallisation; en Bavière, dans des cou-

ches semblables, et dans les mines de plomb et d'argent de la Bohême et de la Saxe.

URANOCENTRON s. m. (u-ra-no-sain-tron — du gr. *ouranos*, ciel; *kentron*, aiguillon). Erpét. Genre de reptiles sauriens, formé aux dépens des iguanes.

URANOCHRE s. m. (u-ra-no-kre — de *urane*, et du gr. *ochros*, pâle). Minér. Oxyde d'urane naturel.

URANOCLON s. m. (u-ra-no-klon). Mamm. Espèce de dauphin.

URANODON s. m. (u-ra-no-don — du gr. *ouranos*, ciel; *odon*, dent). Mamm. Syn. de *HYPERODON*.

URANOFERROCYANE s. m. (u-ra-no-fér-ro-si-a-ne — de *urane*, et de *ferrocyanure*). Chim. Corps qui se précipite, avec une couleur d'un brun clair, quand on opère le mélange du chlorure d'urane avec le ferrocyanure de potassium. C'est une poudre jaune, insoluble.

URANOLOGIE s. f. (u-ra-no-ghno-zi — du gr. *ouranos*, ciel; *gnosis*, connaissance). Syn. peu usité d'ASTRONOMIE.

URANOLOGIQUE adj. (u-ra-no-ghno-si-ke — rad. *uranologie*). Qui a rapport à l'uranologie.

URANOLOGIE s. m. (u-ra-no-ghno-si-ke — rad. *uranologie*). Qui a rapport à l'uranologie. || Science qui a pour objet la description du ciel. || Savant qui s'occupe d'uranographie.

URANOLOGIE s. f. (u-ra-no-ghno-si-ke — rad. *uranologie*). Qui a rapport à l'uranologie. || Science qui a pour objet la description du ciel.

URANOLOGIQUE adj. (u-ra-no-ghno-si-ke — rad. *uranologie*). Qui a rapport à l'uranologie. || Études URANOLOGIQUES.

URANOLITHE s. m. (u-ra-no-li-te — du gr. *ouranos*, ciel; *lithos*, pierre). Météor. Aérolithe. || Peu usité.

URANOLOGIE s. f. (u-ra-no-ghno-si-ke — du gr. *ouranos*, ciel; *logos*, discours). Traité du ciel.

URANOLOGIQUE adj. (u-ra-no-ghno-si-ke — rad. *uranologie*). Qui a rapport à l'uranologie. || Essais URANOLOGIQUES.

URANOMÈTRE s. m. (u-ra-no-mé-tre — du gr. *ouranos*, ciel; *metron*, mesure). Instrument qui sert à mesurer des distances dans le ciel.

URANOMÉTRIE s. f. (u-ra-no-mé-tri — du gr. *ouranos*, ciel; *metron*, mesure). Art de mesurer des distances célestes.

URANOMÉTRIQUE adj. (u-ra-no-mé-tri-ke — rad. *uranométric*). Qui a rapport à l'uranométrie : *Procédés URANOMÉTRIQUES*.

URANOPÈTE adj. (u-ra-no-pé-te — du gr. *ouranos*, ciel; *petonai*, je vole). Qui aspire au ciel, qui s'occupe des choses du ciel. || Mot de Rabelais.

URANOPLASTIE s. f. (u-ra-no-pla-si — du gr. *ouraniskos*, palais; *plastis*, je forme). Chir. V. URANISCOPLASTIE.

URANOPS s. m. (u-ra-nopss — du gr. *ouranos*, ciel; *ops*, œil). Erpét. Genre de reptiles ophidiens, formé aux dépens des couleuvres.

URANORAMA s. m. (u-ra-no-ra-ma — du gr. *ouranos*, ciel; *orama*, vue). Physiq. Machine représentant les corps célestes et leurs mouvements.

URANOSCODON s. m. (u-ra-no-sko-don). Erpét. Genre de reptiles sauriens, de la famille des iguaniens.

URANOSCOPE s. m. (u-ra-no-sko-pe — du gr. *ouranos*, ciel; *skopé*, je regarde). Ichtyol. Genre de poissons acanthoptérygiens, de la famille des percoides, voisin des vivres, et comprenant environ quinze espèces, dont une habite la Méditerranée.

— Encycl. Les *uranoscopes* ont pour caractère principal des yeux placés sur le milieu de la face supérieure de la tête, en sorte qu'ils ne peuvent regarder que le ciel, d'où le nom du genre. Ils ont, en outre, dans l'intérieur de la bouche, au devant de la langue, un lambeau long et étroit. Ils ressemblent beaucoup aux vivres; mais ils s'en distinguent par leur grosse tête cubique, et en ce que l'épine qui leur sert d'arme est portée par l'épaule et non par l'opercule. Enfin, leur bouche fendue verticalement, la tête plus grosse que le corps, la mâchoire inférieure proéminente, le préopercule crénelé dans sa partie inférieure, les yeux très-rapprochés contribuent à donner à ces poissons une physionomie toute particulière. Ce genre renferme une quinzaine d'espèces, la plupart exotiques et vivant dans les mers des régions chaudes. Une seule se trouve dans les mers d'Europe; c'est l'*uranoscope rude*, souvent désignée sous le nom vulgaire de *ras-casse*. Ce poisson a une forme conique, les parties supérieures d'un gris brun, avec des séries irrégulières de taches blanchâtres,

formant comme des chaînes longitudinales; la tête renfermée dans une sorte de cuirasse osseuse et raboteuse. Il habite la Méditerranée et la mer des Indes, vit solitaire dans la vase ou le sable et se sert de son appendice charnu pour attirer les petits poissons dont il fait sa proie. On le mange sur nos côtes.

URANOSCOPIE s. f. (u-ra-no-sko-pi — du gr. *ouranos*, ciel; *skopé*, je regarde). Syn. peu usité d'ASTROLOGIE.

URANOSO-POTASSIQUE adj. (u-ra-no-zo-po-ta-si-ke — de *uraneux*, et de *potassique*). Chim. Se dit d'un sel uraneux combiné avec un sel potassique.

URANOSTÉOPLASTIE s. f. (u-ra-no-sté-o-pla-si — du gr. *ouranos*, palais; *osteon*, os; *plastis*, je forme). Chir. V. URANISCOSTÉOPLASTIE.

URANOTE s. f. (u-ra-no-te). Bot. Genre de plantes, de la famille des carduacées.

URANTHÈRE s. m. (u-ran-tè-re — du gr. *oura*, queue, et de *anthère*). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des mélastomacées, tribu des rhexiées, comprenant deux espèces, qui croissent au Brésil.

URANUS s. m. (u-ra-nuss — nom du dieu du ciel, chez les Romains). Astron. Planète découverte par Herschel et qui est la plus éloignée de celles que nous connaissons : *Les astronomes ne s'accordent pas sur la grandeur des masses de plusieurs planètes, et notamment sur celle d'URANUS même.* (L. Figuier.)

— Encycl. Astron. *Uranus* est la sixième planète principale de notre système. Le 13 mars 1781, William Herschel étant occupé à observer un groupe d'étoiles de la constellation des Gémeaux avec un télescope de 7 pieds, grossissant deux cent vingt-sept fois, fut frappé du diamètre inusité d'un de ces astres. En continuant ses observations, il constata bientôt que cet astre avait un mouvement propre.

Herschel communiqua sa découverte à la Société royale de Londres le 26 avril 1781, dans un mémoire intitulé : *Account of a comet*.

Tous les astronomes d'Europe se mirent aussitôt à la recherche de l'astre comète; on s'imaginait qu'il parcourait, comme toutes les comètes, une ellipse très-allongée. Bien des lunettes l'attendaient au passage. Mais la prétendue comète ne suivait point la route qu'avaient présumée les astronomes.

Enfin on calcula sans prévention et sans parti pris tous les éléments qu'on possédait sur l'astre mobile, et on trouva que toutes les observations faites sur ses différentes positions indiquaient une orbite d'un rayon égal à un peu plus de dix-neuf fois la distance du soleil à la terre.

Laplace et Méchain déterminèrent, pour la première fois, les éléments elliptiques de l'astre, et, en janvier 1783, ils les communiquèrent à l'Académie des sciences.

On se demanda alors comment cet astre, visible à l'œil nu, n'avait jamais été aperçu parmi les étoiles zodiacales au milieu desquelles il décrivait une orbite à peu près circulaire. On feuilleta les anciens catalogues d'étoiles zodiacales, et on trouva qu'avant d'être aperçu par Herschel *Uranus* avait été observé à dix-neuf places différentes par divers astronomes.

Lorsque la prétendue comète eut été reconnue pour une grande planète, située aux bords extrêmes de notre système solaire, Herschel réclama le droit de lui donner un nom et l'appela *Georgium sidus*, en honneur de George III, roi d'Angleterre. Le monde savant n'accepta point cette dénomination princière. Lalande déclara qu'il fallait l'appeler Herschel; Lichtenberg, Astrée; Poin-sinet, Cybèle; Prosperin, Neptune. Bode proposa le nom d'*Uranus*, qui fut définitivement adopté.

De 1784 à 1792, Herschel continua ses observations sur la planète ainsi baptisée contre son gré, mais qui avait commencé sa renommée et sa fortune. En 1788, il crut qu'elle était entourée, comme Saturne, de deux anneaux. Plus tard (26 février 1792), il s'aperçut qu'il avait été induit en erreur. Le mois suivant (mars 1792), il acquit la conviction que la planète présentait « un aplatissement sensible, » et il conclut « qu'elle tournait sur son axe avec une grande vitesse. »

Le diamètre d'*Uranus* est d'environ 4,221 par rapport à celui de la terre pris pour unité. Ses années sont de quatre-vingt-quatre ans cinq jours dix-neuf heures. La longueur des jours est inconnue.

La densité d'*Uranus* est à peu près celle de l'eau, son volume soixante-quinze fois plus considérable que celui de la terre. Sa masse est la vingt-quatre millièmes partie de celle du soleil.

Uranus est accompagné d'un cortège de satellites dont on ne connaît pas encore exactement le nombre.

William Herschel dit en avoir aperçu six de 1787 à 1794. Ces astres sont si éloignés et d'un volume relativement si petit, qu'il a été difficile de les retrouver, excepté deux d'entre eux.

On en connaît quatre aujourd'hui : le 3e et le 4e satellite ont été découverts par

W. Herschel en 1787; le 1^{er} et le 2^e par Lassell en 1851.

SATELLITES D'URANUS.

DISTANCES MOYENNES, le demi-diamètre de la planète étant 1.	DURÉE des révolutions.
	jours.
1 ^{er} satellite	7,44
2 ^e satellite	10,37
3 ^e satellite	17,37
4 ^e satellite	23,18
	2,520
	4,144
	8,986
	13,846

Si on calcule la lumière et la chaleur à la surface d'*Uranus* d'après sa distance au soleil, on trouve que sa température doit être très-froide; mais *Uranus* n'a pas de saisons, son équateur coïncidant à peu près avec le plan de son orbite.

Delambre et plus tard Bouvard avaient dressé pour *Uranus* des tables où les perturbations exercées sur la nouvelle planète par Jupiter et Saturne avaient été calculées avec le plus grand soin; mais Bouvard put reconnaître lui-même que la planète ne suivait pas la route qu'il lui avait assignée, et il émit dès lors l'hypothèse de l'existence d'une autre planète encore plus éloignée du soleil, dont l'attraction pourrait être cause des irrégularités observées entre la marche calculée d'*Uranus* et sa marche réelle. C'est cette hypothèse qui, reprise par M. Leverrier, l'a conduit à la découverte de Neptune.

URANUS, divinité hellénique, répondant au dieu *Caelum* ou *Caelus* des Latins. Il était, dans la *Cosmogonie* d'Hésiode, fils de *Gæa*, la Terre, dont il fut également l'époux.

Gæa, dans ce système religieux qui remonte aux origines mêmes de la Grèce, au moins par les traditions qu'il contient, est un des quatre principes premiers qui se produisent en quelque sorte d'eux-mêmes, qui ne s'engendrent pas l'un l'autre et procèdent d'eux-mêmes les nouvelles forces auxquelles ils s'allieront par la suite; en sorte qu'*Uranus* n'a pas de père. Il donna le jour, entre autres enfants, aux douze Titans, dont le dernier fut *Cronos*, qui le détrôna.

Le Ciel et la Terre constituaient, chez toutes les populations indo-européennes, comme chez quelques autres peuples de l'antiquité, les deux divinités primordiales. « Les premiers des dieux, dit Varron, sont le Ciel et la Terre. » Le *Hip-Véda* appelle le Ciel et la Terre le couple immortel, les deux grands parents du monde. Dans ce livre sacré, le Ciel et la Terre sont nommés divinités mères.

L'adoration du Ciel et de la Terre existe chez des populations qui n'ont eu aucun contact avec les nations de race indo-européenne. C'était, par exemple, le fondement de la religion des anciens Chinois. Le sacrifice à la divine Terre, *Heou-tou*, et au Seigneur suprême ou dieu du ciel, *Tien*, constituaient les deux rites fondamentaux.

Selon Hésiode, c'est de la Terre que la Voûte céleste, *Uranus*, a pris naissance. En effet, *Uranus*, le *Varouna* védique, est le Ciel étoilé, le firmament opposé au profond Tartare et créé après lui. Du Chaos sont sortis l'Érèbe et la Nuit. De la Nuit, unie à l'Érèbe par un premier effet de l'amour, naquirent l'Éther et le Jour, c'est-à-dire la lumière supérieure et la lumière inférieure. Ces créations précèdent celles de la Terre et du Ciel, dont l'union donne le jour aux douze Titans, à la double triade des Cyclopes, *Bronzés*, *Steropés* et *Argés*, et des Hécatonchires, *Cottos*, *Brarée* et *Gygés*.

Ces derniers, dans la légende hésiodique, sont les ennemis déclarés du Ciel, et dans leur haine se peint la lutte apparente des météores, l'espèce de combat que livrent au firmament les nuages formés des vapeurs terrestres. C'est cette même lutte que décrit la mythologie bruhmienne dans le *Véda*.

Uranus hâissait ses redoutables enfants, qui menaçaient de le détrôner. Aussi, à mesure qu'ils voyaient le jour, se hâtaient-ils de les replonger dans les flancs de la Terre, qui gémissait de la cruauté de son époux. Exaspérée de ce perpétuel infanticide, *Gæa* appela ses enfants à la révolte; elle arma *Cronos* et de concert avec lui, tendit un piège à l'imprévoyant *Uranus*. Au moment où celui-ci, amenant la Nuit sur ses pas, allait se jeter dans les bras de son épouse, *Cronos* le mutila d'un coup de sa tranchante *harpé*, arme d'invention thrace, qui est placée dans les mains des plus anciens héros grecs et que l'on voit figurée sur quelques monuments archaïques. Des gouttes du sang d'*Uranus*, recueilli par la Terre, naquirent les Érinnyes, les Géants et les nymphes Mées, qui paraissent être des personnifications des arbres. En effet, ce sont les eaux pluviales qui, s'échappant du ciel, dont les flancs ont été sillonnés par les éclairs ou déchirés par les vents, alimentent la végétation et font germer les plantes. Autour des parties génitales du dieu, tombées dans la mer, s'amassa lentement une écume d'où sortit, ainsi que l'indique son nom, *Aphrodite*, la déesse de la beauté.

URANYLE s. m. (u-ra-ni-le — de *urane*, et

du grec *ulê*, matière). Chim. Protoxyde d'uranium.

— **Encycl.** Le radical composé (U²O³) a été imaginé par M. Peligot pour expliquer ce fait que les sels neutres de sesquioxyde d'uranium ne contiennent que 1 équivalent d'acide pour 1 de base, contrairement à une loi de Berzélius. M. Peligot imagina de regarder le sesquioxyde comme un protoxyde d'*uranyle*. Ce qu'il y a de certain, c'est que du protoxyde d'uranium chasse l'argent de ses combinaisons, une molécule U²O³ prenant la place d'une molécule Ag; dans cette réaction, l'*uranyle* joue bien le rôle du radical métallique.

URAO s. m. (u-ra-o). Minér. Nom du carbonate de soude naturel, en Colombie.

— **Encycl.** L'*urao* est une substance saline, d'une saveur âcre et urineuse, soluble dans l'eau et peu altérable à l'air; il cristallise dans le système du prisme rectangulaire oblique, mais se présente le plus souvent, dans la nature, en cristaux déformés, groupés entre eux, ou en masses d'une texture fibreuse, saccharoïde, grenue ou compacte. C'est un sesquicarbonate de soude avec 2 équivalents d'eau. Il forme une couche peu épaisse à Lagunilla, près de Mérida (Colombie), dans un dépôt argileux; on le trouve aussi, en Égypte, dans le Fozzan, dans certains lacs de l'Arabie, de la Perse, de l'Inde, du Thibet, et dans le pays des Bosjesmans (Afrique australe). Partout où ce sel existe en assez grande abondance, on le recueille avec soin pour le besoin des arts. Il sert principalement, comme le natron, à la fabrication du savon et du verre.

URAPTÈRE s. m. (u-ra-ptère — du grec *oura*, queue; *pteron*, aile). Ichtyol. Genre de poissons, du groupe des squales.

URAPTÉRYX s. m. (u-ra-pté-riks — du gr. *oura*, queue; *pteryx*, aile). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, de la tribu des phalénides, comprenant deux espèces, qui habitent le nord de l'Europe et le Caucase.

— **Encycl.** Les *uraptéryx* sont caractérisés par des antennes simples, plus épaisses chez les mâles; le chaperon large et velu; la trompe très-longue; le corselet robuste et très-velu; les ailes inférieures prolongées en forme de queue. Les chenilles sont très-allongées et ressemblent tout à fait, pour la forme et la couleur, à une petite branche de bois mort; elles vivent sur les sureaux. Les chrysalides, très-allongées, ressemblent à celles des thais; elles sont enveloppées d'un réseau à claire-voie entremêlé de feuilles et suspendues par de longs fils à une branche d'arbre, en sorte qu'elles sont balancées par le moindre vent. L'espèce type est appelée vulgairement *soufflée à queue*; c'est un joli papillon jaunâtre, de 0m,04 d'envergure, qui habite l'Europe.

URAUQUE s. m. (u-ra-ke — du gr. *ourakos*, milieu d'une rame). Erpét. Genre de reptiles ophidiens du groupe des vipères.

URARI s. m. (u-ra-ri). Poisson dont les sauvages d'Amérique imprègnent leurs flèches. Il On dit plus ordinairement CURARE.

URARIE s. f. (u-ra-ri). Bot. Genre de plantes, de la famille des légumineuses, tribu des hédysarées, comprenant une quinzaine d'espèces, qui croissent dans l'Asie tropicale.

URARINE s. f. (u-ra-ri-ne — rad. *urari*). Chim. Alkali extrait de l'urari ou curare.

URAS, bourg du royaume d'Italie, dans la Sardaigne, province de Cagliari, district d'Orestano, mandement de Terraiba; pop. 2,080 hab.

URASPERME s. m. (u-ra-spér-me — du gr. *oura*, queue; *sperma*, graine). Bot. Syn. d'OSMORRHIZE.

URASTÉRIE s. f. (u-ra-sté-ri — du gr. *oura*, queue; *astér*, étoile). Zooph. Syn. de STELLONIE, PENNASTÉRIE et SOLASTÉRIE, genres d'échinodermes de l'ordre des astérides.

URATE s. m. (u-ra-te — du gr. *ouron*, urine). Chim. Sel produit par la combinaison de l'acide urique avec une base.

— Agric. Engrais d'urine et de plâtre ou de terre.

— **Encycl.** Les *urates* ne sont solubles d'une manière sensible qu'autant que leurs bases le sont elles-mêmes et qu'elles s'y trouvent en excès. La plupart des acides possèdent la propriété de les décomposer. On trouve l'*urate* de soude dans les concrétions arthritiques, celui d'ammoniaque et celui de chaux dans certains calculs urinaux. Les urines normales contiennent une quantité d'*urates* très-faible, mais qui, sous l'influence de causes diverses, peut s'élever considérablement. Ils existent dans l'urine à l'état d'*urates* de soude, de magnésie ou d'ammoniaque. C'est lorsqu'ils s'y trouvent en quantité trop considérable qu'ils forment un dépôt blanc ou jaune rougeâtre, ayant souvent l'aspect de la brique pilée. Tout dépôt qui disparaît sous l'influence de la chaleur consiste en acide urique combiné avec diverses bases. Si le dépôt ne se dissolvait qu'en partie, la portion non dissoute serait formée d'oxalate de chaux, de phosphate de chaux ou d'acide urique, faciles à reconnaître, le premier à une insolubilité

dans l'acide acétique, le second à sa solubilité dans le même acide, le troisième à la facilité avec laquelle il se dissout dans l'acide nitrique. Les *urates* sont solubles dans la potasse et insolubles dans l'acide acétique. Dans les urines d'une faible densité, les *urates*, au lieu de se précipiter au fond du vase, forment souvent des masses gluantes, en suspension dans le liquide, qu'on pourrait prendre pour du mucus. Il suffit de chauffer l'urine pour savoir à quoi s'en tenir. Si elle s'éclaircit par la chaleur, le trouble est dû à la présence des *urates*. Au point de vue clinique, il est peu important de distinguer entre elles les diverses sortes d'*urates*. Si cependant on veut établir une distinction, on y arrive facilement en se servant de réactifs propres à déceler la présence de la soude, de la potasse, de l'ammoniaque ou de la magnésie. Vus au microscope, les *urates* sont formés de petits globules très-ténus, adhérent ensemble, souvent mélangés de cristaux d'acide urique. Ces globules présentent, quand ils sont formés d'*urate* de soude, de petits prolongements en forme de corne, caractéristiques. Quand ils sont constitués par de l'*urate* d'ammoniaque, ils sont entourés d'aiguilles déliées.

URBA, ville de l'ancienne Helvétie, chez les Urbigènes. Elle fut longtemps la capitale de ce pays, avant la fondation d'*Aventicum*. C'est aujourd'hui la petite ville d'Orbe, dans le canton de Vaud.

URBAIN, AINE adj. (ur-bain, è-ne — lat. *urbanus*; de *urbs*, ville, qui est rapproché par Weber du sanscrit *ardha*, lieu, village. Cette étymologie offre, selon Corssen, un sens plus clair et plus satisfaisant que le rapprochement avec le mot latin *orbis*, cercle, enceinte. Corssen croit, en conséquence, que le thème latin *urbi* vient d'une forme primitive *urfi*, qui correspond au sanscrit *ardha*. Curtius croit que le latin *urbi* représente le sanscrit *purī*, avec une transposition de lettres. Le sanscrit *purī*, *pura*, *purī* désigne plus spécialement une grande ville; mais au neutre, *puram*, il n'a que le sens de maison. La racine est la même que celle de *purī*, nombreux, savoir : par, pri, remplir, ce qui implique la notion primitive de lieu rempli d'habitants, mais sans limite de quantité. Le lithuanien *pillis*, château, ainsi que le kymrique *pill*, forteresse, ont des significations plus restreintes. Il en est de même du kymrique *pluy*, *pluyf*, *pluydd*, armoricain *ploue*, village, commune, qui se rattachent également à ce groupe). Qui est de la ville, qui appartient à la ville : Administration URBAINE. Milice URBAINE. L'octroi est la cause principale des misères qui affligent les populations URBAINES. (L. Faucher.)

— Hist. rom. *Tribus urbarines*, Tribus, au nombre de quatre, que Servius Tullius établit dans Rome.

— Pathol. *Cachexie urbaine*, Forme d'anémie particulière aux habitants des grandes villes.

— Substantif. Habitant de la ville : J'en ai quelques jours autour de la ville, logeant chez des paysans de ma connaissance, qui tous me regrettent avec plus de bonté que n'auraient fait les URBAINS. (J.-J. ROUSS.) « Peu usité.

— s. f. Sorte de voiture de place : Les URBAINES.

URBAINS (dieux), en latin *Urbani*, dieux de la ville. Ils étaient au nombre de douze, et Ennius a formé avec leurs noms les deux hexamètres suivants :

Juno, Vesta, Minerva, Ceresque, Diana, Venus, Mars, Mercurius, Jovī, Neptunus, Vulcanus, Apollo.

URBAIN (SAINT), village et commune de France (Haute-Marne), cant. de Doulancourt, arrond. et à 28 kilom. S.-O. de Wassy-sur-Blaise, près de la rive droite de la Marne; 870 hab. Récolte et commerce de vins très-estimés. Il y avait jadis une abbaye de bénédictins, fondée en 865 par Charles le Chauve, et qui renfermait le corps de saint Urbain, pape.

URBAIN (saint), évêque de Langres, né dans la première moitié du IV^e siècle, mort en 376. Ce fut sa réputation de piété et de vertu qui le fit élire au siège épiscopal de Langres, dont il fut le sixième évêque. Il restaura les églises de son diocèse, et en particulier celle de Langres, qui tombait en ruines, et assista, un an avant sa mort, au concile de Valence. L'Eglise catholique fête sa mémoire le 23 janvier.

URBAIN 1^{er} (saint), pape de 222 à 230, sous Alexandre Sévère. Il était Romain de naissance et succéda à Calixte 1^{er}. On ne sait rien de sa vie. Quelques écrivains ecclésiastiques prétendent qu'il souffrit le martyre, sans que rien confirme leur assertion. On le fête le 25 mai.

URBAIN II (Eudes ou Odon), pape, né à Lagery, près de Châtillon-sur-Marne, d'une famille française noble, mort à Rome en 1099. Successeur canonique et archidiacre de Reims, puis prieur du monastère de Cluny, il se rendit à Rome où il fut nommé, en 1078, cardinal et évêque d'Ostie par Grégoire VII. Ce pontife l'ayant envoyé comme légat en Allemagne, il y fulmina l'excommunication papale contre l'empereur Henri IV. Successeur de Victor III sur la chaire de Saint-Pierre (1088), il continua avec la plus grande vigueur la lutte contre l'empereur et l'anti-

pape Guibert, excommunia le roi de France Philippe 1^{er}, qui avait répudié sa femme Berthe pour épouser Bertrade, accueillit Pierre l'Ermite à son retour de Jérusalem et vint lui-même présider ce fameux concile de Clermont (1095) dans lequel fut décidée la première croisade. Il vécut assez pour apprendre les premiers succès des croisés et mourut à Rome, quelques jours après la prise de Jérusalem (juillet 1099). On a 59 *Lettres* de lui dans le recueil des conciles du P. Labbe.

URBAIN III (Albert CRIVELLI), pape, né à Milan, mort à Ferrare en 1187. Il était depuis 1182 archevêque de sa ville natale et cardinal (1185), lorsqu'il fut appelé à succéder à Lucie III en octobre 1185. Les deux années de son pontificat furent troubles par des luttes sans résultat contre l'empereur Frédéric Barberousse, et la fin en fut attristée par la nouvelle de la reprise de Jérusalem par les infidèles, après la funeste journée de Tibériade.

URBAIN IV (Jacques-Pantaléon), pape, né à Troyes, mort à Pérouse en 1264. Fils d'un savetier de Troyes-en-Champagne, il s'éleva dans la hiérarchie ecclésiastique par son seul mérite et devint successivement archidiacre à Laon et à Liège, évêque de Verdun (1252) et patriarche de Jérusalem. A la mort d'Alexandre IV, il fut appelé à lui succéder comme souverain pontife par huit cardinaux seulement, réunis à Viterbe (29 août 1261). Des son élévation, il augmenta le nombre des cardinaux et institua la fête du Saint-Sacrement (1264). Il se mêla activement aux intrigues politiques de son temps, prêcha une croisade contre Manfred et offrit la couronne de Sicile à saint Louis pour un de ses enfants, puis à Charles d'Anjou. Chassé d'Orvieto par la révolte des habitants, il alla mourir à Pérouse. On a de lui des *Lettres* dans divers recueils, notamment dans celui du P. Labbe.

URBAIN V (Guillaume DE GRIMOARD), pape, né à Grissac, diocèse de Mende, en 1309, mort à Avignon en 1370. Issu d'une famille noble du Gévaudan, il entra chez les bénédictins, se fit recevoir docteur et professa avec distinction dans plusieurs villes et notamment à Paris. Après avoir été grand vicaire à Clermont et à Uzès, Grimoard devint abbé d'Auxerre, puis à Marseille. Le pape Innocent VI, l'ayant fait venir à Avignon, l'envoya assister au mariage de Louis de Tarente et de Jeanne de Naples. Il était encore en Italie lorsque, le 27 septembre 1362, il fut élevé au pontificat, après la mort d'Innocent VI, par les cardinaux rassemblés à Avignon. Urbain V fut le sixième des papes qui séjournèrent dans cette ville. De concert avec le roi Jean et Pierre de Lusignan, roi de Chypre, il forma le projet d'une nouvelle croisade; mais ce projet n'eut point de suite. Cédant aux sollicitations des Romains, qui le suppliaient de revenir en Italie, il quitta Avignon en 1367 et alla établir sa cour à Rome. L'empereur Charles IV vint avec une armée pour soumettre les usurpateurs des terres de l'Eglise (notamment les Visconti) et confirmer par une bulle d'or les privilèges et donations accordés aux papes par les empereurs. Cependant, las du séjour de l'Italie, le pontife prit, en 1370, le prétexte du rétablissement de la paix entre la France et l'Angleterre, et vint de nouveau se fixer à Avignon. Il y mourut peu de temps après. Urbain V exerça son zèle contre la simonie, le dérèglement des mœurs cléricales, la pluralité des bénéfices, l'usure, etc. En outre il favorisa le développement des lettres, institua l'Académie de Cracovie, fonda un collège à Montpellier, etc. On trouve quelques-unes de ses *Lettres* dans le *Thesaurus novus anecdotorum* du P. Martène.

Une statue d'Urbain V, exécutée par M. A. Dumont, a été inaugurée à Mende, le 28 juin 1874.

URBAIN VI (Barthélemy DE PRIGNANO), pape, né à Naples en 1318, mort à Rome en 1389. Il devint archevêque d'Auronte, puis de Bari, et il s'était fait remarquer par son austérité excessive, lorsqu'il fut élu pape, en 1378, après une élection des plus orageuses. Son prédécesseur, Grégoire XI, avait reporté le saint-siège à Rome; le peuple de cette ville, craignant l'élection d'un pape français, entourait le conclave en demandant avec des menaces de mort un pontife romain. Les cardinaux, dont quatre seulement sur seize étaient Italiens, choisirent à la hâte un Napolitain, afin de ne pas paraître céder tout à fait aux clameurs populaires. Ils n'en reconnurent pas moins solennellement Urbain VI, l'intronisèrent avec toutes les formes accoutumées et écrivirent même aux six cardinaux restés à Avignon, lesquels ratifièrent l'élection. Mais le pontife, par une sévérité prématurée et imprudente, par son ardeur à vouloir réformer la vie licencieuse et le faste des prélats, s'attira la haine du haut clergé. Les cardinaux s'enfuirent de Rome, se rendirent à Anagni, s'entourèrent de troupes et, prenant prétexte des troubles qui avaient accompagné l'élection papale, la déclarèrent nulle. Ils nommèrent alors l'antipape Robert de Genève (Clément VII) et commencèrent ainsi le grand schisme d'Occident, qui causa tant de scandale dans l'Eglise. Reconnu seulement par une partie des puissances de l'Europe,

Urbain fit preuve d'un caractère violent et inquiet, têtue et présomptueux, ne voulant écouter aucun conseil. Il créa vingt-six cardinaux, pour remplacer ceux qui l'avaient abandonné, appela de Hongrie Charles de Duras, pour l'opposer à Jeanne de Naples, qui s'était déclarée pour son compétiteur, et l'accompagna dans son expédition. Mais il ne tarda pas à rompre avec lui et à l'excommunier, en même temps qu'il prêchait la croisade contre la France et l'antipape. Assiégé dans Nocera par Charles, il fut obligé de s'enfuir à Salerne, puis en Sicile, et enfin à Gênes (1385), où il fit torturer et mettre à mort plusieurs de ses cardinaux, qu'il accusait d'avoir conspiré contre lui. A la mort de Charles de Duras, il voulut disputer le royaume de Naples au jeune Ladislas; mais il tomba de sa mule par terre, fut grièvement blessé et se fit transporter à Rome, où il mourut au moment d'entreprendre cette expédition. Les historiens ont attribué les traits odieux de la conduite de ce pontife à une aliénation d'esprit, fruit d'un mysticisme exalté.

URBAIN VII (Giovanni-Battista CASTAGNA), pape, né à Rome en 1521, mort à Monte-Cavallo en 1590. Successeur de l'archevêque de Rossano, légat de l'ano, de l'érouse et de l'Ombrie, nonce à Madrid, puis cardinal, il fut élu en 1590 à la place de Sixte-Quint et mourut treize jours après son exaltation.

URBAIN VIII (Maffeo BARBERINI), pape, né à Florence en 1623, mort à Rome en 1644. Il était d'une famille noble et ancienne de Florence, et avait rempli plusieurs charges importantes avant son exaltation. Successivement prélat à dix-neuf ans, référendaire sous Sixte-Quint, gouverneur de l'ano, protonotaire apostolique, archevêque de Nazareth, il fut nommé cardinal par Paul V, puis fut chargé, en qualité de nonce, d'aller complimenter Henri IV sur la naissance de son fils. Le 16 août 1623, Barberini succéda à Grégoire XV. Il s'attacha à la conversion des hérétiques, et surtout des schismatiques d'Orient, rendit divers règlements concernant la canonisation des saints et conféra le premier le titre d'éminence aux cardinaux. Urbain VIII renouvela la fameuse bulle *In cœna Domini*, condamna dans une bulle non moins célèbre (*In eminenti*) la doctrine de Jansénius, supprima l'ordre des jésuitesses et fit bâtir un grand nombre de nouvelles églises. Sa vie politique fut également signalée par des événements importants. Il réunissait le duché d'Urbain et plusieurs seigneuries au domaine de l'Eglise, tenta en vain de s'opposer à ce que Richelieu rendit la Valteline aux Grisons, protesta contre la politique du cardinal au sujet de l'alliance de la France avec Gustave-Adolphe et les protestants d'Allemagne, et, malgré ses griefs contre la maison d'Autriche, refusa de faire cause commune avec la France. La confiscation arbitraire du duché de Castro sur le duc de Parme l'entraîna dans une guerre ruineuse, peu honorable pour son caractère, et qui n'aboutit qu'à un échec. Ce pontife se distinguait par son savoir et son amour pour les lettres, qu'il cultivait lui-même avec succès. On a de lui des poésies latines, des hymnes, des odes astimées, des épigrammes, publiées sous le titre de *Pœmata* (Rome, 1640; Paris, 1642), auxquelles on a joint quelques-unes de ses poésies italiennes.

Urbain VIII (MAUSOLÉE D'), par le Bernin; à Saint-Pierre de Rome. La statue de bronze du pontife domine le mausolée. Au-dessus sont placées deux statues allégoriques, en marbre, représentant la *Justice* et la *Charité*. On a dit de ces figures qu'elles avaient l'exubérance de formes particulière aux créations de Rubens; cela peut être vrai de la *Justice*, mais la *Charité* pêche plutôt par un excès de maigreur. Ce mausolée a été gravé par F.-S. Bartoli.

C. Galle le jeune a gravé un portrait d'Urbain VIII d'après Rubens. D'autres portraits de ce pape ont été gravés par Ottavio Leoni (1625), Jean Boulanger, Akersloot (d'après S. Vouet), etc.

URBAIN (Raoul), membre de la Commune de Paris, né à Condé-sur-Noireau (Calvados) en 1837. S'étant rendu à Paris, il dirigea rue de Verneuil une institution primaire. Après la chute de l'Empire, il prit la parole dans les clubs, devint membre d'un comité de vigilance pendant le siège et, après l'insurrection du 18 mars 1871, il fut délégué à la mairie du VII^e arrondissement par le Comité central. Nommé membre de la Commune dans cet arrondissement le 26 mars, par 2,803 voix, Urbain fit partie de la commission d'enseignement du 29 mars au 20 avril, puis devint successivement membre de la commission des relations extérieures, de la commission chargée de l'inspection des forts et des casernes et de la commission de la guerre. Comme délégué à la mairie du VII^e arrondissement, il ordonna des arrestations et des perquisitions et signa un ordre d'arrestation par lequel il autorisait le commissaire de police Indret à brûler immédiatement la cervelle à tout citoyen qu'il résisterait. Comme membre de la Commune, il siégea parmi les membres les plus ardents et les plus exaltés, se prononça, au sujet de l'élection complémentaire du 16 avril, pour la validation, quel que fût le nombre des votants, et pour qu'on forçât tous

les électeurs à voter, vota pour la destruction de la maison de M. Thiers, pour la création du comité de Salut public (1^{er} mai), pour l'adoption des mesures les plus rigoureuses contre la minorité de la Commune qui avait résolu de cesser de siéger. Enfin, comme membre de la nouvelle commission militaire, Urbain demanda le 17 mai qu'on mit immédiatement en vigueur le décret sur les otages et qu'on exécutât dans les vingt-quatre heures les dix principaux d'entre eux, cinq à Paris et cinq aux avant-postes. Découvert le 10 juin dans un hôtel de la rue de Commines, où il s'était caché après l'entrée de l'armée de Versailles, sous le nom d'un cocher, il fut conduit à Versailles et traduit, le 2 août, devant le 3^e conseil de guerre. Accusé d'arrestations arbitraires et de soustractions de deniers publics et privés, de complicité avec sa maîtresse la veuve Leroy, qu'il avait installée avec lui à la mairie, Urbain fut condamné, le 2 septembre 1871, aux travaux forcés à perpétuité. Au mois de février suivant, il fut embarqué pour la Nouvelle-Calédonie.

URBAIN (Ferdinand DE SAINT-), artiste lorrain. V. SAINT-URBAIN.

URBAIRE s. m. (ur-bè-re). Syn. de PAPIER TERRIER.

URBAN (marquis de Fortia D'), écrivain français. V. FORTIA D'URBAN.

URBANIA, en latin *Urbinum Metanense*, ville du royaume d'Italie, province d'Urbino-et-Pesaro, district et à 11 kilom. S.-O. d'Urbino, sur le Metauro, chef-lieu de mandement; 4,600 hab. Evêché. Fabrication de faïence.

URBANISTE s. m. (ur-ba-ni-ste). Hist. ecclésiastique. Partisan d'Urbain VI contre Clément.

— s. f. Membre d'une congrégation de femmes : Les *URBANISTES* de Sainte-Claire.

— *Encycl.* Sainte Claire avait fondé en 1212 un institut d'une austérité qui semblait surpasser les forces humaines (V. CLARISSES). En 1246, le pape Innocent IV adoucit la sévérité de la règle de cet ordre, et, en 1263, le pape Urbain IV apporta de nouveaux adoucissements à des statuts encore trop rigoureux. On nomma *urbanistes* celles des religieuses clarisses qui adoptèrent la règle mitigée d'Urbain IV. Cette congrégation eut pour protectrice dévouée Isabelle de France, sœur du roi saint Louis, fondatrice de l'abbaye de Longchamp, près de Paris. Cette abbaye de Longchamp devint l'archimonastère ou maison mère de la congrégation, qui compta bientôt un nombre considérable de couvents et de monastères.

URBANITÉ s. f. (ur-ba-ni-té) — lat. *urbanitas*; de *urbis*, ville). Politesse des gens de ville; civilité formée par l'usage du monde : *La littérature française a besoin de décence et d'URBANITÉ.* (Dupin.) *L'URBANITÉ n'est qu'une civilité élégante.* (Lafontaine.) Ce mot était nouveau au temps de Balzac, qui l'a mis en usage.

URBANNA, ville des Etats-Unis d'Amérique (Ohio), ch.-l. du comté de Champaign, à 42 milles O. de Columbus, sur un chemin de fer; 3,500 hab. Manufactures de coton et de laine; forges et fonderies de fer.

URBANSKI (A.-E.), physicien polonais, né en Volhynie en 1769, mort à Wilna en 1814. Après avoir été reçu docteur en sciences, il devint professeur de physique (1790) au gymnase de Wilna, et, en 1797, il obtint au concours la chaire de cette science à l'université de la même ville. De 1802 à 1804, il fit des voyages scientifiques en Autriche, en Italie, en France et en Allemagne. Lors de son retour à Wilna, il ouvrit à l'université un cours de physique. Parmi ses nombreux ouvrages, nous citerons : *Influence de l'électricité sur l'économie des animaux*, etc. (Wilna, 1819, in-8°); *Abregé des principes de physique* (Wilna, 1816, in-8°); *Stellarum duplicium mensuræ micrometricæ* (Wilna, 1818, in-8°); *Traité d'hydrostatique* (Wilna, 1817, in-4°); *Traité de mécanique* (Wilna, 1817, in-4°); *Sur la métallurgie* (Wilna, 1817, in-4°); *Principes élémentaires de l'optique* (Wilna, 1819, in-4°); *Sur le magnétisme* (Wilna, 1814, in-8°); *Théorie nouvelle de la gravitation* (Wilna, 1815, in-4°); *Recherches thermochimiques sur les corps formés par double décomposition* (Wilna, 1815, in-8°); *Théorie de la rotation des corps* (Wilna, 1819, in-4°); *Traité de magnétisme* (Wilna, 1815, in-8°), etc.

URBANSKI (W.), physicien et astronome polonais, né dans la Lithuanie en 1762, mort à Varsovie en 1827. Il s'adonna avec ardeur à l'étude de la physique et de l'astronomie, et, lors de la création du nouveau lycée à Varsovie, fut appelé à y professer ces deux sciences. Ce physicien, dont le talent et l'érudition sont incontestables, publia plusieurs livres élémentaires et des traités intéressants. Parmi ses œuvres, nous citerons : *Sur l'usage du baromètre et du thermomètre* (Varsovie, 1802); *Sur l'électricité* (Varsovie, 1802); *Observations météorologiques faites à Varsovie en 1826* (1827, 2 vol. in-4°); *Carte météorologique de la capitale du royaume de Pologne* (1829); *De principiis rerum naturalium* (1829, in-4°); *Physique pour les enfants* (1815); *Principes de mécanique* (1813, in-4°); *Physique* (1814), etc.

URBANSKI (Ladislas), littérateur et publiciste polonais, né en Lithuanie en 1796, mort à Varsovie en 1857. Il fit ses études à

Wilna et collabora avec un grand succès aux journaux intitulés : le *Courrier de Wilna* et la *Gazette littéraire*, où il se chargea du feuilleton. C'était un homme d'une érudition très-étendue, versé dans les lettres, d'un esprit fin et mordant; son style est agréable, pur, plein de feu et d'énergie. Ses productions littéraires furent lues avec avidité par ses contemporains. Parmi ses œuvres les plus remarquables, nous citerons : les *Sorcières*, poème (1831); *Hanka*, poème héroïque-comique (1832); *Paradoxes contre la liberté* (1833, in-4°); *Venise sauvée*, tragédie (1834); *Maria*, drame en cinq actes (1838); la *Pologne historique, poétique et littéraire* (1836, in-8°); *Pankracy*, comédie en trois actes (1837); les *Moissonneurs*, écrit humoristique (1838, in-4°); la *Vie d'un égoïste*, étude (1839, in-4°); *Esquisse des mœurs des habitants de la campagne* (1841, in-4°); *Qu'est-ce que la Russie?* (1841); la *Politique du gouvernement russe* (1841, in-4°); la *Russie au point de vue de la civilisation européenne* (1841); *Sur le paupérisme* (1842, in-4°), etc.

URBÉE s. f. (ur-bé). Entom. Nom vulgaire de l'attelage vert.

URBÈRE s. m. (ur-bè-re). Entom. Un des noms vulgaires du gribouri de la vigne.

URBICOLE adj. (ur-bi-ko-le) — du lat. *urbis*, *urbis*, ville; *colō*, j'habite). Qui se plaît dans les villes; qui habite une ville.

— s. m. pl. Entom. Syn. de CITADINS, groupe de papillons.

URBI ET ORBI (*A la ville et à l'univers*). Paroles qui accompagnent la bénédiction du souverain pontife lorsque, le jeudi saint, le jour de Pâques et celui de l'Ascension, il donne, du haut du balcon de Saint-Jean-de-Latran, sa bénédiction à toute la catholicité.

On dit de même, par extension, publier une nouvelle *urbi et orbi*, c'est-à-dire partout. Cela répond à notre expression populaire : *Crier une chose par-dessus les toits*.

« C'est Florence qui émancipe Raphaël. A la vue des libertés qui s'y cachaient jusque dans le fond des monastères, il apprend à se débarrasser des lisières paternelles. Si Florence lui donne la liberté, Rome lui donne la grandeur. Dès ce moment, il semble peindre du haut de l'éternité et prendre pour devise : *Urbi et orbi*. »

EDGAR QUINET.

« Le souverain pontife n'est pas seulement le maître de l'Eglise maîtresse, le prince des évêques et des pasteurs, mais encore le précepteur des rois et des peuples. D'une main il répand des bénédictions sur le monde, et de l'autre il accorde des libertés à son peuple, *Urbi et orbi*. »

BAUTAIN.

URBIGÈNES, en latin *Urbigeni*, un des grands peuples de l'ancienne Helvétie, entre Aventicum et le lac Léman, au N. des Tiguriens; capitale, *Urbia*.

URBINO, l'*Urbinum Hortense* des Romains, en italien *Urbino*, ville du royaume d'Italie, dans la province de Pesaro-et-Urbino, chef-lieu de l'arrond. de son nom, à 284 kilom. N. de Rome, sur le Metauro; 15,000 hab. Archevêché; université fondée en 1671, supprimée depuis et restaurée en 1826. Académie dite des *Assordis*. Fabrique d'aiguilles; commerce de blé et de soie. Les principaux monuments d'Urbino sont la cathédrale et le palais ducal, tous deux contigus. Le chœur est orné de plusieurs tableaux du Barocci d'Urbino, entre autres une *Cène* et un *Martyre de saint Sébastien*; sous le chœur s'étend une crypte ou chapelle souterraine assez considérable. La sacristie est décorée d'une *Flagellation* de Pietro della Francesca et d'un tableau de della Vite, représentant la *Vierge et les saints*. On remarque dans la chapelle souterraine, dite *oratoire de la Grotte*, un groupe, la *Pitié*, en marbre, œuvre présumée de Jean de Bologne et qui devait orner suivant toute probabilité un mausolée ducal. On vante surtout l'expression du visage de la Vierge et la profonde connaissance de l'anatomie dont a fait preuve le statuaire. Chaque vendredi saint, la foule est admise à visiter cette chapelle et à faire ses dévotions devant ce groupe. Le palais ducal fut construit ou du moins commencé sous Federigo di Montefeltro vers 1447, par l'architecte Luciano Lauranna, de Dalmatie. Lauranna eut ensuite pour successeur, dans la continuation de son œuvre, Baccio Pintelli. La cour centrale est entourée, au premier étage, d'une galerie circulaire à laquelle conduit du rez-de-chaussée un escalier monumental couvert d'une voûte en berceau. Cette galerie est ornée d'inscriptions antiques rassemblées jadis par le cardinal Stoppani. On remarque dans l'escalier la *Statue du duc Frédéric I^{er}*, par Campana. Parmi les appartements nombreux du palais ducal, il faut surtout citer une petite chambre incrustée, dit M. du Pays, de tableaux en marqueterie représentant des portraits et entre autres celui de Frédéric II, et simulacres des meubles de bibliothèque, des livres, des instruments et des cahiers de musique. La disposition à la fois riche et bizarre de cette chambre, véritable tour de force d'art et de patience, paraît remonter au règne du duc Guido Ubaldo, dont le nom se

lit en abrégé en diverses places. Une autre pièce porte le nom de *salle de l'Artiste*; on y voit un buste en relief de l'auteur de *Roland furieux*. Quant à la bibliothèque, tous les manuscrits et volumes précieux qu'elle possédait ont été depuis de longues années réunis à la bibliothèque du Vatican.

Indépendamment de ces deux grands monuments, quelques églises et couvents méritent encore une mention, moins par leur valeur architecturale que par les ouvrages de peinture qu'ils renferment. L'église de Sainte-Agathe (Saint'Agata) possède notamment une *Cène* de Josse (Jodoens). L'église San-Francesco (Saint-François) offre de remarquable un tableau de Giovanni Santi, père de Raphaël, représentant la *Vierge et les saints*. Le cloître de Saint-François contient quelques tombeaux de la famille d'Urbino. Une immense fresque de Lorenzo de San-Severino, représentant le *Crucifiement*, orne la chapelle principale de l'église de la *Confraternita-di-San-Giovanni* (confrérie de Saint-Jean [1641]). L'église San-Bernardino (Saint-Bernard) possède treize panneaux peints par Antonio di Ferriero (1435) et quelques tombeaux des anciens ducs. Citons encore : dans l'arc de la porte de San-Domenico, une *Cène* et une *Résurrection* par le Titien, et dans le couvent des Capucins un remarquable *Saint-François en extase*, par Barocci. Quant à la *Madone* peinte à la détrempe qui orne la chapelle du couvent de Santa-Chiara (Sainte-Clair), son authenticité n'est rien moins qu'établie. Citons enfin la maison où naquit Raphaël. Cette maison ne ressemble plus guère à celle qu'habita dans sa jeunesse le grand peintre. La façade et la disposition intérieure en ont été presque complètement changées. Une *Madone* de Giovanni Santi orne cependant encore un des murs.

Outre Raphaël, Urbino a vu naître le Bramante, le peintre Barocci, le pape Clément XI, etc.

— *Histoire*. Urbino et le territoire en dépendant constituaient au XIII^e siècle un comté important appartenant à la célèbre maison de Montefeltro. Federigo di Montefeltro (1474) fut le premier duc d'Urbino et commença à donner à sa capitale un éclat encore inconnu, tant au point de vue politique que par la protection éclairée qu'il ne cessa d'accorder aux lettres et aux artistes. Guido Ubaldo I^{er}, fils et successeur du précédent, marié à Elisabeth de Gonzague, suivit ses traces et fit de la cour d'Urbino une des plus brillantes de l'époque. Cette prospérité ne fut troublée qu'en 1502 par l'entreprise de César Borgia, lequel s'empara d'Urbino. Guido Ubaldo ne réussit à recouvrer ses Etats qu'à la mort d'Alexandre VI. Son neveu Francesco-Maria della Rovere lui succéda, fut dépossédé par Léon X, au profit de Laurent de Médicis (1516), reconquit son héritage les armes à la main (1522) et s'y maintint jusqu'à sa mort. Il eut pour successeur son fils Guido Ubaldo II, qui, moins heureux, dut abandonner à Paul III, alors souverain pontife, une partie de ses Etats qui passèrent dans la maison des Farnèse. Francesco-Maria II della Rovere, fils de Guido Ubaldo II, lui succéda; ce fut le dernier duc d'Urbino. A sa mort le duché passa définitivement aux Etats de l'Eglise (1596), et Barberini, neveu du pape Urbain VIII, en prit possession régulière au nom de son oncle. La ville dès lors cessa d'avoir une histoire personnelle et n'offrit plus aucun épisode intéressant.

— *Faïences d'Urbino*. La fabrique de faïences d'Urbino est une des plus célèbres d'Italie; ses produits se distinguent entre tous par la beauté artistique de leur décor et atteignent aujourd'hui des prix considérables dans les ventes publiques. Suivant M. Demmin (*Guide de l'amateur de faïences*), on connaît deux privilèges, l'un de 1436 et l'autre de 1508, accordés par le duc d'Urbino aux potiers de ses Etats, mais la fabrication n'aurait commencé qu'en 1518. A en croire Pungileoni (*Notizia delle pitture in majolica fatte in Urbino*), des fabriques florissantes existaient à Urbino dès 1477. Ce qui paraît certain, c'est que, du vivant même de Raphaël, l'art de la céramique prit, dans la ville natale du grand artiste et probablement sous son influence, un développement considérable. « Ce serait beaucoup supposer, dit M. Darcel (*Notice des faïences peintes italiennes* du musée du Louvre), que de penser que le peintre d'Urbino envoya de ses propres dessins aux ateliers de sa patrie; mais il est permis de croire qu'il put y faire parvenir des copies faites par ses élèves dans son atelier, et que l'on possède peut-être, conservées sur la majolique, quelques-unes de ses compositions ou de ses figures inconnues... A cette époque, la fabrique d'Urbino semble primer toutes les autres; celle de Gubbio elle-même, malgré le lustre que jettent sur elle les éclatantes décorations du maestro Giorgio, en est, à certains égards, dépendante; Castel-Durante en est une annexe, et Faenza semble s'attarder dans la pratique des anciens procédés et ne se livrer qu'à une fabrication restreinte, mais magnifique dans ses produits. Les autres ateliers imitent les pratiques d'Urbino, et les migrations que font les artistes de l'un à l'autre, dans ces villes d'ailleurs si rapprochées,

augmentant la similitude des produits, rendent souvent impossible de distinguer entre ceux des différents centres industriels.

Le céramiste le plus éminent qui ait travaillé à Urbin pendant cette période est Francesco-Xanto Aveli, de Rovigo; il a signé ses œuvres, tantôt de son nom entier, tantôt de ses initiales. Le Louvre a de lui des coupes et des plats datés de 1531 à 1540; les sujets représentés sont : la *Fuite de Camille*, *Ulysse redemandant ses compagnons à Circé*, *Esacus se tuant après la mort de sa femme*, le *Songe d'Atéone*, *Héro et Léandre*, *l'Enlèvement d'Hélène*, *Joseph et la femme de Putiphar*, la *Mort d'Archimède*, etc. Xanto Aveli a presque toujours travaillé sur des gravures, d'après Raphaël qu'il modifiait à sa guise, prenant çà et là une figure à laquelle il faisait parfois représenter un autre personnage : ainsi, sur un plat qui appartient au British Museum, il a transformé en Enée portant son père Anchise le groupe du jeune homme sortant d'une maison incendiée avec un vieillard sur ses épaules, dans l'*Incendie du Bourg*. Artiste habile, il ne manque ni de style ni d'ampleur dans le dessin, et s'il est certaines de ses peintures qui indiquent la hâte d'une fabrication peu soignée, il en est d'autres qui peuvent rivaliser avec ce que la peinture sur faïence a de plus parfait. Sa couleur est appliquée par grandes teintes unies modelant simplement les objets, et d'un bistre brun un peu froid dans les carnations. Le ton général de sa peinture est clair, avec quelques oppositions d'un noir brillant, et des verts lumineux d'un grand éclat dans les feuillages et les draperies.

Xanto était un lettré; M. Robinson a conjecturé, d'après un plat du British Museum, qu'il avait composé une poésie en l'honneur du duc Francesco-Maria d'Urbin. Ce qui est sûr, c'est qu'il aimait la poésie; les inscriptions qu'il a mises au revers de ses pièces prouvent qu'il lisait assidûment Virgile et Ovide et leur empruntait volontiers leurs sujets. Il a fait également de nombreux emprunts à l'*Arioste* et n'a pas craint de se lancer dans des allusions aux événements contemporains. M. Denniston cite une majolique qui est une satire contre Rome se résignant trop facilement à l'outrage que lui fit le comte de Bourbon en la prenant de force. Il existe au musée de South Kensington une coupe représentant une femme demi-nue, blessée, s'appuyant sur un bouclier en avant de deux personnages qui pleurent; sujet qu'explique l'inscription au revers : *Di tua discordia Italia il premio hor hai* (O Italie, tu as maintenant le prix de tes discordes). Cette dernière pièce est datée de 1536. Le musée de Kensington n'a pas moins de dix-sept pièces signées de Xanto. Cet artiste fut le chef d'une importante école, si l'on en juge d'après les pièces nombreuses, exécutées dans son style, qui nous sont parvenues. Un de ses plus habiles élèves est Nicola da Urbino, qui a signé un plat du British Museum représentant un *Sacrifice à Diane*, et qui a peint son monogramme derrière une plaque où il a reproduit la partie centrale du *Parnasse*, de Raphaël.

Parmi les céramistes qui florissaient à Urbin pendant la même période, on nomme : Federigo di Giannantonio, Nicola di Gabriele (peut-être le même que Nicola da Urbino), et Giannmaria Mariani, qui travaillaient en 1530; Simone di Antonio Mariani, dont on connaît des œuvres datées de 1542 et 1551; Cesare Cari, de Faenza, qui peignait à Urbin, en 1536; Guido Durantino, qui exécuta en 1535, pour le comte de Montmorency, un service dont plusieurs pièces, représentant des sujets mythologiques, nous sont parvenues.

A l'époque où Xanto cesse de travailler, après 1540, le goût dans le décor des faïences se modifie sous l'influence de Raphaël del Colle, du Vénitien Battista Franco et du Romain Federigo Zuccheri que Guido Ubaldo II avait appelés à Urbin et à Pesaro pour y décorer ses palais. Le Louvre possède un plat sur lequel est peint un *Festin public à Rome*, qui est tout à fait dans le style de Battista Franco. Au milieu du xvi^e siècle, dit M. Darcel, le nom d'un artiste domine tous les autres dans l'histoire de la fabrique d'Urbin. C'est à peine si l'on connaît une œuvre authentiquement sortie de sa main, mais la critique est encore si peu certaine dans cette partie de l'histoire de l'art qu'on lui attribue toutes les pièces remarquables de son temps. Cet artiste est Orazio Fontana... Sa couleur, parfois trop montée de ton, comme dans son *Massacre des Innocents*, du Louvre, toujours solide et intense, se distingue facilement de celle de Xanto. Les ombres sont généralement préparées par un léger frottis fait avec la couleur bleue du trait. Il semble que Orazio, en dessinant ses personnages, les ait légèrement modelés pour se rendre compte de l'effet de l'ensemble ou pour donner des indications à ses aides, qui auraient appliqué la couleur sur la préparation. Quelquefois il pousse assez loin celle-ci, comme dans le plat du Louvre qui représente *Isaac bénissant ses enfants*. Il lui est arrivé enfin de se laisser entraîner à exécuter la pièce entièrement en couleur bleue, comme le prouve une assiette du musée de South Kensington représentant l'*Enlèvement de Proserpine*. Ces pièces nous semblent des peintures de choix où l'artiste, moins préoccupé de l'habitude de l'intérêt mercantile d'une exécution cou-

rante, s'est abandonné à son propre goût en imitant librement des compositions qui ont tout le mérite de l'improvisation d'une main habile. Enfin Orazio paraît s'être préoccupé le premier de faire dégrader les tons de ses personnages d'après leur position plus éloignée des premiers plans. La famille d'Orazio, originaire de Castel-Durante, fournit plusieurs autres céramistes à Urbin. Une autre famille, celle des Patanazzi, travailla dans la même ville à la fin du xvi^e siècle et au commencement du xvii^e. Le musée de Kensington a un grand plat signé du nom d'Alfonso Patanazzi et daté de 1606; le sujet représenté est *Romulus recevant les femmes sabinas*. Ce qui caractérise les pièces de cette époque, dit encore M. Darcel, c'est que les sujets ne sont le plus souvent que l'accessoire des grotesques sur fond blanc qui les encadrent. Ce genre de décor remplace à Urbin les grotesques sur un fond coloré qui caractérise la fabrique de Faenza. Bien que procédant du même principe que les premiers, les grotesques d'Urbin s'en distinguent par un autre sentiment; d'abord plus de légèreté dans la composition générale, l'emploi plus fréquent des sphinx et des chimères, et l'intercalation de petits camaïeux imitant les intailles antiques. L'arrangement du décor rappelle les compositions dont Jean d'Udine et Perino del Vaga couvraient les voûtes des palais d'Italie. Ce genre, qui semble s'être introduit à Urbin vers 1550, s'y perpétua jusqu'à la fin du xvi^e siècle. Parmi les artistes qui s'y exercèrent, nous citerons un Geronimo qui a daté de 1583 un plat du musée de Kensington. Le Louvre possède une riche collection de faïences d'Urbin de cette période. Il y en a de fort belles aussi au musée de Cluny.

La fabrique d'Urbin déchet rapidement à partir de la fin du xvi^e siècle; les compositions furent traitées en manière de poncifs; le modelé des figures devint dur, le dessin lâché, l'effet diffus, les physionomies sans caractère, les attitudes sans élégance.

Il y avait encore un atelier ouvert à Urbin en 1773 et il était dirigé par un Français, comme l'indique l'inscription suivante qui se trouve sur le pied d'une lampe du musée de South Kensington : *Fabrica di majolica fnda di Monsieur Bolet in Urbino*. A 23 avril 1773. Le décor de cette pièce est une imitation de celui de notre faïence de Moustiers.

URBIN (DUCHE D'), ancien petit Etat souverain de l'Italie, baigné par l'Adriatique à l'E., limité par la Romagne au N., et la Marche d'Ancone au S. Ce duché, qui remontait aux premières années du xiii^e siècle, ne comprenait d'abord que la ville d'Urbin et son territoire; au siècle suivant, il s'agrandit beaucoup et comprit les villes de Pesaro, Sinigaglia, Urbania, Bobbio, Pergola, Fossombrone, etc. Il fut possédé par la famille de Montefeltro jusqu'en 1502, puis par la maison de La Rovere, par Laurent de Médicis, et enfin par le pape Léon X en 1521. En 1631, il fut légué au saint-siège et forma jusqu'en 1860 une grande partie de la délégation de Pesaro et Urbin.

URBIN (comtes et ducs d'). V. MONTEFELTRO.

URBIA (LE DUC D') et son fils, tableau du Titien. Le duc d'Urbin représenté dans ce tableau est Guido Ubaldo II. Il est représenté debout, vêtu d'un riche costume de velours et de satin blanc; sa tête, vigoureuse et vivante, est coiffée d'un toque noir qu'orne une plume blanche; il est accoudé du bras droit à un casque posé sur une table et tient de la main gauche un pli cacheté. Son jeune fils, Francesco-Maria, qui fut le dernier des ducs d'Urbin, est debout aussi, les yeux levés vers son père, la main droite appuyée sur une armure qui est à terre.

Cette peinture, d'une couleur superbe, a fait partie des collections Malaspina, Celotti et Demidoff; elle a été gravée par l'au-fort par Bracquemond, dans le catalogue de la galerie de San-Donato, et a été payée 17,500 francs à la vente de cette galerie en 1870. On pense que ce fut en 1545, époque où il s'arrêta chez le duc d'Urbin, en se rendant de Bologne à Rome, que le Titien exécuta ce portrait.

A la vente Pourtales, en 1865, le portrait du duc d'Urbin a atteint le prix énorme de 93,000 francs; ce portrait, qui avait fait partie précédemment de la collection du prince de Canino, a été gravé par Fontana comme étant l'œuvre de Sébastien del Piombo; des connaisseurs ont cru y reconnaître la main d'Andrea del Sarto; d'autres l'ont attribué à Bronzino. Le personnage, vu de face, jusqu'aux genoux, la main gauche appuyée sur le côté et la droite sur un livre entrouvert, est vêtu d'un justaucorps noir. Ce doit être encore là le portrait de Guido Ubaldo II.

Un portrait de Guido Ubaldo I^{er}, peint par Giovanni Santi, père de Raphaël, se voit au palais Colonna, à Rome; il a été gravé par L. Ceroni. Raphaël peignit ce même duc, d'après ce que nous apprend une lettre de P. Bembo au cardinal Bibiena (v. Passavant, *Raphaël d'Urbin et son père*, II, p. 45 et suiv.); mais on ignore ce qu'est devenue cette peinture; celle qu'on montre dans la galerie Lichtenstein, à Vienne, comme étant le portrait de Guido Ubaldo I^{er} par Raphaël, est absolument apocryphe. Dans sa célèbre fresque de l'*Ecole d'Athènes*, Raphaël a placé

le portrait de Francesco-Maria, père de Guido Ubaldo II; on lui attribue également deux portraits de ce même personnage : l'un fait partie de la galerie Esterhazy, à Vienne, et l'autre est placé dans la galerie Susani, à Mantoue. Des portraits de Francesco-Maria II, par le Baroque, se voient au palais Pitti et dans la galerie des Offices, à Florence.

URBIN ou URBINO (Raphaël d'). V. RAPHAËL.

URBINATE s. et adj. (ur-bi-na-te). Géogr. Habitant de la ville d'Urbin; qui appartient à cette ville ou à ses habitants : Les URBINATES. La population URBINATE.

URBINO, ville d'Italie. V. URBIN.

URBINUM, nom de deux villes de l'Italie ancienne dans l'Ombrie, chez les Senons : *Urbium Hortense*, aujourd'hui Urbin, et *Urbium Metaurense*, aujourd'hui Urbania.

URBISAGLIA, bourg du royaume d'Italie, province et district de Macerata, mandement de Tolentino; 2,200 hab.

URBOISE (D'), chevalier français qui vivait au xii^e siècle. Il accompagna le Vénitien Pierre Alberti à la première croisade et monta le premier à l'assaut de Jérusalem. A peine les échelles avaient-elles été appliquées, qu'on les vit tous deux apparaître sur une des tours de la cité. Leurs noms ont été conservés à la postérité.

URCEIFORME adj. (ur-sé-i-for-me — du lat. *urceus*, petit vase, et de *forme*). Hist. nat. Qui a la forme d'un urcéole, d'un petit vase, d'un globelet.

URCEO, appelé aussi URCEUS CODRUS (Antonio), érudit italien, né à Rubiera (Modénais) en 1446, mort à Bologne en 1500. Il étudia successivement à Modène et à Ferrare, professa ensuite les belles-lettres à Forlì, et enfin enseigna la grammaire et l'éloquence à Bologne. Ses ouvrages, réimprimés quatre fois, ont été réunis sous ce titre : *Ant. Codri Urcei opera quæ exstant omnia* (Bologne, 1502, in-fol.).

URCÉOLAIRE s. f. (ur-sé-o-lè-re — rad. *urcéole*). Infus. Genre d'infusoires, type de la famille des urcéolaires, comprenant plusieurs espèces qui vivent dans les eaux douces ou marines : L'URCÉOLAIRE stelline est parasite des hydres. (E. Baudement.)

— Bot. Syn. de COLLANIE, de SARMENTA et de SCHRADERIE, genres de végétaux appartenant à des familles diverses. Genre de lichens, de la tribu des parméliées, comprenant plusieurs espèces qui croissent sur les rochers et la terre nue.

— Encycl. Infus. Les urcéolaires sont des infusoires à corps libre, urcéolé, très-contractile, atténué en arrière et muni en avant d'un ou deux organes rotatoires ciliés. Elles nagent dans les eaux douces ou salées. Plusieurs courent ou même se fixent sur le corps de divers mollusques et zoophytes, et y vivent en parasites. L'espèce la plus connue est l'urcéolaire stelline, parasite des hydres.

— Bot. Les urcéolaires sont caractérisées par un thalle crustacé, un disque urcéolé, noirâtre, bordé par le thalle et saupoudré d'une poussière grisâtre; des thèques en massue. Ces lichens croissent en général sur les rochers ou sur la terre nue, rarement sur les troncs d'arbre. Quelques espèces renferment des matières colorantes, et servent à teindre en vert ou en rouge.

URCÉOLAIRE, TENNE adj. (ur-sé-o-là-ri-ain, i-è-ne — rad. *urcéolaire*). Infus. Qui ressemble ou qui se rapporte à l'urcéolaire. Il On dit aussi URCÉOLARITÉ, ÉE.

— s. m. pl. Famille d'infusoires, ayant pour type le genre urcéolaire.

URCÉOLE s. m. (ur-sé-o-lè — lat. *urceolus*, diminutif d'*urceus*, cruche, qui appartient probablement à la même famille que le grec *urche*, terrine où l'on conservait du porc). Antiq. rom. Sorte de petit vase à anses.

— Infus. Test de certains infusoires, fermé à une de ses extrémités.

— Bot. Petit organe en forme de sac ou de godet. Genre d'arbrisseaux grimpants, de la famille des apocynées, tribu des plumières, dont l'espèce type croît dans l'Asie tropicale.

— Encycl. Bot. L'urcéole élastique ou à caoutchouc est un arbrisseau grimpant, qui porte de petites feuilles opposées et oblongues, et des fleurs petites, verdâtres, disposées en panicules terminales très-rumeuses. Il croît dans les régions tropicales de l'Asie. Toutes ses parties, quand elles sont incisées ou entamées, laissent couler un suc lacteux très-abondant, qui, par évaporation, fournit une substance tout à fait semblable au caoutchouc. Il ne paraît pas cependant qu'on en ait tiré tout le parti possible; l'arbrisseau lui-même est à peine connu hors des grands jardins botaniques; il exige la serre chaude, une terre riche et substantielle, et se multiplie de graines ou de boutures étouffées.

URCÉOLÉ, ÉE adj. (ur-sé-o-lé — rad. *urcéole*). Bot. Renflé vers le milieu et rétréci à la partie supérieure : Calice URCÉOLÉ.

URCÉOLIFÈRE adj. (ur-sé-o-li-fè-re — de *urcéole*, et du lat. *fero*, je porte). Bot. Qui est muni d'un urcéole.

URCÉOLINE s. f. (ur-sé-o-li-ne — dimin. de *urcéole*). Bot. Syn. de COLLANIE, genre d'Amariellées.

URCHIN s. m. (ur-chain). Bot. Syn. de HYDRE, genre de champignons.

URCINIUM, nom latin d'AJACCIO.

URD, nom d'une des trois grandes Nornes de la mythologie Scandinave. Elle représente le passé, comme *Verdande* représente le présent, et *Skuld* l'avenir.

URDINGEN, en latin *Ordina*, ville de Prusse, province du Rhin, régence de Dusseldorf, cercle et à 16 kilom. N. E. de Krefeld, près de la rive gauche du Rhin. 3,000 hab. Fabrication de velours; filatures de coton, tanneries.

URDOS, village fortifié de France (Basses-Pyrénées), canton d'Accous, arrond. et à 41 kilom. S. d'Oloron, près de la rive droite du gave d'Aspe, sur la frontière d'Espagne. 670 hab. A 2 kilom. N. du village, sur un rocher à pic de 150 mètres d'altitude, s'élève le fort d'Urdos, qui peut contenir 3,000 hommes de garnison et auquel on monte par un escalier de 506 marches.

URDU-ZEBAN s. m. (ur-du-ze-ban — de *urdu*, camp, et de *zeban*, langue, pour dire la langue des camps, parce que la formation de cette langue fut due en partie à l'invasion mongole). Linguist. Ce mot, qui signifie proprement *langue du camp*, est le vrai nom de l'indoustani, qui prit naissance dans les armées des empereurs mongols.

URE s. m. (u-re). Mamm. V. URUS.

— Relig. Principe créé par Ormuzd, source du monde matériel, dans la religion perse.

URE (Andrew), chimiste anglais, né à Glasgow en 1778, mort en 1857. Il étudia la médecine à l'université de sa ville natale et à Edimbourg, fut reçu docteur en 1800, et revint exercer à Glasgow. En 1802 il fut nommé professeur de chimie et d'histoire naturelle à l'institut d'Anderson, prit, en 1809, une part active à l'établissement d'un observatoire dans la même ville, et fit, dans ce but, à Londres, un voyage pendant lequel il se lia avec les astronomes et les chimistes les plus distingués de l'époque. Appelé à la direction de l'observatoire, il s'y livra, pendant plusieurs années, à des études astronomiques, et publia en 1813 un *Table système-tique de matière médicale*. En 1818, il adressa à la Société royale de Londres un mémoire contenant les résultats de *Nouvelles recherches expérimentales sur les principales doctrines du calorique*, mémoire qui fut inséré dans les *Transactions* de cette société et posa les bases de la réputation scientifique de l'auteur, que confirmèrent encore d'autres mémoires sur des questions de chimie, notamment sur l'acide nitrique, sur la composition de l'acide muriatique et sur la construction d'un nouvel eudiomètre. En 1821, il fit paraître un bon *Dictionnaire de chimie*, et l'année suivante il publia dans les *Transactions philosophiques* un très-remarquable mémoire sur l'*Analyse chimique des substances animales et végétales*. En 1830, le docteur Ure alla s'établir à Londres et fut nommé en 1834 chimiste analyste du bureau des douanes. Il eut ainsi de grandes facilités pour réunir les matériaux nécessaires à la composition de ses ouvrages postérieurs, parmi lesquels il faut citer en première ligne son *Dictionnaire des arts, des manufactures et des mines* (1839; 2^e édit., 1853, 2 vol., avec 1,600 dessins), qui est classique en Angleterre et qui renferme une quantité immense d'utiles renseignements, exposés dans un style clair et précis. Le docteur Ure était devenu, en 1822, membre de la Société royale de Londres; il fut en outre l'un des premiers membres des sociétés d'astronomie et de géologie. On a encore de lui : une traduction du *Traité de teinture* de Berthollet (1824); *Système de géologie* (1829); les *Manufactures de coton de la Grande-Bretagne, comparées avec celles des autres contrées* (1836), etc.

UREBEC s. m. (u-re-bék). Entom. Nom vulgaire de l'eumolpe de la vigne.

URÉDINÉ, ÉE adj. (u-ré-di-né — rad. *uredo*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre *uredo*.

— s. f. pl. Famille de champignons parasites, ayant pour type le genre *uredo* : Les URÉDINÉES sont de petites plantes parasites. (F. Poy.) Quelques-uns font ce mot masculin : Les URÉDINS sont, parmi les champignons, les plus anciennement connus. (Léveillé.)

— Encycl. Les urédinées sont de petits cryptogames parasites, développés le plus souvent à la surface ou dans le tissu même des végétaux morts ou vivants, et formés par des sporidies ou vésicules reproductrices, remplies de sporules; ces sporules sont tantôt libres, tantôt portées sur un court pédicule, mais toujours sans filaments distincts, caractère qui sépare les urédinées des mucédinées. Dans la plupart des cas, le tissu de la plante, dans lequel se développent les sporidies, se gonfle, se durcit et forme autour d'elles une sorte d'enveloppe ou base épaisse, à laquelle on donne le nom de faux péri-dium ou de stroma, quand elle sert à soule-

ver les sporidies, qui sont généralement simples et rarement cloisonnées. Les *urédinées* sont le plus souvent des cryptogames pulvériformes, ce qui leur a valu le nom vulgaire de poussières végétales. On les observe fréquemment, sous forme de taches jaunes, brunes ou noires, à la surface des organes foliacés; mais on les rencontre aussi sur toutes les autres parties des plantes, à l'exception des racines. Les plantes aquatiques elles-mêmes ne sont pas exemptes d'*urédinées*; mais jusqu'à ce jour on n'en a trouvé que sur les parties émergées de ces végétaux. Ces cryptogames sont du reste répandus dans toutes les régions du globe.

Les *urédinées*, du moins certaines d'entre elles, ont été remarquées de toute antiquité et sont mentionnées jusque dans les livres de Moïse; mais leur véritable nature a été longtemps méconnue. D'après les anciens, elles résultent de la corruption des sucres et des tissus des plantes produite par l'action des brouillards, de l'humidité, du soleil, etc. Turpin y a vu des modifications, des excroissances de la globuline ou chromule, dues à la piqure d'un insecte ou à d'autres causes. D'après Unger, ce sont des maladies des plantes, analogues aux exanthèmes qu'on observe sur la peau des animaux, et causées par l'exubérance et l'extravasation des sucres. Aymen et Girod-Chantrons ont regardé les spores de ces cryptogames comme des animaux.

Grâce aux observations de Micheli, de Persoon, de de Candolle, de Bénédict Prévost, de Léveillé, on sait aujourd'hui que les *urédinées* sont de véritables végétaux parasites; on les a nommées entophytes, par analogie avec les endozoaires. Mais leur histoire est encore peu avancée. On sait qu'elles sont munies d'organes reproducteurs, et que leurs spores s'introduisent dans les tissus des végétaux. Leur fécondité est très-grande, leur propagation facile et prompte; leur multiplication souvent prodigieuse a été tour à tour attribuée à l'humidité du sol, à la stagnation de l'air, à un excès de vigueur dans la végétation par suite d'une trop forte quantité d'engrais, aux brouillards, aux piqures des insectes, et même au voisinage de certains végétaux; quelle qu'en soit la cause, elle n'en est pas moins dans bien des cas un fléau pour l'agriculture.

Comme tous les champignons, les *urédinées* sont pourvues d'un mycélium. « Quand une plante, dit Léveillé, est frappée d'un *urédiné*, un ou plusieurs points de sa surface changent de couleur; si on enlève l'épiderme, on voit des filaments blancs, tantôt simples, tantôt cloisonnés, rameux, partant d'un centre commun et rayonnant. Ces filaments, d'abord rares, augmentent, deviennent plus ou moins confus et enfin donnent naissance à un petit corps charnu ou clinodé, sur lequel se formeront plus tard les organes de la reproduction. On peut constater ces phénomènes sur les feuilles des plantes dont l'épiderme se détache facilement, comme celles du chèvrefeuille, de l'ail; et quand on les a vues une seule fois, on reconnaît que le développement des entophytes est absolument le même que celui de l'agaric de couche. Tous ces petits êtres ont un clinode nu ou renfermé dans un conceptacle, sur lequel reposent les spores. »

Ces derniers organes, qui sont tantôt nus, tantôt renfermés dans des sporanges, ressemblent à de la poussière; leur forme, généralement ronde ou ovale, est souvent modifiée par suite de la pression mutuelle; quelquefois elle est plus ou moins anguleuse. Leur surface extérieure est tantôt lisse, tantôt ponctueuse, ou couverte d'aspérités, de verrues ou d'une sorte de réseau. Presque toujours leur enveloppe se compose de deux membranes : l'une externe, appelée épispore ou exospore; l'autre interne, endospore. La première est ordinairement rugueuse et munie d'une ou plusieurs ouvertures circulaires, appelées oscules; la seconde est mince, transparente, lisse ou à peine granulée; c'est dans celle-ci que gît, d'après Léveillé, la faculté végétative des spores; c'est elle qui forme le mycélium. Elle renferme un nucléus plus ou moins coloré, dont la nature et les fonctions sont inconnues. On sait seulement que ses molécules se colorent d'une manière plus ou moins intense au contact de l'iode, et qu'elles sont souvent mélangées de particules oléagineuses qui réfractent fortement la lumière. Quelques auteurs ont cru pouvoir l'assimiler à l'albumen des graines des plantes phanérogames. Ces spores ont des couleurs très-variées; elles présentent presque toutes les nuances du blanc au noir. Généralement insipides et inodores, elles affectent quelquefois une odeur et une saveur nauséuses et désagréables. Leur pesanteur spécifique est moindre que celle de l'eau, sur laquelle elles nagent et s'enlèvent, en laissant sortir des globules qui offrent des mouvements vifs.

« La présence des *urédinées* sur les organes floraux, dit Léveillé, et principalement sur ceux qui appartiennent à la reproduction, comme les anthères, les ovaires, entraîne constamment la stérilité; la carie, le charbon en sont des exemples frappants. Quelquefois, cependant, on en rencontre sur les ovaires des roses, de l'épine-vinette, de l'aulépine, du fenouil, qui paraissent ne produire aucun effet. Il en est de même lors-

qu'ils sont en petit nombre sur les feuilles; mais quand elles en sont chargées et que les pétioles en portent en même temps, elles se dessèchent alors très-promptement. Toute la plante souffre aussi; les feuilles ne remplissant pas leurs fonctions, celles de la plante se dérangeant, la végétation s'arrête, les boutons à fleurs ne se développent pas et les plantes restent stériles. D'autres fois, au contraire, leur existence semble augmenter l'activité des plantes. Cette action ne se borne pas toujours au parenchyme; elle s'étend aussi à la substance. »

Les effets produits par les *urédinées* sont d'ailleurs très-variés; tantôt les organes, surtout les organes herbacés, subissent une véritable hypertrophie et se couvrent de boursoufflures plus ou moins volumineuses; d'autres fois, ces organes sont déformés, ou bien prennent une consistance ligneuse; dans les conifères, il y a un écoulement considérable de suc résineux, qui peut aller jusqu'à produire la mort du végétal. Toujours on observe un changement de couleur plus ou moins marqué. La plupart des *urédinées* semblent se cantonner sur une seule espèce, ou même sur une seule de ses parties; mais plusieurs d'entre elles sont contagieuses et peuvent se propager d'une plante à l'autre. On peut d'ailleurs en rencontrer sur un individu plusieurs d'espèces ou de genres différents. Ces cryptogames, surtout quand ils arrivent au terme de leur existence, sont à leur tour envahis par des parasites. On n'a que très-peu d'observations sur leurs propriétés médicamenteuses ou vénéneuses. Il ne paraît pas que les fourrages qui en sont infestés soient bien nuisibles aux animaux domestiques.

Parmi les genres nombreux que renferme cette famille, nous citerons les suivants : *urédia*, *trichobasis*, *uromyce*, *coleospore*, *lécythée*, *physonème*, *podospore*, *cystope*, *tillette*, *ustilago*, *microbotryx*, *thécaphore*, *œcidie*, *puccinia*, *phragmidium*, *gymnosporangie*, *fusarium*, etc.

URÉDO s. m. (ur-é-do — mot lat. *uredo*, qui signif. brûlure; de *urere*, brûler). Bot. Genre de champignons parasites, type de la famille des urédinées : Les véritables urédos se distinguent par leurs sporidies simples. (F. Foy.) L'urédia de l'osier naît en pustules sur la face inférieure des feuilles du saule osier. (Bosc.) La rouille est une espèce d'urédia qui naît sur les feuilles et les jeunes pousses des arbres. (Raspail.)

— Encycl. Le genre *urédia* est caractérisé par des sporidies uniloculaires, non cloisonnées, libres, très-fines, rarement pédicellées, ramassées en groupes couverts d'abord par l'épiderme, qui se déchire irrégulièrement et forme une sorte de périclème presque nu et qui ne s'étend pas. Ces cryptogames se distinguent des œcidies en ce que l'épiderme des plantes qui en sont atteintes ne se gonfle pas et ne s'arrange pas symétriquement. Ce genre renferme un grand nombre d'espèces très-simples, qui naissent dans le tissu même des plantes et se répandent ensuite au dehors. Elles attaquent les feuilles, les tiges tendres, et quelquefois les organes reproducteurs des plantes potagères, de quelques arbres et arbrisseaux cultivés, et surtout des céréales. En détruisant l'organisation des feuilles d'un grand nombre de plantes, elles nuisent à leur accroissement, diminuent la production de leurs graines et les font même quelquefois périr. « En effet, dit Bosc, les feuilles étant destinées par la nature à la respiration des plantes, toutes les fois qu'elles ne peuvent remplir cet objet, et elles ne le peuvent plus lorsque les *urédos* se sont emparés de leurs surfaces, ces plantes doivent nécessairement languir. La maladie qu'ils leur causent peut être appelée la pulmonie des végétaux. J'ai cru remarquer que celles de ces plantes qui croissent dans un mauvais sol, ou dans un sol contraire à leur nature, y étaient plus sujettes que les autres. Rendre raison de ce fait n'est pas chose facile. La multiplication des *urédos* sur les plantes dont on apporte les graines des pays éloignés serait également difficile à expliquer, si l'on ne savait, par le résultat des expériences faites sur le charbon (v. ce mot), que leurs poussières seminiiformes se transportent avec ces graines mêmes auxquelles elles adhèrent. Il n'y a que l'amputation des feuilles ou même des tiges qui puisse détruire ces dangereux parasites; encore faut-il qu'elle ait lieu avant la maturité de cette poussière seminiiforme et que son résultat soit brûlé sur-le-champ; car elle continue probablement de croître sur les plantes desséchées et finit alors par agir comme si elle n'eût pas cessé d'être sur des plantes vivantes. » Ces cryptogames répandent, suivant les espèces, une poussière noire, brune, rouge, jaune ou blanche. Plusieurs causent de grands ravages et ont acquis une fâcheuse célébrité. V. les mots *CARIE*, *CHARBON* et *ROUILLE*.

URÉE s. m. (ur-é — du gr. *oura*, queue). Ichtyol. Syn. de CATURE, genre de poissons sauroïdes, comprenant un grand nombre d'espèces fossiles des terrains secondaires.

URÉE s. f. (ur-é — du gr. *ouron*, urine). Chim. Substance azotée, cristallisable, qui se trouve en grande quantité dans l'urine.

— Encycl. L'urée (C²H⁴Az²O³) a été dé-

couverte en 1773 par Rouelle et étudiée ensuite par Fourcroy, Vauquelin, Proust, Berzélius, etc. A l'état solide et pur, l'urée cristallise en aiguilles prismatiques allongées, blanches, transparentes, légèrement nacrées, inodores, d'une saveur qui rappelle celle du nitre, et nullement celle du liquide qui les fournit. Exposée à l'air, l'urée ne subit aucune altération, à moins que l'atmosphère ne soit chargée d'humidité, car alors elle tombe légèrement en déliquescence. Lorsqu'on la soumet à une forte chaleur, elle se liquéfie; une portion se décompose et l'autre se volatilise, sans éprouver aucune altération apparente. La pesanteur spécifique de ses cristaux est de 1,350 environ; à 600, l'eau en dissout plus que son poids, et la liqueur peut rester exposée à l'air pendant plusieurs mois sans subir aucune altération. L'eau bouillante la dissout en toute proportion et sans la modifier. A une température moyenne, l'alcool en dissout à peu près un cinquième de son poids; mais il en prend plus que son propre poids lorsqu'il a été chauffé au degré de l'ébullition. L'urée est de toutes les matières azotées connues la plus riche en azote; elle en contient 46,7 pour 100.

On peut la considérer comme l'un des produits de l'oxydation des matières albuminoïdes. Ce principe, éminemment animalisé, se rencontre, dit-on, dans le sang des animaux auxquels on a fait l'extraction du rein. Il en résulte que ces organes séparent seulement l'urée du sang et ne la forment pas. Dans les laboratoires, on prépare l'urée de la manière suivante: on filtre de grandes quantités d'urine humaine fraîche, on la fait évaporer au bain-marie ou au bain de sable jusqu'à ce qu'elle prenne une consistance sirupeuse et l'on y ajoute un volume d'acide azotique concentré et incolore à peu près égal au volume de l'urine concentrée. Le mélange, en se refroidissant, se solidifie à demi en donnant de l'azotate d'urée. On fait sécher la masse cristalline sur une brique ou on la presse entre plusieurs doubles de papier Joseph, on la dissout dans un peu d'eau tiède et on traite la solution qui en résulte par un excès de carbonate de baryte. En concentrant le liquide filtré, l'azotate de baryme cristallise d'abord, tandis que l'urée reste dans l'eau mère, qu'on évapore au bain-marie. L'alcool tiède extrait l'urée de ce résidu, et en se refroidissant, ou par évaporation lente, il laisse déposer ce corps sous la forme de longs cristaux prismatiques plats.

La décomposition de l'urine n'est pas le seul moyen de se procurer de l'urée. On l'obtient encore par différents procédés, tels que celui de Liebig et celui de Clemm. Le premier prépare l'urée en décomposant un mélange intime de ferrocyanure de potassium et de peroxyde de manganèse; le second se sert du prussiate de potasse ferrugineux pulvérisé et du carbonate de potasse aussi pulvérisé. On mélange les deux sels dans les rapports de 8 parties du premier et 3 parties du second. On les fait fondre dans un creuset de fer. Quand la masse est rouge et en fusion tranquille, on retire du feu, on laisse refroidir un peu et l'on ajoute petit à petit 15 parties de minium. Il se dégage un peu de gaz carbonique et d'azote par la décomposition d'une partie du cyanate de potasse. On lessive la masse refroidie par l'eau froide. Dans les dernières eaux, on dissout 8 parties de sulfate d'ammoniaque. On concentre tous les liquides au bain-marie et, après avoir séparé les cristaux de sulfate de potasse qui se déposent, on évapore à siccité. Le résidu est traité par l'alcool, qui dissout l'urée. On obtient en urée 50 à 60 pour 100 du poids du prussiate (Soubeiran).

La quantité de l'urée peut varier dans l'urine. La quantité moyenne est de 2,2 pour 100, ou si l'on veut de 22 parties pour 1,000. Dans les 1,250 grammes d'urine rendue par jour en moyenne, il y a donc 28 grammes d'urée; mais l'urée peut atteindre 34 et 38 grammes si la quantité d'urine rendue est plus considérable. Le mode d'alimentation a une influence considérable sur les proportions d'urée contenue dans l'urine. Ce fait est le résultat de plusieurs expériences concluantes de MM. Lehmann et Frerichs. Les mêmes expérimentateurs ont aussi observé que l'exercice musculaire prolongé augmente la proportion de l'urée dans l'urine, abstraction faite du régime. L'influence des âges se fait sentir sur les proportions de l'urée, dans un sens analogue à celui de l'alimentation chez les enfants qui croissent; ainsi, tandis qu'un homme adulte excrète en vingt-quatre heures 28 grammes d'urée, un enfant qui croît (âgé de 8 ans) excrète en moyenne, dans le même temps, 13 grammes d'urée, ce qui, proportionnellement au poids de l'enfant, constitue une différence de près du double.

La petite proportion d'urée contenue dans le sang correspond-elle à toute l'urée sécrétée par le rein? Les analyses récentes du sang rendent la chose plus que vraisemblable. M. Picard a analysé sur deux chiens le sang de l'artère rénale et le sang de la veine rénale, c'est-à-dire le sang qui entre dans le rein et le sang qui en sort. Sur le premier chien, il a trouvé, pour 1,000 grammes de sang, 0gr,36 d'urée dans le sang de l'artère rénale, et seulement 0gr,18 d'urée dans le sang de la veine rénale. Sur le second chien, il a trouvé, pour 1,000 grammes de sang, 0gr,4 d'urée dans le

sang de l'artère rénale, et seulement 0gr,2 d'urée dans le sang de la veine rénale, c'est-à-dire moitié moins d'urée dans le sang de la veine que dans le sang de l'artère. M. Valentini, basant son calcul sur la vitesse du cours du sang dans les artères et sur l'aire des vaisseaux du rein, a supposé que les reins sont traversés par 244 grammes de sang par minute, c'est-à-dire par 350 kilogrammes de sang en vingt-quatre heures. Comme il y a, en moyenne, dans le sang humain, 0gr,2 d'urée par 1,000 grammes, il en résulte qu'il y aurait 70 grammes d'urée contenus dans les 350 kilogrammes de sang qui traversent le rein en vingt-quatre heures. Or, le sang qui traverse le rein n'abandonne en vingt-quatre heures que 28 grammes d'urée dans les urines. Le calcul est parfaitement d'accord avec l'observation.

M. Ségalas a reconnu que l'urée, injectée en faibles proportions dans les veines, n'a pas d'autre action sur l'économie que celle qu'elle exerce sur le système urinaire, dont elle augmente la sécrétion. Cette propriété a été reconnue par Fouquier, qui a inutilement essayé d'employer cette substance contre le diabète sucré. Martin Solon a remarqué que l'urée donnée à la dose de 1 à 2 grammes dans 120 grammes de julep béchique rendait le poulx plus rare, et il a proposé de remplacer la digitale par l'urée, lorsque la digitale occasionne des nausées. Administrée à la dose de 20 grammes, l'urée tue un lapin en peu de temps.

URELLIE s. f. (ur-èl-li). Entom. Genre d'insectes diptères, de la famille des athérécères, tribu des muscides, comprenant deux espèces, qui se trouvent aux environs de Paris.

URÉMIE s. f. (ur-é-mi — du gr. *ouron*, urine; *aima*, sang). Pathol. Accumulation de l'urée dans le sang.

— Encycl. L'urémie est une maladie regardée encore par beaucoup de médecins comme absolument hypothétique. Wilson, Wabler et Frerichs ont fait l'histoire de cette prétendue altération du sang, caractérisée par l'excès de l'urée normale dans ce liquide. L'urée est un poison violent, qui, à faible dose et injectée dans le sang des animaux, produit des phénomènes comateux et convulsifs promptement mortels. Si donc, par le fait d'une atrophie rénale, d'une néphrite albumineuse, aiguë ou chronique, d'une destruction ou d'une extirpation des reins, l'urée cesse de se sécréter normalement par les urines, elle s'accumule dans le sang et peut produire, dit-on, dans l'économie, les mêmes altérations qu'elle y produirait si on l'injectait dans les vaisseaux. Mais cette démonstration de l'augmentation de l'urée normale du sang est encore à faire, ou du moins elle n'a pas été établie d'une manière infrangible. Elle a pour conséquences (suivant les praticiens partisans de cette doctrine) : le coma, la paralysie, le délire, les hallucinations et des attaques d'éclampsie, comme on l'observe durant les grossesses compliquées d'albuminurie. Selon d'autres, ces phénomènes, lorsqu'ils se montrent s'expliquent aussi bien par une autre altération du sang, l'anémie, ou par une lésion matérielle de l'encéphale, par l'œdème du cerveau, sans qu'il soit besoin d'invoquer l'existence d'une nosologie spéciale, peu démontrée jusqu'à ce jour.

URÉMIQUE adj. (ur-é-mi-ke — rad. *urémie*). Pathol. Qui a rapport à l'urémie : Accidents urémiques.

URÈNE s. f. (ur-è-ne — de *uren*, nom malabar de l'espèce principale). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des malvacées, tribu des malvées, comprenant une trentaine d'espèces, qui croissent dans les contrées tropicales, surtout en Asie. ■ On dit aussi URÉNA.

— Encycl. Les espèces de ce genre sont des arbrisseaux, dont les fleurs axillaires, solitaires, jaunes ou rosées, sont rapprochées supérieurement de manière à fournir des grappes. Ces fleurs ont un calice double à cinq divisions; elles portent cinq pétales et de nombreuses étamines. La capsule est arrondie, armée de pointes et montre cinq loges distinctes. Ces arbrisseaux habitent les pays chauds. L'urène lobée de Maurice et du Brésil porte des fleurs roses, dont la corolle est deux fois plus grande que le calice. L'urène sinuée du Brésil fournit des fibres textiles. Ces espèces ont les propriétés médicamenteuses des malvacées.

URÈRE s. f. (ur-è-re — du lat. *urere*, brûler). Bot. Genre de plantes, de la famille des urticées, formé aux dépens des orties.

● **URÉTÉRALGIE** s. f. (ur-è-té-ral-ji — de *urètre*, et du gr. *algos*, douleur). Pathol. Douleur dans les urètres.

URÉTÉRALGIQUE adj. (ur-è-té-ral-ji-ke — rad. *urétralgie*). Pathol. Qui a rapport à l'urétralgie : Douleurs urétralgiques.

URÉTÉRASIE s. f. (ur-è-té-ra-si — de *urètre*, et du gr. *ektasis*, dilatation). Pathol. Dilatation des urètres. ■ On dit aussi URÉTÉRECTASIE.

URÉTERE s. m. (ur-è-tè-re — gr. *ourétéer*, de *ouron*, urine). Anat. Chacun des deux canaux qui portent l'urine des reins dans la vessie : URÉTERE droit. URÉTERE gauche. Ma femme, fais voir mon urine à M. An-

din, il verra si j'ai quelque embarras dans les urètres. (Brueys.)

— **Encycl.** On trouve à l'état normal deux urètres, un pour chaque rein; mais dans certains cas exceptionnels il peut en exister deux pour chaque rein, soit qu'ils se réunissent ensemble après un trajet plus ou moins long, soit qu'ils marchent isolément et qu'ils débouchent dans la vessie par deux ouvertures différentes. Chez les sujets qui n'ont qu'un seul rein, il est de règle de rencontrer deux urètres se dirigeant chacun d'un côté du réservoir urinaire. L'urètre prend son origine dans le bassin du rein, avec lequel il se continue par une excavation appelée *infundibulum*. Il représente un cylindre affaissé sur lui-même, à parois blanchâtres, minces, extensibles, d'un volume variable depuis celui d'une plume de corbeau jusqu'à celui d'une plume d'écureuil. La partie la plus rétrécie de ce canal est celle qui est contenue dans l'épaisseur des parois de la vessie. Il peut être extrêmement dilaté lorsque le cours de l'urine a été momentanément interrompu. Dans ce cas, il peut atteindre la grosseur de l'intestin grêle (Crucet). L'urètre descend obliquement de dehors en dedans depuis le rein jusqu'au bas-fond de la vessie; il est situé en avant du muscle psoas et recouvert par le péritoine; les vaisseaux spermaticques le croisent très-obliquement. Arrivés sur les parties latérales du bas-fond de la vessie, les urètres s'enfoncent très-obliquement dans l'épaisseur des parois de cet organe, et, après un trajet oblique de 0m,02 environ, ces canaux débouchent, par un orifice très-étroit, à l'un des angles postérieurs du trigone vésical. Chaque orifice est à peu près distant de 0m,02 de celui qui est du côté opposé. L'urètre est formé de trois tuniques, une interne ou muqueuse, qui n'est que la continuation de la muqueuse vésicale; une moyenne ou musculueuse, composée de fibres longitudinales et circulaires, et enfin une externe ou celluleuse, composée de tissu conjonctif mêlé à quelques fibres élastiques.

— **Pathologie.** Les urètres participent toujours plus ou moins complètement aux affections du rein et de la vessie; mais, indépendamment de ces cas, où la maladie leur est pour ainsi dire transmise, ils peuvent être le siège de quelques lésions particulières physiques ou vitales. Les premières sont produites le plus souvent par la présence des calculs urinaires. Les calculs qui traversent ces canaux ont pris naissance dans le rein. S'ils sont d'un très-petit volume, ils traversent l'urètre et passent dans la vessie sans occasionner le moindre accident. Mais il n'en est pas ainsi lorsque leur volume est considérable ou que leur surface est hérissée d'aspérités. Dans le premier cas, on observe une diminution progressive dans l'émission des urines, et bientôt il y a rétention complète, à moins que le calcul, se trouvant creusé d'un canal sur l'une de ses faces, ne laisse encore traverser le liquide. La suppression de l'urine serait absolue si chaque urètre était également affecté. Ces cas sont très-rare. Quand le calcul est inégal, garni d'aspérités, il produit des accidents plus prompts et plus fâcheux. Il existe dans tout le trajet de l'urètre une douille très-vive qui retient dans tout l'appareil urinaire, aux organes de la génération et jusque dans les cuisses. Les testicules sont rétractés vers les aines; ils se tuméfient et peuvent même s'atrophier (Boyer). Il survient de la fièvre; le pouls est petit, dur et fréquent; il y a quelquefois des spasmes, des mouvements convulsifs; les urines coulent difficilement ou sont complètement arrêtées; elles sont claires, limpides, parfois sanguinolentes, puis troubles, chargées de mucosités. Si le calcul tombe dans la vessie, ces accidents cessent avec une grande promptitude; si le calcul reste à sa place, les accidents vont en s'aggravant; l'inflammation, la suppuration des urètres, des reins deviennent plus intenses, leur ulcération s'étend, des abcès ont lieu, et le malade succombe dans le plus grand nombre des cas (Vidal). Le diagnostic des calculs de l'urètre est très-difficile, puisqu'on ne peut obtenir que des signes rationnels. Le pronostic est d'autant plus grave que les corps étrangers sont plus volumineux et plus inégaux. Quand ils produisent la rétention complète, la mort est inévitable.

— **Traitement.** Le traitement de cette affection consiste dans l'emploi des saignées, si le sujet est robuste; mais surtout dans l'administration des boissons rafraîchissantes, des bains tièdes prolongés et des calmants. Boyer conseille, pour faire avancer les calculs dans les urètres, les vomitifs, l'exercice à pied ou à cheval et tout ce qui peut déterminer de fortes secousses. Les diurétiques mucilagineux sont très-utiles quand il n'y a pas rétention complète d'urine.

Les lésions vitales de l'urètre ont pour résultat immédiat le rétrécissement ou la dilatation du canal. Le rétrécissement peut porter sur toute l'étendue ou sur une partie seulement de l'urètre. Le premier phénomène s'observe lorsque le rein, pour une cause quelconque, cesse de sécréter l'urine. On voit alors les parois de l'urètre revenir sur elles-mêmes et former une espèce de cordon solide comme une artère abandonnée par le torrent circulatoire. Dans les cas où il se produit un obstacle à l'écoulement de l'u-

rine, soit par la présence d'un calcul, soit par la compression d'une tumeur, on observe un rétrécissement au niveau de l'obstacle et dans la partie située au-dessous, tandis qu'il s'opère une dilatation dans la partie du canal placée au-dessus de l'obstacle. Lorsque celui-ci se trouve dans le voisinage de la vessie, la dilatation porte sur toute la longueur de l'urètre. C'est dans ce cas qu'on a vu ce canal acquérir le volume de l'intestin grêle. Le diagnostic de ces lésions est extrêmement difficile, et la thérapeutique est presque toujours impuissante.

URÉTÈREMPHAXIE s. f. (u-ré-té-ran-fra-ksi — de *urètre*, et du gr. *emphraxia*, obstruction). Pathol. Obstruction des urètres.

URÉTERIQUE adj. (u-ré-té-ri-ke — rad. *urètre*). Anat. Qui a rapport aux urètres.

URÉTÉRITE s. f. (u-ré-té-ri-te — rad. *urètre*). Pathol. Inflammation des urètres.

URÉTÉROLITHIASE s. f. (u-ré-té-ro-li-ti-a-ze — de *urètre*, et du gr. *lithos*, pierre). Pathol. Calcul arrêté dans un urètre.

URÉTÉROPHLEGMATIQUE adj. (u-ré-té-ro-flè-gma-ti-ke — de *urètre*, et du gr. *phlegma*, mucosité). Pathol. Qui provient du mucus arrêté dans l'urètre.

URÉTÉROPIYIQUE adj. (u-ré-té-ro-pi-i-ke — de *urètre*, et du gr. *puon*, pus). Pathol. Qui est causé par du pus fourni par l'urètre.

URÉTÉROSTOMATIQUE adj. (u-ré-té-ro-sto-ma-ti-ke — de *urètre*, et du gr. *stoma*, bouche). Anat. Qui a rapport à l'orifice des urètres.

URÉTEUR s. m. (u-ré-teur). Ichtyol. Nom vulgaire de la lamproie.

URÉTHANE s. f. (u-ré-ta-ne). Chim. Produit de l'action de l'ammoniaque sur l'acide éthéroxychlorocarbonique. Sa formule est C₂H₇O₂N₂. Il est blanc, soluble dans l'eau et l'alcool; il fond à 100°, distille sans se décomposer à 108°, et est cristallisable.

URÉTHR... V. par URÉTHR... les mots qui commencent ainsi.

URÉTHYLENE s. f. (u-ré-ti-la-ne). Chim. Carbonate anhydre d'ammoniaque et de méthylène.

URÉTIQUE adj. (u-ré-ti-ke — du gr. *ouron*, urine). Méd. Syn. de **URÉTIQUE**.

— Pathol. *Malade urétique*, Malade qui urine abondamment.

— Anat. *Passage urétique*, Passage de l'urine.

URÉTRAL ou **URÉTHRAL**, **ALÉ** adj. (u-ré-tral, a-le — rad. *urètre*). Anat. et pathol. Qui a rapport à l'urètre : *Muqueuse URÉTRALE*. *Chancre URÉTRAL*.

URÉTRALGIE ou **URÉTHRALGIE** s. f. (u-ré-tral-ji — de *urètre*, et du gr. *algos*, douleur). Pathol. Névrose douloureuse de l'urètre, sans phénomènes inflammatoires.

— **Encycl.** L'urétralgie est fréquente à la suite d'une maladie du canal, de la prostate ou du col vésical, particulièrement après la blennorrhagie chronique. Souvent aussi l'urétralgie est sympathique d'une lésion de quelque autre partie de l'appareil urinaire ou génital. C'est ainsi, par exemple, que tous les praticiens ont observé la vive sensibilité de l'extrémité de la verge chez les individus atteints d'un calcul de la vessie.

Il est toujours très-difficile de reconnaître si l'urétralgie est idiopathique ou symptomatique. On n'arrive au diagnostic que par voie d'exclusion, et on ne doit pas admettre l'existence d'une névrose essentielle avant de s'être bien assuré qu'il n'existe aucune altération de l'appareil génito-urinaire, telle que calcul, hypertrophie ou dégénérescence de la prostate, rétrécissement, blennorrhée, etc. C'est ce qu'on recherchera par la palpation de la portion urétrale de la verge et par l'exploration directe au moyen de la sonde. S'il y a névralgie, elle se révèle par des accès plus ou moins violents et plus ou moins fréquents, mais toujours séparés les uns des autres par des intervalles de calme. Ils sont quelquefois réguliers et périodiques. La douleur prurigineuse et cuisante, surtout à l'extrémité de la verge, se manifeste bientôt le long du canal et remonte en passant par les aines jusqu'au sacrum et aux reins. Il se produit souvent alors une rétention d'urine qui amène à la longue de l'irritation et du catarrhe vésical. La fièvre est très-rare. Cette affection, qui tourmente quelquefois si cruellement les malades, ne cause pour ainsi dire jamais leur mort.

Une fois son diagnostic établi, on cherchera à diminuer la sensibilité exaltée de l'urètre en introduisant chaque jour dans le canal une sonde de plus en plus grosse, qu'on y laissera séjourner de cinq à dix minutes. Dans les cas graves, on renouvellera plusieurs fois le cathétérisme dans l'espace de vingt-quatre heures. Si ce moyen ne suffit pas, on pourra chercher à produire une perturbation plus vive en faisant dans le canal des injections caustiques ou simplement d'eau glacée, en même temps qu'on ordonnera des bains, des lavements émollients et des boissons diurétiques. On pourra recourir enfin aux frictions avec la pommade stibée, aux caustiques et au séton placés dans le voi-

nage de l'urètre, dans le but de déplacer l'irritation.

URÈTRE ou **URÈTHRE** s. m. (u-rè-tre — du verbe *ouïre*, uriner, venu lui-même de *oros*, *ouron*, urine). Anat. Canal qui conduit l'urine de la vessie au dehors : *Maladie de l'URÈTRE*. *Canal de l'URÈTRE*.

— **Encycl.** Anat. Le canal de l'urètre, chez l'homme, commence au niveau du col de la vessie et se termine à l'extrémité du gland. Sa longueur varie entre 0m,12 et 0m,16; son diamètre, qui change dans les différentes portions du canal, présente une moyenne de 0m,008. On divise le canal de l'urètre en trois portions : une portion prostatique contenue dans l'épaisseur de la prostate, une portion membraneuse ou musculaire qui fait suite à la précédente, et une portion spongieuse qui se prolonge jusqu'au méat urinaire. Au point de vue topographique, l'urètre est divisé en portion périméale et en portion pénienne. Dans la première partie, le canal urétral présente une courbure à concavité supérieure, au niveau et au-dessous de la jonction des deux branches du pubis. Quand la verge n'est point en érection, elle est pendante et l'urètre offre une deuxième courbure en sens inverse de la première, de façon que le canal décrit dans son ensemble un S italique. Il est très-important de connaître la première courbure lorsqu'on veut pratiquer le cathétérisme. La portion prostatique de l'urètre est mesurée par le diamètre antéro-postérieur de la prostate (v. PROSTATE); ses parois sont très-minces et soutenues par le tissu cellulaire de cette glande. La région membraneuse, plus courte que la précédente, n'est guère que de 0m,018 à 0m,025 environ. C'est la portion réellement curviligne du canal; elle est entourée par les fibres du muscle de Wilson; ses parois sont très-minces et s'affaissent très-facilement. La portion spongieuse commence au niveau de la symphyse pubienne par un renflement considérable, désigné sous le nom de bulbe de l'urètre, et se termine à l'extrémité du gland. C'est la partie la plus longue du canal; elle est logée dans une gouttière formée par la face inférieure des corps caverneux, qui s'adossent par leur côté interne. Une membrane fibreuse maintient l'urètre dans sa position normale. Entre le bulbe et la portion membraneuse se trouvent deux glandes du volume d'un noyau de cerise et désignées sous la dénomination de glandes de Mery ou de Cowper. Ces glandes, dites en grappe, sont inégales, bosselées, grisâtres et sécrètent un liquide incolore, visqueux, qui s'écoule en abondance pendant l'érection, avant l'éjaculation. La surface interne de l'urètre est blanchâtre au niveau de la prostate et d'un rose pâle dans tout le reste de son étendue. Dans la région bulbaire, on rencontre une dilatation constante, appelée cul-de-sac du bulbe; au niveau du gland, on en trouve une seconde, connue sous le nom de fosse naviculaire; c'est ordinairement par là que débute la blennorrhagie. Le méat urinaire, orifice du canal, est le point le plus rétréci. La membrane interne du canal présente un grand nombre de plis longitudinaux qui s'effacent par la distension, et, en outre, une multitude de petits orifices conduisant dans des culs-de-sac, dont les plus considérables sont désignés sous le nom de sinus ou lacunes de Morgagni. Enfin, sur la paroi inférieure de la région prostatique se trouve une saillie médiane, appelée verumontanum, sur les côtés de laquelle viennent s'ouvrir les conduits éjaculateurs.

La structure du canal de l'urètre varie un peu dans les différentes portions. Au niveau de la prostate, on remarque tous les éléments des parois vésicales; la portion membraneuse est enveloppée par les fibres du muscle transverse urétral et des plexus veineux très-considérables. La portion spongieuse est formée par du tissu érectile analogue à celui des corps caverneux. Enfin, une membrane muqueuse tapisse l'intérieur du canal dans toute son étendue.

Chez la femme, le canal de l'urètre est beaucoup plus court que chez l'homme; mais il est plus large et plus dilatable. Sa longueur est de 0m,027 à 0m,34; son diamètre est de 0m,011 à 0m,013. La direction du canal est oblique de haut en bas et d'arrière en avant, c'est-à-dire du col de la vessie à la partie supérieure de l'entrée du vagin. Il décrit une légère courbe à concavité supérieure et antérieure. Le méat urinaire s'ouvre sur la ligne médiane, au-dessus d'un petit tubercule formé par la crête longitudinale antérieure du vagin. L'urètre est séparé de la paroi supérieure du vagin par une couche de tissu cellulaire dense, d'autant plus épaisse qu'on avance davantage vers la vessie.

— **Pathol.** L'urètre peut manquer en partie ou en totalité. Cet accident s'observe plus souvent chez la femme que chez l'homme; mais on ne l'a jamais rencontré que par un vice de conformation ou à la suite d'une lésion qui ne permettait plus à l'urine de traverser le canal destiné à son excretion. C'est ainsi qu'on voit celui-ci s'atrophier lorsque le produit de la sécrétion urinaire s'échappe à travers une ouverture anormale pratiquée entre la vessie et les parois du vagin. Chez l'homme, l'urine peut s'écouler par une ouverture ou une déchirure de la partie inférieure du conduit urétral. Dans tous les cas, il n'y a atrophie que dans la portion qui n'est

plus traversée par le liquide. Quelquefois, l'urètre se trouve complètement oblitéré dans une plus ou moins grande étendue, et dans ces cas on a vu la cavité de l'ouraque parfaitement conservée aller s'ouvrir au niveau de l'ombilic. Cette anomalie, produite une incontinence d'urine, celle-ci s'échappe en avant, puisqu'il n'existe autour du méat aucun appareil musculaire spécial capable d'arrêter ou de projeter le liquide. Cabrol, de Beaucaire, cite l'exemple d'une jeune fille frappée de cette infirmité, « qui avait l'ombilic allongé de quatre doigts, semblable à la crête d'un coq d'Inde; elle pissait par l'ouraque. »

— **Urètre double.** On a cru plusieurs fois à l'existence de deux canaux servant à l'émission de l'urine; mais ce fait n'a jamais été démontré. Ce qui a donné lieu à l'hypothèse d'un double canal, c'est la perforation du gland en deux endroits différents. Ces orifices, au nombre de deux et quelquefois de trois, ne sont qu'une division de l'extrémité libre de l'urètre; à une profondeur variable dans l'épaisseur de la verge, ces diverses branches se réunissent en un seul et unique canal. Ce qu'il y a de certain, c'est que le conduit excréteur du sperme se trouve, dans quelques cas rares, totalement séparé du canal de l'urètre, et la liqueur séminale s'échappe alors au niveau du gland par une ouverture distincte du méat urinaire.

— **Calculs de l'urètre.** Les calculs de l'urètre peuvent se former sur place ou venir directement de la vessie. Dans le premier cas, on les rencontre dans la fosse naviculaire, dans le cul-de-sac du bulbe ou dans la dilatation qui se trouve derrière un rétrécissement. Ces calculs sont le résultat du séjour prolongé de l'urine dans les cavités qui les recèlent, ou bien encore ils ont pour origine un corps étranger introduit dans le canal et autour duquel se sont formées des concrétions urinaires. Lorsque les calculs proviennent de la vessie, et c'est le cas le plus fréquent, ils succèdent ordinairement à une opération de lithotritie. Ce sont de petits fragments de pierre divisés dans le réservoir urinaire, qui, au lieu d'avoir été expulsés au dehors, se sont arrêtés dans les dilatations normales ou anormales du canal. Quelquefois, cependant, ce sont de petits graviers qui, après avoir franchi le col vésical, se sont fixés dans les anfractuosités de l'urètre. Quoi qu'il en soit, la présence des calculs se traduit toujours par quelques troubles fonctionnels, et, s'ils sont abandonnés à eux-mêmes, ils se comportent de différentes manières, selon leur volume. Les plus petits sont poussés par le flot de l'urine d'arrière en avant et arrivent quelquefois jusqu'à l'extrémité antérieure du canal pour être chassés entièrement. Ils peuvent même, avec un assez grand volume, parcourir l'urètre sans provoquer aucune solution de continuité, mais en dilatant plus ou moins ce canal. Ce mode d'élimination s'observe surtout chez les femmes. On a vu chez elles des calculs de la grosseur d'un œuf être ainsi expulsés par les voies naturelles. Ce sont de véritables accouchements, qui occasionnent pour longtemps une incontinence d'urine. En général, quand le corps étranger est volumineux, il n'avance ni ne recule; il reste là où il s'est formé et prend toujours plus de développement. Il n'est pas rare alors qu'il s'établisse une poche dans les tissus qui environnent l'urètre, ou qu'une rigole se creuse sur le calcul même; c'est ce qui explique l'émission encore possible de l'urine dans les cas de calculs très-volumineux, et quelquefois un état de santé presque parfait malgré la présence d'un calcul urétral de forte proportion. Le volume, les aspérités ou toute autre circonstance influent autour des corps étrangers une inflammation éliminatrice qui creuse devant eux, c'est-à-dire du côté de la peau, une ulcération, commencement de voie par laquelle sortent ces corps. Cette voie, par laquelle le corps étranger a été éconduit, reçoit ensuite de l'urine, ce qui l'entretient ouverte et constitue une vraie fistule. Mais comme l'urine n'est pas constamment en rapport avec le trajet, si celui-ci est oblique et s'il n'est pas trop large, il peut s'oblitérer spontanément. Dans les conditions contraires, la fistule peut longtemps persister et devenir incurable (Vidal).

Les symptômes des troubles fonctionnels de l'urètre causés par des corps étrangers offrent une grande ressemblance avec les autres lésions de ce canal, de la prostate et même de la vessie. Aussi, pour constater la présence des calculs, il faut immédiatement recourir à la palpation et au cathétérisme. Celui-ci doit être pratiqué de préférence avec une sonde métallique. Des que l'instrument est arrivé au niveau du calcul, l'opérateur éprouve une sensation particulière de grattamento, qui se continue par les mouvements de va-et-vient imprimés à la sonde. Celle-ci est quelquefois arrêtée brusquement par le corps étranger, et alors il s'opère un léger choc, rude, qui traduit la présence du calcul.

— **Corps étrangers de l'urètre.** Les corps étrangers proprement dits qu'on rencontre dans le canal de l'urètre viennent tous du dehors et ont été introduits dans un but lascif. Chez les jeunes femmes, ce sont ordinairement des aiguilles ou des épingles, et

plus particulièrement des épingles dont elles se servent pour ajuster leurs cheveux. Chez les garçons, ce sont des fragments de bois, des épis de blé, des noyaux de cerise, etc. Pendant la cathétérisme, il arrive quelquefois que la sonde ou les bougies se brisent et qu'il en reste une partie dans le canal de l'urètre. En général, tous les corps étrangers, une fois introduits dans le pénis, ont une grande tendance à se porter du côté de la vessie, surtout ceux qui, comme les épis ou les épingles introduites par la tête, offrent des pointes qui s'enfoncent dans les parties molles quand on veut les extraire.

— **Extraction des calculs et autres corps étrangers de l'urètre.** Les moyens employés pour l'extraction des corps étrangers de l'urètre sont très-nombreux et varient pour ainsi dire avec la forme de chaque corps. Pour l'extraction des calculs, on a proposé la succion, l'insufflation et la dilatation, puis les moyens usités pour l'extraction des corps étrangers de la vessie, c'est-à-dire plusieurs genres de pincettes, l'incision et la lithotritie. La plupart de ces moyens peuvent être combinés et employés avec succès selon le siège du calcul, sa forme, etc. La succion immédiate ne peut être tentée que dans les cas où les calculs sont engagés dans la fosse naviculaire; lorsqu'ils sont situés plus profondément, il faut la pratiquer à l'aide d'un tube. L'insufflation est un moyen tout à fait insuffisant, qui n'est plus employé en chirurgie. La dilatation, qui vaut mieux que les deux premiers procédés, est produite par des sondes, des bougies ou des éponges préparées. Une fois le canal dilaté par un de ces moyens, on engage le malade à retenir l'urine le plus longtemps possible, puis, quand la vessie est pleine, on enlève l'instrument et en même temps l'individu pousse fortement pour que le flot d'urine enlève le corps étranger. Quand on ne peut réussir par un de ces procédés, on emploie les pincettes de Hunter, d'Amussat ou l'instrument de Leroy, qui agissent directement sur la pierre à extraire. On peut encore pratiquer la lithotritie comme on la pratique dans la vessie, et, si la sensibilité du malade ou une autre cause quelconque rendait ces opérations impossibles ou trop douloureuses, il ne faudrait pas hésiter à pratiquer une incision au niveau du corps étranger pour l'extraire directement. Quant à l'extraction des corps étrangers proprement dits, il serait impossible de donner une règle générale, vu la variété infinie des corps qui peuvent être introduits dans le canal de l'urètre. On a quelquefois réussi à extraire les épingles avec une sonde; d'autres fois, il a fallu traverser le canal avec la pointe, renverser l'épingle et la faire sortir par la tête. S'il s'agissait d'un corps hérissé de pointes, comme un épi de blé, on passe une canule entre les parois de l'urètre et le corps étranger, de façon à enfermer ce dernier dans la canule; on en fait ensuite l'extraction à l'aide d'une pince.

— **Fistules de l'urètre.** Les fistules de l'urètre reconnaissent d'ordinaire pour causes les plaies, les déchirures, les corps étrangers introduits dans le canal et les rétrécissements, les tumeurs et les abcès du canal urétral. On les divise en fistules incomplètes et en fistules complètes. Les premières n'ont qu'un seul orifice, tantôt dans l'intérieur du conduit, tantôt sur la peau. Les secondes présentent deux ouvertures, l'une interne et l'autre externe. Celle-ci est quelquefois double, triple, etc. Le trajet de la fistule est marqué par une corde qui s'étend de l'urètre à l'orifice extérieur, et, lorsque les fistules sont anciennes, il y a, dans leur voisinage, des callosités très-dures; quelquefois même, si les fistules sont nombreuses, tous les tissus de la région qu'elles occupent sont transformés en une masse dure qui les dénature et les rend méconnaissables. Les orifices fistuleux se montrent au périnée, aux bourses et tout le long des corps caverneux. A peine la fistule est-elle établie, que l'urine s'échappe en plus ou moins grande quantité par le trajet anormal. « J'ai vu, dit Boyer, un malade qui depuis quarante ans ne rendait pas une goutte d'urine par le gland; la totalité de ce liquide s'échappait par une large fistule placée au devant des bourses. La portion de l'urètre située entre la fistule et le gland était presque entièrement effacée. Le gland avait perdu sa consistance et sa couleur; il était pâle, flétri et son orifice était étroit. » L'ouverture extérieure des fistules urinaires, leur méat, offre une fongosité rougeâtre en cul de poule. Leur trajet est marqué par des callosités, une corde qui résiste à la pression et qui se dirige vers l'urètre. Pendant l'émission des urines, le malade éprouve dans l'urètre un sentiment de chaleur et d'irritation qui l'avertit qu'une partie de ce liquide se détourne de ce canal pour passer dans le trajet qui est aussi le siège d'une chaleur brûlante. Son orifice se trouve plus humecté qu'à l'ordinaire; enfin, un stylet introduit dans le trajet fistuleux parvient quelquefois à l'urètre et peut rencontrer une sonde préalablement introduite dans ce canal; quelquefois aussi les injections poussées dans l'urètre passent dans la fistule, et celles qui sont dirigées par la fistule parviennent jusqu'à lui (Vidal).

Le traitement des fistules de l'urètre consiste presque exclusivement à empêcher l'u-

xv.

rine de se mettre en contact avec le trajet fistuleux. Une fois cette indication remplie, la fistule guérit ordinairement d'elle-même. On devra donc introduire une sonde dans la vessie toutes les fois que le malade aura besoin d'uriner. Dans quelques cas, il est même nécessaire de laisser la sonde à demeure (v. CATHÉTÉRISME). Lorsque par ce moyen on ne peut obtenir la guérison des fistules, on a recours à la suture des lèvres de la solution de continuité, à la cautérisation et à l'autoplastie.

— **Plaies de l'urètre.** Les plaies de l'urètre peuvent occuper toute la longueur du canal, depuis le col de la vessie jusqu'à l'extrémité du gland; mais elles sont d'autant plus graves qu'elles siègent plus près de la vessie. Leur gravité dépend encore du degré de profondeur de la solution de continuité. On comprend facilement que, si la verge tout entière a été coupée, la plaie sera plus dangereuse. En général, les plaies longitudinales sont moins graves que les plaies transversales, parce que les premières guérissent presque toujours sans rétrécissement, tandis qu'il en est tout autrement des secondes. Les corps vulnérants qui blessent l'urètre agissent de dehors en dedans ou de dedans au dehors. Parmi ces derniers, il faut placer en première ligne les sondes et les instruments de chirurgie introduits par l'urètre dans un but thérapeutique. Les corps vulnérants venant de l'extérieur sont ceux qui agissent directement sur le périnée pendant une chute, un exercice à cheval ou bien pendant un accouchement laborieux. Un cas fréquent de rupture du canal de l'urètre est celui où il existe une chaude-pisse cordée, lorsque des individus ignorants et insensés placent la verge en érection sur un corps solide et cassent la corde, comme ils le disent, par un grand coup de poing. Cette manœuvre est de la plus grande imprudence. Elle peut être suivie d'un moment de soulagement; mais plus tard on paye cher ce moment de calme. Les symptômes relatifs aux plaies de l'urètre sont différents, selon que la peau a été ou non divisée. Dans le premier cas, toutes les fois que le malade veut expulser l'urine, celle-ci s'écoule par la solution de continuité. La miction est ordinairement pénible; une chaleur brûlante se fait sentir dans la plaie et quelquefois dans tout le trajet de l'urètre, comme si celui-ci était le siège d'une hémorrhagie. Quand la peau est intacte, la douleur est la même et quelquefois plus intense. L'urine sort difficilement; il peut même y avoir rétention presque complète due au gonflement des parties lésées. Dans tous les cas, il coule du sang par l'urètre. Ce liquide peut s'arrêter dans le canal et former un caillot cylindrique qui l'oblitére. Pour que toute l'urine s'échappe par la solution de continuité, il faut que celle-ci ait une certaine étendue. Dans le plus grand nombre de cas, une partie de l'urine s'écoule par la plaie, le reste enfle le canal et suit la route ordinaire, ou, si ce départ du liquide n'a pas lieu d'abord, il s'opère quand le gonflement des lèvres de la plaie survient. C'est même par ce mécanisme que quelquefois, en moins de trente-six heures, une plaie de l'urètre, qui livrait passage à toute l'urine, se resserre au point de forcer le liquide à suivre son cours ordinaire.

— **Traitement.** Les principales indications dans le traitement des plaies de l'urètre sont : 1° d'empêcher l'infiltration urinaire; 2° de combattre la rétention; 3° de prévenir les rétrécissements consécutifs; 4° de réunir la plaie; 5° de modérer l'inflammation. La sonde à demeure peut remplir les trois principales indications (Vidal). Pour les autres maladies de l'urètre, v. BLENNORRAGIE, RÉTRÉCISSEMENT, URÉTHROTOMIE.

— **Art vétér.** **Canal de l'urètre.** Quand, chez les quadrupèdes domestiques, on suit le canal de son origine à sa terminaison, on le voit marcher d'abord horizontalement en arrière, puis contourner l'arcade ischiale de haut en bas, sortir du bassin en se plaçant entre les deux racines du corps caverneux, se loger alors dans la gouttière dont celui-ci se trouve creusé sur son bord inférieur et arriver ainsi vers la tête du pénis, où le canal se termine en formant un petit prolongement désigné par le nom de tube urétral. Le canal de l'urètre se décompose donc dans son trajet en deux portions bien distinctes : l'une intra-pelvienne, la plus courte; l'autre extra-pelvienne, la plus étendue, supportée par le corps caverneux. Celle-ci se trouvant seule enveloppée par le tissu érectile qui entre dans la composition des parois du conduit, on l'appelle encore portion spongieuse du canal de l'urètre, et la première porte le nom de portion membraneuse. A l'intérieur, ce conduit ne présente pas partout la même largeur. Très-rétréci vers le col de la vessie, il s'agrandit presque subitement au niveau de la prostate, et cette dilatation s'étend jusqu'à la courbure décrite par le canal, sur l'arcade ischiale, où elle s'étend peu à peu. Le canal conserve alors les mêmes dimensions réduites dans tout le reste de son étendue, dimensions susceptibles d'augmenter pendant le passage de l'urine ou du sperme. Lisse dans toute la portion extra-pelvienne, la surface intérieure du canal présente, près du col et sur sa paroi supérieure, les orifices d'excrétion de la prostate, formant deux li-

gnes latérales de très-petits tubercules perforés. Entre ces deux lignes on trouve la crête urétrale ou le verumontanum, petite éminence allongée d'avant en arrière, sur les côtés de laquelle viennent s'ouvrir les canaux éjaculateurs. Plus en arrière se montrent les orifices excréteurs des glandes de Cowper.

La portion intra-pelvienne du canal de l'urètre est en rapport, en haut, avec la prostate qui lui adhère intimement, et avec le rectum par un tissu cellulaire lâche et abondant; en bas, le conduit repose sur le muscle obturateur interne, et il répond, de côté, aux muscles et aux lames ligamenteuses ou aponévrotiques qui closent latéralement la cavité pelvienne. Hors du bassin, le canal de l'urètre se trouve uni étroitement au corps caverneux. L'organisation du canal de l'urètre comprend une membrane muqueuse, une enveloppe érectile, des muscles, des vaisseaux et des nerfs. La muqueuse tapisse le canal de l'urètre, se continue en arrière avec celle de la vessie et en avant avec le tégument qui enveloppe la tête du pénis, se prolonge dans les canaux excréteurs des glandes annexées au conduit urétral et dans les canaux éjaculateurs. L'enveloppe érectile, appliquée sur la face externe de la muqueuse, ne recouvre point la portion intra-pelvienne du canal. Elle commence un peu au-dessus du contour ischial, en arrière des glandes de Cowper, par une portion épaisse et renflée à laquelle on donne le nom de bulbe de l'urètre. En avant, elle se termine par un autre renflement extrêmement développé, dans lequel se plonge l'extrémité antérieure du corps caverneux, et constituant la tête de la verge.

En arrière de la prostate, la muqueuse du canal de l'urètre est doublée, à l'extérieur, d'une couche charnue disposée circulairement et formant le muscle de Wilson. Une autre enveloppe musculeuse, constituant le bulbo-caverneux ou l'accélérateur, recouvre le tissu érectile de l'urètre, qu'il accompagne jusqu'au-dessus de la tête du pénis, où ce muscle se perd insensiblement. A ces deux principaux muscles du conduit urétral s'ajoutent deux paires de faisceaux secondaires, qu'on nomme muscle ischio-urétral et transverse du périnée : 1° le muscle de Wilson, quand il se contracte, comprime entre ses deux couches la portion membraneuse du canal de l'urètre. C'est un véritable sphincter qui s'oppose à la sortie de l'urine et qui, lorsque le sperme est chassé des vésicules séminales dans le canal de l'urètre, empêche ce fluide d'entrer dans la vessie, en permettant ainsi au muscle accélérateur de vider d'avant en arrière la dilatation initiale du canal de l'urètre; 2° le bulbo-caverneux doit justement son nom de muscle accélérateur au rôle qu'il remplit dans la projection du sperme hors du canal de l'urètre, projection dont il est l'agent essentiel; 3° l'ischio-urétral tire en arrière la portion membraneuse du canal de l'urètre, avec les glandes de Cowper, à l'égard desquelles il joue, de même que le muscle de Wilson, le rôle de muscle compresseur; 4° quant au transverse du périnée, il dilate la portion bulbeuse du canal en la tirant de côté. Quant au sang, il arrive au canal de l'urètre par les artères bulbeuses et les deux paires d'artères dorsales du pénis. Ce conduit reçoit ses filets nerveux du cordon honteux interne.

— **Calculs de l'urètre.** Des calculs vésicaux mobiles, dont le volume correspond au diamètre de l'urètre, s'engagent quelquefois dans ce canal, y restent enclavés et s'opposent au libre écoulement des urines. Bien qu'ils ne se forment pas dans l'urètre, le siège qu'ils occupent leur a fait donner le nom de calculs urétraux. L'urètre du cheval admet des concrétions plus grosses que celles des autres animaux; elles peuvent atteindre le diamètre d'un œuf de pigeon; on les y rencontre sur tous les points de son trajet, depuis le col de la vessie jusqu'au gland. Chez le bœuf, dont l'urètre va en se rétrécissant, les calculs séjournent toujours dans la portion située entre l'arcade ischiale et l'origine du scrotum; ils s'arrêtent ordinairement près de l'inflexion dite S pénienne ou dans cette courbure même. Sur le mouton, ils s'arrêtent entre l'S et la partie antérieure du pénis, qui a le diamètre le plus étroit; quelquefois ils s'enclavent dans l'S et rarement au-dessus de cette région. L'urètre du chien, comme celui du cheval, peut les receler dans toute son étendue; mais ordinairement on les trouve à l'extrémité supérieure de l'S pénien. Susceptibles d'un léger déplacement quand ils sont petits et lisses, ils sont ordinairement fixes et immobiles lorsqu'ils atteignent une certaine dimension.

L'animal affecté de calculs urétraux fait des efforts répétés pour expulser l'urine, qui ne s'écoule pas ou qui s'écoule par goutte ou encore en un mince filet. L'exploration de la vessie fait reconnaître que l'obstacle ne réside pas dans ce viscère; il faut donc le chercher plus en arrière. Entre le corps étranger et la vessie, l'urètre dilaté par l'urine offre une fluctuation, et au-dessous de la dilatation une tumeur dure correspondant au siège du calcul; comprimée, elle excite la douleur. L'exploration du canal avec la sonde qui ne franchit pas l'obstacle donne des renseignements précis sur le point où il est fixé.

La rétention d'urine que le calcul provoque chez le bœuf ne devient manifeste qu'au bout de quelques jours. Alors on voit l'animal faire de vains efforts pour uriner et tomber comme une masse inerte après plusieurs heures de souffrance, et enfin se relever pour recommencer. Si l'obstacle qui amène la rétention d'urine n'est pas enlevé, la vessie se rompt et l'animal recouvre un calme trompeur. Le mouton atteint de calcul de l'urètre baisse la tête, grince des dents, fait entendre des bégaiements plaintifs et laisse échapper quelques gouttes d'urine après des efforts multipliés. Lorsque, par l'exploration, on s'est assuré de la plénitude de la vessie et que l'on veut être certain que l'évacuation de l'urine est impossible, on comprime pendant quelques secondes les naseaux du mouton; cette manœuvre provoque toujours l'urination, s'il n'existe pas d'obstacle. Enfin, le chien, dans le cas de calculs de l'urètre, s'inquiète et fait aussi des efforts impuissants pour uriner; on sent le corps étranger, à l'exploration du canal de l'urètre. Les calculs de l'urètre entraînent l'inflammation du canal, parfois la suppuration et la gangrène, terminaisons rares, car elles sont prévenues par la mort des animaux, qui succombent à la rupture de la vessie.

Les calculs urétraux réclament amplement leur éloignement par l'instrument tranchant (v. URÉTHROTOMIE). Les injections huileuses, mucilagineuses que l'on a recommandées dans le but de lubrifier l'urètre et de faire glisser le calcul vers l'orifice par de légères compressions faites au-dessus du point où il est fixé ne s'appliqueraient qu'au cheval; mais ce moyen offre le double inconvénient de léser gravement le canal, si le calcul présente des rugosités, et de faire perdre un temps précieux que l'on pourrait mieux employer à prévenir des désordres graves du côté de la vessie.

URÉTHRELMINTHIQUE ou **URÉTHRELMINTHIQUE** adj. (u-ré-thrèl-min-ti-ke) de *urètre*, et du gr. *elmîns*, ver). Pathol. Qu'il est causé par la présence de vers dans l'urètre.

URÉTHREMPHAXIE ou **URÉTHREMPHAXIE** s. f. (u-ré-thrè-mp-hax-î) — de *urètre*, et du gr. *emphraxîs*, obstruction). Pathol. Obstruction de l'urètre.

URÉTRITE ou **URÉTHRITE** s. f. (u-ré-tri-te — rad. *urètre*). Pathol. Inflammation de l'urètre.

— **Encycl. Pathol. humaine.** V. BLENNORRAGIE.

— **Art vétér.** On observe l'*urétrite* sur le chien et même sur le cheval. Les causes en sont directes et locales, ou indirectes et internes. Parmi les premières, on met en première ligne la présence d'un corps étranger dans le canal de l'urètre et le doit trop fréquemment répété, surtout avec une femelle affectée de vaginite, ou lorsqu'il y a une grande disproportion entre les organes sexuels des deux individus, comme, par exemple, lorsqu'un chien assez fort s'accouple avec une chienne beaucoup plus petite que lui, avec une chienne qui, en chaleur depuis un certain temps et ayant déjà reçu un grand nombre de chiens, peut avoir la membrane muqueuse du vagin surexcitée, irritée, peut-être excoriée, et même produisant une exhalation anormale. Après ces causes, les principales peuvent être les coups sur les membres en érection, un rétrécissement dans l'intérieur du canal de l'urètre ou la présence d'un calcul. Parmi les causes indirectes et internes, on compte d'abord les irritations des diverses parties du canal alimentaire, les breuvages cantharidés qu'un imprudent conducteur se permet quelquefois d'administrer à l'étalon fatigué, qu'il anime dans la vue de l'exciter à la monte, la présence des ascarides dans le rectum, une métastase d'irritation, une phlegmasie de la vessie, l'accumulation et la rétention de l'urine dans ce réservoir, comme lorsque d'impatiens charretiers ne permettent pas à leurs chevaux de s'arrêter pour uriner, etc.

Au début de cette maladie, quand le cheval veut uriner, il regarde son flanc, trépigne des pieds, fouette avec la queue; dès qu'il a fini, il fait entendre des plaintes, ce qui annonce une véritable ardeur d'urine. Si on explore le pénis, on remarque que l'entrée du canal est plus rouge qu'à l'ordinaire, que la muqueuse y est gonflée et que, souvent, il en découle un liquide muqueux peu abondant. Après un délai quelconque, parfois de quelques jours, les envies d'uriner deviennent plus fréquentes et l'émission de l'urine chaque fois plus douloureuse; peu à peu l'écoulement urétral augmente, la matière en devient plus épaisse, jaunâtre ou verdâtre; on en provoque la sortie par la pression exercée de haut en bas; la tête du membre et le prépuce se gonflent et il survient des érections fréquentes et douloureuses. Quand cette phlegmasie arrive à un degré très-élevé, la verge est extrêmement sensible à la pression dans l'étendue du canal urétral, des stries sanguinolentes sillonnent quelquefois la matière de l'écoulement, la membrane muqueuse de l'urètre est quelquefois gonflée au point de ne plus permettre la sortie de l'urine que par petits jets ou par gouttes, dont l'émission est difficile et doit être accompagnée d'une ardeur douloureuse. Les érections deviennent presque continuelles et paraissent faire souffrir beaucoup l'a-

nimal; il arrive même que la verge se courbe; l'engorgement des testicules, du cordon testiculaire et du scrotum ou des bourses accompagnent souvent cet état. Les testicules pendent plus bas que dans l'état naturel; ils sont quelquefois gonflés, souvent durs et douloureux, principalement les épидидymes; le cordon testiculaire, également engorgé, est aussi très-sensible et présente quelquefois les phénomènes du champignon; le gonflement du scrotum peut devenir considérable. En outre, on peut encore observer des ulcérations sur le corps du membre, plus particulièrement à son extrémité inférieure, et des boutons ou espèces de nodosités à base large, plus ou moins développés, quelquefois assez proéminents, adhérant fortement au corps caverneux et soulevant le corps de la peau. Les ulcérations varient en étendue; elles ont quelquefois les bords calleux ou boursoufflés et le fond blafard. Enfin, la fosse naviculaire présente quelquefois des végétations baveuses, rougeâtres, exubérantes; il est présumable que l'intérieur du conduit est ulcéré.

Le pronostic de cette affection est rarement grave, parce que la terminaison à presque toujours lieu par résolution; cependant, si le rétrécissement de l'urètre devenait considérable et persistait trop longtemps, il pourrait en résulter de grands inconvénients et quelques désordres fâcheux.

Le traitement doit être nécessairement antiphlogistique. Des boissons blanches, tièdes, légèrement nitrées; des breuvages délayants, mucilagineux et légèrement diurétiques, même calmants; de bonne herbe fraîche ou à son défaut de la paille fine; quelques racines légumineuses pivotantes, les bains de vapeur aqueuse, quelques lavements dans la journée et l'application d'un suspensoir bien fait pour maintenir les testicules plus près du corps et empêcher le tiraillement des cordons testiculaires: tels sont les moyens indiqués. Une *urétrite* très-intense exige le repos sur une bonne literie, dans un local d'une température douce, la diète, des bains de vapeur plus fréquents, des cataplasmes aux parties génitales, appliqués et maintenus à l'aide du suspensoir ou d'un bandage convenable; des applications de sangsues sur la verge et quelquefois même une ou plusieurs saignées générales. Si les douleurs ressenties par l'animal étaient trop vives, on ajouterait du laudanum aux breuvages et on rendrait les bains et les cataplasmes narcotiques. Quand il n'y a pas d'écoulement, quelques bains de vapeur, quelques lavements, des délayants, le camphre, l'opium et un régime adoucissant, joints aux émissions sanguines, si elles sont jugées nécessaires, suffisent ordinairement. Dans le cas de phlegmasie secondaire du testicule, les bains de vapeur, les lavements et les cataplasmes émollients sont également indiqués. On y ajoute une ou deux applications de sangsues, en nombre suffisant, dans la première période de l'inflammation, si elle est intense; mais aussitôt que la douleur a disparu et que la tuméfaction se ramollit, on substitue aux moyens précédents les astringents et les résolutifs, en commençant par ceux dont l'action est la plus faible. C'est ainsi qu'on emploie la vapeur du vinaigre, l'eau végétale-minérale, l'acétate de plomb liquide et enfin l'argile ou le blanc d'Espagne délayé dans de fort vinaigre. On administre en même temps quelques breuvages et quelques lavements saouneux, afin d'établir une révulsion sur le tube intestinal. Les mêmes moyens antiphlogistiques et narcotiques locaux conviennent encore lorsque les cordons testiculaires sont enflammés et tuméfiés. Si le champignon présente des ulcérations qui ne cèdent pas, on les cautérise avec le nitrate d'argent et on traite de même les ulcérations qui peuvent persister et se montrer rebelles sur la tête du membre. On s'aperçoit d'un changement avantageux lorsque la douleur locale diminue, lorsque les ulcérations qui peuvent exister ne sont plus calleuses et tendent à se cicatriser, lorsque l'animal urine avec moins de difficulté, sans se plaindre, sans fouetter avec la queue et sans piétiner; lorsque l'écoulement urétral diminue et cesse; lorsque les petites tumeurs arrondies qui, jusque-là, adhéraient toujours au corps caverneux et soulevaient le prépuce, se ramollissent, diminuent de grosseur. Il est inutile de dire que pendant tout le temps que dure le traitement, et même un peu après, on doit éloigner les chevaux des juments.

URÉTRO-BULBAIRE ou **URÉTHRO-BULBAIRE** adj. (u-ré-tro-bul-bè-re — de *urètre*, et de *bulbaire*). Anat. Qui a rapport au bulbe de l'urètre.

URÉTRO-CYSTOTOMIE ou **URÉTHRO-CYSTOTOMIE** s. f. (u-ré-tro-si sto-to-mi — de *urètre*, et de *cystotomie*). Chir. Opération de la taille par l'urètre.

URÉTRO-HYMÉNODE ou **URÉTHRO-HYMÉNODE** adj. (u-ré-tro-i-mé-no-de). Méd. V. URÉTRYMÉNODE.

URÉTRO-LITHIQUE ou **URÉTHRO-LITHIQUE** adj. (u-ré-tro-li-ti-ke — de *urètre*, et du gr. *lithos*, pierre). Pathol. Qui est produit par un calcul arrêté dans l'urètre.

URÉTRO-PÉNIE ou **URÉTHRO-PÉNIE**, **ENNE** adj. (u-ré-tro-pé-ni-ain, i-è-ne — de *urètre*, et de *pénien*). Anat. et pathol. Qui a

rapport à l'urètre et au pénis : *Fistule URÉTRO-PÉNIE*.

URÉTRO-PÉRINÉAL ou **URÉTHRO-PÉRINÉAL**, **ALE** adj. (u-ré-tro-pé-ri-né-al, a-le — de *urètre*, et de *périnée*). Anat. et pathol. Qui a rapport à l'urètre et au périnée : *Fistule URÉTRO-PÉRINÉALE*.

URÉTRO-PHRACTIQUE ou **URÉTHRO-PHRACTIQUE** adj. (u-ré-tro-fra-kti-ke — rad. *urétrophrazie*). Pathol. Qui a rapport à l'urétrophraxie.

URÉTROPHRAXIE ou **URÉTHROPHRAXIE** s. f. (u-ré-tro-fra-ksi — de *urètre*, et du gr. *phrassein*, obstruer). Pathol. Obstruction de l'urètre.

URÉTROPLASTIE ou **URÉTHROPLASTIE** s. f. (u-ré-tro-pla-sti — de *urètre*, et du gr. *plastô*, je forme). Chir. Opération qui a pour but de réparer une perte de substance survenue dans l'urètre.

— *Encycl.* Des pertes de substance ont quelquefois lieu dans un point quelconque de la longueur du canal de l'urètre; c'est ce qui arrive, par exemple, dans les cas de fistules urétrales. Pour réparer ces pertes de substance, plusieurs procédés peuvent être employés. 1^o On peut, comme le faisait Jobert de Lamballe, tailler un lambeau sur le scrotum, aviver la fistule et réunir au bord de celle-ci le lambeau scrotal, dont la face cutanée formera une paroi à l'urètre. 2^o On peut disséquer et enlever une manchette de la peau, puis faire glisser la peau de la partie antérieure de la verge jusqu'à la fistule, comme l'a fait avec succès M. Ségalas. La longueur du prépuce est une indication pour employer ce procédé. 3^o On peut tailler et disséquer un lambeau de peau quadrilatère en dessous de la fistule, enlever un lambeau de l'autre côté et réunir le bord du lambeau au bord de la plaie du côté opposé, comme dans le procédé Alliot; mais cette méthode opératoire peut amener une rétraction de la cicatrice et un étranglement de la verge. 4^o On peut aviver avec le bistouri la fistule, de façon à la transformer en une plaie parallèle à l'axe de la verge; disséquer la face profonde du lambeau et réunir, par une suture entortillée, les lèvres de la plaie adossées par leur surface saignante; deux incisions libératrices sont pratiquées sur la verge. 5^o Enfin, le procédé de Nélaton consiste à aviver les bords cutanés de la fistule en faisant deux incisions horizontales à 0m,03 au-dessus ainsi qu'au-dessous de la fistule, à disséquer ensuite la peau de ce point par sa face profonde et à réunir les bords de la fistule par l'adossesment des surfaces saignantes et la suture entortillée avec des épingle à insecte. On place une sonde à demeure dans la vessie, ou bien on pratique le cathétérisme chaque fois que le malade éprouve le besoin d'uriner.

Mais le sujet est assez intéressant pour nous obliger à quelques explications plus développées.

Les pertes de substance peuvent aussi provenir de lésions congénitales, telles que l'hypospadias (ouverture de l'urètre au-dessus de la verge, vers le pubis) et l'épispadias (ouverture de l'urètre au-dessous de la verge, vers le scrotum). Or, il est rare que toutes ces affections guérissent spontanément; il est même rare qu'on puisse en obtenir la dispartition à l'aide des procédés applicables à d'autres pertes de substance. L'écoulement incessant de l'urine par les ouvertures fistuleuses est, d'ailleurs, le plus grand obstacle à la guérison. Dans quelques cas, l'avivement des bords de la plaie suivi d'une suture ou de la cautérisation peuvent amener d'heureux résultats; mais, lorsque ces bords sont déchiquetés, ulcérés ou malades; lorsque la perte de substance est considérable, l'urétrorrhaphie est souvent insuffisante, et l'affection réclame les procédés héroïques de la restauration anaplastique.

Dieffenbach pratiqua cette opération, dans des cas de fistules ulcéreuses, par un procédé assez simple. Il avait les bords de la plaie, quelquefois il les disséquait plus profondément, puis il les suturait, après avoir fait deux incisions longitudinales de chaque côté et à quelques millimètres des bords de l'ouverture anormale; par ce moyen, les bords pouvaient être affrontés et l'opération suivie de succès. Mais, en d'autres cas, il fallait disséquer la peau jusqu'aux ouvertures artificielles pour obtenir un affrontement suffisant, ou bien on secondait le rapprochement par l'application de petites attelles de cuir latéralement placées. La suture en gousset du même chirurgien est plus ingénieuse encore et plus simple; elle consiste à passer une aiguille circulairement sous la peau, en faisant ressortir le fil de distance en distance, puis en terminant la suture par un nœud entre les deux extrémités du fil. Par ce procédé, imité des couturières, on obtient un fronçage de la peau, et la fistule se ferme comme une bourse à coulisse. Il est à remarquer pourtant que le fil a l'inconvénient de couper les tissus mous et de les disposer à se mortifier circulairement, auquel cas l'opération est fort compromise.

A. Cooper, MM. Nélaton et Jobert de Lamballe ont eu occasion de pratiquer souvent avec succès une autoplastie plus complète. Après avoir taillé au voisinage de la fistule

un lambeau quadrilatère et après avoir entouré la fistule d'une plaie vive de même forme, ils réussissaient, à l'aide d'une demitortion, à appliquer le lambeau sur la plaie et à l'y fixer au moyen de la suture. Mais c'est au chirurgien Nélaton que sont dus les derniers perfectionnements apportés à cette opération. Il est des cas graves d'hypospadias et surtout d'épispadias qui placent les malades dans la position la plus affligeante. Leur infirmité ne les rend pas seulement impropres à l'accomplissement des fonctions génératrices; elle est pour eux la source d'une incommodité de tous les instants: ils ne peuvent se soustraire à la perte continuelle des urines, ne peuvent même faire usage d'un urinal portatif. A ces infirmités on ne peut opposer que l'autoplastie complète et proprement dite, et celle-ci doit être pratiquée avec hardiesse aux dépens des tissus environnants de la région pubienne ou scrotale. M. Nélaton emprunte à la verge deux lambeaux latéraux, et à la région scrotale ou pubienne un vaste lambeau quadrilatère qu'il rabat sur l'ouverture anormale sans torsion de la peau et qu'il réunit aux lambeaux latéraux. Dans cette singulière autoplastie, la peau du lambeau principal se trouve renversée dans des conditions telles, que sa face externe forme la paroi interne du canal nouveau. Ce procédé, malgré ce renversement bizarre, est parfaitement propre à la restauration du canal de l'urètre et réussit assez bien entre les mains d'habiles chirurgiens.

M. Gaillard, de Poitiers, dans un cas d'ouverture à l'urètre de 0m,018 de longueur, a eu l'idée de cerner l'ouverture par deux incisions parallèles et occupant tout le contour de la verge, l'une immédiatement en avant de la fistule, l'autre à 0m,001 en arrière, et il a enlevé l'immense lambeau compris entre ces incisions, de façon à dénuder la verge dans toute sa circonférence et dans une longueur d'environ 0m,09. Alors, décollant la portion antérieure du fourreau de la verge et dédoublant le prépuce au besoin, il ramena ce fourreau en arrière, de manière non-seulement à recouvrir les corps caverneux dénudés et la perte de substance de l'urètre, mais à empiéter sur la portion postérieure du fourreau et à la recouvrir jusqu'à la base de la verge, sa surface saignante appliquée sur la surface épidermique de l'autre. Les parties furent maintenues en rapport avec des bandelettes de collodion, les sutures ayant été suivies une première fois de petites fistules. L'opération eut lieu cette première fois; mais le chirurgien n'hésita pas à enlever un deuxième rouleau de la peau de la verge, et il eut enfin le bonheur de réussir.

Toutefois et malgré ces procédés ingénieux, la guérison des fistules urétrales reste encore une des plus grandes difficultés de la chirurgie opératoire. C'est surtout l'urine qui, par son contact, empêche l'adhésion de la fistule ou du lambeau. Dieffenbach avait eu l'idée d'une boutonnière qui livrerait passage à l'urine pendant le travail de l'oblitération de la fistule; mais il avait craint de produire par là une fistule nouvelle. M. Ségalas a écarté cette crainte et donne le conseil formel de pratiquer la boutonnière, et Ricord, le premier, a mis cette idée, avec plein succès, à exécution. Il a empêché l'urine d'arriver jusqu'au niveau des points de suture en lui ouvrant une large voie au-dessus, c'est-à-dire en établissant au périnée une fistule qui donne passage à l'urine. Malgaigne préféra pratiquer une ponction de la vessie par l'hypogastre et y établir une sonde à demeure jusqu'à la guérison complète.

URÉTRO-PYIQUE ou **URÉTHRO-PYIQUE** adj. (u-ré-tro-pi-ke — de *urètre*, et du gr. *pyon*, pus). Pathol. Qui est produit par du pus dans l'urètre.

URÉTRORRHAGIE ou **URÉTHRORRHAGIE** s. f. (u-ré-tro-rra-ji — de *urètre*, et du gr. *rhégnumi*, je pousse dehors). Pathol. Hémorragie du canal de l'urètre.

— *Encycl.* Cette hémorragie a lieu d'ordinaire dans la partie bulbeuse de cet organe. Les excès de coït, les blennorrhagies, une opération quelconque sur cet organe sont les causes ordinaires de l'*urétrorrhagie*. Celle-ci n'est jamais bien considérable. On reconnaît aisément qu'elle part de l'urètre à ce que le sang n'est pas mélangé d'urine, que son écoulement n'est pas précédé de l'envie d'uriner et qu'une douleur plus ou moins vive dans un des points de ce canal en précède et en accompagne l'issue. Lorsque l'hémorragie provient des reins, l'urine est mélangée de sang et contient en outre, ordinairement, des tubes albumineux moulés sur les tubes urinaires, dont on constate assez facilement la présence au microscope. Lorsque l'hémorragie provient de la vessie, le sang ne sort pas pur; il est mélangé avec l'urine, dont la coloration devient roussâtre. Le traitement de l'*urétrorrhagie* est entièrement local. Des applications réfrigérantes autour de la verge, des injections aluminées ou avec toute autre substance astringente (perchlorure de fer, tannin), quelques cautérisations pratiquées en injectant une dissolution de nitrate d'argent dans le canal de l'urètre, souvent même le simple port d'une grosse sonde ou d'une bougie, que l'on peut d'ailleurs rendre astringente, ces simples moyens, disons-nous, en font tous

les frais. Si l'*urétrorrhagie* se complique de rétention d'urine résultant de l'obturation du canal par la présence de caillots sanguins, ainsi que cela s'observe quelquefois, on y remédie en pratiquant le cathétérisme avec une sonde creuse, dans laquelle on promène un mandrin.

URÉTRORRHAGIQUE ou **URÉTHRORRHAGIQUE** adj. (u-ré-tro-rra-ji-ke — rad. *urétrorrhagie*). Pathol. Qui a rapport à l'urétrorrhagie.

URÉTRORRHAPHIE ou **URÉTHRORRHAPHIE** s. f. (u-ré-tro-rra-fi — de *urètre*, et du gr. *raphé*, suture). Chir. Suture sur l'urètre.

URÉTRORRHÉE ou **URÉTHRORRHÉE** s. f. (u-ré-tro-rré — de *urètre*, et du gr. *rheô*, je coule). Pathol. Ecoulement par l'urètre. Plus spécialement, blennorrhée, blennorrhagie chronique, goutte militaire.

URÉTRORRHÉIQUE ou **URÉTHRORRHÉIQUE** adj. (u-ré-tro-rré-i-ke — rad. *urétrorrhée*). Pathol. Qui a rapport à l'urétrorrhée.

URÉTROSCOPE ou **URÉTHROSCOPE** s. m. (u-ré-tro-sko-pe — de *urètre*, et du gr. *skopé*, j'examine). Chir. Instrument servant à examiner l'intérieur de l'urètre.

— *Encycl.* L'*urétroscope* fut, en quelque sorte, la première application des principes posés par M. Desormeaux en ce qui concerne la diagnose exploratrice des cavités viscérales inabordables à la vue simple. En conséquence, l'*urétroscope* ne diffère pas de l'endoscope ordinaire et se compose: 1^o d'une lampe à cheminée, enfermée dans un manchon cylindrique opaque et qui ne porte qu'un orifice, par lequel passe la lumière; 2^o d'un second tube, placé à angle droit sur la cheminée de la lampe et qui reçoit le faisceau lumineux; 3^o d'un troisième tube, tube endoscopique, qui porte un miroir plan propre à réfléchir la lumière dans la direction de son orifice et une lentille convergente pour la concentrer. A cet instrument s'adaptent les sondes exploratrices.

Pour l'examen urétroscopique, on se sert d'une sonde droite de 0m,008 à 0m,010 de diamètre. On l'introduit à l'aide d'un mandrin et, lorsqu'elle est placée, on engage son autre extrémité dans le tube mobile endoscopique; puis, on regarde à travers la lentille placée à l'autre bout du tube, en retirant la sonde ou en l'avancant un peu, selon la nécessité. On peut même adapter à l'endoscope divers autres instruments disposés pour opérer en même temps que l'on examine.

L'*urétroscope* rend de grands services à la chirurgie; il permet un examen facile de la presque totalité du canal de l'urètre et la recherche des orifices des rétrécissements; il sert à placer les médicaments sur les parties malades et à indiquer la place où il est le moins dangereux de faire une urétrotomie. L'*urétroscope* a été plusieurs fois perfectionné dans ces derniers temps. L'*urétroscope* de M. Mallez peut être éclairé soit par une bougie, soit par la lumière solaire à l'aide d'un cône argenté intérieurement. Une double enveloppe de toile entoure la bougie et préserve les instruments de tout échauffement. En 1868, M. Langlebert a fait connaître un nouvel *urétroscope* que fabrique aujourd'hui M. Mathieu et qui n'est qu'un perfectionnement des précédents.

URÉTROSCOPIE ou **URÉTHROSCOPIE** s. f. (u-ré-tro-sko-pi — rad. *urétroscope*). Chir. Examen de l'urètre.

URÉTROSCOPIQUE ou **URÉTHROSCOPIQUE** adj. (u-ré-tro-sko-pi-ke — rad. *urétroscope*). Chir. Qui a rapport à l'urétroscopie.

URÉTRO-SCROTAL ou **URÉTHRO-SCROTAL**, **ALE** adj. (u-ré-tro-skro-tal, a-le — de *urètre*, et de *scrotal*). Anat. et pathol. Qui appartient à l'urètre et au scrotum : *Fistule URÉTRO-SCROTALE*.

URÉTROSPASME ou **URÉTHROSPASME** s. m. (u-ré-tro-spa-sme — de *urètre*, et de *spasme*). Pathol. Spasme de l'urètre.

URÉTROSPASMODIQUE ou **URÉTHROSPASMODIQUE** adj. (u-ré-tro-spa-smo-di-ke — de *urètre*, et de *spasmodique*). Pathol. Qui a rapport à l'urétrospasme. On dit aussi URÉTROSPASTIQUE.

URÉTROSTÉNOSE ou **URÉTHROSTÉNOSE** s. f. (u-ré-tro-sté-no-ze — de *urètre*, et du gr. *stenos*, étroit). Pathol. Etroitesse de l'urètre; rétrécissement de l'urètre. On dit aussi URÉTROSTÉNIE et URÉTRACTIE.

— *Encycl.* La coarctation de l'urètre peut être purement spasmodique ou dépendre d'une lésion organique. Dans le premier cas, elle est temporaire et affecte de préférence la partie du canal qui se ressent le plus de l'influence de l'acte générateur, celle sur laquelle porte surtout l'action des muscles du périnée, des caustiques et de l'extrémité des sondes, celle enfin qui souffre ordinairement beaucoup dans la blennorrhagie. Quant aux rétrécissements organiques, ce sont des états morbides des parois du canal qui ont pour effet d'en diminuer la largeur, l'extensibilité, d'une manière progressive, à tel point que l'urètre ne puisse plus céder à l'effort du flot d'urine poussé par la vessie, ou du moins qu'il oppose à la sortie du liquide un obstacle permanent plus ou moins considérable. Sous l'influence de ces états morbides se développent la plupart des maladies des voies

urinaires, ce qui en rend l'étude fort importante.

Les causes traumatiques des rétrécissements sont : 1° les ulcérations qui succèdent aux caustiques, d'où des cicatrices minces, inextensibles, mais rétractiles; 2° les plaies transversales de l'urètre, qui sont soumises à une rétraction des deux bouts du canal et à un rétrécissement variable; dans les plaies longitudinales, comme celles des tailles médianes, le canal garde son calibre normal; 3° les contusions de l'urètre, qui amènent soit un rétrécissement immédiat et primitif exigeant quelquefois une incision périnéo-urétrale du point où siège la contusion, soit un rétrécissement tardif; 4° les inflammations blennorrhagiques de l'urètre. Ce ne sont pas, comme on le dit à tort, des épaississements, callosités et végétations qu'elles produisent; c'est, suivant la constitution des sujets ou la gravité du mal, une atrophie ou amincissement de la muqueuse au niveau du point rétréci, avec décoloration et augmentation de la consistance, lésion qui demande souvent beaucoup d'attention pour être constatée, bien qu'elle produise des accidents graves. C'est là un tissu nouveau en quelque sorte, qui est rétractile, c'est-à-dire qui se raccourcit lentement comme les cicatrices; il est, en outre, élastique, c'est-à-dire qu'il se laisse distendre, ce qui fait croire à la guérison du rétrécissement ou même à son absence, par suite du passage facile de la sonde; mais il revient sur lui-même, en général assez rapidement. La dilatation est un traitement palliatif, souvent très-utile. L'urétrotomie est le seul procédé qui donne des guérisons permanentes; mais elle expose aux accès de fièvre et aux plaies de l'urètre, accidents que n'amène pas la dilatation. La cautérisation, en raison de ses cicatrices rétractiles, est plus nuisible qu'utile.

Les régions où l'on rencontre les rétrécissements organiques sont l'orifice extérieur, les deux extrémités de la fosse naviculaire, la région antérieure de la partie spongieuse et la courbure sous-pubienne, à la jonction des parties bulbeuse et membraneuse. En d'autres termes, ils occupent tantôt l'extrémité de l'urètre, tantôt une région dont la profondeur varie de 0m,025 à 0m,080, et tantôt enfin une partie profonde d'environ 0m,12. Quelquefois, il n'y en a qu'un seul; ailleurs, on en trouve plusieurs à la suite les uns des autres. Leur étendue varie aussi beaucoup; mais on n'en trouve de longs que dans un seul point du canal, la partie spongieuse; cette portion du canal de l'urètre est, en effet, par sa position et par sa nature, dans des conditions favorables aux rétrécissements.

URÉTROSTÉNOTIQUE ou **URÉTHROSTÉNOTIQUE** adj. (uré-tro-sté-no-ti-ke — rad. uréthrosténose). Pathol. Qui a rapport à l'urétrosténose.

URÉTROTOME ou **URÉTHROTOME** s. m. (uré-tro-to-me — de *urètre*, et du gr. *tomé*, section). Chir. Instrument servant à inciser l'urètre.

URÉTROTOMIE ou **URÉTHROTOMIE** s. f. (uré-tro-to-mi — de *urètre*, et du gr. *tomé*, section). Chir. Incision de l'urètre.

— *Encycl.* L'urétrotomie est une opération chirurgicale qui a pour but de remédier aux rétrécissements de l'urètre en incisant les parties molles qui les constituent. L'urétrotomie est dite externe ou interne, selon que l'incision est faite de dehors en dedans ou de dedans en dehors. Cette opération diffère encore de la boutonnière périnéale en ce que celle-ci a pour objet l'évacuation de l'urine ou l'introduction d'un instrument dans la vessie, tandis que la première a pour objet le traitement direct de la partie rétrécie du canal. L'urétrotomie externe fut pratiquée pour la première fois vers la fin du xvi^e siècle; mais, depuis ce moment jusqu'en 1822, elle n'eut d'autre but que d'atténuer les accidents produits par les rétrécissements. A cette époque, un chirurgien anglais, Arnolt, pratiqua l'urétrotomie dans l'unique intention de combattre le rétrécissement lui-même, et il employa une méthode analogue à la méthode actuelle. Ce ne fut qu'en 1852 que l'urétrotomie passa en France dans la pratique chirurgicale sous les auspices de Sédillot.

— *Urétrotomie externe.* Pour pratiquer cette opération, le chirurgien place dans le canal de l'urètre un petit cathéter qui s'avance jusqu'au niveau du rétrécissement. Cet instrument est tenu sur la ligne médiane par un aide, avec recommandation à celui-ci de rester immobile, tout en pressant légèrement contre l'obstacle. Les bourses étant relevées, les tissus sont incisés suivant le raphé du périnée, en commençant dans le point où la cannelure du cathéter peut être sentie, et en se rapprochant de l'anus jusqu'à 0m,01 environ de cet orifice. L'incision, longue de 0m,045 est continuée profondément, couche par couche, en ayant soin de toujours rester sur la ligne médiane. Dès que la pointe du bistouri pénètre dans le cathéter, on prolonge l'incision de manière à voir l'orifice du rétrécissement. Le chirurgien trouve, en effet, un petit trou, mais il lui est impossible de faire cheminer un instrument dans le canal présumé. Alors tous les tissus indurés sont franchement incisés, en restant sur la ligne médiane. L'ap-

parition d'un jet d'urine indique que le bout postérieur de l'urètre vient d'être ouvert; et en effet, après quelques recherches, on peut introduire une sonde cannelée jusque dans la vessie. L'orifice de sortie des urines est augmenté, tous les tissus durs sont tranchés, sans qu'il soit possible de retrouver le canal; mais un résultat est obtenu, les deux bouts de l'urètre sont visibles; aussitôt on passe du méat dans la vessie une sonde en gomme à courbure fixe, et deux points de suture sont placés dans la partie postérieure de la plaie; la sonde est solidement fixée et le malade placé dans son lit avec des compresses d'eau froide sur le périnée (Dolbeau). La persistance de l'ouverture urétrale est l'accident qu'on observe le plus souvent à la suite de cette opération. L'urétrotomie interne, bien autrement importante que l'urétrotomie externe, est due presque exclusivement à la chirurgie française. Arnolt, il est vrai, fut un des premiers à la pratiquer en Angleterre dès l'année 1819. Mac-Ghie, le premier, proposa de faire précéder l'instrument d'un conducteur; mais ce sont nos chirurgiens, Amussat, Civiale, Rybard, Ricord, qui ont perfectionné cette opération. On ne fit d'abord que scarifier le rétrécissement. Plus tard, M. Rybard préconisa les incisions profondes comprenant les parties saines jusqu'au tissu cellulaire; mais aujourd'hui on est revenu à la scarification simple. On opère de deux manières différentes, tantôt d'avant en arrière, tantôt d'arrière en avant. Dans la première méthode, l'instrument est dirigé par un conducteur rigide ou flexible; mais, quelle que soit la nature du conducteur, le manuel opératoire reste le même. Le conducteur préalablement introduit dans la vessie, est fixé par son extrémité libre à l'urétrotome, que l'opérateur pousse lentement jusqu'à l'obstacle; en ce point, l'extrémité olivaire de l'instrument est arrêtée; le chirurgien dégage la lame en poussant sur l'extrémité de la tige rigide, avec laquelle elle est articulée, et, par des pressions mesurées, il incise les tissus indurés. Pour opérer d'arrière en avant, comme le fait Civiale, il est bien important de préparer et de dilater d'avance le canal, car on ne se sert pas de conducteur. Le chirurgien introduit l'urétrotomie et le pousse avec précaution jusqu'à ce que l'olive ait dépassé le rétrécissement; il dirige ensuite la lame de façon à couper vers la partie inférieure de la muqueuse urétrale, car c'est presque toujours là que siège l'altération; il ramène l'extrémité olivaire en contact avec la partie malade et dégage la lame en tirant sur la tige qui la porte. Cela fait, et les doigts de sa main gauche soutenant le point qu'il doit inciser, il ramène à lui l'urétrotome jusqu'à ce qu'il n'éprouve plus de résistance; alors seulement il désarme l'instrument et le retire de l'urètre.

Après cette opération, il est d'une bonne pratique de placer dans le canal de l'urètre une sonde à demeure pour vingt-quatre ou quarante-huit heures. Les accidents les plus sérieux à la suite de l'urétrotomie interne sont l'hémorragie et l'infiltration urinaire. Les chirurgiens n'opèrent pas les individus atteints de néphrite, de cystite, d'abcès de la prostate et de fistules du périnée; car le plus souvent, dans ces cas, l'opération serait funeste.

URÉTROTHROMBOÏDE ou **URÉTHROTHROMBOÏDE** adj. (uré-tro-thro-mboï-de — de *urètre*, et du gr. *thrombos*, grumeau). Pathol. Qui est causé par des grumeaux de sang arrêtés dans l'urètre.

URÉTRO-VÉSICAL ou **URÉTHRO-VÉSICAL**, **ALE** adj. (uré-tro-vé-si-kal, a-le — de *urètre*, et de *vésical*). Anat. Qui a rapport à l'urètre et à la vessie.

URÉTRYMÉNODE ou **URÉTHRYMÉNODE** adj. (uré-tri-mé-no-de — de *urètre*, et du gr. *amén*, membrane). Pathol. Qui est causé par une membrane qui s'est formée dans l'urètre. On dit aussi **URÉTRO-HYMÉNODE**.

URFÉ (Anne d'), poète français, né en 1555, dans le Forez, mort en 1621. Les d'Urfé appartenaient à une ancienne et illustre famille originaire de la Souabe et dont le nom primitif était *Wulfe*, dont la prononciation populaire fit plus tard *Urfé*. Les d'Urfé étaient, à partir du xiv^e siècle, les représentants en Forez de la maison de Bourbon. Quand cette maison fut éteinte après la mort du fameux connétable, les d'Urfé devinrent peu à peu les successeurs des anciens comtes. Toute cette famille était assez lettrée: Claude d'Urfé, grand-père d'Anne et d'Honoré d'Urfé, fut, sous Henri II, gouverneur des enfants de France. Suivant le goût du siècle, il avait fait orner son château de La Bâtie de statues, que mutila un jour, dans un accès de pitié pudibonde, son arrière-petit-fils, futur archevêque de Limoges. Anne d'Urfé manifesta de bonne heure un goût très-vif pour la poésie, et il eut pour première inspiratrice une jeune Forezienne, Diane de Châteaumorand, dont il fit plus tard sa femme. Ses parents le firent voyager en Italie pour le distraire, et il acheva dans ce voyage, à Milan, un volume de sonnets amoureux, qu'il publia sous le titre de *Diane* (1577, in-12); la même

année, il épousa cette jeune fille, qui était une des plus riches héritières de la province, et succéda à son père dans la charge de bailli. Anne d'Urfé se signala par le zèle ardent qu'il déploya pour la cause de Henri IV. La récompense ne se fit point attendre: à l'avènement du roi, il fut fait lieutenant général du Forez, membre du conseil d'Etat et du conseil privé.

Il est moins rare qu'on ne pense de voir les mariages d'amour aboutir à des dissensions domestiques. Les nouveaux époux ne vécurent pas longtemps en bonne intelligence et, d'un commun accord, ils se séparèrent, s'engageant réciproquement à embrasser la profession religieuse. L'official de Lyon prononça l'annulation du mariage le 7 janvier 1598. A la même époque, Henri IV voulut comprendre Anne d'Urfé dans une promotion de chevaliers du Saint-Esprit; mais celui-ci refusa à cause de l'engagement qu'il avait contracté. Diane, moins scrupuleuse, oublia sa promesse et ne fut pas plus tôt libre qu'elle se maria avec son beau-frère Honoré.

Anne d'Urfé, engagé dans les ordres (1599), devint chanoine et comte de Lyon, prieur de Montverdun et doyen de Montbrison; mais il se démit de cette dernière charge en 1611.

Ses œuvres se composent du recueil poétique dont nous avons parlé et qui ne contient pas moins de cent cinquante sonnets, de vingt sonnets posthumes, de plusieurs discours en vers héroïques, d'une imitation de la *Jérusalem délivrée* du Tasse, de deux dialogues, *L'Zéonheur* et la *Vaillance* (Lyon, 1594, in-4°) et d'un livre d'*Hymnes* (Lyon, 1608, petit in-4°), etc.

URFÉ (Honoré d'), frère cadet du précédent, célèbre romancier français, auteur de *L'Astrée*, né à Marseille en 1568, mort à Villefranche en 1625. Après avoir terminé ses études au collège de Tournon, il prit parti pour la Ligue et s'attacha au duc de Nemours, qui le nomma son lieutenant général. Fait prisonnier à Feurs et remis en liberté après une détention d'un mois et demi, d'Urfé gagna Montbrison, alors assiégé par l'armée royale, et tomba entre les mains des assiégeants. Voyant la Ligue dissoute, il se retira à la cour de Savoie, puis épousa sa belle-sœur, Diane de Châteaumorand, femme divorcée d'Anne d'Urfé. Honoré avait alors trente-deux ans et sa femme trente-neuf, et il l'épousa dans l'unique but de conserver à la maison d'Urfé les biens constituant la dot de Mlle de Châteaumorand. L'union successive des deux frères avec la même femme et la passion que Anne d'Urfé avait montrée pour celle-ci dans ses vers ont donné lieu à des suppositions absurdes. Des biographes ont raconté que Diane de Châteaumorand était issue d'une famille ennemie des d'Urfé; qu'après mainte aventure la réconciliation avait été scellée enfin par l'union de Diane et d'Anne; que cette union avait fait le désespoir d'Honoré (le second des d'Urfé, le futur auteur de *L'Astrée*), qui lui aussi aimait Diane en secret; qu'il s'était fait chevalier de Malte, avait chanté sa flamme, et qu'enfin il avait épousé sa belle-sœur. Le dernier fait seul est vrai. La haine des deux familles est un fait de pure fantaisie. Diane avait treize ans quand Anne l'épousa, sans avoir eu par conséquent le temps de soupir bien longuement. Quant à Honoré, dont ce mariage aurait fait le désespoir, il avait alors neuf ans. Mais, en réalité, son propre mariage avec la belle Diane, trente ans plus tard, fut pour lui une source de chagrins. L'union était à peine accomplie que la vie commune ne tarda pas à devenir impossible. Diane vivait entourée d'une meute de lévriers; sa chambre était devenue un véritable chenil; les chiens s'installaient sans façon sur les tapis et jusque sur le lit de leur maîtresse. Après maintes remontrances inutiles, Honoré d'Urfé se sépara de sa femme et alla habiter une terre qu'il possédait dans les environs de Nice. Ce fut dans cette retraite qu'il composa le roman pastoral de *L'Astrée*, dont la première partie, publiée en 1610, obtint un succès extraordinaire. L'auteur mourut avant d'avoir achevé entièrement son œuvre. Peu d'ouvrages ont eu une vogue semblable à *L'Astrée*, non-seulement parmi les contemporains, mais encore dans l'âge littéraire suivant. Cette description fautive et maniérée des mœurs pastorales et des plaisirs champêtres, ce tableau du bonheur imaginaire des bergers du Lignon, qui devinrent bientôt aussi célèbres que ceux de l'Arcadie, répondaient sans doute aux besoins d'une génération fatiguée du spectacle des guerres civiles; d'ailleurs, on était saturé des romans de chevalerie, et les singulières bucoliques de d'Urfé, pleines d'allusions aux personnages et aux événements contemporains, purent passer pour une création originale et hardie. Elle servit pendant longtemps de modèle, et plus tard Pellisson, Segrais, La Fontaine (qui essaya sans succès d'en tirer un opéra), Ch. Perrault lisaient *L'Astrée* encore avec admiration. Les quatre premières parties seulement sont de d'Urfé; la cinquième a été terminée par son secrétaire Baro. La meilleure édition complète de ce roman est celle de Rouen (1647). On a encore de lui des *Épîtres morales* (Lyon, 1620, in-12) et des poèmes intitulés : la *Sireine* (Paris, 1611, in-8°); la *Sylvanie*, *fable bocagère*, en vers blancs (Paris, 1625, in-8°).

Urfé (CHÂTEAU d'), ancien et célèbre châ-

teau de France, situé commune de Cham-poly (Puy-de-Dôme), sur le sommet d'une montagne, à 927 mètres d'altitude. Construit vers le milieu du xiv^e siècle, par Wulfe le Vaillant, gendre de Gui I^{er}, comte de Forez, le château d'Urfé fut jusqu'au commencement du xvi^e siècle la principale résidence de la famille du même nom, dont Honoré d'Urfé, auteur du roman de *L'Astrée*, est le représentant le plus connu. L'auteur a placé plusieurs scènes de son livre sur les bords du Lignon, dans les environs des châteaux d'Urfé et de La Bâtie. La seigneurie d'Urfé passa vers 1724 dans la maison de La Rochefoucauld. Aujourd'hui, le château appartient à MM. Demeaux de Montbrison. C'est une véritable forteresse, que défendaient autrefois des douves profondes, des murailles à toute épreuve et de grosses tours dont les deux principales, connues sous le nom populaire de *Cornes d'Urfé*, dominent tous les environs. De leur sommet la vue s'étend jusqu'aux montagnes du Dauphiné et de la Savoie.

URGAB ou **OURGOUR**, vallée de la Turquie d'Asie, dans l'Asie Mineure, pachalik de Bozoz, au S.-O. de Kârsariéh. La plaine, aussi bien que la déclivité des coteaux qui l'entourent, est semée d'innombrables cônes aigus et poncoux; les plus hauts sont précisément ceux des terrains bas. C'est par l'action érosive des eaux que la géologie explique ces aiguilles si étranges. Un très-grand nombre de ces cônes ont été creusés et utilisés comme sépultures depuis les Cappadociens jusqu'aux habitants modernes de la vallée; les plus curieux de ces caveaux sont grecs ou byzantins.

URGEL, appelée aussi **SEO** ou **SEU D'URGEL**, en latin *Orgelum*, *Urgela*, ville d'Espagne, province et à 98 kilom. N.-E. de Lerida, au centre d'une conque très-fertile formée par le confluent de la Sègre et de la Balira; 5,000 hab. Evêché, comprenant la république d'Andorre, dont l'évêque partage avec la France la suzeraineté et porte encore aujourd'hui le titre de prince d'Andorre. Place de guerre, comprenant une citadelle, une bonne enceinte et trois forts détachés. Les rues sont tortueuses et sales, mais les maisons offrent en général une architecture pittoresque. Le principal monument de la ville est la cathédrale, reconstruite en 819 par Louis le Débonnaire, sur l'emplacement d'une basilique plus ancienne, détruite à l'époque de la domination mauresque. L'église est en assez mauvais état. Sur la porte de la façade occidentale, dit M. Journe, on remarque d'intéressantes sculptures romanes, représentant des hommes dévorés par des monstres. L'intérieur est d'une richesse surchargée. Le chœur surtout est somptueusement décoré; on y voit des peintures attribuées à Murillo. Une porte fait communiquer l'église avec le cloître, qu'entourent de longues galeries romanes aux chapiteaux bizarrement sculptés. Citons enfin une fontaine, décorée de figures et de sculptures moyen âge fort curieuses. On a signalé récemment aux environs d'Urgel la présence de bancs de houille fort importants, mais que le manque de chemins empêche d'exploiter. Les environs d'Urgel, où se trouvent les deux dangereux défilés connus sous les noms de *défilé d'Organa* et de *Paso des tres puentes*, sont en effet à peu près impraticables, si ce n'est pour les piétons aventureux.

— *Histoire.* Le nom de Seu d'Urgel ou simplement Seu (siège), que les Espagnols donnent le plus souvent à Urgel, indique l'ancienneté et l'importance du siège épiscopal établi dans cette ville dès le ix^e siècle. La Seu d'Urgel fut prise par les Français et mise au pillage en 1691; prise de nouveau par le maréchal de Berwick en 1719, et enfin par le général Dagobert, qui, en 1794, s'en rendit maître au nom de la République. Toutefois, le séjour des troupes républicaines à Urgel à cette dernière époque ne fut pas de longue durée; Dagobert, n'ayant pu parvenir à investir la forteresse, s'en vengea en dévastant la ville, puis il opéra sa retraite sur Puycerda. C'est à Urgel que les royalistes se prononcèrent en 1822 en faveur de Ferdinand VII. Dans la campagne de 1823, 1,500 libéraux y soutinrent un siège de cinquante-trois jours contre une division française et les royalistes espagnols. Plus tard, cette ville devint le quartier général des carlistes et ce fut là que le comte d'Espagne prit le commandement en chef de l'armée de don Carlos, après avoir, au nom de Ferdinand VII, soumis complètement la Catalogne. Dans la guerre civile suscitée par les carlistes en 1872, la Seu d'Urgel servit assez longtemps de base d'opération contre ces derniers. Le 15 août 1874, Francisco Tristany, grâce à la trahison d'un officier de l'armée libérale, parvint à pénétrer dans la citadelle et s'empara de la place, où les carlistes se livrèrent, selon leur coutume, à tous les excès. Au mois de juillet 1875, une armée libérale, sous les ordres de Martinez Campos, vint faire le siège de la ville, défendue par Lizarraga, et dans laquelle le fanatique évêque Caixal excitait les carlistes à résister jusqu'à la dernière extrémité. Les batteries des libéraux bombardèrent la citadelle et le fort de Solsona, qui tomba en leur pouvoir. Toutefois, le siège traîna en lon-

gueur. Martinez Campos, après avoir repoussé, le 23 août, une sortie des assiégés et leur avoir coupé l'eau, les força à capituler le 26 août 1875.

URGENCE s. f. (ur-jan-se — du lat. *urgere*, presser). Qualité de ce qui est urgent : *Il y a urgence. C'est un cas d'urgence. Déclarer l'urgence.*

— *Durgence*, Sur-le-champ et par nécessité : *Durgence, c'est impossible, quand on est forcé de prendre d'urgence la plus importante et la plus inopinée des résolutions.* (Mirab.)

URGENT, **ENTE** adj. (ur-jan, an-te — lat. *urgens*, participe présent du verbe *urgere*, presser, qu'Eichhoff rapporte à la racine sanscrite *urg*, mouvoir, agiter, d'où aussi, selon lui, le grec *ergon*, œuvre, *ergazomai*, agir, le gothique *waurkjan*, agir, faire, allemand *wirken*, anglais *to work*, même sens ; mais les termes grecs et gothiques se rattachent plutôt à la racine zend *verez*, qui signifie proprement agir, faire). Pressant, qui ne peut se différer : *Il est urgent que vous veniez. J'ai un besoin urgent d'être payé. Il n'y a nul inconvénient à voir le péril toujours urgent.* (Dider.)

— **Syn.** Urgent, imminent, instant, etc. V. IMMINENT.

URGIEN, divinité thibétaine, née d'une fleur et qui était à la fois homme et dieu.

URGINÉE s. f. (ur-ji-né). Bot. Genre de plantes bulbeuses, de la famille des liliacées, tribu des hyacinthées, formé aux dépens des scilles, et comprenant cinq espèces, qui habitent le pourtour du bassin méditerranéen : *Vogel a découvert dans les bulbes de l'URGINÉE un principe particulier dans lequel paraît résider son activité.* (P. Duchartre.)

— **Encycl.** Les *urginées* présentent généralement un bulbe plus ou moins volumineux, du centre duquel s'élève une hampe entourée de feuilles et terminée par une grappe de fleurs, dont chacune est accompagnée de deux bractées. Ce genre diffère de celui des scilles, aux dépens duquel il a été formé, par ses capsules renfermant des graines très-nombreuses, comprimées, à test spongieux, noir, un peu lache. Il comprend cinq ou six espèces, qui croissent en Europe et sur les côtes du nord de l'Afrique. La plus remarquable est l'*urginée* escalle, désignée autrefois et plus connue encore aujourd'hui sous le nom vulgaire de *scille maritime*, et par corruption *scille*.

URGANO, bourg du royaume d'Italie, province de Bergame, district de Treviglio, mandement de Verdello-Maggiore ; 3,424 hab.

URI (CANTON D'), canton de la région centrale de la Suisse, entre ceux de Schwyz au N., de Glaris au N.-E., des Grisons à l'E., du Tessin au S., de Berne et d'Unterwald à l'O., par 46° 31'-47° de latit. N. et 6° 3'-6° 37' de longit. E.; superficie, 1,076 kilom. carrés ; 16,107 hab., presque tous catholiques. Chef-lieu, Altdorf. Le col du canton d'Uri forme une longue vallée à laquelle aboutissent quantité de vallons et qu'environnent de hautes montagnes. Cette vallée commence au N., près du lac des Quatre-Cantons, et s'élève jusqu'au mont Saint-Gothard avec la Reuss, qui reçoit toutes les eaux des vallées latérales. Les montagnes les plus élevées de ce canton sont : le Titlis et le Susten à l'O., le Scherborn, le Crispalt et le Badus à l'E., et les divers pics du Saint-Gothard au S. Le climat est assez doux ; la contrée a une fertile du canton est une plaine qui s'étend entre Amsteg et Altdorf et qu'on appelle Reussthal. On cultive peu de céréales dans ce canton ; mais les arbres fruitiers y réussissent fort bien, et les villages de la partie inférieure sont entourés de noyers magnifiques. L'éducation des bestiaux forme la principale ressource des habitants de ce canton, et pendant l'été leurs alpes nourrissent près de 12,000 bêtes à cornes ; on y prépare des fromages exquis et très-recherchés.

Le canton d'Uri, le onzième de la Confédération par son étendue et le vingt-deuxième par sa population, est un des trois qui, en se révoltant contre l'Austrie en 1307, préparèrent l'indépendance helvétique. La constitution de cette petite république, révisée en 1850, est purement démocratique. Le pouvoir suprême réside dans le peuple, qui se réunit en assemblée générale (*Landsgemeinde*) le premier dimanche de mai pour nommer tous les magistrats. Chaque citoyen qui a vingt ans accomplis est soldat, électeur et éligible. Le pouvoir exécutif et administratif appartient à un Conseil d'Etat (*Landrath*) dont les membres sont élus par le peuple en assemblée générale. Pour le culte, ce canton relève de l'évêché de Coire.

URIA s. m. (u-ri-a). Ornith. Nom scientifique du genre guillemot.

URIAGE, bourg de France (Isère), comm. de Saint-Martin-d'Uriage, cant. de Domène, arrond. et à 16 kilom. de Grenoble, à 414 mètres d'altit., dans un petit bassin frais et riant de la charmante vallée du Sonnant ; pop. aggl. 193 hab. — pop. tot. 2,253 hab. Le petit bassin occupé par le bourg d'Uriage fut jadis un lac barré par des rochers. Rien de plus enchanteur que ce vallon, entouré de coteaux boisés d'où jaillissent des eaux minérales sulfureuses

et ferrugineuses justement renommées. Des restes de constructions romaines et des débris d'antiquités, trouvés dans les fouilles que l'on fit pour isoler les sources et les bâtiments nouveaux, montrent que ces eaux furent fréquentées par les Gallo-Romains. On a même trouvé un ancien fourneau qui servait, croit-on, à chauffer l'eau de la source, dont la température n'est que de 22°. C'est à la marquise de Gautheron et à M. de Saint-Ferriol que l'on doit la restauration de ces bains, depuis longtemps abandonnés. Les eaux étaient altérées par leur mélange avec des eaux de sources étrangères, et en partie décomposées par leur contact avec l'air. La restauration de ces bains commença en 1822. Depuis 1823, cet établissement a été très-fréquenté. Plusieurs hôtels ont été construits pour y recevoir les voyageurs. L'établissement peut loger un très-grand nombre de baigneurs. Des cabinets de bains et des douches de diverses espèces ont été successivement établis en quantité suffisante et présentent toutes les ressources nécessaires aux traitements auxquels doivent être soumis les malades. La saison des eaux commence le 25 mai et finit le 30 septembre. Mais les mois les plus favorables sont ceux de juin, juillet et août. Des deux sources d'Uriage, l'une est ferrugineuse et n'est prise qu'en boisson, l'autre est sulfureuse saline et sert pour administrer les bains et les douches. Cette dernière jaillit profondément d'un rocher, et est amenée jusqu'à l'établissement thermal par une galerie de 300 mètres de longueur ; là, elle se partage en plusieurs brâches qui sont distribuées par des canaux dans les diverses parties du service. Cette source n'a que 22° à 26° ; comme ce serait une chaleur insuffisante pour les bains et les douches, on en élève artificiellement la température au moyen de lentilles de fonte disposées à la partie inférieure des vastes réservoirs. L'eau est parfaitement limpide à sa sortie du rocher, où elle bouillonne par le dégagement de ses gaz. Exposée au contact de l'air, et même, circulant dans ses conduits fermés, elle se trouble et prend une teinte légèrement bleuâtre. Dans les baignoires, cette teinte devient tout à fait blanche. Il s'exhale de cette eau une odeur pénétrante qui décèle la présence de l'acide sulfhydrique. Sa saveur, franchement salée et hépatique, laisse un arrière-goût amer assez désagréable. D'après l'analyse faite par M. Gerdy, l'eau d'Uriage contient, pour 1 litre, 118⁷,129 de sels anhydres, dont :

	gr.
Chlorure de sodium	7,236
Sulfate de chaux	1,429
Sulfate de magnésie	1,245
Sulfate de soude	1,011

Elle contient aussi un peu d'acide sulfhydrique. Cette eau est donc à la fois sulfureuse et alcaline. Elle est purgative. Chez la plupart des malades, elle détermine, à la dose de trois à six verres, des évacuations promptes, faciles, sans malaise d'aucun genre, et elle n'exige le plus souvent que deux à trois heures pour que l'effet soit complètement produit ; mais, c'est une eau facilement irritante chez les personnes nerveuses. Les bains sont toniques et fortifiants ; ils conviennent surtout aux tempéraments lymphatiques ; leur action sur la peau détermine de la démangeaison et des picotements, indices d'une excitation légère. La source d'Uriage est particulièrement renommée pour le traitement des maladies chroniques de la peau. Les bains forment la partie essentielle du traitement. Il y aurait souvent de l'inconvénient à employer, au début, l'eau minérale pure ; presque toujours on la mitige avec de l'eau douce ou avec une dissolution de gélatine ou d'amidon. Parmi les maladies de peau que l'on traite avec le plus de succès à Uriage, nous citerons en première ligne l'eczéma et ses différentes variétés. Les affections catarrhales des membranes muqueuses se trouvent bien également des eaux d'Uriage. Telles sont surtout : les ophthalmies rebelles, les anciens coryzas, les bronchites chroniques, les leucorrhées, les catarrhes vésicaux et les engorgements du col de l'utérus. Il en est de même des diverses affections produites par le vice scrofuleux, surtout quand elles s'attaquent au tissu osseux. Sous ce rapport, on a comparé avec raison l'action des eaux d'Uriage à celle des bains de mer.

L'établissement thermal, ensemble de constructions groupées autour d'une cour plantée d'arbres et composées de quatre corps principaux, forme un parallélogramme. La chapelle est ornée de tableaux de maîtres italiens.

Le bourg d'Uriage est dominé par une colline transformée en jardin anglais et couronnée par un beau château. Sur le penchant de cette colline se dresse la statue colossale du *Géne des Alpes*, due à un artiste dauphinois, M. Sappey. Les parties les plus anciennes du château remontent au XIII^e siècle. Cet imposant édifice, flanqué de cinq tours et offrant un pavillon d'entrée accosté de deux tourelles, doit sa fondation à la puissante famille des Allemands. M. de Saint-Ferriol, qui lui a rendu une partie de sa splendeur passée, y a réuni d'intéressantes collections d'antiquités égyptiennes, de vases grecs et étrusques, d'antiquités grecques et

romaines, de bons tableaux et d'histoire naturelle. De la terrasse du château on découvre de splendides points de vue.

URIAS SINUS, nom ancien du golfe de MANFREDONIA, formé par l'Adriatique sur la côte S.-E. de l'Italie. Ce golfe tirait son nom de l'ancienne ville d'Uria, située sur les bords.

URIBITINGA s. m. (u-ri-bi-tain-ga). Ornith. Syn. d'URUBITINGA.

URICHTHYS s. m. (u-ri-ktiss — du gr. *oura*, queue ; *ichthus*, poisson). Ichtyol. Genre de poissons de la famille des labroïdes.

URICONIUM, nom latin de SHREWSBURY.

URIDROSE s. f. (u-ri-dro-ze — du gr. *ou-ron*, urine ; *idrôsis*, sueur). Pathol. Sueur urineuse.

URIE, officier de David, époux de Bethsabee. Ce prince, qui avait un commerce criminel avec cette dernière, envoya Urie au siège de Rabbath et le chargea de porter à Joab, son général, une lettre dans laquelle il recommandait à ce dernier de placer Urie dans l'endroit le plus périlleux afin qu'il y pérît. Cet ordre barbare fut ponctuellement exécuté. Plus tard, David fit à grands renforts de larmes pénitence de cette peccadille éminemment biblique. On appelle souvent *lettre d'Urie* un message qui doit être fatal à celui qui le porte.

URIEL, nom de l'archange qui, d'après les doctrines rabbiniques, préside au midi. L'archange Michel et lui sont les ministres de la justice et de la sévérité de Dieu.

URIGUE s. m. (u-ri-ghe). Mamm. Nom vulgaire d'une espèce de phoque.

URILE s. m. (u-ri-le — rad. *urée*). Chim. Radical problematic, que Morin a supposé exister dans l'urée.

URIM s. m. (u-rimm). Liturg. Ornement du pectoral des juifs, dont la nature nous est inconnue : *Moïse mit dans le pectoral l'URIM et le thummim.*

URINAIRE adj. (u-ri-nè-re — rad. *urine*). Qui a rapport à l'urine : *Evacuations URINAIRES. Conduit URINAIRE.*

— Anat. *Voies urinaires*. Ensemble des organes qui concourent à l'excrétion et à l'évacuation des urines. *■ Méat urinaire*, Orifice externe de l'urètre.

— Pathol. *Tumeur urinaire*, Tumeur produite par l'infiltration de l'urine.

— Bot. *Phyllanthus urinaire*, ou substantiv. *Urinaire*, Espèce du genre phyllanthus employée en pharmacie comme diurétique.

— s. f. Bot. Syn. de PISSELIER.

— **Encycl.** Pathol. *Tumeur urinaire*. L'infiltration de l'urine se produit, soit lorsque ce liquide s'écoule goutte à goutte, fort lentement et indure le tissu cellulaire périphérique qui apportera une barrière à l'infiltration, soit lorsque le liquide filtre seulement à travers une éraillure de la muqueuse de l'urètre dans les tissus voisins. L'éraillure de la muqueuse est quelquefois oblitérée par la cicatrisation. Les tumeurs urinaires sont dures, indolentes, elles n'altèrent pas la peau. Leur volume varie depuis celui d'un pois jusqu'à celui d'une noisette ; on les rencontre particulièrement sur le trajet de l'urètre ; mais on conçoit qu'elles peuvent exister sur toute l'étendue des voies urinaires. Dans certains cas elles disparaissent spontanément ; d'autres fois elles restent stationnaires ; elles peuvent aussi s'enflammer pour s'ouvrir à l'extérieur. Le plus souvent on les abandonne à elles-mêmes ; cependant lorsqu'elles sont volumineuses, qu'elles renferment un épanchement d'urine et qu'elles ne communiquent pas avec l'urètre, il faut les ouvrir.

— **Calculs urinaires**. Ce sont des concrétions solides qui se déposent dans les différents points des voies urinaires : reins, urètres, vessie, urètre. Ces calculs, suivant leur siège, sont appelés calculs *rénaux*, *urétéraux*, *vésicaux*, *prostatiques* et *urétraux*. Nous renvoyons nos lecteurs au mot *calcul* pour leur classification, leurs symptômes et leur traitement en général, et aux mots : *rénal*, *urétéral*, *vésical*, *prostatique*, *urétral*, pour l'étude des calculs de ces diverses régions en particulier.

— **Fistules urinaires**. Il existe assez souvent dans l'économie un trajet anormal donnant passage à l'urine. Chez l'homme, ces fistules urinaires sont congénitales ou accidentelles. On les divise en six classes, suivant le siège qu'elles occupent ; ainsi on les appelle *ombilicales*, *hypogastriques*, *ombilicales*, *intestinales*, *vésicales* et *urétrales*. (V. ces mots.) Chez la femme, on admet trois classes que l'on désigne suivant leur siège, par les noms suivants : fistules *urétrales*, *urétérales* et *vésicales*. (V. ces mots.)

URINAL s. m. (u-ri-nal — rad. *urine*). Vase à col incliné, servant à faire uriner les malades :

J'ai fait ma cour au cardinal,
Disait le conseiller Legendre ;
L'autre jour au Palais-Royal,
J'ai fait ma cour au cardinal.
J'ai vidé son grand urinal
Et son bassin, sans rien répandre.
J'ai fait ma cour au cardinal,
Disait le conseiller Legendre.

■ Vase de verre dans lequel on conserve l'urine des malades, pour la montrer aux médecins. *■ Pl.* URINAUX.

— Chir. Sorte de réservoir que l'on adapte à la verge, dans les incontinences d'urine.

— Scarron l'a dit pour canal de l'urètre :

Si quelque pierre en la vessie
Lui pouvait boucher l'urinal.

SCARRON.

— Alchim. *Urinal des philosophes*, Fourneau dans lequel se cuit et se digère la matière de la pierre des sages.

URINATION s. f. (u-ri-na-si-on — rad. *uriner*). Physiol. Evacuation des principes liquides et des solides tenus en dissolution, dans le système de Charles Robin.

URINATOR s. m. (u-ri-na-tor — mot lat. qui signif. plongeur). Ornith. Syn. de COLYMBUS, genre d'oiseaux palmipèdes.

URINE s. f. (u-ri-ne — lat. *urina*, mot qui vient lui-même du verbe grec *ouren*, j'urine ; de *oros*, *ouron*, urine, eau, liquide, qui, selon plusieurs étymologistes, appartient à la même famille que le sanscrit *vâr*, *vârî*, eau, liquide, *vârî*, rivière. Pictet fait venir ces derniers mots de la racine sanscrite *var*, couvrir, entourer ; mais Eichhoff préfère les rattacher à la racine *var*, *varsh*, arroser). Physiol. Excrément liquide sécrété par les reins, qui s'amasse dans la vessie avant d'être rejeté au dehors : *Le sel ammoniac se fait avec l'URINE du chameau.* (Buff.) *Les anciens Celibataires avaient l'habitude de se rincer la bouche et de se nettoyer les dents tous les matins avec leur URINE.* (Percy.)

— Fam. *Médecin des urines*, Médecin qui prétend connaître l'état du malade par la seule inspection de son urine.

— Méd. *Urine de boisson*, Urine rendue peu de temps après la boisson et très-peu colorée. *■ Urine de digestion*, Urine rendue après le repas et le sommeil.

— Philos. hermét. *Urine du vin*, Vinaigre. *■ Urine des jeunes colériques*, Mucure philosophal.

— Anc. chim. *Essence d'urine*, Sel ammoniac extrait des urines.

— **Encycl.** Physiol. L'*urine* est une humeur d'excrétion qui sert à l'élimination de certains principes impropres à la nutrition. Comme le dit ingénieusement Vieussens, c'est la lessive du sang. A l'état normal, elle a une couleur jaune ambrée dont la teinte varie avec l'alimentation, la température, l'exercice, etc. Immédiatement après son émission, elle a une odeur faible, peu désagréable, aromatique. Quelques heures après, elle a l'odeur dite urineuse qui disparaît à son tour et qui fait place à l'odeur ammoniacale. La saveur de l'urine est salée et légèrement amère. L'*urine* rendue très-longtemps après le repas est très-acide, de même que celle que l'on examine quelques heures auparavant. Celle qui est rendue pendant la digestion est, au contraire, faiblement acide et même quelquefois alcaline. L'acidité de l'*urine* est due, soit à de petites quantités d'acides organiques libres, soit à des phosphates acides. Son alcalinité tient à des carbonates alcalins. L'*urine* devient toujours alcaline quelque temps après son émission. A ce moment, des matières acides se déposent, la liqueur se trouble et une fermentation s'établit qui donne naissance à de l'ammoniaque. La moyenne de densité de l'*urine* rendue en vingt-quatre heures est, d'après Becquerel, de 1,0189 chez les hommes et de 1,0151 chez les femmes.

A. Becquerel admet que dans l'état normal il y a 398⁷,521 de principes fixes chez l'homme et 348⁷,211 chez la femme pour les urines de vingt-quatre heures ; mais il faut reconnaître que ces moyennes sont très-variables. Tel individu soumis à une alimentation végétale rendra beaucoup moins de principes fixes que tel autre soumis à un régime animal. Aussi les médecins anglais, qui voient des gens habitués à manger beaucoup de viande, admettent-ils qu'il sort en moyenne par l'urine de 48 à 72 grammes de principes fixes. Berzélius et Lehmann estiment qu'il y a de 67 à 68 grammes de principes fixes par litre d'*urine*. Quant à la quantité d'*urine*, un individu sain rend, dans les vingt-quatre heures, de 1 litre et demi à 2 litres d'*urine* ayant une densité égale à 1,018.

Voici maintenant la composition de l'*urine* normale :

COMPOSITION.	HOMMES.	FEMMES.
Eau	968,815	975,052
Urée	13,838	10,366
Acide urique	0,391	0,406
Sels fixes	7,695	6,143
Matières organiques	9,261	8,033

L'élément le plus important de tous est l'urée, qui est un amide organique et qui caractérise l'*urine*. L'*urine* renferme encore des éléments anatomiques en suspension, tels que des épithéliums, quelques globules sanguins et une certaine quantité de mucus, plus une matière colorante inconnue.

Il n'y a pas de liquide susceptible d'éprouver un aussi grand nombre d'altérations que

l'urine. Les modifications les plus complexes et les plus variées affectent cette sécrétion et correspondent à certains états morbides plus ou moins bien définis. On peut rencontrer par suite de maladies, dans l'urine humaine, du sucre (diabète sucré), de l'albumine, de l'acide hippurique, de l'inosite, de l'oxalate de chaux, des matières colorantes, de la graisse, du pus, du sang, des graviers, des infusoires, etc.

Il est facile d'expliquer cette multiplicité de variations, si l'on songe que les moindres troubles de la nutrition et conséquemment de la composition du sang doivent avoir une influence immédiate sur l'élaboration rénale. Le rein n'est qu'un filtre laissant passer les principes immédiats qui sont en excès dans le sang ou dont la présence y est inutile ou anormale. Ces principes sont une indication précieuse pour le diagnostic des maladies.

Certains médecins, frappés de cette susceptibilité du rein et de la fidélité avec laquelle l'urine traduit les modifications et les troubles de l'intérieur, ont essayé de fonder un système de diagnostic sur l'examen des urines; mais ils ont exagéré et trop généralisé l'emploi d'une méthode qui a du bon. Ils ont même poussé jusqu'à la mauvaise foi ce système exclusif. V. UROSCOPIC.

Les principales maladies qui se rapportent à l'urine ont reçu les noms de *diabète*, *dysurie*, *énurésie*, *hématurie*, *ischurie*, *rétenition d'urine*. V. ces mots.

— *Sédiments de l'urine.* Ce sont des précipités qui se forment dans l'urine et se déposent sur le fond du vase qui la contient. On peut les diviser en trois classes : les sédiments qui proviennent de sécrétions anormales de l'appareil urinaire; ceux qui proviennent de l'urine elle-même, et ceux qui, provenant d'autre part, se mêlent accidentellement à l'urine.

Dans le catarrhe vésical et dans la cystite muqueuse, l'urine du malade se sépare, par le refroidissement, en deux couches bien distinctes : l'une, superficielle, est très-limpide; l'autre, condensée au fond du vase sous une épaisseur variable, quelquefois très-considérable, est tremblotante, visqueuse, filante, blanchâtre, louche ou transparente; elle a la plus grande ressemblance avec l'albumine de l'œuf, et sa nature muqueuse est hors de doute. Elle est le produit de l'hypersecretion de la membrane muqueuse vésicale. Ce mucus peut se trouver mélangé d'un grand nombre de cellules épithéliales qui, après s'être détachées de la surface des divers conduits sécréteurs ou excréteurs, se manifestent dans l'urine sous forme de nuage, d'écume ou de dépôt. On peut aussi y rencontrer des sédiments purulents, seuls ou mêlés aux précédents. Après avoir rendu l'urine louche, ou même tout à fait trouble au moment de son émission, les globules de pus se réunissent au fond du vase et y forment une couche jaunâtre tout à fait distincte. Ils proviennent d'ailleurs du rein, des calices des uretères ou de la vessie enflammée. On peut encore observer des globules sanguins dans l'urine; s'ils sont très-abondants, ils forment une couche distincte au fond du vase; s'ils existent en petite quantité, ils communiquent au liquide qui les tient en suspension une teinte rosée et sont alors visibles seulement au microscope. Quant à l'hématurie dont ils sont le résultat, elle peut tenir aux causes les plus diverses et avoir pour siège des points très-différents des voies urinaires. Une dernière espèce de sédiment est celle qui peut se trouver constituée par la chute des tubes ou filaments granuleux qui tapissent les canaux urinaires. C'est ce qu'on voit quelquefois dans l'albuminurie et dans la convalescence de quelques fièvres scarlatines.

Les sédiments provenant de l'urine elle-même sont plus communs que les précédents. Ils n'indiquent que rarement une lésion du rein et ont pour causes premières la constitution individuelle, l'exercice et l'alimentation. Ils se montrent avant et pendant la formation des calculs et de la pierre. On peut les diviser en deux catégories distinctes : la première comprend l'acide urique et les urates, l'oxalate de chaux, la cystine et l'oxalurate de chaux, c'est-à-dire des substances cristallisables formées directement ou indirectement par la métamorphose des tissus ou des éléments organiques de l'alimentation; dans la seconde, nous rangerons tous les dépôts d'origine inorganique qu'on peut rencontrer dans l'urine : phosphates de chaux, phosphates ammoniac-magnésiens, carbonates de chaux, phosphates neutres et acides de soude, acide silicique, chlorure de sodium, etc.

Dans cette dernière classe rentrent toutes les matières provenant d'autre part que de l'appareil urinaire et versées accidentellement dans l'urine. Chez les individus atteints de rétrécissements de l'urètre, l'éjaculation spermatique est souvent très-incomplète, et la liqueur séminale, refluant en arrière, pénètre en partie dans la vessie. Il en est de même dans la spermatorrhée; aussi trouve-t-on des spermatozoïdes dans les urines de ceux qui sont atteints, non pas après chaque miction, mais de temps en temps. On y a encore observé des poils provenant de kystes pileux du bassin (v. FILICITION), des débris de fœtus dans certains cas de grossesse extra-

utérine, des strongles, des helminthes, etc., et enfin divers cryptogames, tels que des algues, qui naissent très-facilement dans l'urine après son émission, mais qui ne se développent jamais dans ce liquide tant qu'il est contenu dans l'économie.

— *Art vétér.* Lorsque l'urine sécrétée par les reins d'un animal jeune et en très-bonne santé est recueillie, on obtient un liquide clair comme de l'eau, acide chez les carnivores, alcalin chez les herbivores, et dans lequel le microscope ne fait remarquer aucun globe ni aucune cristallisation caractéristique. On ne constate qu'un assez bon nombre de très-petites molécules arrondies de 0,001 à 0,002 de diamètre, subissant le mouvement moléculaire; quelques épithéliums récents, arrondis, légèrement opaques, provenant des tubes urinaires ou du bassin rénal; des épithéliums cylindriques pourvus d'un noyau, détachés du bassin rénal ou des uretères, et enfin de grands épithéliums polyédriques ou irréguliers à noyau opaque et ovalaire provenant de la muqueuse vésicale. Lorsque l'urine est restée quelque temps dans la vessie, elle en est exsufflée avec des caractères variables, selon qu'elle a séjourné un temps plus ou moins long dans ce réservoir, selon la nature des aliments dont les animaux ont fait usage, les saisons, l'espèce d'animal, etc. L'urine qui est restée peu de temps dans la vessie se montre claire et peu odorante; elle porte le nom d'*urine de crudité*. Lorsque, au contraire, elle a séjourné un temps assez long dans son réservoir, elle en sort d'une couleur jaunâtre, répand une odeur forte, surtout celle des carnivores, devient épaisse, quelquefois même filante, et laisse déposer dans le vase où on l'a reçue et selon l'espèce d'animal une matière sédimenteuse; on lui donne alors le nom d'*urine de coction*.

L'urine des solipèdes en bonne santé, maintenue en repos dans un vase pendant plusieurs heures, laisse bientôt déposer une matière blanchâtre formée par les sels colloïdaux qu'elle renferme et déjà devenus insolubles, soit dans le bassin rénal, soit dans les uretères, soit dans la vessie. Par le refroidissement, ce dépôt augmente et devient parfois très-abondant. Il est dû à la présence du carbonate de chaux, tenu en solution par un excès d'acide. Ce dépôt est toujours considérable chez les vieux chevaux entiers et les vieilles juments. L'urine des herbivores, qui laisse déposer le sédiment dont il s'agit, a reçu le nom d'*urine jumentale*.

L'urine des carnivores laisse, ainsi que celle de l'homme, déposer dans le vase un sédiment d'un jaune rougeâtre très-acide, acidité due à la présence de l'acide urique et, d'après quelques chimistes, de l'acide lactique. Après cette précipitation, l'urine du chien reste quelquefois acide, mais, le plus souvent, elle se montre alcaline. Plus tard, elle éprouve une seconde altération, qui est attribuée à la décomposition de l'urée et donne lieu à la formation de carbonate d'ammoniaque. L'urine laisse exhiler alors une forte odeur ammoniacale, surtout très-remarquable dans l'urine du chat.

Dans l'état normal, l'urine sécrétée dans un temps donné varie beaucoup, selon la quantité d'eau que renferme la matière alimentaire servant de nourriture aux animaux. Généralement, les reins des herbivores sécrètent d'autant moins d'urine qu'ils font usage d'aliments secs, tels que la paille, le foin, l'avoine, l'orge, les vesces, les diverses variétés de son, etc. Dans le cas où cette alimentation est prolongée, l'urine est sécrétée en petite quantité, chargée de beaucoup de matières salino-terreuses composées de carbonates, de phosphates de chaux et de magnésie, sels dont la quantité est parfois si considérable, qu'elle donne lieu à la formation de calculs urinaires.

Les aliments aqueux, l'herbe verte, les racines, tels que les betteraves, les navets, les carottes, les résidus provenant de la fabrication du sucre de betterave, les pommes de terre, les topinambours et, en général, tous les aliments contenant beaucoup d'eau de végétation et auxquels on ajoute de l'eau pour confectionner la matière alimentaire, augmentent beaucoup la sécrétion urinaire, rendent l'urine aqueuse, claire, peu odorante et peu chargée de matières salino-terreuses. Les moutons qui mangent du trèfle vert sur pied, ou bien la renouée centinodée, qui croît abondamment dans les chaumes à l'automne, donnent à l'urine une couleur rougeâtre; l'usage de la garance lui procure une teinte plus rouge encore; les carottes jaunes lui font acquiescer une couleur jaunâtre bien prononcée. La teinte jaunâtre de l'urine est surtout remarquable chez le chien auquel on a donné de la poudre de rhubarbe et des décoctions de safran à assez forte dose. L'indigo la colore en bleu; les sels de fer lui donnent la propriété de précipiter en vert ou en bleu le ferrocyanate de potasse, et en noir les dissolutions de noix de galle. Les acides végétaux la rendent acide, les alcalis alcaline. Les plantes qui renferment une notable proportion de sel marin, les aliments auxquels on associe ce sel rendent les urines plus chargées de chlorure de sodium. Une foule de sels solubles, alcalins et beaucoup de substances métalliques, comme l'antimoine, l'arsenic, sont éliminés par la sécrétion urinaire et se retrouvent dans l'urine. Enfin, les prépa-

rations de térébenthine, et surtout l'essence de cette résine, lui donnent une odeur de violette.

Quant à l'expulsion de l'urine chez les animaux, elle ne peut être opérée qu'après une préparation ou une attitude particulière, dont le but est de forcer l'urine à franchir le sphincter de la vessie. Cette expulsion s'opère chez tous les animaux à l'aide d'une inspiration plus ou moins forte, destinée à fixer le thorax, à refouler le diaphragme en arrière, et par suite les intestins sur le bassin et partant sur la vessie. Dans ce moment, les muscles des parois inférieures de l'abdomen se contractent et pressent la vessie d'avant en arrière; la poche urinaire elle-même, pourvue d'une tunique musculieuse, se resserre; la résistance de son sphincter ou de son col est vaincue, et l'urine, s'échappant dans le canal de l'urètre, est répandue au dehors. La contraction de la vessie suffit seule pour effectuer l'écoulement aussitôt qu'il a été commencé. Mais, pour mettre en jeu les puissances expulsives de l'urine dont il s'agit, les animaux se préparent à l'évacuation par une attitude particulière; ils se campent pour uriner.

Cette attitude, variable selon l'espèce animale, fournit de précieux renseignements dans l'étude du diagnostic des maladies des voies urinaires.

Les solipèdes, cheval, âne et mulet, se campent de la même manière pour uriner. Le mâle entier porte, en les écartant, les membres postérieurs sous le ventre, vousse la colonne vertébrale, porte la croupe en bas et en avant et redresse la queue. Dans ce moment, le pénis se rallonge et sa partie libre sort du fourreau; alors commence l'inspiration, la contraction des parois abdominales et vésicales, et bientôt l'urine s'échappe, au dehors par un fort jet continu. Vers la fin de l'évacuation, l'urine s'échappe souvent encore par deux ou trois petits jets saccadés, séparés par une très-courte intermission, et l'expulsion urinaire est terminée. Les animaux hongres sortent peu le pénis du fourreau pour uriner, quelques-uns même urinent dans cette enveloppe. Les femelles des solipèdes se campent comme les mâles pour rejeter l'urine au dehors. Bientôt on voit la vulve s'entr'ouvrir, sa commissure inférieure remonter et l'urine s'élancer au dehors par un jet fort et continu qui se propage au loin. Vers la fin de l'évacuation s'opère, dans quelques bêtes, un jet saccadé et interrompu comme chez le mâle. Après l'entière expulsion, la femelle reste campée encore un court espace de temps, pendant lequel la commissure inférieure de la vulve, restant écartée, laisse apercevoir le clitoris exécutant un mouvement de redressement et d'abaissement particulier, provoqué, sans doute, par le passage de l'urine à la surface de la muqueuse fine et très-sensible qui revêt cet organe.

Le taureau et le bœuf ne se campent point pour uriner. Les ruminants font une courte inspiration, pendant laquelle la vessie se contracte et se vide. Le jet qui s'échappe par l'ouverture du fourreau, toujours garni de poils longs, s'écoule par un jet continu du volume d'un tuyau de plume ordinaire. Pendant cette expulsion, l'animal continue même à manger, à ruminer et à marcher. La vache se campe comme la jument; mais elle tient ses membres postérieurs plus écartés et redresse la queue qu'elle tient presque horizontalement. L'urine s'échappe toujours par un gros jet continu dont la durée est courte.

Le bœuf et le mouton, ainsi que le taureau et le bœuf, ne se campent point pour uriner. Le jet de l'urine est très-clair, continu, très-mince et file avec lenteur le long des poils qui bordent l'ouverture du fourreau. La brebis se campe et urine comme la vache. Le jet est continu et assez fort. Le porc mâle ne fait qu'une très-courte préparation pour uriner, puis l'urine s'échappe bientôt par l'ouverture du prépuce en un filot assez mince, mais avec des saccades bien marquées et régulières. La durée de l'écoulement est longue et l'animal l'exécute même en marchant. La truie se campe comme les autres femelles et expulse l'urine par un jet gros, fort, uniforme et non interrompu.

Le jeune chien, jusqu'à l'âge de six à sept mois, prend une attitude particulière pour uriner. Il porte en les écartant les deux membres postérieurs sous le ventre, plie les jarrets, baisse la croupe, rapproche ainsi le ventre du sol et expulse l'urine dans cette position par un jet continu et quelquefois saccadé, qui s'échappe par l'ouverture du fourreau. Le chien adulte prend une tout autre attitude. Il recherche pour expulser l'urine une borne, le bord d'une muraille, d'un arbre, d'une touffe d'herbe, baisse un peu la croupe, relève un des membres postérieurs, tantôt le droit, tantôt le gauche, et expulse une urine jaunâtre, odorante par un jet mince, légèrement saccadé et bientôt interrompu. Les chiens en liberté, et surtout lorsqu'ils poursuivent une femelle en chaleur, se campent, urinent très-souvent, en ne laissant échapper que quelques gouttes d'urine. Ils recherchent pour exécuter cette expulsion les endroits où, par l'odorat, le chien reconnaît que la femelle a séjourné, ou qu'un autre chien a répandu son urine. Les chiennes se campent, fléchissent forte-

ment les jarrets, portent le bassin presque à terre, relèvent la tête et expulsent l'urine dans cette attitude par un jet plus ou moins régulier, mais toujours plus fort et beaucoup plus gros que celui des chiens.

Les oiseaux de basse-cour n'urinent pas; on sait qu'il en est de même de tous les oiseaux. Chez eux l'urine, très-chargée d'acide urique, s'accumule dans le cloaque avec les matières alimentaires, et le dépôt des sels urinaires, notamment des urates, forme une couche blanchâtre et pulvérulente autour des excréments intestinaux.

— *Agric.* L'urine se distingue en urine humaine et urine des animaux. La première est un engrais des plus énergiques et excellent sous tous les rapports, parce qu'il est composé d'éléments excessivement variés; mais toutes ne se valent pas; plus l'alimentation est puissante, plus la boisson est généreuse, et plus l'urine a de prix; les fabricants de composts établissent la différence entre l'urine recueillie chez les cabaretières où l'on boit du vin et celle que l'on trouve dans les cafés où l'on boit de la bière et des drogues. Quant aux buveurs d'eau et aux gens qui font maigre chère, leur urine est réputée ne pas valoir grand chose.

Tous les écrivains modernes qui s'occupent d'agriculture sont unanimes à blâmer l'usage où sont les vidangeurs de certaines provinces de vider leurs eaux vannes, pendant la nuit, sur des terres nues ou emblavées, afin de s'en débarrasser; le liquide, employé à folle dose sur des terrains restreints, stérilise au lieu de féconder. Non-seulement les urines des villes se perdent ainsi en grande partie, mais celles des fermes, que les cultivateurs devraient recueillir avec soin, s'ils comprenaient leurs véritables intérêts.

Un homme fournit en moyenne tous les ans 450 kilogr. d'urine, et l'on a calculé qu'il s'en perd environ 12 milliards de kilogr. tous les ans, qui pourraient être employés avec grand profit. Depuis quelques années, les fabricants de composts ne jettent plus l'urine comme ils le faisaient autrefois; ils en arrosent des tas de mauvaises terres et des bœufs, ce qui leur produit du bon fumier. Mais ce système ne se généralisera qu très-lentement.

L'urine fraîche ne vaut pas, à beaucoup près, comme engrais, l'urine qui a fermenté en vieillissant, bien que cette dernière soit moins riche en azote. Dans tous les cas, lorsqu'on juge à propos de fumer avec l'urine seule, il serait prudent de l'étendre de trois ou quatre fois son volume d'eau ordinaire et de pratiquer l'arrosage par un temps pluvieux ou couvert.

L'urine des animaux se perd moins que celle des hommes, parce qu'elle est répandue dans les champs, dans les pâturages qu'elle engraisse énergiquement. La lièvre en est toujours plus ou moins épongée, ce qui fait qu'elle entre dans la composition de tous les fumiers de ferme; mais il s'en perd toujours une certaine portion qui se répand en pure perte dans des égouts et aux environs des étables et des écuries que la mauvaise odeur ne tarde pas à empestier; il y aurait avantage à recevoir ces urines dans un réservoir quelconque, ou mieux encore sur une couche plus ou moins épaisse de terre meuble ou de gazon qui s'en imprègnent.

Dans les pays du nord de la France, les vaches, nourries avec des fourrages frais, des racines, des pulpes, de la drèche, fournissent une si grande abondance d'urine que la meilleure lièvre ne saurait l'éponger complètement, et que l'on est forcé d'ouvrir des réservoirs, que l'on appelle pissotières aux environs de Lille.

• Bien que, dit Schwerz, suivant les expériences auxquelles je me suis livré, l'urine de vache ne contienne que 5 et l'urine de cheval que 6 pour 100 de substances fertilisantes solides, il ne faut pas en conclure que le reste n'a ni plus ni moins de force que l'eau; car, à ce compte, une charge de fumier équivaldrait, quant à ses effets, à vingt charges égales d'urine de cheval, ce que n'admettrait certainement pas le cultivateur le moins expérimenté.

• Quelque cas que l'on fasse de la science de MM. les chimistes, on ne peut pas toujours, dans la pratique, s'en reposer sur les résultats de leurs analyses.

M. Fouquet rapporte qu'un cheval du poids de 420 kilogr. donne, en vingt-quatre heures, environ 441,500 d'urine; une vache de 600 kilogr. en donne 1241,500; un mouton de 28 kilogr. en donne 500 grammes; un porc de 60 kilogr. en donne 341,500.

Les urines de bétail sont rarement employées pures; en Angleterre, où les vaches reposent non sur des lièvres, mais sur des planchers à claire-voie, les urines sont transportées dans des citernes par des eaux de lavage qui les mélangent aux excréments. En Suisse, dit Joigneaux, le lièvre reçu dans les purinières se compose des urines et des bouses chassées par les eaux de lavage; souvent même, on y ajoute du sel commun brut, à raison de 500 grammes environ par 1 hectolitre de liquide; dans le département du Nord, les urines qui se rendent aux pissotières sont toujours chargées d'excréments solides, et l'on y ajoute parfois des tourteaux et des excréments humains; en Belgique, les

choses se passent de même. Souvent enfin, on jette dans les citernes des animaux morts qui s'y décomposent très-rapidement et augmentent l'énergie de l'engrais liquide.

Dans les pays méridionaux, où l'urine est considérée avec une certaine indifférence, on la laisse souvent s'écouler dans des rigoles qui la conduisent au milieu du chemin. Là, on jette des plantes, des herbes inutiles, des feuillages qui ne tardent pas à pourrir, pétris qu'ils sont par les pieds des hommes et des animaux et par les roues des véhicules. Cette manière d'obtenir du fumier semblerait bonne si elle ne présentait pas des dangers au point de vue de la salubrité publique; mais on doit comprendre combien sont pestilentiels ces cloaques que l'on rencontre à l'entrée et à la sortie de tous les petits villages de certaines contrées de l'Ouest et du Midi.

Ce n'est guère qu'au bout de cinq à huit semaines que l'urine conservée dans des citernes est complètement fermentée; les cultivateurs qui s'en servent lui donnent alors le nom de *purin*, de *puriau*, de *pureau*, de *lité*, de *litzier*, d'*engrais liquide*, suivant les contrées.

L'urine est excellente pour engraisser les carottes, les pommes de terre, le lin, les céréales d'automne; il faut cependant en être sobre à l'endroit des plantes cultivées pour leurs graines, car l'engrais liquide occasionne la verse. « Dans les cultures jardinières, dit Joigneux, cet engrais est l'un des plus précieux que nous connaissions; on le répand au pied des légumes avec le goulot de l'arrosoir. »

Dans la grande culture, on arrose par trois procédés différents, et l'on choisit autant que possible, pour cette opération, une journée calme, douce, humide, ou tout au moins un temps couvert; les journées chaudes et le refroidissement marqué de la température contrarient l'action de cet engrais.

Il existe plusieurs manières de répandre l'urine dans les champs : 1° On arrose souvent, au moyen de rigoles, lorsqu'il existe une pente de la citerne au lieu à féconder. 2° Les Flamands arrosent au moyen de tonneaux, à peu près comme nous arrosions nos boulevards. « On emploie l'urine, dans les Flandres belges, dit M. Fouquet, pour le lin, le tabac, le colza, les navets, les céréales, etc. Le tabac engraisé avec le purin est plus doux, moins piquant. On répand cet engrais au moment des semailles, ou quelque temps avant, à la dose de 100, 200, 300 hectolitres et plus par hectare. » 3° On se sert encore d'une sorte d'écope ou d'écuelle à long manche. 4° En Angleterre, les grands propriétaires, qui n'y vont pas de main morte, chassent de la citerne l'urine par la pression d'une pompe et la mènent, à l'aide de tuyaux, sur tous les points de leur domaine; mais ce procédé ne peut être employé que dans la grande culture.

URINÉ, *ÉE* adj. (u-ri-né — du lat. *uria*, guillemot). Ornith. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre guillemot.

— s. f. pl. Tribu de palmipèdes, de la famille des colymbinées, ayant pour type le genre guillemot.

URINÉ, *ÉE* s. f. (u-ri-né-mi — de *urine*, et du gr. *aina*, sang). Pathol. Accumulation de tous les matériaux de l'urine dans le sang.

URINER v. a. ou tr. (u-ri-né — rad. *urine*). Evacuer son urine par les voies naturelles : *Les chiens lèvent une jambe pour uriner, quand ils sont adultes*. (Buff.)

URINEUR, *EUSE* adj. (u-ri-neur, eu-ze — rad. *uriner*). Ornith. Se dit des oiseaux qui urinent fréquemment, qui rejettent fréquemment des excréments plus ou moins liquides.

URINEUX, *EUSE* adj. (u-ri-neu, eu-ze — rad. *urine*). Qui est de la nature de l'urine ou qui se rapporte à l'urine : *Odeur urineuse. Le temps des médications URINEUSES est passé*. (Percy.)

— Pathol. *Abcès urineux*, Abcès produit par l'infiltration de l'urine dans le tissu cellulaire.

URINIFÈRE adj. (u-ri-ni-fère — de *urine*, et du lat. *fero*, je porte). Anat. Qui porte, qui conduit l'urine : *Canal URINIFÈRE*.

URINIPARE adj. (u-ri-ni-pare — de *urine*, et du lat. *pario*, je produis). Anat. Qui produit l'urine : *Tubes URINIPARES*.

URINOIR s. m. (u-ri-noir — rad. *uriner*). V. URINAL.

— Endroit préparé sur une voie publique, pour permettre aux passants de satisfaire avec décence le besoin d'uriner.

URINOMÈTRE s. m. (u-ri-no-mètre — de *urine*, et du gr. *metron*, mesure). Physiq. Aréomètre destiné à déterminer la pesanteur spécifique de l'urine.

URIPHAËTON s. m. (u-ri-fa-é-ton — du gr. *oura*, queue; *phaëton*, brillant). Ichthyol. Genre de poissons acanthoptérygiens, de la famille des percoides. Il On dit aussi UROPHAËTON.

URIQUE adj. (u-ri-ke — rad. *urée*). Chim. Se dit d'un acide d'urée, qui se trouve dans l'urine : *Acide URIQUE*.

— Pathol. *Diathèse urique*, Disposition générale de l'économie qui, dans le cas de goutte, détermine la formation de tophus

composés d'acide urique et d'urate de soude. || *Calcul urique*, Calcul d'acide urique.

— **Encycl.** L'acide *urique* n'existe qu'en petite quantité dans l'urine normale, 100 parties d'urine contenant, en moyenne, une demi-partie seulement d'acide *urique*. Pour découvrir sa présence, on réduit de moitié par l'évaporation 100 grammes d'urine filtrée. On ajoute un peu d'acide chlorhydrique au liquide concentré, et on laisse de côté le tout pendant quelques heures dans un endroit froid. On trouve ensuite l'intérieur du vase couvert de petits cristaux bruns d'acide *urique* impur. Dans le cas où le poids spécifique de l'urine est plus élevé que d'ordinaire, la concentration devient inutile. Après avoir enlevé le liquide qui surnage, on détache les cristaux, on les lave avec de l'eau, et on les dissout dans quelques gouttes de potasse tiède. La solution d'urate de potassium qu'on obtient doit être alors filtrée et acidulée avec de l'acide chlorhydrique. Il en résulte un précipité cristallin d'acide *urique* qu'on peut examiner, soit au microscope, soit par l'action de l'acide azotique.

On ne peut guère obtenir une quantité notable d'acide *urique* par l'urine humaine normale; mais on peut facilement l'obtenir en recueillant sur un filtre et en lavant avec de l'eau les dépôts urinaires qui ressemblent à la poussière de brique; on peut aussi l'extraire des calculs *uriques* réduits en poudre ou des excréments de serpents. On fait bouillir l'une ou l'autre de ces substances avec de la potasse caustique, on étend cette solution, on la filtre et on la sature de nouveau par l'acide chlorhydrique; le liquide devient opaque, puis le trouble disparaît et fait place à un précipité cristallin et dense qu'on peut séparer facilement du liquide qui le recouvre.

L'acide *urique* fournit deux classes de sels : des sels acides et des sels neutres; c'est en conséquence un acide bibasique. Sa formule est $C_5H_4N_2O_3$, ou $C_5H_2N_2O_4$. La formule des urates acides, qui sont à peine solubles, est $C_5H_2N_2O_4M^+N^-$, et celle des urates neutres qui sont solubles est $C_5H_2N_2O_4M^+M^-$. L'acide *urique* lui-même est extrêmement peu soluble dans l'eau ainsi que dans l'alcool; mais il est soluble dans les solutions alcalines formant ainsi des urates neutres. Les acides le reprécipitent de ses dissolutions. On le trouve toujours à l'état cristallin. L'apparence de ces cristaux est cependant très-variée. Accidentellement, on rencontre l'acide *urique* sous la forme normale de prismes rhombiques, plus fréquemment en plaques rhombiques à angles obtus plus ou moins arrondis, ou en plaques formant des losanges pointus et doublement convexes, ou encore en plaques allongées à extrémités creuses. L'acide *urique* se dissout facilement et avec effervescence dans l'acide azotique; mais, en s'évaporant complètement, cette solution laisse un résidu amorphe de couleur rosée. Ce résidu, humecté avec de l'ammoniaque, devient cramoisi, et cette couleur se change en violet par l'addition d'une petite quantité de potasse caustique. C'est là une réaction caractéristique de l'acide *urique*.

Examiné au point de vue pathologique, l'acide *urique* offre quelque intérêt. Il augmente de quantité chez les personnes qui sont soumises à une alimentation très-excitante et fortement réparatrice, dans les fièvres aiguës, mais surtout dans la goutte et le rhumatisme. La quantité diminue dans les affections caractérisées par la débilité et l'atonie, la chlorose, les hémorrhagies, dans les convalescences, etc. La proportion d'acide *urique* que l'urine contient est donc un véritable baromètre de la santé, indiquant de quelle façon se fait le mouvement d'assimilation et de désassimilation dont les éléments du corps humain sont constamment le siège.

URNE s. f. (ur-ne — lat. *urna*, même sens). Antiq. Vase que les anciens employaient à divers usages, particulièrement à renfermer les cendres des morts : *URNE cinéraire, funéraire, sépulcrale. URNE lacrymatoire. Moïse fit remplir de manne une URNE qu'il plaça dans l'arche du Seigneur, et cette manne y fut inaltérable*. (Boss.)

— Vase quelconque dont la forme rappelle celle d'une urne antique.

— Vase ou bolte où l'on dépose des bulletins de vote, les numéros d'un tirage, par comparaison avec l'urne dans laquelle les juges anciens déposaient leur suffrage.

— Poétiq. Vase sur lequel on représente ordinairement les dieux des dévues assis ou accoudés.

Le Rhin, tranquille et fier du progrès de ses eaux, Appuyé d'une main sur son urne penchante, Dormait au bruit flatteur de son onde naissante.

BOILEAU.

Il Vase allégorique d'où l'on suppose que coule l'eau de la pluie :

Pluvieuse, irrité contre la ville entière, De son urne à grands flots verse un froid ténébreux.

BAUDILAIRE.

— Fig. Origine, source, et particulièrement source de biens ou de maux : *Il faut bien ça et là quelque nouveauté pour remplir les cinquante-deux URNES de prose que nous versons annuellement dans le tonneau sans fond du journalisme*. (Th. Gaut.)

Quand c'est l'urne des maux que penche un dieu sé- [vers, Tous nos jours ne sont plus qu'une longue misère. Doivent.

— Métrol. anc. Mesure de capacité pour les liquides, usitée chez les Romains, et valant une demi-amphore, ou 13^{lit}, 20^{cc}.

— Astron. Nom d'une constellation appelée aussi COUPE.

— Moll. *Urne épineuse*, Nom vulgaire d'une coquille du genre turbinelle.

— Bot. Organe de la fructification dans les mousses et les hépatiques.

— **Encycl.** B.-arts. Le mot *urne* s'emploie généralement pour désigner un vase antique de grande dimension, sculpté en pierre ou fait de bronze, et plus ou moins orné. Les *urnes* servaient à divers usages chez les anciens : aux cérémonies divinatoires, aux sacrifices, à renfermer les cendres des morts, à recevoir les bulletins de suffrage, à contenir ou à mesurer des liquides, etc. Les musées du Vatican, des Studj, des Offices, du British Museum, du Louvre, possèdent de très-beaux spécimens d'*urnes* antiques; beaucoup sont aussi remarquables par l'élégance du galbe que par la richesse de la décoration. Les *urnes* cinéraires, aussi bien que les *urnes* bachiques ou cratères, étaient travaillées avec soin et ornées de sculptures délicates; parmi celles qui nous sont parvenues, les unes sont rondes, les autres ovales; quelques-unes ont des couvercles et des anses de formes très-variées; d'autres sont ornées simplement de cannelures ou de stries. Le musée Pio-Clémentin possède, entre autres, une *urne* funéraire en marbre blanc, dont la panse est décorée de poissons et de chevaux marins, et dont la gorge, près des anses, offre des feuilles et des masques du travail le plus délicat. Dans la même collection, on voit des *urnes* cinéraires dont les anses sont formées de serpents entrelacés ou de branches et de feuillages; quelquefois au lieu d'anses, il y a des têtes de bœufs. Souvent les *urnes* cinéraires étaient décorées d'un cartel, entouré de palmettes, de rosaces, de feuilles d'eau ou d'autres ornements, dans lequel était gravée une inscription en l'honneur du mort. Dans la collection Pourtalès a figuré une *urne* cinéraire de marbre blanc, ornée de deux griffons séparés par un candélabre : au-dessus est tracée une inscription dont voici le sens : « A Evanthé, franchi, valet de chambre; Evanthé, à son frère bien méritant. » Sur les côtés de cette *urne* sont sculptés un *preferentium* et une patère. Une autre *urne* cinéraire, qui a fait partie de la même collection, est ornée d'un bas-relief représentant Ulysse entouré de ses compagnons et lié au mât de son vaisseau, près d'un promontoire sur lequel trois sirènes jouent de divers instruments. Parmi les *urnes* bachiques de grandes dimensions que le temps a épargnées, nous nous contenterons de citer ici le fameux cratère de la villa Médicis, généralement connu sous le nom de *Vase de Médicis*, et le *Vase Borghèse*, au Louvre; le premier n'est pas seulement renommé pour l'élégance de sa forme, mais surtout pour la beauté de son bas-relief, qui représente le *Sacrifice d'Iphigénie*; le vase Borghèse est orné d'une *Bacchanale*. Visconti a parfaitement établi l'usage auquel les vases de cette espèce étaient destinés. « Les convives, dit-il, étaient assis à peu de distance l'un de l'autre; chacun avait sa petite table devant soi. Dans un coin de la salle, on plaçait une grande urne remplie d'eau et de vin, et d'après ce mélange, dit *crasis*, l'*urne* à cet usage fut appelée *cratère*. Au moyen d'autres récipients plus petits, on puisait le vin dans le cratère, et l'échanson le distribuait aux convives. »

Au musée des Studj, il y a des *urnes* cinéraires en bronze, dont les anses sont travaillées avec un soin exquis. La bibliothèque Méjane, à Aix, en Provence, possède de belles *urnes* antiques, qui ont été trouvées dans la tour dite du Mausolée, et sur lesquelles les archéologues Fauris de Saint-Vincent et Gibelin ont publié des mémoires. Les marbres les plus précieux étaient employés pour les *urnes* funéraires des gens riches; on en faisait aussi en bronze et quelquefois en argent ou même en or. Trajan ordonna qu'on mit ses cendres dans une urne d'or, et que cette urne fut placée au sommet de la belle colonne que l'on voit encore aujourd'hui à Rome. Les personnes d'une fortune médiocre se contentaient d'*urnes* en terre cuite.

Les artistes modernes n'ont pas en l'occasion de sculpter des *urnes* bachiques; mais ils ont réalisé de goût et d'habileté avec les anciens pour l'exécution d'*urnes* funéraires. Nous nous contenterons de citer celle que Pradier a exposée au Salon de 1840 : l'illustre sculpteur a orné la panse de ce vase de bas-reliefs traités avec une rare délicatesse, et a formé les anses au moyen de deux figures d'anges agenouillés, motif aussi gracieux et aussi poétique qu'original.

A l'exemple des artistes de l'antiquité, les modernes représentent les fleuves, les naïades et autres divinités aquatiques,

Appuyés d'une main sur une urne penchante.

URNIGÈRE adj. (ur-ni-gère — de *urne*, et du lat. *gero*, je porte). Bot. Qui porte des capsules en forme d'urne.

UROBENZOATE s. m. (u-ro-bain-zo-a-te de *urée*, et de *benzoate*). Chim. Sel produit par la combinaison de l'acide urobénzoïque avec une base.

UROBENZOÏQUE adj. (u-ro-bain-zo-i-ke — de *urée*, et de *benzoïque*). Chim. Se dit d'un acide qu'on trouve dans l'urine des animaux herbivores.

UROBRACHYS s. m. (u-ro-bra-kiss — du gr. *oura*, queue; *brachus*, court). Erpét. Genre de reptiles ophidiens, du groupe des boas.

UROBRANCHE adj. (u-ro-bran-che — du gr. *oura*, queue; *branchia*, branchie). Moll. Qui a les branchies près de la queue.

— s. m. pl. Genre de mollusques gastéropodes, comprenant les genres carinaire, firole, doris, etc., qui ont les branchies placées à la partie postérieure du corps.

UROCALYMMÈ s. m. (u-ro-ka-li-mè — du gr. *oura*, queue; *kalymma*, enveloppe). Entom. Syn. de *CORTOMÈ*, genre d'insectes dont l'espèce type vit aux îles Philippines.

UROCELE s. f. (u-ro-sè-le — du gr. *ouron*, urine; *kélé*, tumeur). Pathol. Infiltration d'urine dans les bourses.

UROCENTRE s. m. (u-ro-san-tre — du gr. *oura*, queue; *keutron*, aiguillon). Infus. Genre d'infusoires, formé aux dépens des cercaires, et sur la place duquel les auteurs varient.

UROCENTRON s. m. (u-ro-sain-tron — du gr. *oura*, queue; *keutron*, aiguillon). Erpét. Genre de reptiles sauriens, de la famille des iguaniens.

UROCÈRE s. m. (u-ro-sère — du gr. *oura*, queue; *keras*, corne). Entom. Syn. de *SIREX*, genre d'insectes hyménoptères : *L'UROCÈRE a été décrit sous le nom d'ichneumon de Lapontie*. (V. de Bomare.)

— **Encycl.** Les *urocères* se distinguent des cyresses par leurs antennes insérées près du front, et composées de treize à vingt-cinq articles; les mandibules dentelées au côté interne; les palpes maxillaires très-petites, presque coniques, de deux articles; l'extrémité du dernier segment de l'abdomen prolongée en forme de queue ou de corne; la dernière saillante, composée de trois filets. Ces insectes sont généralement d'assez grande taille; leurs larves ont six pattes et l'extrémité postérieure du corps terminée en pointe. Les *urocères* ont des mœurs semblables à celles des *sirex*. Ils vivent surtout dans les contrées froides et montagneuses, et habitent plus particulièrement les forêts de pins et de sapins; ils sont rares dans les régions tempérées. En volant, ils produisent un bourdonnement semblable à celui des frelons et des bourdons, et qui, dans les années où ces hyménoptères se montrent en très-grande abondance, devient quelquefois pour les populations ignorantes un sujet de frayeur. Les larves vivent dans le bois, où elles se filent une coque et achèvent leurs métamorphoses. L'espèce la plus remarquable est *l'urocère géant* ou *sirex géant*; la femelle est longue de 0m,03 environ, noire, avec les dernières anneaux de l'abdomen et les pattes jaunes; le mâle a l'abdomen d'un jaune fauve, avec l'extrémité noire. Cet insecte se trouve rarement aux environs de Paris; mais il est surtout répandu dans le Nord. Reaumur l'a décrit sous le nom d'*ichneumon de Lapontie*.

UROCÉRIDE adj. (u-ro-sé-ri-de — de *urocère*, et du gr. *eidos*, aspect). Entom. Qui ressemble ou qui se rapporte à l'urocère. || On dit aussi UROCRATE.

— s. m. pl. Groupe d'insectes hyménoptères, ayant pour type le genre *urocère* ou *sirex*. || On les appelle aussi *SIRECIDES*.

UROCHÉZIE s. f. (u-ro-ké-zé — du gr. *ouron*, urine; *chézô*, j'évacue par les selles). Pathol. Diarrhée urineuse.

UROCHLÈNE s. f. (u-ro-klé-ne — du gr. *oura*, queue; *chlaina*, enveloppe). Bot. Genre de plantes, de la famille des graminées, tribu des festucées, dont l'espèce type croît au Cap de Bonne-Espérance.

UROCHLOÉ s. f. (u-ro-klo-é — du gr. *oura*, queue; *chloa*, herbe). Bot. Genre de plantes, de la famille des graminées, tribu des panicées, comprenant sept espèces, qui croissent dans les régions tropicales.

UROCHROME s. m. (u-ro-kro-me — du gr. *ouron*, urine; *chrôma*, couleur). Matière colorante de l'urine.

— **Encycl.** *L'urochrome*, disent Littré et Robin, peut être isolé à l'état pur, et alors il est jaune, très-soluble dans l'eau, moins dans l'éther et encore moins dans l'alcool. Sa couleur reste jaune lors même que la quantité dissoute est augmentée, ce qui infirme l'hypothèse de Vogel que l'urine en santé comme en maladie noircit selon la quantité de la matière colorante. *L'urochrome* donne à l'analyse une résine rouge composée surtout d'uropittine ($C_{12}H_{10}N_2O_8$) et d'acide omicholique mêlé de matières noires indéterminées, d'uro-mélanine ($C_{12}H_7NO_4$) et d'autres produits. Par un simple procédé d'oxydation, probablement, *l'urochrome* passe à l'état de matière colorante rouge, l'urerythrine qui colore parfois l'urine des malades sans aucune espèce d'urates. Souvent ce changement s'effectue après l'émission. Cette matière colorante rouge peut être aussi due à l'acide omicholique, légèrement soluble dans les sels an-

monicaux. L'odeur des urines acides ou alcalines est due à l'uroptine et à l'acide chimolique. La comparaison de ce corps avec l'hématosine et la biliverdine tend à montrer qu'il serait un dérivé des substances albuminoïdes du sang.

UROCHS s. m. (u-rokss). Mamm. Autre forme du mot **UROCHS**.

UROCOPE s. m. (u-ro-ko-pe — du gr. *oura*, queue; *kopros*, fumier). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des clavicornes, dont l'espèce type habite la Caucase.

UROCOPTIS s. m. (u-ro-ko-ptiss — du gr. *oura*, queue; *koptô*, je coupe). Moll. Genre de mollusques pulmonés, du groupe des hélices.

UROCRISIE s. f. (u-ro-cri-zi — du gr. *ouron*, urine; *krisis*, jugement). Pathol. Diagnostic par l'inspection de l'urine du malade. On dit aussi **UROCRISK**.

— Encycl. V. **UROSCOPIE**.

UROCRITIQUE adj. (u-ro-kri-ti-ke — rad. *urocrisie*). Pathol. Qui a rapport à l'urocrisie.

UROCROTALON s. m. (u-ro-kro-ta-lon — du gr. *oura*, queue; *krotalon*, croûle). Erpét. Genre de serpents venimeux.

UROCTÉE s. f. (u-ro-cté — du gr. *oura*, queue; *kteis*, peigne). Arachn. Syn. de **CLOTIO**.

UROCYANINE s. f. (u-ro-si-a-ni-ne — du gr. *ouron*, urine, et de *cyanine*). Chim. Principe immédiat, accidentel, dans l'urine, qui se dépose en masse cristalline, peu distincte, de couleur bleue, pendant la néphrite albumineuse et quelques autres maladies.

UROCYTITE s. f. (u-ro-si-ti-te — du gr. *ouron*, urine, et de *kystis*, vessie). Pathol. Inflammation de la vessie urinaire. *Urocytite catarrhale*, Catarrhe de la vessie urinaire.

URODÉ, ÉE adj. (u-ro-dé — du gr. *oura*, queue). Infus. Qui a une queue, un appendice en forme de queue.

— s. m. pl. Famille d'infusoires.

URODÉLE adj. (u-ro-dé-le — du gr. *oura*, queue, et de *délos*, manifeste). Zool. Qui est pourvu d'une queue visible.

— s. m. pl. Grande division de la classe des batraciens, comprenant les genres pourvus d'une queue, comme les salamandres.

— Encycl. Le groupe des *urodèles* a été proposé par Duméril pour les vertébrés amphibies dont la queue persiste, bien développée, durant toute la vie. Cette famille comprend les genres *salamandre*, *ménopome*, *amphiuma*, *axolotl*, *ménobranche*, *protée* et *siroène* dans la classification de Cuvier. Les métamorphoses des batraciens *urodèles* ne sont pas exactement connues pour tous les genres; mais ce que l'on en sait est d'un grand intérêt, en raison des différences profondes qui se remarquent d'une espèce à une autre et même parmi les individus d'une même espèce.

Les salamandres terrestres sont ovo-vivipares, c'est-à-dire que leurs larves éclosent dans leur intérieur. Ces larves sont aquatiques et la mère va les déposer dans l'eau. Au moment de la ponte, elles présentent des houpes branchiales sur les côtés du cou et une queue, comprimée verticalement, qui leur sert de nageoire.

Les salamandres aquatiques sont ovipares et pondent dans l'eau. Leurs larves portent sur les côtés du cou des branchies en panaches et des appendices crochus pour suppléer au défaut de pattes, qui leur manquent complètement d'abord. Au bout de quelque temps, les pattes antérieures apparaissent, puis ensuite les pattes postérieures.

Une espèce particulière de salamandres a présenté un phénomène tout à fait extraordinaire, la persistance des branchies sur les jeunes adultes prêts à pondre.

Les ménopomes et les amphiums, à l'état adulte, ne conservent jamais leurs branchies.

Au contraire, les axolotls, les ménobranches, les protéas et les siroènes passaient pour les conserver toujours. Mais M. Duméril ayant reçu, en 1864, six axolotls du Mexique put suivre le développement de leur progéniture pendant plusieurs années et découvrit ainsi des faits tout nouveaux. Les individus reçus du Mexique étaient pourvus de branchies; leurs produits, au bout de huit mois, comptés de leur naissance, présentèrent une ressemblance complète avec les parents, dont, au reste, ils avaient la forme générale des leur naissance; mais, en septembre 1847, tandis que la plupart restaient aquatiques, quelques-uns se transformèrent d'une façon inattendue. Les branchies et les crêtes membraneuses qui surmontent le dos disparurent, la tête se transforma, les dents, l'os hyoïde, les vertèbres se disposèrent autrement et en même temps le corps se couvrit de petites taches irrégulières d'un blanc jaunâtre, tandis qu'il était auparavant tout à fait noir.

M. Duméril reconnut aussitôt, dans ces axolotls transformés, les amblystomes bien connus des naturalistes. Ainsi les axolotls ne seraient que des larves d'amblystomes, mais des larves fécondes. Ces observations, au reste, doivent d'autant plus être soumises à des vérifications attentives que les amblystomes provenant des axolotls ne pondirent

pas, tandis que les axolotls non transformés continuaient à se multiplier.

URODIALYSE s. f. (u-ro-di-a-li-ze — du gr. *ouron*, urine, et de *dialysis*, interruption). Pathol. Suppression des urines.

URODIALYTIQUE adj. (u-ro-di-a-li-ti-ke — rad. *urodialyse*). Pathol. Qui a rapport à l'urodialyse.

URODIÉ, ÉE adj. (u-ro-di-é — du gr. *oura*, queue, et de *dis*, deux fois). Infus. Dont la queue est bifurquée.

— s. m. pl. Famille d'infusoires qui ont un appendice caudal bifurqué.

URODON s. m. (u-ro-don — du gr. *oura*, queue; *odous*, dent). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des charançons, tribu des anthribides, comprenant une dizaine d'espèces, qui habitent l'Europe et l'Afrique australe.

URODRIMYE s. f. (u-ro-dri-mi — du gr. *ouron*, urine; *drimus*, âcre). Pathol. Acroté de l'urine.

URODYNIE s. f. (u-ro-di-ni — du gr. *ouron*, urine; *odyné*, douleur). Pathol. Douleur causée par l'excrétion de l'urine.

URODYNIQUE adj. (u-ro-di-ni-ke — rad. *urodynie*). Pathol. Qui a rapport à l'urodynie.

UROGALLE s. m. (u-ro-ga-le — du gr. *oura*, queue, et du lat. *gallus*, coq). Ornith. Syn. de **TÉTRAS**, genre de gallinacés.

UROGASTRE s. m. (u-ro-ga-stre — du gr. *oura*, queue; *gaster*, ventre). Crust. Partie de l'abdomen des crustacés qu'on appelle vulgairement la queue.

UROGÉNITAL, ALE adj. (u-ro-jé-ni-tal, a-le — du gr. *ouron*, urine, et de *généital*). Anat. Qui appartient à l'appareil urinaire et à l'appareil génital.

UROGLÈNE s. m. (u-ro-glè-ne — du gr. *oura*, queue; *gléné*, petit œil). Infus. Genre d'infusoires agrégés, de la famille des volvociens, voisin des synures.

UROGYMNE s. m. (u-ro-ji-mne — du gr. *oura*, queue; *gymnos*, nu). Ichtyol. Genre de gymnures, genre de poissons, du groupe des raies.

UROHYAL s. m. (u-ro-i-al). Anat. Nom de l'une des pièces de l'os hyoïde.

UROLÉPIS s. m. (u-ro-lé-piss — du gr. *oura*, queue; *lepis*, écaille). Entom. Genre d'insectes hyménoptères, de la tribu des chalcidides.

UROLEPTE s. m. (u-ro-lé-pte — du gr. *oura*, queue; *leptos*, mince). Erpét. Syn. de **PLATYGASTRE** ou **BOLYERIE**, genre de reptiles ophiidiens, du groupe des boas.

— Infus. Genre de la famille des kolpodés.

UROLITHE s. m. (u-ro-li-te — du gr. *ouron*, urine; *lithos*, pierre). Méd. Calcul urinaire.

UROLOGIE s. f. (u-ro-lo-ji — du gr. *ouron*, urine; *logos*, discours). Étude médicale sur les voies urinaires.

UROLOPHE s. m. (u-ro-lo-fe — du gr. *oura*, queue; *lophos*, crête). Ichtyol. Genre de poissons, du groupe des raies.

UROMANCIE s. f. (u-ro-man-si — du gr. *ouron*, urine; *mantheia*, divination). Anc. méd. Art de connaître les maladies par l'inspection des urines.

— Encycl. V. **UROSCOPIE**.

UROMANCIEN, IENNE adj. (u-ro-man-si-ain, i-ène — rad. *uromancie*). Qui pratique l'uromancie : *Médecin uromancien*. On dit aussi **UROMANTE**.

— Substantif. : *Un uromancien*.

UROMASTIX s. m. (u-ro-ma-stikss — du gr. *oura*, queue; *mastix*, fouet). Erpét. Genre de reptiles sauriens.

UROMÉLANINE s. f. (u-ro-mé-la-ni-ne — du gr. *ouron*, urine, et de *melanin*). Chim. Substance qu'on trouve dans les urines et qui a pour formule $C_{12}H_{17}AzO_4$.

UROMÈLE s. m. (u-ro-mè-le — du gr. *oura*, queue; *melos*, membre). Tératol. Monstre dont les membres abdominaux se confondent et se terminent par un seul pied.

UROMÉLIE s. f. (u-ro-mé-li). Tératol. Conformation d'un uromèle.

UROMÉLIEN, IENNE adj. (u-ro-mé-li-ain, i-ène — rad. *uromélie*). Tératol. Qui a rapport aux uromèles ou à l'uromélie : *Conformation uromélienne*.

UROMÉLIQUE adj. (u-ro-mé-li-ke — rad. *uromélie*). Tératol. Qui a les caractères de l'uromélie : *Conformation uromélique*.

UROMÈTRE s. m. (u-ro-mè-tre). Syn. d'**URINOMÈTRE**.

UROMOLGE adj. (u-ro-mol-je — du gr. *oura*, queue; *molyos*, salamandre). Erpét. Qui est muni d'une queue et qui ressemble à une salamandre.

— s. m. pl. Famille de reptiles batraciens, comprenant ceux qui sont munis d'une queue, comme les salamandres.

UROMOLGÈNS s. m. pl. (u-ro-mol-jé-ain, é-ène — rad. *uromolge*). Erpét. Nom donné par quelques-uns à la famille des boas.

UROMYCE s. m. (u-ro-mi-se — du gr.

oura, queue; *mukhs*, champignon). Bot. Genre de champignons, de la famille des urédinés.

URONECTE adj. (u-ro-nè-cte — du gr. *oura*, queue; *nektes*, nageur). Erpét. Qui nage à l'aide d'une queue.

— s. m. pl. Famille de sauriens, comprenant ceux dont la queue est aplatie en forme de nageoire.

URONÈME s. m. (u-ro-nè-me — du gr. *oura*, queue; *néma*, filament). Ichtyol. Genre de poissons, du groupe des célanthes, voisin des sauroïdes, comprenant plusieurs espèces fossiles, de petite taille, qu'on trouve dans les terrains carbonifères.

UROPAPE s. m. (u-ro-pa-pe — du gr. *oura*, queue; *pappos*, aigrette). Bot. Syn. de **CALAIS**, genre de chioracées.

UROPE s. m. (u-ro-pe — du gr. *oura*, queue; *pous*, pied). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, de la tribu des dicranurides, dont l'espèce type habite le midi de la France et l'Allemagne.

UROPÉDIE s. f. (u-ro-pé-di — du gr. *oura*, queue; *pedion*, lanterne). Bot. Genre de plantes, de la famille des orchidées, dont l'espèce type habite la Nouvelle-Grenade.

UROPELTACÉ, ÉE adj. (u-ro-pél-ta-sé — rad. *uropeltis*). Erpét. Qui ressemble à l'uropeltis.

— s. m. pl. Famille de serpents, qui a pour type le genre *uropeltis*.

UROPELTIS s. m. (u-ro-pél-tiss — du gr. *oura*, queue; *peltis*, bouclier). Erpét. Genre de reptiles ophiidiens, comprenant deux espèces, de petite taille, qui habitent Ceylan et Manille.

UROPÉTALE s. m. (u-ro-pé-ta-le — du gr. *oura*, queue, et de *pétale*). Bot. Genre de plantes bulbueuses, de la famille des lilacées, tribu des hyacinthées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent dans le midi de l'Europe et en Afrique.

UROPHÆTON s. m. (u-ro-fa-é-ton). Ichtyol. V. **URIPHÆTON**.

UROPHORE s. f. (u-ro-fo-re — du gr. *oura*, queue; *phoros*, qui porte). Entom. Genre d'insectes hémiptères, de la tribu des cercopides, dont l'espèce type habite l'Inde. Genre d'insectes diptères, de la famille des athéricères, tribu des muscides, comprenant une vingtaine d'espèces, répandues par tout le globe, mais surtout en Europe.

— Encycl. Les *urophores* ont le port et les caractères généraux des mouches, et particulièrement des téphrites, dont elles diffèrent surtout par l'oviducte des femelles, qui est connexe, ordinairement allongé et velu. Ces insectes ont généralement le corps noir, la tête fauve et les ailes traversées de bandes obscures. On en connaît une vingtaine d'espèces, répandues dans toutes les contrées du globe, mais surtout en Europe. La plus remarquable est l'*urophore de Réaumur*, appelée aussi *téphrite du chardon*; sa larve est blanche, avec une tache postérieure noire et luisante; elle vit en société dans des galles oblongues, que sa piqure fait naître sur le chardon hémorroïdal. D'autres vivent sur les centaureas, les lychnis, les sénécons, etc.

UROPHYLLÉ s. m. (u-ro-phy-le — du gr. *oura*, queue; *phyllon*, feuille). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des rubiacées, tribu des cinchonées, comprenant deux espèces, qui croissent dans l'Inde.

UROPIITINE s. f. (u-ro-pitt-ti-ne — du gr. *ouron*, urine; *pitta*, poix). Chim. Substance qu'on trouve dans les urines acides ou alcalines, et qui a pour formule $C_{12}H_{10}AzO_6$.

UROPLANIE s. f. (u-ro-pla-ni — du gr. *ouron*, urine; *planen*, error). Pathol. Dérivation de l'urine qui se répand hors de ses voies ordinaires.

UROPLATE s. m. (u-ro-pla-te — du gr. *oura*, queue; *platus*, large). Erpét. Genre de reptiles sauriens, formé aux dépens des gekkos.

UROPODE adj. (u-ro-po-de — du gr. *oura*, queue; *pous*, podes, pied). Zool. Qui marche en s'aidant de sa queue.

— s. m. Arachn. Genre d'arachnides, de l'ordre des acarions.

— s. m. pl. Syn. de **BRÉVIPENNES**.

— Encycl. Arachn. Les *uropodes* sont caractérisés par des palpes filiformes, à articles à peu près égaux en épaisseur, variant peu de longueur. Les mandibules sont médiocres; les pieds sont à peu près tous égaux, et le dernier article est terminé par deux griffes. Il n'y a pas d'yeux. L'*uropode végétant*, de Géer, est le type de l'espèce; il est parasite et vit sur les coléoptères fouisseurs, sur lesquels il s'attache à l'aide d'un pédicule situé à la partie anale. On a remarqué que cet acarien peut vivre en hiver, libre, et que, dans ce cas, on le trouve souvent caché sous des pierres.

UROPOÈSE s. f. (u-ro-po-è-ze — du gr. *ouron*, urine; *poësis*, action de faire). Physiol. Production de l'urine.

UROPOÉTIQUE adj. (u-ro-po-é-ti-ke — rad. *uropoëse*). Physiol. Qui a rapport à l'uropoëse. Qui favorise l'uropoëse.

UROPRESTE s. m. (u-ro-pré-ste — du gr. *oura*, queue; *préster*, qui brûle). Entom. Genre d'insectes hyménoptères.

UROPRISTE adj. (u-ro-pri-ste — du gr. *oura*, queue; *pristis*, scie). Entom. Se dit de certains insectes dont l'abdomen se termine par une tarière en forme de scie.

— s. m. pl. Famille d'hyménoptères armés d'une tarière en forme de scie.

— Encycl. Les *uropristes* ont pour caractères généraux : la tête le plus souvent carrée, large; les antennes composées de neuf articles au moins; le corselet nettement divisé en trois parties; l'écusson prolongé en arrière; l'abdomen formé de huit anneaux ou segments mous et flexibles, et terminé, chez les femelles, par une tarière dentelée en forme de scie ou de râpe; les ailes comme plissées, chiffonnées et jamais bien planes; les pattes articulées sur des hanches très-ro-bustes. Les larves, qui ressemblent beaucoup aux chenilles des lépidoptères et qu'on nomme pour cette raison *fausses chenilles*, ont le corps allongé, la tête écaillée, la bouche à parties bien distinctes et munie de filières; elles possèdent six pattes ordinaires, articulées et pourvues de crochets, et, en outre, douze ou seize pattes membraneuses, garnies de petits crochets disposés en couronnes rétractiles, ce qui donne à ces larves une allure toute particulière.

Après la fécondation, les femelles des *uropristes*, à l'aide de leur tarière et des lames dont elle est accompagnée, déposent leurs œufs sous les écorces des arbres, des arbrisseaux et même des plantes herbacées. Les petites larves qui en naissent se nourrissent des tissus végétaux, au moins dans les premiers temps de leur vie; car la plupart en sortent au bout d'un certain temps pour vivre, souvent en famille, sur les feuilles qu'elles rongent. Arrivées au terme de leur développement, elles se retirent dans quelque endroit abrité, ou même dans la terre, et filent dans cette loge un cocon d'une soie très-déliée, formé de plusieurs tuniques très-solides, difficiles à déchirer et imperméables à l'eau; elles s'y transforment en nymphes molles. Ce groupe comprend les grands genres *uro-cère*, *xiphidrie*, *sirèce*, *orysse*, *teuthrée*, *hy-lotome* et *cimbécé*, qui, subivies à leur tour, sont devenus les types de familles et de tribus distinctes. V. la plupart de ces mots.

UROPRODE s. m. (u-ro-pro-de). Arachn. Genre d'arachnides, qui se fixent sur le corps de certains coléoptères.

UROPSOPHE s. m. (u-ro-pso-fe — du gr. *oura*, queue; *psophos*, bruit). Erpét. Genre de reptiles ophiidiens, du groupe des vipères.

UROPTÈRE s. m. (u-ro-ptè-re — du gr. *oura*, queue; *pteron*, aile). Entom. Syn. de **CRÉCÉPHALE**.

UROPTÉRYGIE s. m. (u-ro-pté-ri-ji — du gr. *oura*, queue; *pterygon*, nageoire). Ichtyol. Genre de poissons, du groupe des murènes.

UROPTÉRYX s. m. (u-ro-pté-riks — du gr. *oura*, queue; *pteryx*, aile). Ichtyol. Genre de poissons fossiles, de la famille des scombréides.

UROPYGE s. m. (u-ro-pi-je — du gr. *oura*, queue; *pygè*, derrière). Ornith. Croupion d'oiseau.

— Mamm. Base de la queue des mammifères.

UROPYGIAL, ALE adj. (u-ro-pi-ji-al, a-le — rad. *uropygge*). Ornith. Qui appartient au croupion : *Plumes uropygiales*. *Glande uropygiale*. On dit aussi **UROPYGIEN, IENNE**.

URORRHAGIE s. f. (u-ror-ra-ji — du gr. *ouron*, urine; *rhéa*, je coule). Pathol. Flux abondant d'urine. On dit aussi **URORRHÉE**.

URORRHAGIQUE adj. (u-ror-ra-ji-ke — rad. *urorrhagie*). Pathol. Qui a rapport à l'urorrhagie. On dit aussi **URORRHÉIQUE**.

UROSCHÉSIE s. f. (u-ro-ské-zi — du gr. *ouron*, urine; *schesis*, arrêt). Pathol. Suppression de l'écoulement des urines.

UROSCHÉTIQUE adj. (u-ro-ské-ti-ke — rad. *uroschésie*). Pathol. Qui a rapport à l'uroschésie.

UROSCOPE adj. (u-ro-sko-pe — du gr. *ouron*, urine; *skopé*, je regarde). Pathol. Qui sait examiner méthodiquement les urines.

— s. m. Médecin qui s'attache spécialement à l'inspection des urines : *Un uroscopiste distingué*.

UROSCOPIE s. f. (u-ro-sko-pi — du gr. *ouron*, urine; *skopé*, j'examine). Pathol. Examen de l'urine.

— Encycl. La médecine savante ne croit point qu'il soit possible de connaître les maladies du corps humain d'après l'inspection des urines, et quand elle parle du système accueilli à diverses époques par quelques médecins, toujours en très-petit nombre, qui tendait à présenter comme sérieux ce moyen de diagnostic, elle le désigne sous le nom d'*uromancie*, comme si elle voulait faire comprendre qu'elle met l'art prétendu de connaître les maladies par l'urine au rang de la chiromancie, de la cartomancie et autres divinations de même sorte. Depuis quelques années, le docteur Goupil, qui ne partage nullement l'opinion presque unanime de ses confrères, a entrepris la réhabilitation des urines comme moyen de diagnostic; il l'emploie lui-même et il prétend en avoir obtenu des résultats très-remarquables; il a

même fondé un journal, dont il est l'unique rédacteur, dans le but de montrer l'excellence de sa méthode, et il ne manque pas, dans chaque numéro, de donner une liste nombreuse des guérisons qu'il n'a opérées, dit-il, qu'à l'aide de cette méthode. Mais, comme il ne veut pas que son art soit confondu avec ceux qui pratiquent d'obscurs charlatans, il a remplacé le mot d'omancie par *uroscopie*, qui peut simplement signifier l'art d'observer les urines, mais qui peut aussi indiquer qu'il ne se borne pas à l'observation de ce liquide, qu'il voit nettement et sans erreur possible les maladies dans l'urine des malades.

1. *Uroscopie*, selon lui, se fonde sur les deux principes suivants :

1^o Les maladies déterminent dans l'urine des changements de composition ; elles augmentent ou diminuent la quantité d'urine émise dans l'espace d'un jour.

2^o Dans l'état actuel de la science, il est possible de constater ces changements et de les rapporter aux maladies correspondantes.

Le premier de ces principes doit certainement renfermer une part de vérité, et le second lui-même n'est probablement pas complètement faux. Il ne paraît donc pas impossible que les indications obtenues par l'analyse chimique de l'urine, ou par les quantités variables d'urine émises en vingt-quatre heures, jointes à toutes les autres indications qui conduisent le médecin à distinguer les maladies, n'offrent quelquefois un secours qui ne serait pas à dédaigner. Le docteur Goupil a raison quand il dit que le médecin ne doit pas reculer devant ce qu'il peut y avoir de dégoûtant dans certaines observations et dans certaines analyses. Mais e-t-il bien certain que les médecins aient refusé d'observer et d'analyser les urines ? Ne serait-il pas plus exact de dire que, après avoir observé et analysé, ils ont reconnu l'impossibilité d'asseoir là-dessus un jugement sûr et précis ? Les travaux du docteur Goupil ne sont pas encore assez avancés pour qu'on puisse se former à cet égard une opinion définitive.

UROSCOPIQUE adj. (u-ro-sko-pi-ke — rad. *uroscopie*). Pathol. Qui a rapport à l'uroscopie.

UROSE s. f. (u-rô-zê — du gr. *ouron*, urine). Pathol. Maladie des voies urinaires.

UROSPERME s. m. (u-ro-spêr-me — du gr. *oura*, queue; *sperma*, graine). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des chioracées, formé aux dépens des salisifs, et comprenant deux espèces, qui croissent dans la région méditerranéenne.

UROSPERME, **ÉE** adj. (u-ro-spêr-mé — rad. *urosperme*). Bot. Qui ressemble à un urosperme.

— s. f. pl. Groupe de chioracées, ayant pour type le genre urosperme.

UROSPHÈNE s. m. (u-ro-sfê-ne — du gr. *oura*, queue; *sphên*, coin). Ichtyol. Genre de poissons, de la famille des bouches-en-fûte, intermédiaire entre les fistulaires et les autostomes, et comprenant une espèce fossile de petite taille, qu'on trouve au mont Bolca.

UROSTÉALITE s. f. (u-ro-sté-a-li-te — du gr. *oura*, urine; *stear*, suif; *lithos*, pierre). Chim. Nom donné par Heller à une substance qui composait un calcul rendu après un traitement par le carbonate de soude, substance qui brûle sans se fondre, en répandant une odeur de benjoin, et qui se ramollit dans l'eau en se gonflant, sans se dissoudre.

UROSTELME s. m. (u-ro-stêl-me — du gr. *oura*, queue; *stêlma*, ceinture). Bot. Syn. de métaplexis, genre d'arbutus du nord de la Chine.

UROSTROPHE s. m. (u-ro-stro-fe — du gr. *oura*, queue; *strophê*, détour). Erpét. Genre de reptiles sauriens, de la famille des iguaniens.

UROSTYLE s. f. (u-ro-sti-le — du gr. *oura*, queue; *stulos*, stylet). Infus. Genre d'infusoires, voisin des oxytriques.

UROTORNE s. m. (u-ro-tor-ne — du gr. *oura*, queue; *torhos*, tour). Erpét. Genre de reptiles sauriens, de la famille des gekkoïens, formé aux dépens des pyodactyles.

UROX s. m. (u-rokss). Mamm. V. AUROCHS.

UROXANTHINE s. f. (u-ro-ksan-ti-ne — du gr. *oura*, urine; *xanthos*, jaune). Chim. Mélange d'urosacine et d'un des acides organiques que Heller regarde comme la matière colorante de l'urine.

UROXIPHE s. m. (u-ro-xi-fe — du gr. *oura*, queue; *xiphos*, épée). Entom. Genre d'insectes hémiptères, de la tribu des membracides, dont l'espèce type vit au Sénégal.

URQUAIN s. m. (ur-kain). Techn. Bout de madrier sur lequel pose la meule du potier.

URQUHART (David), homme politique anglais, né à Blackenwell, comté de Cromarty, en 1805. Il fit ses études à l'université d'Oxford, où il s'attacha principalement à l'économie politique et aux langues orientales. En 1827, il suivit lord Cochrane en Grèce et sut s'acquies l'estime des hommes les plus éminents de ce pays; puis il partit pour Constantinople après la paix signée à Andrinople et publia, à son retour en Angleterre, un livre intitulé *la Turquie et ses ressources*

(1833), dans lequel il se montra l'adversaire acharné de la politique russe. Peu de temps après, il entreprit un long voyage en Allemagne, en Turquie, en Perse et en Asie Mineure, afin d'étudier la situation politique et industrielle de ces contrées. Pendant qu'il habitait Constantinople, il fit paraître trois ouvrages : *Observations sur la Turquie d'Europe*, *l'Angleterre et la Russie*, le *Sultan Mahmoud et Méhémet-Pacha*, dans lesquels il continua de combattre énergiquement les menées de la Russie. En 1835, lord Palmerston nomma Urquhart secrétaire d'ambassade à Constantinople, et ce fut pendant son nouveau séjour dans la capitale de la Turquie qu'il écrivit le *Portefeuille*, ouvrage dans lequel il dévoilait les efforts de la Russie pour arriver à la possession du Bosphore. Des démêlés avec lord Ponsonby, son ambassadeur, l'obligèrent à demander son rappel et à revenir à Londres, où il se posa en violent adversaire de la politique de lord Palmerston, qu'il accusait d'entente avec le czar. Lors des événements de 1840, où les relations entre la France et l'Angleterre parurent si tendues, il vint à Paris et on lui reprocha d'avoir montré pour le gouvernement français une sympathie excessive. C'est de cette époque que date la publication d'une brochure fort importante, intitulée *la Crise ou la France devant les quatre puissances*, imprimée à Paris et immédiatement traduite en français. De retour en Angleterre, il essaya à plusieurs occasions d'entrer au Parlement et y fut enfin envoyé en 1847 par la ville de Stafford. Cependant ses électeurs ne lui continuèrent point leur mandat, et, depuis 1852, il n'a pu se faire réélire. Outre les ouvrages déjà mentionnés, nous citerons : *l'Esprit de l'Orient* (Londres, 1838); *Exposition des affaires de l'Asie centrale* (Londres, 1840); *Exposition des difficultés de frontières entre la Grande-Bretagne et les États-Unis* (Glasgow, 1840); les *Colonnes d'Hercule*, impressions de voyage dans le midi de l'Espagne et dans l'empire du Maroc (Londres, 1850); *Progrès de la Russie dans l'Ouest, le Nord et le Sud* (Londres, 1843); les *Derniers événements en Orient* (Londres, 1854); le *Liban, histoire et journal de voyage* (Londres, 1860), ouvrage traitant des luttes entre les Druses et les Maronites, etc.

URQUHART (William POLLARD), économiste anglais, né dans le comté de Westmeath en 1814. Après avoir fait ses études à l'université de Cambridge, il entra dans la magistrature, siégea à Westmeath, puis à Aberdeen, et enfin brigua la députation. Envoyé en 1852 à la Chambre des communes par le comté de Westmeath, il appuya les réformes politiques et administratives et ne fut pas réélu en 1857. On lui doit, entre autres écrits : *François Sforza et son époque*; *Essais sur l'économie politique*, et divers pamphlets.

URQUIJO (Mariano-Luis, chevalier n^o), homme d'Etat espagnol, né à Bilbao en 1768, mort à Paris en 1817. Après avoir terminé son éducation en Angleterre, il suivit la carrière diplomatique sous les ministres Floridablanca, d'Aranda, d'Alcudia et sous M. de Saavedra, qu'il remplaça, en 1798, au département des affaires étrangères. L'ambassadeur français à la cour de Madrid, l'amiral Truguet, avait alors déterminé Charles IV à reconstruire et régénérer l'Espagne, qui venait de s'allier à la République. L'un des plus solides appuis du parti rétrograde, le prince de la Paix, fut renvoyé du cabinet. Animé d'un esprit essentiellement libéral et fidèle aux leçons de d'Aranda, Urquijo ôta à l'acquisition le pouvoir de faire des arrestations sans l'ordre du roi, obligea ce tribunal à faire connaître aux accusés leurs accusateurs et les dossiers du procès, et affaiblit l'influence ecclésiastique. Il travailla, en outre, avec zèle à relever la marine, à encourager l'industrie, à propager la vaccine, à abolir l'esclavage dans les colonies. On lui doit aussi la division de la propriété foncière, la suppression des majorats, le rétablissement des cortès. Mais les intrigues des privilégiés renversèrent le ministre réformateur. Le prince de la Paix reentra aux affaires, et l'ambassadeur de France fut rappelé. Urquijo fut jeté dans une prison, d'où il sortit deux ans après pour se rendre en exil dans son pays natal. En 1808, il fit de vains efforts pour détourner la famille royale d'aller à Bayonne se livrer à Napoléon. Croyant la cause des Bourbons perdue sans retour, il consentit ensuite à entrer dans le conseil du roi Joseph et se réfugia en France à la chute de ce prince, en 1814.

URQUIZA (don Juste-José DE), homme d'Etat et général argentin, né dans la province d'Entre-Rios en 1800, assassiné en 1870. Il se fit connaître, sous Rosas, dans la lutte des fédéraux contre les unitaires, devint gouverneur de l'Entre-Rios en 1842 et resta six ans attaché à la fortune du dictateur. Se déclarant nettement contre ce dernier en 1851, il marcha contre lui à la tête de 28,000 hommes et le vainquit à Santos-Lugares (1852). Nommé gouverneur provisoire de la république argentine, il vit Buenos-Ayres se révolter, tenta vainement d'importer cette ville par force et accepta la direction des trize autres Etats de l'Union, que lui conféra le congrès délégué de Santa-Fé (1853). Il usa de son pouvoir pour rétablir les relations de commerce détruites par le gouvernement de

Rosas et déclara la navigation libre, tant pour les Etats de l'Union que pour l'étranger, sur le Parana, le Paraguay et la Plata. Nommé, en 1861, général en chef de la confédération argentine, il déclara la guerre à l'Etat de Buenos-Ayres, fut battu par Mitre, signa la paix avec ce dernier et se retira dans son gouvernement d'Entre-Rios (1868). En 1868, il se porta candidat à la présidence contre Sarmiento, qui fut élu. Deux ans plus tard, il fut assassiné par le général Jordan, qui se fit proclamer gouverneur de l'Entre-Rios et s'insurgea contre le gouvernement.

URRAQUE ou **URRACA**, reine de Castille, fille et héritière d'Alphonse VI, née en 1081, morte à Saldaña en 1126. A neuf ans, elle épousa Raymond, comte de Galice, et, en 1106, elle épousa en secondes nocces Alphonse le Batailleur, roi d'Aragon et de Navarre. Par cette union, les trois couronnes de l'Espagne chrétienne se trouvèrent réunies sur la tête d'Alphonse. Mais la haine et l'antipathie éclatèrent bientôt entre le roi et la reine. Pendant que celle-ci se déshonorait par ses galanteries publiques, elle soulevait par ses intrigues la noblesse de Castille contre son époux. Un moment emprisonnée au château de Castellán, elle obtint le divorce en 1111 et leva ouvertement le drapeau de la révolte. Vaincue dans une bataille à Sepulveda (1111), elle se réfugia en Galice et leva une nouvelle armée, qui lui rendit le trône. Ayant assiégé Alphonse à Carrion, elle le contraignit à demander la paix et à évacuer la Castille. Mais, en 1117, les Castillans, lassés de sa domination, donnèrent le trône à son fils, Alphonse VII. Elle régna dès lors conjointement avec lui. Aussi mauvaise mère qu'elle avait été épouse coupable, elle lui fit bientôt la guerre pour régner seule en Galice et à Léon, perdit et recouvra plusieurs fois l'autorité, combattit sa sœur Thérèse, comtesse de Portugal, et gagna sur elle la bataille du Minho (1121). Sa mort subite put seule rendre la paix à l'Espagne, épuisée par les longues guerres soulevées par l'ambition de cette reine.

URROSACINE s. f. (ur-ro-za-si-ne — de urine, et de rosace). Chim. Substance extraite de l'urine, et dont la couleur varie du rose au rouge amarante.

URRUA s. m. (ur-ru-a). Ornith. Genre d'oiseaux de proie nocturnes, de la famille des strigides, dont l'espèce type vit au Bengale.

URRUGNE, bourg de France (Basses-Pyrénées), cant. de Saint-Jean-de-Luz, arrond. et à 25 kilom. S.-O. de Bayonne, au confluent de deux ruisseaux qui forment l'Ouatxin; pop. aggl., 735 hab. — pop. tot., 3,390 hab. Commerce avec l'Espagne.

URRUTIA (José DE), vice-roi de Navarre et lieutenant général des armées espagnoles, né en Biscaye en 1728, mort en 1800. Il assista, en 1791, à la défense de Ceuta contre les troupes marocaines, fit la campagne de 1793 sur les Pyrénées et dut plus à sa haine contre les Français qu'à ses talents le commandement en chef de l'armée de Catalogne (1794). A peine s'était-il mis à la tête de cette armée que la paix fut signée à Bâle entre la France et l'Espagne (1795). Il refusa, en 1800, de commander les troupes espagnoles qui devaient, de concert avec les troupes françaises, envahir le Portugal, sous le généralissime Godoy, pour lequel il manifestait un profond mépris.

URSATUS (Sertorius), littérateur et antiquaire italien. V. ORSATO.

URSEL (le prince D'), patriote belge, né dans les Pays-Bas autrichiens vers 1750, mort dans les premières années du XIX^e siècle. Il fut l'un des promoteurs les plus actifs du soulèvement de sa patrie en 1790 et soutint par ses discours et par ses écrits le parti démocratique, qui avait à sa tête l'avocat Vonck. Cependant, le parti aristocratique et religieux ayant d'abord eu le dessus, il fut arrêté et ne dut sa liberté qu'au bruit que firent les réclamations qu'il adressa au congrès de Bruxelles. Les vonckistes étant revenus au pouvoir, il fut nommé ambassadeur des Pays-Bas à la cour de Naples; mais, après l'entrée des Français en Belgique, il dut forcément renoncer à ses fonctions et se retira à Vienne, où il résida jusqu'à sa mort.

URSERNTAL, vallée de la Suisse, canton d'Uri. Cette pittoresque et fertile vallée, qui est entourée de montagnes et arrosée par la Reuss, a environ 15 kilom. de longueur sur 3 kilom. de largeur. On y trouve les villages de Zuendorf, d'Andermatt, d'Haspenthal et de Realp.

URSCIN ou **URSIN**, antipape. Opposé, en 366, à Dainase I^{er}, il fut exilé à Calogni par le gouverneur de Rome, après les luttes sanglantes auxquelles sa compétition donna lieu. Valentinien I^{er} permit à Ursin de rentrer à Rome; mais les troubles ayant recommencé, l'empereur condamna l'antipape à un bannissement perpétuel.

URSIDÉ, **ÉE** adj. (ur-si-dé). Mamm. V. URSIEN.

URSIEN, **IFNNE** adj. (ur-siain, iè-ne — du lat. *ursus*, ours). Mamm. Qui ressemble ou qui se rapporte à l'ours. Il On dit aussi **URSIDÉ**, **URSIDÉ**, **EE**, **URSIEN**, **INE** et **URSIENÉ**, **ÉE**.

— s. m. pl. Famille ou tribu de mammifè-

res carnassiers plantigrades, ayant pour type le genre ours.

URSIN, **INE** adj. (ur-sain, i-ne — du lat. *ursus*, ours). De l'ours, qui est propre à l'ours : *Le nègre, fidèle à son rôle URSIN, ne pousse d'autres cris que quelques sourds grognements.* (E. Sue.)

URSIN (Jean-Henri), en latin *Ursinus*, antiquaire allemand, mort à Ratisbonne en 1667. Il n'est connu que par les ouvrages suivants : *Exercitationes de Zoroastre, Hermete, Sanchoiathone* (Nuremberg, 1661, in-8°); *Compendium historiae de ecclesiis germanicarum origine et progressu* (Nuremberg, 1664, in-8°).

URSIN (Georges-Henri), érudit allemand, fils du précédent, né en 1647, mort à Ratisbonne en 1707. Il enseigna les lettres dans cette dernière ville. On lui doit, entre autres ouvrages : *Onomasticon germanico-græcum* (Ratisbonne, 1690, in-4°); *Grammatica græca et selecta græca* (Nuremberg, 1691, in-8°); *Institutiones latinæ linguæ* (Ratisbonne, 1700, in-8°).

URSIN (Jean-Frédéric), historien allemand, né à Meissen (Saxe) en 1735, mort à Boritz en 1796. Il fut ministre protestant dans cette dernière ville. Il a publié à Dresde, en 1790, la fameuse *Chronique de Dithmar*. On lui doit aussi plusieurs ouvrages sur les antiquités saxonnes.

URSIN (Pierre-François-Marie), littérateur français, né à Nantes en 1735, mort dans la même ville vers 1830. Après avoir terminé ses études à Paris, il suivit les cours de l'École de droit, se fit recevoir avocat et entra en relation avec plusieurs écrivains distingués, notamment avec Bernardin de Saint-Pierre et Ducis. Envoyé à Nantes en 1811, avec le titre de juge assesseur au tribunal des douanes, il reentra, en 1814, dans la vie privée et s'adonna entièrement aux lettres. On a de lui : *Fragments d'Homère*, en vers (1807); les *Noces de Thésis et de Pélée*, traductions de Catulle, en vers (1809); *Voyage à Vichy et promenades en Auvergne*, en prose et en vers (1819, in-8°); le *Dernier sacrifice humain*, poème (1824, in-8°); *Sur les anciennes colonies établies en Italie* (Nantes, in-8°, sans date); *Sur l'origine des peuples de l'Armorique et du pays de Galles* (Nantes, 1825, in-8°), etc.

URSINÉ, **ÉE** adj. (ur-si-né). Mamm. V. URSIEN.

URSINELLE s. f. (ur-si-né-le). Bot. Genre de cryptogames microscopiques.

URSINIE s. f. (ur-si-ni — dimin. du lat. *ursus*, ours). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des sénécionées, comprenant une quinzaine d'espèces, qui croissent au Cap de Bonne-Espérance.

URSINS (Jean JOUVENEL ou JUVÉNAL DES), célèbre magistrat français, né vers 1360, mort à Poitiers en 1431. Il étudia le droit civil à l'université d'Orléans, vint suivre les cours de droit canon à Paris et devint conseiller au Châtelet, puis avocat au parlement. Nommé, en 1388, prévôt des marchands, il assura la libre navigation de la Seine, mérita par son zèle la confiance de Charles VI et, pendant la démente de ce prince, montra le plus grand dévouement à l'autorité royale, au milieu des factions qui déchiraient la France. Il osa même lutter contre le puissant duc de Bourgogne, défendit les prérogatives de la couronne contre les prétentions du saint-siège et fut nommé (1400) avocat général au parlement. Atteint par les réactions qui signalèrent la victoire de Jean sans Peur et des Bourguignons, proscrit par eux, il vit encore ses domaines confisqués par les Anglais. Après la mort de Charles VI, il suivit le dauphin en Berry, devint président du parlement, qui siégeait alors à Poitiers, puis du parlement de Toulouse, et vint ensuite se fixer à Poitiers, où il termina son existence.

URSINS (Jean JOUVENEL ou JUVÉNAL DES), prélat et historien français, fils du précédent, né à Paris en 1388, mort à Reims en 1473. Il suivit, comme son père, les cours de droit des universités d'Orléans et de Paris, devint, dès 1416, conseiller et maître des requêtes et fut nommé, en 1425, avocat général au parlement, qui se tenait alors à Poitiers. Mais, bien qu'il semblât appelé par ces débuts mêmes aux plus hautes dignités de la magistrature, il renonça bientôt à cette carrière pour embrasser l'état ecclésiastique, fut élevé successivement aux sièges épiscopaux de Beauvais (1432) et de Laon (1444) et devint, en 1449, archevêque de Reims. Dans l'intervalle il avait, à différentes reprises, figuré dans les négociations politiques du temps, ainsi qu'aux états généraux d'Orléans en 1439; dix ans plus tard, il fut chargé d'aller avec Dunois traiter de la reddition de Rouen, et, si la Normandie tout entière se trouva bientôt après libre du joug des Anglais, on le dut, en grande partie, à l'habileté du prélat. Ce dernier tint en 1455, à Soissons, un concile dont le but était de réformer les mœurs du clergé, mais qui n'atteignit pas ce résultat. Il présida, l'année suivante, l'assemblée des évêques chargés de la révision du procès de Jeanne d'Arc, sacra Louis XI en 1461, ramena peu après à l'obéissance les habitants de Reims, qui s'étaient révoltés contre ce

donné prêtre et, après avoir rempli divers emplois ecclésiastiques, hérita du canonicat de son bienfaiteur. Il se lia à cette époque avec les hommes les plus distingués de son temps dans les sciences et dans les lettres, devint successivement bibliothécaire des cardinaux Ranuccio et Alexandre Farnèse et reçut du pape Grégoire XIII une pension de 200 ducats. Il consacra les revenus dont il jouissait à l'achat d'un grand nombre de livres et de manuscrits d'auteurs anciens et forma aussi un précieux musée d'antiquités. A sa mort, il légua ce musée au cardinal Odoardo Farnèse, ses manuscrits à la bibliothèque du Vatican et ses livres imprimés à Horatio Lancelotti.

Ursinus possédait une érudition des plus étendues et était surtout fort habile à déchiffrer les anciens manuscrits. Ses nombreux ouvrages consistent en commentaires sur les auteurs anciens, en éditions de ces auteurs et en ouvrages originaux sur l'archéologie. Parmi ses commentaires, qui sont en général très-courts, mais fort utiles pour l'étude critique des anciens, les plus importants sont ceux sur les *Scriptores rei rusticae*, sur les historiens romains, tels que Salluste, César, Tite-Live, Velleius Paterculus, Spartacus et autres; ils ont été imprimés à la fin de ses *Fragmenta historicorum romanorum* (Anvers, 1595, in-80). Ses commentaires sur Sextus Pomponius Festus ont été insérés dans la plupart des éditions de ce grammairien. Ceux des œuvres complètes de Cicéron parurent à Anvers en 1581. Outre les fragments des historiens romains, Ursinus édita aussi une collection des poètes lyriques et épiques de la Grèce et, en 1582, donna la première édition des *Eclogæ de galionibus*, qui renferment des fragments jusqu'alors inédits de Polybe, de Denys d'Halicarnasse et d'Appien. Parmi ses œuvres originales, nous citerons : *Familia romana quæ reperitur in antiquis numismatibus* (rééditée par Gui Patin, 1663); *Imagines et elogia virorum illustrium e marmoribus, nummis et gemmis expressæ*, dont la meilleure édition est celle de J. Faber (1608); appendice au traité de Cincionius, *De triclino romano*. Une Vie d'Ursinus fut publiée par Joseph Cartail (Rome, 1657, in-80). Elle a été réimprimée dans les *Vitæ selectæ eruditorum quorundam virorum* (Breslau, 1711).

URSINUS (Zacharie), théologien allemand, né à Breslau en 1534, mort en 1583. Il étudia à Wittenberg et, comme il n'avait aucune fortune, il donna des leçons pour vivre. Sa persévérance lui gagna l'amitié de Melancthon, qui l'amena avec lui à la conférence de Worms en 1557. De Worms, Ursinus se rendit à Genève, puis à Paris, pour y apprendre le français et y étudier l'hébreu, sous la direction de Mercier. De retour en Allemagne en 1558, il fut nommé recteur du gymnase Elisabethanum, à Breslau; mais, à la suite de controverses avec les théologues rigoureusement luthériens de cette ville, il résigna ses fonctions et se retira à Zurich, où il reçut l'accueil le plus cordial de Pierre Martyr, de Gesner, de Simler et autres. Quelques mois plus tard, il fut nommé professeur au Collegium Sapientiarum, à Heidelberg. En 1562, il devint docteur en théologie et, sur l'invitation de l'électeur palatin, Frédéric III, composa le fameux *Catechisme de Heidelberg*, qui fut dans la suite adopté par tous les calvinistes allemands. Ce livre fut vivement critiqué par les luthériens, notamment par Flacciuss, Heshusius et autres. L'électeur ordonna alors à Ursinus d'écrire une défense qui parut en allemand en 1563, et, cette même année, il publia *Exegesis veræ doctrinæ de sacramentis contra Bucmeistrum* (1563). En 1564, il assista au colloque de Maulbrunn et y parla avec une grande énergie contre Brentius et Schmidius et contre la doctrine de l'ubiquité, qu'ils soutenaient. A la même époque, l'électeur fonda de nouvelles écoles à Heidelberg, à Amberg et à Neuhaus et chargea encore Ursinus d'écrire leurs règlements administratifs. Le talent avec lequel il s'acquitta des diverses tâches qui lui furent confiées lui conquit l'estime de l'électeur, qui ne lui permit point de quitter Heidelberg, notamment en 1571, époque à laquelle on offrit à Ursinus une chaire de théologie à l'université de Lausanne; mais tout changea à la mort de Frédéric III (1577), qui eut pour successeur son fils Louis. Le nouveau prince ne voulut tolérer que de stricts luthériens dans son clergé et à l'université. Ursinus, contraint de quitter Heidelberg avec ses élèves en 1578, se retira à Neustadt, y devint professeur de théologie et y passa ses derniers jours. Ses *Œuvres* furent recueillies et publiées après sa mort (Neustadt, 1587); mais la meilleure édition est celle qu'en ont donnée ses premiers élèves, David Pareus et Quirinus Reuterus (Heidelberg, 1612, 3 vol. in-fol.).

URSINUS (Jean-Henri), antiquaire allemand. V. URSIN.

URSON s. m. (ur-son — dimin. du lat. *ursus*, ours). Mamm. Espèce de porc-épic, type du sous-genre éréthizon : *La nourriture favorite de l'urson est l'écorce de genévre*. (V. de Bomare.)

— Encycl. V. ÉRÉTHIZON.

URSOPOLIS, nom latin de BERNBOURG.

URSULE (sainte), martyre en l'an 383 ou 384. D'après la légende, un chef breton, Co-

nan, gouverneur de l'Armorique pour l'empereur Maxime, ayant établi son siège dans la ville de Nantes, envoya des députés dans la Grande-Bretagne pour demander Ursule en mariage à son père Dionnot, prince breton ou, selon d'autres, roi de Cornouailles, qui, ainsi que sa fille, s'était fait chrétien. Ces députés devaient aussi ramener autant de filles de cette île qu'ils le pourraient pour les Bretons qui avaient accompagné Conan dans l'Armorique. Ces députés ayant été bien reçus, Ursule s'embarqua à Londres avec toutes ces filles; mais une tempête emporta la flotte sur la côte de la Belgique, d'où elle se retira à Tiel, port situé vers l'embouchure du Rhin, et de là elle s'avança vers Cologne, par le Rhin. Les Huns, commandés par Gaunus, qui tenaient alors la campagne pour l'empereur Gracien contre Maxime, voyant des vaisseaux bretons, les attaquèrent et s'en saisirent facilement. Les barbares voulurent faire violence à toutes ces filles; la jeune princesse excita ses compagnes à souffrir la mort plutôt que le déshonneur. Alors les Huns, transportés de fureur de ne pouvoir satisfaire leur brutalité, les massacrèrent toutes ainsi que ceux qui les accompagnaient.

Tels sont les prétendus faits sur lesquels les écrivains catholiques se sont amusés à broder de fantastiques aventures. La *Chronique de Saint-Tron* fait d'Ursule une supérieure d'un monastère de Cologne, née avec onze de ses compagnes par les barbares. L'auteur inconnu d'une histoire de sainte Ursule, rapportée par Surius, nous apprend au contraire qu'Ursule vécut paisiblement et même eut le loisir de faire un voyage à Rome; que le pape Cyriaque, qui était de la Grande Bretagne, l'accompagna à Cologne; que Conan, duc de Bretagne, ayant appris son retour, l'alla trouver à Cologne, où il fut marié avec elle par le pape Cyriaque, de sorte néanmoins qu'il fit vœu de continence, aussi bien qu'Ursule; qu'enfin le pape, Ursule et Conan souffrirent le martyre. Mais il n'y a jamais eu de pape du nom de Cyriaque. Dans un autre ouvrage, gros volume in-folio, publié à Cologne en 1647, sous le titre de *Ursula vindicata*, par le Père Crumbach, la crédulité et la sottise sont portées à leur comble. C'est là que se trouve la fameuse légende d'Ursule massacrée par les Huns avec onze mille vierges, ses compagnes, et onze mille princes, fiancées des onze mille vierges. L'auteur avait puisé cette fable dans la *Chronique* de Sigebert, qui vivait en l'an 1110. Ceux qui indiquent le chiffre onze s'appuient sur quelques titres anciens où ce nombre est marqué en chiffres romains, LES XI. M.V.; ils lisent *les onze martyres vierges*. Ils ajoutent que les anciennes armes de la ville de Cologne sont onze flambeaux, ce qui se rapporte à une autre légende. La ville étant assiégée l'an 1205 par les Suédois, c'est onze vierges se seraient présentées, pour la défendre, tenant chacune un flambeau à la main... L'équivoque est évidemment dans l'interprétation de ces chiffres romains XI. M.V., ou peut-être encore du mot *Undecimilla*, nom d'une des compagnes d'Ursule (d'où *undecimilla milita*). On voit en effet dans un ancien missel, conservé à la Sorbonne, la fête de sainte Ursule marquée de la sorte : *Festum S. S. Ursule, Undecimillæ et sociarum virginum et martyrum* (Fête de sainte Ursule, d'Undecimilla et de leurs compagnes, vierges et martyres). De tout cela il résulte que l'existence même d'Ursule n'est rien moins que certaine, quoiqu'il y ait à Cologne une église des Onze-mille-Vierges, où l'on montre les reliques de ces onze mille martyres.

URSULE (LA LÉGENDE DE SAINTE), célèbre suite de tableaux par Carpaccio; au musée de Venise. Carpaccio, un des plus grands maîtres de la primitive école vénitienne, a réuni, suivant la juste remarque de M. Charles Blanc, deux qualités qui paraissent incompatibles : l'intimité du sentiment et le goût pour les magnificences extérieures. Ces qualités, il les a déployées avec une égale intensité en peignant la légende de sainte Ursule et de ses compagnes.

Le premier des neuf tableaux représente le *Songe de sainte Ursule*. La princesse étendue sur sa couche virginale, rêve qu'elle est dans le paradis; elle voit pénétrer dans sa chambre immaculée un ange, qui entre, en effet, d'un pas léger, sans réveiller par le frolement de ses ailes un petit chien qui dort près de la sainte, sans déranger les jolies petites mules qui attendent ses pieds mignons. Un parfum de modestie et d'innocence s'exhale de cette peinture.

Le dernier tableau, un des plus remarquables de la série, nous montre les ambassadeurs d'Angleterre demandant au roi Maur (d'autres le nomment Déodat) la main de sa fille pour le fils de leur roi. La réception a lieu dans une salle magnifique, dont deux côtés sont à jour et où s'élève, entre deux balustrades, une estrade sur laquelle trône le roi Maur, assis au milieu de ses quatre principaux conseillers ou ministres et ayant son sceptre à la main. Le plus âgé des ambassadeurs, agenouillé sur les degrés les plus élevés de l'estrade, présente au monarque la missive de son maître; trois autres envoyés sont également agenouillés sur les degrés inférieurs. Un seigneur, vêtu de noir et coiffé d'une toque, qui paraît être le maître

des cérémonies, est debout près du principal ambassadeur et tient des papiers à la main. De l'autre côté de la balustrade, cinq ou six personnages richement costumés assistent à l'entrevue. Derrière eux se déroule une place publique bordée à gauche par la mer, animée de nombreuses figures et à l'extrémité de laquelle s'élève un édifice octogone couronné par un dôme. Sur la gauche du tableau, sous un portique qui communique par des arcades avec la salle d'audience, se tiennent des pages et des valets qui attendent la sortie des ambassadeurs; l'un d'eux porte un faucon sur le poing. Au fond, entre les colonnes, on aperçoit la mer sillonnée par des embarcations. A droite, dans une chambre du palais, on voit le roi assis et paraissant soucieux, tandis qu'Ursule, sa fille, debout devant lui, semble lui expliquer les motifs qu'elle a de vouloir garder sa virginité. « Chose remarquable, dit M. Charles Blanc, voilà un tableau très-animé, très-rempli et dont le cadre est splendide; l'architecture y joue un grand rôle; le fond du ciel, les lointains de la ville, les navires qui mouillent sur le rivage de la mer en font un vrai décor, et pourtant le spectateur est encore plus touché qu'il n'est ébloui. Ce qui le charme surtout dans cette pompeuse ordonnance, ce qui en constitue l'intérêt véritable et le véritable nœud, c'est l'intime entretien du roi avec sainte Ursule. Tandis que là, sur son trône, ce père couronné dissimule son émotion et conserve devant les ambassadeurs une dignité calme ou, pour mieux dire, une contenance de parade, ici, retiré dans l'appartement de sa fille, il est en proie aux tourments de l'incertitude; accoudé sur une table et attristé, il écoute les réponses d'Ursule, mais il semble ne prêter attention qu'à ses propres pensées... » Au pied de l'escalier qui mène à la chambre de la jeune princesse, sur le devant du tableau, une vieille femme est assise, ayant à la main une béquille; dans le coin opposé de la composition, un gentilhomme en costume de sénateur vénitien est debout. Ces deux figures isolées et qui se font pendant sont vraisemblablement les portraits des donateurs du tableau. Une belle reproduction de la partie centrale de cette peinture a été exécutée, en 1875, par M. Blanchard pour le musée des copies qu'avaient organisé à Paris MM. Jules Simon et Ch. Blanc et qui a été malheureusement dispersée depuis.

Le troisième tableau représente le roi Maur congédiant les ambassadeurs; le quatrième, ces mêmes ambassadeurs rapportant au roi d'Angleterre la réponse du roi Maur; le cinquième embrasse plusieurs scènes : le fils du roi d'Angleterre, après avoir pris congé de son père, reparait, dans la même toile, au moment où, monté sur un esquif garni de beaux tapis, avec un cortège de gentilshommes, il rencontre sainte Ursule qui, elle aussi, est escortée de demoiselles toutes jolies, blanches, élancées, remplies de grâce, et quelques-unes animées d'une douce malice. « L'entrevue des deux fiancées, dit encore M. Ch. Blanc, est vraiment touchante. Jamais l'ardeur, jamais la sincérité du sentiment chrétien n'ont été exprimées avec plus de cœur. Carpaccio semble avoir tout ensemble quelque chose de la douceur sérénaphique de Fra Angelico et quelque chose du naturalisme délicat de Memling. Eh ! qui sait si Memling et Carpaccio ne se sont point connus à Venise? Qui sait si les adorables miniatures du peintre flamand sur le bréviaire du cardinal Grimani n'ont pas été une source d'inspiration pour Carpaccio? Qui sait enfin s'il n'y a pas autre chose qu'une coïncidence pure et simple dans ce fait que le peintre vénitien et le peintre flamand ont illustré tous deux la légende de sainte Ursule, et de la même manière, avec le même sentiment de pudeur, de naïveté et de grâce? » Le cinquième tableau nous montre encore les deux fiancées s'embarquant avec leur suite pour se rendre à Rome. Le sixième représente l'arrivée de la troupe pieuse à Cologne; le septième, le pape Cyriaque recevant, devant les portes de Rome, les deux fiancées qui se sont prosternées devant lui; le huitième, le martyre de sainte Ursule et des vierges et les funérailles de la sainte; le neuvième, enfin, la glorification de sainte Ursule recevant du Père éternel le prix de son martyre. Ce dernier morceau porte la date de 1491.

Carpaccio exécuta ces neuf tableaux pour la décoration de la chapelle de la confrérie Santa-Orsola (Sainte-Ursule), à Venise. Ils ont malheureusement souffert des injures du temps et de restaurations peu habiles. Ils ont été gravés par Antonio Baratti.

La légende de sainte Ursule est populaire à Venise et a inspiré plusieurs peintres de cette ville, entre autres P. Veronese, dont un tableau consacré à cette sainte et à ses compagnes se voit dans l'église de l'hospice des incurables. L'Académie des beaux-arts de Venise possède sur le même sujet un intéressant tableau peint en 1456 par Caterina Vigri, de Bologne, que ses vertus ont fait béatifier. *Sainte Ursule et ses compagnes* ont été peintes aussi par le Brusasorci (église Santa-Maria-della-Scala, à Verone), Martino da Udine (pinacothèque de Milan), Rubens (en 1838, dans la collection Van Sassegheim, à Gand), L. Cranach (musée de Bâle), Hans Burgkmair (galerie de Dresde), P. de Witte (musée du Belvédère), etc.

URSULE (L'EMBARQUEMENT DE SAINTE), chef-d'œuvre de Claude Lorrain. V. EMBARQUEMENT.

URSULE (LA CHASSE DE SAINTE), célèbre reliquaire, orné de peintures par Memling; à l'hôpital de Bruges. Cette chasse, comme beaucoup de reliquaires de la même époque, a la forme d'une chapelle gothique; les deux façades, si l'on peut se servir de ces termes d'architecture en parlant d'un monument aussi délicat, les murs latéraux et la toiture même forment, de leurs bordures d'or finement ciselées, les cadres des peintures de Memling.

Sur l'une des façades est représentée la Vierge entre deux religieuses qui sont à genoux; sur l'autre est sainte Ursule tenant à la main la flèche, instrument de son martyre, et abritant onze jeunes filles sous les plis de son manteau. Les deux pentes du toit contiennent chacune trois médaillons, un grand au centre et deux petits sur les côtés. Sainte Ursule est figurée dans les deux médaillons principaux : d'un côté, entourée de ses compagnes qu'elle semble mener, sa flèche en main, à la gloire du martyre; de l'autre, agenouillée entre le Père et le Fils qui la couronnent, tandis que l'Esprit-Saint plane sur sa tête. Quelques auteurs ont cru voir dans ce dernier sujet le *Couronnement de la Vierge*. Les quatre petits médaillons contiennent chacun un ange; celui-ci joue de la mandoline, celui-là du violon ou plutôt d'une guitare à archet, le troisième d'un orgue portatif, le quatrième d'un instrument inconnu de nos jours, espèce d'harmonica à cordes pincées. Enfin, chacune des faces latérales de la chasse est divisée en trois compartiments par des colonnettes soutenant des arceaux en ogive, et chaque compartiment contient un épisode de la légende de sainte Ursule et de ses compagnes. Voici la description des différents sujets :

Le Débarquement à Cologne. La princesse, vêtue d'un habit de pourpre et ayant des perles dans les cheveux, descend du navire qui l'a amenée d'Angleterre; elle s'incline modestement devant les jeunes filles venues pour la recevoir. Derrière elle viennent ses compagnes, dont l'une porte une cassette remplie de bijoux. « On croit, dit M. Paul de Saint-Victor, voir entrer dans la Jérusalem céleste les vierges qui suivent l'agneau partout où il va. Les madones italiennes paraissent sensuelles auprès de ces filles du Nord. La froideur particulière à leur race brille de l'aureole d'une pureté divine; c'est de la neige mêlée à la lumière. Leur beauté n'a rien de plastique. Les joues sont rondes, les pommettes saillantes; les fronts ont cette largeur qui défigurerait les déesses païennes, mais qui convient à des saintes. Le charme des vierges de Memling est d'une qualité presque incorporelle : leurs yeux clairs ont la fixité de l'extase; leurs tailles déliées s'élancent avec la rectitude des grands lis; leurs gestes et leur maintien respirent une modestie solennelle. Rien n'égale la bizarre élégance de leurs costumes et de leurs coiffures. » La ville de Cologne, dans le fond du tableau, est évidemment peinte sur nature : on croit reconnaître, outre la célèbre cathédrale qui est inachevée, les églises Saint-Severus, Saint-Cunibert, Saint-Pierre et Saint-Paul, et la tour dite Beyer-Thurm.

Le Débarquement à Bâle. Sainte Ursule a mis pied à terre avec une partie de sa suite et se dirige vers la vieille cité. Deux autres navires approchent du rivage; les têtes blanches et candides des jeunes filles y apparaissent servies l'une contre l'autre, comme des fruits au fond d'une corbeille.

L'Arrivée à Rome. Le pape Cyriaque, entouré des cardinaux, s'avance pour recevoir Ursule sous le péristyle d'une église; la sainte, agenouillée et voilée, met ses mains jointes dans la main du pontife, et la ferveur de son geste est telle qu'on sent qu'elle y dépose son cœur et son âme; derrière elle s'aligne le cortège de ses compagnes, dont les physiognomies reflètent la même candeur et la même piété. Des jeunes et beaux chevaliers, conduits par Conan, le fiancé d'Ursule, forment l'arrière-garde de cette troupe dévote. L'église devant laquelle la scène se passe est ouverte; on y aperçoit des fidèles qui reçoivent le baptême, d'autres qui se confessent ou communient.

Le Retour. La princesse et ses compagnes sont revenues à Bâle et déjà s'apprent à quitter cette ville; on les voit, dans le fond, s'éloigner des portes et s'avancer vers le fleuve. Sur le devant du tableau, l'embarquement a déjà commencé. Dans une grande barque, le pape Cyriaque est assis entre deux cardinaux; à sa droite sont groupes des évêques pensifs et recueillis, comme sur les bancs d'un concile; à sa gauche prient les saintes inclinées sur la proue du navire, comme sur le bord d'un prie-Dieu.

Le Martyre de sainte Ursule et de ses compagnes remplit les deux derniers compartiments de la chasse. Dans le premier, on voit, sur les bords du Rhin, le camp de l'empereur Maximin. Deux navires approchent du rivage; des soldats armés de massues, d'épées, d'arcs et de flèches les entourent; les jeunes chevaliers, déjà descendus à terre, tombent sous les coups de l'ennemi. Une partie des vierges restées à bord des navires chantent des cantiques et reçoivent avec une

sorte de composition la grêle de flèches que les patens font pleuvoir sur elles; d'autres, ainsi que les prêtres qui les accompagnent, sont déjà frappés à mort. Dans le dernier cadre, près de la tente de l'empereur, Ursule, seule avec une de ses compagnes qui joint les mains, est visée à bout portant par un archer; soutenant d'une main son manteau et de l'autre semblant bénir son bourreau, elle attend la flèche mortelle avec un recueillement qui tient de l'extase. Quelques-uns des soldats, témoins de cette scène, paraissent touchés par la pitié et sans doute par la grâce; mais le plus grand nombre affecte une sauvage indifférence.

Telle est cette *Chasse de sainte Ursule*, que tous les connaisseurs s'accordent à ranger parmi les merveilles de l'art. « Les six petits tableaux où se déroule la légende de la sainte se ruigent, dit Waagen, parmi les plus belles productions de l'école flamande. Le dessin l'emporte sur celui des œuvres plus considérables du maître; ici, rien de maigre, de roide ni d'anguleux; la plus grande aisance dans les mouvements; la couleur d'une puissance et d'une douceur admirables; l'expression des physionomies d'une supériorité sans égale. » Suivant M. Viardot, la *Chasse de sainte Ursule* « est un grand et magnifique ensemble, plein de vigueur, de noblesse, d'expression religieuse et pathétique. » Et le savant critique ajoute : « Pour comprendre ce travail surprenant, qu'on se figure des tableaux d'histoire qu'aurait conçus Fra Angelico dans son plus haut style, qu'aurait exécutés Gérard Dov dans sa plus fine manière. Et c'est encore trop peu dire; car, en réunissant à lui seul dans ses ouvrages, sans effort et sans contrainte, la touche de Gérard Dov à la pensée de Fra Angelico, Memling les a faits plus naïfs, plus forts et plus complets. » M. de Saint-Victor exprime, en d'autres termes, une opinion à peu près semblable : « La délicatesse de la touche égale l'idéalité de la pensée. Ces deux cents figures, dont les plus grandes ont un pied et les plus petites six lignes de hauteur, sont d'une finesse radieuse qui n'a d'équivalent dans la manière d'aucun autre artiste. C'est un mélange ineffable d'éclat et de suavité, l'ardeur de la miniature tempérée par la transparence du vitrail. En créant ce monde surnaturel, Memling l'a enveloppé de son atmosphère. Tout se transfigure sous son pinceau, les vierges, les corps, les vêtements, les édifices, les eaux, les arbres et l'air même. En évoquant dans ses tableaux les saints et les vierges, il a dérobé au paradis sa lumière. » Ajoutons, avec MM. Crève Cavulcaselle, que la *Chasse de sainte Ursule* prouve avec quel soin Memling étudia la manière des peintres coloniaux et avec quelle finesse il sut l'associer à celle des maîtres flamands.

Ursule, roman de Méry (1860). Cet ouvrage fut le pendant de *Monsieur Auguste*, du même auteur. « Le sujet, dit Méry, est vieux comme le monde; l'Evangile lui consacre un chapitre admirable et tous les auteurs profanes l'ont traité avec plus ou moins de bonheur. L'adultère a fourni prétexte à tous les moralistes du livre et du théâtre. Ce crime a été fleuri par quelques-uns, enjolivé par les autres, et il a fourni matière à force d'épigrammes, quolibets, chansons, comédies. Il paraît que ce crime a un côté fort plaisant. Molière ne lui a jamais donné son véritable nom. La Fontaine a fait une comédie, la *Coupe enchantée*, dans laquelle il démontre que le titre plaisant prodigé par Molière doit être donné, comme surnom comique, à tous les maris sans exception. A-t-on fait rire au théâtre aux dépens de ces pauvres mariés? La comédie a-t-elle assez abusé de son privilège de châtier les mœurs en riant? Les dramaturges ont essayé de mettre un peu de voir dans l'adultère en faisant poignarder la femme coupable par un mari vengeur. Mais à leçon n'a corrigé personne; le crime a fleuri et le poignard a disparu de nos mœurs :

Quand on l'ignore, ce n'est rien ;
Quand on l'apprend, c'est peu de chose.

Telle est la définition de l'adultère, au point de vue du vaudeville, œuvre du Français né malin; cette maxime a généralement prévalu. »

L'histoire racontée par Méry prouve, en effet, que l'adultère est quelque chose, et parfois même quelque chose d'épouvantable. Ursule est une jeune femme de vingt-quatre ans, délicate et rêveuse, mariée à un homme riche et aimable. Urbain, ce mari, aime deux sciences qui se concilient bien avec l'humeur sédentaire et l'affection pour le toit domestique, la numismatique et la botanique. Le comte Edgar, un gentilhomme désœuvré, guette cette colombe qu'il s'agit de détourner de son nid, et, grâce à un ami complaisant qui joue le rôle de compère, il égare les soupçons du mari. Bien plus, aveugle comme un mari de comédie, c'est Edgar qu'Urbain choisit pour confident de sa jalousie. Nous n'entrerons pas dans les détails de ce roman; contentons-nous de dire que, par un subterfuge indigne d'un homme d'honneur, tandis qu'Edgar envoie le mari à Londres sous un faux prétexte, il combine si bien son guet-apens qu'il fait passer Urbain pour infidèle aux yeux de sa femme. La réveuse Ursule se change tout à coup en

une femme énergique, décidée, coûte que coûte, à la vengeance, et le comte Edgar devient le complice naturel de ses représailles. Grâce à la trahison d'un domestique, Urbain à son retour apprend son malheur. On l'a considéré comme un mouton; le mouton se fait tigre. Sa vengeance sera aussi bien calculée que l'a été la trahison. Edgar l'a fait voyager, il le fera voyager à son tour; mais le résultat du voyage ne sera pas le même. Ce fut pour lui le déshonneur, pour le comte ce sera la mort. Il emmène Edgar à sa maison de campagne et l'empoisonne, puis insulte à ses derniers moments en lui révélant sa vengeance et en le maudissant. Lorsqu'il s'est rassasié du spectacle de l'horrible agonie du suborneur, il s'empoisonne lui-même. Et Ursule? Ursule sera la plus cruellement punie. Son mari lui a écrit qu'il l'attendait pour présider à une fête. Elle accourt joyeuse et, en entrant dans la chambre à coucher, aperçoit deux lits dont les rideaux sont fermés et entre lesquels se trouve un écriteau portant le mot : *Choisis*. Elle rit de cette idée de son mari, entrouvre les rideaux du premier lit et voit Urbain qui semblait dormir. Ne le réveillons pas, dit-elle, choisissons l'autre lit. Elle s'en approche et en s'élève brusquement les rideaux. « Un cri déchirant retentit et ébranla la maison déserte. Les bras d'Ursule s'étendirent et ne retombèrent pas; son visage se décomposa dans un accès de terreur inouïe. Un cadavre hideux était assis sur le chevet; ses torse risselait en putréfaction liquide; ses yeux ouverts et fixes semblaient regarder Ursule, et cette face de spectre, déjà sillonnée par le ver de la tombe, faisait encore reconnaître le comte Edgar. Ursule resta encore quelque temps immobile, la bouche béante, les yeux fixés sur les yeux du spectre; puis une convulsion nerveuse agita son corps, et un mouvement, que la pensée ne maîtrisait pas, la fit tourner sur elle-même et porter ses mains sur les rideaux de l'autre lit, comme si elle eût voulu se réfugier auprès d'un être vivant et l'associer aux terreurs de cette vision formidable. Mais, cette fois, ses mains touchèrent des mains glacées, et ses yeux virent un autre cadavre, le cadavre d'Urbain endormi du sommeil éternel. Reculant d'horreur et toujours luttant avec courage contre la défaillance qui brise les pieds et l'ébranlement du cerveau qui brise la raison, elle s'appuya sur le bois du lit pour ranimer ses forces et continuer la lutte; mais cette obstination invincible qui nous porte à regarder ce qui est intolérable à la vue lui fit ouvrir les yeux une dernière fois du côté de l'autre lit, et ils se refermèrent tout de suite devant la plus épouvantable des apparitions. Le cadavre d'Edgar, assis sur le chevet et déjà en travail de dissolution, s'éroulait sur lui-même avec des mouvements qui faisaient osciller sa tête hideuse et agitaient les mains sur la couverture du lit. Le hurlement de la terreur suprême déchira la poitrine d'Ursule; un tintement de bronze sonna dans sa tête, ses cheveux se hérissèrent et blanchirent; le souffle de la vie n'arriva plus aux lèvres, le cou se serra comme sous la pression circulaire d'un lacet; elle tomba entre les deux lits comme si la foudre l'eût frappée sans se faire entendre. Par malheur, ce coup terrible n'avait pas donné la mort. » Elle devint folle le lendemain et eut au moins le bonheur de ne pas guérir.

Pour une fois que Méry, d'ordinaire plus léger, a voulu travailler dans l'horrible, il a assez bien réussi.

Ursule Mirouet, roman, par H. de Balzac. V. SCÈNES DE LA VIE DE PROVINCE.

URSULINE s. f. (ur-su-li-ne). Religieuse de l'ordre de Sainte-Ursule, fondé en 1537.

— *Encycl.* L'ordre des ursulines fut établi en 1537 par Angèle de Brescia et placé sous l'invocation de sainte Ursule. Il se compose de filles ou de veuves, d'abord libres de tous vœux et consacrées à l'éducation gratuite des jeunes filles. Paul III approuva cette institution l'an 1544, sous le nom de compagnie de Sainte-Ursule. En 1572, Grégoire XIII l'érigea en ordre religieux, sous la règle de saint Augustin, à la sollicitation de saint Charles Borromée, et obligea ces filles à la clôture. Quelques-unes de ces communautés cependant ne voulurent point changer de régime et conservèrent l'état dans lequel elles avaient été instituées par Angèle de Brescia. La première communauté d'ursulines françaises fut établie à l'Isle (Vaucluse). En 1614, Madeleine L'Huillier, comtesse de Sainte-Beuve, en fit venir quelques-unes à Paris afin d'y propager l'institut. Paul V approuva leur règle en 1612 et l'ordre se multiplia rapidement dans tout le royaume. Avant la Révolution, il comptait quatorze couvents dans Paris et près de trois cents dans le reste de la France. Les principaux étaient ceux d'Arles, de Bordeaux, de Dijon, de Poligny, de Lyon, de Toulouse et de Tulle. La maison mère de Paris était installée dans le faubourg Saint-Jacques, dans des bâtiments considérables, construits aux frais de la comtesse de Sainte-Beuve et de Mlle Acarie, parente du chevalier de Cailly, le poète gentilhomme de la cour de Louis XIII.

Le costume et les statuts souffraient quelques variétés d'une maison à l'autre. Dans celle de Paris, on ne donnait l'habit religieux

qu'à quinze ans et on n'admettait aux vœux qu'après deux ans de noviciat.

Depuis son rétablissement, la congrégation des ursulines a repris un peu d'extension, mais sans recouvrer son ancienne prospérité.

URTICAIRE s. f. (ur-ti-kè-re — du lat. *urtica*, ortie). Pathol. Maladie éruptive, caractérisée par de petites pustules semblables à celles que produisent les piqures d'ortie.

— *Encycl.* L'urticaire est une affection exanthémateuse non contagieuse, caractérisée par des plaques saillantes irrégulières, rouges ou blanchâtres, très-fugaces et accompagnées d'un prurit incommode. C'est une des maladies de la peau les plus communes. Elle tire son nom de sa ressemblance avec l'éruption que produit sur la peau le contact des orties.

Les causes de l'urticaire sont extrêmement variées; elles sont directes ou indirectes. Parmi les premières, on place le contact des feuilles d'ortie, des chenilles processionnaires, des orties de mer (actinées et méduses); certaines frictions, les bains sulfureux, etc. Parmi les secondes, on trouve l'ingestion des crabes, des moules, du homard, de la langouste, des crevettes, des huîtres, des coqs de poisson, des viandes fumées, du porc, des amandes, des fraises, des champignons, des concombres, etc.; l'administration de certains médicaments, tels que la valériane, la jusquiame, le baume de copahu. Enfin, l'urticaire se montre encore dans certaines maladies fébriles, comme le rhumatisme, la pneumonie, la pleurésie, la variole, la rougeole, et, dans certains cas, sans cause appréciable.

Le début de l'urticaire est marqué par du frisson, de la fatigue, du malaise, de l'oppression, des crampes et une légère agitation. Lorsque la maladie est due à l'ingestion de substances indigestes, elle se manifeste par des nausées, des vomissements et des évacuations alvines très-abondantes. Enfin, dans les cas d'urticaire fébrile, le début est accompagné de frissons, de douleurs, de contusions dans les membres, de vomissements et de diarrhée, parfois même de syncopes et d'accès de suffocation. Troussseau signale de la toux et de la dyspnée, symptômes qu'il rattache au développement sur la muqueuse bronchique d'une éruption analogue à celle qui existe à la peau. Dès le deuxième jour, on voit paraître sur la face, sur les membres, sur tout le corps, des élevures saillantes, arrondies, généralement plus pâles que le reste de la peau, excepté dans les parties exposées à l'air, où l'élevure centrale est souvent plus rouge, entourée d'une auréole enflammée et s'accompagnant de chaleur et de démangeaison. Les plaques sont quelquefois très-larges, blanches, dures, bosselées, extrêmement douloureuses. L'éruption est ordinairement passagère, mais elle reparait avec une grande facilité; il suffit d'irriter les points où elles n'existent pas pour déterminer l'apparition des plaques ortiées. Bientôt les élevures s'aplatissent et se transforment en taches rouges semblables à des morsures de punaise, qui sont le siège d'une démangeaison et qui disparaissent au bout de cinq ou six jours. A cette période de la maladie surviennent quelquefois des douleurs articulaires semblables à celles qu'on observe dans la scarlatine (Tardieu). Willaou a admis six variétés d'urticaire, qu'on réduit généralement à trois : 1° *Urticaire fébrile*, qui accompagne fréquemment les maladies fébriles ou qui se montre avec les caractères d'une fièvre intermittente; 2° *Urticaire fugace*, qui disparaît au bout de quelques heures pour se reproduire à des intervalles plus ou moins rapprochés; 3° *Urticaire tubéreuse*, caractérisée par des saillies dures, profondes, très-douloureuses, qui gênent les mouvements des membres et persistent plusieurs mois. Cette dernière forme pourrait constituer l'urticaire chronique, tandis que les autres variétés formeraient l'urticaire aigu.

— *Traitement.* Dans les cas d'agitation et de fièvre intense, la saignée générale est d'une grande utilité. L'urticaire résultant des causes directes disparaît d'elle-même ou à l'aide de quelques bains et de boissons acidulées. Lorsque l'affection est produite par l'ingestion de substances indigestes, on a recours aux vomitifs et aux purgatifs; enfin, dans les cas où l'urticaire prend la forme intermittente, on la combat avantageusement par le sulfate de quinine.

URTICANT, ANTE adj. (ur-ti-kan, an-te — du lat. *urtica*, ortie). Hist. nat. Se dit des animaux, des végétaux ou de leurs organes, lorsqu'ils produisent une piqure analogue à celle de l'ortie.

URTICATION s. f. (ur-ti-ka-si-on — du lat. *urtica*, ortie). Piqure accompagnée d'une sensation de brûlure, que produisent sur la peau les poils de l'ortie et en général les corps dits urticants.

— Méd. Flagellation que l'on pratique avec des orties fraîches pour produire sur la peau une éruption papuleuse et une vive excitation réulsive.

— *Encycl.* Méd. Les deux espèces d'ortie que nous possédons dans nos pays, la grande ortie (*urtica dioica*) et l'ortie grise (*urtica*

urens), sont aptes à l'urtication. On préfère généralement la dernière, parce qu'elle est plus commune et qu'elle a des aiguillons plus forts et plus nombreux. Elle doit toujours être employée à l'état frais sous peine de demeurer sans effet. M. Blatin a encore proposé de produire l'urtication à l'aide d'une pommade composée d'axonge dans laquelle on incorpore, par simple mélange sans trituration, les soies épineuses du *dolichos pruriens* de Linné, à dose de 0,50 pour 30 grammes. Son action est immédiate et elle produit une éruption de papules blanches et plates avec sensation d'ardeur et de prurit tout à fait analogue à celle que causent les orties. Pour produire l'urtication, on a enfin employé certaines chenilles, dont les poils agissent mécaniquement en pénétrant dans les tissus et chimiquement en y déversant le liquide irritant contenu dans leur cavité. Telles sont les processionnaires (*phalæna processionæ* de Linné, le *bombyx pityocampa*, les *phalæna quercus* L., le *liparis auriflua* d'Ochsen et la *lithosia caniola* de Fabricius). Les médecins n'ont plus recours à ces agents.

L'urtication constitue un moyen thérapeutique peu commode et souvent inapplicable. Elle est excessivement douloureuse, et les résultats qu'on en obtient sont souvent loin d'en compenser les inconvénients. Pour la pratiquer, on prend avec la main couverte d'un gant épais une poignée d'orties, et on en frappe la partie qu'on désire irriter jusqu'à ce qu'elle rougisse fortement. Il est quelquefois utile de réitérer cette flagellation, mais il est rare qu'elle excite aussi vivement la peau la seconde fois que la première. Si on a poussé la flagellation un peu trop loin, le meilleur moyen de calmer la douleur consiste à faire sur le siège du mal des lotions huileuses. Des lavages à l'eau ne feraient qu'augmenter la cuisson. L'urtication a été employée dès la plus haute antiquité comme un excitant local et un révulsif puissant. Celse, Arétée et Galien la conseillaient dans les congestions cérébrales, dans les paralysies et dans les cas de coma. On en a fait aussi usage (ainsi que le démontre un passage du *Satyricon* de Pétrone) pour réveiller les désirs vénériens languissants. Les frictions s'adressaient alors à la région lombaire. Pratiquées sur les cuisses et sur les jambes, elles peuvent servir à rappeler les règles. Elles sont aussi utiles pour rappeler les éruptions rubéolique, varioleuse et scarlatineuse dans les cas de répercussion. On ne doit jamais y avoir recours qu'avec les plus grands ménagements, car il pourrait en résulter une trop vive inflammation.

URTICÉ, ÉE adj. (ur-ti-sé — du lat. *urtica*, ortie). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte à l'ortie. || On dit aussi URTICACÉ.

— s. f. pl. Famille de plantes dicotylédones, ayant pour type le genre ortie : Les *URTICÉES* se rencontrent dans les régions tropicales et subtropicales de tout le globe. (R. Hoefler.)

— *Encycl.* La famille des *urticées*, envisagée dans son acception la plus large, présente les caractères suivants : calice de trois à cinq sépales, à préfloraison imbriquée ou valvaire; étamines en nombre égal à celui des sépales et opposées à ceux-ci; pistil composé d'un ou deux carpelles à une seule loge uniovulée, surmontés d'un stigmate simple; embryon droit ou courbé, sans albumen ou entouré d'un albumen charnu. Cette famille, ainsi caractérisée par les anciens botanistes, et dont A. Brongniart a fait sa classe des urticinées, renferme des genres assez disparates et se divise naturellement en sections assez nombreuses, qui sont devenues aujourd'hui autant de familles distinctes, sous les noms d'*artocarpées*, *cannabacées*, *cellulées* ou *ulmées*, *morées*, *pipéracées*, *plataneées* (v. ces mots) et, enfin, *urticées* proprement dites, dont il nous reste à parler.

La famille des *urticées*, ainsi délimitée, comprend des arbres, des arbrisseaux et surtout des plantes herbacées, à feuilles alternes ou opposées, simples, pétioles, entières ou dentées, munies de stipules le plus souvent persistantes, plus rarement caduques, quelquefois nulles. Les fleurs, réunies en grappes ou en épis, nues ou bractéolées, sont entourées d'un involucre commun, quelquefois groupées sur un réceptacle charnu, sont polygames, monoïques ou dioïques, fréquemment incomplètes par l'avortement de l'ovaire. Elles présentent un calice à quatre ou cinq sépales, libres ou soudés en tube à la base. Les mâles ont des sépales concaves, égaux, quelquefois remplacés par une simple écaille latérale; des étamines en nombre égal et opposées aux sépales, à filets inflexibles et se redressant avec élasticité au moment de l'anthèse; un ovaire rudimentaire. Les femelles ont des sépales ordinairement inégaux, souvent soudés en un tube ventru; un ovaire libre, sessile, à une seule loge uniovulée, surmonté d'un style simple, terminé par un stigmate en tête ou pénicillé. Le fruit, sec ou membraneux, plus rarement charnu et bacciforme, renferme une graine à embryon entouré d'un albumen charnu.

Cette famille, dont les affinités sont naturellement indiquées avec celles que nous avons nommées plus haut, renferme les genres ortie, boëmerie, élatostemme, malaisie,

schychowskye, pellionie, pilée, pariétaire, soleirolie, forscôlée, etc. Les *urticées* sont répandues dans toutes les régions chaudes ou tempérées du globe; rares dans les localités montagneuses ou boisées, elles semblent affectionner le voisinage des habitations de l'homme. Leurs sucs sont aqueux, rarement lactescents. Elles sont généralement couvertes de poils, souvent urticants. Quelques espèces sont employées dans la matière médicale ou recherchées pour leurs fibres textiles.

URTICIFOLIÉ, *ÉE* adj. (ur-ti-si-fo-li-é — du lat. *urtica*, ortie; *folium*, feuille). Bot. Dont les feuilles ressemblent à celles de l'ortie.

URTICIN s. m. (ur-ti-sain — du lat. *urtica*, ortie). Chim. Matière colorante rouge des sommets de l'ortie.

URTICINÉ, *ÉE* adj. (ur-ti-si-né — du lat. *urtica*, ortie). Bot. Qui ressemble à une ortie.

— s. f. pl. Classe de plantes dicotylédones, comprenant les urticées et quelques familles voisines.

URTICHER v. a. ou tr. (ur-ti-ké — du lat. *urtica*, ortie). Bot. Qui ressemble à une ortie, piquet avec des orties.

URTUBIE (Théodore-Bernard-Simon, chevalier D'), général français, né à La Fère, mort en 1807. Après avoir commandé, pendant la Révolution, l'artillerie de la 17^e division militaire, il prit sa retraite en 1797 et devint l'un des administrateurs de la caisse d'amortissement. On a de lui : *Petit manuel de l'artillerie* (Bastia, 1785, in-12), le premier ouvrage élémentaire qui ait paru en France sur la manœuvre du canon.

URUBITINGA s. m. (u-ru-bi-tain-ga). Ornith. Syn. de MORPHUS.

URUBU s. m. (u-ru-bu — mot brésilien). Ornith. Nom vulgaire d'une espèce de vautour d'Amérique : *LURUBU* est presque aussi gros que le dindon femelle. (V. de Bomare.) Les urubus sont des oiseaux très-hideux. (V. de Bomare.) Quand l'URUBU, sa journée faite, se replace sur son cocotier, les minarets de l'Asie blanchissent aux rayons de l'aurore. (Michelet.)

— Encycl. L'urubu, appelé aussi, suivant les pays, *aura*, *ouroua*, *tropillot*, *marchand*, *aigle du Cap*, etc., est à peu près de la taille du dindon; sa peau est variée de teintes bleuâtres, rousses, blanchâtres, noirâtres sur la tête et le dessus du cou, avec quelques poils noirs; son plumage est noir, à reflets pourprés, ou d'un vert sombre; il a le bec blanchâtre, l'iris tirant sur le rouge, les paupières jaunâtres, les jambes et les pieds d'une couleur corne, avec les ongles noirs.

L'urubu, qui forme l'espèce la plus nombreuse de l'ordre des rapaces, habite toute l'Amérique méridionale; il est surtout répandu au Mexique, à la Colombie, à la Louisiane, à la Guyane et au Pérou. Il fréquente peu les déserts et les grandes forêts, mais on le rencontre partout en grandes troupes dans les campagnes habitées. Commensal intéressé de l'homme, de même que les caracaras, il suit les migrations des indigènes, s'arrête quand ils s'arrêtent et se remet en marche avec eux.

Du reste, il sait se faire pardonner cette familiarité souvent incommode par les services signalés qu'il rend dans les villes et les villages. On dit qu'au Pérou il s'abat chaque matin dans les rues, au lever du soleil et avant que le peuple sorte des maisons, pour se repaître des immondices, qu'il fait ainsi disparaître entièrement. Dans la campagne, quand les chasseurs ont enlevé la peau d'un animal et abandonnent son cadavre, l'urubu vient manger ces chairs corrompues. C'est ainsi qu'il débarrasse les lieux habités ou fréquentés des restes d'animaux morts, dont la putréfaction finirait par infecter l'air.

L'urubu passe la nuit sur les branches inférieures des arbres ou sur les rochers, les falaises, les toits des maisons; le soir, il revient toujours au même gîte; il se couche tard, se lève avant l'aurore et se met aussitôt en quête de son déjeuner; s'il n'a pas à sa disposition une proie déjà entamée, il en cherche une nouvelle en explorant la campagne du haut des airs. Lorsqu'il a découvert un cadavre, il se met en devoir de le dépecer; mais il n'est pas longtemps seul; bientôt arrivent des milliers de convives qui se disputent avec acharnement le butin commun; les rixes, les expulsions se renouvellent sans cesse, accompagnées d'un rauque croassement, la seule voix que fasse entendre cet oiseau. Pendant que les plus forts occupent la place, les plus faibles se promènent à distance, attendant leur tour; alors les premiers repus, perchés sur un rocher voisin, opèrent leur digestion, qui va bientôt les rendre capables d'engloutir une nouvelle pâture. Souvent le sarcophage papé apparaît au milieu d'eux et met fin à toute rivalité; les urubus cèdent la place au roi des vautours, qui, lui-même, se retire devant le condor. Cet esprit de subordination, auquel les peuples de l'Amérique ont assigné une cause morale, est tout simplement fondé sur les qualités offensives du bec de chacune des trois espèces.

L'urubu peut supporter de très-longes jét-

nes; mais, dès qu'il trouve l'occasion d'y mettre un terme, il se dédommage de ses privations sans mesure et sans discernement, disputant aux chiens les boyaux de bœuf qu'on a jetés sur la voie publique et se nourrissant même des excréments humains. Quand il marche, son allure est grave et lente; il allonge les jambes; mais, s'il est pressé d'arriver ou de fuir, il saute des deux pieds à la fois. Son vol est ordinairement bas; il plane rarement et ment bruyamment ses ailes. Il ne fait pas de nid et dépose ses deux œufs dans le trou d'un rocher.

URUCU s. m. (u-ru-ku). Bot. Nom brésilien du roucouyer.

URUCURI-IBA s. m. (u-ru-ku-ru-iba). Bot. Nom que porte au Brésil le cocotier couronné.

URUGUAY, fleuve de l'Amérique du Sud, entre la confédération Argentine et le Brésil, où il prend sa source. Après un cours d'environ 1,400 kilom., il se joint au Parana, à Corrientes, où il forme l'estuaire de la Plata. Il est navigable, jusqu'à 480 kilom. de l'Océan, pour les navires d'un fort tonnage, et jusqu'à 880 kilom. pour le cabotage. Les principaux affluents de l'Uruguay sont : le rio Negro, le rio Cuareim, l'ibicuy et l'Y-guy. L'Uruguay est sujet à de fréquentes et remarquables fluctuations. Dans certaines saisons, il peut rivaliser avec le Parana, et à d'autres moments il devient comparativement insignifiant. Dans le haut Uruguay se trouve la cataracte appelée Salto-Grande, laquelle est située par 27° 8' 18" de latit., à quelques centaines de mètres au-dessous du point où le fleuve commence à séparer le Rio-Grande-du-Sud (Brésil) de la province argentine de Corrientes. Au-dessus de la chute, l'Uruguay a 660 mètres de largeur; un rocher de 2,700 mètres partage le courant en deux bras; presque toute l'eau passe dans le chenal brésilien, lit profond qui, à un moment donné, n'a pas même 40 mètres de largeur. La chute totale de l'Uruguay est de 11 à 12 mètres pour une longueur de 2,700 mètres. Les rochers qui enserrant le fleuve, celles qui entourent ses deux bras, celles sur lesquelles il glisse, sont des roches basaltiques.

URUGUAY (RÉPUBLIQUE DE L'), Etat de l'Amérique du Sud, par 30° et 35° de latit. S., 55° et 61° de longit. O., borné à l'O. par le fleuve Uruguay, qui le sépare de la province argentine d'Entre-Rios; au S. par le rio de la Plata; à l'E. par l'Océan Atlantique, l'arroyo (petite rivière) de Chuy et la laguna (lac) de Merim; enfin, au N., par le Brésil, dont il est séparé, aux termes du traité intervenu entre les deux gouvernements le 12 octobre 1851 et des articles additionnels du 15 mai 1852, par le rio Jaguaron, à partir de son embouchure dans le lac Merim, puis par une ligne imaginaire qui va rejoindre le rio Cuareim, et enfin par cette rivière jusqu'à son confluent avec l'Uruguay; superficie, 180,865 kilom. carrés; pop. en 1873, 450,000 hab. Capitale, Montevideo.

— *Aspect général.* La position géographique du territoire est une des plus favorables qui puissent se rencontrer, la majeure partie de ses frontières étant formée par la mer et par des cours d'eau abordables pour les vaisseaux marchands du plus fort tonnage. De plus, ce territoire présente, sur les bords du large estuaire de la Plata, d'excellentes stations maritimes, telles que Montevideo, le meilleur port du bassin de la Plata, rendez-vous des escadres étrangères dans ces parages, et Maldonado, dont la rade, située à l'embouchure du même fleuve, est en état d'abriter une grande flotte de guerre, et qui pourrait, à ce titre, le cas échéant, offrir une véritable importance militaire. Le rio Uruguay est navigable, pour les navires de long cours, jusqu'aux cataractes de Salto-Chico. La configuration superficielle de la république de l'Uruguay offre une heureuse variété dans ses reliefs; ce n'est plus la monotonie fatigante des plaines et des pampas des provinces voisines appartenant à la république Argentine. Le sol de l'Uruguay forme un plateau en terrasses, légèrement ondulé, sans que les inégalités dépassent une moyenne assez faible; il est traversé dans diverses directions par des chaînes de montagnes peu élevées, étroites et rocheuses, qui se distinguent par leurs crêtes à formes tranchantes, et qui, pour cette raison, sont appelées dans le pays *cuchillas*, c'est-à-dire couperets. La chaîne principale, la Cuchilla-Grande, entre dans le pays par le nord et, au moyen des rameaux qu'elle projette au sud, elle partage tout le territoire en deux bassins, celui du versant occidental et celui du versant oriental; le premier de ces bassins est près de quatre fois plus étendu que le second.

La Cuchilla-Grande, qui forme le véritable prolongement austral du système de la sierra Geral du Brésil, ne s'élève nulle part, sur le territoire de l'Uruguay, à plus de 700 mètres au-dessus du niveau de la mer. Elle est remarquable par la multitude de rivières qui y prennent leur source. Des cours d'eau assez nombreux descendent aussi des autres montagnes; de sorte qu'en général le sol de la république est dans les conditions d'irrigation les plus favorables à la culture. La plupart de ces rivières se déchargent

dans le rio Uruguay. Le plus grand des affluents de l'Uruguay, et en même temps la principale rivière de la république, est le rio Negro, qui prend sa source au Brésil, par environ 31° 20' de latit. et 56° 15' de longit., mais en sort bientôt pour entrer dans le territoire de l'Uruguay et le parcourir vers le S.-O., parallèlement à la Cuchilla-Grande. Le rio Cebollate, la rivière la plus importante après le rio Negro, tire sa source des hauteurs rocheuses nommées Azperzas, au centre du département de Minas, et se décharge dans la laguna Merim, par 33° 9' de latit. et 56° 1' de longit., après avoir recueilli presque toutes les eaux du versant oriental du territoire. Il offre les meilleurs ports sur le grand lac Merim, qui ouvre des communications importantes avec la province brésilienne de Rio-Grande-du-Sul. La troisième des rivières de la république est le rio Santa-Lucia, qui déverse ses eaux dans l'estuaire du rio de la Plata. Le territoire de l'Uruguay n'envoie directement à l'Océan Atlantique aucun cours d'eau qui mérite d'être signalé.

— *Climat.* Le climat est agréable et tempéré dans l'Uruguay, et sa salubrité ne laisse rien à désirer. C'est un climat marin; l'écart entre les diverses saisons, qui suivent, d'ailleurs, un ordre tout opposé à celui qui règne en Europe, n'est pas considérable, puisque la moyenne est de 18,8 pour le printemps, de 21,8 pour l'été, de 14,6 pour l'automne et de 11,8 pour l'hiver. A proprement parler, l'hiver est tellement doux dans ces latitudes, qu'en réalité l'année s'y divise seulement en deux saisons : la saison chaude, qui comprend les sept mois d'octobre à juin, et la saison fraîche, qui dure de juin à septembre. C'est dans cette dernière série que viennent les gelées, qui, le plus souvent, n'ont lieu que par rayonnement. Le mois le plus froid, celui de juillet, répond, pour la température et les phénomènes météorologiques, au mois d'avril sous le climat de Paris, et c'est seulement dans quelques nuits très-claires et très-calmes des mois de juillet et d'août que le thermomètre descend à zéro. La neige est inconnue à Montevideo. Par contre, il y a de brusques changements de température, durant la même journée. Ces changements sont la conséquence naturelle des orages assez fréquents et des vents du S. et du S.-O. Dans l'intérieur du pays, les saisons sont plus tranchées; il y fait plus chaud l'été, plus froid l'hiver. Déjà, dans la campagne, une certaine distance de Montevideo, les chaleurs de l'été sont très-fortes et le thermomètre y dépasse très-souvent 30° et même 35°; tandis qu'en hiver il y descend plusieurs fois jusqu'à 20° et 30°. Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est la grande différence qui existe entre la température au lever du soleil et celle de deux heures de l'après-midi. A Montevideo, cette différence est déjà, en moyenne, de 6°; mais elle atteint quelquefois 15° et même 18°, et elle est bien plus tranchée dans l'intérieur, où la variation oscille très-souvent entre 15° et 20° et donne une moyenne de 9°. En général, le climat est sec et venteux.

— *Flore, faune, productions minérales.* Les conditions météorologiques, dans l'Uruguay, sont plus favorables à la végétation arborescente que dans les provinces argentines contiguës. Il est vrai que les grandes forêts vierges d'arbres de haute futaie manquent aussi bien dans l'Uruguay que dans la république Argentine; mais les vallées et les rives des cours d'eau sont ordinairement couvertes d'arbustes et d'arbres de dimension moyenne qui donnent, pour la plupart, un bois très-dur et susceptible d'emplois fort utiles. C'est ainsi que, sur les bords de l'Uruguay, se trouvent un nombre infini de bocages de palmiers yataïs (*cocos yatai*), arbre précieux par ses fruits, ses feuilles et son bourgeon terminal, qui donne le chou palmiste. Sur le versant oriental du territoire, où l'air est plus humide, on trouve çà et là, dans les plaines, des forêts d'un caractère presque tropical. Quant à l'agriculture et en particulier à la culture des céréales (le froment, etc.), le climat s'y prête très-bien en général. Les plaines offrent un sol sablo-argileux qui appartient à la formation pampeenne d'Aleide d'Orbigny, et qui est d'une fécondité naturelle extrême. Les herbes potagères et les arbres fruitiers d'Europe croissent presque partout; mais la culture en est encore fort restreinte, à l'exception du pêcher et de l'orange, qui sont cultivés sur tous les points du territoire. Les essais que l'on a faits pour l'acclimatation de la vigne ont donné les résultats les plus satisfaisants. Outre les fruits de provenance européenne, un grand nombre de ceux qui appartiennent à la zone tropicale croissent à souhait dans les localités qui ne sont pas exposées au vent, surtout dans la partie N.-E.

Parmi les végétaux utiles, nous citerons : le blé, le maïs, l'orge, le cacao, la canne à sucre, le cotonnier, l'olivier, l'indigotier, le bananier, le palmier, etc.

L'Uruguay, comme la république Argentine et le Brésil, possède beaucoup de bêtes à cornes et de chevaux. On y trouve des daims, des renards, des tapirs et, dans les parties montagneuses, quelques jaguars. L'ornithologie y est représentée par de nombreuses variétés au brillant plumage. On y

rencontre aussi diverses variétés de serpents.

L'Uruguay a été doté par la nature de richesses minéralogiques, à la formation desquelles se prête parfaitement sa constitution géologique. On y trouve en abondance des mines de plomb argentifère, de cuivre, d'antimoine, d'argent et d'or; ces dernières se présentent surtout dans les départements qui confinent le Brésil; l'on y rencontre des quartz aurifères qui donnent des pépites d'un volume remarquable. Les cours d'eau qui descendent de la Cuchilla-Grande charrient tous de l'or en poudre, qui donne lieu à des lavages très-rémunérateurs. Jusqu'ici, le manque de bras et les avantages offerts par l'élève du bétail à cornes ou à laine ont fait négliger l'exploitation des mines, qui constituent la richesse de l'avenir. Le pays offre de puissantes couches de calcaire à divers états de combinaison, sulfates et carbonates. Parmi ces derniers, il existe une grande variété de très-beaux marbres, tels que le marbre blanc statuaire et les marbres de couleur, entre autres le jaune antique, qui commence à devenir rare en Europe. Les agates sont très-belles et très-abondantes; on les expédie en Europe par quantités importantes.

— *Organisation politique.* D'après la constitution du 10 septembre 1829, l'Etat de l'Uruguay forme une république constitutionnelle, dont le gouvernement comprend : 1° un pouvoir exécutif exercé par un président élu pour quatre ans par les deux Chambres, et qui ne peut être réélu qu'après une nouvelle période de quatre années passées hors de charge; il est assisté de quatre ministres : intérieur (*ministerio de gobierno*), qui réunit les affaires intérieures, l'instruction publique et la justice; extérieur (*ministerio de relaciones exteriores*); finances (*ministerio de hacienda*); guerre et marine; le vice-président de la République est toujours président du sénat; 2° un pouvoir législatif exercé par deux Chambres, le Sénat, comprenant treize membres, et la Chambre des représentants, comprenant trente-neuf membres. Les sénateurs sont élus pour six ans; ils doivent être âgés de trente ans et posséder une propriété de 45,000 francs. Les députés sont élus pour trois ans; ils doivent être âgés de vingt-cinq ans et posséder une propriété de 18,000 francs. Les sessions annuelles commencent le 15 février et durent jusqu'en juin. Dans l'intervalle des sessions, une commission permanente, composée de deux sénateurs et de cinq représentants, est chargée de surveiller la marche de l'administration.

La république est divisée administrativement en treize départements : Salto, Paysandú, Soriano, Colonia, San-Jose, Montevideo, Canelones, Maldonado, Cerro-Largo, Tacuarembó, Florida, Minas, Durazno. A la tête de chacun de ces départements se trouve un chef politique ou gouverneur, choisi parmi les citoyens qui possèdent plus de 18,000 francs de propriétés, et assisté d'un conseil ou junte, qui doit statuer sur les grands travaux d'utilité, la construction d'édifices publics, etc.

— *Organisation judiciaire.* Le pouvoir judiciaire, exercé par des juges spéciaux, présente les trois degrés de juridiction qui correspondent aux tribunaux français de première instance, d'appel et de cassation. Le tribunal suprême de la justice, nommé par les Chambres et formé de cinq membres, fonctionne comme cour de cassation et nomme une partie des juges des juridictions inférieures. Les causes criminelles sont soumises au jury. C'est également au jury que sont déferés les délits de presse. L'inextricable dédale des anciennes lois et ordonnances d'Espagne, qui ne sont plus en harmonie avec les besoins des sociétés modernes et dont l'application éternisait les procès, était encore en usage, il y a peu d'années, dans la république de l'Uruguay. Mais un décret du 20 mars 1866 a chargé la commission déjà instituée pour reviser le code de commerce d'un travail analogue pour les lois civiles, criminelles et de procédure. Le code civil, dont les dispositions sont en majeure partie empruntées aux législations européennes, a été achevé et publié dans les premiers jours de 1868.

— *Cultes.* Comme dans tous les Etats de l'Amérique espagnole, la religion catholique est la religion de l'Etat, mais tous les cultes jouissent de la plus grande tolérance et sont également protégés par la loi et par les coutumes publiques.

— *Instruction publique.* L'enseignement supérieur est donné par l'université de Montevideo; des établissements d'instruction secondaire desservent les centres de population des départements. L'instruction primaire, livrée aux mains du clergé, est dans un état pitoyable. A Montevideo, on compte 58 écoles publiques gratuites et 54 écoles particulières; dans les départements, 74 écoles publiques et 54 particulières. Les étrangers font élever leurs enfants dans des institutions spéciales où l'enseignement est assez varié.

— *Armée, marine.* L'armée permanente se recrute au moyen de volontaires qui reçoivent une prime d'engagement; son effectif

est d'environ 3,000 hommes, qui sont répartis entre un bataillon de chasseurs, un bataillon de garde départementale, une compagnie d'artillerie et un escadron de cavalerie (*escorta del presidente*). La garde nationale se compose d'environ 20,000 hommes. A part quelques petits bâtiments armés pour le service de la douane, l'Uruguay n'a pas de marine de guerre.

— *Finances, impôts, dette publique.* Le revenu total de la république est annuellement d'environ 10 ou 11 millions de piastres fortes, soit 50 ou 55 millions de francs. La source principale des recettes de l'Etat consiste dans les impôts indirects et les douanes. C'est la ville de Montevideo qui prend la plus grande part à l'alimentation du Trésor, soit en raison de sa population, soit en raison du mouvement d'affaires qui s'y concentre. La dette publique, en 1860, montait à 20 millions de piastres environ, sans comprendre la dette de 50,000 livres sterling réglée avec la Grande-Bretagne. Le 1^{er} janvier 1873, la dette s'élevait à 41,481,235 piastres (soit 207,405,955 francs), non compris la dette anglaise; l'Etat paye un intérêt de 5 à 6 pour 100, qui est exactement payé depuis 1859.

— *Crédit, banques.* On compte plusieurs banques à Montevideo : la banque Mana et Cie, instituée en 1807 avec un capital effectif de 200,000 piastres fortes, et chargée de toutes les opérations financières du gouvernement; la Banque commerciale, au capital réalisé de 500,000 piastres fortes; la succursale de la *London, Buenos-Ayres and Rio de la Plata Bank*, fondée au capital entièrement versé de 1 million de piastres fortes, érigée en 1855; la banque Nevía et Cie, au capital réalisé de 2 millions de piastres. Ces banques donnent quelquefois 12 pour 100 d'intérêt sur les dépôts et prêtent à 18 pour 100. La piastre nationale équivaut à 5 fr. 50. Les bilans réunis des grandes banques présentent un mouvement de 365 millions d'affaires opérées par leur intermédiaire.

— *Monnaies, poids et mesures.* La république de l'Uruguay n'a pas encore de monnaie particulière. Les espèces d'or et d'argent qui circulent sont celles d'Espagne (anciennes), celles des autres républiques hispano-américaines et celles du Brésil. La piastre forte, monnaie nationale, nommée *doublon*, vaut 5 fr. 34; elle se divise en 10 réaux, lesquels se subdivisent en 100 reis. La piastre ancienne ou patacon équivaut à 4 fr. 44. L'*aroba*, mesure de poids, équivaut à 25 livres. La *vara*, mesure de longueur, est de 0m,86; le pied aujourd'hui en usage est le pied anglais de 0m,278; la *cua*, mesure de superficie, vaut 86 mètres. La *suerta de chaera*, lot de terrain pour l'agriculture, vaut 16 cuadras carrés de 100 varas de côté, et la *suerta d'estancia*, lot de terrain pour l'élevage du bétail, est de 3/4 de lieue de front sur une lieue et demie de profondeur, soit 3,010 hectares. Au surplus, l'usage de ces poids et de ces mesures disparaîtra bientôt de l'Uruguay, car une loi de 1864 a proclamé l'adoption du système décimal, et déjà la douane et toutes les administrations publiques l'ont mis en vigueur. Les monnaies ne tarderont pas à subir la même réforme.

— *Population, races.* La population de l'Uruguay a pris, depuis quelques années, un rapide développement. En 1852, on y comptait 131,339 hab.; en 1860, 241,000 hab.; en 1865, 346,000 hab.; en 1873, 450,000 hab. Les départements situés au sud, sur la Plata et l'Océan, ont une population plus de cinq fois plus dense que ceux qui touchent au Brésil, et, quant au département le plus peuplé, celui de Montevideo, qui est en même temps, et de beaucoup, le moins étendu, sa population est cent cinquante-huit fois plus considérable que celle du département de Tacuarembó, qui a la population la plus clair-semée. La capitale de la république entre pour une forte part dans le chiffre de la population totale. A part cette exception, la population rurale est beaucoup plus nombreuse que la population urbaine. On ne compte en effet, en dehors de Montevideo, que quatre centres d'agglomération méritant le nom de grande ville, à savoir : Mercedes, Colonia, San-Jose et Maldonado. On compte encore beaucoup de bourgs (*villas*) qui, pour la plupart, n'offrent pas même l'aspect et l'importance de beaucoup de villages européens. Enfin, il s'y rencontre de petits centres de population (*pueblos*), la majeure partie des habitants étant dispersée dans les terres et les fermes de toute grandeur (*estancias, haciendas, chacaras*, etc.), qui se trouvent en général dans l'isolement le plus complet.

La population se compose, comme partout dans l'Amérique du Sud, de blancs, d'indiens, de noirs, et enfin de métis provenant de la fusion de ces races. Les indigènes désignés dans le pays sous le nom d'*Orientales* comprennent : 1^o les blancs établis depuis longtemps dans le pays, notamment les descendants des Espagnols, race belle et vigoureuse; 2^o les métis de blancs et d'indiens; ces derniers appartiennent ordinairement aux classes inférieures. Quant aux Indiens pur sang, il n'en existe presque plus. Parmi les étrangers les plus nombreux, sans s'occuper des départements de Maldonado et de Paysandú, sont les Brésiliens, les Argentins, qui forment une popu-

lation flottante, les Espagnols, les Italiens, les Français et les Anglais. Depuis 1860, l'élément étranger s'est beaucoup accru. Ce sont le Brésil, l'Espagne, l'Italie et la France qui envoient dans l'Uruguay le plus grand nombre d'émigrants. Dans ces dernières années, cependant, l'émigration s'est développée dans la Grande-Bretagne et dans l'Irlande; l'Allemagne elle-même et la Suisse ont fourni des colonies qui sont aujourd'hui en pleine prospérité. Néanmoins, ce courant d'immigration est loin d'être en rapport avec les avantages que la république de l'Uruguay offre aux colons, comparativement à d'autres contrées d'Amérique et même aux Etats-Unis. Parmi les Européens, les Basques Espagnols et Français sont réputés les meilleurs. Très-actifs pour la culture, ils s'adonnent à la culture des terres et font promptement leur fortune.

— *Langue.* La langue officielle est la langue espagnole; c'est aussi celle qui se parle le plus généralement; mais, grâce aux émigrations étrangères, le français, l'italien et l'anglais sont d'un usage général, et tout Européen est assuré de se faire comprendre dans l'Uruguay.

— *Mœurs.* Les mœurs et les caractères, dans la république Orientale, varient suivant les différences de situation, de profession et de résidence. Dans les villes du littoral, c'est l'esprit européen qui domine, malgré les influences particulières de climat et de race. Dans les villes de l'intérieur, c'est la vie agricole qui prévaut sur la vie commerciale; enfin, dans les districts adonnés à la culture, on retrouve, accommodés au climat, les habitudes générales de l'homme qui se consacre au travail du sol, de même que, dans les pampas, les propriétaires et les gardiens de troupeaux, condamnés à de longues solitudes, présentent la plupart les habitudes rudes et simples des peuples pasteurs. Cependant, malgré ces diversités, la population de l'Uruguay est affable et bienveillante. Les étrangers sont généralement bien accueillis, et rien ne prouve mieux cette disposition que la persistance du courant qui pousse tant d'Européens vers les bords de la Plata.

— *Agriculture et industrie agricole.* Les habitants de l'Uruguay cultivent assez mal un sol qui pourrait beaucoup produire et devenir une source de richesse considérable. Mais, faute de bras, ce territoire si riche est presque entièrement inexploité. L'industrie pastorale constitue la principale ressource de la république. C'est elle qui fournit en très-grande partie les moyens d'échange avec l'Europe et qui alimente, pour ainsi dire exclusivement, le commerce d'exportation. Il n'y a pas plus d'une trentaine d'années que cette industrie se bornait à peu près à l'élevage et à l'exploitation des bêtes à cornes, des chevaux et des mules; mais, depuis ce temps, l'élevage du mouton, en vue de la production de la laine, est devenue d'une réelle importance. On a importé un grand nombre de bœufs mérinos de race française (Rambouillet) et de race allemande (Négretil), et maintenant les troupeaux ont acquis à divers degrés une certaine amélioration plus ou moins grande. Avec la multiplication des fermes à moutons, la valeur vénale de la propriété rurale s'est élevée au quadruple dans quelques départements, et beaucoup d'étrangers, notamment des Anglais, des Français, des Allemands, ont acheté d'immenses étendues de terrain de pacage pour faire l'élevage du mouton sur la plus vaste échelle, si bien que la moitié des exploitations rurales semble avoir passé déjà aux mains des étrangers. L'élevage du mouton pour la production de la laine donne des profits considérables dans les grandes fermes, car on estime généralement que les troupeaux se doublent tous les trois ans. Le fermier retire, en outre, un intérêt annuel de 7 pour 100 du capital employé à l'achat des pâturages. On abat et on prépare un nombre considérable de bœufs ou vaches. On peut citer, au nombre des abattoirs les plus célèbres du pays, les saladeros de Fray-Bentos, sur le rio Uruguay. Ils sont connus en Europe par la préparation de l'extrait de viande (*extractum carnis*, Liebig), extrait fait d'après les formules et sous le contrôle du célèbre chimiste J. Liebig. La valeur de la propriété foncière, qui a presque doublé dans les dix dernières années, a été estimée à 140 millions de piastres fortes; celle des bestiaux (bœufs, moutons, chevaux et mules), à plus de 50 millions de piastres. L'étranger peut acquérir des immeubles et en jouir au même titre que les indigènes, sans avoir rien à craindre pour la sécurité de sa propriété.

— *Commerce.* Comme l'Uruguay importe presque tous les articles de fabrication nécessaires dans l'économie sociale et domestique, et même une partie considérable de ses comestibles, et qu'il les paye avec ses propres produits à l'état brut, le commerce extérieur a une importance bien supérieure à celle que comporterait le chiffre de la population dans d'autres circonstances. Le commerce général, en 1869, était évalué à 208,009,000 francs, comprenant 111,493,000 francs pour l'importation et 96,516,000 francs pour l'exportation. L'importation suit une progression permanente, et la France, qui tient le premier rang, y entre pour une très-large part, en raison de ses liquides, de ses tissus, de ses soieries

et de tous les articles de mode et de luxe. Les articles d'importation consistent en tissus, comestibles, sucre, huile, riz, boissons, articles confectionnés, chaussures, chapeaux, soieries, tabacs, etc. Les articles d'exportation consistent en cuirs, peaux, laine, suif et graisse. Ils sont principalement dirigés sur la France, l'Angleterre, l'Italie, l'Espagne, les Etats-Unis et le Brésil.

— *Moyens de transport. Navigation.* Les transports à l'intérieur se font encore presque exclusivement à dos de mulet ou sur des charrettes traînées par des bœufs. Malgré cela, il y a un service régulier de diligences entre Montevideo et les villes principales de l'intérieur, et le service en est aussi prompt, aussi satisfaisant que celui des diligences en Europe, sur les meilleures chaussées. Le 25 avril 1867 a eu lieu l'inauguration des travaux du chemin fer central de Montevideo à Durazno, aujourd'hui terminé, et l'on a construit, de 1872 à 1874, le chemin de fer de Salto à Santa-Rosa. Au mois de décembre 1866 a été terminé le télégraphe électrique traversant la Plata, de Montevideo à Buenos-Ayres. Le cabotage joue nécessairement un grand rôle dans les transports; les cours d'eau, ainsi que le littoral de l'Océan Atlantique, donnent lieu à un mouvement assez considérable, qui se manifeste par un transport de 90,000 à 100,000 tonneaux. Un service régulier de petits bateaux à vapeur ouvre des communications périodiques entre les principales villes de l'Uruguay jusqu'au Salto, ainsi qu'avec Buenos-Ayres et les ports du Parana jusqu'à Rosario. Montevideo communique tous les quinze jours avec l'Europe, au moyen de deux lignes de paquebots à vapeur faisant escale à Rio-de-Janeiro, et partant de là alternativement pour Bordeaux et Southampton. Il y a aussi pour le transport des passagers deux services mensuels de vapeurs à hélice entre Montevideo et Liverpool, et des départs également réguliers de bâtiments à voiles (*clipper-packets*) dans divers ports européens, notamment à Liverpool et au Havre. Le Brésil entretient sur la côte quelques vapeurs, dont l'un fait un service régulier entre Montevideo, Rio-Grande, Santos et Rio-de-Janeiro; il correspond avec la ligne du Nord, qui dessert toute la côte jusqu'au Parana. Quant au mouvement général de la navigation, il s'élevait en 1871 à 2,876 navires, entrés et sortis, représentant 1,424,677 tonneaux.

— *Histoire.* La république Orientale de l'Uruguay tire son nom de l'ancienne dénomination « Banda Oriental », qui servait à désigner toute la partie de l'ancienne vice-royauté de Buenos-Ayres, située à l'est du fleuve Uruguay. Par la même raison, les habitants de l'Uruguay portent le nom de « Orientales ». C'est le 20 juin 1814 qu'on voit pour la première fois Montevideo prendre rang dans le mouvement général de l'Amérique du Sud par la capitulation du commandant espagnol don Gaspar de Vigodet, forcé de se retirer devant les troupes argentines. Le territoire de la rive gauche de la Plata devint pendant quelque temps la seigneurie de don Jose de Artigas, qui s'intitulait protecteur de l'Amérique du Sud, et qui était un véritable chef de gauchos, réunissant tous les instincts, toutes les passions de cette race singulière. Le Brésil profita de la guerre civile qui désolait alors l'Uruguay pour venir pacifier le pays et occuper Montevideo. Cette occupation dura jusqu'en 1821, époque où un congrès de députés montevideos décréta l'incorporation de la province au Brésil, sous le nom de province Cis-Platine. Peu après, le drapeau de l'indépendance était relevé sur la rive gauche de la Plata. Le gouvernement de Buenos-Ayres, de son côté, réclamait la restitution de la province Cis-Platine et de Montevideo comme ayant appartenu à la vice-royauté de Buenos-Ayres. De là la guerre entre la république Argentine et le Brésil, déclarée en 1825 et terminée sous la médiation de lord Ponsonby, ministre d'Angleterre, par le traité du 27 août 1828, qui érigeait en Etat indépendant et souverain le territoire Oriental. Les parties contractantes se réservaient seulement le droit d'approuver la constitution que le nouvel Etat se donnerait et d'intervenir pour prêter leur secours au gouvernement légal de Montevideo, si la guerre civile venait à éclater avant que la république fût constituée ou pendant les cinq ans qui suivraient la promulgation de la constitution. Un congrès général se réunit à Montevideo et vota, le 10 septembre 1829, une constitution. La première application de cette constitution, solennellement jurée à Montevideo le 18 juillet 1830, était la nomination à la présidence de la république du général don Fructuoso Rivera, qui s'était distingué pendant la guerre contre le Brésil, et avait acquis une grande popularité. Rivera, à l'expiration de ses pouvoirs (1834), fut remplacé par le général don Manuel Oribe, qui avait contribué à conquérir l'indépendance pour son pays; mais peu après, Rivera se plaça à la tête d'une insurrection et força Oribe à abdiquer la présidence le 20 octobre 1838, avant l'échéance légale de son mandat. Deux faits décisifs se produisirent en même temps : les proscrits argentins, éloignés de Buenos-Ayres par la crainte de la dictature de Rosas, accouraient dans

la Bande Orientale et venaient s'offrir à Rivera, qui les accueillait pour s'en servir, en leur promettant en retour de se joindre à eux pour renverser Rosas, et, d'autre part, la France appuyait également de son concours moral et même matériel Rivera, dans l'espoir de trouver à Montevideo un centre d'action convenable pour ses opérations contre Buenos-Ayres. Etabli au Cerro-de-la-Victoria, aux portes de Montevideo, Oribe dominait le reste du pays et créait en face de la capitale orientale, de l'autre côté de la baie, le port de Buceo. Le gouvernement de Montevideo se défendit comme il le put, principalement par le concours des légions étrangères nationalisées, et à partir de 1848 avec les subsides de la France. La bataille de Santos-Lugares (3 février 1852), qui amena la chute de Rosas, enleva à Oribe son dernier espoir de revenir à Montevideo. Res-erré entre le Brésil et la république Argentine, qui s'immiscèrent constamment dans ses affaires, l'Uruguay a vu se joindre à cette cause d'affaiblissement une lutte presque incessante entre les deux partis qui divisent le pays. Les *colorados*, qui représentent l'élément libéral, sont sans cesse en guerre avec les *blancos* ou *blanquillos*, qui soutiennent les idées rétrogrades, dites *conservatrices*, et, dans ce dernier parti, il s'est formé plusieurs fractions. Outre ces deux grands partis, qui déchirent le pays, l'Uruguay a été sans cesse la victime de l'ambition de ses généraux qui, sous le moindre prétexte, font des pronunciamientos, tiennent en échec le gouvernement et empêchent presque constamment la transmission régulière des pouvoirs présidentiels. En 1865, le président Aguirre fut renversé par le général Florès, chef du parti colorado, qui, avec le titre de président provisoire, exerça un pouvoir dictatorial. Ce dernier s'allia, en 1865, avec le Brésil et la république Argentine pour faire la guerre au Paraguay et à son énergie présidentielle. Lopez, guerre qui se prolongea jusqu'en 1870. Le 7 avril 1868, un des fils du général Florès se révolta contre lui, le força à quitter Montevideo et s'empara du pouvoir avec une extrême facilité. Mais le corps consulaire fit occuper la douane, envoya rassurer le vieux dictateur qui parlait de s'embarquer, et bientôt Fortunato Florès, voyant que l'indignation publique grondait autour de lui, consentit à rendre le pouvoir à son père, moyennant une somme assez considérable qui lui fut comptée. Cette échauffourée aurait dû servir de leçon au général Florès, en lui révélant la fragilité de son pouvoir et les ennemis qu'il avait dans sa famille. Malheureusement, il n'en fut rien. Le dictateur rassembla les Chambres, leur remit le pouvoir et les invita à nommer un président constitutionnel; mais, au lieu de se retirer, il posa sa candidature. Aussitôt le parti qui lui était hostile s'insurgea. Le mouvement commença dans le département du Salto, où la ville du même nom fut attaquée par le colonel Aparicio, qui fut repoussé. A Montevideo, le 20 février 1869, des groupes armés se portèrent sur plusieurs points et principalement sur l'hôtel du gouvernement, qui fut pris après une faible résistance. Le général Florès, informé de ce mouvement, monta en voiture pour se rendre à ce même hôtel; mais, en route, il fut attaqué par six hommes, qui le percèrent de neuf coups de poignard. Pour un instant, on put croire que la révolution était faite, car aussitôt une espèce de gouvernement fut installé et fonctionna. Cependant une tentative de séduction faite sur la garnison échoua. Le commandant de l'artillerie refusa de livrer ses pièces, et en quelques heures l'insurrection fut étouffée. Le dictateur qu'elle s'était nommé, Bernardo Berro, ex-président de la république, renversé jadis par Florès, fut arrêté avec quelques officiers et fusillé avec eux, sans autre forme de procès. Le président du sénat, D. Pedro Varela, un des chefs du parti libéral et démocratique, prit les rênes du gouvernement.

Le 1^{er} mars 1874, M. Elauri fut élu président pour une période de quatre ans; mais son gouvernement imprévoyant ne tarda pas à indisposer contre lui l'opinion. Le 15 janvier 1875 un pronunciamiento militante le renversa au milieu de l'indifférence générale et il dut quitter le pays. D. Pedro Varela le remplaça d'abord comme président provisoire, puis comme président définitif. Mais la création du papier-monnaie, la répudiation de la dette et les intrigues du parti hostile à Varela, représentant le parti démocratique, amenèrent en juin 1875 une nouvelle insurrection, que vint seconder le retour des déportés de La Havane. Toutefois, grâce à des réformes et aux ressources que lui procura un traité signé avec la banque Mana, le chef du pouvoir exécutif put lutter avantageusement contre les insurgés; mais, en mars 1876, le colonel Latorre, ministre de la guerre, renversa Varela, qui se réfugia le 6 mars sur un navire français, et se fit proclamer président provisoire. Latorre a prononcé la dissolution de la Chambre et ordonné des élections pour une Chambre nouvelle, qui doit choisir en novembre 1876 un président définitif.

Uruguay (L'), poème épique brésilien, par José Basilio (1776). Il a pour sujet les luttes des troupes espagnoles et portugaises, sous la conduite du général Gomes Freyre de Andrade, contre les Indiens du Paraguary, do-

minés et excités par les jésuites (1756). Ces peuplades ne voulaient pas se soumettre aux stipulations du traité conclu, le 13 janvier 1750, entre les couronnes d'Espagne et de Portugal, et par lequel les Portugais recevaient les sept missions situées sur les rives de l'Uruguay en échange des colonies de Sacramento, cédées à l'Espagne. Les jésuites, à la vérité, n'avaient excité les indigènes à la révolte; mais ils protestèrent plusieurs fois auprès du gouvernement espagnol contre la cession de leurs établissements, cession qui avait fortement lésé leurs intérêts. La lutte, que les indigènes soutinrent avec une énergie qui ne leur était pas ordinaire et dont le plan trahit une intelligence supérieure, se termina par la soumission et l'occupation des principaux établissements par les Portugais.

Il est possible, dit M. Ferd. Wolf (le *Brazil littéraire*), qu'en traitant cette matière José Basilio ait écouté son aversion pour les jésuites et son désir de plaire au marquis de Pombal, son protecteur, fort ennemi des bons Pères; mais il est, néanmoins, important de remarquer qu'il avait choisi un sujet patriotique et su trouver dans son pays ce que n'avaient pas cherché les poètes brésiliens avant lui, les éléments d'une épopée. José Basilio célèbre, il est vrai, la victoire des armes portugaises et espagnoles; mais il reporte l'intérêt principal sur les indigènes, par des peintures de caractères et de mœurs, par des épisodes attachants et par des descriptions magnifiques. Il met en jeu, contre son gré peut-être, les sympathies pour les vaincus et pour les victimes. C'est certainement à bon droit qu'il a cherché les éléments poétiques dans le Brésil lui-même. Il a réussi à éveiller l'intérêt pour ce pays et ses particularités et n'a pas peu contribué par là à donner essor au sentiment national. Pereiro da Silva dit de cette épopée que c'est une des œuvres modernes où l'esprit national américain brille du plus vif éclat. Elle a été plusieurs fois rééditée.

URULE s. f. (u-ru-le). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, qui croissent dans la Nouvelle-Hollande.

URUNCA, nom latin d'ENSISEHIM.

URUS s. m. (u-russ). Mamm. Espèce de bœuf sauvage. Il on dit quelquefois **URE**.

— **Encycl.** L'*urus*, confondu souvent, mais à tort, avec l'*urochs*, est une espèce de bœuf de grande taille, caractérisé par un front plat et des cornes implantées aux extrémités latérales de la ligne occipito-frontale, comme chez nos bœufs domestiques. Son nom scientifique est *bos primigenius*. L'*urus* apparaît avec l'époque quaternaire et il a traversé les âges de pierre, de bronze et de fer. César le cite dans ses *Commentaires*. Aujourd'hui cette espèce est complètement éteinte; mais on retrouve ses restes fossiles dans presque toute l'Europe. Plusieurs auteurs, Cuvier entre autres, l'ont regardé comme la souche de nos races domestiques.

URUTAUANA s. m. (u-ru-tô-ra-na). Ornith. Espèce de faucon, qui habite l'Afrique et l'Amérique. Il on l'appelle aussi **URUTARI**.

— **Encycl.** L'*urutauna* est plus petit que l'aigle royal; sa tête est surmontée d'une huppe, formée de quatre plumes noires, qu'il peut redresser ou abaisser à volonté; son plumage est varié de brun et de noir à la partie supérieure du corps, de blanc et de blanc en dessous; il a le cou fauve en dessus, les plumes brunes et bordées de fauve, les pieds jaunes, le bec et les ongles noirs. Cet oiseau, qu'on appelle aussi quelquefois *aigle luppé*, se trouve en Afrique et dans l'Amérique du Sud. Il a le vol très-puissant et très-rapide, et peut parcourir aisément plusieurs centaines de lieues. C'est surtout quand il est irrité qu'il relève les plumes de sa huppe. Donné d'une grande voracité, il est un des ennemis les plus redoutables des perroquets, qui ne peuvent ni se défendre contre lui, ni lui échapper par la fuite; aussi en détruit-il beaucoup.

URVILLE (D'), île de l'Océanie (Micronésie), dans l'archipel des Carolines, au S.-E. d'Hogolen. Elle a été découverte en 1824.

URVILLE (D'), île de l'Océanie (Melnésie), à peu de distance de la côte de la Papouasie.

URVILLE (DUMONT-D'), marin français. V. DUMONT-D'URVILLE.

URVILLEE s. f. (ur-vi-lé — de *Dumont-d'Urville*, navigateur fr.). Bot. Genre de végétaux graminéux, de la famille des sapindacées, comprenant sept ou huit espèces, qui croissent dans l'Amérique tropicale.

US, terminaison d'un grand nombre de mots latins et d'un grand nombre de mots de science qui sont tirés du latin. Il a aussi été reçu longtemps, parmi les savants, de donner cette terminaison latine à son propre nom. Ainsi l'on disait *Cartesius* pour Descartes, *Petausius* pour Pétau, etc.

— **Fam.** Mots en us. Mots techniques tirés du latin : *Il n'effarouche pas les malades par de grands mots en us.* (E. Sue.) *Il Savant en us*, l'éducateur qui affecte d'emprunter ses expressions aux langues anciennes : *Ne vous amusez pas de croire que je traduis les hiéroglyphes couramment; c'est un SAVANT EN US qui m'a expliqué ceux-là.* (Mérimée.)

US s. m. pl. (uss — lat. *usus*; de *usum*, supin du verbe *uti*, se servir, qu'Eichhoff rattache à la racine sanscrite *yat*, travailler, exercer, d'où vient aussi, selon lui, le grec *othomai*, même sens). Usages; se joint le plus souvent au mot *coutumes* et forme avec lui une sorte de tautologie : *Les us et coutumes de Paris*. Les *us* et *coutumes* de la mer. Le droit français était éparé dans les coutumes et les *us* de nos provinces. (Lermier.) *Il Fum.* Habitudes locales, usages particuliers : *Les soins bêtifiants d'une boutique et d'une caisse avaient modifié son intelligence, en la pliant aux us et coutumes de sa profession.* (Balz.)

— On se plaint, mais l'on paye et l'on danse, Le tout suivant les us et coutumes de France. M.-J. CHÉNIER.

— **Syn.** *Us, accoutumance, coutume, etc.* ACCOUTUMANCE.

USABLE adj. (u-za-ble — rad. *user*). Que l'on peut user : *Cette étoffe n'est pas USABLE.*

USAGE s. m. (u-za-je — rad. *user*). Pratique consacrée, coutume : *Selon l'USAGE, il est d'USAGE de... L'USAGE veut que... Cela est reçu par l'USAGE. L'homme de mérite a besoin de toutes les raisons tirées de l'USAGE et de son devoir pour se résoudre à se montrer.* (La Bruy.) Les *USAGES* les plus reçus chez un peuple paraissent aux autres ou extravagants ou haïssables. (Volt.) Rien ne fortifie les préjugés comme un ancien *USAGE*. (Duclos.) *L'USAGE, comme le hasard, obéit à une loi cachée.* (Villem.) *On renverse plus facilement une dynastie qu'un USAGE.* (H. Murger.)

Aux usages reçus il faut qu'on s'accoutume. BOILEAU.

Où l'usage prévaut nulle raison n'est bonne. QUINAULT.

Les usages anciens sont traités de sorcelleries. POISSARD.

L'usage est fait pour le mépris du sage. J. DE MEYER.

Je me conforme à ses ordres gênants. Pour mes habits, non pour mes sentiments. VOLTAIRE.

— **Habitude, pratique :** *Mon USAGE est de croire tout le monde et de ne me fier presque à personne.* L'*USAGE* est bon, il faut vous y tenir. *L'USAGE des grands écrivains, voilà l'USAGE respectable.* (Boissonnade.)

— **Connaissance acquise par la pratique** de ce qu'il faut faire et dire dans la société; ensemble des rapports de civilisation que dans la société : *Connaître l'USAGE du monde. Avoir l'USAGE du monde. Il ne manque pas d'USAGE. Comme il y a un âge propre à l'étude des sciences, il y en a un pour bien saisir l'USAGE du monde.* (J.-J. ROUSS.) *Dans une visite de cérémonie, les embrassades, même entre dames, annoncent un complet manque d'USAGE.* (Boitard.) *S'il est puéril de se soumettre à tous les USAGES, il est ridicule de ne se soumettre à aucun.* (A. Karr.)

Oh! que la pâlure est d'un bel usage! JAMIS.

Jamais le visage N'est trop loin du cœur. A. DE MUSSET.

— **Emploi, action de se servir :** *Mettre en USAGE. Être à l'USAGE de quelqu'un. On ne doit pas juger du mérite d'un homme par ses qualités, mais par l'USAGE qu'il en sait faire.* (La Rochef.) *Vivre, ce n'est pas respirer, c'est faire USAGE de nos organes, de nos sens, de nos facultés.* (J.-J. ROUSS.) *C'est un coupable USAGE de la liberté que de l'abdicquer.* (V. Cousin.)

— **Connaissance acquise par la pratique :** *Il a l'USAGE des lois, des mathématiques.*

— *A l'usage de, destiné à servir à :* *Outil à l'USAGE des charpentiers.*

— *Usage des sens, Manifestation extérieure de la vie :*

Il perd alors l'usage de ses sens. MALFILATRE.

— **Faire un bon usage, Faire de l'usage, Durer longtemps, en parlant d'un vêtement ou d'un autre objet dont on se sert habituellement.**

— *Il a mis tout en usage, il a employé le vert et le sec, il a usé de tous les moyens. Il faut mettre tout en usage, le fer et le feu, il faut employer tous les moyens, même les plus violents.*

— **Prov.** *Usage rend maître, On devient habile par la pratique.*

— **Jurisp.** Droit d'user, usufruit : *Vous avez l'USAGE, mais non la propriété. L'USAGE est tout, et la propriété n'est rien.* *Il faut couper du bois dans certaines forêts, de mener paître ses troupeaux dans certains pâturages : Avoir droit d'USAGE, avoir USAGE dans un bois.* *Il Grands usages, Affouage, pacage et poisson. Il Petits usages, Droit d'enlever les bois morts ou certaines matières ou essences de peu de valeur.*

— **Anc. cout.** Terrain vague appartenant à une commune, et sur lequel les habitants avaient droit de faire paître leurs bestiaux.

— **Gramm.** Coutume qui règle l'emploi des mots et des tours de phrase : *Cette expression est condamnée par l'USAGE. Quelque absolu que vous soyez, vous ne sauriez, Sire, ni abuser, ni établir un mot, si l'USAGE ne l'autorise.* (Molière.) *L'USAGE est le maître, l'arbitre, le tyran des langues.* (Vaugelas.) *Il Emploi des mots et des tournures de phrase : Cet USAGE est vicieux et donne à l'expression un*

sens qu'elle n'a pas. L'USAGE des mots est exclusivement réglé par la pratique. L'Académie ne prétend pas régler l'USAGE de chaque mot, elle indique l'USAGE qu'on en fait. (Acad.) *Il Orthographe d'usage.* Manière d'écrire les mots en eux-mêmes, indépendamment du rôle qu'ils jouent dans le discours.

— **Comm.** Nom donné anciennement par les libraires à de petits livres de commerce : *Cette maison n'imprime que des almanachs et des usages.* *Il* Nom qu'on donnait autrefois aux livres d'un usage ordinaire dans la célébration de l'office divin, comme bréviaires, missels, rituels, etc. *Il Garanti à l'usage.* Se dit des objets dont les marchands garantissent la longue durée.

— **Syn.** *Usage, accoutumance, coutume, etc.* V. ACCOUTUMANCE.

— **Encycl. Jurisp.** Les mots *usage* et *coutume* étaient synonymes chez les Romains, et désignaient un droit qui n'était pas écrit. Ces mots ont eu aussi en France le même sens pendant longtemps. Mais peu à peu on établit entre eux une distinction. On a d'abord nommé coutume, dit d'Auvilliers, ce qu'on regardait comme loi non écrite, et usage ce qui, étant de pure routine, n'était pas toujours véritablement obligatoire. Plus tard, on a appelé coutumes les règles qui s'étaient introduites dans les mœurs des peuples et que l'autorité législative avait fait rédiger par écrit. Le nom d'*usages* est resté à celles dont il n'existait point de rédaction ordonnée ou approuvée par le souverain. C'était dans ce dernier sens qu'on entendait ces mots avant la Révolution.

L'article 7 de la loi du 30 ventôse an XII a aboli le droit coutumier, mais les usages subsistent toujours, et le code civil renvoie souvent à l'application des usages locaux; et toutes les fois qu'un point n'est pas réglé par une disposition législative, l'usage tient lieu de loi. Néanmoins, les juges ne doivent et ne peuvent fonder leurs décisions sur des usages que dans les cas où la loi s'y réfère d'une manière expresse. L'usage ne saurait abroger une loi, mais il peut servir souvent à l'interpréter; la loi même n'a pas de meilleur interprète que l'usage.

Dans le *Journal du Palais*, M. d'Auvilliers réduit à six les conditions moyennant lesquelles se forme et s'établit l'usage, et les caractères qu'il doit réunir pour avoir force de loi. Suivant ce jurisconsulte, les usages doivent être uniformes, publics, multipliés, observés par la majorité des habitants, réitérés pendant un long espace de temps et constamment tolérés par le législateur. Ajoutons qu'un usage ne pourrait jamais être établi par des faits contraires soit à l'ordre public, soit aux bonnes mœurs. Lorsque les usages réunissent toutes les conditions qui viennent d'être indiquées, on peut leur appliquer cette maxime du droit romain : *Diuturni mores, consensu utentium comprobati, legem imitantur.*

— **Droit d'usage.** Dans le droit romain primitif, le droit d'usage correspondait à cet attribut de la propriété qui porte le nom d'*usus* et comprend tous les services de la chose qui n'avaient pas le caractère de fruits. C'était là un droit qui ne concédait guère à celui qui en jouissait d'autre avantage que celui d'aller et venir sur le fonds dont il avait l'usage, et d'empêcher toute autre personne d'y venir si ce n'est pour l'exploitation et l'administration du bien. Aujourd'hui, sous l'empire du Code, l'usage est devenu une sorte d'usufruit restreint, dont l'étendue se mesure sur les besoins de l'usufruitier et de sa famille, de sorte que l'on peut dire avec raison qu'il a complètement changé de nature depuis le droit romain. La constitution de droits d'usage par convention ou par testament est devenue de plus en plus rare, et l'on peut à peine citer quelques arrêts rendus sur cette matière.

La plupart des règles appliquées à l'usage ne sont autres que celles qui régissent aussi l'usufruit. Ainsi l'usage, comme l'usufruit, peut être établi par testament ou par une convention à titre gratuit ou onéreux. Il est incontestable que le législateur pourrait aussi créer, s'il le voulait, des droits d'usage; mais en a-t-il déjà établi? La question est discutée entre les auteurs à propos de l'article 1465, qui accorde à la femme commune en biens qui voit sa communauté se dissoudre par la mort de son mari le droit, pendant les trois mois et quarante jours qui lui sont donnés pour faire inventaire et délibérer, de prendre sa nourriture et celle de ses domestiques sur les provisions existantes, et à défaut, par emprunt, au compte de la masse commune. Pour nous, nous pensons qu'il ne faut pas voir là un droit réel d'usage, mais seulement une créance reposant sur une obligation personnelle des héritiers du mari.

L'usage non-seulement s'établit, mais aussi s'éteint par les mêmes modes que l'usufruit. Ainsi la mort naturelle, le non-usage pendant trente ans, l'expiration du temps pour lequel il a été accordé sont autant de modes d'extinction de l'usage. Mais on pourrait, par convention spéciale, décider que le droit d'usage passerait à ses héritiers. Le droit d'usage, en effet, laissant au propriétaire une partie de sa jouissance, l'ordre public n'est pas intéressé, comme il le serait en cas d'usufruit, à ce qu'un pareil état de choses soit limité à la vie de l'usager.

Les caractères du droit d'usage, et c'est là ce qui le distingue de l'usufruit, font que c'est à la fois un droit incessible et indivisible. Il est incessible d'abord, c'est-à-dire qu'il ne peut être ni vendu, ni loué, ni saisi, ni hypothéqué; et cela se conçoit fort bien, car, comme il se mesure sur l'étendue des besoins de la personne au profit de laquelle il est établi, ce serait l'altérer d'une façon radicale que d'en investir une autre personne dont les besoins ne seront jamais identiquement les mêmes que ceux du premier usager. De plus, c'est un droit indivisible, car il a pour objet de donner à l'usager de quoi suffire à ses besoins, et à ce point de vue il est clair qu'il ne remplirait pas sa destination s'il n'était concédé que pour partie.

Quel sera l'étendue des droits de l'usager? D'après les articles 628 et 630 du code civil, ces droits sont réglés par le titre qui les a établis. Dans le cas où le titre ne s'explique pas sur l'étendue de ces droits, celui qui a l'usage des fruits d'un fonds ne peut en exiger qu'autant qu'il lui en faut pour ses besoins et ceux de sa famille, et le code ajoute qu'il faut comprendre dans l'expression famille même les enfants qui lui sont survenus depuis la concession de l'usage. Le conjoint, les enfants, les domestiques de l'usager sont compris parmi les personnes dont les besoins serviront à déterminer l'étendue du droit d'usage. Il y a plus de doute en ce qui concerne les enfants naturels reconnus et les enfants adoptifs de l'usager habitant avec lui. Du reste, dans la plupart des cas, la question de savoir si une personne fait ou non partie de la famille des usagers sera une de celles que les tribunaux devront résoudre suivant les circonstances.

L'usager doit-il recueillir lui-même les fruits auxquels il a droit, cultiver le fonds sur lequel s'exerce l'usage, ou seulement recevoir des mains du propriétaire la portion de fruits que la loi lui attribue? Il paraît résulter des textes que le propriétaire devra cultiver lui-même; car, d'un côté, l'usager est assujéti aux frais de culture; c'est donc que ces frais sont avancés par un autre qui ne peut être que le propriétaire; et, d'autre part, l'article 630, en parlant de l'usager, dit qu'il peut exiger des fruits autant qu'il lui en faut pour ses besoins et ceux de sa famille. Cette expression montre bien que l'usager ne recueille pas lui-même et peut seulement réclamer les fruits qui lui sont dus.

Il faut remarquer que, si l'usager a droit à une portion des fruits que produit un domaine dans les limites de ses besoins, cela s'entend de ses besoins relativement à ces mêmes espèces de fruits. Ainsi un domaine produit du blé, du vin, de l'huile; il ne pourra exiger que le blé, le vin ou l'huile nécessaires à la consommation dans son ménage, et il ne faudrait point croire qu'il pût en demander une plus grande quantité afin d'acheter, en vendant le surplus, les denrées dont il aurait besoin.

Les obligations de l'usager sont, comme pour l'usufruitier, lors de l'ouverture de son droit, de donner caution et de faire des inventaires (art. 626). Il n'en sera toutefois ainsi qu'autant que l'usager sera chargé de l'administration de la chose soumise à son droit par une clause du titre constitutif de l'usage. S'il reçoit les fruits par l'intermédiaire du propriétaire, la caution sera sans utilité et ne devra pas être donnée.

Pendant la durée de son droit, l'usager est assujéti aux frais de culture, aux réparations d'entretien et au paiement des contributions, comme l'usufruitier, et s'il ne prend qu'une partie des fruits ou s'il n'occupe qu'une partie de la maison, il contribue au prorata de ce dont il jouit (art. 635). Le propriétaire ne doit contribuer en rien au paiement de ces diverses dépenses, même dans les cas où la portion de fruits excédant les besoins de l'usager serait impuissante à couvrir toutes les charges. Le droit d'usage, en tant qu'il s'applique à la jouissance totale ou partielle d'une maison, prend le nom d'habitation. Nous en avons parlé à ce mot.

Le législateur du Code civil, après avoir exposé les règles qui concernent les droits d'usage et d'habitation, ajoute que l'usage des bois et forêts est réglé par des lois particulières, renvoyant ainsi aux usages forestiers, qui sont en pratique d'une importance bien plus considérable que l'usage du droit civil, et sur lesquels les monuments de jurisprudence sont aussi nombreux qu'ils sont rares sur la matière que nous venons d'examiner. Nous allons exposer brièvement les principales règles applicables aux usages forestiers.

En principe, il faut, à l'égard des droits soumis à une législation spéciale, appliquer le Code civil toutes les fois que la loi spéciale est muette. Ainsi, pour fixer la manière dont les droits d'usage doivent être exercés dans les forêts, on appliquera le principe posé par l'article 627 du Code civil, que l'usager doit jouir en bon père de famille, d'où la jurisprudence a conclu que si l'on ne peut tirer d'une forêt une quantité de bois de chauffage suffisante pour tous les ayants droit à l'usage de la forêt, on ne devra pas néanmoins compléter la quantité fournie par du bois de charpente ou d'industrie. La jurisprudence a décidé que les impôts assis sur une forêt sont une charge de produits de celle-ci, et qu'en conséquence ils doivent être

supportés proportionnellement par le propriétaire et l'usager. Même décision pour les frais de garde et de clôture.

On divise les usages en deux classes, les grands et les petits usages. Les grands usages comprennent l'affouage, c'est-à-dire le droit de prendre dans une forêt le bois nécessaire au chauffage; le maisonnage, qui est le droit de se faire délivrer des arbres pour des constructions ou des réparations de bâtiments; le pâturage et la glandée, droits qui ont pour objet la nourriture des bestiaux, le mot de glandée s'appliquant plus spécialement au droit d'introduire les porcs dans les forêts pour s'y nourrir de graines sauvages. Les petits usages comprennent seulement le droit d'enlever les branches sèches et les bois morts.

Un principe applicable à ces diverses sortes d'usages, c'est l'indivisibilité, qui est de la nature de ce droit. Il en résulte que l'exercice du droit d'usage sur une partie du fonds assujéti conserve le droit sur la totalité du fonds, et qu'il suffit de l'exercice de ce droit par un vieil habitant d'une commune usagère pour le conserver au profit de tous.

Un second principe, non moins important, c'est que l'usager doit demander la délivrance au propriétaire, et que, s'il ne le fait pas, son silence établit contre lui une présomption que les besoins auxquels le droit d'usage doit pourvoir n'existent pas, et c'est ce qu'on exprime en disant que le droit d'usage n'arrête pas. L'article 62 du Code forestier défend qu'à l'avenir on fasse dans les bois de l'Etat aucune concession de droits d'usage, sous quelque prétexte que ce puisse être. Sont exemptés de cette règle : 1° les usagers dont les droits auraient été reconnus fondés soit par des actes du gouvernement, soit par des jugements ou arrêts définitifs; 2° les usagers dont les droits seraient établis postérieurement au Code par des instances administratives ou judiciaires alors engagées; 3° ceux qui, étant en jouissance au moment de la promulgation du Code, auraient intenté leur action dans le délai de deux ans à partir de cette promulgation.

Signalons en terminant le droit de cantonnement, droit qu'ont les propriétaires de forêts de les affranchir de l'usage auquel elles seraient soumises, en transformant la servitude d'usage en un droit de propriété qui s'exercera sur une portion restreinte de la forêt. Le cantonnement n'est en réalité que le rachat de l'usage, seulement avec cette particularité que le prix du rachat au lieu d'être représenté par une somme d'argent, sera remplacé par une portion de forêt dont la valeur équivaldrait à ce prix. Il n'y a point de règles spéciales relatives à ce cantonnement, et, à défaut d'une entente amiable entre le propriétaire et les usagers, le règlement en est abandonné à la prudence des juges.

USAGÉ, ÊE adj. (u-za-jé — rad. usage). Fam. Qui connaît les usages du monde : *Il n'est pas USAGÉ.*

USAGER, ÈRE adj. (u-sa-jé, è-re — rad. usage). Fam. Destiné à l'usage habituel : *J'y voyais chaque jour les meubles, même les plus USAGERS, exactement placés de la même façon.* (Balz.)

— s. m. Jurispr. Personne qui a droit d'usage. *Il Franc usager.* Usager sans redevance ou avec modique redevance pour grands usages. *Il Gros usager.* Celui qui jouit des grands usages. *Il Menu usager.* Celui qui ne jouit que des petits usages.

USANCE s. f. (u-zan-çe — du lat. *usus*, usage). Usage, coutume : *Comment résister aux USANCES d'elles, au confort, au bien-être indolent de la vie?* (Chateaub.)

— Connaissance des usages : *Avoir les USANCES de la mer.*

— Baux et for. Temps écoulé depuis qu'on a coupé un taillis : *Ce bois a trois ans d'USANCE.* *Il Coupe en usance,* Coupe en cours d'exploitation.

— Comm. Échéance à trente jours : *Avoir une lettre à USANCE sur quelqu'un. Elle m'a fait une lettre de change payable en espèces, en trois USANCES.* (Dancourt.) *Il Usance de trente jours* ou simplement *Usance*, Espace de trente jours : *Passé ce délai, il payera tant au capitaine par USANCE de TRENTE JOURS, ou tant par USANCE.* *Il Intérêt à double usance,* à toute usance, Intérêt payé double chaque mois.

USANO s. m. (u-za-no). Métrol. Poids usité en Guinée, et qui vaut 887,04.

USANT, ANTE adj. (u-zan, an-te — rad. user). Jurispr. Qui use; qui a droit d'user : *Fille majeure USANTE et jouissante de ses droits.*

... De plus à Muguet de La Plante, Personne de ses droits usante et jouissante, Est dû loyalement deux cent cinquante écus.

REONARD.

USATINE (Philippe-Ivanovitch), littérateur russe. V. OUSATINE.

USATIQUE, nom sous lequel on désigne une sorte de code de lois, écrit en latin et qui parut à Barcelone en 1068. Ce code, qui resta en vigueur en Catalogne jusqu'au XVIII^e siècle, avait été traduit en catalan en 1413.

USCHAKOFF, nom d'une famille russe. V. OUCHAKOFF.

USCIO, bourg du royaume d'Italie, pro-

vince et district de Gènes, mandement de Recco; 2,484 hab.

USCOQUES ou **USKOKS**, peuple d'origine slave, répandu dans la Carniole, la Croatie et la Dalmatie. Les Uscoques, dit M. Mar-mier, étaient, comme les Morlaques, des Slaves fuyant avec un profond sentiment de haine la tyrannie des Turcs. Leur nom signifie fugitifs ou déserteurs. La première place considérable où les Uscoques entrèrent après avoir campé sur plusieurs points de la Dalmatie fut la forteresse de Clissa. Pierre Crusi-ch, qui y commandait au nom du roi de Hongrie, leur en ouvrit les portes avec joie, espérant faire avec eux de fructueuses excursions sur la frontière. Il fut trompé dans son attente. Les Turcs, furieux de le voir donner asile à leurs ennemis, assiégèrent la citadelle, la prirent, et le malheureux Crusi-ch paya de sa vie son imprudence. La citadelle de Clissa étant au pouvoir des Turcs, les Uscoques cherchèrent un autre asile ou, pour mieux dire, un autre champ de bataille, et en trouvèrent un excellent sur la rive du Carnero, dans la ville de Segne. Installés dans une nouvelle forteresse, les Uscoques rendirent d'abord d'utiles services en faisant de fréquentes sorties contre les Turcs. Ils les poursuivaient dans leurs retranchements et les éloignaient des bords de l'Adriatique. Bientôt cette guerre d'escarmouches ne suffit plus à leur ardeur; les victoires qu'ils y avaient remportées exaltaient leur courage, le butin qu'ils y avaient recueilli enflammait leur cupidité. Les Uscoques devinrent alors de dangereux pirates. Avec des barques légères, faciles à manœuvrer dans les passages les plus étroits, ils se rangeaient le long de la côte, se tenaient à l'affût comme des chasseurs et, dès qu'ils en trouvaient l'occasion, s'élançaient sur un navire sans trop se soucier de son pavillon. Cet état de choses dura longtemps, jusqu'à ce qu'enfin, poursuivis et vaincus par les forces envoyées contre eux par le gouvernement de Venise et par les impériaux, les Uscoques quittèrent définitivement les remparts de Segne et s'établirent en Croatie, aux environs de Carlstad. De nos jours, ils se livrent à l'agriculture. On trouve quelques familles d'Uscoques dans la Croatie et la Carniole.

USCOQUE (l'), roman de George Sand (1838). Cet ouvrage est donné par l'auteur comme l'histoire véritable du héros des deux poèmes de lord Byron, le *Corsaire* et *Lara*. Au point de vue de l'exactitude des événements, il renferme peut-être, en effet, des renseignements précis; mais, comme roman, l'*Uscoque*, bien que fort intéressant, fait regretter la *Petite Fadette* et *François le Champi*. George Sand a voulu tenter une excursion sur le terrain des Frédéric Soulié et des Eugène Sue, et on sent qu'elle n'est pas chez elle. Des études de mœurs champêtres ou des peintures de caractères, tel est son genre; mais l'horrible ne lui convient nullement. L'*Uscoque*, Orio Soranzo, est un noble vénitien débauché qui, après avoir compromis sa fortune, trouve commodité de la rétablir en épousant la fille du doge Morosini, la belle Giovanna. Ezzelin était fiancé à Giovanna; il se sacrifie généreusement au bonheur de la jeune fille, qui s'unit avec Orio. Comme pour faire oublier les désordres de sa jeunesse, Orio va combattre vaillamment contre les pirates sur les galères de la république, puis tout à coup on n'entend plus parler de lui; il n'est plus question que d'un pirate renégat appelé l'*Uscoque*, qui exerce partout ses ravages. Amené par le hasard dans les mers où l'*Uscoque* règne en maître, Ezzelin le combat, parvient à lui échapper et découvre que ce chef de bandits n'est autre qu'Orio Soranzo. Celui-ci se doute des soupçons d'Ezzelin, combine un guet-apens pour le faire périr et, comprenant que sa femme a deviné la vérité, il l'assassine, empoisonne ses complices et vient pleurer hypocritement sa femme auprès de son beau-père. Il rencontre la sœur d'Ezzelin, Argiria, tombe amoureux d'elle et va l'épouser, lorsqu'Ezzelin, qu'il croyait mort, reparait. Un meurtre devient nécessaire. Orio prend ses précautions pour qu'Ezzelin disparaisse; cette fois encore le sort trompe ses criminels désirs; la victime échappe au meurtrier et, les preuves en main, accuse Soranzo de tous les forfaits qu'il a commis. Le coupable tente de nier; mais, trahi par le seul complice qui eût su déjouer ses pièges, il est reconnu pour l'*Uscoque* et condamné à mort.

Tel est le tissu de crimes, d'horreurs et d'infamies que George Sand a exposé sous les yeux du lecteur dans l'*Uscoque*; malgré l'intérêt de ces aventures, on regrette que l'auteur ait déployé les magiques couleurs de son style pour parer de si horribles tableaux.

USCUDAMA, ville de l'ancienne Thrace, dans le pays des Besses. C'est actuellement la ville d'Audrinople.

USCUF s. m. (u-skuff — gr. moderne *skouphra*, même sens). Nom donné par les voyageurs au bonnet des janissaires et à l'espèce de corne qu'il formait en avant.

USKUP, ville de la Turquie. V. OUSKOUB.

USÉ, ÊE (u-zé) part. passé du v. User. Détérioré par l'usage : *Un habit, des souliers USÉS. Des meubles USÉS.*

— Par ext. Affaibli : *Un homme USÉ. Un*

cheval USÉ. Ce chanteur a la voix USÉE. Sa santé est USÉE depuis longtemps. Cette cavale a les jambes USÉES. Voilà une terre USÉE et qu'il faut laisser reposer.

Fig. Entièrement employé : *Il a terminé ses jours, USÉS au service de l'Etat.* *Il Déconsidéré par suite de l'usage : On ne songe plus à lui; c'est un homme USÉ. Pour moi, dit l'autre, je trouve que rien n'est plus USÉ que la grisette.* (J. Jaurin.) *Il Banal, à force d'avoir été répété ou employé : Des impressions, des pensées USÉES. Un sujet USÉ. Des moyens USÉS. Tout cela est USÉ et tout le monde demande du neuf.*

Le spectacle est usé, l'homme engourdi s'endort.

LAMARTINE.

Il Blasé par l'usage : *Son goût a été USÉ par les liqueurs alcooliques. C'est une âme USÉE par les plaisirs des sens.*

Ce n'est qu'aux cœurs usés qu'on permet la con-

stance.

DESMANES.

— Anc. cout. Vente usée, Vente accomplie.

— Sylvic. Coupe usée, Coupe dont l'exploitation est terminée.

USEDOM, ville de Prusse, province de Poméranie, régence et à 18 kilom. N.-O. de Stettin, sur la côte méridionale de l'île de son nom; 2,000 hab. Autrefois place forte.

USEDOM, île de Prusse, province de Poméranie, sur la côte de la Baltique. Elle est comprise entre cette mer au N., le Pommersche-Haff au S., la Peene à l'O. et la Swiene à l'E. Elle mesure 52 kilom. de longueur sur environ 22 de largeur; 13,000 hab. Sol peu fertile, terrain marécageux et boisé sur plusieurs points. Pêche productive. Elle forme avec l'île de Wolin le cercle d'Usedom-Wolin. Ville principale, Swinemunde, qui possède un bon port fortifié.

USÈQUE s. m. (u-zè-ke). Entom. Genre d'insectes coléoptères hétéromères, de la famille des taxicornes, dont l'espèce type habite la Californie.

USER v. n. ou intr. (u-zé — d'un type latin *usari*, fréquentatif du verbe *uti*, employer, se servir, qu'Eichhoff rattache à la racine sanscrite *yat*, travailler, exercer, d'où vient aussi, suivant lui, le grec *othamai*, même sens). Faire usage, se servir : *USER d'un droit, d'une permission. Prendrez-vous du café? — Je n'en use pas. Le libéral use de ses biens et sait les employer honorablement, selon que la droite raison l'ordonne.* (Boss.) *Mais on a d'argent, plus on a de pouvoir; moins on use de lui, plus on abuse de l'autre.* (Chesterfield.) *Il n'est pas facile d'USER soigneusement de l'autorité quand elle est remise entre nos mains.* (Chateaub.) *Les lois se prêtent à tout, quand le pouvoir en use avec habileté.* (Lamenn.) *Qui sait USER de tout son droit s'épargne la nécessité de dépasser son devoir.* (Guizot.) *Ne condamnez jamais celui qui aime, même quand son cœur commet une erreur, il use de la plus sainte des facultés.* (Feytaud.) *Les hommes n'USENT bien de la liberté qu'après en avoir joui longtemps.* (A. Peyrat.)

... Dans les affaires, Chacun use à son gré de moyens bien contraires.

C. DOUCET.

— S'aider de, avoir recours à : *USER de prières. USER de menaces. User de ruse. Vous n'êtes pas capable d'USER d'artifice avec moi.* (J.-J. Rousseau.) *La fortune cède plutôt aux hommes qui USENT de violence avec elle qu'à ceux qui l'attendent froidement.* (Machiavel.) *La franchise se perd par le silence, par les ménagements, par la discrétion dont les amis USENT entre eux.* (J. Joubert.) *USEZ d'épargne, mais non pas aux dépens de toute liberté; ayez l'âme d'un roi et les mains d'un sage économe.* (J. Joubert.)

— Absol. : *Trop USER, c'est abuser. Le droit d'USER et même d'abuser peut être toléré à l'égard des choses fongibles et tout à fait personnelles à l'individu.* (Villegardelle.)

USEZ, n'abusez point; le sage ainsi l'ordonne.

VOLTAIRE.

User fait le bonheur, abuser le détruit.

DEILLE.

— En user, Agir, se conduire : *Il en a mal USÉ avec vous. Il EN use familièrement avec nous. C'est EN USER sagement. La plume tombe des mains, quand on voit comment les hommes EN USENT avec les hommes.* (Volt.)

Vous avez vos raisons pour en user ainsi.

MOLIÈRE.

— Fam. En usiez-vous? Interrogation par laquelle on offre quelque chose à quelqu'un, particulièrement du tabac. *Il User d'une chose comme des choux de son jardin.* Se conduire trop librement, avec trop peu de gêne.

— v. a ou tr. Consommer par l'usage : *J'ai USÉ pour quinze francs d'huile. Il USE cinquante centimes de tabac par jour.* *Il Détériorer par l'usage : USER ses habits. Il n'USE ses souliers que par devant. Prenez garde de froter les meubles trop fort, de peur de les USER.* (Mol.)

— Diminuer par le frottement le volume de : *Le grès USE le fer, l'acier et même le verre. On USE les couteaux en les aiguisant.*

La meule, aiguisant un couteau, Cherchait malignement à l'USER au plus vite.

BAILLY.

— Fig. Détruire, perdre, anéantir progressivement; affaiblir, amoindrir : *USER sa santé. USER sa vie. USER sa jeunesse. USER ses ressources, son crédit, son autorité. Dix ans de services ONT plus USÉ votre corps qu'une vie entière de pénitence.* (Muss.) *Amo de Sévigné disait : « Les longues espérances USENT la joie, comme les longues maladies USENT la douleur; » ajoutez que les longues absences USENT les regrets.* (Sallentin.) *Rien n'USE la force d'un gouvernement comme la disproportion entre les délits et les peines.* (Mme de Staël.) *Le temps USE l'erreur et polit la vérité.* (De Lévis.) *Il n'y a de libéré durable que pour ceux dont le temps a USÉ les fers.* (Chateaub.) *Le travail est encore ce qui USE le moins la vie.* (Mme Swetchine.) *Il faut un siècle à la goutte d'eau qui tombe sur le roc pour l'USER.* (Mme Lafarge.) *L'amour use l'amour, l'amitié se nourrit d'elle même.* (Bonnin.) *Les efforts que fait un chanteur l'USENT en trois ans.* (A. Karr.) *Les langues, en général, USENT peu à peu leurs aspérités.* (Renan.) *Huit jours d'exagération et de mensonge USENT toutes les plumes des pamphlétaires et des libellistes.* (Thiers.) *L'air seul de notre civilisation doit, dans un temps donné, USER la peine de mort.* (V. Hugo.)

Le sage n'use point le plaisir dont il use.

DESPACHETTES.

— Absol. : *Il USE peu; ses habits sont éternels.* (Scribe.) *Imitez le temps, il détruit tout avec lenteur, il mine, il use, il déracine, il détache et n'arrache pas.* (J. Joubert.)

— Chir. Consumer : *USER les lèvres d'une plaie.*

— Sylvic. User une coupe, L'exploiter.

S'USER v. pr. Etre, devenir usé : *Les marbres les plus durs finissent par s'USER. Au moyen âge, l'argent du pays passait par tant de mains que les pièces s'USaient avant d'arriver au trésor.* (E. Texier.)

Et des mondes vieillies les ressorts s'usent.

THOMAS.

— Fig. Etre diminué, détruit progressivement : *L'esprit s'USE comme toute chose.* (La Bruy.) *Les grâces ne s'USENT pas comme la beauté; elles ont de la vie, elles se renouvellent sans cesse.* (J.-J. Rousseau.) *Le désordre s'USE de soi-même, et du mal tôt ou tard sort le remède du mal.* (Lamenn.) *Tout s'USE en ce monde, mais rien si vite que la pitié.* (Lamenn.) *L'esprit humain s'USE quand on le polit et qu'on le cultive trop.* (Buissonnet.) *Rien ne s'USE comme la sensibilité dont on exige de continuels sacrifices.* (Guizot.) *Les passions personnelles se lussent et s'USENT, les passions publiques jamais.* (Lamart.) *La foi humaine s'EST USÉE dans les spectacles du funéisme.* (A. Martin.) *Toutes les erreurs finissent par s'USER; seule, la vérité ne s'USE pas.* (E. de Gir.) *Tout abus s'USE vite, mais encore faut-il lui laisser le temps de s'USER.* (E. de Gir.)

Aux voluptés sans fin la force se refuse; L'attrait meurt du plaisir, la lèvre au baiser s'use.

LAPRADE.

... Tout s'use, Une lune de miel n'a pas trente quartiers.

A. DE MUSSET.

— Se déconsidérer, ruiner son prestige : *N'allez pas VOUS USER aux yeux du public.* (Alme Campan.) *Donaparte craignait de s'USER.* (Thiers.)

— s. m. Usage, durée de l'emploi : *Cette étoffe est d'un bon USER, est bonne à l'USER.* — Fig. Commerce, fréquentation : *On ne connaît les hommes qu'à l'USER.*

— Fam. Bon à l'USER, d'un commerce agréable, aimable : *Vous êtes aujourd'hui bon A l'USER, c'est-à-dire à tous les jours.* (Bussy-Rab.)

— Syn. User, employer, se servir, etc. V. EMPLOYER.

USEUR s. m. (u-zeur — rad. user). Celui qui use par le frottement.

USER (Jacques), plus connu sous son nom latin d'*Ussarius*, prêtre anglais, un des hommes les plus savants de son siècle, né à Dublin en 1580, mort en 1656. Il était fils d'un greffier de la chancellerie d'Irlande. S'étant pris de passion pour les controverses théologiques, il entra dans le ministère évangélique et se livra avec succès à la prédication. Ses talents et la faveur de Jacques I^{er} lui valurent successivement une chaire de théologie à l'université de Dublin (1607), la dignité de chancelier de l'église de Saint-Patrick, l'évêché de Meath (1620), la place de membre du conseil privé d'Irlande (1623) et, en 1624, l'archevêché d'Armagh. Il montra un grand zèle contre les catholiques, s'opposa à ce qu'on rendit un acte de tolérance en leur faveur et écrivit contre eux. Constamment fidèle à la cause royale, il manifesta une vive douleur lors de l'exécution de Charles I^{er}, après laquelle il se vit privé des revenus de son archevêché par la revote catholique d'Irlande et en même temps persécuté par les parlementaires. Richelieu lui offrit un asile en France, la liberté de conscience et une pension considérable. Mais, n'ayant pu passer sur le continent, User se réfugia à Londres, chez la comtesse de Péterborough, qui lui donna asile dans une de ses maisons de campagne, où il termina ses jours. Il fut enterré à Westminster. On doit à ce prêtre de nombreux écrits, notamment : *Graevissimæ questiones de christianis ecclesiis* (Londres, 1613,

in-40); *Britannicarum ecclesiarum antiquitas historica* (Dublin, 1639, in-40); *Annales Veteris et Novi Testamenti* (Londres, 1650, 2 vol. in-fol.); *Chronologia sacra* (Oxford, 1660, in-40); *The power of the prince and obedience of the subjects stated* (Londres, 1661, in-80).

USHER (James), écrivain anglais, de la famille du précédent, né en 1720, mort en 1772. Il s'occupa d'abord d'agriculture et perdit une notable partie de sa fortune, puis il tenta à Dublin le commerce des draps, qui ne lui réussit pas davantage. Se trouvant ruiné, il entra dans les ordres et ouvrit une école qu'il dirigea jusqu'à la fin de ses jours. On a de lui : *Nouveau système de philosophie, réfutation de Locke*; *Lettres d'un libre penseur*; *États ou Discours sur le goût*, précédé d'une *Introduction à la Théorie de l'Esprit humain*. Dans ses écrits, dont le style est élégant, on trouve des idées ingénieuses, mais trop de subtilité.

USICZA, ville de l'empire ottoman, dans la principauté de Serbie, à l'O. de Kragojewatz; 6,200 hab. Elève de bétail. Commerce de céréales.

USIE s. f. (u-zi — du gr. *ousia*, essence). Entom. Genre d'insectes diptères, de la famille des tanystomes, tribu des bombyliers, comprenant une dizaine d'espèces, qui habitent le midi de l'Europe et le nord de l'Afrique : *Le principal caractère des usies est d'avoir une trompe plus longue que la tête*. (E. Desmarest.)

USINE s. f. (u-zine — bas latin *usina*, mot qui désigne une fabrique, un atelier quelconque construit sur les bords de l'eau. Ce mot vient peut-être de *usum*, supin de *uti*, se servir, par rapport à la concession ou au droit d'user de l'eau. Ce mot pourrait être aussi une altération du latin *ustrina*, lieu où l'on brûle, atelier à feu, de *urere*, brûler, qui se rattache à la racine sanscrite *ush*, brûler, d'où aussi le grec *aud*, brûler, des-écher, allumer, *eud*, griller, le sanscrit *ushnas*, chaud, et le moyen haut allemand *usel*, braise). Grand établissement de fabrication : *Établir une usine*. *Tous les moulins que l'on construit aujourd'hui au Mexique sont de véritables usines*. (Ampère.)

... Ah ! j'aurai du malheur
Si l'usine, en nos mains, ne double de valeur.
PONSARD.

— A signifié Ménage.

— **Encycl.** Jurispr. Il existe une distinction importante entre les usines établies sur des cours d'eau navigables et les usines établies sur des cours d'eau non navigables.

1° *Usines sur des cours d'eau navigables*. La navigation des cours d'eau était devenue ou dangereuse ou impossible par suite de leur envahissement par les propriétaires d'usines, lorsque le Directoire exécutif prit, en date du 19 ventôse an VI, un arrêté dans lequel il réglementa toute la matière. D'après l'article 1^{er} de cet arrêté, chaque administration départementale devait nommer un ou plusieurs ingénieurs et un ou plusieurs propriétaires pour, dans les deux mois suivants, procéder dans toute l'étendue de l'arrondissement à la visite de toutes les rivières navigables et flottables, de tous les canaux d'irrigation et de dessèchement généraux, et en dresser procès-verbal à l'effet de constater : 1° les ponts, chaussées, digues, écluses, usines, moulins, plantations utiles à la navigation, à l'industrie, au dessèchement ou à l'irrigation des terres; 2° les établissements de tout genre, les batardeaux, les pilonis, gords, pertuis, murs, amas de pierres, terres, fascines, pêcheries, filets dormants et à mailles serrées, réservoirs, engins permanents et tous autres empêchements nuisibles aux cours d'eau. Les administrations départementales devaient enjoindre à tous propriétaires d'usines, écluses, etc., de faire connaître leurs titres de propriété aux administrations municipales, qui devaient les transmettre aux administrations départementales. Celles-ci devaient dresser un état séparé de toutes les usines, moulins, etc., reconnus dangereux ou nuisibles à la navigation, au libre cours des eaux, au dessèchement, à l'irrigation des terres, mais dont la propriété serait fondée en titres. D'après l'article 9, il était enjoint aux administrations centrales et municipales de veiller avec la plus sévère exactitude à ce qu'il ne fût établi par la suite aucune usine, aucun batardeau, moulin, digue ou autre obstacle quelconque au libre cours des eaux dans les rivières navigables et flottables, dans les canaux d'irrigation ou de dessèchement généraux, sans qu'on eût préalablement obtenu la permission de l'administration centrale avec l'autorisation expresse du pouvoir exécutif. L'administration devait veiller également à ce que nul ne détournât le cours des eaux des rivières et canaux et n'y fit des prises d'eau pour l'irrigation des terres qu'avec l'autorisation préalable de l'administration centrale.

Les dispositions de l'arrêté du 19 ventôse an VI réglementent encore aujourd'hui la matière, et il n'y a été dérogé que sur un point peu important par le décret du 25 mars 1852, qui autorise les préfets à accorder directement sur les cours d'eau navigables ou flottables l'établissement de prises d'eau faites au moyen de machines et qui n'auraient pas pour effet d'en altérer le régime d'une

manière sensible. Les préfets peuvent même, d'après le décret de 1852, autoriser la création d'ouvrages temporaires, mais en déterminant toutefois la durée de la permission, quand bien même ces ouvrages seraient de nature à modifier le régime des eaux et à en changer le niveau.

Les cours d'eau navigables qui font partie du domaine public étant inaliénables et imprescriptibles, les usines établies sur les cours d'eau n'y sont supportées qu'à titre de tolérance, et leurs propriétaires ne peuvent même prétendre à aucune indemnité lorsque le gouvernement juge convenable de prendre des dispositions pour l'avantage de la navigation et du commerce sur les cours d'eau où ces usines sont situées. Suivant un article du code du 14 juillet 1841, toute demande d'autorisation pour l'établissement d'une usine doit être adressée au préfet, qui prend un arrêté pour prescrire une enquête de *commodo et incommodo*. D'après les résultats de l'enquête et sur le rapport des ingénieurs des ponts et chaussées, le préfet propose l'émission d'un décret qui accorde ou qui refuse l'autorisation. Remarquons qu'un décret est nécessaire et qu'un arrêté préfectoral ne peut point y suppléer.

Les suppressions d'usines peuvent avoir lieu : 1° par voie d'expropriation pour cause d'utilité publique et avec indemnité au propriétaire; 2° par la suppression des forces motrices résultant de travaux publics; si la disparition des forces motrices s'opère naturellement, il n'est dû aucune indemnité; dans le cas où les forces motrices sont supprimées par suite de l'exécution de travaux publics, l'indemnité doit être réglée administrativement, d'après la loi du 16 septembre 1807; 3° par la révocation de l'autorisation; d'après un arrêté du conseil d'État du 29 août 1821, la révocation doit être motivée par un intérêt public de la nature de ceux qui sont déterminés dans la clause énoncée dans l'acte d'autorisation; d'autre part, il est incontestable que l'administration aurait le droit d'ordonner l'entière suppression d'une usine, si cela était nécessaire pour procurer l'écoulement des eaux à l'effet de prévenir les inondations; 4° par la destruction ordonnée par l'autorité lorsque l'usine a été construite sans autorisation. Le préfet, le sous-préfet lui-même peuvent, dans ce cas, s'il y a urgence, arrêter les travaux en cours d'exécution. Le préfet rend son arrêté soit sur le vu des procès-verbaux dressés par l'administration, soit sur la demande des tiers intéressés.

— **Du chômage des usines**. Le chômage donne lieu, en général, à une indemnité en faveur de l'usinier, soit qu'il y ait chômage accidentel ou périodique, lorsque la cessation du service est forcée, par exemple lorsqu'elle résulte de l'exécution de travaux publics. D'après la loi du 16 septembre 1807, c'est à la juridiction administrative qu'il appartient de fixer le chiffre de l'indemnité. Un préfet ne pourrait mettre une usine dans un état de chômage perpétuel (arrêté du conseil d'État du 29 août 1821). Il ne pourrait point non plus l'infliger à un usinier comme une peine. Le chômage ne peut, en effet, être ordonné que comme une mesure d'intérêt général.

— **Usines à nef ou flottantes**. Les seules usines, dit M. Vingtain, qu'une administration éclairée doit, en règle générale, autoriser sur les cours d'eau navigables sont les usines à nef. Les inconvénients qui résultent de leur établissement par rapport à la navigation sont moindres que ceux que présenteraient des usines fixes, surtout si l'emplacement que l'usine doit occuper sur le fleuve est fixe en dehors de son courant navigable. Une des conditions de l'autorisation accordée aux usines à nef, c'est la fixation de l'emplacement qu'elles doivent occuper sur les rivières navigables; il faut donc une autorisation nouvelle pour tout déplacement (arr. du 9 nov. 1836). L'administration n'est pas liée par la concession qu'elle a faite et, quel que soit le titre de l'usine, elle peut en ordonner le déplacement sans qu'il y ait lieu à indemnité. Le changement d'une usine mue par une roue suspendue au fil de l'eau, et ainsi autorisée, en une autre à roue fixe doit être considéré comme une contravention à la concession primitive, et une décision ministérielle suffit pour contraindre le propriétaire de l'usine à rétablir les lieux dans le premier état.

2° *Usines sur des cours d'eau non navigables*. Bien qu'ils ne soient point propriétaires des rivières et cours d'eau non navigables ni flottables, les particuliers dont la propriété borde une eau courante ont néanmoins, d'après l'article 644 du code civil, le droit de s'en servir à son passage pour l'irrigation des propriétés et celui d'en user dans l'intervalle qu'elle y parcourt, mais à la charge de la rendre, à la sortie de leurs fonds, à son cours naturel. D'où il suit que les propriétaires riverains ont sur les cours d'eau un droit d'usage que la loi a réglementé; c'est ainsi qu'elle ordonne le curage et l'entretien des cours d'eau non navigables ni flottables, qu'elle donne ou refuse des autorisations pour les usines.

Le préfet du département, après une enquête de *commodo et incommodo*, et sur le rapport des ingénieurs des ponts et chaussées, accorde ou refuse l'autorisation d'établir des usines sur les cours d'eau non navi-

gables ni flottables. En cas de refus, l'arrêté qu'il prend ne peut être attaqué par la voie contentieuse. Lorsque des canaux ont été établis pour l'irrigation ou le drainage de propriétés, il ne peut y être créé une usine, même avec l'autorisation de l'administration, si ceux qui les ont établis n'y consentent point.

— **Compétence**. Les questions concernant les usines établies soit sur les cours d'eau navigables, soit sur les cours d'eau non navigables, rentrent dans la compétence : 1° du préfet et du gouvernement comme exerçant les actes de pure administration; 2° des tribunaux administratifs, c'est-à-dire des conseils de préfecture et du conseil d'État (section du contentieux); 3° des tribunaux judiciaires.

On doit à cet égard admettre des distinctions.

Les actes de pure administration sont dans les attributions des préfets, du ministre de l'intérieur ou du ministre des travaux publics, soit pour les concessions, soit pour les révocations d'autorisation d'usines. Le contentieux administratif auquel les concessions d'usines donnent lieu rentre dans la compétence des conseils de préfecture, qui statuent, sauf recours au conseil d'État. Mais les tribunaux ordinaires sont seuls compétents quand une question de propriété se présente, quand il y a une lutte d'intérêts privés engagée entre les usiniers et les propriétaires riverains.

— **Des moulins à vent**. A la différence des moulins à eau, les moulins à vent ne sont soumis pour leur construction à aucune autorisation préalable, et on peut en établir où et comme on le juge convenable. Néanmoins, dans l'intérêt public, pour que le mouvement des ailes et des roues n'effraye point les chevaux ou les autres animaux domestiques, l'autorité municipale peut prescrire de ne construire des moulins à vent qu'à une certaine distance de la voie publique. La loi du 21 ventôse an II défend d'en construire dans la ligne des douanes, de peur que l'établissement de ces moulins ne favorise la contrebande.

Usines de France (LES GRANDES), *tableau de l'industrie française au XIX^e siècle*, par M. Turgan (Paris, 1861-1873, 10 vol. in-40, avec grav.). Le mot usine se dit généralement de tout établissement important dans lequel s'exécutent, sur une grande échelle, des ouvrages d'art et d'industrie; mais il s'entend plus spécialement de l'ensemble des bâtiments, des ateliers et des appareils des établissements manufacturiers à fer, à cuivre, etc., où l'on emploie un plus ou moins grand nombre de machines, principalement pour celles qui ont pour moteurs le feu, la vapeur et l'eau, tels que les forges, les fonderies, les laminoirs, les verreries et autres de ce genre. Pourquoi le monde industriel n'aurait-il pas ses fastes comme le monde militaire, s'est demandé M. Turgan? Est-ce que le tableau des efforts tentés par l'homme pour mettre en œuvre la matière n'est pas un aussi beau spectacle que celui des coups de canon ou des grandes manœuvres militaires? Venu le dernier sur la terre et le plus mal doué, sous le rapport physique, de tous les animaux, l'homme est devenu leur maître par son intelligence. Appliquant sans relâche cette intelligence, l'homme a pu assurer à son corps une nourriture appropriée à son organisation, confectionner des vêtements chauds, qu'il tenait, s'il le veut, des plus riches couleurs; élever des demeures solides, ornées des produits de tous les arts. Sachant étendre le don du langage par l'écriture et l'imprimerie, il a relié entre eux tous les cerveaux; puis, trouvant qu'il abrégéait sa vie par les fatigues de sa lutte contre la matière, il a créé des esclaves de fer et de feu pour l'aider dans son œuvre incessante, qu'il ne pourrait arrêter un seul jour sous peine de dégradation immédiate et de mort prochaine. « Attiré par notre goût et nos études vers ce grand spectacle de la véritable bataille humaine, nous avons curieusement étudié, dit l'auteur, ces forteresses de l'homme dressées contre sa misère originelle, ces vastes usines où l'habile direction du chef, l'activité du contre-maître et le courageux travail de l'ouvrier concourent à produire les merveilles de notre civilisation. Il nous a semblé injuste qu'il y eût tant d'historiens pour les gloires militaires et si peu pour les gloires industrielles. Voilà pourquoi nous avons fait ce livre, qui n'est pas un traité, mais un tableau, une sorte de bilan des progrès matériels de l'humanité. »

Les grandes usines de France sont, en effet, le livre d'or de l'industrie française, l'armorial de cette noblesse du travail. Toutes les grandes industries sont représentées dans les vingt séries, composées de vingt livraisons chacune, qui forment l'ouvrage complet. Les principales usines ou les principaux ateliers étudiés sont : les Gobelins, les moulins de Saint-Maur, l'imprimerie nationale, l'usine des bougies de Cléchy, la papeterie d'Essonne, la manufacture de Sevres, l'orfèvrerie Christofle, les établissements Cail et Derosne, la savonnerie Arnoux, la manufacture nationale des tabacs, la literie Tucker, les fabriques de pianos Pleyel, Wolf, Érard, etc.; les filatures de laine d'Avin, la manufacture de glaces de Saint-Gobain, les Omnibus, l'usine électro-magnétique

d'Anteuil, les charbonnages des Bouches-du-Rhône, la boulangerie centrale des hôpitaux, la filature de coton Pouyer-Quertier, les pépinières d'André Leroy, à Angers; l'usine à gaz de la compagnie parisienne, l'usine à gaz portatif de Paris, la manufacture d'impressions sur étoffe de Mulhouse, la cristallerie de Baccarat, la parfumerie Piver, les orgues Alexandre, les eaux de Vichy, le zinc de la Vieille-Montagne, l'imprimerie Paul Dupont, les fabriques d'armes, le Creuzot, les eaux-de-vie, les ardoisières, les tuileries, les dentelles, les aiguilles, les fabriques d'aluminium, de fonte, etc.

La manière de procéder de M. J. Turgan est des plus logiques; le sommaire d'une livraison en donhera une idée : « *Imprimerie nationale* : Découverte de l'imprimerie. — Histoire de l'imprimerie. — Fondation et historique de l'établissement. — Gravage et fonte de lettres. — Composition. — Mise en pages. — Tirage à la main, aux machines. — Fabrication de l'encre d'imprimerie. — Séchage. — Satinage. — Apprêts. — Spécimen de tous les caractères d'imprimerie de toute époque et en toute langue. » Comme on le voit, l'étude est complète, générale, universelle et devient, non plus une sèche monographie, mais un véritable manuel, sans en avoir l'air, tout en restant un tableau, une sorte de bilan industriel, un livre, pour ainsi dire, de l'exposition de l'industrie française. Ces fastes du travailleur valent certes les fastes militaires, et la France entière doit remercier M. Turgan d'avoir élevé ce monument au travail.

USINGEN, ville de Prusse, province de Hesse, dans l'ex-duché de Nassau, à 36 kilom. N.-E. de Wiesbaden, sur l'Ussarh; 2,100 hab. Ancien château ayant appartenu à une branche éteinte de la famille de Nassau.

USINIER s. m. (u-zinié — rad. *usine*). Exploiteur d'une usine. || Exploiteur d'une sucrerie, dans les colonies.

USIPÈTES ou **USIPIENS**, en latin *Usippii*, peuple de l'ancienne Germanie, au N.-E., près de la rive droite du Rhin, entre les Chamaves au N., les Marses à l'E. et les Sicambres au S.-E.

USITÉ. **ÉE** adj. (u-zité — du lat. *usitare*, fréquentatif de *uti*, se servir). Pratique : *Ce n'est pas usité nulle part*. *Le procédé le plus usité est souvent le plus mauvais*. || Employé, reçu, en parlant des expressions et des tours de phrase : *Ce mot est encore usité*. *C'est une façon de parler qui n'est plus guère usitée*.

Socrate avait une gâté
Qu'on eût pu nommer sardonique;
Mais ce mot de son temps n'était pas usité.

FR. DE NEUFCHÂTEAU.
|| Commun, ordinaire : *La paravolote se tire des choses les plus usitées*. (Boss.)

USK, rivière d'Angleterre, dans le pays de Galles. Elle prend sa source près de la limite occidentale du comté de Brecknock, coule au S.-E., baigne Brecon, Abergavenny, Usk et Newport et se jette dans le canal de Newport, après un cours de 110 kilom.

USK, ville d'Angleterre, comté de Monmouth, chef-lieu du district de son nom, à 14 kilom. S.-O. de Monmouth, sur la rivière de son nom; 2,600 hab. Fabrication de poteries; aux environs, ruines magnifiques du château des comtes de Gloucester.

USKARA s. m. (u-ska-ra). Linguist. Syn. de **BASQUE**.

USKO (Jean-Frédéric), littérateur anglais, né en Prusse en 1761, mort en 1841. Il termina ses études à Königsberg, où il entra dans le ministère évangélique et donna des leçons de théologie. Envoyé comme pasteur à Smyrne en 1782, il visita successivement l'Égypte et la Syrie (1789-1790), la Grèce et la Turquie (1792), la Perse et l'Arabie (1795), revint en Europe en 1798, et fut, pendant son voyage, fait prisonnier à deux reprises. Après avoir séjourné pendant quelque temps en Angleterre, il retourna à Smyrne, où il resta jusqu'en 1807. De retour à Londres, il fut nommé par l'évêque de cette ville pasteur à Orset. Usko connaissait un grand nombre de langues. On lui doit une *Grammaire de la langue arabe comparée avec la langue hébraïque* (1811, in-8°) et une *Relation de ses voyages et de sa vie littéraire*, publiée par le *Gentleman's Magazine*.

USKOKS, peuple de la Dalmatie et de la Croatie. V. **USCOQUES**.

USNE s. m. (u-sne). Mar. Gros câble servant à garer un train à flotter.

USNÉAL, **ALE** adj. (u-sné-al, a-le — rad. *usnee*). Bot. Qui ressemble à une usnée.

USNÉE s. f. (u-sné — bas lat. *usnea*, même sens, dérive de l'ar. *usnah*, mousses). Bot. Genre de lichens, type de la tribu du même nom, comprenant une douzaine d'espèces, répandues dans les diverses régions du globe : *Les USNÉES sont les lichens les plus élevés de la série*. (C. Montagne.) *Les USNÉES sont sans usage*. (L. Poy.)

— s. f. pl. Tribu de la famille des lichens, ayant pour type le genre *usnee* : *Les USNÉES se rencontrent dans toutes les parties de la surface du globe*. (Dict. d'hist. nat.) || On dit aussi **USNÉACEES**. || *Usnée d'Au-*

maïns. Nom vulgaire de la parnémie saxatile : *L'USNÉE D'HUMAINS n'a d'autre vertu spécifique que celle que des personnes crédules ou superstitieuses ont bien voulu lui attribuer.* (V. de Bomare.) *Unnée fugitive*, Nom vulgaire des nostocs.

— **Encycl.** Les *usnées* sont caractérisées par une fronde filamenteuse, fruticuleuse, solide, arrondie, très-rameuse, revêue d'une écorce crustacée; des apothécies scutelliformes, orbiculaires, minces, peltées, entièrement formées par la fronde, à bords le plus souvent pourvus de longs cils rayonnants. Ces cryptogames se rencontrent dans toutes les contrées du globe; ils vivent sur les bois, les rochers, les écorces, où ils sont attachés à leur base, et d'où ils pendent souvent en longues touffes filamenteuses. Ils ont peu d'usages, bien que la plupart soient plus ou moins riches en principes colorants. *L'usnée fleurie* donne, à l'aide des alcalis, une teinture bleue ou violette, qu'on emploie surtout en Amérique. On utilise aussi *l'usnée mélanxanthé* des îles Malouines. *L'usnée barbu* croît en Europe; on lui attribue autrefois la propriété de faire pousser les cheveux.

USNINE s. f. (us-sni-ne — rad. *usnée*). Chim. Corps qui existe dans beaucoup d'espèces de lichens, et qui est jaune de soufre, cristallisable, insoluble dans l'eau, peu soluble à froid dans l'éther et l'alcool.

USOME s. m. (u-zo-me). Entom. Syn. de CÉRAMPIDIE.

USOUS, dieu de la mer, chez les Phéniciens. D'après Sanchoniathon, ce fut lui qui enseigna le premier à ses compatriotes à se hasarder sur les flots dans un tronc d'arbre creusé.

USPALLATA, ville de l'Amérique du Sud, dans le Chili, province et à 75 kilom. N. de Santiago. Cette ville, située dans la vallée de son nom, formée par la bifurcation des Andes du Chili, possède dans ses environs la plus riche mine d'argent de la république chilienne.

USQUEBAC s. m. (u-ske-bak — de l'irland. *uisce*, eau; *beatha*, eau-de-vie). Whiskey coloré avec du safran, qui est en usage chez les montagnards écossais. Il On dit aussi SCUBAC.

USQUIEPATLIS, m. (ou-skou-é-pa-tli — mot mexic.). Mamm. Espèce de mammifère carnassier, qui vit au Mexique : *L'USQUIEPATLI paraît avoir quelques rapports avec le blaireau puant du Cap de Bonne-Espérance.* (V. de Bomare.)

USSAT-LES-BAINS, hameau de France (Ariège), comm. d'Ornolac, cant. de Tarascon, arrond. et à 19 kilom. de Foix, dans une gorge étroite, sur l'Ariège; 50 hab. Ce petit hameau occupe une position charmante, et ses environs abondent en sites pittoresques. Mais ce qui l'a surtout rendu célèbre, ce sont ses eaux minérales, qui jaillissent au pied d'un immense escarpement de rochers et sur les bords de l'Ariège. Les sources émergent d'un terrain meuble et perméable, qui a nécessité des travaux fort importants pour les protéger contre les infiltrations et les envahissements du fleuve. Ces travaux sont dus à M. François, savant ingénieur hydrologue. Aux cuves grossières et infectes dans lesquelles, il y a quelques années, on prenait des bains, on a substitué de belles baignoires en marbre de Carrare, renfermées dans des cabinets très-bien disposés. Les sources, captees au griffon, se réunissent dans une rigole qui règne tout le long du bâtiment des bains; de cette rigole partent des conduits qui alimentent et renouvellent sans cesse l'eau de la baignoire. L'établissement, qui ne se compose que d'un rez-de-chaussée, contient quarante baignoires, deux piscines et un système de douches des plus variées. Comme les cabinets sont rangés à la suite les uns des autres et qu'il n'y a qu'un canal de distribution, l'eau minérale, perdant successivement de son coloration dans ce long parcours, arrive moins chaude aux baignoires les plus éloignées. De là, une échelle décroissante qui permet d'administrer les bains à des températures différentes, depuis 40° jusqu'à 32°. Les eaux d'Ussat sont limpides, onctueuses au toucher, sans saveur et sans odeur aucune. Elles dégagent dans le bain de petites bulles gazeuses (azote, oxygène). Leur analyse, faite par M. Figuier, a montré qu'elles étaient composées pour un litre de :

Acide carbonique.	Q. indéf.
Chlorure de magnésie.	0,035
Sulfate de magnésie.	0,282
Sulfate de chaux.	0,313
Carbonate de chaux.	0,274
Carbonate de magnésie.	0,010
Perte.	0,005
	0,910

Cette analyse est celle de l'eau qui sert pour les bains; celle de la buvette présente les mêmes éléments, mais elle contient 0,07, 0,27 de moins de résidu. Cette différence est sensible quant aux résultats thérapeutiques. Les eaux d'Ussat sont employées comme calmant du système nerveux, les bains sont doux et tempérés; ils fortifient, dit-on, sans irriter; ils agissent spécialement sur la peau, dont ils rappellent les fonctions à un type normal. Ils sont employés avec succès contre cer-

xv.

tains engorgements de la matrice qu'accompagne quelquefois une assez vive sensibilité. Ils réussissent très-bien aussi à provoquer le retour des menstrues et à les régulariser. On les conseille aux personnes fatiguées par les travaux de cabinet, les veilles, le chagrin; à celles qui ressentent des douleurs vagues sans affection caractérisée. Enfin, on les dit très-efficaces dans l'hystérie, les spasmes, la danse de Saint-Guy, le tic facial, l'hypochondrie, les gastralgies, les coliques, les douleurs rhumatismales et névralgiques. Les malades logent dans les hôtels et les maisons particulières. La promenade constitue une de leurs principales distractions, et peu de contrées sont aussi riches en curiosités géologiques. Qui n'a entendu parler des fameuses grottes naturelles d'Ussat, avec leurs voûtes gothiques, leurs arabesques et leurs stalactites admirables qui semblent figurer tant d'objets divers? La plus remarquable de ces grottes est celle de Lombrive, couloir immense, long de près de 400 mètres, présentant une succession de chambres spacieuses. Cinq ressauts, dont l'un ne peut être escaladé qu'au moyen de cinq échelles mises bout à bout, partagent la grotte en plusieurs parties complètement distinctes. Un *tang* en occupe le fond. La grotte de Lombrive offre une rare variété de stalactites, et une profusion de pierres roulées atteste le passage d'un ancien courant fluvial. Vers le milieu de la grotte, dit M. Garrigou, le sol de la galerie présente une immense ossuaire; là, les débris de l'homme et de son industrie naissante sont mêlés à ceux de l'ours, d'un chien très-distinct du renard et du chacal, du cheval, du bison, d'un bœuf à petite taille, d'un cerf gigantesque; dans tous ces gisements nous avons trouvé les débris de l'industrie humaine, consistant en dents canines, percées pour servir d'amulettes, et en poteries grossières. Les ossements humains ayant appartenu à des individus de tout sexe et de tout âge sont brisés et mêlés pêle-mêle à ceux des carnassiers et des herbivores. Tout indique qu'ils ont été charriés par une eau tumultueuse. En examinant ces ossements, on est porté à conclure que les hommes de Lombrive étaient de race caucasique et de taille moyenne. Leur angle facial était très-ouvert et leur crâne ovoïde.

USSEAU s. m. (u-sé). Anc. comm. Sorte de drap qu'on fabriquait à Usseau, près de Carcassonne. Il On disait aussi DRAP D'USSEAU, mais non du *seau*, comme on le trouve dans Regnard.

USSEL, ville de France (Corrèze), ch.-l. d'arrond. et de cant., à 61 kilom. N.-E. de Tulle, sur une colline, entre la Sarsonne et la Diège; pop. aggl., 2,562 hab. — pop. tot., 3,826 hab. L'arrondissement comprend 7 cantons, 71 communes et 62,286 hab. Tribunal de 1^{re} instance, justice de paix; petit séminaire; fabrication de linages, tanneries, exploitation de fer. Commerce de bestiaux, bois, poissons, légumes. Cette ville est bâtie sur le sommet et sur les deux versants d'une colline, baignée à l'ouest par la Diège et à l'est par la Sarsonne. Les rues en sont étroites, tortueuses, et les maisons, hormis celles du quartier neuf, ont généralement cette teinte sombre qui donne aux villes voisines des montagnes un caractère particulier. Ussel possède une assez belle église, classée au nombre des monuments historiques, et dont le chapitre collégial fut fondé jadis par Charles, comte de Ventadour, mari de Catherine de Beaufort-Turenne, nièce de Grégoire XI et petite-nièce de Clément VI, derniers papes français, nés l'un et l'autre au château de Maumont, entre Ussel et Tulle; la halle couverte, bâtie sur l'ancien emplacement du château fort; plusieurs vieilles maisons à tourelles; enfin, une fontaine surmontée d'une aigle romaine colossale. Aux environs, on trouve des traces de camp romain. Ussel est une ville très-ancienne qui, d'après certains archéologues, aurait été à l'origine une cité romaine. Ils invoquent à l'appui de leur opinion les traces d'une voie romaine, une aigle colossale en pierre, comme les anciens maîtres de la Gaule en plaçaient sur leurs routes pour marquer les distances, quelques urnes, quelques médailles, enfin une phrase très-vague des *Commentaires* de César : *Quibus gestis, Caesar duas legiones in Lemovicum finibus collocavit, non longe ab Arvernus.* Cette désignation « non loin de l'Auvergne » se rapporte-t-elle à Ussel plutôt qu'à toute autre localité? M. de Valon fait observer avec raison que, si le campement des deux légions dont parle César devint une ville, il serait plus judicieux de la placer à Tintinnac, près de Tulle, où ses fouilles ont mis à découvert une ville avec ses rues, ses citernes, ses arènes, qu'à Ussel, où elles n'amènent que des débris vagues et épars. Ussel paraît avoir joui dès le XI^e siècle des droits de commune. Les vicomtes de Ventadour firent plus tard de la ville, alors bien fortifiée, le chef-lieu de leur siège ducal. Ils possédaient à Ussel un château situé sur l'emplacement actuel de la halle. Ce château était tombé au pouvoir des Anglais, lorsque Du Guesclin essaya, sans succès, de l'enlever. Les Anglais se maintinrent longtemps à Ussel. Ils avaient fortifié aux environs les châteaux de Charles-le-Pailoux et de Saint-Eupère, et ils s'y retranchèrent lorsque les habitants parvinrent à les chasser de la ville. Ussel fut, au surplus,

vaillamment protégé contre ses dangereux ennemis par les seigneurs de Ventadour, dont la principale forteresse, située entre Ussel et Egletonne, présente encore aujourd'hui des ruines imposantes. Rien depuis cette époque ne rappelle Ussel à l'attention.

USSERIUS (Jacques USHER, dit), prélat anglais. V. USHER.

USSERMANN (Emilien), bénédictin allemand, né à Saint-Ulrich, dans la forêt Noire, en 1737, mort au monastère de Saint-Blaise en 1798. Disciple, ami et collaborateur du fameux dom Gerbert, il avait été nommé bibliothécaire de son couvent. Ses principaux ouvrages sont : *Monumenta res germanicas illustrantia* (1792, 2 vol. in-4°); *Episcopatus Wirceburgensis chronologica et diplomatice illustratus* (1794, in-4°).

USSIER s. m. (u-sié). Mar. Ancienne espèce de barque plate.

USSEIUX (Louis D'), littérateur et agronome français, né à Angoulême en 1747, mort au château du Vaux, près de Chartres, en 1805. Dans sa jeunesse, il voyagea en Espagne, puis en Allemagne et, à son retour, se fixa à Paris, où il fit représenter en 1780, au Théâtre-Français, le *Siège de Saint-Jean-de-Losne*, dont le succès fut douteux malgré la brillante mise en scène du dernier acte. D'Usseieux devint en 1777 l'un des principaux rédacteurs du *Journal de Paris*, qu'il acheta, et avec lequel il gagna 30,000 francs de rente; plus tard, il le vendit à perte 180,000 francs et acheta le domaine du Vaux, dans le pays Chartrain, où il se retira pendant une partie de la Révolution. Le département d'Eure-et-Loir l'envoya siéger, en 1795, au conseil des Anciens, où il ne se fit point remarquer. Il partagea son temps entre ses lettres et l'agriculture. Témoin de sa fécondité littéraire, de ses entreprises et de ses compilations multipliées, Rivarol avait dit de lui, dans le *Petit almanach de nos grands hommes* : « Ce beau génie s'annonça par un débordement; tout fut de son domaine, et l'on songeait déjà à lui faire une place entre M. Durosoy et l'auteur des *Contemporains*; mais il s'est ralenti tout à coup, et nous n'avons guère plus de trente volumes de cet aimable auteur, qui pouvait, comme Titus, devenir les délices du genre humain, s'il n'eût pas perdu un jour. » On doit à d'Usseieux : *Histoire abrégée de la découverte et de la conquête des Indes par les Portugais* (Paris, 1770, in-12); les *Héros français ou le Siège de Saint-Jean-de-Losne*, drame historique en prose, suivi d'un précis historique de cet événement (Paris, 1773, in-8°); le *Décameron français* (Paris, 1774, 2 vol. in-8°, avec figures); *Nouvelles françaises* (Paris, 1775, 3 vol. in-8°); *Rotand furieux* (Paris, 1775-1785, 4 vol. in-8°). Il a collaboré aux productions suivantes : *Collection universelle des mémoires particuliers relatifs à l'histoire de France* (Paris, 1785-1790, 67 vol. in-8°), avec Duchesnay, son beau-père; *Bibliothèque universelle des dames* (Paris, 1785, 154 vol. in-8°). Il a fourni des articles à la continuation du *Cours complet d'agriculture* de Rozier, des *Mémoires au Recueil de la Société d'agriculture de Paris* et des notes à l'édition du *Théâtre d'agriculture* d'Olivier de Serres, publié par cette Société. Il a, en outre, traduit de l'anglais : *Histoire universelle* (Paris, 1779-1789, 126 vol. in-8°); *Histoire de la littérature française* (Paris, 1772) et collaboré au *Traité de la culture de la vigne* avec Chaptal, Rozier et Parmentier; on lui doit, enfin, des imitations du *Nouveau Don Quichotte*, de l'*Endymion* et du *Prince des Gaules* de Wieland.

USSING (Tage-Algreen), homme d'Etat et jurisconsulte danois, né à Frederiksberg (Seeland) en 1797. Il suivit les cours de droit à l'université de Copenhague, entra ensuite dans l'administration, puis passa dans la magistrature, et, après avoir rempli plusieurs emplois élevés, devint, en 1841, procureur général du royaume de Danemark. En 1840, il fut chargé d'une chaire de droit à l'université de Copenhague; en 1834, il avait été élu aux états provinciaux de Røsskilde. Son libéralisme mitigé de respect pour la royauté établie le fit abandonner complètement par l'opposition; pourtant, à la diète de 1840, son attitude dans la question des duchés lui conquit la sympathie populaire. Mais, nommé député à la diète de 1848 et forcé de présenter un projet de constitution, il s'acquitta de sa mission avec une tiédeur qui souleva tant d'animosité qu'il se vit contraint de donner sa démission. Pendant six ans, il vécut complètement à l'écart des affaires publiques. En 1854, le roi de Danemark le nomma membre du conseil privé. On doit à M. Ussing : *Manuel du droit pénal danois* (Copenhague, 1841, 2 vol.); *Traité des servitudes* (1846). Il a, en outre, édité : *Collection des résolutions et des rescrits royaux* (1841 et ann. suiv.); *Collection des lois danoises* (1850 et suiv.).

USSING (Jean-Louis), érudit danois, né à Copenhague en 1820. Il fit ses études à l'université de sa ville natale, voyagea en Italie et en Grèce et fut nommé, en 1849, professeur de philologie et d'archéologie à Copenhague. Il a publié : *De nominibus usum græcorum* (Copenhague, 1841); *Esquisses de voyages dans le Sud* (Copenhague, 1847); *Inscriptions græcæ inedite* (Copenhague, 1847, etc.).

USSON, bourg et comm. de France (Loire),

cant. de Saint-Bonnet-le-Château, arrond. et à 43 kilom. S.-O. de Montbrison; pop. aggl., 893 hab. — pop. tot., 3,272 hab. Important commerce de planches. Restes d'un château féodal; découverte d'antiquités romaines.

USSON, bourg et commune de France (Pu y-de-Dôme), cant. de Sauxillanges, arrond. e à 10 kilom. E. d'Issoire, sur une montagne; 830 hab. La s'élevait jadis un château fort, mentionné dans les chroniques du XIV^e siècle comme une des plus fortes et seigneurieuses places du royaume. Au cours de la guerre de Cent ans, les Anglais s'en rendirent maîtres; mais Du Guesclin parvint à les en chasser par surprise. Plus tard, le château d'Usson fit partie de l'apanage du comte d'Auvergne, Jean, qui le vendit au duc de Berry. Enfin, il passa dans le domaine de la couronne. Louis XI en entreprit la complète restauration et le transforma en prison d'Etat. En 1572, Charles IX fit présent du château d'Usson à sa sœur Marguerite de Valois, à l'occasion de son mariage avec Henri de Navarre, depuis Henri IV. Ce fut là que Marguerite se retira, de gré ou de force, en 1585. Elle y écrivit ses mémoires et y demeura jusqu'en 1605, époque où elle réussit à faire entrer à Usson des troupes à sa solde et put retourner à Paris. Le château d'Usson fut détruit entièrement par ordre de Richelieu en 1634. Il n'en reste aujourd'hui aucun débris, et un groupe de colonnes basaltiques, témoignant de la nature volcanique de la butte, en désigne seul l'emplacement.

USTAGE s. m. (u-sta-je). Anc. cout. Droit seigneurial payé pour le domicile.

USTALIE s. f. (u-sta-li — du lat. *usta*, couleur orangée). Bot. Genre de lichens, appelé d'abord pyrochroa, et comprenant un petit nombre d'espèces, qui croissent sur les écorces des arbres, dans les régions tropicales.

USTARITZ, bourg de France (Basses-Pyrénées), ch.-l. de cant., arrond. et à 14 kilom. S. de Bayonne, sur la rive gauche de la Nive; pop. aggl., 1,556 hab. — pop. tot., 2,265 hab. Corroieries, moulins à farine, tannerie. C'est l'ancienne capitale du pays de Labourd.

USTARIZ (Jérôme), économiste espagnol, né à La Havane vers la fin du XVIII^e siècle, mort vers 1750. Il est le premier Espagnol qui se soit fait un nom dans l'économie politique, mais il n'est guère connu que par son livre intitulé : *Théorie et pratique du commerce et de la marine* (1784), plusieurs fois réimprimé et traduit en anglais (1751) et en français par Forbonnais (1753).

USTARIZ (Gabriel), homme politique hispano-américain, né à Caracas vers 1772, mort en 1814. Après avoir suivi quelque temps la carrière des armes, il vécut en simple particulier jusqu'en 1810, où il prit une part active à la révolution de Caracas. Élu, peu après, membre du congrès législatif de Venezuela, il remplit encore d'autres emplois publics, fut emprisonné en 1812, lors du triomphe des royalistes, et recouvra sa liberté à l'époque des premières victoires de Bolívar; mais la ville de Mathurin, où il s'était réfugié, étant tombée au pouvoir de Morales, il y fut tué à coups de lance avec son fils.

USTARROZ (Andrés DE), historien espagnol, né à Saragosse en 1608, mort en 1647. Il venait de succéder à Ximénès comme chroniqueur du royaume, lorsqu'il mourut. On a de lui, en espagnol : *L'Université d'amour* (Saragosse, 1634); *Antiquités de la ville de Malen* (Saragosse, 1641); *Histoire de Santo Domingo-de-Val* (Saragosse, 1643); *Mémoire historique-généalogique de la maison Alcala de Holes* (Saragosse, 1644); *Monument des saints martyrs Just et Pasteur dans la ville de Huesca* (Saragosse, 1644); *Relation du serment des fueros d'Aragon* (Saragosse, 1645); *Seconde partie des annales de la couronne et du royaume d'Aragon* (Saragosse, 1663); *Progrès de l'histoire dans le royaume d'Aragon* (Saragosse, 1680), etc.

USTENSILE s. m. (u-stan-si-le — bas latin *ustensilia* pour *utensilia*; du verbe *uti*, qu'Eichhoff rattache à la racine sanscrite *yat*, travailler, exercer, d'où aussi, selon lui, le grec *othomai*. Le *s* de *ustensile* et du bas latin *ustensilia* provient peut-être d'une assimilation au vieux français *ustil*, qui est le type de *outil*). Petit meuble, instrument ou vase servant aux usages du ménage : *L'homme éprouve autant le besoin d'orner ses armes et ses ustensiles que sa propre personne.* (A. Maury.) Il instrument propre à certains arts, à certaines professions : *Les paysans se vendent encore en Russie comme USTENSILES d'agriculture.* (A. Blanqui.)

— Anc. administr. milit. Droit qu'avait un soldat logé chez l'habitant à l'usage du lit, du feu, du pot et de la chandelle : *L'USTENSILE se rachetait quelquefois à prix d'argent.*

USTER, bourg de la Suisse, cant. de Zurich, sur l'Aa, à 4 kilom S.-E. de Greifensee et à 12 kilom. de Zurich; 7,000 hab. Forges, fonderies, filatures de coton, de filasse; soieries; récolte de bons vins aux environs.

USTERI (Léonard), pédagogue suisse, né à Zurich en 1741, mort en 1789. Après avoir fait ses études dans sa ville natale, il visita l'Italie et la France, se lia dans ces deux contrées avec Winckelmann et J.-J. Rousseau et, de retour dans sa patrie, s'y adonna à

l'enseignement. Il eut la plus grande part aux réformes introduites, en 1773, dans les écoles et dans le gymnase de Zurich, réformes dont il a rendu compte dans sa *Nouvelle organisation* (Zurich, 1773, in-8°). Il fonda aussi une école de filles, sur le modèle de laquelle furent installés en Suisse et en Allemagne de nombreux établissements du même genre. On a encore de lui quelques écrits, entre autres des *Instructions*, publiées au nom de la Société de physique de Zurich, de laquelle il était membre.

USTERI (Paul), homme d'Etat et littérateur suisse, fils du précédent, né à Zurich en 1768, mort en 1831. Il étudia la médecine à Gœttingue, fut reçu docteur en 1788 et revint exercer la pratique de son art à Zurich, où il fut nommé, en 1797, membre du grand conseil. Lors du changement de la forme du gouvernement, il devint député du canton de Zurich au sénat de la régence helvétique, fut nommé en 1801 membre du conseil exécutif et fut envoyé par son canton à la *consulte* de Paris, qui le choisit pour membre de la commission des Dix, chargée de conférer avec le chef du gouvernement français. Pendant la durée de la constitution de médiation, il fit partie du petit conseil et devint, en 1814, conseiller d'Etat du canton de Zurich. Lors de la nouvelle organisation de ce canton en 1831, il fut successivement premier membre du conseil de régence, premier bourgmestre et, enfin, président du grand conseil, poste qu'il occupa seulement pendant quelques semaines. Au milieu de ces occupations multiples, il consacrait ses rares loisirs aux travaux littéraires. Il publia, de concert avec Escher von der Linth, un journal quotidien, le *Republicain suisse* (1798-1803), qui forme aujourd'hui une riche collection de matériaux précieux pour l'histoire de la Confédération helvétique à cette époque. Outre un grand nombre d'écrits sur la médecine et la politique, insérés en partie dans différents journaux, en partie dans le recueil de ses *Opusculs* (Aarau, 1832), qui renferme, en outre, ses rapports et ses discours de 1791 à 1828, on lui doit un traité des plus remarquables sur le *Droit public suisse* (Aarau, 1815-1818, 2 vol., 3^e édit.), en allemand et en français.

USTERI (Jean-Martin), poète suisse, né à Zurich en 1827, mort dans la même ville en 1763. Il était membre du conseil cantonal. On a de lui de charmants récits, en forme de nouvelles, écrits dans le dialecte de sa patrie et dans lesquels il peint d'une manière aussi intéressante que naïve les mœurs populaires suisses. Mais ses poésies, écrites en *hochdeutsch*, sont plus que médiocres. L'une d'elles, cependant, qui commence ainsi : *Jouissez de la vie, etc.*, est devenue un chant populaire dans toute l'Allemagne. David Hess a édité ses *Poèmes en prose et en vers* (Berlin, 1831, 3 vol.).

USTÉRIE s. f. (u-sté-ri — de *Uster*, botan. allem.). Bot. Genre d'arbuscules, de la famille des loganiacées, tribu des loganiées, dont l'espèce type croît en Guinée. || Syn. de MAURANDIE, ACALYPHE et SCILLE, autres genres de végétaux de familles diverses.

USTICA ou **OSTEODE**, petite île du royaume d'Italie, dans la mer Tyrrhénienne, au N. de la Sicile, dont elle forme un mandement, dépendance de la province et du district de Palerme; 2,300 hab. Cette île, qui mesure 4 kilom. de longueur sur 2 kilom. de largeur, est fertile en blé, olives, vins et coton. Elle resta à peu près inhabitée jusqu'en 1761, époque à laquelle on y construisit un fort pour la protéger contre les attaques des pirates barbaresques.

USTILAGINÉ, ÉE adj. (u-sti-la-ji-né — rad. *ustilago*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte à l'*ustilago*.

— s. f. pl. Famille de champignons parasites, ayant pour type le genre *ustilago*. || Quelques-uns font ce mot masculin.

USTILAGINEUX, EUSE adj. (u-sti-la-ji-neu, eu-ze — rad. *ustilago*). Méd. Qui a rapport à l'*ustilago* : *Gangrène USTILAGINEUSE*.

USTILAGO s. m. (u-sti-la-go — lat. *ustilago*, chardon; de *ustulare*, brûler). Bot. Genre de champignons parasites, type de la famille des ustilaginées, et comprenant le charbon des céréales.

— Pathol. Gangrène causée par l'usage du seigle ergoté.

USTION s. f. (u-sti-on — lat. *ustio*; de *urere*, brûler, qui se rattache à la racine sanscrite *ush*, brûler, d'où aussi le grec *aud*, brûler, *eud*, griller, le sanscrit *ushnas*, chaud, haut allemand *usel*, braise et un grand nombre d'autres mots). Action de brûler.

— Chir. Effet d'un cautère actuel.

USTOR s. m. (u-stor — mot lat. dérivé de *urere*, brûler). Antiq. rom. Employé qui surveillait le bûcher des morts et y apportait du bois.

USTOU, bourg et commune de France (Ariège), cant. d'Oust, arrond. et à 28 kilom. S.-E. de Saint-Girons, au milieu de hautes montagnes; pop. aggl., 252 hab. — pop. tot., 2,836 hab. Forges à la catalane. Fontaine dont les eaux passent pour miraculeuses; chapelle fréquentée par de nombreux pèlerins. Ruines d'anciens châteaux.

USTRINUM s. m. (u-stri-nomm — mot lat. formé de *ustus*, brûlé). Antiq. rom. Lieu public où l'on brûlait les corps de ceux dont les parents ou héritiers ne possédaient pas un terrain sur lequel ils pussent accomplir cette cérémonie. || On dit aussi *USTRINE* (lat. *ustrina*) s. f.

— **Encycl.** Il y avait des *ustrinums* publics et des *ustrinums* particuliers. Les premiers n'étaient que pour les pauvres gens ou pour les gens de condition médiocre; c'étaient des esclaves qui y brûlaient les morts. Il y eut longtemps un *ustrinum* public destiné aux pauvres dans le quartier des Esquilles; il y en eut un autre au champ de Mars pour les citoyens qui, à peine dans l'aisance, ne pouvaient posséder de grands tombeaux. Les familles riches auxquelles appartenaient de grands tombeaux avaient chacune à côté de ce tombeau un emplacement fermé où elles élevaient le bûcher destiné à leurs morts. Cet emplacement constituait l'*ustrinum* particulier à chaque famille. Il paraît que, quelquefois, des familles n'ayant pas d'*ustrinum* particulier plaçaient le bûcher contre des monuments appartenant à d'autres, au lieu d'avoir recours à l'*ustrinum* public; c'est du moins ce qu'on a conclu de l'inscription suivante : *Huic monumento ustrinum applicari non licet*. « Il n'est pas permis d'appliquer un *ustrinum* contre ce monument. » La cérémonie de la crémation s'accomplissait avec une grande solennité dans les *ustrinums* particuliers. Si le mort était un général illustre, les soldats appelés à la cérémonie faisaient trois fois le tour du bûcher. On immolait quelquefois des animaux aux dieux mânes. Dans les premiers siècles de la république, c'était le sang de prisonniers ou d'esclaves qu'on leur offrait. Sous l'empire, il y eut souvent pour honorer l'*ustrinum* des empereurs, ce qu'on appelait le *bustum*, des combats de gladiateurs.

USTRYZCKI (André-Vincent), prêtre et poète polonais qui vivait au xvi^e siècle. Il était évêque de Przemyśl. Il traduisit en vers polonais différents ouvrages latins, italiens et français, entre autres : le *Tage* de Prosperine de Claudien, l'*Achilleide* de Stace et les *Epitaphes* de Charles Utenhoff sur Henri IV. Il avait, en outre, écrit des poésies latines originales, qui n'étaient pas sans valeur.

USTULATION s. f. (u-stu-la-si-on — du lat. *ustulare*, brûler). Anc. pharm. Action de dessécher au feu une substance humide.

USTUN s. m. (u-steun). Gramm. Nom donné par les Turcs au *fatha* ou accent ouvert des Arabes.

USUARD, compilateur du *Martyrologe* qui porte son nom, mort en 876 ou en 877. Religieux de Saint-Germain-des-Près et chargé par l'abbé Hilduin d'aller en Espagne pour chercher des reliques de saints, il partit, muni d'un sauf-conduit de Charles le Chauve, et accomplit son voyage à travers de nombreux dangers, dans un pays dont les Sarrasins gardaient tous les passages. Le *Martyrologe* qu'il compila, à la prière de Charles le Chauve, fut adopté par la plupart des Eglises de France, d'Allemagne et d'Italie et a servi de base au *Martyrologe* romain. Il fut imprimé pour la première fois en 1475, à Lübeck. La meilleure édition est celle d'Anvers (1714).

USUBIS s. m. (u-zu-biss). Bot. Syn. de schuridelle, genre de sapindacées.

USUCAPION s. f. (u-zu-ka-pi-on — lat. *usucapio*; de *usus*, usage, et de *capio*, je prends). Dr. rom. Acquisition par l'usage.

— **Encycl.** L'*usucapion* a été, dans le droit romain et dans les différentes législations de l'Europe qui sont dérivées de ce droit, le premier rudiment de l'acquisition de la propriété par le fait de la possession, autrement dit de la prescription acquisitive. Dans les premiers siècles de Rome et jusqu'à la promulgation de la loi des Douze Tables, les modes de transmission de la propriété foncière ou même mobilière étaient réduits à un nombre fort restreint, et d'ailleurs assujettis à un formalisme invariable et sacramentel. La propriété s'acquerrait au moyen de la *mancipatio per aes et libram*; elle s'acquerrait encore par la *in iure cessio*, par les hérités testamentaires ou *ab intestat* et par quelques autres modes de mutation. Quant à ce que nous appelons la prescription, elle était complètement inconnue dans ce premier âge de la société romaine. La loi des Douze Tables fonda ou du moins ébaucha ce mode nouveau d'acquisition. L'*usucapion* est une des institutions des Douze Tables qui portent le signe de l'esprit novateur; elle fit brèche à l'antique constitution de la propriété romaine. Les Douze Tables portèrent la disposition nouvelle que la propriété serait désormais acquise au possesseur de bonne foi, après un an de possession pour les choses mobilières et après deux ans pour les immeubles. Outre la possession de fait et la bonne foi originaire, il fallait que la possession fût colorée d'un titre régulier, au moins en apparence, d'acquisition de la propriété. C'était ce que l'on nommait une juste cause, élément indispensable pour que la possession aboutît finalement à l'acquisition de la propriété. Ce mode d'acquisition fut appelé *usucapion* (appropriation par l'usage). L'*usucapion*

n'avait en général de raison d'être qu'autant que la chose mobilière ou immobilière qu'il s'agissait d'acquérir avait été transmise au possesseur actuel par quelqu'un qui n'en était pas lui-même propriétaire. Si l'aliénateur avait été le maître de la chose, il est clair que la mutation de la propriété aurait été immédiatement effectuée au moment même de l'aliénation et de la tradition ou livraison de l'objet; une possession ultérieure plus ou moins prolongée n'aurait point été nécessaire pour consolider l'acquisition. L'*usucapion* répondait donc au fait d'une aliénation de la chose consentie par un non-propriétaire. Comme on le voit, l'*usucapion* romaine avait des effets infiniment plus limités que notre prescription acquisitive actuelle. Elle venait exclusivement au secours des détenteurs de bonne foi qui avaient acquis d'une personne qui n'était point, il est vrai, propriétaire de la chose aliénée, mais que l'acquéreur supposait sincèrement en être propriétaire, circonstance sans laquelle il n'eût pas été lui-même de bonne foi.

Quant à la possession sans titre, acquise violemment ou par voie de fait à l'origine, quelle qu'en fût plus tard la publicité, quelle qu'en fût la durée, elle était absolument impuissante, dans le droit romain primitif, à opérer la mutation de la propriété et à transmettre le domaine au possesseur. Ce fut seulement sous la législation du Bas-Empire que la possession sans titre et sans bonne foi à l'origine, mais ayant persisté durant une période de trente ans, dans les cas ordinaires, et durant une période de quarante ans quand il s'agissait de biens appartenant aux corporations, devint un moyen légal d'acquisition de la propriété. Cette importante innovation fut l'œuvre de Théodose, et c'est par erreur que la loi qui l'opéra a été attribuée aux deux fils de cet empereur, Arcadius et Honorius. Cette loi est consignée au code Justinien; c'est la loi 3, au code *De prescrip. trig. et quad. ann.*

Une autre innovation considérable fut organisée par Justinien. L'*usucapion* des Douze Tables n'était applicable qu'aux fonds situés en Italie et non aux terres des provinces, qui étaient censées appartenir à l'empereur ou à l'Etat. Le droit prétorien vint en aide aux possesseurs de biens provinciaux au moyen d'une imitation de l'*usucapion* romaine. L'édit du préteur disposa que ces tiers acquéreurs de bonne foi ne pourraient plus être inquiétés dans leur possession par le détenteur précédent après dix ans d'une possession continue, si le détenteur habitait la même province, et après vingt ans s'il était domicilié dans une province différente. Le possesseur de bonne foi n'acquerrait pas à proprement parler le domaine du fonds; il était simplement protégé par une exception, par une sorte de fin de non-recevoir contre toutes recherches, contre toutes poursuites du détenteur antérieur. Justinien fit disparaître ces démarcations entre les fonds italiens et les terres provinciales; il fonda l'une dans l'autre l'ancienne *usucapion* et la prescription de dix et vingt ans appliquée aux terres des provinces. Partout, l'acquisition de la propriété pour les détenteurs de bonne foi et munis d'un titre fut soumise à la condition d'une possession de dix ans entre présents, et de vingt ans entre absents, et, partout aussi, cette possession décennale ou vicésimale produisait la pleine et définitive mutation de la propriété (loi 3, au code *De prescrip. trig. et quad. ann.*). La prescription acquisitive se trouva ainsi organisée de toutes pièces à peu près sur les mêmes bases qu'elle l'est aujourd'hui d'après les dispositions du code civil.

USUEL, ELLE adj. (u-zu-èl, è-le — lat. *usualis*; de *usus*, usage). Dont on se sert, qu'on emploie ordinairement : *Meubles USUELS*. *Plantes USUELLES*. Termes *USUELS*. C'est de *Pascal* que son siècle a appris à purger la langue écrite des impuretés de la langue *USUELLE*. (Marmontel.) C'est à *Parmentier* que l'on doit l'introduction de la pomme de terre comme aliment *USUEL*. (A. Karr.)

— Arts usuels, Métiers.

— Hist. nat. Se dit des animaux et des végétaux susceptibles de quelque usage médical ou industriel.

USUELLEMENT adv. (u-zu-è-le-man — rad. *usuel*). D'une façon usuelle, communément : *Cela se dit USUELLEMENT*.

USUFRUCTUAIRE adj. (u-zu-fru-ktu-è-re — du lat. *usus*, usage; *fructus*, fruit). Jurispr. Qui concerne l'*usufruit*, qui ne donne que l'*usufruit* : *Le douaire coutumier était un droit USUFRUCTUAIRE*.

USUFRUIT s. m. (u-zu-frui — lat. *ususfructus*, abréviation de *ususfructusque*, l'usage et les fruits). Jurispr. Droit de jouir d'une chose, mais sans en avoir la propriété, et par conséquent sans pouvoir l'aliéner, la détruire ou la dénaturer : *Laisser à sa femme l'usufruit de ses propriétés*. A *Spartie*, la propriété était réduite aux conditions de l'*usufruit*. (Ch. Giraud.)

— Par ext. Jouissance d'un objet quelconque : *Je suis naturellement un faïencier moi-même, qui croupit dans le séjour, fructuant en son foyer l'usufruit du plus beau de ses ans*. (Nic. Pasq.) *Ce qui doit consoler un mari d'être trompé par sa femme, c'est qu'il reste toujours propriétaire d'un bien-fonds*

dont les autres n'ont que l'usufruit. (S. Arnoult.)

— **Encycl.** Les attributs de la propriété se résument suivant l'analyse que les juriscultes romains en ont donnée en trois principaux : le *jus utendi* ou droit de se servir de la chose de telle sorte que l'usage qu'on en fait puisse être renouvelé indéfiniment; le *jus fruendi* ou droit de percevoir les fruits qu'une chose produit; le *jus abutendi* ou droit de disposer de la chose, de l'altérer, de la modifier, de la transmettre à un autre. C'est la réunion des deux premiers attributs de la propriété qui constitue l'*usufruit*. Le *jus abutendi* seul, c'est-à-dire la propriété dépourvue en quelque sorte de ses attributs utiles, est ce que l'on appelle la nue propriété. Cette nue propriété n'est même plus le droit de modifier la chose d'une façon absolue, car le nu propriétaire doit s'abstenir de tous actes qui auraient pour effet d'altérer ou de détruire la chose soumise à *usufruit*. Elle n'a d'autre effet que de donner à celui qui est investi de cette nue propriété droit à tous les produits qui n'ont pas le caractère de fruits. Le législateur, considérant que l'*usufruit* ne devait être qu'un état de choses exceptionnel, l'a réduit dans sa durée et n'a pas permis qu'il se prolongeât pendant un temps plus long que la vie de l'usufruitier. C'est ce qui a fait appeler l'*usufruit* un droit essentiellement personnel. Mais si, en ce sens, l'*usufruit* est un droit personnel et temporaire, à un autre point de vue c'est un droit réel, c'est-à-dire qui met l'usufruitier en rapport direct et immédiat avec la chose, qui lui permet d'en recueillir les services et les fruits sans qu'il puisse exiger qu'une autre personne fasse quelque chose pour l'en faire jouir.

Nous allons examiner successivement quels sont les modes de constitution de l'*usufruit*, quel est son objet, quelles sont les obligations de l'usufruitier avant d'entrer en jouissance, quels sont ses droits et ses obligations pendant sa jouissance, enfin quels sont les modes d'extinction de l'*usufruit* et quelles sont les conséquences de cette extinction, lorsqu'elle se produit.

— **Modes de constitution de l'usufruit.** D'après l'article 576 du code civil, l'*usufruit* est établi par la loi ou par la volonté de l'homme. Il n'existe à proprement parler qu'un seul *usufruit* légal, c'est celui de l'article 754 qui, lorsqu'un enfant est décédé, accorde au père ou à la mère survivante l'*usufruit* du tiers des biens dévolus aux collatéraux qui succèdent en concours avec le père ou la mère. Quant au droit de jouissance accordé par l'article 384 aux père et mère sur les biens de leurs enfants mineurs jusqu'à l'âge de dix-huit ans ou jusqu'à leur émancipation; quant à l'*usufruit* du mari sur les biens dotaux de la femme, mariée sous le régime dotal ou sous la clause exclusive de communauté, et à celui de la communauté sur les biens personnels des époux, ce ne sont pas de véritables *usufruits*, des démembrements du droit de propriété; ce sont des attributs de la puissance paternelle ou de la puissance maritale.

L'*usufruit* peut être établi par la volonté de l'homme, soit par une convention à titre onéreux, par exemple une vente, soit par une donation, soit par un acte de dernière volonté, un testament. Cette convention d'*usufruit* peut avoir lieu avec toutes les modalités auxquelles les parties jugeront convenable de la soumettre. Elle peut avoir lieu avec ou sans charges, à partir d'un certain jour ou jusqu'à une époque déterminée, ou enfin sous condition, soit que cette condition suspende jusqu'à l'arrivée d'un fait incertain l'ouverture du droit d'*usufruit*, soit au contraire qu'elle tienne en suspens l'extinction d'un droit d'*usufruit* déjà ouvert.

L'*usufruit* peut être constitué au profit de plusieurs personnes appelées à exercer simultanément cet *usufruit* ou à n'en jouir que d'une façon successive, les unes après les autres. Il faudrait alors que les personnes appelées au second ou troisième rang eussent une existence juridique, c'est-à-dire fussent au moins conçues au moment de la convention qui crée l'*usufruit* ou au jour du décès du testateur lorsque l'*usufruit* est établi par testament. C'est à ces deux époques, en effet, que s'ouvre le droit de l'usufruitier dont l'exercice seulement est reculé jusqu'à la mort des personnes placées à un rang antérieur. C'est ainsi que l'on pourrait constituer un *usufruit* dans notre droit au profit d'une personne et de ses héritiers légitimes qui seraient déjà nés ou conçus au moment de la convention ou du décès du testateur.

La constitution d'*usufruit* est soumise aux mêmes formes que celles qui sont exigées pour le transfert de la propriété. Depuis la loi du 23 mars 1855, tout acte ayant pour objet la constitution ou la transmission d'un *usufruit* immobilier n'est opposable aux tiers qu'à dater de la transcription qui en est faite sur les registres du conservateur des hypothèques.

L'effet de la loi et la volonté de l'homme ne sont pas les seuls modes de constitution de l'*usufruit*. Celui qui pendant trente ans posséderait un immeuble comme usufruitier, ou celui qui n'aurait joui d'un droit d'*usufruit* pendant dix ans, mais en fondant sa possession sur un juste titre et sur sa bonne foi, aurait prescrit l'*usufruit* de l'immeuble.

— **Objet de l'usufruit.** L'*usufruit* peut por-

ter sur toute espèce de biens, meubles ou immeubles, corporels ou incorporels. Ainsi l'*usufruit* peut avoir pour objet non-seulement des maisons, des fonds de terre, mais encore des créances, et dans ce cas l'*usufruitier* acquerrait en toute propriété les intérêts de cette créance. Il peut même porter sur une rente, soit perpétuelle, soit viagère; alors l'*usufruitier* percevait les arrérages de la rente et il n'est à sa mort tenu à aucune restitution. On peut aussi constituer un droit d'*usufruit* sur un autre droit d'*usufruit*; dans ce cas, si le premier *usufruitier* vient à mourir, les deux *usufruits* sont éteints, le premier par la mort de celui qui était investi du droit d'*usufruit*, le second par la perte de l'objet sur lequel le droit était établi; mais on ne pourrait pas faire d'une servitude réelle, par exemple d'un droit de passage ou d'aqueduc, l'objet principal et direct d'un droit d'*usufruit*, car de pareilles servitudes n'ont point une existence propre et indépendante du fonds auquel elles sont attachées. Ces servitudes seraient toujours nécessairement comprises, à titre d'accessoire, dans l'*usufruit* du fonds dont elles augmentent l'utilité.

L'*usufruit* suppose que l'on doit user et jouir d'une chose tout en en conservant la substance. Il en résulte que les choses dont on ne peut user qu'en les consommant ne peuvent faire l'objet d'un *usufruit* proprement dit. Par exemple, on ne saurait concevoir un véritable *usufruit* portant sur des mesures de blé ou de vin, car on ne saurait user de pareilles substances sans les consommer. Le droit romain admit que l'*usufruit* constitué sur des choses de cette espèce donnerait au titulaire de l'*usufruit* la pleine propriété, le droit de consumer et de disposer de sa fantaisie, mais sous l'obligation pour celui qui les reçoit de restituer, à l'époque où l'*usufruit* finirait s'il y avait *usufruit*, des choses de même quantité et qualité. C'est ce qu'on nomme le *quasi-usufruit*. Cette disposition a été consacrée dans notre code (art. 587).

Remarquons que l'on pourrait convenir que d'autres objets susceptibles d'un véritable *usufruit* seraient soumis cependant à un *quasi-usufruit*, c'est-à-dire cédés en toute propriété, à charge par celui qui reçoit de rendre plus tard un objet de même qualité et de même valeur. Ainsi on pourrait céder dans de pareilles conditions un cheval, s'il était dans l'intention des parties qu'on pût plus tard le remplacer par un autre.

L'article 587 a donné lieu à une difficulté assez grave : il porte que l'*usufruitier* doit rendre des choses de même quantité, qualité et valeur ou leur estimation à la fin de l'*usufruit*. Quand devra-t-on rendre d'autres objets semblables aux premiers? Quand seulement l'estimation? La solution la plus généralement admise est qu'il faut distinguer suivant que les choses, objet du *quasi-usufruit*, ont été remises à l'*usufruitier* sur estimation ou sans estimation; dans le premier cas, l'*usufruitier* est débiteur d'une somme d'argent, le montant de l'estimation; dans le second cas, il doit restituer des choses semblables à celles qu'il a reçues.

Un fonds de commerce pourrait être donné en *usufruit*, et il est évident alors que l'*usufruitier* aurait le droit de disposer des marchandises, mais à la charge de les remplacer par d'autres, comme faisait le propriétaire. Non-seulement il est autorisé à exploiter le fonds de commerce, mais on pourrait au besoin le contraindre à le faire, sinon le nu propriétaire serait en droit d'exiger la vente du fonds de commerce avec son achalandage et tous les avantages qui y sont attachés. Mais il ne faudrait pas conclure de là que l'*usufruitier* d'un fonds de commerce en devient propriétaire et que, si, par exemple, il venait à tomber en faillite, le nu propriétaire ne pourrait se présenter que comme créancier du montant de l'estimation du fonds de commerce; un pareil fonds ne comprend pas seulement des marchandises, mais encore le matériel de l'établissement, l'achalandage, les instruments de fabrication, les brevets d'invention, toutes choses qui ne se consomment pas par le simple usage. Aussi un fonds de commerce est une universalité de fait dont la propriété n'appartient pas à celui qui en est *usufruitier*, mais au nu propriétaire.

Un troupeau peut encore être donné en *usufruit*. L'*usufruitier* a droit à tous les produits du troupeau, ainsi qu'au croît, mais à condition qu'il conservera des animaux qui naissent un nombre suffisant pour remplacer ceux qui viennent à périr. L'*usufruit* d'un troupeau ne s'éteint par la perte de la chose qu'autant que le troupeau a péri en entier par cas fortuit, et dans ce cas l'*usufruitier* ne doit compte au propriétaire que des cuirs ou de leur valeur. Si l'*usufruit* cesse par une autre cause, l'*usufruitier* devra rendre au nu propriétaire un nombre de bêtes égal à celui qu'il a reçu, sinon payer la valeur des têtes qui manquent.

— *Obligations de l'usufruitier avant d'entrer en jouissance.* 1° L'*usufruitier* doit, avant d'entrer en jouissance, faire dresser, en présence du propriétaire ou lui dûment appelé, un inventaire des meubles et un état des immeubles sujets à l'*usufruit* (art. 600). A la fin de l'*usufruit*, il faudra savoir, en effet, ce qu'il faut rendre et dans quel état il faut rendre; il y aura des comptes à débattre, et l'in-

ventaire des meubles comme l'état des immeubles fourniront les principaux éléments de ces comptes.

Si les parties sont majeures et maitresses de leurs droits, elles pourront faire ces actes à leur choix, soit dans la forme authentique, soit dans la forme sous seing privé. Au cas contraire, ils devront être faits par acte notarié. Les frais qu'ils occasionnent sont à la charge de l'*usufruitier*, à qui incombe l'obligation de faire dresser l'état et l'inventaire. Si l'*usufruitier* n'accomplit pas cette première obligation que la loi lui impose, il en résultera, pour les meubles, que le propriétaire pourra prouver contre lui la consistance du mobilier, tant par titres que par témoins et même par commune renommée, et, pour les immeubles, qu'il sera réputé les avoir reçus en bon et parfait état de toute espèce de réparation, sauf à lui à faire la preuve du contraire; mais l'*usufruitier* ne sera pas déchu de son droit ni même soumis à la restitution des fruits par lui perçus.

Un testateur ne pourrait, en faisant un legs d'*usufruit*, dispenser l'*usufruitier* de l'obligation de faire inventaire ni en faire une défense expresse. De pareilles dispenses ou prohibitions seraient considérées comme contraires à une disposition d'ordre public et déclarées non avenues.

2° L'*usufruitier* doit donner caution de jouir en bon père de famille (art. 601), c'est-à-dire présenter une personne solvable qui s'obligera à payer pour lui, s'il ne le faisait pas lui-même, toutes les sommes dont il pourrait être tenu par suite de la gestion de l'*usufruit*. Tant qu'il n'aura pas satisfait à cette obligation, le nu propriétaire pourra refuser de délivrer les objets soumis à l'*usufruit*; mais, comme il peut être difficile de trouver une caution, car il peut être périlleux de répondre pour l'*usufruitier* si celui-ci est insolvable, on ne peut reprocher à l'*usufruitier* de n'avoir pas trouvé un répondant tout de suite, et la loi lui accorde droit aux fruits, du moment où l'*usufruit* est ouvert (art. 604).

La caution pourra être remplacée par d'autres sûretés équivalentes, par exemple par la remise d'un gage, par le dépôt d'une somme d'argent à la caisse des consignations, par une inscription de rente. La jurisprudence admet même qu'une constitution d'hypothèque sur des biens libres serait suffisante. Mais que faire si l'*usufruitier* est dans l'impossibilité de donner soit une caution, soit une sûreté équivalente? La loi a prévu la difficulté, et elle l'a résolue en retirant à l'*usufruitier* l'exercice de son droit, tout en lui en conservant l'emolument (art. 602 et 603). Ainsi, les immeubles objet d'un droit d'*usufruit* sont donnés à ferme ou même soumis à la gestion d'un séquestre, c'est-à-dire d'un gérant salarié, qui perçoit les fruits ou les loyers et les remet à l'*usufruitier* après en avoir déduit le montant des réparations d'entretien, s'il y en a. Les sommes comprises dans l'*usufruit* sont placées soit en rentes sur l'Etat, soit sur des particulières, avec des garanties suffisantes. Les denrées sont vendues, et le prix en est placé comme ce que nous venons de dire pour l'argent comptant. Les intérêts de ces sommes, les prix des fourrages, les arrérages de rentes sont attribués à l'*usufruitier* et lui appartiennent comme fruits civils proportionnellement à la durée de l'*usufruit*.

Quand l'*usufruitier* ne donne pas de caution, le propriétaire peut exiger que les meubles qui déperissent par l'usage soient vendus et que le prix en soit placé comme celui des denrées, et alors l'*usufruitier* jouit de l'intérêt pendant son *usufruit*. Mais la loi apporte un tempérament à cette décision : l'*usufruitier* peut demander et les juges peuvent ordonner, suivant les circonstances, qu'une partie des meubles nécessaires pour son usage personnel lui soit laissée, sous la simple garantie de son serment et à la charge de les représenter à l'extinction de l'*usufruit*.

Il est des cas où la loi dispense l'*usufruitier* de donner caution, par dérogation au principe. Ainsi, en sont dispensés les père et mère ayant l'*usufruit* légal des biens de leurs enfants mineurs; la loi a pensé que l'affection qu'ils portent à leurs enfants est la meilleure sauvegarde de leurs intérêts. Ainsi encore pour le donateur et le vendeur qui se sont réservé l'*usufruit* des biens donnés ou vendus; car, pour le premier, il serait peu décent qu'un donataire réclamat des garanties contre celui dont il a accepté un bienfait, et, pour le second, il est probable qu'il n'a pas été dans l'intention des parties qu'il eût à supporter une charge qui n'a pas été stipulée dans le contrat. Enfin, en troisième lieu, le mari est, sous le régime dotal, dispensé de plein droit de fournir caution à raison de la jouissance des biens dotaux. Toute personne peut, en constituant un *usufruit*, convenir que la caution ne sera pas due par l'*usufruitier*.

— *Droits de l'usufruitier après son entrée en jouissance.* Les dispositions établies par la loi relativement aux droits de l'*usufruitier* peuvent être modifiées soit par la convention, soit par le testament qui établit l'*usufruit*. Ce sera donc d'abord le titre constitutif qu'il faudra consulter pour déterminer les droits de l'*usufruitier*.

La règle générale est que l'*usufruitier* a droit aux services et aux fruits des objets sur

lesquels porte son droit, comme le propriétaire lui-même. Il faut entendre par fruits ceux des produits de la chose que l'on peut percevoir à des époques périodiques et sans la détériorer. La loi distingue trois sortes de fruits : les fruits naturels, que la terre produit spontanément, comme les bois; le produit et le croît des animaux; les fruits industriels, que la terre ne produit qu'avec le travail de l'homme : ainsi le blé, les légumes; les fruits civils, revenus dus par un tiers auquel on a cédé la jouissance de la chose : ainsi les loyers des maisons, l'intérêt d'une somme d'argent. La distinction entre les fruits naturels et les fruits industriels est aujourd'hui sans importance; mais il n'en est pas de même de la distinction entre les fruits naturels et industriels, d'une part, et les fruits civils d'autre part.

L'*usufruitier* acquiert les fruits naturels et industriels par la perception, c'est-à-dire par le fait de la séparation de ces fruits d'avec la chose qui les a produits. Ainsi, l'*usufruitier* meurt-il après que des blés ont été coupés, des fruits cueillis, des foins fauchés, tout cela lui appartient et passe après lui à ses héritiers; s'il était mort avant, ce serait au nu propriétaire. L'*usufruitier* a droit aux fruits pendants par branches et racines au moment de l'ouverture de sa jouissance, sans qu'il soit assujéti à aucune redevance envers le nu propriétaire pour les frais de labours ou de semences que celui-ci aurait faits; mais, inversement, lorsque l'*usufruitier* vient à mourir, ses héritiers ne peuvent rien réclamer au nu propriétaire pour les travaux que l'*usufruitier* aurait accomplis à ses frais. Tout est aléatoire entre l'*usufruitier* et le nu propriétaire, qui prennent la chose dans l'état où elle se trouve, l'un au moment de l'*usufruit*, l'autre quand l'*usufruit* cesse (art. 585).

Tout autre est le mode d'acquisition des fruits civils par l'*usufruitier*, mode tout à fait indépendant de la perception de ces fruits. Ils sont acquis jour par jour et appartiennent à l'*usufruitier* dans la proportion de la durée de sa jouissance (art. 586). Cette règle s'applique aux loyers des maisons, aux prix des baux à ferme, aux arrérages de rentes, de telle sorte que l'*usufruitier* acquiert chaque jour 1/365 du loyer ou des arrérages fixés pour un an. Remarquons que les fruits civils ne peuvent s'acquérir que du jour où l'obligation en vertu de laquelle ils sont dus a pris naissance, si cette obligation est postérieure à la naissance de l'*usufruit*.

Les choses qui, sans se consommer tout de suite, se détériorent par l'usage, comme le linge, les meubles meublants, sont soumises à un véritable *usufruit*, et l'*usufruitier* pourra les employer à tous les usages auxquels elles sont propres, à charge d'en conserver la substance. A la fin de sa jouissance, il doit représenter ces objets dans l'état où ils se trouvent, et il ne doit aucune indemnité pour les détériorations qui proviendraient d'un usage normal et régulier; il n'en répondrait que s'il y avait dol ou fraude de sa part (art. 589).

Voyons quels sont les droits de l'*usufruitier* sur les arbres du fonds soumis à l'*usufruit*. S'il s'agit de bois taillis, qui, par leur nature même, sont destinés à être coupés périodiquement, les coupes à faire de ces bois constituent de véritables fruits, et l'*usufruitier* est toujours autorisé à les exploiter, alors même que ces taillis n'auraient pas été aménagés. Si le propriétaire avait déjà organisé l'ordre et la quotité des coupes, la loi décide que cet usage doit être suivi par l'*usufruitier*. Si le propriétaire du bois taillis ne l'avait point amenagé en bon père de famille ou si ce bois n'avait jamais été exploité, l'*usufruitier*, ne pouvant alors prendre modèle dans la jouissance du propriétaire, doit suivre l'usage constant des autres propriétaires de la localité (art. 590). Quant aux bois de haute futaie qui n'ont pas été mis en coupe réglée, ils constituent un capital réservé au nu propriétaire, auquel l'*usufruitier* ne doit pas toucher. Ainsi, l'*usufruitier* ne pourrait couper de ces arbres pour le chauffage ni même se servir des arbres qu'une tempête aurait brisés; la loi lui permet seulement d'employer les arbres arrachés ou brisés par accident à faire les réparations dont il est tenu; il peut même pour cet objet en faire abattre, s'il est nécessaire, mais à la charge d'en faire constater la nécessité devant le propriétaire (art. 592). L'*usufruitier* d'une pépinière peut en enlever les sujets qu'il veut, pourvu qu'il ne dégrade pas la pépinière et qu'il pourvoie au remplacement des arbres enlevés, conformément à l'usage du pays. Enfin, l'*usufruitier* aurait droit aux arbres fruitiers qui meurent ou qui sont arrachés ou brisés par accident; seulement, il ne les acquiert qu'à la charge de les remplacer (art. 594).

Quant aux droits de l'*usufruitier* sur les mines, carrières, tourbières qui se trouvent dans le fonds soumis à l'*usufruit*, il faut, pour les déterminer, faire la distinction suivante : la mine était-elle déjà exploitée par le propriétaire quand l'*usufruit* a été constitué; l'*usufruitier* a le droit d'en continuer l'exploitation sans avoir besoin d'une concession nouvelle, et si la mine avait été cédée à un tiers, il pourrait percevoir la redevance due par le concessionnaire. La mine ne commence-t-elle à être exploitée que pendant l'*usufruit*; l'*usufruitier* n'a droit à aucune re-

devance, et tout ce qu'il peut demander, c'est qu'on l'indemnise de la diminution de jouissance que lui cause l'établissement de la mine (art. 593).

L'*usufruitier* qui jouit de la chose comme le propriétaire lui-même peut louer les maisons ou donner à bail les fermes dont il a l'*usufruit*; seulement, il ne peut faire des baux opposables au nu propriétaire pour plus de neuf ans. Si le bail a une durée plus considérable, il doit être divisé en périodes de neuf ans, et le fermier pourra terminer, même contre le gré du propriétaire, la période de neuf ans dans laquelle il se trouve au moment de l'extinction de l'*usufruit*.

Disons enfin que l'*usufruitier*, quoiqu'il n'ait pas le pouvoir de vendre les objets corporels ou incorporels compris dans son *usufruit*, pourrait céder son droit d'*usufruit* lui-même ou l'hypothéquer, en tant qu'il porte sur des immeubles susceptibles d'hypothèque.

— *Obligations de l'usufruitier pendant la durée de sa jouissance.* L'*usufruitier* doit veiller à la garde et à la conservation de la chose soumise à sa jouissance comme un bon père de famille. Il ne peut employer la chose grevée d'*usufruit* qu'à l'usage auquel cette chose se trouvait précédemment affectée; il ne pourrait convertir une terre arable en bois ni un bois en terre arable; il ne pourrait faire que les modifications qui, sans altérer la chose, tendraient à l'améliorer.

L'*usufruitier* est tenu des charges annuelles du fonds sujet à l'*usufruit*; ainsi, il doit acquitter seul les contributions ordinaires établies au profit de l'Etat, telles que l'impôt foncier, celui des portes et fenêtres, ou encore les dépenses considérées comme charge pesant sur la chose, comme le curage des fossés, le rétablissement des haies. Quant aux charges extraordinaires, telles que les emprunts forcés établis en temps de guerre, comme ces impôts ou emprunts affectent à la fois la jouissance et la propriété, le propriétaire et l'*usufruitier* doivent y contribuer, l'un pour le capital, l'autre pour les intérêts (art. 608 et 609).

L'*usufruitier* doit faire exécuter à ses frais les réparations d'entretien, c'est-à-dire qui ne rentrent pas dans la catégorie des grosses réparations. L'obligation pour l'*usufruitier* de pourvoir aux réparations d'entretien ne s'applique qu'à celles qui sont devenues nécessaires depuis l'ouverture de l'*usufruit*. L'*usufruitier* peut, par sa renonciation, s'affranchir pour l'avenir de l'obligation de pourvoir aux réparations d'entretien; mais, quant aux réparations dont la cause s'est produite dans le cours de sa jouissance, il ne pourrait s'en décharger qu'en restituant les fruits par lui perçus depuis l'ouverture de son droit, et à cette condition, toutefois, qu'elles ne seraient pas occasionnées par sa faute ou par sa négligence.

Les frais des procès qui seraient intentés pendant l'*usufruit* seront à la charge du nu propriétaire, ou de l'*usufruitier*, ou de chacun d'eux, suivant qu'ils concernent la nue propriété, l'*usufruit* ou la pleine propriété. Dans ce dernier cas, le propriétaire devra avancer les frais et l'*usufruitier* lui tiendra compte des intérêts (art. 609).

Si l'*usufruit* a été constitué par acte entre vifs, l'*usufruitier* n'aura à sa charge aucune portion des dettes du constituant; mais il n'en est pas de même lorsque l'*usufruit* résulte d'une disposition testamentaire; dans ce cas, si l'*usufruit* s'étend à l'universalité ou à une quote-part des biens du constituant, l'*usufruitier* est tenu des intérêts des dettes de l'hérédité, dans la proportion de la part héréditaire dont la jouissance lui est échue; on estime la valeur de la portion dont il a l'*usufruit*, et, lorsque le nu propriétaire payera la dette dont l'hérédité est grevée, l'*usufruitier* lui tiendra compte des intérêts pendant la durée de l'*usufruit*, dans la proportion qui aura été tout d'abord déterminée. Si l'*usufruitier* payait la dette de ses deniers, le capital lui serait restitué par le propriétaire à la fin de l'*usufruit*, sans aucun intérêt. Le propriétaire qui ne pourrait avancer les fonds peut exiger qu'on vende, pour l'acquittement des dettes auxquelles il doit contribuer ainsi que l'*usufruitier*, une portion des biens sujets à l'*usufruit*; le propriétaire perd alors la nue propriété et l'*usufruitier* la jouissance des biens qui ont été vendus. Quant au légataire d'un objet particulier, il n'a à supporter aucune partie des dettes et charges de la succession, à moins que l'immeuble objet du legs ne soit hypothéqué et que, ne voulant pas abandonner l'immeuble, il préfère payer le créancier hypothécaire; dans ce cas, il aurait recours contre l'héritier ou le légataire universel, pour se faire rembourser ce qu'il aurait dépensé (art. 611 et 612).

— *Modes d'extinction de l'usufruit.* L'*usufruit* s'éteint par la mort de l'*usufruitier*. Ainsi, on ne pourrait, en constituant un *usufruit*, décider qu'il ne se terminerait qu'au bout d'un nombre d'années déterminé, alors même que l'*usufruitier* viendrait à mourir avant ce terme. L'*usufruit* peut être constitué au profit de plusieurs personnes, et, si l'une d'elles vient à mourir, ce sera en interprétant la volonté des parties ou du testateur que l'on décidera si l'*usufruit* est éteint partiellement ou s'il continue de subsister en totalité au profit des survivants (art. 617, 10). L'*usufruit* cesse encore par l'expiration du

temps pour lequel il a été constitué; par exemple, il serait éteint par la mort d'une personne dont l'existence aurait été choisie comme terme de la durée de l'*usufruit*.

L'*usufruitier* qui pendant trente ans a cessé d'user de ses droits de jouissance est considéré comme l'ayant abandonné, et l'*usufruit* est éteint. Il y a cette différence entre la perte de l'*usufruit* par prescription et la perte de la propriété par la même cause, qu'il n'est pas nécessaire ici que l'*usufruit* ait été exercé par un tiers et acquis par lui par une possession de trente ans pour qu'il soit perdu par le titulaire de ce droit; le simple non-usage suffit.

Il y a encore extinction de l'*usufruit* par la consolidation qui se produit lorsque l'*usufruitier* acquiert la nue propriété; la jouissance qu'il a, dès lors, n'est que l'attribut de la propriété qu'il a acquise et ne forme pas l'objet d'un *usufruit* distinct; le droit de l'*usufruitier* s'est alors consolidé et, de temporaire qu'il était, il est devenu perpétuel (art. 617, 30).

Si la chose soumise à l'*usufruit* vient à périr, soit qu'elle subisse une destruction physique complète, soit qu'elle soit altérée seulement de façon à être impropre à l'usage pour lequel l'*usufruit* a été établi, il y aura une nouvelle cause d'extinction, et l'*usufruit* ne renaitrait pas lorsque la chose se trouverait rétablie dans son état primitif par le fait de l'homme, ou d'un événement de la nature. Citons, en dernier lieu, comme causes qui mettent fin à l'*usufruit*, la renonciation, à titre onéreux ou à titre gratuit, que ferait l'*usufruitier* et l'abus de jouissance constaté en justice. Les magistrats peuvent, suivant les circonstances, dont ils sont souverains appréciateurs, prononcer l'extinction absolue de l'*usufruit* ou seulement ordonner des mesures propres à sauvegarder le droit du nu propriétaire (art. 618).

— Bibliogr. Consulter : Salvat, *Traité de l'usufruit, de l'usage et de l'habitation* (1817, 2 vol. in-80); Proudhon, *Traité des droits d'usufruit* (1830-1848, 7 vol. in-80, 3^e édit.); Genty, *Traité des droits d'usufruit, d'usage et d'habitation d'après le droit romain* (1851, in-80); Lesenne, *De la propriété avec ses démembrements* (1858, in-80).

USUFRUITÉ, ÊE adj. (u-zu-frui-té — rad. *usufruit*). Jurispr. Dont l'*usufruit* n'appartient pas au propriétaire : *Terre usufruite*. || Peu usité.

USUFRUITIER, IÈRE adj. (u-zu-frui-tié, ière — rad. *usufruit*). Jurispr. Qui a l'*usufruit* : *Il est propriétaire de ses biens, sa femme en est usufruite*. || Qui a rapport à l'*usufruit* : *Jouissance usufruite*. *Droits usufruitiers*. || Réparations usufruitières, Réparations qui sont à la charge de l'*usufruitier*.

— Par ext. Qui a la jouissance de quelque chose : *Nous sommes seulement usufruiteurs de la vie*. (Virey.) *Les générations ne sont qu'usufruitières des trésors que le courant des âges dépose temporairement dans leurs mains*. (Toussene).

— Substantif. Personne qui a l'*usufruit* d'un bien : *Aujourd'hui personne n'est sûr de son lendemain, et chacun jouit de la vie en usufruiteur prodigue*. (Balz.)

USUGES (SAINT-), bourg et commune de France (Saône-et-Loire), cant., arrond., et 7 kilom. de Louhans; pop. aggl., 206 hab. — pop. tot., 2180 hab.

USUM (AD), Locution latine qui signifie *Suivant l'usage*. V. AD USUM.

USON s. m. (u-zeun). Bot. Espèce de fruit du Pérou, assez semblable à la cerise.

USURAIRE adj. (u-zu-ré-re — rad. *usure*). Qui a le caractère de l'*usure* : *Intérêt usuraire*. *Bénéfice usuraire*. || Qui est accompagné d'*usure* : *Contrat, prêt, emprunt, dette usuraire*.

— Fig. Qui coûte très-cher : *Les lois d'exemption sont des emprunts usuraire qui ruinent le pouvoir*. (Royer-Collard.)

USURAIREMENT adv. (u-zu-ré-re-man — rad. *usuraire*). D'une manière usuraire.

USURE s. f. (u-zu-re — lat. *usura*, mot qui vient de *usum*, supin de *uti*, employer, se servir, et qui signifie proprement usage, jouissance du capital prêté, puis, de ce que l'on paye pour cette jouissance, intérêt. Le sens d'intérêt exagéré, illégitime, d'où *usurateur*, *usurier*, est tout à fait moderne). Détérioration ou amoindrissement que produisent l'usage ou le frottement : *Le frottement continu de deux corps produit nécessairement l'usure de l'un et de l'autre. Dans le cheval, toutes les exostoses indiquent l'usure de l'articulation*. (Lecoq.)

— Intérêt payé pour un capital dont on abandonne l'usage à quelqu'un : *Prêt à usure*. *L'usure est énorme dans les pays pauvres*. (Lamenn.) *L'usure, ou comme qui dirait le prix de l'usage, est l'émolument, de quelque nature qu'il soit, que le propriétaire retire de la prestation de sa chose*. (Proudh.) || Intérêt perçu au delà du taux légal; action de prêter de l'argent à un intérêt supérieur au taux légal : *Prêter, emprunter à usure*. *La contrainte par corps ne s'exerce qu'au profit de l'usure, contre de malheureux pères de famille et quelques jeunes imprudents*. (J. Lafitte.) *Les lois contre l'usure n'ont d'autre effet que d'en élever le taux*. (A. d'Houdetot.)

Malheur à vous qui par l'*usure* étendez sans fin ni mesure La borne immense de vos champs !
LAMARTINE.

— Fig. Profit très-considérable, disproportionné avec l'objet qui le procure : *L'usure est un gain; c'est une usure sainte, c'est un bien qui rapporte ici-bas même au centuple*. (Mass.) *L'ingratitude serait plus rare si les bienfaits à usure étaient moins communs*. (J.-J. Rouss.)

— Double, triple usure, Intérêt égal au double, au triple de l'intérêt légal :

Il cherche en vain quelqu'un qui prête à triple usure.
REGNARD.

— Avec usure. Au delà de ce qu'on a reçu : *Rendre un bienfait avec usure. La logique se venge toujours avec usure des outrages qu'elle a reçus*. (B. Const.)

— Encycl. Nous avons traité ailleurs du prêt à intérêt licite (v. INTÉRÊT) et de la légitimité de cet intérêt restreint à certaines limites. Le mot *usure* évoque l'idée d'un intérêt illégal, exorbitant, bien contrairement à son étymologie, qui n'exprime que le loyer de l'argent, la jouissance, l'usage. Mais cette déviation du sens du mot s'explique par cette considération qu'autrefois la rareté des capitaux poussait naturellement ceux qui les détenaient à exiger de ceux à qui ils les prêtaient un intérêt énorme.

On considère généralement comme usuraire tout prêt à intérêt dépassant 5 ou 10 pour 100. La limite est difficile à fixer, le loyer de l'argent, comme tout autre loyer, étant susceptible de hausse ou de baisse, suivant la loi de l'offre et de la demande. Malgré l'abondance des capitaux, le grand nombre des placements avantageux influe aussi sur cette limite et la déplace continuellement. Comment pourrait-on considérer comme nécessairement usuraire un prêt à 7 ou 8 pour 100 lorsqu'un certain nombre de valeurs sûres rapportent aux capitaux cet intérêt élevé? Tout dépend donc des circonstances. Celui qui prête à usure peut toujours s'absourdre vis-à-vis des juges, s'il est accusé, ou de sa conscience, s'il en a une, en rappelant les placements avantageux et licites qu'il aurait pu faire, sans exposer ses capitaux, et les risques qu'il court en prêtant à un intérêt élevé, il est vrai, mais avec la certitude presque absolue de perdre une partie de son argent. Il est bien certain, en effet, que le prêt usuraire est toujours une opération chancelante; sur cent emprunteurs qui passent par les fourches caudines des usuriers, dix ou vingt tout au plus rendront intégralement le capital et l'intérêt exorbitant qu'ils ont consenti; dix ou vingt peut être encore ne constitueront pas l'usurier en perte; ils trouveront moyen de s'acquitter avec lui en faisant liquider judiciairement leur situation, de façon qu'il rentre dans son capital, mais ne touche qu'un intérêt normal; la moitié environ ne rendra rien. Comment peut-il donc se faire qu'il y ait des usuriers? Absolument comme il y a des joueurs à la roulette. Un coup de hasard, un heureux placement peut décupler, centupler la petite somme que l'intérêt légal de 5 pour 100 mettrait quinze ans à doubler.

Cet attrait d'une opération aléatoire est si fort chez les usuriers, et d'un autre côté l'emprunteur qui a un besoin pressant d'argent est si coulant sur les conditions, que, malgré l'infamie attachée à l'*usure*, malgré les prescriptions légales destinées à la réprimer, elle est toujours exercée clandestinement par toute une classe de petits capitalistes. Les lois contre l'*usure* n'ont réussi qu'à la rendre plus féroce et plus subtile. Peut-être que si l'on avait suivi un autre système, si l'on avait déclaré que l'argent, comme toute autre marchandise, peut être vendu à un prix plus ou moins élevé, à la libre volonté du preneur et du bailleur, l'*usure*, considérée alors comme un commerce licite, se fût par cela même moralisée. Mais les lois actuelles, qui considèrent comme un délit tout prêt au-dessus de l'intérêt légal, forcent à se retirer de ce commerce devenu dangereux les capitalistes qui ne veulent pas avoir de démêlés avec la justice; en se retirant, ceux-ci abandonnent la place à ces loups-cerviers qui ne redoutent rien, ni la prison, ni l'infamie, pourvu qu'ils aient quelque chance de réaliser un gain. Les gens déjà flétris ou ceux qui ne craignent pas de l'être, dit M. Ch. Bechem, les arabes, les corsaires accourent à la curée; on voit alors ces prêts monstrueux déferés de temps à autre aux tribunaux, prêts à 200 et 300 pour 100 pour six mois. On voit les fournisseurs de vieux tabacaux et de bouchons de liège offerts et acceptés comme argent comptant; on voit des fils de famille qui, par suite de ces marchés, se trouvent propriétaires d'un chameau, de cinq cents parapluies et de quatre mille souris. Plus la loi est sévère pour les fournisseurs d'argent, plus elle en diminue le nombre; plus, par conséquent, elle fait la partie belle à ceux qui restent. La concurrence n'existant plus, ils savent que l'on est forcé de passer à tout prix par leurs mains; l'étendue des sacrifices qu'ils exigent n'a donc plus de mesure que leur cupidité. De plus, l'intérêt illégal ne peut être atteint par la loi que lorsqu'il est exigé d'une manière directe; mais rien n'est plus facile que de l'obtenir

indirectement. Les règlements dans ce cas sont frappés d'impuissance; car si l'*usure* se trouve entravée lorsqu'elle s'exerce au moyen d'espèces monnayées, elle est complètement libre si on lui donne la forme de marchandises. Cependant nous devons dire que les tribunaux ont montré, par des jugements récents, une tendance à poursuivre l'*usure*, même couverte par des opérations commerciales plus ou moins frauduleuses. Cette *usure* détournée est celle qui se pratique le plus habituellement; le prêteur, au lieu de donner de l'argent, livre n'importe quoi, des voitures de moellons ou des tonneaux de vin; il indique en même temps, au preneur, un acheteur qui le débarrassera immédiatement, s'il le veut, argent comptant, de ces encombrantes marchandises; il lui laisse même entrevoir que le tout lui a été cédé à un prix si bas qu'il pourra réaliser, sur la vente, un important bénéfice. Il n'en est rien, naturellement, et l'emprunteur est heureux s'il ne perd que 50 ou 60 pour 100. L'acheteur est un compère, qui partage avec l'usurier. On raconte qu'il y avait un bateau de charbon, amarré au quai du Louvre ou au quai de Bercy, qui, de temps immémorial, était ainsi vendu et revendu par un usurier à plusieurs générations de fils de famille, revendu par ceux-ci au compère, qui le rétrocédait à l'usurier, et ainsi de suite. Entre ceux qui avaient affaire à cet arabe, on ne disait plus emprunteur de l'argent, mais acheteur le bateau de charbon. Ils prétendaient même que ce fantastique bateau, que nul d'entre eux n'avait jamais vu, n'existait probablement pas; en quoi l'usurier et son compère auraient été mal avisés. Si la loi est, en effet, gênée quand le marché est réel, qu'il s'opère sur des marchandises existantes et dont l'acheteur peut prendre livraison, si dans ce cas on est obligé de rechercher et de prouver la fraude, celle-ci est toute prouvée dans le cas de marchandises fictives, l'acheteur ne pouvant évidemment revendiquer ce qui n'existe pas à une autre personne qu'au compère de l'usurier ou à l'usurier lui-même. En janvier 1876, le tribunal de Bordeaux a condamné à six mois de prison et 25,000 francs d'amende un cordonnier usurier qui avait trouvé moyen d'extorquer à ses clients des sommes énormes en leur vendant fictivement à l'un pour 4,000 fr., à un autre pour 45,000 francs, à un autre pour 33,000 francs, à un quatrième pour 375,000 fr. de paires de bottines ! Quelques-uns des li-vraisons furent en vain notifiées par lui comme réelles; il avait en effet fourni, au prix de 20 francs chacune, à l'une de ses victimes, un millier de paires de chaussures dont le malheureux ne put se défendre qu'en perdant les trois quarts sur le prix d'achat; le tribunal, avec raison, n'en tint aucun compte, la fraude étant parfaitement évidente pour l'ensemble des opérations de ce corsaire.

L'*usure* changée en vente simulée se pratique surtout dans les villes; ce sont les jeunes gens, les fils de famille, trop pressés de jouir de leur patrimoine, qui en sont les victimes les plus nombreuses. Dans les villages, le prêt direct d'argent subsiste toujours, à un taux plus ou moins usuraire, et dévore le paysan; les sommes prêtées sont peu considérables, le taux n'est pas toujours exorbitant, et quoique l'usurier de village soit une véritable plaie sociale, rarement il est déferé aux tribunaux. Il est trop madré, trop retors pour laisser prise à la constatation d'un délit; jamais il n'opère un grand coup qui l'enrichirait en peu de temps, mais pourrait aussi le livrer aux chances contraires; c'est par l'accumulation des petits bénéfices, par des renouvellements de billets à courte échéance qu'il arrive sûrement à son but. Chacune de ses opérations a une apparence de sincérité; il n'exige qu'un faible intérêt, mais il sait que le paysan sera dans l'impossibilité de le payer; il facilite le renouvellement, la somme grossit à chaque échéance, et, quand il juge la poire mûre, il la cueille. Le paysan est exproprié du coin de terre que depuis dix ans il cultivait, avec l'espoir chimérique d'arriver à le payer un jour.

Le même genre d'*usure* existe dans les villes, sous le nom de prêt à la petite semaine, au détriment des ouvriers et de la petite industrie. Il y a même, à Paris, toute une classe de ces prêteurs qui font des bénéfices considérables; ce sont ceux qui opèrent avec les marchands ambulants. La plupart de ces petits industriels qui achètent à la criée, sur le carreau des halles, les légumes, les poissons, les fruits qu'ils vont ensuite colporter par la ville, n'ont même pas le capital nécessaire à la mise en train de leur commerce, quoique ce capital soit de 12 ou 15 francs. Ils s'adressent à l'usurier, qui généralement prête 10 francs à condition qu'on lui en rendra 15 au bout de quinze jours. C'est un intérêt tout à fait abusif, que n'excusent ni l'insolvabilité notoire de l'emprunteur ni le peu de garantie de l'argent exposé; car, dans ce genre de prêt, il n'est question ni de billet à ordre ni même d'une simple reconnaissance. Cependant les pauvres gens qui sont forcés d'y avoir recours trouvent encore à l'usurier un faux air de providence, puisque sans lui ils ne pourraient réaliser même le mince bénéfice qui leur reste entre les mains après l'acquittement de ces frais onéreux; aussi, en général, s'exécutent-ils loyalement. Ils se disent, sans doute, comme un personnage d'une comédie de E. Augier, que 10 francs à 50 pour

100 portent encore plus de profit que rien du tout à cinq.

Nous ne pouvons quitter un semblable sujet sans raconter quelques anecdotes.

Un usurier était à l'article de la mort. Son confesseur attendait un moment lucide pour le préparer à mourir en chrétien et l'amener à détester les actes de sa vie. Comme il revenait un peu à lui, le prêtre saisit un crucifix d'argent qu'il lui présenta en l'exhortant. Le moribond regarda fixement le crucifix et dit : « Monsieur, je ne puis pas prêter grand-chose là-dessus. »

Un fameux usurier, enfant de la Garonne, qui voyait tous les jours ses profits diminuer, alla trouver un célèbre prédicateur pour le prier de prêcher vivement contre l'*usure*. Celui-ci, qui le croyait converti, lui fit d'un ton saintement animé : « Ah ! mon frère, que je me réjouis de ce que la grâce opère dans votre cœur ! — Vous n'y êtes pas, répondit froidement l'usurier; je vous fais cette demande parce qu'il y a tant d'usuriers dans la ville que je ne gagne rien; si vous pouviez les corriger par vos prédications, tout le monde viendrait à moi. »

Un usurier racontait à sa femme une excellente affaire qu'il avait faite dans la journée; il s'agissait d'un prêt de 600 francs pour un an, fait à un jeune homme à 50 pour 100 d'intérêts. Sur cette somme, ajouta-t-il, je me suis fait payer d'avance les intérêts; de sorte que je n'ai réellement avancé que 300 fr. — Imbécile, lui répond sa femme, il fallait la lui prêter pour deux ans, tu n'aurais rien eu à lui donner. »

Un jeune homme, très-pressé de terminer avec un usurier normand, fut obligé de le suivre au sermon avant que son affaire eût été terminée. Le prédicateur, par un pur hasard, s'éleva fortement contre l'*usure*. « Dieu soit béni, dit le jeune homme, mon vilain sera touché et ne prendra que des intérêts modiques. » Mais il fut bien étonné quand, le sermon achevé, le vieil Harpagon, se tournant froidement de son côté, lui dit : « Ce bon prêtre vient de faire son métier, allons faire le nôtre. »

USURER v. n. ou intr. (u-zu-ré — rad. *usure*). Prêter à usure : *La patrie, pour Shylock, est le lieu où l'on usure*. (Toussene.) || Vieux mot.

USURIER, IÈRE s. (u-zu-rié, ière — rad. *usure*). Personne qui fait l'*usure* : *Ne croyez pas aux légistes de campagne, car ce sont des usuriers*. (Cormen.)

L'*usurier* met à prix les heures et les jours, Comme si du soleil il dirigeait le cours.

TRISTAN.

— Fig. Ce qui se fait payer cher : *La nature, cruelle usurière, nous ôte l'instinct un sens, tantôt l'autre*. (Boss.) *De tous les usuriers, la flatterie est celui qui fait les plus gros profits*. (De Segur.)

— Adj. Qui prête à usure, qui fait l'*usure* : *Il est difficile d'être avare sans être un peu usurier*.

— Encycl. V. USURE.

Usurier Balizot (L'), roman de M. Champfleury (1852, in-12), petite supercherie littéraire au moyen de laquelle l'auteur, ou l'éditeur, a rajeuni, sous un nouveau titre, un roman publié trois ans auparavant, les *Oies de Noël* (1849, in-80). V. OIES DE NOËL (t. XI, p. 1297).

Usurier de village (L'), drame en cinq actes et en prose, de MM. Anicet-Rolland et Charles Bataille (Odeon, 4 mai 1850). Deux éléments différents remplissent en se mêlant l'un à l'autre les cinq actes de cette pièce : une étude de caractère faite pour servir de fond à une comédie de mœurs et l'emploi des grands moyens scéniques qui sont dans les habitudes des théâtres du boulevard. Le principal personnage est un type nouveau de l'avare, même après les types qui en ont été créés de Plaute à Molière, de Molière à Balzac. L'usurier est partout l'usurier avec les mêmes instincts de bête de proie, la même insensibilité, la même indifférence en matière de morale, aussi insouciant de l'emploi fait de l'or qu'il prête que de l'origine de celui qu'il reçoit, favorisant, sans y regarder de trop près, l'infamie et se laissant volontiers rembourser par le crime. Voilà les traits généraux tels que l'analyse du cœur humain ou l'observation de la société les donne; avec ces traits, on peut écrire un chapitre de morale; pour en faire un drame, il faut les fonder avec des traits particuliers dans une physionomie vivante. Les auteurs de *L'usurier de village* y ont réussi. Dans le milieu rustique où il est placé, la figure de leur usurier se détache avec une grande vigueur. Le père Chamounin est madré comme un paysan, sordide comme un avare, insensible comme un usurier. Il convoite le champ de celui-ci, la vigne de celui-là, la maison de cet autre. La veuve et l'orphelin sont ses proies favorites; il calcule le moment où leur dépouille toute chaude lui tombera dans les mains. Il prépare de loin leur ruine et s'applaudit jour par jour des progrès de son œuvre de mort. Il est en train de ruiner par l'*usure* le char-

pentier du village. Denis, dont la femme, la Denise, tient un cabaret. Un ouvrier, Louvot, jaloux du patron, s'adresse au père Chamounin pour s'établir à son tour maître charpentier. La pensée de faire disparaître Denis lui traverse l'esprit. C'est chose si facile ! Qu'une seule planche d'un échafaudage tourne sous ses pieds, c'est un homme mort. L'usurier, qui a une hypothèque sur la maison de Denis, se dit que, lui mort, la veuve ne pourra payer et que la maison lui appartiendra ; aussi encourage-t-il Louvot dans sa pensée criminelle. Denis obtient de Chamounin un nouvel emprunt à des conditions désastreuses ; il fait un second billet annulant un ancien que l'usurier doit lui rendre et va visiter ses travaux. Quelques instants après une rumeur s'élève, et Louvot, pâle et tremblant, annonce la mort de son patron à Chamounin, qui garde les deux billets. Le complot des deux scélérats a été surpris par un taupier ambulant, qui garde le secret pour lui jusqu'à ce que les auteurs aient besoin de ses révélations, au dénouement ; pour le moment, il se contente de dire : « Je devrais faire emprisonner ces coquins-là, mais c'est l'affaire des gendarmes. » Grâce à son silence, l'action continue. Louvot dirige l'atelier de Denis, dont le fils, Deniset, tête légère et bon cœur, passe son temps à courir les bois et à braconner. La misère presse la veuve ; pour achever sa ruine, les deux complices font courir le bruit qu'elle a des bontés pour son principal ouvrier. Deniset ne trouve alors rien de mieux, pour réparer le tort que font à la cabaretière ces propos, que de faire épouser sa mère par cet affreux Louvot, et celui-ci accepte avec componction « ce moyen que peut-être le ciel lui envoie de réparer son crime. » L'assassin et la veuve de sa victime vivent ensemble sous la pression de l'usurier, et un enfant naît de leur mariage. Deniset devient le centre d'un autre intérêt ; il aime une jeune orpheline que le père Chamounin a recueillie chez lui, non par bonté d'âme, mais pour avoir une servante qu'il ne paye pas et qu'il ait le droit de ne presque pas nourrir. Quand Deniset lui demande en mariage sa fille adoptive, l'usurier lui déclare qu'il a l'intention de l'épouser lui-même ; c'est qu'il a appris que le père de Jeanne vient de mourir en Californie, après avoir fait fortune. Jeanne, plus épouvantée de cette résolution de son père adoptif que de ses mauvais traitements habituels, s'enfuit dans les bois avec Deniset. A ce moment, le *Deus ex machina*, le taupier, juge qu'il est temps d'intervenir ; il avertit l'usurier qu'il possède son terrible secret, qu'il le menace de révéler s'il ne consent pas à l'union des jeunes amoureux. Mais Deniset a tout entendu. Il déclare à Louvot sur la place de l'église qu'il faut que son père soit vengé sans déshonorer personne, ni sa mère, ni son frère, ni lui-même. Louvot, chargé de la réparation du clocher, devra chercher sur l'échafaudage la même mort qu'il a donnée à Denis. Le meurtrier trouve l'expiation juste et ne demande qu'un quart d'heure pour écrire une déclaration qui établit la complicité de Chamounin, puis, après avoir embrassé sa femme et son enfant, il se suicide héroïquement. La justice satisfaite de ce côté, le taupier se charge de régler le compte de Chamounin avec le papier laissé par Louvot. Il le force de faire à la veuve de Denis une donation de 20,000 fr. et de restituer à chacun des paysans les sommes qu'il leur a extorquées. « On ne saurait remplir, remarque M. Yapereau, plus consciencieusement que ce taupier son rôle de providence ! »

A part les invraisemblances, les moyens scéniques de pure convention que l'*Usurier de village* présente comme mélodrame, il mérite d'être distingué entre les œuvres du même genre pour sa contexture assez forte et pour l'originalité de quelques effets. Mais son plus grand mérite consiste dans la conception du personnage principal, dans le rajouissement d'un type qui semblait épuisé. La vérité des figures accessoires, dont quelques-unes ont le tort de rappeler la *Petite Fadette* et le *Taupier Marcasse* de G. Sand, la simplicité naturelle du style, l'entente parfaite de la scène expliquent le succès de cette pièce, qui a le tort de paraître trop peu homogène, en dépit du nœud serré de l'action.

USURPATEUR, TRICE s. (u-zur-pa-teur, tri-se — rad. *usurper*). Personne qui usurpe, qui s'empare injustement de ce qui appartient à un autre. Il se dit particulièrement d'une personne qui s'empare par des moyens injustes de l'autorité souveraine : *Un USURPATEUR déclare rebelles tous ceux qui n'ont pas opprimé la patrie comme lui.* (Montesq.) *Le temps finit par consacrer l'usurpation, dans l'intérêt de l'humanité, mais rien n'absout l'USURPATEUR.* (La Rochef.-Doud.)

— Hist. Nom donné par les légitimistes à Napoléon I^{er}, qu'ils considéraient comme ayant usurpé le trône sur la famille des Bourbons : *Sous l'USURPATEUR, il n'y avait point de charte.* (Chateaub.)

— Adjectif. Qui a usurpé l'autorité souveraine ou un bien quelconque : *On se soumet à un pouvoir de fait, bien qu'il soit USURPATEUR ; mais jurer de le défendre est s'associer à son usurpation.* (La Rochef.-Doud.) *Quand les abus sont accueillis par la soumission, bientôt la puissance USURPATRICE les érige en lois.* (Malesherbes.)

— Fig. Qui s'étend hors de son domaine naturel :

De l'onde *usurpatrice* arrêtez les efforts.

DEILLE.

L'ivraie *usurpatrice* étouffe le froment.

ERMÉNARD.

USURPATIF, IVE adj. (u-zur-pa-tif, t-ve — du lat. *usurpare*, prendre par anticipation). Gramm. Se dit, dans les anciennes grammaires, des verbes qui annoncent qu'on se prépare, qu'on se dispose à l'action marquée par un autre verbe, comme notre verbe *aller*, dans le sens de être sur le point de : *Verbe USURPATIF. Forme USUR. ATIVE.*

USURPATION s. f. (u-zur-pa-si-on — rad. *usurper*). Action d'usurper ; état qui en résulte : *Qui dit USURPATION dit injustice. L'USURPATION ne devrait jamais durer. Il n'y a point de violence ni d'USURPATION qui ne s'autorise de quelque loi.* (Vauven.) *L'USURPATION générale doit s'entourer d'USURPATIONS partielles, comme d'ouvrages avancés qui la défendent.* (B. Const.) *Les souverains sont fort accommodants en fait d'USURPATION ; ils n'ont horreur que de la liberté.* (Chateaub.) *L'USURPATION de la noblesse n'est plus guère que la parure de la vanité sans intelligence ou le déguisement de l'escroquerie.* (Prévost-Paradol.) *Se dit particulièrement de l'action d'usurper le pouvoir souverain : Pour un intérêt que l'USURPATION se concilie, dix serment contre elle.* (B. Const.) *L'USURPATION, pour motiver le remplacement de ce quelle remplace, a besoin des formes de la liberté.* (B. Const.)

— Par ext. Objet usurpé : *La plupart des terres de cette seigneurie n'étaient que des USURPATIONS.* (Acad.)

— Encycl. Politiq. Le mot *usurpation* a pris, dans le langage politique, une signification bien différente de celle qui lui était attribuée autrefois. Alors que les peuples étaient, non pas une réunion de citoyens libres et indépendants, maîtres de leur destinée, mais un troupeau asservi à un maître, on nommait usurpateur celui qui tentait de renverser ce maître pour s'emparer de son autorité. Le roi tenait son pouvoir de Dieu et ne relevait que de lui. Sa puissance était indiscutable comme sa personne, et toute tentative de rébellion était un crime. Ces prétentions feraient sourire aujourd'hui, si l'on ne se rappelait le passé sanglant et hideux, le passé qui a étouffé dans le sang tant de généreuses tentatives, le passé qui a tué Marcel, Savonarole et tant d'autres. La Révolution de 1789 nous a débarrassés de ces privilèges monstrueux ; il n'y a plus aujourd'hui dans les pays libres qu'un réel souverain : c'est le peuple. Sans doute, dans un moment de faiblesse ou d'aveuglement, il peut céder son pouvoir, oublier sa puissance, mais seul il est maître. Rois ou princes, empereurs ou présidents, tous les souverains ne sont plus que ses délégués, ses mandataires, qui tiennent leur autorité éphémère, non plus de Dieu, mais du peuple. Usurper le pouvoir, dans le langage politique, ne pouvait qu'a créé la Révolution de 1789, ce n'est donc plus renverser tel ou tel prince, c'est s'emparer du rang suprême sans l'assentiment de la nation. B. Constant, dans son ouvrage sur *l'usurpation*, démontre d'une façon saisissante les effets de *l'usurpation*. Le tableau fidèle qu'il en trace prouve qu'il se souvient de Machiavel. Dans son *Prince*, le Florentin nous trace les devoirs d'un conquérant. B. Constant, à sa suite, indique quelle conduite l'usurpateur est obligé de suivre. Les chapitres de B. Constant semblent copiés dans l'ouvrage de Machiavel. Conquérant, usurpateur, n'est-ce pas la même chose ? Le conquérant a cependant une excuse ; il agit le plus souvent loyalement ; il déclare la guerre, il lutte, il expose sa vie. L'usurpateur agit dans les ténèbres, la nuit ; il ne reconnaît ni lois ni morale. Il marche traîtreusement, il ne respecte rien de ce que les autres admettent ; il lui faut le pouvoir, le trône ; qu'importe que, sur ses marches, il y ait du sang traîtreusement versé ! Acquiescer le pouvoir n'est rien ; le conserver, là est l'art difficile, que Machiavel et B. Constant ont si merveilleusement indiqué. Tentons, à leur suite, d'esquisser à grands traits ce sombre tableau. Le premier soin de l'usurpateur est de récompenser ceux qui l'ont servi. La est l'habileté, là aussi est le danger. Tous ces serviteurs, si dévoués aujourd'hui, parce que, si leur conscience est large, leur bourse est vide, seront satisfaits demain : ils auront châteaux, livrée ; leurs carrosses élégants éclabousseront fièrement les pauvres diables, qui sont honnêtes et marchent à pied. Ils n'ont plus désormais rien à attendre du pouvoir qu'ils ont créé ; il leur a donné tout, sauf l'honorabilité, dont ils n'ont que faire et dont il a d'ailleurs oublié de se préoccuper. Avec lui, il n'y a plus désormais rien à gagner. Aussi quelques-uns, satisfaits du luxe qui les entoure, s'endorment dans une oisiveté dorée ; mais il en est d'autres, les plus hardis, à qui pèse bientôt cette inaction. Quelquefois alors ils se retournent d'un autre côté, calculent ce que peut leur rapporter une trahison et, si le chiffre est suffisant, imposent volontiers silence à la conscience, qu'ils n'ont pas. S'assurer, non pas l'estime, mais le concours de ses serviteurs, là est pour un usurpateur le point délicat ;

aussi, s'il était réellement habile, se défierait-il honnêtement de cet entourage estimable. Ce ne serait qu'un crime de plus, mais un crime adroit, ce qui, aux yeux de l'ambitieux, est le point capital. Ce danger écarté, tout n'est pas fini. Il faut d'abord s'attacher l'armée ; sans elle, ni appui ni tranquillité. Ceci est d'ailleurs l'enfance du métier ; Machiavel dédaignerait de s'appesantir sur ce point. Ensuite, il importe de faire disparaître toutes les libertés, armes pernicieuses et mauvaises avec lesquelles les citoyens pourraient se blesser. Liberté de la presse, de réunion, etc., impitoyablement confisquées. Ceci fait, le mal est moins grand. Les habiles s'empresment de détourner l'attention, comme ces adroits filous qui vous tournent les yeux d'un autre côté, au moment où ils fouillent dans vos poches. Pour cela, rien n'est souverain comme une bonne guerre ; juste ou injuste, c'est de quoi l'on ne doit se soucier. Le peuple s'intéresse à ses enfants qui se font tuer, le bourgeois lit tout ébahi le récit des victoires, le poète fait des cantates ; personne ne peut songer à se plaindre et à renverser cet excellent maître. De temps à autre, il ne faut pas négliger de donner de grandes fêtes. « Cela fait aller la commerce ; » cela jette surtout de la poudre aux yeux. Pendant ce temps, le budget se grave, les affaires vont mal, les impôts deviennent plus lourds. Qu'importe s'il y a des mécontents ! la loi ne leur permet pas de se réunir. Ils ne peuvent parler, écrire encore moins. Qui s'occupe d'eux ? qui songe à ces sombres personnages ? Cependant, si la corde est trop tendue, il faut faire l'abandon de quelque prérogative. Jour de malheur que celui où l'on s'aperçoit de cette douloureuse nécessité. Désormais, ce n'est plus qu'une question de temps. Les amis désertent, comme les hirondelles à l'approche de l'hiver ; ils s'enfuient, car ils sentent venir la tourmente. La première concession en amène fatalement une autre, puis une encore. Le pouvoir n'est plus absolu, la chute n'est pas loin. Les uns cèdent de bonne grâce, les autres sacrochent à toutes les branches, criant volontiers, comme Harpagon, qu'on leur vole leur trésor, lorsqu'on leur demande quelque droit nouveau. Toutes ces libertés précieusement renfermées, il faut les relâcher une à une. Dès lors, l'usurpateur cesse d'exister, à moins que, par un coup nouveau, il ne ressaisisse le pouvoir. Mais c'est là plus que de l'habileté. Le peuple se méfie, le bourgeois a des inquiétudes ; l'argent, si confiant la veille, se cache ; le pain est cher ; ces mécontents, dissimulés auparavant, se sont rassemblés ; ils se réunissent ! ils parlent, les misérables ; ils écrivent, les infâmes ; car, hélas ! si la liberté de la presse n'a pas été concédée, elle a été prise. Les beaux jours sont passés ! L'orage se prépare ! Tel est le tableau exact, l'esquisse fidèle. Dans toute *usurpation*, il y a deux périodes, l'une ascendante, l'autre descendante ; la première peut être longue et brillante, la seconde est toujours courte. Ajoutons, en terminant, que contre tout usurpateur, suivant la parole de Robespierre, « l'insurrection est le plus saint des devoirs ». Elle peut être dangereuse, elle est toujours juste. Le peuple a le droit de s'armer pour reprendre le pouvoir qui lui a été volé, comme le propriétaire d'un objet dérobé a le droit inaliénable de s'en saisir.

— Législ. *Usurpation de titres et de fonctions.* L'immixtion dans l'exercice de l'autorité de personnes sans aucun caractère officiel est un fait dont il serait superflu de signaler les graves inconvénients et qui devait être réprimé par les lois pénales. On comprend quel danger pourraient faire courir à la liberté et à la fortune des citoyens des individus se donnant faussement pour agents de l'autorité ou de la force publique, ou pour officiers ministériels, et procédant sous ce faux titre aux actes de leur prétendu ministère. Les méfaits de cette nature sont prévus et punis par l'article 258 du code pénal, qui est ainsi conçu : « Quiconque, sans titre, se sera immiscé dans des fonctions publiques civiles ou militaires, ou aura fait les actes d'une de ces fonctions, sera puni d'un emprisonnement de deux à cinq ans, sans préjudice de la peine de faux, si l'acte porte le caractère de ce crime. » La réserve qu'expriment les derniers mots de l'article 258 est relative au cas où le soi-disant fonctionnaire public aurait rédigé un procès-verbal ou un acte quelconque en prétendant lui imprimer un caractère obligatoire et authentique ; tel serait le cas d'un pseudo-notaire rédigeant à ce titre une apparence de testament ou de contrat de mariage. Si le fait n'avait pas le caractère d'une mauvaise plaisanterie, s'il s'agissait réellement de tromper quelqu'un et d'occasionner un préjudice au moins possible, le délit se transformerait ; il ne serait plus question de la peine de deux à cinq ans d'emprisonnement édictée par l'article 258, mais bien de la peine du faux, c'est-à-dire de celle des travaux forcés.

Cet article 258, malgré la généralité de ses termes, n'embrasse pas la totalité des ingérences punissables dans l'exercice de l'autorité publique ; quelques faits restent en dehors et sont atteints par d'autres dispositions de la loi pénale. Telle est, par exemple, l'*usurpation* du commandement d'un corps d'armée, d'une place forte, d'une escadre ou d'un

bâtiment de guerre. Ce fait est manifestement d'une gravité exceptionnelle, et il est puni de la peine de mort par l'article 93 du code pénal. La même peine est même applicable à un chef militaire qui se maintiendrait indûment dans un commandement qui lui a été retiré et après que sa révocation lui a été notifiée. L'article 196 du code pénal prévoit un autre cas d'ingérence ou plutôt de simple anticipation dans l'exercice des fonctions publiques : c'est le fait d'un fonctionnaire public, déjà investi de la fraction d'autorité qu'il doit exercer, mais n'ayant point encore prêté le serment auquel sa fonction est assujettie. Si cet agent de l'autorité ou cet officier public se livre à des actes de sa fonction sans avoir préalablement prêté le serment, l'article 196 du code pénal le déclare passible d'une amende de 16 à 150 francs. Enfin, l'*usurpation* des apparences de la torité publique et de ses signes extérieurs peut se produire et s'est souvent produite récemment à un autre crime dont elle a pu faciliter l'exécution. Nous voulons parler du crime d'arrestation ou de séquestration illégale commis par de simples particuliers. L'*usurpation* des titres ou des insignes de l'autorité en pareil cas, par l'individu auteur de l'arrestation ou de la séquestration arbitraire, est une circonstance aggravante, qui rend le coupable passible de la peine des travaux forcés à perpétuité, au lieu de celle des travaux forcés à temps, qui est la peine normale de ces méfaits alors qu'ils se présentent dégagés de la circonstance que nous signalons.

L'article 259 du code pénal prévoit et punit d'autres faits qui ne sont pas précisément des *usurpations* de fonctions, mais qui avoisinent ce genre de délit. Il punit d'un emprisonnement de six mois à deux ans « toute personne qui aura publiquement porté un costume, un uniforme ou une décoration qui ne lui appartiendrait pas. » La jurisprudence a décidé que le port du simple ruban de la Légion d'honneur suffisait pour constituer le délit prévu par l'article 259. En fait de port illégal de costume, il a également été décidé que le fait par un laïque de revêtir publiquement le costume ecclésiastique tombait sous l'application de l'article 259. Il en serait autrement d'un costume monacal appartenant à quelqu'un des ordres religieux qui n'ont pas d'existence légale en France. Ce signe extérieur particulier n'appartenant en propre à personne, le fait de l'usurper ne tomberait par lui-même sous l'application d'aucune loi pénale. Ce fait pourrait néanmoins, sans être en lui-même incriminé, entrer comme élément dans un autre délit, par exemple dans le délit d'escroquerie, s'il se fau moins profitait du respect attaché à son froc pour faire des dupes.

Le deuxième paragraphe de l'article 259 du code pénal est relatif à l'*usurpation* des titres nobiliaires et à toutes modifications ou altérations des noms patronymiques, opérées en vue de se créer indûment des distinctions honorifiques. Ce délit de la vanité est puni d'une amende de 500 à 10,000 francs. Ce paragraphe de l'article 259 figura primitivement dans le texte du code pénal de 1810. Après la révolution de 1830, ce paragraphe fut abrogé par la loi du 28 avril 1832, et il devint facultatif à tout faquin de se donner à son aise de la noblesse, sans se trouiller avec la police correctionnelle. Le second Empire a restauré la disposition en question par la loi du 28 mai 1858. L'*usurpation* des titres nobiliaires se trouve donc de nouveau interdite et punie de 500 à 10,000 francs d'amende. Il n'y a même pas que l'*usurpation* des titres proprement dits, c'est-à-dire les qualifications de comte, marquis, etc., qui soit punissable. Le texte du nouvel article 259 atteint jusqu'aux simples modifications du nom de famille, qui tendent à lui donner une apparence aristocratique. Ainsi la simple antéposition de la particule devant un nom roturier suffit pour faire encourir la peine édictée par l'article 259. Il est généralement reconnu qu'il n'en serait point de même du fait de se donner arbitrairement des armoiries.

USURPÉ, ÉE (u-zur-pé) part. passé du v. *usurper*. Pris par usurpation : *Contraire USURPÉE. Titre USURPÉ. Pouvoir USURPÉ. Autorité USURPÉE. L'usage d'un pouvoir USURPÉ n'est pas moins criminel que l'abus d'un pouvoir légitime.* (Arnault.)

— Fig. Immérité : *Réputation USURPÉE. Gloire USURPÉE.*

Je prétends soulever les lecteurs dé trompés
Contre un auteur bouffi de succès usurpés.

GILBERT.

USURPER v. a. ou tr. (u-zur-pé — latin *usurpare*, mot qui est probablement une corruption de *usu rapere*, prendre, saisir par l'usage). Entrer injustement en possession de : *USURPER le champ de son voisin. USURPER une couronne. Les jésuites, par un attentat criminel, USURPENT l'autorité de l'Eglise.* (Pasc.)

— Fig. Arriver à posséder sans droit : *USURPER la gloire, la réputation, l'honneur. On USURPE la gloire comme les biens d'autrui.* (Christine de Suède.) *La lâcheté et l'égoïsme USURPENT quelquefois le nom de prudence.* (V. Cousin.) *Toute prudence qui a besoin de se justifier a USURPÉ son nom.* (E. de Gir.)

— Absol. *La vraie liberté ne saurait avoir*

d'opposants que ceux qui veulent usurper ou seroir. (M^{me} de Staël.) Le gouvernement a une sphère qui lui est propre; s'il en sort, il usurpe. (Peyrat.)

— v. n. ou intr. Empiéter : On est toujours tenté d'usurper sur le champ de son voisin.

S'usurper v. pr. Être usurpé : Le titre glorieux d'homme de bien ne s'usurpe pas. (M^{me} de Genlis.) La gloire ne s'usurpe point. (Guizot.)

— Syn. Usurper, s'emparer, envahir. V. S'EMPARER.

UT s. m. (utt — premier mot de l'hymne de saint Jean-Baptiste, Ut queant laxis). Mus. Première note de la gamme ordinaire : Le ton d'ut. La clef d'ut. Chantier en ut. Donner l'ut de poitrine. Signe qui figure cette note : Ecrire un ut. On dit aujourd'hui do en solfiant.

— Fam. Ut de poitrine. Chantier qui donne l'ut de poitrine : Le directeur de l'Opéra vient de découper un ut de poitrine.

— Encycl. Ut est le nom donné à la première note de la gamme de ce ton, gamme qui sert de type à toutes les autres et que l'on prend toujours pour modèle caractéristique, parce que c'est la plus naturelle et la moins compliquée au point de vue de l'œil, cette gamme n'ayant la clef d'accidents d'aucune sorte. Ce nom, comme celui des cinq autres notes suivantes de la même gamme, est emprunté à l'hymne de saint Jean, dans les paroles duquel Guido d'Arezzo a pris les premières syllabes de chaque vers :

Ut queant laxis
Resonare fibris
Mira gestorum
Famuli turum,
Solus polluit
Labiis reatum,
Sanctus Johannes.

L'ut occupe la première place dans notre échelle musicale. La note ut répond à la lettre C de l'ancienne solmisation et donne son nom à quatre clefs différentes : la clef d'ut première ligne, qui donne les notes à la tierce inférieure de la clef de sol; la clef d'ut seconde ligne, qui les donne à la quarte supérieure; la clef d'ut troisième ligne, qui les donne à la seconde supérieure; et enfin, la clef d'ut quatrième ligne, qui les donne à la seconde inférieure. On a proposé de remplacer l'appellation ut par do.

UTAH, territoire des Etats-Unis d'Amérique, limité au N. par l'Oregon, à l'E. par le Colorado, au S. par le Nouveau-Mexique et à l'O. par le Nevada; compris entre 37° et 42° de latit. N. et entre 109° et 115° 30' de longit. O.; superficie, 390,749 kilom. carrés; 130,000 hab. Capitale, Salt-Lake-City. L'Utah, traversé dans sa partie septentrionale par le chemin de fer Grand-Central-Pacifique, est appelé à devenir rapidement un des Etats les plus prospères de la grande république américaine.

Cette contrée est très-montagneuse; ses principaux reliefs sont à l'E., la prolongation des montagnes Rocheuses, qui prennent les différents noms; au S.-E., elles portent le nom de sierra de las Grullas; à l'O., ce sont la sierra d'Azul et les monts Wahsatch. Parmi les nombreux cours d'eau qui descendent de ces montagnes, nous citerons le Yampah, le Colorado, le Nicolet; parmi les lacs, les plus importants sont : le lac Salé au N.-E., le lac Utah au S.-E. de ce dernier, et le lac Astley à l'O. de la capitale. Les montagnes de l'E. et de l'O. contiennent des mines d'argent, de cuivre et de plomb, dont l'exploitation commence à prendre des développements.

Plusieurs parties du sol de l'Utah ne sont pas susceptibles d'être mises en culture; mais, dans les vallées, et surtout entre le lac Salé et Fillmore-City, le sol est très-fertile et bien cultivé. C'est dans ce dernier district que les mormons ont fondé leurs principaux établissements (v. MORMONS). Le territoire de l'Utah faisait partie, avant 1845, de la Californie supérieure; à cette époque, les Etats-Unis en obtinrent la cession du Mexique. Quand, en 1847, les mormons commencèrent à se diriger vers cette contrée, ils la trouvèrent occupée par quelques tribus errantes, qui firent place aux arrivants, sans opposer une résistance sérieuse.

UTAMANIE s. f. (u-ta-ma-ni). Genre de palmipèdes, formé aux dépens des pingouins.

UTANIE s. f. (u-ta-ni). Bot. Syn. de FAGRÉE, genre de loganiacées.

UTENHOVE ou UYTENHOVE (Charles), poète hollandais, né à Gand vers 1536, mort en 1600. Il mena une vie indépendante et fut en relation avec les plus célèbres érudits de son époque. On a de lui : *Epistolarum centuria* (Cologne, 1597); *Mythologia æsopica*, en vers (Steinfurt, 1607); diverses pièces de vers, insérées dans les *Delicia poetarum belgicorum*.

UTENHOVE (Jacques - Maurice - Charles, baron d'), astronome hollandais, né à Utrecht en 1773, mort à Lieuden en 1836. Il étudia dans sa ville natale les sciences, particulièrement l'astronomie, commença en 1795 à faire des observations à l'observatoire d'U-

trecht, puis, à partir de 1799, il s'occupa plus spécialement de la partie théorique de cette science. Utenhove calcula la position par rapport à l'écliptique de 35 étoiles et fit paraître plusieurs mémoires. Membre de la Société des sciences de Harlem, de l'Institut royal des Pays-Bas (1816), de l'Académie de Bruxelles (1816), ce savant siégea, de 1818 à 1830, dans la seconde Chambre des états généraux. Il passa les dernières années de sa vie dans la retraite, s'occupant d'observations météorologiques. Parmi ses mémoires insérés dans le *Messenger des sciences et des lettres*, dans le recueil de l'Institut des Pays-Bas, etc., nous citerons : *Remarques sur l'opinion de Bode relativement au déplacement des pôles* (1800); *Observations et calcul de l'orbite de la comète de 1811*; *Mémoire sur la division du cercle en parties égales*; *Mémoire sur l'invariabilité des forces centrifuges dans le mouvement cycloïdal*, etc. On lui doit des annotations à la traduction, par Darquier, des *Lettres cosmologiques* de Lambert.

UTÉRALGIE s. f. (u-té-ral-ji — de *utérus*, et du gr. *algos*, douleur). Pathol. Douleur nerveuse de l'utérus.

UTÉRANGIOLEUCITE s. f. (u-té-ran-ji-o-leu-si-te — de *utérus*, et du gr. *angeion*, vase; *leukos*, blanc). Pathol. Inflammation des vaisseaux lymphatiques de l'utérus.

UTÉRÉMIE s. f. (u-té-ré-mi — de *utérus*, et du gr. *ama*, sang). Pathol. Congestion sanguine de l'utérus.

UTÉREMPHRAIXIE s. f. (u-té-ran-fra-ks-ti — de *utérus*, et du gr. *emphrazis*, obstruction). Pathol. Obstruction de l'utérus.

UTÉRIN, INE adj. (u-té-rain, -ine — rad. *utérus*). Né de la même mère et non du même père : Frères utérins. Sœur utérine. Solon avait laissé au frère la liberté d'épouser sa sœur utérine. (Chateaub.)

— Anat. et pathol. Qui se rapporte à la matrice : Douleur utérine. *Fureur utérine*, Syn. de *NYMPHOMANIE*. *Granulations utérines*, Petites tumeurs qui envahissent la cavité et quelquefois le col de l'utérus.

— Substantif. Frère utérin, sœur utérine : Les utérins et les consanguins.

— s. m. Méd. Médicament produisant un effet particulier sur l'utérus.

— Encycl. Jurispr. Dans le cas de fraternité purement consanguine ou purement utérine, « il arrive souvent, dit Toullier, que le frère de mon frère n'est pas mon parent; par exemple, j'ai un frère consanguin, lequel a un frère utérin; ce frère de mon frère n'est pas mon parent. Il peut aussi arriver que les relations de la parenté se croisent et se confondent de telle manière que deux individus soient parents utérins, quoique issus de mères et d'aïeux différents, ou parents consanguins, quoique issus de pères et d'aïeux différents; ou bien, enfin, le premier parent consanguin du second, et le second parent utérin du premier, comme il arrive lorsque deux veuves épousent les enfants l'une de l'autre issus de leur premier mariage. Par exemple, Prima (veuve de Primus) a un fils, Paul; elle épouse Jacques, fils de Secunda (veuve de Secundus); elle en a un fils, Charles. De son côté, Secunda épouse Paul, fils de Prima, et de ce mariage naît un fils, Adrien. Charles est en même temps frère utérin de Paul et oncle paternel d'Adrien, et néanmoins parent utérin de ce dernier, puisqu'ils ne sont pas issus du même père ni du même aïeul. Ils ne sont pas non plus issus de la même mère, puisque Charles est fils de Prima et Adrien de Secunda; mais Secunda est aïeule d'Adrien et mère de Charles. Ainsi tous les deux ont des femmes pour tronc commun. Adrien, à son tour, quoique frère utérin de Jacques, est oncle paternel de Charles. »

Dans certaines coutumes françaises, on désignait par les mots *demi-frères, demi-sœurs* les frères et sœurs consanguins ou utérins. Ces mots sont encore usuels. La distinction entre les parents germains, consanguins ou utérins est très-importante pour fixer les droits de chacun dans une succession. Les germains, étant à la fois parents paternels et maternels et étant unis par un lien de parenté double, succèdent dans les deux lignes; les autres ne succèdent que dans la ligne à laquelle ils appartiennent.

— Anat. 1^o *Artère utérine*. C'est une branche artérielle qui naît de l'hypogastrique ou iliaque interne, quelquefois de l'ombilicale ou d'un tronc commun avec cette artère. Elle se porte vers l'utérus et se divise en trois branches dont les ramifications se distribuent à la face externe de cet organe, s'anastomosant avec l'artère utéro-ovariée. L'artère utérine est remarquable par ses flexuosités nombreuses et par le développement qu'elle prend pendant la gestation.

2^o *Nerfs utérins*. L'existence de nerfs utérins a été révoquée en doute par plusieurs anatomistes. Jobert de Lamballe, entre autres, affirmait que le col de l'utérus était dépourvu de nerfs, puisqu'il demeurait insensible à la cautérisation au fer rouge, fait parfaitement exact. M. Ludovic Hirschfeld, au contraire, pense que cet organe reçoit des nerfs des plexus du grand sympathique et des nerfs de la vie animale; il dit même que ces nerfs se développent pendant la grossesse comme les artères correspondantes. Plus-

sieurs anatomistes sont, en effet, parvenus à démontrer l'existence de nerfs utérins, en grande partie provenant des plexus ovariens et hypogastriques, formant des rameaux ascendants et descendants.

3^o *Plexus utérins*. Ce sont des plexus formés par les nerfs de l'utérus.

4^o *Mucus utérin*. On donne ce nom au mucus normalement sécrété par la muqueuse utérine. Celui du corps, liquide demi-transparent, grisâtre, chargé de cellules épithéliales à noyaux ovoïdes, diffère de celui du col, limpide, légèrement jaunâtre et gélatiniforme. C'est ce dernier qui produit la leucorrhée par hypersécrétion et qui, pendant la grossesse, donne naissance au bouchon gélatineux du col.

5^o *Muqueuse utérine*. C'est la membrane muqueuse qui tapisse l'utérus. V. CADUC.

— *Granulations utérines*, affection granuleuse de l'utérus. V. UTÉRUS.

— *Fureur utérine*. V. NYMPHOMANIE.

UTÉRINITÉ s. f. (u-té-ri-ni-té — rad. *utérin*). Jurispr. Qualité d'utérin.

UTÉRITÉ s. f. (u-té-ri-te — rad. *utérus*). Pathol. Inflammation de l'utérus. On dit aussi MÉTRITE.

UTÉROCARCINIE s. f. (u-té-ro-kar-si-ni — de *utérus*, et du gr. *karkinos*, cancer). Pathol. Cancer de l'utérus.

UTÉROCEPS s. m. (u-té-ro-sèps — de *utérus*, et du lat. *capio*, je prends). Chir. Instrument avec lequel on saisit le col de l'utérus.

UTÉROCLASIE s. f. (u-té-ro-kla-si — de *utérus*, et du gr. *klaō*, je brise). Pathol. Rupture de l'utérus.

UTÉRO-FOLLICULAIRE adj. (u-té-ro-fol-li-ku-lè-re — de *utérus*, et de *follicule*). Méd. Qui a rapport aux follicules de l'utérus : *Polype utéro-folliculaire*.

UTÉROHYDATIDIE s. f. (u-té-ro-i-da-ti-di — de *utérus*, et de *hydatide*). Pathol. Existence de tumeurs hydatiques dans l'utérus.

UTÉRO-LOMBAIRE adj. (u-té-ro-lon-bè-re — de *utérus*, et de *lombaire*). Anat. Qui appartient à l'utérus et aux lombes. *Ligaments utéro-lombaires*. V. UTÉRO-SACRÉ.

UTÉROMANIE s. f. (u-té-ro-ma-ni — de *utérus*, et de *manie*). Pathol. Fureur utérine, hystérie, désir immodéré du coït chez la femme, poussé jusqu'à la folie.

— Encycl. Cette affection, sur laquelle la plupart des auteurs de l'antiquité, entre autres Hippocrate, Galien, Celse, Arétée, Oribase, Paul d'Egine, gardent un silence complet, a été décrite d'abord par Soranus sous le nom de *πυρκαγία*; puis, d'après cet auteur, par Aetius sous celui de *furor uterinus*, et par Moschion sous la dénomination de *satyriasis*. Les médecins qui ont écrit sur cette névrose ne sont pas d'accord sur son siège; les uns l'ont placée dans les organes génitaux, les autres l'ont fixée dans l'encéphale, et les plus modernes dans le cerveau exclusivement. Aujourd'hui, on admet que l'utéromanie est le résultat de l'irritation simultanée du cerveau et des organes sexuels. Cette exagération morbide de l'appétit vénérien, cet *æstus eroticus*, est moins une maladie qu'un symptôme dont la manifestation exige à la fois le concours de l'encéphale et des organes auxquels se rapportent les sensations érotiques. Le point de départ est tantôt dans le cerveau, tantôt dans la matrice et ses dépendances; dans le premier cas, le mal se développe sous l'influence de causes morales qui irritent secondairement les parties génitales, et dans le second cas la névrose est le résultat d'une irritation primitive des organes de la génération réagissant sympathiquement sur le cerveau et surtout sur le cervelet.

Cette affection, qui peut se manifester à tous les âges, attaque principalement les femmes d'un tempérament utérin primitif, qui est déterminé par la prédominance du système abdominal. Les femmes de cette constitution présentent quelque chose des traits de Sappho; leur taille est petite, leur peau est brune et leur teint coloré; chez elles, les seins et tous les attributs de la puberté se sont développés de bonne heure; le clitoris et les nymphes, qui offrent ordinairement une longueur anormale, sont doués d'une très-grande sensibilité. Les jeunes veuves qui ont à regretter des jouissances fréquentes, les filles publiques qu'une réclusion forcée prive tout à coup des plaisirs vénériens auxquels elles se livraient avec excès, les femmes ardentes qui sont mariées à des hommes dont la constitution débile et froide ne permet pas des rapprochements sexuels souvent répétés, enfin, celles qui sont atteintes d'une affection cérébrale chronique sont les plus exposées à l'affreuse maladie qui nous occupe, surtout quand elles habitent des climats chauds ou les passions sont plus vives et l'imagination plus exaltée. Il est des femmes chez lesquelles les organes génitaux ont acquis une telle prépondérance, qu'il leur est presque impossible de dompter l'ardeur érotique qui les dévore; telle était la jeune fille dont parle Buffon. « J'ai vu, et je l'ai vu comme un phénomène, une jeune fille de douze ans, très-brune, d'un teint vif et fort coloré, de petite taille, mais déjà formée, avec de la gorge et de l'embonpoint, faire les actions les plus indécentes au seul aspect

de l'homme; rien n'était capable de l'en empêcher, ni la présence de sa mère, ni les remontrances, ni les châtimens. Elle ne perdait cependant pas la raison, et son accès, qui était marqué au point d'en être affreux, cessait dans le moment qu'elle demeurait seule avec les femmes. » Telle était encore la fameuse Messaline, dont Juvénal et Pliny le Naturaliste nous ont raconté l'impudique histoire. Elle s'échappa la nuit du lit où dort l'empereur Claude, son stupide époux et, dressée sous les habits de la courtisane Lycisca, elle court affronter la brutalité des plus vils débauchés :

Et lassata viris, sed non satiata, recessit.

Parmi les causes qui agissent primitivement sur l'encéphale et consécutivement sur les organes sexuels, on doit ranger toutes les circonstances capables de déterminer un surcroît d'excitation sur le centre sensitif et d'augmenter l'exaltation des sens et des idées; telles sont un amour malheureux, une affection concentrée, les lectures lascives et passionnées, la vue de peintures licencieuses, les entretiens érotiques et romanesques, le commerce intime avec des gouvernantes ou des compagnes corrompues, la fréquentation des bals, des théâtres; la culture trop assidue des beaux-arts, la vue fortuite d'ébats amoureux et l'influence de l'imitation qui, dans ce cas, comme dans celui des affections nerveuses, a des effets aussi funestes que constants. On regarde également comme pouvant produire l'utéromanie l'abus des aliments et des médicaments dits aphrodisiaques, celui des liqueurs spiritueuses, l'usage immodéré des aromates et des parfums qui, en excitant le cerveau et la sensibilité générale, réveillent et exaltent l'appétit vénérien. Les causes dont l'action se fait sentir primitivement et directement sur la matrice et ses dépendances, et qui peuvent ensuite réagir sympathiquement sur le cerveau, sont les habitudes solitaires, l'abus du coït, une affection dartreuse ou le prurigo de la vulve, l'irritation du clitoris et des nymphes, l'inflammation du col de l'utérus et celle des ovaires; nous ajouterons que l'âge de la puberté, celui de la cessation physiologique des règles, ainsi que l'époque de leur écoulement, sont les circonstances les plus favorables au développement de l'affection qui nous occupe. Il est encore une cause fréquente et non moins puissante de l'exaltation érotique exagérée, qui n'est autre chose que la présence des vers ascarides, qui, en titillant le rectum, les nymphes, le clitoris, les grandes lèvres et le vagin, déterminent sur l'appareil génital une excitation et une dérangeaison qui forcent les malades à se gratter au point de donner naissance aux désirs érotiques les plus immodérés. Enfin, l'emploi des purgatifs drastiques et surtout l'usage externe ou interne des cantharides ont quelquefois provoqué l'exagération de l'excitation génitale.

Au début de la maladie, la femme éprouve des désirs vénériens qui sont plus vifs aux époques menstruelles, mais que la pudeur lui fait dissimuler. Le soin qu'elle met à cacher les idées obscènes dont son imagination est sans cesse agitée, ainsi que les illusions d'un amour platonique qui a pour elle des charmes irrésistibles, exalte son imagination, la rend triste, taciturne, mélancolique; elle perd l'appétit, le sommeil et recherche la solitude pour ne pas être distraite des pensées dont son imagination est sans cesse préoccupée. Lorsque l'affection fait des progrès, loin de chercher à cacher son penchant irrésistible, la malade emploie toute son adresse à le faire connaître par de fréquents soupirs, des propos encourageants, des attitudes voluptueuses, enfin par l'oubli complet de toute pudeur. A la vue d'un homme, le poulx de l'utéromanie s'agite, sa face est plus rouge et plus animée, sa respiration devient tumultueuse, ses sens se troublent, elle tient des propos et fait souvent des gestes indécents; enfin, lorsque l'irritation est parvenue au plus haut degré, elle frappe, déchire tout ce qui lui reste et tombe enfin dans un délire furieux. Outre les symptômes essentiels et caractéristiques de la maladie, il y a ordinairement des signes de véritable folie qui peuvent être rémittents ou complètement intermittents, jusqu'à ce que de nouvelles causes les reproduisent. La femme, toujours en proie à un état spasmodique général ou local, éprouve des lassitudes dans les membres et un sentiment d'ardeur prurigineuse dans les lombes, l'hypogastre, les seins; ses urines plus ou moins abondantes sont toujours claires, et ses parties génitales, qui sont rouges, gonflées et sans cesse irritées par des atouchements et des manœuvres illicites, sont ordinairement le siège d'un écoulement sanieux et fétide, et quelquefois même purulent. Enfin, une respiration précipitée, des palpitations pénibles, une soif ardente, un grincement de dents, le spasme de l'œsophage avec un sentiment de strangulation et parfois une sorte d'hydrophobie sont encore des phénomènes qui accompagnent l'utéromanie. La terminaison de cette maladie est quelquefois funeste, surtout quand elle coïncide avec des affections organiques des ovaires, de la matrice et de ses dépendances. Dans quelques cas, les accès de la fureur utérine se succèdent aussi régulièrement et se terminent d'une manière aussi funeste qu'une fièvre pernicieuse intermittente. Jolly a rapporté un fait

de ce genre. On sait aussi qu'Éusébie, femme de l'empereur Constantin, fils de Constantin le Grand, mourut d'un accès de fureur utérine. Nicolas Blegny, qui fonda en 1678 l'Académie des nouvelles découvertes en médecine, rapporte qu'une religieuse qui avait été atteinte de plusieurs accès d'*utéromanie* en eut un si violent qu'elle mourut comme suffoquée. Paul d'Égine cite également l'observation d'une belle femme de Delphes, qui mourut dans un accès du même genre, quoi qu'on ait vu quelquefois le mariage mettre fin à l'*utéromanie*. Swenck rapporte qu'une Italienne, qui dans un accès était sortie nue de chez elle et s'était introduite dans une maison de débauche où plusieurs hommes assouvirent sur elle leur passion, recouvra la santé au milieu de leurs brutales caresses. On ne doit cependant recourir à ce moyen que lorsqu'on est bien fixé sur l'étiologie du mal et sur l'opportunité du remède. C'est assez dire qu'on ne saurait apporter trop de réserve et de prudence, si l'on devait donner un conseil sur un point aussi délicat.

Le traitement de l'*utéromanie* varie selon ses causes et le siège primitif de la maladie, c'est-à-dire que les moyens thérapeutiques doivent être dirigés tantôt sur l'encéphale, tantôt sur les organes génitaux auxquels se rapporte l'appétit vénérien exagéré qui domine les malades. Dans le premier cas, qui selon nous est très-fréquent, on devra, surtout lorsque l'*utéromanie* sera à son début, avoir plus de confiance dans les moyens hygiéniques que dans les médicaments, qui sont le plus souvent inefficaces pour combattre une maladie qui prend sa source dans une affection morale. On commencera donc par procurer à la malade des distractions propres à détourner son imagination de toute pensée lascive au moyen d'une occupation sans relâche, de voyages et de promenades.

On évitera avec le plus grand soin toutes les circonstances capables d'entretenir l'exaltation érotique, telles que les statues, les images, la lecture des romans, les bals, les spectacles, la fréquentation des hommes, etc. On tâchera toujours d'occuper leur esprit d'objets étrangers à leur passion, et on fera en sorte qu'elles n'aient des rapports et des entretiens qu'avec d'autres femmes; on prescra en même temps l'usage des grands bains tièdes prolongés, avec des affusions froides sur la tête, pendant le séjour de la malade dans le bain. Les émulsions d'amandes avec addition de nitrate de potasse, les boissons tempérées, froides et édulcorées avec du sirop d'orgeat, de griseilles, de guimauve; celles faites avec de l'eau de laitue, de concombre, de melon, de citrouille, de nénufar, et les lavements de même nature avec addition de camphre; enfin, le petit-lait, les bouillons nitrés, de poirée et d'oseille, ceux de poulet et de veau, les limonades, la diète végétale et lactée, les saignées générales, les applications de sangsues derrière les oreilles et surtout à la nuque, sont autant de moyens qui pourront être appliqués avec avantage dans les cas où la maladie aurait son point de départ dans l'encéphale.

Si l'*utéromanie* avait pour origine une cause locale d'excitation vénérienne, telle que la masturbation, une affection dartreuse, un prurigo, une leucorrhée, la présence de vers, etc., on devrait chercher à éteindre la sensation prurigineuse qui porte les malades à des excès revoltants qui leur sont si funestes, en joignant aux moyens déjà indiqués divers topiques, tels que des injections émollientes et narcotiques, et des applications sur les parties génitales de linges imbibés des décoctions de têtes de pavot, de laitue, de morille, de ciguë, etc. On pourra aussi, dans le même but, avoir recours à des injections faites avec du la pomnade de concombre opiacée ou du ceat calcaire, préparé avec un mélange d'eau de chaux et d'huile d'olive, agité avec une spatule. Les demi-lavements de lait avec une addition de camphre et l'emploi interne du camphre sont des moyens dont l'efficacité a été reconnue depuis longtemps. Pour diminuer l'orgasme vénérien, quelques auteurs ont conseillé la ciguë; mais la vertu antiproductrice de cette plante est loin d'être constatée, quoique saint Basile ait dit : *Se vidisse quasdam feminas, quæ potione cicuta extinxerint rabiosas cupiditates*. Enfin, dans le but d'abattre les desirs érotiques, Coster a employé le tartre stibié à petite dose, dans 1 litre d'eau, à prendre par verre toutes les heures, de manière à exciter des nausées sans déterminer de vomissements. Selon ce médecin, les nausées et l'affaiblissement musculaire qui résulte de l'emploi de ce moyen ne manquent presque jamais de produire l'effet désiré. Il est bon de dire aussi qu'on devra enlever de la couche de la malade tout ce qui peut exciter les organes génitaux. Ainsi les matelas trop mous, les lits de plume, les édredons seront rejetés, et le lit sera composé d'un sommier et d'un matelas de crin. On rejettera également comme un moyen dangereux et contraire à la morale la titillation du clitoris, conseillée par quelques anciens auteurs. L'excision du clitoris serait également inefficace pour combattre la vraie *utéromanie*, au traitement de laquelle Levret l'a vainement employée. Cette opération n'a jamais servi qu'à faire cesser des habitudes vicieuses, auxquelles on peut remédier au moyen

de l'appareil ingénieux du professeur Cloquet, qui consiste dans une sorte de masque de fil de fer dont les mailles rapprochées s'opposent au passage du doigt. A l'emploi des moyens que nous venons d'indiquer, on joindra la diète lactée et végétale, l'abstinence des boissons et des aliments excitants, et l'on devra toujours, dans les intervalles de calme, rappeler à la malade ce qu'elle doit à elle-même et à sa famille, qu'elle dés-honore par ses honteuses habitudes. Enfin, si l'*utéromanie* est parvenue à son dernier degré, le mal, qui, dans ce cas, est le plus souvent incurable, n'exigerait pas d'autre traitement que la manie. V. MANIE.

UTÉROMÉGALIE s. f. (u-té-ro-mé-ga-li — de *utérus*, et du gr. *megas*, grand). Pathol. Augmentation de volume de l'utérus.

UTÉRO-OVARIEN, **IIENNE** adj. Anat. Qui appartient à l'utérus et à l'ovaire. || *Artère utéro-ovarienne*, Artère qui, chez la femme, remplace l'artère spermatique de l'homme.

— *Encycl.* *Artère utéro-ovarienne*. Cette artère est double et se porte sur les parties latérales du corps de l'utérus, où elle donne une branche utérine et une branche ovarienne. La première se dirige vers les bords de l'utérus et s'anastomose au niveau des bords et dans l'épaisseur de son tissu avec l'artère utérine de l'hypogastrique; la seconde se porte à la trompe de Fallope et à l'ovaire, où elle se termine. L'artère *utéro-ovarienne* est en rapport, en arrière, avec le psoas et l'uretère. Elle est recouverte par le péritoine et entourée par les vaisseaux veineux qui portent le même nom. Dans le bassin, ce vaisseau se porte de dehors en dedans et d'arrière en avant, dans l'épaisseur du ligament large, jusqu'aux angles de l'utérus. Les branches terminales de cette artère présentent une disposition particulière soit dans l'utérus, soit dans l'ovaire; elles se terminent en forme de vrille analogue à celle des corps caverneux chez l'homme; elles constituent, en un mot, des artères hélicines.

UTÉRO-PLACENTAIRE adj. (u-té-ro-pla-sain-tè-re — de *utérus*, et de *placenta*). Anat. Se dit de l'utérus rempli du placenta : *L'appareil utéro-placentaire*.

UTÉRORRHAGIE s. f. Syn. d'UTÉRORRHÉE.

UTÉRORRHÉE s. f. (u-té-ro-ror-ée — de *utérus*, et du gr. *rhoe*, je coule). Pathol. Écoulement de liquides blancs provenant de l'utérus.

UTÉRO-SACRÉ, **ÉE** adj. (u-té-ro-sa-cré — de *utérus*, et de *sacré*). Anat. Qui appartient à l'utérus et au sacrum. || *Ligaments utéro-sacrés* ou *utéro-lombaires*, Ligaments de l'utérus formés d'une expansion du tissu fibreux sous-péritonéal qui se fixe sur l'apophyse pelvienne et le sacrum.

UTÉROSCOPIE s. f. (u-té-ro-sko-pi — de *utérus*, et du gr. *skopé*, j'examine). Méd. Examen de l'état de l'utérus et du fœtus à l'aide de certains instruments.

UTÉROSOME s. m. (u-té-ro-so-me — de *utérus*, et du gr. *soma*, corps). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des charaïques, tribu des anthribides, comprenant deux espèces, qui habitent Madagascar.

UTÉROSTÉNIE s. f. (u-té-ro-sté-ni — de *utérus*, et du gr. *stenos*, étroit). Pathol. Etranglement ou rétrécissement de l'utérus.

UTÉROSTOMATOME s. m. (u-té-ro-stoma-to-me — de *utérus*, et du gr. *stoma*, orifice; *tomé*, section). Chir. Instrument dont on se sert pour inciser les bords du col de l'utérus.

UTÉROSTOMELCIE s. f. (u-té-ro-sto-mél-si — de *utérus*, et du gr. *stoma*, bouche; *elkos*, ulcère). Pathol. Ulcération du col de l'utérus.

UTÉROTOME s. m. (u-té-ro-to-me — de *utérus*, et du gr. *tomé*, section). Chir. Instrument servant à la section de l'utérus.

UTÉROTOMIE s. f. (u-té-ro-to-mi — de *utérus*, et du gr. *tomé*, section). Chir. Incision du col de l'utérus.

UTÉROTOMIQUE adj. (u-té-ro-to-mi-ke — rad. *utératomie*). Chir. Qui a rapport à l'utératomie ou à l'utérotomie.

UTÉROTRAUMIE s. f. (u-té-ro-trô-mi — de *utérus*, et du gr. *trauma*, blessure). Pathol. Blessure de l'utérus.

UTÉROTRYPIE s. f. (u-té-ro-tri-pi — de *utérus*, et du gr. *trupad*, je perce). Pathol. Perforation de l'utérus.

UTÉRO-VAGINAL, **ALE** adj. (u-té-ro-vagi-nal, a-le — de *utérus*, et de *vagina*). Anat. Qui appartient à l'utérus et au vagin.

UTÉRORRHÉE s. f. (u-tér-ré-mi — de *utérus*, et du gr. *haima*, sang). Pathol. Hémorragie utérine. || On dit aussi UTÉRORRHAGIE.

UTÉRUS s. m. (u-té-russ — mot lat. qui signifie matrice, cavité, et qui appartient à la même famille que le gr. *outher*, et le sanscrit *udhas*, *udaran*, outre, matrice, qu'Eichhoff fait venir de la racine sanscrite *ud*, remplir). Anat. Nom scientifique de la matrice : *Le col de l'utérus*. *Une malade de l'utérus*. || *Utérus mâle*, Nom donné quelquefois à l'utricule prostatique.

— *Encycl.* L'utérus est un organe destiné à recevoir le produit de la conception et à

l'expulser au terme de la grossesse. C'est lui qui fournit aussi le sang de la menstruation. Il présente à étudier sa situation, sa consistance, sa direction, sa mobilité, son poids, son volume, sa conformation extérieure et ses rapports, sa conformation intérieure et sa structure.

L'utérus est situé dans le petit bassin, entre le rectum et la vessie, avec laquelle il est plus immédiatement en rapport; il est placé au-dessus du vagin et au-dessous des circonvolutions intestinales qui, en le recouvrant, le séparent du rectum. Différent pendant la vie et après la mort, le tissu de la matrice est mou pendant la vie comme celui des autres muscles; il devient rigide après la mort. La mollesse de ce tissu est démontrée par les impressions que laissent sur son fond les anses intestinales. Cette mollesse de la matrice pendant la vie rend compte de certains phénomènes curieux qui, relatifs à la direction et à la mobilité de cet organe, ont échappé à beaucoup d'anatomistes. La direction de la matrice varie. Ces variations sont en rapport avec l'état de vacuité ou d'ampliation de la vessie, et aussi avec la mollesse du tissu utérin. Lorsque la vessie est vide, le corps de la matrice se porte en avant et le col un peu en arrière, comme dans l'antéversion; si elle contient une certaine quantité d'urine, son axe est oblique de haut en bas et d'avant en arrière; enfin, si le réservoir est très-distendu, le corps de la matrice est porté en arrière et son axe dirigé de haut en bas et d'arrière en avant. Lorsque le corps est incliné en avant, on voit ordinairement un léger coude se montrer entre le corps et le col; cet angle est déterminé par la pression qu'exerce sur le corps de la matrice les circonvolutions de l'intestin. Cet angle disparaît lorsque la pression cesse; mais, si la mort survient pendant que la matrice est ainsi inclinée, l'axe fléchi conserve cette direction, à cause de la rigidité que prend le tissu de l'utérus. On conçoit que la disposition du corps de la matrice à se porter en avant soit bien plus marquée après l'accouchement, car la grossesse relâche les ligaments de la matrice et augmente le poids de cet organe. Nous venons de voir que la matrice jouit d'une certaine mobilité, et que la partie supérieure de cet organe s'incline facilement soit en avant, soit en arrière. A l'état normal, l'utérus ne peut pas s'incliner sur les côtés, à cause de la présence des ligaments larges; il se déplace difficilement aussi, soit en bas, soit en haut. Mais lorsqu'il devient, par suite d'un état pathologique, le siège d'une tuméfaction, lorsqu'il se dilate par le développement du produit de la conception, ses moyens de fixité se relâchent et il présente des inclinaisons variées. Les déplacements se voient fréquemment aussi, même après la disparition de la grossesse ou de l'état pathologique, parce que les ligaments qui le retenaient ont perdu de leur résistance. L'utérus est maintenant en position : 1° par les ligaments larges, replis péritonéaux qui se portent de ses parties latérales sur les côtes de l'excavation pelvienne; 2° par les ligaments utéro-sacrés, qui le fixent aux parties latérales et inférieures du sacrum; 3° par les ligaments ronds qui vont s'insérer au pubis; 4° par son adhérence à la vessie; 5° par son insertion à l'extrémité postérieure du vagin.

D'après M. Sappey, le poids moyen de l'utérus est de 42 grammes. Les plus petits ont un poids d'environ 32 grammes et les plus volumineux de 55 grammes, en dehors de tout état pathologique.

Les trois diamètres de la matrice varient chez les nullipares et chez les multipares. Voici le résultat auquel est arrivé M. Sappey, d'après des mesures prises sur huit femmes nullipares et sur huit multipares de seize à cinquante ans :

DIMENSIONS.	NULLIPARES.	MULTIPARES.
	millim.	millim.
Longueur . . .	62	68
Largeur . . .	40	43
Épaisseur . . .	23	26

Ces dimensions doivent varier considérablement; car il est rare de trouver deux auteurs qui s'accordent sur ces chiffres. Les dimensions augmentent sous l'influence de la menstruation. Au moment des règles, en effet, le sang gorgé le tissu de la matrice, qui double presque de volume, à la manière des tissus érectiles. Cette congestion, d'après M. Rouget, est une vraie érection. Selon Aran, la longueur de la matrice va en augmentant jusqu'à l'âge de trente ans, pour diminuer ensuite à mesure que la femme avance en âge. Les dimensions relatives du col et du corps varient avec l'âge. Chez l'enfant naissant et pendant les premières années, le col est plus volumineux et plus long que le corps; il forme les trois cinquièmes de la longueur totale de l'organe; plus tard, le col diminue à mesure que le corps augmente, et celui-ci finit par former les trois cinquièmes de la longueur de la matrice. L'épaisseur du col est égale à celle du corps, la largeur est moins considérable.

L'utérus a la forme d'une poire un peu aplatie d'avant en arrière. Il présente une

partie inférieure plus étroite, le col, et une partie supérieure plus large, le corps. Le corps offre à étudier une face antérieure, une face postérieure, deux bords latéraux et le fond.

La face antérieure, un peu moins convexe que la face postérieure, est en rapport avec la vessie, dont elle est séparée par un cul-de-sac du péritoine appelé vésico-utérin. Ce cul-de-sac ne s'élève pas à la même hauteur chez tous les sujets : on le voit quelquefois recouvrir toute l'étendue du col et arriver au contact du vagin. Ordinairement, une portion de cette face est immédiatement en rapport avec la vessie.

La face postérieure, plus convexe, présente une saillie médiane et verticale. Elle est recouverte par le péritoine, qui se prolonge sur la partie postérieure du vagin pour former le cul-de-sac recto-vaginal. Ce cul-de-sac, beaucoup plus considérable que le cul-de-sac antérieur, reçoit des circonvolutions intestinales dans l'état de vacuité de la vessie. Lorsque ce réservoir est plein, les circonvolutions sont déplacées, et la face postérieure de la matrice, se renversant un peu en arrière, s'applique sur le rectum.

Les bords de la matrice sont sinueux; convexes en haut, ils deviennent légèrement concaves vers la partie inférieure. A la partie supérieure de ces bords, on trouve l'insertion de la trompe de Fallope, de l'ovaire et du ligament rond. Dans toute leur étendue, on voit l'insertion des ligaments larges.

Le fond de la matrice est convexe et recouvert par le péritoine. Il est situé à 0m,02 au-dessous du détroit supérieur du bassin. Les anses intestinales la recouvrent. Le professeur Paul Dubois indique le moyen de reconnaître si une femme a eu des enfants en examinant le fond de l'utérus sur le cadavre. En effet, chez celle qui n'a pas eu d'enfant, le fond est horizontal et se continue directement avec les trompes de Fallope, de sorte que les angles sont très-marqués. Chez la femme qui a eu des enfants, le fond de l'utérus est convexe et les angles en partie effacés.

Le col de la matrice est la partie inférieure de cet organe. Il est divisé en deux portions par l'insertion du vagin : une portion sus-vaginale et une portion vaginale. La portion sus-vaginale du col est en rapport, en avant, avec la vessie, à laquelle elle est unie par un tissu cellulaire peu résistant, et, en arrière, avec le péritoine qui se prolonge sur le vagin. A cause de l'insertion plus élevée du vagin en arrière, cette portion du col est presque nulle en arrière et présente en avant une longueur de 0m,015 à 0m,02. Sur les côtés, la portion sus-vaginale est en rapport avec les ligaments larges et l'artère utérine, qui se distribue au col. J. Robert de Lamballe a tiré un admirable parti du rapport qui existe entre le col de la matrice et la vessie, et surtout du glissement possible de la vessie sur le col, pour l'opération de la fistule vésico-vaginale, qui était autrefois considérée comme incurable.

La portion vaginale forme le mœseau de tanche; c'est elle que l'on aperçoit lorsqu'on introduit le spéculum. A ce niveau, le col a la forme d'un cône à sommet inférieur percé d'une ouverture. Ce cône est très-ferme, élastique, rosé et pointu chez la jeune fille vierge. Son orifice est très-petit et arrondi; on ne voit alors rien qui ressemble aux lèvres qui se montreront plus tard. Le col ne change rien à la forme du col ni à l'orifice; mais il détermine, lorsqu'il est fréquemment répété, une diminution dans la fermeté du col, qui, en même temps, prend une coloration plus foncée. Chez la femme qui a eu un enfant, le cône est moins pointu, sa consistance moins ferme, sa coloration plus foncée, et son orifice prend l'aspect d'une petite fente transversale de 0m,002 à 0m,004 de longueur, présentant sur l'extrême gauche une ou deux petites incisures. Chez la femme qui a eu plusieurs enfants, le col tend à s'effacer, le cône qu'il forme diminue considérablement de longueur, il s'aplatit; en même temps, des incisures se voient tout autour de l'orifice, et, si le nombre d'enfants a été jusqu'à huit, dix, etc., le col disparaît complètement, et à sa place on ne trouve qu'un large orifice entouré de tubercules et de dépressions de toute dimension. Cette disposition du col de l'utérus donne au doigt une sensation assez analogue à celle du cancer de cet organe. Après un, et surtout après plusieurs accouchements, l'orifice du col de la matrice divise cet organe en deux parties ou lèvres. La levre antérieure sépare l'orifice du cul-de-sac antérieur du vagin; elle est peu saillante, à cause de l'insertion vaginale sur un point très-rapproché de son extrémité libre. La levre postérieure sépare l'orifice du cul-de-sac postérieur. Cette levre a une longueur considérable, qu'elle doit à l'insertion du vagin sur un point élevé de la partie postérieure. Lorsque la matrice est verticale, les deux lèvres descendent à la même hauteur. On conçoit que l'une d'elles descende plus bas lorsque la matrice s'incline de son côté ou lorsqu'elle devient le siège d'une tuméfaction.

Quant à sa conformation intérieure, l'utérus présente une cavité qui occupe le corps et le col. La cavité du corps est très-petite et de forme triangulaire. Les trois bords du triangle qu'elle forme sont convexes du côté

de la cavité chez la femme qui n'a pas eu d'enfants, rectilignes au contraire, et même concaves, chez la femme qui en a eu plusieurs. Les trois angles de cette cavité présentent chacun un orifice : l'orifice interne du col et l'orifice des deux trompes. La cavité du corps est peu considérable ; elle est très-réserée entre les deux parois de la matrice, qui arrivent presque au contact. Elle a une longueur de 0m,022. La cavité du col, appelée aussi cavité cervicale, est plus longue que celle du corps et mesure 0m,025. Elle est fusiforme, c'est-à-dire renflée à sa partie moyenne et aplatie d'avant en arrière. Sur les deux parois de la cavité du col, on trouve une saillie verticale avec des ramifications comparables à celles d'une feuille de fougère. Ces saillies ramifiées constituent les *arbores de vie* du col de la matrice. Leurs branches s'entre-croisent sur les bords de cette cavité. L'arbre de vie de la paroi postérieure se dévie à gauche en s'approchant de la cavité du corps, où il disparaît. Celui de la paroi antérieure se dévie à droite pour disparaître de la même façon. La cavité du col présente deux orifices : l'orifice externe, qui a été étudié avec le museau de tanche, et l'orifice interne, sorte de rétrécissement intermédiaire au corps et au col. Ce rétrécissement, qui n'est pas linéaire, a une longueur de 0m,005. M. Guyon l'appelle portion intermédiaire aux deux cavités. C'est au niveau de cet orifice que M. Richet décrit un anneau musculaire, sphincter de l'utérus. C'est aussi au niveau de cet orifice que l'on rencontre, pendant les huit premiers mois de la grossesse, une masse visqueuse, connue sous le nom de bouchon gélatineux. La cavité du corps ayant 0m,022, celle du col 0m,025 et celle de l'orifice interne ou portion intermédiaire 0m,005, nous avons 0m,052 pour la longueur totale de la cavité utérine ; mais cette longueur, chez les femmes qui ont eu plusieurs enfants, s'élève à 0m,057, dont 0m,027 pour le corps, 0m,024 pour le col et 0m,005 pour la portion intermédiaire.

Il nous reste, pour terminer la description complète de l'utérus, à évaluer sa structure. Trois couches superposées forment cet organe : une couche séreuse, une couche musculaire et une couche muqueuse. Des vaisseaux et des nerfs complètent cette structure.

La couche séreuse, dépendante du péritoine, recouvre le fond de la matrice ainsi que les deux faces. En avant, elle recouvre les deux tiers supérieurs du corps pour se réfléchir sur la vessie et former le cul-de-sac vésico-utérin ; en arrière, elle recouvre la matrice dans toute son étendue et se porte sur le vagin. Des parties latérales de la matrice le péritoine se porte sur les annexes et forme les deux feuillet du ligament large. Sur toute l'étendue des deux faces et du fond de la matrice, l'adhérence du péritoine au tissu musculaire est intime.

La couche musculaire est formée de fibres musculaires irrégulièrement distribuées et se prêtant difficilement à une description. Cependant, d'après M. Sappey, on peut y constater trois plans. Le plan superficiel, placé au-dessous du péritoine, est formé de faisceaux transversaux et d'un faisceau longitudinal. Les faisceaux transversaux partent de la ligne médiane et se portent vers les bords de la matrice. Ceux qui partent de la face antérieure convergent vers le ligament rond, qu'ils constituent, en même temps qu'ils envoient quelques fibres en dehors pour doubler le feuillet antérieur du ligament large. Ceux qui partent de la face postérieure convergent aussi vers les bords de la matrice pour former le ligament de l'ovaire. A ce niveau, on voit certains faisceaux antérieurs se réunir à des faisceaux postérieurs. Enfin, ceux qui naissent du fond de la matrice se portent horizontalement vers les trompes de Fallope, qu'ils enlacent. Le faisceau longitudinal, unique, est une bande musculaire de 0m,01 de largeur environ ; elle commence en avant, au niveau du col, recouvre la ligne médiane de la face antérieure et celle du fond, qu'elle contourne pour descendre le long de la face postérieure et se perdre aussi sur le col ou peut-être se continuer en partie avec le vagin. Quelques auteurs admettent qu'à ses extrémités cette bande se continue avec les fibres circulaires du col. Le plan moyen se dérobe à toute espèce d'investigation. Les fibres qui le constituent paraissent s'anastomoser fréquemment, de sorte que ce plan serait constamment plexiforme. Ce plan est extrêmement épais ; à lui seul, il forme la presque totalité de la paroi de l'utérus, dans le corps comme dans le col. Le plan profond est en contact avec la muqueuse de l'utérus. Ce plan, manifeste surtout au niveau de l'orifice des trompes de Fallope et de l'orifice interne du col, est formé de fibres circulaires qui entourent chacun de ces orifices, de sorte qu'à ce niveau il existe trois groupes de fibres circulaires, ayant chacun pour centre un orifice. Au niveau du col, on trouve à la surface des fibres musculaires ; au-dessous, des fibres plexiformes, qui sont une continuation de celles du corps ; plus profondément, des fibres longitudinales et obliques, qui forment les arbores de vie et qui s'entre-croisent sur les bords de la cavité cervicale.

La couche muqueuse de l'utérus se continue en bas avec celle du vagin, en haut avec

celle des trompes de Fallope. Elle est d'une épaisseur considérable ; c'est à cause de cette épaisseur qu'elle a si souvent échappé aux investigations des anatomistes, qui croyaient trouver dans cet organe une muqueuse extrêmement mince. Elle a été découverte par M. Coste et étudiée par M. Robin. La muqueuse présente une face adhérente confondue avec les fibres musculaires, et une face libre recouverte d'épithélium cylindrique à cils vibratiles. Le derme de cette muqueuse est très-épais : 0m,002 à 0m,005 au niveau des faces de la cavité du corps, 0m,0005 au niveau des angles de cette cavité et sur le col. Ces chiffres, indiqués par M. Sappey, sont bien inférieurs à ceux qu'ont donnés MM. Coste et Robin, qui attribuent à la muqueuse une épaisseur de 0m,004 à 0m,006 au niveau des parois. Le derme contient les éléments suivants : 1° quelques faisceaux de fibres lamineuses et des corps fibro-plastiques ; 2° des noyaux embryoplastiques en grand nombre ; 3° des cellules élastiques à celles de l'ovisac et auxquelles l'état de grossesse imprime les mêmes modifications qu'à celles de l'ovisac même (c'est à leur augmentation de volume et de nombre qu'est dû l'épaississement de la muqueuse dès le commencement de la grossesse ; cependant, dès le troisième mois, la muqueuse diminue d'épaisseur) ; 4° quelques fibres-cellules disséminées ; 5° de la matière amorphe, finement granuleuse, qui sert à réunir ces différents éléments ; 6° des glandes ou follicules généralement assez flexueux, s'ouvrant par un orifice en forme de godet et remplis d'épithélium nucléaire. Ces follicules sont, très-répandus dans la muqueuse de l'utérus. Dans le corps, ils sont flexueux, simples ou bilobés à la face adhérente de la muqueuse ; ils s'ouvrent par une ouverture élargie en godet dans la cavité utérine. Au fond du follicule, mais en remontant vers l'orifice de la glande, on trouve un épithélium prismatique et même quelques cellules recouvertes de cils vibratiles. Leur paroi mince est très-adhérente au tissu ambiant. Les follicules de la muqueuse du col de l'utérus sont plus larges et plus courts. Ils ont jusqu'à 0m,003 de longueur sur 0m,1 à 0m,001 ou 0m,002 de largeur. Ils augmentent de volume pendant la grossesse. L'ouverture de ces follicules est très-étroite ; elle est taillée en forme de bouchonnière. Comme dans le corps, les follicules du col sont souvent bilobés. L'ouverture s'oblitére quelquefois ; alors, la glande augmente de volume par suite de l'accumulation du liquide et constitue ce qu'on appelle autrefois *caufs de Naboth*. C'est le liquide sécrété par les follicules qui forme le bouchon gélatineux du col pendant la grossesse.

Les artères de l'utérus sont : l'utéro-ovarienne de l'aorte, l'utérine de l'hypogastrique et une petite branche de l'hypogastrique qui va à l'utérus et occupe le centre du ligament rond. L'utéro-ovarienne, arrivée aux angles de l'utérus, donne en dehors une branche aux annexes, et en dedans une branche qui parcourt le bord de l'utérus pour y former une anastomose. Cette branche, après avoir cheminé dans l'épaisseur du ligament large, remonte vers la précédente. De cette anastomose partent de nombreux rameaux qui se rendent dans les parois de l'organe et qui affectent une direction spirale. Cet enroulement des artères en tire-bouchon existe dans l'utérus à l'état de vacuité et pendant la grossesse.

Les veines sont considérables, surtout pendant la grossesse ; on leur donne le nom de *sinus utérins*. Leur paroi externe adhère intimement au tissu de l'organe, de telle sorte qu'elles restent béantes lorsqu'on vient à diviser celui-ci. Elles forment quatre groupes principaux : deux supérieurs, qui accompagnent les artères utéro-ovariennes et vont se jeter dans la veine rénale gauche pour celui du côté gauche, et dans la veine cave inférieure pour celui du côté droit ; deux groupes inférieurs, qui accompagnent les artères hypogastriques. Il existe encore de petites veines qui suivent l'artère dans l'épaisseur du ligament rond.

Les lymphatiques viennent de la muqueuse et de la couche musculaire. Ils forment aussi quatre groupes : deux inférieurs, droit et gauche, qui suivent l'artère utérine pour se rendre aux ganglions pelviens latéraux, et deux supérieurs, droit et gauche, qui suivent l'artère utéro-ovarienne pour se jeter dans les ganglions lombaires.

Les nerfs viennent du plexus utéro-ovarien, qui accompagne l'artère du même nom. Le plexus hypogastrique en fournit aussi qui se portent sur les côtes du col de l'utérus. Tous ces nerfs se ramifient dans le corps et dans le col de cet organe.

— VICES DE CONFORMATION DE L'UTÉRUS. L'utérus présente de nombreuses anomalies, et on observe fréquemment ces monstruosités qui présentent un double intérêt scientifique et social. En effet, l'utérus étant l'organe qui sert à la gestation, s'il est mal conformé, ce vice de conformation est presque toujours une cause de stérilité. Les difformités ou anomalies que nous allons passer en revue sont les suivantes :

1° Absence de l'utérus ; 2° utérus réduit à une moité ; 3° utérus double avec cloisonnement ; 4° utérus en partie cloisonné ; 5° uté-

rus échanuré à l'intérieur, bicorné ou cor-diforme ; 6° utérus sans col ; 7° utérus incomplètement développé. Pour chacune de ces difformités, nous rapporterons un exemple qui, mieux que toute description, fera comprendre en quoi consiste l'anomalie ; nous examinerons aussi avec soin quelle influence la mauvaise conformation peut avoir sur les fonctions dévolues à l'utérus, c'est-à-dire sur la conception et la menstruation.

— I. Absence de l'utérus. Les annales de la science contiennent un grand nombre de faits d'absence de l'utérus. Outre l'absence de vagin qui les accompagne quelquefois, on a constaté plus souvent encore celles des trompes de Fallope et des ovaires. Cependant l'absence de la matrice peut coïncider avec l'existence d'ovaires plus ou moins parfaits et d'un vagin, comme le prouvent les faits suivants. Le premier, communiqué par M. Alby à la Société anatomique en 1854, est celui d'une jeune fille présentant tous les attributs extérieurs de son sexe, sauf la menstruation qui ne s'était jamais établie chez elle ; elle mourut d'une fièvre typhoïde dans le service du docteur Briquet. Le clitoris et les petites lèvres furent, à l'autopsie, trouvés moins développés qu'à l'état normal ; le vagin se terminait par un cul-de-sac sans ouverture. Entre ce cul-de-sac et le péritoine, la vessie et le rectum, on trouva un tissu un peu rougeâtre, assez serré d'apparence, cellulo ou fibro-vasculaire, se présentant sous la forme d'une membrane peu épaisse, aplatie d'avant en arrière, qui, après une étendue de 0m,05 à peu près, se continuait à droite et à gauche à l'extrémité de ses deux angles supérieurs, avec deux cordons latéraux. L'examen microscopique de ce tissu démontra l'existence de fibres musculaires utérines normales. Les cordons latéraux représentaient les trompes ; les ovaires étaient remplacés par deux corps fibreux particuliers, dépourvus de l'élément glandulaire. Dans ce fait, il y a absence totale des organes génitaux internes ; l'utérus, les trompes, les ovaires n'existent pas ou ne sont simulés que par une organisation qui ne répond pas au but fonctionnel de ces organes ; le vagin existe dans ce cas et dans celui qui va suivre. Dans ce dernier, que nous empruntons au journal anglais *The Lancet* (1836), on trouve, outre le vagin, des trompes et des ovaires. Le docteur Lucas, qui rapporte ce fait, l'a observé sur le cadavre d'une femme assassinée dont il faisait l'autopsie. Le clitoris était peu développé, ainsi que les grandes et les petites lèvres ; l'orifice du vagin présentait les caroncules myrtiformes, et le vagin se terminait en cul-de-sac de 2 pouces 1/2 de profondeur. La matrice n'existait pas et était remplacée par un corps membraneux de 1 pouce de largeur ; les ligaments ronds avaient leur trajet ordinaire et se terminaient ainsi que les trompes de Fallope, à l'extrémité de cette bande membraneuse. Les trompes étaient munies d'un pavillon intact, mais elles étaient perforées. L'ovaire gauche renfermait une petite tumeur fibreuse, et à l'extrémité de l'ovaire droit était attachée une petite hydatide. Les mamelles étaient parfaitement développées ainsi que le mont de Vénus. Il est inutile de transcrire d'autres observations de cette monstruosité. Il est facile de comprendre que dans ces cas la fonction essentielle de la matrice ne peut pas se réaliser ; la conception est impossible, de même que l'écoulement qui marque l'évolution mensuelle des ovules. Cependant nous devons dire que l'absence de la matrice ne semble intéresser en rien le développement général du corps ; il en est de même des appétits sexuels qui subsistent avec leur intensité habituelle chez les femmes présentant cette anomalie. Cette difformité est sans remède, et il est intéressant pour le médecin de pouvoir la connaître sur le vivant ; il évitera ainsi de pratiquer des opérations ayant pour but de créer un vagin artificiel et qui, dans le cas d'absence de la matrice, deviendraient souvent inutiles et dangereuses. Il est facile de reconnaître cette monstruosité sur le vivant, en réfléchissant qu'il y a absence de menstruation, généralement accompagnée de vice de conformation du vagin ; et lorsque ce dernier existe, l'examen au spéculum permettra de constater qu'il se termine en cul-de-sac ; enfin le toucher rectal combiné avec l'exploration du cul-de-sac vaginal levera tous les doutes.

— II. Utérus réduit à une moitié. Lorsque, par suite d'un arrêt de développement, l'utérus se trouve réduit à une moitié, c'est-à-dire à présenter, quel que soit du reste son volume, des modifications de forme que nous allons étudier, et en même temps l'absence d'une trompe, on a une monstruosité qui a reçu le nom d'*utérus unicomne*. L'utérus, quoique réduit en quelque sorte à une moitié seulement, peut avoir le volume ordinaire des deux moitiés réunies ; mais sa forme est toujours modifiée ; au lieu d'être celle d'un cône à base supérieure, cet organe offre une forme cylindroïde ou globuleuse. Nous empruntons à E. Horne l'observation suivante : « Une femme de quarante ans mourut à la Maternité, six ou sept jours après être accouchée de deux jumeaux, un garçon et une fille. Cette femme avait eu antérieurement onze enfants des deux sexes. A l'autopsie, la matrice présentait au moins quatre fois

son volume ordinaire à l'état de vacuité ; mais l'attention des observateurs se porta surtout sur les détails suivants : l'organe n'avait atteint son plein développement que du côté droit, où il offrait sa convexité piriforme et sa courbure habituelle. Au côté gauche, il était limité par un bord rectiligne, distant à peine de 1 demi-pouce de l'axe longitudinal et séparé du bord opposé par un intervalle de plus de 2 pouces. Ce n'est pas tout ; les vaisseaux utérins et ovaires, la trompe de Fallope, l'ovaire et le ligament large ne purent être découverts à gauche. Les rudiments des annexes (car ils ne méritaient pas une autre appellation) furent trouvés couchés à la partie inférieure de la cavité pelvienne, en connexion avec le col de la matrice. Le ligament rond s'insérait à l'angle supérieur interne du pubis du même côté. En disséquant cette masse confuse, nous aperçûmes quelque chose de racorni et de ratatiné qui ressemblait à un ovaire et qui était perdu dans l'enchevêtrement des parties avoisinantes. Les autres organes de la génération n'offraient aucune particularité digne de remarque. La matrice unicomne peut, au lieu de ressembler à la matrice ordinaire, se développer de manière qu'un de ses bords latéraux soit convexe et l'autre plus ou moins concave ; cette matrice est alors incurvée et déplacée latéralement. Si l'on considère que cette anomalie réduit la matrice à une moitié, on est en droit de se demander si, dans le cas de matrice unicomne, la conception est possible ; l'observation que nous venons de rapporter et un grand nombre d'autres que la science a enregistrées répondent à cette question par l'affirmative. De plus, l'observation qui précède prouve : 1° que la grossesse gemellaire peut être produite par deux ovules venus du même ovaire ; 2° qu'un seul ovaire peut produire des ovules susceptibles de devenir le germe de fœtus des deux sexes ; ce qui contredit complètement l'hypothèse des anciens physiologistes qui faisaient venir le germe des filles d'un ovaire et celui des garçons de l'autre. Si la grossesse est possible, la menstruation doit faire remarquer que la menstruation doit exister. Les femmes chez lesquelles ce vice de conformation existe se trouvent donc dans les conditions physiologiques et normales des femmes bien constituées. Aussi les médecins sont-ils rarement consultés pour les accidents amenés par la présence d'un utérus unicomne, qui ne se révèle chez le vivant par aucun signe clinique, ce qui rend sa constatation durant la vie presque impossible.

— III. Utérus double avec cloisonnement. Cet arrêt de développement offre des degrés divers, que l'on peut ramener, avec les auteurs qui se sont occupés de cette question, à trois dispositions anormales principales :

1° Les deux utérus sont tout à fait séparés et indépendants l'un de l'autre.

2° Les cols de l'utérus ou museaux de tanche sont soudés extérieurement ; mais les deux corps de l'utérus sont séparés dans une étendue variable.

3° L'utérus conserve son aspect globuleux ordinaire ; mais il est divisé à l'intérieur en deux cavités indépendantes ; la fusion extérieure sera seule complète et donnera à l'utérus son aspect normal.

1° Utérus double et séparé. C'est un vice de conformation des plus rares, qui s'accompagne presque toujours d'autres difformités, telles que le cloisonnement du vagin et l'exstrophie de la vessie. Les observations que contiennent les annales scientifiques ont presque toutes trait à des enfants nouveaux-nés qui recurent peu de jours ; il nous semble inutile d'en rapporter ici des exemples, ces sortes de faits n'offrant d'intérêt que pour ceux qui s'occupent exclusivement de recherches anatomiques. Cependant la fécondité peut être compatible avec l'existence de ce vice de conformation, comme l'observation suivante le prouve. Ce fait, emprunté à Bonnet, malgré l'absence d'autopsie, semble se rapporter à une séparation complète des deux moitiés de la matrice ; la femme, comme le montre l'observation, avait une exstrophie de la vessie, et on s'étonne, en lisant ce qu'a écrit Bonnet, de la voir mariée ; mais l'étonnement augmente encore lorsqu'on apprend que, malgré les anomalies qu'elle présentait, elle a pu devenir mère. Elle se maria à l'âge de vingt-trois ans et peu après devint grosse. Ayant conscience de la disposition anormale de ses parties sexuelles, elle fit appeler le chirurgien au septième mois de sa grossesse. Ce dernier ne trouva pas de trace d'ombilic ; mais environ à 3 pouces de sa place ordinaire, il découvrit une excroissance spongieuse et d'apparence charnue de la grosseur d'un œuf de poule ; on trouvait deux petits orifices à sa partie inférieure, à 1 pouce de distance l'un de l'autre et à travers lesquels l'urine tombait continuellement goutte à goutte. Un quart de pouce plus bas se trouvait un orifice par lequel s'écoulaient toujours le sang des règles. Bonnet eut beaucoup de peine à y introduire le doigt. Il chercha en vain le col de la matrice, mais il sentit très-nettement une membrane transversale très-épaisse qui séparait ce passage d'un orifice situé environ 2 pouces plus bas que celui dont nous venons de parler. L'orifice inférieur était

situé exactement à la place ordinaire de la symphyse du pubis. L'anus se terminait à la manière ordinaire, avec un sphincter, environ 2 pouces en arrière de l'orifice le plus inférieur, mais beaucoup plus en arrière; en sorte que l'orifice supérieur du vagin était situé à un quart de pouce de l'ombilic; elle n'avait pas de symphyse du pubis; les deux os des illes ne se rejoignaient pas. Le chirurgien, pour permettre à l'enfant de sortir au moment du travail, dut réunir en une seule, par une incision, les deux ouvertures; il incisa ensuite la membrane transversale et amena au jour une fille bien portante et à terme.

20 *Utérus double bicorné*. On appelle ce vice de conformation du nom de double bicorné, c'est-à-dire avec séparation complète ou incomplète à l'extérieur du corps de la matrice en deux moitiés, en même temps qu'il existe à l'intérieur un cloisonnement complet, lequel, se prolongeant jusqu'à l'orifice extérieur de l'organe, le transforme en deux matrices, munies chacune d'une trompe, d'un ligament long et d'un col. Les exemples de cette anomalie sont loin d'être aussi rares que ceux de la précédente malformation. Eisenmann, dans un livre publié à Strasbourg en 1752, rapporte le fait suivant : « Vers la fin de janvier 1751, M. Jacobi, chef de l'école d'anatomie, annonça qu'il avait rencontré dans un hôpital de la ville, chez une jeune fille de dix-neuf ans, un double orifice du vagin. Cet anatomiste examina d'abord les organes génitaux externes et vit deux vulves d'égal diamètre, munies chacune d'un hymen régulièrement conformé. Il procéda ensuite à l'ouverture du cadavre et reconnut l'existence de deux vagins égaux en longueur comme en volume, placés côte à côte, l'un à gauche, l'autre à droite; leurs côtés internes étaient confondus. Ils présentaient à leur intérieur les rides que l'on y rencontre d'habitude chez les vierges; dans l'un et l'autre de ces conduits se trouvait le col d'un *utérus* dont la cavité était bien distincte. Les deux corps de l'*utérus* étaient accolés et séparés par une cloison; cette cloison, aussi bien pour la matrice que pour le vagin, n'était pas double, mais bien formée de deux feuillets, accolés seulement. Chacune de ces matrices n'avait d'ailleurs qu'un ligament large, qu'un ligament rond, qu'une trompe de Fallope, qu'un ovaire et qu'une artère utéro-ovarienne. »

Des exemples nombreux prouvent que ce vice de conformation ne s'oppose pas à la conception, et il faut, au point de vue de cet acte physiologique, établir une grande différence entre les divers cas de matrice double bicorné; tantôt chaque corne ou moitié de matrice forme une matrice entière; tantôt le volume des deux cornes est à peu près le même, tantôt l'une des moitiés de l'*utérus* est en quelque sorte rudimentaire. La seconde matrice peut paraître absolument surnuméraire, bien qu'elle porte cependant une trompe et un ovaire; leur développement est alors inégal, et une seule des deux matrices est propre à la gestation. Enfin il est des cas où, bien que ne présentant qu'un seul orifice utérin, la matrice peut être regardée comme complètement divisée et formée par deux moitiés indépendantes l'une de l'autre.

30 *Utérus globulaire cloisonné*. Ce vice de conformation, dans lequel l'*utérus* a l'aspect normal à l'extérieur et présente un cloisonnement complet à l'intérieur, peut être considéré comme très-rare, parce que rarement son existence est reconnue sur le vivant. En effet, l'*utérus* ne présentant à l'extérieur aucune modification de forme, n'attire pas l'attention des observateurs qui pratiquent des autopsies, sauf le cas où la coexistence d'une cloison vaginale a pu, pendant la vie du malade, appeler l'attention du chirurgien. Ce vice de conformation n'offrant aucun détail particulier, nous n'en rapporterons aucun exemple.

— IV. *Utérus en partie cloisonné*. Comme pour la matrice complètement cloisonnée que nous venons d'étudier, on peut diviser le cloisonnement incomplet de la matrice en de nombreuses variétés. En effet, le cloisonnement peut être complet, à l'exception du col, ou bien se borner à un simple repli flottant dans l'intérieur de la cavité de l'organe; lorsque le cloisonnement se borne à cette dernière forme, il a peu d'importance physiologique et, bien qu'il ait été noté, on peut passer sa description sous silence. Cependant lorsque, sans être complet, le cloisonnement arrive jusqu'à la partie inférieure, il prend une importance plus considérable, comme nous le démontrerons plus loin en parlant des phénomènes de la grossesse dans les matrices doubles. Comme pour la variété précédente, cet *utérus* en partie cloisonné peut montrer à l'extérieur des traces de la division anormale qui existe à l'intérieur, ou bien conserver la forme ordinaire, c'est-à-dire globulaire piriforme. Il y a des cas où la cloison arrive jusque dans le col utérin, et l'ouverture rétrécie des deux cavités utérines peut alors être reconnue par l'exploration du toucher à la partie supérieure du col. Ce vice de conformation a surtout été observé à propos de grossesses terminées d'une manière fatale. Nous citerons une observation publiée en 1757 par Sanyer du

xv.

Lac, comme un cas d'*utérus* inclus dans un autre *utérus* et qui semble plutôt devoir être interprété comme un exemple de matrice en partie cloisonnée : « Deux matrices étaient incluses l'une dans l'autre; par suite d'une erreur, on avait cru que le placenta était resté dans la matrice après l'accouchement, et on s'efforçait de le retrouver, quand une sage-femme sentit dans la cavité utérine une membrane flottante qu'elle prit pour l'arrière-faix et qu'elle tenta d'arracher, mais sans aucun succès. Le chirurgien Paret, qui fut appelé, rencontra dans la matrice ce même corps étranger; il pénétra jusqu'au fond et y trouva ces membranes attachées par une adhérence de la largeur d'un écu de trois livres; leur épaisseur était de deux lignes environ; leur bord était fendu dans un endroit, de la largeur d'un pouce et demi, sans doute par la violence qu'avait pu faire l'enfant dans sa sortie ou par la mauvaise manœuvre de la sage-femme. Le chirurgien reconnut dans la cavité que formaient ces membranes les embouchures des vaisseaux sanguins qui communiquaient avec le placenta et rendaient le fond de cette seconde matrice inégal et raboteux; il reconnut que c'était une matrice contenue dans une autre. » Ce fait, constaté à propos d'un accouchement, montre une matrice cloisonnée en partie. Les connaissances anatomiques incomplètes de cette époque ont conduit le chirurgien à qui l'on doit cette relation à prendre un repli membraneux, formant cloison, pour un *utérus* supplémentaire, inclus dans l'*utérus* normal.

— V. *Utérus échanuré à l'extérieur, bicorné ou cordiforme*. Nous avons passé en revue les déformations extérieures de l'*utérus* qui s'accompagnaient de cloisonnement intérieur; il existe aussi des cas où l'*utérus*, ne présentant qu'une cavité, offre dans sa forme extérieure des modifications consistant dans une échancre plus ou moins profonde vers son fond; lorsque l'échancre est peu profonde, la matrice est appelée cordiforme; ce vice de conformation fort peu important n'offre, on peut le dire, qu'un intérêt de curiosité anatomique. Lorsque la séparation entre les matrices n'est que plus tranchée, sans que pour cela la partie déprimée vienne faire cloison à l'intérieur; lorsque, en un mot, la matrice est véritablement bicorné, l'intérêt augmente, car il pourrait arriver que dans la conception un fœtus se développât, surtout dans les premiers temps, dans un des côtés seulement de l'organe. Dance rapporte un fait qu'il a constaté à l'Hôtel-Dieu sur une jeune fille de vingt ans, morte phthisique, et qui se rapporte à la variété de matrice que nous décrivons : « Le corps de la matrice était divisé en deux lobes parfaitement égaux et dirigés tout à fait horizontalement, de telle sorte que le bas-fond de cet organe avait environ 5 pouces de largeur. Chacun de ces lobes avait une forme ovoïde et un volume moitié moindre que celui d'une matrice ordinaire; une légère échancre existait à leur point de séparation; ils se réunissaient à un col unique. A l'intérieur, un simple raphe médian et sans cloison intermédiaire marquait la séparation de ces deux lobes, dont les cavités communiquaient librement entre elles, tandis qu'une membrane continue divisait en deux et dans toute la longueur celle du vagin; un des vagins était plus ample que l'autre, ce qui fut regardé comme un effet du côté. Pas de traces de grossesse antérieure. »

— VI. *Utérus sans col*. Bien que quelques observateurs aient noté l'existence d'un vice de conformation consistant en un *utérus* normal dans son corps, mais sans apparence de col, il faudrait, pour préciser ce vice de conformation d'une manière certaine, d'autres observations que celles que rapportent les auteurs qui disent l'avoir observé. En effet, dans presque toutes, on ne sait pas si l'organe déformé a été par suite d'une modification morbide ou si la difformité a précédé la naissance.

— VII. *Utérus incomplètement développé*. Sous cette dénomination, nous comprendrons l'absence de développement de l'*utérus* après la naissance et au moment de la puberté, bien que ce cas ne soit pas là, à proprement parler, un vice de conformation. Cependant il est probable que cet arrêt de développement de l'organe normalement configuré date le plus souvent des derniers temps de la vie fœtale. On a vu des matrices ainsi arrêtées dans leur développement qui ne présentaient pas, chez des femmes âgées de plus de vingt ans, le volume que la matrice atteint chez les filles d'un an, bien qu'à côté de cet arrêt de développement de la matrice ses annexes, trompes, ovaires, etc., fussent cependant développés normalement. Un pareil état entraîne avec lui la stérilité par l'absence des fonctions utérines, menstruation, conception. Dans l'arrêt de développement que nous venons de décrire, l'*utérus* conserve sa configuration normale. Mais il est des cas où la cavité qui creuse son corps et son col manque complètement, ou bien est tellement rétrécie qu'elle devient impropre à remplir les fonctions qui lui sont dévolues. Cette anomalie, qu'il ne faut pas confondre avec l'imperforation de l'orifice utérin, a été très-rarement observée, et les conséquences qu'elle entraîne avec elle sont

analogues à celles que cause l'arrêt de développement simple, sans absence de cavité utérine.

Pour compléter l'étude des vices de conformation de l'*utérus*, il nous reste à parler de celui qui consiste dans l'imperforation de cet organe. Cette imperforation peut être complète ou incomplète, congénitale ou accidentelle. Les accidents nombreux et redoutables qui se montrent dans ces circonstances nécessitent absolument l'intervention du médecin; aussi les oblitérations de l'orifice de l'*utérus* sont-elles notées dans les livres de chirurgie depuis la plus haute antiquité. Nous avons déjà dit que cette imperforation peut être complète ou incomplète. Elle peut consister dans l'existence d'une membrane anormale oblitérant l'orifice de la matrice ou dans l'absence de cet orifice, constituant ainsi un vice de conformation. On dit alors que cette imperforation est congénitale. Si elle se produit après un accouchement difficile, ou une ulcération siégeant au col de la matrice, cette imperforation est dite acquise. L'oblitération congénitale complète n'est pas très-rare. Son existence ne se décèle qu'à l'établissement de la menstruation; à cette époque, on observera un effort de la nature, un malaise général, de la souffrance, une sensation de poids dans le ventre, de violentes coliques qui semblent s'irradier des reins à l'*utérus*, puis une tumeur se formera dans le ventre. Augmentant peu à peu de volume, elle viendra faire saillie au-dessus du pubis, simulant ainsi une grossesse. Cependant il est à remarquer que chez certaines femmes placées dans ces conditions exceptionnelles la sécrétion menstruelle ne s'établit pas et les organes, malgré leur développement apparent, semblent s'accommoder pour ainsi dire aux circonstances particulières qui les entourent. Dans ces cas, les symptômes d'imperforation que nous venons d'énumérer n'existent pas, et rien ne vient déceler cette infirmité. Lorsque l'accumulation sanguine se produit, la forme, la situation, le volume de l'*utérus*, la sensation que donne au toucher la tumeur qu'il forme peuvent faire supposer une grossesse; mais lorsqu'on ausculte cette tumeur, on n'entend pas les battements du cœur de l'enfant qui caractérisent la grossesse. Les phénomènes de congestion qui se reproduisent tous les mois, phénomènes accusés par un redoublement de souffrances, l'examen à spéculum, à l'aide d'une sonde, démontreront l'existence d'un vice organique et apprendront aussitôt que l'orifice utérin est imperforé. Lorsque les accidents de rétention des règles que nous venons de signaler nécessiteront l'intervention médicale, le seul mode de traitement qui puisse être employé alors que l'accumulation du sang est constatée, c'est le débridement, c'est-à-dire la création d'une ouverture artificielle qui donne issue au sang. On pratiquera cette ouverture en ponctionnant la tumeur avec un bistouri ou bien un trocart, à travers le spéculum, et, après que le sang sera évacué, on fera une injection d'eau tiède pour laver les parties intérieures. Quelques jours après l'évacuation du sang, on placera dans cette plaie un fragment de bougie ou d'éponge préparée à la ciré pour empêcher la cicatrisation de cette ouverture et s'opposer à la reproduction des accidents. L'imperforation ou occlusion acquise de l'*utérus* peut être partielle ou complète. Dans l'occlusion partielle, nous ne comprenons que les cas où le col est rendu dur et non dilatable et son orifice plus étroit par une maladie antérieure. Les causes de cette occlusion partielle paraissent résulter d'une modification organique des tissus et plus souvent de l'inflammation consécutive à un accouchement antérieur. Cet état du col n'entraînerait pas de grands dommages si la fécondation était impossible. Mais comme une grossesse peut survenir, le rétrécissement peut devenir dangereux au moment de l'accouchement; on a vu des femmes s'épuiser en efforts infructueux pour rompre cet obstacle, et d'autres fois ces mêmes efforts amener une rupture de l'*utérus*. Pour obvier aux inconvénients d'un pareil obstacle, on a recommandé, au moment de l'accouchement, un traitement médical et un traitement chirurgical. Le premier consiste dans l'administration à l'intérieur de l'émétique et de pilules d'extrait de belladone. Le traitement chirurgical, auquel il faut promptement recourir si les autres ont échoué, emploie la dilatation artificielle, le débridement de l'orifice utérin, rétréci. L'occlusion complète acquise du col de l'*utérus* peut siéger aux orifices du col ou dans sa cavité; elle a les mêmes causes que l'occlusion incomplète; ses conséquences, au point de vue de la menstruation, sont les mêmes que celles qui sont produites par l'imperforation complète congénitale, et, lorsqu'elle se produit après la conception ou pendant la grossesse, elle offre, au moment de l'accouchement, les inconvénients que nous avons signalés en parlant de l'occlusion incomplète et acquise. Comme pour les précédentes imperforations, le traitement consiste dans la création, par les moyens chirurgicaux déjà signalés, d'une voie artificielle qui donne passage aux règles et au fœtus.

— Pathol. Après avoir donné la description

anatomique de l'*utérus* et avoir décrit ses principaux vices de conformation, nous allons passer en revue les nombreuses maladies qui peuvent affecter cet organe important. Mais, avant, nous croyons devoir donner l'indication des divers procédés à l'aide desquels on peut l'explorer.

— *Exploration de l'utérus*. Elle peut se faire : 10 par le palper abdominal; 20 par le toucher vaginal; 30 par le toucher rectal; 40 par l'application du spéculum; et 50 par le cathétérisme avec une sonde utérine.

10 *Palper abdominal*. Pour pratiquer le palper abdominal, on fait coucher le malade sur un plan incliné; le tronc est fléchi en avant, les jambes sont fléchies sur le bassin. Le médecin presse doucement en descendant de l'ombilic vers le pubis, en ne mettant de la force que progressivement; un examen brusque provoque des contractions abdominales et l'on ne sent rien. Lorsqu'on pratique le palper abdominal, il faut auparavant faire uriner les malades. On se rappellera que l'S iliaque contenant quelquefois des matières, on sent souvent une tumeur à gauche de l'*utérus*; mais en déprimant la tumeur on sent qu'elle cède sous le doigt, et l'on reconnaît sa nature. L'*utérus* est sensible à la pression; on le reconnaît, par conséquent, en pressant un peu fortement sur l'organe dès que l'on se croira dessus. L'apparition de la douleur sera un signe certain que l'on presse l'*utérus*.

20 *Toucher vaginal*. Il peut être pratiqué par deux procédés différents. Dans le premier procédé, la femme étant debout, appuyée contre un point résistant, un mur ou le bord d'un lit, les cuisses écartées, le chirurgien se place devant elle, assis, ou mieux le genou gauche à terre, l'autre relevé pour soutenir le coude, s'il en est besoin; il passe la main droite sous les vêtements, le doigt indicateur conduit au préalable d'huile ou de mucilage, le pouce écarté, les autres doigts ployés dans la paume de la main. Il porte le bord radial du doigt indicateur horizontalement et d'avant en arrière sous le périnée; il écarte ainsi facilement les lèvres, et, ramenant son extrémité du coccyx au pubis, il le fait pénétrer sûrement et sans violence dans l'orifice vaginal. Il l'enfoncé alors dans le canal suivant sa direction connue; il en parcourt lentement les parois pour s'assurer s'il n'existe rien d'anormal. Arrivé au col de la matrice, le doigt se glisse sous ce col, derrière lui, lentement et sans efforts, en explore avec la pulpe toute la superficie, reconnaît son orifice, pèse avec circonspection sur ces divers points pour en apprécier la sensibilité et la température, soulève la matrice en totalité pour prendre connaissance de son poids, de sa mobilité, la fixe et la mesure approximativement, conjointement avec l'autre main appuyée sur l'hypogastre, en repoussant profondément la main en cul-de-sac qui entoure le museau de tanche. Enfin, l'opération terminée, le chirurgien examine les matières dont le doigt est chargé, et, pour mieux en apprécier la couleur, il essuie le doigt sur un linge blanc avant de se laver les mains.

Dans le second procédé, la femme est couchée sur le dos, ou tout au plus inclinée sur le côté, la tête soutenue, les épaules un peu élevées, les cuisses demi-fléchies et suffisamment écartées, enfin le bassin plus ou moins relevé pour rendre l'introduction du doigt plus facile et l'*utérus* plus accessible. Le chirurgien se place du côté droit du lit, autant que possible, afin d'employer la main droite, glisse cette main sous les vêtements et se comporte comme dans le premier procédé. Quand l'*utérus* est situé très-haut, au lieu de retenir les trois derniers doigts, on les étend, en sorte que la face radiale du médus s'applique contre le périnée et le soulève, tandis que le pouce, étendu en avant, soulève aussi la partie antérieure de la vulve. Un autre moyen, qui donne d'excellents résultats, consiste à pousser le coude soi-même avec le genou, si l'on touche la femme debout, ou à se faire pousser le coude par un aide si on la touche couchée. Si cela ne suffit pas, on introduit le médus en même temps que l'indicateur; on peut ainsi atteindre 0m,010 à 0m,012 plus haut. Dans certaines circonstances même on introduit la main tout entière; mais cela est rare ailleurs que dans l'accouchement. En général, il convient au préalable que le rectum soit vide d'excréments, sinon il comprime le vagin, en refoule en avant la paroi postérieure et rend le corps de l'*utérus* d'un plus difficile accès. Le toucher debout convient mieux pour apprécier le poids, l'élevation, la direction de la matrice, pour obtenir le ballotement du fœtus; mais s'il s'agit d'explorer le vagin, le col utérin et même plusieurs affections du corps de l'*utérus*, le second procédé est d'autant plus préférable, qu'il permet d'y joindre plus aisément la palpation hypogastrique.

30 *Toucher rectal*. Le toucher rectal se fait avec l'indicateur graissé préalablement. La femme étant debout ou couchée sur le ventre ou bien sur le dos, mais le bassin élevé, l'index est glissé dans le rectum et recourbé en avant pour examiner la cloison recto-vaginale, dans laquelle se développent quelquefois des tumeurs, ou la partie postérieure de la matrice qu'on ne touche pas aisément

par le vagin, ou enfin le fond même de cet organe dans le cas de rétroversion. Les grossesses extra-utérines, les cas d'absence de l'utérus, ceux d'oblitération du vagin ou d'étréitesse extrême de son orifice peuvent encore réclamer l'emploi du toucher rectal; dans le deuxième cas, par exemple, une sonde, introduite dans le canal de l'urètre et la vessie, pourra être sentie par le doigt introduit dans le rectum et donner ainsi des notions positives sur un état de choses souvent douteux, si l'on s'en rapporte aux autres signes. Quelquefois on a pu exercer simultanément le toucher par le vagin et par le rectum, le pouce étant introduit dans la vulve et l'index dans l'anus. Cette manœuvre serait nécessaire peut-être au diagnostic de certaines fistules, de divers tumeurs, de quelque déplacement ou déformation de l'utérus, comme l'a reconnu M. Boivin.

4e Application du spéculum. Sans insister ici sur les diverses variétés de spéculum, que l'on trouvera décrites au mot *spéculum*, nous dirons que, quel que soit le spéculum dont on se serve, on procédera de la façon suivante : la malade est couchée sur le dos, son siège dépassant un peu le bord du lit et reposant sur un coussin qui résiste à la pression; deux aides s'emparent de ses jambes et fléchissent fortement ses cuisses sur le tronc; cette flexion des cuisses rend l'introduction du spéculum beaucoup plus facile que si les membres inférieurs reposaient sur une chaise et qu'ils pussent se contracter. Le chirurgien, placé en face du périnée, écarte les grandes et les petites lèvres avec le pouce et l'indicateur de la main gauche portée en pronation, et, de la main droite, tenant comme une plume à écrire un spéculum préalablement huilé, il introduit cet instrument dans l'orifice du vagin, puis, le poussant lentement et avec douceur d'abord un peu de haut en bas, puis horizontalement, il le fait parvenir au fond du vagin. Lorsque le col de la matrice ne vient pas s'engager tout de suite dans le spéculum, on retire un peu cet instrument, et, le poussant successivement dans plusieurs directions, on ne tarde pas à découvrir l'orifice inférieur du museau de tanche, dont on peut alors apprécier la coloration et le volume.

5e Cathétérisme utérin. Le cathétérisme utérin se fait avec une sonde de femme courbée ou un stylet, mais mieux avec une sonde utérine. Pour savoir quelle est l'étendue de la cavité de l'utérus, on introduit l'index gauche dans le vagin jusqu'à ce qu'il soit arrivé sur le col de l'utérus, on sent l'orifice du col, on glisse sur le doigt la sonde utérine, on l'introduit dans le col et on la pousse doucement en inclinant le manche dans un sens ou dans un autre, mais toujours avec douceur. Lorsque la sonde est arrêtée, on fait glisser le curseur jusque sur l'utérus, on le maintient sur la tige avec le doigt de la main gauche et l'on retire l'instrument. Le point de la tige graduée de la sonde où est arrêté le curseur donne en centimètres la longueur de la cavité de l'utérus. Lorsqu'on veut explorer la matrice pour savoir si elle renferme une tumeur, on peut se servir du spéculum. Dans ce cas, la sonde est introduite comme un stylet dans un trajet fistuleux. On doit procéder dans ce cas avec la plus grande lenteur.

— **Congestion de l'utérus.** La congestion de l'utérus est caractérisée par l'afflux permanent et exagéré du sang dans les vaisseaux d'une partie ou de la totalité de la matrice, d'où résulte pour cet organe une augmentation variable de poids et de volume, et pour les malades une sensation plus ou moins marquée de pesanteur et de douleur. La congestion de l'utérus est extrêmement fréquente; un grand nombre de causes peuvent la produire. Entre toutes, nous signalerons d'abord une autre maladie de cet organe, ou la présence d'une tumeur quelconque, par exemple de celles dont le développement insensible ne se traduit que par la congestion. Cette tumeur irrite les parois de la matrice, provoque et retient autour d'elle un afflux plus considérable de sang. La même action congestive est exercée par les affections de l'ovaire, qui résistent alors sur la matrice, dont la congestion, comme on le voit, peut être symptomatique d'une autre affection de l'utérus ou de ses annexes. Cette congestion peut encore dépendre d'un état particulier du sang. Il est facile de comprendre que, lorsque le sang est trop riche, trop abondant, il circule moins facilement, ce qui constitue la pléthore; tous les organes s'engorgent, aussi bien les vaisseaux de la matrice que ceux des autres organes, ce qui produit souvent la dysménorrhée. L'altération du sang qui consiste dans la diminution de ses éléments constitutifs, est aussi une cause de congestion. Celle-ci s'explique alors par la prédominance des éléments liquides du sang qui, n'étant plus retenus par les parties solides, transsudent à travers les parois vasculaires et viennent imbibier la matrice. Enfin la congestion de l'utérus peut être provoquée par les douleurs nerveuses de cet organe, par le molimen hémorragique, l'excitation véhérente, l'abus du coït, l'onanisme, etc.

Symptômes. Les symptômes de la congestion de l'utérus sont une sensation de pesanteur incommode, accompagnée de dou-

leurs de la vessie, de troubles de la digestion, etc. Si l'on pratique le toucher vaginal, on trouve que la matrice semble plus grosse; si on la soulève avec le doigt, elle paraît plus lourde, le col et le vagin sont plus chauds; on peut apercevoir un léger écoulement muqueux, quelquefois sanguinolent. La malade urine plus fréquemment, et chaque miction s'accompagne de picotements, de chaleur et de cuisson.

Diagnostic. Les symptômes de la congestion, qui ressemblent à ceux de la métrite, pourraient amener une confusion entre ces deux affections, dont l'une n'est souvent que le début de l'autre. On les distingue par la durée, qui est plus longue dans la métrite, et par la pression du bas-ventre, qui est douloureuse dans ce dernier cas et qui l'est rarement dans la simple congestion. Il en est de même de l'exploration des organes par le toucher.

Pronostic. Il est favorable dans l'immense majorité des cas.

Traitement. En général, lorsque la congestion utérine est simple et qu'elle ne dépend pas d'une autre maladie, elle cède facilement à de légers purgatifs, combinés aux grands bains tièdes, aux injections émollientes et aux lavements additionnés de quelques gouttes de laudanum. Si la congestion est plus intense, on obtiendra de bons résultats par les émissions sanguines dans les cas de pléthore, par les toniques dans les cas d'appauvrissement du sang. Enfin, si la congestion est due à une autre maladie de l'utérus, on commencera par guérir celle-ci avant de traiter la congestion.

— **Hypertrophie de l'utérus.** L'hypertrophie de l'utérus porte spécialement sur le col, qui est allongé et dur. On reconnaît cet état par le toucher vaginal; on sent au col une longueur anormale entre son orifice vaginal et les culs-de-sac vaginaux. On constate avec la sonde utérine que la cavité de la matrice a 0m,09, 0m,10 et 0m,12, tandis que sa cavité normale n'est que de 0m,07 à 0m,09. Ce signe est univoque et empêche de confondre l'allongement du col avec le renversement et la chute de la matrice.

Le traitement consiste à enlever le col de l'utérus hypertrophié, et l'écrasement linéaire est le meilleur procédé. Pour cela on attire le col et l'on passe une chaîne portée par un écraseur courbe aussi loin que possible; on opère la section en dix ou quinze minutes. Puis on fait par jour quatre injections avec de l'eau et de la guimauve ou de l'eau additionnée de 2 centièmes d'alun, s'il y a quelque écoulement sanguin.

— **Gangrène de l'utérus.** L'utérus, comme tous les organes, peut être frappé par la gangrène; mais il doit être rangé parmi ceux qui le sont le moins fréquemment.

— **Causes.** Lors même que des caractères inflammatoires existent autour des plaques gangréneuses, on ne peut attribuer à cette inflammation seule la gangrène utérine; cette maladie se développe constamment sous l'influence d'une cause générale propre à l'individu affecté, ou beaucoup plus souvent encore commune à plusieurs individus à la fois, c'est-à-dire sous l'influence d'une véritable épidémie; le caractère épidémique de la gangrène utérine n'a d'ailleurs échappé à presque aucun observateur, et il existe également dans les gangrènes puerpérales et non puerpérales. On ne connaît aucune cause spéciale qui favorise l'action de la cause épidémique et qui la fixe sur la matrice, si ce n'est le travail d'accouchement.

Symptômes. La gangrène de l'utérus coïncide le plus souvent avec d'autres gangrènes, et spécialement des gangrènes des organes abdominaux, et de plus avec d'autres affections générales, telles que l'affection puerpérale, la fièvre typhoïde, etc., les symptômes qui lui sont propres se trouvent masqués au point de ne pouvoir être le plus souvent distingués. Lorsque ces symptômes sont sensibles, ils ne diffèrent pas d'ailleurs, quant à l'état local, de ceux de la métrite; ainsi on observe des douleurs plus ou moins vives dans la région hypogastrique, se prolongeant dans les aines et vers le sacrum, une tension douloureuse des parois abdominales, des nausées et des vomissements, etc. Le seul phénomène caractéristique est la fétidité extrême de l'écoulement qui se fait par la vulve; mais ce phénomène appartient, comme on le conçoit, à une époque où la mortification est déjà consommée. Les symptômes généraux sont très-variables et dépendent presque entièrement du caractère de la maladie primitive; ordinairement, leur apparition n'augmente que peu l'intensité des accidents réactionnels qui existent déjà; quelquefois même ces accidents diminuent en apparence et sont remplacés par un affaiblissement plus ou moins prononcé. La durée de la gangrène utérine n'a rien de fixe; on peut seulement avancer que la mort arrive peu de jours après qu'on a reconnu la période de putrescence, c'est-à-dire l'accomplissement de la mortification.

Anatomie pathologique. Les caractères que présente le tissu utérin gangréneux sont ceux de la gangrène en général. Ainsi on trouve ordinairement à la face interne de l'organe une sorte de putrilage noirâtre extrêmement fétide, de cette fétidité légèrement piquante qui caractérise la gangrène, mais

peut-être plus intense encore ici que dans plusieurs autres organes, surtout quand la gangrène survient pendant l'état puerpéral. Ce putrilage se présente par des plaques plus ou moins étendues, mais qui ne paraissent avoir jamais envahi toute la surface de la matrice; la face interne est presque toujours la première affectée et le plus souvent la seule, la mortification ne s'étendant ordinairement que de 0m,001 à 0m,006 de profondeur, rarement à 0m,01, et seulement dans la gangrène puerpérale. Dans les circonstances ordinaires le col paraît plus souvent affecté que le reste de l'organe; dans l'état puerpéral, Danyau a trouvé que le lieu le plus fréquemment affecté était celui où le placenta avait son insertion. Duplay, toutefois, a trouvé, même après l'accouchement, le col plus souvent gangréneux que le corps; mais selon lui, et d'après Desormeaux, la gangrène se présenterait ordinairement dans ces cas sous forme d'un ramollissement brun grisâtre ou rouge clair, analogue à de la gelée de groseilles; or, on peut se demander si une matière de cette nature peut réellement être de la gangrène. Le tissu sous-jacent aux portions gangréneuses présente ordinairement des caractères plus ou moins prononcés d'inflammation; d'autres fois, ils paraissent absolument sains; c'est ainsi qu'ils se sont présentés en particulier dans trois cas observés par Cassy.

Pronostic. Il est de la plus grande gravité; car la gangrène hâte et détermine l'issue fatale de maladies déjà fort graves, mais qui auraient cependant pu se terminer d'une manière heureuse sans cette fâcheuse complication.

Traitement. Il a été jusqu'à ce jour celui de toutes les gangrènes, c'est-à-dire qu'on a joint les antiseptiques aux moyens indiqués par la maladie antérieure; malheureusement, aucun cas jusqu'à ce jour n'a cédé à toutes les combinaisons thérapeutiques qu'on a pu imaginer.

— **Granulations du col de l'utérus.** L'orifice de l'utérus est quelquefois le siège d'un développement morbide qui a été confondu avec le cancer par certains auteurs et que d'autres ont décrit sous le nom de *céphalomes polypoides*. Cette affection est assez rare. Elle peut se présenter sans distinction d'âge, d'état ou de constitution.

Causes. Elles sont obscures, car on a rencontré cette affection chez les femmes qui ont eu des enfants ou qui ont été affectées de blennorrhagie, et chez des filles vierges.

Ces végétations sont des tumeurs très-vasculaires, d'une coloration rouge, d'un aspect granulé, qui peut aller jusqu'à simuler l'apparence et le volume des groseilles; ces granulations sont disposées plus ou moins régulièrement sur le pourtour de l'orifice utérin et sur le col; tantôt elles sont isolées, petites; tantôt, au contraire, elles sont agglomérées et forment une masse irrégulière; elles peuvent être pédiculées et atteindre quelquefois un volume considérable; si l'on applique une ligature à la base de la tumeur, elle cesse d'être turgescence et, diminuant de volume, elle offre l'aspect d'une petite tumeur molle et flasque. Ces tumeurs sont graves en ce qu'elles peuvent se reproduire fort peu de temps après qu'on les a enlevées; leur nature les rapproche des épithéliomas, c'est-à-dire des tumeurs formées par un excès de formation des couches d'épithélium qui recouvrent la muqueuse du col utérin; ces couches s'amassent sous forme de papilles et elles pénètrent peu à peu les profondeurs du tissu utérin, donnant naissance à des ulcérations profondes, qui ont une marche envahissante, comme les ulcérations consécutives au cancer, et que nous décrirons plus loin.

Symptômes. Il survient d'abord un écoulement aqueux, qui varie de quantité et qui ne tarde pas à être mêlé de sang. Il y a des hémorragies au moindre contact, à la suite d'un examen ou de rapports sexuels; en même temps se montrent les désordres déjà tant de fois cités du côté des organes digestifs. Lorsqu'on pratique le toucher, on sent une tumeur offrant les caractères indiqués plus haut; on peut suivre son insertion sur la matrice; cette exploration peut s'accompagner de l'écoulement de quelques gouttes de sang, mais elle n'est pas douloureuse, la tumeur étant insensible. L'examen au spéculum montre une tumeur d'un rouge de chair à aspect granulé.

Traitement. Ces tumeurs ne peuvent être guéries que par un traitement énergique, comme l'ablation suivie de cautérisation profonde avec le fer rouge ou d'autres caustiques très-puissants. L'ablation de la tumeur se pratique de deux manières différentes : 1° avec le bistouri, c'est l'excision; 2° en passant autour du point d'insertion de la tumeur un fil ciré qui est vigoureusement serré, et qui, s'opposant à la circulation du sang dans la tumeur, empêche sa nutrition, cause sa gangrène et sa chute; c'est la ligature. Quel que soit le procédé employé pour faire l'ablation de la tumeur, celle-ci enlevée, on cautérise profondément la plaie consécutive jusqu'à parfaite cicatrisation, et la malade sera guérie, sinon pour toujours, au moins pour un certain temps. On devra visiter la malade de temps à autre, pour arrêter à son début toute tentative de récurrence.

— **Erosions du col de l'utérus.** Les érosions du col de l'utérus ont moins d'importance que les granulations. On n'en connaît pas les causes. On a dit que ces lésions sont dues au passage continu d'un mucus altéré; mais Duparcque n'a point observé ce rapport de cause à effet, et il a vu la sécrétion morbide dépendre bien plutôt de ces érosions que les produire. Dans un cas cité par Magistel, elles étaient, selon toutes les apparences, occasionnées par la présence d'un pessaire. Ce point d'étiologie est encore un sujet de recherches à signaler aux observateurs.

Symptômes. La douleur est plus remarquable dans les érosions que dans les granulations. Elle se manifeste particulièrement dans le coït, et est rendue vive par le contact du doigt dans l'acte du toucher. Voici, au reste, comment Duparcque, qui s'est occupé plus particulièrement de ces lésions, s'exprime au sujet de ces symptômes : « Les signes qui font soupçonner l'existence de ce genre d'affection sont un sentiment de chaleur brûlante, de prurit incommode dans le fond du vagin, des douleurs vives du col de la matrice, réveillées par le contact du doigt, et qui rendent surtout le coït pénible; mais le principal et le plus marqué est fourni par l'écoulement plus ou moins abondant qui constitue la leucorrhée, et qui a longtemps attiré seul l'attention des praticiens; ce n'est que depuis qu'on a popularisé l'usage du spéculum qu'on a vu que beaucoup de ces écoulements étaient dus à des affections ulcéreuses du vagin, et surtout de l'utérus. Dans ce cas, la matière ne provient pas seulement de la surface érodée; l'irritation qui s'irradie au reste de la matrice augmente sa sécrétion, et ce produit lui-même, par son contact avec le vagin, y excite et altère la sécrétion normale de ce conduit; mais ce signe n'est pas constant; la suppuration peut être assez peu abondante pour que la matière, pour ainsi dire perdue dans le canal vaginal, ne vienne point se manifester au dehors. » Comme on le voit par cette description, beaucoup de signes des érosions se rapprochent de ceux des granulations, que, du reste, Duparcque ne distingue pas d'une manière très-rigoureuse. On les complète par le toucher et par l'examen à l'aide du spéculum. Le toucher, outre la douleur qu'il produit, fait reconnaître l'existence d'une très-légère perte de substance qui se fait sentir vers les bords de l'érosion. On sent, en passant de la surface saine à la surface malade, une petite arête qui indique le commencement de l'ulcération un peu déprimée. A l'aide du spéculum, on voit une surface d'un rouge plus ou moins vif, siégeant tantôt sur une lèvre, tantôt sur l'autre, et quelquefois sur les deux; elle est irrégulière, et l'on distingue facilement la saillie de ses bords, qui sont entourés d'une auréole rouge plus ou moins large. L'écoulement qui accompagne ces érosions étant ordinairement assez abondant, il en résulte assez fréquemment des symptômes semblables à ceux qui viennent d'être indiqués à propos des granulations, et que par conséquent on ne doit pas reproduire ici.

Traitement. Le traitement antiphlogistique est le plus souvent applicable aux érosions qu'aux granulations du col de la matrice. On y a recours lorsque, ainsi que le fait remarquer Duparcque, l'érosion est « d'un rouge vif, sensible, douloureuse, et repose sur un fond engorgé, congestionné, enflammé. Le sujet est-il jeune et fort, continue cet auteur, on débute par une saignée, on le soumet à un régime rafraîchissant; on pousse doucement et fréquemment des injections de liquides mucilagineux et narcotiques à température basse, comme d'une decoction de racine de guimauve, ou de graine de lin et de tête de pavot, ou on les remplace par des cataplasmes à demeure; les bains entiers et les bains de siège presque froids conviennent également. On proscriit toute espèce de fatigue; on éloigne les causes qui ont déterminé ou qui entretiennent l'érosion, et l'on recommande principalement le repos absolu des organes; on surveille les évacuations alvines, et l'on prescrit un régime approprié. » Il y a bien loin, comme on le voit, de ces données vagues aux préceptes rigoureux qui résultent d'une bonne analyse des faits; mais les recherches ont été faites trop négligemment pour qu'il soit possible d'indiquer quelque chose de plus précis. Lorsque l'inflammation est peu vive ou lorsque, à l'aide des moyens qui viennent d'être indiqués, on l'a notablement apaisée, on a recours au traitement des granulations.

— **Cancer de l'utérus.** Le cancer de l'utérus est le plus fréquent de tous les cancers observés chez la femme et l'on n'en connaît point la véritable cause. Il se développe ordinairement à l'âge du retour, et peut atteindre le col et le corps.

Caractères anatomiques. Dans le plus grand nombre des cas, c'est par le col de l'utérus que le carcinome commence; très-rarement, au contraire, il débute par sa surface interne. Tantôt la matière squarreuse ou cérébriforme le compose, ou les deux réunies sont entremêlées dans le tissu de la matrice; tantôt, au contraire, il n'existe qu'un ulcère du tissu même de cet organe, parsemé de bourgeons charnus, inégaux, rougeâtres, blanchâtres, ou recouvert de fongosités ou

d'une sorte de purilage de couleur variable et d'une odeur très-fétide. Lorsque le corps de l'utérus n'a pas été détruit, on trouve son tissu parfaitement sain à quelques lignes de la surface de l'ulcère, et son volume n'est pas augmenté; sa surface interne est alors livide, tuméfiée et ardoisée. Si, au contraire, l'ulcère a commencé par l'intérieur de la matrice, son volume est considérable; la couche fongueuse qui le recouvre est excessivement épaisse; le museau de tanche est noirâtre, tuméfié et changé en tissu lardacé. Souvent la partie supérieure du vagin et les annexes de l'utérus participent à cette désorganisation; et par suite des progrès de l'ulcère il s'établit une communication entre le vagin, la vessie et le rectum.

Symptômes. Irrégularités de la menstruation; quelquefois pertes effrayantes, sentiment de gêne et de pesanteur dans l'hypogastre; ténesme, dysurie, douleurs erratiques dans les reins; à ces symptômes se joignent bientôt des douleurs pongitives ou lancinantes dans le col et l'utérus, un certain malaise dans les lombes, dans les hanches et dans l'hypogastre, un écoulement sanieux par le vagin ou des fleurs blanches très-abondantes et fétides. Si l'on porte alors le doigt dans le vagin, on trouve le col de l'utérus mollasse dans toute son étendue, ou seulement dans quelques-unes de ses parties, tandis qu'il est dur dans les autres; son orifice paraît plus ouvert qu'à l'ordinaire; il est de forme irrégulière; la compression du museau de tanche, qui est naturellement peu sensible, en fait sortir un liquide sanieux ou sanguinolent; un écoulement de cette nature ne tarde pas à s'établir. A mesure que la maladie fait des progrès, les douleurs lancinantes augmentent de fréquence et d'intensité; l'extrémité du col de l'utérus devient irrégulière, frangée, douloureuse et saignante; ou bien, si le carcinome occupe le corps de la matrice, ce viscère acquiert une augmentation de volume qui peut être reconnue à travers les parois de l'abdomen; la compression de l'hypogastre augmente les douleurs, qui se propagent alors dans les aines, les cuisses, les lombes et la région du sacrum. L'examen du col de l'utérus au moyen du spéculum peut faire reconnaître cette maladie dès son début; aussi ne doit-on jamais se priver d'en faire usage.

Pronostic. Il est toujours d'une extrême gravité.

Traitement. Le traitement du cancer, bien que ne pouvant être que palliatif, mérite néanmoins d'être exposé avec quelques détails. Cette affection est si terrible, elle détermine parfois de si atroces douleurs, qu'il est très-important de connaître les moyens qui peuvent apporter du soulagement et rendre supportable l'existence. Plusieurs médecins, traitant les cancers de l'utérus comme les cancers externes, ont proposé de les détruire, comme ces derniers, par le caustique, ou de les enlever par l'instrument tranchant. La cautérisation n'est indiquée que lorsque le cancer est limité au museau de tanche et lorsqu'on peut détruire le mal en une ou deux applications; elle convient surtout dans la forme ulcéreuse ou lorsque la maladie est caractérisée par des végétations fongueuses; mais nous croyons imprudent de porter le caustique sur les cols squirrheux. D'ailleurs, il ne faut pas oublier que la cautérisation, surtout quand on y revient souvent, expose à ce que le cancer s'étende au reste de l'organe avec une effrayante rapidité. Dans les cas rares où le caustique sera indiqué, on emploiera de préférence le fer rouge ou bien la pâte de Vienne solidifiée et réduite en cylindre, d'après le procédé du docteur Filhos. On a souvent aussi porté l'instrument tranchant sur l'utérus cancéreux. La plupart se sont bornés à amputer le col lorsque l'affection n'envahissait que lui; mais quelques médecins ont poussé la témérité jusqu'à extirper l'organe tout entier dans les cas où le corps participait à l'altération du col. Ces opérations meurtrières sont abandonnées aujourd'hui par presque tous les chirurgiens. Le traitement du cancer de la matrice, sauf des cas excessivement rares, sera donc entièrement palliatif. Il faut, avant tout, calmer le moral des femmes, toujours promptes à s'effrayer sur les accidents qui surviennent du côté des organes sexuels. On les placera dans les meilleures conditions hygiéniques possibles, puis on combatera les symptômes prédominants. Les douleurs, l'odeur fétide de l'écoulement et les hémorragies sont les trois phénomènes qui incommode le plus les femmes. Les douleurs sont modérées par les narcotiques, surtout par l'opium, qu'on administre par l'estomac, en lavements ou bien en suppositoires; on donne aussi en injections dans le vagin des décoctions de plantes stupéfiantes, telles que la jusquiame, la belladone, le datura stramonium. On proportionnera la quantité des remèdes à la vivacité des douleurs; on les cessera lorsque les malades seront calmées; car il arrive souvent que les douleurs, devenues atroces, s'accroissent et cessent même spontanément, à la suite d'une forte hémorragie. Ces douleurs, qui semblent se lier à un état congestif de la matrice, qui redoublent aux approches des hémorragies, résistent quelquefois à de fortes doses d'opium, tandis qu'on les modère par l'application de ventouses ou de

sangsues aux régions inguinale et sacrée. Les émissions sanguines locales conviennent encore dans les douleurs qui ont une origine inflammatoire et qui dépendent d'une péritonite partielle ou du développement des ganglions inguinaux. Il est des douleurs rebelles qui cèdent momentanément à l'application d'un vésicatoire autour du bassin. Enfin on est parvenu quelquefois à modérer les souffrances en projetant sur l'organe même des vapeurs de chloroforme ou un courant d'acide carbonique. Aux hémorragies on oppose le repos, le décubitus horizontal, en ayant soin de placer le bassin à la partie supérieure d'un plan incliné et le tronc dans une position déclive. Les boissons acidules, la limonade sulfurique, les astringents, et parmi eux le ratanhia, le tannin, l'alun; l'ergot de seigle, les ligatures des membres, les injections et les lavements froids, les applications de glace sur le ventre, des tampons imprégnés de perchlorure de fer sur le col utérin, etc., sont tous autant de moyens à l'aide desquels on combat les hémorragies symptomatiques du cancer utérin. Dans les cas extrêmes on pourrait avoir recours au tamponnement ou à la cautérisation avec le fer rouge. Contre l'odeur fétide de l'écoulement, on oppose surtout des injections légèrement chlorurées ou avec un mélange de teinture d'iode; d'autres emploient aussi de l'eau tenant en suspension du charbon ou de la suie, ou bien encore une solution de créosote.

— **Polypes de l'utérus.** Les polypes de l'utérus sont des tumeurs de consistance et de nature variables, qui occupent le corps et le col de l'utérus. Les polypes du corps sont le plus ordinairement fibreux, très-rarement charnus, et affectent des dispositions et des formes variées. Les polypes fibreux ne sont ordinairement que les corps fibreux de la matrice qui se sont développés du côté de la cavité de l'organe. Leur structure présente trois variétés: tantôt ils sont composés de fibres roulées sur elles-mêmes, pelotonnées en lacs inextricables et divisées en plusieurs lobules séparés par un tissu cellulaire assez lâche, dans lequel rampent des vaisseaux; c'est là le cas le plus commun; tantôt la tumeur est homogène dans toute son étendue, sans lobules ni fibres apparentes; tantôt la tumeur, dite encore corps fibreux, quoiqu'on n'y trouve guère de ce tissu, est formée par un assemblage de granulations qui par leur disposition rappellent assez bien l'aspect du pancréas. Leur couleur est rougeâtre, blanchâtre ou jaunâtre. Leur volume varie depuis celui d'un petit pois jusqu'à celui de la tête d'un enfant à terme, et même d'un homme adulte. Leur forme est ordinairement globuleuse; leur nombre est indéterminé; il existe quelquefois une espèce de diathèse de tout l'appareil générateur. Leur densité varie; en général elle est grande. Ces corps ne sont unis au parenchyme utérin que par des liens cellulaires très-lâches, de sorte que l'énucléation en est très-facile. Le parenchyme utérin est ordinairement intact; cependant, lorsque la tumeur est volumineuse, la matrice subit les mêmes modifications que dans la grossesse; des fibres apparaissent; elles sont rougeâtres, etc. Quant au siège de ces polypes, ils présentent sous ce rapport trois modifications: tantôt les tumeurs sont logées entre le péritoine et le corps de l'utérus; dans leur développement elles s'étendent du côté de l'abdomen; tantôt elles sont logées dans l'épaisseur même du tissu, et leur développement a lieu inégalement ou également de chaque côté; tantôt enfin elles se développent entre le tissu et la membrane interne de l'utérus; alors elles font saillie dans la cavité utérine. Jamais on ne les a vues prendre naissance sur la membrane muqueuse elle-même. Rapprochés de la surface interne de la matrice, les polypes font saillie au dehors et s'élèvent du côté de l'ombilic; ils n'occasionnent presque jamais d'accidents bien graves et ne gênent que par leur poids et par la compression qu'ils exercent sur les organes voisins; ils ont quelquefois simulé la grossesse; développées au milieu de l'épaisseur des parois de l'utérus, ces tumeurs font une égale saillie en dehors et en dedans; enfin, rapprochées de la surface interne, elles ont pu facilement être étudiées. Elles se développent de deux manières distinctes: tantôt elles forment des corps arrondis, à large base, entourés par le tissu même de l'organe qui s'amincit, se remplit derrière eux et leur forme un pédicule membraneux et vasculaire; tantôt elles sont pédiculées dès l'origine et descendent par l'allongement de leur pédicule. Dans tous les cas, il peut arriver ou que le polype, en prenant de l'accroissement, dilate l'orifice de la matrice, pénètre dans le vagin et apparaisse au dehors, ou que le col résiste, que la matrice s'irrite, se contracte et chasse le corps étranger par un travail analogue à celui de l'accouchement; ou, enfin, que le col résiste, que la matrice se distend et simule une grossesse. Il est rare que les polypes éprouvent des altérations tant qu'ils sont renfermés dans la cavité utérine; mais, lorsqu'ils sont exposés à l'action de l'air ou d'autres irritants, ils s'enflamment, se ramollissent, se pénètrent de sang et deviennent le siège d'hémorragies abondantes; souvent alors ils dégèrent en cancer, et cela d'autant plus facilement que l'élément cellulaire

prédomine davantage dans leur composition; selon Dupuytren et plusieurs auteurs contemporains, lorsque l'élément fibreux prédomine, au contraire, le polype tend à devenir cartilagineux ou osseux. Quelquefois le pédicule est étranglé par le col de la matrice; assez rarement il se rompt, et le polype devient libre dans la cavité du vagin. Les polypes du col sont plus rares que ceux du corps; ils sont fibreux, charnus, vasculaires ou muqueux; ils naissent des lèvres du col qu'ils allongent considérablement; ils dégèrent facilement en cancer.

Symptômes. Les polypes du corps de l'utérus sont annoncés par l'irrégularité et l'abondance des menstrues, la gêne, la tension et les tiraillements, surtout à l'occasion de la course et de la marche, et par des douleurs expulsives passagères. Cependant, le col s'étant dilaté, il survient un écoulement blanchâtre, ou des hémorragies plus fréquentes et plus abondantes; lorsque la tumeur est arrivée dans le vagin, elle comprime la vessie et le rectum et empêche l'excrétion des urines ou des fèces. Le toucher fait alors facilement découvrir une tumeur lisse et polie, que l'on sent au travers du col de la matrice dilaté.

Diagnostic. Malgré ces caractères, on a quelquefois confondu les polypes de l'utérus, soit avec le renversement incomplet, soit avec la chute, soit avec le cancer de cet organe, quelquefois aussi avec la grossesse.

Pronostic. Il est grave.

Traitement. Le traitement comprend les moyens dirigés contre les complications et les accidents des polypes eux-mêmes. Ainsi, contre la constipation, on emploiera les purgatifs légers; si la vessie est comprimée, on la videra en sondant la malade. On a tenté, mais c'est là une pratique exceptionnelle, d'enlever les corps fibreux de la matrice, quel que soit le point de cet organe qu'ils occupent. Pour cela, on abaisait la matrice et, après avoir fait une incision sur cet organe pour arriver à la tumeur, on la disséquait et on la détachait du point qu'elle occupait. C'est là une pratique hasardeuse et qu'on doit presque toujours rejeter. Le seul mode de traitement qui réussisse contre les polypes accessibles à la vue, c'est le traitement chirurgical. De nombreuses méthodes ont été employées et sont encore mises en usage pour remplir la seule véritable indication, qui se résume dans la destruction et l'extirpation de cette production morbide. Ces diverses méthodes sont: 1° l'arrachement; 2° le broiement; 3° la cautérisation et l'incision; 4° la torsion; 5° la ligature; 6° l'excision. De tous ces procédés, la ligature est le plus employé. C'est un moyen très-ancien, et, au temps où l'on commençait à l'employer, on la pratiquait en liant le pédicule au-dessous du col de la matrice; maintenant on pratique la ligature: 1° hors du vagin; 2° dans le vagin; 3° dans la cavité de la matrice elle-même. La ligature hors du vagin est le procédé le plus facile; pour l'exécuter, on étire le pédicule du polype dans une anse de fil serrée et assujettie par un double nœud. La ligature appliquée, on abandonne le polype à lui-même jusqu'à ce qu'il tombe; ou bien, mieux encore, on pratique l'excision au-dessous de la ligature. La ligature dans le vagin s'opère à l'aide de divers instruments qui servent à porter une anse de fil autour du pédicule et à exercer ensuite, au moyen d'un autre instrument appelé serre-nœud, une constriction assez forte sur l'anse du fil pour interrompre toute circulation dans le pédicule, ce qui amène la mortification du polype et sa chute, comme dans le procédé précédent. La ligature dans la cavité de la matrice s'exécute de la même manière que la ligature dans le vagin; mais la manœuvre opératoire est plus minutieuse et exige l'emploi de plusieurs porte-nœuds. Si la ligature est très-employée, l'excision l'est tout autant. Cette opération est des plus simples; on saisit le pédicule du polype, le plus près possible de son point d'insertion, avec une pince à griffes, on l'amène par de légères tractions au niveau de l'orifice vulvaire, puis on le coupe avec des ciseaux ou un bistouri. Si le polype est attaché à la paroi interne de l'utérus par un pédicule large et court, on l'attire au dehors, après avoir débarrassé l'orifice de la matrice; à l'aide de pinces ou d'égrènes, on circonscrit le point d'attache de son pédicule par deux incisions elliptiques et on extirpe le polype en séparant de la matrice, par la dissection, le lambeau de tissu compris entre les deux incisions. Après l'excision, on combat l'hémorragie qui peut survenir par des applications de compresses d'eau vinaigrée ou de glace sur le bas-ventre et par des injections astringentes. Enfin on emploie contre l'inflammation produite par l'opération les moyens indiqués à propos de la métrite.

— **Calculs de l'utérus.** On a donné ce nom à des concrétions qui se développent tantôt dans la substance propre de l'utérus, tantôt dans sa cavité. On sait fort peu de chose sur les véritables caractères de ces productions anormales. La plupart de celles dont on parle sont évidemment des ossifications, et ont été rencontrées chez les vieilles femmes; cependant on en a également observé chez de

jeunes sujets. Les concrétions calculeuses de la matrice peuvent atteindre un volume considérable; Bartholin dit en avoir trouvé une du poids de 2,000 grammes; elle était noire et inégale. D'autres auteurs en citent de dimensions variées. Les concrétions de la matrice sont tantôt libres et tantôt adhérentes, elles ne sont pas toujours formées de toute pièce. Des corps étrangers leur servent quelquefois de noyau. Dans le cas dont parle Brugnatelli, le centre du calcul était occupé par un fragment d'os de poulet. Certains tumeurs calculeuses ont paru formées par des fragments de fœtus descendus de la cavité de la matrice, à la suite d'une grossesse extraordinaire; d'autres tirent leur origine de nodules durcies, de tumeurs fibro-osseuses, ou de fœtus morts dans les premiers temps de la vie intra-utérine.

Symptômes. Les symptômes produits par les calculs de l'utérus se rapportent presque tous à ceux des polypes de cet organe; ainsi les malades ressentent des douleurs sourdes dans le bas-ventre, éprouvent de la pesanteur au périée et sur le rectum; la matrice est le siège de douleurs lancinantes; les envies d'uriner sont fréquentes et incomplètement satisfaites; quelquefois même on observe les phénomènes de la rétention d'urine. Un flux leucorrhéique abondant a lieu constamment par les parties génitales; la marche est gênée, tous les mouvements sont douloureux. Cependant il est des cas dans lesquels les tumeurs calculeuses de la matrice ne donnent lieu à aucun des symptômes indiqués ci-dessus; mais, à la vérité, ces exceptions sont rares. Il est à peu près inutile de dire que la présence de ces calculs est une cause absolue de stérilité.

Diagnostic. Les moyens à l'aide desquels on peut parvenir à distinguer les tumeurs calculeuses de l'utérus ne réussissent pas toujours. Le toucher apprend que cet organe est plus volumineux que dans l'état normal, qu'il contient un corps étranger; mais il laisse le chirurgien incertain sur sa nature. Le cathétérisme n'est guère applicable que lorsque le col de la matrice est ouvert, et, quand il est fermé, son inutilité est complète.

Traitement. La nature pourrait très-probablement opérer l'expulsion des calculs de la matrice; mais si les symptômes étaient trop graves pour attendre cette expulsion naturelle, il faudrait essayer de saisir le calcul avec une pince et l'entraîner ainsi au dehors. Si l'extraction n'eût pas été possible de cette manière, il faudrait briser le calcul avec un lithotriteur, ou mieux encore, s'il n'était pas très-gros, pratiquer sur le col des débridements multiples destinés à rendre son passage facile.

— **Plaies de l'utérus.** Les plaies de l'utérus par accident sont rares. Les plaies chirurgicales ne le sont pas autant; ainsi Récamier a traversé l'utérus avec sa curette. Le forceps appliqué par des mains inhabiles, des tentatives de réduction du prolapsus de la matrice, les tentatives d'avortement avec des sondes ou des aiguilles, sont les causes fréquentes des plaies de la matrice. Des plaies de la matrice pendant la grossesse ont été produites par des balles ou par des cornes d'animaux ruminants. Les accidents qui peuvent accompagner les plaies de la matrice sont une métrite, une péritonite suraiguë hors de l'état de grossesse, et, pendant cet état, l'avortement et la péritonite suraiguë dans les hémorragies graves.

— **Traitement.** Pour les plaies de la matrice vide ou d'une matrice chez une femme avortée à moins de trois mois, les antiphlogistiques énergiques, la saignée, vingt à trente sangsues sur le ventre, seront mis en usage. Si la matrice a été blessée à travers une plaie de l'abdomen, on réunira la plaie abdominale par suture, et on pansera à l'eau froide. Pendant l'état de grossesse, si le fœtus fait hernie à travers une plaie de la matrice et de l'abdomen, on réduira et on réunira la plaie de l'abdomen, sinon on extraira le fœtus. On se comportera comme pour les ruptures de l'utérus si la femme est en travail et si le col est dilaté.

— **Ruptures de l'utérus.** La rupture de l'utérus ne s'opère presque jamais que pendant l'accouchement. Les causes qui la déterminent sont les vices de conformation du bassin, l'amincissement de la matrice, son ramollissement, sa distension par un liquide, une violence extérieure.

Symptômes. Les signes communs à toutes les ruptures de l'utérus sont: une douleur vive, subite, une sensation de déchirure, accompagnée souvent d'un sentiment de craquement. Alors si l'ouverture de l'utérus n'est point bouchée par le fœtus ou ses annexes, les malades s'engourdissent, pâlisent, tombent en syncope et meurent dans les vingt quatre heures; ou bien si le fœtus oblitère la plaie de l'utérus, un calme trompeur succède à la douleur pour être remplacé par intervalles par des crises de douleurs, la malade jouit de quelques jours de repos et finit par succomber à une péritonite suraiguë lorsque l'utérus a vidé son contenu dans l'abdomen. Pendant la grossesse, la rupture de l'utérus est annoncée par la cessation des mouvements du fœtus, quelquefois par un écoulement sanguin par la vulve, qui est dû

au décollement du placenta. Le doigt sent la matrice remontée, changée de position; le palper abdominal permet quelquefois de sentir diverses parties du fœtus; le ventre est douloureux au niveau de la matrice. Pendant le travail, la cessation des contractions, l'affaissement de la poche des eaux, l'impossibilité de sentir le fœtus, la rétraction du col de la matrice, quelquefois la présence d'intestins dans la matrice, ce qui donne une sonorité tout anormale à l'hypogastre, enfin la possibilité de sentir la crevasse si l'on introduit la main dans l'utérus, conduisent au diagnostic de la rupture de la matrice à la suite du travail.

Traitement. Dans les premiers mois de la grossesse, on doit abandonner la lésion aux ressources de la nature. Les potions antispasmodiques, la compression de l'aorte et la glace sur le ventre, s'il y a des signes d'hémorragie, dix à vingt sangsues à l'hypogastre pour prévenir l'inflammation, telles sont les prescriptions auxquelles on aura recours. Pendant les derniers mois de la grossesse, si l'enfant est vivant, on fera l'opération césarienne s'il est passé dans le ventre. Si le fœtus est encore dans l'utérus, on dilatera le col avec des pinces dilatatrices, ou l'on débriera le col et l'on extraira l'enfant avec la main ou le forceps. Si le fœtus est mort et dans l'abdomen, on l'extraira par l'opération césarienne, pendant le travail; si l'enfant est vivant et est resté en place, on applique le forceps tandis qu'un aide, pressant sur la paroi abdominale, maintient l'enfant dans l'utérus. Si le bassin est trop étroit, on pratique l'opération césarienne. Si l'enfant est en partie hors de la matrice, on l'extraît par le vagin. Si une partie du fœtus est étranglée par la plaie de la matrice, on essaye de dilater cette plaie avec les doigts et l'on tire dans l'intervalle des contractions. Si l'enfant est entièrement dans le ventre, on se rend compte de la déchirure en introduisant la main dans la matrice et, suivant son état et la position de l'enfant, on tire celui-ci par le vagin ou on pratique l'opération césarienne. Si l'enfant est mort et s'il y a en même temps un rétrécissement du bassin, on pratique la céphalotripsie et l'embryotomie.

— **Renversement de l'utérus.** Le renversement de l'utérus peut présenter différents degrés : 1^o la simple dépression, quand le fond de la matrice est un peu déprimé en dedans, comme est le fond d'une fiole de verre; 2^o le renversement incomplet, celui dans lequel le fond de la matrice est descendu jusque vers l'orifice, et même l'a franchi et se trouve dans le vagin; 3^o le renversement complet, celui dans lequel la matrice entièrement retournée sur elle-même pend en dehors de la vulve.

Causes. Cette maladie peut survenir pendant ou après l'accouchement, ou à une époque toute différente de la vie; les deux cas présentent des considérations particulières; et d'abord l'état d'inertie de la matrice est la principale cause prédisposante; il en est de même de sa distension préalable, soit par un polype, soit par le produit de la conception; c'est le cas le plus fréquent. Pendant l'accouchement, deux causes principales peuvent produire le renversement de la matrice : 1^o une traction opérée sur le placenta encore adhérent aux parois de l'organe, lorsque le cordon est très-court ou entortillé autour d'une partie du fœtus; lorsque, la femme accouchant debout, le fœtus tombe à terre et entraîne le placenta par son propre poids; 2^o l'impulsion des intestins contre les parois de l'utérus, dans les efforts de la toux, de l'éternement, du vomissement, et dans les efforts trop violents de la femme pour hâter l'expulsion du fœtus. A mesure qu'on s'éloigne de l'accouchement, le renversement de l'utérus devient moins fréquent; cependant on l'a vu se manifester à une époque assez éloignée de l'accouchement, au bout de douze jours, à la suite de violents efforts pour aller à la selle. Au reste, le renversement peut se faire à une époque très-éloignée de l'accouchement et même chez les femmes qui n'ont jamais eu d'enfants; alors le renversement est dû ordinairement à un polype attaché au fond de l'utérus et qui l'entraîne par son poids.

Symptômes. Les symptômes présentent quelque différence suivant le degré et la rapidité du renversement. Dans le renversement incomplet, on n'observe souvent qu'une hémorragie, ou l'augmentation de la menses, ou un écoulement leucorrhéique, avec tiraillements aux aines, pesanteur et douleur dans le bassin; dans le renversement complet, l'hémorragie plus forte peut être mortelle peu après l'accouchement, et, si l'inertie de la matrice est complète, les douleurs sont déchirantes et s'accompagnent de syncopes et de convulsions; l'inflammation et la gangrène sont fort à craindre, et, si la matrice n'est point réduite, elle s'irrite et se couvre d'ulcérations plus ou moins graves.

Diagnostic. Il est ordinairement facile dans le cas simple de dépression; la main qui palpe la région hypogastrique sent une dépression comparable à un cul-de-lampe et dont les bords seraient relevés. Si le placenta n'est pas encore détaché, il se présente à l'orifice de la matrice; en tirant sur le cordon ombilical, on sent la dépression sous-

pubienne augmenter. Dans le renversement incomplet, le fond de la matrice appuie sur l'orifice ou descend dans le vagin, sous la forme d'une tumeur arrondie, limitée en haut par une dépression circulaire, autour de laquelle on peut promener le doigt et qui correspond au col utérin. Dans le renversement complet, la tumeur a franchi la vulve; à l'époque de l'accouchement, cette tumeur est sphéroïde, volumineuse, d'une couleur rouge brun, d'un tissu mollassé et spongieux; le sang ruisselle de toute sa surface, surtout si on la comprime. Si le renversement est ancien ou s'est fait à une époque éloignée de l'accouchement, la tumeur est piriforme, la grosse extrémité tournée en bas; le pédicule est borné supérieurement par un bourrelet circulaire formé par l'orifice. Dans quelques cas, la partie supérieure du vagin est elle-même renversée; l'orifice utérin forme alors une saillie circulaire au-dessus de laquelle on sent la portion vaginale plus molle; la surface de la tumeur est le siège de la menstruation à chaque époque. A ces différents signes on joindra les signes commémoratifs, qui empêcheront de confondre cette maladie avec la tête d'un second enfant ou avec une mole, ou avec un polype plus ou moins volumineux, dont le pédicule est plus long et plus grêle, entouré par l'orifice utérin qui lui forme une gaine dans laquelle le doigt pénètre profondément; d'ailleurs, le polype est irréductible et l'on peut reconnaître l'utérus au-dessus du pubis.

Le traitement consiste à réduire la tumeur et à la maintenir réduite au moyen d'appareils convenables.

— **Chute de l'utérus.** On nomme ainsi un déplacement de l'utérus dans lequel cet organe se rapproche plus ou moins de la vulve, s'engage dans cette ouverture ou la franchit et vient se placer au-dessous d'elle, à une distance plus ou moins considérable.

Causes. Les causes prédisposantes sont le tempérament lymphatique, l'âge adulte, la vieillesse, les dimensions trop considérables du bassin, une profession qui force la femme à rester debout avec un poids plus ou moins considérable sur le ventre, les grossesses fréquentes, les corsets trop serrés. Les causes efficientes sont les efforts trop prolongés ou trop répétés, de quelque genre qu'ils soient, une chute sur les pieds, etc.

Symptômes. Dans le premier degré ou abaissement, le col de l'utérus est plus mobile dans le vagin et plus rapproché de la vulve; il présente une tumeur conique; les accidents sont presque nuls. Cependant la descente augmente et l'utérus s'appuie sur le périnée. De là compression du rectum et de la vessie. Dans le deuxième degré ou chute de l'utérus, cet organe s'engage dans l'orifice de la vulve et comprime tellement les parties qu'il y a impossibilité d'excréter les urines et les fèces; on voit alors à la vulve une tumeur oblongue, dont l'extrémité inférieure présente une fente transversale par laquelle s'écoule, aux époques ordinaires, le liquide menstruel. Il survient alors des phénomènes généraux (trouble de la digestion, coliques, fièvre). Si l'utérus fait fortement saillie, il y a des tiraillements dans les aines, gêne de la marche et écartement obligé des cuisses. Dans le troisième degré ou précipitation, l'utérus se porte tout à fait au dehors, entraînant après lui le vagin renversé. Dès lors la compression du rectum et du vagin est beaucoup diminuée, mais les tiraillements sont très-douloureux et il y a plus de gêne dans la marche. Cette maladie se complique de divers accidents, tels que : l'étranglement de la tumeur, les hémorragies, la péritonite, la fièvre, l'inflammation, la gangrène, la dégénérescence squirrheuse, la hernie de la vessie.

Le diagnostic est très-facile.

Le pronostic n'est grave qu'en raison de l'infirmité que cette maladie occasionne.

Traitement. Le traitement palliatif consiste dans l'emploi de pessaires et de bandages; ceux en caoutchouc, de Galand, de Charrière, etc., donnent de très-bons résultats. Le traitement curatif consiste dans l'emploi des moyens chirurgicaux. On a employé la cautérisation du vagin dans le but de produire du tissu cicatriciel qui soit capable de retenir l'utérus en place. Les caustiques et mieux le fer rouge ont été employés à cet effet. On a excisé la muqueuse, on a fait des points de suture en fausse, suivant une ligne représentant la lettre U. Mais toutes les opérations, cautérisation, excision et suture, n'ont pas produit de guérison radicale. M. Nélaton a obtenu plusieurs succès en appliquant un nombre plus ou moins considérable de serres-fines sur la muqueuse du vagin; les petites plaies qu'elles déterminent forment des cicatrices dont le tissu inodulaire rétrécit le vagin et par conséquent s'oppose à la descente de l'utérus. On peut encore tenter une opération qui consiste à aviver le bord libre des grandes lèvres et à réunir la partie antérieure par des points de suture. Ce procédé, usité en Allemagne, est généralement connu sous le nom d'épisiorrhaphie. V. ce mot.

— **Rétroflexion de l'utérus.** On dit qu'il y a rétroflexion lorsque l'utérus est plié sur lui-même et que son fond fait avec son col un angle ouvert en arrière. Les causes les

plus fréquentes de ce déplacement sont : les grossesses multiples, les adhérences pathologiques de l'utérus et la mollesse anormale de son tissu. On diagnostique cette déviation, comme aussi l'abaissement et l'engorgement de la matrice qui la compliquent si souvent, par le toucher vaginal et par l'observation de quelques symptômes en général légers. Tant que la femme n'est pas en état de grossesse, la rétroflexion constitue pour elle plutôt une incommodité qu'une véritable maladie. Il n'en est plus de même pendant la durée de la gestation, car elle devient alors une cause d'avortement, et si cet accident n'a pas lieu, elle peut produire les mêmes désordres graves que la rétroversion. Le traitement consiste à redresser l'utérus, soit avec une sonde de femme, soit avec un instrument spécial appelé redresseur, qu'on introduit et qu'on maintient plus ou moins longtemps dans la cavité de l'organe. Cette manœuvre n'est pas sans danger, et on la remplace quelquefois par l'électrisation des parties déviées.

— **Rétroversion de l'utérus.** Dans le cas de rétroversion l'utérus éprouve un mouvement de bascule, par suite duquel son grand axe vertical se trouve couché plus ou moins horizontalement dans le bassin, parallèlement au diamètre antéro-postérieur de cette cavité.

La rétroversion, quand elle n'existait pas antérieurement à la gestation, ce qui est le cas ordinaire, survient en général du troisième au quatrième mois de la grossesse. Plus tard, elle est à peu près impossible, à cause du volume trop considérable de la matrice qui a dépassé le détroit supérieur. Elle se fait brusquement ou peu à peu. Dans le premier cas, elle est due soit à la pression continue des viscères sur l'utérus en voie de développement, soit à un relâchement de cet organe, soit enfin à un rétrécissement du détroit supérieur du bassin avec augmentation dans les diamètres de l'excavation pelvienne. Dans le second cas, elle reconnaît pour cause une chute, un coup, une pression sur le bas-ventre ou quelque violent effort. Si elle se produit lentement, elle ne cause d'abord que de l'incommodité et des tiraillements douloureux dans les aines et dans les lombes. Plus tard, l'utérus, en se développant par le fait des progrès de la grossesse et d'un engorgement pathologique qui ne tarde pas à survenir, comprime le gros intestin et la vessie. La rétention d'urine, le ténesme et la constipation apparaissent. Les matières fécales, en s'accumulant au-dessus du point comprimé par la matrice, augmentent encore sa tension au renversement en arrière; la distension de la vessie refoule en même temps le col en haut. Si on ne remédie à ces désordres d'abord légers, l'utérus s'enclave dans l'excavation pelvienne et peut devenir irréductible. La rétroversion se produit-elle instantanément, on observe les mêmes accidents, mais ils prennent d'emblée une forme grave et peuvent devenir très-rapidement mortels, en se compliquant de métrite, de météorisme, de vomissements et de péritonite. Le toucher vaginal constitue le meilleur moyen de diagnostic de la rétroversion; il permet de constater la présence du fond de la matrice abaissé dans la cavité du sacrum et la direction insolite du museau de tanche, qui, au lieu de regarder en bas, regarde en avant et en haut vers la face postérieure de la symphyse pubienne.

Le pronostic de la rétroversion, toujours très-grave pendant la durée de la gestation, varie cependant suivant l'époque de la grossesse, la manière plus ou moins brusque dont le déplacement s'est produit et aussi d'après le temps qui s'est écoulé depuis le début des accidents. La rétention d'urine et la constipation augmentent d'heure en heure le danger. La vessie distendue peut se rompre et causer des accidents rapidement mortels si on ne sait les prévenir. Dans les cas de non-gestation, le pronostic est bien moins sérieux. La déviation utérine ne produit pas alors d'accidents aigus, mais seulement des troubles chroniques. La réduction est facile, mais la récidive très-fréquente.

Le traitement doit être entrepris de bonne heure. Il se composera de moyens généraux sédatifs et antiphlogistiques, tels que les bains et la saignée, et de moyens locaux. On commencera par vider la vessie au moyen du cathéter. Cette opération, toujours difficile dans le cas qui nous occupe, est toutefois rarement impossible. On videra de même le rectum par l'administration d'un ou de plusieurs lavements purgatifs injectés profondément dans l'intestin avec une longue sonde en gomme élastique. On procédera ensuite, avec deux doigts introduits dans le vagin, à la réduction de l'utérus. Pour cela, il faut chercher à accrocher le col de l'utérus avec l'indicateur et le tirer en bas, tandis qu'on repousse avec l'autre doigt le fond de l'organe en haut. Dans certains cas, cette manœuvre échoue et il devient nécessaire d'introduire toute la main dans le vagin. On peut encore être obligé de refouler la matrice à l'aide d'un bâton repousseur long de 0m,25 à 0m,30 qu'on enfonce dans le rectum, tandis qu'on agit d'autre part sur le col. Si la réduction est impossible, il n'y a pas à hésiter : l'avortement est la seule chance de salut pour la femme, et il faut le provoquer immédiatement. On rompra donc les membranes au

moyen d'une sonde à travers le museau de tanche, ou même par la ponction de l'utérus si le col est inaccessible. Les eaux de l'amnios, en s'écoulant, rendront les manœuvres consécutives plus faciles. Dans les cas plus heureux où l'organe déplacé peut être réduit, il y a lieu de faire garder le lit à la femme jusqu'au sixième mois pour prévenir le retour des accidents. On devra aussi lui recommander l'usage d'un pessaire.

— **Inversion de l'utérus.** Lorsque cette inversion se produit sous l'influence de tractions imprudentes exercées sur le délivre dans l'accouchement, la simple dépression du fond ou de l'une des parois de l'utérus n'est pas douloureuse, et la femme ne remarque aucun changement dans sa manière d'être; mais quand elle se complète, quand surtout elle se fait brusquement, alors la malade s'écrie qu'on lui arrache les entrailles, tant est vive et déchirante la douleur qu'elle ressent. Quelquefois on s'aperçoit de l'inversion trop longtemps après l'accouchement pour qu'il soit possible d'y remédier. D'autres fois, elle s'est établie insensiblement, d'une manière pour ainsi dire chronique, et son apparition est restée ignorée. Souvent elle est annoncée par de violentes coliques dans le bas-ventre.

L'inversion, qui est la conséquence de l'existence d'un corps étranger dans la matrice, offre deux variétés facilement explicables. Toujours commencée sans douleur, l'inversion se complète de même, si elle procède lentement et si, à mesure que le fond de l'utérus descend, le col s'entr'ouvre pour le recevoir; mais si cet achèvement excite des contractions, elles lui impriment un cachet de violence qui rappelle un peu l'inversion brusque après la délivrance. Une fois accomplie, n'importe comment, l'inversion qui se lie à l'accouchement est d'un aspect menaçant; au milieu d'une crise de douleurs, une tumeur considérable remplit le vagin et sort plus ou moins par la vulve; si elle est encore recouverte du placenta, l'écoulement de sang est léger ou nul; si le délivre détaché de cette masse rougeâtre la laisse à nu, le sang ruisselle de toute sa surface, et l'on pourrait en compter les principales sources, qui correspondent toujours à l'insertion placentaire. Toujours très-grande, presque foudroyante dans les premiers moments, lorsque la matrice est molle et comme insensible au toucher, cette hémorragie diminue à mesure que ce viscère se contracte et se durcit; mais elle continue, et quoique moins abondante elle n'en reste pas moins inquiétante, si le sujet est d'une constitution faible. De plus, en augmentant l'atonie de l'organe, elle ajoute à l'une de ses propres causes et devient elle-même la source de syncopes qui reparissent à chaque instant. Des convulsions se déclarent aussi quelquefois, et le moment fatal n'est pas loin. Il est des femmes qui résistent aux premiers effets de cette hémorragie lorsqu'elle est moins abondante ou qu'elles ont plus de force pour la supporter. Alors cette perte se modère peu à peu après les premières heures, se suspend, reparait, et ainsi de suite pendant des années et même tout le reste de la vie, que presque toujours elle abrège. On a vu cette hémorragie alterner avec une perte en blanc qui, quelquefois, la remplace. Dans le renversement que nous avons appelé chronique, les symptômes sont loin d'avoir la même gravité, et jamais on n'observe de perte ni en rouge ni en blanc. Une chose remarquable et importante à noter, c'est que, renversée brusquement ou lentement, la matrice peut continuer à verser périodiquement cette exhalation sanguine qui constitue les règles, et on voit alors le liquide sourdre de toute sa surface en gouttelettes multiphées.

Après l'accouchement, le chirurgien sent quelquefois l'inversion se former sous sa main; le fond du viscère déprimé figure au toucher une espèce de jatte qui se creuse de plus en plus, jusqu'à ce que tout s'efface et qu'à l'instant même il paraisse dans le vagin une tumeur tantôt encroûtée du gâteau placentaire et non saignante, le plus souvent nue, ruisselante de sang par toute sa surface, mais principalement dans une certaine superficie, ordinairement le sommet, plus inégal et plus raboteux que le reste. La tumeur, en général flasque et présentant au toucher la sensation d'une poche à parois épaisses, se durcit par intervalles et se réduit de plus en plus; le palper ne trouve plus l'utérus dans le bas-ventre. Il arrive cependant que, tout renversé qu'il est, il forme une tumeur plus élevée que la symphyse, ce qui suffirait pour fixer le diagnostic, à défaut d'autres caractères.

Lorsqu'il s'agit d'une inversion lente et chronique, tant qu'elle n'aura pas entr'ouvert le col, c'est pour la femme et pour le chirurgien comme si elle n'existait pas. Mais aussitôt que le fond de l'utérus est engagé dans le museau de tanche, les tiraillements dans les aines, les douleurs de reins et les pesanteurs sur le siège se joignent aux données autrement positives fournies par le toucher. On sent au doigt le col utérin dilaté par une tumeur arrondie, souple, qui se réduit aisément et se reproduit plus vite encore et retombe dès qu'on cesse de la soutenir. Les lèvres du museau de tanche sont d'autant plus relevées et dehors qu'il est plus largement

ouvert. De plus, si, en même temps que le doigt de la main droite repousse en haut le fond de l'utérus, la gauche, déprimant la paroi abdominale, reconnaît, à travers une couche médiocrement épaisse de tissus, le doigt inséré dans le vagin, on ne peut se tromper, car aucune autre lésion que l'inversion incomplète ne présente des caractères analogues. Il n'en est plus de même lorsque l'inversion chronique est complète. Il faut alors la distinguer d'un polype implanté dans l'utérus. Pesant sur le fondement, douleurs de reins, pertes en rouge ou en blanc, tumeur vaginale dont le pédicule est embrassé par le museau de tanche, telles sont les ressemblances. Voici les différences : dans l'inversion, si, comme c'est l'ordinaire, il se fait dans le vagin une exhalation sanguine, périodique ou non, ou même une perte en blanc, c'est la tumeur, qui en est le siège évident, qui la fournit par sa surface; dans le polype, le liquide vient d'en haut et d'alentour; la tumeur en est baignée; mais, si on l'examine au spéculum, on constate qu'elle n'en est pas la source. Dans l'inversion, le pédicule de la tumeur n'est séparé des lèvres du museau de tanche que par une rainure circulaire à peine indiquée, tout à fait superficielle; l'orifice du col forme comme une espèce de petit bourrelet en collerette autour du pédicule. Dans le polype, ce qui sépare le pédicule de la face interne du col, ce n'est pas une rainure, c'est une fente circulaire qu'on fait parcourir à un stylet moussé, à une profondeur égale dans tout le pourtour, si la racine de la végétation est au fond de l'utérus, inégale si elle se trouve sur un côté.

Le pronostic de l'inversion de l'utérus est très-grave. Dans certains cas, les femmes succombent en très-peu de temps à l'hémorragie. La surface interne de l'utérus, mise à nu, se trouve dans les conditions les plus favorables pour contracter une inflammation violente, et l'on sait que les veines y jouent un grand rôle dans la phlogose. La position de la matrice ne lui permet pas le développement inflammatoire; elle est bridée, étranglée; de là les plus graves accidents. Comme dans le plus grand nombre de cas la femme est dans l'état puerpéral, toute complication et s'aggrave par cet état.

Le traitement de l'inversion de l'utérus consiste à réduire celui-ci le plus tôt possible et à éviter la récidive, qui a lieu très-souvent. Dès que l'accoucheur s'apercevra qu'une dépression se forme sur le fond de l'utérus pendant la délivrance, il cessera toute tentative prématurée d'extraction. Si le placenta était en partie décollé, il faudrait introduire la main dans les parties, réduire l'inversion et compléter la destruction des adhérences, afin de forcer l'utérus à se rétracter, seul mode d'arrêter l'hémorragie qui accompagne le décollement partiel. Mais si le placenta était encore adhérent, il faudrait le réduire avec l'utérus et ne pas décoller les adhérences, de peur qu'une hémorragie foudroyante ne vint compliquer la situation. On attendrait ensuite l'expulsion spontanée en excitant l'utérus à se contracter. Enfin, dans le cas d'inversion complète ou à peu près, il faut encore réduire le plus tôt possible pour éviter une hémorragie. Si le placenta était à moitié décollé, on compléterait la délivrance et on réduirait de suite en sollicitant les contractions par tous les moyens possibles. Tout retard dans la réduction expose, au bout de quelques heures, à la contraction de l'orifice, qui met alors un obstacle infranchissable à la réduction. Avant de procéder à cette opération, il convient de faire quelques fomentations émollientes, de donner un bain à la malade et de placer sur l'abdomen de la poignée de belladone; l'opium et le chloroforme doivent aussi être employés. Puis, avec la main placée en cône et graissée, ou, mieux encore, recouverte d'un linge, on tâchera, petit à petit, de faire repasser le fond et le corps de l'utérus à travers son orifice, pour le remettre dans sa position normale; on laissera cette main en place pendant quelque temps dans l'utérus, dans le double but d'empêcher la reproduction de l'invagination et de faciliter sa rétraction. Il est évident que, si le col utérin ne permettrait pas la réduction du placenta, il faudrait le détacher avant de procéder à l'opération. Pour ce qui est du débridement, on doit y avoir recours lorsque plusieurs tentatives de réduction suffisamment prolongées ont été faites inutilement. Ici les incisions multiples trouvent une heureuse application. Si la réduction n'a pu être opérée ni sans débridement ni par débridement, on fera bien de suivre le précepte de Boyer, qui recommandait de ne jamais enlever la matrice. Le mieux est, lorsque la tumeur, quoique irrédactable, est compatible avec l'existence, de la faire rentrer dans le vagin si elle en est sortie et de l'y soutenir avec un pessaire en cuvette. Ce moyen palliatif calme les accidents et peut quelquefois préparer une réduction.

— Art vétér. Dans les animaux, l'utérus est situé dans la cavité abdominale, à la région sous-lombaire, à l'entrée de la cavité pelvienne, où son extrémité postérieure se trouve engagée. Dans sa moitié postérieure, l'utérus représente un réservoir simple, cylindrique, légèrement déprimé de dessus en dessous et nommé le corps de l'utérus. Dans sa moitié

antérieure, il est bifide et divisé en deux cornes recourbées par en haut. Le corps répond par sa face supérieure au rectum, qui s'applique sur lui après avoir passé entre les deux cornes; il reçoit sur les côtés de cette face l'insertion des ligaments larges; ses faces latérale et inférieure sont en rapport avec les circonvolutions intestinales. Son extrémité antérieure se continue, sans délimitation, avec chacune des cornes; la postérieure est séparée du vagin par un rétrécissement qui prend le nom de col de l'utérus. Les cornes, mêlées aux diverses portions de l'intestin qui occupent la même région, offrent une courbure inférieure convexe et libre; une courbure supérieure concave, sur laquelle s'attachent les ligaments suspenseurs; une extrémité postérieure ou base, fixée au corps de l'organe; une extrémité antérieure au sommet, arrondie en cul-de-sac, tournée en haut, présentant l'insertion de l'oviducte.

Flottant dans la cavité abdominale, à la manière des intestins, l'utérus se trouve attaché comme eux par des liens lamelleux qui le suspendent à la région sous-lombaire et qui ont reçu pour cette raison la dénomination de ligaments larges ou ligaments suspenseurs de l'utérus. Ces liens, au nombre de deux, sont plus développés en avant qu'en arrière, écartés en avant comme les branches d'un V. Ils partent de la paroi sous-lombaire et descendent vers l'utérus pour se fixer par leur bord inférieur sur les côtés de la face supérieure du corps et sur la petite courbure des cornes. Leur bord antérieur est libre; il soutient les oviducts et les ovaires; l'oviducte est compris entre les deux lames séreuses du ligament; l'ovaire, placé en dedans de ce ligament, reçoit une lamelle détachée de la lame principale et formant avec elle, en dessous de l'ovaire, une sorte de petite cupule. Une autre petite lamelle, étroite et longue, existe en dehors du ligament large. On peut la suivre postérieurement jusqu'à l'anneau inguinal supérieur; antérieurement elle offre un petit appendice renflé; entre les deux feuillets qui forment ce repli se trouve un muscle grêle tout à fait semblable au crémaster du mâle avant la descente du testicule dans les bourses. On doit voir dans cette lamelle l'analogue du ligament rond de la femme. L'utérus se trouve encore fixé par sa continuité avec le vagin.

La surface intérieure de cet organe offre des replis muqueux qui existent déjà chez le fœtus. Ces replis, rangés en séries longitudinales, sont ineffaçables par la distension; mais ils disparaissent pendant la gestation, sous l'influence du travail d'agrandissement dont la cavité utérine est le siège. Cette cavité présente trois compartiments : la cavité du corps et les cavités des cornes. Ces dernières sont percées à leur fond par l'orifice extérieur de la trompe de Fallope. Celle-ci communique avec le vagin par un étroit canal qui traverse le rétrécissement postérieur de la matrice et qui s'appelle en anatomie humaine la cavité du col. Chez toutes les femelles domestiques, la lapine exceptée, on voit le canal utérin se prolonger au fond du vagin à la manière d'un robinet dans un tonneau, et former ainsi une saillie toujours très-prononcée. C'est sur cette saillie qu'est percé l'orifice vaginal du canal dont nous parlons. Au pourtour de cette ouverture, la muqueuse utéro-vaginale présente des plis transversaux, disposés circulairement, qui donnent au prolongement tapissé par cette membrane l'apparence d'une fleur radiale; aussi appelle-t-on cette saillie du col fleur épanouie, dans le langage de l'anatomie vétérinaire; c'est le museau de tanche chez la femme.

Comme chez la femme, les parois de la matrice des femelles domestiques sont composées de trois membranes : une externe séreuse, une moyenne charnue, une interne muqueuse, avec des vaisseaux et des nerfs. La séreuse enveloppe tout l'organe; c'est une expansion des ligaments larges, laquelle se prolonge en arrière sur l'extrémité postérieure du vagin et se replie ensuite circulairement autour de ce canal pour se porter soit sur le rectum, soit sur la vessie, soit sur les parois latérales du bassin. Entre les deux cornes, cette membrane forme un frein particulier, très-peu développé chez les solipèdes. La couche charnue comprend des fibres longitudinales et des fibres circulaires. Elle émet, vers l'insertion des ligaments larges, une série de faisceaux qui se prolongent entre les deux lames de ces ligaments. Chez la femelle en état de gestation, le nombre des fibres qui composent cette couche est beaucoup plus considérable que dans les circonstances ordinaires. Cet accroissement a pour but de permettre la dilatation de l'utérus sans trop amincir les parois de ce réservoir, qui s'amincit cependant plus ou moins suivant les espèces. La texture de la muqueuse ne diffère pas de celle des autres. Cette membrane n'offre pas de villosités, mais elle est criblée d'orifices folliculeux dans lesquels s'enfoncent les villosités placentaires lors de la gestation. Le sang amené dans l'utérus par les artères utérines et utéro-ovariennes est transporté hors de l'organe par les veines correspondantes à ces derniers vaisseaux. Chez les femelles qui ont eu plusieurs portées, ces vaisseaux se distinguent par leur énorme volume et par les flexuosités qu'ils décrivent. Les lymphatiques qui sortent de

la matrice sont aussi remarquables par leur nombre que par leurs dimensions. Ils gagnent la région sous-lombaire. Les nerfs qui abordent l'organe viennent du plexus de la petite mésentérique et du plexus pelvien.

L'utérus de la vache comparé à celui de la jument ne présente que très-peu de caractères différentiels, eu égard à sa disposition générale dans les cavités pelvienne et abdominale; seulement, ils s'avancent un peu moins dans cette dernière cavité. En effet, l'utérus étant supposé parfaitement horizontal, une ligne transversale tirée dans le plan de l'abdomen, en avant de l'angle externe de l'iléum, se trouverait dépassée tout au plus de 0,04 à 0,05 par l'extrémité des cornes, ce qui revient à dire que, l'animal étant sur le dos, l'utérus se prolongerait seulement jusqu'au niveau de la quatrième ou de la cinquième vertèbre lombaire. Étudié au point de vue de la forme, l'utérus présente chez la vache une disposition fort remarquable, qu'il importe de noter : la courbure concave des cornes regarde en bas, tandis que cette même courbure est tournée en haut dans l'utérus de la jument. Or, chez l'une et l'autre femelle, l'attache des ligaments sous-lombaires se fait sur la concavité des cornes; il arrive donc chez la vache, si l'on considère l'utérus librement suspendu dans l'abdomen, que l'extrémité des cornes se montre tordue en dehors et en haut, tandis que la base, bien que tirée dans le même sens par ces ligaments, conserve sa direction, maintenue qu'elle se trouve d'une manière fixe et invariable par le corps de l'utérus. Celui-ci reçoit, comme les cornes, l'insertion des ligaments larges sur son plan inférieur. Aussi proémine-t-il au-dessus de cette insertion, tandis que celui de la jument fait saillie par-dessous. Ces ligaments sont, du reste, très-amples, surtout à leur bord antérieur, et fortement écartés l'un de l'autre en avant, vers leur attache sous-lombaire, qui se prolonge même sur les parois du flanc; on pourrait les comparer dans leur ensemble à une cravate triangulaire dont l'angle impair serait attaché au fond de la cavité pelvienne et les deux autres aux tubérosités des hanches; sur cette cravate reposerait le corps et une partie des cornes de l'utérus. La cavité intérieure de la matrice chez la vache est moins ample que dans la jument. Cette cavité se montre parsemée de tubercules arrondis, désignés sous le nom de cotylédons. Ces derniers sont des plaques vasculaires, au nombre d'une soixantaine en moyenne, disséminés çà et là, engrenés, par pénétration réciproque des reliefs et des cavités, avec des corps analogues de la face externe du chorion. Les cotylédons ne sont que des points épaissis de la membrane muqueuse, dont les follicules se sont énormément agrandis. Ils existent déjà avant la gestation; mais l'observation démontre qu'il peut s'en former de toutes pièces, surtout dans les cas où des circonstances ont fait accidentellement rendre les premiers insuffisants. Les plus gros se rencontrent dans le corps de l'utérus; au sein des cornes on les trouve d'autant plus petits qu'ils sont plus rapprochés de l'extrémité. Leur forme est généralement ellipsoïde. Ils tiennent à la surface extérieure par un large pédoncule muqueux. Leur surface est convexe, criblée d'orifices dans lesquels pénètrent les villosités placentaires. On les observe toujours avec une couleur jaunâtre qui, jointe à leurs autres caractères extérieurs, les fait ressembler aux champignons appelés morilles. Dans la brebis et la chèvre, on retrouve la disposition décrite chez la vache. Mais les cotylédons sont creusés en cupule à leur centre; aussi méritent-ils parfaitement leur nom. Chez la truie, le corps de la matrice est fort court, et les cornes, excessivement longues, flottent avec les circonvolutions intestinales. La même remarque s'applique à la chienne et à la chatte. La lapine a réellement deux matrices, chaque corne venant s'ouvrir par un orifice distinct au fond du vagin.

— Renversement de l'utérus. Chez les femelles domestiques, le déplacement de l'utérus est un accident très-grave; il survient à la suite des parturitions prématurées, difficiles, qui rencontrent de puissants obstacles, surtout lorsque, après l'expulsion du produit de la conception, les efforts expulsifs continuent en raison de la grande irritabilité de la bête et de son énergie. On a vu des femelles chez lesquelles chaque parturition était accompagnée du déplacement de l'utérus. Cet accident se rencontre quelquefois dans la jument; mais, de toutes les femelles domestiques, la vache est celle chez laquelle on l'observe le plus communément. Aux causes ci-dessus signalées il convient encore d'ajouter les manœuvres maladroites auxquelles les bergers et les empiriques ont trop souvent recours dès que la parturition présente des difficultés, et auxquelles ils sont aussi portés par leur empressement à opérer la délivrance inconsidérément et sans les connaissances nécessaires. Dès lors, l'organe déplacé est malade, et par suite de la cause qui a déterminé le déplacement, et par l'effet du déplacement lui-même, et par un manuel opératoire mal exécuté, d'où il suit que le cas pathologique peut s'aggraver, que la bête même peut courir de grands dangers. Ce déplacement est facile à reconnaître. L'utérus se projette vers l'extérieur; à

divers degrés difficiles à signaler, et lorsqu'il est complètement déplacé, il est tout à fait hors de la vulve; une tumeur volumineuse, allongée en forme de poire, une espèce de grand sac, sort par la vulve et semble lui appartenir; l'extrémité qui répond à cette ouverture est moins grande, et la base qui descend est renflée et plus volumineuse; la surface de cette tumeur est une membrane muqueuse, et, si la femelle appartient à une espèce qui rumine, on aperçoit les cotylédons, espèces de gros mamelons qui augmentent de volume durant la gestation. En se déplaçant, l'utérus, par son propre poids, entraîne avec lui le vagin dont la partie la plus enfoncée se trouve repliée sur la portion voisine du col; la vessie et la paroi inférieure du rectum sont entraînées au centre de l'excavation et occupent la place que l'utérus a quittée; le méat urinaire est ployé sur lui-même, affaissé, comprimé, de manière que l'écoulement de l'urine ne peut avoir lieu; aussi, comme les uretères continuent à apporter à la vessie le liquide sécrété par les reins, le réservoir ne tarde pas à s'emplir et le volume acquis par la poche qui le constitue peut suffire pour empêcher toute espèce d'opération manuelle ayant pour but de faire rentrer l'utérus.

Lorsque la sortie de la matrice est complète, elle pend sous la forme indiquée ci-dessus, jusque sur les jarrets de la femelle. Soumise au contact de l'air, froissée sur la litière, saignée par les parcelles de fumier ou de paille qui s'y fixent, elle s'irrite et présente quelquefois des points ecchymosés. L'espèce de dépression ou de pédoncule par quoi cette masse tient à la vulve peut être assez tendue pour que la circulation y devienne difficile; alors le sang s'accumule et séjourne dans les vaisseaux capillaires des tissus ainsi déplacés; ces tissus se colorent de plus en plus et deviennent d'un rouge foncé, violacé; la bête, tourmentée par les douleurs qu'elle éprouve, est inquiète, s'agite, se couche et se relève souvent; elle paraît ne trouver de soulagement dans aucune des positions qu'elle prend et se livre à des efforts expulsifs très-rapprochés, résultant de l'irritation dont le vagin et l'utérus sont devenus le siège. La tuméfaction des parties continuant, les parois de l'utérus et du vagin perdent leur souplesse, s'épaississent, se durcissent, se colorent de plus en plus, de manière que le volume acquis par la tuméfaction, s'il est considérable, rend la rentrée très-difficile et même impossible. C'est dans un cas semblable que ces mêmes parois peuvent s'ulcérer et même quelquefois se recouvrir d'escarres gangréneuses, ce qui aggrave beaucoup la lésion et peut occasionner la mort de l'animal. Si les accidents locaux produits par le déplacement de l'utérus se réduisent à peu de chose quand ce déplacement est très-récemment ou n'est pas très-considérable, il n'en est pas de même dans les circonstances opposées, où des accidents sympathiques peuvent se manifester; c'est ainsi qu'on observe quelquefois une fièvre de réaction, de la toux, des coliques répétées, des troubles divers dans l'action digestive, etc. En remédiant au déplacement, les phénomènes sympathiques cessent et l'exercice des fonctions se rétablit.

Le traitement du déplacement de l'utérus consiste à replacer cet organe dans sa situation normale et à le maintenir réduit. On doit d'abord nettoyer les parties, les laver avec de l'eau tiède, simple ou mucilagineuse, à moins qu'à raison de la date de l'accident ou de quelques circonstances concomitantes, les tissus ne soient décolorés, œdématisés, froids, auquel cas il conviendrait de les lotionner avec un liquide stimulant; le vin chaud, pur et coupé, la bière, le cidre, les infusions aromatiques peuvent être alors employées; la température de tous ces liquides doit être suffisamment élevée, sans l'être trop. Lorsque l'engorgement inflammatoire des tissus existe à un certain degré, s'il est considérable, les douleurs sont aiguës, la vessie est distendue et le danger se prononce; il importe alors de vider la poche urinaire, car c'est souvent la rétention de l'urine qui cause les douleurs les plus vives. Pour y parvenir, il faut rechercher le méat urinaire, qui occupe alors la face inférieure du pédoncule par lequel l'utérus est attaché à la vulve; on relève la masse sortie en la faisant soutenir à la hauteur des grandes lèvres, on explore le pédoncule et l'on ne tarde pas à reconnaître l'ouverture de l'urètre, par lequel on introduit dans la vessie une sonde creuse, ou à son défaut un morceau de sureau vide de sa moelle. Bientôt l'urine s'écoule, la vessie se vide; les tissus deviennent plus souples et la rentrée de toute la masse, qui pouvait être impossible avant l'évacuation de l'urine, devient alors praticable. Si cependant il ne paraissait pas encore possible d'opérer la réduction, en raison de l'épaisseur des parois et de leur engorgement inflammatoire considérable, on déciderait, après avoir vidé la vessie et le rectum, s'il ne serait pas à propos de recourir aux bains de vapeur, aux fomentations émollientes, aux saignées générales et locales, aux scarifications même, afin de dissiper d'abord ces complications, ou s'il suffirait d'attendre leur cessation spontanée, après avoir écarté les causes qui ont pu les occasionner. De ces causes, les principales sont le tiraillement, la pression éprouvée par le pédoncule. En relevant les par-

ties et les soutenant à la hauteur de la vulve, de manière qu'il n'y ait plus ni traction ni compression, la circulation devient plus libre et le dégoût s'opère.

Quand l'*utérus* n'a pas franchi l'ouverture vaginale externe, la réduction ne présente pas de difficulté; il suffit pour l'opérer d'introduire la main dans le vagin, en ayant la précaution de la bien fermer et de pousser la matrice à la direction convenable. Lorsque la bête fait des efforts expulsifs, on les laisse passer et on continue ensuite d'agir. Lorsque la sortie de l'*utérus* est complète, il faut d'abord vider le rectum et la vessie, s'il y a lieu; on dispose le sol du local de manière qu'il soit plus élevé dans l'endroit où doit venir reposer les membres abdominaux de l'animal et l'on fait une bonne litière. A ce moment d'opérer, on place l'*utérus* sur un drap huilé ou trempé dans de l'eau émoullie et tenu par deux aides placés un de chaque côté, lesquels élèvent et maintiennent l'organe à la hauteur de la vulve. Alors l'opérateur cherche dans la masse formée par l'*utérus* la plus grande corne, toujours celle qui renferme le fœtus; il la saisit par le fond et la pousse de manière à la faire rentrer sur elle-même. On pousse de cette manière jusqu'à ce qu'on soit arrivé à la vulve, on engage les parties dans les grandes lèvres, et on fait en sorte de les faire arriver dans le bassin, où l'on agit graduellement dans la direction de la cavité pelvienne. Une précaution à observer fidèlement est d'éviter de pousser au moment où la bête fait des efforts expulsifs; pendant qu'elle les exécute, il faut se contenter de maintenir purement et simplement les parties pour éviter leur retraite et sans chercher à vaincre l'obstacle instantané, car les tissus, placés entre des forces opposées, pourraient se déchirer; dès que les efforts expulsifs cessent, on pousse de nouveau, à l'effet d'avancer la réduction et de la terminer.

L'opération étant terminée, si le déplacement est récent, si la bête ne fait que peu d'efforts expulsifs, il peut suffire de lui maintenir le derrière plus élevé que le devant, en évitant avec le plus grand soin de l'inquiéter et de lui faire faire le moindre mouvement. Si elle est grasse ou dans un état pléthorique, on peut la saigner soit avant, soit après l'opération; on lui passe quelques lavements, afin de délayer les matières alvines et d'éviter, pour les rendre, des efforts qui pourraient être suivis d'un nouveau déplacement. On fait en outre des injections toniques et astringentes dans le vagin; on applique sur la région des reins, à une température élevée qu'on entretient, un sachet d'avoine cuite dans le vinaigre; on jette de temps en temps et d'un peu loin des seaux d'eau froide sur l'abdomen et l'on dirige avec précaution ce même liquide au moyen d'une seringue jusque sur le col utérin. Ce traitement, auquel on ajoute un régime analeptique et fortifiant, ou la diète blanche si les animaux sont trop replets ou trop excitables, suffit quelquefois, et surtout dans la jument, pour procurer une guérison complète. Néanmoins, presque toujours, surtout dans la vache, l'*utérus* tend à se déplacer de nouveau au moindre effort; c'est pourquoi il est très-souvent indispensable de contenir momentanément les parties dans la position où on les a rétablies. On a proposé à cet effet des moyens variés. Celui de maintenir avec la main l'organe remis en place ne sert que pour le premier moment, et il est nécessairement insuffisant ensuite; ceux qu'on a imaginé d'y ajouter sont la suture de la vulve, le tampon et le pessaire. Le moyen de fermer la vulve avec des points de suture ne seulement ne suffit pas, mais encore présente de grands inconvénients. Il ne suffit pas quand la bête pousse fort et que l'*utérus* se présente, parce que, les fils venant à se rompre, l'organe s'échappe de nouveau. Il a des inconvénients, parce qu'il s'oppose à la liberté du passage de l'urine et peut déterminer le déchirement des grandes lèvres. Il vaudrait mieux encore employer un simple fillet ou un morceau de toile fenêtré; mais ce n'est pas le meilleur procédé. Celui de la suture est tout à fait à rejeter. Le tampon ne convient pas davantage, en ce qu'il est impossible de tamponner convenablement sans que l'anus lui-même soit gêné, sans que la sortie de l'urine soit empêchée; d'où il résulte, d'une part, la rétention de l'urine, et de l'autre l'engorgement du rectum, circonstances qui incommode beaucoup la bête, la font souffrir, provoquent des efforts considérables pour évacuer, et souvent le nouveau déplacement de l'*utérus* en est la suite inévitable; ainsi cet autre moyen est encore à rejeter. Il ne reste donc plus que celui du pessaire, dont l'application n'a aucun inconvénient.

Le renversement du vagin ou de l'*utérus* est réputé vice rédhibitoire avec un délai de neuf jours, parce que l'existence de ce grave accident peut être ignorée de l'acheteur au moment de la vente, et en outre provenir d'un part déjà ancien et éloigner ainsi les justes défiances que suggère une vache fraîchement vélée. Mais pour qu'il puisse donner lieu à la redhibition, la loi exige que le part ait eu lieu chez le vendeur, qui doit alors répondre de sa mauvaise foi. Pour être rédhibitoire, ce vice doit revêtir deux con-

ditions essentielles, qui sont : 1° l'existence du renversement; 2° l'effectuation du part chez le vendeur. La première condition ne comporte aucune difficulté; pour la remplir, il n'est besoin que de la constatation du fait, qu'elle dénomme et exige. Pour la seconde condition, la loi est satisfaite si l'acheteur prouve : 1° que la bête achetée a vêlé avant la vente; 2° que le vêlage a eu lieu chez le vendeur. Peu importe l'état de plénitude ou non de la bête, l'espace de temps qui s'est écoulé depuis le vêlage; si la preuve du part est acquise, si ce part a eu lieu chez le vendeur, la seconde condition du vice est parfaite, le droit de recours de l'acheteur est indéniable. Il est inutile ici de distinguer le part ancien du part récent, attendu que le renversement des organes sexuels peut exister longtemps après le part et qu'il ne peut cesser d'être rédhibitoire dès que ce part, récent ou non, a eu lieu chez le vendeur.

La perte de l'animal peut certainement provenir du renversement du vagin ou de l'*utérus*; néanmoins ce cas est rare. Quand il se présente, c'est presque toujours peu de temps après le vêlage et par suite de l'inflammation de l'organe renversé. Ce seront donc les lésions cadavériques produites par l'inflammation qui, dans le plus grand nombre de cas, indiqueront la cause de la mort, de même que la position des parties sexuelles, l'état anormal dans lequel elles se trouvent et leur chute à l'extérieur fourniront la preuve du renversement.

— *Torsion de l'utérus*. La torsion de l'*utérus* sur son axe est un accident qui met un obstacle plus ou moins insurmontable à l'exécution de la parturition et qui entraîne nécessairement la mort des animaux, si les moyens chirurgicaux auxquels il convient d'avoir recours sont impuissants à remettre la matrice dans sa position normale. Cet accident singulier était déjà connu dans le siècle dernier. A mesure que les publications vétérinaires se sont multipliées, les faits en sont devenus plus nombreux, et des notions de plus en plus exactes sont venues remplacer des vues purement théoriques sur les circonstances dans lesquelles cet accident peut avoir lieu, les conséquences qu'il peut avoir et les moyens de traitement qui doivent lui être opposés.

Cet accident, qui ne se fait généralement remarquer que sur les femelles de l'espèce ovine, donne lieu à une série de symptômes qui peuvent être distingués en symptômes généraux et symptômes locaux. Au début, les animaux éprouvent des coliques; ils pient souvent et ont du mal à marcher; ils pient et se relèvent souvent de place, se couchent et se relèvent bientôt pour se coucher de nouveau. Des efforts expulsifs dont l'intensité varie suivant les animaux, tantôt passagers, tantôt fréquents et presque continus, se font remarquer pendant plus ou moins longtemps. Les propriétaires croient généralement que tous ces symptômes sont ceux d'un part prochain, puisque, presque toujours, à de rares exceptions près, les vaches affectées d'une torsion des organes génitaux sont arrivées au terme de leur gestation, et que ce terme est aussi, souvent, dépassé de quelques jours. Ces symptômes se font quelquefois remarquer pendant plusieurs jours. Quelques propriétaires croient s'être trompés sur le terme de la gestation, car souvent les symptômes disparaissent tout à fait pour reparaître quelques jours après, mais avec beaucoup moins d'intensité. Au début et dans les intervalles de la manifestation des symptômes, les animaux mangent, boivent et ruminent; mais il arrive que, peu à peu, ils perdent l'appétit et ne ruminent plus. Il n'y a pas eu d'écoulement des eaux par la vulve. En définitive, le part ne peut avoir lieu. Il existe encore un certain nombre de symptômes dont on doit tenir compte, car ils indiquent quelque chose de fâcheux. Ainsi les efforts expulsifs ont cessé depuis un ou plusieurs jours; les mouvements du fœtus, que l'on voyait se produire à travers les parois du flanc, ont cessé de se faire remarquer, et l'exploration du ventre, faite avec soin, permet de conclure que le jeune sujet est mort. L'animal est couché et paraît tranquille. Si l'on cherche à faire lever l'animal, on est obligé de l'exciter beaucoup et il ne se relève que difficilement, comme s'il n'avait plus de forces. L'œil est déprimé et rétracté dans le fond de l'orbite; les membranes muqueuses ont une teinte particulière, pâle, jaunâtre, différente de celle qu'elles ont ordinairement; le muqueux est sec; le poulx est petit, vite et déprimé. Les mamelles sont souvent gorgées de lait; elles sont néanmoins distendues; le lait s'en écoule goutte à goutte, ou bien, si on le recueille par la milction, tantôt il est de bonne qualité, tantôt il est serveux. Dans la région de la croupe, il y a souvent une déformation qui s'opère normalement à l'approche du terme de la gestation; d'autres fois, il ne s'y est opéré absolument rien de particulier. Ajoutons enfin que la peau, les cornes et les oreilles sont souvent froides et que plusieurs de ces symptômes annoncent une terminaison fâcheuse.

Les renseignements fournis par les propriétaires et l'observation des symptômes généraux que présentent les animaux portent à rechercher la cause qui met obstacle à la

parturition. Il convient donc de pratiquer l'exploration vaginale. Après s'être huilé convenablement la main et l'avant-bras, on les introduit dans la vulve, puis dans le vagin. Généralement, cette intromission se fait avec facilité dans le vagin jusqu'à une distance variable de l'orifice vaginal de la matrice ou jusqu'à cet orifice même. Il peut arriver, en effet, que la main soit arrêtée ou dans le vagin ou après qu'elle a franchi le col de la matrice; car la torsion n'est pas invariablement à la même place, elle peut varier quant à sa situation. En effet, elle peut se faire remarquer ou bien seulement sur le vagin, ou bien seulement sur la matrice. Toutefois, cette torsion, quel qu'en soit le siège, peut offrir des degrés différents, c'est-à-dire qu'elle peut être incomplète, au quart, ou ne consister qu'en un déplacement de l'*utérus*; qu'elle peut, en restant encore incomplète, avoir un demi-tour ou être le résultat d'un déplacement égal à 180°, et enfin qu'elle peut être multiple, par exemple, lorsque le déplacement de l'*utérus* a dépassé plus d'un tour.

Pour que cette torsion s'opère, il faut que l'*utérus* éprouve une révolution plus ou moins complète sur son axe. Si elle a lieu de droite à gauche, c'est donc la corne droite qui passera sur la corne gauche pour venir se placer du côté gauche (dans la demi-torsion), ou qui reviendra ensuite à droite (dans la torsion complète). Le contraire de ce qui vient d'être dit aurait lieu s'il s'opérait une torsion de gauche à droite; la corne gauche passerait par-dessus la corne droite pour venir se placer à droite (dans la demi-torsion), ou reviendrait ensuite à droite après que la matrice aurait décrit une circonférence (dans la torsion complète). Quel qu'en soit le sens, la torsion a donc toujours lieu de dessus en dessous. Puisqu'il en est ainsi, le repli vaginal ou ceux du col de la matrice peuvent donc faire reconnaître le sens suivant lequel la torsion a eu lieu. Végérer a dit avec raison que cette duplicature a toujours une direction oblique d'avant en arrière, de la ligne médiane vers une des parties latérales du bassin. Elle se dirige donc à droite ou à gauche, selon que l'*utérus* est tordu dans l'une ou dans l'autre direction, mais toujours en sens inverse de cette torsion; ainsi, quand elle a lieu vers le flanc droit (de gauche à droite), la duplicature, qu'il appelle pathognomonique, part de la base du museau de tanche, en se dirigeant vers le côté gauche du bassin, et vice versa. Il est en outre digne de remarque que la pointe obtuse constituant le museau de tanche est alors, elle aussi, un peu déviée du point central et médian et appuyée un peu vers le point où se dirige la duplicature membraneuse. Enfin, la persistance ou la disparition du pli en question, pendant la réduction, sert beaucoup au praticien pour déterminer les avantages obtenus et pour reconnaître si l'organe tordu sur lui-même est revenu ou non dans sa position normale. En second lieu, il arrive souvent que le museau de tanche est assez ouvert, au moment de l'exploration, pour permettre au praticien d'y introduire la main. Cette circonstance devient précieuse pour compléter le diagnostic, s'il reste encore des doutes. Dans ce cas, on fait coucher avec précaution la vache sur un lit de paille, dans la position dorsale, la croupe haute, les extrémités réunies et un peu élevées. Cela fait, l'opérateur pénètre dans l'orifice utérin de manière à pouvoir tenir en position fixe le col de l'*utérus*, pendant qu'il fait incliner le corps de l'animal un peu rapidement et alternativement de droite à gauche. Ces mouvements d'inclinaison seront exécutés par secousses. Pratiqués ainsi, ces mouvements déterminent ou le resserrement ou la dilatation de l'entrée du col, suivant qu'ils seront opposés ou en harmonie avec la torsion; en d'autres termes, la main de l'opérateur sera comprimée au moment où la matrice ayant tourné à droite, la secousse inclinée s'opère à gauche; il ressentira, au contraire, un certain relâchement dans le moment où l'inclinaison se fera dans le sens correspondant à la torsion. Faisant ainsi répéter ces mouvements latéraux au corps de l'animal placé sur le dos, on constatera la coïncidence du resserrement et de la dilatation avec telle ou telle autre inclinaison, et on établira ainsi le diagnostic en parfaite connaissance de cause.

La gastro-hystérotomie, l'incision du flanc pour remettre la matrice dans sa position normale ou le taxis direct, l'hystérotomie vaginale, le taxis vaginal, le taxis indirect ou à travers les parois abdominales et le retroverseur de Darreau ont été successivement employés dans le traitement de cet accident. Mais ce qui a été employé avec le plus de succès, c'est la méthode de rotation ou de roulement du corps de la vache pour remédier à la torsion de la matrice ou du vagin. Cette opération doit être préférée à toutes les autres. Cette méthode opératoire a deux procédés : l'un, qui consiste à faire opérer à la vache un mouvement de rotation dans le sens opposé à celui de la torsion, et l'autre, dans le sens même de la torsion de la matrice. Le sens de la torsion ayant été reconnu, il suffit de faire tourner la vache comme un rouneau sur le sol, dans le sens opposé à celui de la torsion; telle est la mise en pratique du premier procédé; au contraire, dans le second procédé, le sens de la torsion ayant été reconnu, il faut maintenir

la matrice en situation fixe en introduisant la main dans le vagin et faire tourner la vache dans le sens même de la torsion. Ces deux procédés sont bons; ils peuvent être employés à remettre la matrice dans sa situation normale; mais on accorde la préférence au premier, pour cette raison que l'opérateur ne sera pas épuisé par la fatigue lorsqu'il s'agira d'effectuer l'extraction du fœtus après que la matrice sera remise en bonne situation. Ces procédés opératoires auront d'autant plus de chances de réussite qu'ils seront mis en pratique peu de temps après la manifestation des symptômes qui font reconnaître la torsion de la matrice. Il faut souvent faire rouler la vache pendant longtemps, et ce n'est qu'en persévérant qu'on arrive à remettre la matrice dans sa position normale.

UTERVÉRIE s. f. (u-tér-vé-ri). Bot. Genre de plantes, de la famille des capraridées, formé aux dépens des capriers, et comprenant huit espèces.

UTÉTÉISE s. f. (u-té-té-ze — du gr. *ou-tététhés*, celui qui blesse). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, de la tribu des chélonides.

UTGARD, nom des confins du monde, dans la mythologie Scandinave. Ce pays, situé près du pôle nord, était habité, selon l'*Edda*, par les géants de glace, les Rymthurses.

UTIAS s. m. (ou-ti-ass). Mamm. Un des noms vulgaires de l'agouti.

UTICA, ville des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat et à 150 kilom. N.-O. de New-York, sur la Mohawk et le canal de l'Erie; 25,000 hab. Belles manufactures de coton et de laine; forges, fonderies, construction de machines à vapeur. Utica s'élève au centre d'une contrée fertile et populeuse; elle est régulièrement bâtie; ses rues sont propres, larges, bien arrosées et bien ombragées. On y voit un bel hôtel de ville et vingt églises appartenant aux différents cultes.

UTICENSIS PAGUS, nom latin du pays d'Oucax.

UTIEL, ville d'Espagne, province et à 130 kilom. S.-E. de Cuenca; 6,550 hab. Savonnerie, distillerie, commerce de grains et de bestiaux.

UTIENS, en latin *Utii*, peuple du monde ancien, habitant au N.-E. de la mer Caspienne.

UTILE adj. (u-ti-le — lat. *utilis*, du verbe *uti*, se servir, employer, qu'Eichhoff rattache à la racine sanscrite *yat*, travailler, exercer, d'où vient aussi, selon lui, le grec *othomai*, même sens). Avantageux, qui peut rendre service : *Des travaux utiles*. *Un meuble utile*. *Un homme utile*. *Il faut être utile aux hommes pour être grand dans leur opinion*. (Mass.) *Ce qui est utile est toujours au-dessus de ce qui est grand*. (Thom.) *La vérité est toujours utile à la société*. (De Boud.) *Rien d'immoral, d'injust, de violent ne saurait être longtemps utile à la où règne la liberté de la presse*. (E. de Gir.)

Les uns naissent pour être utiles,
Les autres pour n'être qu'heureux.

J.-B. ROUSSEAU.

— *Temps utile*, Temps opportun, temps au delà duquel il n'est plus utile d'agir : *Il faut faire votre réclamation en temps utile*.

— *Féod. Seigneur utile*, Celui qui avait l'usage sans la nue propriété. *Il Domaine utile*, Revenu indépendant de la nue propriété.

— *Procéd. Jour utile*, Jour compté dans les délais accordés, et aussi Jour pendant lequel l'action légale peut s'exercer : *Le dimanche n'est pas un jour utile*. *Il Ordre utile*, Rang des créanciers assigné d'après la date de l'hypothèque.

— s. m. Ce qui est utile : *Si l'on n'imprimait que l'utile, il y aurait cent fois moins de livres*. (Vol.) *L'utile, c'est un des aspects du juste*. (F. Bastiat.)

Nous faisons cas du beau, nous méprisons l'utile.

LA FONTAINE.

Qu'en savantes leçons votre muse fertile
Partout joigne au plaisant le solide et l'utile.

BOILEAU.

— *Syn. Utile, utilité*. La signification du mot *utile* est plus générale, plus étendue; celle du mot *utilité* est plus abstraite. *L'utile* se conçoit comme un ensemble de choses qui ne laissent presque rien à désirer, où l'on trouve une grande variété d'avantages; *l'utilité* est loin d'offrir une image aussi complète; un seul avantage suffit pour la produire.

UTILE DULCI (*L'utile à l'agréable*). Derniers mots d'un vers d'Horace (*Art poétique*, v. 344). Voici le vers complet :

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.

« Celui-là atteint la perfection qui sait joindre l'utile à l'agréable. » Le vers d'Horace est souvent rappelé par les écrivains pour exprimer une idée analogue. Voltaire l'a traduit en un seul vers :

Heureux qui sait mêler l'utile et l'agréable !

« A l'un et l'autre bout de l'écrécriveau se dessinent, sur un fond noir, une mappemonde et une sphère céleste, et, au milieu des deux globes, on lit en grosses lettres jaunes : *Pension et demi-pension de jeunes citoyens*; puis, au-dessous, ce vers latin :

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci. »

VICTOR DUCANÈGE.

« Le célèbre professeur Rollin avait grande raison de comparer les ouvrages utiles aux arbres, que la nature produit avec peine, et les ouvrages de pur esprit aux fleurs des champs, qui croissent et qui meurent si vite. La perfection consiste à joindre les fleurs aux fruits :

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.
VOLTAIRE.

« Le docteur Herbeau montrait avec orgueil les bordures de jacinthes et d'œillets qui encadraient symétriquement ses planches de légumes, et ne manquait jamais de citer l'*utile dulci* de son bien-aimé poète, précepte que les beaux esprits de la ville, versés dans la latinité du siècle d'Auguste, étaient parvenus à traduire ainsi : « Mélez les cèllets aux choux-fleurs et les jacinthes aux navets. »

JULES SANDEAU.

UTILEMENT adv. (u-ti-le-man — rad. *utile*). D'une manière utile : *Travailler utilement. Se servir utilement de sa fortune. Il faut beaucoup d'art et de prudence pour punir utilement.* (Rollin.)

— **Procéd. Utilement colloqué**, Colloqué en ordre utile et de façon à être payé de sa créance : *Il a peu d'espoir d'être payé, n'ayant pas été utilement colloqué.*

UTILISABLE adj. (u-ti-li-za-ble — rad. *utiliser*). Qui peut être utilisé : *M. Ruolz a étendu ses procédés à tous les métaux utilisables.* (Dumas.)

UTILISATION s. f. (u-ti-li-za-si-on — rad. *utiliser*). Action d'utiliser : *L'UTILISATION des eaux d'égoût.*

UTILISER v. a. ou tr. (u-ti-li-zé — rad. *utile*). Employer utilement : *UTILISER un terrain, des matériaux. C'est surtout pour tailler le verre qu'on utilise les femmes dans la plupart des cristalleries.* (J. Simon.) *Ce n'est pas tout d'avoir vaincu, il faut savoir UTILISER la victoire.* (Proudh.)

UTILITAIRE adj. (u-ti-li-té-re — rad. *utilité*). Neol. Dont le but est l'utilité : *Morale utilitaire.* « Qui a rapport à la doctrine des utilitaires : *On est naturellement revenu à l'histoire, à la philosophie, qui, sous l'empire de l'école utilitaire, avaient été considérées non-seulement comme peu utiles, mais comme nuisibles.* (L. Plé.) « Qui professe ou partage les doctrines des utilitaires : *L'Italien, en politique, est machiavéliste; l'Anglais, utilitaire; et malhusien; le Français, glorieux et artiste.* (Proudh.)

— s. m. Philosophe qui considère l'intérêt comme le mobile de toutes les actions morales; personne qui met l'utilité au-dessus de toute autre considération : *Je crois qu'il n'y a qu'un utilitaire au monde capable d'arracher une plante-bande de tulipes pour y planter des choux.* (Th. Gaut.)

UTILITAIREMENT adv. (u-ti-li-té-re-man — rad. *utilitaire*). Neol. Au point de vue utilitaire : *Je ne vois pas en quoi une ville organisée utilitairement serait plus agréable à habiter que le Père-Lachaise.* (Th. Gaut.)

UTILITAIRIANISME s. m. (u-ti-li-té-ri-anisme — rad. *utilitaire*). Système des utilitaires.

— **Encycl. V. UTILITARISME.**

UTILITAIRIEN, IENNE adj. (u-ti-li-té-ri-ain, i-è-ne — rad. *utilitaire*). Partisan des doctrines utilitaires.

UTILITARISME s. m. (u-ti-li-ta-ri-sme — rad. *utilitaire*). Doctrine des utilitaires : *Gardons-nous d'introduire l'utilitarisme dans la guerre, pas plus que dans la morale.* (Proudh.) *L'utilitarisme est né en Angleterre.* (Proudh.) « On dit aussi : **UTILITAIRIANISME.**

— **Encycl.** L'*utilitarisme* est un système de philosophie morale qui ramène à la notion d'utilité celle de la justice, et qui, sondant les mobiles secrets par lesquels l'homme vertueux est conduit à sacrifier quelques-uns de ses intérêts personnels, trouve que ces mobiles, loin d'être complètement désintéressés, se réduisent toujours à un désir plus ou moins conscient d'assurer d'autres intérêts qui paraissent plus nobles, plus solides et plus propres à procurer un bonheur réel. Cette doctrine est fort ancienne et a dû servir de bonne heure de contre-poids à l'idéalisme pur. Chez les Grecs et les Romains, elle s'appelait épicurisme. Elle renaquit au xviii^e siècle avec le libre examen. Hobbes, au xviii^e siècle, lui a donné en Angleterre une forme purement politique; au xviii^e, les diverses écoles philosophiques de France ont essayé d'en perfectionner la formule, qu'on trouve pour la première fois exprimée dans les œuvres de La Mettrie, du baron d'Holbach et surtout dans le fameux livre d'Helvétius intitulé : *De l'esprit.*

L'*utilitarisme*, tel qu'il résulte des opinions d'Helvétius et qu'il a été conçu depuis par le saint-simonisme, le fouriérisme et le positivisme, n'est pas le matérialisme; celui-ci est un système rationnel qui ne sort pas du domaine des idées. L'*utilitarisme*, au contraire, est une philosophie pratique, un système so-

cial, une théorie des intérêts économiques de l'humanité, intérêts auxquels on ramène toutes les pensées, toutes les actions et tout l'avenir de l'espèce.

Le système utilitaire ne suppose pas nécessairement la négation de tout principe spirituel; ceux mêmes qui admettent l'existence de l'âme, comme essentiellement distincte du corps, et celle d'un Dieu pur esprit, peuvent à la rigueur professer l'*utilitarisme*; mais, en fait, la plupart des utilitaires n'admettent que l'existence de la matière et ne voient dans l'homme qu'une matière organisée; pour eux l'homme ne diffère des animaux que par la supériorité de son organisme. « Si la nature, dit Helvétius, au lieu de mains et de doigts flexibles, eût terminé nos poignets par un pied de cheval, qui doute que les hommes, sans arts, sans habitations, sans défense contre les autres animaux, tout occupés du soin de pourvoir à leur nourriture et d'éviter les bêtes féroces, ne fussent encore errants dans les forêts comme des troupeaux fugitifs? » Tout d'ailleurs dans l'homme dérive de la sensibilité physique.

L'homme n'étant qu'un être sensible, le bonheur ou le plaisir est le motif et la loi de ses actes. Le bien, c'est l'utilité. Le mal est le contraire de l'utilité. « Quel homme, dit encore Helvétius, s'il sacrifie l'orgueil de se dire plus vertueux que les autres à l'orgueil d'être plus vrai et s'il sonde avec une attention scrupuleuse tous les replis de son âme, ne s'apercevra pas que c'est à la manière différente dont l'intérêt personnel se modifie que l'on doit ses vertus et ses vices; que tous les hommes sont mus par la même force; que tous tendent donc également au bonheur; que c'est la diversité des passions et des goûts, dont les uns sont conformes et les autres contraires à l'intérêt public, qui décide de nos vertus et de nos vices? Sans mépriser le vicieux, il faut le plaindre, se féliciter d'un naturel heureux, remercier le ciel de ne nous avoir donné aucun de ces goûts et de ces passions qui nous eussent forcés de chercher notre bonheur dans l'infortune d'autrui.

Si l'on demande quel peut être le motif de la bienfaisance dans le système utilitaire, Helvétius répond ainsi : « L'homme humain est celui pour qui la vue du malheur d'autrui est une vue insupportable et qui, pour s'arracher à ce spectacle, est pour ainsi dire forcé de secourir le malheureux. » Ce n'est pas que certains hommes ne paraissent souvent se dévouer de leur propre intérêt pour porter sur les actions des hommes des jugements conformes à l'intérêt public; mais ils ne font alors que satisfaire la passion qu'un orgueil éclairé leur donne pour la vertu, et par conséquent qu'obéir comme tout autre à la loi de l'intérêt personnel... Brutus ne sacrifie son fils au salut de Rome que parce que l'amour paternel avait sur lui moins de puissance que l'amour de la patrie. Il ne fit alors que céder à sa plus forte passion. »

Le langage d'Helvétius est fait certainement pour révolter ceux qui admettent que le bien se distingue du mal par sa nature même et qu'il y a dans la vertu quelque chose de saint qui s'impose à notre âme comme une force extérieure et indiscutable. Mais, quand on veut juger rationnellement un système philosophique, il ne faut pas se laisser rebuter par ce qu'il peut y avoir de brutal dans les mots, et, sous la forme un peu trop crue, il faut savoir reconnaître les efforts que fait le philosophe pour aller au fond des choses et pour montrer que la plupart des hommes se payent trop souvent de grands mots dont ils ne comprennent pas le sens.

Au fond, à quoi se réduit la thèse d'Helvétius? A soutenir que chez Brutus l'amour de la patrie était une passion et qu'aimer le bien sans un mobile est une chose impossible à un être raisonnable. Que l'amour de la patrie soit une passion, personne ne peut le nier; tout ce qu'on peut dire, c'est que c'est une passion vertueuse. Mais Helvétius le dit lui-même. Seulement il soutient qu'une passion vertueuse se développe dans l'homme par l'éducation, par l'habitude, par une longue suite de réflexions tendant à rechercher quels sont les actions et les sentiments les plus propres à assurer un bonheur réel, solide, durable; tandis que ceux qui repoussent son système prétendent que les sentiments vertueux naissent tout seuls dans l'âme et par une force irrésistible. Ils disent aussi qu'il faut aimer le bien pour le bien; mais Helvétius croit que ceux qui parlent ainsi se payent de mots, et il est évident que, si on lui demandait de le prouver, il pourrait dire : « Quand je vous demande pourquoi je dois aimer le bien, c'est que je ne comprends pas le bien comme vous, et lorsque vous me répondez : « Parce que c'est le bien, » vous ne m'expliquez rien, et vous ne me donnez pour raison que le mot, quand je vous demandais de m'expliquer la chose. »

L'*utilitarisme* nie-t-il qu'il y ait du mérite à être vertueux et que le scélérat soit répréhensible? Non. Mais il explique le mérite et le déshonneur à sa manière, et il repousse l'idée absolue qu'on s'en fait ordinairement. L'homme n'est responsable qu'à cause des rapports de toute nature qui l'unissent à ses semblables; au fond, il est le jouet de ses intérêts, de ses desirs et de ses passions, qui agissent sur lui d'une manière nécessaire, au jeu desquels il ne saurait se dérober; c'est

une théorie pure et simple de la force; mais il y a deux sortes de forces, l'une matérielle, l'autre morale, et celle-ci se manifeste surtout par l'éducation. Alors la vertu, car l'*utilitarisme* admet la vertu, sera une machine fonctionnant d'une façon automatique dans la société. C'est l'affaire du législateur d'y intéresser chaque citoyen : « Tout l'art du législateur consiste à forcer les hommes, par le sentiment de l'amour d'eux-mêmes, d'être toujours justes les uns envers les autres. »

Bentham, successeur d'Helvétius et le grand théoricien de l'*utilitarisme*, ne prend pas la peine de regarder si le devoir existe. Il pose dès l'abord en principe que toute action et tout objet nous seraient parfaitement indifférents s'ils ne pouvaient nous donner du plaisir ou de la douleur. « La propriété des objets et des actions à causer l'un ou l'autre, dit Jouffroy, rendant compte de l'opinion de Bentham (*Droit naturel*), est donc la circonstance unique qui les distingue à nos yeux et par laquelle nous puissions les qualifier. Nous ne pouvons donc chercher à éviter un objet, vouloir une action ou nous y refuser qu'en vue de cette circonstance. La recherche du plaisir et la fuite de la douleur, tel est donc le seul motif possible des déterminations humaines et, par conséquent, l'unique fin de l'homme et le seul but de la vie. »

Mais il importe de déterminer la valeur respective des plaisirs et des peines. Pour avoir la véritable valeur d'un plaisir, il faut le considérer sous six rapports : 1^o sous le rapport de l'intensité, car il y a des plaisirs qui sont plus vifs et d'autres qui le sont moins; 2^o sous le rapport de la durée, car il y a des plaisirs qui se prolongent et d'autres qui n'ont qu'une courte durée; 3^o sous le rapport de la certitude, car les plaisirs que considère l'arithmétique morale sont toujours au futur; ils viendront à la suite de l'action sur laquelle on délibère; or, la certitude plus ou moins grande qu'ils la suivront est un élément qu'il faut faire entrer en ligne de compte dans l'évaluation des plaisirs; 4^o sous le rapport de la proximité : tel plaisir peut se faire attendre longtemps après l'action et tel autre plaisir en résulter immédiatement; 5^o sous le rapport de la fécondité; il y a des plaisirs qui en amènent d'autres à leur suite, il y en a qui n'ont point cette propriété; 6^o enfin, sous le rapport de la pureté; il y a des plaisirs qui ne peuvent engendrer aucune peine et d'autres dont les conséquences sont plus ou moins pénibles. Les mêmes considérations peuvent s'appliquer aux peines. Mais cela ne suffit pas encore à mesurer les plaisirs et les peines exactement au point de vue de l'utilité pratique. Les plaisirs et les peines varient dans chaque individu suivant la constitution, l'âge, le caractère, le sexe, l'éducation, les habitudes acquises, la santé, la maladie et une foule d'autres circonstances. On conçoit que nous ne pouvons suivre ici Bentham dans tous les développements qu'il donne à ses aperçus, tant par rapport à l'individu que par rapport aux diverses sociétés politiques dans lesquelles il peut vivre.

A mesure qu'on avance dans le xix^e siècle, les idées de Hobbes, d'Helvétius, de Bentham et des écoles matérialistes de la période précédente prennent un développement extraordinaire et tendent de plus en plus à s'appliquer à la société. L'*utilitarisme* est descendu des sommets où on le discutait jadis dans le domaine de la politique; il a résolu de ne plus raisonner, mais d'agir. Il est constant qu'il a obtenu des résultats immenses toutes les fois qu'il a employé des moyens pacifiques. A son appel, la terre s'est transformée, les vieilles institutions se sont écroulées, les mœurs historiques ont fait place à des mœurs qui, pour être nouvelles, ne s'en imposent pas moins. Jamais un siècle n'a su dompter la matière comme le nôtre, afin de l'approprier à ses besoins; à aucune époque, la production n'a été aussi active et la vie matérielle aussi splendide. En fait, l'*utilitarisme* a vaincu tacitement toutes les objections par ses œuvres. Il a ouvert de nouveaux horizons, satisfait et créé des besoins qui n'étaient pas encore nés ou n'avaient pas été satisfaits. Il ne dogmatise donc plus; il travaille, et le succès de ses efforts a été tel qu'il a triomphé dans l'immense majorité des consciences.

De là, néanmoins, aux conséquences extrêmes que certains apôtres de l'école utilitaire veulent en tirer, à la suppression de la famille, au libre amour, à l'organisation de la société en une compagnie par actions, il y a loin. Les principes primordiaux de la morale s'y opposent, et lors même que ces principes ne sont basés que sur l'intérêt bien entendu, comme dans la théorie utilitaire, ils ne s'y opposent pas moins; ceux des partisans de ce système qui se montrent les plus sages ne font aucune difficulté de le reconnaître.

UTILITÉ s. f. (u-ti-li-té — lat. *utilitas*; de *utilis*, utile; rad. *uti*, se servir). Service que rend une personne ou un objet : *Vous m'êtes d'une grande UTILITÉ. Cet objet est sans UTILITÉ. Quand on est jeune, on n'emploie avec UTILITÉ ni son esprit ni son argent.* (Mme de Genlis.) *L'UTILITÉ de la vertu est si manifeste que les méchants la pratiquent par intérêt.* (Vauven.) *Il est difficile de convaincre quelqu'un de l'UTILITÉ de son malheur.* (Mme de Staël.) *La justice est avant l'UTILITÉ, ou plu-*

tôt il n'y a point d'UTILITÉ sans la justice. (Lacretelle aîné.)

— **Personne ou objet utile** : *Les hommes n'apprécient que les UTILITÉS. Les épingles, les aiguilles, les agrafes, ces UTILITÉS de tous les jours, ces outils de tous les travailleurs...* (Blanqui.)

— **Théâtre**. Emploi tout à fait subalterne; acteur qui le remplit : *Au théâtre, quand on n'est bon à rien, on est bon à tout; on joue les UTILITÉS, grandes et petites; on paraît sous le manteau de Narbas ou sous l'habit du commandeur; on fait une annonce et un contrat; on porte une lettre ou une petite livrée; on dit une phrase ou une mesure notée; on parle mal et on a la permission de chanter faux; on a de modiques appointements et l'on joue tous les jours.* (Harel.)

— **Syn. Utilité, avantage, profit.** V. AVANTAGE.

— **Utilité, utile.** V. UTILE.

— **Encycl. Jurispr. Expropriation pour cause d'utilité publique.** V. EXPROPRIATION.

— **Théâtre**. L'emploi d'*utilité* au théâtre occupe un rang intermédiaire entre ceux des doublures et ceux des comparses. C'est celui des premiers figurants. Les *utilités* ne jouent que des bouts de rôle. Ils ont pour principale mission d'approcher les fauteuils, de changer de place un gubérion, d'ouvrir une porte, d'apporter une lettre. Leur mémoire n'a jamais de bien grands efforts à faire. Quelquefois, dans toute une pièce, ils ont à prononcer un seul mot, une seule phrase, à dire, par exemple : « Madame la baronne est servie! » à annoncer l'arrivée d'un visiteur, à présenter une missive en disant avec solennité :

« Monsieur, c'est une lettre. Mettre.

En province, il est rare que l'*utilité* ne soumette pas ce thème si simple à quelque broderie de sa façon. Tel dira : C'est z'une lettre...; tel autre, trouvant que « entre vos mains » est bien peu noble, intercalera une variante des plus distinguées et prononcera majestueusement : « entre vos propres mains... »

Il en est d'autres qui se transforment avec une facilité admirable en brigand ou en vilageois, en statue ou en crocodile, en seigneur de la cour ou en naufragé de la Méduse; mais dès que vous leur demandez trois traitres mots à prononcer, la langue leur fourche. Les voilà en tête d'un cortège imposant. Le roi notre sire va paraître, et dame Isabeau s'avance en grande pompe : « Sonnez, trompettes! » et lui de s'écrier plein d'émotion et de bonne volonté : « Trompez, sonnettes! » Mais faites silence, le héros vient d'être assassiné; les guerriers accourent, les gardes se précipitent, les femmes se tordent les bras et s'arrachent les cheveux, le pathétique est à son comble. Auteur et acteurs ont compté sur ce coup de scène qui va enlever la salle après l'avoir fait frissonner; et lui, notre *utilité*, il arrive à pas comptés, fièrement enveloppé des pieds à la tête de vêtements plus sombres encore que son visage. Que va-t-il dire? Il s'approche; il regarde et avec componction : « C'en est mort, il est mort! » s'écrie-t-il, au lieu de : « C'en est fait, il est mort! » On connaît la délicate histoire racontée par Tulleman des Reaux. Il s'agit d'un amateur de province qui, voulant jouer à toute force dans une pièce, obtient le rôle du sang d'Abel et traverse la scène couvert d'un manteau rouge, en criant : « Vengeance! vengeance! » Peut-on souhaiter plus noble rôle pour une *utilité*?

Après tout, l'*utilité* rend de grands services dans le personnel d'un théâtre; son nom l'indique assez d'ailleurs. Le jeune premier n'est jamais autre chose qu'un jeune premier; le père noble, le comique, la tudegne, l'ingénue, la grande coquette ne joueront jamais que les rôles de leur emploi. L'acteur dit *utilité* est bien autrement varié; il se transforme suivant les besoins du répertoire avec une merveilleuse facilité. Dans l'opéra, il chante : « Allons, marchons! » avec une conviction bien arrêtée; dans la tragédie, il se saisit du héros en imitant la « rouleur du peuple; » dans la comédie, il est un des invités en habit noir; dans le drame, il est le bourreau, le voyageur assassiné, le greffier du bailli, le jardinier du château, le chef des alguazils, un des soldats de la marche-ussée ou le spectre de Banquo. Dans les pièces de Cirque, il est quatrième jambe de chameau ou d'éléphant, Français, Autrichien ou Russe.

Le grand succès des pièces militaires est dû en partie aux *utilités* chargées de jouer les rôles de ces Cosaques qui reçoivent, pour la plus grande satisfaction du chauvinisme bourgeois, une innombrable quantité de coups de pied par derrière et de coups de crosse de fusil par devant. Dans les *Sept merveilles du monde*, quatre *utilités* remplassaient tout à tour les rôles de dame d'honneur Louis XV et de fauteuils de la même époque. C'est à une intelligente *utilité* que doit être confié le rôle de l'ours dans les *Deux chasseurs et la laitière*, et, s'il faut tout dire, ce rôle fut représenté un jour par Sa Majesté le roi Louis XVI dans une représentation donnée à Tramon. Marie-Antoinette y tenait le principal rôle. Ce rôle de l'ours des *Deux chasseurs* donna lieu un jour à un incident assez bizarre. Au moment où le comédien, paré de la peau de son personnage, entra en scène et passait devant le trépas du souffleur,

un grand coup de tonnerre ébranla la salle. Cela se passait aux Italiens. Voilà notre ours tellement effrayé qu'il se dresse sur ses pieds de derrière et fait le signe de la croix, à la jubilation des spectateurs.

Plus d'un acteur en renom commença par le rôle désigné sous le nom d'*utilité*. Frédéric Lemaître, repoussé de l'Orléon à ses débuts, en fut réduit à jouer les *utilités* aux Variétés-Amusantes, avec les appointements de 30 fr. par mois. La solidité de ses poulmons lui valut la chance de débiter par le rôle du lion dans *Pyrame et Thisbé*. Ses rugissements donnaient la chair de poule au parterre. Talma, le grand Talma, remplit un jour un rôle d'*utilité*. C'était dans une représentation au bénéfice d'un de ses camarades. On donnait une comédie, et naturellement tous les rôles étaient pris par leurs interprètes ordinaires. Cependant Talma voulait coopérer par sa présence à une bonne œuvre qui était en même temps un hommage rendu à un artiste de talent dont la carrière dramatique se terminait ce soir-là. Restait le personnage d'un domestique dont tout le jeu consistait à présenter une lettre sur un plateau et à dire trois ou quatre mots. Talma endossa la livrée et ne crut pas se diminuer en devenant pour une fois une *utilité effacée*. Que ce trait serve de leçon à nos modernes acteurs, toujours prêts à trouver leurs rôles au-dessous d'eux. Talma, avec sa lettre à porter et sa petite phrase à répéter, sut obtenir des applaudissements qu'il n'oubliera jamais.

Sous le nom de *grande utilité*, on désigne, dans les théâtres de province particulièrement, les acteurs qui abordent successivement tous les rôles. La femme d'un directeur de troupe nomade est d'ordinaire une *grande utilité*; elle joue, par exemple, les Dugazon dans l'opéra-comique, les Déjazet dans le vaudeville, les caractères dans la comédie, les premiers rôles dans le drame, et figure au besoin dans les ballets; elle tient ainsi tour à tour les emplois les plus divers et remplace par ce moyen plusieurs sujets à qui l'on ne pourrait pas donner une occupation constante. Les *grandes utilités* sont, pour les troupes qui desservent les petites villes, de la plus grande utilité. Qu'on nous passe le mot, il est vrai. Mais qu'on n'aille pas croire que ce soit un doux métier que d'aborder ainsi tous les rôles selon les besoins du répertoire!

UTINA, UTINUM, noms latins d'UNINE.

UTINET s. m. (u-ti-né). Techn. Maillet de tonnelier. n Escabeau de dentellière.

UTI POSSIDETIS, Expression qui appartient au langage diplomatique, et qui sert à désigner l'état actuel des possessions que l'on veut régler, pris pour base des arrangements à intervenir: *L'Angleterre proposait une base d'arrangement fort simple, c'était l'uti possidetis, c'est-à-dire que chacune des puissances gardât ce que les événements de la guerre avaient mis en ses mains.* (Thiers.)

— **Encycl.** Cette formule a été employée pour la première fois, en diplomatie, par les plénipotentiaires du traité de Bréda (31 juillet 1667); elle était usitée bien antérieurement dans la pratique du notariat relative à l'action possessoire et remontait à une formule du droit romain: *Uti nunc possidetis quominus ita possideatis, vim fieri veto* (Gaius, IV, Instit., § 160). Lors du traité de Bréda, la France, la Hollande, l'Angleterre et le Danemark ayant accepté, pour bases du traité, que chacune des puissances belligérantes conserverait ses possessions dans leur état actuel, cette clause fut stipulée dans l'instrument par un article qui commençait par ces mots: *Uti possidetis*, etc. Depuis, dans la diplomatie, toutes les fois que de pareilles bases ont été proposées, on a employé, pour abrégé, cette même formule. *L'uti possidetis*, dans cette acception, est devenu une locution française, comme le *statu quo*, etc. La langue diplomatique affecte d'ailleurs d'employer un assez grand nombre de mots latins; elle a francisé, ou pour mieux dire européanisé *memorandum, conclusum, referendum, ultimatum*, etc.

UTIQUE, en latin *Utica*, ville de l'Afrique ancienne, sur la Méditerranée, au N.-O. de Carthage. Après la ruine de cette dernière ville, Utique devint la capitale de la province romaine d'Afrique. Caton, dit d'Utique, s'y tua. Auguste accorda aux habitants de cette ville le droit de citoyen romain. Sous Adrien, ce municipie était tombé au rang de colonie. De nos jours, on voit les ruines de cette antique cité près de Porto-Farina, dans la régence de Tunis.

UTLATEQUE s. m. (utt-la-tè-ke). Linguist. Langue parlée dans le Guatemala.

U-TONG-CHU s. m. (u-ton-gchu). Bot. Arbre de la Chine, de la famille des rhamnées, qui a le port d'un sycamore.

UTOPIE s. f. (u-to-pi — du gr. *ou*, non; *topos*, lieu. Thomas Morus avait nommé ainsi le pays imaginaire où il place son gouvernement fictif. Le nom du pays s'est transporté à ce gouvernement, et le mot est devenu synonyme de rêverie, idéal qui semble irréalisable. Rabelais s'en est également servi pour désigner le royaume de Grandgousier). Système ou plan d'une réalisation qui paraît impossible: *Les utopies ne sont souvent que des vérités prématurées.* (Lamart.) *Chez les parvenus satisfaits, le dessein aux intérêts du*

peuple s'appelle utopie séditieuse. (Mme E. de Gir.)

— **Encycl.** L'*utopie* est une des formes de l'idéal et, par conséquent, elle en a tous les caractères. Le mot idéal, pris dans le sens le plus général, est synonyme de fictif ou d'imaginaire, et il s'applique à tous les objets qui n'ont pas d'existence hors de l'esprit qui les conçoit.

L'idéal s'identifie pour une part avec le possible. En effet, tout ce que nous concevons simplement comme possible, mais qui n'est pas encore réalisé, est purement idéal. Seulement la réciproque n'a pas lieu et on ne peut pas dire que tout ce qui est idéal soit possible. Cette identité partielle est causée que l'idéal joue un rôle considérable dans la vie pratique de l'humanité. Par exemple, il prend une part considérable dans l'exercice de la conscience morale. C'est un fait très-fréquent et que l'on peut constater en se rendant compte de ce qui se passe dans l'esprit lorsque avant d'agir nous consultons la conscience. Elle est, comme on l'a dit, le pouvoir de connaître le bien et le mal et de les distinguer l'un de l'autre. Lorsque nous jugeons qu'il dépend de nous de faire ou un plus grand bien ou un plus petit ou ce qui est mal, et qu'il est nécessaire d'opter entre les trois, si nous optons pour le plus grand bien, nous faisons bien moralement; si, au contraire, nous optons pour le mal ou même pour le plus petit bien, nous faisons mal.

Mais ce qu'il importe surtout de remarquer, c'est la nature des choses que nous comparons avant de prendre un parti. En effet, ces choses, au moment où nous les comparons, n'ont pas une existence réelle hors de notre esprit qui les conçoit; elles sont seulement considérées comme possibles et, par conséquent, elles sont purement idéales. Ainsi, quand on consulte sa conscience avant d'agir, on compare des idéaux qui appartiennent à la catégorie du possible. Lorsque, après avoir agi, on se repent, parce que l'on juge que l'on aurait pu faire mieux, cela vient de ce qu'on a comparé l'action faite, qui est une réalité, avec une action idéale qui était possible au moment où l'on s'est déterminé. Dans ces différents cas, l'idéal, considéré comme possible, a servi de base aux appréciations de la conscience morale. En résumé, la conscience morale ne peut être pour nous un guide éclairé qu'à une condition: c'est que nous ayons la conception du bien possible, pour pouvoir le faire, et celle du mal possible, pour pouvoir l'éviter.

Ainsi l'idéal est souvent un mobile que nous cherchons à réaliser, et cela peut arriver, non-seulement dans les cas où la conscience morale a lieu d'intervenir, mais encore toutes les fois que nous avons un parti à prendre. En effet, avant d'agir volontairement, il faut avoir l'idée de ce qu'on veut faire. C'est une nécessité qui s'impose et aux personnes n'ayant à s'occuper que d'affaires privées et aux hommes d'Etat qui doivent prendre une décision dans l'exercice de la fonction souveraine. Ces derniers exercent un art, qu'on appelle la politique et qui est susceptible de faire des progrès, comme tous les arts.

En politique, comme dans tout autre art, la théorie est un assemblage de règles. Mais, parmi les écrivains qui s'en sont occupés, il y en a un certain nombre qui, au lieu de proposer leurs conseils sous la forme de préceptes abstraits, ont décrit un Etat modèle, c'est-à-dire une société politique idéale ou imaginaire, qui, si elle était réalisée, serait un type de perfection. C'est ainsi que Platon a procédé dans les deux dialogues intitulés *la République* et les *Lois*. Thomas Morus a fait de même et il a donné à son Etat imaginaire le nom d'*Utopie*, qui, selon l'étymologie, signifie une chose n'existant nulle part. Ce mot, après avoir été un nom propre, est devenu un nom commun; on l'a appliqué d'abord aux sociétés imaginaires comme celle de Thomas Morus, dont la réalisation paraissait ou impossible ou très-difficile, et ensuite à tous les idéaux dont le caractère est le même. Dans tous les cas, le mot *utopie* est généralement pris en mauvaise part, et cependant l'illustre chancelier qui l'a employé le premier ne l'entendait pas ainsi; il espérait bien que sa conception pourrait se réaliser un jour quelque part, au moins en partie. Mais il y a beaucoup de gens routiniers dont l'esprit est rebelle à la conception de l'idéal et auxquels il est difficile de faire admettre la possibilité d'aucune chose meilleure que ce qui est. Lorsqu'on leur présente un idéal quelconque et qu'on leur parle de le réaliser, ils crient tout de suite à l'*utopie*. Sans doute l'excès contraire est possible aussi, et ce qui le prouve, c'est qu'on voit des hommes dont l'esprit est constamment occupé de projets irréalisables et qui se rendent ridicules à force d'en parler. Mais cela montre seulement qu'il faut garder un juste milieu, et ce n'est point une raison pour persister et pour paralyser les inventeurs. La conception de l'idéal est nécessaire au progrès. Souvent ce qui avait été qualité d'*utopie* à une époque devient une réalité sensible dans un autre temps. Par exemple, la conception utopique de Thomas Morus a été réalisée en certaine partie par la nation anglaise.

Parmi les autres *utopies* dignes d'être rappelées, nous nous contenterons de citer l'*Arge-*

nis de Barclay, l'*Océana* d'Harrington, la *Sallente* du *Télémaque*, les *Entrétiens de Phocion* de l'abbé Mably, l'*Arcadie* de Bernardin de Saint-Pierre, l'*Icarie* de M. Cabet, etc.

Une *utopie* que beaucoup d'esprits distingués se plaisent à caresser, c'est celle de la paix universelle et perpétuelle dans l'humanité. C'était le rêve favori de Bernardin de Saint-Pierre. Voilà un de ces idéaux que les hommes dépourvus de cœur et d'esprit appellent une *utopie*, et dont cependant des personnes très-distinguées espèrent la réalisation. On nous dira peut-être: ce n'est qu'une espérance. Oui, sans doute; mais si nous voulions fouiller dans l'histoire et en exhumer des exemples de choses qui ont été effectuées après avoir été jugées impossibles, nous en trouverions des milliers. C'est au moins une raison pour ne pas être trop prompt à prononcer ce mot d'*utopie* dont on a tant abusé.

Utopie (*De optimo reipublicæ statu, deque nova insula Utopia*), roman politique de Thomas Morus (Londres, 1518, in-40). Lorsqu'il composa ce livre, Thomas Morus, depuis longtemps employé dans diverses ambassades et missions diplomatiques, avait vu le bien et le mal de tous les gouvernements. Il y avait sans doute trouvé bien plus de l'un que de l'autre; car ne pouvant présenter aucun d'eux pour modèle à son pays, il imagina l'*Utopie*, terre inconnue, à l'existence de laquelle on pouvait facilement croire, vingt ans après la découverte de l'Amérique par Colomb. Quoi qu'aient prétendu quelques biographes de Thomas Morus, et M. Campbell en particulier, l'*Utopie* ne fut pas pour son auteur un simple jeu d'esprit; de tous ses ouvrages littéraires, elle fut certainement celui qu'il considéra comme son œuvre capitale, le seul peut-être auquel il attacha quelque importance. Nous allons donner une analyse succincte de cet écrit, dans lequel semblent avoir largement puisé tous nos socialistes modernes. La première partie de l'*Utopie* est toute critique. C'est le tableau de la société anglaise. L'auteur suppose avoir rencontré à Anvers un savant voyageur nommé Raphaël, avec lequel il s'est lié d'amitié; leurs entretiens roulent d'ordinaire sur la philosophie et le gouvernement. Raphaël attaque avec force les abus des monarchies européennes, s'élève contre leur despotisme et les maux qui en sont la conséquence, contre le servilisme des gens de cour, la vénalité des charges, la manie des conquêtes, etc.; mais son indignation éclate surtout contre les gentilshommes, les courtisans et les moines. Il les accuse de tous les maux publics; leur luxe envahit et détruit tout; les richesses, les propriétés concentrées dans leurs mains constituent un monopole qui engendre la cherté des grains, prive le pauvre de la subsistance et le force de recourir au vol; car le grand nombre des vols provient, d'après lui, de la misère des petits et de la cupidité des grands, qui possèdent les terres et en chassent les petits propriétaires à force de vexations. Il déplore les rigueurs des lois répressives et prouve que cette rigueur les rend inefficaces. Si l'on frappe du même châtiment le voleur et l'assassin, il arrive nécessairement qu'il y a plus d'assassins que de voleurs, nul individu pervers ne s'arrêtant à un délit que la loi punit comme un crime. Il s'élève contre la peine de mort, en arguant de la loi de Moïse. Il conclut, en un mot, qu'il n'y a pas de bonheur possible dans les Etats où existent de pareils abus, surtout le droit de propriété personnelle, qu'il regarde comme la source des maux qui affligent les peuples, et il prononce en faveur de l'égalité ces remarquables paroles: « Or l'égalité est, je crois, impossible dans un Etat où la possession est solitaire et absolue... Voilà ce qui me persuade inévitablement que l'unique moyen de distribuer les biens avec équité, avec justice, et de constituer le bonheur du genre humain, c'est l'abolition de la propriété. Tant que le droit de propriété sera le fondement de l'édifice social, la classe la plus nombreuse et la plus estimable n'aura en partage que disette, tourments et désespoir. »

La seconde partie, au lieu d'afficher des prétentions dogmatiques, n'est que le rapport, par un témoin oculaire, de la vie que mènent les habitants de l'île d'*Utopie*, et elle est divisée par chapitres. Après la description de l'île vient le chapitre *De l'organisation matérielle des villes*; celui qui traite des magistrats le montre tous, sans exception, soumis à l'élection populaire. Parmi les arts et métiers, le plus noble, celui dont « personne n'a le droit de s'exempter, » c'est l'agriculture. Les enfants l'apprennent en théorie dans les écoles, en pratique dans les campagnes voisines de la ville, où ils sont conduits en promenades récréatives. Mais les travaux matériels ne doivent pas prendre plus de six heures de la journée. « Le but des institutions sociales, en Utopie, est de fournir d'abord aux besoins de la consommation publique et individuelle, puis de laisser à chacun le plus de temps possible pour s'affranchir de la servitude du corps, cultiver librement son esprit, développer ses facultés intellectuelles par l'étude des sciences et des lettres. C'est dans ce développement complet que les Utopiens font consister le vrai bonheur. Le chapitre intitulé *Des rapports mutuels entre les citoyens* règle les relations de famille d'une façon qui rappelle un peu trop les institutions des Spar-

tiates. Au chapitre *Voyages*, on trouve beaucoup de considérations sur le mépris des richesses et le but de la vie humaine. Morus aurait-il voulu faire une épigramme en plaçant au chapitre des *Esclaves* tout ce qui concerne les lois et les usages des Utopiens sur le mariage? Quoi qu'il en soit, c'est là que se trouvent aussi les lois sur la chasteté, celles sur l'adultère et celles sur le divorce. Le chapitre de la *Guerre* conclut à l'anéantissement de cette coutume barbare. Celui des *Religions de l'Utopie* mérite une mention toute particulière. Au moment où l'Europe entière était en feu, où des chrétiens s'entredégorgaient au nom d'une religion qu'ils disaient être de paix et d'amour, Morus professe largement la tolérance religieuse. « Les Utopiens mettent au nombre de leurs institutions les plus anciennes celle qui prescrit de ne faire tort à personne pour sa religion. » Et, s'ils ne proscrirent pas le prosélytisme, l'intolérance et le fanatisme sont punis par l'exil ou l'esclavage. Morus termine son livre par quelques mots qui indiquent le degré d'importance qu'il attachait à son œuvre. Il ne la considérait pas comme une chose pratique, non plus sans doute que Platon ne fit de sa *République*, mais bien comme un idéal bon à montrer aux politiques de son temps. Voici, du reste, ses propres paroles: « Je confesse aisément qu'il y a chez les Utopiens une foule de choses que je souhaite voir établies chez nous. Je le souhaite plus que je ne l'espère. » L'*Utopie* n'a qu'un défaut, mais il est capital; c'est de trop songer aux intérêts matériels du peuple, et point assez à sa liberté. Tout appartient à tous, sauf les femmes, fort bien; mais pourquoi la vie en commun, pourquoi des esclaves dans un pays qui ne reconnaît pas la propriété, pourquoi la peine de mort contre l'adultère dans un pays où cette peine est abolie comme immorale? A l'or pur il s'est mêlé beaucoup d'argile. On a reproché à Morus d'avoir traité plusieurs sujets d'une façon quasi plaisante, mais on pourrait en dire autant de Rabelais. Une grande hardiesse se cache sous l'aiguillon de la plaisanterie, et Th. Morus vivait sous des tyrans cruels et absolus.

L'*Utopie* a été traduite dans toutes les langues. Il en existe quatre traductions en français: celle de Jehan Le Blond, publiée à Paris en 1550; celle de Gueudeville, publiée à Leyde en 1715 et à Amsterdam en 1730; celle de Th. Rousseau, publiée à Paris en 1789; enfin la plus récente et la meilleure, celle de M. V. Stouvenel, avec une introduction et des notes (Paris, 1842, in-80).

UTORIQUE adj. (u-to-pi-ke — rad. *utopie*). Qui a le caractère d'une utopie: *En fait d'impôt, toute prétention à la justice est fatalement utorique.* (Proudh.)

UTOPISTE adj. (u-to-pi-ste — rad. *utopie*). Qui a rapport à une utopie, à la caractéristique d'une utopie: *Le XIX^e siècle a réalisé les rêves utopistes du XVIII^e.* (E. Scherer.)

— s. m. Individu qui fait des utopies, qui forme des projets imaginaires: *Le plus grand des utopistes est le moraliste qui se flatte de corriger les hommes.* (A. Fée.)

— **Encycl.** On est assez généralement porté à regarder les *utopistes* comme se trouvant dans un état d'esprit voisin de la folie. Cette idée, l'une des plus fausses qui puissent exister, vient de ce que l'homme qui crée une utopie, embrassant quelquefois d'un coup d'œil de génie le temps présent et le temps à venir, substituant aux faiblesses actuelles de l'individu les facultés et les vertus contenues en germe dans l'être collectif humaine, devançant par là même ce qui peut exister, et offrant ainsi à ses contemporains des singularités dont leur esprit ne peut que s'étonner sans les comprendre, doit en conséquence paraître un homme singulier. Il est singulier en effet, non toutefois comme un fou, mais comme un poète et un devin. Si, dans ses rêves de bonheur et de perfectionnement, il va jusqu'à des limites auxquelles paraît ne devoir jamais atteindre le progrès de l'humanité, on ne peut nier du moins qu'il est entraîné par un amour profond de cette humanité, et qu'il y joint une intelligence supérieure.

Platon fut un *utopiste*, dans sa *République*, et personne n'ignore qu'il y eut en Platon le génie d'un poète autant que celui d'un philosophe. Fénelon fut un *utopiste* dans cette partie du *Télémaque* où il expose le gouvernement de Salente, et tout le monde sait aussi combien il y eut du poète chez Fénelon. Ce qui frappe surtout dans le caractère des *utopistes*, en général, c'est une bonté, une candeur, une honnêteté, que l'on rencontrerait difficilement ailleurs au même degré. On a dit sur Thomas Morus: « Il n'est pas dans l'histoire de caractère qui ait plus approché de la perfection. Ne disons pas de lui: Il était simple, naturel; c'est un éloge qu'on peut décerner à tous ceux qui ont mérité le nom de grand. Il semble que toutes ces qualités aient été le produit spontané de sa nature. Il est enjoué sans ostentation: il monte à l'échafaud, n'ayant pour aurole que sa bonté sans faste. » Erasme ajoute: « Beaucoup d'hommes d'Etat de nos jours n'ont de faveurs et de grâces à accorder qu'à leurs amis ou à leurs créatures. Les Français ne protègent que des Français, les Allemands que des Allemands, les Ecossais que des

Ecossais; Morus dans sa bienveillante émbarrasait tout le monde... En le perdant, chacun pleurait un ami, un frère. » Il faut lire, dans l'*Eloge de l'abbé de Saint-Pierre*, par M. Prévost-Paradol, et dans les *Etudes sur la vie et les écrits de l'abbé de Saint-Pierre*, par M. Goumy (1861), quelles furent les excellentes qualités de cœur et d'esprit dont se montra doué cet homme de bien, qui rêvait la paix perpétuelle, la proportion dans les impôts et la suppression de la misère. On a peine à comprendre comment, même avec les préjugés de l'époque, l'Académie française exclut de son sein, à la presque unanimité, l'auteur de ces rêves bienfaisants; mais le vénérable abbé trouva une compensation dans le Club de l'Entre-soi, qui fut, dans la première partie du XVIII^e siècle, une véritable Académie des sciences morales et politiques. Si maintenant nous jetons un regard sur Fourier, nous verrons chez lui une semblable honnêteté unie aussi à une vive imagination. Commis-marchand et courtier de commerce, il touche du doigt toutes les plaies qui font à cette époque la honte du monde commerçant : l'accaparement, l'agiotage, la falsification, la contrebande, la banqueroute. Il se voit chargé de jeter secrètement à la mer une cargaison de riz que ses patrons avaient laissé gâter, afin de maintenir le haut prix des denrées. Exalté par cette horrible spéculation, il prend la plume, et il écrit, sous l'influence de cette conviction, que le commerce est « l'art d'acheter trois francs ce qui en vaut six, et de vendre six francs ce qui en vaut trois. » Ce n'est pas seulement le commerce qu'il veut réformer; ses idées se développent; ses rêves s'agrandissent; c'est la société entière dont il formule la réforme radicale et complète. On pourrait multiplier les exemples, et faire ressortir plus longuement le caractère général des *utopistes*; mais il suffit d'avoir indiqué ces trois physionomies, prises dans des classes diverses et à des époques différentes. Ajoutons, pour justifier par une observation pratique le respect dont nous faisons profession pour ces hommes, que plusieurs de leurs idées, qualifiées autrefois de rêveries, sont rangées aujourd'hui parmi les idées réalisables, et que bien des utopies des temps passés sont devenues pour notre siècle des faits accomplis.

UT PICTURA POESIS (*La poésie est comme une peinture*). Commencement d'un vers d'Horace (*Art poétique*, v. 361). Tandis que la prose dit simplement les choses, la poésie les dépeint, différence essentielle entre l'une et l'autre, laquelle a fait regarder la poésie comme sœur de la peinture : *Ut pictura poesis*.

« J'ai lu des vers de M. Sinetti. Je savais bien qu'il était tout aimable, mais je ne savais pas qu'il fût poète. Il y a en vérité de très-belles choses dans ce petit poème. J'y ai trouvé ce que j'aime, beaucoup d'images, *ut pictura poesis*. »

VOLTAIRE.

« Je sais qu'un grand peintre, qui aurait à traiter la mort de Tancrède, tirerait de ce contraste de la religion et de l'amour le principal effet de son tableau. Or, *ut pictura poesis*, c'est la règle générale. »

GRIMM.

« Le principal mérite des tableaux des anciens, sans parler de la partie du dessin dans laquelle ils étaient admirables, consistait, ce me semble, dans le sublime de l'expression. C'est là qu'ils mettaient tout leur génie. Quand Horace a dit : *Ut pictura poesis*, le peintre a dit : *Ut poesis pictura*. »

GRIMM.

UTRAQUISTE s. m. (u-tra-kui-ste — du lat. *utraque*, l'une et l'autre). Hist. relig. Nom donné aux Hussites de la Bohême, qui communiaient sous les deux espèces. Il On dit plus souvent CALIXTINS.

UTRECHT, le *Trajectum ad Rhenum* ou *Trajectum Vetus* des Romains, ville du royaume de Hollande, ch.-l. de la province de son nom, sur le Vieux-Rhin, à 45 kilom. S.-E. d'Amsterdam, à 50 kilom. E. de La Haye, par 52°5' de latit. N., et à 2°47' de longit. E.; 60,000 hab. Archevêché catholique, qui a remplacé, en 1559, l'évêché jadis souverain. Résidence du gouverneur et des autorités civiles et militaires de la province. Université fondée en 1636, et restée célèbre par l'enseignement du droit; grand hôpital militaire destiné surtout à l'instruction des médecins et chirurgiens militaires; école vétérinaire; Académie des sciences; institut royal de météorologie; observatoire astronomique. Fabrique de machines à vapeur; manufacture de tabac; fabrique de ceruse, acide sulfurique, briques, tuiles, chapeaux; raffineries de sucre et de sel; fabriques de draps, soieries, velours. Commerce actif, favorisé par la situation de cette ville au milieu d'un réseau de canaux et de bons chemins qui couvrent tout le pays, en communication directe par des chemins de fer avec Amsterdam, Rotterdam et Arnhem. Utrecht, ville de forme presque carrée, est entourée de remparts convertis en promenades; elle est, comme toutes les villes hollandaises, pro-

xv.

pre et bien bâtie; ses rues sont larges et coupées de canaux. La construction des maisons offre à Utrecht cette particularité assez singulière et contribuant à lui donner une physionomie spéciale parmi les autres villes hollandaises : les maisons y sont élevées au-dessus du niveau de l'eau, et les quais voutés offrent à la vue des caves, des ateliers, et jusqu'à des habitations.

Le principal monument d'Utrecht est la cathédrale (Domkerk), fondée en 720 par saint Willebrod et reconstruite à diverses reprises. Le 1^{er} août 1674, à la suite d'une tempête violente, la nef entière située entre le chœur et la tour s'écroula avec fracas. Elle ne fut jamais rebâtie. Ce qui reste debout de la cathédrale d'Utrecht, précieux échantillon de l'époque gothique hollandaise, est en voie de restauration. « L'intérieur de l'église, dit M. Maxime Du Camp, a maintenant la forme d'un T, car il n'y a plus que le chœur et le transept. Le premier est embarrassé d'une construction en bois, propre au culte évangélique, et qui ressemble à une salle provisoire pour des députés. Le chœur proprement dit se compose de huit arcades supportées par des faisceaux de colonnettes très-élégantes. Au transept, l'église s'arrête tout à coup par un mur moderne en briques empiétrées contre lequel s'appuie un jeu d'orgues. » On remarque dans la cathédrale d'Utrecht plusieurs tombeaux, notamment celui de l'amiral Van Gent, tué en 1672. Le cloître, dépendant de la cathédrale, est aujourd'hui dans un état de ruine à peu près complet. Par suite de l'ouragan du 1^{er} août 1674, l'ancienne tour de la cathédrale, aujourd'hui séparée de la basilique actuelle par une place publique, forme un monument isolé et spécial, désigné par les habitants sous le nom de *Dom*. La hauteur de cette tour est de 121 mètres. Un escalier de 453 marches conduit à sa plate-forme, d'où l'on jouit d'un panorama magnifique. Cette tour, qui a trois étages en retrait, date du XIV^e siècle; les deux premiers sont carrés, en briques; le troisième est coupé à six pans; ses énormes fenêtres, séparées par des meneaux triangulaires, sont soutenues à l'aide de tenons en fer, qui empêchent l'agrandissement des lézardes qui sillonnent cette partie.

Les autres églises d'Utrecht dignes d'une mention sont : l'église Saint-Jean, de style gothique, restaurée en 1837; l'église Saint-Pierre, construite dans la manière wallonne, avec crypte souterraine; l'église Saint-Augustin, toute moderne (1842); enfin, l'église des Jansénistes ou Sainte-Geztrude. Utrecht est aujourd'hui, en quelque sorte, le dernier retranchement de cette secte tant persécutée par Louis XIV. Les jansénistes habitent, dans la ville d'Utrecht, une ville à part, pour ainsi dire, calme et silencieuse.

L'hôtel de ville d'Utrecht, sans caractère architectural, n'offre d'intéressant qu'une collection de tableaux qui y est rassemblée. Parmi ces tableaux, on cite une *Vierge*, au milieu d'un paysage, par Jan Schoorel, où l'auteur, flamand d'origine et de style, s'est efforcé de se rapprocher de la manière de Raphaël : il en résulte un compromis étrange et fort curieux à étudier; des portraits, des médaillons diverses complètent le musée d'Utrecht. Les bâtiments de l'université sont attenants à la cathédrale. On y remarque la longue série des portraits des professeurs depuis sa fondation. L'université d'Utrecht, qui compte encore aujourd'hui environ cinq cents élèves, comprend une bibliothèque, un musée d'anatomie, un jardin botanique, un observatoire et plusieurs collections diverses. Enfin, nous citerons : l'hôtel de la Monnaie, siège unique de la fabrication des monnaies de la Hollande; la bibliothèque de la ville, riche d'environ 60,000 volumes, et établie dans les salles de l'ancien palais royal; l'école vétérinaire, le cabinet d'agriculture, le jardin botanique, le jardin zoologique et le théâtre. La promenade d'Utrecht consiste dans le mail, avenue longue d'environ 2 kilom., plantée de tilleuls, et qui passe pour une des plus anciennes plantations de l'Europe. Louis XIV donna, dit-on, l'ordre de l'épargner.

— **Célébrités**. Utrecht a vu naître, en 1495, le pape Adrien VI; mort en 1523, dont la maison est encore debout aujourd'hui et forme une des curiosités de la ville; et les peintres Poelenburg, Honthorst, dit Gherardo della Notte, Both d'Italie, Breemberg et Hondekoeter.

C'est à une très-faible distance d'Utrecht que se trouve le château de Soestjik, ancienne résidence du prince d'Orange, Guillaume II (1816), plus tard habitée par sa veuve, et l'établissement de Zeist, dirigé par les frères moraves, et fondé en 1746.

— **Histoire**. L'étymologie du nom d'Utrecht suffit à établir l'ancienneté de la ville : d'abord appelée *Trajectum ad Rhenum*, à cause de sa situation topographique, puis *Trajectum Vetus*, elle a plus tard été désignée sous le nom d'*Ultrajectum*; d'où, peu à peu, par corruption, Utrecht. Avant que le Rhin eût changé de lit, la ville était en effet placée précisément à l'endroit le plus fréquent pour le passage du fleuve. Utrecht dut être, à l'époque romaine, une colonie importante; mais, réduite plus tard à son château fort, elle échangea son nom primitif contre celui de *Willenburgh*, qui ne prévalut pas long-

temps. Dagobert passe pour le fondateur de sa première église, dont saint Willebrod fut évêque. Les successeurs de saint Willebrod devinrent, sous Charlemagne, Othon III et Henri IV, souverains temporels, et bientôt Utrecht fut érigé en archevêché. Comprise d'abord dans la Lorraine, la ville passa plus tard sous l'obéissance impériale. En 1528, Charles-Quint y fit bâtir le château de Vreeburg ou de la Paix, détruit depuis par les Flamands révoltés. Sous Philippe II, le célèbre duc d'Albe, son lieutenant dans les Pays-Bas, fit d'Utrecht une sorte de quartier général pour les exécutions sanglantes qu'il ne cessait de décréter. Le despotisme espagnol ayant exaspéré la population, des représentants des provinces de Gueldre, de Zutphen, de Hollande, de Zélande et enfin d'Utrecht, se réunirent dans cette dernière ville, et le 29 juillet 1579, arrêtèrent et publièrent le célèbre traité d'union, origine de la république des Provinces-Unies et signal de la ruine de la domination étrangère. Dès ce jour, Utrecht fut choisi pour siège des états généraux, jusqu'au jour où ils furent transférés à La Haye. C'est à Utrecht que fut signé, en 1713, le traité qui mit fin à la guerre de la succession d'Espagne. Les Français s'en étaient rendus maîtres un instant, en 1672. En 1729, la ville devint le principal refuge des jansénistes exilés de France par d'odieuses persécutions. Ils y fondèrent, du consentement du gouvernement des Provinces-Unies, une sorte de ville spéciale. Utrecht tomba au pouvoir des républicains français le 28 janvier 1795. Sous l'empire, la ville forma un des chefs-lieux d'arrondissement du département du Zuyderzée. Sa position centrale, au milieu de la Hollande, qui en fait une ville avant tout industrielle et commerciale, l'a empêchée de se ressentir trop vivement des nombreuses vicissitudes qu'elle a subies. Elle est aujourd'hui en pleine prospérité.

Plusieurs conciles ont été tenus à Utrecht. Dans le premier, qui eut lieu en 719, saint Willebrod fit décider l'envoi de prédicateurs dans les provinces. Le concile de 1080 fut réuni par l'empereur Henri IV, qui voulait faire excommunier le pape Grégoire VII. Dans la nuit qui précéda la proclamation solennelle de la sentence d'excommunication, presque tous les évêques prirent la fuite. En 1392, un concile condamna un frère mineur qui s'était fait passer pour évêque. Le concile de 1565 fit des règlements de discipline, et accepta, ainsi que celui de 1568, le décret du concile de Trente. En 1763, les jansénistes convoqués à Utrecht un concile que présidait l'archevêque Meindart. On approuva d'abord et on adopta les cinq articles présentés, en 1603, à M. de Choiseul, par quelques théologiens jansénistes, et adressés à Alexandre VII; les articles théologiques présentés à Innocent XIII par le cardinal de Noailles, quoique ni les uns ni les autres n'eussent jamais été autorisés. On rendit ensuite douze décrets contre les erreurs de Leclerc, contre les jésuites Hardouin, Belluyer et Pichon, et contre la morale relâchée des casuistes modernes. Le concile déclara indignes de participer aux sacrements ceux qui soutenaient la doctrine qu'il avait condamnée. La liste des décrets regarde les matières de discipline et les sacrements. Les actes de cette assemblée sont signés de trois évêques et de seize prêtres.

Utrecht (TRAITÉ D'), qui mit enfin un terme aux longues et sanglantes guerres du règne de Louis XIV. La conclusion en fut hâtée par une révolution qui éclata dans le ministère et le parlement anglais. Les whigs, à la tête desquels se trouvait Marlborough, furent renversés du pouvoir et remplacés par les tories, partisans de la paix. Un double traité préliminaire fut signé à Londres entre la France et l'Angleterre, le 8 octobre 1711. Mais, pour ne point entraver le cours des négociations générales qui allaient s'ouvrir, on cacha soigneusement ces préliminaires aux états généraux, qui ne voulaient entendre parler que de ceux de 1709. L'empereur ne négligea rien pour engager l'Angleterre à continuer la guerre; il envoya même à Londres le prince Eugène, qui échoua devant la ferme volonté du nouveau ministère et devant l'attitude du peuple à son égard. Le congrès s'ouvrit donc à Utrecht le 29 janvier 1712. Là s'assemblèrent les plénipotentiaires de toutes les puissances intéressées : la France, l'Angleterre, la Hollande, la Savoie, l'empire, le Portugal, la Prusse, le saint-siège, les républiques de Gènes et de Venise, les électeurs de Mayence, de Cologne et de Trèves, l'électeur palatin, ceux de Saxe, de Bavière, de Hanovre; le duc de Lorraine, etc. La multiplicité des intérêts à régler rendit les négociations longues et orageuses; plusieurs fois même elles furent interrompues, et ce furent les malheurs de famille de Louis XIV qui suscitérent les plus graves difficultés. En voyant Philippe V séparé par un seul degré du trône de France, l'Angleterre chercha de nouvelles garanties contre la réunion, tant redoutée, des couronnes de France et d'Espagne sur la même tête. Elle demanda la nomination de Philippe à la première de ces couronnes. Mais on lui laissait le choix ou de renoncer au trône de France en conservant la monarchie d'Espagne et d'Amérique, ou d'ac-

cepter le royaume des Deux-Siciles, les Etats du duc de Savoie et les duchés de Montferrat et de Mantone, qui, après lui, reviendraient à la France. Dans ce cas, le duc de Savoie eût été roi d'Espagne. Philippe rejeta ces propositions brillantes et s'entêta à conserver sa couronne espagnole en renonçant à celle de France. Dès que cet objet fut réglé, Anne fit connaître au Parlement l'état des négociations et la conclusion prochaine de la paix avec la France (17 juin 1712). Un grand événement militaire, la victoire de Villars à Denain, hâta encore cette conclusion, et le traité d'Utrecht fut signé le 11 avril 1713. Nous allons passer rapidement en revue les principales clauses qu'il renferme.

1^o **Traité entre la France et la Grande-Bretagne**. En vertu de l'article 4, la France reconnaît l'ordre de succession établi en Angleterre par les actes du Parlement, en faveur des descendants de la reine Anne et de la ligne protestante de Hanovre. Le roi s'engage, pour lui et ses descendants, à ne jamais reconnaître personne comme roi ou reine de la Grande-Bretagne, si ce n'est conformément à cet ordre, et à porter tous ses soins pour empêcher que le fils de Jacques II, sorti volontairement du royaume de France, ne puisse y rentrer, en quelque temps et sous quelque prétexte que ce puisse être. L'article 6 reproduit les actes concernant la renonciation de Philippe V au trône de France et des ducs de Berry et d'Orléans au trône d'Espagne. Ces diverses renonciations réciproques devaient constituer une loi éternellement inviolable, de sorte que les couronnes de France et d'Espagne ne pussent jamais être réunies. L'article 9 concernait Dunkerque, dont le roi promettait de faire raser les fortifications et de combler le port à ses dépens, sans pouvoir jamais le réparer. C'était l'anéantissement de cette ville redoutable qui, depuis 1702, avait lancé 791 corsaires sur la marine anglo-batave. Par l'article 10, le roi restituait à la reine de la Grande-Bretagne la baie et le détroit d'Hudson avec toutes les terres, mers, rivières, fleuves et lieux qui en dépendaient. L'article 12 abandonnait également à l'Angleterre l'île de Saint-Christophe et la Nouvelle-Ecosse, autrement dite Acadie, avec ses anciennes limites. L'article 13 cédait à cette même couronne la grande île de Terre-Neuve avec les îles adjacentes. La France conservait seulement, avec l'île du Cap-Breton et les autres îles du Saint-Laurent, le droit de pêche et de sécherie sur la côte de Terre-Neuve. En un mot, nous renoncions à de vastes possessions dans l'Amérique du Nord, que nous avions longtemps disputées avec avantage à l'Angleterre.

Ces conditions étaient dures, assurément, mais infiniment moins encore que celles que les alliés avaient voulu nous imposer en 1709; le temps avait marché, et ils étaient autant que nous fatigués de cette interminable succession de guerres.

Le jour de la signature de la paix, un traité de *navigation et de commerce* fut également conclu entre la France et l'Angleterre. Les stipulations particulières de cette convention portaient, entre autres, que les sujets des deux couronnes seraient traités réciproquement comme ceux des nations les plus amies et les plus favorisées (art. 8); qu'ils jouiraient des mêmes libertés, privilèges et franchises dans le commerce, et que particulièrement le droit d'aubaine n'aurait pas lieu à leur égard (art. 12). Le droit de 50 sous par tonneau établi en France sur les navires anglais et le droit de 5 shillings par tonneau, établi en Angleterre sur les navires français, furent abrogés.

Les articles 17 et 18 font époque dans l'histoire du droit maritime de l'Europe, parce qu'ils annulèrent, à l'égard de la Grande-Bretagne, une disposition qui était alors de droit commun et que Louis XIV avait primée littéralement dans son ordonnance sur la marine en 1681. Elle déclarait de bonne prise tout navire qui se trouvait chargé d'effets appartenant aux ennemis de la France. Le traité d'Utrecht eut la gloire de proclamer le principe que « le vaisseau libre rend les marchandises libres, » c'est-à-dire que le pavillon couvre la marchandise, à l'exception de la contrebande de guerre; il fut interdit de visiter les vaisseaux marchands neutres, sinon pour prendre connaissance des lettres de mer et certificats constatant la nature du chargement. De part et d'autre, la visite et la confiscation des marchandises importées, sous prétexte de fraude ou de défectuosité dans la fabrique, furent interdites, toute liberté devant être laissée aux vendeurs et aux acheteurs dans leurs transactions. Enfin, le monopole du tabac était aboli en France et le commerce en était permis aux Anglais.

2^o **Traité entre la France et la Hollande**. Par l'article 7, la France s'engageait à remettre aux états généraux, en faveur de la maison d'Autriche, tout ce qu'elle possédait encore dans les Pays-Bas communément appelés espagnols. On exceptait de cette cession une partie de la Gueldre, cédée au roi de Prusse par son traité avec la France du même jour, et une terre dans le Luxembourg ou le Limbourg, qui devait être érigée en principauté en faveur de la princesse des Ursins et de ses héritiers. Mais cette stipulation n'obtint aucune suite. L'article 9

révoquait l'acte par lequel Philippe V avait cédé et transporté les Pays-Bas, en toute souveraineté, à l'électeur de Bavière et à ses héritiers et successeurs mâles. Par les articles 11 et 12, le roi cédait aux états généraux, en faveur de la maison d'Autriche, une partie des Pays-Bas français, savoir : les villes de Menin et de Tournay, avec tout le Tournaisis, excepté Saint-Amand et Mortagne, Purnes, Purner-Ambacht, le fort de Knoque, les villes de Loo et de Dixmude avec leurs dépendances; Ypres avec sa châtellenie et avec Poperingue, Warneton, Commines, Warwick. L'article 14 portait qu'aucune province, ville, fort ou place des Pays-Bas espagnols et français, cédés par le roi, ne pourrait jamais passer à la couronne de France ni à aucun prince ou princesse de la maison et ligne de France, à quelque titre que ce pût être.

Par l'article 15, les états généraux restituaient au roi la ville et la citadelle de Lille avec toute sa châtellenie, Orchies, le pays de Valenciennes et le bourg de La Gorgue, les villes et les places d'Aire, Béthune et Saint-Venant, avec le Fort-François, leurs bailliages et leurs dépendances. Un traité de commerce fut également conclu entre la France et la Hollande pour une durée de vingt-cinq ans. Ce traité rétablissait à peu près intégralement les clauses de celui de Ryswick; il mettait les Hollandais sur le même pied que les Anglais avec la France.

Quelques avantages que fussent ces conditions pour les Hollandais, ils ne s'étaient pas résignés facilement à les accepter, et il fallut que l'Angleterre menaçât de les abandonner pour qu'ils se décidassent enfin à signer le traité. Ils se croyaient toujours en 1709; mais la situation était bien changée. « Nous prenons, écrivait l'abbé de Polignac, un des plénipotentiaires français, la figure qu'ils avaient à Gettruydenberg, et ils prennent la nôtre; c'est une revanche complète. »

30 *Traité entre la France et le Portugal.* Par l'article 8, la France se désistait, en faveur du roi de Portugal, de tous les droits et prétentions qu'elle pouvait avoir sur les terres appelées le Cap-Nord et situées entre la rivière des Amazones et celle de Japoc ou de Vincent-Pinson, en Guyane. Elle reconnaissait, en vertu de l'article 10, que les deux bords de la rivière des Amazones appartenaient en toute propriété et souveraineté au roi de Portugal, et, par l'article suivant, elle renonçait à la navigation et à l'usage de ce grand fleuve. L'article 12 défendait aux habitants de Cayenne, sujets de la France, d'exercer aucun commerce dans le Maragnon et dans l'embouchure de la rivière des Amazones; il ne leur serait pas permis de passer le Vincent-Pinson pour y trafiquer et pour acheter des esclaves dans les terres du Cap-Nord. Pareillement, les Portugais ne pouvaient commercer à Cayenne. Ces concessions étaient arrachées par les Anglais, à leur profit encore plus qu'à celui de leurs alliés. Le Portugal s'enfonçait de plus en plus dans sa dépendance à l'égard de l'Angleterre, et un de ses plénipotentiaires, plus clairvoyant que le reste de la nation, apercevant avec effroi les conséquences de cette suzeraineté occulte que s'arrogeait l'Angleterre sur le Portugal, alla jusqu'à faire aux ministres français, dans le cours des conférences d'Utrecht, des ouvertures d'alliance entre les deux pays. Ces projets n'eurent pas de suite; le gouvernement français craignait probablement de se brouiller avec l'Angleterre.

40 *Traité entre la France et le roi de Prusse.* Par l'article 7 de ce traité, le roi de France, en vertu du pouvoir qu'il en avait reçu du roi d'Espagne, cédait au roi de Prusse, ainsi qu'à ses héritiers et successeurs, la haute Guelde ou Guelde espagnole, avec la ville de Guelde, pour en jouir en toute liberté et souveraineté, de même que les Espagnols, avec cette condition toutefois que la religion catholique y serait conservée dans l'état où elle se trouvait sous la domination espagnole, sans que le roi de Prusse y pût rien changer. Louis XIV, par l'article 8, cédait de même au roi de Prusse et à ses descendants des deux sexes le pays de Kessel avec le bailliage de Kriekenberg, situés dans la partie supérieure de la Guelde, pour les posséder en toute souveraineté et avec les mêmes droits que le roi d'Espagne, sauf aussi l'état actuel de la religion catholique. Les Hollandais n'apprirent ces stipulations qu'avec un profond déplaisir. Par l'article 9, la France reconnaissait le roi de Prusse en qualité de souverain de la principauté de Neuchâtel et de Valengin.

Par l'article 10, le roi de Prusse renonçait à ses droits et prétentions sur la principauté d'Orange, ainsi qu'à toutes les terres et seigneuries qui en dépendaient, soit dans le Dauphiné, soit en Franche-Comté. Toutefois, il était permis au roi de Prusse d'attacher le nom de principauté d'Orange à cette partie de la Guelde qui venait de lui être cédée, et ce prince se chargeait d'indemniser les Nassau-Prise, ses cohéritiers, pour ce qui concernait les biens en question. En outre, il promettait de ne plus fournir à l'armée de l'empire, tant que durerait la guerre, que le contingent de 4,600 hommes auquel l'obligeait le pacte fédéral, au lieu de 35,000 soldats qu'il avait actuellement sur pied.

50 *Traité entre la France et la Savoie.* En vertu de l'article 3, la France restituait à l'autre puissance le duché de Savoie et le comté de Nice, et généralement tous les Etats et lieux qu'elle avait enlevés au duc pendant la guerre. Elle lui cédait également la vallée de Pragelas, avec les forts d'Exilles et de Fenestrelle, ainsi que les vallées d'Oulx, de Sézanne, de Bardonnèche et Châteauneuf, et généralement tout ce qui est à l'eau pendant des Alpes du côté du Piémont. Réciproquement, le duc de Savoie abandonnait à la France la vallée de Barcelonnette et ses dépendances, ce qui rectifiait la frontière dauphinoise. Les sommets des Alpes devaient servir dorénavant de limite entre la France et le Piémont; le plateau de ces montagnes serait partagé entre les deux puissances. Par l'article 5, Louis XIV reconnaissait le duc de Savoie comme roi légitime de Sicile et lui garantissait la possession de ce royaume. Par l'article 6, le roi reconnaissait le duc de Savoie et ses descendants mâles comme légitimes héritiers de la monarchie d'Espagne, au défaut de la postérité de Philippe V. Toutefois, au sujet de cette clause, il faut remarquer que ce droit de succession n'était reconnu qu'aux mâles de la maison de Savoie, et seulement au défaut de toute la postérité de Philippe V, par conséquent aussi de la postérité féminine.

Les ministres d'Espagne, qui n'avaient pu être admis aux conférences aussi longtemps que Philippe V n'était pas reconnu, arrivèrent à Utrecht lorsque la paix entre les principales puissances fut signée. Ils ratifièrent les engagements pris au nom de leur souverain par son aïeul, et, le 13 juillet, la paix fut également signée entre l'Espagne et l'Angleterre.

Quant aux intérêts des princes allemands, ils ne furent réglés que l'année suivante au congrès de Rastadt (v. ce mot), à cause de l'obstination de l'empereur, qui ne put se résigner à accepter les conditions formulées par la France à Utrecht. Dès le 15 avril, les ambassadeurs avaient quitté cette ville, et la guerre continua entre l'empire et la France. Quelques historiens prétendent que le refus d'accéder à la paix générale avait été inspiré à l'empereur par le prince Eugène, qui comptait sans doute effacer par quelque action d'éclat le souvenir de sa défaite à Denain; mais il était inutile de recourir à cette raison pour expliquer l'orgueilleux entêtement commun à Charles VI et à toute sa maison. Ce prince ne voulait, sous aucun prétexte, reconnaître Philippe V, par conséquent, renoncer à la succession d'Espagne. C'était s'aveugler singulièrement sur le sentiment de toute l'Europe que de s'imaginer qu'elle verrait sans répugnance un prince allemand réunir la double couronne sur sa tête, tandis qu'elle avait versé des flots de sang pour empêcher qu'un prince français ne réalisât cette réunion menaçante. Ce n'était pas une vaine guerre d'amour-propre et de vanité que l'Europe avait faite à Louis XIV et à son petit-fils, mais une guerre d'intérêt, une guerre inspirée par le sentiment profond de sa sécurité. Que le danger vint de la France ou de l'empire, elle n'était pas plus disposée à l'accepter d'un côté que de l'autre, et en cela il faut reconnaître qu'elle était pleinement dans son droit.

UTRECHT (PROVINCE D'), division administrative du royaume de Hollande comprise entre les provinces de Hollande méridionale à l'O., de Brabant méridional au S., de Gueldre à l'E. et le Zuyderzée au N.; superficie, 138,820 hectares; 170,000 hab. Sol plat, plus élevé dans l'E., généralement sablonneux, mais fertile, surtout au S. Récolte de lin, chanvre, céréales. Fruits, excellent tabac. Elève considérable de bétail; exploitation de tourbe. Industrie active; fabrication de draps, lainages, soieries, velours, tapis renommés. Commerce de beurre, fromage et autres produits de l'industrie agricole et manufacturière.

UTRERA, la *Castra Venaria* des anciens, ville d'Espagne, province et à 26 kilom. S. de Séville, au milieu d'une plaine fertile; 12,000 hab. Fabrication de chapeaux, poterie, savon, amidon; tanneries. Riches salines aux environs; élève de taureaux de combat très-estimés et de bons chevaux. Commerce de bestiaux et de grains. Cette ville, assez bien bâtie, conserve les restes de ses anciennes murailles et d'un vieux château fort; on y voit une belle église gothique et un hôtel de ville remarquable.

UTRICAIRE s. m. (u-tri-ké-re). Bot. Nom donné à la bandure ou utriculaire de Madagascar, dont les feuilles se terminent par une sorte de vase qui est souvent rempli d'eau.

UTRICULAIRE adj. (u-tri-ku-le-re — rad. *utricule*). Hist. nat. Qui a la forme d'un utricule ou qui est composé d'utricules. On dit aussi UTRICULÉ, ÉE et UTRICULEUX, EUSE.

— s. m. Antiq. rom. Batelier qui traversait les fleuves sur des outres. Il jouait d'une sorte de cornemuse.

— s. f. Bot. Genre de plantes, type de la famille des utriculacées, comprenant environ cent cinquante espèces, répandues sur tout le globe, dans les eaux douces et les marais : *L'UTRICULAIRE vulgaire croît dans les eaux stagnantes de presque toute la France.* (P. Duchartre.) Les UTRICULAIRES peuvent

vivre au moins un certain temps sans adhérer au sol. (F. Hœfer.)

— Encycl. Bot. Les *utriculacées* sont des herbes aquatiques, dont les uns naissent librement et les autres végètent au fond de l'eau. La tige est simple, nue ou pourvue d'écaillés. Les espèces flottantes ont les feuilles divisées en nombreux segments filamenteux; les autres les ont dressées et entières. Des fleurs solitaires ou disposées en grappes, jaunes, rouges ou bleues, paraissent au bout des tiges. Le calice a deux pétales; la corolle porte deux étamines. Ces plantes sont pourvues d'un appareil très-curieux qui permet à leurs rameaux de venir gagner l'air de façon que la floraison puisse avoir lieu; les feuilles chez les espèces flottantes et les racines dans les espèces paludéennes sont garnies de petites vésicules, ordinairement remplies d'un liquide plus pesant que l'eau et qui se trouve remplacé par des gaz au moment de la floraison.

UTRICULARIÉ, ÉE (u-tri-ku-la-ri-é — rad. *utriculaire*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte à l'utriculaire. On dit aussi UTRICULARIACÉ et UTRICULARINÉ.

— s. f. pl. Famille de plantes dicotylédones, ayant pour type le genre utriculaire. On les appelle aussi LENTIBULARIÉES.

UTRICULE s. m. (u-tri-ku-le — du lat. *utriculus*, petite outre). Anat. Petit sac. Il Renflement du labyrinthe membraneux de l'oreille. Il Organe en forme de poche, piriforme, aplati ou oblong, situé sur la ligne médiane entre les deux canaux déférents, à la face urétrale de la prostate.

— Bot. Syn. de CELLULE. Il Cavité des grains de pollen qui contient le fluide fécondant. Il Sorte de fruit sec, monosperme, à péricarpe peu développé. Il On trouve quelquefois ce mot au féminin : Les UTRICULES sont untes entre elles par des fibrilles très-déliées. (T. de Bernéaud.)

— Encycl. Anat. L'utricule prostatique paraît d'autant plus développé que la prostate et les vésicules séminales le sont moins. On lui distingue une partie rétrécie ou col et un fond plus ou moins renflé ou corps. Il a de 0m,006 à 0m,015 de longueur et une largeur une ou deux fois moindre. Le liquide contenu dans l'utricule offre une grande analogie avec la sécrétion qui est propre aux vésicules séminales, ce qui a fait penser que l'utricule prostatique sécrète et verse l'une des nombreuses humeurs qui sont mêlées au sperme lors de l'éjaculation, et dont la présence est nécessaire pour que ce liquide soit apte à la fécondation. Toutefois, dans l'état actuel des connaissances sur ce sujet, on ne peut encore rien affirmer.

— Bot. V. CELLULE et PARENCHYME.

UTRICULEUX, EUSE adj. (u-tri-ku-leu, eu-ze — rad. *utricule*). Bot. Qui est garni d'utricules : Feuilles UTRICULEUSES.

UTRICULIFORME adj. (u-tri-ku-li-forme — de *utricule*, et de *forme*). Hist. nat. Qui est en forme de petite outre.

UTRIFORME adj. (u-tri-for-me — du lat. *uter*, outre, et de *forme*). Hist. nat. Qui a la forme d'une outre.

UTRIGÈRE adj. (u-tri-jé-re — du lat. *uter*, outre; *gero*, je porte). Qui porte une outre ou un objet qui a cette forme.

UTTMANN (Barbara), Allemande connue comme la première vulgarisatrice de l'art de faire de la dentelle dans l'Erzgebirge saxon, née en 1514, morte en 1575. Elle était fille de Henri d'Elkstein, d'une famille patricienne de Nuremberg, qui s'était établie dans l'Erzgebirge, où elle possédait des mines considérables. Elle fut mariée à Christophe Uttmann, qui était aussi propriétaire de mines étendues et qui jouissait d'une grande considération dans toute la contrée. Une antique tradition rapporte qu'elle apprit l'art de faire de la dentelle, d'une Brabançonne, que la tyrannie du duc d'Albe avait forcée à fuir de sa patrie, et l'on fixe à l'année 1561 l'époque à laquelle elle commença à enseigner aux femmes d'Annaberg cet art, qui forme aujourd'hui l'une des branches les plus productives de l'industrie de l'Erzgebirge saxon. Barbara fut enterrée dans le cimetière d'Annaberg, où on lui a érigé un monument, il y a quelques années.

UTTOXETER, bourg d'Angleterre, comté et à 23 kilom. N.-E. de Stafford, près de la Dove, qu'on y passe sur un beau pont de pierre; 5,500 hab. Forges de fer. Commerce de grains et de fer.

UTURU s. m. (u-tu-ru). Gramm. Nom turc d'un signe voyelle appelé *dhamma* par les Arabes.

UTZSCHNEIDER (Joseph D'), industriel et financier allemand, né à Rieden, sur le lac Staffel (haute Bavière) en 1763, mort en 1840. Il fit ses études à Ingolstadt et, en 1778 et 1779, fut chargé quelque temps de la correspondance particulière de la duchesse Marie-Anne de Bavière, qui le fit nommer, en 1784, conseiller de la chambre aulique. Les services qu'il rendit en cette qualité lui valurent l'emploi de chargé d'affaires et de premier administrateur des salines de la Bavière dans la principauté de Berchtesgaden. Nommé en 1799 référendaire intime au département des finances, il proposa des plans de réforme,

qui furent repoussés, et il se vit obligé, en 1804, de quitter le service administratif. Il établit alors une manufacture de cuirs à Munich, puis, en société avec Georges de Richenbach et Joseph Lilbhen, un institut mécanique, auquel la verrerie qu'il avait également établie à Benedictheuern fournit le *crown-glass* et le *flint-glass* nécessaires. En 1809, il s'associa avec Fraunhofer, et l'institut mécanique devint alors l'institut optique, qui fournit bientôt à toute l'Europe des instruments d'astronomie. Utzschneider était devenu dans l'intervalle (1807) administrateur général des salines et référendaire intime des finances. Ce fut lui qui fit construire la saline de Rosenheim, et, lorsque les salines de la Bavière furent menacées en 1809 de passer, comme celles de l'Autriche, en la possession de la France, il sut amener l'intendant général de l'armée française à la conclusion d'un traité par lequel, outre la saline de Berchtesgaden, celle de Hallein passa aussi sous l'administration de la Bavière. Une autre institution, dont on lui fut redevable à la même époque, fut celle du cadastre des terres. En 1811, il fut directeur de la caisse d'amortissement de la dette publique; mais, après la paix de Paris en 1814, cet établissement n'ayant pas rendu les services qu'on en attendait, Utzschneider se démit de ses fonctions publiques et fonda une grande brasserie et une manufacture de drap. Depuis la mise en vigueur de la nouvelle constitution bavaroise en 1818, il fut élu premier bourgmestre de Munich et, peu après, député de la même ville au Landtag; mais il ne répondit pas aux vœux de ses commettants et il résigna, en 1821, ses fonctions de bourgmestre. En 1827, il devint directeur de l'Ecole polytechnique centrale de Munich et se retira, deux ans plus tard, dans une de ses propriétés où, jusqu'à sa mort, il s'occupa d'études et d'expériences agricoles.

UVA (Benot DEL'), poète et bénédictin italien, né à Capoue vers 1530. Il appartenait à la congrégation du Mont-Cassin et il passa à Naples la plus grande partie de son existence. Tels sont les seuls renseignements biographiques qu'on possède sur ce littérateur. On lui doit *Le Vergini prudenti* (Venise, 1737, in-12).

UVAGE s. m. (u-va-je). Techn. Glacis en terre-cuite dont on forme l'encassement d'une chaudière à sucre.

UVAIRE s. m. (u-vè-re — du lat. *uva*, raisin). Bot. Syn. d'UNONE ou CANANG. V. ce dernier mot.

UVAROF. Pour les personnages de ce nom, v. OUVAROF.

UVAROVITE s. f. (u-va-ro-vi-te). Minér. V. OUVAROVITE.

UVAURE s. m. (u-vo-re). Mamm. Espèce de phoque, dont le museau ressemble à celui d'un veau.

UVA-URSI s. m. (u-va-ur-si — mots lat. qui signif. *raisin d'ours*). Bot. Syn. d'ARCTOSTAPHYLOS ou BOUSSEROLE, genre voisin des arbuscules, et qui leur est réuni par plusieurs auteurs.

UVE s. f. (u-ve). Anc. pharm. Pommade de blanc de plomb.

— Ichtyol. Ovaire en grappe.

UVEDALIE s. f. (u-ve-da-li — de *Uvedale*, voyageur angl.). Bot. Genre de plantes, de la famille des personnées, tribu des gratioles, voisin des mimules, et dont l'espèce type croît en Australie.

UVÉE s. f. (u-vé — du lat. *uva*, grappe de raisin). Cette tunique de l'œil est ainsi appelée parce que, par sa couleur et sa figure, elle ressemble à un grain de raisin. Anat. Tunique de l'œil à laquelle adhère l'iris.

— Encycl. L'uvée est une membrane vasculaire, située entre la rétine et la sclérotique. Cette membrane, de couleur noire, présente une épaisseur de 0m,15 à 0m,27. On lui considère deux faces et une extrémité antérieure. La face externe ou scléroticale est en rapport avec la sclérotique, à laquelle elle adhère, à sa partie antérieure et à sa partie postérieure, au moyen des vaisseaux, des nerfs et de la couche celluleuse ou *lamina fusca*, qui se trouve à la face interne de la sclérotique. La face interne ou rétinienne est en contact avec la rétine, avec laquelle elle ne contracte aucune adhérence. Elle est très-lisse et d'un beau noir foncé, tandis que sa face scléroticale est tomenteuse et pourvue de petits prolongements de tissu cellulaire. A sa partie postérieure, l'uvée est percée d'un trou pour laisser passer le nerf optique. Ce trou, comme celui de la sclérotique, est situé à 0m,004 en dedans du centre de la membrane. L'extrémité antérieure est épaisse; à ce niveau, l'uvée est moins foncée du côté de la face scléroticale. Cette portion antérieure ou épaisse de la choroïde se divise en deux parties ou feuillettes : l'une, qui s'applique à la face interne de la sclérotique et à la postérieure de l'iris; c'est le muscle ciliaire ou tenseur de l'uvée; et l'autre, qui se plisse de manière à former de nombreux replis au procès ciliaire, entourant la circonférence du cristallin et la zone de Zinn et s'adossant, par leur extrémité antérieure, à la face postérieure de l'iris. L'ensemble de ces replis autour du cristallin constitue la couronne ciliaire.

Dans ses cinq sixièmes postérieurs, l'uvée est formée par plusieurs couches : couche pigmentaire externe, couche vasculaire, couche élastique ou anhystré et couche pigmentaire interne. Ces couches sont énumérées de dehors en dedans. Nous les étudierons successivement.

1^o Couche pigmentaire externe. Cette couche est formée de tissu cellulaire, contenant entre ses éléments quelques cellules pigmentaires. Les artères ciliaires longues postérieures et les nerfs ciliaires passent dans cette couche.

2^o Couche vasculaire. Cette couche constitue un petit appareil érectile. Elle est formée de vaisseaux nombreux, situés au milieu du stroma de l'uvée. Le stroma ou tissu propre de l'uvée est formé par des fibres musculaires de la vie organique, disposées sous forme de bandelettes, le long des vaisseaux ; par des corpuscules de tissu conjonctif, les uns étoilés, s'anastomosant par leurs prolongements, les autres fusiformes, et par des fibres élastiques. Les vaisseaux sont veineux, capillaires et artériels ; les veines forment le plan le plus externe de cette couche vasculaire ; les artères sont placées plus profondément, et, sur un plan plus profond encore, on voit les capillaires de l'uvée. A la face profonde de ces trois plans vasculaires superposés, à l'union de la couche vasculaire et de la lame élastique de l'uvée, les vaisseaux du plan capillaire se creusent des sillons dans une lamelle un peu résistante, qui a reçu le nom de membrane uvo-capillaire ou membrane ruysschienne.

3^o Couche élastique. Cette couche est formée par une lame élastique, analogue à celle qu'on rencontre à la face postérieure de la cornée, et à la face interne de laquelle est situé le pigmentum.

4^o Couche pigmentaire interne. Cette couche est formée par une couche de cellules de pigment, cellules très-régulières, contenant un noyau ovale et de nombreuses granulations pigmentaires. Ces cellules se trouvent disséminées aussi, quoique en petite quantité, entre les éléments de l'uvée. Chez l'albinos, les cellules du pigment existent, mais elles sont dépourvues de granulations pigmentaires.

UVÉITE s. f. (u-vé-i-te — rad. *uvée*). Pathol. Inflammation de l'uvée.

UVÉITE s. m. (u-vé-i-te). Hist. relig. Membre d'un des ordres d'anachorètes musulmans.

UVELLE s. f. (u-vè-le — dimin. du lat. *uva*, grappe de raisin). Infus. Genre de monadiens, comprenant des espèces qui vivent agrégées en masses sphériques.

UVETTE s. f. (u-vè-te — dimin. du lat. *uva*, grappe de raisin). Bot. Nom vulgaire du genre éphédra, de la famille des gnétacées.

UVIFÈRE adj. (u-vi-fè-re — du lat. *uva*, raisin ; *fero*, je porte). Bot. Dont les fruits ressemblent au raisin.

— s. f. Bot. Nom donné à deux espèces de raisiniers.

UVIFORME adj. (u-vi-for-me — du lat. *uva*, raisin, et de *forma*). Qui a la forme du raisin : *Fruit uviforme*.

UVIGÉLINE s. f. (u-vi-jé-ri-ne — dimin. du lat. *uviger*, qui porte des grappes). For. Genre d'hélicostégues, de la famille des turbinoides, comprenant quatre ou cinq espèces fossiles, que l'on trouve dans les terrains crétacés et tertiaires.

UVIQUE adj. (u-vi-ke — du lat. *uva*, raisin). Chim. Syn. de RACÉMIQUE.

UVULAIRE adj. (u-vu-lè-re — du lat. *uvula*, luette ; dimin. de *uva*, raisin). Anat. Qui a rapport à la luette.

— s. f. Bot. Genre de plantes, de la famille des colchicacées ou mélanthacées, tribu des vératées, comprenant sept ou huit espèces, qui habitent l'Asie et l'Amérique du Nord : *L'UVULAIRE à grandes fleurs* a un peu l'aspect de certaines espèces de muguet. (Vilmorin.)

— Encycl. Bot. Le genre *uvulaire* appartient à la classe des lilioidées, famille des mélanthacées ou colchicacées, tribu des vératées. Il comprend des plantes herbacées qu'on rencontre dans l'Amérique du Nord et dans les parties montagneuses de l'Inde et de la Chine. L'espèce chinoise a été introduite en France comme plante d'agrément. Ses fleurs pendantes, d'un rouge brun, sont fort agréables. Elle fleurit en avril. On la cultive en terre de bruyère et on la couvre pour lui faire passer l'hiver. Elle se reproduit de racines.

UVULARIÉ, ÉE adj. (u-vu-la-ri-é — rad. *uvulaire*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte à l'uvulaire.

— s. f. pl. Section de la tribu des vératées, dans la famille des colchicacées, ayant pour type le genre uvulaire.

UVULIFORME adj. (u-vu-li-for-me — de *uvule*, et de *forma*). Anat. Qui ressemble à la luette.

UVULITE s. f. (u-vu-li-te — rad. *uvule*). Pathol. Inflammation de la luette.

UWAROWITE s. f. (u-va-ro-vi-te). Minér. Syn. d'UVAROVITE.

UWINS (Thomas), peintre anglais, né à Pentonville en 1782, mort en 1857. Il étudia d'abord la gravure sous la direction de Smith, et l'étude du dessin, à laquelle il se livra à la même époque, éveilla en lui le goût de la peinture. Il entra alors, comme élève, à l'Académie royale de Londres et suivit en même temps les cours d'esthétique de sir C. Bell. Pendant plusieurs années, il ne s'occupa guère que de faire des dessins de gravure et de copier des tableaux. Plus tard, il s'établit à Edimbourg, où, pendant plusieurs années, il s'adonna au portrait. En 1824, il visita l'Italie et peignit des scènes de la vie des paysans napolitains. Ses toiles dans ce genre, exécutées avec un pinceau ferme et d'un excellent coloris, devinrent rapidement populaires, et plus l'artiste produisait, plus son succès croissait. Nous citerons, parmi ses œuvres les plus connues : la *Mandoline*, la *Toilette pour la fête*, *Paysans napolitains revenant d'une fête*, la *Chanson du pêcheur de Naples*, *Fête de la madone de l'Arc*, *Montagnards revenant de la fête*, le *Golfe de Naples le 4 juin*, *Enfant apprenant la rentelle*, *Enfants endormis dans une vigne*, la *Prise d'habit*, etc. Uwins peignit aussi des scènes de la vie anglaise, mais il réussit moins dans ce nouveau genre ; plus tard, il aborda des sujets plus élevés, tels que *Lea et Cordelia en prison*, *Cupidon et Psyché*, *Psyché revenant des régions infernales avec la boîte de beauté*, la *Régimande*, *Saint Jean-Baptiste proclamant le Messie le matin de son baptême*, *Judas*, etc. Il était devenu en 1836 membre de l'Académie royale, dont il fut le bibliothécaire de 1844 à 1855. Il avait, en outre, été nommé, en 1842, conservateur des tableaux de la reine et, en 1847, conservateur de la Galerie nationale. Citons encore, parmi ses toiles, les suivantes, qui se trouvent à Londres dans les collections Vernon et Sheepshank : la *Vendange dans les vignes de claret*, dans le *nidi de la France*, le *Chapeau de brigand*, *Jeune garçon napolitain parant son amant*, le *Berger*, *Soupeon*, etc.

UXAMA, ville de l'Espagne ancienne, dans la Tarraconaise. C'est aujourd'hui la ville d'OSMA.

UXANTIS, nom ancien de l'île d'OUessant.

UXBRIDGE, ville d'Angleterre, comté de Middlesex, à 25 kilom. N.-O. de Londres, sur la Colne et le canal de Great-Junction ; 4,500 hab. Importante fabrication d'instruments aratoires ; briqueteries. C'est à Uxbridge que se tient le plus important marché aux grains du royaume. En 1645, Charles I^{er} et le Long Parlement y conclurent un traité.

UXELLES (Nicolas DU BLÉ, marquis D'), maréchal de France. V. BLÉ.

UXELLODUNUM, ville de l'ancienne Gaule, dans l'Aquitaine I^{re}, chez les Cadurces. Elle fut prise par Jules César en 59 av. J.-C. Sa position exacte est contestable ; quelques auteurs placent cette ville à Cahors, d'autres à Uzerche et quelques-uns à Capdenac.

UXENTUM, nom latin d'UGENTRO.

UXIENS (*Uxi*), ancien peuple de la Susiane (empire persan), dont il habitait la partie nord-est. Ils se livraient à des actes de constante déprédation, et, pour aller de Susse à Persépolis, les rois de Perse étaient contraints de leur payer un tribut. En revenant de l'Inde, Alexandre les attaqua et les vainquit.

UXISAMA, nom latin de l'île d'OUessant.

UXORICIDE s. m. (u-kso-ri-si-de — du lat. *uxor*, épouse ; *cædo*, je tue). Meurtre commis par un mari sur sa femme. || Peu usité.

— Meurtre de sa femme. || Peu usité.

UXORIEN, IENNE adj. (u-kso-ri-ain, i-ène — lat. *uxorius* ; de *uxor*, épouse). Qui a rapport à la femme, à l'épouse. || Peu usité.

UXORIUM s. m. (u-kso-ri-omm — mot lat. forme de *uxor*, épouse). Antiq. rom. Impôt personnel qu'on percevait sur les célibataires.

UYTTENHOVE (Charles), poète hollandais. V. UYTENHOVE.

UZ (Jean-Pierre), poète allemand, né à Anspach en 1720, mort en 1796. Après avoir fait ses études à Halle, il se jeta dans la carrière littéraire, puis il accepta une place de secrétaire chez un conseiller de justice. En 1763, il devint assesseur au tribunal impérial, puis membre du conseil des écoles du pays d'Anspach. Il venait d'être nommé conseiller de justice et juge provincial d'Anspach, quand la mort le frappa. Consacrant à la poésie les rares loisirs que lui laissaient ses diverses fonctions, il tenta vainement d'impatroniser en Allemagne la versification des anciens, et, à ce sujet, il eut de vives polémiques avec ses compatriotes, qu'il appelait des *miltoniens* ou *anglomans*, parce qu'ils s'obstinaient à composer des vers blancs, à l'exemple de Milton. On a de lui des traductions estimées de morceaux choisis d'Homère, de Pindare et d'Anacréon. Ses *Œuvres poétiques complètes* ont été publiées à Vienne en 1804 (4 vol. in-4°).

UZA, idole des anciens Arabes. On croit que ce mot était dérivé de l'adjectif *aziz*, grand, puissant, qui est l'un des noms de Dieu. Mahomet détruisit cette idole, après

avoir fait massacrer les prêtresses qui desservait son culte.

UZBEK, kan de Kaptchak, dans la première moitié du xiv^e siècle. Il étendit sa domination sur une grande partie de la Russie, après avoir ravagé plusieurs villes importantes, et renversa à son gré divers grands princes. C'est de lui que les Uzbecks, dont il était le kan, tirent leur nom. V. l'art. suivant.

UZBEKS, peuple de la famille turque, établi dans le Turkestan, dans la Russie méridionale et le gouvernement de Tobolsk. Les Uzbecks descendent des Hui-he et des Ouigours ; ils étaient fixés originellement dans le voisinage des villes de Hoten, de Kaschgar, de Turfan et de Hamil. Après avoir traversé l'Inxarte au xiv^e siècle et après plusieurs campagnes heureuses, ils s'emparèrent des provinces de Balkh, de Kharism, de Boukhara et de Ferganah. Dans cette dernière contrée et dans celle de Balkh, ils se sont occupés d'agriculture, mais ils mènent généralement une vie nomade et trop guerrière pour qu'on puisse l'appeler pastorale.

UZÉGEAIS, territoire de l'ancienne France (Languedoc), qui tirait son nom d'Uzès, son chef-lieu.

UZEL, bourg de France (Côtes-du-Nord), ch.-l. de cant., arrond. et à 15 kilom. N.-O. de Loudéac, près de l'Oust ; pop. aggl., 979 hab. — pop. tot., 1,585 hab. Commerce de farine, toiles de Bretagne, blé et lin. Ruines d'un vieux manoir.

UZERCHE, ville de France (Corrèze), ch.-l. de cant., arrond. et à 35 kilom. N.-O. de Tulle, sur une colline escarpée, au pied de laquelle coule la Vézère ; pop. aggl., 2,143 hab. — pop. tot., 3,022 hab. Papeterie, teintureries, tanneries, aciérie ; fabrication de chaussures. On y voit une belle église paroissiale surmontée d'un clocher très-élevé, et possédant deux reliquaires du temps de Charlemagne. Aux environs, sites très-pittoresques et ermitage de Mme de Genlis. Patrie du chirurgien Boyer.

UZÈS, l'*Ucense* *Castrum* des Romains, ville de France (Gard), ch.-l. d'arrond. et de cant., près de la rive droite de l'Auzon, à 24 kilom. N. de Nîmes ; pop. aggl., 4,874 hab. — pop. tot., 5,574 hab. L'arrond. renferme 8 cant., 99 comm. et 82,009 hab. Tribunal de 1^{re} instance, justice de paix, collège communal ; bibliothèque publique. Fabrication de bonneterie, bas de soie, grosses draperies ; chapelleries, tanneries, papeteries, nombreuses filatures de soie. Commerce de blé, vin, eau-de-vie, huile d'olive, bestiaux, draps et soieries.

Uzès se divise en ville neuve et en ville vieille. La ville vieille, qui entoure le château, est sillonnée de rues étroites, coupées de distance en distance par des arcades reliant les maisons entre elles ; ces arcades permettaient, en temps de siège, de défendre la ville rue par rue et d'empêcher ou du moins de retarder l'occupation du château.

L'ancien château des ducs est le principal monument d'Uzès ; c'est un vaste et sombre édifice, aux hautes murailles flanquées de tours rondes et présentant quelque ressemblance avec l'ancienne Bastille de Paris. Le donjon, surmonté de clochetons, fut, dit-on, construit au xiv^e siècle. A côté s'élève un bâtiment du xiv^e siècle ; ce bâtiment, les remparts de l'enceinte actuelle et la grosse tour ronde de la rue de La Condamine, remontent au temps des Decan-Pasquière. Le corps de logis au nord de la principale entrée, laquelle est moderne, appartient au xiii^e siècle. Il est flanqué, à l'est, d'une tour terminée par un toit aigu. La principale façade sur la cour, construite au xiv^e siècle sur les plans de Philippe Delorme, présente un rez-de-chaussée surmonté de deux étages, avec colonnades d'ordre dorique et frontons circulaires ou triangulaires. Sur le toit, on voit encore, figurées en briques de couleur, les armoiries des ducs d'Uzès. L'édifice contient une chapelle dans le style ogival de la fin du xiii^e siècle. Au-dessous de la chapelle s'étendent des caveaux profonds renfermant les tombeaux de cinq ducs et de deux duchesses et l'inscription funéraire, sur marbre blanc, de Charles de Crussol, duc d'Uzès, premier pair de France. L'intérieur du château n'offre de remarquable que le grand escalier, attribué à Charles de Crussol.

La cathédrale d'Uzès est un monument sans intérêt qui a remplacé l'édifice ancien, détruit en 1611. Il reste encore debout néanmoins, de la construction primitive, une tour romane du xiv^e ou du xiii^e siècle, connue sous le nom de Campanile ou de tour Fénestrelle. Elle se compose de six étages circulaires, établis sur un soubassement carré, que dissimulent les constructions adjacentes ; chaque étage est légèrement en retrait sur l'ordre inférieur. On jouit, du sommet de la tour Fénestrelle, d'un merveilleux point de vue sur toute la campagne des environs ; il est regrettable seulement que son couronnement ait été détruit.

Les autres monuments d'Uzès dignes de mention sont : l'ancien palais épiscopal, converti aujourd'hui en hôtel de la sous-préfecture et en tribunal ; il conserve une porte et des murailles du xiv^e siècle et possède un parc vaste et bien entretenu ; l'hôtel de

ville, situé en face du Duché, dont il est séparé par une place entourée d'arcades et au centre de laquelle se dresse une élégante fontaine ; la tour carrée de l'Horloge ; la tour de la Prison ; l'hôtel du baron de Castille et plusieurs maisons de la Renaissance. Citons enfin le collège communal et la bibliothèque (4,000 volumes environ).

— *Promenades, curiosités, etc.* Uzès possède une belle promenade, qui s'étend derrière la sous-préfecture et la cathédrale. Cette promenade, qui domine la vallée de l'Auzon, consiste en partie en une terrasse plantée de marronniers et ornée d'un jet d'eau central. La statue en bronze du contre-amiral Brueys, œuvre de Duret, y a été érigée le 20 octobre 1861. « Derrière une énorme allizier, dit M. Joanne, se cache le pavillon de Racine, qui servit de logement au célèbre poète pendant quelques mois. Ce pavillon est surmonté d'un dôme et décoré de colonnes. »

Un monument celtique existe aux environs d'Uzès ; c'est un monolithe, taillé dans le roc et connu sous le nom de Temple des druides. On y voit aussi un bloc énorme dont la disposition rappelle les dolmens des Celtes. A l'est de la ville, signalons encore les ruines de la tour de l'Évêque ; plusieurs grottes creusées dans des assises de molasse marine ; enfin la fontaine d'Eure, qui jaillit près de rochers pittoresques et dont un aqueduc, en partie conservé sur une longue étendue, conduisait jadis les eaux à Nîmes.

— *Histoire.* Sous la domination romaine, Uzès était un château appelé *Ucetia* et *Castrum Ucense* ; on y éleva, peu de temps après, un temple dédié à Auguste. Uzès, dévastée par les Vandales (408), les Wisigoths (471) et les Francs (507), finit par rester à ces derniers. Son Eglise eut de bonne heure une grande importance dans les contrées méridionales ; les premiers évêques en furent Roria, saint Firmin et saint Ferréol, le fondateur du monastère célèbre auquel il donna son nom. Au vi^e siècle, l'évêché d'Uzès fut vivement disputé par des prétendants nombreux. Le premier seigneur d'Uzès dont l'histoire ait gardé le souvenir fut Fléazar, qui vivait au xiv^e siècle. Raymond Decan lui succéda et posséda le domaine d'Uzès de compte à demi avec son frère Raimon ; ce dernier ayant eu une fille qui épousa Rostaing de Sabran, la moitié de la seigneurie échut à cette branche ; l'autre moitié se perpétua dans la famille de Decan. Cette dernière portion fut, en 1328, érigée en vicomté et, en 1486, en duché ; le premier seigneur d'Uzès qui porta le titre de duc fut Jacques de Crussol, marié à Simonne d'Uzès. Quant à l'autre partie d'Uzès qui était passée entre les mains des seigneurs de Sabran, elle se divisa encore en se transmettant par voie d'héritage (1208-1224). En 1227, une partie de ces débris passa, par acquisition, dans le domaine de l'évêque, et le surplus, en 1493, fit retour à Charles VIII.

La sanglante croisade des albigeois trouva dans Uzès et surtout dans son évêque un auxiliaire ardent. L'évêque d'Uzès suivit partout Simon de Montfort, devenu momentanément possesseur de la viguerie d'Uzès. En 1229, un des comtes de Toulouse fit cession d'Uzès à Louis IX, qui la plaça sous la juridiction du sénéchal de Carcassonne et de Beaucaire. C'est à Philippe le Bel qu'Uzès dut son erection en vicomté (1328). Plusieurs seigneurs d'Uzès se distinguèrent à cette époque par leur bravoure. Béranger d'Uzès figura, avec son fils Guillaume, au siège d'Aiguillon (1346) ; Decan assista au siège de Calais ; un autre vicomte d'Uzès arrêta Robert Knolles, le redoutable capitaine anglais, au moment où, après avoir traversé l'Auvergne, il se dirigeait sur Avignon.

Les guerres de religion eurent au xvi^e siècle, dans Uzès, un de leurs plus sanglants théâtres ; la ville fournit à la Réforme de nombreux prosélytes. Le comte de Crussol et l'évêque essayèrent en vain d'arrêter le mouvement. Uzès se rangea sous les drapeaux du prince de Condé, et la plupart des églises de la ville furent détruites ; les catholiques marchèrent contre Uzès, s'en emparèrent, la perdirent et la reprirent tour à tour. La ville, épuisée par ces luttes intestines, subit encore un dernier siège des protestants (1621), qui détruisirent la vieille cathédrale de Saint-Honorat. Mais, la même année, l'évêque rentra à Uzès, dont le roi fit abattre les fortifications. Une dernière révolte ayant eu lieu, il obligea les habitants à lui fournir des otages. Il y en eut enfin lui-même en 1629, et c'est d'Uzès qu'il se rendit à Nîmes pour y donner l'édit de pacification. Jusqu'à la Révolution, Uzès fit partie de la lieutenance des Cévennes, qui comprenait aussi Mendre et Alais. Deux conciles sans importance furent tenus à Uzès, le premier vers 558, par saint Ferréol, qui voulut forcer les juifs à abjurer ; l'autre en 1139, par ordre d'Innocent II.

UZÈS (Aldebert D'), prélat français, originaire d'Uzès, mort en 1180. Il appartenait à l'une des plus puissantes familles du bas Languedoc et était beau-frère d'Alphonse Jourdain, comte de Toulouse. Elu en 1141 évêque de Nîmes, il jouit d'une grande autorité dans l'Eglise et auprès du roi Louis le Jeune et fut chargé par le pape Alexandre III de réconcilier Raymond V, comte de Tou-

louse, avec sa femme Constance, sœur du roi de France; mais il ne réussit pas dans cette mission. Plus tard, Aldebert fut l'un des membres du concile de Lombers, qui condamna les doctrines des albigeois et les déclara hérétiques.

UZÈS (Armand-Géraud-Victorien-Jacques-Emmanuel DE CRUSSOL, duc d'), homme politique français, né en 1808. Il est le chef actuel de l'ancienne maison de Crussol (v. ce nom). Il suivit d'abord la carrière militaire, servit quelque temps dans un régiment de cavalerie et fit, comme volontaire dans l'armée russe, la campagne du Balkan. De 1844 à 1848, il représenta l'arrondissement de Bourbonne à la Chambre des députés, où il

siégea parmi les conservateurs, et eut, à propos de son vote au sujet de l'indemnité Pritchard, un duel avec le marquis de Calvière. Il vécut loin des affaires après la révolution de Février et fut, en 1852, l'un des rares députés non officiels qui aient été élus à cette époque. Il ne se représenta pas aux élections de 1857. Il a collaboré pendant quelque temps aux *Annales de la charrité*.

UZIFURE s. m. (u-zi-fu-re). Chim. L'un des noms donnés au cinabre.

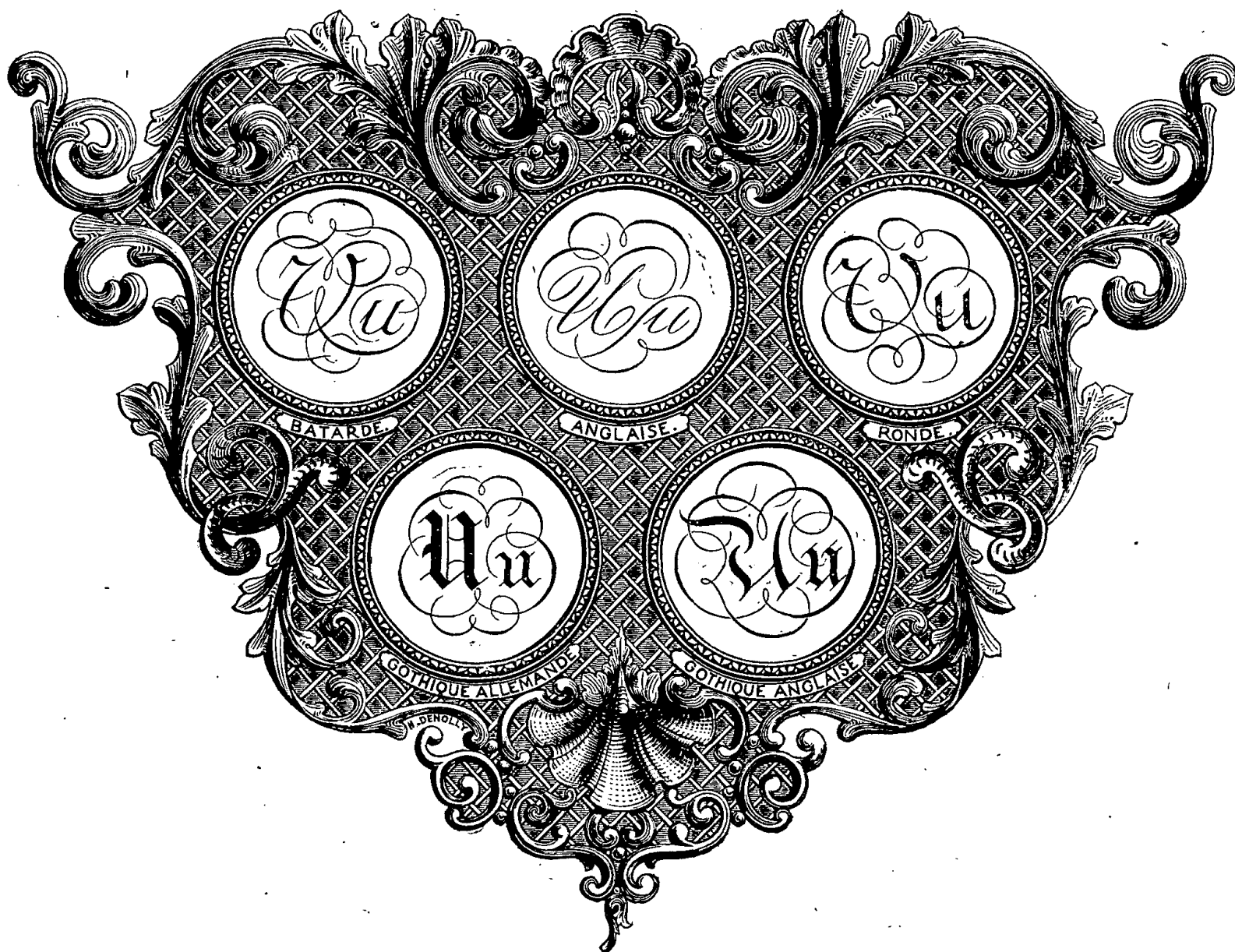
UZNACH, bourg de Suisse, canton et à 50 kilom. S.-O. de Saint-Gall, sur une colline, à l'extrémité orientale du lac de Zurich; 1,700 hab. Ruines d'un ancien château as-

siégé et détruit, en 1266, par Rodolphe de Habsbourg.

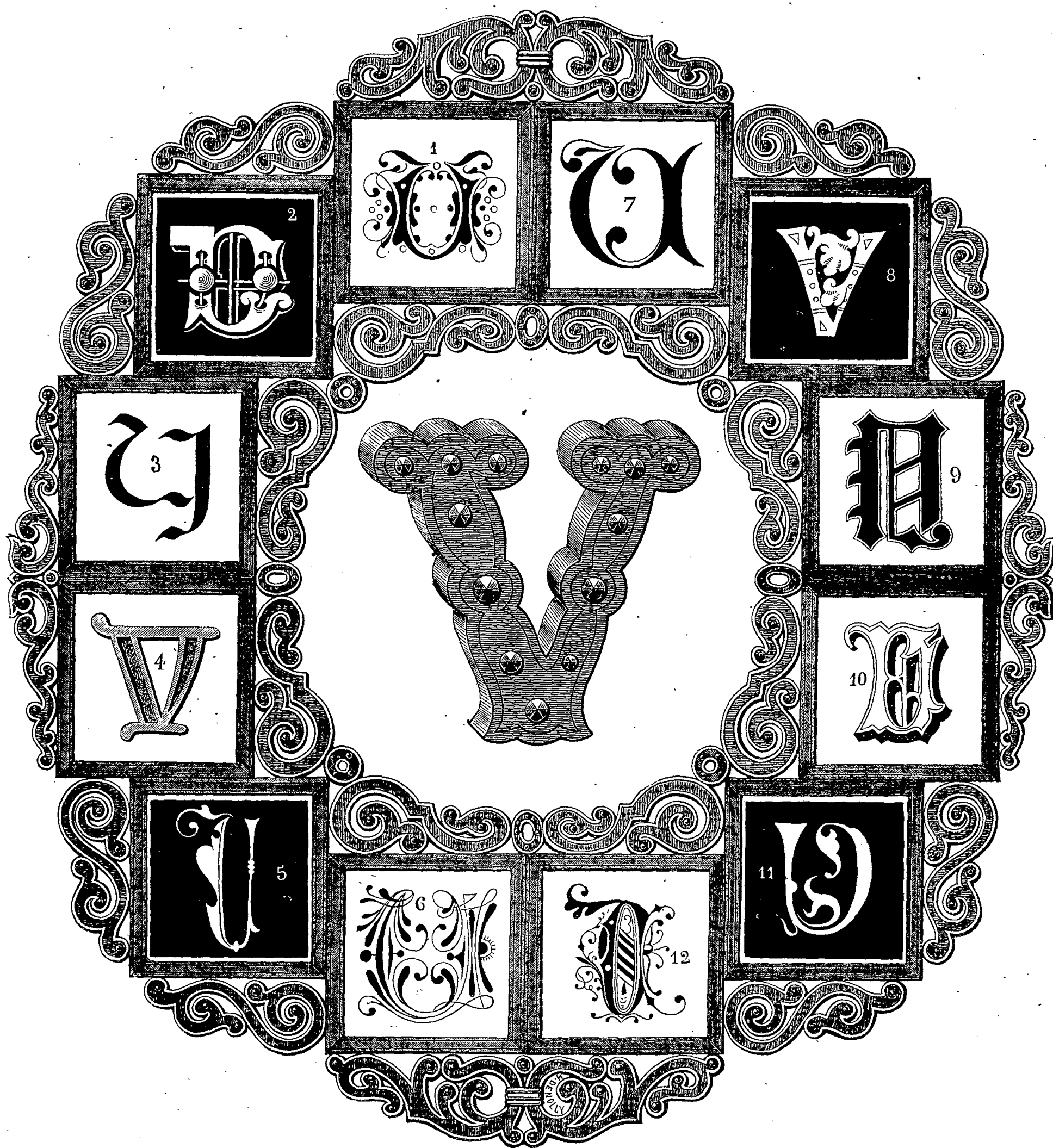
UZZANO, bourg du royaume d'Italie, province et district de Lucques, mandement de Pescia; 4,100 hab.

UZZANO (Nicolas d'), homme d'Etat florentin, mort en 1432. Il succéda en 1417, comme chef de la république florentine, à son ami Thomas Albizzi et mit tous ses soins à assurer la tranquillité intérieure de la république en éteignant les haines des partis et en évitant de favoriser l'aristocratie aux dépens du peuple. Sa politique extérieure ne fut pas moins pacifique. Il accueillit à Florence le pape Martin V, fit en 1419 la paix avec le duc de Milan et acheta Livourne aux

Génois. S'il ne put empêcher la guerre qui éclata en 1423 entre les Florentins et Philippe-Marie Visconti, il la termina du moins en 1428 par un traité avantageux pour la république. Une partie de son œuvre fut cependant détruite bientôt après par le fils de son ancien ami, Renaud d'Albizzi, qui, désireux de reconquérir l'influence que son père avait eue jadis à Florence, fit déclarer la guerre aux Lucquois en 1429; mais cette guerre, au lieu de tourner au profit des Albizzi, affaiblit encore leur parti et augmenta le pouvoir des Médicis, dont l'un, Cosme, chassa en 1434 les Albizzi de Florence. Nicolas d'Uzzano était mort deux ans auparavant, prévoyant ce qui allait arri-

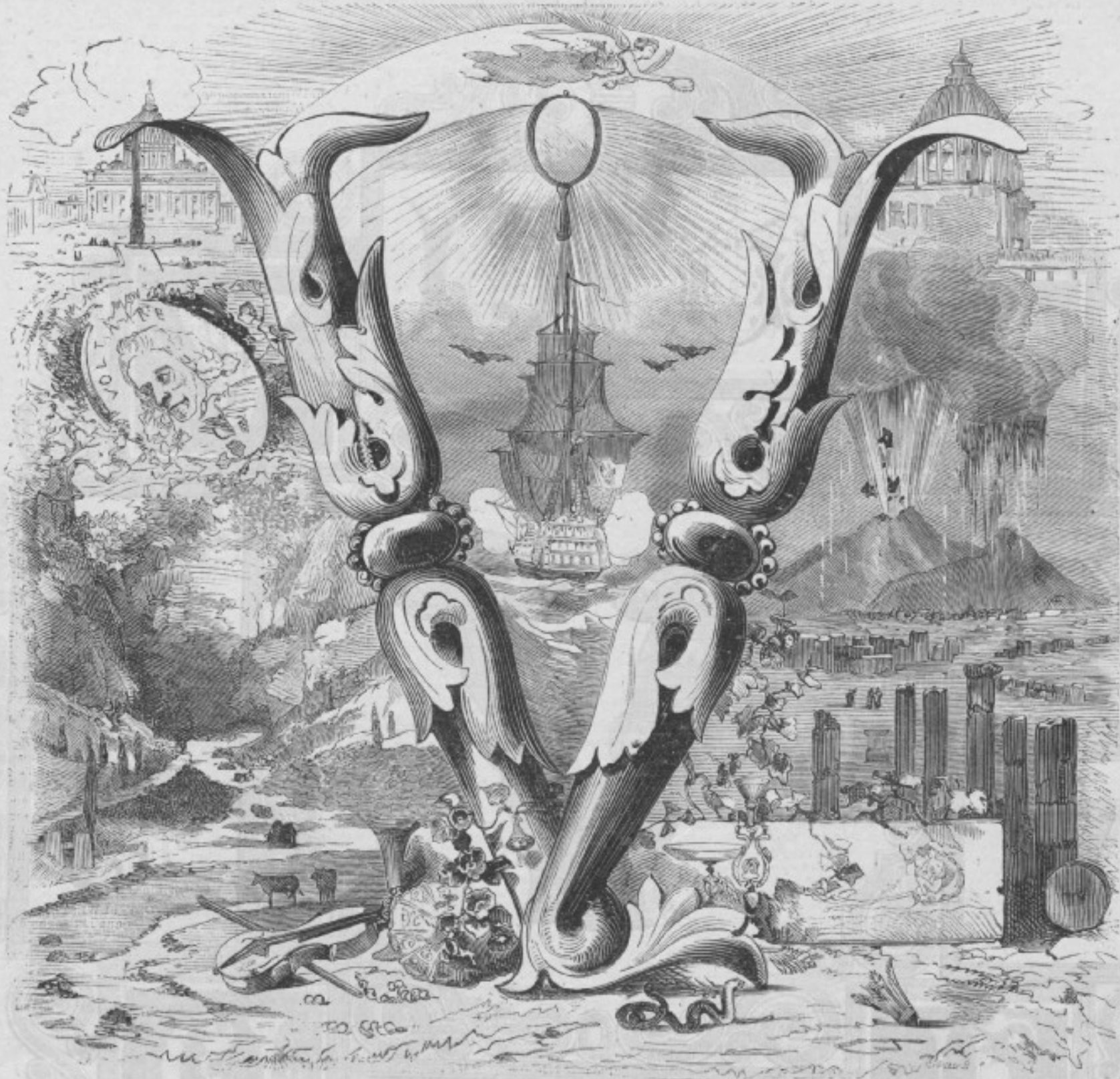


GRAND
DICTIONNAIRE
UNIVERSEL
DU XIX^E SIÈCLE



- 1 — Tiré d'un manuscrit de la Bibliothèque royale de Munich. — XII^e siècle.
 2 — Alphabet lapidaire de Turin. — XV^e siècle.
 3 — Tiré du missel du cardinal Cornélius. — XVII^e siècle.
 4 — Tiré d'un manuscrit du XVI^e siècle.
 5 — Lettres bullatiques d'Italie. — XVI^e siècle.
 6 — Tiré d'un manuscrit de Venise. — XV^e siècle.

- 7 — Tiré d'inscriptions sépulcrales de Vienne (Autriche). — XIV^e siècle.
 8 — Tiré d'un évangélaire de la Bibliothèque royale de Munich. — XI^e siècle.
 9 — Écriture d'église du XIV^e siècle.
 10 — Tiré d'inscriptions sépulcrales lapidaires de Naples. — XIII^e siècle.
 11 — Tiré de la Bible du surintendant Fouquet. — XIII^e siècle.
 12 — Alphabet vénitien du XVII^e siècle.



V. s. m. (vé dans l'ancienne épellation, ve dans la nouvelle). Vingt-deuxième lettre et dix-septième consonne de l'alphabet : *Un grand V. Un V majuscule. Un v minuscule.*

Le V vient : il se voue à la vie, à la vie ; Vain d'avoir en consonne une vogu suivie, Il peint le vol des vents et la vélocité ; Il n'est pas moins utile en voyelle usité ; Mais des lèvres, hélas, le V s'évadait vite Et l'humble U se méage une modeste suite.

De Plus.

— Comme abréviation latine, V, dans les anciens monuments et les manuscrits, représente un certain nombre de noms propres : Vitellius, Volero, Volusus, Vopiscus. Il signifie aussi *vale*, Portez-vous bien, adieu ; *valeo*, Je me porte bien ; *vestalis*, Vestale ; *vestis*, Habit ; *vester*, Votre ; *veteranus*, Vétéran ; *vir*, Homme ; *virgo*, Vierge ; *vicius* ou *viciu*, Vivant ; *vixit*, Il a vécu ; *votum*, Vœu ; *votif*, Il a voué, consacré ; *urbis*, Ville ; *usus*, Usage ; *uxor*, Epouse ; *virtus*, Vertu, courage, force ; *victor*, Vainqueur. Placé à côté d'un nom, sur une liste de soldats, il signifiait *victif*, Il est vivant. Un *V* indiquait qu'il était mort. Il V. A. signifie *Veterano assignatum*, Adjuge à un vétérân ; *vixit* *annis*, Il a vécu ans. Il V. B. A., *virî boni arbitratu*, Au jugement d'un homme de bien. Il V. B. F., *vir bonæ fidei*, Homme de bonne foi. Il V. C., *vale conjux*, Adieu mon époux ou mon épouse ; ou *vir clarissimus*, Homme très-illustre, ou *vir consularis*, Personnage consulaire, c'est-à-dire consul pour la cinquième fois. Il V. C. F., *vale conjux charissimè* ou *charissima felicitè*, Adieu très-cher époux ou très-cher

épouse, sois heureux ou heureuse. Il VCP., *voti compos potuit*, Ayant obtenu ce qu'il demandait, a élevé.... Il V. DD., *voto dedicatur*, Est dédié en vertu d'un vœu. Il VDL., *videlicet*, Savoir. Il V. E., *vir egregius*, Homme illustre. Il VESP., *Vespasianus*, Vespasien. Il V. F. Q. D. E. R. P. P. D. E. R. I. C., *verba fuerunt quid de ea re facere placeret, de ea re ita censuerunt*, Ils s'entretenirent de ce qu'il y aurait à faire et convinrent de ceci. Il V. G., *verbi gratia*, Par exemple. Il VI. V., *sextumvir*. Il VII. V., *septumvir*. Il VIII. V., *octumvir*. Il VLP., *Ulpianus*, Ulpian. Il V. M., *vir magnificus*, Personnage glorieux. Il V. MVN., *vias munit*, A réparé les chemins. Il V. N., *quinto nonas*, Le cinquième jour des nones. Il VOLC., *voleavia*, Fêtes en l'honneur de Vulcain. Il VOP., *Vopiscus*, nom propre. Il V. OP., *vir optimus*, Homme excellent. Il V. R., *urbis Roma*, La ville de Rome. Il V. S., *votum solvit*, A acquitté son vœu. Il V. V. ou Vir. V., *virgo vestalis*, Vierge vestale.

— Comme abréviation française, V signifie *votre* dans les titres. Il V. A., *Votre Altesse*. Il V. E., *Votre Excellence*. Il V. Em., *Votre Eminence*. Il V. G., *Votre Grandeur*. Il V. H., *Votre Honneur*. Il V. M., *Votre Majesté*. Il V. S., *Votre Seigneurie* ou *Votre Sainteté*. Il VV. MM., *Vos Majestés*. Il VV. NN. PP., *Vos Nobles Puissances*.

— Dans le commerce, V signifie *verso*. Il V/C, *Votre compte*. Il A. S. L. V., *Assurance sur la vie*.

— Dans les livres, V, signifie *Verbe* ou *Voyez*, et indique alors un renvoi. Dans les

livres d'église et les livres de liturgie, v, signifie *Verset*. Il est souvent barré : \bar{v} .

— Dans les observations météorologiques, v signifie *Vent*.

— Dans le calendrier grégorien, v signifie *Vendredi*.

— En musique, v indique les parties de violon. Il veut dire aussi *volti*, Tournez. Il V. S., veut dire *volti subito*, Tournez vite.

— En chimie, V désigne le Vanadium.

— En algèbre, v indique ordinairement une quantité inconnue ou une quantité variable.

— En géométrie, il signifie *Volume*.

— Comme signe d'ordre, v indique le vingt-deuxième objet d'une série, la vingt-deuxième

place ou la vingt-deuxième partie d'un tout : *Le casier v.*

— Comme caractère numéral chez les Romains, v valait cinq. Il sert aussi à représenter les nombres 4, 6, 7 et 8, d'abord par l'addition d'un i à gauche, puis par celle d'un, de deux ou de trois i à droite. Surmonté d'un trait horizontal, il vaut cinq mille. Quelques auteurs pensent que c'est comme représentant la moitié du caractère x, qui vaut dix, que le v a reçu la valeur de cinq.

— Sur les anciennes monnaies françaises, v désignait les espèces frappées à Troyes.

— *Encycl.* M. Valise appelle cette lettre une *dento-labiale*, « parce que, pour la prononcer, dit-il, on doit rapprocher les incisives supérieures de la lèvre inférieure. Ce rapprochement va même jusqu'au contact, et c'est en passant dans les étroits interstices que laissent les dents entre elles et aussi

entre elles et la lèvre, sur laquelle appuie leur tranchant, que l'air, chassé par l'effort des pousmons, fait entendre l'articulation soufflante dont nous étudions ici le mécanisme. Cette articulation peut, comme toutes les autres, être ou non accompagnée de l'action des cordes vocales du larynx ; dans le premier cas, nous la représentons par le V ; dans le second, nous lui donnons pour signe représentatif le F. »

Selon Chevallet, pour l'aspirée labiale faible *v*, la disposition des organes reste la même que pour l'aspirée labiale forte *f* ; mais la lèvre inférieure presse les incisives supérieures avec moins de force ; l'ouverture laissée de chaque côté de la bouche est moins étroite ; l'air, chassé avec moins d'énergie, s'échappe avec moins de vitesse et produit un souffle dont le bruit est plus faible. Max Müller dit plus simplement que ce son est une modification de l'aspiration, modification que l'on produit en amenant la lèvre inférieure contre les dents d'en haut. Ainsi modifiée, l'esprit rude devient *f*, l'esprit doux *v* : *ef*, vite ; *anf*, sans, saufs.

Cette lettre est une de celles qui, selon Tacite, manquaient au premier alphabet des Latins. Cependant, elle se rencontre sur les plus antiques monuments épigraphiques. Les archéologues la retrouvent même dans les inscriptions des nations primitives de l'Italie, les Etrusques, les Osques, les Samnites ; mais sur ces monuments le V et le F, l'ancien digamma des Eoliens, se trouvent sans cesse confondus. D'après Suetone, l'empereur Claude voulut faire adopter à Rome, pour

rendre cette articulation, la forme du digamma retourné et renversé, \mathfrak{d} , idée qui, selon Annius Cornutus, appartient à Varron.

Avant cette époque, les Latins ne distinguaient pas le v de l' u . La lettre qu'ils écrivaient sous la forme du V était toujours voyelle et ils la prononçaient toujours comme nous prononçons la diphthongue ou . Mais la rencontre peu euphonique de deux v dans un même mot, comme dans *SERVVS*, les amena à modifier la prononciation de la première de ces deux lettres, qui prit ainsi la valeur de notre v . La forme graphique ne fut toutefois pas altérée, ce qui amena la distinction de l' u consonne et de l' u voyelle.

Dans les livres imprimés au XVII^e siècle, le v avait la double valeur de ce qu'on appelait alors l' u voyelle et l' u consonne; mais il n'était employé que comme lettre capitale ou comme lettre initiale. Au milieu ou à la fin des mots du texte courant, l' u seul était employé, soit pour représenter notre u voyelle, soit pour tenir lieu de notre v actuel.

En sanscrit, le v est rangé parmi les semi-voyelles. Après une consonne, cette lettre se prononce comme le w anglais. Le grec a perdu la semi-voyelle v , au moins dans la langue ordinaire. Après les consonnes, le v sanscrit est quelquefois devenu en grec u : *eu*, dorien *tu*, pour le sanscrit *tvam*, toi; *upnos*, pour le sanscrit *svapnas*, rêve, de *svap*, dormir, vieux norrois *svéfs*, sommeil; *kudû*, pour le sanscrit *svan*, chien. En général, le digamma, qui répond au v sanscrit, a entièrement disparu après une consonne, aussi bien qu'après l'esprit rude représentant le s sanscrit : *ekuros*, en sanscrit *svasuras*, beau-père. Quelquefois aussi, le v sanscrit s'est changé en ph avec un s initial, le ph grec tenant la place d'un ancien digamma : grec *spikos*, sien, en sanscrit *svas*, en latin *suus*. Dans l'intérieur d'un mot, il arrive quelquefois que le F , comme le f , s'est assimilé à la consonne précédente; ainsi : *tessares*, *tettares*, pour le sanscrit *catvaras*; en prérit et en pali, par une assimilation du même genre, *catthâ*.

Entre deux voyelles, le son v a entièrement disparu en grec, excepté dans quelques formes dialectales : *plêd*, pour *plêdê*, pour le sanscrit *planami*, je navigue; *ois*, pour le sanscrit *avis*, brebis, en lithuanien *avis*, en latin *ovis*. Comme représentant du digamma, on trouve assez souvent un b au milieu et surtout au commencement des mots; cette différence est probablement toute graphique et ne correspond à aucune diversité de prononciation; s'il en était autrement, on pourrait rappeler que le v sanscrit est devenu, en règle générale, un b en bengali. Il faut mentionner aussi l'endurcissement du v en gutturale, qui s'est produit quelquefois, par exemple dans le latin *vic-st*, *vizi*, *vic-tum*, de la racine *viv*, en sanscrit *giv*, vivre. Au v du sanscrit *dévaras*, beau-frère, latin *levir*, répond également le c de l'anglo-saxon *tacor* et le h du vieux haut allemand *zeihur*. Au v du latin *navis* et du sanscrit *nâv* répond le c anglo-saxon et le ch du vieux haut allemand de *naca*, *nacho*, barque.

Les semi-voyelles et les liquides se confondent souvent entre elles, par suite de leur nature mobile et fluide. La permutation de v et de l se remarque dans le gothique *slêpa*, je dors, le vieux haut allemand *slûfu*, qui répondent au sanscrit *soapini*; dans le lithuanien *saldus*, doux, le slave *sladuku*, qui répondent au sanscrit *sâdus*, anglais *sweet*, vieux haut allemand *suarî*. R pour v se trouve dans le latin *cras*, comparé au sanscrit *svas*, venant de *kras*, demain; dans *creresco*, *cravi*, comparé à la racine sanscrit *sui*, venant de *kui*, croître; dans *ploro*, comparé au sanscrit *plâyami*, je fais couler, de la racine *plû*; dans le crétois *tre*, toi, pour le sanscrit *tvô*; dans la racine gothique *drus*, tomber, pour le sanscrit *drans*; dans le vieux haut allemand *birumê*, *pirumê*, nous sommes, comparé au sanscrit *bhavadmas*; dans le gâelique *arasain*, j'habite, comparé au sanscrit *d-vasâmi*, de la racine *vas*, habiter, d'où aussi le gothique *rasn*, maison. Pour le v sanscrit, le zend a trois lettres. La première s'emploie au commencement et la seconde au milieu des mots, différence d'ailleurs toute graphique. On les représente toutes deux par v . La seconde, que l'on transcrit par w , se trouve partout après un th ; jamais on ne rencontre v après cette lettre. Après dh , on trouve l'un et l'autre, mais plus fréquemment le v . Il ne paraît pas que v soit employé après d'autres consonnes que th et dh ; mais il est placé fréquemment entre deux i ou entre un i et un y , et jamais on ne rencontre v dans cette position. On trouve aussi le w devant un r . Quant à la prononciation du w , Bopp croit avec Burnouf qu'elle se rapproche de celle du w anglais; c'est aussi la prononciation du v sanscrit après les consonnes. Toutefois, Rask attribue inversement au w la prononciation du v et aux deux caractères que l'on représente par v celle du w .

En gothique et en vieux haut allemand, la semi-voyelle v correspond au v sanscrit; la seule différence est que, dans certains manuscrits en vieux haut allemand, le son du v indien et gothique est représenté par uu et en moyen haut allemand par u . Après une consonne initiale, le vieux haut allemand représente, dans la plupart des manuscrits, la semi-voyelle w par u .

De même qu'en sanscrit et en zend, en ger-

manique, la semi-voyelle v dérive souvent de la voyelle correspondante u , dont elle prend parfois la place pour éviter l'hiatus. Exemple : gothique *sunne*, du thème *sunu*, avec u frappé du *gouna*. Mais plus souvent c'est le cas inverse qui se présente en germanique, c'est-à-dire que v s'est vocalisé à la fin des mots et devant des consonnes et n'est resté dans sa forme primitive que devant les terminaisons commençant par une voyelle. En effet, si par exemple *thius*, valet, fait au génitif *thivis*, ce n'est pas le v qui est sorti de l' u du nominatif, c'est au contraire *thius* qui est un reste de *thivas*.

La lettre latine dont nous nous occupons offre, sinon dans sa forme, du moins dans son emploi, de l'analogie avec le vav sémitique, qui se prononce tantôt comme voyelle, ou, tantôt comme consonne, v ou w . Une autre lettre de l'alphabet hébraïque avait également, selon les rabbins, le son de v ; cette lettre était le *beth*, qui, prétendent-ils, devait, chez leurs ancêtres, se prononcer v toutes les fois qu'il n'était pas marqué du *dagesch*, point qui, en indiquant l'absence de l'aspiration, laissait au *beth* la valeur de la labiale explosive *b*. Le *beth* de nos grammaires grecques se prononce de même chez les Grecs modernes, et les Russes ont donné à leur *b* la valeur du v , créant en même temps, pour représenter le son *b*, une modification particulière du caractère *b*. On trouve même chez les Latins quelques traces de la confusion du *b* et du v : *Danubius* se trouve quelquefois écrit *Danuvius*; *belli*, *velli*; *vici*, *dici*; etc. Il n'est, du reste, pas rare d'entendre encore aujourd'hui certaines populations méridionales, telles que nos Gascons et leurs voisins les Espagnols, mettre le v à la place du *b* et dire, par exemple, *varon*, *vateau*, pour *baron*, *bateau*. Les Arméniens, pour représenter notre v , ont le choix entre deux lettres différentes : le *hiours*, qui a le double caractère du *vav* hébraïque, et le *vieu*, qui reste constamment consonne.

En allemand, l'articulation sonnante propre chez nous à la consonne v est représentée par le w ; le v simple, qui y porte le nom de *faou*, représente, concurremment avec le f , l'articulation sourde correspondante.

Dans la dérivation du latin aux langues romanes, le faible v se change fréquemment en f fort; mais il faut observer que ce changement n'a presque jamais lieu qu'à la fin des mots; dans ce cas, les consonnes fortes deviennent nécessaires pour donner plus d'appui à la voix. V est devenu f dans : *activus*, actif; *attentivus*, attentif; *brevis*, bref; *bos*, bovis, bœuf; *captivus*, captif; *ceruus*, cerf; *furtivus*, furtif; *gravis*, grief; *lascivus*, lascif; *massivus*, massif; *nativus*, natif; *navis*, nef; *novus*, neuf; *novus*, neuf; *novem*, neuf; *ovum*, œuf; *passivus*, passif; *relativus*, relatif; *salvus*, sauf; *servus*, serf; *vices*, fois; *vivus*, viv. Mais, dans le féminin des adjectifs, l'aspiration labiale ne se trouvant plus à la dernière lettre du mot, le v du primitif paraît : *active*, *attentive*, *brève*, *griève*, *neuve*, etc.

Une permutation, une substitution fort extraordinaire, dit Chevallet, bien qu'elle soit assez commune, c'est celle de la labiale v remplacée par la palatale g dur : ancien allemand *waskau*, gâcher; *welti*, gage; *winnan*, gagner; *want*, gant; *waeran*, garantir; *warta*, garde; *wintan*, rouler; *warnon*, garnir; *wankan*, gauchir; *waffel*, gaufre; *waso*, gazon; *were*, guerre; *walt*, guet; *wisan*, guider; *wise*, guise. De même en latin : *Vespa*, guêpe; *vastare*, gâter; *vadium*, gué; *vagina*, gaine; *vulpecula*, goupil, ancien nom du renard; *vipera*, guivre; *viscum*, gui. Comme on le voit par ces exemples, les mots dans lesquels le g a été substitué au v sont, pour la plupart, dérivés du germanique. La même circonstance se présente en provençal, en italien, en espagnol et en portugais. Or, il est à remarquer que les divers peuples qui composaient la famille germanique faisaient assez souvent entendre devant v , r et l le son d'une aspirée très-rude, semblable au *ch* des Allemands. Ces peuples, obligés de se servir des caractères romains pour figurer les sons de leurs idiomes, ne trouverent pas dans l'alphabet latin de lettre dont le son fût équivalent à celui de cette aspirée; aussi ne purent-ils la noter que fort imparfaitement. Devant le v , ils la représentèrent tantôt en doublant cette lettre, tantôt en adjoignant au double w la consonne h , qui servait de signe à l'aspiration gutturale des Latins; mais, comme cette aspiration était beaucoup trop faible comparativement à la leur, il s'ensuivit que le signe se trouva tout à fait inexact. Aussi eurent-ils souvent recours à des consonnes dont la prononciation était plus forte et ils se servirent du g et du c ; ou bien ils employèrent la notation composée *ch*, que les Allemands ont conservée. Lorsque l'aspiration précédait le r ou le l , tantôt ils se dispensaient entièrement de la représenter, tantôt ils représentaient l'aspiration par *h*, *g*, *c*, *ch*, en les plaçant devant r et l , comme ils les plaçaient devant le w . Pour ne parler ici que des Francs, on trouve dans les monuments de leur idiome qui nous sont restés : *Wamba*, *hwamba*, ventre; *was*, *hwars*, quoi, quelle chose; *weltih*, *hweltih*, quel; *weco*, *hweco*, combien; *were*, *gwere*, guerre, arme; *war*, *gwaire*, vrai; *wert*, *gwert*, symbole; *rein*, *hrein*, pur; *riwun*, *hriwun*, pénitence, etc.

L'aspiration gutturale qui accompagnait le w a disparu en allemand, en hollandais et

en danois; mais on en trouve encore des traces dans la langue anglaise, où elle est représentée par *wh* et se prononce comme un h assez fortement aspiré. Allemand : *Was*, quoi, quelle chose; *wetsen*, aiguïser; *wispeln*, chuchoter, en anglais *what*, *to what*, *to whisper*. Cette même aspiration s'est conservée en Suède parmi le peuple, qui la prononce dans certains mots, tels que : *Hwad*, quoi, quelle chose; *hwit*, blanc; *hwilken*, quel. Le suédois littéraire a gardé le h dans l'orthographe de ces mots, mais l'usage ne permet plus de faire sentir cette lettre dans la prononciation.

Il est fort naturel que les Francs, réduits à se servir des caractères romains, aient eu recours au g et au c pour représenter leur aspirée gutturale, et nous n'en serons point étonnés si nous considérons que la plupart des Français et des Italiens, ne pouvant prononcer cette même aspiration représentée par *ch* dans la langue allemande, y substituent, dans la prononciation des mots de cette langue, tantôt un g et tantôt un c , le son de ces deux lettres leur paraissant le plus rapproché de cette rude consonne. C'est ainsi qu'ils prononcent *tiger*, *regnen*, *nicht*, *nach*, au lieu de *sicher*, sûr; *rechnen*, compter; *nicht*, non; *nacht*, encore; *nacht*, nuit. Les Gallo-Romains firent de même *quantus* de *want*, *hwant*, *gwant*; *guarda* de *warta*, *hwarta*, *garta*; *Clodovicus*, de *Ludwig*, *Hudwig*, *Chudwig*, *Chludwig*, *Clowis*; *Clotharius*, de *Lothar*, *Hiother*, *Chiother*, *Chiother*, *Clotaire*. Dans la suite et assez longtemps après la conquête, les traditions de la prononciation germanique s'affaiblissant et le son des mots s'altérant et s'adouciissant, le c disparut dans *Clodovicus*, qui devint *Lodovicus*, *Ludovicus*. Lois, Louis; dans *Clotharius*, qui devint *Lotharius*, *Lothaire*. Au contraire, dans *quantus* et *guarda*, ce fut le v qui disparut, tandis que le g fut conservé, et l'on eut *quantus*, *gant*; *guarda*, *garde*. Toutefois le v , représenté autrefois par le même caractère que l' u , était assez souvent conservé dans l'écriture après le g dur, lorsque celui-ci se trouvait devant *e* et *i*; mais, dans ce cas, l' u n'était qu'un signe purement orthographique, destiné à empêcher de confondre le g dur avec le g doux des mots *agir*, *genou*. On écrivit donc *guerra*, *guerre*; *guidare*, *guider*; et non *gera*, *gerre*; *gidare*, *gider*, que l'on aurait pu prononcer *jerra*, *jerre*, *jidare*, *jider*. Par la suite, cet usage se généralisa, et de là provint l'emploi que nous faisons encore aujourd'hui de la notation *gu* pour représenter le g dur devant les voyelles *e* et *i*.

Les Celtes durent, comme les Germains, faire précéder le v d'une forte aspiration gutturale dans beaucoup de mots de leur langue, et des causes à peu près semblables à celles qui, en français, en italien, en espagnol et en portugais, ont déterminé la substitution du g au v , purent avoir produit le même résultat dans deux idiomes néo-celtiques, le breton et le gallois. En effet, un bon nombre de mots qui commencent par un v en latin et dans plusieurs autres langues indo-européennes se trouvent commencer par *gw* en gallois et en breton. Dans l'un et l'autre idiome, le g se prononce comme en français et le w n'a plus que le son qu'il conserve en anglais, c'est-à-dire celui de notre voyelle *ou*. Gallois : *Gwan*, *vanus*, vain; *gwag*, *vacuus*, vide; *gwynt*, *ventus*, vent; *gwenwyn*, *venenum*, venin; *gwyr*, *viridis*, vert; *gwesta*, *visitare*, visiter; *gwyr*, *viduus*, veuf; *gwyr*, *verus*, vrai; *gwyltaw*, *vigilare*, veiller; *gwyrth*, *virtus*, vertu. Breton : *Gwel*, *velum*, voile; *gwent*, vent; *gwet*, vert; *gwerch*, vierge; *gwir*, vrai; *gwin*, vin; *gwintien*, vigne. Le g , qui a remplacé l'ancienne aspirée, se retranche lorsque le substantif est précédé de l'article; ainsi l'on dit *ar wel*, le voile; *ar went*, le vent. Il est probable que la ressemblance qui existait sur ce point entre la prononciation des Celtes et celle des Francs contribua à substituer le g au v initial dans les mots français dérivés du latin que nous avons précédemment cités. Les deux influences tendant au même but, celle qui était exercée par les uns devait venir en aide à celle qui était exercée par les autres. Toutefois, Chevallet croit que c'est à l'influence du germanique que l'on doit principalement attribuer cette substitution.

Le *gw* passa si bien dans les habitudes des populations de la Gaule pendant les siècles qui suivirent la conquête germanique, que l'on germanisa la prononciation de plusieurs mots latins commençant par un v ; de *vespa*, *vastare*, *vadium*, *viseum*, on fit *guespa*, *gwastare*, *gadum*, *guiscum*, qui devinrent *guespa*, *gastare*, *gadum*, *guiscum*; d'où le français *guêpe*, *gâter*, *gué*, *gui*.

Les dérivés dont nous venons de parler, soit germaniques, soit latins, se ressentirent de l'incertitude de l'orthographe germanique à laquelle ils se conformèrent. Ainsi l'on trouve écrit dans nos anciens auteurs : *Wander* et *garder*, *wage* et *gag*, *wespe* et *guespe*, *waster* et *gâter*, *woupil*, *houpil* et *goupil*; les lois de Guillaume portent tantôt *warant* et tantôt *garant*.

Nous venons de voir que l'habitude du *gw* avait porté les Francs à ajouter un g initial à certains mots latins commençant par un v ; par un effet inverse, cette même habitude les porta à mettre un v après le g dans d'autres mots latins commençant par cette der-

nière consonne; ainsi de *gyrare* et de *gyrolus*, diminutif de *gyrrus*, ils firent probablement *gyrrare*, *gyrrulus*, qui nous ont donné *vire*, *virrole*. Mais l'altération la plus remarquable de ce genre fut celle que ces mêmes Francs firent subir au nom du peuple qu'ils avaient subjugué : *Gallus* devint en germanique *Wahle*, et *Gallicus*, *Welche*. Par extension, les Germains appelèrent *Welchen* non-seulement les Gallo-Romains, mais encore les Romains de l'Italie, et cette acception générale s'est conservée dans la langue allemande, qui comprend sous la dénomination de *Welchen* les Français et les Italiens.

V latin est aussi devenu en français *b* : *corvulus*, diminutif de *corvus*, corbel, corbeau; *curvus*, courbe; *vervez*, brebis; *versare*, berceur; ancien haut allemand *huwen*, hibou; *wegen*, bouger.

V latin est aussi devenu g doux, prononcé *j* : *levis*, léger; *nivis*, neige.

Quant au v français, il vient d'abord du latin *v*, *b*, *p* : 10 d'un v originaire : *viorne*, de *viburnum*; viande, de *viwenda*; chauce, de *calvus*; genève, de *geniva*; 20 d'un b originaire : *couver*, de *cubare*; fève, de *faba*; cheval, de *caballus*; avoir, de *habere*; lèvre, de *labrum*; souvent, de *subinde*; ivre, de *ebrius*; avant, de *ab-ante*; livre, de *libra*; ni-veau, de *libella*; prouver, de *probare*; *Vervins*, de *Verbinus*; 30 d'un p originaire : *Rive*, de *ripa*; sève, de *sapa*; rave, de *rapa*; loue, de *lupa*; cheveu, de *capillus*; chèvre, de *capra*; savon, de *sapo*; savoir, de *sapere*; crever, de *crepare*.

VA s. m. (va). Gramm. Consonne de l'alphabet sanscrit qui répond à notre V .

VA, impér. du v . Aller.

— Interjektiv. S'emploie pour corriger une pensée ou un sentiment de la personne à qui l'on parle, l'encourager, l'exciter, la menacer, lui confirmer, lui faire entrevoir une chose qu'on veut lui faire craindre ou espérer : *VA, ne crains rien, je suis avec toi. Je ne te manquerai pas, VA*.

Va, va, petit mari, ne crains rien de ma foi.

MOLIERE.

Va, va, dans sa douleur le sexe est raisonnable, Et je n'ai jamais vu de femme inconsolable.

C. D'HARLEVILLE.

— Fam. Soit, j'y consens : *Eh bien ! VA*.

— *Va pour*, j'accepte, je consens à : *VA POUR dix francs. VA POUR l'Opéra, puisque tu veux aller à l'Opéra. VA POUR une histoire, car je n'ai rien de mieux à faire que de l'entendre raconter.* (Ch. Nod.)

— s. m. Jeux. A la bassette, au pharaon et autres jeux semblables. *Vade multipliée* par le nombre énoncé avant le mot *va*. *Il Sept et le va*, Sept fois la vade. *Il Quinze et le va*, Quinze fois la vade : *Je fais QUINZE ET LE VA au dix*.

VAAAG, rivière de Hongrie. **V. WAAAG**.

VAAGEN (OST- et WEST-) nom de deux îles de la Norvège, dans le groupe des îles Lofoden, près de la côte N.-O. de la Norvège, au S.-O. de l'île Hindoe et au N.-E. de Flakstad. La première, Ost-Vaagen, séparée de Hindoe par un canal étroit, mesure 54 kilom. de longueur sur 27 de largeur, est en grande partie couverte de montagnes et de rochers et renferme le village et le port de Vaagen, près de la côte orientale. La deuxième, West-Vaagen, séparée de Flakstad par un petit bras de mer et à 2 kilom. S.-O. de la première, a 50 kilom. de longueur sur 22 de largeur, forme la paroisse de Poorge, dont le ch.-l. village du même nom, est situé près de la côte septentrionale. Pâturage, élevage de bétail. Pêche et navigation.

VAAI s. m. (va-a-li). Hist. Prince soumis par le roi de Perse et devenu son vassal.

VAAANDZOU s. m. (va-an-dzou). Bot. Syn. de **VOANDZOU**.

VAAAS, bourg et comm. de France (Sarthe), cant. de Mayet, arrond. et à 35 kilom. E. de La Flèche, près de la rive gauche du Loir; 1,800 hab. Vaas était au moyen âge une place forte importante. Du Guesclin la prit aux Anglais. Il ne subsiste plus des anciens remparts que les débris d'une tour et les fossés convertis en douves. L'église, anciennement abbatiale, paroissiale aujourd'hui, appartenait à des moines de Prémontré. C'est un assez vaste édifice, de style gothique (XIII^e siècle), surmonté d'un beau clocher. Son plan est celui d'une croix latine, et elle a 41 mètres sur 26m,50. Elle est entièrement voûtée en tuffau appareillé et de deux époques, comme la construction des murs. On y remarque l'autel de Notre-Dame-de-Pitié, formant une petite chapelle provenant de l'abbaye primitive. Les anciens bâtiments de l'abbaye de Vaas, sur les bords du Loir, sont aujourd'hui une propriété particulière. Des caves voûtées très-profondes s'étendent dans toute leur longueur. On voit encore dans la cour une vieille construction du XIV^e siècle, dite la maison de La Goullardière et qui passe pour avoir fait partie de l'ancienne abbaye. Vaas possédait également un prieuré dont il ne reste plus que des ruines informes. Il faut encore citer : le château de Landemont, bâti sur l'emplacement de l'ancienne forteresse de La Roche et qui domine le vallon du Loir, élégante construction flanquée de tourelles; le

château moderne de Petit-Perray; les bâtiments du xve siècle de l'ancien fief de la Tuiffière; les ruines du château féodal de la Raudière; enfin le château du Grand-Perray, qui conserve des débris de vieilles murailles parmi lesquelles on remarque une grosse tour ronde à créneaux.

A peu de distance de Vaas se trouve un beau dolmen connu sous le nom de Pierre-Couverte. Quatre supports, dont deux se sont effaissés sous le poids, soutiennent sa table. Ses dimensions sont de 3m,50 de longueur sur 2m,65 de largeur.

VAAST ou VAAST-DE-LA-HOUGUE (SAINT-), petite ville de France (Manche), cant. de Quettehou, arrond. et à 17 kilom. N.-E. de Valognes, sur la Manche, où elle a un port sûr et commode; pop. aggl., 3.175 hab. — pop. tot., 3.664 hab. Construction de navires, cabotage, pêche de la morue et du harang, parc d'huîtres. Commerce de planches, de houille, de fruits secs. La position maritime de Saint-Vaast est des plus heureuses et on l'a longtemps mise en balance avec celle de Cherbourg, quand on a voulu créer un grand port militaire sur les côtes de la Manche. Le port de cette ville est abrité des côtes du N. et de l'O. par la côte de Réville et protégé contre les grosses mers et les vents de l'E. par l'île Tatihou et ses annexes. Au S. du port est une belle jetée de 600 mètres, défendue par le fort de la Hougue. En avant du port est la belle et vaste rade de la Hougue, qui peut recevoir les plus gros navires; entre l'île Tatihou et le port est le parc aux huîtres. La rade de la Hougue a souvent figuré dans les annales de l'histoire : en 1137, le roi Edienne y descendit avec une suite nombreuse; les Anglais y parurent en 1405 et en 1412; le comte de Montgomery y aborda aussi en 1574 avec une armée de protestants anglais et français; enfin, en 1692, après la bataille de la Hougue, perdue par Tourville, les ennemis détruisirent sous les canons des forts le vaisseau principal de la flotte française. Ce fut deux ans après que, sur les plans de Vauban, furent construites les belles tours de la Hougue et de Tatihou.

VABRE, bourg de France (Tarn), ch.-l. de cant., arrond. et à 30 kilom. N.-E. de Castres, au confluent du Berlon et de l'Agout; pop. aggl., 1.215 hab. — pop. tot., 2.450 hab. Fabrication de draperies, filature de coton, filature et tissage de laine et de coton. Aux environs du bourg, sur une éminence qui domine la rive gauche de l'Agout, on voit les ruines du château de Ferrières, ancienne prison d'Etat.

VABRES, en latin *Vabrinum*, bourg et commune de France (Aveyron), cant., arrond. et à 5 kilom. S.-O. de Saint-Affrique, sur le Dourdou; 1.300 hab. Filatures de laine et de coton. Ce bourg possédait jadis une abbaye de bénédictins, fondée au ix^e siècle et érigée en évêché en 1319.

VACA DE GUZMAN (Jose-Maria), poète espagnol, né dans le royaume de Grenade vers 1745. Il était avocat, puis devint recteur perpétuel du collège Saint-Jacques, à Alcalá de Henares. On a de lui : la *Destruction des vaisseaux de Cortez*, poème couronné en 1778 par l'Académie espagnole et traduit en français par Mollin; la *Hedition de Grenade*, autre poème couronné par la même société (1779); plusieurs éloges, dont la plus remarquable a pour titre le *Colombier* (1784).

VACA DE GUZMAN Y MANRIQUE (Gutiérrez-Joachim), littérateur espagnol, frère du précédent, mort dans les premières années du xix^e siècle. Il fut également avocat et devint plus tard auditeur à la chancellerie de Grenade. On a de lui une traduction espagnole de l'ouvrage italien du comte de Seriman, intitulé : *Voyages de Henri Warton aux terres inconnues australes et au pays des singes* (Madrid, 1778, 2 vol.). Le succès qu'obtint cette traduction engagea Vaca à publier, comme supplément de cet ouvrage, deux autres volumes, qu'il composa lui-même et où, tout en imitant la manière de l'auteur italien, il flagella plusieurs usages ridicules de l'Espagne, en évitant toutefois de faire des personnalités.

VACABLE s. m. (va-ka-ble — du lat. *vacare*, manquer). Nom qu'on donnait, dans les anciens États du pape, aux papiers publics que l'on émettait pour suppléer à la rareté du numéraire.

VACANCE s. f. (va-kan-se — du lat. *vacare*, être vide). Etat d'une place, d'une dignité qui n'ont pas de titulaire : La *VACANCE* d'un siège épiscopal. Il y a trois *VACANCES* à remplir.

— Intervalle de repos accordé à des élèves ou à des étudiants : Un jour de *VACANCE*. Des étudiants en *VACANCES*. L'époque des *VACANCES* n'est pas fixe. Quoi! vous êtes professeur et vous n'aimez pas les *VACANCES*? (Scribe.) Suppression annuelle des fonctions des tribunaux : Je m'en vais courir en Bretagne pendant les *VACANCES*, et, à mon retour, je m'abandonnerai à toute la chicane. (Mme de Sév.) On dit aussi *VACATION*. Temps de repos que l'on prend sur ses occupations ordinaires : J'apporte ici le récit des *VACANCES* d'un antiquaire. (Lenormant.) Le soleil, se sentant inutile, prendra des *VACANCES* dont il profitera pour se faire redorer sur le procédé Rulz. (Th. Gaut.)

xv.

— Encycl. D'après le décret du 10 février 1816, les mois de septembre et d'octobre sont consacrés aux *vacances* judiciaires. A Rome, l'administration de la justice ne fonctionnait point pendant deux époques de l'année, celle des moissons et celle des vendanges; c'est pour cela que les *vacances* étaient nommées *messium* et *vindemiales feriae*. En France, dans les premiers temps de la monarchie, les tribunaux n'étaient point permanents et ne siégeant qu'à des époques déterminées, ils n'avaient pas de *vacances*. Lorsque l'administration de la justice devint sédentaire, on créa les *vacances* judiciaires; mais leur époque ne fut déterminée par un acte législatif que lors de la réorganisation judiciaire qui suivit la Révolution de 1789. Néanmoins, tous les tribunaux ne profitent pas du bénéfice des *vacances*, qui est accordé seulement aux tribunaux civils de première instance, aux cours d'appel, aux deux sections civiles de la cour de cassation, au conseil d'Etat et à la cour des comptes. Quant aux chambres d'accusation, aux chambres correctionnelles des cours d'appel et des tribunaux d'arrondissement, elles n'ont point de *vacances*. La loi n'en accorde pas non plus aux tribunaux de commerce, aux conseils de prud'hommes, aux conseils de préfecture, ni aux juges de paix.

En outre, l'action du ministère public devant être incessante, les membres des parquets et les juges d'instruction ne peuvent s'éloigner du siège de leurs fonctions qu'en vertu de congés.

Indépendamment des *vacances* légales, les tribunaux sont dans l'usage de prendre quelques jours de *vacances* à Pâques; mais ces *vacances* n'étant autorisées par aucune loi ni par aucun règlement, elles sont simplement tolérées et ne peuvent l'être qu'autant que l'administration de la justice n'en souffre pas.

D'autre part, les *vacances* judiciaires ne devant point empêcher le jugement des affaires qui exigent une prompt solution, il a été institué une chambre des vacations qui siège pendant les *vacances*. D'après le décret du 30 mars 1808, la chambre des vacations de chaque tribunal d'arrondissement doit être composée de trois juges au moins; celle des cours d'appel, d'un président et de sept juges. Les fonctions de ministère public y sont remplies chaque année, alternativement, par le procureur général, le procureur de la république et leurs substituts. La chambre des vacations doit donner au moins deux audiences par semaine; elle n'a de compétence que pour les matières civiles sommaires ou qui requièrent célérité, c'est-à-dire les affaires où les parties éprouveraient un préjudice irréparable ou trop considérable, si la solution en était différée, comme les paiement de loyers, les pensions alimentaires, l'incident sur l'exécution d'un arrêt qui suspend l'achèvement d'une expertise et qui est élevé sur un procès existant depuis un grand nombre d'années (cass., 16 fév. 1832). Mais la chambre des vacations ne peut juger : 1° ni les demandes en séparation de biens, ni celles en séparation de corps, excepté toutefois en ce qui concerne l'ordonnance à rendre pour autoriser la femme à résider dans un domicile séparé et les mesures conservatoires qui doivent être prises dans l'intérêt des enfants ou de l'époux demandeur; 2° ni l'opposition à l'ordonnance d'exequatur d'une sentence arbitrale motivée sur ce qu'il a été statué sur des choses non demandées (trib. de la Seine, 27 sept. 1843). L'ordonnance du président qui, sous prétexte d'urgence, permet d'assigner devant la chambre des vacations, ne lie pas la chambre quant à la question d'urgence; ainsi les juges peuvent, malgré l'ordonnance, se déclarer incompetents s'ils décident que l'affaire ne présente pas d'urgence. Le jugement d'une cause plaidée avant les vacations peut être remis et prononcé au temps des *vacances*, si les parties ne s'y opposent point. Plusieurs arrêts de la cour de cassation peuvent être invoqués à cet égard. Bien que les *vacances* cessent légalement le 1^{er} novembre, la rentrée des tribunaux et des cours d'appel n'a lieu chaque année que le 3 novembre, dans une audience solennelle à laquelle assistent toutes les chambres.

Vacances en Espagne (MES), par Edgar Quinet (1846, in-18). En 1846, Edgar Quinet venait de voir l'autorité suspendre son cours, et il profita de ces vacances pour visiter l'Espagne. Quinet était entré en Espagne par Bayonne et avait traversé rapidement la Vieille-Castille, pour arriver plus vite à Madrid. Mais là sa surprise fut grande : « Il n'y a, dit-il, que les hommes qui parlent; les monuments ne disent rien. Le peuple espagnol, dont chaque geste rappelle le moyen âge, s'est fait une capitale qui n'a aucun fondement dans les temps chevaleresques. Ne demandez pas à ces murailles les secrets que ces générations leur ont confiés; ces pierres sont muettes. Je cherche vainement la trace du génie de l'inquisition; ça et là je rencontre de petites églises de couvent, sans grandeur, sans apparence, sans rien qui marque la terreur. Architecture bête, douceâtre, qui, si elle a un sens, dit précisément le contraire de ce qu'elle devrait dire. » C'est sur ce ton, ou à peu près, que le livre se continue, en nous faisant assister à une suite d'é-

pisodes qui nous révèlent l'Espagne sous ses aspects les plus divers. On vient de voir un combat de taureaux dans le cirque rempli de dix mille spectateurs; on y a vu tuer un homme par un de ces animaux furieux, et puis le *fandango* servir d'intermède aux scènes de carnage. Sans laisser au lecteur le temps de revenir de son émotion, l'auteur l'entraîne vers une autre arène. Edgar Quinet était en Espagne au moment où le premier ministre, M. Olozaga, accusé par la jeune reine Isabelle de l'avoir forcée à signer, malgré elle, le décret de dissolution des cortès, ne put repousser l'inculpation de violence qui lui était faite qu'en accusant lui-même la reine de mensonge. Il nous rend spectateurs de ce grand drame. C'est en même temps pour lui une occasion de nous faire faire connaissance, dans le moment le plus saisissant des luttes parlementaires, avec les orateurs politiques de l'Espagne. Lopez, le président Pidal, Cortina, Martinez de La Rosa, Olozaga lui-même se livrent un combat étrange et solennel, où la dignité du trône ne peut être sauvée que par le sacrifice d'une vie d'homme, et où celui-là même qu'on veut immoler ose demander si la vérité ne doit pas l'emporter, quoi qu'il en puisse coûter à la considération de sa souveraine. Après les orateurs, les écrivains contemporains. Quinet nous fait connaître Larra le pamphlétaire, ce rieur mélancolique, qui finit sa vie dans le désespoir; le poète Zorrilla; Gil y Zarate, qui n'a pas craint, dans son *Chant de l'Espagne*, de mettre sur la scène l'antagonisme de la royauté et de l'Eglise; Espronceda, qui, dans quelques rares morceaux lyriques, lui paraît seul avoir exprimé la situation du peuple espagnol. Toutes ces pages, très simplement écrites, sont pleines de charme et fort instructives. Il en est d'autres dont la pensée, on ne peut plus nébuleuse, échappe à la compréhension du vulgaire. Nous voulons parler des endroits où Quinet se laisse aller à des rêveries ayant pour objet ses vagues aspirations religieuses. On croirait lire une de ces œuvres allemandes qui, après avoir fait passer devant l'esprit mille images confuses, ne laissent en définitive qu'un grand sentiment de fatigue, sans aucune notion claire et précise. Quoi qu'il en soit, *Mes vacances en Espagne* sont loin d'être au-dessous du talent de l'auteur; les descriptions y sont variées, élégantes et d'une grande vérité, et si quelques chapitres sont un peu vagues, l'ensemble de l'œuvre n'en est pas moins intéressant et instructif.

Vacances de Camille (LES), roman de Henri Murger (1857, in-12). Ce n'est pas une histoire inventée à plaisir, c'est une scène de la vie réelle, dont le théâtre est au quartier Latin. En dehors du monde officiel et de la vie commune, il existe à Paris une existence à part, celle des étudiants. M. Prud'homme se les représente toujours sortant de souper ou du jardin Bullier, changeant les assignes de place et cassant les réverbères. Ce temps-là n'est plus. Si la plupart des étudiants changent encore de maîtresse avec la légèreté du papillon, d'autres contractent des liaisons sérieuses, qui les initient à leur rôle futur d'époux et de père. C'est l'histoire d'une de ces liaisons que l'auteur nous raconte. Camille a cédé à l'amour de Léon d'Alpins après une maladie terrible où il a veillé à son chevet comme un frère, et elle le rend le plus heureux des hommes. Mais le monde a ses exigences, et le père de Léon veut le marier. Partagé entre son ancienne affection pour Camille et le nouvel attachement que lui inspire Mlle d'Héricy, la fiancée que lui destine son père, Léon oublie peu à peu sa maîtresse, et, n'osant lui porter lui-même le coup fatal, il charge un de ses amis, Francis Bernier, d'annoncer son abandon à Camille. Egarée par la douleur, elle cherche à s'étourdir et se fait mener au bal de l'Opéra par un voisin qu'elle connaît à peine. Là, elle est insultée; le voisin prend sa défense et reçoit un coup d'épée en son honneur. La suite se devine aisément :

Entre la veuve d'une année
Et la veuve d'une journée,

la différence est grande... C'est La Fontaine qui l'a dit,

Sur les ailes du temps la tristesse s'envole

Elle s'envola si bien qu'au bout d'un an Camille faisait le bonheur de son chevaleresque voisin, M. Théodore, et lui disait de l'accent le plus tendre lorsqu'il lui reprochait d'être toujours oublieuse : « Si j'oublie quelquefois, est-ce à vous de vous en plaindre ? »

Evidemment, dans ce roman, l'auteur ne vise pas au rôle de moraliste. Ce qu'il a cherché, c'est à peindre certaines mœurs, à prendre la nature sur le fait, et il a parfaitement réussi. Camille n'est pas une de ces créatures qui changent indifféremment d'amour; c'est une jeune fille gaie, naïve, aimante, légère, qui serait toujours demeurée fidèle à Léon, si Léon ne l'avait abandonnée, et qui ne se réfugie dans les bras de Théodore que parce que son cœur affectueux ne saurait rester sans amour. On la plaint et on l'aime; c'est assez dire qu'un tel livre ne se juge pas; il se lit et sa lecture nous rend l'auteur sympathique.

Vacances (LES), comédie en un acte et en prose, de Dancourt (1696). Cette petite pièce et une autre comédie de Dancourt, la *Mai-*

son de campagne, sont pour ainsi dire des sœurs jumelles par l'idée première; l'une et l'autre ont fourni des matériaux à M. V. Sardou dans *Nos intimes* et dans *Nos bons villageois*. Tout n'est pas rose à la campagne, surtout dans le rayon de Paris, où les villageois ne sont que de faux paysans, joignant à la rusticité les mauvais instincts qui se développent dans les cabarets de barrière; tout n'est pas repos, sécurité pour un citadin qui s'avise d'acheter ou de louer un nid de verdure pour sa famille, loin du tumulte d'une grande ville. Voilà, au fond, la thèse soutenue par Dancourt et par M. Sardou. Il y a beaucoup de ressemblance entre la position de M. Grimaudin dans son château et celle de M. Bernard dans sa maison de campagne; tous les événements s'arrangent pour que l'un et l'autre soient vivement tourmentés et trouvent des peines sans fin dans l'acquisition dont ils se promettaient les plus douces jouissances. Mais les détails sont différents : aucun des personnages mis en jeu n'est copié ni modelé sur ceux de l'autre pièce; dans M. Grimaudin, Dancourt a voulu humilier un fripon fastueux. Grimaudin, procureur retiré des affaires, où il s'est enrichi en homme de loi peu scrupuleux, prend des airs de gentilhomme. C'est un seigneur vaniteux et un père égoïste. Il a volé une terre par ses ruses de procédurier; rien de plus logique pour un homme de son espèce; il a excité son fils à abandonner la maison paternelle, et il espère bientôt contraindre sa fille à faire quelque faute qui lui donne le droit de l'enfermer dans un couvent; ici, il y a exagération. Si retors et si cupide que soit un homme d'affaires, il répugne au bon sens d'admettre qu'il puisse, par esprit d'avance, préméditer froidement le déshonneur de sa fille. Cette réserve faite, il faut convenir que Dancourt réussit à construire tout d'une pièce le personnage qu'il a conçu : Grimaudin est peint avec force et naturel; il met son bonheur à ne vivre que pour lui, et il s'arrange pour que tout conspire à son bonheur. Mais il compte sans les bons villageois. Une cabale est montée contre l'intrus; on sait qu'il n'a aucune considération personnelle. Qu'est-il venu faire là? Le pays est aux paysans. La haine, l'envie, la jalousie les amentent contre l'étranger, contre le voleur! A la tête du complot se place la plus capable, la plus savante du village, le magister, qui n'est pas même effrayé de plaider contre un vieux procureur de Paris. Bref, la cabale agit, tout marche vite. Les intérêts divers se développent sans se croiser, les incidents s'enchaînent on ne peut mieux; le dénouement arrive à point, sans effort : Grimaudin bat en retraite. Il y a dans cette pièce des détails très-comiques et des scènes bien entendues.

Vacances de Pandolphe (LES), comédie en trois actes et en prose, par G. Sand (Gymnase-Dramatique, 3 mars 1852). Cette pièce, qui n'a pas réussi, est un pastiche de la vieille comédie italienne, encadré dans un paysage du Berry; c'est un mélange de burlesque et de naïf, de licence grovesque et de mièvrerie, sorte d'idylle déguisée, une peinture de trumeau trop rajournée pour garder son caractère. J. Janin a caractérisé cette œuvre d'une façon très-juste dans les lignes suivantes : « Cette comédie, fille du fard, en fait tous les changements, dit-il, cette idylle des *Vacances de Pandolphe* appartient à l'effort, à la recherche, à tout ce qui est au delà des limites. On dirait d'une page blanche, au hasard remplie, et qui s'en va, en mille zigzags, à travers toutes sortes de caprices inattendus; poème interrompu, périodes coupées, demande en deçà de la réponse et réponses au delà des demandes, apartés, récits, pay-sages, passions, larmes et rires, silence et clameurs, flûte et clairon, flageolet et tambour! Vous rencontrez sur cette carte bariolée des gazon roses, des jets d'eau cannois, des arbres tigrés, des rosiers en carton, des sabres de bois, des pistolets de paille, des haillons brodés, des satins déchirés, mille choses folles, sensées, tendres, pittoresques, charmantes, hurlantes! La palette même de Rubens quand l'œuvre a cessé! Les feuillets du Titien, où les connaisseurs ont retrouvé la guillotine et la marmite à vapeur! Composé hardi, surnaturel, nuageux, obscur, semblable à ce marc de café bouillant où les bonnes femmes deviennent l'avenir! Telle est la fable, et tel est le fond, et telle est la forme de cette comédie, où l'on rit, où l'on pleure, où l'on jure, où les morsures et les baisers jouent le grand rôle; où le patois, ses refrains, les coups de pieds, les périodes sonores, le Jean-Jacques Rousseau et l'argot du pont Neuf se livrent une bataille sans fin. »

Vacances du docteur (LES), drame en quatre actes et en vers, de M. Amédée Rolland (théâtre de l'Odéon, 18 octobre 1861). Ce qui domine dans ce drame, c'est la passion, c'est l'action tragique; pour rendre l'une et l'autre plus émouvantes, le poète a voulu les faire odieuses. Il a imaginé sous la figure d'une jeune duchesse un monstre de noirceur, d'ingratitude et d'envie. Pauvre et orphelin, mais de grande naissance, Armande a été élevée par la bienveillance d'un brave docteur qui a aussi pour pupille une autre jeune fille, roturière, mais riche, Jeanne, qui considère Armande comme une sœur.

Armande s'est sentie humiliée par ses bienfaits, et elle a voulu s'en affranchir et s'en venger. Un mariage avec un vieux duc qu'elle a pris pour sa fortune et son titre a satisfait déjà son orgueil et son ambition; elle veut, par un triomphe plus détestable, reprendre à son amie, qui n'a d'autre ambition que d'aimer et d'être aimée, le cœur de son mari, dont elle a été la maîtresse avant son mariage. Elle y est parvenue. Tout le drame naît de cette situation. Jeanne, qui se sent délaissée, devine la trahison de son mari et découvre le nom de sa complice. Elle ne se borne pas à accabler celle-ci de reproches, que la femme adultère accueille comme une reconnaissance de son triomphe; elle veut punir et se venger en empoisonnant le coupable et en s'empoisonnant elle-même. Elle seule prend le poison, grâce au docteur, qui lui évite un crime; son agonie amène des scènes terribles ou pathétiques. Son mari, qui ne supportait qu'avec peine le joug d'Armande, lui prouve qu'il n'aime qu'elle et que sa rivale et sa passion farouche l'obsèdent. Il lui rend la vie en lui rendant son amour, accompagné d'un contre-poison administré par le docteur. Quant à son indigne amie, la colère de l'humiliation jointe aux remords la jette dans un complot. La cheville ouvrière du drame est le docteur en vacances, à qui ses deux pupilles donnent plus d'occupation que toute sa clientèle ordinaire. En leur faisant le poulx, il devine leur état moral; il ausculte, pour ainsi dire, leurs âmes. Il voit le mal, il s'efforce en vain de le prévenir, puis il le combat dans toutes ses phases, dirige ses plus fortes crises et finit par en triompher. Grâce à lui, personne ne meurt dans ce drame terrible, et les violences du sentiment se traduisent surtout par des violences de langage. Encore la noblesse naturelle des vers vient-elle les amortir. Il y a des scènes où les deux rivales, aux prises l'une avec l'autre, se livrent à d'inévitables emportements. L'hémistiche alexandrin seul maintient la dignité de leur querelle et l'empêche de s'échapper en injures.

Les *Vacances du docteur* offraient à la poésie une épreuve difficile; elle en est sortie complètement victorieuse dans les deux premiers actes, et dans les deux derniers, malgré l'exagération des effets de mélodrame, elle a fait triompher sa cause. Cette pièce renferme un grand nombre de vers bien frappés et des tirades d'une grande énergie.

VACANT, ANTE adj. (va-kan, an-te — rad. *vacuer*). Vide, inoccupé, disponible : *Un logement vacant. Un lit vacant à l'hôpital. Une place vacante dans une voiture.*

— Se dit d'un poste ou d'une dignité qui n'ont pas de titulaire : *Un évêché vacant. On renouvella les plaintes faites du temps de Clément VII, qui donna, en 1534, au cardinal Hippolyte, son neveu, la jouissance de tous les bénéfices de sa terre vacants pendant six mois.* (Volt.)

— *Régiment vacant, Compagnie vacante*, Place vacante de colonel, de capitaine. || Vieille loc.

— Dr. canon. *Evêque vacant*, Evêque sans évêque.

— Jurispr. *Succession vacante*, Succession ouverte et non réclamée par les héritiers. || *Curateur à une succession vacante, aux biens vacants*, Curateur chargé de l'administration d'une succession vacante, d'un bien qui n'a pas actuellement de propriétaire certain.

— s. m. Anc. cout. Bien qui n'a pas de propriétaire connu. || Evape.

— Hist. relig. Revenu échû du 1^{er} mai au 1^{er} mai de l'année suivante, après la mort du titulaire.

VACARIUS, jurisconsulte italien, qui vivait au xiv^e siècle. Il professait le droit romain à Oxford, sous le règne du roi Etienne. On ne sait presque rien sur sa vie. Une chronique normande anonyme le représente comme étant « *gentis Longobardus, vir honestus et jurisperitus, qui leges romanas anno ab incarnatione Domini 1149 in Angliâ discipulos doceret.* » De cette chronique et de plusieurs autres de la même époque il résulte que ce fut lui qui introduisit en Angleterre l'étude du droit romain, que ses cours étaient suivis par un grand nombre d'élèves et que, « *Sur la demande des plus pauvres d'entre eux, dit Savigny, il écrivit sur le code et les digestes neuf livres qui suffisaient aux étudiants pour résoudre tous les points de droit douteux, que l'on avait l'habitude de discuter dans les écoles.* » John de Salisbury, dans son *Polycraticum sive de nugis curialium*, que l'on croit avoir été écrit vers l'an 1159, nous apprend, de son côté, que l'enseignement de Vacarius obtint un tel succès, qu'il parut dangereux au roi Etienne et que ce prince le supprima par un édit, ce qui n'empêcha pas l'étude du droit romain de faire des progrès de plus en plus rapides dans tout le royaume. On connaît quatre copies manuscrites de l'ouvrage de Vacarius, dont le titre primitif paraît avoir été celui-ci : *Liber ex universo enucleato jure excerptus et pauperibus præsertim destinatus*. Il n'a plus guère de valeur aujourd'hui que comme la seule trace de l'existence d'une école de droit romain en Angleterre à l'époque reculée à laquelle il a été écrit. Savigny en a donné l'analyse dans son *Histoire du droit romain*, et le professeur Wenck, de Leipzig, en a inséré de longs extraits dans

son livre intitulé : *Magister Vacarius primus juris romani in Angliâ professor.*

VACARME s. m. (va-kar-me. — Ce mot était autrefois une exclamation de douleur usitée dans la Flandre teutonique. Il équivalait exactement à notre interjection *hélas!* tant pour le sens que pour les éléments dont il est composé. L'un et l'autre, en effet, sont formés d'une interjection plaintive et d'un substantif signifiant malheureux. Le mot *vacarme* dérive de l'ancien flamand *wacharm*, hélas, ou, selon d'autres, malheur à toi, misérable; de l'interjection *wach*, hé, hollandais moderne *wee*, ancien haut allemand *wae*, gothique *vai*, anglo-saxon *vd*, allemand *weh*, la même sans doute que l'interjection latine *væ*, et de *arm*, malheureux, misérable, pauvre, ancien haut allemand *aram*, *arm*, gothique *arm*, etc.). Bruit tumultueux : *Le diable vient faire un vacarme horrible dans la maison.* (Volt.)

— *Faire vacarme*, Quereller, faire grand bruit :

En quoi blesse le ciel une visite honnête,
Pour en faire un vacarme à me rompre la tête ?

MOLIERE.

— Syn. *Vacarme, fracas, tumulte*. V. FRACAS.

VACATION s. f. (va-ka-si-on — lat. *vacatio*; de *vacare*, être vacant). Vacance d'emploi ou de dignité : *Le bénéfice, vacation avenante, sera réuni à tel évêché.* (Acad.) || Vieux en ce sens.

— Vacances d'études ou de travaux : *L'Académie prend d'ordinaire des vacations sur la fin du mois d'août, qui durent jusqu'à la Saint-Martin.* (Pellisson.) || Vieux en ce sens. || Vacances judiciaires : *Lamoignon passait les vacations à Bédouille.* (Rollin.)

— *Chambre des vacations*, Chambre spéciale chargée d'administrer la justice, pendant le temps des vacations : *Président, conseiller à la chambre des vacations.*

— Pratiq. Travail consacré, par ordre de justice, à une affaire : *Il y a eu trois vacations d'experts. Le notaire y trouva son compte, et, comme l'affaire était bonne, les vacations se multiplièrent.* (Balz.) || Honoraires dus pour un travail de ce genre : *Dans tous les cas où il est alloué des vacations aux notaires, il ne leur sera rien passé pour les minutes de leurs procès-verbaux.* (Code.) Et mes vacations, qui les paiera? personne?

RACINE.

— Encycl. Pratiq. On appelle *vacations*, en termes de tarif, le temps consacré par un officier public ou ministériel à une opération, et, par extension, l'émolument qui lui est dû à raison de ce temps. Le décret du 16 février 1807 contient le tarif des *vacations* dues à la plupart des officiers ministériels. L'ordonnance du 10 octobre 1841 tarife les *vacations* allouées aux huissiers, aux avoués, aux notaires et aux experts, en matière de vente judiciaire d'immeubles. Les honoraires et *vacations* dus aux médecins, chirurgiens, sages-femmes, experts et interprètes, en matière criminelle, sont fixés par le décret du 18 juin 1811.

— *Chambre des vacations*. V. VACANCES.

VACCA, ville de l'Afrique ancienne, dans la province romaine de l'Afrique propre, sur les confins de la Numidie et de la Zeugitane. Elle fut saccagée par Metellus, qui la punit ainsi d'avoir massacré une garnison romaine, et par Juba pour avoir pris le parti de César.

VACCA (Flaminio), sculpteur italien, né à Rome vers 1538, mort dans la même ville en 1600. Il est connu surtout comme restaurateur de statues. Il travailla à Rome sous Sixte-Quint et fut aussi appelé en Toscane. En 1594, il acheva un ouvrage qui lui assure un rang distingué parmi les antiquaires : *Memorie di varie antichità di Roma*, publié à Rome en 1704, par Falconieri, et réimprimé avec des notes par Nibby dans l'édition de Nardini, *Roma antica* (1820, t. IV). Ces mémoires sont pleins de détails curieux sur les fouilles exécutées à Rome à cette époque. Parmi ses plus belles sculptures originales, on cite le *Saint François* de la chapelle Sixtine et le *Lion* de Florence.

VACCA-BERLINGHIERI (Andrea), chirurgien italien. V. BERLINGHIERI.

VACCAIRE s. f. (va-kè-re — du lat. *vacca*, vache). Bot. Genre de plantes, de la famille des caryophyllées, tribu des silénées, formé aux dépens des saponaires, et ayant pour type l'espèce dite saponaire des vaches : *La vaccaire commune est très-glabre dans toutes ses parties.* (P. Duchartre.)

— Encycl. Le genre *vaccaire* ne comprend qu'une espèce, rangée autrefois de différentes manières par les botanistes et qui a successivement porté les noms de *saponaria vaccaria*, *gyptophila vaccaria* et *tychnis vaccaria*. Cette plante se distingue par un calice ovoïde à cinq angles saillants après la floraison et une cupule crustacée à endocarpe membraneux. C'est une plante herbacée annuelle, très-commune au milieu des moissons. Ses fleurs sont purpurines.

VACCAJ (Nicolas), compositeur italien, né à Tolentino en 1791, mort à Milan en 1849. Il alla suivre à Rome les cours de droit, qu'il abandonna pour la musique, et prit des leçons

de chant et de contre-point. En 1811, il se rendit à Naples, étudia la composition avec Paisiello et fit représenter son premier opéra au théâtre Nuovo. De Naples, il passa à Venise et écrivit pour les théâtres de cette ville deux opéras et quatre ballets. Dégoûté de la composition par l'insuccès de quelques ouvrages, il se consacra exclusivement à l'enseignement du chant pendant trois ans. En 1824, il reprit la plume et donna plusieurs partitions à Turin, Naples, Milan, Venise et Florence. Venu à Paris en 1829, il s'y fixa comme professeur de chant pendant deux ans et visita Londres, où il eut aussi de nombreux élèves. De retour en Italie vers 1833, il travailla de nouveau pour les théâtres et succéda en 1838 à Basilj comme censeur du conservatoire de Milan et premier professeur de composition. Depuis ce moment, Vaccaj avait renoncé à la scène et ne composait plus que pour l'Eglise. Ses principaux ouvrages sont : *I Solitari di Scizia* (1814); *la Pastirella feudataria* (1824); *Zadig ed Astarée* (1825), une de ses meilleures productions; *Giulietta e Romeo*, son chef-d'œuvre, dont le quatrième acte est, au théâtre, substitué à celui de Bellini dans *I Capuletti* de ce maître; *Jane Grey*, écrit pour la Malibran. On doit encore à ce compositeur quelques recueils de canzonnettes publiées par Ricardi de Milan.

VACCARO (Andrea), peintre italien, né à Naples en 1598, mort dans la même ville en 1670. Il eut pour maître Girolamo Imperato, prit d'abord pour modèle le Caravage, puis le Guide, et enfin fréquenta quelque temps l'atelier du Dominiquin. A force de travail, il parvint à dégager sa personnalité et à se faire une manière originale qui le plaça à la tête des peintres ses contemporains. Le chef-d'œuvre de Vaccaro est la *Vierge tenant son fils prêt à foudroyer les Napolitains*. Le Louvre a de lui *Vénus pleurant Adonis*. Citons encore, parmi ses œuvres : au musée de Naples, le *Massacre des Innocents* et le *Baptême de sainte Candide*; au musée de Madrid, quatre *Scènes de la vie de sainte Cécile*, *Combat de femmes*, la *Mort de Cléopâtre*, *Isaac et Rebecca*, *Loth et ses filles*, *Sainte Rosalie*, *Madeline dans le désert*, la *Résurrection de saint Janvier*, etc.; à Munich, la *Flagellation*.

VACCARO (Niccolo), peintre italien, fils du précédent, né en 1634, mort en 1709. Il imita d'abord le Rosa de son père, copia ensuite Salvator Rosa et enfin peignit des *Bacchantes* dans le genre de celles du Poussin.

VACCARO (Francesco), peintre et graveur italien, né à Bologne vers 1636. Elève de l'Albane, il exécuta, sous la direction de son maître, d'importants travaux, notamment les fresques de Saint-Vital de Bologne. Comme graveur, il a publié douze pièces, *Vues perspectives de ruines de fontaines et d'édifices d'Italie*. On lui doit aussi un *Traité de perspective*.

VACCENS, en latin *Vacczi*, peuple de l'Espagne ancienne, dans la Tarraconaise, au S. des Cantabres, dont les séparait l'Idubeda, au N. des Lettons, dont les séparait le Durus (Douro); leurs villes principales étaient Palencia et Caucia. Ils furent subjugués par Posthumus (178 av. J.-C.), après une lutte de quatre ans; ils se soulevèrent en 136 et 100 et furent complètement soumis par les Romains. On les confond quelquefois avec les Vascons, qui habitaient, plus à l'E., la même province de l'Espagne. Le territoire des Vaccens forme de nos jours les provinces espagnoles de Léon, de Palencia et une partie de celles de Valladolid et d'Almora.

VACCHIERI (Charles-Albert de), historien allemand, né à Dachau (Bavière) en 1745, mort en 1807. Il fut successivement membre du conseil administratif de l'université (1781), curateur en chef des écoles et de l'instruction en Bavière et membre de l'Académie des sciences de Munich (1799), où il devint, deux ans plus tard, directeur de la classe d'histoire. Il a laissé en manuscrit plusieurs ouvrages importants, qui sont conservés aux archives de l'Académie des sciences de Munich; il serait à désirer que cette société se décidât à les publier. Ils ont pour titres : *Histoire diplomatique de l'Eglise principale de Munich* (2 vol. in-fol.); *Bavaria subterranea seu Epitaphia Boicæ collectæ* (5 vol. in-fol.); *Histoire de Bavière* (2 vol. in-fol.).

VACCIN s. m. (va-ksin — du lat. *vaccinus*, de vache; de *vacca*, vache). Virus fourni par des pustules qui se forment au pis des vaches ou par celles que produit l'inoculation de la vaccine, et qui est employé comme préservatif de la petite vérole : *Il est un caractère essentiel auquel on reconnaît toujours le vaccin productif, c'est la viscosité.* (Husson.)

— Adjectif. Qui appartient à la vaccine ou au vaccin : *Un bouton vaccin. La conservation du fluide vaccin est un des objets les plus importants de la nouvelle inoculation.* (Husson.) *Le virus vaccin ne commence à agir qu'au bout de trois jours.* (Chomel.)

VACCINABLE adj. (va-ksi-na-ble — rad. *vacciner*). Qui peut être vacciné : *Un enfant n'est pas toujours vaccinable.*

VACCINAL, ALE adj. (va-ksi-nal, a-le — rad. *vaccin*). Qui a rapport au vaccin : *Bouton vaccinal. Pustule vaccinale.* || Pl. VACCINAUX.

— Pathol. Qui a rapport à la vaccine : *Af-*

fection vaccinale. || *Phagédénisme vaccinal*, Transformation de la pustule vaccinale en ulcère rongeur.

VACCINATEUR, TRICE adj. (va-ksi-na-teur, tri-se — rad. *vacciner*). Qui s'occupe d'inoculer la vaccine : *Un médecin vaccinateur.*

— Substantif. Personne qui inocule la vaccine : *Un bon vaccinateur.*

VACCINATION s. f. (va-ksi-na-si-on — rad. *vacciner*). Méd. Action de vacciner : *On n'a encore eu aucun exemple qu'un vaccin soit mort par le seul fait de la vaccination.* (Husson.)

— Encycl. V. VACCINE.

VACCINE s. f. (va-ksi-ne — rad. *vaccin*). Maladie propre à la vache, et qui se manifeste par une éruption de pustules. || Maladie que l'on développe sur l'homme en lui inoculant le virus de la vache. || Vaccination, inoculation du vaccin : *Pratiquer, recommander la vaccine. Un certificat de vaccine. Si un enfant est assez fort pour vivre, il l'est assez pour supporter la vaccine.* (Husson.) *La vaccine est le merveilleux de la médecine.* (Gardanne.)

— Fig. Préservatif consistant dans un objet de même nature que celui dont on veut préserver : *Un premier amour est une vaccine qui dispense d'en gagner un second.* (Balz.) *La révolution est la vaccine de la jacquerie.* (V. Hugo.)

— Art vétér. *Vaccine équine*, Maladie éruptive du cheval, analogue à la vaccine ou cow-pox de la vache.

— Encycl. C'est à Jenner qu'on attribue à juste raison la découverte de la vaccination; ce qui a été fait avant lui n'a donné aucune certitude à la méthode. Il nous importe peu de savoir que l'Inde et la Perse connaissent depuis longtemps un moyen de préserver les hommes de la petite vérole, puisque ce moyen n'avait pas été mis à notre portée. Dès 1775, Jenner sut, dans les campagnes de Berkeley, que les hommes qui avaient pris de la vache la maladie pustuleuse n'avaient jamais la variole. Néanmoins, ce ne fut qu'en mai 1796 qu'il fit une expérience décisive. Sarah Nelmes, à cette époque, présentait sur les mains des pustules de cow-pox gagnées en traçant ses vaches. Le 14 mai, Jenner se servit de la matière virulente de cette femme pour inoculer un enfant de huit ans, par deux piqûres superficielles au bras. Le 1^{er} juin suivant, une nouvelle inoculation fut faite avec la matière variolique prise immédiatement sur une pustule. Plusieurs mois après, une tentative de même nature fut faite, mais elle n'amena aucun effet sensible. Ce ne fut cependant qu'après une lacune de deux ans dans ses recherches qu'il se décida à publier son mémoire, poussé qu'il fut par de nouvelles expériences dont la portée lui parut considérable.

Ceux-là se trompent qui croient que Jenner ne fit qu'accueillir la tradition populaire. Il est bien vrai qu'on disait, dans le peuple des campagnes, que ceux qui, par hasard, avaient pris la *pièce* des vaches étaient exempts de la petite vérole; mais cette croyance flottait vaguement dans l'air; la science la dédaignait. L'ouvrage de Jenner eut un grand succès en Angleterre. Des qu'il fut connu, des médecins en renom, qui pratiquaient la variolisation, s'empressèrent d'essayer la nouvelle méthode et en proclamèrent les bons résultats. En France, ce ne fut qu'en 1800 que, grâce aux efforts de M. de La Rochefoucauld-Liancourt et de Thourret, directeur de l'Ecole de médecine, on tenta l'emploi de la vaccination. Le 2 juin, le comité qui venait de s'organiser pour vérifier la valeur de la découverte vaccinale trente enfants. Woodville, médecin de l'hôpital d'inoculation à Londres, vint pratiquer l'opération devant les médecins français. Enfin, le 7 février 1801, un hospice spécial fut fondé, où devait fonctionner un comité central, chargé d'examiner toutes les questions relatives à la vaccination et à son développement en France. En 1824, ces soins furent confiés à l'Académie de médecine (Landrin). Le vaccin ou plutôt le liquide vaccinal, car le virus lui-même échappe à l'observation, se trouve dans les pustules vaccinales de l'homme dès le quatrième jour de l'inoculation. Il a l'apparence du liquide séreux qu'on observe dans les phlyctènes produites par les brûlures, c'est-à-dire qu'il est transparent, incolore et visqueux. On lui attribue une saveur acre et salée. Exposé à l'air, ce liquide se dessèche très-rapidement, mais il se dissout dans l'eau avec beaucoup de facilité, après même qu'il a été desséché complètement. On considère sa décomposition comme très-prompte par l'action de l'air atmosphérique, même à la température ordinaire. Cette action de l'air est plus rapide encore quand la température est exagérée dans un sens ou dans l'autre. Ce qu'il importe de noter, c'est que le vaccin est d'autant plus actif qu'il est recueilli à une époque plus rapprochée de sa formation; qu'une des propriétés qu'il faut surtout rechercher en lui, c'est la consistance visqueuse, et qu'enfin il se développe plus facilement, avec de bonnes qualités, chez l'enfant que chez l'adulte. Dans ces conditions, le vaccin, qu'il soit de provenance animale ou humaine, reproduit la vaccine sur l'individu sain avec tous ses ca-

ractères plus ou moins accentués et renait identique à lui-même dans les pustules du nouveau vacciné.

La maladie des vaches connue en Angleterre sous le nom de cow-pox a reçu en France les noms de *vacciné*, *picote*, *variole*, *vérole* des vaches. Elle peut naître spontanément chez les animaux de l'espèce bovine; on l'a souvent constatée chez eux sans qu'il y eût eu communication avec d'autres animaux infectés. Malgré sa rareté, cette maladie a cependant été étudiée suffisamment par les médecins français, et voici les symptômes qui la caractérisent d'après Trouseau. L'éruption est constituée par des pustules sur le pis et les trayons de l'animal. Les pustules consistent d'abord en boutons, dont la grosseur varie depuis celle d'une lentille jusqu'à celle d'une fève ronde ordinaire; ils s'élèvent de plus en plus; le deuxième ou le troisième jour de leur apparition, ils deviennent pustuleux; ils sont remplis de lymph incolore, et leur centre commence à se déprimer. D'un blanc livide vers leur centre, ces pustules, vers leur périphérie, où l'aréole existe déjà, sont d'un blanc rougeâtre ou d'un blanc jaunâtre; c'est alors qu'elles ressemblent à la pustule d'inoculation variolique. Dans d'autres cas, elles sont d'une couleur argentée ou d'un rouge pâle, d'un jaune rougeâtre, d'un jaune clair. Les jours suivants, elles deviennent plus grandes et atteignent souvent la largeur d'une pièce de 50 centimes. Dans des cas rares, leur développement est encore plus considérable; le pis et les trayons présentent quelquefois huit, dix, quinze et vingt pustules, qui arrivent au summum de leur développement le neuvième ou le dixième jour. A cette époque aussi, l'aréole, qui, dès la formation de la pustule, formait un anneau mince, gagne en étendue; mais chez les vaches à pis brun ou noir, elle est à peine marquée. On constate alors une dureté, un gonflement, une augmentation de chaleur et une sensibilité parfois très-grande. En même temps augmentent les symptômes généraux : manque d'appétit, agitation, mouvement fébrile; la sécrétion du lait se modifie; elle perd de sa qualité, diminue de quantité et se tarit même tout à fait. Après le neuvième jour, les croûtes se forment au centre, tandis qu'à la périphérie la lymph s'épaissit de plus en plus et se change en un pus caséux. Quand elles ne sont pas arrachées, ces croûtes ne tombent que du dix-huitième au vingt-quatrième jour et laissent à leur place des ulcérations qui, dans quelques cas, creusent profondément les tissus, et peuvent amener la chute des trayons qu'elles ont cernés. D'autres fois, il survient des phlegmons de la mamelle, des abcès qui durent pendant trois ou quatre mois (Trouseau).

L'inoculation de la vaccine ne présente rien de particulier comme opération; elle se pratique comme toute autre inoculation. Généralement on préfère la vaccination par piqure; elle réussit beaucoup mieux que lorsqu'on opère par incision ou bien encore quand on a recours à la méthode endermique. Il est bon de ne pas faire les piqures trop profondes et de veiller à ce que le vaccin entre dans l'ouverture faite à la peau. On préfère le vaccin recueilli au moment même sur le bras d'un enfant bien portant, ou encore sur une pustule de vache.

Si l'on n'a que du vaccin conservé, on choisira le moins vieux et, autant que possible, celui qui est resté liquide sans mélange. On sait, en effet, que l'on conserve le vaccin de bien des manières : sur la lancette, entre deux plaques de verre, dans des tubes fermés à la lampe, à l'état de sirop ou dans la glycérine; on peut enfin enlever aux vaches des pustules entières, que l'on ouvre par raclage au moment d'utiliser le vaccin qu'elles contiennent. On se sert aussi quelquefois des croûtes vaccinales.

La vaccination est praticable à tous les âges; elle réussit mieux cependant chez les enfants. On y procède généralement de deux à quatre mois après la naissance.

Sans danger, on peut vacciner les enfants les plus jeunes, en ayant soin d'espacer suffisamment les piqures et de veiller bien à ce qu'on n'ait pas à craindre l'érysipèle. On peut vacciner sur toutes les parties du corps. Enfin, sans aucun doute, il est préférable d'avoir un certain nombre de pustules, bien qu'une seule puisse probablement suffire pour donner l'immunité (Landrin).

La vaccine a, comme toute maladie, des périodes distinctes. Nous en admettons trois : la première d'incubation, la deuxième d'inflammation ou d'éruption et la troisième de dessiccation. La première période commence à l'instant même où la piqure vient d'être faite. Il se forme presque immédiatement un cercle rose superficiel du diamètre de 0m,020 à 0m,030, qui disparaît après quelques minutes, en laissant une tuméfaction légère qui persiste un peu plus. Depuis cette époque jusqu'au troisième ou au quatrième jour, on ne voit que les traces d'une piqure légère sans la moindre apparence de travail inflammatoire. Vers la fin du troisième jour ou le milieu du quatrième commence la seconde période; le doigt sent distinctement une petite dureté dans les points où les piqures ont été faites, et on y voit bientôt apparaître une petite élevation d'un rouge clair. Le cinquième jour, cette petite élevation se déprime légèrement et cause un peu de démangeaison. Lo-

sixième, elle s'élargit, se déprime davantage au centre et s'entoure d'un cercle rouge de 0m,001 à 0m,002 de largeur. Le septième jour, le bouton a entièrement l'aspect d'une pustule; le bourrelet circulaire s'aplatit et prend une teinte plus foncée; le cercle rouge, qui jusqu'à cette époque a circonscrit la pustule, pâlit un peu et se propage, comme par irradiation, dans le tissu cellulaire voisin. Le neuvième jour, le travail local est plus animé, la pustule est entourée d'une aréole vermeille. Le dixième jour, on n'observe plus qu'une légère modification; le bourrelet circulaire s'élargit, l'aréole augmente d'étendue; elle occupe ordinairement un cercle de 0m,03 à 0m,04 de rayon et devient d'un rouge plus vif; elle disparaît aussi moins facilement à la pression du doigt. A cette époque de l'éruption, le sujet vacciné éprouve quelquefois une douleur dans les glandes axillaires et presque toujours un mouvement fébrile peu intense, marqué par des bâillements, la rougeur de la face, l'accélération du pouls. Le onzième jour, la pustule offre une couleur perlée; son diamètre est de 0m,008 à 0m,010; elle est dure au toucher et présente la résistance d'un corps étroitement uni à la peau. Le liquide qu'elle contient est un peu moins transparent; il a aussi perdu de sa viscosité. Le douzième jour, la période de dessiccation commence; la dépression centrale prend l'apparence d'une croûte; l'humour renfermée dans le bourrelet circulaire se trouble et devient opaline, l'aréole pâlit, la tumeur vaccinale s'affaisse et l'épiderme s'exfolie. Le treizième jour, la dessiccation continue en procédant du centre à la circonférence; le bourrelet circulaire jaunit, se rétrécit à mesure que la dessiccation fait des progrès, et la matière qu'il contient est jaunâtre et puriforme; l'aréole a une teinte légèrement pourprée. Le quatorzième jour, la croûte s'endurcit et prend une couleur jaune foncé; le cercle qui l'entoure diminue de largeur et suit l'ordre de décroissement de la tumeur vaccinale. Du quatorzième au vingt-cinquième jour, la croûte, devenue solide, luisante, dure au toucher, acquiert une couleur brisée et conserve sa forme ombilicale ou s'arrondit légèrement. A mesure que la tumeur vaccinale s'affaisse, cette croûte procède davantage au-dessus du niveau de la peau; elle tombe du vingt-quatrième au vingt-neuvième jour, laissant à nu une cicatrice profonde et gaufrée, qui d'abord est brunâtre et devient très-blanche après plusieurs mois (Guersant et Blache).

On donne le nom de *fausse vaccine* ou *vaccinelle* aux produits de la vaccination qui avortent. Tandis que la bonne vaccine débute à peine à la fin du troisième jour, la mauvaise, beaucoup plus précoce, se montre dès le premier ou le second jour de l'insertion; en sorte qu'on peut dire qu'elle s'en sépare dès les premiers jours. Mais ce signe, à lui seul, n'est pas suffisant pour les distinguer. La *fausse vaccine* est quelquefois si rapide qu'elle ne fait que paraître et disparaître; d'autres fois, elle s'annonce par un petit tubercule plus sensible à la vue qu'au toucher. Ce tubercule grandit jusqu'au quatrième ou cinquième jour et laisse encore le lendemain ou le surlendemain, il s'arrête, pâlit et se sèche; d'autres fois, il va plus loin encore, et, dans son rapide développement, il conserve toujours la forme conique et globuleuse, signe certain de la *fausse vaccine*, comme l'aplatissement, la dépression de la pustule forment le caractère spécifique de la vraie. Arrivée au quatrième ou au cinquième jour, la *fausse pustule* jaunit, suppure et se sèche. Elle ne laisse qu'une tache sans profondeur (Bousquet).

La faculté préservatrice du vaccin est maintenant bien établie; le temps a donné raison aux conclusions qui ressortirent, des 1801, des expériences faites sur les vaccinés. Il faut bien admettre l'utilité d'une méthode qui abaisse le nombre des morts par la variole de $\frac{1}{10}$ à $\frac{1}{2378}$, allongea de trois ans, d'après Bernoulli et Duvillard, la vie moyenne des individus vaccinés peu de temps après la naissance et diminu d'un quart, selon G. Dumont, le nombre des aveugles en France.

La vaccination prit donc la place de la variolisation, méthode d'origine ancienne déjà, puisqu'on l'employait des 1673 à Constantinople, où elle était arrivée par des Circassiens, et qui fut introduite en Angleterre par lady Montague. Mais, au début même, on éleva des craintes sur la durée de la faculté préservatrice de la vaccine, et peu s'en fallut qu'on ne revint à la variolisation, malgré l'inconvénient sérieux que présente cette prophylaxie en entretenant des foyers d'infection. Ces craintes restèrent dans beaucoup d'esprits et amenèrent de longues discussions aussitôt que dans une épidémie on voyait la variole sevir sur quelques vaccinés. Était-ce le vaccin qui avait dégénéré par son passage successif chez un certain nombre d'individus? Était-ce qu'au bout d'un temps plus ou moins long l'action de la vaccine s'éteignait chez les individus à qui on avait inoculé cette maladie?

Quant à l'affaiblissement du vaccin, il parut démontré qu'il était réel, lorsqu'en 1836 on pratiqua des revaccinations avec le vaccin nouveau de Passy. Les revaccinations

réussirent presque constamment avec le nouveau, rarement avec l'ancien vaccin. On pensa cependant qu'il était facile de conserver au vaccin toute son énergie en le cultivant chez la vache; des tentatives de ce genre produisirent de bons résultats, ainsi que le certifièrent MM. Husson, Valentin de Nancy, James et les membres du comité de vaccine de Reims. On sait que, dans ces dernières années, M. Lanoix a renouvelé avec succès ce mode de conservation du fluide vaccinal. Ce point écarté, il reste à examiner la question d'immunité temporaire et à rechercher si les revaccinations qu'on a proposées pour y remédier peuvent rendre le service qu'on attend d'elles.

Dans les nombreuses épidémies de variole qui ont été observées depuis l'emploi de la vaccine comme moyen préservatif, on a pu constater, quoique le plus grand nombre des vaccinés fût hors de l'atteinte du fléau, que quelques-uns cependant étaient frappés. Ces faits prouvent que l'action préservatrice du vaccin se perd au bout d'un certain temps, au moins chez quelques individus, bien qu'en général la maladie soit moins grave chez eux que chez ceux qui n'ont pas été inoculés.

Ceci reconnu, on a cherché à fixer quelle était la durée moyenne de l'influence sanitaire de la vaccine, mais on n'a pu s'entendre sur ce point important.

C'est une question toute d'individualité, et cette durée varie, suivant les auteurs, de dix à vingt-cinq ans. En temps d'épidémie, il est bon de ne pas compter sur la limite extrême.

Quant aux moyens à opposer à la disparition de la faculté préservatrice de la vaccine, la revaccination est le seul sur lequel on puisse compter. Il n'est pas possible de rappeler ici les chiffres qui peuvent décider de l'opportunité des revaccinations; je ne puis cependant passer sous silence le résultat obtenu par M. Bousquet, qui eut avec du bon vaccin un quart des vaccinés bien établies; M. Michel Lévy arriva au même succès; aussi se montre-t-il partisan des revaccinations. Un très-grand nombre de médecins pensent comme lui que la prudence veut que les revaccinations soient officiellement conseillées et propagées. On sait qu'elles sont prescrites dans l'armée et qu'on s'en trouve bien. C'est d'ailleurs une précaution facile à prendre, qui ne peut pas avoir plus d'inconvénient qu'une première inoculation. On fera donc bien dans les cas ordinaires de pratiquer les revaccinations dès l'âge de douze à quinze ans; au delà de trente ans, cela devient à peu près indifférent, car l'aptitude à prendre la variole est bien amoindrie. Il va de soi qu'en temps d'épidémie on n'a pas à se préoccuper de l'âge (Landrin).

VACCINE, ÉE (va-ksi-né — rad. vaccine). Soumis à l'opération de la vaccine : *Un enfant vacciné. On peut, en faisant voyager un individu vacciné, transmettre à une distance assez éloignée le vaccin vivant, pour ainsi dire.* (Husson.)

— Substantif. Personne vaccinée : *Les vaccinés ne sont généralement pas grêlés.*

VACCINELLE s. f. (va-ksi-nè-le — dimin. de vaccine). Pathol. Vaccine incomplète, éruption imparfaite produite par la vaccination : *Les vaccinelles sont à la vaccine ce que les varicelles sont à la variole.* (Robin.) Il On dit aussi VACCINIDE et VACCINOÏDE.

VACCINER v. a. ou tr. (va-ksi-né — rad. vaccine). Méd. Inoculer la vaccine à : *Vacciner un enfant. On peut vacciner les enfants dès le jour même de leur naissance.* (Husson.)

— Absol. : *On vaccine ordinairement à la partie externe et supérieure du bras.* (Husson.)

VACCINOÏDE s. f. (va-ksi-ni-de — de vaccine, et du gr. *eidos*, aspect). V. VACCINELLE.

VACCINIÉ, ÉE adj. (va-ksi-ni-é — rad. vacciner). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte au vacciner. Il On dit aussi VACCINIACÉ. — s. f. pl. Famille de plantes dicotylédones, ayant pour type le genre vacciner.

— Encycl. La famille des *vacciniées* comprend des arbrisseaux et des sous-arbrisseaux rameux, à feuilles alternes ou éparses, entières ou légèrement dentées, coriaces, caduques ou persistantes, brièvement pétioles et dépourvus de stipules. Les fleurs, solitaires à l'axille des feuilles ou réunies en grappes terminales, herminaphrodites, régulières, présentent un calice de quatre à six sépales soudés, dans leur partie inférieure, en un tube adhérent à l'ovaire; une corolle épigyne, monopétale, campanulée, urcéolée ou rotacée, caduque, à limbe divisé en quatre à six lobes à préformation imbriquée; des étamines en nombre double de celui des lobes de la corolle, insérées avec celle-ci sur un disque épigyne, à anthères dorsifixes, introrsées, à deux loges prolongées supérieurement en un tube étroit et perforé au sommet; un ovaire infère, offrant quatre à dix loges multiovulées, surmonté d'un style simple, filiforme, terminé par un stigmatte en tête. Le fruit est une baie ou un petit drupe, couronné par le limbe du calice et divisé en quatre à six loges, renfermant plusieurs graines, ordinairement pendantes et très-petites, à embryon droit, entouré d'un albumen charnu.

Cette famille, qui a des affinités avec les

éricinées, les campanulacées et les rubiacées, comprend les genres airielle ou vaciet (*vaccinium*), canneberge (*oxycoccus*), macleanie, agapète, gaylussacie, thibaudie, psammisie, cérostème, sphérosperme, etc. Les *vacciniées* se rencontrent surtout dans les régions froides et montagneuses des deux continents. Ce sont pour la plupart des végétaux d'ornement qu'on cultive en terre de bruyère, soit en plein air, soit en serre froide, tempérée ou chaude. Quelques espèces sont employées en médecine comme astringentes.

VACCINIER s. m. (va-ksi-nié — lat. *vaccinium*; de *vacca*, vache). Bot. Genre d'arbrisseaux et d'arbustes, type de la famille des *vacciniées*, comprenant une centaine d'espèces, qui croissent surtout dans les régions tempérées de l'hémisphère nord.

VACCINIQUE adj. (va-ksi-ni-ke — rad. vacciner). Qui a rapport au vaccin ou à la vaccine : *Virus vaccinique. Eruption vaccinique.*

— Chim. *Acide vaccinique*, Acide obtenu par saponification du beurre.

VACCINOÏDE s. f. (va-ksi-no-i-de — de vaccine, et du gr. *eidos*, aspect). V. VACCINELLE.

VACE (Robert), chroniqueur anglo-normand. V. WACE.

VACELLE s. f. (va-sè-le). Servante; fille d'auberge, de basse-cour.

VACERRE s. m. (va-sè-re). Antiq. gaul. Druides d'une classe particulière.

VACHA, ville de l'Allemagne du Nord, dans le grand-duché de Saxe-Weimar, chef-lieu du bailliage de son nom, à 24 kilom. S.-O. d'Eisenach, près de la rive gauche de la Werra; 2,300 hab. Tanneries, papeterie, peigneries de laine; manufacture de tabac; carrières de pierres de taille.

VACHE s. f. (va-che. — V. l'étymologie à la partie encycl.). Femelle du taureau : *Une vache rousse. Du lait de vache. Ce sont les bonnes vaches à lait qui font une partie des richesses de la Hollande.* (Buff.) La *vache* fut un des premiers animaux soumis à la volonté de l'homme. (T. de Berneaud.) La *vache* porte neuf mois. (F. Bastiat.) La *chair de la vache* n'est pas inférieure en soi à celle du bœuf. (L. Cruveilhier.) Dans les espèces sauvages, les *vaches* cessent d'avoir du lait après le sevrage du veau. (Maquelin.)

Colin gardait un jour les vaches de son père; Colin n'avait pas de bergère,

Et s'ennuyait tout seul. FLORIAN.

— Viande de vache : *Manger de la vache.*

— Peau de vache corroyée : *Un coffre couvert d'une vache. Des souliers en vache.* Il Couverture en peau qu'on étend au-dessus des paquets placés sur l'impériale d'une diligence. Il Grand panier ou coffre revêtu de cuir, que l'on place sur l'impériale d'une voiture, pour recevoir les colis : *Sur le devant de cette voiture, on voyait un chasseur qui servait de courrier, et, à l'arrière, deux femmes de chambre à qui les cartons et les paquets mis par-dessus les vaches cachaient le paysage.* (Balz.)

— Pop. Femme dont l'embonpoint a pris un développement excessif; femme dévergondée : *Quelle vache! Quelle grosse vache! Deux petites-maitresses, assises sur le gazon, virent passer un paysan dont les cheveux étaient blancs; elles lui dirent d'un ton railleur : Est-ce qu'il a neigé sur les montagnes? — Apparemment, répondit le bonhomme, puisque les vaches sont descendues dans la plaine.*

— Poil de vache, Poil roux comme celui d'un grand nombre de vaches. Il *Nœud de vache*, Nœud plat, qui se trouve manqué.

— Coup de pied en vache, Coup de pied lancé à la manière d'une vache qui rue : *La jument rua d'une seule jambe, lançant de côté ce que les maîtres de chaux et de boze appellent le coup de pied en vache, coup extrêmement perfide et dangereux.* (Th. Gaut.)

— Vache à lait ou Vache laitière, Vache que l'on élève pour le lait qu'elle fournit. Il Fig. et familièrement. Personne ou chose qui est pour quelqu'un une source continuelle de profit : *Cet homme-là fait de vous une vache à lait.* (Mol.) *Le jeu, le bal et les spectacles sont les trois vaches à lait de la médecine.* (Raspail.)

— Plancher des vaches, Terre ferme, par opposition à la mer : *Il n'est rien tel que le plancher des vaches pour voyager.* Il *Manger de la vache enragée*, Être réduit à un état voisin de la misère, vivre de privations : *Un homme qui n'a jamais mangé de la vache enragée n'est jamais qu'une poule mouillée.* (Mme E. de Gir.) *J'ai un estomac d'autruche, grâce à Dieu : j'ai mangé de la vache enragée dans les bons jours, des cailloux dans les mauvais.* (E. Augier.) Il *Parler français comme une vache espagnole*, Parler très-mal le français. On a dit probablement d'abord *parler français comme un Vace* ou *Basque espagnol*.

Il *Cela lui va comme un tablier à une vache*, Cela ne lui va pas du tout. Il *Une vache n'y trouverait pas son veau*, C'est un mélange confus de personnes ou de choses. Il *C'est le grand chemin des vaches*, C'est une chose commune, connue de tout le monde. Il *Être sorcier comme une vache*, N'avoir ni malice ni habileté. Il

Aussitôt meurt veau que vache, Les jeunes gens sont exposés à la mort comme les vieilles personnes. *Prendre la vache et son veau*, Epouser une personne grosse du fait d'un autre. *Bonhomme, garde la vache*, Se dit pour avertir quelqu'un de prendre garde qu'on ne le trompe. *Porter quelqu'un à la vache morte*, Le porter la tête pendante. *La vache est à nous*, Notre succès est assuré : *S'il ne tient qu'à battre*, LA VACHE EST À NOUS. (Mol.) *Chercher, voir vaches noires en bois brûlé*, Réver des choses agréables, comme des vachers assis devant leur feu rêvent, voient en quelque sorte dans les tisons des troupeaux de vaches noires, les meilleures de toutes : ... Espérer qu'un Sarrasin normand De ses amis garde quelque mémoire, En bois brûlé c'est chercher vache noire.

SCARRON.

Il pleut comme vache qui pisse, Il pleut très-fort. *La vache à bon pied*, C'est un homme qui a des ressources, qui est riche. On a dit probablement d'abord *La vache à bon pis*. *Qui mange la vache du roi, à cent ans de là en paye les os*, Qui s'attaque ou fait du tort à plus puissant que soi a lieu de s'en repentir longtemps.

— Loc. prov. *Viendra le temps où la vache aura besoin de sa queue*, Il n'y a rien d'inutile, tout finit par trouver son emploi.

... Chacun son métier, Les vaches seront bien gardées.

— Ce proverbe, textuellement emprunté à Florian, signifie que tout va bien lorsque chacun ne s'occupe que de ce qui le concerne.

— Mamm. *Vache de Barbarie* ou *Vache biche*, Noms vulgaires de l'antilope bubale. *Vache blanche*, Nom vulgaire de l'antilope des Indes. *Vache bleue*, Nom vulgaire de l'antilope bleue et du nil-gaut. *Vache grognante*, *Vache de Tartarie*, Noms vulgaires de l'yack. *Vache marine*, Nom donné au morse, à l'hippopotame du Cap de Bonne-Espérance, au dugong des Indes. *Vache de Quivira*, Nom vulgaire du bison. *Vache sauvage*, Nom vulgaire de diverses espèces de bœufs ou d'antilopes.

— Ichtyol. *Vache marine*, Nom local de la raie batus.

— Entom. Nom donné, dans le Dauphiné, à une variété de vers à soie de couleur jaune. *Vache bousier*, Espèce de bousier, commun aux environs de Paris. *Vache à Dieu*, Nom vulgaire des coccinelles.

— Moll. Nom vulgaire d'une espèce de rocher.

— Bot. Nom vulgaire de divers agarics du groupe des lactaires. *Blé des vaches*, Nom vulgaire du mélampyre, que les vaches recherchent avidement.

— Hist. relig. *La vache à Colas*, Par dénigrement, Le protestantisme : *Être de LA VACHE À COLAS*.

— Econ. rur. *Vache douairière*, Vache à lait-déjà vieille, et qu'on s'occupe d'engraisser pour l'abattre et employer sa chair.

— Mus. *Rans des vaches*, Air populaire de la Suisse.

— Manège. *Ventre de vache*, chez le cheval, Ventre excessivement développé. *Se coucher en vache*, en parlant du cheval, Se coucher, comme les vaches, en appuyant le coude sur la partie de dedans. *Ruer en vache*, Se dit du cheval qui rue comme les vaches, en lançant en avant le pied de derrière.

— Chasse. *Vache artificielle*, Sorte de figure de vache que les chasseurs portent pour se déguiser et ne pas effrayer certains oiseaux difficiles à aborder.

— Mar. *Canon en vache*, Canon placé dans le sens de la longueur du navire.

— Pathol. *Tache livide à la jambe*.

— Typogr. Nom sous lequel on désigne les cordes qui arrêtent le train de la presse.

— Techn. Pile ou meulon de sel, dans les salines. *Branloire d'un soufflet*, dans les forges.

— Econ. agric. Cadre en bois qui sert au battage des grains.

— Encycl. Linguist. et hist. Le mot *vache* vient du latin *vacca*. Cette étymologie est controversée, et, selon nous, c'est à tort; sans doute, une origine ne satisfait l'esprit que lorsqu'on saisit quelque rapport entre le mot, comme son, et la chose elle-même. Eh bien, en sanscrit, le Rig-Véda offre plusieurs fois *vāṇ* comme nom de la vache et du veau; et ce mot a la signification du latin *mugiens*; sa racine est *vā*, mugir, hurler. On comprend à première vue (en y mettant, il est vrai, un peu de bonne volonté, et la bonne volonté n'est pas chose superflue chaque fois qu'il s'agit d'étymologie), on comprend que la prononciation de *vāṇ* peut avoir quelque rapport avec le bruit du mugissement. Il y a d'autres hypothèses, qui ont pour auteurs Wilson et Pictet; mais la nôtre nous semble être la meilleure. Ajoutons que le sanscrit *vāṇ* ou *vap* et le latin *vacca* se retrouvent dans le finandais *vasu*, *vasikka*, vache et veau, et citons, pour mémoire, l'opinion de M. Léo Meyer qui tire *vacca* du sanscrit *ukshan*, taureau, littéralement fécondateur; ce nom du taureau s'est reproduit dans l'anglo-saxon *oza*, dans le scandinave *uzi*, dans l'armoricain *ochen*, mais il n'a, ce nous semble, qu'un rapport bien lointain avec *vacca*.

Un autre nom très-ancien de la vache est le védique *psu*, auquel répond le zend *fsu*, qui désigne aussi la vache et par extension la richesse. La vache constituait en effet, dans les sociétés primitives, la plus grande source de production et par conséquent de prospérité. De cette racine *fsu*, le persan a dérivé *shu-bân*, gardeur de vaches, pasteur, et on la retrouve aussi dans l'irlandais *seafid*, génisse. Mais le principal nom sanscrit de la vache-le plus ordinairement employé est *gô*, et il lui est commun avec le bœuf. V. Bœuf.

La vache tenait une place considérable dans la vie des anciens Aryas; elle était leur principale richesse. Avant l'usage de la monnaie, on peut supposer, grâce à de nombreux exemples, que tout s'évaluait en têtes de bétail pour les échanges et les salaires. Ainsi l'on voit dans les chapitres VII et XII du *Vendidad* que le salaire des médecins consistait en bétail, que les brahmanes officiants recevaient des vaches. Aux temps épiques, les rois distribuaient ces animaux par milliers; à l'époque védique, on en était moins prodigue; postérieurement encore, la vache devint un animal sacré. Les épithètes *catagu* (qui possède cent vaches), *saharasgu* (qui possède mille vaches) indiquaient alors l'opulence et ses degrés; on trouve aussi des épithètes qui signifient possesseur de sept, de dix vaches. Le Rig-Véda désigne sous les noms de *navagâ* et *dacagâ* deux classes de prêtres, ainsi nommés sans doute parce qu'ils avaient droit les premiers à neuf et les seconds à dix vaches.

Rien de plus naturel pour un peuple de pasteurs que de comparer les nuées mobiles et changeantes à des troupeaux célestes, et la pluie qui féconde au lait nourrissant des vaches. Les hymnes védiques nous ont conservé les mythes que l'imagination des pères a rattachés à ces phénomènes naturels. Pour eux, les nuages étaient des vaches appartenant à Vâyû et aux Maruts, dieux des vents, et ces divinités devaient les traire pour en faire jaillir la pluie :

« Pour toi (Vâyû), la vache au lait abondant (le nuage) cède tous ses trésors... Ainsi exauce les vœux d'un peuple innocent; que toutes ces vaches qui dépendent de toi fassent jaillir sur nous leur lait doux et bœni. »

« O nobles Maruts, du sein de l'Océan (aérien), envoyez-nous la pluie, versez sur nous vos torrents; les vaches qui vous appartiennent ne sont point stériles. »

De telles images n'ont pu naître que dans l'esprit de peuples pasteurs, et c'est par une association d'idées semblable, ou plutôt par un souvenir rattaché à d'antiques origines, que les Grecs ont appelé le nuage *molygos*, proprement lait, d'où *amelo*, traire. Le sanscrit *gô* désigne indifféremment la vache, le lait et l'eau, cette dernière considérée comme le lait des nuages; il n'y aurait donc rien d'impossible à ce que l'irlandais *gô*, mer, se rattachât aux mêmes anciennes traditions.

— Zool. V. Bœuf.

— Econ. rur. La vache à été, chez tous les peuples, l'objet des plus grands soins, souvent aussi d'une certaine vénération, quelquefois même d'un véritable culte. Dans l'Inde, les brahmes, à certains jours de fête, la parent de rubans et de fleurs et la laissent vaguer en pleine liberté, jusque dans les champs cultivés ou dans les jardins. Ces sortes de fêtes se retrouvent encore de nos jours dans les montagnes de la Scandinavie et sur les Alpes du Tessin. C'est surtout dans les pays pauvres que la vache, objet de l'ambition des habitants, est choyée par eux comme étant une des principales richesses du ménage. Elle fut un des premiers animaux soumis à l'homme; on lui donna d'abord la chasse pour se nourrir de sa chair; puis on reconnut que son naturel paisible et sa docilité lui assignaient une place distinguée dans le domaine rural. Elle a produit, à l'état domestique, de nombreuses variétés, qui diffèrent tant par leurs qualités que par leurs caractères extérieurs. La couleur du poil, quoi qu'on en ait dit, n'a qu'une médiocre importance. Voici, d'après T. de Berneaud, les caractères auxquels on peut s'arrêter pour faire un bon choix : « On a lieu de tout espérer de la vache qui est douce, fort docile, exempte de vices et de caprices; dont la taille est moyenne, ramassée et même petite; chez qui la tête se montre en même temps petite et un peu allongée, ornée de cornes longues, fines et pointues, ayant l'œil doux, uni, vif, le cou mince et bien pris, le fanon grand, la poitrine large, ainsi que les reins, le ventre ample, le corps gros, dénotant partout des veines bien prononcées aux deux côtés et faciles à sentir sous les doigts; il faut, en outre, que les teignes soient fines, bien faites, souples, pas trop blanches, placées fort en arrière, et point chargées de chair, mais ayant les glandes mammaires proéminentes, les pis ronds, allongés, épais et couverts d'un léger duvet. Elle doit avoir aussi les côtes élevées et rondes, les hanches carrées et égales, les jambes déliées, proportionnées au corsage, et les articulations rapprochées entre elles; la queue haute et pendante au-dessous du jarret, la peau douce et moelleuse, la robe fine et luisante. Lorsqu'à une telle vache vous donnez un taureau de choix et bien proportionné, vous êtes certain d'avoir toujours des productions fort avantageuses. »

La vache a une longévité qui varie suivant les races et le climat; mais en général on peut l'évaluer à plus de vingt ans. Quand elle est jeune et qu'elle n'a pas encore subi les approches du mâle, on l'appelle *génisse*. C'est vers l'âge de dix-huit mois qu'elle entre dans sa période de puberté; quand on la destine à former une vache laitière, elle peut être couverte à deux ans; mais si on la réserve pour l'élevage des veaux, il est préférable d'attendre trois ans accomplis, âge auquel elle a acquis toute la force de sa constitution. On peut ensuite la faire saillir jusqu'à l'âge de neuf à dix ans; mais passé ce temps il convient de la mettre à l'engrais.

Généralement, les vaches entrent en chaleur à toute époque de l'année, et cela de mois en mois; comme cet état dure peu de temps, quelquefois vingt-quatre heures seulement, rarement quatre à cinq jours, il faut saisir le moment propice pour les mener au taureau, sans quoi il serait nécessaire d'attendre au mois suivant. Il est des vaches chez lesquelles les périodes de chaleur sont plus éloignées ou plus rapprochées; ces dernières sont toujours de mauvaises reproductrices. Il en est d'autres qui ont de fausses chaleurs, ou chez lesquelles le phénomène ne se manifeste pas par des signes extérieurs. « Les signes de la chaleur, dit Bosc, sont un fréquent mugissement, des mouvements plus vifs et plus fréquents de la tête, le gonflement de la vulve et l'écoulement par la même partie d'une liqueur blanche. Souvent les vaches en chaleur quittent le pâturage pour aller chercher le taureau, soit qu'elles se souviennent du lieu où elles l'ont déjà reçu, soit par suite de l'inquiétude dans laquelle elles se trouvent. Le taureau dans son état de chaleur n'est pas content de les lécher. C'est un grand avantage, sous ce dernier rapport, que d'avoir un taureau dans son troupeau, parce que les vaches caressées par lui se tourmentent moins. Il est aussi des vaches qui, par mauvaise constitution, ou par excès d'embonpoint, ou par excès de maigreur, ne sont pas susceptibles de reproduction; il faut les envoyer au boucher. »

Après l'accouplement parfait, la vache demeure tranquille; elle ne demande pas de soins particuliers; il faut la nourrir abondamment, soit au pâturage, soit à l'étable; on doit cependant éviter l'excès d'aliments, car les veaux produits par des mères trop grasses ne prennent pas tout l'accroissement voulu et périssent même souvent au moment du part, à cause du rétrécissement du vagin. Quand on peut prévoir cet inconvénient, il faut donner aux vaches une nourriture débilante, telle que raves, choux, courges, etc., en petite quantité, et même les priver une ou plusieurs fois. Quand le moment de la parturition approche, il faut renouveler et augmenter la litière, tenir l'étable fermée en hiver, donner de l'air, au contraire, si c'est pendant l'été.

La durée de la gestation, chez la vache, varie de huit à onze mois; elle est de neuf mois en moyenne. Les approches du part sont indiquées par l'abaissement du flanc et de la croupe, par le grossissement du pis, par l'agitation et les beuglements de l'animal, par l'écoulement d'une matière blanche de sa vulve. « Il est bon, ajoute Bosc, que le vacher soit présent à la mise bas, mais il ne doit chercher à l'aider que dans des cas extraordinaires, soit pour la sortie du veau, soit pour l'expulsion du délivre, cas où il est toujours prudent d'appeler un vétérinaire. La plupart des vaches mangent leur délivre, comme les femelles de tous les animaux sans exception. C'est une loi de la nature, qui a probablement pour but de ne pas exposer ces femelles à la visite des espèces carnassières dans un moment où elles ont un petit hors d'état de se défendre et où elles-mêmes sont faibles. Il est des lieux où l'on regarde cette action comme un bien, d'autres où la considère comme un mal. Le vrai est qu'elle n'a aucune influence sur la santé ni sur les produits futurs de la vache. »

Dans quelques pays, on emploie les vaches au labour et aux charrois, absolument comme les bœufs. Cet usage est vicieux et finit par abâtardir la race. Il ne doit avoir lieu tout au plus que momentanément et chez les cultivateurs qui, ayant trop peu de terres, ne peuvent entretenir une paire de bœufs. Ces animaux doivent être tenus dans un grand état de propreté, et leur peau doit être débarrassée de la fiente et du fumier. Il est démontré par l'expérience que les vaches constamment tenues à l'ombre dépérissent promptement et donnent des produits de mauvaise qualité. Leur nourriture doit être la meilleure et la plus abondante possible. Elles aiment beaucoup les jeunes pousses d'ajonc, les feuilles d'arbres, notamment d'orme, de robinier ou de vigne, vertes en été, sèches en hiver. Il ne faut pas les laisser entrer dans les bois taillis, surtout au printemps dans les peuplements de chênes, tant à cause des dégâts qu'elles y causent que des maladies qu'elles peuvent y contracter. Dans les étables, il faut leur donner peu à la fois, parce qu'alors elles ruminent et digèrent mieux. Il faut proscrire complètement les fourrages couverts de poussière et tout aliment altéré.

Quand on conduit les vaches au pâturage, il ne faut le faire que lorsque la rosée est entièrement dissipée; en été, il est bon de les

rentrer vers le milieu du jour, au moment où la grande chaleur commence à se faire sentir. On ne doit jamais les laisser longtemps dans les endroits marécageux. Elles ont une manière de brouter toute particulière; elles ramassent avec leur langue un faisceau d'herbe qu'elles scient avec leurs dents. Aussi ne peuvent-elles paître là où les chevaux ou les moutons trouveraient une nourriture abondante. D'un autre côté, le volume de leur panse, la lenteur avec laquelle elles ruminent font qu'elles doivent prendre leur nourriture en peu de temps. Elles semblent donc destinées aux pays fertiles, peut-être aussi aux grands bois, à tous les lieux, en un mot, où elles trouvent une herbe haute et drue.

Les plantes appartenant aux familles des graminées et des légumineuses sont, en général, celles qui leur conviennent le mieux. Elles aiment aussi la chicorée sauvage et les racines; mais il ne faut leur en donner ni trop souvent ni trop à la fois; les racines doivent être coupées en morceaux, et dans certains pays on les fait cuire entièrement ou à moitié. En Angleterre, on se trouve bien de l'emploi de la luzerne; mais il ne faut pas en faire excès. Dans quelques contrées du Nord, on utilise, pour les nourrir en hiver, les harrengs et autres poissons dont on a retiré l'huile; dans d'autres, ce sont les plantes marines; la santé des vaches n'en souffre pas, mais leur lait en contracte un mauvais goût. Dans tous les cas, il faut éviter, pour les vaches surtout, une transition trop brusque entre la nourriture verte et le fourrage sec, et réciproquement. Comme ces animaux laissent libres dans les pâturages perdent ou gaspillent beaucoup d'herbe, on les y parque ou on les y fixe de diverses manières, afin que tout soit consommé et qu'il n'y ait rien de perdu. Leur boisson doit être une eau très-pure, donnée souvent et abondamment.

Lorsque les vaches cessent d'entrer en chaleur, ce qui arrive vers l'âge de dix à quinze ans, ou les livre à la boucherie; quelquefois, pour les engraisser, on leur enlève les ovaires, ce qu'on appelle *châtrer*. La chair de la vache, quand elle a passé au moins les derniers temps de sa vie dans de bonnes conditions, est, malgré le préjugé commun, à peine inférieure à celle du bœuf.

Il nous reste à résumer les études qu'ont faites de tout temps les agronomes, et qu'ils font de plus en plus, sur la vache laitière en particulier.

Parmi les vaches, envisagées soit comme races, soit comme individus, il en est qui ont la propriété de produire, avec la même quantité et qualité de nourriture, beaucoup plus de lait que d'autres, et le lait peut lui-même varier beaucoup de vertu, soit pour donner de la crème et du beurre, soit pour donner du fromage. C'est de la qu'on a distingué les vaches laitières, les vaches crémières ou beurrières et les vaches fromagères. Or, ce n'est pas toujours à la beauté et à la régularité des formes qu'on doit s'attacher pour le choix des vaches laitières; les meilleures sont souvent les plus petites et les plus mal tournées. Le volume de leurs mamelles ne constitue pas non plus toujours la bonté, car quelquefois les pis n'ont de la grosseur que parce qu'ils sont charnus. La couleur du poil n'est pas non plus un signe auquel on doive se rapporter, puisque dans certains cantons ce sont les vaches noires qui ont la préférence, dans d'autres les vaches jaunes, ailleurs les vaches marbrées, etc. Il faut seulement reconnaître que nulle part la couleur blanche n'est estimée. Voici les qualités qui, en général, dans les marchés, font honneur aux vaches et les recommandent comme devant être bonnes laitières : beau cou, petit fanon, tête forte vers le nœud, avec bouche large et lèvres épaisses; corne fine et pointue; œil vif et doux; jambes courtes et déliées; côtes élevées et rondes; corps gros; reins forts; hanches carrées et égales; queue haute et pendante au-dessous du jarret; en général, formes anguleuses et saillies osseuses nettement proéminentes; poitrine étroite et ventre développé, en sorte que le corps paraisse sanglé au milieu de la poitrine; poitrine bombée à la suite de l'épaule; garrot épais; échine droite; reins longs et larges; hanches bien écartées; cuisses très-éloignées l'une de l'autre; sur les côtes principalement poil lisse et doux, peau fine et mobile; caractère caressant et sensible aux marques d'affection. Les nourrisseurs de Paris attachent une grande importance à des échantillons de l'échine situés au niveau de la jonction des vertèbres dorsales avec les lombaires, échantillons qu'ils appellent les fontaines de dessus, par opposition aux fontaines de dessous dont nous allons parler. Mais les caractères qui ont le plus intime rapport avec la production du lait sont ceux de l'appareil mammaire : mamelle fine, ample, bien faite, peu charnue et pas trop blanche, avec la peau douce et moelleuse, les veines bien prononcées aux deux côtés du ventre et faciles à sentir sous les doigts; pis gros, larges, sains, ayant quatre trayons égaux bien développés et bien écartés avec les deux supplémentaires, et diminuant beaucoup de volume après la traite; toutes les veines du pis gonflées et pour ainsi dire variqueuses; fontaines de dessous très-larges et bien rondes. Ce sont les points par où les grosses veines des côtés du ventre rentrent dans l'abdomen; ces veines doivent être aussi grosses à droite

qu'à gauche; la veine médiane, qui monte sous la queue, doit être également très-grosse et bossuée. On comprend que les indices fournis par les veines soient très-importants, puisque ce sont elles qui portent le sang, duquel le lait est sécrété par les mamelles. Nous exposerons plus loin le système des écussons et des épis donné par M. Guenou.

Le caractère individuel influe aussi beaucoup sur la nature et la quantité du lait. Telle vache de même espèce en donnera plus que telle autre et de qualité meilleure, quoiqu'elle soit au même râtelier ou dans le même herbager. Le régime y est aussi pour beaucoup; on doit distribuer aux vaches la nourriture avec ménagement, c'est-à-dire leur en donner peu à la fois et souvent; en suivant cette pratique, elles se portent mieux et produisent, en plus grande quantité, du lait meilleur. Après le choix et la distribution des aliments, le soin qui présente le plus d'importance, c'est la propreté. Les vaches donnent plus ou moins de lait selon l'âge, la race, la saison, le climat, la nourriture et l'état physique de l'animal. Les unes le donnent bon toute l'année, à l'exception des quinze jours qui précèdent le vêlage; les autres, quoique soignées de la même manière, tarissent dès le septième mois de la gestation. Le nombre des traites influe encore sur la quantité de lait; il convient de ne jamais laisser se trop remplir la mamelle. Enfin la trop grande chaleur et le trop grand froid exercent une fâcheuse influence sur la proportion et la qualité du lait. Quand les vaches ne tarissent pas d'elles-mêmes, il convient de cesser de les traire trente ou quarante jours avant le vêlage. Pour les accoutumer insensiblement à se laisser toucher, il convient de manier quelquefois le pis des génisses pendant leur première gestation; il y en a qui sont tellement chatoilleuses qu'au moment où elles mettent bas on ne peut en approcher. Elles ont alors une surabondance de lait qui produit l'enflure aux mamelles et d'autres accidents, qu'on évite en les rendant d'avance familières. Le nombre des traites devra toujours être réglé sur la saison et sur l'usage auquel on destine le lait. Communément, on traite les vaches deux fois par jour, le matin à cinq heures et le soir à la même heure. Dans un intervalle de douze heures, le lait a eu le temps d'arriver aux mamelles; mais on remarque que celui du matin a plus de qualité, parce, que vraisemblablement, l'animal a été moins tourmenté pendant la nuit par la chaleur, par les insectes, et que le repos a rendu ses organes plus actifs pour sécréter cette substance. L'opération de traire demande une attention particulière de la part de la personne qui en est chargée. L'animal étant brusqué devient revêche, indocile et donne moins de lait. La compression trop forte du pis est souvent la cause qu'une vache finit par se dessécher, quelquefois même par être exposée à perdre un ou deux mamelons. Avant de se livrer à l'opération de la traite, il faut se laver les mains, éponger le pis et les trayons avec de l'eau froide pour les raffermir. On doit conduire doucement la main, depuis le haut jusqu'en bas sans interruption, tirer alternativement les deux mamelons du même côté, puis les deux du côté opposé.

— Chasse. *Vache artificielle*. Ce singulier engin se compose d'une cage d'un bois léger ayant la longueur et la forme d'une vache. Les pieds de derrière sont en bois. Une toile légère, cousue sur des cerceaux, imite le corps de l'animal; la queue est faite avec une corde effilée; les cuisses sont garnies de mousse ou de paille; toute la machine est peinte à l'huile; les jambes du chasseur imitent les pattes de devant de l'animal; la tête est en carton.

Il ne faut point approcher le gibier à grands pas, mais lentement, en tournant et en ayant soin de baisser souvent la tête pour imiter l'animal quand il pait. Il faut présenter toujours le côté aux oiseaux parce que les grands trous qui simulent les yeux leur laisseraient soupçonner un piège. Lorsqu'on est arrivé à bonne portée, on sort lentement du corps de la vache un fusil chargé, et tout en se retournant sans marquer trop de précipitation, on peut tirer à coup sûr, à terre ou au vol. Pour augmenter l'illusion, on peut attacher une sonnette au cou de l'animal artificiel.

Il est des chasseurs à qui il répugne de se déguiser ainsi en vache, surtout à cause des cornes, qui peuvent prêter à des quolibets. Une pareille faiblesse est peu philosophique, c'est vrai; mais il faut reconnaître aussi qu'elle tient à la nature humaine, plus crainctive en tout de l'apparence que de la réalité.

— Hlist. juive. *Sacrifice de la vache rousse*. Nous trouvons dans la Bible que le sacrifice d'une vache rousse était ordonné aux Israélites afin de faire de ses cendres une eau d'expiation, destinée à purifier ceux qui seraient souillés par l'atouchement d'un mort. Pour faire ce sacrifice, on prenait une génisse de couleur rousse, sans défauts, et qui n'avait point porté le joug; on la livrait au grand prêtre, qui l'immolait hors du camp en présence du peuple. Il trempait son doigt dans le sang de la victime et, à sept reprises différentes, il en faisait l'aspersion contre le devant du tabernacle; puis on brûlait l'animal tout entier. Alors le grand prêtre jetait dans

le feu du bois de cèdre, de l'hysope et de l'écarlate teinte deux fois. Un servent recueillait les cendres de la génisse et les portait dans un lieu pur, hors du camp, où on les laissait en réserve, afin que les souillés pussent en mettre dans l'eau dont ils devaient se servir pour se purifier des impuretés légales. Le grand prêtre, seul, pouvait offrir ce sacrifice; mais tout Israélite, pourvu qu'il fût pur, pouvait faire l'aspersion de la cendre mêlée avec de l'eau sur ceux qui avaient besoin de cette expiation.

Saint Jérôme et plusieurs autres croient qu'on immolait la vache rousse tous les ans et qu'on en distribuait la cendre dans toutes les villes d'Israël. Quelques rabbins, au contraire, disent que, depuis Moïse jusqu'à la destruction du temple, on en immola tout au plus dix.

— Hist. relig. *Vache à Colas*. V. COLAS (vache à).

— Mus. *Ranz des vaches*. V. RANZ.

Vache qui pisse (LA), chef-d'œuvre de Paul Potter; au musée de l'Ermitage. Ce titre, qu'un Anglais trouverait absolument *shocking*, est consacré depuis longtemps pour désigner la production la plus complète et la plus admirable du « Raphaël des animaux ». La vache qui a fait désigner ce tableau est placée au second plan, vue de croupe. Beaucoup d'autres animaux, bœufs, moutons, chèvres, chevaux, ânes, volailles, animent les divers plans et sont tous également dignes d'éloge pour la vérité de leurs formes, de leurs attitudes, de leurs allures. Ils sont dispersés dans un vaste pâturage, devant une ferme et une ligne de grands arbres. La ferme s'élève à gauche, au premier plan; devant, une femme est debout près d'un puits; à côté, un vieux bonhomme chassé avec son chapeau un petit chien qui aboie à un enfant. Au fond, à gauche, une fille trait une vache. Ce tableau, dit M. Viardot, est l'œuvre capitale du maître, le chef-d'œuvre du genre. Nous connaissons Paul Potter au Louvre sur de si faibles échantillons, qu'il est bien permis de s'étonner que tant de renommée s'attache à son nom et tant de prix à ses ouvrages. Mais, devant un tel prodige de l'art, il faut bien changer d'avis.

Paul Potter avait vingt-quatre ans lorsqu'il peignit ce tableau. La princesse de Solms, qui en avait fait la commande, trouva la vache inconvenante et refusa de l'introduire dans sa collection. Le célèbre amateur Van Hoeck la paya 4,500 francs environ, somme assez forte pour l'époque. Elle passa, par la suite, dans la galerie de Hesse-Cassel et dans celle de l'impératrice Joséphine, à la Malmaison. En 1815, elle fut achetée au prix de 25,000 francs par le czar. Aujourd'hui, ce prix serait certainement déçu. La *Vache qui pisse* a été gravée par Prestel, par C. Kuntz (1799), par Réveil (*Galerie des arts*, VII, pl. 56), etc.

Une eau-forte de Berghem est désignée sous le même titre.

Vache qui se mire (LA) ou les *Baigneurs*, tableau de Paul Potter; au musée de La Haye. Le premier plan est occupé par une nappe d'eau, où se refléchit l'image d'une vache qui est venue boire; de là le titre de la composition. Une autre vache et un bœuf ont les pieds dans l'eau. Plus à gauche, des baigneurs nagent dans la rivière ou se déshabillent sur la berge; au second plan, à travers les arbres, on aperçoit un carrosse attelé de six chevaux et un village; tout au fond, une ville se dessine à l'horizon. Au milieu du tableau, près du bord de la rivière, s'élèvent un vieux arbre dépouillé et des groupes de saules; quelques moutons et une chèvre sont couchés dans la prairie. Sur la droite, près d'une chaumière, une paysanne trait une vache noire, sur laquelle est accoudé un homme qui semble causer avec la laitière. Un gai soleil éclaire la composition. « Ce tableau est un vrai chef-d'œuvre, de la plus exquise qualité, dit W. Bürger; Paul Potter y a peint ce qu'il n'a jamais peint ailleurs, des figures nues; elles sont étonnantes de dessin, de modelé, de mouvement, surtout une debout et vue de dos. » La *Vache qui se mire* porte la date de 1648 et la signature du maître en toutes lettres. Elle a figuré au Louvre, sous le premier Empire, et a été gravée par Duparc dans le *Musée français*. Elle a été gravée aussi par Fortier.

Au musée du Belvédère est un tableau de Potter, daté de 1644, et représentant des *Vaches conduites par un berger*. Le musée du Vatican a du même maître un tableau qui représente des *Vaches*, dont une est traitée par une paysanne.

Vaches à l'abreuvoir, tableau de Troyon; Exposition universelle de 1855. Trois vaches, une toute blanche, une blanche tachetée de noir et une rousse, viennent s'abreuver dans une rivière que borde un grand bouquet de bois; la première est déjà dans l'eau jusqu'à mi-jambe et semble inviter ses compagnes à suivre son exemple. Le soleil dore la rivière et frappe en croupe les deux derniers animaux. Ce tableau a un grand charme; à la vérité parfaite des animaux et du paysage il joint une finesse de touche assez rare dans l'œuvre du maître. « Le tableau des *Vaches à l'abreuvoir*, a dit M. Anatole de La Forge, est une petite merveille de grâce champêtre. Il attire l'œil par un je ne sais quoi d'agréa-

ble qui fait que, malgré soi, l'on y revient sans cesse. Ces jolies vaches, trempant leurs jambes dans l'eau et faisant reluire aux rayons du soleil leurs robes lisses et marbrées, font penser à celles que la main royale de Marie-Antoinette aimait à caresser durant ses rêves de retraite champêtre à la laiterie de Trianon. » Les *Vaches à l'abreuvoir* ont été lithographiées par Th. Chauvel. Troyon a peint plusieurs compositions analogues. Un tableau de lui, représentant des *Vaches et moutons au repos* sur la lisière d'un bois, a figuré à la vente Wertheimer en 1861. Jules Didier et Jules Laurens ont lithographié des *Vaches normandes*, d'après Troyon.

Des *Vaches à l'abreuvoir* ont été peintes par Berghem, Aug. Bonheur (gravé par Paul Girardet), Xavier de Cocq (Salon de 1857), Brissot de Warville (Salon de 1859), Félix Cogen (Salon de 1865). Un tableau de Rosa Bonheur, *Vaches au pâturage*, a été payé 8,600 francs à la vente Wertheimer en 1861. Brascassat a peint une *Vache attaquée par des loups et défendue par des taureaux* (Exposition universelle de 1855).

VACHE (lle à), flot de l'Amérique centrale, près de la côte S.-O. d'Haiti, dont elle dépend, par 18° 41' de latit. N. et 76° de longit. O. Longueur de l'E. à l'O., 17 kilom.; 4 du N. au S. Sol fertile; bons pâturages. Ses côtes présentent deux petits ports sûrs et commodes.

VACHELIN s. m. (va-che-lain — rad. *vache*). Nom donné au fromage de gruyère en Franche-Comté. Il On dit aussi quelquefois *VACHERIN*.

VACHELLIE s. m. (va-chèl-li). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des légumineuses, tribu des mimosées, dont l'espèce type, originaire de l'Inde, est fréquemment cultivée dans le midi de l'Europe, à cause du parfum exquis de ses fleurs : *Le VACHELLIE de Farnèse porte dans la Provence et le bas Languedoc le nom de cassier*. (P. Duchartre.)

— *Encycl.* *Le vachelie de Farnèse*, vulgairement *acacia de Farnèse* ou *cassier*, est un arbrisseau de 6 à 7 mètres de hauteur, à feuillage délicat et élégamment découpé, à fleurs jaunes, nombreuses, groupées en petites têtes arrondies; elles s'épanouissent en été et exhalent une odeur très-agréable; les fruits sont des gousses brunes, cylindriques, arquées. Originaire de l'Inde, cet arbrisseau est fréquemment cultivé dans le midi de l'Europe. Il convient pour garnir les murs et les berceaux, et on pourrait en faire aussi, dans les climats qui lui conviennent, de très-bons haies de clôture. Mais, en général, il est délicat. Dans le midi de la France, on le plante en pleine terre le long d'un mur bien exposé au midi, et souvent on a soin de le pincer, mais, en général, il suffit de le couvrir avec de la paille pendant les froids rigoureux. Ses graines conservent très-long temps leur faculté germinative; mais, comme elles sont entourées d'une enveloppe très-dure, elles sont aussi fort lentes à germer et peuvent se dessécher ou pourrir sans lever; aussi a-t-on la précaution, avant de les mettre en terre, d'user sur un grès ou sur une lime l'extrémité où se trouve la radicule. Le bois de cet arbrisseau est blanc et très-dur. Ses capitules de fleurs, connues sous le nom de *cassie*, sont employés en parfumerie. On les met aussi dans le linge et dans les étoffes pour les parfumer et en éloigner les insectes. C'est dans les jardins du palais Farnèse que cette espèce a été d'abord cultivée.

VACHENDORF s. m. (va-chenm-dorf). Bot. Genre de plantes, de la famille des iridées.

VACHER, ÈRE s. (va-ché, è-re — rad. *vache*). L'espèce qui mène pâtre des vaches : *Le petit VACHER parvint à grand-peine à enfermer son bétail dans une vacherie boueuse, glaciale, au toit effondré en plusieurs endroits*. (R. Sue.)

— Fam. Personne grossière, mal élevée : *C'est une VACHER qui cette fille-là*.

Vachère de Finojosa (LA), comédie espagnole, en trois actes et en vers, de D. Luiz Eguliz. Cette comédie a été inspirée par une *villanilla* du marquis de Santillane. « Jamais je ne vis à la frontière fille si jolie qu'une vachère de la Finojosa. Comme je faisais le chemin de Calatrevé à Santa-Maria, accablé de sommeil, dans un âpre pays, je perdais ma route et je vis la vachère de la Finojosa. Dans la verte prairie, pleine de roses, en fleur, gardant son troupeau avec d'autres bergers, je la vis si gracieuse qu'à grand-peine je pus croire que c'était une vachère de la Finojosa. J'osai à peine envisager cette beauté si grande, de peur d'y perdre ma liberté; mais je lui dis : « Jolie fille (pour savoir qui elle était), où donc est la vachère de la Finojosa? Ainsi je dis en riant. — Vous êtes bien tombé, dit-elle, et je comprends fort bien ce que vous demandez. Mais elle ne désire l'amour ni ne l'appelle, cette vachère de la Finojosa. » C'est sur ce joli thème qu'Eguliz a écrit une comédie ou plutôt une idylle dramatique, pleine de la poésie des champs. Mais il a tout gâté en faisant de la jolie vachère une fille noble déguisée, qui devient marquise de Santillane à la fin. Les duos d'amour entre Santillane et Catalina sont écrits dans ce rythme si poétique de la *villanilla*, le vers de six pieds, avec toute la liberté, toute la fantaisie que

comporte la scène espagnole, qui serait perdue si elle avait adopté notre lourd alexandrin. Un troisième personnage, George Manrique, le poète élégiaque, apparaît aussi avec sa physionomie mélancolique. Pour élargir le cadre de l'œuvre et en faire un tableau de mœurs historiques, l'auteur a placé la scène dans une de ces *behetrias*, ou villes libres espagnoles, constituées par les vieux *fueros*, et qui avaient le droit d'être leurs suzerains. On est, ce jour-là, en pleine lutte électorale; le paysan exerce son droit, et le poète, ressuscitant de vieilles coutumes, nous fait assister à ce curieux enfantement des libertés populaires. Inférieur, comme poète et comme dramaturge, à Zorilla, dont il n'atteint ni le lyrisme ni l'émotion, D. Eguliz est un écrivain savant et consciencieux, qui s'est surtout efforcé de ressusciter les grandes physionomies des poètes espagnols. Il a dédié sa *Vachère de Finojosa* à D. Cruzada Villamil, un artiste qui a publié une galerie des statues et médailles des Espagnols célèbres; mais lui-même a remis au jour, dans son théâtre, un grand nombre de ces mémoires. Dans la *Vachère de Finojosa*, c'est Santillane et Manrique; dans d'autres drames, c'est Tirso de Molina, Quevedo, Murillo, Rojas, Timoneda, Lope, Alarcon, Alphonse le Sage qui apparaissent, et presque toujours dans un cadre ingénieux.

VACHER (Gilles Le), chirurgien français. V. LE VACHER.

VACHER DE BOULANGER-TOURNEMIN (Charles), archéologue français. V. TOURNEMINE.

VACHER (Bernard), baron de TOURNEMINE, général français. V. TOURNEMINE.

VACHERIE s. f. (va-che-ri — rad. *vache*). Etable à vaches : *Le troupeau était rentré à la VACHERIE*. Il Etablissement spécial pour l'élevage des vaches. Il Lieu où l'on traite des vaches et où l'on vend du lait.

— *Encycl.* Les bâtiments destinés à renfermer les bêtes bovines portent presque indifféremment, ou suivant les pays, les noms d'*étable*, de *bouverie* ou de *vacherie*. Toutefois le dernier terme, suivant l'étymologie, devrait s'appliquer spécialement à ceux qui sont destinés à abriter les vaches laitières ou autres. Mais il est rare qu'il y ait des bâtiments spéciaux pour les femelles. C'est seulement dans quelques domaines agricoles modèles que l'on trouve tout au moins des compartiments séparés pour les diverses catégories bovines, bœufs d'engrais ou de travail, vaches laitières ou nourricières, veaux d'élevage, etc. La construction et la disposition des *vacheries* ne diffèrent pas, du reste, de celles des *bouveries*; il n'y a de différence que dans le régime. V. BOUVERIE et VACHE.

VACHERIN s. m. (va-cher-rain). V. VACHELIN.

VACHEROT (Etienne), philosophe et homme politique français, né à Langres le 29 juillet 1809. Admis à dix-huit ans à l'Ecole normale supérieure, il en sortit en 1829 et fut chargé de la classe de troisième à Châlons-sur-Marne. A partir de 1830, M. Vacherot professa successivement la philosophie à Caen, Angers, Versailles, Caen et Rouen. Agrégé de philosophie en 1833, il se fit recevoir docteur en 1836, fut nommé, en 1837, directeur des études à l'Ecole normale, en 1838 maître de conférences de philosophie, et fut chargé en 1839, par M. Cousin, de le suppléer dans sa chaire à la Sorbonne. Sa belle et savante *Histoire critique de l'école d'Alexandrie* (1846-1851, 3 vol. in-8°), qui lui valut un prix de l'Institut, lui attira d'amères critiques de la part du clergé. A la suite d'une vive polémique avec l'aumônier de l'Ecole normale, l'abbé Gratry, qui l'attaqua dans une *Etude sur la sophistique contemporaine* (1851), M. Vacherot fut mis en disponibilité, et, en 1852, son refus de prêter serment au gouvernement issu de l'attentat du 2 décembre le fit déclarer démissionnaire. Dans sa laborieuse retraite, il écrivit de nouveaux ouvrages qui accrurent sa réputation dans le monde philosophique. Une série d'articles qu'il publia en 1855, dans le journal *l'Avenir*, sur l'esprit du XIX^e siècle fut très-remarquée, tant pour l'indépendance des idées que pour la netteté des convictions démocratiques de l'auteur. Un ouvrage purement théorique sur la *Démocratie* (1859, in-18), dans lequel M. Vacherot exposait ses vues sur les conditions du gouvernement de l'avenir (v. DÉMOCRATIE), fut saisi en 1862. Poursuivi pour ce livre devant les tribunaux, M. Vacherot prit pour défenseur M. Emile Ollivier, à cette époque républicain comme lui. Pendant que, pour sa plaidoirie, M. Ollivier était frappé de la peine de la suspension, l'auteur de la *Démocratie* se voyait condamné à un an de prison et à une forte amende. En appel, sa peine fut réduite à trois mois d'emprisonnement; mais le tribunal maintint la privation des droits politiques prononcée par le premier jugement. En 1865, M. Vacherot posa sa candidature à l'Académie des sciences morales et politiques; mais l'influence cléricale qui dominait alors le fit échouer; toutefois, le 7 mars 1868, il fut élu membre de cette Académie en remplacement de Victor Cousin. En mai 1869, bien qu'appartenant alors à la démocratie radicale, il se prononça, au deuxième tour de scrutin, pour la candida-

ture de M. Thiers au Corps législatif contre celle de M. d'Alton-Shée. Lorsque M. Emile Ollivier arriva au pouvoir en janvier 1870, M. Vacherot fut nommé membre de la haute commission d'enseignement supérieur présidée par M. Guizot; mais il refusa d'en faire partie. A cette époque, malgré l'amnistie, il était toujours privé de ses droits politiques. Dans une lettre, rendue publique, il écrivait à ce sujet (janvier 1870) : « Je n'accepte de réhabilitation d'aucune espèce ni par la grâce ni par l'amnistie. Ce n'est pas nous, les victimes du Deux-Décembre, les protestants du droit et de la conscience publique, ce n'est pas nous qui avons besoin de grâce et d'amnistie. Nous attendrions donc le jour où le pays, par la voie des élections libres du suffrage universel, sera solennellement appelé à se prononcer entre le gouvernement du droit et celui de la force. » Toutefois, au mois de mars suivant, il fut déchargé de l'incapacité politique qui le frappait. Après la révolution du 4 septembre 1870, un arrêté du maire de Paris, en date du 1^{er} octobre, nomma M. Vacherot vice-président de la commission de l'enseignement communal, et, lors des élections municipales, il fut élu au second tour de scrutin maire du Ve arrondissement de Paris par 5,069 voix. Son républicanisme bien connu lui valut, en outre, d'être élu le 8 février 1871, par les électeurs de la Seine, député à l'Assemblée nationale. A Bordeaux, le 1^{er} mars suivant, il prononça un discours en faveur de la paix et vota la déchéance de l'Empire. Le lendemain de l'insurrection qui éclata à Paris le 18 mars, il écrivit au ministre de l'intérieur que, du moment où un pouvoir qui n'émanait pas de l'Assemblée nationale s'installait à l'Hôtel de ville, il ne pouvait continuer ses fonctions de maire du Ve arrondissement, et il donna sa démission. A l'Assemblée, M. Vacherot siégea d'abord à la gauche républicaine, puis se rapprocha de plus en plus du centre gauche et ne prit que rarement la parole. Nous citerons, parmi ses discours, celui qu'il prononça le 7 septembre 1871, pour demander le retour de l'Assemblée à Paris, et celui du 10 janvier 1873 sur le conseil supérieur de l'instruction publique. Le député de Paris appuya constamment la politique de M. Thiers, vota pour l'abrogation des lois d'exil, les lois municipales et départementales, le pouvoir constituant de l'Assemblée, la proposition Rivet, la dissolution des gardes nationales, la proposition Ferry, contre la pétition des évêques, la proposition Ravinel, le maintien des traités de commerce, pour M. Thiers le 24 mai 1873. Ce ne fut pas sans surprise que, dans son discours sur le conseil supérieur de l'instruction publique, on vit le philosophe panthéiste défendre la présence du clergé dans ce conseil et déclarer « qu'il n'est personne qui ne reconnaisse que les religions ont été les institutrices du genre humain et qu'elles sont aujourd'hui les grandes écoles de la morale populaire. » Après la chute de M. Thiers, lors des intrigues monarchistes qui jetèrent la perturbation dans le pays en le menaçant d'une restauration, M. Vacherot déclara qu'il resterait fidèle à la République, et, le 19 novembre 1873, il vota contre le septennat. Toutefois, son attitude hésitante et molle vis-à-vis du gouvernement de combat qui se livrait à tous les excès de la réaction indisposa contre lui le parti républicain. Ce fut avec l'appui de la droite qu'il fut nommé, au mois de décembre 1873, membre de la seconde commission des Trente. Lorsque, le 16 mai 1874, le cabinet de Broglie, dont la pitoyable politique avait été si funeste à la France, tomba devant un vote de l'Assemblée, M. Vacherot fit partie de la minorité qui lui donna son appui, et son attitude en cette circonstance excita contre lui l'irritation la plus vive de la part de ses électeurs. Néanmoins, il vota les propositions Périet et de M. Leveillé, demandant l'organisation des pouvoirs publics et la dissolution de la Chambre (juillet 1874), et se prononça pour la constitution républicaine du 25 février 1875. Il s'abstint de voter sur l'amendement Duprat, proposant de nommer le Sénat par le suffrage universel (12 février 1875), vota l'amendement Courcelle, qui supprima les élections partielles (14 mai), et se prononça. Après la dissolution de l'Assemblée, M. Vacherot est rentré dans la retraite, singulièrement amoindri comme homme politique. Comme philosophe, l'auteur de la *Metaphysique et la science* s'est placé au premier rang des écrivains de ce temps. Dans les articles que nous avons consacrés à ses ouvrages, la *Metaphysique et la science*, la *Religion*, la *Science et la conscience*, nous avons indiqué ses doctrines; nous n'y reviendrons pas ici. Ses idées, remarquablement profondes, sinon pleinement satisfaisantes, sont exposées en un style plein d'ampleur, de fermeté, en une langue philosophique qu'on ne saurait trop admirer. Outre des articles publiés dans le *Dictionnaire des sciences philosophiques* et dans *l'Avenir*, on lui doit : *Théorie des premiers principes suivant Aristote* (Paris, 1836, in-8°) et *De rationis auctoritate* (1836, in-8°), ses thèses de doctorat; la rédaction du *Cours d'histoire de la philosophie au XVIII^e siècle*, professé par Cousin en 1819-1820 (1839, 1841, 3 vol. in-8°); *Ecole sensualiste* (1839, in-8°); *Ecole écossaise* (1840, in-8°), avec Danton; *Histoire critique de l'école d'Alexandrie* (1846-1850, 3 vol. in-8°), le

meilleur ouvrage qu'on ait fait sur ce sujet; *Lettre à l'abbé Gratry* (1851, in-8°); la *Metaphysique et la science* (1858, 2 vol. in-8°), rééditée en 1863 (3 vol. in-8°), son œuvre capitale; la *Démocratie* (1859, in-8°); *Essai de philosophie critique* (1864, in-8°); la *Religion* (1868, in-8°); la *Science et la conscience* (1870, in-18); *Notice sur P.-F. Dubois* (1875, in-8°). — Son fils, M. Arsène VACHEROT, a fait ses études de droit, puis est entré dans l'administration sous le gouvernement de M. Thiers. Après avoir été sous-préfet de Sens, il a été nommé, en 1872, maître des requêtes au conseil d'Etat.

VACHETTE s. f. (va-ché-te — dimin. de vache). Petite vache. Peu usité.

— Techn. Cuir fourni par la peau d'une petite vache.

— Ornith. Nom vulgaire de la lavandière.

VACHKA ou **WACHSKA**, rivière de la Russie d'Europe. Elle prend sa source dans le gouvernement de Vologda, cercle et au N. de Jarensk, coule au N., entre dans le gouvernement d'Arkhangel et se jette dans le Mezen, après un cours de 327 kilom.

VACHTANG 1^{er}, roi de Géorgie, surnommé **Gour-Arsalan**, mort vers la fin du VI^e siècle de notre ère. Suivant les chroniques géorgiennes, trente-troisième roi de cette contrée, il descendait de Sapor 1^{er}, roi de Perse, qui monta sur le trône en 233 et qui, ayant conquis l'Ibérie, la donna à son fils Mirian, qui fut le fondateur de la troisième dynastie des rois de Géorgie. Vachtang 1^{er} fut un grand conquérant et étendit considérablement les frontières de ses Etats, qu'il défendit par une ligne de nombreuses forteresses. Les chroniques géorgiennes de cette période sont très-obscurées, et la fable s'y mêle partout à l'histoire.

VACHTANG II, roi de Géorgie, mort en 1292. Il appartenait à la dynastie des Bagratides et monta sur le trône en 1289, avec l'assentiment des Mongols, dont la domination s'étendait alors sur la plus grande partie de l'Asie. Son règne de trois ans fut forcément tout pacifique, et il n'eut l'occasion de se signaler que par ses vertus, qui le firent regretter de ses sujets.

VACHTANG III, roi de Géorgie, mort en 1360. Il était de la même dynastie que le précédent et parvint au trône en 1301. Les Mongols ayant voulu le forcer, ainsi que ses sujets, à embrasser l'islamisme, il se rendit à la cour de leur kan pour tenter de le faire renoncer à ses projets contre les chrétiens de Géorgie; mais il ne réussit pas, fut emprisonné et mis à mort. Les Géorgiens le révérent comme un martyr.

VACHTANG IV, roi de Géorgie, mort en 1445. Il appartenait à la même dynastie que les deux précédents et succéda, en 1442, à son frère Alexandre, qui se retira dans un couvent. Ayant donné, à titre de fiefs, à ses frères puînés différentes provinces, il prit le titre de roi des rois. Il mourut sans héritiers, après un règne de trois ans, que n'avait signalé aucun événement remarquable.

VACHTANG V, roi de Géorgie, mort en 1676. Il est aussi connu sous le nom de **Schah-Nava**, qu'il avait pris parce qu'il était obligé de se conformer extérieurement aux préceptes de l'islamisme. Il monta sur le trône en 1665 et ne fut d'abord que roi du Kartli, l'une des provinces qui formaient alors la Géorgie; mais ayant vécu longtemps en Perse à la cour de Schah-Abbas II, qui l'aimait beaucoup, il profita de cette faveur, ainsi que d'autres circonstances favorables, pour réunir sous son sceptre, avec l'approbation du roi de Perse, toutes les provinces de la Géorgie. Cette contrée jouit sous son règne d'une paix et d'une tranquillité dont elle était privée depuis longtemps. Peu de temps avant sa mort, il partagea ses Etats entre ses deux fils.

VACHTANG VI, roi de Géorgie, petit-fils du précédent, mort en 1734. Il monta en 1703 sur le trône du Kartli, après son frère Khosrew, qui avait embrassé l'islamisme, et pendant la vie de son père Léon, qui était prisonnier en Perse. Ce fut au nom de ce dernier que Vachtang prit les rênes du gouvernement. Peu de temps après, il se rendit à la cour de Perse pour y obtenir la confirmation de sa royauté; mais le schah ne voulut lui lui accorder qu'à condition qu'il se convertirait à la religion mahométane. Il refusa, fut emprisonné, et son frère Jessé, qui avait accepté cette condition, fut mis à sa place sur le trône. Jessé gouverna le Kartli pendant deux années, qui furent troublées par des agitations intérieures et par les invasions des Lesghiens. Vachtang, qui était demeuré tout ce temps prisonnier à Ispahan, résolut enfin, pour rendre la tranquillité à son pays, d'embrasser extérieurement l'islamisme et se concilia ainsi la faveur du schah, qui le nomma son *sirdar* et lui donna le gouvernement de la province d'Azerbaïdjan, tandis qu'il envoyait son fils, Bakir, gouverner le Kartli, d'où Jessé s'était enfui, après être revenu à la religion chrétienne. Vachtang demeura encore sept ans en Perse avant qu'il lui fût permis de retourner en Géorgie. Son premier soin, en remontant sur le trône, fut d'améliorer les lois et la religion. Dans ce but, il réunissait les hommes les plus savants qu'il put trouver, fit traduire du grec les sta-

tuts de l'empereur Léon le Philosophe, les compléta par les règlements de différents rois d'Arménie et de Géorgie, par quelques décrets personnels et forma ainsi le code qui porte son nom. Il entreprit aussi de faire imprimer une traduction de la Bible. Vachtang établit à Tiflis une imprimerie, qui publia successivement les Evangiles, les Actes des apôtres, les Psaumes, différents livres de prières et de liturgie; mais la cour de Perse, s'apercevant que ce prince, au lieu de suivre le Coran, propagait le christianisme, fit marcher une armée contre lui. Après s'être défendu quelque temps à Tiflis, Vachtang fut définitivement chassé de cette ville; l'imprimerie et tous les livres que l'on put trouver furent détruits, et le frère du roi dépossédé, Constantin, qui avait embrassé l'islamisme, fut mis à sa place. Vachtang appela alors les Turcs à son aide et se reconnut vassal du sultan; mais ses protecteurs, après s'être emparés de la Géorgie, donnèrent le trône à Jessé, qui, dans l'intervalle, était redevenu mahométan. Pendant ces guerres entre les Turcs, les Persans et les Afghans, les trois quarts de la population géorgienne avaient péri, et Vachtang, après avoir erré longtemps dans les montagnes, s'adressa à Pierre le Grand, qui lui offrit un asile en Russie. Il y arriva en 1725 avec sa famille et un grand nombre de membres du clergé géorgien. Pierre le Grand venait de mourir, mais Catherine 1^{re} accorda au prince déchu une pension considérable et lui fit don de grands biens. Vachtang résida en Russie jusqu'en 1734, époque où il résolut de reconquérir ses Etats avec l'aide du schah de Perse. L'impératrice Anne approuva ce projet, l'engageant surtout à conseiller aux montagnards géorgiens et circassiens d'entrer au service de la Russie, car elle espérait ainsi amener l'entière soumission de ces tribus au joug russe. Vachtang partit pour la Perse, accompagné d'un général russe, mais il mourut à Astrakhan pendant ce voyage. Ses descendants existent encore aujourd'hui en Russie sous les noms de princes Gruzinski ou princes Géorgiens. Vachtang VI possédait des talents remarquables. Il écrivit une histoire du Kartli, qui renferme des matériaux importants pour l'histoire de la Géorgie et qui est connue sous le nom de *Chronique de Vachtang VI*. Il en existe deux copies manuscrites, l'une à Rome et l'autre au musée Roumiantzof, à Saint-Petersbourg. De Guignes lui a emprunté les noms des rois de Géorgie pour son *Histoire des Huns*, et elle a également servi aux travaux de Guldenstadt et de Klaproth.

VACHTOUMA s. m. (va-chtou-ma). Brahmane d'une classe particulière.

— Encycl. Les *vachtoumas* ou *brahmanes vachtoumas* sont une des principales subdivisions, si nombreuses dans le sud de l'Inde, des *shri vaichnavas* ou adorateurs de Vichnou. Plusieurs n'ont point d'autre profession que celle de courtisans et de parasites. Leurs fonctions consistent à célébrer les vertus des pieux brahmanes et des riches personnages auxquels ils se sont attachés. Lorsqu'un *mahd gourou*, ou chef du sacerdoce indien, visite en grande pompe les districts soumis à sa juridiction, ils se rassemblent et se joignent au cortège, en chantant les louanges de leur patron et en criant aux hommes de caste impure de s'éloigner de sa présence. Si des *vachtoumas*, au service de maîtres différents, viennent à se rencontrer, une lutte s'engage entre eux, et chacun exalte à l'envi les innombrables qualités de celui à la gloire duquel il a voué son éloquence. Tous se plaisent à louer la générosité, vertu dont les brahmanes ne se lassent jamais de recommander la pratique. La mythologie et l'histoire héroïque de l'Inde leur fournissent des exemples éclatants des hautes récompenses que les dieux ne manquent pas d'accorder aux hommes généreux. Quand les *vachtoumas* exercent leurs fonctions, ils s'enveloppent la tête d'une pièce d'étoffe.

VACHUSTA, prince géorgien, mort dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Il était fils naturel du roi Vachtang VI et termina avec l'aide de son frère, le prince Bakar, l'impression en langue géorgienne de la Bible, dont leur père n'avait pu faire imprimer qu'une partie. Dans ce but, il établit une imprimerie dans sa maison près de Moscou, fit apprendre la typographie à plusieurs ecclésiastiques géorgiens et publia, en 1743, la première édition complète de la Bible en cette langue. L'imprimerie fut plus tard transférée à Moscou, où parurent encore un grand nombre d'ouvrages religieux géorgiens. Vachusta avait aussi écrit une histoire de la Géorgie, qui a été publiée de nos jours par Brosset, sous ce titre : *Description géographique de la Géorgie publiée d'après l'original autographe*, en géorgien, avec traduction française (Saint-Petersbourg, 1841, in-4°).

VACIET s. m. (va-si-é — lat. *vaccinium*, même sens). Bot. Nom vulgaire du muscari chevelu et de l'airelle myrtille.

VACILLANT, ANTE adj. (va-sil-lan, an-te d'après l'Académie; il mil. d'après l'usage le plus général — rad. *vaciller*). Qui vacille, qui est chancelant : *Une échelle vacillante. Un pied vacillant. Une main vacillante. Une démarche vacillante.*

J'aperçois des perles liquides
Sur le feuillage vacillant.

PARNY.

Il Tremblant : Une lumière vacillante. Des rayons vacillants. Les forêts dont les dômes faisaient leurs temples n'étaient éclairées que par des rayons vacillants et presque éteints. (De Marchangy.)

— Fig. Irrésolu, incertain, mobile : A un âge où toutes les opinions sont encore douteuses et vacillantes, les enfants s'étonnent de voir contredire les règles directes qu'on leur a données. (B. Const.)

— Bot. Se dit des anthères longues et attachées au filet par leur milieu, de manière à vaciller à la moindre agitation : *Le lis a des anthères vacillantes.* (Dict. d'hist. nat.)

— Manège. Se dit des jarrets du cheval lorsque, au moment de l'appui, ils éprouvent des oscillations latérales.

VACILLATION s. f. (va-sil-la-si-on — rad. *vaciller*). Mouvement d'un objet qui vacille : *La vacillation d'une échelle. La vacillation de la démarche. La vacillation de la flamme.* # On a dit quelquefois *VACILLEMENT* s. m.

— Fig. Irrésolution, incertitude, mobilité : Les vacillations du scepticisme conduisent la raison à se soumettre au joug de la foi. (Palissot.) *Le pays est arrivé à un état de vacillation où rien ne dure.* (Viennet.) *Avec la presse libre, pas d'erreur possible, pas de vacillation, pas de détonnement dans la marche humaine.* (V. Hugo.)

VACILLATOIRE adj. (va-sil-la-toi-re — rad. *vaciller*). Néol. Qui a les caractères de la vacillation : *Un mouvement vacillatoire.*

— Fig. Irrésolu, immobile, incertain : *Rien de plus vacillatoire que le cœur des filles.*

VACILLER v. n. ou intr. (va-sil-lé d'après l'Académie; il mil. d'après l'usage le plus général — lat. *vacillare*, mot qu'Eichhoff rattache à la racine sanscrite *vag* ou *vaih*, remuer, agiter, d'où aussi, selon lui, le grec *ochléo*, *ochléo*, l'anglo-saxon *wacan*, vaciller, *wican*, glisser, aller; le scandinave *vacha*, errer, *vika*, se mouvoir, *wika*, être mis en mouvement. Quelques étymologistes font venir le latin *vacillare* de *baculum*, bâton, parce que les personnes qui vacillent ont besoin d'un bâton pour se soutenir). N'être pas ferme, sûr : *Cette échelle vacille et ne paraît pas solide. La main lui vacillait en écrivant.* # Trembloter : *Cette lampe vacille à aveugler. La lumière des étoiles aces vacille perpétuellement.*

— Fig. Hésiter, être incertain : *A la fin, Mélancthon vacilla.* (Boss.) *Il n'est pas possible que quand la mémoire vacille la langue ne balbutie.* (J.-J. Rouss.) # Changer fréquemment : *Il n'a fait que vaciller dans ses réponses.*

— Syn. *Vaciller*, chanceler. V. *CHANCELER*.

VACILLITÉ s. f. (va-sil-li-té — rad. *vaciller*). Défaut de fermeté, de constance.

VA-CI-VA-LÀ s. m. Dans les départements de l'Ouest, l'homme sans caractère, incapable de résister, prêt à faire tout ce qu'on lui commande.

VACIVE s. f. (va-si-ve). Econ. rur. Nom agricole du mouton antenois. # On dit aussi *VACIVEAU* s. m.

VACOI ou **VAQUOI** s. m. (va-koi). Bot. Nom vulgaire d'une espèce de vandanus, qui paraît être originaire de Madagascar. # On dit aussi *VACOA*, *VACOUET*, *VACOUANG* et *BAQUOIS*.

VACOS s. m. (va-koss). Entom. Nom vulgaire des termites ou termites. Les *vacos* multiplient prodigieusement, mais ils meurent aussi par pelotons. (V. de Bonnaire.)

— Encycl. Cette espèce particulière de termites a le corps blanc et la tête rouge; elle est de taille médiocre. Les *vacos* habitent l'île de Ceylan, où ils vivent en troupes nombreuses, car leur multiplication est prodigieuse. Dans les lieux inhabités, leurs colonies construisent de petites buttes en terre, hautes de 1 à 2 mètres, vulgairement appelées *homboises*; ces habitations sont divisées par un grand nombre de voûtes ou d'arcades et composées d'une terre très-fine, mais en même temps si bien gâchée et si solide, qu'il est difficile de les abriter, même avec des pieux. # Les *vacos*, dit V. de Bonnaire, multiplient prodigieusement, mais ils meurent aussi par pelotons. Lorsque les ailes leur sont venues, ils s'envolent en grand nombre vers l'occident, qu'ils forment des nuages qui empêchent de voir le soleil; ils s'élèvent à une hauteur qui les fait perdre de vue et ne cessent de voler que pour tomber après s'être épuisés. Les oiseaux en font leur proie. Les poules du pays s'en nourrissent plus volontiers que du riz et les préfèrent même à toutes les autres fourmis, dont il y a un grand nombre d'espèces différentes dans l'île de Ceylan. Il s'en trouve de très-méchants et qui mordent cruellement quand on les irrite; ils font des excursions en troupes innombrables, sans qu'on sache quel est le terme de leur marche. On les fait mourir lorsqu'on les expose au soleil. # Dans les lieux habités, les *vacos* détruisent tout ce qu'ils trouvent sur leur passage. La terre de leurs buttes sert aux Indiens à fabriquer des idoles.

VACQUE s. f. (va-ke). Forme ancienne du mot *VACHE*.

VACQUERIE (Jean de La), magistrat français, né à Arras au commencement du xve siècle, mort en 1497. Il habitait sa ville natale, qui appartenait à Marie de Bourgogne, lorsque Louis XI voulut s'en emparer (1476). La Vacquerie résista avec une grande énergie aux attaques du roi, qui, frappé de sa fermeté, lui accorda sa faveur et le nomma premier président en 1481. Dans ce poste important, il se distingua par une grande intégrité et par la plus rare dignité. Louis XI ayant envoyé au parlement des édits onéreux pour être enregistrés et ayant accompagné cet envoi de cruelles menaces pour le cas de résistance, le premier président se rendit au palais à la tête de sa compagnie et fit au roi des représentations si énergiques, qu'il obtint la révocation des édits. Sous la régence d'Anne de Beaujeu, il fit aussi dans diverses circonstances des protestations très-fermes. Le chancelier de L'Hospital a fait son éloge dans un de ses discours.

VACQUERIE (Auguste), littérateur et journaliste français, né à Villequier en 1819. Il fut admis fort jeune dans le cénacle romantique et devint un admirateur passionné de Victor Hugo, dont son frère Charles épousa la fille, Léopoldine. Ces liens de famille furent brusquement rompus par la fin tragique de Charles Vacquerie et de sa jeune femme, qui trouvèrent la mort dans une promenade en bateau à Villequier, près du Havre, en 1843; mais l'attachement que M. Auguste Vacquerie portait à la famille Hugo ne fit que s'accroître encore à la suite de ce deuil commun. Doué d'une imagination vive et originale, mettant en pratique les principes littéraires mis au jour par Hugo dans sa célèbre préface de *Cromwell*, M. Vacquerie débuta en 1840 par un recueil de poésies, *L'Enfer de l'esprit* (in-8°), et publia dans le *Globe*, puis dans *l'Époque*, des articles littéraires et critiques qui brillaient moins par le goût que par la recherche paradoxale, l'éclat du style et les fioritures de l'esprit. En 1844, il fit représenter à l'Odéon une traduction en vers de *l'Antigone* de Sophocle, en collaboration avec M. Paul Meurice, et publia, l'année suivante, *Paroles*, d'après Shakespeare, et les *Demi-téintes* (1845), recueil de poésies fantastiques et quintessenciées, dans lequel on trouve son fameux sonnet à la neige (v. sonnet). En juillet 1848, il fit représenter à la Porte-Saint-Martin un drame bouffon en cinq actes et en vers, *Tragaldabas* (v. ce mot), dont la chute fut retentissante, tant la pièce renfermait d'énormités. Lorsque, le 1er août 1848, M. Victor Hugo fonda *l'Événement*, M. Vacquerie devint naturellement un des principaux rédacteurs de cette feuille, qui fut l'organe spécial de la politique du grand poète. Après avoir soutenu la candidature de Louis Bonaparte à la présidence de la république et manifesté une sympathie médiocre pour les républicains, *l'Événement* passa avec son directeur dans le camp de la démocratie socialiste. M. Vacquerie s'occupa dans ce journal beaucoup plus de littérature que de politique. Il fut chargé d'y rendre compte du mouvement des lettres et du théâtre. Toutefois, lorsqu'à la suite de condamnations multiples la plus grande partie de la rédaction de *l'Événement*, métamorphosé en *Avènement du peuple* (1851), se trouva en prison, M. Vacquerie remplaça les absents et écrivit sur la politique courante des articles plus brillants que solides. Après le coup d'État du 2 décembre 1851, qui amena la suppression du journal, M. Vacquerie suivit volontairement Victor Hugo dans l'exil et vécut pendant longtemps auprès de lui à Jersey. De temps à autre il se rendait à Paris pour y faire représenter des pièces de théâtre, dont quelques-unes eurent du succès. En 1869, il vint se fixer dans cette ville, où il fonda, avec MM. Rochefort, Paul Meurice, Charles et François Victor Hugo, le *Happel*, journal d'avant-garde qui fit une guerre acharnée à l'Empire. M. Vacquerie y mena de front la politique et la littérature. Un de ses articles, intitulé : *C'est pour l'enfant* (19 avril 1870), y fut particulièrement remarqué. Après le 4 septembre, il appuya le gouvernement de la Défense nationale; mais, après l'armistice, il se fit le défenseur de la politique radicale, et, après l'insurrection du 18 mars 1871, il se rangea du côté de Paris contre l'Assemblée. Devenu le rédacteur en chef du *Happel*, M. Vacquerie n'a cessé depuis 1871 de diriger cette feuille, qui s'adresse à la démocratie la plus avancée et qui, tout en faisant de fortes réclames à son rédacteur en chef, tient une ligne politique bien capable d'étonner ceux qui connaissent le tempérament aristocratique et littéraire de M. Vacquerie. * M. Auguste Vacquerie, dit M. Le Reboullet, est un des gardiens du temple où respirent la figure suraturelle de Victor Hugo. Il s'est donné pour profession de desservir ce culte avec un soin jaloux et d'exclure du portique sacré non-seulement les hostiles, mais les indifférents. Il a des dévouements féroces. Peu à peu cette passion s'est emparée de tout son être; poète, critique ou polémiste, M. Auguste Vacquerie a dans la voix quelque chose des inflexions du maître; sa petite flûte se donne un mal infini pour siffler le tonnerre. Il voit le nom symbolique de ses rêves écrit sur les murs, sur les édifices, jusque dans

les tours de Notre-Dame. On a de lui un vers qui peint à merveille cet état de son cerveau :

Les tours de Notre-Dame étaient l'H de son nom.

Du disciple prosterné, il se dégage néanmoins, dans M. Vacquerie, un écrivain brillant, vigoureux et spirituel quelquefois. Par malheur, dans son horreur du banal, il tombe fréquemment dans la recherche, l'afféterie, l'abus de l'antithèse et le cliquetis des mots. C'est ainsi qu'on trouve dans ses écrits de poétisme des phrases comme celles-ci : « Non, tant que Paris vivra, personne ne sera seul, » et encore : « Ah ! que toutes les mères fussent têtes à tous les nouveau-nés l'horreur des princes ! » Dans le journaliste perce toujours en lui l'auteur du *Sonnet à la neige*.

Outre les ouvrages précités, on doit à M. Vacquerie les ouvrages suivants : les *Drames de la Grèce* (1855, in-8°), en vers; *Prophètes et grimaces* (1856, in-12), recueil d'articles; *Souvent homme varie* (1859, in-18), comédie en deux actes et en vers, représentée au Théâtre-Français; *Chateaubriand, sa vie publique et intime, ses œuvres* (1860, in-8°), avec M. Clergeau; les *Funérailles de l'honneur* (1861, in-12), grand drame romantique en sept actes, représenté à la Porte-Saint-Martin (v. FUNÉRAILLES DE L'HONNEUR); *Jean Baudry* (1863, in-8°), comédie en quatre actes, jouée avec succès au Théâtre-Français (v. Baudry); les *Miettes de l'histoire* (1863, in-8°), souvenirs sur Jersey; le *Fils* (1866, in-8°), comédie en quatre actes, donnée au Théâtre-Français; *Mes premières années de Paris* (1872, in-8°), récit en vers de ses débuts littéraires; *Tragaldabas* (in-4°), pièce jouée en 1848, publiée pour la première fois en 1874, mais très-modifiée; *Aujourd'hui et demain* (1875, in-18), recueil d'articles.

VACUISME s. m. (va-ku-i-sme — du lat. *vacuus*, vide). Philos. Système de ceux qui admettaient le vide dans la nature.

VACUISTE s. (va-ku-i-ste — rad. *vacuisme*). Philos. Partisan du vacuisme.

— Adjectiv. : *Philosophe VACUISTE*.

VACUITÉ s. f. (va-ku-i-té — lat. *vacuitas*; de *vacuus*, vide, qui appartient au même radical que *vacuare*, vider, et *vacare*, être vide, savoir la racine sanscritte *vik*, *vinakti*, éloigner, séparer, d'où aussi le grec *eikô* pour *Peikô*, céder, le latin *vito* pour *victio*, éviter). État de ce qui est vide : *La VACUITÉ de l'estomac*.

— A signifié Vacance, vacation.

VACUNA, déesse des loisirs, chez les Romains et les Sabins. Les laborieux l'honoraient après la récolte.

VACUNALES s. f. pl. (va-ku-na-le — lat. *vacunalia*, même sens). Antiq. rom. Fêtes qu'on célébrait en l'honneur de la déesse Vacuna.

VACUOLE s. f. (va-ku-o-le — dimin. du lat. *vacuus*, vide). Anat. Nom donné à de petits espaces vides : *Les VACUOLES du tissu pulmonaire*.

— Minér. Intercice : *Les cristaux de tel minéral laissent entre eux des VACUOLES plus ou moins grandes*. (Littér.)

VACUUM s. m. (va-ku-omm — mot lat.). Physiq. Espace vide, sans matière.

VADA, cap de la Tunisie, Afrique septentrionale, à l'entrée du canal de Kerkenna. Sur ce cap, par 35° 11' de latit. N. et 8° 49' de longit. E., s'élève une haute tour, appelée Burdj-Kadja, qu'on aperçoit de très-loin en mer et qui sert de phare.

VADDÈRE (Jean-Baptiste DE), historien belge, né à Bruxelles vers 1640, mort à Anderlecht en 1691. Ayant suivi la carrière ecclésiastique, il fut successivement chapelain à Tervueren, secrétaire de l'archevêque de Malines, puis chanoine d'Anderlecht. On cite de lui : *Traité de l'origine des ducs et duchés de Brabant* (Bruxelles, 1672, in-4°) et divers ouvrages historiques restés manuscrits.

VADE s. f. (va-de — du lat. *vade*, impératif du verbe *vadere*, aller). Jeux. Nom que l'on donne, dans certains jeux de cartes, à la première mise : *La VADE est de vingt francs*.

— Fam. *Pour sa vade*, Pour son compte : *Personne ne croit que le nom d'Arnauld ait eu sa part à la disgrâce de Pomponne; peut-être aussi qu'il y est entré pour sa VADE*. (Mme de Sév.) *Dans une affaire, chacun y est pour sa VADE, c'est-à-dire pour son compte*. (St-Sim.)

— Argot. Foule, rassemblement.

VADÉ (Jean-Joseph), chansonnier et auteur dramatique français, né à Ham (Picardie) en 1720, mort à Paris en 1757. Il était fils d'un petit marchand qui vint s'établir à Paris vers 1725 et qui essaya inutilement de lui faire de bonnes études. Mais Vadé, doué d'une remarquable intelligence, d'un esprit vif, suppléa plus tard par la lecture au fond d'instruction classique qui lui manquait presque complètement. En 1739, il fut pourvu d'un emploi dans les finances et envoyé successivement à Soissons, à Laon et à Rouen. Rappelé à Paris en 1745, il obtint, grâce à ses amis et à ses protecteurs, une sinécure dans la même administration, et il put dès lors consacrer tout son temps aux lettres. Vadé était fort recherché de la haute société parisienne, que ses grivoiseries chatouillaient agréablement; malheureusement, des excès

de toute nature abrégèrent sa joyeuse existence. Un abcès dans la vessie lui survint et nécessita une opération qui, bien que pratiquée par un chirurgien habile, détermina une hémorragie à la suite de laquelle il succomba, âgé seulement de trente-sept ans.

Avant Vadé, personne n'avait tenté d'imiter le langage poissard, ce qui lui valut le surnom de *Caillou de la poésie*. Il studia ce genre trivial dans les faubourgs, aux barrières, dans les bouges et les cabarets de la place Maubert. Il s'est ainsi créé une place à part dans la littérature et une originalité étroite, mais vivante, qui a maintenu son nom. V. POISSARD.

Voici la liste des pièces de Vadé : la *Filleuse*, parodie d'*Omphale* (1752); le *Poirier*, opéra-comique (1752); le *Bouquet du roi*, opéra-comique (1752); le *Suffisant*, opéra-comique (1753); le *Rien*, parodie (1753); les *Troqueurs*, opéra-comique (1753); le *Trompeur trompé*, opéra-comique (1754); *Il était temps*, parodie (1754); la *Nouvelle Bastienne*, opéra-comique (1754); la *Fontaine de Jouvence*, grand ballet mêlé de chants (1754); les *Troyennes en Champagne*, opéra-comique (1755); *Jérôme et Fauchonnette*, pastorale (1755); *Follette ou l'Enfant gâté*, parodie (1755); *Nicette*, opéra-comique (1756); les *Racoleurs*, opéra-comique (1756); *l'Improvvisu du cœur* (1757); le *Mauvais plaisant ou le Drôle de corps* (1757); la *Veuve indécise*, parodie de la *Mère coquette* (ouvrage posthume, 1756); la *Canadienne*, comédie en un acte et en vers (ouvrage posthume). Le reste du bagage littéraire de Vadé se compose de la *Pipe cassée*, poème épitragi-poissard-herodique, une de ses œuvres le plus souvent citées et les plus caractéristiques; des *Bouquets poissards*, des *Lettres de la Grenouillère*, des *Épîtres en vers*, *Madrigaux*, *Flûtes*, *Amphigouris*, *Chansons*. Le tout a été réuni sous ce titre : *Œuvres de M. Vadé ou Recueil des opéras-comiques, parodies et pièces fugitives de cet auteur, avec les airs, rondes et vaudevilles notés* (Paris, 1775, 3 vol. in-8°).

Vadé (LE MARIAGE DE), comédie en trois actes, en vers, avec un prologue, par MM. Anédée Rolland et Jean Du Boys (théâtre de l'Odéon, 8 octobre 1862). Cette œuvre est vive, lestée, franche et un peu gauloise, comme il convenait au personnage principal, à ce poète singulier qui, malgré les menaces paternelles, ne voulut point faire d'études et inventa la poésie de la rue, le genre poissard. On se doute bien que ce chercheur d'aventures, de dissipation et de débauches, qui vécut du plaisir et qui en mourut, ne consentit jamais à enchaîner sa liberté dans les liens d'une union légitime. Lui qui chantait :

Le passé n'est qu'un songe,
Une fâcheuse, un rien,

ne pensait pas mieux de l'avenir et ne voulait sacrifier ni à l'espérance ni au devoir l'insouciance du jour présent. Aussi n'est-ce pas un vrai mariage dont il s'agit dans la comédie de MM. Rolland et Du Boys, mais d'une passion un peu plus durable que les caprices ordinaires de Vadé. Cette passion a pour objet Nicole, une aimable écuyère. Mais, même dans cette union passagère, Vadé ne peut garder la fidélité. Une grande dame, la marquise de Beaupré, vient le chercher au milieu des halles au risque de se faire « engueuler », accident auquel elle ne prête pas plus d'attention qu'il ne le fallait alors. C'était en effet la mode d'aller à la halle et d'étudier le catéchisme poissard. Vadé était recherché dans le plus grand monde, où ses plaisanteries grivoises avaient beaucoup de succès. La comédie nous le montre épris des charmes de la marquise et oubliant tout à fait l'écuyère. Il se laisse entraîner dans un bal travesti et s'y trouve fort mal à l'aise sous un costume de cour. Nicole, de son côté, par esprit de vengeance, fait les doux yeux à un gentilhomme qui accompagne Mme de Beaupré, dont il est l'amant. Ce gentilhomme, trahi par le poète, se fait un malin plaisir de lui ravir sa maîtresse. Il l'emmène au même bal où Vadé a suivi la marquise. Nicole porte à ravir son déguisement de grande dame. Le poète en devient plus amoureux que jamais. Il laisse, avec le costume dont il s'était affubé, l'étiquette et la gêne si peu d'accord avec son esprit indépendant. Adieu le monde, la marquise, le luxe des vêtements et l'hypocrisie des paroles ! Il reprend sa liberté, son écuyère et ses chansons.

VADÉ-IN-PACE s. m. (va-dé-inn-pa-sé — mots latins qui signifient *va en paix*). Prison de couvent, dans laquelle on enfermait les moines ou les religieuses. || Pl. **VADÉ-IN-PACE**.

— Encycl. V. OUBLIETTES.

VADÉL s. m. (va-dél). Mar. Manche de guipon.

VA-DE-LA-GUEULE s. Pop. Goinfre, personne qui mange gloutonnement.

VA-DE-LA-LANCE s. m. Argot. Homme licencié dans sa conduite ou dans ses discours.

VADÉMANQUE s. f. (va-dé-man-ke — de *vade*, et de *manque*). Banque. Diminution du fonds d'une caisse. || Vieux mot.

VADÉ-MECUM s. m. (va-dé-mé-komm — du lat. *vade*, va; *mecum*, avec moi). Titre donné quelquefois à certains ouvrages d'un

format portatif, contenant les principaux éléments d'une science, d'un art, etc. || Ouvrage qui, sans porter ce titre, y a droit par sa disposition, son utilité : *Horace est le VADÉ-MECUM de tous les littérateurs*. Ce livre est le *VADÉ-MECUM* obligé de tous les voyageurs.

— Par ext. Objet qu'on a toujours avec soi : *Le boudoir était meublé avec coquetterie, mais il y manquait certaines bagatelles gracieuses qui sont le VADÉ-MECUM de la femme*. (P. Féval.)

— Quelquefois on dit *veni-mecum* (viens avec moi) au lieu de *vade-mecum*.

VA-DE-PIED s. m. Domestique qui va à pied. || Pl. **VA-DE-PIED**.

VADÉ RETRO, SATANAS ! (*Retire-toi, Satan*), Paroles de Jésus à Satan, lorsque celui-ci, selon l'Évangile, le tenta sur la montagne.

« Le tentateur parle aux femmes un autre langage : « Vous êtes jeunes, vous êtes belles; voyez ces dentelles, ces soieries, ces chiffons, tout cela est à vous ! » Ainsi parla M. D..., et cette fois Véronique n'eut pas la force de crier : *Vade retro !* »

L. JOURDAN.

« Voyez-vous celui-ci ? Un philosophe qui marche de visions en visions et de ténèbres en ténèbres, quand il devrait s'avancer de clartés en clartés. Il est content de lui, car il est en train de rompre l'unité du genre humain ! Il a fait de Dieu lui-même un être désarmé, un être inutile, un être perilleux et menteur : *Vade retro !* lui dit-il, et il se frotte les mains de joie en songeant à sa victoire. »

JULES JANIN.

« Rien ne va moins à tout ce qui est chrétien que le bruit et l'éclat. » C'est le révérend Père Lacordaire qui a écrit ces mots édifiants dans le premier volume de ses œuvres complètes, consacré à la vie de saint Dominique. Il semblerait dès lors que, pour conformer ses actions à ses paroles, l'auteur eût dû repousser énergiquement l'offre d'une place à l'Académie et répondre à M. de Falloux : *Vade retro, Satanas !*

TAXILE DELORD.

Par trop bien boire, un seigneur de Bourgogne De son pauvre oeil se trouvait déformé. Un docteur vient : « Voici de la besogne Pour plus d'un jour. — Je patienterai. — Ça, vous boirez... — Eh bien ! soit je boirai. — Quatre grande mois... — Plutôt douze, mon [malade]. — Cette tisane... — A moi?... Voyez ce traitre ! *Vade retro* : guérir par le poison ! Non, par ma soif ! pardons une fenêtre Puisqu'il le faut, mais sauons la maison. » J.-B. ROUSSEAU.

VA-DEVANT s. m. Vin fait plus tôt que les autres. || Vieux mot.

VADIANUS (Jochim), historien et érudit allemand. || V. WATT (DE).

VADICASSES ou **VIDUCASSES**, ancien peuple de la Gaule, dans la Belgique II^e, au S.-O. des Suessones et à l'E. des Silvanectes. Leur ville principale était *Noviomagus* (Liègeux); leur territoire forma dans la suite le pays appelé Valois.

VADICASSES ou **VIDUCASSES**, peuple de la Gaule, dans la Lyonnaise II^e, entre les Balocasses à l'O. et les Lexoviens à l'E. Leur pays est compris aujourd'hui en grande partie dans le département du Calvados.

VADIER (Marc-Guillaume-Alexis), constituant et conventionnel français, né dans le comté de Foix en 1736, mort à Bruxelles en 1828. Il était conseiller au présidial de Pamiers, lorsque le tiers état de la sénéchaussée de Foix le nomma député aux états généraux, où il siégea dans le rang des constitutionnels. Après l'arrestation du roi à Varennes (juin 1791), Vadier demanda que, dépouillé de son inviolabilité, Louis XVI fût traduit devant la haute cour de justice; mais, s'étant rétracté en partie le surlendemain, il fut traité de renégat par la feuille de Marat. Élu député à la Convention par le département de l'Ariège, il prit place dans les rangs de la Montagne, vota la mort de Louis XVI sans appel ni sursis, contribua à la chute des girondins, entra au comité de Salut générale le 14 septembre 1793 et s'y signala par son ardeur à poursuivre les contre-révolutionnaires. Le rapport le plus célèbre qu'il ait fait au nom de ce comité est celui qui concerne l'affaire de Catherine Théot. On lui a reproché la mort de quatorze habitants de l'Ariège, qu'il fit traduire lui-même au tribunal révolutionnaire, et dont il pressa le jugement avec une incroyable activité; mais il put dire pour sa défense que c'étaient des ennemis jurés du nouveau régime et qu'ils avaient excité dans le département des troubles qui menaçaient de prendre autant d'importance que ceux de la Vendée. Au 9 thermidor, Vadier fut un des accusateurs de Robespierre; mais, devenu à son tour suspect à la faction dominante, il se vit condamner à la déportation (2 mars 1795), avec Billaud-Varennes, Collot d'Herbois et Barère, ses anciens collègues aux comités de gouvernement. Caché dans Paris, il

échappa pendant quelque temps aux recherches; mais plus tard, impliqué dans la conspiration de Babeuf, il fut arrêté. Bien qu'il n'eût pas été étranger à cette grave affaire, il parvint à se faire acquitter, sans cependant recouvrer la liberté, car on l'internait à Cherbourg, pour, de là, être transporté à Cayenne. Le 18 brumaire lui ouvrit les portes de sa prison. Il vécut dans la retraite jusqu'en janvier 1816, époque à laquelle il dut prendre, comme récidive, le chemin de l'exil, en vertu de la loi d'amnistie. Il mourut paisiblement, sans que ses convictions politiques eussent jamais été ébranlées. Sa fille et son gendre lui firent élever un monument dans le cimetière de Bruxelles, à côté de celui de David, son ancien collègue à la Convention et son ami.

VADIMON (lac), en latin *Vadimonis lacus*, lac de l'Italie ancienne, dans l'Etrurie, nommé aujourd'hui lac de BASSANO. Sur les bords de ce lac, dont les eaux étaient sulfureuses, les Romains battirent les Etrusques en 310 av. J.-C., et les Gaulois Sénonais en 283. De nos jours, ce lac est en partie couvert d'une couche de terre flottante.

VADIPÈDE adj. (va-di-pè-de — du lat. *vado*, je marche; *pēs*, *pedis*, pied). Ornith. Qui a les pieds conformés pour la marche.

VADIUS, personnage des *Femmes savantes*, sous le nom duquel Molière a mis en scène le savant Ménage. Comme Trissotin (v. ce mot), Vadius est un type particulier du faux savant, de l'érudit ridicule, toujours prêt à citer, jamais à raisonner, du pédant en un mot.

Tout hérisé de grec, tout bouffi d'arrogance, Et qui, de mille auteurs retenus mot pour mot, Dans sa tête entassés, n'a jamais fait qu'un sot. BOILEAU.

Dans l'application, Vadius est resté, comme Trissotin, le type du pédant en us.

« Ah ! la liberté de la presse ! Démuselez vos journalistes de Paris, et vous verrez un beau tapage ! Tous les Vadius se mêleront de gouverner, et les Caritides donneront leur avis. Au diable la pétardière ! »

NAPOLÉON I^{er}.

VADJIK (KL), port de la mer Rouge, sur la côte d'Arabie (Hedjaz), par 20° 13' de latit. N. Il est petit, mais bon et sûr, et l'on y trouve de l'eau potable.

VADO, la *Sabatia Vada* des Romains, bourg fortifié du royaume d'Italie, province de Gènes, district et à 6 kilom. S.-O. de Savone, sur la côte occidentale du golfe de Gènes, où il a une excellente rade, pouvant abriter des vaisseaux de haut bord; 1,500 hab. Pêche active et navigation.

VADROUILLE s. f. (va-drou-ille; 11 mll. — Ce mot est probablement un diminutif de l'ancien français *vadeau*, venu lui-même de l'anglais *vad*, paquet, bourre d'arme à feu, tampon d'étrappe). Mar. Tampon de laine muni d'un manche, servant à nettoyer le pont d'un navire.

— Argot. Femme de mœurs légères.

VADURIE s. f. (va-du-ri). Littér. Espèce de chanson en vogue au moyen âge.

— Encycl. La *vadurie* était une des nombreuses formes que les poètes du XIII^e siècle donnaient à la chanson; sa physionomie spéciale était dans le refrain, qui n'avait pas de sens précis ou même pas de sens du tout, mais devait reproduire le son de la musette ou de quelque autre instrument. Telle est la *vadurie* suivante de Moniot de Paris, trouvée dont on a aussi de gracieuses pastourelles, mais sur lequel on manque, du reste, de renseignements :

Douce amie très plesant,
Je ne puis estre tesant (taisant),
Ains sui je por vous fesant
Ceste *vadurie*.
Va du va du va du va belle.
Je suis molt por vous blectiés;
Se vos morir me lessiés,
Vostre ame, bien le sachiés,
Sera mal baillie.
Va du va du va du va belle...

Nous citerons encore la pièce suivante, qui est dans le dialecte du Poitou. C'est la *Reine d'avril* qui mène sa ronde :

Al entrade del teus clar,
Eya!
Pir joye recomençar,
Eya!
Et pir jaloux irritar,
Eya!
Vol la regine mostrar
K'ele est si amoureuse.
Qui donc la véist dançar,
Eya!
Et son gent cors deportar,
Eya!
Ben puist dire, de vertar,
Eya!
K'el mont non sie sa par,
La reginejoieuse.

L'exclamation *Eya!* servait de refrain et s'alliait sans doute au point d'orgue de quelque instrument qui jouait sur un rythme vif et gai. Dans la *vadurie* de Moniot, le refrain *Va du va du va du va belle*, qui n'a pas de

sens, joue sur les deux premières syllabes du mot *vadurie*; il est doux et gracieux; probablement il s'unissait, dans le chant, à un rythme où dominaient la douceur et la grâce, et il était destiné à accompagner les sons d'une musette.

VADUZ, bourg de l'Allemagne du Sud, capitale de la principauté de Lichtenstein, près de la rive droite du Rhin, qui sépare la principauté du canton suisse de Saint-Gall, à 48 kilom. S.-O. de Bregenz; 1,900 hab. Château du prince.

VÆJOVIS s. m. (vé-jo-vis). Arachn. Genre d'arachnides, de l'ordre des scorpionides, formé aux dépens des scorpions, et comprenant trois espèces, dont le type habite le Mexique.

VÆRFADE s. f. (vér-fra-de — mot suédois qui signifie *recrutement*). Partie de l'armée suédoise qui se compose de divers corps spéciaux, recrutés par enrôlements volontaires, et destinés à faire le service près de la personne du souverain, dans les garnisons et les places fortes.

VÆRNEWYCK (Marc VAN), historien belge, né à Gand vers 1500, mort en 1570. Il s'adonna d'abord à l'étude de la théologie, puis se consacra exclusivement à celle de l'histoire de sa patrie, sur laquelle il alla recueillir des matériaux non-seulement dans les principales villes des Pays-Bas, mais même jusqu'en Italie. Cependant, bien qu'il eût passé toute sa vie à travailler, il n'a laissé, outre quelques écrits sans grande valeur, qu'une *Histoire de Belgique* (Gand, 1565, in-4°), qui ne se recommande ni par le style ni par la clarté. Elle a pourtant obtenu un grand nombre d'éditions, dont la dernière, qui est en même temps la meilleure, a paru à Gand en 1829 (2 vol. in-8°).

VÆRNEWYCK (Pierre-Henri VAN), littérateur belge du XVIII^e siècle. Il appartenait à la famille du précédent, mais n'est guère connu que comme l'auteur d'un ouvrage intitulé : *Géographie de Medrano, illustrée et traduite en vers français* (Bruxelles, 1688, in-12).

VÆROE, petite île de la Norvège, près de la côte occidentale, la plus méridionale de l'archipel des Lofoden. C'est entre cette île et celle de Mosken, au N., que se trouve le Maelström. V. ce mot.

VÆRST (Frédéric-Chrétien-Eugène, baron DE), littérateur allemand, né à Wesel en 1792, mort en 1855. Elevé à l'école des cadets de Berlin, il entra en 1810 dans l'armée, fit la campagne de 1812 contre la Russie, celles de 1813 à 1815 contre la France, et quitta le service en 1818. Il consacra les années suivantes à des voyages dans les principales contrées de l'Europe, devint en 1825 copropriétaire de la *Gazette de Breslau* et, en étant devenu seul propriétaire en 1833, transforma cette feuille en un journal d'un intérêt général. Lié personnellement avec plusieurs officiers allemands de l'armée de don Carlos, il fut à même de puiser aux meilleures sources des renseignements sur la guerre d'Espagne, et fit même, au commencement de 1838, un voyage au quartier principal de don Carlos, qui l'accueillit avec une grande bienveillance. En 1840, il fut nommé directeur du théâtre de Breslau et l'administra jusqu'en 1847, époque à laquelle l'état de sa santé le força à se retirer. Quelque temps avant sa mort, il avait perdu la vue et était complètement paralysé. Outre ses nombreux articles dans la *Gazette de Breslau*, on a encore de lui : la *Perspective du cavalier* (Leipzig, 1836), ouvrage qui fit beaucoup de bruit lors de sa publication et qui parut sous le pseudonyme du *chevalier de Lelly*; les *Pyrenées* (Breslau, 1847, 2 vol.) et *Gastrosophie* (Leipzig, 1852). Dans ces trois ouvrages, Værst a fait preuve d'un talent original et prime-sautier.

VÆRST (Hermann-Hans-Hugo, baron DE), homme politique prussien, frère du précédent, né à Bayreuth en 1798. Il entra en 1813, comme volontaire, dans un régiment de uhlans, fit les campagnes de 1813 à 1815 et demeura au service jusqu'en 1840, époque à laquelle il prit sa retraite avec le grade de major. Il s'occupa ensuite pendant plusieurs années d'économie rurale, fut élu en 1845 député de sa circonscription électorale à l'Assemblée nationale de Francfort et entra en 1862 à la Chambre des députés de Prusse, dans laquelle il appartenait au parti des progressistes et fut élu rapporteur pour les questions relatives à l'armée. Il siégea à la Chambre jusqu'à la fin de la session de 1887 et devint alors membre de la première diète de la Confédération germanique du Nord. Après avoir été l'un des fondateurs du parti national et libéral en Prusse, il s'est depuis cette époque retiré de la vie publique, bien qu'on lui eût à plusieurs reprises offert un nouveau mandat.

VÆ SOLI! (*Malheur à l'homme seul, qui se tient à l'écart!*) Paroles de l'*Ecclésiaste*, auxquelles nos écrivains font souvent allusion.

« Au lieu de chercher à concilier son système avec des vérités acquises à l'esprit humain, Rousseau a préféré faire avec elles une scission orgueilleuse et bruyante; mais

c'est sur lui que les suites en retomberont, car c'est ici qu'il faut dire : *Væ soli!* » LANFREY.

« Ecrivons-nous, retrouvons-nous dans nos lettres. Les indifférents découragent; les cœurs connus remettent de la chaleur et de la vie dans ceux de leurs amis quand ils se touchent. Un livre qui connaissait l'homme a dit : *Væ soli!* »

(Revue de Paris.)

« Les bohémien, ces bâtards de la civilisation, sont des individus arriérés. Les sentiments qui sont le fondement de l'état social et du rapprochement des hommes leur sont inconnus. Absorbés dans l'égoïsme aveugle de la brute, ils n'existent que pour eux et ils existent mal. La solitude, que les anciens regardaient comme une calamité et une punition, *væ soli*, est pour de tels êtres une nécessité de leur nature. »

Dr BROUSSAIS.

VÆSTERAS ou **WÆSTERAS**, ville du royaume de Suède, chef-lieu de la préfecture de son nom, dans la Suède propre, à 140 kilom. N.-O. de Stockholm, à l'embouchure du Swart dans le lac Mælarn, par 59° 40' de latit. N., 14° 15' de longit. E.; 4,000 hab. Evêché luthérien; lycée. Commerce de fer, cuivre, laiton, vitriol. On y voit une belle cathédrale qui renferme le tombeau d'Eric XIV; un château royal. L'hérédité de la couronne en Suède fut décrétée par une diète qui se tint dans cette ville en 1544.

VÆSTERAS (PRÉFECTURE ou LANDE), division administrative du royaume de Suède. Elle est comprise entre celles de Gefleborg au N., de Stora-Kopparberg au N.-O., d'Upsal à l'E., de Nyköping au S. et d'Örebro à l'O. Elle a 140 kilom. de longueur sur 80 de largeur, et une superficie de 6,893 kilom. carrés; 98,941 hab. Outre les lacs Mælarn et Hielmar, qui la baignent au S., elle en renferme plusieurs autres moins importants, qui reçoivent plusieurs petits cours d'eau et se déchargent par des rivières dans des lacs plus considérables. Le sol de la province est plat, bien arrosé, fertile en céréales et renferme de beaux pâturages qui nourrissent un nombreux bétail. Les richesses minérales du sol sont activement exploitées et donnent lieu à d'importantes transactions commerciales.

VÆ-ET-VIENT s. m. Mouvement alternatif, soit d'un même objet qui quitte et reprend sa position, soit de plusieurs objets dont les uns vont et les autres viennent, en passant par le même endroit : *Le balancier d'une horloge est animé d'un mouvement de VÆ-ET-VIENT. Il ne fait que sortir, rentrer, ressortir; c'est un VÆ-ET-VIENT incessant. Ce pont ne désemplit pas de passants; le VÆ-ET-VIENT y est perpétuel.* II Pl. VÆ-ET-VIENT.

— Machine ou organe affecté d'un mouvement alternatif : *On adapte un VÆ-ET-VIENT aux machines à tirer la soie.*

— Petit bac servant à passer un cours d'eau, et qui est attaché avec deux cordes au moyen desquelles on l'attire alternativement d'une rive à l'autre.

— Fig. Alternative : *L'échange des idées entre peuples est un VÆ-ET-VIENT perpétuel. Devenir meilleur et remettre à nos descendants une humanité meilleure, c'est l'éternel VÆ-ET-VIENT de notre développement moral.* (E. Littré.)

— Mar. Cordage établi entre deux points, et qui permet de communiquer de l'un à l'autre en se balant : *Un VÆ-ET-VIENT put être établi entre le rivage et le navire en perdition. La seule chance de salut était d'établir, au moyen d'un câble porté sur les roches, un VÆ-ET-VIENT, sorte de communication des plus dangereuses, entre la terre et les débris d'un navire.* (E. Sue.)

— Pêche. Cordage attaché à un filet et qui sert tant à l'immerger qu'à le retirer de l'eau.

VÆ VICTIS! (*Malheur aux vaincus!*) Après la sanglante bataille de l'Alia, dont l'anniversaire fut mis par les Romains au nombre des jours néfastes, la terreur s'était répandue dans Rome, et tous les habitants avaient pris la fuite, excepté quatre-vingts vieillards, qui attendirent courageusement la mort sur leurs chaises curules, et la jeunesse, qui se réfugia dans le Capitole. Après avoir saccagé et brûlé Rome, les Gaulois mirent le siège devant la forteresse. Ayant échoué dans un assaut, ils établirent un blocus rigoureux. Les défenseurs de la forteresse, assiégés depuis sept mois et livrés à toutes les horreurs de la famine, demandant enfin à capituler. Brennus, le chef des Gaulois, consent à lever le siège moyennant 1,000 livres pesant d'or. Le tribun Sulpicius apporte la somme au jour marqué. Pendant qu'on pèse l'or, une contestation s'élève, et les Romains reprochent aux vainqueurs de faire usage de faux poids. C'est alors que Brennus, jetant sa lourde épée dans la balance, prononça le mot célèbre, devenu proverbial : *Væ victis!* « Malheur aux vaincus ! »

On fait allusion à ce fait en rappelant soit la parole de Brennus : *Væ victis*, soit sa traduction française, *Malheur aux vaincus*, soit le Gaulois jetant son épée dans la balance.

« Le coup de marteau donné par le commis-saire-priseur, après qu'il a jeté l'enchère insolemment conquérante, sonne comme l'épée du Brennus gaulois tombant dans la balance, et son terrible *adjugé* est sinistre comme le *væ victis!* »

EDOUARD FOURNIER.

« Le chimiste sexagénaire excitait un profond sentiment de pitié chez les gens bien élevés, une curiosité railleuse dans le peuple; deux expressions grosses de mépris et de ce *væ victis* dont les masses accablent les grands hommes malheureux. »

BALZAC.

« Que de femmes succombent au besoin, à la misère, à l'occasion ! Leur chute a tous les caractères d'une défaite. Le malheur est venu à elles, suivant le langage de la Bible, comme un homme armé. Ces infortunées n'ont trouvé ni en elles-mêmes, ni dans les ressources d'une éducation qu'importe, les moyens de le repousser avec avantage. Or, notre société ressemble fort à ce maître farouche et dur qui n'a qu'une maxime : *Malheur aux vaincus!* »

ESQUIROS.

« La critique a signalé, dans l'*Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*, un genre d'injustice, d'ailleurs si rare, qu'il y a du mérite à en encourir le reproche, la partialité pour les vaincus. Elle a dit très-spirituellement de l'historien, trop Saxon contre les Normands, qu'il avait retourné le mot de Brennus et dit : « *Malheur aux vainqueurs!* »

NISARD.

« Non, dit le magistrat, je n'oublierai pas que je suis le tuteur de la société et l'organe de la loi. L'histoire a cité comme un crime insolent le *fer de Brennus mis dans une balance*; laisserai-je un sourire de femme faire fléchir la balance de la justice de tout son poids ? »

ALPHONSE KARR.

VÆZ (Jean-Nicolas-Gustave VAN NIEUWEN-HUYSEN, dit), littérateur français, né à Bruxelles en 1812, mort à Paris en 1862. Il fut d'abord destiné au barreau, se tourna ensuite vers le théâtre et fit jouer, de 1829 à 1834, divers ouvrages dans sa ville natale. Venu à Paris, il s'y lia avec M. Alphonse Royer et commença, avec ce dernier, cette longue collaboration à laquelle on doit une série de pièces, parmi lesquelles nous citerons : *Mon parrain de Pontoise*, en un acte (1842); *Un ami malheureux*, la *Dame de trèfle*, les *Fantaisies de milord*, vaudevilles (1850); le *Voyage à Pontoise*, en un acte (1843); le *Bourgeois grand seigneur*, Odéon (1842); et *Mademoiselle Rose* (1843), comédies; la *Comtesse d'Altenberg*, drame en cinq actes; *Chodruc-Duclos*, autre drame (1850), et surtout les opéras suivants, composés et traduits de l'italien : *Lucie de Lammermoor*, Renaissance (1839); la *Favorite*, Opéra (1840); *Don Pasquale*, Opéra (1843); *Othello* (1844); *Robert Bruce*, Opéra (1847); *Jérusalem*, Opéra (1847). Citons encore les *Premiers pas* ou les *Deux génies*, Opéra-National (1847). Gustave Væz a collaboré, en outre, avec Scribe, au libretto de *Ne touchez pas à la reine*, opéra-comique (1847), et avec M. Victorien Sardou à celui du *Capitaine Henriot*, trois actes. Opéra-Comique (1844). Seul, il a donné : le *Cheval de Grammont*, les *Scènes de la vie privée*, Bruxelles (1834-1835); *Il Signor Bazili*, les *Brodequins de Lise*, le *Coffre-fort*, *Nouvelles d'Espagne*, comédies et vaudevilles en un acte (1836-1847); le *Bourgeois des métiers* ou le *Martyr de la patrie*, drame en cinq actes et six tableaux (1849, in-8°), etc. En 1853, il fut associé à son ami, M. Alphonse Royer, comme directeur adjoint du théâtre de l'Odéon, et passa de là, avec le même, au mois de juin 1856, à l'Académie de musique, où il conserva jusqu'en 1860 le titre de directeur de la scène. C'est en cette qualité qu'il a entrepris divers voyages en Allemagne et en Italie à la recherche, assez peu facile, des ténors. Il avait été créé chevalier de la Légion d'honneur en 1856.

VAG, rivière de Hongrie. V. WAG.

VAGA, rivière de la Russie d'Europe. Elle prend sa source dans la partie centrale du gouvernement de Volodga, à l'O. de Tolma, coule au N., entre dans le gouvernement d'Arkhangel et se jette dans la Dwina du nord, après un cours de 360 kilom. Elle est navigable pendant l'été, pour des bateaux plats, sur une grande partie de son cours.

VAGA (Piero BUONACCORSI, dit Pierino ou Perino DEL), peintre italien, né à Florence en 1500 ou 1501, mort en 1547. Fils d'un militaire au service du roi de France, il n'avait que deux mois lorsque sa mère mourut de la peste. Étant fort jeune encore, il fut mis en apprentissage chez un apothicaire; puis il attira l'attention d'un peintre médiocre, Andrea de Cerri, qui le prit à son service et lui enseigna les premiers éléments de l'art. Bientôt, frappé de ses dispositions extraordinaires, il le fit entrer dans l'atelier de Ridolfo Ghirlandajo. Pierino n'avait que onze ans lorsqu'il fut placé sous la direction de ce dernier

mitre. Ses progrès furent rapides; il surpassa tous ses condisciples et se fit remarquer d'un peintre nommé le Vaga, qui le décida à venir à Toscanella, où il avait divers travaux à exécuter, et l'emmena ensuite à Rome. Une fois dans cette dernière ville, Pierino n'en voulut plus sortir. Le Vaga, comprenant que tout serait inutile pour retenir un élève dont la collaboration lui était si profitable et désirant lui être utile, le recommanda avec la plus vive sollicitude à tous les peintres romains qu'il connaissait. C'est à partir de ce moment que Pierino joignit à son nom celui du Vaga, son maître.

Livré à ses propres ressources, le jeune Florentin fut réduit, pour vivre, à travailler à la journée tantôt chez un peintre, tantôt chez un autre; mais, soutenu par son ardent amour de l'art, il sut trouver le temps de faire les études les plus sérieuses. Il dessina avec un soin extrême les fresques de Michel-Ange, au Vatican, les débris de la statue antique et les peintures décoratives récemment découvertes dans les grottes du palais de Titus. Jules Romain et le Fattore ayant parlé de lui avec éloge à leur maître Raphaël, celui-ci voulut le connaître, examina ses dessins et en eut une impression si favorable qu'il l'admit dans son école et l'employa dans les travaux des Loges. Pierino travailla avec Jean d'Udine aux arabesques et peignit, sur les dessins de Raphaël, les histoires de Josué et de David. Vasari lui attribue, en outre, l'exécution de trois fresques tirées de la vie du Christ : la *Nativité*, le *Baptême* et la *Cène*. Ces peintures sont si remarquables que quelques-unes ont été regardées comme étant de la main de Raphaël lui-même. Pierino n'avait pas seize ans que déjà il était recherché comme un des meilleurs élèves du divin Sanzio. Ce fut sans doute sur la recommandation de son maître qu'il reçut la commande d'un travail important à faire dans la voûte de la salle des Papes, appelée aujourd'hui la salle de l'appartement Borgin, au Vatican; il peignit, dans des compartiments entourés d'arabesques par Jean d'Udine, les *Sept planètes*, personnifiées par les divinités dont elles portent le nom, les *Deux figures du zodiaque*, les *Constellations* et quatre *Victoires*. Il exécuta aussi des scènes mythologiques et des arabesques dans une villa que l'archevêque de Chypre, un Aldobrandini, possédait à Chiavica, et dans le palais qu'avaient à Rome les Fugger, fameux banquiers allemands. Le temps à dévot plusieurs autres fresques dont il décora vers la même époque diverses églises, entre autres l'église de la Minerve, où l'on admirait de lui une *Mise au tombeau* dont Vasari a fait une description des plus élogieuses.

Devenu un maître du premier ordre à l'âge où, d'ordinaire, les autres peintres ne sont encore qu'élèves, Pierino de Vaga fit un voyage dans sa ville natale en 1523; il y fut accueilli avec honneur par les artistes et fut chargé de la décoration d'une façade du couvent des Camaldules; mais la peste s'étant déclarée à Florence, il partit en toute hâte, n'ayant fait que le carton de la peinture qui devait décorer cette façade.

De retour à Rome, Pierino épousa, en 1525, la sœur du Fattore (G.-Francesco Penni), et s'adjoignit à ce dernier et à Jules Romain pour achever les travaux de Raphaël. Il exécuta pour son propre compte, dans l'église des Servites, les fresques d'une chapelle, entre autres une *Création d'Eve* et deux évangélistes, *Saint Jean* et *Saint Marc*. Pendant qu'il travaillait à ces peintures, le comte de Bourbon vint mettre le siège devant Rome (1527). Fait prisonnier et dépouillé de tout ce qu'il possédait, Pierino dut la liberté à quelques fantaisies qu'il peignit pour les soldats qui le gardaient. Dans la misère où ce désastre l'avait fait tomber, il fut réduit, pour donner du pain à sa famille, à faire des dessins pour un éditeur d'estampes. Ces dessins, d'une ampleur et d'une pureté de style admirables, forment une suite qui a été gravée par Cagaglio, sous le titre d'*Amours des dieux* (v. dieux). De pareils travaux ne pouvaient suffire aux besoins et à l'activité de Pierino; aussi accepta-t-il avec empressement la proposition qu'un certain Niccolò Veneziano, brodeur en renom, lui fit de le présenter au prince André Doria, à Gênes; il partit pour cette ville, après avoir confié à des parents sa femme et sa fille. Accueilli avec distinction par le prince et chargé par lui de décorer son palais, récemment construit, il fit venir de Rome deux sculpteurs, l'oncle et le neveu, Giovanni da Fiesole et Silvio Costini, et un modèleur en stuc, Lucio Romano. Avec le concours de ces trois collaborateurs, il orna le palais Doria de sculptures et de peintures qui excitèrent la plus vive admiration.

Quelque temps après, Pierino se décida à retourner en Toscane, rappela près de lui sa femme et sa fille qu'il avait laissées à Rome, et se fixa à Pise, où il acheta une maison et où il commença quelques peintures pour l'embellissement de la cathédrale. Mais bientôt il éprouva le désir de revoir Gênes, où il peignit, entre autres, un *Saint Michel terrassant Lucifer*. En 1542, sous le pontificat de Paul III, il se rendit à Rome. D'importantes peintures à fresque, la *Résurrection de Lazare* et la *Piscine probatique*, qu'il exécuta dans l'église de la Trinité-du-Mont, attirèrent l'attention du cardinal Farnèse, qui le prit

xv.

bientôt à son service et lui assura une pension. Le pape Paul III lui confia de son côté divers travaux. Ne pouvant suffire à tant d'occupations malgré sa prodigieuse fécondité, il employa un grand nombre de collaborateurs, parmi lesquels se distinguèrent Lucio Romano, Girolamo da Sermoneta et Marcello Venusti, ses élèves. Épuisé par tant de fatigues, atteint d'une maladie de poitrine, il mourut subitement le 14 novembre 1547. Sa femme et son gendre, Joseph Cincio, médecin, le firent inhumer dans le Panthéon de Rome, où était la sépulture de Raphaël.

VAGABOND, ONDE adj. (va-ga-bon, on-de — lat. *vagabundus*, mot venu de *vagari*, errer, qui est rattaché par Eichhoff à la racine sanscrite *vag* ou *vaihi*, remuer, agiter, d'où aussi, selon lui : le grec *ochled*, pour *Fochéd*, *Fochled*; le latin *vacillare* et l'anglo-saxon *vacan*, vaciller, *wican*, glisser, aller; le scandinave *wacha*, errer, *vikta*, se mouvoir, *vikna*, être mis en mouvement; l'ancien allemand *wachen*, *wichan*; allemand *wacheln*, *wankan*; anglais *to wag*, *to waggle*, etc. Cette racine *vag* est probablement allée à la racine *vah*, porter, restée vivante avec une foule de dérivés dans toutes les langues de la famille indo-européenne. Qui erre de côté et d'autre : *Mendiant vagabond. Course vagabonde. L'hirondelle vagabonde. La chèvre est vive, capricieuse, lascive et vagabonde.* (Buff.)

— Fig. Inconstant, qui va d'un objet à l'autre, qui ne se fixe pas à un objet : *Des regards vagabonds. Une pensée vagabonde. Contenus les vives saillies de nos pensées vagabondes.* (Boss.)

— Pêche. *Courlines vagabondes* ou substantiv. *Vagabondes*, filets placés au fond de l'eau pour servir de parc et que l'on change fréquemment de place.

— Zooph. *Polypes vagabonds*, Polypes libres, non fixés.

— Substantiv. Personne vagabonde, personne errante, sans domicile : *Tous les paysans qui s'éloignent de leurs paroisses, sans être munis d'une attestation signée par le curé et le syndic, devaient être arrêtés et jugés préalablement, comme vagabonds.* (A. de Tocqueville.) Personne inoccupée et qui erre une grande partie de la journée. Personne sans mœurs et sans conduite, qui fréquente des lieux mal famés.

— s. f. pl. Arachn. Rase d'araignées, comprenant celles qui poursuivent leur proie au lieu de l'attendre.

— Syn. Vagabond, errant. V. ERRANT.

Vagabond (Le) [*The Wanderer*], poème philosophique, par Richard Savage (Londres, 1729). Cet ouvrage, qui se compose de plus de deux mille vers, appartient au genre didactique et descriptif. L'auteur semble s'être proposé de montrer que le bien sort presque toujours du mal. Cette idée est exprimée dès la première page et se représente souvent. Le cadre adopté par le poète est le plus simple des canevas. Dans une vision, le vagabond (le poète lui-même) parcourt une partie de la terre. En descendant d'une haute montagne, il rencontre un ermite qui l'accueille dans sa cellule. Cet ermite est un jeune homme; il avait reçu du ciel la beauté, la noblesse, la fortune, la puissance; il avait acquis la gloire; la mort d'une femme adorée l'a déterminé à quitter brusquement le monde, et la solitude lui a donné la résignation, le calme d'esprit et la sagesse. Une suite de conversations s'engage entre l'ermite et le voyageur, et celui-ci ne reprend sa route que quand le poète n'a plus rien à dire. Dans cette série de dissertations, procédé qui engendre inévitablement la monotonie, le poète développe des thèmes aussi ennuyeux que moraux. Les difficultés matérielles, les obstacles naturels sont la source de toutes les inventions, de tous les progrès; les revers de fortune sont autant de leçons qui peuvent servir à corriger nos défauts; les souffrances, les peines du cœur élèvent et fortifient l'âme en faisant naître des vertus qu'elle ne connaît qu'à ce prix : le courage, la patience, la résignation. Rien n'est plus simple que l'ordonnance du poème, et cette simplicité accuse une grande pauvreté d'imagination. Cependant, l'auteur sait revêtir sa pensée d'une forme élégante et vraiment poétique. Le *Vagabond* n'est pas inférieur à la plupart des poèmes du même genre, par exemple à ceux de Thomson et de Campbell. Ni le nombre, ni la variété des tours, ni la beauté des images, ni l'éclat du style, ni les descriptions brillantes, ni les passages pleins d'éloquence et de sensibilité ne font défaut; un morceau, le portrait du suicide, est demeuré longtemps classique en Angleterre. Le talent de Savage a pour caractère général l'élevation et la force; son style a une franchise d'allure et une originalité propres et se rapproche de celui des maîtres. Savage regardait le *Wanderer* comme son principal titre de gloire; ce poème, dédié à lord Tyrconnel, qui fut le mécène de l'auteur, a vieilli comme tous les ouvrages du même genre.

Vagabonds (Les), par M. Mario Proth (1863). D'après l'auteur, les vagabonds sont les héros ou les victimes de toutes les agitations intellectuelles qui ne permettent pas au génie humain de s'arrêter dans les divers chemins de la science, de l'art, de la philosophie, de la religion. La véritable image de l'humanité

souffrante, pensante et agissante, est celle d'un Juif errant volontaire. Ahasvérus n'a point de patrie, il cherche partout un abri, mais ne se repose nulle part; ses étapes s'appellent des révolutions; toutes les hôtelleries qui lui offrent un asile s'écroulent d'elles-mêmes autour de lui; il marche au milieu des ruines. Mais il prend son parti des vicissitudes auxquelles le progrès le condamne; après avoir pleuré de tant de chutes, il trouve bien plus gai d'en rire. Il n'a plus d'illusions et raille ses prétentions à l'immortalité. Il insulte aux majestés tombées qui font encore les vaines; il les nargue même quand elles sont debout, certain que leur dernière heure n'est pas loin. M. Mario Proth voit un type de ces vagabonds de l'intelligence dans François Rabelais, le roi des moqueurs, Voltaire même compté. Au bruit de son gros rire, le passé s'ébranle et la raison entrevoit, à travers l'ivresse des jouissances matérielles, les futures conquêtes de la science africaine. « N'ait pas peur, petit, dit Panurge, et entre donc; c'est ici qu'on fonde la foi profonde. »

M. Mario Proth applaudit à toutes les révolutions, à tous les révolutionnaires de la pensée, à tous ceux qui préparent la révolution de la société en se moquant d'elle. Il écrit sur Voltaire, l'un de ses plus illustres vagabonds, des pages où la personne du patriarche de Ferney est moins bien traitée que son œuvre. C'est que M. Proth va plus loin que Voltaire; il trouve que la tâche du XVIII^e siècle n'est pas achevée. Les philosophes n'ont pas démoli tout ce qui méritait de l'être, et bien des choses qu'ils ont justement jetées à terre se sont relevées. Avec les négations violentes de la préface servant de prélude aux railleries téméraires du livre, dit M. Vapereau, l'auteur des *Vagabonds* ne fait l'effet de vouloir tirer à son tour, comme Jarry Froudhon, ce fameux coup de pistolet destiné à convertir les passants. Que de gens le tirent aujourd'hui parmi les jeunes recrues de tous les partis! Mais ce n'est pas assez de faire du tapage avec la poudre; il ne suffit pas de viser à la cible, il faudrait abattre la poupe.

VAGABONDAGE s. m. (va-ga-bon-da-ge — rad. *vagabonder*). État, habitudes de vagabond : *Tous les crimes de l'homme commencent au vagabondage de l'enfant.* (V. Hugo.) Dans l'ancienne Rome, celui qui se rendait incapable de VAGABONDAGE et de mendicité était condamné aux travaux des mines. (E. de Gir.)

— Encycl. Le vagabondage est l'état des vagabonds, des gens sans aveu, qui n'ont ni domicile certain ni moyens de subsistance et qui n'exercent habituellement aucun métier, aucune profession. Telle est la définition donnée par l'article 270 du code pénal. D'autre part, l'article 269 déclare que le vagabondage est un délit. « Cette règle, dit Boizard, a été critiquée par quelques théoriciens. Il ne peut, ont-ils dit, y avoir de délit là où il n'y a pas de fait immoral, là où il n'y a pas même d'acte matériel. Le fait de n'avoir ni moyens d'existence, ni domicile, ni profession habituelle peut ne renfermer en lui-même aucune immoralité; il peut être pour celui qui se trouve dans cette position le résultat de circonstances malheureuses, du manque de travail, de la misère; mais il ne révèle par lui-même aucune perversité intrinsèque. A cette critique, on répond que la loi pénale a pour mission première la conservation de l'ordre social, et c'est surtout au point de vue de cet ordre qu'il faut examiner le caractère du vagabondage. Or, n'est-il pas évident que la situation de l'homme qui n'a ni moyens d'existence, ni domicile, ni profession est pour la sécurité publique un péril imminent et certain? La société a même le droit de la déclarer immorale, car elle impose à chacun de ses membres des obligations qu'ils sont tenus de remplir; or, une de ces lois sociales est la loi du travail pour tous ceux qui ne sont pas incapables d'en supporter le poids. Ainsi, soit au point de vue de l'ordre, soit au point de vue de la morale, le législateur a eu le droit d'incriminer le vagabondage et de le qualifier délit. »

Celui qui se trouve momentanément sans ouvrage, sans domicile, par suite de circonstances indépendantes de sa volonté, n'est point regardé comme un vagabond. Le code pénal atteint seulement l'inaction volontaire, qui est la preuve de la faiblesse et de la corruption; mais l'inaction involontaire n'est pas plus réprimée que l'indigence elle-même. Le principal fait qui constitue le vagabondage est le défaut d'habitation. Les articles 271, 272 et 273 contiennent les dispositions suivantes applicables aux vagabonds : les vagabonds ou gens sans aveu qui auront été légalement déclarés tels, seront, par ce seul fait, punis de trois à six mois d'emprisonnement. Ils seront renvoyés après avoir subi leur peine sous la surveillance de la haute police pendant cinq ans au moins et dix ans au plus. Néanmoins, les vagabonds âgés de moins de seize ans ne pourront être condamnés à la peine d'emprisonnement; mais, sur la preuve des faits de vagabondage, ils seront renvoyés sous la surveillance de la haute police jusqu'à l'âge de vingt ans accomplis, à moins qu'avant cet âge ils n'aient contracté un engagement régulier dans les armées de terre ou de mer. Les individus dé-

clarés vagabonds par jugement pourront, s'ils sont étrangers, être conduits par les ordres du gouvernement hors du territoire français. Quant aux vagabonds nés en France, ils pourront, après un jugement même passé en force de chose jugée, être réclamés par délibération du conseil municipal de la commune où ils sont nés, ou cautionnés par un citoyen solvable. Si le gouvernement accueille la réclamation ou agré la caution, les individus ainsi réclamés ou cautionnés seront, par ses ordres, renvoyés ou conduits dans la commune qui les aura réclamés, ou dans celle qui leur sera assignée pour résidence, sur la demande de la caution.

La nature des éléments constitutifs du vagabondage fait comprendre sans peine la méfiance dont la loi entoure le vagabond. Ainsi, il résulte des dispositions de l'article 278 du code pénal, qui est également applicable aux mendiants et aux vagabonds, que la possession par un individu en présomption de vagabondage d'un ou plusieurs effets supérieurs à 100 fr., et dont il ne peut prouver l'origine, le place sous la présomption de vol, au lieu de faire supposer qu'il possède des moyens de subsistance. Certaines circonstances peuvent encore rendre plus sévères les peines portées contre les vagabonds ou contre les mendiants. L'article 277 porte, en effet, que tout mendiant ou vagabond qui aura été saisi travesti d'une manière quelconque, ou porteur d'armes, bien qu'il n'en ait usé ni menacé, ou muni de limes, crochets ou autres instruments propres soit à commettre des vols ou d'autres délits, soit à lui procurer les moyens de pénétrer dans les maisons, sera puni de deux à cinq ans d'emprisonnement. Quant aux autres dispositions communes aux vagabonds et aux mendiants, v. MENDICITE, DÉPÔT DE MENDICITE.

Nous venons de parler du vagabondage au point de vue de la loi écrite. Donnons maintenant la parole aux défenseurs de la justice pure, se plaçant surtout au point de vue du droit individuel. Le code pénal porte, (art. 269) : « Le vagabondage est un délit. » Avant d'attacher un caractère délictueux à la situation malheureuse d'un individu, il semble que le législateur aurait dû se préoccuper avant tout de savoir si l'état social permet à chacun de vivre en travaillant. Or, il n'en est rien. Soit par le chômage, soit par les grèves, soit par l'atonie de l'industrie et du commerce, il arrive tous les cas que bon nombre de travailleurs se trouvent, à un moment donné, en état de vagabondage. Il est fort déplorable, dans ce cas, que les tribunaux soient contraints d'appliquer une loi sévère et rigoureuse. Une semblable pénalité ne devrait exister que dans le cas où, le travail étant possible pour tous, il se trouverait des gens assez paresseux pour préférer le vagabondage. Alors seulement la loi devrait frapper ceux qui consomment sans produire et n'apportent au labour social que des bras volontairement inutiles. Malheureusement, il n'en est pas ainsi, et les juges sont obligés d'appliquer une loi qui souvent devient inique.

VAGABONDER v. n. ou intr. (va-ga-bon-de — rad. *vagabonder*). Errer, faire le vagabond.

— Fig. Errer d'une chose à l'autre, ne pas se fixer :

A ton âge, le cœur bat vite,
L'esprit vagabonde en rêvant,
Et cette rêverie invite
À jeter des soupis au vent.

H. CANTEL.

VAGABONNER v. n. ou intr. (va-ga-bon-né). Syn. de VAGABONDER, selon l'Académie. C'est un mot usité dans quelques patois.

VAGAL s. m. (va-gal). Moll. Espèce de telline des côtes occidentales de l'Afrique.

VAGANT, ANTE adj. (va-gan, an-te — lat. *vagus*, du *vagari*, errer). Qui erre, vagabond : *Les poètes disent qu'une seule île de Délos, étant auparavant vagante, fut affermie pour le service de l'enfantement de Latone.* (Montaigne.) « Vieux mot, qu'il serait utile de reprendre. »

— s. m. Marinier qui est chargé de recueillir les débris des naufrages. Homme qui pille les navires naufragés, qui vole les épaves.

— s. f. pl. Entom. Groupe d'insectes diptères myodaires.

VAGE s. m. (va-je). Anc. cout. Officier municipal. On dit aussi VAGES.

— Mar. Nom donné en Provence aux boules de rucage.

VAGH-UJHELY, nom hongrois de la ville de NEUSTÄDT.

VAGIENNES, en latin *Vagienni*, peuple de la Gaule Cisalpine, d'origine ligurie. Il habitait au N. le district arrosé par les deux Doires, par la Pô et par le Tanaro, au S. des *Taurini* et au N. des *Intemelii*. Leur ville principale était *Augusta Vagiorum*, aujourd'hui SALUCES.

VAGIFORME adj. (va-ji-for-me — du lat. *vagus*, vague, et de *forme*). Bot. Qui a une forme vague, mal définie.

VAGIN s. m. (va-jin — du lat. *vagina*, gaine). Anat. Canal qui s'ouvre dans la vulve d'une part, de l'autre dans la matrice, et qui

sert à la copulation et à l'accouchement : *L'orifice du vagin. Le raccourcissement et l'angustie du vagin sont deux vices de conformation qui existent ordinairement ensemble.* (Murat.)

— *Encycl. Anat. et pathol.* Le *vagin* a une forme cylindrique, un peu aplatie d'avant en arrière, à parois contiguës. Sa longueur moyenne est de 0^m,12, sa largeur de 0^m,03; mais, comme il est très-extensible, cette largeur peut aller jusqu'à 0^m,08 et même 0^m,10. Il est situé dans l'excavation pelvienne, entre la vessie et le rectum, maintenu en place par ses adhérences intimes avec les organes voisins. La direction du *vagin* est oblique de haut en bas et d'arrière en avant; son axe et celui de l'utérus forment un angle obtus ouvert en avant. Le *vagin* présente une surface extérieure en rapport avec la vessie, le canal de l'urètre et le rectum, auxquels il est uni par du tissu cellulaire très-serré, et une surface interne sillonnée par des rides transversales, plus développées à l'orifice qu'à la partie profonde et qui viennent toutes aboutir à deux rapbés médians longitudinaux, désignés sous la dénomination de colonnes du *vagin*. L'extrémité supérieure du *vagin* embrasse le col de l'utérus et forme autour de cet organe une rigole circulaire, plus profonde en arrière qu'en avant; l'extrémité inférieure, la portion la plus étroite du canal, se termine à la vulve, et, chez les femmes vierges, elle est oblitérée par la membrane hymen. Les parois du *vagin* sont constituées par deux membranes fibreuses et une membrane muqueuse à épithélium-très-épais.

— *Anomalies du vagin.* Ce canal peut être rétréci, oblitéré, dans une plus ou moins grande étendue, ou bien en communication directe avec la vessie, l'urètre ou le rectum. Il peut aussi, comme l'a observé Meckel, être divisé par une cloison longitudinale en deux canaux, ayant chacun une ouverture à la vulve pourvue d'une membrane hymen. Les rétrécissements ou atrésies et les oblitérations du *vagin* sont d'origine congénitale ou accidentelle. Dans cette dernière catégorie se rangent surtout les rétrécissements et oblitérations résultant d'un accouchement laborieux avec déchirures, gangrène, plaies du *vagin*, dues à la pression de la tête de l'enfant ou à l'action des instruments destinés à l'extraire. Les rétrécissements, qu'ils soient accidentels ou congénitaux, portent sur un point plus ou moins étendu, plus ou moins rapproché de l'utérus. On peut dire, en règle générale, qu'ils sont d'autant moins graves qu'ils sont peu éloignés et plus rapprochés de la vulve. Ils n'offrent aucune gravité lorsqu'ils consistent seulement en un développement trop considérable, en une résistance trop grande ou en une imperforation de la membrane hymen. Ces cas ne sont pas rares, ils sont même les plus fréquents. Quelquefois le *vagin* est tellement rétréci qu'il ne présente qu'une capacité égale à une plume d'oie ou de corbeau. D'autres fois même, le canal est complètement oblitéré et remplacé par un cordon ou une traînée de tissu cellulaire plus ou moins condensé. Enfin, on peut trouver encore le *vagin* réduit à un cul-de-sac qui se termine à quelques centimètres de la vulve. Les effets de ces vices de conformation passent le plus souvent inaperçus jusqu'à la menstruation ou à l'époque du mariage. Quand il n'y a qu'un simple rétrécissement, les règles peuvent s'établir, s'écouler, et la jeune fille ne s'aperçoit du vice de conformation qu'à l'impossibilité ou à l'extrême difficulté d'accomplir l'acte du coït. Si l'obstacle n'était formé que par la membrane hymen, il serait très-facile d'en triompher en l'incisant avec un bistouri. S'il y a un fort rétrécissement, il faut éviter l'emploi de l'instrument tranchant et recourir à la dilatation. Boyer rapporte un cas de guérison remarquable obtenue par ce procédé. Il s'agissait d'une femme dont le *vagin* était rétréci dans toute son étendue, au point qu'on ne pouvait y introduire qu'une plume à écrire de moyenne grosseur. Les parois de ce *vagin* étaient dures et calleuses. Benevoli employa la racine de gentiane, comme s'il s'agissait d'agrandir une fistule; il augmenta progressivement le volume de cette racine, et bientôt il put faire entrer une tige de blé de Turquie; il en vint ensuite à l'éponge préparée, et ces diverses substances, en s'imprégnant des mucosités vaginales, se gonflèrent et dilatèrent le canal jusqu'à ce qu'il fût apte à remplir ses fonctions. Dans les cas où le canal est complètement oblitéré, c'est à la première apparition des règles qu'on observe les accidents qui s'y rattachent. D'autres fois, ils ne se montrent point à la première menstruation, mais chaque mois il deviennent de plus en plus graves; le ventre se développe, on croit à une affection des viscères, on suppose une grossesse et on ne reconnaît la vérité que lorsque les parties sexuelles sont livrées à l'examen d'un chirurgien.

L'opération nécessaire pour rétablir le *vagin* est ordinairement difficile et rarement suivie de succès. La difficulté tient en grande partie aux précautions qu'il faut prendre pour ne pas léser le rectum ni la vessie. Il faut d'abord introduire une sonde dans le réservoir de l'urine, puis l'index de la main gauche dans le rectum; ce doit va à la recherche de la sonde, qu'il reconnaît à travers les

tissus qui remplissent le *vagin*; par cette manœuvre, on peut se rendre compte, jusqu'à un certain point, de l'épaisseur des tissus; on peut sentir si le *vagin* existe ou non dans une certaine étendue. S'il existe partiellement vers la partie supérieure, il sera dilaté sur ce point par le sang, et il y aura plus de distance entre la sonde et le doigt. Quand la vessie est vidée, l'opérateur confie la sonde à un aide; il laisse l'index dans le rectum, parce qu'il pourra lui servir de guide; il pratiquera une incision dans la direction des lèvres génitales, incision qui partira d'un point situé à une petite distance au-dessous du méat urinaire. La sonde introduite dans l'urètre permet de remplir ces indications. Après la première incision, on fait marcher le bistouri dans la direction du *vagin*, selon l'axe du petit bassin, et l'on va à la recherche du col de l'utérus. Cette dissection doit être faite avec ménagement, avec lenteur; souvent même le chirurgien devra compter le bistouri pour explorer avec l'index droit le chemin qu'il a à parcourir. Quand il y a possibilité, il vaut mieux disséquer avec le doigt en déchirant qu'avec le bistouri. Enfin, lorsqu'on arrive sur une tumeur plus ou moins fluctuante qui contient le sang altéré des règles, il faut l'ouvrir, mais avec précaution et non point par une large incision. On pratique une légère ponction, de manière que le liquide s'écoule peu à peu; ou bien on se sert d'un trocart et d'un robinet à soupape pour empêcher la pénétration de l'air. Une fois toute l'humeur évacuée, on fait usage de corps dilatants pour agrandir le canal qu'on vient de creuser et lui permettre de compléter ses parois (Vidal).

— *Plaies du vagin.* Les plaies du *vagin* sont rares; on les rencontre quelquefois chez les femmes adonnées à la masturbation, qui se sont introduit dans le *vagin* des corps étrangers, et plus souvent à la suite d'une mauvaise application du forceps. En général, les plaies du *vagin* ne causent pas de graves accidents, à moins qu'une des artères vaginales n'ait été blessée, ou à moins que la plaie n'ait traversé toute l'épaisseur du *vagin* et n'ait intéressé la vessie ou le rectum et n'ait ainsi produit une fistule vésico-vaginale ou recto-vaginale (v. ces mots). Lorsque les artères ont été intéressées, s'il y a une hémorragie, on l'arrête avec des injections d'eau froide, un tampon de charpie ou une série de boulettes de charpie disposées en queue de cerf volant et la ligature du vaisseau divisé, si elle est possible. Si l'hémorragie est légère, on fera des injections avec une solution d'alun (eau, 200 grammes; alun, 8 grammes), l'eau glacée ou quelque un des styptiques employés comme hémostatiques. Si la muqueuse est traversée, s'il y a plaie de la vessie ou du rectum, on fera une suture si la plaie est large. Si elle est petite, on se bornera à faire des injections d'eau fraîche dans le *vagin* et on cautérisera la plaie avec le crayon de nitrate d'argent pendant la période du bourgeonnement de la solution de continuité.

— *Ruptures du vagin.* Le *vagin* se rompt pendant l'accouchement à la partie inférieure, à la partie moyenne ou à la partie supérieure. Les ruptures de la partie inférieure sont liées à la rupture du périnée; celles de la partie moyenne sont des fissures, des fentes dirigées dans des sens variables. Ces lésions sont traitées par des injections d'eau tiède et par des suture si elles sont très-étendues. Les ruptures de la partie inférieure du *vagin* ont lieu à l'union de l'utérus avec le *vagin* et semblent être dues à des contractions énergiques de l'utérus, la tête du fœtus fixant le *vagin* contre le petit bassin et l'utérus tirant sur les insertions du *vagin* sur le col. Il est rare qu'une déchirure en ce point ne s'étende pas à tout le pourtour du col. Le fœtus, dans ce cas, peut passer dans la cavité abdominale; on va alors le chercher par les pieds, à travers la déchirure du *vagin*, que l'on agrandit au besoin; mais on ne fera pas l'opération césarienne. Si le *vagin* et le rectum avaient été déchirés ensemble, on ne tenterait pas d'opération immédiatement après les couches; on se bornerait à donner des injections vaginales et des lavements tièdes répétés, et l'on opérerait plus tard.

— *Kystes du vagin.* Ces kystes sont situés les uns, dits superficiels, au niveau et au voisinage de l'orifice, principalement près de l'urètre; les autres, dits profonds, dans la moitié supérieure de la paroi antérieure et dans le voisinage de la matrice. Les premiers, uniques ou multiples, varient de volume depuis la grosseur d'une graine de chènevis jusqu'à celle d'une noisette; ils sont généralement transparents. Les seconds deviennent opaques, sont généralement opaques, de la couleur du liquide qu'ils contiennent et peuvent être volumineux. Les femmes atteintes de kystes au *vagin* accusent seulement un peu de gêne dans les rapports sexuels et quelquefois dans la marche. Ces tumeurs ne se développent qu'avec une extrême lenteur. Rarement les kystes profonds disparaissent spontanément; quelquefois, à la suite d'une violence extérieure ou du travail de l'accouchement, la tumeur se réduit; mais elle se remplit de nouveau, à moins que l'ouverture ne soit très-large et que l'inflammation ne se soit emparée des parois de la poche. Les kystes peu

volumineux stationnaires, qui ne mettent pas d'obstacle aux rapprochements sexuels, peuvent être abandonnés à eux-mêmes. Dans le cas contraire, il faut inciser la tumeur dans toute sa longueur et cautériser sa paroi profonde avec le crayon de nitrate d'argent; si le kyste est pédiculé, on pourra couper le pédicule avec des ciseaux.

— *Névroses du vagin.* Le *vagin* peut être le siège de spasmes et d'affections douloureuses impliquant une sorte de paralysie de l'organe. Il est des jeunes femmes qui, aux premières approches de leur mari, ont un excès de pudeur et un spasme involontaire du muscle constricteur du *vagin* et de la vulve; quelquefois une hyperesthésie cause ce spasme. Mais le fait de l'impossibilité du coït n'est jamais lié exclusivement à la contracture du sphincter vaginal, à moins d'une disposition anatomique spéciale; le plus souvent, les malades contractent énergiquement les adducteurs des cuisses, et c'est là qu'est le principal obstacle au coït. La névralgie du *vagin* a de grandes analogies avec celle de la vulve; les malades parlent de lignes de feu qui parcourent le canal, d'éclancements déchirants. Ces douleurs revêtent souvent la forme intermittente, mais irrégulière. Le toucher, à plus forte raison l'application du spéculum sont insupportables. Le chirurgien même ne devra pas proposer ces moyens d'exploration; sur les symptômes subjectifs, il devra établir son traitement. Les antiphlogistiques, les bains émollients, les topiques émollients seront efficacement employés. Les injections sous-cutanées de six à dix gouttes de sulfate d'atropine sont encore un moyen très-utile.

— *Hernies du vagin.* V. HERNIE.

— *Art vétér.* Dans les grandes femelles domestiques, la largeur du *vagin* est d'environ 0^m,10 à 0^m,16; elle est beaucoup moindre dans les petites; sa largeur au milieu est d'environ 0^m,10. Dans le jeune âge, le *vagin* est resserré sur lui-même, et, vu à l'extérieur, il a moins de volume que le corps de la matrice. Son diamètre s'agrandit après la copulation, et il a la plus grande capacité possible pendant le part. Dans la vieillesse, il se resserre sur lui-même. Dans les trois ou quatre premiers mois de la gestation des grandes femelles, il est allongé par suite du déplacement de la matrice, qui se porte en avant dans l'abdomen. Vers les derniers temps, sa longueur diminue à mesure que la matrice acquiert de l'ampleur, à tel point qu'aux approches du part, si le fœtus est volumineux, surtout s'il y en a deux, la paroi postérieure de la matrice, repoussée dans l'excavation du bassin, efface plus ou moins la cavité du *vagin* et dans quelques cas même le repousse entre les lèvres de la vulve ou même au dehors. Le *vagin* est maintenu en place antérieurement par les replis péritonéaux qui le fixent en haut avec le rectum, en bas avec la vessie. L'adhérence au rectum des replis péritonéaux se faisant par un tissu cellulaire lâche, extensible, tandis que le tissu cellulaire qui unit la vessie au *vagin* est serré, dense, cette double circonstance explique pourquoi le rectum est rarement entraîné dans les déplacements de la matrice, tandis que la vessie y participe toujours plus ou moins. Par ses faces latérales, il est uni par du tissu cellulaire aux plans musculaires et aponevrotiques qui forment l'excavation pelvienne. Sa face interne est tapissée par une membrane muqueuse qui se continue dans le fond avec celle de la cavité utérine et celle de la vulve en arrière. Sa teinte habituelle est pâle, mais elle se colore en rouge à l'époque des chaleurs. Elle forme des plis, des rides irrégulières, transversalement placées dans la vache et plus marquées après plusieurs parts, qui ont pour but de faciliter la dilatation lors du part et de rendre probablement plus vive la sensation voluptueuse qu'éprouve le mâle par le frottement du pénis. Un repli transversal plus marqué est placé dans le milieu de la face inférieure du *vagin*; assez étendu sur les côtés, son bord libre regarde l'entrée du *vagin*. C'est dans ce repli que se trouve placé le méat urinaire, c'est-à-dire l'orifice de l'urètre. Cette valvule, d'autant plus étendue que le *vagin* est plus étroit, et par conséquent que la femelle est plus jeune, a été comparée à la membrane hymen de la femme. Enfin, en avant, au fond du canal, on remarque la saillie formée par le col utérin, c'est-à-dire le museau de tanche ou la fleur épanouie. En arrière, cette surface interne se continue avec celle de la vulve.

Etudié dans sa structure, le *vagin* se montre formé par deux membranes: l'interne, ou la couche muqueuse se continue avec celle de la matrice; l'externe, de nature dartoïque, est entourée, dans la plus grande partie de son étendue, d'une couche abondante de tissu cellulaire qui la met en rapport avec les organes renfermés dans la cavité pelvienne; mais, en avant, elle se trouve enveloppée par la membrane péritonéale, repliée circulairement autour du canal vaginal pour se porter sur l'utérus. Le sang est apporté à ces membranes par l'artère honteuse interne; il en sort par des veines nombreuses qui sont disposées en plexus autour de l'organe et se dégorgeant dans le tronc satellite de l'artère. Les nerfs viennent du plexus pelvien. Enfin, des différences notables existent dans la vache et la truie. Chez ces femelles, les parois

latérales du *vagin* sont parcourues, jusqu'à une certaine distance, par un canal muqueux qui s'ouvre dans la cavité vulvaire, à côté du méat urinaire. Ces conduits, dont la signification est inconnue, sont désignés sous le nom de canaux de Gartner.

— *Renversement du vagin.* De toutes les femelles domestiques, la vache et la chienne sont celles qui éprouvent le plus souvent cet accident. Dans la chienne, il peut avoir lieu à la suite des chaleurs, et il résulte alors d'une congestion des parties génitales; il peut quelquefois aussi être la suite de l'accouplement prématuré, surtout avec des mâles d'une plus forte stature que la femelle. Le déplacement du *vagin* est incomplet ou complet. Dans le premier cas, rien ne se montre au dehors; seulement, en écartant les lèvres de la vulve, on aperçoit à la surface muqueuse une tumeur plus ou moins rapprochée de l'ouverture; cette tumeur est mobile; on peut la repousser et même la faire disparaître en la portant en arrière. Quand le déplacement est complet, la tumeur se montre au dehors et sort par la vulve; sa surface est une membrane muqueuse, et le pourtour de la base par laquelle elle tient à la vulve ne présente aucune espèce de conduit par lequel il soit possible de pénétrer dans les organes de la génération. Il doit en être ainsi, puisque, toutes les fois que, le *vagin* étant rejeté au dehors, ses parois internes sorties les premières font saillie au dehors, ce sont elles qu'on aperçoit d'abord, et quand la totalité du *vagin* se trouve ainsi déplacée, ce déplacement ou cette expulsion commence à partir de la face interne des lèvres de la vulve. Par suite, l'utérus est aussi déplacé, mais porté en arrière dans la cavité pelvienne; il se trouve, par conséquent, occuper la place abandonnée par la *vagin*. A la partie la plus postérieure et la plus déclive de la tumeur dont il s'agit, on remarque des rides, au milieu desquelles on rencontre une excavation prolongée et profonde qui constitue un véritable canal par lequel on peut parvenir à l'utérus.

On pourrait quelquefois confondre le déplacement du *vagin* avec des productions polypeuses dont l'intérieur de ce canal membraneux pourrait être le siège, particulièrement dans la chienne. Ces productions morbides, désignées sous le nom de condylomes, ne sont pas toujours renfermées dans le *vagin*; il en est qui font saillie au dehors et qui peuvent même, dans quelques cas, ne tenir en quelque sorte à la vulve que par un pédoncule. Le cas où il est le plus possible de se méprendre est celui où la surface des productions dont il s'agit est muqueuse. Il est, en effet, une espèce de condylome qui se développe sous la membrane muqueuse et qui en est recouverte; dans la chienne, on en voit même de semblables sortir de la vulve et pendre au dehors. Le moyen d'éviter toute erreur est d'examiner attentivement les parties; alors il devient facile de saisir les différences qu'elles présentent. Pour cet effet, on introduit le doigt ou la main, suivant l'animal, par la vulve dans le *vagin*. Si ce dernier est particulièrement déplacé, on trouve bientôt le fond, on détermine la rentrée de ce qui peut être sorti, le canal se prolonge, et on peut, en continuant ainsi, faire disparaître la tumeur. Si c'est une production polypeuse, on passe avec facilité dans le *vagin* et l'on pénètre, comme dans l'état naturel, jusqu'au col de l'utérus; on saisit la tumeur, on la ramène et l'on reconnaît quelquefois qu'elle ne tient au *vagin* que par un pédoncule. Il est très-essentiel de faire cette distinction, parce que les moyens curatifs ne sont pas les mêmes dans les deux cas.

Le déplacement du *vagin*, lorsqu'il existe isolément et qu'il a lieu à l'époque du rut ou après la parturition ou l'avortement, n'est pas ordinairement dangereux; souvent la nature en triomphe seule, en ramenant les parties dans leur situation à peu près naturelle. Mais quand l'accident précède l'accouplement, il rend celui-ci ordinairement beaucoup plus difficile, et la mère et le petit courent alors quelque danger.

Les parties déplacées peuvent être tuméfiées, épaissies, infiltrées, durcies et sécréter une matière séro-muqueuse plus ou moins abondante. C'est alors qu'il est nécessaire de les ramener dans leur position normale par une certaine manœuvre; mais, auparavant, il faut remarquer que les parties échappées au dehors sont ordinairement saillies par le fumier ou la litière sur laquelle les femelles herbivores se couchent, ou par la poussière et la terre contre laquelle la chienne se frotte et blesse les parties, ou par le sang et la matière de la sécrétion; or, il faut, avant tout, débarrasser ces parties de toutes les matières étrangères qui peuvent s'y être fixées. Ensuite, s'il y a inflammation, il est quelquefois bon d'attendre avant de réduire, surtout si la tuméfaction n'est pas considérable et si la bête ne paraît pas incommodée, car quelquefois la nature opère d'elle-même; on peut alors se contenter de couvrir la partie déplacée, tant pour la soustraire à l'action de l'air que pour empêcher qu'elle ne se salisse de nouveau et prévenir les mauvais effets des frottements. En outre, on lotionne avec des liquides émollients propres à assouplir, à détendre; on maintient les parties soulevées pour que leur

poids n'occasionne pas de plus vives douleurs, ne s'oppose pas à la réduction spontanée, si elle est possible, n'augmente pas le malaise, et, comme dans le cas de délivrance difficile et par les mêmes moyens, on fait cesser les efforts expulsifs qui pourraient amener un déplacement plus considérable. Si l'engorgement était trop fort pour que, par ces moyens simples, on pût en espérer la diminution ou la disparition naturelle, on pourrait appliquer des sangsues ou pratiquer quelques scarifications peu profondes qui n'intéresseraient que la muqueuse; le sang ou les liquides infiltrés s'écouleraient en partie, et cela pourrait dispenser des autres moyens. Lorsque, malgré tout, les parties ne rentrent pas, il reste à opérer la réduction, qui est facile et ne présente pas de difficultés réelles. Au reste, on n'est pas toujours obligé de recourir à cette opération; car quelquefois, à mesure que le déplacement s'opère, la tumeur diminue, le vagin rentre par la vulve, disparaît et finit par reprendre sa place naturelle; souvent même il n'est pas nécessaire d'avoir recours au pessaire.

VAGINA s. f. (va-ji-na — mot latin qui signifie *gaine*). Moll. Genre de mollusques acéphales formé, aux dépens des solens, et comprenant les espèces à coquilles droites.

VAGINACÉ, ÉE adj. (va-ji-na-sé — rad. *vagina*). Moll. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre *vagina*.

— s. m. pl. Groupe de mollusques acéphales, ayant pour type le genre *vagina*.

VAGINAIRE s. f. (va-ji-nè-re — du lat. *vagina*, gaine). Infus. Genre d'infusoires systolides ou rotateurs, voisin des furculaires.

— Bot. Syn. de *DISA* et de *FOURENE*. || Syn. de *MICROCOCLEUS*, genre d'algues oscillariées.

VAGINAL, ALE adj. (va-ji-nal, a-le — rad. *vagin*). Anat. Qui a rapport, qui appartient au vagin : *Orifice vaginal*. *Membrane vaginale*. *Artère vaginale*. *Les mucosités vaginales s'écoulent en assez grande abondance pendant la grossesse*. (Cazeaux.) || Qui enveloppe comme une gaine. || *Apophyse vaginale*, lame saillante qui enveloppe comme une gaine la base de l'apophyse styloïde de l'os temporal. || *Tunique vaginale*, Membrane séreuse qui enveloppe le testicule.

— s. f. Ornith. Syn. de *CHRONIS*.

— Encycl. *Artère vaginale*. On appelle ainsi une artère qui naît de l'artère honteuse interne ou de l'hémorroïdale, et quelquefois de l'obturatrice; dirigée obliquement en bas et en avant, elle donne d'abord un rameau assez considérable à la partie latérale inférieure de la vessie; ensuite elle se porte sur le côté du vagin, en se rapprochant de la partie inférieure, et se prolonge en avant jusqu'à l'orifice de ce conduit, auquel elle fournit dans ce trajet de nombreux rameaux; souvent cette artère manque, et le vagin ne reçoit que des rameaux nombreux fournis par l'utérine, les vésicales et l'hémorroïdale moyenne.

— *Tunique vaginale*. On appelle ainsi une membrane séreuse qui constitue la sixième enveloppe du testicule. Cette membrane séreuse présente deux feuillets. Le feuillet pariétal tapisse la face interne de la tunique fibreuse; le feuillet viscéral recouvre le testicule et la face supérieure de l'épididyme. Ces deux feuillets sont en communication au niveau de la partie inférieure des vaisseaux spermatiques au moyen d'une gaine séreuse qui se continue en haut avec le feuillet pariétal et à la partie inférieure avec le feuillet viscéral. Cette gaine n'est pas plus élevée d'un côté que de l'autre. Le feuillet pariétal présente une couche celluleuse profonde et une couche superficielle formée par un épithélium pavimenteux. Le feuillet viscéral est formé par la seule couche épithéliale sur le testicule; mais, au niveau du corps de l'épididyme, ce feuillet présente les deux couches du feuillet pariétal. A ce niveau, la tunique vaginale forme un cul-de-sac qui s'enfonce entre le corps de l'épididyme et le testicule. Ce cul-de-sac présente son ouverture au niveau du bord externe de l'épididyme et son fond au niveau du bord interne, où il s'adosse au feuillet qui recouvre le côté interne du testicule pour former avec lui une sorte de mésentère. La cavité de la tunique vaginale, comme celle de toutes les séreuses, est une cavité virtuelle, qui ne devient apparente que par l'insufflation, l'injection ou la présence d'un liquide de nature pathologique; la tunique vaginale a pour usage de faciliter les mouvements du testicule.

La tunique vaginale peut être le siège d'un épanchement qui a reçu le nom d'hydrocèle proprement dite (v. *HYDROCÈLE*). Elle peut aussi être le siège d'une accumulation de sang qui a reçu le nom de hématocele. V. ce mot.

VAGINALITE s. f. (va-ji-na-li-te — rad. *vagina*). Pathol. Inflammation de la tunique vaginale.

VAGINANT, ANTE adj. (va-ji-nan, an-te — du lat. *vagina*, gaine). Eugalnant, qui enveloppe comme une gaine.

— Entom. *Ailes vaginantes*, Ailes supérieures des coléoptères et des orthoptères.

VAGINATEUR s. m. (va-ji-na-teur — lat. *vaginatus*; de *vagina*, fourreau). Gainier; fabricant de gaines, d'étais, de fourreaux.

VAGINÉ, ÉE adj. (va-ji-né — du lat. *vagina*, gaine). Hist. nat. Embrassé par une gaine; pourvu d'une gaine.

— s. m. pl. Entom. Classe d'insectes comprenant ceux qui ont deux ailes supérieures engainantes, c'est-à-dire les coléoptères et les orthoptères.

* **VAGINELLE** s. f. (va-ji-nè-le — dimin. du lat. *vagina*, gaine). Petite gaine.

— Moll. Genre de ptéropodes, de la famille des hyalides, réuni par plusieurs auteurs aux cléodores ou aux créséides, et dont l'espèce type est un fossile des terrains tertiaires.

— Bot. Petite gaine membraneuse qui entoure la base de chaque faisceau de feuilles de pin.

VAGINERVE adj. (va-ji-nèr-ve — du lat. *vagus*, vague; *nervus*, nerf). Bot. Qui a des nervures irrégulières ou peu marquées.

VAGINICOLE s. f. (va-ji-ni-ko-le — du lat. *vagina*, gaine; *colo*, j'habite). Infus. Genre d'infusoires, de la famille des ophrydines, comprenant des espèces qui vivent dans les eaux pures, douces ou marines : *Les vaginicoles se trouvent fixées aux plantes ou aux entomostracés*. (E. Baudement.)

VAGINIFÈRE adj. (va-ji-ni-fè-re — du lat. *vagina*, gaine; *fero*, je porte). Hist. nat. Qui porte une gaine.

VAGINIFORME adj. (va-ji-ni-for-me — du lat. *vagina*, gaine, et de *forme*). Qui a la forme d'une gaine.

— s. m. pl. Zooph. Famille de polypiers à tiges fistuleuses et flexibles.

VAGINISME s. m. (va-ji-ni-sme — rad. *vagin*). Pathol. Constriction spasmodique du muscle constricteur du vagin.

VAGINITE s. f. (va-ji-ni-te — rad. *vagin*). Pathol. Inflammation du vagin.

— Encycl. La *vaginite* peut être produite par l'infection syphilitique ou par une autre cause quelconque d'irritation. Dans le premier cas, elle constitue la blennorrhagie chez la femme et doit être traitée comme telle (v. *BLENNORRAGIE*); dans le second, qu'il est très-difficile de distinguer du premier, on n'a affaire qu'à un simple écoulement vaginal dont on peut triompher en quelques jours. Les symptômes sont à peu près les mêmes que ceux de la blennorrhagie; ils sont seulement moins intenses et la maladie est de moins longue durée. Le traitement consiste dans l'emploi des émollients, des bains, dans un régime doux, et, lorsque l'affection est d'une certaine intensité, dans l'usage des injections astringentes comme dans la blennorrhagie.

* — *Vaginite granuleuse*. La *vaginite granuleuse* est une maladie essentiellement chronique chez les femmes enceintes, mais pouvant exister aussi chez d'autres femmes. Elle est caractérisée par le développement sur le vagin de granulations rouges, en général, assez volumineuses, indolentes, tantôt éparpillées et isolées, tantôt et presque toujours, confluentes, occupant soit une partie limitée, soit la totalité du vagin, depuis les caroncules myrtiliformes jusqu'au col utérin, accompagnées d'un écoulement vaginal purulent, abondant, plus ou moins verdâtre. Les causes de cette affection sont très-obscurées; on la rencontre le plus souvent chez les femmes enceintes. Les symptômes qui la caractérisent consistent en quelques démangeaisons ou quelques cuissons, qui disparaissent avec le repos et les soins de propreté. Un symptôme qui ne manque jamais, c'est un écoulement plus ou moins abondant. La matière sécrétée est épaisse, crémeuse, d'une couleur jaune ou verdâtre. Si, à l'aide du spéculum, on examine les surfaces, on voit de petites saillies rougeâtres ou d'un rouge vif, d'un diamètre qui varie entre 0m,0005 et 0m,002. Leur forme est, le plus souvent, celle d'une demi-sphère adhérente par la base; mais quelquefois elles acquièrent un développement bien plus grand; elles s'allongent et prennent la forme de petits cylindres. La *vaginite* présente alors le degré le plus élevé qu'elle puisse atteindre (Dewille). On peut sentir les granulations à l'aide du toucher. Le doigt introduit dans le vagin glisse entre deux parois dures, rugueuses, chagrinées, sensation qu'on n'éprouve que dans les cas de *vaginite granuleuse*. La marche de cette maladie est essentiellement chronique; sa durée égale celle de la gestation. Cependant l'accouchement ne la fait pas toujours disparaître, et alors sa durée est illimitée. Le traitement de la *vaginite* chronique est le même que celui de la blennorrhagie chez la femme. Dewille dit avoir toujours procuré la guérison par les injections au nitrate d'argent, composées de 0gr,05 de nitrate d'argent cristallisé et de 30 grammes d'eau distillée. Les femmes prennent cette injection matin et soir, après s'être préalablement lavé le vagin. A ce traitement, on joint l'usage des bains de siège et des bains généraux tous les quatre ou cinq jours.

— Art vétér. Les causes de la *vaginite* sont loin d'être connues chez les animaux. Cependant on peut y rapporter tous les agents qui exercent une action irritante directe sur la muqueuse vaginale, tels que l'introduction des corps étrangers trop volumineux, trop durs, anguleux ou acérés; les injections irritantes, les manœuvres violentes exercées pour provoquer la parturition, la répétition très-multipliée du coït chez les chiennes, la disproportion des organes sexuels entre eux, comme quand une chienne de petite espèce reçoit successivement plusieurs chiens d'une stature plus forte que la sienne. Les irritations des autres membranes muqueuses peuvent aussi se communiquer sympathiquement à celle du vagin; telles sont les autres affections catarrhales, l'irritation des voies intestinales, etc. La jument et la vache sont peu exposées à la *vaginite*, si ce n'est à la suite d'un avortement, d'une parturition très-laborieuse, des moyens violents qu'on a pu employer pour faire réussir l'accouchement, surtout s'il y a eu plusieurs fœtus, un fœtus trop volumineux, ou lorsqu'on a fait usage d'un pessaire mal confectionné, trop fort, trop dur, peu uni et mal adapté à la place où il doit être assujéti. Toutes les causes de l'inflammation de la membrane génito-urinaire chez les femelles, de celle de l'utérus en particulier, peuvent d'ailleurs donner lieu à la *vaginite*.

La *vaginite* est caractérisée par la rougeur plus ou moins vive et plus ou moins étendue de la muqueuse vaginale, rougeur quelquefois accompagnée d'excoriation; le gonflement inflammatoire se développe et se prononce surtout à l'orifice du conduit, qui devient douloureux au toucher, de même qu'une partie plus ou moins grande de son étendue. Les excoriations, lorsqu'elles existent, dégénèrent quelquefois en ulcérations, soit aux lèvres de la vulve, soit plus avant dans le vagin. L'animal éprouve quelques difficultés à marcher et plus encore à courir, ce qu'il fait quelquefois en écartant les membres pelviens; il éprouve aussi de fréquentes envies d'uriner, et l'émission de l'urine paraît douloureuse. La membrane muqueuse est d'abord sèche, ou du moins peu humectée; mais bientôt après on observe par la vulve un écoulement de mucus, altéré aussi bien dans sa couleur que dans sa consistance. La matière de l'écoulement est plus ou moins abondante, puriforme, jaunâtre ou verdâtre; ce phénomène peut être regardé comme le produit de l'inflammation, ou plutôt de l'exsudation de la membrane muqueuse enflammée; s'il persiste longtemps, on peut croire qu'il résulte de la lésion, devenue chronique, de l'utérus, dans lequel se trouvent aussi quelquefois des polypes ou des tumeurs squirrhueuses. Si même on fait saillir des juments en cet état, il peut souvent en résulter que les étalons qui les montent soient bientôt atteints d'une certaine quantité d'ulcérations baveuses sur le corps du pénis, sans qu'on puisse y reconnaître le moindre des caractères de la syphilis, quoi qu'on en ait pu dire, puisqu'un simple régime délayant et rafraîchissant, quelques bains avec des lotions émollientes suffisent pour triompher de ces lésions, qui même, en quelques cas, se guérissent spontanément au bout d'une quinzaine de jours. Quoi qu'il en soit, au bout d'un temps variable, selon l'intensité de la *vaginite*, celle-ci décroît et tend vers la guérison; quelquefois, dans la chienne, elle passe à l'état chronique et devient alors la source d'un écoulement habituel fort malpropre et fort incommode, surtout pour les petites chiennes de chambre, qu'on nourrit trop bien, à qui on donne des saucées épicées ou autres substances excitantes. Ce mode de terminaison est beaucoup plus rare dans la jument.

La *vaginite* aiguë se dure ordinairement que peu de jours, et elle se termine presque constamment par résolution. Elle est encore moins grave que l'urétrite, ce qui peut tenir à ce que la partie affectée est plus courte, moins profondément située, moins compliquée et plus largement ouverte. Les moyens de traitement sont : le repos, les bains de vapeur aqueuse, les lotions et les injections émollientes fréquemment répétées, quelques applications de sangsues à la vulve si l'inflammation est trop vive; quelquefois même, dans ce cas, la saignée générale, des boissons blanches légèrement nitrées, des breuvages délayants et le régime blanc. A la fin et pour peu qu'il y ait tendance à l'état chronique, quelques lotions ou injections astringentes conviennent. On seconde les effets de ces moyens par l'exercice, les bouchonnements fréquents, les couvertures, le placement des animaux malades dans un local sec et élevé, s'il est possible, et une alimentation appropriée. On pourrait tirer un parti avantageux des révulsifs cutanés, employés à propos dans le traitement de cette maladie.

VAGINOÏDE adj. (va-ji-no-i-de — du lat. *vagina*, gaine, et du gr. *eidos*, aspect). Hist. nat. Qui ressemble à une gaine.

VAGINO-LABIAL, ALE adj. (va-ji-no-labi-al, a-le — de *vagina*, et de *labial*). Anat. et pathol. Qui appartient au vagin et aux grandes lèvres de la vulve : *Hernie VAGINO-LABIALE*.

VAGINO-PÉRITONÉAL, ALE adj. (va-ji-no-péri-to-né-al, a-le — de *vagina*, et de *péritonéal*). Anat. et pathol. Qui appartient au vagin et au péritoine. || *Conduit vagino-péritonéal*, Canal séreux qui, chez le fœtus, établit une communication entre le péritoine et la tunique vaginale.

VAGINOPORE s. m. (va-ji-no-po-re — du lat. *vagina*, gaine, et de *pore*). Zooph. Genre

de polypiers bryozoaires, de la famille des eschariens, dont l'espèce type est un fossile du calcaire grossier des environs de Paris.

VAGINO-RECTAL, ALE adj. (va-ji-no-rectal, a-le — de *vagina*, et de *rectal*). Anat. et pathol. Qui appartient au vagin et au rectum : *La fistule VAGINO-RECTALE met en communication le vagin et le rectum et permet le passage des fèces de l'un dans l'autre*.

VAGINO-URÉTRAL, ALE adj. (va-ji-no-uré-tral, a-le — de *vagina*, et de *urétral*). Anat. et pathol. Qui appartient au vagin et à l'urètre : *Fistule VAGINO-URÉTRALE*.

VAGINO-VÉSICAL, ALE adj. (va-ji-no-vé-zi-cal, a-le — de *vagina*, et de *vésical*). Anat. et pathol. Qui appartient au vagin et à la vessie : *Fistule VAGINO-VÉSICALE*.

VAGINO-VULVAIRE adj. (va-ji-no-vul-vère — de *vagina*, et de *vulvaire*). Anat. et pathol. Qui appartient au vagin et à la vulve.

VAGINULE s. f. (va-ji-nu-le — lat. *vaginula*, dimin. de *vagina*, gaine). Hist. nat. Petite gaine.

— Moll. Genre de mollusques gastéropodes pulmonés, de la famille des limnées, réuni par plusieurs auteurs aux onchides. || Syn. de *VAGINELLE*, genre de mollusques ptéropodes.

— Bot. Nom donné aux corolles tubuleuses des composées.

VAGINULÉ, ÉE adj. (va-ji-nu-lé — rad. *vaginule*). Hist. nat. Muni de vaginules, de petites gaines.

— s. f. pl. Bot. Famille de mousses, comprenant celles dont les pédicelles sont munis de petites gaines.

VAG-NULIFÈRE adj. (va-ji-nu-li-fè-re — de *vaginule*, et du lat. *fero*, je porte). Hist. nat. Qui porte des vaginules.

— Bot. *Calathides vaginulifères*, Calathides de composées qui ne contiennent que des fleurons.

VAGINULINE s. f. (va-ji-nu-li-ne — dimin. de *vaginule*). Foran. Genre de stichostégues, comprenant cinq ou six espèces, la plupart fossiles, trouvées dans les terrains crétacés.

VAGIPÈDE adj. (va-ji-pè-de — du lat. *vagus*, vague; *pes*, pied). Zool. Qui a les pieds épars sur le corps.

— s. m. pl. Zooph. Groupe d'holothurides.

VAGIR v. n. ou intr. (va-jir — lat. *vagire*, mot qui se rattache probablement à la racine *vag*, résonner, crier, d'où aussi peut-être le grec *éked*, résonner, bruire, qui serait pour *Féchéed*, le sanscrit *vach*, voix, latin *vox*, et le sanscrit *vagitan*, cri, latin *vagitus*, cri, vagissement). Faire entendre le cri particulier à l'enfant qui vient de naître : *Si Dieu m'offrait le privilège de vagir une seconde fois dans mon berceau, je refuserais ses offres*. (Baron de Trenck.)

— Par anal. Pousser des cris semblables à ceux des enfants qui viennent de naître : *Les crocodiles VAGISSAIENT entre les roseaux du fleuve, imitant le cri d'un enfant en détresse*. (Th. Gaut.) || Se dit aussi d'un certain cri du lièvre.

— v. a. ou tr. Poétiq. Dire, faire entendre, chanter dans son jeune âge :

Parce que j'ai vagi des chants de royauté
Suis-je à toujours rivé dans l'imbécillité?
V. Hugo.

VAGISSANT, ANTE adj. (va-ji-san, an-te — rad. *vagir*). Qui vagit : *Des enfants VAGISSANTS. Une voix VAGISSANTE*.

VAGISSEMENT s. m. (va-ji-se-man — rad. *vagir*). Cri particulier à l'enfant nouveau-né : *On entendait des rires aigus, des VAGISSEMENTS d'enfants, des voix de femmes*. (V. Hugo.)

De Moïse au berceau, sur le Nil écumant,
Nous avons entendu le sourd vagissement.
ALEX. DUMAS.

— Par anal. Cri du crocodile ou du lièvre.

VAGLIA, bourg du royaume d'Italie, province et district de Florence, mandement de Scarperia; 2,900 hab.

VAGLIO-DI-BASILICATA, bourg du royaume d'Italie, province de la Basilicate, district de Potenza, mandement de Tolve; 4,100 hab.

VAGNEY, bourg et commune de France (Vosges), cant. de Saulxures, arrond. et à 15 kilom. E. de Remiremont, dans une vallée riante, qu'arrose un bras de la Moselle appelé Moselotte; pop. aggl., 622 hab. — pop. tot., 3,153 hab. Filatures, moulins, construction de machines; fabrication et commerce d'excellents fromages. Près de ce bourg se trouvent des mines d'agate, de grenat et d'autres pierres précieuses.

VAGON s. m. V. *WAGON*.

VAGONNET s. m. V. *WAGONNET*.

VAGONNIER s. m. V. *WAGONNIER*.

VAGORITUM, ville ancienne de la Gaule, dans la Lyonnaise III^e, capitale des Arviens. C'est aujourd'hui le bourg de Saint-Jean-sur-Èvre.

VAGRA s. m. (va-gra). Mamm. Un des noms vulgaires du tapir.

VAGUAGE s. m. (va-ga-je — rad. *vaguer*). Techn. Action de vaguer la bière.

VAGUE adj. (va-ghe — lat. *vagus*, mot qui est rattaché par Eichhoff, ainsi que le verbe *vagari*, errer, à la racine sanscrite *vag*, *vaihl*, remuer, agiter, aller, errer, d'où aussi, selon lui : le grec *oched*, *oched* pour *Foched*, *Fochled*, le latin *vacillare*; l'anglo saxon *wacan*, vaciller, *wican*, glisser, aller; le scandinave *vaca*, errer, *vikia*, se mouvoir, *vikna*, être mis en mouvement; l'ancien allemand *wachen*, *wikan*; l'anglais *to wag*, *to waggle*). Indécis, mal déterminé, mal défini : *Des pensées vagues. Une crainte vague. Des vagues desirs. Un vague pressentiment. Un bruit vague. Est-il rien de moins fixe que l'esprit humain, toujours variable en ses pensées, vague en ses desirs, chancelant dans ses résolutions?* (Boss.) *Quand il s'agit simplement de goût, il faut écarter tout ce qui est inutile, écrit lâchement et d'une manière vague.* (Volt.) *Chez une jeune fille, tout paraît voilé, tout est incertitude, desirs vagues, espoir et frayeur, joie et chagrin.* (E. Sue.) *Il Yaporeux, nuageux, confus : Une vague et douce rêverie. Lorsque les regards sont vagues et dissipés, on voit tout et on ne voit rien.* (Boss.)

Dans un vague abandon flotte l'âme pensive.
FONTANES.

— Poétiq. Incertain, indécis dans ses idées :

Sans amis, sans repos, suspect et dangereux,
L'homme frivole et vague est déjà malheureux.
GRESSER.

— Chronol. *Année vague*, Année de 365 jours, sans les intercalations qu'y ont introduites les diverses réformes du calendrier.

— Gramm. *Noms vagues*, Noms de nombre cardinaux arabes, depuis 11 jusqu'à 99. *Noms arabes* qui désignent un nombre d'objets plus ou moins grand, mais sans en préciser le chiffre.

— Peint. *Couleur vague*, Couleur indécise, nuageuse et comme voilée; se dit en bonne et en mauvaise part. *Dessin vague*, Dessin qui manque de fermeté, de vigueur, de netteté.

— Pathol. *Douleur vague*, Douleur dont le siège varie.

— Anat. *Nerfs vagues*, Nerfs pneumo-gastriques.

— Bot. *Cloisons vagues*, Celles qui n'ont pas de direction bien déterminée.

— Agric. *Terre vague*, *Terre vaine* et *vague*, Terre inculte.

— Sylvic. Se dit des parties de forêt qui présentent une assez grande étendue dépourvue d'arbres.

— s. m. Ce qui est indécis, mal défini, confus, vaporeux : *Le VAGUE est nécessaire aux plaisirs de l'imagination.* (Mme Necker.) *Il est des moments dans la vie où le VAGUE plaît à de jeunes âmes.* (Balz.)

— Vide : *Le VAGUE des airs. S'élever dans le VAGUE.*

Ce peuple, au gré des vents qui secondent ses ailes,
Fend le vague de l'air...

DELLIS.

— Peint. Indécision de la couleur, défaut de netteté, de vigueur. *l'Absence de rudesse, de dureté dans les tons et les couleurs.*

— Anat. Nerf vague.

— Argot. Promenade d'une fille qui sollicite les passants : *Aller au VAGUE. Envoyer une fille au VAGUE.*

VAGUE s. f. (va-ghe — du germanique : ancien haut allemand *wac*, gothique *wégs*, anglo-saxon *wæg*, scandinave *vágr*, ancien allemand *wág*. Ces diverses formes représentent le sanscrit *vaha*, *vahati*, *vāhini*, rivière, *vāhāsa*, cours d'eau. La racine est *vah*, porter, conduire, couler, en zend *vax*, en grec *oched*, en latin *vehō*, en gothique *vigan*, ancien allemand *wagōn*, *wagjan*, anglo-saxon *wagian*, en scandinave *waga*, etc., en ancien slave *vesti*, en lithuanien *vestiti* et *weza*, etc. Les dérivés de divers genres sont très-nombrables et s'appliquent surtout aux véhicules de toute espèce). Eau accidentellement élevée au-dessus du niveau de la mer, et douée d'un mouvement qui la déplace à la surface : *Les vagues viennent se briser contre les rochers et contre les côtes.* (Buff.)

Que peut contre le roc une vague animée?

PIRON.

Un soupir amoureux par un autre s'excite,
Comme par une vague une vague s'irrite.

MAIRET.

... Les vagues courroucées
Rejaillissent au loin, par les vagues poussées.

LAMARTINE.

... C'est du sein mouvant de la vague profonde
Que sort chaque matin le soleil radieux.

A. BARBIER.

— Par anal. Objet quelconque imitant une vague par sa forme ou son mouvement : *Des vagues de sable. Les vagues de la foule. Mon front étincelle, mes cheveux ont les racines délicieusement plantées, ils offrent de petites vagues d'or pâle.* (Balz.)

Ici s'étend la plaine, où, comme sur la grève,
La vague des épis s'abaisse et se relève.

LAMARTINE.

— Fig. Chacun des objets qui se succèdent sans cesse, comme les vagues succèdent aux vagues :

Qu'importe ce vain flux d'opinions mortelles
Se brisant l'une l'autre en vagues éternelles?
LAMARTINE.

— Archit. Nom donné à des ornements qui figurent les vagues de la mer. *Il On dit plutôt POSTES.*

— Techn. Sorte de râteau dont les brasseurs se servent pour vaguer la bière.

— Syn. *Vagues, flots, ondes.* V. FLOTS.

— Encycl. V. LAME.

VAGUEMENT adv. (va-ghe-man — rad. vague). D'une manière vague : *Je le connais VAGUEMENT. Il en a parlé VAGUEMENT. Ecrire VAGUEMENT et sans avoir rien à dire, c'est mâcher à vide.* (Volt.) *Il y a des choses que l'homme ne peut connaître que VAGUEMENT.* (J. Joubert.)

VAGUEMENTRE s. m. (va-ghe-mè-stre — allem. *wagenmeister*; de *wagen*, chariot, et de *meister*, maître). Art milit. Nom donné à plusieurs employés ou officiers de l'armée. *Il Vagueusement d'armée ou vagueusement général.* Officier chargé de la conduite des équipages. *Il Vagueusement de division, Vagueusement de corps, de régiment, ou simplement Vagueusement.* Officiers chargés, sous le vagueusement général, de la conduite des équipages d'une division, d'un régiment : *C'est le VAGUEMENTRE qui est chargé de retirer des bureaux de poste les lettres adressées aux officiers et aux soldats de son régiment.* (Acad.)

— Anc. administr. Facteur aux lettres faisant le service de la cour. *Il Ancien officier de la maison du roi ou d'un prince qui avait des fonctions analogues.*

— Encycl. Le vagueusement, ou du moins la fonction qu'il remplit, existait du temps des Romains. Le préfet des camps (*præfectus castrorum*) n'était qu'une sorte de vagueusement. Dans l'ancienne organisation de notre armée, les vagueusement étaient des officiers chargés de la conduite des équipages. Il y en avait un grand nombre qui étaient sous les ordres d'un vagueusement général. Vers la fin du XVII^e siècle, il y avait un vagueusement par régiment. Ils marchaient à la tête des bagages et logeaient à portée de l'état-major, pour être prêts à recevoir des ordres du maréchal général des logis de l'armée. Il y avait, au milieu du siècle dernier, deux sortes de vagueusement : les vagueusement de brigade, que l'on prenait parmi les sergents et qui recevaient une solde de 3 fr. par jour de marche, et les vagueusement de régiment, également pris parmi les sergents, mais ne touchant que 20 sous. Mais bientôt le vagueusement de brigade fut pris parmi les lieutenants de fortune et eut rang de capitaine. Les autres vagueusement recevaient des ordres de lui; il était chargé de la conduite des équipages et des vivandiers. Pendant la République, on ajouta à ces attributions celle de distribuer les lettres aux officiers supérieurs. Celui de régiment ou de demi-brigade était premier sous-officier et remplaçait le second quartier-maître, dont la place était abolie. L'Empire établit des fonctions de vagueusement généraux et de vagueusement de corps. Ces derniers recevaient journellement les ordres du vagueusement général de l'armée pour le rang que les équipages devaient occuper dans les marches, pour l'heure du départ, etc. Le vagueusement général était seul chargé de la conduite des équipages du quartier général et des vivandiers qui y étaient attachés. Il avait droit de surveillance, en marche, sur le trésor, l'imprimerie de l'armée et la poste aux lettres. La Restauration lui chargea des rapports entre les militaires et l'administration de la poste. Depuis 1831, le vagueusement de régiment est attaché comme sergent-major à la compagnie hors rang. Il a droit à une indemnité journalière de solde par chaque bataillon dont il fait le service. Dans les bataillons détachés, un sous-officier remplit l'emploi de vagueusement. Quant aux vagueusement généraux, l'ordonnance du 3 mai 1832 dispose qu'il y en aura, dans chaque armée en campagne, un pour le grand quartier général et un par division. Tous deux sont pris parmi les officiers sans troupe à la suite du quartier général. Ils ont chacun un aide. Cette même ordonnance du 3 mai 1832 ajoute, à l'égard des vagueusement de régiment, qu'ils font le service de la poste aux lettres, veillent aux moyens de transport et maintiennent la police parmi les cantiniers. Ils obéissent au vagueusement de la division, portent les galons de sergent-major, dont ils ont le grade, remettent gratis lettres et argent et touchent 0 fr. 25 par jour et par bataillon pour le service de facteur.

VAGUER v. n. ou intr. (va-ghe — lat. *vagari*; de *vagus*, errant. V. VAGUE adj.). Errer çà et là, au hasard : *Hier, j'ai VAGUÉ au clair de lune dans la campagne.* (Chateaub.) *Les enfants, retenus à l'école sous la verge de la discipline, ne vaguent point par les champs.* (Corinien.)

— Fig. Errer distraitemment d'un objet à l'autre : *Celui-ci laisse VAGUER ses pensées, sans que vos discours arrêtent son esprit distraité.* (Boss.)

— Argot. Faire le trottoir, solliciter les passants.

VAGUER v. a. ou tr. (va-ghe — rad. vague s. f.). Techn. Brasser, en parlant de la bière.

VAGUESSE s. f. (va-ghe-se — rad. vague adj.). Caractère de ce qui est vague, indécis, mal défini.

— Peint. Indécision calculée dans le dessin et dans les tons.

VAGUETTE s. f. (va-ghe-te). Action de regarder une personne avec convoitise. *Il Vieux mot.*

— Techn. Morceau de feutre ou de peau que l'ardoisier attache devant ses jambes pour les protéger.

VAGUE-VAGUE s. m. (va-ghe-va-ghe). Entom. Nom vulgaire des termites au Sénégal.

VAHAN, dit le Grand, prince arménien, mort en 511. Il appartenait à la famille des Mamigonis et était neveu de Vartan le Grand. En 481, il se révolta contre le schah de Perse, Firouz, et, grâce à l'appui que lui prêtèrent les Huns et Vachtang 1^{er}, roi de Géorgie, il parvint à rendre sa patrie indépendante; mais, ayant perdu une grande bataille deux ans plus tard, il fut obligé de se réfugier dans les montagnes de la Colchide. La mort de Firouz et l'invasion de la Perse par les Huns Ephthalites lui fournirent bientôt après une occasion favorable pour reprendre les armes; vainqueur cette fois, il fut reconnu en 485, par le successeur de Firouz, pour *marzban* (gardien des frontières) d'Arménie et administra cette contrée jusqu'à sa mort. Il s'attacha surtout à réparer les désastres que la guerre y avait causés et à reconstruire les églises; ce fut cependant sous son règne que le clergé arménien adopta les opinions d'Eutychès, qu'il a conservées jusqu'à nos jours. *L'Abbrégé de la vie politique et guerrière de Vahan*, par Lazzaro Parbe, a été traduit en français par Grégoire Kabagary-Gabared (Paris, 1843).

VAHÉ s. m. (va-é — mot madécasse). Bot. Genre d'arbres et d'arbrisseaux, de la famille des apocynées, tribu des carissées, comprenant quatre espèces, qui croissent en Afrique et à Madagascar.

— Encycl. Le *vahé gommifère* est un petit arbre ou un grand arbrisseau, à tige assez forte, mûre, grimpante, couverte d'une écorce mince dans le jeune âge, plus tard écaillée. Elle se divise en rameaux, qui portent des feuilles opposées, ovales et luisantes, et se terminent par des cymes de fleurs d'un blanc jaunâtre. L'ovaire est unique, ce qui distingue ces végétaux des *tabernamontana*. On retire de cet arbrisseau, par des incisions longitudinales, un suc résineux qui, par suite du contact de l'air, prend la consistance de la gomme élastique ou caoutchouc et sert aux mêmes usages. Trois autres espèces du même genre, croissant en Afrique, possèdent des propriétés analogues et fournissent aussi un caoutchouc assez estimé.

VAHETTE s. f. (va-é-te). Arbor. Variété de poire d'été.

VAHL (Martin), botaniste danois, né à Bergen (Norvège) en 1749, mort en 1804. Il fit ses études scientifiques à Copenhague et à Upsal, où il devint l'élève favori de Linné. Mais celui-ci rompit tout à coup ses relations avec lui à cause de l'attachement qu'une de ses filles éprouvait pour le jeune étudiant sans fortune, tandis que Linné était alors au plus haut point de la réputation et des honneurs. En 1779, Vahl devint lecteur au jardin botanique de Copenhague et, après avoir occupé pendant trois ans cet emploi, fut chargé par le roi de Danemark d'exécuter un voyage scientifique, pendant lequel il parcourut la Hollande, la France, l'Italie, l'Espagne, la région septentrionale de l'Afrique, la Suisse et l'Angleterre. De retour à Copenhague en 1785, il fut nommé professeur d'histoire naturelle à l'université de cette ville et fut chargé de continuer la *Flora danica* d'Edér. Dans le but de recueillir des matériaux pour cet ouvrage, il fit plusieurs excursions sur les côtes et dans les montagnes de la Norvège. Cette publication ne put être terminée qu'en 1810; elle se compose de vingt-quatre livraisons, dont sept avaient été écrites par Edér. En 1799 et 1800, Vahl fit encore, aux frais du gouvernement danois, de nouveaux voyages en Hollande et à Paris et, à son retour, fut nommé professeur de botanique à l'université de Copenhague. A sa mort, le roi de Danemark acheta son herbier, ses manuscrits et sa bibliothèque, qui renfermaient 3,000 volumes, et fit, en outre, une pension à sa veuve et à chacun de ses six enfants. On a encore de Vahl : *Symbolæ botanicae* (1790 et suiv., 3 vol. in-fol., avec 75 planches); *Eclogæ americanæ* (1796 et suiv., 3 vol., avec 30 pl.); *Enumeratio plantarum* (1804, tome 1^{er}), grand ouvrage que la mort ne lui laissa pas le temps de terminer. Il avait, en outre, travaillé à la *Zoologia danica* de Fabricius et communiqué à Cuvier des notes importantes sur les carnivores. C'est en l'honneur de ce botaniste que Thunberg a donné le nom de *vahlia* à un genre de saxifragacées.

VAHLIE s. f. (va-li — de Vahl, botan. danois). Bot. Genre de plantes, de la famille des saxifragées, comprenant huit à dix espèces, qui croissent en Asie et en Afrique.

VAHOU-RANOU s. m. (va-ou-ra-nou — mot madécasse). Bot. Espèce de plante aquatique, qui croît à Madagascar.

VAICOUNTHA s. m. (vai-koun-ta). Relig. Paradis de Vishnou.

VAICYA ou **VAICYIA** s. m. (vai-si-ia). V. VAYSIA.

VAIDJAN ou **VIDJAN** (Abou-Sahl-Mohammed), astronome arabe du X^e siècle de notre ère. Il fut nommé, en 983, par l'émir de Bagdad, Scheref-ed-Daulah, directeur de l'observatoire qui venait d'être établi dans cette ville. Il avait écrit, entre autres ouvrages : *Commentaires sur les Eléments d'Euclide; De la construction et de l'usage de l'astrolabe pour les observations; Addition au second livre d'Archimède*, etc.

VAIDY (Jean-Vincent-François), médecin français, né à La Flèche en 1776, mort vers le milieu du XIX^e siècle. Il entra, à l'âge de dix-huit ans, dans le service de santé militaire, fut reçu docteur à Paris en 1803, devint médecin principal en 1813 et, l'année suivante, fut chargé d'un cours d'hygiène et de thérapeutique dans les hôpitaux militaires d'instruction. On a de lui : *De usu et abusu venæ sectionis* (Paris, 1815, in-80); *Plan d'études médicales* (Paris, 1816, in-80), etc. Il avait, en outre, collaboré au *Dictionnaire des sciences médicales*, au *Journal général de médecine* et aux *Mémoires de l'Académie celtique*.

VAIGATSCH, nommée *Khaiodeia* par les Samoyèdes, île de la Russie d'Europe, gouvernement d'Arkhangel, dans la mer Glaciale, entre la Nouvelle-Zemble au N., dont elle est séparée par le détroit de Kara, et le continent au S., dont elle est séparée par un étroit bras de mer qui porte le nom de l'île. Elle est située par 68° 30' de latit. N. et 56° de longit. E.; elle a 90 kilom. de longueur du N. au S. et 52 de largeur. Elle est habitée par quelques familles de Samoyèdes et fréquentée par des Russes qui vont y chasser et pêcher pendant la belle saison.

VAIGATSCH (détroit de), situé dans la mer Glaciale, sur les côtes de la Russie d'Europe, gouvernement d'Arkhangel, entre l'île du même nom et le continent. Il a environ 10 kilom. de largeur. Ce détroit a été franchi pour la première fois en 1736 par les Russes.

VAIGE, petite rivière de France (Mayenne). Elle prend sa source dans le cant. de Sainte-Suzanne et se jette dans la Sarthe, à Sablé, après un cours de 40 kilom.

VAIGIOU, île de l'Océanie, dans la Mélanésie, au N.-O. de la Papouasie, dont elle est séparée par le détroit de Gamman; par 0° 1' de latit. S. et 129° de longit. E. Elle est très-élevée et presque totalement couverte d'une immense forêt qui descend jusqu'à la mer; sur la côte N.-O. elle présente deux bons mouillages. D'énormes tortues peuplent les côtes, et de nombreux sangliers les bois. L'ornithologie y présente quelques variétés. Les naturels de cette île sont de petite taille et sujets à la lèpre; ils paraissent craintifs et méfians et passent leur vie à la chasse et à la pêche; ils sont sous la dépendance du sultan de Tidor.

VAIGRAGE s. m. (vè-gra-je). Mar. Action de vagrer : *Le VAIGRAGE d'une corvette.* Ensemble des planches qui revêtent intérieurement la membrure d'un bâtiment : *Le navire resta enveloppé d'une fumée sombre d'abord, puis ardente, jusqu'au moment où le VAIGRAGE, dévoré par le feu intérieur, ne put plus contenir l'explosion des flammes.* (Léo de Bernard.)

— Encycl. Les planches qui forment le *vaigrage* se nomment *vaigras*. On les dispose bout à bout dans le sens de la longueur du navire, mais non pas horizontalement. On imagine deux séries de plans équidistants partant du milieu du navire et inclinés les uns vers l'avant et les autres vers l'arrière, et c'est suivant les courbes d'intersection de la coque par ces plans que les vaigras sont appliquées des deux côtés. Cette disposition a pour objet de former obstacle à la tendance qu'ont tous les vaisseaux à s'arquer dans le sens de leur longueur, les parties extrêmes tendant à s'abaisser par rapport à la partie moyenne. Chaque file de vaigras forme ce qu'on nomme une *virure*.

VAIGRE s. f. (vè-gre). Mar. Chacune des planches employées au vaigrage ou revêtement intérieur d'un navire.

VAIGRER v. a. ou tr. (vè-gré — rad. *vai-gre*). Mar. Révêtir de vaigras, en parlant de l'intérieur du navire : *VAIGRER un brick.*

VAIHINGEN, ville du Wurtemberg, dans le cercle du Neckar, chef-lieu du bailliage de son nom, sur l'Enz, à 25 kilom. N.-O. de Stuttgart; 3,600 hab. Tanneries, huileries, moulins à farine, fabrication de chicorée et d'articles en faux argent. Commerce de cuirs et de bois. Ancien château. Cette ville fut brûlée par les Français en 1693.

VAI-HOU ou **VAIHOU**, nommée aussi *île de Pâques* ou de *Davis*, île de l'Océanie, dans la Polynésie, la plus orientale des Sporades australes, par 27° de latit. S. et 112° de longit. O. Elle présente une forme à peu près triangulaire, dont le périmètre est d'environ 25 kilom.; 2,500 hab. On trouve dans cette île, d'origine volcanique, des montagnes escarpées, dont l'altitude atteint 3,709 mètres et

qui présentent des cratères éteints. Le sable du rivage est en partie formé de lave. Bien qu'elle soit fort mal arrosée, son sol est fertile et elle produit des patates, des ignames et des bananes en abondance. Le rat est le seul animal vivipare qu'on y rencontre. Les habitants, vigoureux, alertes et pillards, vivent dans des cahutes en bois et en terre. On y a découvert, sur une sorte de construction d'environ 25 mètres de longueur, des bustes énormes en pierre.

Cette île fut découverte par Davis en 1686, visitée par Roggweeen le jour de Pâques, ce qui lui valut un de ses noms, et revue par Cook en 1774 et par La Pérouse en 1786. Le lieu où l'on débarque ordinairement a reçu le nom de Cookshaven.

VAILATE, bourg du royaume d'Italie, province de Crémone, district de Crema, mandement de Pandino ; 2,609 hab.

VAILLAMENT adv. (va-lla-man ; ll mil. — rad. *vallant*). Avec vaillance : *Combattre vaillamment. Se défendre vaillamment. Travailler vaillamment.*

VAILLANCE s. f. (va-lla-se ; ll mil. — rad. *vallant*). Force d'âme qui porte à affronter le danger ou qui empêche de le craindre : Le vulgaire est content s'il remplit son devoir ; Il faut plus au héros, il faut que sa vaillance Aille au delà du terme et de notre espérance.

— Par ext. Persévérance courageuse : *Par le travail, bien plus que par la guerre, l'homme a manifesté sa vaillance.* (Froudh.)

— A signifié Prix, valeur.

— Syn. *Vaillance, bravoure, cœur, etc.*

V. BRAVOURE.

VAILLANT, ANTE adj. (va-lla-n, an-te ; ll mil. — forme altérée du participe *valant*, latin *valens*, qui a de la valeur, de la force, vigoureux, du verbe *valere* être fort, vigoureux). Qui a de la vaillance : D'un vaillant homme tout la gloire se publie, Mais j'en fais moins de cas que d'un poillon en vie.

Tu. CORNILLE.

On lutte quelque temps, puis le courage tombe ; Le plus vaillant chancelle et le faible succombe.

PONSARD.

Il se dit de l'instrument de la vaillance de quelqu'un : *Une vaillante épée.*

— Par ext. Qui est doué d'une persévérance courageuse : *Un vaillant travailleur. Un vaillant chercheur.*

— *Etre vaillant comme son épée*, Etre très-vaillant.

— Manège. Plein de vigueur et d'énergie, en parlant du cheval.

— Substantif. Personne vaillante :

Paraissez, Navarrais, Maures et Castillans, Et tout ce que l'Espagne a fourni de vaillants.

CORNILLE.

Gloire à sa patrie éternelle, A tous ceux qui sont morts pour elle, Aux martyrs, aux vaillants, aux forts.

V. HUGO.

VAILLANT s. m. (va-lla-n ; ll mil. — rad. *valoir*). Avoir, bien que l'on possède : *Tiens, voilà ma besace et mon bâton, ce qui est tout mon vaillant.* (D'Ablanc.) *Représentez-vous un artisan, un laboureur, qui n'a pour tout vaillant que ses bras.* (Volt.) Il Vieux mot.

— Anc. métrol. Petite pièce de monnaie d'argent qui valait deux deniers tournois.

— Adverbal. En valeur : *Tu n'auras pas de moi trois mille louis vaillants, dit l'oncle en colère ; je te les déshérite.* (Balz.) *Quand on n'a pas un sou vaillant, pourquoi vouloir en mariage une héritière ?* (Damas-Hinard.)

Plaignez l'amant fidèle, Dédicé et galant, Qui pour promener sa belle, N'a pas un sou vaillant.

DÉSAGUÏERS.

VAILLANT (Guillaume-Hugues), poète français, né à Orléans en 1619, mort en 1678. Il appartenait à l'ordre des bénédictins et était, à sa mort, professeur de rhétorique à Pontlevoy. On a de lui un grand nombre de pièces de poésies latines de tout genre, et, sous ce titre : *Fasti sacri* (Paris, 1674, 2 vol. in-8o) un recueil d'épigrammes à la louange des saints.

VAILLANT (Wallerant), peintre flamand, né à Lille en 1623, mort à Amsterdam en 1677. Il eut pour maître Erasmus Quellyn d'Anvers. Habile dessinateur et bon coloriste, il se confina modestement dans le portrait, et s'étant trouvé à Francfort lors du couronnement de l'empereur Léopold, il reproduisit avec tant de bonheur les traits de ce prince que le duc de Grammont l'emmena en France et le présenta à la cour. Ses portraits de la reine, de la reine mère et du duc d'Orléans furent très-admirés et il fut de mode dans toute la haute noblesse de se faire peindre par Vaillant. A la tête d'une belle fortune, il se retira à Amsterdam et inaugura la gravure à la manière noire, dont le prince Rupert de Bavière (v. RUPERT) lui avait communiqué le secret. On connaît de lui environ cent vingt estampes de ce genre. On cite comme les plus remarquables et en même temps comme les plus rares de ses œuvres, outre le portrait du prince Léopold, ceux de Jean-Philippe, électeur de Mayence, de Char-

les-Louis, comte palatin, de Sophie, femme de ce prince, du Prince Rupert, de l'artiste lui-même et de sa femme, etc.

VAILLANT (Bernard), peintre flamand, frère et élève du précédent, né à Lille en 1625, mort à Leyde en 1674. Il se fit une réputation dans le portrait, et on vante encore le fini et la ressemblance de ses ouvrages. S'étant fixé à Rotterdam, il y devint diacre de l'église wallonne. Il mourut subitement pendant un voyage à Leyde. Outre des portraits, on a de lui quelques pièces gravées à la manière noire.

VAILLANT (Jacques), peintre flamand, frère des précédents, né à Lille en 1629, mort à Berlin en 1691. Elève de son frère aîné, il alla perfectionner son talent à Rome, vint ensuite se fixer à la cour de l'électeur de Brandebourg et exécuta pour ce prince plusieurs tableaux d'histoire. L'électeur l'envoya à Vienne pour y faire le portrait de l'empereur Léopold 1^{er}.

VAILLANT (André), graveur flamand, frère des précédents, né à Lille en 1629, mort à Berlin en 1693. Il étudia la gravure à Paris, puis se fixa à Berlin. Ses œuvres sont fort rares ; car on ne connaît de lui que les portraits d'Aloïsio Bevilacqua, de J.-L. Schrader et de Gabriel de La Gardie.

VAILLANT (Jean-Foi), célèbre numismate français, né à Beauvais en 1632, mort en 1706. Il exerça la médecine dans sa ville natale, quand le hasard vint lui révéler des dispositions qu'il était loin de se soupçonner pour l'étude des médailles. Un cultivateur lui ayant remis des pièces antiques qu'il avait découvertes en labourant, il les examina attentivement et parvint, sans études préalables, à élucider, par la numismatique, plusieurs points obscurs de l'histoire. Il se voua dès lors à cette science, dans laquelle il acquit une prodigieuse érudition, parcourut, sur l'invitation de Colbert, l'Italie, la Sicile et la Grèce, puis, plus tard, la Hollande, l'Angleterre, l'Egypte et la Perse, et recueillit un si grand nombre de médailles rares, que le cabinet du roi devint le premier de l'Europe. Dans un de ses voyages, il fut pris par des corsaires algériens et resta quelque temps esclave. En 1701, il fut nommé membre de l'Académie des inscriptions. Son habileté à déchiffrer les vieux monuments était devenue proverbiale ; ses ouvrages brillent par l'exactitude des recherches et la profondeur de l'érudition ; mais on lui reproche d'avoir introduit beaucoup de barbarismes dans le langage des antiquaires. Outre l'explication d'un grand nombre de médailles, on lui doit, entre autres savants écrits : *Numismata imperatorum Romanorum præstantiora* (Paris, 1674, in-4o) ; *Seleucidarum imperium, sive historia regum Syriæ ab fidem numismatum accommodata* (1681, in-4o) ; *Numismata ærea imperatorum in colonias, municipiis et urbibus jure latino donatis percussa* (1688-1697, in-fol.) ; *Historia Ptolemæorum Egypti regum, ad fidem numismatum accommodata* (Amsterdam, 1701, in-fol.) ; *Nummi antiqui familiarum Romanarum* (1702, 2 vol. in-fol.) ; *Arsacidarum imperium, etc.* (1795, 2 vol. in-4o).

VAILLANT (Jean-François-Foi), numismate français, fils du précédent, né à Rome en 1665, mort en 1708. Il fut élevé au collège de la Marche, se consacra ensuite son père dans ses travaux de numismatique et le suivit en Angleterre. A son retour, il s'adonna à l'étude du la médecine et fut reçu docteur en 1691. Admis, en 1702, comme élève de son père, à l'Académie des inscriptions, il y lut quatre mémoires, qui dénotaient une science profonde de la numismatique ; mais une mort prématurée l'empêcha de remplir les espérances que ses premiers travaux avaient fait concevoir. Il avait aussi écrit un *Traité sur la nature et l'usage du café* ; mais le manuscrit en a été perdu.

VAILLANT (Sébastien), célèbre botaniste français, né à Vigny (Seine-et-Oise) en 1669, mort en 1722. Des l'âge de huit ans, il montra des dispositions extraordinaires pour la botanique ; mais son père préféra lui faire apprendre la musique. Les progrès de Vaillant dans cet art furent si rapides, qu'à peine âgé de onze ans il succédait à son maître comme-organiste au couvent des bénédictins de Pontoise, d'où il passa bientôt après, en la même qualité, à l'église des religieux de cette ville. Il était en même temps l'un des élèves les plus assidus de l'hôpital voisin, et bientôt, grâce à son ardeur à l'étude, il obtint dans cet hôpital un emploi d'aide-chirurgien. A dix-neuf ans, il alla continuer ses études médicales à Evreux et y fut présenté au marquis de Gaville, qui le prit pour chirurgien de son régiment. Il assista, en 1690, à la bataille de Fleurus ; mais, son protecteur y ayant été tué, il quitta l'armée et se rendit à Paris dans l'intention d'y pratiquer son art. En assistant au cours que faisait au Jardin du roi Tournefort comme professeur de botanique, il sentit se réveiller son ancienne passion pour cette science et bientôt il renonça à la médecine pour se livrer entièrement à l'étude des plantes. Vaillant eut bientôt gagné l'affection de Tournefort et fut ensuite présenté à Fagon, qui le prit pour secrétaire et lui confia la direction du Jardin des plantes ; bien plus, en 1708, il se démit en sa faveur de ses fonctions de professeur et de sous-démonstrateur de botanique au

même jardin. Peu après la nomination de Vaillant, un grand nombre d'améliorations furent introduites dans le Jardin des plantes, et il fut chargé par le roi de former un musée de matière médicale. Il obtint en outre, en 1714, l'établissement de la première serre chaude qu'il y eût en France ; trois ans plus tard, il en fit encore construire une seconde. En 1716, il fut élu membre de l'Académie des sciences. Vaillant obtint un grand succès comme professeur. Bien qu'il fût l'élève, l'admirateur et l'ami de Tournefort, il combattit plusieurs de ses théories et notamment son système de classification du règne végétal. En 1721, il lut devant l'Académie des sciences des *Remarques sur la méthode de Tournefort*, qui furent insérées l'année suivante dans le *Recueil des mémoires* de cette société et auxquelles on a reproché leur manque de ménagement pour un homme d'un génie incontestable. Du reste, il ne devait pas être donné à Vaillant d'établir lui-même une classification particulière. Les critiques les plus justes qu'il dirigea contre Tournefort furent celles qui eurent pour objet les fonctions des éminences et des pistils, que ce savant regardait comme des organes purement excréteurs et d'une importance secondaire dans la structure de la fleur. Vaillant exposa ses vues à ce sujet dans un *Discours sur la structure des fleurs, leurs différences et l'usage de leurs parties* (1717), qui fut aussi publié en latin (Leyde, 1718). Il avait consacré toute sa vie à recueillir les matériaux d'un grand ouvrage sur les plantes qui croissent à Paris et avait obtenu le concours d'Aubriet, qui avait exécuté pour lui plus de 300 dessins ; les descriptions des différentes espèces étaient faites avec beaucoup de soin et accompagnées d'une liste complète des synonymes ; malheureusement, au moment d'entreprendre la publication de cette œuvre, Vaillant se sentit atteint d'une maladie de consommation dont il prévit, dans un avenir prochain, la fatale issue. Comprenant qu'il n'aurait pas le temps de publier son livre, il écrivit au célèbre Boerhaave pour le prier de s'en charger, et celui-ci y consentit. Son ouvrage posthume, intitulé : *Botanicon Parisiense ou Dénombrement par ordre alphabétique des plantes qui se trouvent aux environs de Paris, etc.*, fut imprimé à Leyde en 1727, en un volume in-folio, avec 33 planches, qui renferment de 300 à 400 figures de plantes. Ces figures sont noires, et les plantes sont disposées dans l'ordre alphabétique. La définition des espèces est en latin, et le reste du texte en français. On a encore de Vaillant : *Nouveau genre de plantes nommé avariastrium, duguel le fumus nixini ou ginseng des Chinois est une espèce* (Hanovre, 1718) ; *Etablissement de nouveaux caractères de trois familles ou classes de plantes à fleurs composées, savoir : des cynarocéphales, des corymbifères et des chicoracées* (1718) ; plusieurs autres mémoires, lus à l'Académie des sciences de 1718 à 1721 ; *Botanicon Parisiense, operis majoris prodromus* (1723, in-8o), catalogue des plantes décrites dans le grand ouvrage qui porte le même titre. C'est en l'honneur de Vaillant que Tournefort avait créé le genre *vaillantia* ; il existe, en outre, deux genres qui portent son nom, le *gallium vaillantii* et la *buliardia vaillantii*.

VAILLANT (Jean-Baptiste-Philibert), maréchal de France, né à Dijon le 6 octobre 1790, mort à Paris en 1872. Il entra en 1807 à l'Ecole polytechnique et, deux ans après, à l'Ecole d'application du génie. En 1811, il fut nommé lieutenant et quitta Metz pour rejoindre à Dantzic un bataillon de sapeurs. Le général Haxo, dont il se fit remarquer, le choisit, en 1812, pour l'un de ses aides de camp. Capitaine en second, Vaillant montra dans la campagne de Russie, un sang-froid et une énergie dignes des plus grands éloges. Cité pour sa bravoure à l'ordre général de l'armée, il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur sur le champ de bataille le 6 août 1813. Quinze jours plus tard, il était fait prisonnier. Sa captivité ne fut pas longue, car il put prendre part à la mémorable campagne de 1814. Placé en disponibilité pendant la première Restauration, Vaillant reprit son service auprès de son général pendant les Cent-Jours. Il prit part aux travaux de fortification élevés à la hâte autour de Paris, se battit à Ligny et à Waterloo, et fut blessé à la défense de la capitale. En 1816, Vaillant fut nommé capitaine en premier, et il utilisa ses loisirs en traduisant de l'anglais un *Essai sur les principes et la construction des ponts militaires* (1823, in-8o). Il fut nommé, en 1826, chef de bataillon, et, en 1830, il fut désigné par le maréchal Bourmont pour diriger une des fractions du génie attaché au corps expéditionnaire d'Alger. Ce fut lui qui conduisit les opérations du siège du fort de l'Empereur, dont l'explosion détermina la capitulation du dey. Grièvement blessé à la jambe par un éclat de mitraille, il dut revenir en France et fut nommé lieutenant-colonel. Lors de la formation de l'armée du Nord, chargée d'opérer en Belgique, Vaillant obtint le poste de chef d'état-major et reçut, après le siège d'Anvers, le grade de colonel (1833). Il fut placé alors à la tête du 2^e régiment du génie. Envoyé en Algérie en 1834, pour commander les troupes de son arme et en même temps diriger les travaux de fortification, Vaillant

fit construire un grand nombre de blockhaus et de remparts fortifiés et assista à divers combats. En 1838, il revint en France comme maréchal de camp et fut placé à la tête de l'Ecole polytechnique. Deux ans plus tard, il était appelé à diriger une partie des fortifications de Paris. En 1845, Vaillant fut promu lieutenant général et chargé de la direction supérieure des travaux de fortification de la capitale. En mai 1849, il fut désigné comme commandant en second de l'armée expéditionnaire de Rome. Il dirigea les opérations du siège, et aussitôt après la prise de Rome, le 12 juillet 1849, il reçut le grand cordon de la Légion d'honneur. Après le coup d'Etat du 2 décembre 1851, il fit avec empressement acte d'adhésion au gouvernement issu de ce coup de force. Le 11 du même mois, il était nommé maréchal de France. Lorsque l'Empire fut rétabli, le maréchal Vaillant devint sénateur, grand maréchal du palais et regut peu après le titre de comte.

Le 11 mars 1854, le maréchal Saint-Arnaud ayant été mis à la tête de l'armée d'Orient, Vaillant lui succéda au ministère de la guerre. Pendant les cinq années qu'il occupa ce ministère, le maréchal Vaillant s'occupa de la réorganisation des écoles militaires et de la plus grande partie de l'armée, et ordonna la création de plusieurs corps spéciaux. Eu même temps, à deux reprises, il géra par intérim le ministère de l'instruction publique. En 1859, le portefeuille de la guerre ayant été confié au maréchal Randon, le maréchal Vaillant fut nommé major général de l'armée des Alpes. Il assista au combat de Solferino, puis, le 8 juillet, signa avec le général Hesse la suspension d'armes qui précéda la paix de Villafranca et fut chargé, deux jours après, du commandement en chef de toutes les troupes françaises composant les cinq corps d'armée. Rappelé le 5 juin 1860, il reçut, le 24 novembre suivant, le portefeuille de ministre de la maison de l'empereur, auquel, trois ans plus tard, fut rattaché le ministère des beaux-arts. Vaillant était depuis longtemps déjà membre du conseil privé. En novembre 1863, il réorganisa radicalement l'Ecole des beaux-arts, puis fit décréter la liberté des théâtres (6 janvier 1864), obtint le décret qui autorisait le gouvernement à disposer d'objets d'art déposés dans les musées de Paris au profit des musées des départements (1869), modifia l'organisation du comité de lecture du Théâtre-Français, institua un comité de réception des pièces près du théâtre de l'Odéon, etc. Le 2 janvier 1870, les beaux-arts lui furent enlevés ; mais il conserva le ministère de la maison de l'empereur jusqu'à la révolution du 4 septembre, émergeant au budget, une somme de 263,000 francs par an pour les fonctions qu'il cumulait. Après la chute de l'Empire, il conserva la présidence du comité de défense de Paris. Visitant un jour les travaux des fortifications, il fut pris par la foule pour un espion prussien et menacé de mort. A la suite de cet incident, il quitta Paris, se rendit à Parthenay et regut, le 22 octobre 1870, l'ordre de quitter la France. Il se rendit à Saint-Sébastien, où il resta jusqu'au mois de mars 1871. Le maréchal Vaillant légua en mourant 40,000 francs à l'Académie des sciences. Membre libre de l'Académie des sciences (1853) et du Bureau des longitudes (1862), il était, en outre, président de la Société générale d'horticulture, de la Société d'acclimatation et de la Société protectrice des animaux.

Vaillant a publié plusieurs discours et de nombreux mémoires. Indépendamment de ces documents, que l'on trouve au *Journal officiel* et dans les annales des sociétés savantes, nous citerons deux ouvrages dus au maréchal : *Description et usage d'un instrument propre à défilier les tranchées ; Rapport sur la situation de l'Algérie* (1855).

VAILLANT (Auguste-Nicolas), marin, né à Paris en 1793, mort en 1858. Il entra comme simple novice dans la marine, devint aspirant en 1810, se signala par son énergie, en 1813, comme commandant de l'avis de *Tezel*, puis servit en Hollande comme lieutenant d'artillerie. Accusé de bonapartisme, Vaillant fut rayé des cadres de la marine en 1816 ; mais, peu après, il fut réintégré dans son grade et nommé enseigne en 1818. A cette époque, il prit part à une exploration dans la Guyane. Lieutenant de vaisseau en 1824, il se signala contre les pirates d'Andros, puis pendant l'expédition de Morée (1828). Après avoir été chef d'état-major de l'amiral de Rigny (1828-1830), Vaillant devint capitaine de frégate (1831) et aide de camp du ministre de la marine. De 1836 à 1837, il fit un voyage autour du monde sur la *Bonite* et regut, en 1838, le grade de capitaine de vaisseau. Cette même année, il commanda la forteresse de Saint-Jean-d'Ulloa, qui venait d'être prise, et la situation de La Vera-Cruz, puis occupa Montevideo pendant l'expédition de la Plata. Préfet du 4^e arrondissement maritime en 1848, membre du conseil de l'amirauté, contre-amiral en 1849, il devint, en janvier 1851, ministre de la marine et s'occupa de la transformation de la flotte. Cette même année, il fut nommé gouverneur des Antilles. De retour en France en 1853, il dut, pour cause de santé, renoncer au service actif. La relation de son voyage de circumnavigation, rédigée par MM. de La Salle, Souley, Laurent, Gaudichaud, Darondeau, etc., a été publiée sous le titre de *Voyage autour du monde exé-*

cué sur la corvette la Bonité (1840-1848, 14 vol. in-8° et 3 vol. in-fol.).

VAILLANT (Marie-Edouard), membre de la Commune de Paris, né à Vierzon (Cher) en 1840. Il fit ses études à Paris, où il fut reçu bachelier à dix-sept ans et docteur en sciences en 1865. Après avoir suivi pendant quelque temps les cours de l'Ecole de médecine, il partit pour l'Allemagne afin de compléter son instruction. A partir de 1866, il fréquenta successivement les universités d'Heidelberg, de Tubingue, de Vienne et se trouvait de nouveau à Tubingue lorsque éclata la guerre de 1870. Il s'était fait remarquer par son esprit sérieux, par son ardeur au travail. Tout en s'adonnant à l'étude de la médecine et de la philosophie, il s'était livré à celle des questions sociales, avait assisté au congrès de Lausanne et s'était fait affilier à l'Internationale, qu'il regardait comme devant exercer une grande influence sur le sort des travailleurs. Après la déclaration de guerre à l'Allemagne, guerre qu'il blâmait ouvertement, il revint à Paris (août 1870), fut incorporé à la garde nationale et s'attacha pendant le siège, de concert avec son ami Frankel, à répandre les doctrines de l'Internationale. Il ne tarda pas à acquérir parmi les ouvriers du quartier du Temple une influence réelle et obtint à Paris 49,340 voix lors des élections législatives du 8 février 1871. Peu après il fut un des organisateurs du comité central de la garde nationale. Après l'insurrection du 18 mars 1871 à Paris, Vaillant fut délégué par ce comité au ministère de l'intérieur et fut élu, le 26 mars, membre de la Commune dans le VIII^e arrondissement par 2,145 voix. Deux jours plus tard, le *Journal officiel* de la Commune publiait un article de lui sur le tyrannique, lequel se terminait par ces mots : « La société n'a qu'un devoir envers les princes : la mort. Elle n'est tenue qu'à une formalité : la constatation d'identité. Les d'Orléans sont en France; les Bonaparte veulent revenir; que les bons citoyens avisent. » Le 30 mars, Vaillant fut appelé à faire partie de la première commission exécutive, puis fut renommé dans la seconde et délégué à l'enseignement le 21 avril. A l'Assemblée communale, il vota avec la majorité, se prononça pour la validité des élections complémentaires du 17 avril, quel que fût le nombre des votants, vota pour l'établissement d'un comité de Salut public, tout en admettant que ce n'était qu'un pastiche, etc. Après l'entrée des troupes de Versailles à Paris, Vaillant parvint à s'échapper et se rendit à Londres, où il devint membre du conseil général de l'Internationale. En septembre 1871, il assista à la grande conférence tenue par les chefs de cette société et alla assister, au mois de septembre 1872, au congrès de La Haye. Le 22 juillet 1872, Vaillant a été condamné, par contumace, à la peine de mort, par le conseil de guerre de Versailles, pour sa participation à l'insurrection communale et comme complice du massacre des otages.

VAILLANT (François Lx), voyageur français. V. LEVAILLANT.

VAILLANT DE GUELLE (Germain), érudit français, né vers 1514, mort en 1587. Ses goûts littéraires lui valurent la protection de François I^{er}, et il devint successivement conseiller au parlement, abbé de Paimpont et évêque d'Orléans. On a de lui un *Commentaire* savant, mais très-diffus, sur Virgile (Anvers, 1575) et un poème latin, où il prédit l'assassinat de Henri III. Ce poème a été inséré dans les *Deliciae poetarum gallicorum*.

VAILLANTIE s. f. (va-llan-ti; Il mll. — de *Vaillant*, botan. fr.). Bot. Genre de plantes, de la famille des rubiacées, tribu des asperulées, comprenant plusieurs espèces, dont une, qui est le type du genre, habite le midi de l'Europe. Il On dit aussi *VALANCE* et *VALANTIE* : Les *VAILLANTIES* sont tellement rapprochées des *galliums*, que plusieurs auteurs les y ont réunies. (F. Hæfer.)

— *Encycl.* Les *vaillanties* ou *valanties* sont des plantes herbacées, annuelles, à feuilles opposées, ovales, accompagnées de stipules presque aussi grandes qu'elles, ce qui les fait paraître verticillées, et à fleurs polygynes, caractère qui les distingue des *caille-lait*. La *vaillantie* croisée, vulgairement appelée *croisette*, à cause de la disposition de ses feuilles, qui sont ovales, sessiles et velues, porte de petites fleurs jaunes, en cymes axillaires, auxquelles succèdent des fruits glabres et arrondis; elle croît abondamment dans les bois, les prés secs et sur les collines; son odeur est assez forte; elle possède des propriétés astringentes et vulnéraires, mais peu énergiques. La *vaillantie* des murs est une petite plante insignifiante, qui croît sur les murs et les rochers des régions méridionales.

VAILLANTISE s. f. (va-llan-ti-ze; Il mll. — rad. *vaillant*). Acte de vaillance; se dit souvent ironiquement : *Voilà de belles vaillantises que vous racontez là ! Ce qui m'a le plus frappé, ce que je n'aurais jamais imaginé, c'est la gaieté et la vaillantise de tous ces Français devant la mort.* (Mme L. Colet.) Que je vais m'en donner et me mettre en beau train De raconter nos vaillantises!

VAILLY, bourg de France (Aisne), chef-

lieu de canton, arrond. et à 20 kilom. E. de Soissons, près de la rive droite de l'Aisne; pop. aggl., 1,530 hab. — pop. tot., 1,648 hab. Tanneries, brasserie. L'église paroissiale, construction gothique de l'époque primitive, se fait remarquer par l'élégance de son portail, par l'heureux accouplement des colonnettes qui soutiennent les travées et par la délicatesse et la grâce des sculptures et des chapiteaux. La rivière de l'Aisne est navigable et la navigation donne lieu à un certain mouvement commercial. Les environs de la ville présentent des sites agréables.

VAILLY, bourg de France (Cher), chef-lieu de canton, arrond. et à 26 kilom. N.-O. de Sancerre, sur la rive droite de la Grande-Sauvère; pop. aggl., 765 hab. — pop. tot., 1,111 hab. Source minérale; ruines d'un ancien château fort.

VAIN, **VAINE** adj. (vain, vè-ne — lat. *vanus*, mot qui signifie proprement enflé, vide. Il appartient, en effet, à un primitif qui correspond à la racine sanscrite *vd*, souffler, qui a donné, du reste, un assez grand nombre de mots aux langues de la famille indo-européenne). Qui est sans effet, sans résultat : *l'aire de VAINS efforts. Opposer de VAINES obstacles. Tenter une VAINNE entreprise. La lutte fut VAINNE, et les deux partis se déclarèrent vainqueurs. Après bien de VAINES tentatives, il y renonça. Celui qui n'a rien senti ne sait rien apprendre; il ne sait que flotter d'erreurs en erreurs, il n'acquiert qu'un VAIN savoir et de stériles connaissances.* (J.-J. Rouss.) Les remèdes VAINS aggravent le mal qu'ils ont l'air de vouloir guérir. (Quizot.) Tu romps tous les efforts de ma vaine prudence.

VAIN, **VAINE** adj. (vain, vè-ne — lat. *vanus*, mot qui signifie proprement enflé, vide. Il appartient, en effet, à un primitif qui correspond à la racine sanscrite *vd*, souffler, qui a donné, du reste, un assez grand nombre de mots aux langues de la famille indo-européenne). Qui est sans effet, sans résultat : *l'aire de VAINS efforts. Opposer de VAINES obstacles. Tenter une VAINNE entreprise. La lutte fut VAINNE, et les deux partis se déclarèrent vainqueurs. Après bien de VAINES tentatives, il y renonça. Celui qui n'a rien senti ne sait rien apprendre; il ne sait que flotter d'erreurs en erreurs, il n'acquiert qu'un VAIN savoir et de stériles connaissances.* (J.-J. Rouss.) Les remèdes VAINS aggravent le mal qu'ils ont l'air de vouloir guérir. (Quizot.) Tu romps tous les efforts de ma vaine prudence.

Ces lèches frayeuses, ces vaines tendresses, De jeter dans les cœurs vos indignes faiblesses.

Nos prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense; Notre crédulité fait toute leur science.

Qui n'a pas de réalité, ou de signification réelle : *Qui écrit dans l'espoir d'un nom sacrifié sa vie à la plus sotte cause comme à la plus VAINNE des chimères.* (Chateaub.) La liberté est un VAIN mot, si l'on ne peut exprimer librement par écrit ses pensées et ses opinions. (Napoléon I^{er}.) Le néant est un VAIN mot. (Ch. Fauvety.)

Et je meurs de leur froide haleine
M'ont touché les sombres autans,
Et j'ai vu comme une ombre vaine
S'évanouir mon beau printemps.

Orgueilleux, plein de l'idée de son mérite ou de son importance : *Nous sommes si VAINS que l'estime de cinq ou six personnes qui nous environnent nous amuse et nous contente.* (Pasc.) *L'harmonie la plus ravissante pour l'homme VAIN est celle des éloges.* (La Rochef.) Il faut se tair, se manier, se sonder, pour savoir qu'on est VAIN. (Mabius.) Un homme VAIN trouve son compte à dire du bien ou du mal de soi. (La Bruy.) Les nations libres sont superbes; les autres peuvent être plus aisément vainues. (Montesq.) On trouve une maligne joie à mortifier les personnes VAINES. (St-Evrem.) Tout railleur est VAIN ou méchant. (Brueys.) La vanité est un sentiment naturel, l'orgueil un sentiment factice; on nait VAIN, on devient orgueilleux. (Mme de Puisieux.) De tous les artistes, les acteurs sont les plus VAINS. (Mme Romieu.) Plus l'homme VAIN s'estime lui-même, moins il estime ses semblables, qui le lui rendent bien. (Chamfort.)

Te mesurer à moi ! qui t'a rendu si vain,
Toi qu'on n'a jamais vu les armes à la main ?

Vaine gloire, Vanité sotte : *C'est un homme plein de VAINNE GLOIRE.* Il Gloire futile : *L'amour d'une VAINNE GLOIRE vous a fait parler sans prudence.* (Fén.) Que de travaux et de peines pour cette VAINNE GLOIRE ! (Volt.)

Temps vain, Temps bas, lourd et mou.

Peu usité.

Véner. *Fumées vaines*, Fumées légères et sans cohésion.

Manège. *Cheval vain*, Cheval affaibli par un excès de chaleur ou par les remèdes.

Agric. *Terres vaines et vagues*, Terres incultes. Il *Vaine pâture*, Terrain non couvert de récoltes et qui, n'étant bon qu'à faire paître les bestiaux, est abandonné aux troupeaux des habitants de la commune. Il Usage en vertu duquel tous les bestiaux d'une commune pâturent sur les terres non closes de

cette commune aussitôt que les récoltes en sont enlevées : *Beaucoup d'écrivains se sont élevés contre la VAINNE PÂTURE.* (Dict. d'agric.)

Loc. adv. *En vain*, Inutilement, sans résultat : *Travailler EN VAIN. La nature n'a rien fait EN VAIN.* (B. de St-P.) *Dieu ne fait rien EN VAIN.* (J. Simon.) *Des bataillons protégés EN VAIN les autorités que le respect ne défend plus.* (Le P. Félix.)

C'est en vain qu'au Parnasse un téméraire auteur Pense de l'art des vers atteindre la hauteur.

Théol. Sans nécessité : *Jurer EN VAIN. Prendre le nom de Dieu EN VAIN. Qu'un homme sensé ne fasse jamais un serment EN VAIN, même pour une chose de peu d'importance.* (Manou.)

Dieu en vain tu ne jureras
Ni autre chose pareillement.

(Commandements de Dieu.)

Substantif. *Faire le vain*, Se livrer à une vaine gloire :

Et dans ces grands tombeaux où leurs âmes hautaines
Font encore les vaines,
Ils sont mangés des vers.

s. f. pl. Vèner. *Vaines fumées* : *Nous n'avons que des VAINES aujourd'hui.*

Syn. *Vain, vaniteux*. L'homme vain est plein de vanité par caractère, c'est là son défaut habituel. L'homme *vaniteux* montre de la vanité dans une circonstance particulière, on le voit tel. Outre cette différence principale, on peut dire encore que la vanité à laquelle chose de plus futile chez le *vaniteux*, qu'elle est plus forte chez l'homme vain.

Vain, avantageux, glorieux, etc. V. AVANTAGEUX.

En vain, inutilement, vainement. V. INUTILEMENT.

Encycl. Agric. *Vaine pâture*. V. PÂTURE.

VAINCRE v. a. ou tr. (vain-kre — lat. *vincere*, mot que Curtius rapporte à la même famille que le grec *eikô*, pour *Feikô*, céder, *telus*, trace; ancien scandinave *viki*, ancien haut allemand *wichu*, allemand *weichen*, céder, et peut-être aussi le grec *nikaô*, pour *ni Fikô*, vaincre. La racine commune de tous ces termes est, selon Curtius, dans le sanscrit *vik*, *vinakmi*, séparer, éloigner. Le radical du latin *vincere* se retrouve sûrement dans les mots latins *Vicia Pota*, la déesse de la victoire, *pervincus*, *pervincus*, opiniâtre, etc. Corssen croit que ce radical est *vi* pour *qui*, avec un suffixe, et il le rattache à une racine sanscrite *gi*, être fort. *Je vaincs, tu vaincs, il vainc, nous vainquons, vous vainquez, ils vainquent; je vainquais, nous vainquions; je vainquai, nous vainquâmes; je vaincrai, nous vaincrons; je vaincrais, nous vaincraions; vaincs, vainquons, vainquez; que je vainque, que nous vainquions; que je vainquisse, que nous vainquissions; vainquant; vaincu*). Avoir l'avantage sur, dans un combat quelconque : *VAINCRE l'ennemi en bataille rangée. Il a vaincu ceux qui l'attaquaient.*

L'emporter sur, triompher de : *VAINCRE son rival. Je l'ai vaincu à la course. Nous avons vaincu l'ancien régime, nous le vaincrons toujours, mais longtemps encore nous aurons à le combattre.* (Quizot.) *Il en coûte, pour amener les partis à transiger, presque autant que pour les vaincre.* (Thiers.) *Il Surpasser : VAINCRE quelqu'un en politesse, en générosité, en constance, en fermeté.*

Fig. Surmonter, se rendre maître de : *VAINCRE les difficultés. VAINCRE ses passions. VAINCRE des scrupules. Il est difficile de vaincre ses passions, mais il est impossible de les satisfaire.* (Mme de La Sablière.) *C'est à diriger les passions, et non à les vaincre, qu'il faut consacrer ses efforts.* (Mme de Staël.)

De l'amour aisément on ne vainc pas les charmes.

Fléchir, ébranler, faire changer : *Rien ne peut vaincre son obstination.*

Rien ne vous a pu vaincre, et votre dureté Aurait dû dans son cours arrêter ma bonté.

Absol. *Un soldat romain devait vaincre ou mourir.* (Boss.) *La coquetterie, c'est le grand art de vaincre et de garder ses conquêtes.* (A. Tousselet.) *On peut vaincre avec honte, on peut être vaincu avec gloire.* (B. Constant.)

Qui veut vaincre est déjà bien près de la victoire.

Qui veut mourir ou vaincre est rarement vaincu.

La femme qui combat ne veut pas toujours vaincre.

Se laisser vaincre, Céder : *SE LAISSER VAINCRE à la tentation. SE LAISSER VAINCRE à la pitié. Ce qui nous est défendu par la conscience n'est pas d'être tentés, mais de nous LAISSER VAINCRE aux tentations.* (J.-J. Rouss.)

Se vaincre v. pr. Surmonter ses propres penchants : *On est né pour les grandes choses, quand on a la force de se vaincre soi-même.* (Mass.) *SE VAINCRE est l'écueil de la faiblesse des hommes.* (Michon.)

Se vaincre soi-même,

Est le plus noble effort de la vertu suprême.

Se vaincre soi-même,

Est le plus noble effort de la vertu suprême.

Syn. *Vaincre, battre, défaire.* V. BATTRE.

Vaincre, dompter, réduire, surmonter, etc. V. DOMPTER.

Allus. hist. *Tu sais vaincre, Annibal, mais tu ne sais pas profiter de la victoire*; reproche fait à Annibal, par un de ses officiers, après la bataille de Cannes.

A la nouvelle de la bataille de Cannes, l'épouvante règne dans Rome, qui croyait à chaque instant voir Annibal à ses portes. « Laisse-moi prendre les devants avec ma cavalerie, disait à Annibal, le soir de la bataille, Maharbal, un de ses officiers, et dans cinq jours tu souperas au Capitole. » Et, sur le refus du héros carthaginois, il ajouta ces paroles restées célèbres : *Tu sais vaincre, Annibal, mais tu ne sais pas profiter de la victoire.*

Ce mot de Maharbal a été répété à satiété. Cependant, il est à peu près démontré aujourd'hui qu'Annibal a pensé et agi sagement : affaibli par ses victoires mêmes, ne recrutant que difficilement son armée, ne recevant aucun secours de sa patrie, ne possédant dans l'Italie méridionale ni places fortes, ni magasins, ni ports, il ne pouvait espérer enlever par un coup d'audace Rome, dont il était d'ailleurs séparé par plus de quatre-vingts lieues, des fleuves, des montagnes, des villes fortifiées, des populations hostiles, et qui était en outre protégée par son prestige militaire, par de hautes murailles, des fossés profonds, et tout un peuple en armes prêt à défendre ses foyers avec le courage du désespoir.

Voici, sur cette opinion controversée, le sentiment de Montesquieu :

« Il y a des choses que tout le monde dit, parce qu'elles ont été dites une fois. On croit qu'Annibal fit une faute insigne de n'avoir point été assiéger Rome après la bataille de Cannes. Il est vrai que d'abord la frayeur y fut extrême; mais il n'en est pas de la consternation d'un peuple belliqueux, qui se tourne presque toujours en courage, comme de celle d'une vile populace, qui ne sent que sa faiblesse. Une preuve qu'Annibal n'aurait pas réussi, c'est que les Romains se trouvaient encore en état d'envoyer partout des secours. »

L'allusion que l'on tire des paroles de Maharbal, qu'elles soient ou non justifiées par l'histoire, s'adresse à celui qui ne sait point tirer parti d'un avantage et s'endort sur un premier succès.

M. de La Fayette aimait l'orage, il n'était pas son complice; il ne craignait pas la foudre, mais il n'eût jamais consenti à en faire un des ministres de son gouvernement; le désordre pouvait venir, il lui tenait tête, et à aucun prix, même au prix de sa vie, il n'eût accepté l'appui, les services et les bons offices du désordre. Au milieu des plus grandes révolutions, il était resté le capitaine qui sait vaincre et qui ne sait pas profiter de la victoire. »

J. JANIN.

Napoléon à Vienne ne voulait pas s'y repaître de la vaine gloire d'occuper la capitale de l'empire germanique. Il voulait terminer la guerre. On pourra lui reprocher dans sa carrière d'avoir abusé de la fortune, on ne lui reprochera jamais, comme à Annibal, de n'avoir pas su en profiter et de se être endormi dans les délices de Capoue.

THIERS.

L'assiégée et l'assiégeant faisaient bonne garde : Louison, pour ne rien perdre de ses remparts, Hubert, pour ne rien abandonner de ses sapes; un rien pouvait tout perdre, un rien tout gagner. Mais mons Hubert ne se hâtait pas; il savait vaincre, et surtout il savait profiter de ses victoires; il prenait ces délais et ces hésitations en patience. »

J. JANIN.

Tu es vaincu, Galiléen ! Mot apocryphe que l'on prête à l'empereur Julien au moment où il venait d'être frappé d'un trait mortel, et qui, dans l'application, est le dernier cri, un cri de rage, d'une puissance jadis forte et aujourd'hui vaincue par un adversaire, un successeur qui surgit tout à coup. Cette application n'a lieu généralement que dans le style élevé.

On m'a dit que vous étiez Français, fils d'émigré, dit l'empereur à notre houzard; vous rachetez ce que votre famille a fait de mal, vous continuez ce qu'elle a pu faire de bien. Je veux me souvenir de vous; voici ce qui m'aidera à vous reconnaître. »

Et il attacha au doigt de Cadolles la croix de la Légion d'honneur.

Cadolles sentit que l'heure était venue pour lui où l'âme crie : « Tu es vaincu, Galiléen ! » Il s'inclina sur le cou de son cheval par un mouvement où l'empereur reconnut en souriant la grâce délicate et fière d'une autre race que celle d'où sortaient d'habitude ses héros. »

DE MOLÈNES.

• A l'avènement du christianisme, tous ceux qui ont voulu contrarier sa marche ont été punis. Le plus grand de tous, Julien, qui était pourtant un sage selon le monde, n'a réussi qu'à flétrir son nom d'une épithète odieuse. La postérité traitera de même les hommes qui résistent à l'esprit de la Révolution; lutter contre elle, c'est lutter contre Dieu. Le jour viendra où, blessés à leurs propres armes, ces ennemis de l'avenir jetteront eux-mêmes leur sang vers le ciel, en s'écriant : « *Révolution, tu as vaincu !* »

ALPHONSE ESQUIROS.

— Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu. Mots célèbres par lesquels César annonça au sénat sa victoire sur Pharnace. V. VENI, VIDI, VICI.

— Tu vaincras par ce signe. Allusion aux mots tracés sur le labarum de Constantin. V. LABARUM et IN HOC SIGNO VINCES.

— Allus. littér. A vaincre sans péril on triomphe sans gloire. Vers du *Cid*, tragédie de Corneille, qui, dans l'application, marque le dédain d'un succès trop facile à obtenir.

• Eh bien ! j'aime mieux ça, reprit le vicomte; la lutte, voilà mon élément; d'ailleurs,

A vaincre sans péril on triomphe sans gloire. •

— Je suis de ton avis, dit le marquis avec un sourire un peu forcé; quelque formidable que doivent paraître mes adversaires, je suis prêt à entrer en lice avec eux. •

CH. DE BERNARD.

• Frédéric Lemaitre alla trouver M. Molier et lui dit : Vous souffrez... — Qui vous l'a dit?... — Je le sais. — Encore?... — Je le sais, vous dis-je !... et si vous voulez, je puis amener tout Paris à votre théâtre... — Il fait bien chaud, répond le directeur, en hochant la tête... — Bien chaud?... bien chaud?... reprend Frédéric :

A vaincre sans péril on triomphe sans gloire. •

BRAZIER.

• Le petit nombre des heureux devrait décourager; tout au contraire il encourage, et comme

A vaincre sans péril on triomphe sans gloire, de nouveaux Argonautes descendent chaque jour de leur sixième étage pour aller tirer aux millions. •

(Le Figaro.)

VAINQUEUR, **UE** (vain-ku, ù) part. passé du v. vaincre. Battu dans un combat : *Nos ennemis ont été vaincus.*

— Reste inférieure dans une lutte : *Il a été vaincu par ses rivaux. Ma maison est l'hôpital des partis vaincus.* (Mme de Staël.) *Un parti qui l'emporte écrase le parti vaincu.* (Dupin.) *La raison et la justice vaincues sont toujours la raison et la justice; mais la force vaincue n'est plus que la défaite.* (E. de Gir.) *Surpassé : Il se déclara vaincu en générosité.*

— Fig. Surmonté : *La difficulté vaincue est le grand mérite en poésie.* (D'Alembert.) *Le malheur n'est vaincu que par la résistance.*

M.-J. CHÉNIER.

|| Fléchi, gagné : *J'ai été vaincu par ses prières. Il a été vaincu par la tentation. L'homme qui doute est à demi vaincu et sa conduite est faible comme ses opinions.* (Frayssin.) *Être tenté, c'est être à moitié vaincu.* (Renan.)

— Substantif. Personne vaincue : *Malheur aux vaincus dont les vainqueurs se font les juges !* (De Pradt.) *La générosité commande de respecter les vaincus.* (E. de Gir.)

— Allus. hist. *Malheur aux vaincus ! V. VAINCTES !*

VAINEMENT adv. (vè-ne-man — rad. vain). En vain, inutilement : *On chicane vainement contre la mort.* (Sarruzin.)

Il fallut s'arrêter, et la rame inutile. *Fatigua vainement une mer immobile.*

RACINE.

— Gramm. Quand une proposition commence par le mot *vainement* ou *en vain*, si le sujet est ou un pronom personnel, il se met souvent après le verbe, et, si c'est un autre mot, on le répète souvent au moyen d'un pronom personnel placé après le verbe : *Vainement essayerait-on de répondre. EN VAIN les officiers voulaient-ils arrêter la panique.*

— Syn. *Vainement, inutilement, en vain. V. INUTILEMENT.*

VAINES (Jean DE), financier français, né à Bellesme en 1733, mort en 1803. Il devint successivement administrateur du domaine public, receveur général et commissaire du Trésor. Emprisonné pendant la Terreur, il recouvra la liberté à la chute de Robespierre et, après le 18 brumaire, fut nommé par Bonaparte membre du conseil d'Etat. Deux mois avant sa mort, il entra, à l'Institut, dans la classe correspondant à l'ancienne Académie française. Cultivant avec succès les lettres et les sciences, il fut l'ami de Turgot, de Buffon, de

Beauvau, de Malesherbes et d'autres célébrités de son époque. Le seul ouvrage que l'on ait de lui a pour titre : *Recueil de quelques articles tirés de quelques ouvrages périodiques* (1799). Il montre dans ces écrits une sûreté de jugement et une perspicacité qui font regretter qu'il se soit borné à ces simples essais.

VAINQUEUR s. m. (vain-keur — rad. vaincre). Individu qui a remporté, qui remporte une victoire dans un combat : *La modestie réconcilie les vainqueurs avec les vaincus.* (Alibert.)

Tout vainqueur insolent à sa perte travaille.

LA FONTAINE.

Le courage fait des vainqueurs,

La concorde des invincibles.

C. DELAVIGNE.

— Individu qui a remporté l'avantage sur ses concurrents : *Le vainqueur aux jeux Olympiques.*

— Personne qui a réussi à inspirer de l'amour à une autre : *Elle reconnaît un vainqueur. Il est éconduit par toutes les femmes, et il joue le rôle de vainqueur !* (G. Sand.)

... Mets ta main sur mon cœur, Et vois comme il se trouble au nom de son vainqueur.

CORNEILLE.

— En vainqueur, En qualité de vainqueur, en exerçant ses droits de vainqueur : *Il entra en vainqueur dans le pays.* || Fig. Superbe, avec des airs de conquérant : *Il veut nous traiter en vainqueur.*

— Hist. *Vainqueur de la Bastille*, Nom donné aux citoyens qui avaient pris part à la prise de la Bastille.

— Adjectif. Qui a vaincu : *On n'est pas vainqueur sans combattre. Le général vainqueur offrit la paix au vaincu.*

|| Qui est propre aux vainqueurs, qui dénote une victoire : *Un air vainqueur.*

— Qui surmonte, qui soumet, qui triomphe, qui subjugue :

Son ascendant vainqueur impose à mon génie.

VOLTAIRE.

Ce qui frappe les yeux porte des traits vainqueurs; C'est le charme du peuple et l'école des cours.

MARMONTEL.

— *Vainqueur de*, Qui a soumis, qui a dompté, qui s'est rendu maître de : *Il est sorti vainqueur de toutes les difficultés. N'est pas qui veut vainqueur de ses passions.* || Qui a résisté à : *De vieux chênes vainqueurs des ans.* (J.-J. Rouss.)

— *Encycl. Hist. Vainqueurs de la Bastille*. Ces patriotes formèrent un corps particulier qui figurait dans les solennités publiques et qui fut officiellement reconnu par l'Assemblée nationale. Il paraît que le nombre s'en augmenta de plus en plus et que beaucoup n'avaient pas des titres bien certains, malgré leurs attestations, leur brevet et leur médaille. Il y eut des protestations contre cette prise de possession, par une sorte de corporation, d'un titre qui appartenait à une partie de la population de Paris. Quelques-uns de ces vainqueurs sont devenus célèbres, notamment Maillard, Santerre, Hulin, etc.

Vainqueur au combat de coqs (L.B.), statue de bronze, par Falguière; dans le jardin des Tuileries. Un jeune garçon, d'une quinzaine d'années au plus, vient de remporter la victoire au combat de coqs; il court, joyeux et pressé, sans doute, d'annoncer son succès à ceux qui n'en ont pas été témoins; le corps penché en avant et porté sur la pointe du pied droit, le pied gauche jeté en arrière, il lève le bras gauche en faisant claquer ses doigts et se retourne en souriant vers son coq, que soutient son bras droit replié. « Rien de plus vif, dit M. About, rien de plus jeune, de plus svelte, de plus élégant, de plus franchement heureux que ce petit vainqueur. La tête est belle, le corps est parfait, quoique un peu trop effilé peut-être; les attaches sont d'une finesse tout athénienne. » Tout en reconnaissant que cette figure s'enlève bien, touche à peine la terre et se retourne par un mouvement de tête nature), M. Maxime Du Camp a fait remarquer que les éléments dont elle se compose paraissent avoir été empruntés à des œuvres célèbres : « Lorsque M. Falguière pensait à ce sujet, il me semble qu'il a dû voir en rêve l'*Atalante* du jardin des Tuileries, j'entends celle de Coustou, et le *Mercur*, de Jean de Bologne, qui est aux Offices de Florence. En effet, l'attitude générale, le geste particulier de la tête appartiennent à la première, la position de la jambe et du pied appartiennent au second. » Malgré ce qu'il peut y avoir de fondé dans ces observations, le *Vainqueur au combat de coqs* n'en doit pas moins être regardé comme une des séduisantes productions de la statuaire contemporaine. Nous devons ajouter que M. Falguière était encore élève à l'école de Rome lorsqu'il a exécuté cette statue. Elle lui a valu une médaille de 1^{re} classe au Salon de 1864. Une reproduction en marbre a figuré au Salon de 1870.

VAIR s. m. (vè — du lat. *varius*, varié, moucheté). Fourrure blanche et grise : *Certaines fourrures rares, comme le vair, qui sans aucun doute était la zibeline impériale, ne pouvaient être portées que par les rois.* (Balz.) || Vieux mot.

— Blas. Fourrure faite de rangées de clo-

ches d'argent sur champ d'azur : *Vichy, en Bourbonnais : De vair plein.* || *Ménu vair*, Vair à six rangées de cloches : *Villers, en Flandre : De ménu vair de cinq tires.* || *Contre-vair*, Vair dans lequel quatre rangées de cloches sont alternativement opposées par le sommet et par la base : *Salperwick, en Artois : De contre-vair, au franc-canton d'hermine.* || *Ménu contre-vair*, Contre-vair à six rangées de cloches. || *Vair affronté*, Vair dont toutes les pointes sont dirigées vers le cœur de l'écu. || *Vair contre vair*, Vair dans lequel on oppose métal à métal, couleur à couleur. || *Befroy de vair*, Pièce de l'écu qui n'a que trois pointes de vair.

VAIR (Guillaume DU), magistrat français. V. DU VAIR.

VAIRAC, bourg de France. V. VAYRAC.

VAIRANO-PATENORA, bourg du royaume d'Italie, province de la Terre-de-Labour, district de Caserte, mandement de Teano; 3,100 hab.

VAIRÉ, **ÉE** adj. (vè-ré — lat. *varius*, même sens). Qui a des couleurs variées. || Vieux mot.

— Blas. Se dit de l'écu ou des pièces de l'écu dont la surface est couverte de vair, quand cette fourrure est d'un autre émail que d'argent et d'azur : *De Bauffremont : Vairé d'or et de gueules.*

VAIRO (Léonard), prélat italien, né à Bénévent vers 1540, mort à Pouzzoles en 1603. Il devint évêque de cette dernière ville en 1587 et eut, de son vivant, une grande réputation comme prédicateur; mais si son nom est passé à la postérité, il le doit moins à ses sermons qu'à un ouvrage d'un genre tout particulier, dont il fut l'auteur, et qui est intitulé : *De fascino libri tres* (Paris, 1583, in-40). Dans ce livre, traduit en français par Julien Baudouin, d'Anvers, sous ce titre : *Trois livres des charmes, sortilèges et enchantements*, etc. (Paris, 1583, in-8), Vairo, tout en traitant un sujet qui prête fort à la superstition et au fanatisme, a cependant évité l'un et l'autre de ces deux écueils et a su faire preuve d'une remarquable érudition.

VAIRON adj. m. (vè-ron — du lat. *varius*, varié). Qui est de couleur incertaine ou variée. || Vieux mot.

— Se dit des yeux des animaux, quand ils n'ont pas la même couleur : *Quelques chiens ont les yeux vairons.* (Lecoq.) || Se dit aussi de l'œil, et particulièrement de l'œil du cheval, quand il est entouré d'un cercle blancâtre : *Ce cheval a l'œil vairon.*

— s. m. Ichtyol. V. VÉRON.

VAISSE ou **VAIZE**, nom d'un des faubourgs de Lyon, au N.-O. de la ville, sur la rive droite de la Saône. V. L'YON.

VAISÉCHIKA s. m. (vè-zè-chi-ka). Nom de l'un des systèmes semi-orthodoxes de la philosophie des Indous.

— *Encycl. V. KANAD.*

VAISON, en latin *Vasio*, ville de France (Vaucluse), chef-lieu de cant., arrond. et à 26 kilom. N.-E. d'Orange, sur les deux rives de l'Ouvèze; pop. aggl., 2,224 hab. — pop. tot., 3,279 hab. Filature de soie; fabrication de chapeaux, chaux, tuiles, briques, huiles et draps. Commerce de garance, fers et quincaillerie. La ville de Vaison est bâtie en partie avec des matériaux de l'antique *Vasio*, capitale des Vacones; les rues sont généralement étroites, tortueuses et escarpées. On y voit sur l'Ouvèze un pont en pierre d'une seule arche, de 20 mètres d'ouverture, construit par les Romains; les ruines d'un théâtre antique, classées au nombre des monuments historiques. Il ne reste de cette construction romaine que quelques gradins taillés dans le roc entre deux arcades; les fouilles exécutées sur l'emplacement de ce théâtre ont fait découvrir plusieurs débris de la période gallo-romaine, entre autres la tête d'une statue en marbre de Drusus l'Ancien et une portion de l'inscription dédicatoire de ce théâtre. La ville de Vaison, autrefois siège d'évêché, possède une belle cathédrale à trois nefs, aux arcades en ogives surbaissées, construite pendant le x^e et le xii^e siècle. Mentionnons aussi les ruines imposantes d'un vieux château, bâti par Raymond VI, comte de Toulouse, et les ruines d'un cloître du xiv^e siècle. Plusieurs conciles furent tenus à Vaison au v^e et au vi^e siècle. Patrie de Trague-Pompée.

VAISSE (Claude-Marius), administrateur français, né à Marseille en 1799, mort en 1864. Il étudia d'abord le droit, exerça plusieurs années la profession d'avocat et renonça au barreau, peu après la Révolution de juillet, pour devenir secrétaire général de la préfecture des Bouches-du-Rhône. Après avoir été successivement directeur des affaires civiles à Alger (1837) et sous-préfet de Saint-Quentin, il fut appelé, en 1842, à la préfecture de Perpignan et administra le département des Pyrénées-Orientales jusqu'en 1848, époque à laquelle il fut destitué par le gouvernement provisoire. Grâce à l'empressement qu'il mit à se rallier au pouvoir issu des élections du 10 décembre, il fut nommé préfet du département du Nord. M. Vaissé gagna la confiance du président de la République Louis-Napoléon et se vit appelé à faire partie du cabinet, en qualité de ministre de l'intérieur, au 24 jan-

vier 1851, dit cabinet d'affaires, qui dura à peine deux mois et demi et ne joua qu'un rôle purement passif. Rappelé à la vie publique après le coup d'Etat de 1851, M. Vaissé fit successivement partie de la commission consultative et du conseil d'Etat, devint, en 1853, inspecteur des préfectures et, en mars de l'année suivante, fut chargé, avec le titre de conseiller d'Etat, de l'administration du département du Rhône. M. Vaissé usa du pouvoir exceptionnel qui lui était confié pour opérer à Lyon des transformations analogues à celles qui ont signalé à Paris l'administration de M. Haussmann. Il incorpora à la circonscription urbaine la plus grande partie des faubourgs, fit percer plusieurs rues, construisit la Bourse et restaura l'hôtel de ville, établit un immense réseau de canaux et d'aqueducs, destinés à distribuer régulièrement les eaux dans toutes les parties de la ville, racheta le péage des ponts du Rhône et, par cette foule de travaux, transforma complètement la physionomie de Lyon. Bien qu'il n'ait fait que marcher dans la voie tracée par le préfet de la Seine, M. Vaissé n'a pas été en butte aux vives attaques qu'a attirées à M. Haussmann sa manie de démolition. Il opérait, il est vrai, sur une moins vaste scène, et peut-être aussi est-il mort à temps. Il était entré au Sénat en décembre 1854 et avait été promu en 1863 grand-croix de la Légion d'honneur.

VAISSE (Marc-Antoine-Henri-Marius), magistrat français, né à Marseille en 1805, mort en 1874. Après avoir étudié le droit à Aix, il se fit inscrire au barreau de sa ville natale, entra peu après dans la magistrature et, de 1830 à 1847, fut successivement substitut à Tarascon et à Marseille, procureur du roi à Toulon, avocat général à Aix et procureur du roi à Marseille. Destitué en 1848, il fut nommé, en février 1849, vice-président du tribunal de Marseille. Sous l'Empire, il devint avocat général (18 décembre 1852), conseiller à la cour de cassation (1855), procureur général à la cour de Paris (1856) et, enfin, président de la chambre criminelle à la cour de cassation (1857). Il était, en outre, membre de la commission faisant fonction de conseil municipal de Paris, conseiller d'Etat en service ordinaire hors section (1856) et commandeur de la Légion d'honneur (1857). Atteint d'une maladie cruelle en 1868, il dut se démettre de toutes ses fonctions.

VAISSE (Léon), professeur et écrivain français, né à Paris en 1807. Entré, en 1826, comme aspirant répétiteur à l'institution des sourds-muets, il partit en 1830 pour l'Amérique, où il profita de l'expérience qu'il avait déjà acquise pour réorganiser l'enseignement des sourds-muets à l'école de New-York. De retour en France, après quatre années d'absence, il entra, en 1836, comme professeur à l'institution des sourds-muets, où il devint censeur des études en 1860. Il a été, depuis lors, remplacé par M. Valade. On a de lui, entre autres ouvrages : le *Mécanisme de la parole mis à la portée des sourds-muets de naissance* (1838); *Essai de grammaire symbolique ou démonstration de l'analyse grammaticale au moyen d'un système de caractères* (1839); *Armorial national de France* (1841-1860, 5 séries in-40); *Des conditions et des moyens de l'instruction des sourds-muets* (1838); *De la pantomime comme langage naturel et moyen d'instruction* (1854), etc. Il a, en outre, été l'un des collaborateurs de l'*Encyclopédie moderne* pour la partie historique, pédagogique et philologique.

VAISSEAU s. m. (vè-so. — Ce mot, dans le sens de vase, vient du latin *vasculum* pour *vasculum*, diminutif de *vas*, vase. On disait d'abord *vascel*, *vaiscel*. Quant à *vaisseau*, navire, c'est probablement le même mot que *vaisseau*, vase. Cependant Chevallet signale, à côté de *vaiscel*, les anciennes formes *vaisier*, *huissier*, en bas latin *usserius*, *usseria*, etc., qui désignent un navire principalement destiné au transport, et qu'il regarde comme des dérivés de l'ancien français *hus*, qui avait la même signification). Vase, récipient destiné à contenir des liquides : *Un vaisseau de terre. Un vaisseau de bois. Un vaisseau de cuivre. Les Hébreux avaient des vaisseaux qui allaient sur le feu.* (Brill.-Sav.)

— Mystic. *Vaisseau d'élection*, Créature choisie, bien-aimée de Dieu. || *Vaisseau d'iniquité*, Méchant, pêcheur obstiné. || *Vaisseau de miséricorde*, Dieu, à cause de sa miséricorde inépuisable. || On dit aujourd'hui *VASE*.

— Techn. Auge faite d'un tronc d'arbre, dans laquelle on foule et on fait dégorger les étoffes. || On dit aussi **PILLE**.

— Mar. Grand navire de la marine militaire : *VAISSEAU de guerre. VAISSEAU à trois ponts. Un VAISSEAU sans lest est l'image de l'opposition; un VAISSEAU sans voiles ou sans combustible est l'image du pouvoir.* (E. de Gir.) || Navire d'une grande dimension, mais d'une destination quelconque : *Un VAISSEAU marchand. Il y a plaisir d'être dans un VAISSEAU battu de l'orage, lorsqu'on est assuré qu'il ne périra pas.* (Fasc.) *Si tous les hommes abondaient de biens, qui mettra des VAISSEAUX en mer ?* (La Bruy.)

Des hommes insensés, sur de frères vaisseaux, S'en vont, loin de la terre, habiter sur les eaux

BOILEAU.

■ *Vaisseau de ligne*, Vaisseau propre à combattre en ligne :

Brest vante son beau port et cette rade insigne
On peut manœuvrer cinq cents vaisseaux de ligne.
A. DE VIONY.

On disait autrefois VAISSEAU DE RANG. ■ *Vaisseau de 80, 90, etc., canons*, Vaisseau armé de 80, 90, etc., canons. ■ *Vaisseau de 1^{er} rang*, Vaisseau de 120 canons en 4 batteries. ■ *Vaisseau de 2^e rang*, Vaisseau de 100 canons en 3 batteries. ■ *Vaisseau de 3^e rang*, Vaisseau de 90 canons en 3 batteries. ■ *Vaisseau de 4^e rang*, Vaisseau de 80 canons. Au-dessous de cette force, on n'a plus un vaisseau, mais une frégate. ■ *Vaisseau amiral*, Vaisseau que monte un amiral, qui porte pavillon d'amiral : *Le roi François I^{er} voulait donner une fête aux dames sur le vaisseau amiral portant 100 canons*. (Ant. Levet.) ■ *Vaisseau pavillon*, Nom que l'on donnait autrefois aux vaisseaux montés par des officiers généraux : *Les brûlots continuaient à être destinés à garantir les vaisseaux pavillons de tout abordage*. (E. Sue.) ■ *Vaisseau en cage*, Navire qui va chercher à Terre-Neuve un chargement de morues. ■ *Vaisseau de registre*, Navire espagnol enregistré pour la navigation de la mer du Sud. ■ *Vaisseau routier*, Barque hollandaise pour les transports sur canaux. ■ *Vaisseau hôpital*, Grand navire anglais, qui sert d'hôpital aux marins de toutes les nations.

— Fig. Affaires d'intérêt général ou particulier, considérées sous le rapport de la direction : *Le vaisseau de l'Etat. Une famille vertueuse est un vaisseau tenu, dans la tempête, par deux ancres, la religion et les mœurs*. (Montesq.) *Les passagers de ce grand vaisseau qu'on appelle le monde se laissent bercer dans le cercle que décrit leur voyageuse demeure*. (Mme de Staël.)

— Poétic. Objet flottant sur l'eau, et servant à transporter quelque chose : *Des serpents verts, des hérons bleus, des flamants roses, de jeunes crocodiles s'embarquent sur ces vaisseaux de fleurs*. (Chateaub.)

— Antiq. égypt. *Fête du vaisseau d'Isis*, Fête que les Égyptiens célébraient en l'honneur d'Isis.

— Blas. *Vaisseau voguant*, Vaisseau figuré avec ses voiles : *Dalmat, D'azur, au vaisseau d'argent voguant sur une mer du même, au chef coupé de gueules, chargé de trois croissants du second émail*.

— Fr.-maçonn. *Ordre du vaisseau*, Maçonnerie pour les deux sexes, établie dans l'Amérique septentrionale, vers le milieu du siècle dernier.

— Archit. Grande pièce couverte : *Cette église est un beau vaisseau. Le vaisseau de la cathédrale est noble et d'une belle coupe*. (V. Hugo.)

— Astron. Nom d'une constellation de l'hémisphère austral, appelée aussi NAVIRE.

— Hist. nat. Canal, tube servant à la circulation des liquides nourriciers des animaux et des végétaux : *Les vaisseaux sanguins. Les vaisseaux chyliques. Le rôle des vaisseaux dans les plantes n'est pas encore bien établi*. (P. Duchartré.) *On n'a pu découvrir de vaisseaux chyliques dans les crustacés*. (J. Macé.)

— Ornith. *Vaisseau de guerre*, Espèce d'albatros ou de frégate. ■ *Vaisseau de mer*, Syn. de VAISSEAU DE GUERRE.

— Moll. Nom vulgaire des nautilles, à cause de la forme de leur coquille.

— Syn. *Vaisseau, vase*. Comme synonyme de vase, vaisseau ne se dit que de certains ustensiles qui se distinguent des vases ordinaires par leur grandeur et parce qu'ils sont destinés à contenir longtemps le liquide dont on les remplit. Ainsi, une cuve, un tonneau sont des vaisseaux de bois plutôt que des vases.

— Encycl. Mar. et navig. V. NAVIRE.

— Antiq. égypt. *Fête du vaisseau d'Isis*. Les Égyptiens célébraient cette fête au printemps. Elle avait été établie comme un hommage rendu à Isis, pour l'heureux succès de la navigation interrompue par l'hiver, et qui recommençait avec la nouvelle saison. Les prêtres et le peuple se rendaient en grande pompe au bord de la mer pour consacrer un navire neuf, construit avec beaucoup d'art, et sur lequel étaient gravées de tous côtés des prières en caractères hiéroglyphiques. On purifiait ce navire avec une torche ardente, des œufs et du soufre. Sur la voile, qui était de couleur blanche, étaient écrits des vœux pour une heureuse navigation. On jetait de dans ensuite des corbeilles remplies de parfums et d'autres choses propres aux sacrifices; et, après avoir versé dans la mer une composition faite avec du lait et d'autres matières, on levait l'ancre pour abandonner le vaisseau à la merci des vents. On revenait de là dans le temple d'Isis, où se faisaient des prières pour la prospérité générale et pour la conservation des navigateurs pendant l'été.

Ces cérémonies avaient lieu aussi à Rome, à la même époque, comme l'indiquent les mots *Navium Isidis*, marqués dans le calendrier rustique au mois de mars.

— Anat. Les humeurs nutritives de l'économie sont au nombre de trois : le sang rouge, le sang noir et la lymphe, d'où trois

espèces de vaisseaux auxquels on a donné le nom de systèmes. Ainsi, le sang rouge se meut dans le système artériel, le sang noir dans le système veineux et le sang blanc, ou lymphe, dans le système lymphatique. Tous ces systèmes communiquent ensemble, mais ils présentent chacun des caractères particuliers qui ne permettent pas de les confondre. V. ARTERE, VEINE, LYMPHATIQUE.

— Bot. Lorsqu'on étudie, à l'aide d'un microscope, la structure interne d'un végétal, on voit qu'elle se compose de cellules à parois minces et diaphanes, de forme arrondie ou polyédrique; de fibres, c'est-à-dire de tubes courts terminés en pointe à leurs deux extrémités, et de vaisseaux, que l'on peut considérer comme des fibres assez longues pour que deux de leurs extrémités soient très-éloignées l'une de l'autre. Cette longueur est quelquefois considérable et presque égale à celle du végétal entier. Si l'on met à nu un de ces vaisseaux longs et qu'on l'examine suffisamment grossi, on y observe constamment deux caractères : 1^o sa surface n'est jamais lisse comme l'est souvent celle des cellules ou des fibres, mais présente toujours des inégalités sous l'apparence de points, de raies et d'anneaux; 2^o le cylindre formé par le vaisseau n'est pas parfaitement régulier dans toute son étendue, mais offre de distance en distance des sortes de rétrécissements ou d'étranglements successifs. Ces étranglements sont quelquefois régulièrement espacés et très-rapprochés les uns des autres; d'autres fois, ils ne se montrent que de loin en loin ou séparés par des intervalles inégaux. On est porté à conclure de ces observations qu'un vaisseau est formé par une série d'utricules ou de fibres unies bout à bout et communiquant sans interruption entre elles, au moyen d'ouvertures pratiquées à ces deux bouts. Si ce sont des utricules en série, les étranglements seront rapprochés; si ce sont des fibres, les étranglements seront plus ou moins éloignés les uns des autres. On a distingué différentes sortes de vaisseaux d'après la forme générale de leur tube et d'après les différentes modifications de leur surface; ce sont : les trachées et les fausses trachées, qui comprennent elles-mêmes des vaisseaux annulaires, réticulés, rayés ou ponctués.

1^o Les trachées sont formées d'un cylindre membraneux, dans l'intérieur duquel s'enroule un fil spiral. Ce cylindre se montre sans aucun changement de forme ou de surface dans une longueur assez considérable, puis se termine en s'élevant en cône à ses deux extrémités; ce sont donc réellement des fibres très-allongées qui composent ces trachées. Le fil spiral de la trachée se continue sans interruption d'un bout à l'autre de ces fibres. On peut le comparer au fil de cuivre dont on fait certains ressorts à boudin. Sa couleur est ordinairement d'un blanc nacré. Quant à sa forme même, elle a été diversement décrite ou supposée par les auteurs. Les uns ont voulu que ce fût un tube creux; d'autres qu'il fût creusé en gouttière du côté interne. Les observations les plus exactes et les plus récentes font voir ce fil toujours plein, mais variant un peu de forme, tantôt aplati en ruban, tantôt épais, et sa section horizontale présente un cercle, une ellipse ou un quadrilatère. L'écartement des tours de spire entre eux varie. Généralement, chaque tour touche immédiatement le voisin, de sorte qu'il n'existe pas d'intervalle entre chaque spire; d'autres fois, les tours laissent entre eux un espace suffisant pour qu'on puisse voir nettement la membrane extérieure. Quant à la direction que suit la spirale de la trachée, on a remarqué qu'il y en a une beaucoup plus fréquente que l'autre; c'est celle de gauche à droite, si l'observateur suppose le vaisseau placé devant lui dans sa position naturelle, c'est-à-dire l'extrémité la plus éloignée du sol tournée en haut. Souvent, on suppose l'observateur placé dans l'axe du cylindre autour duquel s'élève la ligne spirale. Il est clair que, dans ce cas, le sens est inverse et que la spire va de droite à gauche. Le plus souvent, le fil, contourné en spirale, est unique, mais il n'est pas rare de le voir double; quelquefois même, il y en a un plus grand nombre; dans le bananier, on en a compté plus de vingt. Ces fils, rapprochés et parallèles, forment alors un ruban spiral qu'on peut dérouler en entier.

2^o Les fausses trachées se décomposent elles-mêmes, nous l'avons dit, en :

a. *Vaisseaux annulaires et réticulés*. Ils sont généralement plus gros que les vraies trachées et beaucoup moins uniformes d'une extrémité à l'autre. Les anneaux d'un même tube ne sont pas, en effet, exactement semblables; ordinairement horizontaux, ils peuvent aussi être inclinés irrégulièrement dans un sens ou dans un autre. Ils ne sont pas séparés entre eux par des intervalles réguliers; enfin, ils peuvent être réduits à des fragments annulaires ou représenter une autre sorte de courbe que le cercle. Si maintenant on suppose que tous ces anneaux se rapprochent et se multiplient, l'on aura un réseau plus serré et plus compliqué qui constituera le vaisseau réticulé. D'après ce que nous venons de dire, on comprend qu'un vaisseau annulaire dans une partie de son trajet devienne réticulé dans une autre.

b. *Vaisseaux rayés*. Au lieu de spirales, de cercles ou d'arêtes irrégulières, ils présen-

tent des raies transversales qui n'occupent qu'une partie de la circonférence du tube et qui sont généralement placées régulièrement les unes au-dessous des autres. La forme du vaisseau est souvent celle d'un prisme, dont les faces latérales sont ainsi sillonnées de raies qui s'arrêtent vers les angles. On a comparé la disposition de ces raies et de leurs intervalles à celle des barreaux d'une échelle; aussi a-t-on souvent donné à ces vaisseaux le nom de scalariformes.

c. *Vaisseaux ponctués*. Ce sont ceux qui dans les végétaux acquièrent le volume le plus considérable et dont souvent même le canal intérieur peut être vu à l'œil nu, se présentant comme criblés de petits points disposés suivant des lignes parallèles, horizontales ou, plus rarement, un peu obliques. Ces vaisseaux présentent la forme d'un cylindre sur la surface duquel se dessinent des cercles dépourvus de points, placés à des intervalles plus ou moins rapprochés et en général égaux. Ces cercles ont, le plus souvent, le même diamètre que le tube, mais quelquefois aussi un diamètre un peu moindre; il en résulte alors une suite d'étranglements ou de rétrécissements. La coupe verticale du vaisseau fait voir qu'à ces étranglements correspondent intérieurement un petit repli circulaire. Si ces étranglements, qui résultent de la soudure d'une suite d'utricules plus renflés à leur milieu qu'à leurs deux bouts, sont extrêmement prononcés, le vaisseau rappellera la forme d'un chapelet à grains pressés les uns contre les autres.

— *Vaisseaux laticifères*. Nous avons réservé pour la fin la description d'un ordre de vaisseaux qui sont assez différents de tous les autres pour qu'on ne les ait jamais confondus. Ce sont ceux qui ont reçu le nom de *vaisseaux propres* ou *laticifères*, parce qu'ils contiennent le suc propre ou latex. Ce sont des tubes membraneux, communiquant librement entre eux et s'anastomosant par des branches transversales, de manière que leur ensemble dessine un vaste réseau. Ils ont donc, plus que tous les autres vaisseaux précédemment décrits, quelque rapport avec ceux des animaux, dont un des caractères est d'aller en se ramifiant. Pour le cas présent, le terme de ramification ne serait pas tout à fait exact; car les vaisseaux laticifères ne s'épuisent pas en divisions successives, comme un tronc se partage en branches, ces branches en rameaux et ainsi de suite. Ici, les branches qui naissent des troncs ont à peu près la même grosseur que le tronc lui-même. En recherchant ces vaisseaux sur des sujets très-jeunes, on reconnaît que ce sont dans l'origine de simples lacunes bornées par les cellules mêmes entre lesquelles elles s'étendent. Le canal n'est donc pas primitivement cylindrique, mais présente des saillies et des dépressions en rapport avec les renflements des cellules. On voit aussi que ces canaux ne sont pas d'abord pourvus de parois propres; c'est plus tard seulement que le suc qu'ils contiennent, paraît déposer une couche qui, tapissant ces saillies et comblant ces interstices, circonscrit un vaisseau cylindrique et constitue cette paroi en se solidifiant. Or, les lacunes courent dans diverses directions et communiquent largement les unes avec les autres; de là, le réseau que dessinent les vaisseaux laticifères. Ce mode de formation et la disposition même de ces vaisseaux les différencient donc complètement des vaisseaux réticulés, rayés ou ponctués, dont nous avons parlé plus haut. La paroi qui tapisse les laticifères est d'abord fort mince; elle s'épaissit peu à peu en vieillissant, et quelques auteurs ont cru même y reconnaître une succession de couches.

— Allus. hist. Brûler ses vaisseaux. V. BRÛLER.

Vaisseau fantôme (Lé), roman anglais du capitaine Marryat (1839). Une ancienne légende raconte qu'un marin hollandais, emporté par un ouragan et voulant continuer sa route pour doubler le cap des Tempêtes, avait juré de réussir dans son entreprise, en dépit de tous les périls. Son pilote, qui excitait les matelots contre lui, reçut de ses mains un coup meurtrier. La malédiction du ciel tomba sur le capitaine impie; il fut condamné à errer sans cesse dans les mêmes parages et à porter la terreur et la mort sur les vaisseaux qui pouvaient approcher le sien. Le fils de ce marin, Philippe, apprend, à la mort de sa mère, qu'une mission sacrée lui est imposée par un vœu paternel. A peine marié avec la fille d'un médecin, il n'hésite pas à entreprendre l'accomplissement de la tâche pieuse qui lui incombe désormais. Retrouver son père, tel est son devoir; il obtiendra sa grâce, en lui remettant un reliquaire laissé à la maison. Philippe s'engage à bord d'un navire hollandais. Sa femme connaît le but religieux de sa mission; elle n'a pas cherché à l'en détourner. Elevée par une mère arabe, car elle est née au milieu du Soudan, Amine a foi dans les sciences occultes, et elle espère plus dans le pouvoir de ses superstitions orientales que dans les vertus de la religion chrétienne. Après deux voyages, que Philippe accomplit seul et vainement, Amine parvient à décider son mari à la prendre avec lui. Un pilote, nommé Schriften, le même que le père de Philippe avait cru tuer d'un coup de poignard, essaye de s'emparer de la providentielle relique;

mais en vain. Schriften, pour le quart d'heure, se laisse captiver par Amine. Il lui prédit sa destinée et la conjure de faire renoncer son mari au projet qu'il poursuit. Mais Philippe a résolu d'accomplir sa promesse, quelle que puisse être l'issue de ses pérégrinations. Son père existe; le vaisseau fantôme navigue encore sur les mers; à son approche surviennent toujours d'affreux malheurs. Le navire qui porte Philippe et sa fortune fait naufrage sous la funeste influence exercée par la nef fatale. Marins et passagers périssent pour la plupart. Amine reste seule sur un radeau, tandis que son mari, encore vivant, est jeté sur une terre inconnue. Les époux ignorent le sort respectif de chacun d'eux. Un vaisseau hollandais, sur lequel se trouve le Père Mathias, jésuite attaché par la reconnaissance à son mari, sauve la malheureuse Amine. Philippe, retenu prisonnier par les Portugais, parvient à s'échapper; il brûle de connaître le sort de sa femme, embarquée pour Goa. Le Père Mathias, homme de bien, mais religieux timoré, opiniâtre et fanatique jusqu'à la cruauté, devient l'auteur des maux qui vont accabler la jeune femme. Il l'a surprise faisant des incantations barbares; il la soupçonne d'être sorcière, et il croit que son devoir l'oblige de la livrer au tribunal de l'Inquisition. Refusant d'avouer le crime dont on l'accuse, Amine est condamnée au bûcher. Philippe voit sa femme expirer au milieu des flammes. Frappé de folie, il recouvre plus tard la raison; il lui reste toujours son vœu à accomplir; il y parvient enfin. Schriften, le mauvais génie, pardonne au père, parce que le fils lui a pardonné à lui-même. Le père de Philippe, racheté par l'héroïque vertu de son enfant, est délivré de la malédiction qui l'opprime depuis tant d'années; il remercie Dieu de l'avoir fait rentrer en grâce. Sa destinée, celle de Philippe, celle du pilote, et celle du *Vaisseau fantôme* sont accomplies. Le charme est rompu. La destruction tombe sur le navire : il ne reste à bord que les squelettes, les ombres de l'équipage; la membrure du vaisseau se sépare, les ponts s'enfoncent peu à peu, les débris du bâtiment flottent sur l'eau... Bientôt le soleil reparait dans toute sa splendeur; toute la nature semble sourire... Le *Vaisseau fantôme* n'existe plus.

Le sens de cette légende allégorique se dégage nettement. Le pardon des injures et l'abnégation personnelle comme moyen de salut, tel est l'enseignement qui se fait jour au dénouement de cette histoire fantastique, semée d'accidents et d'épisodes où le pathétique et la gaieté se succèdent dans une juste mesure. On y retrouve les qualités qui distinguent les récits du capitaine Marryat.

Vaisseau fantôme (Lé), opéra en deux actes, paroles de Paul Foucher, musique de M. Dietrich; représenté à l'Académie royale de musique le 9 novembre 1842. La légende qui a fourni le sujet de cet ouvrage est tellement bizarre qu'elle n'a pu être accueillie par le public. On a néanmoins rendu justice à la musique. On a remarqué la prière, la scène chantée par Mme Dorus au premier acte, et l'air chanté au second par Marié. Le sujet est le même que celui du *Hollandais volant*, mis en musique par Richard Wagner, qui avait vendu son livret à M. Léon Pillel.

Vaisseau fantôme (Lé), opéra allemand, musique de M. Richard Wagner; représenté à Bruxelles, au théâtre de la Monnaie, le 6 avril 1872. Cette nouvelle tentative en faveur du maître de l'avenir, et à 29 ans d'intervalle, ne réussit pas. Malgré les trompettes de la renommée et le luxe de la mise en scène, la nef de M. Wagner est encore venue se briser contre le rocher de l'insensibilité publique, absolument rebelle aux beautés transcendantes émanées de ce génie méconnu. On a remarqué le chœur des fileuses et le chœur dialogué des matelots et des femmes. Chanté par Warot, Bryon, d'Orgeval, Mlle Sternberg.

VAISSELEE s. f. (vè-se-lé — rad. vaisseau). Quantité d'étoffe ou de laine que peut contenir un vaisseau à fouler. ■ On écrit aussi VAISSELLE.

VAISSELER s. m. (vè-se-lié — rad. vaisselee). Meuble qui reçoit la vaisselle. ■ On écrit aussi VAISSELLIER.

VAISSELLE s. f. (vè-sè-le — rad. vaisseau). Ensemble des vaisseaux ou vases destinés au service ordinaire de la table : *VAISSELLE de terre, de porcelaine, d'argent, de vermeil*.

— *Vaisselle montée*, Vaisselle composée de pièces dont les parties sont soudées ensemble. ■ *Vaisselle plate*, Vaisselle d'or ou d'argent dont les pièces sont d'un seul morceau et partant sans soudure. On donne aujourd'hui ce nom à la vaisselle d'argent en général. Plusieurs pensent que le mot plate, en ce sens, vient de l'espagnol *plata*, argent.

— *Eau de vaisselle*, Eau qui a servi à laver la vaisselle.

— Fig. *Fondre la vaisselle de quelqu'un*, Le gruger, le ruiner : *Je laissai la première à Séville, occupée à FONDRE LA VAISSELLE d'un petit marchand*. (Le Sage.)

— Fam. *Remuer la vaisselle de quelqu'un*, Saisir ses meubles et ses effets mobiliers.

— Pop. *Vaisselle de poche*, Argent, monnaie.

VAISSELERIE s. f. (vè-sè-le-ri — rad. *vaisselle*). Industrie qui comprend la fabrication des seaux, des écuelles, des gamelles, des salières, etc. : *Il travaille dans la vaissellerie*. Objets ainsi fabriqués : *Voilà de la belle vaissellerie*.

VAISSETTE (nom Joseph), historien français, né à Gaillac, près d'Albi, en 1635, mort à Paris en 1756. Après avoir étudié le droit à l'Académie de Toulouse, il se fit recevoir avocat, acheta ensuite une charge de procureur, puis, sentant ces fonctions incompatibles avec son goût pour les investigations historiques, il renonça au monde et entra chez les bénédictins de Saint-Maur. Vaissette prit l'habit en 1711, au monastère toulousain de la Daurade, et de là passa à l'abbaye de Saint-Germain-des-Près, de Paris, où il composa sa célèbre histoire du Languedoc. Ses principaux ouvrages sont : *Dissertation sur l'origine des Français* (Paris, 1722, in-12); *Histoire générale du Languedoc* (Paris, 1730, 1745, 5 vol. in-fol., fig.); indépendamment du complément ajouté par dom Bourrotte, il en existe une édition moderne augmentée des travaux de dom Vic (in-40), à laquelle M. Al. du Mége, savant toulousain, a encore ajouté de nouveaux détails; *Abrégé de l'histoire générale du Languedoc* (Paris, 1749, 6 vol. in-12); *Lettre à Fontenelle sur Homère de Villeneuve*, ministre de Raymond-Béranger, comte de Provence, dans le *Mercur* (mars 1751); *Géographie historique, ecclésiastique et civile ou Description de toutes les parties du globe terrestre, enrichie de cartes géographiques* (Paris, 1755, 4 vol. in-40 ou 12 vol. in-12).

VAÏVODAT s. m. V. VAYVODAT.

VAÏVODE s. m. (val-vo-de). V. VAYVODE.

VAÏVODIE s. f. V. VAYVODIE.

VAIANO (Orazio), surnommé *il Fiorentino*, peintre italien, né à Florence vers 1550, mort dans les premières années du XVII^e siècle. Il travailla surtout à Gènes et à Milan. Parmi ses compositions les plus estimées dans cette dernière ville, on cite une *Descente du Saint-Esprit*, qui se trouve à San-Antonio-Abbate. Le principal mérite de ses toiles consista dans le fini de l'exécution, mais le coloris en est terne et en quelque sorte indécis.

VAKE s. f. (va-ke). Minér. Roche à structure terreuse homogène.

VAKHTANG, nom de six rois de Géorgie. V. VAKHTANG.

VAKITE s. f. (va-ki-te — rad. *vake*). Minér. Roche hétérogène, à base terreuse homogène.

VAKOUF s. m. (va-kouff). Bien d'une mosquée affecté à l'entretien de l'uléma et exempt d'impôt.

VAKYL ou **VAKIL** s. m. (va-kil). Hist. Titre donné à quelques souverains de Perse.

VAL s. m. (val — lat. *vallis*, mot qui appartient à la racine sanscrite *vil*, couper, diviser, mais qui, d'après Curtius, est pour *valvis* et appartient à la même famille que le grec *elos*, bas-fond, marais). Espace de terre resserré entre deux coteaux et plus étroit que la vallée : *Je mourais de peur à pied en passant les VAUX d'Ollioules*. (Mme de Sév.) Le val fut tout le jour désert, silencieux.

V. HUGO.

Sur nos monts crains l'orage;
Crains l'ombre dans le val.

C. DELAVIGNE.

— S'emploie surtout dans la composition de certains noms propres : *Le Val-de-Grâce*, *Les VAUX-de-Cernay*.

— Par monts et par vaux, Ça et là, en tous lieux : *Courir par monts et par vaux*.
Tel fut ce roi des bons chevaux,
Rossinante, la fleur des coursiers d'Ibérie,
Qui, trottant jour et nuit et par monts et par vaux,
Galopa, dit l'histoire, une fois en sa vie.

BOILEAU.

— A val, En bas : *Ils louèrent son courage et sa fidélité, la détachèrent et la jetèrent, la corde au cou, A VAL des rochers*. (P.-L. Courier.) || Vieille locution. V. AVAL.

— Hist. relig. *Val des écoliers*, Congrégation fondée en Bourgogne, au XII^e siècle, par quatre docteurs en théologie.

— Rem. Le pluriel régulier de ce mot est *vaux*, comme on l'a vu par les exemples ci-dessus; cependant la forme *vals* semble prévaloir aujourd'hui dans la langue des ingénieurs : *Les VALS de la Loire*. On a établi des réservoirs dans les *VALS* supérieurs des fleuves.

Val d'Andorre (LE), opéra-comique en trois actes, paroles de M. de Saint-Georges, musique d'Halévy; représenté sur le théâtre national de l'Opéra-Comique le 11 novembre 1848. Le poème est intéressant et la partition renferme de très-belles pages. Cet ouvrage a eu déjà la plus brillante destinée. La scène se passe dans les Pyrénées, où fleurit la petite république d'Andorre. Rose-de-Mat est une orpheline au service d'une riche fermière nommée Thérèse. Georgette, autre jeune paysanne, complète ce trio féminin.

xv.

Stéphan, le chasseur de chamois, parle au cœur de toutes trois, mais n'a des yeux que pour Rose. Un vieux chevrier, Jacques Sincère, dont le type rappelle celui d'Edio Ochiltree de Walter Scott, possède tous les secrets de ces personnages et s'intéresse aux deux jeunes amoureux. Il veut même donner à Rose, pour sa dot, la somme de 3,000 livres, fruit de ses économies pendant quarante ans; mais voilà qu'au milieu des rivalités qu'inspire le beau Stéphan un recruteur arrive pour réclamer les quinze citoyens que la république d'Andorre doit fournir pour le service de la France. Le sort désigne Stéphan. Dans son désespoir, le chasseur s'enfuit dans la montagne, où il sera poursuivi, atteint, puis traité en déserteur. Rose, cédant à une inspiration funeste, dispose d'une somme confiée à sa garde par Thérèse et s'en sert pour racheter son fiancé. Elle compte sur le don promis du vieux chevrier, et c'est dans sa pensée un emprunt de quelques heures. La pauvre Rose est accusée de vol et comparait devant le conseil des anciens, rassemblé sur la montagne pour la juger. Les scènes les plus déchirantes se succèdent. Pour conclure, le vieux chevrier aidant, la pauvre fille découvre, dans sa rivalité et son accusatrice, dans la fermière Thérèse, sa propre mère, qui la reconnaît et obtient du tribunal un facile pardon. Ce drame, plein d'émotions, a été traité par le grand compositeur avec cette sensibilité profonde et exquise qui était particulière à son tempérament et à son génie. La partition est riche en effets variés. Un sentiment vif de la nature anime l'ouverture. L'air du chevrier : *Voilà le sorcier*, est un chef-d'œuvre de coloris musical. Le quatuor : *Savant devin*, est d'une déclamation vraie et spirituelle. Rien n'égale la chaste et naïve réverie de la romance chantée par Rose-de-Mat :

Marguerite,
Qui m'invite
A te conter mes amours.

Dans le second acte, rempli par les situations les plus pathétiques, on remarque surtout les couplets : *Le soupon, Thérèse*, chantés avec une expression admirable par Bataille, qui a obtenu un grand succès dans la création du rôle difficile du chevrier. Le finale de cet acte est magnifique. Le troisième acte offre des morceaux qui ne le cèdent en rien aux précédents, sous le rapport de la mélodie et de l'effet scénique. Le *Val d'Andorre* a été joué au Théâtre-Lyrique en octobre 1860. Il a été repris à l'Opéra-Comique en 1875. Nous citons la romance de la marguerite.

Allegretto.

REFRAIN. Mar-gue-ri-te, Qui m'in-

-vi-te A te con-ter mes a-

-mours, Dis-moi vi-te, Ma pe-

-ti-te, Si je dois l'ai-mer tou-

-jours! Dis-moi, Dis-moi vi-te Si je

dois l'ai-mer tou-jours!

1^{er} COUPLET. C'est lui qui rem-

-plit ma pen-sée - e!

Mon cœur ne for-me qu'un seul

vœu! Que ma fier-

té se-rai-ble - sé - e!

Si l ne de - vait m'ai-mer un

peul Ah! Mar-gue-

DEUXIÈME COUPLET.

Mais quelle serait ma souffrance
Si tu me disais : pas du tout!
Non, pour me rendre l'espérance,
Tu vas me répondre : beaucoup!

Ah! marguerite, etc.

VAL-D'AJOL (LE), bourg et commune de France (Vosges), cant. de Plombières, arrond. et à 25 kilom. S.-O. de Remiremont, sur la Combaute; pop. aggl., 1,300 hab. pop. tot., 7,011 hab. Brasseries, scieries, tanneries, filature de coton; fabrication de kirschwasser. Aux environs, vestiges de voie romaine et restes de l'ancien prieuré d'Hérial, fondé en 1090. Sites pittoresques et vues remarquables.

VAL-NOTRE-DAME (LE), hameau de France (Seine-et-Oise), commune et canton d'Argenteuil, arrond. de Versailles, près de la forêt de l'Île-Adam; 15 hab. Fabrication de produits chimiques; ancienne abbaye de l'ordre de Cîteaux. Cette abbaye fut fondée au XI^e siècle par Ansel de l'Île-Adam et acquit une rapide importance. Jean de La Barrière, le célèbre réformateur de Cîteaux, fondateur des Feuillants, fut le quarante-sixième abbé du Val; Henri III lui fit don des revenus de l'abbaye du Val, qui devaient être consacrés à l'entretien des moines. Vers 1611, l'ordre de Cîteaux fit desservir l'abbaye et les lieux qui en dépendaient par un certain nombre de religieux sous la conduite d'un prieur et y déposa ses archives. L'église de l'abbaye du Val, quoique restaurée par les feuillets, n'offrait rien de curieux, sinon quelques tombes. Le cloître était situé au nord de l'église. Quelques parties en étaient remarquables, entre autres la voûte du dortoir, soutenue par une colonnade svelte et élégante. L'abbaye du Val est, dans ces derniers temps, devenue la propriété de M. Ragnaud de Saint-Jean-d'Angely qui l'a échangée en un parc très-vaste et des mieux entretenus. Elle avait été supprimée à la Révolution, en même temps que les ordres religieux.

VAL-DE-OLIVAS, bourg d'Espagne, province et à 24 kilom. N.-O. de Cuença; 2,800 hab. Titre de duché.

VAL-DE-PEÑAS, ville d'Espagne, province et à 40 kilom. S.-E. de Ciudad-Real, chef-lieu de la juridiction de son nom; 12,000 hab. Récolte et commerce d'excellent vin; fabrication de toile et de savon. Commerce et exportation de grains, bestiaux et vins. Dans cette ville, assez régulière et bien bâtie, on remarque le château des marquis de Santa-Cruz.

VAL-RICHER (LE), hameau de France (Calvados), commune de Saint-Ouen-le-Pin, canton de Cambremer, arrond. de Pont-l'Évêque; 125 hab. Ancienne abbaye de bénédictins, fondée en 1146 par Philippe d'Harcourt, évêque de Bayeux, transformée de nos jours en un beau château, qui a été la propriété de M. Guizot.

Val-de-Grâce (ABBAYE, ÉGLISE ET HÔPITAL DU). Dès le commencement du XIII^e siècle, un monastère de bénédictins existait au Val-Profond, près de Bièvre-le-Châtel, à 12 kilom. de Paris. Anne de Bretagne, femme de Louis XII, donna à ce monastère le nom de Val-de-Grâce-de-Notre-Dame-de-la-Crèche. En 1621, l'abbaye du Val-Profond tombant en ruine, Anne d'Autriche appela à Paris les religieuses qui l'habitaient et les établit au faubourg Saint-Jacques, dans une maison alors occupée par les prêtres de l'Oratoire et qui portait le nom de Petit-Bourbon ou de fief de Valois. La reine, qui aimait à oublier au milieu des pratiques d'une dévotion aussi ardente que peu éclairée la tyrannie du cardinal de Richelieu, se déclara la protectrice de l'abbaye du Val-de-Grâce; le 3 juillet 1624, elle posa la première pierre du cloître, et, par lettres patentes de février 1631, Louis XIII proclama cette abbaye de fondation royale. En 1638, lors de la naissance d'un fils qui fut Louis XIV, Anne d'Autriche, au comble de ses vœux, promit, en témoignage de reconnaissance, d'élever à Dieu une église magnifique; mais elle ne fit commencer la construction de l'édifice qu'au moment où elle se trouva régente du royaume, et le roi son fils, qui n'avait pas encore sept ans, posa la première pierre de l'église du Val-de-Grâce le

1^{er} avril 1645. Dans cette pierre fut encastée une médaille d'or du poids de 3 marcs et 3 onces et de 3 pouces et demi de diamètre, représentant d'un côté la reine et son fils et de l'autre la façade du monument, avec la date du 5 septembre 1638, jour de la naissance du roi et du vœu de sa mère. François Mansard donna les plans de tous les bâtiments du monastère et de l'église; la conduite des travaux de cet édifice lui ayant été dévolue fut confiée à Jacques Lemercier, qui continua le monument jusqu'à la grande corniche. Pierre Lemuet, secondé par Gabriel Le-duc et par Duval, termina les voûtes, les clochetons et le dôme. Pour se venger de sa disgrâce et laisser un souvenir de son projet, Mansard fit exécuter en petit, dans la chapelle du château de Fumes, situé à 28 kilom. de Paris et appartenant au secrétaire d'Etat Henri Duplessis de Guénégaud, le plan qu'il avait conçu pour l'église du Val-de-Grâce.

Les travaux, suspendus pendant les troubles de la Fronde, furent repris en 1655; les bâtiments du cloître furent achevés en 1662 et ceux de l'église en 1665. Bien que construit par plusieurs architectes, le Val-de-Grâce présente un ensemble imposant et harmonieux. Au fond d'une vaste cour, séparée de la rue Saint-Jacques dans toute sa largeur par une grille en fer, s'offre le portail de l'église, surmonté en perspective de la masse élégante et majestueuse du dôme et accompagné de deux ailes symétriques de bâtiments qui se terminent par un pavillon carré. Le grand portail, élevé sur seize marches, est composé de deux ordres; au premier, un portique soutenu par huit colonnes corinthiennes isolées et accompagnées de niches est couronné d'un fronton, dans la corniche duquel on lit cette inscription qui fait allusion aux motifs qui ont déterminé la fondation de l'église : *Jesus nascendi, Virginitate Matri*. Le second ordre, formé de colonnes composites, s'unit au premier par de grands enroulements; il est surmonté d'un fronton, dans le tympan duquel on voyait autrefois les armes de France écartelées d'Autriche; pendant la Révolution, on y plaça les symboles de la Liberté et de l'Égalité; on y voit aujourd'hui une horloge.

Le dôme est remarquable par l'originalité de sa forme et la richesse de sa décoration extérieure; aux quatre angles se trouvent des tourelles surmontées de clochetons en poire, qui rappellent par leur forme l'architecture orientale. Les pilastres placés entre les fenêtres qui éclairent l'intérieur du dôme supportent une galerie entourée de statues d'anges. Des vases flamboyants garnissent la corniche d'où part la coupole, qui elle-même est surmontée d'un campanile d'une grande légèreté, décoré de pilastres, d'enroulements et de vases. Le dôme du Val-de-Grâce est, après ceux du Panthéon et des Invalides, le plus élevé de tous ceux de Paris.

L'intérieur de l'église du Val-de-Grâce est orné de pilastres d'ordre corinthien, et le pavé de l'édifice, formé d'une mosaïque en marbre, est divisé par compartiments correspondant aux travées de la voûte. La voûte de la nef, les arcs latéraux, les pendentifs du dôme sont ornés de sculptures et de médaillons de Nicolas Anguier. La décoration du maître-autel, exécutée sur les dessins de Gabriel Le-duc, est des plus remarquables et rappelle le baldaquin de Saint-Pierre de Rome. Six grandes colonnes torses d'ordre composite, de marbre revêtu de bronze et chargées de palmes et de rinceaux de bronze doré, sont portées par des piédestaux de marbre. Les chapiteaux, également dorés, soutiennent un baldaquin formé par six grandes courbes supportant un amortissement de six consoles, couronné par une croix posée sur un globe. Quatre anges placés sur les entablements des colonnes tiennent des encensoirs.

L'église de Saint-Roch possède maintenant le groupe de la crèche, l'un des meilleurs ouvrages de François Anguier, placé autrefois sous le baldaquin du Val-de-Grâce.

Mignard a décoré l'intérieur de la coupole de peintures à fresque, où il a représenté, en deux cents figures, les divers ordres des saints adorant la Trinité et la reine Anne d'Autriche qui offre à Dieu, avec l'assistance de saint Louis, le modèle de l'église. C'est cette peinture, la plus belle de Mignard, que Molière a célébrée dans son poème intitulé le *Val-de-Grâce*.

Les peintures de la chapelle de la Communion sont dues à Philippe de Champagne. L'église du Val-de-Grâce avait été destinée à recevoir les corps des princes de la famille royale, particulièrement ceux de la famille d'Orléans. Madame, sœur de Louis XIV, fut la première princesse dont le cœur fut déposé au Val-de-Grâce, en 1662. Dans la chapelle de Sainte-Anne, située à gauche du dôme, reposaient le cœur d'Anne d'Autriche et celui du duc d'Orléans.

Anne d'Autriche avait accordé aux religieuses du Val-de-Grâce de nombreuses prérogatives, et entre autres privilèges celui de conserver la première chaussure de chaque fils et de chaque fille des princes du sang.

Pendant la Révolution, l'église du Val-de-Grâce changea plusieurs fois de destination. Sous l'Empire, elle devint un magasin général d'habillements et d'effets destinés au service des hôpitaux militaires; toutefois, ou

établit un plancher pour conserver le marbre du pavement et une cloison pour préserver les sculptures des parois de l'église. Grâce à ces précautions, ce monument n'a pas souffert; il a été rendu au culte en 1826.

L'abbaye du Val-de-Grâce ayant été supprimée en 1790, les bâtiments conventuels furent convertis en hôpital par décret du 7 ventôse an II. En 1814, ils furent affectés au service de santé de l'armée, et le Val-de-Grâce devint l'hôpital militaire le plus considérable de la capitale; il a conservé cette destination et contient 970 lits. Cet hôpital a été érigé en école d'application de médecine et de pharmacie militaires.

VALA ou **WALA**, célèbre abbé de Corbie, mort en 836. Il était fils du comte Bernard et proche parent de Charlemagne, qui le nomma intendant du palais. Peu touché, du moins en apparence, de l'éclat des grandeurs, il embrassa la vie monastique, fut élu abbé de Corbie, mais n'en continua pas moins d'exercer du fond de son cloître la plus grande influence sur les affaires publiques. Chargé par Louis le Débonnaire de l'éducation de son fils Lothaire, il encouragea ce prince dans son ambition, le poussa à la révolte et trempa dans toutes les intrigues des grands. Louis ayant ressaisi sa couronne enferma Vala dans une forteresse au bord du lac Léman. L'ambitieux abbé trouva cependant le moyen d'agir dans de nouveaux troubles et prit une part active aux délibérations de la diète de Compiègne (833), qui prononça la déposition de l'empereur. Louis ayant encore repris l'autorité, Vala jugea prudent de s'enfuir et mourut à l'abbaye de Bobio.

VALAAT s. m. (va-la-a). Linguist. Langue vulgaire des Persans.

VALABLE adj. (va-la-ble — du lat. *valere*, valoir). Jurispr. Recevable en justice : *Un acte valable. Une quittance valable. Un testament valable. Nul consentement n'est libre ni valable qu'en chose connue d'avance.* (Michelet.)

— Acceptable, ayant une valeur, une importance : *Une excuse valable. Une raison valable. Le repentir est la seule réparation valable du péché.* (Proudh.)

VALABLEMENT adv. (va-la-ble-man — rad. *valable*). D'une manière valable : *Un idiot ne peut valablement contracter. Je suis valablement autorisé à traiter.*

— Jurispr. Pertinemment : *L'Etat, les communes, les établissements publics et les mineurs sont reçus à se pourvoir, s'ils n'ont été défendus ou s'ils ne l'ont été valablement.* (Code de proc. civ.)

VALACHIE ou **VALAQUIE**, nommée *Zara-Roumaneska* dans la langue du pays, principauté de l'Europe orientale, vassale de l'empire ottoman et formant avec la Moldavie la principauté de Roumanie (v. ce mot). La Valachie, de forme à peu près elliptique, s'étend sur la rive gauche du Danube, qui la sépare de la Bulgarie au S. et de la Serbie au S.-O.; elle confine au N.-O. à la Hongrie, au N. à la Transylvanie, dont elle est séparée par la chaîne méridionale des Karpathes, au N.-E. à la Moldavie, dont le Sereth et le Metkovo forment la limite; enfin à l'E. elle est baignée par le cours inférieur du Danube, qui la sépare de la Dobroussa. Elle est comprise entre 43° 42' - 45° 43' de latit. N. et entre 20° 25' 45" - 45° 43' de longit. E.; la mesure de l'O. à l'E. environ 450 kilom. et 180 de largeur moyenne du N. au S.; superficie, 75,940 kilom. carrés; 2,600,000 hab. Capitale, Bukarest. La surface de la Valachie est très-variée. La partie septentrionale est couverte par les ramifications des monts Karpathes, tandis que l'intérieur et la partie méridionale consistent en vallées fertiles et délicieuses et en vastes et belles plaines qui s'étendent jusqu'au Danube et que sillonnent en tous sens une multitude de rivières tributaires de ce fleuve et dont les principales sont l'Alta, la Chyl, la Tiltorman, l'Archieche, la Dombovitz, la Jaloimniza, le Kalmazou, le Buzéou, etc. Elle renferme, en outre, un grand nombre de lacs qui, ainsi que les rivières, sont très-poissonneux et abondent en oiseaux aquatiques. L'hiver, dans la Valachie, est court, mais fort rude; les glaces interrompent quelquefois la navigation du Danube; les chaleurs de l'été y sont très-fortes, mais dans le voisinage des Karpathes elles sont tempérées par l'élévation du sol. Les forêts qui occupent le quart du territoire et les eaux stagnantes qui baignent les plaines entretiennent dans certaines parties une humidité dangereuse. Il est peu de contrées que la nature ait autant favorisées sous le rapport de la fertilité du sol. On y récolte du froment, de l'orge, du maïs, du millet, du vin, du lin, du chanvre, du tabac, toutes les espèces de fruits et de légumes, des plantes aromatiques, etc. On y élève les mêmes animaux domestiques qu'en Moldavie; mais les troupeaux y sont plus nombreux. Les abeilles y sont très-multipliées et le gibier de toute espèce y abonde. Il y existe d'immenses forêts qui fournissent de beaux bois de construction et autres, et où l'on trouve un arbre appelé tissa qui pourrait remplacer avec succès les bois de teinture de l'Amérique. Le règne minéral enfin ne le cède point aux deux autres. Les ingénieurs russes ont reconnu l'existence de mines de fer ordi-

naire et de fer magnético-pyreux, de cuivre, notamment à Krasne; de vif-argent à Pitechti, de charbon de terre à Gessen; de soufre, d'ambre jaune, à la montagne Déal-de-Roche; de poix minérale, d'or, à Korbéni; d'asphalte et enfin de salpêtre à Pontchessa, où se trouvent aussi des eaux sulfureuses. Les produits des salines forment presque à eux seuls le tiers des revenus de l'Etat. La principauté de Valachie est divisée en dix-huit districts, subdivisés en arrondissements. La religion grecque est la religion de l'Etat. Il y a une haute cour de justice à Bukarest, des cours d'appel à Bukarest et à Krajova, un tribunal de 1^{re} instance au chef-lieu de chaque district, un archevêché métropolitain et trois évêques. Les établissements d'instruction publique créés en Valachie sont encore en très-peut nombre. L'instruction populaire est dans le plus déplorable état; on peut même dire que dans les campagnes elle n'existe pas du tout.

— *Histoire.* La Valachie n'est qu'une partie de l'ancienne Dacie. Sous l'empereur Auguste, les légions romaines se heurtèrent pour la première fois contre les armes des Daces. Domitien régna quand eurent lieu les excursions de ces derniers dans les possessions romaines situées au delà du Danube; il marcha contre ces barbares et voulut mettre un terme à leurs ravages. L'empereur fut vaincu. Il fallut demander la paix au chef des Daces, Dacebale, et lui payer tribut sous titre de pension. Ce tribut fut payé par les Romains jusqu'à l'année 102. Trajan voulut s'en affranchir et fit contre les Daces des préparatifs formidables; on voit encore les débris du pont en pierre qu'il fit jeter sur le Darube par Apollodore de Dames, ouvrage merveilleux que l'on ne peut apprécier que si l'on a mesuré de l'œil l'immense profondeur et la vaste étendue du fleuve à cet endroit. Par cette route entrèrent en Dacie de nombreuses et vaillantes légions qui, bientôt victorieuses, revinrent chargées des dépouilles de leurs ennemis. Trajan prit le surnom de vainqueur des Daces, et la vivante image des exploits de cette guerre s'immortalisa sur l'airain de la colonne Trajane, que Rome posséda encore. Après une guerre obstinée et une résistance acharnée, les champs restèrent en friche et la Dacie se dépeupla. Le nom de Valaques, sous lequel ce peuple est désigné par les étrangers, est tout à fait inconnu dans son idiome naturel. Ils s'appellent entre eux Roumains, et leur pays *Zara-Roumaneska*, pays des Roumains. On prétend que, vers le vie siècle, des tribus slaves et bulgares, venues de l'intérieur de la Russie dans cette partie de la Mésie qu'on nomme aujourd'hui Bulgarie, désignèrent par le mot *vlach* les agriculteurs et pasteurs romains avec lesquels ils se trouvèrent en contact. Selon une autre explication, Flaccus, chef des colonies que Trajan envoya en Dacie, donna au pays son nom, auquel le temps fit subir une altération légère. Quoi qu'il en soit, les Romains possédèrent la Dacie jusqu'en l'année 274 après J.-C. Gallien régnait lorsque de nouvelles peuplades barbares l'inondèrent, et les Romains retirèrent leurs gouverneurs. Longtemps les Goths, les Huns, les Gépides, les Lombards, les Avars se disputèrent ce pays qu'ils dévastèrent à l'envi. Fuyant devant leurs oppresseurs, les indigènes allèrent chercher un refuge dans la Petite-Valachie ou Valachie inférieure, située entre le Danube et l'Aluta. Jusqu'au ix^e siècle, les annales de ce pays sont obscures et sans intérêt. A la fin de ce siècle, les Tartares envahissent la Valachie, l'asservissent et la couvrent de sang. Presque toute la population se retire au delà des monts Karpathes, s'y établit, s'y fortifie et demeure paisible à l'abri de ces remparts naturels. La nation ne se dissout point pendant cet exil. Sous la conduite de Rado-Negro (Rodolphe le Noir) et de Bogdan, une partie revint s'établir en Valachie, une autre dans la Moldavie, à laquelle le fleuve Moldau a donné son nom et qui s'appelle aussi Bogdanie, du nom de son ancien chef Bogdan. La division des deux provinces, où régnaient les mêmes mœurs, le même langage, la même religion, date de cette époque; alors commença à s'éclaircir l'histoire du pays. Bogdan et Rado prenaient le nom de vayvodes ou premiers commandants, titre que leurs successeurs ont toujours conservé. Les successeurs de Rado affermissent leur puissance, la population s'accroît, des villes surgissent, la nation prospère et se civilise. Mais voici venir un nouveau flot de barbares plus redoutables, plus fanatiques, plus cruels que leurs prédécesseurs. Les Turcs Ottomans s'établissent en Europe. Le premier, un vayvode nommé Mirza attaque imprudemment et sans provocation les possessions limitrophes des Turcs au delà du Danube. C'était en 1391. Bajazet fait marcher une armée nombreuse, bat le vayvode et le soumet à un léger tribut, premier anneau de cette lourde chaîne qui devait peser sur le pays. En 1444 et 1448, les Valaques s'allient aux Hongrois, se soulèvent de nouveau contre la Turquie, succombent et voient leurs chaînes s'appesantir. En 1460, ils croient entrevoir une chance de salut et la saisissent. Pendant que Mahomet II s'occupe de conquérir les îles de l'Archipel, ils attaquent les Turcs et obtiennent d'abord quelques avantages; mais ils sont battus de nouveau et concluent avec la Porte un traité qui les condamne à un tri-

but perpétuel. Ce traité, qui fixa définitivement leurs relations respectives, sert encore de base à la suzeraineté de la Turquie. Le traité de 1460 stipule que le sultan protégera la Valachie et la défendra contre tout ennemi futur; que lui et ses successeurs conserveront la suprématie sur les deux provinces et leurs souverains ou vayvodes, condamnés à payer à la Sublime Porte un tribut de 10,000 piastres; que les vayvodes continueront d'être élus par l'archevêque métropolitain et les boyards (nobles) et que l'élection sera reconnue par la Porte; que nul chrétien, après avoir embrassé la religion musulmane, ne pourra être inquiété ou réclamer si, revenu en Valachie, il embrasse de nouveau la religion chrétienne, etc. Ce traité créait pour les Valaques une situation trop équivoque pour durer; il était impossible que les Turcs n'essayassent pas d'aggraver et les Valaques de secouer le joug. En 1544, les Turcs commencèrent l'agression et construisirent sur le bord du Danube les forteresses d'Ibraïl, de Giurgevo et de Tournio. Bientôt ces trois places devinrent des repaires de brigands qui portaient le massacre et la terreur dans les campagnes, emmenaient les troupeaux et s'emparaient des femmes et des enfants. Les Valaques, exaspérés, eurent bientôt recours aux armes. En 1593, le vayvode Michel, s'alliant avec Sigismond, prince de Transylvanie, et le vayvode de Moldavie transmise à la Porte une longue liste de leurs griefs. Elle ne leur répondit qu'en leur envoyant un corps de 3,000 janissaires, qui furent cernés et passés au fil de l'épée. Michel, à la tête des troupes alliées, marche sur Giurgevo, force la garnison à l'évacuer et la rejette au delà du Danube. Devant l'attitude menaçante des trois princes alliés, Amurath recula. Son successeur, Mahomet III, leur opposa 60,000 hommes, commandés par son vizir, et fut battu. Après cinq années de combats acharnés, il fallut que le sultan renouât à la domination de la Valachie. Mais elle devait payer bien cher un jour son héroïque résistance. Michel périt assassiné; avec lui s'écroula l'édifice de l'indépendance nationale que ses mains audacieuses avaient construit. Tout se désorganisa. Les Turcs repassèrent le Danube. Le sultan désigna le vayvode de son choix et le fait élire; le pays redevenait tributaire. Bientôt les prétentions de la Porte s'accroissent. Le traité de Mahomet II, lien apparent des deux provinces et de la Turquie, reçoit de graves atteintes. La Porte se croit assurée de l'impunité et fait peser sa tyrannie. Cependant une ombre d'indépendance subsiste. Le traité d'Andrinople, sans le dire expressément, ne fait que remettre en vigueur les dispositions contenues dans le traité de Mahomet II, qui n'étaient plus observées, sauf la faculté laissée à la Valachie de faire la paix et la guerre. La suprématie de la Porte se trouva contre-balancée, fort bizarrement, il est vrai, par le protectorat de la Russie. L'élection des vayvodes n'était plus qu'une vaine formule; l'avènement de chaque nouvel hospodar augmentait le tribut envers la Porte, et les sultans finirent par s'arroger le droit de vie et de mort sur eux. En 1714, un kapidgi fit arrêter le prince Brancovan et sa famille. Le peuple, fatigué d'inutiles efforts et d'une lutte inégale, courba la tête et se tut. Traîné à Constantinople, Brancovan vit expirer dans les tortures ses quatre malheureux fils, et sa mort termina cette horrible scène. Son successeur ne conserva le vayvodat que deux ans; ce fut le dernier des princes indigènes. Tout pliait devant les sultans; ils pouvaient ériger les deux provinces (Moldavie et Valachie) en pachalicks; soit qu'ils n'aient pas daigné ou osé le faire, ils aimèrent mieux employer à l'asservissement du pays les Phanariotes, leurs instruments ou plutôt leurs esclaves. Depuis lors, un arbitraire effréné régna sur le pays. Dans l'espace de quatre-vingt-dix ans, à partir de l'avènement de Nicolas Marvrocordato, premier prince phanariote, et jusqu'à la fin du siècle dernier, plus de quarante de ces esclaves despotes furent tour à tour nommés, révoqués ou décapités. Un gouvernement éphémère, chancelant, dont le seul pivot politique était la soumission absolue au sultan, le seul but une spoliation sans pitié, le seul mobile une vénalité sans exemple, faisait pénétrer dans les mœurs du peuple ce mélange de coutumes asiatiques, cet esprit d'orgueil et de dissimulation qui ont toujours distingué les Phanariotes. Ils introduisirent un luxe oriental, rehaussé par les arts de la civilisation européenne; ils s'efforcèrent de rappeler par la pompe de leur cour la splendeur de l'ancienne Byzance, éducation fatale pour un peuple simple et à demi barbare. L'exemple de ce luxe s'empara des imaginations, développa les goûts frivoles, exalta la vanité, fit germer les ambitions. Les deux provinces empruntèrent à la civilisation les raffinements du luxe et les besoins d'une vie voluptueuse, mais non l'industrie, le commerce ni les arts utiles. Telle était la situation de la Valachie sous l'administration des Phanariotes. Cet état de choses, qui s'est prolongé jusqu'à nous, fixa l'attention de la Russie. Lors du traité de Kainardji, elle intervint en faveur des peuples chrétiens soumis à la puissance ottomane, et elle ne put oublier les deux malheureuses provinces. Dans l'article 16 de ce traité, la Russie se ménageait déjà une lointaine, mais

active influence sur les deux provinces et préparait cette scène où elle devait jouer un rôle si souvent ingénieux, si puissant pour l'avenir. On y lit que « la Sublime Porte consent à ce que, suivant les circonstances, les ministres de la cour impériale de Russie puissent parler en faveur des deux principautés et qu'elle promet d'avoir égard à ces représentations, conformément aux considérations amicales et aux égards que les puissances ont les unes pour les autres. » En 1792, à la paix de Jassy, ces stipulations, qui d'ailleurs n'améliorèrent pas le sort des Valaques, furent renouvelées; la Russie demanda avec instance et obtint que les hospodars fussent désormais nommés pour sept ans au moins, disposition que la Porte mit souvent en oubli. En 1802, le ministre russe, à force de négociations, obtint une nouvelle convention, par laquelle la Porte s'engageait à ne point remplacer les hospodars avant le terme de sept années, à moins d'un d-lit dont le ministère de la Russie reconnaît la gravité. Au mépris de cette convention, le prince Ipsilanti, hospodar de Valachie, et le prince Mourouzi, hospodar de Moldavie, furent révoqués. La Russie déclara la guerre à la Porte en 1806, fit occuper les deux provinces par ses armées et ne les retira qu'en 1812, lorsque le traité de paix fut conclu à Bukarest. Les malheureuses principautés, théâtre d'une guerre sans fin, placées entre l'enclume et le marteau, tour à tour inondées de troupes turques et russes qui les traitaient en pays conquis, souffraient horriblement. Les années 1821 et suivantes virent l'insurrection d'Ipsilanti, du pacha de Janina et des Hellènes. Sans prendre d'abord ouvertement le parti des révoltés, la Russie les soutint de ses trésors et les excita par ses intrigues. En 1827, elle jeta le masque à Navarin, et bientôt après ses soldats furent reçus en Valachie comme des libérateurs. L'occupation russe dura cinq années. Une première constitution politique de la Valachie, qui avait été réglée par le statut organique publié en 1829 sous la médiation de l'autorité russe, subit de nombreuses modifications en vertu du traité de Balta-Liman, conclu le 1^{er} mai 1849 entre la Russie et la Porte. Aux termes de ce traité, la Valachie, de même que la Moldavie, forma une principauté élective, dépendante et tributaire de la Turquie, placée sous la protection de la Russie, administrée par un hospodar. Cette dignité, conférée au prince Alexandre Ghika, avait été d'abord instituée à vie; mais à partir de 1849 elle ne le fut que pour sept ans et révoquée seulement pour fait de crime. L'hospodar devait être grand boyard et Valaque de naissance. Son autorité était limitée par l'assemblée générale, composée de quatre évêques grecs de la province et de cent vingt-trois grands boyards, de trente-six députés de la petite noblesse et de vingt-sept députés des villes. Jusqu'à 1849, époque où cette assemblée fut suspendue, elle exerça aussi le droit d'élire l'hospodar; mais l'élection n'était valable qu'autant que l'elu obtenait sa confirmation et son investiture de la Porte Ottomane et l'approbation de la Russie. En exécution du traité de Paris et à la suite d'une enquête européenne, les puissances signataires conclurent, le 13 août 1858, une convention relative à l'organisation de la Moldavie et de la Valachie. Chacune des deux principautés, contrairement au vœu exprimé par les populations, devait avoir un prince séparé, une assemblée et une administration distinctes. Seulement, le germe d'une union future avait été déposé dans l'institution d'une commission centrale, à la fois valaque et moldave, chargée de procéder à l'unification législative. Or, il était arrivé que les deux principautés avaient élu le même prince. Le 6 septembre 1859, la conférence de Paris confirma cette double élection pour la vie seulement du colonel Couza. Enfin la Porte, devant la manifestation constante des vœux du pays, consentit, le 4 décembre 1861, à l'unification législative et administrative; la Valachie et la Moldavie formèrent les Principautés-Unies sous le gouvernement d'Alexandre-Jean I^{er} (colonel Couza). La session législative de 1865-1866 fut ouverte le 12 décembre 1865. L'animation des partis était extrême, mais rien n'annonçait extérieurement une crise prochaine. Une conspiration cependant se tramait dans l'ombre. Le sénat et l'assemblée venaient de voter de chaleureuses adresses de félicitation à l'elu de 1859, lorsque, le 23 février 1866, surpris le matin par un mouvement militaire, le prince Couza signa son abdication et céda la place à un gouvernement provisoire composé des notabilités de tous les partis. A midi, les deux Chambres étant réunies en séance commune, le président du conseil lut l'acte d'abdication signé la nuit précédente par le prince Couza, puis on procéda immédiatement à l'élection d'un nouveau prince. Le comte de Flandre, frère du roi des Belges, fut élu à l'unanimité, mais il refusa. Les Roumains s'adressèrent alors au second fils du prince de Hohenzollern, qui consentit aussitôt à se porter candidat. Il fut décidé à Bukarest, sous l'action pressante du parti de la gauche, qu'en l'absence des Chambres l'élection serait demandée à un plébiscite. Le vote dura du 14 au 20 avril; 685,969 voix contre 224 appelèrent le prince Charles de Hohenzollern à gouverner « avec droit d'hérédité » les Principautés-Unies. V. ROUMANIE.

VALADA, **VALADATA** ou **WALIDA**, princesse musulmane, morte en 1091. Fille de Mohammed III al-Mostafi-Billah, calife omiade de Cordoue, elle fut célèbre de son temps par les charmes de son esprit, par sa beauté et par ses talents littéraires; mais, comme aucun des ouvrages qu'elle composa ne nous est parvenu, nous sommes obligés d'admettre sans discussion le témoignage de l'historien arabe Casiri, qui rapporte qu'elle avait souvent enlevé la plume de l'érudition et de l'éloquence aux savants de son temps et qu'elle était membre de l'Académie de Cordoue.

VALADE s. f. (va-la-de). Argot. Poche.

VALADÉE s. f. (va-la-dé — du lat. *vallum*, provenç. *valat*, fossé). Agric. Fosse profonde, creusée entre deux rangs de vignes, pour être remplie d'engrais non encore décomposés.

VALADIER (Joseph), architecte italien, né à Rome en 1762, mort en 1839. Ayant manifesté, dès son enfance, un goût très-vif pour l'architecture, il fit de sérieuses études et obtint la bienveillance de Pie VI, qui lui confia d'importants travaux. Pie VII lui continua sa faveur et le nomma successivement architecte du Vatican, de la Propagande, membre de la commission des antiquités, du conseil des arts, etc. On doit à cet architecte le dôme de Spolète, la piazza del Popolo à Rome, la restauration du dôme de Rimini, la réédification de l'église métropolitaine d'Urbino, les façades de Saint-Pantaléon et de Saint-Julien, le baptistère de Sainte-Marie-Majeure, les palais Lucernati et Poniatowski. Une Notice sur sa vie a été publiée par G. Servi (Bologne, 1840).

VALADON (Zacharie), missionnaire français, né à Auxonne vers 1680, mort en 1746. Il entra fort jeune dans l'ordre des franciscains et se consacra aux missions. Au retour d'un voyage qu'il avait fait, en 1717, aux établissements de son ordre possédés en Asie, il débarqua à Marseille, qui était alors ravagée par la peste et où il se signala par son courage et son dévouement, aux côtés de l'évêque Belzunce. Plus tard, il retourna en Orient et, pendant plusieurs années, parcourut la Syrie et la Palestine, s'efforçant de convertir les sauvages habitants des montagnes de ces contrées. Il fut, à plusieurs reprises, emprisonné et torturé, et dut enfin, par suite de l'épuisement de ses forces, revenir en France, où il ne fit que languir jusqu'à sa mort. Il a laissé en manuscrit une relation de ses voyages en Orient.

VALADY (Godefroi-Izarn, marquis DE), conventionnel français, mort sur l'échafaud en 1793. Il était, à l'époque de la Révolution, officier aux gardes-françaises. Ayant embrassé les idées nouvelles avec une grande exaltation, il fut envoyé par le département de l'Aveyron à la Convention nationale, où il se prononça contre la mort de Louis XVI. Il s'engagea avec les girondins et se distinguait parmi les plus déterminés de ce parti; aussi figura-t-il sur la liste des vingt-deux députés dont la commune et les Jacobins demandèrent la proscription. Décreté d'arrestation avec ses amis, le 31 mai 1793, il chercha un asile à Périgueux, mais il y fut découvert le 13 décembre et envoyé le lendemain à l'échafaud.

VALAIS, en latin *Vallis Pennina*, en allemand *Wallis*, un des 22 cantons de la confédération helvétique, le 20^e par son ordre d'admission, le 3^e par son étendue et le 11^e par sa population. Compris entre 45°54'-46°35' de latit. N. et entre 4°25'-6°7' de longit. E., il est borné au N. par les cantons de Berne et de Vaud, à l'O. par la France, au S. et à l'E. par le royaume d'Italie et au N.-E. par les cantons du Tessin et d'Uri. Sa longueur est de 192 kilom. depuis le mont Furka, sur la limite du canton d'Uri, jusqu'au col de Balme, sur la limite de la Savoie; sa largeur moyenne est évaluée à 80 kilom.; superficie, 5,247 kilom. carrés; 96,887 hab., dont 95,963 catholiques et 900 protestants. On parle plusieurs langues dans ce canton : le français, l'allemand et l'italien; dans plusieurs districts, on parle un patois allemand, difficile à comprendre. Au point de vue administratif et politique, le canton du Valais est divisé en 13 petites démocraties, nommées *dizains*.

L'aspect de ce pays est très-varié et très-pittoresque. C'est une longue et étroite galerie, qui descend des sources du Rhône au lac de Genève, entre des montagnes immenses, dont les roches perpendiculaires sont la plupart couronnées de glaciers, tandis que leur base repose sur un sol marécageux. Des deux côtés s'ouvrent de nombreuses et belles vallées latérales, non moins profondes et souvent plus pittoresques. La grande vallée commence à la Furca et, du N.-O. au S.-O., s'abaisse sur Martigny et de là vers le lac de Genève. Cette longueur est de 144 kilom. sur 4 de largeur. Depuis Saint-Maurice jusqu'au lac, le Rhône forme la limite des cantons de Vaud et du Valais. Près de la même ville, les montagnes se rapprochent si fort que, pour fermer le pays tout entier, c'était assez d'une porte au bout du pont du Rhône. Il y a trois vallées latérales au N. et treize au S. Celles-ci sont les plus grandes et pénètrent souvent dans cette chaîne jusqu'à 32 et même 40 kilom. Les cimes s'élèvent de 2,598 à

4,547 mètres dans les airs; on voit beaucoup de glaciers suspendus, comme s'ils allaient s'écrouler sur la vallée. Le Valais est peut-être le pays le plus étonnant de l'Europe; il réunit tous les climats, tous les produits, depuis ceux de l'Islande jusqu'à ceux de la Sicile et de l'Afrique. La nature y est tantôt menaçante, horrible, sévère; tantôt bienfaisante, agréable et riante. Il est beaucoup d'endroits où l'on moissonne en mai, d'autres où les récoltes ne sont rentrées qu'en octobre. A côté de districts où ne peut croître un seul fruit, il y en a d'autres où les amandes, les figues, les grenades viennent en pleine terre. La vigne y prospère presque sans culture; on la voit serpenter sur le sol, sans que l'on prenne soin de ses rameaux, et elle produit un vin qui approche de celui d'Espagne. Le muscat de Sierre est fort connu et fort recherché. Les chamois, les loups et même les ours sont assez nombreux; le gibier abonde dans les forêts. Les montagnes recèlent de l'or, de l'argent, du cuivre, du fer et d'excellent charbon de terre. Le marbre est assez commun. On trouve des eaux minérales, notamment à Glys et à Louèche. La culture est assez négligée et l'on ne fait guère ce qu'il faudrait pour l'endiguement du Rhône et le dessèchement des marais. On ne voit de prairies et de vignobles que dans le voisinage des villes et villages. L'élevage du bétail est la principale industrie des habitants; encore n'y mettent-ils ni l'activité ni l'intelligence nécessaires.

Ce pays fut habité anciennement par les Séduns, les Vésagres et les Nantuates, connus des Romains sous le nom général de Valenses, parce qu'ils occupaient la vallée Pennine. Après avoir fait partie de la province des Alpes Pennines et Grecques, dans la Narbonnaise, il tomba au pouvoir des Bourguignons, puis des Francs. Il fut compris, après Louis le Débonnaire, dans le royaume de Bourgogne Transjurane. En 1032, il passa à Conrad II, empereur d'Allemagne; les ducs de Savoie, les ducs de Zähringen et les évêques de Sion dominèrent par la suite dans le bas Valais; mais le haut Valais maintint son indépendance et conquiert même, en 1475, le premier de ces pays, qui lui a été soumis jusqu'à la révolution de 1798. Les Valaisans étaient les alliés et non les associés de la ligue suisse, commencée en 1308. En 1798, le Valais devint un des 18 cantons de la république helvétique; en 1802, il se sépara de la confédération et forma une république particulière, sous la protection de la France. Napoléon, en 1810, le joignit à l'empire français et en fit le département du Simplon, qui devint en 1815 un canton de la confédération suisse. Le résultat de la victoire remportée par les ultramontains sur le parti de la *jeune Suisse*, en mai 1844, fut la constitution du 14 septembre 1844, qui augmenta la représentation du clergé dans le conseil cantonal, qui consacra formellement ses immunités, abandonna l'instruction publique au clergé et interdit le culte protestant. Le Valais se rattacha plus tard au Sonderbund (v. ce mot). Après la dissolution du Sonderbund, le canton reçut une constitution nouvelle (1852), conçue dans un esprit libéral. Le pouvoir législatif est exercé par un grand conseil, composé de l'évêque de Sion, d'un autre membre du clergé et de 2 députés des dixains, nommés pour deux ans. Le conseil nomme les députés à la diète fédérale et les hauts fonctionnaires. Un conseil d'Etat de 5 membres, élus par le grand conseil, exerce le pouvoir exécutif. L'autorité judiciaire suprême appartient à un tribunal d'appel, composé de 11 membres et de 7 suppléants.

VALAISIE, **IENNE** s. et adj. (va-lé-zian, i-ne). Géogr. Habitant du Valais; qui appartient à ce pays ou à ses habitants : VALAISIE. La population VALAISIE. On dit aussi VALAISAN, ANE.

— s. m. Nom vulgaire d'un papillon du genre *argynne*.

VALANCE s. f. (va-lan-se). Bot. Syn. de **VAillantIE**. On dit aussi **VALANTIE**.

VALANCIER (Etienne), écrivain protestant français, qui vivait au xvi^e siècle. Il devint secrétaire du comte de Sault et publia quelques ouvrages, notamment : *Complatin de la France touchant les misères de son dernier temps* (1568); *Eulogie présentée au roi et à la royne pour esbraves : ensemble une exhortation à Leurs Majestés, princes, etc., pour s'employer à la pacification des troubles et guerres civiles de leur royaume et établir une bonne et sainte paix* (Paris, 1576, in-4°); *Dialogue du corps et de l'esprit, fait par sonnets, traitant de l'adversité et des devoirs de l'homme* (Paris, 1579); les *Plaintes de la pensée* (Paris, 1580), etc.

VALANÈDE s. f. (va-la-nè-de). Bot. V. **VALANÈDE**.

VALANT (Jean-Honoré), littérateur français, né à Perpignan en 1763, mort à Paris vers 1830. Il était, dans cette dernière ville, à la tête d'un pensionnat quand éclata la Révolution, dont il adopta les principes avec réserve. Il entra alors dans les ordres, qu'il se fit conférer par l'abbé Fauchet, évêque constitutionnel du Calvados. Toutefois, cette concession aux idées du temps ne le préserva point de la prison en 1793. Il déclara, pour échapper au sort qui le menaçait, qu'il n'a-

vait point été prêtre et, sur ce désaveu, fut mis en liberté. Il reprit son ancienne profession et ouvrit un pensionnat. Valant chanta la palinodie sous tous les régimes : il en censura tour à tour la République, l'Empire et les Bourbons, et on ne peut lui pardonner ses apostasies successives qu'en faveur de ses protestations réitérées contre la peine de mort. Ses principaux écrits sont : *De la garantie sociale, considérée dans son opposition avec la peine de mort* (1796, in-8°); *Code moral* (1799, in-12); le *Cosmète* ou *l'Ami de l'instruction publique* (1799, in-8°); *Nécessité d'abolir la peine de mort* (1822, in-8°); *Nouvel essai sur la peine de mort* (1827, in-18).

VALAQUE s. et adj. (va-la-ke). Géogr. Habitant de la Valachie; qui appartient à ce pays ou à ses habitants : Les VALAQUES. Une VALAQUE. La langue VALAQUE. Le gouvernement VALAQUE.

— s. m. Linguist. Langue parlée par les habitants de la Valachie.

— Encycl. Linguist. V. ROUMANIE.

VALARESSO (Zacharie), poète italien, né à Venise dans les dernières années du xvi^e siècle, mort en 1769. Il est connu comme l'auteur d'une parodie intitulée : *Il Ritz-vanscad il giovane, arcisopratragichissima tragedia di Caltuffio Pauchiano* (Venise, 1724). Dans cette pièce, étincelante de gaieté et de verve satirique, Valarezzo parodie à la fois *l'Ulisse il giovane* de Lazzarini et la *Méropé* de Maffei, pièces qui, malgré la supériorité de la seconde sur la première, avaient le défaut commun de copier servilement les tragédies grecques.

VALARSACE ou **VAGHARSCHAG**, roi d'Arménie, mort en 127 avant notre ère. Il était frère de Mithridate I^{er} ou Arsace le Grand, roi des Parthes. Vers l'an 150, il pénétra, à la tête d'une nombreuse armée, dans l'Arménie, dont les habitants, fatigués d'obéir à l'efféminé Artavazde, avaient prié Arsace de leur donner un roi. Artaxate, capitale de l'Arménie, ayant ouvert ses portes aux Parthes, Artavazde se tua lui-même, et Valarsace fut proclamé roi d'Arménie. Son règne, qui dura vingt-deux ans, fut pour l'Arménie une période de prospérité et de grandeur militaire. Il ajouta successivement à ses Etats la Petite-Arménie, la Cappadoce, le Pont et le pays des Lazes et força les sauvages habitants des gorges du Caucase à reconnaître ses lois; puis, après avoir assuré la tranquillité de ses frontières, en plaçant sur six points différents des armées permanentes, il s'occupa de la réorganisation intérieure de son royaume, rendit une foule de lois qui avaient pour objet de garantir aux nobles, aux citoyens et aux laborieux leurs droits et leurs privilèges; fit rassembler tous les monuments historiques relatifs à l'Arménie et voulut qu'on les réunit en un corps d'histoire, qui ne nous est pas parvenu, mais d'après lequel Moïse de Khorène a écrit son *Histoire d'Arménie*. Valarsace fut le fondateur de la dynastie des Arsacides d'Arménie, qui se maintinrent sur le trône pendant près de six siècles. Ce fut lui qui fit de Nisibe la capitale de ses Etats. Il eut pour successeur son fils Arsace.

VALART (Joseph), humaniste français, né à Fordel (Artois) en 1698, mort dans la même ville en 1781. Il fit ses études au collège d'Amiens, embrassa ensuite l'état ecclésiastique dans cette ville et y ouvrit une école, que son incurie fit tomber. Après avoir occupé pendant quelque temps une place de précepteur, il vint à Paris et entra à l'Ecole militaire en qualité de professeur et de préfet des études, postes dont il se démit pour revenir se fixer dans son pays natal. Ses principaux ouvrages sont : *Dictionnaire latin*, approuvé par Rollin et d'Olivet (Paris, 1735); *Abbrégé de la grammaire latine* (Paris, 1738, in-8°); *Prosodie* (Paris, 1742, in-12); *Grammaire française* (1742, in-12); *Examen de la latinité du Père Jouvency* (1746, in-12), ouvrage qui donna lieu à une polémique littéraire des plus vives, dans laquelle Valart eut successivement pour adversaires Fréron, Mercier de Saint-Léger, Desbillons et Querion; *Rudiments de la langue latine* (1749, in-8°); *Prosodie française* (1749, in-12); *Supplément à la grammaire générale de Beauzée* (1769, in-8°). Il avait, en outre, traduit en français *l'Imitation de Jésus-Christ* (1759, in-12), *Cornelius Nepos* (1759, in-12), le *Nouveau Testament* (1760, in-24), etc., et avait édité plusieurs auteurs classiques, entre autres le *Caton l'Ancien* de Cicéron, les *Œuvres d'Ovide* et d'Horace, les *Institutiones rei militaris* de Végèce, le *De re medica* de Celse, etc.

VALAT s. m. (va-la — mot provenç. formé du lat. *vallum*, fossé). Agric. Rigole servant à diriger les eaux d'orage pour éviter la formation des torrents.

VALAZÉ (Charles-Eléonor DU FRICHE DE), homme politique français, né à Alençon en 1751, mort à Paris en 1793. Il embrassa d'abord la carrière militaire, puis, en 1774, il donna sa démission, étudia le droit, se fit recevoir avocat et s'occupa de sciences et d'économie politique. Lorsque éclata la Révolution, il se montra l'ardent partisan des idées nouvelles et fut envoyé par les électeurs de son département à la Convention en 1792. Il se lia avec les girondins et fut chargé de la

rédaction du rapport sur les faits imputés à Louis XVI, mission délicate, dont il s'acquitta avec impartialité. Valazé vota la mort du roi, mais avec surais. Il dit, dans cette occasion : « Il y a longtemps que j'ai manifesté mon vœu le plus positif pour la suppression de la peine de mort; il ne faut pas la supprimer dans l'instant même où il s'agit de juger le plus grand coupable. » Avec ses collègues de la Gironde, il dénonça tantôt la commune, tantôt Marat. Dans cette lutte des girondins avec les montagnards, il déployait une fermeté inébranlable; on le voyait quelquefois dans l'Assemblée, le pistolet ou l'épée à la main, provoquant en duel ses adversaires. Le 31 mai 1793, à la tribune, il fit de suprêmes efforts pour conjurer l'insurrection, qui grondait jusque dans l'enceinte législative; mais sa résistance fut vaine. Proscrit avec ses amis par les jacobins triomphants, il se laissa conduire en prison, traduire devant le tribunal révolutionnaire et condamner à mort; puis il se frappa mortellement d'un coup de stylet, après avoir entendu sa sentence. Deux ans après, une pension nationale fut accordée à sa veuve et à ses enfants. On doit à Valazé, entre autres écrits : les *Lois pénales dans leur ordre naturel* (Paris, 1784, in-8°), dédié au comte de Provence; *A mon fils*, ouvrage sur l'éducation (Alençon, 1785, in-8°); *Défense de C.-E. Du Friche-Valazé*, d'après son manuscrit trouvé dans la fente du mur de son cachot (Paris, 1795, in-8°), publié par Ponière, collègue de Valazé à la Convention.

VALAZÉ (Eléonor-Bernard-Anne-Christophe-Zoa DU FRICHE, baron DE), général français, fils du précédent, né à Essai (Orne) en 1780, mort à Nice en 1838. Il étudia d'abord la sculpture, occupa ensuite l'emploi de copiste dans les bureaux de la Convention, puis entra successivement à l'Ecole polytechnique et à l'Ecole de Metz, où il sortit en 1801 avec le grade de lieutenant en premier. Il fit les campagnes de Hanovre, fut blessé à Austerlitz (1805), où il gagna le grade de chef de bataillon, commanda le génie du 7^e corps dans les campagnes de 1806-1807, passa en Espagne en 1808 et prit une grande part au long siège de Saragosse (1809). Grièvement blessé à Astorga et à Ciudad-Rodrigo, il fut nommé colonel (1810), se distinguant à l'armée de Portugal (1811-1812), combattit en 1813 à Lutten et à Bautzen, commanda une division à Waterloo et, après la chute de l'Empire, devint inspecteur du génie en 1816. De 1818 à 1828, il siégea au comité des fortifications et, en 1829, fit partie de la commission chargée de se prononcer sur l'attaque d'Alger. Dans l'expédition d'Afrique en 1830, le général Valazé fut mis à la tête du génie et contribua beaucoup à la prise d'Alger. A son retour en France, nommé lieutenant général le 13 décembre 1830, il fut chargé des travaux de défense de la capitale jusqu'à la fin de 1832, époque à laquelle il donna sa démission. De 1834 à 1838, il siégea à la Chambre des députés. Le général Valazé a fourni à l'*Encyclopédie moderne*, de Courtin, et surtout au *Spectateur militaire*, d'excellents articles sur les fortifications et la défense des places.

VALBELLE (Jean-Baptiste DE), marin français, né à Marseille en 1627, mort en 1681. Son père, Côme de Valbelle, s'était distingué dans les guerres de la Ligue. Destiné à l'ordre de Malte, il entra dans la marine, fit sa première campagne à l'âge de neuf ans et se distingua notamment dans un combat qui livra le duc de Brézé en vue de Barcelone. Il sauta le premier, la hache à la main, dans un des vaisseaux qui furent capturés. Pour le récompenser de cette action d'éclat, on lui donna un petit bâtiment, qu'il fit appeler le *Persée*. Pour son début dans le commandement, il aborda et prit un vaisseau espagnol. Au siège de Candie, où était un bataillon de l'ordre de Malte, il fit un pacha prisonnier et le tua, pour ne point le laisser échapper. A la descente que le duc de Guise fit à Castellamare en 1654, Valbelle décida du succès de l'entreprise. Le duc de Guise, plein de confiance en lui, le détacha vers les côtes de Provence pour y aller chercher des vivres. En route, il attaqua trois navires marocains, dont il s'empara. Au retour de l'expédition de Castellamare, un trait d'audace et de sang-froid rendit son nom célèbre dans toute l'Europe. Son vaisseau avait été séparé de la flotte pendant une tempête. Un bâtiment anglais, que le mauvais état du *Persée* empêchait, malgré la paix qui régnait entre les deux nations, exigea le salut, comme un droit acquis. Valbelle refusa net, et voyant que l'Anglais se mettait en devoir d'obtenir sa soumission par la force, il arriva droit sur l'ennemi, le surprit par un impétueux abordage et, après un affreux carnage, se rendit maître du vaisseau anglais. La France et l'Angleterre étaient alors en pleine paix. Cet incident vint raviver leur querelle séculaire, et, bien que le vaisseau eût été rendu au gouvernement britannique, les marins de cette nation jurèrent de venger cet affront. Tous les capitaines se mirent à la recherche du *Persée*. Une division de quatre gros vaisseaux, sous les ordres de Bank, l'atteignit, le 23 février 1655, près des îles Baléares, et lui demanda impérieusement le salut. Valbelle répondit à coups de canon. Son vaisseau, criblé à son tour de coups de canon,

alla s'échouer sur le sable, près de Majorque. Valbelle y attendit l'assaut des ennemis et leur tint tête avec tant d'énergie qu'il les contraignit à solliciter une trêve, aux termes de laquelle les vaisseaux anglais durent se retirer et laisser à Persée la faculté de se radouber. Le lendemain, les Anglais, violant l'engagement pris, ouvrirent le feu. Valbelle se défendit encore pendant trois jours, en faisant un feu continu. Enfin, voyant que l'eau avait envahi son navire de tous côtés, il fit demander au vice-roi de Majorque la permission de descendre dans l'île. Sa demande accueillie, il mit le feu à son navire. On lui fournit une barque armée, sur laquelle il rentra à Toulon. Louis XIV donna à Valbelle le grade de chef d'escadre et le chargea de plusieurs expéditions, qu'il mena à si bonne fin, que le monarque lui promit pour étonner du 1^{er} janvier 1683 la patente de lieutenant général de ses armées; il eut, en attendant, le commandement de la marine à Toulon. Le pape Innocent XI le fit venir à Rome pour lui offrir le généralat de ses galères, qu'il refusa. A son retour de Rome, il traita avec le gouvernement de Tunis, et les corsaires de ce pays s'engagèrent à n'attaquer désormais leurs ennemis qu'à une distance de 16 kilom. du port de Toulon. — Un ancêtre du précédent, Honoré de VALBELLE, a laissé de curieux mémoires sur les guerres de François I^{er}, et un membre de la même famille, Antoine de VALBELLE, a composé des mémoires sur les troubles de Marseille.

VALBENOITE, bourg de France (Loire), comm. et à 2 kilom. S.-E. de Saint-Etienne, dont il est regardé comme un faubourg, sur le Furens; 6,040 hab. Teintureries, forges, aciéries, briqueterie, tuilerie. Une riche abbaye de Cîteaux y fut fondée au xii^e siècle.

VALBERT (SAINT-), village et commune de France (Haute-Saône), cant. et à 6 kilom. de Luxeuil, arrond. de Lure; 500 hab. Saint-Valbert doit son origine et son nom à un seigneur de la cour de Dagobert, qui vint se retirer dans la localité et y fonda un ermitage. Six religieux de l'abbaye de Luxeuil, à la mort de saint Eustaise, vinrent chercher saint Valbert dans sa retraite et en firent leur abbé. L'ermitage de Saint-Valbert existe encore; il appartient aujourd'hui au petit séminaire de Luxeuil. Il se compose d'un petit bâtiment d'habitation, d'une chapelle et d'une grotte souterraine.

VALBONNAIS, bourg de France (Isère), ch.-l. de cant., arrond. et à 52 kilom. S.-E. de Grenoble, au pied de la montagne de la Cavale; pop. aggl., 517 hab. — pop. tot., 1,290 hab. Fabrique de plâtre. Château bâti en 1608.

VALBONNAIS ou **VALBONNAYS** (Jean-Pierre MORET DE BOURCHENOU, marquis DE), magistrat et historien français. V. BOURCHENOU.

VALBONNE, hameau de France (Gard), comm. de Saint-André-de-Majencouls, cant. de Valeraugue, arrond. et à 12 kilom. du Vigan; 90 hab. Couvent de chartreux. La chartreuse de Valbonne, fondée au xiii^e siècle, dévouée sous la Restauration de toutes ses richesses, fut de nouveau occupée par les chartreux en 1836. « Son mur d'enceinte, flanqué de tourelles, dit Joanne, ses vastes bâtiments, séparés par des cours et par des jardins, ses nombreux clochetons aux flèches élancées, les petites cheminées des cellules, lui donnent de loin l'aspect d'une ville. » De l'ancien édifice il ne reste qu'un cloître gothique. L'intérieur de l'église renferme une belle statue de la Vierge et un grand autel en marbre blanc, artistement ciselé.

VALBOR, héroïne des légendes scandinaves. Valbor est fiancée au jeune Axel; mais ils sont parents, et l'Eglise défend le mariage. Axel se met en route pour aller chercher une dispense à Rome. Au bout de cinq années, il revient muni des lettres pontificales. La joie des deux amants est de courte durée. Pendant qu'ils se jurent dans l'église une constance éternelle, l'anneau qu'Axel voulait mettre au doigt de Valbor roule dans le tombeau de leur aïeul, Harald. C'est un triste présage; en effet, leur bonheur est compromis. Le roi de Norvège, épris de Valbor, veut partager son trône avec elle. Ce n'est pas un tyran, mais il est éperdument amoureux, et il a pour serviteur le noir Knut, génie maléfique, qui sait trouver dans la dispense pontificale un oubli important. L'obstacle de parenté est levé par le pape; mais il en reste un autre. Axel et Valbor ont été tenus ensemble sur les fonts baptismaux; dès lors leur mariage est impossible. Les deux fiancés arrivent dans l'église précédés d'un nombreux cortège, au milieu des flambeaux, des fleurs, des chants sacrés; mais l'évêque les arrête et leur apprend le nouveau malheur qui les frappe. Une cruelle cérémonie remplace celle qui devait avoir lieu. Chacun des deux fiancés prend un côté d'une pièce de drap, que le moine Knut vient trancher avec un glaive, comme pour indiquer la séparation éternelle des deux destinés. Les deux amants retrouvent un instant l'espérance et méditent de fuir pour cacher quelque part leur bonheur. Mais, au moment où ils vont partir, on entend le son de la trompette. C'est l'ennemi qui approche. Axel déclare qu'il ne peut plus s'en aller; il doit défendre sa patrie et son roi, bien que celui-ci

soit son rival. Le combat s'engage, et le jeune guerrier, après des prodiges de valeur, est mortellement frappé. La douleur de Valbor, comme celle d'Ophélie dans *Hamlet*, se traduit par une sorte de mélancolique rêverie et de tendre égarement. Elle contemple longtemps le corps inanimé d'Axel et prie un des compagnons d'armes de son fiancé de lui chanter la vieille romance d'Age et d'Isa et de ne s'arrêter qu'au moment où l'Isa rejoint son ami dans la mort. Mais, quand le pauvre Wilhelm en est venu à ce triste passage de la ballade, il s'arrête, il lève les yeux et voit Valbor morte, la tête penchée sur la main d'Axel. Le poète danois Ehlerschlæger a tiré de cette légende un de ses plus beaux drames, *Axel et Valbor*.

VALCABRÈRE, en latin *Vallis Caprariæ*, village et commune de France (Haute-Garonne), cant. de Saint-Bertrand, arrond. et à 16 kilom. S.-O. de Saint-Gaudens; 300 hab. Pres du village, on voit la remarquable église de Saint-Just, classée au nombre des monuments historiques; elle a été construite avec des ruines de constructions romaines sur l'emplacement d'un temple de Minerve; elle renferme de véritables richesses architecturales qui méritent d'être plus connues. On a trouvé à Valcabrère plusieurs autels voûtés, des inscriptions, des bas-reliefs et l'image d'une chèvre; le tout a été transporté au musée de Toulouse.

VALCARCEL (Joseph-Antoine), agronome espagnol, né à Valence vers 1730, mort vers la fin du xviii^e siècle. Son principal ouvrage, qui est intitulé : *Agriculture générale et administration de la maison des champs* (Valence, 1765-1786, 7 vol. in-4°), serait un cours des plus complets d'économie rurale, si l'auteur n'avait été empêché par la mort d'y ajouter ce qui est relatif à la vigne, aux oliviers et aux jardins. En revanche, toutes les autres branches de l'agriculture, l'éducation des animaux domestiques, l'apiculture, la sériciculture, etc., y sont traitées avec les plus grands détails et initient le lecteur aux découvertes les plus récentes de l'époque. Valcarcel dut, pour composer son livre, avoir recours aux ouvrages étrangers, et l'un de ceux dont il s'est le plus servi, d'après son propre aveu, est le *Genilhomme cultivateur*, que Dupuy-Demportes avait traduit de l'anglais. On a encore de Valcarcel : *Instruction sur la culture du riz* (Valence, 1768) et *Instruction sur la culture du lin et sur sa préparation pour le filer* (Valence, 1781).

VALCARENGHI (Paul), médecin italien, né à Crémone, mort en 1780. Il fut associé aux collèges de Modène, de Crémone, de Ferrare, de Brescia et de Venise, premier professeur de médecine à l'université de Pavie, ainsi qu'à l'école palatine de Milan, et membre de plusieurs Académies. Parmi ses écrits, nous citerons : *Medicina rationalis* (Crémone, 1737, in-4°); *De aortæ aneurysmate observationes II* (Crémone, 1741, in-8°); *Commentaria in Ebn-Bitar tractatum de malis timonitis* (1758, in-4°); *De præcipuis febribus spectamen practicum* (1761, in-4°).

VALCARES (étang de), étang salé de France, formé par la Méditerranée sur les côtes du département des Bouches-du-Rhône, dans le delta de la Camargue, entre le grand Rhône et le petit Rhône. Sa surface est de 21,000 hectares, en y comprenant les marais de la Grand-Mar, qui semblent le continuer au nord; il est séparé de la mer par des dunes de 1 mètre de hauteur, coupées de petits chenaux, par lesquels la haute mer communique avec l'étang.

VALCKENABR. V. VALCKENABR.

VALCOUR (Philippe-Aristide-Louis-Pierre PLANCHER, connu sous le nom de), auteur dramatique et acteur français, né à Caen vers 1751, mort à Belleville, faubourg de Paris, en 1815. Il se fit recevoir avocat, mais renonça bientôt au barreau pour les lettres et commença à se faire connaître par un volume anonyme de contes grivois et de nouvelles en vers, qu'il appela le *Petit neveu de Boccace* (Paris, 1777, in-8°; 1787, 2 vol. in-8°). Quelque temps après, sous le nom de Valcour, il se fit comédien, courut pendant quelques années la province et enfin fonda à Paris, vers 1785, le petit théâtre des Délassements-Comiques, sur le boulevard du Temple. Ce théâtre, alimenté par des farces, des bouffonneries amusantes, des parades, eut une grande vogue. Détruit par un incendie en 1787, il fut rebâti; mais sa prospérité toujours croissante excita la jalousie des grands théâtres, et l'on condamna les Délassements à ne jouer désormais que des pantomimes à trois personnages seulement et séparés du public par un rideau de gaze. Heureusement pour Valcour que la Révolution vint mettre fin à cette prohibition aussi ridicule que tyrannique; il put dès lors en revenir à son répertoire désopilant et relever la fortune des Délassements, un moment compromise. Après avoir été directeur ou régisseur de plusieurs théâtres, Plancher devint juge de paix sous le Directoire. En 1801, il reprit son cher métier d'acteur et entra à l'Odéon. Enfin, sous la Restauration, il se retira. Cet acteur, qui avait de grandes qualités, a produit un grand nombre de vaudevilles et de mélodrames, mais tous n'ont pas été livrés à l'impression. Voici le titre de quelques-unes de ses productions les plus réussies : la *Répu-*

blique, la *Fête de la vieillesse*, poèmes (1799); le *Consistoire* ou *l'Esprit de l'Eglise*, poème héroïque-comique (1799, in-8°); *Marguerite et Rodolphe* (1815, 5 vol.); *Edouard et Elfride* (1816, 3 vol.); *Odette de Champdivers* (1816, 4 vol.); ces trois ouvrages sont des romans historiques; *Colin-Maillard* ou *Mes caravanes* (1816, 4 vol.), mémoires historiques de la fin du xviii^e siècle. Plancher-Valcour a donné, de concert avec l'avocat Roussel, un choix de causes célèbres intitulé : *Annales du crime et de l'innocence* (Paris, 1813, 20 vol. in-12).

VALDAGNO, ville du royaume d'Italie, province de Vicence, ch.-l. d'arrond., à 32 kilom. N.-O. de Vicence, sur l'Agno; 5,636 hab. Forges, fabriques de draps; aux environs, eaux minérales.

VALDAÏ, ville de la Russie d'Europe, dans le gouvernement et à 13 kilom. S.-E. de Novgorod, ch.-l. de district, sur le petit lac de son nom; 3,800 hab. Fonderie de cloches; commerce de bestiaux; tannerie, fabrication de savon, poterie, horloges.

VALDAÏ (plateau de), montagnes peu élevées de la Russie d'Europe, dans le gouvernement de Novgorod. Le plateau de Valdaï s'étend du N.-E. au S.-O. sur une longueur de 450 kilom., se compose de collines boisées, dont le point culminant, le Papova-Gora, n'a que 285 mètres d'altitude, et n'est remarquable qu'en ce qu'il forme le partage d'eaux entre le bassin de la mer Noire et celui de la Baltique. Le sol de ce plateau consiste principalement en argile et en pierre à chaux; on y trouve de l'alun, de la houille, du fer, du cuivre et du vitriol. Plusieurs rivières de la Russie y prennent leur source; les plus importantes sont : le Volga, le Don, le Dniéper, la Duna et la Dvina.

VALDEGAMAS (Juan-Francisco-Maria DE LA SALUD-DONOSO-CORTES, marquis DE), homme politique espagnol. V. DONOSO-CORTES.

VALDEMAR, nom de plusieurs rois de Danemark. V. WALDEMAR.

VALDEMAR (Marguerite DE), dite la *Sémitisme du Nord*. V. MARGUERITE.

VALDEMORO, bourg d'Espagne, province et à 25 kilom. S. de Madrid, sur le chemin de fer de cette ville à Alicante; 2,500 hab. Fabrication de savon et filature de soie.

VALDERIES, bourg de France (Tarn), ch.-l. de cant., arrond. et à 15 kilom. N.-E. d'Albi; pop. aggl., 231 hab. — pop. tot., 1,128 hab. Mine de houille; aux environs, dolmen formé de trois pierres schisteuses.

VALDEROBRES, bourg d'Espagne, province de Teruel, à 24 kilom. S.-E. d'Alcaniz, près de la rive droite de la Materrana, ch.-l. de juridiction civile; 2,700 hab.

VALDÉS ou **VALDESSO** (Jean), théologien espagnol, mort en 1540. Il fut employé à différentes missions importantes par l'empereur Charles-Quint et se retira dans la suite à Naples, où il mourut dans un âge fort avancé. Il apporta d'Allemagne en Italie les ouvrages de Mélanchthon et d'autres réformateurs et adopta plusieurs opinions condamnées par l'Eglise catholique romaine et auxquelles il convertit quelques-uns de ses amis. Cependant ni lui ni ses disciples ne furent inquiétés pour ce motif. Ce ne fut qu'en 1542 que les gouvernements italiens, celui de Naples en particulier, prirent l'alarme, et les amis de Valdés furent alors obligés de s'enfuir ou de se rétracter. Les sociniens l'ont réclamé pour l'un des leurs; mais, d'après les quelques ouvrages qu'on lui attribue et qui paraissent après sa mort, il est fort difficile de se faire une idée précise de ses opinions. Celui qui fut publié à Bâle en 1550, sous ce titre : *Cent dix commentaires du sieur Jean Valdés, dans lesquels il est raisonné des choses les plus utiles, les plus nécessaires et les plus parfaites de la confession chrétienne*, consiste en commentaires sur les Evangiles de saint Matthieu et de saint Jean, sur l'épître aux Romains et sur l'épître aux Corinthiens. Bayle lui attribue deux dialogues imprimés à Venise en italien, sans date ni nom d'auteur, et qui, à en juger par leurs titres, ont plutôt trait à l'histoire qu'à la controverse. L'original espagnol de ces deux dialogues a été publié à Londres en 1850.

VALDÉS (don Antonio), homme d'Etat espagnol, né dans les Asturies vers 1735, mort peu après 1810. Il entra de bonne heure dans l'ordre de Malte et servit plus tard dans la marine espagnole, où il avait le grade de chef d'escadre lorsque le roi d'Espagne, Charles III, l'appela, en 1781, au ministère de la marine. Une foule d'améliorations et de réformes signalèrent son administration, qui dura près de quatorze ans. En moins de six ans, il eut doublé le matériel de la marine militaire. Il fit, en outre, adopter un nouveau pavillon, encore en usage aujourd'hui, établit dans le port de Cadix des bassins pour la construction des navires, provoqua l'envoi de quatre expéditions maritimes, dont deux au détroit de Magellan et une autre sur les côtes de l'Amérique russe, etc. Ce fut également sous son ministère qu'eurent lieu les belles défenses d'Oran et de Ceuta contre les Algériens et les Marocains, mais qu'échouèrent aussi l'expédition des fameuses batteries flottantes contre Gibraltar et celles qui furent dirigées contre Alger en 1783 et

en 1784. En 1787, Charles III réunit au ministère de la marine une partie des attributions de celui des Indes, qui venait d'être supprimé; mais elles en furent séparées de nouveau en avril 1790, sous le règne de Charles IV. En 1795, Valdés, qui, dans l'intervalle, avait été nommé capitaine général des armées navales, résigna son portefeuille. Il conserva, cependant, le titre honorifique de ministre, mais ne prit aucune part aux affaires jusqu'en 1808. Nommé, à cette époque, membre de la junte de Séville, qui se substitua au roi d'Espagne, alors retenu prisonnier à Bayonne, il dut, en 1810, s'enfuir à Cadix et, de là, se retira dans l'île de Léon, où il mourut bientôt après.

VALDÉS Y FLORES (Gayetano), homme d'Etat et marin espagnol, neveu du précédent, né à Séville en 1767, mort en 1835. Entré dans la marine en 1781, il prit part avec distinction à la plupart des batailles qu'elle livra pendant les vingt-cinq années suivantes, notamment à celle de Trafalgar, où il sauva de x bâtiments de l'escadre des alliés et reçut dix-sept blessures. Pendant la guerre de l'indépendance espagnole, il se déclara contre les oppresseurs de son pays et fut nommé par la junte révolutionnaire commandant de la place de Cadix. Cependant, en 1814, loin d'obtenir de Ferdinand VII la récompense qu'eût méritée son dévouement à la cause nationale, il fut relégué par ce prince au château d'Alicante, où il demeura détenu jusqu'en 1820. Rappelé alors au gouvernement de Cadix, il reçut, en septembre de la même année, le portefeuille de la guerre, qu'il conserva jusqu'en mars de l'année suivante. Elu aux cortès en 1823, il fut, la même année, le chef de la députation des membres de cette assemblée qui allèrent demander à Ferdinand VII de quitter Séville, à cause de l'approche des Français, et de se rendre à Cadix avec les cortès. Sur le refus du roi, on forma un conseil de régence qui fut chargé du pouvoir exécutif et dont la présidence fut donnée à Valdés. Cependant, le roi ayant été enfin forcé de se rendre à Cadix avec les cortès, ce conseil résigna ses pouvoirs, et Valdés fut alors appelé au commandement civil, militaire et maritime du gouvernement de Cadix.

Cette ville ayant été obligée de capituler le 1^{er} octobre 1823, Valdés, contre lequel Ferdinand avait lancé, le jour même, un ordre d'arrestation, se réfugia à bord de l'escadre française, puis en Angleterre, où vint le trouver, en 1826, la nouvelle de l'arrêt de la cour royale de Séville qui le condamnait à mort. A la suite des décrets d'amnistie rendus par la reine Christine en 1833 et 1834, il put rentrer dans sa patrie, et, en janvier 1835, fut nommé capitaine général de l'armée espagnole; mais il mourut le 6 février suivant. — Un de ses cousins, Raphaël VALDÉS, servit comme maréchal de camp dans le corps de troupes espagnoles qui, de concert avec les Anglais, occupèrent Toulon en 1793; promu ensuite lieutenant général, il prit part aux campagnes de l'armée de Catalogne en 1794 et 1795.

VALDÉSIE s. f. (val-dé-zi — de Valdés, savant espagn.). Bot. Syn. de BLAKÉA, genre de mélastomacées.

VALDIE s. f. (val-di). Bot. Syn. de VOLKAMERIA, genre de verbénacées.

VALDIERI, bourg du royaume d'Italie, province et district de Coni, ch.-l. de mandement; 2,585 hab.

VALDISME s. m. (val-di-sme — de Valdo, nom du fondateur). Hist. relig. Système religieux des vaudois.

VALDIVIA, ville maritime du Chili (Amérique du Sud), ch.-l. de la province de son nom, qui s'étend, dans l'Araucanie, entre le 39^e et le 41^e degré de latitude australe, à 570 kilom. E. de Santiago, à 355 kilom. S. de la Concepcion, par 39°53' de latit. S., 75°55' de longit. O.; 4,000 hab. Scieries, pressoirs à huile, brasseries, distilleries, fabrication de cidre alimentée par les pommiers sauvages des forêts voisines. Port de commerce, chantiers de construction, exportation de bois, de fromage, de bière, de cidre. Le port, un des plus beaux de l'Amérique du Sud, forme un bassin spacieux, abrite du côté de terre par une forêt épaisse qui couvre tout le voisinage; son entrée, qui a 1 kilomètre de largeur, est défendue par deux forts qui croisent leurs feux. Sept autres forts sont disposés autour du port. La ville de Valdivia, fondée en 1551 par le conquérant du Chili, Pedro Valdivia, qui lui a donné son nom, est avantageusement située au bord d'une rivière, navigable dans une grande partie de son étendue. Ses premiers habitants furent des chercheurs d'or, qui exploitaient avec succès les pépites qui se trouvaient sur son territoire. Peu après sa fondation, cette ville fut prise et brûlée par les indigènes. Lorsque les Espagnols la repeuplèrent, ils en firent une place forte qui fut à l'abri des attaques des Araucans.

VALDIVIA (PROVINCE DE), la plus méridionale de la république chilienne. Elle ne compte pas plus de 35,000 hab., malgré les efforts faits par l'intelligente république pour attirer sur ce territoire les colons européens. Cette province est couverte presque entièrement de forêts séculaires, où abou-

dent les bois de construction de diverses essences; l'exploitation des bois y est l'industrie principale, et elle donnerait d'abondants et riches produits, si elle ne souffrait de l'absence de bonnes voies de communication.

VALDIVIA, rivière du Chili. Elle sort du versant occidental des Andes, dans l'Araucanie, coule à l'O. et se jette dans le Pacifique, à la ville de son nom, après un cours de 250 kilom., en grande partie navigable.

VALDIVIA (Pedro de), capitaine espagnol, conquérant du Chili, né vers 1510, mort au Chili en 1560. Après avoir étudié l'art de la guerre en Italie, il accompagna Pizarro au Pérou (1532), devint son mestre de camp et contribua à la défaite d'Almagro (1538). Nommé gouverneur du Chili, dont la conquête était à peine commencée, il soumit le pays, fonda Santiago et ouvrit les mines de Quilotta. Rappelé au Pérou, il se montra disposé à soutenir la rébellion de Gonzalo Pizarro, mais il se soumit au président La Gasca, envoyé par Charles-Quint pour ramener les conquérants à l'obéissance. Valdivia contribua au triomphe des royalistes (1548) et fut nommé capitaine général du Chili, qu'il fallut reconquérir sur les naturels. Il fonda la Concepción, Villa-Imperial, Villa-Rica et finit par être massacré dans un combat contre la tribu belliqueuse des Araucans.

VALDIVIELSO (Joseph de), poète dramatique espagnol, qui vivait dans la seconde moitié du XVII^e siècle et dans la première moitié du XVIII^e. Il était très-lié avec Lope de Vega et Cervantes, était entré dans les ordres et avait été attaché à la cathédrale de Tolède. Valdivielso composa des espèces de mystères appelés *autos sacramentales*. Parmi les douze pièces de lui qui ont été réunies et publiées en 1622, nous citerons particulièrement *l'Ange gardien*, la *Naissance de la Vierge*, *l'Enfant prodigue*, *l'Arbre de vie* et *Psyché et l'Amour*. Ce sont des œuvres bizarres, mais qui ne sont pas sans intérêt au point de vue de l'histoire littéraire.

VALDO (Pierre de VAUX ou), chef de la secte des vaudois, né à Vaux, près de Lyon. Il vivait au XII^e siècle, s'établit dans cette ville et acquit dans le commerce une fortune considérable. Consterné par la mort d'un de ses amis, il résolut de vouer à la pénitence le reste de sa vie, vendit ses biens et en distribua le produit aux pauvres. L'abondance de ses aumônes attira autour de lui un grand nombre d'indigents; touché de leur ignorance autant que de leur misère, il fit traduire en langue vulgaire quelques livres de la Bible, qu'il se chargea de leur expliquer, leur inspira le mépris du monde et des richesses, le désir d'imiter la vie des apôtres, et en arriva peu à peu à reconnaître à tout chrétien le droit d'annoncer la parole de Dieu et même d'administrer les sacrements. Cette doctrine des *paucres de Lyon*, condamnée par le concile de Latran (1179), l'a été depuis un grand nombre de fois. Chassé de Lyon, Valdo se retira dans les montagnes du Dauphiné, d'où ses disciples se répandirent en Piémont et dans d'autres contrées de l'Europe (v. VAUDOIS). On ignore l'époque de sa mort.

VALDOBIADENE, ville du royaume d'Italie, province et à 45 kilom. N.-O. de Trévise, ch.-l. de district et de mandement, sur un petit affluent de la Piave; 4,400 hab. Recolte et filature de soie.

VALDORY (Guillaume), officier et littérateur français, mort en 1620. Il n'est connu que par son ouvrage intitulé *Discours du siège et désastrement de la ville de Rouen* en 1591 (Rouen, 1592, in-8°), monument historique fort curieux à consulter sur le siège de cette place par Henri IV.

VALDORY (Claude), prêtre et théologien français, parent du précédent, né à Rouen en 1601. On ignore l'époque de sa mort. Membre de la compagnie de Jésus, il fut envoyé en mission et prêcha pendant près de quarante ans. On connaît de lui, entre autres écrits ascétiques : *Réponse au ministre Trinité* (1657, in-4°); *Traité de la servitude à la croix* (1660, in-8°); *Traité de la sainte mort du chrétien* (Paris, 1672, in-12). — Un membre de la même famille, VALDORY, qui vivait au commencement du XVIII^e siècle, a publié : *Anecdotes du ministère du cardinal de Richelieu et du règne de Louis XIII*, tirées du *Mercurio di Siri* (Amsterdam [Rouen], 1717, 2 vol. in-12).

VALDRAGUE (EN) loc. adv. (val-dru-ghé). Mar. En désordre, en confusion : *Tout est en VALDRAGUE sur le pont*.

VALDUGGIA, bourg du royaume d'Italie, province de Novare, district de Valsesia, mandement de Borgosesia; 3,000 hab.

VALÉE (Sylvain-Charles, comte), maréchal de France, né à Brienne-le-Château (Aube) en 1773, mort à Paris en 1846. Admis à l'âge de huit ans à l'école de Brienne, il passa en 1792 à l'école de Châlons avec le grade de sous-lieutenant, et à sa sortie, qui eut lieu l'année suivante, il contribua à la reprise de nos places du Nord. Valée donna des preuves d'habileté et de valeur aux batailles de Neuviè et de Wurtzbourg (1795) et mérita, par son sang-froid, les éloges de Moreau à Hohenlinden (1800). Lieutenant-colonel en

1804, colonel du 1^{er} d'artillerie le 12 janvier 1807, pendant la campagne de Prusse, il passa en Espagne en 1809, se distingua par ses hautes capacités aux sièges de Lérida, de Mequinenza, de Tarragone, de Tortose et de Valence, et fut élevé, dans l'espace d'un an, aux grades de général de brigade et de général de division (22 août 1810, 6 août 1811). Rentré d'Espagne en 1814, il fut nommé comte par Napoléon 1^{er}, puis, par Louis XVIII, inspecteur général d'artillerie. Pendant les Cent-Jours, Napoléon lui confia le commandement de l'artillerie du 5^e corps et le chargea de l'armement de la place de Paris. Il se rallia au roi à la deuxième Restauration et reprit ses fonctions d'inspecteur général. En 1816, il était président du conseil de guerre qui condamna à mort le général Le-fèvre-Desnouettes. On lui reprocha d'avoir éliminé, dans le comité central de son arme, une foule de bons officiers, pour cause de bonapartisme. Charles X le créa pair en 1830. Après la révolution de Juillet, il se retira dans ses propriétés du département du Loiret, mais il reprit son siège à la Chambre des pairs en 1835, fut remis en activité en 1837, partit pour l'Afrique, gagna son bâton de maréchal devant Constantine, où il remplaça le général Damrémont, tué devant cette place, et devint gouverneur général de l'Algérie. Par ses soins, Stora, Milah, Sétif, Koleah et Blidah furent définitivement occupés. Son dernier fait d'armes est le passage des Portes de fer, qui nous assura la possession de Médéah (1840). Il céda, la même année, le commandement au maréchal Bugeaud et revint en France, où l'attendaient le titre de président de la commission pour l'armement de Paris.

VALENÇA, ville forte du Portugal, province de Minho, près de la rivière de ce nom, à 57 kilom. N. de Braga; 2,100 hab. Cette ville est une place frontière du Portugal; outre les remparts dont elle est environnée, elle est défendue par plusieurs ouvrages construits sur une hauteur voisine. Jadis titre de marquisat.

VALENÇAY, bourg de France (Indre), ch.-l. de cant., arrond. et à 41 kilom. N.-O. de Châteauroux, sur le Nahon; pop. aggl., 1,955 hab. — pop. tot., 3,653 hab. Filature, fabrication de draps et de bonneterie, élevage de chevaux. On y voit un magnifique château construit dans le style de la Renaissance et qui mérite une description détaillée. Le château de Valençay fut bâti par la famille d'Estampes sur les dessins de Philibert Delorme, sous François 1^{er}, à la même place, mais sur une autre plan que l'ancien manoir de la famille de Châlons, jadis propriétaire de la seigneurie de Valençay, manoir dont les souverains s'étendaient encore sous la cour intérieure du château actuel. Vritable bijou d'architecture, le château de Valençay se distingue tout d'abord par la délicatesse infinie et la variété innombrable des détails de sculpture dont toutes les parties de cet édifice sont décorées. Mais cette délicatesse et cette variété de détails n'enlèvent rien à la noblesse, au caractère grandiose que donnent à l'habitation sa vaste étendue, déployée en quercus, et tout l'ensemble qui la compose, la belle forêt de Gâtines qu'on traverse avant d'y arriver, les avenues qui la suivent, les trois cours monumentales formant l'entrée. La première de ces cours, immense, laisse voir à gauche les écuries et une sortie sur la ville, à droite la salle de spectacle avec sortie sur le jardin; la seconde cour, séparée de la première par les orangeries, d'une construction moderne, conduit, avant d'entrer dans la troisième, au donjon. Ce donjon est un monument à part dans l'édifice, remarquable autant par ses proportions imposantes que par la multiplicité des ornements qui le couvrent. Les cheminées, renversées en 1836 par un orage, ont été retablees par les soins de la famille de Talleyrand telles qu'elles étaient précédemment. La Révolution a enlevé une frise d'écussons aux armes des familles alliées à celle d'Estampes; il ne reste plus que les noms de ces alliances gravés au-dessous de la place occupée autrefois par ces écussons. Le donjon et les deux corps de logis inégaux qui le joignent et qui se prolongent de chaque côté, en se terminant par une grosse tour au couchant et une plus petite au nord, sont antérieurs d'un demi-siècle environ au grand corps de logis. Celui-ci, retournant en équerre et faisant face au midi sur le jardin, fut bâti vers 1691 par le vieux Dominique d'Estampes, auquel le château de Valençay dut de nombreux embellissements et agrandissements. Le château fut depuis complété par M. de Villeuorien, qui a donné au corps de logis dont la façade est tournée du côté du jardin, au midi, une sorte de régularité en le terminant à l'est par une grosse tour, à peu près semblable à celle qui forme au couchant l'angle de l'équerre. Il est regrettable seulement que M. de Villeuorien ait enlevé les ornements qui décoraient la façade de ce corps de logis du côté de la cour et les ait remplacés par des arcades étroites, d'un style médiocre; mais il faut lui savoir gré d'avoir touché qu'à la façade intérieure. De la deuxième cour, on pénètre dans la troisième en passant sur un pont-levis jeté sur les larges fossés du château et sous la voûte du donjon. Cette cour intérieure est fermée

de deux côtés par des cloîtres en arcades, et par les deux autres côtés la vue s'étend sur la campagne. Au sud se trouve le grand corps de logis restauré par M. de Villeuorien, à arcades hautes et serrées de style grec; à l'ouest, les arcades un peu surbaissées et élégamment décorées du temps de la Renaissance, qui se joignent au gros donjon sous la voûte duquel on est entré. Les cloîtres intérieurs, tant anciens que modernes, offrent une promenade d'autant plus aisée que toutes les pièces du rez-de-chaussée ouvrent sur ces galeries. Au nord de cette cour, l'œil embrasse la vallée du Nahon, l'église, la ville, plusieurs usines, en un mot un paysage des plus pittoresques et des plus animés. Ce côté de la cour était jadis fermé par des écuries que M. de Luçay fit abattre. A l'est, la cour n'est séparée d'une terrasse couverte de fleurs que par un mur à jour, qui a remplacé de grandes arcades couvertes, supprimées par M. de Villeuorien. Cette terrasse forme un jardin particulier, placée qu'elle est devant les appartements du rez-de-chaussée et de plain-pied avec eux. De là, la vue domine tout le tournant de la grande route de Châteauroux et n'est arrêtée que par une vaste étendue de bois couvrant le coteau situé en face et du milieu duquel se détache un petit pavillon, dit pavillon de la Garenne, construit par le prince de Talleyrand et élégamment orné et meublé. C'est en 1805 que M. de Talleyrand acquit ce château dans des circonstances assez singulières. Nous en empruntons le récit à un curieux opuscule, assez inconnu, de Mme la duchesse de Dino : « Un jour, dit-elle, que l'empereur s'était informé avec soin de la vie que le duc de Choiseul avait menée à Chanteloup avant son exil, frappé du grand état de ce ministre et de la splendeur qui en rejaillissait au dehors sur le roi et le pays, il voulut aussi que son ministre des affaires étrangères pût réunir dans un beau château les étrangers de distinction. Il en témoigna le désir à M. de Talleyrand et lui dit : « Je veux que vous achetiez une belle terre, que vous y receviez brillamment le corps diplomatique et les étrangers marquants, qu'on ait envie d'aller chez vous, et que d'y être prié soit une récompense pour les ambassadeurs des souverains dont je serai content. » M. de Luçay, présent à cette conversation et gêné alors dans ses affaires, proposa Valençay à M. de Talleyrand; mais cette acquisition dépassant de beaucoup la somme dont celui-ci devait disposer, l'affaire ne se serait pas terminée si l'empereur, qui désirait à la fois être utile à M. de Luçay et agréable à M. de Talleyrand, n'eût fait don à ce dernier de l'excédant nécessaire pour conclure. » C'est sans doute, ajoute la duchesse, la part principale que l'empereur eut à cette acquisition qui lui persuada qu'il pouvait disposer de Valençay sans l'agrément du propriétaire; mécontent de la sage opposition qu'il rencontrait dans son ministre à l'occasion de cette funeste expédition d'Espagne, Napoléon sembla des lors se plaire à le contrarier dans les détails de sa vie privée; ce fut à Valençay qu'il reléguait Ferdinand VII et les infants d'Espagne; ils y passèrent six années (1808-1814) et Ferdinand y signa sa ruine en 1813. Si nous en croyons encore Mme de Dino, à coup sûr mieux informée que personne à cet égard, Napoléon voulut à la vérité que M. de Talleyrand se rendît à Valençay pour recevoir ses augustes prisonniers; mais les respects infinis avec lesquels le diplomate les traitait déplurent à l'empereur, qui ne lui permit plus de retourner auprès d'eux. Ajoutons que Ferdinand VII garda toujours un profond souvenir de Valençay; afin de perpétuer ce souvenir, une fois remonté sur le trône, il institua l'ordre de Valençay pour ceux de ses courtisans qui l'y avaient suivi; il donna le nom de Valençay à un régiment de sa garde; une frégate espagnole fut nommée la *Valençay*; il envoya des dessinateurs prendre des vues de Valençay, qu'il fit graver à Madrid et qu'il envoya à M. de Talleyrand. Ce dernier ne revint en Berry qu'après le congrès de Vienne et la bataille de Waterloo. En 1829, il fit donation, avec réserve d'usufruit pendant sa vie, de la terre de Valençay, ainsi que de toutes ses dépendances, à Napoléon-Louis de Talleyrand-Perigord, son petit-neveu, à l'occasion du mariage de celui-ci avec Alix de Montmorency. A l'occasion de cette donation, le prince de Talleyrand obtint de Charles X l'autorisation de faire porter le titre de duc de Valençay à son petit-neveu. Le château de Valençay est encore aujourd'hui la propriété de cette famille. Rappelons encore le séjour à Valençay, pendant dix-huit années, de la princesse Marie-Thérèse Poniatowska, sœur du maréchal prince Poniatowski, tué à Leipzig.

VALENÇAY (Achille d'ETAMPES, dit le cardinal de), général et prélat français. V. ETAMPES-VALENÇAY.

VALENCE s. f. (va-lan-se). Nom que l'on donne, à Paris, aux oranges de Valence en Espagne.

VALENCE (ROYAUME DE), ancienne division de l'Espagne, située entre la Méditerranée à l'E., la Catalogne au N., l'Aragon et la Nouvelle-Castille à l'O., le royaume de Murcie au S. Ce royaume fut fondé par les Maures; il fut ensuite réuni à l'Aragon, puis à l'Espagne. Cependant il conserva son titre

de royaume et eut sa législation particulière jusqu'en 1807. Le sol est généralement montagneux, mais fertile. Le climat y est agréable et le ciel toujours serein, les chaleurs de l'été étant tempérées par les brises de mer. Le thermomètre s'y tient presque constamment, dans cette saison, entre 17° et 18° (Reaumur), et en hiver il descend rarement au-dessous de 30. Toutefois, le brûlant *solano* s'y fait aussi sentir en été; on y éprouve des orages subits et quelquefois des tremblements de terre. Le sol cultivé est en général très-fertile, et c'est une des parties de l'Espagne où l'agriculture a fait le plus de progrès, avantage qu'elle doit à l'habileté et à l'industrie de ses habitants. Les principales productions consistent en froment, orge, riz, soie, huile, kermès, sel, étoffes de soie, drap, sparte, papier, etc. Le royaume de Valence fournit près de 2 millions d'hectolitres de vin et 60,000 quintaux de raisins secs. Les vignobles produisent des vins de qualités diverses; ceux des coteaux sont généralement bons, tandis que ceux des plaines ne sont que médiocres et employés seulement à la fabrication des eaux-de-vie.

C'est à Alicante que se récolte le fameux vin rouge appelé *tinto*, si recherché pour ses vertus toniques. C'est un vin d'abord très-foncé, qui se garde très-longtemps en acquérant de la qualité de plus en plus; il est liquoreux, corsé, généreux. On lui reproche d'être un peu médicinal. En vieillissant, il acquiert le goût piquant qui le caractérise et perd son nom de *tinto* pour prendre celui de *fundelot*.

On y récolte aussi des fruits délicieux, des oranges très-estimées, des olives, etc.

L'ancien royaume de Valence forme aujourd'hui les provinces de Valence, d'Alicante, de Castellon-de-la-Plana, d'Albacete et de Murcie.

VALENCE, la *Valentia Edetanorum* des Romains, nommée *Valencia* par les Espagnols, ville d'Espagne, ch.-l. de la province et ancienne capitale du royaume de son nom, sur la rive droite du Guadalquivir, que l'on y passe sur cinq ponts, à 3 kilom. de son embouchure dans la Méditerranée, et sur les lignes ferrées de Barcelone et de Madrid, à 220 kilom. S.-E. de Madrid, par 39° 28' de lat. N. et 2° 45' de longit. O.; 106,000 hab. Archevêché; cour d'appel, chambre et tribunal de commerce; université fondée en 1209; sept collèges; séminaire; deux bibliothèques publiques; académie royale des beaux-arts; société d'économie et d'agriculture; jardin botanique, amphithéâtre anatomique; théâtres; bourse, industrie active; fabriques de soieries et de cigares; exportation considérable en riz, oranges, arachides, citrons, vins, huiles, primeurs, etc. A 3 kilom. de la ville est situé le Grao, regardé comme le port de Valence. On y trouve la douane, un magasin de dépôt, des bains de mer, et un train dessert à toute heure le port du Grao.

Cette ville, chef-lieu d'une province de première classe, est la résidence d'un capitaine général dont l'administration embrasse quatre provinces. Son archevêché, un des plus importants de l'Espagne, a pour suffragants les évêques de Segorbe, Orihuela, Majorque et Minorque. La ville, agréablement située, jouit d'un climat tempéré qui en rend le séjour très-recherché. Elle conserve encore son enceinte, élevée, en 1356, par don Pedro IV d'Aragon et flanquée de tours. Ses rues tortueuses rappellent le moyen âge.

— **Monuments**. La cathédrale de Valence, appelée aussi la *Sea* (le siège de l'archevêché), fut commencée en 1262, sur l'emplacement d'un ancien temple de Diane. Cet édifice possède une tour gigantesque, dite tour Miguelete, octogone, haute de 45 mètres sur 5m,72 de chaque côté, et surmontée d'une campanile qui contient la cloche de l'horloge. Trois grandes portes donnent accès dans la cathédrale : la porte Miguelete, la porte de los Apostoles et la porte el Palau; au sommet de cette dernière, on voit une curieuse sculpture représentant sept têtes d'hommes et sept têtes de femmes. Intérieurement, la cathédrale de Valence se compose de trois nefs voûtées, soutenues par vingt-cinq piliers carrés, formés de pilastres à chapiteaux corinthiens. Une coupole octogone, éclairée de hautes fenêtres, s'élève au transept. Au centre de la nef principale se trouve la Capilla-Mayor (grande chapelle), formée de marbres précieux et de jaspe. Elle possède un retable souvent cité parmi les plus beaux de l'Espagne; au centre de ce retable et au fond d'une niche, on voit une image de la Vierge, but de pèlerinages fréquents. Les deux volets qui ferment ce retable en temps ordinaire sont ornés de peintures attribuées à Paolo Arreggio et à Francisco Neapoli, disciples de Léonard de Vinci, qui représentent des scènes de la vie du Christ et de celle de la Vierge. Une belle grille de bronze ferme le chœur, et le *trascoro* ou arrière-chœur est orné de bas-reliefs d'albâtre reproduisant des épisodes de l'histoire sainte. Les chapelles latérales possèdent de belles peintures de Jounès, Palomino et Vicente Victoria. La salle capitulaire, construite en 1358, présente une galerie des portraits des évêques de Valence, et on y remarque, suspendue aux murs, la chaîne colossale que les galères valencienues allaient enlever du port

de Marseille sous le règne d'Alphonse VI. Le trésor de la cathédrale possède l'écu du roi don Jaime, des reliques nombreuses, un missel anglais provenant de l'abbaye de Westminster, etc.

Indépendamment de sa cathédrale, Valence possède encore quatorze églises : San-Martin, San-Andrés, Santa-Catalina, Santos-Juanes, San-Esteban, San-Nicolas, San-Salvador, San-Bartolomé, San-Juan-del-Hospital sont les seules qui méritent d'être citées. Le portail de San-Andrés peut être mis au rang des chefs-d'œuvre de la sculpture de la Renaissance ; Santa-Catalina et San-Esteban sont d'anciennes mosquées, conservant encore le cachet de leur primitive destination ; San-Nicolas possède de remarquables peintures à fresque, dues à Dioniso Vidal, et San-Martin un *Christ mort*, chef-d'œuvre de Ribalta. Les restes de Constance-Auguste, impératrice de Constantinople, reposent dans l'église San-Juan.

Des vingt-sept couvents de Valence, aujourd'hui supprimés pour la plupart, nous nous bornerons à citer : celui du Temple, antique construction mauresque ; celui de Santo-Domingo, dont la chapelle dite Capilla-Real est intéressante ; celui des Jésuites, dont les immenses bâtiments sont occupés par divers services administratifs ; enfin, celui de la Congrégation, occupé par la garnison. Mentionnons encore la maison natale (*casa natal*) de saint Vincent Ferrer, patron de la ville.

Les autres monuments de Valence qui méritent d'être cités sont : l'Audiencia (siège de la justice), bel édifice du XVI^e siècle, présentant une façade haute de 26 mètres sur une largeur de 18 ; le palais de l'Archevêché, dont la chapelle est ornée de magnifiques fresques et qui communique avec la cathédrale ; l'ancienne Douane, aujourd'hui occupée par la manufacture de cigares ; la Casa-de-la-Ciudad, commencée en 1342, terminée en 1376, où l'on conserve l'épée du roi don Jaime le Conquérant, les clefs de Valence à lui remises par les Maures et l'ancien étendard de la ville sous le gouvernement des infidèles ; enfin, la Lonja-de-la-Seda ou bourse des marchands, commencée en 1482. C'est un remarquable échantillon du style gothique. Elle présente une façade divisée en trois parties et large de 54 mètres. Le corps de bâtiment central se compose d'une sorte de tour massive, dont le rez-de-chaussée est occupé par une chapelle et la partie supérieure par une prison. Le corps de droite est occupé par la chambre du commerce, et le corps de gauche est destiné aux réunions des marchands ; ce dernier corps contient la salle de la Bourse, vaste quadrilatère à ornementation riche et capricieuse, représentant une confusion d'animaux, de fleurons et de feuillages. La porte unique qui donne accès à cette salle est à arcs concentriques et partagée en deux par une mince colonnette qui lui donne un remarquable caractère de légèreté et de finesse. Les dimensions de cette salle, partagée en trois nefs par vingt-quatre colonnes torsées, dont seize appuyées aux murs latéraux et huit isolées, sont de 36 mètres de longueur sur 21 de largeur. Le plafond est formé d'arcs voûtés d'une grande hardiesse et soutenus symétriquement par les vingt-quatre colonnes dont nous venons de parler.

Valence possède une université comprenant une faculté de jurisprudence, une faculté de médecine et une faculté de philosophie ; plusieurs collèges et institutions : le Seminario-Conciliar, le Collegio real San-Pablo (Saint-Paul), le Collegio Andresiano (Saint-André) et le Collegio del Corpus-Christi, fondé en 1586. Parmi les excellentes peintures qui en décorent l'église, nous citerons une belle *Cène* de Ribalta. Valence possède, en outre, de nombreuses écoles spéciales, une académie des beaux-arts, un conservatoire des arts et métiers, des corporations scientifiques, une académie de médecine et de chirurgie, etc. La bibliothèque de l'université est riche de 40,000 volumes, dont 300 volumes d'éditions du X^e siècle ; celle de l'archevêché, qui en compte encore 10,500, a malheureusement perdu un grand nombre de manuscrits, par suite d'un incendie, lors du siège de 1812. Le musée Provincial, installé dans l'ancien couvent de la Merced, renferme des tableaux de Ribalta, Joanès, Cristobal Zarinena, Espinosa, Salvador, Gomez, Juan Conchillos, Ga-par de Huerta, tous élèves de l'école valencienne. Enfin, Valence possède trois hôpitaux importants : l'Hôpital général, l'hôpital des Prêtres-Pauvres (maison de retraite dont le nom indique suffisamment la destination) et l'hôpital de la Miséricorde.

Le théâtre, le casino, l'hippodrome et la place des Taureaux ne méritent qu'une mention. Les principales promenades de Valence sont : la Glorieta, à l'intérieur de la ville, et l'Alameda, à l'extérieur. Ces promenades sont publiques, plantées d'arbres centenaires et garnies de bancs. Il faut aussi mentionner le jardin botanique et le jardin de la Reine, qui possède une réunion d'orangers assez importante pour former des allées ombreuses, impenétrables aux rayons du soleil.

— *Histoire.* Les Grecs paraissent avoir jeté les premiers fondements de Valence ; ils établirent une colonie sur l'emplacement de la ville actuelle, puis furent remplacés par

les Carthaginois, qui durent eux-mêmes se retirer devant l'occupation romaine. Lors de l'invasion des Goths, son importance était devenue assez considérable pour qu'on y établît un évêché. La ville résista avec héroïsme à l'occupation arabe et parvint à conserver intacts, sous la domination musulmane, ses privilèges et ses mœurs. En 1020, Abd-el-Aziz y fonda un royaume indépendant qui dura jusqu'en 1094. A cette dernière époque, une ligue puissante, organisée par un des principaux chefs musulmans, nécessita l'intervention du Cid ; le héros marcha sur Valence, en fit le siège, s'en empara et, d'accord avec les émirs ligés, gouverna la ville avec le titre de wali jusqu'au moment de sa mort. Cette mort coïncida avec une nouvelle levée des forces ennemies, qui vinrent bloquer la ville et la menacer du pillage ; alors, dit la chronique du temps, les chrétiens revêtirent de son costume de guerre le cadavre du Cid, le placèrent sur son cheval, son épée Tizona au poing, et, serrés autour de ce palladium étrange, traversèrent l'armée mauresque sans avoir été inquiétés, tant était grande la terreur que le seul nom du Cid inspirait aux infidèles. Valence retomba, aussitôt après ce départ, sous la domination du croissant. Au XII^e siècle, le roi don Jaime d'Aragon réussit à s'en rendre maître le 23 septembre 1338. Dès lors, Valence, gouvernée par un vice-roi, appartenit pour toujours à l'Espagne chrétienne. La chronique rapporte que les Maures ayant obtenu du vainqueur la permission de se retirer sains et saufs dans les provinces méridionales, encore au pouvoir des infidèles, Valence se trouva du jour au lendemain presque entièrement dépeuplée ; alors, les chevaliers chrétiens qui avaient contribué au triomphe de la croix eurent recours à un expédient qui rappelle quelque peu l'enlèvement des Sabines : ils allèrent chercher des femmes dans les cités chrétiennes du voisinage, principalement à Lérida, et firent souche d'une nouvelle population. Cette circonstance explique les prétentions nobiliaires, encore invétérées aujourd'hui, des habitants de Valence. Il faut franchir ensuite un espace de plusieurs siècles pour voir Valence jouer de nouveau un rôle politique ; elle prit parti, à l'époque de la guerre de la Succession, pour l'archiduc d'Autriche et perdit, à la suite de cette velléité, ses fueros et privilèges. La guerre de l'indépendance espagnole (1808) trouva Valence en pleine révolte contre les envahissements français. Un religieux, nommé le Père Rico, se mit à la tête de la résistance, et le chanoine Calvo, à la tête d'une bande de fanatiques, massacra trois cents ou quatre cents négociants français attirés dans cette ville par le commerce. Cette horrible boucherie indigna les honnêtes patriotes, et le Père Rico n'hésita pas à faire arrêter Calvo, qui fut condamné à mort et étranglé dans sa prison. Valence demeura libre de l'occupation française, sous le gouvernement de sa junte, jusqu'en 1812, époque où le maréchal Suchet vint mettre le siège devant la ville. Devenu maître de Valence, il y établit son quartier général et ne la quitta que le 5 juin 1813, à la suite de la défaite de Vitoria. Une partie de la population se souleva en 1835, et, cinq ans plus tard, ce fut à Valence que la reine régente Marie-Christine, la jeune reine Isabelle et l'infante Marie-Louise apprirent le soulèvement de Madrid. En 1843, ce fut encore de Valence que partit le signal de la restauration de la royauté ; on sait qu'à cette occasion Narvaez fut fait duc de Valence, en récompense de la part importante qu'il avait prise aux événements. Lors de l'insurrection des intrançaisants en 1873, Valence se proclama Etat fédéral autonome, comme Murcie (17 juillet). Le général Martinez Campos, chargé de la soumettre, la bombardra du 4 au 6 août. Valence se rendit à discrétion le 7, et les principaux insurgés s'échappèrent.

VALENCE, la *Valentia Segalannorum* des Romains, ville de France (Drôme), ch.-l. de département, d'arrondissement, sur la rive gauche du Rhône et près du confluent de l'Isère avec ce fleuve, à 580 kilom. S.-E. de Paris par le chemin de fer de Paris à Marseille, par 44° 56' de latit. N. et 2° 33' de longit. E. ; pop. aggl., 14,987 hab. — pop. tot., 20,668 hab. L'arrondissement comprend 10 cantons, 111 communes et 157,073 hab. Préfecture ; évêché suffragant d'Avignon ; grand et petit séminaire ; école d'artillerie ; collège communal ; écoles normales d'instituteurs et d'institutrices ; bibliothèque publique ; tribunaux de 1^{re} instance et de commerce ; justice de paix ; société d'agriculture, commerce et arts ; chambre consultative des arts et manufactures ; société d'archéologie. Fabriques de toiles peintes, mouchoirs, bonneterie ; ganterie en renouveau, chandelles, vernicelle ; filatures de soie et de coton ; corderies, broseries, scieries de marbre, teintureries. Commerce actif de vins de la côte du Rhône, eaux-de-vie, fruits du Midi, soies, cuirs, papiers, huiles d'olive et de noix. Foires importantes pour la vente des chevaux, des bestiaux et de la soie. La ville de Valence, place de garnison, est entourée de vieilles murailles, flanquées de tours et percées de plusieurs portes. Cette ville est assez bien bâtie, mais assez mal percée ; ses rues sont tortueuses et généralement étroites ; on y trouve cependant quelques quartiers d'un bel aspect.

— *Monuments.* Valence, malgré le rôle important qu'elle joua sous la domination romaine, n'a conservé que fort peu de vestiges se rattachant à cette époque. En revanche, elle possède plusieurs édifices dignes d'intérêt. Au premier rang, il faut placer la cathédrale de Saint-Apollinaire. Fondée vers l'an 212, détruite par les Sarrasins, cette basilique, réédifiée au XII^e siècle, est un spécimen fort exact des églises romanes de la période secondaire. Elle affecte la forme d'une croix latine. Sa longueur extérieure, y compris le porche, est de 75 mètres ; sa largeur est de 18 m, 68. Elle comprend trois nefs. L'abside est fort belle. Le chœur est entouré d'une colonnade à jour. A l'intérieur, on remarque de beaux vitraux anciens et un cénotaphe en marbre, œuvre de Maximilien Laboureur, érigé en mémoire du pape Pie VI. L'ancienne tour servant de clocher, deux fois frappée de la foudre et démolie en 1838, a été reconstruite il y a quelques années. Elle est de forme quadrangulaire et mesure, de la base au sommet, 57 mètres. Le porche, tout en marbre de Crussol, ouvert sur ses quatre faces par autant de grandes arcades à cintres décroissants, ornées des moulures caractéristiques de l'époque, présente, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, trente-deux colonnes surmontées de chapiteaux du plus beau travail. Au-dessus de ce porche, qui n'a pas moins de 15 mètres de hauteur, s'élève, en faisant retrait, la tour du clocher. L'étage à jour qui surmonte le clocher est recouvert d'une calotte polygonale métallique, reposant sur une toiture en fer. Un petit édifice carré, dans le style de la Renaissance et connu sous le nom de Pendentif, s'élève près de la porte de la cathédrale. Il fut érigé en 1548 par la famille de Mistral.

L'ancienne église de Saint-Jean-Baptiste a été récemment reconstruite dans un style analogue à celui de la cathédrale. L'église de Saint-Pierre, si opulente jadis, n'a rien conservé de sa splendeur première. Elle possède un tableau attribué à Le Brun. L'église de Saint-Ruf, rebâtie au XVIII^e siècle, est devenue le temple protestant. L'église des Cordeliers sert de magasin à fourrage. L'église de Notre-Dame-de-Soyons (style Pompadour criard) mérite à peine une mention. Valence compte, en outre, quelques intéressants édifices particuliers : la maison des Têtes (XVI^e siècle), la maison Dupré-Latour, bâtie, dit-on, par François I^{er} ; l'hôtel du Gouvernement, où mourut Pie VI. Ses établissements civils et publics consistent dans : le musée, qui compte des toiles de David, Lapin, Paul Huet, Eugène Delacroix, des sculptures de Debay et une galerie d'histoire naturelle ; la bibliothèque, jadis une des plus belles de la Provence, encore riche aujourd'hui de 20,000 volumes ; le théâtre, le collège, le palais de justice, le jardin botanique, le polygone, servant à l'école d'artillerie établie dans la ville. Parmi les places et promenades, il faut citer : le champ de Mars, bordé d'un parapet planté d'arbres, et la place Championnet, au centre de laquelle s'élève la statue du général républicain de ce nom, œuvre de M. Sappey, de Grenoble.

— *Histoire.* Une grande incertitude règne sur les origines de Valence. Ce qui est certain, c'est que Valence prit, sous le règne d'Auguste, le titre de colonie romaine et se peupla de vétérans invalides. Plus tard, Valence fut comprise dans la Narbonnaise, puis dans la I^{re} Viennoise. Les barbares ne tardèrent pas à y causer de grands ravages. En 408, Sarus, général de l'empereur Honorius, vint assiéger Constantin dans Valence ; mais il dut battre en retraite en abandonnant ses bagages. Quatre ans après, les Wisigoths emportèrent la place et envoyèrent à Honorius les têtes des deux prétendants à l'empire, Jovinus et Sebastianus. En 430, les Alains viennent fixer à Valence le siège de leur pouvoir. Après eux, les Francs, puis les Lombards, rançonnent la ville à diverses reprises. Les Maures s'en emparent en 737, et Charles-Martel la livre à l'incendie. Enfin, en 860, les Normands et les Danois viennent à leur tour saccager la vieille cité. La chute de l'empire romain fit passer Valence sous la domination des rois francs, et la ville fut comprise dans les royaumes de Bourgogne et d'Arles. Plus tard, les comtes de Provence, puis ceux de Toulouse s'emparèrent de Valence, qui releva tantôt des dauphins, tantôt des empereurs. Enfin, Frédéric I^{er} en concéda le gouvernement aux évêques. Sous cette domination religieuse, Valence se souleva plusieurs fois. La guerre civile continuant et, d'autre part, les routiers désolant le pays, les habitants de Valence implorèrent le secours du roi de France (1399). Charles VI accueillit la supplique ; mais sa dénuée annula peu de temps après l'effet de ses bonnes dispositions. La cession du comté de Valentinois à Charles VII, encore dauphin (1419), éclaircit heureusement la situation. Après diverses vicissitudes, les habitants de Valence devinrent sujets du roi de France. La ville reconstitua rapidement ses franchises municipales ; ses consuls eurent droit de siéger aux états généraux du Dauphiné et exerçaient dans la ville un pouvoir sans contrôle. Louis XI (1456) obligea l'évêque de Valence à se reconnaître son vassal pour le temporel

de son Eglise. En 1536, François I^{er}, à la nouvelle de l'entrée de Charles-Quint en Piémont, alla s'enfermer dans Valence. Plus tard, Valence fut la première ville du Dauphiné où la religion réformée s'introduisit et fut publiquement prêchée (1560). Le lieutenant général de la province, Maugiron, puis Pardaillan de La Mothe-Gondrin furent envoyés contre les protestants et sévirent cruellement. Le baron des Adrets s'aboucha avec les mécontents et parvint à surprendre Pardaillan ; ce dernier, réduit à fuir, finit par être atteint, et la populace le pendit à la fenêtre de son hôtel. La Saint-Barthélemy souleva de nouveau la population de Valence, qui deux fois repoussa les tentatives de Montbrun pour s'emparer de la place. Sous Henri III, la ville prit parti pour la Ligue ; mais d'Epemont s'en empara par surprise et y plaça une garnison royale. L'avènement de Henri IV inaugura enfin pour Valence une période de paix, que la révocation de l'édit de Nantes, en enlevant à la ville un tiers de sa population, vint seule troubler. Valence offre encore quelques souvenirs épiques que nous résumerons brièvement. Le célèbre connétable de Lesdiguières y vint finir ses jours en 1626 ; Pie VI y mourut également en 1799 ; enfin Bonaparte, encore simple lieutenant d'infanterie, tint quelque temps garnison à Valence.

Plusieurs conciles ont été tenus à Valence. Celui de 374, présidé par Florentius de Vienne, publia quatre canons contre les scandales et les mœurs corrompues du clergé. Le concile de 530 s'occupa de la grâce et du libre arbitre. Au concile de 855, on jugea la conduite de l'évêque de Valence, accusé de plusieurs crimes, et on fit vingt-trois canons relatifs à la doctrine et à la discipline. Le concile de 1100 examina les plaintes des chanoines d'Autun contre leur évêque. Enfin, celui de 1248, présidé par deux cardinaux, s'occupa de remettre en vigueur les anciens canons.

— *Célébrités.* Valence a vu naître : J. Joubert, célèbre médecin du XVI^e siècle ; Championnet, dont le cœur est conservé à l'église de Ruf ; Béranger de la Drôme et M. Emile Augier, le célèbre auteur dramatique contemporain.

VALENCE-D'AGEN, ville de France (Tarn-et-Garonne), ch.-l. de canton, arrond. et à 20 kilom. E. de Moissac, sur le canal latéral à la Garonne ; pop. aggl., 2,793 hab. — pop. tot., 3,625 hab. Importante fabrication de plumes à écrire ; tannerie, tailleureries, corderies, fabrication de toiles. On voit dans cette ville un édifice dit Maison de la Foi, où siégèrent les inquisiteurs pendant les guerres de religion, et les constructions massives et irrégulières d'un ancien château.

VALENCE-D'ALBIGEOIS, bourg de France (Tarn), ch.-l. de canton, arrond. et à 27 kilom. N.-E. d'Albi ; pop. aggl., 704 hab. — pop. tot., 1,451 hab. Aux environs, sur une montagne, la plus élevée du département, on voit les ruines d'une vieille tour, à laquelle est adossée une église moderne.

VALENCE-SUR-BAYSE, bourg de France (Gers), ch.-l. de canton, arrond. et à 9 kilom. S. de Condom, au confluent de la Bayse et de l'Auloue ; pop. aggl., 1,030 hab. — pop. tot., 1,683 hab. Aux environs, on voit l'ancienne abbaye de Flaran, dont le cloître et l'église sont bien conservés.

VALENCE (Thomas de), dominicain espagnol. Il vivait au XVI^e siècle et n'est connu que comme l'auteur d'un ouvrage ascétique qui est intitulé : *Fleurs de consolation à tous les chrétiens pour passer les tempêtes de ce monde*, et qui a été traduit en italien par Pierre Lauro (Venise, 1557).

VALENCE (Cyrus-Marie-Alexandre de Timbuc-Timbronne, comte de), général français, né à Agen en 1757, mort à Paris en 1832. Il descendait d'une antique famille, dont l'un des membres avait assisté à la bataille de Bouvines. Entré en 1774 dans l'artillerie, il épousa la fille de Mme de Genlis, reçut, par le crédit du duc d'Orléans, le grade de colonel du régiment de Chartres-Dragons et s'attacha à la fortune de ce prince, avec lequel il défendit les idées libérales en 1789. En 1791, il partit pour l'armée du Nord avec le grade de maréchal de camp. Il commanda avec beaucoup de valeur l'aile gauche à la bataille de Valmy, fit capituler Verdun (1792), prit Courtrai et obligea Brunswick à abandonner Longwy (1792). Nommé général en chef de l'armée des Ardennes, il contribua à faire évacuer la Belgique par l'ennemi et força Namur à capituler. Comme le commandant autrichien se plaignait des conditions qu'on lui avait imposées, Valence lui dit : « Si vous n'êtes pas content, général, vous n'avez qu'à rentrer, nous vous reprendrons. » Par une manœuvre aussi savante que hardie, il sauva l'aile droite de notre armée à la bataille de Nerwinde. Valence ne partagea pas la défection de Dumouriez, comme on l'a prétendu ; il ne quitta son armée qu'après avoir envoyé sa démission au ministre de la guerre. Réfugié successivement à Londres et à Hambourg, il n'eut aucune relation avec les émigrés. Rappelé en France après le 18 brumaire, il reprit du service, fit les guerres d'Espagne et de Russie à la tête d'une division et signa, comme sénateur, la déclaration de Napoléon en 1814. Il siégea à la Chambre des pairs au retour de Louis XVIII

et pendant les Cent-Jours, et fut, après Waterloo, l'un des commissaires désignés par le gouvernement provisoire pour traiter avec les alliés. Tombé en disgrâce à la seconde Restauration, Valence reprit, en 1819, son siège à la Chambre, où il vota toujours avec les libéraux.

VALENCIA, s. m. (va-lan-si-a). Comm. Etoffe légère, en laine peignée, tantôt unie, tantôt à dispositions, qui s'emploie pour robes et pour gilets d'été : *Le VALENCIA est un tissu d'origine anglaise.*

VALENCIA-DE-ALCANTARA, ville d'Espagne, province de Cacerès, à 40 kilom. S.-O. d'Alcantara, place forte sur l'Avid, à 5 kilom. de la frontière de Portugal; 6,000 hab. Fabriques de chapeaux et de toiles, tanneries. Mine d'argent aux environs. Cette ville, entourée de remparts et défendue par un château fort, fut une des places fortes qui appartirent à l'ordre d'Alcantara. On y voit un bel aqueduc, qui apporte à la ville les eaux d'une source voisine.

VALENCIA-DE-DON-JUAN, ville d'Espagne, dans la province et à 35 kilom. S. de Léon, sur la rive droite de l'Esia, chef-lieu de juridiction civile; 2,000 hab. Fabriques de grosses étoffes de laine et de toiles. Autrefois place forte. Aux environs, mine de cuivre et carrières de marbre.

VALENCIA-DEL-VENTOSO, bourg d'Espagne, province de Badajoz, à 26 kilom. O. de Llerena; 4,000 hab.

VALENCIA-NUOVA, ville de l'Amérique du Sud, dans la république de Venezuela, ch.-l. de la province de Carobolo, près du lac de son nom, à 28 kilom. S.-E. de Puerto-Caballo; 46,000 hab. Industrie agricole; récolte de coton et d'indigo. Commerce actif. Cette ville, fondée en 1555, eut beaucoup à souffrir pendant la guerre de l'Indépendance; elle fut incendiée en 1814.

VALENCIA (Pierre DE), jurisconsulte espagnol, né à Cordoue en 1545, mort à Madrid en 1620. Philippe III l'appela dans cette ville pour le revêtir de la dignité d'historiographe de la couronne. Estimé pour sa vertu, admiré pour son érudition et ses lumières, il était consulté par les personnages les plus considérables dans l'Etat, et ses décisions faisaient autorité. Outre un grand nombre d'ouvrages restés manuscrits dans les bibliothèques d'Espagne, on a de lui un excellent commentaire sur les *Académiques* de Cicéron, où il discute avec supériorité le problème de la certitude et où il montre une grande connaissance des sectes philosophiques. Il a été publié sous le titre d'*Academica, sive de judicio ergo verum* (Anvers, 1596).

VALENCIANA, ville du Mexique, dans l'Etat et près de Guanajuato, au milieu des Andes; 4,000 hab. Riche mine d'argent, produisant annuellement 30,000 marcs d'argent.

VALENCIANE s. f. V. VALENTIANE.

VALENCIEN ou **VALENTIEN**, IENNE s. et adj. (va-lan-si-ain, i-è-ne). Géogr. Habitant de Valence d'Espagne; qui appartient à cette ville ou à ses habitants : *Les VALENCIENS. La population VALENCIENNE. Le dialecte VALENCIEN.*

— s. m. Dialecte parlé par les habitants de Valence.

— s. f. Nom que l'on donnait autrefois à des épées qu'on fabriquait à Valence, en Espagne.

VALENCIENNES s. f. (va-lan-si-è-ne). Comm. Dentelle fabriquée à Valenciennes. On écrit souvent VALENCIENNE sans s : *La robe s'ouvrait par le bas, pour laisser voir un jupon garni d'une petite VALENCIENNE.* (Balz.)

VALENCIENNES, en latin *Valentianæ*, ville de France (Nord), ch.-l. d'arrond. et de trois cantons, à 51 kilom. S.-E. de Lille, au confluent de l'Escaut et de la Rhonelle; pop. aggl., 19,609 hab. — pop. tot., 24,062 hab. L'arrondissement comprend 7 cantons, 81 communes et 180,417 hab. Place de guerre de 1^{re} classe; les fortifications s'appuient à l'O. sur une citadelle construite en 1677 par Vauban, sur l'emplacement d'un ancien château fort. Direction d'artillerie; direction et bureau de douane. Tribunaux de 1^{re} instance et de commerce; trois justices de paix; collège communal; bibliothèque publique; musée d'histoire naturelle; académie de peinture et de sculpture. Immense bassin houiller de 60,000 hectares; l'extraction de la houille s'y fait par 62 puits; nombreuses raffineries, distilleries, brasseries, blanchisseries, teintureries, tanneries, forges et hauts fourneaux, verreries, clouteries, chânes-câbles; fabrication de toiles, batistes et dentelles renommées. Important commerce de houille, sucre, café-chicorée et autres produits des nombreuses usines de la ville. Chambre et bourse de commerce; succursale de la Banque de France.

La ville de Valenciennes est entourée de bonnes fortifications, précédées de larges et profonds fossés que l'Escaut peut facilement remplir. La citadelle est une des plus fortes de France. La ville est assez bien bâtie, mais, en général, mal percée; ses rues sont tortueuses et étroites.

— **Monuments.** On remarque à Valenciennes plusieurs édifices. Voici les principaux :

L'église Saint-Géry, un des plus anciens

édifices religieux de France, construite en 1225 par ordre de Jeanne de Flandre, n'a conservé de cette époque que les douze piliers de la nef et deux autres à l'entrée du chœur. La tour, entièrement moderne, ainsi que le portail, appartient au style grec. L'ornementation du chœur a été renouvelée presque entièrement en 1862. Saint-Géry possède un beau tableau d'Abraham Janssens, le *Christ en croix*, deux statues sculptées provenant de l'abbaye de Vicoigne et quelques autres morceaux de peinture et de sculpture assez remarquables.

L'église Notre-Dame-du-Saint-Cordon est un édifice tout moderne, bâti sur les plans de M. Grigny, d'Arras, dans le style ogival du xiii^e siècle, et qui a été consacré en 1864. Elle affecte la forme d'une croix latine. La tour du portail a 83 mètres de hauteur. On y remarque le maître-autel, en marbre blanc, bel ouvrage de sculpture dû à M. Fachi et représentant l'ensevelissement du Christ, et la statue de *Notre-Dame du Saint-Cordon*, dans la chapelle de ce nom.

L'église du Faubourg (xvii^e siècle), celle de Saint-Nicolas ou des Jésuites (xviii^e siècle) ne méritent qu'une mention.

La chapelle des Pères maristes, construite en 1855 dans le style ogival, est un des plus élégants pastiches d'architecture de ce temps.

L'hôtel de ville, entièrement reconstruit en 1612, présente une façade principale composée de deux étages au-dessus du rez-de-chaussée et ornée de trois ordres de colonnes superposés (dorique, ionique et corinthien). L'étage supérieur, surmonté d'une galerie à jour, est décoré de cariatides. Un campanile carré à deux étages couronne le milieu de cette façade. Une partie des appartements de l'hôtel de ville de Valenciennes est occupée par le musée de peinture et de sculpture, où l'on remarque des toiles de Guido Reni, Velasquez, Rubens, Simon Vouet, Philippe de Champaigne, Porbus, Van der Meulen, Watteau, Breughel le vieux, Wouwermans, de plusieurs maîtres modernes, ainsi que des groupes exécutés par G. Crauck et une tapisserie de haute lisse représentant un tournoi, sortie des ateliers de Valenciennes vers la fin du xvii^e siècle.

L'ancien collège des Jésuites est un édifice assez remarquable du xvii^e et du xviii^e siècle, occupé aujourd'hui par le collège communal et la bibliothèque de la ville, riche d'environ 25,000 volumes et 869 manuscrits, et qui possède les deux plus anciennes compositions en langue romane qui soient connues jusqu'à ce jour : la *Prose de sainte Eulalie*, un fragment d'homélie sur la *Prophtie de Jonas*. La salle occupée par la bibliothèque est décorée à ses deux extrémités de peintures fort curieuses attribuées à Arnould de Vuez et représentant la *Raison livrée à elle-même* et la *Raison éclairée par la Révélation*. En outre, les venditifs formés par les retombées des voûtes et par les voussures des fenêtres offrent les portraits des écrivains les plus célèbres de la Compagnie de Jésus. A la bibliothèque est annexé le musée Benezecq, ainsi nommé de son fondateur, maire de Vieux-Condé, qui en fit don à la ville en 1852; ce musée comprend environ 5,000 volumes, des tableaux de plusieurs époques, des sculptures et des collections d'armes, d'antiquités et d'histoire naturelle.

Les autres monuments intéressants de Valenciennes sont un certain nombre de maisons en bois, avec étages en encorbellement et pignon triflé (xvii^e siècle); une curieuse maison du xvi^e siècle, dernier reste d'un couvent; enfin l'Hôpital général, vaste construction du xviii^e siècle, et l'Hôtel-Dieu. Il faut aussi mentionner l'Ecole des beaux-arts, fondée en 1782 et qui a fourni plusieurs artistes distingués, et le théâtre, bâti à la même époque par M. de Pujol. Sur le côté gauche de la Grande-Place et regardant l'hôtel de ville s'élevait un beau beffroi du xiii^e siècle, qui s'est écroulé en 1843.

Les principales promenades de Valenciennes consistent dans ses remparts, la place Verte et le jardin Froissart. Ce dernier a été orné, en 1856, de la statue en marbre du chroniqueur Froissart, due à M. Lemaire. Derrière la statue se trouve un portique en hémicycle à arcades cintrées, décoré de bas-reliefs figurant l'Escaut et la Rhonelle, qui se réunissent à Valenciennes, et de dix médaillons en bronze représentant quelques-unes des illustrations de la ville. Quelques-unes des portes de Valenciennes sont fort curieuses : la porte de Mons, reconstruite au xvi^e siècle, offre du côté de la ville une baie ogivale inscrite dans un cintre; la porte de l'amars (xvii^e siècle) est ornée de bossages et de trophées sculptés par Ant. Pater; enfin, la porte de Lille (1360) est accostée de deux grosses tours rondes, dont la base seule subsiste, par suite d'un incendie partiel qui éclata en 1821.

— **Célébrités.** Valenciennes a vu naître Froissart (1339), Jean de La Fontaine, qu'il ne faut pas confondre avec le fabuliste et qui, au xvi^e siècle, écrivit un curieux traité sur la transmutation des métaux; Louis de La Fontaine, dit Wicart, neveu du précédent, historien renommé; Watteau, Paulmy d'Argenson et, de nos jours, Abel de Pujol, Dorus, Lemaire, Onésime Le Roy, Diniaux, etc.

— **Histoire.** On ne trouve pas trace de Va-

lenciennes avant l'époque de la domination romaine. Après l'occupation définitive des Gaules par les Francs, il y avait sur l'emplacement actuel de Valenciennes un domaine royal portant le nom de *Valencianæ*, et les Mérovingiens y possédèrent un palais où ils séjournerent fréquemment. Clovis III (693), Childébert III (693) en datèrent plusieurs ordonnances. Plus tard, Charles Martel, Charlemagne, Charles le Chauve, Lothaire s'arrêtaient à leur tour dans la *villa regia* de Valenciennes. Cette villa (ou ce palais) fut fortifié au ix^e siècle. Enfin, Valenciennes cessa d'être un fief royal pour devenir un bourg (burg, forteresse) et eut ses comtes particuliers. La suzeraineté de Valenciennes, en 1007, devint un bénéfice relevant de l'empire et possédé par Baudouin Belle-Barbe, marquis des Flamands. A cette époque, une peste terrible désola Valenciennes et enleva près de huit mille habitants en quelques jours. En 1114, Valenciennes, devenue partie intégrante du Hainaut, dut au comte Baudouin sa première charte, qui fixa l'institution d'échevins présidés par un prévôt. C'est dans le même siècle que fut établi l'hôtel des Monnaies, dont les produits étaient si estimés, qu'on les mit au nombre des mères monnaies de France, d'Angleterre, de Venise et de Lorraine. Les comtes de Hainaut y frappèrent monnaie jusqu'à l'époque où Charles-Quint leur en retira le droit. Valenciennes était leur résidence habituelle. C'est dans leur palais de la Salle-le-Comte que l'empereur Othon, le roi d'Angleterre et les autres princes ligés contre Philippe-Auguste firent le partage anticipé de la monarchie française quelques jours avant le résultat inattendu de la bataille de Bouvines (1214). Après la mort de Jeanne de Constantinople, comtesse de Flandre et de Hainaut, son héritage fut dévolu à sa sœur Marguerite; cette dernière avait eu deux maris, Bouchard d'Avesnes et Guillaume de Dampierre, circonstance qui valut à la province une guerre de partage, terminée, après de longs débats, par l'intervention de saint Louis, lequel décida que les d'Avesnes posséderaient le Hainaut et les Dampierre le comté de Flandre. Pendant le cours de cette guerre, Valenciennes fut assiégée à deux reprises par la comtesse Marguerite et par Charles d'Anjou; mais, malgré plusieurs attaques furieuses, les assiégés ne se soumirent qu'en imposant leurs conditions. En 1290, Jean II ayant voulu porter atteinte aux libertés communales, les bourgeois se révoltèrent, se déclarèrent indépendants du comté de Hainaut et se mirent sous la protection du comte de Flandre. Ce ne fut que cinq ans plus tard qu'ils firent leur paix avec Jean II. A l'époque de l'invasion du Hainaut par Jean, duc de Normandie, fils de Philippe de Valois (1340), Raoul, comte d'Eu, comte de France, somma vainement les Valenciennois d'abandonner le parti de leur seigneur, rebelle à la couronne pour s'être allié, l'instigation du fumeux Artevelde, avec le roi d'Angleterre. Les troupes royales se vengèrent de cette résistance en ravageant les environs de Valenciennes et en incendiant les faubourgs de la ville; mais les bourgeois firent une sortie et contraignirent les agresseurs à une retraite précipitée. Quelque temps après, profitant d'une suspension d'armes, le comte de Hainaut mena ses alliés, le duc de Brabant et Van Artevelde, à Valenciennes et les y traita magnifiquement. Artevelde y fut l'objet de l'enthousiasme des bourgeois et du peuple, qu'il harangua du haut d'un échafaud dressé devant la maison de ville. Cette époque fut pour Valenciennes celle de sa plus grande prospérité : les riches tapisseries et les étoffes de soie, de laine et de fil qu'on y fabriquait étaient recherchées au loin. Ses négociants, associés à cette ligne du haut commerce qu'on appelait la *hanse de Londres* et qui fut si célèbre au moyen âge, trafiquaient avec l'Europe entière. On vit un jour maître Jean Bernier, bourgeois de Valenciennes, réunir chez lui, dans un banquet magnifique, les rois de Bohême et de Navarre, les comtes de Hainaut, de Flandre, de Namur, de Gueldres, de Juliers et une multitude de princes et princesses alliés de son seigneur (1333). Les Valenciennois se signalèrent en 1455 par leur dévouement à Charles le Téméraire, auquel ils fournirent un grand nombre de gens de cheval et de pied destinés à la guerre dite du Bien public. Cette milice combattit vaillamment à la journée de Montlhéry. En 1473, le duc de Bourgogne vint à Valenciennes et y trouva une splendide réception. Après la mort de son dangereux adversaire, Louis XI envahit le Hainaut et fit sommer Valenciennes de se rendre; mais la ville résista, et le roi n'osa en entreprendre le siège. Il en fut de même, au siècle suivant, de François I^{er}, qui parut, en 1521, à peu de distance de Valenciennes avec une armée de 60,000 hommes. La même année, deux huguenots ayant été condamnés au feu par les autorités, leurs coreligionnaires se ruèrent sur le bûcher et parvinrent à sauver les condamnés. Cet événement est consacré dans les chroniques sous le nom de journées des *Mau-Brûlés* (mal brûlés). Il servit de prétexte à une lutte interminable entre les deux partis religieux. Philippe II, irrité des progrès croissants de la Réforme à Valenciennes, assiégea cette ville le 20 mars 1567 et s'en empara trois jours après. Le vainqueur ensanglanta sa victoire par plu-

sieurs exécutions de chefs protestants, déclara la ville déchue de tous ses droits, franchises, privilèges et libertés, et prononça la confiscation de tous les biens appartenant aux bourgeois. En outre, une citadelle fut bâtie, moitié aux frais de la ville, pour dominer et contenir cette dernière. Cependant le protestantisme s'y maintenait et l'influence de la ville se fit jour dans les nombreuses tentatives de soulèvement des Flandres qui signalèrent la fin du xvi^e siècle. Le 15 juin 1656, les maréchaux de France Turenne et La Ferté vinrent assiéger la ville; mais Valenciennes fut sauvée par l'arrivée du prince de Condé, alors révolté contre la cour, et qui contraignit les deux maréchaux à se retirer, abandonnant une partie de leur artillerie. Au mois de mars 1677, Louis XIV se présenta en personne devant Valenciennes et s'en empara. La ville fut alors réunie à la France. Pendant la Révolution, le duc d'York, profitant habilement de la défection de Dumouriez, vint, en juin 1793, bloquer la ville, qui, après un bombardement de quarante-trois jours, dut capituler. Les ennemis se virent, l'année suivante, contraints d'abandonner leur conquête. Valenciennes étant rentrée sous le gouvernement de la République, les chefs royalistes furent exécutés ou proscrits par ordre du conventionnel Joseph Le Bon. Le rôle de la ville en 1815, après la bataille de Waterloo, ne fut pas au-dessous de celui qu'elle avait su tenir en 1793; les Hollandais, profitant de la défaite des Français, se présentèrent sous les murs de Valenciennes et essayèrent, mais en vain, de s'en emparer. Les alliés, qui n'avaient pu prendre Valenciennes par la force, y entrèrent un peu plus tard à la faveur de la paix et n'en sortirent qu'en 1819, cette ville ayant fait partie des places de sûreté et de garantie que leur avaient octroyées les traités. Une exposition artistique et archéologique a eu lieu dans cette ville en 1872.

VALENCIENNES (Pierre-Henri), peintre français, né à Toulouse en 1750, mort à Paris en 1819. Il prit d'abord des leçons de Doyen et alla ensuite à Rome, où il étudia spécialement les chefs-d'œuvre de Claude Lorrain et du Poussin, dont il sut depuis rappeler la manière. Il fut de son temps un des représentants les plus distingués de l'école qui cultivait le paysage historique. Valenciennes avait plus de science que de génie; il brilla surtout par la correction et par l'exactitude des détails. Sa plus belle toile, *Cicéron découvrant en Sicile le tombeau d'Archimède*, est au Louvre. On cite encore de lui : *Philoctète dans l'île de Lemnos* et deux *Oedipe*, l'un devant le temple des *Euménides*, l'autre sur le *Cithéron*. Toutefois, son plus beau titre à l'estime des artistes est son traité, encore fort apprécié aujourd'hui, des *Éléments de perspective* (1800 et 1820, in-4°, 36 planches).

VALENCIENNES (Achille), naturaliste, né à Paris en 1794, mort dans la même ville en 1865. Fils d'un aide de Daubenton, il obtint très-jeune, grâce à l'amitié de Fourcroy, une bourse au collège de Rouen. Après de brillantes études, Valenciennes se préparait à entrer à l'Ecole polytechnique, lorsque la mort de son père (1812), en lui imposant l'obligation de subvenir aux besoins de sa famille, vint brusquement changer ses projets. Le Muséum lui ayant offert une place de préparateur, il accepta immédiatement le modeste traitement attaché à ces fonctions. E. Geoffroy Saint-Hilaire, dont il était devenu un des préparateurs, le fit bientôt placer près de Lamarck, qui commençait alors la rédaction de son *Histoire des animaux sans vertèbres*, et qui fit classer par son nouvel aide les zoophytes et les mollusques du Muséum. Quand Lamarck eut perdu la vue, ce fut Valenciennes qui rédigea l'histoire des familles des cardiums, des vénus et des térébratules. En même temps il étudiait les mammifères, classait la collection des oiseaux et s'exerçait à disséquer. Lacépède s'attacha ensuite, comme aide naturaliste, Valenciennes, qui eut dès lors à s'occuper des reptiles et des poissons. Il avait ainsi, peu à peu, passé en revue le règne animal presque entier. Lorsque Cuvier se détermina, en 1817, à entreprendre l'histoire générale des poissons, il s'adjoignit Valenciennes à titre de collaborateur, et le chargea de rassembler les matériaux nécessaires à son travail. Valenciennes parcourut toute l'Europe, recueillant des dessins et des notes, négociant des échanges, obtenant des envois gratuits. Il rapporta de ses courses des documents qui étaient de véritables trésors, et il noua partout des relations qui devaient plus tard le servir admirablement, lorsqu'il s'occupa d'agrandir les collections du Jardin des plantes. En 1830, il fut nommé professeur d'anatomie à l'Ecole normale, puis, en 1832, titulaire au Muséum, où il faisait un cours sur les animaux articulés. En 1844, il succéda, à l'Académie des sciences, à Étienne Geoffroy Saint-Hilaire, et obtint enfin, à l'Ecole supérieure de pharmacie de Paris, la chaire de zoologie qu'il a conservée jusqu'à sa mort. Dans le cours de sa carrière, Valenciennes s'est surtout occupé d'enrichir les collections du Muséum et d'en classer méthodiquement les nombreux sujets.

Simple dans ses mœurs, modeste, peu communicatif, un peu gauche dans ses manières, quelquefois brusque et bourru, assez mal

partagé du côté de la parole, Valenciennes possédait un grand fonds de bonté naturelle.

Valenciennes, qui, dès 1818, s'était fait connaître par des mémoires insérés dans les *Annales du Muséum*, et, peu après, par une traduction des *Observations de zoologie* de Humboldt, a laissé, outre une foule de *Mémoires*, *Recherches*, etc., relatifs à des questions d'histoire naturelle, et fournis à divers recueils, une *Histoire naturelle des poissons* (1828-1849), dont les six premiers volumes furent faits en collaboration avec Cuvier; l'ouvrage a onze volumes; les cinq derniers sont l'œuvre de Valenciennes seul; *Histoire naturelle des mollusques, des annélides et des zoophytes* (1833); le *Compte de Lœcypède* (1859); divers articles pour le *Dictionnaire* de d'Orbigny; et les passages d'histoire naturelle contenus dans le *Voyage autour du monde* de Dupetit-Thouars.

VALENCIENNOIS, OISE s. et adj. (va-lan-siè-noi, oi-ze). Géogr. Habitant de Valenciennes; qui appartient à cette ville ou à ses habitants : Les VALENCIENNOIS. La population VALENCIENNOISE.

VALENDRE, ÉE adj. (va-lan-dré). Techn. Se dit de toute pièce de verre ou de poterie qui est devenue gauche par l'action du feu : Vase VALENDRE. Glace VALENDRE.

VALENGIN ou **VALANGIN**, en latin *Vallis Angina* (vallée étranglée), village de Suisse, canton et à 5 kilom. N.-O. de Neuchâtel; 700 hab. Ce village fut autrefois le chef-lieu d'un comté de même nom, qui fut réuni à la principauté de Neuchâtel en 1579 et dont le roi de Prusse fut reconnu souverain par le traité d'Utrecht en 1713. Valengin est situé au fond d'une vallée étroite; on y entre par une porte basse et massive, reste des fortifications. Le château, ancienne résidence des comtes, n'est plus aujourd'hui qu'une prison, située sur un escarpement qui domine le village. Le village est traversé par le Seyon, petite rivière qui se jette dans le lac de Neuchâtel après avoir parcouru la vallée étroite et profonde appelée Gorges du Seyon ou de Valengin. Cette vallée est une des curiosités les plus remarquables du Jura; elle forme dans cette chaîne de montagnes un défilé abrupt, pittoresque et sauvage.

VALENS (Publius Valerius), un des trente tyrans romains, tué en 261. Nommé par Gallien proconsul d'Achaïe, il prit la pourpre quand Mucien, qui le redoutait, envoya Pison pour le tuer. Valens battit Pison et le fit mettre à mort; mais, après un règne de six semaines, il fut lui-même assassiné par ses soldats.

VALENS (Aurelius Valerius), usurpateur romain du ive siècle. Il fut, en 314, associé à l'empire par Licinius, qui le fit tuer la même année après avoir signé la paix avec Constantin.

VALENS (Flavius), empereur romain, frère de Valentinien 1^{er}, né vers 288, à Cibale (Pannonie), mort en 378 à Andrinople. Il fut officier du palais de Julien dans sa jeunesse. En 364, son frère l'associa à l'empire et le chargea du gouvernement de l'Orient. Il fit son séjour à Constantinople, au milieu de peuples dont il ignorait le langage et les mœurs et qui le méprisaient. La révolte de Procope, appuyé par un parti puissant, l'effraya tellement qu'il fut sur le point d'abdiquer; la fermeté de ses ministres lui sauva ce déshonneur, et, la trahison lui ayant livré son rival, il lui fit trancher la tête (366). Baptisé par Eudoxe, chef des ariens, il resta toujours attaché à cette secte, mais ne persécuta point les catholiques, ainsi que l'on prétend certains historiens qui lui attribuent à tort quelques excès de ses officiers. En 369, il passa le Danube, vainquit les Goths auxquels il imposa une paix humiliante, fit la guerre aux Perses, qu'il battit en plusieurs rencontres, et permit ensuite aux Goths, toujours redoutables par leur nombre et par leur courage, de s'établir au Sud du Danube, dans la basse Mésie. Maltraités par les agents romains, ces Barbares se revoltèrent. Valens marcha contre eux, décida à les exterminer; mais vaincu près d'Andrinople et blessé pendant l'action, il fut brûlé dans une chaudière où on l'avait transporté.

VALENS (Aburnus), jurisconsulte romain qui vivait dans la première moitié du i^{er} siècle de notre ère, sous le règne d'Antonin le Pieux. Il avait écrit sur les *Fideicommissa* sept livres, dont on trouve des extraits dans les *Digestes*, qui renferment aussi un passage d'un autre ouvrage de Valens sur les *Actiones*. Valens est encore mentionné par Pomponius et plusieurs fois cité par Paulus; et l'on croit que c'est à lui qu'est adressé un rescrit d'Antonin le Pieux (*Digeste*, titre II, s. vii, § 2), où il est appelé Salvius Valens.

VALENS (Vettius), astrologue grec, originaire d'Antioche. On ne sait pas au juste l'époque à laquelle il vivait; les uns le placent dans la première moitié du i^{er} siècle de notre ère, tandis que les autres le font contemporain de Constantin le Grand (iii^e et iv^e siècle), qui l'aurait interrogé sur la destinée de Constantinople. Valens avait écrit plusieurs ouvrages, mais il ne nous en est parvenu que deux, qui sont demeurés manuscrits : l'*Anthologie géométrique* et *De l'entrée des*

astres. Un fragment du premier livre de l'*Anthologie* a été traduit en latin par Camerarius l'aîné et inséré par lui dans ses *Anthologica ex Hephæstione, Vettio Valente et aliis* (Nuremberg, 1532, in-40).

VALENS (Pierre), philologue allemand, né à Groningue vers 1570, mort en 1641. Son véritable nom, qu'il traduisit en latin, était *Stark* ou *Sterk*; mot qui, en allemand, signifie fort. Il partit en 1588 pour Paris, fut reçu maître ès arts à l'Université de cette ville, et, après avoir obtenu le droit de bourgeoisie et s'être fait naturaliser Français, il devint successivement professeur aux collèges de Reims et de Montaigu et principal de celui de Boncourt, d'où il passa, en 1619, à la chaire de littérature grecque, qu'il occupa avec beaucoup de succès jusqu'à sa mort. Le nombre de ses écrits s'élève à vingt-six, d'après Goujet et Paquot; mais comme ils n'ont plus grand intérêt aujourd'hui, nous nous contenterons de mentionner les suivants : *De munere officioque præceptorum ac discipulorum, deque discendi via ac ratione* (Paris, 1602, in-80); *Erritea, sive Henrici IV felix in vrbem Parisiorum adventus* (1604, in-80); le *Mercurius* des arts et des sciences, ouvrage recherché des bibliophiles (1615, in-80); *De laudibus Homeri* (1621, in-80); *Lacrymarum Heracleti et risus Democriti scena* (1623, in-80); *Elogia æternæ memoriæ Ludovici XIII, etc.* (1629, in-80).

VALENSOLE, ville de France (Basses-Alpes), ch.-l. de cant., arrond. et à 50 kilom. S.-O. de Digne; pop. aggl., 2,280 hab. — pop. tot., 3,186 hab. Fabrication de chapeaux; récolte et commerce d'amandes. Poire importante le jour de la Saint-Jean. On y trouve de nombreux débris de constructions romaines, des tronçons de colonnes, des tombeaux, des médailles, etc.

VALENTI GONZAGA (Silvio), prélat italien, né à Mantoue en 1690, mort en 1756. Élève des jésuites, il entra de bonne heure dans les ordres, fut envoyé comme nonce dans les Pays-Bas et en Espagne, et reçut en 1738, de Clément XII, le chapeau de cardinal. Il remplit ensuite les fonctions de légat à Bologne, jusqu'à l'avènement de Benoît XIV, qui le nomma secrétaire d'État, puis camerlingue. Il prit sous sa protection l'université de la Sapienza, y créa de nouvelles chaires et y appela les professeurs les plus distingués. La plupart des mesures qui furent prises à cette époque pour activer le développement du commerce et de l'industrie des États pontificaux doivent être attribuées à son initiative. *L'Eloge* de Valenti Gonzaga a été écrit par Toderchi (1766).

VALENTIA, petite île d'Irlande, dans l'Atlantique, près de la côte occidentale du comté de Kerry, dont elle fait partie, à l'entrée S. de la baie de Dingle. Elle mesure 6 kilom. de longueur sur 3 de largeur et renferme une population de 2,500 âmes. Les steamers des lignes américaines venant de Liverpool y font escale avant de mettre le cap vers le nouveau monde. C'est également la tête de ligne du télégraphe transatlantique qui pendant quelque temps transmettait des avis météorologiques d'Amérique. Valentia est aujourd'hui le centre d'un groupe de stations fort importantes pour la météorologie internationale.

VALENTIA (Grégoire DE), théologien espagnol, né à Medina del Campo en 1551, mort en 1603. Il entra à quatorze ans dans la Société de Jésus et professa successivement à Dillingen et à Ingolstadt. Grâce à l'ardeur et au talent qu'il déploya dans les polémiques religieuses de l'époque, il s'acquit une telle réputation que le roi de Pologne, Sigismond III, voulut l'attirer à sa cour, et que l'Université de Paris lui offrit une chaire. Valentia préféra se rendre à Rome, où le pape Clément VIII le nomma professeur du collège romain. On a de cet auteur un grand nombre d'ouvrages, relatifs à la polémique religieuse et à la philosophie scolastique; il publia lui-même, en 1591, un recueil de controverses; parmi ses autres écrits, le plus important a pour titre : *Commentaria theologica et disputationes in Summam Thomæ Aquinatis* (1591, 4 vol. in-40).

VALENTIA (George ANNESLEY), comte de Mountnorris, voyageur anglais, né à Arley Hall en 1774, mort à Paris en 1816. Au sortir de l'université d'Oxford, il entra dans l'armée. En 1789, il se rendit en France, passa quelque temps à Strasbourg pour y apprendre le français et l'allemand, puis revint en Angleterre. Ayant quitté le service, il partit en 1802 pour les Indes, qu'il visita ainsi que la mer Rouge, l'Arabie, l'Égypte, et ne revint qu'en 1806 dans son pays. En 1808, lord Valentia fut élu membre de la Chambre des communes. Il avait fait rédiger par Salt la relation de son voyage, qui parut sous le titre de *Voyages aux Indes, à la mer Rouge et en Abyssinie* (1809, 3 vol. in-40).

VALENTIANE s. f. (va-lan-si-a-ne — du lat. *Valentia*, ville de Valence). Epée fabriquée à Valence, en Espagne. On écrit aussi VALENCIANE.

— Bot. Genre d'arbrisseaux grimpants, de la famille des caprifoliacées, dont l'espèce type croît en Abyssinie.

VALENTIE s. f. (va-lain-ti — du lat. *valens*,

puissant, par allus. aux propriétés de la plante). Bot. Ancien nom de l'armoise.

VALENTIE, en latin *Valentia*, nom d'une des cinq provinces de la Bretagne romaine et la plus septentrionale. Elle s'étendait entre le *Vallum Romanum*, qui la séparait de la Calédonie au N., et la province d'Adrien au S. Les *Brigantes* et les *Seigoves* en étaient les peuples principaux; son territoire forme actuellement les comtés de Northumberland, de Durham, de Westmoreland et une partie de celui d'York.

VALENTIN s. m. (va-lan-tain). Anc. cout. Prétendu que chaque fille choisissait, dans certaines villes de province, le jour de la fête des brandons.

Valentin (LE), château royal du royaume d'Italie, situé à 1 kilom. S.-E. de Turin. Il fut commencé sous l'occupation française, en 1550, par René de Birague, président du parlement de Turin.

VALENTIN, pape, mort en 827. Romain d'origine, il était simple archidiaque lorsqu'il fut choisi pour succéder à Eugène II. Valentin n'occupa le trône pontifical que pendant six semaines.

VALENTIN, hérésiarque du i^{er} siècle, né à Phrébon ou Pharbé (Égypte), mort vers 161. Il étudia à Alexandrie, y acquit une connaissance approfondie de la langue et de la littérature grecques, brigua sans succès l'épiscopat et, irrité de son échec, entreprit de former une nouvelle secte. Mêlant la doctrine des idées de Platon et celle des nombres de Pythagore à la théogonie d'Hésiode et à l'Évangile de saint Jean, le seul qu'il considérât comme authentique, il forma un système qui se rapprochait de celui des gnostiques. Il eut bientôt en Égypte un grand nombre de partisans, vint à Rome vers 140 et fut excommunié deux ans plus tard. Quand il mourut, sa doctrine comptait des adhérents dans la plupart des provinces de l'Orient.

V. VALENTINISME.

VALENTIN (Basile), alchimiste du moyen

âge. V. BASILE.

VALENTIN (Valentin DE BOULONGNE, dit le), peintre français, né à Coulommiers en 1591, mort à Rome en 1634. Il fit ses premières études dans l'atelier de Simon Vouet, puis il alla perfectionner son talent en Italie, où il se lia d'une étroite amitié avec le Poussin. La protection du cardinal Barberini lui procura de nombreux travaux. Son tableau du *Martyre de saint Procope et de saint Martinien*, peint pour la basilique de Saint-Pierre et considéré comme son chef-d'œuvre, lui fit la plus brillante réputation. Admirateur de Michel-Ange, et surtout de Caravage, il s'est appliqué à l'imitation expressive de la nature, et semble avoir préféré la vigueur à l'élégance et la correction du dessin au charme de la couleur. Le musée du Louvre possède onze tableaux de lui, parmi lesquels on remarque : le *Reniement de saint Pierre*; les *Quatre Évangélistes*; le *Tribut de César*; la *Dispute de bonne aventure*. Ces toiles ont poussé au noir.

VALENTIN (Simon FRANÇOIS, dit le), peintre français, né à Tours en 1606, mort à Paris en 1671. Il apprit la peinture en copiant des tableaux et s'adonna d'abord au portrait. Le duc de Béthune, dont il attira l'attention, l'emmena avec lui à Rome, où il venait d'être nommé ambassadeur, et lui fit donner par le roi un subsidie. En 1638, François reprit la route de France, se lia à Bologne avec le Guide et se rendit à Paris, où il fit avec un plein succès le portrait du jeune dauphin. Il exécuta un certain nombre de tableaux religieux pour les églises, puis s'enferma dans la retraite et mourut de la pierre. C'était un peintre consciencieux et travailleur, dont les productions peu nombreuses manquent d'originalité.

VALENTIN ou **VALENTINI** (Michel-Bernard), médecin et naturaliste allemand, né à Giessen en 1657, mort dans la même ville en 1726. Ses études terminées, il alla constater en Hollande, en Angleterre et en France l'état de l'art médical, revint exercer à Philibourg, puis fut appelé dans sa ville natale pour y occuper une chaire de physique. Ses principaux ouvrages sont : *Medicina novo-antiqua* (Francfort, 1698, in-40); *Pah-dectæ medico-legales* (1701, 3 vol. in-40); *Museum musæorum* (1704, in-fol.); *Armentarium naturæ systematicum* (Gießen, 1709, in-40); *Corpus juris medico-legale* (Francfort, 1722, 2 vol. in-fol.).

VALENTIN (Louis-Antoine), chirurgien français, né à Saint-Jean-d'Angely en 1736, mort en 1823. Il était membre du collège royal de chirurgie et membre honoraire de l'Académie de médecine. Il émigra en 1791 et entra en France sous le Consulat. On a de lui : *Question chirurgico-légale relative à l'affaire de la demoiselle Famin, femme du sieur Laneret, accusée de suppression de part* (1768); *Eloge de Lecat* (Paris, 1769, in-80); *Recherches critiques sur la chirurgie moderne, avec des lettres à M. Louis* (1772, in-80); *Question médico-légale, examen du procès-verbal de l'ouverture du corps de Louis XVII et des causes de sa mort* (imprimé à l'étranger, 1795, in-80). Dans cet opuscule, Valentin soutient que le jeune prince a été empoisonné; mais comme il n'était pas en France

à l'époque de la mort de la victime, son opinion, purement hypothétique, n'a pu tenir contre les témoignages de Desault et de Pelletan.

VALENTIN (Louis), médecin français, né à Soulanges, près de Vitry-le-François, en 1758, mort à Nancy en 1823. Il était chirurgien-major adjoint, lorsque, en 1790, il alla à Saint-Domingue et y exerça les fonctions de premier chirurgien des armées. Lors du soulèvement des noirs, il se réfugia aux États-Unis, où il fut nommé par le consul de France directeur des hôpitaux destinés aux marins. De retour en France en 1799, il se fixa à Nancy et fut un des plus zélés propagateurs de la vaccine. Ses principaux ouvrages sont : *Traité théorique et pratique de l'inoculation* (Paris, an VIII, in-80); *Traité de la fièvre jaune* (Paris, 1803, in-80); *Notice sur l'état présent des sciences physiques et naturelles et sur quelques découvertes récemment faites dans les États-Unis d'Amérique* (Paris, 1809, in-80); *Coup d'œil sur les différents modes de traiter le tétanos en Amérique* (Paris, 1811, in-80); *Recherches historiques et pratiques sur le croup* (Paris, 1812, in-12); *Mémoire et observations sur les fluxions de poitrine* (Nancy, 1815, in-80), etc.

VALENTIN (Robert-François), typographe et écrivain français, né à Paray-le-Monial en 1796, mort en 1849. Il n'avait pas terminé ses études lorsqu'il s'engagea, en 1813, dans un régiment d'infanterie, avec lequel il fit les campagnes de 1814 et de 1815 et fut fait prisonnier à Waterloo. De retour en France, il fonda une école primaire à Dijon, revint en 1819 à Paris, où, après avoir été maître d'études, il entra en 1820 dans l'imprimerie Baudouin, dont la direction lui fut confiée en 1828. Dix ans plus tard, il passa en qualité de correcteur à l'imprimerie Dupont et, de 1845 jusqu'à sa mort, aida M. Plon dans la direction de sa maison. On a de Valentin plusieurs ouvrages destinés à la jeunesse : *Abrégé de l'histoire du Bas-Empire* (1828); *Abrégé de l'histoire des Croisades* (1836); les *Ducs de Bourgogne* au xiv^e et au xve siècle (1841-1843); les *Peintres célèbres* (1841-1843); les *Artisans célèbres* (1843); *Voyages et aventures de Lapérouse* (1843); *Histoire de Venise* (1843); *Vie de sainte Geneviève* (1844); *Vie de saint François de Sales* (1845), etc.

VALENTIN (Gabriel-Gustave), physiologiste allemand, né à Breslau en 1810, de parents appartenant à la religion juive. Reçu docteur à Breslau, il y exerça la médecine jusqu'en 1836, époque à laquelle il fut appelé à une chaire de l'université de Berne, qu'il occupa encore aujourd'hui. En physiologie, M. Valentin appartient à l'école de Purkinje, avec lequel il a publié à Breslau un ouvrage intitulé *De phænomena generali et fundamentalis motus vibratorii continui* (1835). On a encore de lui : *Manuel de l'histoire du développement* (Berlin, 1835); *De functionibus nervorum cerebri et nervi sympathici libri quatuor* (Berne, 1839); *Manuel de physiologie de l'homme* (Brunswick, 1845, 2 vol.); *Principes de physiologie de l'homme* (1845); *De l'influence de la paralysie du nerf vague sur la perspiration des poumons et de la peau* (Francfort, 1857); *Étude du tissu des plantes et des animaux à la lumière polarisée* (Leipzig, 1861); *Usage du spectroscope pour des travaux de physiologie et de médecine* (1863); *Essai d'une pathologie physiologique des nerfs* (1864); *Essai d'une pathologie physiologique du sang et des autres liquides du corps* (1866); *Examen physique des tissus* (1867). M. Valentin avait, en outre, fondé en 1838 le *Répertoire d'anatomie et de physiologie*, dans lequel il insérait des comptes rendus annuels de physiologie. Il les a publiés depuis 1846, dans les *Comptes rendus annuels sur les progrès de la médecine* de Constatt et Eisenmann.

VALENTIN (Marie-Edmond), homme politique et administrateur français, né à Strasbourg le 27 avril 1823. Lorsqu'il eut terminé ses études, il s'engagea dans les chasseurs à pied et se fit remarquer par sa valeur. Il était sergent-major à Metz en février 1848, lorsqu'il fut nommé adjudant sous-officier. Un mouvement d'insubordination s'étant manifesté à cette époque dans la garnison, M. Valentin contribua à rétablir l'ordre par sa fermeté et son énergie. En 1850, il était sous-lieutenant, lorsque les électeurs du Bas-Rhin le nommèrent, le 10 mars, représentant du peuple à l'Assemblée législative. Républicain convaincu, le jeune officier alla siéger dans les rangs de la gauche et vota constamment contre la politique réactionnaire de la majorité et du président Louis Bonaparte. Lors du coup d'État du 2 décembre, il fut arrêté et son nom figura en tête des listes de proscription du 9 janvier 1852. M. Valentin se réfugia en Angleterre, y perfectionna son instruction et fut nommé, en 1860, professeur à l'École d'application d'artillerie et du génie à Woolwich, à laquelle il resta attaché jusqu'en 1870. A cette époque, il revint en France et, le lendemain de la chute de l'Empire, le gouvernement de la Défense nationale le nomma préfet du Bas-Rhin (5 septembre), « s'en rapportant à son énergie et à son patriotisme pour aller occuper son poste. » En ce moment, Strasbourg était investi et assiégé par une armée allemande. Avec une fermeté d'âme, une énergie

de résolution qui font de lui un des rares caractères de ce temps-ci, M. Valentin n'hésita pas à prendre au pied de la lettre cette périlleuse mission. Arrivé le 7 dans le Bas-Rhin, où il organisa des expéditions de francs-tireurs, il parvint à franchir les lignes ennemies et pénétra le 19 septembre à Strasbourg, après avoir franchi à la nage, sous le feu croisé de l'ennemi et de la place, la rivière l'Ill et un fossé des fortifications. S'étant fait aussitôt reconnaître, il fut conduit auprès du général Uhrich. Quelques instants après, la ville apprenait que le préfet de la Défense nationale était venu prendre possession de son poste et proclamer la République. Administrateur civil, il ne put empêcher le général Uhrich de faire arborer, le 27 au soir, le drapeau blanc, et ne fut point consulté sur la défense, qui eût pu se prolonger peut-être jusqu'au 7 octobre. Après la capitulation de Strasbourg, M. Valentin, au mépris des conditions qui l'avaient réglée, fut arrêté par ordre du général Werder, conduit en Allemagne et détenu pendant trois mois et demi dans les casernes de la forteresse d'Ehrenbreitstein. Mis en liberté après la capitulation de Paris, il se rendit aussitôt à Bordeaux et fut nommé préfet du Rhône en remplacement de M. Challemeil-Lacour, qui venait de donner sa démission (février 1871). En prenant possession de son poste, il adressa à la population une proclamation dans laquelle il affirmait sa volonté de maintenir l'ordre tout en rappelant son inébranlable attachement à la République. A la nouvelle de l'insurrection de Paris, il annonça que, « sous le régime du suffrage universel, il ne peut exister qu'une seule autorité, celle de l'Assemblée nationale librement élue (19 mars 1871). » A la fin du mois, l'hôtel de ville de Lyon tomba au pouvoir des insurgés. M. Valentin, prisonnier de l'émeute, montra une énergie qui ne se démentit pas un seul instant et parvint à en triompher. Le 30 avril suivant, à l'insurrection des émissaires de la Commune de Paris, une insurrection ayant éclaté dans le quartier de la Guillotière, M. Valentin se mit à la tête des troupes. A trois reprises, il abattit de ses mains le drapeau rouge et ramena au combat les troupes qui se repliaient. Les devançant d'une vingtaine de pas, il marcha droit à une barricade et tomba blessé par une balle; mais sa mâle énergie avait ranimé l'ardeur des soldats et l'insurrection fut vaincue. L'ordre rétabli, il montra la plus grande modération et ne cessa d'affirmer ses convictions républicaines. C'en était assez pour que le courageux administrateur fût en butte aux attaques les plus odieuses de la part de la réaction. Le 13 janvier 1872, il fut condamné par le tribunal civil de Lyon à 4,000 fr. de dommages et intérêts envers un nommé Haas, qui lui avait été signalé par le consul de France à Genève comme un espion prussien et un agent de la Commune de Paris, et à qui il avait fait subir une détention de quelques jours. Le 24 janvier 1872, il fut remplacé comme préfet de Lyon par M. Pascal. Le gouvernement de M. Thiers lui offrit, à titre de compensation, une place de trésorier payeur et le poste de ministre de France à Berne; il refusa, et, le 10 février suivant, un décret le nomma commandeur de la Légion d'honneur. Au mois d'août de la même année, le conseil de l'Ecole d'application de Woolwich doubla la pension de retraite à laquelle il avait droit en qualité d'ancien professeur. M. Valentin vivait dans la retraite, lorsque, les électeurs de Seine-et-Oise ayant été appelés à élire un député le 7 février 1875, les délégués républicains de ce département le choisirent comme candidat contre le duc de Padoue et M. de Kératry. Élu par 56,220 voix contre 42,117 données au premier de ses concurrents et 4,121 au second, il alla siéger à la gauche républicaine, avec laquelle il vota la constitution du 25 février suivant, contre la loi de l'enseignement supérieur, etc. A la fin de cette même année, l'Assemblée nationale prononça, enfin, sa dissolution, et, le 30 janvier 1876, M. Valentin était élu un des sénateurs du département du Rhône.

VALENTIN-SMITH (Joannes-Erhard), magistrat français, né à Trévoux en 1796. Après avoir exercé, de 1819 à 1830, la profession d'avocat à Saint-Etienne, où il fut en outre, à dater de 1824, juge suppléant au tribunal civil, il y devint procureur du roi après la révolution de Juillet et passa ensuite, en qualité de conseiller, aux cours de Riom (1837), de Lyon (1850) et de Paris (1864). Dans l'inter valle, il avait été successivement membre du conseil général de la Loire, secrétaire de la commission supérieure des chemins de fer (1839) et de la commission d'assistance publique chargée spécialement de s'occuper des enfants trouvés; puis, en 1851, le gouvernement l'envoya en Angleterre étudier l'organisation des tribunaux de police, et en particulier les lois sur la détention préventive; plus tard, il fit partie à deux reprises (1855 et 1862) des commissions chargées de rechercher les moyens propres à abréger cette détention. Mis à la retraite, il a été nommé conseiller honoraire. On a de M. Valentin-Smith un assez grand nombre d'écrits, parmi lesquels nous citerons : *Aperçu sur l'état de la civilisation en France* (1828, in-8°); *Rapport sur le chemin de fer de Saint-Etienne à Lyon* (1835, in-4°); *Rapport sur les*

enfants trouvés de la Seine (1838, in-8°); *Notice historique sur Chalamont* (1847, in-8°); *Mendicité et travail* (1848, in-8°); *Monographie de la Saône* (1852, in-8°); *De l'origine de la possession annale* (1854, in-8°); *De la philosophie de la statistique* (1854, in-8°); *Considérations sur la Dombes* (1856, in-8°); *Considérations sur l'histoire de la ville de Nantua* (1859, in-4°); *Notions historiques sur les Burgondes* (1860, in-8°); *Du tribunal de police en Angleterre* (1863, in-8°); *Lectures à la Sorbonne* (1863-1866), etc.

Valentin (LA MORT DE), tableau d'Eugène Delacroix. Le sujet de ce tableau est emprunté au *Faust* de Goethe. Valentin, le brave soldat, frère de Marguerite, gît sur le pavé, blessé à mort, entouré de quelques voisins; des têtes effarées se montrent aux croisées, à la lueur des torches; Marguerite, livide comme un spectre, dans son vêtement nocturne, tord ses mains de désespoir à l'énergique apostrophe du grossier, mais honnête soudard. Au fond, on voit Faust et Méphistophélès se savant avec la prestesse de gens qui viennent de commettre un crime. « Quand on a parcouru quelque vieille ville d'Allemagne, Nuremberg par exemple, on est frappé de l'extrême vérité locale de la *Mort de Valentin*, dit M. T. Gautier. Voilà bien les hautes maisons aux pignons denticulés, aux fenêtres mailloées de plomb, aux étages en saillie, aux cheminées de brique où nichent des cigognes; la rue étroite et sombre, qui se termine en escalier et laisse voir, au bout de la perspective, la cathédrale vaguement ébauchée par la lune derrière un rideau de brume. La pose et le geste de Marguerite sont d'une grandeur vraiment tragique, quoique la figure ait à peine quelques pouces de hauteur; on dirait que Delacroix a vu Mlle Siebach dans *Faust* et a reproduit une de ses attitudes si naturelles et si pathétiques. »

VALENTINE s. f. (va-lan-ti-ne). Anc. cont. Prétendue de chaque valentin. « Lettre que les jeunes gens, en Angleterre, écrivent aux jeunes filles le 14 février, jour de saint Valentin. » *Papier valentin* ou *valentines*, Papier à lettres spécialement destiné à écrire les valentines. « *Semaine des valentines*, Semaine dont fait partie le 14 février.

— Bot. Syn. de VALENTIA.

— **Enceyl.** La semaine des valentines est le carnaval de la jeunesse anglaise. Comme les esclaves, à Rome, avaient le droit de tout dire à leurs maîtres le jour des saturnales, de même les faiseurs de valentines se croient tout permis dans leurs lettres extravagantes. C'est le moment où la galanterie, le sentiment et l'intrigue peuvent se livrer à tous les écarts. Mais pourquoi toutes ces lettres sont-elles datées du 14 février? Pourquoi invoque-t-on, dans les choses d'amour, la protection d'un saint que l'Eglise vénère comme catholique martyr? Double question que les plus érudits laissent sans réponse. Sait-on jamais d'où viennent les vieilles coutumes et les antiques traditions? Quelques-uns soupçonnent cependant que les valentines pourraient bien avoir une origine païenne. Leur nom ne dériverait-il pas tout simplement du mot latin *valde*, que l'on mettait autrefois au bas des lettres, en guise d'adieu, et pour dire à celui à qui l'on écrivait : Portez-vous bien? Voilà qui expliquerait certainement fort loin toute idée de faire intervenir un saint dans les affaires de cœur des jeunes Anglaises et des blonds enfants d'Albion. Quoi qu'il en soit, à Londres et dans la plupart des autres villes des trois royaumes, les valentines pleuvent le 14 février. C'est la carte de visite obligée des jeunes gens, et la jeune miss qui ne recevrait rien ce jour-là aurait lieu d'être mortifiée, car ce serait une preuve que personne ne songe à l'empêcher de coiffer sainte Catherine. Aussi, toutes les jeunes Anglaises, même celles qui ont perdu, depuis longtemps, le droit de se dire mineures, attendent-elles avec impatience le facteur le jour de la Saint-Valentin. Elles ouvrent leurs lettres avec une ardeur fébrile, et bientôt on les entend pousser des cris de joie ou de bruyants éclats de rire. Quelques-unes cependant deviennent sérieuses. Ce sont celles qui, suivant la croyance vulgaire, doivent se marier dans l'année. « A Vienne, en Autriche, et aussi en Hongrie, dit un de nos spirituels chroniqueurs, les choses se passent différemment, et j'avoue que je préfère à l'usage des valentines la poétique tradition des couronnes de roses que jettent au courant du fleuve les filles du Danube. Seulement, comme il gèle au 14 février, et que les roses ne fleurissent pas en hiver, c'est vers le 15 août qu'on se donne rendez-vous pour lancer du haut des ponts les couronnes fatidiques. Heureuses les jeunes filles dont les fleurs sont entraînées par le flot rapide sans qu'aucun obstacle les arrête; elles aussi trouveront dans l'année le mari de leurs rêves! »

VALENTINE DE MILAN, duchesse d'Orléans, née vers 1370, morte en 1409. Fille de Jean-Galeas Visconti, duc de Milan, et d'Isabelle de France, elle épousa en 1389 Louis d'Orléans, frère du roi Charles VI, et lui apporta en dot le comté d'Asti, avec ses droits éventuels sur le Milanais. Niles grâces de sa personne, ni l'élevation de ses sentiments, ni ses vertus ne la préservèrent de l'abandon d'un époux inconstant et des blessures de la

calomnie. Pendant que la reine entretenait un commerce criminel avec le duc d'Orléans, son beau-frère, Valentine prodiguait ses soins au monarque en démenche et poussait même la mansuétude jusqu'à témoigner à sa puissante rivale une amitié exempte des amertumes de la jalousie. Elle était à Châteaufort-Thierry lors du meurtre de son époux (1407). La crainte que devait lui inspirer une faction capable de frapper de tels coups ne l'arrêta point; elle mit ses enfants en sûreté et se rendit hardiment à Paris, traversa toute la ville, accompagnée d'une longue suite de femmes vêtues de deuil, et vint se jeter aux pieds du roi en demandant justice. Le faible monarque promit tout; mais peu après il éloigna de sa cour la courageuse princesse. Retirée à Blois, elle ne cessa depuis de faire entendre ses douloureuses réclamations. Enfin, le spectacle du triomphe des coupables et de l'impunité du crime, son désespoir et ses regrets la conduisirent rapidement au tombeau. Au lit de mort, elle fit jurer à ses enfants de soutenir la gloire de leur maison et surtout de poursuivre la vengeance du meurtre de leur père. Ses droits héréditaires sur le Milanais devinrent plus tard le prétexte des guerres entreprises en Italie par deux de ses petits-fils, Louis XII et François I^{er}.

On sait que, après l'assassinat de son mari, elle avait fait tendre de noir ses appartements et inscrire partout cette devise qu'elle avait composée elle-même :

Plus ne m'est rien,
Rien ne m'est plus.

Valentine, roman de G. Sand (Paris, 1833, 8 vol. in-8°). Six mois à peine avant l'apparition de *Coronin*, *Indiana* avait porté le nom de l'auteur à tous les coins de la France, et des applaudissements enthousiastes avaient salué l'avènement d'un grand écrivain. G. Sand, étonnée elle-même de son succès, était retournée dans son cher Berry, et, quelque mois après, elle en rapportait *Valentine* qui, supérieure à *Indiana* par la composition et par le style, la plaçait définitivement au premier rang de nos romanciers. Chacun des caractères de ce roman est vrai et admirablement soutenu. Bénédicte est un fils de paysan, que l'instruction a fait sortir de sa sphère et qui ne peut entrer dans aucune autre. Supérieur à sa naissance, inférieur à son éducation, il est malheureux, il souffre, il rend malheureux et fait souffrir tout ce qui l'entoure. C'est d'abord sa cousine, Athénaïs, douce et bonne villageoise, un peu fière de sa fortune, mais sincèrement éprise de Bénédicte, qu'il arraisine sans cesse bien qu'il doive l'épouser. Puis, c'est Louise, réduite à se cacher de sa noble famille parce qu'elle a eu seize ans, un cœur tendre et surtout une mauvaise mère, et qu'elle s'est laissée séduire. Bénédicte, touché des malheurs de cette douce créature, a voulu devenir son consolateur et son soutien. Mais Louise s'est rappelé sa première faute; elle n'a pu envisager un nouvel amour sans effroi; elle a éconduit Bénédicte sous le prétexte qu'Athénaïs l'aimait et qu'il se devait à sa cousine. Enfin, c'est Valentine, la sœur de Louise, qui, elle aussi, aime Bénédicte. Tout l'ouvrage est fondé sur la situation d'un homme devant qui trois femmes se sentent faibles, qui les tient entre ses mains, les domine de toute la puissance de sa nature et les entraîne fatalement avec lui dans l'abîme. Athénaïs, par dépit du dédain de Bénédicte, se marie avec le paysan Butty, sans toutefois cesser de garder au fond du cœur un reste d'amour pour son cousin; Valentine, obligée d'obéir à la fière comtesse de Raimbault, sa mère, se laisse unir au comte de Lansac, secrétaire d'ambassade, couvert de dettes, qui ne voit dans son mariage qu'un moyen d'apaiser ses créanciers et se soucie fort peu d'aimer sa femme. Quant à Louise, son rôle est de tous jours souffrir, et, partagée entre son affection pour sa sœur et sa passion inavouée pour Bénédicte, elle se résigne à assister à leurs amours, à les faciliter même, car elle n'a que ce moyen de ne pas se séparer des deux êtres qui lui sont également chers. Cependant Valentine s'est conservée pure, et bien que son mari l'ait abandonnée quelque jours après leur union pour se rendre en mission à Saint-Petersbourg, elle est restée digne de son estime; le jour où il revient, Valentine, ne se sentant plus la force de résister, tombe à ses genoux et implore son appui, sa protection contre elle-même; elle est en droit d'espérer qu'il ne la repoussera pas. Mais qu'importe à M. de Lansac que sa femme lui soit ou non fidèle! Ce qu'il veut, c'est sa fortune, pour faire face aux exigences de ses créanciers, et il ne demande qu'à se faire payer son déshonneur à prix d'or. Dès lors toute résistance devient inutile, et la malheureuse femme, rebutée même par sa mère, à bout de force pour repousser une passion contre laquelle elle a lutté si longtemps, s'y abandonne tout entière avec d'autant plus d'impétuosité que la résistance a été plus longue. Quelques jours de bonheur lui sont à peine accordés pour tout d'angoisses passées. C'était ordinairement dans la chambre d'Athénaïs Butty que Bénédicte et Valentine pouvaient se voir. Pierre Butty l'ignorait, mais il se souvenait fort bien que Bénédicte avait aimé Athénaïs et que celle-ci n'avait jamais oublié son cousin. Un soir, un

obligeant voisin le prévient que sa femme était enfermée avec Bénédicte. Celui-ci passait pour un monsieur, un savant dans le pays et n'était guère aimé. La fureur de Butty est terrible; il prend sa fourche, se poste dans un coin, attend Bénédicte à sa sortie de chez Athénaïs et l'étend roide mort devant lui. Huit jours, après Valentine le rejoignait dans la tombe; Louise, qui, sur le cadavre de Bénédicte, avait avoué son amour à sa sœur, s'agenouillait sur la tombe des deux amants, et Athénaïs, rendue veuve par le suicide de Pierre Butty, se consolait à l'idée de devenir un jour la femme de Valentin. L'action est rapide, entraînante; il n'y a pas une page dans cet admirable récit, pas un personnage, pas une silhouette qui n'intéresse, ne séduise ou ne charme. Cette rivalité de trois femmes est d'une invention très-habile; la rivalité des deux sœurs est surtout du plus grand effet. Louise est un des caractères les plus finement étudiés du roman moderne. Il n'y avait qu'une femme capable d'en saisir les nuances avec une telle habileté. M. de Lansac est un type achevé de personnalité égoïste et de calcul abject; on pourrait peut-être dire qu'il vient pour mettre à un usurier ignoble, qui vient pour mettre à l'exécution les vils projets du comte sur la fortune de Valentine; le paysan Butty, le jaloux Butty, qui paraît deux fois à peine, mais dans des scènes pathétiques; l'orgueilleuse comtesse de Raimbault, la jolie fermière Athénaïs offrent autant de portraits d'une grande sûreté de touche et du coloris le plus vrai.

Valentine d'Aubigny, opéra-comique en trois actes, paroles de MM. Jules Barbier et Michel Carré, musique d'Halévy; représenté à l'Opéra-Comique le 26 avril 1856. La conception bizarre du livret a nul l'effet de la partition, qui renferme des morceaux distingués, notamment l'air de Gilbert : *Comme deux oiseaux*; les couplets de Boissier : *Un amoureux*, accompagné par un pizicato d'un effet très-heureux, et le boléro de Sylvia. Distribution : Bataille, Mocker, Nathan, Mlles Caroline Duprez et Zoé Béla.

VALENTINI (Jean), musicien italien, né à Rome, mort dans la première moitié du XVIII^e siècle. Il devint, vers 1615, organiste de la cour de Vienne. Nous citerons, parmi ses compositions imprimées : *Motetti a sei voci* (Venise, 1611, in-4°); *Musice concertate* a 6, 7, 8, 9 et 10 voci ossia instrumenti (Venise, 1619, in-fol.); *Musique a 2 voci col basso per organo* (Venise, 1625); *Musique da camera a 2, 3, 4, 5 et 6 voci* (Venise, 1621); *Sacri concerti* (Venise, 1625), etc. Il a laissé plusieurs œuvres en manuscrit.

VALENTINI (Pierre-François), compositeur italien, né à Rome, mort dans la même ville en 1654. Elève de J.-M. Nannini, il se plaça rapidement au rang des meilleurs musiciens de son époque. Parmi ses œuvres, nous citerons plusieurs *Canons*, dont un sur des paroles du *Salmé Regina* (Rome, 1629); la *Mitra*, fable grecque versifiée (1634); la *Tragédie des Chants spirituels*, des *Litanies*, des *Motets* à plusieurs voix, compositions qui ne purent lui valoir qu'après la mort de l'auteur. Ce dernier a laissé, en manuscrit, trois ouvrages didactiques sur la musique.

VALENTINI (Georges-Guillaume, baron de), écrivain allemand, né à Berlin en 1775, mort en 1834. Elève de l'Ecole des cadets de sa ville natale, il fit la campagne de 1793 contre la France, passa, en 1808, au service de l'Autriche, prit part à la campagne de 1809 et, après la bataille de Wagram, alla guerroyer contre les Turcs dans les rangs de l'armée russe. La guerre de l'indépendance allemande le rappela, en 1813, sous les étendards prussiens; il servit alors dans le corps de Bulow, assista à la bataille de Leipzig, à la campagne de Hollande, ainsi qu'à celle de 1815, et, à la paix, fut nommé commandant de la place de Glogau. En 1824, il fut promu au grade de lieutenant général et, quatre ans plus tard, devint inspecteur des établissements d'instruction militaire. Nous citerons, parmi ses ouvrages : *Souvenirs d'un officier prussien relatifs aux campagnes de 1792 à 1794*, sous le voile de l'anonyme; *Traité de la petite guerre* (Berlin, 1810); *L'Art de la guerre* (1810-1813, 3 vol.); *Essai d'une histoire de la guerre de 1809* (1812).

VALENTINI (Charles), compositeur italien, né à Lucques vers la fin du siècle dernier. Il a donné un assez grand nombre de compositions dramatiques sur divers théâtres de l'Italie. En 1827, il devint chef d'orchestre du théâtre de Messine et occupa cet emploi pendant une dizaine d'années environ. Nous citerons, parmi ses opéras : *Il Capriccio drammatico*, *Aminta*, *Il Figlio del signor Padre*; *Lo Spettro parlante*; *L'Orfanella di Ginevra* (Naples, 1825); *Il Degendo* (Palermo, 1829); *Il Sonambulo* (Lucques, 1834); *Gli Aventuretti* (Lucques, 1837); *Gli Arragonesi in Napoli* (Rome, 1838), etc.

VALENTINI (Michel-Bernard), médecin et naturaliste allemand. V. VALENTIN.

VALENTINIANISME s. m. (va-lan-ti-ni-a-

ni-sme). Hist. relig. Doctrine des valentiniens, dont la secte fut fondée par Valentin.

— Encycl. Valentin d'Alexandrie, qui parut vers le milieu du III^e siècle, forma une secte considérable, contre laquelle les Pères de l'Eglise ont beaucoup écrit. L'étendue de la secte de Valentin, le soin avec lequel les Pères ont essayé de réfuter ses doctrines supposent que ses principes étaient analogues aux idées de ce siècle. L'examen du système de Valentin peut donc servir à faire connaître l'état de l'esprit humain, les principes philosophiques qui dominent dans ce siècle. Valentin prétendait avoir reçu les doctrines qu'il professait d'un disciple de saint Paul. Son système consiste à expliquer le christianisme par la formation, la désorganisation et la reconstitution finale du plérôme.

Voici d'abord la manière dont Valentin raconte la formation du plérôme. Dans les profondeurs de l'Absolu, dans l'Abîme qu'aucune intelligence ne saurait sonder, existait de toute éternité la Pensée, la Conscience objective, dont l'Absolu se servit pour ses manifestations extérieures après des siècles de repos et de silence. Sa première manifestation s'opéra par trois projections successives d'éons (v. ce mot), dont l'émanation eut lieu par couples ou syzygies. De la seconde syzygie, ou de la Parole et de la Vie, émana à son tour une décade, et de la troisième une dodécade, qui complétaient l'ensemble des manifestations de Dieu, le plérôme opposé à la matière, au chaos, qui n'est que ténèbres et vide; car, contrairement à d'autres écoles gnostiques, Valentin et ses disciples n'admettaient pas le dualisme oriental.

Le plérôme ne resta pas dans son intégrité. Le dernier éon de la dodécade, le plus éloigné de l'Etre suprême, et par conséquent le moins pur, la Sophia, consumée du désir de se réunir à l'Absolu, de la passion de le connaître, donna naissance à un être imparfait, la Sophia Achamoth, qui, en errant hors du plérôme, tomba dans le chaos, communiqua à la matière des germes de vie et enfanta le Démon, être mixte, tenant à la fois de la nature divine et de la nature physique.

Cependant, afin de rétablir dans le plérôme l'harmonie troublée par la chute de la Sophia, l'Etre suprême envoya à son secours l'éon Horos, et, de son côté, la première des intelligences célestes envoya une nouvelle syzygie, le Christ et le Saint-Esprit, qui expliquèrent aux autres éons le mystère des déploiements du Dieu suprême. Plein de reconnaissance envers l'Absolu qui avait délivré la Sophia, les éons voulurent le glorifier par une créature qui réunît tout ce qu'il y avait d'excellent dans leur nature. Ce nouvel éon fut Jésus, le premier-né de la création, destiné à jouer dans le monde inférieur le même rôle de Rédempteur et de Révélateur que le Christ, né de la première intelligence divine, ou le premier-né de l'émanation, avait joué dans le monde des intelligences.

Ce monde inférieur était l'œuvre du Démon, qui l'avait tiré de la matière sous la direction de sa mère et de l'éon Jésus. Il avait séparé le principe hylique ou matériel et le principe psychique ou spirituel confondus dans le chaos, et du dernier il avait formé les six Génes planétaires, à l'image du monde supérieur; mais il avait voulu former l'homme à sa propre image. La Sophia joua son projet en communiquant à l'homme formé par le Démon une étincelle de la lumière divine, du souffle divin, et en l'élevant ainsi au-dessus de son créateur. Irrité de trouver dans son ouvrage une intelligence supérieure à la sienne, le Démon arracha l'homme du paradis et le précipita de cette région aérienne sur la terre; puis, il revêtit son âme d'un principe hylique, le corps, qui le soumit à l'influence de Satan, le méchant fils de la matière. L'homme est donc composé de trois éléments : l'intelligence (*pneuma*), dont l'origine est divine; l'âme (*psyche*), qu'il tient du Démon, et le corps, qu'il tient de la matière (*hylé*). L'œuvre du Rédempteur, ou de l'éon Jésus, consiste à séparer ces trois éléments. Valentin divise les hommes en trois classes, chez lesquelles l'un des trois éléments domine : les hyliques ou hommes matériels, qui sont les païens; les psychiques, juifs et chrétiens vulgaires, qui ne connaissent que le Démon, et, enfin, les pneumatiques, chrétiens supérieurs, qui sont arrivés, comme Valentin, à la perception du Dieu absolu, par la gnose. Les prophètes furent des hommes qui, inspirés par des puissances divines, révélèrent obscurément les choses futures. Vint ensuite le Messie, suscité par le Démon lui-même, peu satisfait de l'état de ses créatures, et dans lequel il mit le plus de forces psychiques qu'il put. L'éon Jésus s'unit à lui au moment du baptême et s'en sépara avant la passion, ce qui explique les défaillances du Messie à l'approche de sa mort. Après la complète adoption de la gnose, qui opérera l'entier développement de l'élément spirituel dans les hommes, arrivera le rétablissement final. Le Sauveur reconduira dans le plérôme la Sophia Achamoth, escortée des hommes devenus pneumatiques par la gnose. Le Démon demeurera avec les psychiques sur les confins du plérôme; la matière avec les hyliques rentrera dans le néant. Tout le christianisme se trouve ainsi ex-

pliqué par Valentin. La vie actuelle n'est qu'une chute, qu'une désorganisation du plérôme; la fin du monde ne sera, à proprement parler, que la cessation de cette période de trouble et le moment de la reconstitution définitive du plérôme.

Valentin eut beaucoup de disciples; les plus célèbres furent Ptolémée, Secundus, Héracléon, etc., etc., qui développèrent sa doctrine et la répandirent dans toute l'Europe. V. Gnosticisme.

VALENTINIE s. f. (va-lan-ti-ni — de *Valentin*, n. pr.). Bot. Genre d'arbrisseaux rapporté avec doute à la famille des sapindacées, et dont l'espèce type croît aux Antilles.

VALENTINIEN, **IENNE** s. (va-lan-ti-ni-ain, i-è-ne). Hist. relig. Partisan des doctrines de Valentin.

— Adjectiv. : *Les sectaires VALENTINIENS.*

VALENTINIEN I^{er} (Flavius VALENTINIANUS), empereur romain, né à Cibalis (Pannonie) vers 321, mort à Bregetto, près de Presbourg, en 375, fils de Gratien, comte d'Afrique. Il servit sous Constance et sous Julien, en Gaule et contre les Perses. Sa valeur brillante et le souvenir des exploits de son père l'élevèrent promptement aux premières charges militaires. Zélé chrétien, il refusa de seconder Julien dans sa réaction en faveur du paganisme et fut, suivant quelques historiens, exilé par ce prince; mais le plus grand nombre rapportent que l'empereur n'employa que les voies de la douceur pour lui faire partager ses convictions. Après la mort de Jovien, il fut proclamé auguste par l'armée à Nicée en 364 et s'associa presque aussitôt son frère Valens, à qui il céda les provinces de l'Orient. Pendant les années suivantes, il fut appelé en Gaule par les invasions des Allemands, qu'il chassa à plusieurs reprises, fit élever une ligne de forteresses sur la rive du Rhin pour contenir les tribus belliqueuses des barbares et chargea le comte Théodose d'aller réprimer les ravages des Pictes de la Grande-Bretagne. Il habita Trèves jusqu'en 373, revint en Italie, où il fit un court séjour, et passa en Pannonie pour combattre la révolte des Quades, qu'il poursuivit jusque dans l'Illyrie. Il succomba à son retour, dans son camp de Bregetto, aux suites d'un accès de colère contre les députés des barbares qu'il venait d'écraser (375). Ce prince avait quelques-unes des qualités qui font les grands souverains; il s'occupa de réformer les abus par des lois sages et d'adoucir le sort de ses sujets, établit à Rome un médecin par quartier pour soigner les pauvres, montra, quoique ardent catholique, une grande tolérance religieuse, diminua les impôts, encouragea la culture des sciences, établit les *défenseurs de cité* et défendit aux avocats de taxer leurs honoraires. Malheureusement, son amour de la justice engendrait souvent des actes d'une sévérité si excessive, que la répression des délits ressemblait à un acte de fureur. Pour la faute la plus légère, il prononçait la peine de mort. Ses exécuteurs étaient deux ours énormes auxquelles il avait donné les noms d'*Innocence* et de *Milice d'or*. Elles étaient enchaînées près de sa chambre à coucher, et le terrible justicier se plaisait à les voir déchirer les membres palpitants des malheureux qu'il avait condamnés.

VALENTINIEN II (Flavius VALENTINIANUS Junior), empereur romain, fils du précédent, né en 371, mort à Vienne (Dauphiné) en 392. Salué auguste par les légions d'Illyrie après la mort de son père, il vit ratifier le choix de l'armée par Gratien, son frère aîné, déjà associé à l'empire par son père pour éviter les horreurs de la guerre civile. Gratien abandonna les préfectures de l'Italie et de l'Illyrie à Valentinien, qui fut placé sous la tutelle de l'impératrice Justine. Cette princesse, en protégeant les ariens, donna un prétexte au tyran Maxime, vainqueur et meurtrier de Gratien (383), de se jeter sur l'Italie et de s'en rendre maître. Valentinien fut rétabli en 388 par le grand Théodose, qui lui assura même la possession des provinces au delà des Alpes et lui donna pour lieutenant le Gaulois Arbogaste, qui s'empara de toute l'autorité et finit par faire égorguer l'empereur au moment où celui-ci voulait le dépouiller de son commandement.

VALENTINIEN III (Flavius Placidius VALENTINIANUS), empereur d'Occident, fils de Constance III et de Placidie, né à Ravenne en 419, mort en 455. Il fut le dernier rejeton de la race du grand Théodose. Revêtu de la pourpre en 425 et abandonné à la tutelle d'une mère ambitieuse, il grandit au milieu de honteux plaisirs, sans que lui vinssent jamais la raison ni le courage; il laissa le comte Boniface livrer l'Afrique aux Vandales, assassina de sa propre main le patrice Aëtius, qui lui avait conservé la Gaule en écrasant Attila aux champs Catalauniques, et fut tué lui-même par le sénateur Petronius Maxime, dont il avait outragé l'épouse.

VALENTINO (SAN-), bourg du royaume d'Italie, province de l'Abruzzi Citérieure, district de Chieti, chef-lieu de mandement; 3,600 hab. Récolte et commerce de soie et de céréales.

VALENTINO-TORIO (SAN-), bourg du royaume d'Italie, province de la Principauté

Citérieure, district de Salerne, mandement de Sarno; 4,100 hab.

VALENTINO (Henri-Justin-Armand-Joseph), musicien français, né à Lille en 1787, mort à Versailles en 1865. Son père, Italien d'origine, était chirurgien à l'hôpital militaire de Lille. Tout enfant, il montra des dispositions extraordinaires pour la musique et devint rapidement un habile violoniste. Attaché à douze ans à un théâtre, il était deux ans plus tard en état de conduire un orchestre. En 1813, il épousa à Metz la nièce du compositeur Persius. Celui-ci, étant devenu directeur de l'Opéra en 1818, appela à Paris. Valentino, alors chef d'orchestre d'un théâtre de Rouen et l'adjoignit à Kreutzer comme chef d'orchestre en second de l'Académie royale de musique. Après la retraite de Kreutzer, il partagea avec Habeneck les fonctions de premier chef d'orchestre de l'Opéra (1823). En 1824, il avait été chargé de seconder Plantade dans la direction de l'orchestre de la chapelle de Charles X. Éliminé de l'Opéra sous la direction de Louis Véron (1830), Valentino devint chef d'orchestre de l'Opéra-Comique, qu'il quitta en 1835 pour aller habiter Chantilly. En 1837, Chabron lui ayant offert la direction de concerts de musique classique qui s'établissaient rue Saint-Honoré, à Paris, Valentino accepta, composa avec soin son orchestre, et pendant plus de trois ans, consacra ses efforts à l'exécution des œuvres de Haydn, de Mozart et de Beethoven. Mais les concerts Valentino, comme on les appela, ne réussirent point et cessèrent en avril 1841. Quelque temps plus tard la salle des concerts servit à un bal qui a gardé depuis lors le nom de Valentino. Pendant ce temps, celui-ci se retirait à Versailles, où il vécut dans la retraite. C'était un chef d'orchestre d'un talent supérieur et un excellent homme.

VALENTINOIS, en latin *Pagus Valentinensis*, petit pays de l'ancienne France, dans la ci-devant province du Dauphiné, compris aujourd'hui dans le département de la Drôme, et dont Valence, Montélimar, Crest et Donzère étaient les villes principales. Au moyen âge le Valentinois forma un comté qui eut des seigneurs particuliers jusqu'en 1419. A cette époque, il fut vendu au dauphin, fils de Charles VII, qui ne put remplir les conditions de la vente. Il fut acquis peu après par le duc de Savoie, qui le céda à la France en échange du Faucigny, en 1446. Louis XII, en 1499, érigea le Valentinois en duché-pairie en faveur de César Borgia, fils du pape Alexandre VI; cette donation fut révoquée en 1504. En 1548, le duché de Valentinois fut donné par Henri II à Diane de Poitiers, sa maîtresse, pour en jouir sa vie durant. Après la mort de Diane, le Valentinois fut réuni à la couronne, et le duché-pairie éteint. Louis XIII le fit revivre en 1642 en faveur d'Honoré Grimaldi, prince de Monaco, pour dédommager ce prince des terres dont il jouissait auparavant dans le royaume de Naples. Ce duché fut déclaré *fémele* le 26 janvier 1643, et Louise-Hippolyte de Grimaldi, fille aînée d'Antoine, prince de Monaco, et de Marie de Lorraine, ayant été mariée en 1715 à L. Goyon de Matignon, le duché-pairie de Valentinois passa dans cette maison, où il est resté jusqu'en 1787. L'aîné des enfants du prince de Monaco porte encore de nos jours le titre de duc de Valentinois.

VALENTY (François), voyageur hollandais, né à Dordrecht en 1666, mort vers 1725. Il passa la plus grande partie de son existence dans les Indes orientales et exerça longtemps à Amboine, l'une des îles Moluques, les fonctions pastorales. On a de lui un livre intéressant intitulé, *Oud en nieuw Oost Indie (Anciennes et nouvelles Indes orientales)* [Dordrecht, 1724, 5 gr. vol. in-fol.], ouvrage qui peut, encore aujourd'hui, être consulté avec fruit par ceux qui s'occupent de l'histoire des Indes orientales.

VALENZA, ville du royaume d'Italie, province, district et à 11 kilom. N. d'Alexandrie, chef-lieu de mandement, sur la rive droite du Pô; 9,700 hab. Beau palais.

VALENZUELA s. f. (va-lain-zué-lla — de *Valenzuela*, n. pr.). Bot. Genre d'arbres, de la famille des sapindacées, tribu des sapindées, dont l'espèce type croît au Chili.

VALERA (Diego DE), historien espagnol, né à Cuenga vers 1412, mort vers la fin du XVI^e siècle. Elevé à la cour de Jean II, il se concilia l'affection de ce prince, qui lui fit faire de brillantes études et l'envoya ensuite dans les diverses cours de l'Europe pour achever son éducation. De retour dans son pays au milieu de la révolte des grands, Valera osa seul conseiller au roi vainqueur le parti de la clémence et vit sa voix écoutée. Sous Henri IV, il se tint à l'écart et consacra tous ses instants au travail; mais Isabelle le tira de sa retraite et lui conféra le titre de majordome, tandis que Ferdinand le nommait son historiographe. On a imprimé de cet auteur, entre autres ouvrages : *La Cronica de España abreviada* (Séville, 1482, in-fol.); *De Providencia* (Séville, 1494, in-fol.); *Tratado de la nobleza y lealtad* (Alcala, 1502, in-4°); *Tratado de los rielos y desafios que entre los caballeros y los hijos de ellos se acostumbra hazer*, ouvrage presque introuvable aujourd'hui (in-4°, sans lieu ni date).

VALERA (Cyprien DE), écrivain espagnol, né vers 1531, mort en Angleterre à une date inconnue. Il fut l'un des rares Espagnols qui embrassèrent les principes du protestantisme; aussi se déroba-t-il par la fuite au sort que lui réservait l'inquisition. Réfugié en Angleterre, il professa à l'université d'Oxford, puis passa en Hollande pour faire imprimer sa Bible, et, ce travail achevé, revint dans son pays d'adoption. On lui doit, entre autres ouvrages : *Institution de la religion cristiana compuesta por Juan Calvín* (1597, in-4°); *La Biblia trasladada en español* (1602, in-fol.).

VALÉRAL s. m. (va-le-ral). Chim. Corps que l'on obtient en distillant le valérate de baryte.

VALERANDIE s. f. (va-le-ran-di — de *Valerand*, botan. fr.). Bot. Genre de plantes, de la famille des gentianées, formé aux dépens des chironies.

VALÉRATE s. m. (va-lé-ra-te). V. VALÉRIANATE.

VALÈRE-ANDRÉ, surnommé *Dessclius* ou *Taxander*, bibliographe belge, né à Desschel (Brabant) en 1588, mort en 1656. Il fit ses études à Douai et à Anvers, suivit plus tard des cours de droit à l'université de Louvain et y obtint dans la suite une chaire et l'emploi de bibliothécaire. Son principal ouvrage, la *Bibliotheca belgica* (Louvain, 1623, in-8°; 1643, in-4°, édition revue et augmentée), est cité comme un des meilleurs recueils bibliographiques que l'on connaisse. On a encore de lui : *Catalogus clarorum Hispanæ scriptorum* (Maynet, 1607, in-4°); *Fasti academici studii Lovaniensis* (Louvain, 1636, in-4°), ouvrage dont la seconde édition (1650), qui renfermait des additions considérables, fut mise à l'index; *Synopsis juris canonici*.

VALÈRE-MAXIME (Valerius Maximus), historien latin qui vivait sous Tibère. Quelques écrivains ont avancé qu'il appartenait à l'illustre famille Valeria. Il servit en A-rie sous Sextus Pompée. De retour à Rome, il vécut à l'écart des affaires publiques; gagna la faveur de Tibère et consacra ses loisirs à l'étude de l'histoire, qu'il envisagea surtout sous le rapport des mœurs. Le seul ouvrage que nous ayons de lui est intitulé : *De dictis factisque memorabilibus libri IX*. C'est une compilation d'anecdotes, de traits historiques, de maximes, etc., assez arbitrairement classés sous divers titres généraux (*De religione*, *De potentia*, etc.). Il en offrit la dédicace à Tibère, par une épître qui n'est qu'un tissu de basses flatteries. Le style de cet écrivain est défectueux et se ressent déjà de la décadence; il manque de critique et de goût; mais son ouvrage n'en est pas moins précieux en raison du grand nombre de détails qu'on y trouve sur les mœurs et les usages de la société romaine, et qu'on chercherait vainement ailleurs; aussi a-t-il été réimprimé très-souvent. L'édition la plus ancienne a paru à Strasbourg en 1470; les plus estimées sont celles de Torrenius (Leyde, 1726, in-4°), de Kapp (Leipzig, 1782, in-8°), de la société Bipontine (Strasbourg, 1806), de Hase (Paris, 1822-1833, 3 vol.), de Kempf (Berlin, 1854) et de Halm (Leipzig, 1865). Parmi les traductions françaises, nous citerons celle de Simon de Hesdin, faite vers le milieu du XIV^e siècle et imprimée au XV^e (vers 1476, 2 vol. in-fol.), celle de Peuchot et Hualais (Paris, 1822, 2 vol. in-12), et celle de Frémion, qui fait partie de la collection Panckoucke (1827-1828, 3 vol. in-8°).

VALERI (Jean), jurisconsulte et économiste italien, né à Grosseto (Toscane) en 1775, mort en 1827. Il s'adonna avec ardeur à l'étude du droit sous la direction d'Ottavio Landi, excellent légiste, et fut nommé, sous la domination française, conseiller de préfecture du département de l'Ombrose. Valeri obtint, lors de l'abolition des couvents de moines, qu'on laissât subsister ceux qui s'occupaient de l'éducation des enfants et empêcha la ville de Sienna d'être dépouillée de ses trésors artistiques au profit des musées français. En 1814, il fut nommé professeur de droit criminel à Sienna et occupa cette chaire jusqu'à sa mort. Il n'a laissé aucun ouvrage imprimé, à part quelques articles dans l'*Autologia* de Florence; il est regrettable que deux travaux aussi intéressants que profonds : *De legum origine* et *De l'influence des lois économiques sur la morale des peuples*, qu'il lut à l'Académie des *Fisicocritici* de Sienna et à celle des *Georgofili* de Florence, n'aient pas été livrés à la publicité.

VALERIA (Galeria), impératrice romaine, décapitée à Thessalonique en 315. Fille de Dioclétien et de Prisca, veuve de Maximien Galère, dont elle avait adopté un fils naturel, Candidianus, elle se vit indignement traitée par Lucinius, fils légitime de Maximien, et alla chercher un asile dans le camp de Maximien II qui, après le refus qu'elle lui fit de sa main, l'exila en Syrie avec sa mère. Après la mort de Maximien, Valeria et sa mère eurent à l'aventure pour échapper aux poursuites de Lucinius; mais celui-ci les découvrit à Thessalonique. Candidianus fut massacré sous leurs yeux et les deux princesses eurent la tête tranchée.

VALÉRIANATE s. m. (va-lé-ri-a-na-te — rad. *valériane*). Chim. Sel produit par la com-

binaison de l'acide valérianique avec une base. On dit aussi VALÉRATE.

VALÉRIANE s. f. (va-lé-ri-a-ne — du lat. *valere*, être en santé, par allus. aux propriétés médicales de ces plantes). Bot. Genre de plantes, type de la famille des valérianees, comprenant environ cent trente espèces, répandues en Europe, en Asie et surtout en Amérique : *La VALÉRIANE officinale est une grande plante, commune dans les lieux humides et couverts.* (P. Duchartre.) || *Valériane bleue* ou *Valériane grecque*, Nom vulgaire du polémoine bleu. || *Valériane corne d'abondance*, Nom vulgaire des fêdes. || *Valériane rouge*, Nom vulgaire du centranthe rouge.

— **Encycl.** Bot. Ce genre de plantes est caractérisé par un calice à limbe roulé en dedans pendant la floraison et se déroulant en aigrette à la maturité; une corolle tubuleuse, infundibuliforme, à cinq lobes, à tube légèrement bossué à la base; trois étamines; un fruit monosperme (akène), couronné par une aigrette à soies plumeuses. Les *valérianes* sont des plantes vivaces, herbacées, glabres ou plus ou moins pubescentes. Leurs fleurs blanches ou rosées sont quelquefois dioïques; elles sont disposées en cymes axillaires ou terminales rapprochées en corymbe.

Les espèces du genre sont peu nombreuses. On les trouve en Europe, en Asie et en Amérique. La *valériane officinale* (*valeriana officinalis* de Linné), qui est la plus commune de toutes, a une hauteur de près de 1 mètre. Ses tiges sont dressées, fistuleuses, sillonnées. Ses feuilles sont pubescentes, pinnatiséquées, à segments oblongs, entiers. Ses fleurs sont hermaphrodites. Elle fleurit de juin à août, dans les endroits humides des bois, les prairies marécageuses, au bord des eaux. Sa racine, souvent employée en thérapeutique, est très-petite; elle est formée d'un collet écaillé très-court, entouré de tous côtés de radicules blanches, cylindriques, de 0m,002 à 0m,005 de diamètre. Elle possède une saveur légèrement amère, comme un peu sucrée d'abord, et une odeur désagréable qui se développe par la dessiccation, au point de devenir très-forte et fétide. Cette odeur plait singulièrement aux chats, qui déchirent les sacs qui renferment la racine, se vautrent dessus et en mangent même avec délices. On trouve dans le commerce pharmaceutique deux variétés de racines de *valériane* qui paraissent dues, selon Guibourt, à la différence des lieux où on les a récoltées.

La racine de *valériane* fournit par la distillation avec de l'eau une essence verte, d'une odeur forte, complexe dans sa composition, formée, selon Gerhardt, de valérol et d'un hydrocarbure camphénique, le bornéol ou valériol. L'acide valérianique n'est, selon ce chimiste, que le résultat de l'oxydation du valérol et ne préexiste pas dans la racine. D'autres chimistes, Pierlot surtout, ont trouvé de l'acide valérianique dans la racine fraîche.

La *valériane phu*, grande *valériane*, est cultivée dans les jardins comme plante d'agrément. Ses tiges sont plus élevées, ses feuilles plus grandes que celles de la précédente. Elle s'en distingue par ses feuilles radicales divisées ou simplement incisées, par son fruit qui présente deux lignes de poils. Cette espèce est originaire du centre de l'Europe. On la substitue quelquefois, sans inconvénient, du reste, à la *valériane officinale*. Sa culture a produit des variétés nombreuses. Ses fleurs sont ordinairement blanches. La racine de la grande *valériane* est le phu ou nard de Crète. On peut la considérer comme une variété de la première, quoique Linné en ait fait une espèce particulière.

La *valériane celtique* croît sur les montagnes de la Suisse et du Tyrol, pays des anciens Celtes, d'où lui est venu le nom de *nard celtique*. Sa souche est pourvue d'une saveur amère et d'une odeur forte qui l'a fait employer comme parfum. Elle entre dans la thériaque. V. NARD.

La *valériane jatamansi* constitue le fameux nard indien ou spicnard, en honneur autrefois chez les dames romaines. V. NARD.

La *valériane dioïque* commune dans les bois humides, les prairies marécageuses et les marais tourbeux, a aussi des racines odorantes. En Sicile, on mange en salade les jeunes pousses de la *valériane rouge*; les bestiaux aussi en sont friands.

— **Action physiologique.** C'est en excitant des phénomènes nerveux artificiels analogues aux spasmes morbides que la *valériane* produit ses effets. Elle cause de la céphalalgie, un trouble passager de la vue, quelques vertiges très-fugaces. Chez certains animaux, elle bouleverse la sensibilité et les fonctions musculaires. A haute dose, elle n'est pas toxique.

— **Thérapeutique.** Dioscoride et Aétius commencèrent à la mentionner. Le Napolitain Columa, vers la fin du xiv^e siècle, la tira de l'oubli dans lequel elle était tombée. Elle l'avait guéri de l'épilepsie. Boerhaave, sans regarder cette racine comme le spécifique de cette névrose, ne lui refusa pas une certaine efficacité. Il est présumable que cet illustre médecin confondait le *morbus sacer* avec des convulsions épileptiformes ou avec l'hystérie; car on ne peut pas croire qu'une maladie incurable de nos jours ait été guérissable autrefois.

La *valériane* s'applique surtout aux femmes. Dans les diverses formes hystériques, spasmes, vapeurs, maux de nerfs, crispations, agacements, etc.; dans les vertiges, préudes sinistres de la démence. Plusieurs auteurs du siècle dernier attestent son efficacité dans la chorée, chez les jeunes filles; de nos jours, dans cette affection, son emploi est beaucoup plus rare. Cet oubli tient sans doute à son impuissance reconnue. La *valériane* est un puissant antispasmodique. Dans les troubles nerveux suscités par les jeûnes, la diète, les pertes de sang artificielles, son emploi est des plus utiles; elle arrête immédiatement les phénomènes de l'innervation. A la fin des fièvres continues graves, dit Trousseau, lorsque l'adynamie et surtout l'ataxie sont venues avec des hémorragies nasales ou intestinales abondantes, que le ventre est ballonné, indolent, qu'en un mot l'incohérence nerveuse est liée à la faiblesse, il y a tout avantage et aucun inconvénient à prescrire la *valériane*. Rayer a employé avec quelque succès la *valériane* dans la polydipsie sans diabète; Trousseau s'en est également servi, à la dose effrayante de 30 gr. d'extrait par jour.

VALÉRIANÉ, ÉE adj. (va-lé-ri-a-né — rad. *valériane*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte à la valériane.

— s. f. pl. Famille de plantes dicotylédones, ayant pour type le genre valériane.

— **Encycl.** La famille des *valérianees* renferme des plantes herbacées, annuelles ou vivaces, plus rarement sous-frutescentes, à tiges dressées, quelquefois grimpantes, portant des feuilles opposées, entières ou sinuées, dépourvues de stipules. Les fleurs, hermaphrodites, quelquefois polygames ou même dioïques par avortement, disposées en cymes dichotomiques, ont un calice tubuleux à limbe divisé en trois à cinq lobes égaux ou inégaux, d'autres fois en nombreuses lanières, sétacées et plumeuses qui forment une sorte d'aigrette; une corolle monopétale, à tube régulier ou prolongé en éperon, en limbe partagé en trois à cinq divisions, insérée sur un disque épigyne, ainsi que les étamines, qui sont ordinairement en nombre égal à celui des divisions de la corolle, mais quelquefois réduites à une seule; un ovaire adhérent, à trois loges, dont une seule fertile et uniovulée, surmonté d'un style simple terminé par deux ou trois stigmates distincts ou soudés. Le fruit est indéhiscent, coriace ou membraneux et renferme une seule graine à tégument membraneux double et à embryon dépourvu d'albume.

Cette famille, qui a des affinités avec les dipsacées et les rubiacées, comprend les genres valériane, valérianelle, centranthe, fêde, patrinie, nardostachys, dufresnie, astréphi, beckée, etc. Les *valérianees* sont répandues dans les deux continents. Elles possèdent des propriétés actives, concentrées surtout dans les racines. Quelques espèces servent d'aliment ou de condiment, d'autres sont employées en médecine ou dans la parfumerie.

VALÉRIANELLE s. f. (va-lé-ri-a-nè-le — dimin. de *valériane*). Bot. Genre de plantes, de la famille des valérianees, formé aux dépens des valérianes, et comprenant une cinquantaine d'espèces, qui habitent surtout la région méditerranéenne : *On cultive, sous le nom vulgaire de mêche d'Italie, la VALÉRIANELLE couronnée.* (P. Duchartre.)

— **Encycl.** Les *valérianelles* sont des plantes herbacées, annuelles, à tiges dichotomes, à feuilles opposées, à petites fleurs blanches ou rosées. Ce genre, réuni autrefois aux valérianes, s'en distingue par son calice, dont le limbe n'est pas enroulé dans la préfloraison. Il renferme environ cinquante espèces, qui presque toutes croissent autour du bassin méditerranéen ou dans la région du Caucase. La plupart peuvent être consommées soit par l'homme, soit par les animaux domestiques. La plus intéressante est la *valérianelle potagère*, qui croît dans presque toute la France. Cette plante présente plusieurs variétés, élevées par divers auteurs au rang d'espèces, et qui sont cultivées dans nos jardins potagers, sous les noms vulgaires de *doucette* ou de *mêche*. V. ce mots.

VALERIANI MOLINARI (Ludovico), économiste et littérateur italien, né à Imola en 1758, mort en 1828. Il étudia le droit à Rome, tout en s'adonnant à la philologie, puis il suivit la carrière politique. Successivement député pour le département du Léman, membre du conseil des anciens de Milan, directeur des écoles primaires nationales, professeur d'économie politique à l'université de Bologne, membre de la commission des études pour la province Transpadane, inspecteur de l'imprimerie, il fut nommé, en 1813, recteur de l'université de Bologne. Ses principaux ouvrages sont : *Consigli moraux tirés du Démonisme d'Isocrate* (1802); *Du prix de toutes les valeurs marchandes* (1806); *Traité des mesures* (1807); *Discours sur l'économie politique* (Bologne, 1809); *Considérations sur la justice distributive* (Florence, 1817); le *Banquet de Frédéric II* (1819); deux appendices, 1821 et 1823); *Traité du change*, l'une des plus remarquables productions de l'auteur (1823); *Essais*, dans lesquels l'auteur expose, sous forme de dialogue, ses idées sur l'économie politique (1825-1826, 3 vol.), etc.

VALÉRIANIQUE adj. (va-lé-ri-a-ni-ke — rad. *valériane*). Chim. Se dit d'un acide extrait de la valériane, et qu'on appelle aussi **ACIDE AMYLIQUE**. On dit aussi VALÉRIQUE.

VALÉRIANOÏDE s. m. (va-lé-ri-a-no-i-de — de *valériane*, et du gr. *eidos*, aspect). Bot. Syn. de CENTRANTHE, genre de valérianees.

VALERIANOS (Apostolos), navigateur grec. V. FUCA.

VALERIANUS PIERUS (VALERIANO BOLZANI, dit), littérateur et poète moderne, né à Bellune en 1477, mort à Padoue en 1558. La pauvreté de sa famille le réduisit à servir en qualité de domestique, et ce ne fut qu'à l'âge de quinze ans qu'il commença à apprendre à lire; mais il fit dans l'étude des progrès si rapides que les hommes les plus éminents s'intéressèrent à son instruction. Valla et Lascaris lui enseignèrent les langues grecque et latine; le cardinal Bembo, Léon X et Clément VII furent ses mécènes. Dans la suite, il fut revêtu, presque malgré lui, de la charge de protonotaire apostolique, après avoir refusé deux fois l'épiscopat, afin de pouvoir consacrer tout son temps aux lettres. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages de philologie et d'antiquités, ainsi que des poésies, le tout écrit dans un latin d'une rare élégance. Le plus connu a pour titre : *Contarénus, sive de litterarum infelicitate* (1620). C'est un tableau touchant des misères des gens de lettres. On y trouve un grand nombre d'anecdotes curieuses. Citons encore : *De fulminum significationibus* (Rome, 1517, in-8°); *Pro sacerdotum barbis defensio* (Rome, 1531, in-8°); *Hieroglyphica* (Bâle, 1556, in-fol.).

VALÉRIE s. f. (va-lé-ri). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, de la tribu des hadénides, comprenant deux espèces, qui habitent le midi de la France.

VALÉRIE, en latin *Valeria*, contrée de l'empire romain, dans la Pannonie inférieure. Elle s'étendait le long du Danube, entre la Drave et le Raab, et forma au iv^e siècle une province du diocèse d'Illyrie.

VALÉRIE, en latin *Valeria*, nom qui fut donné à une province de l'Italie, dans les premiers temps du christianisme. La Valérie italienne était comprise dans le diocèse de Rome et située entre le Picénum, l'Ombrie et la Campanie.

VALÉRIE (Wilhelmine-Joséphine SIMONIN, dame Gustave FOULD, dite), actrice et femme de lettres, née à Paris en 1834. Élevée péniblement par sa mère, qui n'avait pas d'autre ressource que son travail, elle entra au Conservatoire, suivit la classe de Samson et obtint, au concours de 1852, le premier prix de comédie. Elle débuta, l'année suivante, à l'Odéon par le rôle de Laure de *l'Honneur et l'argent*. Elle eut assez de succès pour être engagée immédiatement au Théâtre-Français, où elle se montra, le 20 juillet, sous les traits de Lisette du *Jeux de l'amour et du hasard*. En 1854, elle joua Josseline de *Mon étoile*, de Scribe; en 1855, Clotilde de *l'Essai du mariage*, de Méry; en 1856, Isabeau de *Guillery*, d'Edmond About; en 1857, la suivante de la *Statuette d'un grand homme*, de Léon Guillard et Achille Bézier. Elle se fit remarquer dans Chérubin du *Mariage de Figaro*. Elle venait de jouer, au commencement de 1858, un rôle peu important dans les *Doigts de fesse*, de Scribe et Legouvé, quand elle quitta brusquement le théâtre et s'en alla à Londres rejoindre M. Gustave Fould, que, plus tard, elle épousa. Revenue en France, elle prit le nom de *Gustave Haller* et publia son premier roman, *l'Enfer des femmes*, qui fut bien accueilli, puis elle fit paraître dans la *Presse*, en 1869, une nouvelle intitulée *Stermma*. Elle donna, un an après, au théâtre de Cluny, le *Médecin des dames*, comédie en quatre actes, en prose, qui réussit (16 janvier). Elle composa ensuite un roman intime, les *Bluettes*, avec une préface de George Sand (1875, 1 vol. in-8°). Cet ouvrage, qu'elle remania souvent, est la meilleure de ses productions. Elle a écrit, en outre, la chronique des théâtres de *Paris-Journal*, sous le pseudonyme de *Cendrillon*, et a collaboré à beaucoup de feuilles parisiennes. Elle s'est aussi adonnée à la sculpture et elle a exposé plusieurs médaillons en marbre, notamment une *Fête de bacchantes* (Salon de 1857), un buste de sa mère et celui de M. Gustave Fould, ancien député au Corps législatif.

Valérie, roman de Mme de Krudner (Londres, 1803, 2 vol. in-12). Cet ouvrage, dont le sujet est emprunté à la vie aventureuse de l'auteur, est remarquable par la pureté du style et le charme mélancolique des descriptions. C'est à Venise, où son mari résidait en qualité d'ambassadeur de Russie, qu'eut lieu l'aventure racontée par elle dans ce style éclatant emprunté à la plume de J.-J. Rousseau et qui fit pendant plusieurs années les délices de l'Europe lettrée. Un secrétaire d'ambassade attaché à son mari s'était épris pour elle d'une passion funeste; il n'avait que vingt-deux ans; il était donc timide. N'osant avouer son amour à Mme de Krudner, ne s'osant pas être payé de retour, il se tua. Il faut beaucoup d'indifférence ou de vanité pour oser faire un livre à propos d'une aventure pareille. Mme de Krudner avait de l'amour-propre et le goût de la célébrité. C'était une occasion de satisfaire à la fois ces deux penchants. Elle aimait d'ailleurs à comp-

ter ses victimes. A ce sujet, on cite d'elle un mot digne de Molière : « Il y en a encore un à Lausanne qui n'est pas mort, mais il ne peut aller loin. » Enfin, elle était née poète et n'avait encore rien publié.

L'ouvrage est écrit sous forme épistolaire, comme la *Nouvelle Héloïse*, et les peintures de J.-J. Rousseau reviennent sans cesse à la mémoire de l'auteur. Le secrétaire d'ambassade, sous sa plume, est un jeune Suédois de haute naissance, Gustave de Linar, dont elle a entendu, dit-elle, raconter les malheurs par la personne même qui en avait été la cause involontaire. Elle dit en avoir eu les lettres dans les mains et elle a obtenu le droit de les publier. Mais, loin d'embellir le caractère de Gustave, elle n'a pas même fait l'inventaire complet de ses vertus.

Ce livre a un défaut : l'amour de Gustave n'est point partagé. On conçoit qu'il aurait fallu de l'audace à Mme de Krudner pour mettre au jour une œuvre dans laquelle elle eût confessé publiquement les péchés de sa vie privée. En effet, quoique anonyme, le roman portait en titre le prénom même de Mme de Krudner, et dans le monde on connaissait parfaitement l'auteur. Il offre surtout des scènes champêtres, alors neuves dans le domaine des lettres. On sait que le goût de la nature avait été mis à la mode par J.-J. Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre. Quant au caractère mystique de Valérie, il est conforme au tempérament de Mme de Krudner. Le goût de la dissertation et des questions philosophiques traitées de haut se manifeste à chaque page.

La langue de l'auteur est d'une pureté et d'une transparence rares. Cependant on y trouve des faiblesses et un goût pour le détail mesquin qu'on ne rencontre pas chez les écrivains de l'autre sexe. D'autre part, la vanité perçait à chaque instant. Le lecteur, qui sait que Valérie n'est autre que Mme de Krudner, a quelquefois à rougir pour elle de ce ton de fatuité avec lequel elle se pose en héroïne et se décerne des éloges qu'elle place, il est vrai, dans la bouche de son amant. Mais c'est elle qui fait parler Gustave, et elle lui prête souvent des fantaisies sentimentales qui ne peuvent naître que dans l'imagination d'une femme fort éprise d'elle-même. Cela n'empêche pas le livre de Mme de Krudner, grâce aux détails personnels qu'il contient, d'avoir fait le tour de l'Europe, défrayé les salons et la critique pendant plusieurs années et de rester, en définitive, un des monuments remarquables de la littérature française à l'étranger, car il est écrit en français, et l'éclat du style témoigne suffisamment du soin avec lequel on cultivait alors notre langue hors de chez nous. Il y eut, à l'apparition de *Valérie*, un engouement extraordinaire chez les femmes. Deux éditions parurent la même année, et la troisième date de 1804. Le prince de Ligne donna une continuation du roman (1807, in-12).

VALÉRIEN (mont), montagne située à 11 kilom. à l'O. de Paris, sur la rive gauche de la Seine, entre les routes de Versailles et de Saint-Germain. Le mont Valérien, dont le nom rappelle, dit-on, celui du père de l'empereur Gallien, paraît avoir été, dès les premiers temps du christianisme, habité par des ermites et des communautés religieuses; mais ces souvenirs n'ont rien de précis. Vers 1400, d'après Gerson, vivait au mont Valérien un anachorète célèbre nommé Antoine. Son ermitage fut occupé longtemps après sa mort par la sœur Guillemette Faussart, qui fit bâtir la chapelle et une grande cellule et mourut vers 1561. Un jeune visionnaire, Jean Housselet, lui succéda dans l'ermilage; mais ce ne fut qu'environ cent ans plus tard que le célèbre couvent dit du *Cataire* remplaça l'antique cellule des anciens anachorètes. Dès les premiers ermites du mont Valérien, le sommet en avait été planté de trois grands croix, objet continué de pèlerinages, dont nous avons parlé ailleurs (V. CALVAIRE). Le mont Valérien continua à être un lieu de pèlerinage religieux jusqu'à la Révolution, où, par suite du décret de 1791, la communauté fut dissoute. Les bâtiments du couvent ne furent point démolis cependant, et, lors de la tenue du concile convoqué à Paris plus tard par Napoléon, on les vit devenir le rendez-vous d'un grand nombre de prêtres et d'évêques qui en firent le centre de leurs conciliabules secrets. L'autocrate donna à un bataillon de ses grenadiers l'ordre de se rendre au mont Valérien, d'y saisir les conspirateurs et de raser le couvent et l'église jusqu'à leurs fondements. Cet ordre fut ponctuellement exécuté. Napoléon songea d'abord à faire élever sur les ruines du couvent une succursale de la maison d'éducation d'Ecouen; puis, bientôt, jugeant avec sa sûreté de coup d'œil, tout le parti stratégique qu'on pouvait tirer de la situation du mont Valérien, il donna l'ordre d'y faire construire une caserne. Les nouveaux bâtiments n'étaient pas achevés quand arrivèrent les événements de 1815. La Restauration donna le mont Valérien aux Pères de la Foi, qui s'y installèrent et essayèrent d'y faire revivre les anciens pèlerinages. En 1830, les jésuites abandonnèrent enfin le mont Valérien; peu de temps après, le couvent fut de nouveau démoli, et, à sa place, commença à s'élever le fort redoutable qui aujourd'hui commande tous les environs. Le fort du mont Valérien, le plus im-

portant par sa situation de tous ceux qui défendent la capitale, domine toute la vallée qui s'étend devant Paris du côté de l'ouest. Il contient de vastes casernes et des casemates à l'épreuve de la bombe. Une garnison de 1.500 hommes l'occupe en temps ordinaire, et ce chiffre, en temps de guerre ou de siège, peut être plus que doublé. Pendant le siège de Paris par les armées allemandes, le mont Valérien contribua puissamment à la défense de la capitale. Après la signature de l'armistice, le fort dut être livré aux Prussiens, qui l'occupèrent quelques jours. Après l'insurrection du 18 mars 1871, lorsque la Commune fit marcher les gardes nationaux sur Versailles, le mont Valérien canonna la colonne conduite par Bergeret, qui suivait la route de Saint-Cloud, et la força de se replier en désordre sur Paris (2 avril 1871).

VALÉRIEN (Publius Valerius Valerianus), empereur romain, né l'an 190, mort en Perse en 269. Ayant embrassé la carrière militaire, il porta les armes avec éclat, se distinguant dans tous les grades de l'armée, fut revêtu, en 251, de la dignité de censeur, que venait de restaurer l'empereur Dèce, et fut nommé empereur par les légions de Gaule et de Germanie après la mort de Gallus (253). Il triompha facilement de son faible compétiteur Émilien, associa son fils Gallien à l'empire, lutta contre le débordement des barbares, écrasa les Goths, mais laissa les hordes scythiques dévaster l'Asie Mineure. Après sept années d'heureux règnes, il voulut marcher lui-même à la défense de l'Europe, contre Sapor, roi des Perses, qui venait de s'emparer de l'Arménie, fut vaincu et fait prisonnier à Edesse. Sapor l'abreuva d'outrages et le traîna à sa suite chargé de chaînes. Il se servait de son captif comme d'un marchepied pour monter à cheval, et quand Valérien eut succombé à ses infortunes, le barbare le fit écorcher et ordonna qu'on teigne sa peau en rouge pour la suspendre dans un temple comme une trophée. Cette tradition a paru douteuse.

VALÉRIEN (saint), prélat français, mort vers 461. Issu d'une riche famille de Lyon, il vivait au milieu des plaisirs, lorsque saint Eucher, évêque de Lyon, son parent, entreprit sa conversion. Valérien se convertit en effet, et alla s'enfermer dans la solitude de Lérins, puis devint, en 438, évêque de Cernusac. Le Pape Sixte III le nomma à la tête de la basilique de Saint-Pierre. Il fut élu évêque de Lyon en 452. On lui attribue la composition de la *Sacrae Theologiae*, etc., tout ce qui nous est parvenu de ce prélat.

VALÉRINE s. f. (va-lé-ri-ne). Chim. Nom donné aux glycérides qui prennent naissance lorsqu'on chauffe la glycérine avec l'acide valérique.

— Encycl. V. VALÉRIQUE.

VALERINI (Adrien), poète italien, né à Verrone. Il vivait au xvi^e siècle et n'est connu que comme l'auteur des ouvrages suivants : *Afrodite, nuova tragedia* (Vérone, 1578, in-80); *Le Bellese di Verone* (1586, in-80); *Cento madrigali* (1592, in-80).

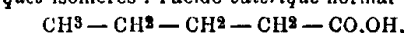
VALERIO (Théodore), peintre, graveur et dessinateur, né aux forges d'Herseurange, près de Longwy (Moselle), en 1819. Il vint de très bonne heure à Paris, où ses essais en peinture et en lithographie le firent remarquer des artistes; il eut même la bonne fortune d'intéresser à son avenir Chateaubriand, qui le prit pour élève en 1834, et il devint bientôt son ami. En 1836, Valerio fit avec son maître un voyage à travers l'Allemagne, la Suisse, l'Italie et la Sicile; il en rapporta un grand nombre d'études, de dessins, de gravures, d'aquarelles, qu'il exposa pour ses débuts. Parmi les morceaux les plus saillants de cette première époque se trouve le fameux *Corps de garde flamand* du Salon de 1838, popularisé par de nombreuses reproductions. Ce tableau, et à côté de lui une foule de portraits vivement enlevés, acquiescent à M. Valerio une vogue réelle, qu'augmentèrent encore le portrait au crayon de *Chateaubriand et de sa fille* (Salon de 1842); la *Position critique*, la *Pêche aux écrevisses* (Salon de 1843). En 1849, 1850 et 1851, M. Valerio exposa : les *Apprentis forgerons*, le *Chenil*, *Jeune fille de Calabre*, les *Marais Pontins*, *Rue de Rome*, *Souvenir de Naples*, etc.

Ici se place une des phases les plus bizarres de la carrière de M. Valerio. C'était en 1852. La question d'Orient venait de s'ouvrir; la Turquie appelait sous les armes toutes ses troupes. L'artiste vit là une occasion sans pareille d'étudier sur place une foule de types orientaux, des costumes et des armes de toutes sortes; il alla s'enfermer dans Silistrie assiégée et que décimait le choléra, puis suivit l'armée turque jusqu'aux extrêmes frontières, visita la Hongrie et la Bosnie. Ni son crayon ni ses broches ne restaient oisifs, dans ces explorations à travers mille dangers, et il en rapporta une des plus curieuses collections ethnographiques que jamais dessinateur ait pu montrer. La plupart de ces aquarelles ont été exposées aux Salons de 1855, 1857 et 1859; il en a reproduit lui-même quelques-unes à l'eau-forte. En 1861, M. Valerio exposa encore trois belles aquarelles appartenant à la même série : *Pêcheurs hongrois*, une *Pusta*, un *Musicien tsigane*, et quatre tableaux réussis, le *Ghetto de Siemie*, *Fortunato*, *Jeune femme de Siemie tressant de la maille* et l'*Oiseau*. Ce Salon lui valut la

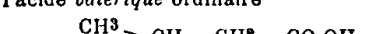
croix; les précédents lui avaient procuré trois médailles. En 1863, il exposa une *Débauche*, *Paysanne d'Assise*, le *Marché aux herbes*, et, en 1864, une *Gardeuse d'armes*, *de pipes et de bocaux à l'entrée du monastère de Cettigne*, *Deux femmes tsiganes*, études à l'aquarelle qui rappellent le faire de Delcamp, et une gravure, *Berger des frontières du Monténégro*; en 1865, *Famille monténégrine pleurant ses morts après un combat* (peinture); en 1866, deux autres tableaux, *Campement de Tsiganes*, *Musiciens monténégro*; en 1868, un *Convoi de bacheliers blessés*; en 1869, *Chef turc et son escorte*, et deux aquarelles : *Aveugles bretonnes*, *Danseuse de Bosnie*; en 1870, *Chevaux bretons sur les falaises de Ris*, *Attelage breton à marée montante*; en 1872, les *Pierres druidiques de Karnac*, *Chevaux bretons à l'abreuvoir*; en 1874, la *Coupe du goémon*, *Bergère du manoir de Kerma*; en 1875, le *Puits*, le *Départ pour les champs* et diverses gravures d'après les tableaux de ses expositions précédentes.

VALÉRIQUE adj. (va-lé-ri-ke). Chim. Se dit d'un acide de la série des acides gras, d'un chlorure, d'un anhydride et d'une aldehyde correspondant à cet acide.

— Encycl. L'acide valérique C⁵H¹⁰O² est le cinquième terme de la série des acides gras dont la formule générale est CⁿH²ⁿO² et dont les termes inférieurs sont l'acide formique CH²O², l'acide acétique C²H⁴O², l'acide propionique C³H⁶O² et l'acide butyrique C⁴H⁸O². On connaît actuellement trois acides valériques isomères : l'acide valérique normal

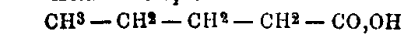
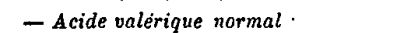


l'acide valérique ordinaire

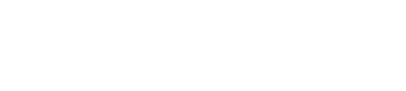
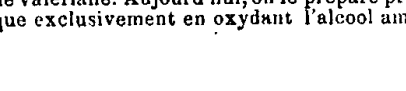
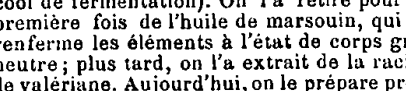
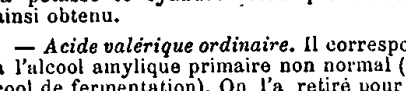
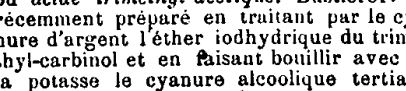
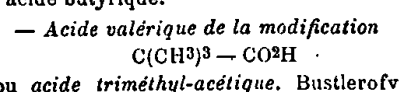
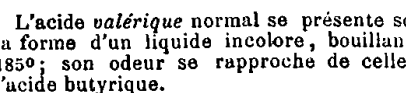
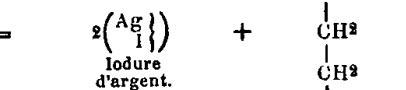
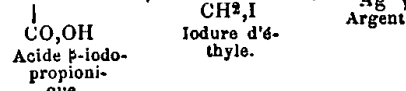
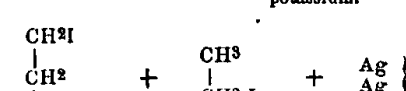
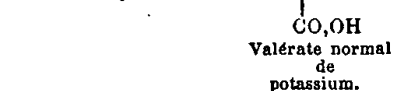
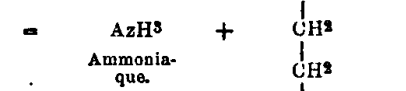
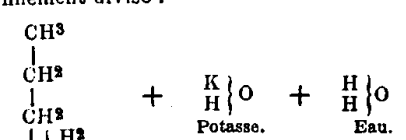


et l'acide C(CH₃)₃CO₂H.

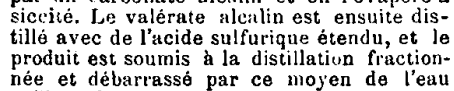
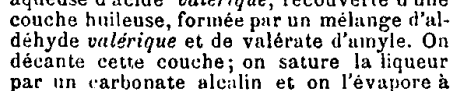
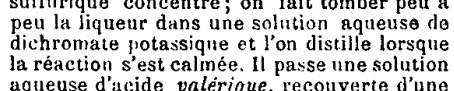
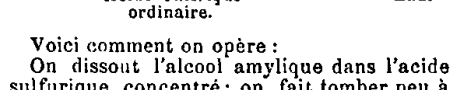
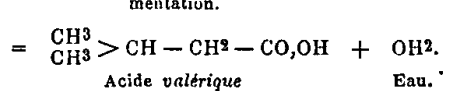
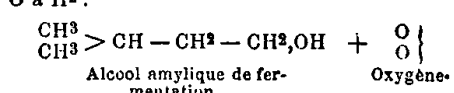
— Acide valérique normal



Cet acide correspond à l'alcool amylique primaire et normal. Il n'a été obtenu jusqu'ici que par voie de synthèse : 1^o en traitant le cyanure de butyle normal par la potasse; 2^o en chauffant un mélange d'iodure d'éthyle et d'acide β-iodopropionique avec de l'argent finement divisé :



lique, d'où il dérive par la substitution de O à H² :



obtient ce corps en chauffant un mélange d'acide valérique et de brome entre 140° et 150°, ou en faisant agir le brome sur le valérate d'argent. C'est une huile lourde, incolore, d'une odeur piquante et qui bout, d'après Cahours, entre 226° et 230° sans se décomposer. Suivant les observations de Borodine, au contraire, corroborées par celles de Fittig et Clark, il se décompose même à 100° avec production d'acide valérique, d'acide bromhydrique et d'un résidu carbonéux.

— **Acides chlorovalériques.** Il se forme un acide trichlorovalérique $C^5H_7Cl_3O_2$ lorsqu'on fait passer, dans l'obscurité, un courant de chlore à travers de l'acide valérique en refroidissant, au début, et en élevant à la fin la température entre 50° et 60°. On chasse l'excès de chlore par un courant de gaz carbonique. L'acide trichlorovalérique est un liquide huileux, très-visqueux à — 18°, assez peu mobile à la température ordinaire et très-motile à 30°. Il est inodore, d'une saveur brûlante, plus lourde que l'eau et décomposable entre 110° et 120°, avec dégagement d'acide chlorhydrique. Avec l'eau, il forme un hydrate très fluide qui tombe au fond du vase. L'acide libre se dissout dans les alcalis aqueux, d'où les acides minéraux le précipitent. Ses solutions aqueuses donnent, avec l'azotate d'argent, un précipité soluble dans l'acide azotique.

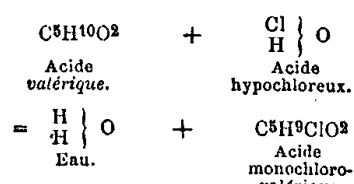
On obtient un acide tétrachlorovalérique $C^5H_4Cl_4O_2$

par l'action prolongée du chlore sur l'acide valérique à 60° et sous l'influence des rayons directs du soleil. C'est un liquide incolore, inodore, semi-fluide, plus lourd que l'eau, ne se solidifiant pas à — 15°, non volatil, décomposable à 150°, d'une saveur amère, âpre et brûlante. Il forme, avec l'eau, un hydrate $C^5H_3Cl_4O_2 \cdot H_2O$

et se dissout si l'eau est en grand excès. L'alcool et l'éther le dissolvent facilement. Au bout de quelques temps, ses solutions renferment de l'acide chlorhydrique. Les alcalis fixes décomposent facilement l'acide tétrachlorovalérique; l'ammoniaque ne le décompose pas.

L'acide tétrachlorovalérique décompose les carbonates avec effervescence. Les sels alcalins sont très-solubles dans l'eau; les autres y sont peu solubles ou insolubles.

Récemment, M. Schiebusch a découvert l'acide monochlorovalérique $C^5H_9ClO_2$. Il l'a obtenu en mettant en contact 1 molécule de valérate sodique et 1 molécule d'acide hypochloreux dans un vase refroidi et placé dans l'obscurité.



On ne peut pas séparer le produit de l'acide valérique, parce qu'il se décompose par la distillation. Lorsqu'on abandonne à elle-même une solution de valérate sodique et une solution d'hypochlorite de sodium pendant une semaine, qu'on ajoute ensuite de l'acide chlorhydrique à la liqueur et qu'on traite celle-ci par l'éther, ce liquide dissout de l'acide monochlorovalérique.

— **Acide nitrovalérique** $C^5H_9(AzO_2)O_2$. Il se forme par l'action de l'acide azotique concentré et bouillant sur l'acide valérique. Par le refroidissement de la liqueur, il cristallise en aiguilles minces ou en plaques rhombiques. Il se sublime à 100°; mais son point d'ébullition est plus élevé. On a étudié les nitrovalérates de plomb, de fer, de baryum, de calcium et d'argent. Dessaignes se demande si ce que l'on considère comme l'acide nitrovalérique ne serait pas plutôt l'acide nitrangélique.

— **Acide amidovalérique** $C^5H_9(AzH_2)O_2$. On a d'abord extrait l'acide amidovalérique, en même temps que la leucine, du pancréas du bœuf, en épuisant cet organe par l'eau.

On prépare aujourd'hui ce corps par l'action de l'ammoniaque sur l'acide bromovalérique. On chauffe l'acide bromovalérique à 100° pendant vingt-quatre heures avec une solution aqueuse d'ammoniaque; on débarrasse le liquide de l'excès d'ammoniaque par la chaleur et on le traite par l'hydrate de plomb. La liqueur filtrée, débarrassée de plomb par l'acide sulfhydrique, est évaporée en consistance sirupeuse; il se dépose une masse cristalline, qu'on lave avec un mélange d'alcool et d'éther et qu'on fait recristalliser dans l'alcool. L'acide amidovalérique se présente en lamelles incolores qui rappellent la leucine. Ces lamelles, presque opaques quand elles sont sèches, apparaissent au microscope comme des prismes monocliniques très-aplaties, très-solubles dans l'eau, très-peu solubles dans l'alcool froid et l'éther, peu solubles dans l'alcool bouillant. Sa solution aqueuse est neutre au tournesol. En faibles masses, cet acide se sublime sans s'altérer. Rapidement chauffé, il donne des gouttelettes de butylamine. La soude caustique ne le décompose pas à froid.

Il se combine aux acides et aux bases. On en a étudié le chlorhydrate, l'azotate, le sel cuivrique et le sel argentique.

VALERIUS (gens Valeria), nom d'une famille patricienne de l'ancienne Rome. Elle était d'origine sabine et joua un rôle dans l'histoire primitive de Rome. Pendant la république, elle prit une part des plus importantes aux événements politiques et fut du petit nombre des familles patriciennes qui, après avoir brillé de quelque éclat sous la république, se maintinrent encore sous l'empire. Elle s'était partagée, avant cette époque, en un grand nombre de rameaux, qui se distinguaient les uns des autres par les surnoms de Volusi, Maximi, Poplicolæ ou Publicolæ, Corvini, Lævini, Flacci, Messalæ et Fallones. C'est aux rameaux des Flacci et des Messalæ qu'appartenaient ceux que nous trouvons sous l'empire. La tradition donne pour premier ancêtre à cette famille un certain Volusus ou Volesus Valerius, dont les uns font un contemporain de Romulus, en le comprenant parmi les compagnons du chef sabin Titus Tatius, tandis que les autres veulent qu'il ait vécu vers la fin de la royauté. Parmi les membres les plus illustres de la gens Valeria, nous mentionnerons les suivants :

VALERIUS PUBLICOLA (Publius), l'un des fondateurs de la république romaine. Il devint le collègue de Brutus dans le consulat, après la retraite de Collatin. Quand Brutus eut été tué, Valerius acheva la défaite de l'ennemi, rentra dans Rome en triomphe et prononça l'oraison funèbre de son collègue. Resté seul consul, il excita des soupçons, surtout quand on le vit construire une maison sur le mont Velia, éminence du Palatin qui dominait le Forum. Averti des murmures, il fit raser sa maison et vint loger au pied de la colline. Il introduisit la coutume de supprimer les haches des faisceaux des licteurs et, dans les assemblées, faisait baisser ces faisceaux devant le peuple, comme pour reconnaître sa souveraineté. Par la loi Valeria, il permit d'appeler au peuple des jugements rendus par les consuls. On sait que, suivant Niebuhr, il faudrait entendre par ce droit primitif d'appel au peuple l'appel au corps des patriciens. Il déchargea aussi les pauvres de tout impôt, fit une loi qui permettait de tuer sans aucune formalité juridique tout homme qui aspirerait à la tyrannie, et prit enfin diverses mesures qui lui valurent le surnom de *Publicola*, c'est-à-dire populaire. Pendant son dernier consulat, il battit les Sabins, obtint une seconde fois le triomphe et mourut vers 501 av. J.-C., si pauvre que l'Etat fut obligé de faire les frais de ses funérailles. Ce ne fut pas seulement son surnom, mais bien aussi la faveur dont il jouissait auprès du peuple, qu'il légua à ses descendants; et par la suite l'on vit toujours, dans les luttes entre les deux ordres, les Valerius servir d'intermédiaires entre les patriciens et le peuple. Valerius Publicola fut quatre fois consul.

VALERIUS (Manius), surnommé *Maximus*, dictateur de la république romaine en l'an 494 av. J.-C. Rome était menacée par les Volques; mais les plébéiens, trompés dans l'espoir qu'ils avaient de voir examiner leurs plaintes relatives aux dettes, refusèrent de s'armer. On créa alors dictateur Manius Valerius, qui promit aux plébéiens qu'après la guerre il serait fait droit à leurs réclamations et qui réunit ainsi une armée de 40,000 hommes, avec lesquels il repoussa les Volques. Les promesses qu'il avait faites aux plébéiens n'ayant pas été tenues, il se démit de ses fonctions. Les plébéiens de leur côté se retirèrent sur le mont Sacré. Valerius fut l'un des dix consuls qui leur furent députés et qui, agissant de concert avec Ménénius Agrippa, réussirent à les apaiser et à les faire rentrer dans Rome. Ce fut à cause de sa conduite en cette circonstance que Valerius se vit décerner le surnom de *Maximus* par le sénat, qu'il avait préservé de la colère du peuple.

VALERIUS PUBLICOLA (Publius), consul romain, mort en 359 av. J.-C. Le Sabin Herdonius, à la tête de 4,000 esclaves ou bannis, avait occupé par surprise le Capitole. La consternation était générale dans Rome. Alors le consul Valerius promit aux plébéiens l'acceptation de la loi Terentilla, s'ils voulaient marcher sous ses ordres à l'attaque de la forteresse. Le Capitole fut repris, mais Valerius fut tué pendant l'assaut.

VALERIUS PUBLICOLA POTITES (Lucius), consul romain qui vivait vers le milieu du ve siècle av. J.-C. Lors de la seconde retraite du peuple sur le mont Sacré (449), Valerius, alors sénateur, fut député avec son collègue Horatius vers les mécontents, qu'ils réussirent à faire rentrer dans Rome. Nommés ensuite consuls l'un et l'autre, ils édictèrent les lois Valeria, Horatia, qui remettaient en vigueur la loi d'appel au peuple du premier Publicola, rétablissaient l'inviolabilité tribunitienne et donnaient force de loi aux plébéiens, sans qu'ils eussent besoin de la sanction des curies.

VALERIUS (Marcus), surnommé *Corvus* et *Calenus*, célèbre général romain, né vers 371 av. J.-C., mort vers 270 av. J.-C. Il servit, comme tribun militaire, sous Camille, dans la guerre contre les Gaulois (319) et, pro-

voqué en combat singulier par un de ces barbares d'une taille gigantesque, le vainquit, d'après une tradition, grâce à l'aide d'un corbeau qui, pendant le combat, vint se percher sur son casque et de là ne cessa de harceler son adversaire. Ce fut à cause de cette aventure plus ou moins authentique que Valerius reçut le surnom de *Corvus* et que ses descendants furent appelés *Corvini*. Nommé consul l'année suivante, bien qu'il eût à peine atteint sa vingt-troisième année, il fut rappelé à cette dignité en 346, battit les Volques à diverses reprises, leur prit Satricum et Sorra et ouvrit aux Romains la route de la Campanie. Consul pour la troisième fois en 343, il remporta près du mont Gaurus une éclatante victoire sur les Samnites. L'année suivante, investi de l'autorité dictatoriale, il apaisa une révolte des légions à Capoue; consul pour la quatrième fois en 335, il s'empara de Calés, dans la Campanie, ce qui lui valut le surnom de *Calenus*. Par la suite, il accepta de modestes fonctions civiles et remplit six fois celles d'édile et quatre fois celles de questeur. En 301, lors d'une nouvelle et plus terrible lutte avec les Etrusques et les Samnites, il fut nommé dictateur pour la seconde fois et repoussa les ennemis de Rome. Dans son cinquième consulat, il remit en vigueur la loi d'appel, cet héritage que lui avait légué un de ses ancêtres. Il fut nommé consul pour la sixième fois en 299, et la terreur qu'inspirait son nom était telle, que les Etrusques n'osèrent pas se risquer en rase campagne contre l'armée romaine. Valerius Corvus rentra alors définitivement dans la retraite et, si l'on en croit Cicéron, mourut plus que centenaire.

VALERIUS LÆVINUS (Publius), consul romain en 280 av. J.-C. Chargé de la guerre contre Pyrrhus et les Tarentins, il finit, dit-on, par forcer le roi d'Épire à demander la paix. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il fut vaincu à Héraclée; mais ce fut à cause de l'épouvante que des éléphants de l'armée grecque causèrent aux Romains, qui n'en avaient jamais vus et qui les nommaient dans leur ignorance *bœufs de Lucanie*. Toutefois, Pyrrhus avait fait des pertes énormes, et c'est à cette occasion qu'il dit : « Encore une victoire pareille, et nous sommes perdus. » Aussi, après avoir tenté de s'emparer de Rome, il saisit la première occasion de traiter et quitta l'Italie.

VALERIUS MAXIMUS (Vanius), surnommé *Messala*, consul romain qui vivait vers le milieu du i^{er} siècle avant notre ère. Nommé consul en 263, pendant la première guerre punique, il s'empara de la ville de Messana (Messine), en Sicile, et dut son surnom à ce succès. Il battit ensuite Hiéron II, roi de Syracuse, et força ce prince à faire la paix avec Rome. Il fit plus tard peindre la bataille qu'il avait livrée à Hiéron et plaça ce tableau dans un temple.

VALERIUS LÆVINUS (Marcus), consul romain, mort en 200 av. J.-C. Préteur en 215, il surveillait de Brindes les côtes de la Grèce, lorsqu'il apprit que Philippe de Macédoine venait de s'emparer d'Oricum et marchait sur Apollonie. Il traversa aussitôt l'Adriatique, reprit Oricum et empêcha Philippe de se rendre maître d'Apollonie. Pendant quatre ans, il suffit de sa présence pour tenir le roi de Macédoine dans une complète inaction. Elu consul en 211, il remporta encore quelques succès en Grèce, passa en 210 dans la Sicile, à la place de Marcellus, et acheva la conquête de cette île. En moins d'un an, Agrigente et soixante-quatre autres villes, qui appartenaient encore aux Carthaginois, se rendirent ou furent prises d'assaut. Après avoir gouverné pendant un an la Sicile en qualité de proconsul, il partit en 208 pour l'Afrique, ravagea les côtes carthagoises et fit un butin considérable. Après une seconde expédition, qui n'eut pas moins de succès (207), il revint en Italie, expulsa Magon de l'Eurie (205), fit partie des députations envoyées à Delphes et à la cour d'Attale et, lorsque recommencèrent les hostilités contre Philippe de Macédoine (201), fut nommé propréteur et chargé de surveiller, avec une flotte et une armée, les côtes septentrionales de la Grèce.

VALERIUS ANTIAS (Quintus), historien romain du i^{er} siècle av. J.-C. Il avait écrit une histoire de Rome depuis la fondation de cette ville jusqu'à l'époque de Sylla. Cet ouvrage, qui ne nous est pas parvenu, devait se composer de soixante-quinze livres au moins; Tite-Live le cite souvent, mais il déclare qu'il ne s'en est servi qu'avec précaution, à cause des exagérations qu'il renferme.

VALERIUS ASIATICUS, consul romain, mort en 47 après J.-C. Il était originaire de Vienne, dans les Gaules, et vint à Rome en l'an 41, grâce à la faveur de Calpurnia, qui l'éleva au consulat. Il n'en prit pas moins une part active à l'assassinat de cet empereur et se porta même à cette époque prétendant au trône. Il continua cependant à être en faveur sous le règne de Claude; mais ses immenses richesses, et surtout les magnifiques jardins de Lucullus, dont il était devenu possesseur, excitèrent l'avidité de Messaline, qui le fit périr pour s'en emparer.

VALERIUS FLACCUS (Caius), poète latin qui vivait sous Vespasien, Titus et Trajan. On ignore la date comme le lieu de sa

naissance. Deux villes, Scétia et Padoue, se disputent l'honneur de lui avoir donné le jour. Il remplit à Rome quelques fonctions sacerdotales, fut, dit-on, préteur et gouverneur de l'île de Chypre; mais il ne cessa jamais de cultiver la poésie. Il était l'ami de Plinius, de Juvénal, de Quintilien et des hommes les plus distingués de son temps. L'ouvrage auquel il doit toute sa célébrité est le poème des *Argonautiques*, qu'il commença sous Vespasien, et auquel il travailla le reste de sa vie sans pouvoir le terminer; du moins il nous est parvenu incomplet (V. *ARGONAUTIQUES*). Il a été réimprimé un certain nombre de fois, mais il est peu lu aujourd'hui. La principale édition est celle de Stævler (Altenbourg, 1781), reproduite dans la collection Lemaire (1822). Ce poème a été traduit en vers français par Dureau de La Malle (1811) et en prose par Causin de Perceval (collection Panckoucke, 1829).

VALERIUS (Julius), auteur latin, que l'on ne connaît que par un ouvrage qui a pour titre : *Res gestæ Alexandri Macedonis translata ex Æsopo Græco*, et que le cardinal Angelo Mai a inséré dans le tome VII de ses *Classici auctores* (Rome, 1835, in-8°). On ne sait pas à quelle époque vivait ce Valerius; mais, d'après le style de son livre, celui-ci a dû être écrit vers le v^e siècle de notre ère. On ne sait rien non plus sur l'*Æsopus Græcus*, duquel il dit n'avoir été que le traducteur.

VALERIUS (Lucas), géomètre italien, né dans la seconde moitié du xvi^e siècle. Il fut professeur de mathématiques à Rome. On a de lui : *De centro gravitatis solidorum* (Rome, 1604), ouvrage remarquable pour le temps, où l'auteur détermine les centres de gravité de tous les segments formés, dans les conoides des anciens, par des plans parallèles à la base. Il donnait aussi la quadrature de la parabole par une méthode différente de celle d'Archimède.

VALERIUS FLACCUS (Lucius), nom de plusieurs consuls et généraux romains. V. *FLACCUS*.

VALERIUS MAXIMUS, historien romain. V. *VALÈRE-MAXIME*.

VALERIUS MESSALA CORVINUS, orateur romain. V. *CORVINUS*.

VALÉROL s. m. (va-lé-ro — de *valériane*, et du lat. *oleum*, huile). Chim. Essence oxygénée, qu'on trouve dans l'essence de valériane impure.

VALÉRONITRILE s. m. (va-lé-ro-ni-tri-le — de *valériane*, et de *nitrite*). Chim. Liquide incolore, qu'on obtient en chauffant le valérate avec l'acide phosphorique anhydre.

VALERY-EN-CAUX (SAINT-), ville de France (Seine-Inférieure), ch.-l. de cant., arrond. et à 30 kilom. N. d'Yvetot, sur la Manche, où elle a un port de commerce; pop. aggl., 4,326 hab. — pop. tot., 4,522 hab. Tribunal de commerce, syndicat maritime, consulats d'Autriche et de Portugal; pêche; corderie, construction de navires, filature de coton, fabrication de soude; armements pour la pêche de la morue; bains de mer fréquentés; commerce de poisson frais et salé; canotage. Le mouvement du port de Saint-Valery est assez actif. Cette petite ville, d'un aspect agréable et animé, possède une belle église paroissiale du xvi^e siècle, un ancien couvent transformé en arsenal et plusieurs chapelles construites pendant le moyen âge. Saint-Valery, fondé au viii^e siècle, ne fut pendant longtemps qu'un hameau sans importance. Au xve et au xvi^e siècle, des pêcheurs de Vaulles étant venus s'établir entre l'église actuelle et l'Océan, la petite localité prit une certaine importance, qui s'est maintenue depuis cette époque.

VALERY-SUR-SOMME (SAINT-), ville de France (Somme), ch.-l. de cant., arrond. et à 20 kilom. N.-O. d'Abbeville, sur la rive gauche de la Somme et près de son embouchure dans la Manche, où elle a un port de commerce; pop. aggl., 3,400 hab. — pop. tot., 3,686 hab. Tribunal de commerce, justice de paix, conseil de prud'hommes; école d'hydrographie; consulats étrangers; construction de navires; corderies, pêcheries, navigation; commerce de toiles à voiles, poissons, légumes, vins, eau-de-vie, huiles, fromages de Hollande. C'est une jolie petite ville, bien bâtie, dont le port a été récemment amélioré et dont l'église paroissiale mérite d'être visitée.

L'histoire de Saint-Valery, intimement liée à celle de nos vieilles guerres, est à peu près inséparable de celle du Crotay, avec lequel il constituait jadis les deux ports principaux du territoire. Saint-Valery porta le nom de *Leuconaus*, avant que saint Blimont y eût établi un monastère sous l'invocation de saint Valery. Il fut fortifié de bonne heure; on y voit encore debout aujourd'hui la tour ou Gui, comte de Ponthieu, fit enfermer le prince saxon Harold, que la tempête avait jeté dans la rade du Houllel (1065). Ce fut encore à Saint-Valery que Guillaume le Conquérant rassembla la flotte qui, l'année suivante, le conduisit en Angleterre. Au xiii^e siècle, les seigneurs de Saint-Valery et de Ponthieu s'allièrent par un mariage, après une longue rivalité. A la bataille de Bouvines, un Thomas de Saint-Valery combattit à la tête de 50 chevaux et de 2,000 fantassins, et contribua puissamment au succès de la journée.

Pendant l'absence de ce brave chevalier, la ville fut saccagée par Richard Cœur de Lion. Saint-Valéry, après être tombé plusieurs fois au pouvoir des Anglais, fut brûlé par Louis XI, le 14 juillet 1475. Il était encore à demi ruiné quand François I^{er} le visita en 1517; il n'en sut pas moins, peu d'années plus tard, résister victorieusement à une attaque de Charles-Quint. En 1563, pendant les guerres de religion, le maréchal de Brissac surprit Coqueville, qui avait pénétré dans Saint-Valéry à la tête de 3.000 hommes de troupes calvinistes, au moment même où il s'en éloignait avec tout son butin. Les protestants purent néanmoins se replier sur la ville, et, s'y étant renfermés, ils soutinrent contre l'armée royale un siège terrible, jusqu'au jour où, la population s'étant mise contre eux, ils furent forcés de succomber. Saint-Valéry n'en ouvrit pas moins, à peu de temps de là, ses portes au duc de Nevers; mais les ligueurs la reprirent sur les troupes du roi en 1591, et son abbaye fut dévastée. Enfin, deux ans plus tard, Rubempré, l'un des chefs de l'armée royale, en expulsa définitivement les Espagnols (1593). Saint-Valéry ne cessa plus, des lors, d'être soumis à la domination française. En 1620, Louis XIII s'y arrêta et abolit, en faveur des pêcheurs du port, les droits sur la pêche établis anciennement, au profit de l'abbaye, par le comte Jean de Ponthieu.

Napoléon, frappé de la situation de Saint-Valéry, ordonna de mettre le port en état de recevoir des frégates; mais ce projet fut abandonné, et on se borna à diriger toutes les eaux de la Somme dans le canal d'Abbeville à Saint-Valéry. Aujourd'hui, la ville n'en est pas moins une des plus commerçantes du littoral; elle arme pour les colonies et le petit cabotage, et prend une part active à la pêche du hareng et du maquereau.

VALERY (saint), fondateur d'un monastère, né en Auvergne, mort en 622. Il entra de bonne heure dans le monastère d'Autun, d'où il passa dans celui de Saint-Germain, à Auxerre, et s'y fit remarquer par ses austérités. Après avoir passé quelque temps à Luxeuil, auprès de saint Coloman, Valéry se rendit avec Waldolen à la cour du roi de Neustrie, Clotaire, qui leur donna la terre de Leuconay, sur la Somme et près de la mer. Valéry y fonda une chapelle, y établit des cellules et s'occupa de convertir les habitants. Sur l'emplacement où se trouvait sa cellule, on fonda plus tard un monastère, autour duquel s'éleva la ville de Saint-Valéry. L'Eglise l'honore le 12 décembre.

VALÉRY (Antoine-Claude PASQUIN, dit), littérateur français, né à Paris en 1789, mort en 1847. Employé dans les bureaux du conseil d'Etat à l'époque de l'Empire, il se montra royaliste fervent à la Restauration et se rallia néanmoins à la dynastie nouvelle après 1830. Conservateur des bibliothèques de la couronne sous Charles X, il occupa le même poste à Versailles et à Trianon sous Louis-Philippe. Ses principaux ouvrages sont : *Voyages historiques et littéraires en Italie pendant les années 1826-1828* ou *l'Indicateur italien* (1833, 3 vol., in-8°), livre devenu classique et qui a été traduit en plusieurs langues; *Voyage en Corse, à l'île d'Elbe et en Sardaigne* (1837-1838, 2 vol., in-8°). Valéry est l'auteur des *Œuvres de Xavier de Maistre* et de la *Correspondance inédite de Maistre et de Montfalcon* (1847, 3 vol., in-8°).

VALÉRYE s. m. (va-lé-ri-é — de *valérie*, et du gr. *ulé*, matière). Chim. Radical qui fonctionne dans l'acide valérique et les composés qui en dérivent, sans que son groupement soit altéré, tels que l'aldéhyde valérique, le chlorure de valéryle et les valérate.

VALÈS s. m. (va-lèss). Papier-monnaie créé en Espagne, par le prince de la Paix, sous le roi Charles IV.

VALÉSAN (mont), montagne de France (Savoie), située sur la frontière du Piémont. Elle domine au S.-E. l'hospice du Saint-Bernard. Ce pic, élevé de 3.332 mètres au-dessus du niveau de la mer, contient des gisements non exploités de plomb argentifère. De son sommet, on découvre une vue magnifique sur les Alpes, la Savoie et le Piémont.

VALÉSIEN, IENNE s. et adj. (va-lé-ziaïn, iè-ne). Géogr. Habitant du Valais; qui appartient à ce pays ou à ses habitants : *Les VALÉSIENS. La population VALÉSIENNE.*

— s. m. Hist. relig. Membre d'une secte de chrétiens qui se mutilaient pour se soustraire aux tentations de la chair, et qui se montrèrent dans l'Arabie Pétrée en l'an 240.

— Encycl. Hist. relig. Les *valésiens* se mutilaient et ne permettaient à leurs disciples de manger rien qui eût vie, jusqu'à ce qu'ils fussent dans le même état. Origène, pour faire taire les bruits calomnieux qui couraient sur lui (il recevait des jeunes filles à son école), se réduisit lui-même à l'état d'eunuque. Cette mutilation passa aux yeux des uns pour un acte de vertu extraordinaire, aux yeux des autres pour un excès de zèle outré. Démétrius, patriarche d'Alexandrie, admira le courage d'Origène, et le patriarche de Jérusalem le consacra prêtre. Beaucoup, alors, trouvèrent mauvais qu'on élevât au sacerdoce un sujet que sa mutilation rendait indigne.

Valésius, homme d'un tempérament ardent et dévoré de passions, employa le remède

héroïque d'Origène, afin de conserver sa vertu et d'assurer son salut; il se fit eunuque et prétendit ne point être exclu pour cela des fonctions ecclésiastiques. Comme un certain nombre de disciples s'étaient rangés autour de lui et suivaient son exemple, on chassa Valesius de l'Eglise; il se retira avec ses partisans dans un canton de l'Arabie.

VALÉSIEN, IENNE s. (va-lé-zi-ain, i-è-ne). Hist. Membre ou partisan de la famille des Valois.

VALESIO ou **VALLÈS** (François), médecin espagnol du xvie siècle, surnommé *Covarruvias*, du lieu de sa naissance, dans la Vieille-Castille. Il fut médecin de Philippe II et s'acquit par ses ouvrages une immense réputation. Il chercha à concilier la médecine arabe avec les doctrines des médecins grecs. Outre des commentaires sur Hippocrate et sur Galien et des traductions, on a de lui plusieurs ouvrages originaux, notamment un *Traité des eaux distillées*, en espagnol (Madrid, 1592). Citons encore : *De sacra philosophia* (Turin, 1587, in-8°); *Methodus medendi* (Venise, 1589, in-8°).

VALESIO (Jean-Louis), peintre et graveur italien, né à Bologne en 1561, mort à Rome dans un âge peu avancé. Il était élève des Carrache. Son meilleur tableau est une figure de la Religion (à Rome). Mais on préfère à ses toiles ses eaux-fortes, parmi lesquelles on cite en première ligne : la *Vierge et l'Enfant Jésus appuyés sur les genoux de sa mère*; *Vénus menaçant l'Amour*; *Vénus échantant l'Amour*; *l'Hymen ayant à ses pieds deux lions et des génies qui portent des lis.*

VALÉSIUS, sectaire des premiers siècles de l'Eglise, qui donna naissance à la secte des valésiens. V. ce mot.

VALESPIN, petit pays de l'ancienne France, dans le Roussillon. Il avait pour chef-lieu Prats-de-Mollo, avait le titre de comté et relevait de la Cerdagne. Il fut actuellement partie du département des Pyrénées-Orientales.

VALET s. m. (va-lé. — Ce mot se présente dans l'ancienne langue sous les formes *valet*, *varlet*, *vallat*, et signifia d'abord jeune homme, garçon, fils, gentilhomme qui n'est pas encore armé chevalier, écuyer, jeune homme apprenant un métier, apprenti. Au xiv^e siècle, *varlet*, *valet*, se prenait déjà, comme aujourd'hui, pour domestique. Le grec *pais*, le latin *puer* et, de nos jours, le français *garçon* ont pareillement passé de leur signification propre à celle de serviteur. *Vaslet* a été formé du bas latin *vassus*, d'où nous est venu aussi *vassal*. Dans *varlet*, le *s* de *valet* est changé en *r*, comme dans *orfèvre*, de *osifraga*. Quant au bas latin *vassus*, il provient du celtique : *kyrnique* *guas*, jeune homme, garçon, serviteur, valet; armoricain *guas*, domestique, sujet; irlandais *gas*, jeune homme, garçon, valet d'armée, gousier. Les formes celtiques ont signifié primitivement branche, tige, signification qui est restée dans l'irlandais. La transition de ces sens, tige, rejeton, jeune homme, se justifie d'elle-même. Personne attachée au service d'une maison : *Les grands ont des domestiques qui les gouvernent, et ceux-ci sont gouvernés par leurs VALETS.* (Le Sage.) *Beaucoup de maîtres sont plus impertinents que des VALETS.* (Lafontaine.) *Les VALETS du monde galant se corrompent presque tous au contact de leurs maîtresses.* (R. About.)

Les valets sont fâcheux et font tout à rebours. REGNARD.

Rarement un valet dit du bien de son maître.

C. D'HARLEVILLE.

Du maître, quel qu'il soit, peu, beaucoup ou zéro, Le valet fut toujours et le singe et l'écho.

PIRON.

— Personne d'une complaisance servile et intéressée : *C'est un VALET, une âme de VALET. Il s'est conduit en VALET.* Les VALETS du pouvoir gagnent de gros gages, qui les dispensent de rougir de leur condition.

— Terme de politesse analogue à celui de serviteur : *Je suis votre VALET.*

— Ironiq. *Je suis votre valet*, Je me garderai bien de faire ce que vous demandez :

Je suis votre valet, monsieur, de tout mon cœur.

MOLIÈRE.

— *Maître valet*, Valet chargé de surveiller et de diriger les autres.

— *Valet de pied*, Valet qui suit habituellement son maître quand il va à pied, monte derrière sa voiture, et est aussi chargé de le servir à table. Fig. Personne attachée servilement à une occupation, à une chose quelconque :

Que maudit soit le jour où j'eus la fantaisie D'être valet de pied de la philosophie! REGNARD.

— *Valet de chambre*, Valet chargé du service personnel de son maître, du soin de son linge, de sa toilette : *Si l'on pouvait confondre Suéone avec les VALETS DE CHAMBRE des douze Césars, pense-t-on qu'ils seraient toujours d'accord avec lui?* (Volt.) *Si Fénelon vivait, je chercherais à être son laquais, pour mériter d'être son VALET DE CHAMBRE.* (J.-J. Rouss.)

D'éloges on regorge, à la tête on les jette, Et mon valet de chambre est mis dans la gazette. MOLIÈRE.

« Valets de chambre du roi, Huissiers, bar-

biers, perruquiers, tailleurs, et autres ouvriers et officiers employés au service de la personne du roi.

— *Valet de chiens, de lévriers*, Valet chargé de soigner les chiens de chasse, de dresser les lévriers. « *Valet de chiens courants*, Officier de l'ouvroirie, commensal de la maison du roi, qui suivait la cour et était placé sous les ordres du grand levrier de France. « *Valet de limiers*, Officier de la maison du roi, qui suivait la cour et était placé sous les ordres du grand levrier de France. « *Valet de limiers du vautrait*, Officier du vautrait, placé sous les ordres du capitaine général des toiles de chasse.

— *Valet de place*, Valet qui se met au service des personnes qui habitent momentanément la ville.

— *Valet de bourreau*, Aide du bourreau, qui exécute avec lui les sentences capitales.

— Fam. *Faire le bon valet*. Se montrer complaisant, empressé à l'excès.

— Prov. *Tel maître, tel valet*, Les Valets prennent les qualités et les défauts de leurs maîtres :

Vous savez ce qu'on dit : Tel maître, tel valet.

AL. DUVAL.

« Les bons maîtres font les bons valets. On est bien servi lorsqu'on traite bien ses gens de service. « *En pont, en planche et en rivière, valet devant, maître derrière*, Dans les occasions dangereuses, le maître fait, par exception, marcher ses gens devant lui.

— *Écôl*, Jeune noble attaché à la personne d'un grand seigneur ou d'un chevalier, et dont les fonctions étaient analogues à celles que les pages remplissent plus tard.

— Théâtre. *Valet de comédie* ou simplement *Valet*, Personnage adroit, rusé, peu scrupuleux sur les moyens, qui figure souvent dans l'ancienne comédie. Il emploie de l'acteur qui remplit ces rôles : *Jouer les VALETS.*

Tous les emplois sont nuls, hors celui des valets.

C. DELAVIGNE.

— Jeux. Nom donné à des cartes, au nombre de quatre, comme les couleurs, portant des figures de valets ou servants d'armes : *Le VALET de pique. Le VALET de carreau. Le VALET d'atout.* Fam. *Valet de carreau*, Personne sans valeur, sans mérite : *Il fut regardé et traité comme un VALET DE CARREAU.*

— Manège. Sorte d'aiguillon dont on se sert pour exciter un cheval sauteur.

— Anc. artill. Projectile consistant en un cylindre de bois chargé de poudre, de balles et de pétards.

— Mar. *Valet de canon* ou simplement *Valet*, Pelote en fil de caret, avec laquelle on bourre un canon : *On combattait de si près, que les VALETS que l'on met par-dessus les boulets dans les canons, s'attachant aux vaisseaux, y mettaient le feu.* (D'Estuées.) « *Maître valet*, Matelot qui distribue les vivres, sur un navire.

— Pêche. Morceau de bois armé d'un crochet à chaque extrémité, servant à maintenir un filet tendu.

— Techn. Ouvrier d'une forge catalane qui est chargé d'aider les autres ouvriers. Il Nom donné, dans les ardoisières d'Angers, aux enfants qui servent d'aides aux ouvriers.

« *Pièce de fer coudée à angle aigu, qui sert à maintenir une pièce de bois sur le banc du menuisier.* « *Pince à ressort* dont les corroyeurs se servent pour fixer les peaux sur la table ou le paroi. « *Pièce qu'on fixe derrière un miroir de toilette, pour le soutenir.*

— Contre-poids qui referme une porte lorsque, qu'après l'avoir ouverte, on l'abandonne à elle-même, et qui fait ainsi l'office d'un valet. Il Barre de fer servant d'appui au battant d'une porte. Il Petit morceau de fer monté dans un cramponnet, sur la platine d'une targette, et dont le bout entre dans une encoche faite au verrou, lorsqu'il est fermé.

« *Morceau de fer carré, dissimulé dans le bras d'un fauteuil, et qu'on peut tirer en avant, pour poser une table dessus.* « *Syn. de TIR-BOTTE.* « *Pièce de la cadrature d'une montre ou d'une pendule à répétition.* « *Arrêt d'appui à ressort, qui sert à maintenir le rouleau en place quand il a exécuté un quart de tour, dans les métiers à tisser.*

— Econ. rur. *Valet d'écurie, de cour*, Valet chargé du soin de l'écurie, de la basse-cour. « *Valet de ferme*, Paysan employé à la ferme. « *Valet de charrie*, Paysan attaché au labourage : *Bientôt entrèrent à la ferme deux VALETS DE CHARRUE.* (E. Sue.) « *Valet d'œuvre*, Ouvrier chargé de bêcher le jardin, de semer et de lever les fumiers, dans l'arrondissement de Vienne.

— Mamm. *Valet de caiman*, Nom vulgaire d'une espèce de crabier de Saint-Domingue.

— Adjectif. Qui a un caractère servile : *Dangeau était très-pitoiement glorieux et tout à la fois VALET.* (St-Sim.)

— Syn. *Valet, domestique, laquais*, etc. V. DOMESTIQUE.

— Encycl. Mœurs et cout. *Valet de chambre*, Dans les grandes maisons, où il y a de nombreux domestiques, le valet de chambre trône parmi les autres serviteurs; la femme de chambre réserve pour lui ses grâces les plus souriantes; la cuisinière lui garde les meilleurs morceaux, et c'est souvent après qu'il a daigné goûter à un plat qu'il le laisse servir à ses maîtres. Il pousse cependant

quelquefois la condescendance jusqu'à jouer au besigue avec le cocher. Dans le voisinage, on admire ses culottes courtes et sa cravate d'une blancheur immaculée.

Lorsqu'il parle de ses maîtres, il s' imagine faire si bien partie de la famille, qu'il dit : « *Demain, nous allons à la campagne.* — *Nous recevons tous les samedis.* — *Lundi, nous sommes invités à aller au château du marquis de ***.* »

Entre eux et dans l'intimité, les *valets* de chambre s'appellent par le nom de leur maître ou par leur titre.

Ainsi, lorsqu'ils jouent au piquet, le *valet* du baron dit à celui du comte : « *A toi, comte; et celui-ci riposte à celui-là : « A toi, baron.* »

Partout, on investit le *valet* de chambre du qualificatif de « Monsieur ! » Toutefois, une seule chose l'ennuie, c'est d'être obligé de porter des favoris, ce symbole de la livrée, tandis que son maître porte moustache. Il fait cependant contre mauvaise fortune bon cœur, et, forcé de conserver ces signes distinctifs de la domesticité, il faut voir avec quel soin il les frise, avec quelle symétrie il les dispose ! Il les parfume comme les cheveux d'une petite-maitresse, et quelquefois il accorde à la soubrette, — ô insigne faveur ! — le droit de passer ses petites mains espiègles dans les favoris de Son Eminence.

Le *valet* de chambre du petit-maitre qui est resté garçon devient quelquefois son confident. Son maître lui confie le récit de ses bonnes fortunes pendant qu'il lui fait la barbe, tout en le coiffant, il doit tous les matins parler du teint frais de monsieur et s'écrier à chaque instant : « *C'est étonnant, monsieur n'a pas le moindre cheveu blanc !* — Hier, au bois, il y avait une petite dame qui regardait monsieur avec des yeux bien tendres. — Monsieur veut-il que je lui fasse la raie comme l'autre jour ? cela lui allait à ravir. »

A raison des fonctions élevées que remplissent leurs maîtres, certains *valets* de chambre ont droit à un respect tout spécial. Il fallait voir Félix, le *valet* de chambre de l'ex-empereur. N'était-ce pas là un grand personnage ? Tandis qu'une foule de hauts solliciteurs faisaient antichambre à la porte du souverain, Félix avait ses entrées libres; il pouvait contempler un empereur en caleçon, une majesté en bonnet de coton ! Aussi, comme ses faveurs devaient être briguées ! Il était au courant de la politique bien mieux que M. Emile de Girardin et que le plus profond diplomate. Une seule parole du maître pouvait lui faire apercevoir l'état de la situation actuelle. Il eût été capable de faire la hausse ou la baisse, de vivement émotionner le 3 pour 100 et d'influer sur la cote des obligations de la ville de Paris. Combien de financiers, combien de gros capitalistes auraient voulu de temps en temps occuper, pendant vingt-quatre heures seulement, la place de l'heureux Félix.

Nous avons aussi le *valet* de chambre de monseigneur l'évêque. Celui-ci n'appartient point, pour ainsi dire, à l'ordre laïque; son costume sévère, sa longue redingote noire, ses souliers à boucles lui impriment un cachet ascétique qui impose le respect. Le *valet* de chambre de monseigneur est dans les bonnes grâces de toutes les dévotes, qui, chaque fois qu'elles le rencontrent, ne manquent pas de lui demander : « *Comment se porte monseigneur ?* — Quand est-ce que monseigneur doit prêcher ? »

Initié à toute la vie intime de son maître, il est, aux yeux du vulgaire, presque aussi haut placé que le vicair général.

Quant au *valet* de chambre de monsieur le préfet, il cumule, en général, les fonctions de chambrier et d'huissier; c'est ainsi du moins que les choses se passent dans les préfectures de province.

Durant les audiences, il se tient dans l'antichambre avec l'habit noir et la chaîne d'acier réglementaires. Les saluts qu'il adresse aux visiteurs dépendent tout à fait de la position personnelle que son coup d'œil exercé détermine, d'après leur âge, leur attitude, mais surtout leur habit et leur ton d'assurance.

Un jeune homme se présente-t-il timide et lui dit-il : « *Monsieur, je désirerais parler à M. le préfet,* » le *valet* de chambre ne salue pas du tout et daigne à peine répondre d'un ton sec : « *M. le préfet est très-occupé dans ce moment-ci.* »

Pour un chevalier de la Légion d'honneur, il s'incline à quinze degrés.

A trente degrés pour un officier de la Légion d'honneur.

Pour un fonctionnaire en costume brodé d'or sur toutes les coutures, il s'incline si bas, si bas, que son front menace de toucher le parquet.

Le soir, il a quitté sa chaîne et mis ses culottes courtes. Il se tient à la porte du salon et crie d'un ton solennel les noms des personnes qui se présentent.

Le *valet* a ordinairement un langage fort recherché; il est façonné aux tours élégants des phrases; mais, l'éducation première manquant, sa conversation est émaillée d'excéntricités et d'accrocs à la syntaxe on ne peut plus réussis; c'est à plonger M. Joseph Prudhomme lui-même dans la stupefaction. Nous nous contenterons d'en citer un seul exemple.

Un jour que le comte d'Artois et plu-

sieurs autres seigneurs jouaient à la paume, Louis XVIII voulut se mêler à la partie, malgré son précoce embonpoint.

En sortant du jeu de paume, le monarque demanda à un valet ce qu'il pensait de son jeu :

« Si Monsieur n'était pas si grossier, répondit celui-ci, il jouerait aussi bien que monseigneur le comte d'Artois. »

— Hist. *Valets de chambre du roi*. Il y en avait de trois sortes : les premiers *valets* de chambre, les *valets* de chambre ordinaires et les *valets* de chambre barbières, tapissiers, horlogers. Les premiers étaient au nombre de quatre, qui servaient indifféremment à tour de rôle. Le *valet* de chambre couchait au pied du lit du roi ; il se levait une heure avant lui et allait s'habiller dans l'antichambre. Il éveillait le roi, appelait la grande entrée et soutenait la robe de chambre que passait au roi le grand chambellan ou le premier gentilhomme. Il aidait le roi à passer la manche droite de sa chemise. Au coucher du roi, il lui retirait ses jambières, fermait les rideaux du lit et les portes de la chambre, et gardait les clefs des coffres de la chambre.

Pour être premier *valet* de chambre, il fallait être noble, suivant arrêté du conseil d'Etat du 15 mai 1778. Il jouissait de tous les privilèges des commensaux de première classe.

— *Valets de chambre ordinaires*. Ces officiers étaient au nombre de trente-deux, dont huit servaient par quartier. Ils avaient différentes fonctions à remplir auprès du roi quand on l'habillait ou le déshabillait. Ils faisaient le lit. L'un d'eux était assis dans la balustrade pour le garder ; il en répondait. Quand le roi était malade ou gardait la chambre, les *valets* de chambre présentaient les fauteuils aux visiteurs de la famille royale. Suivant déclaration du roi du 28 février 1605, les *valets* de chambre avaient rang et marchaient, aux assemblées des villes, immédiatement après les conseillers des baillages, sénéchaussées et sièges présidiaux. Ils avaient le titre d'écuyer et étaient exempts du droit de franc-fief.

— *Valets de chambre barbières, tapissiers et horlogers*. Il y avait huit *valets* de chambre barbières servant par quartiers et un *valet* de chambre barbière ordinaire. Les fonctions de ces officiers consistaient à peigner le roi matin et soir, à lui faire le poil, à l'essuyer au bain et après qu'il avait joué à la paume. Les *valets* de chambre horlogers étaient au nombre de quatre et servaient par quartier ; leurs fonctions consistaient à monter tous les jours les montres et les pendules du roi. Les *valets* de chambre tapissiers étaient au nombre de huit et servaient aussi par quartier. Ils aidaient tous les jours les *valets* de chambre à faire le lit du roi, gardaient les meubles de campagne et faisaient les meubles du roi. Tous ces *valets* de chambre jouissaient des privilèges ordinaires des commensaux.

— Théâtre. Le *valet* était un des personnages les plus importants de la comédie du XVIII^e et du XIX^e siècle. Molière a mis en scène des *valets* types, dont Regnard a bien soutenu le modèle, et que les autres ont imités : Dancoourt, Boursault, Desnoches, Poisson, Hauteroche, etc., ont reproduits à leur tour. Qui ne connaît ces spirituelles figures de Gros-René, Mascarille, Scapin, Crispin et consorts, coquins fleffés, mais obligés, *valets* effrontés, mais pleins de dévouement, dignes compagnons, dignes amants des Marinettes, des Lisettes et de toutes les soubrettes du répertoire ; d'ailleurs, aimant leur maître, volant leur prochain, friant la potence, mais, au demeurant, toujours sympathiques au spectateur, qui serait désolé de les voir tomber à mal ?

L'emploi des *valets*, de par l'importance et le caractère particulier des rôles qui le composent, était extrêmement difficile à tenir et réclamait des comédiens expérimentés et rompus à leur métier. Il exigeait, en outre, certaines qualités physiques d'une nature à part. « Autant, dit Chamfort dans son *Dictionnaire dramatique*, autant l'air malin est-il nécessaire aux suivantes, autant la souplesse et l'agilité le sont aux *valets*. J'ai observé que, dans une pièce bien faite, tous les personnages étaient toujours en mouvement ; et pour lors, je n'employais cette expression que dans le sens figuré. Par rapport aux *valets*, elle doit être prise au propre. Il est essentiel que sans cesse ils amusent nos yeux aussi bien que notre esprit. De ce principe, il s'ensuit qu'une taille épaisse ne leur sied pas mieux que le bégayement à une soubrette baillarde. »

— Allus. hist. Il n'y a pas de grand homme pour son valet de chambre. C'est-à-dire que dans l'intimité les grands perdent presque tout leur prestige, et, comme dit le poète :

Le masque tombe, l'homme reste,
Et le héros s'évanouit.

Selon Mlle Aïssé (*Lettres*, édition Collin, p. 260), cette phrase aurait été prononcée pour la première fois par Mme Cornuel, femme d'esprit du temps de Henri IV, et dont les bons mots sont souvent cités par Mme de Sévigné. Ce n'est sans doute qu'une reminiscence de cette phrase de Montaigne : « Peu d'hommes ont été admirés par leurs domestiques. » Quel est, en effet, l'homme de

génie qui reste toujours égal à lui-même quand il n'est plus sur la scène ? Le monde est un spectacle où chacun joue un rôle approprié tant qu'il est devant le public, mais où l'on dépouille tout éclat d'emprunt dès qu'on rentre dans les coulisses. Ici l'homme remplace le héros, et combien pourraient dire comme le grand Condé, que l'on fatiguait de titres pompeux et d'éloges hyperboliques : « Allez le demander à mon valet de chambre. »

« La correspondance du maréchal de Saint-Arnaud, si elle fait estimer le talent de l'écrivain, n'ajoutera rien à la réputation de l'homme de guerre. Mais peut-être verra-t-on plus clair aujourd'hui, après la lecture de ses confidences épistolaires, dans les mobiles personnels de son ambition et de son ardeur. Une correspondance de famille ressemble beaucoup à ce déshabillé dans lequel on a dit que les grands hommes ne devraient se montrer qu'à leurs valets de chambre. »

CUVILLIER-FLEURY.

« Nul homme n'est héros pour son valet de chambre. »

VILLEFRÉ.

Valet de chambre (LX), opéra-comique en un acte, paroles de Scribe et Mélesville, musique de Carafa ; représenté à l'Opéra-Comique le 16 septembre 1823. Le duo du *Valet de chambre* est devenu un morceau classique. Il a la verve, l'élégance, le tour mélodique qui conviennent aux morceaux de concert. Parfaitement écrit pour les voix et sur une situation facile à comprendre, il a dédoublé, par un succès qui n'est pas épuisé, le compositeur de ses innombrables revers, qu'il faut surtout attribuer à la supériorité de la musique de son rival, bâtons-nous d'ajouter, de son vieil et fidèle ami, Rossini.

Valets de Gascogne (LES), opéra-comique en un acte, paroles de M. Philippe Gilie, musique de M. Dufresne ; représenté au Théâtre-Lyrique le 2 juin 1860. La donnée est plutôt celle d'une farce que celle d'un opéra-comique. Deux marquis sont si pauvres, qu'ils s'imaginent de se servir à eux-mêmes de valets. Ils endossent tour à tour l'habit galonné et l'habit de cérémonie, quittant et reprenant l'épée et le chapeau à cornes. Il y a une nièce à marier ; son amant découvre le stratagème et en abuse de telle sorte qu'on n'a rien à lui refuser. La partition offre un duo bouffé bien traité et de jolis couplets. Elle a été interprétée par Girardot, Wartel, Potel et Mlle Faivre.

VALETAGE s. m. (va-le-ta-je — rad. valet). Service de valet. || Vieux mot.

— Fig. Servilisme : *Le valetage est d'instinct aux gens de cour à visage et à cœur de plâtre, comme le barbotage aux canards*. (Alex. Dum.)

— Econ. rur. Exploitation directe du propriétaire aidé de valets.

VALETAILLE s. f. (va-le-taille ; // mil. — rad. valet). Tas de valets méprisables : *Il faudra faire une part à cette VALETAILLE, puisqu'on ne peut s'en passer*. (P.-L. Courier.) *C'est une bande de voleurs, que cette VALETAILLE*. (G. Sand.) || Race des valets, ensemble de tous les valets : *A l'époque du jour de l'an, rien de plus poli que toute la VALETAILLE, pour vingt-quatre heures*. (Arnauld.) Chapeau bas ! grands seigneurs, bourgeois et valets maîtres vont passer ; salut la canaille ! (faute).

PONSARD.

— Fig. Personnes d'un caractère servile : *Nous naissons VALETAILLE*. (P.-L. Courier.)

VALET-A-PATIN s. m. Chir. Sorte de pince à mors plat, inventée par Gui Patin, et dont on se sert pour serrer les vaisseaux dont on veut opérer la ligature.

VALETER v. n. ou intr. (va-le-té — rad. valet. Double le t devant une syllabe muette : *Je valetterai* ; il valettera). Faire le valet, monter un empressément servile : *Il n'est pas fier et ne répugne pas à VALETER basement*.

— Se donner beaucoup de peine ; faire beaucoup de courses, de démarches : *J'aime mieux laisser tomber l'affaire que de VALETER deux ans durant*.

... Un député, c'est la règle ordinaire, Est de ses commettants le commissionnaire, Il lui faut valetter pour le moindre électeur.

DE LAVILLE.

VALETERIE s. f. (va-le-te-ri — rad. valet). Ensemble des valets ou jeunes nobles non mariés. || Vieux mot.

VALETON s. m. (va-le-ton — dimin. de valet). Petit valet. || Valet, écuyer, aspirant à la chevalerie : *Chaque seigneur, outre ses chevaliers, écuyers, VALETONS et damoiseaux, valait à sa bannière une multitude de fantassins*. (La Bédollière.) || Vieux mot.

VALETTE (LA), bourg de France (Charente), ch.-l. de cant., arrond. et à 25 kilom. S.-E. d'Angoulême, sur le versant d'une colline ; pop. aggl., 486 hab. — pop. tot., 929 hab. Commerce de bestiaux, porcs, volailles, vins et eaux-de-vie. Sur le sommet de la colline s'élève un vaste château du XVIII^e siècle. Ce bourg fut érigé en duché-pairie, pour le duc d'Épernon, en 1622.

VALETTE (LA), bourg et commune de France (Var), cant., arrond. et à 5 kilom.

N.-E. de Toulon, sur le torrent de Saint-Joseph ; pop. aggl., 1,666 hab. ; — pop. tot., 2,125 hab. Culture de fraises et de violettes renommées. Dans l'église paroissiale, on voit deux tableaux de Puget.

VALETTE (LA), en italien *Citta-Valetta*, capitale des îles de Malte, Gozo et Comino, possessions anglaises dans la Méditerranée, située sur la côte orientale de l'île de Malte, par 35° 53' de latit. N. et 12° 10' de longit. E. ; 52,000 hab., en y comprenant la population des faubourgs. Siège du gouvernement de la colonie et de l'archevêché catholique de Malte ; consulats étrangers. L'abrication assez active de tissus de coton et de soie, nankins, toiles à voiles, couvertures, tapis, dentelles et broderies, chapeaux de paille, bijoux de filigrane, d'or et d'argent, vases, tables et objets divers en marbre de Gozo ; ateliers de dallage, chantiers de construction de navires, etc. La Valette est la station principale des flottes britanniques dans la Méditerranée ; c'est aussi un grand entrepôt de marchandises. Grâce à la modération des taxes et des droits de douane, la position de cette place entre l'Europe, l'Asie et l'Afrique, est devenue précieuse pour le commerce et les services maritimes. Des cales, des bassins, des ateliers pour la réparation des navires et des machines à vapeur, des magasins de charbon et un arsenal maritime ont été établis dans les faubourgs, qui entourent les fortifications de la cité. La ville proprement dite est bâtie sur une presqu'île, appelée autrefois Shaab-er-Ras, qui commande deux ports : l'un, la Grande-Marse ou grand port, au S.-E. de cette presqu'île, est divisé en plusieurs criques, où les plus grands vaisseaux de guerre peuvent mouiller en sûreté et dont l'entrée est défendue par le fort Saint-Elme, sur la pointe orientale de la presqu'île, et par le fort Pucassoli, sur la côte S. de la Grande-Marse ; l'autre, la Marse-Muscetto ou port de la Quarantaine, au N.-O. de la presqu'île, est réservé aux navires qui n'ont pas la libre pratique ; on n'en peut franchir la passe que sous les feux des forts Saint-Elme, Tigné et Munoël. Ces deux derniers s'élèvent sur la côte N. du port de la Quarantaine. Chaque année le grand port est fréquenté par près de 4,000 navires ; les importations sont évaluées à environ 45 millions de francs et les exportations à 25 millions. Cet écart entre les importations et les exportations s'explique par la considération que Malte tire de l'étranger la plus grande partie des objets et des denrées nécessaires à sa consommation, et de plus le port de La Valette est un entrepôt de marchandises où viennent souvent s'embarquer les céréales et les grains de la Russie et de l'Égypte, à la destination de l'Angleterre. Les principaux articles importés à La Valette sont les tissus de coton, de laine, le fer, la quincaillerie, le charbon, le tabac et le sucre raffiné ; les principaux articles exportés sont : le blé, l'orge, l'huile d'olive, le vin, la soie grège, la laine, les dents d'éléphant et le soufre. Ajoutons que la plupart des services de bateaux à vapeur dans la Méditerranée ont été établis à La Valette une de leurs principales stations. Aucun port sur tout leur parcours ne peut leur offrir les mêmes avantages pour le ravitaillement et les réparations.

— Description de la ville et des principales édifices. On comprend généralement sous le nom de La Valette la ville proprement dite, bâtie sur la presqu'île sus-indiquée, et les quatre faubourgs suivants : Floriana, au S.-O. de la ville proprement dite et occupant la partie de la presqu'île voisine de l'île ; Senglea, Barmola et Citta-Vittoriosa, sur la côte S.-E. du grand port et autour des différentes criques qui échangent cette côte. Tous ces faubourgs sont compris dans le système de fortifications qui font de La Valette une des plus fortes places du globe. « A chaque pas qu'on fait, dit Th. Gautier, on se trouve face à face avec un canon, lorsqu'on suit une des rues qui circonscrivent la ville, comme la strada Levante ou la strada Ponente. Gibraltar lui-même n'est pas plus hérissé de bouches à feu. L'inconvénient de ces ouvrages multiples est qu'ils embrassent un très-grand rayon et qu'il faudrait, pour les défendre en cas d'attaque, une garnison nombreuse, toujours difficile à entretenir et à renouveler loin de la mère patrie. » La Valette est une ville régulièrement bâtie ; on entre dans la ville proprement dite, en débarquant du grand port, par la porte Lascaris. On rencontre d'abord un marché aux fruits et aux légumes, orné d'une fontaine de marbre que surmonte un Neptune en bronze ; en face, une rue ou plutôt une rampe obstruée de mendiants porte à cause de cela le nom de l'escalier de *Nix-Mangiare*. Douze autres rues sont parallèles à celle-là et coupent à angles droits dix rues longitudinales qui se dirigent du N.-E. au S.-O. Quoique bâtie sur un plan régulier et pour ainsi dire tout d'un bloc, cette partie principale de la ville n'en est pas moins pittoresque. La déclivité extrême du terrain compense ce que le tracé des rues pourrait avoir de monotone, et la ville escalade par des paliers et des degrés la colline, qu'elle recouvre en amphithéâtre. Les maisons, très-hautes, pour jouir de la vue de la mer, se terminent en terrasses de pouzzolane. Elles

sont toutes en pierre blanche de Malte, une sorte de tuf très-facile à tailler, et avec lequel on peut, sans grands frais, se livrer à des caprices de sculpture et d'ornementation. Ces maisons rectilignes font un bel effet et ont un air de grandeur et de force qu'elles doivent à l'absence de toit, de corniches et d'attique. Elles tranchent nettement en équerre sur l'azur du ciel, que leur blancheur fait paraître plus intense ; mais ce qui leur donne un caractère original, ce sont les balcons en saillie, appliqués sur leurs façades. Ces cages vitrées, garnies de fleurs et d'arbustes, et qui ressemblent à des serres projetées hors de la maison, portent sur des consoles et des modillons en volutes, en créneaux articulés, en feuillages tordus, en chîmères de la fantaisie la plus variée. C'est dans ces *miradores* que les femmes de la classe aisée de Malte passent leur vie, guettant le moindre souffle de la brise de mer, ou affaissées sous les influences énervantes du siroco. On aperçoit de la rue leur bras blanc accoudé, et l'on voit briller le coin de leur noire prunelle, ce qui vous distrairait agréablement de vos contemplations architecturales. Les rues les plus importantes de La Valette, celles où la population se montre sous son aspect le plus pittoresque, sont : la rue Reale, qui conduit du fort Saint-Elme au faubourg de la Floriana, à travers toute la ville proprement dite ; les rues Mercante, Levante et Santa-Lucia. Le nègre, enveloppé pour tout vêtement dans une couverture de laine, y coudoie fièrement la jeune femme anglaise, à la mise sévère et correcte ; les Orientaux, couverts d'une défroque poudreuse, s'y croisent avec des gentlemen d'une roideur toute britannique. Les boutiques qui bordent ces rues attirent aussi les regards des étrangers, car elles offrent un singulier mélange de produits de l'Orient, de l'Italie et de la civilisation anglaise. La ville est, du reste, d'une propreté merveilleuse, qui contraste avec l'état de saleté et d'insalubrité des autres échelles du Levant. On voit que l'édilité et la police anglaises ont passé par là.

Parmi les constructions remarquables de la cité La Valette, nous parlerons d'abord de l'église Saint-Jean (San Giovanni), la principale de la ville, et regardée comme le Panthéon de l'ordre de Malte. Elle fut commencée en 1576, sous le grand maître La Cassière, et successivement ornée par ses successeurs. « Sa façade, dit Th. Gautier, à fronton triangulaire, flanquée de deux tours terminées par des clochetons de pierre, n'ayant pour tout ornement que quatre piliers couplés et superposés, et percée d'une fenêtre et d'une porte sans sculpture et sans arabesques, ne prépare pas le voyageur aux magnificences de l'intérieur. La première chose qui arrête la vue, c'est une immense voûte peinte à fresque, qui tient toute la longueur de la nef ; cette fresque, malheureusement détériorée par le temps, ou plutôt par la mauvaise qualité de l'enduit, est de Mattias Preti, dit le Calabrese, un de ces grands maîtres secondaires qui, s'ils ont moins de génie, ont quelquefois plus de talent que les princes de l'art. Ce qu'il y a de science, d'habileté, d'esprit, d'abondance de ressources dans cette colossale peinture, dont on parle à peine, est inimaginable. Chaque division de la voûte renferme un sujet de la vie de saint Jean, à qui l'église est dédiée, et qui était le patron de l'ordre. Ces divisions sont soutenues à leurs retombées par des groupes de captifs sarrasins, turcs, chrétiens ou autres, demi-nus ou couverts de quelques restes d'armures brisées, dans des poses humiliées et contraintes, espèces de cariatides barbares bien appropriées au sujet. Toute cette partie de la fresque est pleine de caractère et de goût et brille par une force de couleur rare dans ce genre de peinture. Ces tons solides font valoir les tons légers de la voûte et font fuir les ciels à une grande profondeur. Je ne connais d'aussi grande machine que le plafond de Fumiani, dans l'église de Saint-Pantaleon, à Venise, représentant la vie, le martyre et l'apothéose du saint de ce nom. Mais le goût de la décadence se fait moins sentir dans l'œuvre du Calabrese que dans celle du Vénitien. En récompense de cette œuvre gigantesque, Mattias Preti eut l'honneur d'être reçu chevalier de l'ordre, comme Caravage. » Après ce plafond, ce qui frappe le plus dans l'église Saint-Jean, c'est le pavé, qui se compose de quatre cents tombes de chevaliers, incrustées de jaspé, de porphyre, de vert antique, de brèches de toutes couleurs, qui forment la plus splendide mosaïque funéraire. Le maître-autel, richement orné, est surmonté d'un groupe de marbre représentant saint Jean baptisant le Christ ; les chapelles latérales, ornées avec une grande magnificence, appartenaient aux différentes langues qui composaient l'ordre. Parmi les tableaux si nombreux qu'on y admire, nous citerons, dans les chapelles de la langue d'Espagne, celui de Nicolas Cotoner, un des grands maîtres qui ont le plus contribué à la splendeur de l'ordre ; dans les chapelles de la langue de France, ceux de Rohan, du comte de Beaujolais, frère du roi Louis-Philippe ; ce dernier tombeau est dû au ciseau de Pradier. C'est aussi dans cette chapelle que se trouve la *Décollation de saint Jean*, un des meilleurs ouvrages de Michel-Ange de Caravage.

Une chapelle souterraine, assez négligée, renferme les sépultures de Villiers de l'Isle-Adam, de La Valette et d'autres grands maîtres couchés dans leurs armures sur des cippes armoriées, soutenus par des lions, des oiseaux et des chimères, les uns en bronze, les autres en marbre ou en quelque autre matière précieuse. Cette crypte n'a rien de mystérieux ni de funèbre. Les autres édifices religieux de la ville sont peu dignes d'attention : l'église protestante anglaise, de construction tout à fait moderne, dresse son clocher pointu et grêle au-dessus du port de la Quarantaine. Examinons, à l'aide de l'excellent guide que nous avons déjà cité, les édifices publics de la cité La Valette. Le plus important est le palais des grands maîtres, aujourd'hui palais du gouvernement. Il s'élève sur la San-Giorgio et n'a rien de bien remarquable comme architecture ; il ne répond pas à l'idée qu'on se fait de la demeure des Villiers de l'Isle-Adam, des La Valette et de leurs successeurs. « Cependant il a une prestance assez monumentale et produit un bel effet sur cette grande place, dont il occupe un des pans. Deux portes à colonnes rustiques rompent l'uniformité de cette longue façade ; un immense *miradore*, faisant galerie intérieure et porté par de fortes consoles sculptées, circule à la hauteur du premier étage, à peu près, et donne à l'édifice le cachet de Malte. Ce détail tout local relève ce que cette architecture pourrait avoir de plat. Ce palais, vulgaire dans sa magnificence, devient ainsi original. » L'intérieur offre une suite de vastes salles et de galeries renfermant des peintures représentant des batailles de terre et de mer, des sièges, des abordages de galères turques, etc. ; il y a aussi des tableaux du Trévisan, de l'Espagne, du Guide, du Calabrese et de Michel-Ange de Caravage. Un des portraits les plus remarquables est celui du grand maître Vignacourt, par le Caravage. Le trône d'Angleterre, avec son dais, ses armoiries et ses lambris, s'élève orgueilleusement à la place du fauteuil qu'occupait le grand maître de l'ordre, et les portraits de la famille régnante d'Angleterre font un singulier contraste avec les anciennes peintures qui représentent les grands maîtres de l'ordre. Dans ce palais, on voit le musée des Armures, moins curieux et moins riche en armes turques qu'on ne pourrait s'y attendre. Signalons enfin dans cette ville les anciennes *auberges* de Castille et de France, d'Aragon et d'Allemagne, lieux de réunion des chevaliers de chaque langue ; l'université, bâtie par Rohan, l'hôpital militaire, la bourse et le théâtre, qui sont des constructions modernes. Quant aux faubourgs, ils ne renferment rien de bien intéressant : la Floriana possède deux jardins trop vantés ; car, si de ces points on jouit d'une belle vue sur l'île, on est exposé à rôler sur place, tant est intense l'ardeur des rayons solaires. Les trois autres faubourgs, où se trouvent les docks et les établissements de la marine, ne contiennent rien de bien curieux.

Depuis 1522, les chevaliers de Malte avaient, sous le grand maître Villiers de l'Isle-Adam, fortifié la petite presqu'île de Borgo, sur laquelle s'élève aujourd'hui le faubourg nommé Città-Vittoriosa. En 1565, le grand maître La Valette, après avoir victorieusement repoussé les attaques des Turcs et des Barbaresques, fonda sur la presqu'île Shaaber-Rus la ville qui porte son nom. Vignacourt, puis Lascaris firent construire les fortifications destinées à protéger la cité, du côté de la terre ; l'ingénieur Florian, qui présida à cette construction, donna son nom au faubourg de la Floriana. Divers autres grands maîtres ajoutèrent encore aux ouvrages destinés à défendre le boulevard de la chrétienté. Mais, au XVIII^e siècle, l'ordre de Malte, affaibli par ses dissensions intestines, par la vie dissolue de ses chevaliers, n'eut plus que l'honneur de lui-même, une institution purement honorifique, sans but et sans vigueur. En 1798, quand Bonaparte se rendait en Egypte, le général français parut devant Malte, et, comme le grand maître Hompesch lui refusa l'entrée du port, l'armée française débarqua et s'empara de la ville de La Valette presque sans coup ferir. Les Français établirent un gouvernement provisoire, avec une municipalité. Le général Vauvois fut laissé dans l'île avec 3,000 hommes ; mais, à peine la flotte française s'était-elle éloignée, que les Anglais et les Napolitains vinrent presque aussitôt assiéger La Valette ; les Français résistèrent pendant deux ans et ne se rendirent, en 1801, qu'après avoir vainement attendu les secours que la France ne pouvait leur envoyer. Depuis lors, La Valette est une des plus importantes stations navales de l'Angleterre.

VALETTE (Claude-Denis-Anguste), juriste, consulteur et homme politique français, né à Salins (Jura) le 15 août 1805. Il est le fils d'un vicaire public de l'armée de Hoche. Il fut reçu licencié en 1827 et docteur en 1830. Esprit vif, pénétrant, porté à la satire, malgré la gravité de ses études, il débuta comme écrivain, dans l'année même de son doctorat, par une brochure politique, *De la pairie héréditaire, considérée comme pouvoir législatif et comme pouvoir judiciaire* (1830, broch. in-8°). La même année satirique, tout à fait dans les allures de M. Valette, se fait

sentir dans un petit ouvrage très-curieux, qu'il publia beaucoup plus tard, comme pour faire diversion à ses travaux de légiste, *De la jurisprudence actuelle en matière d'enregistrement* (1843, in-8°) ; c'est un relevé spirituel et en même temps une critique acerbe des abus que se permet l'administration, sous le couvert de lois mal faites. En 1833, M. Valette était nommé professeur suppléant à l'École de droit de Paris et, en 1837, professeur titulaire. Il a depuis constamment occupé la chaire de droit français, qu'il quitta seulement pendant la République, lorsqu'il fut appelé à siéger à l'Assemblée constituante, puis à l'Assemblée législative, et qu'il reprit en 1852, après le coup d'Etat. Comme juriste et comme professeur de droit, M. Valette personnifie le droit français. Il s'est surtout fait apprécier en Allemagne en revisant la traduction allemande du *Traité de la possession en droit romain*, de M. de Savigny ; car, à ses études de droit, il joint une connaissance approfondie des langues vivantes comme des langues mortes. A l'École comme à la tribune, comme dans ses livres, M. Valette est remarquable par la netteté des vues, la sagacité des observations, l'interprétation des textes ; son style a de la clarté toujours, et parfois de l'éloquence. On lui doit quelques ouvrages théoriques du premier ordre : *De l'effet ordinaire de l'inscription en matière de privilèges sur les immeubles* (1843, in-8°) ; c'est un exposé et un examen des opinions et des projets de loi présentés sur la matière à cette époque ; *Traité des hypothèques* (1846, in-8°). Cependant son œuvre la plus considérable et la plus estimée consiste en *Notes et additions à la 3^e édition du Traité sur l'état des personnes*, par le jurisconsulte Proudhon, et en une *Application sommaire du livre I^{er}*, qui se rattache à cet ouvrage. Les travaux de M. Valette ont mis le texte primitif au courant de la nouvelle jurisprudence et font aujourd'hui une bonne partie de sa valeur (1842-1843, 2 vol. in-8°). M. Valette a de plus collaboré activement, de 1834 à 1843, à la *Revue du droit français et étranger*, continuation de la *Revue étrangère et française*. En 1845, il fut fait chevalier de la Légion d'honneur.

La révolution de 1848 l'appela à jouer un rôle politique ; le Jura, son pays d'origine, l'envoya siéger à la Constituante. Sur les bancs de la Chambre comme dans sa chaire de professeur, M. Valette resta ce que ses aptitudes et ses études profondes l'avaient fait, un légiste. Il s'y montra républicain modéré, intégral, ennemi peu écouté, mais convaincu, de l'illégalité et de l'arbitraire. La Chambre le nomma vice-président du comité de législation ; il lui apporta le précieux concours de son autorité et de ses lumières sur toutes les questions spéciales. M. Valette eut à prendre la parole, soit comme rapporteur, soit comme simple député, sur l'abolition immédiate des majorats, mesure réclamée par M. de Parieu et qu'il crut devoir repousser ; sur la publicité des contrats de mariage, la suppression de la quotité disponible, le travail du dimanche, l'organisation judiciaire, le timbre des effets de commerce, les conditions de la naturalisation des étrangers résidant en France, sur l'inscription hypothécaire, pour répondre à une proposition de M. Victor Considérant. Rarement il eut à aborder les questions de pure politique, et il le fit toujours avec la plus grande modération, comme dans la discussion de la loi sur les clubs et sur la presse. Il montra, même dans les moments difficiles, un si grand respect de la légalité, que, chargé par la Chambre, avec quelques autres députés, MM. Turc, Forel et Lemaire, ayant à leur tête M. Boulay de la Meurthe, de lui rendre compte de l'état de l'insurrection le 23 juin, et, après avoir reçu dans ses bras le général Dumesnil, mortellement blessé, il déclama pour les insurgés vaincus les garanties ordinaires de la justice et se montra hostile aux proscriptions par décret et au fonctionnement des commissions militaires. Pour les délits de presse, il demandait qu'ils fussent soumis au jury.

Réel : en 1849, il siégea à l'Assemblée législative jusqu'à sa dissolution, le 2 décembre 1851. L'Assemblée le nomma membre de la commission chargée de l'étude des réformes à apporter dans la procédure criminelle. Un de ses discours les plus remarquables est celui qu'il prononça au sujet des coalitions (novembre 1849). Après le rejet par la Chambre de l'amendement Morin, qui tendait à établir la liberté absolue des coalitions, M. Valette essaya de faire prévaloir un système mixte, très-libéral au fond, qui ne plaçait sous le coup de la loi pénale que le concert ayant pour but d'arriver injustement et abusivement, de la part des ouvriers comme de la part des patrons, à la cessation du travail. M. Wolowski avait signé avec lui cet amendement que l'Assemblée rejeta, se fondant sur l'embarras qu'éprouverait la magistrature à déterminer l'injustice et l'abus. Il prit encore la parole sur la révision des procès criminels et la réhabilitation des condamnés innocents, intéressantes questions dont la solution fut retardée pour longtemps encore ; la République eut le tort de laisser à l'Empire tous ces grands progrès à réaliser. Mais la solution qu'ont reçue depuis quelques années ces questions de coalition et de réhabilitation témoigne de la justesse des

vues de M. Valette. Lorsque le parti qui menait la République à sa perte combattit à outrance les hautes études universitaires et voulut supprimer les chaires de droit constitutionnel et d'histoire du droit, il s'y opposa de toutes ses forces. Au moment de la dissolution de l'Assemblée législative, M. Valette prit part à la discussion d'un projet de loi relatif aux privilèges et hypothèques, que le coup d'Etat empêcha d'aboutir. Lors du coup d'Etat du 2 décembre 1851, il protesta contre cet attentat, fut incarcéré à Vincennes et recouvra peu après la liberté. Rendu à la vie privée, M. Valette a repris à la Faculté sa chaire de droit français. Cette longue carrière, non encore achevée, vouée tout entière à l'étude et à l'enseignement du droit, à la défense des grands intérêts publics, aux réformes urgentes et depuis longtemps demandées de notre législation, est une des mieux remplies et des plus honorables de notre temps. Il a succédé à M. Troplong comme membre de l'Académie des sciences morales et politiques, le 5 juin 1869.

VALETTE (Jean Parisot de La). V. LA VALETTE.

VALETTE (Siméon FAGON, dit), poète et mathématicien français, né à Montauban en 1719, mort près de la même ville en 1801. Il se livra d'abord à la poésie ; mais, n'ayant point réussi, il se mit à voyager dans les pays lointains. Rentré en France dans un état de dénûment complet, il publia, en 1757, un *Traité de trigonométrie sphérique*, qu'il dédia à d'Alembert et qui fut approuvé par l'Académie des sciences ; il écrivit aussi quelques articles dans le *Mercur*. Poursuivi par la misère malgré tous ses efforts, il trouva, en 1759, un asile à Ferney. Le récit de ses aventures inspira à Voltaire la pièce du *Peuple diable*. On a prétendu, mais à tort, qu'il avait enseigné à Voltaire les éléments des mathématiques.

VALÉTUDINAIRE adj. (va-lé-tu-di-nè-re — lat. *valitudinarius* ; de *valetudo*, santé, rad. *valere*, être fort, et aussi se porter bien ou mal). Maladif, qui a une santé chancelante : *François II, VALÉTUDINAIRE dès l'enfance, mourut à dix-sept ans ; il n'avait régné que dix-sept mois.* (Millet.) *Presque tous les moralistes ont été VALÉTUDINAIRES.* (Rigault.) « Qui est propre aux personnes malades : *Féodor était un prince d'un tempérament VALÉTUDINAIRE.* (Volt.)

— Substantif. Personne valétudinaire : *Les VALÉTUDINAIRES ont besoin d'avoir une conduite appropriée à leur manière d'être.* (Mérat.) *La ville d'Arcachon est une véritable oasis ouverte aux VALÉTUDINAIRES de tous les pays.* (E. Texier.)

— Syn. *Valétudinaire, cacochyme, infirme*, etc. V. *CACOCHYME*.

VALÉTUDINARISME s. m. (va-lé-tu-di-na-ri-sme — rad. *valétudinaire*). Etat de valétudinaire.

VALÉTUDINARIUM s. m. (va-lé-tu-di-na-ri-um — mot lat. formé de *valetudo*, état de santé). Antiq. rom. Infirmerie d'une grande maison ; l'hôpital d'un camp.

VALEUR s. f. (va-leur — lat. *valor* ; de *valere*, valoir). Prix qu'on attache à une chose, à une personne, en raison de son utilité : *Vendre un objet à sa juste VALEUR.* La *VALEUR* des choses est fondée sur leur utilité. (Condill.) *Les bienfaits ne doivent pas se peser à leur VALEUR intrinsèque, mais au poids du cœur.* (J.-J. Rousseau.) *La liberté double la VALEUR et les forces de l'homme.* (Dumouriez.) *Les hommes sont comme les monnaies, il faut les prendre pour leur VALEUR, quelle que soit leur empreinte.* (Mme Necker.)

— Par ext. Prix élevé : *Les blés ont de la VALEUR, sont en VALEUR cette année.*

— Etat de production, en parlant des biens de la terre : *Cette terre est en VALEUR. Il faut que je mette en VALEUR des terres abandonnées depuis le déluge.* (Volt.)

— Fig. Importance : *Il attache trop de VALEUR à cette démarche. A mesure qu'il se découvre des routes nouvelles pour parvenir au pouvoir, on voit baisser la VALEUR de la naissance.* (De Tocqueville.) « Portée, effet, étendue, signification : *Son débit donne beaucoup de VALEUR à ses discours. Il ne connaît pas la VALEUR de ses paroles. Avant d'entamer une discussion, il faut s'entendre sur la VALEUR des mots.* (L. Jourdan.)

— La *valeur de*, Environ, à peu près : *Il s'avance de la VALEUR DE trente pas.*

— Turf. Intérêt pécuniaire attaché à une course.

— Econ. politiq. Propriété qu'a un objet de pouvoir être échangé contre un autre déterminé en nature et en quantité ; objet jouissant de cette propriété : *La VALEUR est une qualité des choses susceptibles d'être échangées.* (Droz.) *La VALEUR, c'est l'appréciation des services échangés.* (Bastiat.) *Toute VALEUR naît du travail.* (Proudhon.) « *Valeur nominale*, Valeur conventionnelle attribuée à un objet et indépendante de sa valeur réelle ; se dit particulièrement des monnaies : *La VALEUR NOMINALE des monnaies est un peu supérieure à leur valeur intrinsèque.* « *Valeur intrinsèque*, Valeur résultant directement de la nature des objets, et non d'une convention ; se dit spécialement des monnaies : *La VALEUR*

INTRINSÈQUE des monnaies est inférieure à leur valeur nominale.

— Comm. Objet servant d'échange : *Il a reçu en à-compte des acquits, des bank-notes, des lingots et autres VALEURS. J'ai touché douze mille francs, VALEUR reçue en espèces. S'il m'avait donné des VALEURS mauvaises, je serais gobé comme un niais.* (Balz.) « *Valeur en compte*, Valeur portée au compte de celui qui doit toucher la somme énoncée dans une lettre de change : *Vous payerez à M... 6,000 francs, VALEUR EN COMPTE.*

— Administr. *Valeur déclarée*, Valeur inscrite dans un envoi, et qui, étant déclarée à l'administration de la poste, est remboursée en cas de perte.

— Point. Intensité relative : *La VALEUR des tons et des couleurs. Il concentre bien ses clairs et leur donne beaucoup de VALEUR. Il exagère la VALEUR du premier plan pour reculer ses fonds.*

— Mus. Durée, en parlant des notes : *La VALEUR de la note est double de celle de la croche.*

— Mathém. Détermination d'une quantité : *Valeur positive. Valeur négative. Chercher la VALEUR de l'inconnue.*

— Syn. *Valeur, prix*. V. *PRIX*.

— Encycl. Econ. soc. Pour résoudre les questions importantes qui se rattachent à la *valeur* des choses, la science traditionnelle nous offre deux théories bien connues, celle qui s'exprime par la formule de l'offre et de la demande et celle qui fait dépendre des frais de production la *valeur* vénale des produits. Occupons-nous d'abord de la première.

Toutes les choses qui ont une *valeur* vénale possèdent un double attribut :

1^o Elles sont des biens ou des richesses dans le sens le plus général du mot ; elles ont de la *valeur* en nature.

2^o Elles sont rares, en ce sens que leur quantité n'est pas illimitée, ni même surabondante, comparativement aux besoins. En effet, lorsque la quantité d'une chose est telle que tout le monde, sans exception, peut en avoir assez et au delà, quelle que soit l'utilité de cette chose, elle n'a aucun prix. Par exemple, l'air atmosphérique est absolument nécessaire au soutien de la vie ; mais, comme il existe en quantité surabondante relativement aux besoins et qu'il n'est nécessaire de prendre aucune peine pour le recueillir, il n'a pas de *valeur* en échange. Considérons, au contraire, les objets qui ont une *valeur* vénale ; nous verrons toujours qu'ils sont rares, en ce sens qu'il n'en existe qu'une quantité limitée, et parfois même insuffisante, relativement aux besoins. C'est le cas du pain, de la viande, du vin, des vêtements.

Voici, du reste, un fait qui montre bien que la rareté est une des causes du prix. C'est que parfois des choses, qui ordinairement existent en quantité surabondante et n'ont point de prix, deviennent rares par accident et qu' aussitôt elles acquièrent de la *valeur*. Alors, c'est le cas de dire avec Massias :

« Que ne vaut un verre d'eau dans le désert, la lumière dans un cachot, une place à la lucarne où l'on respire un air pur ! »

Au contraire, prenons une chose qui ordinairement est rare et a ce la *valeur* ; supposons que, par accident, elle devienne surabondante, nous verrons qu'elle devra perdre toute sa *valeur* vénale. Par exemple si, par une cause toute naturelle, le lait devenait aussi commun que l'eau et que personne ne pût l'accaparer, il est clair que sa *valeur* se réduirait à rien, comme celle de cet élément.

Plus une chose est demandée, plus le prix de cette chose augmente ; plus elle est offerte, plus le prix diminue. C'est ce qu'on exprime en disant que le prix est en raison inverse de l'offre et en raison directe de la demande.

Cette formule est vraie, et elle convient pour expliquer ce qui se passe lorsque l'on considère la *valeur* vénale d'un seul objet. Mais il y a d'autres faits concernant les *valeurs* et les prix, que cette formule n'explique point. Sans doute, si nous ne considérons qu'une seule chose, nous verrons que son prix varie suivant les lois qui viennent d'être indiquées. Mais les variations auront des limites ; le prix de chaque chose se maintiendra toujours entre une limite supérieure et une limite inférieure. De plus, si l'on relève les prix divers que cette chose aura eus pendant une période un peu longue, par exemple, pendant une période de dix années consécutives, on pourra déterminer un prix moyen pour cette période. L'existence de ce prix moyen est un fait qui, comme tout autre fait, a une cause ou une raison d'être. Quelle est la raison de ce fait ? Par exemple, pourquoi le prix moyen d'une tonne de fer a-t-il atteint un certain chiffre, en France, pendant une certaine période ? La formule de l'offre et de la demande ne l'explique pas. Elle n'explique pas non plus pourquoi le prix moyen d'une chose a été supérieur, ou inférieur, ou égal à celui d'une autre chose. Par exemple, elle est impuissante à nous dire pourquoi une livre de café est plus chère qu'une livre de sucre et pourquoi un cachemire de l'Inde coûte plus cher qu'un mouton. Par conséquent, si nous voulons expliquer ces faits, si nous voulons, par exemple, connaître la raison du prix moyen que chaque chose a eu pendant une période

donnée et dans un lieu déterminé, il faut chercher cette raison ailleurs que dans la formule en question.

Pour la trouver, nous allons suivre la voie tracée par Adam Smith dans le sixième chapitre de son livre sur la richesse des nations; nous emploierons la méthode d'analyse; nous décomposerons le prix de chaque chose en plusieurs parties et nous rattacherons chacune de ces parties à la cause qui l'aura produite. Par là, nous arriverons à une autre théorie, à une autre formule, celle des frais de production.

Tout entrepreneur qui aura engagé des capitaux et payé des ouvriers pour produire un article quelconque voudra d'abord rentrer dans ses frais. Par conséquent, il faut que, sur le produit brut, il recouvre au moins toutes les avances qu'il a faites; car, dans le cas contraire, il serait en perte et cesserait bientôt de produire. Sans doute, il y a des circonstances accidentelles qui peuvent déterminer un producteur à subir une perte semblable. Cela peut arriver, par exemple, s'il éprouve un besoin urgent, une gêne extraordinaire. Dans ce cas, il n'y aura qu'un trouble passager. Mais il en sera autrement si ses concurrents ont trouvé moyen de produire un article à meilleur marché que lui par un procédé dont il n'a pas le secret ou dont il lui est interdit d'user, et si dorénavant tous les besoins peu ou être satisfaits moyennant un prix inférieur aux frais qu'il est obligé de faire pour produire le même article. Alors, sans doute, il ne pourra plus vendre ses produits au prix qu'ils lui auront coûté; mais la cause même qui ne lui permettra plus de rentrer dans ses avances le déterminera à cesser sa fabrication. C'est donc seulement par accident et passagèrement que le prix de vente peut tomber au-dessous du prix de revient de telle ou telle maison, et, en général, pour que la production d'un article soit durable, il faut que l'état du marché permette au fabricant de rentrer au moins dans ses avances et d'obtenir ce qu'on appelle un prix rémunérateur.

Il y a quelques exceptions apparentes, mais dont il est facile de rendre compte. Par exemple, il arrive souvent que des articles de mode ou de fantaisie se vendent au-dessous du prix de revient quand la mode commence à passer. Mais, en général, ceux qui font le commerce de pareils articles se mettent en garde contre cette chance, et, dans la nouveauté, ils demandent et obtiennent communément un prix notablement supérieur aux frais de production. Ainsi, ils établissent par avance une compensation qui leur permet de conserver sur le tout un gain souvent très-élevé.

En résumé, la formule des frais peut servir à déterminer la valeur de certains produits; seulement, c'est à la condition qu'on dise les frais à faire et non pas les frais faits. Mais il y a des richesses pour lesquelles ce mode d'appréciation fait complètement défaut. Ce sont celles qui, comme les terres fertiles, les cours d'eau, les étangs et les mines, ne sont pas l'objet d'une fabrication courante et que, par conséquent, on ne peut pas demander à des producteurs spéciaux faisant métier d'en créer de semblables moyennant un prix déterminé et dans un bref délai, pour le bon plaisir des amateurs. Ces richesses sont, en général, des instruments de production et non pas des choses consommables. Comme on ne peut pas les multiplier à volonté, leur valeur venale n'est pas comprimée, comme celle des autres instruments de production, par la possibilité d'en créer de semblables dans un court délai et pour un prix connu à l'avance. De plus, la science économique ne nous offre aucun moyen de déterminer cette valeur d'une manière directe. Mais, à défaut de moyen direct, il y en a un autre qui, pour être indirect, n'est pas moins bon et utile dans la pratique. Ce moyen tient à la nature et aux propriétés des objets dont il s'agit de déterminer la valeur.

En effet, ces objets ne sont pas propres à la consommation, mais à la production, et comme tels ils sont susceptibles de donner un revenu. Or, c'est ce revenu qui est la base de l'évaluation; seulement, il faut tenir compte de deux éléments, la taxe du revenu et sa durée. Il est clair, en effet, qu'à chiffre égal de rente annuelle l'instrument qui pourra donner cette rente pour un temps plus long vaudra plus que celui qui ne pourra la donner que pour un temps plus court.

Revenons maintenant à la valeur absolue des choses, à leur valeur d'utilité. Il n'y a pas de mesure absolue de la valeur. La valeur d'usage des choses n'est rien de plus que la somme des satisfactions positives qu'elles peuvent donner à celui qui les consomme. Si les objets ne se trouvent point sous la main du consommateur, s'il faut qu'il se donne la peine d'aller les chercher au loin, la peine de les conserver ou de les empêcher de perdre leur valeur d'usage, ces peines ou, ce qui revient au même, ces travaux doivent entrer en déduction des satisfactions positives ou de la valeur réelle des objets; donc le travail en tant que peine doit être porté en déduction de la valeur d'usage. Le travail ou peine constitue donc relativement à la valeur d'usage une véritable valeur négative. Si les jouissances retirées de l'usage sont supérieures aux peines que l'acquisition de ces va-

xv.

leurs a coûtées, il est évident que la valeur positive ou de satisfaction est supérieure à la valeur négative ou de travail. La véritable valeur est donc dans l'excédant de la valeur positive sur la valeur négative, l'excédant de la jouissance sur la peine ou le travail.

La valeur négative ou valeur du travail en tant que peine est-elle supérieure à la valeur positive ou valeur d'usage, la production est nécessairement absurde; car, au lieu de donner un excédant de satisfaction, elle donnerait un excédant de peine; au lieu de donner un bénéfice, elle donnerait une perte; ce produit, dans ce cas, ne vaudrait pas ce qu'il a coûté.

Y a-t-il égalité entre la valeur négative, qui n'est autre que le prix de revient, et la valeur positive, il n'y a ni perte ni bénéfice. La production n'a encore aucune raison d'être. Enfin, le prix de revient, exprimé en peines ou en efforts, est-il inférieur à la valeur d'usage, la production peut être raisonnable. Mais elle ne l'est pas nécessairement, car il peut arriver que cette production empêche d'autres qui, à travail égal ou avec des efforts équivalents, donneraient des bénéfices supérieurs.

Pour étudier à fond cette question qui renferme l'essence de la science économique, consultez : le *Traité d'économie politique* de J.-B. Say; les *Œuvres* de Ricardo; Dumesnil-Marigny, *Catéchisme d'économie politique*; J.-A. Langlois, *L'Homme et la Révolution*.

VALEUR s. f. (va-leur — du lat. *valere*, être fort, être courageux). Vertu guerrière qui pousse à affronter les dangers : *Une valeur héroïque*. La VALEUR ne peut être une vertu qu'autant qu'elle est réglée par la prudence. (Fén.) Si la VALEUR a ses prodiges, elle a aussi ses périls. (E. de Gir.) L'honneur fait la VALEUR du soldat, le crédit du négociant, le respect mutuel et la confiance. (E. Scherer.) La valeur aux duels fait moins que la fortune.

CORNEILLE.

La valeur n'est valeur qu'autant qu'elle est tranquille.

PIRON.

— Par ext. Fermeté courageuse : *C'est le hasard qui fait les héros, c'est une VALEUR de tous les jours qui fait le juste*. (Mass.)

— Syn. Valeur, bravoure, cœur, etc. V. BRAVOURE.

— Allus. littér. Je suis jeune, il est vrai; mais aux âmes bien nées La valeur n'attend pas le nombre des années. Vers de Corneille dans le *Cid*. V. AMÉ.

VALEUREUSEMENT adv. (va-leu-reu-ze-man — rad. *valeur*). Avec valeur : *Combattre, succomber VALEUREUSEMENT*.

VALEUREUX, EUSE adj. (va-leu-reu, en-ze — rad. *valeur*). Qui a de la valeur, du courage : *Un soldat VALEUREUX*.

Les hommes valeureux le sont du premier coup. CORNEILLE.

— Par ext. Qui a une ardeur courageuse : *Il n'est pas VALEUREUX au travail*.

VALFENERA, bourg du royaume d'Italie, district d'Asti, mandement de Villanova d'Asti; 2,034 hab.

VALFONS (Charles DE MATHEI DE), général français, né à Nîmes en 1710, mort en 1786. Lieutenant de cavalerie à dix-sept ans, il s'éleva par sa valeur jusqu'au grade de lieutenant général, et, dans le cours de sa carrière militaire, assista à vingt-six sièges et à six batailles sans recevoir aucune blessure. Il avait laissé des *Souvenirs*, qui ont été publiés de nos jours par un de ses petits-neveux (Paris, 1860, in-18). Cet ouvrage, qui va de 1710 à 1786, renferme des particularités curieuses sur les personnages marquants de la cour de France pendant cette période.

VALGIDÉ, ÉE adj. (val-ji-dé — de *valgue*, et du gr. *idea*, forme). Qui ressemble ou qui se rapporte au genre valgue.

— s. f. pl. Groupe d'insectes coléoptères, de la famille des lamellicornes, ayant pour type le genre valgue.

VALGORGE, bourg de France (Ardèche), ch.-l. de canton, arrond. et à 20 kilom. N.-O. de Largentière, sur la rive gauche de la Baume; pop. aggl., 287 hab. — pop. tot., 1,352 hab. Au-dessus du bourg s'élève le plateau du Tonargue (1,528 mètres d'altitude).

VALGRANA, bourg du royaume d'Italie, province et district de Coni, ch.-l. de mandement; 2,312 hab.

VALGUARNERA, ville du royaume d'Italie, dans la Sicile, province de Caltanissetta, district de Piazza-Armerina, ch.-l. de mandement; 3,519 hab.

VALGUARNERA (Mariano), littérateur italien, né à Palerme en 1564, mort dans la même ville en 1634. Après avoir étudié les langues grecque, latine, hébraïque, syriaque et la plupart des langues modernes, il alla passer quelque temps en Espagne, puis, à la mort de sa femme, il revint dans sa patrie, entra dans les ordres et se consacra à l'histoire de son pays natal. Philippe IV, qui n'avait pu lui faire accepter les fonctions de chapelain de la cour d'Espagne, l'avait nommé abbé de Sainte-Anastasia. Nous citons, parmi ses écrits : *Discorso dell'origine ed antichità di Palermo, e de' primi abitatori della Sicilia e dell'Italia* (Palerme, 1614,

in-40); *Epigrammata et anagrammata græca in Urbani VIII laudem* (Palerme, 1623, in-fol.); *Memoria della deputazione del regno di Sicilia e della città di Palermo* (Palerme, 1630, in-40); *Canzone d'Anacreonte, tradotte in versi sciolti*, publiés un siècle et demi après la mort de l'auteur (Palerme, 1795, in-12).

VALGUE s. m. (val-ghe — du lat. *valgus*, cagneux). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des lamellicornes, tribu des scarabées méliophiles, type du groupe des valgidés, comprenant une quinzaine d'espèces, dont une seule habite l'Europe.

VALGULIO (Charles), helléniste italien, né à Brescia en 1440, mort en 1498. Secrétaire du cardinal César Borgia, il fut l'un des premiers qui aient traduit en latin quelques-unes des œuvres de Plutarque. On lui doit les traductions des *Préceptes du mariage* et du *Traité de la vertu morale*, publiés ensemble (Brescia, 1497, in-40); du *Dialogue sur la musique* (Brescia, 1507, in-40), et des *Opinions des philosophes*, réunies aux trois ouvrages précédents (Paris, 1514). On trouve aussi ces traductions dans la collection intitulée : *Plutarchi Chæronæi philosophi historicque clarissimi opuscula quæ exstant omnia* (Venise, 1532, in-80).

VALGUS s. m. (val-guss — mot. lat. qui signif. cagneux). Méd. Vice de conformation consistant en ce que le pied est retourné en dehors.

— Encycl. La déviation, dans le valgus, se fait dans le même point que dans le varus (v. ce mot), mais en sens inverse; ainsi, la face externe de l'astragale devient supérieure, le scaphoïde et le cuboïde sont tournés en dehors. Dans le valgus, le pied est dévié en dehors; l'axe du pied forme avec celui de la jambe un angle à sinus ouvert en dehors. La face dorsale du pied regarde en avant, sa face plantaire en arrière; le bord interne du pied est convexe et touche le sol, le bord externe concave regarde en haut. Le pied porte sur le sol par son bord interne élargi par le fait de l'écartement que l'on constate entre le premier métatarsien et le premier cunéiforme, entre ce dernier et le scaphoïde, enfin entre le scaphoïde et l'astragale. Les péroniers sont rétractés, les jambiers antérieur et postérieur sont allongés. La progression n'est gênée que par le défaut d'une base de sustentation suffisante. Le valgus réclame le même traitement que le varus; il n'y a pour ainsi dire qu'à retourner les appareils, en les modifiant seulement suivant que le pied est fléchi ou étendu.

VALHALLA, paradis des héros, chez les Scandinaves. V. WALHALLA.

VALHIE s. f. (va-li). Bot. V. VAHLIE.

VALHUBERT (Jean-Marie-Roger-), général français, né à Avranches en 1764, tué à Austerlitz en 1805. Engagé, avant l'âge de vingt-deux ans, dans le régiment d'infanterie Rohan-Soubise, il se trouvait dans sa famille quand éclata la Révolution. Partisan passionné des idées républicaines, il fut élu par ses concitoyens chef du premier bataillon de la Manche. Il prit part à l'expédition de Belgique sous les ordres de Luckner, fut fait prisonnier au Quenoy; puis, échangé en 1795, il fut incorporé dans l'armée d'Italie et déploya à Marengo tant d'intelligence et de bravoure que Bonaparte lui envoya une arme d'honneur, plus une gratification de 12,000 fr., que Valhubert partagea avec ses compagnons d'armes. La lettre du premier consul était conçue en ces termes : « Je vous envoie le brevet d'honneur. Jamais je n'oublierai les services que vous avez rendus à la patrie. Je me souviendrai dans toutes les circonstances de votre conduite à Marengo. Blessé, vous voulûtes vaincre ou mourir sous mes yeux. » Nommé en 1804 général de brigade, il fut attaché au 5^e corps de la grande armée. Frappé d'un éclat d'obus à Austerlitz, il mourut sur le champ de bataille. Ses soldats voulaient l'emporter à l'ambulance : « Non, mes amis, dit-il, restez à vos rangs; vous me relèverez lorsque vous serez vainqueurs. »

VALIDATION s. f. (va-li-da-si-on — rad. *valider*). Action de valider : *La VALIDATION d'une élection. Un arrêt de VALIDATION*.

VALIDE adj. (va-li-dé — lat. *validus*, mot qui représente exactement le sanscrit *balita*, *valita*, fort, robuste. Le latin *validus* vient de *valere*, être fort, vigoureux, de même que son corrélatif sanscrit *balita*, *valita* vient de la racine *bal*, vivre, c'est-à-dire avoir de la force, de la vigueur, racine qui est représentée exactement par le latin *valere*, et d'où proviennent aussi en sanscrit *bala*, force, puissance et, comme adjectif, fort, robuste, gros, etc., *balin*, fort et aussi taureau, etc. Le nom du taureau est resté dans un assez grand nombre de langues aryennes : bengali *bolod*, hindoustani *baï*, marat *baïla*, bouff, persan *balā*, vache noire; ancien slave et russe *volu*, polonais *woł*, bohémien *vol*, illyrien *vola*, lithuanien *butis*, *butis*, bœuf, scandinave *bauti*, même sens, *bauti*, *belia*, vache; anglo-saxon *butlan*, veau, anglais *bull*, *bullock*; irlandais *butlan*, *bulog*, kymrique *butla*. La variation de la voyelle de a en u doit être attribuée à l'influence rétrogressive de la liquide). Qui est dans les conditions voulues pour produire son effet légal ou na-

turel : *Le testament d'un incapable n'est pas VALIDE. Le mariage est-il une fois reconnu VALIDE, c'est pour toujours*. (Bourdaloie.) Il Valable, acceptable : *La logique générale des langues ne peut fournir aucune raison VALIDE en faveur de l'ancienneté des hommes*. (Chateaub.)

— Sain, pouvant vaquer au travail : *L'indigent VALIDE a droit au travail et l'infirme au secours*. (Lévis.)

— Substantiv. Personne valide : *Les malades et les VALIDES*.

— s. m. Pêche. Nom qu'on donne, au Havre, à la morue de qualité inférieure.

VALIDÉ adj. f. (va-li-dé — de l'ar. *oulada*, enfant). Qualification donnée par les Turcs à la sultane mère : *La sultane VALIDÉ*.

— Substantiv. Sultane mère : *Il est d'usage qu'à la rupture du jeûne la VALIDÉ fasse cadeau au sultan d'une fille vierge et de la beauté la plus parfaite*. (Th. Gaut.)

VALIDEMENT adv. (va-li-de-man — rad. *valide*). D'une manière valide : *Tester VALIDEMENT*.

VALIDER v. a. ou tr. (va-li-dé — rad. *valide*). Rendre ou déclarer valide : *VALIDER une élection. VALIDER une défense. Le peuple est la seule autorité qui n'ait pas besoin d'avoir raison pour VALIDER ses actes politiques*. (Jurieu.)

VALIDIA ou VALEDIA, ville et port de l'empire de Maroc, dans la province et à 175 kilom. N.-O. de Maroc, sur l'Atlantique; 2,500 hab. A en juger par l'étendue de son enceinte murée, ce fut autrefois une ville importante; son port est d'un accès difficile.

VALIDIROSTRE adj. (va-li-di-ro-stre — du lat. *validus*, fort; *rostrum*, bec). Zool. Qui a le bec ou le rostre fort.

VALIDITÉ s. f. (va-li-di-té — lat. *validitas*; de *validus*, valide; rad. *valere*, être fort). Eut de ce qui est valide, de ce qui est dans les conditions voulues pour produire son effet : *La VALIDITÉ d'un contrat, d'une signature, d'un consentement. La VALIDITÉ d'un sacrement*.

VALIER (Jacob), prêtre et maître d'école à Briançon vers 1530. Il embrassa la Réforme et se réfugia en Suisse, où il fut nommé pasteur d'Aubonne en 1537. Quelques années après, il fut appelé comme pasteur et professeur de théologie à Lausanne et remplit ces fonctions à la satisfaction générale, jusqu'en 1559, année où il se retira à Genève avec Viret, pour lequel il éprouva une vive sympathie. De Genève, il fut envoyé à Rouen pour y favoriser les progrès de la Réforme. Il ne faut pas le confondre, suivant M. H. Haug, avec un autre ministre nommé Valier, dont la biographie suit à son ordre orthographique.

VALIÉRIAN s. m. (va-lié-ri-an — mot javanais). Bot. Espèce de cannabis, de Java, sur les racines duquel croît en parasite la raflesia d'Arnold.

VALIÈRE s. m. (va-liè-re). Econ. rur. Mouton gras du Poitou.

VALIERO (Agostino), prêtre et littérateur italien, né à Venise en 1531, mort à Rome en 1606. Il fit de très-brillantes études, et à vingt-sept ans il enseignait la philosophie dans sa ville natale. Successivement évêque de Vérone et de Palestrina, il fut nommé cardinal par Grégoire XIII. On cite, parmi ses ouvrages : *De acolythorum disciplina* (Venise, 1571, in-24); *Rhetorica ecclesiastica* (Venise, 1574, in-80), traduit en français sous le titre de *Rhetorique des prédicateurs* (Paris, 1750, in-12); *Episcopos* (Milan, 1575, in-40); *De recta philosophandi ratione* (Vérone, 1577, in-40); *Vita Caroli Borromæi* (Rome, 1586, in-40); *Card. Bernardi Nauigerii vita* (Rome, 1602, in-40), etc. — Un de ses parents, André VALIERO, né également à Venise, fut sénateur de cette ville et se fit connaître en littérature par une *Histoire de la guerre de Candie* (Venise, 1679, in-40).

VALIERO (Bertuccio), doge de Venise, né en 1586, mort en 1658. Il succéda, le 15 juin 1656, à François Cornaro et s'attacha surtout à mettre fin à la guerre de Candie, qui avait déjà été si désastreuse à la république. Mais, malgré la victoire navale remportée, le 26 juin 1656, par les Vénitiens sur les Turcs dans le détroit des Dardanelles, et qui valut à Venise la possession des îles de Ténédos et de Lemnos, il se vit contraindre dans sa politique pacifique par Giovanni Pesaro, dont les efforts eurent pour résultat d'empêcher la conclusion de la paix avec les Turcs, qui l'avaient presque implorée après cette victoire. Ce fut ce même Pesaro qui fut élu doge à la mort de Valiero.

VALIERO (Silvestro), doge de Venise, fils du précédent, mort en 1700. Il était capitaine général des troupes de la république lorsqu'il fut élu, en 1694, en remplacement du doge François Morosini. Plusieurs victoires sur les Turcs illustrèrent les premières années de son administration, mais elles n'eurent aucun résultat décisif, et ce fut surtout aux triomphes du prince Eugène sur les Turcs que fut due la conclusion de la paix de Carlowitz (7 février 1699), qui donna à Venise la Morée, les îles d'Égine et de Sainte-Maure, ainsi que trois places fortes de la

Dalmatie. Valiero eut pour successeur Louis Mocenigo.

VALIGNANI (Alexandre), missionnaire italien, né à Chieti en 1537, mort à Macao en 1606. Entré chez les jésuites, il fut envoyé en 1573 aux Indes orientales et s'acquitta de sa mission avec une rare énergie. D'un tempérament robuste, d'allures décidées, d'un caractère résolu, Valignani s'imposa par son courage et sa fermeté aux populations sauvages; il semblait provoquer à plaisir le danger. On a de lui : *Commentarii ad Japonios et ad ceteras Indiarum nationes christianæ fidei mysteriis imbuendas* (liv. X et XI de la Bibliothèque de Possevin); *Litteræ de statu Japoniæ et Chinæ* (Anvers, 1603, in-12).

VALIKHAHA s. m. (va-li-ka-a). Bot. Syn. de MÉMÉCYLOS, genre type des mémécylées.

VALIN (René-Josué), magistrat et écrivain français, né à La Rochelle en 1695, mort dans cette ville en 1768. Avocat au présidial de La Rochelle, il plaida pendant plusieurs années et se fit connaître par un commentaire très-estimé sur la *Coutume de La Rochelle et du pays d'Aunis* (La Rochelle, 1756, 3 vol., in-40). Un second ouvrage vint accroître sa réputation; c'est son *Commentaire sur l'ordonnance du mois d'août 1681, concernant la marine* (La Rochelle, 1760), dont la première édition fut promptement épuisée. Ces publications lui valurent d'être nommé successivement procureur du roi, procureur de l'hôtel de ville de La Rochelle, enfin procureur du roi du siège de l'amirauté de la même ville. Valin était non-seulement un savant juriconsulte, mais encore un versificateur agréable. Il fut l'un des premiers membres de l'Académie royale établie à La Rochelle (1733). Outre les ouvrages précités, on lui doit : *Traité des prises ou Principes de la jurisprudence française concernant les prises qui se font sur mer* (La Rochelle, 1763, 2 vol., in-8°, souvent reliés en 1 vol.).

VALINCOUR (Jean-Baptiste-Henri du Troussit de), littérateur français, né à Paris en 1653, mort en 1730. En 1681, la protection de Bossuet le fit entrer, en qualité de gentilhomme, dans la maison du comte de Toulouse, prince du sang et grand amiral; puis il devint secrétaire de la marine, historiographe du roi, remplaça Racine à l'Académie française (1699) et fut admis à l'Académie des sciences en 1721. Demi-littérateur et demi-gentilhomme, Valincour fut un assez faible écrivain. Il acquit cependant la réputation d'un homme de goût et gagna l'amitié des grands écrivains de son temps. C'est à lui que Boileau dédia sa onzième satire. Un certain nombre de ses manuscrits furent détruits dans un incendie. On a de lui des *Lettres sur la Princesse de Clèves* (1678), critique judicieuse et pleine d'aménité; une *Vie de François de Lorraine, duc de Guise* (1668), des stances, des contes, des traductions en vers, une *Lettre sur Racine*, etc.

VALINGA s. m. (va-lain-ga). Espèce de cornemuse en usage chez les Russes.

VALISE s. f. (va-li-ze). Long sac de cuir disposé pour être porté en croupe : *Il détacha lui-même sa valise, la chargea sur ses épaules et me conduisit à une chambre.* (Le Sage.)

... Je ne crois pas, moi, que dans votre valise [dise. Nous eussions pour vingt francs de bonne marchandise.]

Sorte de petite malle en cuir, très-légère.

VALISNÈRE s. f. (va-li-snè-re). Bot. V. VALISNERIE.

VALISNÉRIE s. f. (va-li-snè-ri). Bot. V. VALISNERIE.

VALKENBURG (Thierry), peintre hollandais, né à Amsterdam en 1675, mort en 1721. Il étudia sous différents maîtres peu connus et, en dernier lieu, sous Jean Weenix, dont il s'appropriait la manière, tout en conservant une certaine originalité. Il avait déjà quelque célébrité lorsqu'il conçut le dessein de se rendre en Italie; mais l'accueil enthousiaste qu'il reçut à Vienne l'y fit renoncer, et il revint quelque temps après dans sa ville natale, où il eut différents travaux à exécuter pour Guillaume III, roi d'Angleterre. A la mort de ce prince, le roi de Prusse voulut l'attirer à sa cour; mais l'artiste repoussa cette offre, par condescendance pour sa femme, à laquelle il était uni depuis peu et qui devait bientôt remplir sa vie d'amertume. Ce fut pour chercher une distraction à ses chagrins domestiques qu'il partit pour Surinam; mais sa santé ne put se faire au climat brûlant de cette île, et il revint dans sa patrie, où il mourut dans la force de l'âge et du talent. Valkenburg excellait surtout dans les tableaux de nature morte, et l'on cite comme de véritables chefs-d'œuvre en ce genre ses toiles représentant un *Lièvre mort*; des *Oiseaux morts, avec quelques attributs de chasse*; *Chat tenant un coq sous ses pattes*, etc. Il jouissait aussi d'une certaine réputation comme peintre de portrait, et ses figures se distinguaient par la vivacité et le naturel du coloris, la vérité de la ressemblance et la vigueur de la touche.

VALKI, ville de la Russie d'Europe, dans le gouvernement et à 48 kilom. S.-O. de Karkow, ch.-l. du cercle de son nom, sur la

Mja; 9,700 hab. Commerce de céréales et de bestiaux.

VALKIRIES, déesses de la mythologie scandinave. V. WALKYRIES.

VALLA (La), bourg et commune de France (Loire), canton de Saint-Chamond, arrond. et à 20 kilom. de Saint-Etienne, sur un contrefort du mont Pilat; pop. aggl., 512 hab. — pop. tot., 2,128 hab. Ruines du vieux château de Thoil.

VALLA (Laurent), savant philologue du xve siècle, né à Rome en 1406, mort à Naples en 1457. Il fut un de ceux qui, avec le Pogge, contribuèrent le plus à la restauration des lettres. Il professa l'éloquence à Pavie, puis à Milan, à Gènes, à Florence, suivit Alphonse V d'Aragon dans toutes ses expéditions en Italie (1435-1442), revint à Rome en 1443 et acheva un ouvrage très-remarquable, *De falso credita et ementita Constantini donazione libellus*, où il réduisit à néant le document apocryphe de la prétendue donation de Constantin, sur lequel les papes appuyaient leurs prétentions à la domination temporelle. Menacé de poursuites, il s'enfuit à Barcelone, puis revint à Naples, où Alphonse l'accueillit avec bonté et le choisit pour son historiographe. Sous le pape Nicolas V (1447), il fut rappelé à Rome et nommé secrétaire apostolique et chanoine de Saint-Jean-de-Latran. Mêlé à toutes les polémiques littéraires de son temps, il ne se montra pas moins acerbe et agressif que ses adversaires. C'est surtout avec le Pogge qu'il eut une de ces interminables luttes qui étaient le scandale des lettres à cette époque, et où les injures tenaient le plus souvent lieu d'arguments. Bien que Valla ait rendu d'éminents services à son siècle par de nombreuses versions d'auteurs grecs, c'est surtout comme latiniste qu'il acquit une immense célébrité. Son ouvrage le plus fameux est son traité des *Eleganties de la langue latine* (Venise, 1471), qui se répandit rapidement dans toutes les écoles et qui fut, pour ainsi dire, le code de l'enseignement pendant la plus grande partie du xve siècle. Ce travail, qui a été déparé depuis, n'en atteste pas moins une grande sagacité de recherches et un rare discernement. Les *Œuvres* de cet écrivain ont été publiées à Bâle (1543). Outre les écrits que nous avons mentionnés, on remarque dans ce recueil : *De libero arbitrio*; *Antidoti in Poggium libri IV*; *De dialectica libri III*; *Commentarium in Salustium*; *Historiarum Ferdinandus regis Aragonis libri III*; *Calumniam theologica L. Vallæ olim Neupoli tentata*; *Emendationes in Livium de Bello punico*; *Facetias morales seu Æsopos translatus*, ouvrage traduit en français par G. Tardif sous les titres d'*Apologues et fables de L. Valla* (Paris, 1490, in-fol.) et de *Menus propos fabuleux* (Paris, 1542, in-8°), etc. La plupart de ces ouvrages avaient déjà été publiés à part.

VALLA (Georges), médecin, littérateur et physicien italien, né à Plaisance vers 1430, mort à Venise en 1500. Il étudia la langue et la littérature grecque sous Andronic et professa successivement à Milan, à Pavie et à Venise. Il fit faire un grand pas à la médecine en traduisant plusieurs ouvrages grecs et en composant lui-même plusieurs écrits sur cette science. Parmi les principaux, nous citerons les suivants : *Universæ medicinæ, ex Græcis potissimum contractæ, libri septem* (Venise, 1501, in-fol.); *Interpretatio latina Alexandri Aphrodisi de febrium causis et differentiis* (Lyon, 1506, in-8°); *De humani corporis partibus opusculum* (Bâle, 1527, in-8°); *Rhasis de pestilentia liber græce interpretatus* (Bâle, 1529, in-8°); *De simplici natura liber unus* (Strasbourg, 1525, in-8°); *De universi corporis purgatione* (Strasbourg, 1529, in-8°), etc.

Valla n'était pas seulement un humaniste et un médecin distingué. Versé dans toutes les sciences naturelles, il rendit d'importants services par ses traductions du quatorzième livre d'Euclide et de son *Introduction harmonique*, des ouvrages de Proclus *Sur la sphère*, de Nicéphore *Sur l'astrolabe*, d'Aristarque de Samos *Sur les grandeurs et distances du soleil et de la lune*, d'Aristotele *Sur le ciel*. Il avait composé, sous ce titre : *De rebus ex-tentis ac fugiendis*, une sorte d'encyclopédie comprenant l'arithmétique en trois livres, la musique en cinq, la géométrie en six, l'astrologie et l'astrologie médicale en quatre. Cet ouvrage n'a vu le jour qu'après sa mort, en 1501.

VALLA (Nicolas), juriconsulte français du xvie siècle. Conseiller successivement aux parlements de Paris et de Rennes, il laissa, sous ce titre : *De rebus dubiis et questionibus in jure controversis tractatus viginti*, un ouvrage qui a joui longtemps d'un grand crédit en matière de jurisprudence. La cinquième édition fut publiée à Arnheim en 1638.

VALLA (Joseph), théologien français, né à L'Hôpital (Forez), mort à Dijon en 1790. Entré dans la congrégation de l'Oratoire, il professa les humanités à Soissons et à Lyon. Il a publié, dans cette dernière ville, *Institutiones philosophicæ* (1782, 5 vol., in-12), livre connu sous le nom de *Philosophie de Lyon*, et qui est resté classique jusque dans ces derniers temps. Dans les éditions subséquentes, on y a corrigé certains passages un peu entachés de jansénisme. On doit encore

au Père Valla, en société avec Tabaraud et Charrier de La Roche : *Institutiones theologicæ* (Lugduni, 1784, 6 vol., in-12).

VALLADARES Y SAAVEDRA (Ramon), littérateur espagnol, né à Algesiras, province de Cadix, en 1824. Il étudia le droit, exerça quelque temps la profession d'avocat, obtint ensuite un emploi à la direction générale des contributions, puis une chaire de littérature à l'Académie de musique et de déclamation de Madrid et y renonça plus tard pour devenir consul d'Espagne à Naples. On a de lui : *Notions sur l'histoire du théâtre espagnol*; *De l'abolition de la peine de mort en matière politique*; *Légendes populaires en prose et en vers*; des comédies, telles que : *la Reine Sibylle*; *Perdre son temps*; *L'âme en peine*; plusieurs drames, entre autres : *Un fidèle pour un traître*; *les Jugements de Dieu*; *le Miroir de la faveur*; *l'Amour à l'épreuve*; *le Cœur d'un père*; *Martin la garde-côte*; *Gonzalo le Bâlard*; *l'Indépendance espagnole*, etc. Il a, en outre, été rédacteur en chef de plusieurs journaux littéraires.

VALLADIER (André), littérateur et théologien français, né à Saint-Paul, près de Montbrison, vers 1565, mort à Metz en 1638. Entré chez les jésuites, il enseigna à Avignon les humanités et la rhétorique. Sa réputation comme prédicateur ayant excité la jalousie de ses collègues, il quitta Avignon et prêcha pendant quelque temps à Moulins. Les jésuites, on ne sait pour quelle cause, lui avaient voué une haine implacable. Henri IV avait mandé Valladier pour lui confier la rédaction des annales de son règne. On cachait au prélat l'ordre du roi, et les persécutions devinrent telles qu'il rompit avec son ordre. Nommé en 1608 prédicateur du roi, puis chanoine de Metz et abbé de Saint-Arnould, un procès avec le cardinal de La Rochefoucauld, au sujet de cette dernière dignité, lui attira de nouveaux désagréments, qu'il esquivait par la fuite; et quand, en 1621, il rentra en possession de son abbaye, il y trouva les bénédictins de Saint-Vanne installés par ordre du prince de Vaudemont. On cite, parmi les écrits de Valladier : *Speculum sapientiæ matronalis* (Paris, 1604, in-4°); *le Pontife chrétien* (Paris, 1612, in-8°); *la Sainte philosophie de l'âme* (Paris, 1613, in-8°); *la Tyrannie étrangère* (Paris, 1626, in-4°); *les Saints montagnés et collines d'Orval et de Clairvaux*, panegyrique du Père Bernard de Montgaillard, fameux ligueur (1629, in-4°).

VALLADOLID, la *Pintia* des Romains, ville d'Espagne, ch.-l. de la province de son nom, à 154 kilom. N. de Madrid, au confluent de la Pisuerga et de l'Esqueva et près du canal de la Castille, par 41° 39' de latit. N. et 70° 2' de longit. O.; 57,400 hab. Siège d'un archevêché érigé en 1857; résidence du gouverneur et des autorités civiles et militaires de la province. Université fondée en 1348 et célèbre par ses études de droit; cour d'appel; école des beaux-arts; école d'artillerie; place de garnison. Bibliothèque publique, très-riche en manuscrits précieux et éditions anciennes; huit collèges. Valladolid était autrefois une ville opulente par son industrie et par son commerce, aujourd'hui bien déchu; on y trouve encore quelques fabriques de lainages, chapellerie, soieries, toiles, coton, papiers, liqueurs, poterie et parfumerie. Le commerce actuel consiste presque entièrement dans le trafic des objets de consommation locale. Cette ville est très-grande, eu égard à sa population; son enceinte murée est percée de six portes; ses rues sont, en général, régulières et larges, mais mal entretenues. L'affluence considérable des étudiants, le passage continu des voyageurs et des négociants qui se rendent à Madrid lui donnent cependant un vif aspect d'activité.

Valladolid est une ville très-ancienne, bâtie sur les ruines d'une cité romaine, dont on retrouve encore fréquemment des vestiges aux environs. Sa position septentrionale, en la garantissant de toute tentative de la part des Maures, la fit choisir comme capitale de l'Espagne. C'est à Valladolid qu'eut lieu le mariage de Ferdinand et d'Isabelle, à l'occasion duquel furent célébrés des fêtes dont les chroniques nous ont laissé le souvenir. Christophe Colomb mourut dans la même ville en 1506; Philippe II y naquit en 1527. Valladolid conserva le titre de capitale et fut le séjour préféré de la royauté jusqu'au jour où Philippe II en transféra définitivement le siège à Madrid. Un instant, Philippe III retourna à Valladolid et y fut suivi par les grandes administrations de l'Etat; mais, à l'avènement de Philippe IV, la cour retourna à Madrid, qui n'a pas cessé, depuis cette époque, d'être le centre du gouvernement espagnol. En 1808, Valladolid fut une des premières villes de l'Espagne qui tentèrent d'opposer une résistance obstinée à l'occupation française. Don Miguel de Cevallo y fut égorgé par la populace, qui força ensuite le général don Gregorio de La Cuesta de la conduire contre l'armée française. Les défenseurs de Valladolid furent défaits au pont de Cabezón le 12 juin 1808, et la ville tomba au pouvoir des Français. Lorsque Napoléon Ier passa les Pyrénées pour consolider sa domination en Espagne, il tint son quartier général à Valladolid, pendant le mois de janvier 1809.

— **Monuments.** La cathédrale de Valladolid, restée inachevée, fut commencée sous Phi-

lippe II, en 1585, par le célèbre Juan de Herrera. Elle devait, dans la pensée de son fondateur, constituer un monument unique dans la chrétienté et avec lequel Saint-Pierre de Rome pût rivaliser seul. Mais la mort de Philippe II interrompit les travaux et ne permit pas à Herrera de donner à son œuvre les proportions qu'il avait projetées. La façade de l'édifice se compose de deux corps d'ordre dorique. L'intérieur, d'une simplicité non moins grande, mais imposant, contient plusieurs chapelles remarquables, entre autres celle où se trouve le tombeau du comte Pedro Ansures, seigneur de Valladolid. Ce tombeau est surmonté d'une urne funéraire, sur laquelle s'appuie la statue du comte. Le chœur de l'église, ou *silleria*, contient les stalles de l'ancienne collégiale et celles qui proviennent du couvent, aujourd'hui détruit, de San-Pablo. Ces dernières ont été exécutées sur les dessins d'Herrera, architecte de la cathédrale. Parmi les peintures qui ornent l'édifice, il faut citer *l'Assomption* de Zacharias Velazquez, qui surmonte le maître-autel; un tableau de l'école florentine, représentant *le Crucifiement*, et une *Transfiguration* de Luca Giordano. L'ancien cloître, qui correspondait avec la cathédrale, est encore debout; il est conçu dans le style dorique, comme la basilique. Il en est de même des archives, où l'on conserve encore les plans primitifs et un modèle complet, en bois, de la cathédrale, telle que Juan de Herrera s'était proposé de l'édifier. Le trésor de la cathédrale, un des plus riches de l'Espagne, grâce aux fréquentes libéralités des souverains qui résidèrent dans cette ville, possédée, entre autres chefs-d'œuvre, un tabernacle ou custodie d'argent massif. Ce tabernacle, ciselé par Juan d'Arfe en 1590, pèse 232 marcs, soit 63kil.196, et mesure 2 mètres de hauteur. Sa face principale représente Adam et Eve dans le paradis terrestre. Il est promené chaque année pendant la procession de la Fête-Dieu.

Le principal monument de Valladolid, après la cathédrale, est le palacio Real, ancienne résidence des rois d'Espagne. Cet édifice est plus remarquable par les souvenirs qu'il évoque que par son extérieur architectural, assez médiocre. Agrandi au commencement du xviie siècle par Philippe III, il fut aménagé, sous le règne d'Isabelle II, pour servir de résidence à l'infant don François de Paule. Le patio, ou cour intérieure du palais, est entouré d'une suite de bas-reliefs de Berruguete, représentant toute la série des empereurs romains. Un escalier monumental conduit aux galeries supérieures, dont la magnificence contraste avec l'apparence extérieure du palais. C'est dans le palacio Real que demeura Napoléon lors de son passage en Espagne.

Quelques églises de Valladolid méritent également une mention spéciale. L'église Santa-Maria-de-las-Augustinas, dont la construction remonte à 1604, présente une façade d'ordre corinthien, sur laquelle se détachent les statues de *Saint Pierre* et de *Saint Paul* et celle de la *Piété*. On remarque à l'intérieur une *Mater Dolorosa*, qui passe pour un des chefs-d'œuvre de Jean de Juni. L'église de la Magdalena, construite en 1570 par l'architecte Rodrigo Gil, est un édifice gothique, dont la façade porte encore les armoiries de son fondateur, Pedro de Gasca, évêque de Palencia. On y remarque un retable d'ordre corinthien, dû à Esteban Jordan. L'église San-Lorenzo possède un vieux et intéressant tableau historique, représentant la procession qui eut lieu sous Philippe III à l'occasion de la réception de la *Vierge aux cires* (*Virgen de las candelas*) de Hernandez. L'église de l'Antigua, une des plus anciennes de l'Espagne, surmontée d'une tour romaine, remonte au xie siècle. Son retable, œuvre de Jean de Juni, est un des meilleurs ouvrages de sculpture sortis des mains de cet artiste. L'église San-Miguel, ancienne église des jésuites, est un édifice d'ordre corinthien, à nef spacieuse, et possède un beau retable de Jordan, dont les figures représentent la *Virginité* et la *Circumcision*. L'église de las Huélgas contient le mausolée en albâtre de la reine Maria de Molina, femme de don Sanche le Brave. Mentionnons encore le retable de l'église de las Descalzas-Reales, enrichi de peintures de Carucci et de Mathias Blasco; le clocher en brique et le portail de San-Salvador; un bon tableau du xiiiie siècle, représentant une Vierge, conservé dans l'église de Saint-Martin; enfin, dans l'église de la Cruz, dont on attribue la construction à Herrera, plusieurs groupes de sculpture remarquables, œuvre de Hernandez, et trois grands tableaux représentant la *Passion*.

Valladolid renferme bien d'autres édifices. L'ancien couvent des dominicains de San-Pablo, dont les bâtiments, aujourd'hui mutilés, ont longtemps servi de lieu de réunion aux cortès; la façade gothique, heureusement conservée intacte, présente un portail tellement surchargé de détails de sculpture, que sa vue arraché à Antonio Pons, auteur d'un *Voyage en Espagne*, cette phrase : « Il faut voir ce portail pour croire qu'il y ait eu des hommes assez patients pour terminer une pareille entreprise. » L'église du couvent de San-Pablo contenait autrefois le tombeau du célèbre cardinal-duc de Lerme. Ce tombeau est aujourd'hui au musée de la ville. Un grand nombre d'autres richesses artistiques,

qui faisaient jadis de ce couvent un des plus beaux édifices de l'Espagne, ont été dispersées lors de la guerre de 1808. La façade du collège dominicain de San-Gregorio, fondé en 1488 par Alonzo de Burgos, évêque de Palencia, du même style que celle de San-Pablo, n'est pas d'une richesse moindre; mais, comme San-Pablo, l'édifice est aujourd'hui abandonné et presque en ruine. Citons encore l'ancien palais de l'inquisition, occupé par l'audiencia; la casa de la Misericordia, maison de refuge fondée par Diego-Valentin Diaz, peintre célèbre, pour les jeunes orphelins; on y remarque un beau retable orné de peintures par le fondateur; l'hôpital de la Résurrection; il possède une *Vierge au scapulaire*, sculptée par Hernandez, et une *Résurrection*, par Pantoja. La chapelle de Puerta-Cochi, fondée par Rodrigo Calderon, favori du duc de Lerme, et le couvent des Augustins s'élèvent à côté de l'hôpital. Une caserne occupe les bâtiments de l'ancien couvent des Carmélites, transformé en hôpital à l'époque de l'invasion française. Une autre caserne occupe la casa del Sol, ancienne habitation de Diego Sarmiento de Acuña, dont la façade présente un beau portail sculpté. Enfin, l'ancien palais des amiraux de Castille est aujourd'hui le palais de la députation provinciale. La maison où mourut Colomb existe encore; elle est située au n° 7 de la rue qui a reçu, depuis cette époque, le nom de l'illustre navigateur.

Les deux principales places de Valladolid sont la plaza Mayor et la plaza Campo-Grande. La première, ouverte sous Philippe II, entourée de constructions uniformes, à arcades portées par des colonnes de granit de 3 mètres de hauteur, a servi de modèle à la place de Madrid. La plaza Mayor, autrefois théâtre des combats de taureaux et des exécutions capitales, vit en 1453 tomber la tête de don Alvaro de Luna, grand connétable d'Espagne et ancien favori de Juan II; c'est sur cette même place qu'eut lieu, sous Philippe II, en 1559, un des plus épouvantables auto-da-fé dont l'histoire nous ait transmis le souvenir. La plaza Campo-Grande servit aussi plus d'une fois de théâtre aux auto-da-fé; mais, au temps de la splendeur de Valladolid, c'était sur cette place qu'étaient célébrées les fêtes et les fêtes royales. Valladolid possédait encore diverses autres promenades: l'Espolon, le prado de la Magdalena, le paseo de los Recoletos et celui de la fontaine du Salut. L'université, fondée en 1346, et où l'étude du droit fut jadis enseignée avec éclat, est, aujourd'hui encore, considérée comme la troisième de l'Espagne; elle possède une chapelle assez remarquable et une grande salle dite Sala del Claustro, où se trouve une galerie de tous les souverains d'Espagne depuis Philippe V. La bibliothèque est riche de 12,000 volumes environ. La bibliothèque provinciale en possède 14,000, sans compter les manuscrits et une intéressante collection de médailles; elle occupe, ainsi que le musée, les bâtiments de l'ancien colegio mayor de Santa-Cruz, fondé en 1694, bel édifice dans le style de la Renaissance et dont le portail est surmonté de l'image du fondateur agenouillé devant la Vierge. Le musée comprend treize salles, dix réservées à la peinture, trois réservées à la sculpture. Parmi les tableaux, les plus remarquables sont dus à Vicente Carducci, à Rubens, à Arsenio-Mascagni de Florence et à Cardenas, peintre portugais; il y a aussi un *Saint Joaquin* et un *Enfant*, attribués à Murillo; un *Saint Bruno*, par Zurbarán, et une *Sainte Famille* qui passe pour le chef-d'œuvre de Diego Diaz. Parmi les sculptures, il faut citer plusieurs statues par Hernandez, des bas-reliefs de Leone Leoni, un *Saint Bruno* colossal, par Berruguete, et quelques fragments de l'œuvre de Jean de Juni. Valladolid possède deux théâtres: le Grand-Théâtre, de construction récente, qui peut contenir 2,500 spectateurs, et le théâtre de Lope, qui contient 1,200 places.

VALLADOLID (PROVINCE DE). La province de Valladolid, division administrative de l'Espagne, formée d'une partie de la Vieille-Castille, est limitée au N. par la province de Léon, au N.-E. par celle de Segovie, à l'E. par celles de Burgos et de Palencia, à l'O. par celle d'Avila, à l'O. par celles de Salamanca et de Zamora. Superficie, 8,340 kilom. carrés; 255,116 hab. Le territoire est généralement plat, excepté près des limites de Léon et de Zamora, où il est accidenté par quelques ramifications des monts Cantabres. Les principaux cours d'eau qui l'arrosent sont: le Douro, la Pisuerga, le Seguillo et le Zapardiel. Le sol, assez fertile, mais mal cultivé, produit des grains, un peu de vin, du lin, du chanvre, du sumac, de la garance, de la soie et de l'huile. Elève considérable de moutons, chèvres, mulets, ânes, bêtes à cornes; éducation d'abeilles. On y trouve quelques sources thermales et on y exploite quelques carrières de pierre à bâtir. Le commerce de la province a surtout pour objet le trafic des bestiaux et des laines.

VALLADOLID, ville du Mexique, chef-lieu de l'Etat de Méchoacan, à 192 kilom. N.-O. de Mexico, par 19° 42' de latit. N. et 103° 12' de longit. O., 25,200 hab. Evêché, séminaire, collège. Climat doux et agréable. Cette ville est bien bâtie et approvisionnée d'eau par de beaux aqueducs. On y remarque une belle

cathédrale. Patrie d'Auguste Iturbide, proclamé empereur du Mexique en 1822 et fusillé en 1824. On nomme quelquefois cette ville Morelia.

VALLADOLID, ville du Honduras. V. COMAYAGUA.

VALLAGE, petit pays de l'ancienne France, dans la ci-devant province de Champagne. Il avait pour localités principales: Joinville, Bar-sur-Aube et Vassy. Il est aujourd'hui réparti entre les quatre départements de la Marne, de la Haute-Marne, de l'Aube et de la Meuse.

VALLAIRE adj. (val-lè-re — lat. *vallis*: de *vallum*, retranchement). Antiq. rom. Se disait d'une couronne qu'on donnait à celui qui avait le premier franchi les retranchements ennemis.

VALLANCEY (Charles), écrivain anglais, mort dans les premières années du XIX^e siècle. Il descendait d'une famille française que les persécutions religieuses avaient forcée de chercher un asile en Angleterre, et fit ses études à Eton, où il se lia avec le marquis Townshend, qui, ayant été nommé vice-roi d'Irlande, l'appela auprès de lui en qualité d'ingénieur en chef de cette contrée. Vallancey s'éprit d'un bel amour pour la langue et les antiquités irlandaises, dont il fit une étude approfondie. Après avoir publié, en 1773, une *Grammaire de la langue hiberno-celtique*, il entreprit, l'année suivante, la publication d'un recueil périodique intitulé *Collectanea de rebus hibernicis*, qui obtint d'abord beaucoup de succès; mais Vallancey, qui ne faisait pas facilement l'abandon des opinions, quelquefois fort étranges, qu'il professait en archéologie et en étymologie, ne tarda pas à rompre avec les collaborateurs qu'il s'était adjoints et demeura seul pour continuer les *Collectanea*, qu'il fit paraître cependant jusqu'en 1801. Ils forment un recueil de six volumes in-8° et sont fort recherchés aujourd'hui. Vallancey s'était figuré avoir retrouvé dans la langue irlandaise des mots hébreux et carthaginois, et il avait adopté ce point de départ pour forger un système étymologique qui ne tendait à rien moins qu'à faire de l'irlandais la langue la plus ancienne de l'univers.

VALLANGIN, village de Suisse. V. VALENGIN.

VALLAPERTA (Joseph), compositeur italien, né à Melzo, près de Milan, en 1755, mort en 1829. Il eut son talent qu'à la nature et à son travail particulier, fut d'abord professeur de clavecin à Venise et, après avoir habité quelque temps l'Allemagne, devint, en 1793, maître de chapelle à Acquila, dans les Abruzzes. Il revint, en 1803, se fixer à Milan, où il résida jusqu'à sa mort. Nous citerons, parmi ses compositions, plusieurs *Concertos*, trois *Oratorios* estimés, savoir: *Ezechia*, *Il Trionfo di Davide* et *Il Voto di Jefte*; trois *Requiem*, six *Miserere*, un assez grand nombre de morceaux de musique d'église, etc.

VALLARA (François), musicographe italien, né à Parme vers 1670, mort au couvent des carmes de Mantoue, dans lequel s'était écoulée la plus grande partie de sa vie, vers 1730. On a de lui: *Scuola corale nella quale s'insegnano i fondamenti più necessari alla vera cognizione del canto gregoriano* (Modène, 1707, in-4°); *Primitie di canto fermo* (Modène, 1713, in-4°); *Trattato teorico-pratico del canto gregoriano* (Parme, 1721, in-4°).

VALLARIDE s. f. (val-la-ri-de — du lat. *vallis*, des vallées). Bot. Genre d'arbrisseaux grimpants, de la famille des apocynées, tribu des échitées, comprenant quatre espèces, qui croissent dans l'Inde.

VALLARSI (Domenico), antiquaire et littérateur italien, né à Verone en 1702, mort dans la même ville en 1771. Entré chez les jésuites, il s'adonna spécialement à l'étude du grec, de l'hébreu et de l'histoire ecclésiastique. Il alla exercer à Rome les fonctions de reviseur pour les langues orientales et revint terminer ses jours dans sa ville natale. On a de lui: *la Realta e lettura delle sacre antiche iscrizioni scella cassa di piombo contenente le reliquie de' SS. Fermo e Rustico* (Verone, 1763, in-4°). Vallarsi a, en outre, publié des éditions de saint Jérôme, de Rufin, et collaboré à l'édition de saint Hilaire de 1730 (Verone, 2 vol. in-fol.).

VALLATA, bourg du royaume d'Italie, province de la Principauté Citérieure, district d'Arcano, mandement de Castel-Boronia; 3,604 hab.

VALLAURI (Thomas), philologue italien, né à Chiava-di-Cuneo (Piémont) en 1805. Il commença ses études à Mondovi et les acheva à l'université de Turin, où il eut pour maîtres de littératures grecque et latine Boucheron et Biamonti. Nommé, très-jeune encore, professeur de rhétorique, il fut agrégé à la Faculté des sciences et lettres en 1833. Cinq ans plus tard, il devint professeur suppléant d'éloquence grecque et latine à la même faculté de Turin et titulaire en 1849. En 1849, il fut appelé à faire partie du conseil de l'université, ainsi que de la commission des écoles secondaires du royaume d'Italie; il est en outre, depuis 1841, membre de la commission pour l'étude de l'histoire nationale. Vallauri avait commencé, dès 1841, une série

de publications qui ont trait pour la plupart à la littérature italienne ou latine, entre autres: *Histoire de la poésie en Piémont* (Turin, 1841, 2 vol.); *Des sociétés littéraires du Piémont* (Turin, 1844); *Histoire des universités du Piémont* (Turin, 1846, 3 vol.); une édition répandue du *Dictionnaire latin-italien* de Bazzoni (Turin, 1850-1854); un *Dictionnaire latin-italien* à l'usage des élèves, etc. C'est comme latiniste que M. Vallauri est surtout estimé; son *Histoire de la littérature latine* (Turin, 1849; 7^e édit., 1868) est généralement considérée comme une œuvre hors ligne. Il a publié, en outre: *Fasti rerum gestarum a rege Carlo Alberto* (Turin, 1843); *Fastes de la maison royale de Savoie* (Turin, 1845-1846); le *Cavalier Marini en Piémont* (1847); un recueil de ses *Discours* (1852); *Nouvelles* (1868, 4^e édit.), etc.

VALLAURIS, bourg et commune de France (Alpes-Maritimes), cant. d'Antibes, arrond. et à 18 kilom. S.-E. de Grasse, dans une fertile vallée, au-dessus du golfe Jouan; pop. aggl., 2,594 hab. — pop. tot., 3,016 hab. Nombreuses et importantes fabriques de poteries communes; moulins; mine de manganes. Ce village, entouré de beaux jardins plantés de citronniers et d'orangers, renferme de nombreux débris de constructions romaines. Dans une muraille, à l'un des angles de la place principale, on voit une inscription trouvée au bord du golfe Jouan et qui mentionne la réparation de la voie Aurélienne par Tibère; l'église paroissiale renferme une pierre portant une inscription romaine où il est parlé de Constantin. Restes des murs et des tours de l'enceinte du village.

VALLE (Jérôme), dit *Gerolamo Padovano*, poète italien, né à Padoue dans la première moitié du XV^e siècle, mort après 1457. On n'a aucun détail sur sa vie. Les seuls écrits que l'on connaisse de lui sont un poème sur la passion de Jésus-Christ, intitulé *Jesuida*, qui a été publié pour la première fois à Leipzig en 1510, et une pièce de vers latins, *De amoribus ad Helysiam puellam*, qu'Ovide n'eût pas dédaignée.

VALLE (Niccolo DELLA), *Valla* en latin, poète italien, né à Rome en 1451, mort en 1473. Bien que surpris par la mort à peine au début de la vie, il était déjà docteur en droit et chanoine de l'église Saint-Pierre, à Rome, et laissa des traductions en vers latins des *Opera* et *dies* d'Hésiode (Bâle, 1518, in-4°) et de fragments de l'*Iliade*, qui forment environ la moitié de ce poème (1474, in-4°).

VALLE (Pietro DELLA), surnommé *il Pellegrino*, célèbre voyageur italien, né à Rome en 1586, mort en 1652. Possesseur d'une fortune considérable, il s'occupa de littérature dans sa jeunesse, et ses poésies le firent recevoir membre de l'Académie des *Umoristi*. Il s'engagea vers 1610 dans la marine et fit, en 1611, sur une flotte espagnole, une croisière sur les côtes de la Barbarie. Un amour malheureux lui ayant inspiré le désir de visiter la terre sainte, il prit à Naples l'habit de pèlerin, s'embarqua à Venise en 1614 et ne cessa de voyager jusqu'en 1626. Pendant ce laps de temps, il visita Constantinople, Rhodes, Alexandrie, Le Caire, Alep, Bagdad, où il épousa une belle Géorgienne, Gioconda Maani, et se rendit ensuite en Perse, où il reçut le meilleur accueil de Schah-Abbas. Il demeura dans cette contrée six années (1617-1623), pendant lesquelles il suivit le roi à Isphahan, dans les provinces de la mer Caspienne et dans l'Aderbaïdjan; il servit aussi dans une guerre entre la Perse et la Turquie et réussit à apporter quelque amélioration au sort des chrétiens en Perse. Au commencement de 1623, il fit voile de Gambroun à Surate, séjourna dans l'Inde jusqu'à la fin de l'année 1624, revint par Mascate à Bassora, traversa le désert d'Alep et, après s'être encore arrêté à Chypre, à Malte, en Sicile et à Naples, arriva à Rome le 28 mars 1626. Etant devenu veuf, il se remaria avec une des parentes de sa femme, Géorgienne comme elle, qui l'avait accompagné dans ses voyages. Le pape Urbain VIII, auquel il présenta un mémoire sur la situation de la Géorgie, le nomma gentilhomme honoraire de sa chambre. Ce fut à cette époque qu'il écrivit la relation de ses voyages (Rome, 1650, 4 vol.; 1662, nouvelle édition complétée par un grand nombre de lettres; trad. en français, Paris, 1745). M. Pétis mentionne aussi, parmi les écrits de Pietro della Valle, une dissertation, intitulée *De la musique de notre époque*, qui a été insérée dans le tome II des *Œuvres* de J.-B. Doni et qui renferme des détails intéressants sur l'histoire de la musique au XVI^e et au XVII^e siècle.

VALLE (Guglielmo DELLA), historien italien, né à Siennese vers 1740, mort dans la même ville en 1794. Entré chez les cordeliers, il consacra sa vie presque entière à la composition de ses *Lettere sanesi sopra le belle arti* (Venise et Rome, 1782-1786, 3 vol. in-4°). Il a, en outre, écrit les *Vite de' pittori de' Vasari* (Siennese, 1791) et les *Memorie storiche* (Naples, 1785, in-8°) du Père Jean-Baptiste Martini, dont il était l'ami et dont il avait aussi écrit l'éloge (Bologne, 1784, in-4°). Brunet le regarde comme l'auteur anonyme de l'ouvrage intitulé *Storia del duomo di Orvieto* (Rome, 1791, in-4°).

VALLÉCULE s. f. (val-lé-ku-le — dimin.)

de vallée). Bot. Intervalle qui sépare les côtes dans les fruits des ombellifères.

VALLÉCULÉ, ÉE adj. (val-lé-ku-lé — rad. *vallécule*). Bot. Qui est pourvu de vallécules: *Fruit VALLÉCULÉ*.

VALLÉE s. f. (va-lé — Ce mot, qui correspond au provençal *vallada* et à l'italien *vallata*, est une extension de *val*). Espace situé entre deux montagnes ou deux chaînes de montagnes: *Les habitants des montagnes sont ordinairement plus maigres que les habitants des VALLÉES*. (Maquet.)

— Terrain déprimé que suit le cours d'un fleuve ou d'une rivière: *La VALLÉE du Rhône*. *La VALLÉE du Rhin*.

— Fig. Déclin: *A mesure que nous descendons la VALLÉE de la vie, nos infirmités demandent quelques-uns des soins et la société intérieure d'une femme*. (Ste-Beuve.)

— *Vallée de larmes*, *Vallée de misère*, La terre, considérée sous le rapport des maux que souffrent ses habitants: *Ce moule-ci est une VALLÉE DE MISÈRE*. (Volt.) *Dans notre VALLÉE DE LARMES, il est je ne sais quelle plainte éternelle, qui fait la note dominante des lamentations humaines*. (Chateaub.)

— Ecrit. sainte. *Vallée de Josaphat*, Vallée de la Palestine, où les morts, d'après l'Ecriture, doivent se réunir pour subir le dernier jugement. V. JOSAPHAT.

— Fr.-maçonn. Ville, quand il s'agit d'un atelier des hauts grades: *Le chapitre de la Parfaite Union, VALLÉE de Rennes*. Il On dit ORIENT quand il s'agit d'une loge.

— Géol. *Vallée longitudinale*, Vallée qui sépare deux chaînes de montagnes parallèles: *On appelle VALLÉES LONGITUDINALES celles qui s'étendent entre deux chaînes de montagnes, parce qu'elles suivent le sens de la longueur de ces chaînes*. (L. Figuier.) *Vallée transversale*, celle qui sépare deux contre-forts parallèles d'une chaîne de montagnes: *Les vallées qui sont formées par deux rameaux latéraux d'une chaîne s'appellent VALLÉES TRANSVERSALES*. (L. Figuier.) *Vallée d'érosion*, grand sillon flexueux creusé par un cours d'eau.

— Techn. Descenderie de mine organisée avec un double treuil, de manière à remonter les wagons pleins et à descendre les wagons vides sur la pente que suit la couche exploitée.

— Syn. *Vallée*, *vallon*. La *vallée* est large, profonde; le *vallon* est étroit, agréable, couvert de fleurs. On ne voit dans la *vallée* qu'une terre basse, limitée par des montagnes, ordinairement sillonnée par un cours d'eau; le mot *vallon* rappelle à l'esprit les occupations auxquelles se livrent les habitants, les plaisirs qu'ils y goûtent, etc.

Vallée de misère, ancien nom populaire du quai de la Mégisserie, à Paris. Ce nom lui venait de ce que là se donnaient rendez-vous les métiers les moins ragoutants de la capitale, principalement les mégisiers, dont le nouveau quai ne rappelle heureusement que le souvenir. Grâce à la fourmilière de gens déguenillés qui y avaient élu domicile pour ajouter encore à son aspect repoussant, à sa malpropreté, jamais nom ne fut mieux mérité que celui de Vallée de misère. En outre, cette rive de la Seine, sujette autrefois aux inondations, n'avait été pendant longtemps qu'un désert où les pauvres gens eux-mêmes n'osaient venir. Ce ne fut guère que sous Louis XII, après la terrible inondation de 1496, qu'ils s'y risquèrent, comme si ce grand désastre eût épuisé tout ce qu'ils pouvaient avoir de dangereux à craindre. Auparavant, à peine y voyait-on quelques masures de boue. « Depuis ce temps-là, dit le vieil historien Gilles Corrozet, les maisons de la Vallée de misère aboutissant devant Saint-Leufroy ont été basties; paravant c'estoit voyrie. » A côté des mégisseries qui s'accumulèrent bientôt sur cette rive vint s'établir le marché à la volaille, alors marché au plein vent où tout marchand venu des campagnes voisines avait, dit M. Edouard Fournier, « le droit d'étaler sa marchandise en pleine fange. » Le lieu où ce marché s'installa lui fit donner le nom de marché de la Vallée de misère, ou par abréviation marché de la Vallée, et ce nom était si profondément entré dans la mémoire des Parisiens que lorsque, plus tard, le marché à la volaille traversant la Seine alla s'établir sur le quai des Augustins, on persista à le désigner sous le nom primitif. Aujourd'hui même qu'il a été définitivement installé dans un pavillon des Halles centrales, ce marché s'appelle toujours marché de la Vallée. C'est à la Vallée de misère que se voyait la fameuse arche Marion, appelée d'abord abreuvoir Thibaut-aux-dez, parce que la rue qui y venait aboutir faisait suite à celle où un sieur Thibaut tenait au XIII^e siècle un tripot pour les joueurs de dés. Il y avait encore près de là le célèbre cabaret de la *Table-Roland*, où une légende prétendait que Roland avait bu en compagnie des quatre fils Aymon. Ce cabaret jouissait encore sous Louis XIII d'une grande réputation. A cette époque, l'ancienne Vallée de misère fut un peu nettoyée et peuplée de cabarets, de tavernes de tripots; un poète du temps remarquait l'antithèse qui existait alors entre le nom obstiné de Vallée de mi-

sère et les ripailles dont ce quartier était le théâtre ordinaire :

Que n'ai-je cent mille ducats
Afin d'en faire bonne chère
De tous les morceaux délicats
Qui sont dans ce lieu de misère!

Vers 1816, ce quartier prit le nom de quai de la Ferraille, ce qui indique quel genre de commerce était venu s'y installer. Les marchands de ferraille n'en étaient cependant pas les seuls hôtes ; là aussi étaient venus s'établir, avec leurs cages, les marchands du Pont aux oiseaux, après sa destruction. Cette dernière branche d'industrie s'est perpétuée jusqu'à nos jours sur le quai qui a succédé à son ancien emplacement. Aux XVII^e et XVIII^e siècles, le quai de la Ferraille était le théâtre ordinaire des exploits des racoleurs. Aujourd'hui, le quai de la Mégisserie, à tout jamais à l'abri des eaux de la Seine, bordé de constructions monumentales, ne rappelle guère ni la fange ancienne ni les illustres cabarets de la Vallée de misère.

VALLÉE s. f. (va-lé — de Vallée, n. pr. d'homme). Bot. Genre d'arbres, de la famille des tiliacées, tribu des éléocarpées, comprenant trois espèces, qui croissent dans la Colombie et au Pérou.

— Arboric. *Poire de Vallée*, Variété de poire.

VALLÉE (Geoffroy), célèbre déiste, né à Orléans dans le XVI^e siècle, mort à Paris en 1574. Il vint jeune à Paris, où il mena une vie de plaisirs et de dissipation et où il publia un écrit intitulé : *la Béatitude des chrétiens ou le Fido de la foy*. « Le fond de sa doctrine n'est pas l'athéisme, dit La Monnoie, mais un déisme commode, qui consiste à reconnaître un Dieu sans le craindre et sans appréhender aucune peine après la mort. » Dénoncé, Vallée fut arrêté, languit deux ans dans les prisons du Châtelet et fut pendu. On ne connaît qu'un exemplaire de l'édition originale de *la Béatitude des chrétiens*, qui est conservé à la bibliothèque d'Aix, et d'après lequel a été faite, vers 1770, une réimpression de cet opuscule.

VALLÉE (Louis-Léger), ingénieur français, né en 1784, mort en 1864. Admis en 1800 à l'Ecole polytechnique, il en sortit en 1803 pour entrer dans les ponts et chaussées. Nommé ingénieur en 1808, il exécuta le dessèchement de la vallée de la Scarpe et construisit le canal de la Gensée. Ingénieur en chef en 1821, il dirigea les travaux du canal du Centre, puis il devint inspecteur divisionnaire et enfin inspecteur général des ponts et chaussées en 1848. Après avoir fait longtemps partie du conseil général des ponts et chaussées il fut en 1851 admis à la retraite. On lui doit, entre autres écrits : *Traité de géométrie descriptive* (1819, in-4°) ; *Traité de la science du dessin* (1821, in-4°) ; *Traité de la coupe de la pierre* (1823, in-4°) ; *Exposé général des études faites pour le tracé du chemin de fer du Nord* (1837, in-4°) ; *Du Rhône et du lac de Genève* (1843, in-8°) ; *Changement d'organisation des ponts et chaussées et de l'Ecole polytechnique* (1848, in-8°) ; *Cours complet sur la vision de l'homme et des animaux* (1854, in-8°) ; *Des eaux, des travaux publics et du barrage de Genève* (1859), etc.

VALLÉE (Louis-René-Oscar DEVALLEES ou DE), magistrat et écrivain français, né à Lamoignon-Saint-Héraye en 1821. Issu d'une ancienne famille noble originaire du Poitou, il fit ses études à Lyon et apprit le droit à la Faculté de Poitiers. Stagiaire au barreau de cette dernière ville dès 1842, il vint s'inscrire à celui de Paris en 1843 et, jusqu'en 1848, exerça la profession d'avocat. La révolution de Février lui permit d'entrer dans la magistrature. Le 4 mars de cette année, il fut nommé substitut du procureur de la république près le tribunal de première instance de la Seine. Il devint en 1852 substitut du procureur général près la cour d'appel de Paris, en 1855 avocat général près la même cour, en 1861 premier avocat général et en 1867 conseiller d'Etat. M. Oscar de Vallée a porté la parole dans plusieurs causes qui ont vivement préoccupé l'opinion publique. On cite, parmi elles, l'affaire du duel entre MM. Charles Hugo et Viennet fils, le procès soutenu par Mme de Guerry contre la communauté de Picpus, celui qui fut intenté par les héritiers du prince Eugène à l'éditeur des *Mémoires* du duc de Raguse (1858). M. Oscar de Vallée, quoique chargé de représenter le ministère public, sut se concilier dans ces différentes affaires l'estime de tous les partis par la modération de sa parole, la discrétion habituelle à son esprit et la sévérité d'un langage qui n'exclut aucune des qualités réelles de l'éloquence. Après la chute de l'Empire, il reentra dans la vie privée et reprit son ancienne profession d'avocat à Paris. Lors des élections à la Chambre des députés (20 février 1876), il a posé sa candidature comme bonapartiste à Rocroi, où il a échoué. On a de lui, outre quelques plaidoyers publiés par les journaux judiciaires et reproduits par des journaux politiques : *De l'éloquence judiciaire au XVII^e siècle* : Antoine Le Maître et ses contemporains (1856, in-8°), réédité en 1858 sous le titre d'*Etudes sur le XVII^e siècle* ; les *Manièbres d'argent, études historiques et morales* (1857, in-12), ouvrage qui fit beaucoup de bruit et eut rapidement plusieurs éditions (v. MANIÈRES D'ARGENT) ;

le *Duc d'Orléans et le chancelier d'Aguesseau* (1860, in-8°) ; la *Magistrature française et le pouvoir ministériel* (1871, in-8°) ; le *Gouvernement nécessaire* (1870, in-18) ; *M. Baroche* (1875, in-8°).

VALLÉE (Joseph DE LA), littérateur français. V. LAVALLÉE.

VALLEGIO-VERONESE, bourg du royaume d'Italie, province, district et à 22 kilom. S.-O. de Vérone, mandement de Villafranca, près de la rive gauche du Mincio ; 4,553 hab.

VALLÉIN (Victor), journaliste et écrivain français, né à Saintes en 1810, mort en 1873. Il devint le propriétaire et le rédacteur en chef de *l'Indépendant de la Charente-Inférieure*, publié à Saintes, et, pendant vingt-cinq ans, il le dirigea avec autant de zèle que de talent. M. Valléin a rendu les services les plus actifs et les plus intelligents à la cause de la démocratie républicaine et de la libre pensée. On lui doit plusieurs ouvrages : le *Moyen âge ou Aperçu de la condition des populations, principalement dans les XI^e, XII^e et XIII^e siècles* (Saintes, 1855, in-18), ouvrage qui fut très-remarqué ; *Voyage à Royan, La Tremblade, Maremme, l'île d'Oléron, Brouage* (1863, in-8°) ; la *Marquise de Brienne ou l'Amour dans le mariage* (1873), roman qui a paru sans nom d'auteur, etc.

VALLÉIX (François-Louis-Isidore), médecin français, né à Toulouse en 1807, mort en 1855. Il vint étudier la médecine à Paris, et, nommé externe des hôpitaux en 1828, il passa sa première année à la Charité ; pendant la seconde, il fut attaché à l'hôpital des Enfants-Trouvés. Reçu interne en 1830, il soutint sa thèse de docteur en 1835 et fut élu médecin des hôpitaux en 1836, au minimum de l'âge fixé par les règlements ; mais il ne fut placé définitivement dans les hôpitaux qu'en 1845 et successivement attaché à la direction des nourrices, à l'Hôtel-Dieu annexe, à l'hôpital Beaujon et enfin à la Pitié, où il resta jusqu'à sa mort ; c'est dans ce dernier hospice qu'en 1852 il ouvrit ses conférences cliniques et qu'il commença à exercer les élèves à l'étude si difficile du diagnostic. Dans les premiers jours de juillet 1855, Valléix avait donné des soins à un enfant qui succomba à une atteinte du croup, et, les jours suivants, il continuait ses visites à une jeune fille atteinte d'une angine couenneuse, qu'elle avait contractée en restant assidûment auprès de cet enfant, lorsque, le dimanche 8 juillet au matin, il ressentit une légère douleur de gorge. Vers le soir, il survint un malaise croissant et des symptômes généraux graves. Malgré deux cautérisations faites d'abord dans les douze premières heures, malgré le devouement de l'amié uni à la science pratique la plus expérimentée, rien ne put conjurer le progrès incessant de la maladie. Un œdème dur de la glotte, étendu rapidement à toutes les parties voisines, compliqua bientôt l'angine couenneuse et, par sa gravité irrémédiable, devint la maladie principale. Le 12 juillet, quatre jours seulement après le début, Valléix était dans un état désespéré. Il vit arriver la mort avec un calme stoïque, malgré les souffrances cruelles qu'il endurait, et il succomba le soir du même jour, à peine âgé de 48 ans, ayant fourni une brillante carrière scientifique, ainsi qu'on en jugera par l'énoncé de ses œuvres. Son premier ouvrage fut la *Clinique des maladies des enfants nouveaux-nés* (Paris, 1838, in-8°). En 1840, il publia un mémoire in-8° *Sur la névralgie dorsale ou intercostale* ; en 1847, son *Traité des névralgies ou affections douloureuses des nerfs*, placé aujourd'hui au premier rang de nos ouvrages modernes, et couronné par l'Académie. Nous n'énumérons pas tous les nombreux et intéressants mémoires qu'il inséra dans divers recueils, et nous arriverons immédiatement à son *Guide du médecin praticien ou Résumé général de pathologie interne et de thérapeutique appliquée* (Paris, 1847, 5 vol. in-8, 1^{re} édition ; 1866, 5^e édition, revue par Lorain). Ce livre, aujourd'hui classique, eut un immense succès à son apparition, et ce succès se continue encore aujourd'hui.

VALLÉJO (Jose-Mariano), mathématicien espagnol, né dans les environs de Grenade en 1779, mort en 1843. Après avoir fait de sérieuses études, il fut nommé, dans les premières années de ce siècle, professeur de mathématiques et de la science des fortifications au séminaire des nobles de Madrid, et écrivit à cette époque son *Traité complet de mathématiques* (5 vol. in-4°), qui est encore aujourd'hui, en Espagne, le meilleur manuel à l'usage des officiers et des ingénieurs. Elu député aux cortes après 1815, il s'y signala par le libéralisme de ses opinions et, après les événements de 1823, dut chercher un refuge en France, où il continua ses travaux scientifiques et littéraires. De retour en Espagne, il y devint successivement chef de section au ministère d'Etat, directeur général des études, député aux cortes et sénateur du royaume. On a encore de lui : *Traité des mathématiques pures et mixtes* (2 vol. in-4°) ; *Traité de mécanique pratique à l'usage des artistes et des artisans* ; *Traité du mouvement et des applications des eaux* (3 vol. in-4°) ; *De la courbure des lignes, mémoire où sont traités quelques points relatifs au système et à la formation du globe terrestre que nous habitons*, etc.

VALLELONGA, bourg du royaume d'Italie, province de la Calabre Ulérieure II^e, district de Monteleone, mandement de Monterosso ; 1,665 hab. Ce bourg s'élève, dit-on, sur l'emplacement de l'antique *Nicephora*.

VALLEMONT (Pierre LE LORRAIN, abbé DE), littérateur et physicien français, né à Pont-Audemer en 1649, mort dans la même ville en 1721. Reçu docteur en théologie, il se fixa quelque temps à Rouen, que son humeur indépendante lui fit abandonner à la suite de nombreux démêlés avec les ecclésiastiques de la ville. Venu à Paris pour y exercer les fonctions de précepteur, il se rendit ensuite à Versailles, où il séjourna dix ans ; puis il devint successivement prieur de Saint-Jacques-de-Bressuire, en Poitou, professeur au collège du Cardinal-Lemoine et enfin alla terminer ses jours dans sa ville natale. On a de lui : la *Physique occulte* (Paris, 1693, in-12) ; *Eléments de l'histoire* (Paris, 1696, 2 vol. in-12) ; la *Sphère du monde* (Paris, 1701, in-12) ; *Curiosités de la nature et de l'art sur la végétation* (Paris, 1703, in-12) ; *Du secret des mystères* (Paris, 1710, 2 vol. in-12) ; *Eloge de Sébastien Leclerc* (Paris, 1715, in-12).

VALLENDAR, ville de Prusse, province du Rhin, régence, cercle et à 4 kilom. N.-E. de Coblenz, près de la rive gauche du Rhin ; 3,728 hab. Fabrication de draps, cuirs, pipes de terre ; teinturerie, navigation.

VALLENSTEIN, célèbre général. V. VALLENSTEIN.

VALLERAUGUE, bourg de France (Gard), chef-lieu de canton, arrond. et à 17 kilom. N. du Vigan, au confluent du Claron et de l'Hérault ; pop. aggl. 1,874 hab. ; — pop. tot., 3,742 hab. Culture du mûrier et importante éducation de vers à soie ; filature de soie, de bas de soie ; fabrique de chandelles ; chaudronnerie. Patrie de La Beaumelle.

VALLERIOLA (François), médecin français, né à Montpellier en 1504, mort à Turin en 1580. Il fit ses études philosophiques à Paris, puis suivit les cours de médecine de la Faculté de Montpellier ; on ignore s'il fut jamais reçu docteur et où il en aurait reçu le titre. Appelé par le duc de Piémont, Emmanuel-Philibert, il fut nommé professeur à Turin, en remplacement de d'Argenter. Vallériola se rendit célèbre par des observations fort intéressantes. Ses *Loca communes* sont un trésor d'érudition. Les matériaux pouraient, à la vérité, être rassemblés avec plus de goût, mais on n'en a réellement pas assez tiré parti. Il y réunit les principaux passages des anciens sur chaque objet de la médecine, et donne ensuite ses propres raisonnements. On doit encore à Vallériola les écrits suivants : *Commentaria in sex libros Galeni de morbis et symptomatibus* (Lyon, 1540, in-8°) ; *De re medica oratio* (Venise, 1548, in-8°) ; *Enarrationum medicinarum libri sex* (Lyon, 1554, in-8°) ; *Observationum medicinarum libri sex* (Lyon, 1573, in-fol.) ; *Commentarii in librum Galeni de constitutione artis medicæ* (Turin, 1577, in-8°).

VALLÈS (Jules), littérateur, membre de la Commune de 1871, né au Fay, dans le Velay, en 1833. Il était fils d'un professeur et fit ses études au collège de Saint-Etienne, puis à celui de Nantes.

En 1849, il fut envoyé à Paris pour se préparer à l'Ecole normale ; mais la modeste carrière de l'enseignement ne pouvait convenir à son ambition, et il se jeta dans la vie d'aventures, pauvre et isolé sur le pavé de Paris. A dix-sept ans, il entra dans un complot de jeunes gens ayant pour but d'enlever le président Louis Bonaparte, projet chimérique qui naturellement échoua. Vallès y gagna quelques jours de Mazas, mais fut relâché sans jugement. Il retourna à Nantes se retremper au sein de la famille, mais revint bientôt à Paris pour tenter la fortune.

Il devint secrétaire de Gustave Planché, auquel il consacra, en 1857, une étude émue remplie de souvenirs affectueux. Après la mort de l'éminent critique, il fut un moment professeur libre, puis repartit pour Nantes en 1856. Ce fut dans cette ville qu'il composa et publia son premier écrit, *l'Argent*, marqué déjà de sa manière originale, mais paradoxale et forcée. Sur la couverture jaune d'or s'étalait comme une estampille l'image argentée d'une pièce de 5 francs. Ce singulier ouvrage, calculé pour forcer l'attention, était une hymne à l'argent, exprimant brutalement l'âpre convoitise, la cupidité, l'envie, la passion des jouissances matérielles. Sous ce rapport, c'était bien un produit de l'époque impériale. Mais cette œuvre étrange fut peu remarquée. L'argent si âprement convoité ne vint pas trouver son apologiste, et Vallès, pauvre comme avant, revint à Paris. Sa brochure cependant lui ouvrit le *Figaro*, où il entra comme chroniqueur de la Bourse. C'était une situation plus que modeste, car le *Figaro* ne paraissait alors que deux fois par semaine.

Dès lors Vallès tomba tout à fait dans la bohème littéraire et vécut quelques années au quartier Latin d'une vie de misère et d'aventures, ébauchant des drames, des romans, des poésies, etc. Quoique paresseux à l'excès, il avait une veine facile et un talent réel, vigoureux, coloré, mais gâté par l'affectation du paradoxe et de l'énergie.

Il finit par entrer comme expéditionnaire à la mairie de Vaugirard, et il resta quatre

ans dans cette situation modeste, mais qui du moins lui donnait un morceau de pain.

En 1860, il débuta au *Figaro* par un article qui fut remarqué, le *Dimanche d'un jeune homme pauvre*. De loin en loin, il en publia d'autres, avec l'irrégularité qui était dans sa nature. Sa situation s'améliora, et de 1861 à 1865 il écrivit dans divers journaux, la *Revue européenne*, la *Presse*, la *Liberté*, l'*Epoque*. Ce sont les principaux articles qu'il fournit alors dont il a fait un recueil qu'il publia sous le titre : les *Réfractaires* (1866). Nous avons donné l'analyse de ce livre, qui est comme le roman des déclassés de la vie parisienne, et nous n'y reviendrons pas ici.

V. RÉFRACTAIRES.
M. de Villemessant, toujours en quête de talents excentriques, et qui avait employé Vallès au *Figaro* bihebdomadaire, l'enrôla d'une manière fixe dans l'*Evénement* pour une *Chronique* par jour et lui fit un pont d'or (1,500 francs par mois). Le réfractaire s'épanouit quelque temps en bourgeois, l'aisance assouplit son caractère ; sans renoncer à sa manière brutale et à ses paradoxes plus choquants qu'originaux, il mit moins d'apreté dans ses écrits. Cependant il aimait toujours les *irréguliers* ; c'est une veine qu'il ne se lassa jamais d'exploiter. Il se fit l'historiographe des saltimbanques, des hercules forains, des femmes à barbe, des géants, des phénomènes, des boxeurs, des monstres, des curiosités, des avaleurs de sabre, des clowns et de tous les pitres et banquistes de Paris.

De tous les articles consacrés à ces exhibitions, il forma un volume intitulé *la Rue* (v. ce mot), qui contient, en outre, une cinquantaine de pages de *Souvenirs*, succession de tableaux champêtres et de scènes rustiques. Mais là encore, dans ces esquisses attrayantes, il est avant tout un descripteur, une sorte de photographe, recherchant surtout l'effet. Dans toutes ses compositions d'ailleurs, il est plus artiste qu'écrivain, et toutes ses préoccupations sont pour les choses voyantes, excentriques, brutalement paradoxales, plutôt que pour le fond et la philosophie du sujet.

Ces excès de plume n'étaient évidemment pour Vallès que de véritables mystifications, des feux d'artifice tirés pour éblouir les simples, faire briller son esprit et surtout faire du bruit et forcer le succès.

Bien qu'il eût participé à la résistance contre le coup d'Etat, avec une poignée d'étudiants dont plusieurs se sont fait un nom, Ranc, Castagnary, Arthur Arnould, etc., il n'était guère préoccupé alors de théories et d'idées républicaines, qu'il reprenait et quittait d'ailleurs, suivant son humeur et sa fortune. A cette époque, où il était grassement payé par Villemessant pour amuser un public spécial, il prenait de plus en plus le ton de la maison et bafouait de ses sarcasmes aigus les purs, les hommes à caractère, les républicains restés fidèles à leur opinion, et qu'il nommait des « sacristains révolutionnaires. » Toutefois, il finit par perdre sa situation à l'*Evénement*, et il retomba encore une fois dans la vie de hasard.

C'est dans cet intervalle (1867) qu'il fonda un journal hebdomadaire sous un titre qui lui avait déjà servi pour un de ses recueils, la *Rue*. Flanqué de collaborateurs endiablés comme lui, il reprit avec une verve folle ses théories abracadabrantes, ses affectations de réalisme brutal, ses excentricités et ses paradoxes.

Cette feuille fut supprimée au bout de six mois, pour avoir effleuré les matières politiques. Elle avait eu un certain éclat, mais sans enrichir ses rédacteurs, qui, même avec un talent réel, en gardèrent un renom fâcheux d'extravagance systématique et calculée.

Ces dispositions le conduisirent de plain-pied au *Figaro*, où il retomba en mai 1868. Il retourna de nouveau sa cocarde et plaida les circonstances atténuantes pour ses anciennes opinions. La paresse et la misère le conduisirent plus bas encore, et, s'il n'a pas trempé dans la police impériale, comme quelques-uns l'ont prétendu, il a du moins servi d'instrument à une manœuvre électorale ayant pour but de faire échouer la candidature de Jules Simon par une diversion radicale et socialiste, et d'écraser, en outre, par l'apparition du fameux spectre rouge.

Vallès se prêta complaisamment à ce jeu ; on lui donna les moyens de fonder une feuille éphémère, le *Peuple*, et de se porter contre Jules Simon dans une circonscription de Paris (1869). Comme il était dans ses habitudes de dépasser constamment la mesure et de se jeter dans l'excentricité, il se proclama avec sa habileté habituelle le *candidat de la misère*. Il échoua fort piteusement et ne put même détourner assez de voix pour empêcher le député de la gauche de passer au premier tour.

Cette nouvelle aventure fit quelque bruit et l'on soupçonna que, derrière le prétendu comité de Vallès, il y avait la main et l'argent de la police, chose possible. Ses amis ont affirmé que dans tous les cas il n'en avait rien su et qu'il avait agi aveuglément poussé par son caractère aventureux et son écoulerie. Mais cet épisode fâcheux de sa vie n'en laisse pas moins une impression pénible.

Lors des troubles qui suivirent les défaites de Reichshoffen et de Forbach, il fut arrêté

(août 1870) et enfermé à Mazas, ce qui prouve bien que le gouvernement impérial ne le regardait pas comme un auxiliaire.

La révolution du 4 septembre lui rendit la liberté. Il se jeta alors dans la mêlée, s'affilia à l'Internationale et joua un rôle dans toutes les agitations pendant le siège de Paris. Chef d'un bataillon de la garde nationale, à l'époque du 31 octobre (v. OCTOBRE), il prit part pour le mouvement et s'installa à la mairie du IX^e arrondissement. Il fut poursuivi, même condamné, mais son affaire n'eut pas de suite.

Après la capitulation de Paris, il fonda son fameux journal le *Cri du peuple*, dans lequel il émit tout d'abord l'idée de *Paris ville libre*, et qui fut au nombre des six journaux supprimés par le général Vinoy. Il le fit repaître après la révolution du 18 mars et fut nommé membre de la Commune. Le succès produisit alors sur lui l'effet habituel; il se calma subitement, rêvant de jouir de ce bonheur passager, et devint tout à coup pacifique. Plus de sang versé, dit-il; les fusils au repos! Assez de guerre civile comme cela! Après avoir vaincu par le combat, fortifications nous par le travail!

Il essaya même de rallier la bourgeoisie à la Commune: «Allez! que le rez-de-chaussée et la mansarde se raccommodent!» Il aurait volontiers tenté d'y rallier Versailles s'il l'avait cru possible. En un mot, il montra une fois de plus qu'il n'était réfractaire que quand il ne pouvait pas faire autrement, et il convoitait maintenant la paix avec autant d'ardeur qu'il avait demandé la lutte. Mais son illusion ne fut pas de longue durée, et les premières hostilités, en lui laissant entrevoir l'issue finale du conflit, ravivèrent ses passions véhémentes et son exaltation.

Il fit peu de chose comme membre de la Commune; mais dans son journal, qui fut un des moniteurs de l'insurrection, il souffla l'esprit de résistance et la colère avec l'énergie du désespoir. Il fut un de ceux qui, vers la fin de cette tragédie, eurent l'idée de rendre Paris imprégnable en menaçant ceux qui le prendraient de l'incendier et de le faire sauter.

Le 16 mai, il écrivait dans le *Cri du peuple*:

«On a pris toutes les mesures pour qu'il n'entre dans Paris aucun soldat ennemi.

«Les forts peuvent être pris l'un après l'autre; les remparts peuvent tomber: aucun soldat n'entrera dans Paris. Que l'armée de Versailles sache bien que Paris est décidé à tout plutôt que de se rendre.

«Si M. Thiers est chimiste, il nous comprendra.»

A la fin de la lutte, Vallès fut un des derniers combattants, aux barricades du XI^e arrondissement. Il échappa ensuite aux recherches et parvint à s'évader. Cependant les journaux racontèrent qu'il avait été arrêté le 25 et exécuté sommairement près de la place du Châtelet, en compagnie de Ferré. Mais il est certain que les deux malheureux qu'on avait pris pour eux et fusillés étaient deux innocents. On sait qu'il eut dans ce moment de répression barbare de nombreux exemples de ces épouvantables méprises.

Son *Cri du peuple* lui avait rapporté des sommes considérables. En outre, un de ses anciens élèves, dont il n'avait d'ailleurs conservé aucun souvenir, mais qui admirait ses écrits, était mort en lui laissant un legs de 50,000 francs, qu'il n'avait pas encore touché lors de l'entrée des troupes à Paris. L'avocat Bigot, chargé de ses affaires, parvint à recouvrer cette somme et la lui porta à Londres, mais lui emprunta 10,000 francs et mourut d'apoplexie peu de temps après son retour à Paris. Telle est l'histoire que l'on donne comme authentique. Depuis ce temps, Vallès vivrait du revenu de ses 40,000 francs et de ce qui avait pu lui rester des bénéfices de son journal. Il semble s'être condamné à un silence absolu, car, sauf quelques lettres à des amis, il n'a pas donné signe de vie depuis sa fuite à l'étranger.

VALLÉSIE s. f. (va-lé-zi — de Vallès, n. pr.). Bot. Genre d'arbres et d'arbrisseaux, de la famille des apocynées, tribu des ophioxylées, comprenant quatre espèces, qui croissent dans l'Amérique tropicale.

VALLÉ, bourg de France (Loire-Inférieure), ch.-l. de cant., arrond. et à 23 kilom. E. de Nantes, sur une hauteur, près de la Sanguère; pop. aggl., 1,141 hab. — pop. tot., 5,346 hab. Récolte et commerce de vin très-estimé.

VALLÉ (Guillaume), graveur français, né à Paris en 1633, mort en 1704. Il apprit les premiers principes de son art dans l'atelier de Daret, partit vers 1653 pour Rome, où, pendant un séjour de huit ans, il se perfectionna sous la direction de Carlo Maratta, et, peu de temps après son retour en France, fut admis à l'Académie de peinture et de sculpture (1664). Mauvais dessinateur, Vallé possédait, en revanche, un burin d'une rare hardiesse, un trait d'une grande netteté, et il excellait dans la disposition des tailles et le tracé des lumières et des ombres. On cite, parmi ses plus remarquables: *Suite de diverses têtes antiques*, un nombre de soixante et une, d'après les dessins du peintre romain J.-A. Canini; *Portrait de François Mauricieu*, chirurgien juré

de Paris; *Portrait du poète italien Virgilio de Barrea*, d'après Pierre-Franç. Mola; *Allegorie* sur les soins du pape Alexandre VII pour faire fleurir l'Académie des Intronati, à Sienne, etc. — Son fils, Jérôme VALLÉ, acquit aussi une certaine réputation comme graveur et devint membre de l'Académie en 1702. On cite comme ses meilleures compositions: le *Centenier perçant le côté de Jésus-Christ mort sur la croix*, d'après Antoine Paillet, et seize *Planches gravées de la colonne Théodosienne, à Constantinople*, son morceau de réception à l'Académie.

VALLÉ (Auguste), dit de Viriville, archéologue, né à Paris en 1815, mort en 1868. Il fit d'assez brillantes études classiques, entra ensuite à l'Ecole des chartes, d'où il sortit en 1837 pour aller remplir à Troyes les fonctions d'archiviste du département de l'Aube. Ce fut à Troyes qu'il prépara et mit en ordre les matériaux de son premier ouvrage important, *Archives historiques du département de l'Aube et du diocèse de Troyes* (1841, 1 vol. in-8°), qui lui valut une médaille d'or de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. En 1842, il revint à Paris, où il fut immédiatement attaché à la bibliothèque Richelieu; il quitta cet emploi au commencement de l'année 1847 pour devenir répétiteur à l'Ecole des chartes, où il fut nommé depuis professeur; il conserva sa chaire jusqu'à sa mort. «Travailleur infatigable, dit M. Miot-Frochet, d'une insatiable curiosité, tout ce qu'il rencontrait sur sa route, il le notait et, noté, il le publiait. C'est ce qui explique ces nombreuses brochures, ces articles de journaux et de revues, ces livres enfin qui se succédaient avec une étonnante rapidité. Il semblait que Vallé de Viriville eût la fièvre, cette fièvre généreuse dont parle quelque part Diderot et que donne la recherche opiniâtre de la science. Mais ce chercheur trouvait souvent, parce que toujours il cherchait. C'est lui qui a retrouvé le nom de l'auteur de la *Chronique de la Pucelle*, dont il s'est fait, par son érudition, le dernier éditeur. C'est encore lui qui, par un vrai miracle de travail, a pu reconstituer jour par jour l'histoire de Charles VII. C'était là, en effet, son époque favorite. Tout ce qui se rapportait au xve siècle, de près comme de loin, lui était cher; il travaillait encore à le faire connaître quand la mort est venue le saisir.» Vallé de Viriville est au premier rang de ceux qui ont fait connaître ce temps, et, s'il lui a manqué l'éclat du talent propre aux premiers historiens de notre époque, comme somme de travail et d'information il a produit presque autant qu'eux tous. A la veille de sa mort, il travaillait à une *Histoire de Paris sous la domination anglaise*, qui ne verra sans doute jamais le jour, et à une *Histoire générale de Paris*, que M. Haussmann et la commission faisant fonction de conseil municipal faisaient écrire aux frais de la ville. Du reste, l'Académie des inscriptions a récompensé comme elle le méritait l'érudition de l'auteur de l'*Histoire de Charles VII*. Elle a accordé au premier volume le prix Bordin et aux deux suivants le second, puis le premier prix Gobert.

Vallé de Viriville a laissé des souvenirs pleins de charme parmi ses disciples si nombreux et dans le monde savant, dont il était un des ornements. Son amour de la science, dit M. Miot-Frochet, n'était ni jaloux ni égoïste; il ne voyait qu'elle seule et ne prenait pas souci de sa propre gloire. Il était affable, d'un conseil amical et désintéressé.

Voici la liste des publications les plus remarquables de l'auteur: *Mémoire présenté à l'Institut historique sur la manière dont on doit écrire le nom de famille de la Pucelle d'Orléans* (1 vol. in-4°); *Archives historiques du département de l'Aube et de l'ancien diocèse de Troyes* (1841, in-8°); *Mémoire sur la conquête de l'Egypte* (1842, in-8°), traduction du célèbre *Mémoire* de Leibniz, écrit en latin, et qui n'avait pas encore été traduit en français; *Histoire de l'instruction publique en Europe et principalement en France* (1849-1852, 1 vol. gr. in-4°, avec grav.); l'ouvrage va depuis l'origine du christianisme jusqu'à nos jours et peut être considéré comme une des plus faibles productions de Vallé de Viriville; *Iconographie historique de la France* (Paris, 1853, in-8°); *Recherches sur Jeanne d'Arc* (1855, in-8°); *Recherches sur Agnès Sorel* (1855-1856, in-8°); *Les Inventeurs de l'imprimerie en Allemagne* (1858, in-8°); *Isabeau de Bavière* (1859, in-8°); *Histoire de Charles VII* (1862-1866, 3 vol. in-8°), son œuvre capitale; *Procès et condamnation de Jeanne d'Arc*, d'après des documents originaux (1867, in-8°). Vallé de Viriville a, de plus, collaboré à un grand nombre de journaux spéciaux et de recueils périodiques, auxquels il fournissait des articles d'histoire, d'art, de littérature et même de philosophie. On cite, parmi les recueils où il a écrit: la *Bibliothèque de l'Ecole des chartes*, l'*Encyclopédie nouvelle*, le *Magnin pittoresque*, l'*Artiste*, l'*Athenæum français*, la *Revue de Paris*, la *Revue archéologique*, etc.

VALLETRIA, nom latin de la vallée de BARÈGES.

VALLET (Joseph), littérateur italien, né à Naples en 1636, mort en 1714. Il exerça avec éclat la profession d'avocat et refusa le titre de sénateur que lui offrait le duc de

Toscane pour rester dans sa ville natale. Valletta se forma une magnifique bibliothèque, qu'il mit à la disposition des lettrés. Il connaissait l'anglais et traduisit de cette langue en italien plusieurs ouvrages. Parmi ses écrits originaux, on cite un traité sur la procédure dans les matières qui ont rapport avec la religion.

VALLET (Niccolo), juriconsulte italien, né à Arienzo, royaume de Naples, en 1738, mort à Naples en 1814. Il fit ses études dans cette dernière ville, occupa en 1785 la chaire de droit civil à l'université et devint, en 1812, professeur de droit romain et doyen de la Faculté. Ses principaux ouvrages sont: *Elementi del diritto del regno napoletano* (Naples, 1776, in-8°); *Delle leggi del regno napoletano* (1786, 3 vol. in-8°); *Institutiones juris feudalis* (1780, in-8°); *Juris romani institutiones* (1782, 2 vol. in-8°); *Partitiones juris canonici* (1785, in-8°); *Cicilata sul fascino volgarmente detto jettatura* (1787), ouvrage où l'auteur plaisante avec beaucoup d'érudition sur l'influence magnétique qu'un homme peut exercer sur les autres; *Giosue al Giordano* (1795, in-4°); *Dissertazione del feudo longobardico opposto a la qualità ereditaria* (1810, in-4°), etc.

VALLETRY (de La), poète français peu connu, qui vivait vers la fin du xvi^e siècle. On ignore le lieu de sa naissance, mais divers indices font conjecturer qu'il est originaire d'Angoulême. Venu de bonne heure à Paris, il fut employé aux fêtes et aux spectacles de la cour de France. Il avait, il est vrai, embrassé le parti de la Ligue; mais, réglant ses opinions sur ses intérêts, il passa dans le camp du Béarnais. Le volume qu'a laissé cet écrivain, sous le titre d'*Œuvres poétiques* (Paris, 1602, in-12), se compose: des *Amours*, du *Pauvreté des dames*, de *l'Amour mercenaire* et *fripouille*, de la *Chasteté repentie*, de *l'Amour logé trop haut*, etc. «La plupart des pièces de La Vallettrye, dit M. Weiss, sont pleines d'obscénités et d'équivoques grossières.»

VALLI (Eusebio), médecin italien, né aux environs de Pistoia, mort à La Havane en 1816. Il suivit les cours de médecine de la Faculté de Pise et se rendit ensuite à Smyrne et à Constantinople pour y examiner la marche et les effets de la peste. Il se voua entièrement à l'étude des maladies épidémiques, et il devait être victime de son zèle. La fièvre jaune s'étant déclarée en Espagne, il alla observer les symptômes du fléau, puis il se décida à aller le combattre à son berceau même, en Amérique. Arrivé à La Havane, voulant s'assurer si la fièvre jaune était contagieuse, il se vêtit des habits d'un mort et se coucha à côté du cadavre. Le lendemain de cette expérience, il succomba. Ses principaux écrits sont: *Memoria sulla peste di Smyrne nel 1784* (1 vol. in-12); *Saggio sulle malattie croniche* (Pise, 1792, in-12); *Memoria sulla tisi ereditaria* (Florence, 1796, in-12); *Memoria sulla peste di Costantinopoli nel 1803* (1 vol. in-12).

VALLIA ou **WALLIA**, quatrième roi des Wisigoths, mort vers 420. Il est le premier qui se soit établi dans les Gaules et qui ait résidé à Toulouse. Parent d'Ataulphe, il vengea sa mort en faisant périr Sigeric, à la place duquel il fut élevé sur le trône (415). Il rendit à Honorius la princesse Placidie, reçut de cet empereur l'autorisation de s'établir dans l'Aquitaine et la Narbonnaise I^{re} et alla combattre pour lui les Vandales, les Alains et les Suèves d'Espagne.

VALLIER (SAINT-), bourg de France (Alpes-Maritimes), ch.-l. de cant., arrond. et à 12 kilom. N.-O. de Grasse; pop. aggl., 446 hab. — pop. tot., 501 hab. Moulins à huile et à farine; commerce d'essence de lavande. Saint-Vallier occupe l'emplacement de l'ancien *Castrum Valerii* des Romains; on y a trouvé de nombreux débris d'antiquités romaines, armes, tombeaux, médailles, etc. Les murailles de l'ancien fort subsistent encore en partie. Aux environs, sur les hauteurs, on voit deux cassines entourées de retranchements; un peu plus loin, un pont naturel sur la Siagne. Ce pont est formé d'une arcade calcaire de 30 mètres d'épaisseur, de 10 mètres de hauteur et de 5 mètres de portée. Cette arcade est recouverte de chênes verts, qui donnent à ce site un aspect très-pittoresque.

VALLIER (SAINT-), bourg de France (Drôme), ch.-l. de cant., arrond. et à 32 kilom. N. de Valence, au confluent de la Galaure et du Rhône et à l'entrée de la pittoresque vallée de Galaure; pop. aggl., 2,875 hab. — pop. tot., 3,173 hab. Importante fabrication de crêpes et organais; faïences, teinturerie, brasseries; fabrique de produits chimiques. On y voit un beau château gothique, qui fut habité par Diane de Poitiers; les jardins qui l'entourent ont été plantés par Le Nôtre. On croit que ce bourg occupa l'emplacement de l'antique *Usoi*, mentionnée dans les cartes de Peutinger.

VALLIER (SAINT-), bourg de France (Saône-et-Loire), cant. de Mont-Saint-Vincent, arrond. et à 56 kilom. de Chalon-sur-Saône; pop. aggl., 191 hab. — pop. tot., 3,215 hab. Mines de houille, moulins, fours à chaux, huileries.

VALLIER ou **VALÈRE** (saint), prélat fran-

çais et martyr du i^{er} siècle, né à Langres. Il apprit la théologie sous la direction de l'évêque. Didier, qui lui conféra le diaconat. Chocrus, à la tête d'une bande de Vandales, vint assiéger la ville; Didier se dévota et alla solliciter du barbare le salut de la ville; le Vandale fit décapiter l'évêque. Les habitants abandonnèrent alors la cité et s'enfuirent sous la conduite de Vallier. Ils allaient atteindre les montagnes du Jura, quand ils furent atteints par leurs ennemis, qui massacrèrent presque toute la bande des fuyards. Vallier fut soumis aux plus affreuses tortures avant de recevoir le coup de grâce.

VALLIER (François-Charles), comte du SAUSSAY, littérateur français, né à Paris en 1703, mort en 1778. D'abord président au parlement, il embrassa la carrière militaire, devint colonel d'infanterie et se signala par sa prodigalité et ses folies. Il sacrifiait, comme on disait alors, aux Muses sans succès, et on lui doit les ouvrages suivants, aujourd'hui complètement oubliés: *L'Amour de la patrie*, poème (1754, in-8°); *Journal en vers de ce qui s'est passé au camp de Richemont*, commandé par M. Chevert (Meiz, 1755, in-4°); le *Citoyen*, poème en trois chants (1759, in-8°); *Ode sur les eaux de Barèges et de Bagnères*, avec un *Essai sur la guerre, en vers, et une lettre en prose* (1762, in-8°); *Pièces en vers et en prose* (1762, in-8°); *Aux grands et aux riches* (1764, in-8°); le *Triomphe de Flore*, ballet en un acte, musique de Dauvergne, joué à Fontainebleau le 29 octobre 1765, imprimé la même année (in-8°); *Eglé ou le Sentiment*, comédie allégorique en un acte, jouée le même jour que le *Triomphe de Flore*; *Épître à la nation française sur l'établissement des Invalides*, de l'Ecole militaire, etc. (1768, in-4°); *Eloge de Chevert*, en vers libres (1769, in-8°). Cette composition fut lue à l'Académie d'Amiens le 25 août 1769.

VALLIÈRE (Jean-Florent DE), général d'artillerie, né à Paris en 1667, mort en 1759. Il fit toutes les campagnes de la dernière partie du règne de Louis XIV, assista à soixante sièges et à dix grandes batailles, eut le commandement en chef de l'artillerie au siège du Quesnoy, où, avec trente-quatre pièces d'artillerie, il en démontra quatre-vingts en vingt-quatre heures. Nommé brigadier des armées du roi et chargé de réorganiser l'artillerie, il lui donna une grande impulsion, détermina l'uniformité des calibres, dont il réduisit le nombre à cinq, et calcula le premier les effets de la poudre dans les mines. C'est à lui qu'on doit la fondation des écoles et des établissements qui ont donné, au siècle dernier, à l'artillerie française une si grande supériorité. Devenu lieutenant général, il se distingua à la bataille de Dettingen (1743). Ferme et inébranlable dans l'action, Vallière était, dans le monde, le plus simple et le plus doux de tous les hommes. Fontenelle a tracé de lui le portrait suivant:

De rares talents pour la guerre
En lui furent unis au cœur le plus humain.
Jupiter le chargea du soin de son tonnerre,
Minerve conduisit sa main.

VALLIÈRE (Joseph-Florent, marquis DE), général français, fils du précédent, né à Paris en 1717, mort en 1776. Il fit ses premières armes au siège de Philipsbourg en 1734, servit ensuite sous les ordres de son père à la bataille de Dettingen et au siège de Fribourg, commanda en second l'artillerie dans les Flandres en 1745, dirigea l'année suivante les opérations de tous les sièges de la campagne, obtint en 1747, en remplacement de son père, la direction générale des écoles et des bataillons d'artillerie, et, par l'habileté de ses dispositions, détermina la prise du fort de Berg-op-Zoom. Promu lieutenant général en 1748, il devint, sept ans plus tard, directeur des deux corps réunis de l'artillerie et du génie, décida, par la bonne disposition de ses batteries et par l'activité de leur feu, du succès de la journée d'Hastembek, et rendit encore d'importants services pendant le reste de la campagne. En 1761, il partit pour l'Espagne à la demande du souverain de cette contrée et y employa deux ans à réorganiser les administrations de l'artillerie et du génie. Il ne voulut accepter d'autre récompense de ses services que le titre de marquis, et, quelques années plus tard, alla encore opérer à Naples des réformes analogues à celles dont on lui était redevable en Espagne. Bien qu'il eût conservé jusqu'à sa mort le titre de directeur général de l'artillerie, il fut assez longtemps sans en remplir les fonctions, à cause des menées des adversaires qu'il s'était faits par la fermeté avec laquelle il maintenait l'application des règlements qu'il avait mis en vigueur. Le marquis de Vallière, qui était devenu, en 1761, associé libre de l'Académie des sciences, a laissé plusieurs *Mémoires*, un entre autres dans lequel il établit d'une façon péremptoire la supériorité des pièces longues d'artillerie sur les courtes.

VALLIÈRE (Louis-César DE LA BAUME LE BLANC, duc DE LA). V. LA VALLIÈRE.

VALLIÈRE (Louise-Françoise DE LA BAUME LE BLANC DE LA). V. LA VALLIÈRE.

VALLIÈRES, bourg et commune de France (Creuse), cant. de Felletin, arrond. et à 15 kilom. S.-O. d'Aubusson, sur une colline; pop.

aggl., 430 hab. — pop. tot., 2,210 hab. Commerce de bestiaux. Ferme-école dans les dépendances du château de La Villeneuve. Dans l'église paroissiale, construction du xiii^e siècle, on voit une élégante chapelle, élevée au xiv^e siècle par les d'Aubusson, seigneurs de La Villeneuve.

VALLIFILIX s. m. (val-li-ñ-likss — du lat. *vallis*, vallée; *filix*, fougère). Bot. Syn. de *LYGODIUM*, genre de fougères.

VALLIKIKILI ou **WALLIKIKILI** s. m. (val-li-ki-ki-li — mot cingalais). Ornith. Espèce de coq sauvage de Ceylan.

VALLIN (Louis, vicomte), général français, né à Dormans en 1770, mort en 1854. Il venait de terminer ses études de droit, lorsque la loi de la première réquisition l'appela sous les drapeaux. En moins de sept mois, il était parvenu au grade de chef de bataillon, mais il fut forcé de redevenir simple soldat lorsque son régiment servit à compléter les anciens cadres. Il repassa, mais moins rapidement cette fois, par ses anciens grades, fut promu en 1807 colonel des hussards de Chambrond, fit les campagnes de Wagram et de Russie, devint général de brigade pendant la retraite et assista à la bataille de Waterloo, après laquelle il conduisit l'arrière-garde de la droite de l'armée jusque sous les murs de Paris. Promu alors lieutenant général par le gouvernement provisoire, il eut, le 1^{er} juillet 1815, une part brillante au combat de Roquencourt, où il fit tirer le dernier coup de canon contre les Prussiens. Sous la Restauration, il fut attaché successivement aux inspections et aux remontes de cavalerie, reçut en 1822 le commandement de l'avant-garde de l'armée d'Espagne, ouvrit en 1823 la campagne par l'escarmouche de la Bidassoa, battit, le 19 avril de la même année, le général Jara près de Talaveira et, après la campagne, fut rappelé au poste qu'il occupait précédemment dans l'inspection de cavalerie. Il fut mis en disponibilité en 1830 et vécut, dès lors, dans la retraite.

VALLISNÉRIE ou **VALISNÉRIE** s. f. (val-li-sné-ri — de *Vallisneria*, botan. ital.). Bot. Genre de plantes aquatiques, de la famille des hydrocharitidées, type de la tribu des valisnériées, comprenant plusieurs espèces, répandues dans les eaux douces des régions chaudes et tempérées du globe : *La VALLISNÉRIE spirale se trouve dans le Rhône et dans les canaux du midi de la France*. (P. Duchartre.) *Darwin, Castet et Delille ont chanté la VALLISNÉRIE*. (Th. de Berneaud.) On dit aussi *VALLISNÈRE*.

— Encycl. Bot. Le genre *vallisneria* renferme un certain nombre de plantes herbacées, vivaces, stolonifères, que l'on rencontre dans les eaux douces du midi de l'Europe. Leurs feuilles sont linéaires, leurs fleurs dioïques. Les fleurs mâles, très-petites, sont réunies dans une spathe transparente, terminant une hampe très-courte; le périgone est à trois segments. Les fleurs femelles sont beaucoup plus grosses, solitaires et terminent une hampe très-longue, tortillée en spirale; le périgone est à tube adhérent; l'ovaire, adhérent, uniloculaire, est couronné par le limbe du périgone. Le mode de fécondation de la *vallisneria* spirale, qui est le type du genre, est extrêmement curieux : la spathe des fleurs mâles s'ouvre et celles-ci se détachent pour venir flotter à la surface de l'eau; en même temps, la hampe, qui se termine par une fleur femelle, se déroule, les deux fleurs se rapprochent et la fécondation a lieu. La spire qui porte la fleur femelle se resserre alors, et le fruit va se développer au fond de l'eau.

VALLISNÉRIÉ, ÉE adj. (va-li-sné-ri-é — rad. *vallisneria*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre *vallisneria*.

— s. f. pl. Tribu de la famille des hydrocharitidées, ayant pour type le genre *vallisneria*.

VALLISNIERI (Antoine), médecin et naturaliste italien, né dans l'Etat de Modène en 1661, mort en 1730. En 1683, il se rendit à l'université de Bologne, où il suivit les leçons de Malpighi. Regu docteur en 1685, il fit un voyage à Venise et à Parme, et, à son retour en 1789, il alla se fixer à Scandiano pour y exercer sa profession. Vallisnieri acquit une telle célébrité, qu'en 1700 il fut appelé à la chaire de médecine et d'histoire naturelle de l'université de Padoue. Il parut tout d'abord vouloir concilier les diverses doctrines; mais, en réalité, il fit entrer dans ses cours l'enseignement de toutes les découvertes modernes, ce qui lui attira la haine des professeurs attachés aux vieilles erreurs et lui suscita mille tracasseries. Il combattit la génération spontanée, prouva que les sources ne viennent pas de la mer, fit une foule d'expériences sur les insectes, particulièrement sur leur génération et leur manière de vivre, découvrit plusieurs lois physiologiques et donna une impulsion considérable à la science. On distingue parmi ses ouvrages, dont le recueil a été publié par son fils (Venise, 1733, 3 vol. in-fol.) : *Dialogue sur la curieuse origine de beaucoup d'insectes* (Venise, 1700); *Considérations et expériences relatives à la génération des vers ordinaires du corps humain* (Padoue, 1710 et 1726); *Expériences et observations sur l'ori-*

gine, le développement et les mœurs de divers insectes (Padoue, 1713); *Histoire du caméléon d'Afrique et de divers animaux d'Italie* (Venise, 1715); *De l'origine des fontaines* (Venise, 1715); *Histoire de la génération de l'homme et des animaux* (1721), le plus important de ses ouvrages et qui lui a mérité les éloges de Buffon.

VALLO-DELLA-LUCANIA, ville d'Italie, dans la province de la Principauté Citérieure, ch.-l. de district et de mandement, à 65 kilom. S.-E. de Salerne; 5,127 hab. Tanneries, mégisseries. On y remarque une église d'un beau style.

VALLOMBREUSE, en latin *Vallis Ombrosa*, vallée du royaume d'Italie, dans la province de Florence, près de San-Giovanni-in-Val-d'Arno. En 1060, saint Gualbert y fonda une abbaye de bénédictins, dont les abbés portaient les ornements pontificaux et avaient le titre de comtes de Canette, de Guald, de Magnal et de Monteverde.

VALLON s. m. (va-lon — dimin. de val). Petite vallée, espace étroit entre deux hauteurs moins considérables que des montagnes : *Nous considérons avec plaisir le creux des VALLONS, où des troupeaux de bœufs mugissaient dans les gras herbages*. (Fén.) Heureux qui peut, au sein du vallou solitaire, Naitre, vivre et mourir dans le champ paternel

V. Hugo.

— Poétiq. *Sacre vallou, Double vallou*, Vallée située entre le Parnasse et l'Hélicon, qu'on disait habitée par les Muses, et dont les poètes ont fait comme leur patrie allégorique :

Non, non, sur ce sujet, pour rimer avec grâce, Il ne faut pas monter au sommet du Parnasse, Et, sans aller rêver dans le double vallou, La colère suffit et vaut un Apollon.

BOILEAU.

— Syn. Vallon, vallée. V. VALLÉE.

VALLON, bourg de France (Ardèche), ch.-l. de cant., arrond., et à 22 kilom. S.-E. de Largentière, près de la rive gauche de l'Ardèche; pop. aggl., 1,678 hab. — pop. tot., 2,586 hab. Récolte et commerce de soie, vins et céréales. Aux environs, ruines du Chastellax ou Vieux-Vallon, grottes remarquables; Pont-d'Arc (v. ARC), pont naturel percé par les eaux de l'Ardèche dans les flancs d'un rocher gigantesque.

VALLONÉE s. f. (va-lon-ée). Bot. Syn. de VÉLANE ou AVÉLANE : *Les chênes qui produisent la VALLONÉE sont les seuls arbres forestiers dont la Grèce tire parti*. (E. About.)

VALLONGUE, général français. V. PASCAL-VALLONGUE.

VALLONIE s. f. (val-lo-ni). Moll. Syn. de VALVÉE.

VALLONIER s. m. (va-lo-nié). Bot. Syn. de VÉLANI : *En m'éloignant du vicier sacre de Phares, j'entr'ai presque aussitôt dans une forêt de VALLONIER entremêlés de lauriers*. (Pouqueville.)

VALLONNEMENT s. m. (va-lo-ne-man — rad. *vallonner*). Etat de ce qui est vallonné; action de vallonner, de creuser en forme de vallou, de couper de vallons : *Le VALLONNEMENT de ce territoire est dû à l'action des eaux*.

VALLONNER v. a. ou tr. (va-lo-né — rad. *vallonner*). Creuser en forme de vallou; couper de vallons : *L'action des eaux a VALLONNÉ le pays*.

VALLOT (Antoine), médecin français, né à Reims ou à Montpellier en 1594, mort en 1671. D'abord médecin d'Anne d'Autriche, il succéda, en 1652, à Vautier, comme premier médecin du roi, et il guérit ce prince, lors de sa grande maladie en 1658, en faisant usage de vin émétique, médicament dont il était grand partisan, ainsi que du quinquina et du laudanum. Aussi eut-il pour adversaire acharné Gui Patin, qui dans ses écrits ne lui a épargné aucun genre d'attaque. En 1658, Vallot devint surintendant du Jardin des plantes et opéra toute une révolution dans l'administration de cet établissement. Secondé par Fagon, Longuet, Galois et Louis Morin, il l'enrichit d'une foule de végétaux exotiques et publia en 1665 sous le titre d'*Hor-tus regius*, un catalogue des plantes qu'il renfermait et qui s'élevaient déjà à plus de 4,000 variétés. Les succès qu'il avait obtenus dans la pratique de son art avaient fermé la bouche à la plupart de ses ennemis, lorsque la mort d'Henriette de France, reine d'Angleterre, qu'il avait soignée à l'aide de l'émétique, vint donner une nouvelle prise aux attaques contre ce médicament et attirèrent sur Vallot une foule d'épigrammes qui le poursuivirent jusqu'à sa mort.

VALLOTE s. f. (va-lo-te — de Vallot, botan. fr.) Bot. Section du genre *amaryllis*, type de la famille des amaryllidées.

VALLOTTI (François-Antoine), compositeur italien, né à Vercelli en 1697, mort en 1780. Entré de bonne heure au couvent des cordeliers de Chambéry, il étudia la musique sous la direction de Calegari, maître de chapelle de la cathédrale de Padoue, dont il adopta complètement la nouvelle théorie d'harmonie. Nommé, vers 1730, organiste de l'église Saint-Antoine, à Padoue, il succéda plus tard à son maître comme maître de

chapelle de la cathédrale et occupa cet emploi jusqu'à sa mort. Vallotti eut à son époque une grande réputation et on le regardait comme l'un des plus habiles parmi les compositeurs de musique religieuse. Il fut, en outre, l'un des plus féconds; mais presque toutes ses compositions sont restées manuscrites, à part quelques répons. Il avait aussi écrit un grand traité en quatre parties sur la théorie de l'harmonie et du contre-point; mais il commença trop tard la publication de cet ouvrage et n'eut que le temps d'en faire paraître la première partie, sous ce titre : *Della scienza teorica e pratica della moderna musica, libro primo* (Padoue, 1779, in-4°).

VALLOUISE, village et commune de France (Hautes-Alpes), cant. de Largentière, arrond. et à 26 kilom. S.-O. de Briançon, au confluent des deux ruisseaux du Gyr et de l'Onde; 1,177 hab. Au fond de la vallée de Vallouise s'élève le glacier d'Alpe-Froide ou du Pelvoux (4,300 mètres d'altitude). Ce village est tristement célèbre par les actes de barbarie commis sur les débris des vaudois, qui s'étaient réfugiés dans cette vallée pour fuir les mesures violentes dont ils étaient l'objet.

VALLOUVER s. m. (val-lou-vèr). Membre d'une classe de parias.

— Encycl. Les *vallouvers*, que l'on appelle aussi les brahmes des parias, sont une classe de parias de l'Inde qui dominent sur tous ceux de leur caste. Ils tiennent rang à part et ne contractent jamais d'alliances qu'entre eux. Ils se considèrent comme les gourous ou guides spirituels des gens de leur tribu. Ce sont eux qui président aux cérémonies des mariages et aux actes religieux des parias. Ils leur prêtent toutes les absurdités recueillies dans l'almanach indien, telles que les bons et les mauvais jours, les moments favorables ou défavorables à l'entreprise des affaires, et autres pronostics de cette force; mais il leur est interdit de s'immiscer en rien de ce qui appartient aux connaissances astronomiques, comme les prédictions d'éclipses, l'indication des révolutions de la lune, etc.; cette prérogative appartient exclusivement aux brahmes. D'ailleurs, si les *vallouvers* sont l'objet de la considération des parias, en dehors de leur caste on ne leur accorde rien de plus ni de moins que le mépris, qui est l'apanage de tous les individus de cette nombreuse et misérable classe. Leur simple contact, comme celui du dernier paria, est une souillure telle pour un sudra, pour un veiniah ou pour un brahme, qu'il faut pour s'en laver des purifications et aussi des dépenses de toutes sortes. Du reste, les *vallouvers* n'en imitent pas moins à l'endroit de leurs paroissiens les manœuvres des gourous à l'égard des leurs; ils ne se font pas faute d'exploiter l'ignorance et le fanatisme des pauvres parias et de vivre assez grassement des offrandes qu'ils leur extorquent; c'est ainsi qu'à tous les degrés de la vie sociale on retrouve toujours l'hypocrisie et la fourberie exploitant la superstition.

VALLS, ville d'Espagne, province et à 17 kilom. N. de Tarragone, sur une hauteur, près de Francoli; 12,725 hab. Industrie active; tissage à vapeur de coton et de laine; filatures de soie; distilleries d'eau-de-vie; fabrication de savon, poteries, cuirs, papier, huile; teintureries.

VALLUM s. m. (val-lomm — mot lat.). Antiq. rom. Palissade formée de pierres entrelacées. « Retranchement couronné d'une palissade. » Mur construit pour arrêter les invasions des barbares.

Valmagne (ABBAYE DE), ancienne et célèbre abbaye de France, située dans une vallée, entre l'étang de Thau et les villages de Loupiau et de Villeveyrac, arrond. et à 28 kilom. de Montpellier (Hérault). L'abbaye de Valmagne eut pour fondateur, en 1138, Raymond de Trancavel, vicomte de Beziers; elle prit rapidement une importance considérable et devint un des plus riches établissements religieux du Languedoc. Son église, bien conservée, est un des plus curieux édifices gothiques du midi de la France. Elle se compose de trois nefs et appartient au style ogival. Ses proportions sont : longueur totale, 82 mètres; hauteur, 24 m, 33; largeur du transept, 39 mètres. L'édifice offre cette particularité de n'être éclairé que par de très-rare ouvertures. Le chœur, les neuf chapelles qui l'entourent et les bras de la croix sont d'une grande légèreté de construction; mais la nef, quoique formée d'arcades ogivales très-pointues, manque de caractère et d'élégance. Le cloître, bien que construit à la même époque que le reste de l'église, a subi à diverses époques des modifications et restaurations qui en ont altéré la physionomie primitive. Le travail des sculptures, dit M. Richard, y est très-soigné, et l'on ne saurait trop admirer la variété et la délicatesse des représentations fantastiques qui soutiennent les voussures. Mais ce qui distingue ce cloître entre tous ceux du Midi, c'est la fontaine, entourée d'une galerie octogone, qui en décore le préau. La voûte à jour qui la surmonte porte la date de 1728. Ce n'est là qu'une restauration dont il faut du reste louer l'habileté. Les ogives de cette fontaine sont bien évidemment du xiv^e siècle.

VALMALETTE (Louis-François DE), littérateur français, né à Rieux (Haute-Garonne) en 1768, mort vers 1830. Il étudia le droit à Toulouse, et fut incarcéré dans cette ville en 1793. Ayant recouvré sa liberté, grâce à l'intervention de Pagnoul, représentant du peuple, il se rendit à Paris, où il demeura caché jusqu'à la journée du 9 thermidor, à laquelle il prit une part active. Il écrivit alors dans différents journaux, fut élu, vers le 13 vendémiaire, président de la section du Contrat-Social, et fut proscrit un peu plus tard par la Convention. Guéri, dès lors, du désir de paraître sur la scène politique, il accepta un emploi dans l'administration des domaines et consacra ses loisirs aux travaux littéraires. On a de lui : *l'Enthousiaste*, comédie en cinq actes et en vers, représentée en 1809 au Théâtre-Français; la *Sourde-muette*, opéra en trois actes, joué au théâtre Feydeau en 1815; un recueil de *Poésies* (1814) où l'on remarque un poème sur la *Vieillesse*, une *Épître à Molière*, des *Fables*, etc.; *l'Hymen du tis et de la rose*, épithalame composé en 1816, à l'occasion du mariage du duc de Berry, etc.

VALMANDRERA, bourg du royaume d'Italie, province de Côme, district et mandement de Lecco; 3,462 hab.

VALMIKI, poète indien qui vivait à une époque inconnue. Il est l'auteur du fameux poème épique appelé *Râmâyana*, qu'il est censé raconter à ses deux élèves, Couda et Lava, fils de Râma, héros du poème. C'est à Valmiki que l'on attribue l'invention du distique héroïque des poèmes indiens, appelé *stoka*, et il l'improvisa, dit-on, à la vue d'un oiseau qu'un chasseur venait de tuer. Valmiki, considéré comme le père de la poésie sanscrite, était contemporain de Râma, que l'on place 1,500 ans av. J.-C. Il était fils du sage Pratchêta, et l'on veut reconnaître sous ce nom Varouna lui-même, dieu des eaux. On dit que, quoique brahmane de naissance, il s'associa dans sa jeunesse avec des voleurs qui habitaient les forêts. Un jour, il attaqua les sept richis. Ceux-ci lui firent des remontrances; ils lui apprirent le *mantra* de Râma renversé, autrement *mara*. En le répétant en lui-même, Valmiki resta immobile pendant mille ans, et les sages, en revenant, le trouvèrent à la même place tout couvert de nids de fourmis blanches, appelées *valmika*; de là son nom de Valmiki.

VALMONT, bourg de France (Seine-Inférieure), ch.-l. de cant., arrond. et à 25 kilom. N.-O. d'Yvetot, sur la petite rivière de son nom; pop. aggl., 550 hab. — pop. tot., 950 hab. Filature et tissage; blanchisseries de toiles. Commerce de toiles et de bestiaux. On y voit les ruines d'une abbaye fondée en 1145 et détruite en 1791. Les parties les plus intéressantes de ces ruines sont le chœur de l'église, son déambulatoire, et surtout la charmante chapelle des Six-Heures, où l'on pénètre par une arcade cintrée que soutiennent deux colonnes ioniques, ornées de motifs empruntés au château de Chambord. Dans la chapelle des Tombeaux ou des Fondateurs, on a rassemblé les débris les plus curieux de cet ancien édifice religieux. En face de l'abbaye, sur le penchant d'une colline voisine, on voit les ruines du château de Valmont, fortifiée imposante, en grande partie de la Renaissance.

Valmont (LE COMTE DE) ou **Les égarements de la raison**, par l'abbé Gérard. C'est une espèce de roman moral et religieux, qui respire l'amour de la vertu et des bonnes mœurs. Écrit dans le silence, publié sans recommandation, il réussit au delà des espérances de l'auteur. Le *Comte de Valmont* a paru en 1774 (Paris, 5 vol. in-12). Il a eu une foule d'éditions. L'auteur y montre dans une fiction les écarts d'un jeune homme entraîné par ses passions et par des sociétés perverses. On assure que, dans sa jeunesse, l'abbé Gérard était tombé lui-même dans des égarements qui lui suggérèrent, dans l'âge mûr, l'idée de son livre.

Valmont (EMILIE DE) ou **le Divorce nécessaire et les Amours du curé Savin**, par Louvet (1792). Ce roman, qui ne vaut pas *Fau-blas*, se recommande par les sentiments touchants qui y sont exprimés : c'est une thèse en action en faveur du mariage des prêtres et du divorce. « Si ces deux points sont obtenus, dit l'auteur, le célibat, poursuivi jusqu'au sein de l'Eglise, ne dévorera plus des générations entières. Alors surtout on n'entendra plus nos tribunaux retentir de ces demandes en séparation, poursuivies avec un si grand scandale, obtenues au prix de tant de hontes, et dont l'effet unique est de condamner des jeunes gens, séparés, mais non désunis, à se traîner jusque dans leur tombe, entre les maux du célibat ou les crimes de l'adultère. Pour la régénération des mœurs, il suffit d'une seule loi, celle qui établira le divorce, le divorce dont l'effet certain est d'empêcher qu'il ne devienne jamais nécessaire d'y recourir; le divorce qui, présentant sans cesse à chacun des époux un frein salutaire, leur impose l'étroite obligation de continuer dans le mariage ces muets égards, ces attentions délicates, ces tendres soins, ces empressements flatteurs dont leur amour naquit et pourra chaque jour s'accroître. » Telle est la portée sociale de cet ouvrage, et nous applaudissons de grand cœur à ses conclusions.

Le roman qui est le développement de cette thèse n'a qu'un tort, celui de procéder par lettres, ce qui refroidit toujours l'intérêt. Emilie de Valmont, après avoir perdu son père, était sur le point d'entrer au couvent, forcée par sa belle-mère, Jorsqu'elle fut épousée par Boville, un officier de fortune que M. de Valmont avait tiré de l'obscurité. Boville lui reconnaît une forte somme en dot. La mère d'Emilie n'est pas sa seule ennemie; elle a un frère, un monstre d'hypocrisie, de cruauté et de perversité. Il met le feu sur le vaisseau qui emporte Emilie, afin d'hériter d'elle. Mais, échappée par miracle, Emilie se voit poursuivie partout par les fureurs homicides de cet être dénaturé. Plusieurs fois il attende de nouveau à sa vie, sans réussir dans ses criminels projets, et finit par la perdre de vue. Elle s'est réfugiée chez le curé Sevin, un jeune prêtre, qui ne peut résister au pouvoir de ses charmes et devient fou, se voyant empêché par son état de songer au bonheur de vivre avec elle et témoin forcé des progrès que fait sur son cœur un de ses amis, l'aimable Doléval. Elle apprend que par reconnaissance pour les bontés de son père. Ainsi, par suite du célibat des prêtres et de la défense du divorce, voilà tous les héros du roman malheureux, et le plus noble d'entre eux près de devenir coupable de bigamie.

Comment le dénouement pourra-t-il être heureux? Nous ne le savons pas, car l'auteur a eu l'habileté de s'arrêter à ce moment, faisant entendre que le bonheur n'est possible pour ses personnages qu'après le triomphe de sa thèse. L'ouvrage ajoute seulement en post-scriptum : « Quand l'Assemblée nationale aura décrété le mariage des prêtres et le divorce, il me sera permis de vous donner, dans une très-courte brochure, que vous appellerez un supplément, si bon vous semble, les détails peut-être intéressants d'un triple mariage, celui de Boville et d'Éléonore, celui de Doléval et d'Emilie, celui de M. Sevin et... je vous le dirai; je vous dirai quelle femme, assez charmante pour ressembler beaucoup à son Emilie, a pu rendre au curé la raison et le bonheur. » Il est facile de deviner que c'est Dorothee, une sœur d'Emilie, sortie du couvent où l'ont séquestrée la méchanceté et l'avarice de sa mère et de son frère. Les réformes demandées par l'ouvrage n'ayant pas été accordées, il n'a pas donné de suite à *Emilie de Valmont*. Ce roman, comme *Faust*, est écrit avec une facilité et une élégance de style remarquables. Les sentiments tendres y sont exprimés avec une vérité profonde, et plus d'une fois il fait venir les larmes aux yeux du lecteur.

VALMONT DE BOMARE (Jacques-Christophe), naturaliste français, né à Rouen en 1731, mort à Chantilly en 1807. Il étudia les sciences à Paris, exerça pendant deux ans la profession de pharmacien et obtint du ministre d'Argenson un brevet de naturaliste voyageur du gouvernement. Valmont visita successivement les Alpes, les Pyrénées, la Suisse, l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre, la Suède, la Laponie, l'Islande, dont les volcans fixèrent particulièrement son attention. Revenu en 1756, il forma un cabinet de tous les objets d'histoire naturelle qu'il avait rapportés, et communiqua ses collections aux hommes studieux. La même année, il commença un cours public qui, suspendu en 1788, repris en 1795 et continué jusqu'en 1806, contribua beaucoup, par la simplicité des démonstrations du professeur, à populariser le goût de l'histoire naturelle. Son rôle de vulgarisateur ne se borna pas à cela. Dès 1765, il publiait un *Dictionnaire raisonné universel d'histoire naturelle* (5 vol. in-8°); c'est le premier livre où la science de la nature ait été vraiment mise à la portée de tout le monde. La dernière édition est celle de Lyon (1800, 5 vol. in-8°). Il a paru depuis de nombreux ouvrages du même genre, qui lui sont supérieurs sous le rapport des connaissances nouvelles, mais qui sont loin de le valoir pour la méthode et l'harmonie de l'ensemble. On a encore de Valmont de Bomare : *Minéralogie ou Nouvel exposé du règne minéral* (1774, 2 vol. in-8°).

VALMORE (Marceline - Félicité - Joséphe DESBORDS-), femme de lettres française. V. DESBORDS-VALMORE.

VALMY, village et commune de France (Marne), cant., arrond. et à 10 kilom. O. de Sainte-Menehould, entre le mont d'Orval et le mont d'Yvron; 444 hab. Les généraux Dumouriez et Kellermann y remportèrent, le 20 septembre 1792, sur les Prussiens une célèbre victoire, en souvenir de laquelle on a érigé un monument en 1819. Napoléon Ier donna à Kellermann le titre de duc de Valmy.

Valmy (BATAILLE DE), gagnée par les Français sur les Prussiens et les Autrichiens, le 20 septembre 1792. Nous avons raconté au mot ARGONNE les détails de cette immortelle campagne, dont la victoire de Valmy fut le plus brillant épisode. L'armée des puissances coalisées, forte de plus de 100,000 hommes, avait envahi la Champagne, et Dumouriez attendait les ennemis dans les défilés de l'Argonne, dont il avait promis de faire les

Thermopyles de la France. Toutefois, il laissa tourner entièrement la position qu'il occupait à Grand-Pré, en livrant aux Autrichiens le passage de la Croix-aux-Bois, ce qui le contraignit à battre en retraite. Il alla camper à une lieue en avant de Sainte-Menehould, sur un plateau dominant les prairies situées à droite du chemin qui conduit à Châlons. Dans cette position, il avait sa droite appuyée à la rivière d'Aisne, et sa gauche protégée par des prairies marécageuses et un étang. Une vallée étroite séparait ce camp des hauteurs de l'Hyron et de la Lune, vallée où s'élevaient quelques tertres, sur l'un desquels se trouvait le moulin de Valmy. Le quartier général était à Sainte-Menehould, à une distance égale du corps d'armée et de l'avant-garde, commandée par Dillon. Dans cette position extraordinaire, les deux armées françaises adossées faisaient front à l'ennemi, qui avait derrière lui le pays qu'il se flattait d'envahir, tandis que l'armée de Dumouriez faisait face à la France, qu'elle était chargée de défendre. L'avant-garde et l'armée de Kellermann, campée près de Metz, reçurent ordre de Dumouriez de se rabattre sur lui. Kellermann n'avancait qu'en hésitant, car il avait appris la perte du défilé, et il craignait de se voir cerné par les ennemis. Cependant, le 19 septembre au soir, il se trouvait très-rapproché du poste qui lui avait été assigné sur les hauteurs de Gisancourt, qui dominaient celles de la Lune. Malheureusement il se trompa et alla s'établir à Valmy, de sorte qu'au lieu de dominer les Prussiens, campés sur les hauteurs de la Lune, il était complètement dominé par eux. Il sentit aussitôt tous les désavantages de cette position, rendue plus mauvaise encore par un étang qui le séparait de Dillon. Derrière lui coulait l'Auve, ruisseau marécageux sur les deux bords, de sorte qu'il ne pouvait se replier sur Dumouriez que par une trêve entre le ruisseau et l'étang. S'il se trouvait forcé de franchir l'Auve, il n'avait pour cela que le petit pont de Dampierre, si étroit que l'infanterie n'y pouvait défilier que deux de front, et la cavalerie homme par homme. La chaussée qui y conduisait, très-resserrée et dégradée par les pluies, présentait de plus des ornières si profondes que l'artillerie et les équipages ne pouvaient y avancer qu'avec des peines infinies. Enfin, ce qui mettait le comble aux perplexités de Kellermann, c'est que les Prussiens, en faisant franchir l'Auve à Gisancourt par un corps de troupes qui eût occupé la position de Dampierre, pouvaient s'emparer de nos magasins, couper nos communications avec Châlons et même cerner les armées françaises. Il résolut donc aussitôt de s'emparer de la position de Dampierre et fit ses préparatifs pour la levée de son camp. Mais en ce moment même il reçut l'avis du mouvement des coalisés, qui s'avançaient sur trois colonnes et avaient déjà dépassé le village de Hans, à une lieue de Valmy environ. Heureusement Kellermann n'était pas homme à se déconcerter; il disposa donc tout aussitôt pour compenser autant que possible les désavantages de sa position. Déjà les avant-gardes étaient aux prises; Kellermann fit soutenir la sienne par sa réserve, composée des carabiniers, de quelques escadrons de dragons et de deux batteries d'artillerie légère. Ces troupes étaient sous le commandement du général Valence, qui les disposa avec une grande habileté. Il se déploya sur les hauteurs en avant du chemin de Gisancourt à Valmy, étendit son front sur une seule ligne et s'y maintint énergiquement, masquant ainsi toute la plaine en arrière, où l'ennemi devait supposer des corps d'infanterie à l'appui. Cette ferme contenance intimidait les coalisés au point qu'ils n'essayèrent pas de tourner Kellermann par sa gauche, où les renforts envoyés par Dumouriez n'arrivèrent que quelques heures après. Kellermann prit en même temps position avec sa seconde ligne : la droite au village de Valmy sur la hauteur, la gauche descendant jusqu'au ruisseau de l'Auve, occupant le village de Gisancourt et le château de Maupertuis. La première ligne se rabattit alors sur la seconde.

Quant à l'armée ennemie, elle s'était rangée en bataille sur les hauteurs de la Lune, ayant sa droite vers l'étang de la Croix, sa gauche dans la plaine, se rapprochant du ruisseau de la Bionne. Kellermann couronna de 18 pièces de position la crête élevée et escarpée de la hauteur de Valmy, tandis que le général Stengel, qui l'occupait avec 2,000 hommes, allait renforcer la droite de l'armée. La canonnade commença à sept heures du matin, de part et d'autre, et bientôt elle devint terrible. A neuf heures, l'ennemi démasqua tout à coup une nouvelle batterie dont les effets furent meurtriers. Kellermann eut son cheval tué sous lui et son escorte souffrit horriblement. Four comble de malheur, les obus des Prussiens mirent le feu à des caissons d'artillerie près du moulin de Valmy, ce qui porta dans notre ligne un effroyable désordre; mais Kellermann se montra aux soldats, les rassura et nos canons continuèrent à tonner.

Le duc de Brunswick, général des coalisés, voyait avec dépit qu'il ne gagnait pas de terrain; il savait d'ailleurs par expérience que la canonnade n'effrayait pas les Français, et il voulut essayer si un mouvement en

avant, une attaque de vive force exécutée par les vieux soldats du grand Frédéric, n'aurait pas raison des jeunes recrues que lui opposait la République. Vers les onze heures il fit donc doubler le feu, puis dispose trois colonnes d'attaque soutenues par de la cavalerie. Les deux de gauche se portent sur le moulin de Valmy, celle de droite se refusant et se tenant en mesure. C'était encore une application de cette fameuse tactique de l'ordre oblique mise en honneur par Frédéric. Kellermann, qui voit l'orage se former, comprend aussitôt que le moment décisif, suprême, est arrivé. Ces jeunes soldats qu'il commande soutiendront-ils, dans le choc redoutable qui s'apprête, l'élan patriotique qui les a fait s'enrôler au chant de la *Marseillaise*? Ces *savetiers*, ces *tailleurs*, comme les appellent dédaigneusement les émigrés, justifieront-ils l'opinion méprisante que les ennemis de la France ont donnée d'eux à nos ennemis?... Kellermann dispose son armée en colonnes par bataillon, puis s'adressant aux soldats : « Mes amis, leur dit-il, le moment de la victoire est arrivé; laissons avancer l'ennemi sans tirer un seul coup et chargeons à la baïonnette. » L'armée, toute frémissante de patriotisme, répond par les cris mille fois répétés de *Vive la nation!* *Vive la nation!* répond Kellermann en mettant son chapeau à la pointe de son sabre, et aussitôt les soldats de l'imiter en agitant leurs chapeaux au bout de leurs baïonnettes et en faisant de nouveau retentir les airs des cris de *Vive la nation!* A ces clameurs enthousiastes, l'ennemi étonné s'arrête. « La victoire est à vous! » s'écrie Kellermann, et, profitant habilement de cet instant de stupeur chez les ennemis et d'ardeur parmi ses soldats, il fait doubler le feu de l'artillerie sur la tête des colonnes prussiennes, dont la fluctuation révèle le désordre, et bientôt de nouvelles décharges les forcent à reculer, tandis que nos soldats, emportés par un élan irrésistible, précipitent cette retraite.

Pendant cette attaque, le corps autrichien, commandé par Clairfayt, avait essayé, à différentes reprises et avec des forces bien supérieures, d'entamer l'extrémité de la droite de Kellermann, commandée par Stengel; mais tous ses efforts s'étaient brisés contre l'invincible résistance de cette partie de notre armée. En ce moment Beurnonville arriva sur le champ de bataille avec 4,000 hommes et fut placé en seconde ligne sur la gauche. L'ennemi, quoique battant en retraite, continuait son feu avec beaucoup de vivacité; pour mieux cacher ses intentions, il exécutait une foule de mouvements sur toute sa ligne. Il était alors quatre heures du soir. Tout à coup on vit les troupes autrichiennes se préparer à une charge semblable à celle du matin, dirigée cette fois contre Stengel; mais une première victoire avait imprimé à nos soldats une confiance et un élan irrésistibles; cette nouvelle attaque fut reçue avec des acclamations de joie et une attitude intrépidité. Cette vue inspira une prudente réserve aux colonnes ennemies, dont le mouvement fut encore moins prononcé que celui du matin. Elles arrivèrent cependant à la portée du canon et les pièces de position établies sur les hauteurs de Valmy ouvrirent sur elles un feu terrible, qui les contraignit à se retirer en désordre. A partir de ce moment, le feu s'éteignit insensiblement; il cessa tout à fait vers sept heures du soir, lorsque les ennemis furent rentrés dans leurs premières positions.

Le lendemain, l'ennemi fit une nouvelle tentative pour écraser l'armée de Kellermann, infiniment inférieure en forces; mais déjà le général français avait rectifié sa position périlleuse et choisi un poste inattaquable. A cette vue, les généraux ennemis firent conseil et décidèrent la retraite, que le canon de Kellermann accélère encore. Le duc de Brunswick ayant derrière lui la France irritée, devant lui une armée victorieuse, enfermé dans son camp et menacé d'y mourir de faim, l'arrogant duc de Brunswick se vit forcé d'entrer en pourparlers avec Dumouriez, qui rabaisa son ton insolent et mit le comble à son humiliation en lui prescrivant par étapes l'itinéraire qu'il aurait à suivre pour rentrer en Prusse. Valmy fut la première réponse que la grande République fit aux provocations et aux prétentions insensées de la coalition. Les ennemis avaient envahi la France en vainqueurs qui se partageaient déjà ses dépouilles, et ils s'en retournaient en mendians.

Valmy (LA BATAILLE DE), tableau d'Horace Vernet, galerie de sir Richard Wallace. Le moment choisi par l'artiste est celui où un boulet vient de tuer le cheval de Kellermann. Ce général porte un grand cordon militaire, qui était alors celui de l'ordre de Saint-Louis, devenu la décoration militaire. Autour de lui se pressent avec intérêt des officiers, parmi lesquels on distingue le général Folly, commandant des cuirassiers, le général Valence, le duc de Chartres et le duc de Montpensier, le général Schauenbourg, chef d'état-major; des chevaux morts et dépourvus de leur selle gisent sur le devant de la toile. Plus loin, une triple ligne de grenadiers s'ébranle et des artilleurs conduisent au galop des pièces de campagne. Un caisson saute, ouvrant dans les rangs son cratère de flammes et de fumée, et l'œil glisse jusqu'à l'horizon sur une

plaine où se dessinent les mouvements stratégiques. A la gauche s'élève le moulin de Valmy, sur un plateau qui défendait les héroïques volontaires de Saône-et-Loire, du Perche, de Chartres, d'Orléans, etc.

Ce tableau, qui a été exposé au Salon de 1831 et à l'Exposition universelle de 1855, est une des plus importantes productions d'Horace Vernet; il a fait partie de la galerie particulière de Louis-Philippe, à la vente de laquelle il a été acheté par le marquis d'Herford. Il y en a une copie, par Mauzaisse au musée de Versailles. Il a été lithographié par Bellay.

VALMY (François-Christophe-Edouard DE KELLERMANN, duc DE), homme politique français. V. KELLERMANN.

VALNAY (Jacques-Ernest DESROCHES, dit), né à Paris en 1817. Des son plus jeune âge il montra un goût très-vif pour le théâtre. Son père, employé dans les ponts et chaussées, ne pouvant le détourner de sa vocation, le laissa suivre la carrière dramatique. Il commença, en 1835, par figurer au théâtre du Panthéon, où il aborda plusieurs rôles. En 1836, il partit pour Tournay, où il entra dans une troupe nomade. Après avoir dirigé à Bruxelles le petit théâtre National, il fut engagé à Gand et y resta un an. De retour à Paris en 1838, il débuta, le 8 novembre, à la Renaissance dans *Olivier Basselin*, puis doubla Saint-Firmin dans *Lady Melvil*, opéra-comique de Grisar, et y créa quelques rôles. Devenu, en 1840, le pensionnaire du Palais-Royal, il y eut peu de succès et accepta des propositions pour la Russie. Il joua pendant dix ans à Moscou, tenant avec distinction l'emploi de jeune premier comique. De retour en France vers 1851, il fut engagé à la Porte-Saint-Martin; il y créa avec succès plusieurs rôles, notamment ceux de Beauchamp dans *L'honneur de la maison*, du capitaine Féodor dans *Schamyl*. Quand le théâtre ferma par la faillite, il se mit à écrire une comédie en trois actes, qui fut jouée aux Folies-Dramatiques le 22 décembre 1866, sous le titre du *Château de Rochefontaine*. Depuis la chute de l'Empire, il a dirigé à Londres Princess's-Theatre avec des alternatives de bonne et de mauvaise fortune.

VALOGNES, en latin du moyen âge *Valonia*, ville de France (Manche), ch.-l. d'arrond. et de cant., à 58 kilom. N.-O. de Saint-Lô, 16-kilom. S. de Cherbourg, sur le Merderet; pop. aggl., 4,318 hab. — pop. tot., 5,584 hab. Tribunal de 1re instance, justice de paix, bibliothèque; fabrication de blanches et dentelles, horlogerie; commerce de beurre, volailles, céréales, lin et toiles. Valognes possédait autrefois deux églises, dont l'une, l'ancienne collégiale de Saint-Malo, bâtie au xve siècle, existe encore, et plusieurs couvents. Les bâtiments de l'ancien séminaire, bâti en 1654, sont très-vastes et remarquables; ils sont aujourd'hui occupés par la bibliothèque publique et le collège.

— *Histoire*. L'origine de Valognes est très-reculée, puisque Ptolémée, qui l'appelle *Crociatonum*, indique cette ville comme la capitale des Unelli. D'après les uns, Valognes doit son nom aux *Unelli*, par suite d'une altération; d'après le 1er érud. Ducloux, à sa situation dans la vallée où s'élevait l'ancienne ville d'Alaunia ou *Lonia* (*valis Lognia*, val Logne). D'après une tradition, l'ancien château existait avant Clovis. Guillaume le Bâtard y résida souvent. En 1340, Edouard III d'Angleterre coucha à Valognes et fit piller et brûler un grand nombre de maisons. Quelques années plus tard, la ville et le château furent cédés à Charles le Mauvais, roi de Navarre, par un traité conclu dans la ville même (1354). Dix ans plus tard, Duguesclin vint mettre le siège devant Valognes et força le gouverneur anglais à capituler. La capture de Duguesclin à Auray, en amenant le traité de Guérande (1365), rendit Valognes au roi de Navarre, mais en 1404 Charles III, fils de Charles le Mauvais, abandonna ses droits sur cette ville en faveur de Charles VI (1404). Les Anglais s'emparèrent de Valognes en 1418 et s'y maintinrent jusqu'en 1449. L'année suivante, Thomas Tyrrel, lieutenant de Henri VI, tenta de reprendre Valognes. La place, défendue par l'héroïque Abel Rouault, résista longtemps; mais, à bout de ressources, elle dut capituler (mars 1450); la bataille de Formigny (avril même année) la rendit aux Français. Au xvie siècle, pendant les guerres de religion, Valognes eut beaucoup à souffrir. Les huguenots échouèrent dans une première tentative d'occupation (1562); mais, en 1574, Montgomery s'en empara et y commit de grandes dévastations. Au temps de la Fronde eut lieu le dernier siège du château de Valognes; le maréchal de Matignon ne parvint à s'en emparer qu'après treize jours de tranchée ouverte (1649). Quarante ans plus tard, la forteresse fut démolie par ordre de Louis XIV. Au xviii^e siècle, la ville obéissait encore à des gouverneurs particuliers, dont le plus connu fut le maréchal de Bellefonds. Valognes était, avant la Révolution, le chef-lieu d'un bailliage, d'une élection comprenant 176 paroisses, d'une vicomté, d'une sénéchaussée, d'une officialité et d'une maîtrise des eaux et forêts. Cette multitude de juridictions entretenait dans la ville une magistrature et un barreau nombreux. L'industrie locale était en outre beaucoup plus importante qu'aujourd-

d'hui; les tanneries et les fabriques de draps de Valognes étaient renommées. La disparition de ces divers éléments de prospérité a considérablement réduit le chiffre de la population, qui atteignait 12,000 âmes en 1766.

VALOIR v. n. ou intr. (va-loir — lat. *valere*, même sens. *Je vauz, tu vauz, il vaut, nous valons, vous valez, ils valent; je valais, nous valions; je valus, nous valûmes; je vaudrai, nous vaudrons; je vaudrais, nous vaudrions; vauz, valons, valez; que je vaille, que nous valions, que vous valiez, qu'ils valaient; que je valusse, que nous valussions; valant; valu, ue*). Avoir une valeur de: *Cette montre ne vaut pas cent francs. Le commerce est l'art d'acheter cent francs ce qui en vaut six et de vendre six francs ce qui en vaut trois.* (Pou-rrier.)

— Fig. Avoir un certain mérite, une certaine importance, une certaine utilité: *Cette femme ambitieuse et vaine croit VALOIR beaucoup quand elle s'est chargée d'or et de pierres.* (Boss.) *De bien des gens, il n'y a que le nom qui VAILLE quelque chose.* (La Bruy.) *L'honneur qui se vend, si peu qu'on en donne, est toujours payé plus cher qu'il ne vaut.* (Duclos.) *Le Méritier: La vérité vaut bien qu'on s'engage un peu pour elle.* (Villem.)

— Lamour
Ne vaut pas qu'on l'achète alors qu'il est à vendre.

— E. AGOIR.
— Absol. Avoir de la valeur, du prix, du mérite: *L'homme ne vaut que par la bonne foi.* (E. de Gir.) *Les billets ne VALENT qu'autant qu'ils sont nantis.* (Proudh.) *Les peuples ne VALENT qu'en raison du respect dont ils entourent la femme.* (Toussnel.)

— Valoir de l'argent, Valoir beaucoup d'argent, avoir une valeur considérable: *Voilà un tableau qui VAUT DE L'ARGENT.*

— Mon argent vaut celui des autres. En payant, nous avons tous les mêmes droits auprès des marchands, et ceux-ci ne doivent faire aucune distinction entre leurs clients.

— Valoir son pesant d'or, Avoir une très-grande valeur: *Voilà une statue qui VAUT SON PESANT D'OR. Cette femme VAUT SON PESANT D'OR.*

— Valoir son prix, Avoir de la valeur, valoir quelque chose:

— J'autre.
Je valus, dans mon temps, mon prix tout comme un

— REGNARD.
— Avoir sa valeur entière, produire tout l'effet possible: *Les âmes humaines veulent être accablées pour VALOIR tout LEUR PRIX.* (J.-J. Rousseau.)

— Valoir: la peine de ou que, Etre assez important pour, pour que: *Voilà un livre qui VAUT LA PEINE qu'on le lise. Au théâtre, ce qui ne VAUT pas LA PEINE d'être dit, on le chante.* (Bernimarch.) *Il Mériter que: VOUS ne VALEZ pas LA PEINE qu'on vous réponde. Il Ne valoir pas la peine, Etre, de peu d'importance, ne valoir pas qu'on se donne la peine que cela coûterait: Je vous remercie, Monsieur. — Cela n'en VAUT pas LA PEINE. N'allez pas à cette exposition; cela n'en VAUT pas LA PEINE. Il faut rendre service aux hommes tant qu'on le peut, quoiqu'ils n'en VAIENT GUERE LA PEINE.* (Vol.)

— Ne valoir rien, Etre mauvais, n'avoir pas de valeur, de prix, de mérite, de qualité: *Ce vin ne VAUT absolument RIEN. Un vieux poète, un vieil amant, un vieux chanteur et un vieux cheval ne VAIENT RIEN.* (Vol.) *Etre nuisible: Ce remède ne VAUT RIEN pour ce malade. Le grand air ne VAUT RIEN pour les Parisiens par saug.* (Mme E. de Gir.) *La passion est bonne comme auxiliaire; elle ne VAUT RIEN comme règle.* (J. Simon.) *Etre dangereux, méchant, intentionné: C'est un homme en dessous; il ne VAUT RIEN. La meilleure ne VAUT RIEN.* *Etre de funeste augure: Les faubourgs s'agitent, les ouvriers chènent et s'assemblent, cela ne VAUT RIEN.*

— Ne valoir pas un sou, pas un clou à soufflet, pas le diable, pas les quatre fers d'un charr, pas une pipe de tabac, pas le ramasser, Ne valoir pas cher, Ne valoir guère, Avoir très-peu de valeur, au propre ou au figuré: *Votre vin ne VAUT pas LE DIABLE. C'est un mauvais drôle qui ne VAUT pas UNE PIPE DE TABAC. La vraie vertu est indulgente, et une femme qui ne sait pas compatir aux faiblesses d'autrui ne VAUT pas cher.* (E. About.)

— Valais souvent ne valent guère.

— LA FONTAINE.
— Valoir mieux, Etre préférable, avoir plus de valeur, plus de prix: *Le bien VAUT mieux que le mieux; tout ce qui est le meilleur ne dure guère.* (J. Joubert.) *L'estime VAUT mieux que la célébrité, la considération VAUT mieux que la renommée et l'honneur VAUT mieux que la gloire.* (Chamfort.) *Nos enfants VAUDRONT mieux que nous.* (Chateaub.) *On peut VALOIR mieux que sa réputation, mieux que sa conduite, mais jamais mieux que ses principes.* (Laténa.)

— L'ignorance vaut mieux qu'un savoir affecté.

— BOILEAU.
— Impersonnellement. Il vaut mieux, Mieux vaut, Il est plus à propos, plus expédient: *IL VAUT mieux avoir des douleurs que des remords.* (Vol.) *IL VAUT mieux se faire agréer que de se faire valoir.* (J. Joubert.)

— Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami; Mieux vaudrait un sage ennemi.

— LA FONTAINE.

... Mieux vaut, tout prisé,
Cornes gagner que perdre ses oreilles.

— LA FONTAINE.

— *Cela vaut mieux pistole qu'il ne valait écu, vaut mieux denier qu'il ne valait maille.* Cette chose a été singulièrement améliorée, a singulièrement augmenté de valeur. Loc. vieillie.

— *Savoir ce qu'en vaut l'aune.* Connaître par expérience les difficultés, les inconvénients d'une chose: *Ne plaidez pas, croyez-moi: je sais ce qu'en vaut l'AUNE.*

— *Rien qui vaille.* Rien qui ait de la valeur, rien de bon, rien d'utile: *Il n'y a RIEN qui VAILLE dans ce magasin. Il ne fait, il ne dit RIEN qui VAILLE.*

— *Faire valoir.* Rendre productif: *FAIRE VALOIR son bien. Il ne sait pas FAIRE VALOIR son argent.* *Charlemagne FIT VALOIR ses domaines avec sagesse.* (Montesq.) *Tirer parti de: C'est trop souvent aux dépens de leurs devoirs que les hommes FONT VALOIR leurs droits.* (S.-Dubay.) *Les droits ne sont rien ou n'est plus la force de les FAIRE VALOIR.* (Guizot.) *Donner du prix, de l'apparence, de l'importance à: IL FAIT bien VALOIR tout ce qu'il dit. Une imagination ornée et sage est le seul mérite qui puisse FAIRE VALOIR un livre.* (J. Joubert.) *Le mérite de la difficulté vaincue n'est une qualité que là où elle fait VALOIR les choses, et non l'écrivain.* (D. Nisard.) *Loin d'absorber les formes, la couleur les fait resplendir et VALOIR.* (Th. Gaut.) *Vanter, exalter: IL FAIT trop VALOIR ses services. Il faut assaisonner un service de ce qui peut le rendre obligeant sans le FAIRE VALOIR.* (Pén.) *Faire valoir sa marchandise.* Proprement, exalter, vanter les qualités de ce qu'on vend, et fig. Vanter, exalter ce qu'on dit, ce qu'on fait, ce qu'on a: *On ne fait des préfaces que pour FAIRE VALOIR sa MARCHANDISE. Il se fait valoir.* Faire ressortir ses qualités ou ses droits: *On a le droit de se FAIRE VALOIR ce qu'on veut et rien de plus. L'art de se FAIRE VALOIR donne souvent plus d'éclat que ce qu'on vaut.* (St-Evrem.) *Il vaut mieux se faire agréer que de se FAIRE VALOIR.* (J. Joubert.)

— *Autant vaut.* Il s'en faut excessivement peu, c'est tout comme: *Il est mort ou AUTANT VAUT.* (Vol.) *L'affaire est donc finie?* — *AUTANT VAUT.* (Regnard.)

— Est-il disgracié? — Bien pis. — Mort? — *Autant vaut.*

— LA CHAUSSE.

— *Vaille que vaille.* Quoi qu'il en soit, quoi qu'il doive arriver:

— Enfin, vaille que vaille,

J'aurais sur le marché fort bien trouvé la paille.

— RACINE.

— *Prov. Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras.* Il vaut mieux tenir une chose que d'être réduit à en espérer deux fois autant: *En tiens vaut, ce dit-on, mieux que deux tu l'auras; L'un est sûr, l'autre ne l'est pas.*

— LA FONTAINE.

— *Tant vaut l'homme, tant vaut la terre.* Le produit d'une terre dépend du travail qu'on lui donne.

— *Joux. Tout coup vaille.* Bien que le coup ne soit pas décidé: *Le coup est douteux, mais l'on verra; jouez votre boule, TOUT COUP VAILLE.*

— *Jurisp. Valoir ce que de raison.* Avoir sa valeur, son effet naturel: *Acte lui en sera donné, pour à lui VALOIR CE QUE DE RAISON.*

— *Donner et retenir ne vaut.* Il faut se dessaisir de la propriété qu'on a, par un acte, abandonné à autrui.

— *Comm. A valoir sur.* A déduire de: *Reçu 1,400 francs, à VALOIR SUR plus forte somme qu'il me doit.*

— *v. a. ou tr. Fournir, procurer, produire, causer: Cette action lui a VALU une réprimande. Cette terre me VAUT 12,000 francs par an. Les seules questions que l'on a faites sur les choses ignorées ont VALU souvent plus d'une découverte.* (Buff.) *Nous estimons moins les gens ce qu'ils valent que ce qu'ils nous VALENT.* (Petit-Senn.) *La mer Rouge paraît devoir la couleur qu'elle prend parfois et qui lui a VALU son nom à une algue microscopique.* (A. Maury.)

— Avoir autant de mérite, de prix ou de pouvoir que: *Monsieur VAUT bien Madame et Madame VAUT bien Monsieur. Pour former l'âme d'une jeune fille, toutes les religieuses du monde ne VALENT pas sa mère.* (V. Hugo.) *Quelle poésie VAUT la nature?* (Mme L. Colet.)

— A gens d'honneur promesse vaut serment.

— VOLTAIRE.

— *Hâte-toi, mon ami, tu n'as pas tant à vivre; Je te rebats ce mot, car il vaut tout un livre.*

— LA FONTAINE.

— *Cela vaut fait.* Cela est si sûr et si prochain, qu'on peut le considérer comme accompli: *Il aura la place aujourd'hui; CELA VAUT FAIT.* (Le Sage.)

— *Le jeu ne vaut pas la chandelle.* Proprement On joue si petit jeu, qu'on ne pourrait payer les frais d'éclairage avec le gain, et au figuré Cela ne vaut pas l'argent ou la peine qu'on y met.

— *Prov. Un bon averti ou Un homme averti en vaut deux.* Un homme bien et d'unent averti doit être doublement sur ses gardes.

— *Se valoir v. pr.* Avoir autant ou aussi peu de valeur, de mérite l'un que l'autre: *Ces deux raisons se VALENT, car elles sont aussi mauvaises l'une que l'autre.*

— Gramm. L'Académie regarde *valoir* comme verbe actif quand il signifie *procurer*, d'où il résulte que, dans ce sens, le participe *valu* doit s'accorder avec le complément direct quand celui-ci le précède: *La gloire que ses exploits lui ont valu rendra son nom immortel.* Mais comme elle considère toujours *valoir* comme verbe neutre dans le sens propre de valeur, on doit laisser *valu* invariable dans les phrases comme celle-ci: *Ce cheval ne vaut pas aujourd'hui les deux mille francs qu'il a valu autrefois.* Cette décision ne s'accorde guère avec celle que la docte assemblée a formulée sur le participe *codé*; mais on est forcé de reconnaître qu'elle paraît fondée en raison, et l'on regrette seulement qu'elle n'en ait pas porté une semblable sur *codé*. Ajoutons, toutefois, qu'il est impossible de méconnaître, comme l'a fait l'Académie, le sens actif du verbe *valoir* quand il signifie évaluer en valeur, comme dans des phrases telles que celle-ci: *Madame vaut bien Monsieur. Le jeu ne vaut pas la chandelle.*

— Allus. hist. Paris vaut bien une messe.

— V. MESSIE.

— Allus. littér. Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé.

— V. RESTE.

VALOIS, en latin *Valesiensis Ager*, petit pays de l'ancienne France, dans la province de l'île-de-France, entre le Soissonnais au N., la Champagne à l'E., la Brie au S., le Beauvoisis à l'O. Le chef-lieu du Valois était Vez, puis Crespy. Les autres localités principales étaient: Senlis, Villers-Cotterets, Compiègne et La Ferté-Milon. Ce pays était habité, à l'époque de la conquête romaine, par les Vadicasses et fut compris dans la Belgique IIe; au XII^e siècle, il porta le nom de comté de Crespy; en 1284, il fut donné par le roi Philippe le Hardi à son fils Charles, père du roi Philippe VI et tige de la branche capétienne de Valois. En 1402, il fut érigé en duché-pairie par Charles VI, en faveur de son frère, Louis d'Orléans. Louis XIV donna le Valois à son frère Philippe d'Orléans, dont la maison conserva ce duché jusqu'à la suppression des apanages en 1790. Le Valois est aujourd'hui compris dans la partie orientale du département de l'Oise et dans la partie méridionale de celui de l'Aisne.

VALOIS (maison royale des), dynastie française qui a occupé le trône depuis Philippe de Valois (1328) jusqu'à Henri III (1589).

— V. FRANCE.

VALOIS (Charles, comte de), troisième fils de Philippe le Hardi, V. CHARLES.

VALOIS (Charles de), duc d'ANGOULÊME, fils naturel de Charles IX et de Marie Touchet. V. ANGOULÊME.

VALOIS (Marguerite de), sœur de François I^{er}. V. MARGUERITE.

VALOIS (Marguerite de), première femme de Henri IV. V. MARGUERITE DE FRANCE.

VALOIS (Henri de), en latin *Valesius*, historiographe du roi, né à Paris en 1603, mort en 1676. Il suivit d'abord la carrière du barreau, pour se conformer aux volontés de son père, mais il ne tarda pas à l'abandonner pour se livrer entièrement à la culture des lettres grecques et latines. Il acquit une renommée européenne et fut chargé, par l'assemblée du clergé, de publier une édition des auteurs grecs qui ont écrit l'histoire de l'Eglise. Mazarin lui accorda ensuite une pension et le fit nommer historiographe du roi (1654). On lui doit une édition très-soignée des *Histoires ecclésiastiques* d'Eusebe, de Socrate, de Sozomène, de Théodoret et d'Evangère, enrichie d'une traduction latine, de notes et de dissertations savantes (Paris, 1659-1673), une édition d'Ammien Marcellin (1636) et divers opuscules réunis par Burmann, sous le titre de *Valesii emendationum libri V, et De critica libri II* (Amsterdam, 1740).

VALOIS (Adrien de), historien, frère du précédent, né à Paris en 1607, mort en 1692. Il reçut une brillante instruction et s'attacha spécialement à étudier l'histoire de France et tous les monuments qui s'y rapportent; puis il se fit connaître avec éclat par un ouvrage intitulé *Gesta Francorum* (Paris, 1646-1658) c'est une histoire très-savante des Gaulois et des Francs depuis le règne de l'empereur Valérien jusqu'à la déposition de Childéric II (de 254 à 752). Notre histoire lui est encore redevable d'un autre ouvrage important pour la connaissance des deux premiers siècles: *Notitia Galliarum* (1676). En 1664, il avait été nommé historiographe du roi. On a encore de lui les ouvrages suivants: *P. Montmauri opera in II tomos, illustrata a Quinto Jamario Frontone* (Paris, 1643, in-4°), opuscule qui, sous ce titre pompeux, ne renferme que deux pièces de vers latins, accompagnées de notes satiriques et d'épigrammes sur le fameux parasite Montmaur; *De basilicis quas primi Francorum reges condiderunt* (Paris, 1658-1660, 2 vol. in-8°); *De laudibus Ludovici a Deo dati regis* (Paris, 1664, in-4°); *De cana Trimalcionis* (Paris, 1666, in-8°); *De vita H. Valesii* (Paris, 1677, in-12); *Notitia Galliarum defensionis* (Paris, 1684, in-4°). Il avait, en outre, édité deux vieux poèmes latins, intitulés: *De laudibus Berengarit Augusti et Adalbertonis episcopi Laudunensis ad Robertum, regem Francorum, carmen* (Paris, 1663, in-8°).

VALOIS DE LA MARE (Charles de), érudit français, fils du précédent, né à Paris en 1671, mort dans la même ville en 1747. Numismate distingué, il devint membre de l'Académie des inscriptions et publia plusieurs ouvrages remarquables, entre autres une *Dissertation sur les amphictyons*, une *Histoire de la première guerre sacrée*, une *Histoire de la seconde guerre sacrée* et divers mémoires (dans le *Recueil de l'Académie des inscriptions*). On lui doit aussi, sous le titre de *Valesiana* (Paris, 1694, in-12), la publication de remarques historiques et critiques de son père.

VALOIS (Louis Le), jésuite français, né à Melun en 1639, mort à Paris en 1700. Admis dans l'ordre de Loyola, il s'adonna d'abord à l'enseignement, puis dirigea des communautés et fit à Paris des retraites qui eurent du succès. Le Valois devint confesseur du petit-fils de Louis XIV et supérieur de la maison professe de la rue Saint-Antoine. On a de lui des lettres, des exhortations et des entretiens sur des sujets pieux, lesquels ont été réunis sous ce titre: *Œuvres spirituelles* (Paris, 1758, 3 vol. in-12).

VALOIS (Yves), physicien et théologien français, né à Bordeaux en 1694, mort vers 1765. Etre chez les jésuites, il occupa, à l'Ecole de La Rochelle, une chaire d'hydrographie pendant plus de trente ans et consacra ses loisirs à la composition de livres destinés à propager parmi les marins l'instruction religieuse. Ses principaux ouvrages sont: *la Science et la pratique du pilotage* (La Rochelle, 1357, in-4°); *Conjectures physiques sur la cause, la nature et les propriétés du sel marin* (1744); *Observations sur les auteurs qui cachent leurs noms par de mauvais motifs* (1749, in-4°); *Entretiens sur les vérités fondamentales de la religion, pour l'instruction des officiers et gens de mer* (1747, 2 vol. in-12); *Entretiens sur les vérités pratiques de la religion* (Lyon 1751, 2 vol. in-12); *Avis sur l'incrédulité moderne* (1766, in-8°); *Avis charitables à ceux qui ont le malheur de vivre dans l'incrédulité* (1767, in-8°), etc.

VALOIS (Achille-Joseph-Etienne), sculpteur, né à Paris en 1785, mort dans la même ville en 1862. Elève de Louis David et de Chaudet, il fut, à ses débuts, protégé par la maison de Bourbon et obtint le second grand prix de Rome en 1808, sur ce sujet: *Dédale mettant des ailes à son fils Icare*. Valois n'alla point à Rome. Il se mit à parcourir la France, allant de château en château faire des bustes mieux payés que réussis. En 1814, il exposa le *Buste de Louis XVIII*, qui eut un succès d'actualité. Puis vinrent les bustes de la *Duchesse d'Angoulême*, de *Chaudet* et de la *Comtesse de ...*; un *Groupe d'enfants*, destiné à la fontaine de la place de la Bastille, et une *Etude de jeune fille* qui lui valut une médaille d'or. Quelque temps après, il fut nommé statuaire de Mme la duchesse d'Angoulême et chevalier de la Légion d'honneur. Depuis ce moment jusqu'en 1848, il exécuta une longue série de travaux lucratifs. Nous citerons, entre autres: le *Maréchal de camp Richer-Drouet*, buste en marbre; la *Duchesse d'Angoulême*, *François I^{er}*, bustes en plâtre; *Louis, duc d'Orléans*, d'après Cressent; le *Général de division comte de Caulincourt*, bustes en marbre; *Statue en marbre du roi Charles V, dit le Sage*; *Statue en plâtre de Godefroy de Bouillon*; les *Statues en marbre de Louis XVI et de Michel de L'Hôpital*; *Léda*, bas-relief (1847), etc. Ces morceaux nombreux forment à peine la moitié de ceux que l'on doit au ciseau trop fécond de Valois, et, bien qu'ils soient les moins faibles de l'œuvre tout entier, ils n'attestent qu'un médiocre talent.

VALOIS (Jeanne de), célèbre aventurière, qui joua un grand rôle dans la fameuse affaire du collier. V. LA MOTTE (les époux).

VALONBREUSE, vallée d'Italie. V. VAL-LOMBREUSE.

VALON (A) loc. adv. (va-lon). Navig. A la dérive, sans gouverner: *Aller à VALON.*

— Fig. Sans effort pour résister: *Quoi que nous fassions, il nous faut passer par où les autres ont passé, et le plus prudent serait de se laisser aller à VALON, comme disent les bateliers.* (A. Karr.)

VALON (Charles-Marie-Ferdinand-Alexis, vicomte de), littérateur français, né à Tulle en 1818, mort en 1851. Il fit ses études à Paris, puis, au sortir du collège, il parcourut le midi de l'Europe, et à son retour il publia le récit de ses excursions sous ce titre: *Une année dans le Levant* (Paris, 1847, 2 vol. in-8°). Des articles sur l'Espagne et sur l'Exposition universelle avaient attiré l'attention du public sur son nom, lorsqu'il trouva la mort dans une partie de plaisir: il se noya dans une promenade en bateau sur un étang. On cite, parmi les principaux travaux de ce littérateur: *l'Andalousie à vol d'oiseau* (*Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} décembre 1849); les *Prisons de France* sous le gouvernement républicain, *Atine Dubois*, le *Châte vert*, le *Marquis de Paaras* dans le même recueil; *Catalina de Eranzo* et *François de Cuville*, dans le *Musée des familles*.

VALONA, ville de la Turquie d'Europe. V. AULONA.

VALONIE s. f. (va-lo-ni — de Valon, n. pr.). Bot. Syn. de PHYSDRE.

VALOR (Ferdinand de), appelé par les Arabes *Mohammed Aben-Humey*, dernier roi de Grenade, né en 1543, mort en 1569. Il descendait des Al-Humayr, dynastie qui avait occupé pendant deux cent cinquante-cinq ans le trône de Grenade, et jouissait, quoique catholique, d'une grande popularité parmi les Maures. Lorsque ceux-ci se révoltèrent contre l'Espagne, il se déclara pour eux, et fut élu par ses compatriotes roi de Grenade et de Cordoue. Après quelques succès sur les Espagnols, il n'éprouva que des revers et chercha alors à négocier sa soumission; mais plusieurs de ses officiers se soulevèrent contre lui, s'emparèrent de sa personne et l' étranglèrent. Sa mort tragique a fourni au poète espagnol Martinez de La Rosa le sujet d'une tragédie, *Aben-Humey*, représentée en 1830 au théâtre de la Porte-Saint-Martin, à Paris.

VALORADIE s. f. (va-lo-ra-di). Bot. Genre de hautes, de la famille des plumbaginées, comprenant trois espèces, qui croissent en Chine et en Abyssinie.

VALORBE ou **VALLORBE**, village de Suisse, canton de Vaud, à 12 kilom. S.-O. d'Ober, sur la rive de la rivière de l'Orbe, passe sur un beau pont; 1,500 hab. Aux environs, source de l'Orbe et belle grotte des Fées.

VALOREM (AD), locution adv. V. AD VALOREM.

VALORI, illustre famille sénatoriale de Florence. Une branche de cette famille s'est établie en France dès le xiv^e siècle; une autre était déjà fixée à Venise. Les principaux personnages de ce nom sont:

VALORI (Bernardini), dit l'*Ancien*, homme d'Etat florentin, né en 1354, mort en 1427. Successeur de son père en 1393, 1402 et 1408, gonfalonier en 1420, six fois membre du conseil des Dix, de justice et de guerre, il fut choisi comme ambassadeur dans toutes les affaires qui nécessitaient l'envoi d'un citoyen de la république auprès des souverains étrangers, notamment auprès du roi Ladislas (1408) et du pape Martin V (1418 et 1422), et s'acquitta toujours avec honneur de ses missions. C'était un homme très-instruit et d'une grande sagacité politique.

VALORI (Francesco), homme d'Etat, né à Florence en 1439, mort en 1498, le plus grand citoyen de Florence, suivant Machiavel. Intendant de la monnaie, deux fois prieur du peuple, quatre fois gonfalonier de justice, ambassadeur à plusieurs reprises, commissaire général à Pise, membre du conseil des Dix, il porta dans les affaires publiques l'élevation d'âme que lui avait donnée l'étude de la philosophie platonicienne. Intimement lié avec le moine Savonarole, Valori désirait vivement la réforme des abus dénoncés par ce dernier; mais il ne put voir s'accomplir son dessein. Après avoir vainement tenté de sauver son éloquent et fougueux ami, il fut la victime de l'émeute populaire soulevée contre Savonarole et les ennemis des Médicis. Les factieux l'assassinèrent sur les marches de son palais.

VALORI (Niccolò), historien et homme d'Etat florentin, neveu du précédent, né en 1464, mort vers 1530. Successivement intendant de la monnaie, trois fois prieur du peuple, membre du conseil des Dix, commissaire général à Pistoie et en Romagne, ambassadeur en France, il fut nommé à Louis XII que ce prince lui conféra les titres de chambellan et de conseiller et l'ambassadeur. Valori se trouva plus tard impliqué dans la conspiration de Boscoli et de Capponi et fut condamné à une réclusion perpétuelle. Grâce à l'intervention de Léon X, qui venait d'être élu pape, il se trouva dans la liberté. Député à Rome, il se trouva dans cette ville lors du sac de 1527 et y fut fait prisonnier. On a de lui une *Vie de Laurent de Médicis* (Florence, 1749, in-8°), qui a été traduite en français par Goujet (1761).

VALORI (Baccio), érudit, né à Florence en 1535, mort en 1606. Après avoir fait ses études de droit, il devint tour à tour commissaire de Pistoie et de Pise, conseiller secret du grand-duc Ferdinand I^{er} et sénateur. Sa réputation de savoir soûlèvement établie lui valut, en 1589, la place de bibliothécaire de Saint-Laurent.

En 1687, la branche aînée de la famille Valori s'éteignit dans la personne d'Alexandre Valori, petit-neveu du précédent. Nous allons maintenant citer les principaux membres de la branche française.

VALORI (Antoine d'Estilly, marquis de), capitaine français qui vivait au xvi^e siècle. D'abord page de Marguerite de France, il s'attacha à la fortune de Henri IV et se signala dans toutes les batailles que livra ce prince, notamment à Ivry.

VALORI (Charles, comte de), ingénieur français, petit-neveu du précédent, né à Paris en 1658, mort en 1734. Lieutenant au régiment de Champagne (1674), capitaine en Normandie (1677), ingénieur de siège, brigadier des armées du roi (1701), maréchal de camp, ingénieur en chef, directeur des places fortes de Picardie et de Flandre, enfin, lieutenant général vers 1710, il figura à plus de trente-six sièges et dirigea les attaques con-

17.

tra neuf places fortes du premier ordre. Il a laissé une relation curieuse et devenue rare du siège de Douai.

VALORI (Louis-Gui-Henri, marquis de), général français, fils du précédent, né à Menin en 1692, mort en 1774. Il fit, sous les ordres de son père, ses débuts dans la carrière militaire aux sièges de Fribourg et de Landau, et c'est lui que Villars choisit pour porter à Louis XIV, le cardinal Fleury, qui avait, en maintes occasions, éprouvé le tact et la prudence de Valori, lui confia une mission fort délicate en Prusse, et Valori s'acquitta de son ambassade avec tant de dignité et d'aménité qu'il s'acquiesça pour toujours la sympathie de Frédéric le Grand. On prétend que ce prince, en apprenant la mort de Valori, prononça ces paroles élogieuses: « Les hommes de cette trempe ont été rares en ce siècle! »

VALORI (François-Florent, comte de), général français, né à Toul en 1763, mort en 1822. Capitaine des gardes du corps en 1789, il se signala par son dévouement à la famille royale, dans les journées des 5 et 6 octobre. Licencié avec son corps, il continua de défendre avec ardeur la cause monarchique, aussi fut-il choisi pour remplir le rôle d'un des trois courtiers qui précédaient la voiture de Louis XVI pendant sa fuite à Varennes (juin 1791). Arrêté au retour du roi, mais rendu à la liberté au mois de septembre, il émigra en Prusse, devint aide de camp du général Kalkreuth, et entra, en 1814, avec Louis XVIII, qui le nomma maréchal de camp et grand prévôt du département du Doubs. On lui doit: *Précis du voyage à Varennes* (1816, in-8°).

VALORI (Henri-Zosime, marquis de), littérateur français, de la même famille que le précédent, né à Châteaurenard, en Provence, en 1786, mort dans la même localité en 1859. Il suivit sa famille dans l'émigration et, se trouvant sans ressources, il chercha dans le travail les moyens d'assurer son existence. Valori était de retour en France et il avait dix-huit ans quand eut lieu l'exécution du duc d'Enghien, contre laquelle il publia une protestation fort agressive, qui lui valut un emprisonnement de deux ans à Tours. Rendu à la liberté, il vint se fixer à Paris et composa avec D. Sauguis le *Mariage extravagant*; mais ses opinions royalistes hautement affichées lui firent interdire le séjour de la capitale, et il revint dans son pays natal, qu'il habita presque constamment jusqu'à sa mort. On a de lui *Œuvres politiques* (Paris, 1830, in-8°); il a publié *Mémoires et négociations du marquis de Valori* (1820, 2 vol. in-8°) et le *Journal militaire de Henri IV* (1821, in-8°).

VALORI (le marquis Charles de), prince RUSTICHELLI, né à Paris en 1820. Ancien élève de l'école polytechnique, il a été sous l'Empire membre du conseil général de la Loire-inférieure. Le marquis de Valori s'est fait connaître par quelques brochures politiques, telles que: *Coup d'œil sur la situation de la France dans l'équilibre européen* (1845, in-8°); *De la réforme administrative* (1848, in-8°); *La Fusion et les partis* (1849, in-18). Citons encore de lui: *Mémoire sur les inondations* (1857, in-8°); *Roger, poème de la vie* (1863, in-8°), etc.

VALORI (Henri, prince de), publiciste français, né à Aix (Bouches-du-Rhône) en 1833. Il servit dans la cavalerie avec le grade d'officier, puis devint chambellan du grand-duc de Toscane. Tout dévoué aux idées légitimistes et catholiques, il a publié pour les défendre un grand nombre de brochures, parmi lesquelles nous citerons: *le Grand-duc Ferdinand IV et la Toscane* (1859, in-8°); *la Maison de Lorraine et l'opinion publique* (1860, in-8°); *l'Autriche et le Piémont* (1860, in-8°); *les Droits du peuple* (1860, in-8°); *le Pape et la confédération italienne* (1859, in-8°); *le Piémont au ban de l'Europe* (1860, in-16); *la Question russe* (1860, in-8°); *Une triple alliance contre l'Angleterre, l'islamisme et la Révolution* (1860, in-8°); *Rome et l'empereur François-Joseph* (1861, in-8°); *Lettre d'un gâchis à un gâchis* (1861, in-8°); *l'Autriche et la Hongrie* (1862, in-8°); *le Comte de Persigny, l'Angleterre et la démocratie* (1862, in-8°); *l'Expédition du Mexique réhabilitée* (1864, in-8°); *le Scandinavisme pratique* (1864, in-8°); *l'Unité politique et la décentralisation en Europe* (1865, in-8°); *la faillibilité du pape* (1870, in-8°); *le Hanovre et l'unité prussienne* (1870, in-8°); *Lettres d'un patient* (1870, in-18); *Henri V et les princes d'Orléans* (1871, in-12); *le Comte de Christen* (1872, in-12); *la Parole est à la France!* (1873, in-8°), écrit dans lequel il annonce qu'avec le retour de la royauté traditionnelle on verrait se réconcilier tous les Français et marcher sous le même drapeau M. Paul de Cassagnac et M. Gambetta, les radicaux et les légitimistes, les orléanistes et les bonapartistes, les représentants de toutes les religions, de toutes les sectes, de tous les principes; *Lettre au sujet de M. le baron de Chabert* (1875, in-8°), etc.

VALPARAISO, c'est-à-dire *Vallée du Paradis*, ville et port de l'Amérique du Sud, dans la république du Chili, chef-lieu de la province du même nom, et à 125 kilom. N.-O. de Santiago, sur l'océan Pacifique, par 33° 1'

de latit. S. et 74° 2' de longit. O.; 80.000 hab. Consuls étrangers; chantiers de construction maritime. C'est un des ports de commerce les plus importants de la côte du Pacifique et le principal marché de la république du Chili. Valparaíso est situé au fond d'une rade magnifique et sûre qui lui sert de port naturel et qu'abritent les dernières ramifications des Cordillères. Cette rade, d'une entrée facile, est éclairée par un phare à feu fixe avec étincelles de minute en minute; malheureusement, on ne voit pas encore dans un port de cette importance les appareils nécessaires à l'embarquement et au débarquement des marchandises, qui sont transbordées en rade à l'aide de chalands ou lanches. C'est par ce port qu'arrivent au Chili la plus grande partie des articles manufacturés d'Europe et que s'exportent la plupart des produits du pays. Les principaux articles d'exportation sont: les cuivres bruts, les cuirs de bœuf, la farine de froment, la laine, les bois du Chili, l'argent en barre, les noix et les pommes de terre. L'importation a surtout pour objet les fers, le calicot, les rails, les locomotives, les cotonnades, les soieries, les meubles, les habits confectionnés, la quincaillerie, les articles de Paris, etc.

Valparaíso est une ville élégante, mais irrégulière; elle est située, en effet, au pied des dernières hauteurs de la Cordillère, qui viennent en quelque sorte se perdre à pic dans la mer, de telle sorte que l'emplacement de la ville a été conquis tantôt sur les masses de granit de la Cordillère, tantôt sur la mer. La plupart des maisons sont construites en bois, afin qu'elles puissent mieux résister aux tremblements de terre, malheureusement trop fréquents sur ces rivages du Pacifique. Les principaux établissements publics de Valparaíso sont: la Bourse, le tribunal de commerce, les vastes magasins élevés pour l'entrepôt de la douane, l'hôpital national, l'hôpital de la marine française, celui de la marine anglaise et le théâtre. En 1543, Valparaíso n'était qu'un port désert, lorsqu'un navire, envoyé du Pérou pour porter des provisions de guerre et de bouche à Pedro Valdivia, aborda sur ce point de la côte. L'incendie de Santiago et l'heureuse situation de cette rade y attirèrent quelques pêcheurs; un village se forma et la rade fut fréquentée de plus en plus chaque jour. En 1682, ce village fut déclaré place de guerre et muni de quelques fortifications, destinées à la défendre contre les pirates et les corsaires. En 1802, Charles VI donna à Valparaíso le titre de cité; mais l'importance de cette ville date seulement de 1811, époque à laquelle le gouvernement révolutionnaire déclara qu'à l'avenir le Chili commercerait librement avec tous les pays du monde.

VALPERGA, bourg du royaume d'Italie, province et à 40 kilom. N.-O. de Turin, district d'Ivrée, mandement de Courgne; 3,100 hab.

VALPERGA DI CALUSO (Thomas), astronome et orientaliste italien, né à Turin en 1737, mort dans la même ville en 1815. Successeur de son père à Malte et prêtre de l'Oratoire à Naples, il revint dans la capitale du Piémont en 1768, s'y adonna tout entier aux sciences et aux lettres, et devint directeur de l'observatoire de Turin et président de l'Académie des sciences de cette ville. Caluso est un des savants dont s'honore le plus sa patrie. Son buste est placé dans la bibliothèque de Turin, qu'il a enrichie de manuscrits et de livres précieux. Voici ses principaux ouvrages: *Litteraturæ copiosa rudimenta* (Parme, 1783, in-8°); *Delta poetica* (1806, in-4°); *Latina carmina, cum specimen Græcorum* (1807, in-8°); *Principes de philosophie pour les initiés aux mathématiques* (1811, in-8°). Ses travaux sur les mathématiques et l'astronomie sont renfermés dans les *Mémoires de l'Académie de Turin* et les *Mémoires de l'Institut de France*.

VALPY (Richard), écrivain anglais, né dans l'île de Jersey en 1754, mort en 1836. Il termina ses études à l'université d'Oxford et fut nommé, en 1781, directeur de la *grammar-school* de Reading, dans le Berkshire, à la tête de laquelle il demeura jusqu'en 1830. Dans ces modestes fonctions, il montra les connaissances d'un véritable érudit et composa un grand nombre d'ouvrages élémentaires, notamment une *Grammaire grecque* et une *Grammaire latine*, qui sont encore usitées de nos jours dans les écoles anglaises. Il avait aussi traduit en anglais quelques tragédies des grands poètes grecs.

VALPY (Francis), grammairien anglais, fils du précédent, né vers 1780. Il s'est fait avantageusement connaître par les ouvrages suivants: *Analeceta minoræ græcæ* (1803); *Dictionnaire étymologique de la langue latine*; *Gradus ad Parnassum* (1844, 6^e édit.); *Heures virgiliennes* ou *l'Étymologie des mots de l'Énéide* (1850).

VALPY (Abraham-John), savant typographe anglais, frère du précédent, né en 1787, mort en 1855. Au sortir de l'université d'Oxford, il publia un *Excerpta des épîtres de Cicéron* (1804, in-12). Devenu imprimeur, il fit paraître le *Classical Journal* (1810); le *Pamphlétaire* ou *Collection des pamphlets du jour* (de 1813 à 1828) et une foule d'ouvrages classiques ayant trait à l'histoire ou aux beaux-arts.

VALRÉAS, bourg de France (Vaucluse), ch.-l.

de cant., arrond. et à 35 kilom. N.-E. d'Orange; pop. aggl., 3,164 hab. — pop. tot., 4,675 hab. Nombreuses filatures de cocons et de soie; fabrication de cartonnages, huiles; chapellerie. Valréas a conservé jusqu'à nos jours ses anciennes murailles flanquées de tours et percées de meurtrières. Au centre de la ville, on remarque la tour de l'Horloge, les ruines du château Robert et l'église paroissiale. La nef et l'abside de ce dernier édifice sont du xii^e siècle. La façade appartient au xiv^e. La porte principale et la porte méridionale sont décorées, la première d'élégantes colonnettes, la seconde de remarquables sculptures. L'église de Valréas possède de beaux vases sacrés et un bon tableau sur bois, représentant la *Circoncision*. Valréas renferme encore huit autres églises et un hôtel de ville assez monumental, ancien hôtel Siméon, construit par le marquis de S. miane. En dehors des murs de Valréas s'étend un grand boulevard, planté d'arbres, servant de promenade publique.

Valréas fut habité, sinon fondé par les Romains. Suivant les uns, le nom de la ville viendrait de la contraction du nom de Valerius, riche patricien, qui y aurait fondé la première villa; suivant les autres, Valréas aurait une origine purement provençale. Dès le viii^e siècle, un certain nombre d'habitations se groupèrent autour d'un monastère situé sur l'emplacement de la ville actuelle. Le village primitif devint rapidement une cité que se disputèrent longtemps le pape et les Dauphinois. Valréas fut définitivement cédé au pape Nicolas V, en 1540, en échange de Pierrelatte. Les pontifes en firent dès lors le chef-lieu de l'une des trois judicatures du comtat et l'entourèrent de remparts. Les guerres de religion firent subir à Valréas plus d'un désastre; en 1562, le baron des Adrets s'en empara et en passa la garnison au fil de l'épée, en représailles du massacre des protestants d'Orange par les catholiques. Valréas fut repris la même année par le comte de La Mase. Depuis cette époque, il n'a joué aucun rôle dans l'histoire. Valréas est la patrie du célèbre cardinal Maury.

VALREY (Eugénie-Marie GAUDÉ, dame SOLER, connue sous le pseudonyme de MAX), romancière française, née en Bretagne, morte à Paris en 1865. Elle jouissait au grès de la femme une intelligence virile. Max Valrey, dont l'existence fut agitée et tourmentée, se rendit à Paris et se voua à la littérature. Femme de beaucoup d'esprit et d'un esprit sérieux, elle avait de remarquables qualités de penseur et d'écrivain. Elle défendit la doctrine de l'égalité de la femme et voulait la liberté de la femme au même degré que celle de l'homme, mais sans aller trop loin dans le développement de ses idées. Par la loyauté de son caractère et par son talent, elle avait su se faire de nombreux amis. Max Valrey débuta en 1856 dans le *Revue des Deux-Mondes* par *Marthe de Montbrun*, œuvre de sentiment qui fut justement appréciée et parut en volume (1857, in-12). Elle publia successivement ensuite des études plus vigoureuses et plus complètes qui lui acquirent une place distinguée dans les lettres: *les Femmes sans dot* (1859, in-12); *Ces pauvres femmes!* (1862, in-12); *les Victimes du mariage* (1863, in-12); *les Confidences d'une parturiente* (1865, in-12), son dernier et le plus remarquable de ses ouvrages.

VALROMEY, en latin *Valis romana*, petit pays de l'ancienne France, dans le Bugey; chef-lieu Châtinaufort, puis Champagny. Il appartenait pendant longtemps à la maison de Savoie, qui le ceda à la France en 1601, par le traité de Lyon. Il fut érigé en duché par Louis XIII en faveur de la maison d'Orléans; de nos jours, il fait partie du département de l'Ain.

VALS, bourg et commune de France (Ardèche), cant. d'Aubenas, arrond. et à 32 kilom. N.-O. de Privas, sur la Volane et près de son confluent avec l'Ardèche; pop. aggl., 1,666 hab. — pop. tot., 3,240 hab. Nombreuses filatures de cocons, moulinsages de soie. Sources d'eaux minérales froides, carbonatées, sodiques, gazeuses; plusieurs de ces sources ont les mêmes propriétés que celles de Vichy, et depuis plusieurs années fournissent à l'exportation un nombre considérable de bouteilles, dont l'usage se propage de plus en plus. Le bourg est bâti dans un charmant vallon, entouré de montagnes pittoresques et fertiles, sur la Volane, qui y forme de charmantes cascades. Les environs offrent des curiosités naturelles bien dignes d'attirer l'attention des naturalistes et des paysagistes; nous ne citerons que les belles chaussees de prisme basaltiques que baigne la Volane et le cratère d'un volcan éteint situé à 4 kilom. du bourg. On y trouve aussi les ruines d'un ancien château démolé en 1627.

VALSA s. m. (val-sa). Bot. Genre de lichens.

VALSAINT (LA), ancienne chartreuse de Suisse, dans le cant. et à 17 kilom. S. de Fribourg, dans un beau vallon, entre le lac d'Omme et les vallées de Charmey et de Bellegarde. Cette chartreuse, fondée en 1294 et sécularisée en 1772, fut vendue aux trappistes en 1791. Ces derniers la quittèrent en 1814 pour retourner dans leur ancienne maison de France. La congrégation de Saint-Sauveur l'occupe depuis 1818.

VALSALVA (Antoine-Marie), anatomiste ita-

lien, né à Imola en 1666, mort en 1723. Il montra des ses plus jeunes années un goût décidé pour l'anatomie et alla étudier la médecine à Bologne, où il devint l'élève et l'ami de Malpighi. Reçu docteur en 1687, il fut nommé en 1697 professeur d'anatomie et chirurgien de l'hôpital des incurables de Bologne. La chirurgie lui dut d'importants progrès et l'anatomie des découvertes sur l'organe de l'ouïe. Il a laissé sur cette matière un ouvrage devenu classique en Italie : *De aures humana tractatus* (Bologne, 1704), souvent réimprimé. On lui doit encore de nombreuses observations d'anatomie pathologique, qui eussent, sans doute, été perdues pour la science si Morgagni n'avait eu soin d'en enrichir son immortel ouvrage : *De sedibus et causis morborum*.

VALSE s. f. (val-se, — V. VALSER). Chorégr. Danse dans laquelle le cavalier et la dame tournent ensemble sur eux-mêmes et autour de la salle : *Je conçois que les mères aiment la VALSE, mais je ne conçois pas qu'elles la permettent à leurs filles*. (Vigée.) Une VALSE, dans un salon éclairé de mille bougies, jette dans les cœurs une ivresse qui éclipse la timidité. (H. Beyle.)

Quand votre corps fuyait, par la valse emporté,
Sur vos bras nus courait une folle dentelle;
Vous saviez le grand art de plaire et d'être belle.
H. CANTEL.

— Mouvement circulaire exécuté en se déplaçant : *Les libellules exécutent leurs VALSES*. (Th. Gaut.)

— Musiq. Air sur lequel on exécute une valse : *Jouer, écrire une VALSE*.

— **Encycl.** La valse est l'une des danses les plus enivrantes qui se puissent voir. Elle s'exécute par couples, composés d'une personne de chaque sexe, qui, se tenant en quelque sorte embrassées, tournent incessamment sur elles-mêmes et décrivent en même temps un grand cercle dans le lieu où l'on danse. Il n'y a donc d'autres limites au nombre des danseurs qui peuvent prendre part à une valse que celles posées par l'espace dans lequel elles se meuvent. C'est un tableau vraiment magique que celui d'une valse exécutée par deux ou trois cents couples dans une immense salle de danse, toute scintillante de lumières et de dorures, aux accords d'un orchestre entraînant. On dit ordinairement que la valse nous vient de l'Allemagne, où il est certain qu'elle fait en quelque sorte partie des mœurs de ce pays; mais nous verrons plus loin ce qu'il faut penser de cette assertion. C'est à partir de la fin du xviii^e siècle, vers 1790, que la valse passa le Rhin et vint s'introduire en France, où, depuis lors, son succès n'a jamais faibli. Cela est si vrai que la valse, qui était d'abord uniquement l'apanage des salons et des réunions du grand monde, s'est glissée rapidement dans le peuple, a fait irruption dans les bals publics et que cette démocratisation ne l'a pas empêchée de continuer à régner en souveraine dans les centres mêmes de la noblesse, de l'élégance et de la haute fashion, où elle est toujours la danse privilégiée.

Les descriptions de la valse, soit en prose, soit en vers, sont inépuisables, et il serait difficile de dénombrer les écrivains que ce sujet a tentés. Voici ce qu'en dit Mme Elise Voïart : « L'Allemagne est la véritable patrie de la valse. D'une extrémité à l'autre de cette vaste contrée, elle règne en souveraine; c'est la danse la plus chère à la nation. Une musique harmonieuse en accélère ou en ralentit le mouvement. Simple comme toutes les danses primitives, elle a des grâces qui lui sont propres. Il y a dans l'attitude réciproque des danseurs quelque chose de fier et d'ingénu; chacun est bien à sa place : l'homme soutient sa compagne, et, par un mouvement rapide et circulaire, semble l'élever à tout ce qui l'entoure. La femme cède à ce doux entraînement, et l'espace de vertige que lui cause la valse donne à son regard une vague expression qui augmente sa beauté ou la rend plus touchante. »

La valse est peut-être la danse dont l'exécution parfaite est la plus difficile. Elle exige tout à la fois, de la part de ceux qui s'y livrent, de la grâce, de l'entrain, de la souplesse, de la légèreté, de la précision, et l'on conçoit qu'il faut aux danseurs une grande habileté et beaucoup d'adresse pour ne pas se jeter les uns sur les autres en tournant ainsi sans cesse avec une rapidité parfois vertigineuse. Aussi, les bons valseurs sont-ils particulièrement très-rare et fort recherchés des maîtresses de maison. D'ailleurs, la première difficulté pour un danseur ou une danseuse qui se livre à la valse est de vaincre l'espace de vertige qui semble devoir s'emparer de lui infailliblement par le fait de cette espèce de tourbillonnement perpétuel. De plus, l'allure rapide de la valse et son pas tout à fait particulier exigent une précision étonnante et voisine de la perfection; car il y a presque danger pour les valseurs inhabiles, et leur maladresse peut les exposer à des accidents fâcheux, à des chutes qui sont au moins ridicules, à supposer même qu'elles ne soient point périlleuses. Nous allons voir, d'ailleurs, ce qu'est la valse au point de vue purement technique et chorégraphique.

« La valse, dit Blasis dans son *Manuel complet de la danse*, se compose de deux pas, chacun de trois temps par mesure, suivant

les principes de la musique. Chacun des deux pas complète le demi-tour de valse, qui dure une mesure; ces deux pas ensemble forment le tour entier de valse, exécutés en deux mesures. Ces deux pas diffèrent l'un de l'autre, quoique pour ainsi dire entrelacés, si l'on peut s'exprimer ainsi, et de manière à empêcher les pieds de l'un de toucher ou de faire mal aux pieds de l'autre; ainsi, pendant que le cavalier fait un pas, la dame en fait un autre, de manière que tous les deux s'exécutent sans interruption, ainsi que nous le démontrerons clairement. Pour exécuter un de ces pas de valse, placez les pieds à la troisième position, le pied gauche en avant, puis portez le pied droit en arrière, d'une manière naturelle, sans le tourner en dehors; placez-le en quatrième position (premier temps); portez de suite le pied gauche en avant, en tournant la pointe en dedans et la croisant en avant de l'autre pied pour arriver en quatrième position, le pied se levant immédiatement et le corps en même temps exécutant un demi-tour; placez le pied pour la quatrième position (second temps); ce pied, que vous avez levé pendant le temps précédent, doit alors se placer devant l'autre en troisième position et en dehors, reprenant sa position ordinaire et pour achever sa troisième mesure. Le pas, s'exécutant ainsi en faisant un demi-tour, portera la face du danseur où était son dos précédemment. Pour faire le second pas et exécuter le second demi-tour en même temps, ce qui complète le tour de valse, tournez en dehors du côté du pied gauche, la pointe en dedans et le corps se mouvant en même temps en rond, placez-le en seconde position (premier temps); mettez le pied droit derrière le gauche, en continuant toujours à tourner le corps (second temps); portez alors le pied gauche devant vous, la pointe en dedans, le corps tournant aussi pour arriver au demi-tour au moment où vous élevez le pied gauche en seconde position pour exécuter la troisième mesure du second pas et le second demi-tour qui complète le tour de valse. On peut voir par ces détails que la valse se compose de deux pas, chacun contenant trois temps, ce qui fait six tours pour deux pas, ou un tour complet de valse exécuté pendant deux mesures; et aussi, lorsque l'un des deux valseurs avance le pied droit pour commencer le premier pas décrit ci-dessus, l'autre valseur tire en même temps le pied gauche en arrière pour entamer l'autre pas, laissant à l'autre la facilité d'avancer ses pieds; tous les deux alors exécutent le demi-tour; puis, l'un répète le pas que l'autre vient d'exécuter, dans le second demi-tour, pour achever le tour de valse. Quand on est placé pour valser, afin de bien entamer le pas et que les deux danseurs soient à l'unisson, la dame à la droite du cavalier, le cavalier doit partir du pied gauche, en tournant devant sa danseuse, comme si c'était sa première position, et, quant au second pas décrit précédemment, il est toujours exécuté par la personne qui a le dos du côté où la valse commence, celle qui est en face de ce côté exécutant toujours le premier pas. Pour bien valser, tous les temps doivent être exactement marqués, et il faut faire attention à ne pas tourner sur les pointes, dans les mêmes temps, cette méthode ne pouvant convenir à deux personnes qui tournent ensemble; chaque tour de valse doit être clairement et complètement exécuté, de manière qu'en terminant les valseurs arrivent toujours à l'opposite du côté où ils étaient en partant, sans quoi le cours de la valse ne pourrait être suivi et les valseurs se jetteraient infailliblement les uns sur les autres, ou sur ceux qui sont au milieu de la salle, ce qui arrive souvent. Il faut se garder des mauvaises attitudes, plus indécentes les unes que les autres, et qui ont pris naissance dans la mauvaise compagnie. Le cavalier doit tenir sa dame par la main droite et par la ceinture, ou par les deux mains si elle valse difficilement; ou autrement, il semblerait mieux pour un cavalier de porter la main droite de la dame dans sa main gauche. Les bras doivent être arrondis, ce qui est plus gracieux, et sans mouvement; dans cette position, on doit se tenir aussi éloigné de sa dame que la longueur des bras le permet, afin de ne la gêner en rien. »

Revenons maintenant à l'origine de la valse. Elle n'a pas pris naissance en Allemagne; car dès le xiii^e siècle elle était connue en Provence sous le nom de *votta*. Le chant qui l'accompagnait était désigné par le titre de *ballada*. Sous Louis VII, elle vint de Provence à Paris, fut à la mode pendant tout le xiv^e siècle et fit les délices de la cour des Valois. Les Allemands l'adoptèrent ensuite, et la *votta* provençale devint la *walzer* germanique. L'un des poètes de la Pléiade, dans un poème qui a pour titre la *Volta*, raconte ainsi l'origine de la valse. Les êtres primitifs étaient nés androgynes. Jupiter, épouvanté de leurs formes monstrueuses, sépara les sexes. Ainsi dédoublés, l'homme et la femme dépérèrent. Vénus prit pitié d'eux et leur enseigna la volte, qui réunit de nouveau les deux êtres. Après cette poétique explication, le poète s'efforce d'imiter dans son rythme le tournoiement des valseurs :

Lors de bouquets enfleurés ses cheveux
Et ordonna la volte de Provence;
Et c'est encor le bien bienheureux,
De l'androgynie une douce semblance.

Mars, flanc à flanc, premier elle embrassa;
Luy, tout ravy d'amour qu'elle lui porta,
Sans se lasser tout un soir la dansa,
Tournant, voltant, d'une divine sorte.

Un vieil auteur du xvi^e siècle, Thoinot Arbeau, dans un ouvrage intitulé : *Orchésographie et traité par lequel toutes personnes peuvent facilement apprendre et practiquer l'honneste exercice des dances*, décrit ainsi la volte : « ... Et après avoir tournoyé par tant de cadences qu'il vous plaira, restituerez la demoiselle en sa place, où elle sentira, quelque bonne contenance qu'elle fasse, son cerveau esbranlé, plein de vertiges et tournoyements de teste; et vous n'en aurez peultestre pas moins. Je vous laisse à considérer si c'est chose bien seante à une jeune fille de faire de grands pas et ouvertures de jambes; et si, en ceste volte, l'honneur et la santé n'y sont pas hasardez et intéressés. » On voit que, dès son origine, la valse a eu ses détracteurs; mais elle avait pour elle la jeunesse de l'un et de l'autre sexe, et comme, en définitive, elle était faite pour la jeunesse, elle devait triompher de toutes les attaques.

Il nous faut maintenant considérer la valse au point de vue musical. Son rythme est à trois temps, d'un mouvement rapide sans exagération, et le caractère en doit être à la fois caressant, onduleux et entraînant. La valse s'écrit de deux façons : soit tout d'un trait, sans ratures et sans interruptions d'aucune sorte; soit divisée d'une certaine manière, en quatre ou cinq fragments différents, avec reprises, s'enchaînant toujours et s'enchevêtrant les uns dans les autres, et se terminant par une coda pleine de mouvement et d'ardeur. De tous les airs de danse, la valse, par sa nature élégante, aimable et parfois relativement passionnée, est presque le seul qui se rapproche de ce qu'on appelle la grande musique et qui permette au compositeur de donner libre carrière à son savoir et à son génie. Aussi, les grands maîtres eux-mêmes n'ont-ils pas dédaigné de cultiver le genre de la valse. Beethoven a écrit, pour le piano, six valse qui sont de véritables chefs-d'œuvre, mais dans lesquels, il est vrai, le rythme n'est pas suffisamment marqué pour qu'il soit facile de les danser. Weber a produit, sous le titre d'*Invitation à la valse*, une merveille éblouissante, qui a été complétée par l'instrumentation d'Hector Berlioz. Les valse de Chopin sont assez justement renommées et assez connues de tous les pianistes, pour que nous n'ayons pas à insister ici à leur sujet. Au théâtre même, on rencontre des chefs-d'œuvre en ce genre; la valse se mêle très-fréquemment, soit avec l'aide des paroles, soit sans elles, à l'action dramatique, et il nous suffira, sous ce rapport, de citer deux fragments célèbres, la valse de *Giselle*, l'admirable ballet d'Adolphe Adam, et la valse infernale de *Robert le Diable*. Il n'est d'ailleurs pas un compositeur qui n'ait porté sur la scène le rythme de la valse, et plus d'une fois Mozart s'en est servi avec bonheur. En dehors du théâtre, des musiciens de grand talent se sont particulièrement adonnés au genre de la valse et lui ont dû leur réputation; nous mentionnerons, entre autres, les admirables valse de Joseph Strauss; celles de son fils, Johann Strauss; celles de MM. Emil Etting, Larnier, Labitzky, Frédéric Burgmüller, etc., etc. Parmi certains morceaux de ce genre qui sont restés célèbres, nous citerons la valse instrumentale connue sous le nom de *Valse du duc de Reichstadt*, et, au point de vue vocal, l'adorable valse de Venzano, et celle, plus vulgaire, de M. Arditi, *Il Bacio*, que Mlle Adelina Patti a rendue fameuse.

Valse et menuet, opéra-comique en un acte, paroles de Méry, musique de M. Louis Deffès; représenté au théâtre de l'Athénée le 16 avril 1870. Cet ouvrage avait déjà été joué au Kursaal d'Éms vers 1865. Quelques changements ont été faits à la pièce pour la représentation française. Le canevas est si léger qu'il ne peut intéresser que les désœuvrés d'une ville d'eaux. Un baron arrive à Weimar pour engager une danseuse qui doit figurer dans les divertissements qu'il est chargé d'organiser à l'occasion d'une fête à Versailles; il se trompe et engage une cantatrice; de là quiproquos et dénouement tel quel. M. Louis Deffès est un compositeur d'esprit qui aurait dû s'associer sa musique élégante et très-melodique qu'à des pièces de quelque valeur littéraire. On a entendu sa musique avec plaisir, mais on n'a pris aucun intérêt à ce livret insipide. Nous citerons, parmi les morceaux les plus goûtés, un trio, la leçon de menuet et la valse. Il y a une singularité dans cet ouvrage, c'est que deux personnages y jouent du violon, la prima-donna et le baryton; ce qui en rendra l'exécution assez difficile. Cet opéra-comique a été très-bien chanté par Aubéry, Justin Née, Laurent et Mlle Singelée.

VALSECCHI (Virginio), érudit italien, né à Brescia en 1681, mort à Florence en 1739. Entré dans la congrégation du Mont-Cassin, il professa la philosophie, la théologie et le droit canon, et s'adonna à l'étude des antiquités. On lui doit, entre autres écrits : *De initio imperii Severi Alexandri* (1715, in-4°); *Giovanni Gersen sostenuto autore dell'Imitazione di Gesù-Cristo* (1724, in-4°); *Compendio della vita di Caterina de' Ricci* (1733).

VALSECCHI (Antonio), théologien italien, né à Vérone en 1708, mort à Padoue en 1791. Entré chez les dominicains de l'État de Venise, il enseigna la philosophie dans une maison de son ordre, puis il se livra à la prédication et enfin occupa la chaire de théologie à l'université de Padoue. Ses principaux écrits sont : *Oratio ad theologiam* (Padoue, 1758); *Dei fundamenti della religione e dei fonti dell'empietà* (1765, 3 vol. in-4°); *La Religione vincitrice* (1776, 2 vol.); *La Verità della Chiesa cattolica Romana* (1787).

VALSER v. n. ou intr. (val-sé — de l'allemand *walzen*, rouler, tourner, qui se rattache probablement à la racine sanscrite *varj*, tourner, avec adoucissement de la liquide. Cette racine a produit, entre autres dérivés, le sanscrit *varitana* ou *varitula*, qui désigne plus spécialement le peson du fuseau ou la boule que l'on y adaptait pour faciliter sa rotation. A la première forme répond l'ancien slave *vrjeteno*, *vrleteno*, fuseau, russe *vereteno*, polonais *wrzejono*, etc.; à la seconde, le diminutif polonais *wartolka*, peson du fuseau). Chorégr. Exécuter une valse : *Nos soldats ont VALSÉ au monastère d'Alchaga sur le squelette d'Inès de Castro*. (Chateaub.)

... Je voudrais du moins qu'une duchesse, en France, Sût valser aussi bien qu'un bouvier allemand.
A. DE MUSSER.

— Argot. S'enfuir, s'en aller. *Il Faire valser quelqu'un*. L'expulser, le chasser, le mettre en fuite. Signifie aussi Le tracasser, le tourmenter, lui donner de l'exercice inutile.

— v. a. ou tr. Exécuter en valsant : *On ne peut pas, à beaucoup près, VALSER tous les morceaux de piano qui portent le titre de valse*.

VALESIA, district du royaume d'Italie, dans la province de Novare, entre ceux d'Osola au N., de Pallanza et de Novare à l'E., d'Aoste à l'O., de Verceil et de Biella au S. Superficie, 775 kilom. carrés, renfermant 44 communes et une population de 34,000 hab. Chef-lieu, Varallo. Sol montagneux, arrosé par la Sesia du N.-O. au S.-E.; récolte de seigle, maïs, millet, châtaignes, vins; éducation de vers à soie, élève considérable de bestiaux. Exploitation de fer, cuivre, marbre, pierre à chaux.

VALSEUR, EUSE s. (val-seur, eu-se — rad. valser). Personne qui valse ou qui sait valser : *Les VALSEURS arrêtèrent fatigués. Vivent les grisettes de Strasbourg, amantes, compatisantes et bonnes VALSEUSES!* (L. Huart.)

C'est la nuit que les elfes sortent,
Avec leur robe humide au bord,
Et sous les nénupars emportent
Leur valseur de fatigue mort.

TH. GAUTIER.

VALSTAGNA, bourg du royaume d'Italie, province de Vicence, district et mandement de Bassano; 3,100 hab.

VALSUZENAY (Claude-Louis BRUSLÉ, baron de), administrateur français, né à Paris en 1766, mort en 1825. Procureur au parlement de Paris lorsque la Révolution éclata, il perdit alors sa charge; mais, s'étant montré partisan des idées nouvelles, il fut employé, en 1793, à l'organisation de la Belgique. Bruslé devint successivement commissaire du gouvernement dans les Deux-Nethes (1797), député de ce département au conseil des Cinq-Cents, préfet de l'Aube (1800), de l'Oise (1810) et de la Gironde (1813). Durant les Cent-Jours, il seconda les menées de la duchesse d'Angoulême; fut destitué en mars 1815; mais, en juillet suivant, il reçut de Louis XVIII le titre de conseiller d'État honoraire et la préfecture de l'Aube. On a de lui : *Tableau statistique du département de l'Aube* (Troyes, 1802, in-8°).

VALTELIN, INE s. et adj. (val-te-lain, i-ne). Geogr. Habitant de la Valteline; qui appartient à ce pays ou à ses habitants : *Les VALTELENS. La population VALTELENE*.

VALTELINE, en latin *Val Tellina*, petite contrée du royaume d'Italie, dans l'ancien royaume Lombard-Vénitien, située au S. du canton suisse des Grisons, dont elle dépendait autrefois. Elle forme une des plus considérables vallées que renferment les Alpes et s'étend le long de l'Adda dans la direction du N.-E. au S.-O., depuis les gorges de la Serra jusqu'au lac de Côme. Elle a au moins 90 kilom. de longueur, mais la largeur de la plaine n'est nulle part de plus de 4 kilom. Il s'en détache un grand nombre de vallons latéraux, dont les uns partent de la chaîne du Bernina au N. et les autres de celle de Legnone au S., laquelle est moins sauvage et ne présente qu'un seul glacier. Plus de trente torrents descendent de ces vallées et vont tous se jeter dans l'Adda. La Valteline est une des contrées les plus fertiles et les plus intéressantes que les Alpes recèlent dans leur sein; on y voit les productions de ces montagnes souvent couvertes de neige à côté de celles de la Sicile. Indépendamment des châtaigniers qui croissent en grands forêts sur le penchant des monts, l'amanier, le figuier, l'olivier y prospèrent, et le sol de la vallée fournit quatre récoltes. On y cultive aussi la vigne, le mûrier, les grains et toutes sortes de légumes. La Valteline possède de beaux vignobles, dont les vins sont rouges et foncés, riches en qualité,

et, quoique doux, leur goût a quelque chose d'austère qui les caractérise. On peut les conserver plus d'un siècle sans qu'ils s'altèrent. On fait, dans les environs de Chivasso, un vin dit aromatique fort estimé. On le fabrique avec des raisins rouges, ce qui ne l'empêche pas d'être blanc, parce que le moût ne fermente pas dans la cuve. Au sortir du pressoir, il a le goût de nos vins bourrus; mais, au bout d'un an de séjour en tonneau, il acquiert du corps, du spiritueux, de la délicatesse et du parfum. On ne saurait le conserver en bouteilles parce qu'il se trouble et fermente tous les ans à l'équinoxe du printemps; ce travail dure ordinairement un mois, après quoi il s'éclaircit de nouveau et reprend toute sa qualité. La surface de la Valteline est de 3,278 kilom. carrés, avec une population d'environ 106,000 hab. Chef-lieu, Sondrio.

La Valteline, partie méridionale de l'ancienne Rhétie, passa successivement, pendant le moyen âge, aux Ostrogoths, aux Francs et aux Germains. Les évêques de Coire, qui l'avaient reçue en fief des empereurs, eurent souvent à la défendre contre les prétentions des habitants de Côme et celles des ducs de Milan. En 1530, ils cédèrent leurs droits sur ce pays aux Grisons, qui l'avaient conquis en 1512. L'Espagne manqua avec les possessions autrichiennes du Tyrol; mais la France s'opposa à cette occupation, et, en 1624, Richelieu fit chasser de ce pays les troupes espagnoles. En 1797, Bonaparte réunit à la république Cisalpine cette belle vallée; en 1807, Napoléon I^{er} fit de la Valteline le département de l'Adda, dans le royaume français d'Italie. En 1814, cette vallée passa avec toute la Lombardie entre les mains de l'Autriche, qui, en 1859, dut la céder au roi d'Italie. La Valteline forme de nos jours la province de Sondrio dans le royaume d'Italie. Elle est très-importante au point de vue militaire à cause de sa direction parallèle à la crête des Alpes, et comme communication du Tyrol et du Milanais.

VALTER v. a. ou tr. (val-té). Mar. V. VALTER.

VALTERIE (l'abbé DE LA), érudit français qui vivait au XVIII^e siècle. Il a laissé des traductions, complètement oubliées aujourd'hui, des *Œuvres* d'Homère, de Pésée et de Juvénal. Si certains bibliophiles recherchent l'édition de Hollande (1682, 4 vol. in-12) de sa traduction de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, c'est parce qu'elle est ornée de gravures par Schoonbeek.

VALTREUSE s. f. (val-treu-ze). Argot. Valise, malle.

VALTREUSIER s. m. (val-treu-zié — rad. *valtreuse*). Argot. Voleur de malles, de valises.

— **Encycl.** Le *valtreusier* n'exploite guère que l'étranger ou le provincial qui arrive à Paris. Vêtu en commissionnaire, il se présente à celui qu'il veut duper aussitôt qu'il descend de la diligence ou qu'il sort de la gare du chemin de fer, et offre de lui porter, pour un faible salaire, sa malle ou sa valise à l'hôtel. Le prix convenu, il met les bagages sur ses épaules, puis, au détour d'une rue où s'il survient un embarras de voitures, il s'esquive lestement avec son fardeau.

VALTRINI (Jean-Antoine), littérateur italien, né à Rome en 1556, mort à Lorette en 1601. Membre de l'ordre des jésuites, il enseigna les lettres et la théologie. On a de lui : *De re militari veterum Romanorum libri VII* (Cologne, 1597, in-8°); *Annuaire littera societatis Jesu ann. 1581 et 1582*; *Vita de' BD. Luigi Gonzaga e Stanislao Kostka*, etc.

VALTURE s. f. (val-tu-re). Mar. V. VALTURE.

VALTURIO (Roberto), écrivain militaire italien, né à Rimini, mort dans la même ville en 1482. Il s'occupa de la construction de machines de guerre, et on possède encore des dessins de lui au musée d'Urbino. Il a laissé *De re militari* (Verone, 1472, in-fol.), traduit en français par Meigret (Paris, 1555).

VALUE s. f. (val-lu — rad. *valoir*). Prix, valeur :

Si sais-je bien qu'Amour en son clavier
Onc n'eut lapin de si mince *value*

J.-B. ROUSSEAU.

Il n'est plus guère usité aujourd'hui que dans l'expression PLUS-VALUE. V. ce mot.

VALVA, bourg du royaume d'Italie, province de la Principauté Citerne, district de Campagna, mandement de Laviano, à 11 kilom. S.-E. de Calabritto; 1,900 hab. Ancien siège d'évêché.

VALVACÉ, ÉE adj. (val-va-sé — rad. *valve*). Bot. Indehiscent, bien que formé de valves dont la soudure est apparente : *Fruit VALVACÉ*.

VALVAIRE adj. (val-vé-re — rad. *valve*). Bot. Qui appartient ou qui se rapporte aux valves : *Préfloraison VALVAIRE*. *Cloisons VALVAIRES*.

— s. f. Moll. Fausse orthographe du mot VALVAIRE.

VALVASONE (Erasmus DE), poète italien, né au château de Valvasone (Frioul) en 1523, mort en 1593. Son principal ouvrage, la

Chasse (Bergame, 1591), est un des bons poèmes didactiques de l'Italie et lui mérita les éloges du Tasse. On a encore de lui : des traductions de la *Thébaïde* de Stace (Venise, 1570) et de l'*Électre* de Sophocle (Venise, 1588); une épopée en trois chants, l'*Angelida* (Venise, 1590), sur le combat des bons et des mauvais anges; les *Larmes de sainte Marie-Madeleine* (Ferrare et Venise, 1586), petit poème qui est une des meilleures productions. En général, la poésie de Valvasone est d'un goût pur et d'un style châtié; mais elle manque de vigueur, de coloris et d'imagination, et l'étude s'y fait plus sentir que l'inspiration.

VALVE s. f. (val-ve — lat. *valva*, battant de porte ou de fenêtre, mot qui a été rapproché du sanscrit *duar*, *dvāra*, védique *dur*, porte; zend *dvara*, persan *dar*, *darvāz*, kourde *der*, afghan *derwase*, ossète *duar*, arménien *turk*, turban, grec *thura* pour *d'ara*, latin *foris*, foras, irlandais *dor*, *doras*, *dorus*, kymrique *dor*, *drws*, cornique *darat*, *daras*, armoricain *dur*, gothique *daur*, anglo-saxon *duru*, scandinave *dyr*, ancien allemand *zra*, *turi*, lithuanien *durrys*, porte à deux battants; ancien slave *doiri*, porte, russe *dvort*, polonais *drzwi*, bohémien *dvore*, etc.). Battant de porte. || Vieux mot.

— Mécan. Soupape à clapet.

— Moll. Nom donné aux pièces distinctes qui composent la coquille de certains mollusques : *Les VALVES d'une huître, d'une moule*.

— Bot. Nom donné aux pièces qui composent les glumes, les spathe, les péricarpes secs : *Le nombre des VALVES d'un fruit ne correspond pas toujours à celui des feuilles carpellaires qui entrent dans sa composition*. (P. Duchartre.) *Dans les gousses, les siliques et les silicules, les VALVES sont presque toujours au nombre de deux*. (Th. de Berneaud.)

— **Encycl.** Lorsque le péricarpe est formé d'une seule pièce, partout continue et sans sutures, qui ne s'ouvre pas régulièrement à sa maturité, on le dit *valve* ou sans *valves*. Il est dit univalve lorsqu'il s'ouvre par une seule suture ou en une seule pièce, comme dans les follicules des apocynées, des asclépiadées; il est bivalve lorsqu'il se partage en deux *valves* comme dans les légumineuses; seulement, ce dernier exemple montre que le nombre des *valves* d'un fruit ne correspond pas à celui des feuilles carpellaires qui entrent dans sa constitution, car les légumineuses n'ont qu'une seule feuille carpellaire, bien qu'elles s'ouvrent en deux *valves*. Les noms de péricarpe trivalves, quadrivalves, quinquivalves, etc., multivalves, s'appliquent à ceux qui s'ouvrent en trois, quatre, cinq ou plusieurs *valves*, etc. Cette signification du mot *valve*, qui est seule rigoureuse, a donné lieu à d'autres emplois impropres de la même dénomination. Ainsi, dans la botanique descriptive, on l'emploie fréquemment pour désigner les diverses bractées ou folioles qui entrent dans la composition des spathe. On s'en sert aussi pour désigner les folioles des glumes des graminées.

En conchyliologie, on a d'abord donné le nom de *valves* aux deux parties d'une coquille bivalve, placées l'une sur l'autre et s'unissant comme les deux battants d'une porte, à l'aide de ligaments. Par extension, on l'applique à toutes les parties solides qui revêtent le corps des mollusques; de là les noms d'univalve s'il n'y en a qu'une, de bivalve s'il y en a deux, de multivalve s'il y en a plusieurs.

VALVÉ, ÉE adj. (val-vé — rad. *valve*). Hist. nat. Muné ou formé de valves : *Coquille VALVÉE*. *Périscarpe VALVÉ*. Il Semblable à une valve.

— Bot. *Corolle valvée*, Corolle dont les pétales, avant l'épanouissement, ne se touchent que par leurs bords.

— s. f. Moll. Genre de mollusques gastéropodes pectinibranches, comprenant plusieurs espèces, qui vivent dans les eaux douces de l'Europe : *Les VALVÉS ressemblent beaucoup aux paludines*. (E. Baudement.)

— **Encycl.** Moll. Le genre désigné sous le nom de *valvées* renferme des mollusques appartenant au grand genre turbo de Linné. Ces mollusques, qui habitent les eaux douces, ont une coquille enroulée dont l'ouverture est ronde et munie d'un opercule. L'animal respire par des branchies. La *valvée* à crête ou porte-plumet est ainsi nommée parce que sa branchie flotte au dehors de la coquille en forme de plumet.

Valvère, roman, par George Sand (Paris, 1861). Alida Valvère a été mariée de bonne heure à un homme jeune encore, généreux et bon, et pendant les premières années de son mariage elle l'a beaucoup aimé. Lui-même était rempli pour elle d'affection, de soins et de prévenances; mais naturellement porté par la direction de son esprit à l'étude et à la méditation, il y était revenu peu à peu, sans toutefois délaisser sa femme ou se montrer moins empressé auprès d'elle; mais Alida avait été élevée dans des habitudes d'oisiveté complète et ne comprenait guère qu'on pût, de gaieté de cœur, se priver des douceurs d'une vie inactive; elle ne s'était jamais donnée la peine de réfléchir ou de penser; jamais elle ne s'était imaginé de chercher son idéal hors d'elle, et ne voyant au-dessus d'elle-même ni Dieu, ni les idées, ni les arts, ni les hommes, ni les choses, elle s'était

dit qu'elle était belle et que sa destinée était d'être servie à genoux, que tout lui devait tout et qu'à rien elle ne devait rien. « On conçoit ce qui dut advenir de son amour pour son mari, quand elle vit celui-ci se plonger dans l'étude et admirer autre chose que ses beaux yeux. D'abord, ce furent des plaintes : « Quand, pour l'excuser, disait-elle à son mari, d'admirer si longtemps la cassure d'une pierre ou l'aile d'une mouche, tu me dis que c'est aimer Dieu que d'aimer les bêtes et les rochers, je vois là une idée systématique, une sorte de manie qui me trouble et qui m'offense. L'homme qui est à moi peut bien s'amuser des curiosités de la nature, mais il ne doit pas plus se passionner pour une autre idée que mon amour, que pour une créature qui n'est pas moi. » Est-il besoin de dire que, devenue jalouse de la science que son mari semblait lui préférer, Alida chercha l'amour au dehors? Elle crut l'avoir trouvé dans un jeune poète, Francis Valigny, qu'elle rencontra sur sa route et qu'elle se prit à aimer. Longtemps, les deux amants purent se livrer sans contrainte à tous les élans de leur passion, grâce à l'indépendance illimitée dont jouissait Mme Valvère; mais leur amour resta toujours pur; l'indulgence ne fut consommée qu'un moral, car Alida était catholique, et ne s'étant mariée que selon le rit de la confession d'Angsbourg que suivait son mari, elle avait le droit de divorcer, et seulement alors elle serait tout entière à Francis. Un jour pourtant, M. Valvère surprit le secret des amants, et, dès lors, il fallut songer à fuir. Francis et Alida se sauvèrent en France; puis, la santé de celle-ci s'étant altérée, on partit pour l'Afrique. A peine la malheureuse est-elle débarquée, que sa maladie s'aggrave; elle est en danger de mort et fait des retours vers le passé. Aime-t-elle Francis autant qu'autrefois elle a aimé son mari? Depuis qu'elle a tout quitté pour suivre son amant, elle a compris sa faute; elle s'est aperçue qu'on n'aime réellement qu'une fois; que tout ce qu'on rêve ensuite, c'est l'équivalent d'un passé qui ne revient jamais. Elle s'est avoué qu'elle avait méconnu la grandeur, les généreux instincts et la supériorité de caractère de son mari; et ce qui est plus horrible encore, elle a été forcée de reconnaître que l'amour de Francis était un amour de tête et non de cœur, et qu'en somme elle n'était pas aimée comme elle l'avait été. Voilà où aboutissait cette passion funeste : elle était avec son amant et regretait son mari. Cependant la maladie fait de rapides progrès; déjà le pâleur de la mort court sur les traits ravagés d'Alida; elle va mourir, lorsque la porte s'ouvre : M. de Valvère paraît, et sa femme se jette dans ses bras. Quelques heures après, elle expire. Le roman ne s'arrête pas là; mais, selon nous, c'est là qu'il devrait finir.

Nous avons omis à dessein de citer aucun des personnages qui tiennent les seconds rôles; mais nous voulons pourtant parler du juif Moserwald. C'est le personnage grotesque de l'histoire. Lui aussi, il est amoureux de Mme Valvère; il est riche et n'eût pas demandé mieux que de la payer fort cher; mais Francis lui ayant été préféré, il lui a cédé la place et a poussé l'amabilité jusqu'à l'aider par tous les moyens possibles, matériels et moraux, à mener à bien sa passion. Nous avouons que, tout amusant qu'il est, ce personnage nous semble repugnant et mériterait de finir autrement qu'en faisant un bon mariage et en continuant d'entasser des millions. A part ce reproche, que nous n'avons pas pu nous dispenser de lui faire, *Valvère* mérite tout le succès qu'il a obtenu, autant par l'intérêt véritable qu'il renferme que par les excellents enseignements qu'on y peut puiser.

VALVÉEN, ÉENNE adj. (val-vé-aïn, é-è-ne — rad. *valve*). Bot. Qui est produit par l'expansion des valves : *Appendices VALVÉENS*. *Cloisons VALVÉENNES*.

VALVERDA (Jean), médecin espagnol, né à Harnusco (royaume de Léon) vers 1520, mort à Rome dans un âge assez avancé. Il fit ses études médicales à Padoue et passa ensuite à Rome, où il fut nommé médecin du cardinal Jean Tolet. Sans être un grand anatomiste, Valverde comprit quel service il pouvait rendre à sa patrie en y important les découvertes des plus illustres anatomistes de son siècle. Il s'empara de l'œuvre de Vésale, en fit copier les planches par les plus habiles artistes, en arrangea le texte à sa façon et en fit un nouveau livre dans sa langue maternelle. Ainsi parut son *Histoire de la composition du corps humain*, ouvrage qui fut à son tour traduit en italien et en latin. Ce livre exerça réellement une influence avantageuse sur les études anatomiques en Espagne. Il a pour titre : *Historia de la composición del cuerpo humano* (Rome, 1556, in-fol.). On doit encore à Valverde l'ouvrage suivant : *De animi et corporis sanitatis tuenda* (Paris, 1552, in-8°).

VALVERDE, ville des possessions espagnoles, dans la province des Canaries, ch.-l. de l'île de Fer, sur la côte N.-E., où elle a un petit port; 4,500 hab. Résidence d'un évêque. Importation de sucre, de savon, de denrées alimentaires; exportation de vin, d'eau-de-vie, de fruits secs.

VALVERDE-DEL-CAMINO, bourg d'Espa-

gne, province et à 70 kilom. N.-O. de Séville; 5,000 hab. Fabrication d'étoffes de laine, toiles et chapeaux.

VALVERDE-DE-XUCAR, bourg d'Espagne, province et à 30 kilom. S. de Cuença, sur le Xucar; 1,800 hab. Titre de comté.

VALVERDE (Vincent DE), missionnaire espagnol, né à Oropeza, mort en 1543. Il suivit Pizarro au Pérou et se signala par ses rigueurs fanatiques envers les Indiens; toutefois, il se vit dépassé dans ses fureurs par ses compatriotes, qu'il essaya vainement de modérer. Revenu en Espagne en 1534, il fut envoyé de nouveau au Pérou quatre ans plus tard, pris par les naturels et massacré.

VALVERT, ancien château de Philippe le Bel. V. VAUVERT.

VALVICIDE adj. (val-vi-si-de — de *valve*, et du lat. *cœdere*, couper). Bot. Se dit d'un mode de débiscence par rupture des valves du fruit.

VALVIFORME adj. (val-vi-for-me — de *valve*, et de *forme*). Hist. nat. Qui a la forme d'une valve.

VALVISPORE adj. (val-vi-spo-re — de *valve*, et de *spore*). Bot. Se dit des plantes dont les graines sont attachées aux valves.

VALVULAIRE adj. (val-vu-lè-re — rad. *valvule*). Anat. Qui est muni de valvules.

— s. f. Infus. Genre d'infusoires, de la famille des vorticelliens.

VALVULE s. f. (val-vu-le — du lat. *valvula*, dimin. de *valva*, battant. V. VALVUS). Anat. Sorte de soupape qui, ne s'ouvrant que dans un sens, permet la circulation des liquides et des matières dans ce sens et les empêche de refluer en sens contraire : *VALVULES du cœur*. *VALVULES des intestins*. *Les vaisseaux ont leurs soupapes ou leurs VALVULES tournées en tous sens*. (Cuv.) || *Valvule mitrale* ou *tricuspidale*, Valvule qui existe entre l'oreillette droite du cœur et le ventricule du même côté. || *Valvule bicuspidale*, Valvule qui existe entre l'oreillette gauche du cœur et le ventricule du même côté. || *Valvule iléo-cœcale* ou *Valvule de Bauhin*, Valvule située entre l'iléon et le cœcum.

— Bot. Petite valve.

— Techn. Espèce de robinet à vanne.

— **Encycl.** Anat. On donne le nom de *valvule* à tout repli membraneux qui, dans les vaisseaux et les conduits de l'organisme, empêche les liquides et autres matières de refluer et qui a pour fonction principale de ralentir ou de modifier le cours des liquides sur le trajet desquels il se trouve. Les *valvules* sont, en général, formées du même tissu que la paroi du canal; elles sont comme un développement de cette paroi, faisant pli. Il y en a qui battent comme les vantaux d'une porte, d'autres qui ressemblent à un parapluie s'ouvrant du côté où le courant doit être arrêté et se fermant de l'autre; il y en a qui ressemblent à des voiles de navire qui, d'une part, s'enflent et, d'autre part, se détendent; il y en a qui sont en bourrelets susceptibles de s'aplatir pour ouvrir le passage et de se renfler pour le fermer. Les *valvules* peuvent, en un mot, affecter toutes sortes de formes selon les convenances du lieu qu'elles occupent. Les anatomistes en ont étudié un grand nombre. Nous passerons en revue les plus remarquables.

— *Valvules des veines*. Parmi ces *valvules*, signalons la *valvule* d'Eustache, qui se trouve à l'orifice de la veine cave inférieure. Considérable chez le fœtus, cette *valvule* est moins développée chez l'adulte. Chez ce dernier, elle a la forme d'un croissant à concavité supérieure et elle occupe le tiers inférieur de l'orifice.

Signalons encore la *valvule* de Thébésius, qui occupe les trois quarts de l'orifice de la veine coronaire. Elle n'est, comme la précédente, la forme d'un croissant à concavité supérieure, et son développement est tel qu'elle ferme complètement l'orifice de la veine au moment où l'oreillette se contracte. V. VEINE.

— *Valvules des artères*. On nomme *valvules* sigmoïdes ou semi-lunaires celles qui siègent aux orifices de l'artère pulmonaire et de l'artère aorte. Chacune de ces deux systèmes de *valvules* est formé de trois replis membraneux, qu'on a comparés à trois petits nids de pigeon et qui, par leur adossement, ferment complètement la lumière de l'orifice. Chaque repli présente : 1° un bord adhérent à l'anneau fibreux situé à l'origine de l'artère; 2° un bord libre dont la partie moyenne est pourvue d'un noyau cartilagineux, dit nodule d'Arantius pour l'appareil de l'aorte et nodule de Morgagni pour celui de l'artère pulmonaire; 3° une face artérielle qui reçoit la pression du sang contenu dans les artères; 4° une face ventriculaire qui regarde la cavité du ventricule. La triple *valvule* sigmoïde est appliquée contre la paroi artérielle lorsque le sang passe du ventricule dans l'artère. Elle s'abaisse ensuite et s'adosse pour empêcher le retour du sang dans le ventricule; c'est à ce moment qu'elle représente les trois nids de pigeon à concavité dirigée vers l'artère. V. ARTERE.

— *Valvules du cœur*. Signalons les suivantes : la *valvule tricuspidale*, située à l'orifice auriculo-ventriculaire droit. L'une de ses faces est tournée vers les parois du ventricule et

l'autre du côté de la cavité de l'oreille; son bord adhérent est attaché à la circonférence de l'orifice; son bord libre et mobile tient aux tendons des colonnes charnues; il est fort irrégulier et présente des découpures variables, parmi lesquelles on en remarque cependant trois qui sont toujours plus considérables que les autres.

La *valvule* mitrale, située à l'orifice auriculo-ventriculaire gauche; elle est formée de deux languettes auxquelles viennent se fixer les tendons des colonnes charnues, et dont l'une est appliquée sur l'embouchure de l'aorte, qu'elle ferme presque entièrement lorsque le ventricule est dilaté. Cette *valvule* est plus épaisse que la *valvule* tricuspidale et renferme souvent de petits tubercules durs et fibre-cartilagineux. V. CŒUR.

— *Valvules du cerveau*. Les principales *valvules* du cerveau sont :

La *valvule* de Vieussens, membrane de substance cérébrale en forme de lame, concourant à former la voûte du quatrième ventricule et recouvrant la luette. Elle est située au-dessous des lamelles supérieures du cervelet, entre les pédoncules cérébelleux supérieurs, en arrière des tubercules quadrijumeaux.

La *valvule* de Tarin, repli de la substance cérébrale situé au-dessus et en arrière du quatrième ventricule. V. CERVEAU et CERVELLET.

— *Valvules du canal alimentaire*. Ce sont : la *valvule* pylorique, bourrelet circulaire aplati qui entoure l'orifice, en circonscrit l'ouverture et est disposé de manière à être un obstacle au retour du chyme de l'intestin dans l'estomac. La *valvule* pylorique est formée par un simple repli des membranes musculuse et muqueuse de l'estomac. V. PYLORE.

Valvule iléo-cœcale. Cette *valvule* se trouve au point de jonction du gros intestin avec l'intestin grêle. Elle forme un large repli semi-lunaire ou elliptique, dirigé transversalement, qui semble produit par l'intestin grêle prolongé à travers une ouverture du gros intestin, de manière à faire saillie dans l'intérieur de celui-ci. Il résulte de cette disposition deux levres, dont l'inférieure est plus large que la supérieure et qui se correspondent mutuellement par une de leurs faces, tandis que par l'autre elles répondent, la première au cæcum, la seconde au colon. Il règne entre ces deux levres une fente transversale et oblongue, qui est l'orifice ou peu rétréci de l'intestin grêle. Leurs deux extrémités se réunissent de chaque côté; elles se continuent avec deux rides fort élevées qui s'effacent d'une manière insensible et qui se terminent en pointe du côté du cæcum opposé à la *valvule*. Ces rides sont produites par des trousseaux longitudinaux de fibres blanchâtres. Elles ont pour usage d'empêcher la *valvule* de se renverser du côté de l'iléon. Les deux levres de la *valvule* iléo-cœcale ne sont pas deux membranes séparables de l'intestin; elles sont formées par un adossement de l'intestin grêle à lui-même, par une sorte d'invagination de l'intestin grêle dans le cæcum. Toutes les parties du tube ne prennent pas part à cette invagination. En effet, lorsque, avec un scalpel bien tranchant, on a divisé en dehors de la *valvule* le péritoine et les fibres musculaires longitudinales, si l'on vient à exercer une traction peu énergique sur l'intestin grêle, on voit les levres de la *valvule* disparaître et l'intestin s'allonger par leur dédoublement. Ce qui démontre que les parties de l'intestin grêle qui prennent part à la constitution de la *valvule* sont la tunique muqueuse, la tunique celluleuse et les fibres circulaires de la tunique musculaire.

VALVULÉ, ÉE adj. (val-vu-lé — rad. *valvule*). Hist. nat. Qui est muni de valvules.

VALVULINE s. f. (val-vu-li-ne — dimin. de *valvule*). Foram. Genre de foraminifères hélicostégues, de la famille des turbinoides, comprenant une dizaine d'espèces fossiles, propres aux terrains crétacés et tertiaires.

VALVULITE s. f. (val-vu-li-te — rad. *valvule*). Pathol. Inflammation des valvules.

VALYI (André), philologue hongrois, né à Miskolcz en 1764, mort en 1801. Professeur de langue et de littérature hongroise à l'université de Bude, il fut l'un des premiers qui cherchèrent à soumettre à des règles fixes l'orthographe nationale de la langue hongroise, afin de la substituer à la langue latine dans les actes publics. On a de lui une topographie de la Hongrie, *Magyar Ország leírása* (Bude, 1796-1799, 3 vol. in-8°).

VALZ (Jean-Elie-Benjamin), astronome français, né à Nîmes en 1787, mort à Marseille en 1867. Chargé du cours d'astronomie au collège de Nîmes (1831), puis au collège de Montpellier (1835), il devint, en 1846, directeur de l'observatoire de Marseille et resta à la tête de cet établissement jusqu'en 1861, époque à laquelle il se retira avec le titre de directeur honoraire. Valz, qui était correspondant de l'Académie des sciences depuis 1832, a publié dans différents recueils spéciaux un grand nombre de mémoires, notes, etc., et de nombreuses observations dont l'astronomie et la physique ont tiré profit.

VAMADEVA, poète indou, regardé comme l'auteur du quatrième mandava du *Rig-Veda*.

On ne sait rien de lui, et son existence a même été mise en doute.

VAMBA, roi des Wisigoths qui vivait au VII^e siècle. Il fut élu en 672, malgré ses refus et l'épée sur la gorge, et fut le premier roi de sa nation qui se fit sacrer par le clergé. Des révoltes éclatèrent successivement dans la Cantabrie, la Vasconie, la Catalogne et la Septimanie. Vamba soumit tous ses ennemis de l'Espagne et du midi des Gaules, s'empara après un siège obstiné de Nîmes, où s'était réfugié un de ses généraux révoltés contre lui, le Grec Paul, et montra une modération remarquable en faisant grâce de la vie à tous les rebelles tombés entre ses mains. Son règne fut encore signalé par la première incursion des Arabes d'Afrique sur les côtes d'Espagne, où ils débarquèrent avec 260 barques, qui furent dispersées par la flotte de Vamba. Ce prince s'étant attiré la haine des évêques, dont il avait réprimé l'ambition, les débauches et les crimes, ceux-ci suscitèrent contre lui le comte Ervige qui, pendant son sommeil, le fit raser et revêtit d'un habit monastique, que les moeurs du temps ne permettaient plus de quitter. En reprenant ses sens, Vamba se crut moralement engagé, signa (680) son abdication en faveur d'Ervige et se retira dans un monastère près de Burgos, où il mourut quelques années plus tard, en 683 selon les uns, en 687 selon d'autres. Lope de Vega a fait de ce prince le héros d'une tragédie.

VAMBERY (Hermann), voyageur et orientaliste hongrois, né à Szerdahely (ile de Schutt) en 1832. Issu de parents sans fortune, il suivit les cours des piaristes de Saint-Georges, près de Presbourg, puis, au prix des plus grandes privations, il continua ses études à Presbourg, à Vienne, à Kecskenet et à Pesth. S'étant rendu à Constantinople, il apprit à parler le turc, y trouva, comme maître de français, un emploi d'abord chez Alif-Bey, puis chez le ministre Rissat-Pacha et s'initia complètement aux moeurs et aux idées des mahométans. Il publia à cette époque un *Dictionnaire allemand-turc* (Constantinople, 1858) et écrivit pour le recueil de l'Académie hongroise un nombre fort considérable d'articles, dans lesquels il établissait la parenté du hongrois avec les dialectes turcs. Pour étudier plus à fond les dialectes de l'Est, il partit pour le Turkestan, se rendit d'abord en Perse, se joignit, en mars 1863, à Téhéran, à une compagnie de pèlerins, qui revenaient de La Mecque à Yarkand, et, après vingt-deux jours de marche à travers le désert, parvint à Khiva. De là, il visita successivement Kungrad, Boukhara et Samarkand et revint en Perse par Hérat. De retour en Europe, il publia, à la fois en anglais et en allemand, sous ce titre : *Voyages dans l'Asie centrale, de Téhéran, par les déserts du Turcoman, sur la rive orientale de la mer Caspienne, à Khiva, Bochara et Samarcande* (Leipzig, 1865), une relation qui renferme un grand nombre de renseignements nouveaux et intéressants sur ces régions et qui a été traduite en français dans le *Tour du monde*, puis publiée en volume (1865, in-8°), sous le titre de *Voyage d'un faux derviche*, trad. par Forgues. M. Vambery a encore publié : *Etudes linguistiques* (Leipzig, 1867), le premier ouvrage qui ait paru sur les dialectes de l'Est; *Mes voyages et mes aventures en Perse* (1867); *Esquisses de l'Asie centrale* (1868); une édition de l'ouvrage ouïgour intitulé : *Kudatku-bilik*, etc.

VAMI s. m. (va-mi). Bot. Syn. de CÉPHALOTE.

VAMON s. m. (va-mon — Ce mot est rattaché par Chevallet au germanique : anglosaxon *wen*, tumeur, loupe, grotte; anglais *wen*; hollandais *wen*; le *n* du primitif germanique serait devenu *m* comme dans plusieurs autres mots). Tumeur, loupe, grotte : *Jehan Coton estoit entaché d'une enfermeté ou maladie appelée VAMON, laquelle lui faisoit accumuler une grant boche au col*. (Lettres de remission de 1398.) Vieux mot.

VAMPIRE s. m. (van-pi-re. — Ce mot nous vient d'Allemagne, mais n'est sans doute pas d'origine allemande). Superst. Cadavre qui sort la nuit de sa fosse et va sucer le sang des vivants, ce qui produit chez eux la consommation : *Le Hongrois croit aux VAMPIRES, longtemps après qu'on lui en a démontré la non-existence*. (Hélvét.)

— Fig. Personne qui s'enrichit du bien ou du travail d'autrui : *Il y a des hommes qui font le métier de VAMPIRES, qui vous sucent l'argent, le sang et jusqu'à la pensée*. (Chateaub.) *La fortune n'est plus qu'une proie livrée aux VAMPIRES d'agiotage*. (Fourier.)

— Mamm. Genre de mammifères chéiroptères, type de la famille des vampiridés, tribu des phyllostomiens, comprenant plusieurs espèces, dont le type habite l'Amérique du Sud : *Le genre VAMPIRE est privé de queue*. (E. Baudement.) Nom d'une autre chauve-souris du genre roussette.

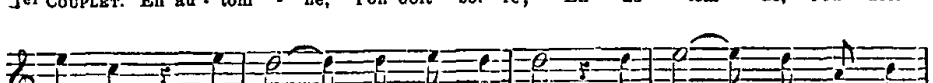
— Encycl. Superst. Sous le nom de *vampire*, certains peuples crédules, notamment en Illyrie, en Pologne, en Hongrie, en Turquie et dans une grande partie de l'Allemagne, désignent un mort qui sort de son tombeau, généralement la nuit, et qui tourmente les vivants le plus souvent en les suçant au

cou, d'autres fois en leur serrant la gorge au point de les étouffer.

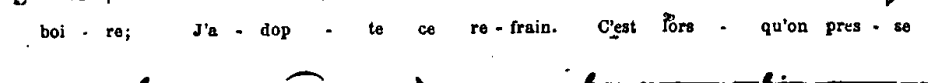
Afin de faire connaître à nos lecteurs les idées étranges qu'on se faisait des *vampires*, nous emprunterons le passage suivant au célèbre ouvrage de dom Calmet, le *Traité sur les apparitions des esprits et sur les vampires*. « Il y a environ cinq ans, dit dom Calmet, qu'un certain heiduque, habitant de Médreiga, nommé Arnold Paul, fut écrasé par la chute d'un chariot de foin. Trente jours après sa mort, quatre personnes moururent subitement, et de la manière que meurent, suivant la tradition du pays, ceux qui sont molestés des *vampires*. On se ressouvint alors que cet Arnold Paul avait souvent raconté qu'aux environs de Cassova et sur les frontières de la Serbie turque il avait été tourmenté par un *vampire* turc (car ils croient aussi que ceux qui ont été *vampires* passifs pendant leur vie le deviennent actifs après leur mort, c'est-à-dire ceux qui ont été sucés sucent aussi à leur tour), mais qu'il avait trouvé moyen de se guérir, en mangeant de la terre du sépulchre du *vampire* et en se frottant de son sang; précaution qui ne l'empêcha pas cependant de le devenir après sa mort, puis, qu'il fut exhumé quarante jours après son enterrement et qu'on trouva sur son cadavre toutes les marques d'un *archivampire*. Son corps était vermeil; ses cheveux, ses ongles, sa barbe s'étaient renouvelés, et ses veines étaient toutes remplies d'un sang fluide et coulant de toutes les parties de son corps sur le linceul dont il était environné. Le *hadnagi* (bailli du lieu), en présence de qui se fit l'exhumation et qui était un homme expert dans le vampirisme, fit enfoncer selon la coutume dans le cœur du défunt Arnold Paul un pieu fort aigu, dont on lui traversa le corps de part en part, ce qui lui fit, dit-on, jeter un cri effroyable, comme s'il était en vie. Cette expédition faite, on lui coupa la tête et l'on brûla le tout. Après cela, on fit la même expédition sur les cadavres de ces quatre autres personnes mortes de vampirisme, crainte qu'elles n'en fissent mourir d'autres à leur tour. Toutes ces expéditions n'ont cependant pu empêcher que vers la fin de l'année dernière, c'est-à-dire au bout de cinq ans, ces funestes prodiges n'aient recommencé et que plusieurs habitants du même village n'aient péri malheureusement. Dans l'espace de trois mois, dix-sept personnes de différent sexe et de différent âge sont mortes de vampirisme, quelques-unes sans être malades, et d'autres après deux ou trois jours de langueur. On rapporte, entre autres, qu'une nommée Stanoska, fille du heiduque Jotictzo, qui s'était couchée en parfaite santé, se réveilla au milieu de la nuit toute tremblante, en faisant des cris affreux et disant que le fils du heiduque Millo, mort depuis neuf semaines, avait manqué de l'étrangler pendant son sommeil. Dès ce moment, elle ne fit plus que languir, et au bout de trois jours elle mourut. Ce que cette fille avait dit du fils de Millo le fit d'abord reconnaître pour un *vampire*; on l'exhuma et on le trouva tel. Les principaux du lieu, les médecins, les chirurgiens




1^{er} COUPLET. En au - tom - ne, l'on doit boi - re; En au - tom ne, l'on doit



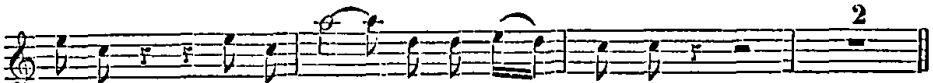
boi - re; J'a - dop - te ce re - frain. C'est l'ère - qu'on pres - se



le rai - sin Que l'on sa - vou-re mieux le vin. A - mis, on peut l'en



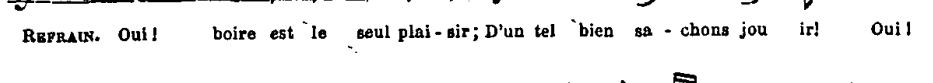
croi-re, A - ris - to - te dit de boi - re!



REFRAIN. Oui! boire est le seul plai - sir; D'un tel bien sa - chons jou - ir! Oui!



boire est le seul plai - sir; D'un tel bien sa - chons jou - ir! La bou-



teille et les glou - glous, I - ci - bas, nous char - ment tous. La bou-



teille et les glou - glous, I - ci - bas, nous char - ment tous! Ouil boire est le

examinèrent comment le vampirisme avait pu renaitre, après les précautions qu'on avait prises quelques années auparavant. On découvrit enfin, après avoir bien cherché, que le défunt Arnold Paul avait tué non-seulement les quatre personnes dont nous avons parlé, mais aussi plusieurs bestiaux dont les nouveaux *vampires* avaient mangé, et entre autres le fils de Millo. Sur ces indices, on prit la résolution de déterrer tous ceux qui étaient morts depuis un certain temps. Parmi une quarantaine, on en trouva dix-sept avec tous les signes les plus évidents du vampirisme; aussi leur a-t-on transpercé le cœur et coupé la tête, et ensuite on les a brûlés et jeté leurs cendres dans la rivière. Les Grecs modernes ont désigné les *vampires* sous le nom de *broucolagues*. V. ce mot.

— Mamm. Le *vampire* *spectre*, de la taille d'un gros rat, est d'un brun roux et la tête allongée. La feuille sus-nasale propre aux phyllostomes est ovale et creusée en entonnoir; les dents canines sont fortes; l'aspect de l'animal est hideux. On le trouve dans l'Amérique méridionale. On l'a accusé, dit Cuvier, de faire périr les hommes et les animaux en suçant leur sang; mais il se borne à faire des plaies très-petites, qui peuvent quelquefois être envenimées par la chaleur du climat.

Vampire (Lé), opéra allemand en quatre actes, paroles de C.-G. Hæser, musique de Marschner; représenté à Leipzig le 28 mars 1828. Cet ouvrage, fort remarquable, se distingue particulièrement par l'expression caractérisée des personnages de la pièce et par une harmonie originale et vigoureuse. Le *Vampire* ne paraît pas trop à côté du *Freyshütz* de Weber, l'ancien compétiteur de Marschner. Cet opéra fut accueilli avec enthousiasme et représenté sur les théâtres de toutes les villes de l'Allemagne. Il le fut aussi à Londres et à Liège le 27 janvier 1845, avec succès. Il a été traduit et adapté à la scène française par Ramoux, et on se disposait à le donner à l'Académie de musique lorsque les événements de 1850 en firent ajourner la représentation. Les ouvrages écrits de l'autre côté du Rhin à cette époque, tels que ceux de Spohr, de Marschner et de Lindpaintner, offraient des beautés que nous cherchons vainement dans les élucubrations ténébreuses et prétentieuses de la jeune école allemande.

Vampire (CHANSON À BOIRE DU), paroles françaises de Ramoux, musique de Marschner. En Allemagne, boire est une affaire que l'on traite sérieusement, consciencieusement; de là une certaine allure un peu lourde dans les airs à boire d'outre-Rhin; on n'y fait rien à la légère. Cette première partie en *ut* est assez sombre même. Le buveur, en outre, sous l'influence des préoccupations du jour, semble déguster son vin avec gravité; mais le vin agit traitreusement, et un deux-quatre d'une allure plus frétilante annonce un commencement d'aimable ébriété. Constata-t-on aussi dans la tournure générale de l'air une sorte de naïveté parfaitement en rapport avec la nature des Allemands.



DEUXIÈME COUPLET.

C'est l'hiver que l'on doit boire (bis);
Je puis vous l'attester!
Au froid si l'on veut résister,
De vin il faut bien s'humecter.
Amis, on peut l'en croire,
Aristote dit de boire!
Oui! boire, etc.

TROISIÈME COUPLET.

C'est l'été que l'on doit boire (bis);
Le chaud fait trop souffrir.
Souvent on doit se rafraîchir;
Au vin il faut donc recourir.
Amis, on peut l'en croire,
Aristote dit de boire!
Oui! boire, etc.

QUATRIÈME COUPLET.

Au printemps, on doit tous boire (bis)
Avec le plus d'ardeur.
Du froid comme de la chaleur
Le vin soulage le buveur.
Amis, on peut l'en croire,
Aristote dit de boire!
Oui! boire, etc.

VAMPIRISME, *ÉD.* adj. (van-pi-ri-sme — de vampire, et du gr. *aitos*, aspect). Manière, Qui ressemble ou qui se rapporte au vampire.
— s. m. pl. Famille de mammifères chiroptères, ayant pour type le genre vampire. Quelques-uns font ce mot féminin.

VAMPIRISME adj. (van-pi-ri-sme). Qui a les mœurs, les habitudes, l'avidité des vampires : *Nous n'avons jamais été riches en numéraire; pourquoi? C'est qu'un gouvernement vampirique a, depuis plus d'un siècle, sucé le sang des peuples.* (Muraud.)

VAMPIRISME s. m. (van-pi-ri-sme — rad. vampi e). Cruautés exercées par des vampires : *Dans les pays désolés par le vampirisme, on devient vampire en mangeant de la viande que des vampires ont infectée.* (A. de Gasparin.) || État de vampire : *Le vampirisme est réputé contagieux.*

— Fig. Avidité de ceux qui s'enrichissent du bien ou du travail d'autrui : *Ce patriotisme si ardent, si pur, dont se vantait tel gouvernant, n'était qu'un vampirisme.* (Mercier.)

VAMPRA s. m. (van-pra). Jour de repos, chez les Siamois.

VAMPUM s. m. (van-pomm). Erpét. Espèce de serpent qui habite la Caroline.

VAN s. m. (van. — V. l'étym. à la partie encycl.). Agric. Sorte de pamer très-plat, en forme de coquille, muni de deux ailes, qui sert aux agriculteurs pour faire sauter le grain et le séparer de la paille :

J'aime à mouvoir le van, où le froment doré
Boudit avec la paille et retombe épuré.

DELLIE.

— Antiq. gr. *Van mystique*, Sorte de corbeille ou de van que les licophores portaient dans les fêtes de Bacchus.
— Techn. Instrument en cuivre, en forme de coquille, dans lequel on fait sauter les aiguilles pour les séparer des corps étrangers. Il vaissau dont on se sert, dans les usines, pour mesurer le charbon.

— Métrol. Mesure de capacité pour les liquides, usitée dans les Pays-Bas, et équivalente à l'hectoître.

— Encycl. Linguist. La plupart des langues européennes s'accordent à rattacher le nom du van à celui du vent, par la racine *va*, souffler. Lat. *vanus*, probablement pour *vanus*, en sanscrit *ada*, vent, et *ventila*, briser; *ventila*; kymrique *gwyntyll*, de *gwynt*, vent; cornique *gynzai*, van, armorien *gwenet*, vanneur; gothique *vinthi-skaurd*, pelle à vanner; anglo-saxon *windwan*, vanneur, *to winnow*, *wind-soff*; scandinave *vind-skupla*, pelle à vent, *vinsa*, vanneur; ancien allemand *winta* et *wanna*, van, *vinlon*, *wann*, vanneur; ancien slave *vieinti*; russe *vieinti*, *vyvienti*; polonais *wiac*, *wieciac*, etc., vanneur et souffler, ventier; ancien slave et russe *viciavo*, van; polonais *wieroczek*, etc.; lithuanien *wetli*, vanneur, *wetkile*, van, etc. Benfey compare avec raison au sanscrit *pava*, pavana, action de vanner et van, de la racine *pā*, purifier, d'où aussi *nish-pava* et *pariputa*, van, le grec *ptuon*, antique *pleon*, pelle à vanner, où le *t* intercalé est une addition phonique. Un second rapprochement semble s'offrir dans l'anglo-saxon *fann*, *fon*, van, que son *f*, provenant de *p*, empêche de comparer avec le latin *vanus* et l'allemand *wanne*, malgré la ressemblance des formes. Le mot saxon doit avoir été plus anciennement *fann* ou *fawan*, exactement le sanscrit *pavana*. Fricet signale encore : le sanscrit *carpa*, *carpi*, van, dont il rapproche le latin *corbis*; le persan *siyao*, van, de la racine sanscrite *skā* ou *stā*, répandre, dont il rapproche le scandinave *sigt*, le van et le tamis; le per-

san *pāli*, tamis, filtre; polonais *o-palac*, vanneur, *o-palka*, van, et enfin le grec *liknon*, van, *liknos*, pelle à vanner, qui paraît se lier à la racine sanscrite *ric*, vider, nettoyer, d'où aussi l'ancien slave *resheto*, russe *riesheto*, lithuanien *reszus*, cribble, etc.

— Agric. Le van est en forme de coquille, un peu élevée et courbée en rond en arrière, et dont le creux diminue insensiblement jusque sur le devant; il est muni d'une aise de chaque côté. Il sert à nettoyer les graines, en les débarrassant des corps étrangers qui s'y trouvent mêlés. On en fait de diverses grandeurs, suivant la nature et le volume des graines. Pour l'employer avec succès, il faut agiter le grain d'une certaine manière et exécuter dans ce mouvement un tour de poignet que l'adresse naturelle et l'habitude peuvent seules donner. On le verse ensuite dans un courant d'air, afin que les pailles et autres corps légers soient facilement emportés. En horticulture, on emploie de petits vans en carton pour les graines de fleurs ou de plantes potagères.

— Antiq. gr. Le plateau treillissé dont on se sert pour nettoyer le grain était célèbre dans les mystères dionysiaques. Les Grecs l'appelaient *liknos* ou *liknon*. Pothus le compte au nombre des instruments de sacrifice. Le van était employé allégoriquement dans les bacchantes, parce que les initiations aux mystères de Bacchus rendaient l'âme pure, comme le van nettoie l'orge et le blé. C'était dans le van qu'on avait coutume de mettre les prémices des fruits pour les offrir au même dieu. Dans les cérémonies du culte égyptien, le van jouait un rôle. La légende disait que c'était dans un tel ustensile qu'Isis avait rassemblé les lambeaux du corps de son époux Osiris, tué et coupé en morceaux par Typhon. En Grèce, on plaçait les enfants nouveau-nés tour à tour dans un boudoir et dans un van. C'était soit pour les placer sous la protection de Bacchus, soit pour attirer l'abondance et la prospérité sur leur famille. Les bacchantes dansaient en portant des vans, et tout porte à croire que le tambourin garni de petites plaques de métal qui existe de toute antiquité, et que nous connaissons spécialement sous le nom de *tambour de basque*, est une imitation ou plutôt une appropriation musicale du van.

VAN (CREUX-DU-), site du Jura. V. CREUX-DU-VAN.

VAN, en latin *Artemita*, *Semiramocerta*, ville de la Turquie d'Asie, chef lieu du pachalik de son nom, sur la rive orientale du lac de Van, à 260 kilom. S.-E. d'Erzeroum, par 38° 30' de lat. N. et 40° 50' de long. E.; 30.000 hab. Commerce d'exportation de blé et surtout de riz; navigation sur le lac. Cette ville, qui a beaucoup gagné en bien-être depuis quelques années, est entourée d'un mur crénelé et défendue par une citadelle assise sur un roc conique d'un aspect saisissant et parfaitement isolé de tous côtés. On y voit de beaux bazars, des cafés élégants, des kams confortables, un hôpital et plusieurs écoles. Les nombreux jardins qui entourent la ville lui donnent le plus gracieux aspect. Van passe pour avoir été une résidence de Sémiramis; on y remarque plusieurs ruines antiques, des inscriptions cunéiformes, qui donnent une haute idée de l'importance de cette ville dans l'antiquité.

VAN (PACHALIK DE), division administrative de la Turquie d'Asie, dans l'Arménie. Il est limité au N. par le pachalik de Kars, à l'O. par celui de Diarbekir, au S. par celui de Mossoul et de Bagdad, à l'E. par la province persane d'Aderbaïdjan. Il a 270 kilom. de longueur sur 220 de largeur et une superficie de 38.000 kilom. carrés; 165.000 hab., Turcs, Arméniens et Kurdes. Les Arméniens sont chrétiens, les autres professent le mahométisme. Le sol de ce pachalik est généralement montagneux; à l'O. sont les monts Nimrod, au S.-O. les monts Héklars et au N. le Seiban-Dagh, ramifications des montagnes d'Arménie. Les nombreuses rivières qui arrosent ce territoire sont presque toutes tributaires du lac de Van, à l'exception du Grand-Zab au S., qui se jette dans le Tigre. Climat sain et doux; récolte de céréales, fruits, vin, coton, lin et tabac. On y voit de belles prairies qui nourrissent de nombreux troupeaux de chevaux, de bêtes à cornes, de moutons et de chèvres. Importation de bestiaux, céréales, manne et noix de galle. Le territoire de ce pachalik correspond à la partie N.-O. de l'ancienne Assyrie.

VAN (lac de), en latin *Arissa Palus*, appelé aussi *Mentana Lacus* par les Romains, lac de la Turquie d'Asie, dans le pachalik de son nom. Il a une forme triangulaire et mesure 150 kilom. du N.-E. au S.-O., sur 60 dans sa plus grande largeur; périmètre, 260 kilom.;

superficie, 7,650 kilom. carrés. Ses eaux sont salées, mais beaucoup plus au S. qu'au N., ce qui provient de l'abondance des eaux qu'il reçoit de cette dernière direction. Il renferme quatre îles, sur l'une desquelles est le monastère arménien d'Akthamar au S.-E. Parmi les nombreuses rivières qui se jettent dans le lac de Van, nous citerons le Kara et le Koch, affluents de la côte orientale.

VAN, particule qui, dans les noms propres hollandais, remplace le *de* français et le *von* allemand; elle est quelquefois suivie de l'article *den* ou *der*, le, la. En tout cas, cette particule ne doit jamais être regardée comme un signe de noblesse. Chercher au mot qui suit cette particule on l'article les noms propres qui ne se trouveraient pas ici, comme DYCK (Van), HAGEN (Van der), etc.

VANA s. m. (va-na). Ornith. Nom vulgaire du vanneau, dans le dép. des Deux-Sèvres.

VAN ACHEN (Jean), peintre allemand, né à Cologne en 1552, mort en 1615. Il prit le nom de la ville d'Aix-la-Chapelle (en allemand *Acht* ou *Aachen*), patrie de son père; on le trouve, en outre, écrit de différentes manières, telles que *Janaehen*, *Fanaehen*, *Dae Acheu*, etc. Quant au véritable nom de famille de l'artiste, on l'ignore. Placé sous la direction d'un peintre médiocre, il n'en fit pas moins les progrès rapides en étudiant surtout les œuvres de Spranger. Il se rendit ensuite à Vienne, où il travailla dans l'atelier de Gaspard Rems, puis à Florence et à Rome. Dans cette dernière ville, il exécuta une *Naissance du Christ* et une excellente toile dans laquelle il s'est représenté lui-même tenant un verre de vin à la main et ayant en face de lui une jeunesse de luth. En quittant Rome, il revint à Venise, puis il se rendit à Munich, où il travailla plusieurs années. C'est à Munich qu'il fut nommé par l'empereur Rodolphe II. Van Achen partit pour Prague, et, sauf quelques voyages de peu de durée à Munich et à Augsbourg, il y résida jusqu'à sa mort. Il avait épousé la fille du célèbre musicien Orlando di Lasso. Van Achen peignait très-vite et avec beaucoup de hardiesse, mais son faire était trop maniéré; il fut l'un des principaux propagateurs de ce style lourd et exagéré qui prévalut en Allemagne au commencement du XVII^e siècle. C'est à Munich que sont conservées les œuvres les plus remarquables de Van Achen, telles que la *Vocation de saint Pierre*, *Saint Sébastien*, le *Christ sur la croix avec Jean et Marie* et l'*Invention de la croix par sainte Hélène*. Parmi ses toiles qui se trouvent à la galerie de Vienne, on remarque les portraits de *Rodolphe II* et de son frère *Ernest*. Enfin, on cite encore, parmi les meilleures compositions de cet artiste, un *Ecce Homo*, gravé par G. André; une *Mari-Madeleine dans le désert*, gravée par L. Kuhn, et la *Justice et la Vérité*, dont on possède une superbe gravure exécutée par G.-A. Wolfgang l'ancien.

VANADATE s. m. (va-na-da-te — rad. *vanadium*). Chim. Sel produit par la combinaison de l'acide vanadique avec une base.

VANADEUX, *EUSE* adj. (va-na-deu, eu-ze — rad. *vanadium*). Chim. Se dit d'un des acides du vanadium : *Acide VANADEUX*.

VANADIQUE adj. (va-na-di-ke — rad. *vanadium*). Chim. Se dit d'un des acides du vanadium : *Acide VANADIQUE*.

VANADITE s. m. (va-na-di-te — rad. *vanadium*). Chim. Sel produit par la combinaison de l'acide vanadique avec une base.

VANADIUM s. m. (va-na-di-omm. — Le nom de ce métal dérive de *Vanadé*, divinité scandinave). Chim. Nom d'un métal blanc, non ductile.

— Encycl. Chim. Ce métal a été découvert en 1830 par Sefström, chimiste suédois. Il est d'un blanc argentin; sa densité est de 5,64; il n'est pas ductile, se dissout dans l'acide azotique. Les acides sulfurique et chlorhydrique ne l'attaquent pas.

VAN AEREN (Jérôme), peintre et graveur hollandais. V. BOSCH.

VAN AELST (Evert), peintre hollandais, né à Delft en 1602, mort en 1658. Il excellait surtout à reproduire les objets minimes, tels que gibier mort, vases ornés de fleurs, cuirasses, casques, etc. Toutes ses toiles se distinguent par une grande fidélité d'imitation et par un soin minutieux des plus petits détails. Aussi sont-elles fort recherchées des amateurs.

VAN AELST (Guillaume), peintre hollandais, neveu du précédent, né à Delft en 1620, mort en 1679. Élève de son oncle, qu'il surpassa plus tard, il alla se perfectionner en France, puis en Italie, où, sous le nom de *Guglielmo*, il acquit à Florence une grande réputation. De retour dans sa patrie en 1656, il s'établit à Amsterdam, où il résida jusqu'à sa mort. Il avait adopté le même genre que son oncle, mais il peignait de préférence les fleurs et les fruits. Coloriste plein de fraîcheur, il avait un talent exquis pour choisir et harmoniser les couleurs, que son pinceau distribuait avec une délicatesse infinie. Aussi le place-t-on au premier rang parmi les peintres de son genre. Ses œuvres sont dispersées dans les principales galeries de l'Europe.

VANAGE s. m. (va-na-je). Argot. Duperie

qui consiste à faire d'abord gagner son adversaire pour l'amorcer et lui gagner ensuite de grosses sommes.

VANALPHIMIE s. f. (va-nal-fi-mi). Bot. Syn. de SAURAUJA, genre de terestromiacées.

VANANT adj. m. (va-nan). Comm. Se dit d'un papier d'une blancheur et d'une finesse médiocres.

VANAULD (Alfred), littérateur français, né à Saint-Servan (Ille-et-Vilaine) en 1813, mort à Montmartre en 1846. Il n'est connu que par ses ouvrages, dont les principaux sont : *Marie-Ange*, roman (Paris, 1837, 2 vol. in-8°); *Vision du Tasse*, scène en vers, mêlée d'intermèdes mélodiques, représentée à la Port-Saint-Martin en 1840 (Paris, 1840, in-8°); *Panorama des peuples* (1840, in-8°); les *Veillées des salons*, *album des familles*; *Nouvelles, contes historiques et moraux* (Paris, 1843, in-4°); le *Génie des arts, éducation morale et religieuse*; *Nouvelles, histoires, contes* (1844, in-8°); l'*Ermite de Rose-au-Bois, récréation de l'enfance* (Paris, 1844, in-12); *Récits de la veillée, musée historique et moral, nouvelles, contes, histoires, légendes* (Paris, 1845, in-8°); *Ecole des vertus* (1847, in-8°). On lui doit les paroles de la *Madonna col Bambino*, une des plus gracieuses inspirations du compositeur Monpou.

VAN BEEK, grammairien du XVI^e siècle. V. TORRENTINUS.

VAN BENEDEN (P.-J.), naturaliste belge contemporain. Il est docteur ès sciences et en médecine, membre de l'Académie de Bruxelles et professeur de zoologie et d'anatomie comparée à l'université de Louvain. M. Van Beneden est surtout connu par ses recherches importantes sur les vers intestinaux. Dans un ouvrage remarquable, qui a obtenu le grand prix des sciences physiques mis au concours par l'Académie des sciences (1853), il a développé et agrandi la théorie de M. Steenstrup relative à la génération alternante. Selon lui, on observe dans la nature deux modes généraux de reproduction; dans l'un les sexes interviennent, dans l'autre ils n'interviennent pas; quand ces deux modes alternent il y a digénèse; quand il n'y en a qu'un seul, l'animal est monogénétique. Les entozoaires, comme un grand nombre d'animaux inférieurs, n'atteignent leur état parfait qu'après avoir passé par diverses métamorphoses; la succession des formes dans l'individu et l'alternance des formes dans une suite de générations se trouvent en harmonie avec des changements de milieu et des migrations telles que certains entozoaires doivent être avariés plusieurs fois successivement par plusieurs animaux d'espèces différentes, changer plusieurs fois de milieu pour arriver au terme complet de leur développement et acquies la puissance de se reproduire. Presque toujours la première espèce, celle où les entozoaires passent les premiers temps de leur vie, est herbivore; celle où ils atteignent leur forme définitive est carnivore. C'est en devant les animaux herbivores que les carnivores prennent eux-mêmes les entozoaires. Ainsi, le cystercerque n'est autre que la larve du tenia; le cystercerque n'atteint jamais sa forme définitive, n'est jamais pourvu d'organes de reproduction dans le corps du premier animal où il vit; transporté chez un autre animal, il continue à se développer et devient un tenia.

Il est juste de reconnaître que MM. K. Kichenmeister, médecin à Zittau, et de Siebold, professeur à l'université de Munich, ont, par leurs recherches et leurs expériences, ouvert la voie dans laquelle s'est engagé M. Van Beneden, et qu'on ne peut parler des migrations des entozoaires sans joindre au nom de celui-ci les noms de ceux-là. On lui doit, entre autres ouvrages : *Bryozoaires fluviaux* (1850, in-8°), avec du Mortier; *Anatomie comparée* (3 vol.), dans l'*Encyclopédie populaire belge*; *Mémoire sur les vers intestinaux* (1858, in-4°); *Iconographie des helminthes* (1860, in-4°); *Recherches sur les bryozoaires et les trematodes marins* (1863, in-4°); *Sur un dinophin nouveau et un ziphioïde rare* (1864, in-8°); *Recherches sur les squalodons* (1865, in-8°).

VAN BOOM (Jean-E.-G.), flûtiste et compositeur hollandais, né à Utrecht en 1783. Il devint, en 1806, flûtiste solo de la musique du roi de Hollande et, plus tard, se consacra à l'enseignement de son instrument, pour lequel il a formé d'excellents élèves. On cite, parmi ses compositions, des sonates, des ariettes, des polonaises, des duos, des airs variés, des trios, etc., pour flûte et pour piano en général.

VAN BOOM (Jean), pianiste et compositeur hollandais, parent du précédent, né à Utrecht en 1807. Établi à Stockholm depuis 1840, il y est devenu professeur à l'Académie royale de musique (1859) et membre de l'Académie de Suède. Outre un opéra, représenté, en 1844, sur le théâtre de cette ville, et dans lequel le premier rôle fut chanté par Jenny Lind, cet artiste a publié : *Grand concerto* pour piano et pour orchestre; *Grand quatuor* pour piano, violon, alto et violoncelle; des trios, des variations; les *Beautés musicales de la Scandinavie*, recueil de neuf fantaisies sur des airs suédois; le *Salon*, études pour le piano, etc.

VAN BRÉE (Mathieu-Ignace), peintre belge. V. BRÉE (van).

VANBRUGH (sir John), littérateur et architecte anglais, né sous le règne de Charles II, d'une famille gantoise réfugiée en Angleterre, vers 1672, mort en 1726. Il abandonna le service militaire pour se livrer à la poésie dramatique, fut quelque temps directeur de théâtre à Londres et composa un certain nombre de comédies, dont les plus remarquables sont : *la Reclutée*, *la Femme poussée à bout*, *la Ligue de femmes mariées*, *le Faux ami*, *le Voyage à Londres*, etc. On y trouve, avec quelques traits empruntés aux comédies françaises, de l'esprit, de la verve, de l'imagination, mais aussi toute la licence du théâtre anglais à cette époque. Comme architecte, son mérite fut contesté, ainsi qu'il est arrivé à notre Perrault, et tous deux ont cependant laissé, outre leurs œuvres littéraires, des monuments qui font honneur à leur pays. On cite surtout, parmi les travaux d'architecture de Vanbrugh, le palais de Blenheim et le château d'Hogarth.

VAN BUREN (Emile), clarinettiste et compositeur belge, né à Bruxelles en 1825. Elève du conservatoire de sa ville natale, il y obtint, en 1841, le premier prix de clarinette, étudia ensuite la composition sous la direction de Fétis, devint première clarinette solo dans la musique de la maison militaire du roi et fut nommé, quelques années plus tard, directeur de musique de la Société philharmonique d'Anvers et inspecteur des sociétés musicales de la province de ce nom. On a de lui : *Marguerite*, opéra en trois actes ; le *Vingt-cinquième anniversaire*, cantate exécutée en 1856 et pour laquelle l'artiste a reçu du roi Léopold 1^{er} la grande médaille d'or ; une centaine de morceaux de concert à grand orchestre et pour instruments à vent, dont plusieurs sont devenus excessivement populaires en Belgique ; enfin des *Chœurs* pour voix d'hommes, etc. Cet artiste a fondé, en 1852, le *Métrologue*, journal de musique d'harmonie et de fanfares.

VAN-BUREN, ville des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat d'Arkansas, à 200 kilom. N.-O. de Little-Rock, près de la rive gauche de l'Arkansas ; 4,000 hab. Nombreuses usines, mines de houille dans les environs. Commerce actif, expédition de poissons salés.

VAN BUREN (Martin), président des Etats-Unis. V. BUREN (van).

VAN CEULEN, nom de deux savants et d'un peintre hollandais. V. KEULEN.

VAN CLEEMPUTTE (Lucien-Tyrée), architecte, né à Paris en 1795. Il apprit dans l'atelier de son père, architecte des prisons de Paris, les rudiments de l'art, puis, vers 1813, il alla se perfectionner auprès de Fontaine et de Perrier, qui dirigeaient une sorte d'école d'architecture d'où sont sortis plusieurs des maîtres de notre époque. Il fut admis en même temps à l'Ecole des beaux-arts, d'où il sortit en 1816 avec le premier grand prix. Son concours, *Palais pour un institut royal*, est resté l'un des meilleurs du temps ; il accusait même un grand amour de l'archéologie architectonique. Les *Temples de Vesta et d'Hercule*, le *Théâtre de Tuormine*, exécutés à la villa Médicis et exposés à l'Ecole en 1820 ; le *Forum de Trajan*, les *Temples de Vénus et de la Concorde*, qui ont longtemps appartenu à la collection du duc de Blacas, sont dans ce genre ce que l'artiste a fait de meilleur. Avant de devenir un architecte constructeur, et comme pour dire un éternel adieu à toutes les poésies de son art, M. Van Cleemputte alla parcourir la Sicile avec deux touristes bien connus, MM. Hackerblad et Forbin. Dans les relations de voyage qu'ils publièrent en collaboration (1825, in-fol.), ses dessins occupent une place très-importante. Revenu à Paris, M. Van Cleemputte exécuta au cimetière de l'Est le *Tombéau du duc de Plaisance*. Cette œuvre, conçue dans les données conventionnelles qui régissent les mausolées d'à présent, fut suivie de plusieurs autres travaux commandés par la ville de Paris et qui procurèrent à l'auteur une notoriété véritable. Il fut presque aussitôt chargé de la construction de la halle aux grains de Dourdan, des archives de la cour des comptes et de l'église Sainte-Elisabeth. On regrette qu'il ait alors abandonné les aspirations élevées des premières heures de sa carrière. Pour un artiste épris du beau, qui sait tout ce qu'il est possible de mettre de sentiment et de poésie dans le style religieux, la construction d'une basilique est une véritable bonne fortune. C'est là surtout qu'il doit se révéler tout entier. M. Van Cleemputte semble avoir pensé autrement, et, au lieu de s'abandonner à son imagination, il s'est contenté d'être suffisant à l'aide des moyens les plus ordinaires. On retrouve plus de verve dans les projets dessinés par lui et exposés sans espoir d'exécution sans doute et simplement comme œuvres d'art. Citons, parmi ses créations : le *Plan général d'embellissement pour la place de la Concorde*, un *Palais pour l'exposition des produits de l'industrie*, une *Salle de concerts* et une *Chaire pour Saint-Gervais*. Une médaille de 2^e classe en 1831 et la croix d'honneur en 1846 sont les récompenses obtenues par M. Van Cleemputte.

M. Van Cleemputte est un des membres les plus connus du Caveau actuel, et il a signé,

en cette qualité, de nombreuses chansons, reflet un peu pâle des couplets de Désaugiers.

VAN CLÈVE (Cornille), sculpteur français. V. CLÈVE.

VANCOLE s. m. (van-ko-le — mot madécasse). Arachn. Espèce de scorpion, qui habite Madagascar. On l'appelle aussi VANCOCO et VANCOCHE.

VANCOUVER (île), île du grand Océan Pacifique. V. QUADRA-ET-VANCOUVER.

VANCOUVER (George), célèbre navigateur anglais, né vers 1757, mort en 1798. Il entra dans la marine en 1771, prit part en qualité de midshipman au second (1772-1775) et au troisième (1776-1780) voyage de Cook autour du monde ; il fut promu lieutenant en 1780 et, après avoir fait encore deux voyages aux Indes orientales, revint dans sa patrie en 1789. Le gouvernement anglais ayant décidé à cette époque l'envoi d'une expédition dans les mers du Sud, Vancouver fut l'un des officiers désignés pour en faire partie ; mais la nouvelle des déprédations commises par les Espagnols aux dépens du commerce anglais à Nootka, sur la côte nord-ouest de l'Amérique du Nord, empêcha le départ de l'expédition et, deux ans plus tard, Vancouver reçut le commandement des vaisseaux *Discovery* et *Chatham* avec mission de se rendre dans l'Amérique du Nord pour y prendre possession de Nootka, que l'Espagne abandonnait à l'Angleterre. Il devait, en outre, relever la côte nord-ouest de l'Amérique, à partir du 30^e parallèle nord, rechercher les communications qui pouvaient exister entre cette côte et le Canada, visiter les îles Sandwich et revenir ensuite en Angleterre par le cap Horn, en explorant la côte occidentale de l'Amérique du Sud, depuis l'extrémité de l'île de Chiloe, supposée située vers le 44^e degré de lat. S., afin de reconnaître quels étaient les établissements les plus méridionaux des Espagnols et quels étaient les ports situés au sud de ces établissements. L'expédition partit de Falmouth le 1^{er} avril 1791 ; la fin de cette année et la première partie de l'année suivante furent employées à explorer les îles Sandwich. Le 16 mars, les bâtiments firent voile pour la côte d'Amérique, qu'ils atteignirent par 39^e 27' de lat. N. ; ils la longèrent, en la relevant exactement, jusqu'à Nootka, où la franchise conduite du commandant espagnol rendit facile la partie diplomatique de la mission de Vancouver. De Nootka, l'expédition redescendit au sud jusqu'à San-Francisco-de-Monterey, explorant dans les plus grands détails toutes les baies de la côte. Vancouver revint ensuite aux îles Sandwich, et, le 29 avril 1793, il repartit encore pour la côte d'Amérique, où il aborda au cap Rocheux (41^o 2' de lat. N.), dont les Espagnols avaient pris possession en 1775. Il continua encore cette année et l'année suivante ses travaux de relevement de la côte américaine, qu'il longea jusqu'au détroit de Cook ; puis, conformément à ses instructions, il opéra son retour en suivant la côte de l'Amérique du Sud, visita les établissements espagnols et, après avoir doublé le cap Horn, arriva en Angleterre le 15 septembre 1795. L'année précédente, il avait été promu au rang de *post-captain*. Dès lors, il ne fut plus occupé jusqu'à sa mort qu'à préparer la publication du journal de son expédition ; mais il n'eut pas le temps de le terminer complètement, et il fut publié par son frère, John Vancouver, sous ce titre : *Voyage de découvertes à l'Océan Pacifique du Nord et autour du monde* (Londres, 1798, 3 vol. in-4^o, avec atlas), traduit en français à deux reprises, d'abord par Demeunier et Morellet (Paris, 1799, 3 vol. in-4^o), puis par Henry (Paris, 1802, 6 vol. in-8^o). De tous les élèves de Cook, Vancouver fut celui qui se rapprocha le plus de son maître par sa persévérante énergie. A part les deux années qu'il employa à la préparation de son journal, il fut jusqu'à sa mort en service actif, et sa mort prématurée fut la suite des fatigues qu'il avait endurées pendant l'expédition.

VANCOUVÉRIE s. f. (van-kou-vé-ri — de Vancouver, navig. angl.). Bot. Genre de plantes, de la famille des berbéracées, dont l'espèce type croît dans l'Amérique du Nord.

VANDA s. f. (van-da — mot indien). Bot. Genre de plantes épiphytes, de la famille des orchidées, type de la tribu des vandées, comprenant une douzaine d'espèces, qui croissent dans l'Inde. On dit aussi VANDE.

— Encycl. Le genre *vanda* renferme des plantes herbacées, épiphytes et caulescentes, à fleurs brillantes et de forme bizarre, comme celles de la plupart des orchidées. Elles croissent dans les forêts de l'Inde, et plusieurs sont cultivées dans nos serres. L'une des plus intéressantes est la *vanda teres*, dont les tiges grimpantes atteignent jusqu'à 3 mètres de hauteur. Ses fleurs, d'un tissu délicat et d'une rare beauté, dépassent quelquefois la largeur de 0m,10 ; elles sont d'un blanc rosé, avec le labelle agréablement mélangé de jaune et de rouge cramoisi. Cette magnifique plante vit dans les parties humides des jungles des Indes orientales ; elle croît sur l'écorce des arbres. Malheureusement, sa multiplication est difficile et sa croissance lente.

VANDA ou **VENDA**, princesse polonaise, qui

vivait au VIII^e siècle. Elle était fille de Cracus, fondateur de Cracovie. Son père et ses deux frères étant morts, elle fut appelée au trône par les Polonais vers 750. Vanda joignait à une grande beauté une extrême énergie. Un chef germain, Ritiger, demanda sa main. Voulant conserver l'autorité, Vanda repoussa sa demande. Ritiger irrité résolut d'obtenir de force son consentement. Il marcha avec une armée sur la Pologne, et, avant d'y pénétrer, il envoya vers la princesse une nouvelle ambassade. Vanda, qui était prête à repousser l'agresseur, déclara aux ambassadeurs qu'elle était décidée à le combattre. Ceux-ci, de retour au camp, essayèrent de dissuader Ritiger de poursuivre une entreprise qui ne pourrait tourner qu'à sa honte et lui déclarèrent qu'ils l'abandonneraient s'il persistait dans son projet. Ritiger se donna alors la mort, et Vanda revint à Cracovie au milieu des ovations populaires. Elle régna heureusement lorsque, dans la crainte d'une catastrophe, elle se précipita du haut d'un pont dans la Vistule.

VAN DAËL (Jean-François), peintre flamand. V. DAËL.

VANDAL (Jacques-Pierre-Louis-Edouard), administrateur français, né à Coblenz en 1813. Il entra à dix-neuf ans comme commis au ministère du commerce, puis devint successivement sous-chef au cabinet du ministre des finances (1836), inspecteur des finances (1837), chef de bureau (1847), sous-directeur au ministère des finances (1850), secrétaire général par intérim (1852) et directeur général des contributions directes (1852). Dans l'exercice de ces fonctions, M. Vandal fut chargé à diverses reprises d'aller étudier à l'étranger des questions rentrant dans les attributions du ministère des finances. Ainsi, dit Vapereau, il fut envoyé trois fois en Allemagne pour étudier les questions du sucre de betterave (1836), du sel (1847), des assurances d'Etat (1852) ; deux fois en Italie pour installer le service des paquebots-poste de la Méditerranée (1851) et pour étudier le régime du cadastre et celui de l'assiette de l'impôt foncier, enfin deux fois en Angleterre pour y étudier les questions de budget ou d'impôts (1852) et d'administration postale (1864). Nommé en 1861 directeur général des postes et, le 15 septembre de la même année, conseiller d'Etat en service extraordinaire, il introduisit des améliorations notables dans ce service. En juin 1864, il prononça au Havre, à l'occasion de l'inauguration des paquebots transatlantiques, un discours qui fut très-remarqué. En qualité de commissaire du gouvernement, M. Vandal prit à diverses reprises la parole devant le Corps législatif. Une circulaire qu'il adressa le 24 janvier 1867 à tous les directeurs de poste produisit une vive sensation. Il invita ses subordonnés à surveiller avec le plus grand soin toutes les correspondances parvenant dans leur bureau, afin de découvrir les exemplaires d'une lettre autographiée adressée au général de Saint-Priest par le comte de Chanbord et expédiée sous enveloppe dans la forme d'une lettre ordinaire. « Vous surveillerez, dit-il, non seulement les correspondances mises à la poste dans votre localité, mais encore celles qui vous parviendraient des bureaux français avec lesquels vous êtes en relation. Vous formerez un paquet spécial de tous les exemplaires soit sous bande, soit sous enveloppe que vous aurez été à même de reconnaître et de retenir, et vous adresserez ce paquet au receveur principal des postes à Paris... Je vous recommande la plus grande vigilance et la plus grande circonspection pour l'exécution de la mesure dont il s'agit. » Cette manifeste violation du secret des lettres donna lieu à une interpellation devant le Corps législatif (22 juin 1867), et M. Vandal essaya de défendre sa mesure, qui montra sous une de ses faces les plus odieuses les agissements d'un pouvoir sous lequel aucune liberté n'avait été respectée. En 1868, M. Vandal fut nommé conseiller général du Bas-Rhin et peu après grand officier de la Légion d'honneur. Après la révolution du 4 septembre 1870, il fut remplacé à la direction générale des postes par M. Rampont, et, depuis lors, il est devenu président du conseil de la Compagnie générale des paquebots transatlantiques.

VANDALE s. (van-da-le — Ce nom appartient probablement à la même famille que l'allemand *wandeln*, circuler, voyager, proprement rouler, enrouler, de l'ancien haut allemand *wintan*, gothique *withan*, *be-vindan*, anglo-saxon *vindan*, *vyndan*, scandinave *vinda*, anglais *to weed*, *to wind*, etc.). Membre d'une tribu primitivement établie entre l'Oder et la Vistule et qui se répandit ensuite dans le midi de l'Europe et jusqu'en Afrique.

— Fig. Personne qui détruit des monuments ou d'autres objets dignes d'être conservés : Ces VANDALES ont détruit une précieuse bibliothèque.

— Adjectif. Qui a rapport, qui appartient aux Vandales : Les armées VANDALES.

— Encycl. Hist. Le nom des Vandales apparaît pour la première fois dans l'histoire vers le milieu du I^{er} siècle de l'ère chrétienne et disparaît vers le milieu du VI^e siècle. Plin rapporte que les Vandales étaient une des cinq grandes races des Germains. Procope, qui vivait au VI^e siècle, confirme cette opinion : Les Ostrogoths ou Goths les Vandales, les Wisigoths, les Gépides, bien que portant des noms différents, se ressemblent en toutes choses ; tous ont le teint blanc et les cheveux blonds ; tous sont de grande taille et de bonne mine ; ils sont tous régis par les mêmes lois, font profession de la même religion et suivent la doctrine d'Arius ; ils parlent tous aussi la même langue, la langue qu'on appelle gothique. Je me figure que tous ont fait jadis partie de la même nation, mais qu'ils ont depuis emprunté de leurs chefs les noms par lesquels il se distinguent à présent. Tacite dit (*Germanicus*) que, vers l'an 48, les Vandales occupaient sur les bords de la Baltique les contrées qui s'étendent entre l'Oder et la Vistule. Pendant la première moitié du II^e siècle de l'ère chrétienne, les Vandales descendirent vers le sud ; puis, en 170, ils envahirent la Pannonie, d'où ils furent chassés par Marc-Aurèle. vaincus par Aurélien en 270 et par Probus en 277, ils s'établirent pour un temps en Dacie, où ils demeurèrent jusqu'à la mort de Constantin (337). Refoulés à cette époque par les Goths, ils se réfugièrent sur le territoire de l'empire romain, regurent des terres en Pannonie, les cultivèrent, se convertirent à l'arianisme et vécurent en paix avec l'empire. Quelques-uns des leurs arrivèrent même à de hautes positions dans le gouvernement, entre autres Stilicon, qui gouverna l'empire d'Occident sous Honorius. Lorsque, au commencement du VI^e siècle, les hordes des Huns descendirent du grand plateau asiatique, l'empire des Goths fut renversé, et les peuplades germaniques, poussées par les nouveaux barbares, se précipitèrent sur les provinces les plus occidentales de l'empire. Les Vandales suivirent ce mouvement général (406). La barrière du Rhin fut franchie, et les Gaules furent envahies par les Alains, les Bourguignons, les Gépides, les Hérules et les Vandales. Ces derniers passèrent le Rhin entre Cologne et Mayence. Arrivés dans les Gaules, ils y mirent tout à feu et à sang pendant deux ans ; puis, appelés en Espagne par l'usurpateur Géricus, ils se précipitèrent sur ce malheureux pays. Une de leurs tribus, les Asingues, s'établit alors avec les Suèves dans la Galice ; le plus grand nombre occupa la Bétique, qui prit d'eux le nom de Vandalousie (Andalousie). Là, placés sous un climat des plus heureux, ils abandonnèrent leur vie errante, se mirent à cultiver les terres, et, d'après Salvién, historien de cette époque, leur domination fut si modérée, qu'elle parut aux Espagnols préférable à celle des Romains. Ils vivaient donc en paix dans leur nouvel établissement, lorsqu'ils furent attaqués par les Wisigoths sous la conduite de leur roi Vallia, allié des Romains. vaincus d'abord par Vallia, mais non chassés de la province, ils défirent complètement une armée romaine envoyée contre eux (422). A cette époque, Boniface, qui gouvernait l'Afrique pour l'impératrice Placidie, redoutant les sordes menées de son rival Aetius, se souleva contre l'impératrice et appela à son secours les Vandales établis dans la Bétique. Genséric, roi des Vandales, venait de mourir ; Genséric, son frère bâtarde, avait pris sa place. Celui-ci, sollicité par Boniface, part avec son armée et débarqua en Afrique. Trois siècles plus tard, dit Chateaubriand, le ressentiment et la trahison d'un autre capitaine devaient appeler d'Afrique en Espagne des vengeurs d'une autre querelle domestique ; les Maures s'embarquèrent où les Vandales avaient débarqué ; ils traversèrent en sens contraire ce détroit, dont les tempêtes ne purent défendre le double rivage contre les passions des hommes. A l'arrivée de Genséric en Afrique, l'Eglise de ce pays était déchirée par le schisme des donatistes ; tous ceux qui se trouvaient en hostilité avec l'Eglise orthodoxe regardèrent le nouveau venu comme un allié, parce qu'il était arien. Cette circonstance facilita la conquête de Genséric, qui fut bientôt maître des trois Mauritanies, Tingitane, Césarienne et Sitifiennne. En vain Boniface, réconcilié avec Placidie, voulut-il repousser l'ennemi qu'il avait appelé ; le général romain, vaincu dans deux combats, se réfugia dans Hippone (430), où, après un siège de quatorze mois, il fut contraint à une paix qui assurait à Genséric la possession de tout le pays depuis les colonnes d'Hercule jusqu'aux murs d'Hippone (Bône). Ce traité fut signé en 435. Le roi des Vandales profita de la paix pour affermir sa conquête ; il chercha à se concilier les Maures, favorisa les donatistes et tenta de réunir dans le sein de l'arianisme toutes les sectes dissidentes qui avaient surgi en Afrique. Bientôt, profitant des circonstances malheureuses dans lesquelles se trouvait l'empire d'Occident par suite des attaques d'Attila, il viola le traité qu'il avait conclu avec Boniface, s'empara de Carthage et de toute l'Afrique romaine. Devenu ainsi le maître de toutes les anciennes possessions romaines en Afrique, il songea à organiser sa conquête d'une manière durable. Après avoir partagé les terres conquises entre les guerriers qui avaient combattu sous ses ordres, il tourna tous ses efforts vers la création d'une puissante marine sur la Méditerranée. L'étendue de côtes de ses Etats, l'aptitude de ses nouveaux sujets dans l'art de la navigation secondèrent ses desirs et lui fournirent les premiers éléments du succès. Ce roi barbare, qui s'était frotté à la civilisation romaine, possédait réellement toutes les qualités poli-

tiques d'un fondateur d'empire. Il conquiert d'abord la Corse, dont les magnifiques forêts lui fournirent d'immenses quantités de bois de construction; puis de Carthage s'élança en Sicile, en Sardaigne, dans les Baléares, dévasta les côtes de l'Italie et de la Grèce, rendit tributaires les deux empires et put en quelque sorte s'intituler avec raison roi de la terre et de la mer. Respecté des Maures, des Numides et des Gétules, il eut bientôt l'occasion de venger l'ancienne ruine de Carthage et les vieux griefs de l'Afrique contre Rome en pillant pendant quatorze jours (du 15 au 29 juin 455) la ville éternelle. Les descendants des soldats d'Annibal purent se consoler en voyant Genséric rapporter dans Carthage les dépouilles des vainqueurs de leurs pères.

Cependant Léonce, empereur d'Orient, essaya d'enlever aux Vandales la souveraineté des mers et de recouvrer les possessions conquises. Une flotte nombreuse fut équipée, une armée de 100,000 hommes fut placée sous les ordres de Basiliscus; mais la flotte fut incendiée par l'ennemi, et Basiliscus vaincu s'enfuit à Constantinople. Genséric dévasta le Péloponèse, l'Épire, la Dalmatie, l'Isirie et amassa à Carthage d'immenses dépouilles. Il força par ses nombreux succès la cour de Byzance à s'humilier devant la terreur du nom vandale; un traité le reconnut maître de tout le pays conquis entre la Cyrénaïque et les colonnes d'Hercule et lui laissa, en outre, la Corse, la Sardaigne, la Sicile et les Baléares. L'empire des Carthaginois n'avait jamais été aussi étendu (476). Ce traité, qui était comme la consécration de l'œuvre de Genséric, fut le dernier acte important de sa vie; il mourut l'année suivante (477), laissant à Hunéric, son successeur, un vaste empire sans lui laisser sa prévoyance et son génie. Les conquêtes rapides et faciles des Vandales les avaient prodigieusement enrichis; les vertus guerrières de ces hommes du Nord s'étaient effacées et disparurent bientôt complètement dans le luxe et la mollesse. La force de l'empire vandale décroit chaque jour sous les quatre premiers successeurs de son fondateur, Hunéric, Gunthamund (496), Thrasimund (523), Hildéric (530). L'empereur Justinien, voyant les signes évidents de décadence du royaume des Vandales, conçut le projet de faire la conquête de l'Afrique. Hildéric, élevé à la cour de Constantinople, était devenu l'ami de Justinien; mais cette amitié même et le christianisme orthodoxe dont il avait puisé les principes en Orient furent la cause de sa ruine, en lui attirant la haine de ses sujets. Gélimer, que quelques succès sur les tribus nomades des Maures avaient illustré aux yeux des Vandales, profita du mécontentement de ces derniers pour renverser Hildéric et se mettre à sa place. Cette usurpation fournit à Justinien le prétexte et l'occasion d'attaquer Gélimer. Bélisaire fut chargé de la conduite de la guerre (534). Ce général, à la tête de 30,000 hommes, débarqua à Caput-Vada, sur les confins de la Byzacène et de la Tripolitaine, afin de se ménager au besoin une retraite par la Cyrénaïque et l'Égypte. En peu de jours, il se porta devant Carthage, qui lui ouvrit ses portes, et bientôt après il vainquit Gélimer à Tricimeron. Le roi des Vandales avait cherché son salut dans la fuite et se réfugia dans les montagnes de l'Atlas; mais la faim et les privations de toutes sortes le forcèrent bientôt à quitter sa retraite; il se livra à Bélisaire, qui l'emmena à Constantinople. Trois ans à peine suffirent à la ruine complète de l'empire de Genséric. Dès lors, le nom des Vandales disparaît totalement de l'histoire.

Le souvenir des horribles dévastations de ce peuple est demeuré dans la mémoire des hommes, et son nom, devenu proverbial, est resté une injure dans toutes les langues modernes. L'épithète de vandale est appliquée plus spécialement à ceux qui mutilent ou détruisent les monuments des arts, soit pendant les insurrections politiques, soit par ignorance ou mauvais goût.

VANDALE ou **VANDALEN** (Antoine), antiquaire et philosophe hollandais. V. DALEN.

VANDALEN (Corneille), graveur hollandais. V. DALEN.

VANDALIE, nom de deux anciens duchés de l'Allemagne du Nord. Le premier, situé en Poméranie, avait pour villes principales Polnow, Rügenwalder, Rümelsberg et Stolpe; le second était compris dans le Mecklenbourg, et avait pour capitale la ville de Güstrow.

VANDALIQUE adj. (van-da-li-ke — rad. Vandale). Qui appartient aux Vandales : *Invasions vandamiques*.

VANDALISME s. m. (van-da-li-sme — rad. Vandale). Fureur de la destruction : *Nous ne pouvons résister au besoin de signaler quelques-uns de ces actes de VANDALISME qui tous les jours sont projetés, débattus, commencés et terminés paisiblement à bien sous nos yeux*. (V. Hugo.) « Mot créé par Gregoire ».

Vandalisme (du) et du catholicisme dans l'art, par le comte de Montalembert (1846, in-8°). L'auteur, fervent catholique, a successivement étudié toutes les questions qui, de près ou de loin, ont trait à la religion. Or, la religion a aussi son côté artistique, et l'au-

teur en déplore la disparition; il accuse l'esprit mercantile et matériel des Vandales de notre époque de l'anéantir sans remords, sans même avoir conscience du sacrilège qu'ils commettent. Les monuments font partie de la tradition catholique; y porter atteinte, c'est, suivant lui, porter atteinte à la religion elle-même. C'est peut-être pousser un peu loin l'amour des souvenirs. Mais c'est là un sentiment qui se conçoit. M. de Montalembert n'a pas été d'ailleurs le premier à l'exprimer. Beaucoup de ses idées, c'est lui-même qui en prévient loyalement le lecteur, sont empruntées aux *Souvenirs d'Italie* par un catholique, livre du marquis de Beaufort, paru en 1839. Son livre n'est pas seulement une élégie catholique; c'est encore une sérieuse étude d'architecture sacrée, un musée des églises chrétiennes. La science s'y mêle au sentiment et forme un tout un peu mystique, mais qui n'est pas dépourvu de charme. Une teinte de mélancolique pitié pour les monuments victimes du vandalisme ajoute un caractère particulier au style coloré de ce nouveau Jérémie pleurant sur les ruines des édifices chrétiens.

Par instants, l'auteur s'élève jusqu'à l'indignation, comme dans ce passage : « Il n'y a qu'en France que le vandalisme règne seul et sans frein. Après avoir passé deux siècles et puis trente ans à déshonorer par d'impures et grotesques additions nos vieux monuments, le voilà qui reprend ses allures terroristes et qui se vautre dans la destruction. On dirait qu'il prévoit sa déchéance prochaine, tant il se hâte de renverser tout ce qui tombe sous son ignoble main. On tremble à la seule pensée de ce que chaque jour il mine, balaye ou défigure. Le vieux sol de la patrie, surchargé comme il l'était des créations les plus merveilleuses de l'imagination et de la foi, devient chaque jour plus nu, plus uniforme, plus pe. On n'épargne rien; la hache dévastatrice atteint également les forêts et les églises, les châteaux et les hôtels de ville; on dirait une terre conquise d'où les envahisseurs barbares veulent effacer jusqu'aux dernières traces des générations qui l'ont habitée. On dirait qu'ils veulent se persuader que le monde est né d'hier et qu'il doit finir demain, tant ils ont hâte d'anéantir tout ce qui semble dépasser une vie d'homme. On ne sait même pas respecter les ruines qu'on a faites, et tandis qu'on cite en Angleterre des seigneurs qui dépendent chaque année un revenu considérable pour préserver celles qui se trouvent sur leur domaine; tandis qu'en Allemagne d'innombrables populations choisissent les débris des vieux châteaux pour y établir leurs assemblées libérales, comme pour mettre leur liberté renaissante sous la protection des anciens jours, chez nous, nous ne laissons pas même le temps accomplir son œuvre, nous refusons à la nature son droit de mère. L'ancien seigneur met à l'encan ces tombeaux des siècles passés, le nouveau bourgeois les achète, les recroque, les enjolive ou les jette par terre. Tous deux se coalisent pour déshonorer ces vieilles pierres ».

Vandalisme révolutionnaire (LE), par M. E. Despois (Paris, Germer-Baillière, 1868, in-18). Le vandalisme révolutionnaire est une expression devenue malheureusement presque proverbiale et par laquelle une haine très-réfléchie a voulu flétrir une époque dont chacun parle beaucoup sans beaucoup la connaître, la Révolution. Depuis 1815, la Restauration, en ramenant en France cette royauté qu'avait prosaïté la Révolution, ramena aussi les préjugés de l'ancien régime, et les années glorieuses pendant lesquelles la France s'est émancipée d'une trop longue tutelle sont devenues dans l'esprit de la plupart un temps d'erreurs et de ténèbres, de crimes et de sang. Par ce mot, le *vandalisme révolutionnaire*, on a voulu désigner l'aveuglement et la cruauté de ceux qui dirigeaient la France. On a voulu insinuer que le gouvernement républicain, bien loin de songer à la gloire et à l'honneur du pays, n'aurait travaillé qu'à le piller et à le déshonorer. Les Vandales ayant été les barbares qui ont inspiré la plus grande horreur aux peuples de l'Occident par leurs brutalités et leurs déprédations, on a cru faire preuve de patriotisme et de justice en désignant de ce nom, les Vandales modernes, les conventionnels de 1793 et 1794 qui ont sauvé la France et qui l'ont organisée. C'est pour répondre à ces attaques que M. Despois a écrit son beau livre, qu'il a intitulé ironiquement le *Vandalisme révolutionnaire*, prenant ainsi, pour désigner toutes les réformes utiles, toutes les généreuses institutions de la Convention, le mot par lequel ses ennemis voulaient flétrir ses prétendues exactions. Ce n'est pas un panegyrique; l'auteur n'a recours à d'autre éloquence qu'à celle des faits; il montre avec une précision un peu dédaigneuse et une exactitude sûre d'elle-même que cette Convention tant maudite, loin de détruire, a édifié; qu'elle a repandu la lumière et la vie de tous les côtés, loin d'épaissir les ténèbres et d'appeler la mort à son aide. Les excès qui accompagnaient toute réaction violente et légitime sont à regretter, et on ne se lasse pas de les exagérer avec une imprudente malignité; il faut donc aussi parler des améliorations dont nous profitons aujourd'hui. Le livre de M. Despois montre eloquemment que ce sont ces hommes tant décriés, tant honnis, ces Vandales, ces amoureux

du sabre et de la guillotine qui ont créé l'enseignement primaire et l'enseignement secondaire, qui ont créé les écoles centrales, l'École polytechnique, l'École normale, le Musée d'histoire naturelle, le Conservatoire des arts et métiers; que ce sont eux qui ont organisé les Ecoles de droit et de médecine, l'Institut, les expositions annuelles et le Musée des beaux-arts. Cette longue énumération des créations de la Convention ne suffit-elle pas à prouver que les hommes qui composaient cette assemblée ont songé à instaurer en France l'éducation nationale, à agrandir et à élargir l'intelligence de la patrie entière? Et c'est là ce vandalisme qu'on leur reproche! M. Despois montre ensuite avec habileté comment le moyen âge était mort et disparu bien avant la Révolution, comment il était méprisé par la monarchie de Louis XIV et de Louis XV plus qu'il ne le fut par la République de 1793; comment les représailles des crimes et des persécutions religieuses de plusieurs siècles furent pacifiques et moins sanglantes qu'on ne l'a proclamé. « Que les amis du moyen âge ne se plaignent pas trop des ruines qu'a faites la Révolution, car elle les a souvent par là servis sans le vouloir. Ce qu'elle a surtout détruit, c'était ce qui la choquait d'abord, par conséquent ce qui accusait l'ancien régime et la justifiait elle-même. Ce qu'elle a conservé avec une sollicitude que nous constaterons, ce sont les monuments de l'art du moyen âge, c'est-à-dire les seuls souvenirs capables de le recommander encore et de faire illusion à un siècle sans mémoire pour tout le reste et qui ne semble avoir créé l'histoire de France que pour en méconnaître les enseignements. » Il n'est pas jusqu'aux monuments de Saint-Denis que la Révolution n'ait respectés. Tandis que la religion catholique jetait aux vents les cendres des hérétiques et des réformés, le peuple respecta les restes de ses persécuteurs; il les confia à une autre sépulture et conserva leurs anciens monuments. M. Despois le prouve par les rapports de ceux-là mêmes qui furent chargés de l'inspection des tombeaux de Saint-Denis. Voici par quel décret la Convention interdit ce vandalisme qu'on l'accuse d'avoir propagé. Ce décret est du 4 juin 1793 : « La Convention nationale, ouï le rapport de son comité d'instruction publique, décrète la peine de deux ans de fers contre quiconque dégradera les monuments des arts dépendants des propriétés nationales. » — Deux ans de fers, dit M. Despois, quel encouragement au pillage! Ce mot même de vandalisme que les ennemis de la Révolution lui adressent comme un reproche, ce mot a été inventé par elle. L'abbé Grégoire, un des membres de la Convention les plus énergiques et les plus dévoués, y lut trois rapports successifs sur le vandalisme. Il y racontait toutes les exagérations inévitables du zèle révolutionnaire, énumérait les ravages commis par le peuple et proposait des peines sévères contre tout Vandale. Après avoir organisé à nouveau les bibliothèques publiques et nommé une commission : 1° pour travailler à neuf l'histoire de France, car cet ouvrage est à refaire; 2° pour faire un dictionnaire des livres anonymes et pseudonymes, qui manque à notre littérature; 3° pour tracer un tableau généalogique des connaissances humaines, dont les subdivisions seront plus étendues et plus précises que dans celui de Bacon, quoique recité par les rédacteurs de l'*Encyclopédie*; 4° enfin pour la paléographie de notre langue, qui sera désormais la langue de la liberté, la Convention, pour éviter autant que possible les abus, décréta encore, le 2 brumaire an II (23 octobre 1793), ce qui suit : « Il est défendu d'enlever, de détruire, mutiler ni altérer en aucune manière, sous prétexte de faire disparaître les signes de la féodalité et de la royauté dans les bibliothèques, les collections, cabinets, musées publics ou particuliers, non plus que chez les artistes, ouvriers, libraires ou marchands, les livres imprimés ou manuscrits, les gravures et les dessins, les tableaux, bas-reliefs, statues, médailles, vases, antiquités, cartes géographiques, plans, reliefs, modèles, machines, instruments et autres objets qui intéressent les arts, l'histoire et l'instruction. » C'est encore la Convention qui créa le Musée des monuments français, ouvert au public le 15 fructidor an III (1^{er} septembre 1795) par les soins d'Alexandre Lenoir. C'est ainsi que la Révolution ne craignait pas de révéler à l'étude des érudits et des curieux ou même de ses ennemis les souvenirs historiques du moyen âge, dont elle fut la première, chose étrange à comprendre la grandeur. Le Musée des archives fut encore organisé par la Convention. Un premier décret du 20 février 1793 prescrivait la réunion des différents dépôts d'archives dans un local commun. Un second décret du 2 novembre 1793 compléta le premier et décida que le tout serait réuni au Louvre, où les archives restèrent, en effet, jusqu'au Consulat, et placé « sous les ordres et la surveillance immédiate de l'archiviste de la République. » Nous nous glorifions aujourd'hui en France d'avoir établi l'unité du système des poids et mesures, qui facilite les transactions commerciales et simplifie singulièrement les opérations financières; les ennemis de la Révolution oublient peut-être que c'est à elle qu'ils doivent cette heureuse innovation. Le rapport lu à la Convention à ce sujet exposait successivement

ces trois points principaux : 1° la détermination de l'unité principale, à laquelle tout le système devait se rapporter; 2° la liaison entre les mesures linéaires, celles de superficie, celles de capacité; entre celles-ci et les poids et monnaies; 3° l'introduction du système de division décimale dans ces diverses mesures, ainsi que dans les mesures astronomiques et nautiques. Le calendrier républicain, les fêtes nationales, les télégraphes, les aérostats, tous ces essais et toutes ces créations de la Convention prouvent quelle fut la fécondité de cette époque tant calomniée. Il n'est aucune des institutions dont nous sommes aujourd'hui si fiers à laquelle la Convention n'ait songé. Fécondée par la liberté, l'activité des hommes de la Convention se porta de tous les côtés, n'oublia rien, ne négligea aucune mesure utile et fertile en promesses pour l'avenir. Elle ne négligea pas non plus les lettres, bien que les lettres n'aient pas prospéré, il faut bien le dire, pendant la Révolution. Le 19 juillet 1793, la Convention nationale fixa le droit des écrivains et des artistes à la propriété de leurs œuvres. C'était, comme le disait le rapporteur, après la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen, « la déclaration des droits de l'intelligence. » Il n'est pas même jusqu'aux pensions littéraires que la Convention n'ait augmentées, au moment où elle faisait de si énormes dépenses pour tenir tête à l'Europe. Les trois listes approuvées par l'Assemblée présentaient trois catégories de pensions : 3,000 livres, 2,000 livres, 1,500 livres. Il est facile de se convaincre qu'elle a su beaucoup mieux que Louis XIV proportionner la récompense au mérite. M. Despois cite les noms des auteurs et des artistes récompensés par la Convention; elle suit choisir. Tel est le résumé du livre de M. Despois. On pourrait dire de lui, comme Voltaire le disait de Montesquieu : la Convention avait perdu ses titres; M. Despois les a retrouvés. « Cette justice, dit en terminant M. Despois, ne vaudra ni faveurs ni grand profit aux écrivains qui se chargeront à l'avenir de cette réhabilitation tardive; mais ils y trouveront quelque chose de mieux, le bonheur rare, et rendu plus savoureux par le contraste, d'avoir dit enfin la vérité là où tant d'autres ont accumulé l'imposture ou pratiqué prudemment l'oubli. Ce sera sans doute une mince satisfaction pour l'amour-propre; pour la conscience, c'est une fierté. »

VANDALLA, ville des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat de l'Illinois, dont elle fut la capitale jusqu'en 1839, à 112 kilom. S.-E. de Springfield, à 515 kilom. O. de Washington; 3,000 hab. Société historique de l'Illinois. La population et l'importance de cette ville ont beaucoup diminué depuis que le siège du gouvernement de l'Illinois a été transféré à Springfield.

VANDAMME (Dominique-Joseph ou René), comte d'UNEBOURG, général français, né à Cassel (Nord) en 1771, mort dans la même ville en 1830. Incorporé avant 1789 dans un régiment colonial, il organisa, en 1792, la compagnie franche des chasseurs du Mont-Cassel, devint général de brigade l'année suivante à l'armée du Nord, investit Furnes, débloqua Nieupoort et s'empara de Menin avec Moreau (1794). Signalé par son audace et son habileté à l'armée de Sambre-et-Meuse en 1795, il passa le premier le Rhin dans la courte campagne d'Allemagne de 1797 et obtint le grade de général de division en 1799. Il combattit avec gloire en Hollande et, en 1800, franchit encore le Rhin à la tête de l'avant-garde de Moreau, sous le feu de 80 pièces de gros calibre. Dans la campagne de 1805, il prit Augsburg de vive force (6 octobre) et se distinguait à Austerlitz. Il signa la capitulation de Breslau en janvier 1807, commanda une division wurtembergeoise en 1809, se couvrit de gloire au combat d'Urfort, fut disgracié à la suite de démêlés fort vifs qu'il eut avec le roi Jérôme et regut néanmoins, au commencement de 1813, le commandement d'un corps d'armée en Saxe. Après quelques succès, il se lança imprudemment à la poursuite de l'ennemi sur la route de Kuhl, dans des gorges étroites, sans moyen de retraite, à la tête de 15,000 hommes seulement. Attaqué, le 30 août, par 80,000 allies, auxquels se joignit l'armée prussienne, et cerné de toutes parts, il employa en vain la plus brillante valeur, perdit toute son artillerie et fut fait prisonnier avec 6,000 des siens. Le grand-duc Constantin lui enleva son épée; mais l'empereur Alexandre, respectant son malheur, la lui rendit immédiatement. Ce désastre de Kuhl, un des plus grands qu'ait éprouvés l'armée française, compromit le succès de la campagne. Envoyé en Sibirie, Vandamme rentra en France en septembre 1814 et regut du gouvernement royal l'ordre de s'éloigner de Paris dans les vingt-quatre heures. Pendant les Cent-Jours, il commanda le 3^e corps, à la tête duquel il fit des prodiges à la bataille de Wavres. Frappé par l'ordonnance du 24 juillet 1815, il se retira à Gand, passa de là en Amérique, revint dans son pays en 1824 et y termina ses jours dans une retraite absolue.

VANDÉ, EE adj. (van-dé — rad. vanda). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte à la vanda.

— s. f. pl. Tribu de la famille des orchidées, ayant pour type le genre vanda.

VANDEBERGUE-SEURAT (Claude), économiste français, né à Versailles vers 1725, mort en 1783. On ne connaît de lui qu'un recueil intitulé : *Voyage de Genève et de la Touraine, suivi de quelques opuscules* (Orléans et Paris, 1779, in-12). Dans des opuscules, il traite différentes questions commerciales et propose la fondation d'une chaire de droit commercial, innovation qui ne fut réalisée que longtemps plus tard. — Un autre **VANDEBERGUE** (Georges), mort en 1748, lieutenant général de police, a publié un recueil de *Poésies*.

VANDELLI (Dominique), médecin italien, né à Padoue vers 1732, mort vers la fin du XVIII^e siècle. Il voyagea en Espagne et en Portugal, s'occupa de physiologie et fut un des plus âpres adversaires de la doctrine de l'irritabilité et de Haller. Parmi ses écrits assez nombreux, nous citerons les suivants : *Epistola de sensibilitate pericranii pericranii, medullæ, duræ meningis, cornæ et tendinum* (Padoue, 1756, in-8°); *Dissertatio de studio historiarum naturalis* (Lisbonne, 1768, in-8°); *De thermis agri Pataviani* (Padoue, 1761, in-4°); *Flora Lusitanica et Brasiliensis specimen* (1768, in-4°); *Fasciculus plantarum, cum novis generibus et speciebus* (Lisbonne, 1771, in-4°); *Dictionario dos termos technicos de historia natural, extrahidos das obras de Linneo, com a sua explicação* (Columbre, 1788, in-4°).

VANDELLIE s. m. (van-dél-li — de *Vandell*, natur. ital.). Ichtyol. Genre de poissons, formé aux dépens des trichiures ou lépidopes.

— s. f. Bot. Genre de plantes, de la famille des persennées, tribu des gratiolées, comprenant plus de trente espèces, qui croissent dans l'Inde et en Amérique : *La Vandellie diffuse est amère, mucilagineuse et purgative*. (P. Duchartré.)

— Encycl. Bot. Les *vandellies* sont des plantes herbacées, à fleurs axillaires, opposées ou fasciculées, les fleurs supérieures souvent rapprochées en grappes. On en connaît plus de trente espèces, qui croissent dans l'Inde et en Amérique. La plus remarquable est la *vandellie infuse*, appelée aussi *catatoca*. C'est une petite plante annuelle, couchée, très-ramifiée, qui croît dans l'Amérique tropicale et à Madagascar. Elle a une saveur amère et mucilagineuse. Sa décoction est émétique et purgative; on l'emploie contre les fièvres continues ou intermittentes et les maladies du foie. Ce médicament est connu à la Guyane sous le nom de *hainerada*. Les *vandellies* sont à peine connues en Europe, en dehors des jardins botaniques; elles exigent la serre chaude ou au moins tempérée.

VAN DEN ACKER (Jean), violoniste et compositeur belge, né à Anvers en 1828. Il a fait représenter avec succès dans sa ville natale des opéras écrits en langue flamande : *Une aventure de l'empereur Charles* (1856); *Van Ostade l'insensé* (1857); *Jacob Bellamy* (1857), etc.

VANDENBERGHE (Auguste), peintre français, né à Beauvais en 1798, mort en 1856. Après avoir été l'élève de Girodet, de Gros et de Guérin, il se rendit à Rome, où il remporta le prix de 1827, obtint la médaille de 1^{re} classe en 1833 et s'acquit une certaine réputation par la pureté de son dessin et l'éclat de son coloris. On cite au nombre de ses meilleures toiles : une *Descente de croix*, à l'église de Notre-Dame, à Aurillac; l'*Enterrement de la sainte Vierge*, à la cathédrale de Nantes; *Jésus guerissant le paralytique*, à Mautric; le *Christ au mont des Oliviers*, à Châteauneuf-Thierry; la *Sainte Famille*, la *Prédication de saint Jean dans le désert*, à Beauvais; deux sujets tirés de W. Scott et reproduits par la gravure : *Alice et Cora*, le *Déjeuner de Quentin Durward* et de *Louis XI*.

VANDEN-BOGAERDE VAN TERBRUGGE (André-Jean-Louis, baron), homme d'Etat hollandais, né à Gand en 1787, mort en 1855. Il fit ses études à Bruxelles, où il s'occupa surtout d'économie politique, et devint successivement membre des états provinciaux (1816), commissaire de district à Saint-Nicolas, dans le pays de Waes (1820), commissaire de district et de milice à Gand (1828), gouverneur du Brabant septentrional (1830), conseiller d'Etat (1832), grand échanson de la couronne et grand officier de la maison du roi (1842) et enfin président de l'ordre équestre du Brabant septentrional (1850). On a de lui les écrits suivants : *Essai sur l'encouragement et le développement de la tisseranderie dans la Flandre occidentale* (Gand, in-12); le *District de Saint-Nicolas, judis pays de Waes, dans la province de Flandre orientale* (1825, 3 vol. in-8°); *Coup d'œil rapide sur l'histoire de la Belgique et de la Pologne, appliqué aux événements de 1830* (Bois-le-Duc, 1831); *Essai sur l'importance du commerce, de la navigation et de l'industrie dans les provinces formant le royaume des Pays-Bas depuis les temps les plus reculés jusqu'à 1830* (1845, 4 vol.).

VAN DEN BOSCH (Balthazar), peintre flamand. V. Bosch.

VANDENBROECK (Othon-Joseph), compositeur français, d'origine flamande, né à Ypres en 1759, mort en 1832. Des l'enfance, il montra de grandes dispositions pour la mu-

sique et en particulier pour le cor, instrument qu'il étudia sous la direction de F. Banneux et de Spandau. Il apprit ensuite avec Fuchs, directeur de la musique du prince d'Orange, les premiers principes de l'harmonie et reçut de Schmidt, musicien allemand de quelque mérite, des leçons de contre-point. Il vint en 1788 à Paris, où il donna au théâtre de B-a-u-jolais quelques petits opéras : la *Ressemblance supposée*, *Colin et Colette* et le *Codicille*. De 1789 à 1795, il fit partie de l'orchestre du théâtre de Monsieur et passa ensuite à l'Opéra, où il fut attaché jusqu'en 1816. Parmi ses compositions dramatiques, nous citerons : la *Fille ermite*, opéra en un acte (1796); les *Incas ou les Espagnols dans la Floride*, mélodrame (1797); le *Genie Azouf* (1798); le *Diable ou la Bohémienne*; la *Fon-taine merveilleuse*. On lui doit encore des *Symphonies*, des *Duos*, des *Quatuors* pour cor et autres instruments, etc. Il a, en outre, publié à Paris un *Traité général de tous les instruments de vent à l'usage des compositeurs* et une *Méthode de cor avec laquelle on peut apprendre et connaître parfaitement l'étendue de cet instrument*.

VAN DEN BROECK ou **BROEK** (Crispin), peintre, architecte et graveur flamand. V. Broeck.

VAN DEN BROECK (Peter), navigateur hollandais. V. Broeck.

VAN DEN BROECK ou **BROEK** (Elie), peintre flamand. V. Broeck.

VANDENESSE (Jean de), chroniqueur bourguignon du XVII^e siècle. Il fut, de 1514 à 1560, contrôleur ou surintendant de la maison de l'empereur Charles-Quint et du roi Philippe II, et laissa en manuscrit le *Journal des voyages de l'empereur Charles-Quint et du roi Philippe II, son fils*, de 1514 à 1560, dont l'original est conservé à la bibliothèque de Tournay. Il renferme une foule de détails curieux, que l'on ne trouverait pas dans les historiens les plus complets.

VAN DEN GHEYN (Matthias), organiste et compositeur flamand, né à Tirlemont en 1721, mort en 1785. Il fit ses études musicales à Louvain, où il devint organiste de l'église Saint-Pierre (1741) et, en 1745, carillonneur de la ville. Il occupa ces places jusqu'à sa mort, avec un talent qui l'a fait appeler le plus grand organiste et carillonneur belge du XVIII^e siècle. Van den Gheyen avait écrit un grand nombre de compositions pour orgue et pour carillon, mais la plupart sont demeurées inédites. Les seules qui aient été publiées sont : *Fondements de la basse continue... avec douze petites sonates pour l'orgue ou le clavecin et le violon*, et *Six divertissements pour clavecin*.

VAN DEN HEUVEL-DUPREZ (Mme), cantatrice française. V. Duprez (Caroline).

VAN DEN VELDE (Isaïe), peintre et graveur hollandais, né à Leyde vers 1597, mort dans la même ville vers 1600. Il exécuta des tableaux de petite dimension et s'attacha surtout à représenter des paysages, des scènes rustiques et des batailles. Ses principales œuvres sont disséminées dans les musées d'Allemagne et de Hollande. On connaît aussi de lui des paysages gravés avec un grand talent.

VAN DEN VELDE (Guillaume), dit l'*Ancien*, peintre hollandais, de la famille du précédent, né à Leyde, en 1610, mort à Londres en 1693. Il se consacra à la représentation des scènes et des batailles navales, fut chargé par les états de retracer les principales scènes de la guerre entre la Hollande et l'Angleterre, et suivit dans ce but la flotte jusqu'au plus fort de l'action. Il dessinait ordinairement à la plume, sur le papier ou la toile blanche. Ce ne fut que sur la fin de sa vie qu'il fit usage du pinceau et des couleurs. Charles II l'appela à Londres et le pensionna.

VAN DEN VELDE (Guillaume), dit le *Jeune*, peintre hollandais, fils aîné du précédent, né à Amsterdam en 1633, mort à Greenwich en 1707. C'est l'artiste le plus illustre de la famille. Il commença sous la direction de son père ses études, qu'il alla terminer dans l'atelier de Simon de Wlieger. Vers 1675, il alla rejoindre son père à Londres, à la cour de Charles II. Van den Velde est un des peintres de marine les plus justement renommés. Son talent, mal représenté au Louvre par une toile peu importante, brille de tout son éclat dans les musées de La Haye et d'Amsterdam.

VAN DEN VELDE (Adrien), peintre et graveur hollandais, frère du précédent, né à Amsterdam en 1639, mort dans la même ville en 1672. Il se distingua comme paysagiste et comme animalier. Le musée du Louvre possède six pièces de lui. Ses eaux-fortes ne sont pas moins recherchées que ses peintures.

VAN DEN ZANDE (Lambert-Ferdinand-Joseph), littérateur français, né à Bruxelles en 1780, mort en 1853. Elève de l'Ecole polytechnique de Paris, il entra d'abord dans la marine, puis dans les douanes, et, après avoir rempli différents emplois, obtint en dernier lieu celui de receveur principal à Marseille. On a de lui : les *Fantreluches poétiques par un matagroboliseur*, recueil de contes, d'épîtres et de poésies diverses (1815); un

recueil de cent cinquante *Fables* (1846) et dix-neuf *Épîtres*, signées du nom de *Jean Rigoleur* et publiées de 1850 à 1853.

VAN DER AA (Pierre), en latin *Petrus Vanderaan*, jurisconsulte hollandais, né à Louvain vers 1533, mort en 1594. Il fut successivement professeur de droit à l'université de sa ville natale, assesseur du conseil suprême de Brabant (1565) et président de la haute cour de justice de Luxembourg. On lui doit les ouvrages suivants : *Prochiron sive enchiridion judiciorum* (Anvers, 1560, in-8°); *Commentarium de privilegiis creditorum* (Anvers, 1560, in-8°).

VAN DER AA (Pierre), éditeur hollandais, mort vers 1730. Il s'établit à Leyde vers 1690 et, pendant plus de quarante ans, y publia une foule d'ouvrages importants. Il était secondé dans ses travaux par ses frères, Beaudouin, imprimeur, et Hildebrand, graveur. Parmi les œuvres dont il se fit l'éditeur, on cite divers recueils de voyages dans les Indes, en Tartarie, en Perse, etc.; le *Bolani-con Parisiense* de Levaillant (1783, in-fol.); le *Thesaurus antiquitatum græcarum* de Gronovius (1697-1702, 13 vol. in-fol.); le *Thesaurus antiquitatum romanarum* (1694-1699, 12 vol. in-fol.); le *Thesaurus antiquitatum Italiae* (1704-1723, 30 vol. in-fol.); les *Opera* d'Erasmus (1703-1706, 11 vol. in-fol.), etc.

VANDERBOURG (Martin-Marie-Charles de Boudens de), littérateur français, né à Saintes en 1765, mort en 1827. Officier de marine avant la Révolution, il émigra en 1793 en Allemagne, où il étudia avec ardeur la littérature de ce pays, puis passa quelque temps en Amérique et retourna en France en 1802. C'est à lui qu'on doit la publication des *Poésies de Clotilde de Surville*, mystification littéraire des plus spirituelles. Ces poésies, qu'il donnait comme ayant été composées au XVI^e siècle et dont il raconte dans sa préface la trouvaille miraculeuse, ont été reconnues depuis comme le produit de l'imagination de Vanderbourg. Les mœurs, le génie et le langage de l'époque y sont reproduits avec un si rare bonheur, que les érudits ont été longtemps les dupes de cette savante supercherie. Une traduction des *Odes d'Horace*, en vers français, avec des notes (1812-1813, 2 vol. in-8°), augmenta encore sa réputation. Il a traduit, en outre, de l'allemand : *Woldemar*, de Jacobi, (1796, 2 vol. in-12); *Laocoon*, de Lessing (1802, in-8°); *Cratès et Hipparque*, de Wieland (1818, 2 vol. in-8°). Vanderbourg fut un des collaborateurs du *Publiciste*, des *Archives littéraires*, du *Mercur*, *l'étranger*, du *Journal des savants* et de la *Biographie Michaud*.

VANDERBURCH (Louis-Emile), littérateur français, né à Paris en 1794, mort dans la même ville en mars 1862. D'abord professeur d'histoire, il se tourna vers la littérature en 1816 et débuta au théâtre par une comédie en vers, ayant pour titre : *Un brelan de Gascons* ou *C'est un des trois*. Depuis cette époque jusqu'à la dernière année de sa vie, il signa seul ou en collaboration plus de cent pièces, dont plusieurs sont demeurées au répertoire. Seul, il a donné sur diverses scènes : le *Procès* ou *Racine conciliateur*, comédie en un acte (1822); la *Chambrée bernaise* ou la *Fête du roi*, en un acte (1823); l'*Arbre de triomphe*, tableau-vaudeville (1824); *Jean de Calais*, comédie en deux actes (1827); *Henri IV en famille*, tableau-vaudeville (1828); *Cotillon III* ou *Louis XV chez Mme du Barry*, un acte (1831); la *Pendule* ou la *Reine de dix ans*, en un acte (1832); le *Procès du cancan* ou la *Chasse aux pierrots*, un acte (1834); *Jacques II*, drame en cinq actes (Théâtre-Français, 1835); *Amyntia* ou la *Fille du Danube*, drame fantastique en cinq actes (1836); *Quatre-vingt-dix-neuf moutons* et un *Champenois*, le *Rosignol*, en un acte (1838); l'*Elève de Saumur*, en un acte; les *Camarades du ministre*, comédie en un acte, en vers (1839); *Une nuit au Louvre*, drame en trois actes (1846); le *Sanglier des Ardennes* ou le *Spectre du château*, drame en cinq actes (Galié, 1854); le *Sergent Frédéric*, comédie-vaudeville en cinq actes (1855), etc. En société avec MM. Alboize, Bayard, Brunswick, Brazier, Carinouche, Clairville, Dartois, Dupeuty, Paul de Kock, Leuven, Victorien Sardou, Simonin, etc., il a signé, entre autres pièces, les suivantes : la *Salle de police*, l'*Ennemi intime*, le *Barbier de Paris*, la *Dame de la halle*, la *Maison du faubourg*, la *Grisette mariée*, le *Petit souper*, l'*Enfant de la nature*, un *Premier amour*, la *Nappe et le torchon*, le *Tailleur et la fête* ou les *Chansons de Béranger* (1826-1834); le *Gamin de Paris*, un des plus francs succès de Bouffe (1836); la *Mère Taupin*, *Fragoletta*, les *Trois portiers*, la *Veuve Pinchon*, *Un oiseau de passage* (1845-1849); la *Vie de café* (1850); *Une maîtresse femme* (1851); les *Trois gamins* (1854); les *Premières armes de Figaro* (1859), etc. Il a aussi collaboré avec Scribe à *Une femme d'artiste*, drame-vaudeville en deux actes, et avec MM. Clairville et Laurencin à *Peau d'âne*, grande féerie en vingt tableaux, qui, d'abord donnée aux Funambules, puis remaniée, a obtenu un succès de décors en 1863 à la Gaité. En dehors de la scène, Vanderburgh a abordé les genres les plus différents. On cite de lui : *Louis XI* et *Louis XVIII*, en vers (1824); le *Petit-neveu de Berquin*, théâtre d'éducation (2 vol. 1825); *Épître à Wal-*

ter Scott (1826); l'*Épingle noire*, épisode de 1816 (1829, 4 vol.); le *Vieil Ecnass*, souvenirs de France, d'Ecosse, etc. (1832); le *Curd de Sulbris* ou le *Fénelon de village*, histoire contemporaine (1833); l'*Armoire de fer* (2 vol.); le *Gamin de Paris à Alger* (2 vol., publiés de 1841 à 1843 sous le titre général : les *Enfants de Paris*); le *Brevet d'invention* (2 vol.); l'*Homme de Paille* (2 vol.); le *Général Polichinelle* (2 vol.); *Enclume et marteau* (2 vol.); *Lettre d'un Solognot à son voisin de campagne*, Louis-Napoléon Bonaparte (Orléans, 1853); le *Mémorial français*, histoire de l'année (1854-1855, avec Charles Branne); l'*Océan*, oratorio, etc., etc. Il avait été créé chevalier de la Légion d'honneur.

VANDERBURCH (Jacques-Hippolyte), paysagiste et littérateur français, frère du précédent, né à Paris en 1796, mort dans la même ville en 1854. Son père était un paysagiste de talent, et H. Vanderburgh résolut de suivre la même carrière. Il fut d'abord élève de Mullaard. David lui témoigna ensuite quelque bienveillance, et Pierre Guérin le fit entrer chez Victor Bertin. « Ce fut particulièrement à cette école qu'il acquit, dit M. Berville, ce goût délicat, ce style élevé, cette grâce des lignes, cette finesse de touche qui ont constitué les caractères distinctifs de son talent. Il débuta en 1824 par des *Vues* intéressantes, d'une couleur peu commune et comprises avec une grandeur qui fait généralement défaut à ce genre de paysage. Il exposa ensuite le *Château de Meyrignen*, la *Vallée du Grindelwald*, le *Golfe de Baia*, trois créations d'un sentiment exquis dont le mérite fut unanimement reconnu. De 1833 à 1845 parurent la plupart des paysages les plus connus de Vanderburgh; un certain nombre ont péri dans les incendies des Tuileries et de Saint-Cloud. Le *Détroit de Messine*, acheté par la reine Marie-Anélie, reparut à l'exhibition de Manchester; il fait partie de la galerie du palais de Claremont; la *Jetée d'Honfleur*, l'*Ile Barbe*, dont la place semble marquée au Louvre, la *Ville d'Amnony* sont des peintures intéressantes à tous les points de vue.

« Vanderburgh, dit la *Notice* de M. Gavet, était un aquarelliste habile. Il excellait dans la reproduction du ciel et des eaux; il appliquait à cette partie de ses paysages toute la dextérité, toute la vigueur de son talent, qualités dont on lui a reproché d'abuser quelquefois, aux dépens d'une imitation plus vraie de la nature.

Pendant que le paysagiste recueillait à chaque Salon les hommages dus à son talent, il se mêlait aussi de critique d'art dans quelques journaux. Ses articles n'ont pas été réunis en volume. Vanderburgh n'a publié qu'un volume, *De la peinture à l'aquarelle*. Cet ouvrage renferme des observations intéressantes sur les peintres en général et sur les aquarellistes en particulier; il est plein de malice et d'humour dans la partie anecdotique, et très-sérieux au point de vue de l'esthétique pure.

VAN DER BURCH (Adrien), poète flamand. V. Burch.

VAN DER BURCH ou **BURCHT** (François), prélat hollandais. V. Burch.

VAN DER CAPELLEN, nom de plusieurs hommes politiques hollandais. V. Capellen.

VAN DER DOES, nom d'un certain nombre d'hommes célèbres de la Hollande. V. Loës.

VAN DER GOES (Hugo), peintre flamand. V. Goes.

VAN DER GOES (Guillaume), jurisconsulte hollandais. V. Goes.

VAN DER HAER (Henri), en latin *Harinus*, poète hollandais, né près de Zuyph en 1540, mort à une époque inconnue. Il était avocat à Arnheim lorsque, les Espagnols ayant envahi le pays, il alla se réfugier en Westphalie. On a de lui un recueil d'épigrammes intitulé : *Tristia* (Arnheim, 1774, in-4°) et on lui attribue un autre recueil : *Épigrammes héroïques* (Cologne, 1555, in-8°).

VAN DER HAER (Florent), historien flamand. V. Haer.

VANDER-HAERT (Florent), peintre et lithographe belge, né à Louvain en 1799, mort à Gand en 1846. Il fut d'abord élève de Geedts, puis il entra dans l'atelier d'un portraitiste en renom, François-Xavier Jacquin. Jusqu'à Vander-Haert n'avait tenté que des compositions légères, inuquées d'un crayon fantaisiste et sans trop de prétention. Après de Jacquin, il se mit à peindre, comme son maître, des portraits en pied et à mi-corps, grands comme nature, entre autres ceux de Marie Daub, de Thérèse Joris et du sous-préfet Sterckx. Malgré l'accueil bienveillant que l'on fit à ces portraits, Vander-Haert savait qu'il lui manquait beaucoup de choses et il se mit à étudier avec ardeur les chefs-d'œuvre de ses illustres devanciers. Il parcourut la Belgique et la Hollande faisant partout des copies des plus belles pages qui s'offraient à lui dans les musées; l'écrit lui vint de reproduire ses dessins en lithographie, et il obtint dans ce genre un succès complet; l'une des meilleures de ces lithographies est la *Femme en chapeau de paille* de Rubens. A cette époque, 1827 ou 1828, le dessin sur la pierre était tout nouveau en-

core. Il s'essaya aussi, avec Jean Vandorne, à la peinture de fleurs. Ce maître étant appelé à Paris, Vander-Haert fit le voyage avec lui (1829) et peignit dans le même genre des compositions, des études fort agréables. Ce n'était là qu'une fantaisie passagère; de retour en Belgique, il revint au portrait, dont il fit sa spécialité. Le *Portrait de la comtesse Vilain XIV* est l'œuvre qui marque surtout cette dernière phase de la carrière du maître, et peu s'en faut que cette toile, remarquable par la grandeur de l'allure, la finesse et la puissance du modelé, ne soit un véritable chef-d'œuvre. « Peut-être ce peintre eût-il atteint l'apogée du talent, dit M. Rosenwald, n'eût été une nonchalance, un goût de flânerie qu'on lui reprochait justement. » En 1836, la notoriété qu'il s'était acquise lui valut la chaire de dessin d'après l'antique, à l'école de gravure qui venait d'être fondée. Au Salon de cette même année, il exposa la *Famille Hornbrouck*, groupe de portraits extrêmement remarquables, puis les portraits du *Roi des Belges*, de la *Reine*, du *Duc* et de la *Duchesse d'Arenberg*. Vander-Haert a aussi gravé de nombreuses eaux-fortes. Parmi ses meilleures, il faut mentionner surtout : la *Bataille des éperons d'or*, d'après Keys; les *Derniers moments de Charles Ier*, d'après Wappers; *Marie de Bourgogne tombant de cheval*, d'après Mathieu; une *Vision de sainte Philomène*, d'après Wulfaert; le *Jeune Tobie rendant la vue à son père*, d'après Jean van Eyck; l'*Enfant à la levrette*, d'après Eug. Simonis.

VANDERHAGEN (Armand-Jean-François-Joseph), clarinettiste et compositeur français, d'origine belge, né à Anvers en 1753, mort en 1822. Successivement enfant de chœur dans sa ville natale, première clarinette dans la musique des gardes-françaises (1785), chef de cette musique (1788), il fit partie, après la Révolution, du corps de musique de la garde nationale de Paris et de l'école destinée à former les musiques militaires, entra, en 1798, dans la musique du Directoire, passa de la dans celle des consuls et devint plus tard sous-chef de musique des grenadiers de la garde impériale. Ayant perdu cet emploi à la seconde Restauration, il obtint à l'orchestre du Théâtre-Français une place qu'il conserva jusqu'à sa mort. Parmi les compositions de musique militaire qu'il a publiées, nous citerons : *Suites d'harmonie militaire*, à dix parties; deux grandes *Symphonies militaires*; *Airs d'opéras italiens*; quarante fanfares pour quatre trompettes et timbales; *Potpouri à grand orchestre*; *Concertos* pour flûtes, vingt-huit *Duos* pour deux flûtes; un grand nombre d'*Airs variés*; *Concertos* pour la clarinette; dix-sept *Duos* pour deux clarinettes. Vanderhagen a, en outre, publié plusieurs ouvrages didactiques, tels que : *Méthode claire et facile pour apprendre à jouer en très-peu de temps de la flûte*, livre qui prit à sa 3^e édition le titre de *Grande et dernière méthode de flûte*; *Méthode nouvelle et raisonnée pour le hautbois*; *Nouvelle méthode de clarinette*; *Nouvelle méthode pour la clarinette moderne à douze clefs*.

VAN DER HAGEN (Etienne), navigateur hollandais. V. HAGEN.

VAN DER HECK (Nicolas), peintre flamand. V. HECK.

VAN DER HELST (Barthélemy), peintre hollandais. V. HELST.

VAN DER HEYDEN (Jean), peintre hollandais. V. HEYDEN.

VAN DER LINDEN, nom de plusieurs hommes célèbres belges et hollandais. V. LINDEN.

VANDERLINT (Jacob), économiste anglais du XVIII^e siècle. Il n'est connu que par un livre intitulé : *le Numéraire répondant à tous les besoins ou Essai pour rendre une suffisante abondance de numéraire dans tous les rangs de la nation et pour accroître notre commerce tant extérieur qu'intérieur* (Londres, 1736, in-8°). Dugald-Stewart fait l'éloge de cet ouvrage; Vanderlint semble avoir, en quelque sorte, pressenti les doctrines du libre échange.

VAN DER LINT (Pierre), peintre belge. V. LINT.

VAN DER LINT (Hendrich), peintre et graveur belge. V. LINT.

VANDERLYN (John), peintre américain, né en 1776 à Kingston (État de New-York), mort en 1852. D'abord apprenti chez un maréchal ferrant, il attira par hasard l'attention d'Aaron Burns, le célèbre adversaire de Thomas Jefferson, qui l'emmena à New-York et le fit admettre dans l'atelier d'un peintre de cette ville. En 1803, il partit pour l'Europe et y perfectionna son talent, à Rome et à Paris. Dans cette dernière ville, il eut l'occasion de rendre de grands services à son ancien protecteur, alors pauvre et exilé. Vanderlyn revint plus tard se fixer définitivement en Amérique. Parmi ses toiles les plus remarquables, on cite : une *Ariane*, un *Martius* qui obtint une médaille d'or à l'une des Expositions de peinture de Paris, sous le règne de Napoléon I^{er}; un portrait de Washington, pour lequel il reçut du congrès une somme de 1,500 dollars et un *Débarquement de Christophe Colomb*.

VAN DER MAELEN (Philippe-Marie-Guillaume), géographe belge, né à Bruxelles en 1795, mort en 1869. Il a fondé, vers 1830, dans cette dernière ville, une Académie consacrée spécialement à l'enseignement géographique et dans laquelle sont amassées de précieuses collections à la disposition des élèves. M. Van der Maelen était membre de l'Académie royale de Belgique et de l'Institut historique de France. Parmi ses ouvrages, on cite : *Atlas universel* (Bruxelles, 1825-1827, 6 vol.), composé de quatre cents feuilles reproduisant la géographie physique, politique, minéralogique du monde entier; *Atlas de l'Europe* (1829-1830), en 165 feuilles; *Carte de la Belgique*, en quatre feuilles; *Dictionnaire des hommes de lettres, savants et artistes de la Belgique* (1837, in-8°) et divers *Dictionnaires géographiques* spéciaux.

VAN DER MAELEN (Edme-Martin), général français, né à Versailles en 1767, mort en 1813. Engagé en 1782, il était officier au commencement de la Révolution. Il fit, comme commandant d'un bataillon de volontaires du Jura, la campagne de 1793 sur le Rhin, devint chef de brigade l'année suivante, prit part aux campagnes de Moreau en Souabe et en Bavière, et par sa conduite pendant la retraite, après la bataille de Stokach, conquit le grade de général de brigade. Quelques mois plus tard, il fut attaqué par un corps d'Autrichiens supérieur en nombre à celui qu'il commandait et fut fait prisonnier. Rendu à la liberté en 1801, il partit pour les Indes, en qualité de commandant en second sous le général Decaen, fut promu général de division, et, après avoir longtemps défendu l'île de France contre les Anglais, fut réduit par le manque de forces suffisantes à la leur abandonner (1810). Il revint alors en France et fut envoyé à l'armée d'Espagne, où il eut le commandement d'une division sous le maréchal Soult. Il fut tué au passage de la Bidassoa, quelques jours seulement après avoir reçu le titre de comte.

VAN DER MEER (Jean), peintre hollandais. V. MEER.

VAN DER MERSCH (Jean-André), général belge. V. MERSCH.

VAN DER MEULEN (Antoine-François), peintre flamand, né à Bruxelles en 1634, mort à Paris en 1690. Entré dans l'atelier de Peter Snayers, peintre de paysages et de batailles, il se consacra exclusivement au même genre et ne tarda pas à dépasser son maître; ce qu'il réussissait surtout, c'étaient les campements, les rencontres de cavalerie. Il avait déjà exécuté pour des amateurs un nombre considérable de ces petites toiles, lorsque Lebrun eut l'occasion d'en voir quelques-unes à Bruxelles et signala leur auteur à Colbert; il conseilla au ministre non-seulement d'en acheter une collection, mais de faire venir Van der Meulen à Paris et de l'attacher au service de Louis XIV. L'artiste flamand fut aussitôt appelé, reçut un logement aux Gobelins, pour lesquels il eut à dessiner aussitôt quelques cartons, et une pension de 6,000 livres, indépendamment du prix qu'il devait recevoir de chacun de ses tableaux. A partir de cette époque (1656), Van der Meulen ne quitta plus la France; il suivit le roi dans toutes ses campagnes, avec mission de dessiner sur les lieux mêmes les villes fortifiées, leurs environs, les marches des troupes, les campements, les sièges et les prises de villes. La collection de ses tableaux, aujourd'hui dispersés en grande partie, mais que Louis XIV avait réunis dans les cabinets de ses diverses résidences, à Versailles, à Choisy et à Marly, représentait avec la plus scrupuleuse exactitude toute l'histoire militaire du règne. Son talent spécial était de rendre d'un pinceau facile et avec la plus grande netteté les épisodes si divers de la vie des camps, les marches, les haltes, les escarmouches; une fois le site choisi et l'épisode désigné, et le plus souvent c'était Louis XIV lui-même qui indiquait au peintre ses intentions, Van der Meulen couvrait rapidement sa toile, sur le terrain, et dessinait l'action avec une telle précision que chaque témoin ou chaque acteur de l'affaire s'y reconnaissait. Il rendait avec la même fidélité soit la configuration d'un champ de bataille, les positions des armées en présence, groupant sans confusion les corps de troupes engagés, soit la silhouette d'une ville et les divers détails d'un siège. Ses perspectives, même dans les toiles de petite dimension, sont immenses; mais elles ont un défaut, c'est de gagner jusqu'au haut du cadre. Cette particularité fait reconnaître entre tous les tableaux de Van der Meulen.

Le Louvre possède vingt-trois tableaux de l'artiste flamand; ce sont les débris de la collection de Louis XIV : *L'Armée du roi campée devant Tournay*; *Arrivée de Louis XIV devant Douai qu'il fait investir par sa cavalerie*; *Entrée de Louis XIV et de Marie-Thérèse à Douai*; *Vue de la marche de l'armée du roi sur Courtray*; *Vue de la ville et du siège d'Oudenarde*; *Entrée de Louis XIV et de Marie-Thérèse à Arras*; *Vue de la ville de Lille et de l'armée du roi devant la place*; *Combat près du canal de Bruges*; tous ces tableaux sont de 1667; *Vue de la ville de Dole* (1668); *Passage du Rhin* (1672); *Arrivée du roi au camp de Maastricht* (1673); *Siège de la ville et du château de Dinant* (1675); *Valenciennes prise d'assaut* (1677); *Vue de la ville de*

Luxembourg du côté des bords de Mansfeld (1684); *Siège de la ville et des châteaux de Namur*; *Vue du château de Fontainebleau*; cette toile représente Louis XIV et sa cour chassant un cerf; *Vue du château de Vincennes*, départ du roi pour la chasse; *Bataille à l'entrée d'une forêt*; *Bataille près d'un pont*; *Convoi militaire*; *Halte de cavaliers*; *Etude de chevaux*. Tous ces tableaux sont des chefs-d'œuvre. Le genre choisi par Van der Meulen, dit M. Viardot, exige des qualités nombreuses et des talents divers : une belle et savante ordonnance, du mouvement sans confusion, de l'ordre même au milieu d'une mêlée, l'étude et l'emploi judicieux des costumes, des armes, des mœurs militaires et civiles de l'époque, le don du portrait, l'art de représenter une foule d'objets différents, hommes, animaux, chevaux entre autres, monuments, paysages, même l'air et l'espace, et l'art enfin très-difficile de composer avec tant de détails un véritable ensemble où chaque objet soit à sa place et sous son jour, comme dans la nature même. En ce genre dont il fut à peu près le créateur et dont il est certainement le modèle, on doit désespérer de surpasser jamais les bonnes toiles de Van der Meulen.

Les musées de province possèdent également presque tous quelque tableau remarquable de cet artiste : *Reconnaissance de cavalerie autour de la ville de Luxembourg* (musée d'Angers); *Préparatifs du passage du Rhin*; le *Passage du Rhin* (musée de Caen); autre *Passage du Rhin*, répétition en petit du tableau du Louvre (musée de Dijon); *Louis XIV, escorté de ses gardes, rentrant au Louvre par le Pont-Neuf* (musée de Grenoble); *Cavaliers en reconnaissance* (musée de Lyon); *Combat de cavalerie à l'entrée d'un pont* (musée de Marseille); *Cavaliers devant une hôtellerie* (musée de Montpellier); *L'Armée de Louis de XIV devant Douai* (musée de Nancy); *Chasse au taureau dans la forêt de Fontainebleau* (musée de Nantes); *Siège de Dinant*; *Siège de Maastricht* (musée d'Orléans); *Entrée de Louis XIV dans la forêt de Vincennes*; *Prise d'Orsay, par Turenne* (musée de Tours). Parmi les musées étrangers, celui de l'Ermitage à Saint-Petersbourg possède seul quelques tableaux remarquables de Van der Meulen; ce sont, entre autres, un *Episode de la guerre d'Espagne* en 1650, une des premières œuvres du peintre, et un *Episode des guerres de Louis XIV en Flandre*. « Il serait difficile, dit M. Viardot, de trouver dans l'œuvre nombreuse de Van der Meulen une seule page supérieure à ces deux combats de cavalerie. Variété sans confusion, épisodes intéressants, beaux groupes, action vive, tumultueuse, pleine de feu, dessin châtié, couleur juste, rien ne leur manque. »

Les groupes principaux, dans les tableaux de l'artiste flamand, offrent toujours des portraits d'une ressemblance parfaite, au dire des contemporains, malgré l'exiguité des personnages; il en a peint quelques-uns de plus grande dimension : *Portrait équestre de Louis XIV*, tiers de nature (musée de Dijon); autre *Portrait de Louis XIV*, grande nature (musée de Douai); *Portrait du prince Eugène* (musée de Hampton Court, à Londres), etc. Parmi les tapisseries exécutées aux Gobelins d'après les cartons de Van der Meulen, on cite surtout : le *Mariage de Louis XIV avec Marie-Thérèse* et l'*Alliance du roi avec les Suisses*.

Van der Meulen, comblé de toutes sortes de faveurs et devenu fort riche, n'en finit pas moins sa vie d'une façon malheureuse. Il avait épousé une nièce du peintre Lebrun, et cette jeune femme, de mœurs légères, le désolait par ses infidélités; il en mourut de chagrin, dit-on. Il avait été reçu membre de l'Académie de peinture, le 13 mai 1673.

VANDERMONDE (Charles-Augustin), médecin français, né à Macao (Chine) en 1727, mort à Paris en 1762. Il fit ses études médicales à Paris, où il fut reçu docteur en 1750. Sa carrière, qu'il ouvrit d'une manière brillante par la publication du *Journal de médecine*, ne fut pas longue, car il mourut à peine âgé de trente-cinq ans, après avoir professé pendant plusieurs années la chirurgie à la Faculté de Paris et être devenu censeur royal en 1755. On a de lui : *Essai sur la manière de perfectionner l'espèce humaine* (Paris, 1756, 2 vol. in-12); *Dictionnaire de santé* (Paris, 1760, 2 vol. in-12); *Recueil périodique d'observations de médecine* (1754-1752), qui n'est autre que son journal.

VANDERMONDE (Alexis-Théophile), mathématicien français, né à Paris en 1735, mort en 1796. Comme il était d'une très-faible santé dans son enfance, son père, médecin de Landrecies, lui fit prendre de bonne heure des leçons de chant, dans l'espoir que ses poumons se fortifieraient par cet exercice de sa voix. Vers l'âge de trente ans, il connut le géomètre Fontaine, et s'appliqua dès lors de toutes les forces de son intelligence à l'étude des mathématiques. Il fit de séjourns l'engagea à se présenter à l'Académie des sciences. Il écrivit alors, *Sur la résolution des équations algébriques*, un mémoire qui lui ouvrit en 1771 les portes de ce corps savant, dans le recueil duquel ce travail remarquable fut aussitôt inséré. Parmi les autres mémoires qu'il lut vers la même époque à l'Académie mentionnons des *Recherches ana-*

lytiques sur les irrationsnelles d'une nouvelle espèce (1772) et un travail sur *l'élimination des inconnues dans les quantités algébriques*. On lui doit aussi la résolution de l'équation binôme du onzième degré, qui paraissait devoir former une barrière infranchissable.

Vandermonde avait étudié à fond la musique. Après avoir analysé les œuvres des meilleurs musiciens de son temps, il en arriva à cette conclusion, que l'art tout entier repose sur une loi générale, par laquelle, en s'aidant des procédés mathématiques, le premier venu peut devenir un compositeur. Il exposa les principes de sa méthode à l'Académie, en 1778 et en 1786, dans deux mémoires qui reçurent l'approbation de Gluck, de Philidor et de Piccini. Mais, en général, les mathématiciens trouvèrent trop de musique et les musiciens trop de mathématiques dans ces mémoires.

Lorsque la Révolution éclata, Vandermonde l'accueillit avec joie et fut l'un des savants auxquels le comité de Salut public fit appel pour préparer les succès de nos armées par le perfectionnement des armes et des munitions. Il fit, à cette époque, avec Monge et Berthollet, la belle découverte sur la différence entre la fonte et l'acier. Vandermonde concourut à la réorganisation de nos établissements scientifiques, par la fondation du Conservatoire des arts et métiers et la création du cours d'économie politique à l'Ecole normale. Son éloge a été fait par Lacépède. Les œuvres de Vandermonde ne consistent guère qu'en mémoires insérés dans le recueil de l'Académie des sciences et dans les *Annales de chimie*; mais, bien qu'il n'ait publié aucun ouvrage de longue haleine, ses travaux sont en haute estime auprès des géomètres.

VAN DER NEER (Egloor-Hendrick), peintre hollandais. V. NEER.

VAN DER NOOT (Henri-Nicolas), homme politique belge. V. NOOT.

VANDERSTRAETEN (Ferdinand), économiste hollandais, né Gand en 1771, mort en 1823. Il était négociant et, pendant des voyages qu'il fit en Angleterre, il observa la grande prospérité de cette contrée et s'occupa d'en rechercher les causes en étudiant la constitution, les mœurs et l'industrie agricole, manufacturière et commerciale de la Grande-Bretagne. Dans d'autres voyages, qu'il fit en France, en Allemagne et en Hollande, il acquit des connaissances étendues en économie politique. De retour dans sa patrie, il s'occupa d'abord de l'étude de l'agriculture flamande, puis publia des mémoires sur le commerce des grains, sur les manufactures, et un ouvrage intitulé : *De l'état actuel du royaume des Pays-Bas* (1819), pour lequel il fut condamné par la cour de Bruxelles à 3,000 florins d'amende, comme coupable d'avoir jeté l'alarme dans l'esprit des citoyens en prédisant la ruine du pays. Il eut encore à essayer plusieurs condamnations analogues pour des articles du journal *l'Ami du roi et de la patrie*, qu'il publiait à la même époque. De 1820 à 1823, il avait fait paraître la seconde partie de son ouvrage, qui est supérieure à la première sous le rapport de la méthode et du style. L'une et l'autre, du reste, annoncent dans leur auteur des connaissances profondes et des idées très-justes en économie politique.

VANDERSTRAETEN (Edmond), écrivain belge, né à Audenarde en 1826. Il fut attaché aux archives générales du royaume et rédacteur musical de *l'Echo du parlement belge*. Cet érudit s'est fait connaître par des travaux d'archéologie et des recherches sur la musique. Outre un assez grand nombre de notices sur divers personnages, il a publié plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Médecins et chirurgiens de l'hôpital Notre-Dame à Audenarde* (1856, in-8°); *Recherches sur la musique à Audenarde avant le XIX^e siècle* (1856, in-8°); *Recherches sur les communautés religieuses et les institutions de bienfaisance établies à Audenarde* (1857-1861, 2 vol. in-12); *Jacques de Goy* (1863, in-8°), etc.

VAN DER ULFT (Jacob), peintre hollandais. V. ULFT.

VAN DER VELDE (François-Charles), romancier allemand, né à Breslau en 1779, mort en 1824. Il étudia le droit à l'université de Francfort-sur-l'Oder, remplit, à partir de 1800, diverses fonctions judiciaires et était à sa mort commissaire de justice dans sa ville natale. Il avait débuté dans la littérature, en 1809, par des poésies et de petites nouvelles qui furent insérées dans différents journaux; il travailla ensuite pour le théâtre, auquel il donna entre autres pièces : *L'Armée destructrice*, les *Amazones de Bohême* et le *Théâtre des amateurs*. Ses premiers grands romans parurent dans l'*Abendzeitung* (Gazette du soir) et furent plus tard publiés à part en 3 volumes. Il fit ensuite paraître successivement : la *Conquête du Mexique*, les *Habitants de Lichtenstein*, *Armed Gyllensierstern*, la *Guerre des vierges de Bohême*, *Christine et sa cour*, le *Voyage d'ambassade en Chine*, etc. Van der Velde a emprunté les sujets de ses romans, pour moitié environ, à l'histoire de sa patrie; pour les autres, dont la scène se passe dans les contrées les plus diverses, il a su reproduire avec assez de succès la couleur locale, et donner à ses personnages des mœurs et un caractère appropriés à leur époque et leur

pays. Mais ses romans, remplis d'aventures extravagantes, n'offrent que peu d'intérêt et sont à peu près oubliés. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées par Hosttigger et par Théodore Hell (Dresde, 1824-1826, 25 vol.; Leipzig, 1862, 10 vol., 7e éd.). Plusieurs de ses romans ont été traduits en français par Loeve-Weimars, entre autres : *Noddock le noir* ou le *Brigand des Pyrénées* (1825); *Walaska* ou les *Amazones de Bohême* (1826); les *Anabaptistes* (1826); les *Patriciens* (1826), etc.

VAN DER VYNCKT (Luc-Joseph), historien belge, né à Gand en 1691, mort en 1779. Il étudia le droit à Louvain et devint, en 1759, membre du conseil de Flandre. On a de lui des *Recherches historiques et chronologiques sur les gouverneurs et gouvernantes des Pays-Bas*, et une *Histoire des troubles des Pays-Bas*, depuis 1495 jusqu'à la paix de Westphalie. Ce dernier ouvrage n'avait été tiré qu'à cinq exemplaires; il a été réimprimé en 1821, 3 vol. in-8°.

VAN DER WERFF (Adrien), peintre hollandais. V. WERFF.

VAN DE VELDE (Jean-François), théologien belge, né à Beveren, pays de Waes, en 1743, mort en 1823. Il fut ordonné prêtre en 1769, et devint bientôt après bibliothécaire de l'université de Louvain, où il obtint, en 1775, une chaire de théologie. Mais ses opinions exagérées le firent, à plusieurs reprises, suspendre de sa chaire et même exiler de cette ville. Cependant il était président du grand collège lorsque les Français envahirent la Belgique (1794). Il prit alors la fuite, fut compris dans l'arrêt de déportation rendu contre tous les professeurs de Louvain en 1797 et passa cinq années en Allemagne. De retour à Louvain, en 1802, il ne s'y occupa que de travaux historiques, fut amené, en 1811, au concile de Paris par M. de Broglie, évêque de Gand, dont il partagea ensuite la disgrâce. Exilé à Reims, il ne put rentrer dans sa patrie qu'après 1814. On a de lui, sous ce titre : *Synopsis monumentorum*, etc. (Gand, 1822, 3 vol. in-8°), l'abrégé d'un grand ouvrage sur les conciles tenus dans les Pays-Bas, ouvrage que la mort ne lui laissa pas le temps de publier. Il avait, en outre, écrit un grand nombre de brochures et de mémoires sur différents sujets.

VAN DE VELDE (Louis), écrivain militaire belge, né en 1805. Il a suivi la carrière des armes et est devenu colonel d'infanterie. M. Van de Velde s'est fait connaître par un grand nombre d'écrits, parmi lesquels nous citerons : *De la défense de la Belgique* (Bruxelles, 1849, in-8°); *Manuel de reconnaissances, d'art et de science militaires* (1853, in-18); *Quelques réflexions sur la tactique des différentes armes* (1855, in-8°); *Quelques réflexions sur l'organisation et la tactique de l'infanterie* (1855, in-8°); *Projet de défense générale du pays* (1857, in-8°); *Étude sur la défense des États* (1858, in-8°); *Étude sur les Indes anglaises* (1858, in-8°); *Notice sur le théâtre de la guerre en Italie* (1859-1860, in-8°); *Précis historique et critique de la guerre d'Italie en 1859* (1860, in-8°); *Considérations politiques, géographiques et militaires sur la guerre dans l'Italie centrale* (1863, in-8°); *Avvers et ses fortifications* (1864, in-8°); *Revue rétrospective et considérations sur la possibilité d'une guerre entre les puissances occidentales et la Russie* (1864, in-8°); *Rapport sur les appareils relatifs aux torpilles fabriquées à l'arsenal d'Amsterdam* (1874, in-8°), etc.

VAN DE ZANDE, corsaire français, né à Dunkerque. Il vivait dans la seconde moitié du XVIII^e siècle et avait longtemps navigué comme capitaine au long cours, lorsque, pendant la Révolution, nos colonies ayant été attaquées par l'Angleterre, il obtint des lettres de marque et arma un sloop portant 12 canons et 80 hommes d'équipage. Peu de corsaires de cette époque firent autant de mal au commerce de l'Angleterre. En 1798, le ministre de la marine écrivit à Van de Zande pour le féliciter, au nom du Directoire, des services qu'il avait rendus à l'Etat.

VANDI (Santo), peintre italien, surnommé *Santino da Ritratti*, né à Bologne en 1653, mort en 1716. Élève de Cignani, il mérita par son talent la faveur de Ferdinand, grand-duc de Toscane, et de Ferdinand, duc de Mantoue. Après la mort de ses deux protecteurs, il mena une vie nomade et résida tour à tour dans les principales villes de l'Italie. Le portrait était le genre auquel il s'était exclusivement consacré; il y était supérieur à tous les artistes de son époque et excellait aussi dans les portraits-miniatures pour dessus de tabatière et même pour chatons de bague.

VANDI (André-Jean-Dominique), chimiste italien, frère du précédent, né à Bologne en 1670, mort en 1763. Il était docteur en médecine et s'efforça de débarrasser la chimie de toutes les pratiques superstitieuses de l'alchimie. On a de lui : *De remediis* (Bologne, 1720); *De auri tinctura philosophica ejusque maxima in morbis curandis utilitate et præstantia* (1728); *De utilitate et præstantia philosophæ chymicæ* (1730); *De remediis officinalibus* (1752), etc.

VAN-DIËMEN (Terre de), lie de l'Australie. V. DIËMEN (Terre de VAN-).

VAN DIËMEN (Antoine), amiral hollandais. V. DIËMEN.

VANDIÈRE s. f. (van-diè-re). Ichtyol. Nom vulgaire du callionyme lyre.

VAN DŒVEREN (Gautier VAN), médecin hollandais. V. DŒVEREN.

VANDOISE s. f. (van-doi-ze). Ichtyol. Nom vulgaire d'un poisson du genre aile, très-commun dans les eaux douces de l'Europe.

— *Encycl.* Les *vandoises*, souvent confondues avec les chevesnes, s'en distinguent par des caractères qui ont paru à plusieurs auteurs assez importants pour qu'on en formât un genre particulier, sous le nom scientifique de *squalius*. Ces caractères sont : une tête plus effilée, des dents pharyngiennes plus épaisses, des écailles très-brillantes, la nageoire dorsale avec sept rayons raieux. La *vandoise* commune, appelée aussi vandèze, dard, gravelet, rotel, et improprement véron, atteint la longueur de 0m,25; elle a le corps oblong et de hauteur variable, mais peu comprimé latéralement, aminci aux deux extrémités, la tête relativement petite et étroite. Son dos est d'un gris verdâtre uniforme ou d'un beau bleu, avec des raies blanches longitudinales; les côtes du ventre sont jaunâtres ou d'un blanc argentin; les nageoires dorsale et caudale d'un gris noirâtre, les inférieures jaunâtres et souvent teintées d'orange vif. Ce poisson est répandu dans les eaux douces de l'Europe, surtout des contrées centrales; il vit dans les eaux claires et limpides, va par troupes et semble, pendant l'été, aimer à se jouer à la surface. Il nage avec une telle vitesse qu'il ressemble à un trait décoché, d'où le nom vulgaire de dard. Il fraye, en mars et avril, sur les pierres et les graviers. Il devient fort gras. Sa chair est molle, mais bonne et agréable au goût, surtout quand le poisson est frais et pêché en eau claire; elle passe d'ailleurs pour très-saine, ainsi que l'indique la locution proverbiale : *Sain comme dard*.

Vandrielle (Saint-), ancienne abbaye de bénédictins, dans le département de la Seine-Inférieure, à 4 kilom. S. de Caudebec, près de la Seine. Il n'en reste que des ruines informes. Cette abbaye, fondée en 648 par le saint qui lui donna son nom, fut ruinée par les Normands en 850, rétablie en 1035 par le duc de Normandie, puis reconstruite en grande partie au XVII^e siècle. V. WANDRIELLE.

VAN DYUSE (Prudent), poète et archéologue flamand. V. DYUSE.

VANDYCK ou mieux **VAN DYCK**, célèbre peintre flamand. V. DYCK (VAN).

VAN DYCK (Philippe), dit le petit **Van Dyck**, peintre hollandais. V. DYCK (VAN).

VAN DYKE (Henri-Stoe), poète anglais, né vers 1790, mort en 1828. Il fut, pendant presque tout le cours de sa vie, en proie à une douloureuse maladie. On a de lui : *Portraits poétiques*; l'*Anthologie batave*, en collaboration avec Bowring, recueil des productions les plus remarquables de la littérature hollandaise; la *Gondole* (Londres, 1829), collection de contes et d'esquisses en prose. Il avait, en outre, fourni au *London Magazine* plusieurs pièces de vers.

VANE (Henri, baron), homme d'Etat anglais, né en 1589, mort en 1654. Créé chevalier par Jacques I^{er} en 1611 et élu peu après au Parlement par la ville de Carlisle, il devint ensuite trésorier du prince de Galles et, en 1625, membre du conseil privé. Après avoir rempli, en outre, plusieurs missions importantes, il fut appelé aux fonctions de secrétaire d'Etat en 1639; mais Strafford le fit destituer de tous ses emplois et lui voua, dès lors, une haine implacable. Il fut l'un de ceux qui contribuèrent le plus à la chute et à la mort de ce ministre, et prit ainsi une part indirecte aux événements qui amenèrent la ruine de la royauté; mais c'est à tort qu'on l'a accusé d'en avoir été l'un des principaux instigateurs.

VANE (le chevalier Henri), homme d'Etat anglais, fils du précédent, né en 1612, décapité à Itaby-Castle en 1662. Il étudia à Westminster, puis à Oxford, et montra de bonne heure un grand enthousiasme pour les principes républicains. Au retour d'un voyage en France et à Genève, il manifesta un tel éloignement pour l'Eglise anglicane, que son père ne s'opposa plus à son départ pour la Nouvelle-Angleterre, où il fut élu (1636) gouverneur du Massachusetts. De retour en Angleterre, il fut nommé membre du Parlement (1640), où il se montra l'adversaire courageux du parti de la cour. Envoyé en qualité de commissaire pour entraîner l'Ecossie dans le parti du Parlement, il fut un des promoteurs de la ligue du covenant, prit part à tous les événements de la révolution, sans en approuver les excès, puisqu'il blâma ouvertement l'exécution de Charles I^{er}, entra au conseil d'Etat lors de l'établissement de la république (1649) et y resta jusqu'à la dissolution du Parlement par Cromwell (1653). Le Protecteur, n'ayant pu ébranler les convictions républicaines de Vane ni par les menaces ni par les promesses, lui fit arbitrairement subir un emprisonnement de quatre mois. Après l'abdication de Richard Cromwell, Vane fit partie du conseil d'Etat et tenta vainement de faire adopter une nou-

velle forme de gouvernement républicain. Après la restauration, Charles II le fit arrêter et condamner à mort. Il fut décapité en 1662 et mourut avec la plus grande fermeté. Il a laissé quelques écrits politiques et théologiques. Ses principes religieux le rattachaient aux idées d'Origène, et il a formé une secte de puritains qui prirent le nom de *seekers* (chercheurs). Il a exposé ses opinions religieuses dans les ouvrages suivants : *Une question salutaire proposée et résolue* (Londres, 1656, in-4°); les *Méditations de l'homme retiré ou le Mystère et le pouvoir de la piété apparaissant dans le monde vivant* (Londres, 1656, in-4°), livre où, entre autres sujets passablement obscurs, il traite de la création, de la nature et de la mission des anges, de l'arbre de la science du bien et du mal, de la chute de l'homme et du règne de mille années du Christ; *De l'amour de Dieu et de l'union avec Dieu* (1657, in-4°); la *Face des temps, où l'on découvre brièvement... le commencement, les progrès et la fin de l'inimitié et de la lutte entre la race de la femme et la race du serpent*, etc. (1662, in-4°), etc.

VAN EFFEN (Juste), publiciste hollandais. V. EFFEN.

VANEL, historien et magistrat français, qui vivait dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il était membre de la cour des comptes de Montpellier. Il a laissé : *Histoire du temps ou Journal galant* (Paris, 1685, 2 vol. in-12); *Galanteries des rois de France depuis le commencement de la monarchie* (Bruxelles, 1694).

VANELLE s. f. (va-nè-le — rad. *vanneau*). Ornith. Nom vulgaire du vanneau, dans le midi de la France.

— Bot. Nom vulgaire du stylidium pileux.

VANER v. n. ou intr. (va-né). Argot. S'en aller.

VANES (les), peuplade mythique, ennemie des Ases et des compagnons d'Odin. Elle devait habiter les bords du fleuve Tanais et était réputée pour sa science en magie. Après de longues luttes avec les Ases, on conclut enfin la paix; *Njord* et *Kvaser* furent donnés en otage aux Ases, et ceux-ci cédèrent *Hâner* et *Mimer* le poète. Freya, la fille de Njord, apprit aux Ases la science des enchantements et la sorcellerie.

VANES (Jacques), peintre flamand. V. ES.

VAN ESPEN (Zeger-Bernard), juriconsulte néerlandais. V. ESPEN.

VANESSA (miss VAN HOMRIGH, plus connue sous le nom de), maîtresse du satirique anglais Jonathan Swift. Swift, relégué dans une petite ville de la pauvre Irlande, s'échappait souvent de sa retraite et accourait à Londres, où l'attrait sa passion du bruit, du mouvement, son amour de la politique, surtout son ambition. Dans un de ces voyages, c'était au mois d'octobre de l'année 1710, il fit la connaissance de Mme Van Homrigh, riche veuve d'un Hollandais, commissaire de l'armée d'Irlande. Cette dame avait deux filles; l'aînée, âgée de dix-huit ans, était belle, possédait un esprit charmant; elle aimait les lettres et désirait les cultiver. « Swift, dit Crawford, offrit de diriger ses études, et, à l'aide de ses instructions et d'une application extraordinaire, elle fit d'abord des progrès qui étonnèrent le maître; mais, après un certain temps, il aperçut en elle des distractions dont il ne pouvait se rendre compte; l'étude, jusqu'alors son unique plaisir, paraissait ne plus l'intéresser. Swift lui en fit l'observation, demandant la cause d'un changement si inattendu : elle avoua sans détour qu'il était l'objet d'une passion que, malgré ses efforts, elle ne pouvait plus contraindre. L'étonnement de Swift fut extrême; mais, au lieu de raisonner, il traita sa déclaration de plaisanterie, employa le ridicule pour lui en prouver la déraison et chercha même à l'en faire rougir et la dégoûter; mais non-seulement elle persista à avouer son amour, elle voulut encore le justifier. Cette déclaration eut lieu au commencement de 1712; Swift avait alors quarante-cinq ans et miss Van Homrigh vingt. Voyant que la raillerie ne produisait pas l'effet qu'il en attendait, il lui parla sérieusement; ses raisonnements furent tout aussi inutiles. C'est alors qu'il céda. Tous les projets de bonheur qu'il avait formés pour passer le reste de ses jours avec la fidèle Stella furent dès ce moment détruits. Mlle Van Homrigh lui offrit sa main et sa fortune, que la différence d'âge et encore plus ses liaisons, ses engagements peut-être avec Stella lui défendirent d'accepter. » Le seul parti qui lui restait, le seul parti généreux; simplement honnête, était de ne plus revoir la folle et imprudente jeune fille et de retourner en Irlande vers celle qui l'aimait, l'attendait et depuis longtemps lui avait sacrifié sa vie.

Il n'en eut pas le courage. Il laissa la pauvre enfant, ivre d'amour, s'enlancer de plus en plus à la passion qui faisait sa vie, commettre imprudence sur imprudence; il la laissa venir jusqu'en Irlande, près de lui, près de Stella. On sait comment cet amour se termina. Vanessa apprit qu'elle avait une rivale et en mourut.

Crawford termine le chapitre qu'il consacre à Vanessa, dans son *Essai historique sur le docteur Swift*, par quelques particularités qui nous semblent intéressantes et que nous

croions devoir rapporter ici. « Vanessa, dit-il, avait fait un testament après le décès de sa sœur, par lequel elle laissait toute sa fortune à Swift; mais par un autre, fait la veille de sa mort, elle partagea ses biens entre M. Marshall et le célèbre docteur Berkeley, depuis évêque de Cloyne; le premier était son parent, l'autre un ami pour lequel elle avait toujours manifesté la plus haute estime. Elle pria ses exécuteurs testamentaires de faire imprimer, immédiatement après sa mort, sa correspondance avec Swift, ainsi que le poème de *Cadenus et Vanessa*; et, pour se conformer à ses intentions, ils avaient déjà mis sous presse plusieurs lettres, lorsque le docteur Sheridan en fut instruit et les engagea à les retirer. Néanmoins, malgré ses soins, le poème de *Cadenus et Vanessa* devint public; mais ce morceau de poésie et un petit nombre de lettres sont à peu près les seules pièces de cette correspondance qui aient été conservées. »

VANESSE s. f. (va-nè-se). Entom. Genre d'insectes lépidoptères diurnes, de la tribu des nymphalides ou type de celle des vanesides, comprenant un grand nombre d'espèces, répandues sur tout le globe, et dont douze habitent l'Europe : *Le vol des VANESSES est vif et rapide, mais de peu de durée*. (E. Desmarest.)

— *Encycl.* Les *vanesses* sont des papillons connus de tout le monde; ce sont ces insectes aux ailes anguleuses ou festonnées, peintes de riches couleurs; papillons qui, pour la plupart, éclosent sous nos yeux, le long des chemins; qui fréquentent les jardins, qui traversent de leur vol sautillant les rues des hameaux. Le paon de jour, le vulcain, la petite tortue, la belle dame ne sont-ils pas partout? Leurs images ont été faites plus souvent que celles des hommes les plus illustres ou des plus hauts personnages. Le plus remarquable papillon du groupe des *vanesses* est le paon de jour. Qui n'a admiré ses ailes si élégamment découpées, d'un rouge tirant sur le rouge brique, d'une incomparable fraîcheur; chacune portant une large tache analogue à celles du paon, où le noir, le jaune, le bleu violacé figurent à merveille une pupille, une prunelle, un iris? Le paon de jour se montre au printemps; il paraît de nouveau en été, souvent il reparait encore en automne. C'est sur les orties que vivent ses chenilles. Sous leur premier état, les *vanesses* habitent en commun; les individus d'une même ponte ne se séparent guère les uns des autres avant le terme de leur croissance, avant l'époque de leur métamorphose. Sur une tige d'ortie, les chenilles se poussent les unes les autres, rongent la même feuille. Quand tout est rongé, la troupe entière se porte sur une autre tige. Les chenilles du paon de jour sont d'un noir de velours pointillé de blanc; chacun des anneaux de leur corps, à l'exception du premier, porte six épines ramuses ou tout au moins ciliées de poils rigides. Leurs pattes sont construites pour grimper sur les tiges peu résistantes d'une plante herbacée. Pour se transformer en chrysalide, ces chenilles se fixent ordinairement aux feuilles de la plante qui a nourries ou aux plantes du voisinage. Quinze jours après, les papillons éclosent.

Le paon de jour n'est pas la seule *vanesse* ayant des chenilles qui mangent des orties. La plus commune est la petite tortue, dont les générations se succèdent rapidement pendant toute l'année. Le vulcain aux ailes noires, traversées par une bande d'un rouge écarlate, se nourrit également des orties au temps de sa première croissance. Les chenilles du vulcain, d'un gris jaunâtre, ont des habitudes plus solitaires que celles des autres *vanesses*; presque toujours, on les trouve isolées.

La belle dame, aux ailes rosées, a presque le monde entier pour patrie. D'après plusieurs observations, elle émigre en grandes troupes, parcourant d'immenses espaces lorsque les vents lui sont favorables. Ses chenilles vivent sur les chardons, rassemblées en nombre plus ou moins grand.

La grande tortue n'est guère moins commune que les précédentes dans notre pays. Ses chenilles vivent particulièrement sur les orties, et, dans les localités où on les rencontre, il est ordinaire d'en voir plusieurs milliers sur les mêmes branches.

Le morio est la plus grande de nos *vanesses*; moins répandue que ses congénères, elle est fort prise des amateurs. C'est d'ailleurs un fort beau papillon, avec ses ailes festonnées d'un brun marron, avec une bordure jaune clair précédée d'une série de taches bleues. Le morio a un vol plus élevé que les autres *vanesses* et il est plus difficile à saisir. Sa chenille vit par groupes plus ou moins nombreux dans les cimes des grands saules.

Le robert le diable, aux ailes fauves, marquées de noir, toutes découpées sur le bord terminal, ayant en dessous un petit trait blanc courbe, qui figure exactement la lettre C, est partout fort commun. Ses chenilles, assez régulièrement teintées de blanc rosé dans leur partie antérieure, vivent sur les orties et souvent aussi sur les orties. Dans le midi de la France, le robert le diable est remplacé par une espèce voisine, chez laquelle la ligne de la face inférieure des ailes offre la figure d'un L. Enfin, dans le

même genre, il est encore une très-petite espèce fort curieuse, à raison de la variabilité de sa coloration, c'est la carte géographique. Lorsque, vers la fin d'avril et dans les premiers jours de mai, on visite ces bois pleins de fraîcheur, arrosés par de petits ruisseaux faisant entendre leur murmure, on voit voltiger, puis se poser sur les orties, de charmants petits papillons bien reconnaissables pour des *vanesses* à leur port, et surtout à la forme de leurs ailes. Ces ailes, si fraîches qu'elles semblent veloutées, ont une couleur fauve, extrêmement vive, sur laquelle serpentent dans tous les sens des lignes noires, semblables aux lignes d'une carte géographique, ce qui explique le nom vulgaire de l'insecte.

VAN ESSEN (Jacques), peintre flamand. V. ES.

VANESSIDE adj. (va-nè-si-de — de *vanesse*, et du grec *eidos*, aspect). Entom. Qui ressemble ou se rapporte à la vanesse.

— s. f. pl. Tribu d'insectes lépidoptères diurnes, ayant pour type le genre vanesse.

VANET s. m. (va-nè). Ornith. Syn. de **VANNEREAU**.

VAN EUPEN (Pierre-Jean-Simon), prédicateur et homme d'Etat belge, né à Anvers en 1744, mort en 1804. Il étudia la philosophie et la théologie à l'université de Louvain et se fit une grande réputation comme orateur de la chaire. Successivement professeur au séminaire épiscopal, chanoine et grand pénitencier d'Anvers, il se prononça pour le parti libéral et devint secrétaire du conseil souverain de Bruxelles pendant la révolution des Pays-Bas contre l'Autriche (1789-1790). Il se mit à la tête de la fraction aristocratique pour anéantir les projets des démocrates belges et s'enfuit en Hollande à la rentrée des Autrichiens. Après la conquête de la Belgique par les Français, il revint dans sa patrie; mais, arrêté par les commissaires de la Convention et amené à Paris, il resta dans la prison de Bicêtre jusqu'à la chute de Robespierre. Il regagna aussitôt son pays natal, où il acheva sa vie dans les fonctions sacerdotales. Dans un pamphlet publié en 1791, les *Masques arrachés* (2 vol. in-18), on lui prête des discours fort dissolus et un penchant très-prononcé pour l'illumisme.

VAN EYCK (les), célèbres peintres flamands. V. **EYCK** (Van).

VANGA s. m. (van-ga). Hortic. Bêche à fer pointu, qu'on emploie dans certains terrains rocailleux.

— Ornith. Genre de passereaux, de la famille des laniidés, comprenant plusieurs espèces qui habitent l'Ancien continent, l'Australie et les îles voisines : *Les mœurs des VANGAS rappellent beaucoup celles des pie-grèches*. (Z. Gerbe.)

— Encycl. Ornith. Les oiseaux connus sous le nom de *vangas* forment un genre de passereaux qui ont pour caractères un bec dur, long, conique, courbé seulement à la pointe, qui est très-crochue et acérée; les bords des mandibules droits, tranchants; les pointes échancrées; les narines placées de chaque côté, à une petite distance de la base du bec et longitudinalement percées dans une masse cornée, converties en dessus par un cartilage; la base des mandibules garnie de soies rigides; les pieds médiocres; le tarse de la même longueur ou plus long que le doigt médian; les ailes médiocres. On connaît assez peu l'histoire des oiseaux qui constituent ce genre; on sait seulement que ces oiseaux, qui habitent différentes îles de l'archipel Indien et la grande terre de la Nouvelle-Hollande, sont d'un caractère turbulent, tracassier pour les autres oiseaux, et même féroce lorsque la force leur donne un empire absolu sur leurs adversaires. Ils se nourrissent de petites proies et paraissent dédaigner toute autre espèce d'aliments. On les trouve constamment sur la lisière des grandes forêts, rarement dans leur intérieur et jamais dans les plaines et les champs cultivés.

Ce genre renferme quatre espèces de l'Amérique méridionale et de Madagascar. L'espèce la plus importante est le *vanga* blanchot, qui a l'occiput et le derrière du cou gris; les ailes également vertes, émaillées de larmes jaunes; le corps, en dessus, d'un jaune soufre uniforme; il existe une tache brune au devant de l'œil. Cette espèce habite Madagascar; on cite encore le *vanga* écorché.

VAN GEEL (Louis), sculpteur belge. V. **GEEL**.

VAN GEER (Charles et Louis), naturaliste et homme d'Etat suédois. V. **GEER**.

VANGERON s. m. (van-je-ron). Ichthyol. V. **VANGERON**.

VANGEROW (Charles-Adolphe de), juriconsulte allemand, né à Schuffelbach, près de Marbourg (Hesse), en 1808. Il se livra, dès sa seizième année, à l'étude du droit, fut reçu en 1830 docteur et *privat-docent* à l'université de Marbourg et y fut nommé, en 1833, professeur extraordinaire, puis, en 1837, professeur ordinaire. En 1840, il succéda à Thibaut dans la chaire de droit romain à l'université de Heidelberg, où son enseignement eut beaucoup de succès. Il est devenu, en outre, successivement conseiller aulique (1842), conseiller aulique intime (1846) et con-

seiller intime (1849). On a de lui : *Commentarium ad legem XXII*, § 1er, c. *De jure deliberandi* (Marbourg, 1830); *Latini Juniani* (Marbourg, 1833), monographie de l'histoire du droit; *Guide pour des leçons sur les Pandectes* (Marbourg, 1837 et ann. suiv., 3 vol.), ouvrage très-estimé, dont la septième édition, considérablement augmentée et améliorée, a paru sous ce titre : *Manuel des Pandectes* (Marbourg, 1863-1868, 3 vol.); *De furto concepto ex lege XII tabularum* (Heidelberg, 1845); *Sur la lex Voconia* (Heidelberg, 1863). Il a, en outre, publié un grand nombre de travaux de jurisprudence dans les *Annales* de Richter, ainsi que dans les *Archives pour la pratique du droit*, dont il est codéiteur depuis 1841.

VAN GEUNS (Etienne-Jean), médecin et botaniste hollandais. V. **GEUNS**.

VANGEUR s. m. (van-jeur). Techn. Ouvrier qui pétrit la terre dans les briqueteries. Il Ouvrier qui prépare les vasons.

VAN GHILL (Céline-Anna), actrice française, née en 1847. Fille d'un musicien distingué, elle fit de bonnes études et parut le 8 octobre 1868 à l'Athénée, dans le *Petit Poucet*, de Laurent de Rillé. Son père composa et intercala exprès pour elle la romance de l'*Etoile*, qui fit le succès de la débutante. Engagée l'année suivante aux Folies-Dramatiques, elle créa avec les plus vifs applaudissements Méphisto du *Petit Faust*, d'Hervé (23 avril), puis joua aux Bouffes-Parisiens et passa ensuite aux Variétés, où elle interpréta les rôles de Fiorella des *Brigands*, de Gabrielle des *Cent vierges*, etc. En 1872, elle quitta une scène qui convenait si bien à la nature de son talent pour aborder à l'Opéra-Comique le rôle de Rose Fiquet des *Dragons de Villars*. « Douce d'une voix un peu plus étendue que ne le sont d'ordinaire celles des chanteuses d'opérette, dit un critique, elle écouta les conseils dangereux de ses admirateurs. Mlle Van Ghell déploya certainement de la gentillesse, une certaine verve et fit entendre de doux accords; mais la distance à laquelle elle resta de Mme Galli-Marié fut telle, que deux représentations suffirent pour rompre l'engagement. »

Elle retourna aux Variétés, où, dans l'emploi des travesties, elle tenait à juste titre le premier rang. Changeant encore de théâtre, elle alla jouer en 1874 aux Folies-Dramatiques la *Fiancée du roi de Garbe* et Chérrette de la *Fille de Mme Angot*. Elle a créé depuis aux Bouffes-Parisiens René de la *Créole*, d'Offenbach (3 novembre 1875), puis elle est revenue aux Variétés, où elle a retrouvé son véritable public. « Nature fine plutôt que pénétrante, dit M. Félix Jahyer, espègle avant d'être entraînante, tout ce que chante Mlle Van Ghell révèle du goût, et tout ce qu'elle dit est marqué au sceau de l'esprit. »

VANGIONS, en latin *Vangiones*, peuple de la Gaule romaine, établi dans la Germanie Ire, au S. des Carantens et au N. des Némètes. Leur capitale était *Vangiones* ou *Borbetomagus*, aujourd'hui Worms. Leur territoire correspond à peu près à la province bavaroise du Palatinat.

VAN GOYEN (Jean-Joseph), peintre hollandais, né à Leyde en 1566, mort à La Haye en 1656. Successivement élève de Schilperoord, de Jean Nicolai, de Jean de Man, de Henri Klok et de Willem Geritz, il se rendit vers 1615 à Paris, où il n'y avait pas encore un seul véritable paysagiste. Aussi les *Plages* et les *Ruines* de Van Goyen firent-elles grande sensation. Le jeune peintre reçut de nombreuses commandes, auxquelles, malgré sa prodigieuse facilité, il pouvait à grand-peu suffire. Cependant ses meilleures toiles n'étaient guère alors que des études. S'étant rendu à Harlem pour peindre des chasses sous la direction d'Isaïe van de Velde, il profita des conseils de ce maître; car, en l'espace d'un an, il devint aussi fort pour dessiner la figure, ce qu'il ignorait jusque-là, que pour tout le reste. « Ses sujets, dit Ch. Blanc, sont simples comme sa manière; ce sont ordinairement des vues de rivière, dont l'eau tranquille porte des bateaux marchands ou des barques de pêcheurs; sur le rivage et presque à fleur d'eau s'étendent ces terrains d'alluvion qui composent presque tout le sol de la Hollande; on y voit des hameaux sur pilotis et souvent le clocher d'une église de village, dont le peintre fait contraster les formes pittoresques avec les lignes de l'horizon. » Des camps nous apprend qu'autour de lui vinrent se grouper un grand nombre d'élèves, et qu'il ouvrit à Leyde une école fameuse par les paysagistes qu'elle a produits. Parmi ceux-ci, on remarque Berghem, Van der Kabel, Hermann Zafleaven, Jean Steen, qui séduisit sa fille, Marguerite van Goyen, et l'épousa. Les tableaux de Goyen sont très-répandus; on en trouve un peu partout et c'est sans doute à cela qu'ils doivent leur peu de valeur. Du reste, ses toiles ressemblent trop à des grisailles, maintenant surtout que le temps a ôté aux couleurs leur premier éclat et la remplacé par une teinte uniforme, brune et lourde. Si son coloris eût été plus chaud et plus frais, il n'aurait jamais baissé dans l'admiration publique. On voit au Louvre deux de ses paysages : un *Canal en Hollande*, signé et daté de 1647; *Bords d'une rivière* (1644) et une *Ma-*

rine, ainsi que quelques dessins à la pierre noire lavés d'encre de Chine.

VANGUIER s. m. (van-ghié). Bot. Genre d'arbres, de la famille des rubiacées, tribu des cofféracées, comprenant cinq ou six espèces, qui croissent dans l'Inde, dans l'Afrique australe et à Madagascar. Il On dit aussi VANGUIÈRE et VANGUIÈRE s. f.

— Encycl. Ce genre renferme de petits arbres, caractérisés surtout par des baies globuleuses, souvent comestibles, ce qui les distingue des genres voisins. Il comprend cinq ou six espèces, qui croissent dans l'Inde, à Madagascar et au Cap de Bonne-Espérance. La plus remarquable est le *vanguier comestible*; c'est un petit arbre à feuilles pétioles, ovales, entières, glabres, à fleurs en cymes axillaires; le fruit est de la grosseur d'une pomme, oblongue, à cinq loges renfermant chacune une semence en forme d'amande. Originaire de Madagascar, cette espèce a été introduite par la culture à l'île de la Réunion et jusqu'en Chine. On mange ses fruits quand ils sont très-mûrs; les nègres surtout en sont très-friands. Le *vanguier* est peu connu en Europe, où il exige la serre chaude.

VANHALLIE s. f. (va-nal-li — de *Van Halle*, botan. belge). Bot. Syn. de **BRAGANTIE**, genre d'aristolochiées. Il Syn. de **CONOPLÈS**, genre de cryptogames.

VAN HASSELT (André), littérateur belge, né à Maestricht en 1805. Il fut inspecteur général des écoles normales du royaume et membre de l'Académie de Belgique. M. Van Hasselt a publié, entre autres ouvrages : *Histoire de P.-P. Rubens* (1840, in-8°); *Belgique et Hollande* (1844, in-8°); *Histoire des Belges* (1848, 2 vol. in-12); *Les Belges aux croisades* (1846, 2 vol. in-12); *Primevères*, poésies (1854, in-12); *Nouvelles poésies* (1857, in-12); *La Belgique pittoresque, monumentale, artistique*, etc. (1858, in-12); *Poèmes* (1863, in-18); *Les Splendeurs de l'art en Belgique* (1848), avec M. Moke, etc. Enfin, il a fait paraître sous des pseudonymes un grand nombre d'autres ouvrages. On lui doit, sous le pseudonyme de Ch. André : *Cours de littérature française* (1854); *Leçons choisies de littérature*; *Mille et une leçons de littérature* (1862); *Ecrits de paraboles*, etc., et, sous celui d'*Alfred d'Aveline*, des traductions de contes allemands : *le Ravin des loups*; *la Feuille de trèfle*; *le Coffret aux belles histoires*; *les Veillées du vieux conteur*; *les Récits du coin du feu*, etc. Citons enfin de lui, sous ce dernier pseudonyme : *le Théâtre moral du jeune âge* (1864, in-8°); *la Chambre à la porte de fer* (1865, in-8°), etc.

VAN HECKE ou **VANECK**, musicien français qui vivait dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Il inventa à Paris, vers 1770, une guitare à douze cordes, à laquelle il donna le nom de bissex, et qui est complètement oubliée aujourd'hui. Van Hecke avait aussi publié une *Méthode de bissex* et une *Méthode de violon*.

VAN HEEL (Daniel), peintre belge, né à Bruxelles en 1607. On ne sait rien de sa vie. Après avoir cultivé le paysage, il s'adonna exclusivement à la reproduction des incendies, qu'il rendait avec une vérité saisissante. Ses principales toiles sont : *l'Embrasement de Sodome* et *l'Incendie de Troie*.

VAN HEEM (Jean-David), peintre hollandais. V. **HEEM**.

VAN HELMONT (François-Mercure), alchimiste et hébraïsant. V. **HELMONT**.

VAN HELMONT (Jean-Baptiste), chimiste et médecin belge. V. **HELMONT**.

VAN HELMONT (Ségres-Jacques), peintre flamand. V. **HELMONT**.

VAN HELST (Barthélemy), peintre hollandais. V. **HELST**.

VAN HELL STOCCADE (Nicolas), peintre hollandais, né à Nimègue en 1614, mort on ne sait à quelle époque. Élève de son beau-père, David Ryckaert le Vieux, il alla se perfectionner en Italie, passa plusieurs années à Rome et à Venise, puis vint en France, où ses toiles obtinrent beaucoup de succès et lui valurent le titre de peintre du roi. Il retourna plus tard s'établir dans sa patrie, où, cependant, l'on rencontre fort peu de ses compositions. Elles sont en majeure partie restées à Rome et à Venise, ou bien ont passé en Angleterre, où elles étaient particulièrement recherchées. Cet artiste cultivait surtout le genre historique, et il a su faire preuve d'originalité en traitant des sujets qui déjà avaient été maintes fois abordés par d'autres. On cite, comme ses meilleures toiles : *Andromède, Clélie et Joseph distribuant le blé aux peuples de l'Egypte*. Van Helt excellait aussi dans le portrait.

VAN HEURAET, géomètre hollandais. V. **HEURAET**.

VAN HEURCK (Henri), naturaliste belge, né à Anvers en 1838. Après de solides études à l'Athénée d'Anvers et à l'université de Louvain, le docteur Henri van Heurck alla suivre les leçons du professeur Schacht, à l'université de Bonn. En 1867, il fut nommé professeur de chimie à l'école industrielle d'Anvers. Il consacra ensuite une partie de sa fortune à l'érection d'un musée botanique, qu'il mit généreusement à la disposition des travailleurs. Dès l'année 1858, il avait fondé

la Société botanique d'Anvers, où depuis lors il fait chaque année un cours gratuit de botanique en langue flamande. En 1864, il fonda également la Société phytologique et micrographique de Belgique, dont les séances sont très-suivies.

Le docteur Van Heurck a publié bon nombre de travaux remarquables, dont les principaux sont : *Prodromes de la flore du Brabant*, en collaboration avec M. Vesmael (Louvain, 1862, in-8°); *Herbier des plantes rares de Belgique* (1864, in-12); *Flore médicale belge*, par les docteurs H. van Heurck et Victor Guibert (Louvain, 1864, in-8° de 450 p.); le *Microscope, sa construction, son maniement et son application aux études d'anatomie végétale* (Anvers, 1865), ouvrage qui fut couronné par la Société royale d'horticulture.

VAN HEURNE (Jean), médecin hollandais. V. **HEURNE**.

VAN HEUSDE (Jean-Adolphe-Charles), philologue hollandais. V. **HEUSDE**.

VAN HEUSDE (Philippe-Guillaume), philologue hollandais. V. **HEUSDE**.

VAN HOECK ou **HOEK** (Jean), peintre flamand. V. **HOEK**.

VAN HOEVEN, nom de deux savants hollandais. V. **HOEVEN**.

VAN HOLSBECK (Henri), médecin belge, né à Bruxelles en 1829. Il est attaché comme chirurgien à l'hospice de Sainte-Gertrude, à Bruxelles. Savant praticien, il s'est fait connaître en outre par la publication de plusieurs ouvrages, notamment : *Compendium d'électricité médicale* (1860, in-12); le *Médecin de la famille* (1860, in-18); le *Médecin et l'ouvrier* (1860, in-12); *Annuaire médical de la Belgique* (1861, in-12); *Précis d'hygiène et de médecine à l'usage des gens de mer* (1861, in-12); *Traité d'anatomie* (1861, in-8°); *Traitement des maladies par l'eau froide* (1861, in-12); *l'Industrie dentellière* (1862, in-12); *Code médical belge* (1863, in-12); *la Danse des tables et des esprits* (1863, in-8°); *Lettres sur le magnétisme animal* (1863, in-8°); *Des paralysies et de leur traitement* (1863, in-8°); *Vade-mecum du malade et du touriste* (1864, in-12); *la Guérison de la goutte* (1865, in-8°), etc.

VAN HOOFT (Pierre-Corneille), historien et poète hollandais. V. **HOOFT**.

VAN HOOGSTRAATEN, nom d'érudits et d'artistes hollandais. V. **HOOGSTRAATEN**.

VAN HOOREBEKE (Charles-Joseph), botaniste flamand, né à Gand en 1790, mort en 1821. Il était membre de l'institut des Pays-Bas et laissa un *Herbier de la Flandre occidentale*, qui devait être utilisé pour la réédition d'une flore belge, à laquelle il travaillait, mais qu'une mort prématurée ne lui permit pas de publier. On a donné en son honneur le nom de *hoorebeekia Chiloensis* à une plante originaire des Cordillères du Chili.

VAN HORN (Jean), médecin suédois, né à Stockholm en 1662, mort dans cette ville en 1724. Il étudia la médecine à Paris et à Leyde, où il passa son doctorat (1690). De retour dans sa ville natale, il fut nommé professeur d'anatomie et, en 1724, premier médecin du roi Frédéric. Les principaux ouvrages de ce médecin, qui s'occupa surtout d'obstétrique, sont : *De partu præternaturali* (Leyde, 1690) et *l'Accoucheuse exercée* (Stockholm, 1697), souvent réédité.

VAN HOVE (Antoine), en latin *Antonius Hovensis*, poète et historien hollandais, né à Egmont vers 1505, mort en 1568. Admis dans l'ordre des bénédictins, il s'adonna à la poésie et à l'histoire et devint abbé d'Epiermach, dans le Luxembourg (1563). Outre des poésies latines, on lui doit : *Zuermondius vel de temporis nostri statu* (Leyde, 1563, in-12), dialogue sur la providence, l'immortalité de l'âme, etc.; *De arte amandi Deum* (Cologne, 1566, in-12), avec des poésies latines; *Histoire des seigneurs et des comtes d'Egmont* (1630, in-12), rééditée en 1664 avec des additions.

VANHOVE, acteur français, né dans la Flandre française vers 1738, mort à Paris en 1794. Entré fort jeune au théâtre, il se voua immédiatement aux rôles de père noble, qu'il joua à Lille avec succès; puis il obtint, en 1777, un ordre de début au Théâtre-Français, pour remplacer Brizard, et se fit applaudir dans le *Père de famille*, le *Glorieux*, *Hypermnestre* et *Mahomet*. En peu de temps, cet artiste consciencieux acquit entièrement la faveur du public. S'il manquait un peu de distinction, s'il prêtait aux héros tragiques l'allure pesante du bourgeois flamand, il possédait en revanche au suprême degré le naturel, la chaleur et l'émotion communicative. Ses principaux rôles étaient : Courval dans *l'Ecole des pères*, Gêronte du *Menteur*, Hartley d'*Eugénie*, don Diègue du *Cid* et le vieil Horace. Vanhove était la père de Mme Talma.

VANHOVE (Cécile-Caroline-Charlotte), comédienne et femme auteur, fille du précédent, née à La Haye le 10 septembre 1771, morte à Paris le 11 avril 1860. Charlotte Vanhove fut dès l'enfance destinée au théâtre et apprit en se jouant les premiers éléments de l'art dans lequel elle devait s'élever si haut. C'était une toute mignonne et vive créature, qui fut dès son enfance ce

que l'on appelle une petite merveille. On lui faisait jouer la petite Louise du *Malade imaginaire*, Joas d'*Athalie* et d'autres personnages enfantins. Mais bientôt ses parents songèrent à cultiver sérieusement les dons naturels de leur enfant, et on lui donna pour maître Dorval, médiocre comédien, mais excellent professeur, quoique trop classique. Moins bien douée, Charlotte Vanhove aurait été comme étouffée sous ce maître; tout au plus serait-elle arrivée à l'art du bien dire; mais elle sut lui laisser ses défauts et ne lui prendre que ses qualités, la tenue, le tact, la mesure.

Bientôt le maître déclara que son élève pouvait paraître dans de véritables rôles; le 8 octobre 1785, à l'âge de quatorze ans, Charlotte Vanhove débuta à la Comédie-Française, dans le rôle d'Iphigénie de la tragédie de Racine. Son succès fut complet. Elle parut ensuite dans seize rôles différents, et tous confirmèrent les espérances qu'elle avait données. Les mémoires et les correspondances du temps parlent de l'enthousiasme qui l'accueillit et présagent en elle celle qui fera oublier les Dangeville, les Gaussin, les Desgarcins et les Contat. « Tout Paris se porta en foule pour l'admirer, dit Bachaumont (*Mémoires*); les applaudissements se font entendre au loin, jusque dans la rue, » et Laharpe écrit au grand-duc de Russie : « La petite Vanhove est l'idole du public. » Beaumarchais, à peine sorti de Saint-Lazare, courut l'entendre le soir même dans le rôle d'Eugénie, qu'elle venait de créer, et M.-J. Chénier, pour lui témoigner sa reconnaissance de la façon dont elle interprétait son héros, lui abandonna ses droits d'auteur lors de son premier ouvrage, *Edgar* ou le *Page supposé*. Drame, tragédie, comédie, tous les genres semblaient également de son domaine, et tous les braves de l'auditoire venaient le lui témoigner et susciter, comme toujours, des rivalités jalouses. A l'instigation de Mlle Contat, le maréchal de Duras, auquel incombaient la haute inspection du théâtre, décida que Mlle Vanhove ne prendrait rang qu'après Mmes Laurent et Emilie Contat, sœur de l'artiste renommée. Mlle Vanhove, ne pouvant digérer l'affront, défendit à sa fille de paraître le soir sur la scène, où pour la troisième fois elle jouait le rôle d'Eugénie. Comme elle était la favorite du public et que nulle n'était en mesure de jouer le rôle, l'arbitrage comique jugea prudent de capituler, et l'arrêt du maréchal subit, aux dépens de l'offensive Mlle Laurent, un amendement dont se contentèrent les Vanhove. L'année suivante, le 31 janvier 1789, comme on représentait pour la première fois la *Fausse inconstance*, de la comtesse Fanny de Beauharnais, la pièce sombra dès le second acte, au milieu d'outrages et de sifflets. Les comédiens étaient abusés par la fureur du public. Mlle Vanhove s'avance vers la rampe et dit : « Messieurs, voulez-vous qu'on baise la toile, ou que l'on joue autre chose? Que voulez-vous? — *Nanine*, » dit une voix. Mlle voit répéter : « *Nanine! Nanine!* » C'était un ordre, et comme il n'y avait pas d'autre Nanine que Mlle Vanhove, cette fin de soirée fut pour elle un triomphe.

Par suite du mauvais vouloir et de la jalousie de Mlle Contat et de Mlle Desgarcins, l'élève de Dorval dut pendant plusieurs années se contenter des rôles secondaires. La retraite prématurée de la dernière vint enfin lui permettre de se produire de nouveau dans les rôles qu'elle avait été forcée d'abandonner; elle créa avec beaucoup d'éclat les personnages d'*Odeïde d'Abufar*, et de Cassandre d'*Agamemnon*. Dans les *Dangers de Copinon*, drame représenté le 19 janvier 1790, elle fut encore supérieure à elle-même, et C. Laya lui dut en grande partie le succès de son ouvrage.

Le 7 octobre de la même année, Charlotte Vanhove joua pour la première fois le rôle de la *Cocquette corrigée* et y obtenait un grand succès. Martainville a dit d'elle : « Cécile Vanhove possédait un réel talent; il peut se plier à tous les genres et on ne la trouvera jamais déplacée; mais la tenue, la noblesse qu'exige le rôle de la *Cocquette* ne s'accordent malheureusement pas avec son physique, qui la sert mal dans les premiers rôles. Qu'elle se borne donc au genre que la nature semble lui avoir départi, qu'elle continue à nous étonner, à nous faire verser de douces larmes; mais qu'elle renonce à un emploi où son talent peut encore commander les applaudissements, mais où il ne les entraînera jamais. »

Nous ne savons ce que Martainville entend par ce physique « qui la sert si mal; » on croirait qu'il a voulu dire qu'elle était affreuse. Mlle Vanhove était fort belle, d'une beauté sympathique et touchante.

Vanhove, autre Gaussin, enchante tous les cœurs, » a dit Legouvé; et l'on sait quel charme Mlle Gaussin, la Zaire par excellence, répandait sur tous ses rôles. Zaire n'était pas le plus complet triomphe de Mlle Vanhove; Talma la trouvait supérieure dans Montme, et il n'y avait qu'elle alors pour interpréter ces pures créations de Racine, Andromaque, Bérénice, Iphigénie; elle réussit également dans Antigone d'*Étœcle* et *Polynice*, tragédie de Legouvé; dans Cassandre d'*Agamemnon*, tragédie de Lemerrier, dans Mélanide de *Mélanide* ou la *Religieuse*.

Mlle Vanhove s'était mariée, presque à ses débuts, avec un musicien de l'orchestre,

Louis Petit; cette union ne fut point heureuse, à ce point que les jeunes époux profitèrent de la loi du divorce, le 26 avril 1794, pour rompre d'un commun consentement les liens de leur mariage. Quelques années après, le 16 juin 1802, Mlle Vanhove épousait Talma. « Ce mariage, qu'eût envié une enthousiaste, ne fut pas précisément, dit M. Parisot, la réalisation de son idéal. D'abord, si c'eût été en Hermione et en Juliette qu'elle eût aimé l'illustre artiste, elle eût eu passablement à souffrir par le cœur après ou même avant un an ou deux révolus de mariage; ensuite, c'est un bonheur calme et sans cahots qu'elle ambitionnait... » et avec un budget en équilibre, ce qui était difficile avec les habitudes de Talma.

En 1811, Mme Talma-Vanhove abandonna la scène devant l'astre naissant de Mlle Mars, qui menaçait de l'éclipser. Après la mort de Talma, elle épousa, quoique âgée de près de soixante ans, un jeune gentilhomme belge et vécut avec lui dans la retraite, consacrant ses loisirs à écrire des souvenirs sur Talma et des préceptes généraux sur l'art dramatique. Elle survécut longtemps encore à cette publication, car elle mourut presque nonagénaire en 1860. Ses *Études sur l'art théâtral* (Paris, 1836, in-8°) renferment d'excellents aperçus et de précieux conseils aux artistes; on y sent l'expérience d'une actrice supérieure; ses *Anecdotes inédites sur Talma* sont intéressantes et écrites au courant d'une plume vive et spirituelle. Les mêmes qualités distinguent deux comédies qu'elle fit jouer : les *Deux Méricourt*, un acte en vers (1er décembre 1829), et *Laquelle des trois*, comédie en trois actes, jouée à sa représentation d'adieu.

VANHOVE (Victor), peintre et sculpteur belge, né à Renaix en 1823. Après avoir achevé à Paris ses études, qu'il avait commencées à Gand et à Bruxelles, il est rentré dans son pays, sans cesse d'envoyer ses travaux à nos expositions. Il s'est fait remarquer pour la première fois en 1853 par son *Enfant jouant avec un chat*, petit morceau d'une facture gracieuse, qui suivit immédiatement un groupe d'un puissant effet dramatique, l'*Esclave nègre après la bastonnade* (1855); ce groupe valut à l'auteur une 3^e médaille. En 1857, il ne fut pas moins heureux avec le *Buste de Mlle Amélie Galat*. C'est en 1863 qu'il débuta comme peintre par les *Orphelins allant à la messe*. Ce tableau, où le costume et les physionomies jouent un rôle important, se recommandait surtout par une composition pittoresque, vivement enlevée sur un paysage très-agréable. Une 3^e médaille vint encore cette fois récompenser les efforts de l'artiste. Il a depuis exposé un certain nombre de tableaux de genre : le *Dimanche d'une jeune fille protestante* et un *Portrait* (Salon de 1864); la *Complainte nouvelle*, le *Chemin de l'école* (1865); la *Mère malade* (1866); *Une mère heureuse*, la *Femme du contrebandier* (1867); la *Femme du marin*, *Après le bain* (1868); le *Dimanche matin* (1869); les *Images*, intérieur hollandais (1870).

VAN HUCHTENBURGH ou HUGTENBURGH (Jean), peintre et graveur hollandais. V. HUCHTENBURGH.

VAN HUEVEL (Jean-Baptiste), médecin belge, né à Bruxelles en 1802. Il fit ses études médicales à l'université de Liège et devint professeur à l'université libre de Bruxelles, puis chirurgien en chef de l'hospice de la Maternité de cette ville. M. Van Huevel est l'inventeur de deux instruments appelés à rendre de grands services dans la pratique des accouchements, le pelvimètre et le forceps-scie. On lui doit un *Mémoire sur la pelvimétrie et sur un nouveau mode de mensuration pelvienne* (Bruxelles, 1840, in-8°) et une édition du *Traité théorique et pratique des accouchements* de P. Cluzeaux (Bruxelles, 1846, in-8°, avec atlas).

VAN HULST (Félix-Alexandre), jurisconsulte belge. V. HULST.

VAN HULTHEM (Charles-Joseph-Emanuel), bibliophile belge. V. HULTHEM.

VAN HUYSUM (Jean), peintre hollandais. V. HUYSUM.

VANIER (Victor-Augustin), grammairien français, né à Suresnes en 1769, mort vers 1845. Il fit ses études chez les bénédictins de Saint-Germain-des-Près, et, comme il était sans fortune, il se trouva heureux d'entrer comme employé au ministère de la justice. Après dix-neuf ans passés dans les bureaux, il devint, en 1805, chef des équipages à l'armée des Pyrénées-Orientales, puis contrôleur des vivres dans les provinces illyriennes (1809). A son retour à Paris (1810), il ouvrit des cours publics de grammaire à l'Oratoire et fonda ensuite une Société grammaticale qui, morte de langueur après un an d'existence, ressuscita en 1814, et que Vanier fut appelé à présider plusieurs fois. On lui doit, entre autres écrits : *Grammaire pratique* (Paris, 1824, in-12); *Traité d'analyse logique et grammaticale* (1826); *Dictionnaire grammatical, critique et philosophique de la langue française* (1836, in-8°); la *Réforme orthographique* (1839, in-32); l'*Art d'enseigner aux enfants et aux adultes* (1838, in-8°), etc.

VANIÈRE s. f. (va-ni-ère — du nom du P. Vanière). Bot. Syn. d'ELATOSTEMME, genre

de plantes de Cochinchine. || On dit aussi VANIERE.

VANIÈRE (Jacques), jésuite, célèbre poète latin, né à Causses, diocèse de Béziers, en 1664, mort en 1739. Il professa les humanités dans divers collèges de sa compagnie, s'adonna à la poésie pastorale et publia successivement plusieurs petits poèmes, *Stagna* (les *Etangs*), *Columba* (les *Colombes*), *Olus* (le *Potager*), etc. Encouragé par le brillant succès de ces poésies, il les réunit, les refondit dans un seul ouvrage contenant la description de la vie et des travaux des champs, et qu'il publia sous le titre de *Prædium rusticum*, poème dans lequel, de l'aveu des meilleurs critiques, il s'est approché de Virgile autant qu'il est permis aux poètes latins modernes de le faire. Ce poème n'a paru complet qu'en 1730 à Toulouse. Il a été traduit en français par Bertrand d'Ilalouvy (1756). On a encore de Vanière un *Dictionarium poeticum* (Lyon, 1740) et des *Opuscula* qui renferment des poésies fugitives.

VANIÈRE (Ignace), neveu du précédent, mort à Paris en 1768. Il a laissé : *Nouveaux amusements poétiques* (1755, in-12); traduction des *Odes* d'Horace (1761, in-8°); *Cours de latinité*, etc.

VANIKORO (île), nommée aussi *Manicolo* et *île de La Pérouse*, île de l'Océanie, Polynésie, dans l'archipel de Santa-Cruz, au N. des Nouvelles-Hébrides, par 12° de latit. S. et 163° 30' de longit. E.; 1,500 hab. environ, de race noire océanienne. Les côtes sont environnées de brisants; l'île elle-même est élevée et couverte de forêts. Climat malsain. Le capitaine anglais Dillon, qui visita Vanikoro en 1826, trouva sur la côte orientale de l'île et rapporta en France les indices du naufrage de La Pérouse. Deux ans après, l'amiral Dumont d'Urville visita cette île et y éleva une mausolée qui rappelle le souvenir du désastre du célèbre navigateur français.

VANILLE s. f. (va-ni-lle; ll mll. — ital. *vaniglia*, espagn. *vainilla*, *vainica*, diminutif de *vaina*, gousse, qui représente le latin *vagina*, gaine, gousse). Bot. Fruit d'une espèce de vanillier; parfum extrait de ce fruit : *Aucun aromate ne peut remplacer la VANILLE*. (Th. de Berneaud.) *Le commerce tire surtout sa VANILLE du Mexique*. (P. Duchartre.) *L'infusio d'avoine sent la VANILLE*. (Maquiel.) Le meilleur cacao s'embaume de vanille.

DELLIE.

|| Syn. de VANILLIER : *Il ne parait pas qu'aucune des VANILLES du Brésil forme la substance connue dans le commerce*. (Lindley.) || Nom vulgaire de l'héliotrope, plante dont les fleurs exhalent un parfum de vanille.

— Comm. Liqueur faite en infusant des gousses de vanille dans l'eau-de-vie.

— Encycl. Le genre *vanille* ou *vanillier* renferme des arbrisseaux, à tiges noueuses, grimpantes, munies de vrilles ou plutôt de crampons et portant des feuilles alternes, entières, ovales ou oblongues. Les fleurs, grandes, réunies en bouquets terminaux, présentent un périanthe à six divisions alternant sur deux rangs, la division interne inférieure différant très-notablement des autres, comme dans la plupart des orchidées; des étamines épiphytes, dont l'anthère renferme un pollen à masses granuleuses; un ovaire infère. Le fruit est une capsule allongée, presque siliquiforme, bivalve, pulpeuse à l'intérieur. Ce genre comprend un petit nombre d'espèces, qui habitent les régions chaudes de l'Amérique centrale. Elles vivent surtout dans les forêts montagneuses et humides et croissent en épiphytes ou faux parasites sur le tronc des arbres, où elles s'élèvent souvent à une hauteur de 10 mètres.

La *vanille à feuilles planes* est un sous-arbrisseau à tige charnue, arrondie, grosse comme le doigt, souvent plus épaisse dans sa partie supérieure, longue de 7 à 8 mètres, sarmenteuse et s'accrochant aux arbres ou aux corps voisins par des fibres radicales; cette tige porte des feuilles alternes, sessiles, épaisses, charnues, un peu coriaces, oblongues, lisses, lustrées, d'un vert glauque, à bords légèrement ondulés. Les fleurs sont grandes et réunies au nombre de cinq ou six en bouquets terminaux; les divisions du périanthe sont blanc jaunâtre à la base et vertes au sommet. Les fruits, vulgairement nommés *gousses*, sont des capsules presque cylindriques, longues de 0m,12 à 0m,24, remplies d'une pulpe odorante et savoureuse, dans laquelle sont disséminées des graines très-petites et très-nombreuses. Cette plante est répandue dans l'Amérique centrale, d'où elle a été introduite dans quelques îles de l'Océan Indien.

La culture de la *vanille*, dans les régions tropicales, ne présente aucune difficulté. On se contente de la planter à l'ombre dans les bois ou les ravins très-chauds, le long des arbres à écorce molle et spongieuse; la elle végète avec vigueur. Sous nos climats, cette plante exige la serre chaude humide, une terre fraîche, légère et substantielle, des arrosements fréquents en été et rares en hiver. On la multiplie aisément de boutures faites avec des tronçons de tige; celles-ci se conservent fraîches pendant plusieurs mois et peuvent ainsi être facilement transportées. On les plante en pot, que l'on plonge dans la

tannée. On a soin de mettre les pieds de *vanille* contre un arbre, un mur ou un pilier, le long desquels ils poussent, dans les premiers temps, fixer leurs crampons. Quand la plante est arrivée presque au niveau du toit de la serre, on la fait courir sur de longs fils de fer horizontaux; elle végète très-bien de cette manière. On peut même la faire fructifier, si l'on a soin de pratiquer sur les fleurs la fécondation artificielle. On a obtenu ainsi des gousses de *vanille* possédant un arôme au moins aussi développé que celui qu'elles acquièrent en plein air dans les pays chauds. Les résultats observés au Jardin des plantes de Paris, à Liège et ailleurs démontrent qu'on pourrait établir en Europe des cultures avantageuses, vu le prix élevé de cette denrée.

C'est cette espèce qui fournit la majeure partie de la *vanille* du commerce, longtemps attribuée à tort à une autre espèce, dont nous parlerons plus loin. Les procédés de récolte et de préparation varient suivant les pays. Au Mexique, on laisse les gousses à l'ombre pendant quelques jours; puis on les expose au soleil, en ayant soin de les garantir de la pluie. Lorsqu'elles sont bien sèches, on les plonge dans une huile qu'on retire des cerneaux de la noix d'acajou, opération qui a pour objet de leur donner à la fois du lustre et de la souplesse. Enfin, on les met par paquets de cinquante, et on les enferme dans des boîtes de fer-blanc où elles se conservent parfaitement avec toutes leurs qualités, et surtout avec cette odeur délicieuse qu'elles ne possèdent qu'à l'état sec. Dans d'autres pays, la récolte se fait au printemps, avant la maturité complète, sans quoi les fruits perdraient de leur qualité; on choisit le moment où ceux-ci sont rouges et commencent à s'ouvrir; on les met en petits tas, et on les laisse fermenter ainsi pendant deux ou trois jours; puis on les étale au soleil; quand ils sont à moitié deséchés, on les aplaît et on les frotte avec de l'huile de ca-ro; on les remet de nouveau au soleil, on les frotte encore d'huile et enfin on les rassemble en paquets.

À la Guyane, on emploie un procédé un peu plus compliqué, qu'Aublet décrit comme suit : « Lorsqu'on a assemblé douze *vanilles*, plus ou moins, on les attache on les enfille en manière de chapelet, à la partie postérieure, le plus près possible de leur pédoncule. On a un chaudron ou tout autre vase qui aille sur le feu; on le remplit d'eau claire et limpide qu'on fait bouillir. L'eau étant bien bouillante, on y trempe les *vanilles* pour les blanchir, ce qui s'opère dans un instant. Cela étant fait, on tend et on attache par les deux bouts opposés le fil où sont attachées ou enfilées les *vanilles*, de manière qu'elles se trouvent suspendues à un air libre, où le soleil frappe pendant quelques heures du jour. Le lendemain, avec la barbe d'une plume ou avec les doigts, on enduit la *vanille* d'huile, pour qu'elle se dessèche avec lenteur, pour la préserver des insectes, des mouches, qui n'aiment pas l'huile, pour que l'épidémie ne se dessèche point, ne devienne point coriace et ne se racornisse point, enfin pour que l'air extérieur ne la pénétre point et pour la conserver toujours molle.

On observe d'entourer ces baies avec un fil de coton imbibé d'huile, afin qu'elles ne s'ouvrent pas. Tandis qu'elles sont ainsi suspendues pour être desséchées, il en découle par l'extrémité supérieure, qui est renversée, une surabondance de liquide visqueux; on presse légèrement la baie pour faciliter le passage à la liqueur; avant de la presser, on trempe ses mains dans l'huile; on retire la pression deux ou trois fois par jour. Quand ces baies ont perdu toute leur viscosité, elles se déforment, deviennent brunes, ridées, molles, à moitié sèches et diminuent au delà des trois quarts de leur grosseur. Dans cet état, on les passe dans les mains ointes d'huile; on les met dans un pot vernissé pour les conserver fraîchement. Il est bon de les visiter de temps à autre et d'observer qu'elles ne soient pas trop enduites d'huile, parce qu'elles périeraient de leur odeur suave.

Si la *vanille* n'a pas été récoltée en temps opportun, ou qu'elle ait été mal préparée, elle reste molle, se couvre de moisissure dans la partie inférieure et contracte une odeur désagréable de fermenté. Les gousses laissées sur les plantes s'ouvrent dans le sens de la longueur, deviennent sèches, rougeâtres, peu odorantes et perdent leurs graines, dont les oiseaux sont très-friands; elles laissent aussi écouler, en petite quantité, une liqueur balsamique, noirâtre, très-odorante, qu'on appelle *baume de vanille*; on récolte soigneusement ce baume, qui est toujours rare et d'un prix élevé. Quelques auteurs ont attribué l'odeur de la *vanille* à ses graines; mais on sait aujourd'hui qu'elle est due à la pulpe. D'ailleurs, cette odeur ne se déveiope qu'à la maturité du fruit; quand la *vanille* fraîche et récente est odorante, cela tient, d'après Perrotet, à ce qu'on y a mêlé des fleurs de pothos.

Outre l'espèce dont nous venons de parler, nous citerons la *vanille aromatique*, qui se distingue par ses feuilles oblongues, ses fleurs odorantes, d'un blanc verdâtre, en grappes terminales, et par ses fruits longs de 0m,16 à 0m,22; c'est à cette plante, originaire de l'Amérique tropicale, qu'on a longtemps attribué la production des gousses de *vanille* imitées par le commerce. On peut mentionner

encore la *vanille à fleurs jaunes*, caractérisée par des feuilles ovales, des fleurs d'un beau jaune, en grappes axillaires, et des fruits longs de 0m,10 à 0m,15; elle est originaire des forêts du Brésil; la *vanille bicolor*, à fleurs purpurines, et la *vanille claviculée*, dont les fleurs sont blanches en dedans et d'un jaune verdâtre à l'extérieur; mais ces dernières ne sont guère connues jusqu'à ce jour que comme plantes d'agrément.

La *vanille* du commerce se présente sous forme de gousses longues de 0m,12 à 0m,24, d'un brun noirâtre, ridées dans le sens de la longueur, rétrécies aux deux extrémités, un peu recourbées à la base, renfermant des graines noires très-petites et très-nombreuses, et exhalant une odeur balsamique des plus suaves. Elles se couvrent quelquefois d'efflorescences blanches, cristallines, brillantes, et constituent alors ce qu'on nomme la *vanille givrée*. On a cru autrefois que ce givre était de l'acide benzoïque, ou de l'acide cinnamique, ou de la coumarine; il paraît certain aujourd'hui que c'est un corps particulier, qu'on nomme *vanilline*. Cette substance, qui se dépose quelquefois dans la teinture de *vanille*, est soluble dans l'eau bouillante, fond à 78° centigrades et rougit le papier de tournesol.

On connaît dans le commerce plusieurs sortes de *vanilles*; mais les distinctions établies à ce sujet sont loin d'être bien précises et varient suivant les pays. En général, on reconnaît trois sortes principales : 1° la *vanille lec* ou *givrée*, longue de 0m,18 à 0m,24, large de 0m,01 au plus, molle, visqueuse, d'un brun rougeâtre foncé, d'une odeur très-suave, souvent recouverte de petits cristaux; 2° la *vanille simarona* ou *bâtard*, plus petite, plus sèche, d'un brun moins foncé; elle ne se givre pas naturellement; mais on la saupoudre quelquefois, pour lui donner meilleure apparence, de petits cristaux pris sur la précédente; 3° la *vanille bera* ou *vanillon*, longue de 0m,12 à 0m,18, large de 0m,02, brune, molle, visqueuse, presque toujours ouverte, d'une odeur forte, mais moins agréable que dans les autres *vanilles*, en somme peu estimée.

Quelquefois on se borne à distinguer les *vanilles* en plates et en rondes, qui se subdivisent chacune en longues, moyennes ou *terciades* et courtes. Les *vanilles* rondes sont ordinairement moins souples et moins onctueuses que les plates, se dessèchent plus facilement et prennent une consistance un peu ligneuse que l'on désigne sous le nom de *boisé*. Les *vanillons*, qui viennent ensuite, se subdivisent en secs et gras ou *sauvés*. Les Espagnols rangent les *vanilles* dans l'ordre suivant : *sobrelucena*, *leg*, *pompona* ou *bona*, *simarona*. Il vient quelquefois de l'Inde une sorte de *vanille* jaunâtre, peu estimée et peu usitée. La *vanille* est sujette aussi à diverses sophistications. On dit, par exemple, que les Mexicains, après avoir cueilli les gousses, en retirent quelquefois la pulpe, qu'ils utilisent de diverses manières; ils y substituent de petites pailles ou autres corps étrangers, rebouchent les ouvertures et mêlent ensuite ces gousses avec les bonnes.

La *vanille* contient une huile grasse, de la résine molle, de l'extrait amer, du sucre, une substance amyloïde, de la coumarine; elle cède ses principes actifs à l'eau et à l'alcool, mais ne donne pas d'huile essentielle par la distillation. On l'emploie, en médecine, sous forme de teinture ou de poudre; on en fait aussi des tablettes. On prépare la poudre par intermède, c'est-à-dire en ajoutant à la *vanille* quatre fois son poids de sucre; on obtient ainsi le sucre vanillé, qu'on administre à la dose de 2 à 10 grammes.

La *vanille* est regardée comme un excellent stimulant aromatique; elle possède aussi des propriétés aphrodisiaques très-marquées. Autrefois elle passait pour nervine, céphalique et exhalante. « La *vanille*, dit V. de Bonmaré, fortifie l'estomac, aide à la digestion, dissipe les vents, procure les règles et les urines; elle facilite l'accouchement. Les Anglais la regardent comme un spécifique pour chasser les affections mélancoliques; mais si elle est bonne à cet usage, on doit en user avec modération, car elle anime le sang par ses parties volatiles. On prétend même qu'elle est très-contrariaire aux hommes hypochondriaques et aux femmes hystériques; elle leur cause des vapeurs, des angoisses et même des sueurs froides. » Enfin, on a préconisé cette substance contre les douleurs de tête, les maux d'estomac, les spasmes, les poisons, les morsures d'animaux venimeux, etc.

La *vanille* est d'un emploi beaucoup plus répandu dans l'art culinaire, la confiserie et la parfumerie. Le sucre vanillé entre dans la fabrication des crèmes, des gâteaux, des pâtisseries, des liqueurs, du chocolat, des glacés, etc. On emploie aussi pour cela l'alcool dans lequel on a fait macérer les gousses. L'odeur suave de cette substance en fait un des aromates les plus agréables, les plus recherchés et les plus difficiles à remplacer. Elle communique au chocolat cette saveur et cette odeur particulières qui le rendent à la fois plus agréable au goût et plus facile à digérer. Les Indiens nous ont appris à aromatiser avec de la *vanille*. Enfin, dans certains pays, on l'emploie même pour parfumer le tabac.

VANILLÉ, ÉE adj. (va-ni-llé; 11 mll. — rad. *vanille*). Parfumé avec la *vanille*. *Chocolat vanillé*. *Crème vanillée*. *Pommade vanillée*.

VANILLIER s. m. (va-ni-llé; 11 mll. — rad. *vanille*). Bot. Genre de plantes, de la famille des orchidées, tribu des aréthérées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent dans les régions chaudes de l'Amérique, et dont l'une produit la *vanille*. Depuis longtemps, on a cherché à multiplier le *VANILLIER* dans nos serres chaudes. (Th. de Bernaud.) Le *VANILLIER* croît à Saint-Domingue. (V. de Bonmaré.) Le *VANILLIER* du Mexique croît dans la baie de Campeche. (Dutour.) Le *VANILLIER* du Jardin des plantes a porté des fleurs et des fruits. (P. Hœfer.) On dit aussi *VANILLE* s. f. et *VANILLOPHORE*.

VANILLINE s. f. (va-ni-ll-ne; 11 mll. — rad. *vanille*). Chin. Principe extrait des gousses de *vanille*, et qui cristallise à leur surface sous forme de poudre blanchâtre.

VANILLON s. m. (va-ni-llon; 11 mll. — rad. *vanille*). Comm. Variété de *vanille* du Mexique et des Antilles.

VANILLOSME s. m. (va-ni-ll-sme; 11 mll. — de *vanille*, et du gr. *osmé*, odeur). Bot. Section des *vernonies*, genre de composées.

VANINI (Lucilio), philosophe, né à Taurisano (Terre d'Otrante, royaume de Naples), en 1585, mort en 1619. Il étudia la philosophie et la théologie à Rome, à Naples et à Padoue, s'occupant en même temps de médecine, d'astronomie, de droit civil, de droit canon, etc., entra dans les ordres et parcourut ensuite une partie de l'Europe, en enseignant sa doctrine ainsi que les sciences qu'il avait apprises. Le Père Garasse (*Doctrines curieuses*) prétend que Vanini avait formé dès lors le projet de convertir le monde à l'athéisme. Mais on sait que ce Père prodiguait volontiers ces sortes d'accusations, et son témoignage ne fait pas précisément autorité. Quel qu'il en soit, Vanini, au milieu de ses courses et de ses prédications, avait imprudemment agité des questions redoutables, notamment celle de l'existence de Dieu. Dans la première partie de sa vie, ce philosophe paraît être resté dans l'orthodoxie catholique, tout en mêlant à sa foi quelques idées péripatéticiennes et même pythagoriciennes. Le premier de ses écrits, *Amphitheatrum Providentiae*, etc., fut publié à Lyon en 1615. Peu de temps après, il se rendit à Paris, où il se fit un grand nombre de disciples et devint aumônier du maréchal de Bassompierre, à qui il dédia ses dialogues sur la nature, *De admirandis naturæ, regniæ deque mortaliæ, orantis, libri IV*. Cet ouvrage, où l'athéisme n'est pas professé ouvertement, mais où l'on trouve des idées hardies qui portent certainement à douter de l'existence de Dieu, encourut les censures de la Sorbonne. L'auteur se rendit à Toulouse (1617), continuant de professer la médecine, la philosophie et la théologie, avec ses principes et sa méthode ordinaires. Chargé de l'éducation des enfants du premier président du parlement, il encourut, on ne sait pourquoi, la haine du procureur général, qui le défera à la cour sous l'accusation d'athéisme. Sa condamnation fut poursuivie avec un acharnement incroyable. Néanmoins, bien que ses ouvrages aient été produits au procès, on sait, par le témoignage de ses ennemis eux-mêmes, que l'insuffisance de preuves allait amener son acquittement, lorsqu'on produisit un gentilhomme d'une grande piété qui affirma l'avoir entendu proférer des discours impies. Ce témoin fut cru sur parole, et le malheureux Vanini, malgré ses éloquentes protestations en faveur de la foi catholique, fut condamné à avoir la langue coupée et à être brûlé. Avant qu'on mit le feu au bûcher, on lui ordonna de présenter sa langue pour être coupée; il la refusa, et le bourreau ne put l'avoir qu'avec des tenailles, dont il s'a servi pour la saisir et pour la couper. On n'a jamais entendu un cri plus horrible; vous l'auriez pris pour le mugissement d'un bœuf. Le reste de son corps fut consumé au feu, et ses cendres jetées au vent. Telle fut la fin de Lucilio Vanini. (Gramond, *Hist. Gallæ ab excessu Henrici IV, libri III*.) Il est difficile de se faire une opinion exacte sur cette horrible tragédie et, jusqu'à un certain point, sur le malheureux qui en a été la victime, car les récits contemporains sont empreints d'une passion qu'il n'est pas possible de prendre pour l'accent de la vérité. Ils se contredisent, d'ailleurs, sur les points les plus essentiels. Outre les écrits déjà cités, Vanini avait composé d'autres ouvrages dont on trouve les titres dans ses dialogues, mais qui sont perdus. Rousselot a traduit en français les œuvres philosophiques de Vanini (Paris, 1841).

Vanini, ses écrits, sa vie et sa mort, par V. Cousin (1843, in-80). Pour apprécier équitablement Vanini, il faut le placer parmi ses contemporains, dans son pays et dans son siècle. Ainsi a fait son historiographe. Nous n'avons pas ici à revenir sur sa vie et sa mort, qu'on retrouvera dans notre partie biographique; nous dirons seulement, d'après V. Cousin, quelques mots sur ses ouvrages et ses tendances. Son premier livre, *l'Amphitheatrum de l'éternelle Providence*, ne renferme rien qui soit contraire à la foi catholique. « On y trouve même, dit le vicar général de l'archevêque de Lyon, des raisonnements

pleins de force et de finesse, fondés sur la saine doctrine des théologiens les plus autorisés. » Vanini, en effet, s'y porte comme le défenseur de la religion; il fait même l'apologie de la Société de Jésus, qu'il nomme « le palladium de l'Eglise romaine, la colonne de toute religion, l'ancre du salut du genre humain. » La seule chose qui pourrait paraître suspecte, c'est le ton emphatique et outré, dans lequel il est loisible de soupçonner une ironie mal dissimulée. Ainsi, après avoir cité cinquante versets de la Bible pour réfuter un athée, il ajoute : « Cette réponse est très-édifiante; par malheur, les athées ne se font pas grand scrupule de la rejeter, car ils accordent aux saintes Ecritures la même foi que je puis accorder aux fables d'Esopé, ou à des rêves de bonne femme, ou à des superstitions de l'Alcoran. » En philosophie, Vanini se montre dans ce livre l'adversaire ardent de la scolastique. Il l'attaque partout, la tourne en ridicule et n'épargne ni Albert le Grand ni saint Thomas. Il se prononce pour Aristote commenté par Averroès et Pomponat. *L'Amphitheatrum* est divisé en cinquante chapitres, appelés *Exercices*. Vanini établit d'abord l'existence et la nature de Dieu. Il détermine l'idée de la Providence et il en donne de nombreuses preuves qu'il croyait peut-être concluantes. Après avoir posé les principes, il discute les objections; il réfute l'argumentation de l'athée Diagoras contre l'existence d'une Providence, ainsi que celle de Protagoras et de ses modernes imitateurs. Il résout les difficultés que Cicéron élève sur la conciliation de la liberté de l'homme avec la divine Providence. Il défend la Providence et l'immortalité de l'âme attaquées par les épicuriens et croit à l'existence d'une Providence spéciale veillant sur chacun de nous et sur chaque chose en particulier. Enfin, il termine par un hymne à la Divinité. Mais il faut avouer qu'en réfutant les objections des athées Vanini le fait avec la mollesse d'un homme qui ne serait pas trop peiné de voir triompher son adversaire.

Une année après *l'Amphitheatrum*, Vanini publia : *Quatre livres sur les secrets admirables de la nature, reine et déesse des mortels*, titre pompeux qui couvre un traité de physique; le premier livre traite du ciel et de l'air, le deuxième de l'eau et de la terre, le troisième de la génération des animaux, le quatrième de la génération d'après les pafens. En physique, comme dans tout le reste, Vanini est de l'école d'Aristote et de Pomponat, qu'il appelle ses maîtres. Son livre est formé d'une série de dialogues dans lesquels l'auteur, sous le nom de Jules César, donne à un de ses admirateurs appelé Alexandre toutes les explications que celui-ci lui demande sur des phénomènes de physique, en y introduisant bien d'autres choses, selon le caprice de la conversation ou selon le dessein de l'interlocuteur principal. De même que le titre : *Secrets de la nature, reine et déesse des mortels*, semble la contre-partie de celui de *Amphitheatrum de l'éternelle Providence*, les deux ouvrages se réfutent; dans ses *Secrets*, Vanini parle ouvertement contre Dieu, la morale et le christianisme et ne reconnaît d'autre Dieu que la nature, d'autre morale que celle d'Epicure. Sans doute, il enveloppe de quelques précautions ses attaques contre le christianisme, mais les voiles sont de plus en plus transparents. D'ailleurs, pour ne pas laisser le lecteur dans l'indécision, l'auteur lui dit : « J'ai écrit beaucoup de choses, dans *l'Amphitheatrum*, auxquelles je n'ajoute pas la moindre foi. » Sa véritable pensée est donc exposée dans son livre sur la nature. Le résumé se trouve dans cette phrase incidente : « Les enfants qui naissent avec l'esprit faible sont par là d'autant plus propres à faire de bons chrétiens. » Bien plus Vanini, précurseur des Strauss et des Renan, fut à peu près entendre que le Christ était plutôt un grand philosophe et un profond politique qu'un Dieu. En somme, il résulte de la lecture des *Quatre livres sur la nature* une impression très-défavorable au christianisme, et les tendances matérialistes de l'auteur s'y montrent avec évidence. Très-conséquent dans ses principes, s'il prêche l'épicurisme, il s'adonne aux plaisirs des sens et, en fait d'amour, n'admet que l'amour sensuel, la Vénus la plus vulgaire. Il en parle à propos de la génération dans les termes les moins gazés et prend pour devise ces deux vers de l'*Aminte* :

Est perdu tout le temps
Qui n'est pas employé à aimer.

Le pâle déisme dont on trouve çà et là quelques traces s'évanouit le plus souvent dans une sorte de déification de la nature, dans ce qu'on appellerait de nos jours le panthéisme. Vanini n'admet philosophiquement ni l'immortalité ni l'immortalité de l'âme. Sa morale, conforme à sa métaphysique, rejette la distinction essentielle du bien et du mal et tire la vertu et le vice de circonstances extérieures, étrangères à la raison et à la liberté.

M. Cousin, pour bien expliquer Vanini, le replace par la pensée parmi ses contemporains, dans son siècle et dans son pays, et conclut ainsi : « C'est un homme du xvii^e siècle, en révolte contre les dominations de ce temps, poussant le mépris et l'horreur des superstitions maléfaisantes jusqu'à l'impatience de toute règle et de tout frein, tour à tour audacieux et pusillanime, circonspect et dissimulé jusqu'à l'apparence de l'hypocrisie, puis

tout à coup faisant montre de ses pensées les plus secrètes jusqu'à la plus extrême licence; tantôt comme accablé par le sentiment pénible de l'oppression et de la misère dans laquelle il vit, tantôt insouciant et frivole, prodigue à la fois de louanges et de sarcasmes; si ce n'est pas le Voltaire, c'est le Lucien du xvii^e siècle; il en a l'esprit, l'érudition légère, la morlante parole et trop souvent le cynisme. S'il fût venu un peu plus tard, moins persécuté, moins exaspéré par conséquent, il eût porté d'autres sentiments sur une doctrine semblable; il eût fait partie de la discrète école de Gassendi, de Hobbes, de La Mothe Le Vayer, de Sorbière et de la société des libres penseurs et des joyeux convives du Temple; il serait mort doucement, comme l'abbé de Chaulieu, en possession de quelque bénéfice, entre ses deux maîtresses Laura et Isabelle. Au début du xviii^e siècle, entre le lûcher de Bruno et le cachot de Campanella, sous une insupportable tyrannie, il passa sa vie dans une agitation perpétuelle, errant sans cesse d'exces en excès, cachant mal l'impudé sous l'hypocrisie, et il finit par périr miraculeusement à la fleur de l'âge. »

Ce livre de V. Cousin est une étude consciencieuse, qui lui fait honneur.

VANISTE s. m. (va-ni-sté). Hist. relig. Membre d'une secte fondée par H. Vane, dans la Nouvelle-Angleterre, en 1636.

VANITAS VANITATUM ! (*Vanité des vanités* !). Premiers mots de l'*Ecclesiaste*, dont les différents chapitres sont une paraphrase de cette idée : *Vanitas vanitatum, et omnia vanitas* ! Vanité des vanités, et tout est vanité !

« J'ai élevé des ouvrages magnifiques, j'ai bâti des maisons et j'ai planté des vignes.

« J'ai possédé des serviteurs et une nombreuse famille, et de grands troupeaux de bœufs et de brebis.

« J'ai entassé l'argent et l'or, le revenu des rois et des provinces; j'ai eu des musiciens et des musiciennes... En tout cela je n'ai vu que vanité, affliction d'esprit; rien de stable sous le soleil.

Ces paroles de Salomon se répètent aussi souvent en français qu'en latin.

« Voilà Joseph-Godefroy Leibniz qui a découvert que la matière est un assemblage de monades. Soit; je ne le comprends pas, ni lui non plus. Eh bien ! mon âme sera une monade; ne me voilà-t-il pas bien instruit ? Je vais vous prouver que vous êtes immortel, me dit mon docteur. Mais vraiment, il me fera plaisir; j'ai tout aussi grande envie que lui d'être immortel. Je n'ai fait la *Henriade* que pour cela; mais mon homme se croit bien plus sûr d'être immortel par ses arguments que moi par ma *Henriade* : *Vanitas vanitatum* ! »

VOLTAIRE.

« Que de gens, dans notre monde de petites vanités ridicules, nous rappellent ce ridicule aubergiste d'opéra qui se glorifie de ce que Louis XIV, le grand roi, a en la bonté de lui adresser ces magnanimes paroles : « Monsieur Sansonnet, vous avez là une drôle de perruque ! » Pitié que tout cela ! *Vanitas vanitatum* ! »

CHAMPAGNAC.

« On ne peut supporter son ridicule dans autrui; on s'injurie réciproquement; et, dans ce monde, ce n'est jamais qu'une vanité qui se moque de l'autre. Aussi est-on tenté de s'écrier avec le grand roi : *Tout est vanité* ! »

HELVETIUS.

Bélisaire était grand, bien fait; sa tête était imposante et martiale. Equipé comme au jour d'une bataille, tenant dans sa main sa glorieuse épée, il s'avancait à la tête de ses vétérans. A leur suite venait une longue file de nobles Vandales, précédée par Gélimer, portant une robe de pourpre. Il gardait la majesté d'un roi. Pas une larme ne mouilla sa paupière, aucun gémissement ne sortit de sa poitrine. Il répétait seulement ces paroles de Salomon : *Vanité des vanités, tout n'est que vanité* ! »

POUJOLAT.

VANITÉ s. f. (va-ni-té — lat. *vanitas*; de *vanus*, vain). Futilité, fragilité, inutilité : *La France n'a jamais été bien convaincue de la vanité du monde; le sens exact et ferme des choses de la terre, voilà son partage.* (Renan.) « Chose vaine, futile, inutile : *Quand même tout le reste serait vanité, il semble que la curiosité ne le serait pas.* (Renan.) Le soleil ici-bas ne voit que vanité.

BERTHAUD.

Mortels ! gloire, plaisir, tout n'est que vanité.

V. HUGO.

... Aimer tendrement une jeune beauté, C'est la plus douce erreur des vanités du monde.

MALHERBE.

En vain des vanités l'appareil nous surprend; Les hommes sont égaux, le masque est différent.

VOLTAIRE.

— Facilité à s'enorgueillir de peu, désir de briller et de paraître : *La vanité fait parler beaucoup, et la légèreté empêche la réflexion qui ferait souvent garder le silence.* (Fen.) Si

la VANITÉ ne renverse pas toutes les vertus, du moins elle les ébranle toutes. (La Rochef.) La fausse modestie est le dernier degré de la VANITÉ. (La Bruy.) La VANITÉ est si naturelle à l'homme qu'il ne la sent pas. (Malebr.) Si jamais la VANITÉ fit quelque heureux sur la terre, à coup sûr cet heureux-là n'était qu'un sot. (J.-J. Rouss.) La VANITÉ est un sentiment naturel, l'orgueil un sentiment factice : on naît vain, on devient orgueilleux. (Mme de Pucelleux.) La VANITÉ n'est que l'art de s'endormir tous les jours. (Balz.) Chez les femmes, la VANITÉ fut plus de victimes que l'amour. (L'abbé Bautain.)

La vanité nous rend aussi dupes que sots.

FLORIAN.

Personnes vaines : La VANITÉ grossière est avide de louanges. (Fén.) La VANITÉ fait argent de tout. (Chateaub.) Le talent est rare, la VANITÉ crétine, l'amitié trompeuse, la gloire séduisante. (Villem.)

Tirer, faire vanité de, s'enorgueillir, se glorifier de : On FAIT souvent VANITÉ des passions même les plus criminelles. (La Rochef.)

Coatyle figuré dont on fait vanité

Sort du bon caractère et de la vérité.

MOLIÈRE.

Ah ! pour humilier des cœurs simples et francs, On tire vanité souvent de ses talents.

PICARD.

Sans vanité, Je ne dis pas ceci par amour-propre, par vanité : SANS VANITÉ, je crois vainoir mieux que lui.

Prov. Une once de vanité gâte un quintal de mérite. La moindre vanité fait oublier le plus grand mérite.

Allus. littér. Vanité des vanités ! Paroles tirées de l'Ecclesiaste. V. VANITAS VANITATUM !

Vanité. Iconogr. « La Vanité, dit de Prézels (*Dict. iconcl.*), est une femme richement vêtue qui se regarde avec complaisance dans un miroir et a un paon pour attribut. Quelquefois on lui donne une couronne composée des plumes de cet oiseau. Plusieurs iconologistes lui ont fait tenir un cœur qu'elle semble offrir, car c'est une sorte de vanité de se croire les qualités du cœur parfaites, et de découvrir inutilement ses sentiments. » Le musée du Belvédère a deux tableaux de Léonard Brainer, dont l'un représente la Vanité et l'autre l'instabilité ou la fragilité des choses humaines : dans le premier, une jeune femme, richement vêtue et entourée d'une foule d'objets précieux, se regarde dans un miroir, tandis qu'un homme assis près d'elle chante en s'accompagnant sur un luth ; dans le second, un homme assis parmi des objets détruits lit un papier sur lequel sont écrits ces mots : *Memento mori* ; près de lui, la Mort tient à la main un crâne. Léonard de Vinci a opposé dans le même tableau deux admirables figures personnifiant la Vanité et la Modestie (v. l'article ci-après). Le musée de Naples possède un tabl. au du Guide sur le même sujet : la Vanité, vêtue d'une légère draperie rose que le vent soulève à propos pour découvrir une gorge charmante, tient d'une main un sceptre et de l'autre présente une coupe remplie de bijoux à la Modestie ; celle-ci, drapée plus chastement, repousse avec douceur la tentatrice. Un tableau du Titien que l'on voit à Rome, au musée du Capitole, représente la Vanité sous les traits d'une belle jeune femme presque entièrement nue, ayant à ses pieds un sceptre et une couronne ; dans le haut du tableau, on lit : *Omnia vanitas*. Cette composition a été gravée par Leffèvre.

La Vanité ou la Fragilité humaine a été peinte par le Giorgione sous la figure d'une jeune femme à l'attitude languissante, à la physionomie soucieuse, à la toilette en désordre ; d'un coffret qu'elle soulève s'échappent des bijoux et des pièces d'or, vains simulacres du bonheur. Ce tableau, d'une exécution tout à fait magistrale, appartient à la pinacothèque de Munich. Jordaens a représenté la Vanité par une femme à sa toilette, ayant près d'elle un bouffon qui lui tient un miroir et un philosophe qui lui montre une tête de mort ; au-dessus est une banderole sur laquelle est écrit en flamand cette sentence : « Connais-toi toi-même. » Neefs a gravé cette composition. De Jordens, le musée de Bruxelles a une curieuse *Allégorie des vanités du monde* : sur une table sont entassés des armes, des instruments de musique, un globe terrestre, des vases, des fruits, une tête de mort et, dominant toutes ces choses, une grande lanterne, image de la vie, dont le Temps souffle la lumière ; dans un coin, un enfant fait des bulles de savon, autre emblème de la fragilité des choses. Un tableau de H. Bloemaert, daté de 1632 et qui a fait partie de la célèbre galerie de Pommerfelden, représente une jeune femme tenant un vase duquel sortent de la fumée et un rouleau de papier avec cette inscription : *Vanitas vanitatum* ; au fond voltigent des bulles de savon. La Vanité, figurée par un enfant occupé à faire des bulles de savon, a été gravée par W. Baillie, d'après Rubens. Abraham van Diepenbeek a représenté la vanité des choses humaines par un vieux philosophe qui d'une main tient une tête de mort et de l'autre disperse un peu de cendre sur la terre ; près de lui, deux petits génies font des bulles de savon, et, dans les airs, trois autres génies tiennent une banderole avec cette in-

scription : *Nosce te ipsum*. Le musée du Belvédère, à qui appartient cette peinture, en possède une de François Leux sur le même sujet : un génie ailé tient de la main gauche un médaillon et montre de l'autre un globe terrestre ; devant lui il y a deux tables dont l'une est recouverte d'un tapis de velours cramoisi et chargée d'objets précieux, tandis que l'autre, toute pourrie et chancelante, porte des têtes de mort, des livres déchirés, des armures rouillées, un flambeau éteint et cette inscription : *Nil omne*. Dans la collection J.-W. Wilson, à Paris, il y a un beau tableau de J.-D. de Heem intitulé *Vanitas* ; on y voit un crâne couronné de lierre et entouré des objets les plus divers, instruments de musique, livres, éperons, montre, flacon, fruits, etc. Citons, pour finir, une gravure de J. Coelemans, d'après Benedetto Castiglione, intitulée : *Omnia vanitas*, et une gravure de Hieronymus Cock avec cette inscription : *Hodie mihi, cras tibi*.

Vanité et la Modestie (LA), tableau de Léonard de Vinci ; au palais Sciarra, à Rome. Deux femmes, vues à mi-corps, personnifient ce vice et cette vertu ; la Vanité est obéissante de jeunesse, de beauté et de parure ; ses yeux sont noirs et profonds ; ses cheveux sont d'un blond ardent ; son sourire a quelque chose de provoquant et en même temps de mystérieux, comme celui de la Joconde ; la Modestie, drapée jusqu'au menton dans un vêtement de couleur sombre, a le visage pâle et la physionomie presque ascétique. « Quelques critiques, dit M. de Toulgoet, ont, je ne sais pourquoi, contesté l'authenticité de cet admirable tableau, qui renferme à un si haut degré toutes les qualités du maître, et l'ont attribué les uns à son élève Salaino, les autres à Bernardino Luini. » Cette composition a été gravée par Maurice Blot et par A. Campanella.

VANITEUSEMENT adv. (va-ni-teu-ze-man — rad. *vaniteux*). Avec une vanité puérile ; par une vanité puérile : Il y a des femmes qui ont placé leurs maris là où elles voulaient être VANITEUSEMENT placées. (Balz.)

VANITEUX, EUSE adj. (va-ni-teu, eu-ze — rad. *vanité*). Qui est d'une vanité puérile : L'homme VANITEUX est encore plus sot que l'homme vain. Le fat diffère de l'homme VANITEUX en ce qu'il s'inquiète peu du suffrage d'autrui ; le sien lui suffit. (Alibert.) La femme VANITEUSE peut compromettre sa réputation à la recherche d'une flatterie. (Théry.) Qui appartient aux personnes vaniteuses ; qui est inspiré par la vanité : Toute jeune femme qui va dans le monde, qui vit de plaisirs et de VANITEUX satisfactions, est une femme à demi corrompue. (Balz.) Dans leur erreur VANITEUSE, les mères prennent le caquetage des enfants pour une preuve d'intelligence. (Mme Monmarçon.)

— Substantif. Personne vaniteuse : Les VANITEUX sont quelquefois amusants, mais il faut qu'ils soient d'une naïveté parfaite. Le VANITEUX, la VANITEUSE surtout sont tout aussi difficiles à corriger que le joueur. (Nadar.)

— Syn. Vaniteux, vain. V. VAIN.

VAN KESSEL, nom de plusieurs artistes flamands. V. KESSEL (VAN).

VAN KEULEN, nom d'un peintre et de savants hollandais. V. KEULEN.

VAN LAAR ou VAN LAER (Peter), dit le Bamboche, peintre hollandais. V. BAMBOCHE.

VAN LENNEP, nom de littérateurs hollandais. V. LENNEP.

VAN LOO (Jacques), peintre français, d'origine hollandaise, le chef de l'illustre dynastie des Vanloo, né à L'Escluse, près de La Haye, en 1614, mort à Paris en 1670. Il était lui-même fils de Jean Vanloo, peintre distingué, né vers 1585, dont on connaît une *Réunion de joueurs et de buveurs*, gravée par Houbraken. Il continua les traditions paternelles, mais il a été bien éclipsé par ses deux petits-fils, Jean-Baptiste et Carle Vanloo. A Amsterdam, où il achève ses études, il se fit un certain renom par quelques figures nues, introuvables aujourd'hui. Mariette affirme qu'il peignit souvent des figures dans les paysages d'Hobbema. M. Paul Mantz mentionne de lui, au musée de Rotterdam, un *Portrait d'homme*, un *Portrait de femme*, datés tous deux de 1653 ; plus une *Etude de nu*, connue sous le nom du *Coucher* et qui fait actuellement partie de la collection Montebart. C'est un véritable chef-d'œuvre ; aussi quelques critiques d'art l'attribuent-ils à J.-B. Vanloo. Jacques Vanloo, venu en France un peu avant 1660, s'y fit naturaliser et fut reçu, quelques années plus tard, à l'Académie de peinture. Son tableau de réception, *Portrait de Michel Corneille, peintre et recteur de l'Académie royale*, est au musée du Louvre, ainsi qu'une *Etude de femme*, appartenant à l'ancienne collection du cabinet du roi. C'est une de ces figures nues par lesquelles le peintre avait commencé sa réputation.

VAN LOO (Jean-Baptiste), peintre français, petit-fils du précédent, né à Aix, en Provence, en 1684, mort dans la même ville en 1745. Son père, Louis Vanloo, s'était acquis le renom d'habile peintre de portrait. Venu en France un peu avant Jacques Vanloo, il avait remporté le premier prix de peinture à l'Académie et allait être nommé l'un de ses membres, lorsqu'un duel malheureux le força à

quitter Paris. Il se réfugia à Nice, puis à Aix, où se trouvent quelques fresques de lui, et s'y maria. Les deux fils nés de cette union, J.-B. Vanloo et Carle Vanloo, sont également célèbres. Jean-Baptiste s'adonna d'abord au portrait, comme son père, et fit de plus sérieuses études d'après l'antique. Il se rendit en 1706 à Toulon pour y voir les sculptures de Puget. Deux portraits qu'il y peignit furent jugés très-remarquables, et il épousa, dans cette même ville, une jeune fille qui avait posé pour l'un d'eux, Mlle Lebrun ; elle devint, sous sa direction, une miniaturiste renommée. Ici se place, à propos de ce mariage, une anecdote assez curieuse. La municipalité de Toulon, flattée des succès du jeune Provençal, édifée surtout des qualités du portrait de Mlle Lebrun, avait commandé à l'auteur un tableau pour l'église des Dominicains. Il entreprit une *Sainte Famille*. Sa toile était à peine couverte, quand Victor-Amédée de Savoie vint assiéger Toulon. La panique fut si grande une nuit que l'artiste, fort désireux d'échapper au danger, ne trouva dans toute la ville qu'un âne pour s'enfuir. Cet âne portait toute sa fortune : sa femme et une toute petite fille de deux mois ; Vanloo marchant devant comme le saint Joseph d'une fuite en Egypte, la caravane alla ainsi jusqu'à Aix. Il pensait n'y faire qu'un séjour de courte durée, il y demeura cinq ans. Parmi les nombreuses compositions qu'il peignit à cette époque, il faut citer avec éloges une *Annonciation*, aux Jacobins ; l'*Agonie de saint Joseph*, à la Madeleine ; aux Carmes, une *Résurrection de Lazare* et un superbe portrait de *Monseigneur de Mailly, archevêque d'Arles*. Les amateurs reconnaissent les qualités brillantes de ce jeune talent si fécond, si facile, et l'un des plus impressionnés fut le commissaire des guerres Lenfant, qui tranchait du Mécène, grâce à sa colossale fortune. Il appela l'artiste près de lui, dans la villa princière qui portait son nom, et il lui confia la décoration des plus grandes salles. Jean-Baptiste, effrayé sans doute par la trop grande liberté qui lui était laissée, encore peu familiarisé avec les difficultés de la décoration, se mit à couvrir un peu vite peut-être ces parois énormes, ces frises sans fin, ces vastes plafonds. La page la plus remarquable est celle qu'il a peinte dans le salon d'honneur, dont le plafond représente l'*Assemblée des dieux*. Il est à peu près certain que Vanloo ne pouvait connaître alors, parce qu'ils étaient ignorés en France, les dessins de Raphaël où se déroulent les *Amours de Psyché* et de *Cupidon* ; cependant il s'est rencontré avec un de ces dessins, qui représente aussi une *Assemblée des dieux* ; c'est une pure coïncidence, probablement. En tout cas, la couleur, l'effet et presque tous les détails de l'idée lui appartiennent en propre et donnent de son talent une très-haute idée. Le succès de ce plafond lança l'auteur dans le monde des princes et des courtisans. Ce fut le prince de Monaco d'abord qui pria l'artiste de peindre ses filles. Vanloo et sa femme, reçus d'une façon royale, furent le prétexte de grandes réjouissances. Quelques mois après, Vanloo partit faire des portraits dans les cours de Gènes et de Turin. Le duc de Savoie était l'un de ses plus chauds admirateurs ; il lui fit peindre d'abord le *Portrait du prince de Carignan*, puis celui du *Prince de Piémont*. Ces portraits sont tous deux remarquables, pleins d'allure et d'une couleur qui rappelle les frotis admirables de Rubens. Le prince de Carignan voulut à son tour embellir l'artiste à Rome, pendant que sa famille restait à la cour, chez son frère. Le voyage fut splendide, et à Rome l'artiste dut loger chez le prince même, dans son palais. Ce qui est bizarre, c'est que Vanloo soit allé, à cette époque, être à l'appogée de son talent, dans l'atelier d'un praticien médiocre, Benedetto Luti. Celui-ci eut le bon sens de comprendre ce que valait son nouvel élève, et il ne tarda pas à lui dire un jour publiquement qu'il n'avait rien à lui apprendre ; mais il donna des leçons profitables au jeune frère de Jean-Baptiste, Carle Vanloo. Les commandes continuaient d'affluer chez le maître français. Citons, parmi les plus belles œuvres qu'il fit pendant ce séjour à Rome, une *Sainte Famille* et un *Jésus-Christ donnant les clefs à saint Pierre*. M. Charles Blanc et M. Viardot reprochent à ces deux superbes tableaux de rappeler avec trop de bonheur les mêmes sujets peints par Carle Maratta. Cette critique n'est pas sans fondement ; mais il ne faut pas oublier que Vanloo, à Rome, s'était fait un peu italien et qu'il avait, malgré lui, subi la fâcheuse influence de l'art italien, alors en pleine décadence. C. Maratta était l'homme de son temps le plus sympathique, celui qu'on prenait le plus volontiers pour modèle, et Vanloo ne sut pas se défendre de cet engouement universel. L'imitation ne va cependant pas chez lui jusqu'à la perte totale de la personnalité.

Plusieurs années s'étaient écoulées ; Vanloo avait pris avec lui son jeune frère et ses trois fils ; il était leur maître et il les préparait à l'avenir brillant qui les attendait. Depuis longtemps déjà sa femme était venue le retrouver, et rien ne semblait le devoir éloigner de Rome, devenue pour lui comme une seconde patrie, quand le prince de Carignan, qui était retourné à Paris, le fit supplier de venir le rejoindre avec toute sa famille. Vanloo était trop son ami pour refuser, malgré

les ennuis d'un voyage si long, en si nombreuse compagnie. Il partit donc, mais en passant à Turin, il y fut retenu par le duc qui lui demanda deux plafonds pour le château de Rivoli. Ce travail touchait à sa fin quand sa femme accoucha d'un beau petit garçon, qui fut baptisé comme un dauphin et eut pour parrain le duc lui-même, pour marraine la duchesse. Il y eut des fêtes, des réjouissances, et ce ne fut que longtemps après que Vanloo arriva à Paris, où il logea dans l'hôtel même du prince. Ses nombreux succès et l'amitié de ce haut personnage lui valurent un accueil magnifique dans le monde des artistes et à la cour. Il ne tarda pas d'ailleurs à montrer qu'il était digne de cet enthousiasme en peignant le *Triomphe de Galatée*, aujourd'hui à l'Ermitage de Saint-Petersbourg. Cette toile ravissante lui valut en outre le titre d'agréé de l'Académie (1732). Plusieurs *Portraits* non moins remarquables assurèrent sa haute notoriété. Vanloo avait acquis à cette époque une fortune considérable ; il menait grande vie : Mais Law fascinait alors toute la société française, et les plus sages ne résistaient pas aux mirages dorés qu'il savait faire entrevoir. Vanloo, comme tant d'autres, lui confia toute sa fortune, et, comme tant d'autres, il la perdit. L'artiste dut se remettre au travail. Le duc d'Orléans lui avait promis d'attirer sur lui l'attention de Louis XV ; mais il mourut juste au moment où le peintre allait commencer le portrait du roi. Vanloo, sentant que son avenir tout entier et celui de sa famille étaient dans ce portrait et ne pouvant plus attendre, s'en alla à Versailles tous les jours, dans la foule des courtisans. Quand, sans être vu, il pouvait saisir la tête du jeune roi en bonne lumière, il croquait rapidement l'aspect d'ensemble, et il saisissait ainsi la physionomie de Louis XV. Un beau jour, il lui envoya le fruit de ce secret travail, son *Portrait* peint grand comme nature. La surprise fut agréable et produisit l'effet voulu. Le roi fit appeler le peintre, le félicita et lui commanda son *Portrait en pied*, pour lequel il posa avec complaisance. La bataille était gagnée. Ce premier tableau amena l'artiste à en faire un second, *Louis XV à cheval*, qui lui conquit toute la faveur du souverain. L'Académie, également séduite, ouvrit ses portes à deux battants à Vanloo, qui présenta sa *Diane et Endymion*, maintenant au Louvre (23 février 1731). Les remarquables qualités de cette peinture ont été popularisées par la gravure de Levasseur. Peu après, le maître, qui déjà redevenait riche, peignit pour le prévôt des marchands une allégorie sur la *Naissance du dauphin*, puis un *Heurt III recevant le comte de Gonzales parmi les chevaliers du Saint-Esprit*, pour l'église des Augustins. Ce tableau, qui est au Louvre, fut pour Vanloo l'occasion d'un véritable triomphe. L'Académie venait de le nommer professeur (1733), quand sa mauvaise santé le contraignit à faire un voyage à Aix. Trois ans plus tard, fortifié par le soleil de la Provence, il revint à Paris et de là se rendit à Londres, sur la prière du ministre Robert Walpole, dont il fit un portrait resté fameux et souvent gravé. Vanloo fut ensuite chargé des portraits de la famille royale et fit encore ceux de presque tous les grands seigneurs. Mais les brouillards de la Tamise n'étaient pas favorables à l'artiste provençal. D'autre part, c'est pendant son séjour à Londres qu'il apprit la mort d'un de ses fils, celui qu'il préférait ; le coup fut mortel. Retré en France, il voulut revivre sa ville natale, et ce fut pour y mourir. Il avait un peu plus de soixante ans : pour le talent, c'est encore la jeunesse.

Ajoutons aux morceaux que nous avons signalés au courant de cette notice un magnifique portrait de *Arme de Prié* et un autre, non moins intéressant, de *Arme de Sabran*. Il est peu de musées d'Europe qui n'aient au moins une toile de Jean-Baptiste Vanloo. Toutes ne sont pas des chefs-d'œuvre ; mais les meilleures nous montrent à un très-haut degré le sentiment de la couleur, la science de la forme et l'abondance de l'idée. Son œuvre a été gravée par les artistes les plus en renom.

VAN LOO (Charles-André, dit Carle), célèbre peintre français, frère du précédent, né à Nice en 1705, mort à Paris en 1765. Il faillit être victime des bombes du maréchal de Berwick, qui assiégeait Nice en 1706 : une bombe, effondrant la maison habitée par Jacques Vanloo et sa famille, vint éclater dans la chambre même où dormait le jeune enfant ; son berceau vola en mille pièces ; Carle, pourtant, n'avait pas la moindre blessure. Son frère le prit au milieu des ruines de la maison. Vanloo racontait volontiers cette historiette pour expliquer sa haine instinctive des soldats, des armes et de la guerre. Et pourtant la timidité, la prudence même n'étaient pas dans son tempérament ; il en donna bien la preuve dans sa jeunesse. Ses emportements, ses passions, ses caprices eurent même parfois des proportions telles que son avenir en faillit être gravement compromis. Jean-Baptiste dirigeait ses études et son éducation, deux choses difficiles qui lui causèrent de grands soucis. Carle donnait déjà comme peintre les plus belles espérances quand son frère l'emmena à Rome, chez le prince de Carignan. Tous deux entrèrent dans l'atelier de Benedetto Luti. Ils y travaillaient

depuis quelques mois seulement lorsque Carle se lia avec Legros, statuaire à la mode parmi les dames romaines. Aussitôt, se croyant plus sculpteur que peintre, il abandonna la palette pour le ciseau, puis il rentra dans l'atelier de son frère et se remit à la peinture. Il y vivait paisiblement depuis quelque temps, lorsqu'un beau jour il disparut; il s'était enrôlé dans une troupe d'acteurs nomades en qualité de décorateur en chef de leur théâtre et d'amant préféré de l'ingénue. Cette fugue indisposa Jean-Baptiste, qui était sur le point d'abandonner ce frère prodigue, quand des amis communs le lui ramenerent. Peu après, il l'emmena à Paris. Toutes ces dissolutions auxquelles Carle se livrait si légèrement, il n'en parut plus aussi avide à Paris, où le plaisir était pourtant si facile. Une sorte d'apaisement se fit dans son tempérament; l'heure du travail, de la vie sérieuse venait de sonner pour lui. Il le prouva d'abord en travaillant, sous la direction de son frère, à la restauration des peintures du Primaticcio, à Fontainebleau. Ce travail délicat, difficile, donna la mesure de la sagesse de son talent. Sans s'absorber entièrement dans la contemplation des chefs-d'œuvre de la jeune école française, il songeait au prix de Rome et s'y préparait résolument. Il composa, pour le concours de 1724, le sujet demandé : *Jacob purifiant sa maison avant de partir pour Bethel, où il allait offrir un sacrifice au Seigneur*; son tableau obtint le prix. En s'en allant à Rome, il emmena ses deux neveux, Louis et François. Carle semblait transformé. De sa jeunesse passionnée, il ne restait nulle trace, et, comme s'il eût voulu vivre seulement pour l'exemple de ses neveux, il se fit des mœurs austères jusqu'à la rigidité. Parfaitement accueilli à la cour de Rome, il débuta, dès son arrivée, par un succès : il remporta le prix annuel de dessin à l'Académie de Saint-Luc; bientôt l'Apothéose de saint Isidore pour l'église de ce nom lui concilia, par ses qualités supérieures, l'admiration des amateurs et des artistes, en même temps que ce que l'on y remarquait de sentiment religieux lui valut l'estime des âmes dévotes. Un *Saint François* et une *Sainte Marthe* suivirent immédiatement. Ces deux figures furent achetées par le général des cordeliers de l'Assommoir, qui était alors à Rome, et valurent à l'auteur une foule d'autres avantages : la faveur du cardinal de Polignac, qui obtint pour le peintre une pension du roi de France, et la bienveillance personnelle du pape, qui fit l'artiste chevalier par un brevet d'une rédaction très-flatteuse. Carle se vit tout à coup porté d'une position médiocre au faite de la célébrité. Mais aussi la chapelle du Vatican le comptait parmi les plus assidus aux services divins. Le saint-père n'avait pas de courtisan plus humble et plus fervent. Il était parfaitement entré dans la peau de son nouveau personnage et vivait en homme habile, comme on dirait de nos jours. L'Angleterre, par la voie de son ambassadeur, voulut avoir un tableau de lui, et elle couvrit de guinées une étude de femme nue, la *Femme orientale à sa toilette*, qui a été longtemps célèbre sous le nom de *Femme au bracelet*; bracelet qui, à proprement parler, est plutôt un *cuisselet*, car il entoure la cuisse de cette nymphe. A son passage à Turin, comme il revenait en France avec ses deux neveux, il lui survint un affreux accident. Ils voyageaient en chaise de poste, au moment d'entrer dans la ville, l'un de ses neveux, François, eut la fantaisie de remplacer le postillon pour faire une entrée plus bruyante et lança les chevaux à fond de train. Le porteur s'abattit, et le jeune homme, les pieds pris dans l'étrier, fut longtemps traîné par l'attelage; quelques heures après, il était mort. La cour tout entière s'émut de ce malheur. Le roi, les princes comblèrent Carle Vanloo des témoignages de la plus affectueuse sympathie. L'artiste, avec le courage des esprits distingués, comprit qu'il fallait travailler, satisfaire aux exigences de ces grands seigneurs qui, charmants dans la forme, étaient au fond parfaitement indifférents à ses joies et à ses douleurs. Il se mit donc à l'œuvre résolument et, au bout de quelques mois, il fit honneur aux commandes les plus importantes. Les neuf panneaux de la *Jerusalem délivrée*, qui forment le cabinet du roi, furent les plus remarquables. Le reste des travaux n'était pas achevé, que ces panneaux étaient déjà gravés et connus de l'Europe entière. A cette époque, il rencontra, à la cour de Turin, la belle Christine Somis, célèbre chanteuse de la Scala; il en fit sa femme. Après ce mariage, il revint à Paris inaugurer l'existence quasi royale qui lui permettait de recevoir dans ses salons tous les princes, tous les grands seigneurs d'Europe. Le talent et la beauté de sa femme ne furent pas étrangers, dit-on, à cette vogue nouvelle, qui le plaça à la tête des peintres français. En juillet 1735, l'Académie lui avait ouvert ses portes sur la présentation de l'*Apollon écorchant la satyre Marsyas* (au Louvre); puis vinrent successivement une *Résurrection*, les *Parques*, *Concert d'instruments*, *Conversation espagnole*. Ces deux dernières peintures, appartenant à Mme Geoffrin, devinrent à sa mort la propriété de Catherine II. Elles sont maintenant à l'Ermitage de Saint-Petersbourg. Il faut citer ensuite le *Saint Charles Borromée communiant les pestiférés*, la *Predication de saint Augustin* et la *Résur-*

rection. Cette dernière page, d'un grand caractère, d'une exécution ample et sobre, est le plus beau tableau de la cathédrale de Besançon. Plusieurs portraits intéressants sont aussi de cette époque. Le meilleur et le plus célèbre est le *Portrait de Louis XV*, exposé au Salon de 1763, et qui fut longtemps placé dans le salon d'honneur du Grand-Trianon. Citons ici une excellente appréciation de Fontaine-Malherbe : « On a dit qu'il avait pris de Legros l'habitude de modeler ses figures avant de les peindre; c'est une erreur. Il avait tout simplement un mannequin à ressort qu'il posait d'abord, qu'il drapait ensuite avec des étoffes diverses et de couleurs différentes, et d'après lequel il peignait. Mais le plus souvent il exécutait en grand, d'après une esquisse faite de verve. Il sentait lui-même tous les contours de cette facilité, car il n'était jamais content de ses ouvrages; mais, malheureusement, les mortels qu'il détruisait étaient souvent bien supérieurs à ceux qu'il refaisait. C'est ainsi qu'il mit en pièces le tableau des *Grâces enchaînées par l'Amour*. Dénué de toute instruction, sachant à peine lire et écrire, il n'était que peintre; il ne dédaignait pas les conseils de ses élèves, dont il payait quelquefois, suivant Diderot, la sincérité d'un coup de pied ou d'un soufflet; mais, le moment d'après, l'incartade de l'artiste et le défaut de l'ouvrage étaient réparés. »

Le musée du Louvre, en dehors de la toile que nous avons signalée plus haut, possède de ce maître : le *Saint-Esprit président à l'union de la Vierge et de saint Joseph*; *Enée portant son père Anchise au milieu de l'incendie de Troie*; une *Halle de chasse* et le *Portrait de Marie Leckzinska*.

Divers musées de province possèdent quelques tableaux de Carle Vanloo : le *Martyre de saint André*, *Renard dans les jardins d'Armide* (musée d'Angers); *Thésée vainqueur du Minotaure* (musée de Besançon); *Auguste recevant les ambassadeurs des nations barbares* (musée de Bordeaux); *Martyre de saint Denis*, *Portrait de Louis XV* (musée de Dijon); *L'Irresse de Silène* (musée de Nancy); *Portrait de la mère de C. Vanloo*, *Portrait de C. Vanloo* (musée de Nîmes); *Vierge tenant l'Enfant Jésus* (musée de Rouen).

« Selon Diderot, Carle Vanloo, dit M. Arsené Houssaye, était né peintre comme on naît apôtre; mais, par malheur, à ses yeux la peinture était plutôt un métier qu'un art. Pourtant, il faut reconnaître en lui un artiste; il a eu même, comme quelques peintres du second ordre, ses élans de génie. Il lui est arrivé de rejeter le souvenir des grands maîtres, de s'abandonner à son inspiration et de créer une figure digne des grands maîtres. Le plus souvent, son œuvre n'était que le souvenir confus de plusieurs écoles; tantôt il prenait le coloris et la touche du Guide, tantôt la manière du Corrège; dans ses paysages, c'était Salvator Rosa; dans ses animaux, c'était Sneyder ou Desportes; mais de ces maîtres à Vanloo il y avait loin comme d'un chef-d'œuvre à une copie. Cependant, s'il voyait la nature par tous ces yeux étrangers, il la voyait aussi çà et là par ses yeux à lui. De ces échappées pour ainsi dire nous viennent ses bons tableaux. Par son style presque naturel, il corrigea l'école française que Coppel, de Troy et Watteau avaient livrée à un goût théâtral, maniéré et précieux. Quoique fuyant et mou, son dessin était agréable; son pinceau était moelleux; il variait avec beaucoup de talent le style du crayon et du pinceau; il passait sans effort de l'effet énergique et sévère au ton argentin et suave. Sa couleur, quoique un peu rouge et blanche, a du charme et de l'attrait; mais, en visant à l'éclat, il touche souvent au clinquant. Ses airs de tête sont aimables, trop peu variés; c'est toujours la même figure comme dans l'œuvre de Watteau, avec moins d'esprit. L'expression manque souvent; c'est plutôt de la grâce que de la beauté... Maintenant que la critique moderne a répandu une grande lumière sur l'art français, tout le monde voit Vanloo sans prisme, tel qu'il fut : un peintre très-habile, arrivant presque au génie par hasard, comme d'autres y arrivent naturellement. »

VANLOO (Louis-Michel), peintre français, neveu du précédent, fils de Jean-Baptiste Vanloo, né à Toulon en 1707, mort à Paris en 1771. Il n'avait que deux ans de moins que son oncle et fut son camarade plutôt que son élève, dans l'atelier de son père, où tous deux apprirent les premiers éléments de l'art. Suivant de près les traces de Carle, qui avait remporté le prix de Rome en 1724, il l'obtint à son tour en 1725 avec un *Moïse foulant aux pieds la verge de Pharaon*, et tous deux partirent comme pensionnaires du roi en 1727. Durant les premières années de son séjour à Rome, il laissa de côté la grande peinture et les sujets mythologiques. Il se fit peintre de portrait et, à Turin, il aida son oncle dans les grands travaux de décoration qui lui furent confiés en 1731. Ce ne fut qu'à son retour à Paris, dans son tableau de réception à l'Académie, *Apollon poursuivant Daphné* (musée du Louvre), qu'il aborda le genre mythologique. Ce morceau eut un brillant succès (1733). Son père lui-même n'avait été reçu que deux ans auparavant; son oncle ne le fut que l'année suivante. Peu de temps après, il

reçut le titre de peintre du roi d'Espagne, Philippe V, et se rendit à Madrid. Il ne dut cette faveur, il est vrai, qu'à un heureux hasard. Le roi d'Espagne, qui ignorait peut-être l'existence de Michel, avait demandé à Rigaud un peintre habile pour une série de portraits et quelques décorations d'appartement. Rigaud sollicita à Paris par la famille Vanloo l'existence de Michel. La négociation ayant abouti, l'artiste sut se faire lui-même, par son propre mérite, une place plus grande à la cour de Madrid. Sept ou huit mois après son arrivée, le roi le nomma son premier peintre. A ce titre, Michel Vanloo dirigea tous les travaux de peinture qui se firent en Espagne jusqu'à la mort de Philippe V. A Madrid comme à Turin, l'élément mythologique domine dans les compositions de ce maître; les palais royaux de ces deux capitales montrent plusieurs plafonds, plusieurs galeries où l'artiste a donné la mesure de son imagination brillante, de son talent consommé. Est-il aussi original, aussi coloriste, aussi varié, aussi puissant, dans les mêmes sujets, que son oncle Carle? Ses admirateurs eux-mêmes avouaient qu'en peignant ses dieux, ses Amours, ses déesses, il se souvenait trop des traditions de sa famille. Mais s'il a manqué d'originalité dans ce genre, il en a montré beaucoup dans les portraits qui remplissent la seconde moitié de sa carrière et qui sont très-supérieurs à tout ce qu'il a fait dans la première. Tels sont ceux qu'il exposa à son retour d'Espagne, entre autres, le portrait en pied de *Louis XV en habits royaux*, qui fit une sensation profonde au Salon de 1761. Un autre succès non moins grand accueillit le portrait de *Carle Vanloo*, exposé au Salon de 1765, l'année même de la mort de son oncle. L'éminent artiste, dans cette belle page qui est au musée du Louvre, est représenté en costume de maître, robe de chambre et bonnet d'atelier. Sur le buste placé de profil, la tête mouvementée se présente de face avec un relief surprenant. En 1767, les portraits du *Cardinal de Choiseul*, de l'*Abbé de Breteuil*, de *Cochin* et le célèbre *Petit jeune homme en pied*, rappelant le *Charles Ier* de Van Dyck, portèrent à son apogée la notoriété de Michel Vanloo. A peu près vers cette même époque, il exposa cette superbe réunion de portraits qui est connue sous le nom de *Concert espagnol*. Diderot ne trouva pas assez d'épithètes pour exprimer son enthousiasme en faveur de cette peinture vigoureuse à la façon des Espagnols, mais sans imitation de leur gamme et de leur parti pris. Un autre tableau de même style, *Michel Vanloo et sa famille*, fut le prétexte d'une espèce d'ovation organisée par les artistes et à laquelle Vanloo eut grand-peine à se soustraire. C'est dire assez, d'ailleurs, que la bonne étoile de Michel ne fut jamais obscurcie; mais il méritait cette persistance du bonheur. Il était homme de cœur autant qu'artiste éminent. Diderot nous conte de lui une anecdote qui le prouve assez : « Michel avait un ami en Espagne, dit le grand publiciste; il prit envie à cet ami d'équiper un vaisseau; Michel lui confia sa fortune. Le vaisseau fit naufrage, la fortune confiée fut perdue et l'ami noyé. Michel apprend ce désastre et le premier mot qui lui vient à la bouche, c'est : « J'ai perdu » un bon ami. »

Il existe de Vanloo un second portrait peint par lui-même, celui dans lequel il tient le portrait de son père. Cette peinture, à double effet, est fort remarquable; elle a été gravée par Miger.

Quelques autres membres de la famille Vanloo méritent une mention. Ce sont : François VANLOO, frère du précédent, né à Aix en 1711, mort à Turin en 1733. C'est celui dont nous avons rapporté la mort tragique dans la biographie de Carle Vanloo. « Doué des plus heureuses dispositions, il a laissé de nombreux dessins d'après nature et des études peintes, dit Daudré-Baron, du plus beau ton et d'un pinceau admirable. » La seule grande page picturale qu'il ait eu le temps d'achever est un *Triomphe de Galatée* qui appartenait, en 1765, à son frère L.-Michel Vanloo. — Charles-Amédée-Philippe VANLOO, frère du précédent, né à Turin en 1718, mort en 1796. Il fut tenu sur les fonts de baptême par le prince de Piémont et la princesse de Carignan; il n'eut qu'une carrière effacée, sans relief. Vivant tour à tour avec son oncle Carle et son frère Michel, il fut leur collaborateur intelligent et dévoué. Les relations de sa famille lui valurent d'être appelé à Berlin, où il dirigea longtemps l'école de dessin et où il peignit quelques bons portraits. On peut voir aussi dans le musée de cette ville un tableau de lui : *Deux familles de satyres*. Cette toile, datée de 1764, n'a jamais été gravée. Il avait été reçu membre de l'Académie de peinture en 1747 et il exposa aux Salons de 1747, 1761, 1763, 1769, 1771, 1773, 1775, 1777, 1779, 1781, 1783 et 1785. Le musée du Louvre ne possède rien de lui. — Jules-César-Denis VANLOO, cousin des précédents, fils de Carle Vanloo, né à Paris en 1743, mort dans la même ville en 1821. Il s'adonna au paysage et cultivait surtout les effets de neige. Comme il passa la plus grande partie de sa vie en Italie, ses paysages sont presque tous italiens. Il s'en trouve quelques-uns dans les musées de province et dans les collections particulières : *Effet de neige* (musée de Cherbourg); *Paysages italiens* (musée de Toulouse); *Effet de neige* (collection Lacaze, au Louvre);

Clair de lune (ministère de la justice), etc. Il fut reçu membre de l'Académie en 1784 et exposa à presque tous les Salons suivants jusqu'à sa mort.

VANLOO (Albert), auteur dramatique, né à Bruxelles en 1846, d'une famille originaire de la Belgique. Son père, établi depuis de longues années fabricant de chaises cannées dans le quartier de la Bastille, ne négligea rien pour son instruction. La fortune qu'il avait acquise dans ce commerce lui permit de laisser suivre à son fils la carrière des lettres. Le jeune Vanloo, ses études achevées au collège, se lia d'amitié avec M. Eugène Leterrier, alors employé à l'Hôtel de ville et fréquentant plus assiduellement les coulisses que son bureau. Les deux amis composèrent leurs premières pièces ensemble, et depuis ils n'ont point cessé cette collaboration active. Voici la liste de leurs productions : en 1868, au théâtre Déjazet, *Une sombre histoire*, vaudeville en un acte; en 1869, à l'Athénée, le *Petit Poucet*, opéra-bouffe en trois actes, musique de Laurent de Rillé; aux Bouffes-Parisiens, *Madeleine*, opéra-comique en un acte, musique de Henri Potier; la *Nuit du 15 octobre*, opérette militaire en un acte, musique de G. Jacobi; en 1871, aux Variétés, la *Peau rouge de Saint-Quentin*, pièce en cinq actes, avec Grangé; au Vanilleville, la *Ressemblance*, comédie en un acte; aux Folies-Nouvelles, *Nabucco*, opéra bouffe en trois actes et quatre tableaux, musique de Villebichot; en 1874, à Cluay, la *Chonette*, comédie en un acte; en 1875, aux Variétés, la *Guigne*, vaudeville en trois actes, avec Labiche; à la Renaissance, *Trop curieuse*, comédie en un acte; *Giroflée-Girofla*, opéra bouffe en trois actes, musique de Charles Lecocq; cette pièce, jouée primitivement à Bruxelles, a été également représentée en 1874 à l'Alhambra de Londres, sous le titre de la *Fiancée de Satan*, musique nouvelle de Jacobi; à la Gaité, le *Voyage dans la lune*, opéra-féerie en quatre actes et vingt-trois tableaux, avec Mortier, musique d'Offenbach (26 octobre); à la Renaissance, la *Petite mariée*, opéra bouffe en trois actes, musique de Lecocq (21 décembre).

VAN LOON (Théodore), peintre belge. V. LOON.

VAN LOON (Gérard), antiquaire et historien hollandais. V. LOON.

VAN MAANEN (Cornélis-Félix), homme d'Etat hollandais. V. MAANEN.

VAN MALDÈRE (Pierre), compositeur et violoniste belge, né à Bruxelles en 1724, mort en 1768. Successivement second et premier violon de la chapelle de Charles de Lorraine, gouverneur des Pays-Bas, puis valet de chambre de ce prince, il vint à Paris en 1761 et y donna, l'année suivante, au théâtre de la Comédie-Italienne un opéra-comique, la *Bagarre*, qui n'obtint qu'un succès médiocre, bien que la musique eût enlevé les suffrages du public. On a de ce compositeur : six *Quatuors* pour deux violons, alto et basse (Bruxelles, 1757); six *Symphonies* pour les mêmes instruments (Bruxelles, 1759); dix-huit autres *Symphonies*, publiées à Paris par recueils de six chacun, etc. « Ces symphonies, dont la publication a précédé celle des ouvrages de Haydn, ont eu beaucoup de réputation, non-seulement à Bruxelles et à Paris, mais en Allemagne. » (Révis, *Biographie universelle des musiciens*.)

VAN MANDER (Karel), peintre et critique flamand. V. MANDER.

VAN MARWM (Martin), savant néerlandais, né à Delft vers 1750, mort en 1833. Il commença par étudier les mathématiques, puis son père l'envoya suivre les cours de médecine à Groningue. Reçu docteur, il alla exercer à Harlem et eut, comme une nombreuse clientèle qu'il delassa peu à peu pour s'adonner entièrement à la physique. Nommé secrétaire de la Société des sciences de Harlem, il obtint en même temps la chaire de physique à l'université de cette ville et la direction du cabinet de physique de Taylor. Indépendamment de ses diverses machines, électrique, pneumatique, et d'un gazomètre, on doit à Van Marwm : un *Traité d'électricité* (Groningue, 1776, in-8°), deux *Mémoires sur l'électricité*, couronnés en 1781 et 1793 par la Société batave de philosophie expérimentale de Rotterdam, et une *Lettre à M. Volta sur la colonne électrique* (Harlem, 1801).

VAN MERLE (Paul), érudit hollandais. V. MERULA.

VANMOER (Jean-Baptiste), peintre belge, né à Bruxelles en 1815. Après avoir débuté jeune encore, dans son pays, par quelques études assez intéressantes, il vint terminer son éducation à Paris, où il a depuis exposé la plupart de ses œuvres. Mais ses premières toiles passèrent à peu près inaperçues et ce ne fut guère qu'en 1853 qu'il se fit remarquer par des peintures largement entendues, un *Intérieur de cour à Bruxelles*, un *Corridor à Bruxelles*, un *Atelier à Bruxelles*, qui lui valurent une 3^e médaille. Ce premier succès n'était que le prélude d'un succès plus brillant, celui qu'il obtint, en 1855, avec la *Cour d'un cocher*, l'*Eglise Sainte-Gudule*, le *Canal Saint-Jean-Saint-Paul à Venise*, la *Porte du palais ducal et Saint-Marc*. Ces ta-

bleaux, peints d'après nature dans un voyage fait en 1854, brillaient surtout par l'exactitude du coloris. Les progrès étaient considérables entre cette dernière Exposition et le Salon de 1853. Le jury des récompenses jugea ainsi en accordant une 2^e médaille à l'artiste. Depuis ce moment, la notoriété de M. Vanmoer est allée toujours en croissant et il est aujourd'hui l'un des paysagistes les plus distingués de la Belgique moderne. Le reste de son œuvre n'est que la paraphrase des morceaux excellents que nous venons de citer. Il faut pourtant rappeler, parmi les créations les plus réussies qu'il a successivement exposées depuis lors, la *Cour du palais ducal à Venise* et la *Chapelle Saint-Jean à Saint-Marc de Venise*, au Salon de 1861, peintures intéressantes qui lui valurent un rappel de la 2^e médaille. M. Vanmoer depuis cette époque semble s'être éloigné des Expositions.

VAN MONS (Jean-Baptiste), chimiste belge. V. Mons.

VAN MONS (Louis-Augustin-Ferdinand), général belge. V. Mons.

VAN MONS (Théodore), jurisconsulte belge. V. Mons.

VAN MUSSCHER (Michel), peintre hollandais. V. Musscher.

VAN MUYDEN (Jacques-Alfred), peintre suisse, né à Lausanne en 1818. Après s'être fait applaudir en Allemagne pour quelques pochades d'un sentiment très-fin, où l'on remarquait déjà ces petits enfants dont il a retracé la naïveté charmante avec tant de bonheur dans ses meilleurs tableaux, il vint à Paris, où il entra dans l'atelier de Gleyre. Il alla ensuite visiter l'Italie et il a fini par s'établir à Rome. C'est de la ville éternelle qu'il a envoyé au Salon de Paris les diverses productions qui lui ont valu la notoriété dont il jouit à bon droit : *Chiaruccia, gardeuse de moutons des Abruzzes* (1850); *Paysans romains à Albano*; une *Mère et son enfant* (1855); *École de petits enfants à Albano*, la *Visite du curé*, une *Puce* (1859); *Cache-cache*, *Moine en prière*, *Capucins dans leur intérieur*, les *Délices de la maternité* (1861). Une 2^e médaille accordée en 1855 et rappelée en 1861 a consacré la valeur réelle, le talent distingué de M. Van Muyden, homme très-moderne qui se contente de travailler, sans solliciter de nouvelles distinctions.

VANNAGE s. m. (va-na-je — rad. *vanner*). Agric. Action de vanner les grains : *Le VANNAGE des blés*.

— Techn. Action de vanner les aiguilles.

VANNAGE s. m. (va-na-je — rad. *vanne*). Système, combinaison, ensemble de vannes. Il Endroit où sont établies des vannes.

— Forçe cloquée sur des pieux qu'on emploie dans les constructions au lieu de palplanches, lorsque les eaux sont très-profondes.

— Encycl. P. et ch. Les *vannages* se posent ordinairement à claire-voie; cependant, dans quelques circonstances, lorsqu'il s'agit de mettre une construction à l'abri des crues, on en forme une enceinte à peu près jointive, derrière laquelle on établit un massif de béton comme on le ferait pour la construction d'un batardeau. Ce système de construction, dont on peut faire usage chaque fois que l'on n'a pas à craindre des affouillements, présente des avantages sur le système d'enceinte généralement employé pour les fondations en béton et qui se compose de pieux et de palplanches jointives; il n'est peut-être pas sans intérêt de reproduire les comparaisons qui ont été faites de ces deux systèmes et d'en rappeler les conclusions. Dans l'application du système des pieux et palplanches jointives, on peut procéder de deux manières différentes : la première, qui rentre dans le système des *vannages*, consiste à creuser la fouille des fondations d'une manière complète avant de former la caisse du massif en béton; la deuxième consiste, au contraire, à former l'enceinte avant de creuser la fouille. De la comparaison de ces deux méthodes, il résulte : 1^o que la première emporte sur la deuxième, à la fois sous les deux rapports de la dépense et du temps; quant au temps, on gagne à la suivre environ deux jours par mètre carré de surface de fouille à une profondeur de 4 mètres sous l'eau; quant à la dépense, l'augmentation considérable qu'elle présente pour les dragages, en raison de la faible inclinaison que prennent les talus de la fouille, réduit son avantage à une économie apparente assez faible; mais cette économie peut croître considérablement, s'il faut remplacer après le dragage une grande partie des pieux et des palplanches battus auparavant; ce remplacement est occasionné par les pieux que l'on brise pendant l'opération du dragage; 2^o que si le système de *vannage* en voliges n'offre qu'un faible avantage, eu égard au temps, sur la première méthode d'application du système de palplanches, il est d'une exécution bien moins coûteuse, et d'autant moins que le prix des bois est plus élevé. Cette considération de l'économie dans la dépense ne devrait pas toujours suffire, sans doute, pour décider la question en faveur des *vannages*. Ainsi il est certain que, dans le cas où l'on aurait à craindre des affouillements, il faudrait préférer aux *vanna-*

ges les palplanches jointives, en ayant soin toutefois de diminuer autant que possible leur largeur et de laisser entre elles des intervalles d'environ 0m,05. Mais, à moins que des circonstances particulières n'obligent à agir différemment, comme, par exemple, si l'immersion du béton devait être immédiatement suivie de la construction des voûtes, devra-t-on, pour le système des palplanches jointives, aussi bien que pour celui des *vannages*, opérer le creusement à fond de la fouille avant de former l'enceinte, d'autant mieux que l'avantage de cette méthode est moins encore dans l'économie de temps et d'argent qu'elle procure qu'en ce qu'elle assure la bonne exécution des fondations? Dans l'autre manière de procéder, en effet, le lait de chaux que produit l'immersion même la mieux conduite reste enfermé dans le coffre de la fondation, dont les parois verticales sont appuyées contre le sol. Pour s'en débarrasser, il faut alors recourir à des moyens coûteux, lesquels encore sont impuissants à l'expulser complètement, ce qui est un assez grave inconvénient; tandis que dans la méthode de creusement préalable de la fouille, surtout lorsque l'enceinte est ultérieurement formée de *vannages* en voliges à claire-voie, dont les vides sont, eu égard aux pleins, dans le rapport de 1 à 2, tout le lait de chaux s'échappe de lui-même, à travers les jours des parois, dans le vide considérable qui enveloppe l'enceinte. On a souvent objecté à l'emploi des *vannages* le peu de résistance qu'ils présentent à la pression du béton; cette objection tombe devant les expériences qui en ont été faites par les ingénieurs des ponts et chaussées, et desquelles il résulte que cette pression est pour ainsi dire nulle. Dans tous les cas, si l'on a quelques craintes à cet égard, rien n'empêche, pour soutenir les *vannages*, d'effectuer les enrochements dont on entoure ordinairement les fondations au fur et à mesure de l'élévation du massif en béton, en prenant la précaution, toutefois, de les tenir toujours plus bas que ce massif, afin de ne pas gêner la sortie du lait de chaux.

VANNE adj. f. (va-ne). Se dit des eaux, ou mieux des parties liquides contenues dans les fosses d'aisance ou dans certains résidus : *Les eaux VANNES*.

VANNE s. f. (va-ne — lat. *vannus*, fait de *vannus*, vide, proprement enfé, lequel se rattache à la racine sanscrite *vā*, souffler. V. VAN). Archit. hydraul. Porte qui se meut dans le sens vertical entre deux coulisses pour intercepter et laisser libre à volonté le cours des eaux. Il Cloison d'un batardeau. Il *Vanne de décharge*, Vanne spécialement destinée à l'écoulement des eaux. Il *Vanne de chasse*, Vanne destinée à accumuler des eaux, que l'on lâche ensuite brusquement pour entraîner les vases. Il *Vanne motrice*, *Vanne de travail*, Celle qui ferme chacun des orifices destinés à verser l'eau sur un récepteur hydraulique. Il *Vanne plongante*, La même, mais disposée de façon à plonger pour laisser passer l'eau par-dessus. Il *Vanne moulinoire*, *Vanne motrice d'un moulin*. Il *Vanne de compensation*, Vanne de décharge dont le jeu est inverse de celui d'une vanne motrice, de façon que le débouché soit toujours le même.

— s. f. pl. Fauconn. Pennes les plus grandes des ailes d'un oiseau de proie. Il On dit aussi *VANNEAUX* s. m. pl.

— Econ. domest. Grosse couverture de lit. Il Vieux mot usité encore en Provence, et dérivé sans doute du lat. *vannus*, étoffe de drap.

— Encycl. P. et ch. Les *vannes* employées au jaugeage des cours d'eau sont verticales, avec le seuil en contre-bas du niveau d'aval, versant à l'air libre et suivies d'un coursier plus ou moins incliné, ou verticales avec un orifice noyé, ou inclinées avec les mêmes variantes que ci-dessus. Pour jauger au moyen d'une *vanne* verticale dont le seuil est en contre-haut du radier, on se contente de l'élever à une hauteur double de la largeur des poteaux de glissement pour pouvoir considérer son ouverture comme un orifice en mince paroi, dont la dépense est donnée par la formule

$$Q = mLE \sqrt{2g},$$

dans laquelle L est la largeur de la *vanne*, E la levée au-dessus du seuil, c la distance du centre de l'orifice au niveau supérieur de l'eau en amont, g l'accélération de la pesanteur et m un coefficient variable avec la charge sur l'orifice, la forme de ce dernier et sa position par rapport aux parois du barrage. On a trouvé que quand la levée ne dépasse pas les $\frac{2}{3}$ de la hauteur de la charge, cette formule est encore applicable. Pour ce genre de *vannes* et pour les *vannes* des écluses qui sont établies dans les mêmes conditions, m est compris entre 0,58 et 0,70; on le prend généralement égal à 0,62. Mais cette formule suppose une contraction sur tous les côtés, ce qui n'a pas lieu si l'on emploie une *vanne* dont le seuil est enterré complètement dans le radier; on ajoute alors à m un coefficient K qui augmente naturellement la dépense effective. De même, il arrive que les poteaux verticaux de glissement sont encastrés dans les bajoyers et rendent ainsi toute contraction impossible; le coefficient m disparaît alors dans la formule précédente et

devient égal à l'unité. Si la *vanne* est suivie d'une pente et de plus d'un ressaut brusque de l'eau dans le canal, on compte la charge sur le sommet de la *vanne*. Dans le cas d'un jaugeage par *vanne* verticale avec orifice noyé, on ne s'occupe pas du fond d'aval, le niveau supérieur de l'eau en cet endroit étant supérieur au sommet de l'orifice. On soulève la *vanne* jusqu'à ce que l'ouverture soit telle que le niveau supérieur reste stationnaire, et l'on mesure la hauteur de la levée non plus à l'endroit où l'eau sort, mais sur la *vanne* elle-même en partant d'un point marqué au niveau de l'eau quand elle était fermée. Pour une *vanne* inclinée, on connaît la levée inclinée et l'angle : on en déduit la levée verticale E; le coefficient m de réduction varie pour cette *vanne* de 0,80 à 0,74 suivant que l'inclinaison est de 1 de base pour 1 ou 2 de hauteur. Une *vanne* inclinée donne donc pour une même levée plus de dépense que la *vanne* verticale. Quand le niveau vient à monter par suite d'une crue, la charge c est augmentée de celle qui est due à la vitesse de l'eau, et l'on a

$$Q' = mLE \sqrt{2g \left(c + \frac{v^2}{2g} \right)},$$

v étant la vitesse de l'eau.

On établit ordinairement à l'origine des canaux d'usines des *vannes* de prise d'eau pour régler le volume à admettre dans le canal, volume qui est souvent déterminé par un règlement d'eau. Ces *vannes*, placées sur des rivières sujettes à des crues torrentielles, doivent, en même temps, servir de *vannes* de garde pour empêcher l'introduction des hautes eaux et des corps flottants. On les munit d'une fausse *vanne* formant retenue dont l'arête supérieure, ainsi que les surfaces des bajoyers et celles des digues environnantes, est au-dessus des plus hautes eaux. Vers l'extrémité d'aval d'un canal d'usine et aussi près que possible de cette dernière, on établit des *vannes* de décharge versant les eaux dans le canal de fuite; elles ont pour objet de servir à vider le canal ou à laisser, les jours de fête, couler les eaux avec une grande vitesse pour opérer l'enlèvement de la vase.

Les *vannes* varient beaucoup dans leur construction, suivant l'importance du cours d'eau et le but qu'elles doivent remplir. Le vannage le plus simple est formé d'un seuil, de deux poteaux et d'un chapeau; ce cadre est engagé dans une maçonnerie. La *vanne* est composée de madriers fixés sur une queue dont l'extrémité supérieure est percée de plusieurs trous dans lesquels on introduit une cheville lorsqu'on lui donne une certaine levée. Pour empêcher les madriers de se ployer sous la charge d'eau, on les relie entre eux avec des pièces de bois perpendiculaires que l'on boulonne avec chacun d'eux. Quelquefois on établit les madriers en forme de solides d'égalité résistance; on leur donne encore parfois des sections croissantes en dimensions depuis la base jusqu'au sommet. Les *vannes* se manœuvrent souvent à l'aide d'un système d'engrenage donnant un mouvement ascendant à deux crémaillères attachées au plateau de la *vanne*. La résistance pour une *vanne* verticale sera égale au poids p de la *vanne* et au frottement dû à la pression derrière elle; R étant cette résistance,

$$R = p + fP,$$

l représente la largeur de la *vanne*, H la charge d'eau; mais le poids p de la *vanne* dépend de son épaisseur. Si on admet que cette dernière soit de 0m,01, la *vanne* devient un corps supporté par deux appuis sur lesquels agit une charge d'eau H uniformément répartie. Donc, si g est la charge sur chaque appui, la surface de la base est

$$0m,01(l + 0,15);$$

le poids uniformément réparti est donc

$$0m,01(l + 0,15)H \times 1000.$$

0,15 est la partie qui entre dans les feuillures des poteaux et 1000 le poids d'un mètre cube d'eau. Ce poids se trouve appliqué au $\frac{1}{3}$ de la hauteur à partir de la base; mais, pour avoir un surcroît d'épaisseur, on le suppose agissant au milieu de la *vanne*. Connaissant le poids p, on ajoute le frottement dû à la charge d'eau représentée par un prisme triangulaire ayant H pour base et dont la valeur est

$$\frac{H^2}{2} (l + 0,15) \times 1000.$$

Cette force, multipliée par f et ajoutée à p, donne R. Mais les *vannes* n'ont pas toujours pour hauteur la profondeur de l'eau de la rivière; souvent la *vanne* glisse contre un appui fixe; le poids d'eau pressant est alors pour le trapèze

$$P = 1000(l + 0,15) \frac{H^2 - h^2}{2},$$

h étant la hauteur de la *vanne* noyée. On a quelquefois des *vannes* inclinées, les *vannes* en deversoir par exemple, pour lesquelles la résistance augmente; on a le poids d'eau

$$P = 1000 \times (l + 0,15) \times E \times \frac{H + h}{2},$$

E étant la hauteur de la *vanne*, H la hauteur d'eau au-dessus du seuil en amont, et h l'abaissement de la *vanne* au-dessous du niveau

supérieur d'amont. Enfin, pour une *vanne* inclinée n'ayant pas toute la hauteur de la rivière, on n'ajoute à fP que la composante du poids p suivant la *vanne*, en admettant que P et p ont un même point d'application; alors on a

$$R = f(P - p) + p,$$

car p, est opposé à P comme étant la composante de p perpendiculaire à la *vanne*. On tient compte de ceci si la *vanne* est très-inclinée; mais, pour une inclinaison de $\frac{1}{10}$ à $\frac{2}{10}$, on peut supposer le poids appliqué suivant la *vanne*.

VANNE, petite rivière de France. Elle prend sa source à Fontvannes, dans le département de l'Aube, coule à l'O., baigne Estissac, entre dans le département de l'Yonne, arrose Villeneuve-l'Archevêque, Malay et se jette dans l'Yonne, un peu en amont de Sens, après un cours de 65 kilom. En 1860, la ville de Paris a acheté dans la vallée de la Vanne plusieurs sources très-abondantes destinées à l'alimentation de Paris. Les eaux de ces sources arrivent à Paris depuis le 22 juin 1874 au moyen d'un aqueduc dû à l'ingénieur Belgrand, et sont emmagasinées dans les vastes réservoirs de Montsouris, d'où on les distribue dans une partie de la ville. Ces eaux sont d'une qualité supérieure et d'une admirable limpidité. V. PARIS, t. XII, p. 250.

VANNEAU s. m. (va-nô — rad. *van*, à cause de la ressemblance qu'on a cru voir entre un van et l'aigrette de ces oiseaux). Ornith. Genre d'échassiers pressirostres, de la famille des charadriidées, comprenant une douzaine d'espèces, dont une ou deux habitent l'Europe : *Toutes les fois qu'ils prennent leur essor, les VANNEAUX poussent ordinairement un petit cri*. (Z. Gerbe.) Les *VANNEAUX* sont en général des oiseaux de passage. (Mauduy.) C'est vers le commencement de l'automne que les *VANNEAUX* ont le plus de graisse. (V. de Bomare.) Il *Vanneau armé*, Sorte de vanneau qui a les ailes munies d'éperons.

— s. m. pl. Fauconn. V. VANNE.

— Encycl. Ornith. Les *vanneaux* ont pour caractères : un bec droit, court, grêle, cylindrique, un peu comprimé, renflé à l'extrémité; la langue très-mince; des narines très-petites, fendues en long dans un sillon membraneux, la fosse nasale égale en longueur aux deux tiers du bec; des ailes amples, plus ou moins acuminées, quelquefois munies d'un éperon; les tarses grêles, médiocres; quatre doigts, dont trois antérieurs, unis entre eux à la base par un rudiment de membrane, et un postérieur touchant peu ou point à terre. La présence de ce dernier doigt distingue nettement les *vanneaux* des pluviers. Les *vanneaux* ont le vol élevé et soutenu, la mue double; ils vivent par troupes et fréquentent de préférence les lieux humides, inondés ou marécageux; leur nourriture consiste en insectes, vers, mollusques, frai de grenouilles, et ils y ajoutent quelquefois de jeunes pousses d'herbes tendres. Les espèces assez nombreuses de ce genre sont répandues dans toutes les parties du monde; l'Europe en possède trois ou quatre.

Le *vanneau huppé* a environ 0m,34 de longueur totale et 0m,75 d'envergure; les plumes occipitales formant une huppe longue et étagée; le plumage d'un vert foncé, à reflets éclatants sur le dos et les ailes; la partie supérieure de la tête d'un brun noirâtre; la poitrine noire à reflets verdâtres; le ventre blanc, ainsi que la queue, dont l'extrémité est noire; les pieds d'un rouge brun. Telle est la livrée des deux sexes en hiver. Dans la belle saison, la gorge et le devant du cou, au lieu d'être blancs, sont noirs comme la poitrine, et les reflets de tout le plumage sont plus brillants. On trouve aussi des variétés accidentelles d'un blanc pur ou jaunâtre, ou d'autres nuances. Cet oiseau est l'un des plus remarquables de nos contrées, par la beauté de son plumage et par l'élégance de sa huppe, qui, partant de l'occiput, retombe sur le dos en se relevant vers son extrémité; aussi a-t-il été souvent désigné autrefois sous le nom de *petit paon* ou d'autres dénominations analogues.

Le *vanneau* est un oiseau de passage; il arrive en grandes troupes dans nos contrées vers la fin de février et ne repart guère qu'après les premiers froids de l'hiver, lorsque la terre est assez endurcie pour empêcher la sortie des lombrics dont il se nourrit; il en reste néanmoins un certain nombre toute l'année. Il vole légèrement et de diverses manières et semble jouer dans l'air; en voyage, le vol est élevé, long et soutenu. Mais, quand il a choisi une localité, il ne s'élève qu'à une faible hauteur et change constamment de place, par petites volées basses, à mesure que le terrain où il vivait se trouve épuisé. Il court aussi avec beaucoup d'agilité. « C'est, dit Buffon, un oiseau fort gai; il est sans cesse en mouvement, folâtre et se joue de mille façons en l'air; il s'y tient par instants dans toutes les situations, même le ventre en haut ou sur le côté, et les ailes dirigées perpendiculairement, et aucun oiseau ne caracole et ne voltige plus lestement. »

Toutefois, le *vanneau* est d'un naturel farouche et ne se laisse pas aisément approcher; le moindre bruit l'effraye et le décide à prendre la fuite. Il fait entendre, surtout

alors, un petit cri très-aigu, qu'on peut rendre par *kiri* ; en temps ordinaire, si l'oiseau ne manque jamais de pousser quand il s'élance de terre pour prendre son vol, s'exprime assez bien par le mot *dic-huit*, qui est devenu pour cette raison un des noms vulgaires de cet oiseau ; ce cri, dans certaines circonstances, ressemble un peu à un son aigu de hautbois se terminant un demi-ton plus haut. En général, le cri du *vanneau* s'entend d'assez loin, et plutôt la nuit que le jour.

Le régime alimentaire du *vanneau* consiste en insectes, chenilles, araignées, limaçons, etc. Toutefois, ces oiseaux préfèrent par-dessus tout les vers de terre ou lombrics. Ils ont, dit Mauduyt, un instinct ou une adresse particulière pour prendre les vers ; ils s'écarteront avec le bec les amas de terre que ces animaux ont formés en se présentant à la surface du terrain, puis ils frappent du pied à côté ; quelquefois même ils piétinent en sautillant et retombant perpendiculairement ; ces légers ébranlements suffisent pour faire sortir de terre les vers, qui sont aussitôt enlevés. Le soir et une partie de la nuit, les *vanneaux* parcourent les prairies humides et, sentant sous leurs pieds les vers qui rampent à la surface de la terre, ils s'en saisissent ; après l'un et l'autre de ces exercices, ces oiseaux vont se laver le bec et les pieds dans quelques mares ou ruisseaux voisins. Le *vanneau* est aussi un animal utile pour l'agriculture ; il fait une grande destruction d'insectes et d'autres petites bêtes nuisibles aux récoltes ; on le voit souvent errer, par troupes de plusieurs centaines, dans les prés et les terres labourées, à la recherche de sa proie.

Vers la fin de février, les sexes commencent à se rapprocher ; les mâles se battent entre eux avec beaucoup d'acharnement pour la possession des femelles. Lorsque enfin les couples sont appariés, on s'occupe de faire le nid, qui consiste simplement en une touffe d'herbe placée sur une petite élévation de terrain. En avril, la femelle pond trois à cinq œufs oblongs, olivâtres, tachés de noir. La durée de l'incubation est d'environ vingt jours. Très-peu de temps après leur naissance, les *vanneaux* ou *vanets* sont assez forts pour suivre leurs parents ; ils sont alors couverts d'un duvet noirâtre, chargé de longs poils blancs ; mais dès le mois de juillet ils ont pris le plumage de l'âge adulte. Alors, jeunes et vieux commencent à se réunir en bandes plus ou moins nombreuses, pour effectuer leur départ, qui a lieu en octobre. La plupart émigrent en Afrique ; toutefois, Olivier assure que cet oiseau reste tout l'hiver en Italie.

Malgré son naturel farouche, querelleur et dédaigneux, le *vanneau* s'approche facilement et vit en captivité. On peut aisément le conserver dans les jardins, les pépinières et les vergers ; il suffit de lui couper le foin de l'ail pour qu'il ne s'envole pas. On n'a pas à s'occuper de sa nourriture, à moins que les individus ne soient trop nombreux ; il trouve assez d'insectes, de vers et de limaces, et ici encore il rend de grands services au cultivateur. Crespon a conservé longtemps en volière des *vanneaux* qui étaient devenus parfaitement privés. « Nous avons en, dit M. P. Vavasseur, dans l'Amérique du Sud, plusieurs individus d'une espèce très-voisine, que nous avions élevés et qui étaient devenus familiers au point de nous suivre partout, et qui, quoiqu'ils fussent parfaitement privés, revenaient tous les soirs coucher dans la cour de notre maison, sous un petit abri que nous avions établi pour eux. »

La chair du *vanneau* a été très-diversement appréciée. Un vieux proverbe dit :

Qui n'a pas mangé de *vanneau*
N'a pas mangé un bon morceau.

D'un autre côté, on entend répéter souvent que cette chair est noire, sèche et coriace. Tout dépend de la saison. Les trois quarts de l'année, et surtout en hiver, le *vanneau* est maigre et ne constitue qu'un médiocre gibier ; mais il n'en est plus de même à l'époque de la migration d'automne ; alors, il est gras et sa chair est réellement savoureuse ; aussi le recherche-t-on beaucoup dans cette saison, où son abondance rend d'ailleurs sa chasse plus fructueuse. Mais ce qu'on estime surtout dans le *vanneau*, ce sont ses œufs, quand ils sont pondus depuis peu ; ils sont excellents de toutes manières, mais particulièrement en omelette ; aussi en fait-on dans certains pays une grande consommation.

Le *vanneau gris*, appelé aussi *vanneau pluvier* ou *pluvier gris*, à cause de sa ressemblance avec les pluviers, a environ 0m,30 de longueur totale ; la tête et tout le dessus du corps couverts de plumes d'un gris brun, mais bordées de blanchâtre ; les parties inférieures blanches, variées de noirâtre ; la queue blanche, avec des bandes brunes transversales. C'est la livrée d'hiver ; dans la belle saison, le noir est plus dominant. « Ce *vanneau*, dit Crespon, se trouve chez nous depuis l'automne jusque vers la fin du mois de mai ; il vit dans les lieux marécageux et au bord des étangs ; son naturel est gai et peu farouche, car il se laisse approcher d'assez près. On en voit de petites troupes volant ensemble, poussant de temps en temps un petit cri. Les chasseurs qui tendent leurs filets autour des marécages en prennent de vivants sans employer beaucoup de ruse. Je

xv.

pense qu'il en reste un petit nombre pour nicher dans le pays, quoique cet oiseau se plaise dans les régions du Nord pendant l'été. » Il voyage avec les pluviers.

Nous citerons encore le *vanneau suisse* et le *vanneau social*, qui habitent l'Europe ; le *vanneau de Villoteau*, qui, ayant l'Egypte pour patrie, a été trouvé accidentellement dans le midi de la France ; les *vanneaux cendré, maritime, de Bologne*, etc.

Chasse. C'est à la fin de février, après le dernier dégel, par un vent du sud, que nous voyons cet oiseau arriver chez nous en troupes nombreuses ; il se répand dans les prairies marécageuses, sur le bord des rivières et des étangs, dans les bleds naissants, et de préférence dans tous les lieux bas et humides, où il trouve avec plus de facilité les vers et les limaçons qui forment la base de ses repas.

Considéré en beaucoup de lieux comme un oiseau de passage, la loi ne lui accorde pas d'armistice, et le terme de la chasse est prolongé pour lui. Les *vanneaux* en troupe sont assez difficiles à approcher ; mais si on en tue un dans une volée, ordinairement toute la bande s'arrête, suspend son vol et tourne autour du mort, ce qui permet au chasseur d'en faire un carnage.

Dans les grandes prairies au bord de l'eau, on se sert souvent de la ruse pour attirer ces oiseaux craintifs ; on établit une petite cabane avec des branches et du gazon et l'on inonde les alentours au moyen d'une saignée faite à la rivière ou à l'étang. Lorsque les *vanneaux* ont vu tout cela, ils cherchent l'eau pour se laver le bec et les pieds comme les bécasses et ils viennent se poser sur le terrain inondé, où on les tire à volonté. Il est bon, pour ce genre de chasse, de se servir de l'appât de *vanneau*, instrument auquel ce gibier répond parfaitement. Il suffit d'imiter son cri des qu'on en aperçoit une bande, pour qu'ils suspendent leur vol et viennent s'abattre auprès de l'affuteur.

Dans la Beauce, l'Orléanais, la Sologne, le Berry, la Brie, la Champagne, on prend une grande quantité de *vanneaux* au filet, au mois de mars et en octobre. C'est cette dernière saison qui est la meilleure, parce qu'alors ces oiseaux sont plus gras, la terre étant plus humide et les vers s'y trouvant en plus grande abondance.

On a remarqué que les *vanneaux* suivent volontiers les troupeaux de bœufs ou de moutons, pour pouvoir prendre plus aisément les vers que fait sortir de terre le piétinement de ces animaux. C'est là une indication dont les chasseurs savent tirer parti. On prétend aussi qu'en contrefaisant l'homme ivre, on peut s'approcher du *vanneau* sans l'effaroucher ; mais ceci est au moins douteux et probablement un peu fantaisiste. Le mieux est encore de se cacher dans des trous ou sous des branches.

Vanneau (rue). Cetté rue, l'une des plus tranquilles du quartier Saint-Germain, a reçu son nom de celui d'un élève de l'Ecole polytechnique qui y fut mortellement frappé, le 28 juillet 1830, d'un coup de fusil parti de la caserne dite de Babylone. C'est au coin même de la rue, alors nouvellement percée entre la rue de Varennes et la rue de Babylone, qu'il fut frappé au moment où, à la tête d'un groupe de citoyens, il se portait sur la caserne. Le gouvernement de juillet donna immédiatement le nom de Vanneau à la rue nouvelle ; plus tard, l'édilité parisienne étendit ce nom à trois autres rues qui prolongeaient la rue primitive avec des déviations insignifiantes, et lui a fait absorber au nord la rue Hillerin-Berlin, et au sud la rue Mademoiselle et la rue des Brodeurs. La rue Vanneau s'étend ainsi aujourd'hui de la rue de Varennes à la rue de Sévres.

VAN NECK (Jean), peintre hollandais, né à Naarden en 1635, mort à Amsterdam en 1714. Il étudia la peinture sous la direction de Jacob Bakker qu'il égala rapidement, et excella notamment dans le nu. On cite, parmi ses œuvres, *Siméon tenant Jésus dans ses bras*, dans l'église française d'Amsterdam ; des *Nymphes* et des *Baigneuses*.

VANNÉE s. f. (va-né — rad. *vanner*). Agric. Paille séparée du grain par le vannage : *La totalité des VANNÉES se jette dans la cour.* (Vivien.)

VAN NEK (Jacques-Corneille), marin hollandais, né dans la seconde moitié du xvi^e siècle. En 1598, il partit avec huit navires pour les mers de l'Inde, atteignant l'île de Java, débarqua à Bantam et établit des relations commerciales avec les indigènes. Van Nek revint en Hollande en 1599 et, l'année suivante, il fit une nouvelle expédition qui dura jusqu'en 1604. Dans ce voyage, il retourna à Bantam, où il prit du poivre, se rendit aux îles Moluques avec trois navires et fut bien accueilli par le roi de Ternate. Dans un combat qu'il livra aux Portugais, il eut la main emportée. Van Nek visita ensuite le royaume de Patave, où il établit un comptoir. Pendant son retour, ses équipages furent décimés par la maladie. Toutefois, il rapporta de riches cargaisons, et ce second voyage eut une grande influence sur le commerce hollandais, en lui apprenant qu'il pouvait tirer de grandes richesses de l'Océanie.

VANNER v. a. ou tr. (va-né — rad. *van*).

Agric. Nettoyer à l'aide du van, en parlant des grains : *VANNER du blé, de l'avoine.*

— A signifié Berner, faite sauter sur une couverture ou vanne.

— Fig. Purifier, purger de tout alliage impur : *Quand il vit dans l'amour, l'homme a quitté ses passions mauvaises ; l'espérance, la charité, la foi, la prière ont, suivant le mot d'Isaïe, VANNÉ son intérieur.* (Balz.) *La patience culte peu à qui bat et VANNÉ les idées dans cette grange qui s'appelle un journal.* (E. de Gir.)

— Techn. *Vanner les aiguilles*, Les nettoyer à l'aide du van.

VANNER v. a. ou tr. (va-né — rad. *vanne*). Garnir de vannes.

VANNEREAU s. m. (va-ne-rô — dimin. de *vanneau*). Ornith. Nom vulgaire des jeunes *vanneaux*.

VANNERIE s. f. (va-ne-ri — de *vannier* ; rad. *van*). Métier de vannier. « Objets fabriqués par le vannier : *Ces pauvres gens achetaient à Grenoble leurs clayons à fromages et les VANNERIES indispensables à leur misérable commerce.* (Balz.)

— Encycl. La *vannerie*, qui ne comprenait d'abord que la fabrication des vases ou tamis, comprend aujourd'hui celle de tous les ouvrages d'osier servant aux ménagères. Le principal objet de cette industrie est, avec la confection des vases, celle des paniers de toutes sortes et de la canne pour sièges ; mais cette dernière catégorie appartient à des ouvriers spéciaux. On fait aussi de petites voitures découvertes très-légères, dont le derrière est un ouvrage de *vannerie*, et qu'à cause de cela on nomme vulgairement *paniers* ; mais leur confection forme encore une branche spéciale.

L'osier employé par les vanniers provient en grande partie du saule têtard, dont on abat les branches annuellement ; ils se servent aussi des jeunes branches d'acacia ou de sureau préparées et auxquelles on a conservé leur souplesse par des lavages prolongés. Ces branches sont refendues de la façon suivante : l'ouvrier les place une à une sur un billot dans lequel est faite une encoche ronde ; il pose dans l'encoche le bout le plus gros de la branche et maintient au bord de l'encoche une lame un peu plus large et courte, de telle sorte que la branche, tirée rapidement le long du billot et guidée par l'encoche, est divisée par la lame ; la branche ainsi refendue présente dans toute sa longueur un côté plat et un côté rond ; c'est ce dernier qu'on place dans les ouvrages de façon qu'il soit apparent.

Pour tous les ouvrages de *vannerie*, on fait d'abord une carcasse en branches un peu plus fortes et rondes ; quelquefois même on place sur certaines parties de la carcasse et principalement sur les bords de petites branches rondes reliées à la grosse par des brins d'osier, formant rebord, bourrelet et servant quelquefois d'ornementation. Quand cette carcasse est achevée et que les principales parties en sont reliées entre elles, ce qu'on obtient en perçant à l'aide d'un poinçon plat des trous dans les branches qu'on veut joindre et en y passant des brins d'osier minces et aplatis des deux côtés, on recouvre le tout avec les brins refendus dont on forme un tissu natté plus ou moins serré, suivant l'usage auquel l'objet doit servir, en enroulant les brins qui terminent le tissu autour des branches formant les bords. Les charnières, quand il doit y en avoir, sont faites avec deux bouts de branches rondes qu'on courbe de manière à en former un demi-cercle et qu'on passe l'un dans l'autre ; on les fixe ensuite de la même façon qu'on a lié les diverses parties de la carcasse, l'un à un bord et le second à l'autre bord, ce qui forme une espèce d'agrafe ; c'est ainsi que sont attachés les couvercles et les anses des paniers. Pour les paniers de dames, on emploie des brins d'osier teints et, en les tissant, on les mêle à d'autres brins restés blancs, ce qui forme des dessins divers et réguliers. On fait aussi différentes sortes de nattes selon la solidité qu'il faut donner aux parties et le nombre de brins qu'il faut tisser ensemble, combinés de manière à produire une ornementation ; tantôt le tissu d'osier est simplement serré et croisé, c'est-à-dire qu'un brin passe alternativement dessous et dessus ; tantôt le même brin est circulaire et croisé avec les branches de la carcasse ; tantôt il est natté avec plusieurs brins, deux, trois, quatre, comme dans les anses de panier ; tantôt enfin il est simplement arondi ou recroisé sur lui-même d'espace en espace, de façon à former une claire-voie, des jours, dont les dessins peuvent varier suivant la volonté et la fantaisie de l'ouvrier.

Outre les objets d'osier, la *vannerie* comprend encore la confection et le commerce des paillassons de toutes sortes. Ces paillassons sont le plus communément fabriqués avec des pailles de roseau ou de maïs et des joncs particuliers très-fins et assez longs. Les paillassons communs sont faits avec ces pailles, tantôt nattées, tantôt tressées, croisées comme un tissu et consolidées par une chaîne de ficelle, cachée par les croisements. Les paillassons d'un prix plus élevé sont faits avec plus de soin ; on se sert pour les confectionner de joncs teints de différentes couleurs, ordinairement vert et rouge, la couleur naturelle de ces joncs étant d'un

jaune un peu pâle ; on les tord en gros fils qu'on tresse ou qu'on natte ensuite de manière à former des cordes ; sur un métier ou châssis carré dont le bord est percé à intervalles égaux d'environ 0m,025, de trous dans lesquels sont enfoncées des chevilles, on forme une chaîne avec ces cordes, qu'on fait aller d'une cheville à l'autre. Quand la chaîne est ainsi formée, on la recouvre d'une trame de corde semblable, simple ou double, mais en la serrant plus que ne l'est la trame, afin de faire un tissu et non un canevas. Dans la plupart des cas, on se sert pour cette dernière opération de cordes de différentes couleurs, avec lesquelles on forme des dessins quelconques, toujours très-simples. Ces paillassons sont tantôt ronds ou ovales, tantôt carrés ; parfois la bordure est faite de festons et de nattes. Quelquefois aussi on façonne ces paillassons comme des velours, en ajoutant de la mousse dans les croisements.

Les paniers nommés *mannes* et les ouvrages extrêmement communs sont confectionnés en province par de pauvres paysans qui se livrent à ce travail en hiver, quand chôment les travaux agricoles.

Les vanniers formaient autrefois une corporation qui avait ses privilèges et ses statuts. Aujourd'hui, ils sont très-dispersés et en petit nombre. La plupart sont nomades et courent les villes ou les villages. Ils raccommodent pour une faible rétribution les paniers, les corbeilles, les hottes, etc. Néanmoins, il existe encore dans certaines provinces des vanniers établis à demeure fixe. Dans les environs de Vervins, entre autres localités, il y a bon nombre de vanniers, et la culture de l'osier, du saule et des arbustes du même genre qui croissent volontiers le long des rivières et des ruisseaux y est devenue une industrie spéciale, qui n'est pas sans intérêt. Le bourg d'Origny, à 8 kilomètres de Vervins, occupe toute une population à la fabrication des paniers, corbeilles et autres ouvrages de différentes formes, tous plus ou moins élégants. C'est le centre de la *vannerie* fine. Un autre bourg, Landouzy-la-Ville, excelle dans la *damasserie*. On comprend sous cette dénomination les pièces où l'osier forme des quadrillés au moyen d'un entrelacement spécial qui présente des ondes comme celles du damas. Les départements de la Marne et du Loiret sont, avec l'Aisne, ceux où l'on fabrique le plus de *vannerie*. La moitié des produits en grosse et fine *vannerie* trouve son écoulement en France. L'autre moitié s'exporte à l'étranger, en Angleterre, à Amsterdam, à Hambourg, à Genève, à Gènes et surtout à New-York. Les paniers qui passent en Angleterre sont en grande partie expédiés de Londres à Lisbonne, puis aux Indes.

VANNES, en latin *Venetii*, la *Civitas Venetorum* des Romains, ville de France (Morbihan), ch.-l. de départ., d'arrond. et de deux cantons, à la jonction du Treilhan et du Meucon, à 4 kilom. du golfe de son nom, formé par l'Atlantique, et à 459 kilom. O. de Paris ; pop. aggl., 11,449 hab. — pop. tot., 14,690 hab. L'arrondissement comprend 11 cantons, 80 communes et 133,524 hab. Evêché suffragant de Rennes, grand séminaire ; collège communal ; école d'hydrographie ; école professionnelle. Tribunaux de 1^{re} instance et de commerce ; deux justices de paix ; musée d'histoire naturelle ; bibliothèque publique. Fabrication de cotonnades et de dentelles ; tanneries, corderies ; construction de navires d'un faible tonnage. Petit port de commerce, accessible seulement aux navires de 150 tonneaux. Exportation de sel, grains, chanvre, miel, cuir, beurre, suif, cidre, bestiaux et instruments aratoires.

Vannes est construite en amphithéâtre, sur une colline exposée au midi, et prolonge vers l'est ses quartiers de Calmont (*Calidus mons*), haut et bas. Le moyen âge revêt dans ses rues étroites et sombres, bordées de maisons gothiques en bois, dressant les pointes de leurs pignons aigus, aux étages surplombant l'un sur l'autre, aux faltes se rejoignant parfois et obstruant l'air et la lumière. On voit encore à Vannes des fenêtres aux châssis à petites vitres garnies de plomb, des façades de maisons sillonnées de poutres croisées, enchevêtrées, avec un revêtement en ardoises taillées en losanges, trèfles, triangles, rosaces, enfin de curieux dessins courant le long des montants et des supports, suivant la mode du xiv^e et du xv^e siècle. Ce n'est guère que dans la partie haute de la ville qu'on rencontre des constructions entièrement modernes ; quant à la partie basse, elle est encore aujourd'hui telle qu'elle était jadis, au temps des ducs de Bretagne.

— **Monuments.** La cathédrale de Vannes, un des plus remarquables édifices religieux de la Bretagne, dédiée à saint Pierre, brûlée par les Normands au x^e siècle, reconstruite au xiii^e et au xiv^e, ne fut terminée qu'au xviii^e. Elle se compose d'une nef unique jusqu'aux transepts. L'emploi des moulures toriques, mélangées d'arcatures plein cintre et ogivales, assises à la tour et au pignon ouest l'époque de la première période ogivale (xiii^e siècle). Cette tour se terminait autrefois par une belle flèche, qui a été renversée par la foudre en 1824. Le cloître, partie accessoire de la cathédrale, occupait jadis un espace considérable. Ses arceaux appartien-

nent à la troisième période du moyen âge. Les choux frisés et autres ornements des chapiteaux sont du xve siècle. Le transept et la chapelle du Saint-Sacrement offrent les échantillons opposés et pourtant voisins des styles ogival, flamboyant et Renaissance. Au point de vue de la forme et de l'art, le portail septentrional du transept est le morceau architectural le plus remarquable peut-être de la cathédrale. Le porche ou narthex, appartenant, comme le transept, à la dernière période du style ogival, remonte comme lui aux premières années du xve siècle. Mais, au xviii^e siècle, on a mutilé brutalement cette belle entrée, si remarquable par ses riches détails, ses pinacles; deux longs jambages, supportant une plate-bande en arc de cercle surbaissé, d'un goût déplorable, remplacèrent alors ses trumeaux du centre, aux deux portes geminées. Deux chapelles méritent surtout l'attention : la chapelle du Saint-Sacrement, dite aussi chapelle du Pardon, et la chapelle Saint-Vincent. La première, construite en 1532, affecte la forme circulaire et se compose de deux ordres ioniques superposés. En 1829, une couverture ionique, d'un effet des plus disgracieux, a remplacé la balustrade à fuseaux et le dôme qui couronnaient le tout. Dans la chapelle Saint-Vincent, terminée en 1637, on remarque les tombeaux, en partie mutilés, des évêques Sébastien de Rosmadec et François d'Argouges.

La cathédrale de Vannes possède depuis 1777 des marbres d'un très-grand prix. Le maître-autel avec les anges adorateurs, les deux petits autels collatéraux surmontés des statues de saint Pierre et de saint Paul, le tombeau de saint Vincent, le musée de M^r Bertin sont l'œuvre du sculpteur marseillais Possati. Parmi les tableaux, il faut citer : la *Résurrection de Lazare*, œuvre capitale de Destouches; *Saint Vincent Ferrier mourant*, par Gosse; la *Prédication de saint Vincent Ferrier à Grenade*, par Muziaisse. Enfin, le trésor contient de nombreuses reliques plus ou moins authentiques.

La préfecture occupe l'ancien palais ducal de La Motte, abandonné au xve siècle par les ducs de Bretagne. C'est dans la grande salle de ce palais que se tinrent, en 1532, les états de Bretagne. Il fut rebâti de 1676 à 1696. Quant à l'évêché, il occupe les bâtiments des Carmes déchaussés, fondés en 1629.

L'église de Saint-Patern, qui doit son nom au premier évêque de Vannes, mort en 498, a été reconstruite au xviii^e siècle. L'église de Notre-Dame-du-Méné, reconstruite en 1720, sert aujourd'hui de chapelle au séminaire.

Plusieurs anciens couvents, supprimés à la Révolution, ont leurs bâtiments affectés à divers établissements civils. Les Jacobins, les Ursulines, les Carmes, les carmelites, les visitandines et les capucins eurent à Vannes, jusqu'en 1790, des maisons importantes. Les Jésuites y possédaient le collège Saint-Yves, dont la chapelle, l'une des plus élégantes de la ville, est affectée au collège communal. Ils y possèdent aujourd'hui un vaste établissement.

Vannes présente, indépendamment de ses monuments religieux, un certain nombre d'édifices civils du plus grand intérêt. On peut encore reconstruire par la pensée, à l'aide des débris qui ont survécu jusqu'à nous, les anciens murs de la ville. La porte Saint-Vincent, la porte Calmont, la poterne et la porte Trompette sont encore parfaitement reconnaissables. Il en est de même de la tour du Connétable, où eut lieu la tentative du duc de Bretagne contre Clisson, et dont la construction est des plus curieuses. Les salles de cette tour, fort élevée du côté de la rivière, sont polygonales et spacieuses. Elle est surmontée d'un petit édifice. Le château de l'Hermine rejoignant la tour du Connétable et était ceint, dans sa partie est, par le mur de la ville et les demi-tours qu'on y remarque encore, et aussi par les tours remplacées depuis par le bastion.

L'hôtel de ville, autrefois occupé par le parlement, a possédé un beffroi, démolé en 1860. Les registres de délibérations de la communauté ou corps politique de la ville y sont conservés depuis l'année 1573. Enfin le présidial, créé en 1552, tenait ses audiences dans la grande salle des Haies, maintenant convertie en salle de spectacle.

Parmi les maisons particulières de la ville, il faut mentionner : la maison de saint Vincent Ferrier, où mourut le célèbre thaumaturge, plusieurs maisons de bois sculpté et la maison du Parlement ou château Gaillard, construction fort ancienne, dans laquelle donne accès un escalier ouvert dans une tour en pierre de taille. On y remarque de belles boiseries du xvii^e siècle.

— *Etablissements divers.* Vannes possède une bibliothèque riche de 10,000 volumes; trois sociétés savantes : la Société polymathique du Morbihan, la Société archéologique du Morbihan et la Société d'agriculture et d'horticulture, fondée en 1849; enfin, un musée archéologique, installé dans la tour du Connétable, et qui est un des plus riches de France et d'Europe en antiquités celtiques.

— *Promenades.* Les promenades de Vannes consistent dans la jetée plantée de peupliers, qui sert de communication entre le port et le faubourg Saint-Patern; dans les allées de la Garonne et dans la promenade de la Rabine, créée en 1761, une quatrième, plantée en

1847 sur l'emplacement d'anciens chantiers, embellit le côté gauche du port.

— *Histoire.* Vannes, en breton *Gwened*, en latin *Dariorigum*, existait avant la conquête romaine sous le nom de *Dariorig*, comme cité des Guenedis, dont les Latins ont fait les *Veneti*; la ville, comme toutes celles de la Gaule celtique, prit, au i^{er} siècle, le nom du peuple dont elle était la capitale (*Venetin*), d'où est venu, par corruption, son nom actuel. La capitale des Vénètes joua de bonne heure un rôle important. Elle fut, de toute la confédération armoricaine, écartée par César, la dernière ville qui osa tenir tête au vainqueur. Les Vénètes furent vaincus par Jules César dans une grande bataille (57 av. J.-C.). César fit ouvrir à travers le pays six voies romaines, dont on retrouve aujourd'hui les traces, et construisit de nouveaux remparts. En 409, les Armoriens ayant enfin secoué le joug de l'empire, Vannes chassa les magistrats romains et eut des comtes indépendants. L'un d'eux, Canao, après avoir donné asile à Chramm, fils de Clotaire, ravagea le territoire franc; Clotaire accourut et rencontra les Bretons à l'ouest de Vannes; Canao périt dans la bataille, et Chramm, pris vivant, n'échappa à un pareil sort que pour un plus horrible. Les Vannetais passèrent bientôt sous le joug des Francs, et les rois mérovingiens, puis carlovingiens battirent monnaie à Vannes. A la mort de Louis le Débonnaire, Nominé, son lieutenant, prit le titre de roi (843) et gouverna bientôt toute la Bretagne; mais le pays fut démembré après lui, et le comté de Vannes ne fut réuni au domaine ducal que sous le règne de Geoffroy, mort en 1008. Dans l'intervalle, les Normands descendirent à Vannes (855), et les comtes y exercèrent des exactions sans nombre. En 1503, les états s'assemblèrent au château de Vannes, pour délibérer sur les moyens de venger la mort du duc Arthur, assassiné par Jean sans Terre. En 1542, la ville subit quatre sièges consécutifs; elle fut successivement prise par Charles de Blois, la comtesse de Montfort, Olivier de Clisson et Edouard III d'Angleterre. En 1545, Charles de Blois, fait prisonnier à la bataille de La Roche-Bernin, fut conduit à Vannes, en attendant qu'on le fit passer en Angleterre. Le nouveau duc, Jean IV, fixa sa résidence habituelle à Vannes, au château de La Motte. Son fils, Jean V, continua de résider à Vannes, où il possédait trois châteaux : La Motte, l'Hermine et Plaisance. En 1487, un des corps de troupes envoyés par Charles VIII en Bretagne pour revendiquer la possession de cette province se dirigea sur Vannes, où se trouvait alors le duc François II avec le duc d'Orléans, depuis Louis XII. Ces derniers se hâtèrent d'abandonner la ville, qui n'opposa aucune résistance aux troupes royales. Néanmoins, l'union définitive de la Bretagne à la monarchie française n'eut lieu qu'aux états tenus à Vannes en 1532, en présence du roi François I^{er}. Vannes vit dès ce jour son importance diminuer et son prestige d'ancienne capitale s'éteindre. Elle perdit coup sur coup sa chambre des comptes et son parlement. Pendant la Ligue, Vannes se déclara contre la royauté et ne fit sa soumission qu'à l'avènement de Henri IV. C'est à Vannes qu'eut lieu, en 1795, l'exécution des prisonniers de Quiberon. Les Cent-Jours virent le soulèvement des élèves du collège de Vannes, dont les jeunes légions repoussèrent en plusieurs rencontres les troupes du général Rousseau. Enfin, le 22 juillet 1815, l'armée royale occupait la ville, et Vannes n'offre plus dès lors à l'histoire aucun souvenir digne d'être rapporté.

Deux conciles ont été tenus à Vannes : le premier, présidé par saint Perpetue, archevêque de Tours, fit, en 461, seze canons sur des matières disciplinaires; le second, tenu en 818 par Louis le Débonnaire, après la défaite des Bretons, traita des affaires de l'Eglise et de l'Etat.

VANNET s. m. (va-nè — rad. *van*, parce que le van ressemble à une coquille). Blas. Meuble d'armoiries qui représente une coquille dont on voit le creux : *Beausser de la Chaulone, en Provence : D'azur, à trois VANNETS d'or.*

— Pêche. Filet de forme particulière, que l'on tend sur les grèves qui se couvrent d'eau à la haute mer.

VANNETTES s. f. (va-nè-te — dimin. de *van*). Sorte de panier très-bas de bord, qui sert à vanner l'avoine avant de la donner aux chevaux : *Il alla prendre sur un coffre une ration d'avoine préparée pour son cheval; il la versa dans une VANNETTE et l'agitait en s'approchant de Juvial.* (E. Sue.)

— Archit. hydraul. Petite vanne.

VANNETTI (Joseph-Vaérien), poète italien, né à Roveredo en 1719, mort vers 1765. Il fonda dans sa ville natale l'Académie des *Agitati* et publia, entre autres écrits : *Poésies burlesques* (1759); *Barbutogie ou Dissertation sur la barbe* (1759); *Leçons sur le dialecte roveretino* (1762), etc.

VANNETTI (Clémentin), littérateur italien, fils du précédent, né à Roveredo en 1754,

mort en 1795. Il débuta dans les lettres dès l'âge de treize ans et devint secrétaire de l'Académie fondée par son père et membre de celle de Florence ainsi que de plusieurs autres sociétés savantes d'Italie. On a de lui : *Épître sur les poésies de Martini*; trois *Épîtres*, adressées aux poètes Monti, Pindemonte et Bettinelli; *Vies* (en latin) de plusieurs littérateurs célèbres, entre autres d'E. Zanotti et de J.-B. Græser; *Mémoire sur le séjour de Cagliostro à Roveredo* (1789), opuscule dans lequel il se moque des prétendus miracles de ce fameux imposteur; *Observations sur Horace* (Roveredo, 1792, 3 vol. in-8), commentaire qui ne manque pas d'érudition, mais qui est écrit dans un style sans grâce et sans naturel, etc.

VANNEUR s. m. (va-neur — rad. *vanner*). Celui qui vanner les grains :

L'alouette a la graine amère
Que laisse échapper le vannneur.

LAMARTINE.

Il On dit aussi quelquefois VANNEUSE, quand il s'agit d'une femme qui fait le même travail.

VAN NEVE (François), paysagiste flamand. V. NEVE.

VANNI (Turino di), peintre italien, né à Pise. Il vivait au xiv^e siècle, et on ne connaît de lui qu'un tableau, qui se trouve au musée du Louvre et qui représente la *Vierge et l'Enfant Jésus recevant les adorations des esprits célestes*. Ce tableau est peint sur bois et sur fond doré.

VANNI (François), peintre, architecte et graveur italien, né à Sienne en 1563, mort en 1609. Il appartenait à une famille d'artistes. Elève de son père, second mari de sa mère, Archangelo Salimbeni, et de Bartolomeo Passaroti, il se rendit, en 1579, à Rome, où il travailla dans l'atelier de Giovanni dei Vecchi. Il finit par adopter la manière du Barocci et fut, de tous les imitateurs de ce maître, celui qui s'en rapprocha le plus. La réputation qu'il s'était acquise en peignant différents retables dans les églises de Sienne le fit mander à Rome par Clément VIII, qui le chargea d'exécuter un tableau pour l'autel de Saint-Pierre. Ce tableau, qui représente *Simon le magicien reprenant par saint Pierre*, passe pour l'une des meilleures œuvres de Vanni. Parmi les autres compositions de cet artiste qui se trouvent à Rome, on cite : la *Flagellation du Christ* et la *Mort de sainte Cécile*, dans l'église Sainte-Cécile, et un *Christ mort*, à Santa-Maria-della-Vallarella. Il exécuta aussi plusieurs œuvres remarquables à Sienne, à Pise et à Pistoie; son *Saint Raymond marchant sur la mer*, qui se trouve dans l'église Saint-Dominique, à Sienne, est regardé comme la plus belle toile qu'il y ait dans cette ville. Vanni possédait aussi des connaissances fort étendues en architecture et dans les arts mécaniques; mais on ne lui attribue que la construction d'un seul édifice, l'oratoire du Saint-Sépulcre, près de Sienne.

D'excellents juges en peinture ont souvent attribué ses œuvres au Barocci. Cependant, à part le coloris, il est sous tous les rapports inférieur à ce dernier; son dessin est en général excellent, mais plus maigre que celui de son modèle; il a aussi moins de vigueur dans la conception et dans l'exécution. Plusieurs des toiles de Vanni ont été gravées par des artistes éminents; il a lui-même gravé quelques planches. Son portrait se voit à Florence, dans la galerie des portraits des peintres. Le musée du Louvre possède trois tableaux et cinq dessins de ce maître; les tableaux sont : *Angel présentant à la Vierge des aliments pour l'Enfant Jésus*; *l'Enfant Jésus, debout sur les genoux de sa mère, essayant d'atteindre aux fruits que saint Joseph lui présente*; le *Martyre de sainte Irène*.

VANNI (Michel-Angelo), peintre italien, fils du précédent, né à Sienne en 1583, mort en 1671. Elève de son père, il n'a laissé qu'un très-petit nombre de tableaux, et il est surtout connu par sa découverte d'un procédé pour colorer le marbre. On cite comme l'une de ses toiles les plus remarquables *Sainte Catherine occupée à reciter l'office avec le Sauveur*.

VANNI (Raffaele), peintre italien, frère du précédent, né à Sienne en 1596, mort en 1673. Après avoir travaillé dans l'atelier d'Annibal Carrache, il séjourna pendant plusieurs années à Rome, puis retourna se fixer dans sa ville natale. On cite parmi ses principaux ouvrages : la *Victoire de Clouis sur Alarie*, *Jésus-Christ portant sa croix au calvaire*, une *Assomption*, *Saint François de Sales*, *Job*, tous à Sienne; *Sainte Catherine recevant les stigmates*, à Pise; *l'Enlèvement d'Hélène*, à la galerie publique de Florence, et enfin la *Naissance de la Vierge*, à Rome.

VANNI (Giovanni Battista), peintre et graveur italien, né en 1599 à Pise, selon les uns, à Florence selon d'autres, mort en 1660. Elève de Jacopo da Empoli, puis de Cristofano Allori, il s'appropriait la manière de ce dernier, mais surtout son coloris. Il excellait du reste dans l'imitation, et on lui doit d'excellentes copies du Titien, du Corrège et de Paul Véronèse; il grava aussi plusieurs planches d'après ces deux derniers : les *Noces de Cana*, d'après Veronèse (1637), et la

Coupole du Dôme de Parme, d'après le Corrège, sont regardées comme ses meilleures productions en ce genre. Le *Saint Laurent* qui se trouve dans l'église de Saint-Simon, à Florence, passe aussi pour sa toile la plus remarquable; mais c'est loin d'être une œuvre de premier ordre.

VANNI (Charles), aventurier italien, né en 1744, mort en 1799. Il suivit d'abord la carrière du bureau; mais, n'ayant pu réussir à se faire une clientèle, il entra dans la police, et les services occultes qu'il rendit lui valurent d'être nommé juge instructeur. Instrument obéissant d'Acton et de la reine Caroline, il se signala par sa vénalité autant que par l'ardeur qu'il mit à poursuivre tous ceux que la haine du ministre ou de la reine signalait à ses rigueurs. Nommé, en 1795, président de la junte d'Etat chargée de poursuivre tous ceux qui étaient soupçonnés de libéralisme, Vanni se montra digne de l'odieuse mission dont on le chargeait, et bientôt, suivant l'expression d'un auteur italien, il n'y eut plus à Naples qu'espiions et espionnés. Lorsque, à l'approche des Français, la cour se disposa à partir pour la Sicile, il ne put obtenir d'être compris parmi ceux qui suivaient le roi et la reine, et resta abandonné, sans défense, à la vindicte publique. Il se suicida alors, dans la crainte d'être massacré par le peuple, pour qui il était devenu un objet d'horreur.

VANNIER s. m. (va-nié — rad. *van*). Techn. Ouvrier qui fait des ouvrages en osier.

VANNINA D'ORNANO, femme du patriote génois Sampiero. V. SAMPIERO.

VANNOIR s. m. (va-noir — rad. *vanner*). Techn. Grand bassin de cuivre dans lequel on polit, en les agitant, les morceaux de fil de laiton dont on veut faire des clous d'épingles.

VANNOIS, OISE s. et adj. (va-noi, oi-ze). V. VANNETAIS.

VANNOZ (Philippine DE SIVRY, dame de), femme de lettres française, née en 1775, morte en 1851. Fille d'un président au parlement de Lorraine, renommé pour son esprit et pour son savoir, elle montra elle-même, dès l'âge le plus tendre, des dispositions vraiment extraordinaires pour la poésie. A huit ans, elle composait des vers qui obtinrent les suffrages des esprits les plus éminents de l'époque. A peine parvenue à l'adolescence, elle était membre de l'Académie des Arcades de Rome, de celle de Lyon et de plusieurs autres. Mariée en 1802 à M. de Vannoz, elle se montra plus desirieuse des joies du foyer domestique qu'ambitieuse de la gloire et des succès littéraires. On a d'elle : *Calyppo*, drame lyrique qu'elle écrivit à l'âge de quinze ans; la *Profanation des tombeaux de Saint-Denis* en 1793 (Paris, 1806, in-8); *Conseils à une femme sur les moyens de plaire dans la conversation, suivis de poésies fugitives* (1812, in-12); *Le 21 janvier*, élegie (1814, in-8); *Poésies* (1845, in-8). Elle a, en outre, fourni à la *Biographie universelle* de Michaud les biographies des femmes célèbres, parmi lesquelles nous citerons celles de Mlle Aïssé, de Mmes du Bocage, de Caylus, d'Héloïse, etc.

VANNUCCI (Atto), historien italien, né à Florence vers 1810. Nommé professeur de littérature au collège de Prato, il s'occupa d'annoter les classiques latins. La révolution de 1848 l'envoya représenter la Toscane à Rome, puis le rejoignit dans l'exil. Il partit pour la Suisse, et ne retourna à Florence qu'en 1854, pour y vivre laborieusement dans la retraite. Atto Vannucci, nommé depuis lors professeur à l'université de Pise, est considéré en Italie comme un des meilleurs et des plus laborieux historiens de ce pays. Ses travaux sont nombreux. Il a commenté Tacite, Salluste, Catulle, Tibulle, Propertius, Phèdre, Ovide, Cornelius Nepos et d'autres encore (*Studi storici e morali sulla letteratura latina*, 1 vol.). Il a écrit un livre sur Donato Giannotti, secrétaire de la république florentine; un livre sur Bartolomeo Sestini; un livre sur Giuseppe Montani; un livre sur les premiers temps de la liberté florentine (*I primi tempi della libertà fiorentina*). Il a composé l'histoire des martyrs italiens au xix^e siècle (*I martiri della libertà italiana*, 1 vol.); il a retracé enfin l'histoire de l'Italie depuis les temps les plus anciens jusqu'à l'invasion des Lombards (*Storia dell'Italia antica*, 4 vol.). Ce dernier ouvrage est peut-être la meilleure des histoires romaines. Le style est simple, vif et vivant, l'érudition profonde. Certaines notes, modestement cachées, jettent une vive lumière sur les écrits de Rome, entre autres sur Cicéron. Le chapitre des Gracques est d'une beauté romaine. Le récit effleure les champs de bataille et ne s'arrête volontiers qu'aux endroits obscurs, inconnus; il dit les mœurs et ne chante pas les combats. C'est un livre tout moderne, et il n'en rend que mieux l'antiquité.

VANNUCCI (Pietro), célèbre peintre italien. V. PÉRUGIN.

VANNURE s. f. (va-nu-re — rad. *vanner*). Agric. Balles et objets légers entraînés par le courant d'air dans la tarare, pendant l'opération du vannage.

VAN OBSTAL (Gérard), sculpteur flamand,

né à Anvers en 1597, mort en 1668 à Paris, où il étoit recteur de l'Académie de peinture et de sculpture. On regardait comme l'œuvre la plus remarquable de cet artiste la statue de Louis XIV qui se trouvait sur la porte Saint-Antoine, à Paris; on admirait aussi beaucoup ses bas-reliefs et ses travaux sur l'ivoire.

VAN OOST (Jacques et Jean-Jacques), peintres flamands. V. OOST.

VAN OOSTERWYCK (Maria), femme peintre hollandaise. V. OOSTERWYCK.

VAN OPSTAL (Gaspard-Jacques), peintre flamand, né à Anvers en 1660, mort vers 1724. On sait peu de chose sur la vie de cet artiste, qui passa quelque temps en France. Il peignit avec une extrême facilité, composait avec goût, dessinait bien et avait une touche élégante. Van Opstal a fait des tableaux religieux, mythologiques, allégoriques, et des portraits fort estimés. On voit de ses tableaux dans plusieurs églises de Flandre. Une grande toile de lui, représentant quatre *Pères de l'Eglise*, se voit dans la cathédrale de Saint-Omer.

VAN OS, peintre hollandais, né à Middelburg (Zélande) en 1744, mort en 1818. Orphelin dès l'enfance, il fut placé chez un vrier avec lequel il resta jusqu'à l'âge de dix-sept ans; puis il quitta ce brave homme pour étudier le paysage, surtout les marines; plus tard il s'adonna exclusivement à la reproduction des fleurs. Ses tableaux, très-estimés en Hollande, sont disséminés dans les cabinets des riches amateurs de ce pays.

VAN OSTADE (Adrien et Isaac), célèbres peintres hollandais. V. OSTADE.

VANOZZA (Rosa), maîtresse de R. Borgia, qui devint pape sous le nom d'Alexandre VI. Elle en eut cinq enfants, dont deux acquirent une horrible célébrité : César Borgia, duc de Valentinois, et Lucrèce Borgia, connue par ses crimes et l'infamie de sa conduite.

VAN PRAET (Joseph-Basile-Bernard), bibliophile belge. V. PRAET.

VAN PRAET (Jules), diplomate belge. V. PRAET.

VAN RHÉEDE (Henri-Adrien DRAAKENS-TEIN), administrateur et botaniste hollandais. V. RHÉEDE.

VAN RHEEDIE s. m. (van-ri-di). Bot. Syn. de RHÉEDE.

VANROBAIS (Josse), manufacturier français, né à Courtrai vers 1630, mort en 1688. Il vint en France, à la requête de Colbert, et établit à Abbeville, en 1665, une fabrique de draps qui donna bientôt des produits d'aussi bonne qualité que ceux qui nous venaient de l'Angleterre et de la Hollande, dont nous avions jusqu'alors été les tributaires pour les draps fins. Grâce aux privilèges que le roi lui accorda et aux sommes qu'il lui avança, Vanrobaïs put bientôt donner un développement considérable à sa manufacture, dont la renommée s'étendit dans toute l'Europe. Il obtint du roi, pour lui et pour ses ouvriers, des lettres de naturalisation et la permission de pratiquer librement la religion protestante. Tout fut cependant mis en œuvre pour les convertir, surtout après la révocation de l'édit de Nantes; mais tous les efforts échouèrent, et telle étoit l'importance que le gouvernement français attachait à cette nouvelle industrie, que les descendants de Vanrobaïs furent peut-être les seuls en France qui pussent élever leurs enfants dans la religion réformée. Abbeville est redevable à cette famille de la principale source de sa prospérité et de sa richesse, et cette ville leur doit encore quelques-uns de ses plus beaux édifices, tels que la Maison neuve, dans la grande rue Notre-Dame, et Bugatelle, maison de campagne qui est située dans le faubourg Saint-Gilles, et que Sedaine a célébrée dans ses vers en 1770.

VANROBEZ s. m. (van-ro-bé). Comm. Espèce de drap qu'on fabriquait autrefois à Abbeville.

VAN RYN, nom de famille de REMBRANDT (Paul), peintre hollandais.

VANS (LES), petite ville de France (Ardèche), chef-lieu de canton, arrond. et à 25 kilom. S.-O. de Largentière, dans la vallée du Chassezac; pop. aggl., 2,220 hab. — pop. tot., 2,625 hab. Récolte et filature de soie; commerce de soie; filonelles, toiles, vin. Cette ville est agréablement située, propre et bien bâtie; il y a plusieurs places publiques bien plantées et ornées de fontaines. L'église paroissiale renferme quelques boiseries bien sculptées. Dans un jardin particulier, on remarque un tombeau romain dont l'inscription indique qu'il a été élevé au jeune Marcus Aurelius Fuscus. Au N. de la ville, s'élèvent des masses granitiques aux formes les plus variées et les plus bizarres; non loin de là, à l'entrée d'un bois, on voit plusieurs dolmens.

VAN SANTEN (Laurent), érudit hollandais. V. SANTEN.

VAN SCHENDEL (Petrus), peintre belge, né à Bréda en 1806. Elève de Van Brée, il se fit remarquer à Bruxelles et à Paris par quelques portraits prestement brossés qui donnèrent de lui une idée flatteuse, puis

abandonna subitement ce genre et exposa en 1844 le *Marché au clair de lune et aux lumières*, un *Tonnelier*, *Intérieur de chaumière*, *Marché sur un pont* (1845-1847); *Marché à La Haye*, *Vue de Rotterdam*, *Paysage* (Exposition de 1855). Ces derniers tableaux lui valurent une 3^e médaille. Le *Clair de lune avec incendie*, *Steven Van der Bergh et sa fille lisant une lettre* (1857); une *Jeune fille devant une échoppe* (1861), sont traités dans le même genre et attestent les efforts du peintre, essayant de trouver le charme, la magie du clair-obscur de Rembrandt. Quelques-uns de ses tableaux ont été gravés par lui à l'eau-forte d'une manière très-satisfaisante.

VAN SCHUPPEN (Pierre), graveur belge. V. SCHUPPEN.

VANSIRE s. m. (van-si-re). Mamm. Espèce de mangouste qui ressemble beaucoup au furet et qui habite Java : *Le VANSIRE a la queue du double plus longue que celle de nos furets*. (V. de Bonnaire.)

— Encycl. Le *vansire* a été souvent confondu, comme simple variété, avec notre furet, auquel il ressemble beaucoup par sa forme extérieure. Il en diffère néanmoins par des caractères extérieurs suffisants pour constituer une espèce distincte. Ainsi il a douze machélières supérieures au lieu de huit; et ses machélières inférieures, égales en nombre à celles du furet, en diffèrent par leur forme et leur position respective. Enfin, il a la queue deux fois plus longue que notre furet. Extérieurement, il ressemble aussi à la belette, sauf la couleur de son pelage, couleur qui est d'un rouge brun. Il habite l'île de Madagascar, peut-être aussi Java et les îles voisines; ses mœurs sont en général celles des mustélides; il aime beaucoup le miel et exhale une forte odeur de musc.

VANSITTART (Nicolas), lord BEXLEY, homme d'Etat et financier anglais, né en 1766, mort en 1851. Il était fils de Henri Vansittart, gouverneur du Bengale, qui le laissa de bonne heure orphelin. Elevé par des parents qui le destinèrent au barreau, il se fit recevoir avocat en 1791, dirigea surtout son attention sur les questions politiques et financières, et publia successivement des *Réflexions sur l'opportunité d'une paix immédiate* (1793), des *Lettres à M. Pitt sur la conduite des directeurs de la Banque* (1795) et un *Examen de l'état des finances de la Grande-Bretagne* (1795). Comme il était attaché au parti des tories, le gouvernement le fit élire en 1796 membre du Parlement pour Hastings, et le chargea en 1801 d'aller à Copenhague dans le but de détacher le Danemark de l'alliance suédoise; mais il échoua dans cette mission. Nommé peu de temps après secrétaire de l'Échiquier, il établit définitivement sa réputation de financier, en proposant les 38 résolutions qui reculèrent jusqu'au rétablissement de la paix les paiements au comptant de la Banque d'Angleterre, et qui furent toutes adoptées par le Parlement. A la mort de Parceval, en 1812, il fut nommé chancelier de l'Echiquier, et pendant les douze années qu'il remplit ces fonctions, il fit preuve d'incontestables talents financiers. Il manquait cependant des qualités éminentes qui font les véritables hommes d'Etat; comme orateur, il ne s'éleva jamais au-dessus de la médiocrité et l'on alla même jusqu'à attribuer au vieux Rothschild le succès de ses mesures financières. En 1823, il fut élevé à la pairie avec le titre de lord Bexley et fut nommé à la même époque chancelier du duché de Lancastre. Cinq ans plus tard, il se retira complètement de la vie publique et ne s'occupa plus que de l'administration d'établissements philanthropiques.

VAN SPAENDONCK (Gérard), célèbre peintre de fleurs hollandais. V. SPAENDONCK.

VANSTABEL (Pierre-Jean), contre-amiral français, né à Dunkerque en 1742, mort en 1797. En 1792, étant capitaine de vaisseau, il reçut l'injonction de se rendre en Amérique, d'y rassembler tous les bâtiments français qui s'y trouvaient disséminés et de les ramener en France chargés de grain. Il remplit cette mission avec autant de bonheur que d'habileté, dans un moment où les vaisseaux de l'Angleterre sillonnaient incessamment les mers pour se saisir des nôtres. Fait remarquable, Vanstabel fit entrer à Brest un convoi de 170 bâtiments, en traversant, sans être aperçu de l'ennemi, le lieu même où s'était livré quelques jours avant le terrible combat dans lequel avait succombé le *Vengeur*. Les grains et les denrées coloniales qu'il apportait furent d'un grand secours au milieu de la disette cruelle qui sévissait en France. En 1796, il fit entrer avec le même succès une escadre française dans le port d'Anvers, que le Directoire voulait rouvrir aux nations neutres et amies.

VAN STIMMER (Tobie), peintre et graveur allemand, né à Strasbourg en 1550, mort au commencement du xvi^e siècle. Il commença par peindre à fresque des façades de maisons, tant dans sa ville natale qu'à Francfort, et le talent qu'il manifesta lui valut la sympathie du margrave de Bade, qui lui confia l'exécution des portraits de ses ancêtres. Ses travaux terminés, Stimmer revint à Strasbourg et s'adonna à la gravure sur bois. Une

Bible de lui publiée en 1586 à Bâle est encore aujourd'hui recherchée par les connaisseurs. Rubens faisait de ses dessins un cas extrême.

VAN STIMMER (Jean-Christophe), dit le *Suisse*, graveur allemand, né à Schaffhouse en 1552, mort dans les premières années du xvi^e siècle. Il étudia la gravure sur bois sous la direction de son frère et, après la mort de ce dernier, vint s'établir à Paris. Les ouvrages qu'il a gravés ou ornés de ses gravures, d'après des dessins de son frère, sont les suivants : *Récueil de plusieurs savants et théologiens allemands* (Strasbourg, 1587); *Portrait historié de Lazare Schwende*, l'œuvre la plus remarquable de l'artiste.

VAN STOOP (Rodrigue), peintre et graveur hollandais, né vers 1612, mort à Londres vers 1686. Peintre de batailles comme son frère Dirk Stoop, il aborda, en outre, avec succès la marine et le paysage. Fixé dès sa jeunesse en Portugal, il suivit à Londres l'infante Catherine, femme de Charles II, et s'établit dans cette ville. Ses gravures se recommandent par leur facilité et leur style. On cite comme les plus remarquables : huit feuilles représentant des *Vues de la ville de Lisbonne* et huit feuilles représentant la *Procession de la reine Catherine, de Portsmouth à Hampton-Court* (1662, in-4°).

VAN STOOP (Dirk), peintre et graveur hollandais. V. STOOP.

VAN STORCK (Abraham), peintre hollandais. V. STORCK.

VAN SUYDERHOEF (Jonas), dessinateur et graveur hollandais, né à Leyde vers 1600. Il fut élève de Pierre Soutman, qu'il dépassa en talent, et il a gravé un grand nombre de portraits d'après Rubens, Van Dyck, Rembrandt et Hals. On cite particulièrement ses portraits de *Charles I^{er}* et *Henriette-Marie de France*, d'après Van Dyck; de *Descartes*, d'après Hals; la *Chasse aux lions*, d'après Rubens; le *Congrès de Munster*, d'après Terburg; la *Chute des républicains*, d'après Rubens; *Trois paysans assis*, d'après Van Ostade, etc.

VAN SWANEVELD (Hermann), peintre hollandais. V. SWANEVELD.

VAN SWIETEN (Gérard), médecin hollandais. V. SWIETEN.

VAN SWINDEN (Jean-Henri), savant hollandais. V. SWINDEN.

VANTAIL s. m. (van-tail; il mll. — Ce mot vient de *vent*, qui s'écrivait *vant*, et signifie proprement soupirail, endroit par où l'on respire, puis battant de porte). Chacun des battants d'une ouverture qui en a deux : *Ouvrir les VANTAUX d'une fenêtre*. *La porte bâtarde, mais à deux VANTAUX, donne sur la place*. (Balz.) Il Partie destinée à en recouvrir une autre : *Ce triptyque est à trois VANTAUX*.

— *Porte, croisée à un vantail*, *Porte, croisée formée d'un seul vantail*.

— Encycl. En Grèce, les *vantaux* étaient suspendus au moyen de deux tourillons tenant au montant de la feuillure et entrant dans deux trous placés l'un au niveau inférieur et l'autre sous le sommet de la baie. Dès l'époque gallo-romaine, les pentures des *vantaux* furent généralement adoptées à dater de la période carlovingienne. Au moyen âge, les *vantaux* des portes ont reçu extérieurement diverses sortes de décorations, soit par l'application de pentures de fer forgé, soit par des revêtements de bois finement travaillés, soit par des peintures, des têtes de clous, des plaques de bronze ou de fer battu. Habituellement, ces décorations dépendent de la structure; ce sont tantôt des treillis de décharges compris entre les montants et les traverses, tantôt des treillis de moulures fines, perlées, avec têtes de clous aux points de rencontre; ou bien des rangées de petites arcatures peintes ainsi que le fond de vives couleurs. On recouvrait encore les *vantaux* de plaques de métal, bronze ou fer, ou simplement de lames ajourées représentant des rinceaux avec des animaux, des échelles, des lambrequins, etc. Quelquefois, ces *vantaux* sont composés par panneaux dans lesquels sont inscrits des sujets en bas-relief, avec ouvrages niellés ou damasquinés. De nos jours, les *vantaux* des portes d'églises sont généralement ornés de bas-reliefs représentant des scènes de l'Ancien Testament ou de la vie de Jésus-Christ. L'application de la galvanoplastie au moulage de ces figurines a permis de les obtenir rapidement à des prix très-minimes, et d'en conserver des empreintes facilitant leur rétablissement si elles viennent à être brisées.

VANTANÉE s. f. (van-la-né). Bot. Genre d'arbres, de la famille des tiliacées, tribu des grevillées, dont l'espèce type croît à la Guyane. Il On l'appelle aussi VANTANE.

VANTARD, ARDE adj. (van-tar, ar-de — rad. *vant*): Qui aime à se vanter, qui se vante habituellement : *Une personne VANTARDE*. *L'un est plus fier des grandes choses, et l'autre plus VANTARD des petites*. (Cormen.) Il Qui appartient aux personnes vantardes, qui caractérise leur vice : *L'un avait un courage froid et silencieux, l'autre une timidité exaltée et VANTARDE*. (F. Soulié.)

— Substantif. Personne vantarde : *C'est un VANTARD*. *Il ne sait que faire le VANTARD*.

VANTARDISE s. f. (van-tar-di-ze — rad. *vantard*). Habitude ou action de faire le vantard : *Sa VANTARDISE dépasse sa bravoure*. Il Propos de vantard : *Je ne l'ai pas mis à la porte, seulement j'ai coupé court à sa VANTARDISE et à ses extravagances*. (Balz.) *Je ne fais point de VANTARDISE, reprit Léonie*. (H. Murger.)

VANTÉ, ÊE (van-té) part. passé du v. *Vanter*. Lamé, exulté, célébré : *La magnificence extérieure a été VANTÉE souvent comme un moyen d'agir sur l'imagination*. (Mme de Staël.)

Etre chéri vaut mieux qu'être vanté.

FLORIAN.
Cessons donc d'aspirer à ce prix si vanité
Que donne la faveur à l'importunité.

BOILEAU.
La céleste troupe,
Dans ce jus vanité,
Boit à pleine coupe
L'immortalité.

J.-B. ROUSSEAU.

VANTELER v. n. ou intr. (van-te-lé — rad. *vant*, qui s'écrivait pour *vent*). Voltiger, ondoyer au vent : *Une voile, un drapeau qui VANTELE*. Il Vieux mot.

VAN TEMPEL (Abraham), peintre hollandais, né à Leyde en 1618, mort à Amsterdam en 1672. Il eut pour maître Van Schouten et se distingua comme peintre d'histoire et de portrait. Ses plus belles productions se trouvent dans sa ville natale. On cite, entre autres, deux portraits et un tableau allégorique dans une des salles de la halle aux draps. Van Tempel compta parmi ses élèves François Miéris.

VANTER v. a. ou tr. (van-té — lat. *vanitare*, mot que l'on trouve dans saint Augustin et qui est le fréquentatif de *vanare*, dire des faussetés, mentir, fanfaronner; de *vanus*, vain. Le provençal a à la fois *vanar* et *vantar*). Quelques uns font venir *vant* du latin *venditare*, chercher à vendre, faire valoir sa marchandise; cette explication est probablement erronée. Malgré l'affinité de sens entre le latin *ventosus* et le français *vantard*, et bien que les Allemands disent *win-machen* pour se vanter, on ne peut rattacher *vant* à *ventus*, vent). Louer beaucoup, exalter, dire beaucoup de bien de : *VANTER son ami, cela est trop peuple; mais louer son ennemi, le porter aux nues, voilà le beau*. (Molière.) Nous voulons sans cesse VANTER notre siècle, et nous ne faisons en cela rien de nouveau. (Grimm.) *Un fou qui gagne à la loterie s'appuie de son expérience pour VANTER ce jeu; le monde est plein de pareils logiciens*. (De Lévis.) Les écrivains qui, dans les pays monarchiques, VANTENT les gloires primitives ont grand soin de n'en pas faire le décompte. (Frouin.) On VANTRE les temps passés, parce que l'imagination se nourrit de regrets d'espérance. (G. Hamequin.) Il est plus aisé de VANTER le passé que d'expliquer le présent. (Am. Thierry.) L'homme VANT les bienfaits de la paix, mais il aime les horreurs de la guerre. (Laurentie.) Les hommes VANTENT leurs sacrifices pour en être payés. (J. Simon.) Les Français se plaisent à VANTER les étrangers aux dépens de leurs compatriotes. (Castil-Blaze.)

Griphon, rimailleur subalterne,
Vante Siphon le barbouilleur;
Et Siphon, peintre de taverne,
Prône Griphon le rimailleur.

J.-B. ROUSSEAU.

Se vanter v. pr. Etre vanté : *L'humilité ne devrait pas se VANTER, car l'élégie est le plus cruel poison qu'on puisse lui administrer*.

— Se louer, exalter son propre mérite : *Les orgueilleux s'estiment ou s'admirent, mais il n'y a que les sots qui se VANTENT*.

— Se vanter de, Se glorifier de : *La santé comme la fortune retirent leurs faveurs à celui qui s'en VANTE*. (Mme Du Deffant.) *En toute occasion il faut bien fuir et ne s'en VANTER jamais*. (Mme de Motteville.) Se VANTER de n'avoir aucune prétention, c'est en avoir au moins une. (La Rochef.-Doud.)

Chacun se doit contenter de son bien
Tout uniment, sans se vanter de rien.

VOLTAIRE.

De quelque haut crédit que se vantent les princes,
Souvent leur trop d'orgueil révolte les provinces.

N. LEMERCIER.

Quand l'enfer eut produit la goutte et l'araignée,
Mes filles, leur dit-il, vous pouvez vous vanter
D'être pour l'humaine lignée
Egalement à redouter.

LA FONTAINE.

Il Se faire fort de : *Il s'est VANTÉ de vous faire reculer*. *Le monde se VANTE de fuir des heureux*. (Muss.) *Le fanfaron est celui qui se VANTE sans cesse de plus qu'il ne peut faire, et qui, après avoir bravé et insulté tout le monde, se laisse battre à la première rencontre*. (J.-J. Rouss.)

— Prov. *Il fait bon battre un glorieux, il ne s'en vante pas*. On peut battre un glorieux en sûreté, car la honte d'avoir été battu l'empêchera de s'en plaindre.

— Syn. *Vanter, célébrer, exalter, etc.* V. CÉLÉBRER.

VANTERIE s. f. (van-te-ri — rad. *vant*).

Défaut, habitude du vantard : *La jactance ou la VANTERIE apporte les colères et les dissensions.* (P. Lejeune.) || Propos de vantard : *N'écoutez pas les VANTERIES ridicules dont il arrive assez ordinairement que la noblesse étourdit le monde.* (Boss.)

..... Telles vanteries

Parmi nous autres grands sont des forfanteries.

TH. CORNELLIS.

VANTERNIER s. m. (van-ter-nié). Argot. Voleur qui s'introduit par les croisées qu'on a oublié de fermer.

VANTEUR, **EUSE** s. (van-teur, eu-ze — rad. *vante*). Personne qui se vante, qui se loue d'une manière exagérée.

VANTILLER ou **VENTILLER** v. a. ou tr. (van-ti-llé; ll mil. — rad. *vantail*). Retenir à l'aide d'une digue en planches, en parlant des eaux : *VANTILLER les eaux d'un bassin.* || On dit aussi VANTILLER ou VENTILLER.

VAN TOL (Dominique), peintre hollandais qui vivait dans la seconde moitié du XVII^e siècle. Il n'est connu que par ses ouvrages dans lesquels le fini est poussé jusqu'aux dernières limites. On cite de lui, à Rotterdam, un *Vieillard allumant sa pipe*, une *Femme achetant du poisson*; à Dresde, deux toiles remarquables, un *Vieillard assis près d'une fenêtre* et une *Vieille femme dévidant du fil*; enfin la galerie Bridgewater, à Londres, renferme quatre tableaux de Van Tol.

VANUCCHI (Andrea), célèbre peintre italien, plus connu sous le nom d'*Andrea del Sarto*. V. ANDREA DEL SARTO.

VAN UDEN (Lucas), peintre et graveur flamand. V. UDEN.

VA-NU-PIEDS s. Misérable, vagabond; personne sans aveu : *C'est un VA-NU-PIEDS, une VA-NU-PIEDS.* || Pl. VA-NU-PIEDS.

VAN VEEN (Othon), peintre hollandais. V. VEEN.

VANVRES ou **VANVRES**, bourg et commune de France (Seine), cant., arrond. et à 6 kilom. N. de Sceaux, à 7 kilom. S.-O. de Paris, dans la vallée de la Seine; pop. aggl., 7,212 hab. — pop. tot., 7,928 hab. Fabriques de produits chimiques, vernis; blanchisseries. Port important, dépendant du système de défense de la capitale. L'ancien château des Condé, construit par Mansard, est aujourd'hui occupé par le petit lycée Louis-le-Grand. Vanvres possède, en outre, deux pensionnats libres et une maison de santé pour les aliénés.

VAN VIANE (François), théologien belge. V. VIANE (Van).

VANVITELLI (Gaspard VAN WITEL, dit), surnommé par les Italiens *Gaspardo degli Eechinalli*, peintre hollandais, né à Amersfoort en 1653, mort à Rome en 1735. Il travailla quelque temps dans sa ville natale, sous la direction de Witthoos, puis il alla, en 1679, s'établir à Rome et s'adonna exclusivement au paysage et aux vues monumentales. Le Louvre possède de cet artiste deux *Vues de Venise*. A Vienne, on voit de lui une *Vue de Saint-Pierre de Rome*, et à Florence la *Villa Médicis* et le *Château Saint-André*.

VANVITELLI (Louis), fils du précédent, un des plus célèbres architectes modernes, né à Naples en 1700, mort à Caserte en 1773. Dès l'âge le plus tendre, il maniait le crayon et le pinceau, et annonçait des dispositions qui ne se sont point démenties. Chargé à vingt ans de l'exécution de fresques importantes dont il s'acquitta avec succès, il abandonna un art où il était maître à l'âge où l'on n'est ordinairement qu'élève, pour se livrer entièrement à l'architecture. Six ans plus tard, il était architecte de Saint-Pierre de Rome, dont il acheva la décoration intérieure. Il construisit ensuite les églises de Saint-François et Saint-Dominique, à Urbino, fut associé à N. Salvi, pour la conduite des eaux destinées à alimenter la fontaine de Trevi, et exécuta le lazaret et le mole d'Ancone, le magnifique couvent de Saint-Augustin, à Rome, ainsi qu'une multitude d'autres travaux dans différentes villes. Ce fut encore lui qui fut chargé de placer des cercles de fer autour de la coupole de Saint-Pierre pour en arrêter les dégradations. Le roi de Naples, Charles III (depuis roi d'Espagne), le choisit pour l'édification du palais qu'il voulait élever à Caserte, et Vanvitelli en fit une des plus splendides résidences royales de l'Europe. Il établit un aqueduc qui amène les eaux dans ce palais, d'une distance de plus de 41 kilomètres, travail qu'on a comparé, non sans raison, à ceux des Romains. On lui doit encore un grand nombre d'églises et de palais, soit à Naples, soit dans d'autres villes d'Italie. Il a laissé les *Plans et dessins du palais de Caserte* (Naples, 1756).

VANVOLE ou **VENVOLE** (A LA) loc. adv. (van-vo-le — de l'anc. fr. *vanvole*, objet qui vole au vent; de *vent*, et de *voler*). A la légère, au hasard : *La naissance et la mort ont le moins perdu des usages indiens, parce qu'elles ne s'en vont pas A LA VANVOLE, comme la partie de la vie qui les sépare.* (Chateaub.) || Vieux mot.

VANVRES, bourg de France. V. VANVRES.

VANZELLE (Blaise), théologien français. V. HONORÉ DE SAINT-MARIE.

VAOUR, bourg de France (Tarn), ch.-l. de

cant., arrond., et à 25 kilom. N.-O. de Gail-lac, près des bois de Grésigue; pop. aggl., 338 hab. — pop. tot., 573 hab. Ancien château, converti en caserne de gendarmerie; le donjon, assez bien conservé, date de l'époque romane de transition. Aux environs, belles grottes tapissées d'admirables stalactites. Sur la route qui conduit de Milhars à Vaour, on remarque un dolmen, vénérable monument des druides, dont la table a 4m,30 de longueur sur 2m,60 de largeur et 0m,60 d'épaisseur.

VA-OUTRE interj. Vénér. Cri du valet de limier qui allonge le trait et met le chien devant lui, en l'excitant à quêter.

VAPEREAU (Louis-Gustave), littérateur français, né à Orléans le 4 avril 1819. Son père, qui était boulanger, lui fit faire ses études d'abord au petit séminaire, puis au collège d'Orléans. Au moment où il les terminait, le ministre Salvandy ouvrit un concours extraordinaire entre tous les collèges de France, et ce fut M. Vapereau qui remporta le prix d'honneur de philosophie (1838). Cette même année il entra à l'Ecole normale supérieure, d'où il sortit en 1841. Après avoir été pendant quelque temps secrétaire de M. Cousin, qu'il aida à rectifier le texte primitif des *Pensées* de Pascal, il se fit recevoir agrégé de philosophie (1843) et fut alors appelé à enseigner cette science au collège de Tours. M. Vapereau publia l'année suivante un discours intitulé : *Du caractère libéral, moral et religieux de la philosophie moderne* (Tours, 1844, in-8°), dans lequel il défendit avec talent la philosophie, et, depuis lors, il se vit fréquemment en butte aux attaques et aux dénégations des cléricaux. Tout en occupant sa chaire, le jeune professeur enseigna pendant plusieurs années l'allemand au collège de Tours. En 1852, M. Vapereau quitta Tours et abandonna l'Université pour se rendre à Paris, où il donna des leçons particulières, étudia le droit et se fit inscrire comme avocat en 1854. Toutefois, il n'exerça point cette profession et se tourna entièrement vers les lettres. Pendant quatre ans, il s'occupa de la rédaction du *Dictionnaire universel des Contemporains*, qui parut en 1858 (1 vol. in-8°) et qui a eu depuis lors trois éditions (1861, 1865, 1870). Nous avons parlé dans la préface de notre *Grand Dictionnaire* (t. 1^{er}, page LI) de cet utile ouvrage dont le succès a été très-grand. En 1859, M. Vapereau commença, sous le titre d'*Année littéraire et dramatique*, une revue annuelle des principales productions de la littérature française, qu'il continua jusqu'en 1869 et qui forme 11 vol. in-18. Ce travail, suspendu par les événements de 1870, n'eut pas moins de succès que le précédent. Les analyses et les extraits qu'il renferme sont intéressants à consulter pour tous ceux qui s'occupent du mouvement intellectuel et contemporain. Indépendamment de ces deux grandes publications, M. Vapereau a donné des articles à la *Liberté de penser*, revue dirigée par Amédée Jacques (1847, 1849), à la *Revue de l'instruction publique*, à la *Revue française*, à l'*Illustration*, au *Dictionnaire des sciences philosophiques*, au *Petit Journal*, etc. Constamment attaché aux idées libérales, adversaire du régime impérial, M. Vapereau fut nommé, le 14 septembre 1870, par le gouvernement de la Défense nationale, préfet du Cantal, qu'il administra jusqu'au 26 mars 1871. Le gouvernement de M. Thiers l'appela alors à la préfecture de Tarn-et-Garonne. Bien qu'il n'eût cessé de donner des gages à la politique conservatrice et suspendu la vente sur la voie publique du *Républicain de Tarn-et-Garonne* (28 nov. 1871), il se vit en butte aux attaques des cléricaux. A la suite d'une interpellation faite à l'Assemblée au sujet des frères ignorants de Castelsarrasin, dont la municipalité avait suspendu le traitement, M. Vapereau, accusé par les ultramontains, tout puissants de ne mettre aucun zèle à les servir, fut mis en disponibilité par M. de Gaulard le 15 février 1873. Il revint alors à Paris, où il a repris depuis ses travaux littéraires.

VAPÉUR s. f. (va-peur — lat. *vapor*, mot qui est de même origine que *opidius*, évaporé, éventé, et *vappa*, vin éventé. *Vapor* paraît être pour *evapor* et appartenir à la même famille que le sanscrit *kapi*, *kapiṭos*, fumée de l'encens; le grec *kapuō*, j'exhale un souffle brûlant, *kekaphēos*, soufflant, haletant, *kaphos*, fumée; le gothique *hvaþpan*, étouffer, suffoquer, asphyxier; le lithuanien *kvapas*, souffle, haleine, odorat, évaporation, exhalaison, *kvepyti*, souffler, fumer, *kvepatiti*, parfumer, *kvepyti*, haletier; le bohémien, *kopet*, fumée, suite. La racine commune de tous ces termes est probablement *kvap*, dans la signification d'exhaler. Exhalaison de forme gazeuse, quelles que soient sa nature et la cause qui la produit : *DES VAPÉURS d'eau*. *DES VAPÉURS d'éther*. *LES VAPÉURS du matin*. *LES VAPÉURS nitreuses sont dangereuses pour la santé*. *Le soufre en ignition exhale une VAPÉUR acre et suffocante*. *On ne peut plus guère douter aujourd'hui que la masse primitive du globe n'ait été d'abord en fusion et même en VAPÉUR*. (Cuv.) *La VAPÉUR d'alcool prend feu au voisinage de la flamme*. (Raspail.) *L'air atmosphérique est toujours plus ou moins imprégné de VAPÉUR d'eau*. (L. Cruveilhier.)

La vapeur monte et passe, ainsi s'en vont nos maux.

V. HUGO.

— Agent inconnu qui produit le trouble de l'ivresse, et qu'on se représente vulgairement comme une vapeur dégagée du vin et montant au cerveau : *LES VAPÉURS du vin ont troublé sa raison*. || Etat physiologique caractérisé par un effet du même genre : *LES VAPÉURS du sommeil*.

— Fig. Objet vain, léger, fragile, passager : *L'âme dégoûtée du monde dit : La vie n'est qu'une VAPÉUR qui disparaîtra sans retour*. (De Sénnecourt.) *L'homme n'est rien qu'un fantôme, une ombre, une VAPÉUR qui se dissipe dans les airs*. (X. de Maistre.) || Effet de certaines passions analogues à l'ivresse : *LES HOMMES d'Etat s'enivrent de la VAPÉUR du vin qu'ils versent, et leur propre mensonge les déçoit*. (J. Joubert.)

..... Horace après Lucile

Exhalait en bons mots les vapeurs de sa bile.

BOILEAU.

— Mécan. Vapeur d'eau employée comme force motrice : *La VAPÉUR est le bétier qui bat, qui perce et qui démolit toutes les frontières*. (L. Veuillot.) *Un jour, un rêveur enferme la VAPÉUR d'eau dans une chaudière, et l'homme possède désormais l'âme du mouvement*. (E. Pelletan.) || *Machine à vapeur*, *Bateau à vapeur*, *Machine, bateau mus par la force élastique de la vapeur d'eau* : *La MACHINE A VAPÉUR s'appelait primitivement la machine à feu*. (Mich. Chev.) || *Cheval-vapeur* ou simplement *Cheval*, Unité de force équivalant à 75 kilogrammètres, c'est-à-dire à une force capable d'élever, en une seconde, un poids de 75 kilogrammes à une hauteur de 1 mètre.

— Pathol. Nom vulgaire de plusieurs affections attribuées à des dégagements de gaz, et notamment de l'hypocondrie et de l'hystérie : *Une femme sujette aux VAPÉURS*. *LES femmes du commun n'ont guère de VAPÉURS; c'est un mal de condition qu'on ne prend que dans les boudoirs*. (Beaumarch.) || *Vapeur de fille*, Ancien nom de l'hystérie.

— Méd. *Bain de vapeur*, Mode de médication qui consiste à placer le malade dans un lieu clos, plein de vapeur d'eau à une haute température. || *Vapeurs naturelles*, Celles qui s'élèvent des eaux chaudes ou thermales. || *Vapeurs artificielles*, Celles dont on détermine la formation en chauffant l'eau. || *Vapeur sèche*, Vapeur produite par la combustion d'une substance. || *Vapeur humide*, Celle qui est produite par vaporisation. || *Vapeur composée*, Vapeur d'eau chargée de certaines émanations.

— Chim. *Bain de vapeur*, Mode de distillation dans lequel la matière à distiller est chauffée par la vapeur dans laquelle on plonge le vase qui la contient.

— Alchim. *Vapeur potentielle du métal*, Essence, splendeur, âme du métal.

— Peint. Affaiblissement des contours et des couleurs proportionné aux distances, et qui produit l'effet d'une vapeur interposée entre les fonds et le tableau, et le spectateur : *Un paysage sans VAPÉUR n'est pas un tableau, c'est une estampe enluminée par un écolier*.

— Loc. adv. *A toute vapeur*, Avec toute la vitesse d'impulsion que la vapeur peut imprimer à une machine locomobile : *Nous partîmes A TOUTE VAPÉUR*. || *A la vapeur*, Très-rapidement : *Faire son ouvrage A LA VAPÉUR*.

— Encycl. Physiq. On donne en général le nom de *vapeurs* aux fluides aëriiformes en lesquels peuvent se transformer les corps solides ou liquides. L'état de *vapeur* ne diffère pas, en réalité, de l'état gazeux; les *vapeurs* partagent avec les gaz leurs principales propriétés; elles sont, en effet, données, comme les gaz proprement dits, d'une force élastique croissant avec la température; elles sont soumises aux lois de Mariotte et de Gay-Lussac, et les suivent avec une exactitude d'autant plus grande qu'elles sont plus éloignées de leurs points de liquéfaction. Le passage d'un corps liquide à l'état de *vapeur* est désigné, quelle que soit la manière dont il s'opère, sous le nom de vaporisation.

La vaporisation des liquides peut être accompagnée de phénomènes assez différents, selon les circonstances dans lesquelles elle s'effectue. On a été conduit par l'étude de ces phénomènes à considérer deux modes de vaporisation : 1^o l'ébullition, c'est-à-dire la production de *vapeur* dans toute la masse du liquide sous la forme de bulles qui se détachent des parois du vase, grossissent à mesure qu'elles s'élèvent et viennent crever à la surface; 2^o l'évaporation ou la production insensible de *vapeurs* à la surface libre d'un liquide.

On démontre expérimentalement, au moyen d'un baromètre de Torricelli dans lequel on fait arriver des liquides quelconques le fait suivant : les liquides donnent naissance dans le vide à des *vapeurs* douées d'une force élastique analogue à celle des gaz proprement dits.

Il y a deux cas distincts à examiner : le cas où, la vaporisation étant complètement terminée, il ne reste plus de liquide dans la partie supérieure du baromètre, et le cas où la *vapeur* est encore en contact avec un excès du liquide qui lui a donné naissance. Dans le premier cas, la chambre barométrique contient évidemment toute la *vapeur*

qu'elle peut contenir à la température de l'expérience; on dit qu'elle est saturée de *vapeur* ou que la *vapeur* y est à saturation.

L'expérience a montré que les *vapeurs* non saturées possèdent les propriétés caractéristiques des gaz, et que leurs coefficients de dilatation sont du même ordre que ceux des gaz. La tension d'une *vapeur* non saturée varie donc suivant les lois de Mariotte et de Gay-Lussac. La tension d'une *vapeur* à saturation est, au contraire, constante; la force élastique de cette *vapeur* ne change pas avec la diminution de volume qu'on lui fait subir, et cette diminution détermine seulement la condensation d'une quantité correspondante de *vapeur*. Comme nous l'avons indiqué ailleurs (v. TENSION), il est facile de s'assurer qu'à chaque température correspond une tension déterminée de la *vapeur* saturée, qui est en même temps le maximum de tension de cette *vapeur* prise à la même température et non saturée.

L'étude des maxima de tension d'une *vapeur* déterminée à différentes températures est importante et devient d'un grand intérêt lorsqu'il s'agit de la *vapeur* d'eau (v. plus loin). Les expériences récentes de Regnault ont permis de dresser des tableaux donnant les valeurs numériques des forces élastiques de la *vapeur* d'eau pour les températures comprises entre -30° et +230°. Nous avons donné ces tableaux à l'article TENSION.

Certains liquides n'émettent pas de *vapeurs* sensibles à la température ordinaire : tels sont l'acide sulfurique et les huiles grasses. On s'en rend compte en plaçant sous le réceptacle de la machine pneumatique deux verres renfermant l'un de l'acide sulfurique, l'autre du sel de baryte en dissolution; on n'aperçoit dans le second verre, même au bout d'un temps fort long, aucun précipité de sulfate de baryte.

Le mercure émet en très-faible quantité des *vapeurs* à la température ordinaire; mais, même à 50°, la tension de ces *vapeurs* est presque insensible. Lorsque les *vapeurs* sont mélangées à des corps gazeux proprement dits, elles se comportent d'après une loi énoncée par Dalton et vérifiée au moyen d'appareils dus à Gay-Lussac. Mélangées à des gaz, les *vapeurs* acquièrent la même tension que dans le vide à la même température. La force élastique d'un mélange de gaz et de *vapeur* est égale à la somme des forces élastiques qu'auraient séparément le gaz et la *vapeur* si chacun d'eux occupait seul le volume du mélange. Nous ne ferons que signaler l'étude des densités des *vapeurs*, cette question très-importante ayant été traitée à l'article DENSITÉ.

La production de *vapeur* à la surface d'un liquide libre ou évaporation se modifie sous l'action de certaines circonstances, dont l'influence a été démontrée par Dalton : l'évaporation augmente avec la température du liquide qui s'évapore et du milieu dans lequel se passe ce phénomène. La quantité de *vapeur* formée en un temps donné est proportionnelle à l'étendue de la surface libre du liquide, et aussi proportionnelle à l'excès de la tension maximum de la *vapeur* pour la température de l'expérience sur la tension de la *vapeur* qui existe dans l'atmosphère. Enfin l'agitation de l'atmosphère et le renouvellement rapide des couches d'air voisins du corps qui s'évapore facilitent l'évaporation.

L'ébullition est la production de *vapeur* au sein d'un liquide soumis à l'action continue d'une source de chaleur et, dans la plupart des cas, les bulles de *vapeur* se produisent contre les parois du vase mises en contact avec la source de chaleur. Nous avons exposé dans un article spécial les lois de l'ébullition; lorsqu'on veut en faire une application mécanique, il convient de ne pas oublier que l'ébullition d'un liquide est impossible à une température inférieure à celle pour laquelle la force élastique de la *vapeur* est égale à la pression que supporte le liquide. Lorsqu'on mélange plusieurs liquides inégalement volatils, l'ébullition ne commence qu'à une température supérieure à celle de l'ébullition du corps le plus volatil. L'ébullition ne se produit qu'avec une grande difficulté lorsque les divers points de la masse liquide sont en contact avec des corps solides, sans interposition de gaz, ou même en contact avec des corps liquides moins volatils; ces faits ont été établis par les expériences de MM. Donny et Dufour.

La température d'un liquide restant constante pendant l'ébullition, il faut en conclure que la chaleur donnée à ce liquide par la source est absorbée par le travail qu'exige pour sa production le phénomène de vaporisation, et on donne à cette chaleur le nom de *chaleur latente* de vaporisation. Nous renvoyons au mot CHALEUR pour l'étude des propriétés des *vapeurs* en formation.

Le retour d'une *vapeur* à l'état liquide par un procédé quelconque porte le nom de condensation. Les *vapeurs* se condensent comme les gaz, mais sont beaucoup plus rapprochées que ceux-ci de leur point de liquéfaction.

— Mécan. *Vapeur considérée au point de vue des applications industrielles*. Le liquide employé le plus généralement est l'eau, et le mot *vapeur*, pris seul, désigne toujours la *vapeur* d'eau. Analyisée chimiquement, la *va-*

peur est élémentairement composée des mêmes corps que l'eau qui l'a produite, soit, pour 100 parties en poids, 89 parties d'hydrogène et 11 parties d'oxygène. A l'état de pureté, c'est-à-dire lorsqu'elle est sèche, elle est incolore, insipide et sans odeur. Lorsqu'elle est apparente, sous forme de fumée blanche ou de brouillard, elle contient des particules d'eau qu'elle a entraînées, ou bien elle a subi un commencement de condensation. Elle est alors vésiculeuse, globuleuse, aqueuse et mouillée; employée à l'un de ces états, elle donne un travail moindre pour une plus grande dépense de liquide et de chaleur. La pression de la vapeur est le résultat de l'effet qu'elle exerce sur la surface des vases qui la contiennent; elle s'exprime en kilogrammes. La tension de la vapeur est le nombre d'atmosphères qui fait équilibre à la pression.

— *Relation entre la force élastique et la température de la vapeur.* Si l'on soumet à l'action du feu une chaudière en partie pleine d'eau, la température de l'eau s'élève graduellement, et bientôt il se forme de la vapeur qui va se loger dans l'espace libre supérieur. Si l'eau est à peu près pure, c'est-à-dire si elle ne renferme pas de sels en dissolution, ou du moins n'en contient qu'une faible quantité, et si son niveau est tel que la portion des parois de la chaudière baignées par elle se trouve seule en contact avec le foyer, la température de la vapeur formée est constamment égale à celle de l'eau elle-même. Ceci résulte d'expériences nombreuses. Si la chaudière est entièrement fermée, le feu restant toujours en activité, les vapeurs formées s'accumulent dans l'espace supérieur, la tension augmente très-vite et il arrive un instant où il y a explosion, quelle que soit l'épaisseur et par suite la résistance du métal de la chaudière. Dans la pratique, on se garde bien de laisser accroître la force élastique de la vapeur jusqu'à un point nuisible à la résistance de la chaudière, et on munit cette dernière de soupapes de sûreté, qui donnent écoulement à la vapeur aussitôt qu'elle atteint une tension plus grande que celle que l'on avait prévue. On n'a pas trouvé jusqu'à présent de loi qui exprimât la relation entre la tension de la vapeur et les températures correspondantes. Plusieurs physiiciens et ingénieurs, notamment Watt, le docteur Ure, Philippi, Taylor, Southern, Dalton, Bétancourt, etc., ont cherché, il y a déjà longtemps, à déterminer expérimentalement cette relation; mais leurs expériences ne se sont pas étendues à des pressions suffisamment élevées. En 1823, l'Académie des sciences chargea deux de ses membres les plus illustres, MM. Arago et Dulong, de procéder à des expériences plus complètes, et ce n'est qu'en 1829 que fut publié le travail remarquable de ces savants, où se trouve le tableau de la force élastique de la vapeur d'eau depuis 1 atmosphère ou 100° jusqu'à 24 atmosphères ou 224° 20. Enfin, il y a quelques années, le ministre des travaux publics confia à M. Regnault, membre de l'Académie des sciences, la mission difficile de déterminer les principales lois physiques qui servent aujourd'hui au calcul des machines à vapeur. Le thermomètre à air ayant été reconnu plus exact que le thermomètre à mercure pour les hautes températures, c'est à l'aide de cet instrument que M. Regnault a fait de nouvelles expériences sur les forces élastiques de la vapeur d'eau depuis la température 32° au-dessous de zéro jusqu'à celle de 330° au-dessus du même point. Ce savant académicien a relié les résultats qu'il a obtenus, ainsi que ceux de MM. Arago et Dulong, par deux courbes qu'il a tracées, l'une d'après les températures observées avec le thermomètre à mercure et l'autre d'après les températures indiquées par le thermomètre à air. Ces deux courbes se confondent ensemble jusqu'à 114°, à partir de ce point, elles s'écartent graduellement, mais pour ne différer que de 10,30 aux pressions de 15 à 16 atmosphères; au-dessous de 6 atmosphères, leur écart ne dépasse pas 1/2 degré. Il y a eu beaucoup de formules proposées pour relier ensemble les résultats fournis par les expériences; toutes sont très-complicées. Tredgold a donné une formule empirique pour des pressions qui ne dépassent pas une atmosphère et qui est encore, à part celles de M. Regnault, plus exacte que toute autre pour des pressions comprises entre 1 et 4 atmosphères; cette formule est :

$$F = \left(\frac{t + 75}{85} \right)^4,$$

dans laquelle t est la température de la vapeur en degrés centigrades, et F la force élastique de la vapeur en centimètres de mercure. MM. Arago et Dulong ont posé la formule suivante pour relier les résultats de leurs expériences :

$$F = (1 + 0,7153 t)^4;$$

la valeur de t , tirée de la formule, est positive ou négative, suivant que la température de la vapeur est supérieure ou inférieure à 100°; ainsi la température de la vapeur étant 100°, la formule donne $t = 0$; si elle est de 140°, on a $t = 40$, et si elle est de 60°, on a $t = -40$; si t exprimait la température en degrés centigrades à partir de zéro, et si F la force élastique de la vapeur en kilogrammes par centimètre carré, la formule précédente deviendrait

$$F = (0,28658 + 0,0072003 t)^4.$$

Les résultats obtenus par M. Regnault sont représentés avec beaucoup d'exactitude par les formules d'interpolation suivantes :

1° Pour les températures de — 32° à 0°,

$$F = a + b t^2,$$

dans laquelle F est la force élastique, en millimètres de mercure; $a = -0,08038$ quantité constante; b constante,

$$\log b = 1,6024724;$$

a constante, $\log a = 0,0333980$; $x = t + 32$, t étant la température de la vapeur indiquée par le thermomètre à air en degrés centigrades; t est négatif.

2° Pour les températures de 0° à 100°,

$$\log F = a + b a_1 t - c a_2 t^2,$$

dans laquelle,

$$a = 4,7384380;$$

$$\log b = 1,1340339;$$

$$\log c = 0,6116485;$$

$$\log a_1 = 0,006865036;$$

$$\log a_2 = 1,9967249.$$

3° Pour les températures de 100° à 230°,

$$\log F = a - b a_1 x - c a_2 x^2,$$

dans laquelle,

$$a = 6,2640348;$$

$$\log b = 0,1397743;$$

$$\log c = 0,6924351;$$

$$\log a_1 = 1,994049292;$$

$$\log a_2 = 1,998343862.$$

Dans le cas où l'eau contient des sels en dissolution et dans celui où la vapeur est soumise à l'action directe de la chaleur, la vapeur n'a pas la même température que l'eau qui l'a formée. Outre ces deux circonstances, il en existe encore deux autres: la première se rencontre quand on projette de l'eau sur une plaque ayant une température supérieure à 171°; l'eau prend immédiatement un état particulier, appelé sphéroïdal, et sa température s'élève et se maintient à 90°, tandis que la vapeur formée par cette eau à 90° atteindrait tout de suite la température de la plaque. La seconde est celle où l'eau est complètement privée d'air. On remarque alors que la température de cette eau, quand on la chauffe dans un vase ouvert en verre, peut dépasser 100° pendant un certain temps sans que l'ébullition se manifeste; puis tout à coup elle a lieu avec violence.

La relation entre la tension et la température représentée par le tableau continue à exister quand on laisse refroidir de la vapeur déjà formée, pourvu que cette vapeur ne possède pas une température plus élevée que celle de sa formation, c'est-à-dire qu'elle n'ait point été surchauffée. Dans ce dernier cas, la vapeur diminue d'abord de tension, comme le ferait un gaz, jusqu'à ce que la température soit revenue à celle de sa formation. A partir de ce moment seulement, elle commence à se condenser, et sa tension reste liée à la température comme si elle n'avait pas été surchauffée.

Aucune série d'expériences directes n'a encore été entreprise pour déterminer le volume de la vapeur saturée pour les différentes pressions dont on fait usage dans l'industrie. Quelques expériences isolées ayant semblé prouver que le volume de cette vapeur suivait, par rapport à la pression et à la température, la même loi que pour les gaz, on détermina généralement ce volume par la formule qui exprime cette loi. Soit V le volume cherché de 1 kilogramme de vapeur à la pression P et à la température correspondante T ; soit V' le volume de même poids de vapeur déterminé par l'expérience à la pression P' correspondante à une température T' ; la vapeur étant supposée se conduire comme les gaz, les volumes sont en raison inverse des pressions et en raison directe du module de dilatation, et par conséquent ces quantités sont liées par la formule suivante :

$$\frac{V}{V'} = \frac{P'}{P} \left(\frac{1 + \alpha T}{1 + \alpha T'} \right),$$

α étant le coefficient de dilatation des gaz permanents égal à 0,003665. De cette formule, on tire, en remplaçant a par sa valeur :

$$V = V' \times \frac{P'}{P} \left(\frac{1 + 0,003665 T}{1 + 0,003665 T'} \right).$$

Gay-Lussac a trouvé qu'à 100°, par conséquent à la pression d'une atmosphère, le volume de la vapeur était 1,696 fois plus grand que celui de l'eau qui a servi à la former. En mettant ces valeurs dans la formule, on a

$$V = 1,24118 \frac{1 + 0,003665 T}{P}.$$

C'est à l'aide de cette formule qu'on a pu former des tableaux où se trouvent calculés des valeurs qui conviennent aux divers états de la vapeur saturée.

Dans les appareils industriels, il est très-rare que la vapeur n'entraîne pas avec elle un peu d'eau non vaporisée, du poids de laquelle on doit tenir compte. La quantité

d'eau entraînée est très-variable et elle augmente par la mauvaise disposition des appareils; dans ceux qui sont bien proportionnés, elle ne dépasse pas la proportion de 7 à 8 pour 100, tandis que, dans beaucoup d'autres, elle s'élève à 25 pour 100 et même au delà. Pour juger de la facilité de l'entraînement de l'eau par la vapeur, il suffit de remarquer ce qui se passe lorsqu'on soulève la soupape d'un marmite de Paanpin; toute l'eau est entraînée presque instantanément avec la vapeur qui s'échappe. Pour la vapeur détendue, la relation entre le volume, la pression et la température est la même que pour la vapeur saturée; la formule précédente continue encore d'exister jusqu'à une certaine diminution de la pression primitive, comme pour de la vapeur restée en contact avec l'eau qui l'a formée. Cela tient à la présence de la chaleur contenue dans cette dernière est plus considérable pour une pression élevée que pour une pression moindre; la vapeur diminuant de pression par la détente, une certaine quantité de chaleur devient libre et, par suite, l'eau en suspension se vaporise, de sorte que la vapeur continue à se trouver saturée jusqu'à ce que la totalité de l'eau entraînée soit vaporisée. La vapeur surchauffée se comporte autrement que la vapeur saturée, et les relations précédentes ne peuvent pas lui être appliquées; car ce surchauffement l'assimile aux gaz, et la formule qui lie la pression à la température est alors :

$$P' = P \frac{(1 + \alpha T)}{(1 + \alpha T')}.$$

La température peut s'élever beaucoup sans que la pression augmente notablement; on le voit facilement par l'examen de cette formule, car les termes contenant T et T' ont pour facteurs le nombre fractionnaire très-petit 0,003665. La quantité de chaleur nécessaire pour former 1 kilogramme de vapeur à 100° varie, suivant les expérimentateurs, de 630 à 670 calories ou unités de chaleur; le nombre 637 trouvé par M. Regnault est celui qu'on adopte aujourd'hui. Ce nombre comprenant la quantité de chaleur nécessaire pour élever d'abord l'eau à 100°, il en résulte qu'à la pression d'une atmosphère ou à 100° la chaleur latente de vaporisation est de 537 unités. Jusqu'à ces dernières années, on a admis généralement en France, d'après les expériences de M. Clément Desormes, que la chaleur totale de vaporisation était constante pour toutes les pressions, d'où il résultait que la chaleur latente allait en diminuant avec la température de formation de la vapeur. On admet généralement, au contraire, en Angleterre, en se basant sur les expériences de Southern, que la chaleur latente seule est constante; d'où il résulterait que la chaleur totale augmente avec la température de vaporisation, car la chaleur sensible croît nécessairement avec cette température. Les expériences récentes de M. Regnault ont montré que la chaleur totale de vaporisation augmentait avec la température, mais moins rapidement qu'on ne l'admet en Angleterre d'après celles de Southern. M. Regnault a trouvé que la formule suivante représentait ses expériences :

$$C = A + BT,$$

C étant la chaleur constitutive ou totale de la vapeur; T la température de vaporisation; A et B des nombres constants. En faisant dans cette formule $A = 606,5$ et $B = 0,305$, les valeurs de C correspondantes aux diverses valeurs de T s'accordent très-bien avec celles qui résultent des nombreuses observations de ce savant physicien, qui se sont étendues jusqu'à 12 atmosphères :

à 0°	ou $\frac{1}{166}$	d'atmosphère	$C = 606,50$
à 100°	ou 1	atmosphère	$C = 637,00$
à 1520,5	ou 5	atmosphères	$C = 652,93$
à 1800,30	ou 10	—	$C = 661,44$

La vapeur se forme avec une spontanéité dont il est presque impossible de mesurer la valeur; on admet généralement qu'elle est égale à sa vitesse d'écoulement, égale à 394 mètres par seconde, et, par suite, plus grande que celle du son et que celle d'une balle lancée par un fusil. La formule exprimant la vitesse d'écoulement de la vapeur est la même que celle des gaz; elle est :

$$V = 394 \sqrt{\frac{P' + P}{P' d} (1 + \alpha T)},$$

dans laquelle P' est la tension de la vapeur exprimée d'une manière quelconque; P la tension du milieu dans lequel s'écoule la vapeur exprimée avec la même unité que P' ; d la densité par rapport à l'air, égale pour la vapeur d'eau aux 5/8 de celle de l'air, à la même pression et à la même température; T la température du fluide gazeux qui s'écoule; V la vitesse exprimée en mètres. Si l'on fait $P = 0$, c'est-à-dire si l'écoulement a lieu dans le vide, $T = 0$ et $d = 1$ densité de l'air, on a $V = 394$ mètres, quel que soit P' ;

en effet, le terme $\frac{P' - P}{P' d}$ devient $\frac{P' - 0}{P' d}$ ou

$\frac{1}{d}$, qui est indépendant de P' , c'est-à-dire que, quelle que soit la pression de la vapeur qui s'écoule, la vitesse est la même. Lorsqu'on laisse augmenter le volume d'un

gaz maintenu à la même température, sa pression diminue en raison inverse de l'augmentation de volume; cette loi, qui est celle de Mariotte, n'est plus vraie pour la vapeur séparée du liquide qui l'a produite. La tension de la vapeur, dans ce cas, diminue moins vite que le rapport inverse des volumes. L'expérience montre, contrairement aux prévisions de la science, que la tension de la vapeur qui se détend malgré l'abaissement de température diminue moins rapidement qu'en raison inverse de l'augmentation de volume. Wolf avait signalé, il y a déjà longtemps, cette propriété de la vapeur; mais elle ne fut pas d'abord admise comme réelle; ce n'est que beaucoup plus tard que des expériences faites en 1837 par MM. Thomas et Laurens en établirent la réalité. La vapeur mise en contact avec un corps froid a la propriété de se condenser très-rapidement, on pourrait dire spontanément, si elle est complètement privée d'air. A mesure qu'une molécule est condensée, la molécule voisine se précipite contre le corps froid avec une très-grande vitesse, chasse l'eau provenant de la condensation de la molécule précédente et se condense à son tour.

— *Machines à vapeur. HISTORIQUE.* Salomon de Caus eut, dès 1615, l'idée de faire servir la pression de la vapeur d'eau à l'élévation du liquide. L'appareil dont il se servait était simplement un vase clos portant seulement une tubulure, par laquelle passait un tube vertical dont l'extrémité inférieure plongeait dans le liquide. En échauffant l'eau contenue dans le vase, on lui faisait produire des vapeurs qui se répandaient dans la partie supérieure du vase et obligeaient le liquide à monter dans le tube en pressant sur sa surface. Ce procédé ne pouvait pas devenir industriel, ou du moins il ne pouvait le devenir qu'au moyen de perfectionnements considérables.

Le marquis Worcester reprit en 1663 l'idée de Salomon de Caus, dans un ouvrage intitulé *Century of inventions*, mais ne parut pas avoir cherché à l'appliquer. Le capitaine Savery y revint encore en 1689, mais il y apporta une légère modification, consistant à former la vapeur dans une chaudière spéciale, n'ayant de communication avec le réservoir que par un tube débouchant à sa partie supérieure. Dans ce système, l'eau à élever n'était plus échauffée directement, mais elle l'était indirectement d'une façon sinon équivalente, du moins encore très-appreciable, car la vapeur ne pouvait conserver sa tension et, par conséquent, agir qu'après avoir notablement élevé la température des couches voisines de la surface libre de l'eau. Toute la différence consistait en ce que l'eau était échauffée par-dessus, au lieu de l'être par-dessous; cette différence serait, il est vrai, assez notable, mais une grande dépense n'en était pas moins encore faite en pure perte. Au reste, la machine de Savery, qui fut appliquée en grand pour l'élévation des eaux, présentait une disposition fort ingénieuse reposant sur un principe entièrement neuf. Le vase dans lequel Savery recevait l'eau qu'il voulait directement élever par la pression de la vapeur n'était pas le réservoir naturel de cette eau, qui pouvait séjourner librement et à ciel ouvert dans l'anfractuosité de terrain où elle s'était rassemblée. Ce vase était disposé au-dessus de la surface libre de l'eau et communiquait avec cette eau par un conduit vertical, que l'on pouvait ouvrir ou fermer avec un robinet. Or, voici le moyen fort ingénieux qu'employait Savery pour élever l'eau dans le vase réservoir de sa machine: il commençait par chasser de la vapeur dans ce vase vide, le conduit inférieur étant bouché et le tube latéral d'élévation étant ouvert; le courant de vapeur entraînait la plus grande partie de l'air renfermé dans le vase, qui, au bout d'un temps très-court, se trouvait ne plus contenir à peu près que de la vapeur d'eau; on fermait alors la communication avec la chaudière et avec l'air extérieur, et, aussitôt après, on ouvrait la communication avec le réservoir inférieur; la vapeur d'eau contenue dans le vase se condensait et l'eau montait du réservoir inférieur. Quand le vase se trouvait aussi plein que possible, on fermait de nouveau le robinet inférieur et on ouvrait les deux autres; la vapeur chassait l'eau renfermée dans le vase, et, l'opération terminée, on pouvait remplir le vase comme précédemment, puis que sa capacité se trouvait à peu près remplie de vapeur.

On eût pu apporter un nouveau perfectionnement à la machine de Savery en interposant un piston entre la vapeur et l'eau contenue dans le vase réservoir, afin de diminuer la perte de chaleur occasionnée par la condensation préalable de la vapeur. On a dit que Papin avait indiqué ce perfectionnement; mais nous pensons que cette croyance est due simplement à ce que Papin se servait effectivement d'un piston, dans la machine de son invention, qui n'a d'ailleurs pas de rapports bien directs avec la machine de Savery.

La machine de Papin est le type des machines qu'on a appelées *atmosphériques*, parce que la pression de l'atmosphère y joue, alternativement avec celle de la vapeur, le rôle de force motrice. Cette machine se composait d'un cylindre ouvert par sa partie su-

périeure, dans lequel pouvait se mouvoir un piston relié à une chaîne passée sur une poulie et destinée à agir sur une pompe aspirante lorsque le piston venait à descendre. Une petite quantité d'eau étant introduite sous le piston dans le cylindre, on chauffait ce cylindre par dessous; l'eau entraînait en vapeur, le piston montait et la maîtresse tige de la pompe pouvait descendre par son propre poids; on laissait alors refroidir le cylindre ou on activait son refroidissement par un jet d'eau froide tombant sur sa surface extérieure; le vide se faisait à peu près sous le piston, et la pression atmosphérique, devenant prédominante, renfonçait le piston, de sorte que la tige de la pompe était soulevée de nouveau.

Papin ne réussit pas à faire adopter ses idées et ne put pas par lui-même réunir les moyens de les mettre en pratique. Ce furent deux artisans de Darmouth, Newcomen et Cawley, qui réalisèrent en grand la machine de Papin en 1705; ils l'appliquèrent d'abord

à l'épuisement des mines, ensuite à fournir d'eau la ville de Londres. Savery, peu après, s'associa avec ses deux compatriotes et apporta à leur machine un utile perfectionnement, en imaginant de projeter dans le cylindre même l'eau froide destinée à produire la condensation. Ce perfectionnement avait le triple avantage de n'employer pour la condensation qu'une quantité d'eau beaucoup moins considérable, de permettre un jeu plus rapide de la machine, et surtout de conserver en partie la chaleur de la matière métallique du cylindre. Savery fut amené à cette invention en observant que la machine marchait beaucoup mieux lorsque le piston, étant moins bien façonné, l'eau dont on le recouvrait en petite couche, pour assurer la fermeture hermétique, pouvait passer entre les interstices lors du commencement de la production du vide sous le piston.

La figure que nous joignons ici peut donner une idée à peu près exacte de la machine de Newcomen et Savery.

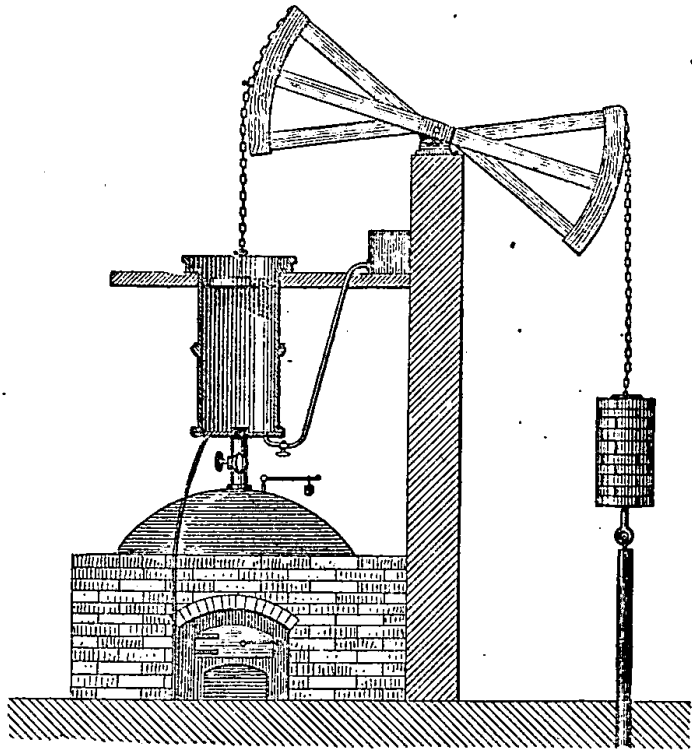


Fig. 1.

— *Machine à simple effet.* Les machines à vapeur demeurèrent dans l'état que nous venons de dépeindre jusqu'en 1769, époque où Watt commença d'y appliquer les magiques transformations qui en ont fait l'auxiliaire indispensable de toutes les grandes industries. Le premier perfectionnement que Watt apporta à la machine à vapeur consiste dans l'introduction d'un nouveau mode de condensation. Au lieu de refroidir la vapeur dans le cylindre même, Watt établit une communication intermittente entre la partie inférieure du corps de pompe et un espace clos, maintenu constamment à une basse température par un courant constant d'eau froide projetée par les orifices d'une pomme d'arrosoir. Cette seule disposition procura, outre une plus grande disponibilité de la machine, une économie de combustible évaluée à 75 pour 100.

— *Machine à double effet.* Jusque-là, la machine restait à simple effet; elle continuait, par conséquent, d'appartenir au genre atmosphérique; la marche du piston était toujours lente, et la machine ne pouvait guère servir qu'à manœuvrer des pompes. Watt imagina de faire agir alternativement la vapeur sur les deux faces du piston, en mettant chaque fois l'autre face en communication avec le condenseur; le cylindre fut alors fermé à ses deux bouts, et la tige du piston glissa à frottement dur dans une boîte à étoupe; des robinets, plus tard des soupapes mues par la machine elle-même, enfin un tiroir, établirent et interceptèrent à propos la communication entre chacune des parties du cylindre, soit avec la chaudière, soit avec le condenseur; une pompe à air, mue par la machine, épuisait constamment la petite quantité d'air introduite avec l'eau dans le condenseur; enfin une pompe à eau, également mue par la machine, extrayait l'eau tiède du condenseur pour la reporter dans la chaudière.

A mesure que les mécanismes se perfectionnaient, la mobilité de la machine devenait plus grande. Watt imagina alors de transformer le mouvement alternatif du balancier dans le mouvement de rotation continu d'un arbre, relié par une bielle et une manivelle à l'extrémité de ce balancier opposée à celle sur laquelle s'attachait la tige du piston. Pour donner au mouvement le plus d'uniformité possible, il arma d'abord l'arbre dont nous venons de parler d'un volant d'une grande masse et chargea la machine de régler elle-même sa marche en la munissant d'un régulateur à force centrifuge, relié à une valve qui étranglerait le passage de la vapeur lors-

que la vitesse deviendrait trop grande. Quant au mouvement du piston, Watt l'avait rendu parfaitement rectiligne au moyen du parallélogramme qui porte son nom.

— *Tension de la vapeur employée dans les machines.* La résistance que la vapeur avait à vaincre, dans les plus anciennes machines, étant celle de l'atmosphère, il suffisait que la tension de la vapeur fût précisément la pression atmosphérique, et les chaudières n'étaient disposées que pour résister à cette basse pression.

Les machines à simple effet et à double effet devaient, au contraire, présenter souvent de grands avantages lorsqu'on y employait de la vapeur à des pressions élevées. La force de la machine dépend, en effet, de la pression qui agit sur le piston, et plus cette pression sera grande, plus le travail utile de la machine pourra être considérable. Lorsqu'on aura à produire un travail déterminé d'avance, l'élevation de tension permettra de diminuer le volume des organes et de réduire les dimensions de la machine, ce qui procurera le double avantage d'une machine moins encombrante et moins chère. Les machines modernes permettent l'emploi de la vapeur à une tension de dix atmosphères.

— *Détente.* On peut d'ailleurs économiser une partie du volume de la vapeur dépensée en la laissant se détendre pendant la course du piston. Il n'est pas nécessaire que la tension de la vapeur soit constante, et, si on l'introduit, au commencement de la course, à une pression relativement élevée c'est pour vaincre les résistances qui s'opposent à la mise en marche de la machine. Si on fait cesser l'introduction de la vapeur, celle qui est enfermée dans le cylindre occupera un volume de plus en plus grand, se détendra peu à peu en pressant de moins en moins le piston, et finira par exercer une pression moindre que la contre-pression, mais le piston achèvera sa course sous l'influence de la force vive qu'il a accumulée depuis le commencement de sa course. La vapeur travaille donc avec détente (v. ce mot), et on se rend un compte exact de la disposition des organes en faisant connaître le degré de cette détente et en indiquant à quel moment de la course du piston on interrompt la communication du cylindre et de la chambre de vapeur.

L'invention de la détente est due à Watt, qui n'en tira jamais un bien grand parti; elle fut appliquée en Amérique par Olivier Evans, et en Angleterre (1826) par Trevithick et Vivian.

— *Ensemble d'une machine à vapeur.* Une machine, dans son ensemble, se compose d'un appareil de vaporisation de l'eau; celle-ci est contenue dans une chaudière dont les parois sont exposées à la flamme d'un combustible brûlé dans un foyer. Le foyer, les conduits qui parcourent la flamme, la cheminée qui produit le tirage et verse à une grande hauteur dans l'atmosphère les produits de la combustion, la chaudière qui contient l'eau et la vapeur, les accessoires qui permettent de connaître à chaque instant ce qui se passe dans la chaudière, constituent dans leur ensemble ce qu'on appelle le générateur de vapeur. La vapeur se rend par des conduits spéciaux dans le cylindre, qui est muni d'un piston à tige et de quelques organes particuliers qui forment le récepteur. L'admission de la vapeur devant se produire tantôt d'un côté du piston, tantôt sur l'autre face, on obtient ce résultat au moyen d'organes spéciaux manœuvrés par la machine elle-même et qui constituent l'appareil de distribution. Le piston prend, sous l'action de la vapeur, un mouvement de va-et-vient alternatif, que l'on communique par des pièces intermédiaires à l'outil; les pièces sont les organes de transmission, dont le principal est, en général, un arbre moteur, autour duquel s'effectue le principal mouvement de rotation, dans lequel on transforme le mouvement rectiligne du piston. La machine doit enfin être reliée par quelques-unes de ses pièces, celles qui restent fixes, à un ensemble d'autres pièces fixes, dont la charpente rigide constitue le bâti de la machine. Ce bâti présente une grande importance; si simple qu'il soit, il doit être assez rigide pour n'avoir pas à craindre des ruptures et même des flexions ou des vibrations trop sensibles; on garantit de cette manière le fonctionnement des organes, on évite les pertes de travail et on assure la conservation de la machine.

Pour compléter ces premières indications, il convient d'étudier sommairement une machine dans ses dispositions principales. Nous décrirons la machine du Cornouailles, employée encore aujourd'hui à l'épuisement des mines et perfectionnée depuis le commencement du siècle par les constructeurs anglais. Ces machines sont à moyenne pression (trois ou quatre atmosphères) et de dimensions colossales; les cylindres ont 2 à 3 mètres de diamètre; elles sont à simple effet, mais la vapeur y agit avec détente, ce qui évite le mouvement accéléré du piston, lequel doit vaincre une résistance considérable, et les chocs des organes ne sont plus à redouter.

Commençons par indiquer sommairement comment marche la machine. La tige du piston est reliée au balancier par l'intermédiaire d'un parallélogramme; l'autre extrémité du balancier supporte la maîtresse

tige d'une pompe établie dans le fond du puits de mine. Cette tige, très-longue et d'un poids considérable, peut entraîner le balancier et soulever par conséquent le piston lorsqu'il est également pressé sur ses deux faces, ce qui arrive lorsque, en ouvrant une soupape dite d'équilibre, on a mis en communication, par un conduit latéral, les deux parties du corps de pompe, qui est alors fermé à ses deux extrémités. Le piston étant parvenu au haut de sa course, on ferme la soupape d'équilibre et on ouvre une soupape dite d'exhaustion, qui met en communication le bas du corps de pompe avec le condenseur; en suite, on ouvre la soupape d'admission, qui établit la communication entre le haut du corps de pompe et la chaudière. La tension de la vapeur s'exerce alors sur la face supérieure du piston, tandis que la face inférieure ne supporte que la faible pression du mélange d'air et de vapeur contenus dans le condenseur. Le piston obéit à la différence de ces efforts et s'abaisse en entraînant le balancier, dont l'autre extrémité soulève la tige de la pompe. Un peu avant que ce mouvement soit achevé, on ferme la soupape d'admission, de sorte que la vapeur agisse avec détente, puis, lorsque le piston est au bas de sa course, on ferme la soupape d'exhaustion et, un peu après, on ouvre la soupape d'équilibre; le même jeu se reproduit ensuite indéfiniment.

La machine fait mouvoir elle-même ses soupapes et deux pompes, la pompe à air, destinée à épuiser l'eau chaude du condenseur et l'air qui s'y trouve promptement amené avec l'eau ou la vapeur, et la pompe alimentaire, qui porte dans la chaudière l'eau déjà un peu échauffée du condenseur.

Si la machine fonctionnait d'une façon continue, il arriverait bientôt que, l'eau étant complètement extraite du puits, il faudrait arrêter la machine, sauf à la remettre en activité un peu plus tard; on préfère mettre entre chaque coup de piston une petite intermittence, calculée de façon que la quantité d'eau enlevée pendant un temps quelconque reste égale à celle qui arrive par infiltration. Pour obtenir cette intermittence, on n'ouvre les soupapes d'exhaustion et d'admission que quelques instants après que le piston est au haut de sa course; à cet effet, les soupapes d'exhaustion et d'admission sont manœuvrées par l'intermédiaire d'une cataracte (v. ce mot), dont le jeu peut être retardé à volonté en étranglant convenablement, à l'aide d'un robinet, l'orifice par lequel doit s'échapper l'eau soulevée dans le corps de pompe de cette cataracte, pour laisser retomber le piston.

Voici le mécanisme au moyen duquel se manœuvre la soupape d'admission S (fig. 2); celui qui gouverne la soupape d'exhaustion

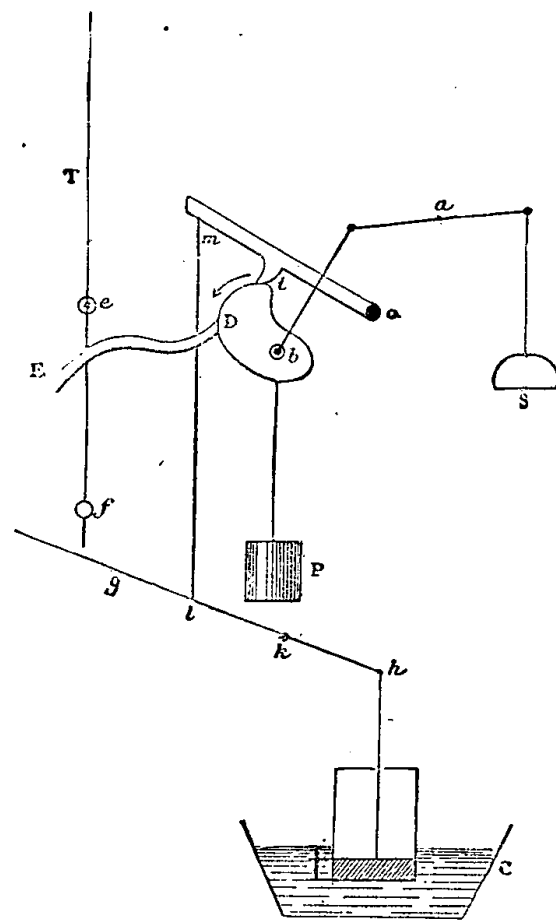


Fig. 2.

est identique. Elle est, comme on voit, reliée à un levier coudé, mobile autour d'un axe *a*; ce levier coudé communique avec une petite came mobile autour d'un axe *b*; le mouvement de rotation de la came tend à chaque instant à se produire en sens contraire de la flèche, sous l'action d'un poids *P*, mais on peut l'empêcher au moyen d'un petit taquet *t*. Dans la figure 2, le petit taquet ayant été soulevé par la tige *ml*, reliée à la tige *gh* mue par le piston de la cataracte *C* et qui monte ou descend lorsque le piston de cette

dernière descend ou monte, la came a tourné et la soupape *S* s'est trouvée soulevée. Prenons cet instant comme point de départ de notre étude. La soupape *S* étant ouverte, le piston de la machine descend, en même temps descend aussi une tige *T* portant un taquet *f*. Au moment où ce taquet rencontre le petit balancier *hg*, celui-ci se met à tourner autour du point *k*, et la tige *ml* s'abaisse, abandonnant la petite tige mobile autour du point *O*, qui porte le taquet *t*; d'un autre côté, le piston de la cataracte se soulève.

Mais la soupape ne se ferme pas encore; sa fermeture s'obtient au moment convenable au moyen du taquet *e* de la tringle *T*, qui vient rencontrer la tige *ED* reliée à la came; cette tige, forcée de s'abaisser, entraîne la came, qui tourne dans le sens de la flèche, et la soupape se ferme. Le taquet *e* s'abaisse alors, et, une fois que le taquet *e* a cessé d'agir, la came conserve sa position et la soupape reste fermée. La vapeur agit dès lors avec détente jusqu'au bas de la course du piston de la machine. Ce piston, remontant le taquet *e*, abandonne le petit balancier de la cataracte et son piston, *T* descend, d'ailleurs aussi lentement que l'on veut; par suite, on peut faire en sorte que le piston de la machine revienne à l'extrémité supérieure de sa course avant que la tige *lm*, actuellement soulevée, soit venue agir sur la tringle portant le taquet *t*.

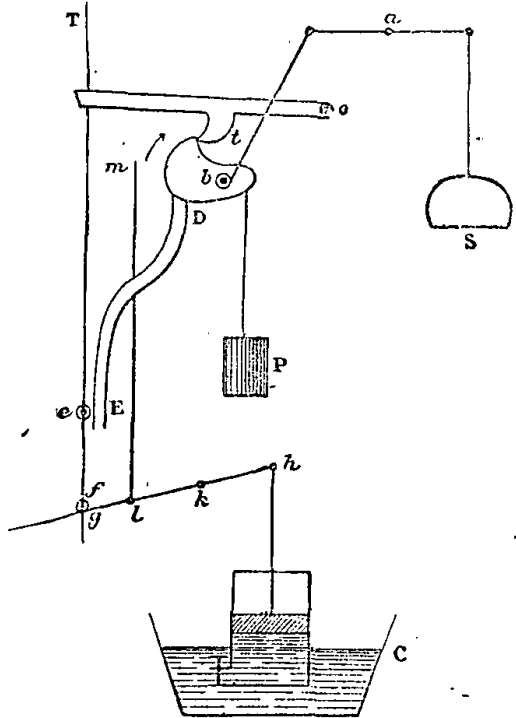


Fig. 3

par son mouvement de rotation, il décroche un contre-poids *P* (fig. 4), dans un système à peu près analogue à celui qui se rattache à la soupape d'exhaustion (fig. 2 et 3), la sou-

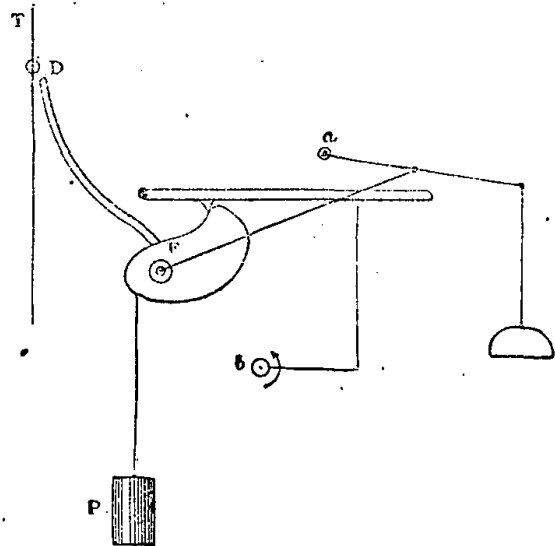


Fig. 4

pape d'équilibre s'ouvre. A ce moment, le piston de la machine remonte, et, par suite aussi, la tige *T* (fig. 2, 3, 4); lorsque le piston arrive à l'extrémité supérieure de sa course, un taquet porté par *T* soulève la tige *ED* (fig. 4), précédemment déplacée, et la soupape d'équilibre se ferme.

Nous avons parlé jusqu'ici des soupapes de la machine, sans rien dire de leur forme. Ces soupapes, employées d'abord au Cornouailles, ont reçu une application étendue, dans toutes les machines du genre de celles que nous étudions, en raison de deux avantages importants qu'elles ont sur toutes les autres : 1° les pressions qui s'exercent à leur surface se détruisent à peu près complètement, de telle sorte qu'il suffit d'un petit effort pour les manœuvrer; 2° elles sont disposées de telle sorte qu'un très-petit déplacement donne un large passage à la vapeur. Une pareille soupape est représentée par la figure 5. Si c'est, par exemple, la soupape d'admission, la vapeur arrive par le conduit *VV*, elle se répand dans l'espace *ABCD*; c'est de là qu'elle doit passer dans le corps de pompe par *CC*. La soupape est formée par une espèce de demi-anneau *NN*, relié à une tige *T* par des bras; sa projection horizontale est *MM*. Cet anneau s'appuie intérieurement et à la partie supérieure sur un disque *PP*, et extérieurement à la partie inférieure sur une petite surface conique *Q*; la soupape est alors fermée; la vapeur répandue dans *ABCD* presse sur sa surface, et, en vertu de sa

Par conséquent, on peut faire en sorte que la soupape *S* reste fermée un peu après que le piston de la machine est arrivé à la partie supérieure de sa course. Lorsque la tige *ml* sera venue soulever le taquet *t*, la soupape s'ouvrira et les faits se reproduiront dans le même ordre que précédemment.

Etudions maintenant le mécanisme au moyen duquel la machine ouvre ou ferme elle-même la soupape d'équilibre; pour cela, supposons que les figures 2 et 3, qui nous ont servi à étudier le mécanisme qui fait manœuvrer la soupape d'admission, représentent celui, identique d'ailleurs, qui répond à la soupape d'exhaustion. Au moment où la soupape d'exhaustion se ferme, au bas de la course du piston de la machine, c'est-à-dire au moment où la tige *ED* (fig. 2) est ramenée dans la position *ED* (fig. 3), l'axe *b* tourne;

peu près analogue à celui qui se rattache à la soupape d'exhaustion (fig. 2 et 3), la sou-

forme, les pressions se détruisent à très-peu près. La soupape étant très-peu soulevée, on

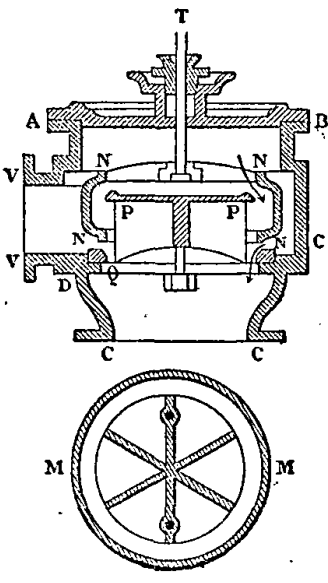


Fig. 5

voit que la vapeur passe par de grandes ouvertures, comme le montrent les flèches.

— **Théorie des machines à vapeur.** L'étude expérimentale des machines à vapeur ne saurait être complète; le perfectionnement de ces machines ne serait pas possible si l'on ne se rendait un compte bien précis et bien net des principes sur lesquels en repose l'emploi.

Les appareils qui nous occupent sont des machines, c'est-à-dire qu'ils sont destinés à recueillir la puissance motrice sur un point donné et à la transporter sur d'autres points, en la modifiant d'après l'effet qu'on a en vue de produire. Il convient donc de se reporter tout d'abord aux principes de mécanique générale qui régissent le fonctionnement des machines et qui en déterminent la valeur. Les machines à vapeur étant des appareils où la chaleur est la source du travail, c'est à la thermodynamique que se rapportent les notions principales nécessaires pour l'intelligence du mode de travail et de l'utilisation possible de ces machines. C'est par l'étude des principes de la théorie mécanique de la chaleur qu'on parvient à se rendre compte des dispositions à adopter pour obtenir la machine dont le rendement soit le plus considérable. On peut, grâce à elle, se figurer le cycle que suit le corps intermédiaire; la vapeur d'eau employée, et déterminer le rendement maximum d'une machine fonctionnant suivant un cycle quelconque. Enfin, la connaissance des propriétés des vapeurs que nous avons exposées permet de déterminer quelles sont les modifications que subit une machine et les changements de sa valeur industrielle, lorsqu'on emploie la vapeur sèche, humide ou surchauffée. On peut aussi, en appliquant la théorie des machines thermiques de toute espèce, comparer l'utilité des machines à vapeur à un seul liquide, qui sont les machines usuelles, aux machines binaires ou à deux liquides, dans lesquelles on cherche à employer l'éther, le chloroforme, l'ammoniaque. On compare aussi facilement les machines à vapeur aux machines à air chaud (v. MACHINES) ou à gaz détonant, parmi lesquelles on doit placer les machines Lenoir et Otto; enfin aux machines à air comprimé.

L'étude théorique des machines à vapeur permet de comprendre les divers organes qui entrent dans la composition générale ou détaillée d'une machine, et dont nous allons nous occuper.

— **I. PRODUCTION DE LA CHALEUR ET DE LA VAPEUR.** **Combustibles.** Le moyen employé pour la production de la chaleur consiste à brûler dans un foyer, au contact de l'oxygène de l'air, les différents combustibles que l'on trouve dans la nature. Tous les combustibles employés dans l'industrie, sauf peut-être certains pétroles, sont d'origine végétale. Mais on groupe plus spécialement dans la classe des combustibles végétaux ceux que fournissent les bois des forêts actuelles, et on réserve le nom de combustibles minéraux aux végétaux anciens enfouis dans la terre et qui se présentent sous la forme de tourbe, bois fossile, lignite, houille, anthracite, bitume et pétrole. Nous avons fait à l'article COMBUSTIBLE l'étude des propriétés de ces divers agents calorifiques; nous nous contenterons de faire connaître les propriétés qui les différencient au point de vue industriel, et nous distinguerons les combustibles par les qualités suivantes :

La pureté, qui s'estime par la proportion des matières terreuses et par le degré de fusibilité. Les matières terreuses sont inertes, gênent l'allure du feu, donnent des cendres abondantes et souvent des mâchefers pâteux qui obstruent les grilles; enfin elles emportent, à l'état incandescent, une portion de la chaleur produite.

L'état de division, qui influe sur la marche du feu et nécessite, pour les menus combustibles, l'emploi de grilles.

L'inflammabilité, d'où résultent les conditions de température où l'on doit placer tout d'abord le combustible pour mettre le feu en action.

La manière de se comporter au feu et à la distillation, très-variables, suivant les combustibles, dont les uns conservent leur forme primitive, d'autres décrepissent et se réduisent en menus morceaux, d'autres enfin deviennent pâteux.

L'étendue de la flamme, qui permet de chauffer des capacités plus ou moins allongées, et qui est, ainsi que la qualité précédente, un moyen de classement très-exact des divers combustibles.

Enfin le pouvoir calorifique, qui est la propriété caractéristique des combustibles.

— **Foyers et chaudières.** Les fourneaux dans lesquels on brûle les combustibles se composent de trois parties distinctes, qui sont : le foyer proprement dit, les carneaux, la cheminée.

Le foyer, quand il s'agit de brûler des corps solides, comme cela a lieu dans les machines usuelles, comprend : une grille qui forme un plancher à jour, supportant le combustible en laissant arriver l'air par des vides ménagés entre ses barreaux; au-dessus de la grille, une capacité plus ou moins grande qu'on nomme boîte à feu, dans laquelle se développent les flammes de la combustion; enfin, au-dessous de la grille, une autre capacité ouverte à l'accès de l'air extérieur,

qu'on appelle le cendrier parce qu'elle reçoit les cendres et les escorbilles.

La paroi antérieure de la boîte à feu est percée d'une ouverture que l'on garnit d'une porte fermant hermétiquement, et qui sert à introduire le combustible et à gouverner le feu. La paroi opposée est, jusqu'à une certaine hauteur au-dessus de la grille, formée d'une partie pleine que l'on nomme l'autel ou le pont, et au-dessus elle est ouverte pour le dégagement des produits gazeux de la combustion. Les parois latérales sont pleines.

Si les combustibles étaient gazeux ou liquides, on ferait subir à ce foyer quelques modifications nécessaires.

Les carneaux font suite à la boîte à feu; ils reçoivent les gaz chauds qui achèvent de s'y brûler; ils les font circuler autour de la chaudière et ils les amènent à la cheminée, qui les verse ensuite dans l'atmosphère à une hauteur plus ou moins grande. La plus grande partie des parois qui ferment le foyer et les carneaux doit être formée de surfaces métalliques appartenant à la chaudière. Ces surfaces sont ainsi en contact permanent avec les gaz de la combustion et les flammes; elles communiquent cette chaleur à l'eau contenue dans la chaudière et portent, pour cette raison, le nom de surfaces de chauffe.

Les carneaux et la cheminée se remplissent peu à peu de gaz très-chauds et plus légers, en raison de leur dilatation, que l'air extérieur; la colonne gazeuse de la cheminée tend donc à s'élever au sein de l'atmosphère; un courant s'établit de la grille au sommet de la cheminée, provoque dans le foyer un appel incessant d'air et déverse les produits de la combustion dans l'air environnant; c'est le phénomène du tirage.

Le plus souvent, on ne provoque pas d'appel plus énergique que celui qui se produit de lui-même à l'intérieur de la cheminée, et on dit que le tirage est naturel. Quelquefois, cependant, on accélère la combustion en produisant un tirage artificiel au moyen d'un courant de vapeur injecté dans la cheminée, comme cela a lieu pour les locomotives, ou en faisant usage d'un ventilateur ou d'une machine soufflante; on dit alors que le tirage est forcé ou que le foyer est soufflé.

Nous avons indiqué au mot CHAUDIÈRE les dispositions usuelles des chaudières et fait ressortir les différences qui existent entre la chaudière de Watt à chariot ou en tombeau, les chaudières cylindriques simples horizontales ou verticales, la chaudière à bouilleurs ou française, les chaudières à foyers intérieurs.

Les chaudières cylindriques simples horizontales conviennent parfaitement pour servir des machines fixes de faible puissance, qui n'exigent pas plus de 8 à 10 mètres carrés de surface de chauffe; on adopte alors des diamètres qui varient de 0m,50 à 1 mètre d'après la puissance de la machine.

Un ingénieur belge, M. Paul Havrez, directeur de l'Ecole professionnelle de Verviers, a fait voir que les dimensions admises pour le diamètre dans la pratique des constructions peuvent être obtenues au moyen d'une formule générale et en fonction de la surface de chauffe *S*. Si l'on écarte les diamètres trop faibles que pourrait donner la formule, on peut écrire

$$D = \frac{2,50S}{9 + 2S}$$

La chaudière cylindrique verticale convient aux forges, dans lesquelles les fours dégagent une grande quantité de chaleur en partie perdue. On l'utilise, dans ce cas, à chauffer les parois de petites chaudières verticales installées à l'intérieur des cheminées par lesquelles se déversent dans l'atmosphère les gaz en trop pleins encore chauds. Le Creusot renferme quelques chaudières de cette espèce, dont la hauteur est de 13 mètres et le diamètre de 1 mètre. Le bas de la chaudière est protégé contre l'action trop vive des gaz par un manchon en briques.

Les chaudières à un, deux, trois bouilleurs conviennent aux machines fixes dont le travail exigerait une trop grande surface d'une chaudière simple. Certains constructeurs soumettent à l'action directe du feu les parois du corps principal; ce procédé a l'avantage de ne faire parvenir que des gaz déjà refroidis sur les bouilleurs; mais il est plus dangereux, parce que le corps principal est plus menacé.

Dans la pratique, quand la surface de chauffe que doit présenter la chaudière ne dépasse pas 15m,9, on ne met qu'un seul bouilleur; on en emploie deux lorsque la surface atteint de 15 mètres à 25 mètres, et trois quand elle est comprise entre 25 mètres et 40 mètres. Au delà d'une pareille surface, on préfère constituer un nouveau massif pour ne pas trop allonger les chaudières.

Il convient de ne pas donner plus de 1m,20 à 1m,30 au diamètre du corps principal lorsque la machine est à haute pression, parce que l'épaisseur et le poids augmentent considérablement avec le diamètre, ainsi que nous l'avons vu à l'article CHAUDIÈRE.

La formule donnée par M. Havrez s'applique encore, dans ce cas, à la recherche du diamètre du corps principal. Les bouilleurs doivent avoir un diamètre au moins égal à 0m,50, pour qu'on puisse les nettoyer et les

réparer; il est d'usage de prendre ce diamètre $d = 0,60D$.

Diverses considérations, exposées par MM. Marozeau, Kœchlin et Burnat, ont eu pour conséquence de faire rejeter des chaudières ayant une trop grande longueur et dont la surface de chauffe, très-développée, n'offrait pas d'avantage sérieux. Mais on a trouvé un bénéfice réel dans l'emploi de tubes dans lesquels circule l'eau d'alimentation, et qui sont mis en contact avec les gaz de la cheminée déjà refroidis, mais capables encore de communiquer de la chaleur à des corps ayant la température du condenseur. Ces tubes, appelés réchauffeurs, sont établis suivant différents systèmes. Tous les constructeurs ne sont pas d'accord sur le volume qu'il est bon de leur donner, et, pour résoudre la question, il convient de tenir compte du prix de revient et de le comparer au bénéfice qu'on en retire.

Dans les réchauffeurs Fanot, la fumée rencontre des surfaces dont la température va toujours en diminuant; c'est ce qu'on nomme le chauffage méthodique; il a l'avantage de dépouiller plus complètement les gaz de la chaleur qu'ils contiennent et de mieux utiliser le combustible.

Ils atténuent les pertes de chaleur qui ont lieu par la cheminée, et leur efficacité est d'autant plus grande que la combustion a été faite en vue de diminuer la fumée en présence d'un excès d'eau plus considérable. Les réchauffeurs reçoivent, en outre, la plus grande partie des matières suspendues dans l'eau d'alimentation, ce qui rend moins dangereuses les incrustations du corps principal de la chaudière.

Les chaudières à foyer intérieur sont légères, peu encombrantes et très-convénables pour les machines mobiles, comme le sont celles des bateaux. On s'est d'abord contenté de munir les chaudières cylindriques d'un tube intérieur dans lequel furent logés la grille et le foyer, et on continua à entourer la chaudière de carneaux extérieurs; ce fut le type des chaudières du Cornouailles. On a quelquefois doublé le tube à foyer, comme dans les chaudières Fairbairn. On évite ainsi de mettre le gaz encore très-chaud au contact des maçonneries qui feraient perdre à l'extérieur, par conductibilité, une partie de la chaleur produite; mais on a l'inconvénient d'avoir des foyers étroits et des boîtes à feu très-restreintes, ce qui rend la combustion difficile.

Dans les machines Galloway, très-répandues en Angleterre, l'enveloppe cylindrique contient deux tubes cylindriques, munis chacun d'un foyer, et qui se réunissent immédiatement après la grille pour renfermer, jusqu'à la plaque de fond, un carneau elliptique d'où les flammes s'échappent dans les carneaux extérieurs. Ce carneau est traversé par des tubes coniques destinés à faciliter la circulation de l'eau, à régler la marche des gaz et à augmenter la surface de chauffe. Ces chaudières fonctionnent à une pression de 5 atmosphères.

Les chaudières tubulaires présentent, sous un volume donné et avec un poids déterminé, la plus grande surface de chauffe. Le foyer intérieur se subdivise, aussitôt après la grille, en un grand nombre de tubes de petit diamètre qui conduisent les gaz chauds au travers de la masse d'eau à vaporiser en fournissant des surfaces de contact très-étendues. Elles sont aujourd'hui très-usitées dans la construction des locomotives. La chaudière est formée par une enveloppe extérieure qui entoure, à certaine distance, la boîte à feu et les tubes, dont elle suit les formes générales.

La boîte à feu est le plus souvent rectangulaire, et le fond en est fermé par une grille généralement horizontale ou inclinée de l'arrière à l'avant. Le ciel du foyer opposé à la grille est roidi par des armatures; les côtés latéraux de la boîte sont des surfaces unies; celui d'arrière est percé d'une ouverture pour l'introduction du combustible; celui d'avant est percé de trous en quinconce destinés à recevoir les extrémités des tubes à air chaud.

La chaudière extérieure se compose de la boîte à feu extérieure et du corps cylindrique. La boîte à feu extérieure est cylindrique, se raccorde avec les parois latérales verticales et s'appuie normalement sur la face postérieure. Le corps cylindrique s'appuie vers l'avant sur la boîte à fumée, dont la face antérieure est percée d'une large ouverture munie de portes, qui sert au nettoyage et à la réparation des tubes. La cheminée surmonte la boîte à fumée.

Lorsqu'on a besoin de ménager l'espace horizontal dans des machines de petite force, on emploie des tubes verticaux. On ménage aussi cet espace sans trop augmenter l'espace occupé en hauteur, dans les machines marines, par l'emploi de chaudières à retour de flamme. Ces chaudières sont à peu près parallépipédiques pour des pressions de 3 ou 4 atmosphères, et cylindriques pour les pressions plus élevées. Au bas du foyer sont placés le cendrier, la grille, la boîte à feu; puis viennent des tubes horizontaux qui traversent la chaudière dans sa longueur et se relient sur eux-mêmes en ramenant les gaz du côté du foyer, près duquel est placée la cheminée.

Les chaudières tubulaires seraient d'un

emploi très-bon pour les machines quelconques si elles ne rendaient très-difficiles le nettoyage et l'enlèvement des incrustations. MM. Chevalier et Fanot ont inventé, dans le but de rendre ce nettoyage plus commode, des chaudières à foyer amovible. La chaudière Fanot se compose de deux corps cylindriques placés l'un au-dessus de l'autre, le plus grand étant en dessous, et réunis par des tubulures.

A l'intérieur du cylindre inférieur se placent le foyer et les tubes, qui aboutissent, d'autre part, à une boîte à fumée entourant les deux grands cylindres. Le foyer et les tubes, reliés au reste de la chaudière par des garnitures à boulons, sont mobiles et munis de petits galets qui glissent sur des fers à cornières.

La construction des chaudières puissantes à forte pression offre d'assez grandes difficultés pour qu'on ait cherché à écarter l'inconvénient que présentent les hautes tensions par l'emploi de chaudières fractionnées. M. Belleville compose sa chaudière d'une série de petits tubes constituant des chaudières de faible dimension capables de résister, en raison même de leurs faibles dimensions, à de très-grandes tensions. Les tubes, placés dans des plans verticaux et formant serpents, aboutissent à des collecteurs communs à une même série. L'eau d'alimentation arrive dans le collecteur inférieur; la vapeur est recueillie dans le collecteur supérieur. Cette chaudière présente une très-grande surface de chauffe sous un faible volume et résiste à de très-fortes pressions. Elle a pour inconvénients de contenir peu d'eau et d'exiger une attention continuelle pour l'alimentation.

Les surfaces de chauffe étant seules en contact avec les gaz chauds, il est avantageux de mettre sans cesse en contact avec elles de nouvelles masses d'eau. Jacob Perkins a montré, dès 1831, l'avantage que l'on pourrait retirer de la circulation de l'eau contre les parois de chauffe; elle favorise la vaporisation et empêche jusqu'à un certain point les incrustations. La chaudière Fuld, faite d'après les indications de Perkins, renferme une série de tubes verticaux fermés par le bas, plongeant dans le foyer et munis de tubes plus petits, concentriques, évases en entonnoir dans leur partie supérieure. Il se forme un courant d'eau qui descend par les tubes moindres et remonte par les plus grands. Les chaudières de ce système se mettent rapidement en pression et fonctionnent spécialement pour les pompes à vapeur.

Le système Schmitz consiste à placer concentriquement à la chaudière et aux bouilleurs des tubes intérieurs qui, étant inégalement rapprochés de la paroi sur les côtés, provoquent un courant dans le liquide. Ce système a été adopté par la Compagnie parisienne du gaz et donne de bons résultats; les incrustations viennent se réunir dans les tubes intérieurs, d'où on les retire facilement.

— *Combustion dans les foyers.* Etant donné un combustible, on sait d'avance quels seront les gaz de la combustion; mais, lorsqu'on fait varier la quantité d'air amenée dans le foyer au contact de ce combustible, les combinaisons varient de nature et de proportions; de nombreuses expériences ont été faites depuis longtemps sur ce sujet. Au moyen d'un appareil de son invention, M. Scheurer-Kestner a pu extraire et doser une partie des gaz de la chambre de combustion et montrer que la quantité de gaz combustibles présents dans la masse gazeuse qui s'échappe, augmente très-régulièrement et proportionnellement à la diminution de l'air en excès dans le foyer. Il convient donc d'augmenter cette quantité d'air; mais, au delà de certaines limites, cela aurait l'inconvénient d'accroître, à égalité de température, la chaleur perdue par entraînement.

Il résulte d'autres expériences dues à MM. Scheurer-Kestner et Meunier, que le calorique obtenu dans les foyers des chaudières expérimentées, au moyen de la houille brute, s'est réparti de la manière suivante :

Chaleur utilisée pour produire la vapeur	61,0
Chaleur non produite par suite du dégagement de gaz combustibles . . .	5,5
Chaleur non produite par suite de formation de noir de fumée	0,5
Chaleur non produite par suite de carbone laissé dans les cendres	1,5
Chaleur emportée dans les gaz de la combustion par la vapeur d'eau de la fumée	2,5
Chaleur sensible emportée par les gaz .	5,5
Chaleur perdue dans la maçonnerie . .	23,5
	100,0

Ces expériences, jointes à d'autres analogues faites par la Société industrielle de Mulhouse, ont conduit à admettre qu'on obtient le maximum de rendement d'une machine à vapeur, avec une alimentation de 12 mètres carrés d'air par kilogramme de houille.

On a inventé des appareils divers qui permettent d'analyser à chaque instant les masses gazeuses développées dans le foyer d'une machine à vapeur, et de se rendre ainsi compte de la marche calorifique de cette ma-

chine. Le plus répandu et le plus ingénieux de ces instruments est l'appareil d'Orsat, dans lequel les dosages se font par la méthode eudiométrique; on absorbe l'acide carbonique par la potasse, l'oxygène et l'oxyde de carbone par le chlorhydrate d'ammoniaque en présence du cuivre. Cet appareil peut être mis entre les mains d'un simple ouvrier, auquel on épargne les calculs en dressant d'avance des tables pour l'instrument.

Un foyer présente, au point de vue de la puissance de combustion, une assez grande élasticité; néanmoins, il convient de donner des formes et des proportions déterminées aux différentes parties dont il se compose; il n'y a plus alors d'inconvénient sérieux à faire varier entre des limites assez éloignées l'activité de la combustion. On dit en pratique que la combustion d'une machine à vapeur est lente lorsqu'on brûle de 15 à 30 kilogrammes de charbon par heure et par mètre carré de grille; moyenne pour les dépenses de 30 à 100 kilogrammes; elle est très-active pour celles qui dépassent 200 kilogrammes.

La grille d'une machine ordinaire doit être formée de barreaux de moins de 0m,015 d'épaisseur, qu'on espace de 0m,005 à 0m,010 et auxquels on donne 0m,10 de hauteur. On met ainsi l'air froid en contact avec les barreaux, ce qui les empêche de se brûler. Le rapport entre la section libre et la surface totale de la grille varie de 1 quart à 1 tiers dans les chaudières fixes et atteint 1 demi dans les locomotives. La grille ne doit pas avoir une longueur supérieure à 2 mètres pour qu'on puisse facilement la curer. La largeur est variable; elle occupe le même espace que la projection des bouilleurs dans les chaudières qui en sont munies.

L'air qui traverse le cendrier étant froid, tandis qu'il est à une haute température lorsqu'il traverse la grille, le vide du cendrier peut être moindre que celui de la grille, et on le réduit aux 2 tiers environ dans les machines de la marine où l'espace libre est très-restreint.

La chambre de combustion a les mêmes dimensions horizontales que la grille; sa hauteur dépend du combustible employé; dans les foyers à houille, on lui donne 0m,60 environ; elle est de 1 mètre à 1m,50 dans les foyers intérieurs chauffés au coke.

On donne aux carneaux une section qui est environ le sixième de la section de la grille. La section de la cheminée varie dans les chaudières marines de 0m,12 à 0m,13 de la surface de la grille; dans les machines à vapeur fixes, elle peut aller jusqu'au cinquième de cette surface. Quant à la hauteur de la cheminée, on la limite à 15 mètres dans les cheminées en tôle et à 25 mètres dans les cheminées en briques.

Des expériences ont été faites en 1874 par le comité mécanique de la Société industrielle de Mulhouse, sur des machines diverses, une à bouilleurs sans réchauffeurs, une autre du Lancashire à foyer double intérieur, une autre du système Fairbairn modifié; d'autres expériences ont été faites par M. Scheurer-Kestner sur une chaudière à trois bouilleurs intérieurs et six réchauffeurs latéraux. Il en résulte que les trois cinquièmes seulement de la puissance calorifique du combustible étaient utilisés et que le reste se partageait entre les pertes par rayonnement et par entraînement. Les machines à vapeur de la marine n'utilisent pas beaucoup mieux la puissance calorifique du combustible.

Aussi a-t-on fait plusieurs essais dans le but de réduire la consommation d'air tout en produisant une combustion plus complète.

La combustion s'opère avec difficulté, parce que l'un des corps à combiner est solide, tandis que l'autre est gazeux. On a d'abord cherché à modifier l'état du combustible et à l'amener gazeux au contact de l'air du foyer. On distille le combustible dans un gazogène et on commence la combustion, qui s'achève dans le foyer. Tel est le procédé suivi dans les machines à chauffage Muller et Fichtel. Le combustible est jeté dans une trémie où la température est relativement basse et l'air rare; il se dessèche, s'échauffe et laisse distiller les parties solubles qu'il contient et qui sont entraînées à l'état d'oxyde de carbone par un courant d'air réglé au moyen d'ouvertures variables. Elles arrivent normalement aux filets gazeux du foyer, le mélange se fait intimement, sans production de fumée; et la combustion est très-économique.

M. Crampton réduit le combustible en poussière et le lance dans le foyer au moyen d'un ventilateur qui amène en même temps l'air nécessaire à la combustion; ce procédé est encore très-imparfait. L'emploi de briquettes également calibrées a donné de meilleurs résultats; mais il conviendrait de diminuer le volume qu'on leur donne habituellement et qui oblige de les casser avant d'en faire usage.

D'autres constructeurs ont cherché à améliorer la combustion des gaz qui s'élèvent du foyer dans les machines à vapeur; on fait subir à ces gaz un brassage qui complète la combustion et diminue la fumée que déversent en si grande quantité les cheminées d'usine à vapeur.

On obtient un mélange plus régulier des gaz de la combustion en injectant au travers des flammes un jet de vapeur, ainsi que cela

a lieu dans les appareils Thierry pour locomotives. On opère le brassage des gaz en les faisant brusquement changer de direction, résultat que l'on obtient dans le foyer Tenbrinck au moyen d'un bouilleur incliné au-dessus de la grille sur laquelle les morceaux de combustible sont projetés au moyen d'une trémie extérieure inclinée à fermeture mobile. Ce foyer est adopté dans les machines à vapeur du chemin de fer d'Orléans.

Quelques ingénieurs ont cherché à perfectionner le mode de chargement du combustible. Le chargement usuel est, en effet, très-irrégulier, puisque les charges se font par intervalles et qu'on ne peut étendre le combustible en couche bien homogène sur les longues grilles.

La grille Taillier opère automatiquement l'alimentation régulière et continue du combustible. Elle est analogue, comme disposition, à la chaîne sans fin des norias et se place horizontalement; mais le mécanisme en est délicat et s'altère aux températures élevées auxquelles il est soumis.

De meilleurs résultats ont été obtenus par les chargements réguliers et fréquents de 6 à 10 kilogrammes de combustible, facilités au moyen des grilles en gradins de M. Chobrzinski ou des grilles à étages de Langen.

Dans le cas où, comme pour les locomotives, on dispose d'un échappement de vapeur, l'emploi du tirage forcé présente de réels avantages au point de vue du rendement calorifique de la machine, ainsi que l'a fait voir M. Audenet (chaudières marines).

— *Vaporisation.* La chaleur produite dans le foyer doit être transmise à l'eau contenue dans la chaudière; cette transmission s'effectue grâce au pouvoir admissif de la face externe de la chaudière, à la conductibilité du métal, au pouvoir émissif de la face interne (v. CALORIMÈTRE). Il résulte des expériences de M. Audenet que ce n'est pas en employant un métal très-conducteur ou en réduisant son épaisseur qu'on peut obtenir une grande augmentation dans le rendement de la machine pour chaque unité de surface de chauffe, mais bien en rendant plus facile le passage de la chaleur de la source aux parois et des parois à l'eau et à la vapeur. Il faut, à cet effet, prévenir les incrustations intérieures, ou s'en débarrasser aisément, et nettoyer les parois extérieures, sur lesquelles se dépose une couche épaisse de fumée. M. Green a imaginé de disposer autour des réchauffeurs des demi-anneaux mobiles faisant l'office de racloirs sur ces réservoirs, plus soumis que d'autres au dépôt de suie, à cause de leur basse température. La Société industrielle de Mulhouse a expérimenté ce système en 1869 et l'a reconnu excellent.

Le dégagement de la vapeur se fait plus facilement sur les plaques horizontales; aussi a-t-on depuis longtemps regardé comme un principe de placer la plus grande partie possible de la surface de chauffe verticalement au-dessus de la flamme du foyer; on évite les parois inclinées et même les parois verticales.

De nombreuses expériences ont été faites sur les variations de la puissance vaporisatrice des surfaces de chauffe comparées d'après leur distance au foyer. Sur le chemin de fer du Nord (1864), on a constaté les faits suivants : une chaudière de locomotive étant divisée en cinq compartiments de 1 mètre chacun environ, la quantité de vapeur produite par mètre carré de surface de chauffe, avec une consommation moyenne de combustible, a été, dans le premier compartiment, 170 litres; dans le second, 46; dans le troisième, 22; dans le quatrième, 14; dans le cinquième, 10; le premier compartiment était celui de la boîte à feu.

L'intérieur des chaudières forme une certaine capacité, dont une portion est remplie d'eau, tandis que le reste sert de réservoir à la vapeur. La proportion qui existe entre les deux volumes a une influence très-grande sur la marche de la machine. Un volume d'eau considérable rend la mise en pression assez longue; on compte, en effet, qu'il ne faut guère moins d'une heure pour amener une chaudière marine à fournir de la vapeur à trois atmosphères, tandis qu'une chaudière Field ou une chaudière Belleville fonctionne en vingt minutes sous la même pression. Cette masse d'eau constitue, en outre, un poids mort important pour les machines mobiles. Mais, d'autre part, il régularise la conduite des machines en modérant leur sensibilité et annulant les inconvénients des variations de température, d'alimentation ou de consommation.

Pour maintenir la pression d'une chaudière entre des limites déterminées, il faut proportionner le volume d'eau qu'elle contient à la quantité de chaleur fournie par le foyer, c'est-à-dire pour un même type de chaudière à la surface de la grille. Le volume est environ par mètre carré de grille : 3 mètres cubes dans les chaudières à bouilleurs, 2 mètres cubes dans les chaudières marines; 2m,5 dans les locomotives, 0m,25 dans les chaudières Belleville. Le volume de la chambre de vapeur est sensiblement proportionnel à celui de la grille et dépend aussi de la quantité de chaleur fournie par le foyer.

Il faut éviter la présence de l'eau au sein de la vapeur, et, comme cette présence ré-

suite de diverses causes, entraînement mécanique ou condensation, il convient de prendre certaines précautions. L'entraînement mécanique est évité dans les machines où l'ébullition est tranquille, c'est-à-dire la chambre de vapeur grande et la surface du liquide très-large. On combat les productions d'eau dues à la détente en réduisant la profondeur de l'eau dans les chaudières et en facilitant le dégagement de la vapeur aux parois de la surface de chauffe. On peut réduire la quantité d'eau amenée dans les cylindres en séparant la vapeur de l'eau qui lui est mêlée ou en vaporisant celle-ci. Le meilleur procédé est l'emploi des sécheurs et surchauffeurs placés sur le parcours de la vapeur humide.

L'étendue de la surface de chauffe dépend en définitive de la quantité de charbon brûlé, et, si on ne se préoccupait que du rendement calorifique, on pourrait se borner, d'après les expériences faites sur ce sujet, à admettre 50 à 70 décimètres carrés de surface par kilogramme de charbon. Des considérations industrielles engagent les constructeurs à s'écarter de ce rapport dans la pratique, et l'écart est variable avec le système de machines à construire.

La puissance des machines est souvent indiquée en chevaux-vapeur; mais on ne saurait y voir l'évaluation exacte de la puissance des chaudières, dont l'activité a des rapports variables avec la dépense de combustible et l'accumulation de chaleur. M. Havrez admet qu'un cheval dépense par heure 20 kilogrammes de vapeur, exigeant pour leur production 100,50 de surface de chauffe pour les machines fixes et 100,90 pour les locomotives à tirage forcé.

L'alimentation des chaudières des machines à vapeur offre un assez grand intérêt à cause des impuretés que l'eau peut présenter et qui occasionnent quelquefois des accidents graves par le dépôt d'incrustations au fond de la chaudière (v. ce mot). Il n'est même pas nécessaire que le dépôt soit adhérent aux parois; il peut se présenter quelquefois sous forme de savon visqueux qui arrête le dégagement des bulles de vapeur et, en les accumulant contre les parois, expose celles-ci à roigrir.

Nous ne ferons que signaler le système Schmitz, de la Compagnie parisienne du gaz; les plateaux localisant de Schau, le courant séparateur employé par M. Duméry, qui seuls ont donné quelques résultats satisfaisants.

L'introduction de l'eau d'alimentation est contrariée de la tension de la vapeur, et on doit faire usage de certains appareils pour la rendre possible. Nous mentionnerons la bouteille alimentaire, qui convient aux machines à basse ou haute pression, et que M. Macabius a perfectionnée de manière à en rendre l'usage automatique.

Les appareils le plus fréquemment employés sont la pompe à eau, que l'on retrouve dans les machines fixes, dans les locomotives et dans les machines marines avec quelques modifications peu importantes, et, depuis quelques années, l'injecteur Giffard.

La résistance des chaudières et l'étude des accessoires de ces organes, tels que niveaux d'eau, manomètres, soupapes de sûreté, ont fait le sujet d'articles spéciaux auxquels nous nous bornerons à renvoyer. Parmi ces accessoires, il convient encore de placer la prise de vapeur, qui se fait à la partie supérieure de la chambre de vapeur et qui est réglée au moyen d'un obturateur mobile; le trou d'homme, destiné à faciliter le curage des chaudières; le sifflet à vapeur, l'échappement et le souffleur, qui permet d'obtenir un tirage énergique sur les locomotives en stationnement. Le tirage est d'ailleurs réglé par des registres ou vannes à contre-poids.

— II. MARCHE ET DISTRIBUTION DE LA VAPEUR. Action de la vapeur dans le cylindre; mesure de cette action. Nous avons vu précédemment, au sujet de la machine de Cornouailles, comment agit la vapeur dans un cylindre; dans une machine à double effet, elle est amenée alternativement sur les deux faces du piston pour y exercer sa pression pendant que la face sur laquelle elle n'agit pas est mise en communication avec l'atmosphère ou avec un condenseur entretenu à une basse température, de manière à abaisser la contre-pression et à la rendre moindre que la pression motrice.

Si donc on considère l'une des faces et si, prenant pour ligne des abscisses la course du piston, on élève en chaque point de cette ligne une ordonnée égale à la pression subie par la face considérée lorsqu'elle est en ce point, l'aire comprise à l'intérieur de la courbe fermée, lieu des extrémités de ces ordonnées, représentera le travail rendu par la vapeur sur la face du piston pendant une oscillation complète. Cette courbe des pressions est donc très-importante à connaître; on l'obtient pratiquement au moyen de l'indicateur de Watt (v. INDICATEUR). Cet indicateur a été modifié par MM. Garnier, qui l'ont fait accompagner du compteur mécanique enregistrant le nombre des tours de la manivelle.

— Puissance des machines. On évalue habituellement en chevaux-vapeur la puissance d'une machine, et, cette unité n'ayant pas toujours été évaluée de la même façon (v. CHEVAL), il en est résulté quelque confusion. L'unité dynamique du cheval-vapeur a été

introduite par Watt; on avait fait effectuer à de très-forts chevaux un travail excessif, dont il dut prendre le prix pour base et qui était estimé égal à celui qu'il faut dépenser pour élever en une minute à un pied de hauteur 33.000 livres anglaises. Cette évaluation ramenée à la seconde correspond à environ 76 kilogrammes élevés à 1 mètre. On a adopté en France 75 kilogrammètres au lieu de 76.

Cela posé, si on désigne par d le diamètre du cylindre, c la course du piston, en mètres, N le nombre de tours de la machine par minute, E la pression effective moyenne de la vapeur sur le piston exprimée en kilogrammes par mètre carré, on pourra exprimer le travail recueilli sur le piston et du travail des résistances; ce dernier travail comprend le frottement du piston, la marche de la pompe à air, de la pompe alimentaire et des autres organes. En appliquant ces résultats aux machines qu'il avait construites, Watt put écrire la formule

$$(A) \quad F = \frac{d^2 c N}{0,59}$$

Dans cette formule, F désignait la puissance disponible ou effective; mais la pression de la vapeur n'y entrant pas, il est clair qu'elle s'applique seulement aux machines de même espèce que les machines de Watt; avec les machines à haute pression et à détente, cette formule ne donne pas la puissance réelle de la machine; on l'a néanmoins conservée dans l'usage, et la force qu'elle indique s'appelle force nominale. Elle donne une valeur proportionnelle au volume engendré par le piston dans l'unité de temps et convient assez pour fixer la valeur commerciale de la machine.

Pour déterminer la valeur mécanique de la machine au moyen de la puissance réellement disponible, on calcule le travail brut produit sur les pistons, et on arrive ainsi à la formule

$$(B) \quad F = \frac{\omega d^2 c N E}{2 \times 60 \times 75}$$

dans laquelle E est obtenu au moyen d'un indicateur; on nomme cette puissance puissance indiquée.

Quand on veut déterminer directement la puissance effective, on a recours à l'emploi des dynamomètres; le plus ancien est le frein de Prony (v. ce mot). Nous mentionnerons encore les appareils Taurines, imaginés pour la détermination de la puissance des machines qui actionnent les hélices propulsives des navires.

Ces appareils sont très-chers, et M. Hirn a cherché un dynamomètre qui permit, sans trop de frais ni de dérangement, de mesurer le travail d'une machine quelconque pendant un temps déterminé. Le pandynamomètre de Hirn repose sur le principe de la tension, et M. Hirn a fait une application du planimètre

d'Amsler pour obtenir l'enregistrement des indications de cet appareil.

Nous ne donnerons ici aucun développement sur les dimensions à donner aux cylindres des machines à vapeur, non plus que sur les dimensions des orifices traversés par des gaz, et nous renverrons pour l'étude de cette question aux mots CYLINDRE et DISTRIBUTION.

— Distribution de la vapeur. Le mode d'action de la vapeur dans un cylindre exige qu'on mette à des instants convenables un côté ou l'autre du piston en communication soit avec la chaudière, soit avec le condenseur.

Les organes qui permettent d'obtenir ces résultats sont très-déliés, car leur disposition a pour l'utilisation de la vapeur une influence considérable, et les principales qualités d'une machine en dépendent. Ils portent le nom de distributeurs, et nous en avons fait l'étude spéciale à ce mot.

Ces organes sont des robinets, des soupapes ou des tiroirs.

Les tiroirs (v. ce mot) sont soumis à la règle générale qui gouverne les organes de la distribution et d'après laquelle l'avance à l'admission est considérée comme très-avantageuse et doit être maintenue inférieure à l'avance pour l'échappement.

Avec les tiroirs, on dispose pour obtenir ces effets de trois éléments, l'angle de calage de l'excentrique sur la manivelle, le recouvrement extérieur des lumières, le recouvrement intérieur.

Pour se rendre compte de l'influence de ces trois éléments sur la régulation de la machine, on représente pour une oscillation complète les positions simultanées du tiroir et du piston. On y parvient graphiquement par des épures.

Les épures auxquelles on a recours dans la pratique des ateliers sont très-variées; nous nous bornerons à en indiquer trois. La première, qui est connue sous le nom d'épure circulaire de régulation, est due à M. Reech. Le plan de cette épure est parallèle au mouvement du tiroir, et on prend pour variable l'angle de rotation de l'arbre sur lequel sont calés la manivelle et l'excentrique.

La seconde épure est l'épure elliptique ou en œuf; on la trace en prenant deux axes rectangulaires et en prenant pour abscisses les déplacements du piston et pour ordonnées les déplacements du tiroir en grandeur naturelle ou à l'échelle $\frac{1}{2}$. Cette épure ne se

construit pas seulement pour l'étude du projet de distribution, on l'établit encore une fois la machine construite; on peut alors la faire tracer par la machine elle-même au moyen de l'indicateur de Watt, en fermant le robinet d'accès de la vapeur et en communiquant au style qui porte le crayon un mouvement égal et proportionnel à celui du tiroir, à l'aide d'un fil.

La troisième épure que nous mentionnons est l'épure sinusoidale; on prend pour abscisses les longueurs des arcs décrits par les boutons de manivelle, et en chaque point

on porte deux ordonnées qui représentent l'une la position du piston, l'autre la position d'une des arêtes du tiroir. L'épure sinusoidale a été tracée pour la première fois par M. Moll, ingénieur de la marine française.

Les articles consacrés aux divers systèmes de détente aux mots TIROIR et DÉTENTE nous dispensent d'exposer ici les différentes méthodes de construction des organes distributeurs.

Les détentes à un seul tiroir mû par un excentrique sont limitées, et on a eu bientôt recours à d'autres moyens; on a employé les tiroirs doubles à glissière; un premier tiroir fonctionne comme à l'ordinaire et constitue la détente fixe, et, quand on a besoin de l'augmenter, on fait agir un obturateur indépendant.

On a obtenu des systèmes très-avantageux de détentes variables au moyen de la coulisse de Stephenson (v. COULISSE), qui a donné naissance aux détentes à coulisse droite, renversée, ou à bielles croisées.

La détente Corliss, très-remarquable à l'Exposition de Vienne (1873), repose sur l'adaptation à chaque côté du cylindre d'un tiroir-échappement et d'un tiroir-admission, qui se manœuvrent indépendamment l'un de l'autre; on peut les faire ouvrir et fermer au moment convenable, et on peut leur imprimer une vitesse assez grande pour qu'ils démasquent brusquement les lumières. Ce système est très-avantageux et il réduit au minimum l'espace mort qui reste devant le cylindre au fond de sa course. L'Exposition de Vienne a encore signalé à l'attention des mécaniciens la détente Sulzer, qui est opérée au moyen de quatre soupapes équilibrées dites du Cornouailles; la vapeur est introduite pendant un temps très-court, environ le vingtième de la course, et la détente se produit presque jusqu'à la tension du condenseur avec une grande régularité.

Les détentes prolongées dans un cylindre unique présentent des inconvénients notables, dont les plus importants tiennent à l'emploi de cylindres très-longs, qui sont encombrants et dont la température s'abaisse sensiblement pendant la détente; de là une perte de chaleur dont on doit tenir compte. On a essayé d'éviter ces inconvénients par l'emploi de plusieurs cylindres pour la détente; c'est le système des machines de Woolf ou des machines Compound, qui ont parfois jusqu'à trois cylindres et donnent de très-bons résultats. On a aussi utilisé les chemises de vapeur et la vapeur surchauffée, mais ces deux derniers procédés sont moins efficaces.

— III. TRANSMISSION. Organes de transmission. La puissance motrice une fois produite dans le récepteur, il convient de la communiquer à l'outil, après l'avoir transformée en vue du but à atteindre; l'ensemble des organes de transmission a en général à effectuer la transformation d'un mouvement rectiligne et alternatif en un mouvement circulaire continu.

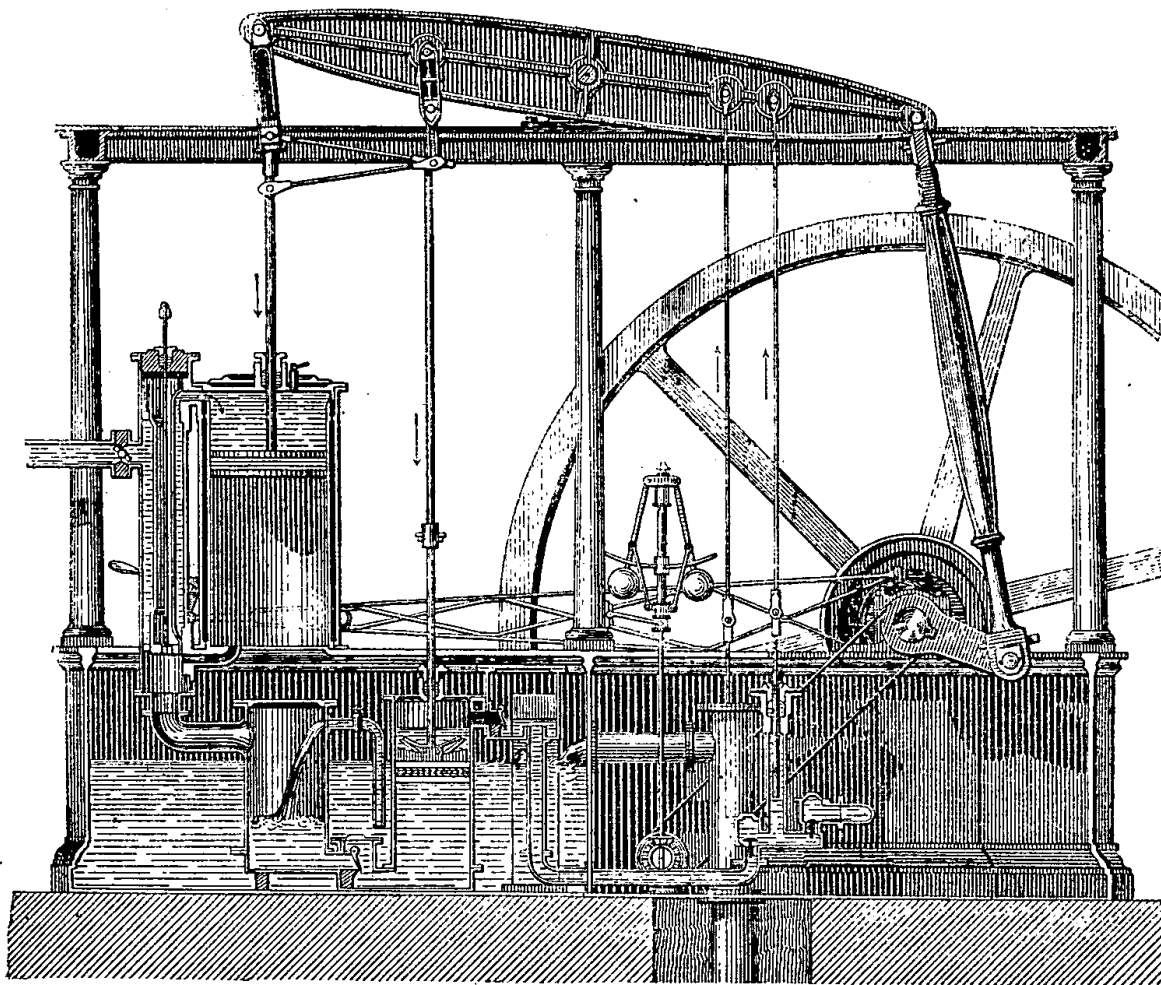


Fig. 6.

La transformation peut être directe ou s'opérer au moyen d'un intermédiaire, qui est un balancier animé d'un mouvement circulaire alternatif. De là la grande division

des machines à vapeur, au point de vue de la transmission, en machines à action directe et machines à balancier.

La transmission entre la tige du piston et

le balancier s'effectue le plus fréquemment au moyen du parallélogramme de Watt (v. PARALLÉLOGRAMME), plus ou moins modifié dans les machines marines. On emploie aussi les

guides d'Olivier Evans, basés sur le mouvement circulaire du milieu d'une droite dont la longueur est constante et qui s'appuie sur deux droites rectangulaires données.

Les machines à balancier peuvent être :
1° sans rotation; cela a lieu dans les machines à épuisement, où la tige du piston actionne d'un côté le balancier, qui agit d'autre part sur la tige des pompes.

2° Avec rotation; ce sont les machines auxquelles Watt a donné les dimensions relatives qu'il convient d'adopter dans le tableau suivant. La course du piston étant représentée par 2, on donne au grand côté du parallélogramme 1,5, au petit côté 1, au balancier 6, à la bielle 5, au rayon de la manivelle 1. Les machines de ce système sont généralement des machines d'atelier, qui doivent fonctionner régulièrement; aussi sont-elles habituellement munies d'un régulateur à force centrifuge.

Telles sont les machines de Watt (fig. 6); tout y dépend de la dimension du cylindre, qui est déterminée par la puissance que doit avoir la machine, et d'après le mode de travail de la vapeur. Le cylindre une fois placé, l'axe de rotation du balancier et le centre de l'arbre de couche sont fixés. On cale un excentrique qui commande le mouvement des tiroirs; le condenseur se place entre le cylindre et l'axe du balancier, la tige en est articulée et se meut en ligne droite en s'appuyant sur le petit côté du parallélogramme.

3° Enfin ces machines peuvent être à balancier inférieur. Dans les machines de bateaux à roues, l'axe moteur devant être assez élevé, on ne pouvait construire un bâti supportant convenablement le balancier; on l'abaisse en le partageant en deux flasques, entre lesquelles sont placés le cylindre, le condenseur et la pompe à air; ces flasques sont réunis par des traverses et des bielles, d'une

part à la tige du piston, et de l'autre à la manivelle.

Les machines à action directe se divisent en :
Machines à bielle en prolongement, dont le caractère essentiel est que la tête du piston s'articule sur une bielle dont la position moyenne est en prolongement de la tige et va communiquer le mouvement au bouton d'une manivelle calée sur l'arbre de couche. Aux machines horizontales de ce genre appartiennent, en grande partie, les machines fixes des ateliers, les locomotives, les locomobiles et quelques machines marines. Ces machines n'exigent qu'un bâti très-simple et peu de place en hauteur. Lorsque l'arbre de couche est élevé, on dispose ces machines verticalement, ce qui leur fait occuper moins de surface, mais ce qui rend la rigidité moins grande.

Machines à bielles en retour. Elles se distinguent par la disposition de la bielle qui se retourne sur le piston pour lui devenir parallèle; de cette manière on peut donner une largeur convenable à la bielle dans le cas d'un grand rapprochement entre le cylindre à vapeur et l'arbre de couche. Appliquée aux machines verticales, la bielle en retour a fait établir les machines à clocher; mais on l'emploie surtout dans les machines marines, qu'on installe au-dessous de la flottaison pour les mettre à l'abri du boulet et dans lesquelles on dispose du faible espace compris entre la carène du navire et l'arbre de l'hélice.

Machines à fourreau. La bielle est ici directement attachée au centre du piston, ce qui permet de lui conserver une longueur convenable, tout en réduisant sensiblement la distance entre le cylindre et l'arbre moteur sur lequel la bielle doit agir directement. Le fourreau enveloppe la bielle dans son mouvement et traverse le fond du cylindre dans une boîte à étoupe qui lui sert de guide.

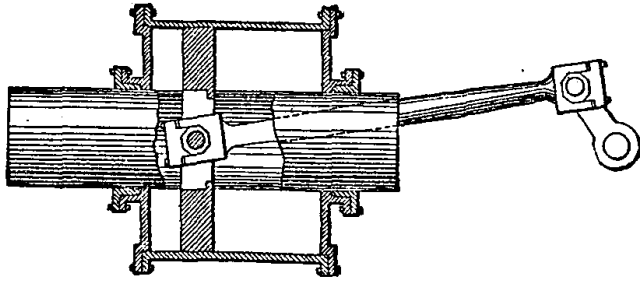


Fig. 7.

Nous donnons ici la machine de Woolf, dont le type s'adapte à tous les systèmes de trans-

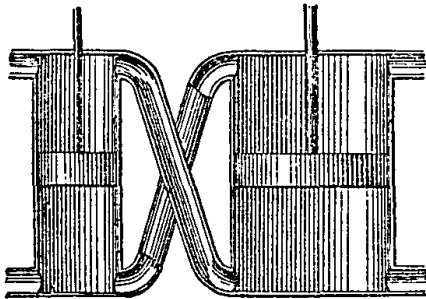


Fig. 8.

mission. Cette machine ne diffère de la ma-

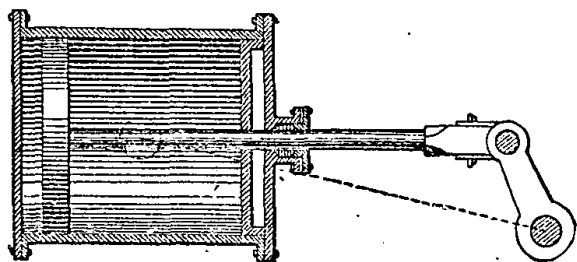


Fig. 9.

Ces machines sont à cylindre oscillant sur un axe situé au milieu de sa longueur, ou à cylindre oscillant sur un axe situé à son extrémité. Dans les premières, qui sont tantôt verticales, tantôt inclinées, tantôt horizontales, les cylindres oscillent sur deux tourillons creux diamétralement opposés et placés au milieu de leur hauteur; la vapeur passe dans ces tourillons en venant de la chaudière et en se rendant au condenseur. Ces machines, après avoir été regardées d'abord comme préférables à celles des autres modes, surtout quand on ne condense pas, se sont peu répandues. Elles sont cependant susceptibles de rendre des services importants, surtout pour la navigation, à cause du très-petit emplacement qu'elles exigent. L'inconvénient qui paraît le plus sérieux dans leur application est l'imperfection du vide et la perte de pression occasionnée par le long trajet de la vapeur dans les coudes et les circuits des tourillons. Quoique très-simples en apparence, les machines oscillantes le sont moins, en réalité, que quelques-unes des autres systé-

mes; le cylindre est d'une exécution difficile et la transmission de mouvement aux tiroirs est très-compiquée, à moins qu'elle ne résulte de l'oscillation même du cylindre, disposition extrêmement vicieuse, puisque la moindre usure d'un tourillon fait incliner le cylindre et amène une perturbation dans la distribution. Ces machines, qui l'on a appliquées à des forces variant de 4 à 120 chevaux, ont été établies suivant divers systèmes, qui ne diffèrent que par le mode de distribution; telles sont celles de MM. Cavé, Tarnier, Kientzy, Stolz, etc. Les machines oscillantes dans lesquelles le cylindre oscille sur un axe situé à son extrémité ont été appliquées dès 1838 et ont donné lieu à différents systèmes, dont les principaux sont ceux de MM. Fèvre, Leloup, Frey, Farcot, etc. Dans les premières, le cylindre à vapeur est muni à sa partie inférieure d'une rotule qui coïncide aussi parfaitement que possible avec une cuvette hémisphérique, dans laquelle elle oscille, la distribution se faisant par la rotule. Dans les suivantes, le cylindre oscille

sur un axe fixe, monté sur deux supports. Celles de M. Frey diffèrent des précédentes en ce que l'axe d'oscillation fait corps avec le cylindre, ce qui renvoie la distribution au dehors et permet l'application des tiroirs. Enfin, celles de M. Farcot sont composées d'un mélange des machines précédentes et de celles de Kientzy. La disposition de l'articulation à la partie inférieure du cylindre a le défaut d'augmenter considérablement l'effort nécessaire pour déterminer l'oscillation, à cause du poids du cylindre, qui agit tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre. En raison

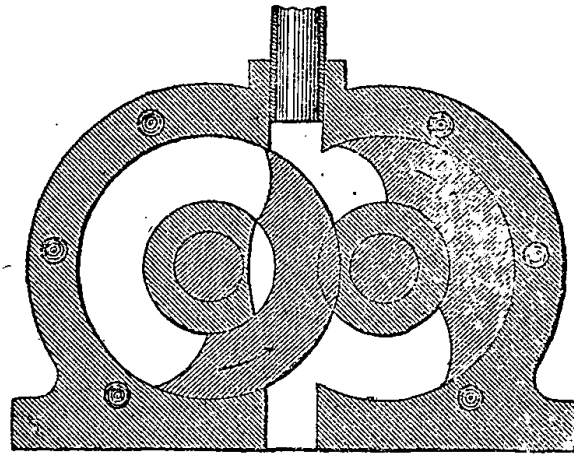


Fig. 10.

Deux arbres parallèles, munis de deux secteurs, tournent dans deux cylindres qui se couperaient, mais dont les parties envahissantes ont été retranchées. La face commune est remplacée par des tranches vides communiquant l'une avec la chaudière, l'autre avec le condenseur ou l'air extérieur. Les deux arbres sont liés l'un à l'autre par un engrenage extérieur aux cylindres qui, d'ailleurs, sont fermés à leurs deux bouts. La vapeur entrant par la partie supérieure de la figure, les secteurs tournent dans les sens indiqués par les deux flèches et font une demi-révolution, puis leurs rôles se trouvent intervertis à la suite de leurs changements de position, et le mouvement se produit en sens inverse.

Machines couplées. On fait souvent agir deux machines sur un même arbre pour obtenir une plus grande uniformité dans le mouvement; pour cela, on cale à angle droit, l'une par rapport à l'autre, les manivelles sur lesquelles doivent agir les bielles reliées aux deux pistons; il en résulte d'abord que la machine ne présente plus de points morts; en second lieu, que l'énergie de l'une des puissances obtient son maximum précisément quand celle de l'autre s'annule.

Toutes les machines que nous venons de décrire sont applicables comme machines fixes, toutes ne le sont pas comme machines mobiles. Ces dernières se divisent en deux grandes classes, suivant qu'elles sont locomotives ou machines marines.

Les locomotives, dont l'objet est de produire la traction des chemins de fer, se composent d'une machine à vapeur portée, ainsi que sa chaudière, sur un véhicule dont l'un des essieux, que l'on nomme l'essieu moteur, reçoit de la machine un mouvement de rotation qui met en marche l'appareil tout entier.

Le type de la machine de locomotive est horizontal, à action directe, avec bielle en prolongement et sans condensation; ce qui donne véritablement un aspect particulier à la locomotive, c'est le véhicule et la manière dont la machine est disposée sur ce véhicule. Il résulte naturellement de cette mobilité et de cette situation générale des modifications importantes dans le foyer, dans la chaudière, dans le cylindre, dans la distribution. L'échappement prend une grande importance, les approvisionnements sont plus délicats et la machine doit être munie d'un tender.

Les machines à vapeur appliquées à la navigation peuvent être à balancier ou à action directe, mais elles n'en reçoivent pas moins dans l'ensemble de leurs dispositions générales des modifications capitales. Elles varient essentiellement lorsque l'on veut construire un navire à roues à aubes, ou un navire dont les roues sont à hélice; les conditions d'emplacement, les modes de jonction des pièces de la machine aux appareils moteurs du navire ne sont plus les mêmes et entraînent des variations dans le type des machines.

Il convient encore de mentionner, parmi les machines de navigation, celles qui servent au touage ou au halage. Nous citerons enfin pour mémoire les machines d'espèces diverses suivantes, auxquelles sont réservés des articles spéciaux : locomobiles, locomotives routières, machines pour le battage des pieux ou le dragage, machines d'épuisement des eaux, machines de compression des gaz.

— Bibliogr. 1° Traité généraux : Maillard, *Machines mues par la vapeur d'eau* (1784); Penès, *Machines à vapeur* (1810); Robison, *Machines à vapeur* (1818); Stuart, *Machines à vapeur* (1825); Olivier Evans, *Manuel du constructeur de machines à vapeur* (1821); Nicholson, *Machines à vapeur* (1826); Tred-

gold, *Traité des machines à vapeur* (1823); Wronski, *Etat actuel des machines à vapeur* (1829); Hachette, *Histoire jusqu'à nos jours* (1830); Grouvelle, *Guide du propriétaire de machines à vapeur* (1840); Lardner, *The Steam engine familiarly explained and illustrated* (1836); Tredgold, *The Steam engine* (1833, puis 1854); Adcock, *The Steam engine* (1839); Hodge, *The Steam engine, its origine* (1840); Bozaine, *Machines à vapeur en général* (1833); Leblanc, *Traité des machines à vapeur* (1835); Fieuvrier, *Manuel complet* (1839); Pambour, *Calcul des forces des machines à vapeur* (1844); Russel, *Treatise on the steam engine* (1841, 7^e édition); Stevenson et Michel Chevalier, *Machines à vapeur aux Etats-Unis d'Amérique* (1842); Regnault, *Relation des expériences officielles sur les lois qui entrent dans le calcul d'une machine à vapeur* (1^{re} partie, 1847; 2^e partie, 1852; 3^e partie, 1870); Jullien, *Machines à vapeur* (1849); Arnengaud, *Traité théorique et pratique* (1860); Morin et Treca, *Machines à vapeur* (1864); Gaudry, *Direction, entretien et installation des machines à vapeur* (1856); Redtenbacher, *Lehrbuch der Dampfmaschinen* (1853); Zeuner, *Distribution de la vapeur* (1869); Spineux, *Distribution de la vapeur* (1870).

2° Résistance des chaudières : Galy-Cazalet (178...); Marestier (1823); baron Seguer (1832); Armstrong (1839); Wicksteed (1841); Sauvage (1841); Combes (1842); Fairbairn (1851); Love (1859); Couche, *Rapport au Ministre* (1861); Tassin (1863); Gallon, *Les Générateurs inextinguibles* (1867).

3° Machines fixes : Girard, *L'Ancienne pompe à feu et la nouvelle machine à vapeur du Gros-Cailhou* (1817); Dupin, *Rapport sur les valeurs relatives des machines simples à moyenne ou haute pression* (1823); Milne, *Aperçu de la machine à vapeur* (1829); Coriolis, *Influence du moment d'inertie du balancier d'une machine à vapeur* (1832); Wicksteed, *The Cornish and Boulton and Watt engine* (1842).

4° Machines de navigation : Reech, *Mémoire sur l'application des machines à vapeur à la navigation* (1844); Mathias et Gallon, *Etude sur la navigation fluviale à vapeur* (1846); Ortolan, *Machines à vapeur marines* (1857, puis 1859); du Temple, *Cours de machines de navigation* (1860); de Fremerville, *Cours de machines à vapeur marines* (1861); Lecheu, *Traité élémentaire des appareils à vapeur de navigation* (1861-1865); Fairbairn, *The Marine steam engine* (1849); Stuart, *The naval steamery of the United-States* (1853).

— Pathol. On donnait le nom de *vapeurs* à quelques affections nerveuses, comme l'hystérie et l'hypocondrie, que l'on supposait occasionnées par des vapeurs qui s'élevaient de la matrice et des hypocondres jusqu'au cerveau. On désigne encore sous le nom de *vapeurs* certains dérèglements des facultés intellectuelles, supposés également produits par des bouffées gazeuses qui vont comprimer l'encéphale. Rien de plus commun, chez les auteurs anciens, que l'expression de *vapeurs* qui montent au cerveau. Il est certain que, toutes les fois qu'ils s'exprimaient ainsi, ils désignaient une cause qui leur était complètement inconnue. Aujourd'hui le mot *vapeurs* ne s'emploie plus que dans un sens ironique pour désigner un certain état nerveux, mal définissable, qui se manifeste chez les femmes ou les jeunes filles délicates et qui veulent se rendre intéressantes. Les médecins ne croient plus aux vapeurs, il n'y a pour eux que des névroses ou des états névropathiques. V. NERF et NÉVROSE.

— Hygiène. *Vapeurs délétères*. V. MIASME.

— Thérap. *Bains de vapeur*. La question des bains de vapeur a déjà été traitée dans ce

dictionnaire au mot BAIN ; mais comme elle a été un peu écourtée, nous allons donner ici les détails qui manquent dans l'article cité ci-dessus. Les Grecs et les Romains faisaient un fréquent usage des bains de *vapeur*, et tout le monde sait avec quel luxe ils construisaient leurs établissements de bains publics. Toutefois, les bains de *vapeur* étaient regardés chez eux plutôt comme hygiéniques que comme moyen thérapeutique ; et ce qui nous paraît suffisamment l'indiquer, c'est qu'ils n'employaient jamais que la *vapeur* d'eau sans aucun mélange de substances médicamenteuses. Les médecins de la Grèce et de Rome ignoraient donc les effets thérapeutiques des bains de *vapeur* dans une foule de maladies. Au moyen âge, la médecine n'a fait encore aucun progrès à cet égard, et les auteurs qui parlent des étuves sèches et humides ne font que répéter ce que pratiquaient les anciens. Aujourd'hui, presque tous les peuples font usage des bains de *vapeur*, mais d'une manière bien différente selon les pays. Dans les régions polaires, les Esquimaux, les Norvégiens, etc., se contentent de creuser un trou dans la terre où ils s'enfoncent jusqu'au cou après y avoir jeté des cailloux rouges au feu. Ils n'usent de ces bains que pour conserver leur santé ou pour combattre certaines maladies. Les Russes et les Finlandais prennent leurs bains dans des étuves et pour atteindre le même but que les habitants du Nord. Pour les Orientaux, au contraire, les bains ne sont qu'un objet de luxe et de volupté ; aussi leurs établissements sont-ils construits avec une richesse remarquable ; chambres, salons, tapis, coussins, lits de repos, parfums de toute espèce, esclaves, rien n'y manque. En Europe, les bains de *vapeur* ont été pendant quelque temps presque abandonnés ; mais aujourd'hui ils jouissent, comme moyen thérapeutique d'une grande réputation, surtout en Angleterre, en France et en Italie. Les bains de *vapeur* s'administrent dans des appareils fumigatoires par encasement, dont l'invention remonte au XVI^e siècle, mais qui depuis ont été modifiés de toutes les façons. Il n'est pas maintenant en France et même dans toute l'Europe une seule ville un peu importante qui ne possède au moins un établissement de bains de *vapeur*. Les *vapeurs* sont ou naturelles ou artificielles. Les premières sont celles qui s'élèvent de la surface des eaux thermales ; elles varient selon la nature et celles-ci et les principes qu'elles tiennent en dissolution. Les *vapeurs* artificielles sont dites sèches ou humides suivant qu'elles proviennent d'un corps solide ou d'un corps fluide. Ainsi, lorsqu'on projette une substance médicamenteuse, pulvérisée ou concassée, sur une plaque de fer chauffée au rouge, on obtient une *vapeur* sèche. Les *vapeurs* humides s'obtiennent par l'ébullition d'un liquide ou par sa vaporisation plus ou moins lente. Enfin, on appelle *vapeur* simple celle qu'on obtient par l'ébullition de l'eau seule, et *vapeur* composée celle qui résulte de l'ébullition de l'eau tenant en dissolution des substances étrangères. Toutes les substances solides ou liquides pouvant se dissoudre en totalité ou en partie dans l'eau en ébullition sont susceptibles de servir aux bains de *vapeur* ; ainsi le vin, l'alcool, le vinaigre, l'ammoniaque, le musc, le camphre, l'opium, le castoreum, la menthe, le genièvre, la lavande, l'absinthe, l'armoise, l'arnica, le pavot, la myrrhe, l'assa foetida, etc. Toutes ces substances peuvent être administrées seules ou combinées les unes avec les autres. Quant aux moyens d'administrer les bains de *vapeur*, ils peuvent se réduire à trois, savoir : 1^o sous forme de bains généraux, lorsque le corps est plongé tout entier dans la *vapeur* ; 2^o par encasement, lorsqu'on y plonge une surface plus ou moins étendue ; 3^o sous forme de douches, lorsqu'on fait arriver la *vapeur* sur un espace limité.

— *Bains généraux.* On introduit dans un cabinet, ou plutôt dans une étuve, une plus ou moins grande quantité de *vapeur* et on y place les personnes qu'on veut soumettre à son action. On peut se tenir debout, se coucher sur un lit ou s'asseoir simplement sur un siège ordinaire, comme font les Anglais. Dans cette position on respire la *vapeur* ; aussi ne peut-on jamais élever fortement la température de la *vapeur* ni se servir de *vapeur* ayant une action sur les poumons. A une température égale, on éprouve une chaleur beaucoup plus grande que dans le bain par encasement. Comme moyens auxiliaires, on emploie le massage, les frictions, la flagellation. V. ces mots.

— *Bains par encasement.* Ce moyen d'administrer les bains consiste à se plonger jusqu'au cou ou jusqu'à la moitié du corps dans une sorte de boîte qui reçoit la *vapeur* de différentes manières, selon les procédés qu'on emploie. On est assis sur un siège mobile qui s'élève et s'abaisse à volonté. Le malade reste plongé dans le bain pendant un temps déterminé, et un thermomètre, dont la boule est dans la caisse et la tige en dehors, indique constamment la température de la *vapeur*. Celle-ci peut tenir en suspension n'importe quelle substance ou être le produit de la vaporisation d'un liquide quelconque, puisque le malade n'est point obligé de la respirer. Ce mode d'administrer les *vapeurs* est le plus usité en thérapeutique.

— *Bouche de vapeur.* Ce moyen consiste à

diriger un jet de *vapeur* à l'aide d'un tube ou d'une pomme d'arrosoir sur une partie déterminée du corps ; c'est un puissant secours en médecine et peut-être un peu trop négligé. Certaines affections, après avoir résisté à tous les autres moyens thérapeutiques, cèdent facilement à l'action de la douche.

— *Effets physiologiques des différentes vapeurs.* Ces effets varient selon que les *vapeurs* sont sèches ou humides, qu'elles agissent sur tout le corps ou sur une partie plus ou moins étendue de sa surface. Mais le principal agent d'une *vapeur*, n'importe laquelle, est le calorique, dont les effets dépendent toujours de la température. Lorsqu'on se plonge jusqu'au cou dans un appareil à encasement et qu'on élève la température à 50° centigrades, la chaleur est à peine sentie ; cependant la peau s'échauffe, le poulx devient fréquent et plein, le visage s'anime et se colore, une douce moiteur se répand sur tout le corps. A 60°, on sent une chaleur vive, mais très-supportable ; la peau s'échauffe promptement, la circulation devient très-active, la peau s'injecte et se gonfle, ainsi que le tissu cellulaire sous-jacent, le poulx est très-acceléré et la transpiration s'établit ; en quelques instants, le corps est couvert de sueur, et celle-ci devient encore plus abondante lorsqu'on la favorise par le séjour au lit et par des boissons tièdes. Si on élève le calorique à 70° du thermomètre centigrade, le premier effet qu'on éprouve en entrant dans la caisse est une espèce de crispation, un resserrement de la peau, accompagné bientôt d'une cuisson et d'un prurit très-incommode. Ces effets se manifestent sur tout le corps, mais principalement à la partie supérieure de la poitrine. Le cœur bat avec violence, la respiration est gênée, la tête lourde et embarrassée. A ces premiers phénomènes, résultant pour ainsi dire de la surprise, en succèdent bientôt d'autres non moins remarquables. Ainsi la peau devient brûlante, le poulx redouble de vitesse, les artères temporales battent avec force, les veines du front sont plus ou moins gonflées ; une sueur abondante se manifeste sur toutes les parties du corps, et principalement à la tête ; la bouche est sèche et la soif quelquefois très-vive. On éprouve le plus souvent une sorte de céphalalgie qui, ainsi que la sueur, persiste quelques heures après le bain, dont il ne serait pas prudent de prolonger la durée au delà de vingt à trente minutes. Cette température est plus favorable à l'exhalation qu'à l'absorption ; nous ne croyons pas même que cette dernière puisse avoir lieu. De tels bains ne peuvent convenir que lorsqu'on veut déterminer une puissante dérivation au dehors, lorsqu'on veut fortement stimuler le système musculaire. (T. Rapou.) Il est rare qu'on élève la température au delà de 70°, et encore, lorsqu'on arrive à ce degré de chaleur, il est préférable de commencer par une température beaucoup plus basse qu'on augmente peu à peu. De cette manière, le corps s'habitue pour ainsi dire à supporter les effets du calorique, et les phénomènes qui se manifestent à cette température sont plus facilement supportés.

Si l'on substitue au calorique un simple bain de *vapeur* d'eau à 30° ou 35°, la peau se couvre aussitôt d'une douce rosée, se ramollit, se gonfle légèrement, et la transpiration s'établit sur tout le corps. Le cœur bat un peu plus vite, la respiration est plus fréquente sans être laborieuse ; il se manifeste une légère propension au sommeil et un sentiment de bien-être indicible, sentiment qui se prolonge toujours pendant quelques heures après le bain. L'appétit est ordinairement augmenté et toutes les fonctions de l'économie s'exécutent avec plus d'aisance et de régularité. Ces sortes de bains ne pourraient pas être trop souvent répétées sans produire un affaiblissement plus ou moins considérable. Cependant les femmes turques et égyptiennes se plongent dans ces bains plusieurs fois par semaine, et quelques-unes même tous les jours, sans en éprouver le moindre inconvénient. Savary, qui pendant son séjour en Egypte faisait fréquemment usage des bains de *vapeur*, s'exprime de la manière suivante : « Sorti d'une étuve où l'on était environné d'un brouillard chaud et humide, et où la sueur ruisselait de tous les membres, transporté dans un appartement spacieux et ouvert à l'air extérieur, la poitrine se dilate, et l'on respire avec volupté. Parfaitement musqué et comme régénéré, on sent un bien-être universel. Le sang circule avec facilité, et l'on se sent déchargé d'un poids énorme. On éprouve une souplesse, une légèreté jusqu'alors inconnues. » (*Lettres d'Egypte*.) Si l'on prend le bain par encasement et jusqu'au cou, à la même température que précédemment, les effets sont les mêmes, si ce n'est que la respiration, se faisant à l'air libre, se trouve tout à fait naturelle ; le visage est en même temps moins rouge et moins animé. Les bains jusqu'au milieu du corps, administrés par cette méthode, peuvent être donnés à une température beaucoup plus élevée sans rien craindre pour la respiration ni pour la circulation. Seulement le reste du corps doit être protégé par des couvertures et la sueur n'en devient pas moins très-abondante et générale. Il semble de prime abord qu'à sortir

d'un bain de *vapeur* à une température élevée on devrait craindre, l'action du froid ; mais l'expérience démontre le contraire. Lorsque la chaleur du bain a opéré un fort mouvement de réaction en doublant la vitesse de la circulation, on peut s'exposer à un froid très-rigoureux sans en éprouver la moindre incommodité. C'est ainsi que les Russes se plongent dans l'eau glacée ou se roulent dans la neige au sortir d'une étuve à 50° ou 60°. Loin d'en être incommodés, ils en éprouvent au contraire une espèce de bien-être. Cette méthode perturbatrice produit même d'excellents résultats en thérapeutique toutes les fois qu'il faut imprimer à une partie ou à un organe malade de vives secousses pour changer ou accroître son mode de sensibilité ou activer ses fonctions. Ces transitions brusques du chaud au froid, ces alternatives d'épanouissement et de resserrement, d'action et de réaction, réveillent la nature, régularisent ses mouvements et appellent les forces de la vie sur les parties où on les détermine. (Rapou.) Si à la *vapeur* d'eau on ajoute des substances médicamenteuses, les effets varient selon la nature des substances employées. Ainsi les *vapeurs* mucilagineuses sont plus adoucissantes et plus relâchantes ; les *vapeurs* aromatiques excitent légèrement la peau et les muscles. La *vapeur* du soufre produit ordinairement une rougeur générale ou par plaques disséminées sur diverses régions, du prurit, de la démangeaison, et parfois une éruption de petits boutons irrégulièrement répandus sur toute la surface du corps. On administre de la même façon les *vapeurs* mercurielles, toniques, etc. Quant aux effets des douches de *vapeur*, ils varient selon la température, la durée du bain et la nature des substances employées. En général, les douches excitent vivement les propriétés vitales des organes sur lesquels on les dirige et en activent les fonctions. Il s'opère en même temps un mouvement très-brusque du dedans au dehors, et les fluides se concentrent sur les points en contact avec la *vapeur*. Pour peu que l'action de celle-ci soit prolongée, la partie se tuméfiée, devient rouge, douloureuse et le siège d'un mouvement fibrile plus ou moins remarquable. Si l'on continue l'application de la *vapeur*, l'épiderme se soulève et la peau elle-même peut être désorganisée. Ainsi l'on peut, par ce moyen, produire à volonté l'excitation, la rubéfaction, la vésication et la cautérisation. V. FUMIGATIONS.

VAPEUR s. m. (va-peur — de *vapeur* s. f.). Bateau à vapeur : Un *VAPEUR* anglais. Une *Bouteille* de VAPEURS.

VAPINCUM, ville de la Gaule, dans la Narbonnaise Ire, ancienne capitale des *Tricoriens*. C'est aujourd'hui GAP.

VAPORANT, ANTE adj. (va-po-ran, an-te — Du lat. *vapor*, vapeur). Qui exhale des vapeurs odorantes ou des parfums. || Vieux mot.

VAPORARIUM s. m. (va-po-ra-ri-onm — mot lat. formé de *vaporare*, chauffer par la vapeur ; de *vapor*, vapeur). Antiq. rom. Étuve où l'on développait la vapeur destinée à chauffer une maison ou un établissement de bains.

VAPOREUSEMENT adv. (va-po-reu-ze-man — rad. *vaporeux*). D'une manière vaporeuse : Un *chaud rayon de lumière pénètre, au delà de Chilton, le long défilé du Valais, illumine la dent aiguë du Midi et colore VAPOREUSEMENT le faite du lointain Saint-Bernard*. (Michelet.) Des *bouquets d'arbres et des plaques de chênes verts relèvent heureusement les grandes lignes et les teintes VAPOREUSEMENT sévères des montagnes*. (Th. Gaut.)

VAPOREUX, EUSE adj. (va-po-reu, eu-ze — du lat. *vapor*, vapeur). Dont l'éclat est affaibli par l'interposition de vapeurs : Un *ciel VAPOREUX*. Une *lumière VAPOREUSE*. Un *lointain VAPOREUX*. || De vapeur, qui appartient à la vapeur : Des *émanations VAPOREUSES*.

LA, variant dans l'air sa forme vaporeuse, Fuit la blanche nue. V. Hugo.

|| Qui contient des vapeurs, qui est obscurci, épaissi par la vapeur : A mesure que notre globe s'est refroidi, non-seulement son écorce s'est épaissie, mais son atmosphère est devenue moins VAPOREUSE. (A. Maury.)

— Fig. Nuageux, qui a quelque chose de vague, d'indécis : Des idées, des images VAPOREUSES. Les descriptions du Paradis perdu ont quelque chose de doux, de velouté, de VAPOREUX, d'idéal comme des souvenirs. (Chateaub.) Il faut à l'Opéra de grands sujets tragiques ou poétiques ou tout au moins des fantaisies VAPOREUSES. (Th. Gaut.)

— Peint. Qui imite une vapeur, qui rend l'effet des vapeurs de l'atmosphère : Des *ciels, des lointains VAPOREUX*. || Qui est effacé, sans netteté, sans vigueur : Sa manière est lâche et VAPOREUSE. Ses formes sont VAPOREUSES et flaquées.

— Méd. Qui est sujet aux vapeurs ou atteint de vapeurs : Je suis triste, malade, VAPOREUSE, ennuagée. (Mme du Defiant.)

Qu'avec plaisir il s'envole
Loin du boudoir enchanté,
Dont la déesse frivole,
Triste et vaporeuse idole,
Bâille en parlant de gâté !
LEBRON.

|| Qui appartient aux vapeurs, qui est de la nature des vapeurs : Une affection VAPOREUSE. On guérirait les *femmelletes de l'ennui VAPOREUX en leur faisant porter le cotillon de bure*. (Boiste.) || Qui produit, qui donne des vapeurs : Des aliments VAPOREUX. La casse passe pour être VAPOREUSE.

— Substant. Personne vaporeuse, atteinte de vapeurs : Les VAPOREUX ont le double malheur d'être malades et ridicules.

VAPORISATEUR s. m. (va-po-ri-za-teur — rad. *vaporiser*). Physiq. Récipient dans lequel on opère la vaporisation.

VAPORISATION s. f. (va-po-ri-za-si-on — rad. *vaporiser*). Physiq. Action de vaporiser, de réduire à l'état de vapeur ; transformation d'un liquide en vapeur : La VAPORISATION de l'eau commence à 80° du thermomètre de Réaumur, sous la pression moyenne de l'atmosphère. (Haüy.)

— *Encycl.* L'ébullition est, en général, par rapport aux liquides, le signe de la vaporisation naissante. On a observé les différentes températures auxquelles répond l'ébullition de certaines substances par une pression de 28 pouces de mercure. Deluc a prouvé que l'ébullition de l'alcool commence à 67° du thermomètre Réaumur. Laplace et Lavoisier ont trouvé que, dans le même cas, l'éther entre en ébullition à 32° ou 33°. La *vaporisation* de l'eau commence, comme l'on sait, à 80° du thermomètre Réaumur, sous la pression moyenne de l'atmosphère, et la température reste la même pendant tout le temps de la conversion du liquide en vapeur. Mais cette uniformité de la chaleur n'a lieu qu'autant que la vapeur est libre de s'échapper à mesure qu'elle se forme ; car, si l'eau qui se vaporise est renfermée dans un vase qui ne lui laisse aucune issue, la vapeur, en s'accumulant dans la partie supérieure du vase, exerce sur l'eau encore liquide une pression qui, étant parvenue à un certain terme, s'oppose à l'effet de la force élastique du calorique, pour vaporiser de nouvelle eau ; en sorte que le calorique s'accumule à son tour, soit dans le liquide soit dans la vapeur elle-même, et que la température continue de s'élever bien au delà du terme de 80°. Lorsqu'on jette de l'eau sur un corps embrasé pour l'éteindre, l'eau agit de deux manières : elle intercepte d'une part le contact de l'air avec le corps combustible, et, d'une autre part, enlève, en se vaporisant, une partie du calorique nécessaire pour produire, entre les molécules du même corps, un écartement qui les dispose à s'unir avec l'oxygène de l'air. On a calculé que 1 pouce cube d'eau liquide produisait 1 pied cube de vapeur. Vauban a prouvé que 70 kilogrammes d'eau convertie en vapeur produisent une explosion capable de faire sauter une masse de 38,500 kilogrammes, tandis que 70 kilogrammes de poudre ne peuvent opérer un semblable effet que sur une masse de 15,000. Ainsi la force de l'eau en vapeur est plus que double de celle de la poudre. L'eau en vapeur n'est pas altérée dans ses principes, elle n'est que dilatée par le calorique, et, des qu'elle rencontre des corps dont la température est beaucoup plus basse que la sienne, elle leur cède à l'instant une grande partie du calorique qui la tenait à l'état de fluide élastique, et, reprenant l'état de liquide, elle adhère à la surface de ces corps sous la forme d'une couche d'humidité. Il faut distinguer la *vaporisation* de l'évaporation. La première dépend de ce que l'élasticité du calorique qui agit sur les molécules de l'eau est assez puissante pour vaincre la pression de l'air. Dans l'évaporation, ce même air qui, d'un côté, s'oppose par sa pression à la force élastique du calorique, pour réduire l'eau en vapeur, la seconde, d'un autre côté, par l'affinité qu'il exerce sur ce liquide. L'évaporation est d'autant plus abondante que l'eau, en se présentant à l'air par une plus grande surface, multiplie davantage ses points de contact avec ce fluide. La chaleur favorise sans doute l'évaporation, mais elle a lieu à une basse température, et la glace elle-même est susceptible d'évaporation. Tous les liquides ont une tendance à se réduire en gaz, et c'est à ces gaz que l'on donne le nom de vapeur, pour les distinguer des gaz permanents. En vertu de cette tendance, un liquide quelconque, placé dans un espace vide, formé tout à coup une certaine quantité de vapeur. Cette quantité dépend de l'espace, de la température et de la nature du liquide. Elle est proportionnelle à l'espace, de sorte qu'un espace double donne lieu à la formation d'une quantité double de vapeur ; par conséquent, en comprimant de la vapeur de manière à la réduire au quart de son volume, on doit en liquéfier les trois quarts. Elle croît avec la température, mais dans un rapport plus grand que celle-ci ; d'où il suit qu'il se vaporisera plus de liquide de 0° à 20° que de 20° à 100°, et moins de 0° à 10° que de 10° à 20°. Elle varie en raison des divers liquides ; car on observe que les liquides qui entrent le plus facilement en ébullition, ou dont les points d'ébullition sont le moins élevés, sont, non pas toujours, mais en général, ceux qui, à une température quelconque, donnent naissance à la vapeur la plus dense. C'est ainsi que la vapeur de l'éther est bien plus dense que la vapeur d'eau, et la vapeur d'eau bien plus dense que la vapeur mercurielle ;

celle-ci, à la température ordinaire, est si rare qu'il est, pour ainsi dire, impossible d'en démontrer la présence. Dans tous les cas, la vapeur ne se forme qu'à l'aide d'une certaine quantité de calorique appartenant au liquide, de sorte que celui-ci se refroidit. Pour connaître la tension des liquides dans le vide, on remplit de mercure, à quelques millimètres près, un tube de 0m,30 à 0m,90 de long, et d'environ 0m,014 de diamètre, fermé par l'une de ses extrémités et ouvert par l'autre. On achève de le remplir avec le liquide dont on veut mesurer la tension; puis, bouchant ce tube avec les doigts, on renverse et l'on promène à plusieurs reprises le liquide dans toute sa longueur, afin de détacher les petites bulles d'air adhérentes à ses parois; ensuite on le tient verticalement, son ouverture étant tournée en haut; le liquide gagne la partie inférieure et entraîne l'air, qui se dégage aussitôt que l'on a enlevé le doigt. On remplace cet air par une nouvelle quantité de liquide; on renverse de nouveau le tube, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il soit entièrement purgé d'air. Alors on ferme bien exactement l'extrémité ouverte avec le doigt; on la plonge dans le mercure et l'on pose le tube dans une situation verticale; on examine quelle est la hauteur du mercure dans le baromètre; de cette hauteur on retranche celle à laquelle s'élève le mercure dans le tube, et la différence donne la tension du liquide. Cette différence n'est en effet produite que par la propriété qu'a ce liquide de se réduire en vapeur et de repousser jusqu'à un certain point, par sa force élastique, la colonne de mercure que l'air, par sa pression, tend à élever, en général, jusqu'à 0m,76. V. ÉVAPORATION, VOLATILISATION.

VAPORISER v. a. ou tr. (va-po-ri-zé — du lat. *vapor*, vapeur). Faire passer à l'état de vapeur : VAPORISER de l'eau. *Eh ! mon père, au lieu de VAPORISER l'or, vous devriez bien le réserver pour payer vos lettres de change.* (Balz.)

Se vaporiser v. pr. Passer à l'état de vapeur : Tous les corps se VAPORISERAIENT, si l'on pouvait suffisamment augmenter la chaleur ou diminuer la pression de l'atmosphère. (Cuv.) L'hydrogène à une grande affinité pour tout ce qui se gazéifie ou se VAPORISE. (Rassail.)

VAPORISEUR s. m. (va-po-ri-zeur — rad. *vaporiser*). Appareil inventé pour répandre de la vapeur d'eau dans un appartement.

VAPPO (il), type de fanfaron dans la comédie italienne. C'est le spadassin napolitain; comme tel, il est grand vantard et grand poltron; il se cambre à l'excès, et son ombre offre des profils terribles dont il est le premier, le seul souvent à s'effrayer. « Il porte, dit M. Maurice Sand, le costume que portait le capitaine au siècle dernier, l'habit carré et ample de la régence, un tricorne d'une hauteur exagérée, un haut de chausses jaunâtre, mal boutonné, et une longue rapière dont la garde vieillie et rouillée fait un grand bruit de ferraille. » Ce costume est trop moderne pour que le Vappon n'ait pas porté antérieurement un autre habillement.

VAPPON s. m. (va-pon). Entom. Syn. de *PACHYGASTER*, genre d'insectes diptères.

VAPRIO-D'ADDA, bourg du royaume d'Italie, province et district de Milan, mandement de Cassano-d'Adda, sur la rive droite de l'Adda; 3,300 hab. Filature de soie; papeterie. En 1324, les guelfes y furent battus par les gibelins.

VAQUER v. n. ou intr. (va-ké — du lat. *vacare*, mot qui signifie proprement être vide, être libre, et aussi avoir le temps de faire quelque chose, y consacrer ses loisirs. *Vacare* appartient au même radical que *vacuus*, vide, *vacuare*, vider, savoir la racine sanscrite *vik*, *vinakni*, éloigner, séparer, d'où aussi le grec *eiké* pour *féché*, céder, le latin *vito* pour *vito*, éviter, le vieux scandinave *viki*, ancien haut allemand *weichen*, céder, etc.). Être vacant, disponible, inoccupé : Les bonnes places ne VAQUENT pas longtemps. Il Impersonnel : Il vaque une ambassade et même un ministère. ETIENNE.

— Interrompre ses fonctions, en parlant des tribunaux : La Cour doit VAQUER pendant deux mois.

— *Vaquier*, travailler à, s'occuper de : Je désirais VAQUER seulement à la recherche de la vérité. (Vaucl.) Allons, mon compère, VAQUER à ton office, rassé-moi. (V. Hugo.) La femme tend de toutes les puissances de son être à un but unique, qui est de VAQUER aux œuvres de l'amour. (Proudh.)

VAQUERO s. m. (va-ké-ro — mot espagn. dérive de *vaca*, vache). Dompteur de taureaux sauvages en Amérique.

— Nom donné, dans les Asturies, à des vachers qui sont considérés comme des espèces de parias.

VAQUETTE s. f. (va-ké-te — dimin. du lat. *vaca*, vache). Bot. Nom vulgaire du gouet ou pied-de-veau, dans certaines provinces.

VAQUIER s. m. (va-kié — du lat. *vaca*, vache). Terme ancienne du mot *vaquer*.

— Hist. relig. Nom donné à des sectaires qui parurent en 1320.

VAQUOIS s. m. (va-koi). Bot. Syn. de *RAQUIS* : Le VAQUOIS utile est indigène de Madagascar. (P. Duchartre.)

VAR, en latin *Varus*, rivière de France. Elle prend sa source au pied du mont Garet, dans la partie méridionale du département des Alpes-Maritimes, coule d'abord au S., puis tourne au S.-O., entre dans le département des Basses-Alpes, se dirige à l'E., baigne Entrevaux, rentre dans le département des Alpes-Maritimes, où elle arrose Puget-Théniers, reçoit la Thénia, coule au S., baigne Levens et se jette dans la Méditerranée, à Saint-Laurent-du-Var, où elle est traversée par un pont de bois de 800 mètres de longueur et par le viaduc du chemin de fer de Marseille à Nice. Cours de 35 kilom.

VAR (DÉPARTEMENT DU), division administrative de la région S.-E. de la France, formée en 1790 d'une partie de la Provence, et tirant son nom de la rivière qui formait sa limite orientale avant que l'arrondissement de Grasse en eût été détaché en 1860, pour être réuni au département des Alpes-Maritimes. Ce département, baigné au S. par la Méditerranée, confine à l'E. au département des Alpes-Maritimes, au N. à celui des Basses-Alpes et à l'O. à celui des Bouches-du-Rhône. Superficie, 599,477 hectares, dont 86,760 hectares en terres labourables, 57,928 en vignes, 6,802 en prés, 244,716 en bois particuliers, 123,621 en landes et bruyères, 47,934 en plantations d'oliviers, 20,293 en bois non imposés, 6,415 en rivières, étangs, canaux, etc., 3,841 en plantations de châtaigniers, 1,048 en jardins, vergers et pépinières. Au point de vue administratif, ce département est divisé en trois arrondissements : Draguignan, chef-lieu; Brignoles et Toulon. Il comprend 28 cantons, 145 communes et 293,757 hab. Il forme le diocèse de Fréjus et Toulon; suffragant d'Aix, il ressortit à la cour d'appel d'Aix, à l'académie d'Aix, et au cinquième arrondissement maritime, dont le chef-lieu est Toulon.

Les côtes du département du Var, dont le développement est de 240 kilom., sont rocheuses, élevées et très-sinueuses; elles forment quelques lagunes, de nombreuses baies et plusieurs golfes, dont les plus remarquables sont ceux de Fréjus, de Grimaud; la magnifique rade de Toulon et celle d'Hyères; ces côtes sont bordées d'un grand nombre d'îlots et d'îles; les plus considérables sont les îles d'Hyères, qui font partie du département du Var; les îles Lérins, qui en dépendaient autrefois, sont aujourd'hui comprises dans le département des Alpes-Maritimes. L'aspect général de ce département est celui d'un pays de montagnes, principalement dans la partie septentrionale. Les principales montagnes qui le sillonnent sont formées d'autres chaînes sous-alpines qui se rattachent, hors du département, à la chaîne des Alpes méridionales; elles présentent deux zones, distinctes par leur composition géologique; la première est la zone granitique ou schisteuse; la seconde est la zone calcaire ou marneuse. A chacune de ces zones se rattachent des collines d'une organisation particulière; les unes sont sablonneuses ou graveleuses; quelques-unes volcaniques ou carbonifères. La zone des montagnes granitiques ou schisteuses occupe la côte dans presque toute son étendue; les principaux reliefs de cette zone sont l'Estérel à l'E., les montagnes des Maures, dont les points culminants sont le Mouré-d'Agnis (906 mètres) et la Sauvette (780 mètres). Les montagnes calcaires occupent les parties moyennes et supérieures du département; on y observe par intervalle des roches marneuses, mais plus abondamment à mesure qu'on s'élève vers le nord en s'approchant du département des Alpes. Dans cette zone, les cavernes et les grottes sont très-multipliées, et toutes renferment des stalactites et des stalagmites brillantes. Si la plupart des montagnes du Var offrent des cimes rocheuses, nues et arides, elles renferment de grandes richesses minérales, dont les principales sont des mines de plomb, de houille, de cuivre, de fer, de plombagine, d'antimoine et d'oxyde de manganèse; on y trouve aussi de belles carrières de pierre de taille, gypse, marbre, albâtre, porphyre, serpentine; de l'ambre jaune fossile, de la marne, de la pouzzolane, etc. Sous le rapport hydrographique, le Var est un des mieux partagés de tous les départements français; les principales rivières qui l'arrosent, toutes tributaires de la Méditerranée, sont : l'Argens, le Gapeau, la Scagne, l'Issole, le Verdon, la Caram, la Nartubie, l'Endre, la Brusque et la Floriège. Il y a quelques étangs, parmi lesquels nous citerons ceux de Besse et de Villepue, dans la commune de Roquebrunne. Le climat est doux et tempéré, par suite du voisinage des montagnes qui le protègent contre les vents froids et de sa position au bord de la mer. Souvent il n'y gèle pas pendant l'hiver, et, dans les hivers les plus rigoureux, le thermomètre descend rarement au-dessous de — 8°. Aux îles d'Hyères, la température moyenne est de 15° centigr. au-dessus de 0°; à Toulon, de 14°5. La quantité moyenne de pluie qui tombe annuellement dans le Var est de 0m,746; les vents du S.-O. et du S.-E. sont les seuls qui amènent la pluie. Les voies de communication comprennent 7 routes nationales, 16 routes départementales, plus de 750 chemins vicinaux et le chemin de fer qui

va de Marseille à Nice en longeant le bord de la mer.

Le département du Var ne produit pas la quantité de céréales nécessaire à la consommation de ses habitants; mais, en retour, il est couvert de vignes qui donnent d'excellents vins rouges et blancs, riches en corps et en alcool; « aussi, dit M. V. Rendu, les regarlie-t-on comme la tête des vins de Provence d'exportation; on en expédie dans l'Inde, le Brésil, la Californie; il s'en consomme aussi en quantité notable dans le nord de la France, surtout à Paris. » Les principaux vignobles du département du Var sont : La Gaude, Saint-Laurent, Cagnes, Saint-Paul, Villeneuve et La Mague, pour les vins rouges. On y fabrique des vins blancs en petite quantité et seulement pour la consommation. Quelques propriétaires font des vins muscats rouges et blancs, bien inférieurs à ceux des Bouches-du-Rhône. On ne les exporte pas.

Dans l'arrondissement de Toulon, la boutique de 560 litres se vend 60 ou 70 francs. Dans les vignobles de Bando, le vin ne se vend guère qu'à la millerole, contenant de 67 à 68 litres; la boutique contient 8 milleroles environ. Dans l'arrondissement de Toulon, le vin est mis en tonneaux dans les premiers jours d'octobre; on ouille d'abord tous les deux jours pendant la première semaine, et seulement tous les quatre ou cinq jours après ce laps de temps; les tonneaux sont définitivement clos vers le 11 novembre. Aux approches de Noël, le vin est potable, et c'est alors que les marchands le recherchent, soit pour la consommation locale, soit pour le transport. Les propriétaires qui n'ont pas vendu à cette époque et qui veulent garder leurs vins mettent en bouteilles, dès le mois de janvier, le vin blanc, qui est plus délicat, et soutirent le vin rouge en mars. A côté de la vigne croissent de beaux oliviers, qui fournissent une huile très-recherchée; les champs y sont presque entièrement plantés ou bordés de mûriers pour la nourriture des vers à soie, dont la récolte est une des principales richesses agricoles de cette contrée. L'orange, le jasmin, la tubéreuse, la rose, l'héliotrope et quantité d'autres arbres et fleurs odoriférantes y sont cultivés en pleine terre pour la parfumerie, embaumant l'air de leur parfum et ajoutant un charme particulier aux beautés naturelles de cette belle contrée, où la douceur du climat rivalise avec la pureté du ciel. Parmi les fruits savoureux et variés qu'on y récolte, nous citerons les oranges, les limons, les poires, les pêches, les brugnons, les avelines, les amandes et les prunes (celles de Brignoles sont surtout renommées), les câpres, les truffes, etc. Les montagnes offrent un grand nombre de plantes utiles et recherchées par les botanistes et les parfumeurs. L'arbre à liège s'y trouve en plantations considérables et est l'objet d'une exploitation qui alimente de nombreuses fabriques de bouchons. Le châtaignier abonde également. Les forêts, qui y sont nombreuses, ne couvrent que les pentes des montagnes; les essences dominantes sont les chênes et les arbres verts. Les pâturages nourrissent de nombreux troupeaux de moutons, de chèvres et de bœufs; l'élevé des chevaux y a une certaine importance, et ceux de Grimaud sont de sang arabe. L'industrie du Var est assez développée et s'exerce principalement sur les matières premières fournies par le sol et par l'agriculture. On y compte 16 filatures de soie, 118 fabriques de bouchons de liège, 50 distilleries, 102 moulins à huile, des savonneries, des fabriques de produits chimiques, quelques fabriques de draps grossiers, des boisselleries, tonnelleries, scieries, poteries, fonderies, forges, ateliers de construction de machines, 45 chantiers de construction de navires, 4 chantiers de construction de bâtiments de guerre; plusieurs salines, entre autres celles d'Hyères, des Ambiers, des Pesciers. A cette nomenclature il convient d'ajouter l'exploitation des houillères de l'Estérel, de Boson, de La Cadière, etc.; des mines de cuivre du cap Garonne; du minerai de fer de La Péprière, de Six-Fours, etc.; enfin, de nombreuses carrières de pierre à chaux; pierre à plâtre, d'argile et de grès. Cette activité industrielle donne lieu à un mouvement commercial important, favorisé par de bonnes routes nationales, par le chemin de fer de Marseille à Nice, qui traverse tout le département de l'O. à l'E., et enfin par les ports que présente la côte. Les articles les plus importants de ce commerce sont les vins, eaux-de-vie, huiles d'olive, essences, savons, bouchons de liège, soieries, papiers peints, tissus de laine, toiles, cotonnades, bois de construction, fruits, articles de parfumerie, etc.

VAR, **VOR** ou **VARU**, déesse scandinave d'un rang secondaire. Elle recueille les serments et les promesses qui s'échangent entre les deux sexes, et punit ceux qui les oublient ou les trahissent. Elle est prudente et sage, et rien de ce qui se passe ne peut lui être caché.

VARA s. f. (va-ra). Métrol. Mesure de longueur, d'origine espagnole, valant : en Espagne, 0m,848; en Portugal et au Brésil, 1m,0929; aux Canaries, 0m,8509; dans l'Uruguay, 0m,86. Il On dit aussi **VARÉ**.

VARADES, bourg de France (Loire-Inférieure), ch.-l. de canton, arrond. et à 13 kilom. E. d'Ancenis, sur la rive droite de la

Loire; pop. aggl., 714 hab. — pop. tot., 3,360 hab. Récolte et commerce de vins blancs estimés; mine de houille exploitée. C'est à Varade que l'armée vendéenne, poursuivie par l'armée de M. de La Moignon, passa la Loire en 1793. Dans l'île de La Moignon, près du bourg, on a élevé un monument d'assez bon goût au général vendéen Beauchamp, qui y mourut de ses blessures.

VARAHUN s. m. (va-ra-eun). Mét. ol. Unité de poids usitée à Madras, et valant 4gr,51.

VARAIGNE s. f. (va-rè-gne; gn. null). Nom donné, dans certaines localités de l'Ouest, à l'écluse qui sert à faire communiquer la mer avec les marais salants.

VARAIRE s. m. (va-rè-re — altérat. du lat. *veratrum*, même sens). Bot. Nom vulgaire du genre *veratrum*. V. ce mot. On trouve quelquefois ce mot employé au féminin.

VARALLO, bourg du royaume d'Italie, province et à 52 kilom. N.-O. de Novare, district de Valsesia, ch.-l. de mandement, sur la Sesia; 3,300 hab. Aux environs, église remarquable, dite sanctuaire de Varallo, entourée de 45 chapelles, qui forment des stations pour les pèlerins et renferment de belles fresques.

VARALLO-POMBIA, bourg du royaume d'Italie, province et district de Novare, mandement de Borgo-Ticino; 2,700 hab.

VARAN s. m. (va-ran — de l'ar. *ouaral*, lézard). Erpét. Genre de reptiles sauriens, type de la famille des varaniens, comprenant douze espèces, qui habitent l'Afrique, l'Asie et l'Océanie : Le VARAN à deux bandes appartient à la catégorie des VARANS aquatiques. (E. Baudement.)

— Encycl. Erpét. Les varans forment un genre de reptiles sauriens, ayant la taille grande et élancée, leur tête est en forme de pyramide quadrangulaire et recouverte de plaques polygonales, dont une arrondie et plus large sur le milieu du crâne; le cou, allongé et arrondi, porte un pli en dessous, en avant de la poitrine; les écailles sont entourées de petits tubercules; la queue est très-longue, anguleuse et plus ou moins tranchante en dessus. Ce genre comprend une douzaine d'espèces qui habitent l'Afrique, l'Asie et l'Océanie. Ce sont, après les crocodiles, ceux des sauriens qui atteignent les plus grandes dimensions. Leurs mœurs sont peu connues; elles ne paraissent pas différer beaucoup de celles des monitors ou sauvegardes. Quelques espèces sont aquatiques et pourvues d'une poche ou sorte d'évent. Les varans sont quelquefois indiqués sous les dénominations de *tupinambis* et de *monitors*. On les trouve en Asie, en Afrique et dans la Nouvelle-Hollande.

Le varan du désert mesure à peu près 1 mètre, dont la queue prend près de la moitié; il est d'un brun plus ou moins clair sur le dos, avec quelques bandes carrées d'un jaune verdâtre pâle, une ligne noire s'étendant sur le cou et des bandes transversales jaunâtres sur le dessus de la queue; le dessous du corps est plus pâle que le dessus; les ongles sont jaunes. Le varan du désert est le crocodile terrestre; il est originaire du désert d'Egypte, vit dans les lieux secs et arides, loin du bord du fleuve, et est moins carnassier que l'espèce du Nil. On le possède parfois dans nos ménageries.

Les varans aquatiques sont les plus nombreux en espèces; la plus connue est le varan du Nil, qui a le dessus du corps d'un gris verdâtre piqué de noir, des chevrons jaunâtres sur la nuque, des bandes d'écailles de la même couleur en travers du dos, la queue avec des bandes semblables dans la première moitié et des anneaux de même teinte dans le reste; le dessous du corps blanchâtre, avec des raies brunes en travers du ventre, et un dessin de la même couleur sur les cuisses; les ongles noirs. Sa longueur totale est de 1m,38, la queue mesurant au moins 0m,70. Ce varan est le grand monitor; il vit probablement dans tous les fleuves de l'Afrique; il est commun dans le Nil; on l'a trouvé au Sénégal et au Cap de Bonne-Espérance.

Parmi les espèces asiatiques, nous citerons le varan à deux bandes, de Java, des Moluques et des Philippines.

Comme type de la Nouvelle-Hollande, nous indiquerons le varan bigarré.

VARANDA (Jean), médecin français, né à Nîmes en 1563, mort à Montpellier en 1617. Reçu docteur à Montpellier en 1587, il succéda en 1590, comme professeur, à N. Dortonman et conserva sa chaire jusqu'à sa mort. Ses ouvrages, tous publiés après sa mort, sont : *Formula remedium internorum et externorum* (Hanovre, 1617, in-8°); *Tractatus de affectibus renum et vesicæ* (Hanovre, 1617, in-8°); *Physiologia et pathologia* (Hanovre, 1615, in-8°); *De morbis et affectibus mulierum* (Lyon, 1615, in-8°); *Tractatus therapeuticus primus de morbis ventriculi* (1620, in-8°); *Tractatus de elephantiasi seu lepra* (Genève, 1620, in-8°); *Opera omnia* (Lyon, 1658, in-fol.).

VARANDER v. a. ou tr. (va-ran-dé). Pêcher. Faire égoutter les harengs en les tirant de la saumure.

VARANÈS, nom d'une dynastie de rois perses. V. BEHRAM.

VARANGUE s. f. (va-ran-ghe. — Ce terme de marine vient du germanique : suédois *varangr*, rangr, même sens, lequel vient lui-

même de *wrang*, rude, grossier, ébauché). Mar. Partie basse et fondamentale de chaque membre d'un navire, qui pose par son milieu sur la contre-quille. *■ Maitresse varangue*, Varangue centrale, qui pose sur le maître-bau. *■ Plate varangue*, Varangue dont la partie plate est fort longue, comme il arrive dans les bâtiments à fond plat, dits pour cette raison bâtiments à plate varangue. *■ Fausses varangues*, Pièces qu'on accote aux varangues, pour suppléer à la longueur des genoux. *■ Demi-varangue*, Pièce qui remplit le vide compris entre les deux pieds des genoux de la varangue.

VARANIEN, **JIENNE** adj. (va-ra-ni-ain, i-è-ne — rad. *varan*). Erpét. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre *varan*.

— s. m. pl. Famille de reptiles sauriens, ayant pour type le genre *varan*.

VARANNES (Valeran DE), dit **Valarandus** ou **Varanus**, poète latin, né à Abbeville dans la seconde moitié du xve siècle. Il n'est connu que par ses ouvrages, dont les titres suivent : *Carmina* (Paris, in-4°) ; *Decertatio fidei et hæresis* (1501, in-4°) ; *Carmen de expugnatione Genuesis* (1507, in-4°) ; *De gestis Johannis virginis France*, etc. (in-4°).

VARANO-DE-MELEGGARI, bourg d'Italie, province de Parme, district de Borgo-San-Donnino, mandement de Pellegrino-Parmentino, 2,100 hab.

VARANO (DE), nom d'une famille italienne, qui a possédé pendant près de deux siècles la souveraineté de Camerino. Ses membres les plus connus sont :

VARANO (Ridolfo I^{er} DE), mort en 1350. L'un des chefs du parti guelfe dans la Marche d'Ancone, il prit de l'anarchie à laquelle l'Italie était en proie pour s'emparer du pouvoir à Camerino et se fit reconnaître comme seigneur de cette ville par ses concitoyens. Il venait d'être nommé, en outre, podestat d'Agobbio, lorsqu'il fut assassiné par son neveu.

VARANO (Ridolfo II DE), seigneur de Camerino, neveu du précédent, mort vers 1390. Après avoir assassiné son oncle, il s'empara du pouvoir et réussit à s'assurer l'alliance du pape Innocent VI, qui le nomma général de son armée. Il fit rentrer la Marche sous la dépendance de l'Eglise et reçut en 1362 le commandement de l'armée florentine pendant la guerre de Pise, mais il ne sut pas conserver les bonnes grâces du pape, car un légat de ce pontife le chassa en 1370 de Camerino, où il ne put rétablir son autorité qu'en 1376. Il redevenait à cette époque général de l'armée florentine, avec laquelle il défendit Bologne contre les Français commandés par le cardinal de Genève, mais bientôt après, mécontent de la faveur que les Florentins témoignaient à Jean Hawkwood et à ses Anglais, qu'ils avaient pris à leur service, il repassa à celui du pape. Il n'est plus question de lui dans l'histoire après la paix qui fut conclue en 1378.

VARANO (Gentile DE), seigneur de Camerino, mort vers 1412. Fils du précédent, il lui succéda dans sa principauté de Camerino, dont il sut défendre l'indépendance contre André Tomacelli, marquis d'Ancone, qu'il assiégea dans Macerata et qu'il fit prisonnier. Il eut pour successeur Ridolfo III, qui agrandit considérablement ses possessions dans la Marche d'Ancone, qu'il aurait conquise en entier s'il n'avait succombé à une mort prématurée. Ridolfo III laissa trois fils, Bérard, Jean et Pierre-Gentile, qui gouvernèrent en commun la principauté jusqu'en 1434, époque à laquelle Bérard, évêque de Recanati et premier ministre du pape Etienne IV, fit massacrer ses deux frères ; mais il fut tué à son tour, avec toute sa famille, par les habitants de Camerino, qui s'étaient soulevés pour venger la mort des deux princes et qui érigeaient leur ville en république. Toutefois, ils ne purent conserver longtemps leur indépendance et furent bientôt après obligés de se soumettre à François Sforza, qui avait conquis la Marche d'Ancone. Sforza évacua en 1447 Camerino, qui demeura pendant plusieurs années sous la suzeraineté des papes. Dans la seconde moitié du xve siècle, elle repassa en la possession de Jules de Varano, qui, assiégé en 1502 dans sa capitale par César Borgia, tomba entre ses mains et fut étranglé avec deux de ses fils. Un troisième, connu depuis sous le nom de Jean II, échappa à la mort et fut rétabli quelques années plus tard dans la possession de Camerino par les adversaires de Borgia ; mais il dut y renoncer ensuite et attendre la mort d'Alexandre VI pour rentrer dans son petit Etat, que le pape Jules II érigea peu après en duché. Jean-Marie, son petit-fils, dernier duc de Camerino, cédait en 1538 son duché au pape Paul III, qui en fit don à son neveu, Octave Farnèse.

VARANO (Constance DE), femme de lettres italienne, née en 1428, morte en 1460. Elle appartenait à la même famille que les précédents et fut élevée par son aïeule, la célèbre Battista de Montefeltre. A quatorze ans, elle adressa à François Sforza une épître en vers, dans laquelle elle le priait de rendre à sa famille la seigneurie de Camerino. Sforza repoussa sa demande ; mais elle fut plus heureuse dans la suite, car, grâce à une démarche analogue qu'elle fit auprès d'Alphonse,

roi de Naples, Jules de Varano fut rétabli dans les possessions de ses ancêtres. Constance avait épousé en 1445 Alexandre Sforza, seigneur de Pesaro, duquel elle eut une fille, Battista, qui épousa en 1459 Frédéric, duc d'Urbino, et qui mourut, à peine âgée de vingt-sept ans, en 1472, en laissant une brillante réputation littéraire. Un certain nombre de discours latins de Constance Varano ont été insérés par l'abbé Lazzarini dans le tome VII de ses *Mélanges*.

VARANO (Alfonso, marquis DE), poète italien, de la famille des précédents, né à Ferrare en 1705, mort dans la même ville en 1788. Il fit ses études à Modène et devint chambellan de l'empereur d'Autriche. Pendant ses loisirs, il cultivait la poésie italienne, qu'il s'efforça de ramener à la concision lapidaire du Dante. Ses œuvres complètes, *Opere poetiche*, ont été publiées à Parme (1789, 3 vol. in-12), puis à Venise (1805, 4 vol. in-8°) ; cette seconde édition est beaucoup plus complète que la précédente.

VARAPODIO, bourg du royaume d'Italie, province de la Calabre Ulérieure Ire, district de Palmi, mandement d'Oppedo-Mamertina ; 2,700 hab.

VARAUCOCO s. m. (va-râ-ko-ko — mot indou). Bot. Arbrisseau grimpant, qui croît dans l'Inde.

VARAZZE, ville du royaume d'Italie, province de Gènes, district de Savone, sur le golfe de Gènes, chef-lieu de mandement ; 8,200 hab.

VARCHI (Benotti), historien et poète italien, né à Florence en 1502, mort en 1562. Attaché aux Strozzi, il contribua à l'expulsion des Médicis (1527) et assista à la Journée de Monte-Murlo, où s'accomplirent les destinées de la république florentine. Après la ruine de son parti, il s'exilia, suivit dans leur exil les Strozzi et fut chargé de l'éducation des enfants de cette famille. Rappelé par Cosme I^{er} et chargé par lui d'écrire l'histoire des dernières révolutions de Florence, il s'acquitta de cette tâche avec une honorable indépendance, quoiqu'il fût pensionné par le duc. Son *Storia fiorentina nella quale si contengono le ultime rivoluzioni della repubblica*, etc., (1721) n'embrasse qu'une période de temps assez restreinte, de 1527 à 1533 ; mais, malgré les digressions fatigantes dont elle est surchargée, elle offre un grand intérêt par l'exactitude avec laquelle l'auteur décrit la chute de la république et l'avènement des Médicis. Regnier en a donné une traduction française (Paris, 1754, 3 vol. in-8°). Nous citerons encore, parmi les œuvres de Varchi : les *Oraisons funèbres d'Etienne Colonna* (Florence, 1548), de *Marie-Salvadora de Médicis*, mère du grand-duc Cosme I^{er} (Florence, 1549), de *Michel-Ange Buonarroti* (Florence, 1564), la *Belle-mère*, comédie (Florence, 1569) ; l'*Ercolano* (Florence, 1570), dialogue qui traite de l'origine et de la différence des langues ; *Sonnets spirituels* (Florence, 1573, in-10) ; *Compositions pastorales* (Bologne, 1575, in-4°), etc. Il a, en outre, traduit en italien l'*Amour fugitif* de Moschus, la *Consolation* de Boèce, le *Traité des bienfaits* de Sénèque, etc.

VARDALACHOS, philosophe et littérateur grec, né dans l'île de Scio vers 1770, mort après 1825. Après avoir fait de brillantes études dans une des écoles grecques de sa patrie, il s'acquit une grande réputation de savoir et fut appelé en 1807 à la chaire de philosophie du lycée de Bucharest, qu'il occupa sept ans avec une grande distinction. En 1814, il revint à Scio enseigner les belles-lettres au lycée de cette ville, mais ne pouvant, à cause de la faiblesse de sa santé, supporter le climat de l'île, il partit en 1817 pour Odessa, où jusqu'à sa mort il professa les sciences au lycée grec. On a de lui, entre autres ouvrages, une *Physique expérimentale* et une excellente *Rhétorique*, dédiée à ses élèves, les fils du prince Jean Carodza, hospodar de Valachie.

VARDANE ou **BARDANE**, roi des Parthes, mort en l'an 47 de notre ère. Il succéda en 43 à son père, Ariaban III, mais eut, dès son avènement, à lutter contre un compétiteur, son neveu Gotarzès, qu'il vainquit d'abord ; mais qui, profitant ensuite du mécontentement que Vardane avait fait naître parmi ses sujets en déclarant la guerre aux Romains, réussit à se faire proclamer roi. Mais bientôt les Parthes, révoltés de sa cruauté, rappelèrent Vardane, qui reprit possession du trône après une courte guerre avec son adversaire. Il alla ensuite assiéger Séleucie, qui depuis sept ans luttait pour la conservation de son indépendance, et, après s'être emparé de cette ville, il la fit descendre du rang de capitale et fixa sa résidence à Ctésiphon, où il fit une foule d'embellissements. Il eut encore à combattre de nouveau son neveu, qui avait trouvé un allié dans le roi de Médie. Il les défit l'un et l'autre, s'empara des Etats du second et les donna à Vononès, qui devait régner un jour sur les Parthes ; mais, envivé de ses triomphes, il devint injuste et cruel et s'attira la haine des grands de sa cour, qui l'assassinèrent dans une partie de chasse.

VARDANE, prince d'Arménie. V. **VARTAN**.

VARDANES, nom ancien du Boug et du Kouban.

VARDAR, l'*Azis* des anciens, rivière de la Turquie d'Europe, dans la Roumélie. Elle descend du versant oriental du Tchar-Dagh, coule d'abord à l'E., puis au S., baigne Uskup et Gradiska et se jette dans l'Archipel, au golfe de Salonique, après un cours de 290 kilom.

VARDE, ville du Danemark, dans le Jutland, bailliage et à 14 kilom. N.-O. de Ribe, sur la petite rivière du Varde-Aa, affluent de la mer du Nord ; 1,900 hab. Tanneries, distilleries, fabrique de tabac. Exportation de poterie.

VARDES (René DU BEC-CRESPIN, marquis DE), gentilhomme français du xviii^e siècle. Il était gouverneur de La Capelle lorsque cette ville fut assiégée par les Espagnols en 1636. Bien qu'il eût été forcé à capituler par la faiblesse de sa garnison et par les clameurs des habitants, il craignit le ressentiment de Richelieu et se réfugia à Sedan. Il s'attacha ensuite au parti du comte de Soissons et ne rentra en grâce auprès de la cour qu'en 1643. Il avait épousé Jacqueline de Bueil, comtesse de Moret, qui avait été la maîtresse de Henri IV.

VARDES (François René DU BEC-CRESPIN, marquis DE), général français, parent du précédent, né vers 1620, mort à Paris en 1688. Mestre de camp, puis maréchal de camp après la guerre de Flandre, de Vardes soutint la cause royale pendant la Fronde, servit ensuite en Piémont et devint successivement lieutenant général à l'armée de Catalogne, capitaine-colonel des Cent-Suisses et gouverneur d'Aigues-Mortes. Il était renommé à la cour par ses intrigues galantes et Louis XIV le choisit pour confident de ses amours avec Mlle de La Vallière. Mais le favori eut le tort de dénoncer à la reine, par une lettre anonyme, les galanteries de son mari. Sa trahison ayant été découverte, il fut emprisonné à la Bastille, puis envoyé à la citadelle de Montpellier, où il subit une détention d'un an et demi, et obtint ensuite l'autorisation de se retirer dans son gouvernement d'Aigues-Mortes ; puis, en 1683, après un exil de dix-huit ans, le roi le rappela à la cour et lui pardonna.

VARDIOLE s. f. (var-di-o-le). Ornith. Espèce de pie, de l'île Papou.

VARDIO, nom latin du Gardou, affluent du Rhône.

VARDULES, en latin *Varduli*, peuple de l'Espagne ancienne, dans la Tarraconaise, au S.-E. des Cantabres, au N. des Berones. Il habitait le territoire compris entre la Navarre et la Biscaye actuelles.

VARE s. f. (va-re). Métrol. V. **VARA**.

VARE (Louis-Prix), général français, né en 1766, mort en 1807. Sergent à l'époque de la Révolution, il fit toutes les campagnes de la République et franchit rapidement tous les grades jusqu'à celui de général de brigade. Il se signala surtout contre les Anglo-Russes en Hollande, ainsi qu'à la bataille d'Eylau, où il fut mortellement blessé.

VAREC s. m. V. **VARECH**.

VARECA s. m. (va-re-ka). Bot. Genre de cucurbitacées de Ceylan.

VARECH ou **VAREC** s. m. (va-rèk. — Ce mot, qui désigne proprement tous les débris que la mer rejette sur ses côtes, vient du germanique : anglo-saxon *wrac*, *wrac*, chose rejetée, débris rejetés par la mer ; anglais *wreck*, débris de navire, *wrack*, varech ; hollandais *wrak*, débris rejetés par la mer, bris de navire, *varech*, etc. Ces divers termes appartiennent à la même famille que l'ancien haut allemand *wrek*, chasse, rejeté, repoussé ; gothique *wrikan*, heurter, pousser ; allemand *warfen*, suédois *wraka*, rejeter, repousser ; anglais *to wrack*, être jeté sur les côtes, faire naufrage, etc.). Bot. Nom vulgaire donné, sur les côtes de l'Océan, aux plantes marines, et particulièrement aux fucus : *L'ode est une substance qui a été découverte dans le varech*. (Cuv.) *La fumée du varech en combustion n'est point dangereuse*. (V. de Bomare.) *■ Varech nageur*, Sargasse baccifère.

— Anc. cout. *Droit de varech*, Droit qu'avaient, en Normandie, les seigneurs dont les fiefs étaient situés sur les côtes de la mer de s'emparer de tous les objets que la tempête et les naufrages jetaient sur leurs terres, ou qui arrivaient assez près de terre pour qu'un homme à cheval pût les toucher avec sa lance.

— Comm. *Soude de varech* ou simplement *Varech*, Soude extraite des varechs.

— Encycl. Bot. Ce nom vulgaire désigne des plantes marines appartenant au groupe des algues et formant la famille des fucacées. Ce sont tous ces cryptogames que l'on recueille sur les côtes soit pour engraisser les terres, soit pour en retirer la soude, soit pour en faire de la lière, des matelas, etc. V. **FUCUS**, **FUCACÉES**, **ZOSTÈRE**, etc.

— Anc. cout. *Droit de varech*. Le droit de *varech*, qu'on appelait aussi le *bris*, remonte à une époque fort éloignée. On désignait par là toutes les choses rejetées par la mer, poissons, objets perdus ou débris de vaisseaux, qui échouaient sur les terres seigneuriales ; ces objets appartenait au seigneur sur la terre duquel ils avaient été trouvés. Ce droit

paraît avoir une très-ancienne origine, car on trouve dans un code norvégien de 940 deux articles le concernant :

Article 1^{er}. Si un vaisseau fait naufrage le long d'une terre, en venant de la pleine mer, quiconque est en état de prouver son droit par témoins peut réclamer ce qui lui appartient, quel que soit le propriétaire du lieu où ces objets ont été poussés.

Art. 2. Les objets sans maître jetés par la mer sur le rivage appartiennent au roi.

On voit par le premier article que le droit de *varech* conférait au seigneur le pouvoir de garder ce qui échouait sur sa terre ; il était tenu néanmoins de rendre au propriétaire les objets que celui-ci déclarait lui appartenir. Le second article montre qu'à l'égard de ce droit, comme de bien d'autres, on reconnaissait la puissance du roi et sa prédominance sur toutes choses. Cependant le *varech* finit par être abandonné par le roi à ses feudataires. Ces donations commencèrent sous les règnes des successeurs de Charlemagne. On voit, dans un diplôme en faveur du monastère de Saint-Ouen, Charles le Chauve s'exprimer ainsi : « Si la marée pousse sur les terres de l'abbaye un poisson ou tout autre objet, nos préposés ne pourront s'en emparer, mais les moines en feront leur profit. »

Pendant la malheureuse administration de Robert Courte-Heuse, les seigneurs voulurent garder pour eux les naufragés et les navires ; ce ne fut que sous les ducs qui gouvernèrent la Normandie après lui que le droit de *varech* fut rétabli. Richard Cœur de Lion, le 16 octobre 1190, donna une charte par laquelle il déclare que, si le propriétaire périt dans le naufrage, ses héritiers auront droit de réclamer tout ce qui sera saisi. Il manquait encore quelque chose à cette ordonnance, c'était de savoir pendant quel temps on devait rester sans toucher aux biens des naufragés, si les héritiers ne réclamaient pas immédiatement. L'échiquier de 1234 répara cet oubli par l'arrêt suivant : « Que le *wereg* soit gardé en la main le roi, un an et un jour. Et se aucuns le requiert dedans l'an, et il le prouve que il soit suens, la justice le roi li randra... »

Quand un poisson tel que marsouin ou crapois échouait sur le rivage, si après avoir été harponné il n'était pas réclamé « dans un flo et une reître » (*Record* de l'année 1155 environ), c'est-à-dire au bout de douze heures, il appartenait au seigneur sur la terre duquel il était resté, mais seulement s'il pesait moins de 12 livres ; sinon, il devenait la propriété du duc.

Il y avait une distinction analogue pour les objets trouvés ; quelques-uns seulement devaient appartenir aux seigneurs, d'autres devenaient la propriété du roi. Parmi ces derniers étaient l'or et l'argent monnayés ou la vaisselle d'or ou d'argent, les bijoux d'une valeur de plus de 20 livres, les destriers, les francs-chiens, les francs-oiseaux, tels que faucons et faucons ; l'ivoire, le corail et les pierres précieuses ; le vair, le gris et la zibeline ; les draps d'or et de soie, l'écarlate, le ballot de drap lié, dit troussel, et les manteaux neufs.

Si un navire périsait complètement, de telle sorte qu'il n'y eût personne pour réclamer les objets naufragés, le seigneur devait faire prévenir le bailli ou le prévôt duquel, après avoir inventorié le *varech*, mettait en vente tout ce qui pouvait se gâter et remettait le reste à la garde du seigneur. Au contraire, plusieurs hommes échappés à un naufrage, ils reprenaient ce qui leur avait appartenu et le reste revenait au seigneur.

Ce furent les Norvégiens qui les premiers s'occupèrent d'atténuer cette coutume de confiscation sur les naufrages, cause fréquente d'interminables procès qui finissaient souvent par la captivité pour beaucoup d'hommes échoués sur le rivage. Ainsi, en 1386, il y avait trois procès à l'échiquier de Normandie : un navire avait échoué et était porteur de onze Anglais, et l'on discutait pour savoir à qui le tout devait appartenir. L'échiquier déclara que ces onze Anglais resteraient les prisonniers d'un écuyer, nommé Pierre du Val, auquel ils s'étaient rendus ; le navire fut réclame par le roi et fut l'abbaye de Fécamp. On suppose que ce fut l'abbaye qui gagna le procès. Quelques années auparavant, dans un conflit pareil, l'échiquier lui avait adjugé trente-six Anglais dont le navire s'était brisé devant Veulettes, fief de l'abbaye.

VARE-CRUE s. f. (va-re-krû). Techn. Brique mal cuite.

VAREGUES, **VARAIGUES** ou **VARANGIENS** (de *warg*, expatrié), peuple de la Norvège, appelé par les habitants de Novgorod au ix^e siècle pour les défendre contre les Finnois. Les Varegues s'établirent sur le territoire de Novgorod, et leur chef, Rurik, prit le titre de grand-duc et fut le fondateur de l'empire russe.

VAREIGNE s. f. (va-rè-gne ; gn mil. — autre forme du mot *garenne*). Jardin maraîcher, aux environs de Tours. *■* On écrit aussi **VARAIGNE**.

VAREIL, ville de l'Allemagne du Nord, dans le grand-duché d'Oldenbourg, cercle de Neuenburg, à 33 kilom. N. d'Oldenbourg, à l'embouchure de la Huse dans le golfe de la Juhde ; 3,700 hab. Petit port de commerce et de pêche. Château des comtes de Bentinck.

Ancienne résidence des seigneurs de Kniphausen.

VARELA (Hector-F.), homme d'Etat et journaliste américain, né à Buenos-Ayres en 1831. Son père, Florencio Varela, auteur d'un ouvrage intitulé *Affaires de Buenos-Ayres*, traduit en français par le capitaine Sargent (1841, in-8°), joua un rôle considérable dans la république Argentine, se battit pour la liberté et fut assassiné par les sicaires du tyran Rosas. Hector, l'aîné de ses fils, dut quitter Buenos-Ayres, où les biens paternels avaient été confisqués, et se rendit avec sa mère et ses frères à Rio-Janeiro, où il apprit le commerce. Le jeune homme, grâce à ses rares aptitudes, parvint à subvenir à l'existence de sa famille et employa ses loisirs à apprendre le français, l'allemand, l'anglais et l'italien, qu'il parle avec une égale facilité. Lorsque, en janvier 1852, le général Urquiza appela le pays aux armes pour secouer le joug de Rosas, Hector Varela accourut dans la république Argentine et contribua à la chute du dictateur. Peu après, il fonda la *Tribuna*, le plus grand et le plus populaire des journaux de l'Amérique du Sud, se signala par un talent plein d'éclat, par un amour ardent pour la liberté, combattit sans relâche la dictature militaire, devint la plaie de son pays, et prit part au mouvement qui força le général Urquiza à quitter Buenos-Ayres (1853). Lors d'un premier voyage qu'il fit en Europe, il visita l'Espagne, où il se lia avec Castelar, le Portugal, l'Angleterre et l'Italie. Nommé consul général de Buenos-Ayres à Paris, il repartit pour l'Europe, mais la juste indignation avec laquelle il avait stigmatisé dans son journal l'odieuse coup d'Etat du 2 décembre 1851 lui fit refuser l'exequatur par le gouvernement de Napoléon III. Pendant un troisième voyage en Europe, il assista, en septembre 1866, au congrès de Genève, où se trouvait le vieil ami de son père, Garibaldi, qui le présenta aux sommités de la démocratie européenne. Dans une séance, un habitant de Neuchâtel ayant attaqué la démocratie américaine, Varela protesta. Poursuivi en quelque sorte de force à la tribune par Jules Bovier et quelques démocrates, il y prononça un discours admirable qui lui valut une enthousiaste ovation et qui, reproduit dans les journaux, répandit son nom en Europe. De retour dans sa patrie, il fut nommé député à Montevideo et appelé à faire partie du ministère. Quelque temps après la mort de Flores, il donna sa démission et revint à Buenos-Ayres. Lors de l'épidémie cholérique qui sévit en 1867 dans cette ville avec une violence inouïe, il devint président du comité de salubrité et fit preuve d'un courage et d'un dévouement qui lui acquirent une grande popularité. Pendant un voyage qu'il fit peu après dans les provinces Argentines, Hector Varela y fut l'objet des manifestations populaires les plus chaleureuses. Lors de la guerre désastreuse que la France soutint contre la Prusse, le brillant journaliste se fit le chaleureux défenseur de notre pays, organisa un meeting monstre qui manifesta ses sympathies pour la France; organisa, en outre, des représentations théâtrales au bénéfice de la souscription française et rendit de tels services à nos nationaux habitant la Plata, que ceux-ci, au nombre de 30,000, adressèrent en 1871 à l'Assemblée nationale de Versailles une pétition demandant pour M. Varela le titre de citoyen français. En 1872, M. Varela se rendit en France pour y fonder un grand journal, *El Americano*, dont le numéro spécimen parut le 7 mars. Dans ce journal, contenant une partie écrite en français et l'autre en espagnol, avec un grand luxe typographique et des illustrations, M. Varela s'est proposé « de mettre la population hispano-américaine au courant de ce qui se passe en Europe, de l'instruire et en même temps de révéler au vieux monde une civilisation, des mœurs et une littérature qu'il ne connaît que très-imparfaitement. » M. Varela, aide par des souscriptions officielles et privées venant de plusieurs Etats de l'Amérique du Sud, commença à Paris, en août 1872, la publication de ce grand journal. En 1873, il fut nommé ministre de la république de Guatemala à Paris et fut appelé, en février 1874, à remplir les mêmes fonctions à Paris. Journaliste au style brillant, orateur plein d'éloquence et de feu, républicain convaincu, défenseur constant de la démocratie et de la liberté, M. Hector Varela est un des hommes les plus éminents de l'Amérique du Sud. Il a publié en 1874 quelques écrits in-8° : *A Atorres Calderon, Emile Castelar, la République de Venezuela et son président Blanco, le Pérou devant les pays d'Europe*, etc. — Un de ses frères, Mariano VARELA, diplomate distingué, a été ministre des affaires étrangères de la république Argentine; un second, Juan-Cruz VARELA, est poète et antiquaire; un troisième, Rufino VARELA, est un savant économiste; enfin un de ses parents, Pedro VARELA, a été à deux reprises président de la république de l'Uruguay. V. URUGUAY.

VARELA Y ULLOA (Jose), marin espagnol, né dans la Guinée en 1748, mort en 1794. Il entra au service en 1759, en qualité de garde-marine, et s'adonna surtout à l'étude des sciences mathématiques. En 1776, de concert avec Borda, il mesura géométriquement le pic de Ténériffe, leva le plan des îles du Cap-

Vert et de la côte d'Afrique, depuis le cap Spartel jusqu'au cap Vert, et, entre autres missions importantes, reçut plus tard celle de fixer les limites des possessions espagnoles et portugaises dans l'Amérique méridionale; ce travail lui valut, en 1791, le grade de chef d'escadre. Il était, en outre, à cette époque professeur de mathématiques à l'Académie des gardes-marine du département de Cadix et membre correspondant de l'Académie des sciences de Paris. — Un de ses parents, Pedro VARELA Y ULLOA, mort en 1797, fut successivement grand bailli de l'ordre de Malte, ministre de la marine (1795), puis ministre des finances (1797).

VARELIAUD (Antoine), chirurgien français, né à Uzerche (Corrèze) en 1776, mort à Paris en 1840. Elève du célèbre docteur Boyer, il donna une excellente thèse intitulée : *Des monographies médicales*, et fut, en l'an XIII, nommé chirurgien de Napoléon par quartier. Il suivit les armées françaises dans les grandes guerres du commencement de ce siècle. Enrichi par une dotation, attaché à la personne de Marie-Louise, c'était un des plus fervents adeptes du régime impérial, dont la chute le fit retomber dans l'obscurité. Il consacra désormais ses loisirs à écrire dans les journaux de médecine du temps. Il avait entrepris un grand ouvrage, qu'il n'acheva point, sur les affections mentales. Un de ses articles médicaux déplut à Scribe, qui essaya de le ridiculiser dans le *Nouveau Pourceaugnac*.

VARELLA s. m. (va-rè-la). Nom que l'on donne aux temples dans le Pégu.

VAREN (Bernhard), en latin *Varenius*, géographe hollandais, né à Amsterdam vers 1610, mort vers 1680. Il pratiqua la médecine et cultiva par goût les sciences mathématiques, particulièrement la géographie scientifique. Outre une *Descriptio regni Japonis et Siam...* (1673), on a de lui un excellent traité sur la matière, *Geographia generalis* (1664), où il traite toutes les questions de physique, d'astronomie et touche même à la géologie, qui alors n'était pas fondée et dont le nom ne figurait pas sur le catalogue des sciences. Cet ouvrage, qui fit une véritable révolution, jouissait d'une telle estime que Newton s'en fit l'éditeur et le commentateur (Cambridge, 1691).

VARENNEVILLE, bourg et commune de France (Seine-Inférieure), canton d'Offranville, arrond. et à 8 kilom. O. de Dieppe; 1,050 hab. Commerce de bestiaux et de chevaux. On y voit l'ancien manoir d'Ango, armateur anobli par François I^{er}, qui séjourna dans ce manoir. Dans une galerie du rez-de-chaussée, on a découvert une belle fresque datée de 1544 et représentant Moïse élevant le serpent d'airain.

VARENIUS (Auguste), théologien allemand, né en 1620, mort en 1684. Il avait une connaissance approfondie de l'hébreu, qu'il parlait aussi bien que l'allemand, et, après les Buxtorf, c'est de tous les théologiens allemands celui qui a poussé le plus loin la science des accents hébraïques. Il savait par cœur tout le texte hébreu de la Bible. Il a laissé, entre autres ouvrages, un *Commentaire sur Isaïe* qui a été réimprimé en 1708 à Rostock et à Leipzig.

VARENNES s. f. (va-rè-ne). Forme ancienne du mot GARENNE.

— Agric. Plaine sablonneuse et inculte, où l'on ne trouve qu'un peu d'herbe pour les bestiaux, et que fréquente le gibier.

— Hist. *Varenne du Louvre*. Etendue de pays dans lequel le droit de chasse était réservé au roi. La Juridiction qui connaissait des délits commis dans la même étendue.

VARENNE (Jacques), seigneur de Brost, avocat français, né à Dijon vers 1710, mort à Paris vers 1780. Avocat au parlement de sa ville natale, puis secrétaire en chef des états de Bourgogne, il engagea contre le parlement de Dijon, au sujet des élus des états généraux de Bourgogne, une lutte qui faillit lui devenir fatale. Un *Mémoire* qu'il publia (Paris, 1752, in-8°), et dans lequel il soutenait l'administration contre les prétentions de la magistrature, fut, en vertu d'une décision de la cour des aides de Paris, brûlé par la main du bourreau. Le parlement de Dijon renchérit sur cette condamnation et fit publier une défense « d'entretenir, sous les peines les plus sévères, aucune liaison avec un de ceux qui portaient son nom. » Le ministre, qui connaissait la sympathie occulte du roi pour Varenne, lui délivra, pour le soustraire à une condamnation contradictoire, des lettres d'abolition dont il dut entendre la communication à genoux. En 1766, Varenne fut nommé receveur général des finances des états de Bretagne. On lui doit : *Registre du parlement de Dijon de tout ce qui s'est passé pendant la Ligue* (in-12); *Monument curieux et intéressant pour l'histoire de Bourgogne sous Henri IV* (Paris, 1772); *Considérations sur l'inaliénabilité du domaine de la couronne* (1775, in-8°).

VARENNE DE FENILLE (Philibert-Charles-Marie), agronome français, fils du précédent, né à Dijon vers le milieu du XVIII^e siècle, exécuté à Lyon en 1794. Il était receveur des impositions de la Bresse et du pays de Dombes, quand son père fut persécuté, et, enveloppé dans la même proscription, il se fixa

en Bresse dans une terre de sa famille. Il se livrait avec ardeur aux études agricoles, lorsque la Révolution vint le surprendre au milieu de ses travaux. Arrêté comme fédéraliste, il fut conduit à Lyon, condamné et exécuté. On a de lui, entre autres écrits : *Observations, expériences et mémoires sur l'agriculture* (Lyon, 1789, in-8°); *Observations sur les étangs* (Bourg, 1791, in-8°); *Mémoire sur l'aménagement des forêts nationales* (Bourg, 1792, 2 vol. in-8°). Ses œuvres ont été réunies en 1807 sous le titre général d'*Œuvres d'agriculture* (3 vol. in-8°).

VARENNE DE FENILLE (Jean-Charles-Bénigne), agronome, fils du précédent, né à Paris en 1780, mort aux environs de Bourg en 1848. A la mort de son père, il fut recueilli par un professeur de mathématiques de Bourg, qui le mit en état d'entrer à l'Ecole polytechnique. En 1811, il fut nommé sous-préfet de Lyon et donna sa démission en 1815. Député à la Chambre introuvable (1815), il devint en 1816 secrétaire général de la préfecture de l'Aisne, fonctions qu'il résigna en 1830 pour rentrer dans la vie privée et s'adonner, comme l'avait fait son père, à l'agriculture. On a de lui : *Essai sur les produits de l'incinération des végétaux et particulièrement sur la pousse* (Bourg, 1812, in-12); *Mémoire sur les forêts de pins* (1812, in-12).

VARENNE (Jacques-Edouard, baron BURN-GNOT DE), diplomate français, né à Chalon-sur-Saône en 1795, mort en 1873. Il entra dans la diplomatie sous la Restauration, remplit divers postes secondaires et fut nommé, sous Louis-Philippe, ministre plénipotentiaire en Portugal. Elu député de Chalon-sur-Saône en 1842, il siégea à la Chambre jusqu'en 1846 et y appuya la politique de M. Guizot. Non réélu en 1846, il dut, en outre, quitter la diplomatie après la révolution du 24 février 1848. En 1852, le gouvernement du coup d'Etat du 2 décembre le nomma ambassadeur à Berlin. Rappelé à Paris l'année suivante, M. de Varenne reçut un siège au Sénat (1853), où il siégea obscurément jusqu'à la fin de l'Empire. La révolution du 4 septembre 1870 le rendit de nouveau à la vie privée. Retiré dans son château de Crémelon, il s'y suicida au mois de septembre 1873, en se tirant deux coups de pistolet dans la poitrine.

VARENNE (Charles, comte de LA), publiciste français. V. LA VARENNE.

VARENNEE s. m. (va-rè-né — de *Varenne*, agron. fr.). Bot. Genre d'arbres, de la famille des légumineuses, dont l'espèce type pousse au Mexique.

VARENNES, village et comm. de France (Somme), cant. d'Acheux, arrond. et à 21 kilom. S.-E. de Doullens; 610 hab. On y voit les ruines de l'abbaye de Clair-Fay, fondée au XII^e siècle et ruinée par les Espagnols en 1637.

VARENNES-SUR-ALLIER, bourg de France (Allier), ch.-l. de cant., arrond. et à 30 kilom. N.-O. de La Palisse, près du confluent de l'Allier et du Valençon; pop. aggl., 1,182 hab. — pop. tot., 2,505 hab. Commerce de vins et de froment. Ancien château de Gayette, transformé en hôpital.

VARENNES-SUR-AMANCE, bourg de France (Haute-Marne), ch.-l. de cant., arrond. et à 30 kilom. E. de Langres, sur une colline près de l'Amance; pop. aggl., 1,226 hab. — pop. tot., 1,307 hab.

VARENNES-EN-ARGONNE, bourg de France (Meuse), ch.-l. de cant., arrond. et à 29 kilom. N.-O. de Verdun, sur l'Aire et près de la forêt de l'Argonne; pop. aggl., 1,407 hab. — pop. tot., 1,453 hab. Papeterie, huilerie, fours à chaux, tuilerie; fabrication de biscuits et macarons. C'est là que Louis XVI et sa famille fuyant à l'étranger furent arrêtés le 22 juin 1791 (v. ci-après). A l'entrée du bourg, on voit une porte remarquable par son ancienneté et son architecture.

Varennes (Fuite de). On sait fort exactement aujourd'hui, et par les correspondances authentiques de Marie-Antoinette, et par d'autres documents certains, que le projet de fuite de la famille royale était ancien déjà et concerté avec les puissances étrangères. Constamment démenti, et de la manière la plus solennelle, il n'en était pas moins la base de tous les plans de contre-révolution. Plus le moment approchait, et plus le roi, la reine et leurs partisans redoublaient de dissimulation, de protestations de fidélité au pacte constitutionnel; ces basses comédies coûtaient peu d'ailleurs à ces personnages, qui s'étaient fait une habitude du mensonge.

Le 22 mai 1791, la reine avait écrit à son frère Léopold, en lui rendant compte des projets arrêtés : «... Nous devons aller à Montmédy. M. de Bouillé s'est chargé des munitions et des troupes à faire arriver en ce lieu; mais il désire vivement que vous ordonniez un corps de troupes de 8,000 à 10,000 hommes à Luxembourg, disponible à notre réclamation (bien entendu, que ce ne sera que quand nous serons en sûreté) pour entrer ici, tant pour servir d'exemple à nos troupes que pour les contenir... »

Et le 1^{er} juin : « Nous vous réitérons, mon cher frère, la demande de 8,000 ou 10,000 hommes disponibles à notre demande pour le premier moment. C'est quand le roi sera en lieu de sûreté et libre qu'il verra avec reconnaissance et grande joie toutes les puissances se

réunir à sa réclamation pour soutenir la justice de sa cause. »

Le plan, concerté avec M. de Mercy-Argenteau, ambassadeur d'Autriche et le Mentor de la reine, était donc de mettre d'abord la famille royale en sûreté dans une place frontière, et d'agir ensuite contre la France avec l'appui des troupes étrangères et la diversion d'une insurrection royaliste à l'intérieur.

Les souverains, d'ailleurs, et Merry ne l'avaient pas laissé ignorer à la reine, n'entendaient pas prêter leur appui gratuitement; avant de porter secours à leur bon frère le roi de France, ils se préoccupaient du profit qu'ils en comptaient tirer, et déjà leurs émissaires étudiaient nos frontières de l'Est et du Nord, non-seulement dans un but stratégique, mais dans des vues de démembrement.

Les négociations se poursuivaient activement. Une conférence avait eu lieu à Mantoue, à laquelle avait assisté le comte de Dürfort, envoyé de Louis XVI. L'empereur d'Autriche promettait 35,000 hommes, ajoutant que les autres puissances fourniraient aussi leur contingent. Le 12 juin, il écrivait à sa sœur, Marie-Antoinette : «... Puisse votre projet s'accomplir heureusement. Le comte de Mercy a l'ordre, la chose réussissant et sur votre demande, de vous aider et de vous fournir tout ce qu'il peut; argent, troupes, tout sera à vos ordres. On peut compter sur le roi de Sardaigne, les Suisses et les troupes de tous les princes de l'Europe, même celles du roi de Prusse, qui sont à Wesel, et par conséquent fort à portée. »

Nous ne voudrions pas fatiguer le lecteur de citations, d'autant plus que la réalité des manœuvres criminelles du roi et de la reine ne peut plus être contestée. Ils ont amené le monde entier contre nous, ouvert la France à l'étranger, qui depuis n'a plus oublié le chemin de nos foyers. La juste punition qu'ils ont subie n'a malheureusement pas racheté tout le mal qu'ils nous ont fait et les torrents de sang qu'ils ont fait couler dans des guerres sans fin. Dans son égoïsme monstrueux, la vieille monarchie n'a pas voulu s'éteindre sans laisser cette blessure au cœur de la patrie.

Le roi eût pu s'échapper plus facilement seul; mais la reine s'attachait à lui, pour sa propre sûreté d'abord, puis pour ne pas abandonner à l'influence des princes, de Calonne et des émigrés, qui ne demandaient qu'à l'éliminer elle-même de leurs combinaisons.

Les préparatifs se poursuivaient avec la maladresse la plus imprudente. Longtemps à l'avance, la reine faisait enlever son chiffre de son argenterie, emballait ses diamants et objets précieux, commandait des monceaux d'habilements, une berline immense propre à faire événement partout, une myriade d'objets comme pour un voyage autour du monde, n'oubliait rien enfin de ce qui pouvait éveiller l'attention. Le roi, de son côté, avait donné l'ordre à de Moustier, Malden et Valory, trois de ses anciens gardes du corps, de se munir de vestes de courrier, de couleur jaune, de préparer des relais, etc. Ces courriers improvisés non-seulement ne connaissaient pas les routes, mais pas même Paris!

Un des principaux agents de cette affaire était un étranger (naturellement!), le comte de Fersen, ancien colonel du régiment de Royal-Suédois et l'amant actuel de la reine, on peut l'affirmer sans témérité. Dans la combinaison, il était cocher; Marie-Antoinette était gouvernante sous le nom de Mme Rochet; le roi, travesti, grisé, était le valet de chambre Durand; Mme de Tourzel, gouvernante des enfants de France, devait jouer le rôle d'une dame russe, la baronne de Korff. Tout se réalisait ainsi. Ce complot, complot d'une manière enfantine, réussit de point en point, ce qui montre bien que la prétendue captivité de Louis XVI n'était pas fort étroite, quoique la garde des Tuileries fût confiée à la garde nationale et à La Fayette.

Bouillé, qui commandait à Metz, avait reçu l'ordre d'échelonner des détachements sur la route jusqu'à Châlons.

Dans la nuit du 20 au 21 juin 1791, la famille royale s'échappa du château, gagna la Villette, où l'attendait la fameuse berline, et fila rapidement sur Bondy, puis vers Châlons, vers Montmédy, vers l'étranger. La monarchie émigrée à son tour.

Le lendemain matin, Paris se réveilla sans roi. La Fayette, qui avait joué le rôle d'un naïf de comédie, se défendit comme il put. Le canon d'alarme du pont Neuf tonna, annonçant aux citoyens que c'était l'heure des suprêmes périls et que la monarchie parjure et fugitive allait déchirer la patrie par la guerre étrangère et la guerre civile.

Sous le coup de cette éventualité terrible, Paris ne faillit point. La vaillante cité fut tout entière debout, s'arma, commença l'apprentissage de la république et se serra autour de l'Assemblée nationale, en répétant naïvement : « Notre roi est là! »

L'Assemblée montra de la vigueur et de la décision, se saisit des pouvoirs et ne contribua pas peu par son attitude à maintenir l'esprit public à une grande hauteur.

En partant, Louis XVI avait laissé une protestation pleine de récriminations fausses ou ridicules, et que l'intendant de la liste ci-

vile, de La Porte, déposa sur le bureau de l'Assemblée.

Pour n'oublier aucune maladresse dans cette folle équipée, on avait répandu le bruit sur la route que les détachements échelonnés étaient là pour escorter un trésor; c'était le comble de l'imbécillité, dans un moment où la reine était accusée de faire passer de l'argent aux Autrichiens. Aussi les paysans s'attroupaient-ils avec plus de méfiance encore que de curiosité autour des cavaliers allemands, dont le premier escadron, commandé par le duc de Choiseul, était au delà de Châlons-sur-Marne, à Pont-de-Sommeville.

Les relais avaient été marqués par Goguelat, officier d'état-major et secrétaire de la reine; mais il y eut quelques malentendus, ce qui, joint aux fautes, aux contre-temps et aux retards, amena le résultat qu'on connaît.

Le 21, vers quatre heures de l'après-midi, la vaste berline qui portait la famille royale franchit Châlons, puis arriva à Pont-de-Sommeville. On n'y trouva plus Choiseul. Malgré les ordres précis de Bouillé, il s'était replié avec ses hussards. Tous deux s'accusèrent mutuellement d'avoir fait manquer l'évasion. Mais on sait que c'est le cas de tous les royalistes qui ont été mêlés à cette aventure. Il est présumable que l'échec fut dû à des défaillances et à des maladroites plutôt qu'à des trahisons.

Le roi, néanmoins, passa sans accident et arriva à Sainte-Menehould, où s'était installé la veille un détachement de dragons. Là, il fut reconnu par Drouet, ancien dragon de Condé, qui suppléait alors son père comme maître de poste. Ce jeune homme énergique soupçonna une fuite vers la frontière; il se prépara rapidement à suivre les voitures, fait battre la générale, invite la garde nationale à empêcher les dragons de le suivre, monte à cheval et se jette à la poursuite des fugitifs avec un de ses amis nommé Guillaume, commis du district et ancien dragon de la reine.

Voilà ces deux braves citoyens galopant sur la route, au crépuscule, derrière ce coupable souverain qui va donner aux étrangers le signal de l'embrasement de la France. Ils étaient suivis eux-mêmes par un autre cavalier, le maréchal des logis Luguiche, qui s'était échappé de Sainte-Menehould, armé jusqu'aux dents, pour les atteindre, les tuer ou les faire tuer.

En route, Drouet et son compagnon apprennent que la berline avait pris la route de Varennes. Ils coupent à travers les bois, arrivent en ville à onze heures du soir, rejoignent, puis dépassent le convoi royal, mais au pas, de manière à se faire passer pour de paisibles marchands, puis courent au pont pour le barrader; mesure urgente, car de l'autre côté de la petite rivière d'Aire on apercevait les hussards de Bouillé qui attendaient; autre faute, car s'ils eussent été en deçà, et si le garde du corps Valory, au lieu de caracolier à la portière, eût gardé une heure d'avance pour tout préparer, il est probable que le roi passait et qu'il était sauté.

Drouet réveille quelques patriotes, prévient le maire, l'épicière Saucé, procureur de la commune, etc., et revient avec une dizaine d'hommes attendre les fuyards le fusil à la main. Il était alors près de minuit. On demande leurs passe-ports aux voyageurs, qui les montrent, mais se troublent en répondant aux questions. Finalement, le procureur Saucé, vu l'heure avancée, le duc de Choiseul, l'émotion qui commençait à se répandre en ville, offre sa maison. Le roi, comptant probablement sur ses troupes, accepte et, comme les plus grandes crises ne lui faisaient jamais perdre l'appétit, se met paisiblement à manger et à choquer le verre avec le pauvre *chandelier*, comme on disait alors.

Pendant ce temps, l'intrepide Drouet agissait, remuait la ville, mettait la garde nationale sur pied, envoyait partout des estafettes pour sonner le tocsin et soulever les campagnes environnantes. En ces pays de frontière, la moindre alerte met tout en éveil; et combien plus en cette nuit noire, en ce temps d'alarmes continuels!

Les hussards qui étaient au delà du pont étaient commandés par un officier allemand qui perdit la tête et se sauva. Le fils Bouillé était également parti pour prévenir son père des événements.

Mais Bouillé arriverait-il à temps? Pendant qu'à la lueur des torches les citoyens de Varennes se barricadaient et se mettaient en état de défense, Choiseul et Goguelat, après avoir erré à travers les bois et les chemins de traverse, arrivaient avec un détachement de cavaliers. Mais ils se sentirent aussitôt impuissants, car leurs Allemands, noyés dans la population, se rallièrent à la garde nationale. Ainsi, même les mercenaires étrangers abandonnaient la cause de la royauté.

D'autres détachements essayèrent également d'entrer en ville; mais il devenait évident que toutes les tentatives seraient vaines, car de minute en minute les gardes nationales accouraient de tous les points du département, remplissaient la ville et rendaient de plus en plus impossible un coup de main en faveur du roi.

Le procureur Saucé jugea qu'il était temps de déclarer à Louis XVI qu'il était reconnu et qu'il fallait qu'il se disposât à reprendre la route de Paris. Le roi et la reine éclatèrent alors en supplications sans dignité; mais l'honnête chandelier fut très-ferme. D'ailleurs, il était visible qu'il se fût compromis en vain.

Louis XVI n'avait plus qu'un espoir, l'arrivée de Bouillé et de ses troupes, qui lui eussent ouvert une route dans le sang des citoyens.

Prévenu vers quatre heures et demie du matin, il marchait en effet sur Varennes avec le régiment de cavalerie Royal-Allemand; mais il ne devait pas arriver à temps.

Il y avait à cette heure 10,000 hommes environ à Varennes, et d'autres étaient en route. Dans toute cette foule, on n'entendait qu'un cri : *A Paris!* Appelé par les clameurs à la fenêtre, le roi parut, sous son déguisement de valet, il fit pitié, ému, la colère. Il y eut même des cris de : *Vive le roi!* mais il vit bien que les résolutions étaient arrêtées et qu'on ne lui laisserait pas continuer sa route vers la frontière.

Vers six heures, deux courriers arrivant de Paris apportèrent le décret de l'Assemblée ordonnant l'arrestation du roi.

Il fallut enfin se résigner, et le départ s'effectua au milieu d'un cortège immense. Il était environ huit heures du matin (22 juin).

Bouillé arriva une heure et demie plus tard avec ses Allemands; mais il vit bien que tout était manqué et que l'entreprise était dès lors impossible. Il ramena sa troupe à Senay et s'enfuit lui-même avec ses officiers sur les terres de l'empire.

La contre-révolution et le parti de l'étranger étaient encore une fois vaincus.

Drouet avait, dans cette circonstance, rendu un service inappréciable et sauve la France d'un grand péril, car si Louis XVI avait pu alors faire sa jonction avec l'ennemi, la guerre éclatait avant que nous fusions prêts à la soutenir, et il n'est pas possible de calculer les conséquences d'un tel événement.

Cependant l'immense cortège qui ramenait les fugitifs s'avancait lentement sur la route de Paris, renouvelé sans cesse et grossissant toujours, gardes nationaux, paysans armés de piques, de fourches, de faux, etc.

Près d'Épernay, on rencontra les commissaires de l'Assemblée, Pétion, Barnave, Mathieu Dumas, Latour-Maubourg, qui lurent les décrets et prirent la direction du cortège. Le roi, avec sa fourberie habituelle, affirma effrontément qu'il ne voulait nullement sortir du royaume et qu'il se retirait simplement à Montmédy pour étudier la constitution et l'accepter plus librement.

Barnave et Pétion montèrent dans la voiture royale. Ce dernier fut, pendant la route, digne et convenable, quoique un peu gauche et maladroit. Le premier, qui déjà avait bifurqué vers la cour et qui d'ailleurs rêvait de reprendre le rôle protecteur de Mirabeau, profita de sa mission pour se rendre agréable et pour s'offrir assez ouvertement comme conseil et comme appui. Il avait la pensée du parti constitutionnel et feignait, qui voulait des lors sauver la monarchie pour gouverner en son nom et dominer le parti populaire. Déjà La Fayette avait trouvé le mot qui devait mettre le roi à l'abri derrière une fiction : il ne s'était pas enfié, il avait été entraîné par les ennemis publics, égaré par de mauvais conseillers, etc.

Paris le 22 de Varennes, le roi et sa suite arrivèrent le 25 à Paris, après avoir couché à Châlons, à Dormans et à Meaux. Cette marche de quatre jours avait eu pour eux des émotions; mais ils redoutaient surtout le moment de la rentrée à Paris. La Fayette avait pris de minutieuses précautions; mais cela n'était pas nécessaire; le peuple était décidé à n'accueillir les fugitifs que par un silence glacial et la tête couverte. Sur les murailles on avait affiché : « Quiconque applaudira Louis XVI sera bâtonné; quiconque l'insultera sera pendu. »

Pour éviter le faubourg Saint-Martin, on tourna par les boulevards extérieurs, et l'on entra par la barrière de la Conférence, pour descendre les Champs-Élysées et gagner les Tuileries sans avoir passé pour ainsi dire par Paris, car toute cette région était alors fort déserte.

Mais partout on rencontra une foule immense, dont le silence imposant n'était interrompu, de temps à autre, que par un cri formidable de : *Vive la nation!* La monarchie était irrévocablement condamnée; cette institution décrépite était morte sur la route de Varennes. La déchéance n'était plus qu'une question de temps.

VARENNE-SOUS-MONTSOREAU, bourg et commune de France (Maine-et-Loire), cant., arrond. et à 12 kilom. N.-E. de Saumur, entre l'Aithon et la levée de la rive droite de la Loire; pop. aggl., 392 hab. — pop. tot., 2,000 hab. Commerce important de vins et de bestiaux. Belle église paroissiale du XII^e siècle, reconstruite en partie au XVI^e.

VARENNE (Aimé DE), poète français qui vivait au XII^e siècle. Cet écrivain, dont les travaux de M. Paulin Paris ont, depuis peu de temps, révélé le nom et l'œuvre, était, suivant toute vraisemblance, d'origine grecque; il habita successivement diverses villes

de la Grèce, puis il vint en France et se fixa à Châillon, aux environs de Lyon. Varennes est l'auteur d'un roman en vers intitulé *Florimont*, qui retrace, les aventures de Florimont et de Philippe, le bisaiéul d'Alexandre. M. Paulin Paris a fait une curieuse et intéressante analyse de ce poème dans les *Manuscrits français*, t. III, p. 9 à 58. Il a été fait de ce poème, au XV^e siècle, une mauvaise imitation en prose, qui a été publiée, un siècle plus tard, sous ce titre : *Histoire et ancienne chronique de l'excellent roi Florimont, fils du noble Mabaquis, duc d'Alhante* (Paris, 1528, in-4°), plusieurs fois rééditées à Lyon et à Rouen.

VARENNE (Auguste-Adrien DE GODDE, marquis DE), peintre et littérateur français, né à Coulommiers en 1801, mort dans la même ville en 1864. Il commença par étudier la peinture et la gravure sous la direction du baron Denon, et il exposa, en 1837, la *Synagogue des Israélites de Paris un jour de fête*. Puis il renonça à la peinture et s'adonna exclusivement à la littérature. On a de lui : *Simple fables* (1846 et 1853); *Tout est bien qui finit bien*, comédie (1851); *Contes d'autant* (1853, in-16); *Pris au piège* (1854, in-12).

VARENTE (SAINT-), bourg de France (Deux-Sèvres), chef-lieu de cant., arrond. et à 30 kilom. N.-E. de Bressuire, sur le Thouaret; pop. aggl., 413 hab. — pop. tot., 1,745 hab. Récolte et commerce de vins rouges et blancs.

VAREQUE s. m. (va-rê-ke). Bot. Genre de plantes, rapporté avec doute à la famille des passiflorées, et dont l'espèce type croît à Ceylan. || Syn. douteux de PENTALOE, genre de violariées.

VARESE s. m. (va-rè-ze). Mamm. Syn. de VARI.

VARESE, ville du royaume d'Italie, province et à 25 kilom. O. de Côme, chef-lieu de district et de mandement, près et à l'E. du petit lac de son nom, qui se décharge dans le lac Majeur; 12,000 hab. Récolte et filatures importantes de soie. Près de la ville, sur une colline, est le pèlerinage très-fréquenté de Sacro-Monte-di-Varese. Aux environs, nombreuses et belles maisons de campagne. Varese fut prise sur les Autrichiens par Garibaldi le 23 mai 1859; huit jours après, elle fut bombardée et occupée de nouveau par le général autrichien Urban; mais le 2 juin de la même année, Garibaldi, à la tête de ses intrépides volontaires, reprit la place de Varese et sut s'y maintenir.

VARESE-LIGURE, bourg du royaume d'Italie, province de Gènes, district de Chiavari, chef-lieu de mandement; 7,000 hab.

VARET s. m. (va-rè). Forme ancienne du mot VARECH.

— Agric. Jachère ou assolement dans certaines contrées.

VARET (Alexandre-Louis), théologien, né à Paris en 1632, mort à Port-Royal en 1676. A la suite d'un voyage qu'il fit à Rome à l'âge de vingt et un ans, il prit les ordres et vécut dans la plus profonde retraite, adonné à l'étude exclusive de l'Écriture sainte, jusqu'à ce que l'archevêque de Sens le choisit pour grand vicar. Après la mort de son protecteur, Varet se retira à Port-Royal. On lui doit, entre autres ouvrages : *Lettre d'un ecclésiastique à M. Morel, théologal de Paris* (1664, in-4°); *Défense de la paix de Clément IX* (2 vol. in-12); *Lettres spirituelles* (3 vol. in-12); *Factum pour les religieux de Sainte-Catherine-lès-Prouins*, écrit qui eut pour résultat d'enlever la direction de ces religieux aux cordeliers de Provins, contre lesquels il était dirigé, etc.

VAREUSE s. f. (va-reu-za. — Ce mot, que l'on ne trouve dans aucun dictionnaire ancien, est rattaché par Jal au verbe *garbir*. Au moyen âge, une sorte de vêtement était nommé *quarnazon* ou *varnazon*, forme assez rapprochée de vareuse. Le *quarnazon* était une sorte de *quarnellus*, qui n'était lui-même qu'une chemise de lin blanc portée par les clercs, une aube). Blouse courte, de grosse toile ou d'étoffe grossière, que portent les marins et certains ouvriers occupés à des travaux dans lesquels ils sont exposés à se salir.

— Vêtement de drap fait à peu près comme les vareuses des marins.

VARGADELLE s. f. (var-ga-dè-le). Ichtyol. Nom vulgaire du saupé. || On dit aussi VERGADELLE.

VARGAS (Alphonse), prélat et théologien espagnol, né à Tolède au commencement du XIV^e siècle, mort en 1359 ou en 1366. Il entra dans l'ordre de Saint-Augustin, vint ensuite en France et fut pendant dix ans professeur de théologie et de philosophie à Paris, où il s'était fait recevoir docteur en Sorbonne. De retour en Espagne, il devint successivement évêque d'Osma et de Badajoz et archevêque de Séville. On a de lui, sur le premier livre du Maître des sentences, des *Commentaires* qui ont été imprimés à Venise en 1490.

VARGAS ou **BARGAS** (Martin DE), religieux espagnol, né à Xérès-de-la-Frontera vers la fin du XIV^e siècle, mort en 1446. Il entra fort jeune dans l'ordre de Cîteaux; mais, révolté des désordres et des excès des moines, il résolut d'opérer une réforme et obtint, en 1525, du pape Martin V l'autorisation de fonder

deux nouveaux monastères dans les royaumes de Castille et de Léon. Il bâtit alors près de Tolède, sur les bords du Tage, un couvent, auquel il donna le nom de *Mont-de-Sion*, et où il remit en vigueur la règle primitive de l'ordre dans toute son austérité. Mais il ne put pas échapper, dans la suite, aux persécutions qui attendent tous les réformateurs et demeura emprisonné dans son propre monastère jusqu'à sa mort.

VARGAS (François), jurisconsulte espagnol, mort vers 1560. Il remplit d'abord plusieurs charges importantes dans la magistrature, et fut envoyé, en 1548, par Charles-Quint à Bologne pour protester contre la translation dans cette ville du concile de Trente, auquel il assista deux ans plus tard, en qualité de représentant du même prince. Après avoir ensuite résidé plusieurs années à Venise, il fut envoyé comme ambassadeur à Rome par Philippe II et, à son retour en Espagne, devint membre du conseil d'État. On a de lui : *De la juridiction du pape et des évêques*, traité écrit en latin (Venise, 1563, in-4°); *Lettres et mémoires touchant le concile de Trente*, traduits en français par Michel Levassor (Amsterdam, 1700 et 1720, in-8°). Ces lettres abondent en traits satiriques contre les Pères du concile; aussi en a-t-on contesté l'authenticité et soutenu qu'elles étaient l'œuvre de leur prétendu traducteur, qui était déjà connu par quelques publications écrites dans le même esprit.

VARGAS (Louis DE), peintre espagnol, né à Séville en 1502, mort en 1560. Il alla se perfectionner à Rome, dans l'école de Pierino del Vaga, qui l'initia aux pures et sévères traditions de Raphaël, et revint en Espagne après un séjour de sept ans, se croyant capable de régénérer la peinture dans sa patrie; mais son attente fut trompée, et il dut retourner en Italie pour se livrer à de nouvelles études. Cette fois, il repartit avec éclat et emporta tous les suffrages par son tableau de la *Nativité*. Supérieur à tous les peintres de son temps, il acquit une immense réputation et fut chargé de l'exécution d'un grand nombre de peintures, surtout à Séville. On cite, parmi ses chefs-d'œuvre, un *Culbuto*, à l'hôpital de las Bubas, et le fameux tableau de la *Génération de Jésus-Christ*, connu surtout sous le nom de la *Gamba*, à cause d'une jambe d'Adam qui paraît sortir de la toile. C'est encore un des plus beaux ornements de la cathédrale de Séville. Le Louvre possède de lui : la *Vierge et l'enfant Jésus dans une gloire* (musée espagnol) et une *Sainte famille* (collection Standish).

VARGAS-MACIUECA (Francesco), marquis DE VATOLLA, littérateur italien, né à Teramo (Abruzzes) en 1699, mort en 1785. Il montra fort jeune beaucoup de goût pour les beaux-arts et fut envoyé à Rome pour y étudier les œuvres des maîtres anciens; mais il s'y occupa plutôt de littérature et, à peine âgé de vingt ans, traduisit en italien le *Vrai système intellectuel de l'univers* de Cudworth. Il fut alors nommé membre de la Société royale de Londres, à laquelle il avait fait hommage de cette traduction, dont il ne publia cependant que quelques chapitres en 1723. Il étudia ensuite la physique et construisit lui-même des télescopes, des microscopes et des miroirs ardents. Il apprit aussi la musique vers la même époque et acquit en harmonie assez de connaissances pour pouvoir écrire un *Traité du contre-point*. Enfin, cédant au désir de sa famille, il étudia le droit et, après avoir exercé quelque temps la profession d'avocat, entra dans la magistrature, où il parvint aux dignités les plus élevées. Vargas avait une mémoire prodigieuse. Outre les ouvrages précités, on a de lui quelques mémoires et des discours.

VARGAS-MACIUECA (Michel, duc DE), archéologue italien de la famille du précédent, né à Salerne en 1742, mort en 1794. Il suivit la carrière de la magistrature et consacra ses loisirs à l'étude de l'hébreu, de l'étrusque et du phénicien. On a de lui : *Delle antiche colonie venute a Napoli* (1764, 2 vol. in-4°); *Spiegazione di un raro marmo greco, nel quale si vede l'antico modo di celebrare i giuochi lompadici* (1791, in-4°).

VARGAS Y PONCE (Jose), géographe et marin espagnol, né à Cadix vers 1755, mort en 1821. Entré de bonne heure dans la marine, il y fit preuve de talents et de connaissances qui lui valurent d'être chargé de travaux importants. Ce fut ainsi qu'il dirigea la publication de l'*Atlas des côtes d'Espagne* et qu'il dressa le plan des îles Baléares. Il quitta le service avec le grade de capitaine de frégate et, après la révolution de 1820, devint membre des cortès. On a de lui : *Eloge d'Alphonse le Sage*, couronné et publié en 1782 par l'Académie royale de Madrid; *Description des îles Pitagores et Baléares par ordre supérieur* (Madrid, 1787, in-4°); *Relation du dernier voyage dans le détroit de Magellan fait par la frégate la Santa-Maria-de-la-Cabeza* (Madrid, 1788, in-4°).

VARGASIE s. f. (var-ga-zî — de Vargas, sav. espagn.). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des sénécionides, dont l'espèce type croît à Caracas. || Syn. douteux de VANISTIERE et de THOUNIEZ, autres genres de végétaux.

VARIHEL, la *Sarmisegethusa* des Daces,

l'Ulpija Trajana des Romains, village de l'empire d'Autriche, dans la Transylvanie, cercle d'Huniad, à 17 kilom. S.-O. d'Hatzeg; 800 hab. Aux environs, ruines nombreuses de l'ancienne ville romaine.

VARI s. m. (va-ri — mot indigène). Mamm. Nom vulgaire d'une espèce de maki de Madagascar.

— **Encycl.** Le *vari*, appelé aussi *maki pie* ou *grand maki*, est de la taille d'un gros chat; sa longueur totale est de 0m,55, non compris la queue, qui mesure environ 0m,45; son pelage est laineux, très-fourré, varié de grandes taches blanches et noires; cette dernière couleur est remplacée par le gris dans une variété; les poils des joues sont fort longs. Cet animal habite Madagascar, où il est très-commun; ses mœurs sont douces et indolentes; mais son naturel est assez sauvage. Il ne se nourrit que de fruits. Quand on l'inquiète, il pousse un petit grognement qui rappelle celui des chats. Comme son nom scientifique est *lemur macaco*, on l'a souvent confondu avec une espèce voisine, dont le nom vulgaire est *mococo*; mais il en diffère par sa taille plus grande, son museau plus gros et plus long, les oreilles beaucoup plus courtes, le poil plus long, surtout autour du cou et des oreilles, ses yeux d'un jaune orangé ou rougeâtre. On a dit, mais à tort, qu'il est d'une méchanceté farouche dans l'état de liberté. Ces animaux, au rapport des voyageurs, dit V. de Bonure, sont méchants comme des tigres, et, quand ils sont en amour ou en fureur, ils varient tellement leurs accents et font un tel bruit dans les bois que, s'il y en a deux, il semblerait qu'il y en a cent. En effet, la voix du *vari* tient un peu du rugissement du lion, et elle est effrayante lorsqu'on l'entend pour la première fois. Il y a ici évidemment ou une exagération de couleur ou une confusion avec un animal très-différent.

VARIA s. m. pl. (va-ri-a — mot lat. qui signifie *choses diverses*). Bibliogr. Collection, recueil de choses variées, de variétés.

VARIABILITÉ s. f. (va-ri-a-bi-li-té — rad. *variable*). État, caractère, nature de ce qui est variable : *L'idée du bien est absolue : il n'y a point de variabilité; l'action est bonne ou mauvaise*. (Mésnart.) *La réflexion est indubitablement la grande cause de la variabilité humaine*. (C. Renouvier.)

— Gramm. Propriété qu'ont certains mots de changer de désinence suivant leur mode d'emploi.

— Algèbre. Qualité d'une grandeur variable.

Variabilité des espèces et ses limites (LA), par M. Ernest Faivre (1868). L'auteur traite la question de savoir si, dans les conditions actuelles d'existence, les types que les naturalistes appellent des espèces sont fixes ou variables, permanents ou susceptibles de modifications importantes. Il examine ensuite les causes capables de produire la variabilité, en recherche les effets et surtout essaye de découvrir et de marquer les limites de leur puissance. L'ouvrage du savant professeur de la Faculté de Lyon n'est pas d'ailleurs seulement un livre scientifique d'histoire naturelle; il fait, en outre, ressortir que la question de la mutabilité des espèces ou de leur permanence est une des plus difficiles, des plus graves que la science puisse aborder, car c'est la base de l'histoire naturelle descriptive, le fondement de la doctrine anthropologique, le principe de la paléontologie, le point de départ de deductions philosophiques sérieuses.

Traitee depuis l'antiquité toujours *a priori*, elle aboutit au *xviii* siècle au système de Rétif de La Bretonne, de Robinet et de Maillet, dont Voltaire a si bien raillé les conséquences ridicules. Avec Linné, elle entre de la phase conjecturale dans le domaine des recherches positives; mais, préoccupé avant tout des systématisations et des méthodes, Linné donne plutôt son attention à la distinction des espèces fondée sur les caractères de similitude qu'à la variabilité et à ses limites, et proclame l'immuabilité. Comme lui, Buffon, qui, d'ailleurs, n'est pas un naturaliste bien sérieux, envisage surtout la question au point de vue de l'histoire naturelle descriptive et proclame la stabilité des espèces l'expression la plus assurée des faits. Cuvier la considère surtout dans ses rapports avec la zoologie descriptive, mais lui aussi est partisan de la stabilité. Geoffroy Saint-Hilaire dit : « L'espèce est fixe sous la raison de l'état conditionnel de son milieu ambiant; elle se modifie, elle change si le milieu ambiant varie et selon la portée des variations. » Lamarck vote pour la mutabilité absolue. L'illustre naturaliste Darwin traite la question dans toutes ses parties, l'étudie dans l'ensemble et le détail avec une rare sagacité. Sa doctrine repose sur l'idée d'une sélection naturelle sans cesse à l'œuvre pour produire les formes nouvelles et conduit à faire dériver de plusieurs et peut-être d'un seul type primordial l'ensemble des organismes. Les changements dans les conditions d'existence et la concurrence vitale sont les agents toujours actifs qui réalisent, dans le cours des âges, la diversité des types. Tel est le fond de sa doctrine, brillante, logique, mais qui repose encore sur une hypothèse.

M. Faivre ne prend que la réalité pour

guide; il interroge les faits, les détermine, les compare, les interprète en suivant la méthode *a posteriori*, d'observation et d'expérience. Il circonscrit la question et traite particulièrement de la variabilité des espèces dans les conditions actuelles d'existence, tout en déclarant que, même ainsi réduite, elle n'est pas susceptible d'une solution immédiate. Il ne peut établir que l'espèce est fixe, mais il démontre que sa variabilité n'est pas absolue. Le point important est donc de fixer les limites de cette variabilité; c'est le fond de l'ouvrage de M. Faivre. Il examine les circonstances extérieures les plus capables de modifier les espèces, la nature et la valeur des changements qu'elles déterminent. Il cherche dans quelle mesure les lois de l'organisme sont compatibles avec la mutabilité absolue en demandant des preuves aux sources de la science positive et aux faits historiques, sans abandonner cependant la voie de l'interprétation. Il fait la part de l'expérimentation et celle de l'esprit d'investigation et se garde surtout d'employer les hypothèses.

VARIABLE adj. (va-ri-a-ble — lat. *variabilis*; de *varius*, varié). Sujet à varier, à changer : *Un temps variable. Une humeur variable. Est-il rien de moins fixe que l'esprit humain, toujours variable en ses pensées, vague en ses desirs, chancelant dans ses résolutions?* (Boss.) *L'honneur militaire est le plus bizarre et le plus variable de tous*. (Valéry.)

— Méd. *Pouls variable*. Pouls qui varie, soit pour la fréquence, soit pour l'intensité des pulsations.

— Mathém. *Quantité variable*, ou substantiv. *Variable*. Grandeur capable de passer par tous les états compris ou non entre de certaines limites; grandeur qui change à chaque instant d'état pendant l'accomplissement d'un phénomène. *Variable indépendante*. Variable que l'on considère à chaque instant comme donnée. *Variable dépendante*. Grandeur variable dont l'état dépend de l'état des variables indépendantes auxquelles elle est liée : *En mécanique, la variable indépendante est le temps écoulé; les variables dépendantes sont la vitesse du mobile, les éléments de sa position actuelle, etc.*

— Bot. *Corolle variable*. Corolle des syncorées susceptible de se présenter sous diverses formes.

— s. m. Physiq. Degré du baromètre qui indique un temps variable : *Le baromètre est au variable*.

— Syn. *Variable, changeant, inconstant, etc.* V. CHANGEANT.

— **Encycl.** Mathém. Le développement d'un phénomène quelconque consiste dans la variation de certaines grandeurs. Les lois du phénomène sont les relations entre ces grandeurs variables, les unes causes, les autres effets. Les grandeurs considérées comme causes sont les *variables indépendantes*; celles qui sont considérées comme effets sont les *variables dépendantes* ou *fonctions*.

— *Changement de variables indépendantes*. Il arrive souvent qu'après avoir formulé les conditions d'une question on sente la nécessité, soit pour simplifier les calculs, soit pour simplifier la question elle-même, de prendre pour *variables indépendantes*, c'est-à-dire pour données, de nouvelles *variables* liées aux précédentes et aux inconnues primitives, en changeant d'ailleurs en même temps ou en conservant les inconnues.

Si les *variables* anciennes, soit dépendantes soit indépendantes, n'entraient dans les équations primitives que par leurs valeurs finies, et que l'on obtient aussi en quantités finies les équations qui lieraient les nouvelles *variables* aux anciennes, la transformation se réduirait à la recherche de ces nouvelles équations et à l'élimination d'un nombre de *variables* égal aux nouvelles équations introduites.

Mais en général les équations que l'on est amené à considérer sont des équations différentielles et la transformation alors dépend d'une théorie spéciale.

Il convient au reste de distinguer les quatre cas où les fonctions inconnues ne dépendraient que d'une seule *variable*, où ces fonctions seraient exprimées par des intégrales simples, où elles dépendraient de plusieurs *variables* indépendantes, enfin où elles seraient exprimées par des intégrales multiples.

— *Cas d'une seule variable indépendante*. Quel que soit le nombre des fonctions inconnues, elles doivent être liées à la *variable* indépendante par un nombre égal d'équations dont nous désignerons l'ensemble par (A); d'ailleurs, quel que soit le nombre des nouvelles *variables* que l'on veuille introduire, elles doivent être liées aux précédentes par un pareil nombre d'équations dont nous désignerons l'ensemble par (B). Les équations (A) seront généralement des équations différentielles; quant aux équations (B), elles seront le plus souvent finies, mais elles pourront être aussi différentielles; toutefois, dans ce dernier cas, naturellement, les dérivations n'auront pu être faites que par rapport à la nouvelle *variable* indépendante, sans quoi une nouvelle transformation préalable serait indispensable.

Soient *x* l'ancienne *variable* indépendante, et *y*, *z*, etc., les anciennes *variables* dépen-

dantes; *x'* la nouvelle *variable* indépendante et *y'*, *z'*, etc., de nouvelles *variables* dépendantes, introduites à dessein dans la question ou dont on n'aura pas pu se débarrasser: les équations (A) contiendront les dérivées des divers ordres de *y*, *z*, etc. par rapport à *x*, tandis que les équations (B) contiendront les dérivées de *x*, *y*, *z*, ..., *y'*, *z'*, ..., par rapport à *x'*.

La question serait de remplacer les équations (A) par un autre système (A') où n'entrassent plus que les dérivées de *x*, *y*, *z*, ..., par rapport à *x'*, car alors les équations (A') et (B) réunies deviendraient celles du problème.

La question ainsi posée, exige un éclaircissement préalable important: en effet, une équation différentielle de l'ordre *m* étant une relation entre (*m* + 1) états consécutifs d'un phénomène, équidistants par rapport à la *variable* indépendante, on se demande tout d'abord comment il peut être possible de la transformer en une relation entre (*m* + 1) états consécutifs du même phénomène, mais équidistants par rapport à une nouvelle *variable* indépendante; car les nouveaux états considérés ne seront plus les mêmes que les anciens. V. CALCUL DIFFÉRENTIEL.

La réponse à cette question préjudicielle est facile: et d'abord, puisque les équations différentielles déterminent les équations finies correspondantes, il est bien clair que la transformation serait possible, au moins après l'intégration; mais, pour la concevoir précédant cette intégration, il suffira d'observer qu'elle se fera naturellement sous la condition des mêmes erreurs permises qui facilitent l'établissement de toute équation différentielle, c'est-à-dire que dans chaque équation écrite on négligera les termes d'ordre supérieur à celui des termes conservés.

Cela posé, occupons-nous en particulier d'exprimer les dérivées des divers ordres par rapport à l'ancienne *variable* indépendante *x* de l'une des fonctions, *y* par exemple, au moyen des dérivées des mêmes ordres de *x* et de *y* par rapport à la nouvelle *variable* indépendante *x'*.

On a identiquement

$$\frac{dy}{dx} = \left(\frac{dy}{dx'} \right) \left(\frac{dx'}{dx} \right);$$

en dérivant les deux membres de cette équation par rapport à *x'*, on trouve d'une part

$$\frac{d^2y}{dx^2} = \frac{d^2y}{dx' dx'} \frac{dx'}{dx} + \frac{dy}{dx'} \frac{d^2x'}{dx^2};$$

et de l'autre

$$\frac{d^2y}{dx^2} = \frac{d^2y}{dx'^2} \left(\frac{dx'}{dx} \right)^2 + \frac{dy}{dx'} \left(\frac{d^2x'}{dx^2} \right);$$

en égalant ces deux dérivées, il vient

$$\frac{d^2y}{dx^2} = \frac{d^2y}{dx'^2} \frac{dx'}{dx} + \frac{dy}{dx'} \frac{d^2x'}{dx^2};$$

En dérivant de même cette nouvelle équation par rapport à *x'*, on trouverait l'expression de

$$\frac{d^3y}{dx^3}$$

en fonction de

$$\frac{d^3y}{dx'^3} \text{ et de } \frac{d^2y}{dx'^2};$$

et on pourrait continuer ainsi indéfiniment.

Les dérivées de *y*, *z*, etc., par rapport à *x* étant ainsi exprimées en fonction des dérivées de *x*, *y*, *z*, etc., par rapport à *x'*, il ne restera qu'à les substituer dans les équations (A) pour avoir les équations (A').

— *Cas où la fonction est exprimée par une intégrale*. La transformation, dans ce cas, ne saurait être avantageuse qu'autant que l'ancienne *variable* indépendante serait donnée en fonction explicite de la nouvelle. Soit donc la fonction

$$y = \int_{x_0}^x f(x) dx$$

et supposons que *x* soit exprimé par $\varphi(x')$; l'équation

$$x = \varphi(x')$$

donnera

$$dx = \varphi'(x') dx',$$

et il est clair que la fonction *y* pourra être représentée par

$$\int_{x_0}^{x'} f(\varphi(x')) \varphi'(x') dx'$$

pourvu que x_0 corresponde à x_0 , puisque tous les éléments de cette nouvelle intégrale seront respectivement égaux à ceux de l'ancienne.

Si l'ancienne limite supérieure *x* était numérique, il faudrait naturellement que la nouvelle *x'* lui correspondît.

— *Cas de plusieurs variables indépendantes*. Supposons, pour simplifier, que la question ne comporte qu'une seule inconnue *x* fonction de deux *variables* indépendantes *x* et *y*, c'est-à-dire qu'on n'ait qu'une équation (A) entre *x*, *y*, *z* et les dérivées partielles de *x* par rapport à *x* et à *y*, et qu'il s'agisse d'introduire deux nouvelles *variables* indépendantes *x'* et *y'*, ce qui supposera qu'on ait donné deux équations (B) entre *x*, *y*, *z*, *x'* et *y'*.

La différentielle partielle de *x* par rapport à *x* coïncidera avec la différentielle totale de *x* par rapport à *x'* et à *y'*, si l'on suppose que les accroissements attribués à *x'* et à *y'*, qui sont des fonctions de *x* et de *y*, ne soient que les différentielles partielles de ces fonctions par rapport à *x*; on a donc identiquement

$$\frac{dx}{dx} = \frac{dx}{dx'} \frac{dx'}{dx} + \frac{dx}{dy'} \frac{dy'}{dx}$$

et de même

$$\frac{dx}{dy} = \frac{dx}{dx'} \frac{dx'}{dy} + \frac{dx}{dy'} \frac{dy'}{dy}.$$

D'un autre côté, les équations (B), que, pour plus de simplicité, nous supposons ne pas contenir *z*, dérivées successivement par rapport à *x* et par rapport à *y*, donneront quatre équations, d'où l'on pourra tirer

$$\frac{dx'}{dx} \frac{dy'}{dy} \frac{dx'}{dy} \text{ et } \frac{dy'}{dy}.$$

en fonction de *x*, *y*, *x'*, *y'*; en substituant deux de ces valeurs dans les formules précédentes, on aura les valeurs des dérivées partielles

$$\frac{dx}{dx'} \text{ et } \frac{dx}{dy'}$$

en fonction de

$$\frac{dx}{dx'}, \frac{dx}{dy'}, x, y, x', y'.$$

Si l'équation différentielle proposée entre *x*, *x'* et *y* n'était que du premier ordre, il suffirait d'y substituer à

$$\frac{dx}{dx'} \text{ et } \frac{dx}{dy'}$$

les valeurs qu'on vient d'enseigner à trouver pour avoir effectué la transformation.

Si l'équation proposée était du second ordre, il faudrait calculer

$$\frac{d^2x}{dx'^2} \frac{dx'}{dx} \text{ et } \frac{d^2x}{dy'^2} \frac{dy'}{dx}$$

ce qui se ferait en dérivant les équations

$$\frac{dx}{dx'} = \frac{dx}{dx'} \frac{dx'}{dx} + \frac{dx}{dy'} \frac{dy'}{dx}$$

et

$$\frac{dx}{dy} = \frac{dx}{dx'} \frac{dx'}{dy} + \frac{dx}{dy'} \frac{dy'}{dy},$$

et se servant de nouveau des équations B. On trouverait par exemple

$$\frac{d^2x}{dx'^2} \frac{dx'}{dx}$$

en dérivant l'équation

$$\frac{dx}{dx'} = \frac{dx}{dx'} \frac{dx'}{dx} + \frac{dx}{dy'} \frac{dy'}{dx}$$

par rapport à *y*, ce qui donnerait

$$\frac{d^2x}{dx'^2} \frac{dx'}{dx} = \frac{d^2x}{dx'^2} \frac{dx'}{dx} \frac{dx'}{dy} + \frac{d^2x}{dx' dy'} \frac{dx'}{dy} \frac{dy'}{dx} + \frac{dx}{dx'} \frac{d^2x'}{dx^2} \frac{dx'}{dy} + \frac{dx}{dy'} \frac{d^2x'}{dy^2} \frac{dy'}{dy} + \frac{d^2x}{dy'^2} \frac{dy'}{dx} \frac{dy'}{dy} + \frac{dx}{dy'} \frac{d^2x'}{dy^2} \frac{dy'}{dy}.$$

— *Cas où la fonction est exprimée par une intégrale multiple*. Ce cas, beaucoup plus difficile, a été complètement traité par Jacob. Nous croyons devoir nous borner à donner le résultat, en renvoyant le lecteur aux ouvrages de ce géomètre.

S'il s'agit d'une fonction *z* définie par une intégrale double

$$z = \iint F(x, y) dx dy,$$

après avoir remplacé, dans *F*, *x* et *y* par leurs valeurs en fonction de *x'* et *y'*, il faudra diviser le résultat par

$$\frac{dx' dy'}{dx dy} = \frac{dx' dy'}{dy dx}.$$

On pourra donc poser, en supposant que $F(x, y)$ soit devenu $F_1(x', y')$ par suite des substitutions :

$$z = \iint F_1(x', y') \frac{dx' dy'}{dx dy} = \frac{dx' dy'}{dy dx}.$$

VARIANT, ANTE adj. (va-ri-an, ante — rad. *varier*). Qui varie, qui change fréquemment : *Une humeur variante. Un homme variante.* Il Peu usité.

VARIANTE s. f. (va-ri-an-te — rad. *varier*). Leçon, texte différent des autres leçons, des autres textes : *Il y a des variantes sur ce passage. La Bible a un grand nombre de variantes. Quelques variantes d'orthographe s'établirent dans les divers exemplaires du Coran.* (Renan.)

— Hist. nat. Variété produite par une cause accidentelle, comme le climat, le sol ou la culture.

— s. f. pl. Comm. Produits végétaux de nature diverse conservés ensemble en flacon dans du vinaigre, pour servir de condiment.

— Pêche. Courtine qu'on change souvent de place.

— Encycl. Littér. La première cause des variantes fut les corrections mêmes que firent les auteurs. Cicéron, dans une de ses lettres, prie Atticus d'employer trois de ses copistes à effacer un mot dans le plaidoyer *Pour Ligarius*. Ailleurs il dit : « Vous lisez mon traité, et je vous en suis bien reconnaissant ; je le serai encore davantage si, non-seulement dans vos exemplaires, mais dans ceux des autres, vous voulez remplacer le nom d'Eupolis par celui d'Aristophane. » On conçoit que de simples corrections ne devaient offrir aucune difficulté, puisqu'on avait le moyen d'effacer la première écriture et d'employer une seconde fois cette même feuille comme si elle n'eût jamais servi. « S'il était toujours facile, dit M. Géraud dans son *Essai sur les livres dans l'antiquité*, de corriger, au gré de l'auteur, tous les exemplaires de son livre qui restaient en magasin, il était difficile de faire participer à ces améliorations successives les copies déjà vendues, surtout celles qui avaient été expédiées au loin. Il y avait donc une certaine diversité entre les différents exemplaires d'une même édition, et c'est dans cette diversité qu'ont pris naissance les variantes recueillies par les érudits des temps modernes dans les anciens manuscrits qui nous restent d'un même ouvrage. »

Les corrections faites par les auteurs sont loin d'être la seule cause des variantes. Elles proviennent aussi des altérations et des modifications de tout genre qui ont été involontairement ou volontairement introduites dans les manuscrits à diverses époques. Les bons copistes furent rares dans l'antiquité comme au moyen âge. Déjà, du temps de Strabon, les manuscrits qui se vendaient à Rome et à Alexandrie étaient très-incorrigibles. Les copistes qui vinrent plus tard ajoutèrent des fautes à celles de leurs devanciers. D'un autre côté, les critiques, lorsqu'ils ne parvenaient pas à entendre un passage tel que le donnaient les manuscrits, se permettaient des corrections dans le texte. Les livres des copistes et les travaux des commentateurs ont été deux sources intarissables de variantes. La passion religieuse a été une autre source non moins abondante ; aussi sont-elles très-nombreuses dans les livres sacrés. Joseph de Maistre reconnaît lui-même, dans son ouvrage *Du pape*, combien les chrétiens des premiers siècles étaient peu scrupuleux à cet égard. « De ce vague, dit-il, qui régnait dans les signes cursifs, ainsi que du défaut de morale et de délicatesse sur le respect dû aux Ecritures, naissait une immense tentation de falsifier les Ecritures ; et cette facilité était portée au comble par le matériel même de l'écriture ; car, si l'on écrivait sur la peau, *in membranis*, c'était pire encore. tant il était aisé de ratisser et d'effacer. » Si la fraude s'opérait au loin, en Afrique, par exemple, ou au fond de l'Asie, il n'était pas possible qu'on s'en aperçût immédiatement en Italie, en Grèce ou dans les Gaules. Il en résultait que les manuscrits contenant la fraude, coupés plus tard à ceux où elle n'était pas, pouvaient donner lieu, non à une rectification certaine, mais à des variantes au milieu desquelles le texte vrai a été souvent bien difficile à démêler.

On nomme aussi *variantes* les changements qu'un écrivain apporte dans une œuvre qu'il a déjà publiée, quand il la fait imprimer de nouveau. Ainsi, dans l'*Andromaque* de Racine, Hermione dit :

L'ai-je vu s'attendrir, se troubler un moment ?

Le poète lui faisait dire, dans les éditions antérieures :

Ai-je vu ses regards se troubler un moment ?

ou encore :

L'ai-je vu se troubler et me plaindre un moment ?

Ailleurs, la même Hermione dit à Pyrrhus : Vous venez de mon front observer la pâleur, Pour aller dans ses bras rire de ma douleur.

Le poète avait mis d'abord :

Votre grand cœur, sans doute, attend après mes

pleurs,

Pour aller dans ses bras jouir de mes douleurs.

Dans *Athalie*, les vers si connus d'Abner :

Pour vous perdre il n'est point de ressorts qu'il

[n'invente ;

[vante,

étaient dans la première édition :

Pour vous perdre il n'est point de ressorts qu'il ne

[joue ;

Quelquefois il vous plaint, souvent même il vous

[joue.

La première édition du *Don Juan* de Molière contient plusieurs mots qui n'ont pas été reproduits dans les suivantes. Par exemple, lorsque don Juan dit à Sganarelle : « Je crois que deux et deux sont quatre, et que quatre et quatre sont huit. » Sganarelle répondait : « La belle croyance et les beaux

xv.

articles de foi que voilà ! » Les éditions postérieures ont réduit la phrase à ces mots : « La belle croyance que voilà ! » On trouvera, au contraire, dans d'autres pièces des membres de phrase que ne présentent pas les premières éditions. Ainsi, dans l'*Amour médecin*, M. Filerin, recommandant à ses confrères de ne pas se quereller devant les hommes qui croient à la médecine, termine en ces termes, suivant la première édition : « N'allons pas détruire sottement les heureuses préventions d'une erreur qui donne du pain à tant de personnes. » Molière, ne jugeant pas le trait suffisant, a ensuite complété ainsi cette phrase : « N'allons point détruire sottement les heureuses préventions d'une erreur qui donne du pain à tant de personnes et, de l'argent de ceux que nous mettons en terre, nous fait élever de tous côtés de beaux héritages. » La plupart de nos meilleurs écrivains ont modifié par des variantes quelques passages de leurs œuvres. Voltaire, en particulier, ne les a pas épargnées. On n'a qu'à ouvrir l'édition de Beauchot, qui les a recueillies avec soin, pour en trouver de très-nombreuses dans ses écrits en prose ou en vers.

VARIATION s. f. (va-ri-a-si-on — lat. *variatio* ; de *variare*, varier ; rad. *varius*, varié). Changement plus ou moins fréquent : *Le cœur est aussi sujet aux variations que le visage*. (La Beaumelle.)

— Théol. Changement de doctrine.

— Gramm. Changement dont sont susceptibles les mots variables.

— Mus. Broderies vocales ou instrumentales, composées sur un thème donné : *Variations pour flûte, pour piano. Les Variations de Rode*.

— Mathém. Accroissement ordinairement virtuel d'une variable : *Calcul des variations*.

— Astron. Nom donné à certaines inégalités du mouvement de la lune.

— Physiq. et mar. Changement qui survient, pour une cause quelconque, dans la direction de l'aiguille de la boussole, et qui fait varier sa déclinaison. « *Compass de variation*, Grande boussole qui sert à déterminer la variation du compas, par l'observation des astres à l'horizon. »

— Hist. nat. Modification peu importante et passagère qui se produit chez un animal ou sur une plante, par l'action de causes accidentelles : *Il n'existe pas de limite précise entre les variations et les variétés*. (P. Duchartre.) *Les races sont elles-mêmes soumises aux variations*. (Bosc.)

— Syn. *Variation*, *changement*, *innovation*, etc. V. **CHANGEMENT**.

Encycl. Théol. Bossuet a retracé l'histoire des variations qui sont arrivées dans la doctrine protestante. Cet ouvrage a été reçu avec joie par les catholiques, et il faut reconnaître qu'on ne peut le lire sans être frappé de l'inconstance que les protestants ont montrée dans leurs croyances. Mais il y aurait un ouvrage certainement aussi curieux et peut-être plus volumineux à faire sur l'histoire des variations de la doctrine catholique, et il est à présumer que cet ouvrage trouverait moins de partisans parmi nos théologiens que le livre de Bossuet. Il existe un ouvrage de Basnage, intitulé *L'Histoire de l'Eglise* (2 vol. in-fol.), dans lequel les changements divers effectués dans la religion chrétienne sont exposés et jugés. Mais ces livres ont eu le tort d'attaquer, non pas les dogmes de la religion chrétienne, qui se contredisent, mais les opinions émises par quelques Pères de l'Eglise. Pour convaincre l'Eglise romaine de ses variations, il faudrait alléguer les décisions contradictoires émises par des conciles généraux sur le même dogme de foi. Il faudrait montrer que les Pères qui ont eu des sentiments différents de ceux que l'on suit aujourd'hui les ont proposés comme des dogmes de foi, dont il était interdit de s'écarter. Il serait facile de prouver que certains points de doctrine, adoptés aujourd'hui dans l'Eglise catholique comme articles de foi, sont contraires au sentiment unanime des Pères. C'est ce qu'aucun protestant n'a eu l'idée d'entreprendre. Ils ont cherché seulement, comme Basnage, à mettre en opposition les sentiments particuliers de deux ou trois Pères de l'Eglise ; mais ces sentiments particuliers ne constituent ni une décision, ni une tradition, ni un dogme, surtout quand ils sont contraires à celui de plusieurs autres docteurs également respectables. C'est dans les dogmes eux-mêmes, dans les transformations des anciens et dans l'établissement des nouveaux, auxquels personne n'avait songé d'abord, qu'il faudrait rechercher l'histoire intéressante de ces variations. Ainsi a fait Bossuet, et c'est son exemple qu'il faudrait suivre, au lieu de discuter des opinions isolées. Pour lui emprunter un exemple, voici un de ses raisonnements : lorsque les luthériens présentèrent leur confession de foi à la diète d'Augsbourg, ou ils croyaient que la doctrine qui y était exposée était la vraie doctrine du Christ, ou ils ne le croyaient pas ; s'ils le croyaient, tous les changements qui ont été faits dans cette confession de foi ont été autant de variations dans la foi ; s'ils ne le croyaient pas, ils commettaient une imposture en présentant cette doctrine comme un juste sujet de se séparer de l'Eglise romaine.

Il est évident que le raisonnement de Bossuet est très-logique ; mais le même argument pouvait être employé contre les catholiques, car il est impossible de trouver une religion dans laquelle il ne se soit pas fait de changements contradictoires causés par la nécessité des circonstances et par le progrès de la civilisation.

— Mathém. *Calcul des variations*. V. **CALCUL**.

— Mus. Etant donné un air, un motif, un chant quelconque, on peut en orner le dessin de diverses façons, y introduire des agréments, changer le rythme ou même la mesure, intercaler des doubles notes, des trilles, des octaves, des *gruppetti*, des broderies de toutes sortes ; ces modifications constituent ce qu'on appelle des *variations*. Pourvu qu'à travers toutes ces broderies l'oreille puisse toujours reconnaître soit le fond de l'air qui sert de thème, soit l'harmonie qui le caractérise, l'œuvre est réussie ; on peut même faire plusieurs variations sur le même thème en faisant en sorte que chacune d'elles possède un caractère particulier, original, nettement tranché, différent des autres, afin que les différences existant entre chacune d'elles soutiennent l'attention de l'auditeur et ne lui inspirent ni la fatigue ni l'ennui qui pourrait causer la monotonie.

Il fut un temps où le public était littéralement assassiné de variations, et la raison en est qu'un compositeur médiocre peut ainsi, jusqu'à un certain point et sans faire de frais d'imagination, donner le change sur son peu de valeur et se poser en maître. « Un musicien, dit Castil-Blaze, est-il hors d'état de composer un morceau d'exécution, il a recours aux variations, qui ne demandent aucun frais d'imagination. Il s'empare du motif inventé par un autre et lui fait subir toutes les métamorphoses d'usage. Ce sont d'abord de simples croches, des triollets, puis des arpegges, des syncopes, des octaves, sans oublier l'adagio dans le mode relatif et le *tempo di poco*. Avec des doigts et un peu de goût, un instrumentiste remplira tous ces cadres en suivant les modèles donnés. Plusieurs se bornent à ce genre facile. Si le nombre prodigieux des airs variés qu'ils publient n'est pas la preuve de leur fécondité, elle l'est du moins de la patience de ceux qui les jouent. Il est tel musicien, déterminé fabricant de variations, dont on dira un jour, en parodiant les vers de Voltaire sur l'abbé Trublet : Il variait, variait, variait... »

Quoique ce genre de composition soit un genre secondaire, il possède pour quelques rares amateurs un charme particulier. Lorsque des artistes de génie, ou seulement de talent, se sont lancés dans cet ordre d'idées, ils ont, comme dans tout autre, créé des chefs-d'œuvre. Mozart a écrit d'admirables variations sur l'air : *Ahl vous dirai-je, maman*, et Beethoven sur un grand nombre de thèmes : sur un air de son ballet de *Prométhée*, sur un air de la *Flûte enchantée* de Mozart, sur une valse de Diabelli, sur un air des *Noëces de Figaro* de Mozart, sur un air du *Petit chaperon de Dindorf*, sur deux airs de la *Moltara* de Paisiello : *Quant è più bello et Nel cor più non mi sento* ; sur un air du ballet russe la *Fille des bois*, sur un air du *Judas Macchabée* de Handel, sur un air de *Richard Cœur de Lion* de Grétry : *Une fièvre brûlante* ; sur un air de *Falstaff* de Salvi : *La Stessa, la stessa* ; sur un air du *Sacrifice interrompu* de Winter : *Enfant, veux-tu dormir tranquille ?* sur un air de *Soltman II* de Sussmayer : *Plaisanter et badiner* ; sur l'air *Vieni amore de Rossini*, sur le *God save the king*, sur le *Rule Britannia*, etc.

Plusieurs musiciens distingués ont écrit aussi de jolies variations pour tel ou tel instrument, soit sur des airs connus, soit sur des motifs originaux. Nous citerons, pour le violon, Baillot, Rode, Rodolphe Kreutzer, Lafont, Habeneck, MM. Charles de Bériot, Léonard, Henri Vieuxtemps, Alard, Robbe-rechts ; pour la flûte, Devienne, Tulou, Berbiguier, Rénussar ; pour la clarinette, Berr, Klose ; pour le hautbois, Verroust ; pour le cor, Meugal ; pour le piston, Forestier, Arban, etc. Quant à ce qui concerne le piano, le nombre des variations écrites pour cet instrument est incalculable, et il n'est peut-être pas un pianiste qui n'en ait produit plusieurs centaines.

Certains grands compositeurs dramatiques ont parfois intercalé dans un opéra un air populaire, qu'ils rajeunissaient à l'aide de variations vocales et à l'aide duquel ils émerveillaient le public. Nous signalerons particulièrement les variations sur l'air : *Au clair de la lune*, placées par Boieldieu dans les *Voitures versées* ; celles sur : *Ahl vous dirai-je, maman*, qu'Adolphe Adam a introduites dans le *Toréador*. M. Ambroise Thomas, dans le *Roman d'Elvire*, a fait également des variations sur l'air de Paisiello : *Nel cor più non mi sento*, et M. Ferdinand Poise, dans le *Corricolo*, sur l'air : *Il pleut, il pleut, bergère*.

Variations des Eglises protestantes (HISTOIRE DES), par Bossuet (1688, 2 vol. in-8°). Ce traité célèbre, composé par l'évêque de Meaux dans toute sa maturité et lorsqu'il était déjà parvenu à l'apogée de sa réputation, se compose de quinze livres et d'une préface qui en offre le résumé. L'auteur y montre un rare talent dans la polémique et la controverse ; il n'a pas écrit de livre où

l'argumentation soit plus serrée et plus pressante. L'occasion de cet ouvrage fut, suivant l'abbé Ledieu, le reproche de variation qu'un ministre protestant avait fait à Bossuet à l'occasion de son *Exposition de la foi catholique*. Bossuet, renvoyant ce reproche aux protestants, entreprit de leur démontrer comment s'est formée leur religion ; avec combien de variations et quelle inconstance leurs confessions de foi ont été dressées ; comment ils se sont séparés, premièrement de nous, et puis entre eux ; par combien de subtilités, de détours et d'équivoques, ils ont tâché de réparer leurs divisions, et de rassembler les membres épars de leur réforme désunie. « Dans l'*Histoire des variations*, Bossuet s'appuie constamment sur les faits les plus certains et sur les actes les plus authentiques. »

« D'aller faire le neutre et l'indifférent, dit-il, à cause que j'écris une histoire ou de dissimuler qui je suis quand tout le monde le sait et que j'en fais gloire, ce serait faire au lecteur une illusion trop grossière. Mais avec cet aveu sincère, je maintiens aux protestants qu'ils ne peuvent me refuser leur croyance, et qu'ils ne liront jamais nulle histoire, quelle qu'elle soit, plus indubitable que celle-ci, puisque dans ce que j'ai à dire contre leurs églises et leurs auteurs, je ne raconterai rien qui ne soit prouvé clairement par leurs propres témoignages. »

Suivant Bossuet, il existe deux causes de l'instabilité qu'on remarque dans les doctrines protestantes. L'une a sa source dans l'activité de l'esprit humain, qui travaille sur lui-même sans trêve et sans repos ; l'autre est dans la différence qu'il y a entre ce que Dieu fait et ce que font les hommes. « La vérité catholique, venue de Dieu, a d'abord sa perfection ; l'hérésie, faible production de l'esprit humain, ne se peut faire que par pièces mal assorties. Pendant qu'on veut renverser, contre le précepte du sage, les anciennes bornes posées par nos pères et réformer la doctrine une fois reçue par les fidèles, et qu'on s'engage, sans bien pénétrer toutes les suites de ce qu'on avance, ce qu'une fausse leur avait fait hasarder dans le commencement se trouve avoir des inconvénients qui obligent les réformateurs à se réformer tous les jours ; de sorte qu'ils ne peuvent dire quand finiront les innovations ni jamais se contenter eux-mêmes. » Dans son *Histoire des variations*, Bossuet néglige systématiquement de s'occuper des opinions personnelles qui se sont produites dans le sein de la Réforme. Il n'entend signaler que les variations collectives, c'est-à-dire symboliques, qu'on trouve dans les documents officiels de chaque grande communion réformée.

Le parti protestant est donc divisé en deux corps principaux, car il est nécessaire de négliger les sectes partielles dont l'existence éphémère n'importe pas aux destinées de la Réforme elle-même. L'un a pour symbole la confession d'Augsbourg et l'autre les sentiments émis par Calvin. Les variations de chacun des deux partis sont une preuve contre l'autre. Par exemple, les calvinistes approuvent les confessions de foi des luthériens, du moins comme n'ayant rien de contraire aux points fondamentaux. Il est vrai qu'on n'en pourrait pas dire autant des luthériens ; quoique parmi les réformés il soit de règle de ne condamner le sens de personne, puisque le libre examen est le premier article du dogme. Il n'y a rien de comparable, suivant Bossuet, à la faiblesse d'une religion où tout flotte ainsi à l'aventure, livré aux caprices du sens individuel.

Pour faire juger pleinement de la Réforme, Bossuet remonte à ses origines, fait l'histoire des vaudes, des albigeois, de Wiglef et de Jean Hus. Ce sont les ancêtres de Luther et de Calvin ; à certains égards, ils expliquent les systèmes du xve siècle, qui ne sont que quelques fois la reprise en sous-œuvre de systèmes antérieurs dont l'application sociale avait échoué. L'*Histoire des variations* a deux côtés distincts. D'une part, elle est une histoire du dogme réformé et du dogme catholique mis en présence. Bossuet y déploie une science immense. On s'est évertué depuis le xviie siècle à mettre son érudition en défaut sans y parvenir. Il sait les événements publics ; il a étudié la vie, les mœurs et la tournure d'esprit de chacun des personnages dont il s'occupe. Il démêle les causes pour ainsi dire organiques de leurs opinions, sait pour quoi ils ont pensé de telle manière et non point de telle autre. Il connaît encore mieux la filiation des systèmes, leurs liens secrets de parenté, ce qui les identifie ou les sépare, ce qui est l'attribut essentiel d'un esprit éminemment philosophique. D'autre part, les qualités littéraires de l'ouvrage étaient faites pour lui attirer un succès qui ne lui a pas manqué. Ce n'est pas un récit sec et décharné de choses de l'autre monde, comme les théologiens ont coutume d'en faire. Bossuet décrit une plante, avec une curiosité souvent indiscrète, mais pittoresque, souvent animée d'un souffle qu'on ne rencontre point ailleurs. Il fait aussi des portraits dont plusieurs sont restés des modèles d'éloquence. Ceux de Luther et Calvin valent celui de Cromwell dans l'*Oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre*.

A l'époque où parut l'*Histoire des variations*, l'argument tiré de l'immuabilité et de la perpétuité de la foi catholique pouvait avoir quelque force contre le protestantisme,

qui n'osait encore avouer son principe, le libre examen, ni regarder ses variations comme sa force, comme le produit et le signe de sa vitalité. Bossuet triomphe du protestantisme au point de vue théologique; mais la portée politique et philosophique de la Réforme lui échappe. Il montre très-bien qu'il est avec la tradition, l'unité, l'autorité; il ne semble pas s'apercevoir que ce sont précisément la tradition, l'unité, l'autorité qui sont et seront de plus en plus en question. « Le côté théologique de ce grand différend, dit M. Nisard, en a voilé à Bossuet le côté politique... Ainsi l'esprit de nouveauté religieuse, son orgueil, sa mobilité, ses contradictions, qui s'offrent si souvent à son bon sens, dans la suite de l'établissement du protestantisme l'ont empêché de voir l'esprit d'indépendance des peuples, non-seulement à l'égard de l'étranger, mais dans l'intérieur à l'égard du souverain. Ainsi toute cette turbulence théologique, dont il a fait si bon marché, lui dérobaient le progrès lent, mais sûr et durable que faisaient, sous l'influence de l'esprit d'examen, la science des gouvernements et la civilisation. » Au point de vue de la forme on doit dire, avec M. Villemain, de l'*Histoire des variations* « que c'est le chef-d'œuvre de la méthode parfaite et de la parole précise et simple dans l'orateur qui a le plus d'enthousiasme et de génie. »

Le protestant Basnage ayant critiqué l'ouvrage de Bossuet, celui-ci répondit par la *Défense de l'Histoire des variations* (1691), qui a été traduite en latin et en italien (1710 et 1733).

Variation des animaux et des plantes sous l'action de la domestication (DE LA), ouvrage scientifique de Charles Darwin, traduit en français, en 1889, par J. Moulinié. On connaît la révolution qu'a causée dans le domaine des sciences organiques le premier livre de Darwin *Sur l'Origine des espèces*; dans la préface, il annonçait plusieurs suppléments destinés à faire connaître les documents, à utiliser les matériaux amassés par lui dans un voyage de plusieurs années autour du globe, et dans un travail silencieux, mais opiniâtre de plus de vingt ans. Le traité *De la variation des animaux domestiques et des plantes cultivées* est le premier des suppléments annoncés. Pour qui veut bien connaître sérieusement le darwinisme, il forme plutôt une introduction qu'un supplément. Il traite à fond la question de la production des variétés et des races par la domestication, de la sélection artificielle et humaine. Voici en quels termes Darwin en expose lui-même l'objet et les matières :

« Je traiterai dans ce volume, aussi complètement que me le permettent les matériaux dont je dispose, de la variation sous l'influence de la domestication. Nous pouvons ainsi espérer jeter quelque lumière sur les causes de la variabilité, sur les lois qui la régissent et sur l'étendue des changements dont les animaux domestiques sont susceptibles. Nous y apprendrons quelque chose sur les lois de l'hérédité, sur les effets du croisement de races différentes, sur cette stérilité qui survient fréquemment lorsqu'on enlève les êtres organisés à leurs conditions vitales naturelles, et aussi lorsqu'on les soumet à des croisements consanguins trop répétés. Nous verrons dans cette étude l'importance capitale du principe de sélection. Bien que l'homme ne cause pas la variabilité et ne puisse même l'empêcher, il peut, en triant, conservant et accumulant comme il lui semble bon les variations que lui offre la nature, produire un grand résultat. Il peut exercer la sélection méthodiquement et intentionnellement; elle peut aussi agir à son insu et sans sa volonté. En choisissant et conservant chaque variation successive avec le but déterminé d'améliorer et de modifier une race d'après une idée préconçue, et en accumulant ainsi des variations, souvent assez légères pour échapper à un œil inexercé, l'homme a pu effectuer des changements et des améliorations étonnantes. Il est également très-manifeste que l'homme, sans avoir l'intention d'améliorer une race, peut y introduire lentement, mais sûrement, des modifications importantes par le seul fait qu'il réserve dans chaque génération les individus qui ont pour lui le plus de valeur, en détruisant ceux qui en ont moins. La volonté de l'homme entrant ainsi en jeu, nous pouvons concevoir pourquoi les races qu'il a produites témoignent d'une adaptation à ses besoins et à ses plaisirs; et pourquoi les races, soit d'animaux domestiques, soit de plantes cultivées, présentent souvent, comparées aux espèces naturelles, des caractères anomaux ou monstrueux; c'est parce qu'elles ont été, en effet, modifiées non pour leur propre avantage, mais en vue de celui de l'homme. »

D'après la doctrine darwinienne, le monde organisé actuel nous offre partout les effets accumulés de petites forces agissant lentement, modifiant sans cesse la matière organique et plastique dans les moules qu'elle remplit, dans les formes qu'elle revêt; effets accumulés par un nombre considérable d'individus, par des séries continues de générations à travers les siècles; et devant nous se dresse la tâche de poursuivre les effets de forces variées dans leurs moindres manifestations, de saisir le point où la divergence surgit, où l'effet, minime d'abord, se

manifeste pour la première fois. « Il a fallu, des milliers de siècles, disait un chimiste, pour que les eaux atmosphériques, si faiblement acidulées par la présence de l'acide carbonique, aient pu pénétrer les basaltes et les altérer jusqu'à une certaine profondeur. Ma vie ne suffirait point pour observer sur les colonnes basaltiques les progrès de cette altération; pour pouvoir les étudier, je dois accumuler les effets en augmentant les points d'attaque et en renforçant l'acide. Ce que la nature produit pendant un laps incalculable de temps avec un dix-millième d'acide carbonique dissous dans l'eau et à une température ordinaire, je l'obtiens en pulvérisant mon basalte, et en l'attaquant à une température plus élevée par une solution acide plus forte. Je ne fais ainsi qu'accumuler les effets naturels, en les augmentant dans mon laboratoire. » L'éleveur, suivant Darwin, n'agit pas autrement. N'est pas éleveur qui veut. On peut acquérir assez de connaissances et d'expérience pour maintenir des races; mais pour créer une race nouvelle, pour la développer dans ses caractères essentiels et dérivés, il faut avoir ce coup d'œil qui distingue la moindre nuance dans la conformation de l'individu naissant, et cette qualité divina-trice qui entrevoit d'avance les modifications auxquelles ces variations donneront lieu, quand elles auront été accumulées dans une série de générations choisies et triées dans ce but.

Or, que font ces mouleurs de la matière organique, sinon accumuler les petits effets qui peuvent se produire dans la nature, augmenter leur puissance par un choix judicieux des individus qu'on unit dans un but déterminé et non pas au hasard des instincts comme le fait la nature. On écarte ainsi les causes contraires qui pourraient anéantir de nouveau les effets obtenus. Nul doute que l'éleveur ne puisse employer que des forces naturelles; nul doute que ces forces n'agissent de même sans l'intervention calculée de l'homme; mais nul doute aussi, qu'au milieu des chocs entre-croisés donnés et reçus pendant le combat incessant pour la vie, les effets produits ne soient plus souvent anéantis que conservés. En considérant attentivement le règne animal et végétal, nous constatons en effet que la variation dans l'hérédité est la règle; que chaque individu porte avec lui la variation, qu'aucun ne ressemble à l'autre jusqu'au moindre détail. Mais les variations légères et souvent à peine appréciables que présentent les premiers individus périssent le plus souvent sans donner naissance à une lignée, parce qu'elles vont se fondre de nouveau dans le réservoir commun de l'espèce. On peut donc dire que le germe d'une variété, d'une race, se trouve dans chaque individu, que chacun de ces germes peut se développer. S'ils ne se développent pas; c'est que des forces contraires les anéantissent.

Les conclusions générales de Darwin sur les causes et les lois de la variation peuvent se résumer dans les observations suivantes : Les changements dans les conditions ont une tendance spéciale à rendre plus ou moins impuissants les organes reproducteurs; d'où ceux-ci paraissent souvent en défaut quant à la transmission fidèle des caractères des parents. Ils agissent ainsi sur l'organisation d'une manière définie et directe, en sorte que la plupart des individus de la même espèce qui s'y trouvent exposés se modifient d'une manière semblable; mais nous ne pouvons que rarement dire pourquoi telle ou telle partie est affectée plutôt que telle autre. Toutefois, dans la plupart des cas, l'action directe des changements des conditions, à côté de la variabilité qu'ils causent indirectement par leur influence sur les organes reproducteurs, a ordinairement pour résultat des modifications non définies, à peu près de la même manière que l'exposition au froid ou l'absorption d'un même poison peuvent affecter différemment des individus divers. Nous avons lieu de croire qu'un excès habituel d'aliments très-nutritifs, ou simplement les excès relatifs à l'usage de l'organisation par l'exercice, est une cause tout particulièrement propre à déterminer la variabilité. Lorsque nous considérons les croissances symétriques et complexes que peut provoquer une parcelle infiniment petite du poison d'un gallinsecte, nous devons croire que de légers changements apportés à la nature chimique de la séve ou du sang peuvent entraîner à des modifications extraordinaires de structure.

L'accroissement de l'usage d'un muscle et des parties convexes, ainsi que l'activité augmentée d'une glande ou d'un autre organe, produit une augmentation dans leur volume. L'effet contraire résulte du défaut d'usage. Chez les produits domestiques, les organes deviennent quelquefois rudimentaires par atrophie; mais il est peu probable que ce résultat ait jamais été déterminé par le défaut d'usage seul. Au contraire, chez les espèces naturelles, un grand nombre d'organes paraissent avoir été rendus rudimentaires par le défaut d'usage et par l'action du principe d'économie de croissance. On peut attribuer cette différence entre les races domestiques et les espèces naturelles à ce que le défaut d'usage n'a pu agir sur les premières pendant un temps suffisant, et aussi à ce que leur position les dispense de cette lutte pour l'existence à laquelle sont soumises toutes les espèces à l'état de nature, et dont une

des conséquences est une stricte économie dans le développement de chaque partie du corps. La loi de compensation ou de balancement paraît néanmoins affecter, dans une certaine mesure, même nos productions domestiques.

Il ne faut point exagérer l'importance de l'action définie que peuvent exercer les changements de conditions ou les effets de l'usage et du défaut d'usage pour modifier d'une manière semblable tous les individus d'une même espèce. Chaque partie de l'organisme étant très-variable, et les variations pouvant être, tant d'une manière consciente que d'une manière inconsciente, triées par sélection, il est difficile de distinguer entre les effets directs des conditions extérieures et ceux de la sélection des variations non définies. Ainsi il est possible que les pattes de nos chiens aquatiques et des chiens américains qui ont à marcher sur la neige, soient devenues partiellement palmées par le fait qu'ils écartaient beaucoup les doigts; mais il est probable que la palmure, comme la membrane interdigitale de certains pigeons, a apparu spontanément, et s'est ensuite augmentée par la conservation pendant une suite de générations des meilleurs nageurs ou de ceux qui pouvaient le mieux marcher sur la neige. Un éleveur qui voudrait réduire la taille de ses bœufs ou de ses pigeons *culbutants* ne songerait jamais à les affamer, mais choisirait toujours les petits individus qui surgiraient spontanément. Les mammifères naissent quelquefois sans poil, et des races nues ont été formées, mais il n'y a pas lieu de croire que le fait ait été causé par la chaleur du climat.

La haute température du climat des tropiques fait perdre aux moutons leur toison, et l'humidité et le froid agissent d'autre part comme stimulants pour la croissance du poil; il est toutefois possible que ces changements ne soient simplement qu'une exagération du renouvellement annuel et régulier de robe; mais qui pourra décider jusqu'à quel point ce changement périodique, ou l'épaisse fourrure des animaux arctiques, ou leur couleur blanche, sont dus à l'action directe d'un climat rigoureux, et quelle est la part qu'il faut attribuer à la conservation pendant une longue suite de générations des individus les mieux protégés?

De toutes les lois qui régissent la variabilité, celle de la corrélation est la plus importante. Pour un grand nombre de cas de légères déviations de conformation comme pour des monstruosités graves, nous ne pouvons pas même soupçonner le genre de corrélation qui les relie; mais pour les parties homologues, telles que les membres antérieurs et postérieurs, les poils, les cornes et les dents, nous voyons que les parties qui sont semblables dans les premières phases du développement, et se trouvent soumises à des conditions également semblables, tendent à se modifier de la même manière.

Bien que toute variation soit causée directement ou indirectement par quelque changement dans les conditions ambiantes, nous ne devons jamais oublier que l'action de celle-ci est essentiellement dominée par la nature de l'organisation sur laquelle elles agissent. Des organismes distincts, placés dans des conditions semblables, peuvent varier de manières différentes, tandis que d'autres organismes très-voisins, placés dans des conditions dissemblables, varient souvent d'une manière très-analogue.

Darwin s'applique à montrer que les variations utilisées et fixées par la sélection artificielle dans la production des races domestiques portent sur des caractères qui ne le cèdent pas en importance à ceux qui distinguent et séparent les espèces voisines. « On a souvent soutenu, dit-il, que les parties importantes ne varient jamais sous la domestication; mais c'est une grande erreur. Il n'y a qu'à regarder le crâne d'une de nos races les plus améliorées du porc, dont les condyles occipitaux sont fortement modifiés. Dans les diverses races du lapin, le crâne allongé, le trou occipital, l'atlas et les vertèbres cervicales ont des formes bien différentes. Celles du cerveau et du crâne du coq *huppé* ont été fortement modifiées; dans d'autres races gallines, le nombre des vertèbres et les formes des vertèbres cervicales ont été changées... Chez les végétaux, nous remarquons des différences étonnantes dans les noyaux de divers fruits. Plusieurs caractères de haute importance, tels que la position sessile des stigmates sur les ovaires, la position des carpelles dans le même organe, et sa saillie hors du réceptacle, ont varié chez les cucurbitacées. On sait combien les dispositions mentales, les goûts, les habitudes, le son de voix ont varié et sont devenus héréditaires chez nos animaux domestiques. Le chien nous offre l'exemple le plus frappant de changements dans les facultés mentales, et de telles différences ne peuvent être attribuées à une descendance de types sauvages distincts... On a voulu quelquefois prétendre que nos produits domestiques ne diffèrent pas entre eux par des particularités constitutionnelles; mais une pareille assertion est insoutenable. Dans notre bétail amélioré, la période de maturité, en y comprenant celle de la deuxième dentition, a été considérablement avancée. La durée de la gestation varie beaucoup, mais n'a été modifiée d'une manière fixe que dans un ou deux cas. Chez nos poules et nos pigeons, les jeu-

nes diffèrent par le duvet et leur premier plumage, et les mâles par leurs caractères sexuels secondaires. Les mues par lesquelles passent les vers à soie varient de nombre. Les aptitudes à l'engraissement, à la production du lait ou à celle d'un grand nombre de petits ou d'œufs à chaque portée pendant la vie, sont très-différentes, selon les races... Chez les plantes, l'adaptation à certains sols, la résistance au gel, les époques de floraison et de fructification, la durée de la vie, l'époque de la chute des feuilles ou l'aptitude à les conserver pendant l'hiver, les proportions et la nature de certains composés chimiques des tissus ou de la graine, toutes ces circonstances sont variables. »

Darwin reconnaît cependant une différence constitutionnelle fort importante entre les races domestiques et les espèces : celle de la fécondité, qui est très-limitée entre espèces voisines, régulière et indéfinie entre races. Mais cette différence, il s'efforce de l'atténuer et de l'expliquer, en invoquant cette doctrine de Pallas qu'après une domestication prolongée les espèces perdent leur tendance naturelle à être stériles lorsqu'on les croise. « Nous ne savons, dit-il, pourquoi les systèmes reproducteurs d'espèces voisines se trouvent invariablement modifiés de manière à être mutuellement incapables d'agir les uns sur les autres, bien qu'à un degré inégal dans les deux sexes, comme le prouve la différence de fertilité que présentent dans les mêmes espèces les croisements réciproques, mais nous pouvons avec grande probabilité attribuer le fait à ce que la plupart des espèces naturelles ont été habituées à des conditions extérieures presque uniformes pendant un temps beaucoup plus long que les races domestiques, et nous savons que le changement des conditions exerce une influence spéciale et puissante sur le système reproducteur. Cette différence peut bien expliquer l'action différente des organes reproducteurs lorsqu'on croise des races domestiques ou des espèces. Il est un fait analogue bien connu, c'est que la plupart des races domestiques peuvent être subitement transportées dans un autre climat, ou être placées dans des conditions fort différentes, sans que leur fécondité en soit altérée; tandis qu'une foule d'espèces cessent de pouvoir reproduire, pour avoir été exposées à des changements infiniment moindres. »

Variations du langage français, par M. F. Génin. V. LANGAGE FRANÇAIS (Variations du).

VARICE s. f. (va-ri-se — lat. *varix*, mot fait peut-être de *varius*, varié; peut-être aussi *varix* vient-il de *varus*, pustule). Méd. Tumeur produite par le relâchement du tissu d'une veine : Les VARICES peuvent devenir la cause d'accidents très-graves. (Robin.) || *Varices vésicales*, Cordons noueux, entre-croisés, qui se produisent sur la vessie, au-dessous du péritoine.

— Moll. Bourrelet saillant et de forme variable, qui s'élève à la surface de certaines coquilles : Les VARICES doivent correspondre à un état important dans la vie de l'animal. (H. Hupé.)

— *Encycl. Pathol.* Bien que toutes les veines de l'économie soient susceptibles de devenir variqueuses, les *varices* les plus fréquentes et les plus importantes sont celles des membres inférieurs. Lorsque les parois de la veine sont devenues variqueuses, on y observe un certain nombre d'altérations caractéristiques. La membrane interne est épaissie et hypertrophiée. Les fibres de la tunique moyenne s'hypertrophient aussi, et souvent elle s'amincit au point de se rompre aux endroits affaiblis. Enfin, la tunique externe offre également un certain degré d'hypertrophie, moindre cependant que celui de la tunique moyenne. La veine dilatée en même temps qu'hypertrophiée, soit uniformément, soit par intervalles, augmente à la fois de longueur et de largeur et se replie sur elle-même. De là, les flexuosités que présentent souvent les *varices*. En même temps, les valvules se distendent, s'allongent et souvent, au lieu de retenir le cœur, se tournent du côté des capillaires. Quelquefois même elles se perforent ou se transforment en de véritables franges flottantes. La rupture de la tunique moyenne donne souvent lieu, sur le trajet des veines dilatées, à la formation de sacs variqueux, analogues aux sacs anévrysmaux. Le sang, ordinairement fluide au début de la dilatation variqueuse, conserve cet état pendant longtemps; mais quand les veines sont devenues flexueuses, il se coagule, forme des caillots, et les vaisseaux deviennent durs, incompressibles et dépourvus de souplesse. Les parties qui avoisinent les veines variqueuses deviennent aussi le siège d'un certain nombre d'altérations de circulation et, par suite, de nutrition.

Rares chez les enfants, les *varices* sont fréquentes chez les adultes et plus fréquentes chez les hommes que chez les femmes. Elles sont héréditaires dans une large mesure et plus communes chez les individus qui ont la peau brune et les veines naturellement marquées. Toutes les professions où l'on est longtemps debout et immobile, toutes celles qui obligent à des travaux pénibles, à des marches prolongées, où les membres inférieurs sont exposés à des lésions variées et au froid, toutes ces professions, disons-nous, disposent

aux *varices*. Les causes qui peuvent déterminer directement la production des *varices* sont celles qui affaiblissent les parois des veines et les rendent incapables de résister au choc du sang (contusions, tumeurs, etc.), qui augmentent le choc latéral du sang (obstacles mécaniques au cours du sang, tels que grossesse), qui déterminent un afflux plus considérable de sang dans les veines d'une partie du corps.

Les *varices* ne constituent pas une maladie dangereuse en ce sens qu'elles ne compromettent pas la vie de celui qui les porte. Le plus souvent même, elles ne causent aucun malaise. Toutefois, les inconvénients qui en résultent sont quelquefois très-graves et obligent les personnes soumises à un travail pénible et qui en sont affectées à renoncer à leurs occupations. De plus, si l'on veut en tenter la guérison radicale, le succès devient très-problématique et un échec peut entraîner la mort. Il n'est pas besoin d'ajouter que la maladie augmente de gravité en raison directe de son ancienneté, du nombre de veines affectées et des complications. La plupart du temps, les *varices* persistent toute la vie; pourtant on en a vu quelques-unes guérir spontanément.

Arrivons maintenant au traitement. Il est palliatif ou curatif. Au point de vue palliatif, on doit recommander aux variqueux une position horizontale, la cessation de tout travail pénible et en même temps de pratiquer une compression circulaire régulière ou uniforme sur le membre malade, soit à l'aide de bandes exactement appliquées qui, partant de la pointe du pied, se termineraient à la cuisse, soit à l'aide de bas lacés en coutil ou en toile, ou à l'aide de bas spéciaux en caoutchouc. Jean-Louis Petit a proposé aussi soit de comprimer avec le doigt et avec persistance les dilatations variqueuses pour amener la désagrégation du caillot, soit d'y pratiquer une ponction pour faire sortir le sang coagulé.

Quant aux moyens curatifs, aucun de ceux qui ont été proposés n'est entièrement sûr. On a proposé d'inciser la peau, de découvrir la veine et de l'enlever. D'autres ont pratiqué l'incision longitudinale de la veine dans toute sa longueur, d'autres une section transversale, d'autres, enfin, une cautérisation radicale au moyen du caustique de Vienne.

Un autre ordre d'opérations consiste dans la ligature, dans la compression médiate ou immédiate, dans l'acuponcture et dans le séton. Tous ces moyens, qui réussissent quelquefois et auxquels on a dû des succès, sont néanmoins incertains dans la majorité des cas. De plus, ils donnent naissance à des accidents redoutables et souvent mortels, tels que phlegmons, érysipèles, infections purulentes, etc.

Le moyen le plus commode et le plus sûr est celui qui a été préconisé dans ces dernières années par Bonnet et Pravaz, et qui consiste à injecter dans les veines variqueuses une solution de perchlorure de fer. Cette substance coagule le sang et raffermi le tissu des veines. Les *varices* superficielles cèdent très-bien à cette méthode curative, qui a d'ailleurs l'avantage d'être exempte des nombreux inconvénients que présentent les autres que nous avons mentionnées.

— Art vétér. Les *varices*, très-rare chez les animaux, se manifestent principalement sur les veines superficielles et sont dues, le plus souvent, à des causes mécaniques. Les grands mouvements, les efforts de l'animal, les contusions, le poids du sang dans les veines où il circule contrairement à la pesanteur, une compression anormale et tout ce qui peut entraver la circulation veineuse sont les causes ordinaires des *varices*. Elles se manifestent encore autour des parties qui ont été le siège d'inflammations réitérées ou de longue durée, qui ont déterminé une excitation inaccoutumée dans la circulation veineuse. Les *varices* passent pour être fréquentes à la partie de la veine saphène correspondant à la face interne du jarret. Sans nier la possibilité du fait, nous pensons qu'il est beaucoup plus rare qu'on ne le suppose, le nom de *varice* étant le plus souvent donné à l'hydarthrose antérieure de la synoviale articulaire de l'articulation tibio-astragaliennne.

Les accidents des *varices* sont : la phlébite, la perforation et même la rupture des veines variqueuses, puis l'hémorragie qui s'ensuit. A force de s'allonger, les fibres des parois veineuses peuvent, en effet, se rompre; de ce déchirement résulte une hémorragie grave et souvent mortelle, surtout quand la *varice* a son siège sur un tronc veineux considérable situé dans une cavité splanchnique; c'est même ce que l'on a eu lieu d'observer dans différentes ouvertures de chevaux morts subitement, sur lesquels on a trouvé la veine cave postérieure rompue et une quantité considérable de sang épanché dans le ventre. A part les *varices* de ces vaisseaux considérables, *varices* qu'il est presque impossible de reconnaître pendant la vie de l'animal, il en est d'autres qui affectent les veines superficielles et qui doivent seules, quant à présent, fixer l'attention du praticien. Ces dernières constituent plutôt une inconvénient qu'une maladie; elles ne nuisent pas même ordinairement aux services de l'animal qui en est atteint. Cependant, il peut arriver que ces *varices* fassent des progrès et entraî-

nent des altérations susceptibles de rendre l'animal incapable de travailler.

De toutes les veines sous-cutanées, celles sur lesquelles la *varice* se fait le plus souvent remarquer sont : dans le cheval, la jugulaire et la saphène au côté interne du pli du jarret; dans la vache, les veines mammaires; on en rencontre peu ailleurs. Sur la jugulaire, les dilatations variqueuses sont quelquefois assez nombreuses; placées à la suite les unes des autres, elles se remarquent particulièrement lorsque le cours du sang est arrêté dans la veine; elles sont en général le résultat des saignées fréquentes que l'on a pratiquées et de la compression exercée sur la base de la jugulaire par le collier dans l'action de tirer. En effet, cette lésion se remarque principalement dans les chevaux de trait qui ont été souvent saignés. Il est rare que, dans ce cas, la tumeur variqueuse devienne assez volumineuse pour que les parois de la veine se déchirent; il faudrait pour cela beaucoup de temps, et généralement les chevaux dont on use ne vivent pas assez longtemps. Quand la *varice* se développe au pli du jarret, à l'endroit du passage de la saphène à la face latérale interne de cette région, elle est le résultat d'efforts exécutés par l'animal, efforts dont les jarrets sont en quelque sorte le centre; elle s'observe indistinctement chez les chevaux de trait et de selle, et, parmi ces derniers, elle affecte surtout ceux que l'on fait courir et sauter. La *varice* est, cependant, plus commune dans les chevaux de tirage, à cause de l'action souvent violente des jarrets, des grands efforts qui ont lieu de la part des jarrets dans les chevaux qui travaillent et des distensions qui en résultent. Aussi remarque-t-on souvent des *varices* à ces parties chez les chevaux fréquemment obligés à entraîner de lourds fardeaux. D'un autre côté, la direction de la saphène dans le membre postérieur étant telle que le sang est obligé de remonter contre son propre poids et de peser sur les valves, elle peut encore concourir à produire le même effet, de même que toutes les causes susceptibles de priver le vaisseau de son ressort et de sa contractilité. La *varice* dont il s'agit constitue une tumeur molle, avec une sorte de fluctuation, que l'on peut comprimer sans causer aucune douleur; elle ne fait point boiter le cheval; elle ne devient douloureuse que lorsque la dilatation des parois de la veine est excessive, ce qui est fort rare. Le sang veineux remplit le renflement et dilate en cet endroit les vaisseaux; il circule et ne stagne pas complètement dans l'intérieur de la tumeur; néanmoins, la circulation ne se fait pas aussi librement dans la veine variqueuse. Cette *varice* est assez facile à reconnaître quand on explore convenablement. Lorsque le membre affecté est tendu, élevé au-dessus du sol et fléchi, la veine est redressée, et la tumeur disparaît pour se reformer et reparait aussitôt que le pied est remis en contact avec le sol. De même, si l'on appuie le doigt sur le lieu même où l'on observe la dilatation et la tumeur, celle-ci disparaît sur-le-champ, parce que, par la pression exercée, le sang est poussé le long du vaisseau; mais elle revient et paraît de nouveau dès que la pression cesse. C'est ainsi qu'on peut éviter de confondre une *varice* au pli du jarret avec une tumeur synoviale, par exemple, due à la dilatation d'une capsule tendineuse ou articulaire. Du reste, pour faire cette distinction, il s'agit seulement de faire disparaître la tumeur par la pression, en comprimant la veine au-dessous de cette même tumeur. Si celle-ci ne reparait pas pendant la durée de la compression et qu'elle se manifeste, au contraire, lorsqu'on cesse de comprimer, on peut avoir la certitude que c'est une *varice*; si, par la pression dont il s'agit, on ne fait pas disparaître la tumeur en totalité et qu'elle reparaisse aussitôt, même quand on comprime sur la veine, il est certain que c'est une tumeur synoviale.

Quant aux *varices* qu'on observe quelquefois sur la veine mammaire des vaches bonnes laitières, elles ne constituent qu'un accident peu redoutable et dont on s'occupe peu. Considérées sur les veines sous-cutanées, les *varices* ne sont pas non plus généralement dangereuses, et jusqu'à présent on ne possède pas d'exemple que leur présence ait eu d'issue fâcheuse; aussi ne méritent-elles pas une attention particulière.

Une multitude de procédés ont été mis en usage par les chirurgiens pour la guérison des *varices*, les uns permettant de conserver le cours du sang dans la veine, les autres ayant pour objet l'oblitération du vaisseau. Comme ces procédés ne peuvent recevoir presque aucune application en chirurgie vétérinaire, nous ne ferons que les mentionner. Pour guérir les *varices* en conservant le trajet vasculaire, on a employé : la compression de tout le membre par un appareil approprié, la réduction répétée avec les doigts; la ponction à la lancette pour extraire les caillots qui se forment dans la tumeur; le débriement de l'orifice aponévrotique qui gonfle la veine et maintient la *varice*. Ces diverses méthodes ont eu chacune leur part de succès et de revers. Quant aux moyens de guérir les *varices* en oblitérant les veines, ils sont plus nombreux encore. Les chirurgiens comptent : la compression, la ligature, la suture, le séton, la section de la veine en travers, l'extirpation, la cautérisation et la galvano-ponc-

ture. Enfin, les anciens hippiatres conseillaient de *barrer la veine*, opération heureusement tombée en désuétude, qui consistait à fendre la peau en long, à l'endroit de la *varice* et un peu au-dessus et au-dessous d'elle, à disséquer la veine en haut et en bas de la dilatation et à inciser entre les deux points liés, afin de laisser échapper le sang.

Mais quand on considère les dangers auxquels peuvent exposer ces différents procédés, quand on les compare surtout au peu d'inconvénients qu'entraînent en général les *varices*, quand on sait que, à moins de cas extraordinaires, la *varice* n'est qu'une lésion désagréable, à peine incommode pour l'animal qui en est atteint, sans jamais être capable de compromettre l'existence de celui-ci, on est bientôt conduit à reconnaître que le mieux est de n'y rien faire et d'user le cheval tel qu'il est. Seulement, si la *varice* s'irritait et devenait douloureuse et si le membre qui en est affecté participait à l'état d'irritation, ce serait le cas d'employer les pédiluves d'eau tiède, ce qui procurerait un bain de vapeur au jarret, les applications émollientes sur cette partie, les petites saignées de la saphène dans son trajet sur le plat de la cuisse et le repos absolu.

VARICELLE s. f. (va-ri-sè-le — dimin. de *varice*). Méd. Sorte de petite vérole ou de maladie éruptive analogue à la petite vérole, mais qui ne développe qu'un petit nombre de pustules, et qu'on appelle aussi PETITE VÉROLE VOLANTE.

— Encycl. On désigne sous le nom de *varicelle* une éruption cutanée aiguë, contagieuse, caractérisée par des vésicules transparentes qui se dessèchent ordinairement quatre ou cinq jours après leur apparition et laissent pendant quelque temps après elles de petites taches rougeâtres. La *varicelle* n'est, à proprement parler, qu'une modification de la variole bénigne, dont elle diffère par l'absence de fièvre de suppuration, ou fièvre secondaire, et en ce qu'elle ne laisse jamais de cicatrices profondes.

Willan et beaucoup de médecins modernes pensent que la variole et la *varicelle* ne sont qu'une seule et même maladie, dont l'évolution présente des variations dues à des influences étrangères à l'agent contagieux qui leur donne naissance; c'est dire que l'une peut, par contagion, déterminer l'autre. Ainsi, le même principe morbide pourrait, par contagion, occasionner tantôt une maladie à pustules, ce serait une varioloïde; tantôt une maladie à vésicules, c'est-à-dire une *varicelle*, et ce *contagium* pourrait avoir pour source soit une varioloïde, soit une *varicelle*. L'opinion de l'identité de ces deux formes pathologiques repose sur les considérations suivantes : 1^o il n'y aurait jamais, d'après les faits observés, de variole sans *varicelle*, et vice versa; 2^o la *varicelle* se développerait exclusivement chez des individus dont la constitution a été modifiée par une vaccination ou une variole antérieure; 3^o enfin, de même que la variole engendre parfois la *varicelle* chez des personnes qui se sont trouvées en rapport avec des varioleux ou qui ont été inoculées avec du virus variolique, de même la contagion ou l'inoculation d'une simple *varicelle* pourrait produire une variole véritable. (Guersant et Blache.) Quoi qu'il en soit, le liquide que l'on trouve dans la *varicelle* est transparent ou demi-transparent; la pellicule qui recouvre les vésicules de la *varicelle* se rompt très-aisément, se sèche et se transforme en une croûte qui laisse en tombant une surface plane et point de cicatrice, à moins qu'on ne l'ait arrachée prématurément. Les causes de la *varicelle*, comme celles de toutes les maladies éruptives, sont complètement ignorées. Elle est contagieuse, comme cela a été déjà dit, et affecte tout particulièrement les enfants.

L'affection débute ordinairement sans froid initial ou bien par un léger frisson, suivi d'une chaleur plus marquée; quelquefois, on observe un ou deux vomissements, ainsi qu'un peu d'accélération du pouls, de céphalalgie et de malaise, prodromes qui durent de quelques heures à vingt-quatre ou quarante-huit heures au plus, et qui sont parfois si légers que le malade s'en aperçoit à peine et que les enfants n'interrompent point leurs jeux. On distingue deux formes ou variétés de *varicelle* : dans la première, désignée par les médecins anglais sous le nom de *chicken-pox*, on voit d'abord apparaître de petites taches rouges, semblables à des morsures de puce, qui ne tardent pas à se remplir d'un liquide rougeâtre. Au bout de deux jours, celui-ci se transforme en une sérosité opaque, lactescente; les vésicules se flétrissent, se dessèchent et bientôt sont remplacées par de petites croûtes minces et blanchâtres qui se détachent du neuvième au dixième jour. Dans la deuxième forme, appelée *swine-pox*, on remarque dès le début des taches lenticulaires, rouges, au centre desquelles apparaît bientôt une vésicule conoïde plus volumineuse que dans la forme précédente et dont le liquide se trouble dès le deuxième jour. Après être restées stationnaires pendant trois ou quatre jours, les vésicules commencent à se flétrir et à se dessécher vers le septième. Les croûtes qui en résultent ne tardent pas à tomber et à leur place on rencontre assez souvent de légères cicatrices.

Le traitement de cette affection consiste dans le repos, une diète légère et l'usage d'une boisson légère et acide. Les complications, s'il en existait, devraient être combattues par des moyens appropriés. A la dernière période, lors de la chute des croûtes, on peut employer avec avantage quelques bains tièdes. La *varicelle* constitue, en général, une affection assez légère pour qu'il ne soit pas absolument nécessaire d'isoler le malade. Toutefois, et puisque de l'avis de MM. Guersant et Blache, elle peut communiquer la variole, il sera bon de prendre certaines précautions.

VARICLERY (Laurentio DE), homme de guerre et poète français, né à Montrbrion en 1472, mort en 1554. Il appartenait à l'une des branches de la maison de Carrare, et ses ancêtres s'étaient établis en France vers 1405. Variclerly suivit Charles VIII en Italie et se signala par sa bravoure, notamment au siège de Naples; le roi voulut l'armer lui-même chevalier. Il revint aussi en Italie, sous le règne de Louis XII, mais il ne vit jamais se réaliser l'espoir chimérique qu'il avait conservé d'être rétabli dans l'héritage de ses ancêtres, qui avaient régné à Padoue. Il a laissé des poésies qui sont, la plupart, écrites en italien et qui se recommandent par leur style facile et gracieux.

VARICOCÈLE s. f. (va-ri-ko-sè-le — du lat. *varix*, *varicis*, varice, et du gr. *kêlé*, tumeur). Méd. Varice du scrotum ou du cordon spermatique. « Beaucoup de médecins font ce mot masculin.

— Encycl. La *varicocèle* est produite par la dilatation variqueuse des veines des bourses, du cordon spermatique et du testicule. Les causes de cette affection sont prédisposantes ou occasionnelles. Parmi les premières, il faut placer l'hérédité et une disposition anatomique toute particulière des veines spermatiques; parmi les secondes, on range l'abus des plaisirs vénériens, l'onanisme, les passions de l'âme qui causent un orgasme génital trop fréquent; viennent ensuite l'équitation, la danse, les marches forcées et tous les mouvements qui tendent à porter le sang d'une manière plus ou moins continue vers les parties inférieures; l'inflammation des bourses, les contusions, les orchites, les hernies, l'hydrocèle, les tumeurs du cordon spermatique, l'application d'un mauvais bandage, etc. Vidal a posé la loi pathologique suivante : « Si vous observez une *varicocèle* à droite, dit-il, soyez certain de l'existence d'un autre *varicocèle* à gauche ordinairement plus volumineux et qui toujours a précédé celui du côté opposé; ou bien il y a une grave inversion dans l'appareil circulatoire. » Lorsque qu'il n'existe qu'une seule *varicocèle*, elle est toujours à gauche. Une seule fois Vidal a vu le contraire, et le malade avait le cœur du côté droit.

— *Symptômes*. La *varicocèle* se présente sous la forme d'une tumeur molle, noueuse, comme fluctuante ou pâteuse, étendue du bord supérieur du testicule jusqu'à l'anneau inguinal. Si l'on chauffe la tumeur, en la recouvrant pendant une demi-heure de linges chauds, on remarque qu'elle augmente de volume; ce caractère seul suffit pour la faire distinguer de la hernie inguinale. (Vidal.) La *varicocèle* volumineuse ne se borne pas seulement au bord supérieur du testicule, elle envahit toute la partie gauche du scrotum depuis la base jusqu'à l'orifice du canal inguinal. Dès le début de la maladie, les individus affectés éprouvent du côté du testicule un sentiment de pesanteur qui s'étend jusqu'à l'aîne et à la région lombaire; ils ont en même temps de la gêne et des tiraillements dans les bourses, qui sont molles et pendantes. Les malades portent à chaque instant la main sur les parties génitales pour les placer de façon que les vêtements les soutiennent mieux. A ce degré, la *varicocèle* n'est qu'incommode et, à l'aide d'un suspensoir, on peut en arrêter les progrès. Mais si l'on néglige ce moyen, le mal devient de plus en plus grave et finit par constituer une véritable infirmité. Alors, dit Vidal, une marche un peu longue produit une grande fatigue; quelquefois, après la moindre course, les malades, halepants, ont les traits visiblement altérés; la face est baignée de sueur; on les dirait affectés d'une lésion profonde de quelque viscère. A ce degré de développement, non-seulement la moindre course est impossible sans l'aide d'un suspensoir, mais il est des malades qui, sans ce soutien, ne sauraient faire le tour de leur chambre, même au sortir du lit et quand les veines sont encore peu dilatées. Ceux chez lesquels la *varicocèle* est arrivée à une période avancée doivent mettre leur suspensoir en se levant; il en est même qui sont obligés de le garder pendant la nuit. En général, les symptômes de la *varicocèle* sont localisés au scrotum et dans l'aîne; ce n'est que dans les cas les plus graves que des douleurs se font sentir dans la région lombaire, dans le rein et dans l'épaule même du côté où se trouve la *varicocèle*.

— *Marche et complications*. La marche de la *varicocèle* est ordinairement lente; elle ne devient rapide que lorsque la maladie vient à se compliquer d'un traumatisme, ou à la suite d'une marche forcée. La *varicocèle* peut quelquefois être indolente, mais le plus souvent elle occasionne de vives douleurs et

constitue une infirmité pour les malades. Elle peut, en outre, amener rapidement l'atrophie du testicule, et, si la *varicocèle* devient double, la stérilité en est une conséquence inévitable. Le moral des malades est profondément affecté; leurs forces s'affaiblissent peu à peu et la moindre fatigue leur paraît intolérable. Leur esprit même en reçoit des atteintes réelles. Il devient paresseux et lent; il n'a rien de viril dans ses conceptions et dans ses œuvres. Un pareil état jette sur la vie un ennui et une amertume qui la rendent à charge; aussi les idées de suicide ne sont-elles pas rares chez ces individus. (Vidal.)

— **Traitement.** Le traitement de la *varicocèle* est palliatif ou radical. Le traitement palliatif consiste d'abord dans l'éloignement des causes qui ont produit la maladie. Vient ensuite les bains frais, les lotions avec l'eau de puits matin et soir sur le scrotum; on peut mêler à l'eau un liquide légèrement astringent. Ces moyens doivent toujours être accompagnés de l'usage d'un suspensoir. Le traitement radical consiste en une opération chirurgicale qui a pour but de détruire ou d'oblitérer les veines variqueuses. Plusieurs procédés ont été proposés. Breschet emploie une forte pince faite sur le modèle de l'entérotoque de Dupuytren. Après avoir séparé le canal déférent de la tumeur variqueuse, on saisit celle-ci entre les mors de l'instrument et on laisse ce dernier en place jusqu'à ce qu'on ait produit l'étranglement et l'oblitération des veines. Les parties comprises entre les branches de la pince peuvent être complètement coupées; dans ce cas, on les réunit après la chute de l'instrument. La circulation veineuse se trouve nécessairement empêchée dans les gros troncs veineux; elle n'a plus lieu que par les capillaires, et la cure de la *varicocèle* se trouve ainsi obtenue de la manière la plus sûre et sans aucun danger pour le malade. (Londouzy.) Velpéau, après avoir séparé la veine variqueuse du canal déférent, enfonce une épingle de manière à piquer la peau sur un côté de la veine, à passer derrière celle-ci pour sortir du côté opposé. Il faisait alors avec un fil des huit de chiffre, comme dans la suture du bec-de-lièvre; la veine, saisie entre le fil et l'épingle, se trouve ainsi fortement comprimée; elle subit un étranglement et s'oblitére. Vidal opère l'enroulement des veines autour de deux fils d'argent qu'il fait pénétrer l'un en avant, l'autre en arrière de la tumeur. Les deux fils présentent des extrémités libres que l'on tord à l'aide d'une pince. Les veines saisies entre les fils d'argent s'enroulent d'abord, se compriment, se divisent et subsistent une solution de continuité. On n'enlève généralement les fils qu'au bout de quinze jours. Quelques chirurgiens attaquent directement les veines variqueuses par la caustique de Vienne.

VARICOMPHALE s. m. (va-ri-kon-fa-le — du lat. *varix*, varice, et du gr. *omphalos*, nombril). Méd. Dilatation variqueuse des vaisseaux du nombril.

VARICORHINE s. m. (va-ri-ko-ri-ne — du lat. *varix*, varice, et du gr. *rhin*, nez). Ichtyol. Genre de poissons, de la famille des cyprinodontes.

VARICO-SPERMATOCÈLE s. m. (va-ri-ko-spér-ma-to-sè-le — de *varice*, et de *spermatocele*). Méd. Varicocèle compliquée de spermatocele.

VARICOSSI s. m. (va-ri-ko-si). Mamm. Syn. de *VARI*.

VARICOURT (Pierre-Marin ROUPH DE), prélat français, né à Gex en 1755, mort en 1822. Il était frère de la marquise de Villette, fille adoptive de Voltaire. Varicourt fit ses études théologiques à Paris, puis devint chanoine de Genève et curé de Gex. Elu en 1789 aux états généraux, il se montra hostile à toutes les idées nouvelles, refusa de prêter le serment constitutionnel et, après l'expiration de son mandat, il fut chassé de Gex. Après être resté quelque temps à Paris, il se rendit en Angleterre, puis passa en Italie et habita Rome jusqu'à l'époque du concordat. Il reprit alors la cure de Gex et fut appelé, en 1817, au siège épiscopal d'Orléans, où il resta jusqu'à sa mort. — Son frère, François Roup DE VARICOURT, né à Gex en 1760, était garde du corps lorsqu'il périt en défendant la porte des appartements de Marie-Antoinette contre le peuple qui envahissait le palais de Versailles, le 6 octobre 1789.

VARIÉ, **ÉE** adj. (va-ri-é — lat. *varius*, même sens). Divers ou contenant des parties diverses : *Un dessin agréablement varié. Des couleurs variées. Des formes variées. Des plaisirs variés. Des occupations variées. Un style varié. Les chances et les formes de l'erreur sont infinies et infiniment variées.* (Guizot.) *Le plaisir, comme la douleur, a des formes variées.* (Mme de Rémusat.)

— Mus. *Air varié*, Air contenant des variations.

— Archit. Se dit des parties composées de matériaux de diverses couleurs : *Colonne variée.*

— Mécan. *Mouvement varié*, Mouvement dont la vitesse augmente ou diminue progressivement. *Un mouvement uniformément varié*, Mouvement dont la vitesse varie en raison directe ou inverse du temps.

— Hist. nat. Orné de différentes couleurs. — s. m. Ichtyol. Espèce du genre labre.

VARIÉ, **ÉE** (va-ri-é) part. passé du v. *VARIER*. Diversifié, rendu divers : *Des plaisirs variés par tous les moyens possibles.*

VARIER v. a. ou tr. (va-ri-é — lat. *variare*, de *varius*, varié. Prend deux i de suite aux deux prem. pers. pl. de l'imp. de l'ind. et du prés. du subj. : *Nous varions, que vous variiez*). Diversifier, rendre divers : *La nature a varié à l'infini parmi les animaux les moyens de se défendre comme ceux de subsister.* (B. de St-P.) *L'art de prolonger la durée de la jouissance consiste à en varier les causes.* (Bichat.) *Il est nécessaire pour l'homme de varier ses aliments.* (Chomel.)

Voulez-vous du public mériter les amours ? Sans cesse en écrivant variez vos discours.

BOILEAU.

— *Variar la phrase*, S'exprimer en d'autres termes et particulièrement ne varier que la phrase sans varier la pensée, répéter la même chose en termes différents : *Désespérée de ces lettres de bonne année, il ne prend envie de souhaiter toutes sortes de guignons à ceux à qui j'écris, pour varier un peu la phrase.* (Mme de Simiane.)

— Mus. *Variar un air*, Broder sur cet air, l'orne, le développer, sans en changer le motif.

v. n. ou intr. Changer, ne pas rester identique à soi-même : *Le temps ne fait que varier depuis deux jours. L'accusé a varié dans ses réponses. Les actions des hommes sont des combinaisons qui varient sans cesse.* (Condill.) *Comme l'erreur, la politique varie, mais la science est une comme la vérité.* (E. de Gir.) *La femme varie d'aspects sans cesse; une femme en contient mille.* (Michelet.) *Être différent d'un autre : La forme des mammelles varie dans les différentes espèces d'animaux.* (Buff.) *Le mariage varie à l'infini, selon le mari.* (Michelet.) *Les vêtements doivent varier selon les climats.* (Maquet.) *N'être pas du même avis : On varie sur le lieu de la naissance d'Homère.* *Les grammairiens varient sur cette question.*

Se varier v. pr. Être varié : *L'art, qui n'est que l'imitation de la nature, se doit varier comme elle.* (St-Evre.)

— Changer sa forme, son aspect, son état : *L'homme vain et souple se varie sous autant de formes qu'il faut pour plaire à tous.* (Boiste.)

— Allus. hist. Souvent femme varie. V. *VARIUM ET MUTABILE SEMPER*.

VARIÉTÉ s. f. (va-ri-é-té — lat. *variatus*, de *varius*, varié). État d'un objet composé de parties diverses, variées : *La variété fait le charme du paysage.* (Fén.) *S'il faut de l'ordre dans les choses, il faut aussi de la variété.* (Montesq.) *L'image d'une vie monotone, même au sein du bonheur, fait éprouver de l'effort à un esprit qui a besoin de variété.* (Mme de Staël.) *La variété, c'est la vie; l'uniformité, c'est la mort.* (B. Const.)

La variété seule a le droit de nous plaire.

DEJOLLE.

■ Diversité, différence, caractère des choses qui ne se ressemblent pas. La *variété* des conditions est un des éléments de la vie sociale.

— Hist. nat. Ensemble d'individus possédant des caractères permanents qui les distinguent des autres individus de la même espèce : *Il y a des espèces plus susceptibles les unes que les autres d'offrir un grand nombre de variétés.* (Th. de Berneaud.) *Les variétés de seigle sont moins nombreuses et moins tranchées entre elles que celles du froment.* (M. de Dombasle.) *Les catalogues des Jardins présentent trois mille variétés de roses.* (A. Karr.) *Dans le langage ordinaire, Ensemble d'individus possédant certains caractères qui les distinguent des autres individus de la même catégorie : Le beau parleur n'est rien autre chose qu'une variété du pédant.* (Boitard.) *Ouvrez Shakespeare, vous y trouverez plus de trente variétés de la vieillesse.* (Ph. Chasles.)

— Littér. et b.-arts. Qualité résultant de la diversité dans la manière et dans les formes, et qui est opposée à la monotonie et à l'uniformité.

— s. f. pl. Bibliogr. Titre de certains recueils composés de morceaux variés : *Les Variétés littéraires.* *Nom donné, dans les recueils bibliographiques, aux ouvrages qu'on n'a pu faire entrer dans la classification générale.*

— Syn. *Variété, différence, disparité*, etc. V. *DIFFÉRENCE*.

— Encycl. Zool. La *variété*, dans le règne animal, résulte de la différence qu'on observe dans une ou plusieurs parties d'un individu, comparativement à la généralité des individus de la même espèce. En d'autres termes, on peut la définir : un individu ou un ensemble d'individus appartenant à la même génération sexuelle, qui se distingue des autres représentants de la même espèce par un ou plusieurs caractères exceptionnels. Ainsi, le cheval a ordinairement le poil court et droit; lorsqu'il l'a long et frisé, il constitue une *variété*. Les *variétés* se produisent par l'action de la nature; ainsi, les taupes ou les souris blanches. Mais elles ne se perpétuent pas

toujours par la génération; ainsi, les animaux que nous venons de citer peuvent donner naissance à des petits de couleur noire. Mais, quand les animaux sont soumis à l'empire de l'homme, comme le sont, par exemple, les animaux domestiques, leurs *variétés* se perpétuent de génération en génération et forment des races. Les *variétés* à leur tour peuvent présenter des modifications secondaires et former des sous-variétés. La tendance à produire des *variétés* n'est pas la même chez tous les animaux; elle dépend de l'espèce, du degré de domestication, du climat, du régime, etc.

« Si on voulait, dit Bosc, prendre le mot *variété* dans son acception la plus rigoureuse, il n'y aurait point d'espèce, car il est, en général, dans les animaux comme dans les plantes, peu d'individus qui n'offrent des différences. Si ce fait s'observe moins dans les animaux et les plantes sauvages, c'est que leurs variations sont circonscrites dans des bornes plus étroites et que nous n'avons pas un bien grand intérêt de les distinguer. Les moutons blancs paraissent tous semblables à celui qui ne les voit pas habituellement, mais le berger sait fort bien les reconnaître. Il n'est souvent rien moins que facile de déterminer si un animal est une espèce ou une *variété*. Autrefois, on rangeait beaucoup de *variétés* parmi les espèces, puis on a rangé beaucoup d'espèces parmi les *variétés*. Aujourd'hui, on commet moins d'erreurs de ce genre, parce que les principes sont mieux connus. »

Néanmoins, l'origine des *variétés* et des races est certainement un problème des plus ardu. Pour résoudre cette question, on a eu recours aux hypothèses les plus diverses; on a invoqué tour à tour l'influence des astres, la *variété* originelle des âmes, l'intervention directe de Dieu ou du diable, la nature personifiée et faisant des efforts infructueux pour réaliser son type complet, l'état moral des parents et surtout l'imagination de la mère, les actions exercées sur celle-ci et par son intermédiaire sur l'enfant déjà formé, le climat, la nourriture, l'éducation, etc.

On s'accorde aujourd'hui à accorder à cet égard la plus grande importance aux actions de milieu. « Lorsque les conditions générales du milieu sont identiques, dit M. de Quatrefages, l'espèce se modifie peu et rarement; lorsque le milieu devient très-variable, l'espèce reflète ces variations par la multiplication des *variétés*, qui, à leur tour, deviennent la souche de nombreuses races. Ainsi s'explique la rareté des races sauvages et les grandes distances qui les séparent sur le globe, aussi bien que le grand nombre des *variétés* et des races qui se pressent autour de l'homme; ainsi s'explique le retour des races marronées à une uniformité relative. Toutes les fois qu'il nous est possible de saisir quelques relations entre une cause quelconque et l'apparition d'une *variété* servant de souche à une race, c'est dans le milieu que nous trouvons cette cause, parfois dans une particularité unique, mais dominante. » Toutefois, il faut reconnaître, avec le même auteur, que l'espèce animale peut, à un moment donné, présenter de singuliers écarts et produire des individus fort éloignés, sous certains rapports, du type spécifique, en un mot des *variétés* bien tranchées.

— Bibliogr. Dans les recueils bibliographiques, on range sous le titre de *Variétés* tout ce qui ne trouve pas naturellement sa place dans une des autres divisions de l'ouvrage, consacré à un genre littéraire déterminé, et particulièrement les livres dits de curiosités : curiosités de littérature proprement dite, curiosités de l'histoire générale, curiosités de la science et de l'art, curiosités des mœurs et des idées, curiosités des mœurs cynégétiques, curiosités de la vie navale, etc.

On a donné le titre de *Variétés* à des livres qui contiennent des morceaux détachés, sur divers sujets. Il y a des *Variétés littéraires*, des *Variétés historiques*, des *Variétés morales*, des *Variétés philosophiques*, des *Variétés amusantes*, etc.

Dans les journaux, le titre de *Variétés* se donne, en général, à certains articles placés entre les faits divers et les annonces et qui, par leur sujet, s'écartent des matières habituellement traitées dans le journal. Ce sont presque toujours des comptes rendus de livres. La place qu'ils occupent ne doit pas les faire juger dignes de peu d'estime. Les articles si justement célèbres de Sainte-Beuve ont paru dans le *Constitutionnel* et le *Moniteur universel* sous la rubrique de *Variétés* avant de former le recueil des *Causeries du lundi*. Dans les revues, les *Variétés*, qui se placent vers la fin, comprennent un ensemble d'articles sur des sujets divers, écrits en général d'une manière plus succincte que le reste.

Variétés littéraires, morales et historiques, par M. de Sacy, de l'Académie française (1859). Cet ouvrage, en deux volumes, renferme un choix d'articles publiés dans le *Journal des Débats* pendant une période de trente années, de 1828 à 1858. L'ordre adopté par M. de Sacy dans le classement de ses articles est assez simple. Il ne pouvait guère les ranger à leur date et en composer des annales littéraires, des annales supposant une suite; les articles qu'il a recueillis, sé-

parés quelquefois par un long espace de temps, ne sont pas reliés et ne forment pas un ensemble par eux-mêmes. Il les a donc rangés par ordre de matières sous ces trois titres : *Littérature, Morale et Histoire*, en ayant soin néanmoins de les classer chronologiquement, quant aux auteurs ou aux sujets auxquels ils se rapportent. Ainsi, dans la littérature, Cicéron passe avant Plutarque et Amyot ou Henri Estienne avant Fénelon. On trouve d'ailleurs, à la fin de chaque article, la date de sa publication. Quoique M. de Sacy nous avertisse qu'il a revu ces articles avant de les réunir en volumes, on n'a pas de peine à reconnaître qu'ils ont été composés pour un journal; ils ont toutes les qualités et les défauts de ces sortes de publications. Le style a très-souvent la vivacité qui convient à la polémique; il a aussi la négligence, l'incorrection et la familiarité qui résultent d'une composition précipitée. Le journaliste se révèle encore au caractère passionné, souvent même exclusif, de sa critique, soit dans l'éloge, soit dans le blâme, et à cette tendance à grossir les traits afin de frapper plus vivement l'esprit des lecteurs. En laissant subsister à peu près complètement ces caractères, M. de Sacy ne s'est pas assez rendu compte de la différence profonde qu'il doit y avoir entre des articles de journal, productions éphémères faites pour vivre vingt-quatre heures, et un livre qui affiche la prétention d'œuvre durable. Le cadre des articles littéraires est assez étendu; il comprend des travaux sur Cicéron, Amyot, Bossuet, Fénelon, Massillon, les chefs-d'œuvre de l'éloquence française au XVII^e et au XVIII^e siècle, sur les prosateurs français du second ordre, sur Chateaubriand, Benjamin Constant et sur nos principaux critiques contemporains, Ampère, J. Janin, Villemain, Philaret Charles, Saint-Marc Girardin et Sainte-Beuve. Cette partie est sans contredit la meilleure du recueil; elle atteste un esprit judicieux, un goût éclairé, une connaissance sérieuse de la littérature classique, un véritable amour des belles-lettres et donne pleinement à l'auteur le droit de dire dans sa préface : « J'aime les lettres, je les aime avec passion; c'est un sentiment qui est né pour ainsi dire avec moi. Aussi loin que je remonte dans mes souvenirs, je ne trouve pas un jour où la vue seule d'un bon livre, à plus forte raison sa lecture, ne m'ait ravi ou transporté. Je ne pourrais jamais dire tout ce que ce goût des livres et des lettres a répandu de charme sur ma vie; quelle force j'y ai puisée contre le découragement et l'ennui; combien de fois une heure, une seule heure de lecture m'a ranimé et rendu à moi-même! »

Dire que M. de Sacy aime passionnément les belles-lettres, c'est dire qu'il regarde l'étude des anciens comme la base nécessaire d'une solide éducation littéraire. Dans son admiration pour les anciens, M. de Sacy va jusqu'à poser en principe qu'un livre est plus ou moins bon, selon qu'il s'approche ou s'éloigne davantage des vieux modèles. De là à condamner le romantisme, qui a régénéré notre littérature et réalisé le beau sous des formes nouvelles, il n'y a qu'un pas. M. de Sacy le franchit. La littérature romantique lui paraît être une littérature de prospectus, magnifique en promesses, maigre en résultats. « Convenons, dit-il, que ce serait un livre comique que celui où l'on réunirait, à côté des pompeuses et hautesaines préfaces de nos écrivains, le peu qu'ils ont réalisé de ces plans admirables. » Ce jugement est injuste, mais n'étonne pas, la partialité de M. de Sacy étant bien connue.

La partie morale des *Variétés* ne brille pas par la nouveauté des aperçus. Toutefois, nous avons remarqué comme utile à consulter un petit essai sur les *Maximes de La Rochefoucauld*, un article sur *Bacon et Descartes* et une étude sur les *Sermons et la philosophie de Bossuet*.

La partie la plus vulnérable de l'ouvrage est la partie historique. Le doctrinaire obstiné, injuste, inconséquent, illogique y apparaît dans toute sa splendeur. Dans sa tendresse pour la monarchie de Juillet, l'auteur attaque sans ménagement et sans scrupule les gouvernements précédents et surtout la Convention nationale, à laquelle, moins impartial que M. Thiers, il va jusqu'à contester l'incontestable mérite d'avoir sauvé la France. Quant à la Terreur, il n'a pas d'expressions assez flétrissantes et indignées pour la qualifier. Les contradictions ne sont pas rares, et cependant l'auteur est inébranlable dans son amour pour le gouvernement parlementaire et la royauté constitutionnelle, qu'il vante à tout propos.

Si nous avons insisté si fortement sur les défauts du livre de M. de Sacy, c'est que sa réputation nous faisait un devoir de lui témoigner une honorable sévérité; mais nous sommes heureux de reconnaître son amour des lettres, sa parfaite bonne foi, la sincérité de ses convictions et cette qualité si rare à notre époque, la modération. Il n'insulte jamais ses contemporains, et si, dans la chaleur de l'improvisation, il lui échappe des injustices d'appréciation et des vivacités de parole, le plus souvent il reconnaît le talent de ses adversaires et s'incline devant leur honorabilité. C'est une lutte courtoise. Nous applaudissons également à son patriotisme et à l'élevation de certaines idées de

ce genre : « J'éprouve une répugnance profonde pour les recours à la force, qui ne font triompher une cause qu'en ternissant sa pureté et qui donnent au droit même quelque chose de violent et de brutal dont l'empreinte ne s'efface pas. » Quelle condamnation des coups d'Etat!

En résumé, les *Variétés littéraires*, ces articles de journaux qui ont valu un fauteuil académique à leur signataire, sont l'œuvre d'un honnête homme, équitable toutes les fois que ses convictions ne faussent pas sa vue, d'un homme de goût, et d'un sincère ami des lettres.

Variétés orientales (LES), par M. Léon de Rosny (1868). « Ceci est un livre de science, » aurait pu mettre pour épigraphe le docte orientaliste. Auteur de travaux plus approfondis sur les langues, les littératures, la géographie et l'histoire de la Chine, de la Cochinchine et du Japon, il a réuni dans ce volume un grand nombre d'articles rédigés pour divers recueils spéciaux avec la brièveté que réclament des articles de journaux et la netteté que comportent de tels sujets. Si vaste que soit le champ de l'érudition, il s'étend tous les jours, et la curiosité mondiale commence à se tourner du côté de l'Orient. M. Léon de Rosny effleure tout; ce n'est pas le lieu de rien approfondir; mais, dans cette course rapide à travers toutes les curiosités de l'extrême Orient, il ne laisse pas que de recueillir une foule de notions et de faits qui intéressent par leur singularité même.

Comme souvenir littéraire, nous empruntons aux *Variétés orientales* cet échantillon de poésie tamoule, qui prouve que, si la poésie orientale, dans ses monstrueuses épopées orientales, surpasse la nôtre en grandeur, parfois elle nous laisse bien loin en arrière en fait de puérilités. Voici comment ces peuples à l'esprit enflé et raffiné entendent l'harmonie imitative :

Idaakkadar.

« Sur un arbre voisin du bord d'une rivière, une corneille était perchée : *Ka, ka, ka*, disait-elle. En bas se trouvait un berger sans flèches pour l'atteindre : *Tt, tt*, faisait-il. Une femme belle parmi les femmes, montée sur un éléphant, s'agitait (*adakkikkud akki-karatattadakk*), murmurant, machonnant, ses tempes ruisselantes : *M, m, m, m, m, m, m, m*, murmurait l'éléphant. »

Nous dirons quelques mots de la *Grande encyclopédie japonaise*, sur laquelle le livre de M. Rosny nous fournit une notice intéressante. Bien qu'inventé au XVIII^e siècle, ce mot est le seul qui puisse caractériser l'œuvre japonaise, qui répond parfaitement à l'idée qu'elle évoque. L'encyclopédie des Japonais et des Chinois traite de toutes choses, comme l'indique son nom, qui signifie « les trois principes », c'est-à-dire le ciel, la terre et l'homme. Des planches et des tables en sont inséparable accessoire. L'ethnographie y tient une très-grande place, et sous le rapport de l'antiquité, les Japonais traitent les Chinois aussi largement qu'eux-mêmes. Suivant eux, le Céleste-Empire aurait eu trois dynasties ainsi partagées : « la dynastie des souverains célestes, qui dura dix-huit mille années; la dynastie des souverains terrestres, onze mille années; la dynastie des souverains actuels, quarante-cinq mille six cents années. Ensemble, elles gouvernèrent l'empire pendant soixante-quatorze mille six cents ans. » Et l'on s'étonne en Europe, en Amérique de retrouver des mâchoires humaines fossiles paraissant dater de dix mille ans! Nous espérons pour l'*Encyclopédie japonaise*, et du reste M. de Rosny entretient cet espoir, que les autres parties scientifiques de cette œuvre sont moins contestables que la partie ethnographique. Ce qui ne l'est pas, c'est le soin avec lequel M. de Rosny a étudié ces matières, ayant toujours présent à l'esprit ce mot : « Le sage n'affirme rien qu'il ne prouve ou ne soit en mesure de prouver. »

Variétés (THÉÂTRE DES), théâtre de genre, situé boulevard Montmartre, près du passage des Panoramas. Il fut construit en 1807 pour la troupe de l'ancien théâtre Montansier, exilée du Palais-Royal, sous la direction de l'architecte Célérier. La salle fut inaugurée le 27 juin de la même année par le *Panorama de Momus*, vaudeville de Désaugiers. Le genre que le théâtre représentait alors était la bouffonnerie exorbitante, comme le théâtre du Palais-Royal l'a représentée depuis; la troupe comptait dans ses rangs Potier, Verné, Odry, Legrand, Lepage, etc., etc. Vers 1809, le théâtre fut des dénudés assez vifs avec le duc de Rovigo, alors ministre de la police, qui résolut de le faire fermer à la suite de grivoiseries scéniques un peu trop accentuées. La protection de l'archichancelier Cambacérès et de Regnault de Saint-Jean-d'Angely, deux fidèles habitués des Variétés, parvinrent à arrêter l'arrêt de mort qui les menaçait.

En 1820, cédant à une pensée maladroite, les Variétés essayèrent de suivre la mode en jouant le drame; sauf pour *Kean*, drame d'Alexandre Dumas, la tentative fut malheureuse. Ce théâtre revint bientôt à son ancien genre, et Jenny Vertpré y ramena la foule. On n'y vit presque plus de grosses bouffonneries, mais des vaudevilles légers, spirituels. Après avoir longtemps tâtonné à la

recherche d'un genre définitif, les Variétés semblaient l'avoir enfin trouvé dans le théâtre bouffon d'Offenbach. Le succès de la *Belle Hélène*, de *Barbe-Bleue* et de la *Grande-Duchesse* en a assuré la prospérité.

Les Variétés ont vu passer Déjazet, Arnal, Bouffé, Frédéric Lemaitre même! De nos jours, Dupuis, Mlle Schneider, Couder, Grenier, Hamburger, etc., soutiennent dignement la vieille réputation comique de Potier et Lepage aîné, leurs ancêtres.

VARIETUR (NE) (né-va-ri-é-tur — mots lat. qui signif. *Qu'il ne soit rien changé*). Sorte de formule qui indique une précaution de la justice pour que rien ne soit changé à l'état actuel d'une pièce : *La pièce sera signée et parafée, NE VARIETUR*.

VARIGNANA (Barthélemy DE), médecin italien, né à Bologne vers le milieu du XIII^e siècle, mort vers 1318. Il étudia son art sous Taddeo d'Aldeotto et s'attacha au parti de l'empereur Henri VII, qui le nomma son premier médecin. Il a laissé des *Commentaires* sur plusieurs livres d'Hippocrate, mais on ignore s'ils ont été publiés.

VARIGNANA (Guillaume DE), médecin italien, fils du précédent, mort dans la première moitié du XIV^e siècle. Il exerça avec beaucoup de succès la pratique de son art à Bologne et devint, en 1304, consul de cette ville. Ses œuvres ont été recueillies et publiées sous ce titre : *Secreta sublimia ad varios curandos morbos verissimis auctoritatibus illustrata* (Lyon, 1526, in-4^o; Bâle, 1597, in-4^o, 4^e édit., annotée par Gaspard Bauhin). — Deux descendants de Varignana étaient comptés, vers la fin du XIV^e siècle, parmi les meilleurs médecins de Bologne.

VARIGNON (Pierre), géomètre français, né à Caen en 1654, mort à Paris en 1722. Il était fils d'un architecte et se destinait à l'état ecclésiastique, lorsqu'un *Euclide* qui lui tomba sous la main commença à éveiller son goût pour les mathématiques. La lecture des ouvrages de Descartes acheva de le déterminer. Il vint à Paris en 1686, avec l'abbé de Saint-Pierre, qui lui fit une pension de 300 livres. Son *Projet d'une nouvelle mécanique*, qu'il publia en 1687, lui ouvrit les portes de l'Académie et lui valut une chaire de mathématiques au collège Mazarin. Il remplaça Duhamel, en 1704, dans la chaire du Collège de France.

Varignon fut l'un des premiers en France qui acceptèrent les principes de l'analyse infinitésimale. Il les défendit avec succès devant l'Académie contre Rolle et autres. On a de lui : *Nouvelles conjectures sur la pesanteur* (1690), ouvrage peu estimé; *Nouvelle mécanique* (1725); *Éclaircissements sur l'analyse des infiniment petits* (1725); *Traité du mouvement et de la mesure des eaux courantes* (1725); des mémoires insérés dans le *Recueil de l'Académie des sciences*, et quelques ouvrages sur la religion. Le principal titre de Varignon consiste dans ses travaux sur la mécanique, qu'il a débarrassée de vieilles démonstrations métaphysiques, enrichie de nouveaux théorèmes et coordonnée d'une façon régulière. Galilée avait clairement énoncé le principe de la composition du mouvement déjà acquis par un corps et de celui qu'une force intervenante lui aurait communiqué à partir du repos; il avait suffisamment indiqué le principe de la composition des mouvements qui produiraient séparément deux forces simultanées. Stevin avait entrevu la règle de composition des forces concourantes; mais c'est à Varignon qu'est dû le premier énoncé clair de cette loi, sous la forme qui lui a été conservée. C'est à lui aussi qu'il faut reporter l'origine de la théorie des moments pour les forces concourantes. Enfin, il a, le premier, donné un énoncé général du principe des vitesses virtuelles. Sa mécanique est triple en quelque sorte : il établit les conditions d'équilibre des diverses machines par la composition directe des forces, au moyen du théorème d'Archimède relatif au levier et de son propre théorème pour la composition des forces concourantes, puis il montre, pour chaque cas, que les moments des forces en équilibre, pris par rapport au point fixe de la machine, donnent une somme nulle, et que la somme des produits de chaque force par la vitesse virtuelle de son point d'application est aussi nulle.

Beaucoup de contemporains de Varignon ont laissé des travaux plus importants que les siens sur différents points difficiles de la mécanique, mais aucun n'a plus fait pour en éclaircir les principes et en simplifier l'exposition.

VARIIFOLIÉ, **ÉE** adj. (va-ri-i-fol-i-é — du lat. *varius*, varié; *folium*, feuille). Bot. Qui a des feuilles de forme variée. Il on dit aussi **DIVERSIFOLIÉ** et **HÉTÉROPHYLLE**.

VARILHES, ville de France (Ariège), chef-lieu de cant., arrond. et à 9 kilom. de Pamiers, sur le chemin de fer du Midi; pop. aggl., 1,178 hab. — pop. tot., 1,646 hab. Forge, minoterie; commerce de porcs. On y remarque une ancienne église, restaurée il y a quelques années, et, dans les environs, une grotte curieuse.

VARILLAS (Antoine), historien français, né à Guéret en 1624, mort à Paris en 1696. Après avoir exercé quelque temps les fonctions de précepteur, il obtint, en 1648, la

charge d'historiographe de Gaston d'Orléans, puis celle d'adjoint à la Bibliothèque royale. Colbert lui donna la mission de collationner la copie des manuscrits de Brienne, dont il venait de faire l'acquisition; mais sa négligence lui fit perdre successivement toutes ces places, ainsi qu'une maigre pension de 1,200 livres que Colbert lui avait accordée en 1662 et qu'il lui retira en 1670. De Harlay, archevêque de Paris, lui en fit alors accorder une nouvelle par l'assemblée du clergé pour l'aider dans la composition de son *Histoire des hérésies*. Varillas s'était retiré au monastère de Saint-Côme, d'où il ne sortait que pour aller se promener dans le clos des Chartreux, consacrant tout son temps à l'étude et à la composition littéraire. Nous citerons, parmi ses nombreux ouvrages : la *Politique de la maison d'Autriche* (Paris, 1658, in-4^o); *Factum pour la généalogie de la maison d'Éstrées* (Paris, 1678); *Histoire du règne de saint Louis* (La Haye, 1682, in-8^o), qui ne comprend que la minorité de ce prince, de 1226 à 1229; *Histoire de Charles IX* (Paris, 1683, in-4^o); la *Pratique de l'éducation des princes ou l'Histoire des premières années de la vie de l'empereur Charles V* (Paris, 1684, in-12); *Histoire de François I^{er}* (Paris, 1685, 2 vol. in-4^o); les *Anecdotes de Florence ou l'Histoire secrète de la maison de Médicis*, ouvrage plein d'inexactitudes et de faussetés (La Haye, 1686, in-12); *Histoire des révolutions arrivées dans l'Europe en matière de religion depuis 1374 jusqu'en 1569* (La Haye, 1686-1689, 6 vol. in-4^o ou 12 vol. in-12), c'est son *Histoire des hérésies*; *Réponse à la critique de Burnet sur les deux premiers tomes de l'Histoire des hérésies* (La Haye, 1687, in-8^o); la *Politique de Ferdinand le Catholique, roi d'Espagne* (Amsterdam, 1688, in-12); *Histoire de Louis XI* (Paris, 1688, 2 vol. in-4^o); *Histoire de Louis XII* (Paris, 1688, 3 vol. in-4^o); *Histoire de Charles VIII* (Paris, 1691, in-4^o); *Histoire de Henri II* (Paris, 1692, 2 vol. in-4^o); *Histoire de François II* (Paris, 1693, in-12); *Histoire de Henri III* (Paris, 1694, 2 vol. in-4^o). Les ouvrages de ce fécond écrivain eurent d'abord un succès considérable, et l'on ne peut nier qu'ils ne soient écrits avec un certain talent de narration et une érudition qui lui ont mérité les éloges du savant Huet; mais on s'aperçut bientôt qu'il altérait étrangement l'histoire par des citations fausses ou inexactes, par des infidélités de toute nature et des bévues innombrables. Il tomba dès lors dans un discrédit dont il ne s'est jamais relevé. Après avoir connu la gloire, il en arriva à ne plus trouver un libraire qui voulût se charger d'imprimer les ouvrages qui tombaient de sa plume intarissable.

VARILLE (DE), connu sous le nom de **Varilleaux Pyrye**, publiciste polonais, né en France vers 1720, mort en 1780. Il s'établit en Pologne, y obtint l'indigénat et devint précepteur des fils du prince Jean Sanguszko. On a de lui : *Lettres sur l'éducation d'un seigneur polonais* (Varsovie, 1757, in-4^o); *Compendium politicum seu brevis dissertatio de variis Poloni imperii vicibus* (Varsovie, 1760, in-8^o), traduit en polonais et en allemand; *Essai politique sur la Pologne* (Varsovie, 1764); *Lettres sur la constitution actuelle de la Pologne et la tenue de ses diètes* (Paris, 1769, in-8^o), publiées d'abord en polonais (Varsovie, 1764, in-8^o); *Réflexions politiques sur la Pologne* (Londres, 1772, in-8^o).

VARIN (Jean), graveur en médailles, né à Liège en 1604, mort en 1672. Il perfectionna la gravure des médailles et inventa pour les frapper des procédés supérieurs à ceux qu'on avait employés jusqu'alors. Appelé à Paris et chargé de graver le sceau de l'Académie française, il gagna la confiance de Richelieu, qui le choisit pour garde général des monnaies, dirigea la refonte des monnaies légères d'or et d'argent, et grava les nouveaux poinçons, ainsi que la suite des médailles frappées pour perpétuer le souvenir des événements du règne de Louis XIII. Nommé l'un des premiers membres de l'Académie de peinture et de sculpture (1664), il exécuta la statue en marbre de Louis XIV et entreprit l'histoire métallique de son règne, que la mort l'empêcha d'achever.

VARIN (Joseph), graveur d'architecture, de la famille du précédent, né à Châlons-sur-Marne en 1740, mort à Paris en 1800. Il étudia d'abord sous la direction de son père, habile graveur sur métaux, puis il vint se perfectionner à Paris et se fit promptement un nom par la reproduction des œuvres de nos grands architectes. On lui doit les planches des beaux livres suivants : *Voyage pittoresque*, par Saint-Non; *Voyage en Grèce*, de Choiseul-Gouffier; *Tableau de l'empire ottoman*, par d'Ohsson Mowradja; *Voyage pittoresque de Syrie*, par Cassas; *Traité d'architecture*, de Blondel; *Traité de fortification*, par Montalembert, etc. Citons encore, parmi ses compositions isolées : *Vue générale de la ville de Caux*; des *Vues d'Aix*, de Besançon et de Neuchâtel; *Vue et perspective de la superbe place de Bordeaux*; *Vue du théâtre de cette ville, prise intérieurement*; enfin des *Vues du Palais-Royal*, du Palais de justice à Paris, du Palais, de la place et des prisons de Caen, du palais des États à Dijon, etc.

VARIN (Thomas), seigneur d'Audeux, his-

torien français, né à Besançon en 1610, mort en 1668. Il entra dans l'administration et devint, en dernier lieu, juge en la *régalie*. On a de lui plusieurs ouvrages relatifs à l'histoire de Besançon et de la Franche-Comté. Tels sont, entre autres : *Besançon tout en joie dans l'heureuse possession de son auguste souverain* (Besançon, 1659); *L'Etat de l'illustre confrérie de Saint-Georges, autrement dit de Rougemont, en Franche-Comté de Bourgogne* (Besançon, 1663, in-fol.); *Narré fidèle et curieux de tout ce qui s'est passé dans l'heureuse prise de possession de la cité de Besançon par le marquis de Castel-Rodrigo* (Besançon, 1664, in-4^o), etc.

VARIN (Brice-Marie), homme politique français, mort en 1793. Député du tiers état de la sénéchaussée de Rennes aux états généraux lorsque la Révolution éclata, il embrassa avec ardeur les idées nouvelles; mais, tout en voulant l'égalité de tous devant la loi, il fit preuve d'une modération qui était dangereuse à cette époque et fut envoyé à l'échafaud par les terroristes.

VARIN (Jacques), botaniste français, né à Saint-Thomas-la-Chaussée, près de Rouen, en 1740, mort en 1808. Après avoir fait de premières études botaniques à Rouen, il se rendit à Paris, où, tout en travaillant comme typographe pour se procurer des moyens d'existence, il suivit les cours faits au Jardin du roi par Thouin et par Richard père. En 1776, il fut nommé directeur du jardin des plantes de Rouen, et, pendant trente-deux ans, il n'épargna ni soins ni fatigues, ni voyages pour augmenter les richesses de cet établissement, qui, à sa mort, possédait plus de 3,000 plantes. Varin n'a publié aucun ouvrage, mais il a perfectionné l'art de la greffe, produit de nouvelles variétés de fleurs et introduit en France le mastic de Forsyth, destiné à fermer les plaies des arbres et à opérer la régénérescence de ceux qui sont pourris.

VARIN (Charles-Nicolas), graveur français, frère du précédent, né à Châlons en 1745, mort en 1805. Il eut son frère dans un grand nombre de ses travaux et exécuta seul, en outre, des reproductions des tableaux de Boucher, de Leprince, de Lawrence, etc. Enfin il a gravé, d'après ses propres dessins, les portraits de *Monsieur de Juigné* et de *l'Abbé Parchappe*.

VARIN (Charles VOIRIN, dit Victor), auteur dramatique français, né à Nancy en 1798, mort à Paris en 1869. Il fut d'abord clerc de notaire, et, tout en faisant son droit, s'essaya au théâtre par des vaudevilles. Au commencement de 1825, une pièce en un acte, intitulée *Huit jours de sagesse*, écrite en collaboration avec Desnoyers, fut soumise par les deux amis au jugement de M. Etienne Arago, qui déjà avait fait jouer quatre ou cinq ouvrages au boulevard et au théâtre du Vaudeville. Celui-ci n'y trouvant pas les éléments d'un succès, même en la modifiant, mais reconnaissant qu'il y avait là-dedans beaucoup d'esprit, proposa aux deux auteurs en herbe un scénario qu'il venait de tracer; ils l'acceptèrent, à charge de revanche, et, le 22 août 1825, la comédie à couplets *L'Amour et la guerre* fut jouée sur le théâtre de la rue de Chartres. Après le succès, Desnoyers se fit nommer, ainsi que M. Etienne Arago, mais Voirin, qui craignait que son père ne lui supprimât sa pension d'étudiant, se cacha sous le pseudonyme de **Victor**, qui n'était pas même son prénom. Ce ne fut que plus tard qu'il adopta le nom de **Varin**, par une transaction entre le désir bien naturel de se faire reconnaître de ses amis après ses succès futurs et le respect de la volonté paternelle. Une fois le pied à la scène, il donna de nombreux vaudevilles pleins de gaieté et de mouvement, en société avec Dumersan, Bayard, Clairville, Davricourt, Etienne Arago, Desvergers, Vanderburch, Paul de Kock, Carmouche, Laurencin, Duvert, Duponchel et, dans les derniers temps, Michel Delaporte et Henri Rochefort. Nous en passons. Parmi ces pochades désopilantes se distingue, par son long succès, la bouffonnerie qui a pour titre les *Saltimbanques*, comédie-parade en trois actes, mêlée de couplets, écrite en collaboration avec Dumersan et jouée au théâtre des Variétés le 25 janvier 1838. Cet imbroglio drolatique, un des triomphes d'Odry, nous a légué le type de Bilboquet.

Nous citerons dans le vaste répertoire de Varin : les *Femmes d'emprunt* (1833); *Un bal du grand monde* (1836); le *Père de l'enfant* (1837); la *Julie fille du faubourg*, en trois actes (Vaudeville, 1840); les *Ressources de Jonathan* (Palais-Royal, 1842); *Paris, Orléans et Rouen*, vaudeville en trois actes (Palais-Royal, 1843); le *Carlin de la marquise*, proche parent du *Petit chien de la marquise*, pastiche de Crébillon fils, dû à Théophile Gautier (Vaudeville, 1844); les *Sept merveilles du monde*, revue (1845); les *Frères Don-daine* (Vaudeville, 1846); *Jocrisse maître et Jocrisse valet*, parade de Dorvigny, retouchée par Varin (1847); *L'Académicien de Pontoise* (1848); la *Montagne qui accouche* (Gymnase, 1849); *Habit, veste et culotte*, folie en cinq tableaux (Montansier, 1849); les *Femmes sauciatistes*, à-propos en un acte (même théâtre, même année); *Portes et placards* (Vaudeville, 1850); *J'ai mangé mon ami*; *Phénomène ou l'Enfant du mystère* (Montansier, 1850); les

Erreurs du bel Age (Variétés, 1854); *Deux profonds scélérats* (Palais-Royal, 1854); *Zarine*, parodie en deux actes de la *Czarine* (1855); les *Aventures d'un paletot*, un acte (Vaudeville, 1855); le *Massacre d'un innocent* (Variétés, 1855); *Une giroflée à cinq feuilles* (1859); les *Trois fils de Cadet Roussel* (1860); *Ma sœur Mirette* (1861); *Ah! que l'amour est agréable!* (1862); *Un ténor pour tout faire* (1863); les *Ficelles de Montempoivre* (1864); les *Filles mal gardées* (1865); *Madame Ajax* (1866); le *Baudet perdu* (1866). C'est en collaboration avec Varin que M. Henri Rochefort a écrit un de ses premiers vaudevilles, *Je suis mon fils*, joué au Palais-Royal en février 1860. Varin était un peu oublié dans la vie retirée qu'il menait depuis plusieurs années, lorsque Lambert Thiboust, un de ses plus jeunes confrères, sollicita et obtint pour lui, le 15 août 1864, la décoration de la Légion d'honneur. Le portrait de Varin figure dans la décoration de la salle de spectacle de Nancy, sa ville natale.

VARIN (Pierre-Joseph), historien français, né à Brabant-le-Roi (Meuse) en 1802, mort en 1849. D'abord professeur à l'école des pages de Charles X, à Versailles, il devint successivement professeur d'histoire au lycée de Reims, sous-bibliothécaire aux archives de la même ville, censeur du lycée (1838), et obtint bientôt après une chaire d'histoire à la faculté de Reims. Il était doyen de cette faculté, lorsqu'il succéda à Charles Nodier comme bibliothécaire de la bibliothèque de l'Arsenal, à Paris. Ses principaux écrits sont : *De l'influence des questions de race sous les derniers Carolingiens* (Paris, 1838, in-8°); *De quibusdam Berberti opusculis et de Gallicanarum doctrinarum originibus* (1838, in-8°); *Archives communales de Reims* (Paris, 1839-1849, 7 vol. in-4°); la *Vérité sur les Arnauld* (1847, 2 vol. in-8°). Varin avait, en outre, collaboré à la *Revue nouvelle*, au *Correspondant* et au *Dictionnaire historique et géographique de Bretagne* d'Ogé.

VARINAS ou **BARINAS**, ville du Venezuela (Amérique du Sud), chef-lieu de la province de son nom, sur le Santo-Domingo, à 480 kilom. S.-O. de Caracas; 11,200 hab. Commerce actif de sucre, coton, café, et surtout de tabac renommé récolté dans les environs.

VARINAS ou **BARINAS** (PROVINCE DE), division administrative de la république du Venezuela. Elle est une des trois qui furent formées dans l'ancien département de l'Orénoque et est comprise entre la province de Carabobo au N.-E., celles de Caracas de Guyane à l'E., la république de l'Equateur au S. et les provinces vénézuéliennes de Mérida, Trujillo et Barquisimeto à l'O. Elle compte 120,000 hab. Cette population est de beaucoup inférieure à celle que pourrait nourrir le territoire de Varinas s'il était bien cultivé; la fertilité du sol et la douceur du climat semblent inviter les colons européens à se diriger vers ce pays, qui les appelle de tous ses vœux.

VARINGA s. m. (va-rain-ga). Bot. Nom vulgaire du figuier des Indes et de quelques espèces voisines.

VARINS ou **VARNES**, en latin *Varini* et *Varni*, peuple de l'ancienne Germanie, qui habitait, sur les bords de la Baltique, le territoire compris entre l'Elbe et l'Oder. Ce territoire fait aujourd'hui partie du Mecklembourg.

VARIOLÉPHARITE s. f. (va-ri-o-blé-fa-rite — de *variole*, et de *blépharite*). Pathol. Blépharite consécutive à la variole.

VARIOLAIRE adj. (va-ri-o-là-re — rad. *variole*). Hist. nat. Qui offre des aspérités analogues aux pustules de la variole.

— s. m. Bot. Genre de végétaux fossiles. — s. f. Genre de lichens, que plusieurs botanistes regardent comme une forme particulière des pertuisaires : *Les variolaires croissent sur les pierres et plus souvent sur les écorces*. (C. Montagne.)

— Encycl. Bot. La *variolaire* est un petit lichen indigène (*variolaria discoida*), d'une saveur extrêmement amère, qu'on a préconisé contre les fièvres et les névralgies intermittentes et contre les affections vermineuses. C'est sous forme de poudre qu'on l'administre, à la dose de 0,5 à 0,6, dans du miel ou dans un pruneau. La *variolaire amère*, cryptogame très-commun sur l'écorce des hêtres, a été aussi vantée comme fébrifuge. Alms en a retiré un principe très-amer (picrolichénine).

VARIOLARINE s. f. (va-ri-o-la-ri-ne — rad. *variolaire*). Chim. Matière cristallisable qu'on a extraite de la variolaire. Il Quelques-uns disent *VARIOLARIN* s. m.

VARIOLARYNGITE s. f. (va-ri-o-la-rain-ji-te — de *variole*, et de *laryngite*). Pathol. Laryngite ou inflammation du larynx causée par la variole.

VARIOLE s. f. (va-ri-o-le — du bas lat. *variola*, dimin. du lat. *varius*, bigarré, tacheté). Pathol. Maladie éruptive, connue sous le nom vulgaire de petite vérole. Il *Variole des bêtes à laine*, Clavelée. Il *Variole des vaches*, Vaccins.

— Ornith. Nom vulgaire d'une espèce d'aouette qui habite la Plata.

— Ichtyol. Genre de poissons acanthoptérygiens, de la famille des percoides, com-

prenant sept ou huit espèces, les unes vivant dans les mers des pays chauds, les autres fossiles et appartenant aux terrains tertiaires : *Les quatre espèces fossiles connues restent inférieures pour la taille aux varioles vivantes*. (E. Baudement.)

— Encycl. Pathol. Cette maladie n'a pas existé de tout temps en Europe; on ne la connaît que depuis l'an 632, et il est probable qu'elle a été apportée du centre de l'Afrique par les Sarrasins. Elle débute par un frisson violent ou par de petits frissons répétés, qui font place bientôt à une chaleur continue. Le pouls est plein, la chaleur du corps monte à 41° et même 42°, la face est rouge, les malades ont soif; il y a de la faiblesse, du vertige et souvent des douleurs dans le dos et dans le sacrum. Cette fièvre s'exaspère dans le cours de la seconde et de la troisième journée. Au milieu de la troisième exacerbation fébrile, on voit apparaître à la face de petites pustules rouges qui, partant du front, des environs de la bouche et des yeux, s'étendent rapidement sur la face entière. Si l'éruption est abondante, ces pustules se serrent les unes contre les autres et souvent se fondent, pour déterminer une rougeur uniforme de la face. Si l'éruption est faible, ces petites nodosités restent isolées. En partant de la face, l'exanthème gagne dès le lendemain le cou, la poitrine, le dos et, au troisième jour, les extrémités. L'éruption se fait également sur les membranes muqueuses, dans la bouche, dans le pharynx, dans les voies aériennes, sur la conjonctive. On observe, en conséquence, de la salivation de l'enrouement, de la toux croupale et une douleur brûlante dans les parties génitales externes. En même temps, la fièvre continue, avec quelques rémissions cependant. Six jours après la première éruption, et, par conséquent, neuf jours après les premiers symptômes fébriles, commence la période de suppuration ou de maturation. Les boutons deviennent plus grands, perdent leur forme tronquée par le haut et prennent un aspect bombé. Si on les pique avec une aiguille, leur contenu, qui représente un pus épais, se vide en une fois. La peau, autour des pustules, se gonfle fortement et devient rouge foncé. On voit alors les boutons se déchirer et verser leur contenu à la surface, où ils se dessèchent de manière à former des croûtes d'abord jaunâtres et plus tard brunes. Les boutons du tronc et des extrémités restent en retard sur ceux de la face. A ce moment, la fièvre prend une forme adynamique. Les boutons deviennent sanguins, il se fait des hémorragies, la peau se gangrène; dans beaucoup de cas, de la dyspnée, des points de côté et même des symptômes de pleurésie peuvent survenir. Enfin, après les trois périodes fébrile, d'éruption et de suppuration vient la période de dessiccation, qui commence à dater du onzième ou du douzième jour. La formation des croûtes fait des progrès, le pourtour des boutons pâlit et desquille, les autres accidents disparaissent, la fièvre tombe.

Autrefois, la *variole*, qu'on appelle aussi la *petite vérole*, était un fléau terrible; on voyait succomber le tiers ou même la moitié des sujets atteints. Aujourd'hui, grâce à la vaccine, la *variole* est non-seulement devenue rare, sauf quelques recrudescences, difficiles à expliquer, dans ces derniers temps, mais encore beaucoup moins meurtrière; quand les cas de *variole* sont les plus nombreux, il meurt à peine 2 à 3 pour 100 des individus atteints de l'éruption.

Dans la *variole* proprement dite, on distingue la *variole confluente*, la *variole cohérente* et la *variole discrète*. La première se déclare rapidement, présente des troubles généraux très-graves et souvent est mortelle; sa qualification lui vient de ce que les boutons, qui sont très-abondants, sont tellement pressés, qu'ils se réunissent en pustules communes. La seconde, dans laquelle les boutons, quoique nombreux encore et très-pressés, ne font pourtant que se toucher par les bords, présente aussi de la gravité. La troisième, comme l'indique encore son nom, est caractérisée par des boutons plus ou moins abondants ou plus ou moins rares, mais toujours séparés par des intervalles de peau normale.

On distingue encore la *variole verruqueuse*, celle dans laquelle le développement des boutons s'arrête à la première période, c'est-à-dire n'arrive pas au point de former des vésicules, mais les laisse au simple état de nodosités; la *variole séreuse* ou *lymphatique*, celle dont les boutons ne donnent qu'un liquide clair ou presque clair, et nullement jaune et puriforme; la *variole sanguinolente*, celle dont les boutons contiennent du sang; la *variole stitueuse* ou *emphysemateuse*, celle dont le bouton, par une résorption de son contenu, se transforme en une sorte de coque vide; enfin, la *variole gangreneuse*, celle à laquelle s'ajoute une gangrène de la peau.

La *variole* est une maladie contagieuse et virulente. On peut la transmettre en inoculant le pus contenu dans les vésicules varioliques, et les expériences de M. Chauveau ont prouvé que l'activité virulente de ce pus réside principalement dans des corpuscules qu'il tient en suspension. Elle se transmet spontanément par les miasmes varioliques qui émanent des malades. La plus grande intensité de contagion correspond à l'époque où le contenu des pustules vient à se troubler et

où la suppuration commence. La *variole* et la *varioloïde* (*variole légère*) dépendent d'un même virus. Un individu atteint de varioloïde peut donner une *variole* grave à un individu sain, et réciproquement. Cette maladie peut même se transmettre par l'entremise d'un tiers ou par un objet ayant appartenu au malade. Il est arrivé aussi que des personnes ont été frappées de la petite vérole dix ou douze jours après être montées dans une voiture qui avait transporté un variolique.

La prédisposition à contracter la *variole* est atténuée chez l'homme par la vaccination. Durant les épidémies de *variole*, il est bon de revacciner les individus que l'on suppose pouvoir gagner cette maladie. V. VACCINE.

Le traitement de la *variole* confirmée ne peut s'adresser qu'aux symptômes. Dans la période prodromale, il ne faut pas entretenir autour des malades une température supérieure à 12° ou 14°. On leur donne des boissons fraîches, de temps en temps nitrées, et on les met à la diète absolue. Dans la période d'éruption, on applique sur les paupières des compresses froides, imbibées d'une faible solution de sublimé (0,5 sur 180 grammes d'eau). On pratique aussi des lotions avec un mélange de 50 grammes de chlorure liquide pour 150 grammes d'eau. Dans la période de maturation, il faut avant tout se préoccuper de l'état de la fièvre. Tant que la température ne s'élève pas à un degré extraordinaire, il faut se dispenser de toute intervention thérapeutique; mais, sitôt qu'elle monte à un degré trop élevé, on prescrit de fortes doses de sulfate de quinine. Dans la période de dessiccation, on donne aux malades des aliments faciles à digérer, mais nutritifs, et on leur permet un peu de vin. On leur recommande aussi de ne point se gratter et de ne point enlever leurs croûtes. Les accidents tels que dyspnée, laryngite sont combattus par des cautérisations au nitrate d'argent et par les autres moyens appropriés.

Il existe sur les soins à donner aux variolux des préjugés qu'il est important de combattre. Sous prétexte qu'il faut bien se garder de faire rentrer l'éruption, on garde, dit le docteur Alex. Boggs, ces malheureux dans une chambre presque hermétiquement fermée, on les entoure d'innombrables couvertures et d'édrédons, maintenant ainsi une chaleur anormale du corps; pratique pernicieuse et qui doit être condamnée. Une simple couverture de laine et un drap doivent suffire pour empêcher le trop grand refroidissement du corps, et on doit entretenir une température douce et égale dans la chambre du malade. Il en est de même du préjugé contre les soins de propreté par des bains ou des lotions tièdes. Ces soins sont utiles, et doivent être prescrits, ainsi que le changement de linge. « Un autre préjugé populaire, dit encore le docteur Boggs, non moins commun et partagé par certains médecins, consiste à entretenir les malheureux variolux dans un état de diaphorèse, avec l'idée que toutes les maladies internes doivent sortir par les pores, et, à cet effet, on prescrit les boissons aussi chaudes que les malades peuvent les supporter, surtout de l'infusion de bourrache, diaphorétique favori de bonne femme, comme tant d'autres remèdes, et qui est employé de préférence dans la petite vérole pour faire sortir les boutons. Illusion complète; seulement, comme elle est inoffensive, un médecin ne doit pas négliger d'en prescrire, sous peine d'en courir de graves reproches s'il survient le moindre accident. Je ne veux pas nier la valeur de ce mode de traitement dans certains cas; seulement, il me semble que son efficacité est beaucoup trop exagérée. »

On a recommandé divers moyens de prévenir les cicatrices qui résultent si souvent de la petite vérole. Par exemple, on a conseillé d'imiter les Indiens dans l'habitude qu'ils ont de placer leurs variolux, vaccinés ou non, dans l'obscurité complète et d'enduire leur corps de substances grasses, telles qu'une pâte qu'ils font avec les feuilles de mougousier ou de l'huile extraite des graines de cet arbre. On est parvenu, en Europe, dit Alex. Boggs, à l'aide de cette double préservation de l'influence de la lumière et du contact de l'air; obtenue par des substances onctueuses, non-seulement à faire avorter les pustules et à empêcher ainsi la face d'être marquée, mais aussi à amoindrir et même à annuler l'intensité de la fièvre secondaire, toujours si redoutable dans cette terrible affection. « On a conseillé aussi de favoriser l'émission du contenu des boutons ou de les cautériser avec des caustiques tels que le nitrate d'argent; si l'on veut obtenir un résultat pour les faire avorter, il faut, lorsqu'on emploie ces moyens, s'y prendre dès le premier ou le second jour de l'éruption. Citons encore le docteur Boggs : « Dans ces derniers temps, dit-il, un médecin de Kingston (Canada) a employé avec succès l'application de l'acide phénique à la figure, adoptant en même temps la méthode de la soustraction de la lumière dans la chambre du malade et un traitement général réclamé dans chaque cas. Voici la manière dont ce médecin a employé ce phénol :

Acide phénique . . . 2 drachmes.
Suif de mouton . . . 2 onces.
Noir de fumée . . . Q. s.

Une couche épaisse de cet onguent, étendue sur la ouate noire, est appliquée sur la figure, ayant la précaution de faire des ouvertures pour les yeux, les narines et la bouche. Ce masque est renouvelé tous les deux jours et le visage lavé avec de l'eau tiède et du savon, puis le corps entier est épongé avec une solution tiède de l'acide phénique. Avec quelques modifications, j'ai employé moi-même cette médication et avec des résultats satisfaisants. Le masque que j'emploie est de velours ou de soie noire, que je crois préférable à la ouate en ce que cette dernière augmente la chaleur fébrile éprouvée par les malades. Sur le corps aussi j'emploie le glycérolé phénique, mais pas avant que les pustules soient bien développées; par ce moyen, la déman-gaison et le travail de suppuration sont amoindris, la fièvre secondaire (la fièvre de suppuration) est moins intense ou tout à fait nulle, et le malade est à peine ou pas du tout marqué. »

Mais n'y a-t-il pas danger pour les malades à faire ainsi avorter les boutons? Voici la réponse du même docteur : « Si on prend la précaution de ne rien appliquer avant le développement des vésicules, mais seulement avant la transformation en pustules, on n'a rien à craindre, surtout si les vésicules sont abondantes, car, comme le remarque M. le professeur Monneret, « on ne change rien à la marche de l'affection ni de la maladie, et, dans le cas contraire, l'avortement des pustules n'a aucune influence fâcheuse. » Nous ferons observer au docteur que, d'après ce qu'il dit plus haut, ces moyens, pour réussir, doivent être employés le premier ou le second jour. Si donc ils ne réussissent pas employés plus tard, et que, employés avant le développement des pustules, ils soient dangereux, à quoi sont-ils bons?

Il arrive quelquefois que la petite vérole procure la guérison de certaines autres maladies. Un malade était atteint de dartses rebelles; il eut la *variole* et fut guéri. Un autre, qui avait sur le visage ces taches de lie de vin que l'on nomme vulgairement des *envies*, les vit disparaître après une petite vérole intense; il fut marqué, mais sa difformité nouvelle lui était bien moins pénible que l'ancienne. Un malade entre à l'hôpital avec une fluxion de poitrine des plus graves; quelques jours après, une petite vérole, en se déclarant, détourne l'inflammation vers la peau, et le malade est sauvé parce que les deux maladies s'étaient détruites pour ainsi dire l'une l'autre.

— Art vétér. On ignore les causes de la *variole* chez les animaux comme chez l'homme; mais on sait qu'elle peut se transmettre par contagion et par inoculation de l'homme aux animaux, des animaux à l'homme et d'un animal à un autre animal.

Chez le cheval, la *variole* est caractérisée par un léger mouvement fébrile préalable, qui dure de quatre à cinq jours. A ce moment, il survient à la crinière, à l'encolure, à la poitrine, à la croupe, plus rarement aux membres, quelquefois à la tête, de petites pustules gristères, assez élevées, contenant une sérosité lactescente et entourées d'une auréole rosacée. La matière que contient la pustule commence par être limpide, devient successivement louche, puriforme et prend ensuite la consistance d'un pus blanc, jaunâtre, épais, qui devient concret et forme la croûte, jaune d'abord, brunâtre ensuite, puis noirâtre, croûte qui, par sa chute, laisse une empreinte plus ou moins marquée sur la surface du derme. Quand ces pustules sont assez nombreuses et assez volumineuses, on pourrait confondre la *variole* avec le farcin volant; mais, comme la maladie se développe en général sur des sujets non prédisposés au farcin et qu'elle est ordinairement bénigne, on ne peut la confondre avec cette dernière maladie ni avec les affections galeuses, qui s'accompagnent toujours d'un frottement extraordinaire. Le traitement est des plus simples : diète, lotions émollientes sur les parties douloureuses, onctions grasses pour faire tomber les croûtes. On peut aussi bassiner les ulcérations avec l'eau-de-vie camphrée et la teinture d'aloès pour faciliter la cicatrisation.

Le porc peut être atteint de la *variole*, maladie que l'on désigne encore sous le nom de *gourme du porc*, de *petite vérole du porc*. Quand la maladie veut se déclarer, les porcs éprouvent une grande fièvre; ils grognent continuellement jusqu'à ce que l'éruption se manifeste. Elle a lieu ordinairement au bout de cinq à six jours. Dans les endroits où doivent se montrer les boutons, la peau est rouge; la base des oreilles, le groin, les ars antérieurs, la face interne des cuisses et le dessous du ventre sont les endroits sur lesquels l'éruption se fait le plus fréquemment. Du reste, l'animal baisse la hure, porte ses oreilles en arrière et n'entortille plus sa queue; les soies sont hérissées et d'un aspect grasseux; les yeux sont ternes et la respiration devient difficile; on aperçoit de la roideur aux jointures, de la rougeur dans les yeux, de l'enflure à leur circonférence ainsi qu'à la hure et au cou. Les taches rouges de la peau commencent alors à pâlir au centre et à s'apurer, de sorte qu'au bout du neuvième ou dixième jour les boutons sont tout blancs et couverts d'une croûte qui commence à tomber au douzième jour. Dans les

endroits ou la petite vérole se montre parmi les hommes, il faut prendre garde de répandre cette maladie contagieuse parmi les porcs au moyen de vieilles hardes ou en jetant la paille provenant des lits qui ont servi à des malades atteints de la petite vérole. Toutes les fois que cette maladie se manifeste parmi les porcs, il faut d'abord séparer les animaux infectés d'avec ceux qui sont sains et vacciner ces derniers. Le porc atteint de la *variole* doit être placé dans un lieu à l'abri des courants d'air et de l'humidité, sur une bonne litière, et nourri avec du lait coupé, des bouillons, de la farine d'orge, du petit-lait. Puis, quand l'éruption arrive, il faut tenir l'animal dans une température chaude, afin d'éviter les répercussions. Quand l'éruption semble se faire difficilement, il faut administrer des breuvages d'absinthe, de racine d'angelique, auxquels on ajoute quelques gouttes d'ammoniaque.

Le chien peut aussi être atteint par la *variole*. Le premier jour, il est triste, porte la tête et la queue basses; ses yeux sont abattus et à demi fermés; sa gueule est chaude et sèche, elle exhale une mauvaise odeur; sa langue est chargée, il a des nausées, il vomit même; sa marche est lente et chancelante; il se tient couché et ne se lève qu'avec répugnance; il est assoupi, constipé; ses urines sont rares et colorées; il n'a plus d'appétit; sa peau est chaude; son poil, qui tombe facilement, est rude et hérissé; pouds dur et fréquent. Le second jour, il survient quelquefois par les selles des évacuations de matières bilieuses, noirâtres, très-fétides; quelquefois la constipation se soutient, ou bien il s'établit une diarrhée qui dure trois ou quatre jours. Alors, l'animal paraît beaucoup plus mal; il est dans l'anxiété; il cherche les endroits frais et quitte son paillasson pour se coucher sur le pavé; la transpiration est sensible. Vers le quatrième jour, un frisson plus ou moins vif et plus ou moins long s'empare de l'animal; enfin, ce même jour et les jours suivants, toutes les parties du corps, excepté le dos et les côtes, où il y en a moins, se couvrent de boutons; on en trouve sur les lèvres, dans la queue, sur le bord des paupières, de la valve, de l'anus, du fourreau et entre les digitations des pattes, ce qui fait que la marche est très-douloureuse. Ces boutons sont d'abord rouges, ensuite blancs, puis ils suppurent, se dessèchent et tombent. L'éruption de ces boutons paraît se faire, dans le chien comme dans le mouton, à raison du degré de bénignité ou de confluence qui caractérise la maladie. Les moyens de préserver les chiens atteints de la *variole* sont plutôt du ressort de l'hygiène que de la thérapeutique, surtout lorsque la maladie suit son cours ordinaire. Les moyens hygiéniques consistent à placer le chien dans un lieu dont la température soit à 10° ou 12°, et assez aéré pour qu'il ne s'y accumule pas de mauvaise odeur; le tenir à la diète pendant toute la période éruptive; la crème de riz ou la panade suffit pour le nourrir, quand il conserve encore quelque appétit. La nourriture animale ne doit être permise que lorsque la dessiccation des pustules a commencé. Quant aux moyens curatifs, on a proposé la saignée et des boissons abondantes.

Chez les dindons, la *variole* se manifeste par des bulles plus ou moins volumineuses qui s'élèvent sur divers points du corps. Ces bulles, qui sont de petites vessies jaunâtres entourées d'un cercle enflammé, se montrent à la face interne des cuisses, des ailes et sur la caroncule de la tête et du col. Quelques jours avant l'éruption, l'animal est triste, s'encapuchonne et mange peu, souvent pas du tout; ses plumes se hérissent. Après cette sorte de fièvre d'invasion, les bulles paraissent; elles mettent ordinairement quinze jours à se développer et à se dessécher. Des qu'elles se manifestent, les symptômes d'invasion diminuent; il arrive même à quelques dindons de faire la roue quand l'éruption est tout à fait sortie. La dessiccation est d'autant plus prompte qu'il fait plus beau temps. Quand elle est commencée, l'animal entre en convalescence. Les croûtes qui succèdent aux bulles sont jaunâtres, coniques et formées de plusieurs couches superposées; si on les arrache avant la disparition totale de l'inflammation cutanée, elles se renouvellent. Cette maladie affecte plus particulièrement les dindons de huit à neuf mois, vers le commencement de novembre. Elle ne se montre que sur quelques individus d'abord, mais atteint successivement les autres, jusqu'à ce que tout le troupeau en soit affecté. Elle est donc très-contagieuse, malgré l'assertion contraire de Parmentier. Beaucoup des dindons qu'elle n'envie pas perdent la vue, parce que les yeux sont souvent le siège des bulles. Dans la Sologne, où la *variole* des dindons est très-répandue, on pense qu'elle n'affecte qu'une seule fois le même animal. Très-dangereuse quand le troupeau ne reçoit pas de soins convenables, elle l'est beaucoup moins même quand on se borne aux simples précautions hygiéniques, comme à tenir les dindons dans une habitation sèche et tempérée dès que les premiers symptômes se manifestent, à ne les mener aux champs que quand ils sont en convalescence, enfin à les nourrir, dans des cours abritées, avec de bons aliments, aussitôt qu'ils commencent à avoir de l'appétit.

Les oies ont une espèce de *variole* assez

semblable à celle des dindons. Elle se manifeste, principalement à la tête et au cou, par des tumeurs inflammatoires de différentes formes, quelquefois de la grosseur d'un œuf de pigeon, lesquelles s'abcèdent et sont suivies d'une suppuration abondante et d'un délabrement dans toutes ces parties qui entraîne presque toujours la perte de l'animal. Lorsque la suppuration s'établit, on perce la tumeur pour en faire évacuer le pus et empêcher le délabrement des parties, lequel est toujours la suite d'une abondante suppuration.

— Ichthyol. Les *varioles* sont des poisons percoïdes, qui doivent leur nom à l'aspect que présente leur peau ou plus exactement leur enveloppe extérieure. Elles diffèrent des perches, dont elles sont très-voisines, par leur préopercule dont l'angle présente de fortes dentelures et même une petite épine, en même temps que le sous-orbitaire et l'huméral ont des dentelures plus fortes. Ce genre renferme trois ou quatre espèces, qui vivent dans les mers des pays chauds. L'une d'elles se trouve dans le Nil; c'est le *lates niloticus* de Cuvier, la *perca nilotica* de Linné, grand et excellent poisson, de couleur argentée, qui fut renommé chez les anciens. Il peut atteindre plus de 1m,50 de longueur et devenir aussi gros que le thon.

On connaît aussi quatre espèces de *varioles* fossiles, qui sont de plus petite taille que les précédentes; trois d'entre elles viennent de la célèbre localité du Monte-Botai; la quatrième a été trouvée aux environs de Sévres, dans le calcaire grossier.

VARIOLÉ, ÉE adj. (va-ri-o-lé — rad. *variole*). Qui est marqué de la *variole*, qui a de nombreuses cicatrices laissées par la *variole*.

— Bot. Qui est semé de grains semblables aux pustules de la *variole*.

— Substantiv. Personne variolée, marquée de la petite vérole.

VARIOLÉUX, EUSE adj. (va-ri-o-leu, euse — rad. *variole*). Pathol. Qui appartient à la *variole*, qui la caractérise : *Une épidémie varioléuse. Une éruption varioléuse. La fièvre qui précède l'éruption des boutons varioléux présente souvent des anomalies.* (Orfila.) On a vu des enfants naître avec une éruption varioléuse. (Chomel.)

— Hist. nat. Qui est marqué de pustules ou de points ressemblant aux pustules ou aux cicatrices de la *variole*.

— Substantiv. Personne qui a la *variole* : *Les varioléux doivent être isolés des autres individus pendant tout le temps de la maladie.*

VARIOLIFORME adj. (va-ri-o-li-for-me — de *variole*, et de *forme*). Pathol. Qui ressemble à la *variole* : *Eruption varioliforme.*

VARIOLINE s. f. (va-ri-o-li-ne — du lat. *varius*, varié). Minér. Substance qui compose en grande partie la variolite.

VARIOLIQUE (va-ri-o-li-ke — rad. *variole*). Pathol. Qui a rapport à la *variole* : *Les pustules varioliques. Une épidémie variolique. Le pus variolique perd au bout d'un an, une partie de son énergie, et au bout de trois ans il cesse d'être contagieux.* (Chomel.)

VARIOLISATION s. f. (va-ri-o-li-za-si-on — rad. *variole*). Pathol. Production de la *variole*.

VARIOLITE s. f. (va-ri-o-li-te — du lat. *varius*, varié). Minér. Syn. de SPILITE.

VARIOLÔIDE (va-ri-o-lo-i-de — de *variole*, et du gr. *eidos*, aspect). Pathol. Qui ressemble à la *variole*.

— s. f. *Variole* bénigne, observée chez des sujets vaccinés ou ayant eu la *variole*.

— Fig. Contagion morale : *La variolôide superstitieuse se remet parfois à courir et à régner.* (Ste-Beuve.)

— Encycl. La *varioloïde* est une affection cutanée, caractérisée par une éruption pustuleuse, qui ne se montre que chez les sujets vaccinés et chez ceux qui ont déjà eu la *variole*. La *varioloïde* n'est autre chose, dit Vallex, que la *variole* elle-même, offrant un haut degré de bénignité et plus ou moins modifiée dans sa marche et dans ses symptômes. Les deux maladies se développent sous l'influence d'une même cause, c'est-à-dire d'un virus spécifique.

— Symptômes. La *varioloïde* débute ordinairement par les mêmes prodromes que la *variole*; on n'observe qu'un degré en moins dans leur intensité; quelquefois même ils manquent complètement. L'éruption commence vers le troisième jour par des taches rouges, au centre desquelles se développe une papule dure et saillante. Le nombre des boutons est très-variable. Il n'en existe parfois que quelques-uns, tandis que d'autres fois ils sont aussi nombreux que dans la *variole* confluyente. Ils siègent indifféremment sur toute la surface du corps, mais plus souvent sur la face et sur les membres. On ne remarque ni le gonflement ni la rougeur érysipléteuse qui accompagnent l'éruption de la *variole*. Vingt-quatre heures après leur apparition, les pustules sont remplies d'un fluide séreux, et, vers le troisième ou le quatrième jour, elles sont aplaties ou pour la plupart ombiliquées. Elles résistent au tou-

cher et sont entourées d'une auréole rouge. Au sixième jour, le liquide qu'elles renferment est opaque; il commence à se concréter dès le septième; la dessiccation est complète partout du huitième au dixième jour. Les malades n'exhalent pas alors l'odeur fétide qu'on remarque chez les *varioleux*. Enfin, à la chute des croûtes, on trouve rarement de petites cicatrices, mais ce sont le plus souvent de simples taches violacées pouvant persister plusieurs mois, ou bien ce sont des points indurés, des espèces de tubercules coniques ou pointus qui se résolvent d'eux-mêmes, mais très-lentement, c'est-à-dire après une ou plusieurs semaines, laissant après eux une coloration ardoisée qui ne s'efface que tardivement. (Grisolle.) Un caractère qui distingue essentiellement la *varioloïde* de la *variole*, c'est l'absence complète de la fièvre de suppuration et la prompte dessiccation des pustules dans la *varioloïde*. La durée de la maladie ne dépasse guère huit ou douze jours, et sa terminaison est presque constamment heureuse. Le traitement ne doit présenter aucun moyen actif; il faut, à moins de quelque complication, abandonner la maladie à elle-même. Dès que la dessiccation a commencé, on peut donner aux malades une alimentation réparatrice et promptement croissante.

VARIOMMITE s. f. (va-ri-omm-mi-te — de *variole*, et du gr. *omma*, œil). Pathol. Inflammation variolique de l'œil.

VARIORUM s. m. (va-ri-o-romm — abrégé, de la phrase latine : *Cum notis variorum scriptorum*, Avec des notes de divers écrivains). Bibliogr. Livre classique imprimé avec des notes et des commentaires : *Achter un variorum.*

— Adjectiv. : *Une édition variorum. Le Pline variorum.*

— Encycl. Les éditions qui portent cette mention sortirent, en général, des presses des Elsevirs, à Amsterdam et à Leyde, de 1650 au commencement du XVIII^e siècle. Les érudits qui les mirent au jour furent surtout Jean-Frédéric Gronovius, Nicolas Heinsius et Cornélius Schrevelius. On cite principalement, par ordre de dates, le *Claudian* d'Heinsius (Leyde, 1650; in-12, 1665, in-8°); l'*Homère* de Schrevelius (Amsterdam, 1656, 2 vol. in-4°); le *Virgile* d'Heinsius (Amsterdam, 1664, in-12), plusieurs fois réimprimé; le *Plaute* de Gronovius (Leyde, 1664, in-8°); le *Tite-Live* de Gronovius (Amsterdam, 1665, 3 vol. in-8°); le *Salluste* de Gronovius (Leyde, 1665, in-8°); plusieurs fois réimprimé; le *Pline l'Ancien* de Gronovius (Leyde, 1669, 3 vol. in-8°); l'*Ovide* d'Heinsius (Leyde, 1670, 3 vol. in-8°); l'*Horace* de Schrevelius (Leyde, 1670, in-8°); le *Juvénal* de Schrevelius (Leyde, 1671, in-8°); le *Tacite* de Gronovius (Amsterdam, 1673, 1685, 2 vol. in-8°); le *Quinte-Curce* de Gronovius, publié par son fils Jacques (Amsterdam, 1696, in-8°); l'*Hérodote* de Jean Leclerc (Amsterdam, 1701, 2 vol. in-8°); le *Justin* de Gronovius, publié par son petit-fils Abraham (Leyde, 1719, in-8°).

Les éditions *variorum* n'ont pas été faites exclusivement en Hollande et ne datent pas toutes de la seconde moitié du XVII^e siècle ou des premières années du XVIII^e. Ainsi, il y a une excellente édition *variorum* d'*Ovide* imprimée à Oxford en 1825 (5 vol. gr. in-8°). Ainsi encore, le *Juvénal* publié par Valpy (Londres, 1820, 3 vol. in-8°) est un *variorum* très-complet. Lors même qu'une édition dans laquelle le texte est accompagné de notes écrites par plusieurs savants ne porte pas la mention *cum notis variorum*, elle est un *variorum* et on peut lui donner ce nom.

VARIOSPERME adj. (va-ri-o-spér-me — du lat. *varius*, varié, et du gr. *sperma*, graine). Bot. Dont les graines sont inégales en grosseur.

VARIOTOMATITE s. f. (va-ri-o-sto-ma-ti-te — de *variole*, et de *stomatite*). Pathol. Inflammation variolique de la bouche.

VARIQUEUX, EUSE adj. (va-ri-keu, euse — lat. *varicosus*, de *variz*, varice). Méd. Qui a rapport aux varices, qui est de la nature des varices : *Une dilatation variqueuse. La compression de jarretières trop serrées donne lieu à la dilatation variqueuse des veines.* (Chomel.) Qui est affecté de varices : *Une veine variqueuse. Un membre variqueux. Le sang ne circule qu'avec difficulté dans les veines variqueuses.*

— Moll. *Coquille variqueuse*, Coquille univalve, dont les spires offrent des bourrelets appelés varices. Il s. m. pl. Famille de gastéropodes pectinibranches.

— Encycl. Méd. *Ulçère variqueux*. On appelle ainsi en médecine un ulcère qui complique le plus fréquemment les varices. Comment s'établit-il, quel est son mode de formation? A l'occasion d'un petit accident quelquefois sans cause déterminante, dit le professeur Dolbeau, on voit une tuméfaction assez légère se présenter avec une peau violacée, luisante. Cette tuméfaction s'accroît de plus en plus et la peau se gercé. D'autres fois, l'ulcère arrive soit à la suite de la perforation de la veine, et il s'étend alors peu à peu, soit par une excoriation de la peau; quelquefois enfin une cicatrice ancienne se rouvre et s'agrandit. C'est au bas de la jambe, le long des malléoles, sur la face interne du tibia que se développent surtout les ulcères. L'ulcère va-

riqueux à son début est ordinairement simple et superficiel, au moins pour les ulcères que le chirurgien voit se développer sous ses yeux; il n'en est pas de même des ulcères dont sont porteurs la plupart des ouvriers; irrités par la marche, un traitement mal approprié et les fatigues de toute sorte, on les voit avec des ulcères déjà larges; les bords en sont durs, coupés à pic, enflammés dans un rayon plus ou moins considérable. L'ulcère paraît profond à cause du gonflement des bords; le fond est sale et couvert de parties grisâtres, qui ne sont autres que des lambeaux gangrenés. Les parties voisines sont enflammées dans un cercle plus ou moins large; la peau est tendue, luisante, rouge, ou accusant une inflammation moins intense, et alors lie de vin. L'odeur qui se dégage de l'ulcère est très-forte. Quand l'ulcère est compliqué d'inflammation, l'indication est de combattre celle-ci par le repos et des cataplasmes émollients appliqués sur l'ulcère. Sous cette influence, la plaie reprend un bon aspect, et, comme le repos agit en même temps sur les varices en les diminuant, la cicatrisation arrive après un temps plus ou moins long. Quand la plaie est bien nettoyée par le cataplasme et que tout symptôme inflammatoire a disparu, on remplace cette médication par la compression méthodique à l'aide de bandelettes de diachylon. Maintenant, cette méthode est tellement généralisée, qu'il n'est aujourd'hui presque pas de médecins qui ne l'emploient. Comment se fait cette compression? Pour ce pansement, dit Jamain, on taille des bandelettes larges de 0m,01 à 0m,02, assez longues pour faire une fois et demie ou deux fois le tour du membre. La première bandelette est appliquée à la partie inférieure de l'ulcère, sur la partie non atteinte du membre; les deux extrémités sont ramenées sur l'ulcère lui-même, ou elles s'entre-croisent, et les deux bouts sont portés sur les parties latérales. La seconde bandelette est mise de la même manière et doit recouvrir légèrement la bandelette inférieure. On continue ainsi le pansement jusqu'à ce que l'ulcère soit couvert entièrement. La compression par les bandelettes a sur la compression ordinaire le double avantage d'être plus exacte d'abord; de plus, la substance emplastique agit comme un excitant de la plaie. Quoi qu'il en soit, sous l'influence de ces trois conditions, repos, compression, position horizontale, la suppuration diminue, l'ulcère prend l'aspect d'une plaie qui se cicatrise, les callosités disparaissent; la circulation, favorisée par la compression extérieure, se régularisant le plus possible, l'œdème se dissipe, et enfin un certain exercice est permis au malade; mais, sur ce dernier point, la plus grande prudence est de rigueur, car les mouvements déplacent et relâchent l'appareil, et le membre est alors soumis aux inconvénients de la station.

VARISCITE s. f. (va-riss-si-te). Minér. Nom donné par Breithaupt à une substance d'un vert bleuâtre, à poussière blanche, à cassure compacte et à éclat gras, qui a été trouvée, en petites masses amorphes et concrétionnées, à Messbach, près de Plauen, dans la Saxe royale, et qui d'après Plattner, serait composée d'acide phosphorique, d'alumine et d'eau, avec des traces d'ammoniaque, de magnésie, d'oxyde de fer et d'oxyde de chrome.

VARIUM ET MUTABILE SEMPER (*Chose variable et toujours changeante*). Fin d'un vers de Virgile (*Énéide*, liv. IV, v. 569). Didon, résignée à la volonté des dieux, a consenti au départ d'Enée; mais déjà, dans son désespoir, elle songe à le retenir. Ses larmes, ses supplications troublent la résolution du héros troyen. Mercure apparaît alors à Enée pour lui rappeler la volonté de Jupiter. « Pars, lui dit-il, pars sans différer, et souviens-toi que la femme varie et change toujours, *varium et mutabile semper... femina.* »

François I^{er}, qui savait aussi bien que Mercure à quoi s'en tenir sur la conduite de la femme, rêvait un jour assis dans une des chambres du château de Chambord. Le vers de Virgile lui revint à la mémoire. Prenant alors un diamant, il traça ce distique sur une vitre :

Souvent femme varie;
Bien fol est qui s'y fie.

La reine Marguerite de Navarre, sœur de François I^{er}, cette femme si célèbre par son esprit, ses grâces, la fermeté de son caractère, et surtout par le profond attachement qu'elle portait à son frère, ayant lu cette boutade poétique du royal amant de la belle duchesse d'Etampes, lui reprocha d'avoir manqué de galanterie envers un sexe qu'il avait moins que personne le droit d'accuser et qu'elle devait naturellement défendre. Louis XIV, à la prière de Mlle de La Vallière, fit briser la vitre malséante. Il devait bien le sacrifice de cette devise de l'inconstance à la femme qui lui avait témoigné une affection si profonde et si inaltérable.

On rappelle non moins souvent le distique du roi chevalier que l'hémistiche du poète latin.

« — Faites-moi le plaisir, reprit miss Bertram, de dire à M. Charles que je pense qu'il ne doit pas songer à continuer ses études de la manière qui a eu lieu jusqu'ici. »

Domine la quitta la tête baissée, et, en fer-

mant la porte, il ne put s'empêcher de prononcer le *varium et mutabile semper* de Virgile. »

WALTER SCOTT.

« De là jaillissent chez la femme et ces plaisanteries dont vous riez le premier, et ces réflexions qui vous surprennent par leur profondeur; de là viennent ces changements soudains et ces caprices d'un esprit qui flotte. Parfois elle devient tout à coup d'une extrême tendresse, parfois elle est maussade et indéchiffrable; enfin, elle accomplit le *varium et mutabile semper* que nous avons eu jusqu'ici la sottise d'attribuer à leur constitution. »

BALZAC.

Les caprices des femmes, quand elles en ont, ne sont que le résultat d'un perversissement causé par l'homme. « *Souvent femme varie*, » disait François I^{er}; être ondoyant et divers, changeant comme l'onde... Vaines phrases que tout cela! La femme mobile! elle est au contraire l'élément de fixité dans le monde, au dire de M. Michelet. »

TAXILE DELORD.

« — Ne vous ai-je pas dit toute la sympathie que ma mère avait pour vous? — *Souvent femme varie*, a dit François I^{er}; la femme, c'est l'onde, a dit Shakspeare. L'un était un grand roi et l'autre un grand poète, et chacun d'eux devait connaître la femme. »

ALEX. DUMAS.

VARIUS (Lucius), poète latin qui vivait au I^{er} siècle avant notre ère. Il était ami d'Horace et de Virgile. Varius avait entrepris un poème épique pour célébrer les exploits d'Agrippa et d'Octave, et composa une tragédie de *Thyeste*, comparée par Quintilien aux chefs-d'œuvre des Grecs. De toutes ses compositions, il ne reste qu'une quinzaine de vers recueillis par Maïtaire (*Op. et frag. poet. lat.*). Il fut un de ceux que Virgile mourant chargea de la révision et de la publication de l'*Énéide*. On assure même qu'il sauva ce chef-d'œuvre en empêchant le grand poète de le livrer aux flammes.

VALET s. m. (var-lè. — V. l'étym. de valet). Page d'un chevalier. Jeune noble qui servait un seigneur châtelain et se préparait sous ses auspices et par ses exemples à mériter l'honneur de la chevalerie. Apprenti. Vieux mot.

— *Fête des valets*, Ancien nom de la Saint-Denis, qui se célébrait le premier dimanche après le 9 octobre.

— *Encycl.* Le terme de *valet* ou *valet*, qui ne s'applique aujourd'hui qu'à une classe servile, était autrefois une qualification honorable; elle n'appartenait qu'aux jeunes nobles non encore reçus chevaliers et faisant auprès de grands seigneurs ou de souverains féodaux l'apprentissage des armes. On peut voir dans Du Cange que l'on appelait *valet*, dans des titres authentiques, les enfants de grands seigneurs avant qu'ils eussent chaussé l'épée et reçu l'accolade, et que les jeunes gens des plus hautes familles s'honoraient de servir un prince, un baron, un chevalier, en qualité de *valets tranchants*, *valets échansons*, *valets servants*, titres que l'on changea plus tard contre celui d'*écuyer*. Les fils des empereurs eux-mêmes étaient appelés *valets*.

Duchêne, dans *l'Histoire de la maison de Richelieu*, rapporte un titre de l'an 1201, dans lequel Guillaume du Plessis se qualifie de *valet*, qui signifie, dit l'historien, *écuyer* ou *damoysel*, et il s'ajoute que cette particularité des nobles qui s'intitulaient *valets* donnait à connaître par là, qu'étant issus de chevaliers, ils prétendaient à l'ordre de chevalerie obtenu par leurs pères. Il cite ensuite plusieurs titres anciens, où un jeune homme qualifié *valet* se dit fils d'un ancien chevalier. Gasse, poète du xix^e siècle, parlant du jeune Richard, duc de Normandie, dit :

Nie ere mie chevalier, encor ere valet,
N'avoir encor envis ne barbe ne gueron.

Les mœurs féodales étaient issues de l'Allemagne et dans la famille germanique la domesticité ennobissait. Toutes les fonctions réputées serviles chez les nations méridionales étaient honorables chez celles du Nord. Dans les *Niederungen*, le maître des cuisines est un des principaux chefs des guerriers. Ces coutumes se perpétuèrent chez nous pendant une longue suite de siècles et les plus grands personnages ambitionnaient l'honneur de remplir auprès du roi les fonctions les plus humiliautes de la domesticité. Ce ne fut qu'au xviii^e siècle que les *valets de chambre* du roi devinrent les *gentilshommes de la chambre*. Le souvenir des *valets* guerriers ou sorte d'*écuyers* du moyen âge s'est conservé dans les quatre valets de nos jeux de cartes, qui ont même retenu les noms de capitaines renommés : Ogier, Lahire, Hector et Lancelot.

VARLET (Dominique-Marie), prêtre, né à Paris en 1673, mort en 1742. Ordonné prêtre, en 1706, il fut pendant quelque temps curé de Conflans-Charenton, puis partit en 1711

pour l'Amérique, où, pendant six ans, il évangélisa les habitants de la Louisiane. Rappelé en 1718 et envoyé en Asie, en qualité d'évêque d'Ascalon et de coadjuteur de l'évêque de Babylone, il venait d'arriver sur les frontières de la Perse, lorsqu'il reçut un bref du pape qui le révoquait à cause de son attachement aux doctrines de Port-Royal. Varlet se setira alors en Hollande et s'établit à Amsterdam, où il se sépara de l'Eglise romaine, en appelant de la bulle *Unigenitus* au futur concile (15 février 1723). Il continua néanmoins à exercer les fonctions épiscopales et sacra les quatre archevêques dissidents qui se succédèrent sur le siège d'Utrecht. Il a laissé deux *Apologies* (1724 et 1727), qui attestent en lui une profonde érudition, ainsi qu'une grande piété, malgré son désaccord avec la cour de Rome.

VARLET DE LA GRANGE (Charles), acteur français. V. LA GRANGE.

VARLETON s. m. (var-le-ton — dimin. de *varlet*). Jeune *varlet*. Ecuyer. Vieux mot.

VARLEY (Jean), peintre anglais, né à Londres vers 1777, mort en 1842. D'abord apprenti chez un bijoutier, il apprit ensuite la peinture, visita une partie de l'Angleterre en reproduisant des paysages et devint un des premiers aquarellistes de son temps. Ses peintures, d'une solidité et d'une vigueur rares, sont d'un effet puissant, mais pèchent par la monotonie. Varley eut la faiblesse d'employer une partie de son temps à s'occuper d'astrologie et de se livrer à de vaines prédictions.

VARLIN (Louis-Eugène), membre de la Commune de Paris, né à Claye (Seine-et-Marne) en 1839. Il vint fort jeune à Paris, où il apprit l'état de relieur. Très-travailleur et d'un esprit sérieux, il employa ses loisirs à de nombreuses lectures et se mit de bonne heure à étudier les questions ouvrières. En 1862, Varlin fit partie des ouvriers délégués à l'Exposition en Angleterre. Lors de l'organisation de la Société internationale des travailleurs (1864), il fut nommé secrétaire de la section française. A partir de ce moment, il mit son énergie volontaire au service de cette société fameuse, qu'il s'attacha à propager, et lui conquit en peu de temps un grand nombre d'adhérents. Au congrès de Genève, auquel il assista (1866), Varlin prit part à la rédaction des statuts de l'Internationale, « constituée, disait l'article 1^{er}, pour préparer un point central de communication et de coopération aux ouvriers des différents pays aspirant au même but : le progrès complet et constant de la classe ouvrière. » Quelque temps après, il passa avec Malon dans le groupe dit des collectivistes. Poursuivi, en avril 1868, devant la police correctionnelle avec plusieurs membres du bureau de l'Internationale à Paris, comme faisant partie d'une société non autorisée, il prit la parole au nom de ses coaccusés, et l'avocat impérial Lepelletier dit, en parlant de lui dans son réquisitoire : « Varlin n'est pas une intelligence ordinaire. » Condamné à trois mois de prison et 100 francs d'amende, il ne renonça point à continuer l'œuvre à laquelle il s'était voué. Il renoua les faibles brisés du bureau de Paris, continua à correspondre avec le comité central de Londres et les comités des départements, et constitua la société sous une nouvelle forme. Au congrès de Bâle (septembre 1869), il rédigea au nom des internationalistes une protestation au sujet de la répression violente des grèves d'Aubin et de la Ricamarie. Impliqué, le 20 juin 1870, dans un autre procès fait aux affiliés de l'Internationale, il fut frappé, le 9 juillet, d'une nouvelle condamnation à un an de prison et 100 francs d'amende. Varlin se réfugia à Londres; mais la révolution du 4 septembre 1870 lui permit de revenir à Paris. Il fut nommé chef de bataillon dans la garde nationale, se signala parmi les orateurs des clubs pendant le siège, fut compromis dans le mouvement du 31 octobre et devint un des organisateurs du comité central de la garde nationale. Le 8 février 1871, Varlin obtint aux élections pour l'Assemblée nationale, 58,384 voix dans le département de la Seine. Après l'insurrection du 18 mars, il signa la proclamation du Comité central qui s'empara du pouvoir, fut délégué aux finances le 24 mars, et, le 26 mars, il fut nommé en même temps membre de la Commune dans le Vie, le XI^e et le XVII^e arrondissement de Paris, réunissant sur son nom 22,000 suffrages. Membre de la commission des finances, il continua ses fonctions de délégué au ministère des finances; mais bientôt il se vit dans l'impossibilité de se procurer l'argent nécessaire aux besoins de la Commune et fut remplacé par Jourde le 24 mars. Varlin vota, à l'occasion des élections complémentaires du 16 avril, pour la validation, quel que fût le nombre des votants. Il devint ensuite délégué au service de la manutention et des subsistances militaires, fonctions qu'il remplit jusqu'au 15 mai. Le 1^{er} mai, il protesta contre la création d'un comité de salut public et fit constamment partie depuis lors de la minorité, effrayée des mesures prises par la majorité. Signataire de la déclaration de la minorité le 15 mai, il cessa depuis lors de prendre part aux délibérations de la Commune. Toutefois, après l'entrée des troupes de Versailles à Paris, il

se joignit aux combattants qui firent une opiniâtre résistance. Le bruit courut qu'il avait été fusillé le 27 mai; un individu, désigné comme étant Varlin, fut en effet arrêté par des soldats et passé par les armes, sans aucune information préalable, sur l'ordre d'un capitaine, devant un talus au pied de la butte Montmartre. Cependant Varlin était parvenu à s'échapper et à gagner l'étranger. Il se rendit à Bruxelles, où il exerça sa profession de relieur, et il a été condamné par contumace, à la fin de 1872, à la peine de mort, par le 4^e conseil de guerre de Versailles.

VARLOPAGE s. m. (var-lo-pa-je — rad. *varloper*). Action de *varloper*, travail de la varlope.

VARLOPE s. f. (var-lo-pe. — L'origine de ce mot n'est pas connue, mais il est fort probable qu'elle est hollandaise). Sorte de gros rabot dont le bois est très-long et porte une poignée en arrière du fer :

Sa main n'était pas endurcie
Par la varlope ou le marteau.

TH. GAUTIER.

« *Demi-varlope*, Varlope à dégrossir, qui est plus petite que la varlope ordinaire et dont la lumière est plus ouverte.

— *Encycl.* On distingue la grande et la petite *varlope*, qui ne diffèrent entre elles que par leurs dimensions. Les ouvriers nomment indistinctement *demi-varlope* ou *riflard*, un outil construit comme la *varlope* et qui n'en diffère que par la forme du fer et par sa longueur. C'est une sorte de *varlope* à ébaucher. Il est moins lourd que la *varlope* ordinaire, quoique construit avec le même bois dur. Sa longueur est à peu près la même, et sa grosseur moindre. Le fer est un peu cintré et a la forme de la gouge. C'est la partie convexe qui attaque le bois.

Le riflard ou *demi-varlope* a quelquefois deux poignées afin d'y placer deux ouvriers, l'un devant l'autre, ce qui arrive lorsqu'on a beaucoup de bois à enlever, qu'on fuit mordre beaucoup le fer et qu'alors l'ouvrage deviendrait trop rude pour un seul ouvrier. Dans toutes les *varlopes*, au contraire, le fer est plat et elles ne sont maniées que par un seul ouvrier. V. RABOT, RIFLARD, etc.

VARLOPER v. a. ou tr. (var-lo-pé — rad. *varloper*). Techn. Travailler à la varlope : *Varloper une planche*.

VARME s. m. (var-me). Techn. Côté du creuset où se trouve la tuyère, dans les fourneaux qui n'ont qu'une tuyère. Plaque de fonte ou de pierre qui forme ou recouvre ce côté.

VARMO, bourg du royaume d'Italie, province d'Udine, district et mandement de Codroipo; 2,500 hab.

VARNA, l'*Odessus* ou *Barna* des anciens, ville de la Turquie d'Europe, dans la Bulgarie, sur une petite baie de la côte occidentale de la mer Noire, où elle a un port de commerce, à 114 kilom. S.-E. de Silistrie, à 75 kilom. E. de Choumla, à 460 kilom. N. de Constantinople, par 43° 12' de latit. N. et 25° 37' de longit. E.; 26,000 hab., dont la moitié sont chrétiens. Siège d'un archevêché grec. La rade de Varna, ouverte aux vents de l'E. et du S.-E., est abritée contre les vents du N.-O.; les plus gros vaisseaux peuvent y mouiller. Son port, considéré comme un des meilleurs de l'empire ottoman sur la mer Noire, ferme la route du littoral vers Constantinople. C'est la principale échelle de la Bulgarie et de la Dobrutscha, c'est-à-dire de la grande plaine qui s'étend entre les Balkans, le Danube et la mer. Aussi se fait-il à Varna un commerce d'expédition et d'entrepôt très-important. Le blé, le vin, les fruits, les suifs, les cuirs, la cire, le miel, les bois de construction, sont les principaux articles de l'exportation. On importe à Varna du fer, du cuivre, des étoffes, du café, des spiritueux, du sucre, du poivre, du sel, du charbon de terre. 5,000 à 6,000 navires entrent chaque année dans le port de Varna, qui est desservi par des bateaux à vapeur français, autrichiens, russes et ottomans. Le tonnage général est d'environ 200,000 tonneaux. D'après les états de la douane, la valeur des importations annuelles à Varna est estimée à 7,500,000 francs; celle des exportations à 7,600,000 francs.

Varna s'élève près de l'emplacement de l'ancienne ville grecque d'*Odessus*, entre des coteaux boisés, des marais et la mer; elle est entourée de fortifications qui ont un développement de 4 kilom. et possède un vieux château. Le mur d'enceinte, bastionné et précédé d'un large fossé, est défendu par des fortins et des ouvrages avancés. La ville est assez bien bâtie, renferme quelques bazars bien approvisionnés et plusieurs mosquées. Aux environs de Varna, on voit le théâtre de la fameuse bataille remportée le 10 novembre 1444, par Amurat II sur les Polonais et les Hongrois. Les Russes prirent Varna en 1828. En 1854, ce port fut le point d'embarquement des troupes anglo-françaises pour la Crimée.

VARNBUER (Frédéric-Dieudonné-Charles, baron DE), homme d'Etat wurtembergeois, né en 1809. Il fit ses études aux universités de Tubingue et de Berlin, entra ensuite dans la carrière administrative, fut attaché de 1832 à 1839 au ministère de l'intérieur et remplit

en même temps, à partir de 1833, les fonctions d'assesseur près la régence de Ludwigsbourg. Il donna sa démission en 1839, et, de 1840 à 1847, résida le plus souvent à Rome, bien qu'en 1844 il fût devenu membre de la seconde chambre wurtembergeoise, où il prit rapidement une position éminente. Il exerça surtout beaucoup d'influence dans la discussion des questions économiques, et c'est à lui principalement que le Wurtemberg doit la liberté de l'industrie, qui fut garantie par la loi du 12 février 1862. Sur le terrain purement politique, il fut loin de faire preuve d'idées aussi libérales. Pendant les agitations de 1848, il défendit avec beaucoup de vivacité les intérêts de la noblesse. Aussi gagna-t-il à cette conduite la réputation d'un aristocrate endurci. Lorsque, en mars 1848, le cabinet Schleyer fut forcé de céder, il fut appelé au ministère avec le baron de Linden; mais leur nomination dut être révoquée avant même d'avoir été officiellement connue, parce que la nouvelle seule en avait suffi pour provoquer dans le royaume une dangereuse agitation.

Après que la réaction eut repris le dessus, M. Varnbuer prit une part active à toutes les mesures destinées à effacer le souvenir des années 1848 et 1849; mais il sut néanmoins garder toujours une certaine modération. Il ne fut pas rappelé au ministère, pendant le règne du roi Guillaume; mais son successeur, le roi Charles, le nomma, le 24 septembre 1864, ministre des affaires étrangères et de la maison royale, et lui confia en outre, le 21 octobre suivant, la direction des voies commerciales. Depuis lors, M. Varnbuer a été l'homme d'Etat dirigeant du Wurtemberg. Il sut se concilier tout d'abord la majorité de la seconde Chambre, puis les sympathies de la plus grande partie de la population, principalement par sa politique hostile à la Prusse; mais il perdit bientôt la confiance générale, parce que, à dater surtout de la conclusion du traité du 13 août 1866, il eut l'air tantôt de marcher d'accord avec la Prusse, tantôt de combattre la politique de cette puissance. Il ne réussit pas mieux à l'intérieur. Son projet de loi sur les réformes à introduire dans la composition des deux Chambres ne contenta personne, et l'ordre équestre, en particulier, se montra fort blessé de n'avoir pas été mentionné dans ce projet. L'agitation anti-prussienne dont il avait été le principal provocateur lors des élections au parlement, bien qu'il se fût fait élire lui-même député à ce parlement et qu'il se fût rendu à Berlin en cette qualité, ne porta aucune amélioration à sa position à l'intérieur, car cette agitation n'eut d'autre résultat que de donner la victoire aux ultramontains et au parti populaire. Lors du conflit qui s'éleva en juillet 1870 entre le cabinet des Tuileries et celui de Berlin, M. Varnbuer déclara au ministre de France, le 13, qu'exiger du roi Guillaume qu'il défendit au prince de Hohenzollern de poser jamais sa candidature au trône d'Espagne, c'était une insulte au roi et à l'Allemagne et provoquer une guerre nationale. Le 15 juillet, M. de Bismarck ayant proposé au ministre wurtembergeois de rompre immédiatement les relations diplomatiques avec la France, M. Varnbuer lui répondit qu'il serait peut-être bon « d'amuser encore un peu les Français, » afin de gagner du temps pour les préparatifs militaires. Cet avis fut goûté, et l'inepte gouvernement de Napoléon III s'imagina qu'il trouverait dans le Wurtemberg un allié. M. Varnbuer est un homme d'esprit et de talent, un orateur distingué, qui s'est complètement inféodé à la politique de M. de Bismarck.

VARNER (François-Antoine), vaudevilliste français, né à Paris en 1759, mort en 1854. Après avoir terminé ses études au collège Sainte-Barbe, il y devint professeur; mais, en 1811, il fut forcé d'entrer dans un régiment de dragons, d'où il passa, grâce à des protections, dans les bureaux du ministère de la guerre. Il fit la campagne de Russie, comme adjoint aux commissaires des guerres, et, ayant perdu sa place à la rentrée des Bourbons, il demanda des ressources à la littérature. Il écrivit avec Inibert, sous ce titre : *l'Art d'obtenir des places ou la Clef des ministères* (Paris, 1816, in-8°), une critique piquante de l'avidité avec laquelle on postulait alors les emplois publics. Puis, les deux collaborateurs donnèrent au théâtre des Variétés le *Solliciteur*, pièce qui obtint un immense succès. A peu de temps de là, Varner écrivait une charmante pièce, le *Mariage de raison*, avec Scribe, dont il fut des lors le principal collaborateur, ainsi que de Durtol, de Bayard, de Dupin et de Mélesville. En 1830, il avait obtenu à l'Hôtel de ville de Paris un emploi de chef de bureau, qu'il perdit en 1848. Les vaudevilles qu'il a signés, soit seul, soit avec d'autres, sont nombreux; nous nous contenterons de citer les suivants : *l'Intérieur d'un bureau* (1823); *le Château de la Poularde* (1824); *la Mansarde des artistes* (1824); *l'Art de payer ses dettes* (1832); *le Mari d'une muse* (1834); *la Pensionnaire mariée* (1835); *les Pénitents blancs* (1835); *la Chasse aux vautours* (1842); *Recette contre l'embonpoint* (1843); *l'Autre part du diable ou le Talisman du mari* (1843); *la Belle et la bête* (1845); *le Nouveau Juif errant* (1846); *Père et portier* (1847), etc.

VARNES ou **VARINS**, ancien peuple de la Germanie.

VARNEY (Jean-Baptiste), littérateur français, mort à Reims en 1819. Professeur au collège des Grassins à Paris, au début de la Révolution, il s'engagea à cette époque comme simple grenadier, parvint au grade d'officier et donna sa démission lors de la formation des écoles centrales. Il fut alors nommé professeur de rhétorique au collège de Chaumont, puis, en 1812, au collège de Reims. Varney s'était adonné surtout à l'étude de la littérature anglaise, et c'est à lui que revient l'honneur d'avoir le premier fait connaître en France les *Lettres de Junius*, dont il publia une traduction en 1791. Il a, en outre, traduit de l'anglais : le *Parcesseur*, de Johnson (Paris, 1790, 2 vol. in-8°), et l'*Histoire de miss Nelson* (Neuwied, 1792, 4 vol. in-12), et, du latin, les *Commentaires de César avec des notes militaires* (Paris, 1810, in-8°).

VARNEY (Pierre-Joseph-Alphonse), violoniste et compositeur, né à Paris en 1811. Il commença fort jeune à étudier la musique et le violon, entra, en 1832, au Conservatoire et, pendant trois ans, y suivit les cours de Reicha. En 1835, il devint chef d'orchestre du théâtre de Gand, fut ensuite attaché à divers théâtres des départements et, à son retour à Paris, obtint la direction de l'orchestre du Théâtre-Historique, dont la fondation était toute récente. Appelé, en 1851, au Théâtre-Lyrique, il le quitta dès l'année suivante, lors du changement de direction de ce théâtre, alla reprendre son ancien emploi à Gand et devint chef d'orchestre successivement au théâtre de La Haye et au théâtre des Arts, à Rouen. C'est de là qu'il passa en 1857 aux Bouffes-Parisiens et prit, en 1862, la direction de cette scène. On cite, parmi ses compositions : *Atala*, oratorio-cantate, avec chœurs (1848); le *Moulin Joli*, opéra-comique en un acte (1849); la *Quittance de minuit*, opéra-comique en un acte (1852); la *Perme de Kilmoor*, opéra-comique en deux actes (1852); l'*Opéra au camp* (1854); la *Polka des sabots*, opérette en un acte (1859); *Une fin de bail*, opérette en un acte (1862); la *Léon d'amour*, opéra-comique (1868), etc.

VARNHAGEN D'ENSE (Charles-Auguste), célèbre littérateur et homme politique allemand, né à Dusseldorf en 1785, mort en 1858. Peu de temps après sa naissance, son père, qui exerçait la profession de médecin, alla se fixer à Strasbourg; mais, dénoncé pendant la Terreur, il fut obligé de quitter la France et se retira à Hambourg, où le fils termina, sous les yeux du père, son éducation première. En 1799, le jeune Varnhagen se rendit à Berlin dans l'intention d'y étudier la médecine, mais il négligea presque complètement cette science pour s'occuper de philosophie et de belles-lettres, et, dès 1804, il publia avec Chamisso un *Amanach des Muses* qui obtint beaucoup de succès. L'influence des leçons de Schlegel et l'amitié de Fichte le décidèrent à persévérer dans la nouvelle voie qu'il avait adoptée, et on le vit fréquenter successivement les universités de Hambourg, de Halle, de Berlin et de Tubingue. Les événements militaires dont l'Allemagne était le théâtre à cette époque éveillèrent en lui, dès 1806, le désir de se ranger parmi les défenseurs de sa patrie; mais les circonstances s'opposèrent à l'exécution de ce dessein, et la connaissance qu'il fit peu après de la belle juive Rahel Levin le détourna, pour un temps, de ses velléités bellicieuses. Dans le but de se créer une position afin d'obtenir la main de celle qu'il aimait, il revint à Tubingue pour y reprendre ses études médicales; il se lia dans cette ville avec Uhland et Körner, qui le ramenèrent à la culture des lettres. Partageant l'enthousiasme guerrier de Körner, il entra dans l'armée autrichienne en 1809, lors de la reprise des hostilités avec la France, et fut promu officier après la bataille d'Aspern; mais, blessé à Wagram, il dut être transporté à Vienne. Après sa guérison, il alla rejoindre son régiment en Hongrie et se trouva alors placé sous les ordres du général Bentheim, dont il gagna l'amitié et qu'il accompagna, après le traité de Vienne, dans différents voyages, puis à la cour de Napoléon en 1810. Ce fut à Paris surtout qu'il commença à se faire connaître comme littérateur et comme homme politique. A Prague, il se lia avec le ministre prussien de Stein et avec Justus de Gruner. Lorsqu'en 1812 l'Autriche prit part à la campagne de Russie, il quitta le service militaire et se rendit à Berlin, où il espérait obtenir un emploi dans l'administration civile. Mais, soit qu'il n'eût pas réussi, soit que la tournure des affaires eût apporté une modification à ses idées, il accepta, en 1813, le grade de capitaine dans l'armée russe, assista à la prise de Hambourg et suivit, en qualité d'aide de camp, le général de Tettau dans sa marche sur Paris. Il venait de publier une *Histoire des événements de Hambourg* (Londres, 1813), que suivit bientôt après une *Histoire de la campagne de Tettau* (Stuttgart, 1814). Pendant qu'il était à Paris, il obtint un emploi diplomatique au service de la Prusse, suivit, en 1814, au congrès de Vienne le chancelier de Hardenberg et, à la sollicitation de cet homme d'Etat et du baron de Stein, écrivit à cette époque un ouvrage sur la Saxe. Au début de la guerre de 1815, il suivit de nouveau Hardenberg

à Paris et fut nommé ensuite ministre de Prusse à Carlsruhe, où il prit une part active à l'introduction d'une constitution parlementaire dans le grand-duché de Bade. Rappelé en 1819 et nommé ambassadeur auprès du gouvernement des Etats-Unis, il refusa cette brillante position, qui l'eût enlevé à l'Allemagne et à toutes ses affections. A dater de cette époque, il vécut à Berlin, sans emploi, avec le simple titre de conseiller de légation, jusqu'en 1829, époque à laquelle il fut chargé d'une mission confidentielle à Cassel. Il déploya à cette occasion une remarquable activité et sembla renâtrer la vie politique; mais, en 1833, la mort de Rahel, qu'il avait épousée en 1814, vint éteindre en lui toute idée d'ambition. Elle avait toujours exercé sur lui une grande influence, malgré la différence d'âge qui existait entre eux (elle avait quatorze ans de plus que lui), et la douleur qu'il éprouva de sa perte fut telle que, pendant deux ans, on ne le vit travailler à aucune œuvre de longue haleine. Il passa ses derniers jours dans la retraite, occupé de ses travaux littéraires et de correspondance avec ses amis. Au nombre de ces derniers était Henri Heine, et cependant leurs caractères semblaient peu faits pour sympathiser ensemble. « A première vue, dit M. Rodolphe Gottschall, notre littérature moderne ne présente pas deux plus grandes antithèses que Varnhagen d'Ense et Henri Heine : l'un est un maître de la forme artistique dans tout ce qu'elle a de plus clair et de plus pur; l'autre, un rebelle qui ne veut se plier à aucune des lois de l'art; l'un n'est satisfait que lorsqu'il crée une œuvre parfaite; l'autre n'est content que lorsqu'il peut rapetisser jusqu'au tronc l'image de Dieu; l'un est un Allemand conséquent avec lui-même, un patriote prussien; l'autre, un cosmopolite qui va, errant çà et là, à l'aventure; l'un, un diplomate consommé et un adorateur mal élevé des Muses.... Les conversations de Varnhagen avec Humboldt et son journal ne laissent aucun doute sur la sympathie secrète qui avait établi une liaison, interrompue seulement par la mort, entre le diplomate prussien et le poète parisien. Ce n'est pas, du reste, l'identité, mais bien la différence et le contraste des caractères qui sont la plus sûre garantie de la durée des relations amicales. Les lettres de Heine à Varnhagen publiées par Ludmilla Assing, d'après les manuscrits de son oncle (v. ci-dessous), jettent une vive lumière non seulement sur leur caractère à tous deux, mais encore sur l'époque littéraire parmi les plus illustres représentants de laquelle ils ont le droit d'être comptés. »

Les principales œuvres de Varnhagen d'Ense sont des biographies écrites avec une exactitude, une élégance et souvent une profondeur qui l'ont fait surnommer le *Plutarque allemand*. Parmi ses œuvres les plus remarquables, nous mentionnons : *Essais et contrariétés de Charles* (1806); *Nouvelles allemandes* (Stuttgart, 1815); *Poésies diverses* (Francfort, 1816); *Pensées spirituelles d'Angelus Silesius* (Hambourg, 1822), dont la troisième édition a paru sous le titre d'*Angelus Silesius et saint Martin* (Berlin, 1849); *Gœthe dans la mémoire des contemporains* (Berlin, 1823); *Monuments biographiques* (Berlin, 1824-1830); *Vie du général Seydlitz* (Berlin, 1834); *Vie du général de Winterfeldt* (Berlin, 1836); *Vie de la reine de Prusse, Sophie-Charlotte* (Berlin, 1837); *Souvenirs et mélanges* (Leipzig, 1843-1846, 7 vol.); *Vie des feld-marchaux comtes de Schwerin* (Berlin, 1841); *Vie du feld-marchal Keith* (1844); *Hans de Held* (Leipzig, 1845); *Vie de Charles Müller* (Berlin, 1847); *Simple discours adressé aux Allemands sur le problème du jour* (Berlin, 1848); *Vie du comte Bulow de Dennewitz* (Berlin, 1853); *Documents d'histoire et de littérature*, recueil d'articles publiés dans le *Jahrbücher*, qu'il avait aidé à fonder. Après la mort de Varnhagen, sa nièce Ludmilla Assing a encore publié, d'après ses manuscrits : la suite de ses *Souvenirs* (Leipzig, 1859, tomes VIII et IX); *Lettres d'Alexandre de Humboldt à Varnhagen de 1827 à 1858* (Leipzig, 1860), qui ont obtenu cinq éditions successives la première année de leur publication; *Journal de F. de Gentz* (Leipzig, 1861); *Lettres à une amie de 1844 à 1853* (Hambourg, 1860); *Journal de Varnhagen d'Ense* (Leipzig, 1861-1862, tomes Ier à VI; Zurich, 1862-1865, tomes VII et VIII); *Lettres de Stagemann, Metternich, Heine et Bettina d'Armin avec des lettres, des remarques et des notices de Varnhagen* (Leipzig, 1865); *Correspondance entre Varnhagen et Elsner, avec des lettres de Rahel* (Stuttgart, 1865); *Feuilles de l'histoire prussienne* (Leipzig, 1868 et suiv., 3 vol.).

VARNHAGEN D'ENSE (Rachel-Antonie-Frédérique Levin-Markus, dame), épouse du précédent, née à Berlin en 1771, morte en 1833. Elle appartenait à une famille juive et était sœur du poète Louis Robert. Tout enfant, elle fit preuve d'une rare intelligence, et comme son éducation fut assez négligée, ses qualités naturelles ne s'en développèrent que plus à l'aise et d'une façon plus originale. Après la mort de son père, elle vécut dans les conditions les plus heureuses auprès de sa mère, qui ne mit aucune entrave à l'essor de son esprit, et bientôt la jeune Rahel réunit autour d'elle l'élite des savants, des littéra-

teurs et des artistes de Berlin. Les malheurs de la Prusse en 1806 et la mort du prince Louis, auquel l'unissait une affection profonde, quoique toute platonique, l'affligèrent profondément. Ce ne fut que deux ans plus tard qu'elle fit la connaissance de Varnhagen, qu'elle épousa en 1814, après s'être convertie au christianisme. Pendant la guerre de l'indépendance, elle fut l'une des femmes allemandes qui contribuèrent le plus à l'accomplissement de cette grande œuvre; elle suivit, l'année même de son mariage, Varnhagen au congrès de Vienne. Dans cette ville, puis à Carlsruhe, et plus tard, de nouveau, à Berlin, elle se trouva en rapport avec les hommes les plus éminents de son temps, et, lorsqu'en 1831 Berlin fut décimé par le choléra, elle fit preuve du plus grand dévouement, prodiguant à tous secours et consolations. Rahel n'avait jamais cherché la réputation littéraire et n'avait rien écrit qui fût destiné à voir le jour. Mais, après sa mort, son époux publia un recueil remarquable de ses lettres, sous ce titre : *Rahel, souvenir adressé à ses amis* (Berlin, 1833; 1834, 3 vol., nouv. édit.), et il le fit suivre d'une *Galerie de tableaux de la société de Rahel* (Leipzig, 1836, 2 vol.). Depuis la mort de Varnhagen, on a encore publié, d'après ses manuscrits : *Correspondance entre Rahel et David Veit* (Leipzig, 1861, 2 vol.). Pour bien faire connaître cette femme, qui, pendant plus d'un quart de siècle, a exercé une influence prépondérante sur la société littéraire allemande, nous reproduisons ici les lignes qu'un critique éminent lui a consacrées : « Qui a été à Berlin sans connaître Mme Varnhagen de Ense, sans entendre au moins beaucoup parler d'elle? Cette dame fut presque un phénomène en Allemagne; elle eut un salon qui n'offrit rien d'analogue à l'hôtel de Rambouillet et aux réunions de MMmes Geoffrin et Du Defant. Douée de presque toutes les qualités de l'esprit, liée avec les notabilités intellectuelles de l'Europe, elle n'eut rien de commun avec le pédantisme et la prétention de Mme de Staël. Sa maison pouvait être quelquefois à son insu un bureau d'esprit, mais c'était avant tout un bureau de cordiale affabilité et de bon goût. Comment décrire à Paris cette originale personnalité de Mme Varnhagen, femme spirituelle, modifiée par la sensibilité allemande, faisant servir l'instruction à favoriser ses élans d'imagination capricieuse, pouvant être vaine, vaine d'elle et de son époux, et n'étant jamais que bonne? Que les Français imaginent le caractère de femme le plus curieux pour leurs idées habituelles, il leur restera encore à le teindre de cette couleur particulière à l'Allemagne. Le plus bel éloge qu'on puisse faire d'elle, c'est que, pouvant prétendre à la gloire littéraire, elle n'a laissé, comme titre au souvenir de ses contemporains, que ses lettres, témoignage du piquante sympathie, réunies par son époux dans le recueil que nous avons sous les yeux. »

VARNHAGEN D'ENSE (Rose-Marie), dame ASSING, femme de lettres allemande. V. ASSING.

VAROLE (pont de). Anat. Grosse éminence qui joint les pédoncules moyens du cervelet, au devant du cervelet et de la moelle allongée, derrière les pédoncules du cerveau.

— Encycl. V. PROTUBÉRANCE.

VAROLI (Constantin), médecin et anatomiste italien, né à Bologne en 1543, mort en 1575. Il fit ses études médicales dans sa ville natale, passa son doctorat, puis devint professeur d'anatomie et de chirurgie et premier médecin du pape Grégoire XIII. C'est seulement plusieurs années après sa mort que fut publié son principal ouvrage. Il n'avait, de son vivant, fait paraître qu'une lettre sur les nerfs optiques, dans laquelle il indiquait une nouvelle manière de disséquer le cerveau en commençant par sa base, et où il donnait sur la structure de ce viscère quelques détails dont les principaux ont fait donner son nom à une des parties centrales du cerveau, le pont de Varole. Cette lettre a pour titre : *De nervis opticeis nonnullisque aliis præter communem opinionem in capite humano observatis epistola* (Padoue, 1572, in-8°). Quant à son ouvrage posthume, il est intitulé : *De resolutione corporis humani libri quatuor* (Francfort, 1591, in-8°).

VARON (Casimir), littérateur français, né en 1761, mort à Mons en 1796. Il s'adonna à l'étude des lettres et des beaux-arts et se rendit à Rome. Se trouvant dans cette ville lors de l'assassinat de Bassville, il parvint non sans peine à se sauver (13 février 1793), et dut abandonner ses papiers et ses travaux littéraires. De retour en France, Varon devint membre de la commission des arts, puis administrateur du département de Jemmapes. On a de lui : *Étrennes du Parnasse* (1788-1789, 2 vol. in-12); *Essai sur le paysage historique de la campagne de Rome*, publié dans la *Décade philosophique*; des pièces de vers, etc. Il a rédigé le premier voyage de Levailant.

VAROQUIER s. m. (va-ro-kié). Bot. Nom vulgaire du centrolépis.

VAROTARI (Dario), peintre italien, dit **Il Padovano**. V. PADOVAN.

VAROTARI (Alessandro), peintre italien. V. PADOVAN.

VAROUNA, dieu des eaux, dans la mythologie indienne, fils de Kasiapa et d'Aditi. On

le regarde comme le bienfaiteur et le purificateur des hommes, l'irrigateur et le fertilisateur des terres et des plantes, et le protecteur de la navigation. Il retient, dit-on, captives au fond des eaux les âmes des pécheurs, qui ne doivent revenir sur la terre qu'après de longues épreuves et lavées de toutes leurs souillures. Autour de lui se groupent des serpents et des crocodiles. On le peint en blanc; il est porté sur un poisson et, dans sa main droite, il tient une corde. Cette corde est terminée par un nœud, qui serre tout ce qu'il saisit. Le séjour de Varouna a 800 milles de circonférence et est l'ouvrage de Viswacarma, l'architecte des dieux. Au milieu est un grand bassin d'eau limpide. Varouna et sa femme Varouni sont placés sur un trône de diamants.

VAROUNI, femme du précédent, déesse des eaux, dans la mythologie indienne.

VARPIÉ s. m. (var-pié). Agric. Plaque de fer qu'on place sur l'oreille de la charrie.

VARRE s. f. (va-re). Pêche. Sorte de harpon, dont on se sert en Amérique pour la pêche de la tortue.

VARRER v. a. ou tr. (va-ré — rad. varre). Pêche. Harponner avec la varre : **VARRER une tortue**.

— v. n. ou intr. Pêcher à la varre.

VARRETÉE s. f. (va-re-té). Pêche. Gansse servant à joindre deux filets.

VARRER s. m. (va-reur — rad. varrer). Pêcheur à la varre; pêcheur qui jette la varre pour harponner les tortues.

VARRO, nom de divers personnages romains. V. VARRON.

VARRON (Terentius Varro), consul romain, qui vivait dans la seconde moitié du III^e siècle av. J.-C. Il était fils d'un boucher et avait été boucher lui-même. Après avoir passé par diverses magistratures, il se présenta pour le consulat, au moment où le peuple romain, lassé du système de temporisation de Fabius dans la guerre contre Annibal, accusait hautement les patriciens des désastres de la patrie et demandait à grands cris un consul plébéien. Varron fut, en effet, nommé, et on lui donna pour collègue le patricien Paul-Emile. Tous deux partirent avec de nouvelles levées et marchèrent contre Annibal. Varron remporta un premier avantage sur un parti de Carthaginois, ce qui, au rapport des historiens accoutumés à dénigrer systématiquement les élus de la plèbe, lui inspira une présomption sans bornes. Après divers mouvements, les armées se trouvèrent en présence près de Cannes, en Apulie. Paul-Emile, disciple de Fabius, voulait qu'on se contentât de harceler Annibal, sans hasarder de bataille générale; mais Varron, suivant les recommandations du peuple et du sénat, suivant le vœu de l'armée, humiliée de sa longue inaction, insistait pour tenter une action décisive et finit par l'emporter. On sait le résultat de cette fameuse journée de Cannes, où plus de 50,000 Romains furent massacrés, dont 80 sénateurs, 21 tribuns légionnaires, le consul Paul-Emile, etc. Varron se retira à Venusia et parvint à rallier environ 10,000 fuyards. Lorsqu'il revint à Rome, abattu de confusion et de tristesse, le sénat et le peuple allèrent le recevoir aux portes de la ville et le remercièrent de n'avoir pas, dans une si grande calamité, désespéré du salut de la république et d'être revenu se mettre à la tête des affaires. Suivant quelques historiens, on lui offrit même la dictature; mais il la refusa, effaçant ainsi sa faute ou son malheur par sa modestie, et il passa le reste de sa vie dans la douleur et la retraite.

VARRON (Marcus Terentius Varro), polygraphe romain, né à Rome en 116, mort en 27 av. J.-C. Après avoir commencé ses études à Rome, sous la direction du grammairien Ælius Stilo, il alla les continuer à Athènes, où il eut pour principal maître le philosophe académicien Antiochus d'Ascalon. Il dut consacrer un assez grand nombre d'années à acquérir la masse prodigieuse de connaissances qu'il étala plus tard dans ses ouvrages, car il se trouvait encore à Athènes lorsque Cicéron, qui était de dix ans plus jeune que lui, vint à son tour dans cette ville pour y étudier sous les mêmes maîtres. Ce fut à cette époque que commença entre eux cette étroite amitié que la mort seule devait rompre. De retour à Rome, Varron suivit quelque temps la carrière du barreau, fut associé aux publicains ou fermiers des revenus de la république et remplit quelques magistratures, telles que la questure et l'édilité. En 67, il fut l'un des treize lieutenants de Pompée pendant la guerre contre les pirates, et il remporta une couronne rostrale. Pendant la guerre civile, il demeura fermement attaché au parti de Pompée, qui le choisit pour un de ses lieutenants en Espagne. Il eut sous ses ordres deux légions; avec la titre de gouverneur de l'Espagne Ulérieure. Ses collègues ayant été forcés de se rendre, Varron dut aussi aller faire à Cordoue sa soumission à César et se rendit alors à Dyrrachium, auprès de Pompée, qui l'accueillit assez froidement. Pendant le séjour de César en Egypte, en l'an 47, Antoine pillait la villa de Varron à Casinum, et ce fut là que ce dernier perdit une grande partie de ses livres et même de ses propres écrits.

Après la défaite de Pompée, Varron renonça à se mêler plus longtemps aux affaires publiques et revint en Italie, où il se recueillait peu de temps après avec César. Celui-ci le chargea même de réunir des livres grecs et latins pour plusieurs bibliothèques publiques qu'il se proposait de fonder. Les trois années qui suivirent furent l'époque la plus paisible de la vie de Varron; mais, après la mort de César (44 av. J.-C.), il fut placé sur les listes de proscription des triumvirs, auxquels le signalaient ses grandes richesses. Plus heureux que Cicéron, il réussit à échapper à la mort, mais une partie de ses précieuses bibliothèques fut irrévocablement perdue. Après la bataille d'Actium, il revint se fixer à Rome, où il semble avoir été en grande estime auprès d'Auguste, qui lui confia la haute surveillance de la bibliothèque fondée par Asinius Pollion. Il conserva jusqu'au dernier moment toute son activité, et, à en croire Plinius, il écrivait encore dans sa quatre-vingt-huitième année. Il mourut nonagénaire ou même centenaire, si l'on prend à la lettre les mots de Valère-Maxime: *Sæculi tempus æquavit*.

Varron fut l'un des hommes les plus extraordinaires qui aient jamais vécu. Il fut incontestablement le plus érudit de tous les Romains; mais son érudition ne fut pas seulement une érudition de cabinet; il avait acquis, durant sa carrière publique, l'expérience pratique des hommes et des choses, et ce fut en prenant pour base les solides connaissances qu'il s'était ainsi procurées qu'il écrivit ses ouvrages, retiré dans ses paisibles villas, dont il avait fait autant de bibliothèques et de musées. L'un des derniers défenseurs des anciennes mœurs romaines, il avait étendu ses recherches à toutes les branches de la science: langue, religion, mœurs, droit, institutions politiques, etc. Aussi ses écrits ont-ils été la source principale à laquelle ont puisé, pendant la période impériale, les grammairiens, les historiens, les jurisconsultes et jusqu'aux Pères de l'Eglise. La fécondité de Varron fut vraiment extraordinaire; le philologue allemand Ritschl, s'appuyant sur un catalogue de saint Jérôme qui nous a été conservé, calcule qu'il avait écrit 620 livres, formant 70 ouvrages différents. De ce nombre à peine croyable, il ne nous reste qu'un traité en trois livres, *De re rustica*, un des meilleurs traités d'agriculture que nous ait laissés l'antiquité (publié dans les *Scriptores rei rusticæ* de Schneider; traduit en français par Rousselet, dans la seconde collection Panckoucke, 1843); cinq livres du *De lingua latina*, traité de la langue latine, de ses étymologies, etc., publiés par H. Estienne (1569) et par Egger (Paris, 1837); des fragments de ses *Satires Ménippées*, mélange de prose, de vers, de grec, de latin, imitées du cynique Ménippe et qu'ont imitées à leur tour les auteurs français de la *Satire Ménippée*; ils ont été publiés par Ehlert sous ce titre: *Satirarum Menippearum reliquæ* (Quedlimbourg, 1844, in-8°); et des fragments de son ouvrage le plus considérable, celui que l'antiquité appréciait le plus, *Rerum humanarum et divinarum antiquitates*, vaste répertoire de toutes les connaissances de son temps, concernant l'ethnologie, la géographie, la chronologie, les gouvernements et les institutions, les religions et la philosophie. Cet ouvrage renfermait toute l'histoire de la civilisation antique. Il en existait encore un manuscrit au xiv^e siècle, et l'étranger raconte l'avoir eu entre les mains. C'était probablement le seul, et il aura disparu. Un ouvrage dont la perte est aussi regrettable est le *Livre des images* ou *Hebdomades*, dans lequel Varron avait réuni, en cent un livres, les biographies de tous les hommes célèbres de l'antiquité; en tête de chacune figurait une effigie dessinée d'après les statues ou les médailles.

VARRON (Publius Terentius VARRO Atacinus), poète latin, né en Gaule, à Narbonne, d'une famille romaine, vers 82 av. J.-C., mort l'an 37 de la même ère. Il s'exerça avec succès dans la poésie didactique et dans la poésie épique, publia des imitations des poètes grecs, un poème, *De Bello Sequanico* (sur la guerre de César contre les Séquanais), et s'essaya même dans la satire. Mais il ne reste de lui que quelques fragments, réunis dans les *Poetæ latini minores* de Wernsdorff.

VARRONIE s. f. (va-ro-ni — de Varron, agronome latin). Bot. Genre d'arbres, de la famille des cordiacées.

VARRONIEN, IENNE adj. (va-ro-ni-æn, iè-nè). Philol. Qui appartient à Varron. || *Comédies varroniennes*, Comédies de Plaute recueillies par Varron.

VARROY (Henri-Auguste), ingénieur et homme politique français, né à Vittel (Vosges) en 1826. Admis, à dix-huit ans, à l'Ecole polytechnique, il en sortit le premier en 1846, entra à l'Ecole des ponts et chaussées, qu'il quitta également le premier de la promotion en 1849. M. Varroy, nommé ingénieur en Alsace, fut attaché aux travaux de régularisation du Rhin jusqu'en 1860. De 1860 à 1863, il construisit le chemin de fer de Lunéville à Saint-Dié, puis prit part à la création du réseau des chemins de fer d'intérêt local dans l'Est. Il remplissait à Nancy les fonctions d'ingénieur en chef des ponts et chaussées depuis le mois de mars 1870 lors-

que, le 8 février 1871, les électeurs de la Meurthe l'envoyèrent siéger, par 64,357 voix, à l'Assemblée nationale. Bien connu pour ses opinions républicaines, M. Varroy siégea à gauche et appuya constamment la politique propre à fonder définitivement la république. A diverses reprises, il prit la parole, notamment sur le conseil supérieur de l'enseignement public, sur l'impôt du sel, sur les chemins de fer de l'Est, sur la prorogation des pouvoirs du président de la République, sur l'admission à titre définitif des princes d'Orléans dans l'armée, sur les grandes et les petites compagnies de chemins de fer, etc. Il a voté contre les préliminaires de paix, pour la loi municipale et la loi départementale, contre l'abrogation des lois d'exil et la validation de l'élection des princes d'Orléans, pour la proposition Rivet, contre le pouvoir constituant de l'Assemblée, contre la pétition des évêques, pour la proposition Ferry, contre la dissolution des gardes nationales, pour le retour de l'Assemblée à Paris; lors de la lutte entre la majorité et M. Thiers, il se prononça pour ce dernier (24 mai 1873), proposa un amendement à la proposition de prorogation des pouvoirs du maréchal MacMahon et vota contre le septennat (19 novembre 1873). Constamment opposé au gouvernement de combat, il contribua à la chute de M. de Broglie (16 mai 1874), vota en juillet suivant les propositions Ferry et Maleville demandant l'organisation des pouvoirs publics et la dissolution de l'Assemblée. Enfin, en 1875, il vota la constitution républicaine du 25 février, contre la loi sur l'enseignement supérieur, etc. Le 30 janvier 1876, M. Varroy a été nommé sénateur dans le département de Meurthe-et-Moselle. Il est depuis le 8 octobre 1870 conseiller général de ce département. On a de lui quelques brochures sur des chemins de fer d'intérêt local.

VARS, bourg du royaume d'Italie, province et district de Parme, mandement de Fornovo-di-Taro; 3,300 hab.

VARSOVIE, en polonais *Warszawa* (Varchava), en allemand *Warschau*, ville de la Russie d'Europe, capitale jusqu'en 1867 de l'ancien royaume de Pologne et du gouvernement de son nom, jadis de toute la Pologne, située presque en totalité sur la rive gauche et en partie (quartier de Praga) sur la rive droite de la Vistule, à 1,123 kilom. de Saint-Petersbourg et à 2,093 kilom. N.-E. de Paris par chemin de fer, par 52°13'57" de latit. N. et 18°41'45" de longit. E. La population, qui était de 70,000 hab. en 1870, s'éleva, en 1875, à 285,823 hab. et, avec la garnison russe, à 302,475. Siège des autorités civiles et militaires du gouvernement de son nom; archevêché gréco-russe; archevêché catholique; consistoires protestants; grand rabbin; tribunaux civils, criminels et commerciaux; préfecture de police; consulats d'Angleterre, d'Autriche, de Belgique, de France, d'Allemagne, des Etats-Unis et de Suisse. Varsovie (y compris Praga) est divisée en 13 arrondissements et 100 rues.

— *Situation et aspect général*. La ville proprement dite est située sur la rive gauche de la Vistule. Sur la rive droite se trouve le quartier du faubourg de Praga, célèbre par le massacre qui y eut lieu en 1794. La ville proprement dite est reliée à Praga par un magnifique pont en fer, terminé en 1864 et jeté sur la Vistule, qui est très-large en cet endroit. Varsovie a une largeur moyenne de 4 kilom. sur 8 kilom. de longueur et 21 kilom. de circonférence. C'est sur la rive droite de la Vistule qu'il faut se placer, dit M. Rambaud, pour contempler le splendide panorama de Varsovie, les innombrables clochers d'églises et de couvents, la majestueuse coupole de l'église luthérienne, les tourelles de la cathédrale de Saint-Jean, la masse imposante du château royal, dont les terrasses s'avancent jusque sur le grand fleuve; la citadelle Alexandre avec sa tête de pont sur la rive droite, les cheminées d'usines qui se profilent sur l'horizon parmi les flèches d'églises latines et les coupoles arrondies des églises grecques; les massifs d'arbres des jardins de Saxe et de Lazienki, tout ce qui peut témoigner, dans une ville de 300,000 habitants, qu'elle a été la capitale d'un des plus puissants royaumes de la chrétienté et qu'elle est encore la troisième ville de l'empire russe.

Il y a peu de villes dont l'aspect soit plus pittoresque et le séjour plus agréable; aussi quelques-uns l'ont-ils appelée « un petit Paris ». Le caractère vif et léger de la population explique l'animation extrême que présentent les rues; les magasins, les brillants équipages, les toilettes élégantes des femmes rappellent Paris. Les Varsoviennes sont renommées pour leur beauté.

— *Edifices religieux*. La plus remarquable des églises de Varsovie est la cathédrale de Saint-Jean. Elle est de construction fort originale, dit M. Rambaud; la façade s'élève haute et étroite comme une tour, couronnée à son sommet de cinq tourelles dentelées; en avant, un porche et des chapelles; à droite et à gauche, les contre-forts indispensables à toute cathédrale gothique; mais ce n'est pas tout: cette église, qui semble une élégante forteresse, se relie étroitement sur sa gauche à une énorme construction massive, carrée, à trois étages, au front de laquelle court une balustrade qui s'appuie aux an-

gles sur de petites tours trapues; à l'intérieur, une chaire aux fines sculptures, une voûte soutenue par d'élégants arceaux; malheureusement, toute cette splendeur artistique du xiii^e siècle, toutes ces ogives, toutes ces nervures ont été recouvertes uniformément, vers 1840, d'un épais badigeon de couleur grise. Le tableau du maître-autel, dû à J. Palma jeune, porte le titre de *Protection de la sainte Vierge* et contient trois sujets différents: 1° la sainte Vierge entourée d'anges; 2° saint Jean-Baptiste; 3° la résurrection de Piotrowin par l'évêque saint Stanislas. La cathédrale de Saint-Jean renferme le monument funéraire du comte Malachowski, par Thorwaldsen; trois tombeaux en marbre, exécutés par F.-M. Laboureur, et un grand nombre de statues.

Parmi les autres églises de Varsovie, nous citerons: l'église russe de la Trinité (ancienne église des piaristes, transformée en 1835), dans le style de la Renaissance; l'église luthérienne, de la seconde moitié du xvi^e siècle, un des plus beaux monuments de Varsovie; l'église russe de Saint-Alexandre-Newski, construite en 1846; l'église catholique de Saint-Alexandre; l'église Sainte-Croix, construite en 1682-1696, qui passe pour la plus belle après la cathédrale; l'église Saint-Marc, dans laquelle se trouvent des peintures de Smuglewicz; enfin, l'église de la Transfiguration (ancienne église des Capucins), qui contient des tableaux de Czechowicz et un sarcophage renfermant le cœur du roi Jean Sobieski.

— *Monuments*. Le château royal, situé au nord de la ville sur une hauteur, a été construit par Sigismond III, agrandi par Auguste II et terminé par Stanislas-Auguste; il a été dépeuplé par les Russes, après l'insurrection de 1830, des richesses artistiques et littéraires qu'il contenait et qui furent transportées à Saint-Petersbourg. Les autres principaux palais de Varsovie sont: l'ancien palais Radziwill; l'ancien palais Krasiński, bâti dans le style italien, aujourd'hui palais du sénat; l'ancien palais Bruhl, aujourd'hui résidence du gouvernement de Varsovie; l'ancien palais des primats, aujourd'hui occupé par le commissariat militaire russe; le palais des quatre anciens ministères: la bourse, le bureau de la douane, la monnaie, l'arsenal, la banque, la poste; le grand théâtre, pouvant contenir 2,500 spectateurs; les grandes casernes, l'école militaire, le palais de l'artillerie, le palais de l'archevêché, l'hôpital militaire, le palais de justice, la trésorerie, l'ancien palais de l'université, le palais de l'ancienne Société philomatique et divers palais particuliers, entre autres les palais Potocki, Zamoyski, Tarnowski, Pac, Raczyński, Sapieha, Brücknicki, etc.

En avant du château royal s'élève une colonne de marbre blanc d'un seul bloc, qui est haute de 29 pieds; le piédestal en a 15, et au sommet apparaît la statue de Sigismond III, coulée en bronze et dorée; elle a elle-même 11 pieds d'élévation. La statue de Copernic, due à Thorwaldsen, se trouve à côté de l'église de Sainte-Croix. Citons encore la statue de Paskevitch, qui est en quelque sorte une insulte permanente aux vaincus.

La citadelle, située dans l'intérieur de la ville, est disposée de manière à pouvoir bombarder Varsovie en cas d'insurrection. Elle serait impuissante à la protéger contre un siège.

Aux portes de la ville se trouvent les palais du Belvédère et de Lazienki et l'Observatoire; plus loin, à 8 kilom. environ de Varsovie, le palais de Willanow.

— *Places, rues*. Varsovie possède 12 places et 233 rues; les portes de la ville sont au nombre de 10. Les principales places sont celles de Saxe, de Staremirsto (vieux ville), de la Bourse, de Marywil, du Théâtre, la place Krasiński et la place Sigismond. Le champ de Mars de Varsovie est très-grand; 100,000 hommes, dit-on, pourraient y camper à leur aise.

— *Jardins, promenades, environs de Varsovie*. Varsovie renferme beaucoup de promenades, de lieux de réunion publics. Le jardin de Saxe est le plus vaste et le plus beau que celui des Tuileries à Paris. Le jardin Krasiński est, moins grand et moins élégant. Plusieurs squares ont été créés dans ces dernières années. L'avenue du Belvédère, située aux portes de la ville et longue de 2 kilom., est bordée dans toute sa longueur de trois rangs de marronniers et conduit à Lazienki, bois charmant avec un lac, au milieu duquel s'élève un palais; c'est l'*Isola bella* en miniature. On y remarque une statue équestre de Jean Sobieski, des divinités païennes, un amphithéâtre avec les statues des sages de la Grèce, et les casernes d'où sortit la révolution de 1830. Vers l'ouest, on trouve sur une montagne accidentée le jardin botanique, avec un édifice dont le rez-de-chaussée est destiné aux serres chaudes et dont le sommet sert d'observatoire. De là on arrive au Belvédère, palais moderne, avec un jardin anglais, des kiosques, des minarets et des pièces d'eau. On passe la barrière et, à quelques pas de là, on trouve le Mokotow (mon coteau), maison de plaisance, avec jardin anglais; puis la Krolkarnia (garenne), jolie campagne avec un château d'architect-

ture moderne, contenant une galerie de tableaux.

Le château de Willanow (ville neuve), à environ 8 kilom. de Varsovie, a été construit sous Jean III Sobieski. Il contient une galerie de tableaux et une bibliothèque et est situé dans un parc orné de chênes remarquables par leur grosseur.

Dans une autre direction se trouvent la villa Marymont, avec palais, beaux étangs, institut agronomique, et le bois de Bielany, qui sert, le lendemain de la Pentecôte, de but à une promenade traditionnelle des Varsoviens et qui a quelque analogie avec notre Longchamp.

— *Instruction*. L'université, supprimée en 1830, a été rétablie en 1861 sous le nom d'Ecole principale; en 1869, elle a été mise sur le pied des universités russes, c'est-à-dire qu'on en a proscrit, comme dans tous les autres établissements d'instruction, la langue nationale, et les études doivent s'y faire dans la langue officielle. La nouvelle université, au commencement de l'année scolaire 1873-1874, comptait, outre 197 auditeurs libres, 667 étudiants. Parmi les autres établissements d'instruction publique et privée, nous citerons: l'institut de filles Alexandre-Marie, 7 gymnases de garçons, 4 gymnases de filles, 2 progymnases de garçons, l'école municipale dite des *trois classes*, 1 progymnase de filles à trois classes, 1 séminaire d'instituteurs, 32 écoles de garçons, 89 écoles de filles, 5 écoles pour les deux sexes, 1 école vétérinaire, 1 école de dessin, 1 institut de sourds-muets et d'aveugles, 1 école de commerce et 12 écoles professionnelles. En 1874, il y avait en tout à Varsovie 172 établissements d'instruction, fréquentés par 20,770 élèves (13,7 par 100 hab.), dont 13,374 garçons et 7,396 filles.

— *Etablissements et sociétés littéraires, scientifiques, artistiques, commerciaux et de bienfaisance*. Après l'insurrection de 1830, le gouvernement russe frappa à coups redoublés sur les établissements consacrés aux lettres, aux sciences et aux arts. La bibliothèque de la société des Amis des sciences fut transportée à Saint-Petersbourg. La bibliothèque publique, fondée en 1815, spoliée également en 1830, renfermait 150,000 volumes et des cabinets de minéralogie, de numismatique, d'histoire naturelle, avec 2,000 plantes exotiques, recueillies dans le jardin botanique. Au commencement de 1875, la nouvelle bibliothèque de l'université impériale de Varsovie possédait 90,833 ouvrages. On y trouve des cabinets de physique, de chimie, de physiologie, de pathologie, de chirurgie, etc. Varsovie possède, en outre, un cabinet de botanique, un cabinet de zoologie, enfin un observatoire astronomique.

Parmi les musées de Varsovie, nous citerons le musée des beaux-arts, la galerie des comtes Ossolinski et les collections d'art que renferme le palais Potocki. Des expositions artistiques ont lieu chaque année.

Varsovie possède une bourse, un hôtel des monnaies, la banque de Pologne et une société de crédit foncier. Elle est le siège d'un grand nombre de sociétés financières et industrielles.

On compte à Varsovie 8 hôpitaux publics et 16 hôpitaux privés. Les sociétés et établissements de bienfaisance sont extrêmement nombreux. La plus importante des sociétés de bienfaisance, la Société de bienfaisance de Varsovie, a fondé 19 asiles.

— *Communications*. Une ligne de chemin de fer relie Varsovie à Saint-Petersbourg, une autre à Bromberg et à Berlin, une troisième par Terespol et Brzesc-Litewski à Moscou, Kiev et Odessa; enfin, une quatrième à Vienne, avec bifurcation sur Cracovie, Lemberg, Jassy et Bucharest. Des bateaux à vapeur font le trajet de Varsovie à Plock; ils ont transporté 12,336 voyageurs en 1874.

— *Industrie, commerce*. En 1874, Varsovie possédait 267 fabriques et établissements industriels; leur produit était de 16,647,000 roubles et ils employaient 9,983 ouvriers. On y trouve des fabriques de tabac, d'huile, des distilleries, des brasseries, des moulins à vapeur, des fabriques de machines à vapeur et autres, de produits chimiques, de savon, de pianos, des tanneries, etc. La laine est un des principaux articles du commerce de Varsovie, qui est considérable. La principale foire de la ville est la foire aux laines, qui a lieu en juin. Les principaux débouchés sont la Prusse et l'Autriche.

— *Histoire*. Suivant les uns, le mot de Varsovie (Varchava) ne serait autre chose qu'une variante du mot *verchova*, *varsa*, *varchera*, *varsevia*, etc., appliqué dans les pays slaves à beaucoup de localités et qui signifie lieu élevé. D'autres croient que ce nom a été donné à la ville parce qu'elle aurait été fondée par des princes tchèques de la famille des Verchovtys; mais la première étymologie est la plus généralement acceptée. C'est en 1224 qu'il est pour la première fois fait mention de Varsovie dans les chroniques polonaises. En 1339, cette ville, déjà entourée de murailles, avait un grand nombre de maisons, une place, des marchés, deux églises, une école, etc. Elle prit plus d'importance sous Casimir, qui y établit sa résidence et appela ses Etats duché de Varsovie. En 1379, Varsovie devint la capitale d'un des

Etats entre lesquels fut partagée la Pologne. La ville fut ravagée par des incendies en 1378 et en 1431. Le duché de Mazovie ou de Varsovie, dont elle était la capitale, ayant été réuni au reste de la Pologne en 1526, Varsovie devint un simple chef-lieu de province. En 1569, elle fut érigée en capitale du royaume. L'établissement de la cour, des administrations et d'une foule de grands seigneurs à Varsovie donna un élan remarquable à l'accroissement de la ville. Au xviii^e siècle, on voit Praga, jusque-là simple village, devenir une petite ville et son commerce faire concurrence à celui de Varsovie. Pendant les guerres de la Pologne contre la Suède, Varsovie tomba deux fois au pouvoir des Suédois (1655, 1656), qui démantelèrent ses fortifications, brûlèrent ses faubourgs et y firent de grands ravages. La peste de 1708-1710 mit le comble aux malheurs de Varsovie. La ville fut dépeuplée; un grand nombre de maisons et de palais restèrent sans habitants, et l'herbe poussa dans les rues. Sous Auguste II, la ville se releva un peu; ce prince, ainsi que ses successeurs, Auguste III et Stanislas-Auguste, l'ornèrent de nombreux monuments. Ce fut à Varsovie que fut conclu, en 1705, le traité entre Charles XII et Stanislas Lecinski. Après la mort d'Auguste III, les Russes occupèrent Varsovie (1764) et firent nommer roi Stanislas-Auguste. Ils en furent expulsés en 1794 par les habitants insurgés. Varsovie fut alors assiégée par les Prussiens (12 juin-6 sept.) qui ne purent s'en emparer, puis par les Russes, commandés par Souvarow, qui prirent la ville (23 novembre) et firent un horrible massacre des habitants de Praga. Lors du troisième partage de la Pologne, Varsovie échut à la Prusse. A la suite de la bataille d'Éna (1806), elle fut occupée par les troupes françaises et polonaises, et en 1807, par le traité de Tilsitt, elle devint la capitale d'un nouvel Etat appelé duché de Varsovie. En 1813, Varsovie fut envahie par les Russes. Les traités de 1815 en firent la capitale du nouveau royaume de Pologne. Pendant quinze années, Varsovie jouit d'une paix profonde et répara ses ruines. Le 29 novembre 1830, elle se souleva contre les Russes; mais ce fut pour retomber sous leur joug le 8 septembre 1831. Sous Catherine II, les bibliothèques et les musées avaient été saqués et leur contenu transporté à Saint-Petersbourg. Nicolas I^{er} reprit en 1832 ces procédés barbares. Non-seulement les bibliothèques et les musées de Varsovie furent la proie de l'avidité russe, mais encore l'université, les écoles supérieures et divers établissements scientifiques et littéraires furent fermés et les sociétés savantes dissoutes. En 1850 (15 septembre) eurent lieu à Varsovie des conférences entre l'Autriche, la Russie et la Prusse, relativement aux affaires d'Allemagne. En 1860 eut lieu une entrevue des souverains de ces trois Etats. L'année suivante, Varsovie fut le théâtre d'agitations politiques et de massacres. Depuis 1867, le siège de la plupart des administrations du royaume de Pologne a été transporté de Varsovie à Saint-Petersbourg; mais la ville n'en a pas moins continué à croître en importance et en richesse. Dans les dix dernières années surtout, d'importants travaux d'édilité l'ont transformée.

Varsovie a été le théâtre de nombreuses diètes. Plusieurs conciles ont été tenus dans cette ville, notamment le concile provincial de 1561, sous Jean Przeremski; celui de 1634, sous Jean Weyzik, archevêque de Gnesen, dans lequel on condamna, avec l'approbation du saint-siège, une traduction polonaise de la Bible; enfin, le plus important de tous, celui de 1643, que présida Mathias Lubinski, archevêque de Gnesen; on y prépara les matières de discipline qui devaient être soumises, deux ans plus tard, aux conférences de Thorn. Georges Tyszkiewicz, évêque de Samogitie, fut chargé par le concile d'aller à ces conférences représenter les catholiques et de défendre leurs intérêts communs.

Varsovie (sièges de). Deux sièges surtout, soutenus par l'héroïque et malheureuse ville de Varsovie, ont leur place marquée dans l'histoire sanglante de la Pologne.

I. Lorsque la Prusse, l'Autriche et la Russie eurent résolu le partage de la Pologne, chacune de ces puissances se mit en mesure d'appuyer par la force des armes l'esprit de brigandage qu'elle essayait en vain de dissimuler sous des dehors hypocrites. Tandis que 15,000 Autrichiens se concentraient sur la frontière de la Galicie, Frédéric-Guillaume, roi de Prusse, allait mettre le siège devant Varsovie (14 juillet 1794). Pendant près de deux mois, ce prince multiplia en vain les attaques contre les intrépides Varsoviens; bientôt des insurrections du côté de la Prusse et les mouvements des confédérés lithuaniens l'obligèrent à lever le siège (6 septembre). Les Polonais n'eurent pas longtemps à se réjouir de ce succès. Catherine II, démasquant hautement ses projets, fit entrer ses troupes en ligne, et deux armées, commandées l'une par le sauvage Souvaroff, l'autre par le comte de Fersen, envahirent la Pologne. A cette terrible nouvelle, Kosciuszko, l'immortel héros populaire, se porta à la rencontre des Russes; malheureusement il n'avait à leur opposer que 7,000 hommes et 22 pièces d'ar-

tillerie. Le mouvement de Fersen, cherchant à opérer sa jonction avec Souvaroff, affaiblit encore les forces polonaises en les forçant à une division. Kosciuszko, laissant 3,000 hommes et 10 canons au général Poninski pour observer Souvaroff, vint avec le reste de ses troupes au-devant de Fersen, qui avait 17,000 hommes sous ses ordres et 50 pièces d'artillerie. Kosciuszko reconnut aussitôt le péril de sa position et envoya à Poninski l'ordre de le rejoindre en toute hâte; mais il était trop tard. Le 10 octobre, à Maciejowice, date et nom néfastes pour la Pologne, les Russes commencèrent l'attaque au point du jour. Les Polonais occupaient une hauteur qui dominait le camp russe. Siérakowski commandait le centre, Kaminski l'aile droite et Kniaziéwicz l'aile gauche. Quant à Kosciuszko, il était partout, communiquant à tous la flamme ardente de son héroïsme et de son courage, le désir de vaincre et le mépris de la mort. Deux fois, les Russes s'élançant à la prise de la redoute où se sont retranchés les Polonais; ils font entendre des hurrahs sauvages et engagent une lutte effroyable; mais, deux fois repoussés, ils battent en retraite, laissant des monceaux de cadavres sur leurs pas. Alors Fersen, déployant lui-même une valeur intrépide, les rallie et les ramène à l'attaque en colonnes serrées. Le combat se ranime alors, non plus à coups de canon, non plus à coups de fusil, mais à la baïonnette. On s'aborde avec fureur, on se prend corps à corps; Russes et Polonais s'étreignent avec rage, roulent ensemble dans le sang et ne lâchent prise qu'avec la mort; chaque pouce de terrain est vingt fois pris et repris dans cette lutte furieuse, et cependant les Polonais, malgré l'écrasante supériorité de leurs ennemis, ne désespèrent pas de la victoire tant que le regard enflammé de Kosciuszko planera au-dessus d'eux. C'est alors qu'un coup de lance fait jaillir le sang de l'héroïque défenseur de la Pologne; déjà un cri de détresse court de rang en rang, les courages vont faiblir. Mais Kosciuszko n'est pas tombé; étouffant ses souffrances, il se précipite impétueusement vers la cavalerie qui commence à faiblir et rallie ses escadrons en désordre. Alors la fureur des combattants redouble; les Russes, écrasant les Polonais sous le nombre, massacrent sans pitié les nobles défenseurs de la patrie. Néanmoins, leur victoire ne fut complète que lorsque Kosciuszko fut tombé entre leurs mains. Renversé de son cheval qui s'était cabré, et atteint d'un coup de sabre à la tête, l'héroïque général, privé de connaissance, fut entouré et pris par les Cosaques. Il ne put donc pas dire, comme l'ont prétendu les historiens russes dans un but facile à deviner: *Finis Polonia!* Pour la suite du récit de ces événements, v. PRAGA.

II. La révolution française de 1830 eut son contre-coup en Pologne; le 29 novembre suivant, une conspiration formidable éclata à Varsovie. Le préfet de police et un général russe furent assassinés, et le grand-duc Constantin n'échappa lui-même à la mort qu'en se réfugiant, à la faveur d'un escalier dérobé, dans les appartements de la princesse sa femme, que les conjurés eurent la délicatesse inopportune de ne pas visiter. Le mouvement révolutionnaire ne tarda pas à se communiquer à toute la Pologne, et la guerre dura, avec des vicissitudes diverses, pendant presque toute l'année suivante. Les armées russes inondaient la Pologne, et Varsovie, le foyer de la révolution, s'attendait à les voir promptement apparaître devant ses murs. En effet, le feld-maréchal Paskévitch vint assiéger Varsovie au mois d'août 1831; il avait avec lui des forces formidables: 118,000 combattants et 400 pièces d'artillerie. Les Polonais ne comptaient pas plus de 20,000 hommes de troupes régulières dans l'enceinte de la ville. Le 4 septembre, Paskévitch fit offrir aux habitants, en retour de leur prompt soumission, l'oubli du passé et des assurances pour l'avenir; ses propositions furent rejetées, et les Russes en appelèrent à la force des armes. Le 6 septembre, à cinq heures du matin, ils ouvrirent un feu terrible sur toute la ligne, afin de forcer les troupes polonaises à se diviser; toutefois, ils dirigèrent leur principale attaque contre le fort de Wola, établi aux portes de Varsovie et qui était défendu par le général Sowinski, ayant sous ses ordres Pierre Wysocki, le premier auteur de la révolution. Ce point n'était défendu que par 1,660 hommes et 10 canons, et cependant il résistait depuis deux heures aux ravages de 60 pièces d'artillerie russes, lorsque de nouvelles troupes vinrent prendre part à l'attaque. Alors 115 pièces de gros calibre battirent en brèche le fort Wola, qui, criblé de boulets et de bombes, broyé par cette épouvantable artillerie, succomba à midi au milieu d'un horrible carnage, où Sowinski trouva une mort héroïque; Wysocki, couvert de blessures, fut fait prisonnier.

Le restant de la journée et la nuit tout entière furent consacrés à des pourparlers entre les autorités polonaises et le feld-maréchal; mais ils n'aboutirent à rien, et, à l'expiration de la trêve, le canon recommença à tonner avec une nouvelle force depuis une heure de l'après-midi jusqu'à la nuit; on sentit la terre trembler à 3 lieues à la ronde, au tonnerre effroyable de 350 bouches à feu vomissant le fer et la flamme sans interruption. Les négociations recommencèrent, et

le comte Krukowiecki, président de la diète, présentant l'inutilité de la résistance et l'effroyable carnage qui en serait inévitablement la suite, alla même jusqu'à offrir à Paskévitch de se soumettre sans condition. Mais il fut désavoué à l'instigation de Wladislas Ostrowski, maréchal de la chambre des nonces, et dut donner sa démission de président de la diète. Il n'avait cependant obéi qu'à la force des choses et à un sentiment d'humanité.

Pendant toutes ces agitations intérieures, le canon russe ne cessait d'ébranler les murs de Varsovie; déjà même l'ennemi avait pénétré jusque dans la ville, et le faubourg de Czysté était tout en feu; alors Krukowiecki, agissant en sa qualité de général d'infanterie, fit franchir la Vistule aux troupes polonaises et les accompagna au faubourg de Praga, dans l'espoir d'épargner à la capitale les horreurs d'un massacre imminent. Mais alors les négociateurs russes refusèrent de traiter avec le nouveau gouvernement, et il fallut que Krukowiecki revint à Varsovie pour terminer les négociations. Toutefois, se considérant comme déchu de son autorité, il refusa de signer aucun acte. Il se borna à prier le général de Berg d'user de son influence auprès du grand-duc Michel pour que celui-ci voulût bien prendre Varsovie sous sa protection; puis le généralissime Malachowski et le nouveau président du gouvernement, colonel Zieliński, arrêtèrent avec le même général russe une convention militaire aux termes de laquelle le pont de la Vistule et le faubourg de Praga seraient remis aux assiégés.

Le 8 septembre 1831, date sinistre pour la Pologne, les Russes rentrèrent à Varsovie, d'où ils avaient été chassés l'année précédente. L'Europe avait assisté avec une impassibilité aussi impolitique que lâche et criminelle au drame sanglant qui venait de se dénouer, et comme si cette honte n'eût pas suffi, un maréchal de France, Sébastiani, ministre des affaires étrangères, lui trouva sa formule, dans les paroles qu'il osa prononcer à la tribune des députés et qui n'étaient qu'une infâme ironie: « Messieurs, l'ordre règne à Varsovie! »

VARSOVIE (DUCHÉ DE), Etat de l'Europe centrale, créé en 1807, en exécution de l'article 5 du traité de Tilsitt, détruit par les traités de Vienne en 1815. Ce duché était borné au N. et à l'O. par la Prusse, au S. par la Galicie, dont le séparait la Vistule; à l'E. par la Pologne russe, dont il était séparé par le Boug et le Niémen. Il avait pour capitale Varsovie et pour souverain Frédéric-Auguste, roi de Saxe. Composé de la presque totalité des provinces enlevées à la Pologne par la Prusse en 1772, 1793 et 1795, le duché de Varsovie avait 2,200,000 hab. en 1807 et une superficie d'environ 101,500 kilom. carrés. A la suite de la guerre de 1809 contre l'Autriche, à laquelle il prit part, le duché de Varsovie s'accrut du pays compris entre la Vistule, le Boug et la Pilzta, ce qui porta son territoire à environ 153,800 kilom. carrés et sa population à 2,750,000 hab. Envahie par les Russes à la suite de la campagne de Russie en 1812, le duché de Varsovie cessa d'exister de fait et fut anéanti définitivement en 1815 par les traités de Vienne.

VARSOVIE (GOUVERNEMENT DE), subdivision administrative de la Pologne russe, formé en 1867 d'une partie de l'ancien gouvernement de Varsovie. Ce gouvernement, qui a 14,245 kilom. carrés et 811,471 hab. (1874), est situé entre ceux de Plock au N.-O., de Lomza au N., de Siedlec à l'E., de Radom au S. et de Piotrkow au S.-O.

Les fabriques du gouvernement de Varsovie étaient en 1873 au nombre de 1,403, avec 14,954 ouvriers, et d'un produit de 16,219,006 roubles. Les fabriques les plus importantes sont celles de sucre, de tissus de laine, de briques, de bougies et de savon, de papiers, et les moulins. On y cultive les céréales, les pommes de terre, les betteraves, etc. Le gouvernement est subdivisé en 13 districts, savoir: ceux de Varsovie, Blonie, Gora-Kalwarya, Gostynin, Grojec, Kutno, Lowicz, Nowominsk, Radymin, Radziejew, Skierniewice, Sohuzew, Wloclawek.

VARSOVIE, IENNE s. et adj. (var-so-vi-ain, ié-ne). Géogr. Habitant de Varsovie; qui appartient à cette ville ou à ses habitants: Les VARSOVIENS. *Lapopulation VARSOVIENNE.* — s. f. Chorégr. Sorte de danse polonaise.

VARTAN ou **VARDANE**, dit le Grand, prince d'Arménie, mort en 451 de notre ère. Il gouverna l'Arménie pendant un interrègne, de 415 à 418, puis se rendit auprès du roi de Perse, Bahram, et obtint de ce prince qu'Ardashès deviendrait roi de son pays. Ardashès s'étant rendu odieux à ses sujets fut déposé vers 428, et l'Arménie fut gouvernée par un administrateur persan. Dans ce nouvel état de choses, Vartan reçut le commandement des troupes. En 442, le roi de Perse, Jездjerd II, ayant voulu contraindre les Arméniens à embrasser le culte de Zoroastre, éprouva une vive résistance. Il fit venir de force à sa cour les principaux chefs arméniens et les contraignit à abjurer. Mais, de retour en Arménie, Vartan souleva les Arméniens contre la Perse et battit les Persans sur les bords du Cyrus; mais il périt en combattant sur les frontières de l'Aderbadjan.

VARTAN, *vertabied* ou docteur arménien, mort au monastère de Kaloudsor en 1571. Il n'est connu que par ses écrits, qui le placent à un rang éminent parmi les savants de son pays. Les plus remarquables de ces écrits sont: une *Histoire d'Arménie* depuis la création du monde jusqu'à l'an 1267 de notre ère, ouvrage qui n'a jamais été imprimé; des *Fables*, dont une partie a été publiée, texte et traduction française en regard, par J. M. Saint-Martin, sous ce titre: *Choix de fables arméniennes du docteur Vartan* (Paris, 1825, in-8°); *Géographie courte et abrégée*, publiée en 1728, à Constantinople, par Diratsou-Mourad et traduite par le même Saint-Martin dans le tome II de ses *Mémoires sur l'Arménie*; des *Commentaires* sur l'Ancien Testament, sur le cantique des cantiques, etc.; des poèmes roulant exclusivement sur des sujets religieux; différents traités sur des points de liturgie, etc. Aucun de ces derniers écrits n'a été imprimé; mais les manuscrits en sont conservés à la Bibliothèque nationale de Paris.

VARTHÉMIE s. f. (var-té-mi — de *Varthemo*, voyageur). Bot. Genre de sous-brusseaux, de la famille des composées, tribu des astérées, dont l'espèce type croît en Perse.

VARTIGOU interj. (var-ti-gué). Sorte de juron autrefois usité parmi les paysans, et qui était adopté dans l'ancienne comédie.

VARTIA s. m. (var-ti-a). Nom donné à des ermites indous qui vivent d'aumônes.

VARTOMANUS (Luigi VARTHEMA ou BARTHEMA, dit), voyageur italien, né à Bologne vers 1480, mort dans la première moitié du xvi^e siècle. Après avoir étudié la pyrotechnie, il s'occupa de la fonte des canons et se rendit en Orient avec l'intention d'y exercer cette industrie. A Damas, il se fit incorporer dans une bande de mamelouks et pénétra jusqu'à La Mecque; puis il parcourut l'Arabie Heureuse, les Indes orientales, Ceylan, Malacca, Java, Sumatra et, après une absence de sept années, revint en Italie en passant par le Portugal. A partir de son retour, Vartomanus rentra dans l'obscurité. On sait seulement qu'il écrivit la relation de ses voyages en italien vulgaire et qu'il la dédia à Agnesina Feltria Colonna, comtesse d'Albi et duchesse de Tagliacozzo; mais cette relation originale est aujourd'hui perdue; en revanche, les reproductions et les traductions qui en ont été faites abondent. Nous nous contenterons d'indiquer ici l'édition italienne la plus ancienne, qui a paru sous ce titre: *Itinerario de L. Varthema Bolognese nello Egipto, nella Surria, nella Arabia deserte et felice, nella Persia, nella India et nella Ethiopia* (Bologne, 1510, in-4°), et la traduction française de Louis Temporal, intitulée: *les Voyages de Loys de Bartheleme, Bolognais* (Lyon, 1556, in-fol.).

VARUNE s. f. (va-ru-ne — de *Varuna*, nom mythol.). Crust. Genre de crustacés décapodes brachyures, de la famille des catonotopes, tribu des grapsoidiens, dont l'espèce type habite l'océan Indien.

VARUS s. m. (va-russ — mot lat. qui signifie *cagneux*). Chir. Forme particulière du pied bot, la plus fréquente de toutes, et dans laquelle le pied est renversé sur son bord externe et contourné de façon que sa pointe regarde en dedans.

— *Encycl. V. FIED BOT*, tome XII, page 968.

VARUS (Publius Attius), général romain, mort l'an 45 av. J.-C. Partisan de Pompée, il prit, en Italie, en Afrique et en Espagne, de 49 à 45, une part active aux combats livrés sur terre et sur mer contre César. En Espagne, où il s'était réfugié après la bataille de Thapsus, il commandait une partie de la flotte pompéienne, avec laquelle il fut battu à Carteja. Il trouva, peu après, la mort à la bataille de Munda.

VARUS (Publius Quinctilius), général romain, célèbre surtout par la défaite que lui infligea le chef germain Arminius, né vers l'an 58 av. J.-C., mort en l'an 9 de notre ère. Son père, S. Quinctilius Varus, d'abord lieutenant de Pompée contre César, puis de Cassius et de Brutus contre Antoine, ne voulut pas survivre à la ruine de la liberté et, après la bataille de Philippi, se fit tuer par un de ses affranchis. Publius Quinctilius, loin de suivre ce fier exemple, se rallia à Octave et fut nommé consul l'an 13 av. J.-C., avec Claudius Tiberius Nero, le futur Tibère; au sortir de sa charge, il obtint le proconsulat de Syrie. Il y succéda à Saturnius, vers la fin du règne du grand Hérode, et présida l'assemblée qui se tint à Jérusalem contre Antipater. Ce dernier était accusé de plusieurs crimes atroces, entre autres d'avoir cherché à empoisonner son père. Varus fut d'avis qu'on incarcérât ce parricide et qu'on le tint en prison jusqu'à ce qu'Auguste eût été prévenu de l'affaire et qu'on eût obtenu la permission de le faire mourir. Pendant quelque temps, il favorisa Archélaüs, empêcha que Sabinus, gouverneur de Judée, ne se saisît des trésors de ce prince et réprima cruellement une sédition soulevée dans Jérusalem par les exactions de ce gouverneur. Il brûla Emmaüs, qui s'était révoltée, fit crucifier 2,000 Juifs, auteurs de cette rébellion, et envoya à Auguste, pour qu'il

prononçait son arrêt contre eux, quantité de personnages de qualité qui en étaient les chefs et tous parents d'Hérode. La violence qu'Archélaüs avait exercée contre les habitants de Jérusalem, un peu après la mort de son père, détermina Varus à tourner toute son amitié vers Philippe, qui était d'un esprit doux et tempéré. Sur son avis, Philippe se rendit à Rome, porteur de lettres de recommandation que Varus lui avait remises pour Auguste et qui devaient aussitôt lui gagner l'estime et l'affection du prince. Varus resta proconsul de Syrie pendant onze ans. D'après quelques historiens, il se montra administrateur habile et modéré; d'autres, au contraire, c'était un homme violent, sans capacité et d'une avidité redoutable. Cette dernière opinion paraît plus fondée. Velleius Paterculus dit qu'il entra pauvre dans une province riche et qu'il sortit riche d'une province pauvre. Envoyé, en l'an 6 de notre ère, comme gouverneur de la basse Germanie, il s'y conduisit en homme habitué à pressurer les peuples riches et efféminés de l'Orient et crut pouvoir tenir la même conduite vis-à-vis de nations belliqueuses, pauvres et jalouses de leur liberté. Il froissa leur orgueil national en leur imposant les formes de la jurisprudence romaine et ne réussit qu'à provoquer contre les Romains un immense soulèvement, dont Arminius, le Hermann des ballades germaniques, fut le chef. Il avait avec lui trois légions, quelques troupes légères et de la cavalerie, environ 35,000 hommes, avec lesquels il alla s'établir sur la rive occidentale du Weser. Trompé par les chefs germaniques et par Arminius lui-même qu'il reçut dans son camp et qui lui firent de solennelles protestations de fidélité, il s'affaiblit en envoyant de côté et d'autre des détachements pour contenir quelques villages signalés par eux comme hostiles, et commit l'imprudence de renvoyer chez eux ces précieux otages; ils quittèrent Varus sous le prétexte de se mettre à la tête de leurs contingents et de lui amener des renforts. Le soulèvement éclata aussitôt. La marche de Varus est peu connue; on présume qu'il dut se diriger du N. au S., des environs de Minden vers Detmold. Pour suivre cette route, il lui fallut traverser les défilés de Teutobourg ou Teutberg (*Teutoburgensis saltus*), qui s'étendent du N.-E. au S.-E., sur un espace de plus de 120 kilomètres. Dès que les légions se furent enfoncées dans ces défilés, les Germains tombèrent sur leur arrière-garde et l'anéantirent. Varus, changeant d'itinéraire, résolut alors de se porter sur la Lippe, où Drusus avait établi une station fortifiée; l'armée s'engagea dans des marais impraticables, combattit sous bois, toute la journée, ses innombrables assaillants et, dans ce deuxième jour de bataille, éprouva les pertes les plus sensibles. Vers le milieu du troisième jour, ce qui restait des légions romaines réussit enfin à sortir de cette région inextricable et déboucha dans la plaine qui s'étend entre les gorges de Teutberg et celles d'Embs; mais les Germains les y avaient devancés, et les soldats, épuisés de fatigue, soutinrent si mal le premier choc que Varus, légèrement blessé dès le début de l'action, désespéra tout à fait du salut de l'armée. Il était, dit Velleius Paterculus, plus disposé à mourir qu'à combattre; il se perça de son épée, et la plupart de ses lieutenants l'imitèrent. Les soldats, restés sans chefs, ne purent que se battre au hasard; beaucoup se firent tuer, les autres se rendirent et n'en furent pas moins égorgés; toute l'armée fut anéantie. Les Romains n'avaient point éprouvé un pareil revers depuis la défaite de Crassus par les Parthes. La nouvelle de ce désastre affligea profondément Auguste; il se laissa croître sa barbe et ses cheveux, et souleva, pendant de longues semaines, on l'entendait crier : « Varus, Varus, rends-moi mes légions ! »

Six années après, Germanicus devait venger, et au même endroit, l'honneur des armées romaines. Il pénétra jusqu'au fond des forêts où gisaient sans sépulture les restes des soldats de Varus. « Au milieu du champ de bataille, dit Tacite, on voyait des ossements blanchis, épars ou entassés, suivant qu'on avait fui ou combattu; des monceaux d'arbres brisés, des membres de chevaux, des têtes d'hommes attachées aux troncs des arbres. Dans les bois voisins, on apercevait les autels barbares sur lesquels les vainqueurs avaient égorgé les tribuns et les centurions des premières compagnies. Quelques témoins de cette fatale journée, échappés du carnage, montraient les lieux où l'on tua les lieutenants, ceux où l'on prit les aigles, celui où Varus reçut la première blessure, celui où ce chef infortuné s'achève de ses propres mains... Enfin, après six ans d'abandon, les ossements de trois légions sont recueillis par toute l'armée. Incertain s'il renfermait dans la terre des parents ou des étrangers, chacun s'intéressait à ces tristes restes comme à ceux d'un proche ou d'un frère... Germanicus posa le premier gazon sur le tombeau qui fut élevé, honorant ainsi les morts par ce devoir pieux et s'associant à l'affliction des vivants. La vue de ces dépouilles funestes enflamma Germanicus du désir de la vengeance, et dans la sanglante bataille d'Idistavisus il sacrifia aux mânes des victimes toute l'armée germanique. »

Dans sa *Messénienne* sur Waterloo, Cas-

mir Delavigne a rappelé ainsi le souvenir de Varus :

Cachez-moi ces soldats sous le nombre accablés,
Dompnés par la fatigue, écrasés par la foudre,
Ces membres palpitants dispersés sur la poudre,
Ces cadavres amoncelés !
Éloignez de mes yeux ce monument funeste
De la fureur des nations :
O mort ! épargne ce qui reste ;
Varus, rends-nous nos légions !

« Interrogé sur les motifs de la haine implacable vouée par lui à la claque, M. Wagner s'est écrié : « Je ne serais pas digne d'Arminius, mon illustre aïeul, si je ne faisais pas une guerre acharnée aux Romains. » De son côté, le préposé aux succès de l'Opéra, qui se voit à la veille de rester sans emploi, comble le directeur de reproches. Partout où va l'infortuné directeur se dresse devant lui le spectre de la claque, qui lui crie d'une voix lugubre : « Varus, Varus, rends-moi mes légions ! »

(Figaro.)

« L'espoir de voir son Gaspard reparaitre l'avait soutenu jusqu'à la nuit tombante; mais les étoiles s'allumèrent au ciel, et Gaspard ne revint pas. L'infortuné Levraut tomba dans une mélancolie sombre. Il allait de chambre en chambre, maudissant les La Rochelandier et redemandant son vicomte à sa fille, comme le vieil Auguste ses légions »

JULES SANDEAU.

« Quoi ! dans l'unique but de restituer aux fidèles le droit de communier sous les deux espèces, des royaumes soulevés, la Germanie en feu; une série d'épouvantables massacres, de combats fabuleux, d'embrasements; et, pour conserver la mémoire de toutes ces fureurs, les campagnes, comme après le désastre de Varus, couvertes des ossements blanchis de tant de légions !... Or, telle devait être, dans son principe et ses effets, la guerre dont le procès de Jean Hus contenait le germe sanglant. »

LOUIS BLANC.

VARVOUTE s. f. (var-vou-te). Pêche. Sorte de filet à manche, appelé aussi GUIDÉAU.

VARY-REVARY interj. (va-ri-re-va-ri). Vénér. Cri par lequel on avertit les chiens que la bête a fait un retour.

VARZI, bourg du royaume d'Italie, province de Pavie, district de Bobbio, à 31 kilom. S.-E. de Voghera, ch.-l. de mandement; 2,500 hab.

VARZO, bourg du royaume d'Italie, province de Novare, district d'Ossola, mandement de Domo-d'Ossola; 2,050 hab.

VARZY, ville de France (Nièvre), ch.-l. de cant., arrond. et à 16 kilom. S.-O. de Clamecy, près du ruisseau de Sainte-Eugénie; pop. aggl., 2,132 hab. — pop. tot., 2,946 hab. Collège communal, bibliothèque publique. Fabriques de toiles et de cuirs; manufacture de faïence; aux environs, forges et hauts fourneaux. L'église paroissiale, classée au nombre des monuments historiques, est une remarquable construction du xiii^e siècle, à trois nefs avec transept et large sanctuaire; les deux extrémités des bras de la croix sont surmontées de deux tours carrées; la façade principale est percée au-dessus du portail d'une superbe fenêtre rayonnante. Mentionnons, avec les bâtiments du collège, l'hospice et l'hôtel de ville.

VASA s. m. (va-za). Ornith. Espèce de perroquet, qui habite Madagascar.

VASA ou **WASA**, ville de Finlande. V. NICOLAÏSTADT.

VASA ou **WASA**, dynastie suédoise, qui tirait son nom d'un château près de Stockholm et qui a fourni à la Suède sept souverains. Elle a pour tige Gustave Vasa, qui délivra son pays de la domination du Danemark (1523). V. GUSTAVE, ERIC, SIGISMOND, etc.

VAS-ABERRANS s. m. (va-za-bè-rans — mots lat. qui signif. *vaisseau qui s'écarte*). Anat. Nom donné à un petit diverticule de l'épididyme.

— *Encycl.* Le *vas-aberrans* a 0m,02 ou 0m,03 de long. On le rencontre quelquefois vers la queue de l'épididyme. C'est un canal couché le long de l'épididyme, terminé d'un côté en cul-de-sac, et s'ouvrant de l'autre dans le canal de l'épididyme, au niveau de la queue ou à l'origine du canal déférent. Son calibre est à peu près le même que celui du canal de l'épididyme; cependant, vers son embouchure, il se rétrécit un peu. Vers son extrémité fermée il est enroulé; lorsqu'on le déroule, on peut voir qu'il présente, en général, une longueur de 0m,05 à 0m,1 et qu'il peut atteindre jusqu'à 0m,25. Ses usages sont inconnus. Certains auteurs l'ont considéré comme un vestige du corps de Wolf; Sappey croit que ce canal est un simple diverticule de l'épididyme, au même titre que les diverticules qu'on rencontre sur le trajet

des canalicules séminifères, du canal déférent et des vésicules séminales.

VASAIS s. m. (va-zè — rad. vase). Techn. Réservoir disposé à la tête d'un marais sa-lant, pour recevoir les eaux des hautes marées. Il On dit aussi **VASIÈRE**.

VASANTAKI-YATRA s. m. (va-zan-ta-ki-ia-tra). Hist. relig. Fête du printemps, qui dure quinze jours, chez les Indous.

VASANTOTSAVA s. m. (va-zan-to-tsa-va). Hist. relig. Premier jour de la fête du printemps, chez les Indous.

VASARD adj. m. (va-zar — rad. vase). Mar. Se dit d'un fond formé de vase : *Un fond VASARD.*

VASARHELY, ville de l'empire d'Autriche, dans la Hongrie, comitat de Csongrad, à 25 kilom. N.-E. de Szegedin, sur le canal Carolin et les marais du Hod; 6,000 hab. Gymnase calviniste; récolte de vins, tabac, fruits; élève considérable de bestiaux.

VASARHELY (MAROS-), ville de l'empire d'Autriche, dans la Transylvanie, à 72 kilom. S.-E. de Klausenburg, sur la rive gauche du Maros, ch.-l. du cercle de son nom; 15,000 hab. Cour d'appel des pays hongrois et szeklers; lycée, gymnase, bibliothèque publique. Récolte et commerce de tabac, vin, fruits et grains. Vasarhely est défendu par un château fort et possède une belle église gothique.

VASARHELY (SOMLYO-), ville de l'empire d'Autriche, dans la Hongrie, comitat et à 54 kilom. O. de Veszprém, près d'un petit affluent du Raab; 15,800 hab. Récolte et commerce de vins estimés.

VASARI (Giorgio), peintre et critique d'art célèbre, né à Arezzo en 1512, mort à Florence en 1574. Il appartenait à une famille qui comptait déjà quelques artistes célèbres. Il était arrière-petit-fils de Lazare Vasari, l'imitateur heureux de Pietro Francescon, et petit-fils de Giorgio Vasari, l'auteur admiré de ces vases de terre cuite que possède le musée de Florence, et qui rivalisent avec les plus belles productions de l'art étrusque. Après avoir terminé dans sa ville natale de bonnes études littéraires, il vint à Florence, où Michel-Ange et Andrea del Sarto furent ses premiers maîtres; il suivit ensuite les leçons du Rosso et du Priore. Le cardinal de Médicis, sur la recommandation de Michel-Ange, le prit avec lui et, afin que ses études ne laissassent rien à désirer, l'emmena à Rome. Vasari, étudiant ensemble tous les genres, se livra au travail avec une activité fiévreuse. Architecture, peinture, statuaire, gravure absorbèrent toutes ses heures de jour et la moitié de ses nuits. Le cardinal, ravi de tant d'énergie dans une intelligence si multiple, crut un instant qu'il y avait en son protégé des facultés exceptionnelles, et il fit part à Michel-Ange de cette conviction. Mais Michel-Ange ne parut satisfait qu'à moitié. Il blâma un jeune homme si bien doué de ne faire que copier. « Il est bon, dit-il, de savoir ce que les autres font; mais il n'est pas bon de le faire après eux. » Vasari n'avait encore travaillé en effet que d'après Raphaël, Michel-Ange et tous les maîtres du temps; il s'était exercé à reproduire diverses statues antiques; il avait aussi travaillé à la villa Médicis, qui fut détruite par l'incendie un siècle plus tard, et, à l'exemple du grand Florentin, il avait essayé de s'y montrer à la fois peintre, architecte et sculpteur. Il est probable qu'il fut informé des critiques de Michel-Ange, soit par ses amis, soit par le cardinal lui-même. Il parut en comprendre la justesse, et il tenta des efforts véritables pour quitter la voie de l'imitation; il voulut être original. La première œuvre qui fut le résultat de cette résolution fut une *Adoration des mages*, pour le monastère des Camaldules de Rimini; elle est actuellement au musée de Florence, mais dans un triste état, à cause des restaurations nombreuses qu'elle a subies. Ce tableau est d'un arrangement éclairé, plein de goût. Deux autres tableaux, une *Assomption*, pour l'église de Monte-San-Savino, et une *Déscente de croix*, pour les Camaldules, furent également remarqués (1538). Il exécuta ensuite à Bologne, pour l'église San-Michele-in-Bosco, un *Abraham et les anges* (aujourd'hui au musée de Florence) et un *Saint Grégoire à table avec douze pauvres* (musée de Bologne), puis la *Conception*, qu'on voit encore à San-Apostolo, à Florence (1540); une de ses meilleurs œuvres est la décoration à fresque d'une maison qu'il avait achetée à Arezzo. De 1542 à 1544, il séjourna à Rome, où il avait été appelé par Bindo Altoriti, et peignit une *Déscente de croix*, que Michel-Ange, cette fois, trouva fort belle, et une *Conception* pour l'église de Carmine, à Lucques. Vasari avait déjà un atelier comptant de nombreux élèves. Avec le concours de cette pléiade de jeunes praticiens, il entreprit la construction et la décoration du vaste monastère des olivétains de Naples, et il acheva cet immense travail en deux années. Plusieurs centaines d'ouvriers y furent employés, et il eut une trentaine de collaborateurs pour la peinture, la sculpture, l'ornementation. Dans ses *Mémoires*, il est fait longuement mention de cette colossale entreprise. « Ces décorations, dit-il, montrèrent pour la première fois à ce pays ce qu'était le goût moderne. » Cette observation est

juste; le monastère des olivétains offre, en effet, une sorte de résumé éclectique des diverses écoles de la Renaissance. Cette œuvre, par son étendue et par son importance, commença la réputation de l'auteur. Elle fut suivie de travaux qui ne pouvaient passer inaperçus, entre autres les fresques immenses de la salle de la chancellerie au Vatican, représentant les phases principales de la *Vie de Paul III*. Les décorations étaient à peine achevées que le grand-duc de Florence, Cosme I^{er}, fit faire au peintre les sollicitations les plus pressantes pour le décider à venir près de lui, à sa cour. Vasari s'y rendit avec toute sa famille en 1553. « A cette époque, dit-il lui-même avec un certain égoïsme, ceux des sculpteurs et des peintres dont la concurrence aurait pu être dangereuse pour moi étaient morts ou trop vieux pour travailler. » Vasari montre dans cette phrase de quel homme pratique l'artiste était doublé chez lui. Venu au déclin de la Renaissance, ayant acquis dans les ateliers des maîtres un goût délicat et une grande habileté de main, seul il avait gardé quelque chose du faire magistral, de la grandeur épique de ces temps merveilleux dont il marque la fin. Aussi sut-il habilement profiter de cette position exceptionnelle. Avec une activité prodigieuse et avec l'aide de praticiens exercés, qu'il dirigeait avec intelligence, il entreprit plus de travaux que n'en avaient eu Raphaël et Michel-Ange réunis. Citons, entre autres, la décoration tout entière, à Florence, du palais des Offices et celle du Palais-Vieux, dans lesquelles se déroule en nombreux épisodes l'histoire des Médicis. La chambre de Clément VII est la plus connue. On y voit le *Pape couronnant l'empereur Charles-Quint*. Ces travaux, comprenant architecture, peinture et sculpture, furent l'occasion de triomphes magnifiques rappelant ceux de Raphaël (1555-1560). Vint ensuite : le *Festin d'Assuérus*, que l'on voit à Arezzo, la *Décollation de saint Jean*, à Saint-Jean de Rome, sans parler des innombrables portraits qui sont dispersés dans les principaux musées d'Europe. Mais, dans cette dernière spécialité, il fut moins heureux que dans les fresques et dans les tableaux; le musée de Florence possède de lui une série de portraits dite *Galerie des Médicis*, qui ne sont que des peintures soignées. Pas une de ces figures ne s'élève au-dessus d'une étude sur nature faite avec un soin suffisant. Bottari cependant n'a pas craint de dire que « les portraits de Giorgio Vasari sont aussi beaux que les plus beaux de Giorgione. » Vasari, d'ailleurs, les a jugés plus sévèrement. Dans vingt endroits de sa propre histoire, il cherche à en justifier les défauts, en leur donnant pour cause une trop grande promptitude d'exécution. A la même période de sa vie appartiennent : les *Noces de Cana*, le *Prophète Elisée*, *Saint Benoit* (à Saint-Pierre de Pérouse), une *Assomption* (à la Badia de Florence), la *Cène*, le *Portement de croix*, la *Déscente du Saint-Esprit*, l'*Incrédulité de saint Thomas* (Santa-Croce, à Florence), une *Sainte Famille* (palais de la Gherardesca), *Saint Luc peignant la Vierge* (à l'Académie de Saint-Luc), un *Crucifiement* et une *Résurrection* (Sainte-Marie-Nouvelle), la *Vision du comte Hugues*, une *Nativité de la Vierge* (Académie des beaux-arts).

Au milieu de tous ses travaux et spécialement de 1542 à 1550, Vasari trouva le temps d'écrire l'ouvrage célèbre auquel il doit aujourd'hui la plus grande partie de sa notoriété : les *Vies des plus excellents peintres, sculpteurs et architectes* (Florence, 1550, 3 vol. in-4°); une seconde édition (1568, 3 vol. in-4° et 80 planches) présente une refonte considérable dans le texte primitif, et enfin l'impression de toutes les notes de Vasari, d'une foule de chapitres qu'il avait provisoirement ajournés à plus que doublé l'ouvrage dans les dernières éditions (Milan, 1807-1811, 16 vol. in-8°; et Florence, 1850-1860, 20 vol. in-18). On peut reprocher aux *Vies des peintres* quelques inexactitudes et des traces nombreuses de partialité; l'auteur n'a pas assez fait abstraction des haines d'écoles qui divisaient alors les artistes, comme elles les divisent encore aujourd'hui, et il donne trop souvent jour à ses animosités personnelles; mais il avait rassemblé les documents les plus curieux, les plus rares; il connaissait à fond tous les grands artistes de la Renaissance, les particularités les plus intimes de leur vie, et, si son livre n'existait pas, la plus belle période de l'art italien serait pour nous pleine de ténèbres. C'est toujours à Vasari qu'il faut avoir recours pour l'étude de l'art au xvi^e siècle.

Sur la fin de sa vie, le maître, dont l'âge n'avait ni modéré l'ardeur ni affaibli la main, entreprit encore de grands travaux. Il alla à Rome décorer, sur la prière de Grégoire XIII, la Sala Regia du Vatican; il y peignit la *Bataille de Léopante* (1571) et trois *Scènes de la Saint-Barthélemy* (1572); on voit que le pape ne perdait pas de temps pour faire glorifier, dans son propre palais, le sanglant attentat dont les protestants venaient d'être victimes en France. Revenu à Florence cette même année 1572, Vasari se mit à peindre la coupole de la cathédrale, et la mort le surprit avant l'achèvement de ce dernier travail.

Le Louvre possède de Vasari quatre tableaux d'une belle exécution : la *Salutation angélique*, une de ses premières œuvres; il

l'avait peinte pour un couvent d'Arezzo, dans lequel il fit entrer sa sœur en 1536; *Saint Pierre marchant sur les eaux*, la *Cène* et la *Passion*, ces trois derniers d'une date incertaine; plus cinq grands dessins : les *Corymbes faisant retentir l'air du son de leurs instruments en accompagnant la déesse Ops, qui est assise sur un char traîné par des lions*; *Léon X donnant l'investiture du duché d'Urbino à son neveu Lorenzo de Médicis*; *Léon X conférant à son frère les droits de citoyen romain et le titre de gonfalonier de l'Eglise*, etc. Les deux autres sont les cartons des décorations du palais ducal de Florence. Parmi les autres tableaux, sans date et dispersés dans les musées et dans les églises, nous nous contenterons de citer : *Saint Georges tuant le dragon*, la *Vierge et plusieurs saints* (église d'Arezzo), le *Martyre de saint Etienne* (à Saint-Etienne de Pise), le *Martyre de saint Jean-Baptiste* (à San-Giovanni-Deolato de Rome), un *Saint Jean* (église de la Madeleine, à Messine), la *Charité* et une *Madone* (musée de Madrid), un *Christ mort* (musée de Dresde), *Saint Pierre et saint Paul*, *Portrait de Cosme Ier* (musée de Berlin), une *Sainte famille* (pinacothèque de Munich), les *Trois Grâces* (musée de Vienne).

Comme architecte, outre les divers travaux mentionnés dans le courant de cet article, il construisit encore l'église della Madonna-Nuova, à Cortone; le couvent et l'église des chevaliers de Saint-Etienne, à Pise, et acheva, à Florence, la bibliothèque Laurentienne, commencée par Michel-Ange.

VASATENSIS AGER, nom latin du Bazar-Dais.

VASATES, peuples de la Gaule romaine, dans la Novempopulanie, entre les Bituriges Vivisques au N.-E., les Nitobriges au N.-O., les Elusates au S. et les Cocosates à l'O. Leur ville principale était Vasates, aujourd'hui Bazas. Leur territoire correspond à peu près au département de Lot-et-Garonne.

VASA-VASORUM s. m. pl. (va-za-va-zo-rom — mots lat. qui signif. *vaisseaux des vaisseaux*). Anat. Petits vaisseaux qui portent le sang dans les parois des artères.

— Encycl. Les vaisseaux se distribuent dans la tunique externe des artères, où ils forment des mailles arrondies et serrées. Quelques vaisseaux pénètrent dans les couches externes de la tunique moyenne, ainsi que l'a observé le savant histologiste allemand Kölliker. Les *vasa-vasorum* sont fournis par l'artère elle-même, qui nourrit sa propre paroi, ou par de petites artères voisines.

VASBOURG ou **VASSEBOURG** (Richard), historien français, né à Saint-Mihiel vers 1482, mort vers le milieu du XVII^e siècle. Elève du collège de la Marche, à Paris, il y devint régent, procureur et principal et fut pourvu en dernier lieu d'un archidiaconat à Verdun. On a de lui, sous ce titre : *Antiquités de la Gaule Belgique depuis Jules César jusqu'à François Ier* (Paris, 1549, 2 vol. in-fol.), un ouvrage qui prouve que l'auteur possédait des connaissances fort étendues, mais qu'il était aussi d'une crédulité sans bornes et manquait presque entièrement de l'esprit de critique. Outre les faits intéressants la Belgique, les *Antiquités* renferment les biographies des papes, des empereurs, des rois de France et d'Angleterre, etc.

VASCO (Jean-Baptiste), économiste italien, né à Mondovì en 1733, mort en 1796. Cadet de famille, il était destiné à l'Eglise et se laissa enfermer dans un séminaire; mais, quand il eut reçu les ordres, il dévoila hardiment les vices de quelques membres du clergé, et renonça à la carrière ecclésiastique pour s'occuper d'économie politique et de la filature de la soie. On lui doit, entre autres ouvrages : *Félicité publique chez les cultivateurs de leurs propres terres* (1769 ou 1770), traduite en français par Bréard de L'Abbaye; la *Liberté de l'intérêt* (Milan, 1792, in-89).

VASCO DE GAMA, célèbre navigateur. V. GAMA.

VASCOA s. m. (va-sko-a — de Vasco de Gama, navigateur portugais). Bot. Syn. de *RAFNE*, genre de légumineuses. Il d'après quelques auteurs, Section du même genre.

VASCONCELLÉE s. f. (va-skon-sel-lé — de Vasconcellos, savant portugais). Bot. Genre d'arbres, de la famille des papayacées, dont l'espèce type croît au Brésil.

VASCONCELLOS (Michel de), homme d'Etat portugais, massacré à Lisbonne en 1640. Secrétaire d'Etat de Marguerite de Savoie, vice-reine du Portugal pour l'Espagne, il se fit, bien que Portugais, l'instrument d'Olivares et n'employa ses talents qu'à opprimer et dépouiller ses concitoyens. Aussi fut-il une des premières victimes de la révolution de 1640, qui rendit l'indépendance au Portugal et donna le trône à la maison de Bragança. Arraché de son palais, il fut tué par les conspirateurs, et le peuple traîna son cadavre par les rues de Lisbonne.

VASCONCELLOS (Augustin-Manuel de), historien portugais, né en 1583, mort à Lisbonne en 1641. Il entra dans un complet formé par l'archevêque de Braga contre Jean IV et fut décapité à Lisbonne. On cite parmi ses ouvrages : la *Vie d'Edouard de Menesses*, troisième comte de Viana (Lis-

bonne, 1627); la *Vie et les actions de Jean II, roi de Portugal* (Madrid, 1639), traduit en français par l'auteur (Paris, 1641).

VASCONCELLOS (Antoine), jésuite portugais du XVII^e siècle. Il n'est connu que par les deux ouvrages suivants : *Relatio persecutionis Japonicæ annorum 1588 et 1589*; *Anacephaleosis, id est summa capita actorum regum Lusitanicæ et regni Lusitanie descriptio*, etc. (Anvers, 1641, in-40).

VASCONCELLOS (Simon), historien portugais, né en 1590, mort en 1670. Il appartenait, comme le précédent, à la société de Jésus et passa la plus grande partie de sa vie dans les missions du Brésil. On a de lui : *Chronique de la compagnie de Jésus dans le Brésil* (Lisbonne, 1663, in-fol.); *Vie de Jean Almeyda*; *Vie de Joseph Anchieta*, etc.

VASCONCELLOS (Francisco-Diego-Bernardo PEREIRA de), homme d'Etat brésilien, né dans la province de Minas-Geraes en 1794. Envoyé en Portugal, il étudia le droit à l'université de Coimbra, puis retourna au Brésil et fut nommé quelque temps après président du tribunal de Pernambuco. En 1830, il devint député au Congrès, entra dans l'opposition et prit une grande part au mouvement qui contraignit don Pedro à abdiquer en faveur de son fils. La régence qui fut alors constituée lui confia le portefeuille des finances. M. Vasconcellos devint alors un des représentants du parti de la réaction et se rendit extrêmement impopulaire. En 1833, il dut quitter le ministère à la suite de divergences de vues avec le P. Tejo au sujet de la révision de la constitution. Malgré la vive opposition qu'il fit à ce dernier, la constitution fut révisée dans le sens de la décentralisation provinciale (1835). Après la chute de Tejo, qui était devenu régent en 1837, Vasconcellos revint au ministère et fut nommé sénateur. Pedro II ayant été déclaré majeur en 1841 et le parti progressiste ayant pris alors la direction des affaires, Vasconcellos dut se démettre de son portefeuille et devint l'année suivante membre du conseil d'Etat. En 1857, il fit de nouveau partie du ministère dans le cabinet Olinda, où il prit le portefeuille de la justice. Depuis quelques années il a de nouveau quitté le pouvoir.

VASCONCELLOS (Ant.-Auguste TEZEIRA), écrivain portugais, né à Oporto en 1816. Après avoir servi en 1832 dans un régiment de la milice de Penafiel, il suivit les cours de droit à Coimbra et se fit recevoir docteur en 1844. Devenu en 1845 propriétaire de l'*Illustration* portugaise, il resta directeur de cette feuille jusqu'en 1846; il fut ensuite officier d'ordonnance de M. Sa da Bandeira, puis préfet de Villa-Real, secrétaire de la junte et rédacteur de la *Révolution de septembre*. En 1850, il partit pour Angola; nommé membre du conseil municipal de Loanda, il revint en Portugal, après plusieurs discussions avec le directeur de cette colonie. Il fonda en 1853 le journal *Arante* et vint en 1855 à Paris, où il assista au congrès de statistique. M. Vasconcellos est membre de plusieurs sociétés savantes, notamment de l'Institut de Coimbra et de l'Académie des sciences de Lisbonne. En 1858, il a fondé à Paris la Société ibérique. Parmi les ouvrages que l'on doit à M. Vasconcellos, nous citerons : *Carte philosophique des études historiques en Portugal* (1840); le *Serment des députés réels* (1843); *Roberto Valença* (1846); *Carte du trafic des esclaves dans la province d'Angola* (1853); le *Portugal et la maison de Valence* (1859, in-80); *Sampaio* (1859, in-80); *Fondation de la monarchie portugaise* (1860, in-32), etc.

VASCONGADES (PROVINCES), dénomination par laquelle on désigne quelquefois les trois provinces basques de l'Espagne : BISCAYE, GUIPUZCOA et ALAVA. V. ces mots.

VASCONIA, nom latin de la GASCOGNE.

VASCONS, en latin *Vascones*, peuple de l'Espagne ancienne, dans la Tarraconaise. Il était de race ibérienne et habitait au N. de l'Ebre le territoire qui forma plus tard la Navarre et une partie de la Biscaye. Il avait pour voisins les Cantabres à l'O. et les Jaccetains à l'E. Auguste compléta leur soumission commencée par Pompée; à la chute de l'empire romain, les Vascons passèrent momentanément sous la domination des Visigoths, s'en affranchirent vers la fin du VI^e siècle, passèrent les Pyrénées et vinrent s'établir dans la Novempopulanie, qui prit d'eux le nom de Vasconie ou Gascogne.

VASCOSAN (Michel), imprimeur français, mort en 1576. Il vint fort jeune à Paris, où il fut reçu imprimeur en 1530 et devint successivement imprimeur de l'Université et imprimeur du roi. Il fut l'un des premiers à renoncer à l'usage des caractères gothiques. Les éditions sorties de ses presses se recommandent par la correction du texte, l'élégance des caractères et la beauté du papier. Parmi les ouvrages qu'il a publiés, on recherche surtout les suivants : *Quintiliani opera* (1542, in-fol.); *P. Bembi rerum venetiarum historiz* (1551, in-40); *Vies de Plutarque*, trad. d'Amyot (1567, 6 vol. in-80); *Œuvres morales et meslées de Plutarque*, trad. du même (1574, 7 vol. in-80), etc. Vascosan avait épousé une fille de Josse Badius, et était ainsi devenu le beau-frère de Robert Estienne et de Jean de Roigny; il eut lui-

même pour gendre Frédéric Morel, qui le seconda dans ses travaux.

VASCULAIRE adj. (va-sku-lè-re — du lat. *vasculum*, petit vase). Anat. Qui a rapport, qui appartient aux vaisseaux : *Tissu vasculaire*.

— Anat. *Système vasculaire*, Ensemble des vaisseaux sanguins.

— Pathol. *Tumeur vasculaire*, Tumeur érectile.

— Bot. *Plantes vasculaires*, Plantes dont le tissu possède des vaisseaux.

— s. m. Antiq. rom. Orfèvre, ouvrier qui fabriquait de la vaisselle d'argent, mais non les ornements qu'on y ajoutait.

VASCULARISATION s. f. (va-sku-la-ri-za-si-on — rad. *vasculaire*). Physiol. Production de vaisseaux : *La vascularisation d'un tissu morbide*. Il Etat d'un tissu qui contient des vaisseaux.

VASCULARISÉ, ÉE adj. (va-sku-la-ri-zé — rad. *vasculaire*). Qui contient des vaisseaux : *Membrane vascularisée*.

VASCULARITÉ s. f. (va-sku-la-ri-té — rad. *vasculaire*). Anat. Disposition anatomique des vaisseaux. Il Existence de vaisseaux dans un tissu.

VASCULEUX, EUSE adj. (va-sku-leu, euse). Syn. de *VASCULAIRE*.

VASCULO-NERVEUX, EUSE adj. (va-sku-lo-nèr-veu, euse — de *vasculeux*, et de *nerveux*). Anat. Qui est composé de vaisseaux et de nerfs.

VASCULOSE s. f. (va-sku-lo-ze — rad. *vasculeux*). Chim. Principe qui existe dans la matière des vaisseaux des plantes.

VASE s. m. (va-ze — lat. *vas*, mot qui appartient à la même famille que le sanscrit *vasana*, récipient en général, vase, botte, corbeille, enveloppe, demeure, etc.; de la racine *vas*, habiter, se couvrir, se vêtir). Ustensile d'une seule pièce, servant à contenir quelque chose : *Un vase de fleurs*. *Un plein vase d'eau*. *Un vase de terre, de porcelaine, de cristal, d'argent*. *L'homme s'agit dans sa petite sphère, comme un insecte dans un vase lisse dont il ne peut sortir*. (Boiste.) *Le besoin de conserver le lait ou la chair des animaux conduisit à façonner des vases*. (A. Maury.) Pour une goutte d'eau déborde un vase plein.

V. Huo.

Il faut, d'un peu de miel, avec dextérité,

Couvrir les bords du vase où l'on boit la santé.

C. DELAVIGNE.

... Le vase d'or qui renferma le baume,

Après qu'il s'est brisé, garde encor son arôme.

A. BARBIER.

— Fig. Récipient moral : *Notre cœur est un vase qui peut corrompre tout ce qu'il reçoit*. (Nicole.)

Le cœur d'un homme vert est un vase profond : Lorsque la première eau qu'on y verse est impure, La mer y passerait sans laver la saoullure.

A. DE MUSSER.

— *Vase de nuit*, Vase dont on se sert pour satisfaire les besoins naturels pendant la nuit.

— Archéol. *Vases étrusques*, Nom donné à des vases de terre peints que l'on trouve en Toscane. Il Pop. Syn. de *VASE DE NUIT*.

— Ecrit. sainte. Parties sexuelles de l'homme ou de la femme. Il *Vase de Personne remplie de*. Il *VASE DE MISERICORDIE*. *Un vase d'huile*. Il *Vase d'élection*, Elu, personne d'une grande sainteté : *Le regard Mille de Grignan comme un vase d'élection*. (Mme de Sévigné.) *La femme est un vase d'élection, dans lequel Dieu a renfermé des trésors d'amour et de foi*. (Belouino.)

— Liturg. *Vases sacrés*, Vases uniquement réservés pour les usages du culte, et particulièrement Vases employés dans l'administration des sacrements.

— Hist. relig. *Vases de sang*, Petits vases, pleins d'une matière rougeâtre, qu'on trouve auprès de certaines sépultures chrétiennes, dans les catacombes de Rome. Il *Ordre du Vase de lis de la sainte Vierge*, Ordre religieux et militaire, fondé, dit-on, en 1410, par Ferdinand, infant de Castille, pour combattre les Maures. Il n'est parvenu aucun texte contemporain sur cette institution.

— Archit. Pièce décorative qu'on pose d'ordinaire sur une base, et qui a la forme d'un grand vase. Il *Vase de chapiteau*, Partie inférieure du chapiteau corinthien, sur laquelle se développent les feuilles d'acanthé. Il *Vase d'amortissement*, Vase destiné à terminer certaines décorations de façade. Il *Vase d'enfaisement*, Vase qui couronne le faite d'un édifice. Il *Vase de treillage*, Imitation de vase faite avec des verges pliées de fer ou de bois. Il *Vase de théâtre*, Vase d'airain que les anciens plaçaient en face de la scène, pour répéter la voix des acteurs et en augmenter la portée.

— Techn. Ornement que l'on ajoute au haut d'un pilastre de rampe. Il Ornement qui termine la partie libre d'un croissant de cheminée.

— Astron. Nom d'une petite constellation de l'hémisphère austral, qu'on appelle aussi *COUPE*.

— Physiq. *Vases communicants*, Vases dont les capacités communiquent entre elles par

des tubes ou des ouvertures, et qui servent à l'étude de l'équilibre des liquides.

— Moil. *Vase Jacqueline* ou *Vase à puiser*, Nom vulgaire d'une espèce de murex.

— Hortie. Corolle affectant la forme d'un vase : *Le vase de cette tulipe est trop ouvert*. Il Forme donnée aux arbres fruitiers, qui consiste à redresser les branches en cercle, de sorte que l'ensemble représente un vase. Il On dit aussi *BUISSON*.

— Syn. *Vase, vaisseau*. V. *VAISSEAU*.

— Encycl. Hist. et B.-arts. Le vase est un des premiers objets de l'industrie humaine dans lesquels l'homme ait cherché à prouver son sens esthétique et son amour de la beauté manifestée par la réalisation de formes abstraites. Même dans une civilisation peu avancée, voisine encore de l'état sauvage, on trouve des essais de main d'homme tendant à orner les objets les plus usuels. Le pâtre se plait à sculpter le vase de bois dans lequel il recueille le lait de ses chèvres; le potier décore de dessins grossiers l'argile qu'il pétrit; peu à peu l'art se perfectionne, se dégage et, d'accessoire qu'il était, devient l'objet principal. Les vases prennent alors toutes les formes; il en est fait de toutes les matières, en bois, en terre, en pierre, en marbre, en métal; on les sculpte, on les peint. Le cristal de roche, les pierres fines, le porphyre, l'onyx, l'agate, l'ambre, l'argent et l'or sont creusés, battus, taillés, fondus, tournés en vases, tantôt pour les usages domestiques, tantôt pour les cérémonies religieuses ou civiles, tantôt pour la décoration des édifices ou des jardins. Quelle que soit sa destination, le vase est toujours resté œuvre d'art en même temps qu'objet d'utilité. C'est que l'usage auquel il est destiné n'exige presque jamais, à part certains cas, une forme déterminée et spéciale; il suffit qu'il offre une capacité quelconque pour pouvoir être employé; la seule différence de forme que nécessite l'emploi est tout d'abord dans les proportions qui déterminent la contenance, puis dans l'évasement ou le rétrécissement. Tantôt le vase doit être large du haut, quand il est fait pour qu'on y puisse puiser facilement, ou quand il est destiné à demeurer immobile ou à recevoir des matières qui ne peuvent se répandre à cause de leur état de solidité plus ou moins parfait; tantôt le haut, au contraire, doit être rétréci et former goulot quand le vase est destiné à recevoir des liquides et à être transporté d'un lieu à un autre lorsqu'il est rempli. Voilà quelles sont les deux catégories de vases dont le genre d'utilité indique une forme différente; la matière employée à leur confection implique à son tour certaines formes en raison de la cohésion, de la résistance de cette matière et du poids des liquides que le vase doit contenir. Mais cette dernière nécessité laisse encore à l'artiste une assez large carrière où peut s'exercer sa fantaisie. C'est cette latitude qui a permis à l'homme d'appliquer tout d'abord à cet objet son génie artistique et les formes dont le type existait dans son imagination.

Nous diviserons les vases en deux catégories, les vases sculptés et les vases peints.

— *Vases sculptés*. Quoique la plupart des grands vases sculptés qui nous sont restés des anciens paraissent n'avoir été faits que pour la décoration des temples, des thermes, des palais, des jardins, il n'est pas vraisemblable qu'on ne les ait point, dans l'origine, tout ornés qu'ils étaient, destinés à quelque service utile. Les grands cratères étaient nécessaires dans les banquets; ils étaient ordinairement en bronze ou en argent. Dans quelques temples, il y avait d'énormes cratères de marbre ou plus communément de terre cuite, destinés au service des convives qui prenaient part aux festins des sacrifices. Homère, faisant la description d'un autel sacré dédié aux nymphes, à Ithaque, parle des cratères de pierre qui s'y trouvaient (*Odyssée*, XII, 105 et 350). Toutefois, les vases en matière dure telle que le marbre ou le bronze, ornés de bas-reliefs, ne servaient, chez les anciens, qu'à la décoration des monuments et des jardins, comme ils le font encore chez les modernes. On en voit dans ce genre un très-beau à Rome, au musée Pio-Clémentin. C'est, à proprement parler, dans son ensemble un monument composite, car il a pour support le devant d'un taureau à genoux sur une base et portant une cymaise sur laquelle est placé le vase. C'est de l'architecture et de la sculpture mêlées, suivant la belle manière des anciens, qui souvent unissaient ces deux arts dans le même ouvrage. Le taureau de ce monument rappelle l'usage très-antique de mettre sur des piédestaux des simulacres de bœufs. On sait par la Bible que douze de ces animaux furent employés à soutenir le *labrum* ou mer de fonte (*marc fusile*), de 10 coudées d'un bord à l'autre et qui était de forme circulaire. Cette mer était posée sur douze bœufs, dont trois regardaient le septentrion, trois l'occident, trois le midi et trois l'orient; et la mer était portée par ces bœufs, tout le derrière de leur corps étant caché dans la mer (*Rois*, I, III, ch. vii, verset 25). Ils étaient de la sorte disposés en quatre groupes, qui reposaient sans doute sur une base carrée, ayant, comme l'indique l'historien sacré, la partie antérieure du corps exposée à la vue, et celle de derrière perdue dans la masse du piédestal, comme dans le monument dont il s'agit.

Cette manière d'embellir de figures sculptées, d'hommes ou d'animaux, des supports de tout genre plaisait beaucoup aux anciens, et il est très-rare de trouver des autels triangulaires en marbre qui ne soient supportés par trois animaux sculptés sous les angles inférieurs. Tantôt ils imitaient la nature, tantôt c'étaient des chimères ou des griffons.

Le vase qui est placé sur cette belle base est lui-même très-beau et eût pu, à raison des sculptures dont la surface est ornée, convenir au cabinet zoologique d'Aristote ou d'Élien composant leurs *Traité des animaux*. On y voit représentés des oiseaux, des poissons et des insectes, exécutés d'un style délicat, très-fin, mais sans sécheresse ; une cigogne de la petite espèce, ayant dans le bec un papillon ; des paons et trois cygnes, si le dernier à droite n'est pas plutôt une oie sauvage de l'espèce dite par les anciens *vulpanser*.

Nous ne voulons indiquer ici que les monuments de cette nature dignes d'être considérés comme étant du premier ordre et ayant servi de modèle aux modernes. Tel est un autre beau vase très-grand, de marbre noir égyptien, mais évidemment de travail grec, haut, avec son pied moderne en marbre gris, de 6 palmes un tiers, et qui fut trouvé à la fin du siècle dernier dans le jardin de Saint-André-de-Montecavallo. Il était endommagé par le feu et rompu en une infinité de fragments. Mais on l'a restauré avec tant d'adresse et de bonheur, qu'il parut digne d'être compris dans le nombre des monuments cédés à la France par le traité de Tolentino. Les sculptures dont il est orné indiquent qu'il a dû être consacré à quelque temple de Bacchus, et la matière dont il est formé, mal à propos nommée basalte égyptien, semble indiquer qu'il a été fait en Égypte par quelque artiste grec au temps des derniers Ptolémées ou de la reine Cléopâtre. La forme en est très-élégante et la sculpture est d'un goût exquis. Les anses, doubles, qui se croisent l'une sur l'autre et qui s'appuient sous le bord supérieur, représentent chacune un double rameau flexible de férule grecque, plante consacrée aux fêtes de Bacchus ou bacchantes. La panse du vase est ornée de quatre masques dionysiaques et de quatre masques tragiques, de telle sorte qu'à un masque tragique succède un masque dionysiaque, et *vice versa*. Huit thyrses, ornés à la cime de pommes de pin et de *tanix* ou ban-délettes, séparent les masques les uns des autres. Les masques ou mascarons étaient des ornements dont on décorait ordinairement les cratères destinés au vin, et qu'on ornait aussi de symboles bachiques. Beaucoup de beaux vases de marbre n'ont pas d'autres ornements. La pomme de pin au sommet de ces thyrses fait peut-être allusion au mélange des mystères de Cybèle avec ceux de Bacchus, dont parle Euripide dans les *Bacchantes* (v. 88 et suiv. et v. 120 et suiv.). Une frise composée de ces ornements que les architectes nomment des palmettes entoure le vase immédiatement au-dessus des masques et des thyrses ; enfin, un rinceau d'acanthe régulier, surmonté d'agréables arabesques, embrasse le tour supérieur du vase immédiatement sous le bord renversé.

Un vase parfaitement semblable à celui-ci pour la matière, la forme et les ornements a été longtemps employé à contenir l'eau des fonts baptismaux dans la cathédrale de Naples. Il est assez curieux que beaucoup de ces monuments antiques qui avaient servi aux usages religieux des païens, et surtout ceux qui portaient les symboles si faciles à reconnaître du dieu du vin, aient été longtemps employés par les chrétiens dans leurs églises. Tel est, par exemple, le vase antique en marbre de Paros qu'on jugea bon, comme celui de Naples, pour servir de fonts baptismaux à l'église cathédrale de Gaëte. Il est d'un admirable travail. Il a environ 4 pieds de hauteur et la forme d'une cloche. Le sujet des bas-reliefs est la naissance de Bacchus. Le bord du vase est entouré d'une guirlande de pampres ; sur le ventre, on voit le jeune Bacchus que Mercure reïmet entre les bras d'Iao ; une troupe de satyres et de bacchantes est représentée dansant en signe d'allégresse. On y remarque un jeune satyre qui joue de deux flûtes en même temps. Cet ouvrage est d'un travail achevé et d'une correction de dessin vraiment digne des beaux temps de la Grèce. Une inscription en nomme l'auteur, Salpion, sculpteur athénien.

Nous avons dans ce grand genre, au musée du Louvre, un très-beau morceau : c'est le vase si connu sous le nom de vase Borghèse. Sa forme est différente ; mais, comme si l'histoire de Bacchus devait faire presque exclusivement les frais des bas-reliefs qui décorent les vases antiques, c'est encore une composition bachique qui en orne les flancs : on y voit Bacchus s'appuyant sur une bacchante qui joue de la lyre ; de jeunes satyres dansant et jouant de la flûte pendant qu'une ménade joue du tambourin ; enfin, le vieux Silène, ivre et chancelant, qu'un jeune satyre prend et soutient par le milieu du corps. On a souvent reproduit et la forme et la scène bachique de ce vase, soit en marbre, soit en pierre, pour la décoration des grands parcs et des jardins.

Nous signalerons encore, parmi les vases célèbres dans un autre genre et composés d'une autre matière, le vase connu sous le

nom de vase Barberini ou vase Portland. Celui-ci est une vitrification dont le fond est bleu, orné de bas-reliefs en pâte de verre d'un blanc mat représentant Thétis et Pélée. On ne sait si ce vase, d'ailleurs d'une grande beauté, est l'ouvrage d'un artiste grec. Les figures, d'un travail exquis, sont d'une pureté admirable. On a quelques fragments de vases en pâte de verre au cabinet des médailles de Paris, un entre autres représentant Persée délivrant Andromède, dont les figures se détachent également en blanc sur un fond bleu.

Les trépieds sculptés en marbre ou en bronze étaient aussi fréquemment surmontés d'un vase. Tel est le trépied d'Apollon du musée du Louvre. Ce trépied est sculpté en marbre pentélique. Il fut trouvé en 1775 dans les fouilles entreprises près d'Ostie, au lieu qu'occupait l'ancienne colonie Ostiensis. Il fit partie des objets d'art cédés à la France par le traité de Tolentino.

Les trois pieds qui supportent la coupe ou cratère présentent une forme de pilastre et sont un peu rétrécis par en bas, comme le sont assez souvent les pilastres des hermès. Ils ont pour chapiteaux un crâne ou tête de bœuf, ce qui indique que la destination devait être de servir aux sacrifices. Ces trois supports s'appuient sur des pattes de lion ou de griffon, ornement ordinaire de l'extrémité inférieure des meubles. Le tour du vase est orné de quatre griffons et de quatre dauphins. Entre les griffons, on voit une espèce de pot d'où s'élève une flamme. Au-dessus est placée une couronne de laurier. Elle forme le tour qui environne le bord supérieur du cratère, dont la partie qui paraît à jour entre les trois pieds est ornée de trois têtes de Gorgone, peut-être pour exprimer la terreur que l'oracle du dieu devait inspirer aux profanes mortels.

Un autre vase célèbre est le fameux vase d'agate connu sous les noms divers de coupe de Ptolémée, vase de Mithridate, vase de Saint-Denis, et qui est dans le trésor de cette dernière église. On l'a nommé vase de Ptolémée parce qu'il appartenait à Ptolémée XI, roi d'Égypte, mari de Cléopâtre ; vase de Mithridate, parce que le roi de Pont était grand amateur de vases précieux et en avait formé une très-riche collection dont on suppose que celui-ci a fait partie ; enfin, vase de Saint-Denis, parce que, rapporté d'Italie par Charlemagne, il fut donné à l'abbaye de Saint-Denis par Carloman (Charles III), avec une inscription portant : « O Christ, Karl, III de ce nom sur le trône des Francs, ta consacré ce vase. » Il est difficile de concevoir comment ce vase bachique a pu être considéré comme un objet sacré par les chrétiens du moyen âge, à moins qu'ils n'aient pris le trapèzophore, ou buffet antique chargé de vases, qui y figure porté par deux sphinx et abrité sous un grand voile attaché à deux arbres autour desquels s'enlace une vigne, pour la table des communions ; le ciste mystique d'où sortent le serpent bachique et la panthère, animal inséparable du culte de Bacchus et qui boit le vin resté au fond d'une coupe, comme des mythes chrétiens dont l'explication nous échappe. Quoi qu'il en soit, il est certain que ce beau vase d'agate, d'un travail très-fin, reçu dès le IX^e siècle une destination religieuse : c'est là que les reines de France buvaient l'ablation, après avoir communiqué, le jour de leur couronnement dans l'abbaye de Saint-Denis. Il resta dans le trésor de Saint-Denis jusqu'à la Révolution. Un décret de l'Assemblée nationale le fit transporter en 1790 au cabinet des médailles à Paris, où, le 16 février 1804, il fut volé avec d'autres pièces antiques. Les voleurs furent arrêtés en Hollande et le tout rapporté à Paris, mais le pied du vase, qui était d'or, avait été fondu et ne put être retrouvé.

Le dernier duc de Brunswick possédait un vase également précieux, connu sous le nom de vase de Mantoue, et qui, dans les croyances populaires, n'était autre que la sainte ampoule dont Samuel se servit pour oindre Saül. C'est tout simplement, comme le précédent, un vase bachique de la plus grande beauté. Il est en onyx ; sa forme générale est celle d'une urne allongée, dont le ventre légèrement renflé est orné de figures en relief représentant des scènes bachiques ; des femmes vêtues de longues robes conduisent des animaux enchaînés. La matière et le travail font de ce vase un véritable chef-d'œuvre, et l'art antique n'a rien produit de plus parfait. Après avoir longtemps appartenu au trésor de la cathédrale de Mantoue, il était passé en Allemagne et avait été adjugé, comme part de butin, pendant la guerre de Trente ans, à l'un des aïeux du duc de Brunswick.

— *Vases peints*. Les vases d'argile, appelés, suivant la nature de l'argile qui sert à leur confection et l'émail dont on les recouvre, poteries, faïences, porcelaines, biscuits, sont les premiers vases qu'ait produits l'industrie humaine, et, dès l'antiquité, on possédait le secret d'une sorte de vernis diversement coloré, qui servait à en recouvrir soit l'ensemble, soit seulement quelques parties. Ainsi les poteries grecques et campaniennes sont des poteries tendres, lustrées, cuites à une basse température et recouvertes d'un enduit vitreux, mince, résistant, lustré, formé de silice rendue fusible par un alcali. La

surface de ces vases était ornée de figures généralement noires sur fond rouge, ou rouges sur fond noir. « Les vases peints, dit Champollion, sont au nombre des monuments les plus curieux, les plus élégants, les plus instructifs qui nous soient parvenus de l'antiquité. La beauté des formes, la finesse de la matière, la perfection des vernis, la hardiesse des compositions, la variété des sujets et leur intérêt pour l'histoire donnent aux vases une importance peu commune parmi les productions de l'art des anciens. » La plus grande partie des vases peints qui ont été retrouvés depuis 1890, époque à laquelle on a commencé à se livrer à ces sortes d'investigations, provient des fouilles faites dans le sol de l'ancienne Grande-Grèce, de Nola, de Capoue, de Naples, de Pæstum et de toute la Sicile. On en tira cette conséquence trop hâtive qu'ils étaient le fruit exclusif d'un art toscan, et on les désigna sous le nom de *vases étrusques* (v. ÉTRUSQUE). Depuis on a trouvé des vases peints à Athènes, à Mégare, à Milo, en Aulide, en Tauride, à Corfou et dans les îles de la Grèce. De plus, la connaissance toute nouvelle du vieux style hellénique a fait restituer immédiatement à la Grèce un art dont la roideur et l'archaïsme avaient offert à des yeux peu exercés les caractères de l'art étrusque.

Mais, quel que soit le pays où on les trouve, les poteries grecques ont toutes les mêmes caractères généraux de façonnage, de décoration, de forme et de coloration qui affirment en quelque sorte leur origine et auxquels les antiquaires savent fort bien les reconnaître. Elles en présentent, en outre, d'autres d'une importance secondaire, qui sont comme autant de marques de fabrique et proviennent des procédés et des usages particuliers propres aux diverses localités.

Samos, Égine et Athènes paraissent avoir été les premiers centres principaux de l'industrie des poteries. D'après tous les historiens nationaux, ce furent même des ouvriers et des artistes formés dans ces trois villes qui initièrent les autres cités de la Grèce et les colonies grecques aux divers perfectionnements de la céramique. Comme cela est arrivé partout, beaucoup de fabriques embrassèrent la production de toutes sortes de poteries en général, tandis que, par suite de circonstances locales qui nous sont inconnues, d'autres s'en tinrent à certaines variétés spéciales, qu'elles parvinrent ainsi à monopoliser. Enfin, ainsi que c'est encore l'usage de nos jours, d'autres possédèrent des secrets, c'est-à-dire des procédés particuliers de façonnage, de coloration, etc., qui assuraient à leurs produits une supériorité marquée sur ceux des fabriques rivales. C'est ainsi que les amphores de Corcyre et de Céos passaient pour les meilleures et les plus belles. Les lécythes d'Athènes, qui étaient ornées de sujets peints sur fond blanc avec des couleurs terreuses très-variées, jouissaient d'une réputation universelle. On recherchait les poteries d'Égine à cause de leur légèreté, et celles de Ténédos à cause de leur ténuité et de leur élégance ; ces dernières étaient si fragiles que, quelque soin qu'on mit à les emballer, il était très-difficile de les transporter au loin. Les potiers de Sparte faisaient les vases à boire appelés cothons, avec une habileté qu'on ne trouvait dans aucun autre lieu. Il en était de même de ceux de Chio pour les coupes nommées cyllices, et de ceux de Samos pour les coupes dites corymbiques. Dans les colonies de l'Italie méridionale et de la Sicile, les fabriques les plus renommées étaient celles de Capoue, de Pæstum, de Nola, d'Agrigente, de Métaponte, etc. Au nord de l'Afrique, Cyrène possédait aussi des céramistes d'un grand mérite. Cette ville est célèbre dans l'histoire de la céramique grecque, à cause de la coupe d'Arcésilas, trouvée à Vulci, dans l'ancienne Etrurie, laquelle représente Arcésilas, roi de la Cyrénaïque, chanté par l'indare, faisant poser sur le pont de son navire et placer dans la cale des espèces de bourriches remplies d'assa foetida.

Toute une série de ces vases porte, pour les antiquaires, le nom de vases de Nicosthènes. Ce sont des vases à peintures noires sur fond rouge, émanant de la fabrique italo-grecque de Nicosthènes. Nicosthènes, à en juger par le nombre de vases qui nous restent de lui, dut en faire une prodigieuse quantité. Ils se distinguent par une forme particulière : ce sont de petites amphores garnies d'anses larges et plates. Les anses aussi bien que la panse du vase sont elles-mêmes enrichies de peintures. Les sujets affectionnés par Nicosthènes sont en général des sujets mythologiques, tels que *Hercule*, *Bacchus* et *Mercure*. Une danse bachique, *Combat de Thésée et de l'Amazonne*, etc.

L'usage de ces vases devait être très-varié, comme leur forme et leur grandeur. La plupart de ceux que l'on a retrouvés et qui ornent les galeries publiques ont été tirés des sépultures antiques. Nous pouvons donc affirmer que ces vases servaient aux cérémonies funébres. A Nola, par exemple, où les tombeaux sont bâtis en brique et forment une chambre sépulcrale enduite de stuc, un petit vase est près de la tête du mort ; d'autres sont entre ses jambes, autour de lui ou suspendus aux murs par des crochets en brouze. Il y a ordinairement un vase en aiguière dans sa patère. Mais beaucoup de vases peints ont

dû se refuser, par la nature même de leur ornementation, à tout usage funéraire. C'est que ces objets servaient également aux usages domestiques, aux cérémonies religieuses. Quelques-uns n'étaient qu'un ornement pour l'intérieur des habitations ; « tels sont, dit Champollion, les plus grands, destinés par leur volume, leur poids et leur forme à rester à la même place, et ceux même d'une moindre proportion qui n'avaient point de fond et ne pouvaient rien contenir. »

Les formes des vases grecs dérivent en général de la forme de l'œuf ou de celle d'une cloche renversée ; certains ont la forme d'une corne ; ce sont les rhythons ; on nomme diotès les vases à deux anses, et patères ceux qui ont la forme d'un disque. Les formes en sont généralement d'une grâce exquise, les anses posées avec goût, parfois très-ornées et élégamment recourbées en col de cygne. Les couleurs sont appliquées de deux manières qui constituent deux genres particuliers de vases. Les uns sont couverts au dedans d'une couleur noire ; le dehors est un fond jaune ou rouge et les figures y sont tracées en noir en manière de silhouettes. Ce sont les vases du plus vieux style. Les accessoirs portent des retouches lourdement faites en blanc. Le second mode de peinture caractérise une époque postérieure. Il consistait à couvrir tout le vase de la même couleur noire, en ménageant la place et la forme des figures, qui se trouvaient alors de la couleur rouge de la terre. Les détails, tels que les cheveux, les yeux, les vêtements, sont finement dessinés à petits traits noirs. Les contours sont généralement d'une hardiesse étonnante. Elles ne pouvaient être exécutées qu'avec la plus grande célérité, remarque très-justement un archéologue distingué ; la terre absorbait très-vite les couleurs, et, si cette ligne avait été interrompue, la reprise devenait sensible.

Chaque vase peint n'a ordinairement qu'un sujet, lequel occupe tantôt un seul côté de la panse, tantôt, au contraire, toute la surface de cette panse. Quand la peinture n'est que d'un côté, et c'est le cas le plus fréquent, il y a un revers assez généralement insignifiant et composé de deux ou trois figures de vieillards qui instruisent un jeune homme ou lui présentent quelque instrument ou ustensile. Parfois aussi une bacchanale compose ce revers. Quelques vases ont deux rangs de peintures sur la panse. On dit alors qu'ils sont à deux registres.

Les sujets représentés sur les vases grecs sont infiniment variés. Ils peuvent cependant se réduire à trois classes qui les renferment tous : 1^{re} sujets mythologiques ; 2^{es} sujets héroïques ; 3^{es} sujets historiques.

« Les sujets mythologiques se rapportent, dit Champollion, à l'histoire de tous les dieux, et leurs aventures très-humaines y sont reproduites sous mille formes. La connaissance de la mythologie grecque peut seule en expliquer les personnages et les circonstances ; mais elle ne suffit pas toujours, et ce n'est pas trop quelquefois de toutes les ressources d'une érudition profonde. Toutefois, il est reconnu que la plus grande partie des peintures des vases est relative à Bacchus, à ses fêtes et à leurs mystères. On y voit sa naissance, son enfance, son éducation, tous ses exploits, ses débauches, ses banquets et ses jeux ; ses compagnons habituels, ses pompes religieuses, les lampadophores agitant leurs longues torches, les dendrophores élevant des branches d'arbre, ornées de guirlandes et de tablettes ; les initiés se préparant aux redoutables mystères ; enfin, les cérémonies particulières à ces grandes institutions et les circonstances relatives à leurs dogmes et à leur but.

« Les sujets héroïques représentent également les actions des héros de l'ancienne Grèce, Hercule, Bellérophon, Cadmus, Persée et Andromède, Actéon, Danaüs, Médée, les Centaures, les Amazones, etc. ; et la Thésée ou mythe de Thésée ne fut pas moins fertile pour les artistes que l'Héracléide même ou mythe d'Hercule.

« Les sujets historiques commencent avec la guerre de Troie, et les peintres comme les poètes trouvèrent dans cet événement un vaste champ pour exercer leurs talents et leur imagination. Les principaux acteurs de ce drame mémorable reparaissent sur les vases, ainsi que les circonstances qui furent, pour les princes qui y prirent part, le résultat de leur présence devant Ilium ; mais il est à remarquer que l'ensemble de ces sujets historiques ne s'étend pas en deçà des Héraclides. On peut considérer comme appartenant à la classe des vases historiques les peintures relatives à des usages publics ou domestiques, les travaux intérieurs, les jeux, les repas, les représentations scéniques, les combats d'animaux, la pêche, la chasse et les sujets funéraires ; sous ce rapport les vases peints sont d'un intérêt tout particulier pour l'étude des mœurs et des usages de l'ancienne Grèce, et de ceux que les Romains adoptèrent d'elle par imitation.

« On doit placer ici une remarque importante, relative à la variété des sujets mythologiques, héroïques et même historiques. Ces sujets, les premiers et les seconds surtout, semblent former une mythologie et une histoire héroïque à part de celle des poètes et des prosateurs grecs. On voit sur les vases

des personnages inconnus aux écrivains, des scènes entières qui le sont aussi et qui ne s'expliquent par aucune tradition écrite, ou qui sont figurées avec des circonstances que l'histoire n'a pas connues ou ne nous a pas conservées. On juge par là combien l'étude approfondie des vases peints peut ajouter encore à ce que l'antiquité classique nous apprend de temps primitifs de la Grèce. On a du reste remarqué aussi que la mythologie des poètes n'est pas toujours conforme à celle des prosateurs; et, parmi les poètes même, celle des lyriques diffère souvent de ce qu'ont écrit les poètes tragiques. Le temps peut expliquer ces anomalies importantes; les traditions devaient s'altérer, et il put arriver une époque, celle des grands écrivains de la Grèce, par exemple, où, dans cette confusion, il s'établit une espèce d'éclectisme qui laissait au poète, au mythographe, etc., la liberté de choisir, parmi ces traditions, soit celle qui convenait le plus au but et à la nature du poème, soit celle qui paraissait la plus vraisemblable. Les vases peints, les plus anciens surtout, qui sont antérieurs à ces écrivains, nous en apprennent donc plus ou nous apprennent autre chose que leurs ouvrages; c'est ce qui donne à l'étude de ces monuments un intérêt si grand et un charme réel; ils représentent d'ailleurs authentiquement la véritable histoire de l'art chez les Grecs, depuis son origine jusqu'à sa perfection.

Une chose singulière, c'est qu'aucun des écrivains de l'antiquité n'a nommé un peintre de vases; mais on trouve sur les vases les noms de plusieurs des artistes qui les ont exécutés, tels que ceux de Téléphos, Lasiôn, Euphronios, Hiéron, Epictétos, Phintias, Astéas, etc. Chacun de ces noms est accompagné du mot *teukhôn* ou du mot *typhôn* (faisait, peignait, ou a fait, a peint). Quelquefois ces deux mots ou leurs variantes se lisent sur le même vase. Dans ce cas, le premier se rapporte au potier et le second au peintre. D'autres inscriptions ont pour objet de faire connaître les personnages et les scènes représentées. D'autres enfin sont des pensées morales, en prose ou en vers.

Le mot *kalós* (beau) ou son féminin se voit sur une foule de vases accompagnés presque toujours d'un nom d'homme ou de femme. Il paraît que le peintre l'écrivait d'abord en exécutant le vase, et qu'on y ajoutait ensuite le nom, et ce qui prouve que les choses se passaient ainsi, c'est qu'on possède des vases où le mot *kalós* est seul. Quelle était, aux yeux des Grecs, la signification de ce mot? Guattani a pensé qu'il était écrit par l'artisan au-dessus de celle des figures de son vase qui obtenait le plus de suffrages quand il l'exposait en public; mais il faudrait pour cela que le nom propre écrit sur le vase fût aussi celui du personnage au-dessus duquel il se trouve, ce qui n'arrive pas. L'opinion admise généralement aujourd'hui est celle de Mazocchi. D'après cet antiquaire, *kalós* est une simple expression d'amitié, d'attachement ou de reconnaissance à l'adresse de la personne dont le nom l'accompagne, et ce nom appartient à celui à qui le vase a été donné en cadeau. Au lieu de *kalós*, on écrivait quelquefois *kaút*, salut, quand le donataire était un jeune homme. On trouve encore sur certains vases les deux mots *kalós*, *kaút*, beau, belle, ce qui fait supposer un cadeau de noce, et, si ces deux mots sont suivis de deux noms propres, ces noms sont incontestablement ceux des fiancés. Enfin, dans quelques circonstances, on écrivait *καλάγας*, beau et brave, ce qui était le comble de l'éloge de la personne.

La détermination de l'âge des vases peints de fabrication grecque a donné lieu à plusieurs systèmes contradictoires. D'Hancarville a cru pouvoir les attribuer aux Pélasges, opinion qui ne repose sur aucun fondement sérieux. D'autres savants les croient contemporains d'Homère. Enfin, l'abbé Mazocchi, qui a fait, des poteries trouvées en Campanie, une étude très approfondie, a soutenu qu'elles étaient antérieures au chantre de l'*Iliade*. Les antiquaires les plus sages admettent aujourd'hui que les vases peints les plus anciens sont du vie siècle avant notre ère, et ils les divisent, d'après leur âge, en trois séries ou époques. Les vases de la première époque, c'est-à-dire ceux dont la fabrication est regardée comme la plus reculée, ont les ornements et les figures exécutés en noir ou en blanc sur fond rouge, avec une grande roideur dans la pose et les contours. Ceux de la seconde époque ont le fond noir; leurs figures, d'un dessin plus correct, sont réservées ou plutôt réchampiées sur fond jaune et rehaussées de violâtre et de rouge brique. Enfin, les poteries de la troisième époque, qui sont les plus modernes, se reconnaissent à la perfection de leur peinture et à leur grande légèreté; elles ont généralement le fond noir. On ignore l'époque à laquelle on cessa d'en faire, mais on suppose que ce fut de bonne heure, peut-être un peu avant la guerre sociale. Quoi qu'il en soit, Plin, l'historien de l'art chez les anciens, ne dit pas un mot de ces magnifiques produits de la céramique. Sénèque paraît être le premier qui en ait fait mention. Il raconte que les colons établis à Capoue par Jules César détruisaient les plus anciens tombeaux, pour bâtir des maisons de campagne, et aussi par où ils y trouvaient

des vases antiques (*aliquantum vasculorum operis antiqui reperiebant*).

Les premiers vases peints ont été découverts en Italie au xvi^e siècle. Depuis cette époque, on en a trouvé, dans ce pays seulement, plus de 150,000, et l'on n'a pas encore exploré tous les tombeaux. En même temps que le goût de ces remarquables poteries s'est développé, il s'est formé des faussaires qui ont inondé de leurs produits les cabinets des gouvernements et des particuliers. Il existe plusieurs espèces de ces faux vases peints. Le vase est antique, mais les peintures sont modernes. On a ajouté des détails et des inscriptions aux peintures antiques. Sur un vase noir, on a enlevé la glaçure par places pour découvrir la couleur de la terre, et on y a peint des figures. Les différences du style du dessin, la multiplicité des détails, les ongles indiqués aux doigts de la main et du pied trahissent cette fraude. L'épreuve qu'on fait subir aux couleurs des vases faux est aussi très-concluante; si le faussaire a employé des couleurs détachées dans l'eau ou de l'alcool, il suffit de passer de l'eau ou de l'esprit-de-vin pour les faire disparaître; les couleurs antiques, ayant été cuites avec le vase, résistent à cette épreuve. (Champollion.)

Pour nous résumer, l'aspect seul des vases grecs et campaniens prouve à quel point l'amour de la forme et le sentiment artistique étaient développés chez les peuples de l'antiquité, puisque les ouvrages de simples et grossiers artisans peuvent, à juste titre, être considérés par nous, aujourd'hui encore, comme des œuvres d'art. La fabrication de la faïence permit de compliquer bien plus encore les ornements et la décoration des vases, grâce à l'application des émaux qui permettaient de les recouvrir de peintures véritables et de dessins de toutes nuances. Avec Luccadella Robbia et Bernard Palissy, on imagina d'imiter, dans l'ornementation des vases, des objets naturels, fruits, fleurs, insectes, etc., ajoutant à la réalité du relief la réalité de la couleur. Ces deux maîtres montrèrent, dans la conception et l'exécution de leurs œuvres, un goût sûr et de la plus grande pureté. Plus tard, quand on eut remplacé l'imitation des fleurs, fruits et insectes par des ornements de fantaisie auxquels on conserva une coloration qui se rapprochait de la réalité, on arriva à produire des vases très-riches, très-ornementés, mais d'un caractère beaucoup moins séduisant et d'un goût beaucoup moins pur que les précédents. Les uns et les autres n'étaient plus, comme les poteries anciennes, des objets de première nécessité, mais des objets de luxe, bien que présentant encore un certain caractère d'utilité.

Les vases de métal précieux connus de l'antiquité, tout en étant d'un emploi assez rare, devinrent plus nombreux cependant et furent destinés soit au service du culte, soit à l'usage domestique, soit à l'ornement. Ils donnaient lieu à une industrie nouvelle, l'orfèvrerie, qui devint une des plus importantes de la Renaissance. Ici, la valeur et la durée de la matière employée rendaient, en quelque sorte, nécessaire la perfection du travail et la richesse de l'ornementation. L'un et l'autre permirent à l'art de la ciseler de se développer et nous donnèrent des artistes tels que Benvenuto Cellini.

Dès la Renaissance, le vase devint un motif d'ornementation et de décoration architecturales; à cette époque même on en usa à profusion. La coutume, déjà établie, de placer des fleurs naturelles dans des vases de faïence destinés à ce seul usage, permit aux artistes de se livrer plus librement encore à leur fantaisie et aux architectes d'utiliser ce genre d'ornementation. Sous Louis XIV, on donna aux vases décoratifs une très-grande importance et on en fit de véritables œuvres sculpturales, les couvrant de bas-reliefs, les enrichissant de guirlandes, de têtes d'animaux et de rinceaux en forme d'anses. Dans ce genre, les vases de Lepautre sont restés comme des modèles merveilleux de goût, de richesse, de proportion et d'exécution. Sous Louis XVI, on fit subir aux vases les modifications qu'exigeait le style, leur conservant l'importance qu'ils avaient acquise dans la décoration architecturale, mais leur donnant une forme telle qu'ils pussent recevoir des fleurs. Depuis ce temps, les vases ont été employés de la même manière, recevant dans la forme les changements propres aux différents styles qui se sont succédés. La métallurgie moderne, en livrant à la consommation des vases décoratifs de fonte, coulés dans des moules, a rendu commun ce genre d'ornementation des jardins.

— Liturg. Les vases sacrés sont ceux qui, dans l'exercice du culte, servent à consacrer et à renfermer les hosties ou le vin : tels sont les calices, les ciboires, les pyxides, les patènes. Ces vases ne peuvent être employés à cet usage qu'après avoir reçu la bénédiction de l'évêque. Cette coutume de n'employer que ces vases au sacrifice remonte fort loin; il en est fait mention dans le sacramentaire du pape Gélase, écrit au ve siècle, et dans celui de saint Grégoire.

Le prêtre seul peut toucher aux vases sacrés; la main d'un laïque les profanerait. A tout le moins faut-il au laïque qui les touche une permission spéciale de l'évêque; c'est

ainsi qu'il est fait exception à la règle générale en faveur des sacristains. Les protestants n'ont pas de vases sacrés; ils ne font aucune différence entre les vases qui servent à leur culte et les vases d'un usage ordinaire.

— Vases communicants. La théorie des vases communicants, qui est due à Galilée, a pour objet de rechercher les conditions d'équilibre des liquides, pour le cas particulier où ils sont contenus dans des vases communiquant entre eux. Elle est fondée sur les principes ordinaires de l'hydrostatique relatifs à la pression des fluides.

Pour réduire le phénomène à sa plus grande simplicité, considérons d'abord un seul liquide contenu dans deux vases ayant une paroi commune percée d'un orifice. Soient

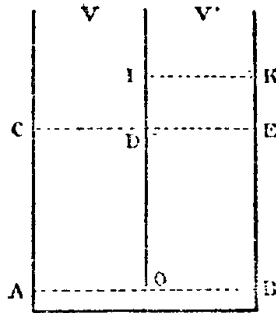


Fig. 1.

(fig. 1) V et V' deux vases qui communiquent par l'orifice O, et remplis de liquide. L'équilibre étant supposé établi dans la masse de ce liquide, tous les points d'une tranche horizontale AB passant par l'orifice supportent évidemment la même pression, comme s'il n'y avait qu'un seul vase. Il en résulte que la pression est aussi la même en tous les points d'un autre plan horizontal quelconque CDE traversant les deux vases; car si, par exemple, la tranche CD supportait une pression différente de celle supportée par la tranche DE, ces deux pressions inégales, s'exerçant, par l'intermédiaire du liquide interposé, sur la tranche AB, empêcheraient celle-ci de conserver l'équilibre que nous lui avons supposé. Il en résulte encore qu'un même liquide atteint le même niveau dans les vases communicants, car si le niveau était CD dans un vase et IK dans l'autre, la tranche DE serait plus pressée que CD, ce que nous venons de démontrer impossible. Si l'on verse dans chaque vase un liquide différent, deux phénomènes se présentent :

1^o Si leurs densités sont sensiblement différentes, les deux liquides restent séparés, et leur surface de séparation est horizontale.

2^o Les niveaux étant différents, les hauteurs des niveaux des liquides au-dessus de la surface de séparation sont en raison inverse des densités de ces liquides.

Ces deux phénomènes peuvent évidemment se démontrer par l'expérience. Le premier est une des conditions de l'équilibre des liquides en contact. En effet, supposons que le plan de séparation de deux liquides L, L'

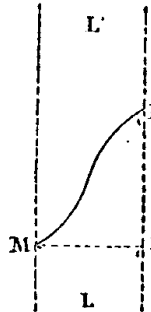


Fig. 2.

puisse être incliné suivant MN (fig. 2); il en résultera que la pression ne sera plus la même dans toute l'étendue de la tranche horizontale MP. Si, par exemple, le liquide L' est moins dense que le liquide L, le point M, au-dessus duquel il n'y a que du premier liquide, sera moins pressé que le point P, au-dessus duquel se trouve une égale hauteur de deux liquides superposés; par suite, l'équilibre ne pourra avoir lieu. Il faut donc, pour qu'il y ait équilibre, que la surface de séparation des deux liquides soit horizontale.

La tranche liquide qui est à la surface de séparation, étant horizontale et en équilibre, supporte la même pression en tous ses points. Soient S l'étendue de cette tranche, d et d' les densités des deux liquides, h et h' les distances de leurs niveaux à la surface de séparation. Celle-ci supporte (v. Pression) de la part d'un liquide une pression égale à Sh, et, de la part de l'autre, une pression égale à Sh'd'. Dans l'état d'équilibre, ces deux pressions sont égales; donc Shd = Sh'd', d'où

$$\frac{h}{h'} = \frac{d'}{d}$$

Ces principes sont indépendants de la forme des vases mis en communication. Ils rencontrent de fréquentes applications dans la nature et dans l'industrie. Ils expliquent la ten-

dance des liquides à prendre leur niveau, tendance qui est utilisée dans les instruments appelés niveaux d'eau, dans l'emploi des écluses sur les canaux de navigation, dans les puits artésiens, etc.

VASE s. f. (va-ze — hollandais wase, mot qui appartient à la même famille que le gothique *vato*, eau, ancien haut allemand *wa-zar*, anglo-saxon *vase*, allemand *wasser*, eau, le lithuanien *vandu* et l'ancien slave *voda*, même sens. Ces divers termes se rattachent probablement à la racine sanscrite *vad*, *vand*, qui est la forme primitive de la racine *ud*, *und*, mouiller, arroser, couler). Boue qui se dépose au fond des eaux : *S'enfoncer dans la vase*. *Le riz de l'Asie vient en abondance dans les vases du Gange*. (B. de St-P.)

— Syn. Vase, boue, bourbe, etc. V. BOUE.

— Encycl. Agric. La vase ou limon qui se dépose au fond des eaux résulte de la décomposition des végétaux qui y croissent et des animaux qui y vivent, ainsi que des terres fines qui y sont entraînées par les pluies. Les vases d'eau douce, si abondants dans certaines localités, forment un excellent engrais, et il y aurait partout avantage à les recueillir; mais bien souvent on néglige ce soin, à moins qu'on n'y soit amené par un autre motif, comme la nécessité d'approfondir ou de nettoyer un étang ou un ruisseau. La vase, dans bien des cas, a une action plus intense et plus durable que celle du meilleur fumier; mais cette action est plus lente; il faut que la vase soit élaborée par une exposition plus ou moins prolongée à l'air libre. Il vaut mieux encore la mélanger avec de la chaux vive ou la stratifier avec des terres végétales, en un mot en faire un compost. Les vases s'appliquent le plus ordinairement sur les sols légers, les terres siliceuses ou calcaires; on peut aussi les employer avec avantage sur les sols tourbeux ou les terres de bruyère, mais seulement quand elles sont sèches ou que le sol a été durci par une forte gelée. Elles ont une double action chimique et mécanique. Les vases de mer forment un engrais plus énergique encore, mais qui ne peut être d'un emploi aussi général que le précédent. Quand elles sont riches en argile, elles modifient avantageusement les terres légères et siliceuses; on a constaté que leurs effets sont plus sensibles dans l'intérieur que sur le littoral.

VASÉ, ÊE, adj. (va-zé — rad. vase). Couvert, mêlé ou sali de vase : *Terres VASÉES*. *Foins VASÉS*.

VASEAU s. m. (va-zô — rad. vase s. m.). Tech. Sorte de sèble en bois qui reçoit les têtes d'épingles, à mesure qu'on les coupe.

VASEUX, EUSE adj. (va-zeu, eu-ze — rad. vase). Qui contient de la vase; qui est formé de vase : *Un bassin VASEUX*. *Un fond VASEUX*.

— Fig. Sale, vile, honteux : *Il se tripote dans les bas-fonds cinquante industries VASEUSES que vous ne soupçonnez pas*. (E. Augier.) Peu usité.

VASI (Joseph), dessinateur et graveur italien, né en Sicile en 1710, mort en 1782. Il vint étudier à Rome et y séjourna pendant la plus grande partie de sa vie. Cet artiste, qui forma plusieurs élèves, notamment Piranesi, a laissé sur les monuments de cette ville plusieurs ouvrages parfaitement gravés et remarquablement écrits : *Delle magnificenze di Roma antica e moderna*, avec texte du P. Bianchini (Rome, 1761, 10 vol. in-fol.); *Tesoro sacro, cioè le basiliche, le chiese, i cimiterj e i santuarij di Roma* (1778, 2 vol.); *Itinerario di Roma* (1777); *Prospetto d'Alma città di Roma* (1765), etc.

VASICOLE adj. (va-zi-ko-le — de vase, et du lat. *colo*, j'habite). Zool. Qui habite la vase.

VASIDUCTE s. m. (va-zi-duk-te — du lat. *vas*, vase, vaisseau; *ductor*, qui conduit). Bot. Faisceau vasculaire qui court entre les deux enveloppes de la graine, et fait communiquer le hile et la chalazée : *Le VASIDUCTE est souvent peu apparent à l'extérieur; on ne le découvre alors que par la dissection*. (F. Hœfer.)

VASIÈRE s. f. (va-zi-ère — rad. vase). Endroit vaseux.

— Pêche. Parc à moules.

— Techn. Syn. de VASAIS.

VASJET s. m. (va-zi-è). Bot. Syn. de VASCIET.

VASIFORME adj. (va-zi-for-me — de vase, et de forme). Hist. nat. Qui a la forme d'un vase.

VASILI ou BASILE 1^{er}, grand prince de Russie, né en 1236, mort en 1276. Il était fils d'Iaroslav II, frère d'Iaroslav III, auquel il succéda avec l'appui des Tartares. Il dut, pour ce service, accompagner le khan dans une campagne en Lithuanie. C'est sous son règne (1274) que se tint le concile national de Vladimir.

VASILII II, grand prince de Russie, fils et successeur de Dmitri IV, né en 1372, mort en 1425. Appelé au trône en 1389, il eut fréquemment à lutter contre son beau-père Vitold, grand-duc de Lithuanie, et soutint dans Moscou un long siège contre un des généraux de Tamerlan, qu'il n'éloigna qu'à prix

d'or (1408). On a justement reproché à ce prince sa cruauté.

VASILII III, dit l'*Aveugle*, grand prince de Russie, fils du précédent, né en 1415, mort en 1462. Il succéda à son père en 1425, fut plusieurs fois dépossédé, d'abord par son oncle Jouri Dmitriévitch, qui mourut en 1434; puis par le khan de Kazan, qui le fit prisonnier dans une grande bataille (1446) et ne lui rendit la liberté que moyennant une énorme rançon; enfin par Dmitri Chemiak, fils d'Iouri, qui lui fit crever les yeux et qui fut chassé lui-même de Moscou par les habitants indignés. Grâce aux fautes de ses adversaires, Vasilii recouvra son autorité, qu'il conserva jusqu'à sa mort.

VASILII IV, grand prince de Russie, fils et successeur d'Ivan III et petit-fils du précédent, né en 1479, mort en 1505. Ce fut le premier grand prince de Russie qui prit le titre d'autocrate. Il lutta contre la féodalité, abolit les franchises municipales de Novgorod et de Pskov et jeta les fondements du pouvoir absolu. Il prit Smolensk aux Lithuaniens, mais il se laissa enlever Moscou, sa capitale, par les Tartares (1521), qui lui imposèrent un tribut; toutefois, il ne tarda pas à reprendre l'avantage sur les barbares et lui imposa même un khan de son choix. Peu de temps avant sa mort, il embrassa la vie monastique.

VASILII V CHOUISKI, czar de Russie, descendant de Vladimir le Grand, né en 1553, mort en 1612. Il fut d'abord régent de l'empire pendant la minorité de Fédor II (1605). Ce prince ayant été chassé par le faux Dmitri, Vasilii renversa l'usurpateur et garda le pouvoir pour lui-même, malgré les rébellions, qu'il tint au moyen des secours de troupes que lui envoya le roi de Suède Charles IX. Mais il fut moins heureux dans sa guerre contre le roi de Pologne Sigismond, auquel il fut livré (1609) par les Moscovites. Il mourut prisonnier à Varsovie.

VASILIKO, ville de la Grèce moderne, dans la monarchie d'Argolide et Corinthie, à 16 kilom. N.-O. de Corinthe, près du golfe de ce nom; 2,300 hab. Non loin, au S.-E., sont les ruines de l'ancienne Corinthe.

VASILII-POTAMOS, littéralement le *fleuve royal* (*Basilipotamos* en grec moderne), rivière de la Grèce, dans le Péloponèse ou Morée. Elle prend sa source dans les montagnes d'Arcadie, coule au S., entre dans la Laconie, baigne les ruines de l'ancienne Sparte et se jette dans le golfe de Laconie ou de Marthonis après un cours de 180 kilom. On lui donne quelquefois le nom d'Iri. C'est l'Eurotas des anciens. Voici comment Pouqueville décrit ce fleuve célèbre : « Le fleuve royal coulait alors à plein canal;... je descendis de cheval pour dessiner le paysage qui s'offrait à mes regards. Tout me ravissait, vallons, bocages, coteaux, montagnes, et je suivis à pied la rive droite du fleuve qui est toujours orné de ses grands roseaux, de ses lauriers-roses, et auquel il ne manque que des cygnes amoureux pour compléter les récits que les poètes ont faits de ses bords enchantés. Un calme profond, l'air suave du matin, le bruit des cascades du fleuve royal rendaient ma promenade délicieuse. J'étais dans une sorte de ravissement, lorsque j'aperçus de l'autre côté de l'Eurotas des Tchacos (nom moderne des Spartiates, dérivé du mot *sakón*) qui coupaient des roseaux. »

VASIO, ville de la Gaule romaine, dans la Viennoise, chez les Voconces, dont elle était la ville principale. Patrie de Trogue-Pompée. C'est aujourd'hui VAISON.

VASISHTHA, célèbre poète et brahmane indou, qui vivait à une époque difficile à déterminer. Dans l'histoire brahmanique, il est regardé comme le plus saint et le plus instruit des douze grands rishis ou voyants à qui Brahma se permit de voir les hymnes du Veda, et il est en outre le chef de quatre des quarante-neuf gotras ou familles principales parmi les brahmanes. La rivalité qui éclata entre lui et Vîçvâmitra est devenue fameuse. Ce dernier, appartenant à la caste des guerriers, le visita pendant une chasse dans son ermitage et voulut lui voler une vache merveilleuse; mais celle-ci se défendit si bien qu'il dut renoncer à son projet. Vîçvâmitra, voulant expier sa conduite passée, se livra à toutes sortes d'austérités et devint brahmane à son tour. Dans une cérémonie qui eut lieu à la cour du roi Ayodhya, Vasishttha officia comme grand prêtre, tandis que Vîçvâmitra remplissait les fonctions de simple prêtre. Celui-ci en conçut une implacable haine contre Vasishttha, qui se montra au contraire envers lui plein de modération et ne cessa d'engager les siens à oublier l'animosité dont il était l'objet. Vasishttha a composé un des dix mandalas du Rig-Veda, cent deux hymnes du septième mandala, des commentaires sur le rituel, etc. Ses hymnes ont été comparés aux psaumes de David et aux odes de Pindare pour l'éclat des images et la vigueur de l'inspiration. On les trouve dans le Rig-Veda, traduites par Langlois (t. III, p. 27-184).

VASISTAS s. m. (va-zî-stass. — Ce mot, dont le peuple a fait aussi *vagistas*, vient de l'allemand *was ist das*, qu'est-ce, qu'est-ce qu'il y a ? C'est proprement une petite fenê-

tre pour voir ce qui se passe). Partie mobile pratiquée dans une porte ou une fenêtre, pour donner de l'air au besoin : *Elle passa sa tête au vasistas d'une des fenêtres*. (Alex. Dum.) || Panneau mobile qui s'adapte à la porte d'une voiture.

— Hist. Nom que l'on donna, sous la Terreur, à la lunette de la guillotine. || *Mettre la tête au vasistas*, Etre décapité.

VASLES, bourg et commune de France (Deux-Sèvres), cant. de Menigoute, arrond. et à 20 kilom. de Parthenay, sur l'Auzance; pop. aggl., 275 hab. — pop. tot., 2,568 hab. Métiers à étoffes; fours à chaux, tuilleries.

VASOLYPHE s. m. (va-zo-lain-fe — du lat. *vas*, vase, vaisseau, et de *lymphe*). Anat. Vaisseau lymphatique.

VASO-MOTEUR adj. et s. m. (va-zo-moteur — du lat. *vas*, vaisseau, et de *moteur*). Anat. Se dit des nerfs qui président au mouvement des vaisseaux sanguins.

— Encycl. Les nerfs *vaso-moteurs* ne sont nulle part complètement isolés. Dans les cavités thoracique et abdominale, ils sont associés aux nerfs viscéraux proprement dits; dans le reste du corps, ils sont unis aux nerfs rachidiens. Leur origine apparente est dans les ganglions du grand sympathique. Pour les nerfs viscéraux, cela est évident; les nerfs des artères de l'intestin, de l'estomac, du foie, etc., viennent du ganglion coeliaque; les nerfs du poulmon et du cœur, du plexus cardiaque, etc. Quant aux nerfs *vaso-moteurs* du tronc et des membres, ils proviennent des ganglions de la chaîne du grand sympathique. Les nerfs vasculaires de la cuisse naissent de la région lombaire et de la partie inférieure de la région dorsale de la moelle; ils remontent même quelquefois jusqu'à la septième vertèbre dorsale. Ceux de l'épaule et du bras descendent parfois jusqu'à la cinquième ou sixième vertèbre dorsale; ceux de la jambe et du pied viennent de la région lombaire et de la région sacrée; ceux de l'avant-bras et de la main viennent de la partie inférieure de la région cervicale et de la partie supérieure de la région dorsale du grand sympathique et sont unis aux origines des nerfs du plexus brachial. Quant aux nerfs *vaso-moteurs* de la tête et du cou, ils émergent de la moelle avec les racines des deux premières paires dorsales.

La science n'est pas encore complètement fixée sur l'existence des nerfs *vaso-moteurs*. Quelques auteurs se refusent à admettre l'existence de ces régulateurs de la circulation sanguine. Mais, hâtons-nous de le dire, l'expérience et l'observation semblent devoir confirmer l'opinion de ceux qui admettent ces nerfs chargés de présider aux variations si multiples et si délicates du courant sanguin dans toutes les portions du système circulatoire.

Que les fonctions circulatoires soient sous l'influence du grand sympathique, rien n'est mieux démontré. Coupez sur un lapin le nerf grand sympathique au cou, au-dessus du ganglion cervical supérieur, et, peu de temps après, vous verrez les vaisseaux de l'oreille du côté opéré se tuméfier, se dessiner nettement sous la peau et la température de la partie s'élever. Les *vaso-moteurs* qui animent la tunique musculaire des vaisseaux étant séparés de leur centre, les fibres musculaires de cette tunique sont paralysées et la tension sanguine amène rapidement leur dilatation, c'est-à-dire l'engorgement et la congestion des parties. (Cl. Bernard.) En extirpant sur des chiens, des chats et des lapins le plexus solaire et les ganglions splanchniques, on constate, entre autres phénomènes, que la muqueuse de l'estomac et de la partie supérieure de l'intestin grêle est fortement injectée et que cette ablation entraîne même des épanchements sanguins sous-muqueux. En coupant sur des grenouilles le plexus ischiatique au point où il sort de la moelle, les vaisseaux du membre inférieur se dilatent visiblement. (Cunning, Pincus et Samuel.)

La chaleur animale et les sécrétions étant liées étroitement à la vitesse du courant sanguin et à l'énergie des combustions intravasculaires, on conçoit qu'il y ait des relations bien établies entre l'état des nerfs *vaso-moteurs* et la chaleur animale et les sécrétions. Aussi, lorsqu'on pratique la section d'une moitié de la moelle vers le milieu de la région dorsale, on constate une augmentation de température dans le membre du côté paralysé. On a souvent observé, à la suite de la section ou de la destruction d'une partie plus ou moins étendue de la moelle, une élévation de température telle que celle des parties paralysées dépassait de 50, 80, et même 120° celle des parties non paralysées.

L'influence des nerfs *vaso-moteurs* sur les sécrétions n'est pas moins grande. Lorsqu'on les supprime et qu'on empêche leur action, les tuniques des vaisseaux se paralysent et, ne pouvant plus opposer à la tension sanguine une résistance suffisante, elles laissent passer les éléments liquides du sang plus facilement au travers de leur paroi; l'élaboration est activée et le produit de la sécrétion se forme en quantité plus considérable qu'à l'ordinaire. Lorsque, sur des lapins, on retranche le plexus solaire, l'animal est bientôt atteint de diarrhée. Lorsqu'on leur extirpe les ganglions cervicaux, on voit

des épanchements séreux dans le péricarde et ailleurs. Après la section de ces ganglions sur des chevaux, on observe que la partie correspondante de la face et de l'encolure est mouillée par une sueur abondante. Les glandes salivaires et lacrymales, quoique placées hors des cavités splanchniques, éprouvent, comme les autres, l'influence du grand sympathique. Cette influence ne s'exerce pas seulement sur la quantité, mais encore sur la qualité des sécrétions.

Quand on coupe les nerfs pneumo-gastriques du cou suivant la méthode ordinaire, le suc gastrique conserve ses propriétés caractéristiques; mais quand on les coupe au niveau de l'anneau œsophagien, ce suc perd, entre autres, son pouvoir de coaguler le lait. Or, entre ces deux expériences, il y a cette différence que, dans la première, on respecte les branches pectorales du grand sympathique qui vont à l'estomac avec le pneumo-gastrique, et que, dans le second, ces branches sont coupées avec les pneumo-gastriques eux-mêmes.

La congestion, l'inflammation, et en général tous les phénomènes dus à une accumulation du sang dans une région ou à l'accélération du sang, s'expliquent par les nerfs *vaso-moteurs*. On coupe à un lapin le nerf grand sympathique du côté droit à la région cervicale, puis on introduit dans chaque oreille, par une plaie pratiquée à dessein, une petite perle de verre sur laquelle on recoud la plaie. La température de l'oreille droite est de 37°, celle de l'oreille gauche n'est que de 29°. Au bout de six jours, l'oreille droite n'est presque plus gonflée, l'oreille gauche est fortement tuméfiée. Au bout de douze jours, la plaie de l'oreille droite s'est ouverte par déchirure des bords de la plaie, qui est sèche et sans gonflement. Le gonflement de l'oreille gauche a, au contraire, notablement augmenté, et il s'est formé dans son intérieur un vaste abcès purulent. On coupe à droite, sur un lapin, le grand sympathique du cou et, quand les vaisseaux du globe oculaire sont dilatés, on verse de l'acide acétique concentré sur les deux yeux. Ils se troublent à l'instant et une conjonctivite violente éclate. Pendant dix jours, on ne remarque aucune différence. Plus tard, on voit la conjonctive droite reprendre son état normal, tandis que la gauche reste longtemps malade. Au bout de quatre semaines, la cornée est encore si trouble qu'on n'aperçoit pas la pupille.

La paralysie locale des *vaso-moteurs* amène donc la congestion des parties où elle a lieu, et l'excitation de ces *vaso-moteurs* la fait cesser. La paralysie de tous les *vaso-moteurs* de l'organisme amène la fièvre. La fièvre est une accélération du courant sanguin due à un relâchement général des vaisseaux, lequel relâchement est dû à son tour à la paralysie ou à la faiblesse des *vaso-moteurs*. Le sulfate de quinine guérit la fièvre, parce qu'il excite et raffermirait l'action de ces nerfs et ramène ainsi les vaisseaux à leur calibre normal.

En galvanisant les filets du grand sympathique qui se rendent à la rate, et, par suite, en réduisant le volume des vaisseaux qui y sont contenus, M. Cl. Bernard a vu cet organe se contracter et diminuer de volume. L'électricité agit comme le sulfate de quinine et comme le froid sur les *vaso-moteurs*. Elle les excite, et, sitôt qu'ils sont excités, le volume des vaisseaux sanguins diminue. Les médicaments dits antiphlogistiques sont ceux qui agissent comme excitants des *vaso-moteurs* et les aident à rétablir le courant sanguin dans sa régularité et sa tension normales, en même temps qu'à remédier aux troubles de calorification et de sécrétion.

VASON s. m. (va-zon — rad. *vase*). Techn. Motte d'argile préparée pour le moulage ou le tournage.

VASON s. m. (va-zon). Mythol. ind. Nom donné à des génies, au nombre de huit, qui constituent une classe secondaire.

VASOUDEVA, fils de Soura et de Marousa et père du dieu Cricchna, dans la mythologie indienne. Il était directeur des domaines de Mathourâ. Il eut plusieurs épouses, entre autres Rohini et Dêvaki, sœur du roi Kansa. Vasoudeva eut l'adresse de soustraire à la fureur du dieu Kansa ses deux enfants Bala-Rama et Cricchna, que les oracles annonçaient comme devant un jour donner la mort à leur oncle. Il les fit élever au milieu des bergers, jusqu'au moment où leur destinée dut s'accomplir. Ils revinrent alors à Mathoura, tuèrent le tyran, rétablirent leur aïeul sur le trône et coururent ensuite à d'autres exploits. Vasoudeva et Dêvaki jouissaient avec modestie des triomphes de leurs enfants, qui, toujours pleins de respect pour eux, leur faisaient hommage de leur gloire. Vasoudeva expira de chagrin à la mort de Cricchna.

VASQUE s. f. (va-ske — d'un adjectif *vasicus*, provenu du latin *vas*, vase, à moins que *vasque* ne soit pour *vasche* et ne représente le diminutif latin *vasculum*, petit vase). Archit. Bassin rond, peu profond, ordinairement évasé sur le bord, qui reçoit et laisse déborder les eaux d'une fontaine : *Figures-vous une fontaine monumentale, dont les vasques portent sur les épaules des dieux aquatiques*. (Th. Gaut.)

VASQUEZ (Gabriel), casuiste espagnol, né dans la Nouvelle-Castille en 1551, mort en 1604. Attaché à l'ordre des jésuites, il professa la théologie à Madrid, à Rome et à Alcalá. Sa doctrine avait de grands rapports avec celle d'Escobar. Ses contemporains l'avaient surnommé l'*Augustin de l'Espagne* et la *Lumière de la théologie*. Ses *Œuvres* ont été publiées à Lyon en 1620 (10 vol.).

VASQUEZ (Alphonse), peintre espagnol, né à Rome vers 1575, mort en 1645. Il vint tout enfant à Séville, où il fit ses études artistiques et où il résida la plus grande partie de sa vie. C'est aussi dans cette ville que se trouvent la plupart de ses œuvres, parmi lesquelles nous citerons : *Saint Louis Beltran*, fresque; une *Madeleine*; un *Christ mort avec la Vierge*; *Saint Jean*; *Saint François d'Assise*, toile qui se trouve, ainsi que les trois précédentes, dans la sacristie du couvent de la Merced; une *Vie de saint Raymond*, en plusieurs tableaux, dans le cloître principal du même couvent; le *Mauvais riche*, qui appartient à la famille d'Alcalá, etc. Une grande correction de dessin, la grâce et la pureté des formes sont les principales qualités des œuvres de Vasquez, qui dénotent, en outre, dans leur auteur une science profonde de l'anatomie. — Jean-Baptiste Vasquez, qui vivait à Séville vers la même époque que le précédent, et qui était probablement de la même famille, cultiva avec succès la peinture et la sculpture. On cite, comme la plus remarquable de ses œuvres : la *Vierge donnant une grenade à l'Enfant Jésus*, qui s'amuse avec un chardonnier, toile qu'il exécuta pour l'autel de Notre-Dame-de-la-Grenade, à Séville.

VASQUEZ DE CORONADO (François), voyageur espagnol du xvi^e siècle. Il était depuis plusieurs années au Mexique, lorsque le vice-roi de cette contrée, Antoine de Mendoza, l'envoya explorer les contrées découvertes par Marcos de Niza. A la tête de 150 cavaliers et de 200 fantassins, Vasquez s'avança à 300 lieues vers le nord; mais il ne rencontra partout qu'un pays aride et pauvre et revint à Mexico sans avoir établi nulle part de colonie espagnole, et après avoir perdu les deux tiers des hommes de son expédition. On ne sait ce qu'il devint à dater de cette époque. La relation de son voyage, qui a été imprimée dans la *Collection Ternaux*, est d'une exactitude remarquable, et certains sites qu'il a décrits sont encore de nos jours faciles à reconnaître.

VASSAL, ALE s. (va-sal, a-le — bas latin *vassalus*. En basse latinité, *vassi* signifiait d'abord les gens attachés au service de l'empereur, du roi, d'un prince, d'un grand, d'une communauté : *homines regis*, *homines principis*, *homines conventus*. Le bas latin *vassus* provient du celtique : kymrique *gwass*, jeune homme, garçon, serviteur, valet; armoricain *gwadz*, homme, domestique, sujet; irlandais *gas*, jeune homme, garçon, valet d'armée, goudjat). Féod. Personne qui tient un fief d'un seigneur et relève de lui : *Dans le fond, je suis un bon homme; mes curés, mes vassaux, mes voisins sont très-contentés de moi*. (Volt.) *Souvent les vassaux dictèrent la loi à leur souverain*. (Bignon.) || *Grands vassaux*, Vassaux qui relevaient du roi. || *Vassal direct*, Celui qui tenait directement son fief de son suzerain. || *Arrière-vassal*, Celui qui tenait son fief d'un vassal. On disait aussi *vassasseur*. || *Vassal tenant vassal*, Vassal revêtu de l'autorité judiciaire.

— Fig. Personne qui est sous la dépendance de quelqu'un ou de quelque chose : *Ne soyez le vassal d'aucune âme, ne relevez que de vous-même*. (Balz.) *Mes jambes sont des vassales tout à fait infidèles*. (Champfleury.) *Tout glorieux est notre vassal; il nous paye tribut*. (A. d'Houdetot.)

— s. f. Mar. Syn. de *VASSOLE*.

— Encycl. Les *vassaux*, tout d'abord, n'étaient point de condition servile, comme on pourrait le supposer; ils étaient au contraire seigneurs possédant des fiefs et n'étaient liés au suzerain que par la religion du serment. Ce n'est qu'abusivement que le mot de *vassal* impliqua, vers la fin de la féodalité, une idée de servitude et de roture. Dans l'origine, les nobles seuls étaient *vassaux*, car eux seuls recevaient des fiefs d'un grand seigneur ou d'un roi. Les devoirs du *vassal* et les droits du suzerain variaient suivant le rang des deux parties, suivant les coutumes des provinces, etc.

De quelle époque exacte date la vassalité ? C'est ce que nous ne saurions dire. On a prétendu que la chose existait avant le mot. Cependant l'expression *vassal* (*vassalus*) était employée dès la première race; mais déjà la vassalité existait depuis longtemps.

« J'ai parlé, dit Montesquieu dans son *Esprit des lois* (liv. XXVIII, ch. xvi), j'ai parlé de ces volontaires qui, chez les Germains, suivaient les princes dans leurs entreprises; le même usage se conserva après la conquête. Tacite les désigne par le nom de compagnons; la loi salique, par celui d'hommes qui sont sous la loi du roi; les formules de Marculfe, par celui d'antrustions du roi; nos premiers historiens, par celui de leudes; les suivants, par celui de *vassaux* et de seigneurs. »

Lors de la conquête des Gaules par les

barbares du Nord, les chefs de ces troupes sauvages donnaient à ceux qui leur juraient fidélité une partie de leurs domaines. Celui qui s'était ainsi lié envers un roi ou un chef avait d'abord pris le nom de leude, et, dès avant la race capétienne, ces leudes avaient tenté de se rendre indépendants ou tout au moins d'acquiescer l'hérédité. Charles-Martel et Charlemagne, changeant le nom de leude en *vassal*, ne donnèrent plus de bénéfices qu'à titre précaire.

Les auteurs de la basse latinité désignent les *vassaux* par les noms de *fidèles*, de *consortes*, *conjuges*, *comites*, *comitones*, *milités*, *beneficiarii*, *honorati*, noms qui prouvent que les *vassaux* étaient de fidèles militaires, pour ainsi dire inséparables de leurs seigneurs. Les *vassaux* prirent un peu plus tard le nom d'homme lige, homme de fief, homme. Etre l'homme de quelqu'un, c'était être son *vassal*.

Le *vassal* rendait la justice et percevait les droits au nom du suzerain. Il était obligé au service militaire, et c'est de là que, dans le x^e siècle, il prenait souvent le titre de *miles* au lieu de celui de *vassalus*.

Lorsqu'un *vassal* offensait gravement son seigneur, soit dans sa personne, soit dans son honneur, il commettait le crime de félonie et ses biens étaient confisqués. Le *vassal* et le seigneur avaient, toutefois, des devoirs réciproques. Le *vassal* devait honneur et fidélité; le suzerain devait protection. Le *vassal* était obligé d'assister aux audiences du bailli de son seigneur et de lui donner conseil. Lorsque les *vassaux* avaient quelque procès entre eux, ils avaient le droit d'être jugés par leurs pairs, présidés par le suzerain; cet usage, tombé en désuétude, ne fut observé que pour les grands *vassaux*, auxquels le nom de pairs fut conservé.

Le *vassal* devait, le plus souvent, une redevance à son seigneur; il la lui payait en nature ou en espèces; mais il se trouvait des fiefs qui ne devaient rien que l'hommage. Il se trouvait même des *vassaux* qui jouissaient de certaines prérogatives. Ainsi, le seigneur de Bonnes (Charente), *vassal* d'Aubeterre, ne devait hommage à son suzerain que lorsque celui-ci se mariait. Après le serment, il avait le droit d'emmener la haquenée sur laquelle l'épouse du suzerain avait été conduite à l'église, et il jouissait, de plus, de la bizarre prérogative de toucher la jambe de la nouvelle mariée, pour voir, dit une vieille charte, si elle l'avait bien faite.

Lorsqu'un *vassal* ne payait pas exactement ses redevances, on pouvait saisir ses meubles. Il devait un dénombrement de son fief à son suzerain à chaque fois que celui-ci lui en faisait la réclamation. Le législateur avait eu en vue d'empêcher le *vassal* de diminuer son fief. D'ailleurs, le fief se perdait pour plusieurs causes; lorsque le *vassal* portait la main sur son seigneur, lorsqu'il se révoltait, lorsqu'il lui refusait hommage, lorsqu'il refusait de le suivre à la guerre, il pouvait être condamné à perdre le fief; il devenait *vassal* immédiat du seigneur suzerain. Le *vassal* partant pour la guerre, à la suite de son seigneur, menait avec lui ses *arrière-vassaux*.

Les lois féodales, les capitulaires distinguèrent quatre sortes de *vassaux*.

Ceux du roi, ceux des évêques, ceux des grands seigneurs et ceux des leudes; ces derniers étaient les *arrière-vassaux*.

Ces différents *vassaux* avaient leur discipline et leurs règles particulières; tous étaient dans la dépendance de ceux dont ils relevaient et conduits par eux à la guerre.

On donnait en France le nom de grands *vassaux* aux seigneurs qui relevaient directement du roi, comme les douze pairs, les ducs de Normandie, de Bourgogne, d'Aquitaine, de Gascogne, les comtes de Champagne, de Bretagne, de Flandre, de Toulouse, etc.

Les grands *vassaux* jouissaient d'un privilège assez singulier: lorsqu'ils étaient accusés de quelque crime et qu'ils étaient obligés de s'en purger, ils pouvaient se faire représenter par un de leurs hommes, qui jurait à leur place.

Dans le principe, ces grands *vassaux* n'avaient été que des envoyés, des délégués qui se rendirent presque indépendants. Le prince leur donnait des terres dans les provinces pour en jouir à titre de bénéfice civil. Ces donations n'étaient pas perpétuelles, mais elles ne pouvaient être révoquées sans causes légitimes.

Jusqu'à Charles le Chauve (840), il n'y eut d'autres *vassaux* que ceux de la couronne.

Les grands *vassaux* avaient tous les droits de la souveraineté; leur sang était réputé si noble qu'ils ne pouvaient être punis de mort que pour crime de trahison. Ils se distinguaient en *vassaux majeurs* et *vassaux mineurs*; mais plus tard, vers le règne de saint Louis, le titre de *vassasseur* ne fut plus donné qu'à des *vassaux* de peu d'importance.

Les *Assises de Jérusalem* peuvent être regardées comme la charte la plus détaillée de la vassalité.

Les princes s'étaient créés des *vassaux* immédiats; ils se firent ensuite des *vassaux* immédiats, en permettant aux nobles de se créer de même des *vassaux*, ce qui est l'origine des sous-inféodations des *arrière-fiefs*, des *arrière-vassaux*.

xx.

Alors on entendit, par le terme de *vassal*, celui qui tient un fief mouvant d'un autre seigneur, à la charge de l'hommage.

Au ix^e et au x^e siècle, on vit la France tomber en lambeaux, chaque seigneur voulant avoir des *vassaux*; chacun en eut, excepté le seigneur. Les noms de grands *vassaux*, de *vassaux liges* (*sous-vassaux*) datent du commencement de la troisième race. Les *vassaux* liges étaient ceux qui étaient pensés de se rendre en personne à la guerre et qui pouvaient s'y faire représenter.

Lorsque la monarchie eut anéanti, sous Richelieu, la petite féodalité, le roi seul pouvait faire marcher ses *vassaux* et *arrière-vassaux* à la guerre, ce qu'il faisait quelquefois, mais très-rarement, par la convocation du ban et de l'arrière-ban.

Les devoirs du *vassal* se réduisirent alors à quatre choses:

1^o Faire foi et hommage en personne; 2^o payer les droits; 3^o fournir au seigneur un aveu et dénombrement du fief; 4^o comparaitre aux plaids du seigneur et par-devant ses officiers quand il était assigné.

La vassalité disparaissait et ne présentait plus rien de semblable à ce qu'elle avait été dans le passé. Ainsi, le souverain devenait, par l'acquisition d'un *arrière-fief*, le *vassal* de son propre sujet. C'était pour obvier sans doute à cet inconvénient que l'on avait consacré, dans la jurisprudence française, que « le roi ne doit aucune foi et hommage pour un *arrière-fief* mouvant (relevant) d'un *vassal*. »

A la Révolution, la vassalité n'avait plus aucune raison d'être et ne consistait plus qu'en quelques gênes et quelques serments que l'on essayait de ne prêter que le plus rarement possible. D'ailleurs, la constitution de la vassalité était devenue si confuse et si arbitraire, qu'un noble, *vassal* d'un autre pour un fief, se trouvait en même temps être son suzerain pour un autre fief.

VASSAUX (LES GRANDS), étude historique en cinq actes et avec prologue de M. Victor Séjour; représentée à l'Odéon le 10 février 1859. Le héros est Louis XI, cette sombre et originale figure, rendue si populaire au théâtre par la belle création de Casimir Delavigne. Le sujet est la lutte décisive qui se livre entre la féodalité, frappée à mort sous ce règne terrible et grandiose, et la monarchie mise pour toujours hors de page. Les défauts, les vices mêmes du roi contribuent autant que ses qualités à ce triomphe, et telle est l'importance des services rendus au pays par ce prince dissimulé, hypocrite, cruel, que la postérité ne voit plus les moyens employés derrière les résultats et est prête, par reconnaissance, à tout envelopper dans une même admiration. La physiologie de Louis XI est une de celles qu'on altère le plus facilement en le mettant en relief; aussi est-il dangereux de la détacher du cadre que lui fait son époque et de la suite des événements qui l'éclaircit. C'est ce que semblait avoir compris l'auteur des *Grands vassaux* en embrassant dans son drame toute la durée du règne de Louis XI aux dépens de l'intérêt dramatique qui ne pouvait que perdre à un tel éparpillement. Mais pourquoi, en suivant pas à pas une aussi longue histoire, l'a-t-il altérée sur tant de points en y mêlant l'élément romanesque avec une invraisemblance dont une simple analyse peut à peine donner une idée?

La bataille de Moulthéry vient de se livrer; Paris est assiégé par les grands vassaux, et nous sommes à l'une des portes de la ville gardée par des bourgeois et des hommes d'armes. Là, tout le monde se donne rendez-vous, amis et ennemis; chacun entre, chacun sort, sans qu'on sache comment ni pourquoi. Voici les espions du roi, notamment Tristan, encore inconnu, mais qui tout à l'heure recevra publiquement la dignité de bourreau; voici, déguisés en gardes bourgeois, deux princes comités, le duc de Nemours et le comte d'Armagnac, qui accusent le roi de s'être enfui sous prétexte d'aller chercher des secours en Normandie et qui proposent, avec l'appui de plusieurs notables, d'ouvrir les portes à Charles de Bourgogne; à leurs côtés, en costume de colporteur, se trouve une femme qui jouera un des principaux rôles, la dame Larouche, la maîtresse de Louis XI. Elle donne avis de l'arrivée prochaine du roi et, voyant que le duc de Nemours sort pour avertir le comte de Charolais, elle envoie un homme d'armes au roi pour presser son retour; voici enfin, au milieu du tumulte, le roi lui-même qui annonce ses renforts, entend les murmures se changer en acclamations et charge son nouveau grand prévôt de pendre les notables et de décapiter d'Armagnac. Le second acte nous montre l'humiliation de Louis XI au château de Conflans, sans que nous devinions, après la scène triomphale qui précède, comment le monarque se trouve réduit à cette extrémité. Les princes coalisés se taillent leur part sur la carte de France. D'Armagnac, échappé des mains de Tristan, est au milieu d'eux, et Louis XI en manteau royal est dommé d'accepter dans une heure leurs conditions. Plutôt que de se laisser dépouiller de presque tout son royaume, il va s'en remettre encore une fois au jugement des armes. Mais la colporteuse survient qui lui annonce que tout espoir est perdu, que les princes ligés sont maîtres de toutes les

villes; que Paris même menace l'armée royale. Elle lui représente toute défense comme inutile et le décide à céder devant le nombre et la force, à cacher le lion sous la peau du renard. Il vaincra un à un et par la ruse tous ses ennemis réunis en ce moment pour l'accabler. Le roi s'y résigne; il échange son manteau royal contre un simple habit de laine et jure de ne reprendre les insignes de la royauté qu'après en avoir reconquis le pouvoir.

Nous retrouvons le roi au troisième acte sous le costume d'un marchand chez la dame Larouche, auprès d'une jeune et jolie fille, dont il est le père, et qui se plaint des longues absences de ses parents. Un jeune seigneur, Raoul de Baudricourt, vient la consoler dans sa solitude; elle a eu à peine le temps de le cacher à l'arrivée de son père, et l'inquiétude de ses regards a bientôt fait deviner la vérité au marchand soupçonneux. Le roi, qui a craint que ce ne fût un meurtrier, se rassure en apprenant que ce n'est qu'un amoureux et, ayant fait sortir sa fille, il le soumet à une singulière épreuve: « Allez-vous le roi? » lui demande-t-il. « Non! répond le jeune homme qui est au service de Charles de France, et pour trois raisons: il est avaré, lâche et cruel. » Alors, le faux marchand se fait fort de lui prouver qu'aucune des trois raisons n'est fondée. D'abord il lui montre le contrat qui assure à Charlotte, au nom du roi, une magnifique dot et, entre autres biens, le comté de Roussillon. Puis il le provoque et se bat avec lui. Charlotte rentre avec sa mère qui s'écrie: « Arrêtez! c'est le roi. » Raoul tombe à genoux, et Louis XI achève sa démonstration en lui pardonnant et en lui promettant sa fille, s'il sert bien le père. Cette scène épisodique, qui serait d'un grand effet au boulevard, n'a rien à démêler avec l'histoire. Ce n'est qu'un hors-d'œuvre brillant et invraisemblable. Le quatrième acte ramène les événements et les personnages historiques; Charles de France, duc de Guyenne, a réuni dans une vallée des Pyrénées les anciens chefs de la ligue du Bien public pour former avec eux une nouvelle coalition. La dame Larouche vient déguisée en marchande de fagots travailler encore à déjouer leurs projets. Raoul, Tristan, Louis XI lui-même, Charlotte, tout le monde arrive sous divers déguisements. Le roi se fâche contre son futur gendre, qui se refuse à exécuter des ordres contraires à l'honneur; la comtesse de Roussillon demande en vain grâce pour son fiancé. D'Armagnac est sur le point de prendre toute la petite cour déguisée d'un seul coup de filet. Il ne s'empare que de Charlotte et de sa mère. Puis Louis XI et son frère se rencontrent, et quand le duc de Guyenne se croit maître du roi, celui-ci s'écrie: « A moi, France! » et par un magique coup de théâtre toute la montagne se couvre de ses soldats. Louis XI pourtant ne fuit arrêter personne. Il se réconcilie avec son frère; mais il le fait empoisonner séance tenante par d'Armagnac. Au dernier acte, Louis XI va mourir à son château de Plessis-lez-Tours, pendant qu'on assiège dans Lectoure d'Armagnac, le dernier des grands vassaux. Dame Larouche est encore là pour servir son royal amant. On apprend qu'elle s'est laissée prendre et qu'elle va être pendue si le siège n'est pas levé. Malgré les supplications et le désespoir de la comtesse de Roussillon, Louis XI donne l'ordre de presser le siège, lorsque paraît Raoul, amenant la mère de Charlotte qu'il a délivrée et d'Armagnac vaincu. Le roi ordonne le supplice du rebelle et meurt en s'applaissant de tout ce qu'il a fait pour la France.

Voilà le roman trop peu historique, ou le chapitre d'histoire trop romanesque que M. Victor Séjour a eu la maladresse de mettre en drame pour une réapparition de l'acteur Ligier. C'était une malheureuse inspiration de refaire un Louis XI de circonstance pour un acteur qui avait déjà trouvé dans la personification de ce roi le plus brillant succès de sa longue carrière. Il y a d'ailleurs du mérite de style, de beaux effets de scène et du mouvement dans les *Grands vassaux*; mais l'histoire y semble altérée à plaisir.

VASSAL (DE), nom d'une ancienne famille du Quercy, dont plusieurs membres ont joué un rôle dans l'histoire. Les plus connus sont les suivants:

VASSAL (Fortanier DE), prélat et diplomate français, né à Vailhac dans les premières années du xiv^e siècle, mort en 1361. Entré de bonne heure dans l'ordre des franciscains, il alla étudier la philosophie à Paris, y fut reçu, en 1333, docteur en Sorbonne et devint successivement vicaire général (1342) et général (1343) de son ordre, archevêque de Ravenne (1347) et patriarche de Grado (1351). Il fut, en outre, chargé de missions importantes par différents papes et vint d'être promu cardinal, lorsqu'il mourut de la peste à Padoue. Il a laissé des *Commentaires* sur l'Ecriture, sur les livres de la Cité de Dieu et sur le Maître des sentences.

VASSAL (Jacques DE), marquis de Montvieu, général français, né en 1659, mort en 1744. Lieutenant au régiment du roi en 1680, il prit part à toutes les campagnes qui eurent lieu en Hollande de 1683 à 1693, assista

aux sièges de Charleroi, de Dixmude (1683), de Luxembourg (1684), de Philippsbourg et de Manheim (1688), à la bataille de Fleurus, à la prise de Mons et de Namur, à la bataille de Nerwinde, etc. En 1696, il servit en Italie, revint en Flandre l'année d'après et suivit plus tard en Espagne Philippe V, qui le prit pour aide de camp et le nomma brigadier de ses armées. De 1704 à 1715, il fut maréchal général des logis à l'armée des Flandres et à l'armée du Rhin, combattit à Ramillies, à Oudenarde, à Malplaquet, à Denain, ainsi qu'aux sièges de Douai, du Quesnoy, de Bouchain, de Landau et de Fribourg, et fut promu maréchal de camp en 1718, puis lieutenant général en 1734.

VASSAL (Jean-Baptiste DE), comte de Montvieu, général français, frère du précédent, né en 1673, mort en 1735. Entré en 1686 au service, il fit successivement les campagnes d'Allemagne (1690), d'Italie (1691-1695) et d'Espagne (1696-1700), passa alors de nouveau en Italie et, après y avoir assisté à tous les sièges et combats jusqu'à la bataille de Turin (1706), revint en Espagne où il prit part à la bataille d'Almanza et au siège de Lerida (1707). On le retrouve en 1708 à l'armée de Piémont, en 1710 à celle des Flandres, avec laquelle il prit part aux sièges de Douai, du Quesnoy et de Bouchain. Promu, en 1719, brigadier d'infanterie, il servit encore aux sièges de Saint-Sébastien, de Fontarabie et d'Urgel et prit sa retraite en 1730, avec le grade de lieutenant général.

VASSALAT s. m. (va-sa-la — rad. *vassal*). Rite de vassal. Il Peu usité.

— Etat de sujétion: *Il lui faut le VASSALAT général des travailleurs, l'universalité de la misère.* (Proudh.)

VASSALET s. m. (va-sa-lé — dimin. de *vassal*). Féod. Petit vassal. Il On disait aussi VASSILET.

VASSALI-BANDI (Antoine-Marie), mathématicien italien, né à Turin en 1761, mort en 1825. Il fit ses études au collège royal des provinces, où il eut Becaria pour professeur de philosophie, et, après avoir reçu les ordres en 1785, il obtint une chaire de philosophie à Tortone. Il se livra, à cette époque, à des recherches sur les aérolithes, dont il expliqua la chute d'une façon plus satisfaisante qu'on ne l'avait faite jusqu'alors. Il s'occupa aussi tout particulièrement d'électricité, inventa un électromètre supérieur à celui de Volta et fut conduit par ses études sur l'état des sciences chez les anciens à affirmer qu'ils avaient connu les moyens d'attirer et de détourner la foudre. Nommé en 1792 professeur de physique à l'université de Turin et chargé, en même temps, de rédiger des manuels scientifiques à l'usage des écoles royales, il tourna plus particulièrement son attention, à dater de cette époque, vers l'étude de la météorologie. Il avait inventé une baromètre et un thermomètre qui, joints à une horloge, marquaient eux-mêmes les variations passagères de l'atmosphère, ce qui le conduisit aux découvertes les plus intéressantes sur l'influence des météores sur les trois règnes. Vassali conserva sa chaire après l'entrée des Français à Turin, et, en 1798, il fit partie du congrès des savants étrangers convoqués à Paris pour l'établissement d'un système uniforme des poids et mesures. Mais, à l'approche des armées austro-russes, il dut quitter Turin, où il revint, en 1800, après la bataille de Marengo. Il y reprit ses cours, devint, en 1805, membre de la consulte législative, dans laquelle il fit preuve d'une courageuse indépendance, et fut nommé secrétaire du grand conseil de l'université. Mis à la retraite en 1814, avec le titre de secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences de Turin, il fut, cinq ans plus tard, nommé directeur du musée d'histoire naturelle et de l'observatoire de cette ville et conserva cet emploi jusqu'à sa mort. Il était, en outre, depuis 1798, membre correspondant de l'Institut de France. Vassali est un des hommes qui honorent le plus sa patrie. Il a embrassé, pour ainsi dire, l'ensemble des connaissances humaines. Le nombre de ses écrits s'élève à cent soixante, composés en italien, en latin ou en français. Nous ne citerons que les suivants: *Conjectures sur l'art d'établir des paratonnerres chez les anciens Romains* (1791); *Lettres sur le galvanisme* (1799); *Mémoires et notices historiques de l'Académie des sciences de Turin de 1762 à 1809*; *Annales de l'observatoire de Turin de 1809 à 1818*; *Rapport sur le tremblement de terre de Pignerol* (1808); la *Météorologie turinoise ou Résultats des observations faites de 1757 à 1817* (Turin, 1817, in-4°).

VASSALITÉ s. f. (va-sa-li-té — rad. *vassal*). Féod. Condition de vassal. Il *Arrière-vassalité*, Condition de l'arrière-vassal.

— Fig. Etat de servilité, de sujétion: *Mon bonheur?... Il s'explique par une servilité absolue, par la VASSALITÉ du chien de basse-cour.* (Balz.)

VASSALITIQUE adj. (va-sa-li-ti-que — rad. *vassal*). Féod. Qui a rapport à la vassalité: *Hommage VASSALITIQUE.* Il Peu usité.

VASSE (Cornélie - Pétronille - Bénédicte WOUTERS, baronne DE), femme de lettres belge, née à Bruxelles en 1737, morte à Paris en 1802. Jeune encore, elle avait épousé le baron de Vasse, avec lequel elle parcourut

une partie de l'Europe, et, à la mort de son mari, se trouvant en France dénuée de toute ressource, elle se décida à tenter la fortune littéraire. On lui doit : *Avenir d'une femme galante* (Paris, 1782, in-12); *l'Art de corriger et de rendre les hommes constants* (1783, in-12); *la Belle Indienne* (1798, 2 vol. in-12) et diverses traductions d'ouvrages anglais.

VASSE (Abraham), artiste et littérateur français, né à Dieppe en 1806, mort dans la même ville en 1859. Entré vers 1820 dans l'administration des douanes, il y passa vingt ans, habita quelque temps Givet, puis alla s'établir en Belgique, où il ne s'occupa plus que de littérature et d'art, et enfin revint finir ses jours dans sa patrie. Ses principaux ouvrages sont : *De l'administration des douanes, par rapport aux employés, et de son influence sur ses administrés* (Dieppe, 1838, in-8°); *Excursion en Belgique, voyage à Rochefort et à la grotte de Han par le cours de la Lesse*, etc. (Bruxelles, 1846, in-8°, fig.); *Vingt années de la vie d'un employé* (Charleville, 1848, in-12); *Proposition de l'affranchissement des droits de douane en faveur de Givet* (Charleville, 1848, in-8°); *De l'extinction du paupérisme* (Bruxelles, 1849, in-12); *le Livre échange immédiat ayant pour conséquence la paix universelle* (Bruxelles, 1853, in-8°), etc.

VASSEBOURG (Richard), historien français du xvi^e siècle. V. VASBOURG.

VASSELAGE s. m. (va-se-la-je — rad. *vassal*). Féod. État, devoirs de vassal. || *Droits de vasselage*, Droits du seigneur sur le vassal. || *Vasselage actif*, Droits féodaux sur l'héritage en fief. || *Vasselage passif*, Devoirs du vassal. || *Vasselage lige*, Vasselage entraînant l'obligation de défendre le seigneur à main armée.

— Fig. État de sujétion servile : *Le VASSELAGE et l'ilotisme sont encore la politique de l'Europe*. (A. Martin.)

— A signifié Courage, bravoure.

— *Faire vasselage à*, Rouer de coups, en parlant d'une personne subordonnée :

... Il forme le dessin
De s'en aller, le lendemain,
Convaincre sa moitié, lui faire un vasselage
Dont il fut à jamais parlé.

LA FONTAINE.

|| Vieille locution, qui explique le provençal *bacelar*, battre, souffleter; *bacel*, soufflet et battoir.

VASSELIER (Joseph), littérateur français, né à Rocroi en 1735, mort à Lyon en 1798. Étant premier commis de la direction des postes de Lyon en 1769, il acquit la bienveillance de Voltaire en facilitant la circulation de ses écrits et correspondit amicalement avec lui. Chaque année, Vasselier allait passer quelques jours chez son illustre ami, et il était accueilli à bras ouverts. Vasselier cultivait les lettres, mais il travaillait pour son plaisir, en amateur, non en vue du profit ou de la renommée, et il se contentait philosophiquement du suffrage de ses amis. On possède de lui : *Épître sur la paix* (1783, in-8°); *Poésies*, précédées de la vie de l'auteur, avec son portrait (Paris, 1799, in-18), contenant des *Contes*, des *Chansons* et des *Mélanges*.

VASSELIN (Georges-Victor), publiciste, né à Paris en 1767, mort en 1801. Avocat et docteur en droit, favorable aux idées libérales qui déterminèrent la Révolution, il s'opposa énergiquement aux excès qui déshonorèrent la cause populaire et, le 10 juin 1792, amena une députation à l'Assemblée législative pour protester contre la formation d'un camp de 20,000 hommes près de Paris. Au milieu de la désorganisation générale, Vasselien eut l'heureuse pensée d'ouvrir à son domicile un cours de législation qui, pendant la fermeture de l'École de droit, rendit de véritables services. On lui doit : *Théorie des peines capitales ou Arous et dangers de la peine de mort et des tourments* (1790, in-8°); *Adresse d'un citoyen français à ses représentants, sur la constitution de 1793; Respect à la propriété*, ou le *Seul point de ralliement des représentants aux représentés et des gouvernés aux gouvernants* (Paris, 1796, in-8°); *Mémorial révolutionnaire de la Convention ou Histoire des révolutions de France depuis le 20 septembre 1792 jusqu'au 26 octobre 1795; Cours élémentaire de droit civil* (1801-1802, in-8°). Il avait, en outre, rédigé pendant quelque temps un journal intitulé *le Cri public* ou le *Journal des frères et amis*, qui fut supprimé le 18 fructidor an V.

VASSET s. m. (va-sè). Moll. Troque de Pharaon.

VASSEUR s. m. (va-seur). Féod. Vassal, dans la coutume de Blois.

VASSEUR (Lé), nom de divers personnages. V. LEVASSEUR.

— **VASSIF** (Ahmed), homme d'État et historien turc, né à Bagdad vers 1740, mort en 1806. Entré dans l'administration de la guerre en 1770, il fut fait prisonnier l'année suivante par les Russes, à la prise d'Iénikulé, devint ensuite maître du divan, et, s'étant acquitté d'une mission difficile auprès du général Roumiantzof, il eut dès lors une part active aux affaires publiques. Successivement ambassadeur en Espagne

(1779), président de la chambre des comptes d'Anatolie (1780) et premier président de la comptabilité (1781), il fut disgracié après la paix de 1792 et exilé à Mitylène. Plus tard, il fut rappelé par Selim III, qui le nomma d'abord secrétaire d'État et historiographe de l'empire, puis *reis-effendi* ou ministre des affaires étrangères, fonctions dont il se démit en 1806. Vassif était l'un des hommes les plus instruits de l'empire ottoman; outre le turc, il possédait à fond l'arabe et le persan. On a de lui des *Annales de l'empire ottoman*, qui vont de 1752 à 1802; mais la première partie, qui ne s'étend pas au-delà de 1775, a seule été imprimée (Constantinople, 1804). Ces *Annales* renferment des documents précieux sur cette période de l'empire ottoman.

VASSILI, princes russes. V. VASIL.

VASSILLACCHI (Antoine), dit l'*Alienese*, peintre italien d'origines grecque, né en 1556 dans l'île de Milo, mort en 1629. Élève de Paul Véronèse, il excita par son talent naissant la jalousie de son maître, qui lui ferma son atelier. Vassillacchi travailla alors seul, surtout d'après les œuvres du Tintoret, dont il chercha à s'approprier la manière. Malgré son talent il ne parvint jamais à une grande réputation, parce qu'il travaillait trop rapidement. Aussi, des nombreuses peintures qu'il a exécutées à Venise et dans plusieurs autres villes d'Italie, ne cite-t-on guère aujourd'hui que son *Épiphanie*, qui lui avait été commandée par le conseil des Dix.

VASSIVE s. f. (va-si-ve). Econ. rur. Ensemble des agneaux d'une bergerie, qui n'ont pas plus de deux ans : *Mener paître la VASSIVE*.

VASSIVEAU s. m. (va-si-vô — rad. *vassive*). Econ. rur. Dans le Berry, Agneau de deux ans.

VASSIVIER s. m. (va-si-vié — rad. *vassive*). Econ. rur. Nom donné, dans le Berry, au berger qui conduit la vassive.

VASSOLE s. f. (va-so-le). Mar. Chambrante à rainure dont on entoure les écoutilles, pour recevoir le calibot. || On dit aussi GATTOLE et VASSALE.

VASSOR (Michel Lé), historien français du xvii^e siècle. V. LEVASSOR.

VASSOULT (Jean-Baptiste), théologien et philologue français, né à Bagneux vers 1667, mort en 1745. Après avoir reçu les ordres, il devint professeur de grammaire et de belles-lettres des pages du roi et occupa cet emploi près de cinquante ans. Il fut, en outre, aumônier et confesseur de la dauphine et prédicateur de la maison du roi. Il avait entrepris une traduction des œuvres de Tertullien, mais il n'en a publié que l'*Apologétique* (Paris, 1714, in-4°; 1715, 2^e édit. in-12). On lui doit, en outre, les *Psalmes de David en forme de prière* (1733, 2^e édit.).

VASSY, bourg de France (Calvados), chef-lieu de cant., arrond. et à 17 kilom. E. de Vire; pop. aggl., 711 hab. — pop. tot., 2,822 hab. Filature de laine; commerce de bestiaux, volailles et chanvre. Belle église paroissiale de plusieurs époques; les parties les plus anciennes datent du xiii^e siècle.

VASSY-SUR-BLAISE, en latin *Vassiacum*, ville de France (Haute-Marne), chef-lieu d'arrond. et de cant., à 60 kilom. N.-O. de Chaumont; pop. aggl., 2,664 hab. — pop. tot., 3,112 hab. L'arrondissement comprend 8 cantons, 145 communes et 75,599 hab. Tribunal de 1^{re} instance; collège communal. Fabrication de ciment renommé; forges et hauts fourneaux. Commerce de linages, vins, bois. Cette petite ville est agréablement située sur la rive droite de la Blaise; elle est bien bâtie, les rues en sont propres et ornées de fontaines. On y voit une belle promenade publique. La ville possédait jadis un château dont les derniers vestiges ont depuis longtemps disparu. Quant à son ancienne enceinte fortifiée, il est aisé d'en retrouver les ruines; elles consistent dans une tour, dite tour des Vicaires, dans quelques débris de constructions et dans les anciens fossés, aujourd'hui convertis en jardins. Le principal édifice de Vassy est son église paroissiale. Le sanctuaire, les transepts et la tour appartiennent au xii^e siècle; les chapelles latérales, au xv^e et au xvi^e. Le portail, un des plus magnifiques morceaux de sculpture du xiii^e siècle, a subi des dégradations nombreuses à l'époque des guerres de religion. Il faut encore citer la tour du Clocher, carrée et entièrement romane. A l'intérieur de l'église on voit un bel autel en marbre et des boiseries provenant de l'abbaye de Saint-Urbain, un retable ayant appartenu à l'abbaye de Boulandcourt et deux reliquaires. Les autres édifices de la ville sont : l'hôtel de ville et l'hospice, construits en 1750; le collège communal, la salle de spectacle, les halles et un beau pont sur la Blaise. L'origine des forges et hauts fourneaux qui, encore aujourd'hui, abondent dans Vassy remonte aux deux forges que les comtes de Champagne y exploitaient dès le x^e et le xii^e siècles. — *Histoire*. D'après quelques historiens, Vassy occupe l'emplacement d'une cité des Vadicasses brûlée par Caracalla en 211. Sous les Mérovingiens, Vassy était une villa royale souvent visitée par les rois de la première race. Ce n'est qu'au viii^e siècle que son existence est consacrée historiquement par

la charte de fondation de l'abbaye de Montierend. En 1308, Vassy envoya des députés aux états généraux et, en 1506, de nouveaux privilèges et franchises lui furent octroyés par l'autorité royale. En 1544, la ville eut à soutenir un siège contre les impériaux; enfin, en 1562, elle fut ensanglantée par l'épisode des guerres de religion si connu sous le nom de massacre de Vassy, et dont nous allons rendre compte avec quelque détail. Le duc François de Guise venait de visiter sa mère, la douairière Antoinette de Bourbon, dans sa résidence de Joinville, et se rendait à Paris. Il prit sa route par Vassy, dans le diocèse de Châlons, dont l'évêque avait essayé inutilement d'expulser le ministre huguenot nouvellement installé dans la première de ces deux villes. Guise, entouré d'une nombreuse escorte militaire, entra à Vassy un dimanche, à l'heure du préche. Il avait formé le projet d'interdire aux protestants le droit de se réunir pour prier et de former le préche d'autorité, et cela au mépris de l'édit de janvier. Aussi, dès qu'il fut arrivé, il envoya quelques-uns de ses gens sonner le ministre et les notables protestants de venir le trouver. Les envoyés du duc pénétrèrent dans la vaste grange qui servait de temple et remplirent leur message avec la brutalité grossière qui distingue la valetaille des grands et les soudards avinés. Les réformés, ainsi assaillis à l'improviste, essayèrent de se barricader et de repousser la force par la force. Mais alors les arquebusiers du duc, au nombre de 300 ou 400, armés jusqu'aux dents, arrivèrent sur le théâtre du tumulte, qui devint bientôt sanglant. Au bruit de cette lutte inégale, le duc accourut « pour réparer le désordre », prétendit-il dans la suite pour sa justification; mais, en réalité, sa présence ne fit que l'accroître. Un de ses officiers ayant été atteint de quelques pierres, et lui-même ayant reçu une blessure à la tête, la rage de ses gens ne connut plus de limites. Ils envahirent la grange et massacrèrent tout ce qui leur tomba sous la main, poursuivant dans la rue et jusque sur le toit les malheureux protestants. Le carnage dura une heure entière. Soixante personnes, tant hommes que femmes, restèrent mortes sur la place, et plus de deux cents furent grièvement blessées. Non content de cet exploit, Guise emmena prisonnier le ministre tout saignant, ainsi que le prévôt de la ville, coupable d'avoir toléré l'exercice de l'édit de janvier.

A la nouvelle de ce sauvage attentat, un cri d'horreur et de colère courut d'un bout de la France à l'autre parmi les protestants, tandis que les prédicateurs catholiques glorifiaient le massacre du haut de leurs chaires. Guise avait, suivant eux, suivi l'exemple de Moïse, « qui commanda de tuer sans exception tous ceux qui avaient adoré le veau d'or », et de Jésus, qui fit mourir par le même zèle deux rois, cent douze princes et « manger aux chiens la reine Jézabel ».

Théodore de Bèze et un autre député protestant se rendirent à la cour, qui se trouvait alors à Montceaux, en Brie, afin de demander justice contre les violateurs de l'édit de janvier. Mais ce fut peine inutile; Guise fut soutenu par le roi de Navarre lui-même, auquel il avait cependant voulu couper la gorge naguère, et le prince parla fort durement à de Bèze, qui lui fit cette fière réponse : « Il est vrai, sire, que c'est à l'Eglise de Dieu d'endurer les coups et non d'en donner; mais souvenez-vous que c'est une enclume qui a déjà usé beaucoup de marteaux. »

En 1591, Vassy, dont la majeure partie de la population était demeurée fidèle à la religion réformée, fut mis au pillage par les ligueurs de Chaumont. L'édit de Nantes, à la fin du xvi^e siècle, en recommançant la persécution, chassa de Vassy les protestants qui y avaient de nouveau formé une église; la dispersion qui s'ensuivit entraîna la ruine de la ville, qui ne s'est plus relevée depuis cette époque.

VASTANGUE s. f. (va-stang-he). Ichthyol. Nom vulgaire d'une raie, appelée aussi PASTENAGUE.

VASTE adj. (va-ste — lat. *vastus*, désert, ravage, mot qui appartient à la même famille que l'anglo-saxon *westen*, désert, *weste*, *west*, désert, ravage, ancien allemand *wosti*, scandinave *vast*, *væst*, mer. La racine de tous ces mots paraît se trouver dans le sanscrit *vas* ou *vast*, tuer, d'où *vasra*, la mort, *vasu*, sec, stérile, et aussi *vasuka*, *vasira*, sel, sel marin; car au sel s'attachait la notion de stérilité). Très-étendu : *Une VASTE plaine*. *La VASTE mer*. *Un VASTE horizon*.

Dans ces vastes hauteurs, où mon œil s'est porté,
Je n'ai rien découvert que doute et vanité.

LAMARTINE.

— Qui s'étend au loin :

Craignez les bois et leur vaste silence.

LA FONTAINE.

— Fig. Qui a de grandes proportions, qui a une action très-étendue, qui embrasse beaucoup de choses diverses : *De vastes conceptions*. *Un VASTE projet*. *Une VASTE étude*. *Pour peu que le sujet soit VASTE et compliqué, il est bien rare qu'on puisse l'embrasser d'un coup d'œil*. (Buff.) *Le bonheur social est plus difficile qu'autrefois, par ce que, aujourd'hui, les désirs sont plus VASTES*. (A. Karr.)

Quittez le long espoir et les vastes pensées.

LA FONTAINE.

|| Grand par la puissance, par la nature : *Plus l'âme est VASTE, plus l'ennui est grand*. (Lamart.)

— Anat. *Muscle vaste* ou substantif. *Vaste*, Nom des deux muscles de la cuisse : *Le VASTE externe*. *Le VASTE interne*.

— Syn. *Vaste, ample, grand*, etc. V. AMPLE.

VASTEY (Pompée - Valentin, baron de), homme politique haïtien, nègre d'origine, mort après 1820. Il était, depuis 1806, secrétaire principal du ministère des finances et de l'intérieur, lorsque Christophe se fit proclamer roi sous le nom de Henri I^{er}. Il se rangea aussitôt parmi les partisans du nouveau souverain, fut nommé secrétaire de la commission législative, puis, en 1813, secrétaire du roi et gouverneur du prince royal, et obtint, en outre, le titre de baron. Depuis cette époque jusqu'à la mort de Christophe, il ne cessa de défendre ce dernier dans plusieurs brochures, où il faisait preuve d'une instruction bien rare à cette époque chez un homme de couleur. Nous citerons, entre autres, *le Cri de la patrie* (1815); *le Cri de la conscience* (1816), pamphlet dirigé, comme le précédent, contre le général Pétion; *Réflexions politiques sur quelques ouvrages et journaux français concernant Haïti* (1817); *Essai sur les causes de la révolution et des guerres civiles d'Haïti* (1819). Vastey, qui avait été créé maréchal de camp en 1819, puis chancelier, disparut de la scène politique à la mort de Christophe.

VASTHI, épouse ou, plus vraisemblablement, favorite du roi de Perse Assuérus (probablement Xerxès). L'historien Joseph l'appelle Oushté. On sait qu'elle refusa de se montrer aux convives dans un festin que le roi donnait aux grands de la cour, et qu'elle fut immédiatement répudiée (*Esther*, i, 10). Cet acte de désobéissance s'explique fort bien par les coutumes sévères de l'Orient, qui défendaient à la femme de s'exposer aux regards des hommes. Aussi l'historien Joseph excuse-t-il Vasthi de sa conduite et donne-t-il à entendre qu'Assuérus n'agit ainsi que poussé par l'ivresse. Chez les nations même les plus barbares de l'Orient, les femmes ne devaient jamais se montrer à visage découvert, et Justin dit formellement qu'il était interdit aux femmes parthes d'assister aux festins des hommes.

VASTINENSIS PAGUS, nom latin du GATINAIS.

VASTITÉ s. f. (va-sti-té — lat. *vastitas*; de *vastus*, vaste). Grande étendue : *Il n'est dme si revêchée qui ne se sente touchée de quelque révérence, en considérant cette VASTITÉ sombre de nos églises*. (Montaigne.) || Vieux mot.

VASTO, l'*Astionum* ou *Gastum Amonium* des anciens, ville du royaume d'Italie, province de l'Abruzzi Citerieure, chef-lieu de district et de mandement, à 71 kilom. S.-E. de Chieti, près de l'Adriatique; 13,000 hab. Fabrique de vases de terre; sources minérales; pêche abondante. Cette ville, ceinte de murs, percée de quatre portes, renferme un palais d'une belle architecture et deux maisons de charité; elle est souvent dévolée par des tremblements de terre.

VASTRÉ s. m. (va-stré). Ichthyol. Genre de clupées, qui habitent les eaux douces.

VASTRÉS s. m. (va-strèss). Ichthyol. Genre de poissons malacoptérygiens, de la famille des clupeoides, comprenant quatre espèces, qui vivent dans l'Amazonie et ses affluents : *Les caractères généraux des VASTRÉS prouvent leurs affinités avec les amies*. (E. Baudement.)

VAS-TU-VIENS-TU s. m. Pêche effectuée au moyen d'un filet tendu dans un courant, et qu'on manœuvre à l'aide d'une poulie de renvoi fixée sur la rive.

VAST-VIMEUX (Charles-Louis, baron), général et homme politique français, né à La Rochelle en 1787, mort en 1859. Entré à seize ans au service, il fit les campagnes d'Austerlitz, d'Espagne et de Russie et assista à la bataille de la Moskowa. Il avait à cette époque le grade de capitaine, et ce ne fut qu'en 1823, pendant la guerre d'Espagne, qu'il fut promu chef d'escadron. Sous la monarchie de Juillet, il franchit successivement les grades supérieurs, devint général de brigade en 1846 et regut, à la même époque, le commandement de la subdivision du département des Côtes-du-Nord. Mis à la retraite en 1848, par le gouvernement provisoire, il fut élu, l'année suivante, représentant de la Charente-Inférieure à l'Assemblée législative et, après l'établissement de l'Empire, conserva le même mandat au sein du Corps législatif, dont jusqu'à sa mort il fut l'un des questeurs.

VAST-VIMEUX (Charles-Antoine-Honoré-Alfred, baron), homme politique français, fils du précédent, né en 1826. Il entra dans la cavalerie, devint capitaine au 13^e chasseurs, puis officier d'ordonnance du prince Napoléon. Après la mort de son père, M. Vast-Vimeux fut élu à sa place, avec l'appui de l'administration, député au Corps législatif par les électeurs de la première circonscription de la Charente-Inférieure, qui le renommèrent successivement en 1863 et en 1869. Jusqu'à la fin de l'Empire, il vota

silencieusement toutes les mesures proposées par le gouvernement. Rendu à la vie privée après la révolution du 4 septembre 1870, il fut nommé, le 8 février 1871, député de la Charente-Inférieure à l'Assemblée nationale, où il a fait partie du petit groupe des bonapartistes et a constamment voté avec les réactionnaires. Le 30 janvier 1876, il a été élu sénateur dans ce même département, où il fait, en outre, partie du conseil général.

VASULITE s. m. (va-zu-li-te). Moll. Syn. de BELLÉROPHÈ.

VAT s. m. (vatt). Métrol. Nom donné à l'hectolitre dans les Pays-Bas.

VATABLE ou **WATERLED** (François), savant hébraïsant, né à Gamache, en Picardie, mort à Paris en 1547. Nommé par François I^{er}, vers 1530, professeur d'hébreu au Collège royal, il fut plus tard abbé de Bellocane. On le considère comme le premier savant qui ait donné l'impulsion à l'étude de l'hébreu en France. Ses *Notes* sur l'Ancien Testament, recueillies par ses écoliers et imprimées par Robert Estienne (1545), dans son édition de la Bible par Léon de Juda, furent condamnées par la Faculté de théologie de Paris; mais on a prétendu qu'elles n'étaient pas de lui et qu'elles lui avaient été attribuées par les réformés. La Bible connue sous le nom de *Bible de Vatable* contient le texte hébreu, la *Vulgate* et la version de Léon de Juda. Vatable avait aussi traduit en latin les *Parna naturalia* d'Aristote, dans l'édition de Nicolas Duval.

VATACE (Jean III Ducas, dit *Batatzetés* ou), empereur grec de Nicée, né à Didymoteo (Thrace), en 1193, mort en 1255. Issu de l'antique famille des Ducas qui, au x^e siècle, avait régné à Constantinople, il fit de bonne heure preuve d'une activité et d'un courage infatigables, ainsi que d'une haine sans bornes contre les Latins et contre les infidèles. Il aida efficacement Théodore I^{er} Lascaris dans ses luttes contre les ennemis de l'empire grec, et ce prince, ne voyant personne qui fût plus capable que lui de relever cet empire, le prit pour gendre et, à sa mort (1222), le désigna pour son successeur, bien qu'il laissât un fils en bas âge et deux frères, Alexis et Isaac. Ceux-ci résolurent de disputer à Vatace la succession de Théodore et allèrent à Constantinople réclamer l'aide de Robert de Courtenay. Ce prince, qui n'attendait qu'une occasion de reprendre la guerre contre les Grecs, s'empressa de faire voile pour Lampsaque à la tête d'une flotte nombreuse, grossie encore des contingents envoyés par le pape; mais il fut complètement battu à Pœmanium, et Alexis et Isaac, ayant été faits prisonniers, eurent les yeux crevés. La soumission des îles grecques de la côte d'Asie et la conquête de la Thrace furent les résultats de cette victoire. Vatace marcha alors contre Constantinople, dont il se fit rendre maître si elle n'avait été secourue par Théodore Comnène, empereur de Thessalonique (1225). N'ayant pas, en Europe, assez de troupes à opposer à ses adversaires, Vatace fut obligé d'abandonner ses conquêtes et de repasser en Asie; mais Robert de Courtenay ne signa pas moins avec lui un traité par lequel il lui abandonnait toutes les villes au sud de Lampsaque. Pendant sept ans la paix régna entre Constantinople et Nicée et, dans cet intervalle, Vatace s'occupa d'assurer la prospérité de ses sujets en encourageant l'agriculture et le commerce; il chercha aussi à accroître son pouvoir en faisant alliance avec différents princes orientaux, et, pour ne pas laisser affaiblir la discipline, il aguerri ses soldats par des expéditions continuelles sur les territoires voisins. Il venait de les conduire devant Rhodes (1233) et faisait le siège de cette île, lorsque les Latins envahirent les côtes de l'Asie Mineure et attaquèrent Lampsaque, qui tomba en leur pouvoir.

La fortune des armes lui fut défavorable pendant quelque temps; obligé à deux reprises (1236 et 1239) de lever le siège de Constantinople, il fut assiégé dans Tzurulum par les Grecs et par Azan, roi des Bulgares; mais bientôt les Bulgares se rangèrent de son côté et il trouva un puissant auxiliaire dans l'empereur d'Allemagne, qui arrêta les secours envoyés d'Occident à Baudouin II, empereur de Constantinople. Celui-ci se rendit alors en Europe pour implorer des secours et réussit à détacher l'empereur d'Allemagne de la cause de Vatace, puis à attirer sur ce dernier les attaques des Hongrois, des Tartares Comans et de ses anciens alliés les Bulgares. Forcé encore une fois d'abandonner ses conquêtes en Europe, Vatace se jeta sur l'Asie (1240), enleva aux Français les villes qui leur restaient encore et alla les déposer tout à fait, lorsqu'il fut complètement battu par la flotte ennemie. Il signa alors une trêve de deux ans, mais il n'attendit pas qu'elle fût expirée pour reprendre les armes. Dès la même année, il s'empara par trahison de Jean Comnène, empereur de Thessalonique, et pendant deux ans ravagea la Macédoine. En 1246, il repassa en Europe, prit Thessalonique, envahit la Bulgarie et reconquit la ville de Tzurulum (1247). Ce fut à cette époque qu'il proposa au pape la réunion des deux Églises romaine et grecque; mais les conférences qu'il eut pendant plusieurs années à ce sujet, avec les légats du pontife, n'aboutirent à aucun résultat. Il ve-

naît de déclarer la guerre à Michel Comnène, prince de Bérée, lorsqu'il fut atteint d'une épilepsie qui l'emporta en peu de jours. Vatace fut, sans contredit, le souverain le plus remarquable qui ait occupé le trône de Nicée. Prince courageux, actif et éclairé, s'il souffrait de ces qualités par la cruauté et la perfidie, qui n'étaient que trop habituelles aux princes orientaux, il eut du moins la gloire d'avoir préparé la restauration de l'empire grec. Son fils, Théodore II Lascaris, lui succéda.

VATAIRÉE s. f. (va-tè-ré). Bot. Genre d'arbres, de la famille des légumineuses, tribu des dalbergiées, dont l'espèce type croît à la Guyane.

VATAN, bourg de France (Indre), ch.-l. de cant., arrond. et à 20 kilom. N.-O. d'Issoudun, dans une belle plaine; pop. aggl., 2,092 hab. — pop. tot., 2,930 hab. Industrie chevaline; commerce de laine. L'origine de ce bourg remonte au v^e siècle; ce fut au moyen âge une place forte, qui soutint un siège en 1612. On y voit encore quelques restes de murailles et une vieille tour, dont on fait remonter la construction au vi^e siècle. L'église paroissiale, dédiée à saint Laurian, rebâtie en 1005, malgré de graves et nombreuses dévastations, a conservé quelques beaux vitraux antiques, des peintures et de riches boiseries. On remarque encore à Vatan la Perrière, grand bâtiment en pierre à pignon de bois, dont on attribue la construction aux templiers.

VATÉ s. m. (va-té). Liqueur chaude que vendaient autrefois les limonadiers.

VATEL, célèbre maître d'hôtel du grand Condé, mort par suicide en 1671. Le vainqueur de Rocroi offrit à Louis XIV, dans sa magnifique résidence de Chantilly, un souper splendide que Vatel fut chargé d'organiser. Nous laissons ici la plume à Mme de Sévigné, dont le récit est un chef-d'œuvre de mouvement et de naturel : « Le roi arriva jeudi au soir; la promenade, la collation dans un lieu tapissé de jonquilles, tout cela fut à souhait. On soupa; il y eut quelques tables où le rôti manqua; à cause de plusieurs dîners auxquels on ne s'était point attendu. Cela saisit Vatel; il dit plusieurs fois : « Je suis perdu d'honneur; voici un affront que je ne supporterai pas. » Il dit à Gourville : « La tête me tourne; il y a douze nuits que je n'ai pas dormi; aidez-moi à donner des ordres. » Gourville le soulagea en ce qu'il put. Le rôti qui avait manqué, non pas à la table du roi, mais à la vingt-cinquième, lui revenait toujours à l'esprit. Gourville le dit à M. le Prince. M. le Prince alla jusque dans la chambre de Vatel et lui dit : « Vatel, tout va bien; rien n'était plus beau que le souper du roi. » Il répondit : « Monseigneur, votre bonté m'achève; je sais que le rôti a manqué à deux tables. — Point du tout, dit M. le Prince, ne vous fâchez point, tout va bien. Minuit vient : le feu d'artifice ne réussit point; il fut couvert d'un nuage; il coûtait 16,000 fr. A quatre heures du matin, Vatel s'en va partout; il trouve tout endormi. Il rencontre un petit pourvoyeur qui lui apportait seulement deux charges de marée; il lui demande : « Est-ce là tout? — Oui, monseigneur. » Il ne savait pas que Vatel avait envoyé à tous les ports de mer. Vatel attend quelque temps; les autres pourvoyeurs ne viennent point. Sa tête s'échauffait; il crut qu'il n'y aurait point d'autre marée, il trouva Gourville; il lui dit : « Monsieur, je ne survivrai point à cet affront-ci. » Gourville se moqua de lui. Vatel monta à sa chambre, met son épée contre la porte et se la passa au travers du corps; mais ce ne fut qu'un troisième coup (car il s'en donna deux qui n'étaient pas mortels) qu'il tomba mort. La marée cependant arrive de tous côtés; on cherche Vatel pour la distribuer; on va à sa chambre, on heurte, on enfonce la porte, on le trouve noyé dans son sang. On court à M. le Prince, qui fut au désespoir. M. le duc pleura : c'était sur Vatel que tournait tout son voyage de Bourgogne. M. le Prince le dit au roi fort tristement. On dit que c'était à force d'avoir de l'honneur à sa manière. On le loua fort; on loua et blâma son courage. »

Un maître d'hôtel célèbre, un cuisinier mourant pour ainsi dire sur la brèche par point d'honneur, devait trouver une place dans les fastes de la gastronomie. Berchoux n'a point oublié Vatel dans son poème. Nous ne citerons pas ses vers, qui n'offrent qu'une répétition affaiblie du récit de Mme de Sévigné, et qui se terminent par ce conseil aux maîtres de cet art si cher aux Apicius de tous les temps :

O vous qui, par état, présidez aux repas, Donnez-lui des regrets, mais ne l'imitiez pas.

« Nous pourrions citer les noms de plusieurs valets de limiers qui, désespérés d'avoir fait buisson creux, se sont brûlé la cervelle pour échapper aux quolibets de leurs camarades. Ainsi *Vatel se perça de son épée* parce que le poisson n'arrivait pas. Comme la politique, la broche et le chenil ont eu leurs Catons et leurs Décius. »

ELZÉAR BLAZE. « Baleine (célèbre restaurateur) descendait, puis il remontait; c'était pitié de le voir... En vain nous cherchions à le rassu-

rer, en lui disant qu'un dîner sans huitres n'en était pas moins un excellent dîner. Rien ne pouvait lui faire entendre raison. Nous avions vraiment peur qu'il ne se portât à quelque extrémité, et ne renouvelât la scène de l'infortuné *Vatel*. Enfin, un garçon vint annoncer la fameuse *bourriche*!... »

BRAZIER.

« Quand vint le jour de la fête, les entrepreneurs du festin officiel ne trouvèrent plus une seule pièce de gibier à mettre à la broche. Le poil et la plume, tout était vendu. Le *Vatel* de la sous-préfecture ne se perça point de son épée, mais il s'en prit à ses cheveux et s'en arracha deux ou trois poignées. Le brave homme était déshonoré. »

AMÉDÉE ACHARD.

VA-TE-LAVER s. m. Pop. Coup sur la face, qui fait saigner le nez : *Il a reçu un VA-TE-LAVER bien appliqué.*

VATELLE s. m. (va-tè-le). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la tribu des hydroporides, dont l'espèce type habite la Guyane.

VATEMAR s. m. (va-te-mar). Ornith. Nom vulgaire de la bergeronnette.

Va-t'en voir s'ils viennent, Jean! paroles de Lamotte-Houdart. Cette chanson, la seule, dit-on, qu'ait composée Lamotte-Houdart, et publiée vers 1750, reçut d'abord la qualification de vaudeville-critique des *Harretes*; mais elle est plus connue du public par son refrain, qui est devenu le titre populaire de la composition. Les traits satiriques qui pullulent dans cette œuvre ne renferment aucune personnalité; le mariage, la médecine, la chicane, la coquetterie, la prétrise même y sont traités tour à tour; mais la plaisanterie égratigne à fleur de peau et n'atteint personne en particulier. Aussi, put-on dire du poète ce qu'on a dit de Désaugiers, « qu'il n'eut pas d'ennemis. » L'air sur lequel Lamotte adapta ses paroles est un vieux vaudeville du théâtre de la foire, et c'est grâce au refrain de la chanson qu'il s'est transmis jusqu'à nous.

Allegro.

1^{er} COUPLET. On dit qu'il ar-rive i-

ci U - ne com - pa - gni-

e, Meil-leu - re que cel - le-

ci, Et bien mieux chol - si -

c. Va - t'en voir s'ils vien-nent,

Jean! Va-t'en voir s'ils vien - nent!

DEUXIÈME COUPLET.

Un abbé qui n'aime rien
Que le séminaire,
Qui donne aux pauvres son bien
Et dit son bréviaire.
Va-t'en voir, etc.

TROISIÈME COUPLET.

Un magistrat curieux
De jurisprudence,
Et qui, devant deux beaux yeux,
Tient bien la balance.
Va-t'en voir, etc.

QUATRIÈME COUPLET.

Une fille de quinze ans,
D'Agnes la pareille,
Qui pense que les enfants
Se font par l'oreille.
Va-t'en voir, etc.

CINQUIÈME COUPLET.

Une femme et son époux,
Couple bien fidèle;
Elle le préfère à tous,
Et lui n'aime qu'elle.
Va-t'en voir, etc.

SIXIÈME COUPLET.

Un chanoine dégoûté
Du bon jus d'octobre;
Un auteur sans vanité,
Un musicien sobre.
Va-t'en voir, etc.

SEPTIÈME COUPLET.

Un Breton qui ne boit point,
Un Gascon tout bête,
Un Normand franc de tout point,
Un Picard sans tête.
Va-t'en voir, etc.

HUITIÈME COUPLET.

Une femme que le temps
A presque flétrie,
Qui voit des apps naissants
Sans aucune envie.
Va-t'en voir, etc.

NEUVIÈME COUPLET.

Une belle qui, cherchant
Compagne fidèle,
La choisit en la sachant
Plus aimable qu'elle.
Va-t'en voir, etc.

DIXIÈME COUPLET.

Un savant prédicateur,
Comme Bourdaloue,
Qui veut toucher le pêcheur
Et craint qu'on le loue.
Va-t'en voir, etc.

ONZIÈME COUPLET.

Une nonne de Longchamps,
Belle comme Astrée,
Qui brûle, en courant les champs,
D'être reclotée.
Va-t'en voir, etc.

DOUZIÈME COUPLET.

Un médecin sans grands mots,
D'un savoir extrême,
Qui n'ordonne point les eaux,
Et guérit lui-même.
Va-t'en voir, etc.

TRIZIÈME COUPLET.

Et, pour bénédiction,
Nous aurons un moine
Fort dans la tentation
Comme saint Antoine.
Va-t'en voir s'ils viennent, Jean,
Va-t'en voir s'ils viennent.

VATER (Chrétien), médecin allemand, né à Interbock en 1651, mort à Wittenberg en 1732. Il professa dans cette dernière ville et il a laissé : *De morbis classiariorum et navigantium* (Wittenberg, 1715, in-4°); *Semiotica medica* (Frankfort, 1721, in-4°); *Institutiones medicæ* (Wittenberg, 1722, in-4°); *Physica experimentalis systematica* (1734, in-4°).

VATER (Abraham), médecin et anatomiste allemand, fils du précédent, né à Wittenberg en 1684, mort en 1751. Reçu docteur à Wittenberg, il entreprit un voyage scientifique en Allemagne, en Hollande et en Angleterre. A son retour, en 1717, il fut nommé professeur de médecine à Wittenberg, passa deux ans après à la chaire d'anatomie, puis obtint, en 1737, celle de pathologie et, en 1746, celle de thérapeutique. Parmi ses nombreux écrits, nous citerons les suivants : *De succi nervi secretionis mechanica* (Wittenberg, 1711, in-4°); *De methodo nova transplantandi variolas per institutionem* (1710, in-4°); *Catalogus plantarum imprimis exoticarum horti Academici Vitebergensis* (1721, in-4°); *De chirurgiæ antiquitate ac dignitate et collegiorum chirurgicorum utilitate* (1728, in-4°); *De utilitate observationis in medicina* (1728, in-4°), etc.

VATER (Jean-Séverin), philologue allemand, né à Altenbourg en 1771, mort en 1826. Il étudia d'abord la philosophie et la théologie à Iéna, puis se rendit, en 1792, à Halle, où il prit ses grades en 1795. Nommé, l'année suivante, professeur extraordinaire de théologie à l'université d'Iéna, il s'y adonna à l'étude comparée des principales langues anciennes et modernes. En 1800, il devint professeur de théologie et de littérature orientale à Halle, et, sans renoncer à ses recherches linguistiques, s'occupa de l'examen critique de l'histoire ecclésiastique et des premiers livres de l'Ancien Testament. A la mort d'Adelung (1806), qui n'avait encore donné que le premier volume de son *Mithridate*, ce fut Vater que l'on choisit pour continuer ce grand ouvrage de linguistique, dont les trois derniers volumes furent publiés à Berlin de 1808 à 1817. Dans l'inter valle, Vater était devenu professeur de théologie à Königsberg et bibliothécaire à l'université de cette ville. Il y continua ses travaux avec un zèle infatigable jusqu'en 1820, époque à laquelle il alla reprendre ses cours à Halle, où il professa jusqu'à sa mort. Parmi ses nombreux ouvrages, nous citerons : *Animadversiones et lectiones ad Aristotelis libros tres rhetoricorum* (Leipzig, 1794); *Coup d'œil sur ce qui a été fait le plus récemment en Allemagne pour la philosophie des langues* (Gotha, 1799); *Essai d'une grammaire générale* (Halle, 1801); *Manuel de grammaire hébraïque, syriaque, chaldéenne et arabe* (Leipzig, 1802); *Tableaux synchroniques de l'histoire ecclésiastique depuis l'origine du christianisme jusqu'aux temps modernes* (Halle, 1803); *Manuel de grammaire générale* (1806); *Archives générales d'ethnographie* (1803); *Grammaire polonaise* (1807); *Grammaire russe* (1808); *Linguarum totius orbis index alphabeticus* (Berlin, 1815); *Analecetes de la connaissance des langues* (Leipzig, 1820-1821, 2 parties); *Langue des anciens habitants de la Prusse* (Brunswick, 1821); *Tableaux comparatifs des langues primitives de l'Europe et de celles du sud-ouest de l'Asie, avec des grammaires albanaise, géorgienne ou grousienne et galloise* (Halle, 1822); *Histoire universelle et chronologique de l'Église chrétienne depuis le commencement de la Réformation* (Brunswick, 1823), etc.

VATÉRIE s. m. (va-té-ri). Bot. Genre d'arbres, de la famille des diptérocarpées, comprenant six espèces, qui croissent dans l'Inde.

— **Encycl.** Les *vatéries* sont des arbres à fleurs paniculées, à cinq pétales, à étamines nombreuses. Ils croissent dans l'Inde. L'espèce la plus remarquable est celle qui porte spécialement le nom de *vatérie de l'Inde*. C'est un arbre à écorce résineuse, à feuilles alternes, grandes, épaisses; le fruit est une capsule uniloculaire, trivalve, renfermant trois graines. On le trouve surtout au Malabar. Son bois rouge est employé pour les constructions. Sa résine sert, dans le pays, à divers usages; ainsi, on l'emploie en guise d'encens; on l'administre aussi à l'intérieur comme astringente, après l'avoir fait fondre dans l'huile de sésame. D'après quelques auteurs, elle remplacerait le copal pour les vernis; mais ce fait ne paraît pas bien prouvé.

VATHY, ville de la Grèce moderne, dans la nomarchie des îles Ioniennes, chef-lieu de l'île de Theaki (l'ancienne Ithaque), sur la côte orientale, où elle a un petit port de commerce; 3.000 hab. Vathy s'élève dans une anfractuosité du golfe de son nom, à l'extrémité d'une petite plaine couverte de vignes et d'oliviers, point le plus fertile et le mieux cultivé de l'île. La ville ceint d'une ligne de maisons blanches le cirque dessiné par la côte; elle est la résidence d'un protopapa grec et fait un petit commerce d'exportation.

VATHY, ville de la Turquie d'Asie, dans le pachalik des îles, sur la côte septentrionale de l'île de Samos, dont elle est le chef-lieu, avec un bon port de commerce; 2.900 hab. Vathy se compose de deux parties, la ville haute et la ville basse; cette dernière s'étend autour du port et présente seule quelque animation. Exportation de vin muscat; élevage de bétail.

VATICAN s. m. (va-ti-kan — mont et palais de Rome). Gouvernement pontifical : *Le VATICAN adhère à ce projet de réforme.*

— **Fig.** *Foudres du Vatican*, Moyens répressifs dans l'ordre spirituel, employés par l'autorité pontificale, comme bulles d'excommunication, interdits, etc. : *LES FOUDES DU VATICAN se sont éteintes dans les mains de ceux qui frappèrent les peuples et les rois.* (Boiste.)

Vaticano (LE), palais des papes, à Rome.

— **HISTOIRE ET DESCRIPTION.** Il paraît que, dès l'antiquité, le quartier du Vatican attirait les amateurs de miracles. Si nous en croyons Aulu-Gelle et Varron, le nom même de Vatican (*Vaticanus*) serait dérivé de *vaticinia*, oracles, et aurait été donné à ce quartier à cause des devins qui s'y étaient installés et qui y donnaient des consultations aux Romains. A cette époque, la colline et la vallée du Vatican étaient situées hors de l'enceinte de Rome. Caligula et Néron convertirent en jardins une partie du Vatican; le second de ces empereurs y fit construire un cirque destiné à son propre usage. « Il fit enclore dans la vallée du Vatican un terrain où il conduisait des chevaux », dit Tacite. Des spectateurs choisis furent seuls admis d'abord, mais bientôt le peuple romain fut invité. La foule exaltait Néron; car cette foule, avide de plaisir, aimait à retrouver ses goûts dans ses princes. Cet avilissement public, loin de le dégoûter, comme on s'y attendait, l'excitait. Croyant atténuer son déshonneur en déshonorant les autres, il fit monter sur la scène les descendants des familles nobles que l'indigence réduisait à se vendre. Il força même par de grands présents les chevaliers d'une haute distinction à s'engager pour les combats de l'arène. « Néron ensanguinait ce même quartier par des jeux plus sinistres. Après l'incendie de Rome, qu'il avait ordonné, il attribua ce crime aux chrétiens et leur fit infliger les supplices les plus atroces, en présence des citoyens dont les maisons avaient été brûlées et qui étaient venus chercher un refuge sur la rive droite du Tibre, dans les jardins de l'ignoble César. « On insultait, dit encore Tacite, les chrétiens qui allaient mourir et l'on s'en amusait; on les couvrait de peaux de bêtes pour les faire déchirer par les chiens; on les attachait sur des croix; quelquefois même on les allumait comme des torches pour servir, quand le jour tombait, à éclairer la nuit. Néron avait prêté ses jardins à ce spectacle, et, en même temps, il donnait des jeux dans le cirque, se mêlant parmi le peuple en habit de cocher et conduisant des chars. » Le quartier du Vatican était très-insalubre; Héliogabale y fit exécuter d'importants travaux d'assainissement.

Quelques auteurs croient que Constantin le Grand, après avoir érigé, sur la rive droite du Tibre, la basilique qui y subsista jusqu'au xve siècle, fit construire à côté un vaste palais pour l'habitation des souverains pontifes; d'autres attribuent cette construction à saint Libère, et quelques-uns au pape saint Symmaque, vers l'an 498. Ce qui est certain, c'est qu'à l'époque où Charlemagne vint à Rome se faire couronner par Léon III il habita un palais bâti en cet endroit. On sait, d'autre part, que, ce palais étant tombé en ruine, Célestin III et Innocent III le firent restaurer vers la fin du xii^e siècle. A cette époque,

d'ailleurs, la résidence ordinaire des papes était le Latran.

Ce ne fut qu'après le retour d'Avignon (1377) que le Vatican devint le palais favori des pontifes. Le premier conclave y fut tenu après la mort de Grégoire XI. Jean XXIII (1410-1417) fit communiquer le palais avec la forteresse de Saint-Ange au moyen d'une galerie couverte. Nicolas V entreprit de faire du palais du Vatican une sorte de caravansérail de la chrétienté. « Il projeta, dit Vasari (*Vita di Antonio Bernardo Rossellini*), d'édifier un palais qui surpassât en magnificence, en grandeur et en commodité tous ceux du monde chrétien et qui servît d'habitation non-seulement au souverain pontife et aux cardinaux, mais encore à toutes les personnes attachées par un emploi quelconque à la cour pontificale...; il se proposait, en outre, d'y faire construire des appartements particuliers pour les souverains et les princes qui viendraient à Rome, une salle d'apparat pour le couronnement des papes, une autre pour la réunion des conclaves, des chapelles, des bibliothèques, des terrasses, des fontaines... » L'historien ajoute : « Cet édifice, auquel je ne sais s'il faut donner le nom de palais, de château ou de cité, eût été certainement la plus grande merveille du monde. Quelle haute idée n'eût-on pas conçue de la sainte Eglise romaine, en voyant son chef, le souverain pontife, entouré de tous les ministres de Dieu habitant la ville de Rome et réunis ici comme dans le plus saint monastère ! » La mort de Nicolas V (1447) empêcha l'exécution de ce projet grandiose, pour lequel Bernardo Rossellini, de Florence, avait été chargé de dresser des plans. Le Vatican reçut toutefois, sous le règne de ce pape, des embellissements et des agrandissements très-notables. Sixte IV, qui monta sur le trône en 1471, ne se montra pas moins zélé que Nicolas pour accroître la splendeur de la résidence pontificale; il fit construire la chapelle Sixtine et la grande bibliothèque par l'architecte florentin Baccio Pintelli. En 1490, Innocent VIII chargea Antonio del Pollaiuolo d'édifier la villa du Belvédère à quelque distance du palais. Quelques années après, Alexandre VI fit l'appartement Borgia. Jules II, à peine monté sur le trône (1503), conçut l'idée de rattacher les bâtiments du Belvédère à ceux du Vatican; Bramante, qu'il chargea de l'exécution de ce projet, y déploya beaucoup de goût et de science (v. la biographie de BRAMANTE). Le même architecte commença les Loges qui entourent la cour de Saint-Damase. Après sa mort (1514), elles furent continuées sous la direction de Raphaël et décorées par ce grand artiste et par ses élèves avec une rare magnificence. Ce fut sous Jules II et sous Léon X que le divin Sanzio exécuta ses immortelles peintures des Chambres du Vatican. Paul III fit construire par Antonio da San-Gallo la chapelle Pauline et, entre cette chapelle et la Sixtine, une grande salle qu'on appelle la salle Royale. Pie IV, Grégoire XIII et Sixte-Quint contribuèrent aux agrandissements du Vatican; l'aile septentrionale et l'aile orientale des Loges furent construites sous ces deux derniers papes par Cristoforo Roncalli et Domenico Fontana. Sixte-Quint fit bâtir, en outre, la galerie transversale où est la bibliothèque. Sous Urbain VIII, le Bernin construisit l'escalier royal. Clément XIV et Pie VI firent de nouvelles constructions pour établir le musée qui a reçu, d'après eux, le nom de musée Pio-Clémentin. Pie VII organisa le musée Chiaramonte et fit construire en 1817, par l'architecte allemand Raphaël Stern, une nouvelle galerie transversale (*Braccio Nuovo*), décorée de colonnes en granit et en marbres précieux, qui coûta 2.500.000 francs et fut inaugurée en 1822. Grégoire XVI créa le musée étrusque et le musée égyptien. Enfin, Pie IX a fait vitrer les Loges de Raphaël, fermer le quatrième côté de la cour de Saint-Damase et construire l'escalier qui y monte.

D'après ce qu'on vient de lire, on conçoit que le Vatican n'est pas un monument homogène; c'est la réunion de palais, de salles, de chapelles, de galeries appartenant à différentes époques, un amas de constructions diverses et disparates, un ensemble confus au milieu duquel sont encaissées de véritables bijoux architectoniques et des trésors de peinture et de sculpture. Bonanni (*Templi Vaticani historia*) prétend que le Vatican contient 13.000 chambres, en y comprenant les souterrains. On y compte 20 cours, 8 escaliers principaux et 200 escaliers de service. Vu extérieurement, ce vaste palais manque tout à fait de caractère monumental. Du côté par où on l'aborde, il est masqué par le colonnade de la place Saint-Pierre. En plan, il forme un carré long qui s'étend du sud au nord, à la droite de la colonnade et de la basilique de Saint-Pierre. Les deux grands côtés de ce carré sont formés par les galeries construites par Bramante pour réunir le vieux palais du Vatican à la villa du Belvédère; ce palais et cette villa, avec leurs agrandissements successifs, forment aux deux extrémités du carré des massifs très-irréguliers. Enfin, l'espace découvert compris entre les deux longues galeries du Bramante est divisé par les galeries transversales du Braccio Nuovo et de la bibliothèque en trois parties : la plus grande, qui est la plus rapprochée du Vatican, a gardé le titre de cour du Belvé-

dère; la partie centrale, entre le Braccio Nuovo et la bibliothèque, est peu étendue; la troisième est occupée par un jardin qu'on nomme le jardin della Pigna, à cause d'une énorme pomme de pin en bronze, placée devant une niche, et qui provient, dit-on, du Panthéon. Une porte ouverte sous la galerie de la bibliothèque conduit dans le grand jardin pontifical (*Giardino pontificio*) qui s'étend à l'ouest du palais, sur les pentes de la colline du Vatican et d'où l'on jouit d'une très-belle vue sur le dôme de Saint-Pierre. Dans ce jardin s'élève une ravissante villa, construite par Pizzo Ligorio pour Pie IV et que l'on nomme la villa Pia ou le casino du pape. Cette délicieuse construction, ornée de peintures du Baroque, de P. Zuccheri et de Santi di Tito, est aujourd'hui très-délabrée, malgré les restaurations dont elle a été l'objet sous Léon XII.

Le palais du Vatican a trois étages : le premier et le deuxième étage sont occupés dans presque toute leur étendue par les musées et les bibliothèques, sauf dans les bâtiments qui sont réservés au souverain pontife et qui s'élèvent du côté de la place Saint-Pierre, autour de la cour de Saint-Damase. L'escalier principal, nommé l'escalier Royal (*Scala regia*), se trouve au bout de la galerie de droite de la colonnade de Saint-Pierre, près de la statue équestre de Constantin le Grand; il a deux rampes et est bordé par des colonnes ioniques qui décrivent une perspective imposante. Ce bel escalier, où les hallebardiers du pape, en costume du moyen âge, montent la garde, conduit au premier étage, dans la salle Royale, qui sert de vestibule aux chapelles Pauline et Sixtine. On remarque dans cette salle des ornements exécutés par Pierino del Vaga et Daniel de Volterre et des fresques relatives à l'histoire de l'Eglise par Vasari, Orazio Sammachini, Taddeo et Federico Zuccheri, Francesco Salviati, Girolamo Siciolante.

Nous avons consacré à la chapelle Sixtine (v. ce mot) un article spécial, dans lequel nous avons parlé des peintures fameuses exécutées en ce lieu par Michel-Ange et d'autres grands maîtres; nous croyons devoir reproduire ici la description que Mme Louise Colet a faite de l'aspect que présente cette chapelle le jour où le souverain pontife y officia : « A gauche de la salle Regia s'ouvre la porte de la chapelle Sixtine; une portière de velours fripé retombe dessus; deux gardes se tiennent de chaque côté; dans l'intérieur sont rangés une vingtaine d'autres gardes, dont cinq gardes nobles, les massiers et les chambellans du pape. Tous ces hommes, à la mine ennuyée, sont revêtus d'uniformes ternis. La chapelle se déroule en une seule galerie sans division de nef et de colonnade. A droite, en entrant, sont les bancs destinés aux femmes; à gauche, ceux des hommes, et, au milieu de cette travée de gauche, se dresse une tribune en échafaudage pour les souverains étrangers ou les princes. La partie réservée au public est séparée de celle qui est réservée au clergé par de légers piliers carrés en marbre blanc, dont l'entablement supporte huit candélabres en bois doré. Au milieu s'ouvre une porte en chêne sculpté avec des fleurs de lis. La tribune des chœurs, placée à droite, du côté des femmes, est en bois doré, ainsi que le pupitre qui soutient la musique chantée par des érudits invisibles... Ces chanteurs sont-ils jeunes ou vieux? On l'ignore; mais aux notes aiguës et légères qui éclatent, tant dans les solos que dans les morceaux d'ensemble, on dirait des voix de vierges cloîtrées implorant l'Amour. Pas de tendresse, aucune inflexion molle, mais un désir inassouvi et désespéré... On sait à quelle mutilation les papes soumettaient ces interprètes de la musique sacrée. On n'en fait plus, assurent les autorités romaines; on en fait encore quelques-uns par contrebande, prétendent les frondeurs... » Ces lignes ont été écrites en 1864.

La chapelle Pauline est loin d'offrir le même intérêt que la Sixtine. On y voit deux fresques de Michel-Ange : la *Conversion de saint Paul* et le *Crucifiement de saint Pierre*, qui ont beaucoup souffert de la fumée des cierges. Les autres peintures ont été exécutées par F. Zuccaro et par L. Sabbatini. Pendant la semaine sainte, de belles cérémonies ont lieu dans cette chapelle.

La salle Ducale, qui communique avec la salle Royale, a sa voûte ornée d'arabesques par Sabbatini et par Raffaellino da Reggio; elle n'est séparée des Loges que par un corridor; mais ce n'est pas par là qu'on arrive ordinairement dans ces galeries célèbres; un escalier de 118 marches, qui se trouve au fond de la cour de Saint-Damase, y conduit directement. Les Loges du premier étage, construites par Bramante et décorées par Jean d'Udine, dépendent de l'appartement Borgia, où l'on admire des fresques du Pinturicchio; les Loges du deuxième étage ont été illustrées par Raphaël et sont contiguës aux Chambres (*Stanze*), où l'immortel artiste a peint, avec ses élèves, l'*Incendie du Bourg*, la *Dispute du saint sacrement*, l'*Ecole d'Athènes*, le *Parnasse*, *Héliodore chassé du temple*, la *Messe de Bolsène*, *Saint Léon arrêtant Attila*, la *Bataille de Constantin*, etc. Les Chambres, au nombre de quatre (dites de l'incendie du Bourg ou de la tour Borgia, de la Signature, d'Héliodore et de Constantin),

sont situées au-dessus de l'appartement Borgia et ont leurs fenêtres sur la cour du Belvédère. Les articles spéciaux que nous avons consacrés aux Loges et aux Chambres (v. ces mots) nous dispensent d'entrer ici dans de plus amples détails. La Chambre de Constantin communique avec une salle dite antichambre des Stanze ou salle des clairs-obscur (*Sala de' chiaroscuri*), qui conduit elle-même, d'un côté à la galerie des Loges et de l'autre à la chapelle de Saint-Laurent. Cette chapelle, construite par Nicolas V, est décorée de fresques très-intéressantes, dues au pinceau de Fra Angelico et représentant la *Vie de saint Etienne*. V. au nom de ce saint la description de ces peintures.

— **MUSÉES.** Edifié aux époques de la toute-puissance pontificale, le Vatican semblerait aujourd'hui bien vide si son immensité n'était peuplée par des milliers de chefs-d'œuvre de l'art antique et de l'art moderne. Depuis le xviii^e siècle, les divers papes qui se sont succédés sur le trône de saint Pierre ont tous contribué plus ou moins activement à former les merveilleuses collections qui suffisent pour faire de ce palais l'édifice le plus intéressant du monde. Nous allons passer succinctement en revue ces collections, dont les morceaux les plus importants ont été l'objet de descriptions spéciales dans ce Dictionnaire.

— **Musée Pio-Clémentin.** Ce musée est placé au nord du Vatican, dans les bâtiments du Belvédère, à l'extrémité des galeries du Bramante; il a reçu son nom des papes Clément XIV et Pie VI, qui l'ont formé au xviii^e siècle et qui ont commencé par y réunir les antiques acquis par Jules II, Léon X, Clément VII et Paul III. Pie VI s'est particulièrement appliqué à développer ce musée; il passe pour l'avoir enrichi de plus de deux mille morceaux. C'est à lui aussi qu'est due la construction de plusieurs salles dans lesquelles les objets sont exposés, et c'est par ses ordres que les Visconti ont publié et décrit les principales œuvres de cette collection sans rivale (*Museo Pio-Clementino*, in-fol.). Deux vestibules, l'un carré, l'autre rond, forment l'entrée du musée; dans le premier se trouvent le fameux *Torse du Belvédère*, fragment d'une incomparable beauté, et le tombeau de Scipion Barbatus; dans le second, il n'y a pas de morceau b'en saillant, mais les visiteurs ne manquent jamais de s'y arrêter pour contempler, du haut du balcon, le panorama de la ville de Rome, panorama splendide qui a fait donner le nom de Belvédère à cette partie du Vatican. Une salle voisine du vestibule rond est dite la Chambre de Méléagre, à cause d'une admirable statue du chasseur mythologique, qui en fait le principal ornement. Près de cette chambre est un escalier en spirale, construit par le Bramante et qui a servi de modèle pour ceux du Quirinal et des palais Borghèse et Barberini. Du vestibule rond on entre dans la cour octogone du Belvédère, qui a été construite par Clément XIV et qui est entourée d'un portique soutenu par seize colonnes de granit. Sous ce portique sont rangés des sarcophages, des baignoires, des autels et des bas-reliefs antiques, presque tous de la plus grande beauté, et aux quatre angles, dans quatre niches ou cabinets, sont isolés le *Laocoon*, l'*Apollon du Belvédère*, le *Mercur* ou l'*Antinoüs du Belvédère*, chefs-d'œuvre fameux entre tous, et deux morceaux de Canova, le *Persée* et les *Enlèvements*. De la cour du Belvédère on communique avec la galerie des Statues, qui occupe l'ancienne villa d'Innocent VIII et qui a été restaurée et agrandie à la fin du siècle dernier; c'est là qu'on admire aujourd'hui l'*Apollon Sauractone* et le *Cupidon de Praxitèle*, les statues des poètes comiques Ménandre et Posidippe, l'*Ariane endormie*, etc. Deux petites pièces contiguës à cette galerie, la salle des Bustes et le cabinet des Masques, contiennent : la première, des bustes d'empereurs romains et quelques statues, parmi lesquelles on remarque celle de Jupiter; la seconde, une mosaïque représentant trois groupes de *Masques* et d'intéressants bas-reliefs. De la galerie des Statues on passe dans la salle des Animaux, ainsi nommée parce qu'on y a réuni une nombreuse collection d'animaux sculptés avec une vérité surprenante. Un vestibule qui coupe cette dernière salle en deux mène de la cour du Belvédère dans la salle des Muses : celle-ci est octogone et est soutenue par seize colonnes de marbre de Carrare, à chapiteaux antiques, provenant de la villa Adriana; elle renferme les célèbres statues des *Muses* et d'*Apollon Musagète*, trouvées à Tirol, et les hermès de plusieurs philosophes et auteurs grecs.

La Salle ronde date, comme la précédente, avec laquelle elle communique, du règne de Pie VI et fut construite sur le modèle du Panthéon par Michel-Ange Simonetti. Elle est éclairée par dix fenêtres et par une ouverture circulaire. Sa coupole est soutenue par dix pilastres de marbre, et son pavement est formé par une mosaïque antique trouvée à Otricoli. Au milieu de cette salle s'élève un bassin de porphyre rouge, unique pour sa grandeur et sa beauté, qui était autrefois placé devant les thermes de Dioclétien; autour se dressent plusieurs statues colossales, un *Antinoüs*, une *Cérès*, une *Junon* (jadis au palais Barberini), un *Hercule* (en bronze doré), les statues de plusieurs empereurs, les masques de la *Comédie* et de la *Tragédie*, un

très-beau buste colossal de *Jupiter*, etc. De la Salle ronde, située à l'extrémité N.-O. du Vatican, on revient vers le midi et l'on entre dans la Salle à la croix grecque, qui doit son nom au plan sur lequel elle a été construite sous Pie VI par Simonetti. La porte, haute de 6m,50, est décorée de deux figures colossales de style pseudo-égyptien, qui soutiennent l'entablement et qui proviennent de la villa Adriana; le pavé est orné de belles mosaïques antiques. Les deux principales curiosités de cette salle sont les sarcophages en porphyre rouge de sainte Hélène et de sainte Constance, dont la restauration seule a coûté près de 500,000 francs. En sortant de la Salle à la croix grecque, on arrive à l'escalier principal du musée, construit par Simonetti. Il est orné de balustrades en bronze massif et de trente-deux colonnes antiques en granit rouge oriental, en brèche coralline et en brèche de Coni; deux de ces colonnes, en porphyre noir, uniques en leur genre, encadrent une sorte de balcon ménagé sur la Salle à la croix grecque. L'escalier a quatre rampes; les deux plus spacieuses, au centre, montent au jardin della Pigna au premier étage du musée Pio-Clémentin et au second étage, où se trouve le musée Etrusque; les deux autres, moins larges, mais plus longues, mènent à la salle de la Bigue et à la Galerie des candélabres, qui forment les deux dernières divisions du musée Pio-Clémentin. La salle de la Bigue, construite en forme de rotonde par Giuseppe Camporesi, doit son nom à un char antique (*biga*) en marbre, dont le siège était jadis conservé dans le chœur de l'église San-Marco; tout autour sont rangées des statues, parmi lesquelles on distingue un *Ducius indien*, un *Alcibiade*, un *Discobole* (d'après celui de Myron), une *Diane chasseresse*, un *Guerrier* (qu'on a cru être Phocion), un *Cocher du cirque* (*nuriga*), etc. Enfin, la Galerie des candélabres, située au deuxième étage, contient une quantité de candélabres, de colonnes, d'urnes, de cratères, d'autels, de sarcophages antiques et quelques bustes et statues.

— *Musée Chiaramonti*. Ce musée, qui a reçu le nom de famille de Pie VII, par qui il fut construit, se compose de sculptures antiques comme le musée Pio-Clémentin; il comprend deux divisions : le musée ou corridor Chiaramonti proprement dit, qui occupe la partie du corridor oriental du Bramante la plus rapprochée du Belvédère, et le Braccio-Nuovo, qui réunit ce corridor à celui de l'O. Le corridor Chiaramonti a chacune de ses parois divisée en trente compartiments, où sont disposés avec goût les statues, bustes et bas-reliefs. Les morceaux les plus remarquables de cette collection sont : les statues de *Tibère*, de *Jules César*, du *Sommeil*, de *Mercur*, de *Cupidon* (imité de celui de Praxitèle), de *Silène*, d'*Ariane*; les bustes de *Cicéron*, de *Marius*, de *Scipion l'Africain*, d'*Auguste jeune*, de *Julie*, de *Domitius Enobarbus*, etc. Dans le Braccio-Nuovo, on distingue les statues d'*Auguste*, de *Claude*, de *Titus*, de *Lucius Verus*, d'*Eurypide*, de *Démétrius*, de *Minerve Polade*, d'un *Faune* (imité de Praxitèle), de la *Fortune*, de *Mercur*, d'un *Esclave dace*, de la *Pudicité*, de *Silène portant Bacchus enfant*, d'un *Athlète* ou coureur s'essayant avec un strigile (*Apozomenos*); les bustes de *Commode*, de *Trajan*, d'*Adrien*, de *Marc-Antoine*, de *Lélide*, de *Salluste* (?); une cariatide que l'on croit provenir du temple de Pandrose, à Athènes; un superbe vase en basalte noir, décoré de thyrres et de masques bachiques; deux masques de *Méduse*, de grandeur colossale, etc.

— *Galerie lapidaire*. Ce musée, créé par Pie VII, et à l'organisation duquel présida le savant Gaetano Marini, occupe la partie du corridor oriental du Bramante la plus rapprochée des Loges et précède ainsi la musée Chiaramonti, dont il est séparé par une simple grille. Il contient plus de trois mille inscriptions païennes ou chrétiennes, des sarcophages, des cippes, des autels funéraires, des urnes, etc. C'est une mine précieuse de renseignements pour l'histoire et l'archéologie.

— *Musée Égyptien*. Ce musée, commencé par Pie VII, fut ouvert par Grégoire XVI. Il est placé à l'extrémité du jardin della Pigna et communique avec la Salle à la croix grecque. Il occupe plusieurs chambres et contient une grande quantité d'objets soit d'origine égyptienne, soit de style pseudo-égyptien.

— *Musée Etrusque Grégorien*. C'est à Grégoire XVI qu'est due la formation de ce musée, qui est placé au deuxième étage, au-dessus du musée Égyptien. Il se compose de monuments découverts dans les nécropoles de l'Etrurie et principalement dans celles de Vulci. C'est la collection la plus précieuse pour l'étude de l'archéologie italique; elle n'occupe pas moins de treize salles et renferme des urnes funéraires en terre cuite et en albâtre, dont quelques-unes contiennent encore les restes mortels, des portraits recueillis dans les tombeaux, des fresques, des inscriptions, des vases peints, des coupes, des patères, des ustensiles divers, des miroirs, des bijoux, des statues de bronze, etc.

— *Musée Profane*. Cette collection, qui occupe un cabinet situé à l'extrémité de la galerie occidentale du Bramante, près de l'es-

calier principal du musée Pio-Clémentin, se compose d'ustensiles antiques en métaux divers, de petites idoles et statuettes en bronze, de bijoux, d'inscriptions sur plaques en bronze ou sur tuyaux de plomb, de bas-reliefs en ivoire, etc.

— *Musée Sacré*. Ce musée est placé, ainsi que les quatre collections suivantes, dans les salles de la galerie occidentale du Bramante les plus voisines de l'appartement Borgia. Il a été fondé par Benoît XIV et considérablement enrichi par Grégoire XIV. Il renferme une grande quantité d'objets appartenant aux rites chrétiens primitifs et provenant pour la plupart des catacombes : anneaux, diptyques en ivoire et en bois, lampes, ciboires, calices, vases cinéraires en verre, inscriptions et bas-reliefs de sarcophages, etc.

— *Cabinet des papyrus*. C'est une pièce très-élégante, ornée de fresques par R. Mengs et renfermant de précieux manuscrits du ve au viii^e siècle.

— *Chambre des Noces Aldobrandines*. Cette salle, dont la voûte a été peinte par le Guide, doit son nom à la célèbre fresque antique dite des *Noces Aldobrandines* (v. ce dernier mot), découverte en 1606 sur le mont Esquilin, et qui, jusqu'à l'époque des fouilles de Pompéi, a été regardée comme le plus précieux spécimen de la peinture des anciens. D'autres fresques antiques, païennes et chrétiennes, sont placées dans cette chambre.

— *Salle des peintures byzantines*. Grégoire XVI a réuni dans cette pièce un certain nombre de tableaux qui datent pour la plupart du xiii^e et du xiv^e siècle, mais dont quelques-uns ont été exécutés par des maîtres italiens du xve siècle, tels que Masaccio et Fra Angelico.

— *Cabinet des médailles*. Il contient une grande quantité de monnaies et de médailles romaines et gréco-romaines. Des pièces d'une grande rareté ont été dérobées en 1849 par un des conservateurs et ont été fondues.

— *Galerie des tableaux ou Pinacothèque*. Cette collection ne renferme qu'une cinquantaine de tableaux, mais tous du premier ordre; elle est distribuée dans cinq salles situées au troisième étage, derrière les galeries des Loges. Voici la liste des principaux chefs-d'œuvre qu'elle contient : la *Transfiguration*, la *Madone de Foligno*, le *Couronnement de la Vierge*, les *Mystères* (Annonciation, Nativité et Présentation) et les *Vertus théologiques* (grisaille), par Raphaël; la *Communion de saint Jérôme*, du Dominiquin; le *Martyre de saint Erasme*, de Poussin; la *Vision de saint Romuald*, d'Andrea Sacchi; le *Martyre des saints Proesse et Martinien*, par Valentin; la *Mise au tombeau*, du Caravage; la *Légende de saint Nicolas*, par Fra Angelico; un *Saint Sébastien* et le portrait d'un doge, par le Titien; *Sixte IV donnant audience à Platina*, par Melozzo de Forlì; le *Christ mort*, par Crivelli; le *Repos en Égypte*, une *Annonciation* et l'*Enlèvement de sainte Michelina*, par le Baroque; le *Martyre de saint Pierre* et une *Madone*, du Guide; la *Résurrection du Christ* et la *Nativité*, par le Pérugin; une *Sainte Famille*, du Garofalo; une *Pietà*, de Mantegna; une *Sainte Hélène*, de Paul Veronese; un *Saint Thomas*, du Guerchin, etc.

— *Galerie des Arazzi*. Cette galerie, placée au deuxième étage du corridor occidental du Bramante, renferme la précieuse suite des tapisseries (*arazzi*) exécutées d'après les cartons de Raphaël pour la décoration de la chapelle Sixtine, et qui représentent les actes des apôtres. Nous en donnons la description au mot ARAZZI.

— *Bibliothèque du Vatican*. Nicolas V doit être regardé comme le fondateur de cette bibliothèque fameuse; il réunit 9,000 manuscrits. Son successeur, Calixte III, en dispersa malheureusement une partie. Sixte IV et Sixte V organisèrent définitivement cette collection, qui reçut au xviii^e siècle des accroissements considérables par suite de l'acquisition ou de l'annexion des manuscrits de Fulvius Ursinus, du couvent des bénédictins de Bobbio, en Piémont, de la bibliothèque Palatine, de la bibliothèque d'Urbino, de la bibliothèque de Christine de Suède, de la bibliothèque Ottoboniana, de celle du marquis Capponi, de 162 manuscrits grecs provenant du couvent de Saint-Basile, à Grotta-Ferrata. Actuellement, la bibliothèque du Vatican renferme environ 2,400 manuscrits, tant orientaux que grecs ou latins, et environ 50,000 imprimés.

VATICAN (CONCILE DU). Nous avons vu, au concile de Trente (v. ce mot), l'aristocratie catholique favoriser les empiétements de la papauté dans l'Eglise et lui préparer, par ses complaisances à son égard, les degrés vers l'absolutisme. Nous allons la voir, au concile du Vatican, lui ouvrir elle-même la porte du palais où désormais la papauté trônait en souveraine; ce sera l'inauguration officielle de la monarchie catholique. Quant à la démocratie de la primitive Eglise, il y a longtemps qu'il n'en est plus question et que tout se fait sans elle. En 1854, Rome définissait d'elle-même, après une constatation, pour la forme, des adhésions de l'aristocratie épiscopale dispersée, le dogme nouveau de l'immaculée conception. En 1864, elle lançait cette bulle audacieuse, *Quanta cura*, avec son *Syl-*

labus (v. ce mot), double affirmation d'une autorité papale absolue et d'un divorce irrévocable entre cette autocratie et toutes les libertés, entre cette autocratie et la civilisation.

Ce fut dans ces conditions que le saint-père convoqua en l'année 1868, la vingt-troisième de son règne, par sa lettre *Jam vos omnes*, le concile du Vatican, dernière assemblée de l'aristocratie catholique, jusque-là indépendante, qui va se donner à elle-même le coup mortel en inaugurant la monarchie catholique.

Nous suivrons ici à peu près la même marche que nous avons suivie dans notre article sur le concile de Trente, et, pour le concile du Vatican, ouvert le 8 décembre 1869, nous considérerons :

1^o Les relations du pape et du concile avec les Etats politiques.

2^o Les relations du concile avec la papauté.

3^o Les relations des dissidents avec la papauté.

4^o Les décrets dogmatiques rendus par le concile.

— **I. Relations de la papauté et du concile avec les Etats politiques**. Dans la bulle d'indiction du concile du Vatican, *Jam vos omnes*, après avoir convoqué directement les évêques de tout l'univers catholique pour le 8 septembre de l'année suivante (1869), en les menaçant des peines portées par les canons s'ils ne s'y rendaient point, Pie IX dit : « Nous avons l'espoir que Dieu, qui tient le cœur des hommes en sa main, écouterait favorablement nos vœux et fera, par sa grâce et son ineffable miséricorde, que les souverains et les chefs de tous les peuples, particulièrement les princes catholiques, connaissant chaque jour davantage les très-grands biens qui découlent en abondance de l'Eglise catholique sur la société humaine, et sachant que cette Eglise est la plus solide fondement des empires et des royaumes, non-seulement n'empêcheront d'aucune manière nos vénérables frères les évêques et les autres personnes ci-dessus mentionnées de venir au concile, mais qu'ils se plairont, au contraire, à les favoriser, à les aider et à coopérer, avec le plus grand zèle, comme il convient à des princes catholiques, à tout ce qui peut contribuer à la plus grande gloire de Dieu et au bien du même concile... »

A la date indiquée, près de huit cents Pères se trouvaient au Vatican. Les gouvernements avaient tous laissé liberté complète aux évêques de s'y rendre de tous les coins de la terre; cela ne les concernait point; cela était en dehors de leur compétence. Un seul gouvernement fit exception; ce ne fut ni le Turc, devenu trop faible pour en avoir l'audace, ni le Chinois, trop étranger à la civilisation européenne pour en avoir l'idée; ce fut l'autocrate gréco-russe, le czar des Russies; celui-là ne permit à aucun des évêques de son empire, à quelque communion qu'il appartint, uni ou non uni, de quitter ses Etats pour aller au concile.

Pendant le concile, le pape et les évêques restèrent dans leur palais du Vatican, absolument indépendants de toute influence temporelle; ils firent ce qu'ils voulurent, sans qu'aucune puissance politique s'y ingérât.

La majorité du concile venait, le 18 juillet 1870, d'accorder à la papauté cette autorité monarchique qu'elle ambitionnait depuis tant de siècles. La minorité s'était retirée, comme nous le raconterons bientôt, et les Pères restant, au nombre d'à peu près 550, continuèrent leurs travaux; ils tenaient leurs congrégations préparatoires pour une cinquième session qui devait avoir lieu, et ces études préparatoires duraient depuis environ trois mois. Mais alors survinrent les événements politiques qui enlevèrent Rome au pape pour en faire la capitale du royaume d'Italie, et Pie IX suspendit le concile par sa lettre apostolique *Postquam Dei munere*, datée du 20 octobre 1870. Il est bon de citer le passage important de cette lettre :

« ... Après quatre sessions publiques et solennelles, nous avons donné et promulgué, avec l'approbation du saint concile, des constitutions salutaires et opportunes en matière de foi; et d'autres, qui ont trait soit à la foi, soit à la discipline ecclésiastique, ont été examinées par les Pères, et elles pourraient être bientôt promulguées et sanctionnées par la suprême autorité enseignante. Nous avions la confiance que tous ces travaux, grâce aux études communes et au zèle de l'assemblée, auraient progressé et suivi un cours facile et prospère qui les eût conduits à la fin désirée; mais l'invasion sacrilège et subite de cette auguste cité, notre siège, et du reste des provinces de notre domaine temporel, par laquelle contre toute loi et avec une perfidie et une audace incroyables ont été violés les droits inébranlables de notre principat civil et du siège apostolique, nous a mis dans une telle situation, que, Dieu le permettant ainsi dans ses inscrutables jugements, nous sommes absolument placés sous une domination et une puissance ennemie. Dans ce lamentable état des choses, nous trouvant empêchés de plusieurs façons dans le libre et prompt exercice de la suprême autorité, qui nous a été divinement conférée, et sachant très-bien que les Pères du concile du Vatican ne pourraient pas

avoir, à cause de la situation présente, dans notre auguste ville de Rome, la liberté, la sécurité et la tranquillité nécessaires pour traiter régulièrement avec nous les affaires de l'Eglise; jugeant d'ailleurs que les besoins des fidèles, au milieu des calamités si grandes et si notoires de l'Europe, ne permettent point à tant de pasteurs de s'éloigner de leurs églises; par ces motifs, voyant avec une grande douleur de notre âme les choses arrivées au point de nous empêcher de continuer en ce moment le concile du Vatican, après mûre délibération, de notre propre mouvement, en vertu de notre autorité apostolique, nous, par la teneur des présentes, le suspendons et le déclarons suspendu jusqu'à un autre temps, plus opportun et plus commode, qui sera déterminé par ce siège apostolique, et nous prions Dieu, auteur et vengeur de son Eglise, afin que, tous les empêchements ayant enfin disparu, il rende le plus tôt possible à son épouse très-fidèle la liberté et la paix... »

— **II. Relations du concile avec la papauté**. Nous avons vu l'aristocratie épiscopale, au concile de Trente, malgré ses excessives complaisances envers le pontife romain, garder pourtant encore une certaine indépendance et ne lui point céder sur des points graves où elle sentait son droit compromis.

Nous avons raconté sommairement la longue discussion qui s'établit entre le concile de Trente et les trois papes successifs, représentés par leurs légats, sur le droit de proposition ou de *postulatum*, et nous avons vu que les Pères ne cédèrent point sur cet objet; que ce fut, au contraire, la papauté qui céda, lors de la troisième reprise (1563), à l'occasion du fameux *Proponendum legatis*.

Nous avons vu que le concile de Trente, loin d'astreindre ses membres au secret durant sa tenue, avait décrété la publicité de ses assemblées et de ses sessions et avait invité tout le monde à chercher avec lui la solution des problèmes.

Nous avons vu le concile de Trente s'organiser lui-même dans son personnel, choisir et nommer ses officiers, malgré la tentative de la cour romaine pour s'adjuger cette nomination, en un mot constituer, comme le fait toute assemblée délibérante, ses bureaux, ses congrégations, leur président et ses assesseurs, etc.

En résumé, c'est le concile lui-même qui, à Trente, a fait son règlement d'organisation conciliaire. Les choses se passeront d'une tout autre manière au concile du Vatican. Pie IX se hâta, sur tous les points réglementaires, de prendre les devants sans consulter les Pères du concile. Dès le 27 novembre 1869, il donna, par sa lettre *Inter multiplices*, le règlement et la réponse à toutes les questions d'organisation, en vertu de son autorité apostolique et sans aucune consultation ni délibération préalables.

Citons quelques-uns des passages importants de cette incroyable lettre de réglementation par autorité papale, violemment usurpée sur les droits séculaires des conciles.

« Comme nous n'ignorons pas avec quel zèle, quelle attention et quelle sollicitude nous devons pouvoir à régler, d'après la sainte discipline et les précédents de nos Pères, tout ce qui peut assurer le maniement, la gestion et l'accomplissement d'une affaire si importante; par ces motifs, en vertu de notre autorité apostolique, nous décrétions ce qui suit et nous ordonnons que tous, dans ce saint concile, s'y conforment.

« Bien que le droit et la charge de proposer les affaires qui doivent être traitées dans le saint concile œcuménique et de demander l'avis des Pères s'appartiennent qu'à nous et à ce siège apostolique..., nous statuons que les propositions seront faites (par les Pères) dans les conditions suivantes : 1^o elles seront mises par écrit et soumises elles-mêmes à une congrégation particulière, composée tant de nos vénérables frères les cardinaux de la sainte Eglise romaine que de Pères du concile, et qui doit être instituée par nous; 2^o la congrégation particulière qui aura reçu ces *postulata* en fera diligemment l'examen, et elle soumettra à notre jugement son avis pour l'admission ou le rejet, afin que nous-mêmes, après mûre délibération, décidions si ces *postulata* doivent être déferés au concile.

« La prudence nous avertit ici de prescrire, pour toute la célébration du concile, le lien du secret, qui a dû être imposé plus d'une fois dans les conciles précédents... En conséquence, nous défendons à tous et à chacun des Pères, aux officiers du concile, aux théologiens, aux canonistes, à quiconque prêterait aide, en quelque manière, aux Pères ou aux officiers dans les affaires du concile, de divulguer ou de faire connaître à qui que ce soit, en dehors du concile, les décrets et tout ce qui sera proposé pour être examiné, non plus que les discussions et les avis des différents membres, etc. On fera même prêter serment aux officiers que cette loi du secret sera scrupuleusement gardée par eux.

« Comme il est d'une haute importance de déléguer des ministres et officiers nécessaires et aptes, conformément à la coutume et à la discipline conciliaires, pour tous les actes qui, dans ce synode, doivent s'accomplir selon toutes les règles, tenant compte de ces sortes de ministères, nous choisissons et nommons... »

Suivent les désignations personnelles des custodes, des secrétaires, des notaires, des scrutateurs, des promoteurs, des maîtres des cérémonies, de ceux qui devaient présider les congrégations, etc.

C'est ainsi que, pour la première fois dans l'Eglise, malgré les insinuations contraires de Pie IX, qui s'autorisait de traditions imaginaires, on vit la papauté s'empresse d'organiser tout dans le concile, et que celui-ci n'eut qu'à fonctionner servilement sous un maître qui avait, d'avance, accaparé tous les droits.

Il s'éleva des protestations assez nombreuses; mais ces protestations, qui auraient suffi, d'après les traditions conciliaires, pour infirmer tout ce qu'aurait fait un tel concile, si elles avaient fortement persisté, furent si molles, en fin de compte, qu'elles s'effacèrent et perdirent leur vertu.

— III. *Relations de la papauté et de la majorité du concile avec les dissidents.* Pie IX avait à considérer trois grandes fractions du christianisme: les Eglises schismatiques orientales grecques et l'Eglise gréco-russe; les Eglises hérétiques protestantes d'Allemagne, d'Angleterre, de l'Amérique du Nord, etc., et les catholiques indépendants, tels que ceux qu'on appelle en France les gallicans.

En ce qui concernait les deux premières fractions, Pie IX les invita à venir au concile: il faut le reconnaître et lui en tenir bonne note. Mais dans quel sens les invitait-il? Un fait important le fit comprendre. Voici ce fait: un docteur protestant d'Ecosse, nommé Cumming, frappé de cette invitation, en écrivit à l'archevêque catholique de Westminster pour lui demander si, dans le concile, la discussion serait ouverte aux dissidents tant protestants que schismatiques; et l'archevêque de Westminster en écrivit deux fois à Pie IX en termes assez favorables à cette hypothèse. Or Pie IX répondit à ces deux demandes par deux lettres. Voici les passages caractéristiques.

Dans la première, Pie IX dit à l'archevêque: « Nous avons voulu dire que la primauté, non-seulement d'honneur, mais encore de juridiction, conférée à Pierre et à ses successeurs par le fondateur de l'Eglise, est placée en dehors des hasards de la discussion. C'est là, certes, le pivot sur lequel tourne toute la question entre les catholiques et les dissidents, quels qu'ils soient, et de cette dissidence découle, comme de leur source, toutes les erreurs des non-catholiques... Si, par conséquent, celui qui vous a questionné veut bien considérer soit la croyance que maintient l'Eglise par rapport à l'infailibilité de son propre jugement dans la définition de tout ce qui touche à la foi et aux mœurs, soit ce que nous-même avons écrit, disant que la primauté et le magistère de Pierre ne doivent point être remis en doute, il apercevra tout de suite que l'on ne saurait donner place dans le concile à aucune défense d'erreurs condamnées et que nous ne pouvions inviter les non-catholiques à une discussion, mais que nous les avons simplement pressés de profiter de ce concile, etc. » Le reste signifie: « pour se soumettre au pontife romain. »

L'archevêque de Westminster insista, et Pie IX répondit de nouveau: « Nous apprenons maintenant que quelques dissidents ont compris nos paroles de manière à croire qu'il ne leur reste aucun moyen d'exposer les difficultés qui les tiennent séparés de l'Eglise catholique et que tout accès auprès de nous leur est à peu près interdit... Jamais, certes, nous n'avons voulu imposer silence à ceux qui, égarés par une mauvaise éducation et se croyant dans la vérité, pensent que leur dissidence avec nous repose sur des arguments puissants qu'ils voudraient, à cause de cela, faire sérieusement examiner par des hommes sages et prudents; bien que cela ne puisse se faire dans le sein du concile, il ne manquera point d'hommes versés dans les sciences divines et des sciences humaines, auxquels ils pourront ouvrir leur âme, exposer avec confiance tous les motifs de leurs propres sentiments, de telle sorte que du choc d'une discussion entreprise seulement dans le désir de découvrir la vérité ils soient à même de recueillir une lumière plus abondante que les guides vers elle... »

Restaient les catholiques indépendants, ceux qui voulaient que l'autorité de l'Eglise en corps fût supérieure à celle du pape. Il se trouvait au concile du Vatican de 130 à 160 évêques appartenant à ce parti, parmi lesquels se faisaient remarquer M. Darboy, archevêque de Paris, M. Dupanloup, évêque d'Orléans, M. Maret, évêque de Paris, etc. Mais le plus grand nombre n'étaient pas Français; il y en avait d'Allemagne, de la Suisse, de l'Amérique, etc., en un mot de tous les pays les plus civilisés du monde; en sorte qu'il fut observé que, si l'on mettait en compte la qualité des contrées et la population des diocèses, le poids de ce côté emportait la balance.

Dès les commencements de la tenue du concile (3 janvier 1870), une proposition pour la définition de l'infailibilité personnelle du pape fut rédigée par les plus ardents ultramontains et fut offerte par eux à la signature de tous les membres. Leurs intrigues réussirent à la faire signer par un assez grand nombre, et ce fut contre cette première entreprise que s'élevèrent les protestations des

12, 15 et 18 janvier, remises collectivement le 23 au saint-père. Il y avait même, à cette date, un projet de proclamation de l'infailibilité par acclamation; mais ces protestations en rendirent impossible la réalisation et le firent échouer. Cependant Pie IX employait tous les moyens imaginables pour gagner des adhérents. Le 20 février, par exemple; il rendait un décret par suite duquel il ne laissait, disait-il, aux évêques que « la liberté du bien, » en ordonnant que, sur la demande de dix voix, la discussion fût fermée à tout opposant. Ce sera par application de ce décret que, le 23 mars, M. Strossmayer sera chassé de la tribune pour quelques doutes émis par lui relativement à la thèse des ultramontains; et le lendemain le saint-père, dans un discours mystique très-exalté, s'écriera: « avec un geste de dédain et un accent sublime, » au dire de l'*Univers religieux*: « Il y en a qui craignent la révolution! Quelle faute ils font! Ils cherchent les applaudissements des hommes! Nous, mes enfants, cherchons l'approbation de Dieu... C'est le combat des évêques: défendre la vérité avec le vicar de Jésus-Christ, et n'avoir pas peur. Mes enfants, ne m'abandonnez pas! (cri: *Non! Non!*); attachez-vous à moi, soyez avec moi, unissez-vous au vicar de Jésus-Christ! (nouveaux cris: *Oui! Oui! saint-père*). »

Le 6 mars, la commission des vœux, composée par le pape lui-même, mit en délibération le *postulatum* que les ultramontains avaient fait signer dès le 3 janvier. Voici le texte de ce *postulatum*: « Les Pères soussignés demandent très-humblement au saint synode oecuménique du Vatican qu'il veuille bien affirmer par un décret, en termes formels et qui excluent toute possibilité de douter, que l'autorité du pontife romain est souveraine et, par suite, exempte d'erreur, lorsqu'il prononce sur les choses de la foi et des mœurs, et qu'il enseigne ce qui doit être cru et tenu, ce qui doit être rejeté et condamné par tous les fidèles de Jésus-Christ. »

Ce *postulatum* était suivi d'un exposé des raisons théologiques sur lesquelles les infailibilistes avaient toujours appuyé leur thèse. On donnait huit jours aux Pères du concile pour présenter leurs observations, et la curie romaine ordonnait une neuvaine à la madone miraculeuse de saint Luc pour obtenir de Dieu qu'il dissipât « l'esprit de ténèbres, » ainsi que l'appelait Pie IX, des évêques opposants. Mais la résistance était vive et l'acclamation annoncée n'arrivait pas. Enfin, le 29 avril, la majorité n'y tenant plus prit une résolution radicale par l'organe de la curie romaine; il fut décidé, d'autorité, qu'on passerait outre au programme qui avait été tracé au concile par les commissions préparatoires, et qu'on aborderait immédiatement le chapitre XI, ayant pour objet la primauté du pontife romain.

Enfin vint le 13 juillet, jour de la congrégation générale. On lut dans cette congrégation, pour la dernière fois, le *schema* de l'infailibilité, rédigé (censément) comme il devait l'être dans la constitution elle-même. Or, les termes de cette rédaction, tels qu'ils furent exhibés dans cette congrégation du 13, ne sont pas absolument semblables à ce qu'ils sont devenus dans la constitution *Pastor aeternus*, dont nous parlons plus loin: les paroles de la fin qui disent que « les définitions du pontife romain, sur la foi ou les mœurs, sont irréfutables, » ne portent point qu'elles sont irréfutables « par elles-mêmes » et non par suite du consentement de l'Eglise, « *ex sese, non autem ex consensu Ecclesiae*, » ainsi qu'elles le portent dans la constitution *Pastor aeternus*; et ce fut avec l'absence de cette addition qu'elles furent votées dans cette congrégation du 13 par tous les membres moins 220, dont 70 absents, 62 qui dirent: *Placet juxta modum*, et 88 qui dirent: *Non placet*.

Cependant, sans qu'il y eût eu aucune autre discussion dans l'intervalle, eut lieu cinq jours après (18 juillet) la proclamation solennelle de la session; et dans cette proclamation furent ajoutés les mots, si importants au point de vue théologique: *Ex sese, non autem ex consensu Ecclesiae*. C'est ce qui fit dire au Père Gratry que le concile « n'avait été qu'un guet-apens suivi d'un coup d'Etat. »

Le 16 juillet, jour où les opposants, au nombre de 55, se retirèrent du concile après la délibération et déclaration dont nous avons parlé, les Pères qui formaient la majorité protestèrent de leur côté par un acte authentique dans lequel ils déclaraient jouir d'une pleine liberté. Cet acte fut signé en salle conciliaire.

Quant aux opposants, après avoir rédigé leur déclaration et l'avoir signée au nombre de 55 seulement, tous reprirent le chemin de leur pays. Il n'en resta que deux qui eurent la fermeté de paraître au concile et de voter: *Non placet*, contrairement aux 533, qui répondirent: *Placet*. Quelques esprits malins ont même supposé, à cette occasion, que ces deux votes négatifs furent donnés en vertu d'une convention prise avec le souverain pontife et ne furent qu'un jeu ayant pour but de prouver que les votes avaient été libres.

— IV. *Décrets dogmatiques rendus par le concile du Vatican.* Le concile du Vatican ne porta, dans ses quatre sessions accomplies, que deux constitutions, dont l'une fut publiée dans la troisième et l'autre dans la quatrième. La première est la constitution *Dei filius*,

elle a pour titre: *Constitution dogmatique sur la foi catholique*. La seconde est la constitution *Pastor aeternus*; elle porte pour titre: *Première constitution dogmatique sur l'Eglise de Jésus-Christ*. Le mot première semble indiquer qu'elle doit être suivie de plusieurs autres ou au moins d'une seconde sur le même objet.

La constitution *Dei filius* pose d'abord le principe d'un progrès dans l'Eglise en précision, en développement, en interprétation des dogmes, avec cette seule restriction que le progrès ne sorte pas de l'unité doctrinale, qu'il n'aille point, dans ses développements, à la contradiction de ce qui a été défini dans le passé.

Le chapitre II, *De la révélation*, débute par cette proposition: « L'Eglise tient et enseigne que Dieu, principe et fin de toutes choses, peut être connu avec certitude par les lumières naturelles de la raison humaine, au moyen des choses créées. »

On lit dans le chapitre IV, *De fide et ratione*: « Il existe un ordre double de connaissances, distinct non-seulement dans son principe, mais aussi dans son objet; dans son principe, parce que, dans l'un, nous connaissons par la raison naturelle, dans l'autre par la foi divine; en son objet, parce qu'en dehors des choses auxquelles la raison naturelle peut atteindre, il y a des mystères cachés en Dieu, proposés à notre croyance, que nous ne pouvons connaître que par la révélation divine... Lorsque la raison éclairée par la foi cherche soigneusement, pieusement et prudemment, elle trouve, par le don de Dieu, quelque intelligence des mystères, tant par l'analogie des choses qu'elle connaît naturellement que par le rapport des mystères entre eux et avec la fin dernière de l'homme, quoiqu'elle ne devienne jamais apte à les percevoir comme les vérités qui constituent son objet propre... La foi et la raison se prêtent un mutuel secours; la droite raison démontre les fondements de la foi et, éclairée par sa lumière, elle développe la science des choses divines... Quoique la foi soit au-dessus de la raison (c'est-à-dire en tant que faisant connaître des vérités supérieures en excellence aux vérités naturelles), il ne peut jamais y avoir de véritable désaccord entre la foi et la raison; car c'est le même Dieu qui révèle les mystères et communique la foi qui a répandu dans l'esprit humain la lumière de la raison, et Dieu ne peut se nier lui-même, ni le vrai contredire jamais le vrai. »

Le concile proclama ensuite la liberté pour chaque science, dans sa sphère, d'user de ses principes et de sa méthode. « Loin, dit-il, (chap. V), que l'Eglise soit opposée à l'étude des arts et des sciences humaines, elle la favorise et la propage de mille manières; car elle n'ignore ni ne méprise les avantages qui en résultent pour la vie des hommes; bien plus, elle reconnaît que les sciences et les arts, venus de Dieu, le maître des sciences, s'ils sont bien traités, conduisent à Dieu, avec l'aide de sa grâce, et elle ne défend pas assurément que chacune de ces sciences, dans sa sphère, se serve de ses propres principes et de sa méthode particulière; elle reconnaît cette juste liberté... »

Le reste de la constitution *Dei filius* porte sur des doctrines antithétiques que l'Eglise avait toujours rejetées de son symbole. On y condamne l'athéisme, le matérialisme, le panthéisme et les doctrines qui y conduisent, le rationalisme au sens du naturalisme exclusif (*rationalismus sive naturalismus*), dans tous les détails par lesquels il nie l'ordre surnaturel. Toutes ces condamnations n'offrent rien de nouveau ni qui soit digne de remarque; il est évident qu'un concile catholique ne pouvait se conduire autrement.

Passons maintenant à la constitution *Pastor aeternus*, sur l'Eglise. Elle commence par reprendre l'énoncé dont s'est servi le concile de Trente par rapport à l'interprétation des Ecritures sacrées. Après une série d'explications qui composent le préambule et les chapitres I, II, III et IV, elle conclut ainsi qu'il suit: « Nous enseignons et définissons comme un dogme divinement révélé que le pontife romain, lorsqu'il parle *ex cathedra* (de sa chaire), c'est-à-dire lorsque, remplissant la charge de pasteur et docteur de tous les chrétiens, en vertu de sa suprême autorité apostolique, il définit une doctrine de foi ou de morale devant être tenue par l'Eglise universelle, jouit pleinement, par l'assistance divine qui lui a été promise dans la personne du bienheureux Pierre, de cette infailibilité dont le divin Sauveur a voulu que son Eglise fût pourvue en définissant une doctrine touchant la foi ou les mœurs, et, par conséquent, que de telles définitions du pontife romain sont irréfutables par elles-mêmes et non par suite du consentement de l'Eglise. » Voici le texte original: *Sacro approbante concilio, docemus et divinitus revelatum dogma esse definitum, romanum pontificem, cum ex cathedra loquitur, id est, cum omnium christianorum pastoris et doctoris munere fungens, pro suprema sua apostolica auctoritate, doctrinam de fide vel moribus ab universa Ecclesia tenendam definit, per assistentiam divinam, ipsi in beato Petro promissam, esse infallibilem pollere, qua divinus Redemptor Ecclesiam suam in definienda doctrina de fide vel moribus instructam esse voluit; ideoque ejus modi romani pontificis*

definitiones ex sese, non autem ex consensu Ecclesiae irrefutabiles esse.

On doit remarquer que le concile répète deux fois dans cette conclusion suprême, une fois par rapport au pape et une fois par rapport à l'Eglise, la restriction *doctrina de fide vel moribus*, pour indiquer qu'il ne s'agit point de toute espèce de doctrine, mais seulement des doctrines qui touchent la foi et les mœurs. Or, il faut reconnaître que, dans cette délimitation de l'infailibilité papale au cercle des choses qui sont de foi et de morale, il n'est pas jeté une seule fois le moindre mot tendant à indiquer qu'il s'agirait de choses qui seraient déclarées par l'autorité *comme étant* de foi ou de morale; mais que toujours la formule est précise, indicative et sans restriction pour dire nettement qu'il s'agit de choses qui sont, par le fait et de leur nature, de foi ou de morale.

Que suit-il de là? Il s'ensuit que, d'après le concile du Vatican lui-même, toutes les fois que la raison et le bon sens verront clairement qu'il ne s'agit pas de choses qui appartiennent par leur nature à la foi ou à la morale chrétienne, mais qu'il s'agit de choses qui leur sont étrangères, telles que politique, économie, philosophie, histoire, sciences quelconques, excepté la théologie, le pape aura beau définir ou condamner, sa définition ou condamnation, ne rentrant pas dans le cercle de sa compétence déterminée par le concile, pourra être considérée comme non avenue. Si, parmi les catholiques de bonne foi, il s'en trouve quelques-uns qui ne soient pas disposés à abandonner toutes les conquêtes de l'esprit moderne, c'est par là seulement que le décret sur l'infailibilité papale pourra leur paraître acceptable.

La constitution *Pastor aeternus* déclare encore que le pontife romain est investi par le Christ d'une autorité qui s'étend sur tous les autres successeurs des apôtres « soit séparés, soit tous réunis, *sive seorsum singulis, sive omnibus simul*; il est déclaré investi, d'autorité divine, « d'un pouvoir ordinaire sur toutes les autres Eglises, *super omnes alias (Ecclesias) ordinaria potestas obtinere principatum*; » il est déclaré investi d'un pouvoir qui est « vraiment épiscopal et immédiat, *quæ vere episcopalis est... immediata esse*, » ce qui fait de lui l'évêque universel; il est le tribunal supérieur « auquel on peut recourir dans toutes les causes qui sont de la compétence ecclésiastique, *in omnibus causis ad examen ecclesiasticum spectantibus*; » il est le tribunal sans appel, « duquel il n'est point permis d'appeler au concile oecuménique. »

Pour terminer la note exposé des décrets du concile du Vatican, il ne nous reste qu'à jeter un coup d'œil général sur la condition actuelle de l'Eglise au sein de l'humanité. Pendant trois siècles, l'Eglise est d'abord une démocratie pure; elle ne répudie solennellement de son giron aucune de ses familles; généralement, elle n'excommunie pas. Mais la voici qui, devenant aristocratie à Nicée, se met à chasser les ariens; c'est une moitié de son être dont elle se rapetisse. Pendant trois cents ans environ de son règne aristocratique le plus pur, elle s'amoindrit encore en répudiant les nestoriens, les eutychéens, les monophysites, les monothélites et plusieurs autres familles asiatiques. Trois cents ans plus tard, elle déclare schismatiques les Eglises grecques; encore une moitié de son domaine qu'elle met à l'écart en se rapprochant de la monarchie. Au temps de la Réforme et du concile de Trente, elle s'approche encore davantage de la monarchie et rejette une nouvelle moitié d'elle-même dans l'Occident. Enfin, en se faisant monarchie pure au concile du Vatican, elle exclut de son sein tous ceux de ses enfants qui n'avaient point encore désespéré de son retour à la démocratie. C'est de là que sont nés ceux qui se disent les *vieux catholiques* (v. ce mot).

L'Eglise catholique, ainsi raccourcie à la taille d'un seul, qui peut dire et qui dit: « L'Eglise, c'est moi, » peut-elle reprendre vie? Non. Elle ne peut que mourir. Comment comprendre que cette monarchie qui va de plus en plus s'enfoncer dans la direction tracée par le *Syllabus*, et qui ne peut désormais que répéter le *non possumus* à la civilisation moderne, puisse accorder sa vie avec celle du monde courant à si grands pas dans la voie démocratique? Elle ne peut que s'isoler dans des ténèbres de plus en plus solitaires, qui deviendront son tombeau.

VATICINATEUR s. m. (va-ti-si-na-teur — lat. *vaticinator*; de *vaticinari*, prophétiser). Devin, prophète; astrologue. || Vieux mot.

VATICINATION s. f. (va-ti-si-na-si-on — lat. *vaticinatio*; de *vaticinari*, prophétiser). Prédiction de l'avenir, prophétie poétique: *l'un célébrant leurs solennels sacrifices, ils s'adonnaient à la VATICINATION.* (Et. Pasquier.) || Vieux mot.

VATICINER v. n. ou intr. (va-ti-si-né — lat. *vaticinari*; de *vates*, prophète, proprement poète. Ce mot se rattache sans doute à la racine sanscrite *vad*, parler, énoncer, produire un son, résonner). Prophétiser, prédire l'avenir. || Vieux mot.

VATIMESNIL (Antoine-François-Henri LEBEVRE DE), magistrat et homme d'Etat français, né à Rouen en 1789, mort en 1860. Son père, conseiller au parlement de Normandie,

l'envoya terminer ses études à Paris, où il fit ensuite son droit. Inscrit au barreau de cette ville en 1811, il fut nommé l'année suivante conseiller auditeur à la cour d'appel de Paris. Au commencement de la Restauration, à laquelle il fit acte d'adhésion chaleureuse, il devint substitut près le tribunal de la Seine (octobre 1815) et commença à se faire connaître par les nombreux réquisitoires qu'il prononça en matière politique. Substitua à la cour d'appel (1818), il se signala par l'apreté et la sévérité de ses conclusions, notamment dans les poursuites intentées à Cugnet de Montarlot au sujet des régiments suisses (1819), à l'abbé de Pradt relativement à ses écrits contre la loi électorale (1820), aux inculpés traduits devant le jury à l'occasion des troubles de juin (1821). Il fut nommé premier substitut du procureur général en 1821 et attira encore l'attention par ses réquisitoires contre les auteurs du complot militaire du 19 août et contre le poète Barthélemy, à l'occasion de la mort de Napoléon. En récompense de son zèle réactionnaire, de Vatismesnil fut nommé, le 3 janvier 1822, secrétaire général du ministère de la justice. Chargé, comme commissaire du roi, de soutenir le projet de loi sur la presse devant la cour des pairs, il parvint à faire distraire de la juridiction du jury un grand nombre de délits. A cette même époque, dit-on, dans son ardeur cléricale, il exigea des billets de confession de ceux qui aspiraient à entrer dans la magistrature. En 1824, de Vatismesnil devint avocat général à la cour de cassation et conseiller d'Etat. A ce dernier titre, il prit part au travail de révision des lois votées sous la République et l'Empire, à la rédaction d'un projet de loi sur la propriété littéraire, etc. Nommé ministre de l'instruction publique dans le cabinet Martignac (10 février 1828), de Vatismesnil, qui jusqu'alors avait appartenu au parti des ultra, montra des vues plus larges et rendit de réels services. Bien que porté par la camarilla, qui se souvenait qu'il avait dit : « Le peuple ne peut pas vouloir ce qui n'est pas conforme à ses besoins, et le souverain seul est le juge suprême des besoins de la nation, » le nouveau ministre parut se rallier à l'idée d'accepter franchement un gouvernement constitutionnel et de ne pas repousser quand même les vues des libéraux. Il rouvrit le cours d'histoire de Guizot, fermé depuis six ans, créa à la Faculté de droit de Paris des chaires de droit administratif et de droit des gens, institua des chaires de langues vivantes, améliora le traitement des professeurs de collège, demanda qu'on limitât le nombre des écoles secondaires ecclésiastiques et qu'on soumit les établissements des jésuites au régime universitaire, publia un rapport sur la réorganisation de l'instruction primaire, alors dans le plus pitoyable état (1828), etc. Il n'en fallut pas davantage pour qu'il s'attirât le blâme de la cour et les attaques de la faction cléricale. Après la chute du ministère Martignac (8 août 1829), qu'il suivit dans sa retraite, Charles X lui accorda une pension de 12,000 francs, mais ne voulut pas lui donner le titre de ministre d'Etat. Aux élections de juin 1830, il fut élu député à la fois à Saint-Flour et à Valenciennes. Après la révolution de juillet 1830, il fit partie des députés qui demandèrent à Louis-Philippe d'accepter la lieutenance générale du royaume. De Vatismesnil se rallia à la royauté nouvelle et s'abstint de prendre la parole et de voter lorsque la Chambre prononça la déchéance de la branche aînée (7 août 1830) et vota son bannissement (1832). En 1831, il prononça un discours contre le divorce, et, l'année suivante, il fut chargé de faire un rapport sur la loi électorale. Non réélu député en 1834, il reprit à Paris la profession d'avocat. Plaidant, en janvier 1838, dans une affaire de séparation de corps, il fut frappé au visage, en pleine audience, par un nommé Dausse, contre qui il plaiderait et que le tribunal condamna à deux mois de prison. A partir de ce moment, il renonça à plaider et se borna à être avocat consultant. De Vatismesnil devint en quelque sorte le défenseur en titre du clergé et des congrégations religieuses, en faveur desquelles il publia un *Mémoire sur l'état légal en France des associations religieuses non autorisées* (1845, in-8°). Il devint en outre vice-président du comité électoral de la liberté religieuse. Après la révolution de 1848, il posa sa candidature, mais ne fut point élu. Plus heureux lors des élections pour la Législative, il fut envoyé à la Chambre par les électeurs du département de l'Eure. Il y fit partie des chefs de la majorité réactionnaire à qui on donna le nom de Burgraves, et s'associa à tous les votes qui eurent pour objet de frapper la liberté et la République. A la même époque, il fit des rapports remarquables sur le régime hypothécaire, l'expropriation forcée et l'administration communale. Lors du coup d'Etat du 2 décembre 1851, de Vatismesnil fit partie des représentants du peuple qui protestèrent contre cet attentat à la mairie du Xe arrondissement. Incarcéré au Mont-Valérien, il recouvra peu après la liberté et rentra dans la vie privée. Ce fut lui qui rédigea en 1852 la consultation dans laquelle plusieurs avocats de Paris protestèrent contre les décrets du 22 janvier, confisquant les biens de la famille d'Orléans. Depuis lors, il ne fit plus parler de lui. Outre des articles insérés dans

le *Correspondant* et le *mémoire précité*, on lui doit une traduction du traité de Sénèque intitulé *De la Clémence*, qui fait partie de la collection Panckoucke (1832).

VATINIUS (P.), démagogue romain, l'un des plus fougueux partisans de César, né à Rome vers 94 av. J.-C. Nommé questeur l'an 62, il s'enrichit par ses déprédations en Espagne. Elu tribun du peuple en 58, il soutint, contre Bibulus, César, dont il fut un des lieutenants dans les Gaules, et obtint la préture en 53, à l'exclusion de Caton. Vatinius leva des troupes pour César pendant la guerre civile et remporta une victoire sur un lieutenant de l'empereur en Illyrie. Pour prix de ses succès, il obtint le consulat en 46 et le triomphe en 42.

VATIQUE s. m. (va-ti-ke). Bot. Genre d'arbres, de la famille des diptérocarpées, comprenant quatre espèces, qui habitent l'Inde et la Chine.

VATKE (Jean-Charles-Guillaume), philosophe et théologien allemand, né à Behndorf, province de Magdebourg, en 1806. Il étudia, de 1824 à 1830, à Halle, Göttingue et Berlin, la théologie, la philosophie, l'histoire, la philologie, et, sous l'influence de son professeur Gesenius et de la lecture des œuvres de de Wette, il s'adonna à des recherches sur la Bible, sur l'Ancien Testament en particulier. En 1830, il prit ses grades à l'université de Berlin, où il occupa, sept ans plus tard, la chaire de théologie. Il appartenait à l'école de Hegel et de Schleiermacher et a su réunir d'une façon très-originale la recherche philologique et critique à l'examen purement spéculatif dans son ouvrage intitulé *La Religion de l'Ancien Testament* (Berlin, 1835, tome 1^{er}), qui est le premier où la matière ait été soumise à une critique logique et qui souvent conduit à la négative. On lui doit encore un autre écrit essentiellement philosophique : la *Liberté humaine dans ses rapports avec le péché et la miséricorde divine* (Berlin, 1841).

VA-TOUT s. m. Jeux. Au brelan et autres jeux de renvi, Vade ou renvi de tout l'argent qu'on a devant soi : *Faire va-tout. Gagner un va-tout. Faire, gagner son va-tout. Tenir le va-tout.* Pl. va-tout.

— Fig. *Jouer son va-tout*, Tout hasarder.

VATOUT (Jean), historiographe et académicien français, né à Villefranche (Rhône) en 1792, mort à Claremont (Angleterre) en 1848. Il fit avec succès ses études classiques au collège Sainte-Barbe. En quittant les bancs, il devint le secrétaire intime de Boissy d'Anglas, préfet de la Charente, et habita Angoulême jusqu'en 1814. Naturellement, la Restauration s'efforça de récompenser le préfet et son secrétaire. Pendant la courte période des Cent-Jours, M. Boissy d'Anglas, nommé commissaire extraordinaire dans le Midi, fit donner à Vatout la sous-préfecture de Libourne. Lors de la seconde Restauration, Vatout eut été infailliblement destiné s'il n'eût, par bonheur, rendu quelques services à M. Decazes, qui, par gratitude, l'attacha à son cabinet. Nommé sous-préfet à Semur en 1819, Vatout fut, après un an d'exercice, destitué par le prince d'Angoulême. En 1822, M. Stanislas Girardin obtint pour lui la place de bibliothécaire du duc d'Orléans (depuis Louis-Philippe). Il sut égarer par ses gauloises un peu salées les soirées intimes du Palais-Royal, et le prince le prit en amitié pour son esprit et sa belle humeur.

La révolution de juillet 1830 fit du plaisant de cour un personnage politique. En 1831, deux collèges électoraux, Ruffec et Semur, envoyèrent siéger à la Chambre des députés Vatout, qui opta pour Semur. Pendant dix-huit ans, l'ami du roi mena une véritable existence de coq en pâte. Et, chose dont on doit lui savoir gré, il ne se laissa point éblouir par sa position. Il possédait au suprême degré l'art d'obliger; il pouvait, à sa volonté, servir ou nuire : il obligea souvent et ne nuisit jamais.

Le 17 janvier 1848, Vatout fut nommé membre de l'Académie française. La révolution du 24 février mit le roi en fuite. Vatout suivit l'exil et ne prononça point son discours de réception à l'Académie. Il succomba quelque temps après à une gangrène des reins occasionnée par la présence d'un calcul.

Vatout a composé plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Les Aventures de la fille d'un roi racontées par elle-même* (Paris, 1820-1821, 3 part. in-8°); *De l'Assemblée constituante* (Paris, 1822, in-8°); *Catalogue historique des tableaux appartenant au duc d'Orléans* (Paris, 1823-1826, 4 vol. in-8°); *La Nièce d'un roi* (Paris, 1824, in-8°); *Galerie lithographiée des tableaux du duc d'Orléans* (Paris, 1824-1829, 2 vol. in-fol.); *les Politiques* (Paris, 1827, in-8°); *Histoire du Palais-Royal* (Paris, 1830, in-8°); *L'Idée fixe*, roman (1830, 2 vol. in-8°); *la Conspiration de Cellamure*, roman (1832, 2 vol. in-8°); *Souvenirs historiques des résidences royales de France* (1837-1846, 7 vol. in-8°). D'après Guérard, les tomes 1^{er} à IV appartiendraient à M. Esteban, et les trois derniers seraient de M. de Beauplan. Mais c'est à deux chaussonnettes que Vatout doit sa notoriété le plus réelle. Il est vrai que ces deux compositions sont d'une saveur étrange, dont les titres donneront l'idée. La première s'appelle *L'Ecu de France*, l'autre s'intitule *le Maire d'Eu*. Nous avons reproduit

cette dernière (v. MAIRE D'EU); l'*Ecu de France* ne peut braver la publicité.

VATRIQUET, trouvère normand du xiv^e siècle, né à Couvains, près d'Argentan. Il devint ménestrel en titre du comte de Blois et composa (de 1319 à 1327) quantité de poésies morales et instructives. Ces rimes, intitulées *Ditiès* ou *Dits*, sont adressées aux princes, aux seigneurs de la cour et au roi. Vatriquet nous apprend, dans l'un de ses *Ditiès*, « que le ménestrel trouvère ne recevait jamais d'argent en rémunération de ses talents, mais seulement des habits, et qu'il n'en était pas de même pour le trouvère jongleur, que l'on payait toujours en argent.

VATROUILLE s. f. (va-trou-ille; Il mll.). Mar. Tampon de laine attaché au bout d'une perche, dont on se sert pour laver le navire. « On dit aussi VADROUILLE.

VATRY (l'abbé René), littérateur français, né à Reims en 1697, mort à Paris en 1754. Fils d'un commerçant, il commença sous la direction d'un oncle, qui était prêtre, ses études, qu'il termina dans un séminaire de Paris, et entra ensuite dans les ordres. Il employa ses loisirs à la lecture approfondie des auteurs grecs et latins et accepta le modeste canonicat de Saint-Etienne-des-Grès pour consacrer plus de temps aux lettres. Nommé membre de l'Académie des inscriptions, il remplit gratuitement la chaire de littérature grecque au Collège de France. Il mourut des suites d'une attaque d'apoplexie. Vetry a publié un assez grand nombre de mémoires dans le *Recueil de l'Académie des inscriptions*.

VATTEL (Emmerichs de), jurisconsulte et diplomate allemand, né à Couvet, principauté de Neuchâtel, en 1714, mort à Neuchâtel en 1767. Fils d'un ministre protestant, il fit ses humanités à Bâle et à Genève, puis il suivit des cours de droit et de philosophie. A cette époque, tous les ouvrages de Leibniz donnaient lieu à de savantes controverses. Vattel ne resta pas étranger à la lutte; il prit hautement parti pour le grand philosophe et soutint avec ardeur son système, ses théories et sa méthode. En 1741, Vattel se rendit à Berlin, où il fut assez mal accueilli par Frédéric II, qui ne lui donna aucun emploi. Vattel se rendit à Dresde (1743), où l'appelaient le comte de Brühl, qui avait apprécié son talent, et entra dans la diplomatie. Sa connaissance du droit des gens et des traités lui permit de rendre d'importants services à son protecteur. En 1746, Auguste III le nomma d'abord conseiller d'ambassade et l'année suivante ministre plénipotentiaire à Berne. C'est pendant cette mission qu'il mit la dernière main à son livre sur le *Droit des gens*. En 1758, rappelé à Dresde, il fut nommé conseiller privé, et sous ce titre il prit la direction des affaires les plus importantes du pays. Entièrement dévoué à ses fonctions, Vattel altera sa santé par un travail excessif. S'étant rendu à Neuchâtel pour prendre un peu de repos, il y mourut quelques jours après. Les plus grands honneurs furent rendus à la mémoire de l'homme d'Etat dont la vie avait été consacrée au bien public. On trouve de lui dans divers recueils des monographies très-intéressantes sur des points controversés de droit public ou de droit international. Enfin, il a laissé un ouvrage très-estimé : le *Droit des gens ou Principes de la loi naturelle appliquée à la conduite et aux affaires des nations et des souverains* (Leyde, 1758, 2 vol. in-4°), souvent réédité.

VATTEVILLE (Jean de), prélat et aventurier français, né à Besançon vers 1613, mort à l'abbaye de Baumes (Franche-Comté) en 1702. Saint-Simon, dans ses curieux *Mémoires*, retrace tout entière la vie de ce prêtre étrange : « Les Vatteville, dit-il, sont des gens de qualité de Franche-Comté. Ce cadet-ci se fit chartreux de bonne heure et, après sa profession, fut ordonné prêtre. Il avait beaucoup d'esprit, mais un esprit libre, impétueux, qui s'impatients bientôt du joug qu'il avait pris. Incapable de demeurer plus longtemps soumis à de si gênantes observances, il songea à s'en affranchir. Il trouva moyen d'avoir des habits séculiers, de l'argent, des pistolets et un cheval à peu de distance. Tout cela peut-être n'avait pu se pratiquer sans donner quelque soupçon. Son prieur en eut, et, avec un passe-partout, va ouvrir sa cellule et le trouve en habit séculier, sur une échelle, qui allait sauter par-dessus les murs. Voilà le prieur à crier; l'autre, sans s'émouvoir, le tue d'un coup de pistolet et se sauve. A deux ou trois journées de là, il s'arrête à un méchant cabaret seul dans la campagne, parce qu'il évitait tant qu'il pouvait de s'arrêter dans les lieux habités, met pied à terre, demande ce qu'il y a au logis. L'hôte lui répond : « Un gigot et un chapon. — Bon, répond mon défrôqué, mettez-les à la broche. » L'hôte lui veut remontrer que c'est trop des deux pour lui seul et qu'il n'a que cela pour tout chez lui. Le moine se fâche et lui dit qu'en payant c'est bien le moins d'avoir ce qu'on veut, et qu'il a assez bon appétit pour tout manger. L'hôte n'ose répliquer et embroche. Comme ce rôti s'en allait cuire, arrive un autre homme à cheval, seul aussi, pour dîner dans ce cabaret. Il en demande, il ne trouve quoi que ce soit que ce qu'il voit prêt à être tiré de la broche. Il demande combien ils sont là-dessus, s'il n'est pas possible d'en avoir une petite part, et

est encore plus surpris de la réponse de l'hôte, qui l'assure qu'il en doute, à l'air de celui qui a commandé le dîner. Là-dessus, le voyageur monte, parle civilement à Vatteville et le prie de trouver bon que, puisqu'il n'y a rien dans le logis que ce qu'il a retenu, il puisse, en payant, dîner avec lui. Vatteville n'y veut pas consentir; dispute; elle s'échauffe; bref, le moine en use comme avec son prieur et tue son homme d'un coup de pistolet. Il descend après tranquillement et, au milieu de l'effroi de l'hôte et de l'hôtelier, se fait servir le gigot et le chapon, les mange à cheval et tire pays. Ne sachant que devenir, il s'en va en Turquie et, pour le faire court, se fait circoncire, prend le turban et s'engage dans la milice. Son reniement l'avance, son esprit et sa valeur le distinguent, il devient bacha et l'homme de confiance en Morée, où les Turcs faisaient la guerre aux Vénitiens. Il leur prit des places et se conduisit si bien avec les Turcs, qu'il se crut en état de tirer parti de sa situation, dans laquelle il ne pouvait se trouver à son aise. Il eut des moyens de faire parler au gouvernement de la république et de faire son marché avec lui. Il promit verbalement de livrer plusieurs places et force secrets des Turcs moyennant qu'on lui rapportât, en toutes les meilleures formes, l'absolution du pape de tous les méfaits de sa vie, de ses meurtres, de son apostasie, sûreté entière contre les chartreux et de ne pouvoir être remis dans aucun autre ordre, restitué pleinement au siècle, avec les droits de ceux qui n'en sont jamais sortis, et permettant à l'exercice de son ordre de prêtres, et pouvoir de posséder tous bénéfices quelconques. Les Vénitiens y trouvèrent trop bien leur compte pour s'y égarer, et le pape crut l'intérêt de l'Eglise assez grand à favoriser les chrétiens contre les Turcs; il accorda de bonne grâce toutes les demandes du bacha. Quand il fut assuré que toutes les expéditions en étaient arrivées au gouvernement en la meilleure forme, il prit si bien ses mesures, qu'il exécuta parfaitement tout ce à quoi il s'était engagé vis-à-vis des Vénitiens. Aussitôt après, il se jeta dans leur armée, puis sur un de leurs vaisseaux, qui le porta en Italie. Il fut à Rome, le pape le reçut bien, et, pleinement assuré, il s'en revint en Franche-Comté, dans sa famille, et se plaisait à narguer les chartreux. Des événements si singuliers le firent connaître à la première conquête de la Franche-Comté. On le jugea homme de main et d'intrigue; il en lia directement avec la reine mère, puis avec les ministres, qui s'en servirent utilement à la seconde conquête de cette même province. Il rendit de grands services, mais non pour rien, et avait stipulé l'archevêché de Besançon; et en effet, après la seconde conquête, il y fut nommé. Le pape ne put se résoudre à lui donner les bulles; il se récria au meurtre, à l'apostasie, à la circoncision. Le roi entra dans les raisons du pape, et il capitula avec l'abbé de Vatteville, qui se contenta de l'abbaye de Baumes, la seconde de la Franche-Comté, d'une autre bonne en Picardie et de divers autres avantages. Il vécut depuis dans son abbaye de Baumes, partie dans ses terres, quelquefois à Besançon, rarement à Paris et à la cour, où il était toujours reçu avec distinction. Il avait partout beaucoup d'équipages, grande chère, une belle meute, grande table et bonne compagnie. Il ne se contraignait pas sur les demoiselles, et vivait non-seulement en grand seigneur et fort craint et respecté, mais à l'ancienne mode, tyrannisant fort ses terres, celles de ses abbayes et quelquefois ses voisins, surtout chez lui très-absolu. Les intendans plaient les épaules et, par ordre exprès de la cour, tant qu'il vécut, le laissaient faire et n'osaient le choquer en rien, ni sur les impositions, qu'il réglait à peu près comme bon lui semblait dans toutes ses dépendances, ni sur ses entreprises, assez souvent violentes. Avec ces mœurs et ce maintien, il se faisait craindre et respecter; il se plaisait à aller voir quelquefois les chartreux, pour se gaudir d'avoir quitté leur froc. Il jouait fort bien à l'ombre et y gagnait si souvent codille, que le nom d'abbé Codille lui en resta. Il vécut de la sorte, et toujours dans la même licence et la même considération, jusqu'à près de quatre-vingt-dix ans...

VATTEVILLE (Charles, baron de), diplomate français, frère du précédent, mort vers 1668. Entré de bonne heure dans le service diplomatique de l'Espagne, il représenta cette puissance aux conférences qui amenèrent le traité des Pyrénées (1657) et passa ensuite à l'ambassade de Londres, où, dans une cérémonie publique, il prit le pas sur le comte d'Estrades, ambassadeur français (1661). On sait que ce fait faillit rallumer la guerre entre la France et l'Espagne. Rappelé par son gouvernement, Vatteville ne fut pas puni de la conduite qu'il avait tenue en cette occasion et dont, au fond, la cour de Madrid ne pouvait que lui savoir gré. On l'envoya gouverner la Biscaye avec le titre de vice-roi et, peu après, il fut appelé à l'ambassade de Lisbonne. Il mourut, dit-on, du chagrin causé par la trahison de son frère, qui venait de livrer la Franche-Comté à la France.

VATTIER (Pierre), orientaliste français, né en 1623, mort à Paris en 1667. D'abord médecin de Gaston d'Orléans, il devint secré-

taire interprète du roi et professeur royal de langue arabe au Collège de France. On a de lui les ouvrages suivants : *Traité des insomnies* de Gahdorrhachman, traduit de l'arabe; *Histoire mahométane* ou les *Quarante-neuf califes*, etc. (Paris, 1657, in-4°); *Histoire du grand Tamerlan* (Paris, 1658, in-4°); *la Logique du fils de Sina, communément appelé Avicenne*, traduit de l'arabe en français (Paris, 1659, in-8°); *Nouvelles pensées sur la nature des passions*, etc. (Paris, 1659, in-4°); *le Cœur déroné, discours sur l'usage du foie, où il est montré que le cœur ne fait pas le sang* (Paris, 1660, in-8°); *l'Hymne d'Avicenne et les Proverbes du calife Gali-Ali* (Paris, 1660, in-8°); *l'Onésicrite musulman*, etc. (Paris, 1664, in-12). Vattier a traduit de plus les *Œuvres complètes d'Avicenne*.

VAU s. m. (vo). Philol. Lettre hébraïque, appelée aussi *vav*. || Ancien nom du digamma éolien. || Nom du v allemand.

VAUANTHE s. m. (vô-an-te). Bot. Syn. de *GRAMMANTHE*, genre de crassulacées.

VAUBAN (Sébastien Le Prestre, marquis de), célèbre ingénieur, militaire, tacticien, économiste, né à Saint-Léger-de-Fouchet, près de Saulieu, en Bourgogne, le 15 mai 1633, mort en 1707. Resté orphelin de bonne heure et privé de fortune, il fut élevé parmi les paysans, endurcit son corps à toutes les fatigues et accoutuma son âme à tous les dangers. C'est sans doute à cette pratique de la vie plébéienne qu'il dut son amour pour les classes pauvres et l'ardent désir de soulager des misères qu'il avait connues et partagées. Son premier et presque son seul maître fut le prieur de Saumur, qui, l'ayant rencontré par hasard et devant ses dispositions, s'intéressa à lui, l'accueillit à sa cure, lui apprit à lire, à écrire et lui donna, dit Vauban lui-même, une assez bonne teinture des mathématiques et des fortifications. Ces connaissances, jointes à un goût naturel pour le dessin linéaire, décidèrent de sa vocation. A dix-sept ans, il s'enrôla sous les drapeaux du prince de Condé, alors en révolte contre la cour et allié aux Espagnols, fut fait prisonnier par l'armée royale, après un an de cette guerre aventureuse, et présenté à Mazarin, qui devina son mérite et l'attacha pour toujours à la France. Déjà connu comme ingénieur, pour avoir réparé en 1653 les fortifications de Sainte-Menehould, il servit en cette qualité dans les armées de Louis XIV et acquit assez de réputation pour qu'on le chargeât (1655-1658) des sièges de Landrecies, de Condé, de Valenciennes, de Montmédy, de Marlyck, de Gravelines, d'Ypres et d'Oudenarde, qu'il conduisit à bonne fin, et ensuite de la réparation des fortifications de ces places. Après la paix des Pyrénées, on lui confia l'établissement de nouvelles fortifications, et c'est alors qu'il jeta les bases de sa réputation de constructeur et qu'il fit faire à l'art de la fortification ces progrès qui ont rendu son nom si fameux. A la reprise des hostilités (1667), il eut la direction de tous les sièges que le roi fit en personne, fut blessé à Douai, prit Lille, assura par de beaux travaux les agrandissements de la France en Franche-Comté, en Flandre, en Artois, dirigea les principaux sièges pendant la campagne de Hollande (1672), fut nommé brigadier général des armées en 1674, emporta Valenciennes, Cambrai (1675) et l'imprenable forteresse de Luxembourg (1683). En 1678, il avait été élevé au grade de commissaire général des fortifications. Jusqu'en 1688, il se livra de nouveau à ses travaux de construction, car la paix n'était pas moins laborieuse pour lui que la guerre. Dans la campagne de Flandre (1691-1692), il prit, sous les yeux du roi, Mons et Namur, où l'on remarqua comme une circonstance extraordinaire que la perte des assiégés fut de beaucoup inférieure à celle des assésés. La paix de Ryswick fit encore une fois cesser l'effusion du sang jusqu'à la guerre de la Succession, et Vauban reçut enfin le bâton de maréchal (1703), non-seulement sans l'avoir sollicité, mais encore malgré les efforts qu'il fit pour détourner le roi de le lui imposer, d'après la croyance la plus généralement répandue. Cependant, voici une lettre de Vauban au roi, du 2 janvier 1701, qui tendrait à faire croire le contraire :

« Sire, le bruit qui court à Paris, à Versailles et dans toutes nos troupes d'une prochaine promotion de maréchaux de France m'autorise à représenter à Votre Majesté que ma qualité de lieutenant général plus ancien que la plupart de ceux qui sont le plus à portée d'y prétendre et mes services mieux marqués que les leurs, dont je ne veux pour témoin que Votre Majesté, ne donnent lieu d'espérer qu'elle ne me jugera pas indigne de cette élévation, etc. »

En résumé, voici le sommaire de sa vie comme militaire et comme ingénieur : il a travaillé à 300 places anciennes, en a construit 33 nouvelles, a dirigé 53 sièges et s'est trouvé à 140 actions de vigueur. De plus, il a exécuté une foule de travaux civils, dont un seul suffirait à la gloire d'un ingénieur ordinaire : les canaux de Saint-Omer, de La Bruche et de Neuf-Brisach; les jetées de Honfleur; l'amélioration des ports de Saint-Vallery, d'Ambleteuse, d'Antibes, de Dunkerque; le magnifique aqueduc de Maintenon; les études pour la jonction de la Saône et de la

Loire, etc. En général, on exagère un peu la gloire de Vauban dans la science de la fortification en rattachant exclusivement à son nom la révolution qui s'est opérée depuis l'invention de l'artillerie. L'opinion, comme il arrive pour tous les grands hommes, lui attribue, par une sorte de synthèse d'entraînement, non-seulement ce qu'il a vraiment créé, mais encore les progrès qui appartiennent à ses devanciers et même à ses successeurs. Sans parler des étrangers, notamment des Italiens, Errard, sous Henri IV, de Ville, Pagan avaient fait faire un grand pas à l'architecture militaire. Mais nul n'avait considéré la défense du pays à un point de vue plus élevé que l'ingénieur de Louis XIV. Son mérite consiste surtout dans la sagacité avec laquelle il a su rattacher l'art de la fortification à la stratégie, chercher les rapports des places de guerre entre elles, tirer du sol même et des eaux une défense simple et peu coûteuse, coordonner les places à la nature du terrain, à celle du pays, aux routes de terre et d'eau, etc., toutes choses inconnues avant lui. Quant à la liste de ses inventions particulières, elle est immense : les feux croisés, le tir à ricochet, les boulets creux, les cavaliers de tranchée, les parallèles, les places d'armes, etc. On connaît tous ces admirables travaux de défense qui ont inscrit si profondément son nom sur notre territoire et qui, au témoignage de Napoléon, ont plusieurs fois sauvé la France dans les grandes crises de l'invasion étrangère. Notre frontière du Nord, la plus-mal défendue par la nature, est presque tout entière fortifiée de sa main; il faut citer encore Besançon, Briançon, Toulon, Mont-Louis, Saint-Jean-Pied-de-Port, Bayonne, Rochefort, Brest, Belle-Isle, etc.

Mais ce qui n'a pas moins de grandeur que les travaux de l'illustre ingénieur, c'est le sentiment qui les inspirait, c'est l'esprit de sagesse et d'humanité qui était la règle de toutes ses actions, c'est ce respect de la vie humaine, cette horreur du sang versé qu'on s'étonne de trouver développés avec tant d'énergie chez un des maîtres de l'art de la destruction. Noble incohérence d'une belle âme! celui dont le métier était de tuer les hommes ne songeait qu'à épargner leurs sangs; celui qui ménageait si peu sa vie n'était préoccupé que de la conservation de celle de ses semblables. Ce sentiment se manifesta chez lui dès ses débuts dans la carrière des armes et demeura le mobile de toute sa vie. Si, parmi les spécialités de son art, il a choisi la fortification, c'est qu'il entraînait dans ses plans généraux de rechercher et de mettre en usage les « voies les moins ensanglantées », suivant ses propres expressions, et que les forteresses ne doivent avoir d'autre but que de « diminuer la consommation des hommes ». Toutes ses créations particulières étaient conçues dans le même esprit, et jamais on ne le vit, comme tant d'autres généraux, sacrifier les hommes pour mettre en relief une ambitieuse personnalité. Toujours, au contraire, il étudia et mit en pratique les moyens de diminuer les horreurs de la guerre et d'en atténuer les sanglantes conséquences. Quelque éminent qu'il ait été ce grand homme dans les annales militaires, on peut affirmer qu'il se fut élevé au moins aussi haut dans la carrière de l'administration publique et qu'il eût fait plus et mieux que Sally s'il n'eût été réduit à l'impuissance par la coalition de ceux qui vivaient des abus qu'il voulait réformer. Il ne put que présenter des projets admirablement conçus et qui annonçaient la plus profonde connaissance des maux, des besoins et des ressources du pays, en même temps qu'un désir ardent de soulager les misères dont les populations étaient écrasées et dont il mit sous les yeux du roi le douloureux tableau. Quarante années d'études et de méditations lui ont appris qu'un dixième de la population mendie son pain et que, sur les neuf autres dixièmes, cinq végètent dans la plus profonde misère et trois vivent dans une situation embarrassée par les dettes et les procès. Il attribue cet état de choses aux effroyables exactions des gens de finance, des collecteurs d'impôts, des traitants, des sous-traitants, qu'il flétrit du nom de *harpies*, et dont le nombre, dit-il, « serait suffisant pour remplir les galères ». Comme remède, il proposait la suppression des tailles, des aides et de tous les autres droits, et les remplaçait par un impôt unique, uniforme, d'une perception facile, d'un produit sûr et qui eût été supporté par toutes les classes de l'Etat. C'est ce qu'il appelait la *dixme royale*. Cette dixme était partagée en deux branches : l'une portait sur les terres et levait un dixième de leurs produits; l'autre portait sur le commerce et l'industrie. Il prouvait que par ce nouveau système il triplait les revenus du roi et diminuait de plus de moitié les charges du peuple. Mais comme en ramenant l'ordre et la justice dans la levée des impôts il ruinait du même coup une armée de puissants déprédateurs, on persuada facilement à Louis XIV que ce projet était le renversement de la monarchie, et celui que Saint-Simon proclamait « le plus honnête homme de son siècle » tomba dans la disgrâce d'un maître qu'il avait servi avec tant de dévouement et de génie. Son livre fut même condamné. Il en mourut de chagrin peu de temps après (1707), d'après Saint-Simon. Il est difficile de le croire, et d'ailleurs ce ne serait pas à la

gloire de Vauban, qui avait toujours eu son franc parler avec le roi. Il y avait déjà plusieurs années que ses conseils n'étaient plus écoutés. Ainsi, le malheureux siège de Turin avait été conduit contrairement à tous ses avis, que Louis XIV ne savait plus faire prévaloir. Du reste, au moment de sa mort, Vauban avait soixante-quatorze ans et souffrait depuis plusieurs années d'un catarrhe qui lui rendait le travail très-pénible. Il faut encore rappeler à l'honneur de ce grand homme qu'au moment de la révocation de l'édit de Nantes, il adressa trois mémoires au roi pour s'opposer à cette mesure, aussi stupide qu'odieuse, et pour réclamer la liberté de conscience. Sous le titre modeste de *Mes oisivetés*, il avait laissé douze volumes in-folio de notes précises sur toutes les parties de l'art militaire, sur la navigation, l'administration civile, le clergé, les finances, l'agriculture, le commerce, les colonies, etc. Restés manuscrits dans les archives de la famille, ces écrits s'égarèrent en partie. On a formé avec les fragments retrouvés trois volumes, qui ont été publiés à Paris (1841-1843). On a encore de Vauban un *Traité de l'attaque et de la défense des places*. Le *Testament politique* qu'on a sous son nom est de Bois-Guilbert. En 1803, le cœur de ce grand homme a été placé aux Invalides, en face du tombeau de Turenne. Fontenelle, Carnot, Noël ont prononcé son *Eloge*.

VAUBAN (Antoine Le Prestre, comte de), général français, cousin du grand Vauban, né en 1659, mort à Béthune en 1731. Entra au service vers 1678, il débuta comme ingénieur au siège de Besançon, puis il prit part à tous les sièges que dirigea son parent, et commanda seul ceux de Courtrai, de Huy et quelques autres. Maréchal de camp en 1702, il détermina la reddition de Brisach, devint lieutenant général et contribua à la défense de Lille. En 1714, il conduisit les travaux du siège de Barcelonne et, en récompense de ses longs services, vit ériger sa terre de Saint-Servien (Mâconnais) en comté de Vauban.

VAUBAN (Jacques-Anne-Joseph Le Prestre, comte de), petit-fils du précédent, né à Dijon en 1754, mort en 1816. En 1770, il entra comme sous-lieutenant dans les dragons de La Rochefoucauld, devint ensuite sous-lieutenant dans la gendarmerie de Lunéville, suivit Rochambeau en Amérique comme aide de camp, et il était colonel du régiment Orléans-infanterie au moment de la Révolution. Il émigra, alla rejoindre à Coblenz le comte d'Artois, qui le nomma son aide de camp, porta les armes contre sa patrie dans l'armée des princes et fit la campagne de 1792. L'année suivante, il suivit le comte d'Artois en Russie, alla ensuite en Angleterre, d'où il s'embarqua en 1795 pour l'expédition de Quiberon, qui faillit lui coûter la vie. Il remplit diverses missions pour son parti, entra en France sous le Consulat, fut arrêté en 1806 et retenu longtemps prisonnier au Temple. Parmi ses papiers, on avait saisi le manuscrit de ses *Mémoires historiques pour servir à l'histoire des guerres de la Vendée* (Paris, 1806-1815, in-8°), où il accusait avec amertume la plupart de ses compagnons d'armes à Quiberon et même les princes. Le gouvernement se hâta de publier ces *Mémoires*; le comte de Vauban se vit dès lors en butte à la haine de son propre parti et fit de vains efforts pour rentrer en grâce sous la Restauration. Quoique réimprimé plusieurs fois, son ouvrage est devenu fort rare. — Son frère puîné, Pierre-François Le Prestre, comte de VAUBAN, né en 1757, mort en 1845, fit partie de l'armée de Condé, dans laquelle il obtint le grade de lieutenant-colonel. Il passa ensuite au service de l'Angleterre, résida sept ans à Lisbonne avec le grade de capitaine et entra vers 1803 en France, où il fut pendant plusieurs années contrôleur des postes.

VAUBAN (Antoine-Jean-Baptiste Le Prestre, vicomte de), frère des précédents, né à Neuville en 1758, mort en 1832. Entra au service en 1775, il servait comme capitaine dans le régiment dont son frère aîné était colonel, lorsque éclata la Révolution. Il émigra, lui aussi, en 1791, servit dans l'armée de Condé, entra en 1793 comme major dans l'armée russe, fit sous les ordres de Souvarov, la campagne d'Italie, et entra en 1800 dans sa patrie. Il avait pris du service en 1809, dans l'armée impériale, avec le grade de capitaine de chasseurs de montagnes, mais, dès l'année suivante, il y renonça et vécut dans la retraite jusqu'à sa mort. — Son fils, Edmond-Sébastien-François-Joseph Le Prestre, comte de VAUBAN, né à Besançon en 1805, est devenu général de brigade et membre du comité des fortifications.

VAUBECOURT, bourg de France (Meuse), chef-lieu de canton, arrond. et à 22 kilom. N. de Bar-de-Duc, sur l'Aisne. Pop. aggl., 916 hab. — Pop. tot., 946 hab. Tuilerie, tannerie, fabrique de faucilles, commerce de fer.

VAUBERT (Luc), théologien français, né à Noyon en 1644, mort à Paris en 1716. Il entra chez les jésuites, professa la rhétorique et la philosophie, se livra ensuite à la prédication et devint recteur, puis préfet des pensionnaires au collège Louis-le-Grand. On a de lui, entre autres ouvrages : *Exercices de*

piété (Paris, 1699); *Traité de la communion* (Paris, 1704, in-12); *la Dévotion à Notre-Seigneur J.-C.* (Paris, 1706, 2 vol. in-12); *le Saint exercice de la présence de Dieu* (Lyon, 1829, in-24).

VAUBIER s. m. (vô-bié). Bot. Syn. de *HAKEA*.

VAUBLANC (Vincent-Marie Viénot comte de), homme politique français, né à Saint-Domingue en 1756, mort à Paris en 1845. Envoyé en France pour faire ses études, il entra à l'école militaire en 1770 et en sortit avec le grade de sous-lieutenant. En 1791, il quitta le service et fut élu par le département de Seine-et-Marne membre de l'Assemblée législative, où il se fit remarquer par la fougue de son royalisme et par un genre d'éloquence que Condorcet, son collègue, caractérisait ainsi : « Il existe dans toute assemblée de ces orateurs bruyants à tête creuse, qui produisent un grand effet avec des banalités redoublées. » Obligé de se cacher pendant la Terreur, Vaublanc reparut après le 9 thermidor, présida la section *Poissonnière* dans la levée de boucliers du 13 vendémiaire contre la Convention, et fut, pour ce fait, condamné à mort par contumace. Néanmoins, il entra au conseil des Cinq-Cents à la fin de 1796, en prêtant le serment de haine à la royauté; mais, enveloppé dans la proscription du 18 fructidor, il dut chercher son salut dans la fuite. De retour en France après le 18 brumaire, il entra au Corps législatif, vota avec empressement pour la transformation du consulat en empire (1804), et reçut la préfecture de la Moselle, qu'il conserva jusqu'en 1814. Il changea aussitôt de couleur au retour de Louis XVIII, qui lui donna la préfecture des Bouches-du-Rhône en 1815, et, peu après, le portefeuille de l'intérieur. A force d'exagération, il voulut faire oublier ses palliatives. Il se sépara de ses collègues, qu'il trouvait trop tièdes, se fit le très-humble serviteur de la majorité de la Chambre introuvable, épura son département et accomplit ces fameuses éliminations de l'Institut, qui lui valurent le surnom de *Mappeau de la littérature*. Le roi, qui le compromettait par ses violences, le remplaça dans le cabinet, et le nomma, pour le consoler, membre du conseil privé (7 mai 1816). Les électeurs du Calvados l'appellèrent à la Chambre en 1820. Assis sur les bancs de l'extrême droite, il n'y joua qu'un rôle assez obscur. On lui doit quelques ouvrages d'un mérite douteux. Voici les principaux : *Tables synchrétiques de l'histoire de France* (1818 et 1819, in-8°), la moins superficielle de ses productions; le *Dernier des Césars* ou la *Chute de l'empire romain d'Orient* (1819, in-8°), poème en douze chants; *Mémoires sur la Révolution de France* (1832, 4 vol. in-8°); *Fastes mémorables de la France* (1838, in-8°); *Souvenirs* (1839, 2 vol. in-8°).

VAUBLANC (Jean-Baptiste-Bernard Viénot, chevalier de), administrateur français, frère du précédent, né à Saint-Domingue en 1761, mort en 1812. Elevé à l'école militaire de Paris, il revint à seize ans dans sa patrie, prit part à la guerre de l'indépendance américaine, et, de retour en France en 1793, devint adjudant général à l'armée du Rhin. Sous l'Empire, il parvint au grade de général de brigade, et, lors de la création des inspecteurs en chef aux revues, fut l'un des premiers appelés à ces fonctions, et de Portugal, de façon à contenter à la fois les soldats français et les populations envahies. Il déploya, en la même qualité, un zèle et une activité remarquables pendant l'expédition de Russie, mais il mourut à Wilna pendant la retraite.

VAUBLANC (Vincent-Victor-Henri, vicomte de), historien français, fils du précédent, né à Montpellier en 1803. Il fit une partie de ses études au collège Louis-le-Grand à Paris, et, grâce à la protection de son oncle, l'ancien ministre, fut l'un des six premiers auditeurs au Conseil d'Etat nommés en 1824, époque du rétablissement de ce titre. Il entra dans la vie privée en 1830, par fidélité à la branche aînée, et consacra ses loisirs forcés à des recherches et à des travaux historiques. En 1836, dit M. Vapereau, auquel nous devons les éléments de cette courte notice, il accepta de passer une année en Allemagne auprès du prince royal de Bavière, puis resta attaché à sa personne comme chambellan et grand maître de la maison de la reine. On a du vicomte de Vaublanc : la *France au temps des croisades* (1844-1847, 4 vol. in-8°, avec planches dessinées d'après des manuscrits du xiv^e et du xiii^e siècle) et *Un coup d'œil dans Paris* (1861, in-8°).

VAUBOIS (Claude-Henri Belgrand, comte de), général français, né à Châteaullain (Haute-Marne) en 1748, mort en 1839. Il était, avant la Révolution, capitaine d'artillerie, et devint rapidement général de division. Appelé à l'armée des Alpes, il fit le siège de Lyon en 1793, enleva, le 14 septembre de l'année suivante, le fameux poste des Barricades sur les Piémontais, commanda l'aile gauche dans la première campagne d'Italie sous Bonaparte et rendit de très-grands services dans le Tyrol. Lors de l'expédition d'Egypte, le général en chef lui confia la garde de Malte avec 4,000 hommes seulement. Il réussit pendant deux ans à tenir

tête à une population insurgée de 100,000 âmes et aux attaques incessantes des Anglais, des Russes, des Napolitains et des Portugais. Enfin, mis dans l'impossibilité d'avoir aucune communication avec la France, après avoir perdu la moitié de son monde et avoir rejeté huit sommations, il consentit à rendre la place le 5 septembre et en sortit avec les honneurs de la guerre. Pendant son héroïque défense, il avait reçu le titre de général. Plus tard il fut nommé comte. Vauvois vota en 1814 la déchéance de l'empereur, et fut élevé à la pairie par la Restauration.

VAUBONNE (le marquis de), général allemand, né dans le Comtat-Venaissin en 1645, mort en 1715. Il servit d'abord dans l'armée française, puis entra au service de l'empereur d'Allemagne et franchit rapidement les grades inférieurs. En 1703, il commanda dans le Trentin un corps de cavalerie opposé au duc de Vendôme. Fait prisonnier en 1704, il fut envoyé à Alexandrie et chercha à livrer cette ville au duc de Savoie. Son dessein ayant été découvert, il fut jeté dans un cachot et ensuite conduit en France. Échangé plus tard, il assista, en 1708, à la prise de Gaète, où il fut grièvement blessé, fut promu général de cavalerie en 1713 et vena d'être appelé au gouvernement du royaume de Naples, lorsqu'il se tua en se précipitant d'un troisième étage, dans un accès de démence.

VAUCANSON (Jacques de), célèbre mécanicien français, né à Grenoble en 1709, mort à Paris en 1782. Le génie de la mécanique se révéla chez lui dès l'âge le plus tendre. On cite de son enfance des faits évidemment exagérés dans les détails, mais qui reposent, sans doute, sur un fond de réalité. L'examen d'une horloge à laquelle il ne pouvait toucher lui aurait suffi pour en construire une en bois, qui marquait assez exactement les heures. Il aurait exécuté pour une chapelle d'enfants de petits anges qui agitaient leurs ailes et des prêtres automatiques qui accomplissaient divers mouvements. Comme on parlait en sa présence de la nécessité d'une machine hydraulique pour donner de l'eau à Lyon, il en imagina, dit-on, une qu'il fut bien surpris de retrouver, en arrivant à Paris, à la Samaritaine du pont Neuf. Vaucanson se livra pendant quelques années à des études régulières et approfondies sur l'anatomie, la mécanique et la musique. Il commença ensuite cette série de chefs-d'œuvre automatiques qui ont rendu son nom si populaire : le *Joueur de flûte*, le *Joueur de tambourin et de gobelet*, le *Joueur d'échecs*, les *Canards*, qui barboient, allaient chercher le grain, l'avalèrent, de telle façon qu'il subissait dans leur corps une sorte de trituration imitant la digestion animale.

Son joueur de flûte était de grandeur naturelle ; il était assis et porté sur un piédestal de 4 pieds 1/2 de hauteur sur 3 pieds 1/2 de largeur. Les panneaux supérieurs de six soufflets, reposant sur le fond du piédestal, étaient successivement soulevés par des cordes passées dans des gorges disposées en excentriques le long d'un axe horizontal placé au-dessus. Des poids convenables tendaient constamment à rabaisser ces panneaux, de façon à obliger l'air introduit à s'échapper dans des tuyaux qui se réunissaient en un seul conduisant à la bouche de l'automate. Les lèvres du flûteur pouvaient s'ouvrir plus ou moins, s'approcher ou s'éloigner du trou de la flûte, et une petite languette mobile permettait encore d'ouvrir complètement ou de fermer en partie le passage laissé à l'air par l'ouverture des lèvres. Les doigts, terminés par des bouts en peau, pouvaient fermer ou laisser ouverts les différents trous de la flûte. Ces différents mouvements se transmettaient à l'aide de chaînes d'acier tirées par des leviers, sur lesquels venaient agir, par les extrémités opposées, des lames élastiques fixées à un arbre animé d'un mouvement continu de rotation et transporté en même temps dans la direction de son axe par un jeu de vis, de sorte qu'à chaque tour la même lame, fixée au cylindre, put produire un effet nouveau.

Le joueur de tambour, habillé en berger, était porté droit par son piédestal ; il jouait une vingtaine d'airs, menuets, rigodons ou contredanses. Le mécanisme était à peu près pareil à celui du joueur de flûte.

Le cardinal de Fleury, sentant tous les services qu'on pouvait tirer, pour le progrès des arts industriels, d'un génie capable d'aussi admirables combinaisons, lui confia l'inspection des manufactures de soie. Il ne tarda pas à perfectionner plusieurs machines employées dans cette industrie, notamment le moulin à organiser, un métier à tisser les étoffes façonnées, des machines à apprêts, etc., dont les modèles sont au Conservatoire des arts et métiers. S'étant attiré par ses simplifications la haine des ouvriers en soie de Lyon, il construisit pour se venger, épi-gramme de génie et chef-d'œuvre de mécanique, une machine au moyen de laquelle un âne exécutait une étoffe à fleurs. Il fit encore pour la représentation de *Cléopâtre*, de Marmontel, un aspic qui s'élevait en sifflant sur le sein de la reine d'Égypte. Tout le monde connaît cette réponse d'un plaisant du parterre, consulté sur le mérite de cette tragédie médiocre : « Je suis de l'opinion de l'aspic. » En 1746, Vaucanson avait été reçu membre de l'Académie des sciences. La collection de

machines qu'il avait formées avait été par lui léguée à la reine. Mais cette princesse ne paraît pas avoir fait grand cas de ces legs précieux, dont les pièces furent dispersées et pour la plupart perdues pour la France. L'Allemagne a longtemps possédé les automates les plus célèbres, le flûteur, le joueur d'échecs, etc.

VAUCCEL (Paul-Louis du), théologien français, né à Evreux vers 1640, mort en 1715. Il embrassa fort jeune l'état ecclésiastique, devint l'ami et le secrétaire de l'abbé Fév-deau et de Pavillon, évêque d'Aléth, et fut exilé à Saint-Pourçain en 1677. Quatre ans plus tard, il passa en Hollande et s'y lia avec Arnauld, qui l'envoya, l'année suivante, à Rome pour y être l'agent du parti janséniste. Vauccel demeura, en cette qualité, un grand nombre d'années à Rome, sous le nom de *Vallois*, et entretenait avec Arnauld une correspondance assidue. On a de lui : un *Traité de la régle*, en latin (1689, in-40) ; une *Itération de ce qui s'est passé touchant la régle à Aléth et à Paniers* (1681, in-12) et des éditions de différents ouvrages théologiques.

VAUCELLES, hameau de France (Nord), commune de Crèvecœur, cant. de Maroilles, arrond. et à 8 kilom. de Cambrai ; 110 hab. On y voyait autrefois une abbaye de l'ordre de Cîteaux, fondée en 1132 par saint Bernard, et dont il ne reste plus qu'un cloître en ruine. Le 5 février 1556, une trêve y fut signée entre Henri II et Charles-Quint.

VAUCHAMPS, village et comm. de France (Marne), cant. de Montmirail, arrond. et à 34 kilom. S.-O. d'Épernay ; 390 hab. Succès remporté par les Français sur les Prussiens, le 14 février 1814.

VAUCHELLE (Auguste-Théophile), peintre, né à Passy le 7 mars 1802. Élève d'Abel de Pujol et de Hersent, il remporta un des deux grands prix de Rome en 1829. Le sujet du concours était *Jacob refusant de laisser partir Benjamin*. Toutefois, il ne fit point le voyage de Rome et resta à Paris. Il exposa en 1861 la *Première naissance*, tableau qui fut remarqué pour la grandeur du style et la fermeté de l'exécution et qui lui valut une 2^e médaille. Vauclhel envoya ensuite aux expositions : la *Pauvre fille* et deux portraits (1863) ; l'*Assommoir de la Vierge* et quatre portraits (1834) ; le portrait du prince Poniatowski (1835) ; les portraits du maréchal de Stainville, du général Lecourbe (1836) ; la *Mort de la Vierge* (1837) ; la *Mort de saint Donatien et Rogation* (1839) ; la *Charité chrétienne* (1846), excellente toile qui valut à l'artiste une médaille de 1^{re} classe ; le portrait de Louis Vico (1855) ; *Portrait* (1866) ; l'*Homme soutenu par la religion* (1868). On lui doit, en outre : la *Capitulation de Maydebourg*, le *Combat d'Océria*, etc., au palais de Versailles ; des peintures décoratives : la *Force modératrice*, la *Puissance favorisant le bien*, la *Prudence empêchant le mal*, dans la grande salle du palais du Luxembourg ; les *Prophètes Daniel et Eséchiel*, à l'église Saint-Germain-l'Auxerrois (1866), etc. Cet artiste avait été décoré de la Légion d'honneur en 1861.

VAUCHELLE (André-Jean, baron), administrateur français, né à Versailles en 1779, mort en 1860. Nommé, en 1801, adjoint aux commissaires des guerres, il servit en Allemagne jusqu'en 1806 et fut, à cette époque, envoyé à l'armée de Naples, dans laquelle il était inspecteur aux revues lors de la Restauration. Il revint alors en France, fut, de 1824 à 1830, professeur d'administration militaire à l'école d'état-major et, sous le règne de Louis-Philippe, devint successivement intendant militaire à Strasbourg, conseiller d'Etat et chef de l'administration des affaires de l'Afrique au ministère de la guerre ; il fut, en outre, maire de Versailles en 1848. On a de lui un *Cours d'administration militaire* (1831, 3 vol. in-80), qui a eu, en 1853, une 3^e édition.

VAUCHER (Jean-Pierre-Étienne), botaniste suisse, né à Genève en 1763, mort dans la même ville en 1841. Il embrassa la carrière pastorale, puis ouvrit un pensionnat et devint professeur d'histoire ecclésiastique à l'Académie, dont il fut nommé recteur en 1818. Vaucher s'était ardemment épris de la botanique et il consacrait tous ses loisirs à l'étude de cette science. Il a laissé : *Histoire des conferves d'eau douce* (1803, 1 vol. in-40) ; *Monographie des orobanches* (1826) ; *Histoire physiologique des plantes d'Europe* (Valence, 1804, 4 vol. grand in-80) ; *Souvenirs d'un pasteur genevois* (Genève, 1842, in-80).

VAUCHÉRIE s. f. (vô-ché-ri) — de *Vaucher*, botan. genevois. Bot. Genre d'algues filamenteuses, type de la tribu des vauchériées, comprenant une vingtaine d'espèces, qui croissent pour la plupart dans les eaux douces, courantes ou stagnantes.

— *Eccycl.* Ce genre se distingue surtout par des filaments tubuleux contenant des grains verts, baignant dans un liquide où ils s'agitent jusqu'à ce qu'ils aient se fixer sur les corps environnants, où ils développent de nouveaux filaments. Ces algues habitent les eaux stagnantes. Nous citerons particulièrement la *vauchérie murale*, qui vit dans les eaux douces et ne fructifie qu'aux époques des grandes pluies, et la *vauchérie commune*,

qu'on rencontre dans les tonneaux d'arrosage des jardins potagers, ainsi que dans les flaques d'eau pluviale et jusque dans les vases conservés dans les laboratoires pour servir à des études microscopiques.

VAUCHÉRIÉ, ÉE adj. (vô-ché-ri-é — rad. *vauchérie*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte à la vauchérie.

— s. f. pl. Tribu d'algues, ayant pour type le genre vauchérie.

VAUCLUSE (fontaine de), fameuse source naturelle, située à 28 kilomètres d'Avignon, dans un site des plus pittoresques ; elle est non moins célèbre par les souvenirs poétiques qui s'y rattachent. La fontaine est située au fond d'une gorge profonde, dans la chaîne de monts qui relie le Ventoux au Lubéron. En approchant de cette gorge, on remonte une vallée sinieuse, bordée de rochers, où la Sorgue, petite rivière dont la merveilleuse source est à Vaucluse, serpente entre des prairies, forme de petites îles et vivifie des usines. Au-dessus du village de Vaucluse, la vallée se courbe en demi-cercle, puis s'enfoncé entre d'énormes falaises de rocs calcaires dénudés et se termine tout à coup par une vaste roche rougeâtre, très-escarpée. Sous cette roche s'ouvre un gouffre, sorte de volcan aquatique, dont les irrptions sont fréquentes, dont la profondeur et la direction sont inconnues ; c'est la principale source de la Sorgue. Les roches et les pierres que la source a vomies ont formé au pied de la falaise une haute dune qui cache d'abord la bouche du gouffre ; on ne l'aperçoit qu'en la trouvant à ses pieds. L'inclinaison du sol de cette caverne permet d'y descendre à une certaine profondeur et jusqu'au niveau de l'eau. Cette eau est parfaitement limpide, mais elle est si profonde qu'elle paraît noire, ce qui ajoute à l'effroi qu'inspire le lieu ; elle est calme, immobile ; il semble qu'il lui soit impossible de remplir la vaste capacité de la voûte qui la couvre, de franchir la barrière qui l'entoure de toutes parts ; mais si de longues pluies ou la fonte des neiges sur les monts voisins versent de nouvelles eaux dans est immense réservoir dont ce gouffre est le débouché, l'eau s'élève, monte, bondit et s'élève à une hauteur de 100 mètres ; elle franchit la digue qu'elle-même s'est formée, bondit sur les rochers, forme une cascade superbe et roule en mugissant dans le lit ordinaire de la Sorgue. Ce phénomène s'opère quelquefois avec un fracas épouvantable ; il a souvent changé la disposition intérieure du gouffre. Dans son état ordinaire, la fontaine de Vaucluse jaillit par un grand nombre de sources. La quantité de ses eaux est toujours en proportion du degré d'humidité de l'atmosphère, de la chute des pluies et des neiges sur les montagnes environnantes. La hauteur de la bouche du gouffre est de 100 mètres au-dessus du niveau de la mer ; celle du rocher, qui la domine, est de 240 mètres, et celle du mont, dont cette falaise est le premier étage, est de 654 mètres. L'eau de la source de Vaucluse est toujours assez abondante pour former une petite rivière ; sa température est basse et invariable (10° Réaumur), sa limpidité parfaite, sa qualité excellente. Enfin elle rend au pays qu'elle traverse des services immenses, relativement surtout au peu d'étendue de son cours. On a expliqué la formation souterraine de cette source en supposant qu'elle pouvait provenir des eaux qui s'engouffrent dans les abîmes de la chaîne du mont Ventoux, dont plusieurs sont éloignés de 20 à même de 12 lieues de la fontaine. Cette idée a été d'ailleurs appuyée par l'opinion de certains forçats, qui supposent un bien long cours souterrain. En 1783, un vaste abîme s'étant ouvert à 9 lieues de Vaucluse, dans les montagnes supérieures, des débris de matériaux engouffrés avaient pu être transportés à travers les conduits souterrains, jusqu'à la fontaine, dont les eaux, auparavant très-claires, ne tardèrent pas à être fortement colorées par une teinte rougeâtre, ce qui dura près d'un mois. Il n'est pas surprenant qu'un pareil site, embelli par une cascade continue, rivalisant avec les chutes de l'Arno, ait toujours eu le privilège d'attirer une foule de visiteurs de tous les pays. Pétrarque y vint en 1313, encore enfant. A la vue de cette magnifique solitude : « Si jamais je suis libre, s'écria-t-il, au séjour des cités on me verra préférer cet agreste asile. » Plus tard, en effet, en 1337, il se souvint de Vaucluse et s'y retira. C'est là qu'il composa la plus grande partie de ses poésies.

VAUCLUSE (DÉPARTEMENT DE), division administrative de la région S.-E. de la France, formée en 1790 du Comtat-Venaissin, de l'ancienne principauté d'Orange, de la viguerie d'Apt et du comté de Sault, et tirant son nom de la célèbre fontaine de Vaucluse, illustrée par Pétrarque. Ce département est compris entre ceux de la Drôme au N., des Basses-Alpes à l'E., des Bouches-du-Rhône au S., où la Durance forme la limite, et à l'O. celui du Gard, dont il est séparé par le Rhône. Sa pépérphérie est à peu près celle d'un ovale, dont le grand axe, d'environ 110 kilom., est dirigé du N.-O. au S.-E., le petit axe, du S.-O. au N.-E., mesure environ 60 kilom. Superficie, d'après l'*Annuaire de Vaucluse*, 356,640 hectares, dont 160,980 en terres labourables, 28,970 en vignes, 5,683 en prairies naturelles,

3,625 en autres cultures arborescentes, 63,720 en pâturages, landes et bruyères, 86,783 en bois, forêts, étangs, cours d'eau, etc. Au point de vue administratif, le département de Vaucluse est divisé en quatre arrondissements : Avignon, ch.-l. ; Apt, Carpentras et Orange, comprenant ensemble 22 cantons, 150 communes et 263,451 hab. Il forme le diocèse d'Avignon ; il ressortit à la cour d'appel de Nîmes, à l'académie d'Aix, à la 26^e conservation des forêts.

La nature a divisé le sol du département en deux régions bien distinctes, pays de plaines et pays de montagnes. La région montagneuse est beaucoup plus étendue que celle des plaines. Celle-ci, en effet, ne comprend que la vallée du Rhône, depuis l'entrée de ce fleuve dans le département, à La Palud, jusqu'à Avignon, et la surface de l'angle obtus au sommet duquel la Durance et le Rhône mêlent leurs eaux. Cette région des plaines peut se diviser en trois bassins : celui d'Orange au N., celui d'Avignon à Carpentras au milieu, et celui de Cavaillon au S. Tout le reste du département doit être regardé comme pays de montagnes. La région montagneuse de Vaucluse comprend deux chaînes, qui ne sont que les prolongements de deux contre-forts des Alpes ; la première, celle de Lure, sépare le département des Basses-Alpes de celui de la Drôme et vient expirer à Malaucène, dans la partie N.-E. du département de Vaucluse ; la seconde, celle de Lubéron, part des Basses-Alpes et, se dirigeant parallèlement au cours de la Durance, se prolonge jusqu'au territoire du Cheval-Blanc, commune du canton de Cavaillon, près de la Durance. Les points culminants sont : le Ventoux (1,909 mètres), le Lubéron (1,760 mètres), la montagne de Saint-Saturnin (1,387 mètres), la montagne de Vaucluse (654 mètres). Toutes ces montagnes, presque nues et stériles, n'offrent que très-peu d'intérêt ; aucun fleuve, aucune grande rivière n'y prennent leur source. Un grand nombre de vallées, il est vrai, s'enfoncent au milieu d'elles ; mais la plupart ne sont que des vallons très-courts et fort étroits, ou plutôt des ravins où coulent entre les montagnes les torrents qui en descendent ; il faut cependant mentionner la vallée de Sault, située à l'E. du mont Ventoux et mesurant environ 10 kilom. de longueur sur 2 à 3 de largeur. Le sol de Vaucluse, généralement formé de terrains tertiaires, renferme des mines de houille et de lignite, des pyrites de fer dans l'arrondissement d'Apt, de l'ocre jaune et rouge dans les montagnes, de la tourbe dans la plaine de la Sorgue, de l'argile à brique réfractaire et à creuset, et surtout de belles carrières de pierre à bâtir ; sous ce rapport, peu de départements sont mieux favorisés. Parmi les cours d'eau qui arrosent, fertilisent et quelquefois dévastent le département de Vaucluse, nous citerons : le Rhône, la Durance, le Lez, l'Ouvèze, l'Auzon, la Sorgue, l'Aligues, le Sablon, la Nesque, le Coulon et le Bréguoux. Mentionnons aussi les belles sources de Vaucluse, du mont Serein, d'Angel, etc., les sources minérales de Vaqueyras, d'Aurel, d'Ansois, de Sault et de Velleron.

Le climat de Vaucluse est sain, tempéré et ne laisserait rien à désirer si le terrible mistral, par son souffle violent et destructeur, n'y jouait pas si souvent le rôle de fléau. Les plus grands froids de l'hiver font rarement descendre le thermomètre au-dessous de 10° ; ces froids durent généralement très-peu, un mois, un mois et demi au plus ; ils sont secs et sans brouillards ; aussi tombe-t-il très-peu de neige dans la région des plaines. Pendant l'été, le thermomètre monte jusqu'à 30° et même 32° ; les chaleurs de cette saison y sont excessives et durent ordinairement six semaines à deux mois. Les pluies y sont rares en hiver et en été, insuffisantes au printemps et abondantes en automne. Les vents dominants sont ceux du S., du S.-E. et du N.-O. (bise ou mistral). La culture des céréales, et surtout du froment, est assez répandue dans le département ; néanmoins elle ne suffit pas à la consommation. On sème les céréales en automne ou au printemps, à la volée et à la main, et on récolte à la faucille vers la fin de juin ou au commencement de juillet. On bat au fléau ou on dépeque au rouleau, rarement on se sert des machines à battre. Le dépiquage se fait immédiatement après la récolte. L'une des principales cultures de ce département est la garance. Cette plante trouve, surtout aux environs d'Avignon, un sol et un climat qui favorisent extrêmement sa végétation. On en attribue l'importation à un Persan, Althen, auquel la ville d'Avignon, par reconnaissance, a élevé une statue au haut du rocher qui la domine. La garance, qui, comme on sait, donne une belle matière colorante rouge, exige d'abondantes fumures et des travaux de défoncement, d'entretien, de récolte, considérables. Elle ne produit qu'à la deuxième ou troisième année et demande, par conséquent, une avance de capitaux considérable ; néanmoins, sa culture est largement rémunératrice. Elle alimente, à Avignon et à Carpentras, des fabriques de garance en poudre d'une importance considérable, et donne lieu à un grand commerce d'exportation. La culture fourragère est peu étendue ; cependant elle a fait quelques progrès par suite du développement donné à l'irrigation dans les derniers temps. Le froment, le seigle, le millet, l'orge, le maïs, l'avoine,

les plantes sarclées se succèdent dans les cultures, le plus souvent sans assolement régulier, au moins en ce qui concerne la petite culture. Dans la grande culture, on suit quelquefois l'assolement quinquennal, avec céréales d'hiver, céréales de printemps, trèfle ou sainfoin, céréales d'hiver, jachère nue ou cultivée. Dans les vallées fertiles, la culture du chanvre a une certaine importance. Les prairies naturelles, bien irriguées et fumées, donnent souvent trois coupes: la première, la plus importante, au mois de mai; la seconde en juillet; enfin, la dernière en septembre. La luzerne, le trèfle, le sainfoin sont les plantes ordinaires des prairies artificielles; elles ne sont d'un bon produit que lorsqu'on peut les irriguer. Le département de Vaucluse fournit des vins de bonne qualité, notamment ceux de Sorgues et de Châteauneuf-du-Pape. On cite encore avec éloge les vins de liqueur de Grenache, Mazan, Baumettes, etc. La production annuelle est, en moyenne, de 400,000 hectolitres de vins de toutes sortes. Le figuier, le pêcher, le poirier, le prunier, l'abricotier, l'amandier, l'orange, le grenadier et plusieurs autres arbres fruitiers réussissent merveilleusement. L'olivier est cultivé en grand. Placé dans un sol sec, il végète bien, mais perd ses fruits si une sécheresse survient. Dans un sol frais et bien entretenu, il donne des récoltes abondantes. Le mûrier est cultivé pour la nourriture des vers à soie, mais cette culture est bien moins importante que celle de l'olivier. Le sol ne lui convient pas toujours parfaitement. Outre la culture principale de la garance, on trouve encore çà et là celle de diverses autres plantes tinctoriales, telles que le safran, la gaude, le nerprun des teinturiers. Les légumes prospèrent surtout aux environs de Cavaillon; ailleurs, ils ont beaucoup à souffrir de la sécheresse. Les principales essences forestières sont: le chêne vert, le chêne kermès, le pin d'Alep, le pin pignon, le pin sylvestre, le charme, le hêtre, le bouleau. La plupart des travaux se font à la main, faute de bétail. Le matériel agricole laisse beaucoup à désirer. On ne rencontre guère que dans les grandes exploitations un certain nombre d'instruments perfectionnés, tels que la charrue Dombasle, la défonceuse Bonnet, les herses-rouleaux, scarificateurs, fouilleurs et semoirs. Le nombre des animaux domestiques du département de Vaucluse est très-restreint; on le verra par les chiffres suivants, que nous fournit la plus récente statistique officielle: chevaux, 7,613; poulains, 652; bœufs, 1,365; vaches, 732; moutons, 176,476; porcs, 42,802. On cultive avec des mules, qui sont les principaux animaux de trait. L'espèce chevaline a une certaine valeur. Un assez grand nombre de chevaux appartiennent à la race de la Camargue. L'espèce ovine donne lieu à un élevage peu lucratif, mais qui fournit le seul moyen efficace d'utiliser, d'une manière telle quelle, les terres vagues, les landes et les montagnes. L'apiculture fournit un produit notable, mais elle est fort arriérée. Le miel est d'excellente qualité. L'éducation des vers à soie forme encore une des branches importantes de l'industrie du département de Vaucluse. L'industrie manufacturière de Vaucluse est représentée par des chiffres imposants: les filanderies d'Apt produisent annuellement 200,000 kilogrammes de falence; le lavage, le tissage des laines produit plus de 2 millions de francs; les verreries, distilleries, papeteries, fabriques de sucre de betterave, produits chimiques, les usines à garance, les teintureries, les filatures de coton, le moulinage de la soie, les fonderies de métaux, etc., atteignent aussi des chiffres considérables. Le commerce du département, facilité par la navigation du Rhône, par le chemin de fer de Paris à Marseille et par un réseau complet de bonnes routes, a principalement pour objet les blés, les farines, légumes secs, vins, eaux-de-vie, fruits, soies, garances, bestiaux, volailles, laines, truffes noires, amandes, bois de chauffage, etc.

Ce département possède un assez grand nombre de canaux servant à l'irrigation, dont quelques-uns très-anciens, notamment celui qui passe à Cavaillon, créé au ^{vii}^e siècle; le Durançole, qui arrose Cabedan et Avignon; enfin, celui de Crillon, qui fertilise une grande étendue de territoire autrefois totalement stérile.

VAUCLUSE, en latin *Vallis Clusa*, village et commune de France (Vaucluse), cant. de l'Isle, arrond. et à 29 kilom. E. d'Avignon; 590 hab. Filature de soie, fabrique de garance, papeterie; belle église paroissiale, construction romaine du ^{xii}^e siècle; à l'intérieur, on voit la tombe primitive qui renfermait les dépouilles mortelles de saint Véra, patron du village. Aux environs de Vaucluse, sur le penchant d'une colline dominant le cours de la Sorgue, se dressent les ruines d'un château du ^{xiii}^e siècle, appelé improprement château de Pétrarque. Le poète habitait une petite villa située un peu plus bas, au pied du roc. Cette villa n'existe plus, et son emplacement est occupé par une usine. L'Athénée de Vaucluse a été érigé non loin de la colonnade en l'honneur de Pétrarque. A 2 kilom. S.-E. du village, se trouve la célèbre fontaine de Vaucluse, à laquelle nous avons consacré un article spécial.

VAUCLUSIEN, **ienne** s. et adj. (vô-clu-si-en, i-é-ne). Géogr. Habitant de Vaucluse

ou du département de Vaucluse; qui appartient à ces pays ou à leurs habitants: *Les Vauclusiens. La population VAUCLUSIENNE.*

VAUCOULEURS, bourg de France (Meuse), chef-lieu de cant., arrond. et à 18 kilom. S.-E. de Commercy, sur la basse Meuse; pop. aggl., 2,408 hab. — pop. tot., 2,670 hab. Forges, tanneries, fabrication de cotonnades, siamoises, toiles à carreaux, bonneterie; commerce de bestiaux. Aux environs est la fonderie de Thusey, où ont été coulées les colonnes rostrales qui décoraient la place de la Concorde, à Paris. Vaucouleurs évoque, comme Domrémy, le souvenir de Jeanne Darc. Ce fut à Vaucouleurs que se rendit tout d'abord la célèbre pastourelle lorsqu'elle eut conçu le dessein de porter secours à Charles VII; ce dessein, elle le communiqua au sire de Baudricourt, alors gouverneur de la place, et ne quitta Vaucouleurs qu'après avoir été par lui présentée au duc de Lorraine, Charles II, résidant à Nancy. Suivant une tradition locale, la population de Vaucouleurs, remplie d'enthousiasme pour l'héroïne, tint à honneur de l'équiper à ses frais et lui fournit de plus une escorte de quelques hommes d'armes. Le souvenir de Jeanne Darc fait pâlir tous les autres; aussi nous bornerons-nous seulement à mentionner que Vaucouleurs fut, à l'époque du moyen âge, une ville fortifiée et protégée par un château dont il ne reste aucune trace. Au ^{xii}^e et au ^{xiii}^e siècle, les empereurs d'Allemagne et les rois de France y tinrent quelques conférences relatives à l'histoire de l'époque.

C'est à peu de distance de Vaucouleurs que s'élevait autrefois le château des quatre fils Aymon; il n'en reste plus que des ruines assez pittoresques, entre autres celles d'une chapelle; ces ruines sont aujourd'hui enclavées dans une ferme qui, réunie à une petite agglomération de maisons champêtres, porte le nom de Burniqueville. Entre Toul et Vaucouleurs se trouve une belle prairie; c'est là que se passa, en 1299, la fameuse entrevue entre Philippe le Bel et Albert d'Autriche, où le roi de France renonça à ses droits sur la Lorraine et sur l'Alsace, et l'empereur d'Autriche à ses droits sur le royaume d'Arles. Vaucouleurs est la patrie de Mme Du Barry et du géographe Delisle.

VAUCOUR s. m. (vô-kour). Techn. Sorte de table placée devant le tour du potier, et sur laquelle il prépare la terre.

VAUCRER v. n. ou intr. (vô-kré — du bas lat. *vangare*, lat. *vagare*, vaguer, errer). Mar. Naviguer au hasard.

VAUD (CANTON DE), le *Pagus Urbigenus* des anciens, nommé *Waadtland* par les Allemands, un des 22 cantons ou Etats de la confédération helvétique, le 19^e par ordre d'admission, le 4^e par son étendue et le 3^e par sa population, situé dans la région S.-O. de la Suisse, entre 46° 18' - 46° 55' de latit. et entre 30° 43' - 40° 47' de longit. E. Ce canton a pour limites au N. le canton et le lac de Neuchâtel, à l'E. les cantons de Fribourg, de Berne et du Valais, au S. le Rhône et le lac de Genève, qui le sépare de la Savoie, à l'O. le canton de Genève et la France. Le district vaudois d'Avenches est enclavé dans le territoire fribourgeois au S. du lac de Morat et à l'E. du lac de Neuchâtel; superficie, 3,223 kilom. carrés; 231,700 hab., dont 211,686 protestants et 17,592 catholiques. Chef-lieu, Lausanne. On y parle français et divers dialectes.

La forme générale de ce canton est à peu près celle d'un triangle; l'un de ses grands côtés, qui a sa base s'étend dans le sens du lac de Genève et s'avance 90 kilom. vers le sud; celui qui part de l'extrémité occidentale de ce même lac et aboutit au lac de Neuchâtel, dans la direction du S.-O. au N.-E., est à peu près de même longueur; la longueur du troisième côté, qui se dirige du S. au N., parallèlement au territoire du canton de Fribourg, n'a guère que 60 kilom. L'aspect général de ce pays présente des plaines, des coteaux et des montagnes qui, au S.-E., sur les confins du Valais, s'élèvent jusqu'à la limite des neiges. La chaîne du Jura parcourt le canton de Vaud dans la direction du S.-O. au N.-E., et c'est dans ce canton que cette chaîne présente ses points les plus élevés, parmi lesquels nous signalerons le mont Tendre (1,600 mètres). Le Jorat, moins élevé, se détache des Alpes au N. du lac de Genève, dont il suit quelque temps les bords, et dont il sépare le bassin d'avec la vallée de la Broie, et va s'appuyer au N.-E. contre le Jura. Mais les parties les plus montagneuses du canton de Vaud sont, au S.-E., celles qui sont couvertes par les ramifications des Alpes Bernoises et des Alpes du Valais. Le point culminant est le massif des Diablerets, qui s'élève à 3,106 mètres au-dessus du niveau de la mer. C'est là que l'on trouve les seuls glaciers du canton de Vaud. La plus grande partie du lac de Genève et près de la moitié de ceux de Neuchâtel et de Morat dépendent du territoire vaudois. Le Rhône le baigne sur sa limite S.-E., avant de tomber dans le lac Léman; le reste du pays est arrosé par plusieurs petites rivières, dont les principales sont la Sarine, la Broie et l'Orbe. Le climat, après dans les montagnes, est assez doux dans le reste du pays, surtout dans le voisinage du Léman, dont les bords sont couverts de vignobles, d'amandiers, de figuiers

et de toute sorte d'arbres fruitiers. Le sol du canton est du reste généralement fertile partout où il est susceptible de culture. Malgré les progrès notables que l'agriculture y a faits depuis quelques années, le canton ne produit pas suffisamment de céréales pour la consommation de ses habitants; mais les récoltes de plantes oléagineuses, lin, chanvre, tabac et fourrages, d'un grand nombre de plantes médicinales et du vin donnent lieu à une exportation très-importante. Les montagnes sont en très-grande partie couvertes de pâturages et de chalets, et l'on y prépare d'excellents fromages. Presque tous les villages, même dans la plaine, ont une fruitière, c'est-à-dire un chalet commun où tous les particuliers portent leur lait pour le convertir en fromage et en beurre. On compte environ 65,000 bêtes à cornes et 25,000 chevaux dans le canton. On y trouve aussi quelques richesses minéralogiques: des mines de fer en exploitation; des carrières de marbre, de grès, de pierre meulière, de gypse; des mines de houille, d'asphalte, de soufre, de sel gemme. Les eaux minérales du canton n'ont pas beaucoup de célébrité; cependant nous devons mentionner les sources d'Alliaz, d'Yverdon et de Saint-Loup et les sources salées de Bex. L'industrie manufacturière n'est pas très-importante; elle compte seulement quelques tanneries, des draperies, des filatures et teintures de coton, des manufactures de tabac et les établissements d'horlogerie des vallées de Joux et de Sainte-Croix. Le commerce consiste dans l'exportation du fromage, du beurre, du bétail et du tabac.

Le territoire du canton de Vaud, successivement possédé par les Francs, les rois de Bourgogne Transjurane, les empereurs d'Allemagne, les ducs de Zähringen et, de 1273 à 1536, par la maison de Savoie, fut assujéti ensuite au canton de Berne; il ne forma un canton indépendant qu'en 1798. La constitution qui le régit date de 1831; elle fut modifiée en 1845. D'après cette constitution, le gouvernement est une république représentative et démocratique. Le peuple se réunit en assemblées de communes; tout citoyen âgé de vingt-trois ans a droit de suffrage dans ces assemblées. L'exercice de la souveraineté et du pouvoir législatif, excepté celui du pouvoir constitutionnel, que le peuple s'est réservé, est confié à un grand conseil composé de 195 membres, qui sont élus pour quatre ans par les assemblées électorales des communes et qui choisissent entre eux un président pour un an. Ce grand conseil s'assemble deux fois par an à Lausanne. Il nomme les députés à la diète fédérale et les principaux fonctionnaires. Le haut pouvoir exécutif et administratif est exercé par un conseil d'Etat composé de 9 membres élus par le grand conseil et dans son sein. Au point de vue administratif, le canton de Vaud est divisé en 19 districts, 60 cercles ou cantons et 388 communes. Chaque district est administré par un préfet et a son tribunal, de même que chaque cercle possède son tribunal cantonal ou justice de paix. Les établissements destinés à l'instruction publique sont: des écoles primaires dans toutes les communes, des écoles industrielles et des collèges pour l'enseignement secondaire; enfin, l'Académie de Lausanne, divisée en quatre Facultés: théologie, droit, lettres et sciences. On y trouve aussi des écoles normales pour former des instituteurs et des institutrices.

VAUDAIRE s. m. (vô-dè-re). Nom donné, en Suisse, à un vent du midi très-violent.

VAUDCHAMP (Jeanne), compagne de l'abbé Delille, née à Saint-Dié (Lorraine) vers 1765, morte en 1823. Fille d'un musicien, elle apprit un peu de musique et vint à Paris, où Delille la rencontra un jour, dansant et jouant de la guitare près de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois (1786). L'académicien causa avec la jeune fille, qui lui plut, et peu après celle-ci était installée chez lui, au collège de France. Lorsque, pendant la Révolution, Delille quitta Paris, elle le suivit partout, d'abord à Saint-Dié, puis en Suisse, en Allemagne, en Angleterre, et revint avec lui en France. Réinstallée dans sa chaire au collège de France, Delille reprit ses travaux poétiques à l'instigation de Jeanne Vaudchamp, qui prit, à partir de 1806, le nom de Mme Delille et lui fit une vie des plus dures. On raconte qu'elle l'enfermait pour qu'il travaillât, qu'elle lui imposait un certain nombre de vers à faire par jour, qu'elle le privait d'un plat ou deux s'il n'avait pas fait sa tâche, et qu'il lui arrivait même de le battre s'il tentait de résister. A cette intolérable conduite de l'irascible Jeanne, l'ex-abbé opposait à peu près constamment un calme inaltérable. Comme il était aveugle, il lui obéissait en quelque sorte comme un enfant et, chose curieuse, il ne cessait de l'accabler de louanges, l'appelait son Antigone et célébrait en vers ses vertus privées. En mourant, il lui laissa, par donation, tout ce qu'il possédait. Jeanne montra du reste un grand attachement à sa mémoire. Celui que, vivant, elle avait traité comme un écolier devint pour elle, lorsqu'il fut mort, un homme de génie, et elle demanda à être enterrée auprès de lui.

VAUDEMONT, village et commune de France (Meurthe-et-Moselle), canton de Vézelize, arrondissement et à 36 kilom. S.-O. de

Nancy; 320 hab. Titre d'un ancien comté. On y voit quelques ruines romaines et la tour des Sarrasins, bâtie par Brunehaut. L'église paroissiale, au nombre des monuments historiques, renfermait les mausolées de plusieurs personnages illustres. Érigé en 1070, par Henri IV, empereur d'Allemagne, le comté de Vaudemont avait pour chef-lieu Vézelize; il passa successivement de la maison de Joinville à celle de Lorraine, dont les princes cadets en furent titulaires pendant longtemps. Charles IV le donna à son fils naturel Charles-Henri, qui en prit le titre.

VAU-DE-ROUTE (A) loc. adv. Dans une déroute complète, avec grande précipitation et grand désordre: *Les gardes de Darius, qui étaient à sa gauche, fuyant à Vau-de-route, avaient abandonné le chariot.* (Vaugelas.) # Vieille loc.

— Fig. En complète déconfiture: *Il vint chez moi; sa bourse était à vau-de-route.* DUFRENY.

VAUDEVILLE s. m. (vô-de-vi-le — de vau pour val, et de Vire, patrie d'Olivier Basselin, l'inventeur de ce genre de poésie). Littér. Chanson de circonstance, populaire et satirique: *Un recueil de VAUDEVILLES est indispensable à qui veut bien connaître l'histoire.* (Ménage.) *Il y a des gens qui ressemblent aux VAUDEVILLES, qu'on ne chante qu'un certain temps.* (La Rochef.) # Vieux mot. On avait dit d'abord Vau-de-Vire.

— Théâtre. Pièce entremêlée de couplets: *Les VAUDEVILLES sont aujourd'hui de charmantes comédies, pleines d'esprit, qui demandent beaucoup de talent.* (Balz.) *Pour amuser son public, M. Scribe a mis l'histoire universelle en VAUDEVILLES, comme Benesard mettait l'histoire romaine en rondeaux.* (P. de St-Victor.)

— Encycl. Le vaudeville est né dans les vaux de Vire. Ces vaux de Vire sont deux vallées à l'ouest de la ville de Vire, en Normandie. Deux jolies rivières, la Vire et la Virène, les arrosent et font tourner depuis cinq à six siècles la roue des moulins à foulon, paisiblement assis sur la berge. L'un de ces moulins, celui qui est le plus près du pont des Vaux, sous le château des Cordeliers, porte le nom de Moulin Basselin. C'est là que vécut au ^{xvi}^e siècle, du temps de la grande guerre anglaise, un enfant du pays, foulant ses draps, buvant et chantant, Olivier Basselin, le créateur du vaudeville (v. BASSELIN). On appela ses chansons les *vaux-de-Vire*, du lieu où il avait chanté; ce nom, défiguré dès le ^{xvii}^e siècle, se changea en *vaudeville*.

Le vaudeville fut donc d'abord une chanson gaie et maligne. Vauquelin de La Fresnaye a dit dans son *Art poétique*, en conservant le nom primitif:

Les vaux-de-Vire,
Qui sentent le bon temps, nous font encore rire.
Boileau a fait du vaudeville un enfant de la satire:

D'un trait de ce poème, en bons mots si fertile,
Le Français, né malin, forma le vaudeville.
Agréable indiscret qui, conduit par le chant,
Passe de bouche en bouche et s'accroît en marchant.
La liberté française en ses vers se déploie:
Cet enfant du plaisir veut naître dans la joie.

Au milieu des troubles de la Ligue et de la Fronde, le vaudeville, qui s'était jusque-là manifesté à l'occasion de tous les événements remarquables, se donna libre carrière et atteignit parfois à l'extrême licence. Les victoires ou les déroutes des partis, les intrigues galantes de la cour, toutes les anecdotes et toutes les médisances devenaient le sujet de quelque *vaudeville*. La plupart des mazarinades furent des *vaudevilles*.

Il y eut cependant, même à cette époque, et il y a toujours eu des *vaudevilles* qui n'étaient point satiriques et restaient tout simplement bachiques, comme celui-ci de François Maynard:

Ça, qu'on me donne une bouteille
Pleine de ce vin qui réveille
Les esprits les plus languissants.
Le nectar lui cède la gloire,
Et les dieux, pour en venir boire,
Se travestissent en passants.
Je demande sur toutes choses,
Garçon, que les portes soient closes
A qui voudra parler à moi.
Loin d'ici factions et brigues;
Si la couronne a des intrigues,
Laissons-les au conseil du roi.

C'était sur le pont Neuf que se chantaient d'abord, en général, les *vaudevilles*, de même que les complaintes et les cantiques. Le fameux Savoyard dont parle Boileau, et qui se nommait Philippot, selon Brosselte, attirait la foule avec des *vaudevilles* comme *Tonon la belle jardinière* ou la *Comédienne Belle-rose*, dont le refrain peut à peine se citer:

Ne gagnant plus rien sur la Seine,
Elle trafique sur le Rhin.

Quand une de ses chansons avait fait fortune à Paris, ce rapsode du pont Neuf, mendiant et aveugle comme Homère, à qui on le comparait plaisamment, allait la débiter dans les autres villes de France. Vers la même époque, un cocher, qui s'était fait poète et chanteur, après avoir conduit le carrosse d'un magistrat nommé Verthamont,

chantait près de la Samaritaine en costume de cocher. Il excellait dans la complainte.

Les airs de *vaudevilles*, de complaintes et de cantiques reçurent bientôt, du lieu où ils étaient chantés, le nom de ponts-neufs. Ces airs, pour la plupart anciens et tous populaires, s'entendirent ensuite sur le théâtre et remplirent des pièces entières. Mais, avant de montrer comment le *vaudeville* devint une œuvre théâtrale, achevons en quelques mots l'histoire du *vaudeville* chanson, qui ne cessa d'exister qu'après 1789. Piron, Panard et Collé furent, au XVIII^e siècle, les plus joyeux rimeurs de *vaudevilles*. L'*Almanach des Muses* publiait souvent des *vaudevilles*. Ce genre survécut même aux premières années de la Révolution. Le recueil royaliste intitulé les *Actes des Apôtres* est plein de ces chansons épiques. François Marchant publia la *Constitution en vaudevilles* (1792), et un poète inconnu fit une plaisanterie plus ou moins piquante sous ce titre : la *République en vaudevilles* (1793). Au théâtre, les opéras-comiques, autres enfants du *vaudeville*, se terminèrent assez souvent, dans leur origine, par un *vaudeville*. Des comédies furent aussi terminées par des couplets portant le titre de *vaudeville final*. Beaumarchais a fini par un *vaudeville* le *Mariage de Figaro*.

Comment, d'une chanson, le *vaudeville* devint-il lui-même une comédie, l'un des genres les plus goûtés et les plus français? Cette transformation s'opéra aux théâtres de la foire. Après la suppression de la troupe du Théâtre-Italien en 1697, les entrepreneurs des jeux de la foire crurent pouvoir s'approprier des fragments empruntés aux pièces de ce théâtre. Ils engagèrent des acteurs capables de jouer ces fragments, construisirent de véritables salles de spectacle, et, à force de persévérance, à l'aide d'arrangements avec le Théâtre-Français et avec l'Opéra, ils eurent le droit de jouer des comédies entières de musique et de ballets. En 1712, Le Sage, Fuzelier et Dornerval commencèrent à composer des pièces avec *vaudevilles*; cependant, elles ne reçurent pas le nom de *vaudeville*, mais portèrent dès cette époque celui d'opéra-comique. Le Sage a publié le *Théâtre de la Foire ou l'Opéra-Comique, contenant les meilleures pièces qui ont été représentées aux foires de Saint-Germain et de Saint-Laurent, avec une table de tous les vaudevilles et autres airs, etc.* (Paris, 1721-1737, 10 vol. in-12).

Lorsque Jean Monnet devint, en 1743, directeur de l'Opéra-Comique, il releva ce théâtre et s'attacha des auteurs de talent, tels que Piron, Vadé et Favart. En 1753, après le séjour en France des chanteurs italiens nommés bouffons, Vadé, mettant à profit leur exemple, forma le projet de rejeter les anciens *vaudevilles* et de faire composer pour ses pièces de la musique nouvelle. C'est dans ce but qu'il composa les *Troqueurs*, dont il confia la musique à d'Auvergne. Sedaine, Anseaume, Favart et d'autres suivirent la même voie; ils eurent pour collaborateurs Duni, Grétry, Philidor, Monsigny, etc. La pièce en *vaudevilles*, qu'on avait faussement appelée opéra-comique, fit ainsi place au véritable opéra-comique. A peine la musique nouvelle chassait les vieux airs de *vaudeville* que des auteurs créaient un nouveau genre, en développant le dialogue et en le couplant par quelques couplets. Ce genre nouveau, tel qu'il est venu jusqu'à nous dans sa forme générale, avec des variations successives, est précisément celui qui a définitivement gardé le nom de *vaudeville*. Il se joua d'abord dans la même salle que l'opéra-comique; les airs simples et joyeux, les naïfs ponts-neufs s'y mêlaient aux airs les plus jolis des opéras-comiques. En 1792, quand la liberté des théâtres fut proclamée, deux des auteurs qui avaient obtenu le plus de succès en ce genre, Pils et Barré, lui consacrèrent dans la rue de Chartres une scène spéciale, qu'ils nommèrent théâtre du Vaudeville. Pils et Barré s'associèrent Radet et Desfontaines. Leurs ouvrages et ceux de Prévost d'Iray, de Philippon La Madelaine, du vicomte de Ségur, etc., très-légers de fond, mais avec des détails gracieux et de piquants couplets, réussirent complètement. De jolies arlequinades, *Arlequin afficheur*, *Colombine mannequin*, lui durent en grande partie leur succès. Il réussit de même dans des parodies où il imitait d'une façon extraordinaire Talma, telles que *Arlequin taquin* et *Arlequin cruelle*, parodies de *Lucrèce* et d'*Othello*. Les premières pièces qui, outre les arlequinades, attirèrent la foule au Vaudeville furent : la *Revanche forcée*, la *Matrone d'Ephèse*, le *Petit sacristain*, *Piron avec ses amis*, *Honorine* ou la *Femme difficile à vivre*.

Après la Révolution, aux vaudevillistes que nous avons déjà nommés se joignirent Armand Gouffé, Georges Duval, Dieulafoi, Gersin, Dupaty, Du Marsan, Sewrin, Joseph Pain, Bouilly, etc. Les pièces les plus en vogue furent : la *Revue de l'an VI*, la *Soirée de deux prisonniers*, la *Leçon de botanique*, *Fanchon la vieilleuse*, *Amour et mystère*, *Lantara*, le *Pauvre diable*, les *Deux Edmond*, la *Belle au bois dormant*, *Gaspard l'avisé*. Les nouveaux auteurs de *vaudevilles*, sous la Restauration, furent : Désaugiers, Rougemont, Moreau, Théaulon, Dartois, Bayard, Mélesville et Scribe. Depuis longtemps, des théâtres rivaux exploitaient ce genre, entre autres le théâtre des Variétés, le théâtre du

Palais-Royal et le Gymnase. C'est aux Variétés que Scribe donna, avec Saintine, un *vaudeville* fameux, *L'Ours et le pacha*, et avec Dupin le *Combat des montagnés*. Au Gymnase, le *vaudeville* fut également inauguré par Scribe; ce dernier y donna le *Colonel*, le *Gastronome sans argent*, l'*Artiste*, le *Mariage d'enfantin*, le *Ménage de garçon*, le *Secrétaire et le cuisinier*, *Frontin mari garçon*, *Michel et Christine*, les *Grisettes*, la *Pension bourgeoise*, le *Baiser au porteur*, le *Coiffeur et le perruquier*, la *Haine d'une femme*, l'*Héritière*, la *Mansarde des artistes*, le *Charlatanisme*, les *Premières amours*, la *Quarantaine*, la *Demoiselle à marier*, le *Mariage de raison*, *Simple histoire*, le *Diplomate*, la *Marriage*, *Malina*, *Louise* ou la *Réparation*, *Une faute*, *Geneviève* ou la *Jalousie paternelle*, etc. Toutes ces pièces sont d'un genre délicat et modéré dont Scribe est le créateur. Ce genre a été jugé ainsi par M. Sainte-Beuve : « La nature humaine prise du boulevard Bonne-Nouvelle n'est peut-être pas très-large, très-profonde, très-généreuse en pathétique ou en ridicule, mais elle est très-fine, très-variée et très-jolie. Je la maintiens même fort ressemblante à titre de nature parisienne. En somme, cette comédie est l'idéal pas trop invraisemblable d'une époque sans idéal; c'est bien là le roman à hauteur d'appui de toute notre vie de balcon, d'entre-sol, de comptoir; toute la classe moyenne et assez distinguée de la société ne rêve rien de mieux. Nul aussi bien que M. Scribe n'en a saisi et reproduit les traits distinctifs tout en nuances, l'assortiment du positif, d'intrigue et de jouissance, l'industrialisme orne, élégant... Il y a dans les situations qu'il offre une gentillesse d'esprit et, le dirai-je, de sensualité honnête qui ravissent le public. »

Le Palais-Royal est la maison du *vaudeville* bouffon, du grotesque et de la charge. Il suffit de rappeler les créations d'Alcide Tousez, Sainville, Grassot, Hyacinthe, Ravel, Levasor et cet amusant répertoire d'autres qui, comme Labiche et Lefranc, ont poussé le comique jusqu'à l'outrance.

On a porté à plus de 1,800 le nombre des *vaudevilles* qui ont été joués sur la scène du Vaudeville. On obtiendrait peut-être un nombre quatre fois plus fort en y ajoutant les pièces jouées aux Variétés, au Gymnase et au Palais-Royal. N'est-ce pas là une indication bien curieuse de la fécondité qui, depuis cent ans, a signalé l'esprit français? Mais ce n'est pas tout; dans bien d'autres théâtres, à la Galté, aux Folies-Dramatiques, aux Délassés, à Déjazet, au Luxembourg, à Beaumarchais, même au Petit-Lazari, il y a eu des productions du même genre, sans compter les pièces faites spécialement pour les spectacles de la banlieue. On peut donc dire que la postérité du *vaudeville* a été inépuisable, et malgré les succès plus ou moins durables, plus ou moins éphémères d'autres genres dramatiques plus nouveaux, on ne peut prévoir où elle s'arrêtera, tellement le *vaudeville* est approprié au caractère et à l'esprit français.

Vaudeville (LES DINERS DU), recueil de chansons, avec musique imprimée (Paris, Huet, an V [1797], an X [1802], 9 vol. in-18). Le 2 fructidor an V, dans un dîner chez Juliet, acteur de l'Opéra-Comique et restaurateur, dix-sept chansonniers et vaudevillistes, Barré, Pils, Deschamps, Desfontaines, Radet, les deux frères Ségur, Léger, Monnier, Rozière, Demautort, Despreaux, Bourguell, Prévost d'Iray, Desprez, Chéron et Cambon, résolurent de ressusciter les dîners du Caveau. Barré était le seul qui eût fait partie du second Caveau, présidé par Crébillon le fils.

Les règlements de la nouvelle société furent rédigés et approuvés en chanson :

ART. I^{er}.

Les auteurs du Vaudeville
Et ses administrateurs
De ce plan vraiment utile
Se déclarent les auteurs;
Et, sûrs que le jus bachique
Inspire le bon couplet,
Font le serment authentique
De dîner au cabaret.

ART. II.

Ce sera par an douze fois,
Sans sa femme et sans son amie;
Le jour sera le deux du mois,
L'heure sera deux et demie.

ART. V.

En entrant, avant toute affaire,
Dans un vase chacun mettra
Un sujet de chanson à faire
Qu'ensuite au sort on tirera;
Puis il faudra (quoique poète)
Taïre ce sujet, et, sans nom,
Que le mois d'après on remette
La chanson.

ART. VI.

Champ libre au genre érotique,
Moral, critique
Et bouffon;
Mais jamais de politique,
Jamais de religion
Ni de mirliton, etc.

ART. VII.
Pour être admis on sera père
De trois ouvrages en couplets,
Dont deux au moins (clause sévère)
Auront esquivé les sifflets. . .

A cette époque du Directoire, on n'était que trop léger. Le 18 fructidor vint apporter quelque trouble dans cette gaieté universelle, qui n'empêchait pas les royalistes de conspirer contre la République; mais l'impulsion était donnée, on la saisit chez Juliet, qui d'ailleurs était bon patriote.

Ce sont ces chansons, faites sur un mot donné et apportées chaque mois par les *dîners* jusqu'en nivôse an X, qui, réunies, forment les 9 volumes intitulés : les *Dîners du Vaudeville*. Ils contiennent cinquante-deux dîners à seize ou dix-sept chansons chacun. Aux premiers fondateurs se réunirent bientôt quelques nouveaux élus, Lajou, Armand Gouffé, Chazet, Emmanuel Dupaty, Dieulafoi, Philippon La Madelaine, etc. Les dîners furent remplacés, quelques années après, par le Caveau moderne, à peu près régi par les mêmes règlements, mais dont les dîners, c'est-à-dire les chansons, n'ont pas été recueillis. Napoléon Bonaparte était passé empereur. La police impériale était ombrageuse et le maître n'était pas gai.

Beaucoup de ces chansons ne laissent pas que d'être fort jolies, quoique faites sur un mot donné, ce qui gêne un peu la verve. On y remarque surtout celles de Barré, d'Armand Gouffé et des deux frères Ségur.

Vaudeville (THÉÂTRE DU), théâtre de genre, situé d'abord rue de Chartres, puis place de la Bourse, actuellement boulevard des Capucines, à l'angle de la rue de la Chaussée-d'Antin. La première installation de ce théâtre eut lieu pendant la période révolutionnaire. En 1791, la Comédie-Italienne ayant été forcée de congédier ses acteurs et de ne garder que ses chanteurs, la troupe remerciée se divisa; une partie fonda le théâtre du Marais; l'autre, sous la conduite de l'acteur Rozières et des vaudevillistes Pils et Barré, loua, rue de Chartres, près du Louvre, une salle, connue sous le nom de Vauxhall d'hiver, qu'elle fit aménager en théâtre par l'architecte Lenoir. La nouvelle salle prit le nom de théâtre du Vaudeville et fut inaugurée le 12 janvier 1792 par les *Deux pantlons*, de Pils. Une nouvelle pièce, la *Chaste Suzanne*, excita des orages par les allusions royalistes qu'on voulut y reconnaître en faveur de Marie-Antoinette. Il y eut des rixes, des arrestations, et finalement les sieurs Barré, Radet et Desfontaines furent envoyés en prison. L'Empire interdit au Vaudeville la représentation de ce genre de pièces politiques et actuelles; une force fut au théâtre de chercher une nouvelle veine. Il crut l'avoir trouvée dans la représentation de petites comédies épisodiques, où un personnage illustre était mis en scène anecdotiquement. Le Vaudeville vécut longtemps sur cette invention. En 1833, la salle de la rue de Chartres fut détruite par un incendie. Le Vaudeville prit alors possession d'une salle construite par l'architecte Debret, place de la Bourse, et qui portait le nom de théâtre des Nouveautés. Peu à peu le Vaudeville abandonna le genre auquel il devait son titre, et l'on n'y joua guère que des comédies. C'est dans cette salle que furent représentés : la *Dame aux camellias*, les *Filles de marbre*, les *Faux bonshommes*, la *Famille Benoitin*, etc.

Ce théâtre semblait toujours poursuivi, sauf quelques exceptions, par une chance fâcheuse. En onze ans, de 1840 à 1851, il ferma sept fois. Les grands succès le relevèrent, et, depuis, quelques autres pièces de MM. O. Feuille, Barrière et Victorien Sardou ont réussi à le maintenir d'aplomb.

En 1858, chassé de la place de la Bourse par l'expropriation, le Vaudeville s'est installé sur le boulevard des Capucines. La nouvelle salle est une des plus jolies qu'on possède les théâtres de genre. Sa façade, très-étroite et n'occupant que la largeur d'un pan coupé, à l'intersection du boulevard et de la rue de la Chaussée-d'Antin, est à peine monumentale; mais les aménagements intérieurs, les dégagements pour l'entrée et la sortie ont été combinés avec soin. L'éclairage est opéré par un plafond lumineux, comme au Théâtre-Lyrique. Toutes les loges sont précédées d'un salon; le foyer, qui occupe tout le premier étage et dont les fenêtres donnent accès sur un large balcon, est d'une grande élégance. Ce théâtre, depuis son installation nouvelle, n'a pas encore enregistré de grands succès. Si l'on excepte les représentations bruyantes de *Rabagas*, celles de *Miss Mutton* et du *Procès Veauradieux*, c'est à peine s'il a fait parler de lui; il n'a guère vécu que de reprises. Ajoutons qu'aujourd'hui son titre de théâtre du Vaudeville est assez mal justifié, car on y joue surtout des comédies et même des drames.

VAUDEVILLISTE s. m. (vô-de-vi-li-ste — rad. *vaudeville*). Auteur de vaudevilles, de comédies mêlées de couplets : *Dans une petite pièce d'un VAUDEVILLISTE qui a des prétentions à la littérature, j'entendais le jeune premier se plaindre de Voltaire, dont la lecture lui avait desséché le cœur.* (T. Delord.)

VAUDOIS, OISE s. et adj. (vô-doi, oi-ze). Géogr. Habitant du canton de Vaud; qui appartient à ce pays ou à ses habitants : *Les VAUDOIS. La population VAUDOISE.*

— Hist. relig. Membre d'une secte du XIII^e siècle. || Nom donné aux sorciers, dans quelques provinces.

— s. m. Patois du canton de Vaud.

— s. f. Ichthyl. Syn. de VANDOISE.

— Encycl. Hist. relig. Les *vaudois* sont célèbres par la pureté de leurs mœurs et les horribles persécutions dont ils furent victimes. Ils tirent leur nom de Pierre Valdo ou de Vaux, leur fondateur. Cet honnête homme, né au commencement du XIII^e siècle, près de Lyon, était un riche marchand, qui se dépouilla de ses biens pour les donner aux pauvres. Ayant vu dans l'Evangile, dit M. J. Bastide, que les disciples immédiats du Christ formaient une société fort différente de celle qu'il avait sous les yeux, en ce que nul n'y possédait rien en propre, il jugea que le meilleur moyen de ramener les hommes à cette société « selon le cœur de Dieu » était de mettre sous les yeux de tous, traduit en langue vulgaire, le livre de la loi chrétienne. Pierre Valdo prétendit, en outre, que tout homme qui observe les commandements du Christ est prêtre et apôtre, et que tout laïque qui pratique la pauvreté volontaire possède un pouvoir plus réel et plus légitime de remplir les fonctions sacerdotales et de prêcher l'Evangile que les prêtres écartés de la pauvreté apostolique. Il disait aux prêtres : « Votre force doit résider dans le renoncement et la pauvreté. O vous donc qui êtes riches, vous n'êtes point les successeurs et les héritiers des Douze. » Le clergé, menacé dans ce qu'il avait de plus cher, poussa un cri d'alarme. Les papes, les abbés, les évêques possédaient de grands biens, des fiefs, des bénéfices; ils pratiquaient la simonie, ils faisaient la guerre. Les *vaudois* dirent aux papes, aux abbés, aux évêques : Vous êtes rejetés et réprouvés; c'est nous, étant purs et de bonne volonté, qui sommes l'Eglise. Puis, interprétant eux-mêmes l'Evangile que leur chef avait traduit, ils rejetèrent le purgatoire et les prières, trop souvent vénales, que l'Eglise fait pour les morts, les indulgences, les fêtes et l'invocation des saints, le culte de la croix, des images et des reliques, le baptême des enfants, la confirmation, l'extrême-onction et le mariage. Donnant l'exemple des vertus qu'ils prêchaient, ils faisaient de nombreux prosélytes dans le peuple, parmi les gens simples; mais ils en faisaient aussi parmi les barons, « empressés », dit M. Bastide, de saisir un prétexte pour abaisser les seigneurs ecclésiastiques en les dépouillant de leurs terres. Le pape, après avoir excommunié les *vaudois*, invita le roi de France à les exterminer. Le roi de France, Philippe-Auguste, était bien lui-même excommunié en qualité de bigame, mais c'était raison de plus pour exterminer les *vaudois*, en manière d'expiation. De plus, cette œuvre pie fournissait au roi Très-Chrétien l'occasion de ruiner un assez grand nombre de seigneurs suzerains qui trempaient dans l'hérésie. Le roi fit raser plus de trois cents châteaux où se tenaient des assemblées de *vaudois*. Plus de sept mille de ces honnêtes gens furent massacrés dans le Berry. Ce qui échappa au fer et au feu fut dispersé. Valdo se retira dans les Pays-Bas. Une partie des *vaudois* se réfugia en Bohême; mais le gros de la troupe se suspendit, intrépide, au flanc des Alpes, et le petit peuple y vécut, paisible et ignore, jusqu'au temps de François I^{er}. Ce roi Très-Chrétien, se sentant fort honteusement et fort dangereusement malade, songea en 1540 à acquérir quelques mérites pour l'autre monde et commanda les *vaudois* à être massacrés. L'année suivante, il les gracia, on ne sait trop pour quoi. Mais en 1545, le roi étant près de mourir, l'arrêt fut définitif. C'est le clergé qui l'arracha au roi. On lui envoya le capitaine Paulin de La Garde, qui représenta à Sa Majesté que les *vaudois* étaient fort dangereux, qu'ils fabriquaient de la poudre et qu'ils formaient véritablement un avant-poste de l'empereur. Il parla, raconte Michelet, que Paulin voulut un ordre écrit. Le cardinal de Tournon écrivit et présenta à la signature du malade une révocation de la grâce accordée en 1541. Le roi signa sans lire, comme il faisait le plus souvent. Au reste, cette signature n'était pas tout. Il fallait celle du secrétaire d'Etat; le cardinal fit signer Laubespion. Il fallait celle du procureur du roi au grand conseil, il refusa; celle au moins de son substitut, il refusa; et il fallait encore que le chancelier mit le sceau, il refusa. Le hardi cardinal y mit un sceau quelconque et donna cette pièce informée à l'huisier du parlement de Provence, qui était à la porte, attendant cette arme de mort. Elle n'eût pas suffi cependant; elle n'autorisait pas l'exécution militaire. Au-dessous de la signature, d'une écriture tout autre que celle de la pièce, quelqu'un, on ne sait qui, écrivit l'ordre qui livrait ce peuple aux soldats. Cette pièce informe ordonnait une complète extermination. Le président d'Oppède y procéda à la tête d'une troupe de galériens, la plupart repris de justice, endurcis aux guerres barbaresques. Plusieurs des dix-sept villages *vaudois* étaient près d'Avignon, en terre papale; mais le légat d'Avignon offrit lui-même l'autorisation de massacrer sur le territoire du saint-père. Après une courte hésitation, la troupe catholique se rua, furieuse, pillant, massacrant, violant avec une effroyable

impétuosité. « Vingt-cinq femmes, raconte Michelet, échappées, cachées dans une cave, sur la terre du pape, y furent, par ordre du légat, enfermées, étouffées. Cinq ans après, on retrouva leurs os. Il y eut huit cents maisons brûlées, deux mille morts (au moins calcul), sept cents forçats. Les soldats, au retour, vendaient à bon compte aux passants les petits garçons et les petites filles dont ils ne voulaient plus. » Les *vaudois* étaient anéantis ; mais le sang des martyrs est fécond : bientôt allait paraître Calvin.

VAUDOISIE s. f. (vô-doi-z). Hist. relig. Assemblée de vaudois.

VAUDONCOURT (Frédéric-François-Guillaume, baron DE), général et écrivain militaire français, né à Vienne (Autriche) en 1772, de parents français, mort en 1845. Venu en France en 1782, il obtint un emploi au ministère de la guerre et partit en 1791 avec un bataillon de volontaires de la Moselle. L'année suivante, il servit dans un corps franc que ce département avait levé pour faire débloquent Thionville. Nommé commandant de ce corps en 1793, il enleva successivement la ville de Hombourg, la forte position de Carlsberg et celle de Landstuhl, reçut six blessures au combat de Pirmasens et fut fait prisonnier (14 septembre). Échangé en 1795, il fit la campagne d'Italie sous Bonaparte et devint en 1800 colonel commandant en chef l'artillerie cisalpine, directeur du matériel et des arsenaux de l'Italie. Vaudoncourt, qui s'était distingué dans la campagne de 1809, sous le prince Eugène, obtint le gouvernement de Raab, défendit cette ville contre l'archiduc Jean et reçut le grade de général de brigade, avec le titre de baron du royaume d'Italie. Ayant accompagné le vice-roi en Russie, il tomba entre les mains de l'ennemi. De retour en France en 1814, il fut élevé au grade de général de division par Napoléon pendant les Cent-Jours, organisa à Metz la résistance contre les alliés et fut condamné à mort par contumace à la rentrée de Louis XVIII. Il se rendit en 1816 à Munich, où il passa quatre ans auprès du prince Eugène. La révolution de Naples de 1820 lui inspira l'espoir de rétablir le royaume d'Italie en faveur de ce prince. Il parvint à rallier à son projet la cour de Russie et même celle de Piémont, à laquelle il offrait des avantages. Il prit donc, à Turin, le commandement en chef de l'armée sarde ; mais un échec éprouvé à Novare par un général piémontais fit échouer l'entreprise, et Vaudoncourt dut chercher un refuge en Angleterre. L'amnistie de 1825 le rappela à Paris. Dans les journées de juillet 1830, il combattit dans les rangs du peuple, à la tête des quartiers des Tuileries et du Louvre. Laissé à l'écart par le gouvernement nouveau, il se retira à la campagne, occupé de travaux littéraires. On a de lui : *Histoire des campagnes d'Annibal en Italie* (1812, 3 vol. in-4° et atlas) ; *Mémoires pour servir à l'histoire de la guerre entre la France et la Russie en 1812* (1816, in-4°, planches) ; *Histoire de la guerre soutenue par les Français en Allemagne en 1813* (2 vol. in-4°) ; *Mémoires sur la campagne du vice-roi en Italie en 1813 et 1814* (1817, in-4°, atlas) ; *Histoire des campagnes de 1814 et de 1815 en France* (1826, 5 vol. in-8°) ; *Histoire politique et militaire du prince Eugène Beauharnais* (1827-1828, 2 vol. in-8°). Tous ces ouvrages sont estimés au point de vue stratégique. Vaudoncourt est le fondateur du *Journal des sciences militaires*.

VAUDOU s. m. (vô-dou). Culte africain que les nègres ont importé en Amérique. Il Dieu qui est l'objet de ce culte. Il Individu qui pratique ce culte. Il Pl. VAUDOUS ou VAUDOURS.

— Adjectif. Qui a rapport aux vaudois ou à leur culte : *Cérémonie vaudou*.

— **Encycl.** Dans plusieurs Etats de l'Amérique, et particulièrement aux Etats-Unis, les *vaudois* forment parmi les noirs une société secrète, une sorte de franc-maçonnerie placée sous l'invocation d'un être tout-puissant et surnaturel qui gouverne toutes les choses d'ici-bas. Cet être a pour symbole une espèce de couleuvre, qui révèle aux hommes ses volontés par l'intermédiaire d'un grand prêtre ou d'une grande prêtresse, qui reçoivent les noms de roi ou de reine. Un procès des plus curieux, qui s'est déroulé devant la cour prévôtale de la Nouvelle-Orléans au mois d'août 1863, pendant la lutte fratricide engagée entre le Sud et le Nord, a amené, pour la première fois en Amérique, les *vaudois* devant la justice ; il a permis aux profanes de recueillir quelques renseignements sur l'organisation et sur les mystérieuses cérémonies de la société. La police de la Nouvelle-Orléans avait été mise sur la trace d'une réunion solennelle, où ne devaient assister, sous la présidence de la reine, que les initiés du grade le plus élevé dans la hiérarchie *vaudou*. Cette cérémonie se renouvelle une fois tous les ans. Le but est d'appeler la vengeance du ciel sur les adhérents de la grande et puissante société des *vaudois* qui ont pu manquer d'une façon quelconque à leurs engagements dans le courant de l'année. Cette société avait joué, disait-on, un rôle important dans les événements qui s'étaient accomplis à la Nouvelle-Orléans depuis un an ; elle avait été amenée à prendre une part indirecte, mais très-active, à une guerre

qui devait avoir pour résultat l'émancipation de la race noire. S'il n'y avait pas eu d'insurrection servile dans la basse Louisiane, c'était, prétendait-on, à l'influence des *vaudois* que l'on en était redevable. En revanche, les *vaudois* avaient pris l'engagement d'obtenir du ciel l'affranchissement des esclaves et le châtiment des maîtres méchants. La grande cérémonie annuelle empruntait donc, cette fois-là, un cachet particulier aux événements politiques, et un très-grand nombre de nègres, informés du jour où elle aurait lieu, devaient, dans des réunions d'un ordre inférieur ou particulier, se livrer à des invocations et aux pratiques superstitieuses prescrites par la grande prêtresse. Mais il y avait eu des indiscrétions, et la police était au courant de tout. Au jour indiqué, vers dix heures du soir, huit officiers de police pénétrèrent inopinément dans le sanctuaire inviolable et se trouvèrent en présence de cinquante femmes nues comme notre mère Ève, dont deux seulement, très-connues, paraît-il, à la Nouvelle-Orléans, appartenaient à la race blanche. Elles exécutaient en ce moment, avec un entrain frénétique, la ronde des *vaudois*, pendant que la grande prêtresse se livrait aux invocations particulières à cette vieille superstition qui compte tant d'adeptes parmi les peuplades d'Afrique, d'où elle s'est répandue dans le nouveau monde. Au milieu de la salle, dit le rapport de police, « était un vase dont le contenu était pour le moins aussi varié que celui du chaudron des sorcières de *Macbeth*. Le mélange était en partie liquide, orné de substances sans nom. » Autour du vase, dans trois plats d'argent, plusieurs couleurs relevaient nonchalamment la tête. Le tout était entouré de plusieurs centaines de bougies, et aux quatre coins de la salle brûlaient sur un foyer des parfums excitants. L'entrée de la police au milieu de ce sanctuaire causa, on le conçoit, le plus grand trouble, et les officiers eux-mêmes, trop empressés, manquèrent une occasion peut-être unique de pénétrer à fond les mystères du *vaudou*. Ils arrêtèrent une vingtaine d'initiées qui comparaurent, le 30 juillet, devant la cour prévôtale. Elles étaient, on le pense bien, plus vêtues qu'au moment où elles accomplissaient les mystères sacrés. Environ 2,000 nègres et autant de nègres encombraient les avenues de la cour, la place et les rues voisines. Les avocats chargés de la défense demandèrent un délai, que le juge accorda. L'affaire fut reprise le 6 août et se termina le 8. Les avocats invoquèrent en faveur de leurs clientes la liberté de conscience inscrite dans la constitution. Les mornons, les convulsionnaires, les millénaires sont tolérés ; pourquoi, disaient-ils, les *vaudois* ne le seraient-ils pas ? Le principal chef d'accusation reposait sur le témoignage d'un officier de police qui prétendait que les réunions de la société des *vaudois* avaient un caractère séditionnel et sécessionniste. Toutes les preuves fournies démontrèrent que les hauts dignitaires du *vaudou* avaient puissamment contribué au maintien de la tranquillité, et le fait le mieux constaté fut l'influence qu'exerce cette association mystérieuse sur la population noire. La reine, ou grande prêtresse, a un pouvoir dont on était loin de soupçonner l'étendue. Les esclaves, plus que la population de couleur libre, professent pour elle, sans la connaître, un culte superstitieux, et il est hors de doute que, depuis des siècles, la lutte se trouvait engagée, elle eût pu, à son gré, faire éclater la guerre servile dans la Louisiane. Ajoutons ce détail, qui peint bien les mœurs de cette grande Amérique, où l'on n'a pas peur, comme chez nous, de la liberté. Lorsqu'il eut été démontré que la principale accusation, celle de sédition, n'était point fondée, le juge se montra plein de déférence pour les inculpées, et, après leur avoir donné quelques conseils pour les engager à modifier quelques-unes de leurs pratiques extravagantes, il prononça leur acquittement au milieu d'applaudissements immenses, qui longtemps retentirent dans la salle et au dehors.

VAUDOYER (Antoine - Laurent - Thomas), architecte et archéologue, né à Paris en 1756, mort dans la même ville en 1846. Après avoir servi quelque temps dans les dragons de Lambesc, il étudia l'architecture sous Antoine Peyre et remporta en 1783 le grand prix de Rome. Pendant son séjour dans cette ville, il se lia avec Percier et Fontaine et adressa à Paris, entre autres envois, une remarquable restauration du théâtre de Marcellus. De retour en France (1787), il épousa la fille de Lagrenée et adopta avec chaleur, en 1789, les idées nouvelles. Membre du conseil des bâtiments civils, il fut chargé sous le Consulat d'installer l'Institut dans le collège des Quatre-Nations, et succéda en 1823 à son ancien maître, comme membre de l'Académie des beaux-arts. Il était architecte de l'Institut et secrétaire archiviste de l'Ecole des beaux-arts. C'était, dit M. Ch. Blanc, un homme tout d'une pièce, un pur bourgeois, un caractère droit, inflexible, un esprit sentencieux et réglé. Vaudoyer construisit des maisons particulières d'un agencement irréprochable et d'un style distingué. On lui doit quelques ouvrages qui attestent une remarquable érudition archéologique : *Idées d'un citoyen français sur le lieu destiné à la sépulture des hommes illus-*

tres de France (1791, in-12) ; *Restauration des piliers du Panthéon français, présentée au ministre de l'intérieur le 1^{er} pluviôse an VI* (Paris, 1798) ; *Description du théâtre Marcellus à Rome, rétabli dans son état primitif d'après les vestiges qui restent encore*, mémoire joint aux plans, coupes, élévation et détails mesurés à Rome (Paris, 1812) ; *Funérailles de M. Poyet*, discours (Paris, 1824, in-4°), etc.

VAUDOYER (Léon), architecte, fils du précédent, né à Paris le 7 juin 1803, mort dans la même ville le 10 février 1872. Formé à une discipline sévère, il reçut des leçons d'architecture de son père et d'Hippolyte Lebas, fut admis en 1819 à l'Ecole des beaux-arts, obtint le second prix en 1824 et remporta en 1829 le grand prix d'architecture. Son morceau de concours, représentant un *Palais pour l'Académie de France à Rome*, est un excellent projet qui révèle autant d'imagination que de savoir. Cette même année, étant encore élève, il concourut pour le monument qu'on voulait élever par souscription au général Foy, et il obtint le prix. Son père se chargea de veiller à la construction de ce monument au cimetière du Père-Lachaise. Pendant ce temps, Léon Vaudoyer se rendait à la villa Médicis, où il se liait intimement avec Duc, Duban et H. Labrousse. Pendant son séjour à Rome, il fit à Paris de remarquables envois : les *Arcs de Trajan*, à Benévvent et à Ancone ; la *Porte d'Auguste*, à Fano ; la *Porte Majore*, les *Aqueducs de Claude* et une magnifique restauration du *Temple de Venus à Rome*, admirable temple péripète qui avait été construit sur les dessins de l'empereur Adrien. Ce dernier envoi, qui date de 1830, fit le plus grand honneur au jeune artiste. Le 28 novembre 1831, fut inauguré à Paris le monument du général Foy, dont nous avons donné ailleurs la description (v. Foy). Ce tombeau, objet de louanges unanimes, fut reproduit en bronze, en cristal, en albâtre, et mit Léon Vaudoyer tout à fait en évidence. Cependant, à son retour de Rome (1832), il ne fut point employé par le gouvernement ; mais il construisit de nombreux monuments funéraires et ouvrit un atelier d'où sont sortis des artistes de talent, tels que Davioud, Esplanandieu, Renaud, etc. En 1845, il fut nommé architecte du Conservatoire des arts et métiers. Vaudoyer déploya un remarquable talent pratique en transformant en une école industrielle le vieux prieuré de Saint-Martin-des-Champs. Il adapta de nouvelles constructions aux bâtiments monastiques, fit une belle bibliothèque de l'ancien réfectoire, éleva des laboratoires, des amphithéâtres, etc., et construisit sur la rue Saint-Martin la belle porte d'entrée en plein cintre, flanquée de deux cariatides dues à Elias Robert, et surmontée d'un fronton. En 1854, à la suite d'un concours, il fut chargé de construire la cathédrale de Marseille, le plus vaste et un des plus remarquables monuments religieux de ce siècle. Pendant dix-sept ans, cette église fut presque l'unique préoccupation de Vaudoyer : il chargea son habile élève, M. Esplanandieu, de conduire les travaux de ce monument que lui-même ne devait point achever. Membre de la commission des travaux historiques, il fut chargé particulièrement de l'entretien des portes Saint-Denis et Saint-Martin, etc. Chevalier de la Légion d'honneur en 1849, officier en 1855, il succéda en 1868 à Lebas comme membre de l'Académie des beaux-arts. A l'Exposition universelle de 1855, il avait obtenu une première médaille en exposant des *Etudes d'architecture* sur la Renaissance en France. Les quinze dessins qu'on vit de lui représentaient le plan de la ville d'Orléans, l'hôtel de ville et l'hôtel-Dieu d'Orléans, des maisons de commerçants, de seigneurs, l'hôtel de ville de Beaugency, etc. Ils furent très-estimés pour l'exactitude, la virile fermeté des lignes. Vaudoyer était occupé, avec Duc et Lefénel, à juger un concours à l'Ecole des beaux-arts, lorsqu'il tomba foudroyé par une attaque d'apoplexie. « Esprit guilois et romain tout ensemble, dit M. Charles Blanc, Vaudoyer préférait la force à la grâce et les déductions rigoureuses de la logique aux raffinements de l'atticisme. L'architecture était pour lui l'art des beautés relatives, locales et climatiques. Il aimait l'ampleur, la rondeur romaines plus que la subtilité grecque. Il rencontrait la poésie et ne la cherchait point. Bien qu'il dessinât à merveille, il ne voulait pas que l'architecte se complût à dessiner pour le plaisir d'enchanter les yeux au risque de tromper l'esprit. » Les dessins de Vaudoyer, dans lesquels on retrouve son œuvre complète, ont été exposés à l'Ecole des beaux-arts en février 1873.

VAUDRE s. m. (vô-dre). Bot. Nom donné à la guède, en Normandie.

VAUDREMER (Emile), architecte, né à Paris le 6 février 1829. Elève d'Abel Blouet et de Gilbert, il suivit les cours de l'Ecole des beaux-arts, devint en 1853 sous-inspecteur des travaux exécutés à l'église Saint-Philippe-du-Roule, sous la direction de Baltard, en 1854 sous-inspecteur aux Halles centrales, et remporta, cette même année, le grand prix d'architecture. M. Vaudremmer passa cinq ans à l'Académie de France à Rome, puis revint à Paris en 1859. Il fut alors nommé aideur au conseil général des bâtiments civils, inspecteur des travaux exécutés à l'E-

cole des beaux-arts sous la direction de Duban et inspecteur des travaux exécutés aux archives de l'Empire. En 1860, M. Vaudremmer devint architecte de la ville de Paris. L'année suivante, il commença la construction de la maison d'arrêt et de correction de la Santé à Paris, travail aussi remarquable qu'important, qui mit tout à fait en évidence le jeune architecte. Les dessins de cette prison, envoyés au Salon de 1865, valurent une médaille à M. Vaudremmer, qui fut en outre décoré lors de l'achèvement de cet édifice (1867). En 1862, M. Vaudremmer avait commencé à élever l'église Saint-Pierre de Montrouge à Paris, laquelle fut terminée en 1869. Cette même année, il fut nommé membre du jury d'architecture à l'Ecole des beaux-arts. En 1873, il prit part au concours pour la reconstruction de l'hôtel de ville de Paris et son projet fut primé. Cette même année, il remporta des médailles à l'Exposition de Vienne. Nommé en 1874 architecte du gouvernement pour les édifices diocésains de Beauvais, il fut chargé de la construction du nouvel évêché de Beauvais. Depuis lors, il a été nommé membre du conseil général des bâtiments civils pour les années 1874-1875 et architecte en chef des édifices religieux de la ville de Paris (1876). M. Vaudremmer a pris rang parmi nos architectes les plus remarquables. Outre les monuments précités, on lui doit la construction du groupe scolaire de la rue d'Alésia à Paris ; le monument commémoratif de la bataille de Champigny, plusieurs constructions privées et un grand nombre de monuments funéraires, notamment, au cimetière Montparnasse, le tombeau de M. Pierre Larousse, mort le 3 janvier 1875, avant l'achèvement du Grand Dictionnaire, mais après en avoir préparé tous les matériaux. Enfin, M. Vaudremmer a exposé à nos Salons des dessins d'architecture qui ont été fort remarqués : les *Plans de la maison d'arrêt de la rue de la Santé* (1865) ; *Intérieur de l'église de Siemie* ; *Intérieur de l'église Saint-Marc* (1866) ; *Intérieur de la chapelle Palatine à Palerme* ; *Travée de Saint-François-d'Assise* ; *Travée de la cathédrale de Pise* (1867) ; *Intérieur de la chapelle Palatine à Palerme* (1869) ; *Vue de Capri* ; *Vue de Viterbe* (1870), etc.

VAUDREUIL (Louis-Philippe DE RIGAUD, comte DE), marin français, né à Québec en 1801, mort à Rochefort en 1873. Il servit d'abord au Canada, dont son père, le marquis Philippe de Vaudreuil, fut gouverneur de 1703 à 1725, et ne vint en France qu'après la mort de son père (1725). Promu capitaine de vaisseau en 1738, il assista, comme commandant de l'*Intrepide*, au combat livré aux Anglais le 25 octobre 1747, au N.-O. du cap Finistère, et s'y signala tellement, que Louis XV, pour perpétuer le souvenir de son courage, fit exécuter un tableau représentant l'*Intrepide* luttant avec la flotte anglaise, tableau dont il fit don à Vaudreuil, et dont on voit une copie au musée de Versailles. Vaudreuil fut, en outre, promu chef d'escadre et, plus tard (1753), lieutenant général.

VAUDREUIL (Louis-Philippe RIGAUD, marquis DE), mariu et homme politique français, fils du précédent, né à Rochefort en 1724, mort à Paris en 1802. Entré dans la marine, il sacrifia son vaisseau au combat d'Audierre, pour sauver un convoi qu'il escortait, et tomba au pouvoir des Anglais. Rendu à la liberté, il prit une part active au combat d'Ouessant (1778), puis, nommé chef d'escadre, il alla conquérir à la France l'importante colonie du Sénégal (1779). Après avoir enlevé aux Anglais 8 millions de prises dans ces parages, il se signala dans la campagne d'Amérique, sous le comte d'Estaing. De retour en France à la paix de 1783, il fut promu au grade de lieutenant général. En 1789, il siégea aux Etats généraux comme député du bailliage de Castelnaudary, et, dans la nuit des 5 et 6 octobre, il exposa courageusement sa vie pour sauver la famille royale. Emigré en Angleterre en 1791, il revint en France après le 18 brumaire et mourut dans une retraite absolue deux ans après son retour.

VAUDREUIL (Joseph-François DE PAUL, comte DE), général français, de la famille des précédents, né à Saint-Domingue en 1740, mort en 1817. Il fit ses premières armes pendant la guerre de Sept ans et devint successivement aide de camp du prince de Soubise, officier supérieur de gendarmerie et lieutenant général. Il fut, en outre, nommé grand fauconnier de France, suivit, en 1782, le comte d'Artois au siège de Gibraltar, et, en 1789, émigra en même temps que ce prince, dont il fut le fidèle compagnon d'exil. A la Restauration, il fut nommé pair de France et gouverneur du Louvre.

VAUDREUIL (Jean-Louis DE RIGAUD, vicomte DE), officier français, cousin du précédent, né en 1762, mort en 1816. Il entra dans l'armée à quinze ans, fit la guerre de l'indépendance américaine, comme aide de camp du chevalier de Chastellux, puis revint en France et fut nommé colonel en 1785. Ayant émigré au commencement de la Révolution, il porta les armes contre son pays en 1792, prit part à l'expédition de Quiberon et parvint à échapper au désastre. De retour en Angleterre, il fut atteint par une cruelle maladie et mourut peu après la seconde Restauration.

VAUDREUIL (Alfred DE RIGAUD, vicomte

de), diplomate français, fils du précédent, né en Ecosse en 1799, mort en 1834. Il vint en France avec les Bourbons en 1814, servit quelque temps dans l'armée, puis entra en 1816 dans la diplomatie. Secrétaire de légation à La Haye et à Cassel, secrétaire d'ambassade à Londres, puis à Lisbonne (1827), il remplit dans cette dernière ville les fonctions de chargé d'affaires par intérim, puis fut nommé premier secrétaire d'ambassade à Londres (1828). Après la révolution de juillet 1830, il fut nommé chargé d'affaires à Weimar (1830); où il entra en relation avec Goethe, et passa en 1832 à Munich, où il remplit les mêmes fonctions jusqu'à sa mort.

VAUDREY (Claude-Nicolas), général français, né à Dijon en 1784, mort au château de Cessey en 1857. Elève de l'Ecole polytechnique, puis de l'Ecole de Metz, il fut envoyé en Calabre comme lieutenant d'artillerie en 1806. Trois ans plus tard, il fit la campagne d'Austrie, fut fait prisonnier, recouvra la liberté, devint chef d'escadron en 1813 et combattit en 1813 et 1814. A la bataille de Waterloo, Vaudrey commanda l'artillerie du 3^e corps. Licencié après la seconde rentrée des Bourbons, il reprit du service en 1817 et fut nommé colonel après la révolution de juillet. Il commandait le 4^e régiment d'artillerie à Strasbourg, lorsqu'il entra dans le complot formé par Louis Bonaparte pour renverser Louis-Philippe. Il essaya vainement d'entraîner son régiment, fut traduit devant la cour d'assises du Bas-Rhin, qui l'acquitta, et fut mis en retraite d'emploi. Lorsque, le 10 décembre 1848, Louis Bonaparte devint président de la république, Vaudrey fut rétabli par ordre sur les cadres de l'armée et nommé successivement aide de camp du président, général de brigade, gouverneur du Louvre et des Tuileries. Après le coup d'Etat du 2 décembre, de nouvelles faveurs furent prodiguées à l'ancien conspirateur, qui devint sénateur, général de division et grand officier de la Légion d'honneur.

VAUFREY s. m. (vô-fre-na-je). Féod. Droit que le seigneur de Talmont levait sur les vaisseaux qui jetaient l'ancre dans le port de cette ville.

VAUGE (Gilles), théologien français, né près de Vannes en 1670, mort en 1739. Entré dans l'Oratoire en 1687, il enseigna les belles-lettres dans plusieurs collèges de cette congrégation et devint plus tard professeur de théologie au séminaire de Grenoble. On a de lui: *Catéchisme de Grenoble*, souvent réimprimé; le *Directeur des âmes pénitentes* (2 vol. in-12); *Traité de l'espérance chrétienne contre l'esprit de pusillanimité* (Paris, 1732, 3^e édit.), etc.

VAUGELAS (Claude Favre de), célèbre grammairien français, né à Chambéry en 1658, mort à Paris en 1650. Il était le second fils du président Favre et vint de bonne heure à Paris, où il eut pour protecteur, dès son arrivée, Gaston, duc d'Orléans, qui le fit gentilhomme ordinaire de sa maison, puis son chambellan. Ce prince étant tombé en disgrâce, Vaugelas lui resta fidèle, et le cardinal de Richelieu le punit de son attachement à ce prince en lui retirant une pension de 2,000 livres que Louis XIII avait accordée au père et dont le fils avait la jouissance. L'étude lui offrit ses consolations et il s'acquitta rapidement le renom d'un homme profondément versé dans la connaissance de la langue française et la parlant fort correctement; aussi fit-il partie de l'Académie française lors de sa création. Aimant la linguistique, il travailla toute sa vie à épurer la langue française, dont il devint l'arbitre. D'après lui, un mauvais raisonnement faisait moins de tort qu'un mauvais mot. Fort assidu aux séances académiques, toutes consacrées alors à des discussions grammaticales, il notait soigneusement les points en litige, pour les étudier à loisir et trouver la solution. Telle fut l'origine des *Remarques sur la langue française* (1647). Une circonstance heureuse rendit à Vaugelas la faveur de Richelieu et la pension qu'on lui avait enlevée. On travaillait au *Dictionnaire*, mais lentement, faute d'une bonne direction; le grammairien fut chargé de cette direction et s'acquitta de l'emploi à la satisfaction générale. Le cardinal récompensa Vaugelas de son zèle. Celui-ci alla le remercier: « Eh bien ! dit Richelieu, vous n'oubliez pas dans le *Dictionnaire* le mot *pension*. — Non, monseigneur, répliqua spirituellement Vaugelas, et encore moins celui de *reconnaissance*. » Les *Remarques* qui valurent à l'académicien le nom d'*Oracle de la langue française* furent critiquées par Duplex, Ménage et La Mothe Le Vayer; mais elles furent défendues chaudement par Patru et par le Père Bouhours: « Quelques-unes peuvent être puériles, dit Pellisson, mais la matière en est, en général, excellente et le style merveilleux, surtout dans la préface, qui est un vrai chef-d'œuvre; de plus, il y a, dans tout le corps de l'ouvrage, je ne sais quoi d'honnête homme, tant de franchise et d'ingénuité qu'on ne saurait s'empêcher d'en aimer l'auteur. »

Après l'Académie, l'endroit que Vaugelas fréquentait le plus était le fameux hôtel de Rambouillet; il s'y lia avec Voiture, Faret, Conrart, Chapelain, etc. Il ne sut jamais faire de vers français, mais il réussissait assez bien dans la poésie italienne. Son au-

teur de prédilection fut, qui le croirait? Coëffeteau. Sa vénération pour l'*Histoire romaine* de ce prélat allait si loin, qu'on disait plaisamment que, selon lui, il n'y avait pas plus de salut hors de l'Eglise que de l'histoire romaine. Sa traduction de *Quinte-Curce*, fruit d'un travail de trente années, fut imprimée pour la première fois en 1647 (in-40); elle eut du succès presque autant que les *Remarques*. Balzac a dit, en parlant de cet ouvrage: « L'Alexandre de *Quinte-Curce* est invincible, et celui de Favre est inimitable. » Malgré sa vie réglée, Vaugelas mourut pauvre. Son attachement au duc d'Orléans l'avait mis dans la triste nécessité de contracter des dettes qu'il ne put jamais acquitter. Après sa mort, il fallut que, pour rentrer en possession de son dictionnaire, l'Académie plaidât contre de nombreux créanciers qui avaient mis la main sur tous les manuscrits de l'auteur.

VAUGEOIS (Jean-François-Gabriel), antiquaire français, né à Tournouze (Orne) en 1752, mort à Laigle en 1839. Il entra dans les ordres et devint vicaire dans le diocèse de Chartres. Plus tard, Vaugois prêta serment à la constitution civile du clergé et fut choisi comme grand vicaire par Grégoire, évêque constitutionnel de Blois. Enfin, il quitta la prêtrise, suivit la carrière judiciaire et fut nommé (messidor an VIII) président du tribunal criminel de Namur, puis conseiller à la cour de Liège. Rentré dans la vie privée (1814), il alla habiter chez un de ses frères à Laigle, en Normandie, et se vouta aux recherches archéologiques.

Vaugois a écrit divers mémoires intéressants, qu'il publia dans les *Bulletins de la Société des antiquaires de France*, notamment: *Lettre à M. Eloi-Johanneau sur la pierre du Diable à Namur* (1809); *Mémoire sur les pierres couplées de la forêt de Saint-Sever* (1825); *Coup d'œil sur quelques-unes des voies romaines qui traversent l'arrondissement de Mortagne* (1830); *Notice abrégée du journal d'un voyage archéologique et géologique fait en 1820 dans les Alpes de la Savoie et dans les départements méridionaux de la France* (1821).

VAUGOIS (Hippolyte), romancier français, né à la fin du siècle dernier; n'est guère connu que par ses ouvrages. Il a publié sous le voile de l'anonyme et avec un collaborateur également anonyme: le *Brigand de Langerooze*, ou les *Ruines mystérieuses, par les deux ermites de Langerooze* (Paris, 1814, 3 vol. in-12). Seul, il a donné deux autres romans: le *Brigand saxon* ou les *Souterrains du comte de Honstein*; *Aventures d'un jeune officier revenant des prisons de la Bohême* (Paris, 1825, 2 vol. in-12).

VAUGHAN (Jean), juriconsulte anglais, né près de Transcote au commencement du xvi^e siècle. On ne sait rien de sa vie, sinon qu'il était membre du Parlement. On a de lui: *Des principes du commerce entre les nations*, traduit en français par Gérard de Rayneval (Paris, 1789, in-80); et *De l'état politique et économique de la France sous la constitution de l'an III*. Ce dernier ouvrage, écrit primitivement en anglais, ne fut pas imprimé dans cette langue, mais il en parut une traduction allemande, que le ministre protestant Blachon traduisit en français (Strasbourg et Paris, 1796, in-80).

VAUGHAN (B.), économiste anglais du xvi^e siècle. On ne sait rien de sa vie, sinon qu'il était membre du Parlement. On a de lui: *Des principes du commerce entre les nations*, traduit en français par Gérard de Rayneval (Paris, 1789, in-80); et *De l'état politique et économique de la France sous la constitution de l'an III*. Ce dernier ouvrage, écrit primitivement en anglais, ne fut pas imprimé dans cette langue, mais il en parut une traduction allemande, que le ministre protestant Blachon traduisit en français (Strasbourg et Paris, 1796, in-80).

VAUGHAN (Charles-Richard), publiciste anglais, né dans la seconde moitié du xvi^e siècle. Il se trouvait dans le nord de l'Espagne en 1808, et il y suivit toutes les péripéties du siège de Saragosse, qu'il a racontées dans une *Relation du siège de Saragosse* (Londres, 1809), qui obtint six éditions la même année. A côté de déclamations furibondes contre l'ambition française, on trouve dans ce livre un récit fidèle des événements du siège et des considérations assez justes sur les probabilités de l'avenir.

VAUGHAN (Robert), publiciste et littérateur anglais, né à Londres en 1803, mort en 1868. Il fit ses études théologiques à Bristol, fut nommé chapelain de Kensington, puis professeur d'histoire ancienne et moderne au collège de l'université de Londres. Devenu en 1842 proviseur du collège de Manchester, il se démit de ces fonctions en 1857, à cause de l'affaiblissement de sa santé. De 1844 à 1865, il dirigea la *Revue trimes-trielle anglaise*, qu'il avait fondée et qu'il sut maintenir au niveau des meilleures publications de ce genre. Outre les nombreux articles qu'il y a insérés, on a de lui: la *Vie et les opinions de Jean de Wiclif* (1823, 2 vol. in-80), ouvrage que l'auteur remania complètement vingt-cinq ans plus tard; *Mémoires sur la dynastie des Stuarts* (1831, 2 vol. in-80); les *Causes de la corruption du christianisme* (1834, in-80); *Reflexions sur l'état passé et sur l'état actuel des partis religieux en Angleterre* (1838, in-12); le *Protectorat d'Oit-*

vier Cromwell et l'état de l'Europe pendant la première partie du règne de Louis XIV (1838, 2 vol. in-80); *Histoire de l'Angleterre sous la maison des Stuarts*, ouvrage qui fait partie de la *Bibliothèque des connaissances utiles* (1840, 2 vol. in-80); le *Congrégationalisme ou l'Organisation des Eglises indépendantes considérée par rapport à l'état et aux tendances de la société moderne* (1842, in-12); la *Chaire moderne considérée dans ses rapports avec l'état de la société* (1842, in-12); *L'Age des grandes villes ou la Société moderne envisagée dans ses rapports avec l'intelligence, la morale et la religion* (1843, in-12); le *Siècle et le christianisme* (1849, in-12); *Essais* (1849, 2 vol. in-80), etc.

VAUGHAN (Thomas de), célèbre alchimiste anglais. V. PHILALÈTHE.

VAUGIRARD, en latin *Vallis Gerardi*, ancienne commune de France (Seine), au S.-O. de Paris, autrefois contiguë au mur d'octroi de la capitale, comprise actuellement dans le mur d'enceinte et annexée depuis 1860 au X^{ve} arrondissement. Sa population avant l'annexion était de 27,000 hab. (v. PARIS). Vaugirard a son histoire distincte de celle de Paris. Cette histoire remonte, d'après les anciens chroniqueurs, au xii^e siècle environ. A cette époque, on commença à élever sur le terrain alors inculte qui, depuis, en composa le territoire, quelques étâbles à bœufs. De là lui vint le premier nom sous lequel on le désigna: *Valboistron* ou *Vauboistron*, du latin *Vallis Bostronia* ou *Bostaronia*; ces derniers mots sont composés eux-mêmes de *bos* et de *stare* et indiquent, en effet, des *stations de bœufs*, c'est-à-dire des étâbles. Le poète Abbon se sert fréquemment, pour rendre cette dernière expression, du mot *bostar*, de basse latinité. A cette époque, Vaugirard, ou plutôt Valboistron, relevait de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, comme dépendance du village d'Issy, dont Childebert avait gratifié saint Germain, évêque de Paris, jet que ce prélat avait cédé en 558 à l'abbaye de Saint-Victor. Le premier bienfaiteur du lieu fut l'abbé de Saint-Germain, Gérard de Moret; il lui donna de nombreux privilèges et y fit construire une vaste maison à l'usage des religieux convalescents. Les ruines d'une chapelle érigée vers la même époque, et qui ne fut abattue qu'en 1704, se voyaient naguère encore au bout de la rue des Vignes. Dès ce jour, Valboistron changea son nom primitif contre celui de Vaugirard, puis Vauglérard, dont l'usage a fait enfin Vaugirard. En 1342, sous le règne de Philippe de Valois et par ordonnance épiscopale, Vaugirard fut érigé en paroisse, à la charge de payer à la cure d'Issy une légère redevance. L'église nouvelle, placée d'abord sous l'invocation de la Vierge, fut dépossédée de cette dédicace lors de l'arrivée des reliques de saint Lambert, lequel devint le patron de Vaugirard. Cependant, Vaugirard n'était encore en 1350 qu'un hameau de 300 âmes tout au plus. Il souffrit beaucoup de la guerre de Cent ans, et un proverbe a longtemps été populaire pour désigner une personne qui se trouve dans un grand embarras: « Il ressemble au greffier de Vaugirard, » tel était ce proverbe basé sur ce que, à cette malheureuse époque, le greffier était logé tellement à l'étroit, que nul ne pouvait pénétrer dans sa cellule sous peine d'obstruer le jour et la lumière indispensables à son ministère. Il faut croire que jusqu'à François I^{er} Vaugirard n'eut qu'une mince importance, puisque le roi-chevalier ne manquait jamais dans sa correspondance avec Charles-Quint, qui se qualifiait orgueilleusement de cent titres pompeux, de se dire simplement « roi de France et comte de Vaugirard, » plaisanterie railleuse, devenue célèbre. Mais si la commune avait encore peu de poids, le site n'était pas sans agrément. Il n'en esquivait pas pour cela les railleries de La Fontaine, qui, dans sa fable le *Singe et le Dauphin*, voulait citer une localité infime, a écrit:

Notre Magot prit pour ce coup
Le nom d'un port pour un nom d'homme.
De telles gens il est beaucoup
Qui prendraient Vaugirard pour Rome.

Au xvi^e siècle, Vaugirard n'était guère encore composé, il faut le dire, que de cabarets; en 1709 on n'y comptait même, suivant Du Laure, que 98 feux; il n'y en avait que 115 en 1745; mais, peu après, la population suivit une progression croissante, qui a toujours continué depuis.

Quant aux annales vraiment historiques de Vaugirard, nous pouvons mentionner plus d'un souvenir digne d'attention que le nom de cette localité évoque. Le plus ancien se rapporte à l'époque de la domination romaine. C'est dans les plaines de Grenelle et de Vaugirard que durent camper les Gaulois nos pères, lorsque commandés par Camulogène ils livrèrent à Labienus, lieutenant de César, campé de l'autre côté du fleuve, le terrible combat qui décida du succès des armes romaines. Plus tard, quand l'empereur Julien habitait le palais des Thermes, il était gardé à Lutèce par un camp dont les retranchements s'étendaient jusqu'à l'emplacement que couvre le Vaugirard actuel. Divers objets d'antiquité, trouvés depuis dans des fouilles, déterminent d'ailleurs, à n'en pas douter, le passage à Vaugirard des aigles romaines. Voici, notamment, ce qu'on lit dans la des-

cription de Paris de Germain Brice: « A cinq cents pas environ de la barrière de Vaugirard, on trouva en 1626 un tombeau antique; c'était une pierre creusée de 7 à 8 pieds de longueur et de 2 pieds à peu près de largeur; une autre pierre qui couvrait ce tombeau était ornée d'un bas-relief qui représentait un chariot traîné par quatre bœufs, sur lequel il y avait un tonneau. Le charronnier qui le conduisait tenait un fouet en main et avait sur la tête une espèce de frise semblable à celui d'un cordelier. On trouva dans ce tombeau quatre ou cinq œufs de terre et quantité de petits poissons de la grosseur d'un goujon, mais personne ne put découvrir ce que cela pouvait signifier. » Sous la royauté française, vers 907, Vaugirard fut souvent traversé par Charles le Simple se rendant avec sa cour à son palais d'Issy, et quelques historiens estiment que plus d'un grand officier de ce palais avait à Vaugirard sa maison de plaisance. En 1250, Vaugirard fournit son contingent à la croisade, en même temps que Vanves et Issy, dont il dépendait encore, comme nous l'avons vu. Plus tard, en 1346, lorsque le roi Edouard d'Angleterre, après être venu camper aux portes de Paris, pla bagage et gagna le Nord (où peu de temps après devait se livrer la désastreuse bataille de Crécy), le roi Philippe VI, dit Chateaubriand, « désespéré d'avoir laissé échapper sa proie, se mit à sa poursuite. Il envoya offrir la bataille à Edouard, ou dans la plaine de Vaugirard s'il y voulait venir, ou entre Pontoise et Franconville s'il se voulait arrêter et l'attendre. Edouard fit répondre qu'il n'avait pas de conseil à prendre d'un ennemi. Il continua sa route. » Les défaites de Crécy et de Poitiers eurent, comme on sait, pour toutes les communes avoisinantes Paris, les conséquences les plus néfastes. Peu à peu, cependant, Vaugirard se reconstitua et ce fut dans ce lieu, encore isolé, que vers 1560, sous François II, se tinrent le plus souvent les assemblées secrètes des protestants. Ce fut là que fut décidée la conjuration d'Amboise. En 1589, le 31 juillet, un moine qui se rendait à Saint-Cloud après du roi Henri III prêt à marcher sur Paris, qui était au pouvoir de la Ligue, fut arrêté à Vaugirard par un poste de troupes au service du roi de Navarre; mais le moine ayant justifié d'un sauf-conduit en bonne forme, signé du premier président de Harlay et du comte de Brienne, le baron de La Guesle, un des chefs protestants, prit en croupe Jacques Clément, car c'était lui, et le conduisit ainsi de Vaugirard à Saint-Cloud. On sait le reste. C'est à Vaugirard que le peuple arrêta Cléry, le valet de chambre de Louis XVI (10 août 1792); il fut presque aussitôt relâché après avoir fraternisé avec la foule, toujours facile à dupes. Deux ans plus tard, un événement funèbre dont la plaine de Grenelle fut le théâtre eut son contre-coup à Vaugirard: la poudrière de Grenelle, dirigée par le chimiste Chaptal et qui approvisionnait presque toutes les armées de la République, fit explosion. Toutes les maisons de Vaugirard tremblèrent sur leur base. Trois piliers de son église devinrent et on dut les assujettir avec des barres de fer, afin d'empêcher l'écroulement. C'est à Vaugirard que se forma, deux ans plus tard (1796), dans les nombreux cabarets de cette localité, la conjuration dite de Grenelle, tramée contre le Directoire par les hommes de 93. Dans la nuit du 9 au 10 septembre, les conjurés, quittant Vaugirard, se portèrent en tumulte sur le camp de Grenelle récemment établi et y jetèrent d'abord le désordre; mais, bientôt repoussés, ils furent tués ou arrêtés pour la plupart. On trouva à Vaugirard, dans l'auberge du *Soleil d'or*, située vis-à-vis de la rue de la Procession, une grande quantité d'armes, telles que sabres, pistolets, cannes à lance, poignards, etc. En 1815, après Waterloo, les troupes impériales concentrées sur la rive droite de la Seine passèrent sur la rive gauche et allèrent camper entre Montrouge et Vaugirard en attendant leur retraite qui s'effectuait, comme on sait, au delà de la Loire. Elles furent, aussitôt après leur départ, repoussées par les Anglo-Prussiens, qui firent subir à la commune des vexations sans nombre, pillant tout ce qu'ils trouvaient à leur convenance. En 1830, Vaugirard ne resta pas en arrière du mouvement libéral qui s'accomplissait; ce fut là qu'eut lieu l'arrestation du cardinal de Rohan, prêt à fuir et qui y eût peut-être trouvé la mort sans la courageuse intervention du chimiste Payen, qui ne craignit pas d'offrir au prélat l'hospitalité. En 1832, le choléra sévit à Vaugirard avec une intensité extrême, et le désespoir des habitants amena une scène odieuse: un malheureux écrivain public, désigné par l'ignorance soupçonneuse comme une des causes du fléau, c'est-à-dire comme ayant empoisonné les sources, fut lapidé et mis en pièces par une foule furieuse, malgré la résistance, un peu molle sans doute, du commissaire de police. Depuis cette époque, aucun incident marquant n'est venu signaler cette commune à l'attention. Elle avait acquis une grande extension et formait un véritable quartier de Paris de fait, sinon de nom, lorsqu'elle fut, comme nous l'avons dit, incorporée à la capitale. Il existe une histoire très-complète et très-intéressante de Vaugirard par un ancien curé du lieu, l'abbé Gaudreau (Dentu, 1842, in-80).

VAUGIRAUD (Pierre-René-Marie, comte de), marin français, né aux Sables-d'Olonne en 1741, mort en 1819. Entré dans la marine à quatorze ans, il se distingua au combat d'Ouessant (1779) et remplaça sur le vaisseau amiral le commandant blessé. Nommé major, il déploya un grand courage dans la fatale bataille du 12 avril 1782, où le comte de Grasse se laissa battre par Rodney. Vaugiraud émigra en 1791, servit contre la France et assista à la défaite de Quiberon. En 1814, il reentra en France. Créé vice-amiral et envoyé aux Antilles comme gouverneur, il y arriva au moment où la population, apprenant le retour de l'empereur à Paris, arborait le drapeau tricolore. Vaugiraud se couvrit d'infamie en livrant la Martinique et la Guadeloupe aux Anglais. A la nouvelle de la seconde Restauration, il s'abandonna sur les patriotes à toute la violence de son zèle royaliste, au point que le gouvernement dut le rappeler pour calmer l'effervescence que sa conduite excitait dans ces malheureuses colonies. A son retour, Louis XVIII lui fit défendre de paraître devant lui, et il mourut quelques mois après du chagrin que lui causa cette disgrâce méritée.

VAUGNERAY, bourg de France (Rhône), ch.-l. de cant., arrond. et à 14 kilom. O. de Lyon; pop. aggl., 582 hab. — pop. tot., 1,977 hab.

VAUGONDY (Gilles et Didier ROBERT DE), géographes français. V. ROBERT DE VAUGONDY.

VAUJOURS, village et commune de France (Seine-et-Oise), cant. de Gonesse, arrond. et à 43 kilom. S.-E. de Pontoise, au fond d'une vallée; 1,440 hab. On y voit un beau château qui appartient à Mlle de La Valière. En 1752, Vaujours fut érigé en duché, en faveur de Mme de Pompadour.

VAULABELLE (Achille TENAILLE DE), historien et homme politique français, né à Châtel-Censoir (Yonne) en 1799. Il fit ses études à Moulins, puis fut pendant quelque temps employé au cabinet du préfet de l'Yonne. S'étant rendu à Paris, il collabora à divers journaux de l'opposition, fit paraître en 1824 le *Matin jeune*, dont l'existence fut éphémère, puis participa à la fondation du journal intitulé le *Pour et le contre*. Après la chute de Charles X, M. de Vaulabelle collabora à la *Révolution* de 1830, au *Messager*, dont il fut rédacteur en chef, et passa en 1838 au *National*, où ses articles se faisaient remarquer par l'esprit de modération et la fermeté des vues. Tout en se livrant à ses travaux de journaliste, M. de Vaulabelle s'occupait d'histoire contemporaine. Il publia d'abord l'*Histoire moderne de l'Égypte depuis le départ des Français* (Paris, 1835-1836, 2 vol. in-8°); puis il employa plusieurs années à écrire son *Histoire des deux Restaurations jusqu'à l'avènement de Louis-Philippe*, dont la première édition parut en 1844 et années suivantes (6 vol. in-8°) et qui a été plusieurs fois rééditée depuis en 8 vol. in-8°. Cet ouvrage, auquel nous avons consacré un article spécial (v. RESTAURATION), fonda la réputation de M. de Vaulabelle et est encore aujourd'hui considéré comme la meilleure histoire qu'on ait écrite sur cette époque. Après la révolution de 1848, M. de Lamartine offrit à M. de Vaulabelle, depuis longtemps connu comme appartenant au parti républicain, le poste d'ambassadeur à Londres et celui de Berlin, mais il refusa. Les électeurs de l'Yonne l'envoyèrent peu après siéger à l'Assemblée constituante, où il fit partie du comité de constitution et présida le comité d'instruction publique. Membre de la gauche modérée, il vota pour le bannissement de la famille d'Orléans, pour une Chambre unique, contre l'abolition de l'impôt du sel, contre l'amendement Grévy, le droit au travail, etc. Nommé, par le général Cavaignac, ministre de l'instruction publique le 5 juillet 1848, il réorganisa le service des inspections, voulut qu'on passât plus de temps dans les collèges à étudier l'histoire et les langues vivantes et donna sa démission le 13 octobre 1848. Après la nomination de Louis Bonaparte comme président de la république, il fit partie de l'opposition modérée, vota contre l'expédition de Rome, contre l'amendement Râteau, pour la suppression des clubs, pour l'abolition de l'impôt des boissons, etc., et ne fut pas réélu en 1849 à l'Assemblée législative. Depuis lors, il a vécu dans la retraite, s'occupant d'achever et d'améliorer son histoire de la Restauration et préparant d'autres ouvrages historiques, qui n'ont point encore été publiés.

VAULABELLE (Eléonore), littérateur français, frère du précédent. V. CORBIER (Jules).

VAULCHIER (Matthieu), traducteur français, né près de Lons-le-Saunier. Il vivait au XVI^e siècle et devint, sous le surnom de *France-Comté*, l'un des rois d'armes de l'empereur Charles-Quint. Il a traduit en français le *Commentaire de la guerre d'Allemagne* de Louis d'Avila (Anvers, 1550, in-8°).

VAU-L'EAU (A) loc. adv. Au gré du courant de l'eau : *La barque s'en allait à Vau-L'EAU*.

— Fig. En déroute, à la débandade : *Les*

haines mollissent, les rancunes s'en vont à Vau-L'EAU. (Th. Gaut.)

... Tout est à Vau-L'EAU;
Voiture est morte; adieu la muse antique.

SARRAZIN.

VAULESARD, géomètre français qui vivait au XVII^e siècle. Il avait imaginé un cadran particulier, qu'il nommait analemmatique, où les points horaires étaient inscrits sur la circonférence d'une ellipse et où le style était mobile le long de la méridienne. Lalande s'est occupé de cette invention de Vaulesard et a donné la démonstration de sa méthode. L'auteur s'était borné à une simple description publiée en 1644.

VAULTIER (Alphonse), marin français, né à Saint-Lô (Manche) en 1748, mort à Saint-Waast-la-Hougue en 1817. Entré de bonne heure dans la marine, il fit, dès l'âge de vingt-deux ans, comme lieutenant, plusieurs voyages à l'Île-de-France et dans les Indes. Embarqué ensuite comme auxiliaire sur la frégate la *Surveillante*, il soutint contre le vaisseau anglais le *Québec* un combat mémorable dans lequel il fut grièvement blessé. Il devint ensuite capitaine de vaisseau, commandant du port de Cherbourg, et fut, en l'an XI, promu contre-amiral. Il commanda, en cette qualité, l'année suivante, une division de l'escadre de Brest, et, mis en disponibilité en l'an IV, il se retira à Saint-Waast-la-Hougue, où il termina son existence.

VAULTIER (Marie-Claude-Prédéric-Etienne), littérateur français, né à Barbey (Calvados) en 1772, mort à Caen en 1843. Il servit dans la marine, qu'il abandonna pour se livrer à l'enseignement, professa la rhétorique au collège de Caen, et occupa la chaire de littérature à la Faculté des lettres de la même ville.

Vaultier a beaucoup écrit sur son département; quelques-uns de ses travaux ont paru dans les *Mémoires de l'Académie de Caen* et de la *Société des antiquaires de Normandie*, dont il était membre. Ses principaux ouvrages sont : *Essai de poésies sacrées* (Caen, 1829); *De la poésie lyrique en France; Origine et premiers développements*, jusqu'à la fin du XIII^e siècle; *Fragments d'études sur les poètes français du XVI^e siècle* (Caen, 1834); *Mémoires sur les vauz-de-Vire d'Olivier Basselin et de Jean Le Houx* (Caen, 1834, in-8°); *Recherches historiques sur l'ancien pays de Cinglais au diocèse de Bayeux* (Caen, 1836, in-8°, carte); *Histoire de la ville de Caen depuis son origine jusqu'à nos jours* (Caen, 1843, in-12); *Souvenirs de l'insurrection normande, dite du libéralisme*, en 1793 (Caen, 1858, in-8°), publiés par M. Georges Mancel, avec une *Notice* sur Vaultier.

VAULX, village de France. V. VAUX.

VAULX-CERNAY, ancienne abbaye cistercienne de France, dans le Hurepoux, entre Rambouillet et Chevreuse; elle fut fondée en 1128.

VAULX-CERNAY (Pierre DE), historien français. V. PIERRE.

VAUME (Jean-Sébastien), médecin français, né à Arlon (Belgique) en 1746, mort vers 1840. Après avoir terminé ses études médicales à Paris, il fut envoyé comme chirurgien aide-major à l'armée de Corse. En 1776, il retourna en Belgique et suivit le prince de Liège avec le titre de chirurgien-major de son régiment, puis il alla se fixer à Bruxelles, qu'il quitta en 1792 pour s'établir à Paris, où il devint médecin de l'hôpital du Roule. Vaume a combattu à outrance la vaccine au profit de l'inoculation et s'est montré très-hostile à Broussais. C'est à lui qu'on doit l'invention des dragées mercurielles. Ses principaux écrits sont : *Les dangers de la vaccine* (Paris, 1801, in-8°); *Traité de l'inoculation de la variole* (1825, in-8°); *Traité de la fièvre putride* (1796, in-8°); *Dissertation sur le mercure* (1812, in-12).

VAUNEANT, ANTE adj. (vô-né-an — de valoir et néant). Qui ne vaut rien, qui est sans valeur morale : *La noblesse peut tomber en homme vilain*. VAUNEANT et en soi très-vilain. (Charron.) » Vieux mot.

— Substantif. Vaurica : *Le mercredi 8, fut pendu et étranglé, en la place de Grève, à Paris, un vau VAUNEANT nommé La Noue, m..... de profession et qui avait épousé une garce, atteint et convaincu d'inceste avec la sœur de sa femme*. (L'Estoire.)

VAUPLATE s. f. (vô-plate). Grand fût, en bois très-épais, dont on fait usage en Normandie.

VAUQUELIN, marin français, né à Caen en 1726, assassiné en 1763. Embarqué par son père dès l'âge de dix ans, il se forma à la vie rude et périlleuse du marin, soutint, en 1745, un combat glorieux contre une frégate anglaise, fut chargé par le ministère de reconnaître les ports de l'Angleterre et s'acquitta de cette mission avec tant de courage et d'habileté, qu'on lui donna le commandement de la frégate l'*Aréthuse*, destinée à aller secourir Louisbourg. Il se couvrit de gloire dans cette expédition et traversa à son retour toute la flotte anglaise. On lui donna de nouveau le commandement de trois frégates, avec lesquelles il remonta, malgré la station anglaise, le fleuve Saint-Laurent et secourut Québec (1759), dont il retarda ainsi

la capitulation. Au moment où la ville allait tomber au pouvoir des Anglais, il voulut au moins sauver ses frégates, descendit le fleuve pour gagner la mer et fut attaqué par des forces trois fois supérieures aux siennes. Après la plus héroïque défense et sur le point d'être pris, il permit à son équipage de se sauver dans les chaloupes. Quant à lui, déterminé à s'engloutir plutôt que de se rendre, il resta seul sur son bâtiment et y mit le feu. Transportés d'admiration, les Anglais le sauvèrent malgré lui. Un tel héroïsme fit enfin passer par-dessus les considérations de naissance, et il fut promu, en 1763, au grade de lieutenant de vaisseau. Après avoir rempli une mission aux Grandes Indes, il fut calomnié par des ennemis jaloux de son élévation, condamné aux arrêts et assassiné chez lui, sans qu'on eût jamais su qui avait préparé et exécuté le crime.

VAUQUELIN (Louis-Nicolas), célèbre chimiste français, né à Saint-André-des-Berteaux, près de Pont-l'Évêque (Calvados), le 16 mai 1763, mort au château des Berteaux le 15 octobre 1829. Son père, un petit cultivateur, ne put lui donner d'autres maîtres que l'instituteur du village; mais sa mère savait l'exciter au travail et, son bon esprit aidant, il eut bientôt appris tout ce que pouvait enseigner le maître d'école. Il alla chercher fortune à Rouen, à l'âge de quatorze ans. Un apothicaire, le prit comme gargon de laboratoire. Cet apothicaire donnait des leçons de chimie à quelques apprentis, et Vauquelin, debout derrière les bancs des élèves, écoutait avec avidité, prenait des notes à la dérobée, les classait et les gravait dans sa mémoire. Il commençait à se trouver presque heureux lorsque son maître, l'ayant surpris à son travail, lui arracha ses cahiers en lui défendant de recommencer sous peine de renvoi. Vauquelin, ne pouvant plus supporter la vue de ce brutal, se rendit à Paris, sans autre pécule qu'une pièce de 6 francs. Il parvint à s'y placer chez un pharmacien; mais il tomba malade, son maître le congédia et le pauvre enfant n'eut d'autre asile que l'Hôtel-Dieu. Au sortir de l'hôpital, sans ressources, sans savoir comment il vivrait le lendemain, il suivait la rue Saint-Denis, en pleurant à chaudes larmes, après plusieurs rebuts, lorsqu'il trouva enfin de l'humanité chez un pharmacien nommé Chéradame. Cet excellent homme le prit à son service, s'attacha à lui et, voyant son zèle pour l'étude (Vauquelin s'était mis en tête d'apprendre le latin), le recommanda à Fourcroy, son parent, qui le prit avec lui. Vauquelin devint par degrés l'aide, l'élève, le compagnon assidu de Fourcroy dans tous ses travaux, enfin son ami intime. Leurs deux noms restèrent unis dans l'histoire de la science, comme leurs existences se sont, pour ainsi dire confondues pendant plus de vingt-cinq ans dans une intimité qu'aucun nuage ne vint troubler.

Fourcroy s'occupa d'abord de compléter l'éducation de son élève; puis, à mesure qu'il se formait, il l'introduisit dans la société des savants; enfin il le fit d'abord entrer à l'Académie des sciences; puis, les événements politiques l'ayant porté au pouvoir, il le fit nommer successivement inspecteur des mines, professeur à l'École des mines et à l'École polytechnique (1795), professeur au Collège de France (1801), essayeur des matières d'or et d'argent (1802), membre de l'Institut, directeur de l'École de pharmacie (1803), professeur de chimie au Muséum, puis à la Faculté de médecine, enfin membre du conseil des arts et manufactures. La reconnaissance de Vauquelin fut entière. La postérité lui a fait sa part dans les découvertes où le plus souvent il réalisait seul les recherches méditées en commun; mais son ambition presque exclusive était de concourir efficacement à la gloire de son ami. Après l'avoir perdu, il le recueillit dans sa maison ses sœurs pauvres et âgées et les entourées de soins et de prévenances jusqu'à leur mort.

Les mémoires que les deux amis publièrent en commun sont au nombre de plus de soixante; ils se rapportent à la composition de l'eau par la combustion du gaz hydrogène (*Annales de chimie*, t. VIII et IX); à l'étude de l'urée (*Mémoires de l'Institut*, t. II et IV; *Annales de chimie*, t. XXXI et XXXII; *Annales du Muséum*, t. II); à l'analyse des calculs et concrétions animales et végétales (*Mémoires de l'Institut*, t. IV; *Annales de chimie*, t. XXXII; *Annales du Muséum*, t. IV); à l'analyse des os (*Bulletin de la Société philomatique*, 1803; *Annales du Muséum*, t. XII et XIII; *Journal de physique*, t. LXX; *Annales de chimie*, t. LXII); à des recherches sur les combinaisons de l'acide sulfureux (*Annales de chimie*, t. XXIV), sur la sturionne (*Mémoires de l'Institut*, t. II; *Annales de chimie*, t. XXI); sur les métaux unis au platine (*Mémoires de l'Institut*, t. VI; *Annales du Muséum*, t. III, IV et VII; *Annales de chimie*, t. LXIX et L); sur l'arragonite (*Annales du Muséum*, t. IV). « Dans ces écrits, dit Cuvier, on reconnaît à la fois les vues étendues de Fourcroy, le désir de tout attacher, de tout connaître, qui formait un caractère de son esprit, et le sang-froid, l'activité calme mais soutenue et toujours ingénieuse par laquelle Vauquelin l'aidait à atteindre son but. »

Les mémoires auxquels Vauquelin a travaillé seul et qui ne portent que son nom suffiraient, au reste, pour lui assigner une place très-distinguée parmi les chimistes. Ces mémoires sont au nombre de plus de cent quatre-vingts et embrassent non-seulement presque toute la chimie, mais la plupart des points des autres sciences qui y ont rapport. « Personne, dit Cuvier, n'a mieux montré ce que peut l'homme qui se dévoue tout entier à une science, qui lui donne tout son temps, toutes ses facultés. » Il était chimiste non-seulement chaque jour de sa vie, mais pendant la durée de chaque jour; toute recherche lui convenait, pourvu qu'elle eût quelque rapport avec la chimie. Il se proposait rarement de lui-même les questions élevées dont la solution peut influer sur les grandes doctrines scientifiques, et c'était en quelque sorte pour analyser qu'il analysait; mais comme tout se lie dans la nature, il n'est presque aucun des résultats auxquels il est parvenu qui n'ait conduit à perfectionner quelque procédé de fabrication, à compléter quelque théorie, à rectifier des opinions erronées ou à découvrir des vérités plus générales. Ses incessantes recherches ont répandu les lumières les plus inattendues sur la minéralogie et la métallurgie, sur la physique animale et végétale, sur la pharmacie et la matière médicale.

Les expériences qu'il présente en 1791 à l'Académie, à l'occasion de sa candidature, établirent que la respiration des insectes et animaux à sang blanc produit les mêmes effets sur l'air que celle des animaux supérieurs (*Annales de chimie*, t. XII); l'examen comparatif de la coquille de l'œuf, des excréments de la poule et de la substance dont elle se nourrit (*Annales du Muséum*, t. XVIII, et *Annales de chimie*, t. LXXXI) contribua à faire écarter l'ancienne théorie de la domination des forces vitales; l'analyse des cheveux (*Mémoires de l'Institut*, t. VIII, et *Annales de chimie*, t. LVIII), celle du chyle (*Annales du Muséum*, t. XVII), et *Annales de chimie*, t. LXXXI), les études sur les rapports entre le sperme des animaux et la poussière fécondante des végétaux (*Journal de physique*, t. XXXIX; *Annales de chimie*, t. IX et LXIV; *Annales du Muséum*, t. V et X; *Mémoires de l'Institut*, t. VIII), les recherches sur le mucus animal (*Mémoires de l'Institut*, t. IX; *Annales du Muséum*, t. XII; *Annales de chimie*, t. LXVII), l'analyse des substances qui composent le cerveau, la moelle épinière et les nerfs (*Annales du Muséum*, t. XVIII; *Annales de chimie*, t. LXXXI), jetèrent un jour nouveau sur les points les plus intéressants de la chimie animale.

La chimie végétale lui est encore plus redevable; nous citerons ses analyses des séves (*Journal de la Société des pharmaciens*, 1797 et 1799; *Annales de chimie*, t. XXXI; *Journal de physique*, t. XLIX), des séves propres de certains arbres (*Mémoires de l'Institut*, t. VII et VIII; *Annales de chimie*, t. XLIII, XLIX, LIV et LVII; *Annales du Muséum*, t. IX), des remèdes végétaux (*Bulletin de la Société philomatique*, 1793; *Annales de chimie*, t. LXXXII et LXXX; *Annales de chimie et de physique*, t. III; *Mémoires du Muséum*, t. III; *Journal de pharmacie*, t. 1^{er}, III et IV), des farines et autres substances alimentaires tirées du règne végétal (*Annales du Muséum*, t. XIV; *Mémoires du Muséum*, t. II et VI; *Annales de chimie*, t. LXXI); ses études sur la casse (*Annales de chimie*, t. VI), sur le tamarin (*Annales de chimie*, t. VI), sur l'ellébore (*Annales du Muséum*, t. VIII), sur la belladone (*Annales de chimie*, t. LXXII), sur le quinquina (*Annales de chimie*, t. LIX), sur les soudes (*Annales de chimie*, t. LXVII), sur les daphnés (*Annales du Muséum*, t. XIX; *Annales de chimie*, t. LXXXIV; *Journal de pharmacie*, t. X), sur les solanums (*Mémoires du Muséum*, t. XII), enfin sur l'ipécacuanha (*Annales de chimie et de physique*, t. XXXVIII et *Journal de pharmacie*, t. XIV).

Mais c'est surtout dans le règne minéral que Vauquelin a obtenu les résultats les plus importants pour la science. Son nom se trouve intimement lié à celui d'Habü, que les analyses de Vauquelin aidèrent puissamment à développer ses théories cristallographiques. Les découvertes de la glucine et du chrome, d'ailleurs, se recommandent assez d'elles-mêmes.

« Rien, dit Cuvier, ne pouvait être plus simple que le genre de vie de Vauquelin. Arrivé, par l'impulsion d'autrui, d'un état voisin de l'indigence à une fortune très-considérable, et qui augmentait d'autant plus rapidement qu'il ne connaissait aucun besoin personnel, décoré successivement et sans aucune sollicitation de sa part de toutes les marques d'honneur, il ne connut jamais la pénible nécessité de fatiguer les gens en place ou leurs subalternes. Il n'avait rien changé des habitudes de sa jeunesse. Chaque année il retournait à son village, où il retrouvait sa vieille mère, sans laquelle il ne se laissait jamais inviter quels que fussent le rang et l'opulence de ceux qui désiraient l'avoir. A Paris, il ne faisait pas plus de façon avec l'empereur qu'avec le moindre des pharmaciens assidus à ses cours. Il fut victime, en 1824, d'un étrange abus de pouvoir. A la suite de quelque tumulte des étudiants en médecine, la Faculté fut cassée, puis recon-

stituée, et son nom, avec ceux de Jussieu, de Pinel et de Dubois, fut écarté.

La perte de celle de ses chaires à laquelle il tenait le plus, parce qu'elle lui avait, pour ainsi dire, été léguée par Fourcroy, lui causa de vifs regrets. En 1827, il fut nommé député par le collège électoral de Lisieux. Sa santé s'étant altérée, il se rendit dans son pays natal et s'éteignit au château des Berteaux que le nouveau propriétaire s'était empressé de mettre à sa disposition.

Malgré les innombrables recherches, dit Cuvier, malgré les découvertes intéressantes et singulières dont il a enrichi les sciences, on ne saurait égaler Vauquelin à Davy. Toutefois, les sciences ne lui devront peut-être pas une reconnaissance moins durable. Si celui-ci a plané comme un aigle sur la vaste étendue de la physique et de la chimie, Vauquelin a porté la lumière dans leurs recoins les plus obscurs. Si le nom de Davy est écrit en tête de tous les chapitres, celui de Vauquelin paraîtra dans tous les paragraphes.

Vauquelin a pris la plus grande part à la rédaction du dictionnaire de chimie et de métallurgie de l'Encyclopédie méthodique; le seul ouvrage séparé qu'on ait de lui est le *Manuel de l'essayeur*, qu'il publia en l'an VII, pour l'administration des monnaies, et qui a été souvent réimprimé depuis.

VAUQUELIN DE LA FRESNAYE (Jean), littérateur français, né en Normandie en 1536, mort en 1606. Avocat du roi, puis lieutenant général, il fut enfin nommé président au bailliage de Caen. On a de lui un *Art poétique français*, et cinq livres de *Satires*, qui offrent des traits de ressemblance avec les compositions analogues de Boileau, mais qui sont loin de la réputation qu'ils avaient du vivant de Vauquelin. Cependant Boileau s'en est servi utilement, mais il n'a point daigné nommer leur auteur. Vauquelin s'est aussi exercé dans la poésie légère et a publié des fables, des contes, des épigrammes. Voici un apologue dont s'est emparé La Fontaine :

LA BELETTE.

Il advint d'aventure, un jour, qu'une belette Passa par un pertuis dans un grenier à blé, Où fut un grand monceau de froment assemblé, Dont gloute elle mangea en si grande abondance, Que comme un gros tambour s'enfla sa grosse panse; Mais, voulant repasser par le pertuis étroit, Trop pleine, elle fut prise en ce petit détroit. Un compère, le rat, lors lui dit : « O comère ! Si tu veux ressortir, un long jeûne il faut faire; Que ton ventre apaisé il faut avoir loisir, Ou bien, en vomissant, perdre le grand plaisir. Que tu pris en mangeant, tant que ton ventre avide, Comme vuide il entra, qu'il s'en retourne vuide. Autrement par le trou tu ne repasseras, Puis au danger des coups tu nous demeureras.

Les ouvrages de Vauquelin ont été publiés sous les titres suivants : les *Deux premiers livres de foresteries* (Poitiers, 1555, in-80); *Pour la monarchie de ce royaume contre la division* (Lyon, 1567, in-80); *Oraison de ne croire légèrement à la calomnie* (Caen, 1587, in-40); *Œuvres poétiques* (Caen, 1605, in-80).

VAUQUELIN DES YVETAUX (Nicolas), poète français, fils du précédent, né au château de La Fresnaye, près Falaise, vers 1570, mort à Briauval en 1649. En 1595, il succéda à son père dans la charge de lieutenant général du bailliage de Cuen, puis il vint à Paris, mandé par le maréchal d'Estrées, et devint précepteur du duc de Vendôme, fils du roi et de Gabrielle d'Estrées. Il composa pour son élève un poème, sa seule œuvre sérieuse et morale, *l'Institution du prince*. Vauquelin fut ensuite nommé précepteur du Dauphin (qui fut depuis Louis XIII), mais ses mœurs dissolues le firent bientôt congédier. Il vécut dès lors dans la retraite, sans souci, au milieu des plaisirs que lui permettait sa fortune. Il est question plusieurs fois de des Yvetaux dans les *Historiettes* de Tallemant, qui dit de lui, à l'occasion de Porcheres-Laugier, que ce personnage était « le plus extravagant homme du monde, pour les habits, après M. des Yvetaux. » Il signala au roi l'arrivée à Paris de son célèbre compatriote Malherbe, et, grâce à son appui, le poète normand fut nommé chez Sa Majesté. Toutefois, des Yvetaux, dont le caractère railleur n'épargnait personne, ne fut pas plus indulgent vis-à-vis de son ami qu'il ne l'était pour ses ennemis; car il disait de Malherbe « qu'il demandait l'aumône le sonnet à la main. »

Libre de toute sujétion, l'épicurien avait fait de sa belle habitation du faubourg Saint-Germain l'asile de la vie élégante et voluptueuse. Tout à coup il s'éprit de la pastorale, et on vit ce céladon postiche errer à travers ses jardins, en vêtements de satin, fardé, pomponné, une houlette à la main, poussant des moutons enrubannés et coquetant avec des bergères apocryphes. Puis il conçut une violente passion pour une fille nommée Dupuis, qui jouait de la harpe dans les carrefours, l'épousa, et retomba avec plus d'ardeur que jamais dans la folie champêtre. Pendant trente-cinq ans, des Yvetaux mena cette vie singulière, n'allant voir personne, mais recevant beaucoup de visiteurs et ne s'occupant guère de ce qui se passait au dehors. Il serait cependant injuste de ne point tenir compte à cet « égoïste » de quelques bonnes actions. Il patronna Mézeray, son compatriote, dont il avait découvert la

vraie vocation, le détourna de la poésie et l'encouragea à s'occuper d'histoire. Cependant, les derniers jours de cet insouciant ne se passèrent pas sans trouble; il eut avec son frère des procès, vit sa fille unique mal mariée, et un meurtre fut commis chez lui. D'après Saint-Evremond, Vauquelin voulut que la musique charmât sa dernière heure et il dit à sa femme : « Ma mie, jouez-moi, je vous prie, une sarabande, afin qu'à la fin de ma vie je sois en mesure de passer plus doucement. »

Des Yvetaux était bon humaniste, rimeur correct; il avait l'esprit cultivé et savait l'italien de façon à l'écrire très-bien. Outre *l'Institution du prince*, il a laissé un certain nombre de pièces fugitives qu'on trouve un peu partout, mais principalement dans les *Délices de la poésie française* (Paris, 1620, in-80). Le caractère de cet excentrique et sa philosophie pratique se révèlent dans le sonnet suivant :

Avoir peu de parents, moins de train que de rente, Rechercher en tout temps l'honnête volupé, Contenter ses desirs, maintenir sa santé, Et l'âme de procès et de vices exempte,

A rien d'ambitieux ne mettre son attente; Voir ceux de sa maison en quelque autorité, Mais sans besoin d'appui garder sa liberté De peur de s'engager, à rien qui ne contente;

Des jardins, des tableaux, la musique, des vers, Une table fort libre et de peu de couverts, Avoir bien plus d'amour pour soi que pour sa dame; Etre estimé du prince et le voir rarement, Beaucoup d'honneur sans peine et peu d'enfants

[sans femme, Font attendre, à Paris, la mort bien doucement.

VAUQUELINE s. f. (vò-ke-li-ne — de *Vauquelin*, chimiste français). Chim. Nom primitif de la strychnine.

VAUQUELINIE s. f. (vò-ke-li-ni — de *Vauquelin*, chimiste fr.). Minér. Chromate de plomb naturel.

VAURIEN, **IENNE** s. (vo-ri-ain, iè-ne — de *valoir* et *rien*). Homme de nulle valeur; homme infecté de tous les vices, et particulièrement de la paresse et du libertinage : *Un franc VAURIEN*. Les VAURIENS ne se déplaissent pas toujours. (Mme de Mainten.) *Mon frère est le plus sot et le plus honnête de la famille; il serait le plus spirituel et le plus grand VAURIEN d'une autre*. (Mirab.) *Il n'y a que les VAURIENS qui soient déterminés*. (Chamfort.)

— Par exagér. Personne légère, étourdie, aimant à s'amuser malicieusement ou à mener joyeuse vie : *Ce petit VAURIEN ne réve que des niches à faire à ses camarades ou à ses maîtres*.

— Adjectif. : Plus on grandit, plus on devient *vaurien*. FLORIAN.

VAURIENNER v. n. ou intr. (vò-ri-é-né — rad. *vaurien*). Faire le vaurien : *Eh bien! sire, voulez-vous VAURIENNER comme dans votre jeunesse? dit le grand maître de la garde-robe*. (Balz.) *Nous ne sommes plus au temps où vos nobles pères couraient VAURIENNER la nuit par les rues, cassant les lanternes, rossant le guet*. (E. Gonzaies.)

VAURIENNERIE s. f. (vò-ri-é-ne-ri — rad. *vaurien*). Conduite de vaurien. — *Pays de vauriennerie*, Pays fantastique imaginé par Gaston, frère de Louis XIII. *Il Conseil de vauriennerie*, Conseil formé par le même personnage, et dans lequel il était convenu que les courtisans ne devaient dire que des sottises.

VAURY ou **VAULRY** (SAINT-), bourg de France (Creuse), chef-lieu de cant., arrond. et à 11 kilom. N.-O. de Guéret, sur une colline; pop. aggl., 594 hab. — pop. tot., 2,567 hab. Dans l'église paroissiale, dont l'architecture n'offre rien de remarquable, on admire un des plus beaux bas-reliefs du xve siècle qui soient en France. Il se compose de neuf panneaux en pierre calcaire représentant les diverses scènes de la Passion. Dans le trésor de l'église se trouve une belle chaise en argent plaqué, du xve siècle.

VAUTHIER (Louis-Léger), ingénieur et homme politique français, né à Bergerac en 1815. Admis en 1834 à l'Ecole polytechnique, il en sortit dans le corps des ponts et chaussées, partit en 1839 pour le Brésil, où il dirigea la construction des routes de la province de Pernambuco et, de retour en France en 1846, s'y rallia aux opinions phalanstériennes. Elu en 1849 par le département du Cher député à l'Assemblée législative, il suivit Ledru-Rollin au Conservatoire des arts et métiers le 13 juin 1849 et fut arrêté. Traqué en octobre devant la haute cour de Versailles, il fut du petit nombre des accusés qui consentirent à répondre et se vit condamner à la déportation. Emprisonné successivement à Doullens, à Belle-Ile et à Sainte-Pélagie, il fut rendu à la liberté en 1855 et partit pour l'Espagne, où il obtint un emploi d'ingénieur. De retour à Paris, il ne s'occupa pas de politique tant que dura l'Empire. Après la révolution du 4 septembre 1870, il devint, par élection, chef du 125e bataillon de la garde nationale, donna sa démission après le 31 oc-

tobre et fut réélu. M. Vauthier se démit de nouveau de son grade après l'insurrection du 18 mars 1870. Elu membre du conseil municipal de Paris dans le XVIIIe arrondissement le 30 juillet 1871, il a été réélu aux élections du 29 novembre 1874, et il a été président de ce conseil. En avril 1876, il a posé sa candidature à la députation dans l'arrondissement de Saint-Denis; mais n'ayant pas été accepté par le comité démocratique, il s'est retiré avant le premier tour de scrutin. On lui doit : *De l'impôt progressif* (1851, in-12); *Manuel des aspirants aux fonctions de conducteur et d'agent voyer* (1854, in-18), avec Allègre Bureau; *le Pèrèment du Simplon et les intérêts de l'Europe en Occident* (1875, in-80), etc.

VAUTHIER-GALLÉ (André), sculpteur et graveur en médailles, né à Paris en 1816. Elève de Gallé, de Blondel et de Petitot, il fit des progrès rapides et remporta à vingt et un ans le premier prix de Rome pour la gravure en médailles. M. Vauthier partit pour l'Italie. Durant son séjour à la villa Médicis, il envoya à Paris des copies d'après l'antique, qui n'étaient pas d'une exécution irréprochable. De retour en France, il épousa une petite-fille de son maître Gallé, dont il ajouta depuis lors le nom au sien. Au Salon de 1845, il exposa trois médailles : le *Portrait de Monge*, la *Bienfaisance, secourant l'Infortuné victime des inondations de 1840* et une *Copie d'après un marbre du musée Capitolin*. En 1848, M. Vauthier exposa, avec les modèles en bronze de *Monge* et de la *Bienfaisance*, le portrait en bronze de Matthieu de Dombasle, et cette même année il envoya une tête de la *République* au concours des monnaies, où Oudinot remporta le prix. Depuis lors, il a exposé : quatorze médailles et médaillons (1849); le *Printemps*, statue (1850); *Médaille* accordée aux peintres comme récompense dans les expositions des beaux-arts (1852); trois portraits-médailles en bronze (1853); les portraits-médailles de *Bernard de Palissy*, de *Dufresne*, de la *Chauvinière*, de l'*Archevêque de Paris*, de *J.-B. Jannet*, du *Comte de Nieuwerkerke*, de *Dufresne*, de l'*Institut*, de *Simon Saint-Jean*, etc. (1855); *Omphale*, statue; médaille commémorative du pont de l'Alma; un buste en plâtre (1859); médaille commémorative du monument de Louis, roi de Hollande; portrait-médaille de *Horace Vernet* (1866); la *France distribuant des couronnes*, bas-relief (1868). M. Vauthier-Gallé a obtenu une 2e médaille en 1852 et une médaille en 1866.

VAUTHIÈRE s. f. (vò-ti-è-ri — de *Vauthier*, botan. fr.). Bot. Genre de plantes, de la famille des cypéracées, tribu des *Tuérénées*, dont l'espèce type croît à la Nouvelle-Zélande.

VAUTIER (François), médecin français, né à Arles en 1593, mort en 1652. Après avoir terminé ses études médicales à Montpellier, il vint à Paris et fut nommé en 1624 médecin de Marie de Médicis. Dans ce poste, il s'attira la haine de Richelieu, qui le fit emprisonner à Sens, puis à la Bastille, dont Vautier ne sortit qu'à la mort du cardinal ministre. En 1646, honoré du titre de médecin de Louis XIV, il se fit concéder la surintendance du Jardin du roi, et plus tard l'abbaye de Saint-Taurin d'Evreux. Vautier fut le véritable créateur de l'enseignement anatomique au Jardin du roi, et c'est lui qui le premier employa les préparations chimiques, les énétiques et le quinquina.

VAUTIER (Jean-Baptiste-Dominique), littérateur belge, né à Dieuze en 1792, mort en 1846. Il fit ses études au lycée de Bruxelles, où il fut successivement maître élémentaire, régent, et en 1829 professeur de langue et de littérature française. Six mois avant sa mort, il fut nommé inspecteur des athénées et des collèges de la Belgique. En 1817, il avait rédigé une *Revue*, dans laquelle il cherchait à combattre les tendances anti-françaises, qui reprenaient le dessus depuis la réunion de la Belgique et de la Hollande. Plus tard, à l'occasion de la révolution de 1830, il publia des *Chants patriotiques*, qui sont écrits dans un style vif et impétueux. Vautier avait ensuite collaboré à différents journaux, tels que le *Mercur belge*, le *Recueil encyclopédique belge*, le *Libéral*, l'*Artiste*, etc.

VAUTIER (Benjamin), peintre suisse, né à Genève en 1830. Il fit ses premières études artistiques à l'Académie de Dusseldorf (1850-1851) et devint ensuite l'élève de Rodolphe Jordan. Il s'est fait connaître par de petits tableaux de genre, remarquables par le sentiment de la nature, par l'originalité et la correction du dessin. Il choisit ordinairement pour sujets les situations les plus simples de la paisible vie de famille, des scènes de mœurs champêtres, des épisodes de voyage, etc. On cite, parmi ses toiles les plus remarquables : *Un coin d'église rempli de pieux chanteurs* (1858); *Société de voyageurs se divertissant sur un bateau à vapeur*; *Une fleuse*; *Femme revenant de l'église et trouvant son mari au cabaret* (1863); *Une après-midi de dimanche dans la Souabe* (1864), charmante scène villageoise, rendue avec une grande fraîcheur de coloris; le *Cas criminel des chats* (1864), tableau de genre de premier ordre, plein d'humour, de vérité et d'originalité; *Archéologues au milieu de paysans* (1866); le *Hépas des morts dans l'Oberland bernois* (1866),

toile d'un style plus sévère et d'un grand effet, etc. M. Vautier a, en outre, dessiné pour le *Münchhausen* d'Immermann soixante gravures, dans lesquelles son crayon a admirablement traduit ce charmant conte.

VAUTOIR s. m. (vo-toir — du lat. *volutare*, enrouler). Techn. Sorte de râtelier sur lequel on distribue la chaîne des tapis.

VAUTOUR s. m. (vò-tour — lat. *vultur*, *vultur*, mot comparé par Benfey au sanscrit *garudra*, vautour, et, comme adjectif, avide, de la racine *gardh*, désirer avec passion. Mais ce rapprochement suppose des transitions phoniques bien forcées. Quant à la forme, *vultur* répond assez bien au sanscrit *vartra*, en zend *verethra*, ennemi en général, et il n'y a rien d'improbable à ce qu'on ait désigné ainsi l'oiseau de proie redouté des troupeaux et des pasteurs). Ornith. Genre d'oiseaux de proie diurnes, type de la famille des *vulturidées*, comprenant une dizaine d'espèces, répandues dans l'ancien continent : *De tous les oiseaux de proie, les VAUTOURS sont ceux qui paraissent s'élever à la plus grande hauteur dans les airs*. (Z. Gerbe.) *On a fait un grand usage, en quelques contrées de l'ancien continent, de la peau des VAUTOURS*. (V. de Bommare.)

Le vautour dans les airs fond-il sur les vautours ? BOILEAU.

« Vautour des agneaux, Nom vulgaire du condor. » *Vautour des Alpes*, Nom vulgaire du percnoptère. « *Vautour des quadrupèdes*, Nom vulgaire du glouton. » *Vautour d'Islande*, Nom vulgaire du harle. « *Vautour du Brésil*, Nom vulgaire de l'urubu.

— Fig. Remords, par allusion aux vautours qui déchiraient le foie sans cesse renaissant de Prométhée :

Sous des lambris dorés, l'injuste ravisseur Entretient le vautour dont il est la victime. J.-B. ROUSSEAU.

— Hist. *Vautours de Bonaparte*, Société secrète de la Restauration, qui se proposait le rétablissement de la dynastie impériale.

— Astron. Nom donné aux constellations réunies de l'Aigle et de la Lyre.

— Argot. *Monsieur Vautour*, Usurier. « Créancier, propriétaire impitoyable : *Que diable! s'écria M. VAUTOUR, quand on ne peut pas payer son terme, on devrait avoir une maison à soi*.

— Encycl. Ornith. Les naturalistes désignent sous le nom de *vautours* un grand nombre d'oiseaux répartis aujourd'hui en plusieurs genres, formant une famille naturelle de rapaces à laquelle on a jugé convenable d'appliquer la dénomination de *vulturidées*, cette famille réunissant, en effet, tous les caractères de l'ancien genre *vultur* de Linné et de Latham.

Les *vautours* présentent pour caractères généraux : la tête et le cou ordinairement nus ou dépourvus de plumes et revêtus d'un duvet court et peu serré ou garnis de caroncules charnues; le plus souvent la partie inférieure du cou est bordée de plumes, formant un rebord et toutes allongées; les yeux sont à fleur de tête; le bec est droit, plus ou moins robuste, comprimé sur les côtés, à mandibule supérieure fortement crochue ou terminée en crochet; la mandibule inférieure est droite, arrondie et légèrement inclinée vers la pointe; les narines sont ovalaires ou oblongues, percées obliquement; la langue est cartilagineuse, un peu aplatie et pointue, souvent bifide à son extrémité; le corps est épais, robuste, oblong, terminé par une queue généralement courte, composée de rectrices égales; les ailes sont pointues, très-longues, dépassant l'extrémité de la queue et presque constamment à demi étendues dans le repos ou dans la marche; les tarses sont robustes, réticulés ou garnis de petites écailles, nus ou emplumés, armés d'ongles faibles et un peu longs par rapport à la taille.

Les *vautours* sont des oiseaux voraces, affamés, dont le goût dépravé recherche plutôt les charognes que les animaux vivants, qu'ils n'osent attaquer. Cependant ils ne désignent point la chair palpitante, mais ils ne cherchent jamais à dévorer que quelques animaux jeunes et incapables de se défendre. Cet instinct qui porte les *vautours* à se livrer à la recherche des cadavres, des charognes, pour s'en repaître, a donné lieu à des préjugés, à des erreurs qui sont d'autant plus enracinées et difficiles à détruire qu'elles datent de temps les plus reculés. Depuis Plin, qui, du reste, ne faisait qu'enregistrer une opinion déjà répandue de son temps et qu'il retrouvait dans les livres grecs, on n'a cessé de répéter que ces oiseaux avaient un odorat très-étendu et très-subtil, et l'un des faits les plus anciennement connus que l'on ait invoqués pour soutenir cette opinion est celui de l'apparition d'une troupe de *vautours* dans les plaines de Pharsale le lendemain de la bataille qui y fut livrée. On cite encore un passage d'Ange Politien où il est question d'un commentateur d'Aristote qui assure que, les Grecs ayant livré un combat, une bande de *vautours* affamés arriva de plus de 100 lieues pour dévorer les cadavres. Ces faits n'établissent nullement la finesse de l'odorat chez les *vautours*, à peine constituent-ils une présomption. Ne savons-nous pas que les *vautours* arrivent là où se trouvent réunies de grandes masses

d'hommes? Ne les voyons-nous pas tous les jours suivre les armées, les caravanes dans le désert? car ils savent qu'ils trouveront une nourriture abondante dans les débris laissés sur les lieux de campement; et ne pourrions-nous pas nous expliquer ainsi comment il a pu se faire que, le lendemain d'une bataille, on ait vu ces oiseaux dévorant les cadavres?

Sans nier complètement le sens de l'olfaction chez les *vautours*, nous croyons cependant que ce sens a bien moins d'étendue qu'on ne l'a supposé et que ces oiseaux sont guidés dans la recherche de leur pâture moins par l'odorat que par la vue. C'est ce qu'avait pensé Buffon, et c'est ce qui, d'après les observations d'Audubon et de Levaillant, nous semble démontré. Comme les *vautours* se tiennent ordinairement rapprochés entre eux par troupes, explorant de tous côtés les pays au-dessus desquels ils planent, lorsqu'il arrive à l'un d'eux de découvrir un cadavre, il s'y précipite, et les autres, avertis par ses mouvements, arrivent alors en foule de toutes parts. C'est ce qui explique la présence d'un nombre considérable de ces oiseaux là où auparavant on n'en voyait pas.

Une autre erreur, selon Audubon, est celle qui consiste à croire que les *vautours* préfèrent la chair corrompue à la chair fraîche. Lorsqu'ils ont le choix, les animaux nouvellement abattus sont ceux sur lesquels ils se portent de préférence. D'ailleurs, il est bien constaté qu'ils attaquent les mammifères vivants, surtout ceux qui sont jeunes et faibles. M. de Humboldt raconte que le condor foudroya non-seulement sur le cerf des Andes, sur la vigogne et le guanaco, mais même sur la génisse, qu'il dépeça en la fatiguant; dans la province de Quito, ces oiseaux exercent de grands ravages parmi le bétail, surtout parmi les troupeaux de vaches. Audubon a vu d'autres espèces attaquer aussi des animaux vivants; seulement, au lieu de chasser seuls, les *vautours* se mettent toujours plusieurs pour dompter un mammifère.

De tous les oiseaux de proie, les *vautours* sont ceux qui paraissent s'élever à la plus grande hauteur dans les airs. On les voit quelquefois, par un temps calme et serein, s'assembler, prendre leurs ébats et planer, en décrivant de grands cercles, dans des régions où l'œil peut à peine les suivre. Cependant leur vol est lent et pesant; c'est même, selon Belon, ce qui leur a valu le nom qu'ils portent : « *Vultur*, dit-il, a *volatu turdo nominatus putatur*. » Ils paraissent éprouver de la difficulté à prendre leur essor, et lorsqu'ils veulent quitter terre ils commencent, comme pour essayer, par faire quelques sauts assez gauches, en se laissant plusieurs fois retomber; après quoi ils s'élèvent par des battements d'ailes lents et cadencés. C'est dans les crevasses et les parties saillantes des rochers les plus escarpés et dans des positions les plus souvent inaccessibles que les *vautours* établissent leur nid. Le même couple niche plusieurs années de suite dans le même endroit; la ponte est ordinairement de deux œufs. Les petits naissent couverts d'un duvet ressemblant à de la laine et sont pendant fort longtemps nourris dans le nid. Le père et la mère ne portent pas dans leurs serres la nourriture qu'ils leur destinent, mais ils en remplissent leur jabot et la dégorgeant devant eux. Enlevés de leur nid très-jeunes, les *vautours* s'approprient facilement, s'habituent à la société de l'homme et finissent par perdre toute envie de s'envoler, malgré la liberté dont on les laisse jouir. M. Nordmann raconte qu'une dame résidant à Taganrog possédait un *vautour* fauve qui, chaque matin, quittait son gîte, établi dans une cour, pour se rendre au bazar où l'on vend de la viande fraîche et où il était connu et habituellement nourri. Lorsqu'on lui refusait sa pitance, il savait fort bien se la procurer par ruse; puis il se sauvait sur le toit de quelque maison voisine pour se régaler en paix et en dehors de toute atteinte. Souvent il traversait la mer d'Azov pour se rendre dans la ville de ce nom, située vis-à-vis de Taganrog, et, après avoir passé toute la journée dehors, il s'en revenait coucher à la maison.

Le genre de vie des *vautours*, leur nourriture ordinaire donnent à ces oiseaux une physionomie peu intelligente et repoussante. Une odeur infecte s'exhale de leur corps; une humeur visqueuse et puante découle sans cesse de leurs narines. Lorsqu'ils sont bien repus, le bas de leur gosier, distendu par les matières alimentaires, ressemble à une vessie et fait saillie au dehors des plumes. Alors ils vont se jucher en quelque lieu écarté : ceux qui vivent loin de l'homme, sur des rochers escarpés ou même sur la terre; ceux qui fréquentent les villes, sur le toit des maisons, sur les édifices isolés, et là, accroupis, le cou retiré et la tête appuyée sur le jabot, ils restent immobiles et attendent que la digestion soit achevée. Cet état de repos, l'attitude flegmatique qu'ils prennent alors contrastent singulièrement avec la voracité et l'agitation qu'ils manifestent lorsqu'ils tombent sur une proie. Buffon nous a laissé des *vautours* un portrait peu flatté. « L'on a donné aux aigles, dit-il, le premier rang parmi les oiseaux de proie, non parce qu'ils sont plus forts et plus grands que les *vautours*, mais parce qu'ils sont plus généreux, c'est-à-dire moins basement cruels; leurs mœurs sont plus fières, leur démarche plus hardie, leur courage plus noble, ayant au

moins autant de goût pour la guerre que d'appétit pour la proie; les *vautours*, au contraire, n'ont que l'instinct de la basse gourmandise et de la voracité; ils ne combattent guère les vivants que quand ils ne peuvent s'assouvir sur les morts. L'aigle attaque ses ennemis ou ses victimes corps à corps; seul il les poursuit, les combat, les saisit; les *vautours*, au contraire, pour peu qu'ils prévoient de résistance, se réunissent en troupe comme de lâches assassins et sont plutôt des voleurs que des guerriers, des oiseaux de carnage plutôt que des oiseaux de proie, car dans ce genre il n'y a qu'eux qui se mettent en nombre et plusieurs contre un; il n'y a qu'eux qui s'acharnent aux cadavres au point de les déchirer jusqu'aux os; la corruption, l'infection les attirent au lieu de les repousser; les éperriers, les faucons et jusqu'aux plus petits oiseaux montrent plus de courage, car ils chassent seuls et presque tous dédaignent la chair morte et refusent celle qui est corrompue; dans les oiseaux comparés aux quadrupèdes, le *vautour* semble réunir la force et la cruauté du tigre avec la lâcheté et la gourmandise du chacal, qui se met également en troupe pour dévorer les charognes et déterrer les cadavres, tandis que l'aigle a la noblesse, la magnanimité et la munificence du lion. » Tout le monde ne pense pas comme Buffon, et cette description, fantaisiste comme toutes celles qu'on rencontre chez ce naturaliste beau parleur, n'a pas la moindre valeur scientifique.

« S'il fallait choisir entre les rapaces, dit Michelet, autant que l'aigle j'aimerais certainement le *vautour*. Je n'ai rien vu entre les oiseaux de si grand, de si imposant que nos cinq *vautours* d'Algérie au Jardin des plantes, perchés ensemble comme autant de pachas turcs, fourrés de superbes cravates du plus délicat duvet blanc, drapés d'un noble manteau gris. Grave divan d'exilés qui semblent rouler en eux les vicissitudes des choses et les événements politiques qui les mirent hors de leur pays. Quelle différence réelle entre l'aigle et le *vautour*? L'aigle aime fort le sang et préfère la chair vivante, mais mange fort bien la morte. Le *vautour* tue rarement et sert directement la vie, remettant à son service et dans le grand courant de la circulation vitale les choses désorganisées, qui en associeraient d'autres à leur désorganisation. L'aigle ne vit guère que de mort, et on peut l'appeler le ministre de la mort. Le *vautour*, au contraire, est le serviteur de la vie. » Cette poétique appréciation du grand écrivain n'exprime que la vérité. Doués d'une vue perçante, les *vautours* distinguent au loin les cadavres étendus dans la plaine, fondent sur eux avec rapidité et les dévorent avec une voracité telle, qu'on en a vu se laisser assommer à coups de bâton ou de crosse de fusil plutôt que de lâcher leur proie.

Les *vautours* habitent toutes les contrées de la terre; mais ils sont cependant beaucoup plus répandus dans les régions méridionales que dans celles du Nord. On les trouve en plus grand nombre en Asie et en Afrique que dans les autres parties du monde. Ceux des pays septentrionaux émigrent à l'approche de l'hiver vers des climats plus doux. Les espèces que l'on rencontre en France habitent dans la belle saison nos Alpes et nos Pyrénées.

La famille des *vautours* comprend plusieurs genres : *vautour* proprement dit, gyron, néophron ou mieux pernoptère, sarcophage, condor, catharte, coragys, urubu, etc. Nous ne nous occuperons ici que du premier de ces genres; on trouvera les détails relatifs aux autres à chacun des mots que nous venons de citer.

— Genre *vautour* proprement dit. Les *vautours* proprement dits sont des oiseaux de l'ancien monde, dont le bec est gros, fort, allongé, légèrement comprimé, un peu arrondi en dessus et très-crochu au bout; les narines sont rondes ou ovales et percées sur le bord de la cire; les pieds, robustes, ont le doigt médian très-long et les ongles faiblement arqués; la tête et le cou sont dépourvus de plumes; le jabot est saillant, garni de duvet à l'extérieur. Les principales variétés sont :

Le *vautour* fauve, le pernoptère des anciens de Buffon, le grand *vautour* des Indes de Sonnerat, le chasse-fiente de Levaillant. Cet oiseau est commun dans les montagnes de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique. Le volume de son corps égale et surpasse même celui du cygne; sa longueur totale est de 1m,15. Il a le plumage d'un cendré bleuâtre en dessus, presque blanc en dessous; les ailes et la queue noires, le cou parsemé d'un duvet rare et gris, la fraise ou collier d'un blanc éclatant, le bec d'un gris bleu, noirâtre vers son extrémité, l'iris d'un bel orange et les pieds noirâtres; le corps est varié de gris et de fauve chez les individus adultes; il est fauve chez les jeunes. Le *vautour* habite surtout les contrées méridionales et orientales de l'Europe; on le voit quelquefois en Provence, en Languedoc et même dans le nord de la France; assez lâche quand il est repu, il cède la place aux corbeaux, qui le battent et le chassent sans effort; mais quand il est affamé, il ne manque pas de courage, attaque les animaux vivants et se défend même contre l'homme. M. Temminck dit que les pères du littoral et des îles de la Méditerranée le

redoutent beaucoup à cause des ravages qu'il exerce parmi les troupeaux. Lorsqu'il digère ou qu'il dort, son cou est rentré dans ses épaules et sa tête est en partie cachée entre les plumes du collier; il établit son nid dans les fentes des rochers les plus escarpés et y pond deux œufs.

Le chasse-fiente de Levaillant, que Degland assimile au *vautour* fauve, est commun dans le pays des Hotentots, où il vit de charognes, de tortues, de coquillages et même de sauterelles.

Le *vautour* cendré, vulgairement *arriau*, grand *vautour*, diffère du *vautour* fauve par sa tête plus large et plus grosse, ses narines arrondies et non transversales, sa queue composée de douze pennes et sa taille un peu plus élevée; le plumage est d'un brun noirâtre, le duvet du vertex et de la nuque sont bleuâtres, ainsi que la partie inférieure des pieds; la collerette se compose de plumes longues, étroites, à barbes déliées, remontant latéralement vers la nuque; la cire est couleur de chair livide, la pointe du bec noire, ainsi que les ongles, l'iris brun. L'*arriau* habite le sud et le sud-est de l'Europe; il arrive dans nos Pyrénées en juin et les quitte en octobre pour aller hiverner en Espagne. Il niche sur les rochers escarpés. Cet oiseau n'est pas sans intelligence; l'habitude de la captivité le rend familier au point de répondre à la voix de son maître et d'aller lui demander sa nourriture; il n'est pas non plus sans courage, et on l'a vu se défendre vaillamment contre des chiens qui voulaient le mordre; il attaque aussi les animaux vivants et il est encore plus redouté des pâtres que le *vautour* fauve.

Le *vautour* oricou se distingue des deux précédents par une crête charnue qui naît devant chaque oreille et se prolonge ensuite en ligne droite sur le cou; de là le nom d'*oricou* qui lui a été donné par Levaillant. La tête et la moitié du cou sont nus; leur couleur est d'un rouge clair en bas, bleu violâtre vers le bec et blanche près des oreilles; le plumage est généralement d'un brun clair; les plumes qui recouvrent la poitrine et les flancs sont pointues, assez longues et contournées comme la lame d'un sabre; la partie inférieure du cou est garnie en arrière d'une sorte de frange composée de plumes courtes, d'un duvet blanc et bleu; la queue est étagée et dépassée par les ailes; le bec est jaunâtre à la base et brun à la pointe; l'iris brun maron; les pieds cendrés jaunâtres; les ongles larges et couleur de corne; la taille est de 1m,50; l'envergure est quelquefois de 3m,25. Cet oiseau habite les cavernes des monts les plus élevés de l'Afrique australe. On voit les oricous, au lever du soleil, perchés sur les rochers à l'entrée de leur demeure, et le nombre en est si considérable que quelquefois une chaîne de montagnes en est parsemée dans toute son étendue; puis ils prennent leur vol et disparaissent dans les airs; alors si un chasseur tue quelque grosse pièce de gibier et si, ne pouvant l'emporter, il l'abandonne un instant, il ne la retrouve plus; mais il rencontre une bande de *vautours* à la place où il l'avait laissée et où il n'y en avait pas un seul à 10 lieues à la ronde vingt minutes auparavant. C'est ce qui arriva au célèbre naturaliste Levaillant, voyageant en Afrique. Il venait de tuer trois zèbres, et pour les emporter il avait couru chercher un chariot à son camp, qui n'était éloigné que d'une petite lieue; à son retour, il ne retrouva plus que les ossements des zèbres, sur lesquels s'acharnaient encore des centaines de *vautours*. Un jour, il tua une gazelle, la laissa étendue sur le sable et se tint caché dans les buissons; il vit d'abord des corbeaux qui voltigeaient au-dessus de la gazelle en croassant; six minutes après parurent les milans et les buses; puis presque aussitôt, en levant les yeux, Levaillant vit à une hauteur immense des oiseaux qui descendaient en traçant des spirales et semblaient sortir de la voûte du ciel. Ils s'abatirent sur la gazelle et bientôt il en arriva des centaines; un coup de fusil les mit en fuite et ils disparurent tous comme ils étaient venus. L'*oricou*, ainsi que les autres *vautours*, construit son nid sur des rochers inaccessibles.

Le *vautour* de Pondichéry, vulgairement nommé *vautour* royal, est une espèce voisine de l'*oricou*; mais ses crêtes latérales ne remontent pas si haut et son bec est moins fort; sa grosseur est à peu près celle d'une grosse oie. Cet oiseau habite l'Inde, Java et Sumatra. Le *vautour* à calotte est une espèce africaine dont la taille est égale à celle de l'espèce précédente; le plumage est brun noirâtre. Cet oiseau, qui doit son nom spécifique à la touffe duvetée qui garnit son occiput, habite les régions occidentales et septentrionales de l'Afrique. Le *vautour* moine est une espèce d'Afrique et des Indes, qu'on a longtemps confondue avec le *vautour* arriau; le plumage est uniformément brun.

Le *vautour* changoun est une espèce indienne, commune aux environs de Calcutta et de Pondichéry; son plumage est cendré en dessus, fauve en dessous; sa taille est de 1m,10.

La voracité des *vautours*, leur tournure disgracieuse, les combats qu'ils se livrent quelquefois autour du cadavre dont ils se dispu-

tent les lambeaux ont de tout temps fait du mot *vautour* le synonyme d'une insatiable gourmandise, de la basse jalousie et de la lâche cruauté. Ces préventions n'ont cependant pas toujours et partout prévalu; dans certains pays, et probablement à cause des services signalés qu'ils rendent, les *vautours* étaient jadis respectés et vénérés. Au rapport d'Ellen, les Barciens, peuple d'Orient, pour honorer les combattants qui, après avoir accompli des traits de courage, trouvaient une mort glorieuse sur le champ de bataille, abandonnaient leurs cadavres à ces oiseaux, qui étaient pour eux des oiseaux sacrés. C'est probablement aussi par suite d'idées superstitieuses ou par reconnaissance que les anciens Égyptiens, selon le même auteur, avaient consacré les *vautours* à Junon et ornaient de leurs plumes la tête d'Isis. Plusieurs nations punissent encore comme un crime la mort de l'un de ces oiseaux.

Vautour (MONSIEUR), comédie-vaudeville en un acte, par Désaugiers et Gentil; représentée au théâtre des Variétés en 1811. M. Vautour, ce nom est déjà tout un portrait, est un propriétaire rapace. Il a chez lui un jeune compositeur de musique, Saint-Rémy, et sa sœur Victorine; on lui doit trois termes de loyer, et il parle de faire instrumenter les huissiers, ces providences légales des propriétaires. Le jeune artiste ne pense qu'à ses ariettes; il oublie toutes les notes des créanciers et ne se rappelle que celles du papier réglé. Sa sœur le morigène en vain : il ne rêve que fugues, trilles et changements à la clef; il tient une idée, un motif original... Ce sera un pur chef-d'œuvre. Un succès certain payera ses dettes arriérées. Cependant M. Vautour a pris des mesures extra-judiciaires pour obtenir un dédommagement à la perte de ses loyers, qu'il redoute. Sensible aux charmes de la jeunesse, il monte dans la chambre de ses deux mauvais locataires pour faire à Victorine l'aveu de sa passion. Le frère arrive subitement; M. Vautour se cache dans la bibliothèque. Saint-Rémy devine ce qui s'est passé, et feignant de désespérer de pouvoir déménager ses meubles contre quittance, il veut jeter la bibliothèque par la fenêtre. Autant d'énervé aux huissiers ! M. Vautour sait que la fenêtre est à la hauteur du cinquième étage. Une chute si profonde ne lui sourit guère. Forcé lui est de sortir de la boîte à bouquins et de capituler aux pieds de la belle Victorine. Le succès de ce vaudeville fit courir tout Paris; le dialogue en est, en effet, piquant. Toutefois, l'esprit n'y est pas constamment de bon aloi; les auteurs sacrifient volontiers la situation et le naturel à une pointe, un trait, un calembour, cet esprit facile, que Désaugiers aurait dû mépriser.

VAUTOURIN, INE (vau-tou-rain, i-ne). Ornith. Syn. de *VULTURE*, *EX. le Corbeau vautourin* ou substantif. *Vautourin*, Corbeau, corbeau.

VAUTRAIN (Eugène-Joseph), avocat, administrateur et homme politique français, né à Nancy en 1818. Il étudia le droit à Paris, où il passa son doctorat, puis se fit inscrire au barreau de cette ville et y exerça la profession d'avocat. Après la révolution de 1848, il devint successivement adjoint (18 avril) et maire (22 novembre) du IX^e arrondissement de Paris (aujourd'hui le IV^e). Lors du coup d'État du 2 décembre, il protesta, donna sa démission et reprit sa place au barreau. Très-hostile à l'Empire, M. Vautrain rompit les relations qu'il avait eues jusque-là avec M. Billault, lorsque celui-ci devint président du Corps législatif, et resta à l'écart de la politique jusqu'à la révolution du 4 septembre 1870. Nommé préfet de la Meurthe le 5 septembre 1870, il refusa ce poste et fut élu, le 5 novembre suivant, maire du IV^e arrondissement par 9,814 voix. Lors des élections pour l'Assemblée nationale (8 février 1871), il obtint 43,560 suffrages et ne fut pas élu. Après l'insurrection du 18 mars suivant, il fit partie des maires qui refusèrent de reconnaître l'autorité du Comité central et essayèrent d'organiser la résistance. Pendant huit jours, la résistance des municipalités tint l'insurrection en échec et permit au gouvernement de se préparer à repousser une agression sur Versailles. Après s'être efforcé de retarder les élections municipales jusqu'au 8 avril, puis jusqu'au 30 mars, il dut signer, de concert avec M. Tirard, etc., le compromis du 25 mars et accepter les exigences du Comité central qui fixa les élections au 26. Arrêté ce jour même sur l'ordre du Comité, il fut délivré par les gardes nationaux de son arrondissement et quitta Paris. Réintégré dans sa mairie après l'entrée de l'armée de Versailles, il fut élu, le 23 juillet suivant, par 1,525 voix, membre du conseil municipal de Paris dans le quartier Notre-Dame et devint, par le choix de ses collègues, président de ce conseil. Au mois d'octobre 1871, M. Vautrain fit avec le préfet de la Seine, M. Léon Say, le voyage de Londres pour remercier, au nom de Paris, le lord maire et les Anglais qui avaient envoyé des dons aux Parisiens à l'époque du ravitaillement. Le 23 octobre, il fut également élu président du conseil de la Seine, et, depuis lors, il conserva constamment la présidence des deux conseils. Lors de l'élection complémentaire du 7 janvier 1872, pour nommer dans la Seine un député à l'Assemblée natio-

nale, M. Vautrain posa sa candidature comme républicain modéré contre celle de M. Victor Hugo, candidat républicain radical, et il fut élu par 122,395 voix contre 95,000, grâce surtout à l'abstention forcée de près de 100,000 républicains qui redoutaient d'être arrêtés à la porte des salles de vote, comme ayant fait partie de la Commune. Le 2 février suivant, il prononça à l'Assemblée de Versailles un discours pour demander le retour des députés à Paris, discours que la majorité accueillit par des murmures suivis du rejet de la proposition. Il siégea au centre gauche, appuya la politique de M. Thiers, pour lequel il vota le 24 mai, se prononça contre le septennat (19 novembre), contribua à la chute de M. de Broglie (16 mai 1874) et appuya, en juillet suivant, les propositions Périet et Malleville demandant l'organisation des pouvoirs publics et la dissolution de l'Assemblée. En 1873, il avait prononcé un discours sur la loi relative aux indemnités à accorder à Paris; en 1874, il parla sur l'impôt du gaz, sur la dérivation de la Vanne et sur le projet de loi municipale. Tout en remplissant ses fonctions de député, M. Vautrain continuait à présider le conseil municipal de Paris et le conseil général de la Seine. Dans ces assemblées, il s'attacha à faire régner le respect absolu de la légalité et à écarter toute discussion ayant trait à la politique. Dans un discours qu'il prononça au conseil municipal le 18 mars 1872, il parla en faveur des congréganistes. Le 13 août 1874, ayant eu une altercation avec le préfet de la Seine, M. Duval, il donna sa démission de président; mais, le 10 août, il fut réélu président par le conseil municipal, dont il dirigea les travaux jusqu'à l'expiration de son mandat (novembre 1874). Aux élections municipales du 29 novembre 1874, M. Vautrain déclina toute candidature, voulant se borner à son mandat de député. A l'Assemblée nationale, en 1875, il repoussa l'amendement Pascal Duprat, qui demandait que le Sénat fût nommé par le suffrage universel (12 février). Le projet de loi sur le Sénat ayant été repoussé, M. Vautrain prit l'initiative d'un nouveau projet, par lequel il demandait que ce corps fût nommé par l'élection à deux degrés, et il contribua par là au vote de la constitution du 25 février 1875. Après la dissolution de l'Assemblée nationale, il a posé sa candidature à la Chambre des députés dans le 1^{er} arrondissement de Paris; mais la tiédeur de ses convictions républicaines et ses sympathies pour les cléricaux le firent échouer, le 20 février 1876, contre M. Barodet, qui fut élu.

VAUTRAIT s. m. (vo-tré — rad. *vautre*). Vénér. Equipage royal de chasse pour le sanglier : *Le capitaine du VAUTRAIT. Les toiles du VAUTRAIT.*

VAUTRE s. m. (vô-tre — mot qui passe pour être d'origine celtique. On trouve dans Elien *ouertagos*). Vénér. Espèce de lévrier, qu'on employait autrefois à la chasse de l'ours et du sanglier.

VAUTRÉ (Victor, baron DE), général français, né à Dompierre en 1770, mort à Paris en 1849. A vingt ans, il faisait partie des gardes du corps, et, après le 10 août, il fut emprisonné à la Force. Rendu à la liberté, il se laissa enrôler, marcha à la frontière et servit successivement en Champagne, en Belgique et en Italie. Sous l'Empire, il se distingua à Austerlitz, à Eylau, à la Plave, à la Moskowa, puis fut fait prisonnier au passage de la Bérézina et entra en France en 1814. Vautré fit acte de chaleureuse adhésion à Louis XVIII. Pendant les Cent-Jours, étant en Corse, il essaya de maintenir parmi ses soldats la fidélité au drapeau blanc; mais, arrêté à son débarquement à Toulon, il fut incarcéré à Grenoble et ne sortit de prison qu'à l'arrivée des alliés dans cette ville. C'est à ce moment que se place le fameux épisode qui a couvert d'infamie le nom de ce général. La conspiration bonapartiste ourdie par Didier ayant échoué, grâce à l'énergie déployée par Vautré, celui-ci eut l'impudence d'écrire une lettre, reproduite immédiatement par tous les journaux, dans laquelle il se vantait d'avoir ordonné à ses grenadiers d'égorger la canaille à coups de baïonnette et aux cris de Vive le roi! Puis, parlant de son expédition au village de Mure, il ajoutait : « J'ai fait venir une partie du peuple sur la place et je leur ai dit que je ne savais pas si je ne les ferais pas tous fusiller et brûler leur ville... Pour exterminer les brigands qui ont marché sur Grenoble, il ne m'a fallu que vingt-deux grenadiers... Vos pères, vos enfants sont, pour la plupart, morts aux portes de Grenoble; allez voir leurs cadavres. » Ce n'est pas tout : Vautré osa presider lui-même le conseil de guerre chargé de juger les révoltés qu'il avait déjà sabrés. Dans le cours des débats, il injuria les vaincus, apostropha avec insolence les avocats, refusa d'entendre les explications données par eux, et, sur 30 accusés, 21 furent, par son active pression sur ses collègues, condamnés à mort et fusillés. On ne sait réellement qui fut le plus vil, de l'officier royaliste ou de la bourgeois de l'Isère; car, le croirait-on, le conseil général de ce département fit don à Vautré d'une épée d'honneur portant ces mots : *Fidélité, courage, nuit du 4 au 5 mai 1816.* En 1820, lorsqu'il remit un drapeau au 41^e de ligne, il s'écria que « les baïonnettes étaient

le premier soutien du trône des Bourbons, la garantie de la prospérité du royaume! » Le gouvernement de la Restauration, pour récompenser de si hauts faits et un tel dévouement, le nomma commandeur de la Légion d'honneur. Toutefois, on lui refusa le titre de lieutenant général, et ce refus blessa profondément Vautré. Aussi, en 1830, s'empressa-t-il de se rallier au parti orléaniste, exprimant hautement pour les Bourbons chassés un mépris égal au zèle qu'il leur avait témoigné. Le gouvernement ne répondit point à ses avances et refusa à cet officier l'avancement qu'il sollicitait avec acharnement. Bien plus, on le mit à la retraite en 1832, et il vécut des lors dans une profonde obscurité.

VAUTRER (SE) v. pr. (vô-tré. — Scheller prétend que la forme primitive est *voltre*, qui correspond, selon lui, à l'italien *voltolare*, lequel dérive de *volto*, participe italien de *volere*, rouler. M. Littré, se fondant sur la forme *vintre*, dérive le verbe du vieux substantif *vintre*, puis *vautre*, espèce de lévrier. Se *vautrer* serait donc se rouler comme fait le *vautre*). Se coucher et se rouler : *Se VAUTRER dans la boue. Se VAUTRER sur l'herbe.* *Se VAUTRER sur son lit. Le buffle préfère les terrains marécageux et a besoin de SE VAUTRER comme le cochon.* (Cuv.)

— Fig. Se plonger basement : *Se VAUTRER dans la fange du vice. Vous vous ÊTES VAUTRÉS dans le borbier des voluptés sensuelles.* (Le P. Lejeune.) *Le monde ne dit pas au jeune homme : VAUTRE-TOI dans la fange; il lui dit : Aie la sagesse du vice.* (Lacordaire.)

VAUTRER v. a. ou tr. (vô-tré — rad. *vautre*). Chasser avec les *vautres*, le *vautrait* : *VAUTRER l'ours, le sanglier.*

Vautrin, drame en cinq actes, en prose, par H. de Balzac (Théâtre de la Porte-Saint-Martin, 14 mars 1846). Ce drame n'eut qu'une première et unique représentation. Voici pourquoi : Frédéric Le Maître, chargé du premier rôle, devait à un moment donné entrer en scène dans le costume d'un général mexicain. Une idée fantasque lui passa par la tête, une de ces lubies comme il en eut tant dans le cours de sa carrière dramatique et que le public ne tolère pas toujours. Il se présenta aux spectateurs avec des favoris touffus, un toupet menaçant le ciel et des allures si bien étudiées, qu'il n'y eut qu'un éclat de rire dans la salle : on eût juré voir Louis-Philippe sur la scène. Cependant le bruit cessa, et le drame fut joué jusqu'à la fin; mais, le lendemain, *Vautrin* fut interdit et le théâtre de la Porte-Saint-Martin fermé par ordre supérieur. Hâtons-nous de dire qu'au point de vue purement littéraire, cette mesure rigoureuse n'était pas absolument regrettable. *Vautrin* est la plus mauvaise pièce de Balzac, et dans la forme et dans le fond. Nous nous dispenserons de l'analyser; il nous suffira de dire que c'est l'histoire de ce Jacques Collin, autrement dit Vautrin, un forçat en rupture de ban, et de Lucien de Rubempré. Elle est tout au long dans la *Comédie humaine* et beaucoup plus acceptable dans le roman que dans la pièce. Le drame n'est qu'un composé de divers éléments épars dans le *Père Goriot*, les *Splendeurs et misères des courtisanes* et la *Dernière incarnation de Vautrin*.

VAUTROT s. m. (vô-tro). Ornith. Nom vulgaire du geai et du grèbe.

VAUVENARGUES, village et commune de France (Bouches-du-Rhône), cant., arrond. et à 13 kilom. N.-E. d'Aix, sur le flanc méridional du mont Lubau; 430 hab. Charbonneries, tanneries, distilleries de grains. Ce village avait autrefois le titre de marquisat. On y voit un ancien château, bâti sur une plate-forme soutenue par d'épaisses murailles.

Le château de Vauvenargues, berceau de la célèbre famille du même nom, se compose d'un vaste bâtiment carré, dans le style du xiv^e siècle et flanqué de tours. On y remarque surtout une salle immense, désignée sous le nom de réduit, et qui remonte, si l'on en croit quelques archéologues, à l'époque de la conquête romaine. Les autres appartements appartiennent au style du xiv^e siècle. Une vaste salle, ornée d'une cheminée monumentale, contient une précieuse collection d'armures du xiii^e siècle, des modèles des premières armes à feu et une collection de tableaux de l'école d'Italie. L'une des tours du château contient un oratoire, où est enseveli le corps de saint Séverin, donné par le pape Pie VII au cardinal d'Isaard. La seigneurie de Vauvenargues appartenait jusqu'en 1257 aux comtes de Provence. Elle fut érigée en marquisat en 1722, en faveur de M. de Clapiers, premier consul d'Aix, père du célèbre auteur de *L'Introduction à la connaissance de l'esprit humain*. Le château de Vauvenargues appartient aujourd'hui à la famille d'Isaard, héritière du cardinal nommé plus haut.

Aux environs de Vauvenargues et au delà des Infirmités se trouve la ferme du Delubre, ainsi nommée (*delubrum*) d'un ancien temple gallo-romain, dont les débris subsistent encore. Ce temple, dit l'auteur du *Mont Sainte-Victoire*, se compose de deux salles superposées, à voûtes cintrées, et mesurant 10 mètres de longueur sur 6 mètres de largeur. Les murs ont 1 m. 25 d'épaisseur. Au milieu de la salle basse, une grosse colonne circulaire

soutient la première voûte. La salle haute est coupée par un mur, percé de deux ouvertures à plein cintre. Du reste, il n'y a aucune trace de baie pour donner le jour extérieur. Il faut encore mentionner, dans le vallon du versant septentrional du mont Sainte-Victoire, une chapelle de Notre-Dame fondée en 1661, et un petit couvent dont l'origine remonte à la même époque. Au sud, le vallon s'ouvre sur un escarpement à pic de plus de 100 mètres de profondeur.

VAUVENARGUES (Luc DE CLAPIERS, marquis DE), moraliste français, né à Aix, en Provence, en 1715, mort à Paris en 1747. Son père, premier consul d'Aix, avait obtenu l'érection de la terre de Vauvenargues en marquisat pour récompense du dévouement dont il avait prouvé pendant la peste de 1720. Le jeune Vauvenargues, sans fortune et n'ayant reçu qu'une éducation médiocre, entra à dix-huit ans dans le régiment du roi, avec le grade de sous-lieutenant. Il se distingua en Italie dans la campagne de 1734. D'une constitution extrêmement délicate, mais d'une volonté tenace, épris de la passion des armes, « hors desquelles », selon lui, il n'y a point de gloire achevée, il resta au service, luttant contre les fatigues et les privations qui ruinaient peu à peu sa santé. Au milieu des occupations actives de la guerre, entre deux sièges, entre deux combats, il trouvait moyen de consacrer chaque jour quelques heures à l'étude et, sous sa tente, préparait les matériaux de *L'Introduction à la connaissance de l'esprit humain*. « Seul, dans les loisirs de garnison et dans ses quartiers d'hiver, dit Sainte-Beuve, il s'occupait continuellement des études sérieuses et des lettres; à l'aide de quelques bons livres, joints à beaucoup de réflexion, il avait mûri ses pensées et il s'était appliqué, plume en main, à s'en rendre compte. Voulez-vous démêler, rassembler vos idées, concevoir-les par expérience, les mettre sous un même point de vue et les réduire en principes, jetez-les d'abord sur le papier. Quand vous n'auriez rien à gagner par cet usage du côté de la réflexion, ce qui est faux manifestement, que n'acquiessez-vous pas du côté de l'expression! Laissez dire à ceux qui regardent cette étude comme au-dessous d'eux. Lui, si épris de la gloire et de l'action et qui se sentait une capacité innée pour la guerre ou pour les affaires, il parait avoir eu besoin de quelque raisonnement pour s'en détourner et pour s'acheminer ainsi à devenir auteur. Vauvenargues avait sur la noblesse du sang, non pas des préjugés, il suffit pour s'en convaincre de lire son dialogue de *Brutus* et le *jeune Romain*, mais de hautes idées qui la lui faisaient envisager comme une institution qui consacrait le mérite et la vertu des ancêtres et en imposait l'héritage à leurs descendants. Or, c'était dans le service public de l'Etat, c'était par des actions plutôt que par des écrits, qu'il y avait lieu de justifier de cet héritage. Pourtant, quand il vit sa santé détruite, ses espérances ruinées par la non moins que par les froideurs d'une cour insensible au vrai mérite, il sentit que la seule ressource pour un esprit noblement ambitieux, c'était encore de se tourner du côté de la gloire la moins empruntée et la plus à nous qu'on connaisse. Les grands exemples des Richelieu, des La Rochefoucauld, des Retz, des William Temple et de tous ces hommes d'Etat et d'action qui avaient demandé le surcroît et le sceau de leur illustration à leurs écrits, revinrent l'enhardir. Son génie lui parla; un état médiocre ne lui parut point valoir assez pour être mis en balance avec cette destinée nouvelle qu'il tenait entre ses mains. Il vaut mieux, pensa-t-il, déroger à sa qualité qu'à son génie, et, se reportant aux grandes actions qu'il avait été donné à d'autres plus heureux d'exécuter, il se dit : « Qu'il paraisse du moins par l'expression de nos pensées et par ce qu'il dépend de nous, que nous n'ayons pas l'incapacité de les concevoir. » Cette prédominance, cette préoccupation toujours présente de l'action et de l'énergie vertueuse, supérieure et préférable à l'idée elle-même, est un des caractères du talent littéraire de Vauvenargues, et elle contribue à conférer aux moindres de ses paroles une valeur et une réalité qu'elles n'auraient pas chez tant d'autres, en qui l'auteur se sent à travers tout. En lui, au contraire, on sent que l'esprit ne s'est fixé à l'état de pensée et de maxime que faute d'avoir pu se déployer et sortir en action. Et c'est alors qu'il y a tout lieu de dire vraiment avec lui : « Les maximes des hommes décèlent leur cœur. »

Ayant eu les pieds gelés durant la retraite de Bohême en 1741, Vauvenargues renonça à la carrière militaire et songea d'abord à entrer dans la diplomatie. Il écrivit à ce sujet deux lettres au roi et au ministre des affaires étrangères pour leur exposer sa situation et demander un emploi. Il n'obtint pas de réponse. Une troisième lettre, écrite à M. Amelot, lui valut les plus belles promesses. Vauvenargues offrait de servir dans les pays étrangers sans appointements et sans caractère jusqu'à ce qu'on l'eût mis à l'épreuve. Mais un triste incident vint tromper ses espérances. Il était retourné auprès de sa famille pour se livrer en paix aux études qu'exigeait la carrière dans laquelle il se croyait près d'entrer, lorsqu'il fut atteint d'une petite vérole de l'espèce la plus maligne, qui déli-

gura ses traits et le laissa infirme pour le reste de sa vie. Plein d'énergie dans le caractère, d'activité dans l'esprit, de générosité dans les sentiments, il se vit ainsi condamné à perdre dans l'obscurité tant de dons précieux, en attendant qu'une mort douloureuse vint terminer une vie où n'avait jamais brillé un instant de bonheur. Ce fut alors que, appelant à son aide la philosophie, il chercha une consolation dans l'étude. Il s'occupa de revoir, de mettre en ordre les réflexions et les petits écrits qu'il avait jetés sur le papier dans les loisirs de sa carrière militaire. Il vint à Paris, où il vécut très-retraité, et, dans la solitude, son talent contracta quelque chose de plus profond et de plus persuasif.

L'Introduction à la connaissance de l'esprit humain, suivie de *Réflexions* et de *Maximes*, parut au printemps de 1746. C'est le seul ouvrage qui fut publié du vivant de l'auteur; encore ne portait-il point son nom. Les éloges de Voltaire, dont il avait recherché les conseils dès 1743, le firent sortir de son obscurité. *L'Introduction à la connaissance de l'esprit humain* est un ouvrage empreint de l'énergie d'une belle âme et de la pénétration d'un esprit supérieur, mais déparé cependant par quelques paradoxes; les *Réflexions sur divers auteurs* annoncent, en général, un esprit juste, un critique désintéressé et de bonne foi; les *Maximes* sont l'ouvrage le plus célèbre de l'auteur. Plus variées, plus fécondes que celles de La Rochefoucauld, elles sont aussi moins désolantes, font aimer la vertu et, sans dissimuler les vices de l'homme, n'accroissent pas une aussi large place à ses mauvais instincts. Voltaire, qui témoignait beaucoup d'intérêt à Vauvenargues, faisait le plus grand cas de ses *Maximes*, qu'il présentait comme le livre « le plus capable de former une âme bien née. »

Le livre eut un grand succès, et Vauvenargues, goûtant après tant de peines et de chagrins secrets, au milieu même d'une lente agonie, les pures jouissances que lui avaient méritées son énergie et son amour des nobles études, put écrire, d'une plume ferme et frémillante de plaisir, cette pensée si vraie et si poétique : « Les feux de l'aurore ne sont pas aussi doux que les premiers rayons de la gloire. » Il s'éteignit précisément dans les premiers rayons de cette gloire naissante.

Les écrits de Vauvenargues n'ont jamais trouvé que des admirateurs. Les hommes de lettres du xviii^e siècle, ces maîtres en matière de critique, les ont honorés de leurs applaudissements; les esprits les plus distingués de notre époque ont confirmé leurs suffrages. Plus d'un siècle s'est écoulé, et la réputation littéraire de Vauvenargues a conservé tout son éclat; on peut même dire avec Sainte-Beuve que son nom a grandi peu à peu, que sa noble et aimable figure s'est de mieux en mieux dessinée.

Le talent de Vauvenargues est très-sobre, très-pur, nourri des grands modèles, fortifié par un travail constant et par de longues méditations, séduisant d'atticisme, de grâce, d'enthousiasme et de fierté juvénile. Le goût, la justesse, le sentiment se montrent dans tout ce qu'il a écrit. Mais sa qualité dominante, celle qui séduit et attire invinciblement, c'est le don qu'il possède d'exprimer simplement, naturellement et avec autant de concision que de chaleur les grandes pensées et les sentiments forts. Moraliste sans morgue, sans dédain des hommes, il n'affecte point une vertu austère et intraitable. Sa morale, dépouillée d'amertume et de tristesse, tend à développer les nobles instincts de l'homme; ses passions généreuses et son énergie, à l'adoucir et à lui donner de la dignité.

Sa vie fut d'ailleurs la pratique constante des vertus qu'il enseignait. Sans chercher un appui dans la religion, à laquelle il ne croyait pas, il montra sans cesse une grande hauteur dans l'infortune, une inaltérable sérénité dans les souffrances physiques les plus longues et les plus cruelles, une inébranlable fermeté devant la mort. Il expira, il exhalait son âme pure avec un courage tranquille, comme il convient à un disciple de Voltaire. Il demanda au prêtre qui s'était introduit dans sa chambre pour le confesser de quelle part il venait, et il le congédia. Nous terminerons en reproduisant le jugement que l'éminent critique des *Lumières* porta sur Vauvenargues :

« Moins peintre que La Bruyère, Vauvenargues a un plus grand dessin, un dessin plus philosophique; il ne veut pas simplement observer les hommes de la société dans leurs variétés, en donner des portraits, des médaillons finis, en faire le sujet d'une suite de remarques profondes et vives; il envisage l'homme même et voudrait atteindre au point où bien des maximes, qu'on a crues contradictoires, se rejoignent et se concilient. L'esprit de l'homme lui paraît en général plus pénétrant que conséquent, et d'ordinaire embrassant plus qu'il ne peut lier. Son ambition, à lui, est de lier et d'unir. Il veut remonter aux racines et aux principes des choses, et à cet effet il va parcourir, selon son expression, toutes les parties de l'esprit et toutes celles de l'âme... Vauvenargues, dans tout ce qu'on lit et qu'on sait de lui, apparaît comme un esprit d'une forte trempe, comme une âme d'une grande élévation et un grand cœur. Il offre le rare exemple d'un homme supérieur longtemps retenu au-dessous de son niveau

comprimé, abreuvé de disgrâces, qui ne s'agit ni ne se révolte, mais prend sa revanche noblement et se rouvre la carrière dans l'ordre de l'esprit avec vigueur et sérénité... Il a reconnu les vices et les défauts des hommes, mais il les a reconnus avec douleur, sans cette joie maligne qui ressemble à une satisfaction et à une absolue qu'on se donne en secret, de même qu'il a maintenu les grandes lignes, les parties saines et fortes de la nature, sans cet air de jactance par lequel on semble s'exalter en soi et s'applaudir. Placé entre les moralistes un peu chagrins du XVIII^e siècle et les philosophes téméraire-ment confiants du XVIII^e siècle, il n'a pas enfié la nature de l'homme, et il ne l'a pas dénigrée. C'est un Pascal adouci et non affaibli, qui s'est véritablement tenu dans le milieu humain et qui ne s'est pas creusé d'abîme.

Il existe un grand nombre d'éditions des œuvres de Vauvenargues. Les plus estimées sont celles de l'abbé Trublet et Séguin (1747, in-12; 1781, in-12); de Fortia d'Urban (1797, 2 vol. in-8°; elle contient d'intéressants suppléments tirés des papiers de Vauvenargues); de Suard, avec des notes critiques, empruntées à Voltaire (1806, 2 vol. in-8°); de Brière (1821, 3 vol. in-8°); le troisième volume est formé d'œuvres inédites négligées par Fortia d'Urban; enfin celle de M. Gilbert (1862, in-8°), la plus complète de toutes; elle renferme, outre un certain nombre de morceaux inédits, cent quinze lettres de Vauvenargues au marquis de Mirabeau et à divers autres personnalités.

VAUVERT, ville de France (Gard), ch.-l. de cant., arrond. et à 20 kilom. S.-O. de Nîmes, sur le penchant d'une colline; pop. aggl., 4,476 hab. — pop. tot., 5,137 hab. Distillerie d'eau-de-vie; fabrication de bonneterie de soie. Important commerce de vins et spiritueux. Ancien château, où saint Louis tint un conseil de guerre avant de s'embarquer pour la terre sainte.

Vauvert ou Valvert (CHÂTEAU DE), ancien château bâti par Philippe le Bel après son excommunication et qui lui servait de retraite et pour ainsi dire de petite maison après le souci des affaires. Ce château, à tourelles en poivrière comme presque toutes les constructions de cette époque, s'élevait un peu au-dessus des plaines désertes entourant la barrière d'Enfer, à Paris. Par son isolement loin de la ville, par le tumulte qui s'y faisait presque chaque nuit, par les lumières qui ne cessaient de briller à ses sombres fenêtres, il inspira au peuple une sorte de terreur superstitieuse. Il en résulta le nom d'Enfer donné par lui au sentier qui reliait ce château à la poterne Saint-Jacques, précédemment nommé voie Vauvert. Mais ce ne fut pas tout. Quand Philippe le Bel fut mort, le château Vauvert demeura abandonné; on disait qu'il était sans cesse hanté par les fantômes et les démons. Une bande de pillards songea à exploiter habilement la crédulité publique et s'installa au château Vauvert, dont elle fit son quartier général et l'entrepôt de ses vols. La terreur que cette bande répandit dans tous les environs fit que la locution «aller au diable Vauvert», dérivée de puis en celle d'aller au diable au vert, qui n'a aucun sens, devint bientôt populaire pour exprimer une excursion longue et périlleuse. En 1257, Louis IX fit donation du château de Vauvert aux chartreux, qui en prirent possession. Le château de Vauvert a depuis longtemps disparu.

VAUVILLERS, bourg de France (Haute-Saône), ch.-l. de cant., arrond. et à 45 kilom. N.-O. de Lure, au pied des Vosges; pop. aggl., 1,185 hab. — pop. tot., 1,204 hab. Tanneries; féculerie; fabrication de chaînes et de bonneterie. Commerce de chevaux, bestiaux, chiffons et farines. C'était autrefois un duché-pairie, érigé en faveur du maréchal de Clermont-Tonnerre.

VAUVILLIERS (Jean), humaniste français, né à Noyers (Yonne) vers 1698, mort en 1766. Il professa successivement la troisième et la rhétorique au collège de Beauvais et, en 1757, fut chargé d'enseigner le grec au Collège royal, en qualité de coadjuteur de l'abbé Vetry, titulaire de cette chaire. On a de Vauvilliers deux discours latins, écrits dans un style d'une pureté vraiment classique, et une édition du *Lexicon græco-latium* de Schrevelius (1752, in-8°).

VAUVILLIERS (Jean - François), savant helléniste français, fils du précédent, né à Noyers en 1737, mort à Saint-Petersbourg en 1801. Employé à la Bibliothèque du roi, section des manuscrits grecs, il devint professeur au Collège de France (1766), membre de l'Académie des inscriptions en 1782 et se distingua non moins par l'élégance de son style que par la sagacité de son jugement. Membre de la municipalité de Paris en 1789, il déploya un grand zèle pour approvisionner la ville au milieu de la disette; on le vit haranguer souvent, au péril de ses jours, la multitude affamée. Toutefois, il se prononça contre les grandes mesures prises alors, telles que l'organisation de la garde nationale, la liberté des hommes de couleur et la constitution civile du clergé. Au 10 août 1792, sa présence parmi les défenseurs des Tuileries lui attira une détention momentanée, Vauvilliers traversa sans danger les tumultes

de la Révolution. Compromis, sous le Directoire, dans la conspiration de Brotier et acquitté, il fut nommé député au conseil des Cinq-Cents. Sa participation aux conciliabules de Clichy le fit comprendre, au 18 fructidor, dans la liste de déportation. Ayant eu la chance de franchir la frontière, il passa en Russie et reçut de Paul I^{er} un accueil flatteur; mais il succomba par suite des rigueurs du climat. On a de lui : *Lettre sur Horace* (1767, in-12); *Extraits des divers auteurs grecs à l'usage de l'Ecole militaire* (1768, 6 vol. in-12); *Examen du gouvernement de Sparte* (1769, in-12); *Essai sur Pindare* (1772, in-12); *des Vies pour le recueil des portraits des hommes et des femmes de toutes les nations des Duflos* (1787, in-fol.); le texte de l'*Abbrégé de l'histoire universelle* de Duflos (1787-1790, in-8°); *Témoignage de la raison et de la foi contre la constitution civile du clergé* (1791, in-8°); *Questions sur les serments, en particulier sur celui de haine à la royauté* (1796), etc. Il se proposait de publier à Saint-Petersbourg, sous ce titre : *Idees sommaires sur les sociétés politiques*, un grand ouvrage auquel il travaillait depuis plusieurs années; mais la mort ne lui laissa pas le temps de réaliser ce projet.

VAUX (PAR MONTS ET PAR). V. VAL.

VAUX, village et commune de France (Seine-et-Oise), cant. de Meulan, arrond. et à 30 kilom. N.-O. de Versailles, sur la rive droite de la Seine; 1,130 hab. Carrieres de pierre à plâtre. Beau château; nombreuses villas.

VAUX, bourg de France (Rhône), cant., arrond. et à 10 kilom. N.-O. de Villefranche; pop. aggl., 364 hab. — pop. tot., 2,425 hab. Patrie de Pierre de Vaux ou Valdo, chef des vaudois.

VAUX-SUR-POLIGNY, village et commune de France (Jura), cant., arrond. et à 11 kilom. de Poligny, dans un vallon; 277 hab. On y voit un ancien monastère, fondé vers 1020 par le comte de Bourgogne Othon-Guillaume, en récompense de sa délivrance par le moine Warnier ou Garnier du couvent de Fructuaria (Saint-Balin en Piémont), où il avait été enfermé par Othon le Grand, à la suite d'orages politiques. Après avoir signé un traité qui, en lui laissant le comté de Dijon pour en jouir toute sa vie, lui assurait la paix, Othon-Guillaume donna à Warnier, pour lui servir de lieu de retraite, la vallée de Vaux avec la chapelle qui y était déjà bâtie en l'honneur de la Vierge. Puis, d'accord avec Rainaud I^{er}, l'ainé de ses fils, il s'adressa au célèbre Odilon, abbé de Cluny, et lui fit agréer le projet de fonder une abbaye sous la protection de son château de Grimont, à la place qu'occupait la petite chapelle qu'il avait donnée à Warnier, dans le vallon de Vaux ou dans la vallée sous Poligny, comme on l'appelait, alors que la ville était bâtie sur le rocher de Grimont, et qu'elle dominait par conséquent Vaux et son monastère. Il y établit Warnier, et Odilon qui, en ce moment, faisait rebâtir magnifiquement les cloîtres de Cluny, ne négligea rien pour faire de la nouvelle abbaye une fondation brillante. Elle possédait, entre autres biens, près d'Arbois, la terre de Glénon, appelée aujourd'hui Vaux, et ses dépendances, comprenant une vigne, les villages de Molain et de Besain, la moitié du village de Plasnes et plusieurs forêts. L'abbaye demeura sous la direction de Warnier jusqu'à la mort de ce dernier, puis Odilon lui succéda et fut remplacé par saint Hugues qui, en 1076 obtint du pape Grégoire VII une bulle qui réduisait Vaux à l'état de simple prieuré dépendant de Cluny.

En 1791, le prieuré de Vaux fut supprimé. Ses cloîtres, qui étaient encore en bon état en 1817, furent acquis cette même année, au moyen d'un legs fait par M. Blanchard, curé du Frasnais, pour servir d'école secondaire ecclésiastique. Depuis 1824, ils appartiennent à l'évêché de Saint-Claude. Le petit séminaire qui y est placé actuellement est dirigé par des vicaires de cet évêché.

Aujourd'hui, les bâtiments de l'ancien monastère de Vaux se composent de quatre-aires formant un parallélogramme entouré d'arcades bordant une cour, de deux corps de logis isolés, et de plusieurs moulins. A l'est se trouve un jardin anglais assez vaste. On remarque une porte ornée de sculptures en pierre, du style ogival, et dans l'aile du midi, un escalier de pierre, très-large, massif et d'une grande hardiesse. Au-dessus de cet escalier le plafond est recouvert de peintures sur toile, représentant divers sujets religieux encadrés dans des arabesques; du sommet de la montagne de Champ-Vaux on jouit d'une des plus belles perspectives du Jura. Les environs de Poligny se déroulent dans toute leur étendue; à l'ouest, les plaines se prolongent jusqu'au delà de la Saône; à l'est se présente la gorge de Chamole et le vallon de Vaux, qui s'élance pour se perdre au cœur des monts Jura.

VAUX (Noël de JOURDA, comte de), maréchal de France, né au château de Vaux, près du Puy-en-Velay, en 1705, mort à Grenoble en 1788. Il servit successivement en Italie, en Corse, en Allemagne, en Flandre et se distinguait à la défense de Prague, à Fontenoy, aux sièges de Tournay et de Bruxelles.

Nommé lieutenant général en 1759, il forga le prince Ferdinand à lever le siège de Gœttingue et, en 1769, soumit, en deux mois, la Corse révoltée. En 1783, il obtint le bâton de maréchal.

Vaux-Praslin (CHÂTEAU DE), situé au N.-E. de Melun (Seine-et-Marne), près du village de Mainey. Ce château, reconstruit par l'ordre de Fouquet, surintendant des finances, est le chef-d'œuvre de l'architecte Leveau. Il était entouré d'un parc de 800 arpents, dessiné par Le Nôtre. Le surintendant y donna à Louis XIV une fête magnifique. Ce palais, dit Voltaire (*Siècle de Louis XIV*), et les jardins, qui avaient coûté à Fouquet 18 millions, valent aujourd'hui 3 millions et demi. Fouquet avait bâti le palais deux fois et acheté trois hameaux, dont le terrain fut enfoncé dans ces jardins immenses, regardés alors comme les plus beaux de l'Europe. Les eaux jaillissantes de Vaux, qui parurent depuis au-dessous du médiocre, après celles de Versailles, de Marly et de Saint-Cloud, étaient alors des prodiges. Le château est bien conservé. Ce monument, dit M. Ad. Joanne, dans son excellent *Guide aux environs de Paris*, est empreint d'un cachet de noblesse et de grandeur qui frappe vivement l'imagination. La sculpture y a prodigué les ornements, mais avec une mesure parfaite, et la richesse n'y dégénère jamais en profusion. Les magnificences du dedans répondent à celles de l'extérieur. La décoration des appartements a peu changé depuis Fouquet. Les peintures sont de Charles Lebrun et de Mignard. Un seul détail suffira pour donner une idée de la munificence du surintendant : il faisait à Lebrun 10,000 livres de pension par année, et lui payait, en outre, chaque tableau comme s'il n'eût pas eu de pension. Ce beau château est entouré d'un large fossé rempli d'eau et revêtu en maçonnerie. On y entre par un pont-levis. On en sort également par un pont-levis du côté du jardin. La cour d'honneur est précédée d'une vaste avant-cour, fermée du côté de l'avenue par une large grille que soutiennent des Termes de grandeur colossale. Le parc a 800 arpents. On sait que Fouquet (v. ce mot) fut arrêté quelques jours après la magnifique fête qu'il avait donnée à Louis XIV dans sa splendide habitation de Vaux-Praslin.

Vaux-de-Vire (LES) d'Olivier Basselin, poète normand de la fin du XIV^e siècle. On connaît l'étymologie du mot vau-de-vire, d'où l'on a tiré par corruption *vaudeville*. Ce mot signifie *vallee de Vire*; Vire, petite ville de Normandie, était la patrie d'un joyeux buveur, qui donna à ses chansons bucoliques le nom de son pays. Olivier Basselin était un parfait ivrogne, qui pour boire vendait tout son bien. Mais s'il sacrifia tout pour la bouteille, la bouteille lui rendit en joyeuses inspirations. Quelques-uns de ses vaux-de-vire sont d'une gaieté vive et spirituelle que n'eût pas désavouée Désaugiers, auquel il a servi de modèle. Ce portrait d'un avaré est d'un fort bon comique :

Dedans la maison fermée
Tous les jours il se cachait,
Sa cheminée il bouchait,
Craignant perdre la fumée.
Mais quant est de son breuvage
Ayant eû de plein tomanu,
Il ne buvait que de l'eau;
S'il est mort, est-ce dommage ?

Quand il parle de sa liqueur chérie, les mots abondent sous sa plume :

Quand suis sans verre ou breuvage,
C'est sans coque un limaçon;
Sans livrée, c'est un page;
C'est un écolier sans leçon;
C'est un chasseur sans sa trompe,
Sans baguette un lansquenet;
C'est un navire sans pompe,
C'est un berger sans flageolet,
C'est un soudard sans panache,
C'est sans fièvre un tambourin.
C'est un charpentier sans hache,
C'est un orfèvre sans burin.

On comprend que, pour un tel buveur, le plus grand des hommes, c'était Noël. Aussi l'a-t-il célébré avec amour :

Que Noël fut un patriarche digne !
Car ce fut lui qui nous planta la vigne
Et but premier le jus de son raisin.
O le bon vin !

Mais tu estais, Lycurgus, mal habile,
Qui ne voulust qu'on beust vin en ta ville;
Les buveurs d'eau ne font pas bonne fin.
O le bon vin !

Le vin n'est point de ces mauvais breuvages,
Qui beus par trop font faillir les courages;
J'y, quand j'en bois, le courage herculin.
O le bon vin !

Puisque Noël, un si grand personnage,
De boire bien nous a appris l'usage,
Je boiray tout; fais comme moi, voisin !
O le bon vin !

Adam eut un grand tort aux yeux de maître Basselin :

Adam, c'est chose notoire,
Ne nous eut mis en tel danger
Si, au lieu du fatal manger,
Il se fust plutôt pris à boire.

L'apostrophe d'Olivier à son nez est classique :

Gros nez, qui te regarde à travers un grand verre
Te trouve encore plus beau;
Tu ne ressembles point au nez de quelque héros
Qui ne boit que de l'eau.

Tout cela est d'une bonne gaieté de table et d'un esprit très-français.

VAUXCELLES (l'abbé Simon-Jérôme BOURLET DE), prédicateur et littérateur français, né à Versailles en 1734, mort en 1802. Il fit ses études au collège de Beauvais et embrassa l'état ecclésiastique. Il prononça devant la cour plusieurs oraisons funèbres, qui lui valurent la réputation de l'un des premiers orateurs sacrés de son temps et de riches bénéfices; le comte d'Artois lui confia la direction de sa bibliothèque. Après le 9 thermidor, il concourut à la rédaction de la *Quotidienne*, puis, avec Laharpe et Fontanes, à celle du *Mémorial*, partagea leur proscription à la suite du 18 fructidor, émigra et revint en France en 1799. On a de lui : *Eloge de d'Aguesseau* (1760, in-8°); *Oraison funèbre de Louis, dauphin de France* (1766); *Oraison funèbre de Louis XV* (1774, in-4°); *Opuscules philosophiques et littéraires* (1796, in-12); *Neckeriana ou Lettres sur les mélanges de Mme Necker* (1798, in-8°); une édition de *Madame de Sévigné* (1801, 10 vol. in-12), précédée d'une charmante notice sur cette femme célèbre; un commentaire sur les *Oraisons funèbres de Bossuet* (1805), dont il avait fait, pendant quinze ans, sa lecture habituelle, etc.

VAUXELLES (le P. Blaise), théologien français. V. HONORÉ DE SAINTE-MARIE.

VAUXHALL s. m. (vo-kzal — de *Vaux*, corruption de *Faulk*, nom propre, et de l'anglais *hall*, salle, ce mot ayant désigné d'abord un jardin public, avec une salle de danse et de concert, qui fut ouverte à Londres à la fin du XVIII^e siècle, par un entrepreneur nommé *Faulk*). Nom donné à des jardins publics avec bals et concerts, créés à Paris et ailleurs, à l'imitation du Vauxhall de Londres.

Vauxhall, célèbre jardin public de Londres, situé à Kennington-Lane, sur la rive droite de la Tamise, près de Vauxhall Bridge et de la station de Vauxhall (South-Western Railway). Les étymologistes se sont exercés sur les origines de cette dénomination et ont cru la trouver dans le nom d'un Français, Vaux, qui, au XVIII^e siècle, aurait eu l'idée d'ouvrir dans ces jardins un lieu public de réunion. Ce M. Vaux n'a pas laissé de traces dans l'histoire. L'étymologie la plus probable est celle-ci : au XVI^e siècle, le quartier de Lambeth, qui forme maintenant un des bourgs électoraux de Londres et dont dépend le Vauxhall, n'avait pas encore été annexé à la capitale; les jardins et les constructions qui s'y rattachaient, situés en dehors de la ville, formaient comme un petit bourg, fort anciennement baptisé du nom du baron Foulques ou Faulk de Brend, gentilhomme normand de la suite de Jean sans Terre, qui prit possession de cet emplacement lors de la conquête et y fit bâtir un château. L'étymologie du mot est donc Faulk's hall, par corruption Vauxhall.

Les jardins furent ouverts pour la première fois en 1661, sous le nom de *New spring gardens* (Nouveaux jardins du printemps); mais celui de Vauxhall a fini par prévaloir. La vogue ne s'y attacha réellement qu'au XVIII^e siècle, lors d'une réouverture en 1732; ils devinrent, dès lors, un lieu de réunion pour la société élégante. Leur nouveau propriétaire, un certain Jonathan Tyers, avait déployé dans la décoration des salles, dans l'ornementation des jardins un très-grand luxe; il avait fait peindre pour ses pavillons des tableaux de genre par Hogarth, et un sculpteur français, Roubillac, alors en renom, avait sculpté pour lui quelques morceaux, entre autres une statue de Hændel, qui fut érigée devant l'orchestre. La topographie du Vauxhall se prête d'ailleurs merveilleusement à des fêtes de nuit; les jardins sont fort vastes, d'une superficie d'environ 4 hectares et plantés de longues allées ombrées, d'arbres séculaires; les illuminations leur donnent un aspect féérique. Des kiosques, des pavillons, des rotondes, des serres de fleurs s'élèvent çà et là; il y a à la fois salle de bal et salle de concert, restaurant et café, théâtres de marionnettes et d'ombres chinoises, exercices d'acrobates, de clowns, de jongleurs, de boxeurs; courses de bagues et de chevaux de bois, ballets, feux d'artifice, etc.; tous les genres de divertissements réunis. Pour un Français habitué à la chorégraphie des bals Mabilie ou du Jardin Bullier, l'aspect des salles de danse du Vauxhall anglais est curieux; la danse anglaise, qui ne connaît ni le pied levé à la hauteur de l'œil, ni les gentilles du cavalier seul, a une sorte de gravité lugubre très-comique à voir. Lors des expositions de Londres, les étrangers ont essayé, mais sans succès, d'introduire un peu de fantaisie dans ces exercices de croque-mort; l'Anglais est resté réfractaire. Une des bonnes plaisanteries de l'administration du Vauxhall en 1851 consistait à persuader aux étrangers qu'ils ne pouvaient entrer sans un faux nez, que, du reste, on fournissait pour la somme de 3 francs. M. Edmond Texier, qui raconte ce mauvais tour, dit que, le contrôle une fois

passé, on était libre de mettre son faux nez dans sa poche : ce n'était qu'une rubrique de l'industrialisme anglais.

La vogue du Vauxhall anglais a excité en France l'esprit d'imitation. Paris et quelques autres villes ont vu s'élever d'assez médiocres établissements, pâles copies de l'original qu'ils avaient la prétention d'égaliser. Le plus connu est le Vauxhall parisien de la rue de la Douane, ancienne salle de danse du quatrième ordre, qui a pris cette dénomination ambitieuse vers 1848, s'est transformé en bal Pilodo, puis, par un nouvel avatar, est redevenu Vauxhall comme devant. Il n'y faut pas chercher les allées ombrées et les grands arbres du Vauxhall anglais; ils sont remplacés par une cour sablée, où s'étaient de maigres mêlées, dans des caisses de bois peint. Cependant on y trouve, à côté de la salle de danse, où un orchestre bruyant, très-fourni en cuivres, invite à des mouvements désordonnés, un promenoir, un estaminet, le cigare étant une des nécessités de la vie, des salles de jeux, billards, toupies, loteries de porcelaine et même un jeu du trou-madame, que les archéologues croyaient perdu depuis Molière; une salle de concert, un théâtre de marionnettes, un salon de lecture de journaux, etc. Mais le Vauxhall parisien ne peut avoir que bien difficilement la clientèle élégante de son homonyme anglais; la rue de la Douane est trop loin de Paris.

VAUZELLES (Mathieu de), magistrat français, né à Lyon vers 1490, mort dans la même ville en 1561. Docteur en droit, il devint successivement juge-mage, échevin, recteur de l'université, avocat du roi près la sénéchaussée de Lyon, avocat général au parlement de Dombes, enfin premier avocat général. On lui doit : *Traité des secondes nocces* et *Traité des péages* (Lyon, 1550, in-4°).

VAUZELLES (Jean de), littérateur français, frère du précédent, né à Lyon, mort dans la même ville en 1557. Il embrassa l'état ecclésiastique et fut nommé curé de Saint-Romain, prieur commendataire de Montrotier, maître des requêtes de Marguerite de Navarre et aumônier de François Ier. On a de lui : *Histoire des quatre évangélistes* (Lyon, 1526, in-8°); *le Blason de la mort* (1537, in-8°); et les traductions de quatre ouvrages de l'Arctin : *De l'Humanité de Jésus-Christ*, la *Passion de Jésus-Christ*, les *Psaumes de la pénitence*, la *Genèse*.

VAUZELLES (Jean-Baptiste de), magistrat français, né à Brioude en 1792, mort en 1859. Procureur du roi à Tours sous la Restauration, il donna sa démission à cette époque, plutôt que de manquer aux devoirs de sa charge en obéissant au ministre de la justice, qui lui avait ordonné de suspendre des poursuites dirigées contre un personnage influent. Il entra dans la magistrature en 1829, comme conseiller à la cour royale de Caen, et, appelé l'année d'après aux mêmes fonctions à celle d'Orléans, fut nommé, en 1849, président de cette dernière. On lui doit les ouvrages suivants : *Essai d'un traité sur la justice universelle ou les Sources du droit* (1824, in-8°); *Des Jésuites et de la cour de Rome par le chancelier Bacon* (1826, in-8°); *Procès de Bacon devant la Chambre des pairs* en 1821 (1826, in-8°); *Histoire de la vie et des ouvrages de François Bacon de Verulam, suivie de quelques-uns de ses écrits traduits pour la première fois en français* (1833, 2 vol. in-8°).

VAUZELLES (Louis, dit Ludovic de), magistrat et littérateur, fils du précédent, né à Paris en 1828. Lorsqu'il eut fait ses études de droit à Paris, il entra dans la magistrature, devint successivement substitut du procureur impérial à Montargis (1852), puis à Tours (1854), substitut du procureur général à Orléans (1856), et il est, depuis 1862, conseiller à la cour d'appel de cette ville. M. de Vauzelles a consacré ses loisirs à la littérature. Nous citerons, parmi ses écrits, au style lourd et pâteux : *Poésies* (1853, in-8°); deux essais de tragédie antique, *Alceste* (1860, in-18) et *Polyxène* (1862, in-18); *Vie de Jacques, comte Vintimille, littérateur et savant du xvi^e siècle* (1865, in-8°); *Mars de Vintimille ou les Chevaliers de Rhodes*, drame en cinq actes (1866, in-8°); *Anticléon et nouvelles poésies* (1869, in-8°); *Notice sur Mathieu de Vauzelles* (1871, in-8°); les *Pêcheurs de Menton* (1874, in-8°), en vers, etc.

VAV s. m. (vav). Philol. Lettre des alphabets hébraïque et neski, équivalente à notre v. Il Lettre numérale qui vaut 6 en hébreu et 5 en neski. Il Conjonction hébraïque. Il *Vav copulatif*, Vav qui ne sert que de copule. Il *Vav conversif*, Vav qui, outre la force copulative, a la propriété de changer le futur en passé.

VAVAIN s. m. (va-vain). Navig. Gros câble employé en mer et sur les rivières.

VAVANGUA s. m. (va-van-ga — mot indigène). Bot. Syn. de *VANGUIER*, genre de rubiacées.

VAVAO, groupe d'îles de l'Océanie (Polynésie), faisant partie de l'archipel des Amis, par 180 38' de latit. S. et par 176° 20' de longit. O. L'île la plus importante du groupe est Vavao, qui a environ 18 kilom. de longueur sur 8 kilom. de largeur. On y débarque

principalement au port de Valdes et au mouillage dit del Refugio.

VAVASSAL s. m. (va-va-sal). V. **VAVASSEUR**.

VAVASSERIE s. f. (va-va-se-ri — rad. *vavasseur*). Fief tenu par un vavasseur ou arrière-vassal. Il *Vavasserie viciante*, celle dont le tenant devait au seigneur hommage, service et rente. Il *Vavasserie noble*, celle dont le tenant ne devait que le service militaire. On disait aussi *vavassorie* et *vavassourie*.

VAVASSEUR s. m. (va-va-seur). Syn. d'ARRIÈRE-VASSAL. Il On disait aussi *VAVASSAL*.

— **Encycl.** On donnait ce nom, dans le droit féodal, aux arrière-vassaux, dont le suzerain était vassal direct. Le *vavasseur* tenait un fief à titre roturier, à la charge de certains services et de certaines redevances envers son seigneur, et faisait cultiver ses terres par des paysans sur lesquels il avait droit de basse justice. Les *vavasseurs* étaient souvent en guerre avec les grands vassaux leurs suzerains. Au commencement du xii^e siècle, l'Italie fut déchirée par une guerre de cette nature, à laquelle l'empereur Conrad II mit fin (1037) par un remaniement des constitutions féodales.

VAVASSEUR (le Père François), poète latin, né à Paray (Charolais) en 1605, mort à Paris en 1681. Entré chez les jésuites, il enseigna les humanités et la rhétorique, puis professa l'Écriture sainte au collège de Clermont. Vavasseur écrivait le latin avec une rare élégance. On a de lui, entre autres compositions : *Theurgicon* (Paris, 1644, in-4°); *Orationes* (1646, 2 vol. in-8°); *De forma Christi* (1649, in-8°), écrit dans lequel « il établit par des textes sacrés, dit M. Weiss, que si Jésus n'était pas d'une beauté remarquable, il n'était pas non plus d'une laideur repoussante; » *Antonius Godelius, episcopus Grassiensis, an elegit Aureliani scriptor idoneus, idemque utrum poeta* (1650, in-8°), satire dans laquelle Vavasseur s'attaque non-seulement aux écrivains, mais encore à la personne de Godeau; *De epigrammate* (1669, in-12); *Remarques sur les réflexions du Père Rapin* (1675, in-12).

VAVASSEUR (Auguste), juriconsulte français, né à Bu (Eure-et-Loir) en 1823. Il fit son droit à Paris, où il exerça la profession d'avocat, et s'est fait connaître par plusieurs ouvrages qui sont estimés. Après la révolution du 4 septembre 1870, M. Vavasseur a fait partie de la commission provisoire du conseil d'Etat. Nous citerons, parmi ses ouvrages : *Reforme du régime hypothécaire* (1849, in-8°); *Des sociétés en commandite par actions* (1856, in-8°); *Une réforme urgente, liberté des sociétés par actions* (1861, in-8°); *Des sociétés à responsabilité limitée* (1863, in-8°); *Traité formulaire de l'inventaire* (1864, in-8°), avec M. Defrénaux; *Traité formulaire du contrat de mariage* (1865, in-8°), avec le même; *Traité pratique et formulaire général du notariat* (1863-1867, 4 vol. in-8°), avec le même; *Traité théorique et pratique des sociétés par actions* (1868, in-12); *Traité pratique et formulaire des sociétés civiles et commerciales* (1869, in-8°); *Questions fiscales* (1870, in-8°); *Commentaire de la loi sur les loyers* (1871, in-18); *la Paix honteuse ou le Droit des gens selon les Prussiens* (1871, in-8°); *De la fusion entre les sociétés anonymes* (1874, in-4°); *Observations sur les articles 22 de la loi du 23 août 1871 et de la loi du 21 juin 1875* (1875, in-4°), etc.

VAVASSOIRE s. f. (va-va-soi-re — rad. *vavasseur*). Féod. Femme tenant une vavasserie.

VAVASSORIE s. f. (va-va-so-ri). V. **VAVASSERIE**.

VAVASSOURIE s. f. (va-va-sou-ri). V. **VAVASSERIE**.

VAVÉE s. f. (va-vé — de *Vavao*, île de l'Océanie). Bot. Genre d'arbres ou d'arbrisseaux, de la famille des tiliacées, tribu des éliocarpees, dont l'espèce type croît aux îles des Amis.

VAVÈLE s. f. (va-vè-le). Econ. rur. Veau femelle.

VAVIN (Alexis), homme politique français, né en 1792, mort en 1863. Après avoir fait ses études de droit, il exerça, jusqu'en 1838, la profession de notaire à Paris. Envoyé, l'année suivante, à la Chambre des députés par les électeurs du XI^e arrondissement de la capitale, il fit, jusqu'en 1848, partie de cette assemblée, où il siégea dans les rangs de la gauche. Il y jouissait d'une telle réputation de probité et d'intégrité, que ce fut à lui que le gouvernement provisoire confia, le 9 mars 1848, la difficile mission de liquider l'ancienne liste civile. Réélu à la Constituante et à la Législative, ses tendances réactionnaires le portèrent à y voter le plus souvent avec la droite; cependant ce fut lui qui, le 15 mai 1848, déclara de la mise à l'ordre du jour de la question de Pologne. Il vota successivement pour la proposition Râteau, pour l'expédition de Rome, pour la loi du 31 mai 1850, qui limitait le suffrage universel, et pour la révision de la constitution, et le 2 décembre 1851 il fut du nombre des représentants qui se réunirent à la mairie du X^e arrondissement pour y protester contre le coup d'Etat. Rentré ensuite dans la vie privée, il posa de nouveau, en 1857, sa candidature à la députation, mais ne fut pas réélu.

VAVINCOURT, bourg de France (Meuse), ch.-l. de cant., arrond. et à 7 kilom. S. de Bar-le-Duc; pop. aggl., 561 hab. — pop. tot., 609 hab. Récolte et commerce de vins rouges.

VAXALLA. V. **WALHALLA**.

VAXEL s. m. (va-ksél — ancienne forme du mot *vaisseau*). Anc. métrol. Mesure de capacité pour le sel.

VAYER (François de LA MOTHE LE), précepteur de Louis XIV. V. **LA MOTHE LE VAYER**.

VAYER DE BOUTIGNY (Roland LE), juriconsulte français. V. **BOUTIGNY**.

VA-Y-LÀ interj. (va-i-la) Vénér. Cri par lequel le valet avertit le linier qu'il doit retourner.

VAY-LE-CI-ALAI interj. (vè-le-si-a-lè — de *vois*, de *ci*, et de *aller*). Vénér. Cri que l'on pousse quand on revoit du sanglier.

VAYOU, dieu du vent, dans la mythologie indoue. On le nomme autrement Pavana et Mârouta. Il est fils de Kasyapa et de Diti, messager des dieux et régent de l'un des points cardinaux, du nord-ouest. On raconte que Diti, sa mère, avait demandé à Kasyapa d'avoir un enfant qui fût plus puissant qu'Indra. Cette demande lui fut accordée. Indra, en apprenant cette nouvelle, se glissa dans le sein de Diti et, avec sa foudre, coupa le fœtus d'abord en sept parties, puis ces sept parties chacune en sept autres. Pavana naquit ainsi, ayant quarante-neuf formes. C'est encore là un conte allégorique. Indra est le dieu du ciel, et l'aire des vents, chez les Indous, est partagée en quarante-neuf points. Mais on n'explique pas aussi bien le trait que fit ce dieu léger aux cent filles de Cousanabha, roi de Canyâcoubdja (Canoge), qui avaient résisté à son amour; il entra dans leur corps et les rendit bossues. Elles furent redressées par le roi Bhahmadatta, qui les épousa. On a voulu par ce conte interpréter le mot *canyâcoubdja*, qui signifie demoiselle bossue. Vayou était représenté en blanc, monté sur une biche, avec un petit drapeau blanc dans sa main droite.

VAYRAC, bourg de France (Lot), ch.-l. de cant., arrond. et à 45 kilom. N.-E. de Gourdon, près de la Dordogne; pop. aggl., 870 hab. — pop. tot., 1,875 hab. L'église paroissiale est une construction du xiv^e siècle, remarquable par ses chapiteaux. Aux environs du village s'élève la montagne nommée *Puech-d'Issolat* (puy du Salut), où l'on a trouvé de nombreux restes d'antiquités romaines, et que quelques géographes regardent comme l'emplacement de l'antique *Uxellodunum*.

VAYRAC (Jean de), prêtre et historien français, né à Vayrac (Quercy) dans la seconde moitié du xv^e siècle. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il séjourna pendant vingt-cinq ans en Espagne et qu'il vint à Paris vers 1710. Nous donnons les titres de ses principaux ouvrages : *Etat présent de l'empire* (Paris, 1711, in-12); *Lettres et mémoires du cardinal Bentivoglio* (1713, 2 vol. in-12); *Maximes de droit et d'Etat* (1716); *Histoire des révolutions d'Espagne* (1719, 4 vol. in-12); *Etat présent de l'Espagne* (1718, 4 vol. in-12); *Journal du voyage de Louis XV à Reims* (1723).

VAYRASSE D'ALLAIS (Denis), grammairien et littérateur français, qui vivait au xv^e siècle. On croit qu'il était originaire d'Alais, en Languedoc. Il passa la plus grande partie de sa jeunesse en Angleterre, et, en 1665, il se trouvait sur la flotte commandée par le duc d'York. De retour en France quelques années après, il servit un certain temps et se fit ensuite professeur de français et d'anglais. Outre une *Grammaire française méthodique* (1681, in-12) et une *Courte et méthodique introduction à la langue française* (1683), en anglais, on a de lui, sous ce titre : *Histoire des Seve-rambes* (1677-1679, 5 vol. in-12), un roman politique et religieux, qui a été traduit en plusieurs langues.

VAYRES, village et commune de France (Gironde), cant., arrond. et à 6 kilom. S.-O. de Libourne, sur la rive gauche de la Dordogne; 1,817 hab. On y voit un beau château du xiii^e siècle, remarquable par sa terrasse à l'italienne, par sa cour décorée au temps de la Renaissance.

Vayres n'est autre que le *Varatedum* mentionné dans l'*Itinéraire* d'Antonin. L'histoire de la ville se confond avec celle de son château, qui, fort ancien et fréquemment restauré, commandait encore, à la fin du règne de Louis XIII, à tout le territoire, obligeant non-seulement les marchandes et denrées à un droit de péage proportionnel, mais encore les bâtiments et navires qui descendaient la Dordogne à reconnaître l'autorité de ses créneaux en les saluant d'un certain nombre de coups de canon. Erigé d'abord en baronnie, Vayres fut plus tard élevé au titre de marquisat. Gombaud de Vayres paraît être le fondateur du château (xiv^e siècle environ).

Le château de Vayres, dit M. Jouanne, s'élève au sud-ouest de l'église, sur une colline boisée, dont un ruisseau baigne la base en faisant tourner les roues d'un moulin. Il a deux façades, dont l'une, du xiii^e et du xiv^e siècle, regarde le bourg, et dont l'autre, plus moderne, est tournée vers la Dordogne. Cette seconde façade a remplacé les fortifications et les murailles, détruites en 1650. La gale-

rie qui surmonte son pavillon et ses terrasses offre un immense panorama. Quant à l'église de Vayres, dont nous venons de parler, elle remonte au x^e siècle, mais a perdu dans diverses restaurations partielles son caractère primitif; un clocher dans le mauvais goût du xviii^e siècle lui a été imposé en 1736. Vayres possède encore un pont de quatre arches, d'une longueur totale de 50 mètres.

VAYRINGE (Philippe), habile mécanicien, surnommé l'*Archimède lorrain*, né à Noulonpont (Lorraine) en 1684, mort à Florence en 1746. D'abord apprenti serrurier, puis horloger de la ville de Nancy, il chercha le mouvement perpétuel; mais il renonça bientôt à cette entreprise chimérique pour se livrer entièrement à l'horlogerie, à laquelle il fit faire de grands progrès par une série d'inventions ingénieuses. Le prince de Lorraine, Léopold, le nomma son mécanicien et le chargea de faire fabriquer à Londres divers instruments de physique. Il apprit dans cette ville la géométrie, l'algèbre et l'usage des instruments de mathématiques. De retour à Lunéville, il exécuta plusieurs machines ingénieuses et utiles, entre autres une pendule à équation et un planisphère d'après le système de Copernic, qui étaient deux chefs-d'œuvre. En 1731, nommé professeur de physique expérimentale à l'Académie de Lorraine, il ouvrit des cours qui eurent un grand succès et suivit Léopold en Italie lorsque la Lorraine eut été cédée à Stanislas Leszcinski (1738), qui fit de vains efforts pour le retenir auprès de lui.

VAYSIA s. m. (vè-zi-a). Membre d'une des castes de la religion de Brahma.

— **Encycl.** On sait que la division par castes est un article de foi adopté par tous les livres saints du culte de Brahma et en même temps la pierre fondamentale de l'ordre social chez les Indous. Le Créateur produisit quatre espèces d'hommes, dont chacune forma sa caste particulière. Il créa la première de sa tête; c'est celle des brahmanes, dont le but est de diriger et d'éclairer l'espèce humaine; il tira la seconde de son bras (*khatry*): c'est celle des *khatryas*, qui doivent la défendre; il forma la troisième de son ventre (*udysias*): c'est celle des *vaystias*, qu'il destina à nourrir le genre humain; la quatrième, enfin, celle des *sudras*, il la tira de ses pieds et la créa pour obéir aux autres et pour les servir. D'après ces lois divines, les *vaystias*, à qui le commerce a été dévolu exclusivement, se sont subdivisées en autant de sous-castes qu'il y a de commerces spéciaux; aussi le nombre en est-il incalculable; il s'accroît tous les jours, à mesure qu'il s'établit quelque branche nouvelle de commerce, et sans cesse on découvre de nouvelles sous-castes à mesure que l'on pénètre plus profondément dans la connaissance de l'Inde. Quoi qu'il en soit, la caste des *vaystias* est l'une des plus importantes et des plus riches qui soient dans l'Inde. C'est à la caste des *vaystias* qu'appartiennent le plus souvent ces opulents *babouars*, qui rivalisent de luxe et de faste avec les *civilians* ou les officiers anglo-indous, et qui, à Bombay, à Madras ou à Calcutta, mènent un train et déploient un étalage de richesse parfois incroyable, surtout à l'époque des principales fêtes et cérémonies de la religion indoue.

VAYSONIER s. m. (vè-zo-nié — de *Vayson*, l'inventeur). Comm. Vase de terre percé de quelques trous, qu'on remplit de bourse, pour y transporter des sangues.

VAYSSE DE VILLIERS (Régis-Jean-François), poète et géographe français, né à Rodéz en 1767, mort vers 1840. Il termina ses études de droit à Toulouse vers 1790 et débuta au barreau en prenant la défense de plusieurs royalistes. Devenu bientôt suspect, puis prosaïque, il vint se cacher à Paris et, après le 9 thermidor, y publia le *Contre-poisson des jacobins*, journal qui n'eut que trois numéros. Nommé peu après inspecteur des postes, il remplit ces fonctions jusqu'en 1814, époque de sa mise à la retraite. Il ne s'occupa plus dès lors que de travaux littéraires et géographiques, en tête desquels se place sa *Description routière et géographique de l'Empire français* (6 vol. in-8°), rééditée avec de nombreuses additions, sous le titre de *Géographie complète de la France par ordre de routes* (Paris, 1829). On a encore de Vaysse : *Ode sur les inondations de l'an X* (1803, in-8°); *Ode sur les tremblements de terre de la Sicile et de la Calabre arrivés en 1783* (1821, in-8°); *l'Opinion impartiale d'un capitaliste sur la réduction des rentes*; *Recueil complet des groupes, statues, bustes, termes, perspectives monumentales de Versailles* (Paris, 1828-1829, in-4°), ouvrage qui fait suite à la *Géographie complète de la France*, etc.

VAYVODAT s. m. (vè-vo-da). Autorité du *vayvode*; territoire sur lequel il l'exerce.

VAYVODE s. m. (vè-vo-de). Sorte de gouverneur souverain de certaines contrées orientales.

— **Encycl.** Dans les temps les plus anciens, les *vayvodes* furent des chefs d'armée. Plus tard, ils devinrent princes souverains électifs, avant l'établissement des monarchies héréditaires. Les princes de Valachie et de Moldavie étaient qualifiés de *vayvodes* avant de porter le titre d'hospodar. En Pologne, les *vayvodes* étaient les chefs électifs avant

l'établissement des Piastes. Plus tard, on appela du même nom les gouverneurs de province et aussi les provinces qu'ils gouvernaient. Les attributions de ces *vayvodes* étaient purement militaires; mais ensuite, le civil et le militaire furent réunis par les palatins. Les *vayvodes* ne furent plus chargés que de l'administration civile, de la justice et de la police; ils formèrent la première classe des seigneurs temporels, avec sièges au sénat, ce qui leur fit donner le nom de sénateurs. En temps de guerre, quand la noblesse était appelée sous les armes, les *vayvodes* la commandaient.

Les *vayvodies* ont subsisté en Pologne jusqu'à nos jours; mais les Russes, désireux de faire perdre à ce malheureux pays jusqu'au souvenir de son passé, viennent de détruire les anciennes *vayvodies*, qu'ils ont transformées en gouvernements russes.

En Turquie, on donne le nom de *vayvodes* aux collecteurs de l'impôt. La Porte accordait autrefois ce titre aux souverains chrétiens de Moldavie et de Valachie, qui étaient établis par elle et qu'elle déposait à sa volonté. Ce nom leur avait été donné par les Polonais, parce que ces derniers considéraient les princes de Valachie et de Moldavie comme des gouverneurs dont les provinces avaient été soustraites à la domination de la république polonaise.

Le titre de *vayvode* fut aussi connu dans l'empire de Russie; on le donnait aux gouverneurs de province.

VAYVODIE s. f. (vè-vo-dî — rad. *vayvode*). Gouvernement d'un *vayvode*.

VAZA s. m. (va-za). Ornith. Genre d'oiseaux, formé aux dépens des perroquets.

VAZQUEZ QUEIPO (Vicente), mathématicien espagnol, né dans la Galice en 1804. Après s'être fait recevoir docteur en droit, il remplit les fonctions de sous-secrétaire dans différents cabinets et devint successivement directeur général des affaires d'outre-mer, secrétaire de la reine, ministre honoraire de la cour suprême militaire de Madrid, membre du conseil royal de l'instruction publique et sénateur du royaume. Il s'est toujours occupé spécialement de l'étude des mathématiques, et c'est à ses travaux sur ces sciences qu'il doit le titre de membre de l'Académie des sciences de Madrid. On a de lui, entre autres ouvrages : *Tables des logarithmes des nombres entiers disposés à double entrée, avec des tables auxiliaires, d'après une nouvelle méthode* (Madrid, 1854) et *Table des logarithmes vulgaires, à six décimales, disposés d'après une nouvelle méthode* (Madrid, 1857), ouvrage prescrit pour l'enseignement dans les écoles supérieures et les universités.

VAZZOLA, bourg du royaume d'Italie, province de Trévise, district et mandement de Conegliano; 3,300 hab.

VÉADOR s. m. (vé-a-dor). Chronol. Mois supplémentaire que les Juifs intercalaient entre le sixième et le septième, sept fois en dix-neuf ans.

VEAU s. m. (vô — lat. *viteilus*, mot qui donna d'abord *vedel*, puis *vêl*, *viel* et enfin *veau*. Le latin *viteilus* est le diminutif de *vitulus*, qui représente exactement le grec *italos* pour *Fitalos*. Plusieurs savants pensent que ces mots appartiennent à la même famille que le sanscrit *vatsa*, *vatsaka*, *veau*). Petit de la vache : *Dans les espèces sauvages, les vaches cessent d'avoir du lait après le service du veau*. (Maquiel.) || Cuir de veau :

Il semble à trois grêdins, dans leur petit cerveau, Que, pour être imprimés et reliés en veau, Les voilà, dans l'Etat, d'importantes personnes.

MOLIÈRE.

— Fig. Personne lourde, paresseuse, d'un grand embonpoint, lente de corps ou d'esprit : *Sorbière n'est qu'un sot et un veau avec tout son fatras de latin*. (Gui Patin.)

— Pop. Femme qui a des manières libres et grossières.

— *Tuer le veau gras*, Faire de grandes réjouissances de table, par allusion à ce que fit le père de l'Enfant prodigue, dans la parabole de l'Évangile.

— *Brides à veaux*, Sottes raisons, contes ridicules, nouvelles absurdes, les veaux ne portant point de bride :

... Je vois clairement que toutes ces paroles Sont des brides à veaux. . .

J.-B. ROUSSEAU.

— *Faire le veau, S'étendre comme un veau*, Se prélasser, se mettre dans une attitude d'abandon efféminé :

C'est grand'honte Qu'il faille voir ainsi clocher ce jeune fils, Tandis que ce nigaud, comme un évêque assis, Fait le veau sur son âne, et pense être bien sage.

LA FONTAINE.

— *Pleurer comme un veau*, Pleurer à chaudes larmes pour des motifs puérils. || Se dit à cause des grosses larmes que versent, en effet, les veaux.

— *Faire le pied de veau*, Montrer une basse complaisance :

Il me donne la terrine Et me fait le pied de veau.

SCARRON.

— *Prendre la vache et le veau*, Epouser une femme grosse des œuvres d'autrui.

— *Faire le collier au veau avant qu'il soit né*, Se donner des soins prématurés.

— *Avoir la fièvre du veau*, Eprouver des frissons après le repas.

— Econ. rur. *Veau de lait*, Veau qui tette encore. || *Veau broutier*, Veau qui commence à brouter l'herbe. || *Veau de dime*, Veau très-gras, qu'on réservait pour payer la dime ecclésiastique. || *Veau de rivière*, Veau nourri aux environs de Rouen, dans les prairies qui bordent la Seine.

— Art culin. Chair de veau : *Fricandeau*, *côtelettes de veau*. Le *veau* est le caméléon de la cuisine. (Grimod.) || *Eau de veau*, Eau dans laquelle on a fait bouillir du veau, sans aucune espèce d'assaisonnement.

— Hist. *Veau froid*, *Veau démocratique*, Veau que l'on consommait dans les banquets politiques en 1848 : *Le veau froid ne nous compte pas au nombre de ses grands prêtres*. (E. de Gir.)

— Techn. Levée d'une pièce de bois qu'on veut cintrer suivant une courbe donnée.

— Agric. Espace de terrain vide de blé.

— Mamm. *Veau marin*, Nom qu'on donne quelquefois au phoque : *On dit qu'il se trouve, près du détroit de Magellan, des espèces de veaux marins vénérables*. (V. de Bonmare.) *Auguste portait sur lui une peau de veau marin, persuadé qu'elle le préserverait de la foudre*. (A. de Gasparin.)

— Helminth. *Veau aquatique*, Nom vulgaire d'un filaire ou d'un gordius.

— Moll. Nom vulgaire de diverses coquilles du genre cône.

— Encycl. Econ. rur. L'élève des *veaux* forme une branche importante de l'économie rurale; mais les procédés qu'on emploie varient suivant les localités, et ils sont loin d'être toujours bien entendus. Le *veau* qui vient de naître doit être laissé d'abord auprès de sa mère, qui le lèche pour l'essuyer et le réchauffe si la saison est froide. On doit surtout éviter de le toucher, de le manier sans nécessité, parce qu'il est alors très-délicat et fait des efforts pour s'échapper. Presque partout on attache les *veaux* peu après leur naissance; il serait pourtant préférable de les laisser libres dans une étable séparée. Il serait bon aussi de les laisser têter aussi souvent et aussi longtemps qu'ils le désirent; mais c'est ce qu'on ne fait pas quand on veut utiliser le lait des vaches. Il est même des pays où l'on élève les *veaux* pour ainsi dire sans lait. On y supplée, du moins en partie, en leur donnant de la farine délayée dans de l'eau ou du petit-lait tiède, et ensuite des raves ou des pommes de terre cuites. Aux États-Unis, on laisse têter le *veau* d'un côté pendant que de l'autre on trait la mère. Aux environs de Paris, on donne souvent aux *veaux* le lait d'une ou de plusieurs mères étrangères.

Quel que soit le procédé employé, il faut tenir les *veaux* très-proprement et surtout à l'abri de l'humidité, les mettre à l'air pendant l'été durant les beaux jours, mais les renfermer pendant les nuits fraîches ou les temps pluvieux. En France, la moitié environ des *veaux* est livrée à la boucherie dans les trois premiers mois de leur vie. Il n'y a pas longtemps encore qu'on les voyait transportés sur des tombereaux, les pattes liées en croix et serrées fortement et la tête pendante hors de la voiture. Cette pratique barbare tend tous les jours à se perdre.

Quant aux *veaux* qu'on laisse grandir, on ne doit élever que les plus forts et ceux qui n'ont aucun défaut apparent. On sacrifie jeunes ceux des premières et des dernières portées. Quand ils vont au pâturage, ils commencent à brouter quelquefois à la fin du premier mois, mais ne mangent guère qu'à la fin du second. Les pâturages les meilleurs et les plus abondants doivent leur être réservés. Après un an, les *veaux* n'ont plus besoin de soins particuliers; ils perdent alors leur nom pour prendre, suivant qu'ils sont mâles ou femelles, celui de taureau ou de génisse. V. ces mots.

— Boucherie. Le *veau*, pour produire de bonne viande de boucherie, demande impérieusement à n'être pas fatigué, et c'est pour cela que les marchands doivent transporter ces animaux dans des voitures; il faut, en outre, tuer les *veaux* vers l'âge de six semaines, époque où la viande en est bien à point et assez faite, sans être dure. Les meilleurs *veaux* qui se vendent à Paris viennent en général de la Seine-Inférieure et de l'Oise; on cite particulièrement ceux de Pontoise, dont la succulence est due à la crème et aux biscuits dont on les a nourris.

Les *veaux* ont la réputation d'être meilleurs à Paris que dans toute autre ville, ce qui provient de ce que, aux environs de cette capitale, on les élève avec plus de soins que dans les autres provinces, et surtout de ce qu'on ne les tue pas avant l'âge de six semaines; plus jeune, la chair en est fade et aqueuse; plus tard, elle durcit.

Les bouchers jugent de la graisse des *veaux* en palpant l'extrémité des fesses, à la naissance de la queue, et la région ombilicale. Ils attachent une grande importance à ce que les lèvres et le palais du *veau* soient d'une couleur plutôt pâle que vivement rosée, parce qu'ils en concluent que le *veau* tombera blanc, c'est-à-dire que sa chair aura la blancheur que l'on y recherche.

Depuis une vingtaine d'année, les chemins de fer, en agrandissant le cercle d'approvisionnement de la capitale, ont refoulé la spéculation vers des zones plus éloignées qu'autrefois.

Dans le comté de Lanark, en Angleterre, un grand nombre de *veaux* sont engraisés jusqu'à l'âge de quatre à cinq mois et arrivent à peser 200 à 225 kilogrammes, poids vif. Depuis quelques années, on s'est mis à abattre des *veaux* plus âgés qu'il ne faudrait; les *veaux* tués à l'âge voulu ne doivent guère peser plus de 70 kilogrammes.

Nous allons donner quelques chiffres qui feront connaître la marche de la consommation des *veaux* à Paris :

1751	—	103,660
1761	—	105,082
1771	—	109,994
1780	—	107,023
1791	—	97,000 environ.
1801	—	83,000 environ.
1811	—	75,000 environ.
1821	—	70,000 environ.
De 1831 à 1840	—	72,000 en moyenne, par an.
De 1841 à 1850	—	75,000 en moyenne, par an.
De 1851 à 1854	—	71,000 en moyenne, par an.

Comme les issues et les abats de *veau* sont très-recherchés, indépendamment de ceux qui proviennent des abattoirs de Paris, on en introduit chaque année, de l'étranger, une quantité au moins égale, et que l'on évalue à 975,000 kilogrammes.

Le *veau*, dit M. Ch. Bizet, conservateur des abattoirs, est assez difficile à conduire à l'échandoir, car il est capricieux et peu intelligent; lorsque enfin il y est arrivé, ses pieds de derrière sont attachés avec la corde du treuil, puis il est enlevé, la tête en bas. On lui ouvre le cou par une large entaille, qui fait jaillir le sang avec force et abondance; dans cette position, la tête du pauvre animal reste avec toute sa vitalité; il respire encore par les bronches, dont les sons pressés et sours se font entendre pendant plus de six minutes. Quand le sang est entièrement égoûté, il est descendu et posé sur un étai; c'est là qu'on lui coupe d'abord les pieds, qu'on lui refoule l'herbière et qu'on l'enfile; il est dépouillé ensuite jusqu'au cou, puis ouvert; les quasis sont séparés bientôt, et un tinet est passé dans les jarrets. Le *veau* ainsi préparé est enlevé, puis vidé comme le bœuf.

Arrivé à l'étal, il est séparé en deux parties principales, ensuite en plusieurs autres parties dont la valeur varie selon la position qu'elles occupent dans l'économie de l'animal. Les meilleures sont le quasi, la noix, le rognon; viennent ensuite les côtes, le carré, les épaules, etc.

Le morceau du rognon, dit Grimod de La Reynière, passe pour le plus honnête; c'est vraiment une poularde à quatre pieds; et la substance même de ce rognon offre incognito la ressource d'un entremets, sous le nom d'omelette ou d'une tourte de frangipane, dans lequel la ténacité des fragments du rognon est une démonstration nutritive du problème des infiniment petits. Mais le morceau d'après, quoique moins somptueux, n'est assurément pas à rejeter; beaucoup d'amateurs même le préfèrent, parce qu'il est moins gras, plus en chair et d'un goût plus relevé. Cependant, l'on donnera toujours, sur les tables recherchées, la préférence à l'élégant rognon, parce qu'il flatte plus l'amour-propre et la vanité de l'amphitryon. Il est un moyen de tout concilier, c'est de servir dans son entier la longe, qui réunit les deux morceaux; c'est le rôti le plus apparent qui sorte des mains du boucher; mais il faut une table nombreuse pour la fêter convenablement : car une belle longe de *veau* ne pèse guère moins de 12 à 15 livres.

Le *veau*, plein d'une aimable condescendance, se prête à tant de métamorphoses, que l'on peut, sans l'offenser, l'appeler le caméléon de la cuisine. Il est peu d'animaux qu'on nous présente sous plus de formes diverses, qu'il n'entre point dans notre plan d'énumérer; on trouve beaucoup de ces préparations dans les livres qui traitent de l'art alimentaire; mais il en existe bien plus encore dans la brillante imagination des cuisiniers habiles.

Ce n'est pas seulement le corps du *veau*, sa personne proprement dite, qui fait l'ornement de nos tables; sa tête et ses issues offrent encore une foule de mets succulents. Nous ne parlerons pas des têtes de *veau* farcies; mais qui n'a pas mangé des têtes de *veau* au naturel, bouillies simplement avec leur peau et relevées par une sauce aiguisée? C'est un mets aussi salubre qu'alimentaire et que la cuisinière la plus novice peut servir avec succès. Les pieds de *veau* à la poulette, frits, au gratin, etc., les cervelles de *veau*, les ris de *veau* en fricandeau, piqués en fin, offrent autant d'entrées excellentes, que l'art du cuisinier peut varier à l'infini.

Nous ne parlons ni du foie, ni de la fraise, ni des oreilles, qui partagent avec les précédentes issues l'honneur de parer nos tables. Qui ne connaît les foies à la bourgeoise, le relevé le plus ordinaire et le plus compacte des tables sans prétention?

La fraise, cuite à l'eau et mangée au vinaigre, est une nourriture aussi saine qu'agréable, et renferme un mucilage ami des poitrines délicates. Les oreilles de *veau* ont

de commun avec les pieds et les cervelles de pouvoir être frites ou mangées à la poulette, et de plus elles se laissent farcir, accommoder aux pois, aux oignons, au fromage, etc. Il n'est pas jusqu'à la langue et même aux yeux du *veau* qui ne se disputent la gloire de réveiller la sensualité de l'homme; enfin, sa fressure, qui, comme l'on sait, comprend le cœur, le mou et la rate, sans être un mets bien recherché, se prête à tous les caprices d'un cuisinier profond et peut, sous divers déguisements, tromper encore notre appétit et même le réveiller.

D'après cette rapide énumération, il est facile de voir que le cochon seul l'emporte sur le *veau* par la variété des mets que son estimable individu peut fournir sur nos tables.

En dépit de toutes les qualités énumérées ci-dessus, bien des gens ne peuvent souffrir la viande de veau, qu'ils trouvent fade et bonne pour les valétudinaires.

Hist. *Veau d'or*, Idole que les Israélites se firent faire au pied du mont Sinaï, et à laquelle ils rendirent un culte à l'imitation de celui du bœuf Apis, qu'ils avaient vu pratiquer en Égypte. L'histoire du *veau d'or*, telle qu'elle est rapportée, démontre la grossièreté de ce peuple et son penchant décidé à l'idolâtrie. Quarante jours auparavant, les mêmes Israélites avaient été saisis de frayeur à la vue de l'appareil terrible avec lequel Dieu leur avait intimé ses lois; il leur avait sévèrement défendu d'adorer d'autres dieux que lui. Ils avaient solennellement promis de lui être soumis et fidèles; ils lui avaient immolé des victimes, et parce que Moïse tardait trop longtemps à leur gré de descendre de la montagne où Dieu, suivant la Bible, lui donnait ses ordres, ils voulurent avoir un Dieu visible, une idole à laquelle ils pussent offrir leurs sacrifices. Dans cette fête insensée qu'ils célébrèrent en son honneur, ils dirent : « Voilà tes dieux, Israël, qui l'ont tiré du pays de l'Égypte. »

Moïse, indigné, brisa les tables de la loi, et, toujours suivant la Bible, fit fondre et réduire cette idole en poudre, qui fut jetée dans le torrent dont ce peuple buvait les eaux, puis il fit armer les lévites et leur ordonna de mettre à mort les plus coupables; ils en tuèrent vingt-trois mille. Moïse crut nécessaire cet exemple de sévérité pour intimider les autres et prévenir les rechutes. Mais environ cinq cents ans après, leurs descendants ne furent pas moins insensés qu'eux, puisqu'ils adorèrent les *veaux d'or* que Jéroboam fit faire.

Voltaire fait observer avec beaucoup de raison que l'histoire de l'adoration du *veau d'or* n'est ni vraisemblable ni possible.

Il objecte : 1^o qu'il a été impossible aux Israélites de faire faire un *veau d'or* dans le désert. Il n'y a pas d'apparence, dit-il, qu'ils aient eu des fondeurs d'or, qui ne se trouvent que dans les grandes villes; il est impossible de jeter un *veau d'or* en fonte et de le préparer en une nuit; il aurait fallu au moins trois mois pour achever un pareil ouvrage.

2^o Il n'est pas vraisemblable, dit cet auteur, que 3 millions de Juifs, qui venaient de voir et d'entendre Dieu lui-même, au milieu des trompettes et des tonnerres, voulussent siôt, et en sa présence même, quitter son service pour celui d'un veau.

3^o On ne peut pas réduire l'or en poudre en le jetant au feu; on ne peut le dissoudre que par des procédés chimiques, dont Moïse n'avait sûrement aucune connaissance.

4^o Moïse, dit-il enfin, à la tête de la tribu de Lévi, tue vingt-trois mille hommes de sa nation, qui sont tous supposés bien armés, puisqu'ils venaient de combattre les Amalécites; jamais un peuple entier ne s'est laissé égorger ainsi sans défense.

Voltaire remarque d'ailleurs que, si ce fait était vrai, c'aurait été de la part de Moïse un trait de cruauté inouïe.

Le souvenir du *veau d'or* est resté dans toutes les langues; mais l'usage a donné à cette expression un sens tout métaphorique : aujourd'hui, les adorateurs du *veau d'or* ne sont plus ceux qui se prosternent devant une idole, mais ceux qui encensent la fortune et semblent la considérer comme la seule divinité de ce monde. Dans le vaudeville, dans la comédie, un financier est souvent désigné sous le nom de M. *Vaudoré*.

Un jour, dans une compagnie, on parlait de la métempsychose. Effectivement, dit un pauvre d'esprit qui croyait faire une excellente plaisanterie, je me souviens d'avoir été le *veau d'or*. — Vous n'en avez perdu que la dorure, répliqua une dame assez plaisamment.

Le *veau d'or* revient assez fréquemment sous la plume des Aristarques politiques :

Vous que la liberté consacra pour son culte, Qui depuis, façonnant votre cœur à l'insulte, Lévités oublieux des miracles récents, Sur l'autel du *veau d'or* avez brûlé l'encens; Si le peuple, aujourd'hui reniant ses idoles, Sur vos coupables fronts brise les auroles, Devant le tribunal de ce juge irrité Si vous paraissez tous, vous l'avez mérité!

BARTHELEMY.

« Depuis le Sinaï, le *veau d'or* est le dieu qu'adore le genre humain. »

PROUDHON.

« Qu'on ait accusé la science du bien-être (l'économie politique) d'aboutir à un matérialisme sans grandeur, à une autre adoration du veau d'or, c'est ce qui se conçoit et s'explique. Mais pour la bien juger, pour la saisir complètement, il fallait sortir de ces perspectives étroites. Toute science relative à l'homme est double comme lui : elle ne peut pas intéresser la chair qu'elle n'intéresse aussi l'esprit. »

LOUIS REYBAUD.

« Ce qui est caractéristique dans cet épisode de Law, ce qui autorise l'historien et le moraliste à y chercher le point de départ de leurs parallèles, à le mettre en regard de nos propres misères, c'est qu'il a été pour la classe qui dominait alors ce que serait, si elle n'y prenait pas garde, pour celle qui domine aujourd'hui, cette idolâtrie du veau d'or, constatée par tant de signes funestes et substituée aux généreuses croyances. »

ARMAND DE PONTMARTIN.

Veau d'or (LE), roman en dix volumes, par Frédéric Soulié (1853). L'auteur mourut laissant un simple prologue, rempli d'une foule de prémisses et d'une multitude de personnages, sans une seule ligne de plan qui pût faire entrevoir les conclusions qu'il voulait tirer des unes, le rôle et le caractère qu'il se proposait de donner aux autres. Deux écrivains se chargèrent de continuer l'œuvre du maître : l'un ouvertement, Léo Lespès, qui s'est acquis depuis une certaine célébrité sous le nom de Timothée Trimm ; l'autre, le fondateur du *Siècle*, Louis Desnoyers, qui voulut laisser à son jeune collaborateur la gloire de la signature. Ils se sont habilement tirés de cette œuvre difficile.

La scène se passe au commencement de la Révolution. Trois hommes se rencontrent la nuit au bois de Boulogne, ayant tous trois l'intention d'en finir avec la vie. La singularité de cette rencontre, la curiosité et le malheur rapprochent ces trois personnages qui, au lieu d'exécuter leur lugubre projet, s'en vont ensemble dans un restaurant d'Auteuil, où chacun à son tour raconte par quelles circonstances il a été réduit à chercher le repos dans le suicide. L'un d'eux est Alfred Dabiron, qui, après avoir gagné d'une manière déloyale une grande fortune et l'avoir dissipée dans une existence scandaleuse et de mauvaises opérations de Bourse, se trouve à vingt-cinq ans sans ressource et à la veille d'être exécuté. Le second est un maniaque du nom de Roussignan, qui, après avoir pris le pseudonyme de Muller et s'être approprié une fortune qui ne lui appartenait pas, voyage en Angleterre, en Allemagne et en Russie et rentre en France, en butte, sous son nom d'emprunt, à de mystérieuses persécutions, auxquelles il veut échapper par la mort. Le troisième interlocuteur, le comte de Montreuil, est fils d'un émigré qui a servi l'impératrice Catherine II et qui a été nommé gouverneur du château de Hildebourg-Hausen, où l'impératrice, pour se livrer plus librement à sa passion, pour le comte de Zannau, souverain de Waldenbourg, a fait enfermer la femme de son amant. Au moment de sa rencontre avec Dabiron et Roussignan, Muller, le comte a perdu depuis longtemps son père et est dégoûté de ne pouvoir satisfaire son ambition, arrivé à l'âge de cinquante ans. Le récit de leurs aventures terminé, il propose à ses deux compagnons fortuits d'abandonner leurs projets de suicide.

Nous ne raconterons pas la suite et la complication d'événements imaginés par Frédéric Soulié et mis en œuvre par ses deux collaborateurs posthumes. Nous nous contenterons de citer un passage qui fait ressortir le but moral de l'ouvrage et qui explique en même temps le titre. « A vous parler franchement, dit Dabiron à ses associés, votre mystification à tous deux est aussi la mienne dans un autre genre. J'ai cru que la fortune était la seule condition du bonheur, et qu'avec de l'argent on pouvait acheter de la considération aussi facilement que du plaisir. Je me trompais. J'ai fait comme la plupart des hommes : j'ai adoré sans réserve un faux dieu, un dieu impuissant et bête, ce veau d'or qu'on a eu la stupidité d'adorer dans tous les temps. — Oui, interrompit Montreuil, qu'on a adoré, quoique veau, parce qu'il était d'or. — D'or, reprit amèrement Dabiron, allons donc ! il n'est pas même d'or, il n'est que d'argile dorée, et voilà pourquoi Moïse le brisa si facilement. Je ne le briserai pas, moi ; mais je le méprise. »

Veau d'or (LE) ou *l'Adoration du veau d'or*, tableau du Tintoret ; dans l'église de la Madonna-del-Orto, à Venise. Doué d'une activité et d'une fécondité prodigieuses, le Tintoret ne songeait qu'à obtenir des travaux, fut-ce à un prix misérable et en dépit de ses confrères qui l'accusaient d'avilir ainsi la peinture ; il allait partout offrant ses services, là où ils n'étaient pas demandés. C'est ainsi qu'il se présenta au prieur de la Madonna-del-Orto, lui proposant de peindre, dans la grande chapelle de l'église, deux tableaux qui devaient couvrir une surface de 50 pieds en hauteur. Le prieur répondit que le revenu d'une année ne suffirait pas à une telle dépense. Mais Tintoret, n'exigeant pas

autre chose que le remboursement de ses frais matériels, n'eut pas de peine à décider le prieur qui, dans la crainte de laisser échapper une aussi belle occasion, fit marcher sur-le-champ pour 100 ducats. Il fut convenu que les deux tableaux représenteraient *l'Adoration du veau d'or* et le *Jugement dernier*. Ces sujets, l'un pompeux, l'autre terrible, convenaient à merveille au génie du Tintoret. Les historiens de l'école vénitienne, Ridolfi et Boschini, ont décrit avec complaisance et loué avec enthousiasme les deux peintures exécutées par le grand artiste. Dans *l'Adoration du veau d'or*, on voit l'idole promenade en grande pompe, sur un autel portatif enrichi de pierres précieuses, que suivent une troupe d'hommes et les femmes et les filles des Hébreux portant des rameaux ou frappant sur des cymbales. Parmi elles, on distingue, à sa robe d'azur, à son noble port, à sa beauté, une matrone qui montre du doigt l'idole d'or. Il en est qui se dépoilent de leurs bijoux, de leurs pendants d'oreilles, de leurs bracelets, pour en faire hommage à la divinité nouvelle, tandis que Moïse, sur un rocher entouré de nuées obscures, reçoit la loi que lui donne l'Eternel, descendu sur un groupe d'anges plein de grâce.

Cette grande composition a été gravée par Jacopo da Leonardi. L'esquisse originale a été payée 1,602 livres à la vente du duc de Tullard en 1756. Nous ne savons si c'est la même qui a figuré à la vente Sorot en 1863. Le musée de Dresde possède un tableau d'un autre peintre vénitien, Andrea Celesti, représentant les *Israélites apportant leurs bijoux pour en faire le veau d'or*. Au musée de Cluny est une petite tapisserie du xvie siècle, tissée de soie, d'or et d'argent et représentant *l'Adoration du veau d'or* ; on attribue à Raphaël le dessin de cette composition dont l'exécution est assurément des plus remarquables.

Veau d'or (L'ADORATION DU), tableau de Poussin. Autour de l'idole érigée sur un haut piédestal, des jeunes filles et des adolescents forment une ronde. Aaron, les bras étendus, se tient tout auprès et invite le peuple à adorer le veau d'or. Des Israélites sont prosternés, d'autres debout et paraissent hésiter ; des femmes montrent à leurs enfants la divinité nouvelle. A quelque distance s'élèvent les tentes des Hébreux ; d'un autre côté, on aperçoit Moïse qui descend du mont Sinaï et qui apporte les tables de la Loi.

Ce tableau, peint dans les tons clairs et limpides, est regardé par Smith comme une des œuvres capitales de Poussin. Il fut exécuté pour le marquis de Voghera, de Turin, et appartint ensuite au chevalier de Lorraine. Il se trouve aujourd'hui dans la collection du comte de Radnor, en Angleterre. Il a été gravé par Étienne Baudet et, avec quelques changements, par Van Deel. Une autre composition de Poussin, sur le même sujet, a été gravée par J.-B. de Poilly.

Une *Adoration du veau d'or*, de Claude Lorrain, a été payée 2,500 livres à la vente de la comtesse de Verne, en 1737, et a été gravée par D. Lespinère en 1781. Une composition de Raymond de La Fage, sur le même sujet, a été gravée par Fr. Etlinger. Un tableau de Cornelis de Harlem, daté de 1631, a fait partie de la galerie du cardinal Fesch.

Veau-qui-Tette (RESTAURANT DU), célèbre cabaret, naguère situé place du Châtelet et qui a disparu lors de l'expropriation nécessitée par l'ouverture du boulevard de Sébastopol et la prolongation de la rue de Rivoli. Le *Veau-qui-Tette* remontait au xvie siècle, et sa renommée aussi bien que son nom lui venaient du mets importé d'Italie au temps des Médicis par les gourmets de ce pays, mets, dit un historien, dont le nom paraît difficile à expliquer lorsque, au lieu de son appellation française, *veau qui tette*, les auteurs du xvie siècle, tels que Scarron, le désignent par son appellation italienne, *vitelle mongano*, le veau mongane (du mot italien *mongano*, altération de *mulgo*, teter). Le cabaret du *Veau-qui-Tette* existait primitivement dans deux petites maisons adossées à la prison du Châtelet, et son toit facilitait souvent une évasion. Cette construction survécut à la démolition du Châtelet et ne fut abattue que lors du projet d'agrandissement et de régularisation de la place. A cette époque, le *Veau-qui-Tette* s'installa non loin de son ancien emplacement, et c'est là que la génération actuelle l'a connu. Prudhomme, dans son *Miroir historique, politique et critique* (1807), nous apprend que le *Veau-qui-Tette* avait la spécialité des parties fines de pieds de mouton à la Sainte-Menehould, à l'anglaise et à l'égyptienne, et il ajoute : « Le *Veau-qui-Tette* accommode les pieds de mouton de tant de manières, qu'il pourrait faire un repas de dix services composé exclusivement de pieds de mouton. » Voilà pour sa cuisine. On voit que le célèbre cabaret, en quittant son premier emplacement, avait remisé sans pudeur le mets primitif auquel il devait sa renommée originaire ; ce n'était plus le veau, c'était le mouton qu'allait déguster au *Veau-qui-Tette* sa nombreuse clientèle. Cette clientèle, il est temps d'en dire un mot ; elle formait un des côtés particuliers de cette gloire disparue. Les ventes par autorité de justice avaient lieu jadis sur le pont Saint-Michel ; vers le même temps où le *Veau-qui-*

Tette dut abandonner son emplacement primitif, ces ventes émigraient du pont Saint-Michel sur la place du Châtelet ; de là, un regain de popularité dont le restaurant profita : huissiers, fripiers, brocanteurs, tout ce monde des affaires se donnait rendez-vous au *Veau-qui-Tette*, et plus d'un marché s'y conclut entre une bonté de chablis et les fameux pieds de mouton que Prudhomme a rendus historiques. Si nous l'en croyons, les huissiers d'alors étaient gens peu recommandables et faiblement scrupuleux, mais, n'étant pas encore assujettis au contrôle d'une chambre de discipline, n'en faisaient que de meilleures ripailles. « De crainte, dit notre historien, que les frais de justice n'absorbent toute la valeur des objets vendus, ils ont attention de porter sur le mémoire des frais dans un style grec la dépense du déjeuner qui se fait au *Veau-qui-Tette*, avec des pieds de mouton et le meilleur vin blanc. Il faut espérer, ajoute-t-il (faisant spirituellement allusion à la fontaine qu'il était seulement question de construire alors sur la place du Châtelet), que les huissiers mettront de l'eau dans leur vin. » Depuis lors, la fontaine a été bâtie, le *Veau-qui-Tette* abattu, et nous n'avons pas à nous occuper ici de la question de savoir si, oui ou non, l'espérance de Prudhomme a été déçue ; disons seulement que, jusqu'au dernier moment, le *Veau-qui-Tette* conserva sa clientèle d'hommes de loi et de marchands de passage, et que l'expropriation a fait disparaître en lui une des curiosités les plus originales du vieux Paris.

VEAU DE LAUNAY (Pierre-Louis-Athanas), homme politique français, né à Tours en 1751, mort en 1814, il siégea à la Convention comme membre suppléant, puis revint dans sa ville natale, où il occupa une chaire d'histoire naturelle à l'Ecole centrale (1795). Veau de Launay s'occupa de sciences naturelles et de poésie, composa, en 1800, un mémoire intitulé : *Recherches sur les moyens de rendre une nouvelle activité à l'étude de la langue grecque et de la langue latine*, qui fut couronné par l'Institut, et fit jouer quelques pièces de théâtre : *Stéphanie* ou le *Mari supposé* (1798) ; *l'Heureuse journée* (1801). — Son frère, Claude-Jean **VEAU DE LAUNAY**, né à Tours en 1755, mort en 1826, se fit recevoir docteur en médecine et devint, en 1809, professeur de physique à Reims. On a de lui, entre autres écrits, un *Manuel d'électricité*.

VEAUCE, village et commune de France (Allier), cant. d'Ebreuil, arrond. et à 18 kil. de Gannat, sur le ruisseau de son nom ; 209 hab. Tuileries, élève de bestiaux, tissage de chanvre. Ce petit village possède un château extrêmement remarquable et une église rangée parmi les monuments historiques. Le château est assis sur un bloc de rochers et flanqué de trois grosses tours avec campanile et tour du guet. De la plate-forme, l'œil s'étend jusqu'au Puy-de-Dôme et embrasse, sur un plan plus rapproché, les détails et les accidents de la belle vallée d'Ebreuil. Des titres de l'an 1080 mentionnent l'existence de Veauce qui, sous Louis Ier, duc de Bourbon, devint châtellenie ducal et, après la mort de Charles III, duc de Bourbon, châtellenie royale. En 1400, Louis II de Bourbon érigea la seigneurie de Veauce en baronnie. Depuis cette époque, elle a toujours été dans la famille des Cadier ou dans les maisons alliées à celle-ci. Sous Richelieu, le château fut démantelé et fortement endommagé. Le propriétaire actuel, M. de Cadier, baron de Veauce, a fait restaurer cette magnifique demeure.

L'église est construite dans le style roman, avec transept et coupole ; elle rappelle beaucoup la vieille église de Châtel-Mortagne.

VEAU-LAQ s. m. (vo-lak). Comm. Cuir souple dont on fait des bandages et des chaus-sures.

VEAUX (Antoine-Joseph, baron DE), général français, né à Seurre (Côte-d'Or) en 1764, mort par suicide en septembre 1817. Entré au service avant la Révolution, il donna des preuves incontestables de courage et de talent dans les premières guerres de la République, devint général de brigade en 1797 et fit, en 1800, la campagne d'Helvétie, où il enleva aux Autrichiens la position du mont Tonai, réputée imprenable. L'année suivante, il passa en Poméranie, où il battit le général suédois Cardell, fut créé baron en 1808, défendit Auxonne en 1814 et vola au-devant de Napoléon qui, à son retour de l'île d'Elbe, lui conféra le titre de général de division. Élu par le département de la Côte-d'Or membre de la Chambre des représentants, il se montra d'abord un des plus ardents partisans de la cause impériale, puis envoya sa soumission aux Bourbons. Traduit, malgré sa soumission, devant la cour d'assises de Dijon en 1816, il fut acquitté. L'année suivante, il se tua d'un coup de pistolet, dans un moment d'aliénation mentale.

VEBÈRE s. f. (vé-bè-re). Bot. Genre de plantes, de la famille des mousses.

VECCHI (Horace), célèbre compositeur italien, né en 1551, mort en 1605. Il eut pour maître de musique un moine appelé Salvator Essenga. Etant entré dans les ordres, il devint chanoine (1586), puis archidiacre (1591) de la cathédrale de Correggio, quitta cette ville vers 1595 et alla se fixer à Modène. D'humeur querelleuse, il fut l'objet d'une

tentative d'assassinat et reçut, un autre jour, deux coups de couteau. En 1586, il devint maître de chapelle de la cathédrale, puis, deux ans plus tard, maître de chapelle de la cour, professeur de musique des jeunes princes et reçut un traitement de 80 écus. L'ambassadeur de l'empereur d'Allemagne à Modène lui donna une pension de 100 livres et fit de lui un tel éloge, que l'empereur Rodolphe l'appela à sa cour, où il reçut un excellent accueil. De retour à Modène, il perdit, quelques mois avant de mourir, la place de maître de chapelle de la cathédrale. On lui doit un très-grand nombre de compositions musicales, telles que messes, madrigaux, motets, canzonettes. Celui de ses ouvrages qui a le plus contribué à sa réputation est une sorte d'opéra, intitulé *l'Amfiparnasso, commedia harmonica*, qui fut joué à Modène en 1594 et publié à Venise en 1597. Dans cet essai d'opéra, Vecchi a appliqué le genre madrigalesque à l'action comique. « Lors même qu'un seul personnage est en scène, dit Fétis, ce n'est ni un air ni un récitatif qu'il chante, c'est un morceau à cinq voix qui se fait entendre sur les paroles que le poète a mises dans sa bouche. »

VECCHI (Giovanni DE), peintre italien, né à Borgo-San-Sepolcro en 1536, mort en 1614. Elève de Raffellino del Colle, il peignit à l'huile et à la fresque, et l'on trouve encore de nos jours une foule de ses ouvrages dans les églises de Rome et des environs. Ce fut lui qui exécuta les cartons des deux grandes mosaïques des évangélistes saint Luc et saint Jean à Saint-Pierre du Vatican. Son portrait se voit à l'Académie de Saint-Luc, à Rome.

VECCHI (Orfeo), compositeur italien, né à Milan vers 1540, mort en 1613. Il entra dans les ordres, mais ne s'en adonna pas moins avec ardeur à l'étude de la musique et devint maître de chapelle de l'église Santa-Maria-della-Scala, dans sa ville natale. Parmi ses compositions, nous citerons : *Cantiones sacre sex vocum, libri III* (Anvers, 1603, in-4°) ; *Motectorum liber primus* (Milan, 1603) ; *Cantiones sacre* (Anvers, 1610, in-4°) ; *Sainti intieri a cinque voci, etc.* (Milan, 1614, in-4°), etc. Les archives de musique de la cathédrale de Milan contiennent, en outre, en manuscrit, quatorze œuvres de Vecchi.

VECCHIA (Pietro MATTONI, dit DELLA), peintre italien, né à Venise en 1605, mort en 1678. Il fut l'élève d'Alessandro Vrotari, mais adopta une manière toute différente de celle de ce maître, et l'on croit que le nom de *della Vecchia* lui fut donné à cause de son habileté à imiter ou à restaurer les peintures anciennes. Il peignit plusieurs toiles si bien dans le style du Giorgione, qu'il est presque impossible d'établir une différence entre les œuvres des deux peintres ; il imita également avec succès la manière du Titien et de Pordenone. On lui doit aussi les dessins de la plupart des mosaïques de l'église Saint-Marc à Venise. Il possédait une touche hardie, un dessin et un coloris excellents, et quelques-uns de ses effets de lumière et d'ombre sont magistralement traités. Le Louvre possède un tableau de cet artiste, qui représente un personnage portant le costume du commencement du xvie siècle et qu'on a pendant longtemps désigné dans les notices des tableaux du Louvre sous le nom de *Portrait de Bayard* ; mais les recherches entreprises à ce sujet par M. Frédéric Villot ont prouvé que cette supposition ne reposait sur aucun fondement.

VECCHIA (Pietro), théologien italien, mort à Naples en 1695. Entré en 1646 au monastère du Mont-Cassin, il se livra à la prédication et devint successivement abbé de Cassino, évêque de Citta-Nova (Istrie), d'Andria (Pouille) et de Melfi. Parmi ses nombreux ouvrages, nous citerons : *Méthode pour composer et bien parler* (Venise, 1622) ; *Idée de l'éloquence* (1633) ; *Traité de la divine Providence* (Padoue, 1670) ; *Temple de la Paix* (Brescia, 1670) ; *L'Homme de compagnie* (1670) ; *Traité de la doctrine chrétienne* (Bologne, 1683).

VECCHIANO, bourg du royaume d'Italie, province, district et mandement de Pise ; 5,850 hab.

VECCHIETTA (Lorenzo DI PIERO), sculpteur, peintre et fondeur italien, né à Sienne en 1482, mort en 1540. Il exécuta le tabernacle en bronze de la cathédrale de Sienne, termina le baptistère de Saint-Jean, commencé par le Donatello, sculpta les statues de *Saint Pierre* et de *Saint Paul*, dans la même église, et peignit plusieurs tableaux remarquables, dont un, entre autres, se voit encore à l'hôpital de la Scala de Sienne.

VECCHIETTI (Jérôme), théologien italien, mort après 1623. On suit peu de chose sur sa vie, et il n'est guère connu que par son livre intitulé : *De anno primitivo ab exordio mundi ad annum Julianum accommodato et de sacrorum temporum ratione* (Augsbourg, 1621, in-fol.). Cet ouvrage, dans lequel il soutenait que Jésus-Christ n'avait point mangé l'agneau pascal la veille de sa mort et qu'il ne s'était jamais servi de pain azyme, fut réfuté par Capelli dans un écrit intitulé *De cana Christi suprema* (1625) et fut brûlé par ordre de l'inquisition. L'auteur, condamné à finir ses jours en prison, aimait mieux subir

cette peine que de se rétracter. Il mourut à l'âge de quatre-vingts ans, sans avoir recouvré sa liberté. — Son frère, Jean-Baptiste VECCHIETTI, né à Cosenza en 1552, mort en 1619, fut chargé par le pape Clément VIII de plusieurs missions en Perse et en Egypte, et laissa, sous le titre de *Relation de la Perse*, un récit d'une partie de ses voyages, qui est conservé en manuscrit à la bibliothèque Nanni, à Venise.

VECCIO DI SAN-BERNARDO (François MENZOCCHI, dit il), peintre italien. V. MENZOCCHI.

VECCUS (Jean), patriarche de Constantinople, mort en 1298. Il était *cartophylax* ou gardien des archives de Sainte-Sophie, lorsque Michel Paléologue le nomma chancelier et chef de la justice dans tout l'empire. En 1269, ce prince l'envoya auprès de saint Louis, qui se trouvait alors devant Tunis et avec lequel il devait conférer au sujet de la réunion des deux Eglises grecque et latine. Veccus, d'abord peu partisan de cette réunion, finit par se prononcer en faveur de la réconciliation des deux Eglises, qui s'accomplit en 1274 au concile de Lyon, où Veccus avait été envoyé à cet effet par l'empereur. Un an plus tard, le patriarche de Constantinople, Joseph, qui ne voulait pas renoncer au schisme, fut déposé, et Veccus fut élu à sa place. Il fit tous ses efforts pour maintenir la réunion des deux Eglises et écrivit une foule d'ouvrages contre les schismatiques; mais ceux-ci le calomnièrent auprès de l'empereur, et le patriarche donna sa démission. Rétabli sur son siège un an plus tard, il fut destitué en 1283 par Andronic II, qui révoqua toutes les mesures adoptées par Michel pour la réunion des deux Eglises et relégua le patriarche dans un monastère de la Bithynie, où il fut détenu jusqu'à sa mort. Il nous est resté plusieurs des traités écrits par Veccus sur la réunion et le schisme; ces ouvrages, aujourd'hui sans intérêt, ont été publiés, en grec et en latin, par Léon Allatius dans ses *Græciæ orthodoxæ scriptores* (Rome, 1652-1657, 2 vol. in-40).

VECELLI ou **VECELLIO** (Francesco), peintre italien, frère aîné et élève du Titien, né à Cadore en 1483, mort en 1560. Entraîné par l'exemple de son frère, il se mit à étudier la peinture pendant quatre années sous la direction de Gentile Bellini; puis il interrompit ses études pour prendre du service et ne revint dans sa patrie qu'à l'âge de trente-huit ans. A son retour, il reprit ses pinceaux, sur le conseil du Titien. On cite, parmi ses ouvrages : *Madeleine aux genoux de Jésus-Christ ressuscité* (à Oriago); la *Nativité de Notre-Seigneur* (à Bellune); *Saint Vit de Cadore en habit militaire* (à Cadore).

VECELLI ou **VECELLIO** (Tiziano), célèbre peintre vénitien, plus connu sous le nom de **TITIEN**. V. ce nom.

VECELLI ou **VECELLIO** (Orazio), peintre italien, fils aîné du Titien, né à Venise en 1515, mort dans la même ville en 1576. Il eut pour maître son père et soutint dignement l'honneur du nom. Il peignit, dans la salle du grand conseil, un très-beau tableau, qui a péri dans l'incendie de 1577. Mais c'est surtout comme portraitiste qu'il s'est fait une grande réputation. On cite, parmi ses chefs-d'œuvre, le portrait du violoniste Battista Siciliano et le portrait qui se trouve au musée de Vienne. Du reste, les œuvres originales d'Orazio sont rares; car, pendant la majeure partie de sa vie, il a aidé le Titien dans ses travaux. Comme son père et en même temps que lui, il fut emporté par la peste. A. de Mussat a écrit une charmante nouvelle intitulée : *le Fils du Titien*.

VECELLI ou **VECELLIO** (Cesare), peintre italien, cousin du Titien, né à Cadore vers 1530, mort à Venise en 1600. Il étudia la peinture avec Francesco Vecellio, puis passa dans l'atelier du Titien, dont il s'appropriait habilement la facture. On cite de lui : une *Vue du palais ducal à Venise*, au palais public de Cadore; *Saint Antoine*, à l'église de la même ville, et deux recueils de planches curieuses; l'un a pour titre : *Corona delle nobili e virtuose donne* (Venise, 1591, 1 vol. petit in-fol.), et l'autre : *Degli abiti antichi e moderni in diverse parti del mondo* (Venise, 1590, in-8°). Il existe une édition en français de ce dernier recueil, publiée par MM. Didot (Paris, 1861, 2 vol. petit in-4°).

VECELLI ou **VECELLIO** (Marco), peintre italien, parent du précédent, né à Venise en 1545, mort dans la même ville en 1611. Elevé par le Titien, il se montra digne, tant par son affection quasi filiale que par son talent, de la bienveillance que lui témoignait le grand artiste, qu'il accompagnait dans ses voyages et qu'il aidait dans ses travaux. Marco poussa jusqu'à la perfection, pour ainsi dire, l'imitation du Titien; mais ses œuvres pèchent sous le rapport du mouvement et de l'expression. La majeure partie de ses ouvrages est à Venise, au palais des Doges, à Saint-Jean l'Aumônier, à Saint-Jacques-du-Rialto, à Saints-Jean-et-Paul, etc.

VECELLI ou **VECELLIO** (Tiziano), dit **TIZIANELLO**, peintre italien, fils du précédent, né à Venise en 1570, mort en 1650. Il travailla sous la direction de son père, puis il étudia assidûment les compositions de son illustre parent, dont il imita si bien le style que Ca-

nova n'hésita point à attribuer au Titien un tableau du Tizianello. Ensuite le peintre se laissa séduire par les violences du Caravage, puis il copia la manière de Palma le vieux. Citons de lui : la *Cène*, la *Flagellation* et le *Saint Charles Borromée*, à Venise. Une des mosaïques de Saint-Marc, *Saint Thomas devant un roi*, a été exécutée sur l'un de ses cartons.

VECHEL, bourg du royaume de Hollande, dans la province du Brabant septentrional, à 24 kilom. N. d'Eindhoven, sur l'Aa; 3,100 hab. Tanneries, tuileries; commerce de beurre.

VECHNAVA s. m. (vé-chna-va). Hist. relig. Dévot hindou, attaché aux principes de l'une des sectes qui honorent le nom du dieu Vichnou dans ses incarnations diverses : *Le VÉCHNAVA porte le tilaka ou le signe de sa secte marqué depuis le bout du nez jusqu'à la couronne de la tête; les traits de Vichnou sont représentés sur son corps; son vêtement est jaune; il porte un chapeau de graines de toulasi; il répète en marchant le nom d'Hari.* || On écrit aussi VÉCHNAVA.

— *Encycl.* Les quatre sectes de brahmes indous, celles des sinartas, des tatouavays, des outrassans et des véchnavas, se distinguent entre elles, outre les noms différents qu'elles portent, par les marques qu'elles se tracent sur le front et sur d'autres principales parties du corps, et par le pontife sous la juridiction duquel elles vivent. La marque distinctive des brahmes véchnavas est la figure appelée *nahnan*, qu'ils s'impriment sur le front : elle est formée de trois lignes, une perpendiculaire et deux obliques, qui se réunissant à leur base, donnent à ce signe la forme d'un trident; la ligne du milieu est rouge; les deux lignes latérales sont blanches et tracées avec une espèce de terre appelée *nahman*, d'où dérive le nom qu'on a donné à cette figure. On ne saurait concevoir rien de plus obscène que cette figure. Les deux lignes blanches du *nahnan* représentent *masculi liquorem seminale* (pour parler dans la langue qui dans les mots braves l'honnêteté), et la ligne rouge tracée entre les deux *femina fluxum menstruum*. Cependant les orientalistes ne sont pas tous d'accord sur la signification de cet obscène symbole; pour quelques-uns d'entre eux, il représente seulement les parties sexuelles de la femme. Le *sinhassana* des véchnavas, c'est-à-dire le lieu de résidence de leur pontife et leur principale université, est au sud du Krichna, à Hobbala, dans le nord du Karnatic.

VECHT, rivière qui prend sa source dans la province prussienne de Westphalie, dans la régence et à l'O. de Munster. Elle coule au N.-O., arrose la partie S.-O. de la province de Hanovre, coule ensuite à l'O., entre dans la province hollandaise d'Over-Yssel et se jette dans le Zuyderzée, près et au N. de l'embouchure de l'Yssel, après un cours de 180 kilom.

VECHT, rivière de Hollande, branche du vieux Rhin, dont elle se sépare à Utrecht. Elle coule au N. et se jette dans le Zuyderzée à Mindon, après un cours de 35 kilom.

VECHTA, ville de l'Allemagne du Nord, dans le grand-duché et à 50 kilom. S. d'Oldenbourg, chef-lieu du cercle de son nom, sur un petit affluent de la Hase; 2,500 hab. Ecole normale primaire, maison de détention; fabrication de toiles, brasseries.

VECHTE ou **WECHTE** (Antoine), célèbre orfèvre et ciseleur français, né à Vire-sous-Bil (Côte-d'Or) en 1799, mort en 1868. Son père était un pauvre menuisier, qui le laissa orphelin à onze ans. Pour vivre, Antoine Vechte travailla comme apprenti, puis comme ouvrier bronzier dans diverses fabriques, entra vers 1826 dans l'atelier de M. Soyey, y fit de rapides progrès comme ciseleur et employa une partie de ses nuits à compléter seul son instruction à peine ébauchée, en dessinant et en modelant à l'aide de gravures et de plaques, en étudiant l'histoire, la mythologie et en lisant les poètes. A trente ans, devenu non-seulement un artiste, mais un grand artiste, bien que, dans sa modestie, il s'appelât simplement Vechte le repousseur, il se maria, quitta l'atelier de Soyey et se mit à produire pour son propre compte des boucliers, des cuirasses, des plats en fer, etc. Un marchand antiquaire lui acheta pendant plusieurs années ses produits, qu'il vendait en France et à l'étranger comme des œuvres de Benvenuto Cellini. « La façon dont se découvrit la fraude est assez curieuse, dit M. Maillard. Un jour, Vechte reçoit la visite d'un amateur, porteur d'un plat attribué au ciseleur florentin et sur lequel il désirait avoir son opinion. « Mais il est de moi, votre plat de Benvenuto Cellini s'écrit Vechte. Je vais vous en donner la preuve. Vous savez sans doute, monsieur, qu'il est d'usage de ne pas signer les pièces au repoussé. Malgré cela, je les marque toujours d'un chiffre qui leur serait impossible à qui que ce fût de découvrir. » Et Vechte montra sans hésiter la première lettre de son nom incrustée dans le métal. L'amateur ne parut nullement confondu et répliqua simplement : « Si cette pièce n'est pas de Cellini, elle est digne de son burin. Je vous prie donc, monsieur, de vouloir bien m'en faire le pendant au prix que vous fixerez vous-même. » A partir de ce moment, Vechte signa ses ouvrages et se mit

au premier rang des orfèvres de son temps pour l'invention, l'originalité et le caractère particulier qu'il imprima à tous ses travaux. Le duc de Luynes, frappé de son talent, lui commanda un vase d'argent repoussé. Ce vase, qui représente *Neptune et Galatée entourés de tritons et de sirènes*, lui assigna dans l'art une place dont il ne devait plus déchoir. Après ce chef-d'œuvre, Vechte a successivement exécuté, entre autres œuvres capitales, l'*Epée du comte de Paris* (1838), d'après les dessins de Klagmann; l'aiguière des *Centaures et des Lapithes*; le vase, en argent repoussé, représentant les *Vices de l'homme et les Passions vaincues* (1847); la délicieuse coupe figurant l'*Harmonie dans l'Olympe*, qui lui valut, à l'Exposition de 1848, la première médaille d'or et la croix de la Légion d'honneur; l'intérieur du plat où il ciselait le *Frappement du rocher* (1850); la coupe d'argent exécutée pour M. de Vandœuvre, etc. Vers cette époque, la baronne Nathaniel de Rothschild lui fit faire sa statuette équestre en costume d'amazone. Cette merveilleuse petite œuvre, en argent repoussé, séduisit tellement le baron, qu'il demanda à l'artiste deux bouts de table, représentant dans de grandes dimensions le *Jour* et la *Nuit*. Mais des difficultés s'élevèrent quelque temps après entre le financier et l'artiste, qui n'exécuta pas la commande. C'est alors que, chargé de famille (il avait huit enfants), Vechte accepta les propositions brillantes qui lui furent faites par une maison de Londres et partit pour l'Angleterre, où il resta pendant près de dix ans. Pendant ce temps, il exécuta notamment le petit vase de l'*Amour et Psyché*, une merveille; le vase figurant le *Combat des dieux contre les géants* et les deux boucliers représentant l'un le *Masacre des innocents*, l'autre l'*Apothéose de Milton*. Ce dernier morceau, qui figura à l'Exposition universelle de 1855, lui valut la grande médaille d'honneur. De retour en France en 1860, il acheva le beau vase en argent, la *Création*, qui depuis plusieurs années lui avait été commandé par l'Etat, et l'exposa à Londres en 1862, avec le vase figurant la *Guerre des Titans*. Enfin, il mit le comble à sa réputation par la couverture en platine d'une Bible appartenant au duc d'Anjou, sur laquelle il avait représenté la *Virgée entourée des quatre évangélistes* et qui fut une des merveilles de l'Exposition universelle de 1867. Vechte a exercé sur l'orfèvrerie une influence plus manifeste que celle de Froment-Meurice, son rival de gloire.

VECKERHAGEN, bourg de Prusse, province de Hesse, chef-lieu du bailliage de son nom, à 22 kilom. N.-E. de Cassel, sur le Weser; 1,900 hab. Fabrication de produits chimiques; mines et usines de fer. On y voit un ancien château des landgraves, bâti en 1430.

VECTEUR adj. m. (vé-cteur — lat. *vector*; de *vehere*, porter, qui représente la racine sanscrite *vah*, porter, conduire). Géom. Se dit du rayon que l'on porte à partir d'un point fixe et dans une direction variable, pour obtenir la position variable du point qui décrit une courbe définie : *Le rayon vecteur est l'une des coordonnées polaires d'une courbe. Dans les courbes du second degré, les rayons vecteurs partent habituellement de l'un des foyers.*

VECTIS, nom latin de l'île de WIGHT.

VÉCU, **UE** (vé-ku, à) part. passé du V. Vire. Pendant quoi on a vécu :

Le temps vécu devant ne m'était que langueur.

— Néol. Qui est arrivé, qui s'est passé réellement : *Un roman vécu.*

VÉDA s. m. (vé-da — mot sanscrit qui signifie proprement science; de la racine *vid*, savoir, connaître, explorer, chercher). Livre sacré des Indous : *Les Védas ne sont qu'un recueil d'hymnes.* (Lamenn.) *L'étude des Védas a jeté, depuis un quart de siècle, de soudaines lumières sur les origines des religions antiques.* (A. Maury.) || On écrit aussi VÉDA.

— *Encycl.* Jusqu'aux premières années de notre siècle, la langue et la littérature de l'Inde antique ont été absolument inconnues aux Européens; l'Angleterre, maîtresse de l'Inde, y prélevait des tributs, mais ne lui avait point su arracher le secret de sa religion ni lire dans ses vieilles bibles, où se trouvait la source de nos langues européennes. Enfin, cependant, quelques savants anglais, dont les noms ne périront pas, William Jones, Colebrooke, Wilkins et d'autres, parvinrent, par l'honorabilité de leur caractère et par leur ardeur pour l'étude, à inspirer assez de confiance aux brahmanes, dépositaires des textes les plus anciens de la vieille langue sanscrite, pour se faire initier par eux aux secrets de leur idiome sacré. D'abord parut le texte des *Lois de Manou*, traduit et imprimé à Calcutta par sir W. Jones; ensuite les grandes épopées le *Mahābhārata* et le *Rāmāyana*, publiées la première à Calcutta et la seconde à Paris; enfin, les deux *Pourānas*, publiés plus récemment par un Anglais, M. H. Wilson, et par un Français, le célèbre Burnouf. Mais, quel que fût l'intérêt de tous ces ouvrages, tant que les *Védas* restaient inconnus, il était à peu près impossible de se faire une idée des premiers âges du peuple indou. Nous n'avions en Europe qu'un très-médiocre abrégé persan de

ces livres, fait au xviii^e siècle par les ordres d'un frère d'Aureng-Zeib (abrégé qui fut plus tard traduit en latin) et publié, sous le titre d'*Oupnekhat*, par Anquetil-Duperron. Depuis quelques années heureusement, les *Védas* sont publiés et traduits presque en entier.

Les *Védas* se partagent en quatre parties : le *Rig-Véda* ou *Livre des hymnes*, le plus ancien de tous; le *Yadjour-Véda* (*Blanc et Noir*), que l'on peut appeler un rituel et qui contient les formules propres à être récitées pendant la célébration des sacrifices; le *Sāma-Véda*, recueil d'hymnes et d'invocations empruntés au *Rig* et au *Yadjour*, enfin, l'*Atharvan-Véda*, beaucoup plus récent que les trois autres, contenant les formules d'incantations, d'exorcismes et d'imprécations.

Ces quatre *Védas* ne sont pas d'une importance égale. Des trois premiers, deux seulement ont de l'intérêt, le troisième n'étant qu'un extrait des deux autres. Le quatrième est d'une autre époque et atteste d'autres tendances, que nous examinerons tout à l'heure. Occupons-nous maintenant des deux *Védas* que l'on pourrait appeler jumeaux, le *Rig* et le *Yadjour*.

De ces deux, le *Rig-Véda* est de beaucoup le plus intéressant au point de vue historique; le *Yadjour*, cependant, est aussi d'une grande importance, mais moins intéressante, moins accessible à nos intelligences, parce qu'il s'occupe surtout de formalités religieuses. Il est d'ailleurs bien moins connu. Il paraîtrait que jadis son nom (*Yadjour*, du radical *yadj*, sacrifice) s'appliquait à l'ensemble des quatre *Védas* réunis en un seul ouvrage, qui comprenait les préceptes, les prières, les hymnes et les formules. Lorsque la division actuelle eut été établie, chacun des quatre *Védas* fut représenté dans les sacrifices par un prêtre particulier. Au directeur du sacrifice il appartenait de réciter les prières du *Yadjour*; l'officiant chantait les hymnes du *Rig* en répandant les libations sur le feu; le chanteur répétait à haute voix et sur un ton modulé les chants du *Sāma*, et un brahmane, choisi dans l'assemblée, prononçait des incantations empruntées à l'*Atharvan*. Si la cérémonie de la religion des temps védiques se trouve dans les chants du rituel du *Yadjour-Véda*, le sentiment religieux, le principe même du culte aryen est inscrit tout entier dans le *Rig-Véda*, qui renferme plus de mille hymnes adressés à diverses divinités.

La première divinité invoquée est Agni (*ignis*), le feu, dont l'homme et la femme, réunis dans un élan commun, chantent la louange, le remerciant de sa lumière et de sa chaleur.

« Juste reconnaissance, dit Michelet. Si l'on n'eût eu le feu dans ces temps, qu'eût été la vie? Combien misérable, dénuée, incertaine! Sans le feu, rien; avec lui, tout! Le feu, la nuit, fait fuir les bêtes, les rôdeurs des ténèbres. L'hyène et le chacal n'aiment pas les lieux du foyer; le lion même s'éloigne en grondant. Mais les feux du matin, la flamboyante aurore mettent décidément en déroute ces sinistres myopes; ils ont en horreur le soleil. »

Après Agni, le plus impalpable, le plus puissant des éléments, vient Indra, divinité multiple aussi, tantôt armé de la foudre comme le Jupiter grec, tantôt décochant des flèches à travers l'espace, comme l'Apollon. Mais c'est de Jupiter qu'Indra se rapproche surtout, ou plutôt Jupiter n'est qu'un Indra amoindri, gâté. Indra, pénétré de la puissance de Vichnou, le Dieu existant avant toute chose, foudroie les Titans et leur chef, le géant terrible Vritra, mythe naïf et grand, qui signifie l'air imprégné d'électricité foudroyant les hautes cimes; tant il est vrai que l'orage et la chute de la foudre ont été, chez tous les peuples, une des premières causes de la croyance en des êtres supérieurs. Indra est donc, comme chez les Grecs et les Romains, Jupiter, l'air. « Lorsque, est-il dit à Indra dans le *Rig-Véda*, tu veux faire retirer les ondes et, dans chaque partie du ciel, restituer à l'air toute sa pureté, alors, ô puissant Indra! dans ton ivresse qui répand sur nous le bonheur, tu frappes Vritra avec courage et tu nous ouvres l'océan des pluies! » C'est bien là le Jupiter des poètes :

Jupiter et quandoque pluit, quandoque serenat.

Indra est, comme Jupiter, le dieu atmosphère qui fait tomber la pluie ou briller le soleil; il est la puissance, la raison, la force même de la nature; il nous enveloppe, nous fait naître et nous fait vivre.

« O Indra! est-il dit dans un autre hymne, trésor d'abondance et de louanges, nous sommes à toi, et en toi nous mettons notre confiance. Les hymnes montent vers toi, et nul autre n'en est plus digne. A toi sont nos chants, de même que tous les êtres sont à la terre... Ta force est aussi étendue que le ciel, et cette terre se courbe de terreur devant ta puissance. O dieu armé de la foudre! tu déchires avec ton arme les flancs de Vritra, de cette large montagne qui remplit les airs, et les ondes qu'elle retenait par toi ont retrouvé leur cours. Oui, tu possèdes la souveraine puissance. »

Après Agni, le feu, et Indra, le puissant éther, les Aryens invoquent les Marouts, dieux des vents, éternellement jeunes, et Sourya, le soleil.

A travers ces hymnes, échauffés, illumina-

nés par Agni, Indra et Sôrya, au milieu de ces incessantes invocations au feu, à l'air et à la lumière, se retrouve une terreur incessante des ténèbres et des bêtes de nuit. C'est que les Aryens, descendant de l'Himalaya vers l'Inde, erraient à travers des pays inconnus. Ils traversaient souvent, eux qui n'étaient habitués qu'aux vastes espaces découverts et herbeux, où la lumière descendait à flots, des forêts sombres, presque impénétrables à la lumière du jour et remplies de tribus guerrières, qui, embusquées comme des bêtes fauves, se jetaient sur leurs troupeaux et sur leurs bagages. La nuit surtout, ces adorateurs du jour tremblaient de terreur; leur bon dieu les abandonnait, croyaient-ils; ils ne le voyaient plus. Dès que le soleil a disparu, l'espace se remplit pour eux d'êtres pervers et d'animaux malfaisants, inspirés et forifiés par leur horrible divinité, les Ténèbres. Ils prêtent une oreille attentive aux hurlements des loups, aux rugissements des lions et des tigres, aux cris des oiseaux nocturnes, associant dans leur imagination ces voix terribles à des formes fantastiques, à des corps étranges et gigantesques. Alors ils invoquent Indra : « Donne la mort à ces mauvais esprits qui prennent la forme de chouette, de chat-huant, de chien, de loup, d'oiseau, de vautour... Eloigne ces êtres malfaisants qui, cruels et vagabonds, ont des figures d'hommes ou de femmes. »

« L'inquiétude, est-il dit ailleurs, m'a saisi comme le loup saute à la gorge du cerf altéré qui vient boire. Arrive donc, lumière, et rends la forme aux choses. Eclaircis la pâleur sinistre que je vois là-bas... L'aurore seule nous rend la conscience de nous-mêmes ! » Aussi adressent-ils à l'aurore cette touchante invocation : « Fille du Ciel, Aurore, lève-toi, apporte-nous tes richesses et ton abondance... L'Aurore, comme une bonne mère de famille, vient pour protéger le monde; elle arrive, arrêtant le vol du génie de la Nuit. »

La religion des premiers Aryens est donc un pur naturalisme, qui contraste singulièrement avec le sombre monothéisme de la Judée. Peu à peu, la théocratie s'organisant, ce naturalisme devient une idolâtrie; le peuple adora les dieux sans en chercher l'origine, sans se dire, comme dans le *Rig-Véda* : « Le mortel a fait l'immortel. » La superstition compliqua alors cette simple et belle religion, et à mesure qu'elle créa des dieux nouveaux, à mesure que le ciel se peupla de dévas parcourant l'espace sur leurs chars divins, en compagnie des déesses, la légende inventa des génies terribles et ennemis des hommes, pour l'extermination desquels naquirent les guerriers, les fils des rois, incarnations des dieux, Râma, les cinq Pândava, Krichna, Balarâma, etc., qui, comme Hercule, Thésée et Persée chez les Grecs, comme au moyen âge les paladins et les chevaliers errants, délivrèrent le monde de ces génies redoutables.

Le ressort des *Védas* que les Aryens savaient travailler le fer et qu'ils employaient à se fabriquer des armes comme à façonner des instruments aratoires. L'or leur était connu, et ils attachaient un très-grand prix à sa possession; mais leur vraie richesse était, on le comprend sans peine, le bétail : les bœufs, qui servaient au labourage; les vaches, à l'alimentation de la tribu par leur lait; les ânes, ces ânes forts et intelligents de l'Orient, au transport et à l'attelage des chars; les chevaux, à l'attelage aussi, mais surtout au combat. C'est ce noble animal qui précipite le guerrier dans la mêlée; c'est lui qui entraîne dans les airs le char azuré du soleil et d'Indra lui-même; la brebis aussi était une grande source de richesses dans les troupeaux, la fine brebis de Candahar, aux laines chaudes et délicates. Dans les hymnes du mariage, où la femme choisit son époux, on lui fait dire, avec une grâce de voluptueuse innocence : « Je suis faible, je vais à toi. Sois bon pour ma faiblesse. Je serai toujours Roma Sâ, la douce brebis des Gandarvas, la soyeuse brebis qui vient te réchauffer. »

Aux temps des *Védas*, des trois premiers du moins, on ne rencontre pas la moindre idée de caste. Chacun s'occupe de la part de travail qui lui incombe, au demeurer chef de sa famille. Cependant, comme le fait observer avec raison Michelet, « dans ce monde de pasteurs la femme n'a nullement la vie servie qu'elle mène dans le pays des chasses et de la guerre. Elle est si nécessaire aux petits arts d'alors, qu'elle est absolument égale à l'homme et même est appelée de son vrai nom *dam* ou maîtresse de maison. Ce mot *dam*, bien plus ancien que le sanscrit brahmanique, l'est même plus que le sanscrit védique, qui l'a pris d'une langue aujourd'hui perdue. » Chez ce peuple primitif, la femme ne se marie pas à huit ou dix ans, comme on l'y contraindra plus tard, ce qui en fera toujours une petite fille auprès de son mari. Elle n'est encore mariée que grande déjà et raisonnable; c'est elle qui aide au culte et qui, au moins autant que l'homme, a part dans le pontificat; c'est elle qui fait le beurre, qui appelle Agni, qui compose le *sôma*.

Le *sôma* joue un grand rôle dans la vie aryenne, et les *Védas* en parlent bien souvent. Le *sôma* est le breuvage sacré. On le composait avec le jus de l'asclépiade mêlé et fermenté avec du lait, de l'orge et d'autres

grains. Ce breuvage réjouissait les dieux et leur causait une douce ivresse; à plus forte raison produisait-il le même effet sur les hommes, auxquels il donnait, s'il faut en croire les poètes, la vie par excellence, la santé, la force pour résister à l'ennemi, et enfin le paradis après la mort. Le *sôma* est donc d'abord une liqueur fermentée, un breuvage tonique, puis un breuvage sacré comme l'hydromel scandinave, et enfin, par suite de la tendance aryenne à diviniser les choses bonnes et agréables, une divinité tutélaire. « O *sôma*, saint dans les choses saintes, fort dans les choses fortes, généreux dans les choses généreuses, abondant dans les choses abondantes, tu es opulent, tu es grand, tu es le précepteur des hommes !... »

Le *Rig-Véda*, le plus ancien des quatre, comme nous l'avons dit, le plus important, celui qui nous initie, au bout de quatre mille ans, à la civilisation et aux mœurs de nos frères aînés les Aryens, embrasse, par les mille et quelques hymnes dont il se compose, un espace assez considérable pour que les premiers chants de ce recueil (car, ne l'oublions pas, c'est un recueil et non un livre) se rapportent aux Aryens arrivant vers l'Inde, et que les derniers nous les représentent établis dans ce pays. Ces hymnes appartiennent bien par le style à une même période, mais à une période représentée par plusieurs siècles. Au temps où les premiers hymnes furent composés, les Aryens étaient des colons égaux, mus par le même désir d'émigration et d'établissement. Dans leur chemin, diverses tribus viennent se mêler à eux, ou, plus forts, ils les absorbent. Le nombre plus considérable de membres de la nation amène la division des occupations; les uns se consacrent à la guerre, les autres au pâturage, les autres aux sacrifices et aux prières; voilà les guerriers, les pasteurs et les prêtres séparés dans leurs attributions; les chefs deviennent des princes ou rois, et nous trouvons, à la fin du *Rig-Véda*, la formule de consécration d'un roi choisi par les prêtres. Les prêtres disent :

« Par la vertu de l'holocauste, qui fait qu'Indra se tourne vers nous, ô Agni ! fais aussi que nous nous tournions du côté du trône. O toi qui régnes sur nous, tourne-toi contre les ennemis qui nous attaquent, tiens-toi ferme devant les combattants... Que le divin Soleil, que Sôma te soutiennent dans ta marche; que tous les êtres se tournent vers toi à ton approche. »

Et le roi répond :

« O dévas ! j'offrirai l'holocauste qui a fait la puissance et la grandeur d'Indra. Que je devienne sans rival ! Que je sois sans rival ! Que je triomphe de mes ennemis, que je règne sans restriction, que je brille parmi tous les êtres et parmi tout mon peuple ! »

A la fin d'une des stances du sacre, nous trouvons ces mots : « Qu'Indra rende ton peuple fidèle à payer l'impôt. » Quel était cet impôt ? Comment s'était-il établi après l'établissement des Aryens dans l'Inde ? Nous l'ignorons; mais on voit combien les derniers hymnes du *Rig-Véda* sont différents des premiers et de l'essence même de la première société aryenne. Cependant, nous ne sommes encore qu'à ses débuts dans l'Inde, et il nous reste à parler du quatrième *Véda*, l'*Âtharvan*, tout rempli, non plus de l'inspiration religieuse des Aryens, mais de la colère, de l'esprit de vengeance et de la superstition des brahmanes. La vie patriarcale a disparu, la société s'est établie sous le double joug des prêtres et des rois; les brahmanes, après une lutte terrible contre les guerriers, luttent contre les péripiétés, ont fini par avoir le dessus; les castes s'organisent, en même temps que la mythologie se complique pour les expliquer. Le brahmane est sorti de la bouche de Brahma; le roi, de ses bras; le vaysia, de ses cuisses; le soudra, de ses pieds. Plus tard, dans le code des lois de Manou, ce mythe sera expliqué sous une forme sentencieuse et dogmatique; mais ce n'est pas ici le lieu d'examiner ce qui fut fait après les *Védas*; examinons plutôt l'origine probable des castes établies dans l'*Âtharvan-Véda*.

Le mot *varna* (caste), en sanscrit, signifie couleur. Il y a tout lieu de croire que les habitants de l'Inde, au milieu desquels s'avancèrent les Aryens avec tant de frayeur et de précautions, d'après les premiers chants du *Rig-Véda*, étaient des négres. Ces négres furent peu à peu refoulés ou vaincus par les Aryens, qui, nouveaux propriétaires de l'Inde, durent régler leurs rapports avec eux, afin de ne point être un jour débordés par eux et chassés à leur tour. De là le classement par castes. L'autorité religieuse et militaire, le pouvoir spirituel et temporel se partageaient et se partageaient encore entre les deux premières classes, qui sont sœurs et qui représentent l'élément aryen pur, sans mélange de sang nègre. Les familles aryennes, déjà mêlées aux aborigènes, et les aborigènes eux-mêmes, qui avaient accepté la religion védique, formaient la caste des vaysias, analogues aux métis et aux mulâtres du nouveau monde, occupés aux travaux du commerce, de l'industrie, etc., soumis aux deux premières castes; enfin, la caste des soudras, occupée aux travaux les plus pénibles de la campagne et comparable aux îlotes de Sparte, se composait, comme ceux-ci, des aborigènes, des premiers maîtres du pays. Les cas-

tes, que l'on peut à la rigueur réduire à trois, représentent donc la race conquérante, les métis et les indigènes. Le brahmane et le guerrier sont plus blancs que le vaysia, lequel est moins noir que le soudra.

Comment la religion si naturelle des premiers *Védas* devint-elle si fantastique ? Par suite précisément de l'institution des castes et de l'ignorance dans laquelle les prêtres indous laissèrent le peuple, comme en Egypte les prêtres avec leurs hiéroglyphes, langue secrète et sacrée, comme au moyen âge, enfin, les prêtres chrétiens. Comme le dit Michelet, c'est l'histoire commune des religions. « Née d'abord d'une cause vitale et presque toujours d'un vrai besoin du cœur, la religion prend plus tard consistance en se formulant dans une loi ou un sacerdoce. Mais cette loi va se chargeant de prescriptions tracassières, vexatoires. Ce sacerdoce devient tyrannique et stérile. C'est comme ces verdoyants îlots des mers du Sud, qui, peu à peu encombrés de coraux et de coquilles, disparaissent sous cette végétation de pierres et n'offrent plus qu'une masse calcaire où rien ne viendra jamais. »

Nous n'avons pas encore de traduction absolument complète des *Védas*, seulement des fragments du *Yadjour* et de l'*Âtharvan*. Nous ne parlons pas du *Sôma*, pur extrait du *Yadjour* et du *Rig-Véda*. Le *Rig-Véda* a été traduit tout entier, et la critique s'est surtout occupée de lui. On reconnaît, si l'on a lu ce qui précède, que ce n'est pas à tort; à lui seul, ce *Véda* pourrait nous dispenser de connaître les autres, tant il nous initie à la vie, à la langue, à la religion des premiers Aryens. Une traduction anglaise du *Rig-Véda* a paru à Oxford, faite par M. Max Müller (1849-1854); une autre, à la même ville en 1850, par M. H.-A. Wilson (très-complète et très-estimée); une autre, enfin, a paru en France, sous ce titre : le *Rig-Véda* ou *Livre des hymnes*, traduit en français par M. Langlois, de l'Institut (Paris, 1848-1851, 4 vol. in-8°). M. Em. Burnouf a publié une très-remarquable étude sur le *Rig-Véda*; M. Barthélemy Saint-Hilaire a publié aussi une étude intitulée : *Des Védas* (Paris, 1854, 1 vol.). M. Pictet de La Rive, dans son livre : *Des Aryas primitifs*, cite fréquemment des passages des *Védas*, et, dans sa *Bible de l'humanité*, Michelet a poétiquement résumé les principaux traits de ces admirables poèmes.

VÉDAM s. m. (vé-damm) Autre forme du mot *Véda*.

VÉDANGGA s. m. (vé-dan-ga). Chacun des six commentaires sur les *Védas*. On dit aussi *ANGGA*.

VÉDANTA s. m. (vé-dan-ta — mot sanscrit qui signifie littéralement conclusion du *Véda*). Partie théologique des *Védas*. On écrit aussi *VÉDANTHA*.

VÉDANTIN, **INE** adj. (vé-dan-tain, i-ne — rad. *védanta*). Qui appartient à la doctrine du *Védanta*. On écrit aussi *VÉDANTIN*.

— m. Partisan de la doctrine du *Védanta*.

VÉDANTISME s. m. (vé-dan-ti-sme — rad. *védanta*). Doctrine religieuse du *Védanta*. On écrit aussi *VÉDANTISME*.

VÉDANTISTE s. m. (vé-dan-ti-ste — rad. *védantisme*). Adhérent du védantisme. On écrit aussi *VÉDANTISME*.

VÉDASSE s. f. (vé-da-se). Techn. Sel qu'on tire de la gûde et qu'on emploie dans la teinturerie.

VEDDER (David), littérateur écossais, né en 1790, mort en 1854. Il n'est connu que par ses ouvrages, dont les principaux sont : *Essais des Oracles* (Edimbourg, 1832, in-12); *Poèmes* (1842, in-8°); *Livre d'éternelles* (1843, in-4°); *Histoire de Reynaud le Renard* (1852, in-4°), etc.

VEDEI (Dominique-Honoré-Marie-Antoine comte), général français, né à Monaco en 1771, mort en 1848. Entré dans l'armée dès sa treizième année, il prit part aux campagnes de la République dans le Nord, en Corse, en Italie et dans le Tyrol. On le vit se distinguer à Marengo, à Ulm, à Austerlitz, à Iéna, à Eylau, à Friedland surtout, où il fut nommé général de division et commandeur de la Légion d'honneur. En 1808, Vedei fut envoyé avec sa division en Espagne et après quelques succès il se trouva compris dans la malheureuse et infamante capitulation de Baylen dont le général Dupont essaya vainement de rejeter la faute sur Vedei. Destitué en 1812, il fut réintégré en 1813 et commanda en Italie. En 1814, Vedei fut maintenu dans son grade par les Bourbons, qui lui confièrent le commandement du département de la Manche. Au retour de l'île d'Elbe, Vedei se rallia à la cause napoléonienne; puis, après Waterloo, il se renferma dans Bayeux, qu'il ne rendit que lorsqu'il ne lui fut plus possible de révoquer en doute le triomphe des Bourbons. Révoqué, puis mis en disponibilité, et enfin rayé des cadres, il fut, après 1830, compris dans le cadre de réserve, où il figura jusqu'en 1841. Vedei a laissé : *Précis des opérations militaires en Espagne pendant les mois de juin et juillet 1808* (Paris, 1823, in-8°).

VEDELAGO, bourg du royaume d'Italie, province de Trévise, district et mandement de Castelfranco-Trevisano; 2,100 hab.

VÉDELET s. m. (vé-de-lé — Ce mot vient

du vieux français *vedel*, qui représente le latin *vitellus*, veau; *vedel* est devenu par corruption *vel*, *viet* et enfin *ve-u*, *veau*). Econ. rur. Pâtre qui garde les veaux.

VEDELICUS (Pierre WEDŁICKI, dit *Petrus*), célèbre médecin polonais, né vers 1485, mort en 1543. Après avoir fait ses études médicales à l'université de Cracovie, où il fut reçu docteur en 1512, il alla se perfectionner à Padoue, où il suivit les cours d'Accoromboni et de Bonamico, et, de retour dans sa patrie, il devint professeur de médecine à l'université de Cracovie, dont il fut élu recteur à deux reprises. Il a traduit en latin les ouvrages suivants d'Hippocrate : *Præagiorum libri III* (Cracovie, 1532, in-fol.); *De moribus vulgaribus libri VII* (Cracovie, 1535). Ces traductions sont au nombre des premières qui aient été publiées du célèbre médecin de Cos, et elles ont longtemps servi de livres classiques dans les écoles polonaises.

VÉDÈNES, bourg et commune de France (Vaucluse), canton de Bédarrides, arrond. et à 10 kilom. N.-E. d'Avignon, sur le canal Crillon et sur une branche de la Sorgue; pop. aggl., 1,837 hab. — pop. tot., 2,225 hab. Au N.-O. du village, tumulus, appelé le Plantier-des-Morts.

VEDETTE s. f. (ve-dé-te — ital. *vedetta*). Ce dernier mot ne se prête en aucune façon à une dérivation de *veder*, voir, et Diez suppose avec raison un changement de *veletta* en *vedetta*; or l'italien *veletta* est un dérivé de *veglia*, qui représente exactement le latin *vigilia*, veille). Cavalier en sentinelle : *Poser des vedettes*.

— Fig. Personne qui devance les autres, qui prépare l'action de celles-ci : *Les partis sont ingrats envers leurs vedettes; ils abandonnent volontiers leurs enfants perdus*. (Balz.)

— En vedette, En sentinelle, en faction, en parlant d'un cavalier : *Souvent emportée par une nécessité comparable à celle du soldat EN VEDETTE, elle oubliait de manger*. (Balz.) « En observation : *Quand les flamants pèchent la tête plongée dans l'eau, l'un d'eux est toujours EN VEDETTE*. (Buff.) » Isolément, seul sur une ligne, en parlant de la manière d'écrire un ou plusieurs mots : *Ecrivez EN VEDETTE : Monsieur. A la ligne : J'ai repus, etc.* » A la ligne : *Au lieu d'être EN VEDETTE, les vers se suivaient sur la même ligne*. (Mérimee.)

« En gros caractères sur une affiche : *Le nom de cet acteur est toujours EN VEDETTE*.

— Mar. Petit bâtiment de guerre en observation, « Cinquième fois que les grands bâtiments grèent sur un bout-dehors.

— Fortif. Sorte de tourelle et de guérite de rempart dans laquelle les sentinelles peuvent s'enfermer.

— Syn. Vedette, factionnaire, sentinelle. V. FACTIONNAIRE.

— Encycl. Art milit. Le mot *vedette* est, dans la cavalerie, analogue au mot sentinelle dans l'infanterie. Amiot l'emploie comme signifiant l'endroit d'où l'on examine l'élévation, d'où la vue plonge; et il est encore usité pour désigner la petite tourelle placée sur un rempart, et dans laquelle les vedettes peuvent se retirer. La *vedette*, telle que les règlements français la définissent, est une sentinelle à cheval fournie par un poste de cavalerie. Lorsqu'un soldat est en vedette, il lui est défendu de mettre pied à terre; la vedette doit avoir son fusil, sa carabine ou son sabre à la main, suivant l'arme; si elle est attaquée, elle se retire après avoir fait feu.

L'ordonnance du 1^{er} juillet 1827 prescrit les devoirs des vedettes et punit de mort celles qui sont convaincues d'avoir quitté leur poste sans être relevées. Les vedettes sont toujours placées en vue et à portée de la garde qui les pose. De même que les sentinelles, elles doivent tout observer autour d'elles, tout voir et tout entendre. On place souvent les vedettes deux à deux. Elles sont alors tournées du côté opposé, tout en se surveillant mutuellement, car il arrive qu'on ne les double que lorsqu'on craint la désertion de l'une d'elles. D'ailleurs leur service est semblable à celui des sentinelles. Il y a eu des vedettes d'honneur. C'étaient tout simplement des sentinelles veillant autour des demeures royales ou princières. Nous avons lu dans une traduction de Walter Scott (la *Dame du lac*) le mot tirailleur rendu par vedette, ce qui est une grosse erreur. Les vedettes ne tiraillent pas.

— Théâtre. Voici ce qu'un amateur imprimait en 1826, au mot *vedette*, dans le *Manuel des coulisses* : « Mettre en vedette le nom d'un acteur, c'est l'imprimer sur l'affiche en plus gros caractères que les autres; c'est un hommage qu'on rend au talent et que la médiocrité usurpe quelquefois. En province, on outre tellement cet usage, qu'il n'est pas rare de voir le nom d'un acteur tenir les trois quarts de l'affiche; le nom de Philippe, du Vaudeville, en représentation au Havre, placardé sur la rive droite du bas sin pouvait se lire facilement sur la rive gauche. Le nom de Talma ou de Mars, placé en vedette, a souvent suffi pour assurer de brillantes recettes au théâtre de la rue de Richelieu. Après le départ de Martin, le nom de Baptiste, placé en vedette, attirait la foule à Feydeau. La Porte-Saint-Martin est devenue un désert depuis que

Mazurier s'est placé en *vedette* sur le dos de l'homme-affiche à Londres. Au Cirque-Olympique, les chevaux obtiennent seuls l'honneur de la *vedette*; on se presse dans l'arène quand on lit sur l'affiche les noms de Phénix, du Régent et d'Aboukir. »

Rien n'est plus ridicule, aujourd'hui, que les prétentions des acteurs de Paris à l'égard de la *vedette*. Ces messieurs et ces dames font de la mise en *vedette* une question fort importante, à ce point qu'elle est traitée jusque dans ses plus petits détails dans divers articles de l'engagement qui lie un artiste avec un théâtre. Non-seulement certains comédiens exigent que leur nom soit toujours placé en *vedette* sur l'affiche; mais, comme ils savent n'être pas toujours seuls à jouer de cet avantage, ils arrêtent qu'ils seront placés soit en premier, soit en second, soit en troisième, selon l'importance qu'ils veulent bien s'accorder, et enfin ils vont jusqu'à spécifier que les lettres qui serviront à imprimer leur auguste nom ne pourront pas avoir en hauteur moins d'un nombre de millimètres ou de centimètres déterminé par eux. Cette folie est telle, et poussée à un tel excès par nos artistes parisiens, que souvent il est arrivé qu'un directeur n'a pu engager un comédien qu'il désirait, tout en faisant à celui-ci tous les avantages qu'il demandait, parce qu'il était dans l'impossibilité, par suite de conventions antérieures avec d'autres artistes, de mettre son nom en *vedette* sur l'affiche comme il l'eût voulu. Nous pourrions citer à cet égard des noms propres, et édifier le lecteur sur les petites passions burlesques des comédiens; mais nous pensons que ceci ne l'intéresserait que médiocrement, et nous voulons d'ailleurs rester dans les limites que nous impose le bon goût. Il n'en est pas moins vrai que la *vedette* est devenue l'un des plus graves soucis de nos directeurs de théâtre, grâce aux exigences toujours croissantes des comédiens à ce sujet, à leurs prétentions inouïes, enfin à leur orgueil immodéré.

VÉDIANTIENS, peuple de la Gaule ancienne, dans la province romaine des Alpes-Maritimes, au N. des Nérusiens et au S. des *Vagienis*. Leur capitale était *Cemelio*, près de Nice.

VÉDIE s. f. (vé-di). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, de la tribu des géométrides.

VÉDIQUE adj. (vé-di-ke — rad. *Véda*). Qui appartient aux *Védas*: Le Zeus homérique est un être beaucoup plus humain que l'Indra védique. (A. Maury.) || On écrit aussi *védique*.

— Linguist. *Védique* ou substantif. *Védique*, Langue dans laquelle sont écrits les *Védas*: *Le védique possède un temps conjonctif que n'a pas le sanscrit védique* (A. Maury.)

— Encycl. Linguist. Le *védique* ou sanscrit *védique* est la langue antique et populaire parlée dans les *Védas*. L'idiome des *Védas* comparé à la langue qui l'a suivi, le sanscrit classique, et que l'on trouve à de longs siècles d'intervalle dans les *Codes* de Manou et de Yājñavalkya, dans les poèmes épiques et dans les commentaires, a des caractères particuliers qui le distinguent. Cet idiome primitif, tout en étant la source des progrès ultérieurs, a son originalité propre qui le sépare de tout ce qui est venu après lui pour le compléter, l'assouplir et le changer.

La langue des *Védas*, fort riche déjà pour la formation des mots et pour la force significative des racines, est très-pauvre en ce qui concerne la structure des propositions et des phrases, ou plutôt elle ne sait pas encore user avec aisance de ses aptitudes, elle n'est point encore façonnée, assouplie par la culture littéraire du discours. « Capable déjà de grandes beautés, d'admirables effets de langage dans les détails de la pensée et du style, il semble qu'elle ignore absolument l'art de composer un ensemble; *ponere totum nescit*, comme dit le poète, et ici l'entends par *totum*, non pas seulement tout un ouvrage, toute une poésie, quelque courte qu'on la suppose; elle ne sait point encore ce que c'est qu'une phrase, une période; il est rare qu'elle joigne et combine les propositions, bien qu'elle ait déjà de nombreux moyens de le faire et que la plupart des termes qui servent de jointures aux idées et aux mots soient déjà tout créés, tout trouvés; elle ne sait pas encore ce qu'elle peut, elle n'a point encore de ces ressources qu'elle léguera aux générations suivantes et à beaucoup d'autres idiomes, ou que ces idiomes ont puisées à la même source qu'elle, et dont, bien des siècles après, les deux langues nommées classiques par excellence et les langues modernes sauront tirer un si admirable parti. Pour résumer brièvement ma pensée, lorsqu'il ne s'agit que de réunir les parties radicales et élémentaires des mots, ou de joindre les mots entre eux, un à un, par la seule force des cas, par exemple, il n'y a point de langue, je crois, à quelque point de développement qu'on la prenne, dans toute la famille des idiomes indo-européens, qui ait une aussi grande puissance de combinaison, une aussi grande force de synthèse que l'idiome et la phrase *védique*. Si, au lieu des mots et de leurs éléments, nous considérons cette unité plus

complexe qui s'appelle la proposition, elle en est encore bien souvent à juxtaposer au lieu de joindre et de coordonner. Cette puissance, unie à cette faiblesse ou plutôt à cette inexpérience, est bien le caractère distinctif, le cachet de la langue que le peuple parle et chante, de la langue qui a toujours été uniquement populaire. Le peuple est comme l'enfant: pour les détails de la pensée, pour le premier mouvement, la conception tantôt gracieuse, souvent profonde, sublime même à son insu, le savant, l'artiste en fait de langage n'ont rien à lui apprendre et peuvent souvent beaucoup apprendre de lui; mais ne demandez ni à l'enfant ni au peuple de combiner, de développer, de suivre un long raisonnement, d'enchaîner entre elles beaucoup d'idées; la suite en toutes choses, dans la pensée comme dans la conduite, est le propre de la maturité, et, en général, pour le langage, le peuple, je le répète, est enfant. »

Ainsi les mots sont parfaitement composés dans leurs éléments intrinsèques et les rapports qui les unissent entre eux sont puissants. Mais cette combinaison déjà fort savante ne va pas au delà, et elle ne s'étend même pas des mots jusqu'à la proposition qu'ils forment. La phrase est à peine construite, bien qu'on ait de reste toutes les matières nécessaires pour la construire. A plus forte raison ne sait-on point enchaîner les propositions entre elles pour en composer un tout qui rende une pensée complète, avec les nuances et les développements indispensables à une entière clarté. Les mots très-expressifs, chacun pris à part, sont juxtaposés plutôt qu'unis et les propositions encore plus isolées les unes des autres, se suivent sans presque se tenir entre elles. Aussi l'on arrive le plus ordinairement à la fin de chacun de ces hymnes sans avoir pu y saisir l'ensemble des idées; l'esprit a pu dire charmé, ébloui même, il n'est jamais satisfait. L'art de la composition fait absolument défaut, et nos habitudes intellectuelles, formées par l'étude assidue de modèles classiques, en sont vivement choquées. D'ailleurs, ce n'est pas que cet art de la composition manque essentiellement au génie indien, qui plus tard au contraire a poussé jusqu'à l'abus la culture de cette partie du style; la langue sanscrite est la seule qui ait ces monuments singuliers qu'on appelle des *kārikās*, résumés ultra-synthétiques où la combinaison des idées est aussi régulière que concise. Mais à l'époque où les *Védas* furent composés, ces aptitudes du génie indien ne se sont pas encore révélées, et le lyrisme puissant de ces hymnes s'exprime avec un désordre d'inspiration que rien ne dirige ni ne tempère. C'est là ce qui explique en partie l'obscurité trop fréquente dans laquelle se perd le *Véda* et qui restera peut-être toujours impénétrable. C'est là ce qui explique aussi comment un des quatre *Védas*, le *Sōma*, n'est qu'un centon formé avec les fragments des autres. On a pu emprunter, sans beaucoup de discernement, un vers à tel hymne, un vers à tel autre; on a réuni ces morceaux mis côte à côte, et l'ensemble nouveau qu'ils ont composé n'est ni plus factice ni plus irrégulier que les hymnes originaux d'où on les a tirés pièce à pièce. Le *Sōma-Véda* n'est pas moins sacré que le *Rig-Véda*, bien qu'il ne fasse que le répéter en le disloquant. Cette absence de composition tient donc plutôt à l'inexpérience qu'à l'incapacité. A ses débuts, le génie indien ne sait pas encore tout ce qu'il peut, et, dans l'enthousiasme qui le transporte et qui l'enivre, il ignore les facultés dont il est doué et dont il fera plus tard un usage exagéré.

De la langue des *Védas*, pour ne parler que de sa descendance immédiate et directe, il est sorti comme un double courant, et elle avait en elle tout ce qu'il fallait pour servir de source à l'un et à l'autre, pour les alimenter tous deux; d'une part, une langue cultivée et savante, le sanscrit; de l'autre, des idiomes exclusivement populaires, c'est-à-dire parlés par le peuple dans le sens restreint du mot, non plus par tout le monde, mais surtout par les castes inférieures d'une société qui n'était plus homogène comme au temps où nous reportent les hymnes du *Rig-Véda*. Nous avons vu plus haut en quoi l'idiome des hymnes était synthétique, en quoi analytique (en tant du moins qu'il juxtaposait, comme nous l'avons dit, au lieu de lier), on dirait que cette double nature est devenue comme un double héritage, qui s'est partagé entre les deux rejets. Le sanscrit, la langue parfaite, artificielle, purifiée (c'est le triple sens du mot et il désigne en même temps les hommes des trois castes supérieures), le sanscrit, comme par privilège, a pris pour lui cette énergie de synthèse et de cohésion dont nous avons parlé; le *prācrit*, mot collectif indiquant des dialectes populaires et signifiant à la fois naturel et vulgaire, en même temps qu'il désigne les hommes des classes inférieures et dégradées, le *prācrit* s'est fait sa part tout autrement: il a préféré les tendances analytiques, les a étendues à la syntaxe intérieure, à la structure des mots, à tous les détails de la pensée et de l'expression. On reconnaît la fraternité, la commune origine des idiomes quand on cherche et retrouve, sous la diversité de forme et d'orthographe, l'identité des radicaux; mais, dans la mise en œuvre de ces matériaux identiques, les différences sont

capitales et très-notables et appartiennent à deux systèmes fort divers de pensée et de langage. Mais ce n'est point le lieu de nous étendre sur le contraste que présentent ces deux rejets d'une même souche.

Maintenant que nous avons caractérisé d'une manière générale l'idiome *védique*, nous allons nous attacher en détail aux éléments qui le forment. Les racines purement *védiques* et qui n'ont point passé, avec le reste de l'héritage, à la langue postérieure, sont en très-petit nombre. La plupart des racines sont demeurées dans le sanscrit ordinaire, qui en a modifié l'emploi et quelquefois le sens, mais qui les a conservées avec un soin vigilant et une pieuse vénération. Il résulte des recherches patientes de M. Ad. Régner sur ces racines, que la langue des *Védas*, tout en différant de celle qui lui a succédé, a été moins altérée cependant qu'on ne serait tenté de le croire. D'abord les noms qu'emploie le *Véda* sontrestés pour la plupart en usage. Il en est à peu près de même des adjectifs, des verbes et des pronoms. Bien plus, les moyens de dérivation, les suffixes sont presque identiques, ce sont toujours les voyelles simples *a, i, u*, qui, dans la constitution dérivative des mots, ont le rôle le plus actif, et ce rôle, elles l'ont gardé non-seulement dans le sanscrit ordinaire, mais on en découvre encore des traces évidentes, quoique effacées, dans les dernières branches de la famille, et même dans nos idiomes tout usés qu'ils sont. Après les suffixes voyelles, les formatives les plus fréquemment employées dans le *Véda* comme dans la langue ordinaire, ce sont les semi-voyelles, la sifflante et les consonnes *n, m* et *t*. Les superlatifs sont fréquemment en *ishtha*, les comparatifs des particules sont en *ara* et leurs superlatifs en *ama*. D'une autre part, les mots indéclinables, les préfixes, sont plus nombreux dans la langue *védique* qu'ils ne l'ont été postérieurement. Leur forme est plus nette et les dérivés qu'ils produisent sont plus abondants; ils ont plus de vie propre et de fécondité. Les préfixes verbaux n'ont presque pas varié quant à la forme et quant au sens. Seulement ces préfixes sont en général moins étroitement unis aux verbes qu'ils modifient et ils en sont plus indépendants qu'ils ne l'ont été par la suite. « Ainsi, comme le dit très-bien M. Ad. Régner, de l'époque *védique* à l'époque classique le lexique n'a pas subi de ces altérations qui changent radicalement les idiomes et qui font une langue distincte et nouvelle. L'arbre a grandi, il est plus touffu, mais c'est toujours le même tronc, à la même place, sous le même ciel. Ce n'est point une branche détachée qui, replantée ailleurs et reprenant racine sous un autre climat, aurait constitué peu à peu, sans perdre ses caractères généraux, une espèce différente. »

C'est peut-être sous le rapport de la conjugaison que le *védique* s'éloigne le plus de la langue ordinaire. Chose assez singulière, les verbes, dans l'idiome des *Védas*, se présentent avec l'abondance la plus variée. Plus tard, le verbe a presque entièrement disparu de la phrase sanscrite; dans les *Védas*, au contraire, il tient à peu près autant de place que dans le grec et le latin, presque autant de place que dans nos propres langues. Le *Véda* affectionne surtout les temps généraux, c'est-à-dire ceux qui adjoignent directement les désinences à la racine, sans l'insertion de lettres formatives, caractères distinctifs des différentes classes. De plus, le *Véda* possède un type d'aoriste qui n'est qu'à lui et qui forme une huitième espèce de ce temps, outre les sept espèces qui sont demeurées dans le sanscrit habituel. L'idiome *védique* fait pour les verbes un emploi très-fréquent de toutes ces ressources diverses, tandis que le sanscrit classique est arrivé de degré en degré à les négliger et à les perdre complètement.

Le contraste est frappant, quelles que soient d'ailleurs les causes de cette atténuation bizarre de la langue. M. Ad. Régner croit trouver une explication de ce fait très-remarquable dans le caractère même du peuple indien, et comme, selon lui, le verbe est surtout destiné à exprimer l'action, le peuple indien étant le moins actif des peuples, le verbe a disparu de sa langue en même temps que l'activité de la race s'éteignit pour se perdre dans les abstractions les plus vides de toute réalité et dans les rêveries d'un mysticisme incurable. La langue, suivant M. Ad. Régner, n'aurait fait que refléter ici comme toujours les habitudes et les dispositions du peuple qui la parlait; et l'emploi du verbe aurait cessé précisément dans la même mesure où l'esprit indien serait lui-même devenu de plus en plus incapable d'agir. « Au contraire, dans les *Védas*, ajoute le savant philologue, l'emploi très-varié des verbes est un principe d'harmonie, et quoique la langue paraisse encore peu assouplie à certains égards, un principe de mouvement et de vie. »

VEDRIANI (Louis), historien italien, né à Modène en 1601, mort dans la même ville en 1670. Il fut, dit-on, forgeron dans sa jeunesse, puis il étudia la théologie à Ferrare, embrassa la vie religieuse à l'âge de quarante ans, et se livra aux recherches historiques. Il a publié quelques ouvrages estimés, bien qu'incorrects et parfois inexactes. Tira-

boschi s'en est beaucoup servi pour sa *Bibliothèque modénienne*. Voici ses principaux écrits: *Recueil des peintres, sculpteurs et architectes de Modène* (1662); *Histoire de Modène* (1667); *Vies et éloges des cardinaux de Modène* (1663); les *Docteurs modénais en philosophie et en droit* (1665); *Cent aventures plaisantes* (1665); *Catalogue des évêques de Modène* (1669, in-4°).

VEDRIN, village de Belgique, province et à 4 kilom. de Namur; 1,860 hab. Exploitation importante de plomb argentifère, de soufre et d'argile réfractaire.

VEDRO s. m. (vé-dro). Métrol. Mesure de capacité usitée en Moldavie et en Valachie, et équivalant, dans le premier de ces pays, à 15 lit. 2, et dans le second, à 12 lit. 88. Il mesure de capacité, valant 12 lit. 399.

VEEN (Othon van), en latin *Ono Ventus*, célèbre peintre hollandais, né à Leyde en 1550, selon Houbraken, ou en 1556, d'après de Piles et autres, mort en 1629, d'après Houbraken, ou en 1634, selon d'autres. Fils d'un bourgmestre de Leyde, il étudia les belles-lettres sous la direction de Lamponius, apprit le dessin avec Isaac Claes, et reçut de Joost Van Wingen des leçons de peinture. Après avoir demeuré trois ans dans le palais du cardinal Groosbeck, prince-évêque de Liège, il partit pour Rome, où il entra dans l'atelier de Federigo Zuccheri. Il passa huit ans en Italie, parcourut ensuite l'Allemagne et alla se fixer à Bruxelles, où Alexandre Farnèse, duc de Parme et gouverneur des Pays-Bas, lui donna les titres d'ingénieur en chef et de peintre de la cour d'Espagne. Après la mort de Farnèse, il alla habiter Anvers, où il exécuta une foule de tableaux pour les églises et les principaux édifices de cette ville, et où il fonda une école de peinture, dont Rubens fut l'un des élèves les plus assidus. Il fut chargé de construire les arcs de triomphe élevés pour recevoir l'archiduc Albert à son entrée à Anvers, et ce prince fut si satisfait de la beauté de ces travaux, qu'il appela l'artiste à Bruxelles, où il le nomma intendant de la Monnaie. On cite au nombre des toiles les plus remarquables de Van Veen: une *Cène* dans la cathédrale de Leyde; une *Nativité* dans celle de Bruges; *Jésus-Christ au milieu des pêcheurs convertis*, dans celle d'Anvers; six petits tableaux allégoriques représentant le *Triomphe de l'Eglise romaine*, conservés à la pinacothèque de Munich; la *Résurrection de Lazare*, qui se trouvait au musée du Louvre dans les premières années de ce siècle, mais qui fut rendue, en 1815, aux commissaires des Pays-Bas; mais le même musée possède une toile représentant l'artiste et sa famille. Van Veen avait de plus exécuté un grand nombre de portraits, ceux, entre autres, d'Alexandre Farnèse, de l'archiduc Albert et de sa femme, de l'infante Isabelle, etc. Cet artiste était aussi un littérateur intelligent et instruit. Il a laissé plusieurs ouvrages, dont les plus remarquables sont: *Belium Batavorum cum Romanis* (Anvers, 1612, avec 40 estampes); *Quintil Horatii Emblemata* (Anvers, avec 103 pl.); *Vita sancti Thomae Aquinatis, 32 imaginibus illustrata: Historia hispanica septem infantum. Lara cum iconibus* (40 pl.); *Amorum emblemata* (1608, in-4°); *Amoris divini emblemata* (1615, in-4°). — Van Veen laissa deux filles, Gertrude et Cornélie, qui se distinguèrent par leur talent dans la peinture. Gertrude exécuta un portrait de son père, qui a été reproduit par la gravure.

VEEN (Gilbert van), graveur hollandais, frère du précédent, né à Leyde vers 1566, mort en 1628. On manque de détails sur sa vie. On sait seulement qu'il passa ses seize dernières années à Anvers, où il grava les principales œuvres de son frère. On regarde comme son travail le plus remarquable la gravure d'une frise, en cinq feuilles, d'après Balthazar Peruzzi, représentant la *Promesse de mariage d'Isaac et de Rebecca*. On cite encore avec éloge du même artiste ses portraits d'Ernest, duc de Davière, d'Alexandre Farnèse et du sculpteur Jean de Bologne.

VEEN (Martin van), dit HEMSKERK, peintre hollandais. V. HEMSKERK.

VEENDAM, ville du royaume de Hollande, dans la province et à 29 kilom. N.-E. de Groningue; 6,400 hab. Gymnase; fabrication de calicots.

VEENE, ville du royaume de Hollande, dans la province de Zélande, sur la côte orientale de l'île de Walcheren, où elle a un port de commerce et de pêche, à 7 kilom. N.-E. de Middelbourg; 2,000 hab.

VÉGA, s. m. (vé-ga). Astr. Nom de l'une des étoiles de la Lyre.

— Encycl. *Véga* ou α de la Lyre est une belle étoile de première grandeur, située au sommet d'un grand triangle à peu près équilatéral, dont Arcturus et la Polaire forment les deux autres sommets. Pour la trouver avec exactitude, menez une ligne droite de l'étoile polaire à Arcturus; sur le milieu de cette ligne élevez une perpendiculaire dirigée à l'opposite de la Grande Ourse; cette perpendiculaire rencontrera *Véga* près de la vois lactée.

Dans la liste des étoiles de première grandeur, *Véga* occupe le huitième rang; c'est une des plus rapprochées de notre système

planétaire; aussi a-t-il été possible de calculer, à quelques millions de lieues près, sa distance à la terre. Sa parallaxe est évaluée à 0m,27. Son éloignement de la terre, exprimé en rayons de l'orbite terrestre, est évalué à 1,330,700; exprimé en millions de lieues, à 58,830,000. Enfin, sa lumière met vingt et un ans pour franchir la distance qui nous en sépare. Par l'effet du mouvement de la précession des équinoxes, *Véga* est appelée à remplace dans 12,000 ans d'ici, et à 50 près, l'étoile polaire.

VEGA (LA), ville de l'île Saint-Domingue. V. CONCEPTION-DE-LA-VEGA.

VEGA-DE-RIVADEO, bourg d'Espagne, province de 95 kilom. N.-O. d'Oviedo, au confluent de deux petites rivières qui se jettent dans le golfe de Gascogne, et qui forment un petit port de commerce; 2,700 hab. Fabrication de papier, tissus de laine, toiles, navigation, commerce de cabotage.

VEGA (Christophe DE), médecin espagnol, mort en 1573. Il fut professeur à l'université de Alcalá de Henares, et médecin de don Carlos. Ses ouvrages eurent un grand succès; en voici la liste : *Commentaria in Hippocratis prognostica additis annotationibus in Galeni commentariis* (Alcalá, 1553, in-8); *De curatione caruncularum* (1553, in-8); *Commentaria in libros Galeni de differentiis febrium* (1553, in-8); *De methodo medendi libri tres* (Lyon, 1565, in-fol.).

VEGA (Thomas-Rodrigue DE), médecin portugais, né à Evora vers 1530, mort à la fin du xvi^e siècle. Il fut professeur à l'université de Coimbra. On a de lui : *Commentarium in Galenum totum primum* (Anvers, 1564, in-fol.); *De febrium differentiis* (Coimbra, 1577, in-4); *Practica medica, accedit tractatus de fontanelis et cautellis* (Lisbonne, 1578, in-8).

VEGA (Georges, baron DE), mathématicien allemand, né en 1756 à Sagoritz (Carinthie), mort en 1802. Après avoir fait partie du corps du génie de la marine, il passa, peu de temps après, dans l'artillerie. En 1784, il fut nommé lieutenant et professeur dans le second régiment de cette arme, et, lors de la création du régiment des bombardiers, y fut également attaché comme professeur, avec le grade de capitaine. Promu en 1800 lieutenant-colonel, il reçut la même année le titre de baron, et semblait appelé à obtenir un rapide avancement, lorsque, le 26 septembre 1802, on le trouva mort dans le Danube. Ce ne fut que trente ans plus tard que l'on découvrit qu'il avait été assassiné par un meunier. Le baron de Vega avait fait avec distinction les campagnes contre les Turcs et contre la France, et avait publié plusieurs ouvrages qui ont contribué aux progrès des sciences mathématiques et qui sont encore fort estimés de nos jours. Les *Tables de logarithmes* (Leipzig, 1783, 2 vol.), notamment, surpassent en correction toutes celles qui avaient été publiées à l'époque. On a encore de Vega : *Leçons sur les mathématiques* (Vienne, 1788, 4 vol.); *Manuel de trigonométrie logarithmique* (Leipzig, 1793), souvent réédité; *Thesaurus logarithmorum* (1794); *Introduction à la chronologie* (Vienne, 1801); *Système naturel des mesures, des monnaies et des poids*, publié après sa mort par Kreil (1803).

VEGA (GARCÍAS LASSO ou GARCILASSO DE LA), poète espagnol. V. GARCÍAS LASSO.

VEGA Y VARGAS (Sébastien GARCÍAS LASSO DE LA), capitaine espagnol. V. GARCÍAS LASSO.

VEGA (GARCÍAS LASSO ou GARCILASSO DE LA), historien péruvien. V. GARCÍAS LASSO.

VEGA-CARPIO (Félix LOPE DE), célèbre poète espagnol. V. LOPE.

VÉGÈCE (Flavius Vegetius Renatus), le plus célèbre des écrivains militaires latins. Il vivait sous le règne de Valentinien II, vers la fin du iv^e siècle de notre ère. On croit qu'il appartenait à une famille considérable et qu'il habitait Constantinople. L'ouvrage que nous avons de lui est intitulé : *De re militari libri V*. C'est un extrait de ce qu'il y a de plus intéressant sur la discipline militaire des Romains dans les écrits antérieurs. Il y traite des levées, de l'instruction des soldats, de l'ordonnance de la légion, de ses chefs, des armes, des grandes opérations de la guerre, de l'attaque et de la défense des places, de la marine, etc. L'une des meilleures éditions de Végèce est celle de Deux-Ponts (1806). Turpin de Crissé en a donné des commentaires très-estimés. La plus ancienne traduction française que l'on en connaisse a été imprimée en 1483; il en existe encore d'autres publiées par Bongars (Paris, 1772, in-12) et par Nisard dans la collection des classiques latins (Paris, 1849).

VÉGÈCE (Publius), écrivain latin, quelquefois confondu avec le précédent. Il est auteur d'un traité de l'art vétérinaire (*Artis veterinariæ libri quatuor*) imprimé pour la première fois à Bâle, en 1528. La meilleure édition est celle de Gesner (Manheim, 1781). Saboureux de La Bonneterie en a donné une traduction française dans le tome VI des anciens ouvrages relatifs à l'agriculture (1775).

VÉGÈCE (Ange), en italien *Angelo Vegetio*, célèbre calligraphe qui vivait au xvi^e siècle. C'était un Grec réfugié, qui vint en France sous le règne de François I^{er}; son

écriture fut admirée par tous les hommes de lettres et sa réputation ne tarda pas à devenir européenne. Parmi les élèves qu'il forma, on distingue notamment le célèbre calligraphe anglais Henri Stephens. Le nom d'Angelo servit bientôt à exprimer l'idée de la perfection calligraphique, et de là se forma cette locution familière encore en usage aujourd'hui : « Ecrire comme un Ange, » dans le sens où l'on dit, par exemple : « Peindre comme un Raphaël ou comme un Michel-Ange. »

VEGESACK, bourg de l'Allemagne du Nord, dépendance de la république et à 22 kilom. N.-E. de Brême, sur le Weser et dans une enclave de la province prussienne de Hanovre; 2,400 hab. Navigation très-active, chantier de construction, fonderie de fer, entrepôt de marchandises, station de pilotes pour la navigation des bouches du Weser.

VÉGÉTABILITÉ s. f. (vé-jé-ta-bi-lité — rad. *végétale*). Faculté de végéter.

— Faculté de nourrir des végétaux : *Un laps d'un siècle ne rendra pas à ces terres la végétabilité*. (V. Borie.)

VÉGÉTAL adj. (vé-jé-ta-ble — rad. *végéter*). Qui végète, qui peut végéter; qui est de la nature du végétal : *Les corps végétals*.

— Couvert de végétaux : *Les oasis sont des espèces d'îles végétals, au milieu de l'océan des sables*. (Thiers.) || Peu usité.

— s. m. Corps végétal, végétal : *La circulation du sang dans les animaux et de la sève dans les végétaux a changé pour nous la nature*. (Vol.) || Inus.

VÉGÉTAL s. m. (vé-jé-tal — ce mot est un dérivé du lat. *vegetus*, qui signifie proprement qui croît, du verbe *vegere*, croître, lequel se rattache à la racine sanscrite *uag* ou *ug*, croître). Plante, être organisé, dépourvu de sensibilité et de motilité volontaire : *Il semble que le végétal n'est que l'ébauche de l'animal*. (Bichat.) *Les végétaux absorbent du calorique autant et plus que les animaux*. (Raspail.)

— Encycl. V. PLANTE, PHYSIOLOGIE VÉGÉTALE, PHYSIQUE VÉGÉTALE.

VÉGÉTAL, ALE adj. (vé-jé-tal, a-le — rad. *végéter* s. m.). Relatif, propre aux végétaux : *Les productions végétales. Le règne végétal. La physiologie végétale. L'histoire de nos plus importants médicaments végétaux a été singulièrement éclaircie par les botanistes*. (Cuv.) C'est, en dernière analyse, au règne végétal que notre terre doit sa population animée. (P. Duchau.)

— Propre au développement des végétaux : *De la terre végétale*.

— Règne végétal, Grande classe d'êtres comprenant tous les végétaux.

VÉGÉTALIFORME adj. (vé-jé-ta-li-for-me — de *végétal*, et de *forme*). Hist. nat. Qui a la forme d'un végétal : *Polypier végétaliforme*. || Peu usité.

VÉGÉTALITÉ s. f. (vé-jé-ta-li-té — rad. *végéter*). Propriétés caractéristiques, nature des végétaux : *La terre dépend du monde, mais la végétalité et l'animalité dépendent de la terre*. (E. Littré.)

— Premier degré de la vitalité, caractérisé par la nutrition et la reproduction, qui est commun aux végétaux et aux animaux.

VÉGÉTANT, ANTE adj. (vé-jé-tan, an-te — rad. *végéter*). Qui végète : *Les plantes sont des êtres végétants, mais inanimés*.

— Par ext. Qui se développe par l'addition d'une matière empruntée : *Les œufs que pondent les hippoboscites sont, pour ainsi dire, des œufs végétants, qui grossissent par une incubation parasite*. (Raspail.)

VÉGÉTATIF, IVE adj. (vé-jé-ta-tif, i-ve — rad. *végéter*). Qui détermine la végétation : *Le principe végétatif. La vertu végétative*.

— Qui est commun aux animaux et aux végétaux : *La nutrition et la reproduction sont des fonctions végétatives*.

— Vie végétative, Phénomènes vitaux communs aux animaux et aux végétaux. || Fig. Vie matérielle, bornée aux phénomènes de l'existence purement animale : *Notre vie était toute végétative en apparence, mais nous existions par le cœur et par le cerveau*. (Balz.)

— Agric. Poudre végétative, Matière fécale réduite en poudre pour servir d'engrais. || On l'appelle plus souvent *POUDRETTE*.

VÉGÉTATION s. f. (vé-jé-ta-si-on — lat. *vegetatio*, de *vegetare*, croître, pousser, fréquentatif du verbe *vegere*, croître). Développement progressif du végétal : *La science est parvenue à étendre la puissance de la végétation*. (Th. de Berneud.) *On sait qu'un temps d'orage est très-propre à hâter la végétation*. (V. de Bomare.) *La chaleur est une condition nécessaire de toute végétation*. (A. Maury.)

— Par ext. Végétaux : *Couvrir sa chemise, au mois de janvier, de végétations forcées, de fleurs pâles et sans odeur, c'est moins parer l'hiver que déparer le printemps*. (J.-J. Rouss.) *La végétation est, dans les campagnes, un puissant agent d'assainissement*. (Lé-lut.)

— Pathol. Production charnue morbide souvent indolente : *Végétations syphilitiques. Exciser des végétations*.

— Chim. Production chimique affectant des formes arborescentes.

VÉGÈTER v. n. ou intr. (vé-jé-té — lat. *vegetare*, proprement croître, pousser, de *vegere*, croître. Change é en è devant une syllabe muette : *Je végète, qu'ils végètent*; excepté au fut. de l'ind. et au prés. du cond. : *Je végèterai, tu végèterais*). Croître, prendre son développement naturel, en parlant des végétaux : *Pour les plantes, végéter c'est vivre*. (Acad.) *L'arbre des forêts, entier dans son essor, vit plus longtemps que l'arbre étêté de nos jardins*. (Virey.)

— Par ext. Prendre son développement naturel, en parlant des corps organisés : Réaumur, dont la main si savante et si sûre A percé tant de fois la nuit de la nature, M'apprendra-t-il jamais par quels subtils ressorts L'éternel artisan fait végéter les corps ?

VOLTAIRE. — Fig. Vivre d'une vie inerte, misérable ou obscure : *Vous vous trompez vous-même quand vous dites que vous voudriez vous borner à végéter; c'est comme si vous disiez que vous voudriez vous enluyer*. (Vol.) *La vie des gens qui pensent est dix fois plus courte que celle des gens qui végètent*. (Galiani.) *La démocratie est la vie de la société; hors de la démocratie, l'homme civil végète et s'éteint*. (Aug. Thierry.)

A Paris on existe, en province on végète.

A. DUVAL. — Il vit d'une vie purement animale : *Ce vieillard ne comprend plus, ne pense plus; il ne fait plus que végéter*.

VÉGÈTO-ANIMAL, ALE adj. Hist. nat. Qui tient de la nature du végétal et de celle de l'animal; qui appartient au règne végétal et au règne animal.

VÉGÈTO-MINÉRAL, ALE adj. Qui tient du végétal et du minéral; qui appartient simultanément aux deux règnes.

— Pharm. Eau végéto-minérale, Acétate de plomb étendu d'eau.

VÉGÈTO-SULFURIQUE adj. Chim. Se dit d'un acide particulier qui se produit lorsqu'on fait agir l'acide sulfurique sur des matières végétales.

VEGEZZI-RUSCALLA (Juvénal), publiciste italien, né à Turin en 1799, mort vers 1865. Fils du trésorier de Napoléon I^{er} pour l'Italie, il entra dans le commerce à l'âge de quatorze ans, et passa comme employé, en 1818, au ministère des affaires étrangères, où il devint secrétaire en 1836. Après avoir assisté au congrès de Vienne, il fut nommé inspecteur général des prisons, et publia divers écrits sur la question des prisons et du régime pénitentiaire. Il donna sa démission après l'adoption par le parlement du régime cellulaire, dont il était l'adversaire convaincu. A partir de 1854, Veggiozzi-Ruscalla fut un collaborateur assidu de la *Rivista contemporanea* de Turin, à laquelle il a donné d'excellents articles de philologie, d'ethnographie, d'économie politique, etc. Lié avec M. de Cavour, et en même temps l'un des écrivains en vue du mouvement libéral et indépendant, il fut, en 1860, envoyé au parlement par le collège de Scandiano; mais il ne prit jamais part à la politique active.

VEGIO (MAFFEO-), poète italien. V. MAFFEO. — **VEGLIA**, la *Curiata* des Romains, île de l'empire d'Autriche, sur les côtes de la Dalmatie, dans le golfe de Quarnero, par 45° 14' de lat. N., et 12° 11' de longit. E. Elle s'étend le long du canal de Morlacca, qui la sépare du continent, sur une longueur de 35 kilom. sur 22 de largeur. Superficie, 1,300 kilom. carrés; 20,000 hab. Chef-lieu *Veglia*, petite ville avec un port de commerce sur la côte S.-O. et un évêché suffragant de Goritz. La surface de l'île est montagneuse, rocaillieuse, stérile au N. et à l'E., mais fertile sur les autres points. On y trouve de belles forêts, des pâturages qui nourrissent de nombreux troupeaux de moutons et de chèvres; l'île produit aussi du vin et de la soie. Exploitation de carrières de marbre. Pêche abondante sur les côtes.

VEGLIE, bourg du royaume d'Italie, province de la Terre d'Otrante, district de Brindisi, mandement de Salice Sabutino; 2,200 hab. — **VEGNI** (Léonard), érudit et inventeur italien, né à Chianciano en 1734, mort en 1801. Il s'adonna de bonne heure à l'étude des mathématiques, de l'archéologie, des beaux-arts, apprit l'architecture à Bologne et se passionna ensuite pour les langues. Possesseur d'une propriété appelée les Bains de Saint-Philippe, il y trouva en abondance du tartre déposé par les eaux et eut l'idée d'employer cette substance à l'art plastique, pour prendre des empreintes en creux. Il perfectionna sa découverte qui fit, pendant quelque temps, grand bruit dans le monde artistique. On a de lui un certain nombre d'articles sur les beaux-arts, la philologie, l'agronomie, etc., qui ont paru dans diverses revues et publications du temps.

VÉGOBRE (Charles DE MANOEL, sieur DE), juriconsulte français. V. MANOEL.

VEGUEYRAL, canal de France (Bouches-du-Rhône), qui commence à l'étang des Baux, à 4 kilom. S.-E. de Pontvieille, dessèche des marais, passe à l'E. d'Arles, suit le bord du

Rhône et, après un parcours de 31 kilom., aboutit à l'étang de Ligagnan.

VÉHÉMENCE s. f. (vé-é-man-se — lat. *vehementia*; de *vehere*, porter). Violence, mouvement impétueux : *La véhémence du vent*.

— Fig. Vivacité, ardeur impétueuse : *La véhémence des passions. La véhémence du discours nuit à la bonté de la doctrine. Télémaque disait ces paroles avec une autorité et une véhémence qui entraînaient tous les cœurs*. (Fén.)

— Encycl. Littér. Nous citerons, parmi les orateurs chez lesquels on trouve des modèles de véhémence, Démosthène, Bossuet, le Père Bridaine, Mirabeau, Fox. « Démosthène, dit Laharpe, n'a point fait usage du pathétique touchant, comme Cicéron; ses sujets ne l'y portaient pas; mais il a supérieurement manié le pathétique véhément. » Quelle rapidité, quelle vigueur il déploie, par exemple lorsqu'il, dans la première *Philippique*, il veut entraîner les Athéniens à rougir d'eux-mêmes ! « Votre manière de combattre Philippe ressemble tout à fait au pugilat des barbares. L'un d'eux est-il frappé, il ne pense qu'à coup qu'il vient de recevoir; le frappe-t-on ailleurs, il y porte aussitôt la main; mais parer les coups et en porter à son tour, il ne le sait et n'en est pas capable. Ainsi de vous : apprenez-vous que Philippe est dans la Chersonèse, décret pour secourir la Chersonèse; aux Thermopyles, décret pour les Thermopyles; sur quelque autre point, vous courez, vous montez, vous descendez à sa suite. Oui, vous manœuvrez sous ses ordres, n'arrêtant vous-mêmes aucune mesure militaire importante, ne prévoyant absolument rien, attendant la nouvelle du désastre d'hier ou d'aujourd'hui. Autrefois, peut-être, vous pouviez impunément vous conduire ainsi; mais la crise approche et exige une autre manière d'agir. »

Dans le discours que Mirabeau prononça le 26 septembre 1789, au sujet des finances, on a souvent relevé ce mouvement oratoire d'une admirable véhémence : « Eh, messieurs, à propos d'une ridicule motion du Palais-Royal, d'une risible insurrection qui n'eut jamais d'importance que dans les imaginations faibles ou dans les desseins pervers de quelques hommes de mauvaie foi, vous avez entendu naguère ces mots forcés : *Catiline est aux portes de Rome, et l'on délibère!* Et certes il n'y avait autour de nous ni Catiline, ni périls, ni factions, ni Rome. Aujourd'hui, la banqueroute, la hideuse banqueroute est là; elle menace de consumer vous, vos propriétés, vos familles, votre honneur; et vous délibérez ! » En parlant de la vignette et de l'impétuosité qui caractérisèrent l'éloquence de Mirabeau, on ne saurait oublier sa réponse à de Brézé. Quand le roi eut ordonné à l'Assemblée de se séparer : « Je demande, avait dit Mirabeau à ses collègues, qu'en vous couvrant de votre dignité vous vous renfermiez dans la religion de votre serment; il ne nous permet de nous séparer qu'après avoir fait la constitution. »

Alors de Brézé, grand maître des cérémonies, s'avança et fit entendre ces paroles d'une voix mal assurée : « Messieurs, vous avez entendu les ordres du roi. Mirabeau lui répliqua, suivant la tradition populaire : « Allez dire à votre maître que nous sommes ici par la volonté du peuple, et que nous n'en sortirons que par la puissance des baïonnettes. » Mais les paroles de Mirabeau, telles que les donne la rédaction du *Moniteur*, tout en gardant un sens analogue, n'ont ni cette vivacité ni cette roideur. Les voici : « Oui, monsieur, nous avons entendu les intentions qu'on a suggérées au roi; et vous, qui ne sauriez être son organe auprès des états généraux, vous qui n'avez ici ni place ni droit de parler, vous n'êtes pas fait pour nous rappeler son discours. Cependant, pour éviter toute équivoque, je déclare que, si l'on vous a chargé de nous faire sortir d'ici, vous devez demander des ordres pour employer la force, car nous ne quitterons nos places que par la puissance des baïonnettes. »

L'orateur anglais Fox a été, suivant James Mackintosh, celui des orateurs modernes qui a réuni au plus haut degré la raison, la simplicité, la véhémence de Démosthène : « il a été, en un mot, l'orateur le plus démocratique qui se soit rencontré depuis l'antiquité. » Nous choisirons, comme exemple de la véhémence oratoire de Fox, celui de ses discours qui intéresse le plus la France. C'est la réponse qu'il adressa en 1790 à Burke pour défendre contre ses attaques les principes de la Révolution française. Il avait déjà soutenu ouvertement ces principes et regardait la constitution nouvelle de la France comme le plus glorieux monument de liberté que la raison humaine eût élevé dans aucun temps et dans aucun pays. Quand il se leva pour répondre à Burke : « Il semble, dit-il, que c'est un jour privilégié, où chacun peut se lever et insulter le gouvernement qu'il lui plaît. Quoique personne n'ait dit un mot sur les troubles de la France, mon honorable ami vient de prendre la parole et de flétrir de gaieté de cœur ces mémorables événements. Il aurait pu traiter, ce me semble, le gouvernement de la Chine, ou celui de la Turquie, précisément de la même manière et avec autant d'opportunité... Sur cette révolution, je tiens à mon sentiment, et je ne rétracte pas une syllabe de ce que j'ai dit. Je pense que

c'est un des événements les plus glorieux du monde... Si je louais la conduite du premier Brutus, si j'appellais l'expulsion des Tarquins un acte généreux et patriotique, serait-il juste de dire que je médite l'établissement du consulat dans mon pays ? Si je répétais l'éloquent panégyrique de Cicéron sur le meurtre de César, la conséquence serait-elle que je suis venu ici avec un poignard sur moi pour tuer quelque grand homme ou quelque orateur ? Si vous dites qu'admirer une action c'est vouloir l'imiter, montrez qu'il y a quelque analogie dans les circonstances. » Ce discours célèbre causa la rupture de Fox et de Burke, après une intimité de vingt-deux ans.

La véhémence est assez rare dans l'éloquence de la chaire. Les sujets qu'on y traite et le but qu'on s'y propose s'accroissent mieux en général du pathétique touchant. Bossuet seul, parmi les grands prédicateurs, en fournirait de nombreux exemples ; chez Bossuet l'impétuosité s'allie au sublime. Parmi les orateurs secondaires, le Père Bridaine a dû sa réputation surtout à sa véhémence. On en cite plusieurs traits, et surtout cette apostrophe à la partie la plus jeune de son auditoire : « Et sur quoi vous fondez-vous, mes frères, pour croire votre dernier jour si éloigné ? Est-ce sur votre jeunesse ? Oui, répondez-vous, je n'ai encore que vingt ans, que trente ans. Ah ! ce n'est pas vous qui avez vingt ou trente ans, c'est la mort qui a déjà vingt ou trente ans d'avance sur vous. » La véhémence de cet orateur singulier se traduisait même par des actes. Un soir, après un sermon dont le sujet était la brièveté de la vie, il dit à ses auditeurs : « Je vais vous reconduire chacun chez vous. » Et il les emmena au cimetière.

Un des prédicateurs renommés que nous avons entendus dans ces derniers temps a eu la véhémence à un haut degré, le Père Ventura. Parmi nos orateurs politiques contemporains, MM. Berryer, Jules Favre et Gambetta se sont fait admirer assez souvent par des mouvements d'une entraînante véhémence.

VÉHÉMENT, ÉNTE adj. (vé-é-man, an-te — lat. *vehemens*, mot venu de *vehere*, porter, traîner, qui représente la racine sanscrite *vah*, porter, devenue en zend *vaz*, en grec *ochéō*, en gothique *vigan*, en ancien slave *vesti* ; en lithuanien *veszti* et *wézu*, etc. Cette racine a produit un grand nombre de dérivés de divers genres, qui s'appliquent surtout aux véhicules de toute espèce. Impétueux, violent ; ne s'emploie guère qu'au figuré : *Caractère, esprit véhément*. *Passion véhément*. *Libis à un appétit véhément de la chair des reptiles*. (Buff.) *Démotène a supérieurement manié le pathétique véhément*. (Laharpe.)

— Qui a le caractère véhément, les passions véhémentes : *Nous sommes véhéments dans tous nos desirs*. (Boss.) « Vigoureux, énergique, en parlant d'un orateur, d'un écrivain : *Le véhément Bridaine a déchiré plus de cœurs et fait couler plus de larmes que le savant et profond Bourdaloue*. (Marmontel.) *Juvénal est le plus véhément et le dernier des satiriques latins*. (Boissonnade.) « Se dit également du style : *Un style véhément*. *Une éloquence véhément*.

— Syn. *Véhément, emporté, fougueux*, etc. **V. EMPORTE.**

VÉHÉMENTEMENT adv. (vé-é-man-teman — rad. *vehement*). Très-fort, beaucoup : *Ce parfumeur était véhémentement soupçonné de guérir les oncles riches quand ils se disaient malades*. (Balz.) *Le capitaine a écarté les accusations de vol et de trahison qui pesaient véhémentement sur lui*. (X. Saintine.)

VÉHICULAIRE adj. (vé-i-ku-lè-re — rad. *vehicule*). Qui est relatif aux moyens de transport. « Peu usité.

— Antiq. rom. *Course véhiculaire*. Sorte de poste par relais qu'Auguste avait établie dans l'empire, pour recevoir rapidement des nouvelles des provinces.

VÉHICULE s. m. (vé-i-ku-le — latin *vehiculum*, mot qui vient de *vehere*, porter, et qui appartient à la même famille que le sanscrit *vaha*, *vāha*, *vahya*, *vahana*, *vāhika*, char, dont la racine est *vah*, porter). Moyen de transport par terre ou par eau : *Les habitudes nomades suggèrent de bonne heure à l'homme l'invention des véhicules destinés à le transporter*. (A. Maury.)

— Moyen de faire passer un objet d'un lieu dans un autre : *L'air est le véhicule du son*. *Les artères et les veines sont les véhicules du sang*.

— Liquide qui tient en solution ou en suspension une substance nutritive ou médicamenteuse : *Le mucilage doit sa qualité nutritive aux diverses substances auxquelles il sert de véhicule*. (Brill.-Sav.) *L'eau favorise la digestion et fournit un véhicule aux humeurs*. (L. Cruveilhier.)

— Fig. Moyen de transmission, de propagation : *Les mots sont les véhicules des idées*. (F. Bastiat.) *L'imprimerie est le plus puissant véhicule de la pensée humaine*. (Dupin.)

— Philos. *Grand véhicule*, *Petit véhicule*, Noms des deux principales écoles bouddhistes.

— Encycl. Pharm. Un *véhicule* doit toujours faciliter l'action et l'administration du médicament. Il a une influence thérapeutique positive, soit que, par sa nature, il puisse être mieux supporté, mieux absorbé par les

tissus avec lesquels on veut mettre l'agent principal en contact, soit qu'il se charge mieux de cet agent, qu'il ait pour lui plus d'affinité, soit, en un mot, qu'il soit plus propre à remplir sa mission. L'eau, l'alcool, l'éther, le vin, la bière, le vinaigre, les essences, les huiles sont à peu près les seuls *véhicules* employés en médecine. L'eau est le *véhicule* le plus employé. De fait, elle dissout un nombre considérable de corps soit à froid, soit à chaud. Après elle vient l'alcool, puis l'éther, dont l'emploi est beaucoup plus restreint. Le choix du *véhicule* est subordonné à l'emploi de tel ou tel médicament. Il est donc de toute importance que le médecin connaisse la solubilité des substances médicamenteuses dans les *véhicules* employés.

— Philos. *Grand et petit véhicule*. On désigne ainsi les deux principales écoles du bouddhisme. Elles remontent l'une et l'autre à une très-haute antiquité. Il est difficile de préciser exactement les différences qui les distinguent. Le fond, qui est l'adoration infinie du Bouddha, est le même ; seulement, cette adoration se traduit par des rites différents et des interprétations diverses de sa doctrine. Elles ne reconnaissent pas comme canoniques et orthodoxes les mêmes ouvrages. Le *grand véhicule* (*maha-yāna*) a cinq séries de livres sacrés, et le *petit véhicule* en a neuf. La dénomination de *petit véhicule* donnée à la seconde école semble indiquer une infériorité quelconque vis-à-vis de l'autre. C'est que, en effet, les partisans du *petit véhicule* paraissent mettre un peu au second plan de leur enseignement les spéculations métaphysiques du bouddhisme, qui sont l'objet principal du *grand véhicule*. La doctrine de celui-ci jouit d'une plus grande estime chez les lettrés et les docteurs que la doctrine du *petit véhicule*. En général, c'est une croyance répandue parmi ces derniers que l'enseignement du *petit véhicule* ne suffit point pour acquiescer le norvana, et que ses sectateurs, après leur mort, auront encore à subir une transmigration. Houn-Thiang, qui, dans son voyage, s'étend beaucoup sur cette partie religieuse, parle du *petit véhicule* avec un grand mépris. Il oppose sans cesse aux idées vulgaires et aux principes étroits du *petit véhicule* les spéculations hardies du *grand véhicule*. On peut conclure que la doctrine du premier ne s'occupe que de la morale et de la discipline du bouddhisme, auxquelles ont été jointes quelques-unes des légendes les plus grossières. Cependant, le *petit véhicule* a presque autant de sectateurs que la doctrine rivale. Il se trouvait, du temps d'Houn-Thiang, répandu dans toutes les parties de la presqu'île où avait pénétré le bouddhisme. Ce qu'il y a de remarquable dans ces deux doctrines, c'est que, malgré la guerre d'argumentation qu'elles se font sans cesse, elles vivent à côté l'une de l'autre dans une tolérance parfaite. Partout, elles coexistent sans se combattre autrement que par les armes de la polémique. Chacune d'elles pratique partout librement son culte sans être inquiétée ou gênée par sa rivale. Cependant, les sectateurs et les religieux des deux doctrines ne se demandant pas volontiers l'hospitalité entre eux, quoique, au besoin, ils se l'accordent. Ainsi Houn-Thiang, quoique partisan du *grand véhicule*, alla demeurer dans un couvent appartenant au *petit véhicule*. Peut-être ne faut-il point attribuer cette répugnance qu'ils ont à se demander réciproquement l'hospitalité à une haine profonde et enracinée, mais à la différence des règles qui régissent la vie religieuse chez les sectateurs de ces doctrines. Le *petit véhicule* ne tolère que trois aliments ; la sobriété est une des vertus qu'il recommande le plus. Elle lui est imputée à faute par le *grand véhicule*, qui y voyait un souvenir des austérités brahmaniques, sévèrement blâmées par le Bouddha. Les sectateurs de cette dernière école mangent indistinctement de tous les mets.

Il y a quelquefois, parmi les sectateurs de l'une et de l'autre école, des conversions à l'école rivale. Ces conversions se font ordinairement en faveur du *grand véhicule*, bien qu'on cite quelques exemples de sectateurs du *grand véhicule* qui se sont convertis à la doctrine du *petit* ; mais ces exemples sont rares. Quelques docteurs de la loi enseignent les deux doctrines, tout en préférant celle du *grand véhicule*.

VEHME s. f. (vé-me). **V. WEHME.**

VEHMIQUE adj. (vé-mi-ke). **V. WEHMIQUE.**

VEHSE (Charles-Edouard), historien allemand, né à Freiberg, en Saxe, en 1802. Fils d'un riche industriel de cette ville, il fit ses études à l'Ecole des mines, d'où il sortit pour aller suivre des cours de droit aux universités de Leipzig et de Göttingue. En 1825, il entra aux archives de Saxe, à Dresde, se fit recevoir, l'année suivante, docteur en droit et, six ans plus tard, fut nommé archiviste. Mais, poussé par le goût des aventures, il donna sa démission en 1838 et partit pour les Etats-Unis, qu'il parcourut pendant une année. Il fit ensuite le tour de l'Europe, ouvrit à Dresde des cours libres, qui furent fort suivis, sur l'histoire politique, littéraire et artistique de l'Europe, passa les années 1851 et 1852 en voyages en Allemagne, en Suisse, à Paris et à Londres, et vint se fixer à Berlin en 1853. Ayant inséré dans son *Histoire*

des *cours allemands* des personnalités fort piquantes sur un prince de la maison royale de Prusse, il fut impliqué dans un procès de presse, qui se termina par sa condamnation à six mois d'emprisonnement ; il lui fut, en outre, interdit de séjourner en Prusse. En août 1856, il se retira à Sisach, près de Bâle, et y obtint, l'année suivante, le droit de bourgeoisie. Il partit peu de temps après pour l'Italie, habita successivement Nice, Gènes, Florence, Rome, et revint à Freiberg en 1862. Devenu presque aveugle, il résida à Florence à partir de 1867. Parmi ses ouvrages, nous citerons : *Histoire de l'empereur Othon le Grand* (Zittau, 1828) ; *Tables de l'histoire universelle et de l'histoire de la civilisation* (Dresde, 1834) ; *Cours d'histoire universelle* (Dresde, 1842) ; *Shakspeare politique, philosophe et poète* (Hambourg, 1841) ; *Histoire des cours allemands depuis la Réformation* (Hambourg, 1851-1858, 48 vol.), ouvrage qui se partage en six sections, savoir : 1^o la Prusse (6 vol.) ; 2^o l'Autriche (11 vol.) ; 3^o la maison de Brunswick (5 vol.) ; 4^o la Bavière, le Wurtemberg, Bade et la Hesse (5 vol.) ; 5^o la maison de Saxe (7 vol.) ; 6^o les petites cours allemandes, les cours des princes médiatisés et les cours ecclésiastiques (14 vol.). C'est là l'œuvre capitale de M. Vehse, auquel elle a valu autant d'admirateurs que de critiques. Il en existe des traductions dans plusieurs langues vivantes.

VEICHNAVA s. m. (vé-chna-va). **V. VEICHNAVA.**

VEIDAM s. m. (vé-damm). Nom qu'on a donné autrefois aux Védas : *La loi des brahmanes nommée le VEIDAM signifie la parole de Dieu*. (Volz.)

VEIEN, IENNE s. et adj. (vé-iain, iè-ne). Géogr. anc. Habitant de Véies ; qui appartient à cette ville ou à ses habitants : *La dédicace des VEIENS*. *L'armée VEIENNE*.

VEIENTIN, INE adj. (vé-ian-tain, i-ne). Antiq. Qui a rapport aux habitants de Véies. — Myth. rom. Surnom de Junon.

VEIES, en latin *Veii*, ville de l'Italie ancienne, dans l'Etrurie, à 20 kilom. N.-O. de Rome, non loin du Tibre. C'était une des douze lucumonies étrusques, la plus rapprochée de la ville de Romulus ; de là les guerres continuelles entre Véies et Rome, celle-ci ne voulant point d'égale, et celle-là ne pouvant se résoudre à plier sous le joug d'une ville dont elle avait vu les faibles commencements. Les Romains résolurent d'abattre cette fière rivale et entreprirent le siège de Véies, siège que l'histoire a comparé, pour la longueur et pour les difficultés, au siège de Troie et qui finit, comme celui-ci, grâce à un stratagème des assiégeants. Camille, chargé du siège, fit creuser, aux flancs de la colline sur laquelle Véies était bâtie, des chemins souterrains qu'il conduisit jusqu'à la haute ville et à la citadelle, où était le temple de Junon. Les Romains, sortant tout à coup de cette mine, au moment même où Camille donnait un assaut général à la place, mirent le feu aux magasins et ouvrirent les portes de la ville. Elle ne fut pas néanmoins ruinée, puisque après l'embrasement de Rome par les Gaulois les tribuns proposèrent de transporter à Véies le siège du gouvernement. La population étrusque de Véies, toutefois, fut asservie ou exilée, et Véies reçut une colonie romaine. On en voit aujourd'hui les ruines sur une colline escarpée, en forme d'îlot, qu'on appelle *Isola*.

VEIGA (Eusébe de), astronome portugais, né dans le diocèse de Coimbra en 1718, mort en 1798. Il entra, dès 1733, dans l'ordre des jésuites, devint professeur de mathématiques au collège de Lisbonne et, après l'expulsion des jésuites du Portugal, se rendit à Rome, où il fut nommé directeur de l'observatoire du duc de Sulmona et où il fut appelé, dans la suite, à la direction de l'hôpital royal des Portugais. On a de lui : *Trigonometria sphaerica* (Rome, 1745) ; le *Planétaire portugais expliqué avec des problèmes*, en portugais (Lisbonne, 1758, in-8^o) ; le *Planétaire romain ou Ephémérides astronomiques*, en italien (Rome, 1786-1794, 8 vol. in-8^o) ; des *Cartes* pour divers ouvrages, entre autres celle des quatre parties du monde, etc.

VEIGNÉ, village et commune de France (Indre-et-Loire), canton de Montbazou, arrond. et à 13 kilom. S. de Tours, sur l'Indre ; 1,200 hab. On y voit le joli château de Couziers, construction du xiv^e siècle, et l'ancienne résidence des seigneurs de Montbazou ; ce fut dans ce château que s'accomplit, en 1619, la réconciliation de Louis XIII avec sa mère.

VEIKONTA s. m. (vè-kon-ta). Paradis de Vichnou.

— Encycl. Le *veikonta* est le troisième des quatre séjours de béatitude admis et reconnus par les livres indous. C'est dans ce riant séjour que sont admis à résider après leur mort les dévots qui se sont spécialement consacrés au culte de ce dieu. Sur le mont Mahamérout, représentation figurée par les livres indous pour donner une idée des quatre paradis d'Indra, de Siva, de Vichnou et de Brahma, le *veikonta* occupe le troisième étage, entre le keilassa, paradis de Siva, et le sat-ti-loca, paradis de Brahma. Le *veikonta* est dans un site charmant qui lui a fait donner son nom, lequel signifie *agréable*. L'or et les

objets précieux en tout genre y brillent de tous côtés. Au milieu de ce séjour enchanteur s'élève un superbe palais habité par Vichnou et sa femme Lakshmy. Près d'eux, on voit Radoumèna, leur fils aîné, et une multitude d'autres enfants ; leur petit-fils Anirondou, fils de Radoumèna, Oncha, son épouse, et Bana, leur fille. On trouve dans ce lieu, ainsi que dans les autres, des fleurs, des arbres, des quadrupèdes, des oiseaux, et surtout des paons en quantité. Au pied de la résidence royale coule le fleuve Karona. Beaucoup de pénitents habitent sur ses bords et y coulent des jours paisibles et heureux ; des fruits et quelques légumes qui croissent spontanément font toute leur nourriture. Leur loisir est partagé entre la lecture des *Védas* ou *Védams* et la contemplation.

VEIL ou **VIEL** (Charles-Marie de), théologien français, qui vivait au xviii^e siècle. Il était juif et habitait Metz, lorsqu'il se laissa convertir au catholicisme par Bossuet. Venu à Paris, il entra chez les chanoines réguliers de Sainte-Geneviève, qui l'envoyèrent à Angers pour étudier la théologie. En 1674, il prit le bonnet de docteur, professa pendant quelque temps la théologie dans les écoles publiques, puis passa brusquement en Angleterre. Veil entra alors dans l'Eglise réformée, où il demeura jusqu'à sa mort. On a de lui : *Commentarius in S. J.-Ch. Evangelium secundum Matthæum et Marcum* (Angers, 1674, in-4^o) ; *Commentarius in Joel prophetam* (Paris, 1676, in-12) ; *Commentarius in Canticum canticorum* (Paris, 1676, in-12) ; *Lettre à M. Boyle contre l'auteur* (Richard Simon) d'un livre intitulé : Critique du Vieux Testament (Londres, 1678, in-8^o) ; *Explicatio litter. duodecim prophetarum minorum* (Londres, 1680) ; *Acta sanctorum apostolorum ad litteram explicata* (Londres, 1684, in-4^o).

VEIL (Louis-Compiègne), théologien français, frère du précédent, vivait au xviii^e siècle. Il passa comme lui du judaïsme au catholicisme et du catholicisme à la Réforme, professa pendant quelque temps l'hébreu à Heidelberg, puis se rendit à Londres, où il mourut bibliothécaire du roi. On lui doit les ouvrages suivants : *Hebræorum de comitibus, jus civile et pontificium* (Paris, 1673, in-8^o) ; *De cultu divino* (Paris, 1678, in-4^o) ; *Tabula templi Hierosolymitani* (Paris, 1678) ; *Catechismus Judæorum in disputatione et dialogo magistris et discipulis* (Londres, 1679, in-8^o), etc.

VEILE, ville du Danemark, dans le Jutland, sur la côte orientale, au fond du golfe de son nom ou Veile-Fiord, à 75 kilom. N.-E. de Ribe ; 2,000 hab. Fabrication de savons, draps, cuirs, amidon ; exportation de bois, grains et suif. Petit port de commerce.

VEILLANE, bourg du royaume d'Italie. **V. AVIGLINA.**

VEILLAQUE adj. (vè-lla-ke ; *ll* mli.). Sans honneur, sans foi. « Vieux mot.

— Substantif. : *Un VEILLAQUE*. Je veux l'assassiner d'un seul de mes regards, Veillaque !.

CORNEILLE.

VEILLAQUERIE s. f. (vè-lla-ke-ri ; *ll* mli. — rad. *veillaque*). Lâcheté ; faiblesse. « Trahison. « Vieux mot.

VEILLE s. f. (vè-llé ; *ll* mli. — lat. *vigilia*, mot qui vient de *vigil*, qui veille, et qui est aussi le type du français *vigile*. Il semblerait d'abord que le mot le plus voisin du latin, *vigile*, devrait toucher de plus près à l'origine de notre langue, devrait être le plus ancien ; c'est précisément le contraire. Le mot le plus altéré, *veille*, remonte aux premiers temps de notre idiome ; c'est en passant par la bouche du peuple et en traversant les siècles qu'il s'est usé de la sorte, tandis que le mot dont la forme s'écarte le moins de celle du latin a été créé par les savants depuis la renaissance des lettres). Privation de sommeil pendant le temps que l'on emploie d'ordinaire à dormir : *Quel progrès ne fait-on pas dans l'étude, quand on souffert de longues VEILLES par la santé et par la constance !* (Viech.) *Les VEILLES prolongées fatiguent vite et épuisent bientôt l'existence*. (Cruveilhier.) *Ne prolongez pas trop avant dans la nuit vos VEILLES et vos soirées*. (Raspail.) « Travail persévérant prolongé pendant la nuit : *De doctes VEILLES*. *Publier le fruit de ses VEILLES*. « Insomnie causée par l'inquiétude :

J'ai su lui préparer des craintes et des *veilles*.

RACINE.

— État de celui qui est éveillé, qui a conscience de l'action de ses sens : *L'animal a deux manières d'être, le mouvement et l'état de repos, la VEILLE et le sommeil*. (Buff.) *La VEILLE procure des jouissances plus réelles que le sommeil*. (Virey.)

— Jour précédent : *La VEILLE de la Saint-Jean*. *Il était arrivé dès la VEILLE*. *La vie n'est qu'un regret de la VEILLE*. (Méry.) *Les paradoxes de la VEILLE sont les vérités du lendemain*. (E. Laboulaye.)

Sans soin du lendemain, sans souci de la veille, L'enfant joue et s'endort, pour jouer se réveille.

DEUILLE.

Le bien que l'on a fait la veille Fait le bonheur du lendemain.

LE BAILLY.

— A la veille de, Sur le point de : *Il est A LA VEILLE DE son départ*. A LA VEILLE DE

se marier, il entreprit un long voyage. Toute aristocratie oisive est à LA VEILLE d'un 93. (L. Faucher.)

— Lit de veille, Lit qu'on dresse dans la chambre d'un malade pour la personne qui doit le garder pendant la nuit.

— Chandelie, bougie, mortier de veille, Chandelie, bougie, masse de cire disposés pour brûler lentement, et pouvant généralement durer toute une nuit. Vieilles loc.

— Fam. Se faire poissonnier la veille de Pâques, Prendre une détermination intempestive, comme une personne qui commencerait à vendre du poisson au moment même où l'Eglise autorise l'usage des aliments gras.

— Antiq. rom. Chacune des quatre parties de la nuit, chez les Romains : Les Romains divisaient la nuit en quatre VEILLES de longueur variable suivant les saisons.

— Hist. Républicains de la veille, Nom donné depuis 1848 à ceux qui ont professé des opinions républicaines avant la fondation de la république, par opposition aux républicains du lendemain, que cet événement a convertis au nouveau régime.

— Cheval. Veille des armes, Action du guerrier qui, devant être fait chevalier le lendemain, passait la nuit à veiller dans une chapelle auprès des armes dont il devait être revêtu.

— Mar. Ancre de veille, Ancre qu'on tient toujours prête à être lancée en cas de besoin. Câble de veille, Câble de l'ancre de veille. Etre en veille, Etre à la veille, Se dit d'un objet qui surnage.

VEILLÉE s. f. (vè-llé; il mil. — rad. veiller). Temps qui s'écoule depuis le repas du soir jusqu'au coucher : Passer sa VEILLÉE chez un voisin. Action de plusieurs personnes qui passent ce temps ensemble; passeries de ces personnes : Une VEILLÉE agréable. Les contes qui ont passé par la VEILLÉE en valent mieux. (J. Joubert.)

— Action de veiller un malade : Elle a ruiné sa santé dans des VEILLÉES de charité.

— Anc. cout. Pâté de veillée, Pâté que les maîtres offraient autrefois à leurs compagnons le jour de la Saint-Remi, date à partir de laquelle commençait le travail du soir.

Veillées du château (LES), par Mme de Genlis (1784, 3 vol. in-12). Le baron de Montyon venait de fonder un prix pour l'ouvrage en prose qui serait jugé le plus utile. Les *Conversations d'Emilie* de Mme d'Epimay furent préférées à un ouvrage de Mme de Genlis intitulé : *Adèle et Théodore*. Vexée de ce qu'elle considérait comme une injustice, Mme de Genlis publia les *Veillées du château* ou *Cours de morale à l'usage des enfants*, dont le troisième volume, plein de fiel, offre une satire amère de l'Académie française et de quelques-uns de ses membres les plus illustres. Cet ouvrage, destiné à l'éducation des enfants, contient trop de choses qui ne s'adressent qu'à l'âge mûr. Il manque de plan et de suite dans les idées; cependant il est d'une lecture assez amusante pour qu'on l'ait réimprimé nombre de fois. L'action est interrompue par plusieurs contes moraux : les *Solitaires de Normandie* sont le récit d'une bonne action de la duchesse de Chartres; le conte intitulé *Alphonse* présente, dans un cadre heureux, toutes les singularités de la nature; il était destiné, comme l'a dit l'auteur dans ses *Mémoires*, à détruire les contes de fées, et cependant Perrault vit encore. Enfin, dans les *Deux réputations*, Mme de Genlis a déposé tout le fiel qu'elle avait amassé contre l'Académie en général, et en particulier contre Voltaire, d'Alembert, Fontenelle, Marmontel et surtout Lucharme. C'est ce qui fit dire à Grimm dans sa *Correspondance* : « Après avoir cherché à inspirer à ses pupilles l'amour de la bienfaisance, de la justice et de l'humanité, Mme de Genlis n'a pas craint de leur donner encore une petite leçon sur la manière de se venger de ceux dont on croit avoir à se plaindre. »

Veillée de Sainte-Agnès (LA), poème anglais de Keats (1820, in-89). Il existe une vieille légende anglaise d'après laquelle il est constant que, durant la veillée de Sainte-Agnès, les jeunes filles voient apparaître leurs amants à minuit si elles ont jeûné et si, couchées dans leur lit, elles adressent au ciel, les yeux levés en l'air, une fervente prière. Madeline, l'amante de Porphyro, parti pour les aventures errantes, éloignée de lui par la haine de son père plus encore que par l'absence, accomplit avec un virginal trouble de cœur les rites pieux. C'est fête, cette nuit-là, au château paternel. L'ondoyante foule des dames et des cavaliers débordent parmi les salles illuminées dans un tourbillon de danses et de fanfares. Au milieu de ce tumulte, Porphyro, revenu le jour même de ses longs voyages, s'est glissé dans le château, et il se cache à l'ombre des piliers. Tandis que Madeline, impatiente d'entendre sonner minuit, soupire au milieu des jeunes seigneurs qui l'entourent, dans l'attente du miracle de sainte Agnès, Porphyro a touché le cœur d'une duègne qui l'introduit dans la chambre de Madeline. Avant minuit, la jeune fille quitte la fête et s'envole comme une colombe effarée. Sa bougie s'éteignit à mesure qu'elle entraînait, et la petite fumée mourut dans un pâle rayon de la lune. Elle ferma la porte, aspirant les esprits de l'air et les visions;

elle ne prononça pas une parole; mais son cœur parlait et perçait avec éloquence son sein embaumé, comme un rossignol sans voix ouvrirait en vain son gosier et mourrait le cœur étouffé. — Il y avait une fenêtre haute et à triple arceau, tout enguirlandée de fleurs et de fruits sculptés, diamantée de panneaux d'un charmant dessin, tachetés eux-mêmes de couleurs splendides, comme sont les ailes damassées du papillon-tigre, et au milieu, parmi des milliers d'emblèmes héraldiques, de saints crépusculaires et de blasons sombres, un écusson en bosse rougissait sur son champ de gueules du sang des lignées royales. — La lune d'hiver éclatait en plein sur cette fenêtre et versait les chaudes couleurs des vitraux sur le beau sein de Madeline, comme elle s'agenouillait pour implorer la grâce du ciel. Une rose épanouie tombait sur ses mains jointes, et sur sa croix d'argent une douce améthyste, et sur ses cheveux un nimbe de saint. Elle semblait, un ange splendide vêtu, sauf les ailes, pour le ciel. — Porphyro se sentait évanouir; elle était à genoux, elle, cet être si pur des splendeurs terrestres. — Ses prières dites, elle ôta toutes les perles qui serpentaient dans ses cheveux, elle détacha l'un après l'autre ses joyaux enflammés; elle dénoua son corset embaumé; peu à peu, ses riches vêtements coulèrent sur ses genoux. A demi couverte, comme une sirène dans l'algue marine, pensive, elle rêvait éveillée et voyait en imagination la belle sainte Agnès couchée dans son lit; mais elle n'osait regarder derrière elle, ou tout le charme se fût évanoui. — Bientôt tremblant dans son nid doux et froid, elle s'assoupit en une sorte de défaillance jusqu'à ce qu'un chaud sommeil couvrit ses membres et que son âme fatiguée s'envola comme une pensée pour revenir au matin, abritée maintenant contre la souffrance et la joie, close comme un missel où prient les prêtres, repliée comme une rose épanouie qui pourrait fermer ses feuilles et redevenir un bouton. — Debout dans ce paradis et en extase, Porphyro regardait les vêtements affaissés et écoutait les souples de la jeune fille, si, par hasard, elle semblait s'éveiller à demi avec une somnolente tendresse. En l'entendant, il soupirait lui-même. Puis il sortit de sa retraite sans bruit, comme la crainte se levant dans un désert immense; il effleura le tapis et entra ouvrit les rideaux où elle s'était sitôt endormie. Et maintenant, mon amour, mon beau séraphin, éveille-toi! Tu es mon ciel et je suis ton solitaire. Ouvre les yeux pour l'amour de la tendre sainte Agnès ou je m'évanouis à ton côté, tant mon âme est dolente. — Murmurant ainsi, il posa sa main brûlante, éternelle, sur l'oreiller de Madeline. Elle rêvait, comme si d'épais rideaux lui eussent caché son rêve; c'était un charme nocturne impossible à fonder, comme un ruisseau glacé. Les coupes enlustrées brillaient cependant au clair de lune; de larges franges d'argent couraient sur le tapis. Il lui semblait qu'il ne pourrait jamais vaincre le charme. Il cherchait en vain un moyen, perdu en une forêt de fantaisies. — So le vant enfin, il prit brusquement le luth de Madeline, et, sur les cordes les plus suaves, il joua une ancienne romance, depuis longtemps oubliée, qu'on appelle en Provence la *Belle dame sans merci*. Il murmurait à son oreille la touchante mélodie, troublée, elle poussa un faible gémissement; il cessa; elle respira d'un souffle haletant, et tout à coup ses yeux bleus effarés brillèrent grand ouverts. Lui tomba à genoux, pâle comme une luisante statue. Les yeux de Madeline étaient ouverts; éveillée, elle continuait à voir le songe de son sommeil; mais un changement pénible dissipait tristement les joies de son rêve si pures et si profondes. La belle enfant se mit à pleurer et à murmurer des mots sans suite, entrecoupés de sanglots. Cependant, son regard était attaché sur Porphyro; agénouillé, les mains jointes, les yeux suppliants, il n'osait faire un mouvement ni lui parler, tant son regard était fantastique. « Ah! Porphyro, » dit-elle. Lorsque l'aube arrive, Porphyro enlève Madeline à la prison féodale. La veillée de Sainte-Agnès a son lendemain de bonheur, et le couple disparaît dans la brume matinale. Ce poème, d'une grande pureté de style, malgré ses hardiesses, est en vers blancs, comme toutes les grandes œuvres poétiques de l'Angleterre. Il joint à la fougue de Shelley la perfection de Tennyson, et l'intérêt, très-habilement ménagé, ne se ralentit pas un seul instant. Il serait à désirer qu'il fût traduit en français, malgré les difficultés qu'offrirait une pareille tâche.

Veillées d'Amantes (LES), par Henri Conscience (1855, in-12). Ce recueil de nouvelles est bien nommé, car la lecture de chacun des récits qu'il renferme peut faire passer agréablement une soirée. Elles sont au nombre de sept, intitulées : *Comment on devient peintre*, la *Malemain*, *Ange et démon*, *Une erreur judiciaire*, la *Grand-mère*, la *Grâce de Dieu* et le *Fils du bourreau*. Toutes étant intéressantes, nous prenons au hasard la dernière pour en donner une idée. La scène se passe à Anvers. Gérard, fils du bourreau de cette ville, est âgé de vingt ans et doit remplacer le lendemain dans ses lugubres fonctions son père vieux et malade, d'après la loi qui veut que la hache se perpétue en héritage dans la même famille. La victime dé-

vouée à l'échafaud est un pêcheur du nom d'Hermann. La nuit qui précède l'exécution, Gérard erre comme une âme en peine et, harassé de fatigue, torturé par la soif, se glisse furtivement le long des maisons, cherchant une petite auberge solitaire où il puisse prendre un pot de bière sans être connu. Il entre dans une taverne et tombe au milieu d'une réunion qui le reconnaît et le jette ignominieusement à la porte tout meurtri et roué de coups. Gérard repasse alors dans sa mémoire les humiliations, les insultes, les mauvais traitements dont il n'a cessé d'être abreuvé depuis sa naissance à cause de sa triste origine. Se voyant un objet de haine et de mépris pour tous, il veut se tuer; mais il est détourné du suicide par les prières de son vieux père et par celles de Lina, une jeune fille dont le cœur s'élève jusqu'à l'héroïsme, puisqu'il s'élève au-dessus de l'animadversion populaire en descendant jusqu'à l'amour du fils du bourreau.

Le moment de l'exécution est arrivé. Il est sept heures du soir. Gérard s'est décidé; mais, au moment d'opérer, le cœur lui manque, et le glaive redoutable échappe à ses mains tremblantes. Le condamné implore la clémence du peuple, qui le délivre et veut mettre à mort le bourreau. Gérard va être écharpé, lorsque Lina, à la faveur de la nuit tombante, l'entraîne loin de l'échafaud. Il va s'échapper, quand il est reconnu par un homme du peuple qui le blesse très-grièvement par derrière. Frans, le frère de Lina, témoin de cet acte de lâcheté, se précipite sur l'assassin et le livre au peuple, en s'écriant : voilà le bourreau. L'inconnu est aussitôt mis en pièces. Gérard ne succédera pas à son père dans son terrible ministère, puisqu'on le croit mort. Il va faire ses adieux au vieux bourreau, puis il quitte Anvers avec Lina, l'épouse et vit avec elle loin de la ville où il avait été si malheureux.

L'effroi et la haine qu'inspire le bourreau sont fidèlement reproduits par Henri Conscience. Lina est un beau type de dévouement par amour, et le récit, plein de mouvement, est des plus intéressants. La manière du romancier flamand est des plus simples, naturelle, et obtient d'autant mieux les effets qu'elle les cherche moins.

Veillée (LA), opéra-comique en un acte, paroles de Paul Duprat et Saint-Hilaire, musique de Paris; représenté à l'Opéra-Comique le 14 février 1831. C'était un livret de pensionnaire de Rome, sans invention, dépourvu de situations musicales, parfaitement capable de décourager un jeune artiste de la carrière lyrique. Le héros de la pièce a quitté la maison paternelle et sa fiancée pour se faire corsaire. Il revient au logis après quatre années d'absence, pendant lesquelles, grâce à son honnête négocié, il a amassé une belle fortune. Il apprend en arrivant que Mlle Nancy, sa fiancée, va épouser un rival odieux. Il manifeste son indignation en annonçant son départ et en légant par testament toute sa fortune à son infidèle. Ce trait de délicatesse touche tous les cœurs et amène une réconciliation. Paris a été l'élève de Lesueur, et ses premières compositions avaient fixé sur lui l'attention publique; mais la parution de son opéra-comique ne doit être considérée que comme une de ces nombreuses épaves, de ces *frutti di mare* des concours de l'Institut. Cet ouvrage a eu pour interprètes Moreau-Sainti, Henri et Mme Pradher.

VEILLER v. n. ou intr. (vè-llé; il mil. — rad. veiller). Passer sans dormir une partie du temps ordinairement réservé au sommeil : VEILLER toute une nuit. VEILLER auprès d'un malade. Le tigre déchire sa proie et dort, l'homme devient homicide et VEILLE. (Chateaub.)

Est-ce donc pour veiller qu'on se couche à Paris? BOILEAU.

Qu'une nuit paraît longue à la douleur qui veille! SAURIN.

— Travailler pendant la nuit : Il faut suer, VEILLER, dépendre pour avoir un peu de fortune. (La Bruy.)

— Exercer une surveillance, être sur ses gardes : En Angleterre, lorsque l'habeas corpus dort, la liberté de la presse VEILLE. (Chateaub.) L'industrie VEILLE et ne délibère pas; la politique délibère et ne VEILLE pas. (E. de Gir.)

— Etre allumé pendant la nuit, en parlant d'une lampe, d'un flambeau : Une lampe VEILLAIT près de lui. (F. Soulié.)

— Veiller à, Prendre garde à; surveiller l'exécution de : VEILLER au salut de l'Etat. Le meilleur secret est de VEILLER soi-même à son domaine. (Volt.) Les hommes de lettres doivent VEILLER à leurs propos, à leurs pensées publiques, car ils ne peuvent donner au monde que cela. (Ste-Beuve.)

— Veiller sur, Surveiller, prendre garde à : VEILLER sur la conduite de quelqu'un. VEILLER sur soi-même. Il faut VEILLER sur ses pensées pour être maître de ses actions. (La Rochef.-Doud.)

— Veillé-je? Ne fais-je point un songe? Ce que je vois est-il bien réel?

Elle me fait? Veillé-je? ou n'est-ce point un songe? RACINE.

— Prov. Jeunesse qui veille, vieillesse qui dort sont près de la mort, L'insomnie chez les jeunes malades, le sommeil chez les vieillards sont des symptômes également fâcheux.

— Mar. Se découvrir à la basse mer, en parlant d'un rocher. Veiller au grain, Surveiller le temps, et fig. Montrer de la vigilance, se tenir prêt à parer à certaines éventualités.

— v. a. ou tr. Passer la nuit auprès de : VEILLER un malade. VEILLER un mort. VEILLER un corps.

— Fig. Surveiller : La vertu qu'il faut VEILLER sans cesse ne veut pas la peine qu'elle donne. (Goldsmith.)

— Fauconn. Veiller un oiseau, Le tenir éveillé, l'empêcher de dormir, pour le dresser plus aisément.

— Syn. Veiller, surveiller. V. SURVEILLER.

— Allus. littér. Et la garde qui veille aux barrières du Louvre N'en défend pas nos rois, Vers célèbres de Malherbe. V. GARDE.

Veillons au salut de l'empire, paroles de Ad. S. Roy, musique extraite de *Renaud d'Asi*, opéra de Dalayrac. Beaucoup de personnes, trompées par le titre de cette chanson patriotique, ont pensé qu'elle était une sorte de chant national à l'usage du premier Empire. De là un étonnement sans bornes. Ce chant porte pour sous-titre *Chant de liberté*. Etrange association d'idées, en effet, liberté et empire! En parlant de ce faux point de vue, les couplets offrent des contradictions inexplicables; au nom de l'empire, on invite les peuples à une « guerre immortelle contre les rois de l'univers! » On pouvait croire que l'auteur de ces strophes avait la cervelle quelque peu détraquée, car, en admettant ce chant comme datant de l'époque impériale, jamais rapprochements plus incongrus ne se heurteraient dans des vers plus boursoufflés. Il y a là une erreur qu'il importe de rectifier. Ce chant patriotique fut en réalité composé par M. Roy en 1791. Il eut la gloire, loin d'avoir rien de commun avec l'ère napoléonienne, d'être une des premières chansons de la Révolution française, inspirées par elle, et le mot empire est pris ici tout simplement comme signifiant l'Etat. Le succès de *Veillons au salut de l'empire* fut immense. M. Roy eut l'heureuse idée d'adapter les paroles à l'air alors très-populaire : *Vous qui d'amoureuse aventure*, de l'opéra de *Renaud d'Asi* de Dalayrac. L'effet fut magique sur les masses, et il ne fallut rien moins que la *Marseillaise* pour détrôner l'air : *Veillons au salut de l'empire*.

Les trois premiers couplets seuls sont de M. Roy; le quatrième a été ajouté en 1840, lorsqu'on exhumait un instant de l'oubli la chanson.

Andante.

1^{er} COUPLET. Veil-lons au sa-lut de l'em-pi-re, Veil-lons au main-tien de nos

droits! Si le des-po-tis-me con-spi-re, Cons-pi-rons la per-te des

rois. Li-ber-té! Li-ber-té! que tout mor-tel te rende hom-ma-gel Trem-

blez, Trem-blez, ty-rans, il faut ex-pi-er vos for-faits! Plus-tôt la



DEUXIÈME COUPLET.

Du salut de notre patrie
Dépend celui de l'univers;
Si jamais elle est asservie,
Tous les peuples sont dans les fers.
Liberté, etc.

TROISIÈME COUPLET.

Ennemis de la tyrannie,
Paraissez donc, armés vos bras!
Du fond de l'Europe avilie,
Marchez avec nous aux combats.
Liberté, etc.

Que ce nom sacré nous rallie!
Poursuivons les tyrans, punissons leurs forfaits!
Nous servons la même patrie,
Les hommes libres sont Français!

QUATRIÈME COUPLET.

Jurons union éternelle
Avec tous les peuples divers,
Jurons une guerre immortelle
A tous les rois de l'univers!
Liberté, etc.

Que ce nom sacré nous rallie!
Poursuivons les tyrans, punissons leurs forfaits!
On ne voit plus qu'une patrie,
Quand on a l'âme d'un Français!

VEILLEUR, EUSE s. (vè-lleur, eu-ze; 11 mill. — rad. *veiller*). Personne qui veille : *Ce premier commis impérial, laborieux, infatigable, trouvait là des VEILLEURS encore plus infatigables et plus intrépides que lui.* (Ste-Beuve.)

— Ecclésiastique ou religieux qui passe la nuit à prier auprès d'un mort.

— Employé qui passe la nuit en surveillance, dans certains établissements.

— *Veilleurs de nuit*, Gardiens qui parcourent, la nuit, les rues d'une ville, pour veiller à la sûreté publique.

— *Encycl. Veilleurs de nuit*. De toute antiquité, il a existé des fonctionnaires dont la mission était de faire des rondes dans les rues pour signaler les commencements d'incendie ou prêter main-forte aux habitants attaqués par des malfaiteurs. Avec les progrès de la civilisation et le développement des villes, cette institution a été naturellement modifiée et, d'une part, les sapeurs-pompiers, de l'autre les sergents de ville ou les gardiens de la paix ont hérité de cette double mission. Toutefois, certaines villes ont conservé ce gardien populaire dont l'office commence dès le couvre-feu et s'achève à l'aube naissante. En France, on en trouve dans les villages et même dans certaines grandes villes. A Marseille, par exemple, un *veilleur* pacifique, muni d'une lanterne et d'une lance, parcourt les rues pendant la haute voix compte de la marche des heures et de l'état de l'atmosphère. Dans le Nord et en Alsace, ces *veilleurs* fonctionnent dans les campagnes. En Alsace, chaque heure de la nuit est signalée par le couplet d'une chanson dite sur un ton mélancolique et invitant les bourgeois à dormir en paix ou à prier, si le sommeil fuit leurs paupières. L'Allemagne, qui a conservé tant de traditions du moyen âge, a toujours conservé ses gardes de nuit sous le nom de *nacht-wächter* ou de *feuer-läufer*; ils parcourent les rues tantôt isolément, tantôt deux à deux, et ce n'est pas sans un certain charme que l'étranger est, au milieu de la nuit, éveillé par des voix harmonieuses qui se font entendre sous ses fenêtres et vont s'éteignant graduellement au loin, en même temps que le sommeil reprend possession du dormeur doucement bercé par ces accords sympathiques. Ces voix sont celles des *nacht-wächter*, musiciens comme tous les Allemands, et redisant sous forme de ballades sentimentales les refrains de leur nation. Il est d'autres *veilleurs* de nuit qui, au lieu d'être ambulants, sont à poste fixe. Nous citerons pour exemple le gardien qui demeure sur la plate-forme de la cathédrale de Strasbourg. Chargé, toutes les fois que l'horloge sonne les heures, de les reproduire avec une cloche spéciale, d'un timbre plus grave, il doit faire tout le tour de la galerie, examinant la ville et la banlieue, aux quatre points cardinaux, avant de se remettre à l'abri dans la chambre où les deux gardiens veillent à tour de rôle pour cet important service.

Veilleuse (La) ou les *Nuits de milady*, opérette en un acte, paroles de M. Gustave Lemoine, musique de Mme G. Lemoine (Loisa Pugat); jouée au Gymnase en 1868. La scène se passe à Bagnères-de-Bigorre, entre milord, milady et le docteur Cérard. Il s'agit d'une leçon de courtoisie conjugale, que se donnent mutuellement les époux en se mettant l'un l'autre à la porte de leur logis. Le canevas en est fort léger; quant à la musique, l'auteur de tant de romances qui ont joui autrefois d'une si grande vogue aurait pu rester lui-même sans déchoir. Son genre d'inspiration gracieux, mélodique et sans prétention con-

venait mieux à une opérette de salon comme la *Veilleuse* que le rythme un peu embarrassé, les altérations et les modulations qui compliquent sa partitionnette; le plus joli morceau est la mélodie dialoguée : *Ce voile trop léger*. Cet ouvrage a été chanté par Pradeau, Vois et Mme Irma Marié.

VEILLEUSE s. f. (vè-lleu-ze; 11 mill. — rad. *veiller*). Petite lampe qu'on fait brûler la nuit dans une chambre à coucher; il Trés-petite bougie qu'on fait nager dans l'huile, et qu'on allume pendant la nuit.

— Bot. Nom vulgaire du colchique d'automne.

— *Encycl.* On donne également le nom de *veilleuses* à de petites mèches préparées pour donner une faible clarté ou une faible chaleur pendant la nuit, et aux appareils dans lesquels on dispose ces mèches. La mèche nage presque toujours dans un petit réservoir plein d'huile. Jusqu'en 1828 on ne se servait guère que de mèches enfilées dans de petits disques de liège, de cierge ou de bois léger; ces mèches ont l'inconvénient de colorer et d'épaissir l'huile, parce que les matières qui leur servent de flotteur entrent toujours plus ou moins en combustion. En 1828, Nicolas Deslondes inventa les petits godets en métal dont on se sert fréquemment aujourd'hui. Depuis quelques années on a remplacé le métal par un disque d'argile moulé. Quant à l'appareil qui reçoit la *veilleuse*, il n'a pas moins varié que la *veilleuse* elle-même et a été employé à des fins très-diverses. Nous citerons les plus remarquables de toutes ces combinaisons.

— *Veilleuse-théière*, inventée par M. Gosset, du Havre, en 1831. Elle se compose d'une cage dont la dimension varie suivant les besoins, et qui est de toile métallique, ou plus souvent en porcelaine. La *veilleuse* repose sur une grille qui monte ou qui descend à volonté afin de fixer la lumière plus ou moins haut, suivant le degré de chaleur que l'on veut obtenir. En dessus se trouve une théière, une bouilloire ou tout autre vase plein d'eau. A l'aide de cet appareil, on peut obtenir des bains-marie qui tiennent chauds les aliments et les boissons. Le système Gosset s'est prêté à toute sorte de perfectionnements. On a varié à l'infini la forme et la grandeur des *veilleuses* de ce genre; on en trouve qui servent à chauffer des assiettes, des plats, des vases de toute espèce.

— *Veilleuse à réveil*. Dans cette *veilleuse*, inventée en 1832, on brûle une bougie en stéarine, et cette bougie, posée sur un pied, est constamment poussée de bas en haut par un ressort contre une bague qui la retient et ne laisse passer que la mèche. Cette bague forme une espèce de cuvette où se réunit la matière liquéfiée. A la douille qui porte la bougie et qui monte à mesure que celle-ci se consume, on adapte une vis de longueur variable et qui, dès que la bougie est brûlée d'une certaine quantité, met en mouvement la sonnerie d'un réveil.

— *Veilleuse-pendule*. A mesure que l'huile se consume par la combustion de la mèche, le niveau baisse graduellement. Pour tirer parti de cette circonstance et la faire servir à marquer l'heure, il n'y a donc qu'à déterminer par l'expérience les divers degrés d'abaissement du niveau du réservoir d'huile avec une mèche ou une combustion donnée. C'est sur ce principe et sur ses applications que M. Gabry, fabricant de falence à Liancourt, a fait reposer la combinaison des pendules-*veilleuses*, pour lesquelles il a pris un brevet d'invention en 1819. L'huile, en baissant, fait marcher un cadran, à l'aide d'un flotteur et d'un contre-poids.

On a construit depuis ces dernières années une foule de modèles de *veilleuse*. L'énumération en serait très-longue, inutile ou fastidieuse; aussi nous contenterons-nous de signaler simplement la *veilleuse* à réflecteur, qui permet avec une dépense très-faible d'obtenir une clarté relativement assez forte. Cette *veilleuse* n'a de particulier que l'installation de la mèche au fond d'une calotte hémisphérique métallique, taillée à facettes et présentant comme autant de miroirs rectangulaires. La lumière de flamme, placée au centre de cette capsule, est renvoyée dans toutes les directions et éclaire la pièce plus que ne le feraient deux *veilleuses* ordinaires.

VEILLOIR s. m. (vè-lloir; 11 mill.). Techn. Table carrée de 0m,60 à 0m,70 de côté, entourée d'un rebord d'environ 0m,10 de hauteur, sur laquelle les bourreliers et quelques autres ouvriers placent leurs outils et leurs matériaux.

VEILLOTTE s. f. (vè-llo-te; 11 mill.). Bot. Nom vulgaire du colchique d'automne, appelé aussi *VEILLEUSE*.

— Agric. Nom donné, dans certains pays, aux petits tas de foin qu'on laisse sur les prés après la fenaison, pour ne les renfermer qu'au bout d'un laps de temps plus ou moins long.

VEIMARS (François-Adolphe, baron L'OEVE), littérateur et romancier français. V. L'OEVE-VEIMARS.

VEINANT (Alexandre-Auguste), littérateur et bibliophile, né à Paris en 1799, mort en 1859. Employé au ministère des finances, il consacra ses loisirs à l'étude de l'ancienne littérature française, et fit paraître dans la collection de poésies et de romans publiée en caractères gothiques par la librairie Silvestre, entre autres ouvrages : le *Rousier des dames* de Desmarius de Masan, le *Voyage du puy Saint-Patrice* et la *Chasse du lièvre* d'Isaac Habert. Il fut aussi l'un des rédacteurs de la *Bibliotheca scatologica* et publia, un an avant sa mort, dans la *Bibliothèque élzévirienne*, une édition des *Facéties* de Tabarin. Il laissa une bibliothèque composée de livres rares et précieux qui, pour la plupart, atteignirent des prix fort élevés à la vente aux enchères.

VEINARD s. m. (vè-nar — rad. *veine*). Pop. Celui qui a de la veine, de la chance, qui est habituellement favorisé par le sort.

VEINE s. f. (vè-ne — lat. *vena*, pour *vesna*, du sanscrit *vasna*, fibre, tendon). Anat. Nom donné aux vaisseaux qui rapportent au cœur le sang que les artères avaient distribué dans les diverses parties du corps : *Le sang qui coule dans nos VEINES. Ouvrir les VEINES à quelqu'un pour le faire périr.*

Voyez-vous les veines d'azur

Légères, fines et poiles,

Courant sous les roses pâlies?

A. DE MUSSET.

Il *Veines portées*, Veines qui transmettent le sang des capillaires d'un organe aux capillaires d'un autre organe. Il *Veines caves*, Nom donné à deux grosses veines qui rapportent au cœur le sang de toutes les parties du corps.

— Partie longue et étroite qui, dans une roche, diffère des parties voisines : *Une VEINE de marbre. On n'aperçoit point, sur toutes ces montagnes, une VEINE de terre un peu fertile qui ne soit cultivée.* (Bertin.) Il Filon d'une mine qui contient le minéral exploité : *Une VEINE d'or, d'argent. Une riche VEINE.*

— Dessin plus ou moins bizarre que l'on voit, après le polissage, sur certaines pierres dures et sur la plupart des bois : *La malachite a des VEINES d'une admirable richesse. Le lapis a des VEINES d'or. Le bois de noyer a de très-belles VEINES.*

— Filet d'eau souterrain : *Il y a des VEINES d'eau qui coulent et de l'humidité qui se filtre à de grandes profondeurs dans l'intérieur de la terre.* (Buff.)

— Partie intérieure d'un objet : *Des sources d'eau vive sortent des VEINES d'un rocher aride.* (Roch.)

Des veines d'un caillou qu'il frappe au même instant, Il fait jaillir un feu qui pétile en sortant.

BOILEAU.

— Sein, intérieur : *Depuis quinze cents ans un levain de discord religieuse circule dans les VEINES de l'Europe.* (De Pradt.) Il Source, origine : *Voyez quelle est cette inquiétude et de quelle veine elle vient.* (Boss.)

— Chance heureuse ou malheureuse; série continue de succès ou d'échecs : *Mauvaise VEINE. Il a la VEINE favorable. Il a trouvé la bonne VEINE. Il est en VEINE et va ruiner les autres joueurs. Les malheurs et les contrariétés se tiennent par la main pour nous assaillir sans relâche au milieu de nos mauvaises VEINES.* (G. Sand.)

Enfin, la chance tourne; il est d'heureuses veines.

C. D'HARVILLE.

— Matière à exploiter, à utiliser : *Ce poète a trouvé une riche VEINE. La science sociale est comme une mine encore peu explorée et dans laquelle on trouve à chaque pas des VEINES de plus en plus riches.* (Th. de Berneaud.) Il Inspiration, et particulièrement inspiration poétique : *Je me trouve incommode de la VEINE poétique, par la quantité de saignées que j'y ai faites la semaine passée.* (Mol.) Quand arrivait, comme dit André Chénier, le jour de la veine dorée, une sorte de fièvre le saisissait. (A. de Musset.)

Allons, partez, mes vers, dernier fruit de ma veine.

BOILEAU.

— Ouvrir une veine, Pratiquer une saignée : *On lut à ouvert LA VEINE pour le soulager.*

— Sentir le sang bouillir dans ses veines, Etre pris d'une bouillante ardeur, d'une grande impatience.

— Avoir du feu dans les veines, Avoir une bouillante ardeur : *Travaillons tandis que nous AVONS encore DU FEU DANS LES VEINES.* (Vol.)

— Avoir son sang glacé dans les veines, Etre frappé d'épouvante : *J'étais trop occupé du pèré dans lequel je croyais être, avec des spasmes dont la vue ME GLAÇAIT LE SANG DANS LES VEINES.* (Le Sage.)

Juste ciel! tout mon sang dans mes veines se glace!

RACINE.

— N'avoir pas une goutte de sang dans les veines, Etre saisi d'horreur ou d'épouvante. Il N'avoir pas de sang dans les veines, N'avoir

pas la moindre énergie ou la moindre susceptibilité.

— *Tant que le sang, qu'une goutte de sang coulera dans mes veines*, Tant que je vivrai.

— Prov. Qui voit ses veines voit ses peines, Les veines saillantes annoncent le déclin de l'âge.

— Physiq. *Veine fluide*, Jet de liquide ou de gaz qui s'échappe d'un récipient par une étroite ouverture.

— Art vétér. *Barrer la veine d'un cheval*, Lui lier et extirper la saphène.

— Techn. Nom donné aux ondes colorées dont on décore la tranche des livres. Il Syn. d'AVANT-CŒUR, chez les bouchers. Il *Ouvrier à la veine*, Ouvrier qui extrait la houille de la couche.

— Helminth. *Veine de Médine*, Nom vulgaire des dragonneaux.

— Bot. Nom donné aux nervures secondaires des feuilles.

— *Encycl.* Anat. Les *veines* ont une origine double : elles naissent des capillaires généraux et se rendent dans l'oreillette droite, puis dans le ventricule du même côté; ce sont les *veines* qui contiennent le sang noir ou sang veineux. D'autres naissent des capillaires du poumon et aboutissent à l'oreillette gauche; ce sont les *veines* pulmonaires qui, à l'inverse des précédentes, contiennent du sang rouge et hématosé. Ainsi, de même que les artères renferment du sang veineux dans une certaine section, les *veines* renferment du sang artériel dans une portion correspondante.

Les *veines* sont beaucoup plus nombreuses que les artères, car il y a deux *veines* par artère. Il y a cependant deux exceptions : le pénis et le cordon ombilical ont, eux, deux artères pour une *veine*. La capacité des *veines* est supérieure à celle des artères; certains auteurs prétendent qu'elle est double.

Les *veines* ne sont pas régulières et cylindriques comme les artères. Elles offrent sur leur trajet des renflements qui leur donnent l'aspect noueux. Elles offrent à l'intérieur un aspect en rapport avec ce qui apparaît à l'extérieur; à chaque renflement correspond une dilatation intérieure; tandis que la surface interne des artères n'offre pas de saillie, celle des *veines* présente des prolongements membraneux, des valvules, en un mot, dont la direction est en rapport avec le cours du sang des capillaires vers le cœur. Les valvules se remarquent principalement dans les *veines* des membres; elles ont leur bord libre tourné vers le cœur, de sorte que le sang, arrivé au-dessus d'elles, ne peut que difficilement redescendre, et qu'après la section d'une *veine* il est généralement inutile d'en lier le bout supérieur, que les injections ne les pénètrent point du centre à la circonférence et que les matières qu'on y introduit pendant la vie doivent être poussées des branches vers le tronc. Le nombre des valvules est plus considérable dans les *veines* superficielles que dans les *veines* profondes; c'est-à-dire que les *veines* se divisent en deux grandes catégories : 1° les *veines superficielles* ou sous-cutanées; 2° les *veines profondes*. Les premières diffèrent sous une foule de points de vue des secondes; elles ne sont pas côtoyées par aucune artère, en sorte qu'on n'a rien à craindre de ce côté dans les opérations. Elles sont situées dans la couche du tissu cellulaire qui sépare la peau de l'aponévrose; elles se dessinent sous la peau sous forme de lignes bleuâtres plus ou moins saillantes. A leur terminaison, elles traversent les aponévroses pour se jeter dans le système veineux profond. Dans leur trajet, elles envoient des branches de communication qui traversent les couches aponévrotiques pour s'anastomoser avec les *veines* profondes. Dans certaines régions, les *veines* traversent les tissus fibreux, avec lesquels elles contractent des adhérences, de telle sorte que, si l'on vient à les couper, elles restent béantes comme des sinis. Les *veines* sous-cutanées représentent une circulation complémentaire de la circulation veineuse profonde. Les *veines* profondes s'observent partout où se voient des artères. A partir de la seconde section de chaque membre, on en rencontre deux pour chaque division artérielle. Dans ce cas, il est rare qu'elles ne communiquent pas entre elles, d'espace en espace, au moyen de petites branches transversales; ce qui fait que l'une est toujours prête à remplacer l'autre. La distension qu'elles éprouvent pendant la vie est cause qu'elles cachent en partie les artères qu'on cherche à découvrir.

Les radicules des *veines* se réunissent successivement de manière à former des troncs qui deviennent d'autant plus gros qu'ils approchent davantage du cœur. Mais comme la somme de toutes ces radicules l'emporte de beaucoup sur celle des derniers troncs, il en résulte que le système veineux représente un cône dont le sommet est au cœur et la base à la périphérie du corps. Les *veines* présentent dans leur trajet, sous le rapport des branches, rameaux et ramuscules, une disposition analogue à celle des artères, avec cette seule différence qu'elle a lieu en sens inverse. Ce sont les ramuscules qui sont le plus près de l'origine; bientôt ils se réunissent en rameaux, ceux-ci en branches, et ces dernières en troncs. Les ramuscules et la plupart des rameaux se trouvent dans l'inté-

leur des organes; les premiers font partie intégrante de ces mêmes organes, se trouvent entre leurs fibres, etc.; les seconds sont logés dans leurs grands intervalles, entre les faisceaux charnus, etc. En sortant des organes, les rameaux veineux se jettent dans les branches, lesquelles affectent deux positions, l'une sous-cutanée, l'autre profonde, ainsi que nous l'avons vu plus haut. Les branches se réunissent en deux troncs principaux, qui sont : la *veine cave supérieure* et la *veine cave inférieure*.

Les *veines* s'anastomosent entre elles plus souvent que les artères, même dans les plus gros troncs, comme on le voit par l'azygos, qui fait communiquer les deux *veines caves*. Les *veines* sous-cutanées s'anastomosent tellement qu'elles forment une sorte de réseau à la surface du corps.

Les *veines*, comme les artères, sont formées de trois tuniques. Quelques anatomistes en admettent quatre, parce qu'ils dédoublent la tunique moyenne et qu'ils font de ses fibres longitudinales une couche spéciale. Ainsi, d'après Robin, les *veines* présentent dans leurs parois les quatre tuniques suivantes : 1^o la tunique interne, semblable à celle des artères, mais plus mince de moitié, difficile à isoler de la tunique sous-jacente et offrant la même structure et les mêmes propriétés que la tunique interne des artères; 2^o la tunique à fibres longitudinales, très-mince, formée de fibres du tissu cellulaire et du tissu élastique, longitudinales, flexueuses, accompagnées de nombreux capillaires; elle concourt avec la précédente à former les valvules, qui contiennent en outre quelques fibres transversales à leur base; ce sont là les deux seules tuniques propres des *veines* que l'on trouve dans les tissus de la dure-mère et dans les sinus utérins; 3^o la tunique à fibres circulaires, épaisse généralement, fibreuse et lamelleuse, très-vasculaire, formée de fibres du tissu cellulaire et élastique; elle renferme aussi des fibres-cellules en faisceaux serrés, plus ou moins nombreux suivant les régions; l'abondance du tissu cellulaire et des vaisseaux dans cette tunique et la précédente, qui, pour certains auteurs, n'en forment qu'une seule, explique suffisamment la facilité et la fréquence de l'inflammation dans les *veines*, plus grande que dans les artères; 4^o la tunique adventice ou celluleuse, constituée par des fibres du tissu cellulaire et élastique, lâchement unies; elle est mince et se confond avec les tissus ambiants. Dans quelques grosses *veines*, comme la *veine cave* et la *veine sus-hépatique*, elle est accompagnée par des fibres musculaires longitudinales, qui peuvent former une couche épaisse et qui s'hypertrophient, même dans l'hypertrophie du cœur, le diabète et divers autres états pathologiques. Les parois des *veines* renferment beaucoup plus de vaisseaux artériels et veineux que les artères. Les artères et les *veines* y sont faciles à injecter, et on les voit pénétrer jusqu'à la tunique interne. Les vaisseaux lymphatiques des *veines* ne sont pas connus. Les filets nerveux que reçoivent les *veines* viennent à la fois du grand sympathique et des nerfs rachidiens. Ces derniers y sont plus nombreux surtout pour les *veines* superficielles, et c'est sans doute ce qui rend les *veines* plus sensibles que les artères.

Avant de parler des rapports des artères et de la physiologie de la circulation veineuse, nous allons dire quelques mots des quatre principales propriétés des *veines*, qui sont la résistance, l'élasticité, la contractilité et la sensibilité. Les *veines* se laissent dilater beaucoup plus que les artères. Qu'un obstacle vienne arrêter le sang veineux, immédiatement la *veine* se gonfle, comme cela se voit dans les jugulaires à la suite d'un effort. Il est des parties où cette dilatation manque; les sinus de la dure-mère sont dans ce cas. Bien que très-dilatables, les *veines* offrent cependant une grande résistance aux ruptures de cause mécanique. Sous ce rapport, elles résistent plus que les artères. Haies a vu que la jugulaire soutenait sans se rompre une colonne d'eau de 60 mètres de hauteur. Wintringham a étudié la résistance des *veines* à une pression excentrique qui tendait à les faire crever, et il a employé l'air pour faire dilater le vaisseau. La *veine iliaque* d'un bœuf supporta, avant de se rompre, une pression de 4,18 atmosphères. Sa force était à celle de l'artère correspondante comme 1,034 est à 1,000. La *veine cave inférieure* d'un bœuf, près de la *veine rénale*, surpassa en ténacité l'aorte prise à la même hauteur, dans la proportion de 1,110 à 1,000. La *veine* porte d'une brebis supporta près de 5 atmosphères, et quelquefois près de 6. Les *veines* sont moins extensibles en long qu'en travers. Elles sont en général peu élastiques; elles le sont certainement moins que les artères, et c'est grâce au défaut de cette propriété qu'elles se prêtent à une grande distension. Cependant il est facile d'établir d'une manière incontestable qu'elles possèdent cette propriété. En effet, une *veine* est gonflée; qu'on la pique, immédiatement elle revient sur elle-même; ce retrait si considérable, qu'on remarque dans l'amputation de certaines tumeurs où les *veines* sont très-considérables, doit être attribué en grande partie à cette propriété, car nous allons voir que leur contractilité ne peut pas se mettre en jeu d'une manière instantanée. C'est à ce même

attribut qu'il faut rapporter le resserrement de la *veine ombilicale* ou d'un tronc veineux quelconque lié, et les variétés sans nombre de dilatation et de resserrement que les *veines* présentent sur les cadavres.

Depuis Walæus et Boerhaave, on sait que la *veine cave inférieure* se dilate au voisinage du cœur; d'un autre côté, Marx avait fait un travail considérable pour prouver cette contractilité. Mais, depuis Haller, on croyait volontiers avec lui que les parois veineuses n'étaient pas susceptibles de contraction. Une expérience de Gubler, faite en 1849 devant la Société de biologie, a démontré d'une manière incontestable que Haller s'était trompé. Une *veine* du dos de la main étant gonflée, on la percuta vivement; on voit alors, non pas immédiatement, mais au bout d'un très-court intervalle, la *veine* se rétrécir au niveau du point touché, puis la constriction s'étendit au-dessus et au-dessous de ce point, jusqu'aux plus prochaines anastomoses, dans une longueur de 0m,04 à 0m,05, par exemple. Le sujet percevait la sensation de cette contraction. La *veine*, devenue filiforme, se dilate ensuite au point percuté, de manière à y former une petite bosselure; puis tout rentre dans l'ordre. Les *veines* voisines ne participent en rien au phénomène. L'expérience réussit bien chez les sujets jeunes et à peine développés; elle manqua chez les vieillards. La réplétion de la *veine* est une condition indispensable au succès de l'expérience. En galvanisant le grand sympathique du cou, M. Brown-Séquard a fait contracter les *veines* et les artères qui s'étaient dilatées après la section de ce nerf. Kolliker, en soumettant les *veines saphènes* d'une jambe qu'on venait d'amputer à l'action d'un appareil électro-magnétique, a mis en jeu également la contractilité de ces vaisseaux. La sensibilité existe dans les *veines*, et surtout dans les *veines* sous-cutanées; la distribution des nerfs de la vie animale à leurs parois le prouve suffisamment.

Les *veines* sont généralement en rapport avec les artères, avec les nerfs, avec les muscles, avec les aponeuroses et enfin avec les os. Dans la moitié supérieure du corps, les *veines* recouvrent les artères, tandis que les artères recouvrent les *veines* dans la moitié inférieure. Dans la moitié supérieure du corps, les *veines* satellites sont en avant et en dehors des artères, tandis que dans la moitié inférieure elles sont en dedans et en arrière. Les nerfs qui accompagnent les artères contractent avec les *veines* qui les suivent des rapports semblables. Quant aux *veines* superficielles, elles sont souvent accompagnées par des filaments nerveux quelquefois assez volumineux, comme au cou et au pli du bras, pour que leur lésion dans la saignée puisse être suivie de quelques dangers. Les *veines* profondes ou sous-aponevrotiques sont, comme les artères, placées dans les interstices musculaires; de là des compressions résultant de la contraction de ces muscles. C'est, en effet, à cette compression qu'est due l'activité de la circulation veineuse quand on fait contracter les muscles de l'avant-bras dans la saignée. Quelques *veines* superficielles ont des rapports avec les muscles; ainsi les jugulaires contractent des rapports avec le peaucier du cou. Les aponeuroses offrent, comme les *fascias*, des rapports qui intéressent le chirurgien au plus haut degré. Toutes les *veines* sous-cutanées sont situées entre les deux feuillets du *fascia superficialis* et sont ainsi protégées contre les agents extérieurs, tout en recevant de ces feuillets une compression qui en empêche une distension peut-être trop forte, et alors ces lames s'écartent pour loger la *veine* variqueuse. Les *veines* profondes sont souvent, à leur embouchure dans une autre *veine*, entourées par une arcade fibreuse qui oppose nécessairement un obstacle au cours du sang; ainsi, l'arcade fibreuse du soléaire est dans ce cas. La *veine saphène interne* et la *saphène externe*, quoique sous-cutanées, rencontrent cette bride quand elles deviennent profondes. C'est même à cette bride qu'Héracrat attribuait la production des varices, et il avait proposé de la couper pour remédier à cette infirmité. Mais nous n'avons pas connaissance que cette tentative ait été couronnée de succès. La plupart des *veines* du bassin, toutes les *veines* volumineuses qui avoisinent la poitrine, celles du cou surtout, présentent des rapports encore plus intimes avec les aponeuroses. Celles-ci les entourent, leur envoient des expansions fibreuses qui se confondent intimement avec leurs parois, de sorte que, si on les coupe en travers, elles restent beaut comme la trachée, ce qui n'arrive point pour les *veines* des autres régions. Ce fait anatomique, qui a été mis en relief par P. Bérard, a été invoqué pour expliquer certains faits de physiologie et de pathologie. Ainsi, au point de vue physiologique, le sang est aspiré par la poitrine comme l'air extérieur. L'inspiration fait affluer le sang de toutes les parties du corps vers l'oreille droite. C'est là une des grandes puissances de la circulation veineuse. Mais cette action ne peut s'accomplir qu'à la condition de l'intégrité du vaisseau. Supposez, au contraire, que ce vaisseau soit ouvert; l'air extérieur sera aspiré par la poitrine, et il s'introduira dans les voies circulatoires en produisant un bruit de sifflement particulier, que tous les chirurgiens témoins de cet accident ont bien

signalé. On a cru que c'était là la cause de la mort subite arrivée à quelques malades soumis à des opérations chirurgicales pratiquées dans le voisinage de la poitrine et surtout au cou. C'était là, en effet, la cause occasionnelle, mais nous croyons qu'il s'y est ajoutée une autre cause, la syncope. Ce qui nous démontre que c'est ainsi qu'il faut interpréter ce phénomène, c'est que des animaux auxquels on a introduit dans les *veines* une assez grande quantité d'air n'ont pas succombé. Les os ont des connexions intimes avec les *veines*; pour en donner une idée, il suffit de rappeler que les trous nourriciers de second ordre des os sont principalement destinés aux *veines*. Il suffit aussi d'examiner le diploé des os du crâne, contenant des canaux veineux, et se laissant traverser par des *veines* dites *veines émissaires de Santorini*. Les vertèbres elles-mêmes présentent des canaux veineux nombreux. De là résulte la possibilité des inflammations dans les *veines* des os, ou la phlébite osseuse, affection que l'on a souvent méconnue dans les cas d'infection purulente, ce qui a fait supposer, à tort selon nous, que cette terrible complication des plaies pouvait se manifester sans phlébite.

—Physiol. La circulation du sang dans les *veines* se fait d'une manière sensiblement uniforme et presque indépendante de l'action du cœur. Elle ne présente pas cependant dans toutes les *veines* une harmonie aussi parfaite que dans les artères. L'impulsion du cœur ne se faisant plus sentir dans ces vaisseaux, et le sang ayant rencontré des obstacles multipliés dans les artères et dans les capillaires, il est évident que la tension du sang sera beaucoup moindre que dans les artères. Du reste, les parois des *veines* sont beaucoup moins élastiques et ne reviennent pas rapidement sur elles-mêmes quand elles sont distendues. Mesurée à l'hémodynamomètre, la tension veineuse varie et fait équilibre à une colonne de mercure qui mesure ordinairement 0m,02. La tension du sang veineux est donc huit fois moins forte que celle du sang artériel. Les causes qui font varier la tension artérielle exercent aussi une influence sur la tension veineuse; mais la plus active de toutes ces causes est certainement la respiration. La cause première de la circulation veineuse réside dans les contractions du cœur, qui chassent le liquide sanguin de proche en proche à travers les artères et les capillaires. Nous savons déjà qu'on n'observe plus dans le système veineux les intermittences de la circulation artérielle, et que le sang s'écoule d'une *veine* coupée sous forme de jet continu. Ce jet ne s'élève pas ordinairement à plus de 0m,20, tandis que celui des artères monte jusqu'à 2 mètres. La tension veineuse étant peu considérable, les causes qui accélèrent la circulation dans les *veines* doivent posséder une certaine énergie. Nous voyons, par exemple, la contraction musculaire contribuer puissamment à la marche du sang veineux; pendant cette contraction, les valvules se redressent pour empêcher le sang de rétrograder dans les capillaires, et ce liquide comprimé par les muscles active sa marche. A cause de l'absence de contraction, on voit l'accumulation du sang veineux et des infiltrations se produire au membre inférieur par suite d'un repos prolongé. Dans les *veines* dépourvues de valvules et qui descendent de la tête, le poids du sang et le *vis a tergo*, représenté par la force d'impulsion que le sang des capillaires communique, déterminent la circulation avec le secours des mouvements respiratoires. Dans la *veine* porte, dépourvue aussi de valvules, la circulation reconnaît pour causes le *vis a tergo*, la réplétion des capillaires par une partie du chyle et la contraction des nombreuses fibres musculaires qu'on trouve dans cette *veine*. La circulation des *veines* pulmonnaires est prodigieusement activée par l'élasticité du poumon qui revient sur lui-même au moment de l'expiration et qui chasse, pour ainsi dire, le sang contenu dans les *veines*. La circulation dans les *veines* est encore activée par la contraction des parois de ces canaux, contraction lente à se produire et lente à s'éteindre, comme dans tous les muscles de la vie organique. Déjà plusieurs fois il a été question de l'influence des mouvements respiratoires sur la circulation veineuse. A chaque inspiration, la dilatation du thorax tend à faire un vide qui est immédiatement comblé, d'un côté, par l'air qui se précipite dans les poumons, et, d'un autre côté, par le sang veineux qui afflue de toutes parts vers le cœur. A la base du cou et au niveau du diaphragme, cette accélération du cours du sang veineux est favorisée par l'adhérence qui existe entre les parois des *veines* et le tissu fibreux environnant. Nous avons la preuve de cette aspiration du sang, au moment de l'inspiration, dans la pénétration de l'air dans les *veines*, lorsqu'une blessure profonde est faite au cou. Ce qui prouve encore l'accumulation du sang dans ces canaux pendant l'expiration, c'est la dilatation des *veines* de la tête et du cou, très-apparente chez les personnes qui retiennent leur respiration. On peut observer en même temps une augmentation de volume du foie, très-sensible à la percussion, et que les respirations accélérées font ensuite disparaître. L'accélération du cours du sang trouve encore une

cause dans la position du système veineux, qui se rétrécit à mesure qu'on se rapproche du cœur. Enfin, les femmes coquettes savent fort bien que les saillies veineuses de la main et de l'avant-bras disparaissent par l'élévation de la main, de sorte que l'élévation de l'extrémité du membre favorise le cours du sang veineux. Le sang veineux lutte contre des obstacles nombreux avant d'arriver au cœur; dans beaucoup de *veines*, la pesanteur apporte une difficulté sérieuse à la circulation. Les contractions de toute sorte, jarratières, cordons de jupe, manches, cravates et cols trop serrés, sont autant d'obstacles au cours du sang veineux. A chaque contraction du cœur, il s'opère un reflux du sang vers les *veines* qui s'abouchent dans cet organe, et l'on peut constater sur l'animal vivant que ce reflux se produit jusqu'au tronc brachio-céphalique en haut et jusqu'aux *veines* rénales en bas. Dans certaines lésions du cœur, le sang veineux traverse difficilement cet organe, dont la contraction auriculaire se fait sentir jusqu'aux *veines* jugulaires; les pulsations que présentent ces *veines* à ce niveau constituent le pouls veineux.

—Pathol. Les *veines* sont sujettes à plusieurs maladies, telles que : les plaies, les ruptures, l'inflammation, l'oblitération, l'ossification, les varices, l'introduction de corps étrangers, tels que l'air, les calculs, etc.

Les plaies des *veines* produites par des instruments piquants ou tranchants sont en général peu dangereuses; elles se cicatrisent par le même mécanisme que les autres solutions de continuité. La *veine* ouverte dans la saignée s'oblitére quelquefois dans une certaine étendue au-dessus et au-dessous de la piqure. Lorsque la *veine* est volumineuse, l'hémorragie n'est souvent pas facile à arrêter. Les auteurs conseillent dans ce cas la compression ou la ligature. Ce dernier moyen, qui intercepte complètement le cours du sang dans le vaisseau, est sans danger pour la circulation, à cause des nombreuses anastomoses qui font communiquer entre elles toutes les *veines* d'un membre.

Les ruptures des *veines* se rencontrent assez souvent. Haller en cite plusieurs observations dans son grand ouvrage de physiologie. On a vu ces ruptures survenir pendant la grossesse dans les *veines* des extrémités inférieures; il y en a des exemples pour les *veines* de l'extérieur de la tête, dans de violentes céphalalgies; on a vu les *veines caves*, les jugulaires, les sous-clavières se rompre subitement et produire la mort. La rupture des *veines* peut être la suite d'un exercice musculaire forcé ou de quelque violence accidentelle; elle a paru dépendre quelquefois d'une accumulation soudaine et excessive du sang. Hodgson a vu deux fois une *veine* du bras de la jambe se rompre pendant des crampes violentes des muscles jumeaux; une accumulation de sang au-dessous de la peau en fut la suite. Une altération morbide, telle qu'une ulcération, peut amener la rupture d'une *veine*. Les valvules veineuses peuvent se rompre et alors la pression de la colonne du sang force le vaisseau à devenir variqueux.

L'inflammation des *veines* est fréquente. Elle a reçu le nom de *phlébite*. V. ce mot.

L'oblitération des *veines* a lieu toutes les fois que le sang cesse d'y couler, parce qu'alors les parois se rapprochent, adhèrent entre elles et se convertissent en un cordon ligamenteux. Cette affection peut être la suite de l'inflammation de la membrane interne des *veines* ou d'une concrétion polypiforme. Lorsque le sphacèle a lieu dans le voisinage des *veines*, leurs cavités se remplissent de caillots étendus qui empêchent l'hémorragie lors de la chute de la partie gangrenée. Quand une *veine* principale est oblitérée, la circulation se continue par le moyen des anastomoses, qui sont très-nombreuses. L'ossification des *veines* est rare; cependant le docteur Macartney a rencontré plusieurs dépôts de matière calcaire dans la *veine saphène externe* d'un homme qui était mort d'une maladie du foie. Béclard a trouvé, sur un sujet très-avancé en âge, toutes les artères de la cuisse ossifiées et l'une des *veines* fémorales transformée de la même manière, et dans l'étendue de plusieurs pouces, sur le côté seulement qui touchait à l'artère.

Les varices sont très-fréquentes. V. ce mot.

L'introduction spontanée de l'air dans les *veines* pendant les opérations est un accident très-grave qui détermine une mort rapide. Plusieurs théories ont été faites pour expliquer cet effet terrible de l'introduction de l'air dans les *veines*. Bichat a pensé que, les bulles d'air abordant le cerveau, au lieu de sang pur, les fonctions des centres nerveux étaient enrayées. Magendie a dit que l'air en certaine quantité, introduit brusquement dans les *veines*, cause presque immédiatement la mort, parce qu'il s'accumule et se raréfie dans les cavités du cœur, s'oppose à leur resserrement et fait ainsi cesser la circulation. Nysten a aussi prétendu que les cavités droites du cœur étaient distendues par l'air raréfié, d'où paralyse du cœur, impossibilité de ses contractions, comme il arrive à la vessie de ne pouvoir se contracter quand elle est trop distendue. Selon Gerdy, l'obstacle que l'air rencontre pour sortir du cœur l'oblige à

passer dans l'artère pulmonaire pour aller, par sa présence, interrompre la circulation dans une étendue considérable, et priver les poumons et peut-être d'autres organes, le cœur lui-même, de la quantité de sang voulue pour que la vie soit possible. Marchal de Calvi est porté à croire que, l'air étant en contact avec le sang veineux, il y a dégagement d'acide carbonique dans le cœur; ce gaz est l'agent d'intoxication vaguement entrevu jusqu'à ce jour. M. Mercier a admis une espèce de viscosité du sang par son mélange avec l'air, circonstance qui empêcherait la libre circulation dans les capillaires pulmonaires. De toutes ces théories, aucune n'est encore généralement adoptée.

Des calculs ou des concrétions terreuses ont été trouvés dans les veines. C'est ainsi que Colombus a vu de petites pierres dans les veines hémorroidales; que Bartholin rapporte l'observation d'un enfant de neuf ans mort à la suite d'une fièvre hectique, et dont le cadavre présentait deux calculs volumineux dans la veine rénale, tout près du rein. Walter a observé, chez un homme de quarante ans, dont la vessie renfermait quatre calculs du volume d'une noix muscade, quatre petites pierres de la grosseur d'un pois dans les veines de cet organe. Le même auteur rapporte l'observation d'une femme morte d'apoplexie, chez laquelle il trouva des concrétions terreuses, dures, mobiles, et pour la plupart aussi volumineuses qu'un pois, dans les veines de la matrice, du vagin et des ovaires. Béchard a trouvé très-souvent dans les veines des ligaments larges de la matrice, dans les veines vésico-prostatiques, dans les veines hémorroidales, dans celles du testicule et même dans les veines sous-cutanées des jambes variqueuses, des concrétions arrondies de la grosseur d'un grain de millet. Ces concrétions étaient renfermées dans un caillot et celui-ci dans une dilatation variqueuse, où il se trouve hors du cours ou à côté du cours du sang liquide. Dupuytren, Breschet, Tiedemann et plusieurs autres chirurgiens ont rencontré des concrétions semblables dans les veines. Ces concrétions sont composées de phosphate de chaux, de carbonate de chaux et d'une matière animale. On y trouve aussi des traces d'acide muriatique, d'acide sulfurique et d'acide phosphorique, combinés probablement avec de la soude. On a diversement expliqué la formation de ces concrétions. On admet généralement qu'elles se forment dans le sang arrêté, et non dans les parois veineuses, de la manière suivante : quand la circulation est ralentie ou même momentanément suspendue dans une veine variqueuse, l'albumine se sépare de la masse du sang et forme le noyau autour duquel les parties constitutives terreuses de ce fluide se déposent en couches concentriques.

VEINÉ, ÉE (vè-né) part. passé du v. Veiner. Qui a des veines, en parlant du bois et de certaines pierres : *Un marbre veiné de rouge et de blanc. Du bois bien veiné. Outre les marbres simples ou unicolores, il s'en rencontre une grande variété de veinés.* (A. Maury.) || Qui porte des dessins imitant les veines du bois ou des pierres dures : *La peau de ce serpent est veinée de noir et de bleu.*

— Fig. Mêle, émaillé, parsemé : *Le volturin jargonne un affreux patois italien veiné de français, d'allemand et d'anglais.* (Th. Gaut.)

VEINER v. a. ou tr. (vè-né — rad. *veine*). Techn. Peindre en imitant les veines des bois ou des pierres dures : *Veiner du stuc. Veiner la tranchée d'un livre.*

VEINEUX, EUSE adj. (vè-neu, eu-ze — rad. *veine*). Anat. Plein de veines : *Un organe veineux. Une partie très-veineuse.* || Qui appartient aux veines : *Le système veineux.* || Sang veineux, Sang qui a servi à la réparation des organes, et que les veines ramènent au cœur pour qu'il s'y réville. || Canal veineux, Une des deux divisions de la veine ombilicale, dans le sillon du foie du fœtus. || Canaux veineux, Canaux creusés dans le tissu de certains os, pour loger les veines. || Artères veineuses, Ancien nom des veines pulmonaires.

— Marqué de veines, de lignes imitant les veines du corps : *Du bois veineux. Un marbre veineux.*

VEINULE s. f. (vè-nu-le — dimin. de *veine*). Anat. Petite veine.

— Bot. Très-petite ramification d'une nervure de feuille.

VEIRAT s. m. (vè-ra). Ichthyol. Nom vulgaire du maquereau dans le midi de la France. || On dit aussi **VIRAT**.

VEISSIA s. m. (vè-si-a). Relig. ind. Indou de la troisième classe, qui est né, dit-on, du ventre de Brahma.

VEIT (SAINT-), village de l'empire d'Autriche, dans la basse Autriche, cercle et à 22 kilom. S. de Saint-Polten; 200 hab. Exploitation de bois; fabrication de grosse ferronnerie; emplacement de l'ancien château de Hohenstaufen.

VEIT (SAINT-), village de l'empire d'Autriche, cercle et à 9 kilom. O. de Vienne; 1,250 hab. Beau château des archevêques de Vienne.

VEIT (SAINT-), village de l'empire d'Autriche, dans le cercle et à 30 kilom. S.-O. de

Vienne, sur le ruisseau de Triesting; 1,050 hab. Usines à cuivre; importante fabrication de machines.

VEIT (SAINT-), bourg de l'empire d'Autriche, dans la Carinthie, cercle et à 19 kilom. N. de Klagenfurt, sur la Glan; 2,000 hab. Fabrication de ferronnerie et de quincaillerie. Ce bourg fut la capitale de la Carinthie jusqu'en 1518.

VEIT (Philippe), peintre allemand, né à Berlin en 1793. Il eut pour professeur de philosophie son beau-père, le célèbre Frédéric Schlegel. Elève de l'Académie de Dresde, lors du soulèvement de l'Allemagne contre la France il n'hésita point à quitter ses études pour s'engager comme volontaire et fit toutes les campagnes de 1813 à 1816. De retour en Allemagne, il partit, après un court séjour, pour Rome, où il se joignit au groupe des partisans de Cornelius et d'Overbeck. Après avoir collaboré à une fresque, l'*Histoire de Joseph*, dans la villa Bartholdy, il peignit plusieurs grands tableaux, entre autres : les *Sept années d'abondance* et le *Triomphe de la religion*, dans les galeries du Vatican. En 1826, M. Veit revint en Allemagne, où ses tendances vers l'idéalisme artistique s'accusèrent de plus en plus. Enfin, nommé directeur de l'Ecole des beaux-arts à Francfort, il produisit un assez grand nombre de toiles, qui ont mis le comble à sa réputation, et parmi lesquels nous citerons : *Saint Georges, les Deux Marie au tombeau, le Christisme apportant à l'Allemagne l'art et la civilisation, une Assomption, la Parabole du bon Samaritain, les Ténébreux d'Egypte* et enfin la *Glorification de la foi chrétienne dans son alliance avec la maison régnante de Prusse*, importante composition exécutée pour la nouvelle cathédrale de Berlin.

VEIT (Venceslas-Henri), compositeur allemand, cousin du précédent, né à Krepitz (Bohême) en 1806, mort en 1864. Il apprit, tout enfant, le piano, puis, tout en suivant les cours de l'université de Prague, il continua avec ardeur ses études musicales. La mort de ses parents l'ayant privé de toute ressource, il vécut en donnant des leçons de musique. Il trouva, en outre, les moyens de continuer ses cours de droit et, en 1831, entra dans la magistrature; mais la musique continua d'être sa distraction favorite, et il s'est fait connaître par plusieurs compositions, au nombre desquelles nous citerons : *Quintettes pour deux violons, alto et deux violoncelles; Quatuors pour deux violons et deux violoncelles; Nocturne pour piano; Polonaise; Ave maris stella*, à trois voix et orchestre; plusieurs cahiers de chants avec accompagnement, etc.

VEIT (Maurice), libraire et homme politique allemand, cousin du précédent (Philippe), né de parents israélites à Berlin en 1808, mort en 1864. Il étudia à l'université de sa ville natale, fut reçu docteur en philosophie en 1832 et, l'année suivante, ouvrit à Berlin, avec son ancien condisciple Lehfeldt, une librairie, qui prit un rapide essor et se plaça bientôt au premier rang parmi les établissements de ce genre en Allemagne. Parmi les ouvrages qu'elle publia, il faut citer ceux de Léopold Schefer, de Fichte, de Bœckh, de Ranke, de Droysen, d'A. Schmidt, de Savigny, de Werder, de Dove, des hébraïstes Zunz, Sachs, etc.; la *Correspondance de Schiller et de Körner*; le célèbre *Journal d'anatomie et de physiologie*, de Jean Müller; le *Journal de la science historique*, d'Adolphe Schmidt, et le *Magasin de littérature étrangère*, qui paraît depuis 1832. A la mort de Lehfeldt (1858), Veit céda la librairie à Ch. Einhorn, de Leipzig. Membre du Børsenverein (société financière) des libraires allemands, dont il fut président de 1855 à 1861, Veit a déployé en cette qualité une grande activité et exercé une grande influence dans les débats sur les questions de la police littéraire, du droit d'impression et de la police de la presse. Il eut beaucoup de part à la rédaction du projet d'une loi sur la reproduction des œuvres littéraires en Allemagne, loi qui fut élaborée, de 1855 à 1857, par le Børsenverein. Membre depuis de longues années du collège municipal de sa ville natale, dont il fut président en 1863, il s'occupa surtout d'organiser de la manière la plus philanthropique l'enseignement populaire. Berlin l'avait envoyé en 1848 à l'Assemblée nationale allemande, où il vota avec l'ancien parti libéral, dit parti de Gotha. Cette attitude politique, qu'il conserva aussi de 1851 à 1852, comme député de Trèves à la première Chambre prussienne, puis de 1853 à 1861, comme représentant de Berlin à la Chambre des députés, empêcha sa réélection en 1861. Veit, qui appartenait au judaïsme, était devenu l'un des anciens de la commune israélite de Berlin et, jusqu'à sa mort, il prit la part la plus importante à l'administration de cette commune. Outre un grand nombre de brochures sur des questions politiques, sur le droit de reproduction, etc., il faut encore mentionner de lui : une étude sur *Saint-Simon et le saint-simonisme* (Leipzig, 1834); *Projet d'une organisation de la situation des juifs en Prusse* (Leipzig, 1847) et une foule d'articles dans le *Magasin de littérature étrangère*. En mai 1868, son portrait, exécuté par Philippe Veit, son cousin, a été placé dans la Bourse des libraires de Leipzig.

VEITH (Laurent-François-Xavier), théologien allemand, né à Augsburg en 1725, mort dans la même ville en 1796. Entré chez les jésuites de Dillingen, il professa successivement la rhétorique, la philosophie, l'Écriture sainte et la controverse à Iugolstadt, puis il occupa une chaire de philosophie au lycée catholique de sa ville natale. Ses principaux écrits sont : *le Système de Richer réfuté* (1783, in-8°); *Dissertation sur la double délectation* (1785, in-8°); *Scriptura sacra contra incredulos propugnata* (Augsbourg, 1789-1795, 5 vol. in-12).

VEJER, bourg d'Espagne, province et à 45 kilom. S.-E. de Cadix, sur la rivière de Nadamidina, qui se jette dans l'Atlantique à l'E. du cap Trafalgar; 3,705 hab. Fabrication de tissus de laine.

VEKIL-KHARDJI s. m. (vé-kil-kar-dji). Hist ottom. Officier des janissaires.

VÉLA s. f. (vé-la — mot ital. formé du lat. *velum*, voile). Archit. Décoration d'un plafond de salle de spectacle imitant un vélarium.

VELA (Blasco-Núñez), vice-roi du Pérou, né vers la fin du xve siècle, mort près de Quito en 1546. Il était gouverneur de Malaga, quand Charles-Quint lui donna mission de pacifier le Pérou. Vela se montra si cupide et si sévère, que les colons se révoltèrent et défirent l'autorité à Gonzalo Pizarro. La lutte éclata entre les deux chefs, dont les troupes se heurtèrent dans les gorges d'Ini-Quito, et Vela trouva la mort sur le champ de bataille.

VELA (Vincent), sculpteur italien, né à Ligurnetto, dans le canton du Tessin (Suisse italienne), en 1822. Issu d'une famille de pauvres paysans, il apprit dès l'âge de douze ans à tailler la pierre et révéla immédiatement ses dispositions artistiques. Vela se rendit à Milan à quatorze ans et fut employé aux travaux de restauration du Dôme, puis il fut placé dans l'atelier du sculpteur Cacciatori par son frère aîné, qui, lui aussi, de simple tailleur de pierre, était devenu artiste à force de volonté. Pressé par la misère, Vela dut souvent se résigner à travailler, la nuit, pour les orfèvres. En 1838, au concours de sculpture ouvert à Venise, il remporta le prix avec son bas-relief représentant le *Christ ressuscitant la fille de Zaïre*. Des bustes importants lui avaient déjà été confiés, quand sa statue de la *Prière* acheva sa réputation. Il se rendit à Rome en 1847 et y fit le modèle de son *Spartacus*, mais il fut rappelé tout à coup dans le Tessin comme milicien suisse, pour prendre part à la guerre du Sonderbund. En 1848, il fit, comme volontaire, la guerre de l'indépendance italienne et se distingua au siège de Peschiera. La campagne finie, il reprit son ciseau et exécuta en marbre son *Spartacus*, grande statue qui diffère, par l'idée et la forme, du *Spartacus* de M. Foyatier. Cette œuvre, honorée d'une mention à l'Exposition universelle de 1855, a été acquise par un riche Milanais, le duc Antoine Litta. Vela refusa de faire partie de l'Académie des beaux-arts de Milan et passa à Turin, où il enseigna son art à l'Académie Albertine (1857), et où il exécuta plusieurs statues, entre autres : l'*Espérance* et la *Résignation*, destinées à des tombeaux; une *Harmonie* en pleurs, pour le monument de Donizetti; sa statue de la *Désolation*, symbole de l'Italie opprimée, et surtout ses statues des grands Italiens modernes, qu'il a eu le bon goût de représenter en costume moderne. Citons le *Prince Eugène de Savoie* et le *Duc de Gênes*, pour l'hôtel de ville de Turin; *Rosmini*, *Balbo*, le *Général Pepe* et le *Général Bava*, au jardin public de Turin; le *Soldat sarde* de 1858, sur la place du Château, produit d'une souscription des Milanais; *Gioberetti*, sur la place Carignano, etc. En 1863, il mit au jour la *France et l'Italie*, beau groupe en marbre, que les dames de Milan offrirent à la femme de Napoléon III, et qui fit donner à l'auteur la croix de la Légion d'honneur. A l'Exposition universelle de 1867, M. Vela envoya à Paris trois œuvres très-remarquées : *Christophe Colomb et l'Amérique*, groupe colossal; les *Derniers jours de Napoléon Ier*, statue en marbre, où l'empereur déchu est représenté assis, et le *Printemps*, statue également en marbre. M. Vela, aujourd'hui le premier des sculpteurs vivants de l'Italie, regut pour cette dernière Exposition une 1^{re} médaille et la croix d'officier de la Légion d'honneur.

VÉLABRE (le), vaste marais qui s'étendait entre le Palatin et le Tibre, à Rome. Il était formé, à celle de ses extrémités qui touchait au fleuve, par les flaques d'eau stagnante que laissaient les débordements et alimenté par des sources nombreuses et par des sources pluviales, qui se précipitaient des collines encore couvertes de forêts de chênes verts et de cornouillers. Ovide, dans ses *Fastes*, comparant le passé au présent, dit : « Là où des processions solennelles traversent le Vélambre pour se rendre au cirque, il n'y avait que des roseaux, des saules et un marais que l'on ne pouvait affronter que pieds nus. » Dans un autre passage ce poète parle d'une fête où l'on marchait pieds nus en mémoire de l'état marécageux de ce quartier. Procope dit qu'on avait autrefois navigué dans ce quartier magnifique. Le nautonnier, dit-il, faisait voile à travers les eaux dans la ville; et

spectacle semblable à celui que Rome donne encore aujourd'hui quand le Tibre est débordé. Nous savons ce qu'on payait pour passer le Vélambre; c'était un *quadrans*, environ trois sous, trois fois plus cher que le prix actuel de la barque de Ripetta. Ce lieu s'appela toujours le Vélambre quoiqu'il n'y eût plus de Vélambre, comme la Chaussée-d'Antin a gardé son nom, quoiqu'il n'y ait plus de chaussée. Le souvenir du Vélambre subsiste dans la dénomination de Saint-Georges-en-Vélambre, qui est celle d'une église à peu près abandonnée. Le Vélambre se continuait jusqu'au Forum, dont ses eaux marécageuses occupaient presque entièrement la place. L'épisode épique de la retraite de Mettius Curtius pendant le combat des Romains et des Sabins, au temps de Romulus, montre qu'elles baignaient le pied du Capitole; le nom de Velia donné à la colline qui barrait le Forum à son autre extrémité, nom qui veut dire marais, fait voir que le marais s'étendait jusqu'à cette colline, car une élévation de terrain n'a pu recevoir une telle dénomination que si le marécage y touchait. Tous ces témoignages se rapportent évidemment à un état antérieur au grand système d'égouts créé par les Tarquins pour dessécher le Forum et les lieux environnants. Après cet étonnant ouvrage, l'état primitif des lieux changea, mais il en resta fort longtemps le souvenir et quelques traces. Les observations des géologues ont confirmé le témoignage des historiens et des poètes; on a trouvé près du Forum des coquillages appartenant aux espèces actuelles qui vivent dans les eaux dormantes. Enfin le Vélambre allait au nord jusque vers le pied du Quirinal; c'est ce qu'on appelait le Petit-Vélambre. Le Grand-Vélambre séparait le Palatin d'une autre colline située entre le Palatin et le Tibre. Cette colline, de toutes la moins considérable, devait avoir la destinée la plus grande, car elle devait être le Capitole. M. Ampère, dans sa remarquable *Histoire romaine*, a restitué, sous le nom de *Chant du Vélambre*, un lambeau de cette antique poésie populaire qu'on sent palpitier sous les récits de Tite-Live et de Denys d'Halicarnasse, lorsqu'ils racontent les combats de Romulus et de Tatius.

VÉLAGA s. m. (vé-la-ga). Bot. Syn. de *PEROSPERME*, genre de brythnéciées.

VÉLAGE s. m. (vé-la-je — rad. *vêler*). Action de vêler, de mettre bas, en parlant des vaches.

— *Encycl.* Les vaches ne manifestent pas, aux approches de la parturition, leurs douleurs aussi sensiblement que les solipèdes. Il est donc plus difficile de savoir bien exactement le jour du *vélage*, si l'on n'a pas noté soigneusement l'époque de la saillie. Il faut toujours laisser deux mois de repos à l'animal avant la parturition et lui faire grâce de tout travail. L'étable doit être tenue propre; il y a danger de glaver l'âne à côté de l'autre deux vaches pleines; l'une des deux peut avorter par un mouvement physiologique d'imitation.

Voici les phénomènes d'un *vélage* qui s'opère bien : gonflement de la vulve, d'où sortent des mucosités glaireuses, mêlées de sang; rupture de la poche des eaux; apparition du fœtus les membres antérieurs en avant, et sur eux, un peu en arrière, la tête et l'encolure appliquées de manière à former un cône; le bout des pattes de devant passe le premier, puis apparaît le bout du nez.

Dans un *vélage* naturel, il ne se présente d'autre difficulté que le passage des épaules et de la poitrine; mais, cet obstacle franchi, le petit sort brusquement et comme s'il était poussé. Le délivre sort ordinairement quelques heures après l'expulsion du petit. Cependant il arrive quelquefois que les efforts de la mère ne parviennent pas à la débarrasser du délivre; il serait bon alors d'envoyer, le troisième jour, chercher un vétérinaire, parce que l'animal peut courir quelques dangers et que l'homme de l'art peut seul les prévenir sûrement.

Lorsque les vaches portent deux jumeaux, il est facile de s'en apercevoir après le premier *vélage*, parce que la mère, inquiète, néglige complètement le nouveau-né. Il peut s'écouler plusieurs jours entre la naissance des deux petits. Le premier soin, dit M. Grogner, professeur à l'Ecole vétérinaire de Lyon, est de laisser les femelles dans la plus grande tranquillité, se conformant ainsi à leur instinct qui les porte à chercher, quand elles sont libres, la solitude et les ténèbres. L'agitation, le bruit suffisent pour troubler la parturition la plus naturelle. Sans être vétérinaire, on peut, au besoin, faciliter le *vélage* par les soins suivants : on vide le rectum avec le bras bien huilé, si on a des raisons de croire que des excréments durcis, dilatant l'intestin, diminuent le diamètre du vagin.

On fait des injections adoucissantes dans le vagin quand à son orifice il y a beaucoup de chaleur, ce qui arrive souvent chez les jeunes bêtes qui vèlent pour la première fois. Lorsque la parturition, quoique normale, se prolonge et languit, on administre un cordial.

Quand la poche fœtale se présente en dehors de la vulve, il faut bien se garder de l'ouvrir; les eaux couleraient avant le temps, et l'on aurait provoqué une parturition sè-

che, toujours plus longue. Cette poche doit être percée par le fœtus lui-même.

Si, après l'écoulement de ces eaux, le petit se présentant bien restait néanmoins plus de 8 minutes au passage, on l'aiderait à sortir en le tirant peu à peu, doucement, en bas si la femme est debout (elle l'est presque toujours), et, si elle est couchée, on tirerait dans la direction des jarrets. Cette manœuvre doit coïncider avec les efforts expulsifs de la mère.

On peut faciliter un *vélage* languissant en soulevant la queue et avec elle l'os sacrum, et en faisant en même temps avancer, autant que possible, les extrémités postérieures vers le centre de gravité.

Si le cordon ombilical, qui a retenu le pœtit dans sa chute, ne se rompt pas de lui-même et que la vache négligeât de le mâcher, on le couperait à environ 3 pouces du nombril.

Lorsque le délivre ne suit pas le fœtus, ce qui arrive souvent dans la vache, il ne faut pas s'en inquiéter dans les deux premiers jours; mais, passé ce temps, il faut recourir à la chirurgie vétérinaire.

Après la parturition, la mère sera bouchonnée, enveloppée d'une couverture; on mettra devant elle de l'eau blanche tiède; elle est alors ordinairement fort altérée. Si elle est faible et fatiguée, on lui donnera, pour relever ses forces, une soupe au vin tiède.

Les cultivateurs lyonnais composent la rôtie au vin de leurs vaches de 4 à 5 litres de liquide avec une livre de pain grillé; à moins que le vin ne soit faible, ils l'étendent d'un tiers d'eau. Ils donnent jusqu'à trois de ces soupes dans l'espace de vingt-quatre heures; je me suis assuré qu'une vache, relevant du *vélage*, pouvait sans inconvénient ingérer dans un jour 12 à 15 litres de vin.

Douze ou quinze heures après la parturition normale, on donne une bonne nourriture, et c'est alors que conviennent bien les végétaux cuits. La mère et le petit seront tenus chaudement; ils sont l'un et l'autre frileux.

Il est des pays où, le bétail pâture toute l'année, on laisse les vaches mettre bas au dehors; on les rentre quelques heures après l'opération. Déjà les veaux peuvent marcher.

VÉLAGUIDA s. f. (vé-la-ghi-da). Bot. Syn. de **VÉLANI**.

VÉLAIRE s. m. (vé-lè-re — lat. *velarius*, de *velum*, voile). Antiq. rom. Sorte d'huissier qui se tenait à la portière de l'appartement de l'empereur.

VÉLAMINE adj. (vé-la-mi-nè-re — du lat. *velamina*, voile). Hist. nat. Qui se roule et se dépile comme un voile.

VÉLANÈDE s. f. (vé-la-nè-de — rad. *vé-lani*). Bot. Nom donné, dans le commerce, aux cupules du chêne vélan.

VÉLANI s. m. (vé-la-ni). Bot. Espèce de chêne. Il s'emploie aussi comme synonyme de **VÉLANÈDE**.

— **Encycl.** Le *vélan* est une espèce de chêne de taille moyenne, à feuilles oblongues, fortement dentées et presque épineuses, velues en dessous; le gland est très-gros et presque entièrement réformé dans une énorme cupule hérissée d'écaillés larges, épaisses et très-nombreuses. Cet arbre, dont le nom scientifique est *quercus æglops*, croît abondamment en Grèce et dans l'Asie Mineure. Son bois n'est pas estimé; mais ses cupules, appelées *vélanèdes* ou *avelanèdes*, sont fort recherchées pour la teinture, la corroierie et la tannerie, et forment l'objet d'un commerce assez important. On en distingue, suivant la qualité, trois sortes, dites *canatté*, *dogatté* et *légaté*. Toutes celles qui sont employées en France nous viennent d'Orient, en sacs de grosse toile.

VÉLAR s. m. (vé-lar). Bot. Nom vulgaire des érysimums, genre de crucifères : *Les teinturiers recherchent dans tous les lieux secs et pierreux qui sont cultivés le VÉLAR tortelle*. (Th. de Berneaud.) *La graine du VÉLAR est diurétique*. (V. de Bomare.) Il *Vélar alliaire*, Nom vulgaire de l'alliaire officinale.

— **Encycl.** Bot. V. **SISYMBRE**.

VÉLARET s. m. (vé-la-rè — dimin. de *vé-lar*). Bot. Nom vulgaire du sisymbre irio.

VÉLARIUM s. m. (vé-la-ri-um — mot lat. dérivé de *velum*, voile). Antiq. Grande tente qu'on étendait au-dessus des théâtres et des amphithéâtres, pour mettre les spectateurs à l'abri : *En temps de pluie ou de soleil trop ardent, l'on abritait les spectateurs sous des VÉLARIUMS*. (E. Sue.)

— Par anal. Grande tente : *On retira le VÉLARIUM étalé sur l'avenue des cyprès*. (G. Flaubert.)

— **Encycl.** Cette tente se composait de plusieurs toiles (ou voiles) glissant, comme des panneaux, sur des câbles tendus en rayons du centre à la circonférence. En général, ces toiles étaient de chanvre ou de lin; on se servait aussi de coton un peu avant le temps de Jules César. Le *vélarium*, souvent de très-grande dimension, était soutenu par des mâts fixés dans les murailles. On peut voir encore dans les restes du Grand-Théâtre, à Pompéi, la disposition des appareils où étaient adap-

tés les mâts; ces appareils font corps avec la maçonnerie, en dehors de laquelle ils ressortent; des distances régulières les séparent; ils sont placés par couples, l'un au-dessous de l'autre, en sorte que chaque mât se trouvait fixé doublement. On observe un arrangement pareil à Rome, au Colisée, avec cette différence qu'à Pompéi ils s'appuyaient à l'intérieur des murailles, et au Colisée à l'extérieur; il existe ici deux cent quarante appareils pour soutenir les mâts. Le théâtre d'Orange présente une disposition analogue. Si l'on examine le sommet de la muraille dans les amphithéâtres, on voit qu'il forme une sorte de terrasse, où se tenaient probablement les hommes chargés de manier le *vélarium*. On ne plaçait qu'un petit nombre de spectateurs sur les gradins supérieurs de l'amphithéâtre, sans doute parce que le poids du *vélarium* le faisait fléchir, malgré toutes les précautions prises, et qu'il obstruait pour ces places la vue de la scène.

Il faut se garder de confondre, dans l'antiquité romaine, le *vélarium* avec ce qu'on appelait *velum*. C'étaient les toiles servant à la décoration de la scène qui portaient le nom de *velum*. La principale séparait la scène du reste du théâtre; elle descendait sous l'avant-scène au commencement de la pièce et se relevait à la fin. Les autres tenaient lieu de nos décors et pouvaient être mobiles (*versatiles scenæ*). Virgile a fait allusion à ces différentes toiles dans les vers suivants des *Georgiques* (livre III) :

*Vel scena ut versis discedat frontibus, utque
Purpurea intexti tollant aulae Britannii.*

On voit ici que des Bretons, représentés en broderie sur la toile d'avant-scène (*purpurea aula*), semblaient la relever en se développant avec elle.

VELASCO (Grégoire-Hernandès DE), poète espagnol, né à Tolède, et vivant au xvi^e siècle. Il entra dans les ordres et se fit recevoir docteur en théologie. On a de lui des traductions en vers, remarquables par l'élégance et la pureté du style, mais qui laissent souvent à désirer au point de vue de la fidélité. Velasco a publié une traduction libre du poème latin de Sannazar, *De partu Virginis*, sous le titre de *El parto de la Virgen* (Tolède, 1554); la traduction de la première et de la quatrième éloges de Virgile, insérées dans le *Parnaso español* de Sedano, et une traduction de l'*Enéide* (Alcala, 1585, in-8°), très-souvent rééditée. Les Espagnols ont une grande estime pour les traductions de Velasco.

VELASCO (le Père Nicolas DE), cordelier espagnol, mort en 1641. Le marquis d'Ayamonte, ayant comploté avec le duc de Medina-Sidonia de faire déclarer l'Andalousie indépendante et voulant avoir l'appui du roi de Portugal, confia ses projets à Velasco, qui avait su gagner sa confiance, et le chargea de se rendre à Lisbonne. Velasco partit sous le prétexte d'aller négocier la rançon d'un Espagnol fait prisonnier, et pour écarter tout soupçon, il se laissa arrêter comme s'il était un espion. Conduit à Lisbonne, il fut introduit auprès du roi, à qui il fit part de sa mission. Ce prince entra dans les vues du marquis d'Ayamonte, promit de lui donner son concours et s'engagea à récompenser Velasco en lui donnant un évêché. Le cordelier chercha un agent sûr pour annoncer au marquis le résultat de ses négociations et eut l'avis de trouver dans un nommé Sanche, Espagnol qu'il fit sortir de prison. Muni des lettres de Velasco, Sanche partit pour l'Espagne; mais au lieu de les porter à Ayamonte, il alla les remettre au ministre Olivarez, et la conspiration fut découverte. Ayamonte périt sur l'échafaud. Quant à Velasco, il alla terminer ses jours dans un couvent.

VELASCO (Francisco DE), général espagnol, né vers le milieu du xvi^e siècle, mort en 1716. Vice-roi de Catalogne vers la fin du règne de Charles II, il fut, en 1695, envoyé avec une armée contre le duc de Vendôme, qui assiégeait Barcelone; mais il ne réussit pas à forcer le général français à lever le siège de cette ville. Après la mort de Charles II, il se déclara pour Philippe V, et soutint, contre les Anglais et les impériaux, un siège de plus d'un an dans Barcelone, qu'il ne rendit que lorsque les habitants, complètement découragés et privés de tout, allaient en ouvrir eux-mêmes les portes à l'ennemi. Plus tard, Velasco devint successivement gouverneur de Ceuta et de Cadix.

VELASQUEZ (Diego), général espagnol, né à Cuellar, province de Ségovie, vers 1465, mort vers 1523. Il suivit Christophe Colomb dans son second voyage (1493) et s'établit à Saint-Domingue (*Hispamiola*). Chargé par le gouverneur de cette colonie de réduire plusieurs caciques révoltés, il entreprit en 1511 la conquête de Cuba, dont il fut nommé gouverneur et où il fit prospérer les établissements espagnols. C'est sous son administration que furent fondées les villes de La Trinité, du Saint-Esprit, de San-Salvador et de Carenas (La Havane). En 1518, il seconda de tout son pouvoir l'expédition qui, sous les ordres de Grizalva, découvrit l'Yucatan et le Mexique. Après le retour de ce dernier, il prit le titre d'adelantado du Yucatan et d'Uloa. Ce fut à la suite de cette expédition que Velasquez chargea le jeune Fernand Cortez, qui l'avait aidé à conquérir La Havane, d'al-

ler soumettre le Mexique, et lui fournit les moyens d'entreprendre cette expédition. Mais il se repentit bientôt de ce choix; car non-seulement Cortez lui refusa la part qui devait lui revenir dans la conquête, mais encore il battit Pamphile Narvaez, lieutenant de Velasquez. Dans une lettre qu'il adressa à Madrid, le gouverneur de Cuba se plaignit amèrement des procédés de Cortez; mais on ne tint pas compte de ses plaintes, et il perdit toute influence politique.

VELASQUEZ (Jacques-Rodriguez DE SILVA Y), célèbre peintre espagnol. V. **VELAZQUEZ**.

VELASQUEZ (Antoine GONZALÈS), peintre espagnol. V. **GONZALÈS**.

VELASQUEZ (Alexandre GONZALÈS), peintre espagnol. V. **GONZALÈS**.

VELASQUEZ (Louis GONZALÈS), peintre espagnol. V. **GONZALÈS**.

VELASQUEZ CARDENAS Y LEON (Joaquim), géomètre et astronome mexicain, né en 1732, mort en 1786. Il fit ses études au collège Tridentin, à Mexico. Le hasard ayant mis entre ses mains les œuvres de Newton et de Bacon, il les étudia avec ardeur et acquit une connaissance étendue de l'astronomie et des méthodes philosophiques. Pour ses études astronomiques, il fut obligé de construire lui-même des lunettes et des quarts de cercle. Plus tard, ayant embrassé la profession d'avocat, il employa une partie du gain qu'elle lui rapportait à faire venir d'Angleterre des instruments. Nommé professeur à l'université de Mexico et chargé, peu après, d'une mission en Californie, il constata que, sur toutes les cartes, la longitude de cette contrée avait été mal indiquée et qu'elle devait être reculée de plusieurs degrés vers l'est. Velasquez se trouvait encore en Californie lorsque l'abbé Chappe y arriva. Le géomètre français fut émerveillé de la justesse des observations faites par l'astronome mexicain. En 1774, Velasquez fut chargé d'exécuter le relevé topographique et géologique de la Cordillère du Mexique, et les travaux qu'il exécuta dans ce but ont servi de base à tous ceux qui ont été entrepris depuis. De retour à Mexico, il provoqua la fondation du *Tribunal de minería*, dont il fut jusqu'à sa mort le directeur général.

VELASQUEZ DE VELASCO (Louis-Joseph), marquis de VALDEPEÑAS, littérateur et antiquaire espagnol, né à Malaga en 1722, mort en 1772. Reçu en 1751 membre de l'Académie d'histoire, il fut chargé par Ferdinand VI de voyager dans la péninsule pour recueillir les anciens monuments. Emprisonné pendant six ans (1766-1772) comme auteur d'écrits séditieux, il mourut peu de temps après avoir recouvré sa liberté. On a de lui : *Essai sur les alphabets de caractères inconnus que l'on voit sur les plus anciennes médailles de l'Espagne* (1752); *Origine de la poésie castillane* (Malaga, 1754); *Annales de la nation espagnole* (1759); *Conjectures sur les médailles des rois goths et suèves d'Espagne* (1759); *Collection de différents écrits relatifs à la galanterie* (1763). Il a aussi laissé en manuscrits plusieurs ouvrages importants.

VELASQUEZIE s. f. (vé-la-ské-zî — de *VELASQUEZ*, savant espagn.). Bot. Syn. de **TRIPLARIS**, genre de polygonées.

VÉLATE s. f. (vé-la-te — du lat. *velata*, voilée). Moll. Genre de coquilles fossiles, formé aux dépens des nérites.

VELAUNEN, IENNE s. et adj. (ve-lô-ni-nai, i-è-ne). Géogr. Habitant du Velay; qui appartient à ce pays ou à ses habitants : *Les VELAUNIENS. La population VELAUNIENNE*.

VELAUT interj. (vé-lô). Vénér. Cri que l'on pousse pour annoncer que l'on a vu le sanglier, le loup, le renard ou le lièvre. Il O. dit aussi VLA-OU et VLOO.

VELAY, ancien pays de France. Il faisait partie du Languedoc, entre le Forez au N., la haute Auvergne à l'O., le Gévaudan au S. et le Vivarais à l'E. Chef-lieu, Le Puy; villes principales, Yssengeaux, Le Monestier. Ce pays, qui tirait son nom des Vellaves, ses anciens habitants, est aujourd'hui compris dans le département de la Haute-Loire.

VELAZQUEZ (Diego-Rodriguez DE SILVA Y), le peintre le plus puissant et le plus original qu'ait produit l'école espagnole, né à Séville en 1599, mort à Madrid le 6 août 1660. Son père, Juan Rodriguez de Silva, qui exerçait dans cette ville le métier d'homme de loi, était issu d'une des meilleures familles du Portugal; sa mère, Geronima Velazquez, dont il prit le nom, suivant un usage fréquent en Andalousie, appartenait elle-même à une maison noble de Séville. Après avoir fait de bonnes études classiques, le jeune Diego, dont la vocation pour la peinture s'était manifestée de bonne heure, entra dans l'atelier de Francisco Herrera le vieux; il travailla ensuite sous la direction de Francisco Pacheco; mais, à vrai dire, ce fut surtout en étudiant la nature, en s'attachant à imiter les différents jeux de la physionomie humaine, en peignant des types populaires, des paysages, des animaux, des fruits, des légumes, des ustensiles de ménage, des objets de toute sorte qu'il acquit la sûreté de coup d'œil et de main à laquelle il dut par la suite ses succès. On conserve dans quelques collections, notamment au musée de Valladolid, quelques natures mortes remontant à cette

époque de la jeunesse de l'artiste; elles sont d'une couleur superbe. Du même temps date le tableau intitulé : *le Marchand d'eau de Séville*, qui était autrefois au Buen-Retiro et qui orne aujourd'hui la collection Wellington, à Aspley House : l'homme et les deux enfants qui lui achètent de l'eau sont peints avec une vérité et une vigueur extraordinaires. Velazquez préférait ces sujets vulgaires et réels aux nobles et idéales compositions vers lesquelles son maître Pacheco, grand admirateur de Raphaël, cherchait à l'entraîner; il fit néanmoins un assez long séjour dans l'atelier de ce peintre, mais il y fut sans doute retenu par un sentiment étranger à l'art, car, avant de quitter Pacheco, il épousa sa fille doña Juana. « On sait fort peu de chose de la femme qui unit son sort à celui du grand artiste, dit M. Stirling (*Velazquez et ses œuvres*, traduit de l'anglais par G. Brunet, avec des notes et un catalogue par W. Bürger); son portrait au musée royal de Madrid, peint par son mari, nous la montre comme ayant le teint brun, le profil assez régulier, mais nulle beauté dans les traits. Le tableau qui est à Vienne, et qui représente les deux époux entourés de leurs enfants, indique qu'elle fut mère de six enfants au moins, quatre garçons et deux filles... Pendant plus de quarante ans, elle fut la compagne de la brillante carrière de Velazquez; elle lui ferma les yeux et, quelques jours après, elle descendit à côté de lui au tombeau. » Si Velazquez tira peu de profit des instructions artistiques de Pacheco, il dut trouver, du moins, un avantage réel dans son séjour en une maison où se réunissaient les littérateurs et les savants les plus fameux de l'Andalousie et que fréquentaient les gentilshommes amateurs des choses de l'art et de l'esprit; il acquit, au milieu de cette société polie et instruite, cette élégance de manières, cet à-propos de langage qui devaient le faire remarquer plus tard à la cour du roi d'Espagne.

En 1622, le genre de Pacheco se rendit à Madrid, où le chanoine Juan Fonseca, son compatriote, huissier du cabinet de Philippe IV, lui procura l'accès des galeries royales du Pardo et de l'Escurial et la faculté d'y étudier tout à l'aise les chefs-d'œuvre qui y étaient rassemblés. L'année suivante, Velazquez, qui était rené à Séville, fut rappelé à Madrid par le puissant duc d'Oliveras à qui Fonseca l'avait recommandé; à peine arrivé, il fit de ce dernier un portrait qui, ayant été porté à la cour, excita vivement l'admiration du roi et de son entourage. Philippe IV voulut aussitôt que l'artiste fût attaché à son service, aux appointements de 20 ducats par mois, et lui commanda son propre portrait. Velazquez représenta le roi d'Espagne couvert d'une armure et monté sur un cheval andalou. Le succès de cette peinture fut considérable; exposée publiquement dans la grande rue de Madrid, elle enthousiasma la foule; les poètes la célébraient dans des sonnets; Olivarez déclara que c'était la première fois qu'on voyait un portrait exact du roi, et celui-ci poussa la satisfaction jusqu'à déclarer que désormais Velazquez serait seul autorisé à reproduire ses traits; il le nomma son peintre ordinaire, par lettre patente du 31 octobre 1623, et lui accorda une pension de 300 ducats et un logement dans les appartements de la trésorerie.

A partir de cette époque, Velazquez ne cessa de jouter, à la cour d'Espagne, d'une situation vraiment privilégiée. Dans l'iconographie que nous consacrons à Philippe IV (tome XII, p. 812 et suiv.), nous avons donné une liste des principaux portraits qu'il fit de ce monarque; le plus remarquable, conservé actuellement au musée de Madrid, représente Philippe galopant à travers la campagne. Les princes et princesses de la famille royale furent souvent représentés par l'artiste; les portraits de l'infant don Baltazar-Carlos sont particulièrement beaux, surtout celui qui nous montre ce jeune prince monté sur un cheval bai lancé au galop. Velazquez fit aussi un admirable portrait équestre du comte-duc Olivarez, son protecteur, à l'égard duquel il n'hésita pas à se montrer reconnaissant et respectueux, même après la disgrâce encourue par ce ministre. Il le peignit plusieurs autres fois en diverses attitudes. En 1628, Rubens étant venu à Madrid, comme envoyé de l'infante Isabelle, gouvernante des Pays-Bas, Velazquez, qui avait échangé précédemment plusieurs lettres avec lui, l'accompagna dans les visites qu'il fit à l'Escurial et aux autres résidences royales. Le grand maître flamand témoigna la plus vive estime au jeune peintre de Séville et lui conseilla, dit-on, d'aller visiter l'Italie. Velazquez s'embarqua à Barcelone, au mois d'août 1629, en compagnie du grand capitaine Ambrogio Spinola, qui allait prendre le gouvernement du duché de Milan. Il visita successivement Venise, Ferrare, Bologne, Rome, Naples; dans la première de ces villes, il fit des copies de quelques œuvres magistrales, notamment du *Crucifiement* et de la *Cène* du Tintoret; à Ferrare, il fut accueilli avec honneur par le cardinal Giulio Sacchetti; à Rome, il fut reçu avec non moins de bienveillance par le pape Urbain VIII et par son neveu le cardinal Francesco Barberini. Un logement au Vatican lui fut offert, mais il se contenta de la permission de travailler dans ce palais et d'y faire des études d'après les chefs-d'œu-

vre de Raphaël et de Michel-Ange. Pendant son séjour dans la ville éternelle, il produisit trois compositions originales : son portrait, destiné à Pacheco, et deux œuvres du premier ordre, les *Forges de Vulcain* et la *Robe de Joseph*. « Ces deux tableaux », dit M. Stirling, « montrent à quel point Velazquez demeura, pendant son séjour à Rome, fidèle à son style primitif ; effrayé peut-être par la supériorité de Raphaël et de Michel-Ange, il préféra déployer son habileté en peignant des formes vulgaires, plutôt que de risquer sa réputation en s'attachant à représenter la beauté, à poursuivre l'idéal. Ses patriarches hébreux sont des pâtes de l'Estramadure ou des bergers de la sierra Morena ; ses cyclopes sont des forgerons en tout semblables à ceux qui, dans quelque village écarté, ferraient le cheval de l'artiste lorsqu'il traversa la Manche en se rendant à Madrid. » Vers la fin de 1630, Velazquez se rendit à Naples, où il ne fit qu'un séjour de quelques mois. Il entra à Madrid au printemps de 1631. Philippe IV se montra charmé de son retour et lui fit donner un atelier dans la galerie du nord de l'Alcazar, d'où l'on avait la vue de l'Escorial, et qui était probablement plus rapproché des appartements royaux que celui qui avait été antérieurement donné à l'artiste dans les bâtiments de la trésorerie. Le roi garda pour lui-même une clef de ce nouvel atelier, se réservant d'entrer quand il lui plaisait de venir voir travailler son peintre favori, de suivre les progrès de ses peintures et de s'entretenir avec lui. Il lui arriva parfois, si nous en croyons Pacheco, de poser trois heures consécutives devant l'artiste qui retraçait ses traits. La première œuvre de Velazquez, après son retour d'Italie, fut le portrait de l'enfant don Baltazar-Carlos. Il parait, du reste, s'être surtout occupé de portraits pendant quelques années. En 1638, il fit celui du duc François I^{er} de Modène, qui était venu pour servir de parrain à l'infante Marie-Thérèse. En 1639, il peignit pour les religieuses de San-Placido, à Madrid, un *Crucifiement*, qui est au musée royal. Dans le courant de la même année, il peignit un superbe portrait de l'amiral Pareja.

Velazquez ne se borna pas à peindre la famille royale et les grands personnages de la cour d'Espagne ; il fit les portraits des nains que, suivant une mode étrange et un goût déplorable, le roi avait rassemblés dans son palais. C'est ainsi qu'il peignit Maria Barboia, petite dame de 3 pieds et 1/2 de hauteur, douée d'une mâchoire monstrueuse ; Niccolasio Pertusano, houpillant un gros chien qui le dédaigne ; le Niño de Vallecan, venu au monde avec la bouche garnie de dents ; le Bobo de Coria, etc. Ces petits êtres monstrueux se voient aujourd'hui, avec plusieurs autres, au musée royal de Madrid. En 1642, Velazquez accompagna le roi à Aranjuez et y exécuta plusieurs vues de cette résidence. En 1644, il accompagna encore la cour dans un voyage en Aragon. En 1644 et 1648, il peignit pour le palais de Buen-Retiro la *Reddition de Breda*, chef-d'œuvre connu sous le nom de tableau des Lances (*Las Lanzas*). En 1648, il entreprit, par ordre du roi, un second voyage en Italie, dans le but d'y faire des acquisitions d'œuvres d'art ; il visita successivement Gènes, Milan, Padoue, Venise, Bologne, Modène, Parme, Florence, Rome et Naples. A Rome, où il séjourna plus d'un an, il fit un superbe portrait d'Innocent X et peignit plusieurs autres grands personnages de la cour pontificale. L'admiration que son talent inspira lui valut d'être nommé membre de l'Académie de Saint-Luc. A Venise, il fit l'acquisition de plusieurs toiles du Tien, de Paul Véronèse et du Tintoret, l'école vénitienne étant de toutes les écoles d'Italie celle vers laquelle il se sentait le plus attiré. A son retour à Madrid en 1651, il reçut l'emploi de grand maréchal des logis du roi (*apostador mayor*) ; cette charge, qui donnait droit à des émoluments très-considérables, mais dont les devoirs étaient très-multiples et très-lourds, ne lui laissa que peu de temps à consacrer à la peinture. En 1656, il exécuta son dernier grand ouvrage, celui que l'on désigne en Espagne sous le nom de *Las Meninas* (les Filles d'honneur) : il s'y représente lui-même peignant la famille royale, au milieu des dames, des nains et des chiens favoris de la cour ; c'est de ce tableau que Luca Giordano, dans un transport d'enthousiasme, dit que c'était la Théologie ou l'Evangile de la peinture. On dit que Philippe IV, qui était venu chaque jour avec la reine pour voir travailler Velazquez à cette composition, observa, lorsqu'elle fut terminée, qu'il y manquait quelque chose, et, prenant la brosse, figura sur la poitrine de l'artiste les insignes de l'ordre de Saint-Jacques.

En sa qualité d'*apostador mayor*, Velazquez présida aux travaux de construction et de décoration qui furent exécutés pour la fameuse entrevue de Philippe IV et de Louis XIV dans l'île des Faisans, en 1660. Charles Le Brun a fait de cette solennité le sujet d'un tableau qui est au musée de Versailles ; on peut y voir la figure du premier peintre du roi d'Espagne. En rentrant à Madrid, après ce voyage si rempli pour lui de préoccupations et de fatigues, Velazquez tomba malade et mourut. On lui fit de magnifiques funérailles, et on l'enterra dans l'église paroissiale de Saint-Jean.

Ayant travaillé presque exclusivement pour le roi d'Espagne, Velazquez n'obtint pas hors de la péninsule, sauf à Rome, la réputation à laquelle lui donnait droit la supériorité de son talent. Ce n'est guère que depuis un demi-siècle que ses œuvres ont commencé à se répandre en Europe, à être recherchées par les collectionneurs et exaltées par la critique. M. Viardot, à qui l'on doit de remarquables études sur l'école espagnole, a dit de ce grand artiste : « Velazquez s'est essayé et a réussi dans tous les genres. Il a peint avec un égal succès l'histoire, le paysage, le portrait, les animaux, les intérieurs et les fruits... Il n'aurait fait que des portraits, qu'il devrait partager au moins la gloire de Van Dyck, et peut-être que nul ne devrait partager sa gloire ; car, dans ce genre, s'il a vaincu tous ses compatriotes, il n'est surpassé par aucun de ses rivaux des autres écoles. Rien n'égale le bonheur inouï qu'il porte dans l'imitation de la nature humaine, si ce n'est toutefois la franchise et l'audace avec lesquelles il en aborde les plus difficiles aspects... A la différence des Italiens et de tous ses compatriotes, il n'aimait pas à traiter les sujets sacrés. C'est un genre qui exige moins l'exacte imitation de la nature, où il excellait, que la profondeur de la pensée, la chaleur du sentiment, l'idéalité de l'expression, toutes choses qui échappaient à son esprit observateur et mathématique... S'il fallait caractériser en un mot le talent de Velazquez, je l'appellerais, comme Jean-Jacques, l'homme de la nature et de la vérité. Dans les sujets qui ne demandent que les qualités en quelque sorte d'exécution, qui n'exigent ni élévation de style, ni grandeur de pensée, ni subtilité d'expression, pour lesquels enfin le vrai est le beau, Velazquez me paraît sans rival. Quoiqu'il peigne du premier jet, sans hésitation, sans retouche, quoiqu'il se joue des difficultés de la forme comme de celles de la lumière, son dessin est toujours d'une irréprochable pureté. Sa couleur est ferme, sûre et précisément naturelle ; rien de brillant, rien d'affecté ; aucune recherche d'effet ou d'éclat ; mais aussi, rien de terne, rien de pâle, aucune habitude d'un ton dominant et définitif. Il colore comme il dessine ; tout en lui est également vrai. Quant à l'entente des plans divers, à la distribution de la lumière, à la diffusion de l'air ambiant, en d'autres termes quant à la perspective linéaire et aérienne, c'est là surtout qu'excellait Velazquez... c'est là qu'il trouve le secret de la plus parfaite illusion. Certes, si l'art de peindre n'était que l'art d'imiter la nature, Velazquez serait le premier peintre du monde. » Un autre critique éminent, W. Bürger, a dit : « Velazquez est, à mon sentiment, le plus peintre qui ait jamais existé, plus peintre que Titien, que Corrége, que Rubens, que Rembrandt, ces vrais peintres... Cet artiste est une fée qui évoque toutes les apparitions, instantanément en apparence, mais après de mystérieuses conjurations dont personne n'a le secret. » M. Charles Blanc a porté le jugement suivant : « Si la peinture n'était qu'un second enlèvement de la création, Velazquez serait sans contredit le plus grand des peintres. Van Dyck, Rubens et Titien l'ont égalé pour le portrait ; ils ne l'ont point surpassé. Dessinateur correct, coloriste vrai, mais vrai jusqu'au sublime, aucun des prestiges de la nature physique n'a échappé à la puissance de son imitation. Coloriste, Velazquez ne le fut point à la façon du Tien, de Véronèse, de Rubens, car il n'eut pas la richesse, l'abondance, l'intensité harmonieuse, la variété, l'éclat ; il n'entend point et il n'osa pas l'orchestration des couleurs. Sa palette, peu chargée, se compose de deux ou trois tons avec lesquels il combine toutes les variantes du gris, qui est la base constante de son coloris. C'est un virtuose qui exécute une excellente musique avec deux ou trois notes... Ne cherchez, d'ailleurs, parmi les œuvres de Velazquez, ni la pensée profonde du Poussin, ni le sentiment exquis de Lesueur, ni une aspiration à l'idéal. »

C'est au musée royal de Madrid que se trouvent la plupart des chefs-d'œuvre de Velazquez dont nous avons fait mention dans cette notice : on y voit sept portraits de Philippe IV, un portrait d'Isabelle de Bourbon, sa première femme, et deux portraits de Marie-Anne d'Autriche, sa seconde femme ; quatre portraits de l'enfant don Baltazar-Carlos ; des portraits de l'infante doña Maria d'Autriche, de doña Maria-Teresa, de don Fernando d'Autriche, de l'infant don Carlos ; les portraits équestres de Philippe III et de Marguerite d'Autriche, sa femme ; celui du duc d'Oliveras ; les portraits du pape Gonzague et d'un sculpteur qu'on croit être Alonso Cano ; cinq portraits de nains ; douze autres portraits, dont deux désignés sous les noms d'*Esope* et de *Ménippe* ; les *Duvels* (Los Borrachos) ; une *Fabrique de tapis*, célèbre composition connue sous le nom de *Las Filtanderas* (les Fileuses) ; la *Reddition de Breda*, la *Forge de Vulcain*, *Mercur* et *Argus*, l'*Atelier du peintre* ou *Las Meninas*, le dieu *Mars*, le *Couronnement de la Vierge*, le *Crucifiement*, *Saint Antoine abbé* et *saint Paul ermite*, l'*Adoration des mages*, neuf paysages, etc. L'Escorial n'a conservé qu'un tableau de Velazquez, la *Robe de Joseph*. Le musée du Louvre possède un délicieux portrait d'*Infante*, une *Réunion de portraits d'artistes*, le portrait de don Pedro Moscoso de Altamira et un portrait de Philippe IV, en costume de

chasse, que quelques connaisseurs attribuent à Mazo del Martinez, genre de Velazquez. A la National Gallery, on admire une *Adoration des bergers*, un *Philippe IV chassant au sanglier* et une belle peinture désignée, on ne sait trop pourquoi, sous le titre de *Roland mort* ; à la pinacothèque de Munich, le portrait du cardinal Rospigliosi, cinq autres portraits et une composition représentant *Loth et ses filles* ; au musée de Vienne, les portraits de Philippe IV, de l'infant don Baltazar-Carlos et de trois infantes, un *Paysan qui rit* et la *Famille du peintre* ; au musée de Dresde, trois portraits dont un du duc d'Oliveras ; au musée de Berlin, le portrait du cardinal Desio Azzolini ; au musée de l'Ermitage, les portraits de Philippe IV, d'Oliveras et de plusieurs autres ; au musée des Offices, le portrait du maître ; au palais Doria, à Rome, le portrait d'Innocent X ; au musée de Naples, le portrait d'un cardinal, etc. Des œuvres de Velazquez se voient dans diverses galeries particulières de France et d'Angleterre. Un portrait d'*Infante* a été payé 51,000 fr. à la vente de Morny en 1865.

VÊLCHE ou **VÊLCHE** s. m. (vêl-che — de l'angl. *Welch*, Gallois). Nom d'un ancien peuple celtique.

— Fig. Homme ignorant, grossier, ennemi des progrès et des arts : *Moi, je suis esclave de la mode : on souscrit à l'Encyclopédie, je souscris pour n'être pas appelé VÊLCHE.* (Méry.)

— Encycl. Les Celtes qui peuplèrent la Gaule, le nord de la péninsule Ibérique et le pays de Galles, dans l'île Britannique, s'appelaient *Welsh* dans leur langue nationale ; de là les Romains, qui avaient l'habitude de substituer un g au double w, dirent *Galli*. La racine du mot primitif existe encore dans le mot *wallon*, qui désigne une partie de la Flandre, le pays wallon, les Wallons, le langage wallon. Le Valais tire aussi son nom de la même racine, et l'on y parle un dialecte roman qui porte le nom de *velche*.

Au XVIII^e siècle, le mot *Velche* fut mis en usage pour signifier la barbarie, l'ignorance, le manque de goût. Voltaire parut avoir été le premier qui l'ait employé dans cette signification. Il appela *Velches* ceux qui attaquaient son talent et ceux qui n'élevaient pas aussi haut que lui certains auteurs classiques. Il appliqua la même épithète à tous les Français, soit dans des moments d'irritation, soit pour badiner malicieusement. L'écrivit de Voltaire où ce mot apparaît pour la première fois est un pamphlet de 1749, intitulé *Discours aux Velches, par Antoine Vadé, frère de Guillaume*. Nous le retrouvons dans son *Épître au roi de la Chine*, qui est de 1771 :

Nous autres cependant, au bout de l'hémisphère, Nous, des *Velches* grossiers postérité légère, Livrons-nous en riant, dans le sein des loisirs, A nos frivolités que nous nommons plaisirs.

Les amis et disciples de Voltaire se sont servis assez souvent du mot *Velche* dans le même sens que lui ; on le trouve fréquemment dans les factums relatifs à la musique, à propos des opéras de Glück et de Piccini. Voltaire a dit *velcherie*, en parlant d'un acte de barbarie ou de mauvais goût.

VÊLCHERIE s. f. (vêl-che-ri — rad. *velche*). Fam. Barbarie, grossière ignorance. Il Mot créé par Voltaire.

VÊLCI-ALLER interj. (vêl-si-a-lê — de *vois*, de *le*, de *ci*, et de *aller*). Vêler. Cri dont on se sert pour avertir le linier de suivre les voies de la bête, et pour quêter et requêter les chiens courants.

VÊLCI-REVARI-VOLCET interj. (vêl-si-re-va-ri-vol-sê). Vêler. Cri usité pour faire connaître que le cerf ruse et revient dans ses voies.

VÊLDE (VAN DEN), nom d'une famille d'artistes hollandais V. VAN DEN VELDE.

VÊLDE (Charles-François VAN DER), romancier allemand. V. VAN DER VELDE.

VÊLDECKE ou **VÊLDIG** (Henri DE), poète allemand qui vivait au XII^e siècle. Tout ce qu'on sait sur lui, c'est qu'il avait les revenus de l'abbaye de Saint-Truyden, qu'il vécut à la cour des princes de Thuringe et de la basse Saxe, et qu'il prit part au fameux tournoi littéraire de Wartbourg. On a de lui un poème, l'*Enéide*, publié dans le recueil de Muller (Berlin, 1784), publié de nouveau en 1852. Ses deux autres ouvrages, *Ernest, duc de Bavière*, et la *Légende du bienheureux saint Gervais, évêque de Maëstricht*, sont restés en manuscrit. Il fut le premier, dit Gervinus, qui donna aux vers allemands la cadence et la mélodie, et les soumit à des règles fixes.

VÊLDENZ, village de Prusse, dans la province du Rhin, cercle et à 7 kilom. S.-O. de Berncastel ; 750 hab. Ce village donne son nom à un rameau de la branche palatine des Deux-Ponts.

VÊLDIDENA, ville de l'empire romain, dans la Vindélicie. C'est aujourd'hui IN-SBRÜCK.

VÊLE s. f. (vê-le — fem. de *veau*). Veau femelle : *En Auvergne, on prodigue le lait pour les veaux à la manette, on l'épargne pour les VÊLES.* (Grogner.)

VÊLE, rivière de France. Elle a sa source près de Somme-Vêle (Marne), arrose Reims, Fimes, puis entre dans le département de l'Aisne et, après un cours de 112 kilom., se jette dans l'Aisne, entre Vailly et Soissons.

VÊLÉE s. f. (vé-lé). Bot. Genre de plantes, de la famille des ombellifères, tribu des scandinées, comprenant deux espèces, qui croissent au Mexique.

VELEIA, ville de l'Italie ancienne, dans la partie septentrionale appelée Gaule Cisalpine, près de Plaisance. Un éboulement de rochers l'engloutit sous ses débris, peu après la mort de Constantin. Vers le milieu du siècle dernier, des fouilles exécutées sur ce point ont fait découvrir la table Trajane.

VÊLELLE s. f. (vé-lê-le — du lat. *velella*, petite voile). Acal. Genre d'acalèphes simples, type du groupe des vélélides, intermédiaire entre les méduses et les actinies, et comprenant plusieurs espèces, répandues dans toutes les mers : Les *VÊLELLES* voguent à la surface, loin des côtes, quand l'eau est calme. (E. Baudement.)

— Encycl. Les *vélélles* sont caractérisées par un corps gélatineux, ovulaire, très-déprimé, bombé en dessus, un peu convexe en dessous, renfermant à sa partie centrale et supérieure une pièce plus résistante, cartilagineuse, surmontée d'une lame de même nature, verticale, ou placée obliquement ; la bouche placée à la partie inférieure, occupant le centre de l'extrémité d'une trompe courte et entourée d'un double rang de cirres tentaculaires, le rang extérieur beaucoup plus long. Ces animaux, qui ont beaucoup d'affinités avec les porpries, sont essentiellement pélagiens ; ils vivent ordinairement dans la haute mer, à une distance plus ou moins grande des côtes. Ils nagent ou rament à l'aide de leurs tentacules, tandis que leur crête dorsale paraît leur servir de voile. Ce dernier organe leur a valu les noms vulgaires de voile, vèle, velette (petite voile) et, par corruption, belette. Dès qu'ils sont hors de l'eau, la lame molle, s'affaisse, se recroûte et devient semblable à une écaille de poisson ; si on les remet dans le liquide, ils ne peuvent plus se servir de cet organe et ne tardent pas à périr. Les *vélélles* sont des animaux de couleurs agréables et variées, phosphorescentes et causant, comme d'autres acalèphes, des démangeaisons quand on les touche. Dans certains pays, les matelots les mangent frites. Les nombreuses espèces de ce genre habitent surtout les mers des pays chauds ; quelques-unes se trouvent dans la Méditerranée. Nous citerons, entre autres, la *vélèle* mutique, ovale, striée, sans tentacules autour de la bouche ; la *velette* tentaculée, ovale, à tentacules blancs ; la *velette* limbeuse, ovale, un peu allongée, munie de deux rangées de tentacules.

VÊLELLIDE adj. (vê-lê-li-de — de *vélèle*, et du gr. *eidōs*, aspect). Acal. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre *vélèle*. Il On dit aussi *VÊLELLIN*, ins.

— s. f. pl. Groupe d'acalèphes, ayant pour type le genre *vélèle* : La singularité de cette organisation mérite peut-être qu'on crée un groupe des *VÊLELLIDES*. (E. Baudement.)

VÊLEMENT s. m. (vé-le-man — rad. *vêler*). Action de vêler, de mettre bas, en parlant de la vache : *Il faut, comme pour les chevaux, une infirmerie pour les vaches malades ou en VÊLEMENT.* (Fr. de Nantes.)

VÊLER v. n. ou intr. (vé-lê — rad. *veau*). Mettre bas, en parlant de la vache : Après avoir *vêlé*, la vache est encore la source d'un produit qui ajoute à l'aisance de l'homme, elle fournit le lait. (Raspail.)

— Pop. Accoucher, en parlant d'une femme.

VÊLET s. m. (vé-lê — dimin. du lat. *velum*, voile). Doublure blanche dont certains reliés garnissent leur voile.

VÊLETTE s. f. (vé-lê-te — dimin. du lat. *velum*, voile). Mar. Petite voile latine qu'on grée sur la vergue de mestre, dans les mauvais temps. Il On dit aussi *VOILETTE*.

— Acal. Nom vulgaire des vélélles, dans le midi de la France.

VELEZ, ville de l'Amérique du Sud, dans la république de la Nouvelle-Grenade, dans l'état de Santander, à 75 kilom. S.-E. de Socorro, 280 kilom. N.-E. de Bogota, sur le Suarez ; 2,500 hab. Exploitation de riches mines d'or.

VELEZ-BIANCO, l'*Egelasta* des Romains, ville d'Espagne, province d'Almería, à 62 kilom. N.-E. de Baza ; 7,100 hab. Industrie agricole ; élève de bétail.

VELEZ-DE-GOMERA, en latin *Parietina*, nom d'un des présides ou points fortifiés possédés par l'Espagne sur la côte du Maroc, à 100 kilom. E. de Ceuta et dans une petite île très-rapprochée de la côte ; 4,200 hab. Aux environs, forêts considérables de bois de construction.

VELEZ-MALAGA, en latin *Menoba*, ville d'Espagne, province et à 24 kilom. E. de Malaga, à 3 kilom. de la Méditerranée et sur le Velez, petite rivière qui débouche non loin de là dans la Méditerranée et qui forme un port de commerce ; 13,000 hab. Exportation de vins, raisins secs, huiles, fruits, savon, miel, citrons et sucre ; importation de mûls,

houille, fer, bois de construction, étoffes diverses, poissons salés, quincaillerie, etc.

VELEZ-RUBIO, le *Morus* des Romains, ville d'Espagne, province d'Almería, à 5 kilom. E. de Vélez-Blanco, à 96 kilom. N.-E. d'Almería, ch.-l. de juridiction civile; 11,000 hab. l'abrication de draps, étamines, couvertures et autres étoffes de laine.

VELEZ DE GUEVARA (Louis), poète et romancier espagnol. V. GUEVARA.

VÉLÉZIE s. f. (vé-lé-zi — de *Velaz*, botan. espagn.). Bot. Genre de plantes, de la famille des Caryophyllées, tribu des Silénées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent dans la région méditerranéenne.

VELHAS (RIO DAS), rivière d'Amérique. V. RIO-DAS-VELHAS.

VÉLIE s. f. (vé-li). Entom. Genre d'insectes hémiptères, de la tribu des hydrométrides, type du groupe des vélites, comprenant deux espèces.

— **Encycl.** Les *vélies* sont très-voisines des Gerris; elles nagent à la surface des eaux, mais elles n'ont pas, comme les Gerris, la faculté de plonger. Leurs tarses sont revêtus d'un duvet serré, ce qui leur permet de rester au-dessus de l'eau, car leurs pattes ne sont nullement organisées pour nager. Les jambes du milieu sont munies de poils longs et crochus qui servent peut-être au même usage, car ils sont trop fins pour être aptes à retenir la proie dont ces insectes se nourrissent. Les *vélies* vivent dans les ruisseaux et les cours d'eau; leurs espèces sont peu nombreuses. Nous citerons comme type la *vélité* des ruisseaux; elle est longue de 0m,01, brune, avec l'abdomen fauve, les ailes et les élytres noires. On la trouve dans le midi de l'Europe.

VELIGE, ville de la Russie d'Europe. V. WIELIZ.

VÉLIITE adj. (vé-li-ite — rad. *vélité*). Entom. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre *vélité*. Il On dit aussi VÉLIITE et VÉLIER, ière.

— s. f. pl. Groupe d'insectes hémiptères, de la tribu des hydrométrides, ayant pour type le genre *vélité*. Les *vélites* se trouvent à la surface des eaux tranquilles. (Blanchard.)

VELIKA-LOUKI ou **VELIKIÉ-LOUKI**, ville forte de la Russie d'Europe, gouvernement de Pskov, à 200 kilom. S.-E. de Pskov; 4,000 hab. Tanneries importantes. Elle fut prise par Etienne Bathory en 1580, brûlée dans les guerres des faux Dmitri, en 1611, et repeuplée peu après par une colonie de Cosaques.

VELIKI-KNÉS s. m. (vé-li-ki-knès). Hist. Juge suprême des anciens Slaves. Il On trouve aussi VÉLIK-KNIAS.

VÉLIN s. m. (vé-lain — rad. *veau*). Techn. Peau de veau préparée, qui est d'une grande finesse : Une miniature sur VÉLIN. On a tiré cent exemplaires de ce livre sur VÉLIN.

Il est prêt à fournir ses titres en vélin.

BOILEAU.

Il On dit aussi PEAU DE VÉLIN, locution dépourvue de sens, puisque le vélin est une peau.

— Techn. Dentelle d'Alençon, appelée aussi POINT ROYAL. Il Ame des ouvrages à cartisane.

— **Encycl.** Le *vélain* n'est autre chose qu'un parchemin superfin, plus uni et plus beau que le parchemin ordinaire. Il est fait de peau de veau, d'où lui vient son nom. Ordinairement et afin de fabriquer plus doux, on se sert de veaux mort-nés ou de veaux de lait. Les veaux destinés à fabriquer le *vélain* reçoivent les mêmes soins que le parchemin, sauf toutefois qu'ils passent à la chaux. Le prix du *vélain* est beaucoup plus élevé que celui du parchemin, et cela ne paraît pas extraordinaire si l'on songe que les peaux varient de prix pour les deux fabrications, et que celles du *vélain* demandent à être manipulées avec plus de soin.

Le *vélain* de bonne qualité est très-blanc, sans aspérités, ni taches, ni trous, ni même d'irrégularités; il est élastique, ferme et plus uni que le parchemin. Le plus beau est celui qui provient des veaux à poil blanc; puis viennent les *vélains* de veaux rouges et enfin les *vélains* de veaux noirs. Ces derniers sont plus défectueux en ce qu'ils sont tachés et que l'on parvient difficilement à faire disparaître les taches.

De tous les *vélains*, les plus chers sont ceux de vélots ou veaux mort-nés. D'ailleurs, les prix varient suivant le grain, la blancheur, la force et la grandeur. La main-d'œuvre augmente encore ou diminue leur valeur. Après celle des vélots, la meilleure peau est celle des veaux n'ayant pas plus de six semaines.

Saint Jérôme nous apprend que le *vélain* fut découvert sous le règne d'Attalus, et Tzetzes avance la même chose lorsqu'il fait honneur de cette invention à Cratès, le grammairien, ambassadeur d'Attalus à Rome. Le *vélain* était alors employé, de même qu'il le fut pendant tout le moyen âge, à recevoir les plus beaux manuscrits.

Avant la découverte de la peinture à l'huile, on peignait généralement sur le *vélain*, et il nous reste du xiv^e et du xv^e siècle

xv.

des ouvrages qui sont de véritables chefs-d'œuvre en ce genre. Nous citerons les miniatures de Jean de Bruges, celles de Julio Clovio, qu'on admire dans le *Virgile* du Vatican, et une collection des portraits des rois et des reines de France depuis Clovis, collection qui se trouve à la Bibliothèque nationale.

Nous devons citer aussi le livre de Maredo, élève de Michel-Ange, livre qui se trouve à Naples et qui fut composé au xvi^e siècle. Longtemps le *vélain* fabriqué à Augsbourg fut considéré comme le meilleur pour la peinture au pastel; celui de Paris n'est pas moins estimé aujourd'hui.

De nos jours, on ne se sert plus du *vélain* que pour quelques livres d'église d'un grand prix; il est très-recherché par les dessinateurs, auxquels il sert à tracer leurs meilleurs dessins. Les peintres en miniature l'emploient aussi, de même que les peintres qui s'adonnent à la spécialité de la gouache.

Les doreurs et les maîtres peintres appelaient, au siècle dernier, *vélain* des bordures de bois uni servant à encadrer des images de *vélain* d'une certaine grandeur. D'ailleurs, le mot *vélain* était au moyen âge un terme luxueux qui n'a point d'analogue dans notre langage moderne. Le *vélain* était un parchemin d'une qualité supérieure, un parchemin employé par les classes les plus riches de la haute noblesse. A la longue, le terme avait pris une signification générale, désignant tous les écrits richement exécutés, tous les parchemins de luxe. C'est ainsi que Victor Hugo a dit fort heureusement, en parlant d'un noble du moyen âge :

Sa main digne,
Quand il signe,
Egratigne
Le vélin.

Depuis que le papier a remplacé le parchemin dans les usages européens, on a inventé une sorte de papier auquel on a donné le nom de papier *vélain*, bien qu'il n'ait aucun rapport avec le parchemin produit par la peau de veau.

On en attribue l'invention à un Anglais qui donna, en 1757, une édition de Virgile sur papier *vélain*. Cette invention se répandit rapidement en France. Le célèbre Montgolfier en fabriqua vers 1780. C'est une sorte de papier blanc et uni. Le mot *vélain* a pris, par suite de cette invention, deux significations différentes.

Ainsi, un livre imprimé sur *vélain* est un livre imprimé sur un papier supérieur, comparable au *vélain*; un livre relié en *vélain* est un livre dont la reliure est recouverte de peau de veau.

VÉLIN, INE adj. (vé-lain, i-ne). Qui imite le vélin.

— *Papier vélin*, Papier très-blanc, très-uni et très-fort : *Baskecelle* est l'inventeur du PAPIER DIT VÉLIN. (L.-J. Larcher.)

— *Toile véline*, Toile métallique sur laquelle on estampe les lettres qui doivent former le filigrane intérieur des billets de Banque.

VÉLINES, bourg de France (Dordogne), chef-lieu de cant., arrond. et à 34 kilom. O. de Bergerac, sur un plateau entre la Dordogne et l'Estrop; pop. aggl., 743 hab. — pop. tot., 873 hab. On y trouve de nombreux débris antiques; des fragments de mosaïques servent de pavé à des fermes et à quelques écuries.

VÉLINEUSE s. f. (vé-li-neu-ze — rad. *vélain*). Techn. Femme qui fabrique la dentelle appelée vélin.

VELINO, rivière et lac d'Italie, autrefois *Velinus*, dans le pays des Sabins. Le Velino a sa source dans l'Apennin, traverse le lac de Rieti, autrefois *Reate*, et le lac de Luco. Grossie des eaux de ces lacs, cette petite rivière court avec rapidité vers un rocher uni et large d'environ 20 mètres, d'où elle se précipite, près de Rieti, dans un gouffre que la chute des eaux a profondément creusé. La chute, appelée *Salto del Marmore*, est de plus de 300 pieds, et le rocher d'où elle a lieu est taillé d'aplomb par la nature. L'eau se relève et sort du gouffre avec violence; les flots, divisés par les rochers, s'entassent avec confusion et se portent de différents côtés. L'air, comprimé par le poids de l'eau, s'échappe avec un bruit épouvantable. Les eaux, en tombant, se divisent en une infinité de parcelles qui produisent sur le point de la chute un nuage de poussière d'eau qui s'y maintient incessamment. Les rayons du soleil, diversement réfléchis sur cette eau pulvérisée, forment une multitude d'arcs-en-ciel qui changent à chaque instant de hauteur et de situation.

Le lac Velino, divisé en plusieurs bassins, était entouré de belles prairies que Virgile appelle *rosea rura Velini*, et Cicéron le *Tempé* de la ville de *Reate*. Il paraît, par une de ses lettres à Atticus (*Ad Atticum*, l. IV, *epist.* xiv), que ce fut de son temps que Marcus Lucius ouvrit un écoulement au lac Velino à travers la montagne du haut de laquelle il se précipite pour aller se jeter, vers le nord, dans le Nar, l'un des affluents du Tibre, le Nar aux blanches eaux sulfureuses (*sulfurea Nar albus aqua*).

VELINTZE s. m. (vé-lain-tze). V. LAIT-CHER.

VÉLIOCASSES ou **VELLOCASSES**, peuple de la Gaule romaine, dans la Lyonnaise II^e, au S.-E. des Calètes, au N.-O. des *Parisi*, à l'E. des Bellovaces. Leur capitale était *Rotomagus* (Rouen), et leur territoire formait au moyen âge le Vexin (*Vulcassinus Pagus*); il est aujourd'hui compris dans le département de la Seine-Inférieure.

VÉLIOTE s. f. (vé-li-o-te). Tas de foin. V. VEILLOTTE.

VÉLIQUE adj. (vé-li-ke — du lat. *velum*, voile). Mar. Qui a rapport aux voiles. Il *Point vélique*, Point situé à l'intersection de la résultante des efforts du vent sur l'ensemble de la voilure et de la résultante des résistances de l'eau à la marche du navire. Il *Centre vélique*, Point d'application de la résultante des actions exercées sur les voiles.

VÉLITE s. m. (vé-li-te — lat. *velis*, mot qui appartient au même rad. que *velox*, léger, rapide. D'autres font venir ce mot de *velum*, voile, parce que les vélites combattent, non pas sous les enseignes, *signa*, comme les légionnaires, mais sous des étendards ou *vela*). Soldat romain armé à la légère, et employé à peu près comme nos tirailleurs.

— Chasseur léger d'un corps qui avait été créé par Napoléon I^{er}.

— **Encycl.** L'origine des *vélites* remonte à l'époque du siège de Capoue, dans le III^e siècle av. J.-C. Tite-Live raconte que, dans plusieurs combats, l'infanterie ayant toujours eu l'avantage, tandis que la cavalerie était vaincue, les Romains cherchèrent le moyen de prévenir de nouveaux échecs et d'augmenter les forces de leurs troupes à cheval. Ils eurent recours à la ruse et choisirent dans les légions des jeunes gens alertes et vigoureux, qu'ils armèrent de javalots. Les cavaliers prirent en croupe ces soldats qui s'étaient promptement exercés à descendre de cheval au premier signal. Ils les conduisirent jusqu'à une portée de trait des murs de Capoue. Les fantassins, aussitôt arrivés, mirent pied à terre et formèrent un bataillon qui obtint un succès décisif. C'est depuis ce jour qu'il y eut dans l'armée romaine trois sortes d'infanterie légère : les *rorarii*, les *vélites* et les *accensi*, les uns armés de frondes, les autres de javalots. Les javalots des *vélites* avaient environ 3 pieds de longueur et n'étaient pas plus gros que le doigt. Le point en était si mince qu'elle s'émoussait au moindre choc. D'après quelques auteurs, les *vélites* maniaient également ces javalots attachés à une courroie, ce qui permettait à celui qui s'en servait de les retirer après les avoir lancés sur un ennemi. Outre leurs javalots, les soldats de cette arme portaient un sabre, comme arme défensive, et la *parma* ou bouclier rond et léger, suffisamment fort pour les protéger; un casque peu épais, recouvert d'une peau de loup. Ils abandonnèrent presque dès leur fondation leur habitude de monter en croupe derrière les cavaliers pour arriver plus rapidement sur les lieux du combat et ne furent plus qu'une infanterie légère et régulière, formée de citoyens pauvres, jeunes et ingambes. Quant au nombre d'hommes dont cette troupe fut formée, il a fréquemment varié. Il fut longtemps fixé à 1,200 par légion, à l'époque où la légion était de 2,400 fantassins. Les *vélites*, après avoir engagé l'action par une escarmouche, se retiraient derrière les lignes lorsque les corps de bataille s'attaquaient. Ils avaient ensuite pour mission de poursuivre et de harceler l'ennemi après sa défaite. L'emplacement des *vélites* dans les camps était le long des retranchements, dont on leur confiait la garde. Ils fournissaient pour ce service dix postes (*excubiae*) de quatre hommes chacun pour chaque face du camp. Ils servaient quelquefois en commun avec la cavalerie aux grandes gardes extérieures. Leur costume se réduisait à une saie ou un houquet serré par une ceinture. Ils disparurent de la milice romaine avec l'ordre de bataille par manipules. Lorsque les armées se rangèrent par cohortes, après Marius, il n'en fut plus fait mention. Les troupes légères des armées romaines, soit à pied, soit à cheval, ne furent plus composées que de troupes auxiliaires ou de mercenaires baléares, crétois, numides ou germains. Il paraît que la manière de combattre des *vélites* n'avait pas toujours été couronnée de succès; ce qui le prouve, c'est que Symmaque, en parlant d'un bavard ennuyeux, le compare proverbiallement à ces *vélites* qui ne jettent à l'ennemi que des traits inutiles.

— *Vélites français*. Nous avons eu aussi des *vélites* en France. Un décret du 30 novembre an XII créa deux corps de *vélites*, chacun de 800 hommes, attachés l'un aux grenadiers à pied, l'autre aux chasseurs à pied de la garde, et on les établit à Saint-Germain-en-Laye, puis à Ecouen et à Fontainebleau. On leur apprenait l'écriture, l'arithmétique, le dessin et la gymnastique. En sortant des *vélites*, les plus instruits étaient généralement nommés sous-lieutenants dans les troupes d'infanterie; mais, pour y être admis, il fallait justifier d'un revenu assuré de 800 francs, payés sous forme de pension, par trimestre et d'avance. Comme on le voit, cette troupe n'avait que le nom de commun avec son aînée de la république romaine. En l'an XIII, on en créa deux autres corps de 800 hommes

pour les grenadiers et les chasseurs à cheval de la garde, qui furent admis aux mêmes conditions et jouirent des mêmes avantages que les *vélites* à pied. En 1806, chaque arme de la garde eut ses *vélites*, et les *vélites* de l'infanterie furent enrégimentés et formèrent le 29^e régiment de fusiliers (grenadiers). Parmi les nombreuses troupes qui servaient en France à cette époque, nous avions le bataillon des *vélites* de Florence, créé le 24 mars 1809 pour faire le service auprès de la grande-duchesse de Toscane, et, la même année, Napoléon organisa un bataillon de *vélites* de Turin, pour la garde du prince Camille Borghèse, gouverneur de l'Italie septentrionale. Ces *vélites* devaient fournir une pension de 200 francs, avaient le rang et les marques distinctives de sergent et appartenaient à la garde. Ils furent incorporés dans les régiments de ligne en 1814. Il y eut aussi les *vélites* royaux, plus connus sous le nom de pupilles. V. ce mot.

VÉLITRES, en latin *Velitrum*, ville de l'Italie ancienne, dans le Latium, la plus importante des villes des Volsques. Elle reçut, en 491 av. J.-C., une colonie romaine et fut le berceau de la famille d'Auguste. La ville moderne de VELLETRI s'élève aujourd'hui sur son emplacement.

VELITSCHTERIN ou **VOUSTRIN**, ville de la Turquie d'Europe, dans la Roumélie, pachalik d'Uskub, livah et à 22 kilom. N.-O. de Pristina; 3,207 hab. Evêché grec.

VELIUS (Ursinus-Gasper), poète allemand, né en Sibérie. Il vivait dans la première moitié du xvi^e siècle, à la cour de l'empereur d'Allemagne Ferdinand, et a écrit un grand nombre de pièces en vers latins, qui ont la plupart pour sujet des épisodes de l'histoire de Pologne. Nous citerons, entre autres : *Ad Sigismundum regem Poloniam poema heroicum* (Cracovie, 1514, in-4^o), poème consacré à célébrer les exploits militaires du roi Sigismund I^{er}; *De triumphum Vladislai Hungariz, Ludovici Bohemiz et Sigismundi Poloniz, conventu in urbe Posnaniensis A. D.* 1515 (Vienne, 1515, in-4^o), etc.

VELLA (Joseph), célèbre imposteur littéraire du xviii^e siècle, né dans l'île de Malte vers 1740, mort en 1814. Quoique ses parents fussent assez pauvres, il reçut de l'instruction et se fit ordonner prêtre. Il était vicairo à Palerme en 1782, lorsque l'ambassadeur marocain Mohammed-ben-Osman, retournant de Naples à Mekins, fut poussé par un gros temps vers cette ville. L'abbé Vella lui servit d'interprète, circonstance qui fut l'origine de sa réputation d'orientaliste. Bientôt, recevant de toutes parts des marques d'intérêt et d'encouragement, il résolut d'exploiter sa réputation naissante pour en tirer profit. Il répandit d'abord le bruit qu'il tenait du grand maître Pinto un manuscrit arabe renfermant dix-sept des livres de Tite-Live, qu'on croyait perdus. Il fit grand bruit de sa découverte sans la montrer à personne, ni la faire imprimer, bien qu'il en fût vivement sollicité et que lady Spencer, voyageant alors en Italie, offrit une somme considérable pour les frais. Il publia seulement, comme essai de son grand travail, la traduction italienne du I^{er} livre de Tite-Live, un de ceux qui manquaient. Ce livre n'était autre chose que l'*Épître* attribuée à Florus. Enhardi par le succès de cette première supercherie, Vella publia comme recueil de pièces et de chartes contenant l'histoire de Sicile un volumineux manuscrit arabe qu'il avait trouvé dans la bibliothèque de l'abbaye de San-Martino; il lui donna le titre de *Codez de San-Martino*. Il eut soin d'ailleurs de ne pas publier qu'une faible partie, qui, aussitôt traduite en français et en allemand, répandit son nom dans toute l'Europe savante. En même temps, l'archevêque de Palerme et le roi de Naples le comblèrent de bienfaits. L'abbé Vella continua de plus belle son système d'imposture et publia, sous le titre de *Codez normand*, un recueil apocryphe des anciennes lois du royaume, traduit d'un manuscrit arabe qu'il prétendait avoir découvert. Cette nouvelle fraude réussit aussi bien que les précédentes; mais le moment arriva où l'imposture se découvrit. Déjà un Parisien, de Guignes, l'historien des Huns, l'avait attaqué; un autre orientaliste, Eichhorn, de l'université de Göttingue, protesta de son côté. Enfin, en 1794, le docteur Hager adressa au roi de Sicile un mémoire dans lequel la supercherie était entièrement dévoilée. Une enquête fut ouverte, et, malgré une habile défense, Vella fut contraint d'avouer sa culpabilité. Il fut privé de toutes ses charges et pensions et relégué pour quinze ans dans une forteresse. Il mourut dans l'obscurité.

VELLARINE s. f. (vé-la-ri-ne). Chim. Matière grasse, de couleur jaune, extrait d'une espèce d'hydrocotyle.

VELLAUDUNUM ou **VELLAUDONUM**, ville de la Gaule romaine, dans la Lyonnaise IV^e, chez les Sénonais. Sa position exacte est incertaine. Quelques auteurs l'ont placée à Beaune, d'autres à Auxerre; sa position la plus probable est à Château-Landon.

VELLAYES, en latin *Vellavi*, peuple de la Gaule romaine, dans la Lyonnaise IV^e, entre les Séguisens au N., les Gabales au S. Leur pays forma plus tard le VELAY.

VELLE s. f. (vè-le — nom donné par Galien à une espèce de sésymbre). Bot. Genre de plantes, de la famille des crucifères, type de la tribu des vellées, dont l'espèce type est un arbrisseau qui croît en Espagne.

VELLÉ, ÉE adj. (vèl-lé — rad. *velle*). Bot. Qui ressemble ou se rapporte au genre velle. — s. f. pl. Tribu de la famille des crucifères, ayant pour type le genre velle.

VELLÉDA, célèbre prophétesse de la Germanie. Elle vivait au temps de Vespasien, était de la nation des Bructères et exerçait par ses prophéties un grand pouvoir sur les peuplades des bords du Rhin, chez lesquelles elle devint presque l'objet d'un culte. Elle eut la plus grande part à la révolte de Civilis et des Bataves contre les Romains (70 après J.-C.). Divers incidents de la lutte ont fait ressortir la direction active de la jeune prêtresse et l'ascendant qu'elle exerçait sur ses compatriotes. À sa voix, les Bructères furent les premiers à se joindre à l'insurrection. Tacite raconte dans ses *Histoires* que Velléda envoya à Civilis des messagers pour lui offrir des secours. Dès lors, il s'établit entre le chef des Bataves et la prêtresse des Bructères une correspondance incessante, qui hâta et assura la formation de l'alliance de tous les Germains cisrhénans et des Belges septentrionaux. L'incendie du Capitole ayant eu lieu à cette époque, Velléda prédit la victoire complète du parti de l'indépendance et la ruine prochaine de Rome, invitant la Gaule à s'unir aux Germains pour achever la chute de l'empire. Les légions de Minimus Lupercus, attaquées par les Bructères réunis aux Bataves, furent écrasées dans leurs retranchements de *Velera Castra* (à Santer, dans le pays de Clèves). Le lieutenant romain fut fait prisonnier et envoyé en présent à Velléda. Les prêtres sacrifiaient, comme les druides de la Gaule, les prisonniers faits à la guerre. Aidé par Velléda, Civilis fut reconnu pour chef suprême de l'insurrection, entraîna avec lui huit cohortes bataves qui occupaient Mayence, et souleva les Trévères, les Langrois, les Tongres, les Nerviens et divers autres peuples. Dans toutes les rencontres, les Romains furent battus. Quand, après la prise de Cologne, une députation de Teuctères demanda que la ville fût rasée et que la colonie de vétérans, fondée par Agrippine, fille de Germanicus, fût détruite, les avis s'étant partagés, il fut convenu qu'on prendrait Velléda et Civilis pour arbitres et qu'on s'en rapporterait entièrement à leur décision. La ville fut épargnée. « Une cruauté naturelle et l'amour du butin, dit Tacite, portaient les vainqueurs à saccager cette colonie d'Agrippine. Ils furent retenus par des raisons de guerre et par l'idée qu'une réputation de clémence importait à qui fonde un empire. » Mais déjà la jalousie de quelques chefs nuisait au succès de l'insurrection. La division éclata dans la république naissante. Les Gaulois, harcelés par les généraux romains, finirent par accepter la paix et se détachèrent tout à fait de la ligue germanique. La défaite des Trévères, battus à deux reprises par le général Cerialis avant que les Bataves eussent eu le temps de les secourir, puis la prise de Mayence et de Cologne fortifièrent les Gaulois dans leur soumission. Civilis n'eut bientôt plus avec lui que les troupes auxiliaires de Velléda. C'est à leur bravoure qu'il dut de remporter encore les succès les plus importants. Une fois elles s'étaient élancées à la nage contre les Romains. On s'était battu au milieu des marais, dans des plaines submergées par les eaux du Rhin. Le carnage fut grand. Velléda avait pu venger l'affront des dernières défaites. Une autre embuscade dont elle prépara le succès fut celle de Bonn et Novesium, où Cerialis établissait un camp pour faire hiverner ses légions. Ayant observé, dans ses sorties de nuit, que la garde du camp se faisait mal, que les fanions étaient éteints et que cette négligence permettait d'entrer dans les retranchements sans le moindre obstacle, elle divisa ses Bructères en deux détachements, dont l'un devait attaquer les légions de terre et l'autre la flotte. Elle choisit une nuit fort noire. Les Bructères, s'abandonnant au fil de l'eau, entrèrent en effet, sans le moindre obstacle, dans le camp, coupèrent les cordes qui soutenaient les tentes et, les soldats romains se trouvant enveloppés, embarrassés sous leurs propres pavillons, ils les égorgèrent sans peine. Pendant ce temps, l'autre troupe attaquait la flotte, jetait le grappin, harponnait et entraînait les bâtiments. Ils prirent ainsi la galère du général Cerialis et ils la menèrent par la Lippe pour en faire présent à Velléda.

Cependant la soumission des Bataves était prochaine. Après une suite de revers et de succès, Civilis, obligé de passer le Rhin, s'était cantonné dans l'île Batave, où Cerialis le poursuivait. On était au déclin de l'automne; des pluies continuelles ayant fait déborder le fleuve, l'île entière, naturellement basse et marécageuse, forma comme un vaste étang. La force de l'inondation emporta le camp des Romains. Civilis aurait pu faire périr l'armée ennemie, s'il eût achevé de submerger le pays par la rupture de la digue de Drusus, à l'endroit où le Rhin commence à se diviser en deux bras. Velléda le lui conseillait; Civilis, par grandeur d'âme, peut-être seulement par prudence, ne le vou-

lut pas. Déjà il négociait secrètement. Il se donna donc auprès de Cerialis le mérite d'avoir détourné adroitement les Germains de ce projet: je ne répugnais point à le croire, ajoute Tacite, puisque sa soumission suivit de près.

Velléda, abandonnée de Civilis, rallia encore des soldats pour prolonger la résistance. Ce fut en vain que le général romain l'exhorta, elle et ses parents, à saisir l'occasion de mériter l'amitié de Rome, au lieu de s'obstiner à une guerre où ils n'éprouveraient que des désastres; jamais elle ne voulut renoncer à la liberté de son pays, et elle reprit bientôt l'offensive avec une énergie nouvelle. Mais ses dernières troupes ayant été dispersées, elle succomba sous la trahison: les principaux chefs, las de la guerre, cédant aux promesses et aux menaces des lieutenants romains, mirent bas les armes. Le plus sûr moyen pour lier leur volonté était d'exiger pour otage Velléda. L'héroïque prêtresse, maintenant à charge à son pays, fugitive et tenue pour suspecte, fut arrêtée et menée à Rome, où elle servit d'ornement au triomphe de Domitien.

Le caractère prêt à Velléda par Tacite a fourni à Chateaubriand un des plus beaux épisodes des *Martyrs*, dont s'est à son tour inspiré M. Maindron pour l'exécution de sa belle statue de Velléda, qu'on voit au jardin du Luxembourg, à Paris.

VELLÉDA, statue de M. Maindron (Salon de 1839), au jardin du Luxembourg. La druidesse est appuyée contre le tronc d'un arbre, dans l'attitude de la méditation, les jambes et les bras croisés, la main droite à hauteur du cou, avec l'index relevé, comme pour mieux suivre les caprices d'un rêve. Elle est court vêtue, un peu comme une ballerine; les seins, d'un beau galbe, débordent de sa ceinture. À son côté gauche pend la faucille d'or. Sa tête est couronnée de chêne; derrière, un long voile couvre une partie de sa lyre (ou d'un instrument de cette forme) qu'elle porte comme un carquois. Cette statue est d'un beau modelé et elle fait le plus grand honneur à l'artiste, qui lui doit, du reste, la meilleure part de sa réputation. Taillée en plein marbre, elle est d'une exécution qui ne laisse rien à reprendre. Toutefois, étant donné le caractère de l'héroïne des *Martyrs* de Chateaubriand, dont M. Maindron s'est inspiré, sa Velléda a l'air plus païen que chrétien; mais l'artiste avait sans doute aussi en vue la Velléda historique, celle de Tacite, qui ne ressemble guère à celle de Chateaubriand.

VELLEIA ou **VELEIA**, ville de l'Italie ancienne. V. *VELEIA*.

VELLEIATE s. et adj. (vèl-lé-ia-te). Géogr. anc. Habitant de Velleia; qui appartient à cette ville ou à ses habitants: *Les VELLEIATES. La population VELLEIATE*.

VELLEIE s. m. (vèl-lé-i). Entom. Syn. de *QUELID*, genre d'insectes coléoptères, dont l'espèce type vit dans les nids de frelons.

— s. f. Bot. Genre de plantes, de la famille des goodeniacees, comprenant sept espèces, qui croissent en Australie.

VELLEIEN adj. m. (vèl-lé-ian). Dr. rom. Se disait d'un décret du sénat refusant aux femmes la faculté de s'engager pour autrui.

— Encycl. On ne pouvait poursuivre à Rome une femme qui avait contracté une obligation pour une autre personne ou qui s'était rendue caution pour quelqu'un. « L'effet du sénatus-consulte *velleien*, dit Ferrière, est de rendre absolument nulle l'obligation d'une femme qui s'engage pour un autre; de manière, toutefois, que si, par l'intercession de la femme, l'ancienne obligation du débiteur a été éteinte, comme par un transport d'obligation, le créancier est rétabli dans ses droits à l'encontre de son débiteur. » Le statut *velleien* fut admis en France jusqu'en 1606. A cette époque, il fut aboli par un édit de Henri IV; mais plusieurs parlements continuèrent de l'observer, surtout dans les provinces méridionales de la France. En abolissant le statut *velleien*, l'édit de 1606 ne permettait pas aux femmes d'hypothéquer leurs biens dotaux. Ce droit ne leur fut accordé que par la déclaration de 1664.

VELLEITE s. f. (vèl-lé-i-té — du lat. *velle*, vouloir). Volonté imparfaite, intention faible et fugitive; désir passager: *Il y a très-loin, chez les gens faibles, de la VELLEITE à la volonté*. (De Retz.) Avec certaines natures, les obstacles irritent la résistance et changent la VELLEITE en résolution. (G. Sand.)

VELLEIUS PATERCULUS, historien romain. V. *PATERCULUS*.

VELLEIUS (André SOERENSEN, dit), érudit danois, né à Vejle en 1542, mort à Ribe en 1616. Après un voyage en Allemagne en compagnie de Tycho-Brahé, il fut nommé prédicateur de la cour de Danemark, chanoine de Ribe et historiographe de la cour. Ses principaux écrits sont: *Antechristus Nonanus Danicorum* (Ribe, 1591); *Anticenes poésies amoureuses et historiques des Danois* (Copenhague, 1657); *Historia Canuti ducis*, dans le tome IV des *Scriptores rerum Danicarum*, etc.

VELLE-LA interj. (vè-le-la — de *vois*, de *te*, et de *la*). Vener. Cri par lequel le piqueur annonce qu'il a vu la bête que l'on chasse.

VELLERON, bourg et commune de France (Vaucluse), cant. de Pernes, arrond. et à 18 kilom. de Carpentras, sur un mamelon au pied duquel coule une branche de la Sorgue de Vaucluse; 1,653 hab. Usine à broyer des chiffons; importante fabrique de plâtre; minoteries, carrières de pierre, mines d'argile exploitées pour la poterie et la briquetterie; vin de bonne qualité. Velleron s'élève sur l'emplacement d'un camp fortifié construit par Æmilius Lepidus, lieutenant de Jules César. En 950, cette localité fit partie d'un marquisat qui passa aux comtes de Toulouse par le mariage de Raymond Taillefer avec Emma, petite-fille de Boson. Velleron fut inféodé en 1232 à la maison de Pons d'As-ton. En 1668, la seigneurie de Velleron fut érigée en marquisat par le pape Clément IX en faveur de François de Cambis, baron de Brantès. L'ancien château de Cambis sert aujourd'hui d'hôtelierie. À l'est de Velleron, sur la route de Carpentras à Cavaillon, se trouve l'établissement de bains dit de Notre-Dame-de-Santé. Les eaux, magnésiennes, ferrugineuses, jaillissent perpendiculairement d'une profondeur de plusieurs mètres et dégagent à leur sortie de terre une quantité considérable d'acide carbonique. Elles se prennent indifféremment en boisson et en bains et sont recommandées contre les dyspepsies, les embarras gastriques, les constipations opiniâtres, les engorgements du foie, les bronchites chroniques, les maladies cutanées chroniques, etc. L'établissement des bains, construit sur les plans de M. Rebul, se compose de deux galeries et est très-frequenté. La saison des eaux commence le 15 juin et finit dans le courant de septembre. On remarque aux environs de Velleron: Le Thor et son ancienne église, Vénasque et son fameux baptistère, le château de Saumans, la fontaine de Vaucluse et l'abbaye de Sénanque.

VELLERON (Joseph - Louis - Dominique, marquis DE CAMBIS-), historien français. V. CAMBIS-VELLERON.

VELLÉTIÉ s. f. (vèl-lé-si). Moll. Genre de mollusques gastéropodes, du groupe des ancyles.

VELLETRI, autrefois *Velitra*, ville des Etats de l'Eglise, dans la comarca et à 35 kilom. S.-E. de Rome; 13,000 hab. Evêché. Quoique mal bâtie, cette ville se présente sous un aspect assez pittoresque, à cause de sa position sur une haute colline. Les rues en sont étroites et tortueuses, comme il arrive dans presque toutes les villes anciennes; mais on y voit quelques fontaines publiques d'une assez belle construction. Le palais public mérite une attention, ainsi que le palais Lancellotti, qui, placé sur le sommet de la colline, domine la ville et se distingue par un bel escalier, par l'élégante distribution du jardin et par les belles vues dont on jouit. On y voit aussi un vieux théâtre et la colonne du pape Urbain VIII, sur la place du Marché. Aux environs, nombreuses traces de monuments anciens.

VELLETRI (LA PALLAS DE). V. *PALLAS*.

VELLICATIO s. f. (vèl-li-ka-si-on — lat. *vellicatio*; de *vellicare*, pincer). Action de pincer, de tirer l'oreille, d'agacer. || Vieux mot.

VELLINI (Giovanni Ricuzzi), érudit italien. V. CAMERS (Jean).

VELLOCASSES, peuple de la Gaule romaine. V. *VELLOCASSES*.

VELLORE ou *VELAR*, ville forte de l'Indoustan anglais, dans la présidence et à 125 kilom. S.-O. de Madras, dans l'ancienne province de Karnatic; 15,000 hab. Fabrication de toiles de coton; commerce de coton et d'indigo. La ville, défendue par trois forts, possède quelques beaux palais, des baraquements spacieux et un quartier militaire. A quelques kilomètres de la ville se trouvent de vastes réservoirs d'irrigation, qui se rompirent le 2 mai 1871. Les eaux se précipitèrent sur la ville, où elles causèrent de grands ravages, détruisirent des maisons et causèrent la mort d'un millier d'habitants.

VELLOSIE s. f. (vèl-lo-si — de *vellosa*, botan. portug.). Bot. Genre de plantes, type de la famille des vellosiées, comprenant de nombreuses espèces, qui croissent presque toutes au Brésil.

VELLOSIÉ, ÉE adj. (vèl-lo-si-é — rad. *vellosie*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre vellosie.

— s. f. pl. Famille de plantes monocotylédones, ayant pour type le genre vellosie, et réunie par plusieurs auteurs, comme simple tribu, aux broméliacées.

VELLUTELLO (Alexandre), littérateur italien, né à Lucques. Il vivait au xvie siècle. Dès sa jeunesse, les œuvres de Pétrarque devinrent l'objet particulier de ses études, et, désireux d'écrire la biographie de ce poète, il se rendit à Avignon et à Vaucluse, dont il compulsait les archives. Il écrivit alors une *Vie* de Pétrarque, qu'il plaça en tête de son édition des *Sonnets* de ce poète (Venise, 1525, in-40). Cette *Vie* a servi pendant près de trois siècles de source principale, pour ne pas dire unique, à ceux qui ont écrit sur l'auteur de Laure; mais, depuis que l'abbé de Sade a relevé les erreurs dont elle fourmillait, elle a perdu toute autorité. On doit en-

core à Vellutello un *Commentaire sur la Divine comédie de Dante* (Venise, 1544, in-40), souvent réédité, et qui est d'une grande utilité pour l'interprétation de plusieurs passages obscurs de ce poème.

VELLUTI (Donato), chroniqueur italien, né à Florence en 1313, mort en 1370. Il appartenait à l'une des plus anciennes familles de Florence. Après avoir étudié le droit, il devint juge à Colle et, en 1342, fut nommé par Gauthier, duc d'Athènes, l'un des prieurs de cette ville. Gauthier ayant été chassé dès l'année suivante, ce fut Velluti qui contribua le plus à faire adopter les sages réformes introduites dans le collège des prieurs. Nommé en 1350 gonfalonier de justice, il exerça ces fonctions jusqu'à sa mort et sut sauvegarder les intérêts du peuple florentin dans les nombreux différends que Florence eut avec les villes et les principautés voisines. En proie à une cruelle maladie, la goutte, pendant les trois dernières années de sa vie, il chercha une distraction dans les travaux littéraires et écrivit l'histoire de son siècle. Ces mémoires demeurèrent inédits jusqu'au milieu du xviie siècle; mais il en circula de nombreuses copies, qui en firent apprécier toute la valeur et, dès la fin du xviie siècle, l'Académie de la Crusca les déclara « texte de langue. » Manni les publia sous ce titre: *Cronica di Firenze di Donato Velluti, dall'anno 1300, in circa, fino al 1370* (Florence, 1731, in-40).

VELLY (Paul-François), historien français, né à Crugny, près de Reims, en 1709, mort en 1759. Élève des jésuites, il entra dans la compagnie en 1726 et en sortit vers 1740. Il conserva cependant des relations avec les pères et vint professer dans leur collège de Louis-le-Grand, à Paris. C'est pendant les loisirs que lui laissaient ses fonctions qu'il commença la rédaction d'une *Histoire générale de France*, dont il publia les deux premiers volumes en 1755 et qu'il conduisit jusqu'au huitième volume, que la mort l'empêcha d'achever. Cette histoire, qui a été continuée avec plus de talent par Villaret et Garnier, est une compilation laborieuse, mais qui manque de critique et de méthode et où se fait sentir une connaissance peu approfondie des sources; l'auteur travaille presque toujours de seconde main, et il a conservé l'habitude de placer des discours imaginaires dans la bouche de ses principaux personnages. Cet ouvrage semble avoir dû le succès dont il jouit à une certaine époque, principalement à son style, qui a une tournure plus moderne que celui des histoires publiées antérieurement. Il peut cependant être toujours consulté avec fruit pour ce qui concerne les rois capétiens jusqu'à Philippe le Bel. V. *FRANÇOIS* (histoire de), par Velly.

VÉLO s. m. (vé-lo — du lat. *velox*, rapide). Argot. Postillon.

VÉLOCE adj. (vé-lo-se — lat. *velox*. V. *VELOCI*). Très-rapide: *Coureur VÉLOCE*. || Peu usité.

VÉLOCER v. n. ou intr. (vé-lo-sé — rad. *veloce*). Néol. Se livrer à l'exercice du vélocipède.

VÉLOCIFÈRE s. m. (vé-lo-si-fè-re — du lat. *velox*, véloc; *fèro*, je porte). Voiture publique d'une marche rapide: *Un VÉLOCIFÈRE nous conduisit en cinq heures à Milan*. (H. Bayle.)

— Ancien nom du vélocipède.

— Ornith. Espèce de ganga.

VÉLOCIMANE s. m. (vé-lo-si-ma-ne — de *veloce*, et du lat. *manus*, main). Appareil de locomotion, spécial pour les enfants, en forme de cheval, monté sur quatre roues, dont les deux premières sont mues en mouvement au moyen d'une manivelle.

VÉLOCIPÈDE s. m. (vé-lo-si-pè-de — du lat. *velox*, véloc; *pès*, pied). Appareil porté sur des roues, sur lequel on se place à califourchon et qu'on met en mouvement avec les pieds: *Une course de VÉLOCIPÈDES*.

— Encycl. L'invention du *vélocipède* ne date pas de nos jours, mais les conditions dans lesquelles elle s'est produite étaient peu de nature à en assurer le succès. Il existe à la Bibliothèque nationale une estampe représentant des incroyables du Directoire se promenant sur des véhicules marchant d'après le même système que les *vélocipèdes*, mais si lourds et si mal construits qu'il n'est pas possible de les appeler de ce nom, dont la signification première est liée à la course. Les *vélocipèdes* sont restés longtemps sans recevoir de modifications importantes dans leur forme; mais l'attention se porta sur ce véhicule il y a quelques années, et des constructeurs habiles n'ont cessé, depuis lors, de le perfectionner; celui que nous allons décrire est déjà dépassé aujourd'hui, mais le système est toujours resté le même. Le voyageur, assis sur un siège, agit comme s'il marchait sur des pédales très-mobiles O, articulées au bout d'une manivelle qui meut une roue R. De cette façon, la pédale O se présente toujours horizontalement sous le pied.

Tout l'appareil est simplement porté sur deux roues R et R', situées dans le même plan vertical. Se tenir sur ce véhicule paraît,

au premier abord, difficile. Il n'en est rien, et, après quelques essais, on arrive à une stabilité parfaite, à condition de rouler assez vite.

Le siège A est installé sur un ressort flexi-

ble r, porté sur une barre pq, laquelle repose sur les essieux par les montants pt, qS. Une manette M sert à la direction de la roue R; elle sert en même temps à manœuvrer un frein. C'est un ressort suspendu par

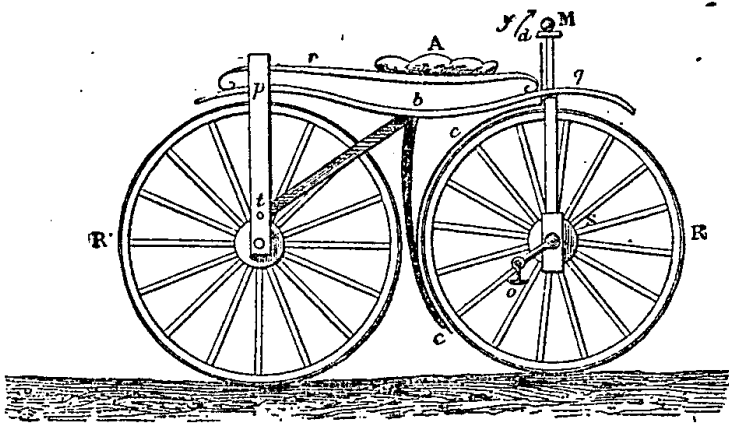


Fig. 1.

une chaînette d; si on tourne la manette en f, la chaînette s'enroule et on applique sur R une portion plus ou moins longue du ressort cC.

Il y a des personnes qui ont une aptitude particulière et pour ainsi dire naturelle pour se tenir en équilibre sur le bicycle. L'exercice du *vélocipède* bicycle devrait être imposé dans tous les gymnases, car il est un de ceux qui peuvent familiariser le plus et le mieux l'enfant et le jeune homme avec les lois de l'équilibre corporel; c'est comme une introduction à l'habileté et à la grâce dans tous les autres exercices du corps. Il équivaut presque à l'escrime, quand on s'y exerce alternativement de l'une et l'autre main.

Le travail développé dans l'acte de locomotion du *vélocipède* est moindre qu'on ne se le figure en général. En moyenne, la fatigue est à peu près égale à celle de la marche pendant le même temps; mais, comme on fait beaucoup plus de chemin, cette fatigue se trouve être moindre relativement à la distance parcourue. L'habitude a d'ailleurs ici une grande influence. Il faut aussi faire entrer en ligne de compte l'état du temps et celui de la route. Le *vélocipède* n'exerce activement que le triceps crural et, supportant tout le poids du corps, il supprime ce tassage de la colonne vertébrale qui se renouvelle à chaque pas pendant la marche. Celle-ci détermine plus de lassitude générale. En somme, il est prouvé que la fatigue déterminée par le *vélocipède* se dissipe beaucoup plus vite que la fatigue occasionnée par la marche.

En Angleterre, il a été beaucoup écrit sur la matière; mais en France, soit que les *vélocipédistes* ne comptent pas parmi eux d'écrivains, soit que les hommes aptes à écrire sur cette question s'en soucient peu, à peine si l'on peut trouver un article publié de loin en loin dans quelque revue à peu près ignorée des masses, telle que les *Mondes*, de l'abbé Moigno, et l'*Association scientifique de France*. Cette dernière publiait en 1874 ce paragraphe : « Les médecins français et anglais ont eu à traiter, pendant ces temps derniers, une grande variété de blessures résultant d'accidents de *vélocipède*, dont quelques-unes provenaient des nouveaux dangers qu'offrent ces instruments, lesquels consistent dans la position élevée du cavalier, mais plus particulièrement dans ses relations avec les lois de l'équilibre. La blessure la plus commune a été la dislocation des extrémités supérieures, et notamment du radius. Quelques fractures du cubitus ont aussi été constatées, avec de graves foulures aux poignets. »

Vers le commencement de 1872, des *vélocipédistes* s'organisèrent en brigades pour porter les dépêches de la Bourse au bureau central des télégraphes, rue de Grenelle; cette institution dura jusqu'à la fin de 1875, époque où un bureau spécial de dépêches télégraphiques fut installé à la Bourse, en communication directe avec le bureau central. La distance à parcourir était, aller et retour, d'à peu près 6 kilomètres. Le trajet, y compris le temps d'expédition des dépêches, était de vingt-cinq minutes, et le *veloceman* ou *vélocipédiste* touchait 2 fr. 50 pour prix de sa course.

Pendant la durée du procès de l'ex-maréchal Bazaine, quelques journaux employaient des *vélocipédistes*. La distance, qui est de 20 kilomètres de Versailles à Paris, était parcourue en quarante-cinq minutes et la course était payée 25 francs.

Des concours de *velocemen*, avec récompenses pécuniaires et honorifiques, ont lieu bien plus fréquemment en Angleterre qu'en France; cela explique la supériorité de nos voisins en ce genre d'exercice. En septembre 1875, pendant la durée de l'Exposition de géographie, un grand concours international de *velocemen* a été organisé dans le jardin des Tuileries et ce sont les Anglais qui ont gagné le prix.

Un bon *veloceman* est aussi à l'aise sur sa monture qu'un écuyer du cirque sur son cho-

val favori. C'est comme un Centaure d'une nouvelle espèce. On en voit qui, sans crainte de perdre l'équilibre, jonglent des deux mains avec trois ou quatre balles; d'autres qui jouent du violon ou de l'accordéon; d'autres qui se tiennent debout sur la selle exigüe et même se dressent les pieds en l'air et les mains appuyées sur la barre du gouvernail, tandis que le *vélocipède* continue de rouler par la vitesse acquise.

Un jour, après les luttes de vitesse, on imagina les courses de lenteur, comme fiche de consolation pour ceux qui ne parvenaient jamais à décrocher le moindre prix dans les premières. Il arriva ceci : que ce furent les lauréats de la vitesse qui gagnèrent encore les prix de lenteur. On croyait avoir voulu jouer à qui perd gagne, mais l'on s'était aperçu aussitôt qu'il faut beaucoup plus d'habileté pour conserver l'équilibre avec une allure de marche solennelle que pour exécuter une course de vent soufflant en tempête. L'extrême lenteur est la pierre d'achoppement du *vélocipédiste*; elle est en même temps la pierre de touche de son art.

VÉLOCIPÉDER v. n. ou intr. (vé-lo-si-pé-dé — rad. *vélocipède*). S'exercer à monter sur un *vélocipède*.

VÉLOCIPÉDISTE s. (vé-lo-si-pé-di-ste — rad. *vélocipède*). Personne qui se livre à l'exercice du *vélocipède*. || On dit aussi **VÉLOCIPÉDEUR**, EUSE.

VÉLOCIPÉDOMANIE s. f. (vé-lo-si-pé-do-ma-ni — de *vélocipède*, et de *manie*). Manie du *vélocipède*.

VÉLOCITÉ s. f. (vé-lo-si-té — lat. *velocitas* : mot dérivé de *velox*, léger, prompt, rapide). Grande vitesse : *Je descendis dans la prairie avec cette vélocité des pieds qui dépiait celle du cheval échappé*. (Balz.) La voiture continuait à courir avec une effrayante **VÉLOCITÉ**. (Alex. Dum.)

— Fig. Extrême promptitude : La **VÉLOCITÉ** de la pensée. Le temps nous emporte avec une **VÉLOCITÉ** si vive, qu'il dote d'une espèce d'antiquité ce que l'homme a fait et écrit il y a quelques années à peine. (Lerménier.)

— Syn. **Vélocité**, **activité**, **célérité**, etc. V. **ACTIVITÉ**.

VELONNÉE s. f. (ve-lo-né). Syn. de **VALONNÉE**.

VELORITE s. f. (vé-lo-ri-té). Moll. Genre d'acéphales, de la famille des cardiacés.

VELOT s. m. (ve-lo — dimin. de *veau*). Petit veau, dans certains départements.

— Techn. Peau de veau mort-né.

VELOURS s. m. (ve-lour — de l'ancien français, *velous*, villus, venu du latin *villus*, velu. L'italien dit *velluto* et l'espagnol *veludo* pour *velours*; ces formes sont les correspondantes du français *velu* et viennent du latin *villutus*, qui est, du reste, de la même famille que *villosus*, velu. D'un diminutif *velvet* vient sans doute le mot anglais *velvet*, velours. Un autre diminutif se trouve dans le vieux français *velluau*, qui représente probablement le bas latin *velludellum*, étoffe de soie velue. Quant au verbe *velouter*, il est fait d'après l'italien *vellutare*, de *velluto*, velours, à moins qu'il ne soit librement déduit de l'ancien français *velous*, comme *taluter* de *talus*). Comm. Etoffe de soie, de coton ou de laine, à double chaîne, rase d'un côté et le plus souvent velue et douce au toucher de l'autre : *Une robe, un manteau de velours*. Doux comme du **VELOURS**. || *Velours à deux, à trois, à quatre poils*. Velours dont le velouté est formé de fils à deux, trois ou quatre brins. || *Velours ras*, Velours sans velouté. || *Velours plein*, Velours sans figures. || *Velours d'Utrecht*, Velours à long poil et avec figures, pour meubles. || *Velours figuré*, Velours avec dessins sur le fond. || *Velours cannelé*, Velours avec raies alternativement rasées et veloutées. || *Velours épinglé*, Velours ras et portant des raies très-fines et très-rapprochées. || *Velours de gueux*, Etoffe en coton et fil, très-solide, mais très-promptement fanée.

— Par anal. Objet extrêmement doux au toucher : *Le velours d'une pêche. Une peau de velours. Que ton rasoir soit bon du moins ! — Il est de velours ; vous n'en sentirez que le vent*. (Piron.) || Objet qui produit sur les sens une impression douce, comme celle que l'on éprouve en touchant du velours : *L'une d'elles priait souvent, l'autre chantait avec une voix de velours*. (Chateaub.) C'est un **VELOURS**, un baume pour l'estomac. (E. Sue.)

— Pop. Liaison faite au moyen d'un z ou d'un s doux, dans des cas où il n'existe pas de liaison de ce genre, comme lorsqu'on dit : *Il n'est point-z à moi. Donnez-moi-z en*.

— *Patte de velours*, Patte d'un chat qui retire ses griffes : *Ce chat fait patte de velours et ne griffe jamais*. || *Faire patte de velours*, Caresser ceux à qui l'on cherche à nuire.

— *Chemin de velours* ou simplement *Velours*, Voie facile et agréable :

Veut-on marcher vers les célestes tours, Escobar fait un chemin de velours.

LA FONTAINE.

— Prov. *Habit de velours, ventre de son*, Pour se parer de beaux habits, il est des gens qui font maigre chère.

— Jeux. *Jouer sur le velours*, Jouer sur son gain.

— Hist. nat. Réunion de poils serrés, mous, courts et ras, que présente la surface de certains organes.

— Ichthyol. *Dents en velours*, Dents de poisson fines, nombreuses et serrées.

— Entom. *Velours noir*, Nom vulgaire du hanneton huméral. || *Velours jaune*, Espèce de dermeste. || *Velours vert*, Nom vulgaire du gribouri soyeux et de la cicindèle cham-pêtre.

— Moll. *Velours anglais*, Nom marchand d'une coquille du genre cône.

— Bot. Poils courts, mous et serrés qui couvrent certains organes.

— Encycl. Le *velours* est de fabrication ancienne dans l'Inde; on croit que les Romains le connaissaient; du moins purent-ils en voir et en rapporter quelques pièces lorsque l'empire poussa ses armes victorieuses jusqu'en Asie; mais ils ignorèrent sans doute les procédés de fabrication. Les textes précis se rapportant au *velours* sont d'une date beaucoup plus récente; dans le langage des fabliaux, c'est le *veluet*, le *veluël* ou le *veluyau*; dans la langue populaire, le *velous*, que les chartes latines traduisent par *villousus*, *vellutuna*, *velluvium* et même *vellonus*. L'origine indienne de l'étoffe est quelquefois rappelée dans ces chartes par une épithète. La règle des templiers constate qu'il y avait des ornements de *velours* attachés à certains vêtements (XIII^e siècle); un canon du concile de Sens parle d'aumusses de satin et de *velours*, *almutias de cendeto seu de velveto*, et d'un vêtement de *velours* rouge, porté par les prêtres (1320); l'inventaire de la Sainte-Chapelle consacre une mention particulière à une toile de *velours* bleu semé de fleurs de lis d'or : *Item, una toallia parata de velveto yndo ad flores liti aureos* (1363), ce que l'inventaire français traduit par : *Une toaille parée de velluyau ynde* (couleur d'azur) à fleurs de lis d'or. Le *velours*, fort rare jusqu'au XVI^e siècle, était alors une étoffe du plus grand luxe; il ne s'employait que dans les vêtements royaux ou pontificaux et les ornements d'église. On faisait des parements d'autel de *velours* rouge, des reposoirs de *velours* noir; on en reliait les manuscrits les plus précieux. Boniface, évêque de Mayence, rapporte qu'il se servait de pièces de *velours* pour essuyer les pieds et les mains des pauvres dans la cérémonie du vendredi saint. Encore au milieu de XVI^e siècle, l'envoi de quelques pièces de *velours* était considéré comme un don fort riche. C'est ce qu'on lit dans le *Discours de la vie et de la mort de Frégoise*, abbé de Saint-Bénigne, de Dijon (1540) : *Ad nos misit egregium manus trium pannorum sericeorum quos velutos vocamus, triplicis coloris*. Les anciennes peintures montrent le *velours* associé au drap (à la *paine*, comme on disait autrefois) dans les manteaux fleurdelisés des rois; les bonnets de *velours* de saint Louis et de Louis XII ont été rendus populaires. A dater des guerres d'Italie, le *velours* devint beaucoup plus commun en France; Charles VIII, François I^{er} portèrent des costumes entiers de riche *velours*, et, sous Henri III, on fut obligé de comprendre cette étoffe dans les lois somptuaires : aux états de Blois de 1576, il fut défendu aux valets de porter des vêtements de *velours*.

Venise et Gênes eurent longtemps le monopole de l'importation du *velours* en Europe, tant que l'on se contenta de l'aller chercher sur les marchés de l'Asie, et de sa fabrication lorsque l'Italie voulut rivaliser avec l'Inde et la Chine pour la production de cette précieuse étoffe. Florence, Milan, Lucques, Gênes possédaient au XVI^e siècle les seuls métiers à tisser le *velours* connus en Europe, avec ceux de Gênes et de Venise. De Gênes, cette fabrication passa à Lyon en 1536, dit-on; la première manufacture y fut établie par Turquette et Harris et atteignit en peu de temps un très-haut degré de prospérité. L'Allemagne et la Hollande ne durent qu'à la révocation de l'édit de Nantes l'importation chez elles de cette industrie; ce furent des réfugiés français qui y divulguèrent les

procédés de fabrication et fondèrent des établissements à Spitalfield et à Harlem (1685). Au siècle suivant, Manchester et Amiens élevèrent une industrie rivale, celle du *velours* de coton, mais Lyon est resté supérieur, même à Gênes, pour la production du *velours* de soie et surtout du *velours* ciselé.

— *Fabrication*. La fabrication du *velours* est très-compiquée, comme celle de toutes les étoffes de soie; le même métier tisse, brode et dessine les ornements. L'indien produit des pièces merveilleuses, en plein air, sous un arbre, aux branches duquel il suspend les fils de la chaîne, pour les élever et les baisser alternativement; un cadre de bambou sur lequel il étend la trame, un trou creusé dans la terre pour placer ses jambes, une navette avec laquelle il entrelace les fils complètent cet appareil primitif; pour élever et abaisser les fils de la chaîne, il se sert de deux brides, placées au pouce de chaque pied. L'ouvrier européen, admirablement outillé, n'arrive pas à donner à son ouvrage plus de fini et de délicatesse; seulement, il fait beaucoup plus vite. On se sert indifféremment pour la fabrication du *velours* du métier à bras ou du tissage mécanique; le métier ne diffère en rien, quant à la carcasse, de ceux des autres étoffes de soie à la tire.

Le *velours* a deux chaînes; celle qui est inférieure forme le bâti ou le corps de l'étoffe; celle qui est supérieure sert pour le poil qui s'entrelace avec la trame et la chaîne inférieure; la première est nommée *chaîne de pièce*, l'autre est nommée *peluche*, et c'est elle qui donne le velouté. La chaîne et la peluche de *velours* sont ordinairement en organisin; les fils de peluche sont moins nombreux que ceux de la chaîne, mais chaque poil est composé de plusieurs brins, dont le nombre varie de un et demi à six. La richesse de l'étoffe dépend du nombre de ces poils, qui doivent être droits, serrés et cacher entièrement le fond; sa beauté dépend aussi de leur uniforme égalité. On dit du *velours* de deux, trois, quatre, cinq et six poils, d'après le nombre des fils de peluche qui est passé entre les dents du peigne. Le *velours* de trois poils est le plus usité; c'est même le terme dont on se sert en espagnol pour désigner le *velours* en général (*terciopelo*).

La fabrication du *velours* à l'aide du métier à bras comprend quatre opérations : 1^{re} l'armure, c'est-à-dire le liage des fils, chaîne et trame qui doivent composer le tissu; un pointé figure ce liage sur un papier quadrillé appelé *mise en carie*; 2^o le remettage ou reutrage des fils dans les mailles des lisses; 3^o l'embrèvement; ce travail consiste à établir au moyen de cordons une relation entre quatre systèmes de leviers dont on fait usage dans le métier à bras, et qui sont destinés à mettre les lames en fonction; 4^o le marchage, ou cadence alternative du pied droit et du pied gauche de l'ouvrier sur les leviers communiquant le mouvement à tout le système, leviers que l'on nomme *marches* ou *pédalles*. Dans le tissage mécanique, l'embrèvement et le marchage sont remplacés par la mise en tapettes de l'armure, ou application de tapettes de levée et de rabat à un équipement mécanique.

Les marches étant mises en action et les fils de la chaîne alternativement élevés et abaissés, la navette est lancée et, en passant sur les fils de la peluche, elle les serre sur la moitié de la chaîne; un battant frappé contre la trame accomplit l'entrelacement de la trame et de la chaîne et forme la boucle de peluche autour d'une baguette qui occupe toute la largeur du tissu, et qui est placée en dessous des fils de la peluche et en dessus des fils de la chaîne. Les boucles de peluche, coupées au rabot, forment le velouté; cette opération exige de l'adresse et de l'habileté de main; la plus petite déviation produit une inégalité dans la surface du *velours* et gâte toute une pièce. A cet effet, le tisseur opère avec deux baguettes, dont l'une reste toujours dans l'étoffe, tandis qu'il coupe les boucles nouées sur l'autre, sans quoi les fils de la peluche étant coupés se trouveraient libres d'un côté, et le tissu se désagrégerait. La baguette sur laquelle on vient de couper est remise en place et, quand elle est assurée par quelques coups de navette, on coupe sur l'autre, et ainsi de suite. Autrefois, on ne formait guère que trente-huit ou quarante boucles ou insertions de navette par décimètre carré; aujourd'hui, grâce aux améliorations apportées, on en fait jusqu'à soixante, ce qui donne à l'étoffe une épaisseur et, par conséquent, une richesse plus grande.

Le *velours*, à ne prendre même que le *velours* de soie, offre un grand nombre de variétés. On appelle *velours unis* ou *velours pleins* ceux qui n'ont ni figures ni rayures; *velours ras*, celui dont la chaîne supérieure n'est pas coupée; *velours cannelé* ou *épinglé*, celui qui est divisé en deux raies, l'une en *velours* plein, l'autre en *velours* ras; ces raies courent dans la direction de la trame; elles sont faites à des intervalles égaux, en laissant sans les couper un certain nombre de boucles; *velours figurés*, ceux dont le tissu offre divers ornements, sans que le fond soit différent de la façon, c'est-à-dire dont toute

la superficie est veloutée. Les *velours* à fond différent de la façon forment une catégorie spéciale de *velours* riches, sous le nom de *velours ciselés*, à *ramages*, à *fond d'or*, etc. Les fonds de ces *velours* sont en satin ou en gros de Naples; les fleurs, les broderies, les ornements sont en *velours* plein. On exécute à fond d'or ou d'argent en remplaçant le satin par un tissu lamé de l'un ou de l'autre de ces métaux. Les plus belles pièces de *velours* à ramage sortent des manufactures de France furent fabriquées à Saint-Maur, près de Paris, par le sieur Charlier, pour le compte de Louis XIV. Elles revenaient à 1,000 livres l'aune; on en fit quelques tentures de portière à Versailles. Les *velours* rayés ont des raies de diverses couleurs, soit toutes veloutées, soit partie *velours* et partie satin. On fait aussi du *velours* à deux faces, c'est-à-dire velu sur ses deux côtés, et même on peut faire que chaque endroit ait une couleur différente; la chaîne dépendant du poil de peluche, chaque couleur qui le fournit peut donner une nuance nouvelle. MM. Jannin et Falsan, manufacturiers de Lyon, ont imaginé un métier qui permet de tisser deux pièces à la fois l'une contre l'autre, les deux envers en dehors, les deux endroits réunis par le fil de chaîne qui, coupé ensuite, forme le poil. Ce procédé était depuis quelque temps employé à Tarare et à Saint-Étienne pour la fabrication des peluches de soie, mais son application à la fabrication du *velours* présentait des difficultés heureusement surmontées aujourd'hui.

Les *velours* de coton sont d'origine anglaise. Ils furent introduits en France en 1740, mais ce n'est qu'en 1768, époque à laquelle la navette volante fut introduite à Amiens et les machines perfectionnées, que le *velours* de coton fut fabriqué avec économie. Les *velours* de coton diffèrent des *velours* de soie, en ce que le velouté ne se produit pas par un poil, mais par une trame qui enverge au tissu. Comme nous l'avons déjà fait remarquer, ils sont toujours moins beaux et leurs couleurs sont ternes et peu solides. On en distingue plusieurs espèces, les *velours tissés*, les *velvettes* et les *velours à côtes* ou à *demi-côtes*.

— *Velours de laine*. On doit distinguer les *velours* de laine et de poil de chèvre. Ils ont leur trame et leur première chaîne en fil de lin ou de chanvre.

On les connaît sous les diverses dénominations de *pannes*, *tripes*, *velours d'Utrecht*. Dans le *velours d'Utrecht*, le velouté est en poil de chèvre. La trame est quelquefois aussi en laine, mais la chaîne est toujours en fil. On fabrique des *velours d'Utrecht* rayés, unis, gaufrés ou imprimés en différentes couleurs.

On les emploie à garnir les meubles et les voitures. On en faisait aussi des tentures d'appartement avant que l'on fit usage du papier.

C'est dans la catégorie des *velours* de laine que se rangent les *velours* moquette.

Les *velours* moquette ont la chaîne de lin, la trame de coton et le velouté en poil de chèvre. Ils diffèrent d'ailleurs du *velours d'Utrecht*, parce qu'ils ne sont pas coupés, mais frisés.

Les *velours chinés* ou *velours à dessins* sont des *velours* de soie travaillés d'une façon particulière; ces *velours*, comme les tapisseries des Gobelins, imitent la peinture, avec toute sa vivacité et sa variété de couleurs. On tisse des tableaux et des portraits en *velours* chiné.

Lyon tient la tête de la fabrication pour les *velours* ornés; c'est de ses manufactures que sortent les pièces les plus riches. Aux Expositions universelles de 1851, 1855, 1867, ses *velours* noirs à fleurs roses, ses *velours* orange, cerise, vert, violets, verts et or, ses étoffes brochées de *velours* pour robes, ont surpris les étrangers par leurs magnificences. Ni l'Italie ni la Hollande n'ont pu rivaliser. Quelques-unes de ces belles pièces étaient pourtant dues tout entières à de simples ouvriers; le travail du *velours* n'est pas exclusivement du domaine des manufactures; cette industrie permet le travail domestique, bien plus moralisateur que celui de l'atelier, et beaucoup d'ouvriers lyonnais possèdent des métiers à bras. On a tenté en 1848 un essai d'association des ouvriers tisseurs de *velours*, association qui a réussi et qui a exposé de fort belles pièces des 1855. En France, Avignon, Nîmes, Tours et Toulouse fabriquent aussi des *velours* remarquables.

En Italie, Gênes a toujours une grande renommée, acquise depuis des siècles, pour la fabrication des *velours* unis, ainsi que Milan, Venise et Naples. La Hollande produit des *velours* légers, que Lyon et Avignon ont été fort longtemps à égaler; la consommation de cette sorte de *velours*, en usage surtout pour les vêtements, est assez considérable; c'était une redevance que nous étions obligés de payer à l'étranger. Crevelt fabrique des *velours* à bas prix, de très-peu de solidité. Dans les *velours* d'Allemagne, on emploie pour le velouté des peluches inférieures, que l'on teint à la gomme, pour en augmenter le lustre et l'épaisseur; l'étoffe tissée paraît avoir le même poids, le même brillant que les beaux *velours*, mais ce n'est qu'une apparence trompeuse; elle est très-inférieure,

comme usage et comme solidité. Toute la production anglaise est concentrée à Manchester et on n'y fabrique absolument, comme à Amiens, que du *velours* de coton. Quant aux Indes et à la Chine, qui les premières ont vu naître cette industrie et dont les produits ont pu être comparés à ceux de l'Europe dans nos grandes Expositions, elles sont restées à peu près au point de départ. L'Indien, avec la même patience qu'autrefois, tisse de riches pièces de *velours* uni qui peuvent soutenir le parallèle avec celles de nos meilleures fabriques; le Chinois, tout aussi patient, n'atteint guère qu'une uniformité médiocrité.

VELOURS-MAURIENNE s. m. Comm. Gros drap qu'on fabrique dans la vallée de Maurienne, en Savoie.

VELOUTÉ, ÊE (ve-lou-té) part. passé du v. Velouter. Qui a les dessins et les ramage du velours, bien que le fond soit d'une étoffe différente : *Du satin velouté*. Qui imite le velours : *Une tenture de papier velouté*.

— Qui offre au toucher la douceur du velours : *La peau veloutée de la pêche*. Qui fait sur les sens une impression douce et analogue à celle que l'on éprouve en touchant du velours : *Un regard velouté*. Des sons veloutés. Une liqueur veloutée. Les descriptions du Paradis perdu ont quelque chose de doux, de velouté, de vaporeux, d'idéal comme des souvenirs. (Chateaub.) Au lieu des paysages gothiques du Valais, on rencontre à chaque pas, dans le Piémont, de belles verdantes, au teint pâle, aux yeux veloutés, au parler rapide et doux. (Alex. Dum.)

— Se dit des membranes qui sont couvertes de petits poils ou filets très-serrés, qui leur donnent l'apparence du velours : *La membrane veloutée qui tapisse l'estomac*.

— Vin velouté. Vin généreux un peu chargé en couleur, mais d'une saveur molle et sans acreté.

— Art culin. Crème veloutée, Crème cuite qui sert d'entremets.

— Techn. Se dit des pierres dont la couleur est à la fois limpide et foncée.

— s. m. Qualité de ce qui est velouté : *Le velouté d'une étoffe*. *Le velouté de la pêche*.

— Fig. Douceur : *Le velouté de la voix*. Quelle magie que celle du bonheur! Quel velouté il répand sur toutes choses! (B. d'Aureilly.) « Délicatesse : La vie parisienne lui enlève bientôt le velouté de la conscience. (Balz.)

— Comm. Galon en velours.

— Art culin. Sauce particulière, qu'on prépare d'avance, et qu'on mêle en petite quantité à diverses sauces : *Ajoutez une cuillerée de velouté*.

— Encycl. Art culin. Le velouté est peut-être, de toutes les sauces de la grande cuisine, celle qui exige le plus de soin et le plus de dépenses; c'est pourquoi la plupart des ménages bourgeois ne connaissent point cette sauce et la remplacent par un roux blanc. Le velouté, conservé au frais, sert à préparer ou à améliorer les sauces employées pour les entrées. Il existe trois sortes de veloutés.

— *Velouté gras*. « Ayez, dit Gouffé, 3 kilogrammes de sous-noix de veau et deux poules dont vous aurez retiré les filets; beurrez une casserole, dans laquelle vous mettez deux oignons et les viandes dessus; ajoutez 1 demi-litre de bouillon; faites suer à feu doux, en évitant que les viandes ne se colorent; mouillez avec 7 litres de bouillon; faites bouillir, écumez, puis ajoutez 5 grammes de sel, 3 grammes de mignonnette, 3 grammes de sucre, un bouquet garni et deux carottes moyennement; laissez sur le feu jusqu'à entière cuisson des viandes; retirez les viandes sur un plat et saupoudrez-les de sel; passez la cuisson à la serviette et dégraissez entièrement; faites un roux blanc avec 400 grammes de farine et 400 grammes de beurre clarifié; mouillez avec la cuisson des viandes et tournez jusqu'à ébullition. Au premier bouillon, mettez sur le coin du fourneau. Laissez mijoter pendant deux heures; dégraissez deux fois pendant l'opération, et une dernière fois avant de passer le velouté à l'étamine. »

— *Velouté maigre*. « Ayez, dit le même auteur, 4 kilogrammes de poisson, grondins, merlans, brochets; mêlez-les dans une casserole; ajoutez deux oignons ordinaires, deux clous de girofle, un bouquet garni, deux carottes moyennement, 1 demi-litre de vin blanc, 20 grammes de sel, 50 grammes de mignonnette; faites suer à feu doux pendant quinze minutes; mouillez avec une bouteille de vin blanc et 4 litres d'eau; faites bouillir, écumez et laissez mijoter sur le coin du fourneau jusqu'à entière cuisson du poisson. Passez à la serviette, puis faites un roux blanc avec 350 grammes de beurre et 350 grammes de farine. Mouillez le roux; faites réduire en tournant sur le fourneau pendant un quart d'heure; passez à l'étamine. »

— *Velouté de poisson*, dit *waterfish*. « Mettez, dit encore Gouffé, dans une casserole 1 demi-litre de poivrade et 1 demi-litre de velouté maigre; faites bouillir, puis liez avec 60 grammes de beurre; ajoutez une cuillerée à bouche d'estragon haché. »

VELOUTER v. a. ou tr. (ve-lou-té — rad. *velours*). Donner l'apparence du velours à : *Le duvet de la première jeunesse veloutait ses joues rondes et vermeilles*. (E. Sue.)

... L'air est joli, sans doute, Frais comme un coin de parc que la mousse veloute ROLLAND et DU BOIS.

Il Donner de la douceur, du moelleux à : *En mai, l'amour veloute le gosier des oiseaux en même temps que les pétales des fleurs*. (Toussaint.)

Se velouter v. pr. Devenir velouté : *Ses joues fermes et pleines se veloutaient du plus frais incarnat*. (E. Sue.)

VELOUTIER s. m. (ve-lou-tié). Ouvrier qui fait du velours.

— Bot. Nom d'un arbrisseau qui croît dans l'île de France : *Le paille-en-queue, après des pointes de deux cents lieues en mer, revient chaque soir coucher sous le veloutier qui cache sa nichée*. (G. Sand.)

VELOUTINE s. f. (ve-lou-ti-ne — rad. *velours*). Comm. Etoffe de soie, souvent ornée de dessins brochés en or ou en argent, que l'on fabriquait au dernier siècle pour faire des robes de toilette, ainsi que des ameublements. Poudre de riz spéciale préparée au bismuth, et donnant à la peau une sorte de velouté.

VELOZE s. f. (vé-lo-ze — du lat. *velox*, véloce). Argot. Poste aux chevaux.

VELPEAU (Alfred-Louis-Armand-Marie), célèbre chirurgien français, né à La Brèche (Indre-et-Loire) en 1795, mort à Paris en 1867. Son père, simple maréchal ferrant, lui apprit son métier et l'employa à sa forge. Presque seul, l'enfant parvint à lire et à écrire. Ayant découvert dans le tiroir d'une vieille table un *Traité d'hippiatrique* et un ouvrage intitulé : *le Médecin des pauvres*, il se mit à les lire avec passion, les relut et se pénétra si bien de leur contenu, qu'un beau matin il se mit à donner des consultations aux campagnards du voisinage. Il acquit même une certaine réputation et attira sur lui l'attention d'un de ses voisins, riche fermier qui, voyant que du bambin ou pourrait faire quelque chose, proposa à son père de lui faire partager les leçons que recevaient ses propres enfants. Le jeune Velpéau profita si bien de ces leçons, que son bienfaiteur eut l'idée d'en faire un médecin. Le père céda enfin, et, en 1816, Velpéau partit pour Tours. D'abord attaché à l'hôpital de la ville, il employa tout son temps à s'instruire; latin, français, histoire, géographie, mathématiques, il apprit tout cela, sans compter la médecine! Quinze mois d'un travail opiniâtre lui valurent une place d'interne. Plus tard, après de brillants examens, le titre d'officier de santé lui fut accordé avec 200 fr. d'appointements; il résolut alors d'aller à Paris compléter ses études. Dès ce jour, il commença une vie de privations et de souffrances; il amassa de petites économies, qui vinrent se grossir peu à peu du produit des visites faites à quelques clients; au bout de deux ans, il partit pour la capitale. Arrivé à Paris, le jeune Velpéau recommença avec plus d'ardeur que jamais sa vie de labeur et de privations. La majeure partie de ses économies servit à acheter des livres. Tout son temps était partagé entre l'hôpital, les cours de l'école et les amphithéâtres de dissection. Cependant, ses ressources étaient à bout. Les médecins de Tours, ses anciens maîtres, lui envoyèrent des secours. Enfin, en 1821, ses travaux furent récompensés. Il fut couronné à l'Ecole pratique et obtint, à la suite d'un brillant concours, une place d'aide d'anatomie. En 1823, il fut reçu docteur et ouvrit plusieurs cours à l'Ecole pratique. Il enseigna tout à tour l'anatomie, la pathologie chirurgicale et la médecine opératoire. Nommé chirurgien de la Pitié en 1830, il fut élu deux ans plus tard membre de l'Académie de médecine et devint en 1835, à la suite d'un concours très-remarquable, professeur de clinique chirurgicale. En 1842, il succéda au baron Larrey, comme membre de l'Institut. Velpéau n'était pas un orateur; il n'enjolivait pas sa phrase : la netteté et la concision lui suffisaient. Chaque fois qu'il prenait la parole, on l'écoutait avec attention, tant il rendait ses discours intéressants par l'immense savoir qu'il y développait et par l'extrême logique de ses raisonnements. Il excellait à ramener sur son vrai terrain une discussion déviée par des orateurs plus soucieux d'un succès de phrases que de l'intérêt de la science. Clinicien hors ligne, son diagnostic était rapide et sûr, sa main habile et ferme, malgré l'accident (une piqûre anatomique) qui le priva presque entièrement de l'usage de son index. C'est surtout comme professeur que Velpéau était un homme vraiment remarquable. A une expérience personnelle, solide et étendue, il joignait une étude approfondie des travaux d'autrui. Malgré sa grande fortune, l'illustre docteur vivait très-simplement et très-frugalement. Cela se comprend si l'on songe aux habitudes de sobriété et de privations même qu'il contracta dès son enfance et qu'il conserva toute sa vie. Velpéau avait la manie du calembour; elle le suivait partout, à l'école, à l'hôpital, où chaque matin ses élèves recevaient la douche de son répertoire. Cette manie du calembour ne le

quittait même pas à l'Académie, où, quelques jours avant sa mort, un de ses collègues lui demandant pourquoi, arrivé à un âge où il aurait dû se reposer, il travaillait toujours : « Vous mourrez à la brèche! » ajoutait-il. — « Pourquoi ne mourrais-je pas à La Brèche? J'y suis bien né! » reprit l'illustre vieillard. On sait s'il a tenu sa parole. « Que pensez-vous, monsieur, du système d'Epicure? disait-il un jour, tout en examinant une tumeur pour laquelle on venait le consulter. — Mais je pense qu'il a du bon, » répondit le consultant surpris. Velpéau saisit une lancette et pratiqua rapidement plusieurs mouchetures superficielles. Le patient de se récrier. « J'étais bien sûr que vous vous vantiez, » reprit Velpéau avec le malin sourire qui lui était habituel. Mais si l'illustre chirurgien se laissait aller à cette innocente manie, c'est à tort, si nous en croyons M. Béchard, qu'on l'a accusé d'insensibilité. On parlait un jour devant lui de l'apparente insensibilité des chirurgiens. « L'homme que j'opère, dit Velpéau, sait que l'opération est pour lui la seule voie de salut, l'espoir le soutient et cette pensée me domine moi-même; mais un pauvre enfant ne sait rien, rien que souffrir; aussi, toutes les fois que je porte sur lui l'instrument, mon cœur se déchire. » Velpéau succomba à une affection aiguë de la prostate.

Il a collaboré au *Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques* et à un grand nombre de recueils périodiques. Il a, en outre, publié les ouvrages suivants : *Nouveaux éléments de médecine opératoire* (4 vol. in-8, avec atlas in-4, 2^e édit., Paris, 1839); *Traité complet de l'art des accouchements ou Tokologie théorique et pratique, avec un abrégé des maladies qui compliquent la grossesse, le travail et les couches et celles qui affectent les enfants nouveau-nés* (Paris, 1835, 2 vol. in-8); *Des convulsions chez les femmes pendant la grossesse, pendant le travail et après l'accouchement* (Paris, 1834, 1 vol. in-8); *Embryologie et ovologie humaine* (Paris, 1833, in-8); *Du strabisme* (Paris, 1842, in-8); *Manuel pratique des maladies des yeux* (Paris, 1843, in-18); *Recherches anatomiques, physiologiques et pathologiques sur les cavités closes naturelles ou accidentelles de l'économie animale* (Paris, 1843, in-8); *De l'opération du trépan dans les plaies de tête* (Paris, 1834, in-8); *Manuel d'anatomie chirurgicale topographique* (in-18; 2^e édit., Paris, 1862), en collaboration avec Béraud; *Leçons orales de clinique chirurgicale* (Paris, 1840-1841, 3 vol. in-8); *Mémoire sur les anévrysmes contre nature dépourvus d'éperon* (Paris, 1836, in-8); *Traité des maladies du sein et de la région mammaire* (Paris, 1842, 3 vol. in-8); *Leçons sur le diagnostic et le traitement des maladies chirurgicales* (Paris, 1866, in-8).

VELSIQUE, bourg de Belgique, province de la Flandre orientale, arrond. et à 14 kilom. E. d'Oudenarde; 3,000 hab. Tissage de lin et de coton.

VELTAGE s. m. (vél-ta-je — rad. *velte*). Techn. Jaugeage opéré avec la veltte.

— Mar. Action de veltter.

VELTE s. f. (vél-te). Métrol. Ancienne mesure de capacité pour le vin, qui variait suivant la localité, et valait à Paris 744,45. « Mesure d'Anvers pour les liquides, valant 1811,66. » Jauge pour les tonneaux.

VELTER v. a. ou tr. (vél-té — rad. *velte*). Jauger avec la veltte : *VELTER un tonneau*.

— Mar. Attacher au moyen d'une veltte. « On dit aussi VALTER.

VELTEUR s. m. (vél-teur — rad. *velter*). Techn. Ouvrier chargé de mesurer à la veltte, de veltter ou jauger les tonneaux.

VELTHEIM (Auguste-Ferdinand, comte de), minéralogiste, géologue, botaniste et archéologue allemand, né dans le duché de Magdebourg en 1741, mort à Brunswick au 1801. Il étudia la minéralogie à l'université de Helmstedt, fut nommé en 1766 sous-inspecteur des mines du Harz et, après la mort de sa femme, se retira dans ses terres. En 1798, il fut attaché à sa solitude par les électeurs du duché de Magdebourg, qui le choisirent pour député. Son château de Harke était bien connu des savants, qui y trouvaient à leur disposition une belle bibliothèque et de nombreuses collections minéralogiques, géologiques et artistiques. Les principaux ouvrages de Veltheim sont : *Traité de minéralogie* (Brunswick, 1781, in-fol.); *Réformes dans la minéralogie* (Helmstedt, 1793); *Anecdotes sur la cour de France, en particulier dans les temps de Louis XIV et du Régent* (Strasbourg et Brunswick, 1795, 3^e édit., in-8). Les œuvres complètes de Veltheim ont paru sous le titre de : *Recueil de traités historiques, archéologiques et minéralogiques* (Helmstedt, 2 vol. gr. in-8).

VELTHEIMIE s. f. (vél-té-mi — de *Veltheim*, botan. allem.). Bot. Genre de plantes bulbeuses, de la famille des lilacées, tribu des hyacinthées, comprenant deux espèces, qui croissent au Cap de Bonne-Espérance.

— Encycl. Les *veltheimies*, rangées d'abord parmi les alétries, sont des plantes bulbeuses, à feuilles radicales lancéolées, ondulées sur les bords, à hampe terminée par une grappe de fleurs cylindriques, tubuleuses, penchées ou pendantes. Ce genre comprend un petit nombre d'espèces, qui croissent au Cap de Bonne-Espérance et qu'on cultive

dans nos jardins d'agrément. La *veiltheimie* à feuilles vertes a une grappe grosse et bien fournie de fleurs longues de 0^m,04 à 0^m,05, d'un rose vif mêlé de pourpre. La *veiltheimie glauque* en diffère par son feuillage glauque, ses fleurs plus petites et moins nombreuses. Ces plantes se cultivent en orangerie, où on les multiplie par cafeux. Les fleurs sont très-belles et souvent précoces, mais d'une odeur peu agréable.

VELTHEM ou **VELTHEIM** (Jean), artiste dramatique allemand, né à Halle vers 1640, mort dans les premières années du xviii^e siècle. Après avoir fait ses études à Halle, il forma dans cette ville, vers 1670, une troupe théâtrale, qui se composait d'étudiants, et introduisit sur la scène allemande les pièces de Molière, dont il traduisit ou fit traduire les œuvres pour la première fois en 1694. Il visita successivement Berlin, Hambourg, Nuremberg, Breslau, Francfort et Leipzig, et remplit partout en honneur l'art dramatique, qui était si universellement méprisé à cette époque en Allemagne.

VELTHUYSEN (Lambert), dit *Velthuisius*, théologien protestant hollandais, né à Utrecht en 1622, mort dans la même ville en 1685. Il étudia à l'université de sa ville natale la philosophie, la théologie, la médecine, et pratiqua quelque temps l'art médical, puis il se jeta dans les spéculations théologiques. Élu député par les principaux de la ville près les assemblées ecclésiastiques, il défendit si énergiquement les droits de ses mandants qu'il se créa de nombreux ennemis, dont les intrigues amenèrent sa destitution. Ses ouvrages ont été publiés sous le titre de : *Velthustii opera omnia duabus partibus* (Rotterdam, 1680, in-4°).

VELTIS s. m. (vél-tiss). Bot. Syn. de **CEN-TAURÉE**, genre de carduacées.

VELTURE s. f. (vél-tu-re). Mar. Ligature qui unit le haut d'un mât inférieur et le pied du mât supérieur. || On dit aussi **VALTURE**.

VELTWYCK (Gérard), orientaliste et homme d'État belge, né à Utrecht vers la fin du xvi^e siècle, mort en 1555. Issu d'une famille d'origine juive, il s'appliqua à l'étude de l'hébreu et du chaldéen, devint en 1523 recteur des écoles de Louvain et y acquit une telle réputation de savoir que Charles-Quint l'appela auprès de lui, lui donna le titre de conseiller et le chargea de plusieurs négociations importantes, notamment d'une ambassade à Constantinople en 1545. Quatre ans plus tard, Veltwyck devint trésorier de l'ordre de la Toison d'or. On a de lui un poème en hébreu intitulé : *Schenild tohn* (les *Sentiers du désert*) [Venise, 1539, in-40], dans lequel il fait une critique aussi vive que juste des rites judaïques. On lui attribue encore un autre ouvrage, qui a pour titre : *Derechenmoua* (le *Chemin de la foi*) [Padoue, 1563].

VELU, **UE** adj. (vo-lu, û — lat. *vilultus*, de *vilus*, poil, qui, malgré la différence des formes, appartient à la même famille que le sanscrit *urna*, laine, et *ura* dans *ura-bhra*, bélier, c'est-à-dire porte-laine, lesquelles formes viennent de la racine *var*, couvrir, d'où la forme secondaire *urna*, couvrir. Ainsi *urna* est pour *varna* et *ura* pour *vara*). Couvert de poils : *Des bras velus. Une poitrine velue. Un homme velu comme un ours. La peau d'Ésaü était velue comme celle d'un chevreau. Un fruit velu. Une tige velue. Des feuilles velues. Les péches des espaliers sont velus et comme cotonneux.* (Raspail.) *Les tiges fibreuses et velues de la pariétaire se couvrent de feuilles en forme de lances.* (H. Berthoud.)

— A signifié Moïsi : *Du fromage velu.*
— Constr. *Pierre velue*, Pierre non dégrossie, telle qu'elle vient de la carrière.
— s. m. État de ce qui est velu : *Le velu d'une feuille.*

— Vêner. Peau qui couvre le bois d'une bête fauve, lorsqu'il pousse. || On dit aussi **VELUES** s. f.

— Ichtyol. Nom vulgaire d'un poisson du genre baliste, qui habite les mers d'Amérique.

— s. f. Entom. Nom vulgaire de la chenille de la chélonie caja.

VELUETTE s. f. (ve-lu-è-té — rad. *velu*). Bot. Nom vulgaire de la piloselle.

VELUM s. m. (vé-lomm — mot lat. qui signifie *voile*). Grande tente couvrant un amphithéâtre ou un vaste espace quelconque.

VELUTINE s. f. (vé-lu-ti-ne). Moll. Genre de mollusques gastéropodes pectinibranches, de la famille des capuloides, dont l'espèce type vit sur les côtes de France et d'Angleterre : *La velutine doit prendre place plus près des cabochans que des sigarets.* (E. Baudement.)

VELVENTINE ou **VELVANTINE** s. f. (vél-van-ti-ne). Comm. Genre de velours en coton, uni : *La velventine est, de tous les velours coton, celui qui imite le plus le velours soie.* (Bezon.)

— Adjectiv. : *Le rapport d'armure pour le velours velventine est de huit coups.* (Bezon.)

VELVERETTE s. f. (vél-ve-rè-té). Comm. Genre de velours en coton : *Robe de velverette. Fabrique de velverette.*

— Adjectiv. : *Pour les velours velveret-*

tes, qui se font sur quatre lisses, le rapport d'armure est de six coups. (Bezon.)

VELVET s. m. (vél-vé — anglais *velvet*, velours). Comm. Sorte de velours de coton. || On dit aussi **VELVENTINE** s. f.

VELVÉTIQUE adj. (vél-vé-ti-ke — rad. *velvet*). Pathol. Se dit d'une altération des cartilages articulaires, caractérisée par leur ramollissement, dû à la fissuration de leur substance dans le sens vertical, de sorte qu'ils ressemblent à du velours ayant les fibres perpendiculaires à la direction de la surface articulaire.

VELVOTE s. f. (vél-vo-te). Bot. Nom vulgaire de la linéaire bâtarde et de la véronique des champs.

VEEMME s. m. (vè-me). Ichtyol. Nom vulgaire d'un poisson du genre corégone.

VENAFRO, ville du royaume d'Italie, province de Molise, district et à 19 kilom. S.-O. d'Isernia, ch.-l. de mandement; 4,400 hab. Siège d'évêché, avec cathédrale remarquable. Cette ville fut, dit-on, fondée par Diomède et portait dans l'antiquité le nom de *Venafrum*.

VENAISON s. f. (ve-nè-zon — du latin *venatio*, chasse; de *venari*, chasser, que plusieurs étymologistes rattachent à la racine sanscrite *ven*, désirer, aimer. Bopp, cependant, croit que *venari* est contracté de *ved-nari* et appartient à la même famille que le sanscrit *vyādha*, chasseur, proprement celui qui frappe, qui blesse, de la racine *vyadh*, frapper, d'où *vyādha*, *vyādha*, action de blesser). Chair de bête fauve ou rousse, comme daim, cerf, sanglier, etc. : *Un pâté de venaison. Un goût de venaison.* || Grosse de bête fauve ou rousse : *Ce daim n'était pas en venaison. Tous les ans, le venne, comme le cerf, se charge de venaison.* (Buff.)

— *Basse venaison*, Lièvre et lapin.

VENAÏSSIN, **INE** adj. (ve-nè-sain, -ine). Géogr. Qui appartient à Venasque ou à son territoire : *La population venaissine.*

VENAÏSSIN (COMTAT-). V. **COMTAT D'AVIGNON**.

VÉNAL, **ALE** adj. (vé-nal, a-le — lat. *venalis*, de *venus*, achat, en usage seulement à l'accusatif *venum* et au datif *veno* ou *venui*). Le latin *venus* est sans doute le même mot que le grec *ónos*, *óné*, achat, prix d'achat, marchandise, d'où *ónesma*, l'achète. Pott rapporte ces formes à une racine sanscrite *van* ou *ban*, que les grammairiens indiens expliquent par *vyapriiti*, commerce, affaire, et qui, d'après Rosen, signifie également acheter et vendre, suivant Westergaard agir, faire, et dans le *Rig-Véda*, offrir, donner, etc. Benfey et Kuhn écartent l'opinion de Pott et rattachent le latin *venus*, ainsi que le grec *ónos*, *óné*, au sanscrit *vasna*, prix, salaire, substance, richesse, qui appartient probablement à la même racine que *vasu*, *vastu*, or, richesse, savoir la racine *vas*, soit dans l'acceptation de briller, soit dans celle d'aimer). Qui s'achète, qui se transmet à prix d'argent : *Une charge vénale. Des offices vénaux. L'instruction peut être vénale, l'éducation ne peut guère l'être sans danger.* (Mme Mounmarson.)

— Intéressé, mettant un prix à des services ordinairement gratuits, ou faisant, pour de l'argent, des choses que réprouve la conscience : *Un homme vénal. Une âme, une conscience vénale. Une plume vénale. L'égoïsme rend les âmes vénales, et le premier banquier qui passe peut en acheter des centaines sans se ruiner.* (Trév.) Si le gouvernement se trouvait, par hasard, entouré d'hommes corrompus et vénaux, il peut encore se sauver en les repoussant des fonctions publiques. (Barère.)

Va, je suis autrement que les femmes vénales : Je hais l'esprit commun et les phrases banales.

PONSARD.

— *Valeur vénale*, Valeur pécuniaire, commerciale : *La valeur vénale des objets d'art est impossible à bien déterminer.*

— **Syn. Vénal, mercenaire. V. MERCENNAIRE.**

VÉNALEMENT adv. (vé-na-le-man — rad. *venal*, *venal*). D'une manière vénale : *Acquérir vénalement une charge. Les aures ne font rien que vénalement et dans l'espoir du gain.* (Richelet.)

VÉNALITÉ s. f. (vé-na-li-té — rad. *venal*). Qualité de ce qui est vénal : *Vénalité des offices. La vénalité en amour n'est borne pas aux filles du bazar.* (Fourier.) *L'avidité qui suit le lucre amène la vénalité des suffrages.* (Rulhières.)

— **Encycl. Vénalité des offices.** La *vénalité* des offices était un des principes constitutifs de l'ancienne monarchie. En 1512, Louis XII, manquant de ressources pécuniaires pour soutenir la guerre en Italie, vendait des offices de finances et même quelques offices de judicature. Son successeur, François I^{er}, abusa de cette ressource financière. La *vénalité* des offices de judicature paraissait un usage odieux ; elle livrait au plus offrant et dernier enchérisseur des fonctions qui demandent surtout de la science et de la probité. Aussi provoqua-t-elle, dès le xvii^e siècle, de vives réclamations. Bodin, dans son traité *De la République*, et Montaigne, dans ses *Essais*, s'élevaient beaucoup contre ce tra-

fic scandaleux. François Hotman alla encore plus loin (*Franco-Gallia*, ch. xxi) ; il ravalait la *vénalité* des offices par une comparaison ignoble. Il assimilait le trafic des offices, que l'on achetait en gros et que l'on revendait en détail, au commerce des bouchers qui achetaient un bœuf, le dépeçaient et en vendaient les morceaux (*sicuti lanii bovem optimum pretio emptum post in macello per partes venditant*). Ces attaques amenèrent d'utiles réformes. La *vénalité* ne fut pas détruite, mais elle fut soumise à des conditions de moralité et de capacité (*Ordonnance de Moulins*, 1566, art. 12). Avec ces garanties, dues surtout au chancelier de L'Hospital, la *vénalité* des offices eut d'heureux résultats. Elle contribua à former ces familles parlementaires où la science, la probité et le patriotisme étaient héréditaires. Elles devinrent bientôt à peu près propriétaires de leurs charges par la paulette et opposèrent au despotisme la seule barrière qui pouvait l'arrêter dans l'ancienne organisation de la France. On ne doit donc pas s'étonner de trouver Montesquieu parmi les partisans de la *vénalité* des charges (*Esprit des lois*, liv. V, ch. xix). Une conséquence avantageuse de cette institution fut le progrès du tiers état. Les familles plébéiennes enrichies par le commerce purent s'élever aux dignités parlementaires. Dès le commencement du xvi^e siècle, Claude de Seyssel signalait les rapides progrès de cet ordre dans son *Traité de la monarchie* (I^{re} partie, ch. xvii, et II^e partie, ch. xx). « Chacun, disait-il, peut du dernier état parvenir au second, par vertu et par diligence, sans grâce ni privilège. » Ce second état, qui était la magistrature, donnait souvent l'avantage sur la noblesse placée au premier rang. « On voit tous les jours, disait le même écrivain, les officiers et les ministres de la justice acquérir les héritages et seigneuries des barons et nobles hommes, et ceux nobles venir à telle pauvreté qu'ils ne peuvent entretenir l'état de noblesse. » Et en effet, avant la fin du xvi^e siècle, le tiers état s'éleva à un degré de force et de puissance qu'attestent les relations des ambassadeurs vénitiens, qui étudiaient avec sagacité la constitution de la France et la jugeaient avec impartialité (*Relation des ambassadeurs vénitiens*, t. I^{er}, p. 487, dans la collection des *Documents inédits de l'histoire de France*). Dans la suite, la *vénalité* des offices donna lieu à de graves abus. On créa des charges inutiles pour multiplier les ressources de la fiscalité. Après la mort de Colbert (1683), les ministres abusèrent de cette ressource dangereuse ; on créa des offices de crieurs héréditaires d'enterrements (janvier 1690), de vendeurs d'huîtres (août 1691), de contrôleurs des perruques, de contrôleurs visiteurs des suifs, etc. La *vénalité* atteignit aussi les charges militaires. « Cette *vénalité*, dit Saint-Simon, est une grande plaie dans le militaire et arrête bien des gens qui seraient d'excellents sujets. C'est une gangrène qui ronge depuis longtemps tous les ordres et toutes les parties de l'État. » Le *Journal de Dangeau* prouve à quel point la *vénalité* des offices avait pénétré dans les mœurs ; il y avait des dédits, comme pour toutes les ventes. On y lit, à la date du 16 février 1693 : « Calvau, qui avait acheté le régiment du marquis de Créquy, n'a pas pu payer les 50,000 francs dont ils étaient convenus pour le prix du régiment, parce que l'homme à qui il vendit sa charge dans la gendarmerie n'a pas pu lui donner les 35,000 francs dont ils étaient convenus pour la charge. Il a payé 1,000 écus au marquis de Créquy pour le dédit, et celui avec qui il avait traité pour sa charge les lui a payés aussi pour le dédit. » Dans le *Journal* de Barbier, on trouve des détails trop intéressants sur cette question de la *vénalité* des offices pour les omettre ici (t. III, p. 276-277) : « Il fallut, il y a cinquante ans, consigner 100,000 livres au trésor royal dix ans avant, pour avoir une charge à son tour. Il y avait d'anciens conseillers de grand-chambre qui avaient acheté leur charge plus de 150,000 livres il y a environ quatre-vingts ans, dans un temps où l'écu étoit à 3 livres, c'est-à-dire le marc d'argent à 27 livres. La valeur du marc est actuellement de 54 francs, double de la valeur qu'il avoit en 1701. Aujourd'hui, les charges de conseiller au parlement sont à 34,000 livres, et il y en a plusieurs à vendre. Il en coûte 8,000 livres pour la réception ; en sorte qu'un père qui veut donner à son fils l'établissement le plus honorable pour un bourgeois qui prend le parti de la robe le fait pour 42,000 livres, et il trouve également un bon mariage... La dernière charge de conseiller au Châtelet, qui étoit de 30,000 livres il y a vingt ans, et que j'ai vue bien plus chère dans ma jeunesse, a été vendue 5,000 livres. C'est néanmoins une fort jolie charge pour des fils de marchands et autres bourgeois de cette espèce ; la réception est de 7,000 livres. Voilà le changement dans les charges qui ne produisent rien, car les charges de la cour des comptes se soutiennent bien et sont même augmentées. Une charge de maître des comptes est de 150,000 livres ; celle d'auditeur des comptes, que j'ai vue autrefois à 40,000 livres, est de 70,000 et de 80,000 livres ; encore n'y entre pas qui veut. Le premier président Nicolai est difficile pour l'agrément, et les fils de maîtres ont la préférence. La raison est que ces charges,

qui forment un établissement, rapportent au moins le denier de l'intérêt légal de l'argent. Les charges de la cour des aides se soutiennent un peu, quoique diminuées. Les charges de président valent environ 80,000 livres et rapportent 3,500 livres par an ; celles de conseiller, 45,000 livres et rapportent 1,400 ou 1,500 livres. Les charges des maîtres de requêtes, qui ne rapportent rien, à la vérité, mais qui, d'un autre côté, sont les charges à la mode pour être en cour, approcher des ministres, avoir des bureaux, des intendances de province et pouvoir parvenir aux grandes places de conseiller d'État et même plus haut, ne valent pas plus de 80,000 livres. Je les ai vues à 120,000, et 140,000 livres. » L'Assemblée constituante supprima la *vénalité* des offices par un décret du mois d'août 1789.

VÉNANA s. m. (vé-na-na). Bot. Syn. de **BREXIE**, genre de plantes, de Madagascar.

VENANCE (Jean-François DOUGADOS, connu sous le nom de), capucin et général français. V. **DOUGADOS**.

VENANSAILT, village et comm. de France (Vendée), canton, arrond. et à 7 kilom. N.-O. de La Roche-sur-Yon ; 1,720 hab. Au hameau de Fontenettes, on voit les ruines d'une abbaye de bénédictins, fondée en 1210, et une source d'eau minérale ferrugineuse froide.

VENANT, **ANTE** adj. (ve-nan — rad. *venir*). Qui vient : *Elle est toujours allante et venante.* (Mme de Sév.)

— *Bien venant*, Qui vient bien, qui fait des progrès considérables : *Un enfant bien venant. Une plante bien venante.* || Payé, servi régulièrement : *Que pensez-vous de quelqu'un qui n'a point de bien et qui refuse d'épouser une honnête et fort jolie femme, avec 15,000 livres de rente bien venante ?* (Mariv.)

— **Comm. Houille tout venant**, Houille telle qu'elle sort de la mine, sans avoir été triée et classée.

— **Substantiv. Personne qui vient : Les allants et les venants.**

— *A tout venant* ou *A tous venants*, A toutes les personnes qui viennent, au premier venu, à tout le monde : *Ouvrir sa bourse à tout venant.*

Elle ouvre à tout venant et son lit et son cœur.

A. BARBIER.

Celui qui, sans discernement, Adresse à tout venant les louanges qu'il donne
Fait grand tort à son jugement,
Et ne fait honneur à personne.

PAVILLON.

|| A tout propos, continuellement :
Nuit et jour, à tout venant,
Je chantais, ne vous déplaïs.

LA FONTAINE.

— **Fam. A tout venant beau jeu**, Être prêt à tenir tête au premier venu.

VENANT (SAINT-), bourg et commune de France (Pas-de-Calais), canton de Lillers, arrond. et à 13 kilom. O. de Béthune, sur la Lys ; pop. aggl., 867 hab. — pop. tot., 2,607 hab. Brasseries ; commerce de bestiaux et de volailles. Saint-Venant est une petite place de guerre de 4^e classe. Elle possède un hospice d'aliénés. On remarque dans son église de curieux fonts baptismaux, en marbre noir de Tournai, et ornés de quatre bas-reliefs sculptés, représentant la passion du Christ. Ces bas-reliefs, fort mutilés, paraissent remonter au xii^e siècle, et l'on croit qu'ils proviennent de la destruction de Thérouanne. Saint-Venant porta d'abord le nom de *Pepinghen* (habitation de Pépin). Il doit son nom actuel à un ermite qui vivait au viii^e siècle et y fut assailli par un seigneur anglo-saxon. Des forêts y furent construits lors de la première invasion des Normands. Pris en 918 par Hérbert, comte de Vermandois, il tomba peu après au pouvoir du comte de Flandre. En 1383, les Anglais l'assiégèrent et le prirent. En 1537, François I^{er} essaya vainement de s'en emparer. Saint-Venant subit dès lors une longue succession d'attaques. Gassion s'en rendit maître en 1645 ; la ville fut reprise le 10 mai 1649 par Carlo Campi, gouverneur d'Armenières pour le roi d'Espagne. Turenne l'investit en 1657, et la paix des Pyrénées en maintint la possession à la France. En 1709, le maréchal de Villars y établit un camp dont il reste encore de nombreux vestiges. Enfin, en 1710, Marlborough et le prince Eugène en firent le siège. Après treize jours de tranchée ouverte, la place se rendit et la garnison obtint d'en sortir même armée, avec armes et bagages. Saint-Venant resta définitivement à la France en vertu du traité d'Utrecht (1713).

VENANTIUS FORTUNATUS, poète et évêque de Poitiers. V. **FORTUNAT**.

VENARIA-REALE, ville du royaume d'Italie, province et district de Turin, ch.-l. de mandement ; 6,000 hab.

VENASCA, bourg du royaume d'Italie, province de Coni, district de Saluces, ch.-l. de mandement ; 2,700 hab.

VENASQUE, village et commune de France (Vaucluse), canton de Pernes, arrond. et à 12 kilom. S.-E. de Carpentras, sur la cime d'un rocher escarpé ; 1,007 hab. On y voit un petit monument ancien, regardé à tort

par quelques archéologues comme un ancien temple de Vénus; c'est une ancienne chapelle chrétienne du x^e siècle. L'église paroissiale, du style romano-ogival, est ornée de belles rosaces.

VENASQUE, ville forte d'Espagne, province de Huesca, à 102 kilom. N. de Barbastro, sur l'Essera, près de la frontière française; 5,000 hab. Eaux minérales et thermales. Mines d'argent, de cuivre et de plomb.

VÉNATION s. f. (ve-na-si-on — lat. *venatio*. V. *VENAISON*). Chasse. II Vieux mot.

— Antiq. rom. Combat d'animaux entre eux ou d'animaux contre des hommes, dans le cirque.

VENCE, le *Vincium* des Romains, ville de France (Alpes-Maritimes), ch.-l. de canton, arrond. et à 22 kilom. N.-E. de Grasse, sur un rocher qui domine la vallée de la Lubiane; pop. aggl., 2,443 hab. — pop. tot., 2,828 hab. Chapellerie, clouterie, savonnerie, parfumerie, tannerie, papeterie, moulins. Commerce d'huile d'olive et de fruits secs. Vence se divise en deux quartiers distincts : la vieille ville, encore entourée de son enceinte elliptique, flanquée de tours et percée de portes, avec créneaux et chemin de ronde; ce quartier se compose d'un fouillis de maisons percées de rues étroites, mais pittoresques et d'une grande propreté; la nouvelle ville, construite en dehors des remparts, est bien bâtie et bien aérée. Indépendamment de ses remparts du moyen âge, qu'elle a conservés jusqu'à nous, Vence possède plusieurs monuments historiques d'une réelle importance. Nous citerons d'abord un grand nombre d'inscriptions romaines, deux colonnes de granit, enfin et surtout l'ancienne cathédrale, aujourd'hui classée au nombre des monuments historiques. L'édifice, reconstruit vraisemblablement après l'invasion des Sarrasins, sur les fondations d'un temple de Mars et de Cybèle, se compose de cinq nefs sans transsepts. Le sanctuaire contient les caveaux des anciens évêques, entre autres ceux de Du Vair, de Godeau et de Surian. Au pied du sanctuaire se trouvent les tombeaux des Villeneuve-Vence. On remarque dans la basilique le sarcophage de saint Vérant, le baptistère, qui est de la plus haute antiquité, et plusieurs magnifiques retables. Le chœur renferme cinquante et une stalles. Les orgues remontent à la fin du xiv^e siècle. On remarque aux environs de Vence : la terrasse de Saint-Martin, où l'on rencontre les ruines d'une ancienne commanderie de templiers; plusieurs grottes, cavernes et rochers pittoresques, et notamment la gorge ou clus de la Cagne et le rocher de Saint-Jeannet. Vence occupe l'emplacement de l'antique *Vincium*, capitale des *Nervii* sous la domination romaine. Auguste lui accorda le titre de cité. Plus tard, les Lombards, puis les Sarrasins la ravagèrent. Au moyen âge, Vence était le siège d'un évêché important, dont la fondation datait de 374; cet évêché fut plus tard réuni à celui de Fréjus. En 1592, se tenant out du connétable de Lesdiguières pour s'emparer de la place échoua complètement; mais ses murailles furent impuissantes à la défendre contre les impériaux, qui s'en emparèrent pendant la guerre de Succession (1704) et y semèrent la dévastation. Vence fut cependant épargnée en 1746.

VENCE (Henri-François de), hébraïsant français, un des meilleurs commentateurs de la Bible, né dans le Barrois vers 1676, mort en 1749. Il fit d'excellentes études, prit ses degrés en Sorbonne, devint précepteur des princes de Lorraine, obtint la prévôté de l'église primatiale de Nancy et surveilla l'édition de la Bible du Père de Carrières (imprimée à Nancy de 1738 à 1743). Il y ajouta six volumes d'*Analyses* et de *Dissertations sur les livres de l'Ancien Testament* et deux volumes d'*Analyses ou explications des Psaumes*. Don Calmet, dont il a souvent combattu les opinions, lui reconnaît une vaste érudition et une critique sage et lumineuse. Cette édition, connue sous le nom de *Bible de Vence*, a été réimprimée à Avignon (1767-1773, 17 vol. in-4°).

VENCESLAS I^{er} (saint), duc de Bohême, né en 907, mort en 936. Il succéda en 920 à son père, Vratislas. A sa majorité (925), il rétablit le christianisme, exila sa mère, qui s'était mise à la tête de la réaction païenne, et soutint une guerre contre l'empereur Henri I^{er}, au sujet du tribut que ce prince avait imposé aux ducs de Bohême. Plus tard, Venceslas secourut ce prince dans sa guerre contre les Saxons, les Hongrois et les peuples slaves. Il en reçut en 935 le titre de roi, avec la permission de mettre un aigle dans ses armes. Il périt l'année suivante, assassiné par son frère Boleslas, que sa mère Drahomir avait armé contre lui.

VENCESLAS II, duc de Bohême, mort en 1194. En 1191, il succéda à ses oncles Frédéric et Conrad, après avoir passé dix-huit ans dans l'exil, puis fut chassé trois mois après son couronnement par son compétiteur Przemisl et implora l'assistance de l'empereur Henri VI. Mais au moment de rentrer en Bohême avec l'appui de ce monarque, il fut arrêté par le margrave de Lusace et jeté en prison, où il termina ses jours.

VENCESLAS III comme duc ou 1^{er} comme roi de Bohême, né en 1205, mort en 1253.

Son père, Przemisl, l'associa à son pouvoir. A peine monté sur le trône (1230), il ravagea le duché d'Autriche, s'empara de la Moravie, écrasa les prélats de la Saxe ligués contre lui et réprima une révolte de son fils Ottocar. La Moravie ayant été envahie par les Tartares, il triompha des barbares, sans cependant oser poursuivre sa victoire; puis il eut encore à lutter contre Frédéric d'Autriche, dont la mort, le débarrassa. Venceslas écrasa ses sujets d'impôts et commit de nombreuses exactions qui servirent de prétexte aux mécontents pour fomenter la rébellion de son fils.

VENCESLAS IV ou II, le *Vieux*, roi de Bohême et de Hongrie, né en 1270, mort en 1305. Il monta sur le trône à l'âge de huit ans, après la mort de son père Ottocar, qui avait été vaincu et tué à la bataille de Laa, gagnée par l'empereur Rodolphe de Habsbourg (1278). Celui-ci marcha immédiatement contre la Bohême, mais il fut arrêté par Othon, marquis de Brandebourg, qui sauva ainsi le jeune prince, s'empara de la régence et gouverna de la manière la plus despotique. Il fit même emprisonner Venceslas dans la citadelle de Prague, l'emmena à sa cour et l'y retint jusqu'à l'époque de sa majorité (1288). Elu roi de Pologne (1300) par le parti opposé à Vladislav, Venceslas accepta l'année suivante la couronne de Hongrie, que lui offraient les nobles, mais la fit passer sur la tête de son fils, qui gouverna de manière à exciter des révoltes difficilement réprimées par son père. Venceslas est le héros de la tragédie de *Venceslas*, de Rotrou.

VENCESLAS V ou III, le *Jeune*, roi de Bohême et de Hongrie, fils du précédent, né vers 1289, mort en 1306. Il avait douze à treize ans quand son père lui céda la couronne de Hongrie, que lui offraient les seigneurs. Attaqué par un compétiteur puissant, Charobert, fils de Charles-Martel et de Clémence de Habsbourg, il vit son parti diminuer de jour en jour, par suite de son incapacité, de sa jeunesse et de son ardeur pour les plaisirs. Bientôt même des soulèvements éclatèrent, et il fut contraint de se réfugier dans la citadelle de Bude, où son père vint le délivrer. La mort de celui-ci (1305) l'ayant appelé au trône de Bohême, il se désista, à prix d'or, de ses droits sur la Hongrie en faveur d'Othon IV de Bavière, puis il jeta ses vues sur la Pologne et mourut assassiné à Olnitz (1306), au moment où il se préparait à conquérir ce royaume. La maison de Habsbourg fut soupçonnée de ce crime.

VENCESLAS VI, l'*ivrogne*, le *Fainéant*, empereur d'Allemagne et roi de Bohême, né en 1359, mort en 1417. Fils et successeur de Charles IV (1378), il apporta d'abord aux affaires publiques beaucoup d'attention et de capacité, diminua les impôts, débarrassa le commerce d'une partie de ses entraves et fit espérer un instant de voir renaitre les beaux jours du règne de Henri VII. Mais bientôt il fit évanouir toutes les illusions de ses partisans par mille actes de faiblesse, de versatilité, de cruauté et de débauche. Lors de la dispute du saint-siège, il vint conférer à Reims avec les princes du Saint-Empire et les princes français pour l'exclusion de l'antipape Boniface. Les moeurs basement crapuleuses de Venceslas, dit M. Henri Martin, choquèrent fort la cour de France, qui mettait au moins de l'égérance dans le libertinage. L'empereur était ivre dès le matin, quand on allait le chercher pour les conférences. Abandonné aux passions les plus honteuses, il laissa l'Allemagne en proie aux dévastations de hordes de brigands et de seigneurs, qui rendaient indépendants dans leurs terres; il ne fit rien pour s'opposer aux ravages des Polonais et laissa son empire en proie à tous les maux de l'anarchie. La *Paix publique*, qu'il publia en 1389, n'eut aucun effet, tant son autorité était méprisée. En même temps, il se livrait à des actes de la plus révoltante cruauté, envoyait à la mort le confesseur de la reine, parce qu'il refusait de lui révéler le secret de la confession, et encourageait le massacre de milliers d'Israélites (1390). Tour à tour spoliateur des biens de son clergé et persécuteur des hérétiques, accusé par les orthodoxes d'avoir laissé couvrir et éclore l'hérésie hussite, par les réformateurs d'avoir abandonné Jean Hus aux fureurs du concile et persécuté ses disciples, il ne trouva de sympathie ni d'appui nulle part. Son frère Sigismond aida les mécontents à lui faire un mauvais parti, et un beau matin, en 1393, l'empereur Venceslas fut mis aux arrêts dans la maison de ville de Prague. Il s'en échappa dans un bateau et fut recueilli par une femme du peuple, qu'il épousa, dit-on. Cependant Sigismond, levant le masque, fondait sur la Bohême. Les Bohémiens relevèrent leur fantôme de roi pour tenir l'usurpateur en respect et le repousser. Venceslas ne revint pas à de meilleurs sentiments et se mit en besogne de vendre son royaume pour continuer sa vie crapuleuse. Il commença par la Lombardie, qui était un fief de l'empire et qu'il donna à Jean Galéas Visconti pour 150,000 écus d'or. Il avait déjà perdu les villes, forts et châteaux de la Bavière, que Rupert, l'électeur palatin, lui avait enlevés; si bien que, traduit au ban de l'empire, déclaré relaps, haï des siens, méprisé de tous, déposé le lendemain de son nouveau

mariage avec Sophie de Bavière, il se trouva en 1400 réduit à la Bohême. En 1401, il fut pris par les grands et enfermé dans la tour Noire du palais de Prague. Transféré dans diverses forteresses, il alla passer un an en captivité à Vienne, d'où il s'échappa encore. La Bohême l'accueillit encore, parce que Sigismond désolait le pays avec une armée de Hongrois.

Lorsque Jean Ziska leva l'étendard de la révolte, Venceslas parut faire cause commune avec les hussites; mais, en apprenant leurs premiers exploits, il entra en fureur et maltraita ses gens. Pendant qu'il écoutait les offres d'accommodement de ses conseillers, lesquels étaient, comme tous les dignitaires du royaume, divisés d'opinion sur la doctrine, son grand échanson s'avisait de dire : « qu'il avait bien prévu tout cela. » Cette parole irrita tellement le roi, qu'il le prit par les cheveux, le jeta par terre et allait le poignarder lorsque ses gens réussirent à le désarmer. Il tomba dans leurs bras, frappé de congestion cérébrale. Dix-huit jours après, il mourut, en jetant de grands cris et rugissant comme un lion.

Tous les historiens du temps représentent cet empereur comme un Sardanapale, un Thersite et un Copronyme. On prétend qu'un de ses cuisiniers lui ayant refusé à manger, sans doute par ordre du médecin, il le fit embrocher et rôti. On ajoute encore qu'il aimait passionnément son chien, parce qu'il mordait tout le monde; qu'il avait toujours un bourreau à ses côtés et qu'il l'appelait son compère, ayant tenu son enfant sur les fonts de baptême. Il fit jeter dans la rivière un docteur en théologie, pour avoir dit qu'il n'y a de vrai roi que celui qui règne bien.

Venceslas mourut sans enfants. Inhumé dans la basilique de la cour royale, où était la sépulture du roi de Bohême, il fut déterré peu de temps après et jeté dans la Moldau par les Taborites, puis repêché et reconnu par un marchand de poisson qui lui avait été attaché comme fournisseur. Le cadavre du roi fut caché dans la maison du pêcheur et revendu par la suite à sa famille pour 20 ducats d'or. La mort de Venceslas l'ivrogne fut suivie d'un long interregne, durant lequel Jean Ziska fut de fait l'unique souverain de la Bohême.

VENCESLAS BUDOWEZ, controversiste allemand. V. *Budowez*.

Venceslas, tragi-comédie de Rotrou (1647). Le sujet est tiré d'un drame espagnol de Francisco de Rojas, *No hay padre siendo re*. La pièce de Rotrou contient de beaux vers, des tirades entières même imitées ou plutôt traduites de l'espagnol. Le fond est vraiment tragique, quoique les ressorts en soient très-défectueux. Dans Rojas, le prince Roger ne paraît pas avoir l'intention d'épouser Cassandre; mais amoureux d'elle et jaloux du duc, qu'il croit son rival, il se montre fort peu délicat sur les moyens de lui enlever sa maîtresse; une première tentative échoue, mais une deuxième fois il pénètre chez Cassandre et tue son frère, sans le reconnaître, dans les bras de sa maîtresse. Rotrou a un peu changé l'intrigue. L'infant Alexandre, frère puîné de Ladislav, est amoureux de Cassandre, fille adoptive de Venceslas; la crainte qu'il a que cet amour n'offense son père le détermine à employer un stratagème assez extraordinaire; il engage le duc de Courlande Frédéric, ministre et favori du roi, à faire croire qu'il est l'amant de Cassandre. Ladislav, éperdument épris de cette princesse et détestant déjà le duc, lui ferme deux fois la bouche au moment où il va apprendre de lui toute la vérité. Il surprend ensuite Cassandre avec son amant, et, pensant que ce ne pouvait être que le duc de Courlande, il tue son frère à la place de son rival supposé. Ladislav est arrêté sur la demande de Cassandre et condamné à mort par son père. C'est alors que le duc demande à Venceslas une grâce depuis longtemps promise; c'est celle du prince. Venceslas, à la nouvelle que le peuple se soulève en faveur de son fils, lui cède le trône.

Le peuple m'enseigne
Voulant que vous viviez, qu'il est las que je règne.
La justice est aux rois la reine des vertus,
Et me vouloir injuste est ne me vouloir plus...
Soyez roi, Ladislav, et moi je serai père.

Dans la pièce espagnole, Ladislav ne repart plus de son amour et Cassandre se retire dans ses terres. Rotrou, trompé par le désir d'imiter le dénouement du *Cid*, a représenté son Ladislav comme essayant d'obtenir la femme qui le hait. Ce dénouement ne vaut rien. Marmontel a fait quelques corrections à l'œuvre de Rotrou pour qu'elle pût être reprise au xviii^e siècle; il a modifié la dernière scène : Cassandre se poignarde pour échapper à Ladislav.

VENCUS s. m. (venn-ku). Bot. V. *VEN-KU*.

VENDABLE adj. (van-da-ble — rad. *vendre*). Qui peut être vendu : *Ce terrain n'est pas vendable. Une terre substituée n'est pas vendable.* (Acad.)

VENDANGE s. f. (van-dan-je — lat. *vinde-mia*, mot qui se rattache probablement à la racine sanscrite *vid*, *vind*, obtenir, acquérir. Le mot latin désignait ainsi proprement le produit, la récolte). Agric. Récolte du raisin

destiné à la confection du vin : *Faire la VENDANGE*.

Messire Jean, c'était certain ami
Qui prêchait peu, sinon sur la vendange.

LA FONTAINE.

« Raisin récolté : *Porter la VENDANGE au pressoir. Fouler la VENDANGE*.

... On va répandre la vendange

Dans le sein odorant des énormes cuivres.

A. BARBIER.

La tragédie, informe et grossière en naissant,
N'était qu'un simple chœur, où chacun, en dansant
Et du dieu des raisins entonnant les louanges,
S'efforçait d'attirer de fertiles vendanges.

BOILEAU.

« Temps de la récolte du raisin : *Il ne rentrera qu'après les VENDANGES*. Ne s'emploie guère qu'au pluriel.

— Fig. Gain considérable et le plus souvent illicite : *Il faisait la VENDANGE dans cette maison de jeu*.

— *Etre pâle comme une écuelle de vendange*. Avoir le teint excessivement coloré. « *Adieu, paniers, vendanges sont faites*. » Proprement les paniers sont inutiles, car il n'y aura pas de raisin cette année, et, au figuré, c'est une affaire perdue sans ressource.

— *Encycl.* L'opération de la vendange est le couronnement des travaux du vigneron; il serait donc superflu d'insister sur son importance. Avant tout, il faut choisir le moment convenable, qui est ordinairement l'époque de la complète maturité du raisin. Nous disons ordinairement, car il arrive assez souvent que les circonstances ou les coutumes locales forcent à devancer ou à retarder cette opération. Certains vins se fabriquent avec des raisins qui ne sont pas encore parfaitement mûrs, tandis que d'autres exigent que les grains aient déjà subi un commencement de décomposition. D'un autre côté, l'automne est souvent une saison pluvieuse, et dans bien des pays les froids arrivent de bonne heure, tandis que l'été n'a pas été assez chaud pour mûrir le raisin. Enfin, les vignobles sont fréquemment composés de divers cépages mûrissant à des époques très-différentes. La fixation du commencement et de la fin de la vendange est donc une question très-délicate, mais dont la masse des cultivateurs ne se préoccupe guère dans les localités nombreuses où règne encore l'usage du *tan* de vendange.

Dans tous les cas, comme dans les opérations de la vendange ou dans celles qui la suivent, le moindre retard peut occasionner des pertes considérables, un propriétaire prévoyant doit s'y prendre à l'avance afin de n'être pas surpris. Dans le courant de l'été, il fait ses dispositions et ses préparatifs, se pourvoit des futailes nouvelles nécessaires et fait réparer les anciennes, visite le pressoir, les cuves, les bannes et en général tout le matériel; puis, quand le moment approche, il s'occupe d'arrêter un nombre suffisant de vendangeurs ou de vendageuses, de charretiers, d'attelages et de véhicules, pour pouvoir rentrer sa récolte dans le moindre temps possible.

On reconnaît que le raisin est mûr ou bon à vendanger, quand son pédoncule prend une teinte brun rougeâtre, que la peau des grains s'attendrit, que le liquide qu'ils contiennent devient sucré, puis visqueux. Mais souvent on devance cette époque; on préfère perdre un peu sur la qualité du vin, que de s'exposer à une perte bien plus grande, en quantité comme en qualité, par suite des pluies abondantes ou des gelées hâtives. Si le vignoble est composé de différents cépages, il peut arriver que certains raisins sont trop mûrs et commencent à pourrir, tandis que d'autres sont encore verts. Alors, on peut choisir entre trois partis : ou bien adopter un terme moyen approximatif, mais plutôt en avant qu'en arrière; ou bien faire la vendange au moment de la maturité du cépage qui prédomine par le nombre ou la qualité; ou bien, enfin, la pratiquer en plusieurs fois, à mesure que chacun des cépages arrive à sa maturité.

La première méthode est celle qu'on emploie dans les pays où l'on vise plutôt à la quantité qu'à la qualité; on obtient ainsi un vin âpre, peu généreux et d'une couleur peu flatteuse, comme on peut l'observer notamment aux environs de Paris. La dernière est bien préférable, et le léger surcroît de dépense qu'elle occasionne est largement compensé par la valeur supérieure du vin; c'est celle qu'on pratique dans plusieurs parties de la Bourgogne et de la Champagne, ainsi qu'à Malaga et dans d'autres localités. Le meilleur moyen de remédier aux inconvénients que présente le mélange des cépages, serait de supprimer peu à peu les plus hâtifs et les plus tardifs, de manière à arriver à n'en avoir qu'un petit nombre mûrissant à la même époque. Dans les palus des environs de Bordeaux, on plante les variétés hâtives dans les sols humides et les variétés tardives dans les terrains secs; alors on peut vendanger le tout ensemble. Dans d'autres localités du Midi, on vendange le plus tard possible, et souvent on ne termine qu'en novembre; mais alors on a à craindre le ravage des grives et autres oiseaux.

Autant que possible, il faut choisir pour la vendange un beau temps et un soleil brillant. On ne doit pas la faire par un temps froid,

à cause du retard qu'une température trop basse apporterait à la fermentation. On doit éviter aussi de la faire par un temps pluvieux, parce que l'eau qui reste attachée aux grappes affaiblit d'autant le vin; la rosée trop abondante produit les mêmes effets que la pluie et influe défavorablement sur la qualité. Mais l'observation de ces préceptes ne dépend pas toujours de la volonté du cultivateur; elle est souvent influencée par les circonstances atmosphériques ou par les conditions économiques dans lesquelles il est placé.

Dans le midi de la France, on emploie pour vendanger des paniers en osier qu'on place au-dessous du cep, de manière que les grappes y tombent d'elles-mêmes. Il en résulte, surtout quand les paniers sont neufs et bien remplis, qu'une partie du suc, et la meilleure, s'écoule à travers les interstices. Aussi commence-t-on à remplacer le panier primitif par des seaux en toile imperméable. En général, on coupe le pédoncule des raisins avec la serpette; il en résulte un ébranchement qui fournit une partie des grains, avec des vendangeurs maladroits et des raisins très-mûrs. Les ciseaux sont bien préférables sous ce rapport, et leur emploi devient même indispensable dans certains cas, par exemple dans les vignobles où, pour faire des vins de premier choix, on coupe, non pas les grappes entières, mais seulement les grains bien mûrs.

Au fur et à mesure que les paniers sont remplis, on les vide dans des hottes ou dans des comportes ambulantes; les hommes chargés de ce travail passent entre les rangées de ceps; puis ils vont verser leur cueillette dans d'autres comportes ou dans des cuivres placés sur le bord de la vigne, à l'endroit où on doit les charger sur les voitures de transport. Dès que l'une de celles-ci a son chargement complet, on la conduit au vendangeoir, où elle est déchargée. Pour ne pas faire chômer les vendangeurs, dit M. J.-A. Barral, il faut calculer le nombre des attelages d'après la distance qui sépare la vigne de la ferme, en sorte qu'il y ait toujours une voiture en charge sur le point le plus accessible du vignoble.

Le propriétaire qui ne possède qu'une médiocre étendue de vignes et pour qui la production du vin ne constitue en quelque sorte qu'un accessoire, se contente de consacrer à cette branche de l'exploitation une partie de ses bâtiments, souvent même une seule pièce, où se font toutes les manipulations; cette pièce, qu'on appelle en général *vinée*, sert en même temps de cellier et communique avec une cave où l'on descend les vins après le premier soutirage. Dans tous les cas, ce local, situé dans un endroit commode, doit être vaste, élevé, bien aéré; il faut qu'on puisse le fermer facilement, pour y maintenir une température égale pendant les nuits d'octobre et l'aérer de manière à éviter l'accumulation de l'acide carbonique.

Mais, dans les grandes exploitations vinicoles qui constituent l'occupation principale ou à peu près exclusive du propriétaire, il doit y avoir un ensemble de bâtiments spécialement affectés à ces services; c'est ce qu'on nomme, suivant les localités, *cuvage*, *vinoterie*, et mieux *vendangeoir*. On y trouve, en général: 1° un logement pour le propriétaire et un autre pour l'économe chargé de la surveillance journalière des caves, des tonnelliers et des vigneron; 2° une vinée assez vaste pour recevoir les cuves nécessaires, les foulloirs, les égrappoirs et autres appareils analogues; 3° une pièce dans laquelle est placé le pressoir et qui en porte aussi le nom; 4° un cellier suffisant pour recevoir tous les vins nouveaux jusqu'à leur premier soutirage; 5° des caves susceptibles de contenir au moins la récolte de deux années; 6° enfin, des emplacements commodes pour resserrer dans les meilleures conditions les cercles, échelles, perches, tonneaux et tout le matériel nécessaire à l'exploitation.

Il faut donc qu'un vendangeoir renferme des bâtiments assez nombreux et assez étendus pour satisfaire à tous les besoins de la culture; il ne suffit pas même que leur dimension soit proportionnée aux produits présumés de l'exploitation; elle doit être augmentée en raison du temps pendant lequel on devra conserver ces produits afin d'attendre le bon moment pour la vente. Il faut encore que ces bâtiments soient disposés et distribués de manière à rendre le service plus commode et la surveillance plus facile; car on ne doit pas oublier que la récolte du vin est une des plus coûteuses, celle qui donne le plus de prise aux tentations des employés et qu'enfin sa fabrication ne souffre aucune négligence.

— Iconogr. La vendange était, chez les Romains, l'occasion de réjouissances et de fêtes que les poètes et les artistes ont célébrées à l'envi. Anacréon lui a consacré une ode qui débute ainsi: « De jeunes vendangeurs, d'aimables vendangeuses portent sur leurs épaules des corbeilles de raisins qu'ils jettent dans le pressoir... » Le poète parle ensuite d'un vieillard qui danse en agitant sa chevelure blanche et d'un jeune homme, échauffé par le vin, qui caresse une jeune vierge appesantie par le sommeil... Il termine par ces mots: « Bacchus est un dieu libérateur. » Les nombreuses représentations de *Bacchantes*

(v. ce mot) que nous a léguées l'antiquité, ne confirment que trop cette assertion poétique. La vendange est figurée d'une façon qui n'a rien d'obscène dans un bas-relief antique du musée du Vatican: de charmants petits génies sont occupés à pousser un char rustique chargé de corbeilles de raisins, en présence du dieu Terme, protecteur des champs. La fête des vendanges, que les Grecs appelaient *Neoinia* et les Romains *Vinafia*, est représentée sur un vase (*olla*) de Nocera, qui appartient au musée des Etudes et qui est justement admiré pour l'excellence du dessin, l'harmonie de la composition, le grand caractère des figures, la variété des poses et l'élégance des draperies; on y voit, fixé au sommet d'un pieu, un hermès de Bacchus indien, la tête coiffée d'un *modius* radié, avec un petit tympanum à chaque oreille, le corps orné de tiges de lierre et de branches de laurier; devant cette idole, de forme primitive, des vases, des fruits sont placés sur une table; à gauche, paraît la prêtresse Dioné, couronnée de lierre, les cheveux flottant sur les épaules que recouvrent une nébride, occupée à puiser avec un sypmple le vin d'un grand vase pour le verser dans une urne qu'elle tient à la main; derrière cette figure est une Bacchante, portant d'une main une torche allumée, et de l'autre un thyrsos et levant les yeux au ciel; à droite, une Ménade s'approche en agitant son tympanum; elle est suivie d'une Bacchante qui tient deux torches allumées, l'une baissée et l'autre élevée au-dessus de la tête; le thyrsos bachique se continue sur l'autre côté du vase et offre, entre autres figures, celle de Thalie et celle de Choréas, une des Ménades.

Dans une composition qui a été admirablement gravée par Marc-Antoine, Raphaël a représenté la Vendange antique comme une sorte de pastorale et non comme une orgie: Bacchus (ou Silène), tenant une coupe pleine du jus de la vigne, s'appuie sur un tonneau et domine une cuve dans laquelle un homme, agenouillé sur le premier plan, verse des raisins. Derrière lui, une jeune femme, à la taille élancée, porte sur sa tête une corbeille pleine de fruits; des pampres ombragent son front et des grappes mûres descendent le long de ses joues. A ses pieds sont deux beaux enfants qui soulèvent un panier de raisins. Une gracieuse composition de Prudhon, intitulée *La Vendange*, a été lithographiée par Aubry-Lecomte et gravée sur bois par L. Dujardin dans *l'Histoire des peintres de toutes les écoles*. D'autres compositions ont été peintes par Oudry (au grand Trianon), Jean Gigoux (Salon de 1853), Henri Lehmann, F. Winterhalter (gravé par Girard), etc. Un artiste contemporain, M. Almadema, a exposé au Salon de 1873 un très-remarquable tableau représentant la *Fête des vendanges à Rome*: devant un autel de marbre, surmonté d'un trépid de bronze, est un grand vase de terre cuite (*olla*) enguirlandé de lierre; une femme blonde, couronnée de pampres, s'avance en tenant une torche allumée; derrière elle viennent trois autres femmes qui jouent de la double flûte, puis deux autres encore qui jouent du tympanum; une de celles-ci se renverse légèrement en arrière; deux hommes, vêtus de blanc et couronnés de feuilles de vigne, ferment la marche et portent de longues jarres pleines de vin. Diverses personnes assistent à cette procession bachique. Cette peinture, exécutée avec autant de délicatesse de pinceau que d'érudition, a été gravée par M. Auguste Blanchard.

Des scènes de vendanges modernes ont été représentées par Jacopo Bassano (musée du Louvre), Francesco Bassano (musée de Madrid), Hermann Saffleven (musée de Dresde), M. Haifner a peint les *Vendanges en Alsace* (Salon de 1850); M. Boichard, les *Vendanges en Berry* (Salon de 1841); M. Baudouin, les *Vendanges dans le bas Languedoc* (Salon de 1875); Jules Breton, les *Vendanges à Châteauneuf-Lagrange* (Salon de 1864); M. Clément Boulanger, les *Vendanges dans le Médoc* (musée de Bordeaux); G. Courbet, la *Vendange à Ornans* (Salon de 1849); Turner, la *Vendange à Mâcon*; Henri Baron, les *Vendanges en Romagne* (Salon de 1855); Naigeon, les *Vendanges à Amalfi* (Salon de 1841); F. Reynaud, la *Vendange dans les Abruzzes* (Salon de 1873); A. de Cuzzon, la *Vendange à Procida* (Salon de 1864); Winterhalter, les *Vendanges à Naples* (gravé par Girard), etc. Ch. Daubigny a exposé, en 1850 et 1863, des tableaux représentant des *Vendanges*; il a reproduit à l'eau-forte celui de 1863.

Vendanges de Xérès (LES), opéra-série en deux actes, avec un ballet, musique du chevalier de Beramendi; représenté sur le théâtre de Tivoli, à Paris. Garcia père, Consul, Angrisani, Domange, Mlle Gebauer et Edwige ont interprété cet opéra italien, écrit dans le style de Guglielmi et de Paisiello. Garcia père a joué d'un de ses derniers succès dans le rôle de basse comique de la pièce, comme chanteur et comme comédien. Cette fantaisie n'a coûté que 11,000 francs à l'amatteur espagnol. Les artistes n'étaient pas alors si exigeants que de nos jours.

VENDANGEOR s. m. (van-dan-joir — rad. vendanger). Agric. Hôte de vendangeur. Ensemble des bâtiments exclusivement destinés à la fabrication du vin: Un

VENDANGEOR est une construction rurale particulière aux grands vignobles. (De Perthuis.)

VENDANGER v. a. ou tr. (van-dan-jé — rad. vendange. Prend un e après le g devant a et o: Nous vendangeons; il vendange). Récolter le raisin de: VENDANGER une vigne. VENDANGER un clos.

— Fig. Ravager, dévaster: Les maraudeurs et le mauvais temps AVAIENT tout VENDANGÉ. Il détruire, supprimer.

— Absol. Faire la vendange: *Caton enseigne comment on sème, comment on moissonne, comment on vendange.* (St-Marc Girard.) « Faire de grands profits, et particulièrement des profits illicites: Il est riche; c'est qu'il a VENDANGÉ pendant son administration.

VENDANGERON s. m. (van-dan-je-ron — rad. vendanger). Entom. Nom vulgaire du lépte automnal.

VENDANGETTE s. f. (van-dan-jè-te — rad. vendange). Ornith. Nom vulgaire de la petite grive.

VENDANGEUR, EUSE s. (van-dan-jeur, eu-ze — rad. vendanger). Agric. Personne qui fait la vendange: *Au lieu des paysannes goitreuses du Valais, on rencontre à chaque pas, dans le Piémont, de belles VENDANGÉUSES au teint pâle, aux yeux veloutés, au parler rapide et doux.* (Alex. Dum.)

— Art culin. *Soupe de vendangeur*, Soupe de pain bis aux choux blancs.

— s. f. Bot. Nom vulgaire des asters vivaces, de l'amaryllis jaune et du colchique d'automne.

— Adjectiv. *Saints vendangeurs*, Titre donné par les habitants des campagnes aux saints dont la fête tombe à la fin d'août ou au commencement de mai, époque où les vignes sont exposées à geler.

— *Grive vendangeuse*, Syn. de *VENDANGETTE*: *La grive proprement dite, la vraie GRIVE VENDANGÉUSE est la plus délicate de l'espèce.* (A. d'Houdetot.)

Vendangeur napolitain improvisant sur un sujet comique (LE), statue de bronze, par Francis Duret. Un jeune paysan des environs de Naples, excité par le divin jus de la vigne, se livre à une improvisation qui, à en juger par son sourire malicieux, son regard pétillant, son attitude penchée en avant, n'a pas une portée des plus morales. Cette statue est le digne pendant du *Pêcheur napolitain dansant la tarentelle*, qui est regardé comme le chef-d'œuvre de Duret. « C'est la même verve enjouée, a dit Th. Gautier, la même façon vive et légère, la même pureté classique, assoupie par l'étude de la nature. » Le *Vendangeur* a été exposé pour la première fois au Salon de 1839 et a reparu à l'Exposition universelle de 1855. Il a été acquis par le marquis d'Hertford, à la vente de la collection du roi Louis-Philippe, en 1851.

Plusieurs sculpteurs ont exécuté des figures de vendangeurs; nous citerons, entre autres: le *Vendangeur foulant le raisin*, statue de bronze, par N.-J. Girard (Salon de 1852); la *Vendange*, groupe en bronze, par Buhot (Salon de 1853); une *Vendangeuse italienne*, statue en bronze, par Dantan aîné (Exp. univ. de 1855); le *Jeune vigneron alsacien*, statue de bronze, par Bartholdi (Salon de 1869); la *Petite vendangeuse*, statue de marbre, par E. Chatrouse (Salon de 1863), etc. Cette dernière figure, dont il existe une réputation en marbre et plusieurs répétitions en terre cuite, appartient au musée de Grenoble; c'est une naïve fillette de cinq à six ans, relevant sa chemise pour contenir des raisins qu'elle a cueillis; rien de plus gracieux et de plus ingénu.

VENDAPOLAM s. m. (van-da-po-lamm). Comm. Mouchoir de l'Inde.

VENDÉE, rivière de France. Elle se forme dans la partie occidentale du département des Deux-Sèvres, canton de Mouton, par la réunion de trois ruisseaux, coule d'abord au S.-O., entre dans le département auquel elle donne son nom, se dirige au S., puis au S.-O., baigne Fontenay et se jette dans la Sèvre Niortaise, à 5 kilom. au-dessus de Marais, après un cours de 75 kilom., dont 25 sont navigables (de Fontenay au confluent de la Sèvre Niortaise).

VENDÉE (DÉPARTEMENT DE LA), division administrative de la région occidentale de la France, formée en 1790 de l'ancien bas Poitou et tirant son nom de la rivière de la Vendée qui l'arrose dans sa partie méridionale du N.-E. au S.-O. Ce département, baigné à l'O. par l'Atlantique, qui y forme plusieurs îles, confine au N. au département de la Loire-Inférieure, au N.-E. à celui de Maine-et-Loire, à l'E. à celui des Deux-Sèvres, au S. à celui de la Charente-Inférieure. Sa plus grande longueur, du N.-O. au S.-E., est de 190 kilom., et sa plus grande largeur, de l'O. à l'E., d'environ 75 kilom.; superficie, 670,153 hectares, dont 424,153 en terres labourables, 119,941 en prairies naturelles, 15,495 en vignes, 1,583 en autres cultures arborescentes, 47,440 en pâtis, landes, bruyères; 61,733 en bois, forêts, étangs, chemins, cours d'eau, etc. Cette superficie est divisée administrativement en trois arrondissements: La Roche-sur-Yon, chef-lieu; Fontenay-le-Comte, les Sables-d'Olonne; on y compte 39 cantons, 298 communes et 461,446 hab. Le département forme le diocèse de Luçon, suf-

fragant de Bordeaux; la 4^e subdivision de la 15^e division militaire; il ressortit à la cour d'appel de Poitiers, à l'académie de Poitiers, à la 24^e conservation des forêts.

La côte, baignée par l'Atlantique, a un développement de 140 kilom. du N.-O. au S.-E.; elle est généralement basse, envahie et sur quelques points hérissée de rochers; une ligne de dunes peu élevées lui sert de digue. On y trouve les ports des Sables-d'Olonne et de Saint-Gilles, le golfe de l'Aiguillon, qui offre un bon mouillage. Près des côtes, on rencontre plusieurs îles, qui font partie du département; les plus importantes sont Bouin, Noirmoutier et l'île Dieu. L'aspect du territoire de la Vendée est très-varié, et peut-être ne trouverait-on pas dans toute la France un seul département dont le sol présente autant de diversité dans sa nature et dans ses produits. Il se divise naturellement en quatre régions bien distinctes: le Bocage, la Plaine, le Marais et les lles. Le Bocage, ainsi appelé des bois qui couvrent sa surface et des haies qui entourent les champs, occupe toute la partie septentrionale du département, depuis la rive gauche de la Sèvre Nantaise jusqu'au Marais occidental et à l'Océan. La partie la plus orientale de cette région est hérissée de collines qui donnent naissance à des vallées étroites et peu profondes, où de petits ruisseaux coulent dans des directions variées. Là, les chemins sont creusés entre deux haies, étroits, et quelquefois les arbres joignant leurs branches les couvrent d'une espèce de berceau; ils sont bourbeux et presque impraticables en hiver et raboteux en été. Dans quelques parties du Bocage se trouvent des landes de grands genêts et d'ajoncs épineux; mais les vallées et les pentes de plusieurs coteaux sont couvertes de prairies. Le Bocage fait partie du grand massif armoricain formé de roches primitives, granit, gneiss, schiste. Le sous-sol est souvent formé d'une couche d'argile imperméable qui cause un excès d'humidité en hiver et de sécheresse en été. Les cours d'eau, peu importants, y sont interrompus pendant une partie de l'été.

La Plaine est la langue de terre comprise entre le Bocage et la limite méridionale du département. Le banc de pierre calcaire qui en forme le noyau, les coquillages entiers que l'on rencontre disséminés sur la surface ou incrustés à de grandes profondeurs annoncent qu'elle est le produit des attérissements successifs qui remplissent ce vaste golfe où l'Océan avait séjourné; sa surface n'est pas aussi unie que semble l'indiquer son nom, son aspect est triste et monotone et son sol, insuffisamment arrosé, n'est pas d'une grande fertilité. On appelle Marais toute la côte occidentale et méridionale du département qui fut autrefois couverte par la mer. L'alluvion marine du Marais repose, au nord, sur un sous-sol de sable et de gravier, au midi sur une couche d'argile compacte. Plusieurs de ses parties sont d'une fertilité prodigieuse; il en est sur les rives de la baie de Bourgneuf qui produisent alternativement le froment et les fèves sans engrais pendant plus d'un siècle, avant de donner des signes d'épuisement. Cette région se subdivise en trois parties: le marais desséché, le marais mouillé et le marais salant. Les marais desséchés, au S.-E., l'ont été au moyen d'un canal de ceinture et d'une digue nommée digue des Hollandais, qui a permis de retenir les eaux supérieures et de leur assigner un cours. Ce pays est riche en bestiaux et en grains. On désigne sous le nom de marais mouillé la partie du Marais qui reste submergée pendant certains mois de l'hiver. Quant aux marais salants, qui s'étendent sur la côte, ils sont divisés de kilomètre en kilomètre par des canaux parallèles, qui reçoivent à la marée montante les eaux de la mer et les conduisent dans les aires où le sol se dépose. Quant à la région des lles, dont nous avons nommé les principales, elle est généralement composée de terre ingrate, en grande partie couverte de bruyères et ne produisant pas la moitié du blé nécessaire à la consommation de ses habitants, qui n'y trouvent également ni bois, ni lin, ni chanvre, ni autres denrées utiles.

Le département de la Vendée est arrosé par un grand nombre de rivières, dont cinq seulement sont navigables: l'Aulais, la Vendée, le Lay, la Vie et la Sèvre Niortaise; les autres rivières importantes sont la Sèvre Nantaise, la Boulogne, le Maine et le Jaunay. De tous les canaux qui sillonnent le département, le seul particulièrement destiné à la navigation est le canal de Luçon; les principaux canaux de dessèchement sont le canal dit de ceinture des Hollandais et le canal dit étier. On trouve des sources minérales à La Ramée, au Pouet, à Réaumur, à Beau-lieu, à La Gilaiderie, etc. Les richesses minérales du département consistent en quelques mines de fer peu abondantes, mines de plomb argentifère aux environs des Sables; mines de houille près de Vouant, Chantonay et près de La Châtaigneraie; pierres de Chambréteaud, dites diamants de la Vendée, servant à faire des bijoux; pierres meulières, ardoises, sable, argile à tuile, à brique et à poterie; pierre de taille, grès, cristal de roche et kaolin aux environs de La Chaise.

Le climat de ce département présente à peu près les mêmes variétés que son sol. En passant du Marais à la Plaine et de la

Plaine surtout au Bocage, dit M. de La Fontenelle de Vaudoré, on croirait véritablement voyager d'un degré de latitude à un autre, et la différence est encore plus grande quand on arrive à la côte. Les hivers y sont très-humides et plus rigoureux dans les cantons montagneux que dans la Plaine et dans le Marais. Dans ces dernières régions, les chaleurs de l'été sont assez vives; mais dans le Bocage elles sont tempérées; aussi la maturité des arbres et des fruits y est-elle plus tardive. Sur la côte, on passe fréquemment et brusquement par des alternatives de chaud et de froid. L'air, pur et sain sur la côte et dans le Bocage, est humide et chargé de vapeurs malsaines dans le Marais. Les vents dominants dans le département sont ceux du N. et du S.; ce dernier est le plus fréquent. Les principales productions agricoles de la Vendée sont la culture des céréales et celle des plantes sarclées. L'assolement biennal, froment et jachère, autrefois universellement adopté, se modifie chaque jour par l'introduction des cultures fourragères, telles que choux, turneps, rutabagas, choux-navets, betteraves, trèfle. On exporte chaque année de la Vendée de grandes quantités de froment, fèves, lentilles, haricots, ail, oignons. Le mil, la pomme de terre, le sarrasin, introduit depuis une vingtaine d'années dans les assolements du Bocage, sont consommés entièrement dans le département, soit pour la nourriture des habitants, soit pour l'alimentation du bétail. Le colza est cultivé dans le Bocage et la Plaine, le chanvre et le lin dans la partie méridionale du Marais. Les marais actuellement desséchés renferment 75,000 hectares de prairies, donnant des produits de qualité supérieure en foin et en herbage. Malheureusement, les circonstances climatiques influent défavorablement sur cette immense étendue de prairie; on ne fait généralement qu'une coupe au printemps; encore est-elle peu abondante dans les années sèches. L'absence d'eau courante ne permet pas l'irrigation. Nous devons une mention spéciale à l'une des plantes fourragères les plus estimées de la Vendée, le chou. On en cultive plusieurs variétés. Toutes sont l'objet de soins intelligents et nourrissent un nombreux bétail.

Voici le nombre à peu près exact des divers animaux domestiques du département : espèce chevaline, 25,000; bêtes bovines, 160,000; bêtes ovines, 335,600; espèce asine, 4,000; mules et mulets, 5,000; chèvres, 11,500; porcs, 43,000. La culture et le transport se font par les bœufs; la Plaine cependant emploie le mulet. Ce bétail si nombreux est l'objet de transactions incessantes et aussi de soins assidus. En général, on peut dire qu'il est peu de départements où l'homme ait autant fait depuis quelques années pour utiliser toutes les ressources du sol. L'étendue des fermes est généralement de 25 à 40 hectares, et elle tend aujourd'hui à diminuer. La forme générale des baux est le métayage, mais le métayage établi dans les meilleures conditions, constituant en quelque sorte une association honnête et par conséquent accompagné de rapports cordiaux entre le tenancier et son propriétaire. Les métayers ne sont généralement pas riches, mais cela ne doit pas étonner; car, si nous avons signalé des progrès réels et très-sensibles dans l'agriculture de cette partie de la France, il faut aussi songer que leur date est fort récente. Les principales branches de l'industrie sont la minoterie, les fabriques de petite draperie, les toiles, les corderies, tanneries, verreries; l'exploitation des marais salants, qui produisent annuellement 220,000 quintaux métriques de sel; l'exploitation de cinq concessions de mines de houille; la pêche de la morue, de la sardine, des coquillages, des crustacés, etc. Les principaux articles du commerce vendéen sont les céréales, les vins, les denrées du Midi, le sel, le charbon, le bois à brûler, les merrains, les cerceaux, les chevaux, les mules et les bestiaux.

Vendée (GUERRES DE LA). Dans la seconde moitié de 1792, au début des grandes guerres de la liberté, après Valmy, après la proclamation de la République, au moment où les peuples se donnaient à la France, où la Savoie réclamait avec enthousiasme son annexion, où Nice et les villes du Rhin ouvraient leurs portes, où nos soldats apparaissaient aux opprimés comme des libérateurs, un seul pays fit exception; un peuple aveugle et égare se leva contre la France, sa patrie, contre la Révolution, sa bienfaitrice et sa mère; cette race étrange, dont le nom allait devenir si fameux, avait manifesté déjà sa fureur insensée par des soulèvements formidables et avec plus d'ensemble au moment où les émigrés ouvraient à l'ennemi nos frontières de l'Est, le 24 et le 25 août 1792, précisément le jour où la Révolution, dans sa partialité généreuse envers le paysan, abolissait définitivement les droits féodaux et censuels sans indemnité.

Cette révolte fut plus encore une guerre de prêtres qu'une guerre de nobles. La constitution civile du clergé, le serment civique imposé aux prêtres, les mesures de répression nécessaire prises contre eux par suite de leur attitude factieuse provoquèrent les

premières résistances. Mais la vraie cause, c'est que le clergé n'avait pu se résigner à la perte de ses injustes privilèges et à la sécularisation de ses biens. On lui avait donné cependant un budget énorme (77,000,000, qui feraient le double aujourd'hui). Le clergé inférior lui-même, que la Révolution avait affranchi de la servitude épiscopale et auquel elle donnait un traitement fixe et assuré, suivit ses chefs et devint l'instrument le plus actif de la contre-révolution, le plus efficace pour surexciter les passions basses, rallumer le fanatisme et armer contre la cause populaire le peuple même, les classes rurales, c'est-à-dire la démocratie contre la démocratie.

Pendant que les princes et les chefs des émigrés agissaient auprès des souverains étrangers pour les déterminer à une invasion et que la reine et sa faction intriguaient dans le même sens, le clergé travaillait sur place, essayait de tirer la contre-révolution des entrailles mêmes du pays, exploitait l'ignorance, répandait partout le mensonge et la calomnie et préparait la guerre civile par des prédications et des pamphlets. Sa tactique enfin était de soulever contre la Révolution ceux-là mêmes qui étaient affranchis par elle; calcul profond, et plus perfide encore que ceux de l'aristocratie, qui d'abord ne songeait guère qu'à l'étranger. Il est vrai qu'on devait naturellement et presque aussitôt songer à fonder les deux systèmes, à les associer par une action commune, enfin à attaquer la France nouvelle par la guerre étrangère et par la guerre civile.

Il y eut des troubles nombreux dans diverses parties de la France; mais nous n'avons à nous occuper ici que des contrées de l'Ouest. Nous présentons un résumé succinct de cette longue et terrible insurrection, en tenant compte naturellement des détails que nous avons donnés dans une foule d'articles spéciaux, biographies, batailles, combats, etc., et auxquels le lecteur peut se reporter pour les développements.

Les résistances, avons-nous dit, commencèrent de bonne heure. Il fallut néanmoins du temps et de la persévérance pour réveiller le fanatisme, mettre la France en feu, diviser les familles, allumer la grande guerre, les épouvantables tragédies de la Vendée et du Midi. Mais on sait, par l'expérience de l'histoire, avec quelle science consommée, avec quelle ténacité implacable les hommes voués par état à la paix savent préparer, attiser la guerre, dont personnellement ils ont en général peu à souffrir. Cette campagne antinationale fut conduite avec une entente admirable. Les femmes y jouèrent un rôle singulièrement actif. Outre la propagande continue du foyer, les lamentations sur le sort des bons prêtres, les anathèmes contre ceux qui prôtaient le serment constitutionnel, elles agitent de leur personne dans beaucoup de localités et chassèrent avec violence de leurs églises les curés constitutionnels. Quelques-uns même furent tués. La garde nationale des villes reprima quantité de ces troubles, qui éclatèrent soit en Bretagne, soit en Poitou et en Vendée; mais ils renaissaient fréquemment sur tous les points.

Dès la fin de 1791, un aventurier royaliste, agent des princes émigrés, le marquis de La Rouarie, avait organisé une vaste conspiration pour soulever la Bretagne et la Vendée. Son plan était fortement conçu; il avait enrôlé quantité de nobles, étendu des ramifications partout; le 2 mars 1792, il obtint des princes une commission qui lui donnait plein pouvoir et le nommait chef des royalistes de l'Ouest. Il contribua à divers soulèvements, mais mourut en janvier 1793, avant d'avoir pu assurer le succès de son œuvre détestable.

Le 24 août 1792, comme nous l'avons dit plus haut, le mouvement éclata, non plus dans la Bretagne, mais en Vendée, 40 paroisses à la fois, 8,000 hommes des campagnes, autour de Châtillon, s'armèrent le même jour, sous la direction de Delouche, maire de Bressuire, et d'un gentilhomme, Baudry d'Asson. Ils dévastèrent et pillèrent Châtillon, attaquèrent Bressuire, qui se défendit vaillamment et fut sauvée par les gardes nationales accourues de Nantes, de Parthenay, de Niort, etc. Les révoltés furent dispersés; mais l'esprit de résistance n'en continua pas moins à couver avec une intensité qui faisait prévoir de nouvelles et prochaines explosions. Les villes, petites et peu peuplées, ne pouvaient arrêter longtemps le débordement des campagnes.

La configuration du pays était essentiellement favorable à une guerre de résistance. Le Marais, partie du bas Poitou qui touche à la mer, coupé de canaux ou marais salants, était à peu près impraticable; le Bocage, avec son inextricable enchevêtrement de ravin, de clos environnés de fossés et de haies énormes, de landes, de torrents, de palissades d'arbres, avec ses profondes ornières en guise de chemins, présentait autant de difficultés pour l'attaque que de ressources pour la défense.

Après le jugement de Louis XVI, les prêtres et les nobles redoublèrent d'activité pour exciter le fanatisme et réveiller l'esprit de révolte; mais ce fut surtout le décret de la Convention pour la levée extraordinaire de 300,000 hommes qui détermina une nouvelle et terrible explosion. Le premier soulève-

ment de la Vendée avait eu lieu au moment de l'entrée des Prussiens en France. La Vendée de 1793 commença le 10 mars, quelques jours après que les Autrichiens eurent forcé nos lignes. La France en péril appelait tous ses enfants à sa défense; la Vendée répondit en s'armant contre la France.

Le Vendéen, soit du Bocage, soit du Marais, quoique très-énergique et très-brave, avait toujours répugné au service militaire; il semblait enraciné dans ses enclos et ses marais; il avait au plus haut point l'esprit local et personnel. Le clergé et les royalistes exploitèrent cette disposition, et n'eussent peut-être pas réussi sans elle. Si la Vendée est une révolution, dit Michelet, c'est celle de l'insociabilité, celle de l'esprit d'isolement. Les Vendéens haïssent le centre, mais se haïssent elles-mêmes. Quelque fanatiques qu'elles soient, ce n'est pas le fanatisme qui a décidé le combat; c'est une pensée d'intérêt, c'est le refus du sacrifice. Le trône et l'autel, d'accord; le bon Dieu et nos bons prêtres, oui, mais pour se dispenser de marcher à la frontière.

Tel fut, en effet, le caractère de cette révolte; le fanatisme, la sauvage ignorance, des excitations coupables firent beaucoup, mais moins encore que le brutal égoïsme et l'absence d'esprit national. C'est ce qui donne à cette insurrection une couleur si particulièrement odieuse.

Le 10 mars, jour de la levée, la révolte éclata sur plusieurs points à la fois, et le tocsin sonna le même jour dans plus de 600 villages.

Le centre des prêtres dans ces contrées était Angers; de là ils travaillaient au nord le Maine, et au midi la Vendée.

Dans l'Anjou, 3,000 insurgés enlèvent et pillent Saint-Florent. Un homme de Pin-en-Mauge, Cathelineau, sacristain, colporteur, en porte à la tête d'autres bandes le château de Jallais, Chemillé, Cholet. Le garde-chasse Stoffet s'était joint à lui avec une autre troupe.

Pour éviter les redites, nous renvoyons une fois pour toutes le lecteur à tous les noms importants que nous citons dans ce récit.

Pâques approchait, et les insurgés de l'Anjou retournèrent pour un moment chez eux.

Déjà le Marais, la basse Vendée et le Bocage étaient en feu. Le 10, les paysans avaient envahi Machecoul, proclamé commandant Charette et célébré leur triomphe par l'égorgeement des patriotes; ils instituèrent là un tribunal de sang qui continua de massacrer pendant plus de six semaines, sous la direction d'un monstre nommé Souche, créature de la famille Charette, qui faisait périr les prisonniers dans les plus horribles tourments. On alla jusqu'à enterrer des hommes tout vivants. Les mêmes excès eurent lieu à Cholet, à Montaigu, partout. A La Roche-Bernard, entre Nantes et Vannes, l'officier municipal Sauveur fut martyrisé, sans que ses bourreaux pussent lui arracher d'autres cris que ceux de « Vive la nation! Vive la République! » La Convention avait donné à sa ville le nom de La Roche-Sauveur, dont Napoléon I^{er} l'a dépouillée.

A Pontivy, au 12 ou 13 mars, les paysans, conduits par un curé réfractaire, martyrisèrent sur la place 17 gardes nationaux.

Toutes les troupes étant aux frontières, le pays n'était guère défendu que par quelques compagnies de gardes nationaux, et les Vendéens pouvaient faire des conquêtes faciles. Les premières forces organisées n'arrivèrent qu'à la fin de mai. Les villes firent de vailants efforts pour se défendre; elles-mêmes, et surtout Nantes, devenue comme une île au milieu de plusieurs départements soulevés.

Les principaux chefs de l'insurrection, alors presque inconnus et tous indépendants les uns des autres, étaient Cathelineau, Stoffet, Sapinaud, un certain Gaston Bourdie, Perruquier; Charette, de Royrand, d'Elbée, Bonchamp, Lescaur, Bernard de Marigny et quelques autres officiers nobles, nommés un peu malgré eux commandants par les paysans. Un des plus brillants fut La Rochejaquelein. Un comité supérieur fut formé pour diriger l'insurrection, mais il n'eut qu'une influence restreinte sur les chefs de bandes. Il comprenait quelques militaires et plusieurs prêtres, parmi lesquels un intrigant fort habile et sans scrupule, le fameux abbé Bernier.

Dans les premiers temps, quoi qu'en aient dit les romans royalistes, les mémoires mensongers, les rebelles furent traités miséricordieusement, en hommes égarés par l'ignorance et le fanatisme. On en trouve la preuve dans les documents, et particulièrement dans les rapports des commissaires Gensonné et Gallois, Xavier-Audouin et Loiseau-Grandmaison. Ce ne fut qu'après les massacres de Machecoul et autres lieux que le gouvernement songea à opérer militairement, et encore ne s'avisa-t-il d'avoir un plan d'ensemble et de faire une campagne en règle que lorsqu'il vit le soulèvement prendre véritablement corps, organiser une armée catholique et royale, rechercher les secours de l'Angleterre et tenter de s'emparer de Nantes et de s'étendre sur tous les départements de l'Ouest.

A la fin de juin, les trois Vendées (Anjou, Bocage, Marais) s'unirent un moment, malgré leurs rivalités, pour former une grande ar-

mée barbare destinée à conquérir les villes, généralement patriotes et républicaines.

A ce moment, les forces destinées à combattre la rébellion étaient partagées en armée des côtes de La Rochelle, commandée par Biron, et en armée des côtes de Brest, commandée par Canclaux. Ce partage ne pouvait être favorable aux opérations. En outre, les représentants en mission s'accordaient peu entre eux, d'autant plus que les uns siégeaient à Nantes, d'autres à Saumur, à Niort, aux Sables, etc.

Le nouveau ministre de la guerre, Bouchotte, avait envoyé sur les lieux un de ses propres adjoints, Ronsin, qui, de concert avec Berthier, le futur chef d'état-major de Napoléon, proposa le plan de campagne suivant : une seule armée, un seul commandant en chef; pousser les rebelles devant soi du nord au sud, en les isolant de la Loire et en les acculant à la mer. Mais Biron, brave et infatigable de dédain aristocratique, et plus ami des nobles que des révolutionnaires, montra peu d'empressement et, à la nouvelle des suites de l'insurrection parisienne du 31 mai, persista plus que jamais dans son inaction.

Cependant les Vendéens poursuivaient leurs succès. Les républicains furent battus par d'Elbée à Beaupréau et à Vihiers, aux Aubiers par La Rochejaquelein, et les rebelles, poussant jusqu'à Doué, menaçaient Saumur. On leur avait fabriqué un faux évêque, un soldat républicain fait prisonnier, aventurier poussé par Lescaur (le saint du Poitou), qui se fit passer pour vicair apostolique et évêque d'Agra. La fourberie était grossière, mais elle réussit auprès de ces pauvres fanatiques et était bien de nature à soulever leur exaltation. Des lors l'influence du clergé déborderait celle des nobles. Cathelineau, l'homme des prêtres, d'ailleurs intrépide et capable, fut nommé général en chef de la grande armée catholique et royale. Cette armée, on le sait, était composée de paysans en sabots, souvent mal armés, très-pieux, mais féroces et pillards; de lestes contrebandiers des marais salants, qui ont bien mérité le nom de brigands donné officiellement aux Vendéens; enfin d'un flot de gentilshommes, d'aventuriers et de prêtres. A l'avant-garde marchait le plus souvent un jeune homme de vingt et un ans, La Rochejaquelein, figure un peu surfaite par les royalistes, mais qui par sa bravoure exerçait un grand prestige. Successivement d'autres chefs se joignirent à l'armée, Beaumont, d'Autichamp, le prince de Talmont, etc.

Après la prise de Fontenay par Cathelineau, les Vendéens avaient manqué Niort, qui eut le temps de se mettre en état de défense; mais ils se jetèrent sur Saumur, qu'ils emportèrent malgré la défense énergique de Custard, de Sautterre et de Menou (10 juin). Dans cette affaire, où les républicains avaient tous les désavantages, le représentant Boubotte se battit comme un lion. Son cheval fut tué sous lui; un jeune lieutenant lui donna le sien : c'était l'héroïque Marceau, qui, six mois plus tard, devait gagner la bataille décisive du Mans.

Pendant ce temps, la chouannerie avait commencé dans la Bretagne, ou plutôt elle avait recommencé, car il y avait eu depuis longtemps une série de petits mouvements sans cesse renaissants. Ce fut, comme on l'a dit, une petite Vendée. V. CHOUANNERIE.

Avec la prise de Saumur, la route de Paris semblait ouverte. Mais il n'y avait pas à songer à entraîner plus loin le paysan vendéen; d'Elbée fit prévaloir le plan d'aller à la mer par Nantes, pour gagner l'appui des Anglais en leur offrant un port.

La prise facile d'Angers, évacuée par les républicains, ne fit que confirmer les révoltés dans leur projet. Mais il fallait à la grande armée d'Anjou l'appui de la Vendée maritime, des hommes du Marais, que les autres Vendéens nommaient par ironie les *grenouilles*, et dont le principal chef était Charette, bandit commandant d'autres bandits. Celui-ci, qui se battait surtout pour le butin et qui venait de reprendre Machecoul, eût volontiers mis la main sur cette riche proie, s'il en eût eu la force, mais pour la piller à lui seul. Il vint au siège, mais pour la forme, et n'agit guère que par une canonnade peu efficace.

Nantes, remplie des fugitifs de l'Ouest, échappés à la féroce des révoltes, dépourvue de forces militaires, attendait dans la terreur ce déluge de barbares. Canclaux, qui commandait, n'avait que cinq bataillons, des canonniers de Paris, des gardes nationales, en tout une douzaine de mille hommes. Il y avait d'ailleurs des patriotes énergiques, le maire Baco, le ferblantier Meuris, qui commandait un bataillon, Beysser et d'autres encore. Meuris, posté à Nort, se battit héroïquement huit heures durant contre une armée avec son bataillon, qui se fit tuer presque en entier, et sauva ainsi Nantes, qui eut le temps de se préparer.

La noble ville se défendit vigoureusement contre cette grande armée. Cathelineau, en voulant pénétrer dans l'intérieur par des ruelles, fut blessé à mort d'un coup de feu (29 juin). Cette catastrophe démoralisa les Vendéens, qui battirent en retraite dans le plus grand désordre. D'Elbée fut nommé pour remplacer Cathelineau dans le commandement.

Malgré leur échec, les Vendéens se reformèrent à Cholet et marchèrent sur Châtillon, où ils font essuyer une sanglante défaite à Westermann (5 juillet) et déshonorèrent, comme toujours, leur victoire par des exterminations de prisonniers. On a parlé à satiété des représailles républicaines, mais jamais elles n'ont égalé les horreurs commises par ces barbares.

Le 15, Labarollière et Mehou, avec des forces bien inférieures, écrasent Bonchamp, La Rochejaquelein et Lescure à Martigné-Briant. Le 18, nouveau succès des républicains à Vihiers.

Biron, dont la conduite était fort suspecte, avait été rappelé et remplacé par Rossignol, ancien ouvrier de Paris, qui était alors à la tête d'une division de gendarmerie. C'était un homme intrépide et dévoué, mais qui n'avait pu être pas les qualités pour commander un corps d'armée. Pendant le mois de juillet, le représentant Philipeaux, envoyé sur le théâtre de l'insurrection, avait montré beaucoup d'activité, levé quelques forces dans les départements voisins et contribué à sauver Angers par la reprise des Ponts-de-Cé. Mais il arrivait avec des préventions contre Rossin, Rossignol et autres sans-culottes. Au reste, nous l'avons dit, il y avait souvent désaccord entre les représentants, les commissaires nationaux, aussi bien qu'entre les généraux, et sous ce rapport les républicains n'étaient pas beaucoup plus unis que les chefs vendéens; ils étaient tiraillés entre deux influences, la commission de Saumur et celle de Nantes.

Dans un conseil de guerre tenu à Saumur, le plan de Rossin et Berthier avait été de nouveau écarté. On décida qu'il y aurait deux commandants en chef, Canclaux et Rossignol, à qui l'on donna l'armée la moins bien organisée. Canclaux avait notamment Kléber et le formidable noyau de l'armée de Mayence, qui, en vertu de la capitulation de cette ville, ne pouvait servir durant un an contre l'ennemi.

La Convention et le comité de Salut public avaient donné des ordres terribles, brûler les bois, les enclos, couper les récoltes, etc. C'était comme l'explosion de la colère nationale, et malheureusement ces mesures furent trop souvent appliquées.

Cependant la guerre continuait, mêlée de succès et de revers. Rien de décisif, et c'était là un mal immense, car les forces de la République risquaient de s'épuiser, et cette plaie ouverte au sein de la France allait s'élargissant et s'envenimer.

Le 13 août, 25,000 Vendéens avaient été battus à Luçon par 2,500 républicains commandés par Tuncq.

Mais le manque d'entente entre les deux armées, peut-être des fautes d'exécution dans le plan concerté, amenèrent la défaite des républicains à Torfou et à Coron (19 septembre). Comme il arrive en pareil cas, les deux partis qui divisaient l'armée s'accusèrent mutuellement. Le comité de Salut public sentit enfin la nécessité d'introduire l'unité dans le commandement. Il n'y eut plus qu'une seule armée, sous le nom d'armée de l'Ouest, placée sous le commandement de Léchelle, général médiocre, qui heureusement eut le bon esprit de ne pas contrarier les opérations de Kléber. Quelques succès, mêlés de revers, suivirent ces événements. C'est le temps de la terrible mission de Carrier à Nantes; on en trouvera les détails à l'article qui lui est consacré.

Après divers mouvements dans le détail desquels nous ne pouvons entrer, les Vendéens, vaincus à Cholet, où d'Elbée et Bonchamp furent blessés mortellement (17 octobre), se traînèrent en désordre jusqu'à Saint-Florent et traversèrent la Loire. Cette vaste émigration, mêlée d'un grand nombre de femmes et d'enfants, commandée par des chefs presque tous blessés, offrait le spectacle le plus lamentable.

A ce moment Charette, qui s'isolait toujours, s'était emparé de l'île de Noirmoutier, attendant sans doute les Anglais et se tenant prêt à continuer l'insurrection dans le Morlais et le Bocage.

La grande armée catholique, refoulée sur la rive droite de la Loire, commandée dès lors par La Rochejaquelein, erra comme au hasard, livrant encore quelques furieux combats, puis gagna Laval, Fougères, Granville, enfin se rabattit sur le Mans, où elle fut écrasée par l'héroïque Marceau, chargé du commandement par intérim (13 décembre). Dans ses longues courses à travers la Mayenne, Maine-et-Loire, la Sarthe, la Bretagne, la Normandie, elle ne rencontra pas la sympathie et l'appui que lui avaient promis ses prêtres et ses chefs, sauf parmi quelques bandes de chouans. La sanglante déroute du Mans était un coup mortel. La Rochejaquelein parvint à ramener les débris de l'armée vers la Loire; un dernier combat fut livré à Savenay, où presque tout ce qui restait de ces malheureux périt (22 décembre).

La Vendée était vaincue par la France et par la Révolution.

Toutefois, si ces malheureuses contrées cessèrent d'être le théâtre de grandes opérations militaires, elles n'en continuèrent pas moins à être désolées par des brigandages sans résultat. Charette, Stofflet, Bernard de Marigny, après la mort des grands chefs, se partagèrent l'Anjou et le Poitou, qu'ils dévastèrent périodiquement sans qu'aucun d'eux

voulût reconnaître un supérieur. Ils se réunirent un moment pour une action commune; mais l'affaire manqua, et Charette et Stofflet en profitèrent pour faire fusiller Marigny.

Pendant ce temps, la chouannerie se développait en Bretagne avec des caractères

peut-être encore plus hideux. Après le 9 thermidor, les dispositions étaient à la paix; Canclaux fut appelé au commandement de l'armée de l'Ouest, et il arriva avec les dispositions les plus conciliantes. Le 17 février 1795, il signa avec Charette et quelques autres chefs le traité de La Jaunaye, qui contenait d'ailleurs des conditions honteuses pour la République. Ainsi Charette reçut 2 millions, et on lui abandonna le droit de conserver une garde territoriale soldée par l'Etat, c'est-à-dire les moyens de recommencer la guerre.

Il n'y manqua pas. Le 26 juin, il reprit les armes, proclama Louis XVIII, surprit et massacra la garnison du camp républicain des Essarts, mais attendit vainement et les Anglais et le comte d'Artois, qui devaient débarquer sur la côte. Son mouvement avait été combiné avec le fameux débarquement de Quiberon. V. ce nom.

Stofflet avait fini par signer aussi la paix, le 2 mai, aux mêmes conditions royales que Charette. Enfin Hoche avait conclu en Bretagne un traité analogue avec les chefs de chouans Cormatin et Bourmont. Cette pacification ne fut pas plus sincère, comme le prouva bientôt l'affaire de Quiberon.

Charette continuait en désespéré sa guerre de brigandages; traqué dans les bois, pris enfin par le général Travot, il fut, comme on le sait, fusillé à Nantes le 24 mars 1796. Stofflet, qui avait repris les armes, avait subi le même sort à Angers un mois auparavant.

Hoche, qui commandait dans l'Ouest, parvint par sa vigilance, sa douceur et sa fermeté à achever la pacification de la Vendée et de la Bretagne. Toutefois, sous le Consulat, il y eut de nouveaux troubles, suscités en Vendée par d'Autichamp, en Bretagne par Bourmont et Cadoudal, en Normandie par de Frotté. Mais les chefs, successivement battus, finirent par signer un traité de pacification en février 1800.

Pendant les Cent-Jours, nouveaux soulèvements, réprimés cette fois par le général Lamarque.

Enfin, en 1832, la duchesse de Berry, plus résolue que le triste comte d'Artois, se jeta en Vendée pour rallumer la guerre civile en faveur de son fils. La capture de cette princesse et d'énergiques mesures ne permirent pas à l'insurrection de se développer.

Depuis, la paix n'a plus été troublée dans ces contrées, si longtemps et si souvent ensanglantées par des guerres fratricides. Les routes, les chemins de fer, le développement de l'industrie et du commerce, la diffusion de l'instruction, le progrès des lumières les ont heureusement transformées, et il paraît hors de doute que la Vendée et la Bretagne sont définitivement conquises à la cause de la démocratie et de la liberté.

Vendée militaire (LA), par M. Crétineau-Joly (1841, 4 vol. in-80). Dans ce livre, sous prétexte de rétablir la vérité historique d'un des épisodes les plus importants de nos annales révolutionnaires et de faire justice des apologies aussi bien que des incriminations systématiques, l'auteur, malgré ses protestations d'impartialité et de véridité, a pour but manifeste de formuler un réquisitoire contre les actes et l'esprit de la Révolution française, et, par contre, de glorifier l'ancien régime. Il a choisi l'épisode de l'insurrection vendéenne comme le thème le plus propre au développement de ses doctrines rétrogrades; même lorsqu'il respecte la vérité historique, il a toujours soin de la présenter sous un jour favorable à son parti. Du reste, de son aveu même, la plus grande partie de ses informations a été puisée à des sources royalistes. Ses guides ordinaires sont les manuscrits rédigés à Londres en 1796 par M. de Beauvau, *l'Histoire de la Vendée* par Alphonse de Beauchamp, les notes du comte et de la comtesse de Bouère, les mémoires de la marquise de Donnissan, de la comtesse de La Rochejaquelein, les pamphlets de Gibert, l'ancien chef d'état-major de Stofflet; les lettres des Vendéens Charette, Joly, Savin; les confidences des frères de Georges Cadoudal, du marquis de La Boessière, du comte de Robier, de M. de Guernissac et du commandant Guillemot, tous anciens chefs ou partisans de la chouannerie. Quant aux documents républicains, il les résume comme indignes de foi lorsqu'ils ne concordent pas avec les souvenirs royalistes. Les seuls qu'il admette sont ceux qu'a fournis l'ancien conventionnel Boursault; quant aux récits du *Moniteur*, ils lui paraissent tronqués ou défigurés: « Les républicains, dit-il, racontent l'histoire militaire de la Vendée avec une partialité tout à fait digne des haines des guerres civiles. Ils arrangent les faits, pallient leurs défaites, grossissent leurs victoires. » Mais M. Crétineau-Joly en fait tout autant dans le sens opposé. Dès les premières lignes, il trahit sa partialité: « La France, écrit-il, vient d'entrer en l'année 1793, et la Révolution triomphe de la monarchie qu'elle a si habilement, si audacieusement attaquée et qui s'est si mal défendue. » Ainsi, l'auteur fait un reproche à la royauté de n'avoir pas

organisé la terreur blanche pour se défendre. Il justifie l'émigration de la noblesse française et trouve tout naturel que des Français aient pris les armes et attisé les haines de l'Europe contre la France.

Une fois entré en plein sujet, M. Crétineau-Joly considère l'insurrection vendéenne non-seulement comme légitime, mais encore comme glorieuse, admirable, sans tache. C'est, à ses yeux, une sublime protestation du droit contre l'iniquité triomphante, représentée par la Révolution. Pour lui, la Révolution n'est qu'une saturnale ridicule et sanglante, une folie prodigieuse, burlesque et lugubre, un épouvantable épanouissement du mal: « Avec de grandes phrases vertueuses, la Révolution, dit-il, divinait le vice; avec des paroles de conciliation, avec des promesses de félicité universelle, elle introduisait le désordre dans les familles, l'anarchie dans l'Etat, l'incendie dans la société. Elle brûlait les châteaux pour acquiescer plus tard le droit de faire descendre le feu jusque sur les chaumières. Elle déclarait la guerre à la propriété. » M. Crétineau-Joly prétend que les excitations de la noblesse et du clergé n'ont été pour rien dans le soulèvement de la Vendée, contre la volonté nationale: « La Vendée est devenue militaire sans eux, elle les a entraînés sur ses glorieuses traces. Ils l'ont suivie. Voilà toute la participation qui leur revient dans cette idée d'insurrection provinciale contre un pouvoir qui centralisait tout et qui, afin de protéger les plus monstrueuses tyrannies, se faisait un rempart d'une impossible liberté, d'une égalité plus impossible encore. » Est-il bien nécessaire d'ajouter que les armées et les chefs républicains sont représentés par l'écrivain fantaisiste comme souillés de tous les vices, capables de tous les crimes, tandis que les insurgés sont des modèles accomplis de toutes les vertus privées et civiques? L'aveuglement et la mauvaise foi dépassent ici toute mesure.

VENDÉEN, ÉENNE s. et adj. (van-dé-aïn, é-é-ne). Habitant de la Vendée; qui appartient à ce pays ou à ses habitants: *Les Vendéens. La population vendéenne.*

— Hist. S'est dit des royalistes insurgés, pendant la Révolution, dans les départements de l'Ouest: *Les chefs vendéens se jalousaient entre eux comme les chefs républicains.* (Thiers.)

VENDEL-HEYL (Louis-Antoine), par abréviation **Vandéle**, helléniste français, né à Paris en 1791, mort vers 1856. Il s'appliqua de bonne heure à l'étude du grec, devint en 1812 répétiteur à l'école Sainte-Barbe et fut nommé, quatre ans plus tard, professeur au collège royal d'Orléans, d'où il passa, vers 1820, à une chaire du collège Saint-Louis, où il fit successivement les classes de quatrième, de troisième et de seconde. Mais, après 1830, il crut pouvoir mêler à son enseignement les doctrines du saint-simonisme, dont il était l'un des plus fervents adeptes; il fut alors obligé de donner sa démission et devint professeur particulier d'histoire à bord du bâtiment *l'Orientail*, qui partait de Nantes pour aller faire le tour du monde. Arrivé au Chili, il obtint à Valparaiso une chaire qu'il occupa jusqu'à sa mort. On a de Vendel-Heyl plusieurs ouvrages classiques estimés, entre autres: *Cours de thèmes grecs*, en deux parties, souvent réédité; *Narrations choisies des meilleurs auteurs latins* (1833, 2 vol.), avec la traduction française. Il a, en outre, revu, avec Pillon, le *Dictionnaire grec-français* de Planche (Paris, 1836) et publié dans la *Bibliothèque grecque-latino-française* de Poilleux des éditions, avec traduction française et traduction interlinéaire, de *Cornelius Nepos*, de *Philoctète*, d'*Electre*, d'*Iphigénie en Aulide* et des œuvres complètes d'Eschyle.

VENDELIN s. m. (van-de-lain). Petite nacelle dont se servent les pontonniers.

VENDÉMAIRE s. m. (van-dé-mi-è-re — du lat. *vindemia*, vendange). Chronol. Premier mois du calendrier républicain, commençant à l'équinoxe d'automne, c'est-à-dire au 22 ou au 23 septembre.

Vendémiaire (JOURNÉE DU 13). V. BONAPARTE (t. II, p. 937 et 938).

VENDEN, ville de la Russie d'Europe, dans le gouvernement et à 90 kilom. N.-E. de Riga, chef-lieu du district de son nom; 1,737 hab. Siège d'évêché. Elle fut fondée en 1205 et fut pendant quelque temps une résidence des chevaliers porte-glaive; elle fut incendiée en 1748.

VENDERESSE s. f. (van-de-rè-se). V. VENDEUR.

VENDETTA s. f. (vènn-détt-ta — mot. ital. qui signifie vengeance, et se rattache au latin *vindicare*, venger, proprement revendiquer). Etat d'animosité provenant d'un meurtre ou d'une offense, et se transmettant dans la famille de la victime: *Là où la VENDETTA règne, comme en Corse, la loi de police ne peut laisser des armes en toutes les mains, comme en Angleterre.* (De Rémusat.) *Un Corse qui a une injure à venger est en VENDETTA; il prévient son ennemi qu'il compte d'un tel jour lui chercher l'occasion de le tuer.* (A. Hugo.) Il Pl. VENDETTES, peu usité. Quelques-uns disent au singulier VENDETTA; le pluriel serait alors VENDETTES.

— Encycl. Le mot *vendetta* est surtout em-

ployé pour désigner l'état de guerre privée dans lequel vivent des individus et des familles entières, particulièrement en Corse. On dit *être en vendetta, vivre en vendetta*. La *vendetta* a le banditisme pour conséquence. On nomme bandit l'homme qui, après avoir vengé par le sang l'honneur de sa famille, mène dans les bois une vie errante, en luttant à la fois contre ses ennemis et contre la force armée qui le poursuit. La *vendetta* et le banditisme ont de temps immémorial ensanglanté la Corse, et c'est seulement depuis une quinzaine d'années, depuis la loi de 1853, qui a prohibé le port d'armes sur tout le territoire corse, que l'on commence à constater la décroissance de cet usage barbare.

La *vendetta* a, du reste, la même théorie que le duel; c'est l'homme exerçant directement son droit de justice. Lorsqu'un homme a été outragé, il peut s'adresser à la société, qui jugera quelle doit être l'expiation et se chargera de châtier le coupable; il peut aussi, repoussant l'arbitrage de la société, se faire justice lui-même. De là le duel et la *vendetta*. Dans les pays où règne l'individualisme, il est naturel que la justice personnelle prenne la forme du duel; on ne s'est attaqué qu'à un individu, cet individu venge seul son offense. Mais dans un pays comme la Corse, où le groupe familial est fortement constitué, où les membres de la même famille se tiennent aussi étroitement unis que possible, l'injure faite à un membre atteint la famille entière, et cette solidarité fait qu'au lieu du duel c'est une véritable guerre qui éclate, guerre ayant d'ailleurs ses règles et ses lois, comme nous le verrons tout à l'heure.

Le développement de la *vendetta* en Corse est dû à plusieurs causes. L'île de Corse, station commerciale et colonie agricole de grande importance, n'a cessé, depuis les temps anciens, d'être l'objet des compétitions de tous les peuples maritimes. Carthaginois, Romains, barbares du ve siècle, empereurs d'Orient, Arabes, Pisans, Espagnols, Génois, Français, Anglais s'en sont successivement disputé la possession. Avant la conquête d'Alger, les pirates des États barbaresques y faisaient des descentes continuelles, pillant, tuant, incendiant et forçant les indigènes à fuir dans les hautes terres. De là, pour les Corses, la nécessité de vivre armés, l'habitude de veiller eux-mêmes à leur sûreté personnelle et de se faire justice par leurs propres mains; de là, enfin, ces mœurs belliqueuses que favorise singulièrement d'ailleurs la configuration d'un pays aussi accidenté, hérissé de montagnes abruptes, couvert de forêts et de maquis.

Ce fut sous la domination génoise que la *vendetta* fut en Corse de l'usage le plus général. La république avait cédé le gouvernement et l'exploitation de cette île à une compagnie de marchands, la compagnie de Saint-Georges, qui la pressurait d'une façon indigne, multipliant les impôts et les vexations de tout genre. La politique de cette odieuse compagnie était de semer la division parmi les Corses, de les armer les uns contre les autres, comblant d'honneurs et de privilèges ceux qui prenaient son parti, persécutant à outrance et dépouillant, contre toute justice, ceux qui étaient hostiles ou même neutres. Sous un tel régime, les *vendettes* se multiplièrent d'une façon effrayante; il suffit de dire que, de 1683 à 1715, en trente-deux ans, d'après les documents officiels puisés dans les archives de Gênes, le nombre des meurtres atteignit l'énorme chiffre de 28,715, c'est-à-dire 300 par an en moyenne pour une population de 150,000 âmes!

Les gens pacifiques, très-alarmés, s'adressèrent à la république de Gênes et demandèrent: 1° que le port des armes fût prohibé d'une manière absolue; 2° que la peine de mort fût appliquée à tous les meurtriers, sans faire aucune exception. La république hésita longtemps; enfin, elle se décida à interdire le port d'armes, mais ce fut pour dissimuler sous cette prohibition un infâme trafic: les armes qu'elle confisquait aux uns, elle les revendait aux autres, et elle se procurait ainsi le double avantage de perpétuer les discordes civiles et d'encaisser de gros profits. Quant au point relatif à la peine de mort, elle se refusa à l'accorder, « parce que le trésor public perdrait le revenu annuel que lui procuraient les lettres de grâce et d'abolition qu'achetaient les assassins pour se mettre à l'abri de toute poursuite. » (Textuel.) C'est à cet exécrable gouvernement que la Corse doit la pratique de la délation et du faux témoignage, la défiance des tribunaux et de la justice, les inimitiés et les guerres de familles, la *vendetta* et le banditisme.

Exammons maintenant la *vendetta* en elle-même et les règles qui la régissent.

La *vendetta* est autrement sévère que le duel; elle n'admet point de motifs futilles; elle ne prend les armes que pour punir le séducteur d'une femme trompée et délaissée, l'assassin d'un proche parent, ou encore le dénonciateur et le faux témoin dont les men songes ont envoyé un innocent au bûche ou à l'échafaud. « Il est certain, dit M. Gr. Faure (*Histoire du banditisme*), que le témoin sincère, quelle que soit la gravité de sa déposition, ne court aucun risque d'être inquisiteur à cause d'elle. Nous n'avons entendu citer qu'un seul exemple du contraire, lequel s'est produit récemment dans la province de Fiumorbo, et encore était-il universellement cou-

sidéré comme le renversement des vieilles mœurs, comme une monstruosité, comme l'abomination de la désolation. »

Arrivons aux préliminaires de la lutte. Dans le duel, l'offensé envoie à l'offenseur deux témoins ou seconds, chargés d'obtenir de lui une réparation catégorique ou de lui proposer un cartel. En cas de refus, les conditions doivent être réglées sur l'heure et le combat suivre presque immédiatement. Adversaires et témoins ont à peine le temps de se reconnaître, il faut marcher, il faut en finir. Dans les *vendette* corses, on procède avec moins de précipitation et d'une façon plus sérieuse. La famille outragée ne se jette pas ainsi sur ses ennemis avec une fureur aveugle; elle convoque d'habitude en une sorte d'assemblée générale tous ses membres importants. Là, on examine la question sous toutes ses faces, on pèse mûrement l'offense, et, quand la chose est possible, on tente les voies de la conciliation. Les pourparlers durent quelquefois des années entières, et on ne s'arrête décidément à une résolution violente que lorsqu'on a perdu tout espoir d'une réparation volontaire. Les choses se passent donc froidement des deux parts, avec réflexion et calcul. Une fois la vengeance résolue, on en détermine la forme, on désigne celui qui en doit être l'instrument. C'est, sauf des circonstances exceptionnelles, un célibataire, qui, ne laissant après lui ni veuve ni orphelins, peut avec moins d'inconvénient exposer sa vie pour sa famille. Celui-là se regarde dès lors comme chargé d'une mission sacrée.

Avant de commencer les hostilités, on dénonce la guerre à l'ennemi au moyen de cette formule, en quelque sorte sacramentelle : « Garde-toi ! » Celui-ci, prévenu d'avance, a eu le temps de prendre ses précautions et de se préparer soit à la défense, soit à l'attaque, selon qu'il lui convient. M. G. Faure cite le trait d'un bandit offrant deux de ses cartouches à un homme que ses représentations et ses prières ne peuvent empêcher de se déclarer son ennemi, acceptant deux des siennes, et lui disant les larmes aux yeux : « Puisque tu le veux, eh bien ! que la destinée s'accomplisse ! Nous sommes en guerre; à partir de demain, garde-toi ! »

Théodore Poli, bandit célèbre, établit dans la forêt d'Altone une cour martiale, devant laquelle devait être cité contradictoirement ou par défaut tout individu accusé d'un crime quelconque envers un des bandits ou envers la bande entière. Si la cour condamnait et que l'accusé fût présent, on lui donnait le temps de mettre ordre à sa conscience, après quoi on le fusillait. S'il était contumace, on lui notifiât la sentence en ces termes :

« Par arrêt de tel jour, tu as été condamné à mort pour tel crime; ainsi, garde-toi ! »

Signé : THÉODORE. »

Ces arrêts étaient affichés pendant la nuit à la porte du condamné, à celles de la mairie, de la justice de paix, du parquet et de la caserne.

La guerre, quoique déclarée, n'est pas encore inévitable. Désireux d'empêcher l'effusion du sang, des hommes de bien, que l'on nomme *parolanti*, s'interposent souvent entre les partis et font signer des trêves plus ou moins longues. Ils y réussissent fréquemment. Dans tous les cas, la trêve signée est inviolable; y manquer volontairement, c'est se déshonorer sans retour, et ce que le Corse redoute par-dessus tout, c'est le déshonneur.

La *vendetta* est une guerre qui admet l'embuscade, les surprises, le guet-apens, toutes les ruses possibles; mais elle exclut sévèrement le vol. La vengeance, non le pillage, est son but. Il faut lire, dans les récits spacieux, les traits de courage, d'ingéniosité, d'héroïsme et aussi de férocité auxquels elle a donné lieu. La *vendetta* fit pendant des siècles de l'île de Corse une arène sanglante et la couvrit de ruines. « Tantôt, dit M. Faure, on perçait de meurtrières les murs latéraux de sa maison, dans le but d'en défendre de tous côtés l'approche par un feu plongeant et croisé; tantôt on murait à hauteur d'homme ses fenêtres, pour que les balles venues du dehors ne pussent atteindre que les plafonds ou tout au plus le haut des murs intérieurs. Ici, on creusait des souterrains, afin de communiquer sans être vu d'une maison à l'autre; là, on construisait des tours crénelées, d'où on pouvait dominer les alentours; quelquefois on braquait devant sa porte de petites pièces de campagne, et, au moyen de cette artillerie, on tenait à distance ses adversaires. Si l'on se décidait à sortir dans la campagne, ce n'était qu'après le rapport des espions chargés de surveiller les mouvements de l'ennemi; des guides ou éclaireurs allaient en avant pour explorer la route et se tenaient sur les flancs pour assurer la marche, et pendant ce temps-là des chiens dressés à ce genre de service s'en allaient de tous côtés, battant les buissons et les makis, et, s'ils tombaient sur la trace d'un individu suspect, donnaient aussitôt l'alarme par leurs aboiements répétés. Ce que les uns faisaient pour la défense, les autres le faisaient pour l'attaque; mais on finissait toujours par se rencontrer, et c'est alors qu'on se livrait de sanglantes batailles... » Ces luttes ont amené le dépeuplement de l'île. « Dans un village de 500 âmes, dit

M. Faure, un vieillard nous raconte avoir vu, dans l'espace d'un an, tuer jusqu'à quatre-vingts personnes ! » A quelques lieues de Bastia, sur la route orientale, on montre deux maisons de belle apparence, voisines l'une de l'autre et dont les murs sont percés de meurtrières, les portes closes et les fenêtres murées. Le silence et la désolation en sont aujourd'hui les seuls habitants. Si vous interrogez le moindre petit enfant, il vous racontera que ces maisons étaient, il y a quelque vingt ans, le séjour de deux familles riches et puissantes. Une inimitié les divisa, et, à la suite des combats qu'elles se sont livrés, l'une et l'autre ont été presque littéralement anéanties.

Le pardon est une lâcheté. Honte et malédiction sur l'enfant ingrat et dénaturé qui répudierait l'héritage de sang ! Quand un homme est mort assassiné, son corps est placé sur une table, et des femmes, la fille, la veuve du mort, des amies, viennent chanter ou déclamer devant le cadavre des complaintes qu'elles improvisent et dont le thème est invariablement la vengeance. On appelle cette lamentation funèbre *vocera, laceratu*.

Nous donnons comme spécimen de cette poésie le chant suivant, que nous empruntons aux *Notes sur la Corse* de M. P. Méricée :

LAMENTATION FUNÈRE DE NIOLO.

Je flais mon fusil
Quand j'entendis un grand bruit;
C'était un coup de fusil
Qui me tonna dans le cœur;
Il me sembla que quelqu'un me dit :
« Cours, ton frère meurt ! »

Je cours dans la chambre, en haut,
Et je poussai précipitamment la porte.
« Je suis frappé au cœur ! »
Il dit, et je tombai comme morte.
De n'être pas morte alors, moi aussi,
C'est pour moi quelque consolation.
(Je puis me venger.)

Je veux mettre des chaussures d'homme,
Je veux acheter un pistolet,
Pour montrer ta chemise (sanglante).
Aussi bien personne n'attend
Pour se faire couper la barbe
Que la vengeance soit accomplie.

Pour te venger,
Qui veux-tu que ce soit ?
Notre vieille mère, près de mourir ?
Ou ta sœur Marie ?
Si Lario n'était pas mort,
Sans carnage l'affaire ne finirait pas.

D'une race si grande,
Tu ne laisses qu'une sœur,
Sans cousins germains,
Pauvre, orpheline, sans mari...
Mais pour te venger,
Sois tranquille, elle suffit !

La chemise sanglante de l'homme assassiné est gardée dans sa famille comme un souvenir de vengeance; on la montre de temps à autre aux parents et aux enfants pour les exciter à punir le meurtrier. Quand les enfants sont grands, on la leur remet comme une succession qui leur appartient et qu'ils ne peuvent repousser sans un déshonneur ineffaçable.

Jusqu'à ce que la vengeance soit accomplie, les parents se laissent croître la barbe et portent des vêtements de deuil. Il n'y a, du reste, disons-le, point de différence de rang devant la *vendetta*; la *vendetta* ne distingue point entre le riche ou le pauvre, le noble ou le roturier. Le moindre berger, s'il est offensé, déclare fièrement la guerre aux plus importantes familles et quelquefois les oblige à capituler honteusement.

Il n'y a qu'une seule exception aux règles générales de la *vendetta* : c'est le cas où une femme séduite venge elle-même son honneur, ce qui s'est vu fréquemment, en frappant de la balle ou du stylet celui qui l'a trompée. Dans ce cas, l'offense est vengée, et il n'y a pas de *vendetta*.

M. Méricée a cité un trait qui peint d'une façon bien caractéristique la passion de vengeance qui possède les Corses. Un homme étant mort de la fièvre, ses amis vinrent l'embrasser, et ils lui disaient : *O che tu fosti morto della mala morte, l'avremma vindicatu !* « O que n'es-tu mort de la male mort (assassiné), nous t'aurions vengé ! » Certes, un esprit aussi profondément vindicatif ne se modifie pas facilement; des mœurs pareilles, invétérées depuis tant de siècles, ne se transforment pas du jour au lendemain au gré des lois. Aussi, depuis l'annexion de la Corse à la France, les différents gouvernements ont-ils constamment travaillé à combattre la *vendetta* sans faire de grands progrès; si ce n'est pourtant depuis ces dernières années, où les statistiques constatent une diminution sensible du chiffre des meurtres.

D'ailleurs, il y eut des gouvernements qui s'y prirent mal. La Restauration, qui tenait la Corse en suspicion, déploya des rigueurs excessives; le jury fut supprimé, et ce furent des cours martiales qui jugèrent les cas de *vendetta*, lesquelles avaient presque toutes, il est vrai, un caractère politique; ces commissions très-partiales prononcèrent plusieurs condamnations à mort, qui tombèrent justement sur des innocents, paraît-il, et exaspérèrent la population. Les *vendette* contre les agents d'un pareil régime se multiplièrent, et les bandits, s'affiliant aux sociétés secrètes

du continent, aux carbonari, devinrent un danger beaucoup plus redoutable. La gendarmerie, composée exclusivement de continentaux, ignorants du pays et de la langue corse, était impuissante contre des ennemis qui avaient tous les habitants pour complices. Un bandit fameux, Théodore Poli, auquel tous les autres obéissaient, soutint une guerre en règle contre la force publique qui, en presque toutes les rencontres, eut le dessous. Enfin, en 1821, le conseil général de la Corse, énergiquement secondé par le général de Montégier et le vicomte de Suleau, préfet du département, proposa au gouvernement d'ordonner la formation d'un bataillon de voltigeurs corses, composé de 400 volontaires armés à la légère et exclusivement destiné à coopérer avec la gendarmerie dans cette guerre difficile.

Ce bataillon, institué par une ordonnance de 1822, rendit de grands services jusqu'en 1845, époque à laquelle le général de Saint-Simon crut devoir retirer aux voltigeurs corses le droit de faire des prises eux-mêmes et voulut les réduire au rôle de pourvoyeurs de la gendarmerie. Il y eut une décadence immédiate, et, de 1845 à 1850, le nombre des bandits contumaces s'éleva à 500 ou 600. En 1850, on réorganisa les voltigeurs corses sous le nom de gendarmerie mobile, et le conseil général demanda au gouvernement de prohiber temporairement toute espèce d'armes sur le territoire corse. En même temps qu'on engagea une guerre acharnée contre les bandits, l'article 248 du code pénal contre les recéleurs fut appliqué dans toute sa rigueur, et on emprisonna impitoyablement tout individu convaincu d'avoir donné asile à des contumaces. La loi qui prohibait les armes sous des peines correctionnelles sur tout le territoire de l'île fut enfin votée en 1853; prorogée en 1857, elle paraît avoir eu d'excellents effets, si l'on s'en rapporte aux statistiques officielles : la moyenne des meurtres, qui, dans les trente-huit années précédentes, était de 102, qui depuis 1848 était de 125, serait descendue depuis l'application de cette loi à 22, puis à 16, et semble devoir diminuer encore.

Vendetta (LA), opéra en trois actes, paroles de MM. Léon et Adolphe, musique de M. de Ruolz; représenté à l'Académie royale de musique le 11 septembre 1839. Le sujet de cet ouvrage a été tiré du célèbre roman de M. Méricée, *Columba*. On a remarqué plusieurs chœurs d'une bonne facture, et particulièrement le chœur des chasseurs. Duprez, Massol, Levasseur et Mlle Nathan ont concouru à cette représentation.

VENDEUR, EUSE s. (van-deur, eu-zé — rad. vendre). Personne dont la profession est de vendre : *Une vendeuse de poisson. Entre le vendeur et l'acheteur, il existe un antagonisme radical.* (F. Bastiat.) *Le courtage pour le papier sur Paris n'est payable que par le vendeur.* (Proudh.) || Personne qui vend, qui fait un acte de vente; en ce sens le féminin est *VENDERESSE*.

— *Faux vendeur*, Celui qui vend à faux poids ou à fausse mesure.

— *Vendeur d'allumettes*, Homme qui débite des niaiseries, des bagatelles.

— *Vendeur de marée*, *Vendeur de volaille*, Nom donné autrefois à certains officiers proposés à la vente de la marée, de la volaille.

— *Vendeur d'orviétan*, *de mithridate*, Charlatan qui débite ses drogues sur les places publiques. || Médecin qui se vante d'avoir des remèdes pour toutes sortes de maux. || Hâbleur, en général.

— *Vendeur de fumée*, Homme qui fait parade d'un crédit qu'il n'a point et qui cherche à en tirer quelque avantage :

Tous ces beaux suffrages dont la cour est semée
Ne sont que des tricheurs et vendeurs de fumée.

REYNARD.

— *Vendeur de chrétiens*, *de chair humaine*, Nom qu'on donnait aux officiers recruteurs. || Non qu'on a donné ensuite aux agents de remplacement.

— *Etre fait comme un vendeur de cochons*, Etre mal bâti ou mal vêtu.

— *Prov. Il y a plus de fous acheteurs que de fous vendeurs*, Les marchands calculent mieux leurs intérêts que les chalandes.

— **Allus. hist. Vendeurs chassés du temple**, Allusion à une action de Jésus-Christ, qui s'emploie pour stigmatiser les profanateurs, dans quelque ordre que ce soit, ceux qui font marché de choses respectables, de ce qui devrait être l'apanage exclusif de l'art, des lettres, des sciences et, en général, de l'intelligence et du talent.

« La pâque des Juifs étant prochaine, Jésus fit son entrée à Jérusalem. »

« Et il trouva dans le temple des marchands qui vendaient des bœufs, des brebis et des colombes, et les changeurs y étaient assis. »

« Et ayant fait un fouet avec des cordes, il les chassa tous hors du temple, ainsi que les brebis et les bœufs, et il renversa l'argent des changeurs et les tables; »

« Et il dit aux marchands : « Il est écrit : « Ma maison est une maison de prière, et vous en avez fait une caverne de voleurs. »

« Il est dans Paris plus d'un auteur qui se faufile dans la littérature au moyen d'un volume acheté au rabais ou d'un article écrit

par une amie. Il est temps de chasser du temple de la littérature les vendeurs qui s'y installent effrontément. »

(Figaro.)

« Le tumulte des sens, les suggestions de la vanité, les conseils de l'ambition avaient fait taire dans leur âme les chastes voix de la muse. D'autres, après s'être posés en prédicateurs d'un art nouveau, avaient démenti dans la pratique leurs théories spéculatives. D'autres encore, patriciens de l'intelligence, déshonoraient dans l'orgie leurs titres de noblesse. Il y en avait qui, au lieu de chasser les vendeurs du temple, y proclamaient de leur propre voix et y installaient de leurs propres mains la vente et le marché, l'agiotage et les enchères. »

ARMAND DE PONTMARTIN.

« La foule qui encombra la place Bourbon et ébranlait les grilles de l'Assemblée se dispersa devant nous. Un de nos bataillons entra au pas de charge dans la Chambre et chassa du temple de la loi, non point les vendeurs, mais les larrons. Les autres bataillons se postèrent aux environs et dans les cours mêmes de l'Assemblée. »

DE MOLÈNES.

Vendeurs chassés du temple (LES), tableau du Bassan; au musée de Madrid. On lit dans l'Evangile selon saint Matthieu : « Jésus entra dans le temple et il en chassa tous ceux qui y vendaient ou qui y achetaient. Il renversa même les tables des changeurs et les sièges des vendeurs de pigeons. » Ce n'était pas dans le temple proprement dit, mais dans l'*atrium gentium*, sorte de vestibule entouré de portiques élevés, que s'étaient installés les vendeurs. Toutefois, la plupart des peintres qui ont représenté cette scène lui ont donné pour théâtre l'intérieur même du sanctuaire. Jacques Bassan ne s'est pas borné à commettre cette erreur; il a introduit toutes sortes d'animaux et de marchandises dans les représentations qu'il a faites de l'épisode dont il s'agit; il a peint ainsi de véritables foires qui lui ont fourni l'occasion de montrer son talent à reproduire les bêtes et les ustensiles les plus divers. Le musée de Madrid a deux tableaux de lui sur ce sujet; le plus important est placé dans la salle des chefs-d'œuvre, qui s'appelait naguère la salle d'Isabelle. Des compositions, conçues dans le même esprit et exécutées par François et par Léonard Bassan, se voient au musée de Dresde et au palais Doria, à Rome. Le tableau de François a été gravé par Ph.-And. Kilian. Un tableau de Jacques Bassan a été gravé par P. Chenu.

Parmi les maîtres italiens qui ont peint les *Vendeurs chassés du temple*, nous citerons : Giotto (église de Santa-Maria-dell' Arena, à Padoue), Bonifazio (au palais ducal de Venise), Benedetto Castiglione (musée du Louvre), le Corrège (musée du Belvédère), le Guerchin (au palais Brignole-Sale, à Gènes), Luca Giordano (gravé par Delaunay, dans la *Galerie du Palais-Royal*), B. Manfredi (gravé par Jean Haussart, dans le *Cabinet Crozat*), Pannini (au musée de Madrid), Dom. Parodi (église de Santa-Maria-della-Vallicella, à Rome), Carlo Saraceno (autrefois dans la galerie Giustiniani), F. Solimena (gravé par P. A. Martini), Paul Véronèse (collection Yarrow, en Angleterre), Federico Zuccaro (grave par C. Cort, 1568), etc.

Vendeurs chassés du temple (LES), tableau de Jouvenet; au musée de Lyon. Le Christ, suivi de ses disciples, descend les marches du temple et chasse les marchands qui encombrant les abords du lieu sacré; des changeurs, assis devant une table, ramassent en toute hâte leur argent; des vendeurs de colombes et de volailles emportent leurs paniers; deux hommes cherchent à retenir des taureaux effrayés; un troupeau de moutons se débânde; une femme s'enfuit avec son enfant qui crie. Cette composition, peinte sur une toile de près de 7 mètres de longueur, était autrefois placée dans l'église de Saint-Martin-des-Champs, à Paris. Elle a été gravée par Gaspard Duchange. Il y en a au musée du Louvre une répétition avec quelques changements, qui a été exécutée pour servir de modèle de tapisserie aux Gobelins.

Des tableaux sur le même sujet ont été peints par Nicolas Colombel (gravé par Michel Dossier), Claude Hallé (autrefois dans la cathédrale de Paris), Valentin (musée de l'Ermitage), Adolphe Yvon (Salon de 1845), Jorduens (musée du Louvre), etc.

Vendeurs chassés du temple (LES), célèbre eau-forte de Rembrandt. Le Christ, armé d'une poignée de verges, met en fuite la troupe mercenaire; debout sur le devant de la composition, il lève son fouet sur un changeur dont la table culbute et qui, saisi d'effroi, ramasse une partie de ses écus; un gentilhomme (la scène n'a rien d'hébraïque), qui traitait sans doute d'une affaire avec ce vendeur d'argent, se penche vivement en arrière, le dos tourné au spectateur. Tout près de ce groupe, à gauche, deux négociants, assis dans la pénombre et dont l'un est coiffé d'un bonnet persan, paraissent absorbés dans un entretien; mais un Oriental qui se sauve se tourne vers eux comme pour les prévenir de ce qui se passe. A côté de cet Oriental, un

paysan, portant sur sa tête une corbeille de pigeons, détalé au plus vite. Sur la droite, un homme tombe à plat ventre, un chien jappe, un paysan, renversé sur le dos, est traîné par un bœuf au moyen d'une corde qu'il tient des deux mains et qui est attachée aux cornes de la bête. Un peu plus loin, deux jeunes gars cherchent à calmer et à retenir un autre bœuf. Toujours du même côté, mais sur une espèce d'estrade, le grand prêtre, assis sous un baldachin et entouré de lévites, interromp une cérémonie religieuse pour contempler la déroute des marchands. Au fond, à gauche, s'ouvre une nef voûtée à plein cintre et bordée de hautes colonnes; un lustre est suspendu à la voûte.

Cette composition, signée : *Rembrandt* f. 1635, est pleine de mouvement et offre de beaux effets de lumière.

On connaît deux états de cette eau-forte; c'est la figure de l'homme traîné par le bœuf qui sert à les distinguer; dans les épreuves du premier état, le haut du visage est plus clair, la bouche plus petite et moins travaillée, la semelle du soulier traversée vers le milieu par deux lignes très-fines et très-rapprochées; ces épreuves sont, en outre, d'un ton brillant et velouté très-agréable. Dans le second état, l'homme renversé à le visage beaucoup plus ombré; on ne distingue plus la lèvre inférieure, la bouche a l'apparence d'une tache, la semelle du soulier est traversée par un gros trait noir, non ébarbé; les épreuves de cet état sont lourdes et d'un aspect teau; on les nomme dans le commerce : *épreuves à la grande bouche*. Une copie de cette eau-forte a été gravée sur bois par Gauchard, sur un dessin de Marvy, dans *l'Histoire des peintres de toutes les écoles*. Salomon Savry a gravé une autre composition de Rembrandt sur le même sujet.

VENDŒUVRE, bourg de France (Aube), ch.-l. de cant., arrond. et à 21 kilom. O. de Bar-sur-Aube, aux sources de la Barse; pop. aggl., 1,576 hab. — pop. tot., 2,112 hab. Fonderie, faïencerie, poteries, tuilerie. Eaux minérales ferrugineuses. On y voit un beau château qui s'élève à l'E. du bourg, sur une des sources de la Barse. Fondé au xii^e siècle, il a été presque entièrement reconstruit au xvi^e et remanié au xviii^e; mais il conserve néanmoins encore plusieurs parties intéressantes des constructions primitives. Le corps de logis qui, au xii^e siècle, servait de bâtiment d'habitation subsiste encore et forme la partie orientale de l'édifice actuel. On voit également une porte en plein cintre, avec la coulisse de la herse et un corridor voûté, divisé en deux travées inégales par un arc-doubleau. Au-dessus de cette porte et du couloir se dresse une tour haute de 20 mètres dont les murailles ont une épaisseur de près de 2. A l'intérieur du château se trouve une vaste salle voûtée en berceau, avec piliers cylindriques, et divisée en deux nefs; elle appartient, ainsi que l'escalier (bien que ce dernier soit situé dans la partie refaite au xvi^e siècle), à l'époque de la construction originaire. Le château était autrefois environné de fossés et ceint de murs; ces derniers n'offrent plus que quelques vestiges sans intérêt, et, quant aux fossés, ils ont été comblés depuis longtemps.

Après le château de Vendœuvre, il faut citer son église paroissiale, construite en 1510 et dédiée à saint Pierre. C'est un monument complet et homogène de l'architecture du xvi^e siècle. Son portail, suivant le style de la Renaissance, est orné de sculptures peintes. A l'intérieur, on remarque un autel de 1539, une chaire du xvi^e siècle provenant de l'abbaye de Clairvaux, un très-beau retable du xvi^e siècle au dossier du banc d'œuvre, un tableau sur bois dans le genre du Pérugin, ayant pour sujet *l'Arrivée des onze mille vierges à Cologne*, et trois belles verrières. L'ancienne église prieurale de Saint-Jean possédait un chœur et un sanctuaire du xii^e siècle et une nef du xvi^e. Aux environs de Vendœuvre et sur la droite de la route conduisant à Brienne, on rencontre les ruines de la chapelle de Valsuzenay, construction ruinée du xii^e siècle, qui conserve un sanctuaire carré et une portion de nef.

Le territoire de Vendœuvre présente aux environs de Jessains (1 kilom. de Vendœuvre) une faille avec gouffres nombreux perforant le calcaire jurassique et absorbant les eaux. On trouve près de ce curieux accident géologique des lignites, du fer sulfuré blanc remplissant les interstices des végétaux passés à l'état de lignites et des sulfates de chaux cristallisés.

VENDICATION s. f. (van-di-ka-si-on — rad. *vendiquer*). S'est dit autrefois pour *REVENDICATION*.

— *Cour des vendications*, Tribunal anglais qui, à l'occasion du couronnement du souverain, écoute et juge les réclamations des citoyens et des communautés à l'égard de la couronne.

— *Encycl. Cour des vendications*. On donne ce nom, en Angleterre, à un tribunal particulier qui ne siège qu'une fois par règne, à l'occasion du couronnement. Ce tribunal avait autrefois beaucoup de besogne; il statuait sur les prétentions des municipalités ou des individus réclamant d'anciens droits, d'anciennes charges.

Le but primitif de ce tribunal avait été

juste; on l'avait créé pour rendre, à la mort d'un prince, raison des injustices qui avaient pu être commises pendant son règne. Là, en face de son successeur, les gens de toute condition venaient porter leurs griefs et en réclamer la réparation; puis le tribunal statuait.

Mais les meilleures institutions finissent par se corrompre tôt ou tard. Les vraies plaintes ne furent bientôt plus entendues, et l'on ne voulut écouter que celles des grands et des courtisans qui venaient avec force génuflexions, non pas réclamer, mais mendier les faveurs du nouveau souverain.

Ainsi nous voyons, au couronnement de Jacques II, le lord grand chambellan vendiquer le droit de porter la chemise du roi et de s'approprier tous les meubles et ustensiles ayant servi à Sa Majesté le jour de son couronnement, et il gagna son procès; un autre courtisan réclama le cheval du roi avec ses harnais, ce qui lui fut accordé.

Le même jour, la municipalité de Londres osa demander quelque chose; mais on remit ces bourgeois à leur place et on leur fit bien comprendre que le tribunal des *vendications* n'était point un tribunal révolutionnaire.

Aujourd'hui, la cour des *vendications* n'a plus de besogne; au dernier couronnement, c'est à peine si l'on a prononcé son nom.

Vendidad, livre sacré des Parsis. V. ZEND-AVESTA.

VENDIQUER v. a. ou tr. (van-di-ké). S'est dit autrefois pour *REVENDIQUER*.

VENDÔME, en latin *Vindocinum*, ville de France (Loir-et-Cher), ch.-l. d'arrond. et de cant., à 34 kilom. N.-O. de Blois, sur la rive droite du Loir; pop. aggl., 6,338 hab. — pop. tot., 9,259 hab. L'arrondissement comprend 8 cant., 109 comm. et 76,206 hab. Tribunal de 1^{re} instance, justice de paix, lycée national; bibliothèque publique. Tanneries, mégisserie, papeterie; fabrication de gants de peau, bonneterie, cotonnades. Commerce de bestiaux, grains, vins et fourrages. La ville s'élève agréablement au pied d'un coteau couvert de vignes et dont le Loir baigne la base; elle est bien bâtie, bien percée et dominée par les ruines pittoresques du château des anciens ducs de Vendôme. On y trouve quelques monuments remarquables au point de vue de l'histoire et de l'archéologie. En première ligne, il faut placer le château. Grâce à l'avarice du cardinal de Fleury, qui refusa sous Louis XV une somme de 100 fr., montant d'une toiture qui l'aurait préservé des injures de l'air, le château de Vendôme (monument historique) n'est plus aujourd'hui qu'une pittoresque ruine. Il s'élève sur une hauteur dominant la ville, dont il était encore séparé au xvi^e siècle par une rampe coupée de trois grandes portes en arcades qui n'existent plus. Les débris des murs d'enceinte, des bâtiments d'habitation et des tours de défense, importants par leur masse gigantesque, n'offrent guère au point de vue architectural qu'un intérêt secondaire. Tout ce qui reste de l'enceinte et des tours du côté du sud remonte à Geoffroy-Martel; il en est de même du donjon, dit aussi tour de Poitiers, morceau capital du château, car c'est le seul qui se soit conservé à peu près intact jusqu'à nous; c'est un des monuments les plus curieux que nous ait légués le moyen âge. « Ce n'est point, dit M. de Pétigny dans son *Histoire archéologique du Vendômois*, une tour de défense comme on en voit tant dans les châteaux ruinés. C'est une geôle construite avec un art infernal pour être la plus affreuse comme la plus sûre des prisons. La tour a trois étages; adossée au mur d'enceinte du château, elle forme un demi-cercle en saillie sur la ligne des remparts, et cette espèce de cylindre est coupée intérieurement par un carré d'épaisse muraille qui s'arrête au-dessous de l'étage supérieur; dans les vides qui existent entre les côtés du carré et l'enceinte arrondie du mur extérieur, on avait pratiqué les cachots destinés à loger les prisonniers. Ces loges sont parfaitement conservées; il y en a trois à chaque étage; elles ont 1m,50 de hauteur, et leur longueur est de 1m,80 sur une largeur de 0m,50; ce sont, comme on voit, les dimensions d'un tombeau. Pratiquées dans l'épaisseur des murailles, elle n'avaient d'autre ouverture qu'une porte étroite et basse, communiquant avec une salle qui occupait le milieu du carré. Cette salle elle-même, au premier étage, ne recevait l'air ni le jour d'aucun côté; on y entrait par un couloir percé dans le mur d'enceinte de la forteresse et fermé de deux portes dont la dernière s'ouvrait sur les bâtiments intérieurs du château aujourd'hui demoli. La distribution du second étage était la même; seulement la salle intérieure recevait un peu de jour par un soupirail ouvert sur un étroit couloir communiquant avec le chemin de ronde qui couronnait les remparts. A son extrémité opposée, ce couloir aboutissait à un escalier de pierre par lequel on descendait jusqu'à l'entrée de la salle; le même escalier conduisait à l'étage supérieur, qui n'était plus une prison; là, on entrait dans une grande salle voûtée, éclairée par deux fenêtres étroites au dehors, mais très-évasées au dedans, avec une vaste cheminée à manteaux sculptés et des bancs de pierre dans les larges embrasures des fenêtres, d'où le seigneur pouvait contempler à son aise le magnifique paysage qu'on découvre de ce point élevé, tandis que ses captifs

gémissaient sous ses pieds dans leurs ténébreux sépulcres. Le donjon se termine par une plate-forme ornée de machicoulis sculptés avec une sorte d'élégance. De là on aperçoit d'un côté la tour de Fréteval, de l'autre les châteaux de Lavardin et de Montoire et la tombelle de Troâ; c'est un horizon de 10 lieues qui embrasse la riantة vallée du Loir, les plaines de la Beauce et les collines boisées du Perche. La hauteur totale de la tour est d'environ 20 mètres. On n'y peut pénétrer aujourd'hui qu'à l'aide d'une échelle par une ouverture percée dans la muraille, au niveau de l'étage inférieur, et fermée d'une double porte. » L'enceinte du château contenait jadis l'église collégiale de Saint-Georges; on y voyait les tombeaux des ducs et comtes de Vendôme, détruits à la Révolution; il n'en reste plus que des ruines aujourd'hui. En 1792, le château de Vendôme fut vendu comme bien national, et il allait être démoli en 1819 lorsque le comte de Beaumont, sous-préfet de Vendôme, l'acheta de ses deniers et en fit don à la ville. Une promenade publique a été dessinée depuis dans l'enceinte des ruines, dont une partie est occupée par un jardin particulier.

L'église de la Trinité, ancienne abbatale, reconstruite du xve au xvi^e siècle, offre dans sa façade un remarquable spécimen du style ogival fleuri. La première pierre en fut posée par Marie de Luxembourg, et les travaux en furent exécutés sous la direction du Père de Jarnay, religieux de la Trinité. Un fronton aigu, entièrement découpé, surmonte le portail; des clochetons à jour, reliés par une élégante balustrade qui fait le tour de l'édifice à la naissance du toit, flanquent le pignon à droite et à gauche. Deux étages d'arcs-boutants, découpés en dentelle, soutiennent de toutes parts les murs de la nef en s'appuyant eux-mêmes sur d'élégants contre-forts, ornés d'arcatures et de clochetons. L'église est surmontée, au point de rencontre de la nef et du chœur, d'une tour carrée supportant une petite flèche élancée. La tour véritable, haute de 80 mètres, s'élève à quelques mètres en avant et à droite de la façade. C'est, d'après M. Viollet-le-Duc, « une des plus belles constructions du xiii^e siècle. Elle n'est surpassée que par celle du clocher vieux de la cathédrale de Chartres. Elle se compose de trois étages carrés et d'un étage octogonal flanqué aux angles de quatre clochetons ajourés, à toits coniques. De ce dernier étage s'élève une flèche en pierre, qui avait primitivement 30 mètres de hauteur. » Des arêtes fleuronées, très-saillantes, séparent les diverses faces de la pyramide, et cette décoration se reproduit au milieu de chaque face sur les deux tiers environ de sa hauteur. En 1848, la foudre frappa le clocher et en abattit environ 10 mètres; ce couronnement a depuis été rétabli. L'intérieur de l'église se compose de trois nefs (style du xve au xvi^e siècle), d'un transept, d'un chœur aussi élevé que le vaisseau principal et de cinq chapelles absidiales. La nef principale se fait remarquer par sa légèreté, la hardiesse de sa voûte et son *triforium*. Le chœur et les chapelles absidiales ont conservé d'admirables vitraux du xve siècle. Enfin, mentionnons qu'en 1839 les belles stalles du chœur, enlevées pendant la Révolution, ont été restituées à la Trinité.

Quant aux bâtiments de l'abbaye, ils sont aujourd'hui transformés en caserne de cavalerie. La salle du chapitre, ornée de gracieuses colonnettes et de quelques restes de peintures à fresque, en est la partie la mieux conservée.

— *Hôtel de ville*. Il occupe l'emplacement de l'ancien hôpital Saint-Jacques, dont il a conservé la chapelle, reconstruite en 1452 dans le style fleuri. C'est un imposant édifice de la fin du moyen âge. Sa façade se compose de deux grosses demi-tours rondes, réunies par un pavillon central. « A la naissance du toit, dit M. Joanne, règne une belle couronne de machicoulis et de créneaux, décorée au xvi^e siècle de médaillons et d'écussons fleurdelisés. A la base du pavillon central s'ouvre une voûte en plein cintre, pour le passage de la route de Blois. Le premier étage n'était autrefois percé que de trois ou quatre baies en croix; d'autres fenêtres y ont été ouvertes récemment, lors d'une restauration intérieure et extérieure de l'hôtel de ville. » L'édifice souffrit beaucoup pendant le siège dirigé par Henri IV, et on y voyait récemment encore les traces des balles et des boulets.

L'hôtel du gouverneur est une maison de la Renaissance avec tourelle carrée. Elle doit son nom au gouverneur Maille-Benchart, exécuté à la suite du siège, et dont elle était l'habitation.

Enfin, citons encore l'église de la Madeleine, surmontée d'une tour carrée et d'une flèche pyramidale, construite en 1474 grâce aux souscriptions volontaires des habitants et aux libéralités du duc; la tour Saint-Martin, dernier reste de l'église du même nom, terminée par un étage octogonal et un campanile; les ruines (xii^e siècle) de l'église de Saint-Bienheuri et l'hôtel du Saillant.

A l'époque de la conquête de César, Vendôme (*Vindocinum*) n'était qu'une forteresse qui protégeait la frontière du territoire des Carnutes du côté des cités limitrophes du Mans et de Tours. Un bourg devait néanmoins

s'abriter à l'ombre du fort. Saint Martin fut le premier qui y apporta l'Evangile, auquel, comme on sait, l'ouest de la France, siège principal des druides, fut longtemps rebelle (vii^e siècle). Un siècle plus tard, le christianisme y était définitivement établi, et la première église de Vendôme, dédiée à son apôtre, l'illustre évêque de Tours, commençait à s'élever. En 507, Clovis traversa Vendôme en allant conquérir le royaume des Wisigoths. Le domaine, qui dépendait alors de la cité de Chartres, échut plus tard à Childébert, puis passa à Sigebert à la suite d'un nouveau partage. Vendôme n'a cessé de dépendre de Chartres, du moins dans l'ordre ecclésiastique, qu'en 1697, date de la création de l'évêché de Blois. Vendôme fut de bonne heure le siège d'un comté, dont on trouve mention pour la première fois dans une chartre de Louis le Débonnaire. Le premier comte connu fut Bouchard, dit *Rata-Pilata* (chauve-souris), puis vint son fils, surnommé le Vénérable, ami et compagnon de Hugues Capet, qui lui fit épouser Elisabeth, veuve d'Aimon, comte de Corbeil. Bouchard II fut plus tard nommé comte de Paris, et son fils Renaud chancelier de France et évêque de la même ville. Tous deux moururent à peu de distance l'un de l'autre, et la famille s'éteignit avec le second. Le comté passa alors à une héritière indirecte, Adèle de Vendôme, fille du comte d'Anjou, Foulques Nerra, et de la sœur de Renaud de Vendôme. Dépossédée de son domaine par un de ses enfants, elle appela Geoffroy Martel, son frère, à son aide; Geoffroy accourut, mit l'armée du rebelle en déroute et entra dans Vendôme (1033). Le vainqueur, maître du Vendômois, s'en fit alors donner l'investiture par Henri 1^{er} et signala son gouvernement par d'importantes fondations religieuses. En 1050, il rendit à son neveu Foulques le comté de Vendôme, qui resta depuis dans la famille des Bouchard sous la suzeraineté des comtes d'Anjou. Ce comté, à la suite de l'extinction de diverses races, se trouvait, au xiii^e siècle, dans la maison de Preuilly, et, au xiiii^e, dans celle des seigneurs de Montoire. En 1129, par le mariage de Geoffroy Plantagenet avec Mathilde, fille de Henri 1^{er}, il devint pays anglais, comme toutes nos provinces de l'ouest. En 1161, Thibaut, comte de Blois, vint mettre le siège devant Vendôme; mais la courageuse défense du comte Jean 1^{er} l'obligea à se retirer. Peu de temps après, le Vendômois, province frontière des rois anglais, dut à cette position exceptionnelle la triste honneur d'être fréquemment le théâtre de sanglants démêlés entre Philippe-Auguste et Richard Cœur de Lion. Le premier s'empara de la ville en 1188, mais elle retourna deux ans après sous l'obéissance de l'Angleterre. En 1194, une nouvelle attaque de Philippe-Auguste échoua, grâce à la prompte arrivée de Richard au secours des assiégés. Le roi de France perdit dans sa retraite un grand nombre d'hommes et presque tous ses bagages. La confiscation des domaines de Jean sans Peur, en faisant passer le comté d'Anjou dans les mains de Philippe-Auguste, rattacha enfin le Vendômois à la monarchie française, dont il ne fut plus séparé. En 1227, Blanche de Castille, régente du royaume, y conduisit Louis IX comme dans un asile sûr, et Vendôme lui ouvrit ses portes. Le parlement y fut convoqué, et c'est là que furent définitivement dissoutes les ligues, menaçantes au début, des grands vassaux. La guerre de Cent ans ne tarda pas à avoir à Vendôme un contre-coup funeste. En 1357, Louis, fils du roi Jean, comte d'Anjou, et, en cette qualité, suzerain du comté de Vendôme, fit élever autour de la ville, pour la protéger contre les bandes anglaises, les remparts dont on voit encore les débris. Les Anglais ne s'emparèrent pas moins de la place cinq ans plus tard (1362) et y restèrent jusqu'à l'Ascension, vexant les habitants et ruinant la ville. Ces événements n'empêchèrent point les comtes de Vendôme de s'élever à un grand degré de puissance; ils avaient pris part à la croisade des albigeois, en avaient rapporté, comme dépouille, la possession du comté de Castres et s'étaient alliés aux plus grandes familles de l'époque (d'Épernon, de Ponthieu, de Quillebeuf), agrandissant ainsi sans cesse leurs domaines quand, en 1364, le mariage de Bouchard VII avec Isabelle de Bourbon, comtesse de La Marche, rattacha pour toujours les Bourbons au Vendômois. Le dernier des Bouchard mourut en 1372, et Jean de Bourbon prit dès lors le titre de comte de Vendôme, du chef de sa femme, Catherine, sœur de Bouchard VII. Plus tard, la branche de Bourbon-Vendôme survécut seule à tous les autres rameaux de cette illustre famille, et le château de Vendôme devint le berceau de la race royale qui monta sur le trône avec Henri IV. Louis de Bourbon, comte de Vendôme, pendant les troubles du règne de Charles VI, suivit constamment le parti des ducs d'Orléans. En 1416, Isabeau de Bavière, chassée de Paris, vint se réfugier à Vendôme, alors privé de son comte, prisonnier des Anglais depuis la bataille d'Azincourt (1415). Louis de Bourbon ne revint la France qu'en 1429, après être parvenu à s'échapper de la Tour de Londres, où il était demeuré prisonnier près de quatorze ans. Son fils continua la tradition de fidélité à sa famille à la couronne de France, et ce fut sans doute cette certitude qui déterminait

en 1458, Charles VII à tenir sa cour de parlement au château de Vendôme, pour le jugement du duc d'Alençon accusé de haute trahison. On connaît l'issue de ce procès (v. **ALENÇON**). Le règne du comte François de Bourbon inaugura pour Vendôme une ère de prospérité, sans parler des maintenant de l'impulsion artistique qu'y imprima bientôt la Renaissance, à aucune époque le commerce et l'industrie n'y furent plus florissantes. « C'est merveille, dit l'ancien historien André Duchesne, du grand trafic de gants que cette ville fait, non-seulement par tout le royaume, mais encore es contrées voisines. » On le voit, cette industrie vendômoise ne date pas d'hier. Marie de Luxembourg, femme de François, établit, en outre, à Vendôme une fabrique d'aiguilles et fit venir de Flandre d'habiles brodeuses pour former à ce métier les jeunes filles de la ville, qu'elle se plaisait à réunir autour d'elle, dirigeant et partageant leurs travaux. A la mort de François de Bourbon, à Verceil (1495), survint pendant la campagne d'Italie où il avait suivi Charles VIII, sa veuve dirigea seule le gouvernement du comté pendant la minorité de son fils Charles et ne le laissa point périr. François I^{er} érigea le comté de Vendôme en duché-pairie (1515), en faveur de Charles de Bourbon. Ce premier duc de Vendôme mourut en 1536, gouverneur de la Picardie, d'où il dirigea presque constamment l'administration de son domaine, sans qu'il eût jamais à souffrir de cet éloignement. Antoine de Vendôme, époux de Jeanne d'Albret et, depuis, roi de Navarre, embrassa, comme on sait, avec ardeur la religion réformée; il établit un préche à Vendôme; mais la ville, foncièrement catholique, ne fournit que peu de prosélytes au protestantisme. En 1560, François II, accompagné de Marie Stuart, traversa Vendôme en se rendant de Blois à Paris. Ce fut à Vendôme que se trama en partie, peu de temps après, la célèbre conjuration d'Ambroise (v. ce mot), dans le château même d'Antoine de Bourbon, et c'est en se rendant de Vendôme à Amboise que le plus actif des chefs du complot, La Renaudie, arrêté par les troupes royales, tomba percé de coups après une résistance désespérée. Le rôle que joua Antoine de Bourbon après cette conspiration avortée ne se rattache pas assez à la ville dont nous écrivons l'histoire pour que nous y insistions. Nous dirons seulement qu'aux plus mauvais jours des guerres de religion Vendôme ne cessa, malgré les mauvais vouloir de ses habitants catholiques, mais grâce à l'énergie de Jeanne d'Albret, d'être un des plus importants quartiers généraux de la religion réformée. Un des heureux résultats de cette ferme administration fut d'empêcher la Saint-Barthélemy d'avoir son contre-coup à Vendôme. La mort de Jeanne d'Albret fit enfin respirer les catholiques vendômois qui, devenant intolérants suivant la coutume, firent fermer le préche ouvert par Antoine de Bourbon. Les plaintes de Henri de Navarre (depuis Henri IV), héritier du duché, demeurèrent sans effet, et la Ligue acheva bientôt d'allumer dans Vendôme, comme dans la plupart des autres villes de France, une véritable guerre civile. La mort de Henri III y mit heureusement fin; mais la ville ne se ressouvint de ses anciens engagements que contrainte par un siège long et opiniâtre; Vendôme pris d'assaut par le roi de Navarre, irrité d'une résistance qu'il considérait avec justesse comme une trahison, fut, pendant trois jours, en proie à des scènes de dévastation et de carnage que Henri IV eut le tort de ne pas arrêter dès le début. Il souilla, en outre, son triomphe en faisant mettre à mort le gouverneur de la ville, Maillé-Benchart. Il s'en repentait, dit-on, ensuite, mais le mal était irréparable; Vendôme ne se releva jamais du coup que lui porta cette funeste catastrophe; son industrie s'éteignit pour ne plus revivre; une partie de la population avait péri dans le siège; une autre quitta ces lieux désolés, et de nombreux documents officiels des règnes de Louis XIII et de Louis XIV attestent que la misère y alla toujours croissant. On sait qu'en 1598 Henri IV fit à son fils naturel, César, né de la célèbre Gabrielle d'Estrées, donation solennelle du duché de Vendôme. Vingt ans plus tard, le nouveau duc, animé d'un zèle catholique que sa naissance rend assez bizarre à expliquer, fit fermer définitivement le préche protestant de la ville, qu'il enrichit, en outre, de diverses fondations. En 1725, le duc de Vendôme, par la mort du grand prieur de l'ordre de Malte, frère du célèbre duc de Vendôme, le vainqueur de Villaviciosa (v. ci-après), fut réuni à la couronne. Vendôme prit une part peu active à la Révolution de 1789. Son nom aurait passé presque inaperçu dans les annales de cette grande époque, si le Directoire n'y avait installé, en 1796, la haute cour chargée de juger la prétendue conspiration qui aboutit à la condamnation à mort de Babeuf et de Darthé. Quarante-sept accusés étaient présents. Les deux condamnés, qui se frappèrent, comme on sait, chacun d'un coup de poignard à l'audience, furent traînés tout sanglants à l'échafaud, dressés sur la place d'Armes, en face de l'abbaye de la Trinité, où la haute cour tenait ses séances, et moururent courageusement en criant, au moment suprême: « Vive la République! » Le 15 décembre 1870, le général Chanzy fut

battu à Vendôme par le prince Frédéric-Charles et dut se replier sur Le Mans, pendant que la ville tombait au pouvoir des Prussiens.

VENDÔME (César, duc DE), appelé **César Monsieur**, fils aîné de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées, né au château de Coucy (Picardie) en 1594, mort en 1655. Légitimé en 1595 et créé duc de Vendôme en 1598, il reçut en même temps le gouvernement de Bretagne et fut fiancé à la fille du duc de Mercœur. En 1610, Henri IV lui donna rang immédiatement après les princes du sang. Pendant la minorité de Louis XIII, il se posa comme un des chefs des mécontents, tenta de soulever sa province, puis se soumit. Il fit ensuite la guerre aux réformés, leur prit Clérac en 1622, tint la garnison de Montauban et contribua à la soumission de Montpelier. Engagé avec le grand prieur, son frère, dans la conspiration de Chalais, il fut emprisonné pendant quatre ans (1626-1630) à Vincennes et n'en sortit qu'en se démettant de son gouvernement de Bretagne et en partant pour l'exil. Rentré en France, il fut accusé (1641) d'avoir tenté de faire empoisonner Richelieu, dut s'exiler de nouveau et ne revint qu'après la mort du cardinal. Regardé comme l'une des têtes du parti des importants, il fut enveloppé dans la disgrâce du duc de Beaufort, son fils. En 1650, il fit sa paix avec Mazarin, reçut le gouvernement de Bourgogne, la surintendance de la navigation, contribua à la pacification de la Guyenne, prit Bordeaux (1653) et mit en fuite la flotte espagnole devant Barcelone (1655). « C'était, dit Le Vassor (*Histoire de Louis XIII*), un mince capitaine, qui ne sut jamais se faire craindre ni se faire estimer. » Selon Mme de Motteville, il avait beaucoup d'esprit, mais aucune intelligence militaire ni politique.

VENDÔME (Louis, duc DE), fils aîné du précédent, connu sous le nom de **duc de Mercœur** jusqu'à la mort de son père, né en 1612, mort à Aix en 1669. Il servit sous Louis XIII en Piémont, puis en Hollande, où il se distinguait sous les yeux de son père, pendant l'exil duquel il s'éloigna de la cour. En 1649, il leva un régiment de cavalerie, fut nommé vice-roi de Catalogne et commandant des troupes françaises, épousa (1651) Laure Mancini, nièce de Mazarin, devint commandant de la Provence, où il apaisa des troubles, commanda l'armée de Lombardie (1656) conjointement avec le duc de Modène et résista aux attaques du cardinal Trivulce. C'était, au reste, un général médiocre et de peu de valeur. Après la mort de son épouse, il entra dans les ordres et fut créé cardinal en 1667.

VENDÔME (Louis-Joseph, duc DE), général français, fils aîné du précédent, connu d'abord sous le nom de **duc de Penthièvre**, qu'il porta jusqu'à la mort de son père, né en 1654, mort en 1712. Il suivit Louis XIV dans l'invasion de la Hollande, combattit sous Turenne et fut blessé à Altenheim. Nommé brigadier du roi en 1677, il fit en cette qualité la campagne de Flandre, se distingua aux sièges de Condé et de Cambray, reçut le brevet de maréchal de camp (1678) et le gouvernement de la Provence en 1681. Promu lieutenant général et chevalier des ordres en 1688, il se couvrit de gloire dans quatre campagnes successives, aux sièges de Mons, de Namur, au combat de Leuse et surtout à celui de Steinkerque, fut envoyé en Italie en 1693, sous les ordres de Catinat, contribua à la victoire de Marsaille, reçut en 1695 le commandement de l'armée de Catalogne et prit Barcelone dans la même année. Envoyé en Italie pour réparer les fautes de Villeroi, il se laissa surprendre à Luzzara (1708) par le prince Eugène et ne rendit la victoire indécise qu'à force de courage et de présence d'esprit. Il n'avait pas, au reste, les qualités nécessaires pour combattre un tel adversaire. Vaillant et hardi, il manquait de prévoyance et était incapable de méditer et de préparer de grandes opérations militaires. Toutefois, il obtint quelques succès brillants dans le Tyrol et en Piémont, commit beaucoup de fautes à la sanglante bataille de Cassano, fut envoyé en Flandre en 1708, ne sut pas s'opposer à la jonction du prince Eugène et de Marlborough et perdit la bataille d'Oudenarde. Après cette déplorable campagne, il fut chargé d'aller secourir Philippe V, effaça l'impression des revers qu'il avait essuyés et remporta la victoire décisive de Villaviciosa (1710). Il mourut deux ans après, dans une expédition en Catalogne, d'une indigestion de poisson, dit Saint-Simon. Le duc de Vendôme est aussi connu par son cynisme, sa malpropreté, sa loquacité et ses vices que par ses victoires. On sait à quelle étrange admiration, manifestée publiquement pour certaine partie du corps de Vendôme, Alberoni dut son élévation.

VENDÔME (Philippe, dit le Prieur DE), général français, frère du précédent, né en 1655, mort en 1727. Il entra encore enfant dans l'ordre de Malte, fit ses premières armes au siège de Candie (1669), où il donna des preuves d'un grand courage, prit part à la campagne de Hollande sous Louis XIV, servit sous Turenne en Allemagne, fut nommé maréchal de camp en 1691 et se distingua au siège de Namur et aux combats de Leuse et de Steinkerque. Devenu grand prieur de France et lieutenant général (1693), il con-

courut aux victoires de Catinat en Italie et à celles de son propre frère en Catalogne. Disgracié en 1706, pour s'être tenu éloigné du combat à l'affaire de Cassano, il se retira à Rome, où il séjourna cinq ans, rentra en faveur et recouvra ses bénéfices. Rétabli au palais du Temple, il y mena la vie la plus fastueuse et se fit remarquer par la licence de ses mœurs. Au reste, il aimait les lettres et les arts. La Fare, Chaulieu, Palaprat vécurent dans son intimité.

VENDÔME (François), duc DE **BEAUFORT**. V. **BEAUFORT**.

VENDÔME (Matthieu DE). V. **MATTHIEU**.

VENDÔME (abbé DE). V. **GEOFFROI**.

Vendôme (PLACE), célèbre place de Paris, située dans le 1^{er} arrondissement, à laquelle on arrive du côté nord par la rue de la Paix et du côté sud par la rue de Castiglione. L'origine de cette place remonte au règne de Louis XIV. Un arrêt du conseil, du 2 mai 1686, rendu sur la proposition de Louvois, alors ministre et surintendant des bâtiments, décréta l'établissement dans le faubourg Saint-Honoré d'une grande place, tant pour la décoration de Paris que pour la facilité des communications dans ce quartier. Louvois se mit à l'œuvre et acquit l'hôtel de Vendôme, situé rue Saint-Honoré, au débouché de la rue de Castiglione. La démolition de cet hôtel n'ayant mis à découvert qu'un emplacement jugé insuffisant, Louvois eut l'idée d'acquiescer et d'abattre de même le couvent des capucines. Les travaux d'aménagement de la nouvelle place Vendôme, alors place des Conquêtes, purent ainsi être poursuivis. La pénurie des finances, conséquence de guerres perpétuelles, et la mort subite de Louvois les suspendirent jusqu'en 1699, époque où Louis XIV, par lettres patentes du 7 avril, chargea directement le corps municipal de les reprendre, lui abandonnant en don l'emplacement acquis et les matériaux déjà rassemblés, à la condition unique d'édifier la place sur un plan autre que le plan primitif de Louvois. Ce plan primitif consistait à faire de la place Vendôme un carré environné de bâtiments destinés à recevoir la bibliothèque du roi, les différentes Académies et à former les hôtels des monnaies et des ambassadeurs extraordinaires. La ville accepta le traité et sous-traita elle-même moyennant la somme de 620,000 livres, fixant à 1701 l'achèvement des travaux, qui furent immédiatement repris et menés avec beaucoup de vigueur. Mansard en donna le dessin. La place Vendôme, carrée, présente néanmoins des pans coupés à chaque angle et, par le fait, huit façades. La décoration de ces façades se compose d'un ordre corinthien élevé sur un soubassement. Au-dessus de l'entablement corinthien sont des lucarnes de pierre de formes variées. Les pans coupés angulaires se composent d'un avant-corps de trois arcades et de deux arrière-corps d'une arcade chacun. Le tout, couronné de frontons, est d'un effet imposant et magistral.

Les hôtels qui environnent la place Vendôme furent bâtis, pour la plupart, pour le compte de fermiers généraux. Le 16 août 1699 eut lieu l'inauguration d'une statue équestre de Louis XIV au centre de la place. Cette statue, œuvre de Girardon, haute de 21 pieds, pesant 60,000 livres, avait été coulée le 1^{er} décembre 1692 par Jean-Balthazar Keller. Louis XIV, à cheval, les rênes d'une main, l'autre étendue, portait l'éternel costume romain en vogue dans l'art du temps. Sur le piédestal, de marbre blanc, se lisaient diverses inscriptions à la gloire du roi-soleil, auxquelles on joignit plus tard des cartels, médailles et trophées allégoriques: *Afrique, l'Afrique, l'Afrique*, etc. Cette statue resta debout près d'un siècle; la main du peuple l'abattit le 10 août 1792. La place Vendôme vit son nom changé en celui de place des Viques, qu'elle ne quitta officiellement qu'à l'avènement de Napoléon I^{er}. Quelque temps après, l'empereur conçut le projet du monument dont nous allons parler dans l'article suivant.

Des hôtels qui bordent la place Vendôme, deux sont occupés, l'un par l'état-major de la place de Paris, l'autre par le ministère de la justice.

Vendôme (COLONNE). Le véritable nom de cette colonne est colonne d'Austerlitz ou de la grande armée; c'est du moins celui que lui avait donné Napoléon; mais on a persisté à lui donner le nom de la place où elle s'élève, quoiqu'elle n'ait absolument rien de commun avec le bâtarde de Henri IV. Elle reproduit les proportions de la colonne Trajane, qui lui a servi de modèle, avec cette différence toutefois que la colonne Trajane est en marbre, tandis que celle-ci est en pierre revêtue de bronze fondu, construction originale que l'on n'avait jamais essayée pour une œuvre de cette dimension. Sa hauteur est de 43m,50, y compris le piédestal et la statue. Sa fondation est de 30 pieds de profondeur et son diamètre de 12 pieds; 378 pièces de bronze entrent dans le revêtement de l'édifice, et tous les rajustements sont si soigneusement exécutés, qu'on n'en voit aucune trace. Une spirale de bas-reliefs, dont tous les personnages et les accessoires reproduisent les costumes militaires et les armes de l'Empire, déroule autour du fût, en vingt-deux révolutions, les faits d'armes de la campagne

de 1805 et forme un développement de plus de 260 mètres. Les personnages principaux sont des portraits. Ces bas-reliefs sont reliés entre eux par un cordon sur lequel est inscrite en relief l'action ou la scène guerrière que représente le dessin. Le fût, dont une couronne à feuilles d'olivier, tressée de banderoles, forme le tore, mesure 30m,60 de hauteur, sur 3m,90 de diamètre à sa base. Le piédestal, élevé sur une base de granit gris de Corse, dit de Memphis, de 0m,50, a 5m,64 de hauteur et 5m,55 de côté, au nu. Il est orné à ses quatre faces de trophées d'armes et de costumes des armées vaincues; sur l'attique se dessinent de lourdes guirlandes de chêne, soutenues aux quatre angles par les serres d'aigles colossales, aux ailes à demi déployées et retombant sur le haut de la corniche taillée en forme de congé. Une porte de bronze ciselé, ouverte au sud, donne entrée dans ce piédestal, où commence un escalier à vis de 180 degrés, creusés dans la pierre de la colonne et revêtus de bronze. Cet escalier conduit sur le chapiteau, où un amortissement circulaire, haut de 4m,55, terminé par un hémisphère sculpté, porte la statue de Napoléon.

Ce colossal édifice fut commencé le 25 août 1806, jour où le ministre de l'intérieur vint, au nom de l'empereur, déposer sur le ciment de la première pierre une boîte de plomb qui renfermait des médailles commémoratives de l'événement. Quatre années suffirent à le terminer. Napoléon trouva le temps long. Il était impatient d'y voir mettre la dernière main et gourmandait chaque jour ses architectes pour la lenteur qu'ils apportaient selon lui à leurs travaux, « alors que, disait-il, ni l'argent ni les bras ne leur manquaient. » Une inscription en langue française, gravée sur l'amortissement qui porte la statue, constate le jour où put enfin se montrer à tous les yeux cette colonne si ardemment désirée par le despote. Elle est ainsi conçue :

MONUMENT ÉLEVÉ À LA GLOIRE DE LA GRANDE ARMÉE

PAR NAPOLEON LE GRAND.
COMMENCÉ LE XIV AOÛT MDCCCVI,
TERMINÉ LE XV AOÛT MDCCCC,
SOUS LA DIRECTION DE D^Y. V. DENON,
DIRECTEUR GÉNÉRAL.

MM. J.-B. LEFÈVRE ET L. GONDIN, ARCHITECTES.

Le socle est chargé d'une inscription en latin passablement barbare. Au-dessus de la porte d'entrée, dans un cadre soutenu par deux Victoires, on lit ceci :

NEAPOLIO. IMP. AUG.
MONUMENTUM. BELLI. GERMANICI.
ANNO. M. D. CCC. V.

TRIMESTRI. SPATIO. DUCTU. SUO. PROFLIGATI.
EX. ARE. CAPTO.

GLORIA. EXERCITUS. MAXIMI. DICAVIT.

Il faut traduire de la manière suivante : « Napoléon, empereur auguste, a dédié à la gloire de la grande armée ce monument fait avec le bronze pris sur l'ennemi, l'an 1805, dans la guerre d'Allemagne, terminée en trois mois sous son commandement. » Alexandre Dumas proposait une autre traduction tout aussi plausible : « Napoléon, général d'Auguste, dédia ce tombeau de guerre de Germenicus à la gloire de l'armée de Maxime, l'an 1805, avec l'argent volé aux vaincus, grâce à sa conduite pendant l'espace d'un trimestre. »

Le poids des pièces de bronze qui forment la colonne est estimé 2,000,000 de kilogrammes. La statue primitive qui surmontait le monument, et qui ne fut placée qu'en 1812, était un des chefs-d'œuvre du sculpteur Chaudet. Elle représentait Napoléon en costume d'empereur romain, la tête couronnée de laurier, une main appuyée sur son glaive et tenant dans l'autre un globe surmonté d'une Victoire. Son poids était de 6,554 livres, et sa hauteur de plus de 10 pieds. Les dépenses totales pour la colonne et la statue s'élevèrent à 1,975,417 francs. En 1814, le lendemain de l'entrée des alliés à Paris, on voulut renverser cette image colossale de l'empereur qu'on venait d'abattre. On lui passa au cou un câble, auquel un grand nombre de chevaux furent attelés, et, malgré la précaution qu'on avait prise de scier les jambes au-dessus des chevilles, rien ne vint. C'est que l'angle sous lequel on opérait ne faisait que multiplier la résistance; il fallut donc y renoncer. Pourtant, un zèle royaliste se présenta et promit de réussir; c'était M. de Monthadon, chef d'état-major de la place de Paris. MM. de Polignac et de Semallé, qui étaient commissaires du comte d'Artois, l'investirent de tous les pouvoirs nécessaires pour cet objet. Il mit en réquisition Launay, le fondeur de la colonne et de la statue, comme l'homme le plus capable de faire l'opération avec succès. Celui-ci résista; mais, conduit au quartier général, il reçut un ordre se terminant ainsi : « Ordonnons audit M. Launay, sous peine d'exécution militaire, de procéder sur-le-champ à ladite opération, qui devra être terminée mercredi 6 avril à minuit. » Cet ordre est daté du 4 et signé de *Rochechouart*, colonel aide de camp de S. M. l'empereur de Russie, commandant la place. M. Pasquier, alors préfet de police, écrivit de sa main sur la pièce : « A exécuter sur-le-champ. » La garde nationale faisait le service auprès du monument. Soit pudeur, soit crainte, on la remplaça par des soldats russes. Launay enleva la statue au moyen de chèvres établies sur la falte et la descendit

au moyen de poulies. Aussitôt que le bronze eut touché le pavé, on le remplaça par le drapeau blanc. Alors, nous dit Launay dans une relation de lui, d'où nous tirons ces faits, « on entendit les cris de : Vive le roi ! Vive Louis XVIII ! » C'était le 8 avril, à six heures du soir ; l'opération avait duré quatre jours, et il n'en avait coûté à la nation que 4,815 fr. 46. Launay obtint d'emporter la statue dans son atelier, pour se couvrir d'une somme de 80,000 francs qui lui restait due comme fondeur de la colonne. Pendant les Cent-Jours, la police impériale la lui fit restituer. Ce bel ouvrage de Chaudet a été fondu lors de la seconde Restauration et a été employé à la statue équestre de Henri IV, par Lemoit.

En 1832, les Chambres décidèrent que la statue de Napoléon serait remplacée au faite de la colonne Vendôme, un concours fut ouvert à cet effet, et M. Soure jeune l'emporta sur ses nombreux rivaux. Son modèle, coulé en bronze par le fondeur Crozatier, fut inauguré pompeusement le 23 juillet 1833, pendant les fêtes destinées à célébrer le troisième anniversaire de la révolution de 1830. « De toutes ces démonstrations adressées à des souvenirs de liberté, dit un journal du temps, celle qui a excité le plus de sympathie a été l'hommage rendu au héros qui prit pourtant à tâche d'en étouffer les nobles élans, mais, il est vrai, sous des prestiges de grandeur et de gloire. Le 28, Napoléon a repris sa place au haut de la colonne de la grande armée ; peu d'ambassadeurs assistaient, dit-on, à cette cérémonie. » L'armée et la garde nationale et une grande partie de la population prirent part à cette solennité. Louis-Philippe, à cheval au milieu de son état-major, enleva de ses propres mains le voile qui dérobait la statue aux regards de la foule et salua la statue du guerrier. Cette seconde statue avait sur celle de Chaudet l'avantage de ne point blesser le sens populaire, de ne pas couronner un monument chargé d'armes, de costumes et de figures modernes par un personnage d'aspect antique. Napoléon, en redingote et l'une de ses mains derrière le dos, s'y montrait coiffé du petit chapeau traditionnel, lequel, il est vrai, dessinait sur le ciel deux cornes d'un effet peu monumental ; les plis de la redingote, la fameuse redingote grise, tombaient lourdement et sans grâce.

En 1864, le Napoléon en redingote grise fut remplacé par un Napoléon en empereur romain, conforme à la statue érigée sous le premier Empire. L'empereur en costume antique, jambes nues, le manteau sur l'épaule, le front ceint de lauriers, y personnifiait moins le chef d'armée que le César suprême, le fondateur d'une dynastie. Cette statue était l'œuvre de M. Dumont. Beaucoup de personnes regrettèrent alors l'ancienne, plus connue et plus populaire, qui fut exilée au centre du rond-point de Courbevoie.

A la fin de la Commune, six jours seulement avant l'entrée des troupes dans Paris, la colonne Vendôme fut renversée par ordre du gouvernement révolutionnaire. Il y avait longtemps qu'un membre de la Commune, G. Courbet, en réclamait le déboulonnage. On peut lire à ce sujet un curieux article qu'il fit insérer, au moment du premier siège de Paris, dans le *Bulletin de la municipalité*. Il y proposait aux Prussiens d'abattre la colonne Vendôme, puis de fondre ensemble tout ce qu'il y avait de canons Krupp et de canons français pour en édifier un nouveau monument de bronze, surmonté du bonnet phrygien et dédié à la république universelle. Dès les premières séances de la Commune, G. Courbet reprit le projet qu'il avait proposé et obtint un décret portant que la colonne serait démolie. On ne se pressa pas toutefois, et ce ne fut que dans le courant du mois de mai que les travaux préparatoires furent effectués ; on descendit quelques-unes des plaques circulaires au-dessus du soubassement. On attaqua la pierre à laquelle le bronze servait de revêtement, et le 16 mai seulement un système de cordages tendus par des cabestans fut établi de manière à renverser l'immense fût de pierre et de bronze d'un seul bloc, sur un lit de fumier préalablement disposé pour le recevoir. L'opération eut lieu ce même jour dans l'après-midi. « A trois heures et demie, dit M. Claretie, le clairon sonne ; quelques membres de la Commune prennent place au balcon du ministère de la justice. La musique du 100^e bataillon exécute la *Marseillaise*, à laquelle succède le *Chant du départ*, exécuté par la musique du 172^e bataillon. On fait éloigner tout le monde ; chacun se range autour de la place. A cinq heures un quart, les cabestans fonctionnent, la tension des câbles s'opère lentement. Il est cinq heures et demie : l'attention est immense, chacun est haletant. Un cri étranglé par la peur d'un accident dont il est impossible de mesurer l'étendue part de toutes les bouches ; la colonne s'ébranle ; un silence d'épouvante se fait dans la foule anxieuse ; puis, après avoir oscillé un moment sur sa base, cette masse de bronze et de granit tombe sur le lit qui lui a été préparé ; un bruit sourd se mêle au craquement des fascines, des nuages de poussière s'élèvent dans les airs. A l'instant, une immense clameur se dégage de la foule : Vive la République ! Vive la Commune ! Les fascines et le fumier ont été chassés de chaque côté à plus de 10 mètres. La colonne est toute

disloquée, la statue a un bras cassé et la tête séparée du tronc. En deux minutes, le drapeau rouge est arboré sur le piédestal resté debout. » Quatre discours furent alors prononcés par le général Bergeret, par Henri Fortuné et deux autres membres de la Commune, les citoyens Miot et Ranvier.

L'Assemblée de Versailles, de son côté, répondit à cet acte par un décret qui ordonnait le rétablissement de la colonne Vendôme, décret qui a reçu son exécution en 1875. Le fût de pierre a été réédifié, et les plaques de bronze, moulées de nouveau sur les formes qui avaient été conservées depuis le premier Empire, ont été rétablies exactement. Le décret portait que la colonne Vendôme serait surmontée de la statue de la France ; on a renoncé à ce projet et remplacé tout simplement, par suite d'un autre décret, le Napoléon de M. Dumont.

La colonne Vendôme a inspiré les poètes et les chansonniers. Une des chansons les plus connues est celle d'Emile Debraux ; deux vers surtout sont restés populaires :

Salut, monument gigantesque
De la valeur et des beaux-arts ;
D'une teinte chevaleresque,
Toi seul coloies nos remparts ;
De quelle gloire l'environne
Le tableau de tant de hauts faits !
Ah ! qu'on est fier d'être Français,
Quand on regarde la colonne !

Avec eux la gloire s'exile,
Osa-t-on dire des proscrits,
Et chacun vers le Champ d'asile
Tournait des regards attendris.
Malgré les rigueurs de Bellone,
La gloire ne peut s'exiler,
Tant qu'en France on verra briller
Les noms gravés sur la colonne.

L'Europe, qui dans ma patrie
Un jour pâlit à ton aspect,
Et brisa sa tête détreinte,
Pour toi conserve du respect ;
Car des vainqueurs de Babylone,
Des héros morts chez l'étranger
Les ombres, pour la protéger,
Planaient autour de la colonne.

Ainsi chantait Emile Debraux, un barde populaire, en 1818, pendant que l'Angleterre songeait, elle aussi, à perpétuer par le bronze ce qu'elle appelait sa victoire de Waterloo. Tout le monde connaît l'*Ode à la colonne* que Victor Hugo écrivait en 1827. C'est là qu'il faut chercher à comprendre le sentiment qui animait les Français de la Restauration, en regardant la colonne, comme dit la chanson : O monument vengeur ! trophée indélébile ! Bronze qui, tournant sur la base immobile, Semble porter au ciel ta gloire et ton néant ; Et, de tout ce qu'a fait une main colossale, Seul es resté debout, ruine triomphale De l'édifice du géant !

La pièce est longue, et nous ne pouvons à cause de cela l'insérer ici dans son entier. Le poète y trouve de mâles et patriotiques accents, que l'époque et sa jeunesse forcent de ton çà et là. Aujourd'hui que la lumière s'est faite sur beaucoup de choses et que les cheveux blancs sont venus au chantre des *Orientales*, il est des vers qu'il n'écritait plus sans doute.

Chaque année depuis 1830, le 5 mai, anniversaire du jour où mourut le prisonnier de Sainte-Hélène (5 mai 1822) ; le 15 août, jour de la naissance et de la fête de l'empereur ; le 20 mars, jour de sa rentrée à Paris, les vieux grognards qui survivaient encore en petit nombre tiraient du fond des armoires leurs uniformes qu'ils boutonnaient à grand-peine, leurs sabres rouillés, leurs shakos déformés, leurs buffleteries noircies,

Nobles lambeaux, défrôque épie,
Saints haillons, qu'étoile une croix,
Dans leur ridicule héroïque
Plus beaux que des manteaux de rois,

et ils venaient ces lanciers rouges, ces grenadiers bleus, ces voltigeurs de la garde, ces hussards amaigris, ces artilleurs obèses, que le gamin poursuivait en riant, ils venaient d'un pas chancelant, comme des fantômes d'un autre temps, déposer au pied de la colonne,

Comme à l'autel de leur seul Dieu,
des couronnes d'immortelles et de laurier. Le vieux soldat qui veillait sur le monument les rassemblait toutes ; il les suspendait symétriquement aux lances de la grille qui entoure le soubassement. Des *ex-voto* bizarres, de petits cadres peints, enrichis de devises ou d'inscriptions naïves, tapissaient le piédestal. L'effet produit par ces offrandes annuelles à la divinité du lieu n'était pas des plus agréables pour l'œil, mais les « vieux de la vieille » n'y regardent point de si près, et l'orgueil du gardien était comblé si la moisson de couronnes était abondante. Hélas ! les fidèles disparaissent de jour en jour, et la Mort s'apprête à signer la feuille de route des derniers Achilles d'une *Iliade* qui déjà appartient à l'histoire.

L'entrée de la colonne de la place Vendôme est libre ; le curieux, pourvu qu'il soit maigre et qu'il ait bon pied, bon œil, peut gravir l'escalier étroit et fort sombre et parvenir à la plate-forme supérieure qui régnait autour de la statue ; il en sera quitte pour donner en redescendant une légère rétribution au gardien. Il arrive de loin en loin

qu'un visiteur mal avisé se soustrait à cet impôt non forcé en enjambant la balustrade et en se précipitant dans l'espace. Le pauvre diable se tue sur le coup, et, en relevant son cadavre, on découvre assez généralement dans ses habits la preuve certaine qu'il en avait assez de la vie en opérant cette rude ascension de la colonne ; 180 marches à franchir, voilà pourtant qui devrait donner à songer. Il est vrai que, quand on les a montées, il doit être bien dur de les redescendre... ; toujours est-il que ce gigantesque monument s'est prêté à bien des tentatives de suicide dont on nous permettra de ne pas retracer les lugubres détails.

VENDÔMOIS, *oisifs*, et adj. (van-dô-moi, oi-ze). Géogr. Habitant de Vendôme ou du Vendômois ; qui appartient à cette ville, à cette contrée ou à leurs habitants : *Les Vendômois. Les mœurs vendômoises.*

VENDÔMOIS, petit pays de l'ancienne France, dans la Beauce. Il avait pour chef-lieu Vendôme et est aujourd'hui réparti entre les départements de Loir-et-Cher et de la Sarthe.

VENDOTENA, la *Pandataria* des anciens, île du royaume d'Italie, dans la mer Tyrrhénienne, à 10 kilom. N.-O. de l'île d'Ischia, à 56 kilom. O. de Pouzzole. Elle fait partie de la province de Naples et mesure 3 kilom. de longueur sur 2 kilom. de largeur et 13 kilom. de circonférence. Sol fertile et bien cultivé. Elle fut le lieu d'exil d'Agrippine, mère de Germanicus ; d'Octavie, femme de Néron, et d'autres illustres personnages. Au ix^e siècle, elle fut abandonnée, à cause des incursions fréquentes des Sarrasins, et repeuplée en 1769 d'indigents tirés de Rome.

VENDRAMINO (André), doge de Venise, né en 1400, mort en 1478. Il fut élu doge en 1477, en remplacement de Pietro Mocenigo, dont le frère, Giovanni Mocenigo, devait lui succéder. La paix se maintint pendant son règne de treize mois, dont le seul événement remarquable fut une irruption des Turcs dans le Frioul.

VENDRE v. a. ou tr. (van-dre — lat. *vendere*, pour *venum dare*, littéralement donner l'achat ; de *dare*, donner, qui se rattache à la grande racine sanscrite *dā*, même sens, et de *venus*, achat, en usage seulement à l'accusatif *venum* et au datif *veno*, *venui*. V. *VENDRE*). Donner, céder moyennant un prix convenu : *Vendre un cheval, une maison, un héritage. J'ai remarqué qu'il n'y a que l'Europe seule où l'on vende l'hospitalité.* (L.-J. Rouss.) *Le commerce est l'art d'acheter trois francs ce qui en vaut six, et de vendre six francs ce qui en vaut trois.* (Fourier.)

Deux compagnons, pressés d'argent,
A leur voisin fourrer *vendirent* [dirent.
La peau d'un ours encor vivant
Mals qu'ils tiraient bientôt, du moins à ce qu'ils
LA FONTAINE.

Il Faire le commerce de : *Vendre des étoffes, des meubles, des comestibles.* Il Céder ou sacrifier à prix d'argent, en parlant des choses qui ne sont pas vénales, par leur nature : *Vendre sa conscience. Vendre son âme au diable. Un peuple n'a pas le droit d'attenter à ses libertés ou de les vendre à un despote.* (Chateaub.) *Tout journal est une boutique où l'on vend au public des paroles de la couleur dont il les veut.* (Balz.) *Un avocat est un barbare qui vend ses paroles, qui ment pour de l'argent.* (Mme E. de Gir.)

De nos jours, le droit du seigneur
Pèse sur nous plus despotique ;
Nos fils vendent leur honneur
Au dernier courtaud de boutique.
P. DUPONT.

— Faire payer, ne procurer qu'à des conditions dures ou onéreuses : *La terre est dure, obstinée, ne se rend pas d'un coup ; elle vend au travail ce qu'on croit qu'elle donne.* (Michelet.)
Le bonheur est un bien que nous vend la nature ;
Il n'est point ici-bas de moissons sans culture.
VOLTAIRE.

— Fig. Trahir pour de l'argent : *Vendre un secret. Vendre ses complices. Vendre sa patrie. Il vendrait son meilleur ami. Judas vendit son maître.*

— Absol. : *Se décider à vendre. Qu'un marchand se mette à vendre sur le principe fraternel, je ne lui donne pas un mois pour voir ses enfants réduits à la mendicité.* (F. Bastiat.)

— *Vendre la peau de l'ours avant de l'avoir jeté par terre.* Chercher à tirer parti d'une chose qu'on n'a pas encore en sa possession.

— *J'y vendrai ma chemise.* Je sacrifierai tout pour réussir :

... Laissez faire, ils ne sont pas au bout ;
J'y vendrai ma chemise, et je veux rien ou tout.
RACINE.

Il *Il vendrait jusqu'à sa chemise.* Se dit d'un prodigue, d'un dissipateur.

— *Vendre bien cher, vendre chèrement sa vie.* Défendre vaillamment sa vie, et faire périr beaucoup d'ennemis avant de succomber. Il On dit populairement *Vendre chèrement sa peau.*

— *Etre à quelqu'un à vendre et à dépendre.* Etre à son entière disposition, ne résister à aucune de ses volontés. *Dépendre* a ici le vieux sens de *dépenser*. Il Vieille loc.

— *Vendre des guignes.* Loucher. Se dit en jouant sur les mots *guigne* et *guigner*.

— *Vendre la mèche.* Trahir un secret.

— *Vendre des coquilles à ceux qui reviennent de Saint-Michel.* Offrir aux gens ce dont ils sont richement pourvus, comme si on venait vendre des coquilles à ceux qui reviennent de Saint-Michel, localité de la Normandie, où les voyageurs font d'ordinaire ample provision de coquilles. Il *A qui vendez-vous vos coquilles ? à ceux qui reviennent de Saint-Michel ?* ou simplement *A qui vendez-vous vos coquilles ?* A qui pensez-vous avoir affaire ? Pensez-vous que je serai dupe de votre finesse ? Il *Cet homme vend bien ses coquilles.* Il fait valoir sa marchandise, son travail.

— Pratiq. *Vendre quelq'un.* Vendre ses meubles, par suite de la saisie : *Alors on l'a saisi, on l'a vendu ; la vente de ses meubles n'a pu couvrir la dette.* (A. Lireux.)

— Théâtre. *Vendre son piano.* Dans l'argot des coulisses, Tirer des larmes des yeux des spectateurs, par allusion à une scène de *Pauvre Jacques*, où Bouffé arrachait des pleurs à toute la salle en faisant ses adieux à son piano.

Se vendre v. pr. Etre vendu : *Aujourd'hui les beaux hôtels se vendent, sont abattus et font place à des rues.* (Balz.) *Les terrains de la Cannebière se vendent à raison de mille francs le mètre carré.* (B. About.) Il Avoir de la vente, du débit : *Cette marchandise, cette denrée se vend bien.* Il Etre un objet de commerce, être vénal : *Tout se vend, même l'honneur et la liberté.*

— Fig. Se livrer, offrir son concours ou sacrifier son honneur pour de l'argent : *Se vendre à un parti. Une femme qui reçoit des présents se donne ou, pour mieux dire, se vend.* (Mlle de Scudéry.) *L'honneur qui se vend, si peu qu'on en donne, est toujours payé plus cher qu'il ne vaut.* (Duclos.) *Telle troue à se vendre qui n'est pas trouvée à se donner.* (H. Bayle.)

— Se trahir involontairement : *Le coupable s'est vendu.*

— Syn. *Vendre, aliéner.* V. *ALIÉNER.*

— Allus. littér. *Vendre la peau de l'ours.* Allusion à la fable de La Fontaine, *L'ours et les deux compagnons.* V. *PEAU.*

VENDREDI s. m. (van-dre-di — du latin *Veneris dies*, le jour de Vénus. L'Italien en a fait *venerdì* ; le provençal retourne les termes et dit *divendres* ; l'espagnol *viernes* ; le sixième jour de la semaine : *Une ancienne superstition fait regarder le vendredi comme un jour néfaste.*

— *Vendredi saint.* Vendredi de la semaine sainte, jour anniversaire de la mort de Jésus. Il *Etre laid comme le péché du vendredi saint.* Etre extrêmement laid. Vieille loc.

— Prov. *Tel qui rit le vendredi pleure ou pleurera le dimanche.* Bien souvent la tristesse suit de très-près la joie :

Ma foi, sur l'avenir bien fou qui se fera,
Tel qui rit vendredi dimanche pleurera.

RACINE.

— Encycl. Malgré tous les progrès dont notre siècle peut à juste titre se glorifier, les croyances superstitieuses sont loin d'être éteintes ; il y a dans les bas-fonds du cœur humain un goût singulier pour tout ce qui est mystérieux, un besoin inexplicable de trembler devant l'inconnu, qui résistent à la lumière de la raison et du bon sens chez les âmes faibles, surtout chez les femmes, chez les paysans peu lettrés, quelquefois même chez des hommes dont l'instruction est assez avancée.

Si nous portons nos regards sur les peuples de l'antiquité, nous voyons que partout il y a eu des jours néfastes, c'est-à-dire des jours où l'on s'interdisait tous les actes importants de la vie, parce que l'influence maléfaisante de certains événements remontant à une époque plus ou moins éloignée ne pouvait anéantir que des résultats fâcheux ou même funestes. Chez les Romains et chez les Grecs, il y avait des jours néfastes reconnus par la loi et pendant lesquels toutes les affaires publiques étaient suspendues, tous les tribunaux fermes. La loi moderne est moins aveugle ; elle ne suspend le cours de la justice, du travail et du commerce que pour assurer le repos du dimanche ou pour célébrer quelques événements heureux ; elle reconnaît donc le besoin qu'a l'homme de se reposer ou de se réjouir de temps en temps ; elle ne reconnaît plus l'utilité d'entretenir chez le peuple des craintes chimériques et des souvenirs décourageants. Mais s'il n'y a plus de jours néfastes aux yeux de la loi, il y en a encore de par la tradition, et c'est surtout dans la religion que la tradition passe les idées de malheur qu'elle y rattache. Le *vendredi*, chez tous les peuples chrétiens, chez les catholiques surtout, inspire une véritable frayeur, non-seulement à de vieilles bonnes femmes dont l'esprit est affaibli par l'âge, mais à une foule de gens qui, dans le cours ordinaire de leur vie, se montrent pleins de bons sens et même d'habileté. Et ne croyez pas que ceci soit vrai seulement pour les campagnes ; Paris lui-même n'est pas exempt de ce tribut que paye encore la faiblesse humaine à l'ignorance et à la superstition. Voici un fait dont la complète exactitude nous est garantie et qui prouve à quel point la super-

stitution du *vendredi* est répandue dans Paris, dans cette capitale intellectuelle du monde : tous les *vendredis*, la recette des omnibus de Paris est de 25 pour 100 au-dessous de la recette des autres jours de la semaine.

Ceci prouve que beaucoup de gens n'aiment pas à entamer une affaire le *vendredi* et, par conséquent, ne font pas ce jour-là les courses qu'ils feraient un autre jour; que d'autres n'aiment pas à se risquer dans une voiture le *vendredi*, parce qu'ils craignent de se casser le cou si la voiture venait à verser. Mais voici qui est plus fort : lorsque le *vendredi* est en même temps le 13 du mois, ce qui arrive de temps en temps, la recette des omnibus diminue de 50 pour 100.

Pourquoi le *vendredi* et le nombre treize réveillent-ils dans l'esprit du peuple des idées de malheur et de catastrophe? Parce que c'est un *vendredi* que Jésus est mort sur la croix; parce que, dans le dernier repas que Jésus fit avec ses douze apôtres, il y avait treize personnes à table, et le traître Judas, qui devait mourir bientôt d'une manière honteuse après avoir livré son maître, occupait la treizième place.

Il est à remarquer que le nom donné par l'Eglise au *vendredi* qui fut témoin de la passion du Sauveur serait plutôt propre à inspirer la confiance que la crainte; c'est le *vendredi* saint, et chez les Anglais le bon *vendredi* (*good friday*). Mais le peuple n'a pas fait attention à ce nom; il a surtout été impressionné par les récits lugubres qu'on lui faisait en chaire, par la couleur des ornements, par la tristesse des chants et des cérémonies, par la sévérité des jeûnes et des macérations qu'on lui imposait; de là sont venues toutes les idées noires sous lesquelles il s'est représenté cette journée fatale et la répugnance invincible qu'il éprouvait, qu'il éprouve encore à rien entreprendre, à rien commencer un *vendredi*.

C'était le *vendredi* saint que, dans l'ancienne monarchie, le chancelier scellait les lettres de rémission. Cet usage datait des temps féodaux, puisque les poèmes chevaleresques du x^e et du xiii^e siècle en font mention. Le roman de *Gérard ou Girard de Roussillon*, cité par Sainte-Palaye, nous montre la reine priant le roi d'accorder en ce jour la grâce aux criminels dont il avait confisqué les biens. Cependant le plus pieux de nos rois crut que la justice devait passer avant tout autre devoir et ne la fit pas fléchir, même en ce jour de rémission. Un *vendredi* saint, les parents d'un gentilhomme détenu au Châtelet vinrent lui demander sa grâce. Le roi, qui lisait son bréviaire, posa le doigt sur le verset où il en était : « Heureux ceux qui gardent le jugement et font justice en tout temps. » Puis il ordonna de faire venir le prévenu et continua sa lecture. Le prévenu lui apprit que les crimes de ce gentilhomme étaient énormes. Sur cela, saint Louis ordonna de procéder à l'exécution de la sentence.

Vendredi, voir M. Alphonse Karr (Paris, 1835). Sous ce titre, M. Karr a réuni un grand nombre de récits, d'anecdotes, qu'il suppose avoir entendus dans une réunion d'amis qui avait lieu tous les vendredis. De là le titre quelque peu bizarre de *Vendredi soir*. Parmi ces récits, quelques-uns méritent d'être signalés plus particulièrement; ce sont : la *Main du diable*, où l'histoire d'un homme qui donne à tout jamais sa main gauche au diable, à la condition que celui-ci rendra la santé à son frère malade. Le frère guérit, en effet, et notre homme ne doute pas que ce ne soit par l'intervention de monseigneur le diable. Mais, à partir de ce moment, il est obsédé par l'idée qu'il a de s'être damné, et, pour faire sa paix avec Dieu, en se dégageant de sa promesse avec le diable, il prend une hache et se coupe la main gauche. La *Vierge noire* est un conte fantastique très-reussi, dans le genre d'Hoffmann. Les aventures du marin Onesime Romain nous ont paru un des récits les plus touchants et les mieux présentés de tout le recueil. Enfin, ce volume renferme un grand nombre de portraits et de physiologies, dont la plupart ont aujourd'hui perdu de leur vérité et, par conséquent, de leur intérêt; mais qui n'en conservent pas moins le mérite d'un style rapide et incisif. « *Vendredi soir*, dit M. de Molènes, est un recueil rempli de l'harmonie lointaine et confuse de mille souvenirs de jeunesse, un de ces livres qui vous causent un plaisir aussi incompatible avec toute idée de critique ou d'analyse que le plaisir dont notre âme peut être remplie par les jouissances de l'ouïe ou de l'odorat. »

VENDREDI, personnage du célèbre roman de Daniel de Foë, intitulé *Robinson Crusoë*. C'est un jeune sauvage que Robinson a arraché à une mort terrible et certaine, et que la reconnaissance attache à son sauveur, qui entreprend de le civiliser et de le façonner aux mœurs européennes.

VENDRES, village et commune de France (Hérault), cant., arrond. et à 10 kilom. de Béziers; 700 hab. Il est situé au bord de l'étang du même nom. On y trouve les vestiges d'un ancien temple de Vénus et deux sources d'eau minérale.

VENDRES, étang de France (Hérault), arrond. et à 9 kilom. de Béziers. Il a 7 kilom. de longueur sur 4 de largeur et communique par sa partie S.-E. à la Méditerranée.

VENDU, **UE** (*van-du*, *û*) participe passé du

v. Vendre. Cédé pour de l'argent : *A Athènes, l'esclave maltraité par son maître pouvait être vendu à un autre.* (Wallon.)

Marchandise qui plait est à demi *vendue*.

LEGRAND.

— Cédé dans des conditions onéreuses ou pénibles :

Le plaisir le plus grand, trop longtemps attendu, Par celui qui le fait est toujours trop *vendu*.

BOURSAULT.

— Fig. Livré, trahi pour de l'argent : Les secrets des tyrans me sont déjà *vendus*.

VOLTAIRE.

|| Qui s'est livré par intérêt : *C'est un homme vendu*.

— Substantiv. Personne vendue, qui a vendu son concours ou son honneur : *Moi, je ne suis ni un vendu de la veille, ni un renégat du lendemain.* (Proudh.)

— Pop. Remplaçant militaire.

VENÉ, EE (ve-né) part. passé du v. Vener.

Poursuivi à la chasse, chassé.

— *Viande venée*, Viande qui commence à se gâter, à être faisandée.

VENEDEY (Jacques), littérateur et homme politique allemand, né à Cologne en 1805, mort en 1871. Il étudia, de 1824 à 1827, le droit aux universités de Bonn et de Heidelberg, et exerça la profession d'avocat à Cologne jusqu'en 1832. A cette époque, sa brochure sur les *Tribunaux par juries* (Cologne, 1832) lui attira les poursuites de la police et le força à quitter la Prusse. Ayant pris part la même année à la fête de Hambach, il fut arrêté à Mannheim, mais il réussit à s'échapper de la prison de Frankenthal et se réfugia en France. Il habita successivement Strasbourg, Nancy et Paris, et fonda, en 1835, dans cette dernière ville, une revue mensuelle, le *Proscrit*, qui le fit entrer au Havre. Il obtint cependant la permission de revenir à Paris et s'y occupa, pendant deux ans, de travaux scientifiques; mais en 1837 il fut de nouveau interné au Havre. A la suite du jugement favorable que l'Académie française porta sur son ouvrage intitulé *Romanisme, christianisme et germanisme*, Arago et Mignet obtinrent pour lui l'autorisation de revenir à Paris, où il vécut des lors sans être inquiété, et où il déploya, comme journaliste, une rare activité. Sauf les années 1843 et 1844 qu'il passa en Angleterre, sauf deux séjours de six mois dans les Pyrénées, en 1846, et à Bruxelles en 1847, il résida dans la capitale de la France jusqu'en 1848. Après la révolution de Février, il revint en Allemagne, où il se mêla activement au mouvement politique, tout en préconisant la modération. Dans le *Vorparlament*, il combattit les efforts séparatistes d'Hecker, et fut ensuite envoyé comme commissaire dans l'Oberland, pour y faire échouer le soulèvement que ce dernier avait provoqué. Au comité des Cinqante, ainsi qu'à l'Assemblée nationale, à laquelle il avait été élu dans la Hesse-Hombourg, il se rangea parmi les chefs de la gauche. Bien qu'il eût prévu ce qui adviendrait de la translation du parlement à Stuttgart, il le suivit cependant dans cette dernière ville et assista à ses dernières séances, jusqu'à sa dissolution. Il offrit alors, par patriotisme, ses services au Slesvig-Holstein, mais son offre ne fut pas acceptée. Expulsé de Berlin et de Breslau, il se retira à Bonn, y vécut jusqu'en 1853, et à cette époque alla s'établir à Zurich, où il se fit recevoir agrégé de l'université. En 1855, il revint en Allemagne, habita quelque temps Heidelberg et, en 1857, se fixa à Oberweiler, près de Badenweiler. Depuis lors, il s'occupa de travaux littéraires et d'horticulture et collabora à la *Nouvelle presse libre* de Vienne. Dans ses discours parlementaires, aussi bien que dans ses écrits, il a toujours défendu les droits du peuple, la liberté de conscience, et a énergiquement combattu les efforts ambitieux de la Prusse. Il mourut presque dans la misère, vivement préoccupé des suites funestes que, selon lui, ne manquera pas d'avoir pour l'Allemagne la guerre avec la France en 1870-1871. Parmi ses ouvrages, qui sont de genres assez variés, mais qui se distinguent tous par le savoir, la richesse des pensées et par le patriotisme, il faut citer : *Journées de voyage et de repos en Normandie* (Leipzig, 1838, 2 vol.); la *Prusse et le prussianisme* (Frankfort, 1839); la *France, l'Allemagne et la Sainte-Alliance* (Paris, 1842); les *Allemands et les Français dans leur langue et leurs proverbes* (Frankfort, 1843); *John Hampden* (Bellevue, 1843); *l'Angleterre* (Leipzig, 1845, 3 vol.); *l'Irlande* (Leipzig, 1844, 2 vol.); la *France méridionale* (Frankfort, 1846, 2 vol.); *Quatorze jours à l'air du sol natal* (Leipzig, 1847); le *Slesvig-Holstein pendant l'année 1850* (Leipzig, 1850); *Histoire du peuple allemand* (Berlin, 1854-1862, 4 vol.); *Machiavel, Montesquieu et Rousseau* (Berlin, 1846-1850, 2 vol.); *Frédéric le Grand et Voltaire* (Leipzig, 1859); enfin, les *Biographies de Washington* (Fribourg-en-Brisgau, 1862), de *Franklin* (Fribourg-en-Brisgau, 1863) et de *Stein* (Fribourg-en-Brisgau, 1868).

VÉNÉFICE s. m. (vé-né-fi-se — latin *veneficium*, mot formé de *venenum*, poison, venin, et *facere*, faire). Anc. jurispr. Empoisonnement accompagné de sorilège : *Accuser quelqu'un de Vénéfice*.

VENEGAS (Michel), historien espagnol du xviii^e siècle. Entré chez les jésuites, il fut envoyé en qualité de missionnaire au Mexique et en Californie, et s'occupa de recueillir sur les deux pays des documents qui furent publiés sous ce titre : *Noticia de la California y de su conquista* (Madrid, 1757, 3 vol. in-4°), traduits en français par Eidons sous le titre d'*Histoire naturelle et civile de la Californie* (Paris, 1767, 3 vol. in-12).

VÉNÉGASIE s. f. (vé-né-ga-zi — de *Venegas*, moins espagnol). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des sénécionées, dont l'espèce type croît en Californie.

VENEL (Gabriel-François), médecin et chimiste français, né à Tourbes, près de Béziers, en 1723, mort à Montpellier en 1775. Il fut reçu docteur dans cette dernière ville en 1742, puis il alla étudier la chimie à Paris pendant sept ans. Il fit ensuite un voyage en Allemagne, et c'est aux recherches qu'il entreprit sur les eaux de Seltz et de Selters que nous devons l'invention qu'il fit des eaux gazeuses artificielles. Chargé à son retour de faire l'analyse de toutes les eaux minérales de France, il écrivit, pendant le cours des voyages que nécessita cette mission, une série nombreuse d'articles de médecine et de chimie qui parurent dans l'*Encyclopédie*. En 1759, il obtint au concours la chaire de matière médicale à la Faculté de médecine de Montpellier, poste qu'il conserva jusqu'à sa mort. Venel a publié les ouvrages suivants : *De humorum crassitudine* (Montpellier, 1741, in-4°); *Mémoire sur les eaux de Seltz et sur l'analyse des végétaux*; *Examen des nouvelles eaux minérales de Passy* (Paris, 1755, in-8°); *Quæstiones medicæ duodecim pro regia cathedra vacante per obitum R. D. Serane* (Montpellier, 1759, in-4°); *Précis de matière médicale* (Paris, 1767, 2 vol. in-8°).

VENEL (André-Joseph), médecin orthopédiste, né à Genève en 1740, mort à Orbe en 1791. Il étudia sous Cabanis et Tronchin, et se fixa ensuite à Yverdon, où il fonda une école de sages-femmes, pour lesquelles il rédigea un ouvrage classique d'accouchements, intitulé : *Précis d'instruction pour les sages-femmes* (Yverdon, 1778, in-8°). En 1779, il fit un voyage scientifique à Montpellier pour étudier la nature et les causes des déviations de la taille, et revint ensuite se fixer définitivement à Orbe, où il eut une grande réputation. Il a publié : *Description de plusieurs moyens mécaniques propres à prévenir, borner et même corriger les courbures latérales et la torsion de l'épine du dos* (Lausanne, 1788, in-8°).

VENELLE s. f. (ve-né-le — Ce mot est probablement pour *veinelle*, qui signifie proprement petite veine. Comparez la métaphore du mot *artère*, rue principale d'une ville. Scheler émet deux autres conjectures : il propose de regarder ce mot, soit comme un diminutif du bas latin *venna*, haie, buisson, soit comme un diminutif du latin *vagina*, gaine. D'autres ont expliqué *venelle* par un diminutif *vanella*, de *via*, voie, chemin. Du Cange cite un document du xiii^e siècle portant la forme *vanella*). Petite rue; chemin : Ah! que cette journée à mon cœur parut belle. — Et je t'accompagnai par l'étroite *venelle*. Qu'ombrageaient le sureau, la viorne et l'églantine.

ROLAND ET DU BOIS.

|| Vieux mot.

— *Enfiler la venelle*, Prendre précipitamment la fuite :

Ils vont, et le cheval, qu'à l'herbe on avait mis, Assez peu curieux de semblables amis, Fut presque sur le point d'enfiler la *venelle*.

LA FONTAINE.

VÉNÉNEUX, EUSE adj. (vé-né-neu, en-ze — lat. *venenosus*, V. VENIN). Qui a du venin, qui est propre à empoisonner : *Substance VÉNÉNEUSE. Plante VÉNÉNEUSE. Fruit VÉNÉNEUX. Suc VÉNÉNEUX. On ne délivre de substances VÉNÉNEUSES que sur l'ordonnance d'un médecin.* (A. Karr.) *L'ivraie devient VÉNÉNEUSE quand les bestiaux la mangent fraîche en trop grande quantité.* (H. Berthoud.)

— **Syn. Vénéneux, venimeux.** D'après l'Académie, *venéneux* se dit proprement des végétaux, et *venimeux* se dit des animaux ou de ce qui appartient aux animaux. Mais, outre que cette distinction ne comprend pas les minéraux, on ferait mieux comprendre la différence du sens en disant que *venéneux* indique un poison contenu, tandis que *venimeux* marque un poison transmis. Si les plantes et les minéraux, en général, ne peuvent être que *venéneux*, c'est que le poison qu'elles contiennent ne devient nuisible que parce qu'on les mange ou parce qu'on en fait usage d'une manière quelconque. Si certains animaux sont *venimeux*, c'est qu'ils communiquent eux-mêmes leur venin par leurs morsures ou par leurs piqûres.

VÉNÉNIFÈRE adj. (vé-né-ni-fè-re — du lat. *venenum*, venin; *fero*, je porte). Hist. nat. Qui porte du venin ou du poison : *Organe VÉNÉNIFÈRE.*

VÉNÉNIFIQUE adj. (vé-né-ni-fi-ke — du lat. *venenum*, poison; *facere*, faire). Hist. nat. Qui forme, qui produit le poison : *Appareil VÉNÉNIFIQUE.*

VÉNÉNOSITÉ s. f. (vé-né-no-zi-té — rad. *venéneux*). Qualité de ce qui est *venéneux*.

VENEO, ville de la Russie d'Europe, dans le gouvernement et à 48 kilom. N.-E. de Toula, sur la Veneska; 4,000 hab.

VENER v. act. (ve-né — du lat. *venari*, même sens. V. VENAISON). Chasser, courre, en parlant d'un animal domestique, dont on veut ainsi attendre la chair : *A Rome, en Angleterre, on a coutume de VENER les bœufs.* (Acad.) || Ne s'emploie guère qu'à l'infinitif et aux temps composés.

— *Faire vener de la viande*, La faire mortifier, la conserver quelque temps avant de la manger.

VENER, le plus grand lac de la Suède, dans la Gothie, entre les préfectures de Carlstad, d'Elfsborg et de Skaraborg. Il a environ 145 kilom. du N.-E. au S.-O. et 67 kilom. de largeur; superficie, 6,094 kilom. carrés. Il est divisé en deux parties par deux langues de terre et par un groupe de petites îles; la partie S.-O. porte le nom de golfe ou lac Dalbo. Le lac Vener a son écoulement au S.-O. dans le Cattegat, par le Gotha, et communique au S.-E. avec le lac Vetter, par le canal de Trolhata. La navigation y est très-active; les principales villes qu'on trouve sur ses rives sont Carlstad, au N.; Wenersborg, au S.-O.

VÉNÉRABILITÉ s. f. (vé-né-ra-bi-li-té — rad. *vénérable*). Qualité de ce qui est vénérable : *L'orgueil et l'impiété remient la VÉNÉRABILITÉ de l'antique.* (Le Père Félix.)

VÉNÉRABLE adj. (vé-né-ra-ble — du lat. *venerabilis*, de *venerari*, vénérer). Digne de vénération, de respect : *Vieillard VÉNÉRABLE. Homme VÉNÉRABLE par son âge et ses vertus.* || Qui inspire la vénération, le respect : *Air VÉNÉRABLE. Figure VÉNÉRABLE. Barbe VÉNÉRABLE.*

— Titre donné aux prêtres et aux docteurs en théologie dans les actes publics : *Fut présent discrète et VÉNÉRABLE personne, N., prêtre, docteur en théologie.* (Acad.) || Titre que l'on a donné à quelques rois de France, principalement à Philippe I^{er} et à Louis VI.

Fr.-maçon. *Vénérable maître* ou substantif. *Vénérable*, Président d'une loge maçonnique.

— s. m. Argot. Derrière : *Recevoir un coup de pied dans le VÉNÉRABLE.*

— **Encycl.** Fr.-maçon. Le nom de *vénérable* est la traduction littérale du titre que porte le dignitaire dans la maçonnerie anglaise, *worshipful master*. En réalité, il appartient à cet officier comme maître en maçonnerie, et non comme président. C'est que dans les anciennes loges le président seul était maître constructeur; les autres membres de la loge étaient seulement compagnons. Lorsque les maîtres s'assemblent pour délibérer ou faire une réception et qu'eux seuls siègent en loge, ils portent tous le titre de *vénérable*; le président s'appelle alors *très-respectable maître*.

VÉNÉRABLEMENT adv. (vé-né-ra-ble-man — rad. *vénérable*). D'une manière vénérable.

VÉNÉRALIES s. f. pl. (vé-né-ra-li — du lat. *Venus*, *Veneris*). Antiq. Fête qu'on célébrait à Rome en l'honneur de Vénus, pendant les trois premiers jours d'avril.

VÉNÉRATEUR, TRICE adj. Personne qui vénère.

VÉNÉRATION s. f. (vé-né-ra-si-on — lat. *veneratio*; de *venerari*, vénérer). Respect profond, et qui a quelque chose de religieux; honneur qu'on rend aux personnes ou aux choses que l'on vénère : *La VÉNÉRATION pour les choses saintes. Être plein de VÉNÉRATION pour le souvenir de ses parents.*

La vénération dans l'âme d'un imberbe Est, avec la franchise, une grâce de plus.

AUG. BARBIER.

— **Syn.** Vénération, respect, révérence. V. RESPECT.

VÉNÉRER v. a. ou tr. (vé-né-ré — lat. *venerari*, dénomminatif d'un ancien thème *vener*, qui représente le védique *vānas*, adoration, respect, de la racine sanscrite *van*, *ban*, *vén*, honorer, servir, alimner, d'où *vāna*, adoration, *vanin*, qui adore, *vanas*, attrait, amabilité, *vēna*, prêtre, sacrifice. Comparez aussi le zend *van*, protéger, garder, et le latin *venus* dans *venustus*, gracieux, et *Venus*, *Veneris*, la déesse de l'amour. Change é en é devant une syllabe muette : *Je vénère, qu'ils vénèrent*; excepté au fut. de l'ind. et au pres. du cond. : *Je vénérerais, tu vénérerais*). Avoir un respect religieux pour : *VÉNÉRER les choses saintes. VÉNÉRER des reliques. VÉNÉRER ses parents.*

VÉNÉRICARDE s. f. (vé-né-ri-kar-de — de *venus*, et du lat. *cardium*, bucardé). Moll. Genre de mollusques acéphales, réuni par plusieurs auteurs aux cardites : *La forme des VÉNÉRICARDES est presque ronde.* (E. de Baudement.) Les VÉNÉRICARDES sont des coquilles arrondies ou ovales. (A. Rousseau.)

— **Encycl.** Les *vénéricardes* sont des mollusques acéphales, à coquille arrondie ou ovale, équivalve, inéquilatérale, le plus souvent à côtes rayonnant du sommet à la base, à crochet assez grand et incliné, à charnière formée de deux dents cardinales obliques, dirigées du même côté. Ces mollusques vivent dans les mers. La *vénéricarde sillonnée*

a une coquille blanche, marquée de roux et de brun sous un épiderme verdâtre; on la trouve dans la Méditerranée, sur les côtes de France et d'Italie. La *vénérécarde australe* a une forme ovale, une couleur jaunâtre en dehors et violacée à l'intérieur; elle vit sur les côtes de la Nouvelle-Zélande. On connaît aussi plusieurs *vénérécardes* fossiles des terrains crétacés et tertiaires.

VÉNÉRIDE adj. (vé-né-ri-de — de *venus*). Moll. Qui ressemble à une vénus.

— f. pl. Famille de mollusques ayant pour type le genre vénus.

VÉNERIE s. f. (vé-ne-ri — du lat. *venari*, chasser. V. VENAISON). Art de chasser la bête fauve avec des chiens courants : La *VÉNERIE* est un art qui se perd de jour en jour. || Chasseurs, chiens et matériel de chasse : Monter sa *VÉNERIE*. Le maître valet qui menait toute la *VÉNERIE* était à quelques pas de Picopin, lui tournant le dos. (V. Hugo.)

— Administration des chasses d'un souverain : *Officiers de la VÉNERIE*. *Gentilhomme de la VÉNERIE*. *Pages de la VÉNERIE*. || Lieu où on loge les officiers et tout l'équipage de chasse d'un souverain : *Etre logé à la VÉNERIE*.

— Encycl. Les bêtes de *vénérerie* sont le cerf, le daim, le chevreuil, le sanglier, le loup et le renard; cependant on court aussi quelquefois le lièvre, par amusement. La *vénérerie* a moins pour objet de capturer le gibier que de le poursuivre et de le forcer à se rendre, suivant des règles données. Elle exige un personnel nombreux et exercé d'hommes, de chevaux et de chiens; des veneurs habiles pour faire le bois, c'est-à-dire reconnaître à l'avance la bête de chasse, la juger par son pied et ses allures, ses fumées, ses foulées et ses portées; une bonne mente, appuyée de plusieurs relais, pour l'attaquer, la lancer et suivre sa voie; des relais de chevaux disposés sur le terrain probable de la chasse. C'est un passe-temps vraiment royal; aussi les forêts de l'Etat, vrai terrain de *vénérerie*, étaient-elles appelées jadis *Plaisirs du Roy*.

Un équipage de *vénérerie* se compose ordinairement d'un bon veneur, qui en a la direction, de piqueurs, de valets de limiers et de valets de chiens; on met un piqueur par vingt chiens, et, pour chaque piqueur, deux valets de chiens, dont l'un est monté et l'autre à pied. Les petits équipages se contentent d'un piqueur et d'un valet de chiens, qui suffisent à une meute de trente. Les valets de limiers, aidés de leurs chiens, ont pour mission spéciale de faire le bois; le commandant de l'équipage leur partage les quêtes; c'est à eux de juger et de détourner l'animal.

L'institution des *vénéreries* royales, sorte de ministère chargé de diriger tout ce qui se rattache aux chasses du roi, doit remonter aux premières années de la conquête franque dont les chefs étaient de « hardis chasseurs de bestes et d'hommes ».

En effet, à une époque où ce droit de chasse était un monopole princier, qui à lui seul traçait comme une large ligne de démarcation entre les conquérants et les vaincus, il est probable que les chefs francs, tout à coup en possession d'un pays couvert de riches forêts, où abondait un gibier de toute sorte que le Gaulois n'avait point gaspillé, il est probable, disons-nous, que ces chefs, en même temps qu'ils édictaient des peines rigoureuses contre quiconque viendrait les troubler dans l'exercice de ce monopole, ont dû s'entourer d'individus spécialement voués au service de leurs chasses fastueuses, mais sauvages encore. On peut donc reporter à ces époques reculées l'établissement près des cours royales d'une espèce de service qui devait composer la maison de chasse du roi.

Depuis la loi salique, les ordonnances de tous les rois sont remplies de paragraphes qui prononcent les pénalités les plus barbares contre les empétements à ce droit princier. Charlemagne, dans un de ses capitulaires, interdit la chasse sur ses vastes domaines, et Charles le Chauve, plus jaloux encore de sauvegarder le monopole royal, va jusqu'à interdire à ses fils l'entrée de ses forêts, et quiconque, serf ou seigneur, était pris chassant sur ses terres était impitoyablement condamné, le seigneur à une amende exagérée et le serf à être fouetté de verges. « Quiconque, serf ou seigneur, pénétrera dans nos plaisirs sera puni, le seigneur par l'amende et le serf par les verges » (ordonnance du IX^e siècle).

Mais la véritable organisation de la *vénérerie* royale ne date guère que du XII^e siècle : on connaît le nom du maître veneur de saint Louis, Geoffroy (1231), et celui du premier loupveter de France, créé par Philippe le Bel, Gilles de Rougeau (1308). Tout grand seigneur avait alors un équipage de *vénérerie*, souvent fort considérable; celui de Gaston Phébus, comte de Foix, rivalisait avec les équipages royaux, et l'on comptait alors dans le royaume 20,000 veneurs ayant des chiens courants. Sous Philippe III, la *vénérerie* royale se composait : d'un grand veneur ayant un traitement de 22 sols par jour, somme alors assez considérable, de six faconniers, trois veneurs, quatre valets de chiens, deux archers et six braconniers; sous Charles VI, elle comptait six veneurs,

deux aides, un clerc, des valets ou pages, quatre-vingts chiens courants, des limiers, des lévriers et des mâtins pour le vautre (équipage pour la chasse du sanglier). Louis XI, Louis XII, François I^{er}, Charles IX, Henri IV, tous grands chasseurs, perfectionnèrent leur *vénérerie*, devenue le plus grand luxe royal, en même temps que, comme art, la chasse à courre parvenait à sa perfection. Louis XII composa ainsi sa *vénérerie* : 1 grand veneur, 4 lieutenants, 4 sous-lieutenants, 40 gentilshommes servant par trimestre, 2 pages, 4 aumôniers, 4 médecins, 4 chirurgiens, 4 maréchaux, 12 valets de limiers, 4 forestiers, 4 valets de chiens à cheval, 12 valets de chiens à pied, 4 valets de chiens ordinaires, tenant les chiens jour et nuit, les grands chiens du roi ne devant jamais coucher seuls. Il y avait, en outre, un vautre et un équipage pour le renard.

Sous Louis XIV, la *vénérerie* royale est à son apogée. Le personnel des équipages compte 491 titulaires, y compris la fauconnerie. Il y avait : 1^{er} grand équipage du cerf, 2 lieutenants ordinaires servant par semestre et 12 lieutenants de *vénérerie* servant par quartier, 4 sous-lieutenants, 47 gentilshommes servant par quartier, 1 valet de chiens chef : 4 maitres valets de chiens, 2 pages, 4 fourriers, 18 valets de limiers, 28 valets de chiens, 4 ordinaires, 2 maréchaux, 1 chirurgien, 1 châtreur de chiens, 1 aumônier, 3 trésoriers, 3 contrôleurs (200 chiens, 60 limiers); 2^e équipage du chevreuil : 1 lieutenant, 3 piqueurs, 3 valets de chiens, 2 ordinaires, 1 page; 3^e équipage du lièvre (chiens d'Escosse) : 2 lieutenants, 1 piqueur, 1 valet de chiens, 1 page; 4^e équipage du renard, 1 capitaine, 4 valets de chiens; 5^e équipage du sanglier, 95 piqueurs et valets de chiens, 40 chiens courants, 12 lévriers et dogues; 6^e grande loupveterie, 1 grand loupveter (le marquis d'Hendicourt), 2 lieutenants, 1 sous-lieutenant, 2 veneurs, 2 valets de limiers, 2 valets de chiens, 3 maitres garçons élevant et dressant les chiens, 8 gardes des chiens, 4 sergents loupveter et un boudanger. Tout ce personnel était sous les ordres du grand veneur François, duc de la Rochefoucauld. Il y avait en outre la *vénérerie* du grand dauphin, montée aussi sur un pied princier, et celle du prince de Condé, à Chantilly.

L'organisation de la *vénérerie* royale resta la même sous Louis XV. D'Yauville, le plus savant écrivain en ces matières et veneur consommé, en commandait les équipages. On comptait alors en France un grand nombre de beaux équipages de chasse à courre : ceux du prince de Toulouse, de M. d'Étallançon, d'Enneval, de Courcy, de Fiers, de Saint-Denis, de Faudos, de La Fresnays, de Cromans. Louis XVI, réformant par esprit d'économie tout le train de la maison royale, diminua de beaucoup sa *vénérerie*; il ne garda que l'équipage du cerf, avec un personnel de 22 veneurs ou employés, 140 chiens et 120 chevaux, et l'équipage du chevreuil (12 employés, 80 chiens, 30 chevaux).

Disparue entièrement pendant la Révolution, la *vénérerie* ne se montra que bien timidement sous le Directoire; Barras eut quelques équipages de chasse à courre; elle fut remise en honneur sous l'Empire. Napoléon reconstitua comme il put sa maison; la plupart des bons veneurs étaient morts, et l'art de la chasse à courre était tombé en désuétude. Il insista sur grand veneur le prince de Wagram, Barthier. Mais Napoléon n'avait point la passion de la chasse, et ce fut seulement par esprit d'imitation des rois ses prédécesseurs qu'il voulut avoir une *vénérerie*. Il la maintint cependant sur un bon pied.

Louis XVIII, comme tous les Bourbons, donna ses soins à la *vénérerie* royale; il ne fit cependant organiser qu'un seul équipage, celui du cerf, sous la direction du comte de Girardin, premier veneur. Le grand veneur était le maréchal de Lauriston. Cet équipage comprenait : 1 commandant de *vénérerie* (le baron d'Hanneucourt), 2 lieutenants, 2 pages, 5 piqueurs, 2 valets de limiers à cheval et 4 à pied, 3 valets de chiens à cheval et 9 à pied, 1 valet de chiens surnuméraire, 1 boudanger (140 chiens courants, 40 limiers et 90 chevaux). La *vénérerie* royale était alors éclipsée par celle du duc de Bourbon, à Chantilly; le duc de Berry, le comte d'Artois possédaient aussi leurs équipages séparés. Avec Charles X et le duc de Bourbon, la vieille *vénérerie* française, les grands laisser-courre de Rambouillet, de Saint-Germain, de Compiègne, de Chantilly jetèrent leur dernier éclat.

Louis-Philippe, plus roi bourgeois que roi gentilhomme, supprima la *vénérerie*. A peine, en 1833, les princes d'Orléans tentèrent-ils un timide essai de réorganisation; quelques chasses à courre eurent lieu à Chantilly.

Napoléon III a réorganisé la *vénérerie* à peu près sur le même pied que Napoléon I^{er}; sans avoir pour la chasse à courre la même ardente passion que François I^{er}, Louis XIV, Charles X, il en a fait une des grandes distractions des résidences impériales de Fontainebleau et de Compiègne. Ses équipages étaient nombreux et bien tenus, mais il n'y avait d'important que les équipages de cerf. Ils étaient placés sous la direction d'un grand veneur (M. le prince de La Moskowa), d'un premier veneur (marquis de Toulangeon), d'un premier lieutenant de *vénérerie* (baron Lambert, marquis de Latour-Maubourg); le baron de

Loge était lieutenant des chasses à tir. Quant à l'administration, elle fut confiée à un secrétaire général. La *vénérerie* impériale sera probablement la dernière à posséder ces grands équipages qui exigent une administration aussi compliquée que celle d'un département, une armée de piqueurs et de gardes, des meutes de 300 chiens, des écuries de 150 chevaux. La grande chasse est morte en France depuis 1830, et c'est inutilement que quelques gros propriétaires fonciers (le plus célèbre, est un Anglais, le duc de Beaufort, dans le Poitou), essayent d'en conserver les traditions et entretiennent à grands frais quelques équipages.

En Angleterre, la passion des gentlemen pour la chasse au renard perpétuera longtemps encore les habitudes de *vénérerie*. On évalue à une centaine le nombre de meutes entretenues dans le seul pays de Galles; chacune d'elles, y compris les hommes d'équipage et les frais d'écurie, coûte à peu près annuellement 40,000 francs. Quelques-unes seulement sont entretenues par des particuliers; la plupart le sont à frais communs, par un système de souscriptions. Le *fox-hunting* est plus qu'un divertissement, c'est une institution. « Cet exercice périlleux développe la science de l'équitation et forme le noyau d'une excellente cavalerie. Wellington regardait le *fox-hunting* comme la pépinière de la cavalerie anglaise et préférait toujours des chasseurs de renard pour ses aides de camp. On lui parlait un jour d'une meute qu'on se proposait d'organiser par souscription et des difficultés matérielles que rencontrait cette entreprise. « Eh bien, répondit-il laconiquement, recueillez ce que vous pourrez et inscrivez mon nom pour la différence. » Cette différence fut de 600 livres sterling par an. » (Alph. Esquiros.)

— *Livres de vénérerie*. La *vénérerie* a été l'objet d'études considérables et de traités spéciaux d'une grande valeur; ce sont des gentilshommes, des princes et même des souverains qui le plus souvent ont traité ces matières, dans lesquelles ils étaient profondément versés. On doit au roi de Castille, Alphonse le Sage, un des plus anciens *Traité de chasse*, après les livres d'Oppien; à Louis XI les *Dits du bon Saillard*; à Charles IX, la *Chasse royale* (la chasse du cerf), publié seulement sous Louis XIII, en 1625, et qui témoigne de ses profondes connaissances en *vénérerie*. Ce livre curieux a été réédité, en 1859, par M. Henri Chevreul. Avec les progrès faits dans l'art de la *vénérerie* croissent les excellents ouvrages composés sur la matière. Le *Traité de venerie* dédié à Charles IX par Du Fouilloux (1570, in-4^o) est très-estimé encore aujourd'hui; c'est un livre à la fois historique et théorique, plein de faits et de renseignements. Sainvoie fait imprimer sous Louis XIII une *Vénérerie royale* (1665, in-4^o), riche de précieux détails sur la situation de la *vénérerie* à cette époque, les plus beaux terrains de chasse à courre en France, les forêts de l'Etat. Verrier de La Conterie, dans sa *Vénérerie normande* et son *Ecole de la chasse au chien courant* (1763, in-4^o), montre à quel point de perfection la *vénérerie* était arrivée sous Louis XV; la finesse des observations qu'il y consigne n'a pas été dépassée; les procédés qu'il indique pour reconnaître le gibier par le pied, pour garder le change, sont encore usités aujourd'hui. Toute la science acquise dans les siècles précédents et dans sa longue pratique personnelle est, pour ainsi dire, résumée par d'Yauville, le premier veneur de Louis XVI; son *Traité de vénérerie* fut autorisé (1788, in-4^o). Comme pratique de *vénérerie*, on lui doit un mode d'attaque du gibier par de vieux chiens sages, faciles à retenir, méthode qui a prévalu. Depuis, peu d'excellents livres ont été composés, à l'exception du *Parfait chasseur*, de Desgravières (1810), qui, sous l'Empire, essaya de continuer les vieilles traditions oubliées de l'ancienne cour, et de la *Vénérerie française*, du baron Lecouteux de Cantelau, traité complet, auquel nous avons fait de larges emprunts pour reconstituer l'historique de la *vénérerie*, et qui est surtout remarquable par des études spéciales sur les différentes races de chiens courants.

— *Termes de vénérerie*. La *vénérerie* a sa langue spéciale, une langue très-riche et remarquable par sa précision; les vieux mots y abondent et lui donnent une saveur toute particulière. Elle est restée immuable au milieu des altérations profondes qui ont comme renoué depuis trois siècles la langue française, et un vieux piqueur de Louis XII ou de François I^{er} qui serait ressuscité pour assister aux chasses à courre de Compiègne n'eût pas trouvé un mot de changé dans la langue des veneurs. C'est à la connaissance plus ou moins parfaite de cet idiome spécial que l'on juge tout d'abord les prétentions au noble art de *vénérerie*, et devant des veneurs émérites le mot usuel, le mot français employé aux lieux et place du mot technique ferait l'effet d'un solécisme prononcé devant un aréopage de grammairiens. Dire le bois d'un cerf au lieu de son *massacre* et sa peau au lieu de sa *nappe* est un crime de lèse-*vénérerie*.

Ce qui fait la richesse et la précision de cette langue, c'est qu'elle a des mots pour expliquer les moindres particularités, les plus petites nuances. Le vocabulaire de la chasse au cerf compte à lui seul trois cents termes

spéciaux; les *fentes* ou *fumées* de cette noble bête de *vénérerie* sont dénommées de sept manières différentes, suivant leur état. Il y a huit manières de désigner le sanglier suivant son âge et, en dehors des termes communs de *vénérerie* qui lui sont appliqués lorsqu'on le chasse, il a un vocabulaire propre d'une soixantaine de noms. Le daim, le chevreuil, le lièvre, le loup ont aussi leur vocabulaire spécial. La langue de *vénérerie* n'emprunte même pas à la langue savante les noms des diverses parties anatomiques de la bête; elle en a créé de nouveaux, qui lui appartiennent en propre. Enfin, loin de rien devoir à la langue usuelle, elle l'a enrichie de bon nombre d'expressions imagées, pittoresques, qui de la bouche des veneurs sont passées dans celle de tout le monde. Ce phénomène n'a rien de surprenant, puisque l'époque où la *vénérerie* a été le plus en faveur est précisément celle (sous Louis XIV) où la cour faisait les lois de la langue. Telles sont les expressions : *Aller sur les brisées*, *prendre le change*, *prendre les devants*, *prendre le contre-pied*, *franchir l'enceinte*, *faire buisson creux*, *démêler la voie*, *rentrer dans son fort*, *sonner le hallali*, *faire la curée*, *chercher des faux-fuyants*, etc.; toutes ces locutions, prises très-souvent dans le sens figuré, appartiennent à la langue de *vénérerie* et spécialement à la chasse du cerf. Cette langue, la nôtre, n'est pas usitée qu'en France; la plupart des termes en ont été transportés dans les langues étrangères, quelques-uns sans changement autre que celui de la prononciation; l'Angleterre nous doit presque tous ses termes de chasse à courre, ce qui se comprend, puisque ce furent deux piqueurs d'Henri IV qui introduisirent en Angleterre, sous Jacques II et à la prière de ce prince, ce que l'on appelait la grande chasse ou la chasse française. La langue y fut importée avec les procédés et les traditions de la *vénérerie*.

Vénérerie (La), de J. Du Fouilloux (Poitiers, 1561, petit in-fol., avec fig. sur bois). Le titre complet du livre est : *Vénérerie de Jacques du Fouilloux, escuyer seigneur dudit lieu pays de Gastine en Poitou, dédiée au roy treschrestien Charles neuvesme de ce nom. Plusieurs receptes et remedes pour guerir les chiens de diverses maladies. Plus l'Adolescence de l'Auteur*. Tel est le titre de l'édition princeps du livre le plus recherché des anciens traités de *vénérerie*. Cette édition est extrêmement rare. Il y a quelques années, dans une vente publique aux enchères, un exemplaire atteignit le chiffre de 3,000 francs.

La *Vénérerie* a eu de nombreuses éditions françaises et étrangères. En 1844, l'éditeur Lebossé, à Angers, la réimprima. Le livre, quoique imprimé à un grand nombre d'exemplaires, fut bientôt épuisé. MM. Robin et L. Favre, imprimeurs-libraires à Nîort, le réimprimèrent de nouveau en 1864 (1 vol. in-4^o, avec 59 grav. sur bois). Cette édition, enrichie d'une biographie de Du Fouilloux, par M. Pressac, est une des meilleures que l'on connaisse. « La *Vénérerie* de J. Du Fouilloux, dit M. E. Chevalier, écrite avec beaucoup de gaieté, de verve, d'originalité et remplie d'observations curieuses dont les naturalistes modernes ont démontré l'exactitude, en général, est le plus connu, le plus fameux et, sans contredit, le plus recherché des livres sur la chasse. Je comprends peu que certains écrivains aient trouvé Du Fouilloux inférieur aux auteurs qui l'ont précédé et inférieur à ceux qui l'ont suivi. Quant aux gravures, qu'on lui reproche, elles n'étaient que trop de mode alors. » Un critique un peu sévère, mais néanmoins très-favorable, Lallemand, dans la *Bibliothèque historique et critique des théatroglyphes*, dit : « Les préceptes de l'auteur ont un caractère de vérité qui doit satisfaire tout lecteur attentif. Il s'écarte cependant quelquefois de son but principal et donne des digressions hors d'œuvre, que l'érudition ne peut remplacer; il retourne encore trop souvent sur ses pas.... Mais on ne peut assez le louer d'avoir préparé de riches matériaux à ceux qui ont écrit depuis lui sur la chasse. Ses observations sur les différentes espèces de chiens de chasse, sur la manière de les élever, de les nourrir et de les dresser; la cure de leurs maladies, les devoirs des valets de chiens et du piqueur, méritent particulièrement d'être lus. La chasse au cerf occupe une très-grande partie de l'ouvrage; l'auteur en dit trop et n'en dit pas encore assez. Les chasses au sanglier, au lièvre, au renard ou au blaireau supposent beaucoup d'expérience dans celui qui les décrit et font regretter qu'il ne se soit pas étendu davantage. »

« Quand on a lu ce livre, dit M. Pressac, il me semble qu'on peut louer hardiment le naturel et la simplicité du style. Les idées de l'auteur s'échappent de sa plume avec facilité et viennent se ranger sans emphase sur le papier. Il expose, à notre sens, avec plus d'ordre et de précision que ne paraît lui en accorder Lallemand, et l'on sent, quand il décrit une chasse, qu'il vous entraîne à sa suite. Il vous donne presque l'envie de courir sur ses brisées. » Pour terminer, citons les lignes suivantes de René de Maricourt qui, en quelques mots, a jugé, avec autant de bon sens que de vérité, l'œuvre de Du Fouilloux :

« Je suis d'avis, dit-il, que le chasseur et le vasseur ne soient jamais sans le livre du sieur Du Fouilloux, lequel est très-bien fait, et est le grammairien des veneurs et chasseurs, et en a écrit curieusement et avec éloquence; joint aussi qu'il est facétieux et récréatif; hormis qu'il ne le faut imiter en ses trop grandes desbauches. »

VÉNÉRIEN, **IENNE** adj (vé-né-ri-ain, i-è-ne — de *Vénus*, déesse de l'amour). Qui a rapport à la copulation, à l'union des sexes : *Acte VÉNÉRIEN*. Plaisirs VÉNÉRIENS. *L'homme paraît doué d'une impulsion VÉNÉRIENNE plus impérieuse que la femme*. (Thore.) « Se dit des maladies contagieuses qui se communiquent par les rapports des sexes : *Maladie VÉNÉRIENNE*. *Mal VÉNÉRIEN*. *Le virus VÉNÉRIEN attaque les parties les plus sensibles des os*. (Buff.)

— Substantif. Personne atteinte d'une maladie vénérienne : *Les VÉNÉRIENS*. *L'hôpital des VÉNÉRIENS*.

— *Encycl.* Jacques de Béthencourt, en 1527, employa le terme *vénérien* pour désigner l'ensemble des affections ayant pour origine commune les rapports sexuels et se propageant par contagion directe. Mais à cette époque on ne croyait pas à une véritable contagiosité; on pensait que les éruptions *vénériennes* étaient des manifestations critiques, destinées à ouvrir une porte au sang vicié, échauffé ou corrompu. Jusqu'en ces derniers temps, le mot *vénérien* n'eut pas une acception beaucoup mieux déterminée, et aujourd'hui encore, par un abus de langage, on emploie souvent cette expression sans lui attribuer un sens plus précis. Mais dans la langue actuelle des syphiligraphes, le qualificatif *vénérien* ne sert qu'à désigner les affections contagieuses, non virulentes, non spécifiques et non inoculables. Il est, dans ce sens, opposé aux mots *spécifique* et *syphilitique*. La blennorrhagie est, dans cette acception, une affection *vénérienne*, tandis que le chancre inoculable, quoique de même origine, est un accident spécifique. V. *SYPHILIS*.

VENERONI (Jean VIGNERON, dit), grammairien, né à Verdun en 1642, mort à Paris en 1708. Il acquit une grande connaissance de la langue italienne, vint à Paris, italianisa son nom et se donna comme Florentin. La pureté de son langage lui attira un grand nombre d'élèves et il est considéré comme un de ceux qui contribuèrent le plus à répandre en France le goût de la littérature et de la langue italiennes. Il fut secrétaire-interprète du roi. Outre des traductions, on a de lui : *Le Maître italien* (1710), grammaire dont on a donné une multitude d'éditions et qui, malgré sa prolixité, était le meilleur travail de cette nature qu'on eût fait jusqu'alors; *Dictionnaire italien-français et français-italien* (1708), dépassé depuis par le beau lexique d'Alberti.

VENERSBORG, ville de Suède, sur la baie de Vassbott, à l'extrémité S.-O. du lac Venar, par latit. N. 58°22'54" et longit. E. 9°59'21". 3.000 hab. Ch.-l. du gouvernement d'Elfsborg; maison d'alliés; commerce de fer. Fondé en 1642, Venersborg a été plusieurs fois pris par les Danois et en partie détruit par un incendie en 1834.

VÉNÉRUPE s. f. (vé-né-ru-pe — de *Vénus*, et du lat. *rupes*, rocher). Moll. Genre de mollusques acéphales voisin des pétricoles, comprenant plusieurs espèces qui vivent dans les corps pierreux sous-marins : *La VÉNÉRUPE lamellaire vit dans la Méditerranée*. (E. Baudement.) *Les VÉNÉRUPES sont des animaux qui vivent le plus souvent dans des excavations*. (H. Hupé.) « On dit aussi VÉNÉRIRUPES. Quelques-uns disent VÉNÉROPE.

— *Encycl.* Les *vénérupes* sont des mollusques acéphales, à coquille bivalve, solide, striée ou rayonnée, un peu allongée, irrégulière, tronquée et brillante en arrière, à charnière composée de dents cardinales grêles, rapprochées et presque parallèles. L'animal est oblong, assez épais, avec le manteau à bords simples et un peu ouverts en avant, pour laisser passer le pied qui est comprimé et allongé. Ces mollusques sont marins et vivent le plus souvent dans des excavations ou des trous qu'ils se creusent dans les pierres. On a cru d'abord qu'ils employaient pour cela un acide sécrété par eux, et qui aurait la propriété d'attaquer les substances pierreuses. D'après Blainville, cela peut être vrai dans les commencements; mais il admet que les *vénérupes* achèvent l'œuvre de perforation par les mouvements imprimés à leur coquille. Plus tard, elles ne peuvent plus sortir de leur retraite, dont l'ouverture est trop petite. Ce séjour habituel des *vénérupes* fait qu'il est difficile de se les procurer; aussi n'en connaît-on qu'un petit nombre d'espèces. Elles sont généralement d'un blanc sale, ce qui tient sans doute à ce qu'elles sont toujours soustraites à l'action de la lumière. L'espèce la plus commune est la *vénérupé irus*; on la trouve dans la Méditerranée et quelquefois aussi dans l'Océan, tantôt dans la pierre ou dans la vase un peu durcie, tantôt vivant librement sur le sable.

VENET s. m. (vé-né). Pêche. Enceinte de filets disposée pour retenir le poisson à la marée basse.

VÉNÈTE s. m. (vé-né-te). Antiq. rom. Membre de la faction des bleus, dans les courses du cirque.

VÉNÈTES, en latin *Venetii*, peuple de la Gaule romaine, dans la III^e Lyonnaise, au N.-O. des Nannètes; leur capitale était Duriogum ou Veneti, aujourd'hui Vannes. Ce peuple, dont la filiation avec les Vénètes de l'Adriatique paraît démontrée, a joué un assez grand rôle à l'époque des guerres de César dans les Gaules. Les Vénètes étaient surtout marins et ils entretenaient de nombreuses relations commerciales avec la Grande-Bretagne; ils avaient fini par accaparer tout le négoce entre les îles de l'Ouest et les côtes de l'Atlantique et étaient devenus le peuple le plus puissant de l'Armorique. Le principal entrepôt entre la marine vénète et l'intérieur de la Gaule était le port nannète de Corbilo (aujourd'hui Coiron, entre Nantes et Saint-Nazaire). Durant les guerres des Gaules, ils furent l'âme de la coalition qui, en 56 av. J.-C., essaya d'arracher à César toutes les conquêtes des campagnes précédentes. Accablée par les désastres que venait de subir les Nerviens et les Aduatiques, l'Armorique s'était soumise à un lieutenant de César, envoyé pour l'occuper avec une seule légion et qui ne trouva aucune résistance; elle fournit même des otages. Mais, durant l'hiver de 56, César étant en Illyrie et la plupart des légions hivernant entre la Loire et la Seine, les Vénètes se saisirent de quelques officiers romains envoyés pour faire chez eux des réquisitions de vivres et déclarèrent qu'ils ne les rendraient que contre leurs otages. Ils entraînèrent toute l'Armorique septentrionale (Normandie), les Unelles (Cotentin), les Lexoves (Lisieux), les Eburovices (Évreux), et César, revenu au printemps en Gaule, se trouva en présence d'une prise d'armes formidable. Il marcha lui-même contre les Vénètes avec trois légions en détachant Titurius Sabinus avec deux autres contre les Lexoves et les Eburovices. « Ce fut, dit Henri Martin, une guerre toute nouvelle pour les Romains. Presque toutes les places des Vénètes offraient un site analogue à celui du Mont-Saint-Michel; elles étaient bâties au milieu de vastes lagunes d'eau salée ou sur des langues de terre inondées chaque jour par le flux et inondables aux gens de pied durant la marée haute, aux navires durant la marée basse. Quand, après d'immenses travaux, les Romains parvenaient à contenir la marée par des digues et à élever leurs terrasses de siège au niveau des remparts, les habitants s'embarquaient avec tout ce qu'ils possédaient et ne laissaient à l'ennemi que des murailles vides. Ce peuple de marelots se jouait des efforts d'une armée de terre. La plus grande partie de la campagne s'écoula sans événements décisifs. » César dut faire construire une flotte, et il y employa presque une année; ce furent les Pictons et les Santons qui, par jalousie contre le monopole des Vénètes, fournirent eux-mêmes les vaisseaux destinés à vaincre leurs frères. Toute la marine vénète, environ 220 navires, vint offrir le combat à la flotte romaine, en vue de Duriogum (Vannes) et des légions rangées sur la grève. Le combat fut d'abord à l'avantage des Vénètes; leurs vaisseaux, énormes nefs, après desquelles les trirèmes romaines n'étaient que de frêles barques, étaient trop solides pour se laisser entamer par les éperons, et du haut des poupes, qui dominaient les tours de bois des trirèmes, ils faisaient pleuvoir une grêle de traits, de pierres, de balles de plomb qui incommodaient les soldats romains. César s'avisait d'un expédient : il fit armer des matelots de lames de faux emmanchées à de longues perches et leur donna pour mission de couper les agrès des navires vénètes. Ces lourds bâtiments se gouvernaient à la voile et non à la rame, comme les galères romaines, et une fois désarmés ne pouvaient plus éviter l'abordage; deux ou trois trirèmes s'acharnaient alors sur un seul bâtiment ennemi et parvenaient à s'en rendre maîtresses. La plus grande partie de la flotte fut ainsi détruite, et Duriogum tomba au pouvoir des Romains lancés à la poursuite des vaisseaux qui avaient pu s'échapper. L'élite de la nation avait péri dans le combat; le reste de la population fut vendu aux enchères; tout le sénat fut livré au supplice. Les Vénètes furent ruinés pour longtemps; cependant quatre ans après, en 52, ils purent encore envoyer un petit corps de troupes au secours de Vercingétorix enfermé dans Alesia et figurer dans les rangs des derniers défenseurs du territoire.

VÉNÈTES, VÉNÈDES et HÉNÈTES, ancien peuple de l'Orient, issu d'un des rameaux de la race indo-européenne et dont les migrations successives, du XIII^e au X^e siècle av. J.-C., ont pu être suivies en Thrace, dans le nord de l'Italie, dans le bassin de la Vistule, jusqu'à la mer Baltique, en Armorique et dans la Grande-Bretagne. Les Vénètes de l'Adriatique occupaient les basses terres au delà de Vicence et de Padoue et le fond du golfe. Ils étaient là depuis les temps les plus anciens, car ils s'y étaient maintenus contre les Etrusques quand ceux-ci déposèrent les Gaëls Ombrins. Ce nom de Vénètes semblerait celui d'un peuple primitif, probablement pélasgique, qui se serait brisé dans les

âges antéhistoriques et dont les tribus se seraient dispersées parmi les principales races de l'Occident. Sans parler des Hénètes de la Paphlagonie, qui font grande figure dans le monde homérique, on trouve chez les Gaulois nos fameux Vénètes de Vannes et les Vénètes de la Grande-Bretagne (*Gwened*, Vénédotie; la partie nord du pays de Galles et la partie sud de l'Ecosse portent toutes deux ce nom); chez les Slaves, les Wendes ou Vénèdes; chez les Germains, les Vandales ou Vindiles. Le lac de Constance s'est appelé lac Vénète. Homère donne à ces peuples le nom de Hénètes et les fait originaires de la Paphlagonie. Il en parle dans le dénombrement des nations qui vinrent au secours de Troie assiégée :

« Pylamène, au cœur intrépide, conduit les guerriers de Paphlagonie; ils ont quitté la contrée des Hénètes, fameuse par ses haras de mules, Citore, Sésame et les belles cités qui s'élèvent sur les rives du Parthénus. » (*Iliade*, l. II, v. 851.) Il convient de remarquer que le nom de Hénètes (*Ἠνέται*, de *ἦν*, gloire, honneur, dont les Latins ont fait *Heneti* et *Veneti*), n'est que la traduction grecque du nom que se donnaient les Slaves des la plus haute antiquité et signifie les Glorieux, les Honorables (du slave *slava*, gloire). Strabon, commentant Homère, dit que Pylamène ayant été tué et Troie prise, les Hénètes passèrent en Thrace, d'où, après y avoir longtemps erré, ils s'établirent dans le pays qui depuis fut appelé la Vénétie, à l'extrémité de la mer Adriatique. Il aurait dû dire qu'une partie seulement des Slaves ou Hénètes de Paphlagonie avait passé en Thrace et de là dans le nord de l'Italie après l'an 1300 avant notre ère, pendant qu'une autre partie plus considérable du même peuple, poussant plus haut vers le nord de l'Europe, était allée s'établir sur le golfe Vénédiq, depuis l'embouchure de la Vistule jusqu'à celle de la Dwina. Une autre partie resta en Paphlagonie, où les Orientaux les connaissaient, comme on le voit par Flavius Josèphe, sous le nom de Riphats, nom qui paraît avoir été le nom primitif et générique du peuple slave.

Un siècle après Strabon, Tacite trouve dans le Nord un peuple qu'il appelle Vénèdes et que Plinius appelle Vénètes, peuple de même origine et de même langue, procédant de la souche paphlagonienne mentionnée plus haut. Plinius appelle Vénètes les Vénèdes septentrionaux de Tacite et il appelle Gènes les Hénètes de Paphlagonie. Cette branche paphlagonienne de la grande nation des Slaves qui a peuplé, dès cette haute antiquité, deux pays séparés par de grandes distances, professait le polythéisme grec, au moins en partie, et paraît avoir été surtout fort attachée au culte d'Apollon ou d'Hélios (le soleil), comme le témoignent les offrandes que ceux-là même qui habitaient les bords de la mer Baltique en voyaient de si loin à Délos par l'entremise de leurs compatriotes de la Vénétie au rapport d'Hérodote. L'historien grec appelle Hyperboréens les Vénètes établis sur les bords du Danube et de la Vistule, et, sans s'occuper de leur parenté de race avec les Vénètes de l'Adriatique, constate les singulières relations commerciales qu'ils avaient entre eux. « Les Déliens racontent, dit-il, qu'autrefois les Hyperboréens envoyaient à Délos des offrandes renfermées dans une corbeille, qu'ils remettaient à d'autres peuples leurs voisins, qui la faisaient passer à d'autres vers l'occident, sur le golfe Adriatique. Les peuples d'Occident la portaient ensuite vers le midi, et les Dodoniens étaient les premiers d'entre les Grecs qui reçussent la corbeille. Ceux-ci la portaient au golfe Mélien, d'où on la portait en Eubée, puis de bourg en bourg jusqu'à Carystis. La corbeille ne passait pas par Andros, mais les Carystiens, qui possédaient alors Ténos, la portaient jusqu'en cette île. Enfin ceux de Ténos portaient la corbeille à Délos, et c'est ainsi qu'elle y parvenait. »

La corbeille dont parle ici Hérodote contenait de l'ambre façonné de diverses façons et était faite de paille artistement tissée. « J'ai vu pratiquer quelque chose de semblable en Thrace et en Pannonie, dit encore Hérodote à ce sujet. Lorsque les femmes sacrifiaient à Diane la Reine, elles ne le font point sans une corbeille de paille de froment et je les ai vues faisant ces sacrifices. »

Encore aujourd'hui, les paysans slaves ont l'art de façonner la paille de froment d'une manière très-curieuse. Ils en font des espèces de mitres artistement tissées, dont les filles se couronnent après la moisson et qui sont ensuite suspendues dans les temples.

Ainsi, Riphats paraît avoir été en Asie le nom primitif et générique du peuple slave. Ce dernier mot n'était qu'un surnom honorifique, mais qui a prévalu et est devenu la dénomination générale d'un grand peuple qui compte aujourd'hui plus de 50 millions d'âmes. Les dénominations sous lesquelles il a été connu des anciens ne sont également que des épithètes. Paphlagoniens veut dire « nes dans un pays brûlé » ; c'étaient les Slaves de l'Asie Mineure; Hyperboréens veut dire « habitants du Nord » ; c'étaient les Slaves du Nord; les habitants de la mer Baltique; Hénètes veut dire « illustres, louables », et les Romains du Bas-Empire donnaient le nom de Honoriatés aux Slaves de la Paphlagonie. Le géographe arménien,

qui suit en cela Pappus d'Alexandrie, les appelle aussi Honoriatés, qui est une traduction latine du grec *Henetoi*. Jornandès et Paul Warnefried traduisent ce nom de la même manière et ce dernier dit notamment : « Les Latins changent une lettre au nom de ce peuple et disent *Veneti*; mais les Grecs écrivent *Heneti*, qui veut dire *laudables*. »

Ainsi les Hénètes de Paphlagonie, après le siège de Troie, dans des temps postérieurs à l'an 1300 av. J.-C., en se divisant par des causes qu'il ne nous est donné que de conjecturer, sont allés de la Paphlagonie, les uns peupler le nord de l'Europe, les autres s'établir sur la mer Adriatique et sur les côtes orientales de cette mer, où l'on retrouve encore quelques-unes de leurs traces, tandis que l'autre partie était restée dans l'Asie Mineure. C'est celle-ci sans doute qui s'est répandue par la suite dans ce qu'on a appelé depuis la Pologne et la Russie, et dont une branche, au VII^e siècle de notre ère, a paru assez subitement, pour la première fois, sur les bords du Danube, divisée en deux familles, les Slaves et les Antes de Jornandès.

Au sujet de l'ambre dont les Hénètes du Nord faisaient le commerce et qu'ils envoyaient, des bords de la Dwina, à leurs frères de Vénétie, les écrivains grecs et latins ont fait souvent une confusion assez singulière. Hérodote, rejetant comme une fable l'existence d'un Eridanus hyperboréen (la Dwina) sur les bords duquel les Vénètes recueillaient l'ambre, et connaissant mieux les Vénètes de l'Adriatique, crut que c'étaient ceux-ci qui recueillaient l'ambre sur les bords du Padus, appelé aussi poétiquement l'Eridanus. Plinius, qui savait bien que le Pô ne roule point d'ambre, a essayé d'expliquer comment cette erreur avait pu naître et n'y est guère parvenu : « Ce sont les Vénètes, dit Plinius, que les Grecs appellent Hénètes, qui ont commencé à donner de la réputation au succin. Ce peuple demeure sur le golfe Adriatique, près de la Pannonie. Or, je crois que voici le fondement de tant de fables que l'on a attachées au fleuve Padus. C'est que les paysannes transpadanes portent encore aujourd'hui à leur cou des filets de succin. C'est chez elles une parure, et elles lui attribuent une vertu médicinale contre les vices des glandes dans la gorge et le cou. » Déjà pourtant, au temps de Plinius, les Vénètes de l'Adriatique s'étaient presque entièrement métamorphosés en Romains et avaient cessé leurs relations avec les Vénètes du Nord.

Les Romains n'avaient de notions bien précises que sur les Vénètes de l'Adriatique et leur antique origine orientale ne fut jamais perdue de vue.

L'empereur Justinien dit, dans ses *Novelles* : *Paphlagonum gens antiqua neque ignobilis olim existit in tantum quidem ut et magnas colonias deduxerit et sedes in Venetiis Italorum fixerit*. (Novelle 29). « Les Paphlagoniens, nation ancienne et qui n'était pas sans gloire, avaient envoyé de nombreuses colonies en Italie, dans le pays connu sous le nom de Vénétie. » C'est à un chef échappé de l'incendie de Troie, Anténor, que Virgile attribue la fondation de Padoue : « Anténor a pu, dit-il, échappé du milieu des Grecs, pénétrer en sûreté dans le golfe d'Illyrie et dans l'intérieur des Etats des Liburniens; il a pu franchir la source du Timave, qui, par neuf bouches, avec un grand murmure, court du haut des monts vers la mer et, comme une mer impétueuse lui-même, couvre les campagnes de ses flots bruyants. Là, il a pu fonder la ville de Patavium, demeure des Troyens, leur donner un nom et planter les armoiries de Troie. » D'après Virgile lui-même, cet établissement et cette fondation furent antérieurs à l'arrivée, plus problématique ou moins généralement attestée, d'Enée en Italie. La ville de Patavium était donc plus ancienne que Rome elle-même. Bâtie sur le Medocus, aujourd'hui la Brenta, elle communiquait à la mer par ce fleuve et par cette suite de marais qu'il forme à son embouchure. Elle fut la patronne de Venise et la plus illustre des villes de la Vénétie dans les possessions des Hénètes en terre ferme.

Le souvenir et le nom des Vénètes ne se perdirent point sous la domination romaine. On les retrouve toujours des frontières de l'Illyrie au delta du Padus, nommé *Delta Venetum*. Ils habitaient principalement ces sortes d'îles quasi triangulaires que le Pô forme en se divisant vers l'extrémité de son cours pour se jeter par diverses branches dans la mer Adriatique. Plus à l'est, à l'extrémité occidentale de l'Illyrie, l'antique Aglar, Aquileia, Aquilée, était une de leurs villes. Ils durent aussi quelque peu naviguer et certainement pêcher dans ces parages, et dans les flots maritimes sur lesquels s'éleva depuis Venetia; il est certain du reste qu'ils avaient des ports.

Les Romains ne passèrent le Pô que vers la fin du III^e siècle de Rome, et on trouve les Vénètes toujours alliés des Romains (Polybe, l. II, c. v.). « Au nord des Vénètes, dit Strabon (l. V), étaient les Carniens, les Cénomaniens, les Aduaces et les Insubres. Quelques-uns de ces peuples furent les ennemis des Romains; mais les Cénomaniens et les Vénètes unirent toujours leurs armes

a celles de Rome, et cela dès avant l'expédition d'Annibal.

Ils fournirent aux Romains, soixante et quelques années après, un contingent de troupes contre Annibal.

Silius Italicus, dans le dénombrement de l'armée romaine avant la bataille de Cannes, les mentionne ainsi :

*Turn Triana manus, tellure antiquitus orti
Euganea, profugique sacris Antenoris oris
Necnon cum Venetis Aquileia superfluit arma.*

Après la prise de Rome par Alaric (409), la crainte des barbares contraignit les Vénètes à chercher un asile dans les groupes d'îles formées à quelque distance de la côte. Il y en avait une qui servait de port et d'entrepôt au commerce de Padoue ; c'était Rialto, *Ripa Alta* (bord élevé), par corruption Rialta, le moderne Rialto de la reine de l'Adriatique. Ils y élevèrent, en 421, une église dédiée à saint Jacques. Un décret du sénat de Padoue, de cette même année, ordonna la construction d'une ville à Rialto pour y rassembler en une seule communauté les habitants répandus dans les îles environnantes, afin, dit le décret, qu'ils puissent y entretenir une flotte armée, parcourir la mer avec plus de sûreté et se défendre avec plus d'avantage dans leur asile. Tels furent les commencements de Venise.

VÉNÉTIE, en latin *Venetia*, contrée de l'Italie ancienne, au N.-E., entre la Norique au N.-E., l'Istrie au S.-E., l'Adriatique au S., la Gaule Cisalpine à l'O., et au N.-O. Le *Padus* (Pô) la séparait au S.-O. de la Gaule Cisalpine. Les villes principales étaient Aquilée, Vicence, Vérone, Adria et Patavium. Comprise pendant quelques années dans le royaume des Lombards, cette contrée forma au moyen âge une grande partie du territoire de la république de Venise, fit ensuite partie de l'empire d'Autriche, puis, sous le premier Empire français, du royaume d'Italie, fit retour à l'Autriche après les événements de 1814 et, jusqu'en 1866, resta attachée à cet empire ; depuis cette dernière date, la Vénétie est comprise dans le nouveau royaume d'Italie, où elle forme 9 provinces. Superficie totale, 25,054 kilom. carrés ; 2,500,000 hab.

VÉNÉTIE s. f. (ve-nè-te. — Ce mot signifie proprement, selon Roquefort, peur pareille à celle du gibier poursuivi par les veneurs. Scheler croit qu'il vient de *vener*, expression populaire pour *verser*, et la locution *avoir la venette* serait tout à fait analogue à cette autre expression populaire, *avoir la faire*). Pop. Peur, inquiétude, alarme : *Avoir la venette*. Donner la venette. J'ai une diable de venette. (Mariv.)

VENETTE (Jean DE), romancier et chroniqueur français, né à Venette, près de Compiègne, vers 1307, mort en 1369. Il embrassa la vie religieuse et devint prieur dans le couvent du Carmel à Paris. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages : le *Roman des trois Marie* (la sainte Vierge, Marie Cléophas, Marie Salomé), en rimes françaises, ouvrage curieux, mais sans mérite littéraire (manuscrits de la Bibliothèque nationale) ; seconde continuation de la *Chronique* de Guillaume de Nangis ; elle s'étend de 1340 à 1368. Le style se ressent de la barbarie du siècle ; mais, suivant Pélissier, c'est un des meilleurs monuments de cette époque. D'Acchéry l'a publiée dans le tome XI du *Spicilegium* ; une *Chronique des carmelites* (en latin), insérée dans le *Speculum carmelitanum* (Venise, 1507).

Jean de Venette paraît avoir été un esprit original, plein de verve ; c'était un de ces moines peu dévots et excellents buveurs que Rabelais a peints sur le vif. Certains passages du poème des *Trois Marie* donnent une idée peu avantageuse de sa dévotion et surtout de sa sobriété. Il s'exprime, ainsi au sujet du vin des noces de Cana :

Pleust à Dieu, pour moi esbattre,
Qu'en tenisse trois loz ou quatre,
Voire une isdrie toute plaine !
Si en buvroie à grant alaine.

Ailleurs, on lit les cinq vers suivants :

Moult aise suit quant audio
Li prestre dire li principio,
Car la messe si est finée.
Li prestres a fait sa journée,
Qui veut boire si puet aler.

Dans un autre endroit, il rappelle avec complaisance les bons repas qu'il avait faits à la table de Pierre de Nantes, évêque de Saint-Paul-de-Léon.

La continuation de Guillaume de Nangis montre aussi à plusieurs reprises le tendre intérêt que le chroniqueur Jean de Venette éprouve pour les vignes et le vin. On peut même dire que cette prédilection pour la bonne chère, que l'on rencontre des deux côtés, a servi particulièrement aux critiques pour établir l'identité des deux écrivains. Point-il les ravages de l'hiver de l'an 1363, le continuateur de Guillaume de Nangis n'oublie pas de noter qu'en plusieurs endroits les vignes furent gelées jusque dans leurs racines. Trois ans auparavant, les fruits avaient été en France d'une extrême rareté ; le chroniqueur parle vaguement de la disette du blé, des cerises et des pommes ; quant au vin, il a soin de nous apprendre qu'une queue de vin passable se vendait à Paris plus de 25 florins. Enfin son amour

pour le vin se montre plus clairement encore dans ce passage, où il déplore les ravages exercés par les Anglais dans son pays natal : « Les vignes, dit-il, source de cette liqueur excellente et tant désirée, qui porte la joie dans le cœur de l'homme, les vignes ne furent point cette année fécondées par les travaux des hommes. » Jean de Venette, en bon buveur qu'il était, confessait naïvement sa faiblesse, tantôt en vers français, tantôt en prose latine. On pourrait diviser la deuxième continuation de Nangis en deux parties, dont l'une aurait été écrite au commencement de 1360 et l'autre peu après 1363. Mais, quoiqu'elle ne soit pas, ainsi que Sainte-Palaye l'avait avancé, une espèce de journal écrit jour par jour, elle n'en est pas moins digne de confiance ; c'est l'œuvre d'un contemporain, d'un homme qui a vu la plupart des faits qu'il raconte, qui tient les autres de personnes dignes de foi. Il peint, à l'année 1358, les représailles terribles exercées par les nobles contre les Jacques du Beauvaisis, le meurtre des paysans, l'incendie des villages, etc. « Les flammes, ajoute-t-il, ont dévot Verberie, la Croix-Saint-Ouen et beaucoup d'autres villages que je ne mentionne pas, parce que je ne les ai pas vus. »

La manière de comprendre et d'écrire l'histoire est chez Jean de Venette bien supérieure à celle de ses prédécesseurs ; jusqu'à lui, l'histoire n'est pour ainsi dire qu'un procès-verbal. Les faits y sont racontés dans toute leur simplicité, sans autre liaison que l'ordre chronologique. Point de critique, point de commentaires ; au lecteur de démêler les effets et les causes, de juger les hommes, les choses, les institutions ; l'historien semble mettre toute son ambition à se dérober aux regards, à se faire complètement oublier. Jean de Venette suit une méthode bien différente ; sa plume indépendante et hardie retracer non-seulement les faits qu'il a vus ou qu'on lui a rapportés, mais encore l'impression qu'il en a reçue. Il discute, censure, approuve avec une égale franchise les actes du pouvoir, les excès des nobles, les résistances populaires. Engagé de cœur et d'action, peut-être, dans les luttes intestines qui, de son temps, ont ensanglanté la France, il porte dans le récit des faits toute l'indépendance de ses idées, toute la chaleur de ses convictions ; la passion lui tient lieu de talent et de style ; et, pour la première fois, sous la grossière enveloppe de la latinité moyen âge, l'histoire s'anime, se colore, revêt enfin une allure dramatique jusqu'alors inconnue.

C'est surtout en sa qualité d'historien de parti que Jean de Venette s'offre à nous comme un curieux sujet d'étude. Il appartient, sinon par sa naissance, au moins par ses affections, à la classe la plus nombreuse de la société, à celle du petit peuple. Il accepte comme un défi le sobriquet de Jacques Bonhomme appliqué par la noblesse à la population des campagnes, et Jacques Bonhomme devient aussitôt l'objet de toute sa sollicitude. Il n'a de larmes que pour les misères du peuple, d'éloges que pour ses vertus, de chants que pour ses triomphes. D'après les idées politiques de Jean de Venette, il est facile de comprendre quelle était, au xiv^e siècle, la direction des esprits dans la classe nombreuse dont il est à la fois le défenseur et le représentant.

Sa haine contre les nobles français et contre les troupes anglaises n'est pas douteuse ; elle respire dans sa chronique tout entière. D'abord favorable au roi de Navarre, il changea de sentiments à son égard quand il vit la façon dont il tenait ses promesses ; aussi ne put-il dissimuler la joie que lui causa la défaite du capital de Buch et de l'armée navarraise à Cocherel (1364).

Jean de Venette était un vrai démocrate, mais il ne faut pas cependant se méprendre sur la portée de ses sentiments et de ses idées démocratiques. Les Français, au xiv^e siècle, étaient bien moins exigeants qu'ils ne le sont aujourd'hui. Ainsi, Jean de Venette, qui attachait aux états généraux une bien haute importance, puisqu'il considère la dissolution des états de 1356 comme la cause de tous les désordres et de tous les malheurs qui arrivèrent cette année, Jean de Venette ne soupçonnait même pas que le peuple pût jamais rien prétendre dans la souveraineté. Ses déclamations perpétuelles contre le régiment et la noblesse ont pu faire croire qu'il en voulait au principe même du pouvoir ; mais, en examinant avec attention les motifs de ses emportements, on se convaincra aisément du contraire. Il ne rêvait pour le peuple, objet de ses prédilections, aucune autorité, aucun droit, aucune prérogative. Les corvées, les tailles, les impositions étaient, à ses yeux, autant d'obligations sacrées auxquelles il fallait se soumettre sans murmurer. Mais l'acquiescement de ces obligations donnait droit au peuple de travailler avec sécurité, et de jouir en paix des fruits de son travail. Et c'est pour n'avoir pas enfreint la sécurité dans les campagnes, pour n'avoir pas défendu les populations contre l'invasion étrangère, pour avoir pillé les petits au lieu de les secourir, que les nobles, défenseurs-nés du pays, aux yeux de Jean de Venette, ont encouru toute son indignation ; c'est pour n'avoir pas réprimé les abus de sa noblesse que le régiment lui a paru digne d'être sévèrement blâmé, malgré l'autorité presque royale dont il était revêtu.

Les idées qu'il professe sont celles qui donèrent naissance à la jacquerie. Toutefois, Jean de Venette n'ose approuver cette insurrection de paysans ; il l'appelle une chose monstrueuse, *monstruosum negotium*. Malgré son aversion pour la noblesse, il refuse aux Jacques le droit de se révolter contre leurs oppresseurs ; il aurait voulu que la punition des nobles émanât de Dieu même ou de l'autorité royale. Il était révolutionnaire au fond du cœur, et sa joie aurait éclaté sans contrainte s'il eût vu les ennemis du peuple anéantis par un fléau surnaturel ou écrasés légitimement par la puissance royale ; mais les principes qu'il avait puisés dans l'ordre monastique ne lui permettaient guère d'approuver la révolte, même la plus légitime. Il y avait en lui deux hommes parfaitement distincts, l'homme du peuple et le moine ; l'un qui flétrissait énergiquement la cupidité oppressive de la noblesse, et l'autre qui condamnait en gémissant les sanglantes représailles des paysans exaspérés par la misère et la tyrannie des seigneurs.

VENETTE (Nicolas), médecin français, né à La Rochelle en 1622, mort en 1698. Il fut professeur d'anatomie et de chirurgie dans sa ville natale et se fit connaître par les ouvrages suivants : *De la génération de l'homme* ou *Tableau de l'amour conjugal*, ouvrage rempli d'erreurs et indigne de figurer dans la bibliothèque d'un médecin ; Dubuisson l'a entièrement refondu (Paris, 1810, 2 vol. in-12) ; *Traité du scorbut et de toutes les maladies qui arrivent sur mer* (La Rochelle, 1671, in-12) ; *Traité des pierres qui s'engendrent dans les terres et dans les animaux* (Amsterdam, 1701, in-12).

VENEUR s. m. (ve-neur — lat. *venator*. V. VÉNATION). Celui qui est chargé de faire chasser les chiens courants ; chasseur de bêtes fauves : *Le veneur doit juger l'âge et le sexe du cerf qu'on chasse*. (Buff.) Les VENEURS et fauconniers palatins faisaient la partie de la cour la plus nombreuse. (E. Blau.)

Les veneurs, pour ce coup, croyaient leurs chiens en faute.

LA FONTAINE.

— Prov. *C'est le bon veneur qui fait la bonne meute*. L'habileté des chiens dépend de celle des chasseurs.

— Hist. Grand veneur, Chef de la vénerie d'un souverain.

— Encycl. Chasse. Le veneur est celui qui dirige la chasse et les chiens, qui quête, détourne, lance la bête, la suit, la remet dans les voies et la fait prendre. Il ressort clairement de cette définition qu'il ne s'agit ici que de la chasse au cerf, au daim, au chevreuil, au sanglier, au loup, et tout au plus au lièvre.

Un bon veneur doit être calme, maître de soi, persévérant, infatigable, sûr de son expérience unie à la science puisée dans le noble exercice de la chasse et dans les vieux traités. A l'exemple d'Eole qui, du haut d'un rocher, morigène les vents :

... Mollique animos et temperat iras,
il doit savoir dompter l'ardeur et la fureur de ses chiens. Il les connaît tous et sait les enflammer ou les calmer à propos. L'expérience lui a appris qu'il ne faut jamais enlever les chiens ; si le change vient à bondir, il sait quels sont ceux qui demandent à être ralliés de temps en temps, et, tandis qu'il surveille et modère les jeunes, dont l'ardeur est excessive, il n'excite qu'avec réserve les vétérans et les chiens dont il est sûr.

Le bon veneur est passé maître dans la connaissance du pied des animaux, et dès qu'il a pu voir le vol-ce-l'est de la bête qu'il chasse, il distinguera ce vol-ce-l'est entre mille. Aussi chaque fois que, dans un défaut, le revoir est facile, il met pied à terre, redressant la meute et relevant tout seul le défaut jusqu'à l'entrée des bois, où alors les chiens reprennent sentiment de la voie et continuent la chasse. Quelquefois, afin de rallier toute la meute et de rendre souples, dociles ceux qui sont trop emportés, de faire reprendre haleine à tous, il les arrête d'un seul mot, et, étendant son fouet, il suspend pour un moment la chasse.

Le veneur suit ses chiens partout et ne les perd jamais de vue ; ni gaulis, ni fourrés, ni haies, ni clôtures ne peuvent l'arrêter ; il faut qu'il perce en avant avec la meute. S'il est obligé, soit pour gagner un pont, soit pour toute autre raison, d'enlever les chiens, il ne presse pas sa marche ; précédant la meute sagement au trot, le fouet à la main, il amène les chiens à la place où il présume qu'ils retrouveront la voie, les encourage, les fait quêter et leur donne tout le temps de travailler.

Enfin, le bon veneur ne fait qu'un usage modéré du trompe ; il sonne rarement et toujours derrière les chiens, qu'il dirige tout en paraissant les abandonner à leur initiative.

— Grand veneur. Il est question d'officiers appelés veneurs sous la première et la seconde race ; mais ce fut seulement au xiii^e siècle que les officiers de la vénerie furent placés sous la direction d'un chef unique, qu'on appelait en 1231 maître veneur et plus tard maître de la vénerie. Il ne prit le titre de grand veneur qu'au xve siècle (1414) ; il avait alors la grande maîtrise des forêts et portait le titre de grand forestier. Dans la

suite, la grande maîtrise des eaux et forêts lui fut enlevée. Parmi les principaux officiers de la vénerie, on remarquait le grand fauconnier, le grand loupveter et le capitaine du vautreil (équipage de chasse au sanglier).

La dignité de grand veneur, abolie par la première République, rétablie par Napoléon I^{er} et maintenue sous la Restauration, fut supprimée du nouveau par Louis-Philippe, et restaurée encore une fois par le second Empire. Espérons que nous ne verrons plus resusciter cet emploi parfaitement inutile, s'il n'est pas ridicule.

Le Père Anselme nous a laissé une liste complète des grands veneurs de France ; nous en ferons grâce à nos lecteurs ; nous devons cependant mentionner dans cette liste quelques noms connus.

En 1481, le capitaine et maître de la vénerie s'appelaient Georges de Chasteaubriant ; en 1518, Louis de Vendôme était grand veneur ; en 1521, le duc de Guise le devint à son tour et légua la même charge à ses héritiers. En 1602, le duc de Rohan, ennemi des ligueurs, est pourvu de la charge de grand veneur et la légua à ses héritiers. En 1679, le titre passe dans la famille des ducs de La Rochefoucauld. Enfin, en 1714, Louis-Alexandre de Bourbon, comte de Toulouse, prête serment pour la charge de grand veneur.

Les noms qui précèdent peuvent donner une idée de l'importance de cette dignité à laquelle aspiraient les plus puissants seigneurs de la cour.

Napoléon, de même que les anciens rois, voulut avoir ses équipages. Berthier fut affublé du titre de grand veneur. Sous la Restauration, le comte Alexandre de Girardin portait le même titre.

— Superst. Légende du grand veneur. Il existe sur le compte du grand veneur de Fontainebleau une légende assez curieuse, que les gardes forestiers et les bûcherons de la forêt se transmettent dans les longues veillées d'hiver. Ils se plaisent à raconter les apparitions de cet être mystérieux que les rois ou les princes n'ont jamais manqué d'apercevoir dans la forêt lorsque, contrairement à la règle religieuse, ils se sont avisés de chasser pendant les fêtes solennelles. Le veneur, ajoutent-ils, parcourt la forêt, au galop de son cheval, aux naseaux flamboyants ; il est vêtu de noir, sa tête surmontée d'une plume rouge, une meute le suit, et le son retentissant d'une trompe éclatante le précède.

Ce chasseur fantastique apparaît encore, disent les gardes forestiers, pendant une chasse de Henri IV. Voici le récit de Pierre de l'Etoile dans son *Journal de Henri IV* : « Le mercredi 12 août 1598, un bruit courut à Paris et dans ses environs que le roi chassant dernièrement dans la forêt de Fontainebleau, aurait entendu le jappement des chiens, les cris et les cors des chasseurs, autres que ceux qui étaient avec lui. Sur quoi ayant cru que d'autres chassaient aussi et qu'ils avaient la hardiesse d'interrompre la chasse, il commanda au comte de Soissons de pousser avant pour voir quels étaient ces ténébreux. Le comte de Soissons s'étant avancé a entendu le même bruit de chasse ; mais il n'a vu qu'un grand homme noir qui, dans l'épaisseur des broussailles lui cria : « M'attendez-vous, » ou « m'attendez-vous ? » Et soudain disparut. Cet événement, faux ou véritable, interrompit la chasse du roi, qui s'en retourna à son château et donna lieu à maints propos et histoires. »

Des romanciers modernes, s'emparant de la légende, ont fait prédire au roi, par le grand veneur, la mort de la belle Gabrielle d'Estrees. Cette même tradition a également inspiré à Béranger sa chanson du *Petit homme rouge*.

VENEZIA, nom italien de VENISE.

VENEZIANO (Antonio), peintre italien, né à Venise selon Vasari, ou à Florence, selon Baldinucci, vers 1309, mort à Florence en 1384, ou à Pise vers 1389. Il fut à Florence l'élève d'Angelo Gaddi, dont il adopta la manière, et, après avoir passé plusieurs années dans cette ville, se rendit à Venise, où les Dix le chargèrent de peindre à fresque l'un des murs de la salle de leur conseil. N'ayant pas été rémunéré de ce travail aussi avantageusement qu'il l'espérait, il quitta Venise et revint à Florence, où il exécuta plusieurs travaux remarquables dans le couvent du Saint-Esprit et dans d'autres édifices ; mais aucune de ces œuvres n'a été conservée jusqu'à nous. Il fut ensuite appelé à Pise pour compléter la série de scènes de la vie du saint Renier, qui avaient été commencées dans le Campo-Santo par Simon Memmi, et, au rapport de Vasari, les fresques qu'il y exécuta sont les plus remarquables qui s'y trouvent, celles de Benozzo Gozzoli n'ayant été peintes que beaucoup plus tard. Les siennes représentent : le *Départ de saint Renier de Joppe*, le *Saint montrant à son hôte le démon sous la forme d'un chat* ; sa *Réception à table par les chanoines de la cathédrale de Pise*, la *Mort et les funérailles du saint*. Veneziain revint encore une fois à Florence, et y peignit dans la tour Degli Agli une *Adoration des mages*, un *Christ mort* et un *Dernier jugement* ; mais ces peintures n'existent plus aujourd'hui. Vasari vante la pureté du coloris de Veneziano et l'attribue en partie à ce qu'il ne retouchait jamais ses tableaux lorsqu'ils étaient secs ; le même historien fait aussi l'éloge du clair-obscur de cet artiste

ainsi que de la correction et de la grâce de son dessin, du naturel des attitudes de ses personnages et de la variété de leurs expressions. Veneziano était parvenu à l'âge mûr, lorsqu'il renonça à la peinture pour s'adonner à l'étude de la chimie et de la botanique; il exerça longtemps la médecine avec succès, et, suivant Vasari, il aurait succombé, victime de son dévouement, pendant la peste qui ravagea Florence en 1383. D'après d'autres documents, cités par les historiens florentins, il était encore vivant à Pise en 1388.

VENEZIANO (Domenico), peintre italien, né à Venise vers 1410, assassiné en 1464. Il étudia la peinture à l'huile avec Antonello de Messine, acquit une grande réputation dans différentes villes de l'Italie, notamment à Pérouse, et, en dernier lieu, se rendit à Florence, où, après avoir exécuté différents travaux, il fut chargé de décorer, avec Andrea del Castagno, une chapelle à Santa-Maria-Nuova. Castagno, qui ignorait le secret de la peinture à l'huile, était jaloux du talent et de la réputation de Veneziano, et résolut sa perte. Il feignit cependant d'avoir pour lui une grande estime, et rechercha son amitié qu'il n'eut pas beaucoup de peine à gagner, car Veneziano était un homme très-simple. Il s'attacha à Castagno et lui enseigna sa méthode pour peindre à l'huile; Castagno, meilleur dessinateur que son élève, lui était inférieur au point de vue du coloris, et les œuvres de Veneziano étonnaient les siennes au premier aspect. Veneziano quitta son travail à Santa-Maria-Nuova. Castagno le suivit dans la rue, le frappa par derrière à la tête avec une masse de plomb, puis revint précipitamment à Santa-Maria-Nuova, où le trouverent ceux qui vinrent l'informer du crime commis sur son ami. Veneziano n'était pas encore mort, et la victime expira dans les bras du meurtrier, qui semblait plongé dans la plus profonde affliction. Vasari, qui rapporte ces faits, ajoute que le crime de Castagno ne fut connu que par l'aveu qu'il en fit à son lit de mort. Les travaux que Veneziano avait commencés dans l'église de Santa-Maria-Nuova ne furent jamais terminés; ils n'existent plus aujourd'hui, mais on voit encore un tableau de lui à Santa-Lucia-di-Magnoli. Il excellait dans le coloris et dans la perspective et était très-habile dans les raccourcis.

VENEZIANO (Agostino), célèbre graveur italien, né vers la fin du xve siècle, mort après 1536. Comme plusieurs de ses gravures sont signées *Augustinus Venetus de Musis*, on a supposé que son nom de famille était *Musi* ou *Musi*. Il fut l'élève de Marc-Antoine Raimondi, pour lequel il exécuta à Rome, avec Marco de Ravenna, plusieurs gravures, d'après Raphaël principalement. Veneziano se sépara de Raimondi après la mort de Raphaël (1520) et travailla seul. On ne sait pas si c'est antérieurement ou postérieurement à cette époque qu'il offrit ses services à Andrea del Sarto, pour lequel il exécuta une planche, qui dépeint tellement à ce maître qu'il ne voulut plus dans la suite faire graver aucun de ses tableaux. Le style de cet artiste tient beaucoup de celui de Raimondi, mais il est très-inférieur à ce dernier au point de vue du dessin et du clair-obscur; son dessin est généralement lourd et son clair-obscur mauvais. Suivant Strutt, il fut le premier à employer le pointillé dans la gravure. Ses œuvres sont assez nombreuses; mais comme elles ont été souvent copiées, et que les planches ont été plusieurs fois retouchées, il est très-difficile de se procurer les épreuves originales. Ses portraits sont supérieurs à ses autres gravures. On cite parmi les compositions les plus remarquables de Veneziano : les portraits du *Pape Paul III*, de *François Ier*, de *Charles-Quint* et de *Barbarousse*, les *Israélites recueillis dans la mer*, d'après Raphaël; les *Quatre évangélistes* et une *Nativité*, d'après Julio Romano; les *Squelettes* ou le *Lieu de sépulture*, d'après Bandinelli, l'œuvre capitale de Veneziano; *Cleopâtre* et le *Massacre des innocents*, d'après le même peintre; la *Dernière cène*, d'après la gravure sur bois d'Albert Dürer, etc.

VENEZUELA (REPUBLIQUE DE), Etat de l'Amérique du Sud, baigné au N. par la mer des Antilles, au N.-E. par l'Océan Atlantique; limité à l'E. par la Guyane anglaise, au S. par la province brésilienne d'Alto-Amazonas, à l'O. par la république de l'Equateur; compris entre 05° 15' 12" 10' de latit. N. et entre 62° 75' 38' de longit. O.; superficie, 1,114,500 kilom. carrés; pop., environ 1,600,000 hab. Capitale, Caracas. Les côtes du Venezuela, qui ont un développement d'environ 1,200 kilom., présentent plusieurs accidents qui sont, en allant de l'O. à l'E., le golfe de Venezuela, le golfe de Coro, la presqu'île de Paraguaná, le golfe de Triste, le cap Cadera, les îles de Tortugo et de Margarita, la presqu'île de Cumana et la baie de Paria; enfin, tout à fait à l'E. et près de la frontière de la Guyane anglaise, l'embouchure et le vaste delta de l'Orénoque.

Une chaîne de montagnes parcourt de l'E. à l'O. la partie septentrionale du Venezuela; au N. de cette chaîne coulent quelques rivières qui vont se jeter immédiatement dans la mer : tels sont le Tapayo, le Toenzo, qui coule en partie sur la limite occidentale du pays, l'Unare, qui forme une partie de celle de l'E. Dans le sud de la contrée s'étendent

de vastes plaines, baignées par l'Apure et l'Orénoque, et traversées par le Jacome, le Guarico et la Portuguesa. Le plus grand lac du Venezuela est celui de Valencia au N. Le climat est très-chaud sur la côte et dans les plaines. Ces dernières sont inondées par des pluies périodiques qui commencent en avril et finissent en novembre. Un air pur et tempéré règne dans les montagnes. Topographiquement on peut diviser le territoire de Venezuela en trois grandes zones : la zone agricole, comprise entre les côtes et les plaines ou savanes, embrasse une étendue de 8,737 lieues carrées, sur lesquelles 500 seulement ont été défrichées et en partie cultivées depuis la conquête; cette zone compte cinquante baies et trente-deux ports, au nombre desquels sont ceux de Puerto-Cabello, Maracaibo, Caracas, Cumana, La Guayra. Cette portion pourrait facilement alimenter 7,000,000 d'habitants. La zone des *llanos* ou savanes comprend 9,000 lieues carrées, et ne renferme pas plus de 40,000 habitants. Il y a enfin la zone des bois, des montagnes sans culture, des forêts vierges, qui absorbe dans son ensemble près de 18,000 lieues carrées. La zone boisée pourrait donner asile à une population de 16,000,000 d'habitants; elle en compte au plus 60,000 : 40,000 Indiens indépendants habitent cette partie du Venezuela; le reste de la population se compose de tribus soumises ou d'Indiens mêlés et de quelques familles créoles espagnoles. Les Indiens, bien que sauvages, cultivent le sol pour leur nourriture; ils sont réunis en groupes de quarante à cinquante familles. Leur caractère est doux et leurs coutumes indolentes, à l'exception des Guaiabes, des Guayraibos (Caraiques) et des Guaguitas; d'autres Indiens, les Guaranos, habitent le delta de l'Orénoque. La population de ce pays, composée des blancs hispano-américains, comprenant à peine un quart du chiffre total, des Indiens soumis et insoumis, des métis, des nègres, ne s'élève pas au-dessus de 1,600,000 âmes.

Le Venezuela est une des contrées de l'Amérique du S. qui offrent le plus de variété de produits naturels. La fertilité de son sol est extraordinaire : plantes utiles à la vie ordinaire ou à l'industrie, plantes médicinales, céréales, bois de tout genre, fruits, cannes à sucre, café estimé, cacao excellent, tabac indigo, cochenille, etc., tout s'y réunit et y croît en abondance. Cette contrée nourrit de nombreux troupeaux de bétail, et les cerfs y abondent. Bien que le Venezuela appartienne à la région équinoxiale, généralement considérée comme le pays de l'or et de l'argent, on n'y connaissait pas encore de riches mines de métaux précieux jusqu'en 1850, époque où l'on a découvert que le Yurari, dans la province de Guyana, roulait des sables aurifères assez abondants, ce qui donnerait lieu de supposer l'existence de mines d'or non loin de ce cours d'eau. Généralement, du reste, l'or et l'argent ne se trouvent pas à l'état de filons réguliers dans les terrains rocheux du Venezuela, mais ils sont disséminés en parcelles presque imperceptibles. Sur d'autres points, on avait découvert autrefois, près de Barquisimeto, des mines d'étain qui ont été abandonnées après avoir été exploitées. Les mines de cuivre de Aroa, dans la sierra de San-Felipe, ont donné longtemps d'assez grands bénéfices. Elles produisaient un cuivre rouge préféré, assurément, à ceux de la Suède. En 1800, elles donnaient environ 1,500 quintaux par an. Elles ont été exploitées depuis par une compagnie anglaise qui exportait, dès 1838, 70,550 quintaux et qui en retire aujourd'hui plus de 100,000. Les provinces de Coro, Carabobo, Merida, Caracas, renferment également des mines de cuivre qui n'ont pas été exploitées. Dans ces mêmes provinces, on a reconnu des veines de charbon minéral qui restent à explorer. La riche saline de Araya, qui fut reconnue vers 1499 par Alonso Niño, qui excita autrefois l'envie des Anglais, des Hollandais et d'autres nations maritimes, est inépuisable et ne nécessite presque aucun travail. La province de Caracas possède d'autres salines ou récifs dits *los roques*, à quelques lieues de ses côtes. Celles qui existaient sur l'île de la Tortue furent détruites par le gouvernement espagnol, qui craignait qu'elles n'attirassent l'attention des étrangers. Le Venezuela possède encore des granits, des marbres en abondance dans toute la Cordillère, ainsi que des eaux minérales de tout genre.

Le Venezuela étant un pays entièrement agricole, ses exportations consistent en café, indigo, sucre, cacao, coton, cuirs de bœufs et de cerfs, etc. La culture du coton a pris une grande extension depuis 1862. Les exportations ne sont frappées d'aucun droit; l'importation des produits similaires à ceux qu'on obtient dans le pays est prohibée. Le commerce extérieur est évalué pour les importations et les exportations à 80 millions. On estime le chiffre des importations à 34 millions, dont 5 à 9 millions reviennent à la France. Les ports de Guayra, Puerto-Cabello et Maracaibo exportent beaucoup de café. L'industrie du pays est sans importance. Les soieries, les vins, la parfumerie, la chapellerie, et, en général, tous les articles de mode française, sont en faveur sur les principaux marchés.

Depuis 1829, le Venezuela a adopté le

gouvernement républicain. La constitution du 24 décembre 1858 modifia particulièrement le droit électoral. La constitution du 28 avril 1864, qui est depuis cette époque en vigueur, a établi le système fédératif. La république prit alors le nom d'Etats-Unis du Venezuela et forme une confédération composée de dix-neuf Etats : Apure, Aragua, Barcelona, Barquisimeto, Bolivar, Carabobo, Cojedes, Coro, Guarico, Guyane, Merida, Nueva-Andalucia, Nueva-Esparta, Portuguesa, Tachira, Trujillo, Yaracuy, Zamora et Zulia. Ces Etats sont libres et, dans une certaine mesure, souverains. Ils ne peuvent avoir d'autre forme de gouvernement que le gouvernement démocratique, électif, représentatif et responsable. Ils s'administrent eux-mêmes, mais doivent être tous soumis à une législation civile et criminelle uniforme; ils fournissent en cas de guerre un contingent fixe. Enfin ils ont certains devoirs à observer les uns envers les autres, notamment en ce qui concerne la canalisation des cours d'eau et le transit des marchandises par leurs frontières réciproques. La législature de chaque Etat doit comprendre au moins sept membres. A la tête de chaque Etat est un gouverneur nommé par le président de la république sur une liste de trois membres présentée par la législature provinciale; le pouvoir législatif de la confédération appartient à deux Chambres : le Sénat et la Chambre des représentants. Cette dernière est renouvelée en totalité tous les deux ans; le Sénat ne se renouvelle tous les deux ans que par moitié. Chaque Etat élit deux sénateurs et un député par groupe de 25,000 habitants. Les Chambres s'assemblent à Caracas, le 20 février de chaque année, de plein droit et sans convocation. La réunion des deux Chambres, qui a lieu dans certains cas spécifiés, forme le Congrès. Le pouvoir législatif fait les lois, fixe le chiffre de l'armée, déclare la guerre, requiert le pouvoir exécutif de conclure la paix, approuve ou rejette les conventions diplomatiques, est chargé de rédiger un code de lois uniformes et applicables à toute la confédération, etc. Les territoires dépeuplés ou habités par des Indiens non civilisés sont régis par des lois spéciales, et dépendent immédiatement du pouvoir exécutif. Le pouvoir exécutif est confié à un président élu pour quatre ans, au scrutin direct et secret par les dix-neuf Etats fédéraux, et il est rééligible. Les deux vice-présidents sont également élus. Le président administre le pays, choisit les ministres au nombre de six, nomme aux fonctions diplomatiques et à quelques autres emplois réservés. En cas de guerre étrangère, il peut exiger l'avance des impôts et suspendre les garanties que la constitution accorde aux personnes, excepté celle de la vie. Il est, ainsi que les vice-présidents et les ministres, responsable devant les Chambres. Une haute cour de justice composée de cinq membres nommés à l'élection juge les délits diplomatiques, les questions de compétence contre les pouvoirs, les conflits qui surgiraient entre les Etats fédérés.

L'esclavage est supprimé; au Venezuela, les nègres et les hommes de couleur jouissent de tous les droits et arrivent à tous les emplois. La constitution admet la liberté absolue de la presse, le droit de réunion, d'association, etc., la liberté d'enseignement. Aucun sujet vénézuélien ne peut être saisi pour dette, sauf le cas où il y aurait fraude ou délit. Aucun accusé ne peut être mis en arrestation avant une information sommaire établissant sa culpabilité. La constitution regarde comme sujets vénézuéliens tous les citoyens nés sur le territoire de la république, même les fils d'étrangers.

La religion catholique est encore regardée au Venezuela comme la religion de l'Etat. Seule elle peut être exercée publiquement dans les temples. Toutefois, les Américains, les Anglais et les Français peuvent exercer tout autre culte, soit à l'intérieur des maisons, soit dans des chapelles particulières; un archevêché a été établi à Caracas et des évêchés à Mérida et Augustina.

L'instruction supérieure est donnée par l'université de Caracas, qui a dix-neuf professeurs, et par une université moins importante établie à Mérida; l'instruction secondaire par treize collèges et l'instruction primaire par un millier d'écoles entretenues par les communes et presque toutes entre les mains du clergé. Aussi, bien que l'instruction primaire soit gratuite et obligatoire, le peuple vit dans la plus profonde ignorance et est complètement à la merci d'un clergé fanatique, et qui n'en sait guère plus que lui. D'après une loi votée en février 1873, le service militaire est obligatoire, la durée du service est de quatre ans. L'armée doit se composer des contingents de chaque Etat et se renouveler d'année en année pour un quart. L'effectif est d'environ 3,000 hommes. Quant aux officiers, ils sont extraordinairement nombreux; on compte au Venezuela 19 généraux, 23 colonels et 60 officiers supérieurs. La marine de l'Etat se compose de 6 vapeurs portant 60 canons.

Le budget de 1873-1874 s'élevait à 17,745,000 francs pour les recettes, et à 18,211,720 francs pour les dépenses. La principale source des revenus publics consiste dans le produit des douanes, évalué à 16 millions; mais 55 pour 100 de ce produit

sont affectés au service des intérêts de la dette et de l'amortissement des emprunts. La dette publique est de 120,804,560 piastres, dont 88,656,902 pour la dette intérieure, 25,017,311 pour la dette extérieure et 10 millions environ de dette différée. La dette intérieure a été convertie en 1872 en dette consolidée amortissable moyennant une diminution considérable du capital. Les créanciers de la dette extérieure sont les Etats-Unis, la France, la Hollande, l'Angleterre, l'Italie et le Danemark.

Le Venezuela ne possède pas encore de chemins de fer; une ligne télégraphique a été établie entre La Guayra, Caracas, Puerto-Cabello, etc., c'est-à-dire dans la partie la plus riche du pays. Sous l'administration du président Guzman Blanco, les routes ont été améliorées et on a construit plus de 400 kilom. de chaussées nouvelles. La poste est convenablement organisée. La maille d'Europe arrive six fois par mois à Caracas, la capitale.

— *Histoire.* — Alphonse Ojeda reconnut la lagune de Maracaibo en 1499. Les Espagnols, à leur débarquement, voyant quelques huttes que les Indiens avaient établies sur des pieux pour les élever au-dessus des eaux stagnantes qui couvraient la plaine, donnèrent au pays le nom de *Venezuela* ou petite Venise. Ils firent quelques tentatives pour s'y établir, mais sans succès. En 1527, Charles-Quint, par un décret, ordonna de mettre en esclavage tous les Indiens qui résistaient à la conquête, et céda à titre de fief aux Velsers, riches banquiers d'Augsbourg, auxquels il avait fait des emprunts considérables, toute la province de Venezuela. Ces banquiers envoyèrent, en 1528, Ambroise Alfinger gouverner la colonie, avec le titre d'adelantado. A la tête de 400 fantassins espagnols et de 80 cavaliers, Alfinger établit le siège de son gouvernement à Coro, pénétra dans l'intérieur, et mit tout à feu et à sang. Blessé à mort par les Indiens, il fut remplacé par Georges Spira, qui vint seconder bientôt Nicolas de Federmann dans une aventureuse expédition aux montagnes de la Nouvelle-Grenade. La colonisation fit peu de progrès sous l'administration des descendants des Velsers, uniquement occupés de l'appât du gain. Beaucoup d'Indiens furent réduits à l'esclavage, un plus grand nombre fut impitoyablement massacré, et, pendant l'espace de dix-huit années que dura le privilège de ces conquérants usuriers, des valeurs considérables en or et en perles fines passèrent en Allemagne. Don Juan Perez de Tolosa fut le premier gouverneur espagnol nommé par Charles-Quint en 1547, après que les banquiers d'Augsbourg eurent fini leur bail dans le Venezuela. Valencia fut fondée en 1554, Trujillo en 1556, Caracas en 1567. Les conquérants se montrèrent impitoyables envers les indigènes. Après la tentative de résistance de Guaicaipuro, vingt-trois caciques furent livrés aux tortures, dans la crainte d'une recrudescence belliqueuse parmi les tribus. En 1571, Pacheco fonda Maracaibo; en 1579, Garcil-Gonzalez dispersa les tribus de Cumana et les hordes des Chicapates et des Chaymes; enfin, en 1580, une épidémie de petite vérole, apportée par une caravelle portugaise, décima la malheureuse population indigène. Cinq ans après, la ville de San-Cristobal prenait naissance. Le gouvernement du Venezuela, qui, à son origine, ne comprenait que le pays situé entre Maracaibo et le cap de la Vela, étendit peu à peu ses frontières et prit le titre de capitainerie générale. Sa juridiction s'étendit alors sur les provinces de Caracas, de Cumana, de la Guyane, de Maracaibo et de Barinas. La Marguerite, qui lui était annexée, avait son gouvernement particulier, de même que la Trinité. Le pays fut longtemps plongé dans la plus profonde servitude. Toutefois, vers la fin du xviii^e siècle, en dépit de toutes les mesures prises par le gouvernement espagnol contre la presse, on apprit dans les colonies d'Amérique les grands événements qui se passaient en France et les idées de justice et de liberté proclamées par la Révolution. Des journaux, des livres, des brochures, trompant l'ombrageuse vigilance de la douane et de l'inquisition, circulèrent rapidement et soulevèrent dans la classe élevée de la société de nobles sympathies. En 1797, trois condamnés politiques, ayant été déportés d'Espagne dans la citadelle de La Guayra, parvinrent à nouer quelques relations avec les citoyens de cette ville. La puissance de leurs idées, leur éloquence ne tardèrent pas à leur faire un parti considérable; un complot se forma pour délivrer le pays et proclamer la république. Mais un des conjurés dénonça les patriotes; sept d'entre eux furent condamnés à mort, trente-trois aux galères et une soixantaine à la déportation. Le corrégidor de Macuto, Joseph de España, qui avait été un des principaux instigateurs de la conspiration, fut écartelé à Caracas. En 1806, Miranda de Caracas résolut d'affranchir son pays de la domination espagnole. Accompagné de 500 volontaires, il débarqua sur la côte du Venezuela, près de Coro; mais, après quelques légers succès, il fut poursuivi par un corps de troupes considérable et dut remettre à des temps meilleurs l'exécution de ses projets. Le 19 avril 1810, une insurrection dirigée par les amis de l'indépendance éclata

à Caracas; le capitaine général déposa ses pouvoirs entre les mains d'une junte; les autres villes du Venezuela, à l'exception de Coro et de Maracaibo, imitèrent cet exemple. Miranda, récemment arrivé à Caracas, déclara la junte à convoquer un congrès général des provinces. Le 5 juillet 1811, ce congrès proclamait l'indépendance des provinces unies de Caracas, Cumana, Varinas, Margarita, Barcelona, Merida et Trujillo, formant la confédération américaine de Venezuela. Les individus contraires à ce mouvement se réunirent à Valencia et dans d'autres villes de l'intérieur, d'où ils se préparèrent à faire la guerre au parti républicain; mais Miranda réunît environ 5,000 hommes, marcha contre Valencia et força les Espagnols à capituler. La plus grande union régnait entre les provinces qui avaient accédé à la confédération, et le nouveau gouvernement maintint la tranquillité partout. En 1812, les royalistes, qui avaient réuni leurs forces dans le Coro, le Maracaibo et la Guyane, pénétrèrent dans l'intérieur du Venezuela et menacèrent Caracas. Le congrès se transporta à Carthagène, et, le 26 avril 1812, il nomma dictateur le général Miranda, en lui donnant les pouvoirs les plus étendus. Peu après, celui-ci demanda un armistice au général Monteverde, qui commandait l'armée royale, puis déposa les armes et se soumit aux ennemis; mais ceux-ci, violant leurs promesses, le mirent en jugement. L'armée royale se trouvait maîtresse de Caracas, de Varinas, de Cumana, de Barcelona et de Puerto-Cabello. Malgré l'échec qu'ils venaient d'éprouver, les indépendants ne perdirent pas courage. L'armée de Santa-Fé, forte de 12,000 hommes, profitant de l'éloignement du général Monteverde, s'empara de Coro après un combat sanglant; celle de Carthagène, composée de 8,000 hommes, s'avancèrent sur Cumaná. Bientôt les indépendants, ayant réuni les différents corps d'armée, attaquèrent l'ennemi près de Valencia, lui firent éprouver une échec considérable et le forcèrent d'abandonner toutes les villes dont il s'était emparé, à l'exception de Puerto-Cabello, où le général Monteverde se retira avec les débris de ses troupes. Mais, en 1815, les royalistes ayant reçu des renforts reprirent l'offensive. Les indépendants, mal armés et manquant de munitions, éprouvèrent échec sur échec, perdirent Carthagène, et le général Bolívar, impuissant à prolonger la défense, qui manquait d'unité dans le commandement, quitta le Venezuela, où il combattait depuis 1811. En 1816, il revint dans le pays à l'appel des patriotes, rassembla des troupes, acheta une grande quantité de fusils et d'armes de toute espèce et arriva à l'île de la Marguerite vers la fin de décembre, sur l'escadre de l'amiral Brion. De là, faisant voile pour le continent, il fut reçu à Barcelona avec le plus grand enthousiasme. Après plusieurs combats, dans lesquels les indépendants eurent presque toujours l'avantage, l'armée espagnole, sous les ordres de Morillo, se trouva réduite à la possession des places fortes de la côte; le congrès, assemblé dans l'île de la Marguerite, revint alors sur le continent (10 mai 1819), rétablit le gouvernement fédéral et nomma un pouvoir exécutif, dont le général Bolívar et don Fernando Toro furent déclarés les chefs. Sur ces entrefaites, les habitants de la Nouvelle-Grenade, qui avaient également secoué le joug espagnol, envoyèrent des députés au congrès du Venezuela pour demander la réunion des deux pays, et le congrès d'Angostura approuva à l'unanimité la réunion des deux États. Quelque temps après (1819), plusieurs députés de la Nouvelle-Grenade s'étant réunis au congrès de Venezuela, il fut décrété que la nouvelle république porterait le nom de Colombie et qu'elle serait divisée en trois grands départements, savoir: Venezuela, Quito et Condamarca. L'année suivante, Bolívar chassait du territoire de la république les derniers débris des armées espagnoles. En 1830, le Venezuela, prenant l'initiative de la dissolution de la Colombie, s'érigeait en État indépendant. Depuis cette époque, le Venezuela a traversé des alternatives de trouble et de calme. Il a marché pendant un certain nombre d'années dans une voie de notable amélioration, principalement sous l'autorité du général Paéz, élu président en 1830. Paéz, l'un des plus brillants soldats de l'indépendance, avait fait ériger le Venezuela en État indépendant. Son influence était immense dans ce pays, qui lui doit ce qu'il a eu de prospérité. A l'expiration de ses pouvoirs, il fut remplacé par Vargas et réélu en 1839. Sa seconde présidence expirait en 1843. A cette époque, le général Carlos Soublette lui succéda. Les deux dernières années de la présidence de ce dernier furent troublées par une guerre civile suscitée par un nommé Leocadio Guzman. Paéz, mis à la tête des troupes, triompha de la révolte, puis fit élire par le congrès, pour la nouvelle période constitutionnelle, le général José-Tadeo Monagas (23 janvier 1847). Cette élection fut fort mal accueillie par la nation et fit tort à Paéz. L'administration inhabile de ce nouveau président excita le mécontentement universel; il fit disperser le congrès, en 1848, par la populace, au milieu de scènes de carnage, et arrêta, en août 1849, Paéz, qui essayait d'intervenir dans l'intérêt gé-

ral. Monagas conserva le pouvoir jusqu'au 15 mars 1858, époque où il fut renversé. Towr, un des chefs du parti fédéraliste, fut nommé peu après président de la république. Il dut abdiquer le 8 mai 1861 et laisser le pouvoir au vice-président Guai. Au mois d'août suivant, Paéz, à la suite d'un mouvement populaire, devenait pour la troisième fois président du Venezuela. Représentant le parti conservateur, il se trouva en butte à l'hostilité des libéraux ou fédéralistes, qui ne pouvaient lui pardonner de s'être emparé de force du pouvoir et de s'être fait dictateur. La guerre civile se prolongea jusqu'en 1863. Paéz, réduit à l'impuissance par les succès des fédéralistes, à la tête desquels se trouvait le général Falcon, dut conclure, le 23 avril, une suspension d'armes et abdiquer le 15 juin 1863. La junte de la paix donna provisoirement le gouvernement au général Falcon (17 juin). L'Assemblée constituante, qui s'ouvrit à Caracas le 24 décembre 1863, confirma la décision de la junte en nommant, par un décret daté de ce même jour, le général Falcon président des Etats-Unis de Venezuela. Le 9 janvier 1864, le général Falcon fit son entrée solennelle dans la capitale. Une fois le pouvoir exécutif installé, l'Assemblée se hâta de consacrer le rétablissement de la confédération vénézuélienne par le vote d'une nouvelle constitution (28 avril 1864), qui fut promulguée le 1er mai 1864. Réélu président le 18 mars 1865, Falcon conserva le pouvoir jusqu'en 1868. A cette époque, une révolution l'ayant renversé du pouvoir, un gouvernement provisoire fut installé. Au mois d'octobre suivant, José-Tadeo Monagas, représentant le parti unitaire, devint encore une fois président. Il voulut reprendre ses anciens procédés de gouvernement, mais il provoqua une nouvelle guerre civile. Les fédéralistes se soulevèrent et, à la suite d'une lutte acharnée, s'emparèrent de Caracas (avril 1870). Le président Monagas dut se rendre, abdiquer l'autorité et fut relâché sur parole. Le général Guzman Blanco, chef des fédéralistes, devint alors président provisoire et fut peu après élu président en titre. Cet homme d'Etat, aux idées libérales, s'est attaché à rétablir le calme et à faire prospérer le pays en donnant une vive impulsion aux travaux d'utilité publique. Cependant, en 1874, les conservateurs tentèrent de renverser le gouvernement, prirent les armes et recommencèrent la guerre civile. Guzman Blanco parvint à en triompher, battit et fit prisonniers les principaux chefs de la révolte, força notamment le général Colin à déposer les armes (décembre 1874) et revint à Caracas, où, en mai 1875, il adressa aux Chambres un message sur l'état satisfaisant dans lequel se trouvaient le pays et le trésor. A la suite d'un différend survenu, cette même année, entre la Hollande et le Venezuela, le gouvernement de ce dernier pays a fait saisir un navire hollandais, le *Midas*, a fermé ses ports au commerce néerlandais et rompu ses relations diplomatiques avec la Hollande.

VÉNÉZUELIEN, IENNE s. et adj. (vé-né-zué-li-en, i-é-ne). Géogr. Habitant de la ville ou de la république de Venezuela; qui appartient à cette ville, à cette contrée ou à leurs habitants : Les VÉNÉZUELIENS. La république VÉNÉZUELIENNE.

VENEZ-Y-VOIR s. m. Chose qui mérite d'attirer l'attention; ne se dit que par ironie : C'est un beau VENEZ-Y-VOIR.

 D'un panache de cerf sur le front me pourvoir,
 Hélas! voilà vraiment un beau venez-y-voir.
 MOLIÈRE.

VENGATTA-SOUARA, divinité de l'Inde. Cette divinité semble n'être autre chose que le dieu Vichnou sous un autre nom. Le culte du dieu Vengatta-Souara est émaillé d'obscénités de haut goût et d'absurdités vraiment incroyables. C'est une de ces aimables et facétieuses divinités qui s'arrogent le pouvoir de faire cesser la stérilité des femmes, prétention dont tous les bénéfices incombent aux pieux serviteurs de la divinité, aux brahmes vénérés, qui, non-seulement, s'assurent ainsi des occasions d'assouvir impunément leur lubricité, mais en font une branche d'industrie fructueuse. Les femmes stériles (on sait que dans l'Inde c'est là un des plus grands malheurs, une des plus grandes hontes qui puissent affliger une famille) se rendent en foule au temple pour demander des enfants au dieu Vengatta-Souara. Loin de s'opposer à cette démarche, les maris eux-mêmes sont les premiers à la conseiller, à l'imposer même par la violence à leurs femmes. Arrivées au temple, celles-ci s'empressent d'aller exposer le sujet de leur pèlerinage aux brahmes, directeurs de la pagode, qui leur conseillent de passer la nuit dans l'intérieur du temple, où le grand Vengatta-Souara, touché de leur dévotion, daignera peut-être les visiter dans l'ombre et accomplir ce qui jusque-là a été au-dessus de la puissance humaine. Nous n'avons pas besoin d'insister sur les suites de cette fallacieuse suggestion; le lecteur les a déjà devinées. Le lendemain matin, ces détestables cafards, feignant une ignorance complète de ce qui s'est passé, s'en font raconter les détails; et après les avoir félicitées sur l'accueil que le dieu leur a fait, ils reçoivent les offrandes dont elles s'étaient

munies et les congédient en les flattant de l'espoir qu'elles n'auront pas fait un voyage infructueux. Persuadées de la meilleure foi du monde qu'un dieu a daigné s'humaniser avec elles, ces pauvres femmes s'en retournent enchantées, se bérçant de l'idée qu'elles pourront bientôt enfin procurer à leurs maris l'honneur de la paternité. Mais ce n'est pas tout, et nous allons voir jusqu'à quel point les brahmes desservants de Vengatta-Souara poussent l'ingéniosité dans la débauche. Tous les ans, à une époque fixe, il se fait une grande procession dans le temple, et l'appareil qu'on y déploie ne manque jamais d'y attirer un concours immense des deux sexes. Le dieu est promené dans les rues sur un superbe char; les brahmes qui dirigent la cérémonie se dispersent dans la foule, font choix des plus jolies femmes qu'ils y rencontrent et les demandent à leurs parents au nom de Vengatta-Souara, au service duquel ils affirment qu'elles sont destinées. Quelques personnes en qui le sens commun n'est pas tout à fait obliéré, concevant ou au moins conjecturant qu'un dieu de pierre n'a pas besoin de femmes, refusent de livrer leurs épouses, se fâchent et disent crûment leur fait à ces fourbes hypocrites. Sans se déconterter, ceux-ci vont s'adresser à d'autres de meilleure composition qui, enchantés de l'honneur qu'un si grand dieu veut bien faire en s'alliant à leur famille, s'empressent de remettre femmes et filles entre les mains de ses ministres. Lorsque ce dieu s'aperçoit que quelques-unes de ses épouses commencent à vieillir ou ne lui plaisent plus, il leur fait signifier le divorce par la bouche des interprètes de sa volonté. On leur imprime sur la cuisse ou sur la poitrine avec un fer rouge, la marque symbolique de Vengatta-Souara; on leur expédie une patente qu'elles ont loyalement servi plus ou moins d'années en qualité de femmes légitimes du dieu, et on les met à la porte.

VENGÉ, ÉE (van-jé) part. passé du v. Venger. Dont on tire vengeance : Offense VENGÉE. Mort VENGÉE.

 Quand la perte est vengée, on n'a plus rien perdu.
 CORNEILLE.

 Qui a reçu satisfaction, par la punition infligée à l'auteur de l'offense : L'innocence VENGÉE. On assiste, avec l'histoire, à cette longue expiation de la conquête du monde, et les nations vaincues paraissent trop VENGÉES. (Villem.)

 Dont on a réparé l'honneur, rétabli la réputation injustement attaquée : L'âne! oh! c'est pis encore; on sait trop que son Est synonyme d'imbécille, (nom Quoique l'âne, nerveux, patient, sobre, utile, Ait été vengé par Buffon.
 FR. DE NEUFCHATEAU.

VENGÉ s. m. (van-jé). Bot. Nom vulgaire du pétrocarbe officinal.

VENGANCE s. f. (van-jan-se — rad. venger). Action de se venger, mal que l'on fait pour punir une injure : Ne respirer que VENGANCE. Goûter le plaisir de la VENGANCE. Tirer VENGANCE d'un outrage. L'espoir de la VENGANCE flatte plus que la VENGANCE même. (Montesq.)

 La VENGANCE exige un certain courage : combien de gens ne sont magnanimes que par lâcheté! (A. d'Houdetot.) La justice est la VENGANCE de l'homme social, comme la VENGANCE est la justice de l'homme sauvage. (Massias.)

 Une femme a toujours une vengeance prête.
 MOLIÈRE.

 Je sais que la vengeance est un morceau de roi.
 LA FONTAINE.

 La vengeance est boiteuse, elle vient à pas lents.
 V. HUGO.

 Désir passionné de se venger : Mouvement de VENGANCE. Sentiment de VENGANCE. Esprit de VENGANCE.

 Par ext. Action louable que l'on oppose à une injure reçue : La plus noble VENGANCE, c'est le pardon. (Acad.) La plus noble VENGANCE qu'on puisse tirer de ses rivaux est de les surpasser en talent et en vertu. (Mme de Sév.)

 Par vengeance, Dans le dessein de se venger : Ne faites rien PAR VENGANCE.

 Vengeance céleste, vengeance du ciel, vengeance divine, Malheurs qui arrivent à un coupable, et que l'on considère comme une punition de Dieu : Attirer sur sa tête la VENGANCE DU CIEL.

 Crier, demander vengeance, Demander avec instance qu'un crime soit vengé.

 Être un témoin frappant d'une criante injustice, d'un crime qui demande à être vengé; Le sang des innocents DEMANDE VENGANCE, CRIE VENGANCE. (Acad.) L'amour est le revenu de la beauté, et qui voit la beauté sans amour lui retient son revenu d'une manière qui CRIE VENGANCE. (Fonten.)

 Le christianisme a rangé le péché de Sodome parmi ceux qui CRIENT VENGANCE contre le ciel. (Proudh.)

 Interjektiv. Vengeance! Cri par lequel on demande vengeance, on excite à la vengeance : Un cri d'horreur s'éleva parmi les trandis : VENGANCE! cria Clopin. — A sac! répandit la multitude. — Assaut! assaut! (V. Hugo.)

 Encycl. L'amour de la vengeance est une passion funeste en ce sens que son effet le plus direct est de porter l'homme à faire du mal à autrui; cependant ses effets ultérieurs

ont eu souvent une influence salutaire dont la raison est facile à comprendre. Dans l'humanité, la vengeance a été la première forme de la répression, parce qu'elle était la seule possible avant l'institution des sociétés politiques. Et même, depuis qu'il y a des États régis par des lois, comme l'autorité politique ne peut pas punir tous les torts, la crainte des vengeances personnelles a encore une influence répressive qui n'est pas sans utilité. C'est ce qui explique pourquoi la loi du talion a été considérée pendant longtemps comme une règle légitime. Le penchant à la vengeance est une des manifestations de l'instinct de conservation. Quand les hommes ont une certaine prévoyance, la crainte de la vengeance les retient souvent au moment où ils sont tentés de faire du mal à autrui. Par conséquent, cette crainte est souvent un frein salutaire, et ce frein se fait sentir, non-seulement aux individus, mais encore aux groupes formant des corporations ou des communautés plus ou moins nombreuses, entre les membres desquelles il y a une certaine solidarité.

 Cependant il ne faut rien outrer. Si la vengeance est parfois nécessaire aux individus, c'est surtout lorsque la protection sociale leur fait défaut. Elle peut l'être aussi aux nations, tant qu'elles sont livrées à l'état de nature. Mais les personnes les plus éclairées et les gouvernements des nations les plus civilisées reconnaissent aujourd'hui que l'application rigoureuse et absolue de la loi du talion serait funeste à l'humanité. En effet, lorsqu'on cède au désir de la vengeance, la malveillance se répercute de celui qui hait à celui qui est hait. Celui qui satisfait son ressentiment contre une personne, en lui faisant du mal, fait naître ou augmente la haine chez la personne qu'il atteint, de telle sorte que la haine engendre la haine. Pour les individus, chacun peut s'en assurer facilement dans le milieu social où il vit. Pour les familles, on peut citer des exemples empruntés, non-seulement à l'histoire de la Corse, mais encore à celle de plusieurs villes de l'Italie, notamment de celle qui vit naître et mourir Juliette et Roméo. Pour les nations, on pourrait citer beaucoup d'exemples de vengeances et de revanches sanglantes prises sur des champs de bataille; l'amour de la vengeance tend donc à éterniser la haine entre les différentes parties de l'humanité et, par conséquent, cette passion est la source de maux incalculables.

 La conclusion à tirer de là, c'est qu'on ne doit pas se venger de toutes les offenses qu'on a reçues. Dans certains cas, la prudence ou l'humanité nous conseillent de ne réagir d'aucune façon. Lorsqu'il est mieux d'agir, il y a souvent d'autres moyens que la vengeance. Par exemple, quand on est citoyen d'un État constitué, on peut, dans un grand nombre de cas, avoir recours à l'autorité et obtenir d'elle une juste satisfaction. Pour les nations, ce moyen n'est point praticable, parce qu'il n'y a pas d'autorité universelle qui ait la mission de juger les nations et d'exécuter les jugements rendus. Mais, avant d'avoir recours à la vengeance, c'est-à-dire à la guerre, on peut essayer plusieurs moyens qui ont souvent réussi. En général, le gouvernement de chaque État qui est sorti de la barbarie a un moyen de communiquer avec ceux de tous les autres États qui sont dans le même cas; ce moyen, c'est la diplomatie. L'envoi accidentel d'ambassadeurs pour des causes particulières est un usage très-ancien; mais il y en a un autre qui est propre aux nations modernes les plus civilisées; c'est l'emploi constant de la diplomatie et l'habitude prise par chacune d'avoir des représentants en permanence chez toutes les autres. D'après Michelet, le roi de France Louis XI a été sous ce rapport un puissant initiateur, et on doit lui en savoir gré, à cause de la bonté de l'institution. Mais il y a un autre roi français qui mérite encore mieux d'être glorifié à cet égard, parce qu'il employa la diplomatie d'une manière plus large et plus fréquente, et surtout parce qu'il s'en servit pour des fins plus justes et plus humaines; c'est Henri IV, c'est le héros populaire qui, au déclin du xvi^e siècle, sauva la France de l'anarchie et de l'ingérence de l'étranger et qui, après avoir prouvé sa valeur guerrière au moment où elle était nécessaire, joua au suprême degré le rôle de pacificateur et de conciliateur. Cet exemple est très-bon à suivre; chaque fois qu'un gouvernement voit un nuage s'élever entre lui et un autre gouvernement, il doit tenter d'abord les voies de conciliation et, selon les cas, donner ou demander des explications. Par là on évite les malentendus, on prévient la défiance et on étouffe les différends dans leur germe.

 Lorsque les pourparlers ne peuvent pas faire obtenir à l'offensé la réparation qu'il croit juste, il y a un autre moyen qu'il peut et qu'il doit employer avant le recours aux armes; c'est de proposer à l'offenseur de soumettre le cas à un arbitre et de s'engager à accepter sa décision. C'est ce que font souvent les particuliers pour éviter les procès; c'est ce qu'ils devraient faire aussi pour éviter les duels; c'est ce que les nations commencent à faire pour éviter la guerre.

 Nous le répétons, l'application de la loi du talion a souvent des effets funestes. Quand la vengeance n'a pas d'autre résultat que de

satisfaisait le ressentiment de celui qui s'est vengé, elle constitue une cruauté inutile et une injustice commise à l'égard de l'humanité. D'ailleurs, il y a souvent de la sottise à se battre. En effet, cette vengeance, cette satisfaction que vous poursuivez, êtes-vous toujours certain de l'obtenir? Non assurément, et, ce qui est à la fois d'un méchant et d'un sot, vous vous exposez vous-même, pour commettre un crime, à subir le mal que vous voulez infliger à celui de qui vient l'offense.

A mesure que la civilisation avance, la nécessité d'employer la vengeance comme moyen de répression devient chaque jour plus rare. C'est une raison pour qu'on s'habitue à ne pas céder de prime saut au penchant qui nous porte à nous venger et à réfléchir avant de réagir.

Afin de réprimer en soi-même l'amour excessif de la vengeance, il faut songer aux suites que cette passion peut avoir. De plus, il faut combattre, il faut réprimer et affaiblir certains sentiments qui y prédisposent. Tel est, par exemple, l'orgueil. Au contraire, nous devons exciter et fortifier en nous les qualités et les vertus qui en sont les antagonistes. Telles sont, par exemple, la prévoyance, la circonspection, la prudence, la bienveillance et la moralité.

Vengeance de l'Amour (LA), tragédie de Beaumont et Fletcher. Cette pièce passe aux yeux de la plupart des critiques pour une des meilleures du théâtre de Beaumont et Fletcher. L'action commence d'une manière bizarre. Le duc de Syrie aime si aveuglément sa fille Hydaspe qu'il lui promet de réaliser le premier vœu qu'elle formera. Cette promesse entraîne les plus grands malheurs. La princesse demande à son père d'abolir dans ses Etats le culte de l'Amour. Le duc, fidèle à sa promesse, fait briser les autels du dieu et disperser ses adorateurs. L'Amour outragé descend alors du ciel pour se venger et commence par inspirer à la princesse Hydaspe une ridicule passion pour un main attaché à la personne du prince royal. On emploie pour guérir la princesse un remède héroïque en faisant mourir le monstre objet de sa passion, mais elle meurt du chagrin qu'elle éprouve de sa perte. Cependant l'Amour n'est point désarmé par une si cruelle vengeance. Après avoir frappé la fille, il tourne ses coups contre le père et le fils. Il amène le duc de Syrie dans la maison où le prince Leucippe, son fils, cache la belle Bacha, sa maîtresse. Surpris avec celle qu'il aime, Leucippe, pour sauver l'honneur de la jeune femme, déclare qu'elle est innocente et qu'aucune relation coupable n'existe entre elle et lui. Le vieux duc, la croyant pure, en devient amoureux et l'épouse en l'absence de son fils, qui trouve à son retour sa maîtresse devenue sa belle-mère. Mais Bacha, qui veut satisfaire à la fois ses plaisirs et son ambition, déclare à son amant qu'elle n'a épousé le vieillard qu'avec l'espoir de conserver l'amour du jeune homme. Leucippe la repousse avec horreur; il ne peut aimer la femme de son père. Cette situation rappelle celle de *Phèdre*, avec cette différence que *Phèdre* est tremblante, inquiète, indécise entre la passion et le devoir; tandis que Bacha est cyniquement résolue. Dès que son amour a été repoussé, elle conçoit son plan de vengeance et en poursuit avec patience l'accomplissement; elle sait bien que si elle accusait brusquement le fils devant le père, elle ne provoquerait que l'incrédulité. Il faut qu'elle écarte d'abord tout soupçon de la haine qu'elle porte à Leucippe et qu'elle dispose le vieux duc à se défer du prince. Pour y réussir, au lieu d'accuser sa future victime, elle parle de Leucippe avec enthousiasme et vante sa popularité; elle éveille ainsi dans l'âme de son mari une double jalousie; elle lui fait craindre d'être supplanté par le prince dans son amour et dans son pouvoir. Elle loue l'héritier du trône comme s'il avait à ses yeux toutes les qualités aimables et comme si le peuple l'avait choisi pour favori. Une fois le premier coup porté, il lui devient plus facile d'inspirer de graves soupçons à un esprit déjà prévenu. Après les paroles, viennent les actes. Bacha persuade hypocritement aux amis du prince de faire une demande pour que celui-ci soit associé au gouvernement. On comprend toute la colère qu'une telle proposition inspire au duc. Mais le prince, en désavouant la conduite de ses amis, écarte pour cette fois le péril qui le menace. La noblesse des sentiments de Leucippe, que son père ne peut méconnaître, et l'ascendant que son mérite exerce encore obligent la reine à recourir, pour le perdre, à un dernier et infailible artifice. Comme *Phèdre*, elle accuse celui qui pourrait l'accuser. Elle triomphe cette fois et fait condamner le prince à mort. Mais Leucippe est sauvé par le peuple, au moment où on le croit perdu. Puis il échappe à un nouveau péril par le dévouement de la fille de Bacha, jeune enfant aussi honnête que sa mère est criminelle. Grâce au secours de cette alliée imprévue, il reste maître du champ de bataille et même de la vie de la duchesse, qu'on amène en sa présence pour qu'il la livre au dernier supplice. On croit toucher au dénouement, et la mort de Bacha paraît la fin naturelle de l'action. Cependant Leucippe refuse de souiller ses mains du sang de

Bacha et commande qu'on l'éloigne; celle-ci alors profite de l'émotion du jeune prince pour s'approcher de lui et le frapper d'un poignard, avec lequel elle se donne ensuite la mort.

Vengeance (UNE) [*Una Venganza*], opéra espagnol en quatre actes, livret de don Mariano Capdepon, musique des frères don Manuel et don Tomas Fernandez; représenté au théâtre de l'Alhambra, à Madrid, le 31 mai 1871. Cet ouvrage ne manque pas de mérite; mais la médiocrité des chanteurs en a compromis le succès.

VENGEMENT s. m. (van-je-man — rad. *venger*). Anc. cout. Droit qui autorise à réclamer une chose aliénée, revendication.

VENGER v. a. ou tr. (van-jé — lat. *vindicare*, qui signifie proprement obtenir quelque chose en compensation, prendre ou demander une compensation. Il se rattache sans doute à la racine sanscrite *vid*, *vind*, obtenir, acquérir. Le latin *vindicare* est aussi le type du français *revendiquer*. Prend un e après le g devant a et o : *Je vengeai*; nous *vengeons*). Punir, tirer vengeance de : *Venger une injure, un outrage*. *Venger la mort d'un parent*. *J'ai trouvé indigne de ma tête de venger les injures faites à mon derrière*. (Piron.) *Il ne faut pas détruire une liberté publiée pour venger l'injure d'un particulier*. (Chateaub.) « Punir l'outrage fait à : *Venger un innocent*. *Il est aussi habile que difficile de venger une femme sans la défendre*. (Balz.) *Ce sont les roués qui nous vengent des coquetteries*. (P. Limayrac.)

A qui venge son père, il n'est rien d'impossible.

CORNELLE.

Se venger v. pr. Etre vengé : *Les torts, les affronts faits à la patrie sont les seuls qui doivent se venger*. (Boiste.)

— Combattre pour, embrasser la défense de :

Venge nos libertés qui respirent encore.

VOLTAIRE.

— Tirer vengeance : *Se venger d'un ennemi*. *Se venger d'une injure*. *Se venger cruellement*. *Le seul moyen de se venger de l'indifférence, c'est de ne pas s'en apercevoir*. (Mme de l'Usieux.)

Périsse l'univers, pourvu que je me venge.

CRANO DE BERGERAC.

Tombe sur moi le ciel, pourvu que je me venge.

CORNELLE.

— Par ext. Opposer à un outrage une action louable ou indifférente : *Se venger par des bienfaits*. *Il n'y a d'autre moyen de se venger du public que de le forcer à nous applaudir*. (Goldoni.)

La gloire d'un rival s'obstine à l'outrager; C'est en le surpassant que tu dois le venger.

VOLTAIRE.

— Allus. hist. Ce n'est pas au roi de France à venger les injures du duc d'Orléans, Mot célèbre de Louis XII. V. LOUIS XII.

VENGERON ou **VANGERON** s. m. (van-jéron). Ichtyol. Nom vulgaire d'un poisson du genre ablé.

VENGEUR, **ERESSE** s. (van-jeur, e-rè-se — rad. *venger*). Personne qui venge, qui punit : *Vengeur des crimes*. *Jeanne d'arc fut la vengeresse de la France*. (Acad.) *La liberté est la grande vengeresse, la Némésis des temps modernes*. (E. de Gir.)

— Adjectiv. Qui exerce une vengeance : *Dieu vengeur*. *Divinité vengeresse*. *Quel flot de populations vengeresses montent les forêts de la Gaule et de la Germanie*! (Ancelot.) « Qui sert à la vengeance, qui frappe et punit : *Bras vengeur*. *Foudre vengeresse*. *Remords vengeurs*. *Il est des réactions inévitables, enseignantes, magistrales, vengeresses*. (Chateaub.)

Vengeur (LE), opéra-bouffe en un acte, paroles de MM. Nuyt et Beaumont, musique de M. Isidore Legoux; représenté au théâtre de l'Athénée le 20 novembre 1868. On a remarqué l'air d'Elvire : *Je suis Espagnol*, et les couplets : *Voilà l'vengeur, mesdames, voilà l'vengeur*, et un nocturne à deux voix. On voit que ce *vengeur* n'est pas bien redoutable. Joué par Léonce, Luce et Lorentz, et Mlle Van Gheel.

Vengeur (LE). Dans ces dernières années, l'épisode héroïque du vaisseau républicain le *Vengeur*, consacré par la tradition nationale, par la peinture et par la poésie, a été fort discuté et même contesté, au moins en ses parties les plus émouvantes et les plus dramatiques.

Déjà, en 1839, à propos d'un article du *National*, l'historien anglais Carlyle, très-fantaisiste d'ailleurs, comme on le sait, avait écrit en propres termes que cette affaire était « une farce, une blague imaginée par Barrère ». Carlyle disait tenir ses renseignements d'un M. Griffiths, contre-amiral, qui avait été témoin du naufrage du *Vengeur*, en qualité de lieutenant sur le vaisseau anglais le *Culloden*.

M. Amédée Pichot, directeur de la *Revue britannique*, releva vivement les assertions de Carlyle et en publia une réfutation dans son estimable recueil.

Dans ces derniers temps, M. Jal, historien de la marine, a traité de nouveau la question dans son *Dictionnaire critique de biographie et d'histoire*. Très-peu sympathi-

que aux hommes et aux choses de la Révolution, M. Jal a cependant rectifié quelques-unes des allégations du lieutenant Griffiths, mais sans rendre une justice assez complète aux marins du *Vengeur*.

M. Louis Blanc, vivant à Londres et se trouvant à la source pour contrôler les rapports français par ceux de la marine anglaise, a raconté aussi ce grand combat naval en historien consciencieux.

De tous ces documents et de quelques autres, nous tâcherons d'extraire une notice que nous nous efforcerons de rendre aussi fidèle que possible.

Le vaisseau le *Vengeur* avait été construit à Brest vers 1680. Suivant la chronique du port, il aurait été équipé par une riche châteline qui avait à venger la mort de son fiancé, tué par les Anglais (ce qui expliquerait le nom dont il fut baptisé). Il semblait donc voué, par les traditions maritimes, à combattre cet ennemi redoutable de la France.

En effet, après avoir fait partie de l'escadre commandée par Tourville, le nouveau navire fut employé dans toutes les guerres de la France contre l'Angleterre. Il avait donc plus d'un siècle d'existence à l'époque de la Révolution. Il était alors commandé par le capitaine Renaudin, qui avait sous ses ordres 725 hommes, tant officiers que soldats.

Il existe, au ministère de la marine, un procès-verbal rédigé par cet officier et qui est une des sources d'information sur l'affaire du *Vengeur*, qui, en réalité, se nommait alors le *Vengeur du peuple*.

On sait dans quelles circonstances eut lieu ce mémorable combat.

En mai 1794, un grand convoi de grains, venant des Etats-Unis, était en route pour la France. La famine, qui sévissait chez nous, le rendait doublement précieux, et il faut lire les écrits du temps pour voir ce qu'un tel convoi portait avec lui d'espérances; c'était le salut et la vie même de plusieurs milliers de citoyens. Le convoi était escorté par le contre-amiral Vanstabel, trop faible pour lutter contre les croisières anglaises, qui bloquaient pour ainsi dire la mer, attendant l'arrivée du convoi qu'elles voulaient capturer ou couler. Sur l'ordre du comité de Salut public, une flotte de 26 navires, commandée par Villaret-Joyeuse, sortit de Brest pour protéger l'arrivée du convoi. Le représentant Jean-Bon Saint-André montait le vaisseau-amiral la *Montagne*. Lord Howe croissait sur nos côtes avec une flotte de 26 vaisseaux et 12 frégates. C'était une tâche pénible, dit l'écrivain militaire Jomini, d'aller à la rencontre de ces vétérans de l'Europe avec une escadre novice et à laquelle il fallait apprendre en voguant les manœuvres nautiques. La flotte française, en effet, contenait une foule de marins improvisés, volontaires, paysans, enfants de Paris, etc., qui suppléaient à leur ignorance maritime par le patriotisme, l'enthousiasme et le dévouement.

A peine la flotte sortait-elle du port de Brest, qu'elle rencontra l'escadre anglaise. A la vue de l'ennemi, tout le monde, excepté l'amiral, demanda le combat, et le représentant Jean-Bon Saint-André, qui avait reçu des ordres du comité de Salut public, donna le signal du branle-bas général. Le premier combat eut lieu dans la soirée du 28 mai 1794 (9 prairial an II). Une autre attaque du lendemain matin fut entièrement à l'avantage des Français; mais, dans la soirée, un épais brouillard qui survint tout à coup nous arracha la victoire. Dans cette journée, le *Vengeur*, pour empêcher la flotte anglaise de couper la ligne française, eut un instant à supporter le feu de 10 navires ennemis, puis combattit 2 vaisseaux à trois ponts qui comptaient chacun plus de canons que lui.

Le 1^{er} juin (13 prairial), dès la pointe du jour, les Français se mirent de nouveau en bataille. Cette journée nous fut fatale. L'amiral anglais, par une manœuvre aussi hardie que peu usitée, nous attaqua obliquement et dirigea tous ses efforts contre notre gauche, qui ne tarda pas à être accablée. Le *Vengeur* avait déjà essuyé le feu de deux vaisseaux ennemis, dont un lui était fort supérieur, lorsqu'il s'attaqua au *Brunswick* et commença côte à côte un furieux combat dans lequel l'Anglais eut le dessous. On ne voyait plus personne debout sur le pont du *Brunswick*, où le feu s'était déclaré en deux endroits. Les Français, sautant à l'abordage, allaient se rendre maîtres du vaincu, lorsque l'adversaire du *Vengeur* fut secouru par deux vaisseaux anglais qui parvinrent à le délivrer.

Pendant ce combat, le *Vengeur* avait perdu tous ses mâts, sauf celui d'artimon, qui ne tomba qu'une demi-heure après. Un trou considérable fait dans sa muraille livrait un facile passage à l'eau, qui s'y engouffrait en grande quantité. Bientôt, les bras et les pompes ne suffirent plus; le capitaine Renaudin, voyant avec douleur que l'eau gagnant l'entre-pont allait bientôt emplir le navire, frémir à l'aspect du malheur dont son équipage était menacé... Le vaisseau lâcha encore au dernier moment une bordée, salve glorieuse dont l'immortel équipage semblait honorer lui-même ses funérailles héroïques...

Pendant ce combat du *Vengeur*, les autres navires républicains avaient lutté avec non moins d'héroïsme; d'un d'eux, le *Terrible*, fut

coulé bas; d'autres désarmés; la flotte anglaise avait beaucoup souffert, mais elle était supérieure en nombre et en force et avait en outre l'avantage du vent; Jean-Bon Saint-André et Villaret durent ordonner la retraite pour sauver le reste de la flotte. En résumé, le but avait été atteint par ce combat sanglant et glorieux; car, pendant ce temps, le convoi de grains et de subsistances (116 navires) avait pu passer, et il parvint heureusement à Brest.

Dans une lettre à sa femme, qui a été publiée, Jean-Bon Saint-André disait : « Nous nous sommes battus pour sauver le convoi chargé de subsistances pour la République, et nous l'avons sauvé... Ainsi, notre combat est une victoire, et la plus belle que nous puissions remporter, puisqu'elle assure la subsistance du peuple... »

Ce n'était une victoire que dans ce sens-là; autrement, la défaite était réelle, mais elle avait été si héroïquement disputée, que ce fait d'armes fit le plus grand honneur à la marine républicaine et fut admiré même des Anglais.

Cependant le *Vengeur*, comme nous l'avons dit, demâta et l'eau pénétrant par les soutes, s'enfonçait progressivement dans le gouffre. Mais laissons ici la parole au capitaine Renaudin : « Le *Vengeur*, dit-il dans son procès-verbal, approchait sensiblement du moment où la mer allait l'engloutir. La partie de notre équipage qui connaissait le danger répandait l'alarme. Ces mêmes hommes, que tous les efforts de l'ennemi n'avaient pas effrayés, frémirent à l'aspect du malheur dont ils étaient menacés. Plusieurs vaisseaux anglais ayant mis leurs canots à la mer, les pompes et les rames furent bientôt abandonnées. Ces embarcations, arrivées le long du bord, resurgirent tous ceux qui, les premiers, purent s'y jeter. »

C'est sur ce passage du capitaine Renaudin, qui lui-même abandonna son vaisseau perdu et se jeta dans un de ces canots, c'est sur ce passage et sur certaines relations anglaises que se sont fondés ceux qui ont voulu amoindrir l'héroïsme de nos marins, en diminuant avec exagération le nombre des engloutis. Nous verrons tout à l'heure les chiffres exacts.

Nous allons reproduire d'abord les parties essentielles du rapport de Barrère à la Convention (séance du 21 messidor an II) [9 juillet 1794]. Malgré l'emphase oratoire qui était dans les habitudes littéraires du temps, cette pièce est intéressante et remarquable. Nous en élaguerons seulement ce qui serait inutile à l'étude de notre sujet :

« Depuis que la mer est un champ de carnage et que les flots ont été ensanglantés par la guerre, les annales de l'Europe n'avaient pas fait mention d'un combat aussi opiniâtre, d'une valeur aussi soutenue et d'une action aussi terrible, aussi meurtrière que celle du 13 prairial, lorsque notre escadre sauva le convoi américain. Vanstabel, en conduisant la flotte américaine dans nos ports, a passé à travers des flots teints de sang, des cadavres et des débris de vaisseaux. L'acharnement du combat, qui avait précédé l'arrivée du convoi, a prouvé combien nos escadres sont républicaines, puisque la haine du nom anglais a dirigé les coups; et plus les forces étaient inégales de la part des Français, plus la résistance a été grande et courageuse. Les matelots anglais revenus dans leur fle n'ont pu dérober à l'histoire cet événement remarquable. Voici ce que leurs papiers rapportent des matelots de l'escadre : « Ces Français, disaient-ils à leurs camarades restés dans les ports, ces Français sont comme les cailloux : plus on les frappe, plus ils rendent de feu. »

« Les armées navales de la République française et de la monarchie anglaise étaient en présence depuis longtemps, et le combat le plus terrible venait d'être livré le 13 prairial. Le feu le plus vif, la fureur la plus légitime de la part des Français augmentaient les horreurs et le péril de cette journée. Trois vaisseaux anglais étaient coulés bas; quelques vaisseaux français étaient désarmés; la canonnière ennemie avait entrouvert un de ces vaisseaux et réunissait la double horreur d'un naufrage certain et d'un combat à mort. Mais ce vaisseau était monté par des hommes qui avaient reçu cette intrépidité d'âme qui fait braver le danger et cet amour de la patrie qui fait mépriser la mort.

« Une sorte de philosophie guerrière avait saisi tout l'équipage; les vaisseaux du tyran anglais cernaient le vaisseau de la République et voulaient que l'équipage se rendît; une foule de pièces d'artillerie tonnaient sur le *Vengeur*; des mâts rompus, des voiles déchirées, les membrures du vaisseau couvraient la mer. Tant de courage, tant d'efforts surnaturels vont-ils donc devenir inutiles? »

« Misérables esclaves de Pitt et de George, est-ce que vous pensez que des Français républicains se remettront en des mains perfides et transigeront avec des ennemis aussi vils que vous? Non, ne l'espérez pas; la République les contemple : ils sauront vaincre ou mourir pour elle. Plusieurs heures de combat n'ont pas épuisé leur courage; ils combattent encore; les ennemis reçoivent leurs derniers boulets, et leur vaisseau fait eau de toutes parts.

« Que deviendront nos frères? Ils doivent,

ou tomber dans les mains de la tyrannie, ou s'engloutir au fond des mers.... Une résolution ferme a succédé à la chaleur du combat. Imaginez le vaisseau le *Vengeur* percé de coups de canon, s'entr'ouvrant de toutes parts, et cerné de tigres et de léopards anglais; un équipage composé de blessés et de mourants luttant contre les flots et les canons. La troisième batterie va toucher aux ondes, mais elle vomit encore le trépas sur les insulaires perfides avant de s'engloutir. Tout à coup, la tumulte du combat, l'effroi du danger, les cris de douleur des blessés cessent; tous montent ou sont portés sur le pont; tous les pavillons, toutes les flammes sont arborés; le pavillon principal est cloué; les cris de : Vive la liberté! Vive la France! Vive la République! se font entendre de tous côtés; c'est le spectacle touchant et animé d'une fête civique plutôt que le moment terrible d'un naufrage.

Un instant ils ont dû délibérer sur leur sort; mais non, nos frères ne délibèrent pas... Ils voient l'Anglais et la patrie, ils aiment mieux s'engloutir que de la déshonorer par une capitulation; ils ne balancent point; leurs derniers vœux sont pour la République et pour la liberté. Ils disparaissent!...

Qui nous a donc révélé ce secret de notre grandeur? Quel ami de la liberté nous a transmis ce trait héroïque qui semble appartenir aux temps fabuleux?

Qui a tout découvert? Nos ennemis les Anglais, leurs journaux, leur manie de contester notre gloire.

Entendez le récit d'un journal anglais, en date du 16 juin (vieux style) :

Les partisans de la guerre actuelle, par suite de leur respect de la vérité et avec leur bonne foi ordinaire, continuent d'assurer que la crainte seule produit dans l'âme du Français l'étonnant enthousiasme et cette puissante énergie dont nous sommes tous les jours les témoins. Voici une preuve de ce qu'ils avancent : il est certain que dans la brillante action navale qui vient d'avoir lieu, l'équipage d'un de ces vaisseaux, au moment où il coulait bas, fit entendre unanimement les cris de : « Vive la République! Vive la liberté! » Cette expression d'attachement à la République, cette passion dominante pour la liberté, qui l'emporte sur l'horreur même de la mort, est-elle ici l'effet de la force ou de la crainte?

La crainte pour des républicains!... Oui, ceux qui montaient le vaisseau le *Vengeur* ont craint que le pavillon tricolore ne tournât, déshonoré en passant dans les mains des Anglais. Ils ont voulu s'engloutir avec le signe de la liberté et l'emporter au fond des mers, comme ils en avaient le sentiment au fond des cœurs.

Les émigrés eux-mêmes, ces vils parricides, ne peuvent refuser leur admiration au courage des républicains. Il est tombé entre nos mains une lettre de l'émigré G. Chiche, datée de Crown-Point le 20 juin 1794, écrite à Ermet-Money, lieutenant de dragons de l'armée anglaise en Flandre :

Vous savez sans doute que la flotte française en est venue aux mains avec celle de lord Howe. L'action a été des plus chaudes qu'on ait vues jusqu'ici sur la mer. Les *sans-culottes* se sont battus en désespérés; ils n'ont point manqué de courage. Entre autres traits de bravoure, un vaisseau français, se voyant sur le point de couler bas, déchargea sa bordée dans le moment que ses derniers canons étaient à fleur d'eau; ensuite les matelots clouèrent leur pavillon au vaisseau, de peur qu'il ne surnégât et ne tombât entre les mains des ennemis, et se laissèrent ensuite engloutir sous les ondes, plutôt que de se rendre. L'histoire ne nous fournit point de trait de bravoure semblable.

Un autre papier du 14 juin rapporte ce trait et dit que c'est l'équipage du *Terrible* qui a donné cette preuve mémorable de grandeur d'âme et de constance... Dans une lettre particulière d'un officier de l'escadre Howe, ce trait sublime est attribué au vaisseau le *Vengeur*.

Et selon le représentant du peuple Jean-Bon Saint-André, cette dernière version est la plus assurée. C'est le *Vengeur* à qui appartient cette belle gloire, et si elle a été l'admiration de nos lâches ennemis, quel Français pourrait la lui contester?

Ne plaignons pas les Français composant l'équipage du *Vengeur*; ne les plaignons pas; ils sont morts pour la patrie! Honorons leur destinée et célébrons leurs vertus.

Un Panthéon s'élève au milieu de la commune centrale de la République; ce monument de la reconnaissance nationale est aperçu de toutes les frontières; qu'on l'aperçoive donc aussi du milieu de l'Océan!...

Nous n'avons jusqu'à présent décerné aucun honneur aux héros de la mer; pour quoi ne vous proposerait-on pas de suspendre à la voûte du Panthéon français un vaisseau qui serait l'image du *Vengeur*, et d'inscrire sur la colonne du Panthéon les noms des braves républicains qui composaient l'équipage de ce vaisseau, avec l'action courageuse qu'ils ont faite?

C'est par de tels honneurs qu'on perpétue le souvenir des grands hommes et qu'on jette sur les terres de la République des semences de grandeur et de vertu...

Ce n'est pas assez de former des héros par l'influence des récompenses nationales; il faut encore rendre à la marine française les vaisseaux que la mer a engloutis. Non, il ne périra pas parmi nous, le souvenir du *Vengeur*, et ce nom glorieux va être donné par vos ordres au vaisseau à trois ponts qui, dans ce moment, est en construction dans le bassin couvert de Brest...

Barère proposait en outre d'ouvrir un concours de poésie, de sculpture et de peinture pour célébrer dignement ce grand fait.

David, s'écriait-il, ressaisis tes pinceaux et que ton génie arrache au sein des mers le vaisseau célèbre dont les marins ont arraché l'admiration des Anglais mêmes!

Enfin, il ajoutait en terminant :

Que ne puis-je faire entendre ma voix à tous ceux qui défendent la patrie sur les mers! Je leur dirais : « Marins de la République, quand vous irez confier vos destins à cet élément terrible, tournez un instant vos regards vers le Panthéon, et voyez-y la patrie reconnaissante; souvenez-vous surtout du *Vengeur*, alors que vous rencontrerez les tyrans de la mer. La marine des rois n'était qu'un luxe dispendieux; la marine de la République est une arme sûre pour parvenir à l'affranchissement des mers. La liberté a une autre ambition que le commerce. Celui-ci veut des esclaves et qu'un seul peuple y domine; la liberté ne veut pas plus de tyrans sur la terre que sur les mers. Ce n'est pas pour être esclaves maritimes que la nature nous a donné tout ce qui est nécessaire à la construction de ports nombreux recevant des vaisseaux et des mers baignant nos côtes. Ce n'est pas pour être tyrannisés par des banquiers et des marchands de Londres que la Révolution a remis dans nos mains une fortune énorme, des bois immenses, une population guerrière et des marins habiles. Français, soyez braves et grands comme les républicains qui montaient le *Vengeur*, et bientôt l'Angleterre sera détruite. Rendez libres les mers de ces pirates et de ces marchands d'hommes, et les ombres de ces marins qui se sont immortalisés sur le *Vengeur* se réjouiront encore dans leur tombeau creusé dans l'abîme des mers!

Ce discours fut accueilli par les acclamations enthousiastes de la Convention et des tribunes; puis l'Assemblée vota le décret suivant, proposé par Barère au nom du comité :

Art. 1er. Une forme du vaisseau de ligne le *Vengeur* sera suspendue à la voûte du Panthéon, et les noms des braves républicains composant l'équipage de ce vaisseau seront inscrits sur la colonne du Panthéon.

Art. 2. A cet effet, les agents maritimes des ports de Brest et de Rochefort enverront sans délai, à la Convention nationale, le rôle d'équipage du vaisseau le *Vengeur*.

Art. 3. Le vaisseau à trois ponts qui est en construction dans le bassin couvert de Brest portera le nom du *Vengeur*. Le commissaire de la marine donnera les ordres les plus prompts pour accélérer la construction de ce vaisseau.

Art. 4. La Convention nationale appelle les artistes, peintres, sculpteurs et poètes, à concourir pour transmettre à la postérité le trait sublime du dévouement républicain des citoyens formant l'équipage du *Vengeur*. Il sera décerné, dans une fête nationale, des récompenses aux peintres et aux poètes qui auront le plus dignement célébré la gloire de ces marins.

Je demande, ajouta Jean-Bon Saint-André, je demande, par un article additionnel au décret que vous venez de rendre, que le commissaire de la marine et des colonies soit tenu de faire les informations nécessaires pour savoir si, en exécution de la loi, des secours ont été accordés aux veuves et aux orphelins des braves marins qui montaient le *Vengeur*.

Cette motion fut votée. On croyait alors que tout l'équipage avait péri.

Le Panthéon conserva sur des tables d'airain les noms des marins, et le vaisseau baptisé à Brest du titre glorieux amena plus tard, par un singulier retour, Sidney Smith prisonnier.

Nous avons rapporté plus haut que le capitaine Rennudin avait pu s'échapper au dernier moment sur des embarcations anglaises, avec un certain nombre d'hommes. Après l'engloutissement du navire, plusieurs des naufragés revinrent sur l'eau, s'accrochèrent à des mâts et autres débris et furent également recueillis par les Anglais. Tous furent conduits comme prisonniers de guerre en Angleterre. L'Océan dévora les autres.

C'est au cartonnement de Tavistock que, le 1er messidor suivant (19 juin 1794), Rennudin, maître de ses officiers et quelques commis du bord rédigèrent le procès-verbal dont nous avons parlé et dont l'original est aux Archives de la marine.

Nous en donnons le dernier paragraphe, dont les chiffres s'accordent avec les documents anglais :

« Nous nous sommes occupés depuis cette malheureuse journée à connaître le nombre des hommes échappés au péril, et d'après nos différentes demandes verbales et par écrit, nous avons connu qu'il s'était sauvé la quantité de 267 personnes. En sorte que, de 723 hommes qui composaient notre équipage

avant le premier combat, il s'en est perdu 456, desquels il y a eu, suivant que nous en pouvons juger, à peu près 250 tués ou blessés dans le combat ou malades. En foi de quoi, etc. »

D'après ce calcul, et en tenant pour à peu près exact le chiffre des tués, blessés, etc., il y aurait donc eu 206 hommes d'engloutis; il faudrait encore ajouter à ce nombre, en les défalquant des 267 conduits en Angleterre, ceux qui ont sombré avec le navire et qui ont été recueillis après l'engloutissement; mais on n'en connaît pas le chiffre. En l'évaluant à une quarantaine, ce qui n'est pas exagéré, il y aurait donc eu sur le pont du *Vengeur* environ 250 hommes, et dans tous les cas plus de 200.

C'est assez pour la gloire de la France et de la marine républicaine, et nous pouvons laisser quelques écrivains anglais et quelques sceptiques chicaner sur des détails sans importance réelle.

D'ailleurs, ceux qui, dans ce moment d'horreur où la mer allait les engloutir, se sont rattachés à la vie en sautant dans les canots ne s'en étaient pas moins battus héroïquement contre des forces supérieures, et dans un des plus longs et des plus meurtriers combats de mer des temps modernes.

Quant aux acclamations patriotiques poussées par les marins restés sur le pont du *Vengeur*, elles ont été contestées par M. Grifflis, l'autorité invoquée par Carlyle, mais formellement attestées par d'autres. L'historien anglais des *Combats maritimes de la Grande-Bretagne*, William James, en reconnaît la réalité, mais il les explique grossièrement, à l'anglaise, en supposant gratuitement que les matelots avaient peut-être fait de fréquentes visites aux *spiritueux* pour alimenter leur exaltation.

Nous ne nous arrêterons pas à discuter cette hypothèse, qu'on peut qualifier de stupide quand on songe à ces vaillants soldats de la République, nourris d'enthousiasme et de patriotisme, et qui combattaient pieds nus et sans pain pour nous conserver une patrie et sauver la liberté; quand on sait surtout que les matelots du *Vengeur* étaient engagés depuis le matin dans la lutte la plus meurtrière, et qu'à ce moment suprême, toutes les parties basses du navire et jusqu'à l'entrepont étaient déjà remplis d'eau... Mais il est, croyons-nous, inutile d'insister.

Le capitaine Rennudin et les officiers qui ont rédigé avec lui le procès-verbal durent ressentir quelque confusion de n'être pas restés à bord, comme il semble que c'eût été leur devoir militaire; et certainement, en recountant les derniers moments de ceux qu'ils venaient d'abandonner, ils n'étaient pas, par situation, portés à exagérer le nombre des héros, ni l'admirable et douloureux spectacle de leur mort, qui pouvait paraître, aux yeux de la patrie et de la postérité, comme un reproche poignant du salut qu'eux-mêmes avaient cherché sur les chaloupes anglaises.

Eh bien! ils constatent cependant qu'en s'éloignant et au moment où le *Vengeur* s'abîmait dans les flots, ils virent, ils entendirent leurs frères d'armes former encore des vœux pour leur patrie. Les derniers cris de ces infortunés, ajoutent-ils, furent ceux de Vive la République! Ils moururent en les prononçant.

Que pourrait-on ajouter à ce témoignage de témoins oculaires?

Le 9 février 1850, le président de la République accorda la croix de la Légion d'honneur à sept matelots survivants qui montaient le *Vengeur* lors du combat du 13 prairial. Voici leurs noms : Laurent Ailhaud, Henri Boucard, Jacques David, Jean-Pierre Cercle, Jacques Picoulet, Louis Billet et Jean Troadec.

La poésie et la peinture célébrèrent dignement ce glorieux épisode de notre marine républicaine. Le poète lyrique Lebrun composa sur ce grand sujet une ode que nous reproduisons ici.

Au sommet glacé du Rhodope,
Qu'il soumit tant de fois à ses accords touchants,
Par de timides sons le fils de Calliope
Ne préludait point à ses chants.

Plein d'une audace pindarique,
Il faut que, des hauteurs du sublime Hélicon,
Le premier trait que lance un poète lyrique
Soit une flèche d'Apollon.

L'Etna, géant incendiaire,
Qui, d'un front embrasé, fend la voûte des airs,
Dédaigne ces volcans, dont la froide colère
S'épuise en stériles éclairs.

A peine sa fureur commence,
C'est un vaste incendie et des fleuves brûlants;
Qu'il est beau de courroux, lorsque sa bouche im-
Vomit leurs flots étincelants. [mense]

Tel éclate un libre génie,
Quand il lance aux tyrans les foudres de sa voix;
Telle, à flots indomptés, sa brûlante harmonie
Entraine les sceptres des rois.

Toi que je chante et que j'adore,
Dirige, ô Liberté! mon vaisseau dans son cours.
Moins de vents orageux tourmentent le Bosphore
Que la mer terrible où je cours.

Argo, la nef à voix humaine,
Qui mérita l'Olympe et luit au front des cieux,
Quel que fut le succès de sa course lointaine,
Prit un vol moins audeux.

Vainqueur d'Eole et des Pléiades,
Je sens d'un souffle heureux mon navire emporté
Il échappe aux écueils des trompeuses Cyclades
Et vogue à l'immortalité.

Mais des flots fût-il la victime,
Ainsi que le *Vengeur* il est beau de périr :
Il est beau, quand le sort vous plonge dans l'abîme.
De paraître le conquérir.

Trahi par le sort infidèle,
Comme un lion pressé de nombreux léopards,
Seul, au milieu de tous, sa fureur étincelle;
Il les combat de toutes parts.

L'airain lui déclare la guerre;
Le fer, l'onde, la flamme entourent ses héros,
Sans doute ils triomphaient, mais leur dernier ton-
Vient de s'éteindre dans les flots. [nerre]

Captifs!... la vie est un outrage,
Ils préfèrent le gouffre à ce bienfait honteux.
L'Anglais, en frémissant, admire leur courage
Albion pâlit devant eux.

Plus fiers, d'une mort infaillible,
Sans peur, sans désespoir, calmes dans leurs com-
De ces républicains l'âme n'est plus sensible [bats,
Qu'à l'ivresse d'un beau trépas.

Près de se voir réduite en poudre,
Ils défendent leurs bords enflammés et sanglants :
Voyez-les défer et la vague et la foudre
Sous des mâts rompus et brûlants.

Voyez ce drapeau tricolore
Qu'agit en périssant leur courage indompté,
Sous le flot qui les couvre entendez-vous encore
Ce cri : « Vive la liberté ! »

Ce cri, c'est en vain qu'il expire,
Etouffé par la mort et par les flots jaloux.
Sans cesse il revivra répété par ma lyre,
Siècles, il planera sur vous!

Et vous, héros de Salamine,
Dont Téléphus vante encore les exploits glorieux,
Non, vous n'égaliez point cette auguste ruine,
Ce naufrage victorieux.

L'illustre auteur du *Chant du départ*, Marie-Joseph Chénier, a consacré une strophe de son *Chant des victoires* à l'héroïsme du *Vengeur* :

Lève-toi, sors des mers profondes,
Cadavre fumant du *Vengeur*!
Toi qui vis le Français vainqueur
Des Anglais, des feux et des ondes.
D'où partent ces cris déchirants?
Quelles sont ces voix magnanimes?
Ce sont les braves expirants
Qui chantent du fond des abîmes :
Gloire au peuple français! il sait venger ses droits.
Vive la République, et périssent les rois!

Parny lui-même, le doux et voluptueux élégiaque, a consacré une pièce à ce glorieux sujet :

Sur l'Océan, jamais la France
Ne déploya tant de grandeur;
Son bras, de l'Anglais oppresseur,
Punissait la longue insolence :

Du joug de ces tyrans, et si vils et si fiers,
Qui toujours sur le nombre ont fondé leur courage,
Nos libres matelots affranchissaient les mers;
Leurs chants républicains échauffaient le carnage,
Et quel que soit l'arrêt du sort,
Ils tiendraient leur serment, la victoire ou la mort!
Mais bientôt à leurs vœux les vents sont infidèles.
D'un souffle contraire emporté,
Le *Vengeur* combat seul, de la ligne écarté;
Quatre flottantes citadelles
De leurs canons sur lui dirigent tous leurs feux.
Il y répond : longtemps le succès est douteux.

La voile déchirée aux vents laisse un passage;
Le rapide boulet emporte le cordage;
La vergue, sans appui, frappe les mâts rompus;
Ils se brisent, et le navire
Au gouvernail n'obéit plus;
Et nos braves marins de dire :
« Feu, tribord! Feu, bâbord! Des voiles et des mâts
Servent à qui veut fuir, mais nous ne fuirons pas. »

Ces mots augmentent leur audace,
Deux vaisseaux d'Albion, de débris tout couverts,
S'éloignent du combat, d'autres ont pris leur place.
Du *Vengeur* cependant les membres entr'ouvertes
Laissent de toutes parts entrer l'onde fatale :
Plus d'espoir! la flotte rivale
Criait à nos guerriers : « Imprudents, rendez-vous;
Baissez ce pavillon ou vous périrez tous. »

Eh quoi! la superbe Angleterre
Dans ses ports verrait le *Vengeur*
Suivre lâchement un vainqueur?
Quel affront pour la France entière!
Nous libres, nous républicains,
Par un marché honteux achetant notre vie,
Nous pourrions nous livrer à votre perfidie.
Et des fers chargeraient nos mains?
A nous déshonorer osez-vous bien prétendre?
Les Français aujourd'hui ne savent plus se rendre! »

Ainsi parlant, nos matelots,
Déjà poursuivis par les flots,
Montent sur le tillac en signe de leur joie,
De tous côtés leur main déploie
Les pavillons aux trois couleurs,
Et la flottante flamme, et les pavots vainqueurs,
Les chapeaux qui couvraient leur tête
Sont élevés dans l'air comme en un jour de fête.
La mer s'ouvre; ces mots heureux
Consolent leur âme héroïque :
« France, Liberté, République! »
Ils disent, et les flots se referment sur eux.

Troupe invincible et magnanime,
De votre dévouement sublime
La France instruira l'univers.
De sa reconnaissance entendez les concerts.

Du vaisseau que votre courage
Refusa de livrer à l'infâme Albion
Elle suspend la noble image
Aux voûtes de son Panthéon.
Au pinceau fidèle elle ordonne
De vous reproduire à nos yeux,
Et sur l'immortelle colonne
Elle écrit vos noms glorieux.
Ces noms éclatants dans l'histoire,
De nos jeunes marins orneront la mémoire,
Et dans tous les combats, ces enfants de l'honneur
Se ressouviendront du Vengeur.

Il existe aussi une *Ode au Vengeur*, du chevalier de Cubières, dit Dorat-Cubières, devenu après 1789 un ardent révolutionnaire. Nous en citerons seulement quelques strophes :

Ouvre-toi, Panthéon, reçois dans ton enceinte
Du vaisseau courageux l'image noble et sainte;
Que le Vengeur renaisse, à ton dôme appendu;
Que ce héros flottant survive à son naufrage,
Et qu'un si digne ouvrage
Par Apelle ou Vernet à nos yeux soit rendu!

Est-ce un naufrage horrible, est-ce une aimable fête,
Dont le douteux spectacle à mes regards s'apprête?
Quelle allégresse brille au front des matelots?
Je les entends crier dans leur zèle civique :
Vive la République!

Tomber, et pour jamais s'engloutir dans les flots.

Ils meurent! Qu'ai-je dit? Ils vivront dans l'histoire;
Le cri de leur défaite est un chant de victoire
Qui déjà fend les airs avec agilité;
Et l'abîme des eaux, dépositaire avare,
Qui ressemble au Ténare,
Est forcé de les rendre à l'immortalité.

Et toi qui sur les mers, victime obéissante,
Cours défendre en héros la liberté naissante,
Des guerriers du Vengeur apprends à tout souffrir;
Et si tu veux atteindre à leur gloire suprême,
Dis toujours en toi-même :
Pour revivre comme eux, comme eux je dois mourir!

Est-ce toi, peuple anglais, que poursuit notre haine?
Non, du crime jamais le penchant ne l'entraîne.
Le peuple aime partout à défendre ses droits;
Partout la liberté du peuple est les délices;
J'en ai de sûrs indices :

Les vertus sont du peuple, et le crime est des rois.

A la fin du règne de Louis-Philippe, un chansonnier populaire, Charles Gilles, composa sur ce sujet, éternel comme la gloire nationale, une espèce de ballade qui eut un succès vraiment populaire, et qui se chante encore aujourd'hui. On en connaît assez le refrain :

Les marins de la République
Montaient le vaisseau le Vengeur.

Au commencement de mars 1868, on a représenté au théâtre du Châtelet un drame à spectacle, le *Vengeur*. La censure ne voulait d'abord bannir le cri de. Vive la République! mais finit cependant par le permettre. L'attention était vivement excitée; mais la pièce, plus que médiocre, ne répondit pas à l'attente enthousiaste du public, et elle n'eut que peu de succès.

VENGOLINE s. f. (van-go-li-ne). Ornith. Espèce de pinson, des côtes d'Afrique : *La VENGOLINE a les pieds et les ongles d'un brun clair*. (Mauduyt.)

VENGUDE s. f. (van-gu-de — prov. *ven-guda*; de *ven-gu*, venu). Pêche. Grande entrée d'une bourgade, du côté de l'étang.

VENIAT s. m. (vé-ni-att — mot lat. signif. *qu'il vienne*). Ordre donné par un juge supérieur à un juge inférieur de venir se présenter en personne, pour rendre compte de sa conduite. || Pl. VENIAT.

Veni Creator Spiritus, une des plus anciennes hymnes de l'Eglise catholique. C'est une invocation solennelle au Saint-Esprit; aussi cette hymne se chante-t-elle à la fête de la Pentecôte, à l'heure de tierce et aux vêpres, en commémoration du jour où de l'heure auxquels le Saint-Esprit, d'après les Evangiles, descendit sur les apôtres, en forme de langues de feu. Le mouvement de cette invocation est singulièrement poétique, quoique la prosodie et le choix des mots se ressentent de la mauvaise latinité de l'époque où elle a été composée (ix^e siècle). Les anciens chrétiens lui attribuaient une vertu particulière et disaient que, si elle était dite à la fois de la voix et du cœur, il était impossible que le Saint-Esprit n'octroyât pas ses sept grâces au fidèle; c'est de ces sept grâces qu'il est question dans le premier vers de la troisième strophe :

Tu septiformis munere...

Le *Veni Creator* se chante non-seulement à la Pentecôte, mais dans quelques autres occasions solennelles, telles que lors de l'élection d'un pape, de l'ordination d'un évêque, du sacre d'un roi, à l'ouverture d'un synode ou d'un concile, à la translation des reliques des saints; il est aussi d'usage de le chanter dans quelques cérémonies plus civiles que religieuses, telles que la rentrée des écoles, à la messe dite du Saint-Esprit. D'après le rituel ecclésiastique, le célébrant, pour chanter le *Veni Creator*, doit être revêtu de la chape, de l'aube, de l'étole et du pluvial; tous les cier-

ges de l'autel sont allumés, et tout le clergé de l'église est présent.

L'auteur du *Veni Creator* est incertain; le nom de Charlemagne, qui est inscrit en tête dans tous les rituels, ne signifie qu'une seule chose, c'est que telle est la tradition ecclésiastique. Quelques auteurs en rapportent la composition à Charles le Gros; d'après Ekkehart le Jeune, cité par Mabillon, ce souverain, qui se piquait de poésie, aurait envoyé cette hymne à Notker, moine de Saint-Gall, en retour du présent que celui-ci lui avait fait de son recueil de *Séquences* (proses ou prières rimées, qu'on chante aux messes des fêtes solennelles après l'évangile). L'amour de ce prince pour les vaines cérémonies religieuses pourrait donner quelque fondement à cette croyance; Charles le Gros aimait mieux, en effet, entrer dans les églises et prier Dieu d'éloigner les Normands que de monter à cheval et de leur courir sus. Mais cette opinion est partagée par très-peu d'écrivains. La première mention faite de cette composition lyrique date de 898; l'auteur de la translation des reliques de saint Marculf, abbé de Corbeny, près de Laon, rapporte qu'à cette cérémonie on commençait par le *Veni Creator* et on finit par le *Te Deum* (Mabillon, *Acta sanctorum ordinis S. Benedicti*, tome VI). Il est donc probable que cette hymne datait déjà d'assez longtemps, puisque nous lui voyons occuper, dans une fête solennelle de la fin du ix^e siècle, le rang qu'elle occupe actuellement. La date de sa composition doit remonter au commencement du siècle; lorsque, dans le concile d'Aix-la-Chapelle, convoqué sous les auspices de Charlemagne (809), la doctrine de l'Eglise d'Occident concernant le Saint-Esprit, c'est-à-dire son égale procession du Père et du Fils, eut été reconnue et confirmée, un poète se sera inspiré des décisions du concile et les aura consacrées dans une hymne. La tradition postérieure, confondant l'hymne elle-même avec la faveur dont Charlemagne avait accueilli la doctrine et les Pères du concile d'Aix, lui en aura tout naturellement attribué la composition. C'était, du reste, une occupation familière à nos pieux monarques; il n'est pas certain que Charles le Gros n'ait pas composé quelques hymnes; le rituel en contient un grand nombre qui sont authentiquement du roi Robert, ainsi que des réponses, des séquences et des antienne. Bien avant eux, un des premiers rois de la première dynastie, Chilpéric, composa toute une série d'hymnes; mais il était si ignorant de la prosodie et même de la syntaxe, qu'on ne put faire aucun usage de ces élucubrations royales.

VÉNIDIE s. f. (vé-ni-di — du lat. *vena*, veine, et du gr. *eidos*, aspect). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des carduacées, comprenant une vingtaine d'espèces, qui croissent au Cap de Bonne-Espérance.

VÉNIEL, ELLE adj. (vé-ni-èl, è-le — de *venia*, pardon, grâce). Théol. cathol. Se dit d'un péché léger, qui ne fait point perdre la grâce et ne mérite pas l'enfer : *Péché véniel. Faute vénielle. Le péché véniel ne détruit pas la grâce sanctifiante, mais il l'affaiblit*. (Gousset.)

— Fam. Se dit d'un manquement léger : *Ne vous affligez pas; votre oubli est une faute vénielle et réparable*.

VÉNIELLEMENT adv. (vé-ni-èl-le-man — rad. *véniel*). Théol. cathol. D'une manière vénielle : *Pécher VÉNIELLEMENT*.

VENIERO (Antoine), doge de Venise, mort en 1400. Il succéda, en 1382, à Michel Morosini, fit refluer le commerce et agrandit les possessions de Venise, qui acquit successivement Corfou, Durazzo, Alessio, Argos, Nauplie et Scutari. Par son alliance avec les puissants Visconti, il hâta la ruine des deux maisons de la Scala et de Carrare et acquit encore aux Vénitiens la ville de Trévise. Mais, effrayé de l'accroissement de puissance de Jean Galéas Visconti, il favorisa en secret la restauration du jeune Carrare dans le Padouan. Veniero eut pour successeur Michel Teno.

VENIERO (Francesco), doge de Venise, mort en 1556. Pendant son règne, qui dura deux ans, Venise jouit d'une tranquillité absolue au milieu des grands événements qui agitaient alors l'Europe. Le successeur de F. Veniero fut L. Priuli.

VENIERO (Sébastien), doge de Venise, né vers 1502, mort en 1578. Il commanda la flotte vénitienne à la bataille de Lépante (1571), au succès de laquelle il contribua efficacement; mais la jalousie des autres généraux l'empêcha de recueillir tous les fruits de sa victoire et de s'emparer de Sainte-Maure, comme il aurait pu le faire facilement. Il fut élu doge en 1577, en remplacement de Louis Mocenigo. Le seul fait qui signala son gouvernement de onze mois fut un incendie qui consuma le palais ducal et détruisit un grand nombre de tableaux du Titien, de Gian Bellino et de Pordenone. Veniero fut remplacé par Niccolò da Ponte.

VENIERO (Dominique), poète italien de la famille des précédents, né à Venise en 1517, mort en 1582. Il débuta de bonne heure dans la littérature et fut l'ami de Bembo et d'autres hommes éminents de son époque. Atteint, à l'âge de trente-deux ans, d'une maladie nerveuse qui le rendit infirme pendant plusieurs

années, il trouva un soulagement à ses souffrances dans la société des savants et des littérateurs de Venise, qui se réunissaient chez lui pour y causer science, belles-lettres, beaux-arts, etc. Ce furent ces réunions qui donnèrent lieu à la fondation de l'*Accademia Veneziana* (1558), dont les premiers membres furent Veniero, Federico Badoaro et Paolo Manuzio. On a de Veniero plusieurs poèmes remarquables par la vivacité de la conception et par l'énergie du style; ils ont été publiés à différentes reprises, et notamment à Bergame, en 1751, sous ce titre : *Poésies de Dominique Veniero, sénateur de Venise, etc.* Veniero fut l'un des premiers à introduire l'acrostiche dans la poésie italienne. Il traduisit plusieurs odes d'Horace, que Narducci a insérées dans ses *Odes diverses d'Horace, traduites par quelques génies éminents* (Venise, 1605, in-4°).

VENIERO (Lorenzo), poète italien, frère du précédent, vivait au xvi^e siècle. Il fut le contemporain et l'ami de l'Arétin, à l'exemple duquel il composa deux poèmes obscènes, la *Putana errante* et la *Zoffetta* ou le *Trentino*, dirigés contre Angiola Zaffetta, maîtresse de l'Arétin.

VENIERO (Maffeo), poète italien, fils du précédent, né en 1550, mort en 1586. Il écrivit des poésies élégantes en italien et dans le dialecte de Venise. Celles qu'il composa dans ce dialecte appartiennent au genre érotique et ne se distinguent ni par la réserve des expressions ni par la chasteté des images, bien que l'auteur fût archevêque de Corfou, dignité qu'il avait obtenue, à un âge peu avancé, par le crédit de sa famille; il est vrai qu'il ne résida jamais au chef-lieu de son diocèse. Parmi ses poèmes, celui qui obtint le plus de succès a pour titre : la *Strazzola* ou la *Beauté en haillons*; c'est une parodie très-spirituelle d'une des pièces de vers écrites par Pétrarque en l'honneur de Laure. Les poésies italiennes de Maffeo et de son frère Luigi ont été insérées dans le recueil des œuvres de leur oncle.

VÉNILIE s. f. (vé-ni-li). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, de la tribu des géométrides.

— Moll. Syn. de ZÉPHYRINE, genre de mollusques.

VENI-MECUM s. m. (vé-ni-mé-komm — du lat. *veni*, viens; *mecum*, avec moi. || Syn. de VADE-MECUM.

VENIMEUX, EUSE adj. (ve-ni-meu, eu-zé — du vieux français *venim*, qui est l'ancienne forme de *venin*, et qui a produit aussi le verbe *envenimer*). Qui a du venin, qui est infecté de venin : *Animal VENIMEUX. Morsure VENIMEUSE. Il est des espèces malsaines, vénéneuses et VENIMEUSES dans tous les ordres de la nature*. (A. Karr.) *Les vipères sont, dans l'ancien monde, les représentants abâtardis des terribles espèces VENIMEUSES qui désolent les contrées tropicales*. (A. Maury.)

— Fig. Méchant, envenimé, en parlant des discours ou des personnes qui les tiennent : *Les traits VENIMEUX de la médisance. Certains critiques sont les plus VENIMEUX des écrivains*. (Balz.) *Une bigote qui jase d'une dévotion est plus VENIMEUSE que l'aspic*. (V. Hugo.)

— Langue venimeuse, Personne médisante, maligne, qui cherche à nuire par ses discours.

— s. m. pl. Erpét. Groupe de reptiles ophiidiens, comprenant les genres qui sécrètent un venin.

— s. f. Ichthyol. Poisson du genre sparre, qui vit sur les côtes d'Afrique.

— Syn. Venimeux, vénéneux. V. VÉNÉNEUX.

VENIN s. m. (ve-nain — lat. *venenum*, poison, venin). Il n'est guère probable que ce mot appartienne à la même famille que le sanscrit *vishan*, *vishas*, poison, latin *virus* pour *visus*. On ne peut pas davantage le rattacher au verbe latin *venire*, venir, pénétrer. Il vient peut-être de la racine sanscrite *ghan*, tuer, frapper, d'où aussi l'irlandais *gonaim*, *quinim*, blesser, *gen*, *goim*, *quin*, *erise*, *gonag*, blesser, etc.). Liquide malfaisant sécrété par les organes de certains animaux et de quelques plantes, et se communiquant par une piqûre ou une morsure : *Le VENIN d'un serpent, d'un scorpion, d'une abeille. Le VENIN de l'ortie. La vieille opinion que le VENIN de la vipère n'était jamais mortel pour l'homme, tombe devant les faits*. (Toussenet.) || Se dit quelquefois pour POISON :

J'ai su, par une longue et pénible industrie, Des plus mortels venins prévenir la furie.

RACINE.

— Principe contagieux de certaines maladies, appelé virus par les médecins : *VENIN de la peste, de la petite vérole. VENIN de la rage*.

— Fig. Elément de contagion morale : *Vos crimes se multiplieront avec le VENIN dangereux qu'ils portent avec eux, et qui se communiquera d'âge en âge*. (Mass.) || Ce qui envenime, irrite, exaspère : *C'est l'orgueil en toutes choses qui met le VENIN dans la blessure*. (Mme de Staël.) || Haine cachée, malignité, méchanceté : *Le VENIN de la calomnie. L'envie mêle souvent son VENIN au fiel de la critique*. (Boiste.) *L'envie est une passion lâche et*

timide qui se nourrit d'amertume et de VENIN (Thibault.)

— Pop. Personne venimeuse, pleine de méchanceté : *C'est un VENIN que cette femme*.

— Etre sans venin, n'avoir point de venin, N'avoir point de rancune, point de malignité.

— Jeter tout son venin, Laisser échapper, dans la colère, tout ce qu'on avait sur le cœur.

— Prov. *Morte la bête, mort le venin*, On n'a plus rien à craindre d'un ennemi mort. Signifie quelquefois qu'après la mort d'un ennemi on ne doit plus lui en vouloir.

— Théol. Caractère dangereux pour la foi de ce qui est opposé à la doctrine de l'Eglise : *Le VENIN de l'hérésie*.

— Syn. Venin, poison. V. POISON.

— Encycl. Méd. Les *venins* se rapprochent des matières virulentes (v. VIRUS), en ce que leur action est générale et s'étend à tout l'organisme; mais ils ont cela de commun avec les poisons qu'ils ne transmettent pas leurs propres propriétés aux parties qu'ils touchent. Tandis que la quantité des virus est indifférente à l'énergie de leur action, celle des *venins* détermine des troubles d'autant plus graves qu'elle est elle-même plus considérable. Les *venins* ne sont pas des sécrétions morbides; ce sont des sécrétions normales données de propriétés morbides, sécrétions fabriquées par des glandes spéciales, mais d'après un mécanisme semblable à celui des autres sécrétions.

Les *venins* sont, en général, des liquides plus ou moins visqueux et très-riches en matières albuminoïdes. Celui de la vipère est oléagineux, jaunâtre, neutre, d'un saveur d'abord fraîche, puis âcre et désagréable. Un fait commun aux *venins* et aux virus est leur grande instabilité et la facilité avec laquelle ils se transforment sous l'influence des liquides digestifs. Presque tous les *venins*, comme presque tous les virus, sont innocents dans l'estomac. Si l'on veut les faire entrer dans le sang par cette voie-là, ils s'altèrent avant d'y arriver et leur effet devient nul. On a soutenu longtemps que les animaux venimeux demeuraient rebelles à l'influence du poison qu'ils sécrètent eux-mêmes. Cela est absolument faux. Les éléments anatomiques sont identiques dans toute la série animale, et ce qui tue l'un d'eux dans un animal le tuera aussi dans un autre animal. Tout *venin* qui arrive dans le sang y est nuisible, que ce soit chez l'homme ou chez un animal venimeux. Les expériences de Cl. Bernard sont là-dessus décisives.

L'action des divers *venins* est très-variable dans son intensité comme dans ses effets. Fontana admet qu'il faut en moyenne 0gr.15 de *venin* de vipère pour tuer un homme. Or, comme une vipère n'offre dans ses vésicules que 0gr.10 de *venin* environ, qu'elle n'épuise même qu'après plusieurs morsures, il en résulte que l'homme peut être mordu à plusieurs reprises sans que pour cela la mort s'ensuive. Néanmoins, on a vu des cas de mort à la suite de morsures de vipère. Le *venin* du serpent à sonnettes est le plus actif de tous et détermine presque toujours la mort. Celui du scorpion, rarement mortel dans nos climats, est plus dangereux dans les pays chauds. Vient ensuite dans l'ordre d'énergie décroissante les *venins* de la tarantule (*lycosa tarantula*), de l'araignée des caves (*scutigera cellaria*), de l'abeille (*apis mellifica*), du bourdon (*bombus lapidarius*), de la guêpe (*vespa crabro*), etc. Les accidents déterminés par ces insectes sont en général peu graves, et ils n'amènent la mort que dans des cas exceptionnels, lorsque, par exemple, introduits dans les voies respiratoires, ils y occasionnent une inflammation suivie d'asphyxie ou lorsque la tuméfaction érysipélateuse à laquelle ils donnent lieu s'étend.

Toute la masse des *venins* n'est pas nuisible, ce qui les distingue des poisons et des virus. Les *venins* renferment un principe venimeux caractéristique, qui a été isolé pour certains d'entre eux. Ainsi, on a extrait de celui de la vipère une matière particulière qu'on a appelée échinidine, substance gommeuse, incolore, inodore, insipide, azotée, soluble dans l'eau et en qui réside tout le pouvoir actif du *venin*. On a extrait aussi le principe actif du *venin* de l'abeille xylocope, de la salamandre, etc.

Le mécanisme de l'action des *venins* est encore très-obscur. Il est probable qu'ils agissent d'abord et surtout sur le sang, et ensuite sur certains éléments anatomiques déterminés. D'après Paul Bert, le *venin* du scorpion est un poison des nerfs et tue spécialement les nerfs moteurs en portant son action sur leur extrémité périphérique, comme fait le curare. Le *venin* de l'abeille xylocope altère seulement le sang.

La thérapeutique des affections et morsures venimeuses varie selon les cas. On l'intervient assez tôt pour n'avoir qu'à prévenir l'étendue et le progrès des accidents; dans ce cas, elle est topique; ou bien le mal a déjà fait des progrès; alors elle est générale. Dans le premier cas, la succion, les caustiques de toute sorte (fer rouge, nitrate d'argent, beurs d'antimoine, etc.), les ventouses, certaines plantes telles que le guaco, très-usité chez les nègres, etc., sont mis à profit soit pour anéantir le *venin*, soit pour en provoquer la sortie, ou, du moins, pour en empêcher la

propagation. Dans le cas de piqûres d'insecte peu graves, l'ammoniaque liquide, les topiques doux et émollients sont suffisants pour atténuer l'inflammation locale.

Quand surviennent les accidents généraux que nous avons déjà mentionnés, ou même quand ces accidents ne sont encore qu'imminents, il convient de favoriser la transpiration et le sommeil, au moyen d'eau de fleurs d'orange ou de camomille, à laquelle on ajoute un peu d'ammoniaque. L'ipéca et l'émétique sont administrés en cas de vomissements bilieux ou de jaunisse.

— Art vétér. Introduit dans l'estomac des animaux, le *venin* ne détermine aucun accident; il est inoffensif sur certains animaux à sang froid, les escargots, les couleuvres et les autres reptiles; et, sur les animaux à sang chaud, il agit seulement quand il est en contact avec une plaie ou une surface dénudée; et même chez ces derniers, quand il est déposé sur les muscles, le cerveau, les nerfs, la pie-mère, il ne détermine que des symptômes inappréciables. Introduit, au contraire, par la peau dépouillée d'épiderme ou par le tissu cellulaire, il agit avec une extrême promptitude. Même après qu'il a été desséché, il conserve ses propriétés toxiques; on l'a vu, au bout de quelques années, produire les mêmes effets qu'à l'état frais.

Introduit par inoculation ou par morsure, le *venin* produit des effets locaux et généraux. Les effets locaux se succèdent très-promptement. Les bords de la piqûre enflent, la douleur devient vive et s'accompagne d'un engourdissement marqué qui se propage au loin; les bords de la piqûre s'entourent d'une auréole inflammatoire, quelquefois se couvrent de petites phlyctènes; l'engorgement s'étend sur les parties voisines et devient œdémateux. Quelquefois ces accidents s'arrêtent et le sujet guérit; d'autres fois, les symptômes s'aggravent, l'engorgement s'étend encore, la peau devient froide, violacée, se couvre de taches livides qui se transforment en eschares gangréneuses. C'est alors que la mort peut survenir; sinon les eschares se détachent, s'éliminent, et tout rentre dans l'état normal. Les symptômes généraux sont les suivants : inappétence, fièvre intense, gêne extrême des mouvements; poulx dur, fréquent, irrégulier; œil hagard. Les petits animaux éprouvent des tremblements, des nausées, des vomissements, une soif ardente, des sueurs froides et des mouvements convulsifs. Si la mort ne survient pas, les muqueuses prennent une coloration jaune; la fièvre diminue, puis l'animal rentre dans son état normal au bout de quelques jours ou de quelques semaines. Ces effets sont semblables, quelle que soit l'espèce de serpent venimeux qui a fait la piqûre; ils ne varient que par le degré d'intensité. La piqûre de la vipère est celle qui produit les symptômes les moins graves; elle est très-rarement mortelle, soit sur l'homme, soit sur les animaux, et peut guérir spontanément lorsqu'elle est abandonnée à elle-même. La piqûre du trigonocéphale, celle du crocodile surtout, offre beaucoup plus de gravité; les accidents sont violents et rapides, et la mort survient dans un espace de temps qui varie de quelques minutes à quelques heures. Tous les animaux succombent à cette morsure, et la plus petite quantité de *venin* suffit pour amener la mort, qui est toujours suivie d'une prompte décomposition du cadavre.

Outre l'espèce de reptile, diverses causes peuvent influencer ou augmenter la gravité de la blessure. La gravité est d'autant plus grande que le reptile est plus âgé, plus volumineux, plus irrité, qu'il introduit dans la plaie une plus grande quantité de *venin*, que la chaleur du climat est plus grande. C'est pourquoi les espèces méridionales sont plus à craindre, et, dans nos pays tempérés, la morsure de la vipère est surtout dangereuse au midi et dans la saison chaude. Au contraire, le danger diminue avec le nombre des morsures; en effet, on peut, immédiatement après, se laisser mordre impunément, car il faut toujours un certain temps pour la sécrétion d'un nouveau fluide venimeux. Le danger varie aussi suivant l'espèce du sujet attaqué. Les carnivores, dit M. Gourdon, qui la redoutent beaucoup, sont ceux qui souffrent le plus de cette morsure; le porc, au contraire, n'en éprouve aucun effet, et il mange lui-même le reptile. Pour les grands quadrupèdes, elle est rarement mortelle; ainsi, pour le cheval notamment, d'après des expériences de Pautel, elle ne serait nullement dangereuse. Cependant M. Chanel a rapporté le cas d'une jument poulinière qui succomba le cinquième jour d'une semblable morsure à la mamelle. Plusieurs morsures consécutives, ou la morsure de plusieurs reptiles à la fois, pourraient rendre la mort plus certaine, et d'autant plus facilement que les sujets seraient plus jeunes, plus faibles, moins promptement secourus, que la morsure aurait lieu dans des points du corps où abonderait davantage le tissu cellulaire. M. Rainard a remarqué que, si l'animal est mordu à l'encolure, l'engorgement devient tellement considérable qu'il rend la respiration difficile. C'est là une complication qui peut offrir, dans certains cas, une extrême gravité.

Le traitement consiste, en premier lieu, à s'opposer, si on le peut, à l'introduction du

venin dans la masse du sang, en plaçant une ligature près de la blessure, entre celle-ci et le cœur, au moyen d'un lien assez large pour ne pas provoquer l'inflammation et la gangrène des parties situées au-dessous. On augmente l'effet de cette compression en ouvrant une veine entre la partie blessée et la ligature; le vaisseau se vide, le *venin* est absorbé plus rapidement et versé ensuite au dehors avec le sang qui s'écoule. Si l'on ne peut employer la ligature, on presse fortement aux environs de la plaie pour en expulser le plus possible le *venin*. Dans tous les cas, on peut aspirer le *venin* avec des sangsues, si l'on en a à sa disposition; alors, on remarque que les premières qu'on applique meurent très-promptement. On peut encore aspirer le *venin* avec la ventouse à pompe, qui non-seulement aspire directement le *venin*, mais encore offre l'avantage de s'opposer en partie à sa propagation par la compression que les bords du verre exercent sur les tissus, tout autour de la blessure. La seconde indication est de détruire le *venin* déposé dans la plaie avec les caustiques et avec le cautère actuel. Parmi les caustiques, l'ammoniaque a été longtemps considérée comme possédant une efficacité absolue, ce qui tenait beaucoup au peu de gravité des blessures qui auraient pu guérir sans aucun soin; aujourd'hui, que l'on sait combien peu grave est la morsure de la vipère, la réputation de l'ammoniaque est un peu tombée, et avec raison; car cet alcali n'est pas assez actif pour la morsure des grosses vipères, c'est-à-dire quand il y a un danger réel. Il est plus sûr d'employer les acides concentrés, le beurre d'antimoine, et surtout le fer rouge chauffé à blanc, que l'on plonge dans les tissus après avoir débarrassé la plaie pour permettre au cautère d'atteindre toutes les parties pénétrées par la morsure. On complète ce traitement par des frictions avec des liquides stimulants, tels que l'eau-de-vie et l'ammoniaque; s'il y a un fort engorgement inflammatoire, on emploie les cataplasmes, et, sur les parties œdémateuses, on pratique des scarifications qui laissent écouler une sérosité jaunâtre, ou bien on plonge des pointes de feu qui remplissent la même indication. Les frictions de liniment ammoniacal, d'onguent vésicatoire, appelant la suppuration à la peau, conviennent encore dans ce cas, ainsi que pour résoudre l'engorgement, qui quelquefois persiste après que tous les autres accidents ont cessé. Quant aux phlegmons, abcès, gangrènes locales et autres désordres qui peuvent survenir, ils doivent être traités par les moyens chirurgicaux ordinairement employés dans ces cas. Comme traitement général, on donne des boissons ammoniacales et autres breuvages pouvant agir comme sudorifiques, excitants et toniques. Ces divers moyens conviennent aussi pour la morsure des reptiles les plus venimeux des régions tropicales; mais ils produisent des effets moins certains à cause de l'énergie du *venin*; en tous cas, ils doivent être employés promptement et énergiquement.

VENINO (Ignace), prédicateur italien, né à Como en 1711, mort en 1778. Il entra chez les jésuites et acquit un grand renom comme orateur religieux. Il fut, sur la fin de ses jours, nommé recteur du collège de Brenta. On a de lui : *Prediche quarresimali* (Milan, 1780, 1 vol. in-8°); *Panegyriques* (Milan, 1782).

VENIR v. n. ou intr. (ve-nir — lat. *venire*, mot qui est rattaché par Curtius et Corssen, à cause de la permutation fréquente du *g* et du *v*, à la racine sanscrite *ga*, aller, marcher, présent *gigami*, aoriste *agam*; d'où aussi le sanscrit *gatis*, chemin, le grec *bainô*, aoriste *ebên*, aller, marcher, *bados*, chemin, *hebaïos*, fixe; le latin *bitere* dans *adbitere*, *rebitere*, *arbitre*; l'osque-ombrien *ben*, venir, le gothique *gaggan*, ancien saxon *gan*, haut allemand *gen*, allemand moderne *gehen*, aller; gothique *gagys*, allemand *gany*, chemin; gothique *quiman*, amie, allemand *queman*, *koman*, allemand *kommen*, venir; gothique *goums*, arrivée, venue, et le lithuanien *zengiu*, marcher, *zengimas*, pas, *zigis*, chemin, etc. Je viens, tu viens, il vient, nous venons, vous venez, ils viennent; je venais, nous venions; je vins, nous vinmes; je viendrai, nous viendrons; je viendrais, nous viendrions; viens, venons, venez; que je vienne, que nous venions; que je vinssé, que nous vinssions; venant; venu, ue). Se transporter dans le lieu où se trouve la personne qui parle ou la personne auprès de qui l'on est mandé : VENIR à pied, à cheval, en voiture, en poste, à grandes journées. VENIR de la promenade. VENIR à la rencontre de quelqu'un, au-devant de quelqu'un. VENIR ici. Il refusa de VENIR auprès du roi.

Sentiers où l'herbe se balance,
Vallons, coteaux, bois chevelus,
Pourquoi ce deuil et ce silence?
— Celui qui venait ne vient plus.

V. Hugo.

Se transporter d'un lieu déterminé vers le lieu où se trouve la personne qui parle, en parlant des choses : Les eaux viennent des montagnes. (Acad.) Le vent vient du nord. (Acad.)

Sortir, couler, en parlant des liquides : Ne venir que goutte à goutte. Ce vin vient trouble.

Arriver, survenir, se présenter dans le lieu où est celui qui parle : Quel jour vient

le courrier? Quel jour viennent les lettres? Vous venez à propos. Le voici qui vient.

— Être apporté, être originaire : Le thé vient de la Chine. La pêche nous est venue de la Perse. Les radis d'été nous viennent de la Chine. (Joigneaux.) Eclair, être donné en partage : Après la mort du père et de la mère, les biens viennent aux enfants. (Acad.) Le sot met à la loterie, croyant que le bon billet doit lui venir. (Acad.) Se produire, s'offrir, avoir lieu : Il faut prendre le temps comme il vient. Le moment n'est pas encore venu. Il n'y a rien qui aigrisse tant les regrets d'un homme que lorsque son malheur lui vient par sa faute. (Boss.) Les chemins de fer viennent à propos pour aider le genre humain à accomplir ses destinées les plus sublimes. (Mich. Chev.)

Oui, l'oubli vient au cœur comme aux yeux le soleil.

(meil.)

C'est faiblesse d'attendre
Le mal qu'on voit venir sans vouloir s'en défendre.

CORNEILLE.

Nous n'écoutons d'instincts que ceux qui sont les
Et ne croyons le mal que quand il est venu. (notres, LA FONTAINE.

Se présenter à l'esprit : Cette idée ne m'était pas venue. Nos idées nous viennent involontairement. (Helvét.) Provenir, procéder, émaner, résulter : D'où vient cette colère? De la faiblesse de nos vœux vient celle de nos résolutions. (Boss.) La liberté ne découle pas du droit politique; elle vient du droit naturel. (Chateaub.) On n'a jamais pu dire d'où vient la propriété. (Proudh.) La richesse des uns vient du travail des autres. (L. Blanc.) Les mauvais exemples viennent d'en haut. (E. About.)

L'impudence des gens vient de celle des maîtres.

PIRON.

Tout nous vient de l'orgueil, même la patience.

A. DE MUSSET.

Être issu, être sorti : VENIR d'une maison illustre. VENIR de haut lieu, de bas lieu. Il n'y a peut-être pas de roi qui ne puisse ÊTRE VENU d'un esclave, ni d'esclave qui ne puisse être descendu d'un souverain. (La Mothe Le Vayer.)

Naître, croître, pousser : Les dents commencent à VENIR à cet enfant. (Acad.) Le chèvrefeuille vient dans les cimetières plus beau et plus vigoureux que partout ailleurs. (A. Karr.)

Mauvaise graine est tôt venue.

LA FONTAINE.

Sire, le sang n'est pas une bonne rosée,
Nulle moisson ne vient sur la Grève arrosée.

V. Hugo.

Se produire, se former : Il est un âge où l'esprit vient naturellement aux filles. Grandir, prendre son développement : Enfant qui vient bien, qui vient mal. Avoir de la peine à VENIR. Cet arbre vient bien.

Atteindre, se prolonger, s'étendre, s'élever : L'ancienne allée venait jusque-là. La haute mer vient jusqu'ici. Ces bottines ne viennent pas à mi-jambe. (Acad.) Les eaux viennent jusqu'au premier étage. (Acad.) Votre fils ne vient à l'épaule. (Acad.) Substituer, étendre sa durée : De tous ces monuments, à peine un seul est venu jusqu'à nous. (Mass.)

Se rendre pour : VENEZ nous voir. César ordonna à Labienus de le VENIR joindre. (Acad.)

Je meurs, et sur la tombe où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.

GILBERT.

Se produire à point pour accomplir l'action marquée par le verbe à l'infinitif : La pluie est venue nous déranger. Une foule de hasards viennent sans cesse détourner les événements du cours qu'ils auraient suivi s'ils avaient obéi à une pente nécessaire. (Renan.) Commençez, se mettre à, s'aviser de : Ne viens pas m'ennuyer.

RACINE.

A venir, Qui doit venir, qui doit arriver : Le temps à VENIR. Les siècles à VENIR. La loi ne doit statuer que sur des événements à VENIR. (L. Pinel.)

La corneille avertit des malheurs à venir.

LA FONTAINE.

Venir après, Occuper le rang immédiatement inférieur à : Les législateurs ont la première place dans le temple de la Gloire; les conquérants ne viennent qu'après. (Volt.) En Suède, la noblesse est tout, le clergé vient après; la bourgeoisie, si utile à l'État, compte peu; le paysan n'est rien. (G. Sand.) Ceux qui viendront après nous, Nos descendants, la postérité : Quelle besogne terrible nous allons laisser à ceux qui viendront après nous. (C. Desmoulins.)

Venir à, S'approcher de; recourir avec confiance à : Tâchez de venir à nous en suivant ce sentier. Nous vienes VENIR à nous un taureau furieux. Venez à moi, et je tâcherai de vous être utile. La chèvre vient à l'homme volontiers; elle se familiarise aisément. (Buff.) Arriver à traiter, à parler de : VENONS au fait. VENEZ à la question. N'en parlons pas davantage, VENONS AUX PEUPLES POLICÉS. (Boss.)

Je prends donc la parole, et je viens à ma cause.

RACINE.

Avec un verbe à l'infinitif, Faire accidentellement l'action marquée par ce verbe : S'il venait mourir, ses enfants seraient bien malheureux. Les hommes seraient peut-être pires s'ils venaient à manquer de censeurs. (La Bruy.) On n'est pas trop fâché, à part soi, qu'un homme de mérite vienne à mourir : c'est un rival de moins. (Chateaub.)

Venir jusqu'à. En venir jusqu'à. Pousser l'audace jusqu'à : Il vint jusqu'à me déclarer qu'il n'en ferait rien.

En venir à, Oser; réussir à; être réduit à : Il en est venu à me menacer. Il en viendra à mendier son pain. J'en suis venu à me passer de lui. Je n'en suis jamais venu là. Voyez où il faut en venir! N'en venez pas à des voies fait. Il faudra que nous en venions à plaider. La tendance des peuples est de se grouper par races pour en venir à se grouper par continents. (V. Hugo.)

Ce que je sais, c'est qu'aux grosses paroles
On en vient sur un rien, plus des trois quarts du temps.

LA FONTAINE.

Être poussé jusqu'à une certaine extrémité : La chose vint à un tel point que je résolus de mettre fin à mon tourment en mettant fin à ma vie. (Drouineau.)

En venir aux mains. Commencer à se battre : Les deux armées des Romains et des Éques en étaient venues aux mains dans la plaine. (Vertot.)

Vouloir en venir, Avoir l'intention d'aborder un sujet ou d'amener un résultat déterminé : Voilà où je voulais en venir. Je ne sais où il veut en venir avec ces circonlocutions.

Venir à bien, Réussir, prospérer, atteindre son résultat : Rien ne lui vient à bien.

Venir au secours, Subvenir aux besoins, porter aide : VENIR au secours d'un malheureux. La raillerie est souvent d'un malheureux. La stérilité de l'esprit; elle vient au secours quand on manque de bonnes raisons. (La Rochef.)

Venir à terme ou avant terme, Naître à l'époque ou avant le terme ordinaire de la parturition : L'enfant n'est pas venu à terme. Venir au monde, Naître, recevoir l'existence : Les uns meurent dans le sein de leur mère, d'autres en venant au monde; ceux-ci dans l'enfance, ceux-là dans l'adolescence. (B. de St-P.) L'homme vient au monde sans le savoir et sans le vouloir. (Ficquelmont.) Ceux qui viennent au monde pauvres et nus sont toujours des désespérés. (A. de Vigny.)

Venir à une succession, Hériter : VENIR à une succession par tête, par souche, par représentation.

Venir à rien, Diminuer extrêmement : A force de bouillir, cette sauce est venue à rien. (Acad.) A force de maigrir, cet homme vient à rien. (Acad.) N'avoir aucune suite, aucun succès : Tous ces grands projets viennent à rien.

Venir à bout de, Réussir à accomplir : VENIR à bout de tous ses desseins. Il n'y a rien dont le temps ne vienne à bout. (De Rancé.) Celui qui veut une chose en vient à bout. (J. de Maistre.) Réussir à triompher de : VENIR à bout de ses ennemis. La douleur vient à bout de résistances que l'ailleur rend invincibles. (La Rochef.-Doud.)

Il n'est affliction dont on ne vienne à bout.

LA FONTAINE.

Avec un verbe à l'infinitif, Réussir à : Comment venir à bout
De subsister sans connaître personne?

LA FONTAINE.

Venir à maturité, Mûrir : Ces fruits nouent, mais ne viennent pas à maturité dans nos climats. Il est conduit, poussé jusqu'à l'accomplissement : Votre projet viendra-t-il à maturité, au moins? (Th. Cornéille.)

Venir, en venir à son but, à ses fins. Réussir dans ce qu'on a entrepris : Le voilà marguillier, capitaine de pompiers, décoré et propriétaire; il en est venu à ses fins. (L. Reybaud.)

Venir à compte, à partage, à composition, Compter, partager, composer.

Venir à la traverser de, Mettre des obstacles, être un obstacle à l'exécution de : Il vient à la traverser de tout ce que nous faisons. Cet accident est venu à la traverser de notre dessein.

Venir de, Avec un verbe à l'infinitif, Avoir accompli à l'instant même l'action marquée par ce verbe : Il vient de partir. Je viens de le voir. Il vient de passer entre mes bras; tenez, le voilà tout de son long dans cette chaise. (Mol.) Je saurai me souvenir en temps et lieu de tout ce que je viens d'apprendre. (Mol.) Virginie venait de servir, selon l'usage du pays, du café et du riz cuit à l'eau. (B. de St-F.)

Venir comme de cire, Venir fort à propos. Se dit par allusion au moulage en cire, qui vient, c'est-à-dire qui réussit très-facilement.

Venir comme tambourin à noce, comme violon en danse, Venir fort à propos.

Faire venir, Mander, donner l'ordre de venir, engager à venir :

Nous allons voir bientôt comment ira l'affaire, Et l'on a là-dessus fait venir un notaire.

MOLIÈRE.

« Faire apporter, commander : FAIRE VENIR du vin de Bordeaux. On fait en Espagne de fort bon chocolat, mais on s'est dégoûté d'en FAIRE VENIR, parce que tous les préparateurs ne sont pas également habiles. (Brill.-Sav.)

— Venir à jubé, Plier, se soumettre, céder. Se dit probablement par allusion aux paroles du diacre qui, avant de chanter l'évangile, chante ces paroles devant le prêtre : *Jube, domine, benedicere*, qu'il est assez difficile de traduire, mais dont le premier mot signifie ordonnez et semble impliquer un acte de soumission de la part de celui qui le prononce.

— Venir à répitescence, Se repentir, avouer ses torts.

— Faire venir l'eau à la bouche, Donner des envies de manger ou de boire quelque chose, par l'idée qu'on se fait de leur bon goût : *Tout ce qu'il y a de plus exquis et de plus vanté en fait de confitures se trouvait dans cette bienheureuse caisse, qui me FAISAIT VENIR L'EAU À LA BOUCHE toutes les fois que Son Eminence me donnait la clef pour en tirer ce qu'elle désirait.* (Le Sage.) « Exciter un vif désir de jouir de quelque chose : *Ce que vous avez raconté des avantages de cette entreprise lui a FAIT VENIR L'EAU À LA BOUCHE.* (Acad.) Elle avait, en outre, des jolies roses comme la fleur de l'arbre de Judée, et rien qu'à la regarder, cela FAISAIT VENIR L'EAU À LA BOUCHE et le désir au cœur. (A. Hous-saye.)

— Faire venir l'eau au moulin, Procurer à soi ou aux autres des avantages, de l'utilité, de l'argent, par son industrie, par son adresse : *Les bénéfices et les emplois ne cessent pas de FAIRE VENIR L'EAU AU MOULIN.* (Le Sage.)

— Se faire bien venir, S'attirer de l'affection, des attentions : *Éluogé à Baye, où était enfermée la duchesse de Berry, Saint-Arnould s'y FIT BIEN VENIR du général Dugéaud.* (Ste-Beuve.)

— Laisser venir, voir venir, Attendre, ne pas se presser d'agir : LAISSONS-LE VENIR, et nous verrons quel parti nous devons prendre. (Acad.) « Voir venir quelqu'un, Deviner ce qu'il pense; préjuger ses intentions : *Je vous VOIS VENIR : vous allez me demander de l'argent.*

— Ne faire qu'aller et venir, Être toujours en mouvement : *IL NE FAIT QU'ALLER ET VENIR du jardin à la salle à manger.* « Partir pour très-peu de temps : *Attendez-moi, je NE FAIS QU'ALLER ET VENIR.*

— S'en aller comme on est venu, Se retirer, partir ou mourir, sans apporter aucun changement à la situation, sans prendre souci de rien :

Jean s'en alla comme il était venu, Mangeant le fonds avec le revenu.

LA FONTAINE.

— Qu'il y vienne, Sorte de menace par laquelle on défie quelqu'un de se hasarder à faire une chose.

— Vienne, Qu'il survienne, s'il survient, quand il surviendra, quand sera venue l'époque de : *VIENNE un nouveau gouvernement, il sera le premier à l'acclamer.* Il aura quinze ans VIENNE les vendanges, VIENNE la Saint-Martin.

— Qui vient, Prochain, en parlant d'un temps qui doit succéder immédiatement au temps actuel : *L'année qui VIENT. La semaine qui VIENT. Le mois qui VIENT. Nous voici donc à l'année qui VIENT, comme disait M. de Montbazou.* (Mme de Sév.)

— Venir de l'autre monde, Se dit d'un homme qui paraît ignorer ce que tout le monde sait. *Il d'où venez-vous? De quel pays venez-vous?* Se dit dans le même sens.

— Cela lui vient de Dieu grâce, Le bien lui vient en dormant, Se dit en parlant d'une personne à qui il arrive quelque chose d'avantageux, sans qu'elle se soit donné aucune peine.

— Prov. Un malheur ne vient jamais seul, Quand il arrive à quelqu'un quelque chose de fâcheux, d'autres accidents funestes ne manquent guère de suivre. *Les maladies viennent à cheval et s'en retournent à pied.* Les maladies éclatent tout à coup et se guérissent lentement. *L'appétit vient en mangeant.* L'appétit, qu'on n'éprouve pas au commencement du repas, se montre souvent lorsqu'on est en train de manger, et au fig. Plus on a, plus on désire : L'APPÉTIT VIENT, dit-on, EN MANGEANT : à plus forte raison en ne mangeant pas. (Dupin.) « La balle vient au joueur, au bon joueur, L'occasion semble chercher ceux qui savent en profiter. *Tout vient à point à qui sait, à qui peut attendre.* Dans les affaires, on vient à bout de tout quand on a du temps et de la patience. *Ce qui est venu de pille-pille s'en reva de tire-tire.* On ne jouit pas longtemps du bien mal acquis. Vieux proverbe. *Ce qui vient de la foudre retourne au tambour.* Ce qui est gagné très-facilement se dépense de même. *Après la pluie vient le beau temps.* Le beau temps succède à la pluie, et au fig. Après des circonstances fâcheuses, il s'en présente de favorables.

— Jeux. A la paume, Laissez-moi venir ce coup-là, Laissez-moi jouer ce coup-là.

A plusieurs jeux de cartes, Laissez-moi venir cette main, Laissez-moi faire cette levée.

— Mar. Venir à l'appel de son câble, Se dit d'un bâtiment mouillé dont on roidit le câble, pour amener le navire au-dessus de l'ancre.

« Venir au vent, Se dit du navire qu'on incline de manière à recevoir plus de vent dans ses voiles. *Il Venir à bâbord, à tribord.* Se dit du navire à qui l'on fait décrire une courbe à droite ou à gauche de la route qu'il suivait.

— Techn. Feuille, estampe, épreuve qui vient bien, qui vient mal, Feuille, estampe, épreuve, qui est sortie bien tirée, mal tirée de dessous la presse.

— Impersonnellem. S'emploie dans tous les sens du verbe personnel : *IL EST VENU un grand nombre de curieux. Il vient du vent par cette fente. Il ne vient pas de blé dans ce pays-là. Il me vient une bonne pensée.*

S'en venir v. pr. Retourner au lieu d'où l'on était parti : *Nous nous EN VÎMES ensemble.*

— s. m. Action de venir : *Le VENIR n'est pas malaisé, c'est le passé qui est difficile.* (Charron.)

— Gramm. Ce verbe neutre prend toujours l'auxiliaire être dans ses temps composés, soit qu'il marque l'état, soit qu'il marque l'action. Trois de ses composés, *devenir, parvenir, revenir*, suivent la même règle; mais *circvenir, contrevenir, subvenir* prennent l'auxiliaire avoir, et *convenir* prend avoir ou être selon le sens.

VENISE, en italien Venezia, ville d'Italie (Vénétie), chef-lieu de la province de son nom, située dans les lagunes de la mer Adriatique, sortes de lacs creusés sur un rivage plat, présentant peu de profondeur à la marée haute et découvrant des bancs de sable nombreux à la marée basse; entre ces derniers s'étendent des canaux plus profonds, servant à la navigation; hauteur de la marée, 1 mètre; la ville embrasse une étendue de 9 kilom. de longueur sur 3 à 4 de largeur et est protégée du côté de l'Adriatique par le Lido, sorte d'étroite bande de terre munie d'enceintes fortifiées; 118,000 hab.

— TOPOGRAPHIE GÉNÉRALE. Venise se compose de 80 îles environ, que relient ensemble 450 ponts. Elle est divisée en deux grandes parties par le Grand-Canal, long de 3,700 mètres, large de 70 en certains endroits et traversé par trois ponts, le pont du Rialto et deux ponts de fer. Un grand nombre de maisons sont construites sur pilotis, et les façades donnent toutes sur les canaux. Les maisons ont néanmoins une issue sur les rues ménagées à travers les îles; le nombre de ces rues n'est pas moindre de 2,149. Le mode général de locomotion est la gondole (v. ce mot), tant de fois popularisée par la poésie et dont la forme et la couleur n'ont jamais varié. Venise se divise aujourd'hui en six quartiers. La rade est magnifique; mais l'abond en est assez difficile pour les navires, à cause des ensablements.

« C'est au coucher du soleil, du haut du Campanile, écrit M. Armengaud (les *Galerie publiques de l'Europe : Italie*), qu'il faut voir Venise, étalant aux yeux éblouis les profils moelleux et les brillantes façades de ses palais de marbre, perçant le ciel de la flèche empourprée de ses basiliques, déployant le réseau onduleux de ses mille canaux, où glissent silencieusement les noires gondoles, la lanterne au front, semblables, le soir, des étoiles errantes. Rien ne saurait rendre l'aspect étrange, mystérieux, fantastique de cette aquatique cité, qui se balance sur l'Adriatique comme une flotte à l'ancre. »

La Piazza (la place Saint-Marc), qui, pour la forme, ressemble au jardin du Palais-Royal, à Paris, est flanquée de belles constructions en arcades, ce qui complète ce rapprochement. A droite s'élèvent les Procuraties-Vieilles, qui servent d'habitation aux procurateurs de Saint-Marc et qui sont aujourd'hui des propriétés particulières; dans le fond, sur le même côté, le Campanile, où sont logées les cloches de l'église, haut de 300 pieds, construit en brique, rayé de gigantesques cannelures, découpant ses corniches sur un ciel d'azur et y dessinant avec élégance ses jolies fenêtres en arcades, ses colonnes de vert antique et sa flèche plaquée de bronze, surmontée d'un ange d'or. A gauche, l'aile des Procuraties-Neuves, faisant pendant aux anciennes, et, dans le fond, la tour de l'Horloge. Entre le Campanile et la tour de l'Horloge, la basilique, et en face de la basilique, à l'autre extrémité de ce carré long, le Palazzo-Reale, médiocre édifice élevé en 1809. La place de Saint-Marc, ainsi que du reste toutes les rues et ruelles de Venise, est couverte de larges dalles unies et polies comme un parquet. C'est le rendez-vous des habitants de la ville, des voyageurs, des musiciens, des bateleurs, des moines et des marionnettes. Ici, ni voitures ni chevaux; ce luxe est complètement inconnu dans cette ville aquatique; mais, en revanche, des escadrons d'adorables colombes, de la famille des ramiers, nourries jadis aux frais de la république, aujourd'hui par la charité publique, qui viennent à toute heure de la journée se baigner sous vos yeux, dans de petites auges pratiquées exprès, et vous manger dans la main.

En retour d'équerre de la Piazza se trouve la Piazzetta, également bordée de merveilles; à l'orient, c'est le Palais ducal; au nord, le

profil de la basilique de Saint-Marc et la tour de l'Horloge vue de face; à l'ouest, les yeux se heurtent au campanile de Saint-Marc, au soubassement duquel s'épanouit cette fleur unique de sculpture et de ciselure qu'on appelle la Loggia. Du côté de la mer, l'horizon est coupé par les deux énormes colonnes de granit dont l'une porte le fameux lion national ailé et griffé, appuyé sur l'Evangile de Saint-Marc, l'autre la statue de saint Théodore assis sur son crocodile. Plus loin, c'est la mer et le ciel confondus, d'où surgissent la Douane de mer, l'église Santa-Maria-della-Salute, le dôme de Saint-Georges et son campanile rouge, la coupole du Rédempteur et la façade de la Giudecca. En face du Palais ducal s'élève l'ancienne bibliothèque, chef-d'œuvre de Sansovino et de l'architecture vénitienne, avec son rez-de-chaussée d'arcades doriques, son premier étage d'ordre ionique, ses frises de marbre brodées comme une dentelle et sa corniche en balustrade surmontée de statues. C'est de Sansovino, le grand architecte national, qu'est cette éblouissante Loggia, ouvrage digne de la main des fées, qui sert de rez-de-chaussée au campanile de Saint-Marc.

Les communications des lagunes de Venise avec la haute mer s'établissent par le port du Lido, au nord, et par celui de Malamocco au sud. Tous les deux sont défendus par des forts. Mais le véritable port intérieur, c'est le grand canal de Giudecca. Il est sûr et spacieux; seulement, l'accumulation des sables en rend l'accès très-difficile. Ajoutons que, pour les communications des lagunes avec la terre ferme, il y a entre celle-ci et la ville six canaux assez profonds pour porter des barques chargées.

Un grand nombre d'îles sont répandues autour de Venise : le Lido, longue digue de sable qui protège la ville contre la mer; c'est là que se prennent les bains de mer et qu'on voit certaines fêtes populaires; à l'extrémité sud, Malamocco, première capitale des peuples vénètes; San-Servolo, où est un hospice; San-Clemente, contenant les ruines d'une chartreuse; Foveglia, où l'on a placé le lazaret; Saint-Lazare-des-Arméniens, Murano, Torcello, Chioggia, etc. Un premier chemin de fer unit Venise à Milan et un second à Trieste. Il y a, de plus, un service régulier de bateaux à vapeur du Lloyd entre ces deux villes.

Contrairement à l'opinion généralement répandue, le climat de Venise est assez malsain; l'hiver y est court, mais rigoureux, et c'est la saison la moins dangereuse de l'année. En été, la chaleur est suffocante, les eaux potables à peine tolérables, et l'atmosphère est empestée des exhalaisons des lagunes. Des fièvres pernicieuses y éclatent périodiquement à cette époque. Mais si la vie est assez pénible à Venise le jour, les nuits, en revanche, y sont splendides pendant tout l'été. L'automne et le printemps sont marqués par des pluies diluviennes.

— MONUMENTS. Nous diviserons, suivant la règle adoptée jusqu'ici par nous, les monuments de Venise en monuments religieux et en monuments civils. L'énumération sera longue, aucune ville, hormis Rome, ne pouvant rivaliser de richesses artistiques avec la cité des doges.

— Monuments religieux. Des deux cents églises qui jadis existaient à Venise, quatre-vingt-dix seulement subsistent aujourd'hui. Nous ne parlerons que des principales.

Au premier rang se place la basilique de Saint-Marc. Elle s'élève à l'extrémité de la place du même nom (piazza di San-Marco), ouverte sur une des îles les plus vastes du groupe dont est formée Venise, entourée de constructions et d'arcades, et qui peut être à bon droit considérée comme le véritable forum de Venise. Saint-Marc est un curieux modèle de l'architecture byzantine; construit, dit-on, sur le plan exact de l'ancienne église des Saints-Apôtres, à Constantinople, elle a avec Sainte-Sophie de la même ville plus d'un rapport. Bien qu'elle répète rigoureusement le plan de la croix grecque, contrairement à la basilique de Justinien, on peut dire que Sainte-Sophie a servi de type et de guide aux architectes de Saint-Marc. Commencée en 979, sous le doge Pierre Orscolo, cette basilique s'est achevée lentement, reflétant pour ainsi dire, dans son architecture et dans ses ornements, les diverses phases de l'histoire de Venise. Elle n'a que deux rivales : la cathédrale mauresque de Cordoue et la mosquée de Constantinople. Contrairement aux habitudes des églises gothiques, Saint-Marc a plus d'étendue que de hauteur. Elle mesure 76m,50 de longueur sur 51m,80 de largeur. Sa plus grande élévation ne dépasse pas 36m,65. Son plan est exactement celui de la croix grecque, dont tous les côtés sont égaux. Rien n'est plus riche que sa décoration intérieure; marbres rares, bronzes et mosaïques y abondent. Près de cinq cents colonnes de vert antique, de porphyre, de serpentine, enlevées à la Grèce et à Constantinople, mêlent leurs variétés de couleurs à l'architecture. Ajoutons qu'au xv^e siècle les coupoules et les ornements de la façade étaient dorés, suivant un usage qui n'existe plus guère qu'en Russie et en Orient. Incendié en 1106, puis en 1230, en 1419 et, en dernier lieu, en 1429, le Saint-Marc actuel ne ressemble plus guère à l'édifice néo-grec pri-

mitif. Dans son *E excursion en Italie*, M. Lance passe rapidement en revue ses transformations successives : « La première modification qu'ait subie le plan de Saint-Marc, dit-il, doit remonter aux dernières années du xi^e siècle ou aux premières du xii^e; c'est vers cette époque que fut ajouté le narthex (péristyle), qui, en doublant les collatéraux de la nef principale, se développe sur les trois côtés du pied de la croix grecque du plan. C'est aussi du même temps que datent les revêtements en marbre et les premières mosaïques qui tapissent intérieurement et extérieurement les murs de l'édifice. Au xiv^e siècle, les pignons des nefs, qui, à l'extérieur, s'arrondissaient en plein cintre, furent surmontés chacun d'un étroit tympan compris dans une accolade toute hérissée de feuillages et au sommet de laquelle se dressait une statue. Puis, des clochetons de style ogival, élevés au-dessus de chaque contre-fort, vinrent accuser plus énergiquement les divisions des façades. Enfin, au xv^e siècle, les cinq petites coupoules disparurent sous les dômes surhaussés, en charpente revêtue de feuilles de plomb, dont le galbe renflé, bulbeux est plus moscovite que byzantin. En un mot, les Vénitiens ont si bien travesti l'édifice néo-grec, qu'à l'extérieur il est devenu méconnaissable. » Devant la façade du péristyle se trouvent les deux fameux chevaux de bronze ou plutôt de cuivre transportés en 1205 à Venise et qui ornent à l'origine l'arc de triomphe de Neron, à Rome. Ces chevaux, amenés à Paris par Napoléon et placés sur l'arc de triomphe de la place du Carrousel, retournèrent à Venise en 1815. Le péristyle de Saint-Marc est décoré de fresques et de mosaïques renommées, parmi lesquelles on cite surtout celles des Zuccati, exécutées d'après les dessins du Titien. La plupart sont du xiv^e siècle, mais dans le style du xiii^e. C'est dans ce péristyle que se trouvent les tombeaux des doges Vitale Faliero, Morosini et Gradenigo (xii^e, xiii^e, xiv^e siècles), et enfin celui de Manin. A droite est la chapelle Zeno, une des plus riches de Venise, ainsi nommée du monument du cardinal Zeno (1515), qui en constitue l'ornement central. Le cardinal est représenté couché sur son cercueil. Du péristyle, trois portes donnent accès dans l'église proprement dite; les vau-taux de l'une de ces portes ont été enlevés à Sainte-Sophie de Constantinople; les autres sont du xii^e siècle. A l'intérieur de la basilique, nous mentionnerons : une mosaïque en cinq compartiments, représentant des scènes tirées de l'Apocalypse, par les Zuccati; le baptistère, en marbre, recouvert en bronze, orné de bas-reliefs sculptés par Tiziano Minio de Padoue et Desiderio de Florence, élèves de Sansovino, en 1545; le tombeau d'Andrea Dandolo, mort en 1354 et le dernier doge enterré dans Saint-Marc; la chapelle de Notre-Dame-des-Mâles (*dei Muscoli*), décorée d'un triptyque en marbre du xiv^e siècle et d'une mosaïque de la même époque, représentant l'histoire de la Vierge et attribuée à Michel Giambono (1430); la chapelle Saint-Isidore, bâtie au xiv^e siècle pour recevoir le corps du saint de ce nom, apporté de Chio en 1125; elle possède une admirable mosaïque, représentant l'arbre généalogique de la Vierge par Bianchini (1542-1553), sur les cartons de Salviani; l'autel de la Madone, érigé en 1617 pour recevoir une très-ancienne image de la Vierge, provenant de Constantinople et acquise en 1204 par le doge Henri Dandolo; enfin, dans le chœur, séparé de la nef par un soubassement de marbre surmonté de huit colonnes; la chaire de marbre du haut de laquelle le doge haranguait le peuple, quatorze statues de marbre représentant la Vierge, saint Jacques et les apôtres, œuvre des frères Jacobillo et P. Paolo delle Massegno de Venise; quatre autres statues de Sansovino, représentant les quatre évangélistes, et le maître-autel, magnifique ouvrage de xii^e siècle, recouvert d'un baldaquin de vert antique et soutenu par quatre colonnes de marbre grec, surchargées de bas-reliefs relatifs à la vie du Christ. C'est dans l'intérieur de cet autel qu'a été renfermé, en 1835, le corps de l'évangéliste saint Marc, longtemps égaré, et dont on retrouva trace en 1811. Derrière l'autel se trouve la Pala d'oro, sorte de retable byzantin, peint en émail sur lame d'argent et d'or et couvert de ciselures et de pierres précieuses. Ce retable ne se montre qu'aux jours de grandes fêtes. Le tabernacle de l'autel est de Sansovino. Le même artiste a exécuté les ornements en marbre blanc et la porte en bronze de la sacristie; parmi ces ornements figurent les évangélistes et les prophètes, auxquels Sansovino, suivant une habitude généralement répandue à cette époque, a mêlé son propre visage. La sacristie est décorée de mosaïques des Zuccati, des Bianchini, etc. (1524-1530). Le trésor de Saint-Marc est conservé dans une salle spéciale, à laquelle donne accès une porte du xiii^e siècle, conçue dans le style arabe; bien qu'appauvri considérablement lors de l'occupation française de 1797, ce trésor possède encore un grand nombre d'objets curieux et précieux, entre autres un grand siège d'évêque ou cathédra du vi^e siècle et plusieurs calices et vases de style et d'ornementation divers, ornés de pierres précieuses. Au-dessous du chœur s'étend enfin la chapelle souterraine ou Confession, sorte de

crypte soutenue par une soixantaine de colonnes et qui garda longtemps les restes du patron de la basilique. Elle est aujourd'hui abandonnée.

Avant de poursuivre notre revue des églises de Venise, nous dirons un mot, pour n'avoir plus à y revenir, du clocher de Saint-Marc dit le Campanile, situé sur la place du même nom, et dont la construction, qui dura près de deux cent quarante ans, fut commencée au x^e siècle. La flèche, refaite en 1510, est l'œuvre de Bartolomeo Buono. Le Campanile, haut de 95 m. 60, est l'édifice le plus élevé de Venise; il se compose en quelque sorte de deux tours carrées l'une dans l'autre, entre lesquelles est pratiqué un escalier ou plutôt une rampe difficile, ayant une seule marche à chaque tournant. A la base du Campanile est la Loggia, édifice carré très-élégant, décoré en 1540, par Sansovino, de marbres et de bronzes. Après avoir servi longtemps de lieu de réunion pour les nobles, la Loggia fut occupée autrefois par les procureurs de Saint-Marc.

Les autres églises de Venise méritant une mention spéciale sont les suivantes : L'église San-Zanipolo (Saints-Jean-et-Paul), édifice gothique italien, construit en 1246, achevé en 1430; elle présente une façade en brique qui attend encore les revêtements de marbre dont elle devait être couverte. A l'intérieur, véritable panthéon des grands hommes de Venise, on remarque les tombeaux du doge P. Mocenigo (1476), par Lombardo; de l'amiral J. Canale (xv^e siècle); de Marc-Antoine, Bragadino, général de la république vénitienne, écorché vif par les Turcs (1571); du doge Michel Morosini (1582); du doge Léonard Loredan (1572), œuvre de Campagna et de Cotroneo; du doge Marco Corner (xv^e siècle); du doge Delino (1361), etc. Un incendie, survenu en 1867, a complètement détruit la célèbre chapelle du Rosaire, qui était une des principales curiosités de cette église. Elle contenait un *Crucifix* du Tintoret et diverses autres toiles de Palma, Vittoria, Torretti, dont la perte est à jamais regrettable. Seul, le *Crucifix* a pu être sauvé. La sacristie, décorée de peintures par Palma, le Bassan et Vivarini, contient encore plusieurs monuments de doges, la plupart du x^e et du xv^e siècle. L'incendie de 1867 a jeté sur les peintures une teinte noirâtre et a, en outre, dévoré le principal chef-d'œuvre de cette salle, le *Martyre de saint Pierre*, par le Titien.

Devant l'église Santi-Giovanni-e-Paolo s'élève la statue équestre de Colleoni, général au service de la république de Venise (1475); cette statue, la seconde de la Renaissance italienne, fut coulée en bronze par Leopardi sur le modèle commencé par Andrea del Verrocchio, célèbre artiste florentin. Ce monument a été restauré en 1831.

L'église San-Francesco-della-Vigna, ainsi nommée d'une vigne qui, au x^e siècle, en était voisine, remonte à 1534. Le plan en fut dessiné par Sansovino et la façade confiée à Palladio. Cette façade est ornée des statues colossales de Moïse et de saint Paul. Parmi les tableaux de l'intérieur, il faut citer : une *Résurrection*, par P. Véronèse; une *Vierge* dans une gloire, par Palma, et une *Cène* de Santa-Croce. Les bénitiers sont surmontés de statues de bronze par Vittoria. Le monument du doge André Gritti (1538) se trouve à San-Francesco.

L'église San-Giuliano, commencée par Sansovino, modifiée et terminée par Vittoria (1553), possède une *Cène* de Paul Véronèse et un *Couronnement de la Vierge* de Santa-Croce.

San-Salvatore (église du Saint-Sauveur) a été reconstruit par Lombardo et terminé par Sansovino. A l'intérieur, on remarque le magnifique mausolée du doge Fr. Venier (1556), par ce dernier artiste. Le maître-autel est orné d'un beau retable en argent ciselé, représentant des figures de saints et d'évangélistes (1290). Dans le chœur se trouve le tableau de la *Cène* d'Emmaüs, chef-d'œuvre de J. Bellin.

L'église Santa-Maria-della-Salute, somptueux édifice de l'époque de décadence (1631-1682), fut élevée en actions de grâces de la cessation de la peste qui, en 1630, décima la population vénitienne. Elle est surmontée d'une coupole élançée et forme une magnifique perspective à l'entrée du grand canal. L'intérieur, décoré avec une grande richesse, n'offre de réellement curieux, au point de vue artistique, que le *Saint Marc* du Titien et les *Noces de Cana* du Tintoret.

San-Sebastiano (1506-1548) est une construction de la Renaissance. Les principaux tableaux qu'il contient sont : la *Vierge et quatre saints*, par Paul Véronèse, et le *Christ en croix* du même. C'est dans l'église de San-Sebastiano que fut enseveli le grand peintre en 1588. On y voit encore aujourd'hui son buste et sa pierre tombale. Les peintures du plafond de la sacristie sont du même auteur.

Mentionnons enfin : l'église San-Pantaleone, édifice de la fin du xv^e siècle; l'église des Frari ou des Frères mineurs de Saint-François, très-ancienne construction, élevée en 1250, et où se trouve le mausolée du Titien, en marbre gris; ce mausolée s'élève, dit-on, à l'endroit même où le grand peintre, dont les restes ont disparu, fut jadis enseveli; l'église San-Rocco (1755); enfin San-Giorgio-Maggiore (Saint-Georges-Ma-

xv.

jeur), reconstruit en 1566 par Palladio et terminé par Scamozzi. On y remarque de nombreuses toiles du Tintoret et du Bassan.

— *Edifices civils.* Le palais ducal, antique résidence des doges, se dresse sur l'emplacement d'une première construction, élevée, dit-on, en 810 et incendiée en 976. Cette première construction fut remplacée en 991 par une seconde, qui elle-même fit place à l'édifice actuel, commencé par le doge Ziani et terminé par Calendario, contemporain de Marino Faliero et l'un des premiers architectes du temps. La salle du Grand-Conseil, ayant vue sur la lagune, ne fut commencée qu'en 1345. Par besoin d'économie, sans doute, dit M. Du Pays, il avait été décrété que qui-conque proposerait de jeter bas l'ancien palais de Ziani pour le rebâtir plus richement payerait une amende de 1,000 ducats. Le doge Mocenigo, jaloux de contribuer à la gloire de Venise, paya l'amende et fit adopter cette résolution par le grand conseil en 1422. Cette partie du palais, en façade sur la Piazzetta, fut construite dans l'état actuel, sous le doge Fr. Foscarini, par les architectes Giovanni, Bartolomeo et Pantaleone Buono. Détruit en partie par deux incendies, le premier en 1483, le second en 1574, le palais ducal fut restauré dans son ordonnance primitive, sous la direction d'Antonio da Ponte.

Outre ses deux façades sur la Piazzetta et sur le môle, le palais ducal en a une troisième sur le canal. Cette dernière a été exécutée en 1484, dans le style de la Renaissance. Une quatrième façade se confond, du côté de Saint-Marc, avec les bâtiments de la basilique. L'édifice total passe pour un des plus étranges et des plus admirables de l'univers. C'est, dit un écrivain contemporain, une construction ogivale, d'un aspect grandiose et original, qui saisit et laisse une impression ineffaçable. Sur une première colonnade à fûts robustes, dont l'apparence massive est encore augmentée par leur enfouissement de quelques pouces, repose un second rang de colonnes formant une galerie dans le style arabe, galerie trilobée à jour, d'une légèreté qui n'en contraste que plus gracieusement avec la masse énorme et pleine qu'elle doit soutenir. L'angle de cet étonnant édifice sur la Riva, supporté par un seul pilier plus fort que les autres, est d'un hardi élégant qui admettent tous les jours les architectes modernes. On pénètre dans cet édifice, à la fois palais, tribunal et prison, et où vous accompagne une certaine terreur, par une charmante porte ornée de colonnettes, percée de trèfles et décorée de statues, appelée la porte della Carta. A peine en action franchi le seuil, qu'on se trouve dans une vaste cour intérieure, où se dresse devant vous ce fameux escalier des Géants, qui a que trente marches, et qui tire son nom de deux colonnes surmontées des statues colossales de Neptune et de Mars, œuvres de Sansovino. A droite, deux citernes, dont les margelles de bronze, chefs-d'œuvre de Nicola Conti de Venise et d'Alphonse Alberti de Ferrare, sont ciselées et fouillées comme des coupes de Benvenuto. C'est là qu'on rencontre ces pâles, blondes et sages paysannes du Frioul, coiffées d'un chapeau d'homme en feutre noir, à très-petits bords, posé sur l'oreille, simplement vêtues d'une chemise de toile et d'un jupon de drap noir, qui gagnent, au pénible métier de porteurs d'eau, la dot qu'elles rapportent dans leur pays. L'escalier des Géants, qui conduit de la cour à la seconde galerie, à la fois intérieure et extérieure, a été élevé sous le dogat d'Agostino Barbarigo par Antonio Rizzo. Il est en marbre blanc et décoré, par Dominique et Bernardino de Mantoue, d'arabesques et de trophées d'une perfection vraiment merveilleuse. Ce n'est plus de l'architecture, c'est de l'orfèvrerie. Non-seulement la balustrade est aussi brodée délicatement à jour, mais l'épaisseur même des marches est mêlée d'ornements exécutés par ces grands artistes inconnus, dont la gloire spéciale a été étouffée par tant d'autres dans ce vaste champ des illustrations vénitienes. Au bas de l'escalier sont placés deux paniers de nêfles dans la paille, sorte de rébus sculptural dont le sens indique peut-être la maturité nécessaire aux fonctions publiques. Près de l'escalier, on voit une inscription encadrée d'ornements et de figures par Alessandro Vittoria, qui rappelle le passage de Henri III à Venise et son mot si flatteur : « Si je n'étais roi de France, je voudrais être citoyen de Venise » (1557). A chaque pas, un trait local. Non loin du panier de nêfles s'ouvraient ces fameuses bouches de lion où la haine, l'envie et la malignité jetaient ces dénonciations anonymes qui, sous un gouvernement de terreur et de mystère, où la délation était considérée comme un moyen d'Etat, n'étaient pas une vaine vengeance. Sur le seuil de l'escalier d'or, jadis fermé de grilles de ce métal, deux colonnes supportent les statues d'Atlas et d'Hercule, qui elles-mêmes portent le monde. Elles sont d'Antonio Aspetti. L'escalier est revêtu de stucs de Vittoria. Sansovino l'a décoré avec sa magnificence habituelle. Batista Franco a peint les saisons de la voûte. Traversant rapidement, avec le dédain de l'impatience, une salle moderne qui renferme pourtant de jolis morceaux de sculpture, nous arrivons à la salle des Bustes, sorte de

musée antique, dont le plafond est blasonné aux armes de Grimani et la cheminée aux armes de Barbarigo. C'est l'ancienne chambre à coucher du doge, aujourd'hui occupée par quelques chefs-d'œuvre de la sculpture grecque : la *Léda*; un *Ganymède enlevé par l'aigle*, que Canova regardait comme digne de Phidias; une *Prêtresse debout* et un *Gladiateur mort*, qui a inspiré à Byron des strophes sublimes; enfin, une statue voluptueusement torquée de la nymphe *Salmacis*, qui, à force d'amour, réunit en elle les deux sexes. Puis s'ouvre dans son immense resplendissante la salle du Grand-Conseil, musée de l'histoire vénitienne, que l'on pourrait comparer à notre musée de Versailles, avec cette différence que, si les exploits ici sont moindres, la peinture est bien meilleure. Audessous du lambris règne une frise où sont peints les portraits des doges depuis l'an 804. Il y en a soixante-seize. Dans un coin, à gauche, l'œil s'arrête sur un cadre vide tendu d'un voile noir; c'est la place que devait occuper le portrait de Marino Faliero et où l'on lit cette inscription : *Locus Marini Phalerii, decapitati pro criminibus*. Dans la salle de l'Anti-Collège, salle d'attente des ambassadeurs, il faut s'arrêter devant le fameux tableau de Véronèse, *l'Enlèvement d'Europe*, et devant le *Retour de Jacob*, par J. Bassan. Nommons aussi le Tintoret, qui a quatre de ses meilleurs tableaux placés près de la porte.

Une partie du palais ducal est occupée par la bibliothèque Saint-Marc, riche aujourd'hui de 120,000 volumes et de près de 10,000 manuscrits. Un musée archéologique est annexé à la bibliothèque.

Le palais ducal communique avec les prisons au moyen d'un pont dit pont des Soupirs (*ponte dei Sospiri*), qui a eu le privilège d'exercer fréquemment l'imagination des romanciers et des poètes. Lord Byron notamment est pour beaucoup dans la légende du pont des Soupirs, construction sans valeur architecturale et à laquelle ne se rattache, suivant toute probabilité, aucun souvenir historique authentique et spécial.

Les fameuses prisons de Venise, les Puits et les Plombs, ont une célébrité plus historique. Les récits de Casanova et de Silvio Pellico ont révélé ces ténébreux cachots, dont, avant eux, aucune victime n'avait pu parler. Un corridor sombre conduit de la salle des inquisiteurs d'Etat à ces deux demeures sinistres, dont l'une semble l'antichambre de l'autre. Il n'était pas rare, en effet, qu'en sortant des cachots aériens, les Plombs, le prisonnier condamné tombât aux prisons souterraines, les Puits, d'où l'on ne remontait guère. Il faut le dire, toutefois, soit que leur horreur ait été fort exagérée, soit qu'ils aient été un peu arrangés pour la visite des étrangers, ni les Plombs ni même les Puits ne répondent à l'idée effrayante et légendaire qu'on s'en fait. Les Plombs sont de grandes mansardes, recouvertes de plomb comme la plupart des toits à Venise, et les Puits ne plongent nullement dans la lagune. Les cachots, tapissés de bois à l'intérieur, ont une porte basse et une petite ouverture pratiquée en face de la lampe accrochée au plafond du couloir. Un lit de camp en bois occupe l'un des angles. Ce n'est pas joli, mais enfin ce n'est pas hideux, quoiqu'il y ait, à un certain coin du corridor, un siège de pierre sur lequel il n'était pas agréable de s'asseoir. Ce fauteuil était destiné à ceux qu'on exécutait secrètement dans la prison. Ceux qu'un jugement public avait condamnés subissaient leur peine entre les deux colonnes de la Piazzetta. Quant aux prisonniers coupables de trahison ou de conspiration, une corde fine, passée au col et tournée en manière de garrotte, les étranglait à la mode turque. La chose faite, on emballait le cadavre dans une gondole, par une porte qui donne sur le canal de la Paille, et on allait le couler au large, un boulet ou une pierre aux pieds, dans le canal Orfano, qui est très-profond, et où il est défendu aux pêcheurs de jeter leurs filets. Le pont des Soupirs, qui, vu du pont de la Paille, a l'air d'un cénotaphe suspendu sur l'eau, n'a rien de remarquable à l'intérieur; c'est un corridor double séparé par un mur, qui mène à couvert du palais ducal à la prison, édifice solide et sévère d'Antonio da Ponte, situé de l'autre côté du canal, et qui regarde la façade latérale du palais qu'on présume avoir été élevé sur les plans d'Antonio Rizzo. Le nom de pont des Soupirs, donné à ce tombeau qui relie deux prisons, vient probablement des plaintes des malheureux voyageant de leur cachot au tribunal et du tribunal à leur cachot, brisés par la torture ou désespérés de leur condamnation.

Après le palais des doges se place, parmi les monuments remarquables de Venise, le Palais-Royal, autrefois Procuratie-Nuove, qui a été construit en 1584 par Scamozzi. Sa façade présente une belle ordonnance corinthienne.

Il faut encore citer : la tour de l'Horloge (1496); les anciennes Procuraties, jadis habitations des procureurs de Saint-Marc, aujourd'hui propriétés particulières; la Zecca (hôtel de la Monnaie), édifice construit par Sansovino en 1535; le pont du Rialto, d'une seule arche, jeté sur le Grand-Canal de 1588 à 1591 et exécuté par Luigi Bordon sur les dessins de Da Ponte. La corde de

l'arc mesure 27 m. 70, la largeur de la voûte 22 m. 10. Douze mille pieux, si l'on en croit Sansovino, servaient à ses fondations. Son unique arche, à la gigantesque enjambée, lui donne un air grandiose et monumental. Il a été construit en 1691. Deux rangées de boutiques, séparées au milieu par un portique en arcades et laissant voir une trouée du ciel, occupent les côtés du pont, qu'on peut traverser sur trois voies, celle du centre et les deux trottoirs extérieurs, garnis de balustrades de marbre. Le pont du Rialto est un des ponts les plus pittoresques du Grand-Canal. Il forme le centre d'une sorte de quartier marchand et populaire et intercepte une double ligne de palais, dont quelques-uns sont des édifices remarquables.

A l'entrée du Grand-Canal, à côté de la blanche église della Salute et en face des maisons rouges du camp de Saint-Vital, point de vue illustré par le chef-d'œuvre de Canaletto, s'élève l'Académie des beaux-arts, où l'initiative d'un grand amateur, le comte Léopold Cicognara, a, dès 1807, réuni les plus beaux morceaux de l'école vénitienne (v. VÉNITIEN). L'Académie des beaux-arts possède sept cents tableaux environ, provenant de couvents supprimés, d'églises détruites, de palais ruinés, des dons de quelques généreux amateurs, et distribués dans vingt salons malheureusement très-mal éclairés. Elle occupe l'édifice de l'ancienne confrérie de la Charité. La collection des dessins originaux, formée avec beaucoup de soin par le cavalier Bopo de Milan, se trouve distribuée dans la salle des séances de l'Académie. Ornée d'une bordure où Titien a peint les emblèmes des quatre évangélistes, cette salle renferme des copies des grandes œuvres originales destinées à l'étude, plusieurs bas-reliefs en bronze, une statue de saint Jean-Baptiste, une porte de tabernacle attribuée à Donatello; mais l'objet qui attire l'attention de tous les visiteurs est l'urne en porphyre où est conservée pieusement la main droite du célèbre sculpteur Canova, dont le cœur est à l'église des Frari et le corps à Possagno; au-dessous de l'urne est suspendu le ciseau du maître, et, autour du vase, l'inscription suivante : *Deztera magni Canova*. La collection des dessins qui sont disposés tout autour de cette salle, renfermés dans des cadres recouverts de verre, est nombreuse et brillante. Presque tous les grands peintres de l'Italie y sont représentés; on y compte plus de soixante dessins de Léonard de Vinci, presque cent de Raphaël et quelques-uns de Michel-Ange.

Outre le grand théâtre de la Fenice, Venise possède celui de San-Mose, où Rossini a fait ses débuts, en 1810, par l'opéra de *La Cambiale di matrimonio*.

— *Commerce, industrie.* Le commerce de Venise est considérable. Les bois de construction et le chanvre sont, parmi les produits naturels qu'exporte cette ville, les deux articles les plus importants. Ce sont les forêts de Cadore qui fournissent, débités en poutres ou en planches, les bois de sapin et de mélèze, objets principaux de ces chargements, et dont le second est employé avec succès non-seulement par l'industrie du bâtiment, mais encore dans les constructions navales. Quant au chanvre, le commerce vénitien, qui le reçoit de la Romagne à l'état brut, le fait préparer d'après la méthode française ou russe avant de le livrer à l'exportation. Le mouvement commercial dépasse 150 millions de francs par an.

Venise a conservé quelques restes de son industrie, jadis florissante. Les glaces de Venise, si renommées jusqu'à notre époque, sont aujourd'hui bien dépassées; mais sa bijouterie artistique est toujours estimée; la verrerie noire connue sous le nom de perles de Murano est de fabrication vénitienne. Cette ville a, en outre, des raffineries de sucre, des manufactures de soie, des fabriques de bougies stéariques et de cire; elle prépare les cuirs et les peaux, fait la bonneterie et les couvertures de laine, les toiles de coton, de chanvre et de lin; elle a des fonderies de suif, des salines, une manufacture de tabac. On y fabrique aussi de l'amidon, quelques produits chimiques, du savon, des chapeaux, de la passementerie, de la toile cirée. La pêche des hultres et des sardines est très-productive. Le port de Venise est, depuis 1851, un port franc.

Venise, où les lettres de change apparaissent dès la fin du x^e siècle, avait une banque de dépôt, fondée antérieurement déjà sur des principes excellents et qui fut la première de l'espèce créée en Europe. Elle tomba en 1797 avec le gouvernement qui l'avait garantie; mais, jusqu'à cette époque, elle ne cessa pas de jouir d'une confiance telle, que son papier obtenait de l'agio. Le 1^{er} juillet 1853, une nouvelle banque, création de la chambre de commerce de cette ville, y a été fondée sous le nom de *Stabilitamento mercantile*, au capital de 10 millions de lires autrichiennes en argent, par actions de 1,000 lires. Elle a un privilège pour vingt ans, prête sur marchandises et fait l'escompte. Venise a une chambre et un tribunal de commerce. Le gouvernement français entretient un consul général à Venise, et plusieurs autres puissances y ont des consuls.

— *Histoire.* Venise doit son nom à ses pre-

miers habitants, les Venètes, auxquels Jules César accorda droit de cité, et qui occupaient un groupe d'îles placé à une très-faible distance de la Venise actuelle, sur la mer Adriatique. Au ^{ve} siècle, tout le nord de l'Italie fut en proie aux invasions; les habitants des bords de l'Adige, de la Brenta, de la Piave, du Tagliamento et de l'Isonzo cherchèrent un refuge dans les Etats de l'Adriatique. Ils jetèrent au *Rivo Alto*, d'où les Italiens ont fait *Rialto*, les premiers fondements de la ville nouvelle. D'après les chroniques, il paraît qu'on peut fixer à l'an 421 l'établissement permanent des habitants de la Vénétie intérieure au sein des lagunes. Vers 455, les habitants de ces îles, dont la population s'était considérablement augmentée, surtout lors de l'invasion des Lombards (568), qui refoula encore une fois les habitants de la terre ferme, établirent une espèce de gouvernement, en vertu duquel chaque Etat choisissait tous les ans un tribun qui avait la direction de la justice civile et criminelle. Cet état de démocratie pure dura près de trois siècles. En 697, on élut pour la première fois un magistrat suprême, nommé à vie, sous le titre de doge. Cette qualification, qui n'est qu'une corruption du mot latin *dux* (chef), excluait toute idée de royauté, indiquait seulement un grade militaire équivalant à celui de général. Néanmoins, cette dignité devint l'objet constant de la jalousie et de l'inquiète surveillance des magistrats civils, et surtout du conseil des Quarante, germe imperceptible mais déjà fécondé de l'inquisition d'Etat. Il ne parut pas que le premier doge ait abusé du vaste pouvoir dont il était revêtu; il accrut la gloire et la prospérité de l'Etat et mourut respecté des citoyens. Le second ne fit presque rien ni pour ni contre les intérêts de la république. Le troisième, à la prière du pape, qui implorait son assistance contre les barbares, déclara la guerre aux Lombards, les assiégea dans Ravenne, et, maître de cette ville, la rendit aux empereurs d'Orient. Le prix de ces exploits fut, pour Venise, la cession du littoral de l'Adriatique jusqu'à l'Adige. Quant au doge, ses succès contre un ennemi réputé jusque-là invincible et la magnificence qu'il affecta au retour de son expédition éveillèrent la jalousie et les alarmes de ses compatriotes; ils devinrent un dictateur dans leur général victorieux. La populace le massacra dans son palais et la dignité de doge fut abolie. On le remplaça par un chef suprême sous le nom de maître de la milice, dont les fonctions électives ne devaient durer qu'un an. Le cinquième de ces magistrats fut déposé par le peuple, qui, pour se venger de son impopularité, lui creva les yeux et lui fit subir une détention perpétuelle. L'institution des doges fut remise en vigueur. Sur quarante-trois d'entre eux qui gouvernèrent la république pendant trois siècles, la moitié au plus termina paisiblement sa carrière. Cinq furent forcés d'abdiquer, trois périrent sous le poignard des conspirateurs, un subit le dernier supplice, neuf se virent déposés par jugement et condamnés à perdre la vue ou à la déportation. On infligea à plusieurs d'entre eux ces trois châtiments à la fois; d'autres n'échappèrent au supplice que les attendant qu'en succombant sur le champ de bataille. Et cependant il n'en est peut-être pas un qui ait attiré de grands malheurs sur la république, et plusieurs avaient étendu sa puissance et sa gloire en agrandissant son territoire sur les bords de l'Adriatique, ou bien en créant quelques-unes de ces colonies de l'Archipel qui, dans la suite, facilitèrent ses conquêtes en Orient et contribuèrent aux progrès gigantesques de son commerce. Ces persécutions, ces supplices, qui, prompts comme la foudre, frappaient tous les doges au moment où ils cherchaient à rendre le trône ducal héréditaire, prouvent évidemment que l'horreur des Vénitiens pour la puissance d'un monarque se soulevait constamment durant les sept premiers siècles de la république. Le conseil des Quarante était en réalité le dépositaire de tous les pouvoirs.

Tout en fondant sa constitution, la ville nouvelle s'agrandissait et la nation vénitienne se faisait place dans le monde. Les premiers édifices construits furent une église placée sous l'invocation de saint Marc et un palais. Eglise et palais furent détruits par les flammes lors d'une révolte (976) contre la tyrannie du doge Pietro IV. Orseolo 1^{er}, successeur du précédent, fit commencer la reconstruction de l'église Saint-Marc. Cependant Venise prenait rapidement une grande importance; ville à la fois commerçante et guerrière, elle envoyait sa flotte étendre ses conquêtes jusque dans l'Istrie et dans la Dalmatie, et s'attribuait progressivement tout le commerce de l'Adriatique. Bientôt une circonstance capitale ajoute encore à sa prospérité; ses vaisseaux transportent en Orient les croisés, et la guerre sainte à laquelle ils prennent part leur vaut un accroissement de richesses. Pierre Candiano, le quarante-troisième doge, ayant été assassiné, sa mort devint un signal d'anarchie. Une commission de onze membres, prise dans le sein des Quarante, procéda à l'élection d'un doge, sous la condition qu'il sanctionnerait un projet de décret qui modifiait essentiellement la constitution vénitienne: le peuple devait avoir le droit de confirmer ou d'annuler l'élection des doges, mais non le pouvoir de les élire. Le

doge ne devait plus choisir ses conseillers. Ils étaient remplacés par six individus élus par le conseil; soumis à la simple surveillance du doge, ils participaient avec lui à l'autorité suprême, et aucun décret n'était valable s'il n'avait été adopté par eux. Ce conseil, dont les ministres et les chefs de la magistrature firent ensuite partie, reçut le nom de *la Signoria*. Toutes les fois que le doge aurait besoin de l'assistance d'un plus grand nombre de conseillers, il ne pouvait désormais les choisir à son gré, mais il était tenu de consulter le conseil des Quarante, dont le décret porta le nombre à cent. Cette assemblée fut désignée depuis sous le nom de sénat; ses réunions conservèrent celui de *pregadi*, qui leur avait été donné anciennement d'après l'usage adopté dans sa convocation et qui consistait à prier (*pregare*) les citoyens de venir délibérer sur les affaires de l'Etat. Le peuple était dépouillé du droit de tenir ses assemblées; il devait déléguer l'exercice de tous ses droits à un corps composé de quatre cent soixante-dix citoyens, sous le nom de grand conseil. Les membres du grand conseil pouvaient être destitués par le peuple, mais le choix en était réservé à douze électeurs pris exclusivement parmi les habitants de la cité. De ces électeurs émanaient virtuellement tous les pouvoirs et toutes les dignités; et comme la grande majorité d'entre eux appartenait à la classe la plus influente par la fortune, les fonctions ou l'ancienneté de sa noblesse, il était impossible que l'intérêt de l'aristocratie ne dictât pas le choix des quatre cent soixante-dix représentants de la nation. Il est à remarquer que ces représentants devaient être choisis dans la capitale, et que les habitants des îles voisines, qui jusqu'alors avaient formé une partie importante de la république et avaient pris part à toutes les assemblées populaires, se trouvaient exclus de tout droit politique. Cette circonstance rendit la nouvelle constitution moins odieuse aux Vénitiens qu'elle ne devait l'être en effet; mais en se félicitant de voir réduits à la condition de leurs esclaves ceux qui naguère encore participaient à leur souveraineté, ils n'apercevaient point qu'ils avaient eux-mêmes perdu tous les droits politiques que leurs ancêtres leur avaient transmis. Le premier doge qui fut élu en vertu de cette constitution refusa d'entrer en fonctions; il fut aisément remplacé. Le nouveau magistrat parcourut la ville, porté sur son trône, au milieu d'un cortège magnifique. Il introduisit l'usage, qui a été suivi depuis, de jeter de l'argent à la populace. Nous avons dit que le conseil des Quarante avait été porté à cent membres. Le président de l'assemblée tirait au sort quarante noms choisis dans son sein, et renouvelait le tirage jusqu'à ce que chacun des quarante noms fût sorti cinq fois de l'urne. Ensuite ils étaient soumis individuellement à un quintuple scrutin, qui devait nécessairement exclure du tableau plusieurs d'entre eux. Ces derniers étaient remplacés par la voie du sort, et les personnes que le tirage favorisait avaient encore à subir cinq fois l'épreuve du scrutin. Enfin, ces électeurs étaient l'objet de l'examen le plus rigide; cet examen avait pour but de garantir qu'ils possédaient eux-mêmes toutes les qualités que les circonstances et les vues du parti dominant exigeaient du magistrat suprême qu'ils avaient à choisir. Ces formes bizarres étaient admirablement combinées pour éblouir le peuple et lui faire croire que les décrets du sort déjouaient les combinaisons de l'intrigue et que de sages épurations corrigeaient ensuite les caprices du sort. En même temps, pour empêcher qu'à l'avenir le doge et tout autre fonctionnaire eussent le moindre rapport d'intérêt ou de subordination avec les Etats voisins, démocratiques ou despotiques, le conseil rendit, en 1275, trois nouvelles lois. Aux termes de la première, le doge ne pouvait épouser qu'une Vénitienne; cette loi a toujours été observée. La seconde défendait à tout Vénitien de servir un prince étranger, soit en paix, soit en guerre. Jusqu'aux derniers temps de la république, cette disposition fut rigoureusement exécutée à l'égard des patriciens et l'infraction en fut toujours sévèrement punie. Si un noble quittait le territoire vénitien sans permission, il était frappé d'un bannissement perpétuel, et il ne demandait jamais cette autorisation sans exciter de graves soupçons. La troisième loi émanée du conseil défendait à tout Vénitien de posséder des terres sur le continent de l'Italie. En effet, les immenses domaines des anciennes familles étaient tous situés dans les colonies de la Grèce; mais quand la république les eut perdues et qu'elle étendit ses conquêtes en Italie, elle admit dans son aristocratie les principaux citoyens des villes qu'elle avait conquises; cette disposition fut donc tacitement abolie. Deux conspirations à deux jours d'intervalle signalèrent l'apparition d'une loi nouvelle rendue par le doge Gradenigo en 1309, qui portait que nul ne ferait désormais partie du grand conseil, si ce n'étaient ses membres actuels et leurs descendants; que ce privilège serait héréditaire dans leur famille à perpétuité; que cette assemblée concentrerait sur sa tête tous les pouvoirs et que tous les magistrats seraient pris dans son sein. Le grand conseil se composait alors de six cents membres.

En 1310 commença le règne du conseil des Dix. Ce n'était, dans l'origine, qu'un comité

du conseil des Quarante, qui devait se renouveler tous les deux mois, et qui était chargé d'instruire la procédure sur le complot de Bayamonte Tiepolo (1310) et d'en rechercher les secrètes ramifications. Ses pouvoirs s'étendirent successivement à un, à cinq et à dix ans; enfin, il devint perpétuel et fut investi de toutes les attributions d'un tribunal suprême, avec la faculté de créer, de modifier et de révoquer ses propres lois. Il s'attribua cette omnipotence à l'époque de la fameuse conspiration du doge Faliero. Depuis ce moment, les patriciens marchèrent de concert sur les ruines des libertés publiques, sans s'apercevoir qu'un petit nombre d'entre eux empiétaient incessamment sur le pouvoir des autres. En 1554, le grand conseil autorisa le conseil des Dix à choisir trois de ses membres, dont l'un pouvait être pris parmi les conseillers du doge, pour exercer, sous le titre d'inquisiteurs d'Etat, la surveillance et la justice répressive, jusqu'alors déléguées au chef de la république. Ces terribles magistrats étaient investis d'un pouvoir sans limites, sans appel, sans responsabilité, qu'ils communiquaient dans sa plénitude à qui ils voulaient. Les dénonciations étaient secrètes, sollicitées, payées avec des fonds institués à cet effet. Des bouches de bronze, placées au coin des rues, recevaient les rapports anonymes. Des espions innombrables, choisis dans toutes les classes, étaient répandus partout, même à l'étranger, se surveillant les uns les autres. Le nom des inquisiteurs, le lieu des séances, le rapport des peines et des délits, les délits eux-mêmes, tout était mystère absolu. Les suspects, quels qu'ils fussent, étaient mandés pour recevoir, de la bouche d'un secrétaire, une admonition. S'ils n'en tenaient compte ou s'ils avaient été jugés coupables, ils étaient, selon la gravité du cas, bannis, détenus sous les plombs, torturés, étranglés. Si le tribunal ne les avait pas sous la main, il chargeait des agents de les poignarder, de les noyer, de les empoisonner. Toute marque d'intérêt en faveur de la victime que les inquisiteurs ou leurs délégués avaient fait disparaître sans bruit, selon leurs habitudes, coûtait la liberté ou la vie à l'imprudent qui se l'était permise.

Malgré tous ces changements de constitution, ces dissensions intestines, ces séditions populaires, le commerce vénitien prit son essor. Dès le ^x siècle, Venise, implorée par les Dalmates, prenait possession des côtes de la Dalmatie et de l'Asie jusqu'au delà de Raguse. Le chef de la république prit alors le titre de duc de Dalmatie. Avec cette conquête, le commerce de la république acquit une nouvelle extension; au siècle suivant, les Vénitiens fréquentaient les ports de l'Afrique; dans le ^{xiii} siècle, ils établirent des consulats en Egypte, en Syrie et même en Angleterre. Les croisades, où les autres nations ne gagnaient que des blessures ou des reliques, procurèrent à la république de la mer Adriatique un immense accroissement de richesse, de pouvoir et de lumière. Sa situation morale et géographique la mit à même de profiter également de la civilisation de l'Orient et de l'ignorance des nations occidentales. Ses vaisseaux couvraient toutes les mers, ses factoreries s'élevaient sur tous les rivages. En 1117, les croisés, maltraités par la fortune, ayant imploré le secours des Vénitiens, ceux-ci armèrent aussitôt une flotte de 200 vaisseaux, qui partit sous les ordres du doge Dominique Micheli pour aller au secours des croisés. Les villes de Tyr et d'Ascalon tombèrent au pouvoir de l'armée alliée; la république eut pour sa part droit de souveraineté sur ces deux villes et beaucoup de privilèges et de droits dans le reste du pays, qui lui payait un tribut annuel de 300 besants d'or. Au commencement du ^{xiii} siècle, l'ardeur des chrétiens ne s'amoindrissait pas, malgré la guerre qui désolait l'Europe. Baudouin, comte de Flandre, fut le promoteur d'une cinquième croisade. On s'adressa aux Vénitiens pour opérer le passage, et ceux-ci s'engagèrent à transporter sur leurs vaisseaux 4,500 chevaux, 9,000 écuyers, 4,500 chevaliers et 20,000 hommes de pied, et à nourrir cette armée pendant un an contre le paiement de 85,000 marcs d'argent de Cologne. La flotte mit à la voile en 1202, sous les ordres du doge Dandolo, âgé de quatre-vingt-quatorze ans. Elle comptait 240 vaisseaux de transport pour les troupes, 120 pour les chevaux et 70 pour les provisions. Les Vénitiens y ajoutèrent 50 galères pour aider les croisés pendant la campagne, à la condition que le butin et les fruits de la victoire seraient partagés. Lorsque cette armée eut relâché en Dalmatie, le fils de l'empereur d'Orient, Isaac l'Ange, vint l'y trouver pour implorer des secours contre Alexis l'Ange, qui avait détrôné son père. Les croisés s'entendirent avec lui, et au printemps de 1203 la flotte cingla vers Constantinople, qui fut prise d'assaut après des prodiges de valeur de la part des Vénitiens et des Français. Cette illustre et malheureuse cité fut livrée au pillage et les alliés y firent un butin prodigieux. La république eut pour sa part, au delà de 10,000 livres d'or, 50,000 livres d'argent et une quantité immense d'effets précieux, d'esclaves et autres objets, entre autres les quatre chevaux en bronze qui figurent sur la façade de la basilique de Saint-Marc et que Paris a possédés par suite des victoires de Bonaparte. On procéda ensuite à la division du territoire de

l'empire, qui fut partagé en quatre parties, dont une revenait à l'empereur qu'on avait élu, et les trois autres devaient être partagées entre les Français et les Vénitiens. Ceux-ci eurent dans leur lot une partie considérable de l'empire d'Orient, la moitié de Constantinople, plusieurs places maritimes et les îles qui leur convinrent le mieux. On y ajouta la Morée, comme fief attaché au titre de *despote*, ou prince impérial, accordé au doge, et l'île de Candie, qui fut achetée au marquis de Montferrat pour 10,000 marcs d'argent. De cette manière, les établissements des Vénitiens formaient une longue suite d'îles, de provinces et de royaumes qui s'étendaient du fond de l'Adriatique jusqu'à la mer Noire. Ces possessions furent une source précieuse de bénéfices de toute espèce pour la république, car elles mirent presque exclusivement entre ses mains tout le commerce de l'Asie.

Vers 1337, les Vénitiens commencèrent à faire des conquêtes sur le continent italien. Trévise fut la première ville qu'ils possédèrent, après la guerre qu'ils firent au prince de La Scala en 1339. Dès que les Vénitiens eurent mis le pied sur la terre ferme, ils y établirent leur domination, soit par la reddition spontanée de plusieurs villes, soit par le succès de leurs armes. Du ^{xiv} siècle jusqu'à la première moitié du ^{xv} s'étend la période où la force et la prospérité de la république atteignirent leur apogée sous tous les rapports. Le territoire de cet Etat se composait, en 1453, de trois parties distinctes : 1^o le *dogado* (duché), qui embrassait la ville de Venise et ses dépendances immédiates dans les lagunes, et où se trouvaient Chiozza, Malamocco, Murano, Burano, Grado, etc.; 2^o les Etats de terre ferme, qui comprenaient le Frioul et les territoires de Trévise, Padoue, Siennese, Vérone, Brescia, Bergame, Crème, Ravenne, etc.; 3^o les Etats maritimes, qui embrassaient l'Istrie, la Dalmatie, une partie de l'Albanie avec Durazzo, Scutari, Alessio, etc.; partie de la Morée, avec Patras, Argos, Napoli de Romani, etc.; partie de la Macédoine, avec Thessalonique, l'île de Candie, celle de Négrepont et d'autres îles de l'Archipel. Ces pays pouvaient avoir ensemble une superficie de 25,400 milles carrés de 60 au degré et environ 3,600,000 hab. Avec un si petit territoire, d'ailleurs très-morcelé, et une population si faible, les Vénitiens n'en étaient pas moins la première puissance maritime et commerciale de cette époque. Sans parler du grand nombre de bâtiments particuliers qui parcouraient l'Adriatique, la république envoyait tous les ans quatre grandes flottes marchandes escortées par les vaisseaux de l'Etat, qui abordaient à tous les rivages alors inconnus aux autres nations. Trois de ces flottes parcouraient le bassin de la Méditerranée, tandis que la quatrième naviguait sur l'Océan Atlantique.

Les relations que les Vénitiens entretenaient avec l'Orient avaient introduit de bonne heure le luxe dans leur capitale. Aussi, dès le ^{xv} et le ^{xvi} siècle, les dames vénitienues portaient des habits de velours et des étoffes d'or et de soie; elles enveloppaient leur chevelure dans un filet d'or et se paruaient de riches bijoux. Ce luxe contrastait singulièrement avec la simplicité primitive qui dominait presque généralement dans les autres républiques de la Lombardie et de la Toscane. Lorsque Pierre Jiani fut élu doge en 1205, on l'envoya chercher à Arbe, où il se trouvait, avec des galères couvertes de draperies d'or et de soie qui traînaient dans la mer. Quand Henri III passa par Venise en 1574, il y eut un cercle composé de deux cents dames, les plus belles de la ville, qui portaient chacune pour la valeur de 50,000 écus de bijoux.

Mais la fin du ^{xv} siècle fut une époque de malheur pour Venise et pour l'Italie en général. La découverte de l'Amérique et du Cap de Bonne-Espérance porta à Venise un coup fatal; de ce jour, sa marine descend au second rang; celles de l'Espagne et du Portugal occupent le premier. En même temps que cette grande transformation s'accomplit, Constantinople tombe aux mains de Mahomet, et, profitant de ce que Venise a les yeux tournés vers l'Orient, et s'occupe d'organiser la défense contre l'infidèle, les Français s'emparent du Milanais et les Italiens du royaume de Naples. Cette double occupation suscite bientôt à Venise des embarras multiples: c'est le pape guerrier Jules II qui essaye de s'attribuer Ravenne et les autres villes de la Romagne; c'est l'empereur Maximilien qui ambitionne Padoue, Vicence, Vérone, le Frioul; ce sont les rois de France, d'Aragon et de Naples qui réclament comme un droit Otrante et Brindisi; ce sont, enfin, les ducs de Savoie et de Ferrare et le marquis de Mantoue qui forment la ligue de Cambrai et n'ont qu'un but, dépouiller Venise de ses possessions sur le continent. Venise tint tête à l'orage avec son armée immense, composée surtout de *condottieri* au service de la république. Mais la bataille d'Agnadel vit sa chute. Cette chute n'était cependant pas définitive. La division se mit parmi les envahisseurs, et quand, après la bataille de Pavie, François 1^{er} et Charles-Quint eurent conclu la paix, Venise recouvra ses anciennes possessions de terre ferme. Quant à ses conquêtes en Orient, elle dut, en 1540, en abandonner la plus grande partie à Soliman. L'histoire de la Venise guerrière, qui prend vé-

ritablement fin aux dernières années du XVIII^e siècle, n'offre plus des lors que quelques faits d'une importance secondaire. Cependant la bataille de Lépante, à laquelle les Vénitiens prirent part avec cent quatorze bâtiments, releva la gloire de l'étendard du Lion; mais la prospérité de la république ne cessait pas de décliner. Le Portugal, l'Espagne, la Hollande, l'Angleterre, la France s'emparèrent des mers. Venise, qui pendant tant de siècles avait fourni à ces nations les produits de l'Asie et de l'Afrique, fut alors forcée de les recevoir de ces mêmes peuples, et, bien loin de conserver la navigation presque exclusive de l'Archipel et de la Méditerranée, elle se vit obligée de laisser flotter librement les pavillons étrangers. Malgré tous ces désastres, le commerce vénitien était encore assez considérable dans le XVIII^e siècle, grâce aux efforts du gouvernement, qui établit un port franc à Spalatro. Déjà cet établissement commençait à prospérer, lorsque les guerres de Candie et de Morée vinrent détruire toutes les espérances qu'on avait conçues. La perte de Candie eut lieu en 1669, après une guerre et un blocus qui durèrent vingt-cinq ans. Le courage et la constance que déployèrent dans cette lutte les armées vénitiennes excitèrent l'admiration de l'Europe. Cette guerre coûta à Venise 126 millions de ducats (500 millions de francs). Le siège seul de la capitale de l'île fit périr 30,000 Vénitiens et 108,000 Turcs. On vit encore, en 1687, François Morosini, le Péloponésien, repousser les Ottomans et conquérir une seconde fois la Morée, dont l'occupation fut reconnue par le traité de Carlowitz en 1699. Mais les exploits du Péloponésien ont été les derniers efforts des dominateurs de l'Adriatique. Quelques années plus tard, le 21 juillet 1718, Venise signa, à Passarowitz, une paix humiliante, par laquelle elle céda aux Turcs le royaume que Morosini avait reconquis avec tant de gloire.

A l'époque de la Révolution française, le vieux despotisme de l'Europe se sentit menacé, et les petits princes de l'Italie surtout craignirent une invasion. Le roi de Sardaigne, à cause de la proximité de ses Etats, fut le premier à proposer des moyens de défense et à inviter les souverains de l'Italie à former une confédération. L'Autriche, maîtresse du Milanais, le roi de Naples et le pape entrèrent dans cette ligue; mais les républiques de Gènes et de Venise ne voulurent prendre aucune attitude hostile. Cette dernière, bien que vivement sollicitée par l'empereur, persista dans un système entièrement pacifique et refusa d'entrer dans une coalition qui l'aurait brouillée avec la France et qui, en exposant à des chances fâcheuses son commerce, n'aurait contribué qu'à augmenter, en Italie et dans ses propres Etats, le nombre des troupes impériales, dont elle redoutait, avec raison, la présence. Lorsque les Français portèrent leurs armes en Italie, ils proposèrent une alliance à la république; mais l'aristocratie était trop effrayée des idées libérales qui dominaient en France pour accepter cette proposition. Elle préféra rester neutre. Cette conduite attira sur les Vénitiens le mépris des autres nations et, en les isolant au milieu des grandes agitations de cette époque, les exposa à devenir la proie des puissances qui se disputaient l'empire de l'Italie. Cependant, une grande partie du territoire était occupée par l'armée de Bonaparte, et les Italiens, animés par la présence des Français, voulurent reconquérir leur liberté. Le gouvernement vénitien tenait une conduite peu sincère. Il faisait des protestations d'amitié, et cependant il armait les campagnes et faisait beaucoup de préparatifs. Les provinces, dans un état complet d'excitation, s'étaient révoltées et avaient ainsi fourni au gouvernement un prétexte pour déployer des forces considérables. Les provinces de la rive droite du Minicio, à cause du voisinage de la Lombardie, étaient les plus exaltées. Dans les villes de Bergame, Brescia, Salò, Crémone se trouvaient une multitude de grandes familles auxquelles le joug de la noblesse du lion d'or était insupportable et qui, appuyées sur une bourgeoisie nombreuse, formaient des partis puissants. L'insurrection éclata d'abord à Bergame, d'où elle se communiqua à Brescia, Salò et s'étendit ensuite sur d'autres points. Le gouvernement de Venise, comme il arrive à tous les gouvernements qui ne veulent pas prévenir le danger en accordant ce qui est indispensable, fut épouvanté de ces événements. Il fit marcher sur-le-champ les troupes qu'il réunissait depuis longtemps et les achemina sur les villes de la rive droite du Minicio, mouvement qui servit de prétexte à la guerre que déclara la France à la république. Cependant on craignait les longueurs du siège d'une ville que sa position et sa force rendaient presque inexpugnable, et l'on eut recours aux voies de la diplomatie pour s'en rendre maître. A cette époque, Venise était défendue par 205 bâtiments armés de toute grandeur, 800 pièces d'artillerie et plusieurs batteries placées sur divers points des lagunes; sa garnison était, en outre, composée de 11,000 Dalmates et de 3,500 soldats vénitiens. L'arsenal était abondamment pourvu de munitions de toute espèce; la subsistance des troupes, des équipages et des habitants était assurée par de grands approvisionnements et par les communications ma-

ritimes; 140,000 citoyens pouvaient fournir, en cas de besoin, plus de 20,000 soldats pour la défense de la patrie. Mais, malgré toutes ces ressources, il manquait au gouvernement l'énergie nécessaire pour les employer utilement et pour adopter des mesures proportionnées à la gravité des circonstances. Les traites ne manquaient pas au dedans; ces ennemis de leur patrie semaient dans Venise toute espèce d'alarmes; le but de leurs manœuvres était d'intimider assez le grand conseil pour qu'il se déterminât à abdiquer ses pouvoirs. L'ineptie et la lâcheté de quelques-uns des principaux membres du gouvernement perdirent la patrie sans retour. Le 12 mai, le grand conseil fut réuni avec pompe pour voter l'abolition de l'antique aristocratie vénitienne. D'une part, on apercevait la bourgeoisie joyeuse de rentrer dans ses droits; de l'autre, le peuple qui était prêt à se précipiter sur ceux qu'on regardait comme les instigateurs de cette révolution. Le doge prit la parole en versant des larmes sur la perte de la patrie et proposa au conseil d'abdiquer sa souveraineté. Cette proposition fut votée par la majorité. Le grand conseil rendit à la nation vénitienne la souveraineté qui lui avait été enlevée par la *servata del consiglio* en 1297. Il vota l'institution d'une municipalité, l'établissement d'un gouvernement provisoire et l'introduction des troupes françaises dans Venise. Le 16 mai 1797, la flottille vénitienne alla chercher une division de l'armée française, qui s'établit dans la capitale. Tandis que cette prise de possession se réalisait, les plénipotentiaires vénitiens que l'aristocratie avait envoyés pour traiter avec Bonaparte venaient de conclure un traité qui stipulait l'abdication de l'ancien gouvernement, l'institution d'un pouvoir provisoire et l'introduction des troupes françaises à titre de protection. D'autres articles secrets stipulaient des échanges de territoire, une contribution de 3 millions de francs en argent, 3 millions en munitions navales et l'abandon à la France de trois vaisseaux de guerre et de deux frégates. Mais lorsque les envoyés retournèrent à Venise pour faire ratifier le traité, ils ne trouvèrent plus de gouvernement. Ce fut ainsi qu'une république qui avait jeté tant d'éclat et garanti l'Europe de la barbarie des musulmans fut détruite par la mauvaise foi et l'ineptie de ses principaux chefs. Le 17 octobre 1797 fut signé le célèbre traité de Campo-Formio, par lequel les Iles Ioniennes restèrent à la France; la république Cisalpine avait la Romagne, les Légations, le duché de Modène, la Lombardie, la Valteline, le Bergamasque, le Brescian et le Mantouan, avec les limites de l'Adige et de Mantoue. L'empereur d'Autriche avait en retour Venise et tout le territoire vénitien au delà de l'Adige, l'Istrie, la Dalmatie et les bouches du Cattaro. Ainsi, Venise était vendue à l'Autriche, c'est-à-dire au despotisme, par ceux-là même qui avaient bouleversé son gouvernement au nom de la liberté et de l'égalité. Les patriotes vénitiens furent indignés en se voyant livrés à l'Autriche; ils exhalèrent contre le vainqueur qui les sacrifiait des imprécations véhémentes et bien naturelles. Du reste, ce ne furent pas les patriotes seuls qui montrèrent une douleur profonde dans cette circonstance; les nobles et le peuple sentirent se réveiller tous leurs sentiments nationaux et donnèrent des preuves sincères, quoique tardives, de leur attachement à la patrie. Le désespoir fut général; on vit une noble dame s'empoisonner et l'ancien doge tomber sans mouvement aux pieds de l'officier autrichien entre les mains duquel il prêtait serment d'obéissance.

En 1801, l'Angleterre s'appropriait les Iles Ioniennes. En 1805, par le traité de Presbourg, l'Autriche restituait les provinces qu'elle avait régies et qui, englobées dans le royaume d'Italie, formèrent les départements de l'Adriatique, de la Brenta, du Bouchigione, de l'Adige, du Serio, de la Mella, du Tagliamento, de la Piave et du Passeriano. Elles lui furent rendues en 1815 et firent partie du royaume Lombard-Vénitien. Cet état de choses dura, sans changements importants, jusqu'en 1848. Alors le contre-coup des événements de Paris se fit sentir à Berlin et à Vienne; à la révolution de Vienne répondit l'insurrection de Milan, et Venise elle-même s'ébranla sous la commotion électrique qui met l'Europe en feu. L'arsenal est pris sans combat par les insurgés; le gouverneur civil, le comte Palffy, remet tous ses pouvoirs au comte Zichy, gouverneur militaire, qui, hésitant devant la responsabilité d'une effusion de sang, abdiqua lui-même entre les mains de la municipalité, et tout finit par une capitulation, une vraie capitulation, qui laisse Venise maîtresse de ses destinées par la retraite des soldats allemands. Les villes envoyaient leur adhésion à Venise, qui redevenait un moment le centre de tout le pays vénitien affranchi, comme Milan est le centre de l'insurrection lombarde. Dès le premier jour, le 22 mars, à quatre heures et demie du soir, au milieu de l'effervescence universelle, Manin précise avec une sûreté singulière le sens politique de cette révolution, qui est assurément son œuvre. « Renversons l'ancien gouvernement, cela ne suffit pas, dit-il au peuple sur la place Saint-Marc; il faut encore lui en substituer un autre... La république rappellera nos anciennes gloires et sera améliorée par

les libertés modernes, non pas que nous entendions par là nous séparer de nos autres frères italiens; bien au contraire, nous allons former un de ces centres qui serviront à la fusion graduelle, successive, de notre Italie chérie en un seul tout. » La première pensée de Manin, devenu chef du gouvernement avec Tommasco, l'ingénieur Paleocapa, l'avocat Castelli, le général Solera pour collègues, la première pensée de Manin était d'éviter toute violence, toute représaille, de maintenir la révolution pure de tout excès en plaçant la sûreté des étrangers, des Allemands comme des autres, sous la sauvegarde de l'hospitalité vénitienne. Depuis la première heure, sans désavouer absolument la confiance illusoires des Italiens, qui voulaient tenter de s'affranchir par eux-mêmes, Manin avait cru à la nécessité pour l'Italie, pour Venise particulièrement, de s'adresser aux puissances libérales de l'Europe, à l'Angleterre elle-même, mais surtout à la France transformée en république, à cette France qu'il devait croire la protectrice, l'alliée naturelle des nationalités en travail d'affranchissement. Mais la France ne fit rien pour Venise. Bientôt le Piémont, abattu à Novare, devient complètement impuissant; les autres parties de l'Italie, qui étaient en pleine restauration absolutiste, ne purent lui offrir aucun secours. De tous les alliés qu'elle aurait pu avoir, elle ne trouva plus que la Hongrie, qui ne put se sauver elle-même et avec laquelle elle signa des traités inutiles. Alors s'éleva pour elle cette terrible question: seule, abandonnée, continuerait-elle la lutte? s'enfermerait-elle dans la solitude de son héroïsme? C'est le 2 avril que cette question fut tranchée sous le coup même du désastre de Novare. A dix heures du matin, les représentants se réunissent au palais ducal dans la salle du Grand-Conseil, dans cette salle toute tapissée des trophées de la Venise d'autrefois, des portraits des doges et des merveilles de l'art vénitien. Manin arrive et monte à la tribune. « Vous connaissez les nouvelles, dit-il d'un ton bas et grave; que décidez-vous? — C'est au gouvernement de prendre l'initiative, lui répond l'assemblée. — Etes-vous décidés à la résistance? — Oui, nous le sommes. — A tout prix? — A tout prix! — Voulez-vous me donner des pouvoirs illimités pour diriger la résistance? — Nous le voulons. — Vous savez que j'ai à demander d'énormes sacrifices? — Nous les ferons. » Aussitôt tous ces hommes se lèvent dans un mouvement d'exaltation patriotique, entourent Manin, violent par acclamation, et à une sommation du général Haynau on répond en envoyant simplement ce laconique décret rendu par l'Assemblée: « Venise résistera à l'Autriche à tout prix. » Manin et l'Assemblée n'étaient, à vrai dire, que l'écho de la population tout entière, résolue à une lutte désespérée.

Dès lors s'engage et se resserre ce duel de cinq mois, plein de péripéties et d'héroïsme, sans merci et sans trêve, dont l'Europe semble détourner les regards comme s'il était pour elle un remords. Pendant cinq mois, Venise offre le spectacle d'une ville assiégée par terre, bloquée par mer, ne recevant rien, ne trouvant aucun écho au dehors et s'offrant volontairement en sacrifice. Mais nous avons longuement raconté ces événements dans notre biographie de Manin, à laquelle nous renvoyons nos lecteurs.

Venise, rentrée sous le joug de l'Autriche, perdit son privilège de port franc, et, au commencement de 1850, le commandement supérieur de la marine fut transféré à Trieste. Toutefois, l'ordre une fois rétabli, le gouvernement autrichien s'occupa des moyens de rendre à Venise un peu de sa prospérité passée. Le 20 juillet 1851, il lui rendit son privilège de port franc, mais l'état de siège ne fut levé que le 1^{er} mai 1854. Lors de la réorganisation du royaume Lombard-Vénitien, on conserva la division du gouvernement ou territoire de Venise telle qu'elle existait avant 1848, c'est-à-dire en huit provinces; seulement, on les appela délégations. Ce furent: Venise, Verone, Rovigo (Polésine), Padoue, Vicence, Trévise, Bellune et Udine (Frioul). En 1866, l'Autriche, obligée de faire face à la fois à la Prusse dans le Nord, à l'Italie au Midi, avait repoussé victorieusement l'attaque des Italiens contre le quadrilatère; mais en Bohême, après une série d'échecs, elle avait perdu contre les Prussiens, dans les champs de Sadowa, une de ces batailles qui décident du sort des empires. Déjà, quelques jours avant cette mémorable journée, l'empereur François-Joseph, satisfait d'avoir maintenu à Custozza l'honneur des armes autrichiennes, avait proposé à l'empereur Napoléon de lui céder la Vénétie et invoqué sa médiation pour conclure avec l'Italie une paix séparée. Cette proposition suggéra au gouvernement français l'idée d'une médiation plus étendue, qui fut offerte et accueillie à Vienne, et, le 5 juillet 1866, le *Moniteur* apprit à la France que l'empereur d'Autriche cédait la Vénétie à l'empereur des Français, acceptait sa médiation pour amener la paix entre les belligérants, et que l'empereur Napoléon s'était immédiatement adressé aux rois de Prusse et d'Italie pour amener un armistice. Un simple aide de camp de l'empereur, le général Leboeuf, sans suite militaire, reçut à huis clos des commissaires autrichiens la remise des places fortes de la Vénétie et en fit aux représentants des municipalités la

restitution immédiate; puis un procès-verbal, dressé à Venise entre le général Leboeuf et trois commissaires italiens, constata que la Vénétie était rendue à elle-même, « pour que les populations, maîtresses de leurs destinées, pussent exprimer librement, par le suffrage universel, leurs vœux au sujet de l'annexion de la Vénétie au royaume d'Italie (16-19 octobre 1866). » La question de la dette, source d'abord de difficultés considérables, finit pourtant par être réglée. L'Autriche avait demandé 100 millions, puis 75 millions, sans compter de fortes indemnités, pour tout le matériel laissé en Vénétie. Le gouvernement italien recourut aux bons offices de la France et de la Prusse. Grâce à leur intervention, il fut décidé que l'Italie rembourserait en vingt-trois mois 87,500,000 francs pour sa part de la dette et pour le matériel qu'on lui abandonnait; en outre, elle prenait à sa charge le *Monte Lombardo-Veneto* avec son actif de 3,500,000 florins et son passif de 70 millions de florins. Un arrangement fut aussi conclu pour les chemins de fer des provinces; les objets d'art, documents, archives et la fameuse couronne de fer devaient être rendus par l'Autriche. Enfin, le 11 novembre, paraissait le décret de Victor-Emmanuel constatant le résultat des comices tenus les 21 et 22 octobre précédent, et déclarant Venise annexée au royaume d'Italie. Depuis lors, aucun événement important ne s'est passé à Venise. Toutefois, nous mentionnerons les cérémonies imposantes qui eurent lieu dans cette ville en mars 1868, à l'occasion de la translation du corps de Manin dans Venise, et les fêtes qui y furent données en avril 1875, à l'occasion de l'entrevue de l'empereur d'Autriche et de Victor-Emmanuel, qui passeront quelques jours ensemble dans la vieille ville des doges.

— *Conciles.* Venise a vu se tenir quelques conciles fort peu importants. Le premier, tenu en 818, réinstalla dans son patriarcat de Grado Fortunatus, qui avait été chassé de son siège et qui avait passé trois années d'exil dans les Gaules. Le second fut réuni en 1040 par le duc de Venise, Dominique Flabianicus, dans l'église de Saint-Marc, et fut présidé par le patriarche Ursus. On y traita de matières concernant la discipline ecclésiastique. Le troisième, enfin, fut tenu en 1177 par le pape Alexandre III lui-même; les évêques et les abbés d'Allemagne, de Lombardie et de Toscane, l'empereur, le duc de Venise et les envoyés du roi de Sicile y assistèrent. L'empereur reçut du pape son absolution. Le concile fut terminé par un discours d'Alexandre III, qui se réjouit du retour de l'empereur à l'Eglise romaine et de la fin du schisme.

VENISE (lagunes de), en italien *Laguna di Venezia*, vastes marais de l'ancien royaume Lombard-Vénitien, au fond de l'Adriatique, s'étendant du S.-O. au N.-E., entre l'embouchure de la Brenta et celle de la Piave; 600 kilom. carrés; 60 kilom. sur 12 à 15 kilom. Elles sont séparées de la mer par une longue mais étroite chaîne sablonneuse appelée *Littorale*, coupée par cinq passages que défendent des ouvrages de fortification, et dont deux sont praticables pour les grands bâtiments. A la fin de l'été, elles se dessèchent sur une assez grande étendue et se couvrent alors de plantes marines. Leurs eaux, verdâtres et stagnantes, répandent leur malfaisante influence sur les habitations qui les entourent; partout on voit des visages pâles et des êtres languissants.

VENISE (golfe de), golfe formé par la mer Adriatique, sur la côte N.-E. de l'Italie, entre l'embouchure du Pô et la presqu'île de l'Istrie. Il reçoit le Pô, l'Adige, la Brenta, la Piave, la Livenza, le Tagliamento et l'Isonzo; sa profondeur n'est que de 25 kilom.

Venise (HISTOIRE DE), par Bembo (Venise, 1551 et 1552). Cet ouvrage, écrit en latin et traduit en italien par l'auteur lui-même, est en douze livres. Il embrasse les événements de vingt-sept années, depuis 1487 jusqu'à la mort de Jules II en 1513. L'auteur a négligé les dates. Epris des anciens, il imite jusqu'à leurs imperfections. Cependant ce défaut n'altère point l'ordre chronologique de son histoire; les événements se déroulent depuis la fondation de Venise, suivant l'ordre des jours et des mois dans lesquels ils sont arrivés. Un autre défaut plus remarquable, c'est le manque de détails circonstanciels. On suppose que l'accès des archives de la république fut refusé au Bembo. Il avoue qu'il tâchait d'apprendre ou de conjecturer, d'après les avis pris chez des personnes instruites, ce qu'il ne pouvait puiser ailleurs; c'est pourquoi, malgré ses efforts pour trouver la vérité, il n'a pas réussi à donner à sa narration cet air de franchise et de vivacité que donne la connaissance entière des faits. On peut excuser plus difficilement la partialité de Bembo pour sa patrie ou plutôt pour son gouvernement, dont il semble quelquefois bien plus le panégyriste que l'historien. On blâme enfin l'esprit superficiel de l'auteur, qui ne s'occupe pas de la raison secrète des choses et de l'origine première des faits.

L'histoire de Bembo a plus de mérite dans le style. On admire dans la rédaction latine l'élégance de Cicéron, et dans la version italienne la pureté de Boccace. On a observé, néanmoins, qu'il y avait des mots et des tours vieillies ou affectés. Balzac et plusieurs au-

tres n'ont vu dans cette histoire que l'aride et servile ouvrage d'un écrivain sans génie. Ammirato, littérateur et historien, reproche à Bembo trop d'art et d'affectation dans le style.

Venise (HISTOIRE DE LA RÉPUBLIQUE DE), par P. Daru (Paris, 1819, 7 vol. in-80; 2^e édit., 1822, 8 vol. in-80). Cette histoire complète est un livre de haute impartialité et d'infatigable érudition; un livre où la sagacité et la profondeur des vues sont unies au talent de composer et à l'art d'écrire; un livre plein de résultats positifs et de révélations originales, qui débarrassent le terrain d'hypothèses, de préjugés et de fictions.

L'histoire de Daru, bien plus complète et plus précise que celles qui avaient paru, est divisée en quarante livres; il en est plusieurs qui ont permis à l'auteur d'y développer un talent beaucoup plus remarquable que dans les autres, parce que le sujet comportait ou plus de mouvement dans la disposition des faits, ou plus de forme dramatique dans les récits, ou plus de profondeur dans les réflexions et les aperçus. L'auteur n'a négligé aucune recherche; il le prouve par l'analyse des documents. Malgré les travaux antérieurs, une histoire spéciale de Venise était encore à faire. A plusieurs époques, les annales vénitienes n'offraient que des incertitudes, des erreurs ou des lacunes. Les écrivains nationaux étaient suspects de flatterie, et l'on savait que la crainte ne leur permettait pas de tout dire ou leur avait fait altérer les faits. Les écrits des étrangers, au contraire, étaient trop souvent l'œuvre de la haine ou de la satire. L'ouvrage de Daru atteste un travail consciencieux, une patience infatigable autant qu'une rare sagacité dans l'analyse et le choix des matériaux nombreux qui lui ont servi à composer une histoire diguée par la critique sévère et judicieuse des faits, de prendre place parmi les plus beaux monuments que les lettres ont élevés à la gloire des nations. Au sujet de la conjuration du marquis de Bedmar, l'historien réfute les assertions de Saint-Réal. Les détails qu'il introduit présentent une suite, un enchaînement de faits lumineux, d'heureux aperçus, de raisonnements bien déduits, qu'il faut lire en entier pour se convaincre que la nouvelle version est celle qui doit être adoptée; en effet, si l'on peut regretter le charme romanesque de la fiction de Saint-Réal, on ne peut qu'applaudir à l'utile sévérité des recherches et des jugements de M. Daru, qui a renoncé aux agréments dont il eût, lui aussi, embelli sa narration, si la vérité ne devait prévaloir sur l'intérêt dramatique.

Venise (HISTOIRE DE LA CONJURATION DES ESPAGNOLS CONTRE), opusculé historique de Saint-Réal. V. CONJURATION.

Venise sauvée, tragédie d'Otway (1685). Cette pièce, dont le sujet est emprunté à la *Conjuration des Espagnols contre Venise*, de Saint-Réal, est la meilleure de l'auteur et lui a mérité chez les Anglais la première place après Shakspeare.

L'intrigue peut être résumée brièvement. Une vaste conspiration s'organise contre le sénat et le gouvernement de la république, par les menées d'un citoyen de peu d'importance, Pierre. Celui-ci fait entrer dans le complot un de ses amis, Jaffier, excellent citoyen et honnête homme, que l'insolence d'un sénateur qui a poussé à bout, Jaffier a épousé, malgré l'opposition du père, la fille du sénateur Friuli, Belvidera. Bientôt, écrasé sous le poids d'une grande situation qu'il ne peut soutenir, il voit son patrimoine s'en aller en lambeaux et ses meubles mêmes vendus à la requête du sénateur, qui a obtenu un décret de bannissement contre lui. Des ce moment, il appartient aux conjurés. Le développement de ces deux sentiments, l'amitié de Pierre et de Jaffier, l'amour de Jaffier pour Belvidera, sont les deux grands ressorts du drame; c'est ce qui élève les deux principaux personnages au-dessus de ce vulgaire troupeau de coquins auxquels ils sont mêlés. Mais la séduction dont l'enveloppe Belvidera éteint chez Jaffier toute énergie. Tandis qu'il flotte, incertain, entre l'honneur et la vengeance, Belvidera l'entraîne à trahir un serment dont elle, femme, ne comprend pas la portée; il dénonce ses complices, sur la promesse qu'on lui fait qu'ils auront, comme lui, la vie sauve, et, une fois maître du secret, le sénat fait périr dans les tortures tous les conjurés. Jaffier, cause de la mort de son ami, l'accompagne jusque sur l'échafaud et le frappe d'un poignard, pour lui éviter le supplice, puis il se tue lui-même, et Belvidera meurt folle de douleur.

En empruntant son sujet à l'histoire, Otway en a fait disparaître tout ce qu'il avait de grave et de politique pour se placer exclusivement dans un monde corrompu. Cet habile marquis de Bedmar, dont Saint-Réal fait un si beau portrait et qu'il se complait à nous présenter comme le modèle du politique et l'idéal du diplomate, devient un personnage insignifiant dans la tragédie anglaise. Les grands intérêts de la république de Venise, son redoutable gouvernement, son histoire sombre et sanglante, sont à peine indiqués et, comme une décoration sans relief, ne servent qu'à marquer le lieu de la scène. Ce qu'Otway a peint, ce qu'il connaissait certes mieux que l'abbé Saint-Réal, ce sont les mœurs de tous ces conspirateurs perdus de dettes, vivant dans le désordre et la misère,

n'ayant pas un lendemain, mais gardant encore de la force et du courage. Ce drame offre des traits pleins de vérité, des caractères bien conçus, des sentiments énergiques vigoureusement exprimés. « C'est encore, dit Johnson, une des pièces les plus aimées du public, malgré l'immoralité de l'intrigue principale et les ignobles scènes de comédie dont cette action tragique est entremêlée. En comparant le style d'Otway dans *Venise sauvée* avec celui de l'*Orpheline*, on trouve qu'il avait acquis plus de richesse dans les images et plus d'énergie dans l'expression. Les beaux passages de cette tragédie sont dans la bouche de tout le monde, et le public l'apprécie, je crois, à sa juste valeur, en la regardant comme l'ouvrage d'un homme qui n'a respecté ni la morale ni la décence, mais qui a eu des conceptions fortes et a su retracer d'une manière originale ce que lui ont inspiré la nature et son propre cœur. »

Venise sauvée ne se joue maintenant, à Londres, qu'avec des coupures et arrangée un peu dans le goût français du XVIII^e siècle; mais Otway ni Shakspeare ne peuvent être mutilés impunément. Telle qu'on la représente, cette pièce n'offre plus la peinture naïve et complète d'une conjuration populaire, où le sublime se mêle au trivial. Les puristes anglais ont, par exemple, supprimé une des scènes les plus significatives. Le poète, pour transporter à Venise l'esprit des spectateurs et en même temps pour montrer, par l'effacement des hautes classes, le besoin d'une révolution, avait peint, d'une part, la dureté des maîtres dans ce sénateur Friuli, qui voue sa fille à l'indigence pour la punir d'un amour qu'il désapprouve, et, d'autre part, la dépravation des mœurs dans un autre sénateur, le seigneur Antonio, qui, dans une scène étrangement licencieuse, fatigue la courtisane Aquilina de toutes les inepties singerie d'un vieux débauché. Le poète avait tenu à montrer la vieille aristocratie vénitienne perdue, d'un côté, dans l'entêtement et, de l'autre, dans la débauche immonde, afin de rendre plus présentes ses braves coquins, la plupart étrangers, qui, vivant de privations et menacés dans leur existence, rêvent de conquérir une petite place au soleil. Sans doute, c'était un singulier spectacle de voir ce seigneur Antonio, qui appelle son Aquilina Nacky, par une abréviation mignarde, faire à volonté le chat, le chien, le bœuf, pour amuser sa maîtresse, et se traîner autour d'elle à quatre pattes, en aboyant, pour avoir l'occasion de lui mordre les jambes; mais ces extravagances avaient leur raison d'être. Notons que l'aventurier Pierre, l'ami de Jaffier, était l'ami de cœur d'Aquilina. En supprimant tout ce rôle de femme avec celui du seigneur Antonio, on a brisé l'un des ressorts du drame.

Le dénouement se joue sans graves modifications; il est saisissant et lugubre : l'échafaud, tendu de noir et entouré de peuple, est dressé au fond du théâtre, et l'exécution des condamnés est censée avoir lieu pendant que, sur le devant de la scène, Pierre tend la main à Jaffier et le prie de le poignarder. Sans doute, l'effet de ce terrible et sanglant cinquième acte, tel qu'il a été conçu par le poète, paraît dépasser les bornes de la terreur tragique; mais on ne peut disconvenir qu'il remue et secoue puissamment l'âme, que la mort de Belvidera attendrit et touche dans une dernière scène.

Otway s'est plu à dessiner le caractère de Jaffier, homme honnête et faible, mais idolâtre de sa femme, transporté un moment par la vengeance, puis éterné et succombant sous le poids d'une situation trop forte. Il n'était pas dans le tempérament de ce poète de chercher à relever la nature humaine, à l'idéaliser; mais lui mieux que lui ne sut peindre les irrésolutions, les défaillances, prendre l'homme sur le fait, ni tout à fait grand ni tout à fait lâche. Ce caractère de Jaffier, ruiné pour avoir voulu traiter sa femme en fille de sénateur, de cet homme que ses passions dominent, qui conspire par colère et trahit ses amis par faiblesse, est d'une vérité singulière. Ses épanchements d'amour avec Belvidera sont pleins de charme et d'abandon; dans ses entretiens avec Pierre, il peint la diversité de ses sentiments avec un accent passionné et sincère du plus grand effet, comme dans cette scène du premier acte, où il se traite de coquin : « Oui, je suis un coquin, dit-il, et très-notoirement ! Je suis un coquin de voir les souffrances de mes semblables et de me croire un homme; de voir nos sénateurs se jouer du peuple, abusé par un semblant de liberté dont il n'a jamais goûté !... Oui, tous ceux qui supportent ces affronts sont de lâches coquins, et moi tout le premier ! » Belvidera est une incomparable figure d'épouse, de femme. C'est chez son père qu'elle apprend le supplice de Pierre et la mort de Jaffier; elle devient folle et croit voir apparaître leurs ombres. Dans cette scène, la dernière de la pièce, le poète avait à égaliser, sinon à dépasser, l'effet tragique de la scène précédente, celle de l'échafaud, et il y a réussi. Lorsqu'une grande actrice joue le rôle de Belvidera, l'effet est on ne peut plus puissant au moment où la folle prononce ces vers :

Come, come, come, nay come to bed! Prithice, My love...

« Viens, viens, viens, viens te coucher, mon

amour, je l'en prie ! Les vents, entends-tu comme ils sifflent et comme la pluie tombe ? Ah ! je suis transi par le froid. Vous êtes en colère ? Contre qui ? Bagatelle... Non, en vérité... Voyons; je vous dis que vous n'irez pas, vous n'irez pas ! Ah ! quel mauvais caractère ! Eh bien, allez-y donc. Ah !... (L'ombre de Jaffier apparaît.) Vous voilà revenu ? Voyez, mon père, il revient. Suis-je à blâmer de l'aimer ? Ô toi, le plus chéri des hommes, veux-tu me fuir ? (L'ombre disparaît.) Etiez-vous encore fâché ? Jaffier, où es-tu ? Mon père, avez-vous fait cela ?... etc. Dans cette scène, miss Smithson, qui vint jouer ce rôle avec un grand succès à l'Odéon en 1827, savait donner à la folie un caractère étrange et différent de celle d'Ophélie, où elle était également inimitable. Les ombres de Pierre et de Jaffier ne paraissaient pas; mais, grâce à l'admirable pantomime de l'actrice, on croyait les voir; elles étaient présentes. Le moment où, agenouillée, elle avait l'air de creuser la terre pour retrouver son mari, en disant *Pill dig, dig the den up*, était un des plus déchirants tableaux que l'on puisse imaginer.

Une appropriation à la scène française de ce drame, si profondément anglais, fut essayée sans succès, en 1746, par La Place, le concurrent de Letourneur. Cette traduction est imprimée dans le cinquième volume du *Théâtre anglais* de La Place. La meilleure imitation qui ait été faite chez nous est le *Manlius* de Lafosse (v. MANLIUS); mais, en transportant l'intrigue et ses développements dans le monde romain, l'auteur a été forcé de retrancher toute cette couleur locale, si chaude et si puissante, qui fait le principal mérite de l'œuvre d'Otway.

La comparaison des deux pièces est instructive; elle montre l'esprit différent des deux théâtres et en fait, pour ainsi dire, toucher du doigt le mécanisme. Dans la pièce anglaise, tout est en action; dans celle de Lafosse, tout est en récits, en conversations. Comme Jaffier, Servilius met sa femme en otage entre les mains des conjurés. Mais Otway nous fait assister à la douloureuse séparation; Lafosse nous la raconte. Comme Renaud, l'un des conjurés, Rutile harangue ses amis, mais, dans *Venise sauvée*, on assiste à la harangue; dans *Manlius*, Rutile vient faire le récit de la séance. Comme Pierre, Manlius est dénoncé par son ami, mais c'est encore un récit qui nous l'apprend. La dernière scène tragique est la même, mais elle se passe derrière la toile; un confident est chargé de narrer la catastrophe, la fin des deux amis. Fidèle à la poésie française, Lafosse a accumulé tout l'intérêt sur Manlius, sur ses projets, son ressentiment, son malheur, sa mort; les autres personnages, Servilius (Pierre), Rutile (Renaud), Servilie (Belvidera), ne sont que des ombres qui reçoivent de lui un pâle reflet. Otway, au contraire, les avait mis tous en pleine lumière, et l'action, loin de souffrir de cet éparpillement, est plus vraie et plus vivante. Enfin, le personnage de Servilie ne peut soutenir aucune comparaison avec l'héroïne si tendre et si passionnée d'Otway. Sans prétendre donner la supériorité à l'un des deux systèmes, puisque tous les deux ont produit des chefs-d'œuvre, on peut cependant conclure de ce rapide parallèle que le théâtre anglais se rapprochait beaucoup plus de la nature, c'est-à-dire qu'il obéissait aux lois qui régissent l'art de tous les temps.

Venise (L'APOTHÉOSE DE), chef-d'œuvre du Tintoret, sujet central du plafond de la salle du Grand-Conseil, au palais des doges. La République de Venise, jeune blonde en robe bleue et manteau rouge, tient d'une main un sceptre et de l'autre une couronne d'olivier que le lion de Saint-Marc saisit avec la gueule. Autour d'elle s'empressent des femmes ou, pour mieux dire, des déités, aux attitudes pleines d'élégance et aux raccourcis pleins de hardiesse; deux d'entre elles soulèvent, en se balançant dans l'espace, le manteau de la reine de l'Adriatique. A droite, une femme, coiffée d'une couronne murale et tenant une clef et un sceptre, se penche vers la partie inférieure de la composition, où le doge de la Ponte, assis sur un trône à baldaquin rouge et entouré des sénateurs vénitiens, reçoit les députés des villes qui se soumettent à la république. Ces députés, accompagnés de soldats et de serviteurs qui portent des étendards, des écussons, des clefs, des chaînes, des vases, etc., gravissent les degrés d'un vaste escalier à trois rampes qui conduit au trône. Toute cette partie inférieure du tableau est peinte dans des tons un peu sombres; la scène devient plus lumineuse à mesure qu'on s'élève; le groupe de Venise et des figures volantes, placé sur les nuées, est magnifique.

L'Apothéose de Venise est peinte dans un carré long, qui occupe le milieu du plafond de la salle du Grand-Conseil (maintenant bibliothèque de Saint-Marc); aux deux extrémités de ce plafond, dans des compartiments ovales, Paul Véronèse et Palma le vieux ont représenté, l'un *Venise couronnée par la Gloire*, l'autre *Venise couronnée par la Victoire*; nous décrirons ci-après ces deux morceaux, qui soutiennent dignement le voisinage du chef-d'œuvre du Tintoret.

Le Tintoret a peint, dans le palais ducal, plusieurs autres allégories relatives à Ve-

nise. Dans le compartiment central du plafond de la salle du Sénat, il a représenté la République de Venise assise sur les nues, sous un baldaquin rouge, ayant à sa droite Apollon, Mercure, le Temps, et à sa gauche Jupiter, Hercule et un personnage qui tient sous son bras un livre et une tablette. Autour sont rangés d'autres dieux et déesses de l'Olympe. Tout à fait en bas, sur la mer, s'ébattent des tritons. Le compartiment central du plafond de la salle des Quatre-Portes nous montre Venise conduite par Jupiter sur l'Adriatique, au milieu d'un cortège de divinités et de figures allégoriques, parmi lesquelles on distingue Neptune, le Temps, Apollon, l'Egalité, etc. Celle-ci a la figure d'un adolescent qui lève par le milieu un niveau avec deux boules en équilibre, une à chaque extrémité.

Venise (LE TRIOMPHE DE) ou *Venise couronnée par la Gloire*, chef-d'œuvre de Paul Véronèse, peinture de l'un des deux compartiments ovales du plafond de la salle du Grand-Conseil, dans le palais des doges. La République de Venise, sous les traits d'une femme superbe, à la chevelure blonde, aux formes amples et robustes, trône sur les nues et tient un sceptre de la main droite qui est posée sur son genou. Sa robe blanche, richement brodée, est recouverte d'un manteau de brocart d'or; son attitude est calme et majestueuse; elle dirige, avec sollicitude, son regard vers la terre et contemple son empire. La Gloire, les ailes déployées, vient lui poser une couronne sur la tête. Un peu plus haut, la Renommée vole en embouchant sa trompette héroïque. Aux pieds de Venise sont assises et rangées en demi-cercle les figures allégoriques suivantes : la Gloire ou l'Honneur militaire, personifiée par un guerrier revêtu d'une cuirasse dorée et d'un manteau rouge et ayant à la main une branche de laurier; la Paix, tenant à la main un rameau d'olivier; le Commerce, jeune femme vêtue de blanc, avec un caducée et une couronne; l'Agriculture, ayant des épis de blé dans la chevelure, et une autre jeune femme qui nous montre sa mamelle gonflée et qui paraît être la Fécondité; enfin, la Liberté, en robe bleue, manteau jaune et écharpe rouge, qui tient une figure surmontée d'un bonnet phrygien. Au-dessous de cette cour céleste, idéale, dont Venise est la reine, se dessine une magnifique architecture avec balustrade à pilastres, près de laquelle se tiennent quinze à vingt personnes, hommes, femmes et enfants, en riches costumes vénitiens, parmi lesquels on croit reconnaître le peintre lui-même, sa femme, ses enfants, ses amis. Tous ces personnages assistent à l'apothéose de Venise. Plus bas encore, c'est-à-dire au premier plan, sont groupés des guerriers à cheval, des prisonniers, des trophées, des étendards, le lion de Saint-Marc, en bronze doré, etc.

Cette vaste composition est exécutée dans une manière moins impétueuse que celle du Tintoret, mais encore pleine d'esprit, de chaleur et de mouvement, et remarquable surtout par un éclat obtenu sans fortes ombres, sans repoussoirs. Dans une autre salle du palais des doges (celle dite du Collège), le Véronèse a peint une *Venise triomphante*, assise sur un globe, sous un baldaquin rouge, et ayant à ses pieds la Justice, armée de son glaive et de sa balance, et la Paix, qui tient une branche d'olivier dans chaque main.

Venise couronnée par la Victoire, chef-d'œuvre de Palma le vieux, peinture de l'un des deux compartiments ovales du plafond de la salle du Grand-Conseil, au palais des doges. Assise sur un trône, sous un vaste baldaquin rouge, la République de Venise tient un sceptre et a le front ceint d'un diadème d'où jaillissent des rayons lumineux. La Victoire, jeune blonde aux cheveux flottants, lui met une couronne sur la tête. Au pied du trône se tient le lion de Saint-Marc. Plus bas, une femme éplorée et des hommes chargés de chaînes figurent les villes soumises par les armes de la république. Trois de ces captifs, couchés au premier plan, sont dessinés avec une vigueur de relief et une science de raccourci qui font illusion. Des soldats portant des étendards et d'autres personnages complètent cette composition, qui peut être regardée comme une des œuvres capitales de Palma le vieux.

Venise (VUES DE). Venise, cité unique et miraculeuse, qui semble flotter sur la pleine mer, splendide assemblage de palais et d'églises du style le plus original, Venise, que tous les voyageurs ont surnommée la Belle, a de tout temps attiré et charmé les poètes. Les vues que les peintres, les graveurs, les lithographes nous ont offertes de cette ville incomparable sont aussi nombreuses que les descriptions en prose ou en vers publiées par les lettrés.

L'école vénitienne elle-même a produit l'artiste dont le pinceau a rendu avec le plus de vérité et d'éclat les divers aspects de la glorieuse cité des doges. Nous avons nommé Canaletti. « Combien de personnes n'ont jamais vu Venise, dit M. Ch. Blanc, et croient cependant la connaître comme s'ils l'avaient vue ! Nos Parisiens surtout savent par cœur l'église et la place Saint-Marc, le palais ducal et l'escalier des Géants, le pont du Rialto, le pont des Soupirs, le Grand-Canal, les gondoles et la Douane de mer. La peinture et

les estampes les ont tellement familiarisés avec l'aspect de Venise et la physiognomie de ses monuments, qu'ils en parlent presque aussi aisément que de Paris même. C'est au peintre vénitien Canaletti qu'est due cette connaissance universelle de Venise. Le premier, il a fait de sa ville natale un modèle de prédilection, l'objet principal de travaux innombrables. Il l'a si fidèlement reproduite, si bien conservée, avec l'originalité de son architecture, le pittoresque de ses canaux, la splendeur du soleil qui revêt ses palais de marbre, que si elle venait à s'engloutir dans les lagunes et à disparaître du rang des belles villes du monde, comme elle a disparu du rang des nations, on la retrouverait encore vivante, pleine de gaieté, de mouvement et de lumière, dans les tableaux et les eaux-fortes de ce maître charmant. Les nombreuses figurines qui animent les compositions de Canaletti sont groupées avec esprit et touchées avec une extrême délicatesse; l'artiste n'a pas craint de les revêtir des costumes riches et voyants qui égayaient de son temps les rues, les places et les canaux de Venise. Quelquefois Canaletti a eu recours au pinceau de Tiepolo pour peindre ses figures, et il faut convenir qu'on ne pouvait associer deux artistes dont les talents fussent mieux assortis. Les *Vues de Venise* peintes par Canaletti sont très-nombreuses; il n'est guère de musée et l'on pourrait dire de galerie un peu importante qui n'en renferme quelques-unes. Le Louvre possède un véritable chef-d'œuvre, la *Vue de la Madonna della Salute*. Le musée des Offices a une *Vue du palais ducal* et une *Vue du grand canal prise du pont du Rialto*; l'Académie des beaux-arts de Venise, une *Vue de la scuola di San-Marc*; la galerie de Dresde, une *Vue du grand canal prise du théâtre de Saint-Angelo*; une *Vue de la place et de l'église Saint-Marc*, une *Vue de la place et de l'église San-Giacomo*, une *Vue de la Piazzetta*, etc.; la National Gallery, deux *Vues du Grand-Canal*, dont l'une a été gravée par Le Keux et par E. Chailis. Canaletti a gravé à l'eau-forte un certain nombre de vues de Venise. C'est d'après ses dessins que Visentini a publié, en 1742, un recueil d'estampes intitulé : *Urbis Venetorum prospectus celeberrimos*. D'autres planches ont été gravées, d'après lui, par Gio.-B. Brustoloni (20 pièces), Fabio Berardi et Giuseppe Wagner (6 pièces, 1742), J.-B. Lienard et Niquet, F. Martens, etc.

Canaletti a eu beaucoup d'imitateurs. Les deux plus habiles sont Bernardo Bellotto, son neveu, et Francesco Guardi; les musées de Dresde et de Naples possèdent plusieurs tableaux du premier; le Louvre a, du second, sept compositions animées par d'intéressantes scènes des mœurs vénitiennes : la *Fête du jeudi gras*, la *Fête du corps domini*, le *Couronnement du doge*, la *Bucanture sortant du port du Lido le jour de l'Ascension*, etc. Parmi les autres imitateurs de Canaletti, nous citerons Jacopo Marieschi, Antonio Visentini, Giuseppe Moretti, Francesco Battaglini. Le Louvre a une *Vue de la place et de l'église de Saint-Marc* et une *Vue de la Piazzetta*, qui, après avoir été longtemps attribuées à l'école de Canaletti, sont cataloguées aujourd'hui comme ayant été peintes par Gaspard van Witel, d'Utrecht, plus connu sous le nom de Gaspare Vanvitelli. Un artiste d'Udine, Luca Carlevaris, a publié, en 1705, antérieurement à Canaletti qu'il a peut-être inspiré, une suite de cent *Vues de Venise*, gravées à l'eau-forte d'une pointe nette et spirituelle. Il y a de lui, dans la galerie de Dresde, un tableau représentant le *Débarquement de l'empereur Charles IV devant le palais des doges*. Un siècle avant, P. de Jode le Vieux a gravé deux vues de Venise d'après Lodovico Pozzoserrato, de Trévise. Marco Boschini a gravé, en trois planches, une vue de la chartreuse de Venise (*Cartusia incluyt Venetiarum urbis*). Un tableau de Leandro Bassano, qui est au musée de Madrid, représente une *Vue de Venise* avec le doge se préparant à monter sur le *Bucanture* pour célébrer ses fiançailles avec la mer. Le même musée possède un très-intéressant tableau de Pietro Malombra, représentant la *Salle du Collège*, au palais ducal : le doge et les sénateurs y sont réunis pour recevoir les ambassadeurs. Une *Vue de la salle du Conseil*, par le Tintoret, est au palais Rinuccini, à Florence. Marco Vecellio a peint l'*Hôtel des monnaies* dans un ovale du plafond de la salle du Sénat. Au xviii^e siècle, une *Vue de la maison Teutonique* a été gravée par Matthieu Merian le père. A la même époque, Gaspard Bouttats a gravé les cent dix planches d'un recueil intitulé : « Description des principales villes, havres et îles du golfe de Venise, comme aussi des villes et forteresses de la Morée... Mis en lumière par Jacques Peeters, en Anvers, etc. » Au xviii^e siècle, une suite de douze *Vues de Venise* a été gravée par L.-P. Boitard et Fletscher, et une suite de trois *Vues* par Beauvais. En 1826, F. Martens a gravé le *Panorama de Venise* (grand in-fol.). Une publication d'un grand intérêt archéologique, *L'iconographie des chapiteaux du palais ducal*, par W. Burges, architecte, et Didron aîné, a paru en 1857 (Paris, in-40). Beaucoup de peintres de notre siècle nous ont offert des vues de la ville des doges; quelques-uns même, tels que J. Joyant, W. Wyld et Ziem, se sont fait une spécialité

de ce genre de sujets. Le premier a été surnommé le Canaletti français; parmi ses tableaux, nous citerons : la *Vue de l'église de Santa-Maria-della-Salute* et la *Vue du palais ducal*, exposées en 1835; la *Cour du palais des doges* (Salon de 1838); l'*Eglise des Frari* et le *Pont du Rialto* (Salon de 1841); le *Pont San-Lorenzo*, la *Riva dei Schiaoni*, le *Grand-Canal* et une nouvelle *Vue de la Salute* (Salon de 1844); la *Douane de mer* (Salon de 1847); une troisième *Vue de la Salute* (Salon de 1850) et une seconde *Vue du Rialto* (Salon de 1852). Gustave Planche a dit à propos de la *Cour du palais des doges*, exposée en 1838 : « Cette année, M. Joyant a lutté glorieusement avec Canaletti. Son tableau est traité avec une pureté, une assurance qui feraient honneur aux maîtres des plus habiles. Les détails de sculpture sont rendus avec la même finesse, la même vérité que les lignes générales de l'architecture. Le marbre est solide, les piliers sont debout et les figures taillées dans le marbre sont éclairées par une lumière abondante. Quant aux figures placées dans la cour, elles ne sont pas dessinées très-purement, mais elles concourent avec bonheur à l'effet général. » M. William Wyld, né à Londres, mais qui habite Paris depuis de longues années, a été médaillé aux Salons de 1839 et de 1841 et nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1855; il a exposé, en 1839, une *Vue de Venise au soleil levant* et la *Madonna della Salute*; en 1841, la *Porta della Carta*; en 1850, une *Vue de l'île de San-Giorgio* et une *Vue du couvent arménien*; en 1855, une *Dégate à Venise*, le *Grand-Canal*, la *Riva dei Schiaoni*; en 1856, une nouvelle vue de San-Giorgio; en 1870, une nouvelle vue de la *Riva dei Schiaoni*, etc. M. Ziem a déployé dans ses peintures de Venise beaucoup de verve, d'imagination, de fantaisie; il n'a peut-être pas toujours respecté bien scrupuleusement la littéralité architecturale, mais il a rendu très-spirituellement l'effet pittoresque. Ses tableaux ont pris place dans les meilleures galeries; nous citerons dans le nombre : une *Vue prise dans le Grand-Canal* (Salon de 1849); *Venise, le soir* (tableau exposé en 1855 et qui a fait partie de la galerie de Morny); une *Vue de Venise, prise du Jardin français* (Salon de 1852); *Venise, un soir de septembre, après la pluie* (Salon de 1866); *Venise au crépuscule*, et *Venise le matin* (Exp. univ. de 1867); une *Partie de plaisir à Venise* (Salon de 1868), etc. Une très-belle *Vue de Venise au soleil couchant*, par Ziem, a figuré à la vente Liebermann en 1876.

Bonington a exposé au Salon de 1827 une *Vue du palais ducal*, dont Jal a fait cet éloge enthousiaste : « C'est un chef-d'œuvre. J'aime mieux cela que les Canaletti, si justement vantés. Vivacité, fermeté, effet, couleur, largeur de touche, il y a tout dans ce tableau où les eaux sont admirables. Les figures ne sont qu'indiquées, mais si grandement ! »

Voici, dans l'ordre alphabétique, les noms de quelques autres peintres de notre temps à qui l'on doit des vues de Venise : Fabius Brest (Salons de 1868, 1872, 1873, 1874); Ch. Busson (le *Quai des Esclavons* et *Venise le soir*, Salon de 1872); Ippolito Caffi (Exp. univ. de 1855); A. Colin (*Intérieur de l'église Saint-Marc*, Salon de 1834); Cordier (le *Canal Pesaro*, 1874); Dejuinne (*Intérieur de Saint-Marc*, 1831); Delacour (Salon de 1835); P. van Elven (la *Place Saint-Marc*, Salon de 1867); C. Ferrari (le même sujet, 1852); E. Flandrin (la *Piazzetta*, Salon de 1826); le *Pont des Soupirs au clair de lune*, Salon de 1866); Alexandre Francia (*Vue du port*, 1863); Fromentin (le *Môle* et le *Grand-Canal*, deux peintures vigoureuses et larges); Ch. Garnier (aquarelles, Salon de 1855); Léon Gaucherel (Salon de 1874); Gudini (le *Départ pour la fête du Lido*, Salon de 1834); le *Matin à Venise*, Exp. univ. 1855); J. Guinaud (le *Quai des Esclavons* et la *Place Saint-Marc*, Salon de 1873); Édouard Hamman (la *Galerie du Titien* et la *Fête de l'Ascension*, à Venise, Salon de 1864); J.-C. Hook (*Venise comme on la rêve*, Exp. univ. de 1855); Ed. Imer (le *Quai des Zattere*, Salon de 1872); E. Laborne (Salon de 1873); Latteux (Salon de 1835); J. Lucas (Salons de 1864 et 1865); W. Linton (*Un jour de gala à Venise*; Exp. univ. de 1855); F. de Mercey (le *Palais ducal*, Salon de 1831); Van Moer (trois *Vues*, Salon de 1861); L. Mouchot (le *Pont de la Païlle*, Salon de 1873); *Venise, 1874*, le *Palais ducal* et le *Grand-Canal*, 1876); Justin Ouvrié (le *Quai des Esclavons*, 1839); A. Pascutti (le *Marché du Pont-du-Rialto*, Salon de 1875); Ant. Perrot (*Saint-Marc*, 1842); Porcher (le *Canal de la Giudecca*, 1870); Eugène Raffort (gravé par Mlle Klein et par Hilaire Guesnu); Aurèle Robert (*Intérieur de Saint-Marc*, Salon de 1847); D. Roberts (*Vue du Grand-Canal*, Exp. univ. de 1855); Amédée Rosier (la *Piazzetta*, 1864); le *Canal Saint-Marc* et *Saint Georges Majeur*, 1870, deux autres vues du *Canal Saint-Marc*, 1872 et 1876; *Venise au crépuscule* et le *Jardin public*, 1874, etc.); Henri de Rossi-Gazzolo (Salons de 1864, 1865, 1874, 1876); la baronne Nathaniel de Rothschild (aquarelles, 1865 et 1870); Sabatier (*Venise*, le 27 octobre 1848); H. Sebron (*Intérieur de Saint-Marc*, gravé par H. Guesnu); E. du Sommerard (1841); Bernard Stange (*Venise au clair de lune*, Exp. univ. de 1855); L. Thiénon (1844); Turpin de

Crissé (1835), etc. Des *Vues de Venise* ont été gravées par W. Miller, T.-A. Prior, Léon Gaucherel.

VÉNITIEN, IENNE s. et adj. (vé-ni-si-ain, i-é-ne). Géogr. Habitant de la ville ou de la république de Venise : Les VÉNITIENS. La république VÉNITIENNE. Le dialecte VÉNITIEN est doux et léger comme un souffle agréable. (Mme de Staël.)

— B.-arts. *École vénitienne*, Ecole de peinture formée par les artistes vénitiens, dont le riche coloris constituait le principal caractère.

— s. m. Dialecte italien qu'on parle à Venise.

— s. f. Espèce d'étoffe de soie fabriquée à Venise.

— Encycl. Linguist. *Dialecte vénitien*. Le vénitien est un des dialectes italiens les plus répandus; il est renommé pour sa douceur. Les changements que subit l'italien pur, c'est-à-dire le toscan, en passant par une bouche vénitienne, sont peu importants; ils n'altèrent point le fond de la langue. Cependant, comme ils portent spécialement sur les consonnes, qu'ils suppriment ou redoublent, et sur la prononciation, l'harmonie vocale est tout autre. Les principales substitutions de consonnes à consonnes sont celles-ci : le *z* remplace le plus souvent le *g* et les syllabes *gi* et *ci*; ainsi, on prononce *insegna* pour *giorgio*, *cardano* pour *giardino*, *fazzando* pour *facendo*, *viato* pour *viaggio*. Le *g* remplace quelquefois les syllabes *chi* et *gli*, comme dans *gesia* pour *chiesa* et *maravegia* pour *maraviglia*; le *s* se substitue au *c* (qui, en italien, se prononce *tche*) dans presque tous les cas; on dit *cognosser* au lieu de *conoscere*, *pase* au lieu de *pace* et *piasse* au lieu de *piace*; c'est une des différences de prononciation les plus graves. Le redoublement ou la suppression de certaines consonnes sont aussi deux caractères distinctifs du dialecte vénitien; presque toujours le *z* est redoublé, *Luzzo*, *Mastruzzo*, *Grozso*, *Brazzo*; par contre, on supprime tous les doubles *b* et *t* du toscan; *pitor* pour *pittor*, *acordo* pour *accordo*, *dela* pour *della*, *caratere* pour *carattere*, *vechio* pour *vecchio*, *tera* pour *terra*; *stela*, *fruto*, *guera*, *bepo*, pour *stiella*, *frutto*, *fo*, *padre* devient *pare*, *madre mare*, *figlio*, *pila*, *peota*, *aroma* *aroa*, ce qui donne à ce dialecte quelque chose d'enfantin. Parmi les voyelles, l'*i* est souvent changé en *e*, mais cette substitution était aussi fréquente dans le vieux toscan, et l'on a : *u*, ainsi l'on dit *ve* pour *vi*, *populo* pour *popolo*, *est* pour *est*. La suppression de l'*e* final dans les infinitifs et certains substantifs, *star*, *vegnir*, *haver*, *servitor*, *commendator*, les participes passés terminés souvent en *do* et en *da*, au lieu de la terminaison en *to* et en *ta*, habituelles au toscan, *alestido*, *armizado*, donnent au dialecte vénitien une physiognomie presque espagnole. Certains de ses mots, *tiogo*, *fuogo*, *done*, *navegar*, etc., se rapprochent en effet plus du castillan que de l'italien. Dans certaines abréviations, comme *vegù* pour *venuto*, *cognosù* pour *conosciuto*, *sapù* pour *saputo*; dans les formes des verbes être et avoir, *ghè* pour *hai*, *zè* pour *è*; dans le *gn* placé presque partout pour le *n* simple, *cognosser* pour *conoscere*, *avegnir* pour *avvenir*, on reconnaît les origines provençales de ce dialecte. Les critiques Zeno, Bettinelli, Cesarotti, Gamba donnent au vénitien la préférence sur tous les autres dialectes italiens, le piémontais, le napolitain, le romagnol; il ne le cède en souplesse, en coloris qu'au toscan, et sa douceur est plus grande.

Le vénitien a pour berceau et pour centre principal Venise, ses îles et ses lagunes; mais il s'est répandu bien au delà de ces limites restreintes. On le parle, avec quelques différences de prononciation, dans le nord-est de la péninsule, le bassin formé par les Alpes Rhétiques, l'Adriatique, l'Adige, le Pô et le Minicio. La puissance de la Seigneurie, au moyen âge et jusqu'au xviii^e siècle, l'étendit même au delà de l'Adriatique, jusqu'en Illyrie et en Dalmatie, où le parlent encore les villes du littoral et les populations maritimes. Ce n'est cependant pas le vénitien pur; il s'est altéré ou corrompu en s'étendant, et l'on classe comme des idiomes distincts, rameaux sortis d'un même tronc, le *chioggiotto*, le *trevigiano*, le *padovano*, le *vicentino*, qui, plus près de Venise, ont conservé presque pure la langue des lagunes, et le *veronese*, le *trentino*, le *triestin*, etc., où, en s'éloignant de sa source, elle perd plus encore de sa saveur et dégénère pour ainsi dire en patois.

Gamba a réuni en une douzaine de petits volumes les chefs-d'œuvre du dialecte vénitien; on rencontre parmi leurs auteurs quelques noms recommandables : Ruzzante, auteur de comédies appréciées; Menon et Magnano, poètes du xviii^e siècle; ils ont écrit dans le dialecte padouan, un rameau du vénitien; à la même époque, Alex. Caravini écrivait son poème de *Naspo bizarro*, Andres Calmo ses *Egloghe pesatorie* et Veniero sa *Strazosa*. La *Guerra dei Nicolotti e Castellani* (1521), qui retrace toutes les péripéties d'une grande querelle survenue entre deux factions de gondoliers à Venise, est aussi un monument bien curieux de cet idiome, alors dans toute sa séve. Marco Boschini vient à la suite avec son grand poème *Carta*

del navigar pitoresco qui, sous une forme bizarre, contient de précieux renseignements sur les peintres de son époque (Venise, 1560, in-40). Les *Canzonette*, les *Apologi* de Lambertini et ses *Stagioni campestri*, les *Cavei de Nina* de Mazzola, les dithyrambes de Pasto, les fables de Francesco Gritti, le Florian vénitien, les poésies lyriques de Buritti et les satires de l'abbé Labbia montrent toute la richesse de ce dialecte, propre surtout à la poésie légère et à l'ode amoureuse. Goldoni, l'illustre Vénitien, a écrit tout son théâtre en toscan, cependant le vénitien lui est redevable de quelques *barzellette*; et, dans ses comédies bouffes, il prête souvent le langage des lagunes à quelque personnage secondaire. Quant aux traductions en vénitien, elles sont assez nombreuses; on a une *Iliade* (*Omero in Lombardia*), une *Jérusalem délivrée* (*Tasso a la barcarola*); ce sont les couplets de cette traduction qui chantent les gondoliers et les pêcheurs; enfin les *Aventures macaroniques de Merin Coccate*, dont Sipperi a cru devoir gratifier ses compatriotes.

— B.-arts. *École vénitienne*. « Ce qui distingue l'école vénitienne de toutes les autres, dit M. Armengaud, ce qui lui donne sa physiognomie et son rang, c'est l'influence constante et féconde, dans l'inspiration de ses artistes, d'un climat privilégié et de mœurs aristocratiques; c'est le goût de la lumière, le culte de la couleur et par-dessus tout la religion de la nature. La réalité, mais la réalité heureuse, harmonieuse, vivante, triomphante, tel est le modèle, non-seulement préféré, mais exclusif de l'école vénitienne. » Ces prédilections de réalistes et de coloristes, qui sont le caractère particulier et comme le cachet des peintres vénitiens, deviennent sensibles dès les premiers essais et les premiers efforts de l'école. Nous y voyons l'influence austère de Giotto et de l'art byzantin s'y modifier, s'y épanouir dans une élégante abondance de lignes et une couleur déjà souriante, à travers ses archaïques pâleurs. C'est Aranzo qui trouve, en cherchant à animer les têtes presque monochromes de la tradition, les premiers artifices de la demi-teinte et les premières lois du modelé. L'heureuse découverte des procédés de la peinture à l'huile, importés à Venise par Antonello de Messine, fournit à ces pinceaux ambitieux les moyens de souplesse, de mollesse, de chaleur et de vie qui leur manquaient, et les artistes vénitiens devinrent hardiment, définitivement les champions de la couleur. Parmi les maîtres de la première phase de l'école vénitienne, il faut surtout citer Gentile Bellini (1421-1501), son frère Jean (1423-1516), et Jean-Antoine Licinio, dit le Portienone (1484-1540). C'est par eux que la première manière vénitienne s'élargit, se fortifie et se mêle à la seconde sans trop de disparate. Encore quelques efforts, et la couleur des Bellini et des Pordenone pourra s'étaler sur ces palettes magiques où le Titien et le Giorgione broient, en quelque sorte, la lumière et la vie. Les Bellini sont généralement considérés comme les chefs, par ordre chronologique, de l'école vénitienne. Jean Bellini fut supérieur à son frère. C'est le Pérugin de Venise. Il fut le maître du Giorgione et du Titien, qui ne daigna pas d'achever la *Bacchante*, qui se voit à Rome à l'Académie de Saint-Luc et que la mort ne permit pas à Jean Bellini de terminer. Jean Bellini, à un âge où il est pénible d'apprendre, donna ce grand exemple de suivre naïvement et modestement les leçons des élèves qui devaient le surpasser, quand il lui fallut, novice en cheveux blancs, user, d'une main alourdie, de ces procédés vus de la peinture à l'huile. L'influence de Jean Bellini est visible dans plus d'un tableau du Titien, et il y a dans son *Assomption*, un de ses chefs-d'œuvre, plus d'un souvenir de la *Vierge et les six saints* de Jean Bellini, à l'Académie des beaux-arts, et de la *Vierge et les quatre saints*, à l'église Saint-Zacharie. Mais le Titien n'a imité que pour perfectionner et ne s'est souvent que pour surpasser. Le Pordenone, cet autre précurseur, rival du Titien et du Giorgione, garde sur ceux qui le dépassèrent la supériorité d'une intensité de vie, d'une profondeur d'expression que ceux-ci ont souvent sacrifiées aux beautés et aux harmonies extérieures. C'est le Tintoret qui exagérera et poussera parfois jusqu'à la violence ces qualités de force et d'intensité. Le Titien fera des hymnes à la beauté de ses toiles olympiennes, et ce peintre des magnificences de la chair et des élancements de la matière fera pâlir, du seul reflet de son pinceau flamboyant, les nudités encore timides de Jean Bellini et ses draperies systématiques, de même que Paul Véronèse portera jusqu'aux proportions épiques ces scènes que Gentile Bellini évoque sous d'élégantes mais grêles architectures. Il se trait injuste de négliger François Bassan (mort en 1530), chef de cette dynastie de peintres passionnés pour les duels de l'ombre et de la lumière et les tours de force de l'optique; Marco Basaltti, rival parfois heureux des Bellini, et Marconi Rocco, peintre trévisan, coloriste agréable et tempéré. Par suite d'une intuition merveilleuse, d'un élan sublime de son génie, le Giorgione ouvre subitement, au milieu de la tradition lente-

ment renouvelée des Bellini, l'âge d'or de la peinture vénitienne. Du premier coup, il arriva à cette chaleur de coloris appelée, d'après lui, *il fuoco Giorgionesco*, qui respecte la vérité de la nature, tout en l'ennoblissant d'une poésie qu'elle n'a pas toujours. Nul, parmi ses nombreux et célèbres émules, le Pordenone, Paris Bordone et même Sébastien del Piombo, n'a pu égaler ces audaces heureuses, ces bonnes fortunes de pinceau qui tiennent du miracle. Le Giorgione, en mourant, laissait après lui, pour continuer et personifier l'honneur de la peinture vénitienne, un artiste plus grand que lui, le Titien... Le Titien et le Giorgione réunissent ensemble le caractère fondamental de l'école de Venise, parce que les ouvrages de ces deux maîtres atteignent la perfection d'une forme de l'art qui fut commune à tous les peintres vénitiens, leurs contemporains ou leurs successeurs, c'est-à-dire l'imitation de la réalité, mais d'une réalité choisie, de la réalité en fête, parée de tous les bijoux de la lumière et drapée dans les plus belles couleurs. On comprend que ce culte exclusif de la forme extérieure, de l'apparence, ait nui quelque peu à la signification morale, à l'expression. Rûrement on sent l'âme sous ces beaux corps, dont la vie semble s'être concentrée à l'extérieur. Les madones du Titien, par exemple, celle de la fameuse *Assomption*, à l'Académie des beaux-arts, sont des femmes très-vraies, très-vivantes, très-réelles, d'une beauté solide comme la *Vénus* de Milo. Le *Christ du tombeau*, le dernier ouvrage du Titien, respectueusement achevé par Palma, est sans doute un vrai cadavre affaissé, livide, verd; mais n'est-il pas juste de faire remarquer que, dans cette trop fidèle reproduction de la mort et de son drame muet, on ne sent pas assez peut-être l'immortelle espérance?

Par respect pour l'ordre chronologique, nous devons citer deux artistes qui n'ont pas été sans mérite et qui, eux aussi, ont apporté leur contingent de gloire à l'école vénitienne. Ces artistes sont : Luciano, dit Sébastiano del Piombo (1485-1547), et Jacques du Pont, dit le Bassan (1510-1592). Fra Sébastiano fut élève de Jean Bellini, puis du Giorgione. Jacques Bassan reçut plus particulièrement l'influence du Corrège.

Nous devons parler maintenant d'un autre très-grand peintre de l'école vénitienne, de Jacopo Robusti, qui, né d'un teinturier, fut surnommé *Tintoretto*. Il se distingua par l'étude, le travail, la dévorante poursuite de la perfection, le sentiment délicat, élevé de la mission et de la dignité de l'art. Après lui vint Paul Véronèse, dont les tableaux se distinguent par une multitude de détails agréables; des espaces aériens, brillants de lumière; des édifices somptueux, que l'on voudrait parcourir; des visages riants, des mouvements gracieux, expressifs, bien opposés; des costumes nobles, des couleurs pleines de vivacité, un maniement de pinceau qui réunit la promptitude à la perfection. Cependant, le Véronèse exagérera la grâce, comme le Tintoret exagérera la force, que le Titien nous montre si harmonieusement unies. Paul Véronèse est un génie d'en haut, amoureux des grands espaces et du limpide éther. C'est un olympien. Le Tintoret est un génie titanique, épris de l'abîme et des mystères de l'ombre. L'un a l'azur du ciel sur sa palette; l'autre semble y broyer le sang et le feu de l'enfer. Parfois lâche de dessin, parfois nul d'expression, Paul Véronèse est le plus grand coloriste de l'école vénitienne et peut-être le plus grand qui ait existé. Il n'est ni jaune comme le Titien, ni rouge comme Rubens, ni bitumeux comme Rembrandt. Il peint dans le clair avec une étonnante justesse de tonalité; nul n'a mieux connu que lui le rapport des tons et leur valeur relative. Il obtient par juxtaposition des nuances d'une fraîcheur exquise, qui, séparées, sembleraient grises et terreuses. Personne ne possède au même degré ce velouté, cette fleur de lumière. C'est cette perfection de coloris, cette saveur de ton que les *Vénitiens* ont appelées *questa gustosa paolesca* et qui sont devenues proverbiales. Palma (Jacopo), dit le Vieux, est considéré comme un élève du Titien. Il est remarquable par la perfection avec laquelle il fondait ses teintes; la trace du coup de pinceau y est imperceptible. Il empta sagement ses couleurs, à la façon de Carlo Lotto, avec lequel il fut intimement lié. Il n'a pas atteint à la vigueur héroïque du Giorgione, dont il imite avec bonheur la couleur transparente et vivace. Il est inférieur, comme grâce et comme majesté, au Titien et essaye en vain de parvenir à sa correction sublime. Mais ses têtes de femmes et d'enfants sont dignes de ces modèles, et l'ajustement des draperies est chez lui d'un grand goût et d'un grand style. Parmi ses élèves, ce maître fécond compta Bonifazio, à qui l'on doit le *Mauvais riche*, qu'on voit à l'Académie des beaux-arts. Fils et élève d'Antonio Palma, peintre médiocre, neveu de Palma l'Ancien, Jacopo Palma, dit le Jeune (1544-1628), étudia avec prédilection, à Rome, Polydore de Caravage et Michel-Ange. Avec lui commence la décadence vénitienne. Il fut, dit très-bien Lanzi, le dernier peintre de la bonne école et le premier de la mauvaise. Tant qu'il eut à lutter contre le Tintoret et Véronèse, il fit, pour maintenir sa rivalité, de glorieux efforts.

Mais, ces illustres émules une fois morts, il se négligea jusqu'à s'arrêter parfois à l'ébauche. Palma le Jeune s'est appuyé à Michel-Ange. Il en copia les nudités épiques et les audacieux raccourcis. Son morceau capital se ressent de cette inspiration, qui, à défaut de génie, soutiendra encore pendant quelque temps la grandeur expirante de la tradition vénitienne : c'est ce *Jugement dernier* dont le Tintoret disait « qu'il y avait trop de monde et qu'il faudrait en faire sortir quelques figures. » Ce fut Palma le Jeune qui termina le dernier tableau du Titien, le *Christ au tombeau*, et sentant combien il était inférieur au maître, il traça ces mots : « *Quod Titianus inchoatum reliquit Palma revertere absolvit Deoque dicitur opus.* » André Schiavone approcha parfois du Titien par l'ardeur de son coloris, et il masqua la faiblesse de son imitation par une certaine vivacité d'imagination qui lui est propre.

Parmi ceux qui voulurent encore marcher sur les traces du Titien, nous citerons Oratio, son fils; Marco Vecellio, son neveu, et ce Girolamo Dante qui cherche pieusement à abriter sa faiblesse sous un pan du manteau magistral et se fait appeler *di Tiziano et Tizianello*. Après le Titien, Tizianello, comme après Auguste, Augustule. C'est là la fatalité inévitable des empires et des écoles. Andrea Vicentino, Carlo et Gabriele, frère et fils de Paul Véronèse, recueillent sur leur palette assombrie comme un dernier reflet de ce soleil qui s'éteint, de ce flambeau qui jette ses dernières lueurs.

Vénitienne (LA), comédie-ballet en trois actes, avec un prologue, paroles de Lamotte, musique de Labarre; représentée à l'Académie royale de musique le 26 mai 1705. Cette pièce, dont la structure était faible, ne survécut pas à quelques représentations; mais elle prépara le succès des *Fêtes vénitiennes* de Dauchet et Campra. Le sujet se prêtait en effet à la variété du spectacle, dans lequel on voyait défiler Momus, Euterpe, Arlequin, Pantalón, le Docteur, Spezzafur, Scaramouche, Polichinelle, Pierrot, Léonore, Octave, Isabelle, Spinette, Isménide, des barquerolles, c'est-à-dire des marinières, des masques, des sorciers, des Espagnols et des bohémien.

Vénitienne (CHANSON). Quelle différence avec la gaieté affolée de la chanson napolitaine ! La mélodie vénitienne est recouverte d'une teinte de sentimentalité toute germanique. Un souffle du Tyrol a passé sur la verve italienne et lui a imprimé son cachet doucement ému. C'est une de ces compositions exquises et profondément originales pour lesquelles nous donnerions quantité de grands airs d'opéra en renom.

Allegretto.



1^{er} COUPLET. LA - haut, sur les mon -



ta - gnes, LA - haut, sur les mon -



ta - gnes - Ou



vi - vent les pas - teurs,



Il é - tait trois com - pa -



gnes

Qui d'a-mour sem-blaient sœurs !

DEUXIÈME COUPLET.

La plus belle, Nicette,
S'ennuyait du repos
Et voulait, la pauvre,
Voguer au gré des flots !

TROISIÈME COUPLET.

— Gentil pêcheur, dit-elle,
Veux-tu venir sur l'eau ?
Entrons dans ta nacelle,
Pour pêcher mon anneau !

QUATRIÈME COUPLET.

— Gentille gondolière,
Dit le pêcheur épris,
Je cède à ta prière ;
Quel en sera le prix ?

CINQUIÈME COUPLET.
— Comment, pauvre fillette,
Puis-je te défrayer ?
— Un seul mot d'amourette
Suffit pour me payer !

VENIUS (Otto), peintre flamand. V. VAN VEEB.

VENI, VIDI, VICI (*Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu*). Après la mort de Pompée et la conquête de l'Égypte, et tandis que César s'oubliait au sein des plaisirs près de Cléopâtre, le parti de Pompée, plutôt dispersé que détruit, se relevait de toutes parts. Pharnace, roi de Pont, avait profité de la guerre civile pour tenter de ressaisir en Asie les anciennes possessions de son père. Réveillé par le péril, César court au Bosphore, écrase le fils de Mithridate et termine cette guerre avec une telle rapidité, qu'il put la raconter tout entière dans ces trois mois, devenus célèbres, qu'il écrivit au sénat : « *Veni, vidi, vici* ; Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu ! »

On fait usage de ces mots pour exprimer la facilité, la promptitude avec laquelle on a exécuté une entreprise.

Après sa victoire sur les Turcs, Sobieski envoya au pape l'étendard de Mahomet, avec ces mots de César, auxquels il donna un caractère de modestie chrétienne : « *Je suis venu, j'ai vu, Dieu a vaincu.* »

Dans *Bérénice*, Racine fait dire à Antiochus :

Titus, pour mon malheur, vint, vous vit et vous plut.

Dans une autre circonstance, le poète satirique fut mieux inspiré que le poète tragique. Le roi d'Angleterre, Guillaume III, avait été battu à Senef, à Steinkerque et à Nerwinde; l'auteur de *Bérénice* fit à son adresse l'épigramme suivante :

Si César vint, vit et vainquit,
Guillaume vint et vit de même;
C'est un vrai César en petit;
Des trois choses que César fit,
Il ne manque que la troisième.

Les écrivains français rappellent souvent le mot de César.

« Le philosophisme n'a plus de plaintes à faire : toutes les chances humaines sont en sa faveur; on fait tout pour lui et tout contre sa rivalité : s'il est vainqueur, il peut dire comme César : *Veni, vidi, vici* ; il peut battre des mains et s'asseoir fièrement sur une croix renversée. »

— JOSEPH DE MAISTRE.

« Je l'ai vue, cette femme, et j'en suis encore tout ébloui, tant c'était là une beauté surnaturelle, beauté plutôt digne de Proserpine que de Junon; je l'ai vue, un soir, pénétrer, les portes fermées, dans une réunion des hommes les plus respectables de la cité. Chacun l'accusait, les uns par leur parole, les autres par leur silence... Elle arrive, et d'un regard la victoire est à elle ! Non, Jules César n'a pas triomphé plus vite quand il a dit : *Veni, vidi, vici* ! »

— JULES JANIN.

« L'habile danseuse avait réussi au delà de ses espérances; aussitôt qu'il avait reçu le billet menteur, son ancien amant était revenu à ses pieds, plus épris que jamais.

« Dès que Léon fut parti, Irène sauta sur une feuille de papier à lettres et écrivit au comte de Lowendall ces quelques mots :

« *Il est venu, il m'a vue et il a été vaincu.* »

— AMÉDÉE ACHARD.

« Hector avait si bien préparé les voies, la profession de foi avait produit un tel effet, des courtiers, répandus dans la ville et dans la campagne, avaient promis tant de tableaux pour les églises, tant de chemins vicinaux, tant de bureaux de tabac, que Roulin, des son arrivée à Barbezieux, put dire comme César : *Veni, vidi, vici* ! »

— EDMOND TEXIER.

VEN-KU ou **VENCU** s. m. (venn-ku). Bot. Nom chinois du jambos.

VENLOO ou **VENLO**, ville de Hollande (Limbourg), au milieu de landes incultes, sur la rive droite de la Meuse, avec un petit port, à 22 kilom. de Ruremonde; 8,000 hab. Fabriques d'épingles, d'aiguilles, de rubans et de velours, de savon, de pipes, etc.; raffinerie de sel. C'est une ville fort ancienne, qui a fait partie de la ligue hanséatique. En 1708, les alliés, sous les ordres de Marlborough, la prirent aux Français. Le 10 novembre 1830, elle tomba au pouvoir des Belges, auxquels les traités l'ont reprise. Venloo, qui était une place forte, a été démantelée en 1871. Sa position, à la jonction de plusieurs chemins de fer, en fait un centre important.

VENNONS, en latin *Vennones*, peuple de l'empire romain, dans la partie méridionale de la Rhétie, au N.-E. du lac Larius (lac de Côme). Il habitait dans les Alpes Rhétiques le territoire situé à l'O. des *Camuni* et arrosé par l'Adda supérieure.

VENOISE, montagne de France (Savoie), par 45° 24' 15" de lat. N. et 4° 29' 12" de

longit. E. La Vénosie a 3,863 mètres d'altitude.

VENOSA, la *Venusia* des Romains, ville du royaume d'Italie (Basilicate), district et à 15 kilom. E. de Melfi, chef-lieu de mandement; 7,500 hab. Siège d'évêché. Cette petite ville est bien bâtie, au pied de l'Apenin, dans une plaine délicieuse et fertile; on y remarque une jolie place, une magnifique cathédrale, l'abbaye de la Sainte-Trinité fondée par Robert Guiscard, quelques débris d'anciens édifices qui appartenaient à l'ancienne *Venusia*, patrie du poète Horace.

VENRAY, bourg du royaume de Hollande (Limbourg), à 31 kilom. N. de Ruremonde; 4,800 hab. Fabriques de toiles, de souliers, de vinaigre; tanneries, brasseries.

VENT s. m. (van — lat. *ventus*, mot qui correspond au sanscrit *vāta* ou *vāya*, dérivé lui-même de la racine *vā*, souffler, à laquelle se rattachent également le zend *vāta*, le persan *vād*, l'osète *vad*, le grec *adēs*, l'irlandais *bad*, le kymrique *gwynt*, le gothique *vinds*, l'anglo-saxon *wind* et *wedher*, le scandinave *vindr* et *vedr*, l'ancien allemand *wind* et *wetar*, le lithuanien *wejas* et *wetra*, l'ancien slave *vietru*, etc.). Air atmosphérique qui se déplace en suivant une direction déterminée; mouvement de l'air ainsi déplacé : *Un grand vent. Un vent impétueux. Entendre souffler le vent. Se mettre à l'abri du vent. Être emporté par un coup de vent. Les bateaux à vapeur ne connaissent plus de vents contraires sur l'Océan.* (Chateaub.)

Un vaisseau mal frété périt au premier vent.

— LA FONTAINE.

Par un souffle des vents la prairie est fanée.

— LAMARTINE.

Sous les vents déchaînés la voile se déchire

Et tombe avec les mâts.

— A. BARRIER.

— Air agité par un moyen quelconque : *Faire du vent avec son chapeau, avec un soufflet, avec un éventail.*

— Air en général : *Un ballon plein de vent.*

— Respiration, souffle, haleine :

L'autre, plus froid que n'est un marbre,
Se couche sur le nez, fait le mort, tient son vent.

— LA FONTAINE.

— Gaz qui se développe dans les voies digestives : *Être plein de vents. Avoir l'estomac plein de vents.* Il se dit particulièrement des gaz qui se développent dans l'intestin, et qui s'en échappent avec une sorte d'explosion : *Lâcher un vent, des vents.*

— Fig. Impulsion, cause qui entraîne ou qui produit un effet général : *Le vent de l'opinion publique. Le vent de l'adversité. Tous les goûts, tous les sentiments sont les vents de la vie; sans eux, on ne voguait pas.* (De Ségur.) *Le vent qui pousse la société moderne est au progrès et à la liberté.* (L. Grandeau.) *Tous les vents sont bons, pourvu qu'ils nous poussent.* (De Lourdaux.)

L'idée en soi renferme ou la paix ou la guerre; L'idée est un vent chaud qui féconde ou détruit.

— A. BARRIER.

« Objet vain, vide, futile : *Je maintiens qu'il n'y a point d'autre mot que l'enflure du cœur pour exprimer la vanité et l'orgueil, qui sont proprement du vent.* (Mme de S.-v.)

Je hais le vent doré qui gonfle la sottise.

— A. DE MUSSET.

Que d'orateurs guindés, dans un discours savant,
Se tourmentent sans fin pour enfanter du vent !

— GILBERT.

Je me figure un auteur
Qui dit : Je chanterai la guerre
Que fient les Titans au maître du tonnerre.
C'est promettre beaucoup; mais qu'en sort-il souvent ?

— LA FONTAINE.

L'homme rien que vent ne respire;
L'ambitieux au vent aspire,
S'en pait, s'enfle et ne peut s'emplir.
Cette grosseur n'est qu'une enflure;
La peau se tend; une piqûre
La fait à l'instant désemplir.

— DUPLESSIS-MORNAV.

— *Vent blanc*, Nom que l'on donne au vent du sud, dans l'arrondissement de Vienne, en Dauphiné.

— *Vent coulis*, Vent qui passe par de petites ouvertures : *Il vient par cette porte un vent coulis assez désagréable.* (Regnard.) « Fam. Flatusosité lâchée clandestinement et sans bruit.

— *Vent mâle*, Emission de gaz accompagnée de bruit. « *Vent femelle*, Emission qui se fait sans bruit, et qui n'est trahie que par l'odeur.

— *Vent du bureau*, Ce qu'on connaît ou ce qu'on présume des dispositions où sont ceux de qui dépend la décision d'une affaire : *Avoir le vent du bureau contre soi, pour soi. Prendre le vent du bureau.* On dit plus ordinairement AIR DU BUREAU.

— *Vent de mort*, Cause, influence qui produit des morts nombreuses : *Un vent de mort soufflait sur la famille royale; tout tombait d'avance autour de Louis XIV prêt à tomber.* (Lamart.)

— *Moulin à vent*, Moulin que le vent fait mouvoir. « *Se battre contre des moulins à vent*, Dépenser inutilement son courage, son

énergie ; s'escrimer contre des ennemis imaginaires. Cette expression, empruntée à Cervantes, vient de ce que don Quichotte, son héros, se battait contre des moulins à vent, croyant attaquer des géants.

— *Au vent*, Flottant au gré du vent : Oh ! que ne suis-je au temps où, libre capitaine, Aussi lesté au combat que prompt à la fredaine, Je courais par le monde, avec ma plume au vent ! L. BOULLIER.

— *Le nez au vent*, La tête haute, pour narguer ou pour chercher : *Porter le nez au vent*.

Laissez-moi donc sous ma bannière, Vous, messieurs, qui, le nez au vent, Nobles par votre boutonnière, Encensez tout soleil levant.

BÉRANGER.

— *En plein vent*, Dans un endroit découvert et exposé au vent : *S'établir en plein vent*. *Dormir en plein vent*. *Boutique, étalage en plein vent*. *Théâtre en plein vent*. *Café en plein vent*. *En plein vent* ou *de plein vent*, Se dit des arbres fruitiers de haute tige qui sont exposés au vent de tous côtés, et non disposés en espalier. *Plein-vent*, Noin que l'on donne, à Paris, à une variété d'abricots généralement cultivée en plein vent.

— *Des quatre vents*, De tous les points de l'horizon, et par extension De tous pays : *Peuples accourus des quatre vents*. *Être logé aux quatre vents*, Être logé dans une maison exposée aux vents, ouverte de tous côtés.

— *Donner vent à un tonneau, à une pièce de vin*, Y faire une ouverture, pour en laisser sortir les gaz développés pendant le travail de la fermentation. *Donner vent au vin*, Faire une ouverture au tonneau pour y faire entrer l'air. *Prendre du vent*, En parlant du vin, S'agrir en restant exposé à l'air.

— *Aller selon le vent*, Régler sa navigation sur le vent, suivre en naviguant la direction du vent. *Fig.* S'accommoder aux temps, aux circonstances : *J'ai un instinct qui me dit qu'il faut aller selon le vent*. (H. Leclercq.)

— *Aller comme le vent, plus vite que le vent*, Marcher, courir extrêmement vite.

— *Fendre le vent*, Voler avec une grande rapidité.

— *Flotter au gré du vent, à la merci du vent*, N'être point gouverné, en parlant d'un navire. *Être agité en divers sens par le souffle du vent*.

Ses beaux cheveux épars flottaient au gré des vents. C. DELAVIGNE.

— *Mettre flamberge au vent*, Tirer l'épée : *Mettre flamberge au vent* et bravoure en campagne. MOLIÈRE.

Mettre flamberge au vent, s'il vous plaît, mes [gagneux] ! REGNARD.

— *Tourner, virer à tout vent, à tous les vents, au moindre vent*, Changer fréquemment d'opinion, sous l'influence de causes extérieures :

L'opinion vire à tout vent.

G. SAND.

Notre maire tourne à tout vent.

BÉRANGER.

— *Regarder de quel côté vient le vent*, S'amuser à regarder de côté et d'autre sans aucun dessein. *Fig.* Observer le cours des affaires et les diverses conjonctures, pour régler sa conduite d'après ses observations.

— *Avoir vent de quelque chose*, En recevoir quelque avis, en être informé :

Cet homme avait marché de Cume à Bénévère, Sans que le ministre en eût le moindre vent.

VOLTAIRE.

— *N'avoir ni vent ni nouvelle, ni vent ni voix de quelque chose*, Ne rien apprendre à ce sujet : *Cependant on n'avait ni vent ni nouvelle de cette dame*. (A. Houssaye.)

— *Autant en emporte le vent*, Se dit des choses auxquelles on s'engage ou qu'on se promet à soi-même et qu'on n'exécute pas :

Projets de femme, autant en emporte le vent.

LA CHAUSSE.

— *Vendre du vent et de la fumée*, Faire des promesses vaines ou qu'on ne peut tenir.

— *Quel bon vent vous amène ?* Se dit à une personne qui arrive, pour lui témoigner qu'on est surpris et bien aisé de la voir.

— *Si le vent changeait, tu resterais défigurée*, Se dit, dans certains départements, aux enfants qu'on veut empêcher de faire des grimaces, l'opinion dans ces pays étant qu'une personne surprise par un changement de vent au moment où elle fait la grimace reste à jamais défigurée.

— *Prov. Petite pluie abat grand vent*, Une petite pluie fait ordinairement cesser un grand vent, et fig. Un peu de douceur apaise souvent un grand emportement ; une cause légère, un petit incident, fait cesser quelquefois de grands troubles, de grandes querelles. *« Selon le vent, la voile, il faut proportionner ses entreprises à ses moyens, ou ses efforts au résultat que l'on veut obtenir. » D'un même vent on va à deux endroits opposés, Avec les mêmes moyens, on peut obtenir des résultats contraires. » On va de*

tout vent à un même endroit. Avec des moyens différents, on peut obtenir un même résultat. *« A brebis tondue, Dieu mesure le vent, La Providence proportionne nos maux à nos forces. » Jeune gouvernement suit le vent*, Un gouvernement nouveau cède aux événements et ne les domine pas. *« Il pleut à tous vents, Il peut toujours nous arriver malheur. » Il faut que le vent soit bien mauvais pour n'être bon à personne*, Il est très-rare que ce qui est funeste aux uns ne soit pas heureux pour d'autres. *« Le vent n'est ni chasseur ni pêcheur*, Le vent est défavorable à la chasse et à la pêche.

— *Antiq. Vent tissu*, Nom que les poètes grecs donnaient à la gaze, pour exprimer sa transparence et sa finesse.

— *Mar. Rose des vents*, Figure dans laquelle sont marquées les directions des trente-deux vents qui ont reçu des noms dans la langue des marins. *« Vent frais*, Vent médiocrement fort et bon pour faire la route. *« Vent fait*, Vent qui ne varie plus et qui paraît devoir durer. *« Vent forcé*, Vent violent et plus fort qu'il ne faut. *« Vents alizés*, Vents faits et réglés, que l'on trouve presque toujours, en certains parages, entre les tropiques. *« Vents amersivaires ou étiens*, Vents qui reviennent régulièrement à une époque déterminée de l'année. *« Vents journaliers*, Vents qui soufflent à certaines heures du jour ou de la nuit. *« Vents collatéraux*, Nom donné aux vents qui soufflent exactement entre deux vents cardinaux, savoir, le nord-est, le nord-ouest, le sud-est et le sud-ouest. *« Vent de terre, Vent d'eau*, Vent qui souffle de la terre vers la mer : *Nous ne pouvons aller à la rade de Torbay qu'avec des vents d'ouest et d'ouest-sud-ouest, que nous appelons vents d'eau*. (Tourville.) *« Vent de mer, Vent d'amont*, Vent qui souffle de la mer vers la terre. *« Vent arrière, Vent à poupe, Bon vent*, Vent qui porte directement le navire vers le point où l'on veut aller. *« Vent debout, Vent devant, Vent contraire*, Vent directement opposé à la route que l'on veut suivre. *« Fig. Avoir le vent en poupe*, Être favorisé par les circonstances, être en voie de succès : *La démocratie a maintenant le vent en poupe*. (Mich. Chev.)

Pour peu qu'en ce métier on ait le vent en poupe, Quinze acteurs bien choisis font une bonne troupe. BOURSALTO.

— *Sous le vent*, Dans la direction que suit le vent : *Avoir un navire, un écueil sous le vent*. *« Dessous du vent*, Position de celui qui est sous le vent : *Dans un combat naval, c'est un grand désavantage que d'avoir le dessous du vent*. *« Sur le vent*, Dans la direction opposée à celle que suit le vent. *« Dessus du vent, Avantage du vent ou simplement Vent*, Position de celui qui est sur le vent : *Reussir à prendre le dessus du vent*. *Ruyter se trouva de la sorte séparé de son avant-garde et entièrement de Tromp, qui conservait le vent sur une partie de la division du vice-amiral*. (D'Estrees.) *« Pincer le vent, Serrer le vent, Rittier le vent ou au vent, Tenir le vent, Aller au plus près du vent*, Disposer ses voiles de telle sorte que le navire suive du plus près qu'il est possible la direction contraire à celle du vent. *« Avoir vent et marée*, Avoir le vent et la marée favorables pour la route qu'on fait, et fig. Être tout à fait favorisé par les circonstances dans l'accomplissement de ses desseins. *« Aller contre vent et marée*, Avoir le vent et la marée contraires à la route qu'on veut tenir, et fig. Persévérer dans ses desseins malgré des circonstances tout à fait défavorables. *« Aller tout d'un vent, d'un même vent*, Faire route directe, sans changement de vent, entre le point de départ et le point d'arrivée. *« Être vent dessus vent dedans*, Dans l'argot des marins, Être en état d'ivresse.

— *Artill. Air agité par le passage d'un projectile : Le vent d'un boulet, d'une bombe, d'une balle*. *« Différence qui existe entre le diamètre de l'âme d'une bouche à feu et celui du projectile : Comme le vent est nuisible à la justesse du tir et est la cause principale des dégradations des bouches à feu, on lui donne les moindres dimensions possibles ; on est même parvenu, dans certaines pièces modernes, à le supprimer complètement*. (Maigne.)

— *Techu. Exposition des peaux à l'air pour les faire sécher. « Être prise du vent*, Se dit d'une peau dont la dessiccation a été poussée à tel point, qu'elle a perdu toute son humidité. *« On dit aussi ÉVENT*.

— *Véner. Odeur qu'une bête laisse dans les lieux où elle a été, où elle a passé : Le cerf est de plus grand vent que le lièvre*. (Acad.) *« Prendre le vent, Flairer : Le sanglier prend le vent de tous côtés avant que de sortir de sa bauge. « Chasser au vent, Aller dans le vent, Aller contre le vent en chassant. « S'en aller haut vent*, Se dit d'un chien qui, le nez dans le vent, évente une bête d'une extrémité d'une enceinte à l'autre. *« Querir le gibier de haut vent*, Le lancer en levant le nez.

— *Chasse et manège. Porter au vent, Porter le nez au vent*, Se dit des animaux, surtout des chevaux, lorsqu'ils portent la tête haute : *Le cheval qui porte au vent pose les pieds au hasard et s'expose ainsi à butter et à s'abattre*. (Lecoq.) *« Avoir du vent*, Commencer à être poussé.

— *Fauconn. Bander au vent*, Se dit d'un faucon qui se tient sur les chiens en faisant

la crécerelle. *« Tenir le bec au vent*, Se dit du faucon qui résiste sans tourner la queue. *« Fendre le haut du vent, Voler au-dessus du vent*.

— *Mus. Instruments à vent*, Instruments de musique dont le son est formé par l'air qu'on y introduit et qui met les parois en vibration.

— *Physiq. Fusil à vent*, Fusil où l'air, comprimé dans la crosse, produit l'effet de la poudre dans les autres armes.

— *Bot. Herbe du vent*, Nom vulgaire de l'anémone pulsatille.

— *Encycl. Météorol.* Jusqu'à ce jour, il a été impossible de déduire une loi générale de l'ensemble des observations faites et connues, sur la direction des vents et les causes qui les produisent. Entre toutes ces causes, l'une des plus puissantes est sans aucun doute la prompte condensation des vapeurs dans le sein de l'atmosphère. On voit quelquefois tomber 0m,01 d'eau en une heure sur une grande étendue de pays, particulièrement dans les régions équatoriales ; or, si l'on suppose que cette étendue soit de 400 kilomètres carrés, et que la vapeur qui est nécessaire pour produire ce centimètre d'eau sur cette surface soit dans l'air à l'état élastique, elle y occuperait un espace immense qui deviendrait vide par cette condensation en gouttes de pluie, et ce vide ne peut se remplir sans exciter une grande secousse atmosphérique.

Les vents se propagent par impulsion ou par aspiration ; nous trouvons un exemple du premier mode dans le vent qui sort d'un soufflet dans lequel l'air est comprimé ; le second mode est manifesté par le vent qui entre dans un soufflet où l'air est raréfié.

Toutes les causes qui amènent des changements dans la température de certaines parties de l'air atmosphérique y produisent nécessairement des mouvements dont la rapidité et la force varient selon les circonstances. Ainsi, la terre s'échauffe plus vite que l'eau à mesure que le soleil s'élève sur l'horizon ; la portion d'air qui correspond au rivage devient plus dense se précipite vers la portion où la densité est moindre ; de là vient le vent qu'on appelle brise de mer. L'effet contraire se produit le soir quand le soleil se couche, et la brise de terre, c'est-à-dire un vent qui se dirige de la terre vers la mer, ne manque pas de se faire sentir. L'Afrique méridionale est très-fortement échauffée en été par les rayons solaires, tandis qu'en hiver les terres et les mers du Nord subissent des froids très-rigoureux. À chacune de ces différences de température correspondent des courants atmosphériques divers, qui en sont la conséquence. La différence de température entre les saisons extrêmes détermine les moussons, qu'on pourrait appeler brises des saisons. La différence de température entre les tropiques et les pôles détermine les vents alizés, dont la constance résulte de l'inégalité permanente de distribution de la chaleur solaire entre les régions atmosphériques de notre globe.

Le mouvement de la terre a également une grande influence sur les vents. Dans un ouvrage intitulé : *Recherches météorologiques*

(Berlin, 1837), M. Dove a donné une théorie des vents généraux, dont l'idée fondamentale, qui paraît due à Hadley (1735), est la suivante : « La vitesse de rotation de chaque point de la surface terrestre est proportionnelle au rayon du parallèle qui passe par ce point. Nulle au pôle, cette vitesse est à son maximum à l'équateur. Dans l'état calme, on suppose que l'air prend la vitesse du lieu au-dessus duquel il se trouve, et quand, par une cause quelconque, une masse d'air se meut le long d'un même parallèle, la rotation de la terre est alors sans influence sur sa vitesse. Si, au contraire, cette masse se meut du pôle vers l'équateur, elle passe successivement par des points dont la vitesse de rotation est plus grande que la sienne, et, retardant ainsi sur le mouvement de la terre, sa vitesse nous affecte comme si cette masse se mouvait de l'orient vers l'occident. Cette déviation est d'autant plus grande que la différence de latitude est plus grande entre le point de départ du courant et son point d'arrivée. »

À ces causes générales il se joint une multitude de causes particulières tirées de la forme ou de la hauteur des montagnes, des nuages, de l'électricité, etc. ; tout cela produit dans l'atmosphère une quantité innombrable de mouvements qui, se combinant et se traversant de mille manières, expliquent les tempêtes, les ouragans, les tourbillons, les courants supérieurs opposés aux courants inférieurs et en général tous les phénomènes météorologiques auxquels nous avons consacré des articles spéciaux dans ce dictionnaire.

Les vents prennent leurs noms de ceux des quatre points cardinaux, combinés deux à deux ou trois à trois. Cette division ne suffisant pas, on a partagé la rose des vents en trente-deux quarts ou rumbes de 11° 15'. Les vents ont la plus grande influence sur les marées et sur le régime des côtes ; aussi les redoute-t-on pour l'entrée et la sortie des ports. Les vents sont constants ou variables ; en France, ils rentrent presque tous dans cette dernière catégorie. On appelle vents régnants ceux qui soufflent le plus souvent dans chaque localité ; ainsi, dans la Manche, la direction du vent régnant est O.-N.-O. ; sur les côtes de Bretagne, O. et S. ; dans la Méditerranée O.-N.-O. C'est au vent qui suit cette direction que l'on a donné le nom de mistral.

Les vents les plus violents sont généralement ceux qui, venant du large, suivent la plus grande ligne droite qu'on puisse tirer sur la mer, sans rencontrer d'obstacles à leur propagation. Ainsi, à Saint-Jean-de-Luz, le plus grand vent est celui du N.-O., dont la direction prolongée ne rencontre de terre qu'à la baie d'Hudson.

Les vents sont à la fois des moteurs et des destructeurs ; pour la marine, ce sont eux qui font gonfler les voiles et permettent la marche des navires ; pour l'industrie, ce sont eux qui font tourner les ailes des moulins dits pour cette raison moulins à vent. Pour déterminer les effets qu'ils produisent comme moteurs et comme destructeurs, on a recherché par des expériences et des observations souvent répétées leurs vitesses et les pressions qu'ils exercent sur un mètre carré.

TABLEAU DES PRESSIONS EXERCÉES PAR LE VENT À DIFFÉRENTES VITESSES CONTRE UNE SURFACE D'UN MÈTRE CARRÉ, CHOQUÉ DIRECTEMENT.

DÉSIGNATION DES VENTS	VITESSE PAR SECONDE	PRESSIION PAR MÈTRE CARRÉ
	mèt.	kilogr.
Vent à peine sensible.	1,00	0,14
Brise légère.	2,00	0,54
Vent frais ou brise.	4,00	2,17
Vent bon frais {	tendant bien les voiles.	6,00
	le plus convenable aux moulins.	7,00
	forte brise.	8,00
Vent grand frais {	convenable pour la marche en mer.	9,00
	très-forte brise.	10,00
	faisant serrer les hautes voiles.	12,00
Vent très-fort.	15,00	30,47
Vent impétueux.	20,00	54,16
Tempête.	24,00	78,00
Tempête violente.	30,05	122,28
Ouragan.	36,15	176,96
	40,00	186,08
Grand ouragan, déracinant les arbres et renversant les édifices.	45,30	277,87

Quant aux effets, le général Baudrand rapporte qu'il a vu trois pièces de 24 déplaçées par l'effet du vent jusqu'à l'épaulement d'une batterie. De son côté, Franklin, pour donner une idée de l'action du vent sur les eaux tranquilles, affirme que, sur une vaste pièce d'eau de 13.500 mètres de largeur et 0m,90 de profondeur, un vent fort mit à sec tout un côté de cette espèce d'étang et en même temps éleva de 0m,90 le niveau primitif sur la rive opposée, en sorte que la profondeur y était parvenue à 1m,80. Quant aux vitesses, on remarque encore que l'aéronaute Garnerin, en juin 1802, fut porté avec son ballon, du Ramelagh à Colchester, avec une vitesse moyenne de 128.800 mètres à l'heure, soit environ 36 mètres par seconde, bien que le vent n'offrit nullement le caractère d'un ouragan ; et Green, en septembre 1823, a pu être emporté sans danger à 69.230 mètres en dix-huit minutes, ce qui donne une

vitesse de plus de 64 mètres, bien que son ballon fût élevé à plus de 4.000 mètres au-dessus du sol. M. Fleuriot de Langle rapporte qu'au cap Horn le navire la *Poursuivante*, commandé par lui, courait 13 nœuds, ce qui donne 6m,66 par seconde et suppose une vitesse quatre fois plus grande pour le vent lui-même, soit 27 mètres par seconde ; durant 15 heures, la mer fut blanche comme un champ de neige. On assure que dans les pays de plaines la direction du vent est habituellement plongeante, et qu'elle y fait avec l'horizon un angle de 18° 20'. La direction du vent influe sur la hauteur moyenne du baromètre, en sorte que, pour obtenir cette hauteur moyenne pour un lieu quelconque, il devient nécessaire de faire entrer dans le calcul un nombre égal d'observations correspondantes à des vents de directions opposées. Mariotte avait remarqué qu'en France, quand le nord ou le nord-est cessait de souffler, il

était remplacé par l'est, qui était suivi lui-même du sud et du sud-ouest.

La pression exercée par le vent contre une surface plane normale à la direction de son mouvement est, pour des vitesses inférieures à 10 mètres par seconde :

$$(1) \quad P = 0,11 ds^4,1 v^2$$

où à peu près

$$P = ds \times 2h,$$

formule dans laquelle P est la pression en kilogrammes ; d le poids du mètre cube de l'air en mouvement ; s la surface de la plaque en mètres carrés ; v la vitesse du vent en mètres par seconde, ou vitesse relative du choc de l'air contre le disque, si l'un et l'autre sont en mouvement ; h = $\frac{v^2}{2g}$ la hauteur gé-

nératrice de la vitesse. La première valeur de P fait voir que la pression croît dans un rapport plus grand que la surface choquée. D'après Borda, trois plaques, dont les surfaces étaient entre elles comme les nombres 1, 2,25 et 5,06, ont donné des expressions qui étaient entre elles comme les nombres 1, 2,44 et 5,97, valeurs qui croissent à peu près comme les puissances 1,1 des surfaces.

Lorsque le vent frappe une surface suivant un certain angle, la pression qu'il exerce sur cette surface, dans la direction de son mouvement, est, d'après Hutton,

$$(2) \quad 0,11 ds^4,1 v^2 (\sin i)^{1,84} \cos i,$$

i étant l'angle que fait la direction du vent avec la surface. Si l'angle i est droit, on a $\cos i = 0$, d'où $\sin i^{1,84} \cos i = 1$, et cette formule n'est plus autre chose que celle qui a été donnée précédemment. Les résultats du tableau des vitesses et des pressions du vent ont été calculés au moyen de la formule (1), en supposant la pression barométrique égale à 0m,755 de mercure, et la température égale à 12°, ce qui donne $d = 1k,231$.

— Hyg. Les vents impressionnent l'homme d'une manière très-sensible, tantôt à son avantage, tantôt à son détriment. Les vents ont une première action favorable ; ils renouvellent l'air confiné, s'opposent à l'accumulation en un même lieu des miasmes délétères qu'ils disséminent et diluent dans l'immense masse de l'atmosphère ; ils favorisent le mélange des gaz et des vapeurs de densités diverses ; en un mot, ils s'opposent à la stagnation et à la permanence des viciations atmosphériques. Mais, en même temps, ils reportent aussi ces miasmes d'un pays à un autre ; on tout cas, ils apportent avec eux, là où ils soufflent, des conditions nouvelles de sécheresse ou d'humidité, de chaleur ou de froid, etc., et peuvent être, dans ces différents cas, l'origine de maladies variées et plus ou moins redoutables.

Les vents qui règnent des tropiques aux pôles sont assez variables dans leurs directions ; mais, pour chaque région du continent, il existe une sorte d'habitude ventueuse qui n'est pas sans influence sur les conditions hygiéniques de ces localités. C'est ainsi qu'en France on peut reconnaître trois régions : 1° la région atlantique, dans laquelle dominent les vents du sud-ouest qui ont passé sur la mer et qui, chauds et humides, prédisposent aux affections catarrhales ; 2° le bassin du Rhône, qui a pour vent dominant le vent du nord ; 3° la région méditerranéenne, qui comprend elle-même une région occidentale, avec prédominance des vents de l'ouest à l'est, et une région orientale, dans laquelle prédominent les vents du nord-ouest.

D'autres vents sont spéciaux à certaines localités, y règnent d'une manière plus ou moins constante et y sont regardés comme cause active de graves affections. On peut citer : 1° les vents du nord très-froids qui règnent au sud des Alpes ; ils viennent des montagnes et sont l'origine fréquente de refroidissements d'où naissent des affections bronchiques et rhumatismales ; 2° le mistral, vent très-froid et très-redoutable qui souffle dans la vallée du Rhône et vient du nord-nord-ouest ; 3° le simoun, vent brûlant du désert de Sahara, connu aussi en Egypte sous le nom de *kamsin* ; ce vent, chargé de poussière sablonneuse, brûlant au point de faire monter le thermomètre à 50° à l'ombre, est des plus pernicieux ; il dessèche en quelques instants les particules humides sur lesquelles il passe et menace la vie de tous les animaux et de l'homme, si celui-ci ne prend pas la précaution de se garantir de ses atteintes en s'enfermant étroitement et en se soustrayant à son action dessiccative ; 4° le siroco, qui vient du sud-est et souffle en Italie. Ce vent vient aussi du désert après avoir traversé la Méditerranée ; il est à la fois très-chaud et très-humide et agit d'une manière pernicieuse, occasionnant les inflammations et les fluxions du foie, de l'intestin, etc.

Dans leur mode général d'action, les vents agissent sur l'homme de trois manières : 1° mécaniquement, par la rapidité du courant aérien ; 2° physiquement, par sa température propre et son degré hygrométrique ; 3° par transport, en amenant des miasmes d'un lieu dans un autre.

Premier cas. Quelles que soient sa température et ses autres qualités, le vent, en tant que courant gazeux, active l'évaporation sur les surfaces humides. Il est d'observation

journalière que, si quelque personne se trouve placée dans un courant d'air ou exposée à un vent violent étant en transpiration ou mouillée seulement de l'eau de la pluie, il peut en résulter de graves inconvénients pour elle. Le courant d'air, provoquant une évaporation considérable, occasionne un refroidissement qui porte sur les téguments, compromet les fonctions de la peau par une perturbation inopportune et produit ainsi les affections bronchiques et pulmonaires, les catarrhes en diverses régions et les affections rhumatismales.

Deuxième cas. La température des vents est très-variable. Les vents trop chauds raréfient l'air et provoquent la dyspnée ; ils dessèchent la peau, la rendent rugueuse et prédisposent aux affections cutanées et inflammatoires, aux ophthalmies s'ils contiennent des poussières sablonneuses, etc.

Les vents trop froids sont les plus pernicieux dans nos régions tempérées. Secs, ils provoquent le développement des affections pulmonaires, pneumonies et pleurésies, des névralgies et des inflammations d'intestin ; humides, ils sont plus fréquemment encore l'origine des bronchites, des affections catarrhales et rhumatismales, de la grippe, des angines, des entéro-colites, etc. L'action pernicieuse qu'ils exercent est d'autant plus vivement sentie que ces vents succèdent plus brusquement à un vent tiède ou à un vent chaud ; les asthmatiques, les catarrheux et les tuberculeux éprouvent, dès le moment de leur apparition, une aggravation marquée de leur état.

Troisième cas. En ce qui concerne le transport des effluves marécageux et des miasmes qui produisent la fièvre paludéenne, les observations se sont assez multipliées pour qu'il soit permis de le regarder comme démontré. C'est ainsi qu'on a vu, par exemple, la plantation d'un rideau de peupliers entraver la propagation du miasme paludéen et protéger avec une certaine efficacité les localités qui s'abritent derrière ce léger obstacle. Mais il n'en est pas de même en ce qui concerne le transport des agents morbifiques des affections épidémiques. Le choléra, la grippe, l'angine couenneuse, la fièvre typhoïde et tant d'autres affections qui sévissent épidémiquement sans que leur caractère contagieux soit bien nettement accusé, n'ont peut-être d'autre origine que le transport par les courants de l'air ambiant d'un miasme délétère et infectant ; mais les observations sont à cet égard insuffisantes, et ce mode de propagation est loin encore d'être démontré. Il est à désirer que des observations météorologiques soient faites d'une manière attentive pendant le cours des épidémies et que cette question de transport des agents morbides puisse être promptement résolue.

— Mythol. C'est à la crainte et à la superstition, jointes à l'ignorance, qu'il faut évidemment rapporter la personification des vents dans la mythologie des peuples anciens. Dès la plus haute antiquité, nous voyons les Perses rendre les honneurs divins à ces terribles puissances de l'air, et ce culte ne tarda pas à passer de l'Orient dans la Grèce, où la brillante imagination des poètes établit aussitôt la généalogie des vents, leur caractère et leurs attributs. Selon les uns, ils étaient fils d'Astrée et de l'Aurore, ou de Rhée, ou d'Hérèbe ; selon les autres, ils étaient enfants du Ciel et de la Terre. Hésiode distingue les vents favorables et les vents malfaisants. Il fait naître des dieux les premiers et donne pour pères aux seconds les géants Typhon, Astrée et Persée. Homère, aussi bien dans l'*Odyssée* que dans l'*Iliade*, ne mentionne que quatre vents principaux : Borée (en latin *Septentrio*), Eurus (*Subsolanus*), Notus (*Auster*) et Zéphire (*Favonius*). Une observation curieuse à noter, c'est que ce dernier vent, dans les traditions primitives, n'offre nullement le caractère doux et poétique dont il éveille aujourd'hui l'idée ; Homère lui donne presque constamment l'épithète d'impétueux et en fait le compagnon de Borée, à l'exemple duquel il se plaît à troubler les airs et à susciter les tempêtes. Ce n'est que beaucoup plus tard, et chez les Romains, qu'on transforma Zéphire en un vent agréable, fécond et prospère, aux ailes de papillon et couvert de fleurs. Quant à l'Aquilon, qui apparaît si fréquemment dans nos poètes, ce n'est qu'un synonyme de Borée, ou, plus exactement, la personification de tout vent froid et impétueux. En littérature, on l'oppose généralement, par antithèse, à Zéphire :

Tout vous est aquilon, tout me semble zéphyr, dit dédaigneusement le chène au roseau dans La Fontaine, et nous pourrions multiplier les exemples.

Le nombre des vents ne tarda pas à s'accroître et fut porté successivement à huit, à dix et à douze, dont voici les noms grecs : Aparctias, Borée, Cécias, Aphéliote, Eurus, Euronote, Notos, Libonote, Lips, Zéphire, Japyx et Thracias. Les Athéniens, qui personnifiaient huit vents, leur avaient élevé un temple octogone ; à chaque angle était figuré l'un d'eux correspondant au point du ciel d'où il soufflait. Ces huit vents s'appelaient : le Solanus, l'Eurus, l'Auster, l'Africus, le Zéphire, Corus, le Septentrion et l'Aquilon. On retrouve ici la plupart de ceux qui sont

restés littéraires. Si l'on en croit Pausanias, Borée ou le vent du nord était la divinité principale de Méganopolis. Auguste, se trouvant dans les Gaules, fit bâtir un temple au vent Circius (ouest ou quart nord-ouest), que les Gaulois honoraient d'un culte particulier, parce qu'ils croyaient devoir la salubrité de l'air à sa vivacité même.

Les poètes de l'antiquité ont placé les vents sous le sceptre d'Eole, qui régnait dans l'île d'Eolie ; mais lui-même n'était qu'une divinité subalterne, que Jupiter et Junon, les véritables puissances des régions éthérées, faisaient obéir à leur gré.

Les anciens considéraient les vents comme des génies volages, inquiets et turbulents ; aussi les artistes les ont représentés généralement sous la figure d'hommes ayant des ailes à la tête et aux épaules. Sur le fameux coffre de Cypselus, Borée, enlevant Orithye, est figuré ayant des serpents pour jambes. Noël (*Dictionnaire de la Fable*) cite une remarquable représentation des quatre vents, due au chevalier Jacques Thornhill ; elle est couler de pierre, en haut relief et décora la voûte du dôme de l'hôpital de Greenwich. Eurus, le vent d'orient, se levant et déployant ses ailes, tient de la main droite un flambeau allumé, comme pour apporter le jour à la terre, tandis que de la main gauche il semble pousser l'étoile du matin hors du firmament. Auster, le vent du midi, a les ailes toutes dégouttantes d'eau et presse les pluies hors d'un sac. Zéphire, le vent de l'occident, est accompagné de petits Zéphyrus portant des corbeilles de fleurs qu'ils sèment autour de lui. Borée enfin, le vent du nord, a des ailes de dragon qui caractérisent la fureur et s'élançant environné de vents impétueux qui répandent au loin de la grêle, de la neige et des frimas.

Les anciens immolaient des agneaux blancs aux vents propices et des agneaux noirs aux vents funestes. Entre Titane et Sicyone s'élevait un autel qui leur était consacré et où chaque année un prêtre spécial leur offrait un sacrifice. C'est ainsi que, au moment où les Troyens vont s'embarquer pour l'île de Crète, Anchise immole une brebis noire aux vents orageux et une blanche aux vents doux et bienfaisants. Xénophon raconte de même que, le vent de septentrion arrêtant l'armée du jeune Cyrus au moment de son expédition, le divin conseiller d'offrir un sacrifice à ce vent redoutable, qui cessa, dit-il, aussitôt de souffler. Borée avait un temple sur les bords de l'Ilyssus, et Zéphire un autel sur la voie sacrée qui conduisait d'Athènes à Eléusis.

VENT (des du, et les sous le), groupe d'îles de l'Amérique centrale. V. ANTILLES.

VENT (CREUX-DU-). V. CREUX-DU-VALL.

Vents (LA TOUR DES), l'un des monuments les plus curieux de l'antique Athènes. V. la description au mot ATHÈNES.

VENTABREN, village et commune de France (Bouches-du-Rhône), cant. de Berre, arrond. et à 40 kilom. d'Aix, sur le chemin de fer ; 1,300 hab. Fabriques d'huile ; minoteries. Sur une hauteur qui domine le village se trouvent les ruines de l'ancien château de Ventabren, construit au xiv^e siècle par Jeanne, reine de Naples. Une tour est encore debout ; mais, sapée profondément, elle ne tardera pas à s'écrouler. Les pierres qu'on en a extraites ont réduit sa base, ce qui établit un bizarre contraste avec le sommet, dont la largeur est bien plus grande. La chapelle délabrée du château, quoique très-ancienne, n'offre aux curieux qu'un vaste arceau assez bien conservé. Non loin des ruines du château de Ventabren se trouvent celles d'un camp romain ; il est placé à la pointe d'une colline escarpée, défendu de trois côtés par la nature et au nord par un large fossé taillé dans le roc. Ses murailles en pierre sèche sont parfaitement conservées, et il est aisé de reconstituer actuellement encore la circonvallation de ce camp, un des plus anciens de la France et un des plus intéressants.

VENTADOUR, hameau de France (Corrèze), dans la commune de Moustier-Ventadour, cant. d'Egletons, arrond. et à 45 kilom. N.-E. de Tulle. Au milieu d'un bois, sur une colline, on voit les ruines magnifiques du château de Ventadour, classées au nombre des monuments historiques. Rien de plus imposant pour l'archéologue et le poète que ce manoir solitaire, posé comme un nid d'aigle au milieu des landes sur des rochers inaccessibles. Le château de Ventadour fut une cour d'amour. C'est là (du moins une légende le veut ainsi) que vécut longtemps le brillant trouvère Bernard de Ventadour. Fils d'un simple meunier, Bernard osa lever les yeux sur la châtelaine ; mais le comte apprît cet amour. Furieux, il fit enlever sa femme dans le donjon de Ventadour ; quant à Bernard, il s'enfuit, alla en terre sainte et écrivit pour la belle Eleonore de Quercy les virelais que nous ont transmis les âges. Cependant, les sombres murailles du château de Ventadour retentirent plus souvent du bruit de l'acier que du chant des trouvères. En 1371, le château, alors au pouvoir des Anglais, subit un assaut infructueux de la part de Du Guesclin ; mais, moins de cinq années après, un certain Geoffroy Tête-Noire s'en empara par trahison. Ce Geoffroy, l'un des prin-

cipaux chefs des grandes compagnies, se maintint à Ventadour pendant douze années et en fit « un des plus forts châteaux qui soient au monde », dit Froissart. Puis il se mit à ravager le pays et à mener joyeusement la vie seigneuriale. Par ordre du duc de Berry, Guillaume de Lignac et Jean Bonne-Lance entreprirent d'enlever Ventadour à ce brigand. Mais ils passèrent une année entière à bloquer le manoir, qui contenait des vivres pour sept ans. Du haut des murailles, Geoffroy Tête-Noire raillait les assiégeants, quand il fut tué d'un coup d'arbalète. Ses neveux, Alain et Pierre Roux, continuèrent la résistance. Cependant un nouveau renfort, commandé par messire Guillaume Le Boutillier et Louis d'Aubière, venait d'arriver aux assiégeants. Les neveux de Geoffroy, voulant en finir, imaginèrent une ruse : ils mandèrent par un parlementaire qu'ils étaient prêts à livrer le château moyennant 10,000 livres. Leur projet était de cacher leurs meilleurs soldats dans la maîtresse tour du château et de massacrer les chefs ennemis lorsqu'ils viendraient compter l'argent dans la cour, suivant l'usage. Malheureusement pour un projet si bien conçu, les chefs pensèrent qu'un marché aussi avantageux devait cacher un piège. Jean Bonne-Lance cacha donc à tout hasard un gros de soldats dans un bois voisin, puis il entra dans le château avec son escorte et les mulets qui devaient porter la rançon. Il s'opposa à ce que la porte fût refermée et, la rançon comptée, demanda à visiter le manoir pour s'assurer s'il était rendu sans « fraude, cautèle et malengin ». Sur le refus qu'on lui fit des clefs, il ôta son casque ; son escorte aussitôt sonna du cor, et, à ce signal, les soldats embusqués dans le voisinage accoururent. Le château fut facilement envahi, les hommes de Pierre Roux n'ayant pu défendre leur maître, enfoncés qu'ils étaient dans la grosse tour. Les neveux de Geoffroy furent expédiés au duc de Berry, qui les envoya à Paris, où, dit la chronique, ils furent décollés sur la place des Halles, puis écartelés et envoyés les quartiers aux quatre souveraines portes de la capitale. « Ce siège est l'événement capital du château de Ventadour. La seigneurie passa, par les femmes, dans la famille de Lévis La Voûte ; de là le nom de Lévis-Ventadour, qui porta depuis une branche de cette famille. Érigée en duché-pairie en 1589, elle échut à la maison de Rohan par le mariage de Mlle de Lévis avec Hercule, prince de Rohan (1694). Ventadour ou Moustier-Ventadour, comme on l'appelle aussi quelquefois, n'est plus aujourd'hui qu'une ruine historique, évoquant de pittoresques souvenirs.

Ventadour (SALLE). V. OPÉRA-ITALIEN.

VENTAIL s. m. V. VANTAIL.

VENTAISON s. f. (van-tè-zon — rad. vent). Agric. Maladie du froment, causée par la violence des vents.

VENTAVON (Casimir Tournu, dit de), avocat et homme politique français, né en 1806. Il est originaire du village de Ventavon (Hautes-Alpes), dont il a pris le nom. M. Tournu fit ses études au collège de Grenoble, puis étudia le droit dans la même ville, où il exerça ensuite la profession d'avocat. L'habileté avec laquelle il plaïda en matière civile lui fit une réputation locale et lui valut d'être nommé à plusieurs reprises bâtonnier de l'ordre. Légitimiste et cléricale, avocat de la noblesse et du clergé dauphinois, M. Tournu se fit remarquer par son opposition à l'Empire. Élu le 8 février 1871 député des Hautes-Alpes à l'Assemblée nationale, il alla siéger à droite, vota les préliminaires de paix, fit partie de la réunion des Réservés et ne tarda pas à prendre une part active aux débats de la Chambre. Nommé rapporteur d'une commission chargée d'installer les ministères à Versailles, il se prononça, le 22 juin 1871, pour que le gouvernement et l'Assemblée résidassent l'un et l'autre hors de Paris et fit, dans un style précieux et alambiqué, qui caractérise son éloquence subtile, quintessenciée et provinciale, un véritable réquisitoire contre la ville qui « a successivement renversé tous les gouvernements, imposant aux provinces le régime de son choix ». Pendant cette année, il vota pour l'abrogation des lois d'exil, la validation de l'élection des princes d'Orléans, la loi des conseils généraux, le pouvoir constituant de l'Assemblée, la proposition Rivet, et appuya la pétition des évêques en faveur du pouvoir temporel du pape. Le 8 octobre 1871, il fut élu dans le canton de Laragne membre du conseil général des Hautes-Alpes. En 1872, M. de Ventavon se prononça pour la proposition Ravelin, contre la proposition Ferry sur les matières premières, contre le maintien des traités de commerce, pour la dissolution de la garde nationale, etc. Dans un discours qu'il prononça le 23 février 1873 sur le projet de loi relatif à l'organisation de la magistrature, il conclut au maintien de la loi existante, ni un éloge bien senti des avocats, rappela qu'avant 1789 les anciens de l'ordre étaient appelés à donner leur avis dans les arrêts de règlement et qu'on leur disait en les introduisant : « Prenez place sur les fleurs de lis. » Et l'avocat de Grenoble ajouta, aux applaudissements de la droite :

« Que M. le garde des sceaux tienne le même langage. » Dès cette époque, M. de Ventavon prit part aux projets de fusion silencieusement préparés par les orléanistes et les légitimistes en vue d'étouffer la République, d'imposer à la France la monarchie et de renverser M. Thiers s'il s'opposait à la restauration. Lorsque M. Thiers eut envoyé, le 13 novembre 1872, le message par lequel il affirmait la nécessité de fonder définitivement la République, M. de Ventavon se joignit à la coalition qui essaya sans succès, le 29 novembre, de forcer le chef du pouvoir exécutif à donner sa démission. Il présenta, en février, un amendement aux articles de la commission des Trente, déterminant les pouvoirs du président de la République, et combattit vivement, le 5 avril, le projet de loi accordant une indemnité de guerre à la ville de Paris. Le 24 mai 1873, il contribua à la chute de M. Thiers, à la nomination du maréchal de Mac-Mahon comme chef du pouvoir exécutif, puis il appuya toutes les mesures de réaction à outrance et d'odieuse compression présentées par le cabinet de Broglie pour écraser les républicains, pendant que les meneurs des deux groupes royalistes négociaient pour appeler le comte de Chambord sur le trône. Après le misérable avortement de ces factieuses intrigues, M. de Ventavon se rallia à l'idée de proroger pour sept ans les pouvoirs du maréchal de Mac-Mahon, dans le but de donner aux royalistes le temps d'amener de gré ou de force le pays à accepter la royauté. Il vota pour le septennat (19 novembre), resta fidèle à M. de Broglie lorsque ce triste homme d'Etat fut renversé (16 mai 1874) et fut nommé, le 6 juin suivant, membre de la commission des Trente. M. de Ventavon présenta à la Chambre un projet sur l'organisation des pouvoirs publics. Dans ce projet, il demandait le maintien pur et simple des pouvoirs du maréchal de Mac-Mahon, auquel il donnait le droit de dissoudre la Chambre des députés. A l'expiration des pouvoirs du maréchal, le Sénat et la Chambre réunis en congrès devaient statuer sur les résolutions à prendre. Ce projet de reconstitution du septennat, auquel on donna alors le nom de *ventavoniat*, était en discussion à la commission des Trente lorsque, le 15 juin 1874, M. Périer proposa de mettre un terme aux inquiétudes du pays en votant au plus vite les lois relatives à l'organisation et à la transmission des pouvoirs publics. Chargé de faire un rapport sur cette proposition, M. de Ventavon, au nom de la commission, se prononça pour le rejet de la proposition Périer, qui fut repoussée le 23 juillet. Dans son rapport, il s'excusa d'avoir maintenu dans son propre projet, adopté par la commission, la dénomination malsonnante de président de la République. La majorité, n'ayant pu faire la monarchie, voulait constituer un pouvoir hybride, sans nom, devant durer jusqu'au moment où les deux Chambres réunies, à l'expiration des pouvoirs, donneraient à la France des institutions nouvelles. Ce rapport, plein de subtilités byzantines et de sous-entendus, à la rhétorique entortillée, déplut même aux amis de M. de Ventavon, qui ne pouvaient admettre qu'on fit attendre pendant sept ans le roi à la porte de la terre promise. Le ventavoniat devait avoir le sort qu'il méritait. Il fut repoussé par l'Assemblée lors de la discussion des lois sur les pouvoirs publics en janvier et février 1875. A cette époque, M. de Ventavon, en qualité de rapporteur de la commission des lois constitutionnelles, monta plusieurs fois à la tribune pour combattre les amendements Wallon (21 janvier, 30 janvier et 2 février). Dans son discours du 21 janvier notamment, pendant deux heures, M. Tournou essaya de démontrer que, puisque le pays était las du provisoire, il ne fallait pas en sortir définitivement, qu'il fallait organiser sans trop constituer, constituer sans trop organiser, etc. Cet amoncellement de rébus et de charades, de tours et de détours, acheva de donner la mesure de M. de Ventavon comme homme politique. Le 23 février, la commission ayant décidé qu'elle ne pouvait s'associer à une proposition tendant au rétablissement de la monarchie, M. de Ventavon donna sa démission de rapporteur. Deux jours après, il vota contre la constitution républicaine du 25 février et, quelques mois plus tard, pour la loi sur l'enseignement supérieur. Lorsque l'Assemblée eut prononcé sa dissolution, il posa sa candidature au Sénat dans les Hautes-Alpes et fut élu le 20 janvier 1876.

VENTE s. f. (van-te — lat. *vendita*, mot qui signifie proprement chose vendue; de *vendere*, vendre). Cession moyennant un prix convenu : **VENTE simulée, frauduleuse.** **VENTE de biens, de meubles.** **VENTE par licitation.** **VENTE publique.** **Contrat de VENTE.** Commerce de celui qui vend : *La vente du lait rapporte plus que celle du beurre.* (Joi-gneaux.)

— Place publique où l'on vend des marchandises : *Acheter du vin sur la vente.* *Vieux en ce sens.*

— *Hôtel des ventes*, Hôtel où l'on vend, à Paris, par le ministère des commissaires-priseurs, des objets mobiliers.

— *Roi de la vente*, Artiste dont l'œuvre a atteint le plus haut prix dans une vente publique.

— *Mettre une chose en vente*, Faire savoir

qu'on veut la vendre. *Exposer une chose en vente.* La mettre sous les yeux du public pour qu'elle trouve des acheteurs.

— *Marchandise de vente, de bonne vente*, Marchandise qui est de nature à être bien vendue ou qui trouve facilement des acheteurs. *Marchandise dure à la vente*, Marchandise qui n'est pas facile à vendre. *Marchandise hors de vente*, Marchandise qui ne trouve plus d'acheteurs, qui ne se vend plus.

— Jurispr. *Vente forcée*, Celle qui a lieu par suite de saisie ou d'expropriation forcée. *Vente judiciaire*, Celle qui est faite par autorité de justice. *Vente par décret*, Vente d'un immeuble qui avait lieu par autorité publique, en conséquence d'une saisie réelle. *Vente de marchandise à perte de finances*, Vente de quelque marchandise que l'on fait racheter à bas prix par une personne interposée.

— *Féod. Lods et ventes*, Redevance due au seigneur de fief pour la vente d'un héritage compris dans sa censive : *Devoir les lods et ventes.* *Payer les lods et ventes*.

— Anc. cout. *Droit de vente*, Droit sur les denrées qui se vendaient dans un marché public.

— Bourse. *Vente à livrer*, Celle dans laquelle on suppose que les titres vendus sont aux mains du vendeur. *Vente à découvert*, Celle qui est basée sur la supposition contraire.

— Eaux et for. Arbres d'un bois ou d'une forêt qui viennent d'être abattus : *Acheter du bois dans la vente.* *Jeune vente*, Vente où le bois coupé commence à repousser : *Il est défendu de laisser aller les bestiaux dans les jeunes ventes.* (Acad.) *Vieille vente*, Celle dans laquelle le bois est prêt à être exploité. *Assoir les ventes*, Marquer le bois qui doit être vendu et coupé. *Vider, nettoyer les ventes*, Enlever le bois qui est coupé.

— Encycl. Jurispr. La *vente* a été précédée par l'échange. Les hommes échangeaient d'abord entre eux ce qu'ils avaient de superflu ou d'inutile contre d'autres objets qui leur étaient nécessaires; mais, comme il n'arrivait pas toujours que les choses données en échange fussent exactement d'égale valeur, ou que celui qui voulait se débarrasser d'un excédant de certains objets trouvât précisément l'homme par qui ces objets étaient recherchés, on imagina la monnaie, matière formée d'un métal précieux, d'un poids et d'un titre déterminés, contrôlés par le pouvoir public et qui devint l'instrument des échanges. On appela *vente* l'opération qui consistait à échanger un objet quelconque contre des pièces de monnaie.

La tradition nous apprend que la *vente* a été en usage dès le temps des patriarches. Lorsque l'acheteur et le vendeur étaient d'accord, ils déclaraient leur volonté devant témoins et dans un lieu public. On ne comptait point le prix, mais on le pesait. Comme toutes les autres conventions, la *vente* était alors purement verbale; mais elle ne tarda point à s'opérer par écrit, et l'histoire nous apprend que Jérémie, lors du siège de Jérusalem par Nabuchodonosor, écrivit lui-même et fit attester par des témoins l'acte en vertu duquel il acheta le champ d'Hananiél, son parent. Mais, sous les lois mosaïques, l'acheteur d'un fonds de terre n'en conservait pas irrévocablement la propriété, et le vendeur avait toujours le droit de racheter; lorsqu'il ne le faisait point, le droit de l'acheteur était maintenu, mais seulement jusqu'à l'anné jubilaire qui, chez les Hébreux, revenait tous les cinquante ans. La *vente* ne constituait donc en quelque sorte qu'une espèce de location.

Sous l'empire des lois judaïques, la *vente*, pour être valable, devait réunir trois conditions : argent donné, acte écrit, translation de propriété.

Sous le régime des républiques grecques, les contrats de *vente* furent très-usités. Toutefois, les lois de Lycurgue, dont le but était de consacrer l'égalité des citoyens et de bannir le luxe, restreignirent la *vente* dans des limites très-étroites; car les transactions commerciales importantes étaient à peu près impossibles dans une république où l'on n'admettait que l'usage de la monnaie de fer, dont la valeur était minime et le volume considérable. Mais lorsque, après la guerre du Péloponèse, Sparte se fut enrichie des dépouilles d'Athènes et qu'elle eut laissé pénétrer dans ses murs l'or et l'argent, les mœurs austères du gouvernement de Lycurgue se corrompirent et l'on commença à vendre la terre, qui avait été jusqu'alors considérée comme le patrimoine inaliénable des familles. Aucun document ne nous apprend quelles étaient, à Sparte, les formes de la *vente*; l'histoire mentionne seulement une loi de l'éphore Epitadas, en vertu de laquelle tout citoyen pouvait, soit de son vivant, soit par testament, disposer de tous ses biens.

A Athènes, toutes les *ventes* étaient effectuées devant des témoins; la *vente* des biens meubles devait être accompagnée du paiement, et le vendeur ne possédait aucune action en justice pour réclamer le prix s'il avait eu confiance dans l'acheteur. Quant aux immeubles, ils étaient vendus devant les

magistrats, et l'acheteur, pour confirmer l'engagement, donnait des arrhes au vendeur. Dans le cas où le vendeur refusait de livrer l'immeuble après avoir reçu des arrhes, l'acheteur provoquait contre lui une action en ratification.

La législation romaine contient sur le contrat de *vente* une foule de dispositions qu'il serait trop long d'énumérer ici. Comme chez les autres peuples, la *vente* fut, à Rome, précédée de l'échange; mais, plus tard, il s'établit une distinction bien précise entre la *vente* et l'échange, malgré les controverses soulevées sur ce point entre les sabinien et les proculéiens. La loi de contrat par achat dit à ce sujet : *Sed verior est Nervæ et Proculi sententia; nam ut aliud est vendere, aliud emere; alius emptor, alius venditor; sic aliud est pretium, aliud merx: quod in permutatione discerni non potest, uter emptor, uter venditor sit.* La *vente* ne s'opérait point toujours de la même manière, et les lois romaines avaient admis une distinction célèbre entre les choses *mancipi* et les choses *nece mancipi*; les premières ne pouvaient être vendues qu'entre citoyens romains, en présence de témoins également citoyens romains; le prix, consistant en métal, était pesé dans une balance et la *vente* consacrée par ces paroles solennelles : *Hanc ego rem ex Jure Quiritium meam esse aio, eaque mihi empti est hoc ære æneaque libra.* Mais les choses *nece mancipi* pouvaient être acquises non-seulement par les citoyens, mais encore par les étrangers, et elles devenaient par la seule tradition la propriété de l'acheteur.

A Rome, la *vente* n'était point translatrice de propriété, et le vendeur était obligé de livrer la chose vendue, de mettre l'acheteur en possession et de le garantir de toute éviction. Le système français est en désaccord sur ce point avec la jurisprudence romaine, et, sous l'empire de notre code, la *vente* est translatrice de propriété. L'article 1583 du code civil dit : « Elle est parfaite entre les parties et la propriété est acquise de droit à l'acheteur à l'égard du vendeur dès qu'on est convenu de la chose et du prix, quoique la chose n'ait pas encore été livrée ni le prix payé. » Ainsi le concours des volontés suffit pour rendre la *vente* parfaite. C'est pour cela que l'on a nommé la *vente* un contrat consensuel.

— *Des différentes manières de vendre.* Les choses qui se comptent, se pèsent ou se mesurent peuvent être vendues de quatre manières différentes : 1° en bloc; quand on vend, par exemple, tout le foin qui est dans un grenier; 2° pour un prix unique, on peut vendre une portion indivisible d'une masse individuelle; 3° on peut encore vendre une masse individuelle à raison de tant le mètre, tant la mesure; 4° enfin on peut vendre tant de mètres, tant de mesures à prendre dans une masse individuelle.

Pour les choses qu'on est dans l'usage de goûter avant l'achat, il n'y a point de *vente*, dit l'article 1587, tant que ces choses n'ont point été goûtées et agréées par l'acheteur.

— *Des ventes à l'essai.* Elles sont toujours présumées faites sous condition suspensive, dit l'article 1588. « En droit romain, dit Mourlon, la *vente à l'essai* était présumée faite sous condition résolutoire; les risques étaient, par conséquent, à la charge de l'acheteur. Notre code la considère comme présumée faite sous condition suspensive. Les risques restent donc à la charge du vendeur. J'achète un cheval à l'essai. Si ce cheval m'est volé sans qu'il y ait aucune faute de ma part, je puis refuser d'en payer le prix au vendeur ou le répéter de lui s'il l'a déjà reçu. »

— *Qui peut acheter ou vendre.* En principe, toute personne capable de contracter est capable de vendre; mais la loi a introduit à cet égard des exceptions remarquables, que l'on peut ranger en deux classes : les incapacités réciproques, c'est-à-dire existant entre deux personnes vis-à-vis l'une de l'autre, et les incapacités spéciales non réciproques.

Les incapacités réciproques sont celles que la loi édicte entre époux (art. 1595).

En principe, tout contrat de *vente* entre époux est frappé de nullité. La loi a voulu par là éviter que, sous les apparences d'une *vente*, les époux ne vinssent à cacher des libéralités excédant le disponible, ou même à se faire, dans la mesure de la quotité disponible, des libéralités indirectes dont la révocation aurait été presque impossible, et, de plus, elle a voulu prévenir les fraudes que les époux auraient été tentés de pratiquer pour soustraire leurs biens à leurs créanciers personnels.

La prohibition doit être étendue à l'échange, régi en principe par les règles de la *vente*; à la constitution de rente à titre onéreux, car ce n'est en réalité qu'une *vente*; à la dation d'un immeuble qu'un des deux époux ferait à son conjoint en paiement d'une somme dont il lui serait redevable. Mais elle ne s'applique qu'aux *ventes* amiables et non aux *ventes* sur saisie immobilière; les inconvénients qu'on a voulu éviter ne se présenteraient pas dans ce cas.

Voyons les exceptions apportées par la loi au principe de la prohibition : 1° un des époux peut céder des biens à l'autre en paiement de ses droits, après séparation de biens. On a voulu par là éviter des saisies

entre les époux; 2° le mari est autorisé à céder des biens à sa femme pour cause légitime, telle que le remploi de ses immeubles aliénés ou de deniers à elle appartenant, si ces immeubles ou deniers ne tombent pas en communauté. L'énumération que fait ici l'article 1595 n'est pas limitative; il se borne à expliquer ce qu'il faut entendre par cause légitime. Aussi la jurisprudence valide-t-elle des dations en paiement pour d'autres dettes dont le paiement pourrait être régulièrement fait par le mari. Mais nous n'irions pas jusqu'à dire que la dette doit être exigible, comme on le voit dans quelques arrêts; car, dans le cas de remploi prévu par le texte, cette condition n'est pas remplie. Notons que, sous le régime dotal, le mari ne pourrait, à moins qu'il n'y eût séparation de biens, céder un immeuble à sa femme en paiement de sa dot, car la restitution anticipée de la dot ne libère pas le mari; 3° la femme mariée sous un régime exclusif de communauté peut céder des biens à son mari en paiement de la dot qu'elle lui avait promise. Que faut-il entendre par un régime exclusif de communauté? Ces expressions comprennent assurément le régime dotal. Il est admis par tous que, sous ce régime, la femme pourra donner en dot un de ses paraphes. Il faut aussi entendre par là le régime sans communauté; comme le mari a sous ce régime la jouissance des biens de la femme, cette dation en paiement ne lui donnera aucun droit nouveau sur les fruits de l'immeuble cédé, mais il acquerra le droit de vendre cet immeuble, d'en disposer comme il l'aurait fait de la somme qui lui était promise.

L'article 1595 réserve pour les trois cas exceptionnels que nous venons d'examiner les droits des héritiers des parties contractantes, s'il y a avantage indirect. Ceci ne doit s'entendre que des héritiers réservataires qui intenteraient l'action en réduction si la quotité disponible était dépassée. Les autres héritiers ne pourraient attaquer la *vente*.

Quel est le sort des *ventes* entre époux faites malgré la prohibition? Elles seraient nulles et d'une façon absolue. Cette nullité pourra être opposée par toutes parties intéressées, les époux, leurs héritiers, réservataires ou non, leurs créanciers. En effet, est-ce une *vente* sérieuse, l'article 1595 l'annule virtuellement; est-ce une donation déguisée, comme l'acte auquel on a recours pour la faire est nul, n'a pas même les apparences d'un acte valable, la donation est nulle.

Nous arrivons à une seconde catégorie d'incapacités, celles de l'article 1596. Elles sont fondées sur cette idée que toute personne chargée par une convention ou par la loi de représenter le vendeur et de défendre ses intérêts dans la *vente* ne doit pas pouvoir acheter; on a pensé que le mandataire placé entre son intérêt et son devoir trahirait peut-être le vendeur. Ainsi les tuteurs ne peuvent acheter les biens de leurs pupilles, et cela s'appliquerait même aux *ventes* qui seraient faites aux enchères publiques, car le tuteur pourrait par de faux renseignements jeter la défaveur sur ces biens. On fait exception pour le cas où l'acquisition conserverait des droits que le tuteur aurait déjà sur les biens qui appartiennent au pupille; par exemple, s'il était copropriétaire avec lui, il pourrait acquérir la portion du mineur par licitation. La loi défend encore aux mandataires d'acheter les biens dont la *vente* se fait par leur ministère, aux administrateurs des communes et établissements publics d'acheter les biens des établissements confiés à leurs soins. La nullité, dans ces divers cas, ne serait que relative et ne pourrait être proposée que par les personnes qu'elle a pour but de protéger.

Une dernière catégorie d'incapacités se trouve enfin dans l'article 1597, qui défend aux juges, à leurs suppléants, aux magistrats faisant fonction de ministère public, aux greffiers, huissiers, avoués, avocats, notaires, de devenir cessionnaires des procès, droits et actions litigieux qui sont de la compétence du tribunal dans le ressort duquel ils exercent leurs fonctions, à peine de nullité, des dépens et dommages et intérêts. Comme les considérations qui ont amené cette disposition sont des considérations de convenance et de moralité publique, la nullité dont il est ici question est absolue et pourra être proposée par toute personne intéressée.

— *Des choses qui peuvent être vendues.* Tout ce qui est dans le commerce peut faire l'objet d'une *vente*; on peut même vendre des choses futures, par exemple une récolte, le produit d'une chasse. Toutefois, il est défendu de vendre une succession non encore ouverte; cette prohibition de la loi est basée sur la morale, car cette *vente* contiendrait *notum mortis*, puisqu'elle pourrait intéresser une ou plusieurs personnes à la mort d'une autre.

La *vente* de la chose d'autrui est nulle. Elle peut, dit l'article 1599, donner lieu à des dommages-intérêts lorsque l'acheteur a ignoré que la chose fût à autrui. La *vente* de la chose d'autrui était déclarée valable dans le droit romain et même sous notre ancienne jurisprudence. « Mais, dit Rogron, de ce qu'elle était valable, on ne concluait pas que la propriété pût être transférée à l'acheteur; car le vendeur ne peut transporter, sur la

chose vendue, des droits qu'il n'a pas lui-même. Il en résultait seulement que le vendeur ne pouvait se dispenser de livrer la chose sous prétexte qu'elle ne lui appartenait pas, parce que personne ne peut argumenter de son propre dol; qu'en cas d'éviction, il devait des indemnités à l'acquéreur; que celui-ci pouvait, si la chose lui avait été livrée, la posséder et la prescrire. Ces résultats ont lieu dans le droit nouveau. La *vente* donne lieu à une action en dommages-intérêts; elle peut servir à prescrire; en sorte que, si on l'entendait dans ce sens, on pourrait dire aussi que la *vente* est valable. Mais il est plus juste de la déclarer nulle, car elle ne sert pas à transférer la propriété, et l'acquéreur peut toujours en demander la nullité dès qu'il s'aperçoit que la chose n'appartient pas au vendeur, quoique le véritable propriétaire ne la revendique pas. Cette faculté ne lui était accordée, dans le droit romain, que lorsque le vendeur avait été de mauvaise foi, et c'est en cela que consiste toute la différence entre les deux droits. — Si, au moment de la *vente*, la chose vendue était perdue en totalité, la *vente* serait nulle (art. 1601). — En effet, l'obligation du vendeur n'ayant pas pu naître faute d'objet, l'obligation de l'acquéreur n'a pas pu naître faute de cause. Si une partie seulement de la chose est détruite, l'acquéreur peut, soit renoncer à la *vente*, soit demander la partie conservée, dont le prix est alors déterminé par la ventilation. Lorsque le vendeur connaissait la perte, l'acquéreur peut non-seulement demander la nullité de la *vente*, mais même obtenir des dommages-intérêts; mais, dans le cas où l'acquéreur connaissait les détériorations, il n'a droit ni à la nullité de la *vente* ni même à une diminution de prix.

— *Des promesses de vendre et d'acheter.* Nous distinguerons avec les auteurs de l'ancien droit les promesses de *vente* unilatérales, dans lesquelles une partie seule s'oblige envers l'autre à lui vendre une certaine chose, si celle-ci le requiert, et les promesses de *vente* synallagmatiques, dans lesquelles l'une des parties s'engage à vendre et l'autre à acheter moyennant un prix convenu.

Prenons un exemple de promesse unilatérale : une personne prend une maison à bail, et le propriétaire promet, si la maison convient à ce locataire, de vendre la maison pour un prix convenu au bout d'un temps déterminé. C'est là une *vente* faite sous une condition purement potestative de la part de l'acquéreur. Le vendeur est obligé, sous cette condition casuelle qu'il plaira à l'acquéreur de réclamer l'exécution de la *vente*. Les risques restent donc à la charge du vendeur, comme dans toute autre *vente* faite sous condition suspensive, et l'acquéreur par son consentement à la *vente* devrait, suivant nous, faire tomber les constitutions d'hypothèques ou de servitudes consenties par le promettant avant la déclaration de l'acquéreur. Il y a eu *vente* conditionnelle, et la condition une fois accomplie aura un effet rétroactif.

Quant à la promesse de *vente* synallagmatique, le code nous dit qu'elle vaut *vente*, et plusieurs auteurs, s'attachant scrupuleusement aux termes de l'article 1589, en ont conclu que l'effet de la promesse de *vente* était de transférer immédiatement la propriété et de faire passer les risques sur la tête de l'acquéreur; mais il est évident qu'une pareille doctrine est contraire à l'intention des parties : puisqu'elles se sont promis de vendre et d'acheter, elles n'ont pas voulu attacher à leur convention un effet immédiat. Aussi croyons-nous que la promesse de *vente* synallagmatique n'est autre chose qu'une promesse réciproque faite par chaque partie de vendre ou d'acheter, si l'autre partie le requiert. Il n'y a donc en ce cas qu'une mutation de propriété conditionnelle, soumise à cot événement futur que l'une des parties demandera l'exécution de l'engagement. Ainsi, lorsque l'acquéreur requerra l'exécution du marché, les droits réels consentis par le vendeur tomberont. Quant à la formule dont la loi s'est servie en disant que « la promesse de *vente* vaut *vente* », elle n'est que la reproduction d'une phrase qui se trouve dans nos anciens auteurs, et par laquelle ils voulaient exprimer que celle des parties qui tient à la réalisation de la *vente* peut obtenir de la justice un jugement qui tiendra la *vente* pour conclue, de telle sorte que la promesse aura même force obligatoire que le contrat de *vente*, aura la même valeur que ce contrat.

Il est possible que la promesse de *vente* ait été accompagnée de la dation d'arrhes, c'est-à-dire que l'une des parties ait remis à l'autre, au moment de la promesse, une certaine somme ou un certain objet. Lorsque la dation d'arrhes accompagne une promesse de *vente*, la loi nous dit qu'elles sont le signe d'un dedit facultatif (art. 1590). Chacun des contractants est maître de se départir de la promesse, celui qui les a données en les perdant, celui qui les a reçues en restituant le double. Le promettant et l'acceptant sont censés être convenus que le défaut d'exécution se résoudra en dommages et intérêts dont les arrhes sont la mesure. Si, au lieu d'accompagner une promesse de *vente*, les arrhes accompagnaient une *vente* ordinaire, on devrait présumer dans ce cas que ce sont des à-compte sur le prix; car, la *vente* étant

pure et simple, l'acquéreur a acquis un droit de propriété sur les objets vendus, et se dédire d'un droit acquis et consommé est une idée qui implique contradiction.

— *Des obligations du vendeur.* Comme les bases du contrat sont en général établies par le vendeur, la loi a exigé qu'il expliquât clairement ce à quoi il s'obligeait. « Tout pacte obscur et ambigu, dit l'article 1602, s'interprète contre le vendeur. » Le vendeur est, en effet, présumé connaître les choses qu'il vend; il pouvait donc s'expliquer clairement à cet égard. Il doit remplir deux obligations principales : celle de délivrer et celle de garantir la chose qu'il vend.

La délivrance consiste dans le transport de la chose vendue en la puissance et possession de l'acheteur (art. 1604). La délivrance varie suivant la nature des choses qui font l'objet de la *vente*. Suivant l'article 1605, l'obligation de délivrer les immeubles est remplie de la part du vendeur lorsqu'il a remis les clefs, s'il s'agit d'un bâtiment, ou lorsqu'il a remis les titres de propriété. M. Mourlon critique avec raison la rédaction de cet article : « Cette disposition, dit-il, est incompréhensible. Quoi! parce que le vendeur aura livré les clefs de la maison, il aura accompli son obligation de délivrer et sera quitte! Il pourra garder les titres ou, s'il a remis les titres, garder les clefs et continuer d'habiter la maison! Mais alors comment l'acheteur pourra-t-il jouir de la maison s'il a les titres sans les clefs, si surtout le vendeur n'enlève pas ses meubles et continue de l'occuper? et, s'il a les clefs sans les titres, comment pourra-t-il en disposer? Comment prouver aux tiers sa qualité de propriétaire? Disons donc qu'il y aura délivrance quand l'acheteur sera mis à même d'habiter la maison et d'en disposer, c'est-à-dire lorsque le vendeur aura : 1° enlevé son mobilier; 2° remis les clefs; 3° remis les titres, non-seulement l'acte de *vente*, mais encore les actes qui servaient à prouver que le vendeur était propriétaire. En droit romain et dans notre ancienne jurisprudence, la tradition étant translatrice de propriété, l'un des deux faits mentionnés dans l'article, la remise des clefs ou la remise des titres, suffisait pour opérer la délivrance complète, au point de vue de la translation de propriété; mais cette délivrance ne libérait point le vendeur de l'obligation de mettre réellement l'acheteur en possession. Cette théorie aura été maladroitemment copiée par les rédacteurs de notre code. »

La délivrance des effets mobiliers s'opère : 1° par la tradition réelle; 2° par la remise des clefs des bâtiments qui contiennent les objets vendus; 3° et même par le seul consentement des parties, lorsque le transport ne peut pas se faire au moment de la *vente*, ou lorsqu'au moment de la *vente* la chose se trouvait déjà au pouvoir de l'acheteur, par exemple lorsque l'acheteur en était dépositaire, locataire ou emprunteur.

La délivrance des choses incorporelles, comme d'un usufruit, d'un droit d'usage, se fait ou par la remise des titres ou par l'usage que l'acquéreur en fait du consentement du vendeur. Ainsi, si quelqu'un a vendu un droit de passage sur son immeuble, la délivrance s'opère du moment que l'acheteur passe du consentement du vendeur.

S'il n'y a eu stipulation contraire, les frais de la délivrance sont à la charge du vendeur, et ceux de l'enlèvement à la charge de l'acheteur. Le vendeur ayant contracté l'obligation de livrer la chose, il est juste qu'il supporte les frais nécessaires pour s'acquitter de cet engagement. Mais lorsque le vendeur a mis à même l'acheteur d'enlever les objets vendus, cet enlèvement est l'affaire de celui-ci.

La délivrance doit se faire au lieu où était, au temps de la *vente*, la chose qui en a fait l'objet, s'il n'en a été autrement convenu. Il est évident qu'il suffit dans ce dernier cas d'une convention tacite. Ainsi, si je vous vends à Rome une bague livrable dans un an, et qu'à cette époque nous nous trouvions tous les deux à Paris, c'est à Paris et non à Rome que je devrai vous la remettre.

La délivrance doit être faite au moment de la *vente*, à moins qu'il n'en ait été autrement convenu; dans ce cas, elle doit avoir lieu au temps fixé par la convention. Dans le cas où le vendeur ne délivre point dans le délai fixé, l'acheteur peut demander la mise en possession immédiate ou l'annulation de la *vente*, avec dommages-intérêts s'il y a lieu. Il est bien entendu que l'acheteur ne serait point fondé si la délivrance n'avait pu avoir lieu par suite d'un fait indépendant de la volonté du vendeur.

La chose doit être délivrée en l'état où elle se trouve au moment de la *vente*; depuis le jour de la *vente*, tous les fruits appartiennent à l'acquéreur.

Le vendeur est tenu de délivrer, avec la chose vendue, tous les accessoires qui en dépendent, notamment les clefs des bâtiments, les titres de propriété, en un mot tout ce qui a été destiné à son usage perpétuel. Il est obligé de délivrer la contenance, telle qu'elle est portée au contrat, sous les modifications suivantes :

Si la *vente* d'un immeuble a été faite avec indication de la contenance, à raison de tant la mesure, il est tenu de délivrer à l'acqué-

reur, si celui l'exige, la quantité indiquée au contrat; et si la chose ne lui est pas possible, ou si l'acquéreur ne l'exige pas, le vendeur est obligé de souffrir une diminution proportionnelle du prix (code civil, art. 1617).

Si, au contraire, ajoute l'article 1613, il se trouve une contenance plus grande que celle indiquée au contrat, l'acquéreur a le choix de fournir le supplément du prix ou de se désister du contrat, si l'excédant est d'un vingtième au-dessus de la contenance déclarée. Dans tous les autres cas, soit que la *vente* soit faite d'un corps certain et limité, soit qu'elle ait pour objet des fonds distincts et séparés, soit qu'elle commence par la mesure ou par la désignation de l'objet vendu suivie de la mesure, l'expression de cette mesure ne donne lieu, porte l'article 1619, à aucun supplément de prix en faveur du vendeur pour l'excédant de mesure, ni en faveur de l'acquéreur à aucune diminution de prix pour moindre mesure, qu'autant que la différence de la mesure réelle de celle exprimée au contrat est d'un vingtième en plus ou en moins, eu égard à la valeur de la totalité des objets vendus, s'il n'y a stipulation contraire. Car on pourrait convenir que le prix ne sera ni augmenté ni diminué, quelque différence qu'il y ait dans la contenance indiquée au contrat de *vente*.

Dans le cas où il y a lieu à augmentation de prix pour excédant de mesure, l'acquéreur a le choix ou de se désister du contrat ou de fournir le supplément du prix, et ce, avec les intérêts s'il a gardé l'immeuble (art. 1620). La loi a laissé ce choix à l'acquéreur, parce qu'il est possible que cette augmentation de plus d'un vingtième en sus du prix convenu excède ses moyens.

Dans le cas où l'acquéreur a le droit de se désister du contrat, le vendeur est tenu de lui restituer, outre le prix, les frais de ce contrat. Rien de plus juste que cette disposition de l'article 1621; si la résiliation a eu lieu, c'est par le fait du vendeur.

L'action en supplément de prix de la part du vendeur et celle en diminution de prix ou en résiliation du contrat de la part de l'acquéreur doivent être, sous peine de déchéance, intentées dans l'année à compter du jour du contrat. Ce délai suffit évidemment aux parties pour reconnaître leur erreur sur la contenance.

Lorsqu'il a été vendu deux fonds par le même contrat et pour un seul et même prix, avec désignation de la mesure de chacun, et qu'il se trouve moins de contenance en l'un et plus en l'autre, on fait compensation jusqu'à due concurrence. L'action, soit en supplément, soit en diminution de prix, n'a lieu que suivant les règles qui viennent d'être établies (art. 1623).

— *De la garantie.* En fait de *vente*, la garantie est l'obligation imposée au vendeur de procurer à l'acquéreur la jouissance paisible et utile de la chose vendue et la connaissance des défauts cachés de cette chose. Ainsi, la garantie a deux objets : 1° la possession paisible de la chose vendue; 2° les défauts cachés de cette chose ou les vices rédhibitoires. « La garantie est de la nature de la *vente*, dit Rogron; pour qu'elle existe, il n'est pas nécessaire qu'elle soit expressément stipulée; mais elle n'est pas de son essence; car la *vente* peut exister sans garantie, et les parties peuvent convenir qu'il n'y en aura pas. » Toutefois, le vendeur doit toujours être tenu de la garantie résultant d'un fait qui lui est personnel.

Les vices rédhibitoires sont ceux qui peuvent entraîner la résolution de la *vente*. Ces vices étaient reconnus par la législation romaine : *Redhibere est facere ut rursus habent venditor quod habuerit. Et quia reddendo id febat, redhibito appellata.* D'après l'article 1626, quoique, lors de la *vente*, il n'ait été fait aucune stipulation sur la garantie, le vendeur est obligé de droit à garantir l'acquéreur de l'éviction qu'il souffre dans la totalité ou partie de l'objet vendu, ou des charges prétendues sur cet objet et non déclarées lors de la *vente*.

Dans le cas de stipulation de non-garantie, le vendeur, en cas d'éviction, est tenu à la restitution du prix, à moins que l'acquéreur n'ait connu, lors de la *vente*, le danger de l'éviction, ou qu'il n'ait acheté à ses risques et périls. En effet, la *vente* constitue, alors un contrat purement aléatoire.

Lorsque la garantie a été promise ou qu'il n'a rien été stipulé à ce sujet, si l'acquéreur est évincé, il a droit de demander contre le vendeur, aux termes de l'article 1630 :

1° La restitution du prix.
2° Celle des fruits, lorsqu'il est obligé de les rendre. Cette obligation existe pour le vendeur à partir du jour où il a possédé de mauvaise foi, c'est-à-dire depuis qu'il a connu la cause d'éviction.

3° Les frais faits sur la demande en garantie de l'acheteur et ceux faits par le demandeur originaire, c'est-à-dire par celui qui revendique la chose dans les mains de l'acquéreur. On nomme sa demande originaire parce qu'elle donne naissance au procès.

4° Enfin les dommages-intérêts, ainsi que les frais et loyaux coûts du contrat, c'est-à-dire les honoraires du notaire, les frais d'acte, de transcription et de mutation.

Lorsqu'à l'époque de l'éviction la chose

vendue se trouve diminuée de valeur ou considérablement détériorée, soit par la négligence de l'acheteur, soit par des accidents de force majeure, le vendeur n'en est pas moins tenu de restituer la totalité du prix. « Quelques jurisconsultes, dit Rogron, décidaient autrefois que l'acquéreur ne devait répéter qu'un prix proportionné à la valeur actuelle de l'immeuble vendu, parce qu'il ne devait pas profiter de l'éviction; mais il faut observer que le prix, quel qu'il soit, n'a été payé que pour avoir la propriété; ainsi, dès que cette propriété n'est pas transférée, il reste sans cause, et doit être répété en entier, même lorsque la diminution provient du fait de l'acquéreur, parce qu'on ne peut le punir d'avoir usé comme il le voulait d'une chose dont il se croyait propriétaire : *Qui rem quasi suam neglexit, nulli querela subjectus est.* » Toutefois, si l'acquéreur a tiré profit des dégradations par lui faites, si par exemple il a démoli un bâtiment et vendu les matériaux, le vendeur a le droit de retenir sur le prix une somme égale à ce profit.

Si la chose vendue se trouve avoir augmenté de prix à l'époque de l'éviction, indépendamment même du fait de l'acquéreur, le vendeur est tenu de lui payer ce qu'elle vaut au-dessus du prix de la *vente*. Il est tenu, en outre, de rembourser à l'acquéreur, ou de lui faire rembourser par celui qui l'évince, toutes les réparations et améliorations utiles que l'acquéreur aura faites au fonds. Le vendeur doit même, lorsqu'il a vendu de mauvaise foi le fonds d'autrui, rembourser à l'acquéreur les dépenses voluptuaires ou d'agrément.

Si l'acquéreur, dit l'article 1636, n'est évincé que d'une partie de la chose et qu'elle soit de telle conséquence relativement au tout, que l'acquéreur n'ait point acheté sans la partie dont il a été évincé, il peut faire résilier la *vente*. Si, ajoute l'article 1637, dans le cas de l'éviction d'une partie du fonds vendu, la *vente* n'est pas résiliée, la valeur de la partie dont l'acquéreur se trouve évincé lui est remboursée suivant l'estimation à l'époque de l'éviction, et non proportionnellement au prix total de la *vente*, soit que la chose vendue ait augmenté ou diminué de valeur. Si l'héritage vendu se trouve grevé, sans qu'il en ait été fait de déclaration, de servitudes non apparentes, et qu'elles soient de telle importance qu'il y ait lieu de presumer que l'acquéreur n'aurait pas acheté s'il en avait été instruit, il peut demander la résiliation du contrat, si mieux il n'aime se contenter d'une indemnité (art. 1638). Mais la garantie pour cause d'éviction cesse lorsque l'acquéreur s'est laissé condamner par un jugement en dernier ressort, ou dont l'appel n'est plus recevable, sans appeler son vendeur, si celui-ci prouve qu'il existait des moyens suffisants pour faire rejeter la demande (art. 1640). Dans ce cas, en effet, l'acquéreur doit imputer son éviction à sa négligence.

— *De la garantie des défauts de la chose vendue.* Le vendeur est tenu de la garantie à raison des défauts cachés de la chose vendue qui la rendent impropre à l'usage auquel on la destine, ou qui diminuent tellement cet usage que l'acheteur ne l'aurait pas acquise ou n'en aurait donné qu'un moindre prix s'il les avait connus (art. 1641). V. VICES RÉDIBITOIRES.

Mais le vendeur n'est point tenu des vices apparents dont l'acheteur a pu se convaincre lui-même. Ainsi, l'acheteur d'un cheval borgne ne pourrait point demander l'annulation de la *vente* pour ce motif, car il a pu s'en convaincre lui-même. Mais si les parties n'étaient point en présence de la chose vendue, le vendeur répond évidemment des vices apparents, puisqu'alors ces vices ne sont point apparents pour l'acheteur.

Comme le dommage souffert par l'acquéreur est toujours le même, qu'il soit causé par l'ignorance ou par la faute du vendeur, celui-ci est tenu des vices cachés, quand même il ne les aurait pas connus, à moins que dans ce cas il n'ait stipulé qu'il ne sera obligé à aucune garantie : *Neque enim interest emptoris cur fallatur, ignorantia venditoris an caliditate.*

Lorsque le vendeur connaît les vices de la chose, il doit non-seulement restituer le prix, mais encore indemniser l'acheteur. Dans le cas où il les ignorait, il n'est tenu qu'à la restitution du prix et au remboursement des frais occasionnés par la *vente*.

Quand la chose qui a des vices périclite par sa mauvaise qualité, la perte est pour le vendeur, qui est tenu envers l'acheteur à la restitution du prix (art. 1647); mais la perte arrivée par cas fortuit est supportée par l'acheteur, en vertu de ce principe : *Res perit domino.*

— *Des obligations de l'acheteur.* L'acheteur doit payer au jour et au lieu réglés par la *vente*, et, s'il n'a été rien fixé à cet égard, l'acheteur doit payer au lieu et dans le temps où doit se faire la délivrance de la chose vendue. Il doit, en outre, l'intérêt du prix de la *vente* jusqu'au paiement du capital : 1° s'il en a été ainsi convenu lors de la *vente*; 2° si la chose vendue et livrée produit des fruits ou autres revenus; 3° s'il a été sommé de payer. Dans ce dernier cas, l'intérêt ne court que depuis la sommation. Si l'acheteur ne paye point le prix, le vendeur peut de-

mander la résolution de la *vente* (art. 1654). Si le vendeur, si, par exemple, la chose vendue est une maison que l'acquéreur fait démolir, la résolution de la *vente* est prononcée immédiatement. Si ce danger n'existe pas, le juge peut accorder à l'acquéreur un délai plus ou moins long suivant les circonstances; mais ce délai passé sans que l'acquéreur ait payé, la résolution de la *vente* est prononcée (art. 1655). S'il a été stipulé lors de la *vente* d'immeubles que, faute de paiement du prix dans le terme convenu, la *vente* serait résolue de plein droit, l'acquéreur peut payer après l'expiration du délai, tant qu'il n'a pas été mis en demeure par une sommation; mais, après cette sommation, le juge ne peut pas lui accorder de délai (art. 1656).

Le contrat de *vente* peut encore être résolu par l'exercice de la faculté de rachat et par la vilité du prix.

La faculté de rachat ou de réméré est, aux termes de l'article 1659 du code civil, un pacte par lequel le vendeur se réserve de reprendre la chose vendue, moyennant la restitution du prix principal et des frais accessoires. Cette faculté de rachat, dont nous avons parlé ailleurs (v. RACHAT), ne peut être stipulée pour un terme excédant cinq années. Le terme fixé est de rigueur et ne peut être prolongé par le juge. Si le vendeur n'a point exercé son action de réméré dans le délai prescrit, l'acquéreur demeure propriétaire irrévocable (art. 1660-1662).

— De la *vilite du prix*. Si le vendeur a été lésé de plus de sept douzièmes dans le prix d'un immeuble, il a le droit de demander la rescision de la *vente*, quand même il aurait expressément renoncé dans le contrat à la faculté de demander cette rescision et qu'il aurait déclaré donner la plus-value (article 1674). La loi a fixé cette quotité, afin d'éviter toute discussion. Sous l'ancienne législation, une lésion de plus de moitié suffisait pour l'annulation de la *vente*; on la nommait lésion d'outre-moitié. On doit, pour savoir s'il y a lésion de plus de 7 douzièmes, estimer l'immeuble suivant son état et sa valeur au moment de la *vente* (art. 1675). La demande pour cause de lésion n'est plus recevable après l'expiration de deux années à compter du jour de la *vente* (art. 1676).

La preuve de la lésion ne peut être admise que par jugement, et elle ne peut être faite que par un rapport de trois experts qui sont tenus de dresser un seul procès-verbal commun et de ne former qu'un seul avis à la pluralité des voix. Quand l'action en rescision est admise, l'acquéreur a le choix ou de rendre la chose en retirant le prix qu'il en a payé, ou de garder le fonds en payant le supplément du juste prix, sous la déduction du dixième du prix total. Le tiers possesseur a le même droit, sauf sa garantie contre son vendeur (art. 1681). Quand l'acquéreur préfère garder la chose, il doit, outre le supplément, fournir l'intérêt du supplément à partir du jour de la demande en rescision. S'il préfère la rendre et recevoir le prix, il rend les fruits du jour de la demande en rescision. S'il préfère la rendre et recevoir le prix, il rend les fruits du jour de la demande (art. 1682). La rescision pour cause de lésion n'est point en faveur de l'acheteur; elle n'a pas lieu non plus pour les *ventes* qui, d'après la loi, ne peuvent être faites que d'autorité de justice.

— Du transport des créances et autres droits incorporels. La *vente* d'une créance s'opère entre le cédant et le cessionnaire par la remise du titre. Celui qui vend une hérédité sans en spécifier en détail les objets n'est tenu de garantir que sa qualité d'héritier (art. 1696); car, en vendant l'hérédité, il n'a point vendu les biens de la succession, mais seulement le droit qu'il possède sur ces biens. Si celui qui vend une hérédité a déjà profité des fruits de quelque fonds ou reçu le montant de quelque créance appartenant à cette hérédité, ou vendu quelques effets de la succession, il est tenu de les rembourser à l'acquéreur, à moins de stipulation contraire (art. 1697). De son côté, l'acquéreur doit rembourser au vendeur ce que celui-ci a payé pour les dettes et charges de la succession, et lui tenir compte de tout ce dont il était créancier, s'il n'y a stipulation contraire.

Il y a des *ventes* qui se font suivant des formes exceptionnelles, exposées dans le code de procédure; ainsi les *ventes* des biens de mineurs et interdits; les *ventes* des biens d'une succession acceptée bénéficiairement; les *ventes* judiciaires sur saisie mobilière ou immobilière; les *ventes* de biens dotaux dans les cas particuliers où elles sont permises; enfin les *ventes* sur licitation lorsque le partage a lieu en justice. V. ADJUDICATION, ENCHÈRE, LICITATION.

Ventes (HÔTEL DES), vulgairement connu sous le nom d'*hôtel Bullion*, édifié en 1852 sur les terrains vagues qui, en 1848 encore, entouraient l'ancien Opéra, aujourd'hui détruit, et la mairie du IX^e arrondissement (ancien II^e). La compagnie des commissaires-priseurs du département de la Seine le fit bâtir en remplacement de celui qu'elle avait, en 1833, fait élever à l'angle de la place de la Bourse et de la rue Notre-Dame-des-Victoires.

L'Hôtel des ventes est vulgairement connu sous le nom d'*hôtel Bullion*, nouvelle preuve de la ténacité avec laquelle se conservent les traditions populaires. Claude de Bullion, surintendant des finances, avait, en 1630, dans la rue Plâtrière, un vaste hôtel dont les galeries avaient été décorées par Simon Vouet, Blanchard et Sarasin. Le premier avait peint l'histoire d'Ulysse et celle de Diane en une cinquantaine de compositions grandes ou petites. Dans la salle d'entrée, deux grands tableaux de Philippe de Champaigne représentaient les cérémonies de l'ordre du Saint-Esprit; quant aux autres peintures, elles étaient détruites, ou détériorées d'une manière irréparable à l'époque où les descendants de Bullion vendirent le local à un certain Paillet, peintre obscur, mais connaisseur expert, qui le transforma en établissement consacré à l'exposition et aux ventes publiques de tableaux, statues, meubles, curiosités, etc. Ce fut en 1817 que fut ouvert aux amateurs ce local bientôt fameux. La rue de la Plâtrière avait changé de nom; elle s'appelait rue Jean-Jacques-Rousseau, en mémoire de l'auteur du *Contrat social*, qui l'avait habitée. Les ventes aux enchères se firent à l'hôtel Bullion jusqu'en 1833, et quand elles furent transférées à la place de la Bourse, et de la place de la Bourse à la rue Drouot, le nom de Bullion les suivit dans leurs pégrinations.

Un artiste fort prisé aujourd'hui, Boilly, a peint une des salles de l'hôtel Bullion de la rue Jean-Jacques-Rousseau un soir de *vente*: le commissaire-priseur est dans sa chaire; les amateurs se passent de main en main le tableau; l'expert chauffe l'enthousiasme, le crieur guette et répète l'enchère. C'est là qu'en 1824 M. Dreux d'Orcy, l'ami et l'élève dévoué de Géricault, acquit, en couvrant de 5 fr. la mise à prix de 6,000 fr., le fameux *Radeau de la Méduse*, qu'il céda le lendemain à l'administration des musées, alors que les spéculateurs anglais en offraient 20,000 fr. pour le couper en plusieurs morceaux.

Le nouvel Hôtel des ventes est situé juste derrière l'Opéra. Les affiches de toutes couleurs collées à la porte sur de grands tableaux le désignent suffisamment. Des images sculptées d'armes, de livres, de coffrets, de vases étrusques, etc., symbolisent sa destination. Entrons-y à la suite de M. Philippe Burty : « Après avoir franchi quelques marches de l'escalier, l'étranger se trouve en face d'une longue et obscure galerie, dans laquelle il fera bien de ne point s'aventurer. Une odeur indescriptible, mélange de caserne, d'hôpital et de bureau d'omnibus, y règne en permanence. Des marchandes à la toilette, en robe grasseuse et en chapeau fané, des vendeurs à la figure sournoise ou dure y dorment en permanence sur des bancs, s'y croisent, échantent, des signes mystérieux, entrent dans ces salles où l'on adjuge les vieux ménages, les fonds de magasin en liquidation, les arrivages avariés, les détroques de théâtre ou la toilette des lorettes jetées à la côte, les mobiliers saisis ou les machines des inventeurs incompris, tout ce que Paris renferme de plus fripé et de plus sinistre; les épaves du malheur, de la vieillesse, de l'inconduite, de la satiété, de la mort subite des gens sans famille et du suicide des désillusionnés. Les ventes du mont-de-piété sont moins navrantes que celles-ci. Par contre, on y a vendu des fleurs et des arbrustes rares, des gazelles, des lapins à oreilles cassées et les collections de brachma-puma et de poules de Cochinchine élevées à Barbizon par le peintre-fermier, Charles Jacque. Les brocanteurs ont eux-mêmes baptisé cette galerie d'un nom effrayant : ils l'appellent Mazas. » Donc, n'entrons point dans ce pandémonium. Montons l'escalier; ne nous arrêtons qu'au grand palier et parcourons les salles qui s'ouvrent à droite et à gauche. Là le public et le spectacle sont bien différents. Une affluente considérable s'y presse lorsque est annoncée la dispersion de quelque superbe galerie. Il est curieux de voir avec quelle animation les amateurs s'y disputent les tableaux de choix. C'est là que d'heureux privilégiés se donnent la satisfaction et la gloire de payer un Wouvermans 50,000 fr., un Hobbema 85,000 fr. On y coudoie l'élite de la société intelligente de Paris et des étrangers de distinction. Dans ces salles ont passé les splendeurs échappées aux flammes du palais d'Été; les plus célèbres collections de livres, de manuscrits, de statuettes, de tableaux, de médailles, d'estampes, d'armes, de terres cuites, de faïences; les mobiliers les plus riches et les plus rares, tout ce que le génie de l'homme a enfanté, tout ce que le temps a revêtu du cachet de la curiosité ou de l'immortalité.

La compagnie des commissaires-priseurs adjuge au plus offrant et dernier enchérisseur, dans ce temple où tout passe et repasse, pour une vingtaine de millions d'objets par an. Les ventes commencent d'une heure à deux heures. Les experts, sauf pour les ventes d'estampes, de livres et de médailles, ne suivent pas l'ordre du catalogue; ils réservent les objets de choix pour le moment où le beau monde, est arrivé et où les enchères s'échauffent, c'est-à-dire vers quatre heures. Le commissaire-priseur adjuge en frappant d'un marteau d'ivoire et, si l'acquéreur est connu de lui, fait simplement inscrire son nom; sinon il faut payer comptant ou donner

un à-compte. A la vente de la galerie du maréchal Soult, le gouvernement eut à payer, pour la *Conception* de Murillo, près de 30,000 francs en sus des 580,000 francs du prix d'adjudication. Les frais de *vente* sont très-élevés; ils varient, selon l'importance de la *vente*, de 10 pour 100 pour une *vente* de tableaux à 15 pour 100 pour les curiosités, 18 pour 100 pour les estampes, 25 pour 100 pour les médailles, et jusqu'à 30 pour 100 et au delà pour les autographes. Dans ce chiffre passent les frais de location de la salle pour les jours d'exposition et de *vente*, de catalogues, d'affiches et de publicité dans les journaux, les 5 pour 100 de l'expert, les 3 pour 100 du commissaire-priseur, etc.

L'hôtel Drouot voit assez rarement des ventes de livres. La bibliothèque de Berryer y a cependant passé, mais à la suite du mobilier de l'illustre orateur. Les ventes de livres se font plus ordinairement à la salle Sylvestre, située rue des Bons-Enfants, le soir, vers sept heures. Cette salle a été livrée aux amateurs de livres et de bouquins dans les dernières années de la Révolution.

L'hôtel des ventes a inspiré à M. Henri Rochefort une série d'études, d'abord insérées dans le *Charivari* et réunies en volume sous le titre de : *Les Petits mystères de l'Hôtel des ventes* (1862, in-18), ouvrage d'une originalité piquante. L'auteur en a tiré un vaudeville en trois actes, joué en 1863 au Palais-Royal, sous le même titre.

VENTE s. f. (van-te — ital. *vendita*, action de vendre, coupe de bois, par allusion au terme de *carbonari*, qui signifie charbonnier). Réunion de carbonari; lieu de cette réunion.

— *Vente suprême*, Comité directeur de la société des carbonari. *Vente d'arrondissement*, *Vente* formée des chefs de ventes, et qui correspond avec la *vente suprême* par l'entremise d'un député pris dans son sein.

« *Vente de canton*, *Vente* qui envoyait un député aux ventes d'arrondissement.

VENTE (Ambroise), magistrat et homme politique, né à Paris en 1823. Regu licencié en droit en 1845, il se fit inscrire au barreau, devint en 1850 secrétaire du ministre de la justice, puis entra dans la magistrature. Succéssivement substitué à Beauvais, procureur impérial à Compiègne (1856), à Amiens (1861), à Lille (1865), il remplissait encore ces fonctions lorsque l'Empire croula le 4 septembre 1870. M. Vente donna alors sa démission et se fit inscrire comme avocat au barreau de Lille. Élu dans le département du Nord député à l'Assemblée nationale le 8 février 1871, il se rendit à Bordeaux, où il vota les préliminaires de paix et s'abstint de se prononcer sur la déchéance de l'Empire, ne pensant pas, écrivit-il, qu'il pût renverser de ses propres mains le gouvernement qu'il avait servi. Lorsque l'Assemblée s'établit à Versailles, il fit partie du centre droit et du groupe Saint-Marc Girardin, vota pour l'abrogation des lois d'exil, le pouvoir constituant de l'Assemblée, la proposition Rivet, la pétition des évêques en faveur du pouvoir temporel, contre le retour de l'Assemblée à Paris, le maintien des traités de commerce, pour la suppression des gardes nationales, fit partie de la majorité qui renversa M. Thiers (24 mai 1873) et établit le septennat (19 novembre), et fut nommé, le 27 du même mois, sous-secrétaire d'État au ministère de la justice. Inféodé au gouvernement de combat, il vota toutes les mesures de réaction qui troublèrent la France et jetèrent l'inquiétude dans les esprits, repoussa les amendements Périet et Maleville (juillet 1874), vota contre la constitution républicaine du 25 février 1875, pour la loi de l'enseignement supérieur et donna sa démission de sous-secrétaire d'État. Il ne fut pas réélu député lors des élections du 20 février 1876. Outre des articles dans des revues de législation, on lui doit un *Manuel des envois périodiques et non périodiques à faire par les parquets, cabinets d'instruction et greffes de première instance* (1864, in-4°).

VENTÉ, ÉE adj. (van-té — rad. *vent*). Mar. Poussé par le vent : *Marée VENTÉE*.

— Eaux et for. *Arbre faux-venté*, Arbre dont le vent a contrarié la croissance.

VENTEAUX s. m. pl. (van-té — rad. *vent*). Ouvertures par lesquelles l'air s'introduit dans les soufflets.

VENTELET s. m. (van-te-lé — dimin. de *vent*). Petit vent : *Les zéphyrs sont de petits VENTELETS qui soufflent au printemps*. (De Muret.) Vieux mot.

VENTELLE s. f. (van-tè-le — rad. *vantail*). P. et ch. Nom donné à de petites vannes destinées à remplir et vider les sas des écluses des canaux, à faire varier le niveau des bassins pour les faire communiquer entre eux ou avec la mer dès que le flot a atteint une hauteur déterminée.

— *Encycl.* Les *ventelles* sont planes, à jalousies ou tournantes; on en place une sur chaque vantail des portes d'écluse, entre deux potelets formant les joues de l'ouverture et s'étendant sur tout l'intervalle des deux entretoises inférieures. Les *ventelles* peuvent être en bois, en tôle ou en fonte; les *ventelles* en fonte, dressées sur leurs parties frottantes et glissant sur des coulisses en cuivre, sont faciles à manœuvrer et conservent bien l'eau. Chaque *ventelle* est placée contre la face d'amont de la porte, ainsi que

sa queue, qui s'élève jusqu'au haut de celle-ci, de manière qu'on puisse lui communiquer le mouvement à l'aide d'un cric, d'une vis ou d'un levier simple; on est revenu à ce dernier mode, qui demande moins de temps pour la manœuvre que le cric et surtout que la vis, que l'on a à peu près abandonnée. Les dimensions des *ventelles* sont calculées de manière à remplir les sas environ en deux minutes et demie. Les *ventelles* à jalousies se composent généralement d'ouvertures séparées par des madriers et que des plateaux à coulisse dans les rainures des potelets viennent recouvrir pour les fermer. Ces plateaux, pendant le temps qu'elles restent ouvertes, viennent se placer sur les madriers de séparation. Les *ventelles* tournantes, employées au canal de Bruxelles à Charleroi, se composent d'un cylindre horizontal en fonte, dans lequel est engagé un disque biais, également en fonte, et divisé en deux parties par un arbre en fer destiné à lui communiquer le mouvement qu'il reçoit d'une manivelle placée au-dessus d'une plate-forme en fonte vissée sur le vantail. L'inclinaison fixée pour le disque lorsqu'il ferme le pertuis a pour effet de diminuer les fuites autant que possible et de permettre en même temps de le détacher facilement de la surface cylindrique. Ces *ventelles*, dont l'application date de 1848, présentent les avantages suivants : 1^o manœuvre plus facile et plus économique que celle des appareils employés généralement; 2^o possibilité d'écluser un plus grand nombre de bateaux; 3^o économie de frais d'établissement et d'entretien; 4^o facilité de supprimer les saillies sur les ponts de service des écluses; 5^o diminution considérable dans les fuites qui ont lieu par les *ventelles* ordinaires. D'après la direction des pressions qui agissent sur le disque, il est clair qu'une force très-minime est suffisante pour le faire mouvoir, celle qui est nécessaire pour vaincre le frottement. Soient R la résistance due au frottement de l'arbre, π le rapport approché de la circonférence au diamètre égal à 3,1416; r le rayon du cylindre, h la hauteur de l'eau sur le centre du disque, f le rapport du frottement à la pression égal à 0,19; on a pour R

$$R = \pi r^2 h f,$$

ou

$$R = 0,59 r^2 h.$$

Soient D le plus grand diamètre des parties frottantes de l'arbre, l le bras de la manivelle, F l'effort nécessaire pour faire équilibre à la résistance R; on a

$$F = \frac{D}{l} R$$

Si l'on applique ces équations aux *ventelles* tournantes du canal de Bruxelles à Charleroi, dans lesquelles

$r = 0^m,25$, $h = 1^m,70$, $D = 0^m,046$, $l = 0,35$, on trouve

$$R = 63 \text{ kil},3, \quad F = 4 \text{ kil}.$$

Comme on le voit, la force à produire est très-minime. Nous nous sommes étendu un peu longuement sur ces *ventelles*, parce que nous désirerions les voir employées dans une foule de circonstances, à cause de leur supériorité sur les autres systèmes au point de vue de l'étanchéité; point excessivement important dans les canaux, dans lesquels les pertes d'eau par fuite équivalent annuellement à la quantité d'eau que nécessite le passage de sept à huit bateaux.

Dans les conduites d'eau, on donne le nom de *ventelle* à une espèce de petite valve au moyen de laquelle on interrompt ou l'on rétablit l'écoulement de l'eau.

VENTELLERIE s. f. (van-tè-le-ri — rad. *ventelle*). P. et ch. Ouvrage de bois ou de maçonnerie destiné à soutenir une retenue d'eau, où il se trouve plusieurs ouvertures que l'on ferme au moyen de vannes.

VENTENAT (Etienne-Pierre), botaniste, né à Limoges en 1757, mort à Paris en 1808. Entré dans la congrégation des génovéfains et chargé de la direction de leur bibliothèque, il fit un voyage en Angleterre pour y acheter des livres qui manquaient à ce riche dépôt, revint en France au moment de la Révolution, se maria et se livra tout entier à la botanique, pour laquelle il avait un goût particulier. Ses travaux lui valurent bientôt un emploi de professeur au Lycée républicain et un siège à l'Institut. Ou lui doit principalement : *Principes de botanique* (1794-1795, in-8°, 13 fig.); *Tableau du règne végétal* (1794, 4 vol. in-8°, fig.); *le Jardin de la Malmaison* (1803, 2 vol. in-fol., 120 pl.); *le Botaniste voyageur aux environs de Paris* (1803, in-12); *Choix de plantes* (1803-1808, in-fol.); *Decus generum novorum* (1808, in-fol.). Ces ouvrages sont surtout remarquables par la beauté des planches exécutées sous la direction de l'auteur par Redouté, Salier, Plée, etc.

On a aussi de lui un assez grand nombre de mémoires, où le côté philosophique de la science est plus accusé; ce sont : *Dissertation sur les parties des mousses qui ont été regardées comme fleurs mâles et comme fleurs femelles* (dans le *Choix de mémoires sur divers objets d'histoire naturelle*); *Sur les meil-*

leurs moyens de distinguer le calice de la corolle. Sur le *strelitzia*, Sur le *goodenia* (dans le *Magasin encyclopédique*); Sur le *furcraea* (dans les *Annales de botanique* d'Ustéri); Sur le genre *phallus*, Sur l'*epigaea*, Sur les *tilleuls*, Sur le *robinia viscosa* (dans les *Mémoires de l'Institut*). Sa place à l'Institut a été donnée à M. de Mirbel.

VENTENATE s. f. (van-te-na-te — de *Ventenat*, botan. fr.). Bot. Syn. de *TRISÈTE*, genre de graminées.

VENTENATIE s. f. (van-te-na-st — de *Ventenat*, botan. fr.). Bot. Genre d'arbres, de la famille des chénopodiacées, dont l'espèce type est originaire de Benin. || Syn. de *STYLIDIE*, autre genre de végétaux.

VENTER v. n. ou intr. (van-té — rad. *vent*). Souffler, en parlant du vent : *Le nord ventait très-fort. La vie a des fatalités et des impossibilités féroces; on ne peut pas plus empêcher la femme de tromper qu'on ne peut empêcher le vent de VENTER, la rivière de couler, le feu de brûler.* (Forget.)

— *Quelque vent qu'il vente*, Quoi qu'il arrive : *QUELQUE VENT QU'IL VENTAIT, il était à son poste.* (Le Sage.)

— Impersonnellem. Faire du vent : *Il VENTE très-fort depuis huit jours. Il VENTAIT et il pleuvait au dehors; on entendait l'eau tomber par torrents et se briser sur les toits.* (H. Berthoud.)

— *Qu'il vente, qu'il pleuve ou qu'il grêle*, Quelque chose qui arrive : *QU'IL PLEUVE, QU'IL VENTE, QU'IL GRÊLE, ceux qui sont morts sont morts.* (Mol.)

— Mar. *Venter bon frais*, Faire un vent favorable à la route : *On approchait rapidement du terme du voyage; il VENTAIT bon FRAIS, et la barque faisait sept à dix milles à l'heure.* (Alex. Dum.)

— v. a. ou tr. Pousser en soufflant : *La brise VENTE la marée.*

VENTERNE s. f. (van-tèr-ne — rad. *vent*). Argot. Fenêtre. || *Vol à la venterne*, Vol commis en pénétrant dans la maison par des fenêtres qui on a oublié de fermer : *Le vol à la VENTERNE est quelquefois le préliminaire d'un assassinat.* (Vidocq.) || *Double venterne*, Lunettes.

VENTERNIER, IÈRE s. (van-tèr-nié, iè-re — rad. *venterne*). Argot. Celui, celle qui pratique le vol à la venterne.

— **Encycl.** Les *venterniers* ont la spécialité de s'introduire dans les appartements par les fenêtres laissées ouvertes. Beaucoup de vols à la venterne furent commis en 1814 et 1815. Les *venterniers* s'étaient organisés en bandes; dans une seule nuit, plus de trente vols furent commis à l'aide d'escalade dans le faubourg Saint-Germain. Vidocq triqua ces malfaiteurs et mit entre les mains de l'autorité judiciaire une soixantaine d'entre eux, qui furent condamnés à des peines plus ou moins fortes. Un vol à la venterne est quelquefois le préliminaire d'un assassinat. « Une nuit, raconte Vidocq, deux *venterniers* s'introduisirent dans un appartement situé à l'entre-soi d'une maison du faubourg Saint-Honoré. Ils visitèrent le lit, ne virent personne; mais bientôt ils aperçurent une jeune personne endormie sur un canapé; elle avait au col une chaîne à laquelle était attachée une montre en or. « Elle rouvrit, dit à son compagnon l'un des *venterniers*; il faut peser la bague et la bride de jonc (il faut prendre la chaîne et la montre d'or). — Mais si elle crie (crie)? répond le second *venternier*. — Si elle crie, eh bien, on lui fauchera le colas (on lui coupera le cou). » La jeune femme, qui paraissait endormie et qui entendait, sans en comprendre le sens, ces effrayantes paroles, eut assez de prudence et de courage pour feindre de dormir toujours profondément. Aussi ne lui arriva-t-il rien. » Ces *venterniers* appartenaient à la bande des fameux Delzaires frères, dont le recéleur était un certain Métrol, frotteur de l'impératrice Joséphine. Ils furent, quelque temps après, arrêtés et condamnés; l'affaire fit grand bruit.

VENTEROLLES s. f. pl. (van-te-ro-le — rad. *vente*). Anc. cout. Droit que l'acheteur d'un héritage censuel devait payer au seigneur.

VENTEUR s. m. (van-teur — rad. *vent*). Vénér. Chien qui a le nez fin, et qui est très-propre à découvrir le gibier : *A ses côtés grondaient deux de ces braques ou VENTEURS formidables qui vont à la recherche du tau-reau et qui tiennent un sanglier en arrêt.* (E. Gonzales.)

VENTEUX, EUSE adj. (van-teu, eu-ze — rad. *vent*). Sujet aux vents : *Plage VENTEUSE. Saison VENTEUSE.*

— Qui produit des vents dans le corps : *Légumes VENTEUX.*

— Pathol. *Colique venteuse*, Colique causée par des vents, des gaz accumulés dans les intestins.

VENTIDIUS BASSUS (Publius), général romain, né à Asculum. Il vivait au 1^{er} siècle avant notre ère et fut fait prisonnier par le père du grand Pompée pendant la guerre sociale (89 av. J.-C.). Après avoir longtemps végété dans une condition obscure, il s'enrôla comme simple soldat, fut employé dans les fournitures de l'armée de César, en Gaule,

puis tiré de cette condition par son général, qui lui donna un commandement et le mit en état de déployer ses talents; il fut nommé plus tard sénateur (46), tribun et préteur. Après le meurtre du dictateur, il s'attacha à la fortune d'Antoine, lui rendit des services pendant la guerre de Modène et parvint au consulat par son influence. Devenu son principal lieutenant dans la guerre de Pérouse (41), il fut envoyé en Orient, où il écrasa les Parthes en plusieurs rencontres. Antoine se montra jaloux de ses succès et le contraignit en quelque sorte à rentrer dans la vie privée.

VENTIER s. m. (van-tié — rad. *vente*). Anc. cout. Celui qui percevait le droit de lods et ventes pour le seigneur.

— Eaux et for. Celui qui achète une coupe de bois. || Ouvrier chargé de marquer dans une forêt le bois qui doit être coupé.

VENTIGNANO (César DE LA VALLE, duc DE), auteur dramatique et écrivain italien, né à Naples en 1777, mort vers 1860. Il débuta par un poème en cinq chœurs et en stances, le *Vésuve*, imprimé en 1810. Un autre poème sur Canova (1812) lui valut l'amitié de ce grand sculpteur. Il suivit alors son goût pour le théâtre et écrivit, jusqu'en 1830, plusieurs tragédies : *Médée*, son chef-d'œuvre, *Hippolyte*, deux *Iphigénies*, *Jeanne Grey*, *Roméo et Juliette*, pièces composées sur un plan régulier et très-simple et écrites avec une certaine élégance de style; puis, en 1830, il fit pour Rossini le livret de *Maometto*, devenu le *Siège de Corinthe*. Le duc de Ventignano s'occupa aussi d'économie politique et publia, de 1830 à 1833, diverses brochures : *Sur la dépréciation des principales denrées*, le *Paupérisme dans le royaume de Naples*, des *Éléments de statistique*, et, en outre, les deux premiers volumes d'une *Philosophie de l'histoire*, commentaire inachevé de la *Science nouvelle* de Vico. Revenant à la poésie, il publia en 1843 un petit poème en vers blancs, intitulé *Souvenirs*, puis, en 1848, une satire politique, *Quatre siècles en quarante ans*; la même année, deux essais sur *l'Éducation des classes élevées et des classes laborieuses*, ainsi que de nombreux articles de journaux et des brochures de circonstance. Mais c'est dans la comédie italienne qu'il s'est fait un nom durable. Pour venir en aide à l'institution des salles d'asile, il s'essaya dans ce genre, où il conquit les plus légitimes succès. Ses dix-huit pièces, entre autres *Vingt-sept ans après*, les *Deux siècles*, la *Capitale et la province*, l'*Opinion publique*, le *Facheux* (le *Secatore*), la *Vernice*, etc., s'attaquent surtout aux vices et aux ridicules de la classe patricienne, à laquelle il appartenait. Ventignano a aussi composé quelques drames : *Buondelmonte*, les *Montanini et les Salimbeni*, etc. Il a été pendant quelque temps surintendant général des théâtres à Naples. Ses poésies lyriques ont été publiées en un volume en 1851. Son dernier ouvrage (1853) est le *Tableau philosophique de l'histoire du genre humain*.

VENTILAGES s. m. (van-ti-la-je). Bot. Genre d'arbrisseaux grimpants, de la famille des rhamnées, tribu des palurées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent dans l'Asie tropicale.

VENTILATEUR s. m. (van-ti-la-teur — rad. *ventiler*). Instrument propre à renouveler l'air dans un lieu clos : *Établir des VENTILATEURS dans une mine, un hôpital, une salle de spectacle.* Le *VENTILATEUR* a sauvé la vie à bien des prisonniers et des malades en les garantissant du mauvais air. (Acad.) || Tuyau qui conduit au-dessus des toits les gaz développés dans une fosse d'aisance.

— Nom que se donnent les vidangeurs.

— Mécan. Appareil destiné à produire un courant d'air pour activer le feu d'un fourneau : Le *VENTILATEUR* le plus simple de tous est le soufflet. (Tonneux.)

— Agric. Instrument servant à nettoyer le grain au moyen d'un courant d'air qui emporte les corps légers.

— **Encycl.** L'air de nos appartements se renouvelle de lui-même, sans que nous ayons la plupart du temps à nous en occuper; les différences de température suffisent pour établir des courants de l'intérieur à l'extérieur, principalement par les tuyaux de cheminée; l'air extérieur rentre par les jeux que présentent les portes et les fenêtres. La ventilation naturelle n'est déjà plus suffisante dans les ateliers où se dégagent des gaz malsains; enfin, elle serait à peu près nulle dans les mines, et là, surtout, on est obligé de la produire artificiellement.

Le *ventilateur* le plus simple est connu sous le nom de *ventilateur* à force centrifuge. Il se réduit à un tourniquet à ailes plates ou courbes disposés dans un large tuyau cylindrique communiquant avec la pièce à aérer par l'une de ses extrémités, et avec l'air extérieur par un conduit normal à sa direction ouvert en face des ailes. Les ailes communiquent à l'air environnant un mouvement de rotation duquel naît une force centrifuge qui le projette à l'extérieur en produisant une aspiration du côté de l'intérieur. Les appareils de ce genre produisant un bruit assourdissant et absorbant une force motrice assez notable, on leur a fait subir plusieurs modifications utiles; on laisse plus d'espace libre à l'air dans la caisse, on élargit le tuyau

de sortie, on multiplie les ailes, enfin on donne à ces ailes une forme trapézoïdale, la grande base étant appuyée à l'axe, pour que la résistance soit plus uniformément répartie.

M. Fabry a construit pour les puits de mine de Belgique et du nord de la France des *ventilateurs* à l'aide desquels on peut extraire de 15 à 20 mètres cubes d'air par seconde, avec de petites machines de 16 chevaux. V. *VENTILATION*.

VENTILATION s. f. (van-ti-la-si-on — rad. *ventiler*). Action de renouveler l'air au moyen de ventilateurs ou par un procédé quelconque : *Toute VENTILATION suppose une introduction d'air pur et une expulsion incessante de l'air vicié.* (Robm.)

— Jurispr. Action d'évaluer séparément les meubles et les immeubles d'une propriété : *Faire la VENTILATION d'un domaine.*

— Anc. pratiq. Discussion d'une question avant d'en délibérer en forme.

— **Encycl.** La ventilation, que l'on pratique dans les grands édifices publics ou dans les salles de réunion et même dans les appartements particuliers, a pour but de renouveler l'air vicié par la respiration, par la transpiration cutanée, par les appareils d'éclairage, par les gaz étrangers à l'air, etc. Le résidu de la respiration est un mélange d'azote, d'acide carbonique et de vapeur d'eau qui, à la température où il est expiré, est spécifiquement plus léger que l'air ordinaire, ce qui fait qu'il s'élève vers les parties supérieures du local habité. C'est vers ces parties que les systèmes de ventilation puisent l'air, qui doit être expulsé au dehors. Il résulte d'expériences nombreuses qu'un homme, par sa transpiration cutanée et pulmonaire, produit en une heure de 45 à 80 grammes de vapeur, soit en moyenne 62 grammes; dans des expériences récentes, M. Barral a trouvé 50 grammes. Un mètre cube d'air saturé à 15° contenant 13 grammes de vapeur, le volume d'air à moitié saturé que vicié un homme par heure par sa transpiration est de 6m,92 à 12m,20. Il en résulte qu'une ventilation basée sur la condition que l'air qui a été en contact avec une émanation quelconque ne soit pas respiré une seconde fois doit chasser du local, d'une part, et y faire entrer, d'autre part, un volume d'air d'environ 9 mètres cubes par heure et par individu. Dans une salle d'école primaire renfermant 180 garçons de sept à dix ans, M. Péclét a reconnu qu'avec une ventilation de 6 mètres cubes par heure et par enfant, il n'y avait qu'une faible odeur. M. Leblanc ayant répété les expériences en mesurant la ventilation dans des circonstances différentes, a remarqué qu'à la ventilation de 6 mètres cubes par heure et par enfant, la quantité d'oxygène disparue était de 0,0016, qu'aucune odeur ne régnait dans la salle, où la température était de 17°, et que la respiration n'y était nullement gênée. La ventilation ayant été réduite à 4m,65 d'air par heure et par enfant, il n'y avait pas encore d'odeur sensible. Enfin, la salle ayant été complètement fermée et la ventilation régulière annulée après le même nombre d'heures de séjour que dans les expériences précédentes, l'atmosphère était lourde, l'instituteur se plaignait de la chaleur et attendait avec impatience le moment de pouvoir ouvrir les fenêtres. La température intérieure était de 18°, celle de l'extérieur étant de 16°; l'air était un peu agité. Une expérience faite par M. Péclét à l'ancienne Chambre des députés, dont la salle contenait 1,000 à 1,100 personnes pour lesquelles la ventilation n'était que de 6 à 7 mètres cubes par heure et par personne, ne lui a fait remarquer aucune odeur désagréable; il faut ajouter aussi qu'il y avait naturellement appel d'air par les fissures des portes et des fenêtres et que les portes s'ouvraient fréquemment. Des expériences récentes faites par M. Leblanc ont donné pour le volume d'air, par heure et par personne, 18 mètres cubes. A la Conciergerie, MM. Boussingault, Leblanc et Péclét ont trouvé que la dose d'air nécessaire à un détenu renfermé dans une cellule est de 10 mètres cubes par heure, la cellule contenant une cuvette mobile, cause d'insalubrité. Les salles de chirurgie des hôpitaux ne peuvent être assainies et dépouillées de toute mauvaise odeur qu'avec une ventilation de 100 mètres cubes par heure et par individu. De ces expériences, M. Péclét a conclu les règles suivantes pour la ventilation des édifices : 1° une ventilation de 6 mètres cubes par heure et par individu est une limite au-dessous de laquelle il ne faut pas descendre, quand l'air de la ventilation est mêlé avec l'air de la pièce et qu'il n'existe aucune cause particulière d'insalubrité; 2° lorsque la ventilation a lieu de bas en haut par tous les points du sol ou par des orifices très-nombreux et très-rapprochés, 7 à 12 mètres cubes par heure et par personne fournissent à chacun de l'air paraissant suffisamment pur; 3° dans presque tous les cas, il y a des causes d'insalubrité en raison desquelles le chiffre de la ventilation doit être élevé à un point que l'expérience seule peut déterminer. Pour tenir compte de l'air vicié par les appareils d'éclairage, il faut remarquer qu'une chandelle dite des 6, qui brûle 0k1,011 par heure, vicié dans le même temps 0m,340; une bougie brûlant 0k1,013 vicié 0m,445; et une lampe gros bec brûlant 0k1,042 vicié 1m,680 dans le même temps. Ces chiffres permettent d'é-

valuer la quantité d'air à renouveler par heure, en remarquant qu'il suffit que l'air ne contienne plus que 15 pour 100 d'oxygène pour déterminer infailliblement l'asphyxie. La flamme d'une bougie s'éteignant lorsque l'air renferme 4 pour 100 d'acide carbonique et la combustion devant éprouver des influences analogues à celles qui se produisent sur la respiration, M. Péclét compte sur une ventilation de 6 mètres cubes d'air par heure et par bougie et 24 mètres cubes par lampe gros bec pour que la combustion ait toujours lieu dans de bonnes conditions. Quant aux gaz étrangers à l'air, le docteur Reid remarque que leur mélange accidentel en petites proportions influe diversement, suivant que le local est bien ou mal éclairé. Une proportion de 8 à 10 pour 100 d'acide carbonique, qui, dans l'obscurité, cause beaucoup d'oppression et de danger, peut être supportable si l'on est exposé à une vive lumière. Sir Wily a constaté que, dans une grande caserne de Saint-Petersbourg, les cas de maladie ont été pendant plusieurs années consécutives dans le rapport de 3 à 1 pour le côté peu éclairé, comparé à celui qui jouissait d'une belle lumière. L'air vicié par la respiration et la transpiration est encore propre à l'alimentation des foyers de chauffage qui, dans les appartements chauffés par le rayonnement du combustible, suffisent généralement à l'appel de tout l'air nécessaire à la ventilation. Un bon principe à suivre et qui a été appliqué en Angleterre avec un succès complet dans un hôpital, consiste, lorsque l'on a à combiner la ventilation avec le chauffage, à prendre à la partie supérieure des salles tout l'air qui doit alimenter la combustion des foyers de la même salle ou de la salle immédiatement supérieure. Avec ce système, on est parvenu à assainir une salle de malades dans laquelle, en dépit de tous les moyens jusque-là employés, un séjour prolongé avait été éminemment dangereux. Comme exemples d'édifices chauffés et ventilés, on peut citer : 1° la prison cellulaire de Mazas et celle de Provens, dans lesquelles on a porté à 10 mètres cubes par heure le volume d'air à fournir à chaque cellule de 20 mètres cubes de capacité. La ventilation des cellules est établie par les tuyaux de descente des matières fécales. A Mazas, la ventilation des 1,200 cellules, divisées en six bâtiments d'un rez-de-chaussée et de deux étages, est produite par une cheminée d'appel en briques de 2m,15 de diamètre intérieur et de 29 mètres de hauteur placée au centre des six bâtiments à cellules. Cette ventilation, établie par M. Grouvelle, a donné les résultats suivants, dans les expériences qui ont eu lieu du 14 février 1850 au 30 avril 1851 : 1° l'appel par la cheminée s'est élevé à 30,000 mètres cubes par heure, ce qui correspond à un renouvellement d'air de 25 mètres cubes par cellule au lieu de 10 mètres cubes, limite inférieure exigée par le cahier des charges de l'entreprie; 2° pendant l'hiver de 1849 à 1850, dans des expériences faites dans les caves de ventilation, pour une consommation de 13k1,50 de houille par heure dans le foyer d'appel, on a expulsé 14,800 mètres cubes d'air par heure, et pour une consommation de 22k1,33 de houille dans le même temps, la ventilation s'est élevée à 24,700 et à 30,900 mètres cubes. Pendant les plus grandes chaleurs de l'été de 1850, pour 20 kilogrammes de houille, la ventilation a varié de 22,900 à 25,000 mètres cubes. Pendant l'hiver de 1850 à 1851, dans des expériences de ventilation générale : 1° l'air expulsé s'est élevé à 29,200 mètres cubes pour 20 kilogrammes de houille brûlés par heure dans le foyer d'appel; 2° la fumée étant bien refroidie sous des plaques de fonte avant d'arriver à la cheminée des générateurs, cette cheminée a peu d'influence sur la ventilation générale; ainsi, après une interruption de chauffage de vingt-quatre heures, la ventilation de 29,200 n'est descendue qu'à 25,200; 3° la consommation du foyer d'appel ayant été réduite de 20 kilogrammes à 15 kilogrammes par heure, la quantité d'air expulsée a été trouvée comprise entre 25,100 et 31,500 mètres cubes; cette faible diminution est due au peu d'influence de l'activité du foyer sur le tirage de la cheminée au delà d'une certaine limite. La prison cellulaire de Provens ne contient qu'un bâtiment et 39 cellules seulement; les appareils de ventilation et de chauffage ont été établis par M. Grouvelle d'après la disposition adoptée à Mazas. Des expériences de ventilation opérées sur les tuyaux de descente de quelques cellules ont fourni les volumes d'air expulsés de chaque cellule, savoir : le foyer de la chaudière étant en plein feu et le foyer d'appel éteint, en moyenne 70 mètres cubes; le foyer de la chaudière étant éteint depuis douze heures et le foyer d'appel éteint, 25m,7; le foyer de la chaudière éteint et celui d'appel allumé, en moyenne 75m,6. On a aussi opéré directement sur la cheminée d'appel, et on a trouvé que les volumes totaux d'air écoulés en une heure par cette cheminée étaient respectivement, dans les premières, deuxième et troisième conditions énoncées précédemment, 3,400, 1,051 et 2,940 mètres cubes, ce qui fait par cellule 87, 27 et 75,4 mètres cubes. Le grand amphithéâtre du Conservatoire des arts et métiers est chauffé et ventilé d'après un dispositif de M. Léon Duvoir-Leblanc, lequel consiste à ouvrir vers le bas des gra-

dins, sous les jambes des auditeurs, des orifices d'appel qui sont en communication avec des conduits pratiqués sous les gradins. Ces conduits se réunissent dans une pièce située sous l'amphithéâtre et dans laquelle s'ouvrent des bouches d'appel prolongées par autant de conduits verticaux qui communiquent à une grande cheminée d'appel, au bas de laquelle se trouve un foyer qu'on n'allume qu'en cas de besoin. Des expériences faites par M. Morin ont permis de constater que, pour les ventilations actives, le volume d'air enlevé a été, en moyenne, de 15mc,23 par chacune des 800 personnes et par heure, et pour les moins actives 10 mètres cubes. A ce dernier chiffre, aucune odeur désagréable ne se faisait sentir; mais cependant on doit prendre celui de 15 à 16 mètres pour base des projets de ventilation des salles occupées par des personnes en bonne santé; pour des malades et surtout des blessés, il est loin d'être suffisant. Par des expériences spéciales faites à l'hospice Beaujon, M. Morin a constaté que la quantité d'air évacuée variait de 40 à 60 mètres cubes par malade et par heure et qu'elle était à peine suffisante quand il n'y avait pas de blessures trop graves. La salle des séances de l'Institut est chauffée et ventilée, d'après les procédés de M. Duvoir-Leblanc. La ventilation se fait par deux grands conduits qui communiquent, l'un avec une série de grilles situées devant les pieds même des membres de l'Institut, l'autre avec un grand nombre de trous faits dans les gradins qui règnent sur les longs côtés de la salle. Le premier de ces tuyaux descend jusqu'au rez-de-chaussée pour remonter ensuite dans une cheminée dans laquelle est un réservoir à eau chaude de 12 mètres de hauteur qui produit l'appel. Le second tuyau ne descend que jusqu'à l'entresol et remonte ensuite dans la cheminée. Un troisième conduit, destiné à la ventilation d'été, part de la partie supérieure de la salle et se rend dans la cheminée. Dans une première expérience pendant laquelle la salle renfermait 180 personnes, il a été extrait 5,071 mètres cubes d'air, ce qui donne 28mc,20 par heure et par personne. Dans une seconde expérience, il a été extrait 5,931 mètres cubes, la salle contenant 200 personnes, ce qui fait 29mc,65 par heure et par personne. Les ateliers de la cristallerie de Baccarat sont ventilés à l'aide de deux ventilateurs à force centrifuge mis en mouvement par des turbines et placés dans le grenier, de manière à refouler dans les salles de travail de l'air pur pris à la hauteur des toits. Le volume de vent insufflé s'élève à environ 12 mètres cubes par ouvrier et par heure. L'air vicié s'échappe des salles sans aucune cheminée d'appel, simplement par les joints des fenêtres que l'on a soin de ménager à cet effet. L'expérience a prouvé qu'avec la ventilation indiquée, il est indispensable de chauffer l'air pour le faire arriver dans les salles à une température d'au moins 22° à 25°, sans quoi il occasionne une sensation désagréable.

Les salles de concert, où l'on séjourne de deux à trois heures, quelquefois davantage, et où trop souvent l'on est comme enroulé les uns sur les autres, demanderaient une mention spéciale; il est, en effet, regrettable qu'on ne puisse y entendre de bonne ou mauvaise musique sans y payer par des maux de tête le plaisir que nos oreilles viennent y chercher. C'est pourtant le cas de la plupart des salles de concert en renom à Paris. Nous ne connaissons guère que la salle Pleyel, rue Rochefoucauld, où l'on se soit préoccupé de cette question et où on l'ait résolu d'une manière simple et à peu près suffisante : le plafond, en forme de voûte en arc de cercle, est percé, de distance en distance, d'ouvertures masquées par des grilles à jour, et correspondant à chacun des lustres qui éclairent la salle; le gaz, en brûlant, chauffe le conduit vertical qui surmonte ces ouvertures et détermine ainsi un appel qui se ferait d'ailleurs presque tout seul, grâce à la position de ces ouvertures à la partie la plus élevée du plafond. Des bouches de chaleur, distribuées dans le couloir central, amènent de l'air chaud qui est successivement évacué par les ouvertures dont nous parlons. A cause de la position, sur le même plan vertical médian, des bouches d'arrivée et de sortie d'air, on n'utilise pas suffisamment l'air neuf, qui s'écoule avant d'avoir produit tout l'effet qu'on en pouvait attendre. En plaçant les bouches de chaleur contre les murs latéraux, on évite cet inconvénient.

Nous arrivons enfin aux théâtres, les plus intéressants des établissements occupés d'une manière intermittente, intéressants sinon par leur destination, du moins par les difficultés de tout genre auxquelles leur ventilation est assujettie. Habituellement, en effet, on a à ventiler l'intérieur, le centre d'une pièce; et les mouvements de l'air peuvent s'y faire aisément. Ici, au contraire, ce n'est plus le centre, mais bien les parois mêmes de l'enceinte, dont il faut principalement renouveler l'air; et les résistances que ces parois opposent naturellement à ces mouvements sont augmentées encore dans une extrême proportion par les innombrables reliefs ou cavités dont elles sont découpées. Il faut, pourtant, sous peine d'avoir une ventilation défectueuse, que l'air vienne lécher toute ces surfaces indistinctement et d'une manière égale, que ce soit aux loges du rez-de-chaus-

sée ou à celles du cinquième étage; il faut que l'ouverture ou la fermeture des portes, que le lever ou le baisser du rideau ne viennent pas troubler le cours des mouvements de l'air; que le lustre et les nombreux groupes de becs de gaz n'en gênent pas la régularité de distribution dans les divers points de la salle ou même ne changent pas complètement le sens de son mouvement, si, par exemple, l'air vicié était écoulé par le bas du théâtre; il faut, enfin, qu'en été la ventilation soit assez énergique et la température de l'air introduit assez basse, pour neutraliser l'effet de la chaleur fournie par le lustre, par les divers groupes de becs de gaz, par le feu de la rampe et par les spectateurs eux-mêmes.

— **VENTILATION DANS LES MINES.** Dans tous les travaux des mines, la condition essentielle pour la sécurité des ouvriers est d'établir une ventilation suffisante pour renouveler l'air dans les chantiers et entraîner au dehors l'air vicié par la respiration des hommes, par l'éclairage et par les gaz délétères qui se dégagent des roches et surtout de la houille. L'aérage est donc une partie capitale de la science de l'exploitation, et son étude peut se diviser en trois grandes parties : les causes qui vicient l'air, les moyens d'obtenir un aérage suffisant et la répartition de l'air dans les travaux.

— **Causes qui vicient l'air dans les mines.** Ces causes sont : la respiration des ouvriers, la combustion des lampes, les explosions de la poudre, la décomposition spontanée de certaines substances minérales, la corruption des bois, le choc des outils contre des roches contenant des minerais arsenicaux ou mercuriels, enfin les dégagements naturels de gaz délétères dans les chantiers et l'augmentation de température résultant de la profondeur ou des différents phénomènes chimiques. Les gaz ainsi produits sont par ordre de densité : l'hydrogène carboné, l'azote, l'air atmosphérique, l'hydrogène sulfuré, l'acide carbonique, les vapeurs arsenicales et mercurielles. Avant de songer à remédier à la présence de ces gaz, la première condition est de les différencier pour éviter leur apparition brusque autant que possible et empêcher leur désastreuse influence.

L'acide carbonique, dont la densité est de 1,524, se reconnaît à sa pesanteur et tend à s'accumuler dans les parties basses; en se mélangeant à l'air, il entrave la combustion des lampes et diminue leur pouvoir éclairant, occasionne chez les ouvriers une oppression qui les accable et, quand il dépasse certaines proportions, agit comme asphyxiant énergique. On peut dire en général que là où les lampes brûlent, c'est-à-dire jusqu'à concurrence d'un dixième d'acide carbonique, les hommes peuvent tenir, et bien que l'habitude permette aux mineurs d'aller plus loin en général, la prudence défend de dépasser cette limite. Dans les mines de houille spécialement, où il peut se dégager en peu de temps de grandes quantités d'acide carbonique, il faut projeter dans le local envahi une dissolution d'ammoniaque, de potasse caustique ou de chaux et prendre les plus grandes précautions, surtout quand on aborde des chantiers abandonnés depuis longtemps ou les parties les plus basses de l'exploitation.

L'azote, beaucoup moins redoutable que l'acide carbonique, se manifeste par la coloration rouge qu'il donne à la flamme des lampes, rend la respiration difficile, appesantit la tête et détermine des sifflements dans les oreilles. La lampe s'éteint au moment où l'asphyxie peut être déterminée, c'est-à-dire lorsque l'air renferme 80 pour 100 d'azote.

Les vapeurs arsenicales et mercurielles, heureusement très-rare, ne peuvent être combattues que par un aérage très-vif et occasionnent chez les mineurs des tremblements nerveux et des fièvres pernicieuses.

L'hydrogène protocarboné ou grisou est de tous les gaz le plus dangereux, parce qu'il peut exercer son influence délétère de diverses façons, asphyxie, inflammation, détonation. Le grisou, emmagasiné dans les pores de la houille, est plus répandu dans les houilles grasses et friables que dans les houilles sèches et maigres; il se rencontre en général dans les défilages, dans certaines masses de remblai, dans des failles traversant le terrain houiller, où il constitue alors des *souffards*; plus abondant dans les chantiers, lorsque la pression atmosphérique diminue, il tend au contraire à être refoulé dans les vieux travaux par une hausse barométrique. Comme, en vertu de sa densité, 0,55, il s'accumule dans les parties hautes, l'aérage doit être en général ascensionnel, c'est-à-dire que l'air doit arriver par le bas et monter le long des chantiers, surtout sur les points où le grisou se dégage. L'action du gaz sur la flamme des lampes est le guide le plus certain pour en apprécier la présence et la proportion. Lorsque la proportion est 3 pour 100, les lampes commencent à marquer, c'est-à-dire que la flamme s'allonge autour de la flamme primitive et devient bleuâtre par la combustion du mélange; si la proportion s'élève à 6 ou 7 pour 100, elle s'allonge de plus en plus et vient bientôt remplir le tamis métallique; à 7 et 9 pour 100, cette flamme devient permanente, et le tamis finit par rougir sans être encore à une température suffisante pour propager la combustion; cependant la situa-

tion est dangereuse; à 12 pour 100 environ, le tamis rougit rapidement, et l'on est dans les conditions d'une explosion si la lampe était ouverte; au delà, l'excès de grisou occasionne un refroidissement, et à 35 pour 100 environ la flamme s'éteint. Les effets chimiques d'une explosion sont : la production de la vapeur d'eau et de l'acide carbonique et l'isolement de l'azote. Les effets physiques sont : une dilatation violente des gaz et de l'air ambiant, suivie d'une réaction par contraction. Les ouvriers, suivant leur position par rapport au siège de l'explosion, sont brûlés, renversés ou projetés contre les parois des excavations, asphyxiés à des distances quelquefois très-considérables. Les courants d'air sont très-difficiles à rétablir, les feux éteints, et souvent les machines à l'orifice des puits atteintes et gravement endommagées. Malgré les précautions de l'aérage, beaucoup de mines seraient inexploitables si l'on n'avait trouvé des moyens spéciaux de se garantir du grisou par l'invention des lampes de sûreté. Quoi qu'il en soit, en dépit des précautions prises et de la surveillance active des ingénieurs, de trop nombreuses explosions viennent encore terrifier les masses et jeter le deuil dans les familles dont les chefs travaillent à l'industrie houillère.

— **Moyens d'obtenir un aérage suffisant.** D'après ce qui vient d'être dit, il faut qu'il entre constamment dans une mine un volume d'air pur pour remplacer l'air vicié; c'est ce qui constitue l'aérage ou la ventilation. On distingue l'aérage artificiel et l'aérage naturel. L'aérage naturel est celui qui se produit quand on n'emploie aucune disposition particulière pour déterminer un courant d'air; il repose sur la théorie du siphon et est naturellement provoqué par la température, qui reste toujours la même dans les mines, tandis que la température extérieure varie dans des limites très-éloignées d'une saison à l'autre et dans des limites moins distantes du jour à la nuit; de là les variations du courant d'air en hiver et en été. S'il y a communication au jour par un seul puits, l'air froid de l'extérieur descendra pendant l'hiver en suivant l'axe de ce puits, tandis que l'air chaud de l'intérieur s'élèvera en suivant les parois. En été, les courants seront trop faibles et n'auront lieu que dans les moments du jour et de la nuit où il y aura à l'extérieur une température moins élevée qu'à l'intérieur. S'il y a deux orifices au jour dans les mêmes conditions de section, de niveau et d'exposition, les phénomènes seront les mêmes que précédemment. S'il y a seulement différence de section, la section la plus petite servira au retour d'air; un courant inverse pourra se produire en été, mais faiblement. Si le niveau est différent, il y aura presque toujours mouvement. En hiver, l'air extérieur entrera par l'orifice dont le niveau est plus bas, et l'air chauffé sortira par l'autre. En été, le courant sera inverse et seulement dans les moments de transition de température; il y aura incertitude dans le sens des courants et stagnation possible dans l'aérage. Enfin, l'exposition des orifices pourra même aller jusqu'à renverser la direction naturelle des courants, et très-souvent en Angleterre les orifices d'entrée et de sortie portent des girouettes qui les orientent naturellement. Dans certains cas où le mouvement d'air serait rebelle, on installe sur un puits une haute cheminée destinée à déterminer ou à augmenter la différence de niveau des deux orifices d'entrée et de sortie de l'air. Dans le fonçage d'un puits, on divise la section totale en deux parties inégales au moyen d'une cloison en planches, hermétiquement calfatée avec de la mousse, et le mouvement de l'air s'établit entre ces deux compartiments. Dans le percement d'une longue galerie, on provoque de même le courant en établissant soit une cloison en brique ou un tuyau en tôle qui suivent l'avancement, soit sur des traverses un plancher de roulage qui réserve libre la partie inférieure de la galerie.

L'aérage naturel devient insuffisant lorsque les travaux souterrains sont profonds et complexes et surtout lorsqu'ils renferment une proportion notable de gaz délétères; on a alors recours à l'aérage artificiel, qui repose sur la dilatation ou plus rarement sur la condensation de l'air en un point donné. Au point de vue des moyens employés, on distingue l'aérage par foyers et l'aérage par machines. Un foyer disposé dans un puits produira par sa combustion un appel de l'air vers le point où il sera placé; de plus, en chauffant l'air qui le traversera, il augmentera encore ce mouvement d'appel. Les foyers peuvent être combinés de manière à venir en aide à l'aérage naturel, et leurs frais d'installation et d'entretien sont peu coûteux, surtout dans les mines de houille. Lorsqu'il n'y a pas de gaz inflammable, le foyer est souvent allumé sur une grille en forme de corbeille, ou *toque-feu*, suspendue dans le puits de retour d'air par une chaîne enroulée sur le tambour d'un treuil. Mais il vaut mieux établir vers la base du puits et dans une galerie spéciale une grille horizontale, qui puisse appeler l'air intérieur et lancer dans le puits l'air chaud et les gaz de la combustion. Cette disposition n'est plus possible lorsque la mine renferme des gaz inflammables, parce que le foyer doit être alimenté par de l'air pur ou tout au moins placé de telle manière qu'une explosion ne

soit pas à redouter. Généralement, en France et en Belgique, on résout le problème comme il suit : on divise la partie cuvelée d'un puits par une forte cloison en deux sections inégales, la bure principale et le goyau; arrivé au terrain houiller, le goyau s'éloigne du puits et descend de 10 mètres en 10 mètres par des séries de petits puits ou *beurtias* séparés par des paliers. Le foyer d'appel est placé dans une galerie spéciale, mise en communication avec les beurtias pour l'entrée de l'air destiné à la combustion, et les gaz brûlés ne sont jetés dans le puits que par une galerie de 15 mètres de longueur environ; deux portes solides, dont l'une au moins se trouve toujours fermée, isolent les beurtias de la voie de retour d'air. En Belgique, notamment à Sarraing, au lieu de la disposition précédente, on a fait communiquer le puits de retour d'air avec de hautes cheminées; puis on a déterminé le mouvement d'appel en chauffant l'air qui sort de la mine, soit directement au moyen de grilles, soit par contact à l'aide de calorifères. On ne se sert pas exclusivement de foyers d'appel, à cause des fortes dépenses qu'il faudrait subir, lorsque les besoins de la mine exigent pour l'air de sortie une vitesse considérable et par suite une haute température. Aussi, sur le continent, lorsque 400 à 500 ne suffisent pas, on remplace les foyers par des engins mécaniques. On a aussi employé en Angleterre des jets de vapeur pour accélérer le tirage des puits d'appel, mais cet usage s'est généralement peu répandu. Resté l'aérage par machines. M. Combes a résumé ainsi les conditions particulières auxquelles elles doivent satisfaire : 1° déplacer des volumes d'air considérables; 2° n'imprimer à ces masses d'air que de faibles vitesses; 3° n'augmenter que très-peu la pression de l'air qu'elles puisent dans la mine, si elles sont aspirantes, et dans l'atmosphère si elles sont foulantes. Quant au choix, on peut se guider sur les considérations suivantes : au point de vue de la force motrice, les machines soufflantes ou foulantes sont plus économiques; de plus, dans le cas d'une explosion considérable, elles sont moins sujettes à être détruites que les machines aspirantes situées sur le puits de retour d'air. Mais en revanche, celles-ci cessant de fonctionner par une cause imprévue, il y a augmentation de pression et par suite rentrée des gaz dans les vieux travaux; d'un autre côté, le puits d'entrée d'air servant pour l'extraction et l'épuisement, il est plus commode d'installer sur le puits de sortie une machine qui est par conséquent aspirante; en dernier lieu, on la place généralement, non sur le puits directement, mais dans une galerie latérale, ce qui la met dans une certaine mesure à l'abri des forts coups de grisou. D'après ces considérations, on choisit généralement de préférence des machines aspirantes, et, sans parler d'anciennes dispositions qui n'ont plus cours aujourd'hui, ni des machines soufflantes très-peu employées, il ne reste guère dans la pratique que trois appareils dits ventilateurs, les ventilateurs Guibal, Fabry et Lemielle, que nous allons esquisser rapidement.

Le ventilateur Guibal est un ventilateur à force centrifuge et à ailes planes qui se meuvent entre deux parois verticales. Pendant longtemps, M. Lefebvre a établi ces appareils à quatre ailettes seulement; mais entre deux d'entre elles il se produisait des courants d'air inverses; aujourd'hui leur nombre est plus considérable. De plus, on a reconnu que si, au lieu de laisser le ventilateur entièrement ouvert sur la circonférence on le fermait sur une partie, on obtenait un plus grand effet utile; on a donc installé un coursier qui embrasse une partie aliquote de la circonférence. Enfin, M. Guibal est venu apporter deux perfectionnements importants à cet appareil; il a rendu mobile une partie du coursier, de manière à régler à volonté la section de l'orifice de sortie, et il a établi une espèce de cheminée, dans laquelle l'air est lancé au lieu de sortir librement dans l'atmosphère. Cet appareil est aujourd'hui très-répandu, surtout en France et en Belgique, où il donne en général de bons résultats.

Le ventilateur Fabry est composé de deux roues d'engrenage de même diamètre, ayant seulement trois dents chacune. Ces roues se meuvent entre deux parois verticales et dans un coursier circulaire, à la base duquel se fait l'appel de l'air par deux galeries communiquant au puits. Elles portent à leur extrémité des croisillons disposés de telle sorte qu'il y a toujours deux dents en contact, ce qui empêche des rentrées d'air. Le mouvement, d'abord transmis aux deux roues par un engrenage, est aujourd'hui donné par un cylindre à vapeur vertical, portant deux bielles directement attelées à des manivelles calées sur les arbres des roues. Cet appareil est aujourd'hui très-répandu, bien que, suivant l'opinion de quelques directeurs de charbonnage, il ne permette pas d'aspirer à de grandes profondeurs.

Le ventilateur Lemielle se compose d'un tambour hexagonal, mobile autour d'un axe vertical, et sur lequel se plient et se développent successivement trois volets à charnières appliqués sur chacun des pans du tambour. Le puits d'aérage se termine par un orifice rectangulaire, dans lequel se meuvent les volets successivement développés

par la rotation du tambour hexagonal. Cet appareil doit, selon nous, être préféré, surtout dans le cas de travaux très-développés et chargés de grison, bien que l'on ait souvent objecté les difficultés de son exécution et les soins de son entretien. V. VENTILATEUR.

— **Répartition de l'air dans les travaux.** Quand on veut établir un système d'aérage, il faut déterminer la quantité d'air à introduire pendant un temps donné et le faire circuler avec une vitesse convenable et de manière à l'amener aux chantiers aussi pur que possible. La vitesse doit être assez grande pour amener la diffusion et l'entraînement des gaz délétères, et pas assez pour projeter la flamme à travers les toiles métalliques des lampes, généralement 0m,60 par seconde et au maximum 1m,40. Quant à la quantité d'air à introduire, elle dépend de conditions assez complexes. Si la mine n'offre aucun dégagement de gaz délétères, on peut compter le nombre des ouvriers et des lumières, doubler ou tripler la quantité d'air altéré et déterminer ainsi la quantité d'air à introduire par un aérage artificiel. Dans les houillères, il n'en est pas de même : les mines ventilées reçoivent 1m,700 par seconde, et les mines à grison, ventilées mécaniquement, en absorbent jusqu'à 7 et 15 mètres cubes. Spécialement dans les mines où le grison est à redouter, on divise le courant d'air à son entrée en plusieurs branches et on le fait circuler dans des groupes isolés, qu'on aère ainsi indépendamment les uns des autres. Quant à la marche de l'air dans les travaux, elle varie avec chaque mode d'exploitation. On peut dire seulement d'une manière générale que le courant descend d'abord au bas des travaux, remonte les voies de roulage, parcourt les chantiers d'abatage de bas en haut et se rend au puits d'appel par une voie spéciale et non fréquentée. Si le chemin ainsi déterminé est le plus court, l'air le suit naturellement; sinon, on le lui impose en fermant toute autre issue par une porte d'aérage, qui est en bois et mobile autour d'un axe oblique, de façon qu'elle se referme d'elle-même quand on vient à l'ouvrir. Pour une communication très-fréquentée, au lieu d'une seule porte, on en met deux ou trois, de façon qu'un convoi de charbon puisse se loger entièrement entre deux. Si l'on n'a pas besoin de circuler dans la galerie, on remplace ces portes par des barrages assez épais pour résister à une explosion de grison, et dans ce cas les briques résistent moins qu'un mur en débris de 2 à 3 mètres d'épaisseur. Dans une mine à grison, il faut forcer l'air à arriver jusqu'au front de taille; pour cela, on pousse un système de deux galeries parallèles et séparées par des piliers, l'une pour l'arrivée, l'autre pour le retour du courant; ces deux galeries communiquent par des cheminées que l'on bouche au fur et à mesure de l'avancement. Quelquefois, on ne fait qu'une seule galerie que l'on divise en deux, comme nous l'avons déjà dit. Pour faire croiser deux courants d'air dans deux galeries sans les mêler, il suffit d'établir une voûte sur toute la longueur de l'une d'elles et au-dessus d'excaver le toit; si l'on doit circuler dans l'une ou l'autre des galeries, on exhausse sur une plus grande échelle. Toutes ces dispositions capitales et beaucoup d'autres encore montrent l'importance d'un aérage soigné et bien conduit; la sécurité des ouvriers en dépend, et ce doit être pour l'ingénieur l'un des objets de ses soins les plus intelligents et les plus assidus. Toutes les précautions à prendre ont été parfaitement résumées dans un arrêté royal de Belgique du 1er mars 1850, que l'on pourra consulter avec intérêt, ainsi que les articles de la législation des mines en France relatifs à l'aérage.

VENTILER v. a. ou tr. (van-ti-lé — lat. *ventilare*, remuer à l'air, agiter; de *ventus*, vent). Renouveler l'air dans : VENTILER une mine, une salle d'hôpital. Pendant l'été, il faut VENTILER les pièces sans les chauffer. (L. Figuier.)

— P. et chauss. V. VANTILLER.

— Jurispr. Evaluer une ou plusieurs portions d'un tout vendu, non pas quant à la valeur réelle, mais relativement au prix total : On VENTILE une maison, quand le prix en est à distribuer entre des créanciers privilégiés sur la superficie, et des créanciers hypothécaires ou privilégiés sur le fonds. (Acad.)

— Anc. pratiqu. Discuter, débattre avant de délibérer en la forme : Après avoir VENTILÉ quelque temps la chose, on en délibère en forme. (Acad.)

VENTILLER v. a. ou tr. V. VANTILLER.

VENTILON s. m. (van-ti-lon; 11 mil. — rad. *ventilare*). Chacune des soupapes qui ferment les ventaux d'un soufflet.

VENTILCALORIQUE adj. (van-ti-lo-kalo-ri-ke — du lat. *ventus*, vent, et de *caloricus*, chaleur). Techn. Qui sèche au moyen du vent et de la chaleur : Dessiccateur VENTILCALORIQUE.

VENTIMIGLIA, ville du royaume d'Italie. V. VINTIMILLE.

VENTIMIGLIA DI SICILIA, bourg du royaume d'Italie, dans la Sicile, province de Palerme, district de Termini, mandement de Cinisina; 4,600 hab.

VENTIS s. m. pl. (van-ti — rad. *vent*).

Eaux et for. Arbres abattus par les vents. *Faux ventis*, Arbres qu'on a abattus volontairement, ou qu'on a déchaussés pour les faire abattre par le vent.

VENT-JAGER s. m. (van-ja-jér — holland. *vind-jager*; de *vind*, vent, et de *jager*, chasseur). Pêche. Nom donné au premier vaisseau hollandais qui va à la pêche du hareng.

VENTOCORIS s. m. (vain-to-ko-riss — du lat. *ventus*, vent, et du gr. *koris*, punaise). Entom. Genre d'insectes hémiptères, de la famille des scutellariens, tribu des scutellariens, réuni par la plupart des auteurs aux tétéres.

VENTOLIER s. m. (van-to-lié — rad. *vent*). Fauconn. Qui résiste au vent : Oiseau bon VENTOLIER, mauvais VENTOLIER. Qui se plat à voler dans le vent : Les VENTOLIERS sont exposés à se perdre.

VENTÔSE s. m. (van-tô-ze — du lat. *ventus*, vent; rad. *ventus*, vent). Sixième mois du calendrier républicain, commençant du 19 au 21 février.

VENTOSITÉ s. f. (van-to-zi-té — rad. *vent*). Accumulation de vents dans l'intestin.

VENTOTENE, bourg du royaume d'Italie, province de Naples, district de Pouzzoles, chef-lieu de mandement; 2,100 hab.

VENTOUSE s. f. (van-tou-ze — bas lat. *ventosa*; de *ventus*, vent, signifiant proprement soupirail donnant passage à l'eau ou à l'air. De là les différentes applications technologiques et médicales de ce mot. Ce que nous appelons *ventouse* en chirurgie s'appelle chez les Latins *cucurbita*, chez les Grecs *sikua*, proprement courge. Juvénal a *cucurbita ventosa*, courge ventouse). Chir. Petit vase que l'on applique sur la peau, et dans lequel on raréfie l'air, soit à l'aide d'une petite pompe, soit au moyen du feu, ce qui produit une congestion à la peau : Appliquer des VENTOUSES. Les VENTOUSES désorganisent les tissus. (Raspail.) *Ventouse humide* ou *scarifiée*, Ventouse que l'on applique sur une partie après y avoir fait de légères scarifications, pour déterminer un écoulement du sang. *Ventouse sèche*, Ventouse qui s'applique sans scarification préalable, et qui ne produit aucune perte de sang.

— Petite ouverture ménagée dans le sommet d'une coiffure, pour permettre le renouvellement de l'air autour de la tête.

— Maç. Ouverture pratiquée dans les ponts ou dans les murailles, pour renouveler l'air intérieur.

— Hydraul. Petit appareil servant à donner passage à l'air qui gênerait la circulation du liquide dans les conduites d'eau.

— Constr. Ouverture ménagée pour donner de l'air dans un appartement. Le nom donné aux plaques de plâtre entre lesquelles arrive l'air extérieur, pour alimenter un foyer de cheminée. La Petite grille donnant passage à l'air froid qui alimente un poêle.

— Arboric. Branche non taillée, qu'on laisse aux espaliers trop vigoureux, pour lui faire absorber l'excès de la sève, et qu'on supprime plus tard.

— Zool. Nom donné à des organes au moyen desquels certains animaux aquatiques s'attachent à différents corps, ou suçent, en faisant le vide.

— Encycl. Méd. Les *ventouses* peuvent être en corne, en métal ou en verre. Les Egyptiens se servaient autrefois d'une simple corne de bœuf percée à son sommet d'un trou par lequel on exerçait la succion de l'air. Les *ventouses* en métal sont incommodes, parce que, n'étant point transparentes, elles ne permettent pas de voir ce qui se passe à l'intérieur. Aussi ne se sert-on aujourd'hui que de *ventouses* en verre, dont le diamètre varie depuis 0,03 jusqu'à 0,09. Ces vases représentent par le fond les deux tiers d'une sphère; l'autre partie est terminée en goulot dont le diamètre est plus petit que celui de la portion sphéroïdale. Cette forme de la *ventouse* n'est pas indispensable; on peut parfaitement se servir d'un verre à boire ordinaire. On distingue deux sortes de *ventouses* relativement à la manière dont on les applique, les *ventouses* sèches et les *ventouses* scarifiées. Les premières sont celles qu'on applique sur les téguments dans le but de rougir la peau et d'y déterminer une congestion sans pratiquer aucune solution de continuité pour extraire du sang; les *ventouses* scarifiées sont caractérisées par des incisions plus ou moins nombreuses, plus ou moins profondes, dans le but de retirer une certaine quantité de sang.

— *Ventouses sèches*. Lorsqu'on veut appliquer une *ventouse* sèche ordinaire, on prend le vase en verre, quel qu'il soit, et on le porte sur la partie du corps où il doit être appliqué, afin de s'assurer qu'il s'adapte convenablement; puis on le retire, afin d'opérer dans son intérieur la raréfaction de l'air. Pour cela, on fait brûler dans la *ventouse* ou dans le vase qui doit en tenir lieu un morceau de papier, d'étoffe ou de charpie imbibé d'alcool, ou simplement en enflammant de l'alcool ou de l'éther mis en petite quantité au fond du verre. Quel que soit le procédé qu'on emploie, il faut avoir soin de ne point chauffer les parois du vase, parce qu'en appliquant sur la peau on produirait des brûlures quelquefois suivies d'eschars. C'est

pour éviter cet inconvénient qu'on pourrait laisser quelques instants l'ouverture du vase sur une lampe à alcool pour raréfier l'air sans chauffer les parois. Dès que le vide est à peu près fait dans l'intérieur de la *ventouse*, on applique celle-ci sur les téguments en ayant soin de mettre les bords parfaitement en contact avec la peau; car, sans cette précaution, l'air extérieur pénétrerait dans le vase, et l'opération serait à recommencer. Aussitôt la *ventouse* appliquée, on voit, par le seul effet de l'absence de pression atmosphérique, la peau s'élever peu à peu dans le vase, se congestionner et devenir presque violette. On laisse le verre en place pendant deux ou trois minutes; puis, pour le retirer, on presse avec un doigt les téguments sur un des points de la circonférence de la *ventouse* pour y faire pénétrer l'air extérieur, et le vase se détache alors de lui-même. Blatin a imaginé une espèce de *ventouse* portable très-commode et d'une application facile. Elle consiste en un petit vase hémisphérique très-épais de caoutchouc vulcanisé, et dont l'orifice est maintenu ouvert par un fil métallique flexible et contenu dans l'épaisseur du bord de ce vase. Pour faire usage de cette espèce de *ventouse*, on comprime le caoutchouc avec la main de manière à mettre les parois en contact l'une avec l'autre, puis on applique l'appareil; l'élasticité du caoutchouc étant assez grande pour triompher de la pression atmosphérique, les parois se relèvent d'elles-mêmes et le vide se fait naturellement. L'unique défaut de cet appareil, c'est de n'être point transparent et de ne point laisser voir ce qui se passe à l'intérieur. On ne peut pas juger de la turgescence des parties ni de la quantité de sang que le vase contient lorsqu'on a pratiqué des scarifications. Les *ventouses* ne peuvent point être appliquées indifféremment sur tous les points du corps. Il est impossible de les employer dans les régions où il existe des saillies osseuses, et, en général, sur tous les points où il n'existe pas une surface de parties molles aussi large que l'orifice de la *ventouse*. Ainsi, chez les sujets amaigris, les parois thoraciques, à cause de la saillie des côtes, ne se prêtent point à l'usage de ce moyen thérapeutique. Il en est de même des parois du crâne.

— *Ventouses à pompe*. Ces appareils se composent, comme les *ventouses* ordinaires, d'un récipient en verre dont le fond ouvert s'adapte à une garniture en cuivre à laquelle est vissé un corps de pompe. La garniture se trouve, en outre, munie d'un robinet destiné à établir et à interrompre la communication de l'air atmosphérique avec le récipient. Pour faire usage d'une *ventouse* à pompe, il suffit d'appliquer l'appareil sur la peau et de faire jouer le piston après avoir fermé le robinet. Le vide se fait comme sous le récipient de la machine pneumatique, et l'on obtient tous les effets de la *ventouse* ordinaire. Lorsqu'on veut tirer du sang, on pratique des scarifications, et lorsque le vase est plein de liquide, on n'a qu'à ouvrir le robinet pour l'enlever. On nettoie la cloche et on la réapplique encore si l'on veut. Si l'on voulait employer plusieurs *ventouses* en même temps, il serait inutile d'avoir plusieurs corps de pompe; un seul suffit, pourvu qu'il puisse s'adapter à la tubulure de chacune des cloches dont on veut faire usage. Les *ventouses* à pompe sont commodes et d'un emploi très-facile; mais elles coûtent très-cher; c'est pourquoi l'usage en est peu répandu.

— *Ventouse à succion*. Cette *ventouse* ne diffère de la précédente que par le corps de pompe qu'on a remplacé par une boule creuse en caoutchouc, munie de deux soupapes; l'une communiquant avec la cloche par une tubulure, l'autre communiquant avec le dehors. Pour se servir de cet instrument, on place le verre sur les téguments, puis on presse fortement la boule en caoutchouc, afin de chasser l'air qu'elle contient par la soupape qui s'ouvre au dehors. Dès qu'on relâche les parois de la boule, en vertu de leur élasticité, elles reviennent sur elles-mêmes, et le vide se trouve fait dans l'intérieur de la sphère. L'air contenu dans la cloche s'y précipite aussitôt, et, pour peu qu'on répète trois ou quatre fois la même manœuvre, on obtient le vide presque complet sous la cloche.

— *Ventouse Junod*. Le docteur Junod s'est appliqué à soustraire les membres entiers à l'action de la pression atmosphérique. Pour cela, il a fait confectionner de grandes bottes en cuivre pour les jambes, et des brassards de même métal pour les bras. Ces espèces d'étuis métalliques sont garnis à leur partie supérieure d'un manchon en peau bordé en caoutchouc. Celui-ci exerce autour du membre une forte pression qui empêche toute communication avec l'air extérieur. Une fois l'appareil en place, on fait le vide au moyen d'une pompe aspirante et foulante, qui communique avec l'étui métallique au moyen d'un long tube muni d'un robinet. Celui-ci est destiné à établir et à interrompre, à volonté, la communication de la botte cylindrique avec l'air atmosphérique. Un manomètre, adapté à l'appareil, indique le degré de raréfaction de l'air. Ces espèces de *ventouses* monstres produisent des effets très-prompts et très-énergiques. La circulation tout entière se trouve profondément modifiée. Ce

sont d'abord les capillaires cutanés qui, en quelques secondes, se trouvent gorgés de sang; bientôt les gros troncs vasculaires eux-mêmes se trouvent atteints, et la perturbation dans la circulation est telle, que l'impulsion du cœur se trouve contre-balançée; le sang circule difficilement, et la syncope ne tarde pas à arriver, pour peu que l'on maintienne la raréfaction de l'air dans la *ventouse*. Ce moyen thérapeutique est un puissant révulsif; il opère comme la saignée générale, avec la différence qu'il ne fait que déplacer le sang sans en priver l'économie, et qu'on agissant ainsi il ne produit aucune débilitation. On conçoit qu'un moyen thérapeutique qui occasionne si promptement une si grande perturbation physiologique doit être manié avec beaucoup de précaution, et qu'il pourrait entraîner un grand désordre et déterminer la mort même dans certaines circonstances, s'il était mal appliqué et mal dirigé. Néanmoins, ses effets thérapeutiques ne sont pas à négliger dans les congestions cérébrales et pulmonaires avec ou sans hémoptysie. (Guersant.)

— *Ventouses scarifiées*. Les *ventouses* scarifiées s'appliquent exactement comme les *ventouses* sèches; elles n'en diffèrent que par les solutions de continuité qui ont été faites aux téguments dans le but d'opérer une saignée des capillaires. Pour appliquer les *ventouses* scarifiées, on place le vase sur la peau; puis, lorsque la peau a été congestionnée, on l'enlève et on pratique les scarifications. Pour cette opération, on se sert du bistouri, du rasoir ou d'une lancette; mais il vaut mieux faire usage du scarificateur (v. ce mot). On pourrait, à la rigueur, se dispenser d'appliquer une *ventouse* sèche avant de scarifier les téguments; mais cette méthode présente des avantages qu'il est bon de ne pas négliger. D'abord, elle engourdit la peau par l'afflux des liquides que la raréfaction de l'air y a appelés et la rend ainsi moins sensible aux scarifications; de plus, celles-ci peuvent être pratiquées sur une surface limitée d'avance et on est moins exposé par cela même à faire des incisions trop longues qui, tout en occasionnant des douleurs au malade, deviendraient cependant inutiles. Dès que les scarifications sont faites, on réapplique la *ventouse* sur les surfaces saignantes, et aussitôt on voit le sang s'écouler en nappe sous la cloche. Dans le cas où l'on voudrait pratiquer une saignée copieuse, il faudrait faire des incisions de 0m,002 environ de profondeur, et, lorsque la coagulation du sang dans la *ventouse* arrêterait l'écoulement, il faudrait retirer l'appareil, laver les surfaces avec de l'eau tiède et faire une nouvelle application. Sarlandiere a construit, sous la dénomination de sangsues artificielles, des appareils composés d'une *ventouse* à pompe ordinaire et d'un scarificateur qu'on peut faire agir sans déplacer la *ventouse*. Le scarificateur est une tige métallique mobile qui, glissant à frottement, peut monter et descendre dans l'intérieur de la cloche. Celle-ci est garnie, en outre, latéralement d'un robinet qui permet d'évacuer le sang lorsqu'il est amassé en assez grande quantité. Demours a remplacé le scarificateur de Sarlandiere par des aiguilles qui s'élèvent et s'abaissent à volonté, et qui sont destinées à remplacer la piqure des sangsues. Ces deux appareils ont reçu le nom de bellémetre.

Le but qu'on se propose dans l'application des *ventouses* est de produire une dérivation, et en cela on obtient les mêmes résultats que par les sangsues. Dans les hôpitaux, on préfère généralement les *ventouses* aux sangsues, parce que celles-ci sont d'un prix élevé; elles ne peuvent point servir deux fois, et, lorsqu'il faut opérer une forte révulsion, on serait obligé d'en employer un trop grand nombre. Les *ventouses*, depuis Hippocrate jusqu'à nos jours, ont été toujours employées dans le traitement de certaines maladies aiguës. Ainsi dans la pleurésie, où l'on observe dès le début un point de côté très-douloureux, il est très-rare que l'application de quelques *ventouses* scarifiées ne triomphe pas de la douleur. On peut en dire autant de la pleuro-pneumonie, des catarrhes, des rhumatismes, de la pleurodynie, de la sciaticque; mais le plus souvent leur application n'est réellement utile que lorsqu'elle a été précédée du traitement antiphlogistique. Dans le cas contraire, les accidents pourraient être aggravés par une irritation locale qui augmenterait l'état fluxionnaire des organes malades en même temps que la réaction fébrile qui l'accompagne. Dans certains cas d'hématurie, de métrite, de catarrhe de la vessie, on a retiré de très-grands avantages de l'application des *ventouses* au périnée ou sur la région lombaire. L'aménorrhée peut quelquefois être combattue par les *ventouses* à la région interne des cuisses. Petit, de Lyon, les a employées pour vider les abcès par congestion, après une simple ponction de la tumeur; de cette manière, il évitait l'entrée de l'air atmosphérique dans le foyer purulent. On applique encore les *ventouses* sur les plaies empoisonnées pour empêcher la pénétration du virus dans la profondeur des tissus.

— Art vétér. L'usage des *ventouses* sèches et scarifiées dans l'art vétérinaire date de la plus haute antiquité; il remonte au temps

des anciens Egyptiens, et l'on connaît même le mode opératoire suivi par eux sur les animaux; toutefois, on ne les trouve mentionnées chez les modernes pour la première fois que dans les hippocrates de la Renaissance. Solleyrel, entre autres, en propose l'emploi, par imitation de ce qui se faisait sur l'homme. De nos jours, les vétérinaires en font peu usage, peut-être à tort, car il n'y a aucun doute qu'il ne pussent retirer, de l'emploi des ventouses scarifiées, de grands avantages; elles peuvent surtout remplacer les sangsues, dont le prix et la difficulté d'application restreignent considérablement l'usage chez les animaux.

Les ventouses sèches ou humides peuvent être employées indifféremment toutes les fois qu'il s'agit de produire une révulsion sur une partie de la surface du corps. Cependant les ventouses sèches, qui produisent une excitation légère et disparaissent très-vite, ne sont presque plus usitées. Les ventouses scarifiées, au contraire, qui joignent à l'irritation dérivative une émission sanguine prompte, sont susceptibles de très-nombreuses applications. Elles sont très-utiles, dit M. Gourdon, pour combattre ces inflammations sous-cutanées, accompagnées d'engorgement, si communes sur les animaux, et provenant de contusions, de coups de pied, de blessures, etc. Appliquées à temps, ces ventouses peuvent donner des résultats inespérés. On les emploie encore avec succès contre les phlegmasies des articulations et des parties avoisinantes les os, à titre de révulsif; contre les affections inflammatoires aiguës des viscères profonds; contre les pneumonies, les entérites, les ophthalmies, les parotidites; contre les engorgements traumatiques ou spontanés, et toujours si douloureux, de la région testiculaire; contre toutes les tumeurs accompagnées d'une douleur vive. On les emploie aussi pour résoudre des engorgements rebelles et pour tous les cas où il y a infiltration difficile à faire disparaître par un traitement général. Enfin, on les a quelquefois essayées avec succès contre les paralysies, principalement contre celles qui sont dues à des causes traumatiques. Ajoutons, toutefois, que les ventouses ne doivent pas être appliquées directement sur les parties atteintes de phlegmasies aiguës, sur la peau quand celle-ci souffre d'une irritation propre, car on ne pourrait ainsi qu'accroître l'état fluxionnaire local. Dans ces circonstances, on applique les ventouses scarifiées soit au voisinage de la partie malade, soit dans un point plus ou moins éloigné, mais en rapport sympathique avec elle. On a aussi fait usage des ventouses soit pour faciliter la réduction des hernies, en les appliquant à distance pour produire une sorte d'absorption par la cavité abdominale, soit tout à côté de l'entrée du sac herniaire pour élargir l'anneau et faciliter la rentrée de l'intestin.

Pour appliquer les ventouses, on choisit de préférence, quand le lieu n'est pas forcément indiqué, les régions charnues dépourvues d'éminences osseuses : les joues, les parties supérieures et latérales de l'encolure, le flanc, l'abdomen, la croupe, etc., toutes les parties en un mot pouvant s'accommoder à la forme de la ventouse. Il faut, en outre, que sur le point où sera placée la ventouse la peau soit souple, sensible et à surface bien unie. Si elle est couverte de poils, ce qui est le cas ordinaire chez les animaux, il faut d'abord la raser avec soin, ce qui évite la douleur que produirait la combustion des poils si l'on fait le vide par le feu. La partie préparée, on l'agit d'appliquer la ventouse. Pour cela, on fait le vide sous la cloche en y faisant brûler un corps quelconque, du papier, de la filasse, du coton, des matières sèches et imprégnées d'alcool. Au moment où le corps est en combustion dans le vase, on l'applique très-vivement sur le point fixé, de manière à le faire porter exactement pour éviter toute communication avec l'air extérieur. Aussitôt le corps en combustion éteint, l'air refroidi se condense, laisse un vide que tend à remplir la peau, laquelle monte alors rapidement et forme dans la ventouse une tumeur arrondie très-manifeste. Ce gonflement toutefois est très-limité, car le vide obtenu par la chaleur est toujours fort imparfait. Quel qu'il soit, quand on juge le gonflement suffisant, on presse avec le doigt sur la peau en un point de la circonférence de la ventouse; l'air entre, et le vase se détache aussitôt. En appliquant la ventouse à l'aide d'un corps inflammable, il faut prendre quelques précautions pour éviter de mettre le feu à la paille sur laquelle repose l'animal. Pour cela, outre les attentions inhérentes à l'opération elle-même, il convient, si on le peut, de conduire l'animal sur un sol nu, où on le tiendra debout avec une plate-longe ou un tord-nez. Dans le cas où l'animal ne pourrait quitter sa place ou devrait être opéré abattu, il faudrait recouvrir la litière d'une couverture quelconque.

Quand on fait usage des ventouses à scarification, le procédé est un peu différent. On applique d'abord la cloche et l'on fait le vide à l'aide du piston. Lorsque la peau est assez gonflée, on presse supérieurement sur le bouton de la tige mobile qui porte les lames de lancettes, que l'on fait pénétrer ainsi dans la peau. On retire immédiatement la tige, on met de nouveau en jeu la pompe aspirante, et le sang arrive dans la ventouse avec abondance.

« Chez les animaux, dit M. Gourdon, les ventouses scarifiées, ainsi appliquées, ne donnent pas toujours une quantité de sang suffisante. Alors, pour accroître leur effet, il faut, non seulement bien raser la partie, mais encore préalablement y exercer des frictions, y appliquer un sinapisme, la soumettre à l'action de l'eau chaude à 60° ou 70°, puis terminer l'opération par des cataplasmes émollients. Au surplus, la proportion de sang qui s'écoule alors dépend beaucoup de l'état des parties. Ainsi, quand l'organe est le siège d'une phlegmasie, il donne plus de sang que dans son état ordinaire; et si la peau participe à l'inflammation, on obtient de la sorte d'abondantes saignées locales. Au reste, quel que soit l'état de la partie, on peut toujours, par les moyens que nous venons d'indiquer, augmenter la quantité de sang extraite. »

VENTOUSE v. a. ou tr. (van-tou-zé — rad. *ventouse*). Chir. Appliquer des ventouses à : **VENTOUSE** un malade. **VENTOUSE** une partie engorgée.

VENTOUX (mont), montagne de France (Vaucluse), arrond. et à 22 kilom. N.-E. de Carpentras. Il tire son nom des vents violents qui soufflent sur son sommet. Cette montagne, jadis boisée, aujourd'hui pelée et aride, présentant çà et là quelques parties couvertes de gazon, s'avance comme un immense promontoire dans la plaine où coulent le Rhône et l'Ouvèze; c'est la ramification la plus occidentale des Alpes; sa forme est allongée en dos d'âne de l'E. à l'O.; sur ce dos d'âne s'élève un mamelon conique, dont la hauteur est de 1,912 mètres au-dessus du niveau de la mer. Du sommet de ce cône, quand le temps est serein, on découvre un immense panorama sur les Alpes, le Rhône et les Cévennes. Il a été fréquemment choisi par les savants comme point d'observations physiques et géodésiques.

Parmi les curiosités locales que présente le mont Ventoux, il faut citer : la source de la Font-Pilliole, mince, mais intarissable filet d'eau dont la température constante est de 59°, et qui jaillit à 1,788 mètres d'altitude, c'est-à-dire à 123 mètres seulement au-dessous du point culminant de la montagne, et sur son versant septentrional; les puits du mont Serchin (1,455 mètres); la source d'Angel (1,164 mètres); la combe Carnier, sur le flanc méridional de la montagne. Cette combe, dit M. Joanne, est bordée de chaque côté de rochers taillés à pic et dans les flancs desquels s'ouvrent plusieurs grottes sauvages. L'une d'elles est surtout remarquable par la quantité et la beauté de ses stalactites. Elle a, dit-on, de 40 à 50 mètres de longueur, mais on ne peut y pénétrer qu'en rampant. Il faut encore mentionner, derrière le mont Ventoux, du côté de Saint-Léger, une autre caverne très-profonde : la baume de la Mine, dont l'entrée paraît avoir été travaillée de main d'homme à une époque très-reculée. Un certain nombre de villages, dont on ne trouve ici que la nomenclature, sont en quelque sorte accrochés aux flancs du mont Ventoux; ce sont : Savoiiloux (233 hab.); Brantes (410 hab.); Saint-Léger (196 hab.), où l'on remarque des grottes très-profondes dans lesquelles les paysans superstitieux croient qu'il existe un trésor; Massan, Ventouret, Saint-Espirit, Aurel, Saint-Trinité. Ces derniers villages sont presque insignifiants. Un grand nombre de routes donnent accès au mont Ventoux, qui est journellement de la part des touristes l'objet d'ascensions pittoresques et sans aucun danger.

VENTRAL, **ALÉ** adj. (van-tral, a-le — rad. *ventre*). Zool. Qui appartient au ventre, qui est placé au ventre : **Mammelles** VENTRALES. **Nageoires** VENTRALES. **Pl.** VENTRAUX.

— Zool. Se dit de certains animaux chez lesquels le ventre offre une couleur différente du reste du corps.

— Bot. **Suture ventrale**, Ligne formée par le rapprochement des deux bords d'une feuille carpellaire pliée ou roulée sur elle-même.

VENTRE s. m. (van-tre — lat. *venter*, pour *guenter*, mot appartenant à la même famille que le sanscrit *gatharas*, même sens, le grec *gaster*, ventre, estomac, et le gothique *guthus*, estomac, *lausguthus*, à jeun. On sait que dans la dérivation le g permute souvent avec le v. La racine commune des termes indiqués est dans le sanscrit *gas*, *gans*, *guas*, *gwans*, avaler, engloutir). Anat. Grande cavité qui contient les intestins; région du corps où est située cette cavité : Avoir le VENTRE enflé, gonflé, tendu. Avoir le VENTRE dache, libre, dur, paresseux. Aliment qui redache le VENTRE. Flux, cours de VENTRE. Quand vous aurez, le matin, une grâce à demander à un ministre ou à un premier commis de ministre, informez-vous adroitement s'il a le VENTRE libre. (Vol.) C'est une erreur de croire que le riz a la propriété de resserrer le VENTRE. (A. Rion.) La Partie renflée d'un muscle. **Bas-ventre**, Partie inférieure du ventre : Recevoir un coup dans le BAS-VENTRE. **Petit ventre**, Nom donné autrefois à l'estomac : Henri III fut blessé au PETIT VENTRE. (Acad.) **Ventre supérieur**, Ancien nom de la cavité crânienne. **Ventre moyen**, Ancien nom de la cavité thoracique. **Ventre inférieur**, Ancien nom du ventre ou cavité abdominale.

— Dans le langage commun, Partie indéterminée du corps où se fait la digestion : Se

bourrer le VENTRE. **Uterus**, matrice : Le fruit de ton VENTRE est béni. (Evangile.)

— Par anal. Partie renflée d'un objet quelconque : Ces flacons, j'en conviens, ont un VENTRE fort respectable. (Regnard.)

La cruche au large ventre est vide en un instant. BOILEAU.

Partie d'une construction qui sort de l'aplomb ou du plan d'ensemble : Les plafonds faisaient VENTRE et menaçaient la tête des habitants. (G. de Nerv.)

Fig. Passion pour la bonne chère; amour des plaisirs sensuels :

Avec l'or pleuvent les merveilles, Les voluptés du ventre et celles du cerveau. A. BARBIER.

Opulence, état d'aisance et de prospérité : C'est la maigreur des uns qui fait un ventre aux autres, TH. DE BANVILLE.

— S'employait autrefois dans plusieurs jurons, dont la plupart sont usités aujourd'hui : VENTRE de biche ! Par la mort ! par la tête ! par le VENTRE ! si je le trouve, je le veux écharner. (Mol.) Par le VENTRE de la sainte Vierge ! s'écria le rebouteur, ce n'est pas une fausse couche. (Balz.) VENTRE du papet ! qu'est-ce que cette grimace-là ? (V. Hugo.)

— **Ventre de biche**, Couleur jaune clair, voisine du chamois : **Dahlia** VENTRE DE BICHE.

— **Dès le ventre de sa mère**, Avant de naître ou en naissant : Il est des hommes malheureux dès le VENTRE DE LEUR MÈRE.

— **Lâcher le ventre**, Rendre l'intestin plus libre, y faciliter la circulation des matières : Il m'ordonne du potage, de la volaille, du veau, des bouillons, des œufs frais, et le soir quelques petits pruneaux pour lâcher le VENTRE. (Mol.)

— **Sur le ventre**, A plat ventre, **Ventre à terre** ou **contre terre**, Tout de son long sur la partie antérieure du corps : Se coucher sur le VENTRE. Se tenir blotti VENTRE à TERRE. Faire mettre des soldats à PLAT VENTRE. A Katunga, en Afrique, on n'aborde le souverain qu'en rampant à PLAT VENTRE et le front dans la poussière. (E. Bersot.) **Ventre à terre**, Avec une extrême vitesse, le galop du cheval étant d'autant plus rapide que l'animal s'allonge davantage et est plus près de toucher terre avec le ventre : Cheval qui va VENTRE à TERRE. Cavalier, cocher qui va VENTRE à TERRE.

Vous venez de Lyon; parlez-nous sans mystère; Le Globe ! — Il est parti. — Le fait est-il certain ? — Je l'ai vu. — Dites-nous, allait-il bien grand train ? — S'il allait ! Ah, monsieur ! il allait ventre à terre. (Vers sur l'ascension d'un aérostat.)

Fig. A plat ventre, Dans une posture servile, avec des démonstrations obsequieuses et basses : Se tenir à PLAT VENTRE devant le pouvoir. Qui peut avoir une pire opinion des hommes qu'un prince ? Ne les voit-il pas toujours à PLAT VENTRE devant lui ? (Th. Gaut.)

— **A ventre déboutonné**, Avec excès, en parlant du boire et du manger; de façon qu'on soit, en quelque sorte, obligé de déboutonner sa culotte : Manger, boire à VENTRE DÉBOU-TONNÉ. Extrêmement, tant qu'on peut, de toutes ses forces : Rire à VENTRE DÉBOU-TONNÉ. Avec une entière franchise : Buffon leur parle à VENTRE DÉBOU-TONNÉ, comme on dit; c'est franc, naturel. (Ste-Beuve.)

— Avoir, prendre du ventre, Être, devenir obèse : Commencer à PRENDRE DU VENTRE.

— **Marcher, passer sur le ventre à quel-qu'un**, Le terrasser pour s'élancer plus loin : Si les ennemis se présentent, nous LEUR PASSERONS SUR LE VENTRE. (Acad.) **Triompher** de lui, et arriver malgré lui à ses fins : On lui a suscité mille obstacles, mais il a MARCHÉ SUR LE VENTRE à tous ses ennemis. (Acad.)

Heureux celui qui, pour faire son chemin, ne marche SUR LE VENTRE à personne. (Boiste.)

— **Battre quelqu'un dos et ventre**, Le rouer de coups, le maltraiter très-fort.

— **Mettre, remettre le cœur au ventre**, Donner, rendre du courage : Cela remet le CŒUR AU VENTRE que d'entendre ces généreuses et patriotiques paroles. (A. Weil.)

— **Mettre le feu sous le ventre à quelqu'un**, L'irriter, l'aigrir, envenimer sa colère.

— **Faire rentrer les paroles dans le ventre à quelqu'un**, Le faire repentir de ce qu'il a dit, ou l'empêcher de continuer : Ça, qu'il vienne, et je lui ferai rentrer les paroles DANS LE VENTRE. (Regnard.)

— **Avoir dans le ventre**, Devoir vivre ou durer : Ce vieillard a encore vingt ans DANS LE VENTRE. Le pauvre diable n'a pas quinze jours DANS LE VENTRE. Ce drame est mal fait; plus que mal fait, mal joué; il n'en a pas pour plus de trois représentations DANS LE VENTRE. (Vacquerie.) Être en état de produire : Cet écrivain n'AVAIT que cet ouvrage DANS LE VENTRE.

— **Se remplir le ventre**, Avoir le ventre plein, Se rassasier, être rassasié : De la soupe et un morceau de viande deux fois par jour, c'est tout ce qu'il faut pour se remplir le VENTRE dans la stricte acception du mot. (Th. Gaut.)

— **Se faire bon ventre**, Manger jusqu'à satiété : Je m'étais déjà fait BON VENTRE, quand le maître du jardin survint. (P.-L. Courier.)

— **Se faire une carrelure de ventre**, Manger beaucoup.

— **Se faire un dieu de son ventre**, Préférer à tout les plaisirs de la table : Gourmand comme tous les gens d'esprit, il s'était fait un dieu de son VENTRE, et jamais dieu ne fut plus ardemment adoré. (Vieilleville.)

— **Avoir les yeux plus grands que le ventre**, Avoir plus de gourmandise que de faim; prendre sur son assiette plus qu'on ne peut manger.

— **Être sujet à son ventre**, Se laisser aller à la gourmandise.

— **Être le dos au feu, le ventre à table**, Prendre toutes ses commodités en mangeant.

— **Se donner de son épée dans le ventre**, Vendre son épée pour acheter de quoi manger ou boire. **Veille loc.**

— **Bouder contre son ventre**, Bouder son ventre, Se mutiner et ne vouloir pas manger; refuser par dépit une chose dont on aurait besoin ou envie :

On ne saurait boudier longtemps, Quand on boude contre son ventre. SALLUSTIEN.

— **Tant que le cœur me battra dans le ventre**, Tant que je vivrai.

— **Savoir ce que quelqu'un a dans le ventre**, Savoir ce qu'il vaut ou ce qu'il pense, le mettre à l'épreuve : Zéphyrin était venu de Toulouse à Paris uniquement, selon ses propres aveux, pour SAVOIR ce que les littérateurs AVAIENT DANS LE VENTRE. (Mathieu.)

— **C'est le ventre de mère**, je n'y retournerai jamais, ou simplement **C'est le ventre de ma mère**, Je ne m'engagerai plus jamais dans une pareille affaire. Se dit par allusion à un passage de l'Evangile où Jésus ayant à affirmer pour tous les hommes la nécessité de renaitre, l'un de ses disciples lui demanda comment il est possible que l'homme rentre dans le ventre de sa mère après en être sorti.

— **Prov. Tout fait ventre**, Les aliments les plus communs rassasient et nourrissent comme les plus délicats : TOUT FAIT VENTRE, pourvu qu'il y entre. (Fourier.) **Habit de velours**, ventre de son, Se dit en parlant d'une personne qui épargne sur sa nourriture, et qui fait de grandes dépenses pour ses vêtements, **Ventre affamé n'a point d'oreilles**, L'homme pressé par la faim est sourd à tout ce qu'on peut lui dire. C'est une allusion à un vers de La Fontaine :

... Quand un roi te prendra, Tu peux lui conter ces merveilles; Pour un milan, il s'en rira. **Ventre affamé n'a point d'oreilles.** LA FONTAINE.

— **A ventre saoul cerises amères**, Les meilleures choses perdent leur prix quand on est rassasié. **Grain à grain**, la poule remplit son ventre, Les petites sommes, les petits profits finissent par enrichir.

— **Argot. Ventre béni**, Employé, bas officier d'une église, à cause du pain béni qu'il consomme. **Ventre d'osier**, Ivrogne.

— **Politique. Parti du ventre**, S'est dit de la fraction d'une assemblée politique qui vote toujours pour le pouvoir.

— **Jurisp. Curateur au ventre**, Curateur que l'on nomme à l'enfant dont une femme est enceinte au moment du décès de son mari.

— **Féod. Le ventre anobli**, Se disait dans certains pays et de certaines familles où les femmes transmettaient leur titre de noblesse à leurs enfants, contrairement à l'usage général.

— **Anc. cout. Ventre franc**, Femme de condition libre.

— **Manège. Ventre de vache**, Ventre affaissé et dépassant les côtes. **Cheval qui n'a point de ventre**, Cheval serré des flancs.

— **Mar. Partie centrale de la coque d'un navire**.

— **Physiq. Point ou lieu de points d'un corps vibrant où les oscillations ont une amplitude maximum** : Les VENTRES d'une corde, d'une tige, d'une lame. Les VENTRES sont ordinairement équidistants des nœuds voisins, on les détermine aux points que l'on veut en faisant convenablement les nœuds correspondants entre lesquels ils doivent être compris.

— **Techn. Partie d'un haut fourneau où se réunissent les buses des deux pyramides tronquées qui forment la cuve** : C'est vers le VENTRE que le minerai, préparé à la fusion dans la pyramide supérieure, se fond et se sépare de la gangue qui l'accompagne. (Dufrenoy.) **Partie tranchante d'un burin**. **Ventre à planer**, Planchette que les ouvriers placent sur leur estomac, quand ils veulent placer une pièce.

— **Anc. chim. Ventre de cheval**, Fumier dont on entourait une préparation, pour faire agir la chaleur développée par cette matière.

— **Moll. Portion la plus renflée de la partie extérieure d'une valve**. **Face du tour d'une spire** qui correspond à l'ouverture d'une coquille.

— **Encycl. Anat. V. ABDOMEN.**

— **Pathol. et therap. Le ventre**, chez les vertébrés, étant la cavité qui sert à loger une partie des organes les plus importants et les plus nécessaires à la vie, l'estomac, le pancréas, les intestins, les grandes artères et les grandes veines, les reins, la vessie, le péritoine, qui est lui-même l'enveloppe in-

térieure de tous ces organes, il suffit d'un instant de réflexion pour apprécier la gravité des lésions dont il peut être affecté, soit par suite de blessures et de coups, soit par suite de maladies naturelles. Disons d'abord que l'on a toujours tort de donner, en manière de badinage, des coups sur le ventre, aussi bien que de le soumettre, par l'étroitesse du vêtement, à de fortes compressions. Des coups, même faibles, peuvent avoir de graves conséquences, et la compression, outre qu'elle gêne la respiration, peut prédisposer aux hernies; avis aux femmes qui s'étranglent dans leurs corsets alors qu'elles devraient les porter très-amplés, surtout dans l'enfance et la jeunesse. En ce qui concerne les maladies, on sait que les intestins, le foie et le péritoine sont souvent le siège d'affections très-redoutables.

On doit considérer surtout, au triple point de vue pathologique, thérapeutique et chirurgical, les contusions, les plaies et les épanchements de l'abdomen.

La contusion simple des parois par des corps contondants ou des bulles, qui n'ont fait que froter le tissu, peut devenir souvent le point de départ d'une phlegmasie, mais presque jamais d'une péritonite. Les remèdes sont les antiphlogistiques, sangsues, ventouses; plus tard, cataplasmes. La contusion profonde, produite par le passage trop rapproché d'un boulet, entraîne quelquefois la mort, sans qu'on puisse expliquer comment; d'autres fois, on constate des épanchements ou des ruptures. Les remèdes sont les mêmes que dans le cas précédent. On ajoute des lavements.

Les plaies du ventre par instrument tranchant ou piquant, qui n'intéressent que la peau, la couche musculaire ou les aponeuroses, peuvent amener des hémorragies faciles à arrêter; elles ne doivent jamais être sondées. On les panse avec cataplasme. On en rapproche les bords, s'ils sont nettement tranchés, avec des bandelettes, et l'on a soin que la partie malade ne soit pas tendue. Après la cicatrisation, pour prévenir l'hernie, on emploie, pendant un temps, le bandage ou la ceinture. Ces plaies, si elles proviennent d'un instrument piquant, doivent être soumises à un traitement antiphlogistique. Celles qui sont causées par les armes à feu peuvent être accompagnées du dépôt dans les tissus d'un corps étranger; ce corps doit être extrait par la plaie elle-même ou par une contre-ouverture. Les plaies pénétrantes, soit par projectiles, soit par instruments tranchants ou piquants, soit par les cornes d'un ruminant, ne peuvent être bien diagnostiquées qu'avec la connaissance parfaite de l'instrument qui a causé la blessure; le sondage doit être pratiqué avec la sonde cannelée; on peut toujours introduire le doigt, et c'est le meilleur moyen d'exploration. Ces plaies sont très-graves. Cependant, quand aucun viscère n'est atteint, et qu'on peut éviter la péritonite, le ventre fut-il percé de part en part, la guérison est possible. Si la plaie est grande, on fait une suture enchevillée pour empêcher les intestins de s'échapper; quand on peut se contenter de bandelettes agglutinatives, c'est mieux. Quand un corps étranger, tel qu'une balle, est senti, on le retire; mais si l'on ignore où il est, il est préférable de le laisser dans le ventre; il pourra s'enkyster ou être rejeté par les selles. Quand la péritonite se déclare au bout de quelques heures ou un jour après le coup reçu, la mort est presque certaine. Velpéau, dans ce cas, employait un grand vésicatoire qui couvrait tout le ventre. Quand la péritonite est circonscrite, on a recours aux antiphlogistiques, aux frictions avec l'onguent mercuriel et à l'opium à la dose de 0,07, 10 à 0,15. Quand la douleur est limitée à la plaie, il ne faut rien faire. Si un abcès se forme, au bout de trois jours, dès qu'il y a fluctuation, on pratique l'incision.

Les épanchements peuvent être des épanchements de bile, de chyle, de gaz, de matières stercorales, de matières putrides, de sang et d'urine.

Ceux de bile sont la suite de plaies ou d'ulcérations produites par des calculs ou encore de cancers dans les canaux biliaires. Les symptômes sont : douleur dans l'hypochondre droit, difficulté d'uriner et de fonctionner à la garde-robe, rétraction du ventre, parfois péritonite. L'art est impuissant.

Ceux de chyle ne sont guère reconnaissables pendant la vie; mais Morgagni, Saviard, Portal les ont constatés sur des cadavres. Quelle en est la cause? Sans doute une plaie de vaisseau chylifère. Rien à faire; user de palliatifs, en attendant la résorption naturelle.

Ceux de gaz sont souvent pris pour des tympanites simples; ils ont lieu dans le péritoine et peuvent provenir d'une plaie soit du poulmon et du diaphragme, soit des intestins. Il y a ballonnement du ventre dans les deux cas; mais, dans le premier, augmentation incessante du mal, et, dans le second, état stationnaire. La péritonite est inévitable lorsque des matières alimentaires sont sorties de l'intestin avec les gaz. Le seul traitement est la ponction du ventre. Ceux de matières stercorales proviennent de plaies de l'un ou de l'autre des intestins ou de l'estomac; ils engendrent bientôt la péritonite; ils sont moins

graves quand les matières épanchées sont des liquides alimentaires; un abcès peut s'en suivre, et alors, d'après Velpéau, Blandin, Dance, la guérison est très-possible. Le traitement est le même que le plus énergique contre la péritonite suraiguë. S'il y a un abcès, on l'attaque par le bistouri ou un caustique.

Ceux de matières putrides, à la suite de la rupture d'un kyste de l'ovaire, d'un utérus rempli du sang des règles ou de ses trompes, ou encore d'ulcères viscéraux, peuvent déterminer la péritonite suraiguë et entraîner la mort. Très-rarement il y a résorption du pus épanché dans le péritoine. On fait l'ouverture de l'enveloppe aussitôt qu'on le peut, comme dans le cas d'abcès enkysté.

Les épanchements de sang dans le péritoine sont diffus ou circonscrits, selon qu'ils sont dus à l'ouverture d'un gros ou d'un petit vaisseau (Velpéau). Dans le premier cas, le sang s'infiltre partout et s'amasse principalement dans les parties basses; alors l'hémorragie s'arrête quand tout est plein et que la tension fait équilibre à celle qui a lieu dans le vaisseau. C'est le remède mécanique tout naturel. Si c'est l'artère aorte ou la veine cave qui est ouverte, la mort est presque instantanée. Dans le second cas, le sang s'arrête à la surface des intestins. Les symptômes de l'hémorragie péritonéale sont : douleur de ventre, faiblesse du poulx, pâleur, sueurs froides, syncopes, envies de dormir, gonflement subit de l'abdomen, matité à la percussion; quand cette hémorragie est considérable, il y a compression de l'estomac, du rectum et de la vessie. Si les symptômes sont lents à se révéler, la résorption peut se faire naturellement, et il faut attendre, en n'employant que des compresses d'eau fraîche sur le ventre et un bandage. S'il y a une continuité de l'effusion du sang, une petite saignée et des ventouses scarifiées sur le ventre peuvent l'arrêter. Si cette effusion est très-considérable, on n'y peut rien; la glace sur le ventre et les boissons glacées sont le dernier moyen. Point d'essai de ligature; on ne peut que tenter la compression de l'aorte avec le doigt sur la colonne vertébrale. On a parlé de la transfusion; elle ne pourrait que prolonger la vie et exposerait à la péritonite. Quelquefois, au bout de sept à huit jours, un abcès hémattique enkysté se produit; alors il faut pratiquer l'incision ou l'attaquer par les caustiques, selon la méthode de Larrey et Boyer.

Enfin, les épanchements d'urine résultent d'une plaie de la vessie ou d'une blessure faite dans son enveloppe par le bec d'une sonde, ouverture par laquelle l'urine s'écoule dans le péritoine. La péritonite aiguë en est la conséquence, mais arrive plus lentement que par les autres causes. Le remède consiste à faire écouler l'urine par la voie naturelle, à l'aide d'une sonde à demeure et même d'une mèche de coton à une position constante du malade favorable à l'écoulement.

— Art vétér. Chez les animaux domestiques, le volume du ventre est très-variable; il dépend généralement de la qualité, de la quantité et de la nature des aliments qui ont servi à les nourrir. En général, plus les aliments contiennent de principes azotés et nutritifs, moins le ventre est volumineux. Toutes choses étant égales d'ailleurs, le ventre des femelles qui ont mis bas est toujours plus considérable que celui des femelles qui n'ont point porté, et surtout que celui des mâles. L'abdomen des chevaux de race est aussi beaucoup moins gros que celui des chevaux communs. Le ventre des carnivores est généralement peu volumineux. Celui de certaines espèces, telles que les chiens de chasse, et notamment celui des lévriers, est très-resserré.

Par le toucher, on apprécie la plénitude et la sensibilité du ventre. Dans les grands animaux, cette exploration se fait sur l'animal debout, très-rarement sur l'animal couché et placé sur le dos. Chez les jeunes sujets et dans les petites espèces, elle peut se faire l'animal étant soit sur ses quatre membres, soit maintenu debout sur ses membres postérieurs, soit appuyé sur la croupe, soit enfin couché sur le dos. On touche le ventre des grands animaux en le pressant fortement dans toutes ses parties, et notamment aux flancs, avec la main et surtout avec le poing. On en soulève parfois les parties inférieures avec les bras et les mains ou bien avec le genou. Dans les petits animaux, il est possible d'exercer une pression plus ou moins forte et d'apprécier ainsi, par le toucher, le volume de l'estomac, la plénitude et la dureté des intestins, et ainsi de constater l'existence de tumeurs, même d'un petit volume, existant dans l'abdomen. Dans le chien, on peut aussi fort souvent, par le toucher, s'assurer de l'accumulation de matières excrémentielles durcies dans le rectum et le colon. Dans les grandes espèces, on peut explorer avec avantage les portions intestinales occupant les parties postérieures de l'abdomen et du bassin en introduisant profondément la main et le bras, par l'anus, dans le rectum. Dans les petites, le toucher peut être opéré, pour les organes logés dans le bassin et les dernières portions du tube digestif, par l'introduction du doigt dans le rectum.

Quelques précautions doivent être prises pour fouiller ainsi les grands et les petits

animaux. Avant l'exploration, l'opérateur doit se couper les ongles et se graisser la main et le bras avec de l'huile, du beurre ou tout autre corps gras. Si l'animal est docile, il suffit de le maintenir par la tête et de faire lever un membre antérieur. S'il est indocile et chatouilleux, il faut lui mettre un tordez et même entraver les deux membres postérieurs. Alors, l'opérateur prévient l'animal en lui frappant quelques légers coups sur la croupe et en lui faisant retrousser et porter la queue de côté par un aide. Allongeant alors les quatre doigts, les rapprochant et les accolant au pouce, il forme avec la main une espèce de cône allongé, à l'aide duquel il force l'entrée de l'anus en poussant en avant et en opérant un mouvement rotatoire du poignet. Après quelques efforts, les doigts, puis la main, puis enfin une partie du bras sont introduits dans le rectum. L'opérateur retire alors avec sa main, qui fait office de curette, les matières excrémentielles accumulées dans la dernière portion de l'intestin, et il recommence jusqu'à ce que le rectum et la partie postérieure du colon soient débarrassés. Il engage alors doucement la main et le bras, par un léger mouvement de torsion, dans la partie postérieure de la portion flottante du colon. Ces précautions prises, il peut explorer, en haut, les uretères, la portion abdominale postérieure de l'aorte, le plexus lombosacré et la région postérieure et inférieure de la colonne vertébrale; les ovaires et les ligaments sous-lombaires chez la femelle; en bas et chez le cheval, la portion pelvienne du colon replié, la vessie, le bord antérieur du pubis, les prostates, la portion pelvienne de l'urètre; chez les femelles, le corps et le col de l'utérus et le vagin; sur les côtes, en haut, les cordons testiculaires; en bas, ces mêmes cordons et l'anneau inguinal; dans les grands ruminants, à gauche et sur le côté, le rumen; à droite, les gros et les petits intestins. Dans toutes ces manipulations, l'opérateur doit agir avec légèreté et dextérité pour ne déterminer que le moins de douleur possible. Souvent les animaux se livrent à des efforts expulsifs qui commandent de s'arrêter un instant; quelquefois même, ils se laissent tomber tout à coup à terre. Dans ce dernier cas, l'opérateur doit prestement retirer son bras et sa main, pour éviter des blessures ou des déchirures qui pourraient devenir mortelles.

Les explorations rectales sont très-fréquemment pratiquées dans l'art vétérinaire des animaux et donnent de très-utiles renseignements au diagnostic; mais il faut les exécuter avec ménagement et avec les plus grandes précautions à l'égard des animaux irritables et surtout des femelles pleines. La percussion du ventre se fait d'une part avec les doigts appliqués à plat sur les parois, et servant ainsi de plessimètre, et d'autre part avec les doigts réunis au pouce servant de corps percuteur. Dans les grands animaux, on emploie le poing pour frapper sur les différentes régions du ventre. On peut aussi se servir, avec de grands avantages, d'un plessimètre en liège et d'un petit marteau. Dans l'état de santé, la percussion de l'abdomen du cheval donne une résonnance très-variable, en arrière des côtes asternales, soit à droite, soit à gauche, selon l'état de plénitude ou de vacuité du cæcum, situé à droite, et des intestins grêles, situés à gauche. Dans toutes les autres régions, il y a inatité. Dans les ruminants, les mêmes variations se manifestent. Cependant, la résonnance est beaucoup plus forte à gauche qu'à droite, parce que le son se propage, à gauche, dans la partie supérieure du rumen, lequel contient toujours une certaine quantité de gaz. Dans le chien, la résonnance est généralement bien perçue en arrière du sternum, lorsque l'estomac est vide et contient des gaz. Elle est en quelque sorte nulle dans toutes les autres régions.

L'auscultation du ventre, chez nos animaux, peut être faite avec le stéthoscope, mais il vaut mieux l'opérer en appliquant légèrement l'oreille nue sur les parois. Dans l'état de santé, des bruits dus à la circulation de produits gazeux se font entendre d'une manière intermittente dans beaucoup de directions des intestins. Ces bruits ont été désignés sous les noms génériques de borborisme, de flatuosité, de gargouillement. Dans le cheval, les borborismes sont très-forts et très-nombreux des deux côtés de l'abdomen. Ils vont tantôt d'arrière en avant, tantôt d'avant en arrière, auquel cas ils se font dans les portions repliées du colon. Dans les ruminants, les borborismes se font entendre du côté droit et notamment dans la région supérieure du flanc droit; ils sont toujours beaucoup moins forts que chez le cheval. L'oreille, appliquée sur les parois du flanc gauche des ruminants, peut percevoir différents bruits qu'il faut bien connaître. Ces bruits se passent dans le rumen. L'un d'eux consiste en une forte crépitation humide, semblable à la crépitation que fait entendre le tissu cellulaire emphysemateux lorsqu'on vient à le presser. Ce bruit est dû à la fermentation gazeuse qui s'opère dans les aliments; il est d'autant plus fort que l'animal a mangé des herbes fraîches et surtout des fourrages verts, provenant de plantes appartenant à la famille des légumineuses. Un autre bruit se fait lorsque l'animal rumine au moment où la panse se contracte pour pro-

voquer l'ascension du bol alimentaire dans l'œsophage; c'est un frottement très-distinct, ressemblant à celui que l'on obtient en frottant deux planchettes en bois l'une contre l'autre; il est dû au frottement des parois du rumen contre les parois de l'abdomen. Enfin, lorsque le ruminant déglutit de la salive et des liquides, leur arrivée dans le rumen est annoncée par un bruit argentin ou amphorique.

A l'état pathologique, le toucher des parois du ventre occasionne parfois une vive douleur, à laquelle l'animal cherche à se soustraire. Ce toucher douloureux se montre dans la péritonite et dans les coliques violentes. Il est surtout remarquable lorsque l'on vient à presser le flanc droit des ruminants atteints d'une entérite aiguë. On le constate également dans la région hypogastrique du chien affecté de gastrite aiguë. Par l'exploration rectale, le toucher détermine toujours de très-vives douleurs dans la péritonite, dans la métrite, dans la congestion intestinale et la cystite aiguë, avec ou sans plénitude de la vessie. Indépendamment de ces symptômes que fait recueillir le toucher rectal, on peut reconnaître la formation d'un caillot sanguin résistant dans l'intérieur de l'aorte postérieure à sa division au tronc pelvien, la tuméfaction des ovaires, la hernie inguinale, la plénitude et le renversement de la vessie, le gonflement des prostates, l'existence d'un calcul dans la vessie ou dans la portion pelvienne du canal de l'urètre, la présence d'une pelote stercorale ou d'un calcul intestinal dans le repli pelvien du colon, ou la plénitude de cette portion intestinale. Chez le chien, le toucher du ventre peut faire constater l'existence de tumeurs cancéreuses occupant fréquemment le mésentère, l'épiploon et la région sous-ombilic. C'est aussi à l'aide du toucher qu'il est possible de constater la présence d'un liquide épanché dans l'abdomen, comme dans l'ascite. Dans ce cas, le chien étant debout, on applique une main à plat sur le côté gauche des parois latérales et inférieures de l'abdomen, et l'on frappe, avec les doigts réunis au pouce, sur la paroi opposée. Le ballonnement qui s'opère dans le liquide pendant l'action de frapper retentit bientôt du côté opposé et produit un choc facile à constater.

Le volume du ventre peut être augmenté ou diminué. Il est augmenté et accompagné de dureté et de pesanteur dans les indigestions intestinales, et notamment dans l'indigestion vertigineuse du cheval qui mange des fourrages nouveaux. Il l'est également dans l'indigestion par surcharge d'aliments, chez les ruminants. Dans ces diverses circonstances, la percussion donne peu de résonnance, et la pression des flancs fait percevoir une masse pâteuse, pesante et dépourvue de toute espèce d'élasticité. Ce symptôme est surtout remarquable dans la plénitude du rumen. Le ventre est également augmenté lorsqu'il est distendu par des gaz accumulés dans les intestins. Dans ce cas, ses parois résonnent fortement lorsqu'on les frappe dans leurs régions supérieures. On dit alors qu'il y a tympanite ou météorisme. La tympanite se rencontre souvent dans les indigestions du cheval, dans la météorisation des ruminants et dans les coliques stercorales. L'augmentation du volume du ventre peut n'exister que dans les régions inférieures; dans ce cas, qui est particulier à l'hydropisie abdominale, les flancs sont souvent creux et très-descendus. Dans d'autres circonstances, le ventre est petit, resserré et le flanc cordé. Cet état constitue ce qu'on nomme le ventre rétracté. On le rencontre pendant le cours de la dysenterie, de la diarrhée et de la superpurgation. La rétraction du ventre se remarque également chez les jeunes animaux atteints de maladies occasionnant de grandes douleurs, et notamment d'arthrite aiguë.

Les douleurs de ventre sont généralement accusées par des symptômes particuliers. Les chevaux sont inquiets, regardent leur ventre, trépiguent sur les quatre membres, grattent souvent le sol avec les pieds antérieurs, se couchent, se roulent et se relèvent fréquemment. On dit alors qu'ils ont des coliques. Les bêtes à cornes et à laine se tourmentent, regardent aussi leur ventre, se couchent, se relèvent, se frappent parfois les parois inférieures de l'abdomen avec leurs membres postérieurs, mais ne se livrent cependant jamais, comme le cheval, à des mouvements désordonnés. Ces douleurs abdominales peuvent être les symptômes de diverses maladies. On les a nommées, selon les causes qui les déterminent et aussi selon leurs sièges, coliques venteuses, stercorales, intestinales, néphrétiques, cystiques, hépatiques, d'indigestion d'eau froide, etc. Lorsqu'elles se manifestent d'une manière violente et continue chez le cheval, elles sont fréquemment occasionnées par une congestion intestinale rapide ou par une hernie inguinale étranglée.

Les borborismes auscultés pendant le cours des maladies qui ont leur siège dans les intestins peuvent aussi fournir de bons renseignements. Sont-ils forts, nombreux, irréguliers et constants, ils annoncent le début d'une inflammation des gros intestins. S'ils se font entendre de temps en temps et s'ils sont comparables au bruit produit par le glouglou d'une bouteille remplie d'un ri-

quide que l'on verse à plein goulot, ils annoncent une prochaine diarrhée. Ils sont forts, continus et paraissent parcourir toute l'étendue du gros intestin dans la dysenterie aiguë. Ils n'existent point dans les inflammations aiguës franches des muqueuses, accompagnées de constipation.

VENTREBLEU interj. (van-tre-bleu). Juron qui se dit par euphémisme pour *ventre de Dieu* : *Hé, ventrebleu ! s'il y a quelque chose de vilain, ce ne sont point mes jurements, ce sont vos actions.* (Mol.)

... Oh ! ventrebleu ! faut-il que la jeunesse Apprenne maintenant à vivre à la vieillesse ?
REGNARD.

« On dit quelquefois *Par la ventrebleu* : *Tu m'en imposes, elle ne sait pas qui tu es.* — *Par la ventrebleu ! voulez-vous gager que je l'épouse ?* (Maur.)

VENTRÉE s. f. (van-trée — rad. *ventre*). Petits qu'une femelle met bas en une fois : *Cette brebis a fait deux agneaux d'une VENTRÉE.* (Acad.)

— Anc. cout. Enfants d'une même mère, lorsqu'il y avait eu plusieurs mariages : *Dans certains cas, on partageait la succession par VENTRÉES et non par têtes.* (Complém. de l'Acad.)

— Pop. Repas, nourriture dont on s'emplit le ventre.

VENTRE-SAINT-GEORGES interj. Ancien juron :

Laissez-le là, ventre-saint-George.
Car vous me feriez rendre gorge.

CL. MAROT.

VENTRE-SAINT-GRIS interj. (van-tre-sain-gris). Juron familier de Henri IV : *VENTRE-SAINT-GRIS dit le roi, je le savais brave, mais je ne te savais pas si brave que moi.* (Sully.)

— Encycl. Les moines de l'ordre de saint François d'Assise, fondateur de l'ordre des moines gris, jurait, assure-t-on, par leur patron ; il ne serait pas impossible que Henri IV, élevé dans une religion sans cesse anathématisée par ces moines, ait juré plaisamment par le ventre de ce même patron. Mais voici une autre explication de ce juron, qui n'est peut-être pas la moins probable. On prétend que Henri IV, étant encore fort jeune, étant très-encclin au jurement blasphématoire et que, pour le préserver de cette mauvaise habitude, ses gouverneurs ne trouvaient rien de mieux que de lui fabriquer un juron de fantaisie, en lui suggérant de n'employer pour tout jurement que cette locution : *ventre-saint-gris*, qui ne signifie absolument rien.

VENTRICOLE adj. (van-tri-ko-le — du lat. *venter*, ventre ; *colo*, j'adore). Qui se fait un dieu de son ventre, qui a un amour excessif de la bonne chère. || Mot créé par Fr. de Neufchâteau.

— Substantif. : *Jean de Hauteville, poète latin qui vivait du temps de Philippe-Auguste, a cadencé de longues tirades contre les VENTRICULES.* (La Bédollière.)

VENTRICULAIRE adj. (van-tri-ku-lè-re — rad. *ventricule*). Anat. Qui a rapport aux ventricules du cœur : *Orifices VENTRICULAIRES. Contractions VENTRICULAIRES. || Membrane ventriculaire.* Celle qui recouvre les ventricules du cerveau.

— Pathol. *Adhérences ventriculaires*, Adhérences entre le péricarde pariétal et celui de la surface du cœur.

— Encycl. *Membrane ventriculaire*. Cette membrane, séreuse, très-mince, est recouverte d'une couche d'épithélium cylindrique à cils vibratiles difficiles à constater. Elle n'a aucune communication avec l'arachnoïde, et, d'autre part, elle n'a aucune connexion avec la pie-mère. C'est donc une séreuse particulière qui tapisse le ventricule latéral, puis le ventricule moyen, après avoir traversé le trou de Monro ; elle revêt ensuite l'aqueduc de Sylvius, le quatrième ventricule et la cavité du canal central de la moelle. Sa face profonde est doublée de tissu conjonctif spécial contenant des corps amy-lacés et s'enfonçant dans la pulpe cérébrale. Elle adhère à la pie-mère au moment où cette membrane pénètre dans le prolongement inférieur du ventricule latéral. Au niveau de l'orifice inférieur du quatrième ventricule, il existe une ouverture qui fait communiquer l'espace sous-arachnoïdien avec les cavités ventriculaires. Ceci explique pourquoi un épanchement sanguin dans le ventricule latéral peut, en traversant le ventricule moyen et le quatrième ventricule, arriver dans le tissu sous-arachnoïdien, au niveau du cervelet.

VENTRICULE s. m. (van-tri-ku-le — lat. *ventriculus*, dimin. de *venter*, ventre). Anat. Cavité particulière à certains organes : *VENTRICULES du cœur. VENTRICULES du cerveau.* || Non donné quelquefois aux estomacs des animaux ruminants : *Les animaux ruminants ont plusieurs VENTRICULES.* (Acad.) || *Ventricule d'Arantius*, Petite cavité située à la pointe du calamus scriptorius. || *Ventricule succenturié*, Portion renflée du duodénum des oiseaux.

— Encycl. *Ventricules du cerveau et du cœur.* V. CERVEAU et CŒUR.

XV.

VENTRICULITE s. m. (van-tri-ku-li-té — rad. *ventricule*). Zool. Genre de polyptères spongiaires, comprenant une dizaine d'espèces fossiles, propres aux terrains crétacés.

VENTRICULO-AORTIQUE adj. m. Anat. Se dit de l'orifice qui met en communication le ventricule gauche du cœur et l'aorte.

VENTRICULO-PULMONAIRE adj. m. Anat. Se dit de l'orifice qui met en communication le ventricule droit du cœur avec l'artère pulmonaire.

VENTRIER adj. m. (van-trié). Anat. Se dit d'un faisceau fibreux qui est appliqué sur le pilier interne de l'anneau inguinal externe.

VENTRIÈRE s. f. (van-tri-è-re — rad. *ventre*). Grande sangle qu'on passe sous le ventre d'un cheval de carrosse, pour maintenir les traits et empêcher le harnais de tourner. || On dit plus souvent sous-VENTRIÈRE. || Sangle dont on se sert pour tenir les chevaux suspendus ou pour les soulever, quand on les embarque.

— Archit. hydraul. Pièce de bois d'une écluse.

— Constr. Pièce de bois placée au milieu d'autres pièces qu'elle sert à réunir.

— Mar. Nom donné à des pièces de bois placées sous les flancs d'un navire, pour le soutenir au moment où il va être lancé.

— Chir. Bandage servant à soutenir le ventre des femmes enceintes, des hydropiques, des personnes obèses.

— A signifié Sage-femme.
— Superst. Fée qui préside aux accouchements.

— Encycl. Superst. La *ventrière* était invoquée, comme la Lucine antique, par les femmes en couche ; c'était même au moment de la naissance d'un enfant que la fée manifestait sa puissance, et son rôle de marraine est d'ailleurs un de ses caractères particuliers. C'est ainsi que les valas scandinaves aidaient par leurs incantations les femmes en travail. Longtemps, à l'époque des couches de leurs femmes, les Bretons servaient un repas dans une chambre contiguë à celle de l'accouchée, repas destiné aux fées dont ils redoutaient le ressentiment. Les *ventrières* furent toutes invitées à la naissance d'Obéron, toutes moins une, et c'est pour cela qu'Obéron fut vain. Dans la légende de saint Armentaire, légende qui fut composée vers l'an 1300 par un gentilhomme provençal, on parle des sacrifices faits à une fée *ventrière* qui rendait les femmes fécondes. Dans ses *Contes*, Perrault fait intervenir des fées invoquées par des rois et des reines qui veulent avoir des enfants.

VENTRILOQUE adj. (van-tri-lo-ke — lat. *ventriloquus*, mot que l'on trouve dans Tertullien ; de *venter*, ventre, et de *loqui*, parler). Se dit des personnes qui ont une voix particulière, qui semble sortir du ventre, ou même venir d'un endroit autre que celui où se trouve celui qui parle : *Un escamoteur VENTRILOQUE.*

— Substantif. Personne qui est ventriloque : *Le bouvreuil a un petit cri intérieur si doux qu'à peine on l'entend ; il exécute ce son, fort ressemblant à celui d'un VENTRILOQUE, sans aucun mouvement apparent du bec ni du gosier.* (Buff.)

VENTRILOQUIE s. f. (van-tri-lo-ki — rad. *ventriloque*). Faculté de faire entendre la voix particulière aux ventriloques.

— Encycl. On a donné le nom de *ventriloquie* et celui d'engastrimysme à une manière singulière de parler, dans laquelle la voix semble sortir de l'estomac ou du ventre et paraît même s'articuler dans ces cavités. On emploie les mots de ventriloque et d'engastrimysme pour qualifier les individus doués de la faculté de produire l'illusion qui résulte de ce langage insolite.

Beaucoup de gens croient encore que ceux-là parlent réellement du ventre, qui imitent différentes voix dont le son semble, dans quelques circonstances, venir d'une distance plus ou moins éloignée. Tout l'art du ventriloque ne consiste qu'à savoir modifier la voix naturelle, afin d'en obtenir des variations dans le ton et dans les inflexions. Richerand explique ainsi le phénomène : « Tout son mécanisme consiste dans une expiration lente et graduée, filée en quelque sorte ; expiration qui est toujours précédée d'une forte inspiration, au moyen de laquelle le ventriloque introduit dans ses poumons une grande masse d'air dont il ménage ensuite la sortie. »

M. Bédard explique comme suit le phénomène de la *ventriloquie*, qu'il définit l'aptitude à produire des sons articulés en conservant la bouche fermée ou immobile lorsqu'elle est ouverte. Nous avons montré, dit-il, que l'on pouvait produire des sons à la glotte pendant l'expiration et l'inspiration ; mais entre les sons simples de la voix et du chant et les sons articulés de la parole, il y a une différence notable, et il est assez difficile de concevoir comment la parole, dans l'engastrimysme, peut se produire, ainsi qu'on l'a dit, au moment de l'inspiration. On comprend aisément qu'on puisse produire des sons pendant l'inspiration par les vibrations de la glotte ; mais on ne voit pas bien quels seraient, dans ce cas, les organes de l'articulation. Pour un certain nombre de con-

nes cependant, le son glottique n'est donné qu'après que le tuyau vocal s'est disposé pour la production de la consonne. On conçoit, dès lors, la possibilité de produire avec beaucoup d'exercice un certain nombre d'articulations pendant le temps de l'inspiration. Au reste, la plupart du temps, les soi-disant ventriloques produisent leur voix au moment de l'expiration, et c'est en graduant la sortie de l'air, en donnant à la voix un son étouffé et en conservant une immobilité de lèvres aussi complète que possible qu'ils font illusion.

Personne ne naît avec la faculté engastrimysme, et ceux-là donnent le change au public qui prétendent être nés avec cette disposition organique particulière. Quoi qu'il en soit, la faculté plus ou moins grande d'obtenir des changements de ton dans la voix dépend de la souplesse et de la flexibilité des cartilages du larynx et de la trachée-artère. Il faut un exercice long et pénible pour arriver à une grande habileté engastrimysme. De plus, les ventriloques se fatiguent beaucoup dans l'exercice de cette étrange faculté. La contraction insolite des muscles expirateurs et des muscles du larynx, opérée chez eux par une action pénible de la volonté, les lasso énormément. Le sieur Saint-Gilles, marchand épicer, habitant Saint-Germain-en-Laye, et qui, vers 1770, s'était rendu célèbre par des scènes d'engastrimysme qu'il exécutait, toussait fort souvent lorsqu'il opérait en public, et il avait presque toujours un mouchoir devant sa bouche pour cacher aux spectateurs les efforts qu'il était obligé de faire.

La *ventriloquie* est chose fort ancienne. Les plus vieux auteurs en parlent et les médecins de tous les temps la citent avec de nombreux faits et mille anecdotes curieuses. Hippocrate croyait qu'elle consistait bien réellement à parler du ventre. Il rapporte dans le cinquième livre des *Epidémies* que, la femme de Polémarche étant affectée d'une angine, il sortait de sa poitrine des sons pareils à ceux que rendent les personnes qui parlent la bouche close. Platon cite l'histoire d'Enicrès, qui, le premier, dit-il, fut engastrimysme. Saint Chrysostome regardait les ventriloques de son temps comme des hommes divins et croyait que le ventre prophétique de ces imposteurs articulait des oracles. Les païens avaient la même croyance, et plus d'une fois les ventriloques furent mis à contribution par les prêtres pour tromper le peuple crédule et superstitieux. Origène avait également foi dans la *ventriloquie*, et l'archevêque Eustathe a composé un traité *ex professo* sur la célèbre pythionisse d'Endor, et il assure que la source de l'éloquence engastrimysme de cette sorcière était dans la partie la moins noble de sa personne.

De tout temps, la *ventriloquie* a été cultivée par un certain nombre d'individus. On l'a considérée chez eux tantôt comme un don de Dieu, tantôt comme une inspiration du démon. Plusieurs ventriloques, au moyen âge, furent brûlés comme sorciers.

Borden, critique du xvi^e siècle, raconte avec de nombreux détails l'histoire d'un nommé Louis Brabant, valet de chambre de François I^{er}, lequel Brabant trompa la mère d'une demoiselle dont il était amoureux en lui persuadant qu'elle devait lui donner sa fille en mariage, pour délivrer des flammes du purgatoire le père de la jeune personne, mort depuis plusieurs années, et qu'il eut l'adresse de faire intervenir dans cette comédie au moyen de l'illusion de sa faculté engastrimysme. Ce même Brabant, voulant rendre son mariage plus avantageux, parvint à escroquer 10,000 écus à un certain Cornu, banquier à Lyon, qu'on citait pour son extrême avarice. Brabant évoqua l'ombre du père du banquier ; la voix du défunt se fit entendre ; elle suppliait son fils de se dessaisir de la somme en question, dont le sacrifice était nécessaire au salut du mort. La piété du banquier triompha de son avarice. Le fourbe Brabant obtint l'argent qu'il convoitait.

Antoine van Dale, médecin hollandais, raconte l'anecdote suivante : « Des milliers d'hommes ont vu comme moi à Amsterdam, en 1685, dans l'hôpital des Vieillards, une femme âgée de soixante-treize ans, nommée Barbara Jacobij, elle se tenait à côté d'un petit lit, dont elle écartait les rideaux. Le visage à découvert et tourné du côté vers lequel elle adressait la parole, elle feignait de parler à un homme qu'elle appelait Joachim ; selon ce qu'elle disait, on entendait le prétendu Joachim tantôt pleurer et tantôt rire ; quelquefois il poussait des gémissements, des exclamations et des éclats de rire ; quelquefois il se mettait à chanter ; et tout cela avec tant d'art et de grâce, qu'il n'y avait jamais ni la moindre hésitation ni la plus légère interruption. »

Cœlius Rhodiginus, qui professait les belles-lettres à Milan et à Padoue au commencement du xvi^e siècle, parle aussi d'une femme « du ventre de laquelle on entendait la voix de l'esprit immonde. » — Cette voix, ajoute-t-il, était fort grêle ; cependant, quand il (l'esprit?) le voulait, elle était très-distincte et intelligible. Ce démon, gîté dans le corps de la femme, s'appelait Cincinnatulus. Il faisait des réponses merveilleuses sur les choses du passé ; mais, quand on le ques-

tionnait sur l'avenir, c'était le plus grand menteur du monde, et il manifestait quelquefois son ignorance en affectant une espèce de bourdonnement, un murmure incertain, un bruit sourd où l'on ne pouvait rien comprendre. »

Jérôme Oléaster, grand inquisiteur en Portugal, savant distingué, dans un ouvrage imprimé en 1656 cite le fait suivant : « Lorsque je faisais mes études au collège royal de Lisbonne, je me rappelle avoir vu une certaine Cécile, que l'on amena au palais, où elle comparut devant le sénat. On entendait partir de ses coudes et quelquefois d'autres parties de son corps une voix grêle, qu'elle attribuait à un nommé Pierre-Jean, mort depuis quelque temps. Cette voix répondait sur-le-champ et très-vite aux questions qu'on lui adressait ; elle ne cessait de recommander à tout le monde l'indigence de la pauvre Cécile. Par ordre du sénat, cette jeune fille fut exilée à l'île de Saint-Thomas (île des Antilles), où elle mourut. »

Augustinus Stenochus, dit Eugubinus, évêque de Ghisalmo, en Candie, affirme qu'il a vu des ventriloques ; mais il n'y croit point et il met tout sur le compte des démons. C'est bien fait pour saint Chrysostome.

Etienne Pasquier, dans ses *Recherches sur la France*, livre vi du tome I^{er}, dit ceci : « Il n'y a pas douze à treize ans, il est mort un bouffon nommé Constantin, qui représentait presque toute sorte de voix, tantôt le chant des rossignols, qui n'eussent pas mieux su déroiser leur ramage que lui, tantôt la musique d'un âne, tantôt la voix de trois ou quatre chiens qui se battent, et enfin le cri de celui qui, pour être mordu par les autres, se va plaignant. Avec un peigne mis dans sa bouche, il représentait le son d'un cornet à bouquin. Mais surtout étoit admirable qu'il parloir quelquefois d'une voix qu'il tenoit tellement enclose dedans son estomac, à manière qu'étant près de vous, s'il vous appeloit, vous eussiez cru que c'était été une voix qui venoit de bien loin, etc. »

En 1643, dit l'écrivain anglais Dickinson, on voyait à Oxford, en Angleterre, un homme que l'on appelait le Chuchoteur ou le Marmotteur du roi ; son vrai nom était Fan-nig. La bouche fermée, les lèvres closes et immobiles, il savait tirer de sa poitrine des paroles très-distinctes, si merveilleusement, qu'on les croyait venir d'un endroit fort éloigné. »

L'abbé de La Chapelle, qui publia, vers la fin du xviii^e siècle, un livre curieux intitulé le *Ventriloque ou l'Engastrimysme* (Londres, 1772, 2 vol. in-8°), est le premier auteur qui ait, sur ces questions, des opinions raisonnables et qui se soit aperçu, en observateur éclairé et judicieux, que le mécanisme fondamental de la voix n'est pas déplacé chez les ventriloques. Il narre, à propos de l'épicer Saint-Gilles dont nous avons parlé plus haut, une historiette amusante et qui est tout à l'avantage de l'estimable commerçant. Un jeune homme, marié depuis trois ans, vivait dans le meilleur accord avec sa femme, lorsqu'une étrangère vint lui inspirer une passion criminelle. On essaya vainement de ramener ce jeune homme à son devoir ; il s'abandonnait à tous les excès, outrageait à la fois l'hymen et les bonnes mœurs dans sa nouvelle liaison. Saint-Gilles résolut de le convertir ; il l'attira dans un lieu solitaire et là lui fit entendre ce discours solennel :

« Jeune homme, tu as mis hier une prostituée dans ses meubles ; tes parents sollicitent contre toi une lettre de cachet ; si tu ne rentres promptement dans ton devoir, tu périras dans une prison et, après ta mort, tu seras livré aux flammes éternelles. » Le coupable, effrayé, chercha longtemps et inutilement d'où pouvait partir cette voix ; persuadé qu'elle tenait du prodige, il alla se jeter aux pieds de sa femme et y abjura son erreur.

Saint-Gilles opéra d'autres conversions, entre autres celle d'un abbé, gros bénéficiaire d'une avarice sordide, lequel il fit renoncer aux vanités de ce monde pour se consacrer à la retraite et à la pénitence. Le ventriloque de Saint-Germain ne spéculait point sur son talent, dont il confessait l'origine toute matérielle et les particularités physiologiques. Il ne se disait ni inspiré ni possédé, et, lorsqu'il opéra devant une commission de l'Académie des sciences, composée de Grandjean de Pouchy et de Lercy, il leur dévoila tous les secrets de son art ingénument.

Le livre de l'abbé de La Chapelle contient des détails fort intéressants sur l'emploi religieux de l'engastrimysme. L'auteur pense que, chez les anciens, les prêtres et les sibylles se livraient à une étude particulière de la *ventriloquie*, afin d'environner les oracles qu'ils faisaient rendre d'un prestige qui en assurât le succès sur l'esprit du vulgaire.

Depuis Saint-Gilles, on a admiré la perfection engastrimysme de Thiernet, de Borel et surtout de Fitz-James. L'illusion qu'ils produisaient était souvent si complète que ceux qui étaient le moins disposés à prendre le change avaient peine à se défendre d'être mystifiés eux-mêmes. Mais le ventriloque qui a effacé tous ses rivaux est Charles Comte, qui a amusé toutes les générations du premier tiers de notre xix^e siècle. Ce ventriloque fameux visitait un jour une église de village avec quelques habitants du lieu ; tout d'un coup, on entend une voix sépul-

cralle qui semble sortir de dessous les larges pierres dont l'église est pavée; cette voix implore les secours les plus prompts pour une personne que, la veille, on a enterrée vivante; l'état de léthargie dans lequel elle était tombée vient de cesser; elle se plaint douloureusement de la gêne où elle se trouve dans le cercueil; les spectateurs d'aller chercher les fossoyeurs, ceux-ci de se hâter d'exhumer la victime, qu'un empressement coupable avait précipitée dans la tombe. Mais tout à coup, et au moment où l'on va ouvrir le cercueil, la voix n'en sort plus; elle se fait entendre de la sacristie et renouvelle les plaintes et les gémissements qui, un moment auparavant, partaient de la tombe qu'on vient inutilement d'ouvrir. Les spectateurs courent à ce nouvel endroit. Ils y commencent des fouilles; mais soudain de nouveaux gémissements, des cris plus effrayants s'échappent des voûtes de l'église. Alors la terreur s'empare des assistants, et quelques personnes commencent à croire à un maléfice. Cependant, l'un des spectateurs, moins crédule que les autres, réfléchissant à ce qui se passe, devine la supercherie et rassure tout le village, qui déjà s'assemblait pour être témoin du miracle. Charles Comte n'eut que le temps de s'évader, afin de se soustraire à la fureur de la populace. Cent ans plus tôt, il eût été brûlé vif, en place de Grève, pour le salut de son âme. Le célèbre ventriloque renouvela fréquemment de pareilles scènes dans les villes où il passa, et à chaque occasion il se trouva des hommes disposés à voir de la magie dans ces phénomènes naturels.

Nous raconterons encore l'aventure suivante, arrivée au commencement de notre siècle au camp d'Osoppo, en Frioul. Deux soldats français avaient été fusillés et, selon l'usage, ils avaient été enterrés militairement près du camp, sans cérémonie religieuse. Un soldat ventriloque, leur camarade, atterra au lieu de la sépulture la populace du village voisin et fit entendre des plaintes et des gémissements lamentables, dans lesquels il suppliait les assistants de rendre aux défunts les honneurs religieux. Les auditeurs, touchés, allèrent couvrir la chose au curé et le bon pasteur se rendit sur les lieux.

Le rusé ventriloque ne manqua pas de renchérir sur ce qu'il avait déjà montré de mystérieuse élocution. Le curé, témoin du prétendu prodige, crut à un miracle et immédiatement s'occupa d'organiser un service funèbre. Des prières sont dites en grande pompe; la terre où reposent les soldats est bénie et des actions de grâce sont adressées au ciel. On ne dit pas quel fut le désappointement du curé quand il apprit la mystification dont il avait été l'objet.

Parmi les plus célèbres ventriloques modernes, nous citerons également l'homme-poupée du café des Aveugles, au Palais-Royal, qui divertissait fort son public.

VENTRIPOTE, ENTE adj. (van-tri-pot-an, an-te — lat. *ventripotens*; de *venter*, ventre, et de *potens*, qui est puissant, fort), l'am. Qui a un gros ventre : *Quoique gros, court et ventripotent, à jambes grasses et à mains épaisses, il était doué de la finesse des aubergines de Suisse, auxquelles il ressemblait.* (Balz.) || Epithète donnée par Rabelais au dieu Gaster.

— Mythol. gr. Epithète de Bacchus.

VENTROSITÉ s. f. (van-tro-zi-té — rad. ventre). Méd. Développement excessif du ventre, obésité.

VENTROUILLER (SE) v. pr. (van-trou-ille; il mil. — rad. ventrille). Se vautrer dans la boue : *Les cochons aiment à se ventrouiller.* (Acad.)

VENTRU, UE adj. (van-tru, û — rad. ventre). l'am. Qui a un gros ventre : *Un homme ventru. Une femme ventrue. Les petits enfants sont souvent ventrus. L'araignée est ventrue.* (Michelet.)

— Par anal. Qui est renflé, bombé; qui fait ventre : *Flacon ventru. Cruche ventrue.*

— Substantiv. Personne qui a un gros ventre : *Un gros ventru. Une grosse ventrue.*

— s. m. Hist. Non-donné, par dénigrement, aux députés du centre qui, approuvant toujours les mesures ministérielles, accaparaient un grand nombre de places et acceptaient fréquemment des invitations à dîner chez les ministres.

— Ichthyol. Nom vulgaire d'un poisson du genre cycloptère, qui vit dans l'Océan Pacifique.

— Encycl. Ichthyol. Le *ventru*, appelé aussi bouchier ou cycloptère, est un poisson qui atteint la longueur d'un mètre environ; il a la tête épaisse, un peu aplatie au sommet et obtuse à l'extrémité; l'ouverture de la gueule très-ample et dirigée en haut; la mâchoire inférieure proéminente; les yeux enfoncés dans leurs orbites et placés au haut des côtés de la tête; le dos un peu aplati; le corps aminci brusquement vers la queue. Ce qui le distingue surtout et lui a valu son nom vulgaire, c'est la grosseur de son ventre. Pallas attribue cette conformation à la grande capacité de la vessie urinaire; il suffit, dit-il, de presser le ventre pour en voir sortir un jet rapide d'urine par l'ouverture

de l'anus. Ce poisson a la nageoire dorsale située près de la queue; les pectorales larges et s'étendant vers la bouche; les ventrales un peu charnues et formant par leur réunion une sorte de nacelle, à bords membraneux, flexibles et contractiles; la caudale très-peu échancrée.

Le *ventru* est d'une couleur verdâtre, plus foncée sur le dos; mais sa peau, à écailles très-petites, est enduite d'une humeur visqueuse qui lui donne une teinte sombre et livide; les nageoires sont d'un jaune plus ou moins intense. Ce poisson vit dans la mer comprise entre le Kamtchatka et les côtes d'Amérique. On a débité bien des fables sur son compte. On prétend, à ce que rapporte V. de Bomare, qu'il parvient jusqu'à la grandeur des cétacés, et que les pêcheurs le redoutent parce qu'il renverse ordinairement leurs canots. D'un autre côté, il assure que le corps de ce poisson est d'une masse molle, flexible, sans consistance. « Le genre de vie sédentaire de cet animal, ajoute-t-il, le porte à rester presque immobile au fond de la mer, ou attaché contre les rochers, à l'aide de ses nageoires abdominales; aussi ne le prend-on jamais avec des filets; on ne le trouve que sur le rivage, après de violentes tempêtes, parmi les différents corps que la mer a rejetés. » On voit qu'il est difficile d'accorder des assertions aussi diverses. Les habitants du pays font très-grand cas de la chair du *ventru*. Ils la préparent de diverses manières et la mangent même crue.

VENTURA (le Père G.-D. Joachim), célèbre prédicateur et théologien italien, né en 1792, à Palerme (Sicile), mort à Versailles en 1861. Fils d'un noble Sicilien, D. Gaud Ventura, baron de Raulica, il termina ses études de très-bonne heure et entra à l'âge de quinze ans chez les jésuites de sa ville natale. Lors de la dissolution de cette institution, il fut ordonné prêtre et se fit théatin, afin d'exercer la prédication. Nommé peu de temps après secrétaire général de son ordre, il publia un pamphlet : *La causa dei regolari al tribunale del buon senso*, dans lequel il défendit la cause du clergé régulier et montra un véritable talent de polémiste. Mais sa réputation date surtout de sa collaboration aussi active qu'importante à l'*Encyclopædia ecclesiastica*, publiée à Naples. Il exerçait en même temps les fonctions de censeur de la presse et de membre du conseil royal de l'instruction publique. Introduit, en Italie, des opinions que Lamennais émettait alors en France, il surveilla la traduction de l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion* et fit lui-même celle du *Pape*, de Joseph de Maistre, et de la *Législation primitive*, de M. de Bonald, dont il s'avoua publiquement le disciple. Ses succès oratoires croissaient de jour en jour. D'autre part, son *Éloge funèbre de Pie VII* obtint plus de vingt éditions, et son ouvrage *Sur l'influence du xvi^e siècle* lui valut le surnom de *Bonucci italien*. En 1824, le Père Ventura fut nommé supérieur de son ordre et vint habiter Rome. Après avoir inséré, en 1824, quelques articles dans le *Journal ecclésiastique*, il fit paraître, deux ans après, un *Traité du droit ecclésiastique*, dans lequel il exposait les doctrines de J. de Maistre, de Bonald, de saint Victor et de Haller. En 1828, il se démit volontairement de ses fonctions de professeur au collège de la Sapience. Peu de temps après, l'apparition d'un livre de logique, *De methodo philosophandi* (Rome, 1828), et sa collaboration au *Mémorial catholique* soulevèrent contre le Père Ventura protestants et gallicans, et Lamennais l'attaqua vivement dans l'*Avenir*. Le Père Ventura se décida à vivre dans la retraite, en présence des nombreuses attaques dirigées contre lui. Il partagea des lors son temps entre l'étude et la prédication, et publia ses ouvrages les plus importants, entre autres : les *Beautés de la foi* (Rome, 1839) et la *Bibliotheca parva, seu gratiosa et elegantiora opera veterum SS. Ecclesiarum patrum ad usum juventutis* (1839). Vers cette époque, bien qu'il cherchât son idéal dans le moyen âge, le Père Ventura était frappé du mouvement qui entraînait les esprits vers la liberté, et il en vint à rêver la chimérique alliance de la liberté et de l'Eglise. Après la mort de Grégoire XVI, il assista au conclave chargé de lui donner un successeur (14 juin 1846), et ce fut lui qui désigna au choix des cardinaux incertains le cardinal Mastai. L'avènement de Pie IX vint donner l'essor aux réformes politiques qu'il désirait, qu'il conseillait au pontife et le plaça à la tête du parti réformiste. Ce fut durant l'année 1847 et la suivante qu'il prononça deux oraisons funèbres qui eurent toute la portée d'un événement politique, celles du fameux O'Connell et des victimes du siège de Vienne. Il contribua activement au mouvement séparatiste qui éclata à Palerme, en acceptant, du consentement même du pape, le titre de ministre du nouveau gouvernement sicilien auprès de la cour de Rome, et en publiant trois pamphlets : la *Question sicilienne résolue suivant les vrais intérêts de la Sicile, de Naples et de l'Italie*, l'*Indépendance de la Sicile et la Légimité des actes du gouvernement sicilien*, plus un ouvrage important, les *Mensonges diplomatiques* (Rome, 1848). Cependant la fermentation croissait toujours à Rome, où les réformes promises attendaient une vaine réalisa-

tion, et le Père Ventura prit une part importante aux événements qui se préparaient. Il combattit vivement la création d'une Chambre des pairs, pour appuyer la restauration du sacré collège dans ses anciennes attributions. De concert avec l'abbé Rosmini, il travailla à la réalisation d'une fédération italienne, ayant pour chef temporel le pape. Ce projet échoua par suite des résistances de la Sardaigne, et le Père Ventura donna alors au pape le conseil d'octroyer une constitution à son peuple. Lorsque le pape se fut réfugié à Gaète, le 24 novembre 1848, le Père Ventura, qui était resté à Rome, tâcha d'abord de concilier ses opinions personnelles avec la réserve que lui imposait son caractère ecclésiastique. Il refusa de faire partie de l'Assemblée constituante; mais il écrivit de virulents articles dans le *Moniteur romain*, pour la séparation de l'Eglise et de l'Etat. « Aujourd'hui, disait-il, le clergé doit renoncer absolument à toute participation, même indirecte, au gouvernement temporel de l'Etat. Aujourd'hui, sa seule occupation doit être de prêcher au peuple libre, et par la parole, et par l'exemple, la vraie doctrine de l'Eglise, afin de prévenir tout égarement, afin d'empêcher le grand mouvement de devenir protestant ou voltairien, de chrétien qu'il a été et qu'il est encore. » Le 4 mai, le Père Ventura sortit de Rome et se rendit à Civita-Vecchia, où il se mit sous la protection de l'armée française. De là, il essaya vainement de rallier l'opinion publique à la papauté. Voyant ses efforts infructueux et désespérant de la cause qu'il défendait, devenu à la fois suspect aux libéraux et au pape qui, grâce aux baïonnettes françaises, rétablissait son pouvoir temporel par la terreur et les proscriptions, le Père Ventura passa en France et se retira à Montpellier. Il y resta deux années et y apprit la condamnation, par la congrégation de l'index, de son *Discours sur les morts de Vienne*. Cette condamnation le frappa douloureusement; cependant il s'inclina sous ce coup inattendu et se rétracta. Pendant son séjour à Montpellier, il écrivit ses *Lettres à un ministre protestant* (1849), et, parlant du pouvoir temporel, il disait : « Le pape perdra l'Eglise pour un mot de terre. » En 1851, il vint à Paris, et il allait commencer ses prédications à Notre-Dame, lorsque le coup d'Etat du 2 décembre vint lui fermer la bouche. Ce ne fut pas sans étonnement que ceux qui avaient connu le Père Ventura libéral le virent applaudir à cet odieux attentat politique. Bien qu'il parlât assez mal le français, il fit des conférences très-suivies à Saint-Louis-d'Antin, à l'Assomption et à la Madeleine. En 1857, il prêcha même le carême à la chapelle des Tuileries. Partageant les idées de Donoso-Cortés et de l'abbé Gaume, le Père Ventura regardait le moyen âge comme l'époque pendant laquelle le catholicisme est arrivé à son plus parfait développement, au point de vue politique, philosophique et littéraire, comme l'époque idéale vers laquelle il faut revenir. Adversaire déclaré de la philosophie moderne, et en particulier de l'éclectisme, il les a vivement combattus et leur a opposé ce qui, à ses yeux, constitue la philosophie véritable, à savoir la scolastique et le système de saint Thomas d'Aquin. Pour lui, aucune autre n'est honnête, sensée, chrétienne. La vraie philosophie, qu'il appelle la raison catholique par excellence, est la philosophie impérative ou démonstrative, qui établit, d'après lui, une série de vérités certaines, tandis que la philosophie inquisitive les cherche toujours, sans les trouver jamais. Ainsi que l'a fait saint Thomas dans sa *Somme*, on doit considérer les dogmes catholiques comme autant d'axiomes, sans discuter le fondement sur lequel ils reposent, puis tirer de ces axiomes leurs conséquences rigoureuses; en un mot, « faire de la science le commentaire de la foi; voilà toute la philosophie. » Toute autre recherche est présomptueuse. Chercher l'origine des vérités premières, discuter le fondement de la certitude, essayer de trouver dans l'étude de la nature, de la conscience les conditions de l'être, des preuves rationnelles de l'existence et de la bonté de Dieu, de l'immortalité de l'âme, de la sainteté des lois morales; tenter d'établir quelque chose par le raisonnement, sans s'appuyer sur l'Ecriture, c'est à la fois perdre son âme et n'arriver à rien. Toute autre philosophie que la scolastique du moyen âge n'est ni chrétienne ni catholique.

Après la mort du Père Ventura, son corps fut rapporté en Italie par le P. Cirino, et il repose au pied même de la chaire de l'église des Théatins, où retentit si souvent sa parole élocution. Outre les ouvrages déjà mentionnés, nous citerons : la *Mère de Dieu* (1845); l'*Histoire de Virginie Bruni* (1850, in-12); *De la vraie et de la fausse philosophie* (1852, in-8°); les *Femmes de l'Evangile* (1854, in-8°); la *Raison philosophique et la raison catholique* (1851-1865, 4 vol. in-8°); la *Femme catholique* (1854, 2 vol. in-8°); *Essai sur l'origine des idées* (1853, in-8°); *École des miracles ou les Œuvres de la puissance et de la grandeur de J.-C.* (1854-1858, 3 vol. in-12); le *Pouvoir politique chrétien* (1857, in-8°); la *Tradition et les semi-pélagiens de la philosophie* (1856, in-8°); *Gloires nouvelles du catholicisme* (1859, in-8°); le *Mariage chrétien* (1858, in-8°); *Traité sur le culte de la sainte Vierge*; *Exposition des lois naturelles de l'ordre social*

(1859); *Sermons prononcés aux Tuileries*, avec une introduction par Louis Veuillot; la *Philosophie chrétienne* (1861, 3 vol.), etc. Ses *Œuvres posthumes* (1862, in-8°) se composent de sermons, de conférences, etc.

VENTURA DE LA VEGA, poète espagnol, né à Buenos-Ayres en 1807, mort en 1865. Il vint faire ses études en Espagne, où il eut pour maîtres Lista et Hermsillo, et pour condisciple le poète Espronceda. De très-bonne heure il fit des vers, s'affilia à la société secrète des Numentinos et fut emprisonné au couvent de la Trinité. Rendu à la liberté, il publia un certain nombre de poésies lyriques, le *Cantique des cantiques*, les *Psalmes*, l'*Epithalame*, l'*Agitation*, regardée comme un chef-d'œuvre; le *Dix-huit juin*, la *Défense de Séville*, l'*Enthousiasme*, etc.; puis il se tourna vers le théâtre et écrivit des pièces qui fondèrent sa réputation et lui valurent d'être nommé membre de l'Académie de Madrid. Secrétaire particulier de la reine Isabelle, il rendit de signalés services à Serrano et se mêla activement de politique. Très-lié avec Roi de Olano et avec le comte de San-Luis, Ventura de La Vega devint en 1853, lorsque le dernier eut la présidence du conseil des ministres, député aux cortès et fut chargé par lui de rédiger des circulaires électorales. Il était, lorsqu'il mourut, directeur du Conservatoire de musique et de déclamation, à Madrid.

Esprit brillant, ardent, expressif, il tomba, vers la fin de sa vie, dans le mysticisme, et plusieurs de ses œuvres se ressentent de cette déplorable tendance. Parmi ses œuvres dramatiques, nous citerons : l'*Homme du monde*, comédie de mœurs, dans laquelle il peignit sur le vif la société de son temps; *Don Fernando de Antequera*; la *Mort de César*, tragédie au style sobre et ferme, avec pensées énergiques, et une série de drames lyriques animés par un grand souffle dramatique; le *Début d'un artiste*; *Jouer avec le feu*; *Un trésor caché*; le *Marquis de Caravaca*, etc.

VENTURE s. f. (van-tu-re — rad. vent). Agric. Menue paille ou mauvaises graines qui sont séparées du bon grain par l'action du vent dans l'opération du vannage.

VENTURE DE PARADIS (Jean-Michel de), orientaliste et diplomate, né à Marseille en 1748, mort à Saint-Jean-d'Acre en 1799. Il commença ses études au collège Louis-le-Grand, passa ensuite à l'école des langues, et s'assimila si bien les langues arabe et turque, qu'il fut choisi pour remplir les fonctions de drogman à Constantinople, en Syrie, en Egypte, à Tunis et à Alger. En 1788, il fut envoyé dans cette dernière ville pour y terminer le différend existant entre cette régence et la France, et parvint, après seize mois de négociations, à renouveler les anciens traités. La Porte ayant refusé, en 1793, de recevoir M. de Sénonville, notre ambassadeur, il repréenta les intérêts de la République à Constantinople jusqu'en 1795, seconda alors un nouvel envoyé, Veruiniac de Saint-Maur, puis revint à Paris pour y occuper la chaire de langue turque, à laquelle il avait été nommé. Lorsque Bonaparte entreprit l'expédition d'Egypte (1798), il emmena Venture de Paradis comme premier interprète de l'armée. La connaissance profonde qu'il avait des langues, des mœurs et des usages de l'Orient lui permit de donner d'utiles conseils au général en chef. Attaqué de la dysenterie au siège de Saint-Jean-d'Acre, il succomba pendant la retraite de l'armée. Venture a laissé d'importants manuscrits qui ont été déposés à la Bibliothèque nationale. Nous citerons ceux qui sont relatifs à l'Algérie : *Grammaire berbère et française*; *Dictionnaire berbère et français*; *Gazavat Aroudj wé Khair Eddin* (histoire des deux Barberousse), traduit de l'arabe; des *Notes chronologiques sur Alger*.

VENTURI (Pompeo), littérateur italien, né à Sienne en 1693, mort à Ancône en 1752. Entré chez les jésuites, il professa la philosophie à Florence, la rhétorique à Sienne, à Prato, à Florence et à Rome. Sa santé s'étant altérée, ses supérieurs lui laissèrent tous les loisirs nécessaires pour l'achèvement des grands ouvrages qu'il avait entrepris et l'envoyèrent à Ancône pour se rétablir; mais il mourut quelque temps après son arrivée dans cette ville. Des écrits de Venturi un seul a été publié, le *Commentaire sur Dante* (Lucques, 1732, 3 vol. in-8°). L'édition de Vérone (1749), in-8°, est plus complète.

VENTURI (Jean-Baptiste), physicien italien, né à Bibiano, duché de Reggio, en 1746, mort à Reggio en 1822. Il professa d'abord la métaphysique et la géométrie au séminaire de Reggio, puis la philosophie à Modène. Venu à Paris, en 1796, à la suite du comte de San-Romano, il y demeura quelque temps pour se livrer à l'étude des sciences, communiqua quelques mémoires à l'Institut et publia divers articles dans les *Annales de chimie*, le *Journal des mines* et le *Magasin encyclopédique*. A son retour en Italie il fut nommé membre du Corps législatif de Milan, et, bientôt après, professeur à l'Ecole du génie de Modène. La chute de la république lui coûta sa place et la liberté; mais, après la bataille de Marengo, Bonaparte l'investit de la chaire de physique à l'université de Pavie, et le nomma ensuite chargé d'affaires

du royaume d'Italie à Berne. On a de lui, entre autres ouvrages : *Indagi fisica su i colori* (1801); *Commentarii sopra la storia e le teorie dell' ottica* (1814); *Dell' origine e de' progressi delle odierne artiglierie* (1815); *Essai sur les ouvrages physico-mathématiques de Léonard de Vinci* (1797). Venturi est surtout connu par l'intéressante expérience au moyen de laquelle il a vérifié la perte de charge due à l'inflexion d'un liquide s'écoulant par un ajutage. Dans cette expérience, la hauteur du liquide, au-dessus du centre de l'orifice, était de 0m,88; l'ajutage cylindrique avait une longueur de 0m,122 et un diamètre de 0m,0406. Venturi pratiqua dans l'ajutage, sur la partie supérieure et à la distance 0m,018 de l'entrée, une petite ouverture dans laquelle il fixa un tube en verre recourbé plongeant, par sa grande branche, dans un bassin inférieur rempli d'eau colorée. L'écoulement étant établi, le liquide monta dans le tube de verre à une hauteur de 0m,65. La perte de charge était donc des trois quarts de la charge totale; c'est à peu près ce qu'indique la théorie.

VENTURINI (Jean-Georges-Jules), tacticien allemand, né à Brunswick en 1772, mort en 1802. Entré fort jeune au service, il fit les campagnes contre la France en qualité d'officier du génie, et devint, en 1799, capitaine de cette arme, puis fut nommé architecte près le département de la marine. On lui doit : *Nouveau jeu de tactique militaire* (Schleswig, 1798, in-8°); *Livre élémentaire sur la tactique appliquée* (1800, 7 vol. in-8°); *Système mathématique appliqué à l'art militaire* (1801, in-8°); *Revue critique de la dernière campagne du XVIIIe siècle* (Leipzig, 1801, in-8°); *Livre élémentaire de la géographie militaire des contrées du Rhin* (Copenhague, 1802, 2 vol. in-8°).

VENTURINI (Paolo), littérateur italien, né à Bologne en 1800, mort en 1850. Successeur de professeur d'éloquence à Bologne, gouverneur de cette ville sous Pie IX, membre de la censure, il a laissé quatorze *Discours sur la religion*, écrits dans un beau style, des *Poésies* et une traduction incomplète d'*Horace*.

VENTURON s. m. (van-tu-ron). Pêche. Nom provençal du flet appelé ailleurs échiquier.

— Mar. Syn. de CALEN.

— Ornith. Passereau de la famille des fringillidées et du groupe des serins, qui habite le midi de l'Europe.

— **Encycl.** Ornith. Le *venturon*, appelé aussi *serin d'Italie*, est un peu moins grand que le serin des Canaries; sa longueur totale est d'environ 0m,13. Sa couleur générale est un mélange de jaune et de vert, de nuances variées, avec le dessus de la tête et du cou, ainsi que les flancs, d'un gris cendré, et les plumes des ailes et de la queue noires. Cet oiseau habite surtout l'Italie, la Turquie et la Grèce; il est de passage dans le midi de la France, où il arrive en novembre pour ne faire qu'un court séjour, il y est même fort rare dans certaines années. On ne le trouve qu'accidentellement dans le Nord. Le mâle a un chant varié et très-agréable; on a comparé le cri qu'il jette en volant au son que rend une chanterelle de violon quand on la pince; de là le nom de *vidoulountré* (joueur de violon), donné à cette espèce en Langue d'oc et en Provence. Le *venturon* est peu rusé, et donne facilement dans les pièges qu'on lui tend. La femelle niche sur les arbres élevés et touffus des campagnes et des jardins, particulièrement sur les cyprès, surtout en Italie; ce nid est fait de laine, de crin et de plumes; la ponte est de quatre ou cinq œufs blanchâtres, avec de grandes taches d'un rouge brique. Les jeunes se distinguent de l'adulte par des couleurs moins pures, où le cendré domine. Cette espèce peut se croiser avec le serin des Canaries, et les métis qui en résultent peuvent se reproduire jusqu'à la troisième génération. C'est, dit-on, l'origine de la variété appelée *serin vert*.

VENU, **UE** (ve-nu, û) part. passé du v. Venir. Arrivé, qui s'est porté d'un lieu dans le lieu de la personne qui parle ou dans celui dont il s'agit : *Quelles sont les personnes venues en mon absence?*

— Survenu, réalisé, en parlant des choses : *Le temps est venu d'agir. La mort n'est venue qu'après de longues souffrances. La punition descend à l'heure venue.* (Chateaub.)

La cigale, ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la brise fut venue.

LA FONTAINE.

— Qui a crû, qui a poussé, qui s'est formé, qui s'est développé : *Des arbres bien venus. Je vois nos enfants tout jolis, tout venus.* (Mme de Sév.)

— Issu, dérivé : *Un chien venu de deux races croisées. Un mot venu du grec.*

— Réussi, exécuté : *Estampe mal venue. Feuille bien venue.*

— *Bien venu*, Bien accueilli, reçu avec plaisir : *Être bien venu partout. Partout où es étrangers sont rares, ils sont bien venus.* (J.-J. Rouss.)

— Substantif. Personne dont la visite fait plaisir : *Vous y serez le bien venu, lui dis-je, mon cher beau-père.* (Le

Sage.) *Soyez le bien venu*, Formule de politesse en usage pour accueillir une personne qui arrive : *Madame, soyez la bien venue.* Sois le bien venu, toi qu'il me semble voir pour la première fois. (Marmier.)

— *Mal venu*, Qui n'est pas approuvé ou qui n'a pas le droit, qui n'a pas de bonnes raisons : *On est mal venu à dire la vérité aux grands. Vous seriez mal venu à vous plaindre du sort. Nous semblons mal venus de nous ingérer, fût-ce à la dernière heure, de juger des hommes qui ont été nos guides et nos maîtres.* (Ste-Beuve.)

— *Nouveau venu*, Nouvellement arrivé : *Des étrangers nouveaux venus. Des visiteurs nouvelles venues.* Substantif. Personne qui vient d'arriver ou d'être admise dans une société : *Si les femmes cherchent à donner du ridicule à une nouvelle venue, il est sûr qu'elle est plus jolite qu'elles.* (Volt.)

— *On a vu des chiens périr de jalousie de se voir préférer par leur maître un nouveau venu.* (A. Rion.)

— *Premier venu*, Celui qui arrive le premier, ou qui vient avant tous les autres, dans un ordre d'idées quelconque :

Les premiers venus, chez les Muses,
Ont souvent la meilleure part.

FR. DE NEUFCHATEAU.

— Individu quelconque, pris au hasard, comme il se présente : *Quand vous donnez au premier venu le pouvoir de vous honorer, vous lui donnez celui de vous déshonorer.* (E. de St-P.)

— *Dernier venu*, Personne qui arrive la dernière, qui vient après toutes les autres, dans un ordre d'idées quelconque : *Les dernières venues ne purent pas danser.*

O beau sexe ! jamais ne te guériras-tu
D'un malheureux penchant pour le dernier venu ?

ANDRIEUX.

L'invention des arts étant un droit d'aïnesse, Nous devons l'apologie à l'ancienne Grèce ; Mais ce champ ne se peut tellement moissonner Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.

LA FONTAINE.

— Personne que l'on estime moins, dont on fait moins de cas que de toutes les autres : *Il m'a traité comme le dernier venu.*

VENUE s. f. (vé-nû — rad. venir). Action de venir, arrivée : *Votre venue dans ce pays m'a donné de la joie.* (Acad.)

Quel trouble, quel transport lui cause ma venue !

CORNÉILLE.

— *Avènement* : *Nous sommes chrétiens, nous datons de la venue du Juste sur la terre.* (E. Pelletan.)

— *Allées et venues*, Action d'aller et de venir plusieurs fois, courses diverses; pas et démarches qu'on fait pour une affaire : *Après bien des pourparlers, des allées et venues, on a fini par s'entendre.* Avoir l'aller pour la venue, En être pour sa peine, pour ses pas. Vieille loc.

— *Belle venue*, Belle croissance, développement plein et vigoureux : *Un arbre d'une belle venue. Un jeune homme de belle venue.*

— *Première venue*, Premier jet : *Un style de première venue et prime-sautier, c'est celui de La Fontaine et de Molière.* (Sainte-Beuve.)

— *Tout d'une venue*, Sans nœuds, sans accidents, sans irrégularités dans toute sa longueur : *Une longue tige tout d'une venue.*

— Se dit d'une taille longue et droite, peu déprimée aux reins, peu élargie aux épaules : *Les statues égyptiennes sont tout d'une venue.* Se dit de certaines régions du corps, lorsqu'elles sont dépourvues des saillies nécessaires à leur beauté : *Elle a la jambe comme la poitrine : tout d'une venue.* Qui est roide et simple, sans détour et sans nuances : *Villars était une nature de guerrier, tout en dehors, tout d'une venue.* (Ste-Beuve.)

— *En donner d'une venue à quelqu'un*, Le battre vigoureusement ou lui gagner beaucoup d'argent.

— Jeux. Coup que l'on joue, aux quilles, en jetant la boule de l'endroit dont on est convenu.

— Techn. Totalité des peaux que le hongroyer met en suif en même temps : *Une venue se compose de vingt-quatre à trente-huit bandes, suivant la force du cuir.* (Maigne.)

VÉNUS s. f. (vé-nuss — nom lat. de la déesse de la beauté). Femme d'une grande beauté : *Ce n'est assurément pas une Vénus, mais elle est charmante.* Femme qui brille dans un certain monde : *Sur terre, le juste, c'est l'ennuyeux Grandisson, pour qui la Vénus des carrefours elle-même se trouverait sans sexe.* (Balz.)

— A signifié Grâce, agrément : *Voilà, monsieur, cet air inimitable, cette gaieté et cette Vénus que vous ne trouverez pas dans les écrits de Balzac.* (Boil.)

— *Les plaisirs, les combats, les jeux de Vénus*, Les plaisirs de l'amour :

Vous goûtez comme époux les plaisirs de Vénus.

DEMAINTENANCE.

Les combats de Vénus ont pour vous plus de charmes.

DELLILLE.

— Fam. *Coup de pied de Vénus*, Maladie vénérienne.

— Antiq. *Coup de Vénus*, Coup très-rare qui faisait gagner la partie, et qui avait lieu quand tous les osselets offraient un nombre différent, et quand les trois tessères donnaient des six.

— Astron. Planète située entre la terre et Mercure, et qui nous apparaît comme l'astre le plus brillant du ciel après le soleil et la lune.

— Chim. Ancien nom du cuivre, ainsi appelé, à ce qu'on croit, à cause de la facilité avec laquelle il s'unit aux autres métaux. Vitriol de Vénus, Ancien nom du sulfate de cuivre ou vitriol bleu. Cristaux de Vénus, Nom que l'on donne encore quelquefois dans le commerce à l'acétate de cuivre.

— Chirom. Mont de Vénus, Petite éminence à la naissance d'un doigt, dans l'intérieur de la main.

— Anat. Mont de Vénus, Eminence située au devant du pubis, au-dessus de la vulve.

— Moll. Genre de mollusques acéphales, de la famille des cardiacés, comprenant plus de cent cinquante espèces vivantes, répandues dans toutes les mers : *Les Vénus fossiles sont très-nombreuses.* (E. Baudement.) Dans quelques ports de mer, on recherche les Vénus comme aliment; elles y remplacent même les huîtres. (H. Hupé.)

— Bot. *Vénus attrape-mouche*, Nom vulgaire de la dionée.

— **Encycl.** Anat. Le mont de Vénus est une éminence charnue en forme de petite colline, située, chez la femme, au bas de l'hypogastre et au-dessus de la vulve. Quelques auteurs décrivent cette région sous le nom de pénit, d'éminence sus-pubienne. L'étendue et la saillie de cette éminence sont plus ou moins prononcées selon l'âge, l'embonpoint de la femme, la forme du détroit supérieur du bassin et quelques circonstances individuelles. Dans l'enfance, cette région forme une saillie peu prononcée; elle se développe pendant l'adolescence, et s'affaisse, au contraire, chez les femmes qui ont passé l'époque de la fécondité. Le mont de Vénus est formé par la peau, assez épaisse sur ce point, et par une grande quantité de tissu cellulaire non susceptible de s'infiltrer comme dans les autres régions. La graisse s'y trouve également en grande quantité. A l'époque de l'enfance, le pénit se couvre d'un léger duvet qui se transforme en poils au moment où la femme arrive à l'âge de puberté. A mesure que le sujet avance en âge, ces poils augmentent en nombre et en densité. On croit généralement que, plus le mont de Vénus est garni de poils, plus les femmes sont vigoureuses et passionnées; cette opinion a été bien des fois démentie par l'expérience. Ces poils, ordinairement moins volumineux et moins longs que ceux du pénit de l'homme, occupent une étendue assez limitée; ils n'atteignent qu'exceptionnellement la région ombilicale, comme cela s'observe fréquemment chez l'homme. Bartholin a cependant rencontré des femmes chez lesquelles il se trouvait des poils depuis le pubis jusqu'à l'ombilic, mais cette exception trouvée chez les femmes ne s'observe jamais chez les vierges. Au milieu des poils qui couvrent le mont de Vénus existent des orifices glandulaires par où s'écoule une humeur plus ou moins odorante, qui oint ces organes pileux et les parties voisines. C'est au milieu des poils qui ornent le mont de Vénus que se développent, comme dans la partie correspondante chez l'homme, ces insectes parasites connus sous le nom de poux du pubis (v. pou).

Après la cessation des règles, le mont de Vénus se dégarnit peu à peu, de sorte que, chez certaines femmes, à un âge très-avancé, cette région se trouve complètement dépourvue de poils. Ceux-ci offrent parfois des anomalies remarquables, quant à leur couleur, qui n'est nullement en rapport avec la couleur des cheveux ou celle des poils qui garnissent les autres régions du corps. Les Turcs et quelques autres peuples, hommes et femmes, sont complètement dépourvus de poils au pubis, parce que, pendant leur jeunesse, ils en provoquent la chute avec certaines pommades. Il existe des maladies pendant lesquelles le corps perd ses poils entièrement (v. alopecie). On a vu des femmes chez qui les poils du pubis atteignaient jusqu'aux genoux et d'autres, en Pologne, affectées de la plique, qui portaient des poils longs d'une aune et demie; elles les auraient traînés si elles n'avaient eu le soin de les entortiller autour de la cuisse.

Le mont de Vénus peut devenir le siège de douleurs et de maladies différentes; ainsi, d'après Levret, les affections des organes contenus dans l'hypogastre se manifesteraient par des douleurs tensives et pongitives dans le pénit et dans les plis de l'aîne. On observe parfois dans cette région des tumeurs variqueuses et des excroissances de différente nature. Ainsi, les femmes coptes, en Egypte, portent une espèce d'appendice flasque, épais, charnu et pendant, analogue, pour la grosseur et la forme, à la caroncule pendante qui surmonte le bec du coq d'Inde. C'est l'extirpation de cette excroissance qui constitue la circoncision des filles dont par-

laient les anciens, et on voit encore, de nos jours, des femmes de la haute Egypte parcourir les contrées qu'arrose le Nil en criant dans les rues : « A la bonne circonciseuse. » Ces chirurgiens d'un nouveau genre n'emploient dans cette opération qu'un mauvais rasoir et une pincée de cendre comme topique. Enfin, selon l'anatomiste Dionis, le mont de Vénus sert comme de petit coussin pour empêcher que la dureté des os ne blesse dans les relations sexuelles. On peut en dire autant des poils qui couvrent cette région et qui la tiennent en même temps plus chaude.

— Astron. Vénus, la plus radieuse des planètes, est l'astre qui, le matin, précède à l'orient le lever du soleil ou, le soir, brille le premier aux dernières heures du crépuscule à l'occident du ciel.

L'astre de Vénus, seul mentionné dans la Bible, dans Hésiode et dans Homère, a été la première planète que les peuples et les savants ont distinguée parmi les étoiles.

En la voyant briller tantôt le matin, tantôt le soir, les Grecs en avaient fait deux astres différents, appelés Lucifer et Vesper (Vespère, et Vespère).

Cinq siècles avant l'ère vulgaire, Pythagore démontra que les deux astres ne faisaient qu'un. Favorinus attribue l'honneur de cette découverte à Parménide, qui vivait un siècle et demi plus tard.

Saint Augustin rapporte, d'après Varron, que Castor le Rhodien a laissé écrit le récit d'un prodige étonnant qui se serait opéré dans Vénus; cette étoile aurait changé de couleur, de grandeur, de figure et de course. Ce fait, qui n'a point eu de semblable ni antérieurement ni depuis, serait arrivé du temps du roi Ogyges, comme l'attestent Adrastus, Cyziconus et Dion, nobles mathématiciens de Naples.

Hévélius a essayé d'expliquer la tradition des changements de Vénus, d'abord par l'apparence de la réfraction atmosphérique, ensuite par un changement de l'atmosphère de la planète.

La réfraction atmosphérique et le changement d'atmosphère, si ces phénomènes étaient prouvés, pourraient expliquer la variation de la couleur, mais non le changement de la forme et du cours de la planète.

Fréret a attribué ce phénomène, qui a si vivement préoccupé les savants du monde ancien, à l'apparition d'une comète dont le noyau se serait montré le soir et le matin auprès du soleil, quelques jours après la disparition de Vénus dans les rayons du grand astre. La comète à la longue chevelure, s'éloignant chaque jour de plus en plus du soleil dans une direction opposée à celle de Vénus, aurait été prise pour Vénus elle-même changée et transformée.

Les suppositions de Fréret ne sont pas plus satisfaisantes que les explications d'Hévélius. Pouvaient-elles confondre une comète avec une étoile? Et quand même on fût tombé dans une erreur semblable, est-ce que par la réapparition de Vénus on n'aurait pas bientôt reconnu la méprise? Quel observateur, quel savant, quel mathématicien aurait osé soutenir à la légère un si grand événement, depuis trente-six siècles unique au monde?

Pour son volume, son atmosphère, sa densité, ainsi que pour la vitesse de son mouvement de rotation et la durée de ses jours, la planète Vénus a de très-grandes analogies avec la terre.

D'après l'Annuaire du Bureau des longitudes, le volume de Vénus serait à celui de la terre comme 957 est à 1,000; selon Robert Main, astronome de l'observatoire de Greenwich, comme 1,070 est à 1,000; d'après l'astronome Secchi, de Rome, qui, le 9 mai 1857, a plusieurs fois mesuré Vénus, cette planète serait un peu plus petite que la terre. Sauf quelque insignifiante différence en plus ou en moins, Vénus est donc à peu près de la grandeur de notre planète.

Les matériaux qui la composent sont aussi à peu près les mêmes; son aspect a une très-grande ressemblance avec le globe terrestre. Bianchini, astronome italien, qui, en 1728, découvrit les taches de Vénus, a distingué en même temps au milieu de son disque sept mers, qui communiquent entre elles par quatre détroits, et, vers les extrémités, deux autres mers sans communication avec les premières. Il a vu sept ou huit parties détachées du contour de ces mers, et il les a considérées comme autant de promontoires. Il a donné des noms à ces mers, à ces détroits, à ces promontoires, et tracé la géographie de Vénus, comme Hévélius avait tracé la géographie de la lune.

Les observations postérieures de Schröter sur les irrégularités des cornes du croissant de Vénus ont prouvé que cette planète n'est pas un corps uni, mais couvert, comme la lune, d'énormes montagnes, dont quelques-unes mesurent une hauteur de 11 lieues ou 44,000 mètres.

Le mouvement de révolution de cette planète autour du soleil s'accomplit en 225 jours; ses années sont de sept mois et demi; son axe de rotation est incliné de 75° sur le plan de son orbite; en conséquence, ses saisons, limitées à cinquante-six jours, sont très-disparates.

Vénus tourne très-obliquement sur elle-même, dit M. Babinet; si nous prenons la

terre comme point de comparaison, le soleil arrive l'été jusqu'au-dessus de Syène, en Egypte, ou de Cuba, en Amérique. Pour *Vénus*, l'obliquité est telle que l'été le soleil atteint des altitudes plus élevées que celles de Belgique et de Hollande. Il en résulte que les deux pôles, soumis tour à tour à un soleil presque vertical et qui ne se couche pas (et cela à quatre mois de distance, puisque l'année de cette planète n'est que de huit mois), ne peuvent laisser la neige et la glace s'accumuler. Il n'y a point de zones tempérées sur cette planète; la zone torride et la zone glaciale empiètent l'une sur l'autre et règnent tour à tour sur les régions qui, chez nous, composent les deux zones tempérées. De là des agitations d'atmosphère constamment entretenues et d'ailleurs tout à fait conformes à ce que l'observation nous apprend sur la difficile visibilité des continents de *Vénus* à travers la voile de son atmosphère, tourmentée incessamment par les variations rapides de la hauteur du soleil, de la durée des jours et des transports d'air et d'humidité que déterminent les rayons d'un soleil deux fois plus ardent que pour la terre.

Bernardin de Saint-Pierre a tracé dans les *Harmonies de la nature* une brillante description de *Vénus*, par lui représentée comme une terre tropicale, et il a si bien mêlé le vrai et le vraisemblable qu'il serait difficile de distinguer la poésie de la science.

Le séjour de *Vénus* est certainement moins triste que celui de Mercure, mais il n'offre pas positivement les éléments de bien-être que nous avons sur la terre.

A chaque période de huit ans, *Vénus* retourne à 10° 32' du point d'où elle est partie, et cela à un moment où la terre se trouve à peine éloignée de 4'. *Vénus* se montre alors avec un si grand éclat, qu'on peut la voir briller en plein jour et la nuit porter ombre, par sa lumière, comme la lune.

On se rappelle encore l'année 1849, période de grand éclat, où, pendant les mois de juin et de juillet, elle fut visible en plein jour. Pareillement, en 1857, elle ne cessa d'être visible tous les soirs à partir du mois de décembre jusqu'au mois de mai.

A mesure qu'elle s'approchait de la terre et devenait plus grosse et plus brillante, son disque prenait la forme d'un croissant, semblable à celui de la lune. En février, elle offrait l'aspect d'un disque à moitié éclairé, comme celui de la lune en premier quartier. En mars, elle arrivait au point de sa plus grande distance du soleil. Le 4 avril, elle se présentait sous la forme d'un beau croissant et bientôt elle atteignit le maximum de sa grandeur et de son éclat et fila rapidement vers le point de son orbite, entre la terre et le soleil, le plus rapproché de nous, puis elle tomba dans les rayons du grand astre qui l'éclairait par le côté opposé à celui qui nous fait face, et le 10 mai elle disparut à nos yeux avec le soleil couchant.

Passée à l'ouest du soleil, on ne put plus la voir que le matin.

En s'éloignant du grand astre du jour, *Vénus* reprenait par degrés son croissant. Le 15 juin, elle atteignait sous cette forme le maximum de sa grandeur et de son éclat. Elle était alors à 40°. Invisible le soir, on pouvait la voir en plein jour précéder le soleil dans sa course vers l'occident.

La planète de *Vénus* est remarquable par son passage sur le disque solaire, phénomène d'une grande importance, qui a fourni le moyen d'établir la parallaxe du soleil et de déterminer sa véritable distance à la terre. Pour voir réaliser la projection de *Vénus* sur le disque solaire, il faut qu'au moment de son passage entre le soleil et la terre elle se trouve dans le plan de l'écliptique, et, de plus, que sa distance apparente du soleil n'excède pas, en latitude, le demi-diamètre du disque du grand astre.

La réunion de toutes ces circonstances n'a lieu qu'à divers intervalles de temps variés. Ainsi, le premier passage est suivi d'un autre à huit ans et deux jours de distance; le troisième a lieu après 113 ans 1/2 moins 8 ans, c'est-à-dire 105 ans 1/2, ou 113 ans 1/2 plus 8 ans, c'est-à-dire 121 ans 1/2.

Au moment du passage, *Vénus* traverse le disque solaire comme une tache noire, parfaitement ronde, avec un mouvement uniforme d'orient en occident. La traversée dure six ou sept heures.

Delambre a donné le tableau de dix-huit passages par lui calculés; voici la série des années avec les jours du phénomène :

Années.	Jours.
1874.	9 décembre.
1882.	6 "
2004.	7 juin.
2012.	5 "
2117.	10 décembre.
2125.	8 "
2247.	11 juin.
2255.	8 "
2360.	12 décembre.
2368.	10 "
2490.	12 juin.
2498.	9 "
2603.	15 décembre.
2611.	13 "
2733.	15 juin.
2741.	12 "
2846.	16 décembre.
2854.	14 "

La rareté du passage de *Vénus* sur le soleil a fait sentir la nécessité de mettre à profit les quelques heures que dure le phénomène, surtout quand on sait que c'est seulement en l'observant d'une manière exacte qu'on peut déterminer également avec exactitude la distance de la terre et de toutes les planètes au soleil, et de plus, autant qu'on peut la mesurer, la distance de toutes les étoiles au soleil. Or, dès que nous connaissons la distance d'une planète au soleil, nous avons en main la mesure à employer pour nous rendre compte des distances et des orbites de toutes les autres planètes et même de tous les rapports du monde planétaire. En observant le passage de *Vénus* sur le soleil, c'est précisément cette mesure que nous cherchons.

On sait comment, à l'aide de la triangulation, quelqu'un peut, du lieu où il se tient, mesurer la distance d'un point auquel il ne peut atteindre. Plus la grandeur des côtés du triangle formé pour cette opération est inégale, plus le résultat final est nécessairement inexact. Mais, de même que, dans nos calculs de la distance de la lune à la terre, nous avons un correctif dans les éclipses de soleil, de même nos calculs de la distance du soleil à la terre trouvent un correctif dans les passages de *Vénus*, ainsi que Halley l'a proclamé pour la première fois au XVII^e siècle. Les apparitions du passage de *Vénus* sur le soleil sont donc plus importantes que celles de toutes les autres planètes, *Vénus* étant la plus rapprochée de la terre. Halley mourut en 1742; il ne put donc assister aux deux passages de *Vénus* qui eurent lieu pendant le XVIII^e siècle, en 1761 et en 1769; mais les avis qu'il avait donnés furent ponctuellement exécutés. Le passage de 1761 ne s'effectua pas dans de bonnes conditions d'observation. Le phénomène se reproduisant en 1769, on fit cette fois de grands préparatifs et les observations eurent un plein succès. Mais les calculs faits sur ces observations et d'après des travaux isolés présentèrent des différences notables. C'est ainsi que, tandis que Lalande fixait à 8",5 la parallaxe solaire, Hell la trouvait égale à 8",70, Euler à 8",82 et l'ingrè à 8",88. La discussion de ces observations fut reprise à nouveau au commencement de notre siècle par Delambre, Ferrer et Encke. Ce dernier fixa à 8",57 la valeur de la parallaxe solaire, adoptée de 1824 à 1864 par la généralité des astronomes. Mais cette dernière année, M. Pöwsky fut amené par des recherches faites dans une autre voie à trouver 8",86 pour la valeur de la parallaxe, laquelle se trouve concorder complètement avec le nombre déduit des mesures de Léon Foucault sur la vitesse de la lumière. Le passage de *Vénus* sur le soleil qui devait avoir lieu le 9 décembre 1874 était donc du plus haut intérêt, car il était permis d'espérer que, grâce à des observations plus exactes, on arriverait à faire disparaître les divergences dont nous venons de parler.

Aussi, dès 1870, se prépara-t-on, dans les principaux pays des deux mondes à envoyer des savants examiner le phénomène avec des instruments perfectionnés. L'Académie des sciences de Paris institua dans ce but une commission, présidée par M. Dumas. Grâce à un crédit voté en 1872 par l'Assemblée nationale, cette commission put faire construire des instruments d'une grande valeur, et elle envoya avec des instructions détaillées et des programmes étendus M. Bouquet de La Grye à l'île Campbell, le capitaine Mouchez à l'île Saint-Paul, M. André à Nouméa, le lieutenant de vaisseau Fleuriat à Pékine, M. Héraud en Cochinchine et M. Janssen au Japon. Ce dernier, avec l'aide de MM. Tisserand, Picard et Delacroix, put faire observer le phénomène dans deux stations différentes, à Kolé et à Nangasaki. En même temps que les Français observaient le passage de *Vénus* dans 7 stations différentes, l'Angleterre envoyait dans le même but des savants dans 20 stations, la Russie dans 11, l'Amérique dans 8, l'Allemagne dans 7, la Hollande et l'Italie chacune dans une station. Une seule expédition fut entreprise aux frais et sous la direction d'un particulier; c'est à lord Lindsay qu'en revient l'honneur. Des observations complètes purent être faites, et, d'après le *Bulletin* de la Société astronomique de Londres, on prit, dans 24 stations, 3,440 épreuves photographiques, dont un très-grand nombre suivant la méthode Janssen. D'après le rapport adressé par M. Dumas au ministre de l'Instruction publique, les expéditions françaises ont été assez heureuses pour que les observations, effectuées avec des lunettes plus puissantes qu'aucune de celles dont les autres missions ont fait usage, soient considérées comme les plus dignes de confiance. Elles ont obtenu 1,000 épreuves photographiques au moins, dans des conditions excellentes de précision et de netteté. M. Puisseux, chargé d'effectuer les calculs nécessaires pour faire ressortir les résultats de ces observations directes, a trouvé pour la parallaxe solaire moyenne 8",879 ou, en se bornant au chiffre des centièmes, 8",88, valeur qui diffère bien peu du nombre 8",86, auquel conduisent les déterminations de la vitesse de la lumière effectuées par M. Foucault, et qui est aussi la moyenne des valeurs déduites par M. Leverrier de la théorie des perturbations planétaires. Toutefois, la valeur définitive de la parallaxe ne pourra être conclue que de l'ensemble des données

astronomiques et photographiques recueillies par les diverses missions françaises et étrangères. Bien que la détermination de la parallaxe ait été l'objet principal des expéditions scientifiques du 9 décembre 1874, les savants y ont trouvé une occasion très-favorable pour déterminer avec plus de précision qu'on ne l'avait fait jusque-là le diamètre de *Vénus*. C'est ce qu'a fait notamment le lieutenant-colonel Tennant, à l'aide d'un micromètre à double image. Il a obtenu les nombres suivants :

Diamètre en ascension droite 61",035
Diamètre en déclinaison . . . 63",789

Cette différence des deux diamètres paraît provenir de la forme elliptique du disque, c'est-à-dire de l'existence d'un aplatissement dans le globe de *Vénus*. Enfin, une autre question qu'on a étudiée le 9 décembre 1874 et qui paraît élucidée par les observations de MM. Mouchez, Janssen, Héraud, etc., est celle d'une atmosphère entourant *Vénus*.

Le 25 janvier 1672, vers sept heures du matin, Cassini aperçut, pendant dix minutes, non loin de *Vénus*, une petite lumière imitant à peu près les phases de la planète; la clarté du crépuscule l'ayant bientôt fait évanouir, il n'eut pas le temps de l'étudier pour s'en rendre compte. Il avait presque oublié cet incident, lorsque, quatorze ans après, le 22 août 1686, à quatre heures quinze minutes du matin, il vit de nouveau la même lumière. « En regardant *Vénus*, dit-il, avec la lunette de 34 pieds, je vis, à une distance égale aux trois cinquièmes de son diamètre, vers l'orient, une lumière informe qui semblait imiter la phase de *Vénus*, dont la rondeur était diminuée vers l'occident. Le diamètre de ce phénomène était à peu près égal à la quatrième partie du diamètre de *Vénus*; je l'observai attentivement pendant un quart d'heure, et, après avoir interrompu l'observation pendant l'espace de quatre ou cinq minutes, je ne la vis plus, mais le jour était grand. »

Tous les astronomes se mirent alors à la recherche du satellite de *Vénus*; mais pendant cinquante-quatre ans toutes les investigations furent vaines. Enfin, le 3 novembre 1741, Short, de Londres, muni d'un télescope grossissant 50 ou 60 fois, aperçut le petit astre auprès de *Vénus*. Il prit des oculaires trois ou quatre fois plus forts, et il reconnut que le petit astre avait une phase conforme à celle de la planète. Le diamètre du satellite était à peu près le tiers de celui de *Vénus*; sa position, à 10° 90', sa lumière, moins vive, mais tout aussi déterminée. Il put l'observer et le considérer à plusieurs reprises avec différents instruments pendant une heure.

On ne parlait plus du satellite de *Vénus*, qui semblait tombé dans l'oubli, lorsque vingt ans après Montagne, de Limoges, le découvrit le 3 mai 1761, à neuf heures et demie du soir, sous la forme d'un petit croissant. Son diamètre était à peu près le quart de celui de la planète; sa distance à peu près 20'. Le jour suivant, il retrouva le satellite à la même heure, un peu plus près de la planète, dont il était alors à peine éloigné de 1'. Il le revit aussi le 7 et le 11, soit que la planète se trouvât ou ne se trouvât point avec lui dans le champ de la lunette.

Le 6 juin 1761, lors du passage de *Vénus* sur le disque du soleil, un astronome anglais vit le petit satellite décrire la même ligne que la planète (*London Evening Post*, août 1761).

Enfin les 15, 28 et 29 mars 1765, à sept heures et demie du soir, il fut aperçu avec un télescope de 32 pouces par Montbaron, d'Auxerre. Comme l'existence du satellite de *Vénus* était mise en doute, cet astronome ne négligea aucune précaution pour constater la réalité de son existence. Il changea le petit miroir, varia les oculaires, tint la planète hors du champ de ses instruments pendant qu'il observait le satellite et le fit voir et observer à un grand nombre de personnes.

Lalande fit remarquer que cette apparition pouvait n'être que l'image secondaire produite par une double réflexion lorsqu'on regarde au travers d'une seule lentille un objet lumineux d'un petit diamètre placé sur un fond obscur.

Moll. Le genre *vénus* réunit les caractères suivants : animal ovalaire assez épais, à manteau aux bords onduleux, munis d'une rangée de cirres tentaculaires; bouche petite; appendices labiaux peu développés; tubes plus ou moins allongés, rarement séparés; pied grand, comprimé, tranchant, triangulaire ou silloné en dessous. Coquille en général légèrement comprimée, solide, régulière, équivalve, inéquilatérale, non brillante, très-souvent ornée de côtes longitudinales, mais rarement de rayons transverses; sommets distincts, un peu courbés en avant; charnière ayant deux à quatre dents cardinales réunies sous le sommet; ligament épais, extérieur bombé, impressions musculaires plus ou moins arrondies, réunies par l'impression palléale, qui est excavée en arrière.

Ce genre renferme plus de cent cinquante espèces vivantes, dont plusieurs sont recherchées en raison de leur beauté; il en existe également un nombre considérable d'espèces que l'on ne rencontre plus qu'à l'état fossile. Ce sont des coquilles généralement de taille assez petite, ovalaires ou plus ou moins elliptiques, qui ne sont pas

couvertes d'un épiderme, lisses, striées, épineuses ou lamelleuses, parfois remarquables par la beauté et la diversité de leurs couleurs. Les *vénus* se trouvent dans toutes les parties du monde; elles vivent constamment sur les bords de la mer, enfoncées dans le sable, mais à une petite profondeur. Elles en sortent facilement et peuvent très-bien marcher à l'aide de leur pied; on assure même qu'elles sautent en frappant de petits coups répétés avec leurs valves l'intérieur de l'eau. Dans divers ports de mer, principalement en France, on mange au lieu d'huitres et préférentiellement à elles une espèce de ce genre, la *vénus* treillisée, connue sous le nom vulgaire de clovisse, et quelquefois aussi la *vénus* verruqueuse; mais leur goût est plus fort que celui des huitres, et il faut y être habitué pour qu'il ne déplaie pas. On a cherché à établir des divisions parmi un genre si considérable; mais ces divisions, quoique consacrées par l'usage, ne reposent pas sur des caractères positifs; telles sont les cythérées et les astartes. L'étude seule de l'animal des *vénus* pourra servir de base pour une bonne classification de ces mollusques.

VÉNUS (latin *Venus*, qui appartient à la même famille que *venustus*, gracieux, et *venari*, vénérer, respecter, savoir; la racine sanscrite *van*, *ban*, honorer, servir, aimer, *vên*, même sens, d'où *vana*, adoration, *vanin*, qui adore, *vanas*, attrait, amabilité, *vêna*, prêtre, sacrifice, etc.), l'une des douze grandes divinités de l'Olympe grec et romain, la même que l'Astarté syrienne, déesse de la beauté, mère de l'Amour, reine des Nymphes et des Grâces. Elle présidait à tous les charmes féminins, dont elle possédait le secret. Sa ceinture, célébrée par Homère, avait le pouvoir de rendre admirablement belles toutes les femmes ou les déesses qui la portaient sur elles et leur communiquait la grâce, « plus belle encore que la beauté. »

C'est ainsi que *Vénus* est représentée le plus souvent; mais si l'on remonte à l'origine de son mythe, on est amené à voir en elle une divinité de la production. Les Hellènes personnifiaient le principe générateur féminin par Aphrodite.

Les Grecs ont aussi adoré une Aphrodite Céleste ou Uranie, dont les attributs, dont nous parlerons plus loin, sont très-distincts de ceux de la déesse de la beauté, la *Morpho* laconienne (en latin *forma*), dont l'assimilation avec Aphrodite s'explique par le nom lui-même. Mais ils se sont surtout représentés dans Aphrodite les formes variées, les divers aspects de la beauté, de la volupté et de l'amour. Tantôt ils lui donnent des traits nobles et élevés qui éloignent toute idée de sensualité; le plus souvent ils la peignent si séduisante et si aimable, que le sentiment d'amour et de plaisir est inséparable de cette conception. L'amour qu'ils font ainsi concevoir est quelquefois pur et délicat, souvent aussi violent et passionné, tantôt vif et léger, tantôt encore libertin et lubrique.

La puissante déesse de la génération, celle qu'invoquera philosophiquement Lucrèce dans ses beaux vers, devient la déesse des courtisanes, la personnification de la vie galante, la patronne des plaisirs dissolus. Elle tombe au rang des coquettes de bas étage, introduit dans l'Olympe les mauvaises mœurs et débauche tous les dieux.

Homère la fait naître de Zeus et de Dioné, Hésiode de l'écume des flots de la mer (*écépé*, racine d'*Aphrodite*, qui signifie *écume*). Jupiter, qui, suivant la légende, aurait en vain voulu se faire aimer d'elle, la donna pour épouse à Héphestos (Vulcain), le plus difforme des dieux de l'Olympe, pour la punir de son indifférence.

Aphrodite n'a point encore d'époux dans l'*Iliade*; mais déjà, dans l'*Odyssée*, elle est infidèle à Héphestos. Ses amours avec Ares (Mars) ne purent se dissimuler, car l'époux outragé se chargea d'en rendre témoins tous les dieux : ayant surpris les deux amants, il les prit dans un filet, appela en témoignage de son affront tout l'Olympe et, par cette vengeance inutile, s'exposa lui-même à la risée de l'assemblée divine. Les plus entreprenants d'autre les dieux, n'ayant vu dans la criminelle que sa beauté, tinrent à honneur de profiter à leur tour de sa faiblesse amoureuse. Hermès et Poséidon s'inscrivirent au nombre de ses amants, parmi la foule desquels la capricieuse déesse ne dédaigna pas de compter de simples mortels, Anchise, par exemple, et Adonis. Les Grâces, l'Amour (Eros et Antéros), l'Hymen, l'Harmonie, Hermaphrodite, Enée, Priape, etc., furent les fruits de ses nombreux adultères.

Ce fut à elle que le berger Pâris donna, sur le mont Ida, le prix de la beauté, et de cette préférence naquirent les colères de Junon contre les Troyens.

Blessée par Diomède à la guerre de Troie, où Homère lui fait prendre une part active, Aphrodite se vengea en inspirant à l'épouse du héros grec des passions coupables. Elle exerça des vengeances analogues sur les Prociades, sur Phédre, sur Pasiphaë. V. ces noms.

Homère ne lui donne pas encore l'Amour pour fils, et c'est seulement à une époque relativement récente qu'Eros est rattaché directement à Aphrodite; il devient, dans la légende, ainsi qu'Antéros, le fils d'Aphrodite et d'Ares, qui, d'ailleurs, ne joue aucun rôle

dans le mythe d'Aphrodite, en dehors du récit homérique où leur adultère est surpris par Héphaëstos en présence des dieux.

Héphaëstos lui-même n'apparaît comme l'époux d'Aphrodite que dans l'*Odyssée*; l'*Iliade* l'unit à Chypre (la Grèce), et le récit d'Hésiode lui attribue pour femme Aglaïa, la plus jeune des Charites.

C'est également à une époque postérieure qu'elle est confondue avec la Morpho dorienne, divinité adorée à Sparte, et dont la statue, nous dit Pausanias, avait des fers aux pieds. Elle fut encore identifiée avec d'autres divinités locales, notamment avec Cora (Proserpine).

Dans le temple de Mégare, Aphrodite recevait le surnom de *Praxia*, dont l'étymologie est la même que celle de notre mot *pratique*, mais dont le sens n'est pas parfaitement éclairci par le nom de *Praxidize*, qui est donné à une compagne d'Aphrodite.

Le culte de cette déesse, dont Paphos, Cnide, Amathonte, Idalie étaient, avec Cythère, les séjours principaux, avait peu à peu gagné toute la Grèce et les diverses contrées habitées par des colons grecs. Cette déesse était adorée notamment à Corinthe, à Mégare, à Hermione, à Sicyone, à Sparte, à Tricca, en Thessalie. Elle avait des chapelles à Olympie, un temple à Cyllène, en Elide, un à Mégapolis; mais le plus célèbre de ses sanctuaires fut toujours celui de Cythère. Son culte fut transporté au mont Eryx, en Sicile, et de là devint bientôt universel.

La rose, le myrte, les colombes, le cygne étaient consacrés à Vénus. On la représentait parfois armée et casquée, car il faut dire qu'à l'origine son culte était presque sévère; ce n'est donc que dans la suite qu'il s'amollit et que sa biographie se chargea d'incidents successivement inventés par les poètes. Elle fut d'abord la divinité tutélaire du gynécée; les femmes mariées l'invoquaient; les filles et les veuves s'adressaient à elle pour avoir, non des amants, mais des maris. Sous le nom de Morpho (la forme), elle représentait la beauté dans son acception la plus élevée. Vénus Morpho avait un temple à Sparte, ainsi que Vénus Armée, et ce fut d'abord une Vénus Armée que l'on adora à Cythère, le premier endroit où elle ait eu un temple et où ce culte devait dégénérer en un libertinage excessif. Mais avant de considérer Vénus sous ses différents aspects, examinons les questions générales qui se rattachent à son origine.

— *Divisions générales.* — Entre les différentes Vénus, dit Cicéron, la première est fille du Ciel et du Jour; son temple était en Elide. La seconde est née de l'écume de la mer; c'est d'elle et de Mercure qu'on dit que Cupidon, second de ce nom, est né. La troisième, fille de Jupiter et de Dioné, est celle qui se maria avec Vulcain; c'est d'elle et de Mars qu'on fait naître Antéros. La quatrième, née de la Syrie et de Tyrus, s'appelle Astarté, que l'on raconte avoir épousé Adonis.

Pausanias dit qu'il y avait chez les Thébains trois statues faites du bois des navires de Cadmus : la première était celle de Vénus Céleste, qui marquait un amour pur et dégaré des convoitises corporelles; la seconde celle de Vénus la Populaire, qui marquait un amour impudique, et la troisième celle de Vénus Apostrophie, ainsi appelée parce qu'elle détournait les coups de toute impureté.

En un autre endroit, le même Pausanias n'en admet que deux, Vénus la Céleste et Vénus la Populaire.

On voit combien, pour les anciens eux-mêmes, ces classifications devenaient difficiles. Cicéron compte quatre Vénus d'origine différente et d'assimilation postérieure; mais il ne laisse pas ignorer qu'il en existait d'autres. La Vénus Céleste et la Vénus Marine sont identifiées par le récit même d'Hésiode, qui fait naître Aphrodite à la fois des deux éléments. Cicéron fait naître Eros de Mercure et le confond ainsi avec Hermaphrodite, en même temps qu'il avoue l'analogie des deux Vénus, l'une fille de la Mer et l'autre fille de Jupiter, puisqu'il donne pour fils à l'une Eros, à l'autre Antéros, qui, s'ils ne sont pas frères, sont au moins cousins germains. D'après cette distinction des diverses Vénus par leur origine, où faut-il placer Vénus Populaire ou Pandème? Avec Vénus, fille de Dioné? Elle a une grande partie de ses attributs, sans les avoir tous; mais elle ressemble aussi beaucoup à Vénus Marine ou Anadyomène. La Vénus Armée des Spartiates ne trouve non plus aucune place dans ces classifications. Nous sommes conduits à admettre que les anciens n'avaient pas de notions très-précises sur l'histoire de leurs Vénus et à annisier notre Alfred de Musset, qui, malgré l'autorité de Cicéron, fait Vénus Astarté fille de l'onde marine :

Regretiez-vous le temps où le Ciel, sur la terre,
Marchait et respirait dans un peuple de dieux?
Où Vénus Astarté, fille de l'onde amère,
Secouait, vierge encor, les larmes de sa mère
Et fécondait le monde en tordant ses cheveux?

En présence de tant d'opinions divergentes émises sur l'origine de Vénus par les anciens, et qui n'ont pas été mises d'accord par les aperçus de la critique moderne, force nous sera de laisser à l'écart tout système *a priori* et de classer les divers types rattachés

par le nom et par un fond commun à cette déesse, en ne considérant que les différences d'attributs.

Les monuments figurés du culte de Vénus présentent des caractères qui ont permis à l'archéologie de les grouper autour de six types principaux, dans lesquels se retrouvent respectivement les traits les plus saillants de la légende de cette divinité. Ces monuments ont donc pu être divisés en six catégories :

1^o Monuments qui représentent Vénus avec les deux sexes réunis.

2^o Monuments sur lesquels Vénus fait partie d'une triade divine.

3^o Monuments où Vénus est représentée avec le sexe féminin seulement, mais avec des attributs qui en font une divinité féminine panthée.

4^o Monuments consacrés à Vénus comme reine du ciel, de la terre et des enfers.

5^o Monuments consacrés à Vénus comme mère de l'Amour.

6^o Monuments sur lesquels Vénus, représentée sous un point de vue particulier, relativement à ses fonctions, est caractérisée par un symbole ou un attribut spécial.

Or, dans plusieurs de ces six divisions, on a été obligé de comprendre à la fois les représentations symboliques, les représentations figurées mixtes, c'est-à-dire celles dans lesquelles le symbole est uni à la forme humaine, et enfin les représentations figurées qui sont purement empruntées à la nature humaine. D'où il suit que plusieurs des six grandes catégories qui viennent d'être indiquées peuvent elles-mêmes se subdiviser en plusieurs classes.

On voit par cette seule division de la matière, où les étroites classifications des Latins et des Grecs semblent disparaître, combien les recherches de l'archéologie ont élargi les questions mythologiques en général, et celles qui regardent le culte de Vénus en particulier.

— *Vénus chaldéenne.* Félix Lajard, dans ses savantes *Recherches sur le culte de Vénus*, dont la critique postérieure a trop peu profité, écartait, dès 1837, la supposition de Frédéric Creuzer, que les doctrines mithraïques étaient le lien qui unit les anciennes religions de l'Asie occidentale à celles de l'Inde, de l'Egypte et de l'Europe. Les témoignages historiques les plus dignes de foi, la haute antiquité du culte de Vénus en Asie et la date récente du culte de Mithra, dérivé de celui de Vénus, semblent, aux yeux de M. Lajard, repousser une pareille hypothèse et conduire bien plus naturellement à chercher dans les doctrines propres au culte de la Vénus chaldéenne l'origine des nombreux rapports dont il s'agit. M. Lajard trouve partout des traces évidentes du culte de la divinité qu'avait les Latins nous appelons Vénus, et de cette divinité qui occupe, dit-il, la place principale dans le système théologique et cosmogonique des Chaldéens, et qui, primitivement androgyne, avait fini par être adorée, en Orient comme en Occident, sous une forme purement féminine et sous des noms divers. Il trouve partout les symboles, les emblèmes, les attributs de la déesse liés à divers cultes publics aussi bien qu'au rituel des mystères. Partout il découvre dans les institutions civiles et militaires, dans les mœurs, les coutumes, les préjugés, les superstitions des peuples de l'antiquité, l'empreinte des doctrines, des idées propres au culte chaldéen de Vénus, et il ne craint pas d'avancer que, chez plusieurs des nations modernes qui ont remplacé les populations antiques, cette empreinte n'est pas encore effacée. C'est surtout dans les mœurs et l'éducation des Assyriens, des Arabes, des Phéniciens, des Phrygiens, des Mèdes, des Perses, des Hérétiques, que M. Lajard suit l'influence persistante du culte de la Vénus chaldéenne.

Le culte de Vénus avait, dit-il, jeté des racines si profondes dans les croyances et les mœurs de ces diverses nations, que, lorsqu'on étudie attentivement l'histoire de cette partie de l'ancien monde, on voit les dogmes propres à ce culte servir de fondement à la plupart des systèmes religieux ou philosophiques qui, dans l'antiquité, eurent cours en Orient. Ces dogmes, on les retrouve même au fond de plusieurs systèmes de théologie ou de philosophie chez les peuples de l'Asie orientale. Plus tard, ils deviennent la base des doctrines professées par les diverses sectes gnostiques qui divisèrent les peuples de l'Asie occidentale, comme ceux d'Afrique et d'Europe. Et pendant qu'en Occident le christianisme, jusqu'à la fin du IV^e siècle de notre ère, avait à combattre l'influence du mithraïsme, il eut à soutenir en Orient, plusieurs siècles encore après la naissance de Jésus-Christ, une lutte non moins vive contre les sectateurs du culte de Vénus ou contre les gnostiques.

De nos jours encore, nous avons la preuve de la persistance du culte primitif de Vénus chez certaines populations par l'adoration du *ctéris*, l'organe sexuel de la femme et l'un des symboles du culte de Mylitta, la Vénus chaldéenne, adoration qui n'a pas cessé d'être en usage chez certaines sectes religieuses de l'Orient, et notamment dans une localité célèbre autrefois par le culte dont Vénus y était honorée. En effet, les Druses du Liban, dans leurs vêpres secrètes, rendent au *ctéris* un véritable culte, et chez eux le jour con-

sacré à cette cérémonie est le vendredi (*Veneris dies*); c'est aussi le jour auquel les musulmans trouvent dans le code de Mahomet la double obligation d'aller à la mosquée et d'accomplir le devoir conjugal. Nous savons, il est vrai, que la doctrine à laquelle se rattachent ces vêpres secrètes des Druses repose sur les préceptes d'une morale pure; mais chez les nosaïriens, qui ont aussi conservé la cérémonie de l'adoration du *ctéris*, la cohabitation charnelle est considérée comme le seul moyen par lequel puisse s'accomplir parfaitement l'union spirituelle.

Dans l'origine, l'immolation de la pudeur aux pieds de Mylitta, qui, dans son symbolisme hermaphrodite, demeure éternellement vierge elle-même, ainsi que ses prêtresses, était considérée comme un sacrifice véritablement religieux et peut-être simplement figuratif. On sait en quels excès elle dégénéra, excès qui soulevèrent l'indignation sincère de la plupart des écrivains de l'antique Orient. Mais cette pratique honteuse ne s'en répandit pas moins avec le culte de la déesse dans tous les lieux où pénétra ce culte.

— *Aphrodite hellénique.* Otfried Müller, dans ses *Doriens* (1^{er}, 409, de la 2^e édit.), montre, par de judicieuses observations, comment le culte originairement hellénique d'Aphrodite fut ensuite modifié par l'influence phénicienne. Engel traite de l'origine d'Aphrodite au même point de vue dans l'ouvrage qui a pour titre *Kypros* (II, 24).

Aphrodite est, dans Homère, la fille de Zeus et de Dioné. C'est la déesse de l'amour et de l'hymen. Elle reçoit les surnoms de Cyprie et de Cythérée, ce qui montre qu'à l'époque homérique l'Aphrodite grecque était déjà identifiée à l'Astarté phénicienne adorée dans Chypre, à Paphos et à Amathonte. Le culte des deux déesses, orientale et hellénique, était venu se confondre à Cythère, que son voisinage de la Crète avait de bonne heure ouverte aux navigateurs phéniciens.

« On ne saurait, dit M. Maury (*Religion de la Grèce antique*, t. 1^{er}, p. 116, 117), compter Aphrodite parmi les divinités de la Grèce primitive; car il est très-douteux qu'elle ait jamais été connue des Pélasges. La présence de son culte à Cythère, à Cnide et dans la Troade indique une divinité des populations indigènes de l'archipel. Née d'un mélange d'idées grecques et asiatiques, la légende mythique est une création postérieure des poètes. L'Astarté syrienne, adorée en Chypre, se combina avec l'Aphrodite des Cyclades, *Ἐρωτική τὴν ὄψιν*, et c'est ainsi que naquit l'Aphrodite hellénique dont Hésiode nous a conservé la légende. Malgré le costume asiatique de la déesse, cette légende appartient à l'ensemble des traditions indo-européennes. Aphrodite rappelle *Saranyu*, cette immortelle cachée par les dieux, que chante un hymne du Véda, et qui, sous le nom d'Apyā, naît du sein des ondes célestes. » Le culte de la déesse de l'Amour chez les Indous, Kama-khya, présente avec celui de l'Aphrodite Pandémé, celui de Mylitta et d'Astarté, une analogie qui rend vraisemblable l'identité d'origine des déesses grecque et indienne.

L'Aphrodite grecque rappelle Sūra, la fille de Varouna, c'est-à-dire de l'Océan des airs. Suivant la tradition que nous a conservée Hésiode, Aphrodite est sortie de l'écume de la mer, où avaient été jetées les parties génitales d'Uranos, émasculé par son fils Cronos; or, Uranos est le Varouna védique. V. URANUS.

Les *Asparas*, les divinités mères qui dans le Véda, par l'humidité qu'elles représentent, prennent part à l'œuvre de la création, président à la fécondation de la nature; les *Asparas*, qui sont les Nymphes du Véda, d'une beauté merveilleuse comme Aphrodite, reine des Nymphes helléniques, pleines de jeunesse et de grâce comme elle, sortent comme elle du lécume de la mer.

— *Vénus Generatrix.* On la considère comme l'Aphrodite primitive, celle qui n'a subi aucun mélange avec l'élément phénicien et qui s'est conservée intacte même à côté du culte des Aphrodites courtoises.

Vénus, en sa qualité de déesse de la génération, était la protectrice du mariage. A Naupacte, en Phocide, les jeunes filles et les veuves lui adressaient des prières afin d'obtenir un époux. Aphrodite Génitrice recevait les diverses qualifications de *γενέτειρα*, *γενετήρις*, *γαμοστόλος*, *βαλέμων βασιλεῖα*, *βαλαμνός*, *ἐλευθερία*, relatives à la génération ou au mariage. Thésoprite (idylle XV) assimile Despoëna (Proserpine) à Aphrodite, en lui donnant ainsi le caractère d'une divinité de la reproduction. M. Gerhard a publié une étude spéciale sur l'identification de Vénus et de Proserpine, identification qui se produit dans la déesse appelée *Ἐπιμήδεια* à Delphes, *Ἐπιμήδεια* en Argolide et en Laconie, *Vénus Libitina* en Italie, et qui est prouvée par la célèbre inscription d'Hypatæ. Une certaine légende, rapportée par Servius, donnait Vénus pour épouse à Jupiter. Dans cette légende, Vénus, déesse de la génération, est assimilée à Dioné, dont Homère la considère comme la fille. C'est généralement à l'Aphrodite Génitrice, d'un caractère essentiellement primitif, qu'il faut rapporter les images qui représentent Aphrodite vêtue.

— *Vénus déesse de la beauté.* C'est celle que nous montre Homère et dont il décrit la ceinture. Il lui donne pour compagnes les

Charites ou les Grâces, bien qu'elles soient aussi de la suite d'Héra ou de Junon.

Aphrodite aime déjà, dans Homère, la toilette, les parfums, les attentions délicates; elle est coquette et petite-maitresse. Les surnoms que lui donne le poète sont empruntés à l'or de ses cheveux, *χρυσή*, à son sourire, *φιλομήδης*.

L'hymne homérique, après Homère, chante Cythérée, qui comble les mortels des plus douces faveurs et qui, sur un doux visage, porte toujours un aimable sourire et la fleur de la beauté.

Un autre hymne complète le tableau : « Les Heures aux riches bandelettes la reçoivent avec joie et la revêtent d'habits divins. Elles placent sur sa tête immortelle une belle couronne d'or, d'un travail admirable, et suspendent à ses oreilles des bijoux d'orichalque et d'or pur; elles ornent son cou délicat et sa blanche poitrine d'un magnifique collier. »

Cythérée est couronnée de violettes, et, amenée par les Heures dans le ciel, elle fait l'admiration des dieux. Un séduisant sourire erre sur ses lèvres (*philomēdēs*, l'appelle le poète); son regard est tendre et voluptueux, à la fois humide et brillant. L'art s'efforcera de reproduire cet éclat humide, *ὕγρὸν*, cette douceur emmiellée, *γλυκύμηλον*, ces paupières obliques *ὀλοσθιμαρον*.

Pindare célèbre les jolis pieds d'Aphrodite, leur blancheur d'argent, *ἀργυρότατα*; il la place sur un trône étincelant (*κοιλιόθρονος*, dans un fragment de Sapho); il lui donne la jeunesse pour messagère et lui fait apporter de riches parures par les Grâces ses compagnes. A son trône, on reconnaît Vénus Reine, Vénus Victrix, celle que nous retrouverons dans un si grand nombre de représentations de la statue.

C'est déjà une Vénus belliqueuse que nous offre Homère dans l'*Iliade*. Elle est la déesse protectrice des Troyens; elle défend le corps d'Hector, elle honore de son amour Anchise. On ne saurait cependant décider si la dévotion spéciale à Aphrodite qu'Homère prête aux Troyens venait du culte qui lui rendait réellement ce peuple, ou s'il tient à l'idée toute naturelle de placer sous la protection de la déesse des amours les compagnons de Paris, le beau pasteur de l'Ida, celui dont l'amour pour Hélène avait allumé la grande querelle. Il est à noter qu'il n'existait aucun sanctuaire célèbre de la déesse dans la Mysie et la Phrygie, contrée à laquelle se rattachait la Troade. La déesse protectrice d'Ilion était Athéné, et non Aphrodite.

Au culte de Vénus, déesse de la beauté, se rattache celui de la Vénus Callipyge ou aux belles fesses. V. ce mot.

D'où vient à Vénus Victrix (victorieuse, *νικηφόρος*) ce grave surnom? Anacréon semble vouloir nous l'apprendre dans son odelette *Sur la beauté* :

« Nature a donné cornes au taureau, sabots au cheval, pieds rapides au lièvre, au lion la mâchoire béante, au poisson la nage, à l'oiseau le vol, à l'homme la pensée; à la femme... Mais il n'y a plus rien pour elle. Que lui donner maintenant? La beauté, contre tout boucher, contre toute lance. Elle vainc et le fer et le feu, celle qui a la beauté. » (Traduction de J. Laroque et A. Roque, 1858.)

Nous trouvons la même pensée dans la petite pièce intitulée par les traducteurs *Arès battu*. Anacréon nous montre, dans Eros, Cyprie elle-même victorieuse d'Arès, qui est ainsi associé à leur légende, mais n'est point donné comme le père d'Eros :

« L'homme de la Cythérée, aux forges de Lemnos, en flèches pour les Amours façonnait le fer. Chaque pointe, Cyprie la trempait dans le plus doux miel; l'eros du fiel y mêlait. Or voici qu'Arès, poussant le cri de guerre, brandit une lance robuste, du trait d'Eros fait fil. « Terrible est-il pourtant, dit Eros; d'expérience tu le vas savoir. » Arès reçut la flèche, et Cyprie se sourit. Avec un profond effort, Arès : « Il fait mal, ôc-le. » Mais Eros : « Garde-le, mon cher. »

Aphrodite est victorieuse de Héra et d'Athéné, lorsque ces trois déesses, se disputant la pomme de la Discorde, prennent pour juge de leur beauté le berger Paris.

Aphrodite, ayant remporté la victoire à la lutte sur Hermès, avait obtenu pour prix la cithare, dont elle fit ensuite présent à Paris.

Aphrodite Victorieuse, Reine (*Βασίλισσα*), Guerrière (*Ἀμαρ*), était représentée armée comme Arès et coiffée du casque (Aphrodite casquée, *καρυκομένη*); on voyait sa statue ainsi ornée dans le temple de Cythère.

Les Lacédémoniens possédaient une statue en bronze de cette déesse ainsi armée, statue qui avait été élevée à l'occasion d'un exploit des femmes spartiates. De pareils attributs convenaient, du reste, à la divinité d'un peuple essentiellement militaire et qui aimait à représenter tous les dieux sous un semblable appareil.

— *Vénus Marine.* La fable rapportée par Hésiode sur la naissance de Vénus est devenue le point de départ de toute une classe d'attributs relatifs à la navigation et à la mer. Aphrodite fut transformée en une divinité marine, *θαλασσία*, *πρωτία*, *πλάγρια*. On l'invoquait, afin d'obtenir une navigation heureuse, sous les surnoms de *Ἐπείροια*, *Λιμνισία*, *Ἀμύνια*, *Ἐνοκέτις*, *Γαλήναια*.

C'est à cette classe de Vénus Marines qu'appartient la célèbre Vénus de Médicis, qui a près d'elle un dauphin et une coquille. On place dans la même catégorie une statue du musée de Dresde et deux Vénus du musée du Louvre, l'une rappelant par sa pose la Vénus de Médicis, et l'autre que son caractère marin fit regarder par Winckelmann comme une Téthys, car elle est placée sur le pont d'un navire et a sous ses pieds un cheval marin.

L'Aphrodite Anadyomène suggéra plus tard l'idée de l'Aphrodite au bain. Telle est la célèbre Vénus du Capitole. Il existe au Louvre, à Dresde et dans diverses collections, un assez grand nombre de Vénus au bain.

A Cnide, il y avait, près de la statue d'Aphrodite, des coquilles pour lesquelles on avait beaucoup de respect. Quelques auteurs expliquent la présence de ces coquilles en les représentant comme l'emblème des parties naturelles de la femme. Il n'y aurait donc pas lieu de considérer les Vénus à la coquille comme étant nécessairement des divinités marines. Mais l'alliance de la coquille et du dauphin dans la Vénus de Médicis prouve que la coquille, quoi qu'il en fût de l'autre signification (la plupart des emblèmes en avaient plus d'une chez les Grecs), avait dans ces représentations un caractère marin.

C'était surtout à Hermione qu'Aphrodite recevait les surnoms de *Pontia* et de *Limnia*. Non loin de cette ville se trouvait un temple dont on faisait remonter l'établissement à Thésée et où la déesse recevait le surnom analogue de *Nympha*.

Dans la légende donnée par Hésiode, Eros et Hyméros, l'Amour et le Désir, s'attachent à Vénus Anadyomène dès qu'elle sort de l'écume des flots.

— *Vénus Courtisane*. Sa réputation, quoi qu'on en dise, fut de très-bonne heure établie chez les Athéniens et les Béotiens, adorateurs d'Aphrodite Pandémios, mot qui répond au latin *vulgivaga*, et que les Parisiens d'aujourd'hui traduiraient certainement par un autre mot latin devenu vulgaire, *omnibus* (à tous, tout, et à tous, peuple).

Nous savons par Pausanias qu'à Athènes le culte d'Aphrodite Pandémios passait pour dater du règne de Thésée; il remontait donc à une assez haute antiquité. Il y avait à Thèbes une statue de la même déesse que les habitants assuraient avoir été faite avec les éperons des navires que Cadmus avait amenés en Grèce. Aphrodite Pandémios eut aussi une statue à Mégaloполиς, dans un temple qui lui était consacré sous le seul nom d'Aphrodite.

A Athènes, Solon, du produit de la taxe dont il avait frappé les femmes publiques, avait élevé, dit-on, un temple à Aphrodite Pandémios. Hésychius parle aussi d'un temple d'Aphrodite Hétaira (*Vénus Courtisane*), existant à Athènes. Était-ce le même?

Apollo-dore prétend, il est vrai, qu'Aphrodite Pandémios ou Hétaira, dans le principe, présidait à l'union du peuple athénien. Chacun des deux mots grecs comporte, en effet, cette interprétation, d'après laquelle Solon n'aurait point eu pour les courtisanes la complaisance qu'on lui prête, et le caractère impudique de *Vénus* pourrait être considéré comme postérieur.

Malheureusement pour l'honneur de cette charmante divinité, le sens donné par le peuple aux surnoms qu'Apollo-dore explique si gaillardement est justifié par le synonyme que l'on rencontre à Corinthe, à Ephèse, à Abydos, Πῆνυ, synonyme qui ne comporte aucune ambigüité et que notre mot courtisane traduit faiblement. Cette multiplicité de temples élevés avec une signification si claire à la déesse des amours faciles ne permet pas de croire qu'à aucune époque le surnom de *Pandémios* donné chez les Athéniens à Aphrodite ait été complètement étranger à ce caractère si marqué de *Vénus*.

A Corinthe, elle présidait si ouvertement à la galanterie, que c'étaient les courtisanes de la ville qu'on lui avait données pour prêtresses. « C'est un usage ancien à Corinthe, dit Chaméléon d'Héraclée dans son ouvrage sur Pindare, de prendre toutes les courtisanes qu'on peut réunir pour présenter à Aphrodite les vœux de la ville, quand il s'agit de choses importantes, et une fois leurs vœux présentés, elles ne se retirent que les dernières du temple. » Au rapport de Théopompe et de Timée, ce furent aussi les courtisanes de Corinthe qui allèrent offrir dans le temple même de la déesse les prières des Grecs pour le salut commun, au moment où le roi de Perse envahit le pays. C'est pourquoi les Corinthiens offrirent à la déesse un tableau qui représentait toutes ces courtisanes et qui fut l'objet d'une épigramme de Simonide. Lorsque des particuliers avaient fait des vœux à la même déesse et qu'ils croyaient en avoir été exaucés, ils emmenaient dans le temple, pour la remercier, un certain nombre de courtisanes. C'est conformément à cet usage que Xénophon de Corinthe, partant pour les jeux Olympiques, fit vœu, au cas où il remporterait la victoire, d'amener des courtisanes à la déesse. Protégées par le culte d'Aphrodite, dont elles étaient regardées comme les prêtresses, les courtisanes se voyaient en certains lieux environnées d'une véritable considération. Phryné put offrir à Delphes une statue d'or d'Aphrodite qu'elle avait ga-

gnée au service de *Vénus*. Il ne faut pas, d'ailleurs, oublier que la courtisane n'était pas considérée chez les Grecs d'après des idées analogues aux nôtres. La courtisane avait, dans la société grecque, une véritable existence sociale. On raconte que, chez les Lydiens, les filles, après avoir exercé la prostitution, se mariaient avec l'argent qu'elles avaient ainsi amassé. Périclès épousa Aspasia, qui avait eu plus d'un amant et qui trouva un autre époux après sa mort. Mais la différence entre les mœurs de la citoyenne, adoratrice de *Vénus Gestatrix*, et celles de l'étrangère, vouée à *Vénus Meretrix*, n'en est pas moins profondément tranchée chez les Grecs. On connaît l'observation de Démosthène, parlant devant un tribunal, sur les mœurs de son temps : « Nous avons des courtisanes pour nos plaisirs, des concubines pour partager notre couche, des épouses pour nous donner des enfants légitimes et veiller aux soins de la maison. » Le rôle social des courtisanes est tellement distinct de celui des femmes légitimes, qu'on les distinguait elles-mêmes en deux classes, et chacune des trois catégories obéit à des règles spéciales, jouit d'une considération relative. Il ne faut donc pas s'étonner que l'Aphrodite qui préside aux fonctions de la courtisane soit respectée comme représentant un des principes de la cité et dérivée du même concept fondamental que la *Vénus Pudique*, sans que cependant l'un des deux types ni l'un des deux cultes se confonde jamais avec l'autre, sans que la physionomie générale de la déesse en soit avilie.

Aphrodite Pandémios était représentée à Athènes assise sur un bouc. Ce groupe de bronze était l'ouvrage de Scopas. Le bouc, animal essentiellement lascif, était consacré à cette Aphrodite et lui avait valu l'épithète d'Ἐκταγρία. Le vulgaire, qui ignorait la signification symbolique du bouc, avait forgé une histoire pour rendre compte de sa présence. Il racontait que, pendant que Thésée sacrifiait sur le bord de la mer à Aphrodite, une chèvre fut tout à coup changée en bouc, circonstance qui avait valu à la déesse son surnom. Telle est l'anecdote rapportée par Plutarque.

— *Vénus Céleste*. Aphrodite Uranie, déesse chaste et pure, conserva toujours des temples, des autels, un culte distincts de ceux de l'Aphrodite populaire. Son culte finit par être aussi répandu que celui de l'ancienne Aphrodite. A Siccyone, à Egire, en Achale, à Argos, à Athènes, *Vénus* était adorée sous ce surnom, et, en plus d'une, de ces villes, depuis une époque ancienne. On faisait remonter, à Athènes, l'introduction de cette divinité jusqu'à Egée, qui, se voyant sans enfants, voulut apaiser la colère de la déesse en lui consacrant des autels. Elle y reçut les attributs de l'ancienne Aphrodite Génétlyide. Cette Aphrodite portait quelquefois sur la tête le *polas*. Cette coiffure était celle de la statue chryséléphantine d'Aphrodite faite par Canachus et qu'on admirait dans le temple de la déesse à Siccyone.

La première statue d'Aphrodite qu'aient eue les Athéniens, et qui se voyait dans le quartier d'Athènes appelé les *Jardins*, était de forme carrée comme les hermès, et l'inscription la qualifiait d'*Aphrodite Uranie, l'aînée des Parques*; c'était donc une grande déesse de la nature et de la destinée, pareille à la déesse de Syrie portant la quenouille, pareille à la bonne féeuse lithyia, la génératrice première et la mère de l'Amour.

Dans la fable qui fait introduire par Egée le culte d'Aphrodite Uranie, cette divinité est identifiée avec Aphrodite Pandémios; c'est encore sous le nom d'Uranie qu'Aphrodite, à Corinthe, avait à son service mille courtisanes sacrées ou *hiérodules*. On voit par là que la distinction entre les deux déesses n'a rien d'absolu. Tout ce qu'il est permis d'affirmer à l'égard d'Uranie, c'est qu'elle se rattache par l'origine avec la *Vénus* des Chaldéens et des Phéniciens, par le mythe hésiodique avec Aphrodite Anadyomène, par l'histoire avec Aphrodite Pandémios. Elle ne paraît avoir aucun rapport avec la *Vénus* Genitrix des populations primitives de la Grèce.

— *Fêtes et attributs*. Sur le mont Eryx était un antique et riche temple de la déesse, où les femmes se prostituaient en son honneur, au milieu de ses fêtes. Dans l'enceinte de ce temple, on nourrissait, comme à Paphos, des troupes nombreuses de colombes. Quand la déesse s'en allait visiter la Libye, les colombes, disait la légende populaire, disparaissaient avec elle du mont Eryx. C'était la fête du départ. Au bout de neuf jours, la déesse revenait, lorsqu'une colombe, suivie bientôt de toutes les autres, traversait la mer et s'envolait dans son temple. C'était la fête du retour. La colombe était donc consacrée à la *Vénus Erycine*, aussi bien qu'à la *Vénus* de Cypre, aussi bien qu'aux divinités analogues de la Phénicie et de la Syrie.

Les fêtes d'Aphrodite, cérémonies destinées à symboliser l'action de la force reproductrice et l'origine des plaisirs de l'amour, rappelaient par certains rites l'obscénité des dionysiaques; toutefois, les monuments nous montrent ces caractères tempérés par le sentiment du beau et de la grâce marié à la volupté. Nous ne connaissons, du reste, qu'imparfaitement le caractère de ces fêtes, du moins aux époques primitives; les détails qui

nous en sont parvenus se rapportent plutôt aux rites asiatiques d'introduction postérieure qu'au culte hellénique proprement dit. La néocore du sanctuaire d'Aphrodite à Siccyone, qui avait seule le droit d'y pénétrer, ne pouvait entretenir aucun commerce avec les hommes. Dans le même temple, on trouve attaché au culte de la déesse un prêtre appelé λουτροφόρος, qui, sans doute, portait le vase rempli de l'eau destinée aux purifications.

Parmi les attributs de *Vénus*, il faut signaler la pomme, qui, dans l'origine, n'était autre peut-être que la pomme de grenade, symbole de la fécondité; le pavot, aux innombrables graines, symbole analogue; le myrthe, dont les antiques statues de la déesse de l'Amour étaient faites, lui appartenait en cette qualité, aussi bien que la rose, si gracieusement célébrée par Anacréon :

« La rose ! mémons à Bacchus la rose des Amours ! La rose aux belles feuilles ajustées aux tempes, buvons avec le rire épanoui aux lèvres ! »

« La rose est la fleur reine; la rose est le souci du printemps; la rose, même aux dieux, est douce. C'est de roses qu'entremêlé ses beaux cheveux le fils de Cythérée, quand il danse avec les Grâces en chœur. Couronne-moi donc, et je jouerai de ma lyre, Bacchus, près de tes enclos; avec une fille au sein profond, au front tout couvert de petites guirlandes de roses, je danserai. »

Dans son *Sacrifice de la rose* par la main de l'Amour, chef-d'œuvre de sensualité gracieuse, le peintre français Fragonard a saisi une forme nouvelle du symbole aphrodisien de la rose: il a peint le sacrifice de la pudeur à la volupté. On sacrifiait sur les autels de *Vénus* les animaux qui se distinguaient par leur fécondité, des chèvres, des génisses, des lièvres, et même des porcs. Non-seulement ses colombes chéries, mais des passe-reux rapides l'emportaient à travers les airs sur son char, traîné encore quelquefois par des cygnes éclatants.

De toutes les allusions qu'on fait en littérature et en poésie à *Vénus*, à la véritable reine de l'Olympe, la plus fréquente est celle qui rappelle sa naissance: *Vénus* sortant de l'écume de la mer. Voici quelques exemples :

« L'originalité de la Grèce est d'avoir brisé ses ébauches; de l'abîme du passé, cette fille du sort surgit toute parée de sa beauté, le corps et l'âme déjà achevés, le tempérament formé, la mémoire comblée, comme sa *Vénus* qui sort nubile du fond des eaux. »

ED. QUINET.

« L'Arétin, créateur du pamphlet, ancêtre du journalisme, s'intitule le fléau des princes et force leurs vices à soudoyer les siens. L'opinion publique vient de naître, sortant de la boue, comme naquit *Vénus*, sortant de l'écume de l'Océan. »

F. MALLEVILLE.

« Mais ici ! ici ! on se fait tigre, on rugit; on boit à pleine coupe cette écume que secoue *Vénus* Aphrodite quand elle sortit de la mer; on sent une crevasse au cœur; on se rue au délire; on mord le gazon, la fleur, la feuille; on est fou. »

MÉRY.

« La Bordelaise est coquette depuis le moment où elle se lève jusqu'au moment où elle se couche. Elle ignore le négligé du peignoir et n'ouvre les contrevents de sa fenêtre qu'une fois son corset mis et ses bandeaux lissés. C'est une petite *Vénus* sortie tout habillée du sein des flots, dans une conque de palissandre. »

CH. MONSELET.

« Que la fortune abonde en caprices charmants ! Des nos premiers regards nous devinâmes amants. C'était un mardi gras, dans une mascarade; Nous soupions; la Folie agitait ses godelots; Et notre amour naissant sortit d'une riasade, Comme autrefois *Vénus* de l'écume des flots. »

A. DE MUSSSET.

L'air du carnaval de Venise,
Sur les canaux jadis chanté,
Et qu'un soupir de folle brise
Dans le ballet a transporté.
Avec ses palais, ses gondoles,
Ses mascarades sur la mer,
Ses doux chagrins, ses gaités folles,
Tout Venise vit dans cet air.
Sur une gamme chromatique,
Le sein de perles ruisselant,
La *Vénus* de l'Adriatique
Sort de l'eau son corps rose et blanc. »

TH. GAUTIER.

— *C'est Vénus tout entière à sa proie attachée*. Vers de Racine (*Phèdre*, acte 1^{er}, scène III). Phèdre découvre à sa confidente l'amour insensé qu'elle a conçu pour Hippolyte, fils de son époux :

Pour bannir l'ennemi dont j'étais idolâtre,
J'affectai les chagrins d'une injuste marâtre.
Vaines précautions ! cruelle destinée !
Par mon époux lui-même à Trézine amenée,
J'ai revu l'ennemi que j'avais éloigné;
Ma blessure trop vive aussitôt a saigné.
Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachée;
C'est *Vénus* tout entière à sa proie attachée.

Ce vers se cite en parlant de ceux qui sont les victimes d'une passion implacable, et cette passion est presque toujours celle de l'amour :

« Il se soustraira, dites-vous, à la bienveillance de Mme de Gabrial. Parbleu ! je l'en défie; on n'échappe pas à la bienveillance de Mme de Gabrial, quand elle est en humeur de philanthropie :

C'est *Vénus* tout entière à sa proie attachée.

Régner aura beau s'en défendre, elle fera son bonheur, elle sera sa Béatrix. »

CH. DE BERNARD.

« Les anciens, persuadés qu'une divinité courroucée ou malfaisante en voulait à la vertu de leurs femmes, avaient imaginé de lui livrer des victimes volontaires, espérant ainsi que *Vénus*, tout entière à sa proie attachée, ne troublerait pas leurs unions légitimes; semblable à un animal féroce auquel on jetterait un agneau pour le détourner d'un homme. »

J. DE MAISTRE.

« Le coq de bruyère est probablement, de tous les oiseaux, celui dans l'existence duquel l'amour tient le plus de place. Et cette folie amoureuse est caractérisée par une succession d'extases, dont les accès se renouvellent périodiquement chaque matin et chaque soir. Pendant tout ce temps-là, la pauvre bête est si fort en proie à *Vénus*, qu'elle en perd le manger et le boire, et jusqu'à la faculté de voir et d'entendre le péril. L'expression poétique que je viens d'emprunter à Racine me fournit l'occasion de m'étonner que la reine de Cythère n'ait pas eu la fantaisie de se donner un attelage de coqs de bruyère. »

TOUSSENEL.

« Le beau Clinias s'est lancé, d'une si furieuse ardeur, dans les plaisirs, qu'il est vieux avant quarante ans. Ses dents branlent, ses cheveux sont tombés; quand il parle, un souffle de mort s'échappe de ses lèvres livides. Il marche chancelant et courbé; l'art est impuissant; la maladie est sans espoir : C'est *Vénus* tout entière à sa proie attachée. »

LOUIS VEUILLOT.

Hermione, Roxane, Phèdre sont trois personifications de l'amour sensuel. Toutes les trois sacrifient leur amour à leur passion; deux s'y sacrifient elles-mêmes. Quoi de plus semblable au premier aspect ? Le poète les fait passer par les mêmes alternatives. Elles ont une scène d'espérance, une de désespoir, une de fureur; c'est le même amour, furieux, exalté :

C'est *Vénus* tout entière à sa proie attachée.

Et cependant que de variété dans cette ressemblance ! Qui diffère plus d'Hermione que Phèdre, de Phèdre que Roxane ?

NISARD.

Vénus et Adonis, tragédie lyrique en cinq actes, avec un prologue, paroles de J.-B. Rousseau, musique de Desmarests; représentée par l'Académie royale de musique le 17 mars 1697. Cet ouvrage a eu un certain succès, puis qu'il a été repris vingt ans après la première représentation. Les quatre rôles d'Adonis, de Mars, de Cydippe et de *Vénus* ont été chantés d'abord par Du Mesny, Hardoin, Mlles Desmarnats et Rochois, et ensuite, en 1717, par Cocherneau, Thévenard, Mlles Antier et Journet.

Vénus (HYMNE A). V. HYMNES GRECS (t. IX, p. 502).

Vénus d'Ile (LA), nouvelle fantastique, par Prosper Mérimée. L'auteur a cherché dans ce récit à rajouter une vieille et étrange légende du moyen âge, et il ne fallait rien moins que la merveilleuse souplesse de son talent pour y parvenir. C'est en visitant le Midi, pour y chercher les monuments antiques du moyen âge, que l'auteur dit avoir fait la connaissance de M. de Peyrehorade, un antiquaire comme lui et qui venait de découvrir, dans une fouille, une admirable *Vénus* de bronze noir. Cette *Vénus* était placée en pied dans le jardin de la maison, et les gens du village se gardaient bien de passer devant elle, car, disaient-ils, ses grands yeux fixes faisaient baisser la tête. Tout le monde avait une peur instinctive de ce bloc inerte; seuls M. de Peyrehorade et son hôte osaient s'en approcher pour déchiffrer les inscriptions qu'elle portait. M. de Peyrehorade avait un fils, Alphonse, qui devait se marier le lendemain avec Mlle Puygarrig, et qui lui destinait une riche bague en diamants. Quelques heures avant la noce, il fit une partie de paume, et comme cette bague le gênait à son doigt, il la retira pour la passer à celui de la *Vénus*, comptant la reprendre après la partie; mais cela lui fut impossible. « La *Vénus*, disait-il, semble me considérer comme son fiancé; elle ne veut pas me rendre ma bague ! » Cependant il ne parla de

rien à personne, si ce n'est le soir, avant de se retirer dans sa chambre avec sa jeune femme. Il prit l'hôte de son père à part et lui raconta son aventure encore tout tremblant, puis il alla se coucher. Pendant la nuit, un grand bruit se fit entendre et on courut précipitamment à la chambre des deux époux. Alphonse gisait étendu sur le lit, déjà glacé par la mort, et l'on vit sur sa poitrine une empreinte livide qui se prolongeait sur les côtes et le dos. Par terre, sur le tapis, brillait la bague de diamants. La jeune femme raconta qu'étant couchée elle avait entendu ouvrir la porte de sa chambre. Elle n'avait pas bougé ni ouvert les yeux, croyant que c'était son mari qui rentrait. Mais bientôt on rentra de nouveau en poussant la porte, et cette fois elle entendit la voix d'Alphonse qui lui souhaitait le bonsoir; puis elle sentit quelque chose de froid comme la glace, et, se retournant, elle aperçut son mari se débattant contre une espèce de géant qui l'étreignait avec force. Enfin, elle prétendit avoir reconnu la Vénus de bronze qui, au chant du coq, laissa retomber le cadavre d'Alphonse et sortit. Ce récit, comme on pense, parut invraisemblable; on attribua la mort d'Alphonse à l'Aragonais qu'il avait battu le matin au jeu de paume; mais il ne se trouva aucune preuve, et, au contraire, l'Aragonais put faire constater son alibi. Quelques mois après, M. de Peyrehorade mourut, et sa veuve fit fondre en cloche la Vénus qui, sous cette nouvelle forme, sert à l'église d'Ille. Mais depuis que cette cloche sonne à Ille, les vignes ont gelé deux fois. Voilà le récit fantastique, rendu lisible à force d'art, que l'auteur a encadré délicieusement dans son style magique, mettant ainsi doublement à profit son érudition d'antiquaire et son merveilleux talent d'écrivain.

Vénus de Gordes (LA), par MM. Ernest Daudet et Adolphe Belot (1867). Ce volume, qui parut d'abord en feuilleton dans le *Figaro*, fit beaucoup de bruit lors de son apparition; on l'accusa d'immoralité, tandis que, d'un autre côté, on le pronait comme un des chefs-d'œuvre de l'école réaliste. Or, c'est tout simplement un souvenir judiciaire, découpé en scènes dramatiques et présenté avec des incidents tragiques habilement ménagés par les auteurs. La Vénus de Gordes, Margai, est la fille d'un riche fermier, belle à rendre fou, perverse à tromper le serpent lui-même; c'est d'instinct qu'elle fait le mal; elle a la manie du vice; elle est, par vertige jusqu'à la moelle des os. Elle débute dans la vie par un scandale en se faisant enlever par un jeune et beau Félibre, Pascoli, qu'elle épouse et qu'au bout de deux ans de mariage elle a épuisé complètement par ses fureurs utérines. Un jour elle aperçoit une connaissance de son mari, le maquignon Furbice, homme d'une vigueur athlétique. Elle suit du regard Pascoli et Furbice, qui marchaient lentement. Le premier, s'appuyant sur un bâton, semblait traîner avec peine son corps amaigri; le second, au contraire, bien pris, carré des épaules, marchait d'un pas ferme et sûr. Jamais la force et la faiblesse personnifiées dans deux hommes n'étaient mieux apparues avec tous leurs contrastes. Margai ne put s'empêcher d'en faire la remarque à part, tandis qu'un étrange sourire passait sur ses lèvres et dans ses yeux. Puis, debout devant sa glace, qui lui renvoyait son image, elle se dit froidement: « Décidément ce Furbice me plaît! » Avec un tempérament comme celui de Margai et une beauté comme la sienne, un homme qui vous plaît n'a qu'à se présenter pour en avoir la preuve; Furbice fut bientôt l'amant de Margai. Deux hommes s'en aperçurent, un voisin jaloux, Frédéric Borel, et un serviteur de la ferme, Moulinet; celui-ci adora Margai comme un chien qui caresse la main qui le frappe. Etre obligée de se cacher n'était pas vivre pour une femme comme Margai, dominée par la passion, et l'adultère lui fit bientôt rêver le meurtre. Plusieurs fois elle tenta vainement d'empoisonner son mari; elle voulut le faire étouffer par son amant, et un soir Pascoli tomba frappé mortellement d'un coup de fusil. Furbice et Margai furent condamnés aux travaux forcés. Après quelques mois de détention, elle demanda à partir pour Cayenne. Le dévoué Moulinet l'y suivit, et, comme la loi oblige les condamnées à se marier, elle lui promit sa main. Mais un jour Furbice arriva au pénitencier, pâle, maigre, voûté, la barbe grise, les lèvres décolorées, les yeux éteints: « Et c'est lui que j'ai aimé! s'écria Margai, je suis bien guérie! Mon cœur n'a peut-être jamais aimé Furbice... Après tout, c'est possible. » Et cette femme, que n'avait pu détacher de son amant la conduite lâche et ignoble du meurtrier qui, durant le procès, avait essayé de faire retomber sur elle tout le poids de son crime, l'oublia en un instant parce que sa beauté physique a disparu! Le lendemain de cette scène, elle est atteinte de la fièvre jaune et meurt. Moulinet, ne voulant pas survivre à Margai, imagine de mourir comme il a vécu, enclafé à ses côtés. A la place du pavé ou du boulet qu'on attache à un cadavre pour qu'il descende au fond de l'eau et qu'il y reste, Moulinet s'était mis aux pieds un cerceuil en plomb, le cerceuil de Margai, qu'il n'allait plus quitter. Furbice termina ses jours au pénitencier, après s'en être échappé

et avoir été repris sur la dénonciation de Frédéric Borel. Ce sombre drame, qui se passe dans le Midi, semble une scène de la vie de province oubliée par Balzac. Il est bien écrit, bien composé et vigoureusement pensé. Les deux auteurs ont imité la manière de M. Emile Zola, et Margai pourrait donner la main à Thérèse Raquin et à Madeleine Ferrat; c'est une création puissante que cette femme qui ne vit que par les sens, que cette Messaline du village. Elle est exagérée, dira-t-on, soit; le romancier a le droit de charger ses couleurs, mais le fond du tableau est vrai. Le tort de la *Vénus de Gordes*, c'est de ne présenter que des peintures sensuelles, sans morale pour en corriger l'effet; en ce sens, on peut l'accuser d'immoralité. Dans le *Figaro*, cela peut passer; mais dans un livre le lecteur en est choqué, et il a raison.

Vénus de Milo (LA), comédie en trois actes, en vers, du comte Louis d'Assas; représentée à Paris, sur le théâtre de l'Odéon, le 15 octobre 1858. La fable qui fait le sujet de cette pièce, œuvre unique d'un poète d'avenir, est une explication de l'énigme que propose, depuis 1821, la Vénus aux bras mutilés; explication inadmissible sans doute, mais que l'on peut passer à un poète qui la revêt avec beaucoup de grâce de vers pleins de fraîcheur. L'auteur suppose qu'un père de Milo, nommé Praxitèle, a été enlevé par des pirates d'Athènes et vendu au riche Agathon, propriétaire de mines par état, sculpteur réaliste par manière de passe-temps. Quand ce père était libre, il avait une compagnie de son enfance nommée Chloé, auprès de laquelle il gardait son troupeau; à cette époque fortunée, il sculptait déjà de petites figures de bois; mais depuis qu'il a été séparé de celle qu'il aimait et qu'il a été transporté dans une maison où le maître exerce l'art de Phidias, où Phidias soupe quelquefois assis en face d'Aspasie, son instinct d'artiste s'est développé. Il s'est procuré un bloc de marbre, il l'a caché dans un pavillon et s'est appliqué à reproduire par le ciseau l'image de sa bien-aimée. Aspasie encourage cette œuvre mystérieuse. Elle seule en a connaissance; elle a joué vis-à-vis du jeune sculpteur le rôle de Vénus inspiratrice. Puis Praxitèle sacrifie son orgueil et sa gloire à une femme. Il donne sa statue à celui qui le rend libre et qui le renvoie auprès de sa Chloé. Il revoit celle-ci, et il a le délire du bonheur. Il la revoit, mais esclave et destinée à servir de modèle sous les yeux insolents d'Agathon, et il a le délire de la jalousie. Il mutila sa statue dans ses fureurs. Sa statue qu'on lui achète, sa Chloé qu'on lui vole lui déchirent le cœur en deux parts; il souffre, il lutte, il se sent mourir; mais son supplice se change en triomphe, Aspasie, debout aux pieds de sa Vénus, l'appelle à recevoir la palme. Le grand Phidias la lui décerne de sa main et le pousse doucement dans les bras de Chloé. Cette pièce touchante est écrite en vers doux et brillants qui révèlent un don de poésie, sinon un poète dramatique. Jouée avec soin, relevée par un élégant appareil de costumes, de décors et de mise en scène, elle eut, le premier soir, un beau succès, et le jeune auteur put croire à un heureux début dans la carrière du théâtre. Mais la critique ne confirma pas cet éphémère succès et se montra sévère, peut-être injuste, envers lui et envers son œuvre. La pièce disparut de l'affiche après quelques représentations. Un procès intervint entre d'Assas et M. de La Rounat, alors directeur de l'Odéon, qui réclamait les frais de mise en scène, chose inexplicable de la part d'un théâtre subventionné; d'Assas préféra donner quelques milliers de francs et ne pas voir son nom traîné, avec commentaires, devant les tribunaux. La pièce fut jouée de nouveau, car il en avait payé les déboursés; mais le pauvre poète, blessé à mort, maltraité par les petits journaux, succomba bientôt, donnant un nom de plus au long martyrologe des gens de lettres. V. d'ASSAS (Louis).

Vénus. Iconogr. I. REPRÉSENTATIONS ANTIQUES. A Paphos, la ville grecque qui paraît avoir la première adoré l'Astarté des Phéniciens sous le nom d'Aphrodite, cette déesse était figurée par une simple pierre conique; ce symbole se voit sur quelques médailles de cette ville et sur une médaille d'Adrien, frappée avec ces mots: ΠΑΦΙΗ ΕΛΛΗΝΙΚΗ. « Spas l'inspiration du génie hellénique, dit M. de Clarac, Aphrodite trouva des formes, des traits, un caractère qui bientôt la distinguèrent profondément de son type asiatique. Toute la grâce, toute la suavité du pinseau et du ciseau grecs furent mises en œuvre pour donner naissance au type nouveau, lequel finit par détrôner l'ancien jusque dans les lieux où il était né. L'art varia à l'infini les images de cette déesse, tout en y conservant un certain caractère commun qui nous offre l'idéal du type féminin... Dans les monuments, Aphrodite se montre tour à tour à nous avec les symboles qu'elle avait apportés de l'Orient: la colombe, le taureau, la tortue, le dauphin, le bouc; tantôt avec ceux dont l'avait dotée la pensée hellénique, avec la flèche dont elle perça le cœur de ceux que sa beauté frappait d'admiration, la ceinture brodée où sont cachés ses charmes mystérieux, les désirs, les douces paroles. Pres d'elle est Cupidon, personnifi-

cation de l'Amour, dont les Grecs avaient fait le fils de la déesse... L'art italique reçut des Hellènes le type de cette divinité, et ce type suivit toutes les modifications, toutes les vicissitudes du mythe. La figure de la déesse, à la fois belle et noble, sa fécondité, qui n'excluait pas la chasteté, firent graduellement place à cette beauté, à cette grâce voluptueuse, où respire bien plus le sentiment de l'amour sensuel que celui de la maternité. Vénus ne fut plus dès lors qu'une courtisane déifiée, et c'est sous ces traits que Praxitèle a immortalisé son image. C'est à dater de cette époque que le ciseau dédaigna de voiler sa nudité, qu'il prit à tâche, au contraire, de découvrir tous ses charmes. Son vêtement, en tombant, entraînait en quelque sorte cet air de pudeur et de retenue qui se lit encore sur le front de la Vénus Génitrix... Lorsque le syncrétisme de l'époque impériale fondit les religions de l'Asie et de la Grèce, Vénus fut identifiée avec Astarté, sa mère, et avec l'Égyptienne Athor ou Hathor, apportée sans doute de Phénicie sur les bords du Nil. Les trois déesses se confondirent en une seule, et de cette fusion naquirent et cette Vénus Orientale, et cette Vénus Uranie, dans lesquelles une pensée asiatique se traduit sous des formes toutes grecques. Les types nouveaux eurent peu de durée; ils ne prévalurent jamais sur celui que l'art hellénique avait créé et où se reflète si bien l'enthousiasme de l'humanité pour sa propre image, qu'elle adore sous le nom de beau idéal. »

Les représentations antiques de Vénus Aphrodite qui nous sont parvenues sont très-nombreuses. Il n'est guère de musées et de collections particulières de quelque importance qui n'en possèdent quelques-unes. Nous devons nous borner à donner ici quelques indications générales sur les types qu'on rencontre le plus fréquemment. Nous croyons devoir rappeler, d'ailleurs, que beaucoup de torses antiques, ayant appartenu soit à des nymphes, soit à des statues iconiques, ont été très-arbitrairement transformés en Vénus par les restaurateurs modernes. La plus célèbre des Vénus qu'il créées la peinture grecque est la Vénus Anadyomène d'Apelle. **Vénus Anadyomène**, d'Apelle. L'idée de cette composition fut, dit-on, suggérée à l'éminent artiste par la vue de la courtisane Phryné sortant du bain, sur la plage d'Euboea. Il nous paraît plus probable qu'Apelle fut inspiré par la description qu'Hésiode a faite de la naissance de Vénus: « On vit flotter sur la surface des eaux (après la mutilation d'Uranus) une écume blanche au sein de laquelle se formait une jeune fille. Cette écume s'approcha d'abord de l'île de Cythère; de là, poussée par les flots, elle fut portée sur la côte de l'île de Chypre, où elle s'entr'ouvrit tout à coup; on en vit alors sortir une jeune déesse, dont l'éclat, la beauté et la majesté étonnaient les regards. Dès le premier moment de sa naissance, l'aimable déité se présenta à l'assemblée des dieux, qui l'accueillit; l'Amour l'accompagnait et les Plaisirs suivaient ses pas. » Une épigramme de l'anthologie nous apprend que la Vénus Anadyomène d'Apelle tenait des deux mains et tordait sa chevelure toute trempée d'écume. Tous les écrivains de l'antiquité qui ont parlé de ce chef-d'œuvre l'ont loué avec enthousiasme. Auguste l'acheta des habitants de Cos, moyennant 100 talents, qui répondent à 500,000 francs de notre monnaie, et la plaça dans le temple de César, dont la famille prétendait descendre d'Iule ou d'Assagne, petit-fils de Vénus et d'Anchise. Le panneau sur lequel cette admirable peinture était exécutée s'étant pourri et les couleurs perdant de jour en jour de leur éclat, Néron chargea le peintre Dorothee de faire une copie de l'œuvre d'Apelle. Il est probable qu'il s'en fit, tant en Grèce qu'en Italie, à diverses époques, d'innombrables reproductions ou imitations, peintes ou sculptées. Le musée des Studj possède un tableau de *Vénus Anadyomène* qui a été trouvé à Herculanum. Au musée du Vatican, dans la galerie du Braccio Nuovo, il y a une statue de *Vénus Anadyomène*, en marbre grec, qui est du style le plus élégant: la déesse ajuste avec les deux mains sa longue chevelure; sa pose est pleine de naïveté et de grâce. Une autre statue non moins remarquable, qui se voit au palais Colonna, à Rome, nous montre Vénus tenant de chaque main une longue meche de cheveux retombant sur l'épaule; deux autres meches s'échappent du derrière de la tête et flottent sur le dos. Le musée du Louvre possède plusieurs statuettes de bronze qui représentent Vénus debout, entièrement nue et tenant sa chevelure tantôt d'une seule main, tantôt des deux mains. Un groupe antique, qui a fait partie de la célèbre galerie Giustiniani, et qui a été gravé par Cornelis Bloemaert, représente *Vénus sortant des ondes*, accompagnée de l'Amour. Le Louvre a deux bas-reliefs où est figurée la *Naissance de Vénus*: dans l'un, la déesse, entourée de petits génies, est debout sur une conque poussée par des tritons et des néréides; dans l'autre, elle est accompagnée également par des divinités marines, et auprès d'elle l'Amour, armé de son arc, et divers petits génies, dont deux jouent de la flûte. Au Louvre encore est une statue de Vénus, entièrement nue, la main droite sur la tête, la gauche sur le bas-ventre, le regard dirigé au loin; à sa gauche, un

Amour chevauche sur un dauphin. Sur une pâte antique de la collection Stosch, on voit Vénus avec deux chevaux marins, sur l'un desquels elle est assise; un Amour la précède.

Vénus de Cnide, statue de Praxitèle. C'est encore la courtisane Phryné qui aurait inspiré ce chef-d'œuvre, que Praxitèle exécuta pour la ville de Cnide. L'artiste représenta la déesse entièrement nue, tenant son vêtement suspendu au-dessus d'un vase. Plusieurs médailles antiques nous ont fait connaître cette image, dont l'origine s'est perdue, mais dont il existe un grand nombre de répétitions. La Vénus de Cnide a joui dans l'antiquité d'une immense renommée; sa beauté attirait un grand concours d'adorateurs. Pliny rapporte qu'un enthousiaste la demanda en mariage aux Cnidiens, promettant de lui faire les plus riches présents. Les Cnidiens ne crurent pas devoir accepter, mais ils ne s'offensèrent pas de cet amour insensé, le trouvant sans doute tout naturel. Ils surent résister aussi aux propositions du roi Nicodème, qui voulait l'acheter à tout prix.

Une des meilleures répétitions ou copies que l'on ait de la *Vénus de Cnide* se voit au musée Pio-Clémentin; une heureuse conservation se joint au mérite de l'exécution; la tête, qui n'a pas été réparée, est tournée à gauche; le bras est un peu plus élevé et éloigné du corps que dans les représentations figurées sur les médailles. Cette belle statue appartient à Jules II. Une autre copie remarquable appartient à la glyptothèque de Munich: la déesse, tenant par un bout un lingot dont l'autre extrémité, plus large, retombe sur un vase, et appuyant son autre main contre son sein virginal, incline légèrement la tête vers l'épaule gauche et sourit doucement. C'est une figure modeste et chaste dans sa nudité. Quelques auteurs ont cru voir dans la *Vénus de Médici* une reproduction de la *Vénus de Cnide*. V. ci-après l'article spécial que nous consacrons à cette statue célèbre. Praxitèle avait sculpté pour la ville de Cos une Vénus habillée.

Vénus Callipyge. Nous avons consacré un article spécial à la représentation la plus célèbre que l'on connaisse de cette Vénus. On voyait autrefois, dans la galerie Giustiniani, une répétition de cette figure; Cornelis Bloemaert l'a gravée d'après un dessin de Guidi. Sur une pâte antique, qui a fait partie, croyons-nous, de la collection de Stosch, la *Vénus Callipyge* est appuyée contre une colonne et vue par derrière.

Vénus Pudique. On a donné le nom de *Vénus Pudique* à une statue de la villa Borghèse, dont il y a une belle copie par Coysevox dans les jardins de Versailles. La déesse a près d'elle une tortue, « pour marquer, disent les iconographes, que les femmes vertueuses doivent être aussi retirées dans leur maison que cet animal l'est dans son écaille. » De cet accessoire est venu le nom de *Vénus à la tortue*, sous lequel on désigne quelquefois cette figure.

Vénus Armée (Venus Armata). Lactance rapporte que, tandis que les Lacédémoniens assiégeaient Messène, les Messéniens sortirent secrètement de leur ville pour aller piller Lacédémone, où les femmes étaient restées seules. Celles-ci coururent aux armes et mirent en déroute les agresseurs; puis, prenant que leurs époux accouraient pour les défendre, elles allèrent au-devant d'eux sans prendre le temps de déposer les armures dont elles s'étaient revêtues. Croyant avoir affaire à une troupe ennemie, les Lacédémoniens se disposaient à la repousser; pour faire cesser cette erreur, les dames de Lacédémone ne trouvèrent rien de mieux que de se dépouiller complètement. Ce spectacle ouvrit les yeux aux Lacédémoniens, mais leur causa en même temps un tel enthousiasme qu'ils se mêlèrent confusément aux héroïnes, et « chacun donna les preuves de son amour à celle qui la première se rencontra dans ses bras. » Pour conserver la mémoire d'un tel exploit, ils dédièrent une statue à *Venus Armata*. Nous n'avons aucune notion certaine sur la manière dont cette Vénus était représentée; mais il existe plusieurs pierres antiques qui nous montrent cette déesse revêtue d'une cuirasse et tenant une pique et un bouclier.

Vénus Victorieuse (Venus Victrix). Sur diverses médailles antiques cette déesse est représentée légèrement vêtue, la main droite tenant une pique et la gauche posée sur un casque; à ses pieds est un bouclier. Jules César se servait, dit-on, d'un cachet où était gravée une semblable figure; à la bataille de Pharsale, il avait donné à ses soldats pour mot de ralliement: *Venus Victrix*; Dion, qui rapporte cette particularité, ajoute que le mot choisi par Pompée était: *Hercules Invictus* (Hercule invincible). La *Venus Victrix* se retrouve sur les médailles de plusieurs impératrices et de plusieurs empereurs de Rome, notamment sur des médailles de Faustine, de Crispine, de Vespasien, de Commode. Une belle statue de cette déesse, découverte à Otricoli, se voit au musée Pio-Clémentin. Une autre, qui paraît être le portrait d'une impératrice, appartient au musée de Dresde; elle est d'une conservation rare et se fait remarquer surtout par la beauté des draperies. « La tui-

que, fine, transparente, très-souple, s'applique si bien sur la poitrine, dit M. de Clarac, qu'on ne reconnaît sa présence qu'à quelques plis très-déliés; la main gauche et une partie des bras, repliés vers le dos, sont enveloppés dans les plis du manteau, que Canova croit être une crocote. La chaussure de cette statue est fermée et ne laisse pas voir les doigts. Quelques antiquaires pensent que la *Vénus d'Arles* et la *Vénus de Milo* sont des *Vénus victorieuses*. Sur une pierre gravée du musée de Florence, une *Vénus*, debout, appuyée contre une colonne, tient sur sa main droite un pigeon et, de la gauche, une pique renversée; à ses pieds est un bouclier: on aurait ici, suivant quelques archéologues, une allégorie exprimant que la beauté triomphe même de la vertu guerrière et que tout doit céder à l'amour. Les figures de ce genre ne sont pas rares. Souvent, au lieu d'une pique, la déesse tient à la main un long sceptre: telle est la *Vénus à la colombe* du British Museum. Au Louvre est une statuette en bronze de *Venus Victrix* (n° 166), ramenant sa main droite vers sa poitrine et posant la gauche sur un bouclier ovale, que soutient une colonnette; les reins sont ceints d'une draperie, dont une extrémité tombe jusqu'aux pieds; des bracelets ornent le haut des bras, et deux rangs de perles se croisent sur le buste. A ce propos, nous rappellerons que César décora une statue de *Vénus* d'une cuirasse qu'il fit faire avec des perles achetées dans l'île de Bretagne. Une autre statuette, de travail étrusque, appartenant au Louvre (n° 125), est désignée comme une *Venus Victrix*; elle est debout, tenant une pomme dans la main droite et vêtue d'une tunique parsemée de points et ornée de rangs de petites spirales; la tête est ceinte d'une stéphane; les pieds sont chaussés de bottines pointues et recourbées; la poitrine est décorée d'un collier formé de pendents. La pomme que tient ici *Vénus* est la marque, le trophée de sa victoire sur Junon et Minerve. Plusieurs pierres gravées antiques nous montrent la déesse de la beauté tenant à la fois la pomme et une pique renversée ou un sceptre. Sur un médaillon antique, qui est au Louvre (n° 167), *Venus victrix* est debout, la partie inférieure du corps enveloppée d'une draperie, la tête ceinte d'une couronne, le bras gauche accoudé sur une colonne et soutenant une haste, la main droite étendue et portant un grand casque; un bouclier ovale est appuyé contre la colonne; un Amour agenouillé noue la chaussure de la déesse; deux autres volent en soutenant au-dessus de sa tête une couronne de fleurs; un quatrième, debout sur une base, lui présente aussi une couronne. La *Vénus de Capoue*, à laquelle nous consacrons ci-après un article, est une *Venus Victorieuse*.

Venus Genetrix. César, qui prétendait descendre de *Vénus*, lui fit élever un temple à Rome, sous l'invocation de *Venus Genetrix* (*Vénus mère*); il fut assassiné au moment où il s'apprêtait à faire célébrer des jeux pour la dédicace de cet édifice. On possède plusieurs médailles sur lesquelles est représentée *Venus Genetrix*: elle y paraît habillée d'une tunique talair et sans manches, qui dessine les contours élégants et gracieux de ses membres et qui laisse à découvert l'épaule et le sein; gauches; de la main droite, elle relève un pan de son peplum au-dessus de son épaule. Il existe plusieurs statues antiques conformes à cette description; elles se font remarquer par l'élégance des formes et surtout par la légèreté et la transparence des draperies. Une des plus belles appartient au Louvre, après avoir longtemps orné le jardin de Versailles; Clarac croit que, par son style, par le caractère de sa tête, elle remonte à un temps assez ancien et qui se rapprocherait de celui de la *Niobé*. Comme certaines *Vénus Victorieuses*, elle tient une pomme. Une autre *Venus Genetrix*, en marbre pentélique, venue de la villa Borghèse au Louvre, fait de la main droite le geste caractéristique qu'on voit sur les médailles et appuie la gauche sur un vase à parfums, placé sur une colonne; son pied repose sur un scabellum. Le musée des Offices possède une *Venus Genetrix* dont l'élégante nudité transparait complètement sous la tunique; la main gauche est moderne. Winckelmann a pensé que les statues qu'on prend ainsi pour des images de *Venus Genetrix* pourraient bien avoir été simplement des statues de danseuses.

Venus Chauve (*Venus Calva*). Sous ce nom, *Vénus* avait un temple au Capitole. Au dire de Lucrèce, ce temple aurait été fondé en commémoration d'un sacrifice héroïque fait par les femmes romaines lors du siège du Capitole par les Gaulois; les cordes employées à faire mouvoir les machines de guerre s'étant usées, elles coupèrent leurs cheveux et en firent des tresses pour les remplacer. Codrus et Suidas attribuent au culte de *Venus Calva* une origine moins poétique; ils disent que les Romaines, ayant été attaquées d'une maladie qui les obligea à couper leur chevelure, firent un vœu à *Vénus* pour la voir repousser promptement, et qu'ensuite, se croyant exaucées, elles lui élevèrent, sous le nom de *Venus Calva*, une statue qui tenait un peigne à la main.

Venus Marine. Un petit bas-relief antique

en argent, qui est au Louvre (n° 164), la représente assise dans une coquille bivalve que soutiennent deux centaures marins. Une statuette de terre cuite, qui a fait partie des collections Durand et Pourtales, nous montre *Vénus* nue et agenouillée, sortant d'une coquille bivalve et tenant de la main gauche une phiale. Au musée Chiaramonti (Vatican), un bas-relief de marbre antique représente *Venus Marine* dans un édicule. Sur une pâte antique, la déesse est debout sur le tillac d'un vaisseau et tient des deux mains un voile; près d'elle, un Amour joue d'un instrument et un second grimpe au mât; deux autres, dont l'un joue de la lyre, se tiennent sur des rochers, l'un devant et l'autre derrière le navire.

Vénus à la coquille. On a donné ce nom à une gracieuse figure de jeune fille assise sur un rocher, les jambes allongées, dans une attitude qui rappelle celle de la *Joueuse aux osselets* et tenant à la main une coquille avec laquelle elle semble vouloir puiser de l'eau. Cette statue vient de la villa Borghèse et est maintenant au Louvre. Elle représente plutôt une nymphe que *Vénus*. Sa tunique, agrafée sur l'épaule droite, laisse à découvert l'épaule et le sein gauches, les bras et la cuisse droite.

Vénus sortant du bain. On trouvera ci-après un article spécial, consacré à la plus belle des statues de ce genre, dite la *Venus accroupie*. La villa Borghèse possède une *Venus sortant du bain*, qui s'essuie avec une éponge. De cette même villa est venue au Louvre une petite statue qui lève la main droite derrière sa tête, comme pour relever et renouer sa chevelure, et qui, de la main gauche, retient une ample draperie, ne couvrant guère que le haut des cuisses et le derrière des jambes. Cette *Venus* a été gravée par Allais. Au palais Chigi, à Rome, il y a une belle *Venus sortant du bain*, qui a quelque ressemblance avec la *Venus du Capitole*; près d'elle est un rocher sur lequel posée est une partie de son vêtement; elle en ramène l'autre extrémité sur ses cuisses et place une de ses mains devant sa gorge. Sur la plinthe de cette statue, on lit cette inscription : ΑΙΩ ΘΗΕ ΕΝ ΤΡΩΑΙ ΑΡΡΟΙΤΗ ΜΗΝΟΡΑΝΤΟΣ ΕΝΟΙΕΙ (Ménophante la faisait d'après la *Venus de Troas*). Emeric David pense que ce fut sous le règne d'Auguste que cette copie fut exécutée d'après un original célèbre : « La ville d'Alexandrie Troas, appelée d'abord Antigone, devint colonie romaine sous Auguste et commença, sous ce prince, à jouir des mêmes droits que les villes d'Italie. Par un effet de ces droits, la statue originale ne put pas lui être enlevée. Ce fut vraisemblablement cette difficulté qui détermina Auguste ou quelque grand de Rome à en faire faire une copie. » La *Venus de Troas* a été gravée dans le IV^e volume du *Museum Capitolinum* et par J.-J. Avril fils, dans le *Musée royal* (2^e série). Il existe des répétitions de cette statue.

Venus Céleste ou *Uranie*. Primitivement, cette déesse était adorée sous la forme d'une pierre quadrangulaire. Plus tard, Canachus exécuta, pour le temple qu'elle avait à Syracuse, une statue colossale en ivoire et en or. La figure était assise; elle tenait une pomme dans une main, une fleur de pavot dans l'autre, et elle portait sur sa tête le signe du pôle. On ne l'apercevait que du vestibule du temple, l'entrée du sanctuaire n'étant permise qu'aux deux prêtresses. Phidias fut chargé, à son tour, de faire une statue de marbre de *Venus Uranie* pour le temple que les Athéniens avaient élevé à cette déesse, dans le voisinage du Céramique; il supprima, dit Pausanias, tous les attributs anciens et se borna à produire un chef-d'œuvre d'expression et de beauté. Il fit de même pour une statue d'ivoire et d'or de cette divinité, dont l'exécution lui avait été confiée par les habitants d'Elis. Alcémène et Agoracrite paraissent avoir suivi l'exemple de Phidias, leur maître, lorsqu'ils exécutèrent en concurrence, sur la demande des magistrats d'Athènes, leurs célèbres statues de *Venus Uranie*; ils négligèrent les anciens attributs du pôle, de la pomme et de la tête de pavot. « La *Venus d'Alcémène*, à laquelle les juges donnèrent la préférence, dit Emeric David, a été vantée pour l'excellence de ses formes, notamment pour la beauté de son sein, de ses bras, de ses mains. Les auteurs anciens ne parlent pas des attributs. » Ce silence, toutefois, ne saurait être considéré comme une preuve. Les monuments antiques sur lesquels est figurée *Venus Uranie* nous offrent des attributs très-caractéristiques. Une camée antique nous la montre assise sur un trône, tenant d'une main la pomme et de l'autre un long sceptre. Le Louvre a fait, en 1850, l'acquisition d'une curieuse statuette en bronze de *Venus Céleste*, qui a été trouvée dans le lac du Ciliégio-alla-Falterona, en Italie. Debout et vêtue d'une longue tunique parsemée d'étoiles cristallines, la déesse a la tête ceinte d'une couronne ornée de perles. Au musée de Naples, une peinture, provenant de Pompéi, représente *Venus Astarté*, la tête ornée d'une couronne, appuyée sur un gouvernail et tenant une haste qui se termine par un mât de navire, avec une très-petite antenne, en un mot avec tous les attributs qui caractérisent la déesse phénicienne sur les mon-

naies de Tyr, d'Ascalon, d'Orthosia, de Sidon, de Tripolis. La *Venus Céleste* a été représentée aussi avec des ailes, assise et jouant de la lyre. Le Louvre possède une statuette de *Vénus*, en bronze, munie de quatre ailes et tenant des fleurs; ce morceau est d'un travail étrusque très-ancien.

Vénus Populaire ou *Vulgaire* (*Venus Pandemos*, *Venus Libitine*). Les femmes honnêtes ou qui voulaient paraître telles adoraient *Venus Uranie* ou *Venus Céleste*; les courtisanes et les femmes qui en avaient les goûts adoraient *Venus Pandemos*. Celle-ci avait des temples à Athènes et à Elis. Le fameux Scopas fit pour le temple d'Elis une statue en bronze représentant la déesse assise sur un bouc. Des images de ce genre nous ont été transmises par des pierres gravées. Quelquefois la *Venus Populaire* est debout et tient le bouc par les cornes. Sur une pierre du cabinet des Antiques, à Paris, elle traverse la mer, assise sur un bouc. Le Louvre possède une très-curieuse statue de marbre grec, qui représente la déesse du libertinage foulant aux pieds un fœtus. Cette figure, qui provient de la villa Borghèse, a été publiée par Clarac (*Musée de sculpture antique*, pl. 341).

Vénus et l'Amour. Il existe un grand nombre de monuments antiques représentant *Vénus* en compagnie d'un ou de plusieurs Amours. Sur une pâte antique, on la voit debout, entre deux Amours, dont l'un tient un flambeau et l'autre une palme; sous le premier est dessinée la tête rayonnante du Soleil, et sous le second deux têtes qui se regardent et dont l'une est armée d'un croissant. Sur une camée antique du musée de Naples, *Vénus* est assise sur un lion que conduit un Amour. Sur une autre pierre, *Vénus* soutient l'Amour monté sur une roue. Ailleurs, *Vénus*, assise, supporte avec le bras gauche une corne d'abondance et donne, de la main droite, la pomme à un Amour qui est devant elle. Une peinture, trouvée à Pompéi, représente *Venus punissant un Amour*. Une pierre gravée nous montre la déesse tenant un miroir dans lequel elle se regarde, tandis qu'un Amour lui présente un coffret et qu'un autre vole autour d'elle. Au musée des Offices est un groupe de marbre, formé par *Vénus* et un Amour qui tient un flambeau renversé. Le Louvre possède un beau groupe de marbre de Paros, représentant *Vénus* qui tient en ses mains l'épée qu'elle a dérobée à Mars, tandis que l'Amour, debout devant elle, essaye, en se jouant, le casque du dieu désarmé.

Vénus et Mars. Au musée de Florence, il y a un groupe de *Vénus et Mars*, qui est fort intéressant, malgré les mutilations nombreuses qu'il a subies; la déesse, drapée et posée à peu près comme la *Vénus de Milo*, appuie son bras gauche sur les épaules de Mars et approche la main droite du baudrier auquel est suspendue l'épée du dieu; elle semble vouloir le désarmer. Le musée de Naples a plusieurs peintures antiques où *Vénus* et Mars sont groupés dans diverses attitudes.

— II. REPRÉSENTATIONS MODERNES DE *VÉNUS*. Les artistes modernes n'ont pas été moins dévots que les anciens à l'égard de la déesse de la beauté; il n'est guère de peintre d'histoire, et nous pourrions dire de sculpteur, qui n'ait pour le moins esquissé une figure de cette divinité. A l'époque de la Renaissance surtout, le culte artistique rendu à *Vénus* a été universel. Nous décrirons ci-après, dans des articles spéciaux, les chefs-d'œuvre que Raphaël, le Titien et autres grands maîtres lui ont consacrés, et nous allons grouper ici les principaux ouvrages des artistes des différentes écoles, en commençant par les sculpteurs.

Des statues isolées de *Vénus* ont été sculptées par Allegrain (musée du Louvre), C.-A. Arnaud (la *Venus aux cheveux d'or*, Salon de 1803), Canova (*Venus surprise au bain*, à la glyptothèque de Munich, *Venus sortant du bain*, au palais Pitti), *Venus Victorieuse* (v. ci-après), G. Clère (*Venus Agreste*, Salon de 1859), A. Colombo (*Vénus ou le Premier rêve d'amour*, Exp. univ. de 1855), A. Courtet (la *Naissance de Vénus*, Salon de 1863), P. d'Epinau (*Venus Astarté*, 1874), Fogelberg (gravé par Darodes et par D.-A. Millin), Forceville-Duvette (*Venus Céleste*, Salon de 1845), Fraikin (*Cypris*, 1848), Gois (*Venus endormie dans une coquille*, Salon de 1824), E. Hering (statuette d'ivoire, Salon de 1861), Mathieu Kessels (*Venus sortant du bain*, musée de Bruxelles), Louis Kley (*Vénus à la coquille*, terre cuite, 1866), Aug. Lechesne (*Vénus à l'oiseau*, Salon de 1861), P. Loison (statue de pierre, façade des Tuileries, 1865), Molchknécht (*Venus surprise au bain*, statue de marbre, Salon de 1831), J. Nollekens (*Venus narrant sa toilette*, Expos. de Londres, 1862), Schadow (*Venus couchée*), Sonnenschein (*Venus au repos*, musée de Berne), Emile Thomas (*Venus au jugement de Paris*, Salon de 1869), Thorwaldsen (gravé par Ferd. Gaillard), etc. Des groupes de *Vénus et l'Amour* ont été sculptés par R. Begas (Salon de 1865), F. Anguier (autrefois dans le jardin de l'hôtel d'Aumont, à Paris), Jean Bulio (*Vénus jouant avec l'Amour*, Salon de 1865), Jean Cousin (musée de Cluny), de Marsy (dans le parc de Versailles, gravé par J. Edelinck),

Molchknécht (*Vénus désarmant l'Amour*, bronze, salon de 1834), Pradier (v. ci-après), E. Ragonneau (*l'Amour désarmé par Vénus*, Salon de 1881), Fr. Truphème (*Vénus grandissant l'Amour*, petit marbre, Salon de 1869), etc. On doit encore à Canova deux groupes représentant, l'un *Mars embrassant Vénus*, l'autre *Vénus et Adonis*.

Nous classerons les peintures modernes par catégories comprenant un même ordre de sujets, comme nous avons fait pour les représentations antiques.

Naissance de Vénus ou Vénus Anadyomène. Outre la fresque de la chambre de bain du cardinal Bibbiena, dont il est reparlé ci-après, Raphaël a consacré à *Vénus Anadyomène* un dessin exquis, que renferme la collection royale d'Angleterre; il a représenté la déesse plongée dans la mer jusqu'au-dessous des seins; tout le reste du corps n'apparaît encore qu'à travers la voile transparente des ondes; une de ses mains tord ses cheveux humides; l'autre appartient encore à la mer. « La déesse, en qui va se résumer la plus haute expression de la beauté, se considère elle-même avec étonnement. Elle abaisse légèrement la tête vers le miroir des eaux et se regarde, surprise de se trouver si belle. C'est l'image charmante et naïve d'une jeune fille qui s'épanouit dans le sourire de sa première jeunesse et qui n'a point encore conscience de sa propre beauté. » M. Gruyer, à qui nous empruntons cette description, ajoute : « Ce n'est là qu'un simple dessin, mais qui a tout le fini, toute la perfection du tableau le plus délicat. » Avant Raphaël, Botticelli a représenté *Vénus* debout sur une coquille au milieu des flots et voilant de son mieux sa nudité en ramenant de la main gauche sa chevelure d'or et en plaçant la main droite devant sa poitrine; deux Vents planant au-dessus de la mer poussent doucement la déesse vers le rivage où l'attend le Printemps, belle jeune femme en robe blanche parsemée de bluets. Ce curieux tableau est au musée des Offices. Au palais Spada, à Rome, est une *Venus Anadyomène*, de Jules Romain, voguant sur une coquille que traînent deux dauphins; elle est à demi levée et, comme la *Venus* de Botticelli, elle cherche à dérober ses appas aux regards indiscrets de dieux accourus sur la plage pour assister à son débarquement. Nous décrirons ci-après les *Vénus Anadyomènes*, d'Ingres, de Cabanel, d'Amaury Duval. Citons encore les compositions de F. Boucher (gravé par Duflos et par Réveil), Emile Bin (Salon de 1874), L. de Boullongne, P. Caldara (gravé par Ch. Alberti), Ch. Chaplin (1867), P. de Cortone, Claude Dubufe (Salon de 1859), J. Felon (1849), Seb. Le Clerc (estampe), H. Lehmann (Exp. univ. de 1855), J.-J. Meynier (Salon de 1863), Rubens (gravé par P. de Jode le jeune, J.-B.-F. de Troy (gravé par Et. Fessard), Nic. Vleughels (gravé par N. de Larmessin), Cornelis de Vos (musée de Madrid), J. Barry (gravé par V. Green et par A. Macduff, 1776), etc.

Triomphe de Vénus, Vénus sur les eaux, Vénus Marine. Le triomphe de *Vénus* sur les eaux a beaucoup d'analogie avec la naissance de l'Anadyomène; les deux scènes ont été souvent confondues par les iconographes; il est à remarquer toutefois que le triomphe comporte plus de pompe et par conséquent plus de figures que la naissance. L'Albane est un des peintres qui ont le plus fréquemment et le plus gracieusement traité la scène de *Vénus sur les eaux*; le musée de l'Ermitage a de lui une grande et belle composition sur ce sujet; il y en a une autre au musée du Belvédère. Un *Triomphe de Vénus sur la mer*, par C. Alfani, a figuré à la vente du roi Guillaume de Hollande en 1850. Réveil a publié deux *Vénus sur les eaux*, d'après l'Albane, dans sa *Galerie des arts et de l'histoire* (II, pl. 110 et 111); une de ces compositions nous montre la déesse assise sur un char traîné par deux chevaux marins et ayant près d'elle Cupidon armé de son arc; un Amour soutient une écharpe qui s'enfile, en guise de voile, au-dessus du char; trois autres planent dans les airs; un cinquième chevauche un dauphin; le char va aborder à une plage où se tiennent d'autres Amours, des nymphes et une belle jeune femme qui tend les bras à *Vénus* et que l'on croit être Pitho, déesse de la persuasion. Parmi les autres artistes qui ont représenté des scènes analogues, nommons : F. Bartolozzi (gravé par John Clarke), A. Bellucci (gravé par V. Green), Bergeret (gravé par Alx), Boucher (gravé par Le Vasseur, Emile Boilvin, Gille Demartens, etc.), Luca Cambiaso (galerie Borghèse), Annibal Carrache (tableau payé 6,000 francs à la vente Le Brun en 1810), J. Casanova (gravé par F. Gregori), Cipriani (gravé par Bartolozzi), Ant. Coypel (gravé par Desplaces), H. Fragonard (musée de Besançon), Girodet (vente Pourtales), Gérard de Lairesse (estampe), A. Monchablon (*Vénus se rendant à Cythère*, Salon de 1870), Natoire (1743), Rubens (gravé par Soutman), D. von Stern (estampe), Watteau (gravé par P. Mariette), etc. Un *Triomphe de Vénus*, dessin de Prudhon, appartenant au Louvre, a été lithographié par Aubry-Lecomte.

Vénus au bain, Vénus sortant du bain. Marc-Antoine a gravé d'après Raphaël une *Vénus* essuyant son pied mouillé en présence de

Cupidon qui est debout près d'elle son arc à la main. Une autre composition du même maître, analogue à la précédente, a été gravée par Enea Vico. Une *Vénus au bain*, figure de grandeur naturelle, vue jusqu'aux genoux, peinte par Jules Romain, se voit dans la galerie Borghèse. J.-M. Michel a gravé, d'après Boucher, deux compositions intitulées : *Vénus entrant au bain* et *Vénus sortant du bain*. Ce dernier sujet a été représenté encore par Fr. Lemoine (tableau payé 1,601 livres à la vente Gaillard de Gagny en 1762, gravé par L. Cars), P. Parrocel (eau-forte), N. Poussin (gravé par Et. Baudet, 1669), etc.

Toilette de Vénus. Le musée d'Aix possède un tableau qui a été attribué à Raphaël, mais qui paraît être plutôt d'un peintre de l'école florentine : Vénus est représentée au milieu des Grâces, qui président à sa toilette. Une estampe de Bonasone sur le même sujet a été considérée par quelques auteurs comme reproduisant une composition de Raphaël, et par d'autres comme exécutée d'après le Parmesan. Il existe plusieurs tableaux de l'Albane représentant la *Toilette de Vénus* : le Louvre en a un où l'on voit la déesse nue jusqu'à la ceinture, assise sur la terrasse d'un magnifique palais et se regardant dans un miroir qu'un Amour lui présente; deux des Grâces, debout derrière elle, arrangent sa chevelure; la troisième prépare un collier; d'autres Amours vaquent çà et là à diverses occupations ou à leurs plaisirs; sur les nuées est le char de la déesse, attelé de deux cygnes que des Amours font boire. Ce tableau a été gravé par Baudet, par B. Audran, par Laudon, par Réveil. Une *Toilette de Vénus* par Boucher a figuré à la vente de la galerie de San-Donato en 1870. Des compositions sur le même sujet ont été peintes par Baudry (musée de Bordeaux), Boullongne l'aîné, Annibal Carrache, le Guide (tableau de la National Gallery, gravé par R. Strange, par Réveil), Jordaens (musée des Offices), Angelica Kauffmann (gravé par Bartolozzi), le Padouan (galerie Borghèse), Van Thulden (Maison du Bois, près de La Haye), le Titien (*Vénus se mirant*, tableaux divers au palais Corsini, à Florence, au palais Bartolozzi à Venise, au musée de l'Ermitage), Aut. Triva (galerie de Dresde), de Troy (autrefois dans le château de La Grange, près de Paris), Simon Vouet (gravé par Michel Dorigny), etc.

Vénus au repos, Vénus couchée, Vénus endormie. Le Titien a fait sous ce dernier titre divers chefs-d'œuvre que nous décrivons plus loin. Plusieurs *Repos de Vénus* ont été peints par l'Albane (au musée des Offices, au palais Corsini, à Florence, dans la galerie Lichtenstein). Un beau tableau d'Annibal Carrache, le *Sommeil de Vénus*, fait partie de la riche collection du duc d'Aumale; il a été gravé par Réveil; Corot a peint sous le même titre un assez grand tableau qui a figuré à son exposition posthume (1875) et qui appartient à M. Bressy. Une *Vénus endormie* du Guide a été gravée par Bartolozzi; une autre, par L. Giordano, est au musée de Naples; une autre, par J. Heinz, est au musée du Belvédère; une autre, par F. Le Moine, a été gravée par Allamet (1761); une autre, par W. Méris, est dans la galerie de Dresde.

Vénus et l'Amour. Marc-Antoine a gravé, d'après Raphaël, une composition représentant *Vénus qui embrasse l'Amour*. La déesse, entièrement nue, se penche vers Cupidon et s'apprête à l'embrasser : « Le mouvement général est d'une grâce si tendre, dit M. Gruyer, qu'on prendrait plus volontiers cette Aphrodite pour la sœur que pour la mère de l'Amour. Tous ses traits se fondent en une expression de modestie charmante : l'ovale du visage est délicat et un peu allongé, les yeux baissés sont beaux et curieusement, la bouche sourit avec douceur... Quant à l'Amour, c'est un magnifique enfant, qui se cambre avec élégance en se penchant vers sa mère. » Le sujet de *Vénus embrassant ou caressant l'Amour* a été peint par Appiani (gravé par Porporati et par Bisi, 1822), P. Battoni (gravé par Réveil), L. Carrache (musée de Berlin), Palma le jeune (galerie de Cassel), Paggi (gravé par C. Galle), Pontormo (musée des Offices), le Titien (gravé par Boldrini), Daniel de Volterre (autrefois dans la galerie Giustiniani), etc. Le comte de Caylus et Etienne Fessard ont gravé, d'après Bouchardon, une *Vénus châtiant l'Amour*. Des estampes sur le même sujet ont été gravées par Aug. Carrache, G.-L. Valesio, Marie-Anne Croisier (d'après Rubens). Une composition de ce dernier maître, *Vénus allaitant les Amours*, a été gravée par C. Galle le jeune, par Louis Surugot et par H. Watelet. Nous avons décrit au mot *Enduction* (VII, p. 215) un tableau du Titien représentant Vénus et Mercure faisant l'éducation de l'Amour. Le Corrège a traité le même sujet, comme composition, qu'Arnold de Jode a gravé en 1607. Le Titien et le Corrège ont représenté également, l'un et l'autre, *Vénus baignant les yeux de l'Amour* : leurs compositions ont été gravées par Réveil; celle du Corrège montre Vénus nue, le dos tourné au spectateur, le visage de profil, avec Cupidon sur les genoux se prêtant le plus gentiment du monde à l'acte maternel; le Titien a peint une grande dame de son temps, revêtue d'une

légère tunique, nouant le bandeau du bambino, ailé, en présence d'un autre Amour et de deux suivantes dont l'une tient l'arc et l'autre le carquois. Ce dernier morceau est au palais Borghèse. Une eau-forte de Dietrich (1735) représente *Vénus mettant un masque à l'Amour*. Le Corrège, C. Vanloo, N. Diaz, Tremollière (1737), le Bronzino (gravé par Réveil), Cipriani (gravé par Clarke), P. Guérin (gravé par Boucher-Desnoyers), Fr. Boucher (gravé par Gille Demarteau), Lavinia Fontana (musée de Berlin), Angelica Kauffmann (gravé par Clarke), Chabrier (gravé par Janinet), ont représenté *Vénus désarmant l'Amour*. D'autres compositions relatives à *Vénus et l'Amour* ont été peintes par A. Bellucci (musée de Dresde), Pâris Bordone (gravé par Th. von Kessel et par P. von Lisebetten), Fr. Boucher (gravé par Janinet, par Gille Demarteau et autres), J. Breughel (musée de Madrid), Luca Cambiaso (palais Pallavicini, à Gènes), G. Carpi (musée de Dresde), Annib. Carrache (gravé par J. Bouillart, par Geiger), L. Carrache (musée du Belvédère), C. Cignani (musée de Turin, gravé par G. Ascoli et par Banse), L. Cranach (galerie Borghèse), Dietrich (musée de Dresde), Ad. Elsheimer (gravé par W. Hollar), G. Flink (gravé par C. van Dalen et par Bartsch), Franceschini (gravé par Q. Marck, 1783), Giacomotti (Salon de 1873), le Guerchin (galerie de l'Académie de Saint-Luc, à Rome), le Guide (galerie de Dresde), Hans Holbein (gravé par C. von Michel), J.-B. Huet (gravé par Bonnet), A. Kauffmann (gravé par Marcuard), Ch. Le Brun (gravé par J. Johnson), Mm^{es} Vigée-Lebrun (gravé par Schultz), Eustache Le Sueur (*Vénus présentant l'Amour à Jupiter*, au Louvre), P. Liberi (musée du Belvédère), H. van Limburch (musée de Dresde), Lucas de Leyde (tableau au palais Corsini et estampe datée de 1528), Mazerolles (Salon de 1861), Nattier (gravé par J. King), le Padouan (au Louvre, gravé par Polo et par Réveil), le Parmesan (gravé par P. Caronni), G. Penckz (pinacothèque de Munich), L. Penni (gravé par Boyvin), Pierre (gravé par Lévêque, 1770), le Fordenone (gravé par O. Fiorletti), Poussin (gravé par Baudet et par Jeannot), Rembrandt (au Louvre), J. Reynolds (gravé par Bartolozzi), Riesener (Expos. univ. de 1855), J. Romain (gravé par Ag. Veneziano), Rubens (gravé par Kraft), A. Schiavone (musée du Belvédère), le Titien (gravé par Is. Beckott, par J.-F. Leybold, etc.), Toudouze (*Eros et Aphrodite*, 1873), P. Veronèse (musée de Bordeaux, galerie Borghèse et autres), A. Watteau (gravé par le comte de Caylus), A. van der Werff (musée de Dresde), Zustris (au Louvre, etc.). Ces différents maîtres ont traité Vénus et son fils d'une façon généralement peu orthodoxe au point de vue du mythe païen; la plupart n'ont vu, dans ce mythe, qu'un prétexte à peindre une belle femme et un bel enfant, et ont adopté des types n'ayant absolument rien d'antique. La Vénus de Rubens est une Flamande aux yeux plantureux, à la chevelure blonde, aux carnations roses et moelleuses; la Vénus de Rembrandt est costumée à la mode hollandaise, et l'Amour du même maître est un bébé en chemise qui pose la main sur la gorge de sa mère; la Vénus de Reynolds est une Anglaise aux carnations laiteuses, aux regards tendres et langoureux; les Vénus de Boucher et de Watteau ont des poses bien risquées, bien xviii^e siècle; quant aux Vénus de ce temps-ci ou plutôt du temps du dernier Empire, elles sont fort peu pudiques et elles ne rachètent pas leur immoralité par leur esprit. « C'est aux gynécées de l'Orient, écrivait en 1863 M. Du Camp, qu'il faut renvoyer les créatures qu'on nous montre aujourd'hui. A ces Vénus qu'on peint avec tant de soin, l'on peut crier l'anathème de Henri Heine : « Tu n'es plus qu'une déesse de mort, Venus Libitinal ! » car ce sont encore moins que des courtisanes. »

Vénus et Mars. Nous avons décrit au mot MARS (X, p. 250) les tableaux de Poussin, de Luca Giordano et de Lebrun représentant Vénus et son belliqueux amant. L'Albane a peint *Mars épiant Vénus endormie au milieu d'un riant paysage* (pinacothèque de Munich). Hans Collaert a gravé, d'après Ph. Galle, une suite de 4 planches représentant les *Amours de Vénus et de Mars*. Deux estampes sur le même sujet ont été gravées par Gio.-B. Ghisi (1539), Enea Vico, D. Matham (d'après H. Goltzius), A. Houbraken, P. van den Berge, Nic. Lanier (d'après le Parmesan), le Maître au Caducée, Domenico del Barbieri (d'après le Rosso), J.-B. Chapuy (d'après Rotenhamer), J.-Israel de Bry (d'après B. Spranger), S. Cantarini (eau-forte d'après P. Veronèse), Marco Angolo del Moro, etc. On possède plusieurs peintures de Veronèse représentant les *Amours de Mars et de Vénus* : il y en a une dans la galerie du duc d'Aumale. Un tableau du Titien sur le même sujet figure dans la galerie du duc de Marlborough, au château de Blenheim; il a été gravé par Réveil et représente un guerrier du xvi^e siècle, à demi nu, assis sur le bord d'un lit et tenant dans ses bras une femme entièrement nue qui se regarde dans un miroir; l'Amour, couché à terre, joue avec son arc. *Vénus et Mars* ont été peints encore par Aug. Carrache (autrefois au palais ducal de

Parme), Piez di Cosimi (musée de Berlin), le Garofalo (musée de Dresde), le Guerchin (gravé par Ottaviani), Lanfranc (au Louvre), Rubens (musée de Tours), etc. B. Spranger a représenté *Vénus et Mars surpris par Mercure* (musée du Belvédère); Lagrenée, *Vénus et Mars surpris par Vulcain* (Salon de 1769); Annibal Carrache, *Vénus à qui un satyre offre une coupe de vin* (musée de Madrid); le Titien et le Corrège, *Vénus endormie surprise par un satyre* (v. ANTIOPH et ci-après VÉNUS DEL PARDO). Des estampes représentant ce même sujet ont été gravées par J. Danckerts, G. Duchange (d'après H. Coypel), C. von Pechwell, B. Picart, W. van Valkert (1672), Kaupertz (1774), etc.

Vénus et Vulcain (v. l'Iconogr. de VULCAIN). Un sujet fréquemment représenté est celui de *Vénus demandant à Vulcain des armes pour Enée*.

Vénus et Enée. Entre autres sujets relatifs à Vénus et Enée, Poussin a peint *Vénus apparaissant à Enée et lui remettant les armes forgées par Vulcain* (gravé par Al. Loir et par Aquila). Le même sujet a été peint par Bon Boullogne, Ch. Natoire (gravé par Flippart), etc. V. ENÉE.

Vénus et Psyché. V. PSYCHÉ.

Vénus au jugement de Pâris. V. PÂRIS.

Vénus blessée par Diomède. Tableau de Vien (Salon de 1775).

Vénus et Adonis. Les amours de Vénus et du beau chasseur ont fourni le sujet d'un grand nombre de tableaux et de gravures. Nous décrivons ci-après les compositions du Titien, de Veronèse, de Rubens, de l'Albane, de Poussin. Citons encore celles d'Ansiaux (Salon de 1831), P. Battoni (gravé par G. Michaut), Boisselier l'aîné (la *Mort d'Adonis*, au Louvre), A. Bonvicino (*Vénus pleurant la mort d'Adonis*, musée de Florence), P. Bordone (*Vénus et Adonis couronnés par l'Amour*, tableau du musée de Vienne, gravé par P. van Lisebetten), Bon Boullogne (au Grand Trianon), Briguiboul (musée de Narbonne), L. Cambiaso (galerie Borghèse), Ann. Carrache (gravé par A. Kauffmann et par Jos. Axmann), N. Diaz (Salon de 1848 et de 1859), Van Dyck (musée de l'Ermitage), le Guerchin (musée de Dresde), Cornélie de Harlem (musée de Caen), J. Heinz (musée du Belvédère), Ab. Jansens (musée du Belvédère), E. Jeaurat (gravé par R. Gaillard), L. de La Hyre (estampe), Victor Muller (Salon de 1865), Nattier (gravé par Lépicier), C. Netscher (au Louvre), Luca Penni (gravé par Et. de Laune), le Primaticcio (galerie de Fontainebleau), Prud'hon (lithogr. par Siromy), J.-B. Regnault, Romanelli (au Louvre), Rotenhamer (au Louvre), Schiavone (gravé par C. Lauwers et par C. Boel), L. Sylvestre (gravé par Nic. Chasteau), Alessandro Turqui, dit l'Orbeto (musée de Dresde, gravé par Beauvarlet), de Vaccaro (au Louvre), de B. West (gravé par Hall), etc.

Vénus (LA FABLE DE), fresques de Raphaël, au palais du Vatican, dans la chambre de bain du cardinal Bibbiena. Bernardo Dovizio da Bibbiena, cardinal, secrétaire intime du pape Léon X, logeait au Vatican, dans un appartement situé au troisième étage et qui ouvrait sur les loges supérieures, au-dessus des loges peintes par Raphaël. Ce prélat, qui avait une grande érudition et une véritable passion pour l'antiquité païenne, pria Raphaël de lui décorer une chambre de bain où devait être placée, dans une niche, une statue antique de Vénus. Le Sanzio retraça sur les murs de cette chambre les triomphes de la déesse des Amours en sept tableaux principaux, dont deux sur chaque mur, sauf celui où est percée la porte et qui n'a qu'une peinture. Les sujets sont les suivants : la *Naissance de Vénus*, *Vénus et l'Amour sur les eaux*, *Vénus blessée se plaignant à l'Amour*, *Vénus retirant de son pied une épine*, la *Nymphé Syrinx surprise par l'un ou Jupiter et Antiope*, *Vénus et Adonis*, *Vulcain et Pallas* ou la *Naissance d'Erechthée*. Les quatre premières compositions seulement sont de Raphaël. Deux des trois autres sont de Jules Romain. La dernière est très-faible. Voici la description des quatre peintures de Raphaël :

1^o La *Naissance de Vénus*. Vue presque de dos, le pied gauche posé dans une conque, Vénus tient de la main gauche sa longue chevelure et promène ses regards sur l'éclat immense d'où elle vient de naître. Elle a toute la grâce, toute la candeur, tout le charme d'une beauté naïve et virginale. Dans le haut, sur les nuages, Saturne, armé de la faucille de diamant qu'il a reçue de sa mère, mutilé Uranus afin qu'il n'ait plus de rejetons et que la Terre ne soit plus menacée de tomber au pouvoir de nouveaux Titans. Cette composition a été gravée au burin par Marco da Ravenna, au trait par Pirol et par Landon (n^o 177), en couleur par M.-A. Maestri.

2^o *Vénus et l'Amour sur les eaux.* La déesse, à peine née de l'écume fécondée par le sang d'Uranus, est assise sur un monstre marin et emportée à travers les flots. Elle est vue de dos et retourne vers le spectateur sa tête rayonnante de beauté. Près d'elle est un Amour monté sur un dauphin dont il stimule l'ardeur avec une baguette. « Cette scène est d'un charme extraordinaire, » dit Passavant ;

elle a été gravée par les mêmes artistes que la précédente.

3^o *Vénus blessée se plaignant à l'Amour.* Blessée accidentellement par une des flèches de l'Amour, Vénus porte la main gauche à son sein d'où s'échappe une goutte de sang. C'est de cette blessure que naquit la passion de la déesse pour Adonis. Vénus regarde avec attendrissement la plaie de son cœur. « Il y a dans le mouvement de sa figure, dit M. Gruyer, dans son geste, dans ses traits, un mélange de confusion et d'ardeur, dont le sentiment est exquis. » Cupidon tenant son arc et ses flèches est assis, les jambes croisées, à côté de sa mère, aux plaintes de laquelle il semble prêter peu d'attention. Un arbre répand sur Vénus et l'Amour la fraîcheur de son ombre. Un dessin de cette délicieuse composition, exécuté à la sanguine, a passé dans les cabinets de Crozat et de Floos van Amstel, et se voit aujourd'hui dans la collection Albertine, à Vienne. La fresque a été gravée par Agostino Veneziano (1516), A. Campanella (1773), L. Pizzi (au pointillé), Pirol, Landon, Maestri.

4^o *Vénus retirant de son pied une épine.* Assise sous un arbre, la déesse retire de son pied l'épine qui l'a blessée, lorsqu'elle courait à travers la forêt au secours d'Adonis. Suivant la Fable, le sang divin que fit jaillir cette blessure tomba sur des roses blanches qui prirent aussitôt une couleur rouge d'une délicatesse extrême. Suivant une autre légende, Vénus répandit autant de larmes qu'Adonis répandit de sang; du sang naquirent les roses, et les larmes engendrèrent les anémones.

Ce quatrième tableau a été gravé par Marc-Antoine, par Marco da Ravenna (avec un fond de paysage d'Albert Dürer), par Landon, par Pirol, etc. Il y en a une copie dans la villa Palatina. A en croire Passavant, l'original aurait été enlevé de la chambre de bain, et la place qu'il occupait aurait été recrépie. Ce qui est certain, c'est que l'accès de cette chambre est depuis longtemps rigoureusement interdit. M. Gruyer rapporte, dans son livre sur *Raphaël et l'antiquité*, qu'ayant été présenté et chaleureusement recommandé au cardinal Antonelli par le général en chef de l'armée française d'occupation, il sollicita la permission d'étudier les fresques de la chambre de bain du cardinal Bibbiena; il lui fut répondu « que tout cela n'existait plus. » M. Gruyer ajoute : « Quand on songe que de si précieuses peintures sont mises à l'index, cachées, menacées de ruine, ou soignées même anéanties déjà, s'il fallait en croire une parole dont on ne devrait cependant jamais douter, les regrets, la crainte et l'indignation grandissent de tout ce qu'on éprouve d'admiration pour Raphaël. »

Vénus couchée (LA) ou la *Vénus au petit chien*, chef-d'œuvre du Titien; au musée des Offices, à Florence. Une belle jeune femme, entièrement nue, est étendue sur une draperie blanche; la chevelure dénouée, la main gauche placée comme celle de la *Vénus de Médicis*, le bras droit replié et la main de ce côté tenant des fleurs; elle nous regarde avec un air de langueur voluptueuse. Un petit chien blanc, sacré de feu, dort aux pieds de sa maîtresse. Dans le fond, près d'une fenêtre, se tiennent deux suivantes, dont l'une en jupe rouge, est debout, tandis que l'autre, vêtue de blanc, est accroupie. Cette composition n'a de mythologique que le titre; on prétend que la superbe créature qui se montre à nous sans voiles serait la maîtresse d'un des Médicis ou du duc d'Urbino. La chose est fort possible, fort probable même. C'est évidemment là un portrait, et il ne pouvait y avoir qu'un prince qui pût se payer le luxe d'une aussi belle maîtresse et d'un aussi beau portrait. Cette peinture est une merveille de couleur et de dessin : « Il y avait, dit M. Viardot, une immense difficulté à peindre ce corps de femme, dont la vie colore seule un peu la blancheur, étendu sur un drap blanc, en avant d'un fond éclairci, lumineux, n'ayant enfin autour de lui nul contraste, nul repoussoir. Titien s'est joué à plaisir d'une telle difficulté, et sa *Vénus de Médicis*, le bras droit replié et la main de ce côté tenant des fleurs, la rivale de la *Vénus de Médicis*. » La *Vénus au petit chien* est placée, non loin de la statue antique, dans la tribune du musée des Offices. Ce chef-d'œuvre a été souvent copié par les artistes en renom : une copie exécutée par Ingres en 1822 a figuré à la vente de la galerie de Khalil-Bey; une belle réduction, par Gustave Ricard, appartient à M. Jules Roux, de Marseille. Des gravures ont été faites par P. Soutman, Rob. Strange (1768), R. Gaywood, Adr. Nargeot, etc.

La *Vénus au petit chien* a été peinte, ainsi que le tableau suivant, pour le duc d'Urbino, Francesco della Rovere; les deux morceaux sont passés en héritage à la famille des Médicis, à la suite du mariage de Vittoria della Rovere avec Ferdinand II.

Vénus, dite la Femme du Titien, tableau du Titien; au musée des Offices. Cette Vénus, comme la précédente, est couchée toute nue sur un lit. Un Amour, debout derrière elle, se penche pour lui faire des caresses et un petit chien essaye de monter sur le lit. Sur le devant du tableau, un vase est posé sur une table. Dans le fond se déroule un paysage où l'on distingue une perdrix. Quoique moins

éclatante que la *Vénus au petit chien*, cette toile est une œuvre capitale. Elle est placée dans la tribune des Offices.

Le musée de Dresde possède une *Vénus couchée*, du Titien. Étendue sur un lit blanc surmonté d'un grand rideau cramoisi, la déesse n'a d'autre voile

Vénus et Adonis, chef-d'œuvre du Titien ; au musée royal de Madrid. Assise à gauche au pied d'un arbre, sur un rocher que recouvre une draperie, la déesse de la beauté, presque entièrement nue, se retourne brusquement en nous montrant son dos charmant, et enlace de ses deux bras Adonis qui s'est levé pour aller à la chasse ; elle l'étreint avec passion et lève vers lui son visage empreint de la plus touchante sollicitude ; on croit l'entendre dire à Adonis : « Pourquoi attaquer des bêtes à qui la nature a donné des armes pour se défendre ? N'expose pas témérairement des jours qui me sont chers. La gloire que tu pourrais acquérir me coûterait trop ; ni ton âge ni ta beauté n'inspireront aux lions et aux sangliers les mêmes sentiments qu'ils ont fait naître dans le cœur de Vénus. » (Ovide.) Le jeune chasseur, la main droite levée et appuyée sur une javeline, la main gauche tenant en laisse ses chiens impatientes, s'est arrêté et contemple avec tendresse son amante anxieuse. Au fond, à gauche, l'Amour dort au pied d'un arbre. Dans le ciel apparaît une divinité jalouse qui descend pour troubler la félicité des deux amants.

Cette composition, dans laquelle on a prétendu que le Titien avait figuré Philippe II, roi d'Espagne, et une de ses maîtresses, passe à bon droit pour l'un des chefs-d'œuvre du maître. « La charmante attitude de Vénus, si gracieuse dans un mouvement presque forcé, le groupe animé des chiens, l'ingénieux arrangement de la scène, le dessin correct, la fougue et la science du pinceau, tout se réunit, dit M. Viardot, pour montrer, dans cet ouvrage célèbre, jusqu'à quel degré de perfection put s'élever le Titien. » Le tableau a environ 2m,50 de largeur. Il en a été fait par le Titien plusieurs répétitions et réductions, avec changements ; la National Gallery de Londres en a une qui provient du palais Colonna, où elle était considérée comme représentant *Céphale et Procris* ; une autre a passé successivement dans les collections de Charles I^{er} d'Angleterre, de Jabach, du prince de Carignan (1742), de Mme Langlier (1788), du duc d'Orléans (1793), etc.

Des compositions du Titien relatives à *Vénus et Adonis* ont été gravées par Giulio Sanuto, R. Sadeler le vieux, R. Strange, W. Holl, Zenoni, Rota, Cornelis Bos, etc.

Vénus à l'orgue (LA), tableau du Titien ; au musée de Madrid. Elle est entièrement nue et couchée sur un lit ; un léger voile posé sur sa chevelure blonde et un collier de perles forment toute sa parure. Elle se penche vers un petit épagneul qui voudrait monter près d'elle. Sur le pied du lit est assis un jeune gentilhomme, l'amant ou le mari de la belle, qui se retourne vers elle pour la regarder et qui a les mains posées sur les touches d'un orgue. Au fond, on aperçoit une fontaine que décore un satyre en marbre, et plus loin une prairie, des ombrages, des édifices. « Si ce tableau, dit M. Lavice (*Musées d'Espagne*), était placé vis-à-vis d'une porte et de telle façon qu'on n'en aperçût pas le cadre ; si, au même moment, une belle voix d'homme accompagnée par un orgue expressif se faisait entendre, quelles ne seraient pas l'illusion et l'émotion du spectateur ! Car cette femme si belle est vivante ; on voit sa main s'avancer vers l'épagneul qu'elle regarde avec un sourire enchanté. Je ne connais rien d'aussi ravissant que le visage, les formes du corps et la pose de la *Vénus à l'orgue*. Il y a des Titiens plus importants, il n'en est pas de plus beaux pour la couleur et la lumière ; il n'en est pas de plus gracieux, de plus vrais, de plus émouvants. » Ce tableau n'est que depuis quelques années au musée de Madrid.

La galerie de Dresde possède une *Vénus couchée*, du Titien, qui a beaucoup d'analogie avec la précédente : étendue sur un lit blanc, surmonté d'un grand rideau cramoisi, avec fond de paysage, la déesse n'a d'autre voile qu'une légère gaze placée en guise de feuille de vigne. Au pied du lit, un gentilhomme, coiffé d'une étoffe noire et ayant l'épée au côté, joue du luth en contemplant sa maîtresse. Nous disons sa maîtresse, car ce tableau, comme les deux tableaux de Florence et le tableau de Madrid, est évidemment un portrait exécuté pour quelque prince libérin.

Vénus del Pardo (LA) ou *Jupiter et Antiope*, tableau du Titien ; au Louvre. Ce tableau, qui fut vraisemblablement exécuté pour Philippe II, orna pendant longtemps la résidence royale du Pardo ; il fut donné en présent par Philippe IV à Charles I^{er}, roi d'Angleterre, et, après la mort tragique de celui-ci, fut acheté au prix de 600 livres sterling (15,000 francs) par le fameux banquier Jabach, dont la collection, devenue en grande partie la propriété de Mazarin, fut ensuite acquise par Louis XIV. Le catalogue du Louvre le désigne sous le titre de *Jupiter et Antiope* et explique que le maître des

dieux, ayant pris la forme d'un satyre, surprit Antiope endormie. Mais rien n'empêche, selon nous, d'y voir, avec les anciens iconographes, une Vénus épée pendant son sommeil par un satyre. Ce sujet a été retracé par plusieurs autres artistes, comme nous l'avons dit dans l'iconographie. Ici, le satyre, assis aux pieds de la déesse, écarte doucement le voile qui la couvre ; au-dessus d'elle, l'Amour, perché sur un arbre, décoche une flèche contre l'indiscret. Plus loin, dans la campagne, une nymphe, des fleurs à la main, est assise auprès d'un satyre, et un chasseur, tenant deux chiens en laisse, montre à son compagnon, qui souffle dans une corne, un cerf forcé par les chiens. Bien qu'elle ait subi plusieurs restaurations, cette peinture conserve une grande vigueur de coloris : la Vénus, nue jusqu'aux genoux, et couchée en travers de la toile, est posée gracieusement et modelée d'une façon aussi savante que puissante. Bernard Baron a gravé cette composition dans le *Cabinet de Crozat*.

Vénus et Vulcain, tableau de Giulio Pippi, dit Jules Romain ; musée du Louvre, n° 296. Les diverses qualités propres à Jules Romain se trouvent réunies dans la composition pleine d'esprit où il a représenté Vénus et Vulcain. Modèle des maris complaisants trahi mille fois et toujours amoureux, ce dieu boiteux a forgé des arcs, des flèches, des carquois pour les Amours, si souvent complices des infidélités de Vénus. Assis à côté d'elle, le dieu les regarde, en souriant, essayer ces armes irrésistibles. L'un, chargé de son carquois, faisant ployer le bois de son arc, regarde la déesse et paraît attendre qu'elle applaudisse à sa vigueur. Un autre présente à Vénus un papillon, emblème de l'âme ; la déesse a déjà saisi le trait qui doit percer cet être délicat, mais elle saura lui faire chérir sa blessure ; de la main gauche elle saisit une touffe de roses pour en couvrir un trait qui sera peut-être mortel. Un jeune Amour, qu'on aperçoit dans les forges, essaye de rougir lui-même un de ses traits. Cette idée a le double mérite d'expliquer toute l'allégorie et de donner de la profondeur au tableau. « Chacun de ces enfants, dit Emeric David, montre autant d'esprit et de grâce que de vigueur. Comme celui qui porte le carquois est animé, fier et robuste ! Quelle élégance dans la pose de ce jeune Atlas qui supporte la corbeille de roses ! » Ce tableau, qui semble inspiré par la quarante-cinquième ode d'Anacréon, appartenait au banquier anglais Jabach, qui le vendit à Louis XIV pour sa collection. Il a été gravé par Morace et dans les recueils de Filhol et de London.

Vénus et l'Amour, chef-d'œuvre du Pontormo ; dans la galerie de Hampton-Court. La déesse nue est couchée sur une draperie bleue, la jambe droite repliée, la main droite montrant une sorte de piédestal sur lequel est une coupe pleine de fleurs et auquel est appendu l'arc de Cupidon, avec deux masques, dont un de satyre. L'Amour nu et tenant ses flèches se penche sur sa divine mère et l'enlrasse. Un fond de paysage très-simple et très-vigoureux fait valoir ce groupe. « Oh ! la belle déesse ! dit W. Bürger ; oh ! le magnifique torse ! le bel élan des longues jambes et des bras irrésistibles ! Cela rappelle la superbe femme qui représente la *Nuit* au tombeau de Jules II. Et, en effet, c'est Michel-Ange qui donna au Pontormo le carton de cette Vénus, pour les peintures décoratives du palais de son ami Bartolommeo Bettini. » Vasari parle de ce carton. Le grand-duc Côme acquit la première peinture qu'en fit le Pontormo et la conserva à Florence. Transportée en Angleterre en 1834, elle allait être mise en loterie, quand la reine Caroline en donna 1,000 livres sterling. Ce beau tableau a été gravé dans le recueil de London (II, pl. 17).

La galerie de Hampton-Court renferme un autre tableau du Pontormo, représentant Cupidon qui cherche à saisir son arc que Vénus tient dans une main élevée. La déesse nue est étendue, les jambes allongées et croisées.

Vénus et Adonis, tableau de Paul Véronèse ; au musée de Madrid. Le jeune chasseur est endormi dans les bras de la déesse qui veille amoureusement sur lui et, d'un éventail de plumes, rafraîchit son sommeil. Vénus est nue jusqu'à la ceinture ; elle se tourne vers Cupidon, qui lutte de toutes ses forces contre un vigoureux chien disposé à réveiller son maître, afin qu'il se mette en chasse. « Ce groupe est charmant, dit M. Viardot ; il est dessiné avec une parfaite élégance, et jamais Véronèse n'a trouvé un coloris plus naturel, plus gracieux, plus éclatant. Quelle difficulté et quel bonheur dans ce rayon de soleil levant qui perce l'épais feuillage de la forêt pour illuminer le corps et le visage de la belle déesse ! et quelle vigueur, quelle transparence en même temps dans les parties ombrées ! quelle connaissance et quelle heureuse application du clair-obscur ! Malgré de légers défauts remarqués dans les draperies et dans le raccourci du corps d'Adonis, le tableau tout entier est une des œuvres les plus distinguées de Véronèse. » Cette composition a été lithographiée.

On connaît plusieurs autres tableaux de Paul Véronèse relatifs à *Vénus et Adonis* ; il y en a un au musée du Belvédère, que Th. van Kessel a gravé. Un *Départ d'Adonis*

pour la chasse a été payé 1,510 francs à la vente Le Brun en 1778 ; la *Mort d'Adonis* a atteint le prix de 3,750 francs à la vente du duc d'Orléans en 1793. Ces prix seraient bien dépassés aujourd'hui. La Bridgewater-Gallery et l'institution royale d'Edimbourg possèdent chacune un tableau dont le sujet est tiré de cette même fable. Ravenet, en a gravé un dans le *Cabinet de Crozat*.

Vénus et Adonis, tableau de Poussin ; au musée de Florence. Couronné de fleurs et ayant les hanches entourées d'une draperie bleue, Adonis serre dans ses bras Vénus, entièrement nue, qui lui sourit. Un Amour joue avec la javeline du chasseur, un autre caresse son chien, un troisième décoche une flèche à l'imprudent jeune homme. Dans l'ombre, on entrevoit un autre Amour près d'un vieux Fleuve endormi.

Au musée de Caen est un tableau de la *Mort d'Adonis*, qui était autrefois dans le cabinet du roi et qui a été gravé par Baquoy.

Des tableaux de Poussin relatifs à *Vénus et Adonis* ont été gravés par MM. Pool, P. Tange, J. Smith, R. Earlom, Réveil, etc.

Vénus et Adonis, tableau de Rubens ; au musée des Offices. La déesse, à demi couchée, s'efforce de retenir son amant que l'Envie, ou, pour mieux dire, que le démon de la chasse, représenté par une femme vêtue de noir et ayant des serpents en guise de cheveux, cherche à entraîner. Toute une bande de petits Amours aide la déesse à arrêter Adonis ; l'un lui prend la jambe et lève sur lui des yeux suppliants ; d'autres jouent avec les chiens et essaient de les distraire. Les trois Grâces viennent prêter leur concours à la déesse de la beauté ; elles ne trouvent rien de mieux à faire pour persuader Adonis que d'écarteler la draperie rouge qui recouvrait la déesse. Ce tableau est exécuté avec beaucoup de finesse. Une autre composition de Rubens sur le même sujet se voit au musée de l'Ermitage ; elle a été gravée par Tassart. D'autres tableaux du même maître, relatifs à *Vénus et Adonis*, appartiennent aux musées de Dresde et de Munich.

Vénus chez Vulcain, tableau de Van Dyck ; dans la galerie du Belvédère, à Vienne. C'est certainement par erreur que quelques iconographes ont désigné ce tableau sous le titre de *Minerve dans l'atelier de Vulcain*. La déesse de la sagesse ne saurait assurément se présenter toute nue devant le dieu du feu et souffrir qu'un cyclope lui essaye une cuirasse. On reconnaît assez, au contraire, qu'il s'agit de Vénus aux Amours qui l'accompagnent, de Vénus qui, déjà blessée par Dionède et voulant encore paraître dans le combat, vient essayer l'armure divine qui doit la garantir dans la mêlée des flèches et des javalots. « Ce tableau, dit M. Duchesne, est peint avec une grande légèreté ; le coloris en est très-agréable, mais on peut s'étonner que Van Dyck, au lieu de peindre des armures grecques, ait imité celles du x^e siècle, et surtout qu'il ait placé deux boulets de canon près de Vulcain. » Il existe plusieurs répétitions de cette composition ; le tableau qui est dans la galerie de Vienne est considéré comme l'original. Il a été gravé par J. Aseman et par Réveil dans le *Musée de peinture*.

Vénus couchée, chef-d'œuvre de Velazquez ; dans la collection de M. Morritt, à Robeky (Angleterre). Velazquez, dit M. Stirling, fut presque le seul artiste espagnol qui entreprit de dessiner les charmes nus d'une Vénus. Fort de l'influence qu'il possédait à la cour et près du saint office, il s'aventura, sur la demande du duc d'Albe, à marcher dans une voie interdite et à peindre une *Vénus couchée*, pour faire pendant à une figure du Titien que possédait le duc. Il représenta la déesse étendue sur un lit, au pied duquel l'Amour agenouillé tient un miroir dans lequel se réfléchit le visage de Vénus. Près de celle-ci pend un voile vert, et derrière le groupe un rideau cramoisi enrichi et clôt la composition. Ce tableau est un chef-d'œuvre de couleur, d'harmonie et d'élégance. On distingue à peine le profil perdu de la déesse ; mais rien n'est plus séduisant que sa nuque surmontée d'une abondante chevelure brune dans laquelle les doigts sont noyés, que son dos cambré dont une raie serpentine indique la souplesse, que ses hanches et ses jambes si finement modelées. « Il est impossible, dit W. Bürger (*Trésors d'art de l'Angleterre*, p. 121), d'imaginer une ligne plus gracieuse que celle qui, partant du cou, s'arrondit à l'épaule, se creuse à une taille délicate ; rebondit en montagne et glisse ensuite tout d'un jet le long d'une jambe effilée. Il y a quelque chose de Watteau dans la forme élégante et introuvable de cette belle repose est d'un gris comme on n'en voit pas, si ce n'est dans Velazquez. Cette draperie grise a été inventée pour séparer du blanc, qui recouvre le lit, les tons de chair en pleine lumière. » La *Vénus de Velazquez* et la *Vénus* du Titien, à qui elle faisait pendant, furent apportées en Angleterre au x^{viii} siècle. La première fut payée 500 livres sterling. Elle a été exposée à Manchester en 1857.

Vénus (LA TOILETTE DE), tableau de Paul Baudry ; au musée de Bordeaux. Vénus, debout et entièrement nue, se coiffe dans un bosquet, devant un buste du dieu des jardins.

L'Amour lui a volé son miroir et reliait la main qui veut le reprendre. Ce groupe est gracieux, élégant, un peu mièvre peut-être ; il rappelle beaucoup plus les maîtres français du x^{viii} siècle que les grands maîtres italiens dont M. Baudry s'est, depuis, inspiré avec tant de succès. L'exécution, d'ailleurs, manque de fermeté et de précision. « De loin, a dit M. de Pesquidoux, cette toile est d'un bel effet ; elle révèle un coloriste, un peintre habile. Mais gardez-vous d'approcher : la peinture n'est encore qu'une ébauche ; le paysage, bien qu'inachevé aussi, est remarquable. Les arbres se groupent et s'enlacent avec autant de vérité que de noblesse ; jet quant au ciel bleu, semé de nuages blancs, il fait penser à Corot et ne serait probablement pas désavoué par lui. » La *Toilette de Vénus* a été exposée au Salon de 1859. La Société des amis des arts de Bordeaux en a fait l'acquisition en 1862 et l'a donnée au musée.

Vénus (LA NAISSANCE DE), tableau de Cabanel. bercée mollement dans le pli d'une vague azurée, la déesse abandonne l'un de ses bras au mouvement de l'eau et ramène l'autre au-dessus de son visage. Sa hanche droite s'arrondit voluptueusement ; ses yeux à demi ouverts ont une expression de langueur voluptueuse. Cinq Amours voltigent au-dessus de la blanche déité ; trois d'entre eux se penchent vers elle pour l'admirer ; les deux autres sonnent de la coque marine. Ce tableau a fait grand bruit au Salon de 1869, où il a été exposé pour la première fois ; il a été acheté par Napoléon III et a reparu à l'Exposition universelle de 1875. La critique s'est montrée assez sévère pour le caractère aphrodisiaque de cette peinture.

« Ce n'est pas là, a dit M. Marius Chaumelin, la Vénus Anadyomène, telle qu'elle apparaît aux regards charmés des Grecs dans le tableau d'Apelle ; c'est la Vénus Meretrix des boudoirs galants de Pompéi. Au point de vue de l'exécution, cette figure laisse à désirer : la poitrine et les bras sont caressés d'un pinceau assez délicat ; mais les flancs sont déparés par des tons plats, et les jambes s'entrelacent sans élégance. En revanche, les petits Amours sont gentiment contournés. » Suivant M. Du Camp, « la *Naissance de Vénus* est une harmonie blanche et bleue, à laquelle une femme nue sert de prétexte. Cette Vénus ne nait pas, elle se réveille. Couchée sur une vague dont le soulèvement blanchi d'écume lui sert d'oreiller, elle est étendue de façon à faire ressortir le contour des hanches et de la poitrine ; de ses yeux à peine ent'ouverts, elle semble solliciter l'admiration du spectateur. Elle est fort bien peinte, trop laiteuse de ton, mais ferme dans le modelé, et d'un ensemble qui serait heureux s'il n'avait certaines exagérations intentionnelles qu'il ne convient point d'indiquer. » La *Naissance de Vénus* a été gravée à l'eau-forte par Flameng.

Vénus (LA NAISSANCE DE), tableau d'Amaury Duval ; au musée de Lille. Ce tableau a paru, comme le précédent, au Salon de 1863 et a été inscrit au catalogue avec cette épigraphe empruntée à Musset :

Et Vénus Astarté, fille de l'onde amère,
Secouait, vierge encor, les larmes de sa mère
Et fécondait le monde en tordant ses cheveux.

Le peintre s'est inspiré de cette poésie ; s'il n'a pas réussi à en traduire la fièvre et l'émotion, il a du moins donné à la figure un caractère qui ne manque ni de noblesse ni d'idéalité.

Vénus Anadyomène, titre de divers tableaux. V. ANADYOMÈNE.

Vénus de Médicis (LA), célèbre statue antique ; au musée de Florence. Debout, entièrement nue, la tête tournée vers l'épaule gauche et les regards légèrement levés, la déesse approche ses deux mains de son corps et semble vouloir cacher son sein avec la droite et son sexe avec la gauche. Elle se penche doucement et avance un peu le genou droit, comme pour mieux dérober ses charmes. Ce mouvement de pudeur naïf, instinctif, ces mains qui veulent servir de voile et qui en réalité ne cachent rien, sont d'une invention heureuse. La figure n'éveille, du reste, aucune idée impudique ; les formes ont une finesse, une suavité toutes virginales. Près des jambes de la jeune déité est un dauphin, sur lequel sont juchés deux enfants ailés ; l'un joue avec les nageoires du monstre marin et l'autre avec sa queue ; ces *bambini* représentent l'Amour et le Desir, Eros et Himéros, qui tous deux se trouveront à la naissance de Vénus et ne la quitteront jamais. De ce que les cheveux de la déesse sont nattés et arrangés avec soin, Lessing a conclu que ce ne pouvait être là une *Vénus Anadyomène*. La pose n'est pas non plus la même que celle de la *Vénus de Cnide*, telle qu'elle est figurée sur les médailles. Quelques auteurs ont soutenu néanmoins que la *Vénus de Médicis* ressemblait à la statue sculptée par Praxitèle, et il se sont autorisés à cet égard de la description suivante, qui a été faite de celle-ci par Lucien : « Nous entrâmes dans le temple, au milieu duquel on voit la déesse. Sa statue est de marbre de Paros, d'un travail admirable. La déesse semble sourire. Elle n'a point de vêtement ni rien qui la couvre. Elle tient seulement une main sur un endroit que la pudeur ordonne de ca-

cher. Elle a été sculptée avec tant d'art que, malgré la dureté de la matière, tout est d'une délicatesse merveilleuse. »

Cette statue est regardée par plusieurs auteurs comme la sculpture la plus parfaite que nous ait léguée l'antiquité. « L'artiste qui a donné à la *Vénus de Médicis* sa pose naïve et pudique, dit Emeric David, avait le goût le plus délicat et le plus voluptueux dont aucun mortel ait jamais été doué. » Dans son *Dictionnaire iconologique*, de Prézels s'exprime ainsi : « La pudeur et la modestie sont exprimées sur le visage de la *Vénus de Médicis* avec une douceur, un air de jeunesse, un air de beauté et une délicatesse qui enchanterent. Son bras rond et tendre s'unit insensiblement à sa belle main. Sa gorge semble avoir été formée par les Grâces. » Suivant les auteurs du catalogue du musée des Offices, « la *Vénus de Médicis* mériterait que pour elle seule on vint à Florence, comme jadis on n'allait au temple de Cnide que pour y admirer la statue de Praxitèle... On dirait qu'elle est parmi les Vénus ce que Vénus elle-même fut parmi les déesses... Plus on l'examine, plus on y reconnaît le chef-d'œuvre d'art de l'ancienne Grèce. » Ce n'est pas un éloge, c'est un cri d'enthousiasme qu'a poussé le savant Winckelmann en parlant de cette statue : « La *Vénus de Médicis*, dit-il, est semblable à une rose qui paraît à la suite d'une belle aurore et qui s'épanouit au lever du soleil. Elle entre dans cet âge où les membres commencent à prendre une forme et où le sein se développe. Quand je la contemple dans son attitude, je me représente cette Laïs qu'Apelle instruisait dans les mystères de l'amour ; je me figure la voir telle qu'elle parut lorsqu'elle se vit obligée pour la première fois d'ôter ses vêtements et de se présenter nue aux yeux de l'artiste extasié. »

La *Vénus de Médicis* fut trouvée à Tivoli, dans la villa Adriana, vers l'année 1686, avec d'autres belles statues ; elle fut transportée à Florence sous le pontificat d'Innocent X et doit son nom aux Médicis, qui en firent l'acquisition. « Petite et mignonne, comme on sait, car elle n'a pas tout à fait 4 pieds 8 pouces de l'ancienne mesure française, la *Vénus de Médicis*, dit M. Viardot, passe pour le modèle des proportions de la femme, comme l'Apollon du Belvédère pour le modèle des proportions de l'homme. Le travail est d'ailleurs si parfait, la tête si belle, le corps si gracieux, tous les détails si fins et l'ensemble si plein de charme, que l'on n'aurait point manqué d'attribuer cette statue aux plus célèbres sculpteurs antiques, à Phidias, Praxitèle, Polyclète ou Scopas, par exemple, si une inscription, gravée sur sa base et fidèlement copiée, dans le xve siècle, de l'inscription primitive, n'apprenait qu'elle est due au ciseau de Cléomène, fils d'Apollodore, Athénien. » L'authenticité de cette inscription a été contestée. Le nom de Cléomène, fils d'Apollodore, se retrouve sur plusieurs autres monuments antiques, où il pourrait bien avoir été mis, comme ici, après coup. Toutefois, dans un mémoire intitulé : *Note sur les sculpteurs grecs qui ont porté le nom de Cléomène* (Paris, 1802, journal de la *Décade littéraire*), le savant Visconti, à l'aide de rapprochements heureux, a essayé de prouver que l'auteur de la *Vénus de Médicis* ne serait autre que le Cléomène qui sculpta les statues des Muses pour la ville de Thespies.

La *Vénus de Médicis*, dont il existe plusieurs variantes antiques, a été souvent copiée par des artistes modernes ; il y en avait une copie par Coysevox, à Marly, et une copie par Frémery, à Versailles ; le château de Blenheim en possède une copie en bronze, exécutée en 1711 par Max. Soldani Benzi, et le palais Martelli, à Florence, en a une copie en marbre, par Lorenzo Bartolini. Une médaille frappée en 1808 constate que ce chef-d'œuvre a été transporté au Louvre sous le premier Empire. Il a été gravé par Pierre Langlois, Giuseppe Gregori (1781), Claude Niquet, A.-H. Lefèvre, P. Fontana (1819), etc.

Vénus du Capitole (LA), célèbre statue antique ; au musée du Capitole, à Rome. La pose de cette Vénus est à peu près la même que celle de la *Vénus de Médicis* ; aussi est-on porté à penser que l'auteur a pris également pour type la célèbre *Vénus de Cnide*. La tête a un caractère différent en ce qu'elle d'être légèrement relevée comme celle de la statue des Offices, elle se tourne et se penche gracieusement vers l'épaule gauche ; la chevelure est d'un arrangement plus coquet : elle se noue sur le sommet de la tête et retombe en tresses derrière le cou ; les seins sont plus proéminents et les formes en général ont plus d'ampleur. Au lieu du dauphin et des deux petits Amours, la déesse a ici près d'elle un vase allongé, recouvert en partie d'une draperie. « Il est impossible, a dit Duchêne, de ne pas reconnaître dans la *Vénus du Capitole* l'imitation d'un modèle vivant, choisi parmi ce que la nature peut offrir de plus accompli. Si l'artiste n'a pas donné à sa figure le caractère élevé qui étonne dans les formes de la *Vénus de Médicis*, il a peut-être surpassé tous les statuaires anciens et modernes par l'imitation non affectée de la chair, imitation rendue plus sensible par le ton doux et transparent du marbre de Paros, par l'intégrité de toutes les parties de la sta-

tue et par la parfaite conservation de sa surface. Tant de qualités réunies ont fait donner la préférence à cette statue par ceux que leur imagination ne porte pas vers une beauté surnaturelle. » Gustave Planché reconnaît que « la *Vénus du Capitole* est modelée avec une vérité qui frappe d'étonnement ; » que « toutes les parties du corps sont d'une souplesse qui ne laisse rien à désirer ; » qu'en un mot, « c'est la vie même prise sur le fait ; » il ajoute : « Cette figure néanmoins n'appartient pas plus que la *Vénus de Médicis* aux meilleurs temps de l'art antique. C'est une femme jeune et belle qui charme les yeux, ce n'est pas une déesse. Le statuaire qui a conçu cet ouvrage ne possédait qu'une intelligence prosaïque ; il n'a pu s'élever jusqu'au type de la volupté divine. Pour le maniement du ciseau, il va de pair avec les plus habiles ; pour l'expression poétique, il est nul. La beauté de la *Vénus du Capitole* est purement humaine, et parmi les modèles vivants il n'est pas difficile de rencontrer une beauté d'un caractère plus vivant. » Emeric David a signalé comme un accessoire du meilleur choix le vase placé au pied de la statue. « La forme fine de ce vase, ses légères cannelures, l'abandon naturel de la draperie, l'ampleur et la fermeté des plis principaux, dont les uns reposent en travers sur le vase, tandis que les autres tombent sur la longueur par masses habilement subdivisées, tout est également heureux. Une grande partie lisse mise en opposition avec la jambe, en y rejetant la lumière, en augmente la vie. La frange qui borde le voile, en couvrant au contraire la partie inférieure du vase, attire le regard sur le pied de Vénus. »

Cette statue a été trouvée sur le mont Viminal. Avant d'être placée dans le musée dont elle fait le principal ornement et d'où lui vient son nom, elle se voyait dans la maison des Stazzi. Elle a été achetée par Benoît XIV. Cédée à la France par le traité de Tolentino, elle a figuré pendant quelques années au Louvre. Elle a été gravée par J.-J. Frey en 1745, dans les recueils de Clarac et de Réveil, etc.

Vénus de Capoue (LA), statue de marbre antique ; au musée des Etudes, à Naples. Cette statue est ainsi nommée parce qu'elle a été trouvée dans l'amphithéâtre de Capoue ; c'est une *Vénus Victrix*. A demi drapée, comme la *Vénus de Milo*, et la tête ornée d'un diadème, elle foule aux pieds le casque de Minerve et tient de la main gauche sa lance, tandis que, de la main droite étendue, elle semble donner un ordre à son fils qui est auprès d'elle et qui lui offre son arc. Cette dernière figure, dont il ne restait que les pieds sur la plinthe, est l'œuvre d'un restaurateur moderne. Par son style et son exécution, la *Vénus de Capoue* est, suivant M. de Clarac, une des plus belles statues qui existent. Un antiquaire hollandais, M. Millingen, a prétendu y voir une œuvre originale de la belle époque grecque et dont notre *Vénus de Milo* ne serait qu'une copie altérée. Ce qui est certain, c'est que les deux figures ont beaucoup de rapport quant à l'attitude et même quant à l'expression ; toutes deux sont du plus beau style, mais on ne saurait hésiter à donner la palme à la *Vénus de Milo*.

Vénus d'Arles (LA), célèbre statue antique ; au musée du Louvre. Nue jusqu'à mi-corps, la déesse de la beauté est debout et semble regarder quelque chose qu'elle tenait dans sa main gauche. Girardon, en restaurant les bras, a mis dans cette main un miroir, pensant qu'une femme ne pouvait regarder qu'elle-même avec tant d'attention, et dans l'autre qui est levée il a placé une pomme. Visconti et de Clarac ont supposé, avec plus de raison, que l'objet considéré par Vénus devait être un casque, probablement celui que Vulcain avait forgé pour Enée, et que l'autre main s'appuyait sur une lance, ainsi qu'on le voit sur une médaille. On avait alors une *Vénus Victrix*. Quoi qu'il en soit, cette statue a infiniment de grâce et de beauté. Un bracelet entoure son bras gauche ; une bandelette serre la chevelure et tombe élégamment sur les épaules ; la draperie, dont un pan est relevé autour du bras gauche, s'enroule autour des hanches et des cuisses avec beaucoup de souplesse et de grâce.

Découverte en 1651 dans la ville d'Arles, sur l'emplacement du théâtre, cette Vénus a fait longtemps le principal ornement de la galerie de Versailles. Elle a été gravée par Mellan en 1669, par Jean Audran en 1720, dans le *Versailles immortalisé* de Moncornet ; par Réveil, dans la *Galerie de l'histoire et des arts* (I, pl. 28), etc. Lorsque ce chef-d'œuvre fut découvert, les antiquaires disputèrent sur le point de savoir quelle divinité il représentait.

Le jésuite Laugières y voyait une Diane ; un savant publia les *Entretiens* de Callisthène, plaidant pour Vénus. Un autre répondit enfin, à l'honneur des Arlésiennes !

Silence, Callisthène, et ne dispute plus !
Tes sentiments sont trop profanes ;
Dans Arles c'est à tort que tu cherches Vénus ;
On n'y trouve que des Dianas.

Vénus Callipyge, célèbre statue antique dont nous avons rendu compte au mot CALLIPYGE.

Il existe plusieurs répétitions antiques de la *Vénus Callipyge*, et il en a été fait de nombreuses copies. Une de ces copies, exécutée par Clairion, est placée dans le parc de Versailles ; une autre, par Barrois, était autrefois dans les jardins de Marly ; une troisième, de petite proportion, avait été placée primitivement dans ces mêmes jardins ; mais l'auteur, J.-B. Goy, ayant ensuite embrassé l'état ecclésiastique et étant devenu curé de Sainte-Marguerite, à Paris, obtint, par l'entremise de la reine, femme de Louis XV, la permission de placer une légère draperie sur la nudité de la statue ; ainsi déformée, sa copie fut installée dans une des niches du pavillon central des Tuileries. La statue de Naples a été plusieurs fois gravée, notamment dans le *Musée de sculpture antique* de Clarac et dans la *Galerie des arts* de Réveil.

Vénus accroupie (LA), célèbre statue antique ; au musée Pio-Clementin (Vatican). La déesse vient de sortir du bain : elle se baisse comme pour faire essuyer son beau corps par les Grâces ou pour recevoir un vêtement, et appuie ses bras sur son genou gauche, tandis que le genou droit est près de toucher le sol. Sa tête se retourne vers l'épaule droite et se penche doucement comme pour se mirer dans le miroir liquide du bassin qu'elle vient de quitter. La main droite qui est relevée fait un geste gracieux. Cette main et le reste de l'avant-bras sont modernes. « La *Vénus accroupie*, dit Duchêne, mériterait d'être citée aussi souvent que la *Vénus de Médicis* ou du Capitole. Elle offre la plus grande pureté dans les contours ; le travail du ciseau disparaît pour laisser voir la souplesse de la chair, et la tête présente toute la noblesse, toute la grâce convenable à la déesse de la beauté. » Cette figure, plus petite que nature, a été trouvée sur la droite de la voie Prénestine. Elle a été transportée au Louvre sous le premier Empire. Il existe plusieurs répétitions antiques de cette figure, notamment au palais Farnèse, au jardin Ludovisi, dans la galerie de Florence, et il en a été fait plusieurs copies modernes, dont une, en bronze, est placée actuellement sur une des terrasses du château de Versailles, après avoir longtemps orné le jardin des Tuileries. La *Vénus accroupie* a été gravée par Ch. Audran, dans les recueils de Clarac et de Réveil, etc.

Vénus de Milo (LA), célèbre statue antique ; au musée du Louvre. Debout, la tête légèrement tournée vers l'épaule gauche et regardant au loin, cette Vénus est nue jusqu'aux hanches ; sa chevelure ondulée est serrée par une bandelette ; des mèches s'échappent par derrière et couvrent la nuque. Le pied gauche est posé sur un objet dont on ne peut connaître la nature, cette partie de la statue ayant été brisée. Les bras sont tronqués aussi et se réduisent à des moignons fort courts ; d'après ce qui en reste, on voit que le bras droit était baissé et que le bras gauche était étendu. On a beaucoup discuté et on discute encore sur le point de savoir quelle était exactement l'action de ces bras. Suivant quelques antiquaires, la *Vénus de Milo* faisait partie d'un groupe analogue à celui de *Vénus et Mars*, dont nous avons parlé dans l'iconographie ; selon d'autres, elle adressait son regard à un interlocuteur supposé ou placé plus loin dans le même temps ; une troisième opinion, enfin, veut qu'elle ait été absolument isolée. En ce dernier cas, il resterait encore à déterminer quels objets tenait la déesse : on a parlé d'une pomme, prix de la beauté, reçu des mains de Paris ; d'un miroir, d'un bouclier, d'une lance. Les archéologues qui ont soutenu que la *Vénus de Milo* a dû originairement être groupée avec une figure de Mars font remarquer qu'elle est beaucoup moins finie et d'un travail plus pénible sur le côté où le tronçon de bras se relève que sur l'autre face. Ce profil devant être moins en vue et le sculpteur ayant dû être gêné d'ailleurs par le voisinage d'une seconde figure, on s'expliquerait cette différence d'exécution. Quant à la position des bras, elle se justifierait le plus naturellement du monde : le bras gauche passait sur l'épaule et le cou du dieu Mars, un peu plus grand que la déesse, et le droit s'appuyait sur la mâle poitrine de l'amoureux guerrier, avec un geste amical et caressant. Ce mouvement aurait ainsi produit, en inclinant les plans de gauche à droite, cette belle ligne serpentine du tors et ce grand contour qui enveloppe la figure comme un baiser ; le corps, un peu tourné, ne se présente pas précisément de face au spectateur, et la tête s'incline et s'écarte un peu, comme lorsqu'on veut regarder quelqu'un placé trop près de soi. « Mais qu'importe tout cela ? dit Th. Gautier, après avoir développé l'opinion dont on vient de lire l'exposé ; ce qui reste de la statue est de la plus radieuse beauté. La grandeur des plans, la noblesse sans roideur, le mélange de l'idéal et du réel dans les proportions les plus heureuses, la souplesse des lignes qui ne nuit en rien à leur fierté, les intimes détails de la nature qui révèlent la femme dans la déesse, le grain d'épiderme que le marbre garde encore, la fleur de vie que tant de siècles n'ont pas fanée, le style et le jet de la draperie, si large et si noble, dénotent un ouvrage du meilleur temps de Phidias ou de Phidias lui-même, car la *Vénus*

de Milo, ce qui est rare dans les statues antiques, copies ou répétitions d'originaux qui ne nous sont pas parvenus, a un faire particulier, une touche, pour ainsi dire, où l'on sent l'empreinte immédiate de l'artiste. C'est le plus beau sujet d'étude que l'art moderne puisse se proposer ; les plus forts et les plus illustres sculpteurs de notre temps s'arrêtent tout rêveurs devant ce marbre, qui leur apprend toujours quelque chose. » Suivant Gustave Planché, « la *Vénus de Milo* n'est pas une beauté purement humaine ; les femmes les plus dignes d'admiration demeurent au-dessous de cette figure créée par le ciseau grec ; toutes les richesses que nous offre le modèle vivant, nous les retrouvons dans ce marbre, et l'œuvre du statuaire est supérieure aux femmes les plus belles. A côté de la *Vénus de Milo*, la *Vénus de Médicis* et la *Vénus de Capoue* ne sont plus que des figures d'un mérite secondaire. Ici l'élégance n'a rien à démêler avec la coquetterie, la vérité n'a rien de prosaïque. L'imagination la plus inventive ne rêve rien au delà ; toutes les parties de ce corps divin expriment la volupté et donnent l'idée d'une joie infinie. Le sourire de la déesse révèle tout à la fois la conscience et l'orgueil de la beauté. »

Cette œuvre splendide fut découverte au mois de février 1820, dans l'île de Milo, par un paysan qui travaillait à son champ, à cinq cents pas environ des ruines du théâtre. D'après un rapport de Dumont-d'Urville, alors lieutenant de vaisseau, le marquis de Rivière, ambassadeur de France à Constantinople, chargea le vicomte de Marcellus, secrétaire d'ambassade, de faire l'acquisition de la précieuse trouvaille. M. de Marcellus eut beaucoup de peine à surmonter les obstacles que les primats de l'île de Milo opposèrent à cette acquisition ; au moment où il arrivait à Milo, on embarquait la statue sur un bâtiment turc qui devait la porter au prince Morosini, drogman de la Porte. Les difficultés ayant été aplanies, l'œuvre put être apportée en France. M. de Rivière en fit présent au Louvre.

Vénus sortant du bain, statue de Canova ; au palais Pitti. La *Vénus de Médicis* ayant été enlevée de la tribune des Offices pour être transportée au Louvre, Canova fut chargé de faire, d'après ce chef-d'œuvre, une copie destinée à occuper la place qu'il laissait vide. Il commença ce travail, mais ne tarda pas à s'en dégoûter et obtint le périlleux honneur de faire une statue originale pour remplacer à la Tribune le chef-d'œuvre antique. Il exécuta la *Vénus sortant du bain* que l'on a transportée au palais Pitti lorsque la *Vénus de Médicis* eut été rendue à Florence. Ce n'est pas la fièvre et rayonnante déesse de la beauté, c'est une simple baigneuse, c'est tout au plus une nymphe que Canova a représentée, appuyant de ses deux mains une draperie contre son sein, comme pour l'essuyer et le sécher. Quatrième prétend qu'en évitant ainsi toute comparaison et tout parallèle avec la *Vénus de Médicis*, Canova fit preuve d'intelligence et de modestie ; il avoue toutefois qu'il y a quelque disparité entre la noblesse idéale de traits donnée par l'artiste italien à sa baigneuse et la réalité vulgaire qui paraît dans son action. « A cela près de cette observation critique, ajoute-t-il, nous reconnaitrons qu'il y a de fort grands mérites dans cette figure. La tête, selon le galbe de celle qu'on attribue à Praxitèle, est une des plus belles que Canova ait traitées. Le nu, surtout, dans toute la partie qui est libre de draperies, nous paraît offrir ce qu'il a produit de plus excellent, c'est-à-dire un dessin grand, pur à la fois et large de formes, uni à la mollesse de la chair, à un travail sous lequel on voit disparaître toute idée de travail, et qui semble ne pouvoir se définir que par l'idée de création. » Il faut rabattre quelque peu de cet éloges enthousiaste ; sans aller aussi loin que Rude, qui ne voyait dans la *Vénus sortant du bain* qu'un médiocre pastiche de l'antique, on peut dire que cette statue pêche par une certaine roideur dans les formes. Elle a été gravée par Dom. Marchetti. Il y en a une répétition à la glyptothèque de Munich, exécutée par Canova en 1818 pour M. Hope, de Londres.

Vénus Victorienne, portrait de la princesse Pauline Bonaparte-Borghèse, célèbre statue de Canova ; au palais Borghèse (Rome) [v. la description au mot BONAPARTE, t. II, p. 952]. Cette statue a été gravée par Marchetti et par Réveil.

Vénus et l'Amour, groupe en marbre, par Pradier. La déesse caresse et paraît consoler son divin fils. L'exécution fuit tout le mérite de cette œuvre, dont le caractère est plus humain que divin. « Les deux figures sont très-bien disposées et se groupent naturellement, a dit Gustave Planché. Le dos de la Vénus offre une ligne admirable et des plans très-fins ; la gorge et le ventre, bien qu'étudiés avec une rare délicatesse, ne me paraissent pas irréprochables ; les plis de la chair sont trop nombreux ; non pas que ces plis en eux-mêmes soient plus multipliés que dans le modèle, mais, comparés à la simplicité du dos, ils paraissent exagérés. La tête est mauvaise, dans le sens le plus absolu du mot. En général, M. Pradier néglige beaucoup trop ses têtes. Il semble considérer l'étude du visage comme un élément acces-

soire et penser que le masque est toujours assez bien, pourvu qu'il soit en proportion avec le reste de la figure. L'Amour donne lieu aux mêmes remarques. La tête de l'enfant ne vaut pas mieux que celle de la Vénus. A la vérité, elle n'est pas escamotée, et pour un œil attentif il semble qu'il y ait dans cette tête de la grâce et du bonheur; mais les cheveux ne s'accordent pas avec le style de la figure. Quant aux membres et au torse, ils sont comme les membres de la Vénus, alternativement réels et idéalisés. La poitrine et les bras rappellent la statuette antique; les cuisses et les jambes sont détaillées comme le modèle. Toutefois, ce groupe pris en masse est une heureuse composition. » Un autre critique, M. A. Barbier, a loué cet ouvrage sans restriction. « Le groupe de *Vénus et l'Amour*, a-t-il dit, est un chef-d'œuvre de vérité noble et de grâce naturelle. Voilà de l'élégance sans affecterie, de la pureté sans sécheresse; ce n'est pas l'antique copié, mais c'est la nature imitée avec le plus grand goût et le sentiment de l'antiquité. Le marbre respire; les mains, le bras droit et tout le dos de la femme sont surtout merveilleux d'exécution. Il ne manque à ce bel ouvrage qu'un rayon du soleil de la Grèce et un public athénien du temps de Périclès. » C'est au Salon de 1836 que ce groupe a été exposé; il en a été fait depuis une reproduction en bronze. Le modèle en plâtre est au musée de Genève, à qui il a été donné par l'auteur.

Une statue de Vénus, en marbre des Pyrénées, a été exposée par Pradier au Salon de 1827; elle appartient au musée d'Orléans.

VENUSIA ou **VÉNUSIE**, ville de l'Italie ancienne, nommée aujourd'hui *Venosa*.

VÉNUSIE s. f. (vé-nu-zî — de *Vénus*, nom mythol.). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, de la tribu des géométrides.

VÉNUSIN, **INE** s. et adj. (vé-nu-zain, i-ne). Géogr. anc. Habitant de Vénusie; qui appartient à cette ville ou à ses habitants : *Les Vénusins*. *La population vénusine*. *Horace, le poète vénusien*.

VENUSINUS (Jonas-Jacques), érudit danois, né dans l'île de Huéna, mort à Sorø en 1608. Nommé, en 1600, pasteur d'une des églises réformées de Copenhague, il devint successivement professeur de physique dans cette ville, professeur d'éloquence et d'histoire, historiographe du roi et enfin président de l'Académie royale de Sorø. Ses principaux écrits sont : *Dissertatio de historia* (Copenhague, 1601, in-4°); *De beatitudine hominis* (1604, in-4°); *De fabula quæ pro historia venditur* (1605, in-4°); *De comparanda eloquentia* (1606, in-4°).

VÉNUSTÉ s. f. (vé-nu-sté — lat. *venustus*; de *Vénus*, déesse de la beauté). Grâce, élégance : *La Muse avait donné aux Grecs la bouche ronde, c'est-à-dire parfaite en toute élégance et vénusté de paroles*. (J. du Bellay.) *Tout objet aimable a sa vénusté, c'est-à-dire une portion de cette beauté ineffable qui engendre les amours*. (B. de St-P.)

VENUSTI (Marcel), surnommé *il Mantovano*, peintre italien, né à Mantoue en 1515, mort en 1576. Il fut un des meilleurs élèves de Pierino del Vaga, qui l'employa dans les grands travaux dont il fut chargé à Rome et à Florence. Quoiqu'il ne fût pas dépourvu du génie de la composition, il se rendit surtout célèbre par ses peintures exécutées d'après les dessins de Michel-Ange, qu'il avait particulièrement étudié et dont il avait mérité l'estime. On cite de lui : *L'Annonciation*, les *Limbes*, *Jésus allant au Calvaire* (à Rome) et surtout la copie du *Jugement dernier*, donné par le cardinal Farnèse au musée de Naples.

VENUITI (Niccolo-Marcello), antiquaire italien né à Cortone en 1700, mort dans la même ville en 1755. Il étudia les sciences et le droit à Pise et sut se concilier la faveur du roi de Naples, qui lui confia la direction des fouilles opérées en 1763 pour découvrir Herculanum. On lui doit un livre important : *Descrizione delle prime scoperte dell' antica città di Ercolano* (Rome, 1749, in-4°, et Venise, in-8°). Ce livre souleva un grand émoi dans le monde savant européen, et les découvertes de Venuiti furent d'abord qualifiées de fabuleuses. Toutefois, le roi de Naples conféra à l'auteur, comme récompenses de ses précieux travaux, le titre de marquis et les grades de colonel et de lieutenant de galère.

VENUITI (Ridolfino), savant antiquaire italien, frère du précédent, né à Cortone en 1705, mort à Rome en 1763. Il entra dans les ordres, vint à Rome et se distingua tellement par ses travaux dans toutes les branches de l'archéologie, que sa réputation s'étendit dans l'Europe entière. Toutes les Académies se l'associèrent, et le pape Benoît XIV le nomma président de la commission des monuments antiques et garde du cabinet du Vatican. Ses ouvrages se font remarquer par la profondeur de l'érudition et l'exactitude des recherches. On cite surtout : *Collectanea antiquitatum romanarum centum tabulis incisarum et notis illustratarum* (Rome, 1736); *Antiqua numismata maximi moduli ex museo Alex. card. Albani in Vaticana biblioth.*

translata (Rome, 1739-1744); *Numismata romanorum pontificum* (1744); *Osservazioni sopra il fiume Clitunno, il suo culto, etc.* (1753); dissertation pleine de recherches curieuses; *Spiegazione de bassirilievi che si osservano nell' urna sepolcrale d'Aless. Severo* (1756); *Accurata e succinta descrizione topografica delle antichità di Roma* (1763 et 1803). Cette dernière édition est augmentée des découvertes faites depuis. Cet ouvrage est un des meilleurs que puissent consulter les archéologues sur les monuments antiques de Rome. Il a pour suite : *Accurata descrizione topografica ed istorica di Roma moderna* (1766).

VENUITI (Philippe), antiquaire et littérateur italien, frère des deux précédents, né à Cortone en 1709, mort dans la même ville en 1769. Nommé chanoine de Saint-Jean-de-Latran, il vint en France gérer les revenus de l'abbaye de Clérac, qui dépendait de ce chapitre, et séjourna onze ans dans cette abbaye, consacrant ses loisirs aux études littéraires et archéologiques. De retour en Italie, en 1750, il fut nommé prévôt de Livourne, puis, vers 1768, entra dans sa famille. Ses principaux écrits sont : *Il trionfo letterario della Francia* (Avignon, 1750, in-8°); *Dissertation sur les anciens monuments de Bordeaux* (Bordeaux, 1724, in-4°); *Expositio duodenorum numismatum antehac ineditorum* (Livourne, 1760, in-8°).

VENVOLE (À LA), loc. adv. V. VANVOLE.

VENZEL (Augustin ZEYLER), moine et alchimiste allemand, qui vivait au xvii^e siècle. Exploitant la crédulité et l'ignorance de la foule, il exécutait publiquement des expériences de transmutation et, à l'aide de stratagèmes ingénieux, faisait apparaître de l'or à la fin de chaque projection. Le bruit de ces opérations se répandit à la cour de l'empereur Léopold I^{er} d'Allemagne. Ce prince attira Venzel auprès de lui, le combla de faveurs et le nomma marquis de Reinersberg, se réservant de mettre à profit, pour lui seul, la science du moine alchimiste. Un jour que Venzel avait transformé quelques fragments d'étain en or sous les yeux de l'empereur, celui-ci conçut quelques doutes sur la réalité de la transmutation. Il fit examiner les produits obtenus et on reconnut que l'opération n'avait été qu'une fraude de l'adepte. Venzel s'enfuit aussitôt et alla vivre à l'étranger.

VENZONE, bourg du royaume d'Italie, province d'Udine, district et mandement de Gemona; 3,190 hab.

VÉPRE s. m. (vé-pre — lat. *vesperes*, même sens). Soir : *Sur le VÉPRE. Je vous donne, je vous souhaite le bon VÉPRE. Je donne le bon VÉPRE à toute l'honorable compagnie*. (Mol.) *Bon VÉPRE, monsieur, et bonne nuit*. (Brueys.) « Vieux mot.

VÉPRES s. f. pl. (vé-pre — lat. *vesperæ*; de *vesper*, soir.). Liturg. Partie des heures que l'on dit ordinairement vers deux à trois heures après midi, après noon et avant complies : *Dire VÉPRES. Chanter VÉPRES. Entendre VÉPRES. Être à VÉPRES. Sonner les VÉPRES*. « *Premières VÉPRES*, VÉPRES qui se disent la veille d'une fête, dont elles commencent l'office. « *Secondes VÉPRES*, VÉPRES qui se disent le jour même de la fête.

« *N'aller ni à messe ni à VÉPRES*, Être mauvais catholique, ne point pratiquer sa religion.

— *Aller de travers comme un chien qui va à VÉPRES*. Se dit de quelqu'un qui ne marche pas droit.

— *Comme si l'on chantait VÉPRES*. Pour rien, inutilement, en vain : *Restez là dix heures, parlez-moi dix heures, reprenez brusquement la mégère, ça sera comme si vous chantiez VÉPRES; le patron a dit non, c'est non*. (E. Sue.)

— Prov. *Après VÉPRES, complies*, il faut faire chaque chose en son temps.

— Féod. *Vépres de tournoi*, Dernier épisode d'un tournoi.

— **Encycl.** Liturg. Les *vépres* se disent entre noon et complies, vers trois heures du soir, mais il en était autrement dans les premiers siècles de l'Eglise; l'heure des *vépres* était beaucoup plus tardive et correspondait véritablement à la tombée de la nuit (*hora vespertina*). Saint Ambroise appelle les *vépres* *horam incensum luminis*, l'office qui se dit aux flambeaux. Dans les rites des premiers chrétiens, les *vépres* correspondaient à l'heure où Jésus-Christ fut descendu de la croix et porté à la sépulture, à celle où il rencontra les disciples d'Emmaüs après sa résurrection, et c'est en souvenir de ces événements qu'elles avaient été instituées. On peut voir aussi dans cet office une tradition juive, conservée par les chrétiens; suivant le précepte de Moïse, les Juifs commençaient la fête du sabbat la veille au soir, à l'heure de *vépres*, de *vespera ad vesperam*. De là, dans l'Eglise catholique, la coutume de commencer la célébration des fêtes solennelles par les *vépres* de la veille, appelées dans ce cas les *premières vépres*, par opposition à celles dites le jour même de la fête, qui ne sont plus que les *secondes vépres*.

L'office des *vépres* se compose de cinq psaumes, d'une hymne ou d'une prose, du *Magnificat*, d'un capitule, d'antennes et d'oraisons. D'après un écrivain ecclésiastique, Michaël Timothée (*Quæstiones in divinum officium*, 1581), les psaumes chantés sont au nombre

de cinq, en mémoire des cinq plaies de Jésus-Christ, ou, si l'on aime mieux, des cinq sens par lesquels l'homme peut pécher. Cette explication est bien subtile. Dans la primitive Eglise, on chantait douze psaumes à *vépres*; Timothée eût dit que c'était en l'honneur des douze apôtres.

Pendant le *Magnificat*, on encense l'autel, le chœur, la nef et le peuple. Cette cérémonie, d'après dom Claude de Vert (*Explications des cérémonies de l'Eglise*), ne s'appliquerait pas au *Magnificat*, mais au verset qui le précède : *Dirigatur, Domine, oratio mea sicut incensum in conspectu tuo*. Le clerc qui l'un enfant de chœur tient allumé pendant que le célébrant lit le capitule n'a plus aucun sens aujourd'hui que les *vépres* se disent en plein jour; c'est une tradition conservée du temps où elles se disaient à la nuit tombante et où le prêtre avait besoin qu'on l'éclairât. La coutume de faire précéder le prêtre d'un clerc lorsqu'il va à la sacristie revêtir la chape remonte aussi, pour les mêmes motifs, aux premières traditions de l'Eglise. Les hymnes qui se chantent aux *vépres* témoignent de la même préoccupation; il est sans cesse question des flambeaux qu'on allume, du soir qui descend, des étoiles qui commencent à se montrer, toutes paroles qui n'ont plus de sens dans les *vépres* actuelles. La tradition a perpétué des coutumes dont la raison d'être a depuis longtemps disparu. Enfin, c'est pendant les *vépres* du jour de Pâques et de tous les jours de la semaine sainte qu'autrefois, et encore au siècle dernier, se faisait la procession des néophytes aux fonts baptismaux, pendant que se chantait le psaume *Laudate, pueri, Dominum*.

Vépres siciliennes. Sous ce nom, on désigne l'une des plus mémorables révolutions qu'ait fait éclater la tyrannie, révolution aussi singulière par la cause qui la détermina que par les incidents dont elle fut marquée.

Charles d'Anjou, frère de saint Louis, occupait depuis treize ans la Sicile, dont il était devenu roi par la volonté du peuple, qui l'avait appelé pour arracher ce pays à la domination de la maison de Souabe. Charles était devenu maître du royaume après avoir vaincu, à la bataille de Tagliacozzo, le jeune et malheureux Conradin, qu'il fit décapiter sur la place du marché de Naples le 26 octobre 1269. Les choses en étaient là, lorsque commença l'année 1282. Charles avait formé le projet de conquérir l'Orient pour son gendre Philippe, fils de Baudouin, et pour lui-même. Ces titres vains qu'il portait, de roi de Jérusalem, de prince d'Achale et de Morée, il voulait les rendre effectifs, et il se disposait à partir, sans plus de retard, au printemps de cette année. Mais ces dispositions mêmes achevèrent de le perdre. Avec les derniers préparatifs de la guerre de Grèce s'accrurent en Sicile les extorsions et les outrages, et, par suite, le mécontentement du peuple. Les barons étaient forcés de fournir non-seulement leur contingent féodal ordinaire en soldats et munitions, mais encore les navires; si l'un d'eux tardait à s'exécuter, on occupait ses biens. Nobles et vassaux, obligés ou non au service militaire, étaient traités sous les drapeaux. Des cris désespérés s'élevaient de toutes parts. Une maigre solde de trois mois était seule comptée d'avance aux recrues de la classe du peuple, sur laquelle il leur était impossible de laisser de quoi vivre à leurs familles. Personne encore cependant ne songeait à résister, tant Charles inspirait de crainte. Les Siciliens se répandaient en malédictions, mais il leur fallait supporter quelque temps encore ces calamités. Les apprêts de la guerre n'étaient pas achevés en Catalogne, et rien, en Sicile, ne donnait lieu d'espérer une délivrance prochaine.

Sur ces entrefaites, d'après un chroniqueur, Jean de Procida et messire Accardo passèrent en Sicile pour y pousser les esprits à un soulèvement. En y arrivant, Procida réunit Alayno de Lentini, Palmieri Abbate, Gualtiero de Calatagirona et quelques autres hommes énergiques qui connaissaient ses secrets desseins et avaient promis de le seconder; il leur montra les périls qu'ils courraient si les choses étaient plus longtemps différées, combien le moment était favorable, Charles étant occupé à Rome et son fils en Provence; mais nul ne savait comment s'y prendre pour donner le signal de l'insurrection. L'occasion se présenta d'elle-même.

L'île était divisée comme aujourd'hui en trois grands districts, le val di Demone à l'orient, le val di Noto au sud et le val di Mazara, plus grand que les autres, à l'occident et au nord. Palerme était la capitale de cette dernière juridiction, dont Jean de Saint-Remi était le justicier pour le roi Charles, tandis qu'Herbert d'Orléans, vicair de Busanti, justicier du val di Noto, dans le chef-lieu de ce comté. Saint-Remi faisait particulièrement peser son joug sur Palerme. Aux approches des fêtes de Pâques, dans ces jours d'affluence extraordinaire, il avait cru de la prudence de défendre aux Siciliens de porter des armes; l'usage en fut interdit aux nobles mêmes, qui jusque-là avaient toujours marché ceints d'une épée et armés d'une lance de petite dimension. Cet excès de précaution devint fatal aux dominateurs et précipita la crise.

Le lendemain de Pâques, jour de fête, une

grande affluence d'habitants de Palerme se trouvait réunie hors des murs de la ville, près de la petite église du Saint-Esprit. La plaine retentissait des cris de joie de la foule, lorsque parut près de l'église une jeune femme d'une rare beauté. C'était la fille d'un homme fort considéré de Palerme, nommé Maestr'-Angelo, que son mari et ses frères menaient à l'église pour entendre *vépres*. Comme la belle Palermitaine arrivait sur la place de l'église, elle attira les regards d'un groupe de soldats provençaux; l'un d'eux, nommé Drouet, plus hardi que les autres, s'enflamme tout à coup à sa vue, s'approche de la jeune femme, prétend qu'elle cache des armes sous ses habits et porte la main sur elle. La fille de Maestr'-Angelo s'évanouit. On s'écroule de tant d'audace, on se précipite sur Drouet; un jeune Sicilien le frappe d'un bouclon, lui arrache son épée, et lui en donne un coup qui lui traverse le corps. Drouet tombe mort. De toutes parts on court en tumulte; des pierres sont lancées, on se fait des armes de tout, au cri de : Meurent les Français! Les cloches cependant sonnaient le service des *vépres* à l'église du Saint-Esprit. Plus de deux cents Français tombent d'abord sous les coups des Siciliens à ce premier cri de vengeance; la foule se précipite vers Palerme. C'était à l'entrée de la nuit. On cerne les Français dans leurs maisons, on les tue et on leur prend leurs armes; d'autres se défendent, on les tue. Tous ceux qui étaient dans Palerme, hors le gouverneur et sa suite qui parvinrent à se sauver à Vicari, furent massacrés dans cette sanglante nuit du 31 mars au 1^{er} avril. Ce jour-là même, voulant régulariser le mouvement, les révoltés se donnèrent un gouvernement provisoire et choisirent pour chef Rugger Maestr'-Angelo. Arrigo Barresi, Nicolis d'Ortoleva, Nicolas d'Ebdemonia et cinq conseillers lui furent adjoints. Les terribles vengeurs du massacre d'Augusta ne firent grâce ni aux femmes ni aux enfants : tout ce qui était français fut frappé. La fureur des insurgés, dit-on, s'étendit aux femmes siciliennes qui avaient eu commerce avec des Français. Les Palermitains allaient en troupes par la cité et tuaient les Français tant qu'ils en trouvaient. Ensuite ils allèrent au château du capitaine, qui se rendit sous certaines conditions, mais quand il fut en leur pouvoir, on le tua, lui et tous ses gens. L'exemple de Palerme entraîna l'île entière. La même fureur vengeresse arma toutes les mains, le 1^{er} avril, dans les villes les plus voisines : Morreale, Vicari, Corleone, Termini; elle se communiqua, le 2 et le 3 avril, à Cefalù, sur la côte septentrionale; à Trapani, à Marsalla, à Mazara, sur la côte occidentale; à Gaggia, la côte méridionale, Sciacca, Calabellotta, Girgenti, Alicata, Terranuova, et éclata avec une incroyable violence, le 4 avril, à Catane, sur la côte orientale. Le massacre y fut plus impitoyable qu'ailleurs; il est possible. La même fureur meurtrière sévit dans l'intérieur des terres. En dix jours toute la Sicile, à l'exception de Messine, fut purgée d'étrangers. Tous ceux qui échappèrent au massacre se réfugièrent à Messine, où le vicair de Charles était en force, à la tête de fantassins et de cavaliers bien armés et d'une troupe de Calabrais sous les ordres de Pietro Ruffo, comte de Catanzaro. Deux Français furent seuls exceptés du massacre général; ce furent Philippe de Scalambrè, tige des barons de Serravalle, et Guillaume de Porcellotti; ce dernier fut sauvé par le seul mérite de ses vertus. Il fut pris par les Palermitains dans Calataduni, dont il était gouverneur, et non-seulement épargné, mais renvoyé honorablement en Provence avec sa famille. Au milieu de ces fureurs, une ville s'abstint, Spirlinga, entre Nicosia et Gangi, dans l'intérieur des terres, épargna sa garnison française, qui y soutint un siège et put se sauver.

Cependant, les regards des Palermitains étaient tournés avec anxiété vers la ville du Phare, la seconde de l'île par l'importance de sa population, la première par l'importance de sa situation, dans les circonstances où l'on se trouvait. Le troisième jour d'avril, les membres de la commune de Palerme écrivaient en termes très-pressants à leurs compatriotes de Messine, et ceux-ci leur répondaient des paroles mystérieuses et d'un sens ambigu. Deux jours après, 500 arbalétriers messinois étaient envoyés par leur commune sous les ordres de Gualtiero Chirioli, leur concitoyen, pour empêcher, disait-on, le pillage et le vol, vers Taormine, mais, en réalité, pour essayer d'y soulever les populations. Les esprits fermentaient. Herbert d'Orléans, vicair de Charles, et qui résidait à Messine, essaya de les contenir; il y réunit le plus de troupes qu'il put; mais il ne fit que retarder l'explosion, qui ne fut pas moins terrible qu'à Palerme. Le 28 avril, le massacre commença; le peuple élit pour chef Baudouin Massone, et le lendemain il n'y avait plus un seul Français à Messine; plusieurs cependant parvinrent à se sauver en Calabre, et de ce nombre furent le gouverneur Herbert d'Orléans et le comte de Catanzaro.

Telle fut la mémorable révolution populaire connue sous le nom de *Vépres siciliennes*. Que cette révolution fut arrêtée d'avance, à jour fixe, cela ne saurait se supposer. Elle fut, comme tant d'autres, imprévue quant à l'heure où elle advint et à la manière dont elle s'exécuta. L'oppression pesait sur les populations de la Sicile d'un in-

supportable poids ; il fallait la secouer ou mourir. Une révolution était pressentie imminente et inévitable ; la façon dont cette révolution s'accomplirait, nul ne la pouvait prévoir. Procida, pas plus que tout autre, n'avait déterminé qu'elle commencerait à la porte de la petite église du Saint-Esprit, dans la campagne de Palerme, et au bruit des cloches sonnant les vêpres à cette église. Il pressait d'une manière générale, par toutes les voies possibles, la révolte de la Sicile contre Charles d'Anjou ; mais quant au mode selon lequel cette révolte éclaterait, ni lui ni personne ne l'avait préconçu. Bien plus, quoique tout le monde lui attribue l'honneur ou lui impute l'opprobre des Vêpres, il n'est fait aucune mention de lui durant les premiers événements qui marquèrent cette soudaine et foudroyante explosion de Palerme ; ce qui prouve qu'elle dut le surprendre lui-même, loin qu'il fût en mesure de la faire naître ou de la diriger. S'il était dans l'île, tout démontrait avec certitude qu'il n'était pas à Palerme le jour du grand massacre.

Cet élan si spontané surprit et terrifia le monde, surtout après ce qu'on avait entendu dire de la puissance du roi Charles. La révolution de Sicile parut, selon Villani, comme une chose merveilleuse et impossible, *quasi cosa maravigliosa e impossibile* ; et, selon un autre chroniqueur du commencement du xiv^e siècle, Paolino di Pietro, marchand florentin, qui d'ailleurs se montre mal instruit de plusieurs circonstances, comme une œuvre divine ou diabolique, *opera divina ovvero diabolica*. La nouvelle s'en répandit rapidement et eut le plus grand retentissement par toute l'Europe ; mais on s'en montra en France surtout consterné. Il y eut vacation et deuil au parlement et au Châtelet de Paris. Une médaille porta :

VACATION ET DVEIL
DU PARLEMENT
ET DU CHATELET
PENDANT L'OCTAVE DES X JOURS
A LA NOUVELLE
DES VÊPRES SICILIENNES.

On consultait avec fruit sur ce sanglant épisode de l'histoire italienne le remarquable ouvrage de Michel Amari : *la Guerra del Vespro siciliano*.

Le terrible massacre connu sous le nom de Vêpres siciliennes a laissé dans l'histoire un souvenir auquel il a été fait de fréquentes allusions.

Un ambassadeur espagnol vantait à Henri IV la puissance du roi son maître, qui commandait dans les Pays-Bas, en Allemagne et en Italie. Le roi, pour rabattre le faste espagnol, dit avec beaucoup de vivacité que, s'il lui prenait envie de monter à cheval, il irait déjeuner à Milan, entendre la messe à Rome et dîner à Naples. « Sire, répondit l'ambassadeur, si Votre Majesté va si vite, elle pourrait aussi dans le même jour entendre les vêpres en Sicile. »

« L'animosité allait croissant ; les groupes devenaient plus nombreux, plus tumultueux. Des orateurs de café prenaient des tabourets pour trépièdes, et de là haranguaient la multitude. Les parasites du commissaire dirigeaient le mouvement ; leur plan de campagne était simple et court. Ils voulaient délivrer leur ami de cette nuée d'intrus, et n'accepter que lui seul de ces *vêpres administratives*. »

LOUIS RHYBAUD.

Vêpres siciliennes (LES), tragédie en cinq actes, en vers, par Cusimir Delavigne ; représentée sur le théâtre d'Odéon, le 23 octobre 1819. L'histoire offre peu de catastrophes plus dignes de la scène tragique que le massacre des Vêpres siciliennes. On sait du reste à quel fait se rapporte cette date fatale ; Charles d'Anjou déshonora par des cruautés de tout genre la victoire qu'il avait remportée à Tugliacozzo sur l'infortuné Conradin, dont les droits au trône de Naples et de Sicile étaient incontestables. Les premiers officiers civils et militaires ne furent que trop dociles à imiter, à seconder et souvent même à outrer l'excessive rigueur dont le prince donnait l'exemple. Les provinces du royaume de Naples, et surtout la Sicile, étaient traitées en pays conquis. Les Siciliens n'attendaient que l'occasion de se délivrer et de se venger d'une si cruelle oppression ; elle s'offrit, et l'on sait si la vengeance fut affreuse. Ce fut le lundi de Pâques de l'année 1282, qu'eut lieu à l'heure des vêpres, cet épouvantable carnage si connu dans l'histoire sous le nom de Vêpres siciliennes, et qui fait le sujet de la tragédie de Cusimir Delavigne. Jean de Procida, l'un des premiers seigneurs de Sicile, banni par Charles d'Anjou, est revenu secrètement dans ses foyers, après avoir semé sur le continent napolitain et dans la Sicile les germes de la conspiration dont il est le chef. Le moment est bien choisi : Charles est absent, et il a confié le gouvernement de la Sicile à Roger de Montfort. Mais quel est le chagrin de Procida quand il apprend que son fils Lorédan, sur le concours duquel il a compté, est devenu l'ami de Montfort ! Il a reçu de lui l'accablante chevaleresque, et maintenant, initié par son père aux secrets de la conspiration, Lorédan se trouve, comme Scervilius, placé entre ses affections domestiques et ses devoirs de fils et de conjuré. Comment

concilliera-t-il ce qu'il doit à son père et ce qu'il doit à son ami ? D'autre part, l'auteur a introduit un autre personnage qui vient nouer et compliquer l'action, et dont la main a été promise à Lorédan. Mais Amélie est aimée de Montfort ; elle-même n'a pas été insensible aux séduisantes qualités du jeune Français, et elle se trouve ainsi placée entre son devoir qui lui ordonne de ne pas divulguer la conjuration et sa passion qui la pousse à prévenir Montfort du danger qui le menace, lui et tous ses Français. L'amour l'emporte, et elle fait part à son amant du secret qui lui a été révélé. La conspiration est découverte ; Procida et Lorédan sont arrêtés ; mais, en considération de l'amitié qui les a autrefois unis, Montfort traite généreusement Lorédan ainsi que son père. Il veut favoriser leur fuite pour les soustraire à la vengeance de Charles, et en attendant qu'ils puissent s'embarquer, il leur donne son château pour prison. Mais, à l'heure de la sieste, Procida réunit tous les conjurés dans le palais même, et les harangue pour la dernière fois ; le son de la cloche fatale se fait entendre, et tous marchent vers l'église pour l'exécution du complot. Lorédan reste seul ; il a accepté la mission de tuer Montfort ; mais quand celui-ci se présente désarmé, le courroux du conspirateur expire à la vue de son ami. Il veut, il doit le frapper, mais une puissance invisible l'arrête ; ses anciennes affections triomphent, et, au lieu de tourner son épée contre Montfort, il la lui remet entre les mains, pour qu'il puisse se défendre, en cas de besoin.

« Tiens, prends, prends... ; défends-toi ; meurs du moins en guerrier ! » Puis au moment de se séparer, les deux amis tombent dans les bras l'un de l'autre : « Et maintenant, dit Lorédan dans un mouvement magnifique, Va mourir pour ton maître, et moi pour mon pays ! »

Au commencement du cinquième acte se place le récit du massacre. La scène est occupée par Amélie. Sa confidente, qui était à vêpres, survient pâle, échevelée, en désordre, et dans un récit bien mouvementé raconte à sa maîtresse le spectacle épouvantable dont elle a été témoin :

J'ai vu les citoyens, troublés par la furie,
Se déchirer l'un l'autre au nom de la patrie ;
Sur les débris épars, le prêtre chancelant,
Une croix à la main, nauséabond en imitant.
Du vainqueur, du vaincu, les clameurs se confondent.
Des tombeaux souterrains les échos leur répondent.
Le destin des combats flottait encor douteux ;
Le nuit répand sur nous ses voiles ténébreux.
Parmi les assassins je m'égare ; incertaine,
Je cherche le palais, je marche, je me traîne. [Veu]
Que de morts ! de mourants ! Fut-il qu'un jour nou-
Eclairé de ses feux cet horrible tableau ?
Puisse le soleil fuir, et cette nuit sanglante
Cacher au monde entier les forfaits qu'elle enfante !

Bientôt survient Lorédan qui, dans le tumulte, a blessé mortellement Montfort au moment où il levait le bras sur Procida. Puis enfin, Montfort lui-même, sanglant, se soutenant avec peine, arrive en se traînant sur les marches de son palais. Lorédan se punit du meurtre involontaire qu'il a commis en se poignardant sur le cadavre de Montfort, et Procida, en digne chef des conjurés, prend courageusement son parti ; il demande pardon à la patrie de pleurer son fils, et s'adressant à ses compagnons :

Soyez prêts à combattre au retour de l'aurore,
leur dit-il.

Si les avis ont été partagés sur le mérite de certaines des dispositions de la fable, tous les suffrages se sont accordés pour reconnaître les beautés d'un style pur, élégant, animé et constamment élevé. Ce qui paraît le plus digne d'éloge, c'est une propriété de langage exquise, c'est un choix d'expressions et de figures si bien assorti au sujet, aux mœurs du temps, au caractère des personnages, que le spectateur se trouve transporté au lieu et à l'époque où l'action se passe. Cette convenance de langage, que nos critiques modernes ont appelée *couleur locale*, est la seule vérité qu'il faille chercher dans les sujets de tragédie empruntés à l'histoire ; l'exactitude du fait est le mérite du narrateur : le poète ne raconte pas, il peint. Les *Vêpres siciliennes* n'ont pas cessé de figurer au répertoire du Théâtre-Français ; mais elles n'y obtiennent plus que l'ombre du succès qu'elles y obtinrent à l'époque de leur apparition.

Vêpres siciliennes (LES), opéra en cinq actes, paroles de Scribe et Duveyrier, musique de M. Verdi ; représenté à l'Académie impériale de musique le 13 juin 1855. Cet ouvrage a été composé expressément pour la scène française. M. Verdi a donné à son style plus d'ampleur, une déclamation plus soignée et à son instrumentation plus de fini et d'intérêt que dans d'autres ouvrages. Néanmoins, les *Vêpres siciliennes* n'ont pu prendre place dans la pléiade des opéras qui ne quittent pas le répertoire. Le rôle d'Hélène a été écrit pour les moyens exceptionnels de Mlle Sophie Cruvelli, qui a obtenu un grand succès de cantatrice dans le boléro du cinquième acte. Gueymard a laissé de bons souvenirs dans le rôle de Henri et surtout dans le duo du quatrième acte. Il a été remplacé par Villaret lors de la reprise des *Vêpres*, le 20 juillet 1863. Nous rappellerons l'air de Procida, chanté par Obin au second acte : *Et toi, Pa-*

lerme, ô beauté qu'on outrage. La danse occupe une large place dans la partition de cet opéra. Indépendamment du ballet des *Quatre saisons* au troisième acte, il y a une jolie tarantelle au deuxième. La romance de Henri, au cinquième acte : *La brise souffle au loin*, est une mélodie pleine de fraîcheur et de poésie. Bonnehe a mérité de vifs applaudissements pour la manière pathétique et expressive dont il interprétait le rôle de Montfort dans l'air du troisième acte, et surtout dans le beau duo : *Quand ma bonté, toujours nouvelle, l'empêchait d'être condamné*.

L'opéra des *Vêpres siciliennes*, traduit en italien sous le titre de *Giovanna di Gusmano*, a été représenté à la Scala de Milan en février 1856.

Nous donnons ici la romance de Henri, du cinquième acte.

Allegretto dolcissimo.

1^{er} COUPLET. La bri-se souffle au

loin plus lé-gère et plus

pure. Et de par-fums plus

doux l'air pa-raît em-bau-

mé ; L'on-de plus mol-le-

ment et ser-pente et mur-

mu-re, Et d'un ra-yon di-

vin tout me semble a-ni-

mé. Ah ! oui ! Ah !

avec transport

oui ! Hé-lé-ne m'ap-par-

tient, et tout, dans la na-

tu-re, A mes yeux s'em-bel-

lit, oui, s'em-bel-lit du bon-heur

d'é-tre ai-mé.

DEUXIÈME STROPHE.

Tu m'aimes ! ô bonheur ! mot divin qui m'enivre
Et rassure mon cœur de douleurs consumé !
Les cieux se sont ouverts, mon amour veut t'y suivre,
Loin du sombre horizon dont j'étais alarmé.

Ah oui ! (bis)

Hélène, mon Hélène, à toi mon cœur se livre,
Et je ne crains plus rien, non rien, je suis aimé !

VÉPRIS s. m. (vé-priss — lat. *vepris*, buisson épineux). Bot. Genre d'arbres, de la famille des zanthoxylées, dont l'espèce type croît à l'île de la Réunion.

VERS s. m. (vêr — lat. *vermis*, pour *quermis* ; du sanscrit *vermîs*, *kramî*, ver ou insecte). Zool. Nom vulgaire des helminthes, des larves d'insectes, de tous les animaux de petite taille, à corps mou, nu et dépourvu d'ailes, de forme plus ou moins allongée : *Les vers du fromage*. *Les vers de la viande*. *Les vers du corps*. *Le fruit greffé sur la tige choisie avec le plus de soin n'est pas à l'abri du ver*. (E. de Gir.) *Le ver est un tube digestif qui marche*. (J. Macé.)

Quand la mort met le comble aux maux que j'ai soufferts,
Le beau soulagement d'être mangé des vers !
VOLTAIRE.

« *Ver aphidivore*, Nom donné aux larves des ichneumon. « *Ver ascaride*, Ancien nom des ascarides et des oxyures. « *Ver assassin*, Larve d'une espèce d'hylrophile. « *Ver blanc*, Larve du hanneton : *Les larves du hanneton, trop connues sous le nom de vers blancs, ravagent les jardins et font périr jusqu'aux plus grands arbres, en dévorant leurs racines*. (Quatrefoies.) « *Ver carot*, Nom donné à diverses larves dont se servent les pêcheurs pour amorcer. « *Ver du cœur du chou*, Chenille de la péride du chou. « *Ver-coquin*, V. ce mot à son rang alphabétique. « *Ver de vin*, Nom vulgaire du dragonneau. « *Ver cucurbitain*, Ancien nom des fragments de ténia. « *Ver cylindrique*, Nom vulgaire de l'ascaride lombrical. « *Ver des digues ou ver rongeur*, Nom vulgaire du taret. « *Ver des enfants* ou simplement *Ver*, Ascaride lombricoïde. « *Ver de la farine*, Larve du ténébrion meunier. « *Vers du fromage*, Larves de diverses espèces de mouches. « *Vers des galls*, Larves des diptères et autres insectes. « *Ver gris*, Nom vulgaire des chenilles des noctuelles. « *Ver de Guinée ou de Médine*, Filaire. « *Ver hotentot*, Nom vulgaire des larves des criocères et des cassides. « *Ver lion*, Larve du rhagion, espèce de diptère. « *Ver luisant*, Femelle du lampyre, qui brille dans l'obscurité : *C'est principalement en été qu'on voit des vers luisants*. (Acad.) « *Ver macaque*, *Ver maringouin*, V. *MACAQUE*. « *Ver de mai*, Larve du méléosprocarabée. « *Ver méduse*, Holothurie. « *Ver de mer*, Nom vulgaire des vermiculaires et des serpules. « *Ver merditaire*, Larve de la mouche merdivore. « *Ver mineur des feuilles*, Nom vulgaire des chenilles de diverses teignes qui rongent le parenchyme des feuilles. « *Ver du nez des moutons*, Espèce d'oestre. « *Ver noir*, Larve d'une espèce de thrips, qui attaque les rameaux de l'olivier. « *Ver des noisettes*, Larve du charaçon de la noisette. « *Ver des olives*, Larve de la méléula de l'olive. « *Ver du palmiste*, Larve d'une espèce de lucane. « *Ver rouge*, Nom vulgaire de la larve du clairon. « *Ver à soie*, Nom vulgaire de la chenille du bombyx du mûrier, et de celles de quelques autres insectes du même groupe, qui produisent de la soie : *Les vers à soie sont sujets à plusieurs maladies qui en détruisent un grand nombre*. (E. Desmarest.) « *Ver solitaire*, *Ver isolé*, Ténia. « *Ver spermétique*, Spermatozoaire : *Leuwenhoeck considère les vers spermétiques comme auteurs de la génération*. (V. de Bonare.) « *Ver de terre*, Nom vulgaire du lombric : *Le ver par excellence, c'est le ver de terre*. (J. Macé.) *Les vers de terre se tiennent cachés dans la terre pendant l'hiver*. (V. de Bonare.) S'emploie au fig. pour désigner un être infime : *Baissez les yeux vers la terre, chétif ver que vous êtes*. (Pasc.) « *Ver des truffes*, Larve d'une espèce de tipul. « *Ver du tréfil*, Larve de l'eumolpe obscur. « *Ver des tumeurs*, Nom vulgaire de l'oestre du bœuf. « *Ver turc*, Nom vulgaire de la larve du hanneton. « *Ver à tuyau ou ver tubicole*, Noms vulgaires des serpules et des amphitrites. « s. m. pl. Classe d'animaux articulés, comprenant les annélides et les helminthes : *Les vers sont les derniers des animaux articulés*. (P. Gervais.) *Les vers ne subissent point de métamorphose, comme presque tous les insectes*. (V. de Bonare.)

— *Ver rongeur*, *Ver dévorant* ou simplement *Ver*, Cause intérieure et incessante de douleur, de chagrin :

... Pourquoi dans ma poitrine
Ai-je un ver travailleur qui toujours ronge et mine ?
A. DE MUSSET.

« Cause progressive de ruine, de destruction ; ennemi caché : *L'envie est le ver rongeur du mérite et de la gloire*. (Bacon.)

— *Nu comme un ver*, Entièrement nu : *Mettre quelqu'un nu comme un ver*.

— *Tirer les vers du nez à quelqu'un*, L'humilier, par des détours adroits, à avouer une chose qu'il aurait intérêt à garder secrète. V. *NEZ*.

— *Je l'écraserai comme un ver*, Se dit, par menace, en parlant d'un homme qu'on croit pouvoir battre, confondre, punir aisément.

— *Pop. Tuer le ver*, Boire à jeun de l'eau-de-vie ou du vin blanc.

— *Encycl.* Le mot *ver* n'a pas de signification précise dans le langage de la science moderne ; on l'appliquait autrefois, et dans la simple conversation on l'applique encore, à des êtres d'espèces diverses qui n'ont ou semblent n'avoir ni pattes, ni ailes, ni écailles, qui vivent dans la terre, dans les substances corrompues, dans les intestins de beaucoup d'animaux et qui souvent ne sont que des larves d'insectes.

Hippocrate ne rangeait guère parmi les vers que les helminthes vivant dans les intestins d'autres animaux, et son exemple avait été suivi par beaucoup de naturalistes jusqu'à Linné, qui forma sa sixième et dernière classe du règne animal en y faisant entrer tous les êtres vivants qui n'étaient ni vertébrés ni articulés. Cuvier distingua les vers à sang rouge, qui sont maintenant les annélides. On forma les céphalopodes avec les sèches, les poulpes, les calmars, qui avaient été quelquefois confondus parmi les vers. Les vers intestinaux reçurent le nom d'entozoaires, et on les désigne encore quelquefois sous le nom d'helminthes. Les vers de terre, auxquels le nom de vers est resté d'usage

manière toute spéciale dans le langage ordinaire, sont rangés parmi les lombrices, et l'on désigne aussi sous ce nom l'espèce de vers intestinaux qui rendent si souvent malades les enfants et quelquefois même les jeunes gens des deux sexes. Ces maladies sont traitées à l'article LOMBRIC, et il ne nous reste à décrire ici que les maladies causées par les vers chez les animaux. V. ANÉLIDE, ARTICULÉ, CESTOÏDE, CYSTICERQUE, DOUVE, ENTOZOÏRE, LOMBRIC, NÉMATOÏDE, SCOLEX, TÉNIA, TRICHINE, etc.

— Art vétér. Les helminthes qui déterminent les maladies vermineuses du canal intestinal appartiennent aux hématoides, quelques-uns aux trématoides et aux acanthothèques, d'autres aux cestoides.

Chez le cheval, on rencontre dans l'estomac le spiroptère mégastome; dans l'intestin grêle, l'ascaride lombricoïde, l'oxyure courbé et le stérastome.

10 *Spiroptère mégastome*, encore appelé *crinon* de Chabert, parce qu'il ressemble à un crin. Il constitue un très-petit ver, mince comme un fil, blanc, habitant de petites tumeurs de l'estomac qu'il s'est formées aux dépens des glandes gastriques, et y pullule; la tumeur devient de plus en plus considérable et peut même acquérir le volume de la tête d'un enfant; elle ne se trouve que dans la partie pylorique. Lorsqu'on coupe ces tumeurs, on en voit sortir les petits vers par pelotons; une fois sortis, ils nagent dans le liquide stomacal. Ils ont tous les caractères du genre spiroptère. Les tumeurs qu'ils forment ont été quelquefois prises pour des tumeurs cancéreuses.

20 *Ascaride lombricoïde*, ver beaucoup plus grand que le précédent, vivant toujours dans l'intestin grêle; si on le trouve quelquefois dans l'estomac et le colon, ce n'est qu'accidentellement. Vers volumineux; les plus petits sont longs de 0m,07 à 0m,08, gros de 0m,015 à 0m,020, du volume d'une très-grosse plume à écrire, quelquefois même du petit doigt. Le mâle, plus petit que la femelle, porte à l'extrémité de la queue un pénis double qui est logé dans une bourse. La tête porte trois tubercules au milieu desquels existe la bouche, constituant une ouverture triangulaire. La femelle présente à la partie antérieure du corps une ouverture qui constitue la vulve; puis viennent les oviductes petits et repliés. La femelle est toujours deux tiers plus volumineuse que le mâle.

Les vers du gros intestin sont l'oxyure courbé et le sclérastome.

10 *Oxyure courbé*. On le trouve toujours dans le cæcum et plus particulièrement dans le colon. Il a les caractères généraux des oxyures, c'est-à-dire qu'il est formé d'une partie renflée à laquelle est attachée la tête, qui est simple. Cette partie renflée se termine par une pointe aiguë comme une aigle, surtout chez la femelle. La vulve s'ouvre au tiers antérieur du corps. L'intestin s'ouvre à l'extérieur au niveau de la queue. Chez le mâle existent des bourses membraneuses et un pénis simple.

20 *Sclérastome*. Ce ver, auquel on a encore donné le nom impropre de strongle majeur, a 0m,007 à 0m,008 de longueur et 0,004 à 0m,005 de largeur; d'une couleur grise, mais le plus souvent rougeâtre, rappelant un peu la couleur du sang. Tête et queue obtuses; le mâle présente la même organisation que la femelle pour la tête et l'intestin; mais sa queue est terminée par une bourse caudale d'où sort un long pénis unique, contenu dans une gaine plissée. La vulve est située au tiers postérieur de la longueur du corps; la tête présente une double couronne de crochets aigus, confectionnés comme des lancettes, et à sa base une autre couronne de dents, avec lesquelles il s'accroche à la tunique intestinale. L'accouplement se fait par la jonction des deux individus, qui, réunis, représentent à peu près la forme d'un T.

Chez le bœuf, il y a l'amphistome, qui s'attache à la panse et ne détermine pas de maladie; l'ascaride lombricoïde, qui vit dans l'intestin grêle. Dans le gros intestin se trouve le trichocephale voisin, qui a tous les caractères des trichocephales.

Chez le mouton, il y a également l'amphistome, qui ne détermine pas de maladie et qui vit dans le rumen; l'ascaride lombricoïde, qui vit dans l'intestin grêle. Il y a aussi le strongle contourné, qui vit dans le même intestin et le gros; il ne détermine pas de maladie. Enfin on trouve le trichocephale voisin dans le cæcum.

Chez la chèvre, il n'existe qu'un petit strongle radié, qui vit dans l'intestin grêle et le cæcum; il n'occasionne pas de maladie.

Chez le cochon, il existe un spiroptère, qui vit dans l'estomac et n'occasionne pas de maladie; l'ascaride lombricoïde, qui vit dans l'intestin grêle; le trichocephale voisin, qui vit dans le gros intestin, et enfin l'échinorhynque géant. Ce dernier vit dans l'intestin grêle et y détermine de grands ravages. C'est un ver d'une longueur de 0m,15 à 0m,20 et du diamètre de 0m,002 ou 0m,003 à 0m,01 au plus. Femelle de deux tiers plus grosse que le mâle; tête pourvue d'une trompe protractile et rétractile, qu'il peut allonger et enfoncer dans l'épaisseur des tuniques intestinales. A son extrémité existent des crochets très-acérés, au milieu desquels se montre une petite ouverture qui paraît être la bouche. Le mâle porte sous la queue une petite fente, d'où sort

le pénis sous forme de cloche renversée. La femelle porte également une fente. L'accouplement se fait en s'apposant par la queue. Ce ver peut donc, en raison de sa disposition, s'enfoncer dans la tunique intestinale et quelquefois même si profondément, que la tête perce le canal et détermine des péritonites mortelles. On les rencontre libres ou attachés par la tête dans l'intestin du porc.

Chez le lapin, on ne trouve que l'oxyure, connu sous le nom de passalure. Ses caractères sont les mêmes que ceux de l'oxyure du cheval.

Chez le chat, il existe deux vers, dont l'un est appelé ascaride moustache et l'autre docmien en tube.

10 *Ascaride moustache*, ver ayant toutes les formes des ascarides, corps aminci en avant et en arrière; tête large portant de chaque côté une partie saillante, retroussée en forme de moustaches. Les papilles portent des ailes. Le mâle a une longueur de 0m,03 à 0m,06; il porte à la partie postérieure de son corps deux ailes membraneuses, soutenues par deux rangées de papilles. Spicules recourbées au nombre de deux. La femelle est longue de 0m,05 à 0m,10; queue conique, très-aiguë. Les œufs ont un caractère particulier, ils sont réticulés à l'extérieur et semblables à un dé à coudre. Ils vivent dans l'intestin grêle.

20 *Le docmien en tube* est très-rare et vit dans le rectum. Il a tous les caractères du genre, et il est muni d'un pénis en forme de trompette.

Chez le chien, il y a trois sortes de vers. Dans l'estomac et l'intestin se trouvent le spiroptère, un ascaride et un olostome.

10 *Spiroptère ensanguiné*, ainsi nommé à cause de sa couleur; corps rougeâtre, long de 0m,04 à 0m,08; tête nue, bouche grande, entourée de papilles à bords roulés. Le mâle a une queue décrivant un à deux contours, munie de deux ailes vésiculaires, et deux pénis, dont l'un est courbé en arc et l'autre porte une espèce de bouton. La femelle, plus longue que le mâle, a une queue déprimée et un peu aplatie. Ce ver vit dans des tubercules qui peuvent acquérir le développement d'une lentille, d'une noisette et même d'une noix. Il est logé dans des compartiments communiquant les uns avec les autres. Le tubercule porte une ouverture pour la sortie du ver.

20 *Ascaride borbé*. Un peu plus commun que le précédent, il ressemble à tous les ascarides; il a une longueur de 0m,10 à 0m,12 et un diamètre de 0m,002 à 0m,003. Tête à lobes convexes, pourvus chacun d'une papille et d'une mince bordure à leur contour. En arrière de ces papilles et de chaque côté de la tête existent deux ailes membraneuses. Le mâle a de 0m,05 à 0m,10 de longueur; la queue n'est enroulée qu'une seule fois et porte une rangée de papilles et deux spicules recourbés comme des lames de sabre. La femelle, plus longue et plus grosse que le mâle, a la queue aiguë et les œufs réticulés. Ce ver vit dans l'intestin grêle du chien, du loup et du renard et y détermine des maladies terribles.

30 *Olostome ailé*. Il a les caractères du genre et vit dans le rectum du chien.

Chez les volailles, il existe aussi des vers, mais qui ne déterminent que rarement des maladies. Dans les gallinacées (poulet, faisan, pigeon), on trouve l'ascaride de la poule et l'hétérokis.

10 *Ascaride de la poule*, ver cylindrique, à corps jaunâtre, comme tous les ascarides, présentant dans toute la longueur du corps une aile membraneuse. En avant de l'anus existe une ventouse, bordée par un cercle corné. Deux spicules inféchies et boutonnières. La femelle a la queue relevée et inféchie, terminée par une pointe grêle.

20 *L'hétérokis* est à peu près semblable au précédent; les naturalistes ne lui ont trouvé de caractères distinctifs que dans l'asophage; mais la ventouse située près et au-dessus de l'anus est vésiculaire. Les autres caractères sont à peu près les mêmes. Dans les palmipèdes on trouve rarement des vers. Il y a l'ascaride du canard, qu'on trouve dans le cæcum de cet animal, et l'hétérokis, semblable à celui des gallinacées. Enfin, dans l'asophage et le gésier des oies, on trouve le strongle nodulaire, et dans le canard exclusivement un trichocephale.

— Conditions nécessaires à la génération des vers. Toutes les fois qu'un animal est assez énergique pour résister à la multiplication des vers, ils sont obligés de périr ou d'abandonner l'organisme, ou bien ils n'y peuvent exister qu'en très-petit nombre. Au contraire, sur un animal faible, débilité par la maladie, l'excès du travail, une mauvaise alimentation, ou la respiration d'un air impur, les helminthes se développent avec une extrême rapidité; ils se multiplient à l'infini et finissent par le faire périr dans le marasme. Ce mode d'action des helminthes sur l'organisme se retrouve comme loi dans toutes les maladies parasitaires, aussi bien pour les parasites internes que pour ceux qui vivent à l'extérieur du corps.

La quantité de ces vers qui peuvent vivre sur un même individu est quelquefois considérable. Straus a trouvé sur un cheval de deux ans 509 ascarides, 190 oxyures, 214 strongles armés, 2,000 strongles, 69 téniases perforées et 297 filaires. Les maladies occasionnées par ces vers, s'ils sont peu nom-

breux et isolés, sont sans aucune gravité, et les animaux n'en sont nullement incommodés; en un mot, la manifestation d'une maladie n'est pas la conséquence inévitable de leur présence dans l'organisme. Les maladies ne se montrent dans toute leur malignité que lorsque ces vers existent en quantité assez considérable pour troubler les fonctions de l'organisme, ou bien pour absorber les liquides qui doivent servir à la nutrition. Les vers donnent encore lieu à des maladies graves lorsqu'ils existent dans des organes importants, comme les organes cérébraux. Quelques espèces, pourvues de crochets, les implantent dans la substance des nerfs et donnent lieu à des maladies vertigineuses, ou bien les enfoncent dans les muqueuses et font souffrir considérablement les animaux.

Quoique les symptômes au moyen desquels on peut reconnaître la présence des vers intestinaux soient très-nombreux, ils sont néanmoins très-équivoques dans beaucoup de cas, surtout quand les vers existent en petite quantité; ces phénomènes sont en général d'autant moins certains qu'ils sont plus variés, et que, pour la plupart, ils n'ont pas toujours, en apparence du moins, des rapports très-directs avec les maladies dans lesquelles on les observe. Quoi qu'il en soit, il est des symptômes généraux à tous les vers, et il en est sûrement d'autres qui sont propres à tel ou tel genre, à telle ou telle espèce, les uns ou les autres aussi variables que les effets produits dans les parties affectées de l'organisme; mais les derniers de ces phénomènes sont toujours les plus difficiles à distinguer. Dans une telle obscurité de symptômes, il n'y a que leur réunion en grand nombre, sur le même individu, qui puisse faire conjecturer avec quelque certitude la présence des vers. Parmi ceux-ci, il est encore nécessaire de faire remarquer qu'il n'y a que les intestinaux proprement dits dont on puisse parfois reconnaître la présence; les autres sont trop cachés pour que les accidents qu'ils provoquent ne soient pas très-souvent confondus avec les symptômes de la lésion organique à laquelle ils appartiennent; il est cependant quelques espèces, l'hydatide cérébrale par exemple, dont on peut presque toujours, aux phénomènes qu'elle suscite, reconnaître l'existence au cerveau. Enfin le seul signe bien certain de la présence des vers dans l'animal, c'est la sortie de quelques-uns de ces entozoaires, qui s'échappent par l'anus avec les matières fécales, soit entières, soit en débris.

Mais si l'on examine en particulier les phénomènes dus à la présence des vers intestinaux, on voit que le cheval en proie aux vers éprouve surtout des coliques, qui ne le tourmentent que de temps à autre, et que souvent les douleurs qu'il ressent disparaissent sans autre signe. À mesure qu'elles se renouvellent, les coliques deviennent plus vives, les paroxysmes sont plus longs et plus violents; la peau devient de plus en plus sèche, adhérente et le poil mauvais; la mue ne se fait pas en temps utile ou ne se fait qu'incomplètement; l'animal lèche les murs, cherche à manger la terre, l'argile, la craie, etc.; il recherche avec avidité les substances salées, et aime à se frotter fréquemment la lèvre supérieure; quelquefois c'est au rectum que le prurit a lieu, et cela indique presque toujours la présence des vers dans le voisinage de l'orifice de cet intestin. Mais un symptôme encore plus sûr est la démanaison de l'origine de la queue, partie que l'animal remue sans cesse et cherche à frotter contre les corps environnants; il faut toutefois admettre que ce prurit de la queue n'est pas dû à la malpropreté, à une affection psorique ou à des poux. Au reste, le phénomène le plus certain consiste dans les débris de vers ou les vers entiers rejetés avec les matières fécales. On observe également des flatulences, des borborygmes et une diarrhée, infecte surtout chez les poulains. S'il y a longtemps que les vers existent chez l'animal, les membres, surtout les membres postérieurs s'engorgent, et même se couvrent d'éruptions qui peuvent s'étendre jusque sous le ventre.

Chez le bœuf, la présence des vers intestinaux est indiquée par les mêmes phénomènes, à très-peu de chose près que dans le cheval; ce sont toujours des coliques, des douleurs d'entrailles, l'anorexie ou des appétits voraces, le dégoût ou des goûts dépravés, la cessation de la rumination, des météorisations passagères et répétées, la diminution de la sécrétion du lait dans les vaches; la tristesse, le dépérissement, l'émission des vers, etc., et plusieurs des phénomènes ci-dessus indiqués.

Chez le mouton, il est extrêmement difficile de constater la présence des vers dans l'intestin. On remarque un ralentissement de la rumination, de mauvaises digestions, des météorisations et des vacillations de la queue, de la faiblesse, de la lenteur dans la marche, de l'amaigrissement, un mucus plus ou moins épais autour des orifices du nez, et des écoulements fréquemment répétés.

Chez le porc, la présence des vers intestinaux entretient cet animal dans un grand état de maigreur malgré sa voracité; il tousse fortement, rend des excréments tantôt liquides, tantôt épais, et, dans l'un et l'autre cas, mal digérés; les vers déterminent aussi des accès de coliques, qui s'annoncent par de

l'inquiétude, des cris, des allées et des venues indéterminées, et parfois des convulsions.

Les chiens affectés de vers sont tristes, abattus; leur poil est sec, hérissé, terne, sale, principalement sur les reins et le haut des épaules. Quand ces phénomènes augmentent, le corps exhale une mauvaise odeur; la démarche devient gênée, les membres postérieurs sont roides, les cuisses et les hanches paraissent plus maigres que le reste du corps; le ventre est soulevé, levreté; la pupille est plus ou moins dilatée; les membranes muqueuses, notamment celles de la gueule et des yeux, sont plus pâles que dans l'état de santé, l'œil est larmoyant et quelquefois chassieux, les paupières sont rouges, les narines humides; l'éternuement est fréquent; l'animal se frotte et traîne l'anus par terre, et, soit par l'effet de ce frottement, soit par l'écoulement des excréments, le périnée se dépille. Les animaux se tourmentent, s'agitent, deviennent moroses, taciturnes, irascibles; ils crient, aboient, hurlent sans motifs; ils mordent les autres animaux de leur espèce, et même les corps qu'ils rencontrent; ils mangent, quelquefois avec colère, de la terre, de la paille, du bois et autres substances étrangères à leur goût ordinaire. Dans ces mêmes animaux les coliques sont quelquefois plus intenses que dans les autres espèces; des envies fréquentes de mordre surviennent quelquefois plus ou moins violemment, de manière à simuler la rage. Enfin le chien tombe dans une très-grande maigreur, souffre une longue agonie et meurt dans les convulsions.

Les éléments principaux du traitement préventif dans les différents animaux sont: un bon régime et des soins hygiéniques bien entendus. Pour les animaux affaiblis, les aliments de la meilleure qualité et les plus faciles à digérer, des fourrages ou il se trouve quelques plantes aromatiques, un exercice suivi ou un travail modéré et réglé; un air pur à respirer, le changement de lieu si les localités sont basses et aquatiques, l'usage du sel de cuisine, sont de très-bons moyens prophylactiques. Ce régime éloigne les conditions favorables au développement des vers intestinaux, surtout si on le suit avec quelque persévérance. Quant au traitement curatif, les trois règnes de la nature ont été mis à contribution, et cependant le traitement des vers n'est rien moins que facile et sûr; les substances qui passent même pour des spécifiques ne sont pas d'une application plus heureuse, car, si elles agissent quelquefois efficacement, on ne peut se dissimuler que la disposition organique de l'individu entre pour beaucoup dans leur action. Parmi le grand nombre de moyens proposés contre les vers, les principaux sont: 1° l'huile empyreumatique, dont la dose peut être portée à 64 grammes chez le cheval, répétée tous les jours, pendant quelques jours, et modifiée selon la taille et l'âge du sujet. La dose est la même pour les bêtes à cornes. On donne cette huile soit dans du lait associé d'un jaune d'œuf, ou dans une infusion aromatique. L'essentiel, c'est de l'administrer avec précaution, afin d'éviter qu'il s'en introduise dans les voies respiratoires; 2° l'essence de térébenthine, qui s'administre dans un jaune d'œuf étendu d'eau ou dans l'eau-de-vie faible, à la dose de 16 à 64 grammes dans les grands animaux et à celle de 2 à 4 grammes pour les petits, également en deux breuvages; 3° l'éther sulfurique à la dose de 32 à 64 grammes pour les grands animaux, et de 2 à 4 pour les petits, dans un verre d'infusion aromatique froide; 4° l'huile de cade, qu'on administrait à la même dose que l'huile empyreumatique, n'est plus employée; 5° le protochlorure de mercure à la dose de 8 à 16 grammes pour les grands animaux, et de 4 à 8 pour le porc, le veau, le mouton et le chien. Ces animaux prennent très-bien ce médicament dans du lait; 6° l'acide de la racine du grenadier en décoction à la dose de 32 à 120 grammes pour les grands animaux; et de 32 à 48 pour les petits; 7° la poudre de fougera mâle à la dose de 250 grammes pour le cheval, et de 32 à 64 pour le mouton, le veau et le chien; 8° le semen-contra à la dose de 32 à 96 grammes pour les grands animaux, et de 8 à 16 grammes pour les chiens; 9° enfin la mousse de Corse à la dose de 32 à 64 grammes.

— Econ. rur. Ver à soie. On appelle ainsi les espèces de chenilles qui tissent ces fils précieux employés chez tous les peuples du monde à la confection des étoffes de soie.

On attribue au ver à soie des origines et des patries fort diverses. Les Persans prétendent que le premier couple de ver à soie sortit de la vermine qui pullulait sur la peau du saint homme Job. Aussi, en Perse, les éleveurs font quelquefois éclore des vers à soie sous leurs aisselles.

Les Chinois passent pour être les premiers qui aient su élever le ver à soie et tirer parti de son travail. L'empereur Hoang-ti, qui vivait 2,600 ans avant notre ère, voulut que Si-ling-chi, sa légitime épouse, contribât au bonheur de son peuple. Il la chargea d'examiner les vers à soie et d'essayer d'utiliser leurs fils. Si-ling-chi fit ramasser une grande quantité de ces insectes qu'elle voulut nourrir elle-même dans le lieu qu'elle destina uniquement à cet usage. Elle trouva, non

seulement la façon de les élever, mais encore la manière de dévider leur soie, et de l'employer à faire des vêtements. » (Le P. Mailla, *Hist. génér. de la Chine*). Il paraît qu'aujourd'hui encore on voit dans l'enceinte du palais de l'empereur un grand quartier rempli de maisons, dont l'avenue porte le nom de *Chemin qui conduit au lieu destiné à élever les vers à soie, pour le divertissement des impératrices et des reines*. M. Stanislas Julien nous a fait connaître plusieurs des règlements portés par les empereurs de la Chine relativement à l'industrie de la soie, et ceux qui furent promulgués pour empêcher les secrets de l'industrie de sortir du pays. Ces derniers étaient d'ailleurs résumés en un seul décret, dont la simplicité a toujours été fort goûtée des princes : « *Interdiction, sous peine de mort, d'exporter de la Chine des œufs de vers à soie*. » Le produit seul pouvait passer la grande muraille. Malgré ces précautions, la Chine n'avait pas le monopole exclusif de la culture des vers à soie. A une époque très-reculée, l'Inde envoyait, par ses caravanes, aux villes de l'Asie Mineure, des quantités considérables de soie, dont la matière première était l'œuvre d'un bombyx probablement différent de celui de la Chine. Jusqu'au règne de Justinien 1^{er}, les Grecs et les Romains achetaient bien de la soie, mais ils n'en fabriquaient pas. Dans le vi^e siècle, deux moines persans, voulant se rendre utiles en quelque chose, vinrent trouver l'empereur Justinien, à Constantinople, lui apprirent qu'ils avaient longtemps séjourné en Chine, et lui indiquèrent comment ils y avaient pu fabriquer la soie. L'empereur les engagea, par de brillantes promesses, à retourner en Chine, et à lui rapporter de ce pays des œufs de vers à soie. Ils tentèrent l'entreprise et réussirent. Dans l'année 555, ils remirent entre les mains de Justinien un bâton creux dont l'intérieur était rempli des précieux œufs. Ils les firent éclore dans du fumier, et enseignèrent les procédés usités en Chine pour les nourrir, les propager et dévider les cocons. Bientôt, on éleva des vers à soie dans les différentes parties de l'empire grec, notamment dans le Péloponèse, qui, du nom du mûrier (*morus*), dont les feuilles servent à nourrir l'insecte, s'appela Morée. De là, et à la suite des armées du comte Roger, la sériciculture passa en Sicile, puis en Italie. Vers la fin du xiii^e siècle, les papes l'introduisirent dans le comtat d'Avignon.

Toutefois, ce n'est qu'à partir du règne de Henri IV et grâce à l'énergique impulsion d'Olivier de Serres et de Barthélemy Laffemas, dit Beauséant, que la sériciculture prit, en France, un essor sérieux. On fit venir d'Italie vingt mille mûriers, et une immense quantité de graines de vers à soie, qui furent réparties dans toutes les contrées favorables. On planta des mûriers, et on éleva des vers à Fontainebleau, dans le parc des Tournelles, et jusque dans le jardin des Tuileries. En 1666, Colbert, pour encourager l'éducation des vers à soie, fit accorder aux agriculteurs une prime de 20 sols par chaque mûrier qu'ils planteraient dans leurs possessions; mais la révocation de l'édit de Nantes « en rassurant les bons et faisant trembler les méchants, » chassa du même coup les familles protestantes des Cévennes, qui emportèrent avec elles la prospérité de l'industrie naissante. Cette industrie éprouva ensuite des fortunes diverses. Depuis le ministère de Chaptal (1808), elle s'était développée d'une façon assez importante lorsque, vers 1855, elle commença à être compromise par une maladie qui, sévissant chaque année, sur les chenilles fileuses, a dépeuplé nos établissements et ruiné les éleveurs. Nous parlerons plus loin de cette maladie et des tentatives plus ou moins heureuses faites pour la combattre.

Considérons d'abord le ver à soie dans l'état de santé. Le corps du ver à soie, dit M. Fiquier, auquel nous empruntons une partie de la description de l'animal, se compose de dix anneaux distincts, dont les séparations forment neuf plis. En avant, sont trois paires de pattes articulées, qui deviendront plus tard celles du papillon. Au milieu et en arrière sont cinq paires de pattes membraneuses, armées d'un cercle d'épines très-fines, au moyen desquelles l'animal peut s'accrocher aux feuilles et aux tiges. Sur les deux côtés du corps sont dix-huit stigmates ou bouches respiratoires. La tête présente à sa partie antérieure un museau écaillé, corné, formé d'une seule pièce. La bouche est pourvue de six petites pièces articulées. En dessous est une lame simple, la lèvre supérieure, présentant une échancrure dans son milieu. L'animal fait entrer dans l'échancrure de cette pièce le bord de la feuille qu'il ronge et le maintient ainsi sans efforts. Au-dessous de la lèvre sont insérées deux grosses mâchoires qui taillent la feuille comme ferait une paire de ciseaux. Au-dessous, des mâchoires plus faibles achèvent la division des fragments, et une petite tige, articulée à chaque mâchoire, repousse vers la bouche et empêche de tomber les plus petites parcelles de feuilles. Enfin, dans l'espace compris entre les deux mâchoires, est une lèvre inférieure, qui complète en dessous la clôture de la bouche. A l'extrémité de cette lèvre, on remarque un petit prolongement, une sorte de papille, percée d'un

trou. Ce trou est l'orifice qui donne issue au fil soyeux.

L'appareil sécréteur de la soie, ou organe séricipare, consiste en deux glandes situées des deux côtés du canal intestinal, et qui se rejoignent au-dessous de ce canal. Chacune de ces glandes se compose d'un tube formé de trois parties distinctes. La partie qui se trouve la plus rapprochée de la queue du ver est une sorte de tube flexueux, de 0m,001 de diamètre, et de 0m,270 de longueur courbée en un grand nombre de zigzags arrondis et sans ordre, qui se termine par un renflement, réservoir de la matière soyeuse, lequel se termine lui-même par un tube capillaire. Ces deux derniers tubes capillaires se réunissent, comme deux troncs veineux, en un canal unique très-court, qui s'ouvre dans la bouche du ver, à sa lèvre inférieure. C'est dans ces longs tubes grêles et flexueux que se forme la matière soyeuse. Elle se rend et se rassemble dans la partie renflée ou réservoir, et y reste à l'état gélatineux. Parvenue dans les tubes capillaires, elle commence à prendre de la consistance; elle forme deux fils qui se soudent au point de jonction des tubes et sortent par leur orifice commun, pour être conduits et dirigés par l'animal sur les points qu'il a choisis. Si l'antique Egypte eût connu le ver à soie, elle lui eût certainement élevé des autels. Nous sommes devenus plus forts; nos savants n'ont pas craint d'aller chercher dans le corps de l'innombrable fileur, impitoyablement disséqué, la matière visqueuse contenue dans les glandes, pour essayer d'en fabriquer de la soie. Mais ils n'ont pas réussi. La matière soyeuse a besoin d'être travaillée par l'insecte lui-même. Lorsqu'elle arrive dans le conduit commun des deux tubes capillaires, sous la forme de fils, ces fils sont imprégnés, en ce point, d'une sorte de vernis qui est versé par deux petites glandes voisines. Le vernis soude les deux fils en un seul, auquel il donne le brillant de la soie et la propriété de résister à l'action de l'eau. C'est pendant les dernières phases du développement du ver que la matière soyeuse devient abondante dans les glandes. A cette époque, l'animal mange beaucoup, et il est certain que la substance qui sera convertie en fils est fournie par la feuille de mûrier dont l'animal se nourrit. Comme conséquence de cette remarque, il s'est trouvé des industriels qui ont voulu retirer directement la soie de la feuille du mûrier; ils n'ont obtenu qu'une détestable filasse.

Nous aurons terminé ce qui est relatif aux organes essentiels des vers à soie, quand nous aurons dit que leurs yeux, très-complexes comme ceux d'un grand nombre d'insectes, présentent 6,236 facettes distinctes au microscope.

L'éducation des vers à soie diffère nécessairement suivant les climats. En Chine, lorsque les mûriers commencent à se revêtir de feuilles, on attache aux branches, de distance en distance, des boîtes entrouvertes renfermant des œufs de vers à soie. A mesure que la chaleur les fait éclore, les vers se répandent sur le feuillage de l'arbre, sans autre guide que leur instinct naturel; ils y subissent leurs diverses transformations, et y suspendent leurs cocons, comme la chenille fileuse du pin, ou la processionnaire du chêne, dans nos forêts. Toute la peine de l'éleveur se borne à arrêter les oiseaux; puis, à mesure que les cocons se forment, on les recueille.

L'espèce de vers à soie qu'on élève à Brousse, dans l'Asie Mineure, est de quatre mues. Ce sont les femmes qui prennent soin des œufs, qu'elles portent dans leur sein jusqu'à leur complète éclosion. La méthode employée dans ce pays est bien supérieure à celles employées en Europe; le ver à soie passe la durée entière de sa vie sur le plancher des maisons, et on le nourrit en lui donnant, trois fois par jour, au lieu de feuilles détachées de l'arbre et plus ou moins bien conservées, des branches entières et des rameaux de mûriers garnis de leurs feuilles toutes fraîches, qu'il mange avec appétit, en grimpant et se promenant sur la branche. Bien qu'on ne prenne, en Asie Mineure, aucune des précautions minutieuses en usage ailleurs, et que les vers n'y soient jamais défilés, les résidus des feuilles sur lesquelles ils vivent pendant quatre-vingts jours ne répandent aucune mauvaise odeur et ils ne sont sujets à aucune maladie. L'entrée des chambres habitées par eux est sévèrement interdite à toute personne étrangère, et, s'il y en a une quelconque par faveur insigne, on ne manque jamais de faire brûler de l'encens dès qu'elle est sortie. Ces méthodes excellentes pourraient encore emprunter quelque chose aux pratiques chinoises.

En Europe, toutes les fois que le procédé chinois a été expérimenté, et il l'a été plusieurs fois au Jardin des plantes de Paris, les pluies et les oiseaux n'ont pas permis de conduire l'expérience jusqu'au bout. Il faut aux vers à soie un local spécial, une *magnanerie* (v. ce mot). Moyennant cette condition, le nord de l'Italie est encore une terre classique du ver à soie. L'enthousiasme des habitants de ce pays a surnommé le mûrier l'arbre à feuilles d'or, et la meilleure méthode de sériciculture, la méthode Dandolo, du nom de son inventeur, est l'œuvre d'un Lombard.

A l'époque où commencent à pousser les

feuilles du mûrier qui doivent servir de nourriture aux vers à soie, c'est-à-dire vers le commencement du printemps, on procède à l'incubation des œufs. Pour cela, on les étend en couches très-minces sur des feuilles de papier, et on les expose à une température soit naturelle, soit artificielle, qui doit être élevée lentement et graduellement depuis 120 jusqu'à 250 ou 300°. Il importe que les vers naissent ensemble et acquièrent en même temps des développements égaux. Au bout de trois ou quatre jours environ, il sort de chaque œuf comme un mince et court fil noir, très-actif, qui témoigne d'un vif appétit. Ce petit fil noir n'est autre chose qu'un ver à soie. Sa première nourriture est la feuille d'une espèce particulière de mûrier nain, non greffé, qui se nomme *pourretia*. Au reste, la vie tout entière de l'insecte, dont la durée est d'environ cinquante jours, et qui est d'autant plus courte que le climat est plus chaud, est, sauf les intervalles de maladie, employée à manger, et avec une voracité croissante jusqu'à la fin. Outre les maladies accidentelles, qui sont souvent fatales, le ver à soie en éprouve nécessairement quatre autres qui se terminent chacune par une mue. La mue est une crise qui a pour effet d'opérer le renouvellement de la peau de l'animal. Un ou deux jours avant la mue, l'animal cesse de prendre de la nourriture; il cherche une retraite, s'y fixe, puis se met à exécuter une suite de mouvements pénibles; il gonfle et contracte alternativement ses anneaux, jusqu'à ce que sa peau se fende dans toute la longueur du dos. Après de nouveaux efforts, il se dégage de sa prison; il reste encore extrêmement faible, et ne peut se remettre qu'après un ou deux jours. Mais alors, il se dédommage largement de sa longue abstinence. Les âges du ver à soie sont les périodes de temps comprises d'une mue à l'autre. Comme l'animal survit à sa quatrième mue, sa vie est ainsi partagée en cinq âges, dont le dernier va de la quatrième mue à la mort. Après chaque mue, le ver est plus grand et plus gros; sa nouvelle peau s'approche de plus en plus du blanc. Après la quatrième et dernière crise, il a environ 2 pouces de longueur. La couleur de sa peau est alors d'un blanc légèrement grisâtre. C'est le moment où s'élabore en lui le suc destiné à fournir les fils de soie; c'est aussi le moment de sa plus grande voracité; il faut à tout prix la satisfaire. A peu près vers le milieu de chaque âge, le ver est pris d'une sorte de fringale, à laquelle on donne le nom de *frêze*. La frêze du dernier âge est la grande frêze; elle arrive vers le septième jour du cinquième âge. Ce jour-là, les vers issus de 30 grammes de graines consomment en poids autant que quatre chevaux. Lorsqu'on entre dans une chambre où se trouvent réunis plusieurs milliers de ces insectes, on entend un bruit qui rappelle celui que fait la chute d'une pluie battante sur le feuillage d'un arbre touffu; c'est le bruissement qui résulte du travail des petites mandibules des vers à soie appliquées à la mastication des feuilles de mûrier.

Lorsque le ver est prêt à donner sa soie, son corps devient un peu jaune, luisant, et comme transparent, comparable, quant à la couleur, à un grain de chasselas mûr. Aussi dit-on qu'il a alors atteint sa maturité. A ce moment, son appétit s'arrête; il ne mangera plus. C'est bientôt l'instant de la montée. L'éleveur doit alors s'occuper sans retard de cabaner, opération qui consiste à disposer en forme de berceaux ou cabanes, dans les intervalles compris entre les claies, des branches de genêt et de bruyères, dans lesquelles les insectes montent et choisissent leur place. Quand l'animal a échappé aux nombreuses maladies auxquelles son espèce est sujette; lorsqu'il est sorti sain et sauf des quatre mues qui ont emporté tant de ses pareils, il lui reste à triompher d'une dernière crise, celle qui coïncide avec la montée. Souvent, par des causes qu'il a été impossible de prévoir, à la suite d'un brouillard, d'une pluie, d'une *couffe* (coup de chaleur), etc., les vers, qui commencent à monter, s'arrêtent, retombent; ils meurent sans avoir travaillé, et, avec eux, l'éleveur perd l'espoir d'une récolte péniblement préparée. Quand la montée a été heureuse, le reste va tout seul. L'insecte commence par se vider, c'est-à-dire par expulser de son corps ses derniers excréments; après quoi, on le voit attacher et étendre en tous sens des fils gommeux, très-déliés, qui sortent de sa bouche. Ces premiers fils, qui forment la bourre de soie, sont destinés à maintenir le cocon. Lorsqu'ils sont établis, le ver commence à dérouler son fil de vraie soie, fil dont la longueur sera d'environ 1 kilomètre! Durant les deux premiers jours, on peut apercevoir le laborieux ouvrier à travers le tissu qu'il forme: replié sur lui-même, à peu près comme un fer à cheval, le dos en dedans, les pattes en dehors, il dispose son fil tout autour de son corps, en décrivant avec sa tête des tours ovales. Il rapproche de plus en plus les points d'attache. Bientôt il devient invisible par les accroissements multipliés du fil; sa construction devient une cellule hermétiquement fermée qui a la forme d'une coquille d'œuf; c'est le cocon. Les cocons sont généralement blancs ou jaunes, avec des nuances diverses.

Lorsque l'ouvrage est entièrement termi-

né, ce qui a lieu au bout de sept à huit jours, le ver subit une métamorphose: il devient chrysalide. C'est l'intermédiaire entre l'état de ver et celui de papillon. Avant d'arriver à cet état, l'insecte, ayant déposé toute sa soie, est devenu d'un blanc cireux; il est tuméfié dans sa partie moyenne. Les pattes abdominales se flétrissent; les six pattes antérieures se rapprochent et noircissent; les parties de la bouche se portent en dessous; la peau se ride; bientôt elle se détache, et se trouve refoulée vers la partie postérieure. La chrysalide paraît sous les déchirures de cette peau. Elle est d'abord blanche; elle vire bientôt au rouge brun; elle ressemble à une fève grisâtre. Si elle ne meurt pas dans cet état, on voit, au bout de quinze à dix-sept jours, le cocon se percer, et, par le trou, livrer passage à un papillon assez laid, laid, aux ailes blanches, incapables de voler, et encore toutes mouillées. Comme, dans les magnaneries, on a prévu l'arrivée de ce personnage qui a encore une fonction à remplir, quelques dispositions ont été prises pour le recevoir. D'après M. Guérin-Méneville, pour percer sa prison de soie, le papillon fait usage d'une liqueur particulière, contenue dans une vésicule dont sa tête est munie. Il imbibé abondamment les parois du cocon avec cette liqueur; les fils de soie se ramollissent, se décollent et ils se séparent sous l'effort du papillon. Le premier soin de l'insecte en liberté est de chercher une place convenable où il puisse se sécher; on l'aide en le posant sur une toile tendue exposée à une douce chaleur.

Si les mâles et les femelles étaient confondus, une foule d'unions ne tarderaient pas à avoir lieu; mais on a soin d'avoir séparément des papillons mâles et des papillons femelles, en nombre égal. On les distingue d'abord avant leur sortie, par le poids des cocons: les cocons femelles sont plus lourds que les cocons mâles. On les distingue ensuite, après leur sortie des cocons, par leur aspect. Le mâle est plus petit; il a les ailes nuancées de gris et les antennes noires; il est vif et pétulant; il s'agit et bat des ailes. La femelle est plus grosse; elle a les ailes blanches, les antennes peu développées et pâles, le ventre volumineux, cylindrique et bien rempli; elle est calme, lourde et stationnaire. Dès que les papillons ont évacué une liqueur rousse, on rapproche les mâles des femelles. Après l'accouplement, on les sépare de nouveau. Les mâles n'ont plus alors de mission à remplir ici-bas.

On attache des feuilles de papier sur des claies légèrement inclinées; on met vingt-cinq à trente femelles sur chaque feuille. Quand chacune a trouvé une place à sa convenance, elle expulse un œuf enroulé d'un liquide visqueux, qui le fait adhérer au papier. A côté de ce premier œuf elle en dépose un second; puis à côté de celui-ci un troisième, et ainsi de suite. La ponte dure ordinairement trois jours. Le nombre des œufs est en moyenne de cinq cents par femelle. Ils sont d'abord d'un blanc nacré, après quelques heures, d'une couleur jaune pâle, et, enfin, après quelques jours, ils tournent au gris brun. On suspend les feuilles de papier, sur lesquelles ils sont collés, le long des fils de fer, à peu de distance du plafond d'une pièce exposée au nord, qu'on ne chauffe jamais. Il faut bien se garder de laisser du chanvre, brut ou travaillé, dans le voisinage des œufs, ni des vers. Dans le milieu de l'hiver quelques éducateurs trempent les œufs dans de l'eau froide légèrement salée, et les font ensuite sécher. Dans les magnaneries, on ne laisse arriver à l'état de papillons que le nombre d'individus jugé nécessaire à la reproduction de l'espèce. On étouffe les chrysalides en exposant les cocons à une chaleur suffisante, puis on dévide la soie dont ils sont formés.

Ces chrysalides, que nous jetons après le dévidement des cocons, les Chinois s'en régalaient. Nous allons donner, d'après un missionnaire, le Père Favand, une des recettes qui servent à les accommoder. « Pendant le long séjour que j'ai fait en Chine, dit l'auteur, j'ai souvent vu manger et j'ai mangé moi-même des chrysalides de vers à soie. Je puis affirmer que c'est un excellent stomacique, à la fois fortifiant et rafraîchissant, et dont les personnes faibles font usage avec succès. Après avoir filé les cocons, on prend une certaine quantité de chrysalides; on les fait bien griller à la poêle, pour que la partie aqueuse s'écoule entièrement. On les dépouille de leur enveloppe, qui s'enlève d'elle-même, et elles se présentent alors sous forme de petites masses jaunes, assez semblables aux œufs de carpe agglomérés. On les fait frire au beurre, à la graisse ou à l'huile, et on les arrose de bouillon (celui de poulet est le meilleur). Lorsqu'elles ont bouilli pendant cinq ou six minutes, on les écrase avec une cuiller de bois, en ayant soin de remuer le tout, de manière qu'il ne reste rien au fond du vase. On bat quelques jaunes d'œufs, dans la proportion de 3 pour 100 chrysalides; on les verse dessus, et l'on obtient par là une belle crème d'un jaune d'or et d'un goût exquis. C'est ainsi qu'on prépare ce mets pour les mandarins et les gens riches. Quant aux pauvres, après avoir bien fait griller les chrysalides, et les avoir dépouillées de leur enveloppe, ils les font frire au beurre ou à

la graisse, et les assaisonnent avec un peu de sel, de poivre ou de vinaigre; ou, enfin, ils les mangent telles qu'elles sont, avec du riz, après s'être contenté de les dépouiller.

En France, on a calculé qu'il faut, en moyenne, 27 kilogrammes de feuilles de mûrier pour arriver à produire 1 gramme d'œufs de vers à soie; et qu'il faut 100 grammes d'œufs pour rendre 100 kilogrammes de cocons.

Lorsque, au moment de l'éclosion, on regarde de près un œuf de papillon, on y distingue un point noir et un croissant brunâtre qui s'étend à son pourtour. Le point noir est la tête du ver, le croissant en est le corps déjà couvert de petits poils. Lorsqu'il veut sortir de l'œuf, le ver à soie ronge la coquille sur le côté. Quand il est venu à bout de pratiquer une ouverture assez grande, il y passe la tête, et fixe immédiatement un fil de soie au premier corps qu'il peut atteindre. Quelquefois, quand l'ouverture est trop étroite, il sort par la queue. Quelquefois enfin, il ne peut sortir d'aucune manière, et il meurt épuisé par les efforts qu'il a faits pour se dégager.

— De quelques autres espèces de vers à soie. Nous venons de faire ample connaissance avec le ver à soie classique, le bombyx du mûrier. Il existe d'autres espèces sétifères que l'on a tenté, depuis quelques années, d'acclimater en Europe. Elles appartiennent toutes au genre *attacus*, lequel se divise en plusieurs espèces, que l'on distingue par le nom de l'arbre qui fournit la nourriture à leurs individus. Il y a 1° le ver à soie du chêne, qui comprend trois espèces d'*attacus*, savoir, l'yama-mai, le pernyi, et le mylitta; 2° le ver à soie de l'aillante, qui comprend l'espèce d'*attacus* appelée *bombyx cynthia*; 3° le ver à soie du ricin, que les savants ont essayé d'appeler *saturia ricini*.

L'yama-mai, dont les œufs, pris au Japon en 1862, arrivèrent à Paris en 1863, donne une soie moins fine et moins forte que celle du mûrier, mais tout aussi brillante. Il vit quatre-vingt-deux jours, s'élève facilement, donne des chenilles vertes, de grande taille, et de grands papillons très-beaux, d'un jaune vif, tirant sur l'orange. Le pernyi, qui fut envoyé par des missionnaires, de Mandchourie en France, en 1855, donne une soie de tous points remarquable, dont les tissus participent à la fois de la soie ordinaire, de la laine et du coton. Le mylitta, qu'on rencontre surtout dans le Bengale, aux environs de Calcutta, et dans le Lahore, donne une soie très-estimée. Malheureusement il est rebelle à l'acclimatation. Le ver à soie de l'aillante (*bombyx cynthia*), dont l'acclimatation est un fait accompli, grâce aux efforts de M. Guérin-Mèneville, fut apporté du nord de la Chine, en 1858, par le Père Annibale Fantoni. C'est peut-être le moins coûteux et le plus facile à élever de tous les vers à soie. Il vit en plein air, sur l'aillante, ou vernis du Japon, et donne deux récoltes par an. La matière textile extraite de son cocon porte le nom d'aillantine; c'est une espèce de bourre de soie qui tient le milieu entre la soie du mûrier et la laine ordinaire. L'animal porte sur chacun de ses anneaux des points noirs. Quand il approche de son entier développement, il est vert émeraude, avec la tête, les pattes et le dernier anneau d'un beau jaune d'or. Le ver à soie du ricin ressemble beaucoup à son parent de l'aillante et donne une soie analogue à l'aillantine; toutefois, son éducation ne saurait prendre une grande importance en France, en raison de la nécessité de renouveler chaque année les plantations de ricin.

— Des maladies des vers à soie. Les vers à soie sont sujets à de nombreuses maladies, qui d'ordinaire se déclarent après les mues, surtout après la quatrième, et auxquelles on ne connaît pas de remèdes. On enlève les malades, pour qu'ils n'infectent pas l'atelier. Il y a les *luisettes*, vers qui n'ont pas eu la force de muer; ils deviennent de plus en plus luisants jusqu'à leur mort. Il y a les *arpiens* ou vers qui ont dépensé toute leur énergie dans le travail de la dernière mue et qui n'ont plus la force de manger; les *jaunes* ou *gras*, qui sont jaunâtres, gonflés et crèvent; les *morts-flats* ou *mous*, qui, après avoir bien mangé et bien grossi, meurent sans qu'on en sache la cause. Il y a la *muscardine*, qui enlève, dans la quatrième âge, le sixième des individus et qui laisse sur leur corps une efflorescence blanche, farineuse, qui n'est autre chose qu'un champignon, auquel on a donné le nom de *botrytis Bassiana*. Enfin n'oublions pas la *pebrine* ou *gattine*, vulgairement connue sous le nom de *maladie des vers à soie*, sans doute parce qu'elle résume à elle seule la gravité de toutes les autres réunies. Ce n'est guère qu'en 1853 qu'elle a fait son apparition en France, et elle n'a pas tardé à jeter la ruine dans nos contrées séricicoles, notamment dans les Cévennes. M. de Quatrefages l'a comparée au choléra humain. C'est une véritable épidémie, qui, née dans les plaines formées par les alluvions du Rhône, s'est promptement répandue dans toute l'Europe et jusque sur les bords de la mer Caspienne. Chaque année elle renaît. Les remèdes recommandés, d'ailleurs avec fort peu d'espoir, par le savant naturaliste, ayant été infructueux, nous nous dispenserons de les

rapporter, sauf un seul, qui consiste à éviter dans le même local les grandes agglomérations d'individus. La production en soie, qui, en 1853, était, dans notre pays, de 26 millions de kilogrammes, était descendue en 1865 à 4 millions de kilogrammes, lorsque le ministre de l'agriculture et du commerce chargea M. Pasteur d'étudier le fléau. Le savant chimiste commença par examiner au microscope ces petits corps que M. Philippi a découverts dans le sang des vers à soie et qu'on désigne sous le nom de *corpuscules de Cornalia*, du nom de l'observateur qui les a le mieux décrits, et il ne tarda pas à formuler ainsi le résultat de ses observations: « Si les papillons renferment des corpuscules, la graine sera mauvaise et les vers seront malades; si, au contraire, les papillons ne renferment pas de corpuscules, il y a de très-grandes probabilités que leur graine sera bonne et qu'il en sortira des vers sains et capables de filer. » Il y a des papillons *corpusculenz*, c'est le terme reçu, qui peuvent engendrer des œufs sains et, par suite, des sujets bien portants. M. Pasteur conseille néanmoins de ne pas s'y fier; un seul ver malade, sorti de cette graine, peut répandre l'épidémie dans toute une chambre. C'est donc de l'habile emploi du microscope que dépend le salut de la sériciculture. Or, un enfant bien exercé y suffit. Dans ses expériences, M. Pasteur se faisait aider par un jeune garçon de huit ans. Quand le papillon a pondu, on prend quelques-uns de ses œufs, on les écrase, on les étale dans un peu d'eau et on examine au microscope la bouillie qui en résulte; si elle contient des corpuscules, on rejette tous les œufs de l'animal; si elle n'en contient pas, les œufs sont bons. Les corpuscules sont faciles à reconnaître pour qui en a vu une fois.

Aux yeux de M. Pasteur, les corpuscules de Cornalia seraient une production qui n'est ni végétale ni animale, incapable de reproduction et de même nature que ces corps de forme régulière qu'on appelle *organites*, tels que les globules du sang, les globules du pus, etc. Ils conservent fort longtemps le principe toxique de la maladie; en saupoudrant la feuille de mûrier que l'on donne à manger aux vers avec de la poussière contenant de ces corpuscules desséchés et conservés pendant un an, on provoque une grande mortalité. L'expérience a de tous points sanctionné les procédés de M. Pasteur, et ce savant a pu dire en 1868: « Je suis maître de la maladie des corpuscules, que l'on considérerait, avant moi, comme la maladie unique dont souffre aujourd'hui la sériciculture. Je puis la donner et la prévenir à volonté. Le problème sera donc résolu le jour où je n'aurai plus à appréhender pour mes graines la maladie des morts-flats, car il me sera alors démontré qu'il est possible de faire de la graine irréprochable par un moyen pratiquement industriel. »

La direction d'une magnanerie ne demande pas une grande intelligence ni des capacités hors ligne, mais seulement des soins minutieux et une observation rigoureuse de la consigne imposée par le directeur ou le propriétaire de l'établissement. Lorsque les travaux seront bien dirigés et la ventilation bien réglée, l'assainissement sera tel, que l'on n'aura très-probablement pas besoin d'avoir recours aux fumigations de chlore gazeux ou autre désinfectant. Néanmoins, si cette opération était reconnue nécessaire, on l'effectuerait en plaçant dans la chambre à air des vases contenant les matières fumigatoires.

Le mobilier dont une magnanerie doit être garnie se compose de tablettes propres à supporter les vers, de sacs et de paniers pour recueillir les feuilles, d'instruments pour les couper, de tamis pour les distribuer et de filets pour le défillement. Il faut, en outre, des thermomètres ordinaires, des thermomètres à index et des hygromètres.

Comme rendement, 31 grammes de graine produisent de 25 à 68 kilogrammes de cocons en consommant 800 à 1,000 kilogrammes de feuilles de mûrier.

La moitié au moins de la graine reste improductive.

On peut résumer comme il suit les conditions d'une bonne magnanerie: la première est qu'elle soit percée de vastes ouvertures; la seconde, qu'elle possède un rez-de-chaussée où se trouvent une étuve pour l'éclosion des œufs et divers appareils, renfermés dans une chambre à air, au moyen desquels on peut, à volonté, humidifier, refroidir ou réchauffer l'atmosphère ambiante; la troisième, qu'elle ait un premier étage, appelé *atelier*, où s'élèvent les vers, lequel soit surmonté d'un ventilateur puissant; la quatrième, qu'elle soit située sur un lieu convenable, tel qu'un plateau exposé au grand air; la cinquième, qu'elle soit entretenue dans une propreté irréprochable.

Un thermomètre et un hygromètre, fréquemment consultés, indiqueront les degrés de chaleur et d'humidité de l'air de l'atelier; le premier doit marquer 32° centigrades pendant les cinq premiers jours de l'éducation et 25° pendant les trois semaines suivantes; le second, qui doit régler la marche du ventilateur, marquera toujours 80° environ. L'atelier, dont la grandeur doit naturellement se proportionner au nombre de vers que l'on veut élever, sera muni d'un nombre suffisant de claies (sept étages pour une hauteur de 4 mè-

tres) où seront étalés les vers et les feuilles dont on les nourrit; ces feuilles seront renouvelées fréquemment. Le service, facilité par un appareil qui monte les feuilles fraîches et descend les litières, sera fait sans bruit, sans poussière, sans précipitation; car les vers à soie sont d'une extrême délicatesse et souffrent autant des conditions défavorables qui les entourent dans le local où ils vivent que des variations météorologiques que l'homme est également impuissant à diriger et à conjurer.

Ver rongeur (LE) ou Du paganisme dans l'éducation, par l'abbé Gaume (1851, 1 vol. in-80). Le titre prétentieux et déclamatoire de ce livre en fait assez connaître le contenu. C'est un réquisitoire en règle contre ces pauvres auteurs païens, qu'on avait pourtant bien soin d'expurger avant de les mettre aux mains de la jeunesse. Aux Virgile, aux Cicéron, aux Démosthène, l'auteur voulait qu'on substituât Albert le Grand et saint Thomas. Après avoir cité ces deux noms, il disait: « Courbez la tête, j'ai nommé les rois immortels de la science, de la littérature et des arts. » Seize ans auparavant, M. Gaume avait déjà émis les mêmes idées en publiant le *Catholicisme dans l'éducation*; mais alors la société, enivrée de sensualisme, ne prêtait l'oreille qu'aux sirènes dont les chants perfides l'attiraient vers l'abîme. Sa voix eut donc peu d'écho et, moins heureux que l'ermite du moyen âge, il trouva à peine quelques chevaliers disposés au combat. Isolé sous les feux croisés des ennemis et même des amis, force lui fut de quitter le champ de bataille. En 1851, M. Gaume sort une seconde fois de sa tente et se met de nouveau à prêcher la croisade. Cette fois, sa voix fut entendue; le bataillon des croisés ne fut pas très-nombreux, mais tous ses soldats étaient animés du même esprit et pleins de la même haine. La lutte s'engagea et elle fut vive. Le *Grand Dictionnaire*, qui est avant tout le *Dictionnaire du XIX^e siècle*, en doit l'histoire à ses lecteurs. Le seul moyen que signalait M. Gaume de détruire le ver rongeur des sociétés modernes, c'était la substitution du christianisme au paganisme dans l'éducation, la déchéance des auteurs profanes et l'avènement des livres saints et des Pères de l'Eglise. Plusieurs prélats adhèrent au réquisitoire et signèrent cette sentence de déchéance prononcée contre le paganisme, et MM. Donoso-Cortés et de Montalembert applaudirent.

Condamner le paganisme dans l'éducation, c'était condamner la Renaissance entière; aussi, le 6 février 1852, en plein XIX^e siècle, au milieu de l'Académie française, M. de Montalembert, qu'aucune audace n'effrayait, déclara, avec ce sans façon et cette hauteur d'affirmation qu'on lui connaît, que la Renaissance fut, avec la Réforme, « le fléau du monde moderne. »

Mais le paganisme trouva des défenseurs. Nous nommerons d'abord le regretté H. Rigault, qui, dans la *Revue de l'instruction publique*, défendit ses chers anciens avec un esprit tout moderne. « Une observation préjudicielle, disait-il, s'adresse à l'auteur du *Ver rongeur*. Si le mal qu'il dénonce est réel, si le paganisme conduit le monde moderne à l'abîme, il est étrange que tant d'hommes de génie, qui ont eu à cœur le salut du monde et la grandeur de la religion, n'aient pas été plus vigilants, et que, après tant d'années d'insouciance, ce cri d'alarme parte des bords de la Nièvre, au moment où le navire va succomber; car enfin les pilotes n'ont pas manqué à l'Église, et le monde chrétien a compté jusqu'ici bon nombre d'esprits aussi clairvoyants que M. Gaume et de serviteurs aussi dévoués que M. de Montalembert. Par quel miracle se fait-il que M. Gaume n'ait d'autre devancier, dans sa croisade contre le paganisme, que le P. Possevin au XVI^e siècle, et que, depuis le XVI^e siècle, personne, pas même les plus grands écrivains chrétiens du XVIII^e siècle, n'ait ouvert la bouche pour signaler la tradition chrétienne brisée et le monde courant à l'abîme? Comment concevoir cette conspiration involontaire d'aveuglement non-seulement en Angleterre, en Allemagne, dans tous les pays chrétiens, mais en France, en Espagne, en Italie, dans tous les pays catholiques? N'y a-t-il pas là un mystère qui doit faire réfléchir M. Gaume, et, en s'émerveillant de la nouveauté de sa cause, n'a-t-il pas à s'effrayer de se trouver plus zélé que Fénelon et plus clairvoyant que Bossuet? »

Une partie du clergé lui-même vint au secours du paganisme classique. M. Dupanloup, évêque d'Orléans, écrivit, avec l'exagération qui lui est habituelle, que l'enseignement des lettres anciennes est pour le clergé un droit sacré, que le clergé « défendrait, s'il le fallait, de sa vie et de son sang. » Pour prouver que la tradition chrétienne, loin de condamner l'étude des auteurs païens, la prescrivait, l'abbé Landriot, depuis évêque de La Rochelle, écrivit ses *Recherches historiques*, livre plein d'une érudition solide, et établit victorieusement, contre l'abbé Gaume, que les grands hommes dont s'honore l'Eglise s'étaient formés dans le commerce des auteurs païens. Que faisaient à Athènes Grégoire de Nazianze et Basile? Ils étudiaient Homère, Hésiode, Démosthène, Hérodote, Thucydide, Platon et Lysias. Voici ce que dit de ces païens saint Basile, dans son livre sur

la lecture des auteurs profanes: « Nous devons nous rappeler que la plus grande des luttes nous est proposée, et, pour nous y préparer, n'épargnons ni peine ni travaux. Mettons-nous en rapport avec les poètes, les historiens, les rhéteurs et tous les hommes qui peuvent nous être utiles. » Ecoutez saint Grégoire: « Tout homme sensé conviendra, je pense, que la science est le premier des biens que nous pouvons posséder; je parle de cette science d'origine étrangère, dont le commun des chrétiens fait peu de cas dans son ignorance. Il la croit pleine de pièges et de dangers et s'imaginer qu'elle éloigne de Dieu. Mais, qu'il nous savons que le feu, les aliments et les métaux ne sont en eux-mêmes ni bons ni mauvais, que tout dépend de l'usage qu'on en fait. C'est de la même façon que nous accepterons de la science profane ce qui sert à la recherche et à la contemplation de la vérité, tout en repoussant la pompe de Satan et ce qui conduit à l'erreur et à la perdition. Il ne faut donc pas mépriser cette science, comme le voudraient quelques-uns, gens à courte vue et sans aucune culture, qui désirent que tout le monde leur ressemble, pour mieux se cacher dans la foule et échapper ainsi au reproche d'ignorance... » M. Gaume dut trouver saint Grégoire bien sévère. On trouverait aisément d'autres témoignages non moins importants dans saint Grégoire de Nysse, saint Augustin et saint Jérôme.

Cette croisade entreprise contre le bon sens finit moins bruyamment qu'elle n'avait commencé. L'abbé Gaume ne put entonner un chant de victoire et rentra sous sa tente, d'où il ne sortit plus. *L'Univers* poussa encore quelques sours grognements; mais que deviendrons-nous si nous étions privés des boutades de *L'Univers*? La cause, portée au tribunal du bon sens public, fut jugée, et jugée sans appel, en faveur du paganisme. Le paganisme littéraire continuera d'être la source vive où les jeunes intelligences viendront puiser le goût, l'éloquence, la poésie et, plus encore, l'amour de la liberté. On ne privera pas nos enfants de la lecture de Démosthène, de Juvénal et de Lucien pour leur faire traduire le mauvais latin de saint Augustin ou de saint Thomas.

VERA, ancienne ville de Médie. V. PHRAATA.

VERA, ville d'Espagne, province et à 60 kilom. N.-E. d'Almería, chef-lieu de la juridiction de son nom, près de la Méditerranée, où elle a un petit port de commerce; 10,000 hab. Corderies, poteries; fabrication de salpêtre; important commerce de blé; pêche active. Aux environs, mines de fer, plomb et ocre. On croit que Vera est bâtie sur l'emplacement de l'ancienne *Barja*.

VERA (don Pedro de), capitaine espagnol, conquérant des Canaries, né à Jerez-de-la-Frontera vers 1440, mort vers 1500. D'abord alcade de Ximena, il prit part aux querelles féodales de l'Andalousie, puis fut nommé par Ferdinand et Isabelle gouverneur et capitaine général de la grande Canarie. Il acheva la conquête de toutes les Canaries (1480-1485), organisa le pays, déporta une partie des Guanches et les remplaça par des colons venus d'Europe. Vera montra de grands talents comme capitaine et comme administrateur; mais il se rendit tellement odieux par ses rigueurs, qu'il fut rappelé par le gouvernement espagnol; toutefois, il figura dans la guerre contre Grenade et fut récompensé de ses talents militaires par de hautes distinctions.

VERA (Ceverio de), prétre espagnol, petit-fils du précédent, mort en 1606. Il servit longtemps dans l'armée espagnole en Amérique, embrassa l'état ecclésiastique à l'âge de quarante ans, revint en Europe, alla à Rome et de là se rendit en Palestine, d'où il revint à Lisbonne. On a de lui: *Voyage de la terre sainte* (Madrid, 1597, in-8°) et *Dialogue contre les pièces de théâtre usitées en Espagne* (1605).

VERA (Anguste), philosophe italien, né à Amelia (Ombrie) le 4 mai 1817. Son père, avocat distingué et d'opinions avancées, avait été commissaire sous la République. Lorsqu'il eut fait ses études dans divers collèges, il alla étudier le droit à Rome, où il se lia avec l'archéologue Foyati, qui lui donna le goût de l'archéologie et l'engagea à se rendre à Paris. M. Vera suivit ce conseil. Il se rendit en France, où il connut Bailanche, puis alla professer à l'institut Hofwy, près de Berne, au collège de Champel, à Genève. De retour à Paris, il fut présenté à Cousin, qui le fit nommer professeur de philosophie à Mont-de-Marsan. De là, il passa successivement aux collèges de Toulon, de Lille, au collège Charlemagne, où il suppléa M. Franck, aux collèges de Rouen et de Strasbourg. Dans l'intervalle, il s'était fait recevoir bachelier, licencié es lettres, agrégé de philosophie (1844), et, l'année suivante, il prit le grade de docteur. A la même époque, il se lia avec MM. Thiers, Victor Leclerc, Vacherot, Ozanam, Jules Simon et collabora à *L'Echo du Nord*, à la *Revue de Lyon*, puis à la *Liberté de penser* et au *Dictionnaire des sciences philosophiques*. Après le coup d'Etat du 2 décembre 1851, M. Vera quitta la France et alla chercher en Angleterre la liberté de penser, d'écrire et d'enseigner; il y fit des cours privés et des cours publics qui eurent un vif

succès, collabora à l'*Athenæum* et écrivit plusieurs ouvrages remarquables. Vers 1860, M. Vera retourna en Italie à l'appel de Mamiani, y professa la philosophie à l'Académie de Milan et alla occuper en 1862 une chaire à l'université de Naples, où il s'est acquis par son enseignement une grande popularité. Comme philosophe, M. Vera appartenait à l'école de Hegel, dont il a traduit plusieurs ouvrages et dont il s'est attaché à répandre les idées en écartant les parties nuisibles, les subtilités et les hypothèses trop téméraires du célèbre philosophe. Ecrivain habile, joignant à l'éclat italien et à la gravité allemande la clarté française, M. Vera joint à une vaste érudition un esprit très-ouvert à toutes les manifestations de la pensée. Nous citerons de lui : *Problèmes de la certitude* (Paris, 1845, in-8°); *Platonis, Aristotelis et Hegelii de medio terminis doctrina* (1845, in-8°), ses deux thèses de doctorat; *Introduction à la philosophie de Hegel* (Paris, 1855, in-8°); *Inquiry into speculative and experimental science* (Londres, 1856); *La Logique de Hegel* (Paris, 1859, 2 vol. in-8°), traduite en français, avec un commentaire; *l'Hégélianisme et la philosophie* (Naples, 1861, in-8°); *Mélanges philosophiques* (Paris, 1862, in-8°); *Essais de philosophie hégélienne* (Paris, 1864, in-12), comprenant la *Peine de mort*, *Amour et philosophie*, *Introduction à la philosophie de l'histoire*; *Philosophie de la nature* (1863-1865, 3 vol. in-8°), traduit de Hegel en français, avec commentaire; *Philosophie de l'esprit* (1867 et suiv.), traduit de Hegel; *Leçons sur la philosophie de l'histoire* (Florence), recueillies et publiées en italien par M. Maritano; *Philosophie de la religion*, de Hegel (Paris, 1870, in-8°), traduit en français, avec un commentaire, etc. On lui doit, en outre, des articles dans le *Parlamento*, l'*Emporio italiano*, le *Giornale delle arti e delle industrie*, etc.

VERA Y FIGUEROA Y ZUNIGA (don Juan-Antonio de), comte DE LA ROCCA, historien et diplomate espagnol, né dans la Catalogne en 1858, mort en 1928. Succèsivement gentilhomme de la maison de Philippe IV, membre du conseil suprême de la guerre et de celui des finances, ambassadeur extraordinaire auprès de différentes cours d'Italie, il consacra ses loisirs à la culture des lettres et publia, entre autres ouvrages : *l'Ambassadeur* (Séville, 1820, in-4°), traduit en français par Lancelot, sous ce titre : *le Parfait ambassadeur* (Paris, 1835, in-4°); *Vie de sainte Isabelle de Portugal* (Rome, 1825, in-8°); *El Fernando ou Séville restaurée*, poème héroïque, écrit dans le mètre de la Jérusalem délivrée du Tasse (Milan, 1832, in-4°); *Abrégé de la vie et des faits de l'empereur Charles-Quint* (Milan, 1845, souvent réédité), traduit en français par Duperron Le Hay (Paris, 1862, in-4°); *Don Pedro défendu* (Madrid, 1848, in-4°); *Vie de Notre-Dame la sainte Vierge* (Saragosse, 1852, in-8°).

VERAC, village et commune de France (Gironde), cant. de Fronsac, arrond. et à 11 kilom. N.-O. de Libourne; 600 hab. Ruines d'un vieux château et restes d'une ancienne église au lieu dit de La Mongie. Au château du Pommeret, restes de fondations romaines et découverte de médailles d'Antonin.

VERAC (Charles-Olivier DE SAINT-GEORGES, marquis DE), général et diplomate français, né à Verac (Vienne) en 1743, mort en 1823. Il fit ses premières armes en 1761, pendant la guerre de Sept ans, comme aide de camp du duc d'Havre, dont il était devenu le gendre à l'âge de seize ans. Promu colonel (1767), puis mestre de camp (1770), il passa peu après dans la diplomatie et devint ministre plénipotentiaire successivement aux cours de Darmstadt (1772), de Copenhague (1774), de Saint-Petersbourg (1779) et de La Haye (1784). L'indépendance dont il fit preuve, en se déclarant, malgré les instructions de son gouvernement, contre l'agrandissement de la maison d'Orange, amena son rappel en 1785. Il demeura quatre ans dans l'inaction et, en 1789, fut appelé à l'ambassade de Suisse. Il donna sa démission en 1791 et résida à l'étranger jusqu'en 1801, époque à laquelle il entra en France. Il ne voulut accepter de Napoléon aucune fonction publique et, après la rentrée des Bourbons, fut élevé au grade de lieutenant général. — L'un de ses fils, Armand-Maximilien-François-Joseph-Olivier DE SAINT-GEORGES, marquis DE VERAC, né à Paris en 1768, mort en 1858, servit quelque temps dans l'armée des princes et entra en France, d'où Napoléon l'exila, huit ans plus tard, en Belgique. La Restauration le fit pair de France et gouverneur du château de Versailles. Il siégea à la Chambre des pairs jusqu'à la révolution de 1848.

VERACITÉ s. f. (vé-ra-si-té — lat. *veracitas*; de *verax*, veridique). Attachement constant à la vérité, habitude de dire vrai : *Les institutions de l'Égypte imposaient aux égyptes une veracité à laquelle l'oisiveté funéraire a dérogé plus d'une fois.* (Villem.)

— Qualité de ce qui est vrai, conforme à la vérité : *La veracité d'un témoignage.*

— Théol. Attribut en vertu duquel Dieu ne peut ni se tromper ni tromper.

— Syn. *Veracité*, *franchise*. V. *FRANCHISE*.

VERA-CRUZ, ville du Mexique, capitale de l'Etat de son nom, par 19° 12' de latit. N. et

96° 9' de longit. O., sur le golfe du Mexique et sur un chemin de fer qui la relie à Puebla, à 372 kilom. E. de Mexico; 37.000 hab. (d'après Lavallée), dont un grand nombre de mulâtres, de métis et de zambos. Evêché catholique. Cette ville est située sur une terre basse et sablonneuse, entourée de hautes dunes de sable qui menacent de l'envahir un jour et qui empêchent la circulation de l'air du côté de la terre. Les chaleurs y sont excessives de mai en septembre, et si, durant les autres mois de l'année, l'air est rafraîchi par les vents du nord, particuliers à cette contrée, ils sont quelquefois si violents, qu'ils mettent en danger les navires à l'ancre et enveloppent la ville d'une atmosphère de sable qui aveugle dans les rues et est très-incommode même dans les maisons. Le seul courant d'eau est un ruisseau bourbeux, appelé Tenoya, qui coule au S.-E. de la ville, à deux cents pas des murailles. Vera-Cruz est bien bâtie; les rues sont larges, droites, propres et parfaitement entretenues. On remarque la place d'Armes, le marché, le palais du gouvernement, la caserne, la douane, l'hôpital de Loreto, les églises, les couvents, la gare du chemin de fer et quelques belles maisons. La ville est entourée d'une muraille très-faible garnie de bastions; ceux de la Concepción et de Santiago, situés aux deux extrémités N.-E. et S.-E. de la ville, sont les plus remarquables. Les alentours sont tristes, dépourvus de tout ombrage et de toute végétation; on n'aperçoit que des sables, on croirait à une ville dans un désert de l'Afrique. Le port de Vera-Cruz n'est qu'une rade foraine, très-peu sûre lors des coups de vent du nord; les navires n'ont pour abri qu'un flot in fleur d'eau, où se trouve construit le fort de la citadelle de Saint-Jean-d'Ulloa, qui domine la ville, protège le port et est la première place de guerre du Mexique. Sur cet îlot se trouve également un phare à feu tournant, varié par des éclats de seconde en seconde. Les approches sont hérissées de nombreux écueils et l'on ne peut guère entrer sans pilote. Les bâtiments de guerre étrangers trouvent un bon mouillage à l'île de Sacrificios, à environ 2 milles et demi du port de Vera-Cruz, dont l'entrée leur est interdite. Le beau pic d'Orizaba, constamment couvert de neige, et qui s'aperçoit à 160 kilom. en mer, sert de point de repère aux navigateurs. Comme sur toutes les côtes de l'Amérique baignées par l'océan Atlantique, le climat est malsain, principalement pour les étrangers non acclimatés, et l'on peut dire que les fièvres ont emporté à Vera-Cruz plus d'habitants que n'en ont fait périr plusieurs guerres et famines dévastatrices. L'excessive chaleur, les hautes dunes qui entourent la ville et interceptent la circulation de l'air, les marécages existant dans les environs, les myriades de moustiques sont des obstacles continus à la salubrité et une cause perpétuelle d'incommodité pour les habitants. Cependant les effets de cette position désavantageuse n'occasionnent pas une mortalité notable chez les indigènes ni parmi les étrangers acclimatés, qui n'ont plus à craindre la fièvre jaune, dont les ravages sont continus.

Avant l'indépendance, Vera-Cruz occupait le premier rang dans le commerce du Mexique et était un des marchés les plus importants de l'Amérique. C'était alors le seul port ouvert dans le golfe à l'intercourse étrangère et un entrepôt où les spéculateurs trouvaient d'immenses profits à acheter, à leur débarquement, des marchandises de toutes sortes, qu'ils introduisaient dans l'intérieur et vendaient avec de grands bénéfices. Bien qu'aujourd'hui ce port soit encore considéré comme le premier de la république, il est bien déchu sous le rapport commercial et n'est plus qu'une simple échelle où l'on dépose les riches chargements destinés à l'intérieur et principalement à Mexico. L'Angleterre, la France et l'Allemagne se partagent surtout la fourniture des tissus et autres objets manufacturés; les Etats-Unis y contribuent aussi pour certains articles, comme les métaux. L'Angleterre envoie aussi beaucoup de produits à Vera-Cruz par l'intermédiaire des Antilles, et parfois une partie même de son commerce avec le littoral du Pacifique, jusque dans l'Amérique du Sud, a transité par le même port.

Vers la fin du xvi^e siècle, le vice-roi Monterey jeta les fondements de Vera-Cruz à l'endroit même où Cortez aborda le 12 avril 1519. Elle reçut, en 1615, de Philippe III le titre et les privilèges de ville. En 1823, les Mexicains, qui avaient proclamé leur indépendance, enlevèrent Vera-Cruz aux Espagnols; mais ceux-ci, sous les ordres du général Copinger, restèrent maîtres du fort de Saint-Jean-d'Ulloa, annoncèrent l'intention de se défendre jusqu'à la dernière extrémité et répondirent aux attaques des assiégés en bombardant la ville. Les Mexicains bloquèrent le fort, qu'ils ne pouvaient prendre de vive force. Abandonné à lui-même et à ses propres forces, composées d'une garnison peu nombreuse, fatiguée et décimée par la lutte, le général Copinger se décida enfin à recevoir des commissaires mexicains dans le fort pour y traiter des conditions de la capitulation, qui fut conclue dans les termes les plus favorables. Il fut stipulé que la garnison sortirait du fort de Saint-Jean-d'Ulloa avec tous les honneurs de la guerre et qu'elle serait transportée à la Havane. Avec le fort Saint-

Jean-d'Ulloa fut perdu le seul point qui restait aux Espagnols sur le territoire de la vice-royauté du Mexique.

De nombreuses exactions commises au Mexique au préjudice de nos nationaux contraignirent, en 1837, le gouvernement français à élever des réclamations qui n'aboutirent à aucun résultat; le ministre français se décida alors à appuyer ses prétentions par la force. Une flotte partit aussitôt de Brest et alla croiser devant les ports du Mexique, afin d'appuyer les négociations du baron d'Efflandis, chargé de signifier au cabinet mexicain l'ultimatum de la France. Cet ultimatum ayant été repoussé (14 avril), l'escadre française, commandée par le capitaine Bazouche, se rallia devant Vera-Cruz, dans l'intention de bombarder cette ville et de tenter la prise du fort de Saint-Jean-d'Ulloa. L'énergie de la défense de ce fort, confiée au général mexicain Rincan, obligea les assiégeants à convertir le siège en blocus. Ce blocus dura depuis plusieurs mois, quand le gouvernement français donna au contre-amiral Baudin l'ordre exprès de s'emparer de vive force du fort après une dernière sommation. Le 27 novembre 1838, l'attaque commença; elle fut si vive et si habile, que, épuisée par quatre heures de combat, voyant d'ailleurs s'écrouler autour d'elle murs et bastions, la garnison cessa le feu et arbora le drapeau parlementaire. Le même jour, le général mexicain Rincan signa une capitulation aux termes de laquelle il livra immédiatement la forteresse à l'amiral Baudin, avec tout son matériel de guerre et d'approvisionnement. Le gouvernement mexicain, forcé de plier, signa avec les agents de la France un traité de paix à Vera-Cruz le 9 mars 1839. Lors de la guerre qui éclata en 1847 entre le Mexique et les Etats-Unis, au sujet de l'annexion du Texas par cette dernière puissance, le général américain Scott reçut l'ordre de s'emparer de Vera-Cruz et de la citadelle de Saint-Jean-d'Ulloa. Le 9 mars, les Américains débarquèrent à Vera-Cruz et coupèrent toutes les communications extérieures, ainsi que les aqueducs chargés de fournir l'eau à la consommation des habitants; le 18 mars, la tranchée était ouverte et, le 26, le général mexicain Landero demandait à capituler. Les 4,000 défenseurs sortirent de la ville et évacuèrent le fort de Saint-Jean-d'Ulloa, dont les Américains prirent immédiatement possession. Enfin, les Français occupèrent Vera-Cruz pendant l'expédition du Mexique, de 1862 à janvier 1867. Cette ville fut une des dernières qui restèrent au pouvoir de Maximilien avant qu'il se retirât à Queretaro, où il fut fusillé.

VERA-CRUZ (ETAT DE), Etat de la république mexicaine, entre ceux de Mexico et de Puebla à l'O., d'Oaxaca au S., de Chiapas, de Tabasco et du golfe du Mexique à l'E., ceux de Tamaulipas et de San-Luis au N.; 66,754 kilom. carrés; 335,859 hab. Cette population n'est pas également répartie sur tout le pays; les districts d'Orizaba et de Jalapa, qui jouissent d'un climat doux et sain, sont relativement plus peuplés que les districts moins hospitaliers de Vera-Cruz et d'Acayucan. Le terrain, à l'exception des côtes, est très-montagneux, surtout dans le district d'Orizaba, coupé par la sierra Madre, qui y pénètre par l'Etat d'Oaxaca et se prolonge dans celui de Puebla. Cette Cordillère est remarquable par les deux pics élevés qu'on y rencontre et qui lui donnent un aspect imposant et majestueux. Le premier et le plus considérable, le volcan de Citlaltépetl ou mont de l'Etoile, est situé au N.-E. d'Orizaba. La forme en est conique, la cime couronnée d'une neige éternelle, et l'altitude, d'après de Humboldt, est de 5,295 mètres. Le second pic est le fameux Cofre-de-Perote, connu des anciens Mexicains sous le nom de Nauchampatepetl ou montagne carrée. La cime de ce pic figure un coffre immense. Son élévation est de 4,088 mètres au-dessus du niveau de la mer. Quoique le climat de cet Etat soit en général très-chaud, la température présente sur certains points d'assez grandes variations, comme dans les districts d'Orizaba, de Cordoue (*Cordoba*) et de Jalapa, dont le fertile sol offre toutes les productions des climats chaud, tempéré et froid. Dans les autres districts, notamment le long des côtes, la chaleur est parfois excessive, et elle y occasionne différentes maladies, dont la plus grave est ce redoutable *vomito prieto*, que nous appelons la fièvre jaune. En hiver, néanmoins, les vents du nord y rafraîchissent d'une manière très-sensible la température, et cette saison est la meilleure de l'année. Quant aux productions naturelles de l'Etat de Vera-Cruz, elles sont très-variées, mais peu exploitées, faute de capitaux et de sécurité. Un grand nombre de mines ont été tout à fait abandonnées, entre autres celles de Dolores, de Saint-Pierre-et-Saint-Paul, du Carmén, de la Manacuerna, du Dorado, de Chorra-dura-Verde, des Animas, de Saragosse, de San-Antonio-el-Ato, de l'Arenal, etc. Néanmoins, au N. de Jalapa et à 30 kilom. du Cofre-de-Perote, on trouve quelques mines qui continuent d'être exploitées; ce sont celles de Tatatila, de Zomelahnac et de Tenepanoya. Le minerai qu'on y trouve est un mélange de plomb et de cuivre, de cuivre et de fer, ou du cuivre seul. Les rivières du golfe sont sablonneuses et stériles, notamment dans le district de

Vera-Cruz; mais le reste de l'Etat est fertile. Dans les épaisses forêts de Papandú, d'Acayucan et de Plan-del-Rio, la végétation des tropiques déploie tout le luxe de ses riches produits. Les palmiers et les bananiers y protègent de leur ombre les pauvres cabanes des Indiens. 4,000 pieds plus haut, dans les environs de Jalapa et de Cordoue, le climat est plus tempéré, le ciel fréquemment parcouru par des nuages, l'air imprégné de plus d'humidité et chargé de parfums. Les orangers et les citronniers, la canne à sucre, le caféier y donnent d'abondantes récoltes; le bananier s'y rencontre toujours; mais le froment ne s'y montre pas encore. Des forêts de chênes, de storax, de mélastomes et de cèdres couvrent le flanc des montagnes, et les maladies des côtes n'atteignent point jusqu'à ces heureuses régions. Quelques lieux plus loin, à 1,500 pieds plus haut, toutes les plantes tropicales disparaissent; les pins commencent à se mêler parmi les chênes. Après une demi-journée de chemin, 2,000 pieds plus haut, on approche du grand plateau mexicain, au climat froid et rigoureux, où le froment, le maïs et le maïs sont seuls cultivés avec espoir de riches moissons. Le côté de Vera-Cruz a, par suite de ses nombreux replis, plus de 160 lieues espagnoles d'étendue. Les ports de Vera-Cruz, Boca-del-Rio, Antigua, Juan-Angel, Tuxpan, Chuchalacas, Tampico et Guasacalco sont plus ou moins barrés par des bas-fonds. Les rivières, les fleuves et les lacs ou lagunes sont nombreux dans l'Etat de Vera-Cruz. Les rivières sont constantes, comme disent les habitants du pays, ou seulement entretenues par les pluies; ce sont ces dernières que l'on rencontre en plus grand nombre. Elles n'ont d'eau que lorsqu'il pleut, et ce sont alors des torrents impétueux que les ravins ont peine à contenir; mais à peine les pluies ont-elles cessé, que les lits sont de nouveau à sec. Parmi les rivières constantes, il en est quelques-unes qui se perdent dans de profonds abîmes ou dans les sables du rivage. On trouve de ces abîmes dans les environs des villages de Mixtla et de Tehuacan, non loin d'Orizaba. Des rivières qui arrivent jusqu'à la mer et se jettent dans le golfe du Mexique, les plus importantes sont : le Tonto, le rio Blanco, le Cezetillo, le San-Juan-de-Dios, le Palatla, le Tequesolapa, le Chicomapa, le San-Antonio, le rio Seco, le Chiquihuite, l'Alajo, le Midac, le Zapote, le rio de Amatos, le Jamapa ou Medellin, le rio de la Antigua, les rivières de Nautla, de Tecolutla et de Caçones, le rio de Tuxpan, le Pantuco, les rivières de San-Juan, de los Tuxtles, de Tezacoacan, du Zapotal, de Paso-de-la-Corrienti, le rio Aquivilco, etc. Les lagunes les plus importantes sont celles de Tamiahua, de Tampico, de Mandingo, d'Avaredo, etc. L'Etat de Vera-Cruz est divisé en 7 districts et 16 partidos ou cantons, et on y compte 4 villes, 11 bourgs, 186 villages et 126 hamaux.

VERAGRES, en latin *Veragri*, peuple de la Gaule romaine, dans la province des Alpes Graies et Pennines, au S. des Nantuates; leur capitale était *Octodurus*, sur leur territoire forme de nos jours la partie centrale du canton suisse du Valais. « César place les Veragres entre les Nantuates et les Seduniens. Dion Cassius, en disant que les *Veragri* s'étendent depuis les Allobroges et le lac Léman jusqu'aux Alpes, n'a point pris ses renseignements dans César, qui, au commencement du troisième livre des *Commentaires*, décrit l'expédition de Sergius Galba, son lieutenant, dont il est question dans cet endroit de Dion. Ainsi, ce qu'on lit dans cet historien ne saurait nuire à ce que l'on connaît d'ailleurs, que les *Nantuates* séparent les *Veragri* des *Allobroges*. L'inscription du trophée des Alpes nomme les *Veragri* entre les *Seduni* ou le territoire de Sion et les *Salassi*, qui habitaient la vallée d'Aoste, ce qui est très-convenable. Plinius les désigne par l'éthnique de leur capitale, en les appelant *Octodurenses*. » (D'Anville, *Notice de l'ancienne Gaule*.)

VERAGUA, ancien département de la cidevant république américaine de Colombie, borné au N. par la mer des Antilles, à l'E. par la province de l'Isthme, au S. par le Pacifique et à l'O. par la Guatemala; ch.-l., Santiago-de-Veragua. Le département de Veragua est un de ceux de l'ancienne Colombie qui ont formé la république de la Nouvelle-Grenade; on l'a divisé en deux provinces, Panama et Veragua.

VERAGUA (PROVINCE DE), division administrative de la Nouvelle-Grenade. Elle est bornée au N. par la mer des Antilles, à l'E. par l'Etat et le golfe de Panama, au S. par l'océan Pacifique et à l'O. par la république de Guatemala. Elle mesure 260 kilom. de l'E. à l'O. sur 130 kilom. de largeur moyenne. Son territoire est couvert de montagnes élevées et boisées, entre lesquelles s'étendent des vallées fertiles; on y trouve d'excellentes pâturages, des mines d'or et d'argent; 45,000 hab. Ch.-l., Santiago-de-Veragua (v. *SANTIAGO*). Le nom de cette province lui vient de la couleur verte (*verde aguas*) que l'on remarque dans l'une de ses rivières.

VERA INCESU PATUIT DEA (*Sa démar-che révèle une déesse*), Première partie d'un

vers de Virgile (*Enéide*, l. I^{er}, v. 405). Vé-nus vient d'apparaître à son fils Enée; « elle détourne la tête, et son cou brille de l'incarnat des roses; ses cheveux exhalent l'odeur céleste de l'ambrosie; sa robe en plis mouvants ondoie jusqu'à ses pieds, sa démarche révèle une déesse. »

Fénelon compare la poésie à ces divinités fabuleuses qui semblent glisser dans l'air plutôt que marcher sur la terre. Saint-Simon dit de la duchesse de Bourgogne : « Elle avait la démarche d'une déesse sur la nue. »

« Voltaire paraissait ignorer qu'il y a beaucoup de grâce dans la force, et que ce qu'il y a de plus sublime dans l'esprit humain est peut-être aussi ce qu'il y a de plus naïf; car l'imagination sait révéler sa céleste origine sans recourir à des artifices étrangers. Elle n'a qu'à marcher pour se montrer déesse : *Et vera incessu patuit dea*. »

VICTOR HUGO.

J'ai appris à danser en même temps qu'elle, et je me rappelle toutes les gaucheries, toutes les maladroites qu'il lui a fallu perdre avant d'acquiescer cette démarche noble et aisée qui lui donne aujourd'hui cet air imposant de déesse : *Vera incessu patuit dea*.

A. KARR.

« Voyez à la ville Mlle Rachel, au milieu de jeunes femmes, même distinguées; elle s'en détache par la noblesse et la dignité naturelle de ses allures : *Incessu patuit dea*. »

L. VÉRON.

« Frédéric II sortit la tête haute, en faisant résonner l'éperon sur le pavé, pour aller reprendre le cours de son règne à la tête de sa garnison. « Cet homme-là a beau faire, » dit Voltaire, ce ne sera jamais qu'un roi : *Et incessu patuit... deus* (le dieu). — Le « texte porte *dea*, » répartit Maupertuis dans un élan de pédantisme. »

EUG. PELLETAN.

VÉRAIRE s. m. (vé-rè-re). Bot. V. VARAIRE et VÉRATRE.

VÉRAISON s. f. (vé-rè-zon). Etat des fruits et surtout des raisins qui commencent à prendre la couleur qu'ils ont quand ils sont mûrs.

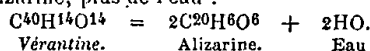
VÉRAMIER s. m. (vé-ra-mié). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées.

VÉRANDA ou **VÉRANDAH** s. f. (vé-ran-da). Galerie légère qui règne sur toute la longueur des habitations de l'Inde et de l'extrême Orient, et qu'on imite en Europe dans certains édifices.

VERANDA, dans la mythologie du Nord, nom d'une des trois grandes norines; elle personnifiait le présent.

VÉRANTINE s. f. (vé-ran-ti-ne). Chim. Matière résineuse qui accompagne l'alizarine et la rubianine, dans le dédoublement du rubian.

— **Encycl.** La *vérantine* est une matière pulvérulente, rougeâtre, sublimable en partie par la chaleur, soluble dans les alcalis. M. Schunck, qui l'a découverte, la représente par la formule C¹⁴H¹⁰O⁸; Gerhardt admet C¹⁰H¹⁴O¹⁴, formule qui correspond à de l'alizarine, plus de l'eau :



Véran-tine.

VERANZIO (Antoine), prêtre et diplomate hongrois, né à Sebenico en 1504, mort en 1573. Il appartenait à une illustre famille de la Dalmatie. Après avoir fait ses études, il vint à la cour de Hongrie, où il gagna les bonnes grâces d'Étienne Broderic et de Martinus, ministres du roi Jean Zapolya I^{er}. Ce prince confia à Veranzio, à dater de 1528, plusieurs missions importantes, et prit pour secrétaire et le nomma prévôt de Bude. Plus tard, il fut envoyé successivement auprès de Sigismond, roi de Pologne, des papes Clément VII et Paul II, de François I^{er}, roi de France, de Henri VIII, roi d'Angleterre, et de l'empereur Ferdinand I^{er}. Sous le règne de Jean Zapolya II, il remplit deux nouvelles missions en Pologne, fut nommé, en 1549, évêque de Cinq-Églises et conseiller d'État par le nouveau roi de Hongrie, Ferdinand, devint, en 1553, ambassadeur de ce prince en Turquie et conclut en 1567, avec le sultan Sélim II, une paix avantageuse. Il fut nommé peu après archevêque de Gran, primat et vice-roi de Hongrie, couronna roi de Hongrie l'archiduc Rodolphe et regut du pape le chapeau de cardinal quelque temps avant sa mort. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages qui sont demeurés manuscrits, à l'exception de la *Vita Petri Berislai* (Venise, 1620). Veranzio avait aussi traduit les annales turques connues sous le titre de *Tarikhi-Ali-Khan*; c'est de cette traduction, qui n'a pas été imprimée, que Leunclavius a tiré ses *Amalæ sultanorum ottomanorum et pandectæ historiarum turcicæ* (Paris, 1583, in-4^o).

VERANZIO (Fauste), philologue et philosophe hongrois, neveu du précédent, mort dans la première moitié du XVII^e siècle. Il était évêque *in partibus* de Canadum et écrivit plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Dictionnaire en cinq langues* (Ve-

nise, 1595); *Logica nova, suis instrumentis formata et recognita* (Venise, 1616, in-4^o); *Machina novæ, addita declaratione latina, gallica, hispanica et germanica* (Venise, in-fol.). Veranzio avait écrit aussi une *Histoire de Dalmatie*, qui, d'après une disposition de son testament, fut mise avec lui dans son cercueil.

VERA-PAZ (SAN-DOMINGO-DE-LA-) ou **COBAN**, ville de l'Amérique centrale, dans la république de Guatemala, ch.-l. du département du même nom, à 230 kilom. N.-E. de Guatemala-la-Nueva; 12,500 hab., presque tous Indiens. Fabrication de toiles.

VERA-PAZ (DÉPARTEMENT DE), division administrative de la république de Guatemala. Il est borné à l'E. par le golfe de Honduras, au N. par la presqu'île de Yucatan; 50,000 hab. Ch.-l., Vera-Paz. Sol marécageux; belles forêts; récolte de coton. Commerce de bois de galeac et de coton.

VERARD (Antoine), imprimeur-libraire français, né dans la seconde moitié du XV^e siècle, mort vers 1513. Les détails exacts font défaut pour la biographie de cet éditeur. Il prit pour enseigne : *A saint Jehan l'Evangéliste*, et les frontispices de ses ouvrages indiquent les diverses rues qu'il habita. Verard possédait également une échoppe au Palais de justice. Parmi les principaux livres qu'il a édités, on cite : le *Décameron* de Boccace (Paris, 1485, in-fol.), traduction française de Laurent; les *Loups ravissants* de Robert Gobin (vers 1503); plusieurs éditions du *Roman de la Rose*, des *Chroniques* de Monstrelet et de la *Légende dorée*.

VÉRAT s. m. (vé-ra). Canon en usage au XVI^e siècle, et qui lançait des boulets de 12 livres. Il On l'appelait aussi QUART DE CANON.

VÉRATRATE s. m. (vé-ra-tra-te). Chim. Genre de sels que l'on extrait de la graine de cévadille, et dont le plus important est le sel d'hydrogène ou acide vératrique.

— **Encycl.** Les *vératrates* sont des sels qui répondent à la formule C⁹H⁹M²O⁴ et probablement aussi à la formule C⁹H⁸M²O⁴. Le plus important de ces sels, le *vératrate* d'hydrogène ou acide vératrique, a été extrait par Merck, en 1839, des graines de cévadille, puis étudié par le même chimiste et par Schrötter. Pour le préparer, on épuise les semences de cévadille par de l'alcool acidulé au moyen de l'acide sulfurique, on précipite la solution alcoolique par un lait de chaux, on filtre, on évapore la liqueur filtrée, on mélange la solution claire de *vératrate* calcique ainsi obtenue avec de l'acide sulfurique ou avec de l'acide chlorhydrique et on abandonne le tout dans un lieu froid. L'acide vératrique se dépose alors en cristaux et peut être purifié par dissolution dans l'alcool et par un traitement au noir animal.

L'acide vératrique cristallise, par l'évaporation spontanée de ses solutions alcooliques, en petits épis incolores ou en prismes à quatre pans. Il présente une réaction légèrement acide, se dissout peu dans l'eau froide, mieux dans l'eau bouillante, facilement dans l'alcool, surtout à chaud, pas du tout dans l'éther. A 100°, ses cristaux abandonnent leur eau de cristallisation et deviennent opaques. A une température plus élevée, ils fondent en un liquide clair, et l'acide se sublime ensuite sans se décomposer.

Le chlore et le brome agissent violemment sur l'acide vératrique, en formant des produits de substitution visqueux et incristallisables. L'acide sulfurique concentré ne paraît agir que très-faiblement sur l'acide vératrique, et le perchlorure de phosphore est sans action. L'acide azotique très-concentré le dissout et laisse déposer, lorsqu'on ajoute de l'eau à la solution, un acide nitrovératrique C⁹H⁹(AzO²)O⁴ qui se dissout facilement dans l'alcool, cristallise au sein de ce liquide en petites lamelles jaunes et fond à 100° en se décomposant. Ce composé, bouilli avec de l'acide azotique, se convertit en acide dinitrovératrique, qu'on sépare très-difficilement de l'acide mononitré.

Distillé avec un excès de baryte, l'acide vératrique perd une molécule d'anhydride carbonique CO² et se convertit en vératrol C⁸H⁸HO³. C'est un acide monobasique, mais probablement diatomique et peut-être triatomique.

Les *vératrates* alcalins sont cristallisables, très-solubles dans l'eau, mais non déliquescents. Le sel de plomb est insoluble. Le sel d'argent C⁹H⁹AgO⁴ est un précipité blanc, légèrement soluble dans l'eau.

— *Vératrate d'éthyle* C⁹H⁹(C²H⁵)O⁴. On obtient ce corps en faisant passer un courant de gaz chlorhydrique à travers une solution modérément concentrée d'acide vératrique dans de l'acide très-concentré. On distille la liqueur saturée de gaz chlorhydrique et l'on ajoute de l'eau au produit de la distillation; l'éther vératrique se dépose sous la forme d'une masse cristalline rayonnée, très-friable, d'une densité de 1,141 à 18°, inodore, mais possédant une saveur légèrement amère, brûlante et quelque peu aromatique. L'eau le dissout peu, l'alcool le dissout facilement; par l'évaporation spontanée de sa solution alcoolique, il se dépose en aiguilles brillantes. Il ne se volatilise pas sans se décomposer; chauffé à l'air, il brûle avec

une flamme lumineuse. Lorsqu'on le chauffe avec une lessive alcoolique de potasse, il se saponifie.

VÉRATRE s. m. (vé-ra-tre — lat. *veratrum*, dérivé, selon quelques-uns, de *vertere*, changer, tourner, lequel représente la racine sanscrite *var*, tourner. Les anciens attribuaient à cette plante la propriété de rétablir l'esprit des aliénés. Corssen croit que *veratrum* vient de *verare*, dire la vérité, comme *veratrix*, diseuse de bonne aventure, et signifie proprement ce qui rétablit la vérité; cette plante aurait été ainsi désignée parce qu'elle était censée purifier le cerveau et rétablir l'intelligence). Bot. Genre de plantes, de la famille des mélanthacées ou colchicacées, type de la tribu des vératrées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent dans les régions montagneuses de l'hémisphère nord : Le *VÉRATRE blanc* jouait un rôle important dans l'ancienne médecine. (P. Duchartre.)

— **Encycl.** Les *vératres* sont des plantes vivaces, à feuilles ovales ou lancéolées aiguës, marquées de fortes nervures; à fleurs hermaphrodites, ou polygames par avortement, groupées en panicules terminales, et auxquelles succèdent des capsules à trois loges polyspermes. Les espèces peu nombreuses de ce genre habitent surtout l'Europe et l'Amérique du Nord, où elles croissent dans les régions montagneuses. La plus remarquable est le *vératre blanc*, vulgairement nommé *ellébore blanc*, *varasco*, *vératre*, etc. C'est une plante à racine charnue, tubéreuse, fusiforme, grisâtre, pivotante; la tige, haute de 1 mètre à 1 m,50, porte des feuilles alternes, ovales, d'un vert clair; elle se termine par une grande panicule rameuse de fleurs blanc verdâtre, munies de bractées.

Cette plante croît dans l'Europe centrale et méridionale; elle habite surtout les pâturages élevés des régions montagneuses. On ne la cultive guère que dans les jardins botaniques; elle est digne néanmoins de figurer dans les parterres, sinon pour ses fleurs, du moins pour l'élégance de son port et de son feuillage. On la place au milieu des plates-bandes, ou parmi les arbustes des derniers rangs des massifs, ou entre les rochers, ou dans le voisinage des fabriques, etc. Elle croît en tout terrain, mais végète mieux dans un bon fond légèrement ombragé. On la propage de graines semées dans une planche bien préparée et exposée au levant; le jeune plant est repiqué à demeure au bout de deux ans et reste encore un an ou deux avant de fleurir. Comme ce procédé est très-lent, on préfère multiplier la plante par les éclats des vieux pieds, enlevés en hiver, et seulement une fois tous les trois ou quatre ans sur le même individu. La plante fleurit au milieu de l'été.

Dans les localités où le *vératre blanc* est abondant, on récolte ses racines à l'automne, pour les usages médicaux; on les dépouille des fibrilles et de la terre qui y est attachée; puis on les fait sécher, quelquefois après les avoir divisées en tronçons. Ces racines nous arrivent surtout de la Suisse; elles sont noires et ridées à l'extérieur, blanchâtres au dedans. L'analyse chimique y a constaté de l'amidon, du ligneux, de la gomme, une matière colorante jaune, de la stearine, un acide volatil, de la vératrine à l'état de galat-acide et une autre base organique appelée *jervine*. Cette racine a une odeur nauséabonde, assez forte pour exciter des vomissements chez ceux qui la récoltent, et qui est un indice de ses propriétés énergiques.

La racine de *vératre blanc* est émétique et purgative, même à petites doses; appliquée à l'extérieur, sous forme de suppositoires ou autrement, elle peut provoquer des vomissements, et, respirée par le nez, des hémorragies nasales, on dit même (il y a sans doute ici quelque exagération) des métrorrhagies, l'avortement, des suffocations et, enfin, la mort. Les anciens l'employaient dans une foule de maladies; les modernes l'ont préconisée comme propre à rétablir l'équilibre des fonctions organiques dérangé par un ébranlement du système nerveux. Réduite en poudre, cette racine a été vantée contre la gale et les autres maladies de la peau; on l'applique sur le sacrum, soit en nature, soit sous forme de pomade, pour faciliter la menstruation. La teinture a été administrée à l'extérieur contre les taches hépatiques. Enfin, cette racine a été vantée comme vermifuge, sternutatoire, antisypilitique; on a été jusqu'à la conseiller contre l'hydropisie et même la folie, d'après cette opinion que le *vératre blanc* serait l'ellébore des anciens. La médecine homœopathique emploie cette racine, surtout fraîche, contre un grand nombre de maladies. L'art vétérinaire l'a employée avec succès, en décoction, pour guérir la gale des moutons.

A haute dose, la racine de *vératre blanc* est un poison très-violent. Il suffit de l'introduire dans les veines, ou même de l'appliquer sur la chair dénudée pour que ses principes délétères soient rapidement absorbés. Les symptômes de cet empoisonnement sont les suivants : respiration pénible, ralentissement du pouls, nausées, vomissements, crachements abondants, difficulté à marcher et à se tenir debout, tremblement des mem-

bres, convulsions et, enfin, la mort. A l'autopsie, on trouve les poumons lourds, gorgés de sang et marqués de taches brunes; la vésicule biliaire et le foie gonflés; des lésions du système nerveux et de vives inflammations locales, notamment dans l'appareil digestif. Le suc sert à empoisonner les armes.

Le *vératre noir* est regardé par plusieurs auteurs comme une simple variété du précédent, dont il diffère par sa taille un peu plus petite, ses feuilles plus grandes, ses bractées plus courtes, ses fleurs d'un pourpre noirâtre, disposées en une panicule terminale rameuse à la base et simple au sommet. On le trouve dans les pâturages montagneux de l'Europe centrale et jusqu'en Sibérie. Sa racine possède les mêmes propriétés que celle du *vératre blanc*; mais elle est à peine employée en médecine. Le principe colorant jaune y est plus abondant. Ces deux plantes, dans les pâturages, sont très-nuisibles aux bestiaux.

Nous citerons pour mémoire le *vératre officinal*, originaire du Mexique, et le *vératre cévadille*. V. CÉVADILLE.

VÉRATRÉ, ÉE adj. (vé-ra-tré — rad. *vératre*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte au *vératre*.

— s. f. pl. Tribu de la famille des colchicacées ou mélanthacées, ayant pour type le genre *vératre*. Il Syn. de MÉLANTHACÉES, d'après plusieurs auteurs.

VÉRATRIN s. m. (vé-ra-train). Chim. Substance résineuse extraite du *vératre*.

VÉRATRINATE s. m. (vé-ra-tri-na-te — rad. *vératrine*). Chim. Sel formé par la combinaison de l'acide vératrique avec une base : *VÉRATRINATE d'oxyde d'éthyle*.

VÉRATRINE s. f. (vé-ra-tri-ne — rad. *vératre*). Chim. Alcaloïde découvert dans le *vératre*.

— **Encycl.** La *vératrine* C³²H⁵²Az²O⁸ est une base organique qui se rencontre dans les semences de cévadille (*veratrum sabadilla*), dans l'ellébore blanc (*veratrum album*) et probablement dans d'autres espèces du genre *veratrum*.

— **PRÉPARATION.** 1^o On fait un extrait alcoolique de graines de cévadille mondées de leur enveloppe et pulvérisées, et l'on dissout cet extrait dans l'acide sulfurique étendu. La solution est traitée par le charbon animal, puis précipitée par un alcali (100 parties de ces graines donnent 9 parties d'alcaloïde). Le précipité renferme, outre la *vératrine*, de la sabadilline et d'autres produits; On le redissout dans l'acide sulfurique étendu et l'on ajoute à la solution de l'acide azotique aussi longtemps que de nouvelles additions de ce réactif déterminent la formation d'un précipité blanc poisseux. On précipite ensuite le liquide filtré par une lessive de potasse étendue. Le précipité est desséché, puis dissous dans l'alcool absolu, et la solution est évaporée. Il reste un résidu qu'on fait bouillir avec l'eau, qui laisse de la *vératrine* impure. On dissout celle-ci dans l'éther, on filtre et l'on évapore le liquide filtré. La *vératrine* pure reste comme résidu.

2^o On fait bouillir avec de l'eau les semences pulvérisées de cévadille, en agissant la liqueur d'un peu d'acide chlorhydrique, et l'on évapore la liqueur jusqu'en consistance sirupeuse. On ajoute de l'acide chlorhydrique à ce sirop aussi longtemps que cet acide y fait naître un précipité, puis on filtre et l'on ajoute un excès de chaux à la liqueur filtrée. Il se forme un précipité qu'on dessèche et qu'on épuise par de l'alcool bouillant; on évapore la solution alcoolique, on dissout le résidu dans l'acide acétique étendu et l'on précipite la liqueur par l'ammoniaque. Le précipité est purifié par dissolution dans l'éther. Par cette méthode, 5 kilogrammes de graines de cévadille donnent de 10 à 15 grammes de *vératrine*.

3^o Delondre prépare la *vératrine* pure en épuisant les graines de cévadille mondées par l'eau chargée d'acide chlorhydrique, dans un appareil à déplacement. On lave finalement à l'eau et l'on précipite l'extrait par un excès de potasse. Le précipité est lavé, desséché, chauffé avec deux fois son poids d'éther pendant quatre heures dans un vase clos. La solution éthérée, filtrée, abandonnée, en s'évaporant, la *vératrine* sous la forme d'une masse jaune.

— **PROPRIÉTÉS.** Ordinairement la *vératrine* se présente sous la forme d'une poudre cristalline blanche ou d'un vert blanchâtre. Par l'évaporation de sa solution alcoolique, elle cristallise, toutefois, en longs prismes à base rhombe, qui s'effleurissent au contact de l'air en prenant l'aspect de la porcelaine et en devenant friables. Elle est inodore, mais la plus petite quantité de ce corps que l'on introduit dans les urines produit un violent éternement, accompagné de mal de tête et de malaise général. Elle est très-âcre et très-vénéneuse. Prise à petite dose, elle purge et fait vomir. 0,07,003 de cette base ont suffi pour tuer un jeune chat en cinq minutes. On l'emploie cependant en médecine pour l'usage externe et même à l'intérieur, mais alors à dose très-faible. On la dit fébrifuge. Elle est insoluble dans l'eau et les liquides alcalins, très-soluble dans l'alcool et encore plus soluble dans l'éther. Sa solution bleuit le tournesol.

La *véraltrine* desséchée à 100° répond, d'après Merck, à la formule $C_{32}H_{52}O_8$. Elle fond facilement quand on la chauffe et se décompose à une température plus élevée. Pourtant, en chauffant avec beaucoup de soin, on peut en volatiliser de petites quantités en évitant la décomposition. L'acide sulfurique concentré colore d'abord la *véraltrine* en jaune, puis en rouge carmin fin et finalement en violet. D'après Vasnier, une partie de *véraltrine* communique une teinte améthyste à 3.000 parties de cet acide. L'acide azotique concentré se colore d'abord en écarlate, puis en jaune par la *véraltrine*. L'acide chlorhydrique concentré dissout la *véraltrine*, spécialement, à chaud, en formant une solution d'un violet foncé, d'où se séparent des gouttelettes huileuses.

— **Sels de véraltrine.** La *véraltrine* se dissout facilement dans les acides étendus en formant des sels incolores qui ont une saveur âpre et brûlante et une action toxique. Il paraît exister deux classes de sels de *véraltrine*; Couerbe, en effet, a obtenu des sels cristallins, renfermant 2 molécules d'acide chlorhydrique ou 1 molécule d'acide sulfurique pour 1 molécule de base, tandis que G. Merck n'a obtenu que des sels gommeux incristallins, contenant la moitié moins d'acide.

Les solutions des sels de *véraltrine* sont sans action sur la lumière polarisée. Plusieurs d'entre eux donnent, avec les carbonates, les hydrates et les phosphates alcalins, des précipités à peu près insolubles dans un excès de réactif. Une solution d'un sel de *véraltrine*, mélangée avec de l'acide tartrique, donne un précipité par le bicarbonate sodique, mais n'en donne pas par le bicarbonate potassique. Les solutions concentrées donnent des précipités jaunes avec les chlorures aurique et platinique, un précipité blanc avec l'iodure de potassium, un précipité rouge tendre avec le sulfocyanate potassique, un précipité brun de kermès avec la teinture d'iode et un précipité jaune de soufre avec l'acide picrique. La teinture de noix de galle trouble les solutions neutres et fait naître un abondant précipité blanc par une addition ultérieure d'acide chlorhydrique.

D'après Weigelin, on pourrait obtenir la *véraltrine* sous deux modifications, dont l'une serait très-soluble dans l'eau. Il donne à cette base la formule $C_{32}H_{56}O_{12}$ qui, selon lui, répondrait mieux aux analyses que la formule donnée plus haut.

— **Chlorurate de véraltrine**
 $C_{32}H_{52}O_8 \cdot 2O_2HCl, AuCl_3$.

Ce sel cristallise, par le refroidissement de sa solution alcoolique, en minces cristaux jaunes d'un éclat soyeux.

VERATRINIQUE adj. (vè-ra-tri-ni-ke — rad. *véraltrine*). Chim. Se dit d'un acide extrait des graines du véraltre cévadille.

VERATROL s. m. (vè-ra-trol). Chim. Nom donné à un phénol diatomique qui résulte de la distillation de l'acide véraltrique avec la baryte.

— **Encycl.** Le *veratrol* $C_{38}H_{10}O_2$ est un corps qui prend naissance lorsqu'on distille l'acide véraltrique avec un excès de baryte à une douce chaleur. C'est une huile incolore, d'une agréable odeur aromatique et d'une densité de 1,086 à 150. Il se solidifie à +150 et bout entre 2020 et 2050.

Le *veratrol* ne paraît pas se combiner aux bisulfites alcalins. Les alcalis et les acides faibles ne l'altèrent pas. Avec le potassium, il forme une masse gélatineuse sans dégagement d'hydrogène. Le chlorure le décompose en donnant naissance à un produit cristallin d'abord, qui se transforme en une masse onctueuse par l'action ultérieure du chlorure.

Le brome convertit le *veratrol* en dibromoveratrol $C_{38}H_{10}Br_2O_2$, qui forme des cristaux blancs prismatiques, insolubles dans l'eau, facilement solubles dans l'alcool et l'éther, fusibles à 92° et volatilisables sans décomposition à une plus haute température.

L'acide azotique agit fortement sur le *veratrol* en formant d'abord du nitroveratrol $C_{38}H_{10}(NO_2)_2O_2$, qui cristallise dans l'alcool en lames jaunes. Par une action ultérieure, cet acide donne naissance au dinitroveratrol $C_{38}H_{10}(NO_2)_4O_2$, qui forme de longues aiguilles jaunes, peu solubles dans l'eau, facilement solubles dans l'alcool, fusibles à 100° et susceptibles de se volatiliser sans décomposition au-dessus de cette température.

VERAU (Augustin), philologue espagnol du XVIII^e siècle. Il était originaire de l'île de Tenériffe, entra en 1768 dans l'ordre des bénédictins et devint lecteur de philosophie au couvent d'Orotava. On a de lui : le *Petit art de la grammaire latine*; l'*Art métrique ou Poésie latine*; le *Cicerone espagnol et latin*; l'*Alextoro-Machia*, poème héroïque-comique latin.

VERAUX, rivière de France (Creuse). Elle prend sa source près de Cressat, se dirige du S. au N. et, après un cours de 22 kilom., se jette dans la petite Creuse, au-dessous de Boussac.

VERAZZANI (Jean), navigateur florentin, né vers la fin du XVI^e siècle. Chargé par François I^{er} d'un voyage de découverte sur les côtes de l'Amérique septentrionale, il re-

connut une étendue de pays de 700 lieues, depuis le 30° degré de latit. jusqu'à Terre-Neuve, dont il prit possession au nom du roi de France. On croit qu'il fut dévoré par les sauvages. La relation de ses voyages, qu'il avait envoyée à François I^{er}, se trouve dans l'*Histoire générale des voyages*. On y voit qu'il avait cherché un passage par le Nord pour aller aux Indes orientales.

VERBAL, **ALB** adj. (vèr-bal, a-le — du lat. *verbum*, parole). Qui se fait de vive voix, et non par écrit : *Promesse verbale*. **ORDRES VERBAUX.** Dans tous les pays régis par les lois anglaises, les *batteries* sont toujours précédées de beaucoup d'injures **VERBALES**, parce qu'on y dit que les injures ne cassent pas les os. (Brill.-Sav.)

— **Rapport verbal.** Rapport, ordinairement écrit, qu'on fait dans une société savante, mais qui ne doit pas être suivi d'une décision.

— **Pratiqu. Procès-verbal** ou simplement **Verbal**. V. **PROCÈS-VERBAL**.

— **Diplom. Note verbale.** Note donnée à un ambassadeur, à un cabinet étranger, par écrit, mais sans signature, et par conséquent dépourvue de tout caractère officiel.

— **Gramm.** Qui est propre au verbe : *Forme verbale*. **Terminaison verbale.** Qui vient d'un verbe : *Non verbal*. **Adjectif verbal.** Adjectif tiré du verbe et ayant la forme du participe présent. **La Racine verbale** ou **prédicative**, Racine exprimant un prédicat, un attribut.

VERBALEMENT adv. (vèr-ba-le-man — rad. *verbal*). De vive voix, et non par écrit : *Promettre verbalement*.

VERBALISATION s. f. (vèr-ba-li-za-si-on — rad. *verbal*). Pratiq. Action de verbaliser.

VERBALISER v. n. ou intr. (vèr-ba-li-zé — rad. *verbal*). Pratiq. Dresser procès-verbal : *Verbaliser contre un braconnier*. Dire des raisons ou des faits pour les faire consigner dans un procès-verbal : *Les deux parties se sont trouvées à la levée des scellés et ont verbalisé fort longtemps*. (Acad.)

— **Fam.** Faire de grands discours inutiles, qui n'aboutissent à rien, *Il Vieux en ce sens*.

VERBALISME s. m. (vèr-ba-li-sme — rad. *verbal*). Méthode d'enseignement qui s'attache à apprendre les mots, plutôt qu'à faire naître les idées. Peu usité.

VERBANUS LACUS, nom ancien du LAC MAJEUR.

VERBASCÉ, **ÉE** adj. (vèr-bass-sé — du lat. *verbascum*, molène). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte à la molène.

— **s. f. pl.** Tribu de la famille des personnées, ayant pour type le genre molène, et considérée par plusieurs auteurs comme devant former une famille distincte.

— **Encycl.** Les *verbascées* sont des plantes bisannuelles, rarement vivaces, ordinairement tomenteuses ou laineuses, à feuilles alternes, crénelées ou sinuées, souvent decurrentes. Les fleurs, groupées en panicules ou en épis terminaux, ont un calice persistant, à cinq divisions; une corolle presque potacée, à cinq divisions inégales, caduque; cinq étamines, à filets inégaux insérés sur le tube de la corolle; un ovaire à deux loges multiovulées, surmonté d'un style simple terminé par un stigmate indivis ou bilobé. Le fruit est une capsule à deux loges polyspermes; les graines renferment un embryon entouré d'un albumen charnu, épais. Cette famille, intermédiaire entre les personnées et les solanées, ne renferme que le seul genre molène (*verbascum*). Les espèces assez nombreuses de ce genre sont mucilagineuses et ont des propriétés émollientes.

VERBASCINE s. f. (vèr-bass-si-ne — rad. *verbascum*). Chim. Principe actif du bouillon-blanc ou *verbascum*.

VERBASCUM s. m. (vèr-bass-komm — mot lat.). Bot. Nom scientifique du genre molène : *Les chardons étoilés et les vigoureux verbascums étouffent sous leurs larges feuilles les gazons anglaiss*. (B. de St-P.)

VERBA VOLANT, SCRIPTA MANENT (*Les paroles s'envolent, les écrits restent*). Adage latin qui se cite souvent en français. Notre langue l'a même enrichi d'une variante triviale et assez irrévérencieuse envers le beau sexe : « Les écrits sont des mâles, les paroles sont des femelles. »

« Une chose qui me désole encore, c'est le prodigieux commerce de lettres que Voltaire entretenait avec des gens qui ne désirent ses lettres que pour les aller lire dans les cafés. Je sais que, quand on a reçu une lettre de lui, on n'a rien de plus pressé que de l'aller lire à tous ceux qui veulent l'entendre, et il est bien difficile d'écrire toujours des choses faites pour le public. Il écrit trop, et ses lettres lui font tort; il y a toujours à perdre à les prodiguer, et, de toutes les façons de se prodiguer, celle des lettres est la plus dangereuse : *Verba volant, scripta manent*. »

Mme du CHÂTELET.

« Hein ! me dit-il, vous paraissez mépriser les vers de province; pardieu ! vous avez raison, ils ne valent pas mieux que ceux que

vous faites à Paris. — D'accord, mais nous ne les récitons pas. — Vous faites pis, vous les imprimez : *Verba volant...* »

FREDERIC SOULIE.

« Aux arts de la parole, qui ont pour principe le son et qui réclament l'exercice momentané de l'organe de l'ouïe, le mouvement; aux arts de l'écriture, qui subsistent comme monuments de l'histoire, de la civilisation des peuples, la forme immobile : *Verba volant, scripta manent*. »

(Revue de Paris.)

VERBAZ ou **VERBITZ**, l'*Urpanus* des Romains, rivière de la Turquie d'Europe, dans la Bosnie. Elle descend du versant septentrional des Alpes Binariques, au mont Vranja, coule au N., baigne Janitza, Baniolanka et se jette dans la Save, à 25 kilom. E. de Gradiska, après un cours de 205 kilom.

VERBE s. m. (vèr-be — lat. *verbum*, parole, mot qui appartient à la même famille que l'ombrien *verfale*, verbal; le gothique *vaurd*, l'allemand *wort*, l'anglais *word*, mot, parole; le gothique *gavard*, discours, homélie; le lithuanien *vardas*, nom, et l'ancien prussien *wirds*, mot. On a rattaché ces formes à la racine sanscrite *vardh*, couper, le mot étant l'expression d'une idée propre, un élément entier et distinct du discours. Curtius rapporte au même groupe les mots grecs *ered*, *eromat*, dire, parler, pour *Verbe*, *Veromat*; *reios*, dit, pour *Verdus*; *rhétor*, éolien *brétor*, orateur, etc. Il croit que la racine commune est dans le sanscrit *bra*, *bravim*, parler. Corssen pense que la racine commune est dans le sanscrit *ghar*, brûler, qui aurait produit une forme secondaire *ghvar*, et dont le *gh* initial serait tombé, comme dans plusieurs autres cas). Parole, signe extérieur de la pensée; langage, idoine : *Le verbe embrasse tous les temps et crée le souvenir et la prévision*. (Ballanche.) *L'homme voile, et son verbe incessamment évoque, perpétue la flamme de vie*. (Michelet.)

A la matière même un verbe est attaché.

G. DE NEURAL.

— **Fig.** Manifestation extérieure : *La politique a été jusqu'à ce jour aussi fautive que les gouvernements dont elle est le verbe*. (Proudh.)

— **Fam.** Avoir le verbe haut, Avoir une voix fort élevée en parlant. *Fig.* Décider avec hauteur, parler avec présomption.

— **Théol.** Intelligence divine, considérée par les chrétiens comme une personne de la Trinité, et identifiée par eux avec Jésus-Christ : *Dieu engendre le verbe éternellement en se contemplant lui-même*. (Boss.) *Le verbe, en entrant dans le sein d'une femme, a daigné se faire semblable à nous*. (Chateaub.)

— **Hist. relig.** *Ordre du Verbe-Incarné*, Ordre de femmes, fondé au XVII^e siècle.

— **Gramm.** Mot qui sert à affirmer que l'attribut convient au sujet, et qui, en outre, exprime ordinairement les circonstances de modes, de temps, de personnes et de nombre, et contient souvent l'attribut lui-même : *Conjuguer un verbe. La parole n'est possible que par le verbe*. (J. de Maistre.) *Le verbe malais est invariable*. (Dulaurier.) *Les mots des langues monosyllabiques sont à la fois substantifs et verbes*. (A. Maury.) *Le verbe actif ou transitif*, Verbe exprimant une action qui est reçue par le complément, qui passe du sujet dans le complément. *Le verbe absolu*, Verbe qui renferme un sens complet et n'a besoin d'aucun régime exprimé ou sous-entendu. *Le verbe abstrait*, Nom donné par quelques grammairiens au verbe être, appelé par d'autres *verbe substantif*, *Le verbe adjectif* ou *attributif*, ou *concret*, Verbe que l'on regarde comme le résultat de la combinaison de la copule avec un adjectif ou un autre attribut, comme *j'excelle*, qui équivaut à *je suis excellent*. *Le verbe anomal* ou *irrégulier*, Verbe qui ne se conjugue pas en entier comme celui que l'on a choisi pour type dans la conjugaison à laquelle il appartient. *Le verbe auxiliaire*, Nom donné aux verbes être et avoir, lorsqu'ils servent à former les temps composés des autres verbes, comme *j'ai aimé*, *j'étais venu*, etc. : *Quand vous voudrez du style lapidaire, commencez par retrancher les verbes auxiliaires et les articles*. (Volt.) *Le verbe de certitude*, Une des formes du verbe hébreu. *Le verbe défectif* ou *défectueux*, Verbe qui n'est pas usité à tous les modes ou à tous les temps de tous les modes, ou à toutes les personnes de tous les temps. Tel est le verbe *gésir*. *Le verbe déponent*, Verbe latin qui, avec la forme passive, a le sens actif, comme *mirari*, admirer. *Le verbe dominant*, Verbe arabe qui exprime l'action. *Le verbe faible*, Verbe dont la conjugaison, dans toutes ses parties, est conforme au type : *Le verbe fort répond au verbe irrégulier, le verbe faible au verbe régulier*. (E. Littré.) *Le verbe fort*, Verbe irrégulier, dont la conjugaison n'est pas conforme au type : *On a introduit dans la conjugaison de la langue d'oïl la distinction des verbes en forts et en faibles*. (E. Littré.)

Le verbe fréquentatif, Verbe qui, par sa terminaison, indique une répétition fréquente de l'action que le radical exprime; ainsi *cracher* est le fréquentatif de *cracher*. *Le verbe impersonnel* ou *unipersonnel*, Verbe qui, n'ex-

primant qu'une action impersonnelle, comme *il pleut*, *il neige*, *il faut*, etc., n'est pas susceptible des modifications de personnes et ne s'emploie qu'à la troisième personne du singulier, avec le sujet vague *il*, qui n'est pas proprement un sujet. Ce verbe n'a pas de sujet ou de *personne* logique, ce qui explique la première dénomination; il n'a qu'une seule *personne* grammaticale, ce qui lui a fait donner la deuxième. *Le verbe impersonnel* ou *unipersonnel accidentel*, Verbe qui n'est pas toujours employé impersonnellement, comme : *Il risque, il arrive, il se peut*, etc. *Le verbe impersonnel* ou *unipersonnel essentiel*, Celui qui ne s'emploie qu'à la troisième personne du singulier, comme *il tonne, il faut*, etc. *Le verbe inchoatif*, Celui qui exprime une action commencée et qui se continue, comme les verbes latins en *asco, esco, isco*, et les verbes français *grisonner, engraisser, vieillir, s'endormir*, etc. *Le verbe méditatif*, Celui qui exprime qu'on se prépare à l'action ou qu'on la désire, comme les verbes latins en *urto*, *Le verbe moyen*, Forme des verbes grecs qui participent de l'actif et du passif, et qui a tantôt le sens actif, tantôt le sens réfléchi. *Le verbe neutre* ou *intransitif*, Verbe attributif dont l'action n'est pas transitive, et qui, par conséquent, n'a pas de régime direct. *Le verbe obéissant*, Verbe arabe qui exprime l'effet ou l'impression de l'action sur la personne ou la chose qui en est l'objet. *Le verbe parfait*, Verbe hébreu régulier, qui conserve partout trois lettres radicales, sans aucune lettre quiescente.

Le verbe passif, Forme particulière des verbes, qui exprime que le sujet reçoit l'action faite par un autre, comme *amor* en latin, en français *je suis aimé*. *Le verbe pronominal*, Verbe qui se conjugue avec deux pronoms de la même personne et qui prend toujours l'auxiliaire être, comme *je me flatte, je me trompe, je m'égaille*. *Le verbe simplement pronominal* ou *pronominal passif*, Verbe qui se conjugue avec un second pronom, sans indiquer une action du sujet sur lui-même ou une action réciproque, mais bien un sens purement passif, comme *se dire* pour *Être dit*; *se faire* pour *Être fait*, etc. *Le verbe pronominal réfléchi*, Celui qui exprime que l'action est faite et reçue par le sujet, les deux pronoms désignant la même personne, comme : *Je me lave; je me souviens*, etc. *Le verbe pronominal réciproque*, Celui qui indique que les personnes désignées par le sujet font l'une sur l'autre l'action marquée par le verbe, comme : *Nous nous battons; ils se saluent*. *Le verbe pronominal réciproque direct*, Verbe pronominal réciproque, dont le second pronom est employé comme régime direct : *Ils se sont tués*. *Le verbe pronominal réciproque indirect*, Verbe réciproque dont le second pronom sert de régime indirect : *Ils se sont dit des injures*. *Le verbe quiescent*, Verbe hébreu comptant, parmi ses radicales, une lettre quiescente. *Le verbe réciproque*, Nom d'une des formes ou voix du verbe tiré, exprimant la réciprocité d'action. *Le verbe redoublé*, Un des noms des verbes sours. *Le verbe reduplicatif*, Verbe qui exprime une action répétée deux ou plusieurs fois, ou la répétition d'une même action, tels que *refaire, recommencer*, etc. *Le verbe régulier*, Verbe qui se conjugue entièrement comme celui qui est donné pour type de la conjugaison à laquelle il appartient. *Le verbe sourd*, Verbe hébreu trilitère, dont la troisième radicale est semblable à la deuxième. *Le verbe substantif*, Nom donné au verbe être, parce que seul il exprime l'affirmation pure, absolue, *substantielle*, sans aucune des idées d'attribution qui sont toujours contenues dans les autres verbes. *Le verbe usurpatif*, Verbe qui exprime que l'on va faire la chose, que l'on agit en la faisant. *Le Nom de verbe*, Adverbe ou expression elliptique, remplaçant la fonction de quelque verbe, ou indiquant l'ellipse d'un verbe.

— **Encycl.** **Théol.** Le dogme de la divinité de Jésus-Christ, en dehors du christianisme lui-même, a deux sources. Comme Messie, Jésus réalise une idée mosaïque; comme Verbe, une idée platonicienne. Ce n'est pas le lieu d'expliquer comment le christianisme se rattache au platonisme autant qu'à la révélation juive.

Toutefois, l'idée divine attachée au mot Verbe est bien antérieure au platonisme. Verbe (*logos* en grec) signifie parole. L'homme, avant d'arriver à la parole, a, suivant toute probabilité, longtemps vécu muet dans les bois, au même titre que beaucoup d'autres animaux. Les circonstances qui lui ont donné l'empire de la nature sont à peu près inconnues, mais il a toujours eu une haute idée du privilège que la parole donnait, et plus on remonte le cours des âges, plus on trouve profond le sentiment des privilèges que la possession de la parole confère. Aussi, dans les premiers temps, le verbe se confond avec la sagesse. Le verbe est une sorte de faculté à part, qui est le lot d'un petit nombre, et il renfermait primitivement toute la gloire que plus tard on accorda à la poésie, à l'éloquence et à tous les arts dont la parole est le principe ou l'organe. C'est une histoire à peu près impossible à refaire aujourd'hui et qui se confondrait avec celle de la pensée. Les Indous avaient naturellement fait du verbe un dieu. Les religions de la Perse ont eu le même respect pour la parole. « Le Verbe créateur, Honover, dit Creuzer (*Religions de*

l'antiquité, I. II), était personnifié, dans le culte d'Ormuzd, sous trois aspects divers et en quelque sorte dans trois degrés ou instants successifs. On le considérait d'abord comme un esprit de lumière et de vie qui anime toute chose, qui opère et combat partout, de toute éternité. Dans un second degré, le Verbe prenait un corps et devenait un arbre nommé *Hom*, arbre de vie, couronne du règne végétal, qui possédait de merveilleuses propriétés. Un morceau de cet arbre sacré était nécessaire dans tous les sacrifices. Dans le troisième degré, le Verbe vivant devient homme; il devient l'annonciateur même du Verbe *Hom*, appelé encore *Homanes*, qui prêcha la parole sous le grand Dschemschid et fut le premier fondateur du magisme.

Il ne serait pas difficile d'établir comment l'idée du Verbe est venue de l'Inde par la Perse dans les traditions syriennes et juives comme dans la philosophie de Platon.

Quoi qu'il en soit, saint Jean, dans son Évangile, appliqua la théorie du Verbe au Christ incarné : *Et Verbum caro factum est*. Les Évangiles synoptiques, antérieurs à l'Évangile de saint Jean, s'abstiennent d'énoncer cette doctrine. L'idée théologique du Verbe est née de la combinaison des doctrines platoniciennes avec les idées chrétiennes dans le sein du christianisme grec et des adeptes de l'école d'Alexandrie. D'après ces théories, Dieu se manifeste dans trois sphères : dans le monde physique et du dehors, dans le cœur humain et dans les idées ou si l'on veut la raison. La conception rationnelle de Dieu, d'après les chrétiens platoniciens, est la plus pure. Cette conception est le Verbe ou *Logos*. C'est, dit saint Jean, qui formule le premier cette théorie, « la vérité éternelle qui éclaire tout homme vivant en ce monde. » C'est encore la pensée de Dieu, le lien des idées entre elles.

Suivant Platon et les Pères grecs, le Verbe est donc proprement la lumière qui éclaire Dieu, sa manifestation dans l'intelligence humaine, sa forme intellectuelle, comme la parole est la forme extérieure de la raison humaine. Cette lumière de Dieu est personnifiée dans Jésus-Christ, médiateur entre Dieu et l'homme. Le Verbe, c'est-à-dire Jésus-Christ, est l'intermédiaire placé entre le Père du monde et la création. Jésus-Christ, considéré comme Verbe de Dieu, est l'auteur de la révélation.

Saint Justin le martyr, philosophe platonicien converti au christianisme, établit que toute sagesse humaine dérive du Verbe, en est une communication. On objectait que la sagesse humaine était antérieure à l'apparition du Verbe. Saint Justin répond que le Père engendra le Verbe de toute éternité, que, par conséquent, le Verbe existait avant qu'il se fit chair et qu'il a pu inspirer les sages, car le Verbe a paru « lors de la plénitude des temps. » Le gnostique Cérinthe regardait l'union du Verbe divin avec l'humanité, dans la personne de Jésus-Christ, comme accidentelle et momentanée. Le Verbe émanant de Dieu s'était un moment uni à Jésus, puis s'était retiré de lui avant la passion, après avoir opéré les miracles qui furent la consécration de la mission du Christ.

Origène, qui avait beaucoup étudié Platon et avait une haute idée de la grandeur de Dieu, était scandalisé de voir mettre le Verbe au même rang que Dieu lui-même. Selon lui, le Fils était à ce point inférieur au Père, qu'il ne devait pas être l'objet de la prière des chrétiens, mais un simple intermédiaire; il ne fallait pas prier le Fils, mais par le Fils.

Cependant, la fractionnement de l'unité divine en trois personnes, qui, indépendamment de ses origines orientales, était une sorte de réaction païenne contre le monothéisme, fit surgir au IV^e siècle une réaction violente dont Arius fut l'organe. Les plus fermes esprits du christianisme virent réellement un retour à la pluralité des dieux dans la tendance des théologiens du temps à distinguer plusieurs personnes en Dieu, ce qui explique le succès étonnant de l'arianisme. Tout cela prouve que le dogme catholique était encore en voie de formation. Quoi qu'il en soit, Arius partit du principe qu'il y avait un Créateur et des créatures. Le Verbe, ne pouvant à aucun titre se confondre avec le Créateur, était à coup sûr une créature. Cette créature était, si l'on veut, supérieure aux autres, un intermédiaire entre Dieu et l'homme, un révélateur. Il avait été créé avant toute autre créature, en d'autres termes, avant l'origine des siècles; mais pourtant il était une créature de Dieu, et, par conséquent, il lui était inférieur de la même manière qu'une œuvre quelconque est conçue inférieure à l'ouvrier qui l'a faite.

Ces questions-là renouèrent durant plus de cent ans le monde intellectuel et religieux; elles occasionnèrent des révolutions politiques dans l'empire romain, et elles ont laissé une trace profonde dans la théologie catholique.

Le concile œcuménique de Nicée (325) eut pour objet principal de réagir contre cette espèce de rationalisme qu'Arius voulait introduire dans le sein du christianisme. Les doctrines du philosophe furent condamnées solennellement, la divinité du Verbe décrétée comme un dogme absolu, en même temps que la divinité du Saint-Esprit et l'existence de

trois personnes en Dieu. Durant des années, il s'établit une controverse incroyable sur deux mots, l'un *homoïos*, signifiant consubstantiel au Père, et l'autre *homoïos*, exprimant l'idée d'une substance similaire, mais non la même. Les ariens, partisans d'*homoïos*, succombèrent. Dans cette lutte byzantine, le Verbe triompha avec les attributs qu'il a conservés depuis dans le dogme catholique.

On ne sait pas au juste où aurait mené le triomphe de la doctrine d'Arius contre la divinité du Verbe. Peut-être le monde occidental fût-il devenu une sorte de Chine, ou, si l'on veut, une société philosophique, sceptique, raisonneuse et en définitive incroyante. Dans tous les cas, le moyen âge eût été autre; on n'aurait vu ni la souveraineté politique de l'Eglise et du pontife romain, ni les croisades, ni l'esprit chevaleresque, ni la plupart des institutions religieuses qui ont rendu cette époque si originale.

Aujourd'hui, la doctrine du Verbe n'est plus qu'une lettre morte. Dans le mouvement général qui entraîne la civilisation hors du christianisme, ce n'est plus qu'un événement historique, une crise de l'histoire de la pensée.

— Hist. relig. *Ordre du Verbe-Incarné*. Cet ordre fut fondé en 1625 par Jeanne-Marie Chevard de Matel ou de Martel, dans le but d'honorer le mystère de l'incarnation du Fils de Dieu, de réparer les outrages que les Juifs lui avaient prodigués dans le cours de sa vie mortelle et les offenses qu'il reçoit dans le sacrement de l'eucharistie, de la part des hérétiques et des mauvais chrétiens. Bien que cet ordre eût été approuvé par le pape Urbain VIII, il rencontra de grands obstacles dans son établissement. Après toute espèce de vicissitudes, un monastère fut fondé à Avignon, un autre à Grenoble. En 1644, la reine Anne d'Autriche invita la fondatrice, malgré l'opposition des ursulines et des filles du Saint-Sacrement, à venir instituer un couvent de son ordre à Paris. Cette maison fut l'occasion de nombreux démêlés entre l'ordre du Verbe-Incarné et l'abbaye de Saint-Germain-des-Près; elle fut supprimée par ordre du Parlement en 1670, en même temps que plusieurs autres communautés, dont les titres de fondation n'étaient pas en règle. Tous ses biens furent donnés à l'hôpital général de Paris, et les religieuses qui l'habitaient furent transportées dans la maison de la Crèche, au faubourg Saint-Marcel, désignée pour servir de retraite aux religieuses des congrégations supprimées. Ce couvent fut acquis en 1672 par les religieuses de Panthéon.

— Gramm. Le verbe est l'élément essentiel et indispensable de toute proposition, le lien de nos idées, la manifestation et l'affirmation de nos jugements; pour tout dire en un mot, il est l'âme du discours. Sans le verbe, en effet, la proposition n'existe pas et le discours est pour ainsi dire mort. Avec le verbe, au contraire, le discours est animé, il vit dans la proposition, qui n'est autre chose que l'énoncé d'un jugement; or le verbe est précisément, comme nous venons de le dire, la manifestation et l'affirmation de nos jugements. C'est en raison de cette importance particulière du verbe que les grammairiens des peuples sémitiques, ceux des Hébreux et des Arabes, ont prétendu faire de l'espèce de mot dont il s'agit la source étymologique, le fondement radical de toutes les autres. Nous verrons plus loin ce qu'il faut penser de cette opinion.

Ce qui forme le caractère propre, l'essence du verbe, a longtemps été débattu par les philosophes et les grammairiens. Aristote a cru que c'était l'idée de temps; Buntorf a pensé que c'était l'idée de personne jointe à celle de temps. Scaliger s'est imaginé que le verbe avait surtout pour fonction d'exprimer ce qui se passe, par opposition à ce qui est permanent. D'autres enfin ont voulu que le verbe exprimât toujours l'action ou la passion.

« La fonction propre du verbe, dit M. Vaisse, est de manifester l'activité de l'intelligence, de servir de lien entre les deux termes d'un jugement, de faire connaître le rapport que nous avons perçu entre tel objet et telle qualité, de traduire, comme l'a dit l'abbé Sicard, le oui de l'esprit, d'affirmer enfin. Autant de jugements l'esprit porte, autant de verbes le langage emploie. Entre cette phrase : *Cet écolier laborieux sera récompensé*, et celle-ci : *Cet écolier est laborieux*, il sera récompensé, il y a cette différence que, dans la première, où il n'y a qu'un seul verbe, j'exprime simplement mon jugement sur la conséquence du travail de l'écolier, ne relatant que comme un fait admis son amour du travail, tandis que, dans la seconde, où il y a deux verbes, j'exprime et mon jugement sur ses dispositions au travail, et celui que je porte sur ce qui doit résulter de ces mêmes dispositions. »

« Le verbe, dit aussi le savant M. Egger, est le véritable signe du jugement. Partout où il y a un verbe, il y a un jugement et une proposition; partout où le verbe manque, il n'y a que des notions isolées, des idées sans lien ou du moins des alliances de mots incomplètes. Précisément parce que le verbe est nécessaire au discours, il peut être sous-entendu dans beaucoup de phrases et l'esprit le supplée avec une extrême facilité. Dans

la phrase : *Auguste succéda à Jules César, et Tibère à Auguste*, il y a deux propositions, quoiqu'il n'y ait qu'un seul verbe exprimé; le second verbe est sous-entendu. Les locutions comme *débout en avant!* sous-entendent chacune un verbe à l'impératif et n'en sont pas moins claires pour cela. Il en est de même dans les locutions comme *heureux ceux qui, etc.*, pour ceux-là sont heureux qui, etc. D'un autre côté, même quand le verbe n'est pas sous-entendu, il n'est pas toujours exprimé dans la phrase par un mot distinct. A vrai dire, le seul signe particulier du jugement dans le langage est le verbe que nous appelons par excellence *verbe substantif* : *être, esse, être*, qui marque dans la proposition le rapport du sujet et de l'attribut; mais le verbe s'unit si naturellement avec l'attribut que presque tous les verbes que l'on rencontre dans l'usage sont des verbes attributifs : *J'aime pour je suis aimant, Je crains pour je suis craignant*, etc. »

Le verbe, qui constitue, parmi les catégories grammaticales, celle de l'ordre le plus relevé, se retrouve dans toutes les langues; mais l'expression de l'affirmation, qui en est la partie essentielle, est d'autant plus dégagée de l'expression d'idées accessoires que le peuple dans la langue duquel on l'étudie a fait plus de progrès intellectuels. C'est ainsi que le verbe substantif ou abstrait *être*, le dernier terme de l'analyse de la pensée, manque longtemps au langage de l'enfance, tout comme il paraît manquer aux langues des populations qui en sont encore à l'enfance de la civilisation. Nos enfants disent, dans leur parler incomplet : *Maurice sage, Raoul gentil*, pour *Maurice est sage, Raoul est gentil*, de la même manière que les nègres de nos colonies disent dans leur informe jargon : *Hier, nègre paresseux; Demain, maître colère*. Le verbe ne paraît point exprimé dans ces locutions tout anomales. Le langage des enfants et le jargon des nègres non-seulement ne possèdent pas le verbe substantif, mais encore n'emploient les autres verbes qu'à l'infinitif, c'est-à-dire sous une forme qui n'appartient pas logiquement au verbe. « Est-ce à dire, demande M. Vaisse, qu'il y ait des langages sans verbes? Nullement; car ici l'accent supplée à la flexion grammaticale; le ton sur lequel sont prononcés l'adjectif ou l'infinitif représente, pour l'un, l'addition du verbe substantif, et pour l'autre la flexion de l'indicatif. Les langues, aujourd'hui si analytiques, furent sans doute autrefois ce que nous voyons être encore le langage des enfants et des populations les moins développées sous le rapport de l'intelligence. Il est donc inexact de dire que les hommes, pour abréger les discours, ont fini par réunir sous un seul mot l'affirmation et l'attribut; car c'est au contraire après avoir longtemps confondu dans une seule expression ces deux éléments de la proposition qu'on a fini par les distinguer. »

Le verbe, écho naturel de chaque pensée, de chaque mouvement, de chaque action, est originellement monosyllabique, comme les racines elles-mêmes; mais ce n'est plus sous cette forme absolue qu'il apparaît dans la plupart des idiomes, où il offre une très-grande variété de formes grammaticales. Placé dans des rapports variés, influencé par une foule de circonstances, il est généralement appelé à marquer par des terminaisons particulières :

1^o La nature même et le caractère particulier de l'affirmation et comme les diverses qualités du jugement ou les divers états de l'âme de celui qui juge, le vœu ou le désir par l'optatif, la volonté par l'impératif, etc. C'est ce que les Grecs appelaient *ekklisis* et les Latins *modi*, d'où notre mot français *modes*.

2^o La personne auquel l'action se rapporte.

3^o La personne du sujet de la proposition.

4^o Le nombre, selon que le sujet est au singulier ou au pluriel, et dans quelques langues au duel.

5^o L'état du sujet, selon que le sujet est actif ou passif, ou l'un et l'autre à la fois. Ces différences s'appellent, chez nous, des voix.

Les terminaisons particulières qui marquent ces différents caractères de modes, de personnes, de temps, de nombre et de voix, sont généralement des racines démonstratives ou pronominales accolées ou fondues avec la racine verbale elle-même.

L'ensemble de ces terminaisons, arrangées dans un certain ordre, constitue cet harmonieux système qu'on appelle la conjugaison.

Dans la langue chinoise, qui est monosyllabique et à racines pures, le verbe n'est reconnu comme tel que par sa place dans la phrase; il ne se distingue en rien de tous les autres mots de la phrase; l'actif et le passif ne diffèrent que par leur place; quelquefois aussi le passif doit être exprimé par un drapeau; par exemple : *Voir protection*, c'est-à-dire être protégé, *Kian pou*. Le mode et le temps peuvent être reconnus à l'aide des mots environnants; le nombre et la personne ne s'expriment jamais dans le verbe chinois.

Une particularité du verbe dans les langues sémitiques, c'est qu'il y est susceptible de la distinction des genres; de sorte que, sans l'emploi des pronoms, on reconnaît à la forme du verbe si son sujet, à la seconde personne, du moins, comme à la troisième, est

un homme ou une femme. Ces langues ont, en outre, la propriété de rendre par un simple affixe le pronom personnel, qui sert au verbe de régime ou complément direct.

Elles distinguent aussi dans les verbes une grande abondance de formes. Les grammairiens arabes portent à quinze le nombre des formes diverses par lesquelles peut passer un radical verbal, qui prend ainsi successivement les sens actif, passif, réfléchi, réciproque, causatif, désidératif, intensif, etc. Le verbe hébraïque n'a que dix formes, dont sept principales et régulières et trois secondaires et exceptionnelles.

Outre les formes active, moyenne et passive, le sanscrit distingue aussi dans ses verbes le désidératif, l'intensif, le causatif et le déterminatif.

Dans les idiomes modernes, les verbes sont souvent divisés en transitifs ou actifs, intransitifs ou neutres, passifs, pronominaux ou réfléchis, défectifs ou irréguliers et impersonnels. On distingue aussi des verbes auxiliaires, qui servent pour former certains temps des autres verbes. V. chacun de ces mots.

Dans notre langue, tout verbe à un mode personnel s'accorde en nombre et en personne avec son sujet; cette règle ne souffre d'exception que si le sujet est un collectif ou l'un des pronoms *ce, nous, vous, qui*, ou s'il est composé de plusieurs mots.

Le verbe *être* est le seul qui puisse recevoir un accord exceptionnel quand il a pour sujet *ce*. V. à cet égard la note sur *être*.

Quand les pronoms *nous, vous*, employés comme sujet, ne représentent qu'une seule personne, ils imposent toujours la pluralité du verbe, bien que les autres mots, en rapport avec eux se mettent au singulier : *Madame, vous êtes trop bonne; Nous nous sommes transportés sur le lieu même du crime*.

Pour ce qui regarde le sujet *qui*, v. la note sur les pronoms conjonctifs.

Pour les sujets composés, on peut d'abord poser la règle générale suivante : si chacun des éléments dont le sujet est formé désigne un objet différent et si, lorsqu'on énonce le verbe, on a présente à l'esprit l'image multiple de tous ces objets, sans qu'aucun des éléments résume, efface ou exclue entièrement les autres, le verbe se met au pluriel, et, en cas qu'il y ait diversité de personnes, il se met à celle de ces personnes qui a la priorité sur les autres : *Homère et Virgile feront toujours les délices de ceux qui aiment la poésie, Toi et ton frère avez manqué de prudence en cette circonstance*. Dans ce dernier exemple et dans tous les cas où il y a diversité de personnes, on pourrait placer devant le verbe un pronom qui résumerait les sujets divers : *Toi et ton frère, vous avez manqué de prudence*. Si le verbe qui s'accorde ainsi avec tous les éléments d'un sujet composé était à un temps composé et que le participe dût varier, celui-ci se mettrait aussi au pluriel, et de plus il prendrait le genre masculin toutes les fois que, parmi les éléments du sujet, il s'en trouverait un seul de ce genre : *Paul et Virginie s'étaient assis à l'ombre d'un sycomore*. Le féminin ne serait employé qu'au cas où tous les éléments du sujet seraient féminins sans une seule exception : *Ma sœur, ma cousine et une jeune fille de leurs amies étaient parties ensemble*.

Quand les divers éléments du sujet sont des synonymes ou quand ils ne font qu'exprimer le même objet sous des points de vue différents, le verbe s'accorde avec un seul d'entre eux, avec celui qui est le plus voisin : *Son zèle, son activité est au-dessus de tout éloge*. En pareil cas, les éléments synonymes ne sont ordinairement joints par aucune conjonction; il arrive pourtant quelquefois qu'ils sont joints par la conjonction *et*, ainsi qu'on le voit dans cette phrase de Thomas : *L'art et le talent des sophistes consistait à trouver des arguments pour toutes les causes*.

Quand on veut faire entendre que les éléments du sujet doivent être considérés un à un, et non plusieurs ensemble, le verbe s'accorde encore seulement avec l'élément le plus voisin : *Chaque arbre et chaque plante sera l'objet d'une étude particulière*. C'est là ce qui peut justifier l'emploi d'un verbe au singulier après *l'un et l'autre*; on donne alors à cette locution le sens de *chacun*, tandis qu'on lui donne le sens de *deux* quand on met le pluriel.

Lorsque l'un des éléments du sujet est un mot qui résume ou efface tous les autres, c'est avec lui seul que le verbe s'accorde : *Le père, la mère, les enfants, toute la famille était plongée dans la désolation; famille résume les trois substantifs précédents. Votre intérêt, votre honneur, Dieu exige ce sacrifice*; il y a ici trois mots placés par gradation, et l'importance du mot *Dieu*, qui est le dernier, efface et fait en quelque sorte oublier les deux autres. *Aucune voix alors, pas même celle de Robespierre, n'avait l'entraînement de la voix de Danton* (Lamart.) Ici, c'est aucune voix qui résume, qui comprend la voix de Robespierre.

Enfin, lorsque le dernier des éléments est précédé de la conjonction *ou*, de *peut-être* ou de quelque autre expression du même genre, cette conjonction ou ces expressions marquent presque toujours qu'il faut considérer l'un des éléments seul à l'exclusion des

autres, sans qu'on puisse dire quel est celui auquel il faut s'attacher de préférence, et alors l'accord se fait seulement avec le dernier élément : *Une pomme ou une poire est son dessert ordinaire; La prudence et peut-être la peur le tint éloigné du danger.* Mais il arrive quelquefois que la conjonction *ou*, au lieu de marquer une exclusion complète, montre seulement que les divers éléments n'agissent que dans des circonstances différentes, et alors le *verbe* se met au pluriel : *Le maire ou l'adjoint font les mariages civils; Le curé ou le vicaire célèbrent les mariages religieux.*

Il peut arriver quelquefois que le *verbe* dont le sujet est composé d'éléments réellement divers se trouve suivi de certaines expressions qui montrent que l'esprit a réuni ces divers éléments pour n'en faire qu'un tout, et alors on peut mettre le singulier, comme on le voit deux fois dans cette phrase de Voltaire : *Sous un sénat aristocratique, si l'égalité entre les membres et le maintien de l'autorité du corps est l'intérêt général qui meut les sénateurs, la conservation de leurs biens et la sûreté de leurs personnes est celui qui anime les citoyens.* Le même cas se présente souvent quand le sujet est composé de plusieurs infinitifs. V. la note sur le mot INFINITIF.

Quand les éléments du sujet sont unis par *ni*, le *verbe* se met au pluriel pour s'accorder avec l'ensemble toutes les fois que l'action peut, sans absurdité, être attribuée simultanément à plusieurs êtres; au contraire, le *verbe* s'accorde avec l'élément le plus rapproché quand l'action ne peut être faite que par un seul être à la fois : *Ni l'un ni la grande ne nous rendent heureux; plusieurs choses peuvent nous rendre heureux; Ni votre père ni le mien ne sera nommé maire de ce village, l'un d'eux seulement pourrait être nommé.*

Quand les éléments du sujet sont unis par *comme*, *de même que*, *ainsi que*, *plus que*, etc., le *verbe* s'accorde ordinairement avec ce qui précède la conjonction, et il est sous-entendu pour ce qui la suit : *L'Océan, comme la terre, est peuplé d'incombrables habitants; c'est-à-dire l'Océan est peuplé comme la terre est peuplée.*

Telles sont les règles générales sur l'accord du *verbe* avec son sujet; quant aux règles particulières concernant l'accord avec les collectifs, on peut voir la note sur ce mot.

VERBEECQ (Philippe), peintre et graveur hollandais, né vers 1599, mort après 1639. On manque de détails sur sa vie, et on ne connaît aujourd'hui aucune de ses toiles. Il ne nous est parvenu de lui que des gravures à l'eau-forte, exécutées dans le style de celles de Rembrandt, auquel Verbeeck était antérieur. Ces gravures, que les amateurs estiment beaucoup, sont au nombre de six, savoir : *Esau vendant son droit d'aînesse*; un *Homme à genoux devant un roi d'Orient*; un *Berger assis au pied d'un arbre*, avec la marque du graveur et la date de 1619; *Buste d'une jeune femme*; *Buste d'homme*; *Figure d'un jeune homme debout*, avec le nom du graveur et la date de 1639. On ne connaît pas d'œuvre de Verbeeck exécutée postérieurement à cette date.

VERBÉNACÉ, ÉE adj. (vèr-bé-na-sé — du lat. *verbena*, verveine, que Corssen rattache à la racine sanscrite *vardh*, croître. V. VERVEINE). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte à la verveine.

— s. f. pl. Famille de plantes dicotylédones, ayant pour type le genre verveine : *Les propriétés des verbénacées en médecine n'ont pas une grande importance. Les verbénacées ont de très-grands rapports avec les labiées.* (Th. de Berneaud.)

— Encycl. La famille des *verbénacées* renferme des arbres, des arbrisseaux et des plantes herbacées, à feuilles ordinairement opposées, quelquefois composées. Les fleurs, groupées en corymbes ou en épis terminaux, plus rarement solitaires à l'aisselle des feuilles, présentent un calice monosépale, tubuleux, à cinq dents, persistant; une corolle monopétale, tubuleuse, ordinairement irrégulière et comme bilabée; quatre étamines hypogynes, didymes, quelquefois réduites à deux; un ovaire libre, à deux ou quatre loges, surmonté d'un style simple, terminé par un stigmate bifide ou en tête. Le fruit est une baie ou un drupe, contenant un noyau à deux ou quatre loges souvent monospermes; l'embryon est droit et entouré d'un albumen mince et charnu.

Cette famille, qui a des affinités avec les jasminées et les labiées, comprend un assez grand nombre de genres, groupés en deux tribus, et dont nous citerons les principaux. I. **VERBÉNÉES** : feuilles simples, inflorescence indéfinie, ovules dressés; genres verveine, stachytarpha, lippia, zapania, aloysia, lantana, citiharexylon, duranta, péreau, priva, casselle, spiehammie, etc. — II. **VRICÉES** : feuilles souvent digitées, inflorescence définie, ovules pendants; genres gattilier (*vicia*), cornuette, gmelina, clérodontron, volcomérie, égyptine, premna, callicarpe, teck (*acacia*), caryopteris, etc. Les *verbénacées* sont répandues surtout dans les régions tropicales des deux continents; elles sont plus ra-

res sous les zones tempérées. Plusieurs sont employées en médecine; elles possèdent généralement des propriétés excitantes. Beaucoup d'entre elles sont cultivées comme plantes d'agrément; mais la plupart exigent la serre chaude ou tempérée.

VERBÉNAIRE s. m. (vèr-bé-nè-re — lat. *verbenarius*; de *verbena*, verveine). Antiqu. rom. Chef des féciaux, qui portait une branche de verveine.

VERBÉNÉ, ÉE adj. (vèr-bé-né — du lat. *verbena*, verveine). Bot. Qui ressemble à la verveine.

— s. f. pl. Tribu de la famille des verbénacées, ayant pour type le genre verveine.

VERBÉNINÉ, ÉE adj. (vèr-bé-ni-né — du lat. *verbena*, verveine). Bot. Qui ressemble à la verveine.

— s. f. pl. Classe de plantes dicotylédones, comprenant les verbénacées et quelques familles voisines.

VERBÉRATION s. f. (vèr-bé-ra-si-on — du lat. *verberare*, fouetter). Physiq. Vibration de l'air qui produit le son. || Vieux mot.

VERBERIE, en latin *Verberiacum*, bourg et commune de France (Oise), cant. de Pont-Sainte-Maxence, arrond. et à 16 kilom. N.-O. de Senlis, sur la rive gauche de l'Oise; 1,400 hab. Fabrique d'alun et de couperose, huile, féculle, tuiles et briques; papeterie. Verberie ne possède plus qu'une seule église. Il reste cependant quelques traces de l'ancienne chapelle Notre-Dame. L'église paroissiale, classée au nombre des monuments historiques, appartient à plusieurs époques: son transept est roman, son chœur du XII^e siècle; le portail, la nef, les bas-côtés, le transept nord sont du XIV^e siècle. L'orgue est fort ancien. Quant à l'ancien palais des rois de France, c'est en vain qu'on en chercherait à Verberie le moindre vestige. Sur le port de Verberie, à la ferme du château, on voit encore l'ouverture d'un profond sillon terrain destiné jadis à servir de retraite aux habitants en cas d'invasion ennemie. Les jardins de l'ancien palais royal de Verberie s'étendaient le long de l'Oise, parallèlement au palais jusqu'au parc, que le château d'Henneuse séparait de la forêt de Cuise. Au petit hameau de Rhuis, à peu de distance de Verberie, on trouve une pierre druidique. Des fouilles récentes ont amené aux alentours la découverte de haches nombreuses en silex. Rhuis possède également une curieuse église du XII^e siècle.

Verberie était, à l'époque de la monarchie mérovingienne, une des douze agglomérations principales que l'on comptait dans le royaume de Soissons. Les rois francs y avaient un palais et y résiderent fréquemment. Charles-Martel y mourut, et son fils Pépin y convoqua une assemblée générale de la nation, connue sous le nom de premier concile de Verberie (752). Il fut reconstruit entièrement vers 808 par Charlemagne. C'est là que Charles le Chauve célébra, en 856, les noces de sa fille Judith avec le roi d'Angleterre Ethelwulf et que le même roi signa, en 869, un traité avec le chef normand Boern. Philippe le Bel, Philippe le Long, le roi Jean et Charles V résidèrent à plusieurs reprises à Verberie. Quant à la ville proprement dite, elle avait pris peu à peu une extension rapide; elle se composait en 1309 de quatre quartiers: le château, la ville, le bourget et le bourg. Elle possédait déjà trois églises: Saint-Waast, Saint-Germain (aujourd'hui détruites) et Saint-Pierre (demeurée paroisse), plus une chapelle. Les Anglais et les Navarrais saccagèrent une partie de la ville et du palais au XIV^e siècle. Charles V fit réparer le palais. Charles VI, en 1414, y séjourna près d'un mois. En 1429, le comte de Huntington s'empara de la ville qu'il mit au pillage; mais le maréchal de Boussac ne tarda pas à la reprendre. Verberie se trouva désignée au nombre des fortresses dont Charles VII prescrivit l'entière démolition en 1431. Elle fut sous François I^{er} entourée de nouvelles murailles. Ces murailles existaient encore au XVII^e siècle, et cinq portes donnaient accès à la ville. En 1815, les armées prussienne et anglaise s'arrêterent à Verberie et y commirent de nombreux dégâts. Quatre conciles furent tenus à Verberie. Dans le premier, convoqué par Pépin qui y assista (753), on publia vingt et un canons, dont la plupart concernent les mariages incestueux ou plus exactement entre parents rapprochés. On décida notamment qu'un conjoint libre ayant épousé un conjoint esclave pouvait faire annuler son mariage et se remarier. Au concile de 853, le roi Charles fit relire les capitulaires qu'il avait fait publier dans celui de Soissons. Deux autres conciles furent convoqués le 25 octobre 803 et le 24 avril 869. Dans le premier, on rétablit Rothade dans son évêché de Soissons; dans le second, on jugea Hincmar de Laon, qui en appela au pape.

VERBESINAIRE s. f. (vèr-bé-zi-nè-re — rad. *verbésine*). Bot. Section du genre verbésine.

VERBÉSINE s. f. (vèr-bé-zi-ne — du lat. *verbena*, verveine). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des sénécionées, type du groupe des verbésinées, comprenant une cinquantaine d'espèces, qui croissent en Amérique.

— Encycl. Les *verbésines* sont des herbes

ou des sous-arbrisseaux, à feuilles alternes ou opposées, généralement amples et rudes au toucher. Les fleurs sont réunies sur des capitules solitaires ou groupés en corymbes paniculés, entourés d'un involucre formé de deux ou plusieurs rangées d'écaillés à peu près égales; elles sont tubuleuses au centre et ligulées à la circonférence; les fruits sont des akènes aplatis, ailés et pourvus de deux arêtes, disposés sur un réceptacle muni de paillettes. Ces végétaux croissent dans l'Amérique centrale, et plusieurs sont cultivés dans nos jardins. Par la rapidité de leur croissance, l'ampleur et l'élégance de leur feuillage, ils sont recherchés pour décorer les pelouses des jardins pittoresques. On remarque surtout les *verbésines gigantesques*, *pinatifides* et *safranées*, originaires du Mexique.

VERBÉSINÉ, ÉE adj. (vèr-bé-zi-né — rad. *verbésine*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte à la verbésine.

— s. f. pl. Groupe de plantes, de la famille des composées, tribu des sénécionées, ayant pour type le genre verbésine.

VERBEUX, EUSE adj. (vèr-beu, eu-ze — lat. *verbosus*; de *verbum*, parole). Qui abonde en paroles, qui est diffus : *Eloquence verbeuse. Avocat verbeux. Les inutilités verbeuses prodiguées dans nos histoires contribuent beaucoup à en rendre la lecture dégoûtante, surtout pour les amateurs des anciens.* (Laharpe.)

VERBIAGE s. m. (vèr-bi-a-je — d'un verbe hypothétique *verbier*, qui représente un type latin *verbicare*, fait de *verbum*, parole). Abondance de paroles futiles, inutiles : *L'écotier écoute en classe le VERBIAGE de son régent.* (J.-J. Rouss.)

VERBIAGER v. n. ou intr. (vèr-bi-a-je — rad. *verbiage*). Prend un a après le g devant a et o : *Je verbiage; nous verbiageons.* Fam. Faire des verbiages, employer beaucoup de paroles pour dire peu de chose : *Il verbiage un peu avant de s'en ouvrir.* (St-Sim.) || Peu usité.

VERBIAGEUR, EUSE adj. (vèr-bi-a-jeur, eu-ze — rad. *verbiage*). Fam. Qui fait des verbiages, qui emploie beaucoup de paroles pour dire peu de chose : *J'ai à vous avouer que j'ai été, moi, beaucoup trop VERBIAGEUR sur l'histoire de la dernière guerre.* (Volt.) *Ne sachant que lire, je pris l'Héloïse de Rousseau; il y a des endroits fort bons, mais ils sont noyés dans un océan d'éloquence VERBIAGEUSE.* (Mme Du Deffant.)

VERBIESLES, village et comm. de France (Haute-Marne), cant., arrond. et à 7 kilom. S. de Chaumont, sur la rive gauche de la Marne; 240 hab. On y voyait autrefois l'abbaye du Val-des-Écoliers, fondée en 1211 par quatre docteurs de l'Université de Paris; il ne reste plus que la maison abbatiale.

VERBIEST (le Père Ferdinand), jésuite, missionnaire, astronome, né à Bruges ou près de Courtrai vers 1630, mort à Pékin en 1688. Il se rendit en Chine en 1659 et fut appelé à Pékin par le Père Adam, qui l'associa à ses travaux astronomiques. Jeté en prison avec tous ses confrères à la mort de l'empereur Chundi, il partagea leurs dangers pendant la minorité de Kiang-si; mais, à la majorité de ce prince, de nouvelles difficultés étant survenues dans la rédaction du calendrier, la même cause qui avait déjà valu la faveur de la cour à plusieurs pères jésuites amena l'élargissement des missionnaires et fit élever le Père Verbiest aux dignités dont ils jouissent. Le Père Terentius et le Père Schall, favorisés de l'amitié de l'empereur, il fut placé à la tête du tribunal des mathématiques et chargé à la fois de la rédaction des éphémérides et de la direction des fonderies de canons. Il fit aussi améliorer l'observatoire et le garnit d'instruments apportés d'Europe. Verbiest a publié sous le nom de *Nantsoai-jin*, ouvrage adopté, un grand nombre d'ouvrages de mathématiques et autres, en langue chinoise.

VERBIGÈNES, peuple de l'Helvétie, le même que les Urbigènes.

VERBOECKHOVEN (Eugène-Joseph), peintre belge, né à Warneton (Flandre occidentale) en 1799. Son père, sculpteur à Bruxelles, lui donna les premières leçons de dessin et de sculpture, et il commença par modeler en cire ou en argile des chevaux et d'autres animaux. Sa vocation l'ayant plus tard porté vers la peinture, il renonça à ce premier genre d'études; mais les connaissances qu'elles lui avaient procurées lui furent très-utiles, surtout pour donner aux animaux, qui forment presque toujours le sujet principal de ses toiles, cette proportion et cette exactitude de formes qui ont fait la réputation de l'artiste. Il lui arriva très-souvent de modeler en argile l'animal qu'il voulait peindre avant de le représenter sur toile, et c'est peut-être à cette habitude qu'il dut de tenir sans conteste le premier rang parmi les peintres d'animaux de notre époque. On admire surtout ses moutons, ses ours et ses chevreuils, dont il a su reproduire avec une fidélité vraiment merveilleuse le caractère et les mœurs. Son exécution est extrêmement soignée, même dans ses toiles les plus petites. Il a parfois travaillé en commun avec d'autres peintres, notamment avec de Notter l'ainé, sur les tableaux duquel il peignait les animaux et les

hommes. C'est une toile de ce genre, le *Marché aux bestiaux de Gand* (1821), qui posa les bases de sa réputation. Elle n'a plus fait que croître depuis cette époque. Ses œuvres sont fort recherchées des amateurs, qui les payent un prix très-élevé. En 1834, le baron de Rothschild de Paris lui acheta 10,000 fr. un *Troupeau dans un paysage d'automne*, et, depuis lors, aucune de ses grandes toiles ne s'est vendue au-dessous de ce prix; beaucoup l'ont même dépassé. Parmi ses œuvres les plus remarquables, on cite : *Troupeau de moutons surpris par l'orage* (au musée de Leipzig); *Empsael, étalon arabe* (1824); *Chevaux attaqués par des loups* (1836); *Troupeaux dans la campagne de Rome* (1835); *Brebis et agneaux ou la Bonne mère* (1855); *Souvenirs d'Ecosse* (1857); *Moutons, coqs et poules* (1861), etc. On lui doit aussi des *Études à l'eau-forte* (Bruxelles, 1839, 22 planches) et deux recueils de lithographies originales : *Études de paysage* (Bruxelles, 1839, 15 planches) et *Études d'animaux* (Bruxelles, 1844, 13 planches). Un grand nombre de ces toiles ont figuré aux Expositions de Bruxelles et de Paris. Il a obtenu en France des médailles de 2^e classe (1824), de 1^{re} classe (1841), une médaille de 3^e classe à l'Exposition universelle de 1855 et la croix de la Légion d'honneur en 1845.

VERBOECKHOVEN (Charles-Louis), peintre belge, frère du précédent, né à Warneton en 1808. Il fut l'élève de son frère, dont il adopta d'abord la spécialité; mais plus tard il se consacra presque exclusivement à la peinture de marine. On cite, parmi ses toiles : *Bâtiments pêcheurs séchant leurs voiles au mouillage, Marée montante, Navires pêcheurs en vue du fort de Lillo, près d'Amsterdam; Vue du port de Flessing*, tableau qui a figuré à l'Exposition universelle de 1855; *Vue prise aux environs de Gand* (1869), etc.

VERBONNAIS (le), en latin *Verbonensis Pagus*, petit pays de l'ancienne France, dans le royaume de Lorraine, près de Nancy.

VERBOQUET s. m. (vèr-bo-kè). Constr. Cordage attaché à un fardeau que l'on élève, pour le maintenir. || On dit aussi VERBOQUET.

VERBOSITÉ s. f. (vèr-bo-zi-té — rad. *verbeux*). Défaut de ce qui est verbeux : **VERBOSITÉ** d'un avocat. **VERBOSITÉ** d'un plaidoyer. Le ministre de la justice n'apporte que trop souvent à la chambre le sans-façon de la basoche, l'intempérance des gestes, la verbosité du langage et l'enflure du palais. (Corméu.)

VERBOUISSET s. m. (vèr-bou-sé — du prov. *verd*, vert; *bouisset*, buisson). Bot. Nom vulgaire du fragon, en Provence et en Langue-d'oc. || Plusieurs dictionnaires ont donné *verbouillet*, ce qui est une fausse leçon.

VERCEIL, la *Vercellæ* des anciens, en italien *Vercelli*, ville du royaume d'Italie, province et à 19 kilom. S.-O. de Novare, chef-lieu de district et de mandement, sur la Sesia et le chemin de fer de Turin à Milan; 25,000 hab. Archevêché, collège royal, séminaire théologique, école de médecine, bibliothèque, musée, filature et tissage de soie. Commerce de grains, vins, soie et surtout de riz qu'on récolte dans les campagnes voisines. Depuis le mois d'avril jusqu'au mois de septembre, tout le territoire de Vercell ressemble à un vaste marais; le sol est couvert de rizières; les divers canaux qui arrosent la plaine entretiennent dans l'air une humidité insalubre. Vercell est une ville assez importante, généralement bien construite; ses rues sont larges et régulières. On y remarque quelques beaux édifices dont les principaux sont : la cathédrale, construction du XVI^e siècle, renfermant deux belles chapelles, dans l'une desquelles on expose à la vénération des fidèles la dépouille mortelle de saint Eusèbe, patron de la ville; l'église Saint-Christophe, ornée d'excellentes fresques; l'église Sainte-Marie-Majeure, dont le pavé en marbre représente les principaux traits de la vie de Judith; l'hôpital, le théâtre et plusieurs palais. Dans la bibliothèque de la cathédrale, on conserve un manuscrit du IV^e siècle, contenant le livre des Évangiles, copié, dit-on, par saint Eusèbe, et qui est la plus ancienne traduction manuscrite de ce livre. Cette ville est très-ancienne. Dans l'antiquité, elle était la capitale des Libici, dans la Gaule Cisalpine; plus tard, elle devint un *municipium* fortifié des Romains. Marius et Caïus y défrent les Cimbres l'an 101 av. J.-C. (V. ci-après). Au moyen âge, Vercell eut différents maîtres et constitua pendant quelque temps une république. Elle passa, au X^e siècle, sous la domination des ducs de Milan, puis de la maison de Savoie, et fut prise et démantelée en 1704 par les Français, auxquels les alliés la reprirent en 1706. En 1796, elle fut réunie à la France et resta, jusqu'en 1814, le chef-lieu du département de la Sesia. Pendant la guerre d'Italie en 1859, Vercell fut cruellement rançonnée par les Autrichiens, dont la délivra rapidement l'intervention des Français. En 1050, le pape Léon IX convoqua à Vercell un concile qu'il présida. On y condamna les doctrines de Berengier et le livre de Jean Scot sur l'eucharistie.

Vercell (BATAILLE DE), dans laquelle Marius extermina les Cimbres l'an 101 av. J.-C. Un déluge de barbares, Cimbres et Teutons, s'étaient précipités des bords de la Baltique

vers ses frontières de la république romaine, s'étaient accrus de deux peuplades, gauloise et helvétique, et avaient écrasé tous les généraux envoyés pour les combattre. C'était peut-être fait de Rome si, au lieu de se diriger vers l'Espagne, ils fussent entrés en Italie; mais ils se divisèrent: les Cimbres prirent un détour pour pénétrer en Italie par la Carniole, tandis que les Teutons et les Gaulois marchaient vers la Ligurie. Marius, qui commandait l'armée romaine des Gaules, laissa tranquillement défilier ces derniers devant son camp, puis se mit à leur poursuite et les extermina dans les plaines d'Aix (102 av. J.-C.). Il courut ensuite joindre ses troupes victorieuses à celles de Catulus, son collègue, qui, désespérant de défendre contre les Cimbres les défilés des Alpes, était redescendu en Italie et s'était réfugié derrière l'Adige. Mais les barbares avaient forcé le passage du fleuve et inondaient les campagnes, où ils commettaient d'effroyables ravages. Ils avaient appris vaguement la défaite des Teutons; mais leur orgueil sauvage se refusait à y croire, et ils envoyèrent à Marius des ambassadeurs chargés de demander pour eux et pour leurs frères des terres et des villes où ils pussent s'établir. Marius leur demanda ironiquement quels étaient ces frères dont ils parlaient. Ils répondirent que c'étaient les Teutons. A ces mots, les Romains éclatèrent de rire et Marius dit aux députés: «Laissez là désormais vos frères et ne vous inquiétez pas de leur sort; ils ont la terre que nous leur avons donnée, et ils la conserveront éternellement.» Les Cimbres irrités s'écrièrent d'une voix menaçante qu'il se repentirait de cette insulte et qu'il en serait bientôt puni par les Teutons eux-mêmes, dès qu'ils seraient arrivés. «Ils le sont, répliqua Marius, et il serait peu honnête de vous en retourner avant d'avoir saisi et embrassé vos frères.» En même temps, il fit amener les rois teutons chargés de chaînes. Cette vue transporta les Cimbres de rage et ils regagnèrent précipitamment leur camp, où ils allumèrent dans le cœur de leurs compatriotes une soif d'implacable vengeance. Ils marchèrent aussitôt contre les Romains, et Boiorix, leur roi, s'approchant avec quelques cavaliers, provoqua Marius à fixer le jour et le lieu du combat. Le consul répondit que les Romains n'avaient pas l'habitude de prendre conseil de leurs ennemis pour combattre, mais que cependant il voulait bien satisfaire ses desirs. Ils convinrent donc de livrer bataille à trois jours de là dans la plaine de Verceil. Au jour indiqué, l'infanterie des barbares se rangea en bataille dans la plaine, formant une phalange carrée qui présentait autant de front que de profondeur et dont chaque côté couvrait 30 stades de terrain. Leurs cavaliers, au nombre de 30,000 environ, portaient des casques qui se terminaient en gueules béantes ou en nasses de bêtes sauvages, surmontées de panaches gigantesques en forme d'ailes, ce qui ajoutait encore à la hauteur de leur taille et leur communiquait un aspect étrange et sauvage. Ils étaient de plus couverts de cuirasses et de boucliers d'un métal étincelant. Chacun d'eux tenait deux javalots destinés à être lancés de loin; mais, dans la mêlée, ils se servaient d'épées longues et pesantes.

La lutte ne tarda pas à s'engager avec le plus effroyable acharnement; cette multitude d'hommes en mouvement souleva un tel nuage de poussière que les deux armées combattirent pendant quelque temps sans presque s'apercevoir. Marius avait pris habilement ses dispositions de manière que les barbares reçussent en plein visage les rayons ardents du soleil. Eblouis par cette lumière éclatante, accablés par une chaleur à laquelle leur climat froid ne les avait point habitués, les Cimbres, couverts de sueur et tout haletants, combattirent sans ordre et sans énergie, dès que leur premier élan se fut calmé, sous cette température brûlante. Ils opposèrent néanmoins, par leur masse même, une longue résistance au choc impétueux des Romains, qui ne se lassèrent pas de revenir à la charge. Ceux-ci parvinrent enfin à rompre les premiers rangs de leurs ennemis, qui étaient liés les uns aux autres par de longues chaînes fixées à leurs boucliers, et pénétrèrent par cette brèche ouverte jusqu'aux plus épais bataillons des Cimbres, dont ils firent une épouvantable boucherie. Les barbares essayèrent de chercher un refuge vers leurs retranchements; mais alors se passa une scène qui frappa de terreur les Romains eux-mêmes. Les femmes cimbres, vêtues de noir et montées sur des chariots, repoussaient et frappaient impitoyablement les fuyards, c'est-à-dire leurs pères, leurs frères, leurs époux. On les vit, dans leur fureur sauvage, étouffer leurs enfants, les lancer sous les pieds des chevaux ou sous les roues des chariots et se poignarder ensuite elles-mêmes. Une d'entre elles, après avoir attaché ses deux enfants à ses deux talons, se pendit ensuite au timon de son chariot. Les hommes, placés entre la rage aveugle de leurs femmes et la fureur implacable des Romains, se mettaient autour du cou des nœuds coulants, qu'ils attachaient aux cornes ou aux jantes des bœufs; puis ils piquaient ces animaux pour les faire courir, et périssaient ainsi étranglés ou brisés dans cette course désordonnée. Et cependant, malgré le grand nombre de ceux qui se donnaient ainsi la mort, les Romains, las de tuer, n'en eurent encore 60,000 prisonniers; plus de

120,000 cadavres gisaient sur le champ de bataille. Cette grande victoire valut à Marius le surnom de troisième fondateur de Rome, et la république crut avoir pour jamais triomphé des hordes barbares.

VERCELLOIS, OISE s. et adj. (vèr-sèl-loi, oi-ze; 11 mll.). Géogr. Habitant de Verceil; qui appartient à cette ville ou à ses habitants: Les VERCELLOIS. Les mœurs VERCELLOISES. Il On dit aussi VERCELLIN, INE.

VERCEL, bourg de France (Doubs), chef-lieu de cant., arrond. et à 25 kilom. S. de Baume-les-Dames; pop. aggl., 1,023 hab. — pop. tot., 1,156 hab. Fromageries, tuileries; fabrication de pain d'épice. Commerce considérable de bestiaux.

VERCELLE, ville de l'empire romain, dans la Gaule Cisalpine, aujourd'hui VERCEL.

VERCELLONE (Jacques), médecin italien, né à Sordevolo en 1676, mort à Asti en 1735. Il vint faire ses études médicales à Montpellier, reçut des leçons particulières de Chirac, puis alla exercer la médecine à Milan, à Bologne et à Rome, et fut nommé médecin adjoint de l'hospice des incurables dans cette dernière ville. On lui doit plusieurs ouvrages, notamment: *De glomerulis asphragi conglomatis, humore vero digestis et vermibus* (Asti, 1711, in-4°); *Specimina duo, alterum anatomico-physicum continens inventa nova circa deglutitionem, vera digestio instrumenta, et circa vermes; alterum medico-practicum de pudendorum morbis ex lue venerea* (Asti, 1715, in-4°).

VERCELLONE (Carlo), théologien italien, né à Sordevolo, dans le diocèse de Biella (Piémont), en 1814. Elevé au collège de Biella, il entra en 1829 dans la congrégation des Barnabites de Turin et étudia d'abord la philosophie dans cette ville, puis la théologie à Rome, où il devint directeur des études théologiques au collège de sa congrégation. Ses travaux ont eu principalement pour objet la critique du texte de la Bible. Son principal ouvrage en ce genre est celui qui a pour titre: *Varie lectiones vulgate latine editionis Bibliorum* (Rome, 1860-1864, t. 1er et II). On estime aussi beaucoup ses *Dissertationi accademiche di vario argomento* (Rome, 1864), qui doivent être suivies d'un autre recueil analogue. En 1856, le pape le chargea d'éditer la *Biblia e codice Vaticano* (Rome, 1857, 5 vol.), qui avait été entreprise par A. Mai et à laquelle il fit lui-même beaucoup de corrections nouvelles. Il a en outre publié, aux frais de la curie romaine, la dernière édition de la *Vulgate* de l'Ancien et du Nouveau Testament (Rome, 1861) et il a travaillé en 1868 à une nouvelle édition de la Bible du Vatican, dont il était chargé par Pie IX. A l'occasion du cinquantième anniversaire de sa fondation, l'université de Vienne a octroyé au Père Vercellone le diplôme honorifique de docteur en théologie.

VERCHÈRE s. f. (vèr-chè-re). Agric. Nom de la jachère, dans certaines provinces.

VERCHÈRE DE REFFYE (Jean-Baptiste-Auguste-Philippe-Dieudonné), officier français, né vers 1820. Elève de l'École polytechnique et de l'École d'application de Metz, il entra dans l'artillerie; officier d'une remarquable intelligence et travailleur infatigable, il s'occupa d'une façon particulière du perfectionnement des bouches à feu. M. Verchère était chef d'escadron lorsque, sous l'Empire, il créa un type de canon de 7 et inventa, selon les uns, perfectionna, selon d'autres, un nouvel engin d'artillerie, la mitrailleuse. Nommé directeur des ateliers de Meudon, il reçut une subvention mensuelle de 2,000 francs sur la cassette du chef de l'État pour faire des essais de mitrailleuses, de canons, mais ne toucha personnellement aucun supplément de solde. Ce fut sous la direction de M. Verchère que furent construits secrètement à Meudon les mitrailleuses dont on fit, pour la première fois l'essai pendant la guerre de 1870-1871; mais le manque de munitions et d'artilleurs habitués à leur maniement empêcha de tirer de cette arme tout l'effet qu'on en attendait. Au début de la guerre, M. Verchère de Reffye, devenu lieutenant-colonel, fut envoyé à Tarbes pour y organiser une fonderie de canons se chargeant par la culasse. Laissant à Paris ses premières pièces et les instructions nécessaires pour en établir de nouvelles, il permit ainsi à la défense de se créer une artillerie de plus de mille bouches à feu. Depuis cette époque, il n'a cessé de diriger la fonderie de canons de Tarbes, entièrement occupé d'apporter des perfectionnements à notre artillerie, dont la guerre de 1870 avait démontré l'insuffisance. Après avoir longtemps construit ses canons en acier, il est revenu à l'emploi du bronze. Le canon dont il est l'inventeur et qui porte son nom est un canon de 7, à quatorze rayures, se chargeant par la culasse. L'âme, dont le diamètre est de 0m,085, a une longueur de 1m,875. Le projectile est un obus long et, chargé, il pèse en tout 6kil,9. A la suite d'expériences qui furent faites à Calais du mois de novembre 1872 jusqu'au mois de mars 1873, et qui donnèrent les résultats les plus satisfaisants, le canon Reffye fut adopté définitivement pour notre armée, et une commande de douze cents pièces fut faite à l'atelier de construction de Tarbes. M. Verchère de Reffye a été nommé colonel le 31 décem-

bre 1873. Officier de la Légion d'honneur depuis le 28 décembre 1868, il avait été promu commandeur le 16 août 1872, à la suite d'essais faits sur son canon à Trouville devant M. Thiers, alors président de la république.

VERCHOCK s. m. (vèr-chok). Métrol. Mesure de longueur usitée en Russie, et équivalant à 0m,04445.

VERCI (Giovanni-Batista-Matteo), historien, savant et littérateur italien, né à Bassano en 1739, mort à Rovigo en 1795. Il n'est connu que par ses ouvrages, dont les principaux sont: *Abregé historique de Bassano* (Venise, 1770, in-4°); *Histoire de Deli* (Venise, 1771, in-8°); *Notices sur la vie et les ouvrages des écrivains de Bassano* (Venise, 1775, in-8°); *Lettre sur les échecs* (Venise, 1778, in-8°); *Histoire des Ezzelin* (Bassano, 1779, 3 vol. in-8°); *Epître sur les monnaies de Verone, et particulièrement sur celles qui furent frappées pour les Ezzelin* (in-8°); *Histoire de la Marche Trévisane* (Venise, 1786-1790, 20 vol. in-8°). C'est la production la plus considérable de ce savant écrivain.

VERCINGÉTORIX s. m. (vèr-sain-jé-to-riks). Magistrat suprême, chez les Gaulois. Les Romains ont pris ce mot pour un nom propre et l'ont appliqué à un personnage illustre, dont le vrai nom est resté inconnu.

VERCINGÉTORIX, le plus célèbre des chefs gaulois qui défendirent contre César l'indépendance de leur patrie, mort l'an 46 avant J.-C. Le mot Vercingétorix est l'altération latine du celtique *ver-ken-ke-do-righ*, le grand chef de cent têtes ou le grand chef de cent chefs; ce n'est pas le nom du héros, ce n'est que son titre. Son nom est resté inconnu. Il appartenait à la plus puissante famille de l'Arvernie et était fils de Celtill, un moment chef de la confédération gaélique et condamné à mort pour avoir voulu s'emparer du pouvoir absolu. César essaya de se concilier le jeune chef et lui conféra le titre d'ami; c'était sa tactique de gagner par des faveurs les princes gaulois dont il voulait faire, suivant l'énergique expression d'Amédée Thierry, une pépinière de petits tyrans. Peut-être redoutait-il secrètement ce jeune homme, doué de brillantes qualités, aussi remarquable par son intelligence des choses de la guerre que par sa beauté corporelle et sa vigueur, et qui avait su prendre sur tous un grand ascendant, *summæ potentis adolescentis*, dit-il brièvement dans ses *Commentaires*.

Héritier de la vaste clientèle de son père, le fils de Celtill repoussa constamment les avances de César et ne cessa dans les assemblées, dans les fêtes religieuses, d'exciter ses compatriotes contre les Romains. Lorsque le signal du soulèvement, parti de l'entrepôt des Carnutes sur la Loire, Genabum, où la garnison romaine fut massacrée, fut arrivé le soir même en Arvernie, il appela aux armes toute la population et jusqu'aux serfs des campagnes. En même temps, il envoyait des émissaires de tous côtés, aux cités et aux peuplades de la Gaule. Presque toutes répondirent à son appel et l'acclamèrent vercingétorix de la confédération.

Le moment était propice, ou le semblait, à une insurrection. Après la sixième campagne, dirigée principalement contre les Eburons, que César n'avait vaincus qu'en ravageant horriblement tout leur pays, le consul, retourné en Italie, y était retenu par les troubles de la république. Milon venait de tuer Clodius, et Pompée était seul consul pour rétablir l'ordre. Le plan du chef gaulois était de profiter de cette situation et d'attaquer à la fois, en l'absence de leur général, les légions qui hivernaient dans le Nord et la province. Il avait compté sans la prodigieuse célérité de César. A peine la nouvelle du soulèvement lui était-elle parvenue, qu'il avait traversé l'Italie, franchi les Alpes, puis les Cévennes, malgré les neiges, dans lesquelles il lui avait fallu faire des chemins à l'aide du pic, et, pendant que le chef gaulois marchait vers le Nord, il tombait au milieu de l'Arvernie et la ravageait. Le vercingétorix accourut au secours de ses compatriotes; c'était un mouvement prévu par César, qui, se dérobant à l'ennemi, laissa quelques troupes dans les montagnes et se dirigea, à peine escorté, vers ses légions. En quelques jours, quoique l'hiver ne fût pas encore achevé, il avait réuni autour de lui toute son armée à Agendicum, et, marchant sur Genabum révolté, il l'enleva par un coup de main, dans la nuit même qui suivit son arrivée sous les murs de la ville, et menaça la capitale des Bituriges, Avaricum.

Vercingétorix, obligé de lever le siège de la Gergovie des Boiens, alliés de César (probablement Moulins), suscita aux confédérés une résolution héroïque: incendier le pays pour isoler et affamer l'armée romaine. On lui obéit; vingt mille villages bituriges sont livrés aux flammes le même jour, et l'exemple est imité dans d'autres parties de la Gaule. Cependant, le héros se sentit faiblir quand il s'agit du sort d'Avaricum (Bourges), une des plus riches cités de la Gaule, la plus belle peut-être; il accueillit les supplications des habitants et jeta dans la ville un corps d'élite pour la soutenir. Cette pitié causa son premier échec. César, en effet, s'étant porté rapidement sous les murs d'Avaricum, en fit le siège et, malgré la valeur déployée par les habitants, l'emporta d'assaut. Tout fut mas-

sacré et les soldats romains trouvèrent dans le butin d'abondantes ressources en même temps que des approvisionnements considérables.

L'échec, cependant, n'était pas irréparable; le prestige de Vercingétorix n'en fut aucunement diminué; c'était contre son premier avis que l'on s'était obstiné à conserver Avaricum, et d'autre part les Romains n'avaient pu entamer l'armée gauloise, fortement retranchée derrière des marais. César dut se mettre en route à sa poursuite, sans jamais pouvoir livrer bataille; Vercingétorix se dirigeait sur Gergovie. La ville gauloise, perchée comme un nid d'aigle sur des rochers inaccessibles, défia tous les assauts des Romains; dans l'un d'eux périrent quarante-six centurions. Ce fut au tour de César de battre en retraite; il remonta l'Allier, se frayant un passage, la hache à la main, à travers des forêts impénétrables et harcelé sans cesse par la cavalerie de Vercingétorix. Toute la Gaule était soulevée, les neutres eux-mêmes devenaient hostiles, et il y avait à peine sur cet immense territoire deux ou trois points où les légions fussent en sûreté. Nul doute que César, s'il n'avait laissé dans le Nord Labienus et deux légions occupées à réduire les Parisii et Lutèce, ne se fût réfugié dans la province. Noviodunum (Nevers), où il avait amassé d'énormes provisions et un matériel considérable, venait d'être brûlé par les Gaulois; il fut obligé de poursuivre encore sa marche.

Labienus rejoint, la situation était aussi critique; l'ennemi, insaisissable, faisait le vide partout devant les légions. César ne demandait à cet ennemi qu'une seule faute, celle de vouloir lui barrer le chemin et se mesurer corps à corps avec lui. Vercingétorix la commit. Craignant que les Romains, qu'il croyait à moitié détruits déjà, ne lui échappassent, il se décida, près de la Sône, à livrer une bataille définitive; il la perdit. La lutte fut acharnée; César, engagé de sa personne, faillit être fait prisonnier et abandonna son épée sur le terrain. Il la retrouva quelque temps après, dit Plutarque, suspendue dans un temple des Arvernes. Le soir de la déroute, les débris de l'immense armée gauloise, près de 100,000 hommes, se renfermaient dans Alésia (v. ce mot), dernier rempart de la liberté.

Lorsqu'après le siège de la ville et la défaite de l'armée de secours Vercingétorix vit que la grande cause était perdue, il convoqua l'assemblée des chefs. Calme et comme s'il n'entendait ni les gémissements ni les récriminations, il prit la parole en termes graves et dignes, dont César nous a conservé sinon le texte même dans sa rudesse native, au moins le sens général et la physionomie. «Vous m'êtes témoins, dit-il, que je n'ai point entrepris cette guerre dans un intérêt personnel, mais pour le salut de notre patrie et pour la liberté commune. Vous savez que je n'ai rien épargné pour le succès de notre cause; toute ma fortune, toute mon activité, toute mon intelligence lui ont été sacrifiées; tout a été inutile. La Gaule est vaincue; les dieux se sont prononcés pour nos ennemis; vous savez qu'ils n'épargnent pas les vaincus. Si vous étiez moins affaiblis, si tant de braves ne couvraient aujourd'hui cette plaine, peut-être vous proposerais-je un nouvel effort, mais la Gaule est épuisée et les courages sont anéantis. Il nous faut seulement examiner de quelle manière on pourra opérer la reddition de la ville avec le moindre dommage pour les habitants. C'est surtout envers moi que César nourrit une haine profonde; c'est moi qui ai appelé la Gaule à la délivrance, c'est moi qui ai fait sortir du sol ses vaillantes armées; c'est moi qui, assiégé ici avec vous, ai convié les Gaulois à venir livrer une dernière bataille qui, du moins, si elle nous a écrasés, n'a pas été facilement gagnée par les Romains. Je pense donc que c'est moi que César désire ardemment tenir en son pouvoir et que, si vous me livrez volontairement à lui, sa colère sera bien adoucie pour vous. La vie n'est rien pour moi sans la liberté; j'en fais avec joie le sacrifice, heureux si par ma mort je puis vous préserver tous.» Cette proposition, qui eût été la veille encore rejetée avec une généreuse indignation, fut acceptée avec empressement par ses compagnons d'armes, que la peur avait avilis. Quelques-uns pleuraient; à peine deux ou trois refusèrent-ils l'offre de Vercingétorix; le plus grand nombre se suspendait à cet espoir comme à une dernière branche de salut. Ils envoyèrent donc des députés à César qui, après avoir ordonné aux assiégés de livrer leurs armes et leurs chefs, alla se placer dans le retranchement, sur un tribunal élevé en avant du camp, pour recevoir la soumission des vaincus. Là, on mit bas les armes et on amena les chefs. «Tout à coup, dit M. Henri Martin, un cavalier de haute taille, couvert d'armes splendides, monté sur un cheval magnifiquement caparaçonné, arrive au galop droit au siège de César. Vercingétorix s'était paré comme la victime pour le sacrifice. Sa brusque apparition, son imposant aspect excitent un mouvement de surprise et presque d'effroi. Il fait tourner son cheval en cercle autour du tribunal, saute à terre, jette ses armes au pied du vainqueur et se tait. Devant la majesté d'une telle infortune, les durs soldats de Rome se sentaient émus; César se montra au-dessous de sa fortune; il fut

Implacable envers l'homme qui lui avait fait perdre, un seul jour, le nom d'invincible. Il éclata en reproches sur ses bienfaits méprisés, son amitié trahie, et livra le héros de la Gaule aux liens des lotoeurs. Vercingétorix, réservé aux pompes outrageantes du triomphe, dut attendre six années entières que le facot du bourreau vint affranchir son âme et l'envoyer rejoindre ses pères dans le cercle céleste. Le but de son martyre fut atteint, du moins en partie; ses Arvernes furent sauvés; la liberté de 20,000 captifs, Eduens et Arvernes, fut le prix de la soumission des deux peuples.

Vercingétorix, tel que César lui-même l'a peint dans ses *Commentaires*, soit qu'il rapporte de lui quelques traits, soit qu'il donne le sens de ses discours, reste une des grandes physionomies de notre histoire. Presque seul parmi les autres chefs gaulois, il a montré un véritable sens politique, des manœuvres combinées, une tactique militaire, la seule qui pût faire échec aux Romains, et une grande vigueur d'exécution. Son patriotisme et son abnégation n'ont pas été dépassés. Nous avons dit plus haut que son nom véritable était resté inconnu; on ignore de même ses traits. Les médailles d'or portant son nom, qui ont été découvertes et qu'on croyait frappées à son effigie, représentent la tête de Bel, le dieu gaulois, et au revers le cheval lancé au galop.

Une gigantesque statue, œuvre d'Aimé Millet, lui a été élevée, en 1865, à Alise-Sainte-Reine, sur l'emplacement présumé de l'Alésia gauloise. Une souscription a été ouverte à Clermont pour lui en élever une à Gergovie, où le héros gaulois vit reculer devant lui les légions romaines V. l'article suivant.

Vercingétorix, statue colossale, par M. Aimé Millet, sur le plateau d'Alise-Sainte-Reine (Côte-d'Or). Debout, les deux mains appuyées sur son épée nue dont la pointe touche le sol, le héros regarde avec une placidité fière, la tête légèrement tournée à gauche. Cette figure colossale a été exécutée en cuivre repoussé par MM. Mondini et Béchot, d'après le modèle de M. Millet, et a été érigée sur le plateau où Napoléon III a prétendu retrouver le théâtre de la résistance suprême du peuple gaulois. Les critiques ont été à peu près unanimes à signaler l'insignifiance de cette œuvre gigantesque. « Le *Vercingétorix* de M. Millet, a dit M. Ch. du Mouy (*Revue contemporaine*), est l'effort estimable, mais malheureux, d'un artiste saisi d'une ambition supérieure à ses moyens. Il fallait le génie énergique et audacieux d'un Puget, d'un Pigalle, d'un Rude ou de tout autre émule des Michel-Ange et des Verrocchio pour symboliser d'une façon à la fois éloquente et précise, poétique et claire, le double sentiment que représente forcément le chef de la résistance des Gaulois, le dernier soldat de l'indépendance nationale aux prises avec la conquête romaine. Cette conquête n'était pas seulement celle de la force, c'était aussi celle de la civilisation. Il y eut dans le désespoir résigné de Vercingétorix, venant arrêter son cheval devant César triomphant et descendant tristement et fièrement, quelque chose du sentiment prophétique des destins de son pays sous ce nouveau joug... Le *Vercingétorix* de M. Millet est un type vulgaire de soldat gaulois dans l'attitude d'une sorte de repos découragé, mais rien dans ce masque, d'une fausse et conventionnelle énergie, qui sente le héros; rien qui rappelle ce guerrier aux yeux bleus, aux longs cheveux fauves, qui vint si noblement, si tristement, devant le proconsul victorieux, rompre sur son genou son épée inutile. Aucun souffle d'épopée, aucun vent prophétique ne soulève cette chevelure inculte, et je ne lis ni l'autorité du commandement ni l'éloquence du désespoir dans ces joues anguleuses et sur ces lèvres sans caractère que surmonte une moustache pendante. » Après avoir dit que, dans les ateliers, le colosse en cuivre destiné au plateau d'Alise avait été surnommé le « monument des chaudronniers », W. Bürger (T. Thoré) s'est exprimé ainsi : « La vérité est que la grande et patriotique figure du défenseur de la Gaule contre l'empire romain n'a pas été poétiquement sentie par M. Millet. Ce long tuyau de cuivre ne signifie rien du tout. Peut-être que l'art de notre époque comprendrait mieux César que Vercingétorix. » Et l'éminent critique ajoute cette piquante anecdote : « L'autre jour, nous étions plusieurs artistes à causer devant cette œuvre creuse, quand arriva Préault, l'auteur fantastique de tant de monuments gigantesques, improvisés dans la conversation... Tout à coup, comme dans la chanson du *Misanthrope* :

Si le roi m'avait donné, etc.,

voilà Préault qui dit : « Si l'empereur m'avait donné à faire ce *Vercingétorix*, je lui aurais dit : Sire, je pars pour l'Auvergne. » Vous ne concevez pas un pic de montagne. Je vais choisir ce pic volcanique, dominant le cœur de la France, pour le transfigurer en acropole de la civilisation gauloise. Je ferai circuler de la base jusqu'au sommet une voie en spirale assez large pour laisser passer à une armée ou à des flots de peuple. De distance en distance seront espacées, comme des sentinelles du sanctuaire, des statues de guerriers gaulois : 10 mètres de haut. Sur le faite de la montagne, un piédestal composé avec les armures, ustensi-

les et objets symboliques de la vie de nos aïeux, flanqué de quatre statues allégoriques, le Druide, le Brenn, le Barde et Velleda, autrement l'inspiration, la force, la poésie, la philosophie : 10 mètres de haut. Et sur le piédestal, la statue équestre de Vercingétorix, figure de 20 mètres sur un cheval en proportion; Vercingétorix, les bras étendus, criant l'appel aux armes. Tout en airain, bronze, fer, granit, en matière sombre et qui se rouille, image du passé !... Il allait toujours, et les statues de 10 mètres ne lui coûtaient rien. Toujours est-il qu'à présent Vercingétorix est fait par Préault, et peu importe le fantôme sonore de M. Millet.

Un artiste de notre temps, qui possède au plus haut degré le sentiment du colossal, M. Bartholdi, a repris en partie l'idée de Préault, ou du moins a conçu une idée analogue; il a exposé au Salon de 1870 le modèle d'une statue équestre de Vercingétorix, pour le plateau de Gergovie. Cette figure, d'une tournure hardie et pittoresque, d'un mouvement fougueux et passionné, est restée à l'état de projet.

Les études (?) de Napoléon III sur Vercingétorix, Alise, Gergovie ne pouvaient manquer de provoquer des sculptures et des peintures consacrées au héros gaulois. M. J. Navlet a peint : le *Dernier combat de Vercingétorix sous les murs d'Alésia* (Salon de 1861); M. Emile Lévy, *Vercingétorix se rendant à César* (Salon de 1861); M. Ehrmann, *Vercingétorix appelant les Gaulois à la défense d'Alise* (Salon de 1869), etc. Après la guerre de 1870, M. Chartrousse a exposé, sous ce titre : *les Martyrs de la patrie*, un beau groupe représentant Vercingétorix et Jeanne d'Arc.

VERCONSIN (Eugène), auteur dramatique, né à Paris en 1825. Il débuta par une petite pièce intitulée : *A la porte*, qui fut jouée à la salle Erard en 1861, puis donna, l'année suivante, *Une dette de jeunesse*, comédie en un acte, en prose, avec E. Lesbazeilles. Il a fait représenter successivement : en 1864, *C'était Corinne*, comédie en un acte, à deux personnages, restée au répertoire du Vaudeville; en 1865, *En wagon*, saynète en un acte; *Vermouth et Adélaïde*, comédie en un acte, qui ont du succès; au Vaudeville, le 16 octobre 1868, les *Erreurs de Jean*, comédie en un acte; au même théâtre, le 7 août 1869, les *Rêves de Marguerite*, comédie en un acte; au Gymnase, le 5 octobre, la *Matrone d'Éphèse*, comédie en un acte, en vers; au Vaudeville, le 24 janvier 1870, les *Curiosités de Jeanne*, comédie en un acte; au Gymnase, le 18 mai 1875, *Quête à domicile*, comédie en un acte; au Palais-Royal, le 3 juillet, *Idi, Médor*, comédie en un acte. On a encore de lui, en collaboration avec M. Auguste Lefranc, les *Roués innocents*, comédie-vaudeville (in-18). Ce sont des tableaux de chevalier que tous ces petits actes pétillants d'esprit, bâtis sur la pointe d'une aiguille.

VER-COQUIN s. m. (ver-ko-kain). Entom. Nom vulgaire de la larve de la pyrale et de divers autres insectes qui rongent la vigne. — Econ. rur. Sorte de frénésie ou de vertige qui atteint certains animaux, et que l'on attribue à la présence d'un ver qu'ils ont dans le cerveau. Il Nom donné au ver lui-même, que les naturalistes appellent cénure.

— Fam. Fantaisie, caprice : *C'est son ver-coquin qui le prend, la tête lui tourne*. (Acad.) *Quand une fois les femmes ont mis ce ver-coquin amoureux dans leurs têtes...* (Brantôme.)

VERCORS (le), en latin *Vercinacorus* *Pagus*, petit pays de l'ancienne France, dans le bas Dauphiné, compris actuellement dans le département de la Drôme, arrond. de Die.

VERCRUSSE-GOETHALS (Jacques-Joseph-Ignace-Hyacinthe), érudit belge, né à Courtrai en 1759, mort en 1838. Après avoir fait de bonnes études, il entra dans le commerce et dirigea avec beaucoup de succès une grande fabrique de fil à dentelle. Consacrant ses loisirs à des travaux d'érudition et de bibliographie, il sauva de la destruction les archives de Courtrai et conserva aussi, en en faisant l'acquisition, plusieurs ouvrages précieux. Il a lui-même publié : *Annales de la ville et de la châtellenie de Courtrai* (1814-1815, 2 vol. in-8°) et *Chronicon Egidi* dans son *Histoire de César* (1817, in-8°). Vercrusse-Goethals était membre de l'Institut des Pays-Bas et de plusieurs autres sociétés littéraires.

VERDAGE s. m. (ver-da-je — rad. *vert*). Anc. cout. Garde de bestiaux paissant dans un bois.

— Agric. Récolte enterrée en fleur, pour servir d'engrais.

VERDAGON s. m. (ver-da-gon — rad. *vert*). Vin extrêmement vert : *En 1725, le vin ne fut que du verdagon*. Il Vieux mot.

VERDAL s. m. (ver-dal — rad. *vert*). Bot. Variété de vigne.

VERDALE s. f. (ver-da-le — rad. *vert*). Ornith. Nom vulgaire du bruant, en Languedoc. Il On dit aussi VERDAT.

— Arboric. Variété d'olive qui est très-verte avant la maturité.

VERDANGE s. f. (ver-dan-je — rad. *vert*). Ornith. Nom vulgaire du bruant et du cochevis, en Périgord.

VERDÂTRE adj. (ver-dâ-tre — rad. *vert*). Qui tire sur le vert : *Couleur verdâtre*. Teint verdâtre. La femelle du rossignol pond ordinairement cinq œufs d'un brun verdâtre. (Buff.) Avez-vous jamais remarqué cette couleur mate, livide et verdâtre qu'on appelle un teint d'envieuse? (Mme E. de Gir.)

VERDAU s. m. (ver-do). Entom. Nom vulgaire de la chenille de deux espèces d'alcécides qui rongent les grains.

VERDAUD, AUDE adj. (ver-dô, ô-de — rad. *vert*). Qui est un peu vert, qui n'est pas bien mûr : *Pommes verdaudes*.

VERDE s. m. (ver-de). Ornith. Nom vulgaire du martin-pêcheur.

VERDE (sierra), chaîne de montagnes de l'Amérique du Nord, dans la partie septentrionale du Mexique, où elle forme la continuation des montagnes Rocheuses qui, dans le continent nord-américain, séparent le versant de l'Atlantique de celui du Pacifique. La sierra Verde s'étend entre les Etats mexicains de Sonora et de Chihuahua sur une longueur de près de 550 kilom. et présente deux sommets remarquables; l'un au N. sur la limite du Nouveau-Mexique (Etats-Unis), le mont Florido (3,950 mètres); l'autre au S., le mont Buza, à l'O. de Chihuahua (4,203 mètres).

VERDÉ-DELISLE (Henri), médecin français, né vers la fin du XVIII^e siècle. Reçu, en 1819, docteur à Paris, il y a exercé la médecine depuis cette époque et fit partie, sous l'Empire, du service médical de la princesse Mathilde. On a de lui : la *Petite vérole* (1838, in-8°), ouvrage dans lequel il regarde cette affection comme l'agent thérapeutique des affections scrofuleuses et tuberculeuses, et où il se prononce en même temps contre la vaccine; *Traité pratique et théorique du choléra* (1848, in-8°); *De la dégénérescence physique de l'espèce humaine déterminée par le vaccin* (1855, in-8°). — Sa femme, Marie-Eve-Alexandrine Pérignon, née à Paris en 1805, a étudié la peinture sous la direction de son père et sous celle de Gros, et s'est fait connaître par un grand nombre de portraits et de toiles de genre qui ont figuré à différents Salons. Nous citerons, entre autres : la *Lecture de la Bible*; *Charles VII et Agnès Sorel*; *Rubens enfant*; *Rendez-vous de chasse*. Pensée; *Souvenir*.

VERDEAU s. m. (ver-do — rad. *vert*). Bot. Variété du poirier sauvage. Il On dit aussi VERDEAU.

VERDÉE s. f. (ver-dé — rad. *vert*). Petit vin blanc de Toscane, dont la couleur tire sur le vert.

VERDELET, ETTE adj. (ver-de-le, è-te — dimin. de *vert*). Qui tire sur le vert.

— Fam. Qui conserve de la vigueur : *Petite vieille encore verdelette*.

— Vin verdelet. Vin un peu vert, qui n'est pas complètement fait.

— s. m. Techn. Nom donné par les tanneurs à des trous presque imperceptibles que présente parfois le cuir, et qui proviennent des piqûres de divers insectes.

— Ornith. Nom vulgaire du bruant jaune.

VERDELIER s. m. (ver-de-lié — rad. *vert*). Bot. Nom vulgaire de l'osier.

VERDELIN (Madeleine DE BRÉMOND D'ARS, marquise DE), née au château d'Ars (Saône-et-Loire) en 1728, morte en 1810. Elle était fille de Charles de Brémond, comte d'Ars, et elle épousa en 1750 le marquis de Verdelin, qui était fort riche, mais âgé de soixante-quatre ans. La correspondance de Mme de Verdelin avec Rousseau, qu'elle eut occasion de connaître à Montmorency et dont elle ne cessa d'être l'amie dévouée en dépit des rebuffades de l'ombrageux philosophe, a été publiée par M. G. Streckeisen-Moulton, tome II de l'ouvrage intitulé : *J.-J. Rousseau, ses amis et ses ennemis* (Paris, 1865, in-8°); elle finit en 1772. Mme de Verdelin devint veuve en 1763.

VERDELLE s. f. (ver-dè-le — rad. *vert*). Entom. Espèce d'alcécide, dont la chenille cause de grands ravages dans les plants de pêchers.

— Erpét. Espèce de lézard.

VERDELUT s. m. (ver-de-lu). Ornith. Syn. de VERDALE.

VERDEN, en latin *Ferda*, ville de Prusse, province de Hanovre, cercle et à 80 kilom. S.-O. de Stade, sur la rive droite de l'Aller, chef-lieu d'un ancien duché de son nom; 5,000 hab. Gymnase; grenier public de réserve. Fabrication de fil et de tabac; brasseries, distilleries. On y remarque une belle cathédrale du XIII^e siècle. On y fait quelque commerce et elle est l'entrepôt des marchandises expédiées de Hambourg en Westphalie. Dans le voisinage se trouvent les sources minérales de Uhlmiller. En 750, Charlemagne fit massacrer en ce lieu 4,500 Saxons qui avaient pris les armes contre lui.

VERDÈRE s. m. (ver-dè-re). Ornith. Syn. de VERDIER.

VERDEREULE s. f. (ver-de-reu-le). Ornith. Syn. de VERDIER.

VERDERIE s. f. (ver-de-ri — rad. *verdier*). Etendue de bois soumise à la juridiction d'un verdier. Il Juridiction même du verdier.

VERDERIN s. m. (ver-de-rain — rad. *vert*). Ornith. Passereau du genre gros-bec, qui habite Saint-Domingue.

VERDEROLLE s. f. (ver-de-ro-le). Ornith. Nom vulgaire de la sylvie palustre.

VERDEROUX s. m. (ver-de-rou — de *vert*, et de *roux*). Ornith. Espèce de tangara, qui habite la Guyane.

VERDES (Iles), Iles de l'Océanie (Malaisie), dans la mer de Mindoro, près des Philippines, par 9° 33' de latit. N. et 116° 46' de longit. E.

VERDET s. m. (ver-dè — rad. *vert*). Hist. Nom donné à des volontaires royalistes qui, après le 9 thermidor et en 1815, commirent de grands excès dans le midi de la France.

— Chim. Nom vulgaire de l'acétate de cuivre, appelé aussi VERT-DE-GRAIS.

— Ichtyol. Poisson du genre ésoce, qui vit dans les fleuves des Etats-Unis.

— Entom. Nom vulgaire d'un coléoptère du genre trictie.

— Agric. Maladie du maïs causée par un champignon parasite.

— Vitic. Variété de raisin cultivée en Roumanie. Il Vin blanc de Toscane, qui est d'une teinte verdâtre : *Je t'ai des fruits du duc et bus quelques corps d'un verdet dont ce prince les avait accompagnés*. (Le Sage.) Il On dit aussi VERDEE s. f.

— Encycl. Hist. Les *verdetts*, ainsi nommés à cause de la couleur verte de leur costume, qu'ils avaient adoptée en souvenir des Suisses massacrés en défendant l'ancienne monarchie, paraissent avoir pris naissance quelque temps avant le 9 thermidor. C'étaient alors des compagnies militaires organisées secrètement dans le midi de la France, notamment à Toulouse, et composées de royalistes ardents. A partir de l'époque que nous venons de mentionner, les *verdetts* commencent à révéler leur existence par quelques excès. Ce soulèvement fut ensuite comprimé par Napoléon, qui maintint le calme dans les départements du Midi jusqu'à sa chute, mais sans avoir pu étouffer entièrement la fermentation royaliste. Les *verdetts* reparurent donc en 1815, et cette fois la tête levée, car ils portaient plus besoin d'invoquer le souvenir des Suisses. Recrutés dans la lie de la population, mais comptant parmi leurs chefs quelques gentilshommes qui espéraient se frayer ainsi un chemin aux honneurs et aux pensions, ils inaugurèrent bientôt la honteuse et sanglante série de leurs exploits. Pendant cinq mois, ils tinrent le département du Gard sous l'affreux régime de la terreur blanche. Leurs bandes, grossies par une foule d'individus étrangers à toute opinion politique, mais attirés par l'espoir du pillage, marchèrent d'abord sur Nîmes, où elles massacrèrent tous les soldats de la garnison; puis elles enfoncèrent les maisons des habitants signalés comme bonapartistes ou républicains et leur firent subir le même sort. Pendant plusieurs jours, la malheureuse ville fut soumise à toutes les horreurs du vol et de l'assassinat. Ces sanglantes exécutions s'étendirent ensuite aux localités voisines. Les *verdetts* mettaient à rançon ou pillaient les villages, incendiaient les maisons de campagne, arrachaient les vignes et coupaient les oliviers, exerçaient, en un mot, le plus effroyable brigandage. Ces ignobles bandits, qui s'intitulaient *volontaires royaux*, avaient pour principaux chefs Servan, Truphème et Trestitlons, trois assassins de profession; dont les noms conservent encore une triste célébrité dans le pays. Un officier, retiré du service depuis quinze ans, possédait une maison que convoitait la sœur de Trestitlons; il fut assassiné, sa femme chassée, et la sœur du brigand put s'installer dans la propriété des victimes.

A Uzès, des scènes du même genre eurent lieu, plus atroces peut-être encore, car elles furent inspirées par un sentiment religieux. Un certain Graffan, réunissant quelques-uns de ces scélérats, les conduisit à l'assaut des maisons appartenant aux protestants riches. Les propriétaires furent massacrés, les femmes jetées par les fenêtres et le pillage organisé. Les meurtriers arrachent ensuite de la prison six individus connus comme bonapartistes, les conduisent en face de la sous-préfecture et les massacrent froidement.

Les habitants des campagnes, justement effrayés, s'armèrent enfin pour repousser les attaques de ces misérables; mais le gouvernement royal les considéra eux-mêmes comme rebelles et donna l'ordre à ce Graffan de marcher contre eux. Ce digne chef se porta alors avec 100 hommes sur le village de Saint-Maurice, où il entra après une décharge générale qui tua une sentinelle, s'empara de six habitants, qu'il amena triomphalement à Uzès, et les fit fusiller sur la place de l'Esplanade, sous les yeux mêmes du sous-préfet, qui ne tenta aucun effort pour sauver la vie de ces malheureux. Cet exploit valut à Graffan le glorieux surnom de Quatre-taillons, qui désignait sa supériorité sur Trestitlons.

Mais ce qui restera l'éternelle honte du gouvernement de la Restauration, c'est qu'il était défendu aux journaux de flétrir et même de signaler ces actes d'infâme brigandage; bien plus, M. Voyer d'Argenson, ayant voulu appeler là-dessus l'attention de la Chambre

des députés, se vit rappelé à l'ordre au milieu d'un tumulte indescriptible.

Les bandits, sûrs de l'impunité, continuèrent le cours de leurs atroces expéditions, jusqu'à ce qu'enfin l'autorité et surtout l'intervention directe du duc d'Angoulême vinsent mettre un frein à cette licence sans nom. Toutefois pendant longtemps encore, les *verdets* braveront toutes les mesures prises contre eux, arrêtant arbitrairement les citoyens et peuplant les prisons au gré de leur haine et de leurs caprices.

Les scènes que nous venons de rapporter se produisirent également à Toulouse, où le général Ramel tomba victime de ces forcenés, auxquels il avait refusé de livrer le mot d'ordre. Enveloppé par une multitude stupide, il fut séparé de son escorte et tomba presque aussitôt percé de coups. Néanmoins, il respira encore; recueilli par quelques habitants, il aurait pu être sauvé, lorsque les assassins, revenant à la charge, envahirent la maison où il avait été déposé et l'achevèrent, sans qu'on ait jamais songé depuis à poursuivre les meurtriers.

On vit un instant reparaître les *verdets* lors de la réaction royaliste qui suivit la mort du duc de Berry en 1820; heureusement, cette triste résurrection n'eut qu'une existence de quelques jours.

VERDET (Marcel-Emile), mathématicien français, né à Nîmes en 1824, mort en 1866. Reçu en 1842 le sixième à l'Ecole polytechnique et le premier à l'Ecole normale, il opta pour cette dernière, fut reçu, trois ans plus tard, agrégé de physique et devint successivement examinateur d'admission à l'Ecole polytechnique, maître de conférences de physique à l'Ecole normale et professeur de la même science à l'Ecole polytechnique (1863). Outre un grand nombre d'articles scientifiques, on a de lui : *Recherches sur les phénomènes d'induction produits par les décharges électriques* (1848); *Leçons de chimie et de physique* (1863, in-8°).

VERDEUR s. f. (ver-deur — rad. vert). Etat du bois qui n'est pas encore sec.

— Défaut de maturité des fruits : *Manger des pommes, des abricots dans leur verdure*. « Apreté du vin : *L'éducation et une raison plus mûre tourneront ses défauts en vrais talents; c'est du vin dont la verdure se change en force*. (Rén.) *Le plomb uni aux acides fait un sel fort doux qui corrige au goût la verdure du vin; mais c'est un poison pour ceux qui le boivent*. (J.-J. Rouss.) » Force du vin :

Villandry priserait sa séve et sa verdure.

BOILEAU.

— Fig. Jeunesse et vigueur : *Dans la verdure de l'âge, le fougue et la fraîcheur; Achille, qui était en la première et imberbe verdure de son adolescence...* (Montaigne.) « Acroté de paroles : *La verdure de sa verbeuse fit taire les critiques*. (Acad.)

VERDI, **IE** (ver-di) part. passé du v. *Verdir*. Devenu vert, rendu vert : *Les femmes cachent leurs visages, fatigués et verdus par le jour naissant, sous la soie de leurs capuchons*. (F. Féval.) *Cette grande nef est toute pavée de pierres tumulaires verdies de mousse*. (V. Hugo.)

VERDI (Giuseppe), célèbre compositeur italien, né à Roncole, près de Parme, le 9 octobre 1814. Mûs d'un pauvre aubergiste, il reçut d'abord les leçons de Foneris, l'humble organiste de la localité, qui lui fit apprendre l'harmonie et le contre-point. Grâce à la protection d'Antonio Barezzi, il put se rendre en 1833 à Milan où pendant trois ans il reçut des leçons de Lavigna, alors *maestro al cembalo* du grand théâtre de la Scala. Ce fut en 1839, après six ans de lutttes, qu'il parvint à faire représenter son premier opéra, *Oberto, conte di San Bonifazio*, qui fut exécuté avec succès sur le théâtre de la Scala le 17 novembre 1839. Sur ces entrefaites, il perdit une jeune femme qu'il aimait beaucoup. En ce moment il composait, sur la demande du directeur de ce théâtre, un opéra-bouffe, *Un giorno di regno*. Verdi, tout entier à la douleur, ne put qu'ébaucher cet ouvrage, dont l'échec fut complet, ce qui fit rompre l'engagement que le directeur de la Scala avait signé avec lui pour trois opéras nouveaux. Verdi resta près d'un an sans écrire; cependant, il finit par se remettre à l'œuvre et composa son *Nabuccodonosor*, qui, exécuté à la Scala durant le carnaval de 1842, obtint un véritable triomphe. Dès lors, le jeune maître prit place parmi les meilleurs compositeurs de la jeune Italie. Successivement, il fit représenter *I Lombardi*, à Milan (1843); *Ermant*, à Vienne (1844); *I Due Foscari*, à Rome (1844); *Giovanna d'Arco*, à Milan (1845); *Alzira*, au théâtre San-Carlo, à Naples (1845), et *Attila*, à Venise (1846), qui réussit complètement à la Fenice. Au mois de mars 1847, il donna au théâtre de la Pergola, à Florence, son opéra de *Macbeth*, qui obtint un succès d'enthousiasme. Verdi fut rappelé plus de trente fois à chacune des trois premières représentations, et on lui offrit une couronne de laurier en or. Ces hommages s'adressaient moins encore à l'œuvre, fort belle du reste, qu'à l'artiste patriote qui avait su donner au sentiment national ses accents les plus énergiques. Appelé à Londres cette même année, il y fit représenter, au mois de juillet, *I Masnadieri*,

dont il avait écrit le rôle principal pour la célèbre Jenny Lind, et qui fut interprété, en outre, par Gardoni et Lablache. Le 26 novembre 1847, son opéra des *Lombardi*, traduit en français par Royer et Vaéz, fut joué sur la scène de l'Opéra, à Paris, sous le titre de *Jérusalem*, avec un assez grand succès. Au milieu des agitations de 1848, Verdi donna *Il Corsaro*, qui éprouva un échec complet à Trieste; la *Battaglia de Legnano*, glorification d'un grand fait historique italien, fut interdite à Rome après la première représentation. En 1849, il fit jouer *Luisa Miller* à Naples; puis, en 1850, à Trieste, *Stiffelio*, représenté également sous le titre de *Guilherme Tell*. A l'époque où Verdi commençait d'écrire pour le théâtre, dit M. Denne-Baron, l'influence de la littérature étrangère et des nouvelles théories sur l'art avait excité les compositeurs italiens à rechercher l'expression violente des passions et à délaisser la peinture des sentiments aimables et délicats pour celle des sombres emportements de l'âme. Esprit sérieux, doué d'une riche imagination, Verdi devint le chef de la nouvelle école; sa musique est accentuée et dramatique; c'est par la vigueur, l'énergie, la verve, une certaine apreté, par de puissants effets de sonorité, qu'il conquit une immense popularité dans son pays, où jusqu'alors on n'avait presque jamais réussi que par le charme, la suavité et l'abondance des mélodies. « Bientôt *Rigoletto*, tiré du *Roi s'amuse* de Victor Hugo et représenté à Venise en 1851, vint marquer une transformation dans le talent de Verdi. Le *Trovatore* (II *Trovatore*), son chef-d'œuvre, représenté à Rome pendant le carnaval de 1853, et dont l'admirable *Miserere* devint à cette époque comme l'écho puissant de l'Italie opprimée, fut suivi, la même année, de la *Traviata*, dont le sujet est emprunté à la *Dame aux Camelias* de Dumas et qui fut donnée à Venise. Au mois de juin 1855, durant l'Exposition universelle, Verdi fit représenter à Paris les *Vêpres siciliennes*, dont le livret est de Scribe et qu'il avait écrites expressément pour notre première scène lyrique. Parmi les autres opéras de Verdi, nous citerons : *Aroldo*, l'*Assedio di Arles*, *Giovanna di Guzman*, *Il Finto Stanislao*, *Simone Boccanegra*, *Una vendetta in domino*, le *Roi Léo*. Il fit représenter, en outre, au Théâtre-Italien de Paris, le *Ballo in maschera*, tiré de l'opéra de *Gustave III* de Scribe, et, en 1863, la *Forza del destino*, donné d'abord à Saint-Petersbourg, puis à Madrid; ce dernier ouvrage est, avec le *Trovatore*, qui a popularisé en France le nom de Verdi, l'ouvrage de ce maître qui donne au plus haut degré l'idée de sa qualité dominante, la grandeur et l'énergie du sentiment dramatique. En 1865, trois opéras de Verdi furent représentés à Paris sur le Théâtre-Lyrique avec un grand succès, *Rigoletto*, *Macbeth* et la *Traviata*, sous le nom de *Violetta*. En 1867, il fit représenter au Grand-Opéra de Paris une de ses œuvres les plus soignées au point de vue de l'orchestration, *Don Carlos*, en cinq actes, dont Méry et du Locle écrivirent le livret. En février 1870, l'Athénée représenta, sous le titre des *Brigands*, une traduction de son opéra les *Masnadieri*. Sur la demande du vice-roi d'Egypte, il composa un opéra, *Aida*, dont M. Mariette écrivit le livret et qui fut joué au Caire en décembre 1872. Depuis lors, le célèbre compositeur a écrit, pour la célébration de l'anniversaire de la mort de Manzoni, une *Messe de requiem* qui eut en Italie un succès considérable et qui a été exécutée au théâtre de l'Opéra-Comique, à Paris, en juin 1874. Enfin, à la fin d'avril 1876, le célèbre compositeur a fait représenter dans la même ville, au Théâtre-Italien, son opéra d'*Aida*, en quatre actes et sept tableaux, paroles de Ghislanzoni, et il a conduit lui-même l'orchestre aux premières représentations.

Verdi est un des plus grands compositeurs de l'Italie moderne; à la musique amoureuse, langoureuse, brillante des Bellini, des Rossini, etc., il a voulu substituer une musique virile, pleine d'énergie et de grandeur. Il a répondu aux puissantes aspirations de son pays vers la liberté. Aussi, tandis que son génie était encore contesté en France, la popularité de Verdi était immense en Italie; depuis 1849, pendant les dix dernières années du régime autrichien, le cri de ralliement des patriotes italiens était *Viva Verdi*, cri qui n'avait rien de séditieux en apparence et qui signifiait : « Vive Victor-Emmanuel, roi d'Italie. »

Elu, en 1859, membre de l'Assemblée nationale de Parme, qui prononça la déchéance des Bourbons et l'annexion au Piémont, Verdi, chaud patriote, fut un des députés qui allèrent porter à Victor-Emmanuel le résultat du scrutin des populations. En 1861, il devint membre de la Chambre des députés italienne, où l'envoyèrent les suffrages de Borgo-San-Donino. Il a pris une part active aux travaux de cette assemblée, bien que, si l'on en croit M. Petruccelli della Gattina, le célèbre compositeur eût donné tous ses opéras pour pouvoir faire un seul discours... qu'il n'a jamais fait. Pendant une partie de l'année, il habite dans son beau domaine de Bussetto (province de Parme), et il s'adonne avec amour à l'agriculture tout en s'occupant avec sollicitude d'améliorer la vie morale et matérielle des paysans. Le 21 novembre 1874, Verdi a été nommé par Victor-

Emmanuel membre du Sénat. Membre correspondant de l'Académie des beaux-arts de Paris depuis 1859, il a succédé comme associé étranger à Meyerbeer le 15 juin 1864 et a été nommé commandeur de la Légion d'honneur en avril 1875.

VERDIAU s. m. (ver-dio — rad. vert). Bot. Nom vulgaire du saule pourpre.

VERDICT s. m. (vèr-dikt — mot anglais d'introduction romane, et qui représente le latin *vere dictum*, véritablement dit. L'allemand dit de même *wahr-spruch*). Jurispr. Réponse faite par le jury aux questions posées par la cour : *Verdict qualifié avec une heureuse précision le sentiment qui doit présider aux délibérations du jury et dicter ses jugements*. (Arnauld.) *Le résumé artificieux et passionné d'un président d'assises peut déterminer seul, tout seul, un verdict de mort*. (Cornélien.)

— Jugement rendu en matière quelconque : *Les lords, comme juges de paix, rendent leur verdict sur l'honneur seulement, et non sous serment*. (Ledru-Rollin.)

VERDIÉ (Mestre ou Maître), poète bordelais, mort dans la première moitié du XIX^e siècle. Il n'est connu que par des poésies écrites en patois bordelais, et parmi lesquelles nous citerons : *Lou Sabat dou Medoc*; *Antony lou dansaney* ou la *Rebue dos Champs-Elysées de Boudoux*; *Cadichonne é Mayan* ou la *Doyenne des Fortes-en-gule d'Aou marcat*, etc.

VERDIEAU s. m. (vèr-dio). Bot. Variété de poirier sauvage.

VERDIER s. m. (vèr-dié — de verd, qui est l'ancienne forme de vert. Comparez *gruyer*, officier ou juge en matières forestières, du moyen haut allemand *gruo*, vert). Eaux et For. Officier établi pour commander aux gardes d'une forêt éloignée des maîtrises, et qui connaissait des délits dont l'objet n'excédait pas cinquante sous.

— Ornith. Passereau du genre gros-bec, qui habite nos contrées : *Le verdier habite toute l'année nos campagnes*. (V. de Bomare.) *Les verdiers sont très-faciles à élever*. (Mauduyt.) « Nom vulgaire de quelques espèces de bruant.

— Erpét. Nom vulgaire de la rainette.

— Ichtyol. Nom vulgaire d'un poisson du genre scombre.

— Encycl. Ornith. On a donné le nom de *verdier* à un genre d'oiseaux qui a pour caractères : le bec presque de la longueur de la tête, fort épais à sa base, un peu comprimé sur les côtés, à mandibule supérieure voûtée jusqu'à la pointe, qui est échancrée et un peu plus longue que l'inférieure; les narines basses, arrondies, cachées par les plumes du front; les ailes allongées, aiguës; la queue moyenne, très-fourchue; les tarses épais, de la longueur du doigt médian; les doigts et les ongles allongés, ceux-ci effilés, courbés et très-aigus. Ce genre renferme six espèces de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique. Le *verdier* ordinaire, type du genre, passe l'hiver dans nos bois; il se met à l'abri des intempéries de la mauvaise saison sur les arbres toujours verts, et même sur les charmes et les chênes touffus, qui conservent encore leurs feuilles quoique desséchées. Au printemps, il fait son nid sur les mêmes arbres et quelquefois dans les buissons. Ce nid est grand et presque aussi bien fait que celui du pinson; il est composé d'herbes sèches et de mousse en dehors, de crin, de laine et de plumes en dedans. Quelquefois il l'établit dans les gergures des branches, lesquelles gergures il sait agrandir avec son bec; il sait aussi pratiquer tout autour un petit magasin pour les provisions.

La femelle pond cinq ou six œufs, qu'elle couve avec beaucoup d'assiduité, et elle se tient sur les œufs, quoiqu'on en approche d'assez près, en sorte qu'on la prend souvent avec ses petits; dans tout autre cas, elle est très-défiante. Le mâle paraît prendre beaucoup d'intérêt à tout ce qui regarde la famille future; il se tient sur les œufs alternativement avec la femelle, et souvent on le voit se jouer autour de l'arbre qui porte le nid, décrire en voltigeant plusieurs cercles dont ce nid est le centre, s'élever par petits bonds, puis retomber comme sur lui-même en battant des ailes avec des mouvements et un ramage fort gais. Lorsqu'il arrive ou qu'il s'en retourne, c'est-à-dire au temps de ses deux passages, il fait entendre un cri fort singulier, composé de deux sous, et qui en allemand lui a fait donner plusieurs noms, dont la racine commune signifie une sonnette; on prétend, au reste, que le chant de cet oiseau se perfectionne dans les méis qui résultent de son union avec le serin. Les *verdiers* sont doux et faciles à apprivoiser; ils apprennent à prononcer quelques mots, et aucun autre oiseau ne se façonne plus aisément à tirer le petit chariot dans lequel on leur place le grain destiné à leur nourriture, lorsqu'ils sont en captivité; ils s'accoutument à manger sur le doigt, à revenir à la voix de leur maître, etc. Ils se mêlent en automne avec d'autres espèces pour parcourir les campagnes. Pendant l'hiver, ils vivent de baies de genévrier; l'été, ils se nourrissent de toutes sortes de graines, mais ils semblent préférer le chènevis. Ils mangent aussi des chenilles, des fourmis, des sauterelles.

Le seul nom de *verdier* indique assez que le vert est la couleur dominante du plumage; mais ce n'est point un vert pur; il est ombré de gris, de brun sur la partie supérieure du corps et sur les flancs, et il est mêlé de jaune sous la gorge et la poitrine; le jaune domine sur le haut du ventre, les couvertures inférieures de la queue et des ailes et sur le croupion; il borde la partie antérieure et les grandes plumes de l'aile, et aussi les grandes plumes latérales de la queue. Toutes ces plumes sont noires et la plupart bordées de blanc à l'intérieur; le bas-ventre est de cette dernière couleur, et les pieds d'un brun rougeâtre.

La femelle a plus de brun; son ventre est presque entièrement blanc, et les couvertures inférieures de la queue sont mêlées de blanc, de brun et de jaune.

VERDIER (César), médecin et anatomiste français, né à Mortiers, près d'Avignon, en 1683, mort à Paris en 1759. Après avoir fait ses études médicales à Montpellier, il vint à Paris et fut reçu maître en chirurgie en 1724. L'année suivante, il fut nommé démonstrateur aux écoles de chirurgie, poste qu'il occupa avec beaucoup d'éclat pendant vingt-cinq ans, au bout desquels il donna sa démission en faveur de J.-J. Sue. Verdier a publié un seul ouvrage : *Abbrégé d'anatomie du corps humain* (Paris, 1725, 2 vol. in-12), qui dut à sa clarté et à sa précision d'être longtemps un ouvrage classique. On lui doit aussi un beau *Mémoire sur les hernies de la vessie*, lu à l'Académie de chirurgie, dont il fut membre.

VERDIER (Jean), médecin et instituteur français, né à La Ferté-Bernard (Sarthe) en 1735, mort à Paris en 1820. D'abord attaché comme médecin à Stanislas, roi de Pologne, il vint se fixer à Paris vers 1770, après la mort de ce prince, et fonda un établissement d'orthopédie en même temps qu'une institution dans laquelle était enseignée tout particulièrement la gymnastique. Verdier soigna Louis XVI durant sa détention. En 1794, il fut dépeché à Compiègne pour y étudier les symptômes d'une épidémie qu'il arrêta. A l'établissement de l'Académie de législation, il fut nommé professeur de médecine légale. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : *Essai sur la jurisprudence de la médecine en France* (Paris, 1763, in-12); *Jurisprudence générale de la médecine en France* (Paris, 1762, 2 vol. in-8°); la *Jurisprudence particulière de la chirurgie en France* (Paris, 1764, 2 vol. in-12); *Recueil de mémoires et d'observations sur la perfectibilité de l'homme par les agents physiques ou moraux* (Paris, 1772, in-12); *Recueil d'ouvrages, contenant un nouveau tableau d'éducation physique* (1774, in-12); *Cours d'éducation à l'usage des élèves destinés aux premières professions et aux grands emplois de l'Etat* (Paris, 1777, in-12); *Calendrier d'éducation et d'économie* (Paris, 1772, in-12); *Recueil d'ouvrages, contenant un nouveau tableau d'éducation physique* (1774, in-12); *Cours d'éducation à l'usage des élèves destinés aux premières professions et aux grands emplois de l'Etat* (Paris, 1777, in-12); *Journal de médecine populaire, d'éducation et d'économie* (in-8°), dont il parut huit cahiers; *Tableaux analytiques et critiques de la vaccine et de la vaccination* (1801, in-8°); *Tableau analytique de la grammaire générale appliquée aux langues savantes* (1803, in-12); *l'Art d'étudier et d'enseigner les langues française et latine, séparément et conjointement* (1804, in-12); la *Cratonomie du docteur Gall anéantie au moyen de l'anatomie et de la psychologie de l'âme* (1808); *Système de la langue latine, pour en rétablir l'usage particulier, par la double traduction* (in-12); *l'Art de dicter grammaticalement ou Grammaire générale du discours purement grammatical* (in-12); *Recueil des mots variables français et latins* (in-12), etc.

VERDIER (Suzanne ALLUT, dame), femme de lettres française, née en 1745, morte en 1812. Elle montra dès l'âge de dix ans des dispositions vraiment remarquables pour la poésie, mais ce ne fut qu'après son mariage avec un riche négociant d'Uzès qu'elle fit connaître ses compositions au public. Une de ses idylles, la *Fontaine de Vauluse*, lui valut les suffrages de Laharpe, qui écrivit, à ce sujet :

Et Verdier, dans l'idylle, a vaincu Deshoulières.

Couronnée trois fois par l'Académie des jeux Floraux, Mme Verdier fut nommée plus tard *matre* de cette société. Elle faisait, en outre, partie de l'Académie des Arcades, à Rome, de celle du Gard et de l'Athénée de Vauluse. Indépendamment d'un grand nombre de pièces de vers, qui ont été insérées dans les *Almanachs des Muses* de 1775, 1777, 1785, 1786 et 1787, la *Notice des travaux de l'Académie du Gard* pour 1807 et 1810 renferme des fragments des *Géorgiques languedociennes*, poème en quatre chants, l'œuvre la plus considérable qui ait été entreprise par Mme Verdier.

VERDIER (Jean-Antoine, comte), général français, né à Toulouse en 1767, mort en 1839. Engagé en 1785 dans le régiment de La Fare, il devint successivement, pendant la Révolution, lieutenant, capitaine, puis aide de camp d'Angereau. A l'armée des Pyrénées-Orientales, il emporta sur les Espagnols le camp retranché de Liers. A l'armée d'Italie, il prit la redoute de Maledano et fut nommé général de brigade. Blessé et mis hors de combat à Arcole, il suivit Bonaparte en Egypte, figura à la bataille des Pyramides, au

siège de Saint-Jean-d'Acre et reçut le titre de gouverneur de Damiette. Sa défense héroïque du Caire lui valut le grade de général de division. Rappelé en France, il alla commander une division en Italie; puis il se distingua successivement dans la guerre d'Autriche, en Toscane, en Sicile, à Heilsberg, à Friedland. Il passa ensuite en Espagne, où il prit Gironne, fit en 1812, avec la grande armée, la campagne de Russie, et, après la désastreuse retraite de Moscou, retourna en Italie se mettre à la tête du corps d'armée franco-italien et se signala au combat du Mincio. La Restauration maintint dans ses grades Verdier, qui, pendant les Cent-Jours, fut chargé par Napoléon de commander la 8^e division militaire. A leur seconde rentrée, les Bourbons le mirent à la retraite, et il vécut dans l'obscurité jusqu'à l'avènement de Louis-Philippe, qui le réintégra dans les cadres de réserve.

VERDIER (Henri), comte de LACOSTE, homme politique et littérateur français, né à Nîmes vers 1770, mort à Paris en 1821. En 1793, il se montra partisan enthousiaste des girondins, fut décrété d'accusation, mis hors la loi et figura sur la liste des émigrés. Rentré en France après le 9 thermidor, il fut nommé membre du Corps législatif, puis devint chef de division aux archives de la police générale. En 1815, Verdier figura parmi les représentants, et, après Waterloo, il vota l'un des premiers la déchéance de Napoléon. A la seconde Restauration, il fut attaché à la rédaction de la *Quotidienne*. On a de lui : *Washington ou les Représailles*, pièce en trois actes (Paris, 1813, in-8°); *Appel aux promesses de l'empereur* (1815, in-8°); *À l'ère du Grand* (1817, 2 vol. in-12); *Quelques scènes de la vie des femmes* (1817, 3 vol. in-12); *Chroniques allemandes* (1818, 6 vol. in-12).

VERDIER (Pierre-Louis), chirurgien français, né à La Ferté-Bernard en 1780, mort vers 1860. Il fut reçu officier de santé à Paris en 1814 et inventa plusieurs appareils orthopédiques ingénieusement construits. Le premier en France, il a établi les instruments de chirurgie en caoutchouc et a fait construire un modèle de mannequin très-commodé pour la démonstration des accouchements. Il a publié : *Notice sur un appareil compressif de l'artère iliaque externe dans le cas d'anévrisme inguinal* (1818); *Mémoire sur une hernie sus-pubienne entero-épiplique très-volumineuse* (1819); *Traité pratique des hernies, déplacements et maladies de la matrice* (1840, 1 vol. in-8°).

VERDIER (Marcel), peintre, né à Paris en 1817, mort dans la même ville en 1856. Très-jeune, il étudia la peinture, prit des leçons d'Ingres, suivit les cours de l'Ecole des beaux-arts, et, après avoir fait des études assez incomplètes, il envoya des portraits aux Salons de 1831, de 1836 et de 1837. En même temps, il s'adonnait à la peinture religieuse et historique. Deux grands tableaux, une *Sainte Famille*, la *Première pensée du crime*, et trois portraits lui valurent une 3^e médaille au Salon de 1837. Il exposa ensuite l'*Eunuque baptisé par Philippe* et le portrait de *Léon Goltan* (1840); le portrait d'*E. de La Bedollière* et des portraits de femmes (1841); *Sainte Madeleine repentante*, *Mort d'Archimède* (1842); portrait de *Mlle Guiriqué* (1845); les *Femmes et le secret*, *Napoléon, jeune fille* (1847); *Fantaisie*, *Balançoire*, la *Devenance*, et des portraits (1848), qui lui firent décrocher une 2^e médaille; *Une mère après les journées de juin 1848*, *L'Homme entre deux âges* et ses deux maîtresses, les portraits de *Bressant*, de *Flocon*, de *Dupont-Blondel*, etc. (1849); *Saint Laurent*, *Bouquetière*, *Jeune fille*, *Femme*, des portraits (1850); le *Découragement de l'artiste*, le *Départ des conscrits* (1852); *Scène de jacquerie moderne*, à *Clamecy* (1853). Enfin cet artiste envoya à l'Exposition de 1855, avec quelques portraits, la *Première pensée du crime*, qui avait déjà figuré au Salon de 1837. Verdier était un artiste plein de fougue, mais incomplet.

VERDIER (Aymar), architecte français, né à Tours vers 1819. Il prit des leçons de H. Labrousse et s'est particulièrement adonné à des études archéologiques. M. Verdier s'est fait connaître en envoyant au Salon de remarquables dessins, pour la plupart représentant des monuments gothiques. Nous citerons de lui : *Etudes sur l'église de l'abbaye de Saint-Leu d'Esserant* (1846); *Château de Pierrefonds*, *Cathédrale de Rouen* (1847); *Hôpital d'Angers*, *Maisons de Provins*, *Ferme de Meslay*, *Hestes de l'abbaye de Cluny*, maison de Cluny, *Hôpital de Beaune*, *Grande salle du château de Ribeaupierre* (1848); *Salle capitulaire de l'ancienne cathédrale de Noyon*; *Maisons à Cluny* (1855); *Eglise Saint-Martin-aux-Bois*, *Eglise de Plailly* (1859); *Eglise de Beaumont* (1865). M. Verdier a obtenu une médaille de 1^{re} classe en 1849, un rappel en 1859 et la croix de la Légion d'honneur en 1860.

VERDIER-DUCLOS (Thomas-Denis), médecin et chirurgien, frère de Jean Verdier, né à La Ferté-Bernard en 1744, mort en 1813. Il étudia d'abord la chirurgie sous les yeux de son père, puis à l'université de Nancy, où il fut reçu maître en médecine et en chirurgie. Il servit en Corse comme chirurgien militaire et, de retour en France, se fixa dans sa ville natale. Verdier s'attacha

particulièrement à l'étude des épidémies et fournit plusieurs mémoires à la Société royale de chirurgie, dont il était membre associé. Il fut successivement maire, juge de paix, juge au tribunal civil de la Sarthe, directeur du jury et président de canton. On lui doit les deux ouvrages suivants : *Breviarium medicum clinici*, *Histoire d'une symphysiotomie pratiquée avec succès pour la mère et pour l'enfant* (1787, in-8°).

VERDIER-HEURTIN (Jean-François), médecin, fils de Jean Verdier et neveu du précédent, né à Paris en 1767, mort en 1824. Il fit ses études médicales à Paris et servit d'abord comme chirurgien des armées. Reçu docteur en 1804, il devint médecin d'un arrondissement de Paris et collabora à l'*Encyclopédie méthodique*, en même temps qu'à un journal de médecine populaire et d'éducation. On lui doit, en outre, les ouvrages suivants : *Discours sur un nouvel art de développer la belle nature et de guérir les difformités au moyen d'exercices aidés par les machines mobiles de M. Tiphaine* (1784, in-8°); *Discours sur le devoir et le besoin d'aimer* (1800, in-12); *Discours et essai aphoristique sur l'allaitement et l'éducation physique des enfants* (1804, in-8°), etc.

VERDIÈRE s. f. (vèr-diè-re — rad. vert). Ornith. Nom vulgaire du proyer.

VERDILLON s. m. (vèr-di-lon; 11 mil.). Techn. Petite tringle ou baguette servant à fixer le commencement de la chaîne dans la rainure du rouleau de derrière, ou le commencement du tissu dans la rainure du rouleau de devant. On dit aussi VERGUILLOIN. Le levier servant à détacher les blocs d'ardoise.

VERDIN s. m. (vèr-dain — rad. vert). Ornith. Espèce d'écourneau, qui habite la Cochinchine. Nom vulgaire du verdier.

VERDINÈRE s. f. (vèr-di-nè-re — dimin. de verdin). Ornith. Espèce de pinson de l'Amérique du Sud.

VERDIOLE s. f. (vèr-di-o-le). Ornith. Espèce de gobe-mouches.

VERDIQUE adj. (vèr-di-ke — rad. vert). Chim. Se dit d'un acide extrait d'un grand nombre de végétaux, et qui verdit à l'air.

VERDIR v. a. ou tr. (vèr-dir — rad. vert). Rendre vert : La lumière VERDIT les feuilles. L'envie VERDIT le teint.

— v. n. ou intr. Devenir vert : Le plaisir de voir VERDIR de vastes prairies et croître de belles moissons est la véritable vie de l'homme. (Volt.)

— Se couvrir de vert-de-gris : Si on n'a pas soin de nettoyer souvent le cuivre, il VERDIT. (Acad.)

VERDISSANT, ANTE adj. (vèr-di-san, ante — rad. verdir.) Qui verdit, qui devient vert.

Les feuilles, à l'envi fraîches et parfumées, Reparaissent autour des rameaux verdissants. BOULAY-PATY.

VERDISSEMENT s. m. (vèr-di-se-man — rad. verdir.) Action de verdier :

Dans des verdissements de feuilles monstrueuses... V. HUCO.

VERDISTE s. m. (vèr-di-ste). Partisan de la musique de Verdi.

VERDIZZOTTI (Jean-Marie), peintre et poète italien, né à Venise vers 1530, mort vers 1607. Il étudia la peinture sous la direction du Titien, dont il fut secrétaire, mais il ne cultiva cet art que comme une distraction et, ayant embrassé l'état ecclésiastique, il obtint un bénéfice dans la Marche de Trévise. Il s'était adonné avec succès à la poésie et publia un assez grand nombre d'écrits, parmi lesquels nous citerons : le second livre de l'*Énéide* traduit en *ottava rima* (Venise, 1560); *Cent fables morales* (Venise, 1570, avec 100 estampes); *Genius*, poème sur l'enthousiasme poétique (Venise, 1575); *Bohémond ou la Conquête d'Antioche*, poème héroïque, dont il n'a paru que le premier chant (Venise, 1607, in-4°); plusieurs petits poèmes latins, dont un sur la mort du Titien, etc.

VERDOIE s. m. (vèr-doi). Ornith. Syn. de VERDALE.

VERDON s. m. (vèr-don — rad. vert). Ornith. Espèce ou variété de verdier ou de bruant, qui habite l'Angleterre : On élève le VERDON en cage. (V. de Homare.) Il nom vulgaire du VERDIER et du BRUANT.

— Encycl. Le verdon est à peu près de la taille du rouge-gorge; son plumage est brun tiqueté de rouge en dessus, avec une teinte bleuâtre à la tête et à la poitrine, et une autre plus claire sous le ventre; les jambes sont d'un brun sombre. Cet oiseau, qui serait, d'après quelques auteurs, une variété de bruant ou de verdier, est commun en Angleterre. On le trouve surtout dans les buissons. C'est là qu'il fait son nid, artistement construit avec de la mousse verte, de la laine et de la paille. Sa ponte est ordinairement de cinq œufs d'un bleu pâle, qui éclosent au commencement de mai. Cet oiseau a un bel organe; son chant est agréable, mélodieux et très-varié. Aussi le recherche-t-on en Angleterre, où on l'élève en cage pour jouir de ses chants.

VERDON, rivière de France. Elle prend sa source dans le département des Basses-Alpes, sur le territoire de la commune de Mourjouan, arrond. et à 20 kilom. S.-O. de Barcelonnette, coule d'abord au S., baigne Allos, Colmars, Saint-André, Castellane, prend au-dessous de cette dernière ville la direction du S.-O., sert de limite entre les départements des Basses-Alpes et du Var et se jette dans la Durance, après un cours de 170 kilom.

VERDONE s. m. (vèr-do-ne). Ichthyol. Nom vulgaire d'un poisson appelé aussi TOURD.

VERDOT s. m. (vèr-do — rad. vert). Vitic. Variété de raisin du Bordelais.

VERDOULE, rivière de France. Elle prend sa source dans le canton de Monthoumet (Aude), coule au S.-E., passe dans le département des Pyrénées-Orientales et, après un cours de 29 kilom., se jette dans le Gly, près d'Estagel.

VERDOULET s. m. (vèr-dou-lè — rad. vert). Ornith. Un des noms du verdier.

VERDOYANT, ANTE adj. (vèr-doi-ian — rad. verdoyer). Qui verdoie : Prairie VERDOYANTE.

Sous la baie embaumée un mince filet d'eau Jase et fait frissonner le verdoyant rideau. TR. GAUTIER.

— Qui tire sur le vert : Couleur VERDOYANTE. — Mythol. gr. Surnom que les Athéniens donnaient à Cérés.

VERDOYER v. n. ou intr. (vèr-doi-é — rad. vert). Change y en i devant un e muet : Je verdoie, tu verdoies. Etre de couleur verte; montrer la couleur verte : C'est un bonheur chaste et délicieux pour nous que d'aller aux premières heures du printemps voir VERDOYER les premières feuilles. (Presles.)

Je vis se dérouler sous moi le paysage. Le jardin verdoyait sous les murs du village. LAMARTINE.

— Allus. littér. Le soleil qui poudroie et l'herbe qui verdoie, Allusion à un passage du conte de Perrault, *Barbe-Bleue*, qui, dans l'application, est une réponse négative faite à quelqu'un qui attend impatientement une personne ou une chose. V. BARBE-BLEUE.

VERDUC (Laurent), chirurgien français, né à Toulouse en 1608, mort à Paris en 1695. Il fit ses études médicales dans sa ville natale et y exerça pendant plusieurs années. Appelé à Paris, il fut nommé chirurgien de la maison de Saint-Côme et enseigna longtemps la chirurgie. On lui doit la *Manière de guérir les fractures et les luxations par le moyen des bandages* (Paris, 1685, in-12), ouvrage remarquable pour le temps où il fut écrit.

VERDUC (Jean-Philippe), médecin français, fils du précédent. Il vivait au XVII^e siècle. Il professa pendant plusieurs années et publia les ouvrages suivants, qui ne sont pas sans mérite : *Nouvelle ostéologie avec le squelette du fœtus* (Paris, 1690, in-8°); les *Opérations de la chirurgie avec une pathologie de chirurgie* (Paris, 1693, in-8°).

VERDUC (Laurent), chirurgien français, frère du précédent, mort en 1703. Il se livra avec beaucoup de zèle à l'enseignement de l'anatomie et de la chirurgie. Il composa le *Manire en chirurgie ou Abrégé de la chirurgie de Guy de Chauliac* (Paris, 1691, in-12).

VERDULE s. f. (vèr-du-le). Ornith. Syn. de VERDALE.

— Bot. Genre de mousses.

VERDUN s. m. (vèr-dun — nom d'une ville). Aymar. Espèce longue et étroite, qui était surtout en usage au X^e et au XVI^e siècle, et qui était ainsi nommée parce qu'elle se fabriquait à Verdun.

VERDUN s. m. (vèr-dun — rad. vert). Ornith. Syn. de VERDIER.

VERDUN, ancienne Verodunum, ville forte de France (Meuse), ch.-l. d'arrond., place de guerre de 2^e classe, avec une citadelle construite par Vauban, sur la Meuse, à 47 kilom. N.-E. de Bar-le-Duc; pop. aggl., 9,869 hab. — pop. tot., 10,738 hab. L'arrond. comprend 7 cantons, 149 communes et 73,653 hab. Direction du génie, évêché suffragant de Besançon, inspection forestière; tribunaux de 1^{re} instance et de commerce; musée de tableaux et d'antiquités, bibliothèque, collège, hospice, théâtre. Fabriques de lingerie, de dragees, de liqueurs renommées, de limes, de vinaigre; distilleries, etc.

Verdun, situé dans un vallon évasé, sur la Meuse qui commence à y être navigable, compte plusieurs monuments intéressants au double point de vue historique et archéologique. Nous citerons : la cathédrale, bâtie au commencement du XII^e siècle et dédiée, en 1147, par le pape Eugène III. L'architecture appartient au style de transition, mais les travaux exécutés du XIV^e au XVIII^e siècle en ont modifié considérablement l'intérieur. On reconnaît, dit la *France monumentale*, dans la construction de cet édifice, le type germanique qui se développe dans les églises des bords du Rhin, telles que celles de Mayence et de Trèves. Il présentait deux chœurs, l'un à l'orient et l'autre à l'occident, remplaçant le portail. La porte est située sur le flanc septentrional de l'édifice au milieu de sa lon-

gueur. Chaque chœur avait son transept. Les bas-côtés étaient terminés à chacune de leurs extrémités, ainsi que la nef, par des absides accessoires qui accompagnaient les chœurs. Le grand chœur ou chœur oriental était fermé par un jubé. Le chœur occidental, appelé le vieux chœur, était élevé au-dessus du transept. Il était pavé d'une belle mosaïque de l'an 1200, représentant des feuilles de vigne et des raisins, au milieu desquels se voyait l'effigie d'un évêque. En 1380, le chœur oriental, qui appartenait à l'architecture romane, fut remplacé par le chœur actuel. Les fenêtres subirent une pareille modification; mais, au XVIII^e siècle, de nouvelles constructions achevèrent de faire disparaître à peu de chose près ce qui restait de l'antique cathédrale; le vieux chœur et les anciennes cryptes furent détruits; les quatre tours surmontées de flechs qui couronnaient l'édifice furent remplacées par deux autres, lourdes et sans élégance; en un mot, on réussit à transformer en style Louis XV le caractère primitif de la basilique. La cathédrale de Verdun présente néanmoins encore quelques parties des plus curieuses : l'abside, ornée d'un beau soubassement du XI^e siècle, est extérieurement protégée par deux contre-forts à colonnes richement sculptées. Sous la même abside existe un reste de la crypte. Enfin, il faut encore mentionner l'ancienne sacristie, la chapelle du Saint-Sacrement, bâtie sous le règne de saint Louis, et le beau cloître en style gothique flamboyant qui entoure le côté méridional de l'église. Le palais épiscopal est un vaste édifice moderne construit sur un escarpement rocheux d'où il domine à pic la rive gauche de la Meuse. La porte Chaussée, qui sert aujourd'hui de prison, se compose de deux grosses tours crénelées, remarquable échantillon de l'architecture militaire du moyen âge. Enfin, les fortifications consistent en une citadelle séparée de la ville par une esplanade et une enceinte de dix fronts bastionnés. La citadelle occupe l'emplacement de l'ancienne abbaye de Sainte-Vanne, fondée au XI^e siècle et qui jouit longtemps d'une grande célébrité; Verdun possède un collège et plusieurs casernes de cavalerie. Ses deux promenades sont : la promenade de la Roche, vaste esplanade dont nous avons déjà parlé, et la promenade de la Digue, avenue de tilleuls qui longe la rive droite de la Meuse.

— *Célébrités*. Verdun a vu naître : le grammairien Beauzée, le poète Pons et le lieutenant-colonel Chevert, dont la statue en bronze, surmontant un piédestal de granit, se dresse au milieu de la place Sainte-Croix, établie en terrasse sur la rive droite de la Meuse.

— *Histoire*. L'*Itinéraire* d'Antonin fait pour la première fois mention de Verdun, qu'il appelle *Verodunum*. D'autre part, les chroniqueurs et les monuments numismatiques assurent que cette ville fut longtemps connue sous le nom d'*Urbs Clavorum*, ville des Claves, «peuplade féroce et inculte, ignorante de toute vérité», dit Hugues de Flaviigny. Verdun fut saignée une première fois par des invasions barbares. Syagrius vaincu par Clovis (486) s'y réfugia avant de se retirer chez les Wisigoths. Clovis, en 502, s'empara de la ville après un siège qu'il avait commandé en personne. Childébert séjourna à Verdun (VI^e siècle) et l'évêque Agéricus lui donna l'hospitalité dans son palais. En 778, Charlemagne, irrité de la résistance des habitants à accepter un évêque de race italienne qu'il leur avait choisis, marcha sur Verdun et détruisit les antiques murailles de son enceinte. C'est à Verdun que fut conclu, en 843, le célèbre traité qui régla la succession de l'empereur Louis le Débonnaire entre ses trois fils. Tout ce qui se trouvait à l'ouest de la Meuse, de la Saône et du Rhône forma le royaume de France, donné à Charles le Chauve; Louis le Germanique reçut la Germanie jusqu'au Rhin; enfin, l'Italie et la partie de la Gaule comprise entre la Meuse, la Saône, le Rhône, le Rhin et les Alpes formèrent les Etats de Lothaire. Verdun fit successivement partie des Etats de Lothaire et de Charles le Chauve. Après la mort de ce dernier et à la suite de la querelle survenue entre Louis le Bègue et Hugues, bâtard de Lothaire II, querelle dans laquelle intervint Louis de Germanie, Verdun fut, avec Metz et Toul, définitivement distrait des Etats du roi des Francs. Dix ans plus tard (899), les Normands dévastèrent le diocèse, s'emparèrent de la ville et la brûlèrent en partie. Plus tard, Verdun s'étant déclaré pour Charles le Simple contre Conrad et Henri l'Oiseleur, le comte Boson vint assiéger la place, qu'il enleva de vive force, et détruisit presque entièrement l'enceinte (917). L'invasion hongroise valut encore à Verdun de nouveaux désastres. Henri l'Oiseleur, afin d'aider la malheureuse cité à se relever, lui fit présent des sommes considérables dont il avait dépouillé ces barbares en les chassant de ses Etats. En 939, Louis d'Outre-mer s'empara de Verdun pendant son expédition en Lorraine; mais Othon le Grand réussit à le lui reprendre avec les autres places envahies. A la mort d'Othon I^{er} (973), Lothaire s'empressa de réclamer le royaume de Lorraine; il s'ensuivit une guerre qui valut à Verdun toutes les horreurs de la famine et de la peste. Othon II mourut sur ces entre-

faites et Lothaire accourut aussitôt mettre le siège devant Verdun. Le gouverneur, comte de Verdun, Godefroy le Barbu, fut fait prisonnier dans une sortie imprudente, et la ville, privée de ses défenseurs, dut ouvrir ses portes au vainqueur (983). Cette conquête demeura néanmoins isolée, et trois ans plus tard Verdun, par suite des traités, fut définitivement considéré comme partie intégrante de l'empire germanique. Godefroy le Barbu en reprit possession. Ses héritiers continuèrent à jouer du comté de Verdun jusqu'au jour où il fut concédé à l'évêque Heimon et à ses successeurs (1028). Deux ans plus tard, la peste désola de nouveau la ville, et le mal des ardents y fit, en 1041, des victimes nombreuses. En 1049, malgré plusieurs tentatives infructueuses de Gozelon, duc de Lothier, puis de Godefroy, son fils, l'évêque de Verdun, Thierry, était titulaire du comté, comme ses prédécesseurs. C'est à cette époque que le pape Léon IX, se rendant en Allemagne, traversa Verdun et y consacra l'église de la Madeleine; l'évêque Thierry se mit aussitôt à l'œuvre, et la cathédrale et les murs de la ville, ruinés par la guerre civile, furent rapidement rétablis. Godefroy, fils de Gozelon, finit cependant par obtenir l'administration du comté; il mourut en 1070, et son fils Godefroy le Barbu vécut en bonne intelligence avec l'évêque jusqu'à sa mort, arrivée en 1076; ce dernier laissa pour héritier Godefroy de Bouillon, fils d'Ida, sa nièce, et d'Eustache, comte de Boulogne; mais l'empereur lui refusa l'investiture, et l'évêque profita de la circonstance pour recouvrer le comté de Verdun. Godefroy de Bouillon obtint cependant pour compensation le marquisat d'Anvers. L'année 1107 fut signalée par une attaque des Messins que le vicomte de Verdun, Renaud de Bar, refusa de venger, malgré l'ordre de l'évêque. Ce dernier tourna alors ses armes contre son vicomte rebelle et, aidé de l'empereur Henri V, le battit et le fit prisonnier. En même temps, les Messins étaient chassés des places dont ils étaient parvenus à s'emparer. Une querelle survenue en 1117 à la suite de l'investiture de Henri, évêque de Verdun, par l'empereur, fut le signal d'une nouvelle lutte. Le prélat, repoussé par tout le clergé, se décida à se soumettre au pape et fit le voyage d'Italie; mais, à son retour, il retrouva l'empereur hostile. L'évêque Henri, irrité, appela à son aide le ressentiment du vicomte Renaud, et leurs troupes réunies enlevèrent Verdun, où l'évêque s'installa de vive force. Cette lutte finit, après diverses péripéties, par un traité de paix favorable à Renaud de Bar, qui reprit son titre de vicomte de Verdun. Ce dernier ne tarda pas à vouloir abuser de son succès en essayant de s'emparer du comté. Profitant de l'absence de l'évêque Ursion, successeur de Henri, il fit construire en toute hâte une forteresse à l'abri de laquelle il accabla la ville de déprédations et de vexations continuelles. Ursion, impuissant à vaincre son vicomte, dut se démettre de son évêché; mais son successeur, Albéron de Chiny, parvint, à l'aide d'une surprise, à déloger la garnison ennemie. La forteresse, connue sous le nom de *Courlouwe*, fut aussitôt démolie, et la tentative de Renaud de Bar fut ainsi déjouée. En 1147, Louis VII, roi de France, en partant pour la Palestine, vint camper à Verdun avec son armée. En 1155, Renaud de Bar, à la mort d'Albéron de Chiny, substitua au nouveau comte de Bar quatre notables bourgeois chargés de toute l'administration temporelle. Les quatre magistrats civils de la cité devaient être élus annuellement par la bourgeoisie et acceptés par l'évêque sous le serment de fidélité. Cette première constitution communale fut en vigueur pendant près de quatre-vingt-deux ans; elle fut le premier pas vers l'indépendance. En 1195, sous l'épiscopat d'Albat de Hirsig, les bourgeois de Verdun refusèrent de se soumettre à l'autorité des officiers délégués par l'évêque, et, en 1208, appuyés sur les seigneurs de la maison de Grandpré, ils déclarèrent la guerre à l'évêque et au chapitre. La victoire resta aux bourgeois; deux magistrats civils, qui reçurent le nom de recteurs de la cité, furent élus, les officiers épiscopaux exclus de toute juridiction et l'évêque dut même abandonner la ville et se retirer au château de Charny. Grâce à l'enrôlement de bandes d'aventuriers, il parvint, quelque temps après, à replacer Verdun sous son obéissance; mais les bourgeois reprirent bientôt le dessus, et cette fois sans retour. Les efforts de l'évêque Raoul de Torote pour reconquérir ses droits perdus amenèrent une nouvelle sédition. L'évêque dut fuir. Il vint ensuite mettre le siège devant la place, mais les bourgeois tinrent bon et obligèrent les assaillants à la retraite. Nous ne poursuivons pas dans ses détails cette histoire glorieuse de la commune de Verdun; nous dirons seulement qu'elle sut maintenir ses droits en dépit de toutes les résistances, à travers les difficultés les plus sérieuses. La lutte se termina, en 1247, par une transaction, aux termes de laquelle l'évêque Jean d'Aix ratifia les institutions, communales. En 1305, les habitants, irrités de l'engagement qu'avait fait leur évêque, Jean de Neuville, de leur cité, moyennant un emprunt pécuniaire, réclamèrent la protection du roi de France, Philippe le Bel, et le prièrent de leur donner un gouverneur résidant dans leur ville, s'engageant

à fournir tout ce qui était nécessaire à l'entretien de ce personnage et à verser annuellement la somme de 300 livres tournois pour reconnaissance de ce droit de garde. Un traité conforme fut signé à Paris le 8 décembre 1310. Les Verdunois obtinrent en 1315 et 1316, à la suite d'un second engagement de leur ville par leur évêque, de nouvelles lettres de sauvegarde de Louis X et de Philippe V, et, en 1330, l'évêque Henri d'Apremont se décida lui-même à mettre son évêché sous la protection du roi de France. En 1389, Charles VI passant à Verdun pour aller combattre le duc de Gueldre, l'évêque Liébaud renouvela encore cet hommage, et un traité authentique associa le roi de France à l'administration du comté. L'empereur, irrité de cette soumission qu'il considérait comme un outrage, Verdun ayant à l'origine relevé de ses États, menaçait d'incorporer le comté à son domaine; mais l'alliance du roi et du duc de Bourgogne le contraignit à s'arrêter. Sous Louis XI (1469), l'évêque de Verdun, Guillaume de Harancourt, étant entré dans la conspiration tramée par le duc de Bourgogne, fut enfermé dans une cage de fer à la Bastille et n'en sortit qu'en 1482, après avoir consenti à renoncer à son siège épiscopal, en possession duquel il fut remis plus tard par Charles VIII. La fin du x^e siècle fut pour Verdun une époque de paix et de prospérité; l'autorité communale ne fut plus ébranlée, et les évêques, lassés de lutter contre une puissance basée sur la volonté de tout ce qui n'appartenait pas à l'Eglise, ne cherchèrent plus qu'à jouir en paix de leur autorité spirituelle. Verdun vécut donc paisiblement jusqu'au moment où Charles-Quint, voulant pénétrer en France, mit dans la ville une garnison qui n'en sortit qu'en 1551. Henri II s'en empara le 12 juin 1552; il rétablit l'évêque dans les anciennes prérogatives du comté, l'investit du droit d'instituer le maire de la ville tous les trois ans et d'autoriser l'exercice des hautes fonctions judiciaires de quatre évêques choisis annuellement par les notables; il institua en outre quinze conseillers élus par les notables et qui furent chargés de l'administration de la justice ordinaire. On pouvait appeler de dernier ressort à la cour de l'évêque des jugements de ces deux cours. Cette révolution dans son organisation administrative fut bien accueillie par le peuple qui, dès ce jour, fut complètement dévoué aux intérêts français. En 1562, les calvinistes tentèrent sur les murs de Verdun une surprise qui échoua. Pendant la Ligue, la ville prit le parti des princes lorrains, qui y mirent garnison. Elle ouvrit néanmoins ses portes aux troupes royales après l'abjuration de Henri IV (1594); mais ce ne fut qu'en 1601 qu'elle prêta définitivement au roi de France son serment de fidélité. L'empereur envoya de vaines protestations; en octobre 1631, le prince de Condé vint, au nom du roi, intimé aux états de la cité de Verdun défense expresse de reconnaître à l'avenir et de reconnaître dans aucun acte public l'autorité de l'empire. En outre, en 1633, un arrêt du parlement de Metz supprima tous les tribunaux où l'on rendait la justice au nom de l'évêque ou du chapitre, excepté ceux des prévôtés de campagne, dont les appels devaient être portés à la chambre royale de Verdun érigée en bailliage et présidial dans le courant de 1641. L'histoire de Verdun ne présente plus rien de saillant jusqu'à l'époque de la Révolution; mais alors cette ville donna le triste exemple d'une absence de patriotisme que n'a pu faire oublier le sauglant dénouement qu'elle provoqua. Les Prussiens venaient d'envahir le nord de la France; le 30 août 1792, ils parurent devant Verdun, qu'ils commencèrent aussitôt à investir et à bombarder. La place se trouvait en assez mauvais état de défense; mais elle avait pour commandant un officier intrépide, le colonel Beaurepaire, qui avait lui-même sous ses ordres les chefs de bataillon Marceau, Lemoine et Dufour, noms devenus illustres dans nos annales militaires. Malheureusement, l'esprit des habitants était complètement hostile à la cause révolutionnaire. Dès les premiers jours de l'investissement, la populace pillait les magasins des troupes; quant aux bourgeois, ils n'envisageaient qu'avec un égoïsme peureux les conséquences d'un long siège pour leur commerce et leur fortune. Dans chaque place forte, un conseil formé d'éléments plus civils que militaires était chargé de décider sur l'état de la défense, et la majorité des suffrages y dictait les conditions au courage et à l'expérience. Celui de Verdun ne répondit que mollement à une première sommation de se rendre, et, après quinze heures de bombardement, il se décida à capituler le 5 septembre, malgré l'arrêté de l'Assemblée législative qui prononçait la peine de mort contre quiconque parlerait de rendre une ville française assiégée. Toutes les représentations des hommes de guerre présents à cette délibération demeurèrent inutiles. Vainement Marceau démontra chaleureusement la nécessité d'une défense; vainement il en indiqua les moyens et répondit du succès; la terreur l'emporta chez les habitants. C'est alors que Beaurepaire, suivant la tradition, indigné de tant de lâcheté et ne pouvant supporter l'idée de se rendre, se fit sauter la cervelle en plein conseil. Suivant des travaux plus récents, il semblerait qu'il a été assassiné, à cause de

sa noble résistance au projet de capitulation. V. BEAUREPAIRE.

Lemoine courut s'enfermer dans la citadelle, et, bien qu'il manquât d'approvisionnements, il ne consentit à en sortir qu'à la condition qu'on lui laisserait emporter ses armes, ses bagages, deux pièces de quatre avec leurs caissons et un fourgon pour y transporter le cadavre de l'héroïque Beaurepaire. Marceau perdit tous ses équipages, et, lorsqu'un représentant du peuple lui demanda ce qu'il désirait qu'on lui rendît : « Un sabre nouveau pour venger notre défaite », répondit l'intrépide jeune homme. La nouvelle de la reddition de la place arriva à Paris en même temps que celle de la mort de Beaurepaire. On sait que l'Assemblée décréta pour ses restes les honneurs du Panthéon. Quant à la ville, elle allait expier cruellement sa trahison. Sa capitulation, en effet, avait été signalée par un acte scandaleux, qui souleva le mépris et la colère de tous ceux qui mettaient le patriotisme au-dessus de leurs opinions et de leurs préférences. Les dames de la ville, parées de leurs habits de fête, s'étaient portées au-devant des Prussiens pour offrir à leurs chefs des fleurs et des dragées. V. ci-après l'article VERDUN (les vierges de).

Hâtons-nous d'ajouter que, plus tard, la population de Verdun s'est réhabilitée en envoyant aux armées ses enfants, qui ont noblement payé la dette de leurs pères, et qu'en 1870 Verdun s'est signalé par une résistance courageuse contre les armées prussiennes. V. plus loin VERDUN (siège de).

Investie par les Allemands le 13 octobre 1870, cette ville capitula le 8 novembre et subit l'occupation étrangère jusqu'au 13 septembre 1873.

VERDUN (LES VIERGES DE). Cet épisode est moins généralement connu dans sa réalité historique que sous la forme touchante que lui ont donnée les littérateurs. On a lu les vers de Delille et de Victor Hugo; nous citerons aussi le passage de Riouffe : « Dans d'autres fournées, on voyait réuni ce que la nature avait de plus aimable; quatorze jeunes filles de Verdun, d'une candeur sans exemple, et qui avaient l'air de jeunes vierges parées pour une fête publique, furent menées ensemble à l'échafaud. Elles disparurent tout à coup et furent moissonnées dans leur printemps. La cour des femmes avait l'air le lendemain de leur mort d'un parterre dézarné de ses fleurs par un orage. Je n'ai vu jamais parmi nous de désespoir pareil à celui qu'excita cette barbarie. » (*Mémoires sur les prisons*.) Riouffe était à la Conciergerie; mais, comme il l'avoue lui-même, ses récits se composent souvent de renseignements fournis par les guichetiers. Ici, bien qu'il semble parler en témoin oculaire, il a commis plusieurs inexactitudes graves, comme nous le démontrerons bientôt.

De son côté, Lamartine a parlé en poète de la fin tragique des femmes de Verdun :

« Amenées à Paris, dit-il, et traduites au tribunal, leur âge, leur beauté, l'ancienneté de l'injure, les triomphes vengeurs de la République, ne furent pas comptés pour excuse. Elles furent envoyées à la mort pour le crime de leurs pères. La plus âgée avait dix-huit ans. Elles étaient toutes vêtues de robes blanches. La charrette qui les portait ressemblait à une corbeille de lis dont les têtes flottent au mouvement du bras. Les bourreaux attendris pleuraient avec elles. »

Et maintenant, voici ce que les documents nous apprennent sur ces malheureuses femmes :

Après la capitulation de Verdun (2 septembre 1792), le duc de Brunswick maintint son camp sur les hauteurs environnant la ville et ne fit entrer dans la place que quelques bataillons commandés par le général Kalkreuth pour occuper la citadelle. Il paraît même que le roi de Prusse ne mit pas le pied dans Verdun et que le prince royal, son fils, seul y vint quelquefois.

Mais les habitants vinrent à lui, du moins ceux qui attendaient de l'invasion et des armes de l'étranger la restauration de la monarchie renversée au 10 août, en un mot les meneurs royalistes qui avaient ameuté une partie de la population pour exiger la capitulation. Beaucoup vinrent au camp austro-prussien comme pour faire montre de leur basse soumission et de leur avilissement, mais furent reçus assez froidement par le roi de Prusse. Des dames de l'aristocratie, entre autres la baronne de La Lance, rassemblèrent quelques femmes et filles, en formèrent une députation et les chargèrent d'aller présenter au souverain étranger des fleurs et une magnifique corbeille de dragées. Tout le monde connaît la célébrité des dragées de Verdun.

La députation féminine fut conduite en voiture jusqu'au camp royal, qui était situé à Bras, à une lieue environ de Verdun. D'autres personnes des deux sexes suivaient à pied. Il paraît qu'une adresse pleine de compliments serviles fut également présentée au roi de Prusse; le texte en fut inséré au *Moniteur* du 5 octobre 1792 (qui n'était pas alors journal officiel). Dans le procès, personne ne put indiquer qui avait rédigé et prononcé ce compliment, qu'une main officieuse avait fait parvenir au *Moniteur*; mais son existence est difficile à mettre en doute. Quoi qu'il en soit,

il paraît certain que le roi de Prusse accueillit l'adresse, la députation et ses offrandes avec beaucoup de froideur. On dit même qu'il n'accepta pas la fameuse corbeille de dragées et qu'on fut obligé de la remporter (suivant un témoin oculaire, cité par M. Paul Mérat dans son livre *Verdun en 1792*).

On a raconté aussi qu'un bal avait été donné aux officiers prussiens, et Cavaignac mentionna ce bruit dans le rapport qu'il fit de cette affaire. On ne sait trop, d'ailleurs, si c'est au camp ou dans la ville qu'il aurait eu lieu, et quelques écrivains ont essayé de nier cette circonstance. Le fait n'a rien d'in vraisemblable et s'accorde parfaitement avec les autres détails de la réception qui fut faite à l'ennemi; d'autant plus que les nombreux royalistes de la ville avaient été renforcés par le corps d'émigrés qui suivaient les Prussiens, ainsi que par le comte d'Artois et le comte de Provence, qui réorganisaient le pays au nom de Louis XVI.

Dans ce moment de péril suprême, quand la France était menacée de mort, on devine avec quelle indignation les patriotes voyaient ces trahisons et ces lâchetés.

L'Assemblée législative décréta la peine de mort contre tout fonctionnaire qui obéirait aux ordres et réquisitions de l'ennemi, contre tout complice des envahisseurs, etc.

Lors de la reprise de Verdun, le 14 octobre suivant, une commission fut formée pour rechercher et punir les coupables. C'est ce que tous les gouvernements font en pareil cas, et nous ne voyons pas que la justice de toutes les monarchies se soit montrée plus indulgente pour les crimes de lèse-nation que la justice révolutionnaire. On sait, par le fameux manifeste de Brunswick, comment les émigrés et l'étranger entendaient, en cas de victoire, traiter les patriotes français.

L'instruction se poursuivait activement et fut envoyée au comité de Sureté générale, au nom duquel Cavaignac présenta à la Convention, le 7 janvier 1793, un rapport concluant : 1^o à la mise en accusation de Neyon, commandant de la place, de plusieurs officiers et gendarmes, ainsi que de divers complices présumés de l'étranger; 2^o au renvoi devant le tribunal criminel de la Meuse de ceux qui avaient suscité des troubles pour exiger la capitulation et des femmes qui avaient été au camp haranguer le roi de Prusse et lui offrir des présents.

Le décret proposé fut adopté, avec quelques modifications, le 9 février 1793; mais le tribunal criminel de la Meuse, séant à Saint-Mihiel, mit une lenteur peut-être calculée à s'occuper de cette affaire. Ce ne fut que le 10 frimaire an II (30 novembre 1793) que l'accusateur public reçut les pièces de l'instruction faite par la commission de Verdun, et qu'il s'était enfin décidé à demander.

Mais il y eut encore de nouvelles lenteurs, et ce ne fut que le 5 floréal an II (26 avril 1794) que les accusés de Verdun comparurent devant le tribunal révolutionnaire de Paris. Ils étaient trente-cinq, les uns inculpés de complicité avec l'ennemi, les autres d'avoir arboré la cocarde blanche ou accepté des fonctions des Prussiens, etc. Parmi eux se trouvaient Neyon, qui avait signé la capitulation, quelques meneurs de l'émeute royaliste, cinq gendarmes, plusieurs ecclésiastiques, etc., et enfin les malheureuses femmes dont nous nous occupons ici spécialement. Elles étaient quatorze; voici leurs noms, âges et qualités :

La baronne de La Lance de Mongaut, soixante-neuf ans (son mari était émigré). Anne Tabouillot mère, quarante-six ans.

Françoise Herbillon, veuve d'un sieur Masson, procureur, cinquante-quatre ans.

Elisabeth Dauphin, femme Brigand, veuve d'un capitaine, cinquante-six ans.

Angélique Lagrourière, quarante-huit ans (on a dit quelquefois dix-huit, mais le chiffre que nous donnons, relevé sur les pièces de la procédure, est le seul exact).

Marguerite Crouette, quarante-huit ans, qualifiée horlogère (en réalité elle était fille publique).

Thérèse Pierson, femme Bestel, cordonnière, quarante et un ans.

Suzanne Henry, vingt-six ans.

Gabrielle Henry, vingt-cinq ans.

Barbe Henry, dix-sept ans.

Ces trois sœurs étaient filles de l'ancien président du bailliage de Verdun et nièces de la baronne de La Lance.

Anne Watrin, vingt-cinq ans.

Henriette Watrin, vingt-trois ans.

Hélène Watrin, vingt-deux ans.

Ces trois dernières étaient également sœurs; elles étaient filles d'un ancien officier.

Enfin Claire Tabouillot, dix-sept ans.

On voit que, sur les quatorze vierges de Verdun, il y avait d'abord sept femmes de quarante et un à soixante-neuf ans, puis cinq filles majeures qui avaient dû agir avec discernement et se rendre compte de la portée de leurs actes.

Quant aux deux jeunes filles de dix-sept ans, elles ne furent pas condamnées à mort, comme nous le verrons ci-dessous.

La femme Bestel avait de plus à sa charge qu'elle avait attiré chez elle le maire de Génicourt, village voisin où elle était née, et l'avait livré aux Prussiens, qui l'avaient enfermé à la citadelle.

Les sœurs Watrin étaient, en outre, convaincues d'avoir donné de l'argent à un émi-

gré, leur parent, qui était rentré derrière l'ennemi; c'était un crime d'après la loi existante.

Les faits étaient patents, indéniables, et il ne restait au tribunal révolutionnaire qu'à appliquer les lois, quelque terribles qu'elles fussent.

La complicité dans les manœuvres tendant à livrer la place à l'ennemi était moins établie en ce qui touche les femmes; mais la visite au camp, mais les hommages impies et serviles rendus au roi de Prusse étaient notoires, tellement que ces femmes étaient communément désignées sous le nom des *porteaues de bonbons*.

Quelques-unes cependant essayèrent d'une négation timide. Dans son interrogatoire, la jeune Barbe Henry répondit :

« J'ai été au camp par pure curiosité; j'ignore si on y a porté des dragées, mais je n'en ai vu aucune. »

Or, ce fut précisément cette jeune fille qui, en compagnie de Claire Tabouillot, présenta la corbeille.

Barbe Henry, échappée à la mort, épousa plus tard un M. Meslier, colonel inspecteur aux revues. Elle eut l'idée d'écrire pour ses enfants le récit des épreuves terribles qu'elle avait subies. M. Cuvillier-Fleury a pu consulter cet intéressant manuscrit, et il en cite des fragments dans son étude apologétique sur les vierges de Verdun (tome II de ses *Portraits politiques et révolutionnaires*). Dans ces fragments, nous lisons le passage suivant :

« Je ne sais qui imagina d'aller en députation offrir des dragées au roi de Prusse, mais cette idée fut généralement adoptée. Les dames offrirent leurs bourses, et de jeunes demoiselles furent choisies pour offrir à Sa Majesté la jolie corbeille qui renfermait les dragées. Ma tante, la baronne de La Lance, fit atteler ses chevaux, etc. »

On n'aurait pas besoin, d'ailleurs, de cet aveu; c'est un fait qui était hors de doute. Méritait-il la mort? Non, sans doute, dans les temps ordinaires. Mais il faut songer à l'effroyable état où se trouvaient alors la France, aux périls suprêmes qu'elle traversait, à la surexcitation des esprits, à la dignité nationale outragée, au farouche enthousiasme qui s'était emparé de toutes les âmes!

Quant aux lenteurs de l'instruction, on doit l'attribuer en grande partie, comme nous l'avons dit plus haut, au tribunal de Saint-Mihiel.

Malgré les passions du temps, le tribunal révolutionnaire eut un accès de pitié. Le compte rendu officiel de ses débats constate que :

« Le tribunal, avant de clore les débats, a cherché à savoir qui avait ordonné les préparatifs d'un char, qui avait proposé d'aller flagorner le tyran prussien, et s'était plu à multiplier en quelque sorte ses crimes en les faisant partager à de jeunes filles naturellement timides et ne connaissant d'autre volonté que celle de leurs parents ou de ceux aux soins desquels elles étaient confiées.

Malheureusement, ces jeunes personnes, soit par une opiniâtreté mal entendue, soit par attachement pour leurs mères et leurs coaccusées, n'ont point secondé les vues humaines du tribunal qui s'efforçait de les soustraire au glaive de la loi; elles n'ont fait que des réponses insignifiantes, tout à fait contraires à la vérité et à la vraisemblance. »

Ces jeunes personnes s'honoraient, certes, en refusant de rejeter la responsabilité sur leurs mères et leurs parents; mais il n'en est pas moins certain que les juges de la Révolution essayèrent d'atténuer, dans la mesure du possible, les charges qui pesaient sur elles.

Les femmes de Verdun furent condamnées à mort avec les accusés dont nous avons parlé plus haut. Seulement, sur les observations de Fouquier-Tiville, les jeunes Barbe Henry et Claire Tabouillot, en raison de leur âge, ne furent condamnées qu'à vingt années de reclusion et à six heures d'exposition sur l'échafaud.

Les trente-trois condamnés à mort, dont faisaient partie les douze femmes de Verdun, furent conduits à l'échafaud le jour même (5 floréal an II) [26 avril 1794]. Il faisait déjà nuit quand s'accomplit le terrible sacrifice, et tous les tableaux que nous ont tracés les poètes sont donc purement imaginaires.

Le lendemain, un huissier faisait monter Claire et Barbe, non sur la guillotine, mais sur un échafaudage dressé exprès. Sur l'ordre de Fouquier, on abrégea le temps de leur exposition.

On ne sait au juste à quelle époque elles sortirent de prison, peut-être dans la même année, après le 9 thermidor (27 juillet), ou tout au moins lors de l'amnistie de l'an IV.

Nous avons raconté ce lamentable épisode presque sans commentaires, non pour affaiblir la pitié qu'il peut inspirer, mais simplement pour le ramener aux proportions de l'histoire.

VERDUN (SIÈGE ET CAPITULATION DE), un des épisodes qui ont fait le plus d'honneur à nos armes pendant la guerre franco-allemande de 1870-1871. Cette fois, les *vierges de Verdun* n'allèrent point au quartier général prussien offrir des dragées au vainqueur; et les habitants, ainsi que la garnison, effacèrent héroïquement le souvenir de 1792.

Après le désastre de Sedan, la place de

Verdun se trouva complètement isolée et ne vit de salut que dans une résistance désespérée qui permit à l'armée de Bazaine de venir la dégager, car tous alors se flattaient que cet homme, qui a si cruellement trompé la France, parviendrait à briser le blocus, en écrasant l'ennemi. La garnison de Verdun se composait de 1,000 hommes de troupes régulières et 2,400 mobiles; il y avait de plus dans ses murs 14,000 gardes nationaux inexpérimentés, mais animés de sentiments patriotiques. Quant à l'armée assiégeante, commandée par le prince Georges de Saxe, elle était forte de 15,000 hommes, qui pouvaient en outre s'appuyer sur un corps aussi considérable, établi à Haudainville, non loin de Verdun.

Le 24 août 1870, au matin, les officiers prussiens disaient : « Nous déjeunerons à Verdun. » Ce même jour, en effet, eut lieu une attaque sérieuse. Les troupes allemandes, établies sur les collines qui entourent la ville, étaient prêtes à tenter un assaut, et une colonne de 5 à 6,000 hommes se dirigea contre la place. Mettant à profit les accidents de terrain, les arbres, les haies des jardins, les tirailleurs ennemis s'avancèrent jusqu'à portée de fusil des murailles; mais, accueillis par un feu terrible de mousqueterie, ils se replièrent à la hâte. La colonne entière eût pu être écrasée par nos canons; mais, chose incroyable, ces canons n'étaient pas chargés; les clefs des poudrières de remparts n'avaient pas encore été remises aux officiers qui commandaient les bastions. Un parlementaire allemand parut alors et somma la ville de se rendre, proposant des conditions avantageuses. Elles furent énergiquement repoussées par le commandant supérieur de la place, général Guérin de Waldersbach. L'artillerie prussienne ouvrit aussitôt un feu terrible contre Verdun, où, en quelques heures, tombèrent plus de 2,500 obus. Mais pas un courage ne mollit; la pluie de fer lancée par l'ennemi, furieux d'avoir laissé 800 des siens devant Verdun dans sa première attaque, ne fit que redoubler l'ardeur patriotique des habitants. Tandis que le génie rasait les bâtiments qui gênaient le tir et que les gardes nationaux servaient les pièces, tout le reste, sans distinction, contribuait à la défense. Négociants, propriétaires, notaires, avocats traînaient la brouette; quant aux femmes et aux enfants, ils faisaient de la charpie au fond des caves, dont on avait garni les soupiraux avec des fascines et du fumier.

Les opérations du siège se ralentirent et l'investissement cessa d'être complet dans les derniers jours du mois d'août, au moment où l'armée allemande se concentrait tout entière pour écraser à Sedan l'armée de Châlons, que Napoléon III conduisait aveuglément à sa perte. Environ 2,400 fuyards, artilleurs, fantassins, turcos, échappés au désastre, se réfugièrent alors dans Verdun, qui fut de nouveau attaqué le 26 septembre. Cette fois, les Prussiens prirent pour objectif la citadelle et les casernes; mais nos artilleurs ripostèrent vigoureusement; ceux de la garde mobile, qui voyait le feu pour la première fois, démontrèrent en trois heures les batteries ennemies. Les Allemands renoncèrent alors à l'assaut et à la canonnade, qui ne les conduisaient à aucun résultat, pour s'en tenir à un blocus rigoureux et complet.

Dans les premiers jours d'octobre, le général Botzner, qui commandait devant Verdun, fut remplacé par le général Von Gayl. Les 13, 14 et 15 octobre eut lieu un effroyable bombardement, qui ne dura pas moins de 56 heures, accumulant les incendies, les écoulements et les ruines dans Verdun. Les Allemands se préparèrent à renouveler leur œuvre de destruction, lorsque, dans la nuit du 19 au 20, le capitaine Jumeau, suivi d'une troupe intrépide composée de zouaves, de chasseurs à pied, d'artilleurs et de soldats du génie, se glissa silencieusement jusqu'aux batteries prussiennes. C'est en rampant, par une nuit épouvantable, que ces hommes dévoués arrivaient à la bouche des canons, puis, se dressant tout à coup, sautaient dans les batteries, renversaient les soldats prussiens et se précipitaient sur les pièces, qui furent enclouées en un instant. (*Courrier de Verdun*.)

Le 28 octobre, la brave garnison de Verdun exécuta encore une brillante sortie, dans laquelle toutes les batteries prussiennes étaient, à la même heure, démontées sur tous les points à la fois, les affûts brisés et les munitions détruites. Cela se passait sur les hauteurs de Belleville et les collines de l'ouest; Verdun était encore plein d'espoir et d'héroïque résolution. Tout à coup on apprend dans la vaillante cité que Metz a capitulé, que l'armée de Bazaine, le suprême espoir de la patrie, est tout entière prisonnière de guerre, et que 100,000 Prussiens vont se ruer sur Verdun avec un écrasant matériel de siège. La lutte devenait impossible devant une formidable artillerie qui, en quelques heures, pouvait réduire en poudre les remparts de la place. Dès lors s'imposait l'absolue nécessité d'épargner la vie et la fortune de cette patriotique population qui était courageusement restée dans les murs de la ville. Le général Guérin de Waldersbach offrit donc de capituler et demanda les conditions de l'ennemi. Le roi de Prusse répondit lui-même : « En présence de l'hé-

roïque défense de Verdun, je suis disposé à accepter des conditions exceptionnelles. »

Ainsi, c'était le vaincu qui parlait le premier; il laissait entre les mains de l'ennemi 163 officiers dont 2 généraux, 4,000 prisonniers, 136 canons et 23,000 fusils; mais les troupes conservaient leurs sacs et leurs effets. De plus, aux termes du traité, la forteresse et la ville de Verdun, tout le matériel de guerre, canons, poudres, fusils, sabres, etc., devaient faire retour à la France après la guerre, et défense était faite à l'ennemi de jamais imposer de contribution de guerre à la ville.

Pendant l'investissement, nous avions eu à peine 200 hommes hors de combat, tandis que les Allemands accusent une perte de 1,700 hommes devant Verdun.

Dans sa séance du 29 novembre 1871, le conseil d'enquête a porté un jugement où il a su allier les éloges que réclament le courage et le patriotisme aux sévères et justes exigences de la loi militaire :

« Le conseil reconnaît que, du 24 août au 15 octobre 1870, le commandant de la place de Verdun, général Guérin de Waldersbach, a fait preuve de courage, d'habileté et d'énergie, non-seulement en supportant plusieurs bombardements, mais encore en organisant une défense très-active, en faisant exécuter par la garnison, dont il avait su entretenir le moral, des sorties fréquentes, vigoureuses, hardies, dans lesquelles il a souvent fait enclouer les pièces ennemies, détruit les affûts, bouleversé les batteries, enlevé les convois, qu'il a été très-bien secondé par les troupes et les officiers placés sous ses ordres et par l'artillerie, dont le feu a toujours été très-vivement et habilement dirigé.

« Le conseil reproche au commandant supérieur d'être entré en négociations avec l'ennemi pour permettre aux habitants de la rive droite de la Meuse de faire leurs vendanges, et d'avoir ainsi facilité les rapports des espions et la reconnaissance des points sur lesquels les Prussiens pouvaient établir des batteries ou des tranchées.

« Considérant que la ville possédait des vivres en quantité suffisante pour la nourriture de la garnison et de la population; qu'aucune pression sérieuse n'a été exercée sur le conseil de défense par le conseil municipal ou les habitants, qui se sont au contraire toujours montrés pleins d'abnégation, d'énergie et de résolution, soit dans les bombardements, soit en formant des compagnies de francs-tireurs, auxiliaires, etc., qui toujours coopéraient aux sorties de la garnison;

« Que la place avait encore un matériel intact et des munitions suffisantes, de l'aveu du commandant supérieur;

« Considérant que, nonobstant ces conditions exceptionnelles d'une bonne défense, le commandant supérieur a provoqué avec l'ennemi une négociation qui devait entraîner la chute de la place, alors qu'aucun travail de siège n'avait été commencé;

« Que, contrairement à l'article 255 du décret du 13 octobre 1863, il a prêté l'oreille aux rapports de l'ennemi, intéressé à grossir ses forces pour l'intimider;

« Que les considérations présentées par le général Guérin de Waldersbach pour justifier ces communications n'ont aucune valeur, attendu que le devoir d'un commandant de place est de défendre jusqu'à la dernière extrémité le poste qui lui a été confié.

« Que, sans doute, en faisant insérer dans la capitulation les articles 1 et 4 proposés par le général de Molke, et par suite desquels la place de Verdun, avec tout son matériel de guerre, ses munitions et ses approvisionnements de toute espèce, devait faire retour à la France après la signature de la paix, le commandant supérieur a manifesté de bons sentiments, mais qu'il n'appartient pas à un commandant de place de prévoir les conséquences d'une guerre et les conditions d'un traité de paix qui peuvent annuler les clauses stipulées dans une capitulation;

« Le conseil déclare enfin que, s'il mérite des éloges pour la première partie de sa défense, le général Guérin de Waldersbach est blâmable d'avoir entamé et conclu avec l'ennemi des négociations qui ont amené la capitulation de la place sans qu'elle se trouvât dans le cas prévu par l'article 254 du décret du 13 octobre 1863. »

VERDUN, village et commune de France (Ariège), cant. des Cabannes, arrond. et à 27 kilom. de Foix, sur la rive droite de l'Ariège; pop. 541 hab. A 2 kilom. du village se trouvait jadis, dans une plaine, une ville fort ancienne, qui portait également le nom de Verdun et qui était fortifiée. Elle fut à peu près entièrement détruite par une inondation en 1613. Les habitants qui survécurent au désastre fondèrent le village actuel. De l'ancien Verdun il est resté debout l'église romane, dont la fondation remonte au VIII^e siècle, et dont le clocher avait été aux trois quarts détruit par un bombardement pendant les guerres de religion. Une abbaye de moines de Cîteaux était contiguë à cette église. Dans la nuit du 22 au 23 juin 1875, une grande partie du village actuel a été emportée par les eaux d'un torrent qui se jette dans l'Ariège après avoir arrosé la plaine.

VERDUN-SUR-DOUBS, bourg de France (Saône-et-Loire), ch.-l. de cant., arrond. et à 23 kilom. N.-E. de Chalon-sur-Saône, au confluent de la Saône et du Doubs; pop. aggl., 1,883 hab.; — pop. tot., 1,980 hab. Tuileries, fours à chaux, huileries, poteries, commerce de foin, vins et bestiaux.

VERDUN-SUR-GARONNE, bourg de France (Tarn-et-Garonne), ch.-l. de cant., arrond. et à 22 kilom. S.-E. de Castelsarrasin, près de la rive gauche de la Garonne; pop. aggl., 1,500 hab.; — pop. tot., 3,677 hab. Tanneries; fabrication importante de cadis.

VERDUNOIS, OISE s. et adj. (vèr-du-noi, oi-ze). Géogr. Habitant de Verdun; qui appartient à cette ville ou à ses habitants: *Les Verdunois*. La population verdunoise.

VERDUNOIS, nom donné autrefois au petit pays de France (Gascogne), dont Verdun-sur-Garonne était le chef-lieu. On donnait aussi quelquefois ce nom au gouvernement de Verdun.

VERDURE s. f. (vèr-du-re — rad. *vert*). Couleur verte des herbes et du feuillage des arbres : *Verdure des prés, des champs, des bois*. En Suisse, la verdure est aussi éblouissante que les neiges. (G. Sand.) Une verdure éternelle couvrait les branches des fougères, des lycopes et des prêles qui composaient la végétation de l'ancien monde. (L. Figuer.) « Herbes et feuillages verts : Se coucher sur la verdure. Joncher les rues de verdure. La verdure n'a jamais manqué de succéder aux frimas. (Buff.) Rien n'est admirable comme la verdure débarbouillée par la pluie et essuyée par le rayon. (V. Hugo.)

— Plantes potagères dont on mange les feuilles.

— Salle, cabinet de verdure, Sortes de réduits formés dans un jardin avec des plantes grimpantes.

— Tapis de verdure, Sol couvert de gazon.

— Tapisserie de verdure ou simplement *Verdure*, Tenture de tapisserie représentant principalement des arbres : *Et moi, si j'étais à votre place, j'achèterais une belle tenture de TAPISSERIE DE VERDURE ou à person-nages, que je ferais mettre dans sa chambre, pour lui réjouir l'esprit et la vue.* (Mol.)

— Bot. *Verdure d'hiver*, Nom vulgaire de la pyrole.

VERDURE (Augustin-Joseph), membre de la Commune de Paris, né à Remilly (Pas-de-Calais) en 1825, mort à la presqu'île Ducos le 28 avril 1873. Après avoir été instituteur en province, il se rendit à Paris, où il entra comme comptable dans une maison de commerce. S'étant beaucoup adonné aux questions ouvrières, il s'occupa de la fondation de sociétés coopératives, et devint un des agents les plus actifs de l'association du « Crédit au travail », fondée par Beluze. A partir de 1868, il prit à diverses reprises la parole dans les réunions publiques, soutint en 1869 la candidature de Rochefort, et, lorsque celui-ci fonda la *Marseillaise*, il devint caissier de ce journal, dans lequel il rédigea un bulletin sur le mouvement social et les questions ouvrières. Lors de l'arrestation de Rochefort en février 1870, il fut arrêté dans les bureaux de la *Marseillaise*, mais relâché peu après. Au mois de septembre suivant, il devint membre de l'Internationale et fit partie de la garde nationale pendant le siège, en qualité d'adjudant dans un bataillon. Après l'insurrection du 18 mars 1871, Verdure fut nommé par 15,657 voix membre de la Commune, dans le XI^e arrondissement (26 mars). Il fit partie de la commission d'enseignement, fut délégué, à partir du 20 avril, à la mairie de son arrondissement et assista assidûment aux séances de la Commune, où il vota constamment avec les membres les plus avancés, notamment lors de l'établissement du comité de Salut public (1^{er} mai). Lors de l'entrée de l'armée de Versailles à Paris, Verdure parvint à se cacher chez un ami; mais il y fut bientôt découvert et conduit à Versailles. Traduit devant le 3^e conseil de guerre le 7 août 1871, en même temps qu'Assi, Urbain, etc., il fut condamné, le 2 septembre, à la déportation dans une enceinte fortifiée. Envoyé ensuite au fort Boyard, il y donna des leçons d'écriture à ses codétenus, puis fut embarqué à Brest pour la Nouvelle-Calédonie le 13 juin 1872. Ce fut là qu'il mourut au mois d'avril de l'année suivante. — Sa fille, Maria VERDURE, qu'il avait fait recevoir institutrice, devint, sous la Commune, déléguée près la société d'Education nouvelle (2 avril 1871). Quelques mois plus tard, elle épousa Ducoudray, qui avait été pendant quelque temps maire du XI^e arrondissement de Paris, après le 4 septembre 1870. Devenue veuve, elle s'est remariée en septembre 1874 avec M. Alphonse Neujean.

VERDURETTE s. f. (vèr-du-rè-te — rad. *verdure*). Broderies vertes : *L'illustration dominicaine sera-t-elle repue dans le costume de son ordre, ou endossera-t-elle l'habit à VERDURETTE ?* (Ph. Busoni.)

VERDURIER, IÈRE s. (vèr-du-rié, iè-re — rad. *verdure*). Celui, celle qui vend de la salade, des légumes verts.

— Celui qui fournit la salade dans les maisons princières.

VERDURON s. m. (vèr-du-ron). Ornith. Nom vulgaire du serin d'Italie.

VERDY DU VERNOS (Adrien-François-Marie), écrivain militaire français, qui vivait dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Il était maréchal des logis des gardes du corps du comte d'Artois et devint ensuite chambellan du roi de Prusse. Ses ouvrages ayant été publiés sous le voile de l'anonymat, Quérard lui attribue les écrits suivants : *Encyclopédie militaire* (Paris, 1770, 12 vol. in-8°); *Hommage à la vertu guerrière* (Hambourg, 1779, in-12); *Recherches sur les carrouxels anciens et modernes* (Cassel, 1784, in-8°); *Essai de géographie* (Londres, 1785); *Reflexions sur l'éducation des jeunes gens destinés à l'état militaire* (Berlin, 1788, in-8°). Enfin Verdy a composé de nombreux mémoires insérés dans le *Recueil de l'Académie de Berlin*.

VERE (sir Francis), général anglais, né en 1554, mort en 1608. Il fit ses premières armes dans le corps d'armée envoyé en 1585, sous les ordres du duc de Leicester, au secours des Hollandais, se distinguant dans les principales batailles des quinze années suivantes entre les Hollandais et les Espagnols, défendit la ville de L'Ecluse (1587) et Berg-op-Zoom (1588) contre le duc de Parme, puis l'île de Bommel contre le comte de Mansfeld (1589). Vere contribua éminemment à la prise de Deventer et à la défaite du duc de Parme à Knodzenburg (1591), et, bien qu'élu en 1592 membre de la Chambre des communes d'Angleterre, il demeura au service de la république des Pays-Bas. En 1596, désigné comme l'un des chefs de l'expédition envoyée contre Cadix, il prit une part active au combat avec la flotte espagnole (30 juin) et à l'attaque de la ville (22 juin), puis, en 1597, eut encore une part importante à la défaite des Espagnols à Turnhout. Il accompagna ensuite le comte d'Essex dans sa seconde expédition contre l'Espagne et, à son retour, fut nommé par Elisabeth gouverneur de Briel, l'une des villes données en caution par les Hollandais à l'Angleterre. Il eut aussi en même temps le commandement des troupes anglaises de Hollande, et, bien qu'obligé de résider dans cette contrée, il fit de fréquents voyages en Angleterre, où l'appelaient Elisabeth, dont il était l'un des favoris les plus intimes. En 1600, il fut adjoint au comte Ernest de Nassau et au comte de Solmes dans le commandement de l'armée envoyée par les Hollandais dans les Flandres, et ce fut à lui principalement que l'on dut la grande victoire de Nieuport (5 juillet 1600). L'année suivante, il fut chargé par les états de Hollande d'aller défendre la place d'Ostende, assiégée par l'archiduc Albert, et, malgré l'infériorité de ses forces, il repoussa les attaques de l'ennemi jusqu'au 7 mars 1602, époque à laquelle il fut remplacé par Frédéric Dorp. Ce fut le dernier épisode de sa vie active. Il avait laissé en manuscrit des *Commentaires* sur les guerres auxquelles il avait assisté, qui furent publiés longtemps après sa mort par W. Dillingham (Cambridge, 1657).

VERE (Horace, lord), général anglais, frère du précédent, né en 1565, mort en 1635. Il suivit, en 1585, son frère en Hollande et assista aux mêmes combats que lui, notamment à la première expédition contre Cadix, où il conquit par sa valeur le titre de chevalier. Après s'être signalé à la bataille de Nieuport et à la défense d'Ostende, il rejoignit en 1603 l'armée du prince Maurice et contribua, l'année suivante, à la prise de L'Ecluse. Pendant la campagne de 1605, il exécuta, avec 4.000 hommes, devant l'armée du général espagnol Spinola, une retraite qui le couvrit de gloire. A la mort de son frère, il lui succéda comme gouverneur de Briel et comme général des forces anglaises au service de la Hollande, mais il n'eut plus aucune occasion de se distinguer, à cause de la trêve de douze ans qui survint bientôt après. En 1618, Horace Vere aida le prince d'Orange à chasser les arméniens ou remontrants d'Utrecht, mesure qui eut pour résultat la chute du grand pensionnaire Barneveldt. Lorsque, en 1620, on leva des troupes en Angleterre pour aller au secours de l'électeur palatin Frédéric V, prétendant à la couronne de Bohême, il fut appelé à les commander et, dans cette désastreuse campagne, résista à l'ennemi jusqu'au moment où il fut forcé de rendre au comte de Tilly la place de Manheim, le dernier boulevard de l'électeur (janvier 1623). De retour en Angleterre, Vere fut nommé membre du conseil de guerre chargé de régler les affaires du palatinat et, à l'avènement de Charles I^{er} (1625), fut élevé à la pairie avec le titre de baron Vere de Tilbury. Il conserva jusqu'à sa mort le commandement en chef des troupes anglaises en Hollande, mais ne prit plus qu'accidentellement part à la guerre dans cette contrée.

VÉRÉCOND, ONDE adj. (vé-ré-kon, on-de — lat. *verecundus*, mot venu du verbe *verere*, lequel exprime, comme le composé *reverere*, un respect mêlé de crainte et se rattache à la racine sanscrite *var*, honorer, vénérer, proprement aimer, préférer, choisir, désirer; d'où le védique *vara*, qui honore, adorateur, *varivas*, vénération. A la même famille il faut rattacher : le zend *vere*, vénérer, *variya*, celui auquel il faut s'adresser pour obtenir l'objet de ses desirs, *varena*, foi; le persan

wardtan, s'attacher à quelque chose, *parwarish*, adoration, *avar*, certitude; le grec *ara* pour *Fara*, prière, *aromai*, prier, *arété*, prêtre). Pudique, modeste. || Timide. || Niais. || Vieux mot.

VÉRÉDAIRE s. m. (vé-ré-dère — lat. *veredarius*; de *veredus*, cheval de poste). Antiqu. Courrier de poste, qui conduisait un char.

VÉRÉE s. f. (vé-ré). Bot. Syn. de **KALANCHOE**, genre de crassulacées.

VEREIA, ville de la Russie d'Europe, gouvernement et à 117 kilom. O.-S.-O. de Moscou, sur la Protva; 6.000 hab. On y remarque la cathédrale, Tanneries, fours à malt, briqueteries. Grand commerce, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, en pelleterie, cuirs, grains, bétail, suif, miel, cire, toiles, chanvre, huile de chènevis, laine, etc. Les femmes du peuple s'occupent à faire des filets pour les pêcheurs et il s'en exporte une grande quantité dans l'Ukraine, chez les Cosaques du Don et même à Astrakhan. Cette ville est fort ancienne. On ignore l'époque précise de sa fondation; on sait qu'elle a presque toujours suivi le sort de Moscou. Les Tartares, ensuite les Polonais sont venus tour à tour la ravager; mais son château, qui existe encore, n'a jamais été pris.

VÉRÈK s. m. (vé-rék). Bot. Nom vulgaire d'une espèce d'acacia.

VERELIUS (Olaf VERE), en latin *Olaus*, célèbre archéologue suédois, né à Rognildstorp, diocèse de Linköping, en 1618, mort en 1682. Il fut redevable de sa première éducation à son père, qui était pasteur à Ingatorp, alla étudier ensuite aux universités de Dorpat et d'Upsal et devint, en 1644, précepteur de deux jeunes barons suédois, qu'il accompagna dans un voyage en Danemark, en Allemagne, en Hollande, en Suisse, en Italie et en France. Après avoir passé un an à Paris, il revint, en 1651, en Suède, où la reine Christine le nomma professeur d'éloquence à l'université de Dorpat. L'année suivante il passa, en la même qualité, à celle d'Upsal, où il eut, en outre, le titre de professeur. En 1662, il devint professeur d'archéologie suédoise et, quatre ans plus tard, antiquaire du roi Charles XI et *assessor antiquitatum* au conseil privé. Enfin, en 1676, il fut appelé aux fonctions de bibliothécaire en chef de l'université d'Upsal, sorte de sinécure qui ne se donnait qu'à des professeurs éminents, connus par d'importants travaux. Dans l'épigraphie en suédois placée sur le tombeau de ce savant, il y est qualifié de « vraie pierre runique » terme par lequel on a voulu exprimer l'immensité de ses connaissances archéologiques. Verelius a écrit un grand nombre d'ouvrages, principalement sur les antiquités scandinaves, qui avaient de tout temps été l'objet de ses études; mais on ne doit admettre ses jugements historiques qu'avec beaucoup de précaution, parce qu'il partageait certaines opinions communes à cette époque à tous les historiens suédois, touchant l'origine suédoise des Goths. En outre, il était très-entêté dans ses idées, quelque extravagantes qu'elles fussent, et avait un caractère fort irritable, comme on peut en juger par la vive polémique qu'il soutint avec son ami Jean Scheffer de Strassbourg, au sujet de la signification du nom d'Upsal. Il n'en est pas moins l'un des meilleurs auteurs à consulter sur l'histoire primitive et sur les antiquités de la Scandinavie. Ses principaux ouvrages sont : *Gothici et Rolfi Westrogothar regum historia, lingua antiqua gothica conscripta*, etc. (Upsal, 1664, in-8°), avec 48 planches représentant des monuments runiques; *Fragmenum historiarum Olaf Tryggvarsonis regis, cum notis* (Upsal, 1665, in-8°). A sa mort, Verelius laissait en manuscrit plusieurs ouvrages qui furent publiés plus tard, savoir : *Index linguarum veteris Scytho-Scandiae sive Gothicae*, édité par Olaf Rudbeck (Upsal, 1691, in-fol.); *Epitomarum historiarum Sueo-Gothicarum libri quatuor* (Stockholm, 1730, in-4°).

VERELST (Simon), peintre flamand, né à Anvers en 1664, mort vers 1715. Il s'était fait une certaine réputation comme peintre de fleurs et de fruits, lorsqu'il se rendit à Londres, où il peignit des portraits qui, bien que fort médiocres, furent loués outre mesure. Ces éloges exaltèrent à tel point l'orgueil de l'artiste, qu'il en perdit la tête. Lorsqu'il eut recouvré la raison, il avait perdu tout son talent. Le Louvre possède de cet artiste une tête de femme, que l'on a supposée, mais sans motif, être le portrait de Mlle de Fontange.

VEREMONDE, nom de deux rois de Léon et des Asturies. V. BERMUDE.

VÉRÉTILLE s. f. (vé-ré-tille; || mll. — probablement du latin *veretrum*, verge, baguette, qui est peut-être venu lui-même de *veru*, broche à rôtir, pique, à moins qu'il ne se rattache à la racine sanscrite *vardh*, croître, d'où aussi, selon Corssen, le latin *verberna*, verveine). Zooph. Genre de polypiers flottants, de la famille des pennatulaires : *La VERÉTILLE cynoïre* est commune dans la Méditerranée. (E. Baudement.)

— Encycl. Les *verétilles* sont très-voisines des pennatules, auxquelles elles étaient réunies par les anciens auteurs. Elles en diffèrent toutefois en ce que leur rachis est dé-

pourvu de pinnules, que leur axe solide est presque rudimentaire et que les polypes sont immergés dans le tissu même. Ce sont, du reste, des polypiers libres; nageurs ou flottants, à tige cylindracée, simple, sans crêtes ni ailerons, recouverte d'une membrane charnue et sensible et parsemée de polypes à huit tentacules ciliés. La *verétille cynoïre* est quelquefois longue de 1 mètre, grosse comme le pouce, cylindrique, amincie aux deux bouts; ses polypes ont des tentacules larges et des cils courts; elle se trouve dans la Méditerranée et répand une lumière quelquefois éclatante.

VÉRÉTRIFORME adj. (vé-ré-tri-for-me — du lat. *veretrum*, verge, et de *forme*). Hist. nat. Qui a la forme d'une verge.

— s. m. pl. Famille de zoophytes.

VÉRÉTTE s. f. (vé-ré-te). Art vétér. Un des noms de la clavelée.

— Pathol. Un des noms de la petite vérole.

VERETTI (Gregorio), surnommé le *Doyen des patriotes italiens*, né en 1759, mort à Venise en mars 1866, à l'âge de cent sept ans. Il prit une grande part aux événements qui agitérent l'Italie de 1794 à 1805. Ami de Monti, qui était républicain pour le moment, ennemi de l'aristocratie Alfieri, rival de Melzi d'Eril, vice-président de la république italienne, Veretti fit une vive opposition à ce dernier dans la junte de Milan, où fut organisé le royaume d'Italie (1805). Après la défaite du parti qu'il représentait, Gregorio Veretti se retira à Venise. C'est là que le trouvèrent les événements de 1815 et ceux de 1848. Dans cette retraite, Gregorio Veretti s'était entouré de livres et d'objets d'art. Il a laissé des collections précieuses et des manuscrits importants sur l'histoire de notre siècle.

VÉRÉUX, EUSE adj. (vé-reu, eu-ze — rad. *ver*). Qui contient des vers : *Fruit VÉRÉUX*. *Poire VÉRÉUSE*.

— Fig. Qui est suspect d'un vice essentiel et caché : *Homme VÉRÉUX*. *Caution VÉRÉUSE*. *Créance VÉRÉUSE*. *Affaire VÉRÉUSE*. Je crois les deux associés un peu VÉRÉUX; l'affaire n'est pas bonne. (Danc.)

Que de grands peureux
Ont soin de laisser en place
Les hommes véreux!

BÉRANGER.

« *Cas véreux*, Situation d'un homme accusé d'un fait déshonorant, dont il paraît être réellement coupable.

VEREYCKEN (Godefroy), médecin belge, né à Anvers en 1558, mort en 1635. Il ne nous est parvenu de lui qu'un ouvrage intitulé : *De cognitione et conservatione sui* (Malines, 1633, 2^e édit.), dans lequel il rapporte certaines superstitions médicales curieuses qui avaient cours de son temps parmi le peuple.

VERFEIL, bourg de France (Haute-Garonne), ch.-l. de cant., arrond. et à 21 kilom. N.-E. de Toulouse; pop. aggl., 745 hab. — pop. tot., 2,342 hab.

VERGADELLE s. f. (vér-ga-dè-le). Ichtyol. Nom vulgaire du saupé et de la merluche.

VERGANDIER s. m. (vér-gan-dié). Bot. Petit houx, dans les départements de l'Ouest.

VERGANI (Angelo), grammairien italien de la seconde moitié du XVIII^e siècle, mort à Paris vers 1813. Il vint en France enseigner la langue italienne dans plusieurs provinces et se fixa à Paris, où il ouvrit un cours facultatif au collège de la Marche. A la Révolution, il émigra en Angleterre et reparut en France après le 18 brumaire, pour y reprendre son enseignement, auquel il adjoignit un cours d'anglais. Le modeste traitement alloué à sa chaire lui suggéra l'idée de publier des ouvrages scolaires, et il put ainsi vivre jusqu'à sa mort dans une aisance relative. On a de lui : *Grammaire de Veneroni simplifiée* (Paris, an VIII, in-12); *Grammaire anglaise simplifiée* (1814, 4^e édit.); *Racconti istorici* (1841, 4^e édit.); *Nuova scelta di favole; Bellezze della poesia italiana* (1818, in-12); *English institutor* (Paris, an IX, in-12).

VERGANI (Paolo), littérateur et philosophe italien, né en Piémont vers 1753, mort à Paris vers 1820. Entré dans un séminaire, il étudia l'histoire et le droit canon, devint docteur en théologie, puis chanoine de Saint-Jean-de-Lauran. En 1812, il vint se fixer à Paris, où il termina son existence. Ses principaux écrits sont : *Traité de la peine de mort* (Milan, 1780, 2^e édit.); *De l'énormité du duel*; ces deux ouvrages ont été traduits en français par l'avocat Cousin; *Législation de Napoléon le Grand considérée dans ses rapports avec l'agriculture* (Paris, 1812, in-8°); *Essai historique sur la dernière persécution de l'Eglise* (Paris, 1814, in-8°); *Discussion historique sur un point de la vie de Henri IV* (Paris, 1818, in-8°).

VERGARA, ville d'Espagne. V. BERGARA.

VERGARA (Nicolas DE), surnommé le *Vieux*, peintre espagnol, né à Tolède vers 1510, mort dans la même ville en 1574. A la fois peintre d'histoire, verrier et sculpteur, il habita constamment son pays natal, fut en 1542 nommé peintre et sculpteur officiel du chapitre de la cathédrale de Tolède et, pendant trente-deux ans, dirigea les travaux de

peinture et de sculpture de cette église, dont il peignit en majeure partie les vitraux.

VERGARA (Nicolas DE), dit le *Jeune*, peintre espagnol, fils du précédent, né à Tolède vers 1540, mort dans la même ville en 1606. Il eut son père pour maître et hérita des talents de ce dernier comme peintre et comme sculpteur. Il remplaça Vergara le Vieux dans les fonctions de directeur officiel des travaux de la cathédrale de Tolède et l'aïda à peindre les vitraux de cette église.

VERGARA (Joseph), peintre espagnol, né à Valence en 1726, mort en 1799. Descendant des deux artistes qui précèdent, il étudia dans l'atelier d'Evariste Muñoz et s'éprit de passion successivement pour l'Espagnol et, Coppel et Paul de Muteis, dont il imita les procédés. On doit à cet artiste beaucoup de portraits et de tableaux d'histoire, des fresques et des peintures à la détrempe. Son dessin est pur et son coloris éclatant, mais il manque d'inspiration et de style. *Mentor et Télémaque*, la *Conception de la Vierge* sont celles de ses toiles qu'on estime le plus.

VERGARA (César-Antoine), numismate italien, né dans le royaume de Naples vers 1680. Il entra dans les ordres et devint chapelain du cardinal Spinola. On lui doit : *Le monete del regno di Napoli da Ruggiero a Carolo VI* (Rome, 1715, in-4°), ouvrage devenu rare.

VERGAT s. m. (vér-ga). Pêche. Espèce de flet.

VERGATO, ville du royaume d'Italie, province et à 24 kilom. S.-O. de Bologne, ch.-l. de district et de mandement, sur le Reno; 4,902 hab.

VERGE s. f. (vér-je — lat. *virga*, mot qui, selon Curtius, appartient à la même famille que le lithuanien *virbas*, branche, baguette, verge, *virpu*, trembler, vaciller, plier; le grec *repô*, pencher, *ropé*, mouvement de haut en bas, inclinaison, mouvement de la balance qui penche d'un côté, *ropalon*, *roptron*, massue, *rapis* et *radobos*, verge, baguette). Petite baguette longue et flexible : *Tenir une VERGE à la main*. *Frapper quelqu'un d'une VERGE*. || Baguette de devin ou d'escamoteur : *La verge de Moïse*, d'Aaron, des *magiciens égyptiens*. *Aucun joueur de gobelets ne fait ses tours sans sa VERGE*, sans sa baguette. (Volt.)

— Tringle de métal : *VERGE de fer*, de cuivre.

— Instrument de correction formé d'une baguette flexible, et plus ordinairement d'une poignée de brindilles; s'emploie au pluriel dans ce cas : *Faire passer un criminel par les VERGES*. *Jadis on instruisait les petits enfants qu'en bonnet carré et les vauriens à la main*. (Rigault.) *C'était le bourreau qui avait le privilège de fournir les VERGES à l'ancienne Université*. (A. Karr.)

— Fig. Peines et afflictions dont Dieu se sert pour punir les hommes : *Il faut tenir les VERGES dont Dieu vous frappe*. (Acad.)

— *Passer par les verges*, Être critiqué sans ménagement : *Les trublans, les procureurs, les abbés, les médecins, les avocats, les juges repaissent dans toutes les pièces pour y passer par les verges, et les exécutants ne frappent point légèrement*. (Laharpe.) || *Faire passer quelqu'un par les verges*, le faire passer entre deux rangs de soldats, armés de verges dont ils frappent sur les épaules nues, et fig. Le soumettre à des critiques longues et cruelles.

— *Donner des verges pour se faire fouetter*, Fournir des armes contre soi-même.

— *N'être plus sous la verge de quelqu'un*, N'être plus sous sa direction, sous son autorité.

— *Faire baisser les verges à quelqu'un*, Le contraindre à demander pardon après qu'on l'a châtié; l'obliger à reconnaître la justice du châtiment qu'il a subi.

— *Gouverner un peuple avec une verge de fer*, Le gouverner durement.

— Liturg. Grand morceau de baleine garni d'argent aux deux bouts, que porte un bedeau en fonction.

— Cout. Baguette garnie d'ivoire que portaient certains buissiers dits *bussiers à verge*.

|| Office de sergent. || Etendue de terrain autour de la demeure du roi, ou autour du manoir seigneurial. || *Tenir un héritage par la verge*, Recevoir du seigneur ou de l'un de ses officiers une verge ou petit bâton comme emblème d'une acquisition.

— Modes. Bague sans chaton : *VERGES d'or*. *VERGES d'argent*. || Vieux en ce sens; on dit aujourd'hui jonc.

— Fauconn. *Verge de hua*, Baguette retenue par quatre piquets, à laquelle on attache les ailes d'un milan. || *Verge de meute*, baguette retenue par trois piquets, à laquelle on attache un oiseau vivant.

— Mar. *Verge d'ancre*, Pièce droite, réunissant les pattes de l'ancre à l'organeau.

— Pyrotechn. Baguette à laquelle on attache une fusée volante.

— Armurer. Epée légère, à lame très-mince et très-pointue, dont on se servait au moyen âge pour percer dans les devants de l'armure.

— Techn. Tige qui tient au piston d'une pompe. || Fléau d'une balance. || Pièce du tour. || Nom donné aux aiguilles ou broches employées dans la fabrication du velours. ||

Nom donné à des baguettes de bois à l'usage des tisserands. f. Espèce de bourrelet qui occupe tout le devant du corps du collier d'un cheval de charrette. *■ Verge d'enverger*, instrument dont se servent les bourreliers pour pousser la paille dans la verge du collier et qui est une tringle de fer, longue d'environ un mètre et demi, ayant un bouton à l'une de ses extrémités et dont l'autre extrémité est aplatie et un peu échancrée.

— Constr. *Verge de girouette*, Tige autour de laquelle tourne une girouette.

— Métrol. Ancienne mesure agraire, équivalant à un quart d'arpent, ou 0 hect. 1276. *■* Mesure de longueur hollandaise, qui équivaut à 3m,75.

— Physiq. Partie d'un pendule qui est formée d'une tige rigide et porte un corps pesant.

— Anat. Membre viril, pénis.

— Zooph. *Verge marine*, Nom vulgaire des verétilles.

— Bot. *Verge à berger*, Nom vulgaire de la cardère velue. *■ Verge de chien*, Nom vulgaire du cynomoir. *■ Verge de Jacob*, Nom vulgaire de l'asphodèle juune. *■ Verge de mer ailée*, Nom vulgaire des pennatules. *■ Verge d'or*, Nom vulgaire d'une espèce de solidago : *Les verges d'or ont des fleurs jaunes, en panicules terminales*. (Bosc.) *■ Verge sanguine*, Nom vulgaire du cornouiller sanguin.

— Encycl. Hist. et légis. *Peine des verges*. La peine des verges, qu'il ne faut pas confondre avec celle des baguettes (v. ce mot), remonte à la plus haute antiquité. C'était un châtiment exclusivement réservé aux esclaves ; on n'eût pas osé infliger à des hommes libres. C'est ainsi qu'à Sparte on administrait tous les jours un certain nombre de coups de verges aux ilotes pour les rappeler sans cesse au sentiment de leur servitude.

A Rome, la peine des verges était quelquefois appliquée aux soldats, mais dans des circonstances exceptionnelles. Ainsi, l'armée d'Appius, irritée contre lui, s'étant laissée vaincre volontairement par les Volscques, le consul rassembla les débris de ses légions et fit battre de verges tous les soldats qui avaient jeté leurs armes. D'après un rescrit d'Adrien, adressé à Pulvius, légat d'Aquitaine, le soldat qui laissait échapper un prisonnier confié à sa garde était battu de verges et passait dans une milice inférieure. Toutefois, cette punition dégradante fut abolie par la loi Porcia.

La peine des verges fut aussi en vigueur chez les Francs, et elle survécut même au moyen âge. Avant la Révolution, on l'appliquait souvent aux soldats, principalement à ceux qui étaient convaincus de vol ou d'attentat aux mœurs. Le moyen employé pour panser les plaies constituait un supplice de plus, car on les frottait avec du vinaigre. Souvent le patient tombait épuisé au milieu de ses bourreaux, mais le supplice n'en avait pas moins lieu. Aussi on a vu des soldats, plus humains et plus civilisés que les lois, refuser de jouer le rôle de bourreau à l'égard de leurs camarades. Bien plus, Pouter cite l'exemple de deux compagnies de grenadiers d'un même régiment qui furent mises en jugement pour s'être refusées à fustiger une fille débauchée. Cet usage barbare et indigne de notre civilisation moderne fut aboli par la Révolution.

— Anat. La verge, organe de la copulation, est située chez l'homme à la partie antérieure inférieure de l'abdomen ; elle est cylindrique, membraneuse et vasculaire ; elle se termine par un renflement appelé gland. La peau qui la recouvre est la continuation des téguments du scrotum et du pubis ; elle se termine par un prolongement nommé prépuce (v. ce mot). On appelle corps caverneux deux cylindres formés de tissu érectile dont la fonction propre est de produire l'état d'érection nécessaire pour l'acte de la copulation. L'extrémité antérieure de ces corps caverneux forme une double tête arrondie et recouverte par le gland ; à l'autre extrémité, ils se séparent, s'amincissent et rejoignent la branche ascendante de l'ischion et la branche descendante du pubis, en formant ce qu'on appelle les racines des corps caverneux. Ces corps sont limités par une membrane fibreuse, de couleur blanchâtre, de 0m,001 à 0m,002 d'épaisseur ; c'est sous cette membrane que se trouve le tissu érectile. La verge est traversée par une artère dorsale double, qui s'insinue entre la tunique fibreuse et la face supérieure des corps caverneux pour aller se terminer dans le gland. Il y a aussi une artère caverneuse double qui se porte dans les corps caverneux par sa partie supérieure et interne, donne des rameaux rétrogrades à la racine et se continue en avant dans l'épaisseur des corps caverneux. Les veines superficielles, provenant des enveloppes de la verge, se portent en arrière et forment un tronc veineux à la face supérieure de l'organe. Les veines profondes se rendent à un tronc médian et antéro-postérieur et finissent par gagner le plexus de Santorini.

— Chir. et pathol. On a observé l'imperforation du gland chez quelques nouveau-nés ; à chaque effort que fait l'enfant pour uriner, le pénis se gonfle et se dresse. Il faut dans ce cas faire au plus tôt une ouverture qui permette à l'urine de sortir. Si l'ouverture

existe, mais avec des dimensions trop petites, on l'élargit au moyen d'une tente de moelle de sureau ou d'un morceau d'éponge préparée, qu'on grossit à mesure que l'ouverture s'agrandit, ou mieux en se servant d'une lancette. Quelquefois, c'est le prépuce qui est imperforé et qui bouche l'ouverture du gland ; dans ce cas, l'opération est encore plus simple. D'autres vices de conformation du prépuce ont reçu les noms de PHIMOSIS et PARAPHIMOSIS. V. ces mots.

Les hypertrophies de la verge ne sont pas rares chez les vieillards ; on les rencontre aussi quelquefois chez les jeunes gens. Voici un cas remarquable dont nous empruntons la description à un journal de médecine américain. « La verge présentait 8 pouces de longueur et 3 pouces d'épaisseur à sa racine. La partie hypertrophiée présentait deux orifices fistuleux par lesquels on voyait sortir quelques gouttes de liquide lorsque le malade urinait, bien que l'urine sortit aussi par l'ouverture naturelle. On essaya d'introduire une petite sonde d'argent dans l'urètre, et ce n'est qu'avec beaucoup de difficulté qu'on put franchir la partie hypertrophiée de l'organe, l'urètre étant presque oblitéré par la compression des tissus hypertrophiés. L'opération fut répétée pendant huit jours ; alors l'instrument passa sans aucune difficulté. Cependant, plus tard on fut obligé d'en venir à l'amputation. Les corps caverneux étaient convertis en un tissu fibreux cartilagineux, analogue à celui des cartilages des côtes. »

Il vient souvent à la verge de petites excroissances qu'on nomme des poireaux. Ces poireaux sont quelquefois en grand nombre et forment de petites végétations qui ont quelque ressemblance avec des choux-fleurs. Ils ont ordinairement pour cause des attouchements vénériens et ont quelquefois été pris pour des excroissances syphilitiques. On les enlève facilement avec des ciseaux courbes, et il faut avoir soin de cautériser la plaie.

Le cancer de la verge suit à peu près la même marche que les autres cancers ; on ne peut le guérir que par l'ablation de l'organe, quand la maladie n'est pas trop avancée. Mais lors même que l'opération réussit, elle n'empêche pas la récurrence, qui tôt ou tard amène le plus souvent une terminaison fatale.

L'amputation de la verge s'opérait autrefois par le procédé de la ligature, qui était douloureux et dangereux. On préfère aujourd'hui se servir du bistouri.

— Bot. Les verges d'or sont des plantes herbacées, à feuilles alternes, à fleurs petites, d'un beau jaune, réunies en capitules dont l'ensemble constitue une grande panicule terminale. Ce genre, dont le nom scientifique est *solidago*, renferme un grand nombre d'espèces, répandues surtout dans les régions tempérées de l'hémisphère nord et dont plusieurs sont cultivées dans nos jardins. La verge d'or commune ou proprement dite est une belle plante vivace, qui atteint la hauteur de 1 mètre ; ses tiges droites, striées, velues, portent, à la base, des feuilles ovales et, au sommet, des feuilles lancéolées. Cette plante est commune dans nos bois, et si on ne la cultive pas plus souvent dans les parterres, c'est qu'elle est inférieure, comme ornement, à d'autres espèces exotiques. Elle a une saveur amère et astringente et une odeur herbacée très-faible, qui ne devient sensible que lorsqu'on brise ou qu'on froisse la plante. Elle renferme un peu de tanin. On l'emploie en médecine, et on fait surtout usage de ses sommités fleuries, que l'on cueille lorsqu'elles commencent à s'épanouir. On la regarde comme astringente et diurétique ; elle était fort vantée autrefois contre les affections chroniques des reins et de la vessie, l'anasarque, les calculs vésicaux et une foule d'autres maladies. On l'employait également à l'extérieur et on lui attribuait des propriétés vulnérinaires ; on l'appliquait en poudre pour hâter la cicatrisation des ulcères invétérés. Elle entre encore dans la composition des faltranks ou vulnérinaires suisses. Dans nos campagnes, elle passe aussi pour détersive. Les Russes l'emploient en infusion théiforme contre les incontinences d'urine, les hydropisies commençantes, etc. Tous les bestiaux mangent cette plante tant qu'elle est jeune ; les abeilles trouvent d'abondantes récoltes de miel sur ses fleurs, qui servent aussi, comme les feuilles, à teindre en jaune et fournissent, avec l'alun et la potasse, une laque jaune. Les verges d'or du Canada, toujours vertes et odorantes, croissent en Amérique, où on les emploie contre la dysenterie, l'ulcération des intestins, les blessures, etc. Toutes ces espèces figurent très-bien dans les jardins d'ornement. On les place avantageusement dans les grands parterres, contre les murs des terrasses, dans les intervalles des derniers rangs des massifs, sur les bords des ruisseaux et des pièces d'eau, etc. Leurs fleurs, peu odorantes, mais de beaucoup d'éclat, surtout en massif, se montrent très-tard et jusqu'aux premières gelées ; quelques-unes même les bravent et se succèdent pendant une partie de l'hiver. Pour la culture et la reproduction des verges d'or, v. NORIS, qui est, avec le mot scientifique *solidago*, un des noms que l'on donne à cette plante.

— Allus. hist. *Verge de Moïse*, Verge dont Moïse frappa le rocher d'Horeb pour en faire jaillir une source abondante.

La nature elle-même écoute notre voix ; Aux besoins renaissants elle assouplit ses lois Et, comme au souverain de ses vastes domaines, Du globe transformé soumet les phénomènes. Sur les monts sablonneux du soleil torturés, Dans les déserts brûlants et de soif altérés, La science a porté la verge de Moïse, Et l'eau, l'abais, l'abais, sur les plateaux assise, Par les chemins nouveaux à ses torrents ouverts Remonte à sa hauteur et jaillit dans les airs. J. LESGOUTON.

« M. Wolff, le travailleur austère et impassible dans son cabinet, devenait, à table, un charmant convive, et, au salon, un brillant causeur. Il avait surtout ce mérite si rare, de faire jaillir l'esprit ou les connaissances de ses interlocuteurs comme la verge de Moïse tirait l'eau du rocher, comme la chaîne électrique produisait au loin l'étincelle. » J.-T. DE SAINT-GERMAIN.

« Ce tonneau ne renferme que de la mauvaise bière de Louvain toute gâtée, me dit l'aubergiste, qui me suivait. — Ah ! c'est de la mauvaise bière ? dis-je ; eh bien, je vais vous en débarrasser. Je tire mon épée, j'en frappe le tonneau, et, voyez le prodige, il en sort du vin. — Il est certain, dit Hector, que la baguette de Moïse n'eût pas mieux fait. »

AMÉDÉE ACHARD.

VERGÉ, ÉE adj. (vèr-jé — rad. verge). Mesuré à la verge : Terrain VERGÉ. *Etoffe VERGÉE*.

— Techn. Se dit d'une étoffe renfermant quelques fils de soie plus grossiers que le reste, ou dont la teinture est plus forte ou plus faible. *■ Papier vergé*, Papier qui porte les traces des vergeures. *■ Bois vergé*, Bois vermoulu.

VERGÉ (Charles-Henri), jurisconsulte et publiciste, né à Paris en 1810. Il fit ses études de droit dans sa ville natale, où il a pris le grade de docteur en 1840. Deux ans plus tard, il fonda avec MM. Mignet et Loiseau le *Compte rendu des séances et comptes rendus de l'Académie des sciences morales et politiques*, dont il est devenu rédacteur en chef. En 1845, M. de Salvandy, alors ministre de l'instruction publique, le chargea de se rendre en Allemagne pour y étudier l'organisation de l'enseignement du droit et des sciences politiques et administratives, et le nomma à son retour en France membre et secrétaire de la haute commission des études de droit. Depuis cette époque, M. Vergé est devenu rédacteur en chef du recueil intitulé *Jurisprudence générale*, et a collaboré de la façon la plus active au *Journal des économistes*, au *Dictionnaire des économistes*, au *Dictionnaire des communes et des marchandises*, au *Moniteur*, au *Droit*, journal judiciaire, etc. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1861 et membre libre de l'Académie des sciences morales et politiques en 1870. Parmi ses ouvrages, nous citerons : *De la tutelle des impubères et de la tutelle des femmes en droit romain* (1833) ; *Dictionnaire des huissiers* (1844), en collaboration avec M. Loiseau ; *Rapport adressé à M. le ministre de l'instruction publique sur l'organisation et l'enseignement du droit dans quelques parties de l'Allemagne* (1846, in-49) ; *Diplomates et publicistes* (1850), ouvrage intéressant et bien fait, etc. On lui doit encore une traduction du *Droit civil français* de Zachariæ, en collaboration avec M. G. Massé, 1854-1859, 5 vol. ; une édition du *Précis du droit des gens* de Martens, etc.

VERGÉE s. f. (vèr-jé — rad. verge). Anc. métrol. Mesure agraire qui valait quarante perches.

VERGÉLÉ s. m. Variété de poire de Saint-Léu.

VERGELET s. m. (vèr-je-lé). Constr. Espèce de pierre à bâtir.

— Encycl. Le vergelet est une pierre calcaire tendre qui se débite à sec à la scie à dents. On l'extrait de carrières situées sur les bords de l'Oise, dans le département de l'Oise ; il est de très-bonne qualité et parfaitement résistant. On en distingue de deux espèces : l'une, plus dure, résiste bien à l'eau et à l'air ; l'autre, presque aussi tendre que la pierre de Saint-Léu est d'un grain plus gros. Ces pierres ont de 0m,50 à 0m,80 de hauteur d'assise. Les carrières de Sully fournissent une espèce de vergelet beaucoup plus grosse, c'est-à-dire plus marneuse et sujette à subir l'influence de la gelée.

La voûte qui forme le dôme extérieur de l'église Sainte-Geneviève est construite en vergelet, ainsi que les parements des nouveaux ponts de Paris ; on l'a même employé à la reconstruction des voûtes du pont de Maisons-Laffitte. Cette pierre a servi pour les gares de Lyon et de l'Est. D'après les expériences récentes faites au Conservatoire des arts et métiers sur des cubes de 0m,082 sur 0m,082, le vergelet Ferré a une densité de 1,887 et s'écrase sous une charge de 125 kilogrammes par centimètre carré ; le vergelet fin a une densité de 1,497 et s'écrase sous

une charge de 41 kilogr.,9 par centimètre carré.

VERGEN (Jean DE), chroniqueur allemand. V. NAUCLERUS.

VERGENNES (Charles GRAVIER, comte DE), homme politique français, né à Dijon en 1717, mort à Versailles en 1787. Il débuta dans la carrière diplomatique sous la direction de M. de Chauvigny, qu'il suivit à Lisbonne (1741) et à Francfort (1743) ; puis, rappelé en Portugal, il conquit par sa finesse la sympathie de d'Argenson, ministre des affaires étrangères, qui l'envoya avec le titre d'ambassadeur à la cour de l'électeur de Trèves (1750). Dans ce dernier poste, il se fit remarquer par l'habileté avec laquelle il empêcha l'impératrice mère de faire élire son fils Joseph roi des Romains. Nommé en 1755 ministre plénipotentiaire en Turquie, il fut élevé peu après au titre d'ambassadeur. La position était difficile. L'alliance que Louis XV avait faite avec Marie-Thérèse et l'impératrice de Russie inspirait au gouvernement ottoman des inquiétudes, qu'entretenaient les agents de l'Angleterre et de la Prusse. De Vergennes parvint à rassurer le sultan et à lui faire garder la neutralité. Lors des troubles qui eurent lieu en Pologne à l'occasion de l'élection de Poniatowski au trône, M. de Choiseul, alors ministre des affaires étrangères, chargea de Vergennes de pousser activement le sultan à déclarer la guerre à la Russie, qui venait d'intervenir par les armes en Pologne. L'ambassadeur, voyant l'impuissance de la Turquie à lutter avec avantage contre Catherine II, ne put se résoudre à suivre les instructions qu'il avait reçues. Toutefois, malgré lui, la déclaration de guerre eut lieu et Choiseul le rappela en France (1768). En quittant ce poste, qu'il remplissait depuis treize ans, il reçut les plus vifs témoignages de sympathie tant du sultan que des commerçants français dans le Levant, à qui il avait rendu de nombreux services. Tombé en complète disgrâce, de Vergennes vécut, dans la retraite jusqu'à l'époque de la chute du duc de Choiseul. Le duc d'Aiguillon, devenu ministre, lui donna l'ambassade de Stockholm (1771). Il trouva ce royaume partagé entre les deux partis connus sous le nom de bonnets et de chapeaux, et la diète, réunie pour l'élection de Gustave III, peu disposée à confier à ce prince les destinées du pays. Chargé de relever l'autorité royale dans ce pays, de Vergennes passa pour avoir pris une part active dans l'espèce de coup d'État que fit Gustave III en enlevant la couronne. Louis XVI, qui avait une haute opinion de ce diplomate, s'empressa de le rappeler en France et de lui confier le portefeuille des affaires étrangères lorsqu'il monta sur le trône (1774). Le nouveau ministre conclut en 1777 le traité de Soleure, qui assura à la France l'alliance de tous les cantons suisses, puis il saisit avec empressement l'occasion de contribuer à l'abaissement de l'Angleterre en aidant l'insurrection de ses colonies qu'il était en son pouvoir de déparer de La Fayette et de ses amis pour le nouveau monde et les envois d'armes de Beaumarchais. Moins bien inspiré dans sa politique intérieure, de Vergennes, qui avait plus d'habileté et de finesse que de largeur dans les vues et qui manquait des qualités supérieures de l'homme d'État, se prononça contre le rappel des parlements et ne fut pas étranger à la chute de Turgot. Au nombre des actes importants qu'il prépara et signa, nous citerons le traité de 1779, dont le résultat fut de contenir l'ambition de Joseph II ; le traité de Paris de 1783 et le traité de commerce avec l'Angleterre en 1786. Après la paix de 1783, de Vergennes avait été nommé président des finances. Hostile à Necker, il appuya de toutes ses forces la nomination de M. de Calonne, et, après avoir essayé d'ajourner les réformes que ce dernier déclarait indispensables, il allait provoquer la convocation des notables, lorsque la mort le frappa. Il fut vivement regretté par Louis XVI qui, quelques années plus tard, manifesta la persuasion singulièrement erronée que, s'il eût vécu, il eût empêché la Révolution. On a de cet homme d'État quelques mémoires, publiés dans la *Politique de tous les cabinets de l'Europe*.

VERGENNES (Constantin GRAVIER, comte DE), diplomate et général français, fils du précédent, né à Constantinople en 1761, mort en 1832. Il entra au service en 1777, devint colonel en 1783, puis passa dans la diplomatie et fut nommé ministre plénipotentiaire à Coblenz en 1787. En 1791, il fut rappelé en France, mais presque aussitôt il émigra et engagea avec sa mère pour 300,000 francs de diamants dans le but de venir en aide aux princes émigrés. Après avoir fait la campagne de 1792 contre la France, de Vergennes se retira en Hollande. De retour dans son pays en 1802, il obtint une place d'inspecteur des eaux et forêts. A la première Restauration, il reprit le commandement des gardes de la porte, qu'il avait eu avant la Révolution, fut nommé maréchal de camp en 1818 et prit sa retraite en 1820.

VERGENNES (Louis-Charles-Joseph GRAVIER, vicomte DE), général français, frère du précédent, né à Constantinople en 1765, mort en 1821. Il entra dans les gardes-françaises

en 1779 et fut nommé colonel en second du régiment de Bassigny en 1788. Ayant émigré au commencement de la Révolution, il fit la campagne de 1792, puis passa au service de l'Angleterre. De retour en France en même temps que son frère (1802), il entra comme lui dans l'administration des forêts et reçut, en 1815, le commandement en second des gardes de la porte. Nommé peu après maréchal de camp, il devint commandant militaire du Puy-de-Dôme.

VERGÉOISE s. f. (vèr-joi-ze). Comm. Sucre fabriqué avec des déchets de raffinerie.

— Techn. Grande forme dans laquelle on coule le sucre.

VERGER s. m. (vèr-jé — bas lat. *viridarium*; du latin *viridis*, vert). Terrain planté d'arbres fruitiers : *Les auteurs sont muets sur l'état des vergers dans les Gaules avant l'invasion des Romains.* (Th. de Berneaud.)

— Encycl. Les vergers, qui tiennent à la fois de la grande et de la petite culture, ont dû être établis de très-bonne heure. Les plantations d'arbres fruitiers mentionnées chez les anciens auteurs paraissent avoir été en réalité des vergers plutôt que des jardins fruitiers proprement dits. Ils s'établirent peu à peu dans la Gaule, favorisés par le climat, la richesse et la variété du sol, l'activité des habitants et le soin qu'ils avaient d'introduire chez eux, à la suite de leurs excursions lointaines, les meilleures productions des pays étrangers. L'arrivée des Phocéens à Marseille et surtout la domination romaine portèrent la culture des vergers dans la Gaule à un haut degré de perfection; mais l'invasion des barbares ne tarda pas à détruire l'œuvre du temps.

Au vi^e siècle, on ne trouvait guère de vergers bien conduits que dans les domaines possédés par quelques couvents. Fortunat se trouvait heureux d'offrir à sa famille des fruits sauvages cueillis par lui-même dans la forêt et vantait comme une merveille le jardin de la reine Ultragotha. Au temps de Charlemagne, les choses avaient déjà bien changé, et le verger renfermait un grand nombre d'essences fruitières. La greffe y était bien connue et d'un usage général. Les croisés, de retour dans leurs foyers, enrichirent notre pays d'arbres et d'arbustes intéressants. Au x^e siècle, dit Th. de Berneaud, les vergers formaient une véritable richesse, et la plus grande peine que l'on pouvait infliger à leurs possesseurs, coupables ou rebelles, c'était de les dévaster. Olivier de Serres a fait beaucoup pour étendre et embellir les vergers; mais personne n'alla plus loin que Du Bellay et Bélon, l'un et l'autre du Mans. L'un s'appliqua à multiplier les pépinières, à distribuer partout des plantes élevées des greffes et des semences; le second parcourut la Syrie, l'Égypte et la Perse pour s'y procurer les végétaux les plus utiles, les types propres à perfectionner les espèces et les variétés en pleine culture dans nos vergers. Depuis lors, les améliorations et les progrès ont marché à pas de géant, et bien que les travaux des hommes spéciaux aient été dirigés surtout en vue du jardin fruitier, ils ont exercé une grande influence sur les vergers, qui jouent aujourd'hui un grand rôle dans l'économie rurale.

Le verger diffère du jardin fruitier en ce qu'il est d'une plus grande étendue et planté d'arbres en plein vent. Il convient beaucoup à certains arbres, notamment au pommier; les récoltes y sont souvent bien plus abondantes, et c'est là surtout qu'on voit les branches plier littéralement sous le poids des fruits dont elles sont surchargées. Mais, par contre, ces arbres occupent un grand espace, ne donnent qu'assez tard de riches récoltes, ce qui, d'ailleurs, n'a pas lieu tous les ans; enfin, le fruit est généralement petit et sujet à manquer. De là la faveur accordée de nos jours, surtout dans le voisinage des grandes villes et dans les riches domaines agricoles, au jardin fruitier, où, grâce à une culture soignée, les inconvénients cités sont bien moins à craindre.

Mais, à côté de ces inconvénients, auxquels, il reste, on peut parer plus ou moins, le verger présente des avantages incontestables. Une fois planté, il subsiste, sans grandes dépenses, pendant plusieurs générations et fournit des fruits à peu de frais à ses propriétaires. Beaucoup d'arbres, tels que les pommiers, les pruniers, les cerisiers, les noyers, etc., viennent bien mieux en plein vent. Sans doute, on pourrait disséminer ces arbres sur la lisière ou dans l'intérieur des terres cultivées; mais là ils seraient, ainsi que leurs produits, bien plus exposés. D'ailleurs, il serait absurde d'établir ici une règle générale et absolue; les circonstances locales, souvent aussi les usages doivent être consultés avec soin quand on veut déterminer le mode de culture des arbres fruitiers.

« Ordinairement, dit Bosc, on place le verger à côté de la maison et on l'entoure de murs, ou de haies, ou de fossés, pour le mettre à l'abri des bestiaux et des voleurs; c'est le lieu des ébats des enfants, souvent même des animaux domestiques, tels que les génisses, les poulains. On calcule rarement son exposition; cependant, elle n'est pas d'une petite importance pour la réussite et la vigueur des arbres, l'abondance et la qualité des fruits qu'ils doivent produire. L'ouest et

le nord sont les pires, et il faut les éviter le plus possible; un terrain profond et substantiel est celui qui convient le plus, car on doit éviter également et la trop grande aridité et la trop grande humidité. »

Les arbres qu'on plante dans les vergers doivent être greffés sur franc ou sur sauvageon. Ceux-ci ont une surabondance de vigueur que ne possèdent pas les premiers. Moins difficiles sur la nature du sol, ils se ramifient davantage et durent plus longtemps; mais ils se mettent à fruit plus tard et donnent des produits inférieurs en qualité. Nos anciens, moins délicats que nous sur ce dernier point, préféraient les sauvageons. On préfère aujourd'hui les francs. Mais ici encore le bon sens prescrit de ne pas s'arrêter à une règle absolue. Dans le choix du sujet, on doit avoir surtout en vue la nature et les exigences des espèces et des variétés que l'on veut propager; de là dépendent la réussite de la greffe, la précocité et le nombre des fruits, etc.

On ne peut fixer non plus d'une manière rigoureuse la distance à mettre entre les pieds d'arbre. En général, l'espacement doit être plus grand dans les bons terrains et pour les sujets qui atteignent de plus grandes dimensions; le noyer surtout est très-exigeant sous ce rapport. Dans tous les cas, il vaut mieux espacer trop que trop peu; les arbres deviennent plus grands, durent davantage et produisent plus de fruits. Quant à l'espace perdu ainsi, nous verrons plus loin qu'il n'est pas complètement improductif. On peut planter en lignes ou en carrés; mais la disposition en quinconce est préférable. Quelques auteurs recommandent de placer la même espèce d'arbres dans la même ligne; il vaut beaucoup mieux, à tous égards, alterner les essences.

Le terrain destiné à l'établissement d'un verger doit être d'abord complètement défoncé; on ne doit pas reculer devant cette dépense, qui sera largement couverte par l'augmentation des produits. Les trous, et même les tranchées, ne sauraient atteindre le même but. Le sol des vergers est généralement laissé en pâturage; quelquefois, on y laisse s'ébattre les jeunes animaux, qui ont besoin d'air et d'exercice pendant que les mères sont au travail. D'autres fois, on l'abandonne au parcours des dindons ou des oies. On peut même y semer des céréales, des plantes sarclées ou des fourrages artificiels. Quelle que soit sa destination, il est bon de l'entretenir en état de production par des labours et des engrais donnés à propos.

VERGER v. a. ou tr. (vèr-jé — rad. *verge*. Prend un e devant a et o : *Nous vergions; je vergéais*). Mesurer avec la verge : *VERGER une étoffe, une toile. VERGER un terrain.*

VERGER (CHÂTEAU DU), château de France (Maine-et-Loire), situé à 3 kilom. au N. de Seiches, à 11 kilom. de Tiercé. Le château du Verger, propriété de Du Guesclin au xiv^e siècle, fut apporté aux Rohan par le mariage, en 1405, de Catherine Du Guesclin avec Charles de Rohan-Guéméné, père du maréchal de Gié, mort en 1513 et enterré dans la chapelle du prieuré de Sainte-Croix, dont les ruines existent encore près du château. Gabrielle d'Estrées, marquise de Montcaux, accompagna Henri IV, en 1598, au château du Verger. C'est au retour d'une chasse que Pierre de Rohan, sénéchal d'Anjou et de La Flèche, fit faire au roi dans son magnifique domaine, que le duc de Mercœur, lieutenant de la Ligue en Bretagne, vint se jeter aux pieds de Henri IV et lui offrir sa soumission. Le roi le releva avec bonté, et la pacification du royaume suivit cette entrevue, qui aboutit aussi aux fiançailles de la fille du duc de Mercœur avec le fils naturel de Henri IV, César de Vendôme. Le château du Verger, encore en très-bon état aujourd'hui et où l'on trouve les traces des diverses époques qu'il a traversées, est entouré d'un parc magnifique, qui continue à en faire une des plus belles résidences du département.

VERGER (Pierre-Victor), humaniste et littérateur français, né à Pont-l'Évêque en 1792, mort en 1849. Entré en 1840 à la Bibliothèque nationale, il travailla assidûment avec M. Naudet à la confection du catalogue. On possède de lui : *De Napoléon et des Bourbons* (Paris, 1815, in-8°); *Dictionnaire universel de la langue française* (Paris, 1822, 2 vol. in-8°); *Dictionnaire classique de la langue française* (Paris, 1827, in-8°); *Dictionnaire de la Fable* (1829, in-32). On lui doit encore une édition de la *Satire Ménippée* (Paris, 1824, in-8°) et des traductions de Cicéron, d'Aulu-Gelle et de Tite-Live.

VERGER (AFFAIRE DE L'ABBÉ). Le samedi 3 janvier 1857, jour de la fête de sainte Geneviève, s'ouvraient à Saint-Etienne-du-Mont les exercices de la neuvaine qui s'y célèbre annuellement en l'honneur de la patronne de Paris; l'archevêque, M. Sibour, avait voulu présider aux cérémonies d'usage. A quatre heures, au moment où la procession, après avoir fait une station au tombeau de la sainte, rentrait dans la grande nef, un homme vêtu d'une redingote noire se leva brusquement du sein de la foule agenouillée, et, dégageant sa main droite restée cachée jusque-là sous son vêtement, il s'élança sur le prélat et lui porta dans la région du cœur un coup terrible avec un long couteau dont il était armé.

Puis, sans chercher à fuir, et comme pour se glorifier de son action, il agita en l'air son arme ensanglantée en criant : « A bas les déesses ! » Il a expliqué depuis que, par ces paroles, il entendait faire allusion au dogme de l'immaculée conception, contre lequel il avait voulu protester, ainsi que contre la confrérie des génovéfains. Sous la violence du coup qui l'avait frappé, l'archevêque avait fait deux ou trois pas en arrière, sans cesser de tenir sa crosse archiepiscopale; mais bientôt il s'était affaissé sur lui-même. Les soins qu'on s'empressa de lui prodiguer ne purent le rappeler à la vie.

Immédiatement conduit à la mairie du XII^e arrondissement, le meurtrier subit un premier interrogatoire. C'était un prêtre frappé d'interdiction. Il se nommait Jean-Louis Verger, était né à Neuilly-sur-Seine le 29 août 1826. A l'âge de quatorze ans, il avait été admis au petit séminaire de la rue Saint-Nicolas-du-Chardonnet, d'où on l'avait congédié en 1844. Après avoir passé quelques années encore dans une institution particulière, il était entré au grand séminaire de Meaux. Ordonné prêtre à vingt-trois ans, il avait d'abord été desservant dans plusieurs paroisses rurales du diocèse de Meaux; ensuite il était venu à Paris (1852), où il avait été attaché en qualité de prêtre habitué à l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois et comme porte-croix aux Tuileries; mais, au mois d'août 1855, il s'était vu retirer ses pouvoirs par l'autorité diocésaine. Alors on le vit adresser à l'archevêque et au parquet des plaintes souvent renouvelées contre le curé de Saint-Germain-l'Auxerrois. L'évêque de Meaux, sur le désir exprimé au nom de l'archevêque de Paris, l'avait rappelé dans son diocèse. Desservant de la pauvre petite paroisse de Serris, composée d'une quinzaine de feux, à partir du 12 mars 1856, son interdiction avait été prononcée au mois de décembre de la même année pour les motifs suivants :

1^o La rédaction d'un « libelle injurieux » contre un arrêt de la cour d'assises de Melun, injustement rendu selon lui (il s'agissait d'un individu accusé d'empoisonnement et que Verger ne connaissait pas, mais pour lequel il se passionna).

2^o Les prédications faites par Verger contre le dogme de l'immaculée conception.

3^o Enfin la découverte d'un écrit intitulé : *Testament*, « rempli de diatribes violentes contre les dogmes de la religion, contre l'autorité et la discipline ecclésiastiques. »

Verger avait quitté sa paroisse pour se rendre à Paris vers le 25 décembre. Il prétendit y être venu pour demander à l'archevêque métropolitain la levée de l'interdiction prononcée contre lui par l'évêque de Meaux. Il ajouta que la pensée de se venger par un crime s'était emparée de son esprit dès le 26, jour où une personne qui était en relation avec l'archevêque lui aurait dit que celui-ci ne leverait pas l'interdiction et ne consentirait même pas à l'entendre.

Transféré à la Conciergerie, Verger, dans divers interrogatoires, rappela les détails de son crime avec un calme réfléchi, prenant soin de déclarer qu'il était bien maître de lui et qu'il savait bien ce qu'il faisait; il en donna la preuve en racontant que, le jour de Noël, étant allé entendre, à l'église Saint-Séverin, un sermon du curé de cette paroisse, il y était retourné le soir à l'heure des vêpres et avait fait remettre au curé un résumé de ses paroles du matin, avec les observations critiques que ces paroles lui avaient inspirées. Il ne manifesta aucun repentir, mais prétendit avoir voulu atteindre, en la personne de l'archevêque, non pas l'archevêque lui-même, mais le dogme de l'immaculée conception. « Je n'ai pas frappé une seconde fois, dit-il, car j'avais la certitude que mon premier coup avait porté. »

Une perquisition opérée dans le logement qu'il occupait en dernier lieu chez son frère, miroitier, rue de Seine, amena la découverte et la saisie de nombreux papiers, tous écrits de sa main et dénotant une grande facilité de style. La plupart traitaient de différents points de doctrine ecclésiastique, notamment du mariage des prêtres, dont l'auteur établissait la légitimité et la nécessité. Un volumineux cahier avait pour titre : *Notes sur l'abbé Verger*. Le jour même de son crime et en vue des conséquences qu'il savait y être attachées, Verger avait rédigé un testament par lequel il constituait son frère son légataire universel, et une procuration contenant, pour ce même frère, plein pouvoir de toucher des mandats qui lui seraient adressés dans le courant de janvier 1857. A côté de ce témoignage d'une si complète tranquillité d'esprit au moment de commettre une telle action, il faut placer une dernière preuve de la persistance avec laquelle le meurtrier avait mûri son projet, l'abandonnant et le reprenant tour à tour, selon les circonstances. Le 31 janvier 1856, Verger traçait de sa main et signait un écrit retrouvé dans ses papiers et qui se terminait ainsi : « Seul, j'ai prémédité, j'ai nourri, j'ai porté le coup qui vient d'atteindre l'archevêque de Paris. » Interrogé à ce sujet par le magistrat instructeur, Verger répondit : « Cette pièce a bien été écrite par moi; il est bien vrai que, l'année dernière, alors que je me trouvais sans ressource par suite du retrait de mes pouvoirs, j'ai pris la résolu-

tion de tuer Monseigneur; j'ai renoncé à cette pensée lorsque j'ai eu l'espérance d'être replacé dans le diocèse de Meaux; elle m'est revenue et je l'ai exécutée par suite de l'interdiction prononcée contre moi par Monseigneur de Meaux; je me suis trouvé dans le même dénûment, et il m'a été dit que Monseigneur de Paris ne voudrait ni me juger ni même m'entendre ! »

Renvoyé devant la cour d'assises de la Seine, Verger y comparut le 17 janvier, quatorze jours seulement après le crime. Dès six heures du matin, la foule se pressait devant le Palais de justice; à sept heures et demie, lorsque les portes s'ouvrirent, la grande salle des pas perdus fut littéralement prise d'assaut et envahie ainsi que les couloirs. A dix heures et demie, la cour entra en séance. Un défenseur avait été nommé d'office; c'était M^e Nogent Saint-Laurent.

L'accusé est introduit; c'est un homme de taille moyenne, un peu maigre, au front prominent et découvert. Il est très-pâle. En entrant, il s'incline et paraît saluer. Son attitude est calme. Après les premières questions d'usage, il est donné lecture de l'acte d'accusation, puis le président se dispose à procéder à l'interrogatoire de l'accusé, lorsque celui-ci déclare qu'il a une observation à adresser à la cour et qu'il la supplie de l'entendre.

« M. le greffier, dit-il, vous a donné les détails les plus circonstanciés sur l'événement dont je suis responsable vis-à-vis de Dieu, vis-à-vis de moi-même, vis-à-vis de ma conscience. Les membres du parquet ont eu toutes les facilités pour se procurer tous les renseignements, afin de me montrer comme un criminel devant la société et de me flétrir dans l'opinion publique. Ma position est toute différente. Depuis que je suis dans ma prison, il m'a été impossible de me procurer l'ensemble des preuves nécessaires pour corroborer ma défense. Les armes que j'ai préparées dans ma prison sont formidables; celles que j'avais préparées avant le délit qu'on appelle crime le sont plus encore. Il y a des pièces qui vous feront voir quels sont mes ennemis. Mes ennemis, messieurs, c'est l'Inquisition papale; c'est elle qui m'a amené ici. Il y a un autre point sur lequel je veux appeler l'attention générale; ce point, c'est celui de ma foi, car un prêtre sans foi, c'est n'est plus un prêtre ! Aussi vous comprendrez que j'ai besoin de ces papiers, de tous ces papiers. Je demanderai qu'ils me soient remis. D'autre part, je ferai observer qu'on a exercé hier à mon égard une violence morale sous le rapport des témoins dont j'avais donné la liste. Ces témoins étaient au nombre de soixante. Ils me sont nécessaires; ils auraient déposé des persécutions dont j'étais l'objet; car ce n'est pas tout d'établir un fait; celui à qui on le reproche doit avoir le droit de faire connaître les circonstances qui ont amené ce fait. La parole m'a été refusée. M. l'avocat général n'en a admis qu'un seul, un seul sur soixante. Dès lors, je me suis cru le droit de faire à M. le ministre de la justice un rapport de ce qui s'était passé, en le priant de le transmettre à l'empereur. L'accusé donne lecture d'une partie de ce rapport, dans lequel il dit : « L'avocat général refuse de faire entendre mes témoins; je refuse avec autant de droit et de ténacité d'être entendu, et si l'on emploie la violence à mon égard, j'ai l'honneur de déclarer que je ne répondrai rien, ou si je parle, ce sera pour transmettre au public la violence que l'on me fait. » — « Que mes ennemis viennent tous ici, ajoute Verger; qu'ils viennent tous, excepté celui dont le caractère est sacré et inviolable, je parlerai et l'on jugera; mais que mes témoins soient aussi tous entendus; s'il en manque un seul, je ne parlerai pas et j'irai noblement à la guillotine... Ah ! justice humaine ! la justice divine doit l'atteindre !... J'ai besoin de deux sortes de preuves : mes preuves écrites, ce sont mes témoins; je n'ai ni les unes ni les autres. Je demande donc à messieurs les jurés de vouloir bien demander avec moi de remettre l'affaire à huitaine pour que les pièces soient remises et mes témoins entendus. »

Le président crut devoir donner à propos de cet incident quelques explications aux jurés : « L'accusé, dit-il, veut former comme une accusation contre les divers membres du clergé. Est-ce là son droit? Est-ce la liberté ou la licence de la défense? Le ministère public pouvait-il se prêter à un pareil caprice? Voilà ce que M. le procureur général n'a pas cru pouvoir accorder à l'accusé. »

Verger répliqua aussitôt que la veille à deux heures il avait reçu du ministre de la justice, contrairement à l'avis du procureur général, l'autorisation de faire venir ses témoins, mais à ses frais; le temps matériel avait manqué pour les assigner. Il concluait en demandant une remise à huitaine.

Le procureur général Vaisse intervint : « La liste des soixante noms dont parle l'accusé, s'écria-t-il, ce n'est pas une liste de témoins... C'est le plus abominable libelle. »

VERGER, avec colère et froppant sur la barre de son banc. Lisons ! lisons, monsieur, lisons ! (Se tournant vers l'auditoire.) Messieurs, demandez qu'on lise !...

LE PRÉSIDENT. Nous ne pouvons tolérer cette violence et nous vous engageons, dans votre intérêt même, à la modération.

LE PROCUREUR GÉNÉRAL. Nous le répétons, messieurs, c'est un infâme libelle; ce n'est pas une liste de témoins.

VERGER (*debout, l'œil en feu, frappant sur la barre*). Lisons! Lisons! (*S'adressant encore au public*). La lecture! messieurs, la lecture!

LE PROCUREUR GÉNÉRAL. C'est un horrible ramassis...

L'ACCUSÉ (*avec emportement*). Lisons!... Lisons!...

LE PRÉSIDENT. Vous venez de faire appel à la justice...

L'ACCUSÉ. J'en ai appelé au Christ, à sa justice, à sa bonté... Oui, j'en appelle à ce Dieu de bonté, de justice et de vérité; il voit qu'ici on refuse de m'entendre, que ma défense n'est pas libre. Oui, ma défense n'est pas libre! avec des liens, pas de liberté! Il y a des liens physiques et des liens moraux. Les liens physiques sont vos verrous, vos chaînes, vos gendarmes; les liens moraux se rattachent aux actions humaines. Ma vie s'est écoulée à travers toutes les personnes dont j'invoque le témoignage, et on me refuse. J'appelle ces témoins.

LE PROCUREUR GÉNÉRAL (*aux jurés*). Voilà l'homme, vous le connaissez maintenant. Il est jugé. C'est été vous prêter à la plus abominable manœuvre que de consentir à faire entendre les soixante témoins qu'il veut citer. D'ailleurs, la plupart ne seraient pas venus, et il aurait fallu retirer la parole aux autres dès le premier mot. Pouvions-nous permettre à l'assassin, après avoir enfoncé le poignard dans le sein du vénérable prêtre, de s'armer d'un autre poignard, celui de la calomnie, et de le diriger contre les membres du clergé de France? Voilà, cependant, ce qu'il voulait et ce que nous lui avons refusé. Parmi les soixante témoins qu'il voulait faire entendre, nous en avons choisi trois; aller plus loin, c'était été se prêter à un abus. L'instruction est donc complète.

Et comme l'accusé protestait contre ces paroles, déclarant que la défense n'était pas libre, le président lui demanda s'il persistait à réclamer l'audition des soixante témoins; il répondit : « Leur présence ici est indispensable. Ma vie a été atteinte par toutes ces personnes; il faut que ma vie soit expliquée par elles. » Les observations qui lui furent adressées ne purent le faire céder sur ce point : « Je maintiens ma demande, s'écria-t-il. — Refusez-vous le débat? — Je ne refuse pas le débat, mais je demande mes témoins. — Alors, répondez aux questions que je vais vous adresser. — Je ne réponds rien autre chose : mes témoins. »

La cour se retira pour délibérer. Une grande agitation se produisit dans l'auditoire. L'accusé, lui, au contraire, parut se calmer un peu. On lui apporta un verre d'eau, qu'il but d'un trait. Au bout d'un quart d'heure, la cour rentra en séance. L'accusé était debout de sa demande, et il allait être passé outre aux débats. C'est une violence morale! s'écria Verger d'une voix vibrante. Je proteste contre cette violence morale. Je ne répondrai plus rien! plus rien! — Faites entrer le premier témoin, dit le président.

Celui-ci était le sergent de ville qui avait arrêté l'assassin; vint ensuite le bedeau de l'église, puis la loueuse de chaises. Le témoignage de cette femme fit dire à l'accusé : « Je ferai observer en passant qu'il n'est pas permis, d'après Jésus-Christ, de faire payer quoi que ce soit dans l'intérieur de l'église. J'ai donné à madame 10 centimes pour m'asseoir en dedans de la barrière. Je pense que madame s'en souviendra, et je désire que cela lui serve pour le salut de son âme. » A propos de la déposition du curé de Saint-Séverin, dont il avait, on se le rappelle, analysé le sermon, il s'écria : « Je suis l'ennemi juré du sacerdoce actuel, comme Jésus-Christ était l'ennemi des pharisiens et du clergé de son temps... Je suis l'ennemi de tout ce qui est pharisaïque, de tout ce qui est hypocrite. »

Il est ensuite question de cet écrit dirigé contre la magistrature, et qui avait été une des causes de son interdiction. Verger s'était trouvé un jour à la cour d'assises de Melun. Un homme était accusé d'avoir empoisonné sa femme : « La science est intervenue. L'autopsie du cadavre a eu lieu. Il en est résulté qu'on ne trouvait nulle part la trace du poison. Or, je vous le demande, est-il possible qu'une personne ait été empoisonnée sans poison?... Vous m'accusez d'avoir attaqué une cour d'assises, un procureur général qui est ici présent. On m'a fait venir deux fois devant un juge d'instruction; deux fois je l'ai battu à plate couture. M. le juge d'instruction, ne se croyant pas assez fort, a fait venir M. le procureur général. Ce magistrat ne m'a pas fait peur; je l'ai bouleversé. Il m'a dit alors : « Je n'aurais qu'un coup de sonnette à donner pour vous faire enlever... » Je n'ai pas insisté, prévoyant bien que cela pourrait m'arriver...

LE PRÉSIDENT. Ainsi, voilà les dispositions de votre esprit. Vous assistez à une séance de cour d'assises, un homme est condamné, la justice a prononcé, et vous attaquez la décision de la justice.

L'ACCUSÉ. Pour empoisonner, il faut du poison, et il n'y en avait nulle part.

LE PRÉSIDENT. La justice du pays condamne, et vous vous insurgez contre elle...

L'ACCUSÉ. Je m'insurge contre elle! J'aime mieux la guillotine. Je m'insurge contre elle, quand elle insulte à Dieu.

LE PRÉSIDENT. Vous écrivez au condamné et vous l'appellez votre ami, cet homme que vous ne connaissez que par sa condamnation.

L'ACCUSÉ. Oui.

LE PROCUREUR GÉNÉRAL. L'accusé a parlé tout à l'heure du *Colin-Maillard* (titre de son écrit). Il ne faut pas qu'il croie faire illusion par de pareils mots...

L'ACCUSÉ (*avec force et ironiquement*). Oui, oui, *Colin-Maillard*; vous avez les yeux bandés... Le *Colin-Maillard* est un livre... Public, demandez-le à mon frère, et il vous le procurera!

L'abbé Bautain déposa que, lorsqu'il fut question d'attacher Verger au diocèse de Paris, il fit quelque résistance. Enfin, il céda à la prière du curé de Saint-Germain-l'Auxerrois; cela alla bien, dit-il, pendant quelque temps.

L'ACCUSÉ. Quatre ans!

LE TÉMOIN. Mais on s'aperçut enfin que Verger ne pouvait être maintenu dans sa position.

L'ACCUSÉ. C'est à vous que je dois cela; vous êtes un scélérat... Je vous le dis au nom de la société!

LE PRÉSIDENT. Taisez-vous ou je vous fais mettre à la porte.

LE TÉMOIN. Verger se trouvant sans ressources à Paris, on dut prévenir M. le préfet de police.

L'ACCUSÉ. Pour me faire enlever comme fou. L'inquisition fait comme cela... Je dois déclarer à la cour, à cet auditoire, à M. le promoteur ici présent, que c'est lui qui, de concert avec M. le curé de Saint-Germain-l'Auxerrois, sans qu'il y ait eu le moindre soupçon soit sur mes mœurs, soit sur ma foi... oui, c'est M. le curé de Saint-Germain-l'Auxerrois qui, embarrassé par sa position vis-à-vis de moi, par les propositions outrageantes qu'il m'avait faites, c'est lui et le témoin ici présent qui se sont dit : Il faut prendre un moyen décisif. Et M. le curé m'a interdit le confessionnal, et l'on m'a permis cependant de dire la messe. Or un prêtre qui dit la messe peut confesser.

LE TÉMOIN. L'ordination et la juridiction ne sont pas la même chose.

L'ACCUSÉ. La juridiction, qui l'a inventée? C'est l'inquisition!

LE PRÉSIDENT. Accusé, je ne souffrirai pas plus longtemps...

L'ACCUSÉ. Ah! la vérité, il faut l'entendre, et il faut de la patience pour l'entendre! Il faut l'entendre jusqu'au bout... Ah! vous ne voyez qu'un homme qui est mort, un poignard levé et un homme frappé... Vous ne voyez que l'échafaud debout et un homme qui va y monter... J'ai travaillé quinze ans pour ce résultat, et vous ne voulez pas m'entendre une journée! (*Agitation*.)

LE PRÉSIDENT. Consentez-vous à ce que le témoin se retire?

L'ACCUSÉ. Non, monsieur. On m'a fait bien des refus, je peux bien leur faire celui-là.

Une lettre, dont il est question au dossier, et adressée le 31 janvier 1856 à M. Parent-Duchâtelet, qui avait donné l'hospitalité à Verger, établit qu'à cette époque le malheureux, las de frapper à toutes les portes, méditait déjà son crime. Il l'explique ainsi :

« L'année dernière, au moment où, poussé à bout par l'inquisition parisienne, depuis huit mois sur le pavé, au moment où M. Parent-Duchâtelet avait le droit de se fatiguer de ma présence... alors je me suis dit : Il n'y a plus qu'une seule ressource pour moi, c'est de me brûler la cervelle ou de me jeter dans la Seine; alors mes ennemis seront joyeux. D'un autre côté, j'ai dû avoir cette pensée, cette énergie que Dieu insinue à tout homme venu en ce monde. Dieu arme tout homme d'un droit absolu quand on ne veut pas l'entendre, quand tous les tribunaux refusent d'écouter celui qui a quelque chose à dire. M. le procureur général a été averti de mes réclamations. M. le préfet de police en a été averti. Et remarquez que quand j'ai écrit cette terrible parole, je lui ai dit à lui-même, on brandissait les deux mains sur son bureau : Ce n'est pas un homme de trente ans qui peut rester muet et inactif quand tout tribunal refuse de l'entendre. S'il faut en finir avec M. l'archevêque de Paris, j'en finirai avec lui; s'il faut m'armer, je m'armerai; s'il faut attaquer sa tête, la descendre, je la ferai descendre. Alors ce monsieur m'a répondu ce que vous dites : « C'est grave, très-grave. »

Oui, c'est très-grave. On ne m'a pas cru. »

Le président ayant déclaré que ces paroles contenaient une abominable doctrine, Verger, dont l'exaltation croissait, cria au mensonge. Les gendarmes lui imposèrent silence.

L'audition du curé de Saint-Germain-l'Auxerrois donna lieu à un autre incident encore.

« J'ai eu souvent à me plaindre des propositions outrageantes que vous m'avez faites, » lui cria l'accusé en bondissant sur son banc.

LE PRÉSIDENT. Accusé, taisez-vous, ou je vous fais mettre à la porte.

L'ACCUSÉ. Je n'ai pas peur de mourir... J'affronterai la mort comme j'affronte le tribunal.

LE PRÉSIDENT. Encore une fois, taisez-vous.

L'ACCUSÉ (*éclatant de nouveau*). Allez donc voir la chambre où il m'avait mis... Elle y est dans son presbytère; elle y est avec une porte secrète. Allez-y, vous la verrez.

LE PRÉSIDENT, se couvrant. L'audience est suspendue. Gendarmes, emmenez l'accusé.

L'accusé essaya de se débattre; mais les

gendarmes l'entraînèrent. L'audience resta suspendue pendant un quart d'heure, au milieu de la plus vive agitation. A la reprise, on ramène Verger, qui paraît plus calme. On entend l'abbé Surât; puis le président demande à l'accusé de raconter comment il a commis son crime. Verger le fait froidement et en quelques mots laconiques. A cette demande : « Enfin, vous n'êtes allé à Saint-Etienne-du-Mont que pour frapper? » il répond : « Oui. » Et à cette autre : « Quel était votre motif? » il dit : « Depuis fort longtemps, Monseigneur l'archevêque de Paris, Monseigneur l'évêque de Meaux et quelques personnes du clergé et des laïcs, hommes influents, avaient conçu le projet d'en finir avec moi par le retrait de mes pouvoirs. Vous le savez, un prêtre ne peut vivre que de l'autel. On m'a retiré cinq fois mes pouvoirs. » Il rappelle qu'il s'est placé à la porte de la Madeleine avec un écriteau sur lequel était écrit : « Je ne suis pas interdit, et cependant je meurs de faim. » Il rappelle, en outre, qu'il est allé en Belgique, où il a fait imprimer un livre sur la vente duquel il comptait pour vivre. Le président fait observer que cet ouvrage sur les mœurs du clergé était rempli d'attaques et de calomnies contre les propres bienfaiteurs de l'accusé. L'accusé nie ce second point. Et comme l'abbé Surât demande à se retirer, il s'écrie : « Je m'y oppose, pour votre humiliation et pour votre salut. »

Nous passons sur les autres dépositions et nous arrivons à la partie la plus orageuse de ces orageux débats. Le procureur général Vaïsse à la parole : « Nous n'avons pas de réquisitoire à prendre maintenant, dit-il; l'homme n'est pas maître de ses impressions... »

L'ACCUSÉ (*ironiquement*). Oui, pleurez!

LE PROCUREUR GÉNÉRAL. Nous avouons qu'au moment de prendre la parole...

L'ACCUSÉ. Vous tremblez, n'est-ce pas?

LE PROCUREUR GÉNÉRAL. Nous éprouvons un véritable dégoût de nous trouver en présence d'un pareil adversaire.

L'ACCUSÉ. Oui, adversaire, c'est le mot.

LE PRÉSIDENT. Voyons, Verger, vous taisez-vous?

L'ACCUSÉ (*avec exaltation*). Je ne souffrirai pas qu'il parle... je ne le souffrirai pas.

LE PRÉSIDENT. Voulez-vous écouter le réquisitoire?

L'ACCUSÉ. Je refuse absolument. Je lui refuse la parole comme vous me l'avez refusée à moi.

LE PRÉSIDENT. Il faut que le devoir de l'accusation s'accomplisse comme celui de la défense.

L'ACCUSÉ. Je m'y oppose! Emmenez-moi! La guillotine!... Je n'ai pas peur de la guillotine, je n'ai peur que de Dieu!... Emmenez-moi, je ne veux pas qu'il parle.

Le procureur général requiert l'expulsion de l'accusé. La cour se retire pour en délibérer. Au bout de dix minutes, elle rentre et lecture est donnée d'un arrêt par lequel, considérant que Verger met obstacle aux débats par ses clameurs...

L'ACCUSÉ. Vous y mettez obstacle vous-même. Vous commencez, je finis.

LE PRÉSIDENT. La cour ordonne que l'accusé sera reconduit en prison et qu'il sera passé outre aux débats.

Verger se laissa emmener sans proférer une parole, et le procureur général prononça son réquisitoire.

Le défenseur nommé d'office plaida la folie, qu'il trouvait, disait-il, à chaque pas dans la vie de l'accusé. Le jury en jugea autrement, et son verdict fut affirmatif sur toutes les questions. En conséquence, Verger fut condamné à la peine de mort.

Lorsque le greffier vint lire l'arrêt à Verger dans sa prison, celui-ci était debout, les bras croisés. Il écouta avec attention cette lecture et murmura : « Quelle justice!... quelle justice! » A ces mots : « La cour condamne Verger à la peine de mort, » un frisson parcourut ses membres; il s'agitait violemment et s'écria avec colère : « Je vous chasse! je vous chasse!... Je vous méprise! »

Oui, je vous méprise!... Brisé par sa lutte de la cour d'assises, il demanda à se mettre au lit. On le revêtit auparavant de la camisole de force. Le lendemain, il signa deux lettres écrites sous sa dictée, l'une à son défenseur pour le remercier, l'autre à l'empereur. Cette dernière était un recours en grâce. Il y déclarait que le christianisme avait besoin d'être régénéré, que le bas clergé devait être affranchi du joug de ses supérieurs. Verger s'était constitué le Pierre l'Ermite de cette nouvelle croisade; il avait voulu annoncer sa mission par un coup d'éclat; il avait dû frapper haut et choisir pour victime le plus grand dignitaire de l'Eglise. Sa condamnation ne l'étonnait pas. Il fallait à une illustre victime une grande manifestation judiciaire; cette satisfaction donnée à l'ordre social suffisait; aller au delà lui semblait injuste et impolitique. Il terminait en déclarant que la solution à sa demande devait être un *noble exil*. Au moment de son transfèrement à la Roquette, il se fit mettre, entre ses bras attachés, les quatre mains de papier qu'il avait couvertes d'écritures pendant sa détention : « Je léguai cela à mon frère Frédéric, dit-il. Un jour, cela vaudra plus d'un million. »

Le recours en grâce fut rejeté, ainsi qu'un recours en cassation que le condamné avait formé. Quoiqu'il eût dit, au moment où les

exécuteurs venaient le chercher : « S'il faut mourir, je veux mourir sans prêtre ni reliques, » il finit par écouter les exhortations de l'aumônier, qui le confessa et lui donna l'absolution. Sur l'échafaud, il demanda à se recueillir quelques instants : « J'offre ma vie en expiation de mes fautes, » dit-il en se livrant à l'exécuteur.

Le crime de Verger n'est pas le premier de cette nature qu'on trouve dans l'histoire de l'Eglise de France. En 1784, un évêque de Boulogne, M. de Précy, fut assassiné par un jeune aspirant à la prêtrise, auquel il avait refusé les ordres. Cet assassinat fut commis dans une église. Le prélat était revêtu de ses habits pontificaux. L'assassin, qui se nommait Parenti, fut exécuté.

VERGER (Napoléon), chanteur italien, né en 1843. Son père, ténor d'une certaine réputation au delà des Alpes, l'envoya de bonne heure à Paris, où il termina en 1863 ses études musicales sous la direction de M. Porto. Guidé par cet excellent professeur, il se fit entendre l'année suivante dans un concert à la salle Herz. Il chanta avec beaucoup de goût et de sentiment l'air du *Ballo*, un duo du *Trovatore* avec Mlle Fortuna et la romance de *Don Pasquale*. Cette audition suffit pour le faire engager au Théâtre-Italien, où il débuta le 4 janvier 1865 par le rôle de don Carlos d'*Ernani*. « S'il n'a pas, dit Théophile Gautier, le timbre puissant de Graziani, l'habileté et l'instinct scéniques de Delle Sedie, il possède une voix pure, souple et qu'il conduit avec méthode. Son succès a été des plus brillants et il peut désormais se considérer comme adopté par ce public difficile, mais fidèle dans ses goûts. On a fait répéter au jeune baryton la cabalette *Vieni meco*, intercalée dans le finale du second acte, dont le caractère élégant et gracieux va bien à sa voix plus suave que forte, et l'air de don Carlos : *O Sommo Carlo*, devant le tombeau de Charlemagne. » Les mêmes applaudissements l'accueillirent ensuite dans Astor de *Lucia di Lammermoor*. Il chanta tour à tour en 1866 la *Sonnanbula*, *Otello*, *Don Pasquale*, la *Traviata*, le *Trovatore*; en 1867, *Figaro d'I Barbiere di Siviglia*; en 1868, *Mazetto de Don Giovanni*, *Un Ballo in maschera*, *Matilde di Shabran*, la *Contessina*, opéra semi-serio en trois actes du prince Poniatowski, et, en 1869, *il buffone de Rigoletto*. Engagé au mois d'août à Hambourg avec la Patti et Nicolini, il reprit deux rôles de son répertoire et revint vers la fin de l'année à la salle Ventadour, où il joua jusqu'à la clôture du théâtre (janvier 1870). Il partit bientôt pour Londres et chanta à Drury-Lane, avec Mlle Nilsson, *Le Nozze di Figaro*, *Otello* et *Regina di Golconda*, puis se maria avec la Fioretti, qui ne dansa plus à partir de cette époque sur la scène de notre grand Opéra. De retour à Paris, il accepta les propositions de l'impresario Max Strakosch, qui emmenait avec lui une troupe de premier ordre en Amérique. Devenu, en 1872, le pensionnaire de M. Verger, son homonyme, il fit sa rentrée aux Italiens par le rôle de Giorgio Germont de la *Traviata*, et se préparait à une reprise de *Rigoletto*, quand un vote de l'Assemblée nationale, suspendant la subvention, vint interrompre brusquement les représentations de ce théâtre (janvier 1873). Engagé immédiatement à Seville, M. Verger chanta avec Marie Sars la *Traviata* et avec la Volpini la *Linda di Chamounix*, indépendamment des autres rôles de son répertoire. Il s'est fait entendre au Caire pendant la saison de 1874-1875 et en dernier lieu à Rome, au théâtre Apollo.

VERGERETTE s. f. (ver-je-ra-té — dimin. de verge). Bot. Nom vulgaire du genre érégéron : *La VERGERETTE du Canada est aujourd'hui naturalisée en Europe*. (A. Dupuis.) Il On dit aussi VERGEROLLE.

VERGERIO (Pierre-Paul), un des grands littérateurs de son siècle, né à Capo d'Istria vers 1349, mort en 1428 ou, suivant d'autres, en 1419. Il professa l'éloquence à Padoue, accompagna le cardinal Zabarella au concile de Constance et s'attacha ensuite à l'empereur Sigismond, qu'il suivit en Hongrie, où il résida jusqu'à sa mort. Ce ne fut qu'en 1404, alors qu'il était déjà âgé de cinquante-cinq ans, qu'il prit à Padoue le diplôme de docteur en droit civil, en droit canon, dans les arts et en médecine. On a de lui : *De ingenuis moribus* (Milan, 1474, in-4°); *Petrarchæ vita* dans le *Petrarcha redivivus* de Tommasini (1650); *Vitæ principum carvariensium*, insérées dans le tome XVI des *Rerum Italicarum scriptores* de Muratori; *Orationes et epistolæ varis historicæ*, dans le même recueil, à la suite de l'ouvrage précédent.

VERGERIO (Pierre-Paul), dit le Jeune, célèbre théologien italien, de la famille du précédent, ne en Istrie au commencement du xvi^e siècle, mort à Coire en 1565. Regu docteur en droit à Padoue, il devint notaire (1522) et vicaire du podestat de cette ville. Devenu veuf, il se rendit à Rome et gagna la confiance de Clément VII, qui l'envoya comme nonce en 1530 auprès de Ferdinand, roi des Romains. Paul III chargea Vergerio d'une mission semblable en 1535. Instruit et habile, demi-laïque, demi-prêtre, il négocia fort adroitement, sinon avec un plein succès. Il vit Luther à Wittenberg, conféra avec Ferdinand à Prague, avec le margrave de Brandebourg, avec les princes protestants dont il alla recevoir la réponse à Sualaked. En récompense de

ses services, le pape le nomma évêque de Capo-d'Istria en 1536; mais il y résista peu, se faisant souvent charger de missions diplomatiques. En 1540, il accompagna en France le cardinal Hippolyte d'Este; en 1541, il fut délégué au congrès de Worms par François I^{er}. Tout à coup, il perdit la confiance de la cour de Rome, au moment où il espérait devenir cardinal. Sans doute pour se remettre en faveur, il annonça l'intention de publier un livre intitulé : *Réutation des apostats d'Allemagne*; mais, en examinant les arguments qu'il s'était engagé à réfuter, il fut amené à s'y rendre et commença une propagande en faveur de la Réforme. Sommé de se rendre à Rome, il refusa, se rendit au concile de Trente, où on refusa de l'admettre, sous le prétexte qu'il avait nié une légende locale relative à saint Georges et saint Christophe. Il passa dans la Vallée, dans les Grisons, fit publiquement alors profession de protestantisme, devint ministre à Pontresina, puis à Vicosoprano, d'où il voyagea continuellement dans les Grisons, la Vallée et le val Bregaglia, aspirant à être inspecteur général des Eglises grisonnes. Vergier fut bientôt abandonné de ses nouveaux coreligionnaires, d'abord à cause de l'orgueil qu'ils lui reprochaient, ensuite et surtout à cause de ses relations avec Lelio Socin, Camillo Renato et leurs disciples. Appelé en 1553 par le duc de Wurtemberg pour remplir les fonctions ecclésiastiques à Tubingue, Vergier s'empressa d'accepter. Fort bien accueilli d'abord par le duc, il joua un rôle docteur et assez peu clair dans les débats relatifs aux sacrements. Sa conduite dans l'affaire de Servet fut à peu près aussi équivoque. En 1561, il fit une nouvelle visite dans les Grisons, puis il demanda l'autorisation de fonder une imprimerie à Pise; mais craignant de tomber entre les mains de l'inquisition, il retourna à Tubingue. Une dernière fois, en 1564, il revint dans les Grisons et il mourut à Coire. Parmi les ouvrages de Vergier, la plupart très-courts et destinés à des polémiques de circonstance, nous citerons les suivants : *De republica veneta liber* (Rome, 1526); *De unitate et pace Ecclesiarum* (Venise, 1542); *XII Tractatus* (Bâle, 1549-1550); *Le VIII^e confessioni del Vergerio* (Bâle, 1550); *Retrattationi del Vergerio* (1556); *De Gregorio papa ejus nominis primo* (Kœnigsberg, 1556); *Lettera di papa Giovanni VIII che fu fenina* (1556); *Postremus catalogus hæreticorum conflatus Romæ* (Pfortzheim, 1560). Vergier a annoté plusieurs ouvrages de controverse, qu'il a publiés et édités.

VERGERON s. m. (vèr-je-ron — rad. verger). Ornith. Espèce de fauvette.

VERGERS (Marie-Joseph-Adolphe-Noël), orientaliste français, né vers 1810, mort à Nice en 1867. Il se livra à l'étude des langues, surtout de l'arabe, épousa la fille de Didot, éditeur, qui a publié la plupart de ses travaux, se fit recevoir membre de la Société asiatique et fut nommé membre correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Outre des articles insérés dans la *Biographie générale*, il a donné : *Vie de Mohamed d'Aboufida*, avec le texte arabe et une traduction française (1837, in-8°); *Histoire de l'Afrique sous la domination musulmane* d'Ebn-Kaïoum, avec texte et traduction (1841, in-8°); *Etude biographique sur Horace*, en tête de l'édition de ce poète par Didot (1855, in-12); *L'Etrurie et les Etrusques ou Dix ans de fouilles* (1864, 2 vol. in-8°). On lui doit, en outre, *L'Abyssinie et l'Arabie*, dans l'*Univers pittoresque*.

VERGETÉ, ÊE (vèr-je-té) part. passé du v. *vergeter*. Nettoyé avec une vergette : *Chapeau, habit vergeté*. **Robe vergetée**.

— Qui est couvert de petites raies de différentes couleurs : *Teint vergeté*. **Peau vergetée**.

— Blas. Se dit de l'écu quand il est partagé en dix ou douze parties verticales ou vergettes, de deux en deux alternés : *De Bertalis* : **VERGETS de gueules et d'or**.

VERGETER v. a. ou tr. (vèr-je-té — rad. vergette). Double le t devant un e muet : *Je vergette, je vergetterai*. Nettoyer avec une vergette : *VERGETER un habit, un chapeau*.

— Fig. Tancer fortement : *On a besoin de temps en temps de VERGETER cette espèce de monde*. (Mauriv.) || Sens vieilli.

VERGETIER s. m. (vèr-je-tié — rad. vergette). Celui qui fait et vend des vergettes et diverses espèces de brosses. || On dit plus ordinairement **brossier**.

VERGETTES s. f. (vèr-je-te — du lat. *virga*). Brosse à nettoyer les habits, les étoffes; s'emploie au singulier ou au pluriel : *Donner un coup de VERGETTES à son chapeau*. *Acheter une VERGETTE neuve*.

— Par plaisant. Il n'a pas besoin de vergettes. Se dit d'une personne mouillée par la pluie.

— Techn. Petite verge de fer. || Nom donné aux lames droites que l'on place entre les taillants d'une fenderie, pour empêcher les verges de s'enrouler autour des troussees. || Cercle servant à soutenir et à tendre les peaux des tambours.

— Blas. Pal diminué, qui n'a que le tiers de la largeur ou pal quand il se trouve seul, et a moins de largeur que le pal quand il y en a plusieurs dans l'écu. || *Vergette abaissée*, Celle, qui mouvant du bas de l'écu, ne s'é-

tend point jusqu'en haut. || *Vergette retirée*, Celle qui, mouvant du haut, ne s'étend pas jusqu'en bas.

VERGETTURES s. f. pl. (vèr-je-tu-re — rad. vergette). Méd. Raies longitudinales rougeâtres, dont est souvent marquée la peau du ventre, chez les femmes qui ont eu des enfants. || Marques, impressions quelconques sur la peau.

VERGEUR s. m. (vèr-jeur — rad. verge). Celui qui mesurait avec la verge, jaugeur, mesureur public.

VERGEURE s. f. (vèr-ju-re — rad. verge). Techn. Nom des fils de laiton très-serrés et parallèles, qui, dans la fabrication du papier à la main, couvrent toute l'étendue de la forme, et dont l'ensemble constitue une sorte de toile métallique destinée à retenir la pâte. || Lignes claires que présente le papier fabriqué à la main, dans les endroits qui correspondent aux vergeures : *En 1831, M. J.-J. Jegnier inventa le moyen de donner au papier mécanique l'apparence du papier à vergeures fabriqué par la main de l'ouvrier*. (Didot.) || Inégalité des fils d'une étoffe. On écrit à tort **VERJURE**, et plus mal encore **VERGURE**.

VERGEZ (Jean-Marie), général français, né à Saint-Pé en 1757, mort en 1831. Entré au service en 1778, il n'était encore que simple soldat lorsque la Révolution éclata. Après avoir fait la campagne de 1792, il fut promu, l'année suivante, capitaine de chasseurs, passa, en 1794, à l'armée des Pyrénées, se signala par sa bravoure et son sang-froid à Marsa et à Tolosa; nommé commandant de carabiniers à l'armée de l'Ouest, il fit prisonnier le chef vendéen Charette. Promu chef de bataillon à la suite de ce fait d'armes (1796), il servit successivement aux armées d'Italie, de Rome et de Naples et, en s'emparant de l'artillerie ennemie, contribua efficacement au succès de la bataille de Novi, après laquelle il obtint le grade de colonel. Pendant la campagne de Saxe en 1806, il se signala à Iéna, fut promu, en 1807, général de brigade et fut mis à la retraite en 1810. Louis XVIII lui conféra, en 1825, le grade purement honorifique de lieutenant général.

VERGHERETO, bourg du royaume d'Italie, province de Florence, district de Rocca-Sancasciano, mandement de Bagno-in-Romagna; 2,218 hab.

VERGIER (Jacques), poète français, né à Lyon en 1655, mort à Paris en 1710. Il vint terminer ses études classiques à Paris, se fit recevoir bachelier en Sorbonne, prit ensuite le petit collet, puis renonça à la carrière ecclésiastique et entra dans l'administration de la marine (1688). Nommé commis principal au Havre et, deux ans après, commissaire pour la même administration à Dunkerque, Vergier prit sa retraite au bout de vingt-six ans d'exercice et revint à Paris, où il fut assésiné au coin de la rue du Bout-du-Monde et de la rue Montmartre dans la nuit du 17 au 18 août 1720. On ne découvrit que longtemps après les causes et les auteurs de ce meurtre. Les uns ont prétendu que Vergier fut victime d'une méprise funeste ou d'un accès de jalousie; d'autres avancèrent que le meurtre fut commis par ordre du régent, irrité d'une parodie de la dernière scène de *Mithridate*, parodie que l'on attribuait à Vergier. On sut plus tard que l'assassin était un compagnon de Cartouche, et qu'il avait tué Vergier pour le voler.

Vergier a laissé la réputation d'un faible imitateur de La Fontaine pour le conte en vers. Il est, à dit Voltaire, à l'égard de celui-ci ce que Campistron est à Racine. « L'art du comique ne lui manquait point, mais il ne savait pas assez éviter le prosaïsme, la prolixité fatigante et l'infirmité. Sencéc le Bourguignon, moins connu, a un talent beaucoup plus vif et plus original. Vergier réussissait mieux dans le vaudeville, la parodie et la chanson bachique, et J.-B. Rousseau estimait fort ses productions en ce genre. Les classiques purs reprochent à Vergier ses vers de neuf et de onze syllabes et même ses vers de dix syllabes ayant la césure à la cinquième.

On a de cet écrivain : *Œuvres diverses de Vergier* (Amsterdam [Genève ou Rouen], 1726, 2 vol. in-12; autre édition, Paris [Amsterdam], 1727, 2 vol. in-8°; autre, La Haye, 1731, 3 vol. in-12; autre, Amsterdam, 2 vol. in-12, avec un supplément de 200 pages pour chaque volume); on y a joint une petite nouvelle intitulée : *Don Juan et Isabelle, nouvelle portugaise*, par Vergier (1731, in-12), édition de 1731, reproduite en 1742, avec de nouveaux frontispices; en 1750, on publia, sous la rubrique de Lausanne, l'édition en 2 vol. in-12; la plus jolie édition est celle de Londres (Paris, 3 vol. in-18).

VERGILIA, ville de l'Espagne ancienne, dans la Bétique, chez les Bastitans. C'est aujourd'hui la ville de Murcie.

VERGILIES s. f. pl. (vèr-ji-li — lat. *Vergiliæ*, même sens). Astron. Nom que l'on a donné quelquefois aux Pléiades.

VERGILIUS (Polydore), nommé souvent à tort *Virgilius* ou *Virgile*, savant théologien et érudit italien, né à Urbino vers 1470, mort en 1535. Il fit ses études à Bologne, entra dans les ordres, devint camerier du pape Alexandre VI et fut envoyé par ce pontife

en Angleterre (1503), pour y recueillir la dime du denier de Saint-Pierre. Il résida la plus grande partie de sa vie dans cette contrée, où il avait obtenu, peu après son arrivée, la cure de Langton et où il était devenu, en 1507, archidiacre de Wells. Il conserva cette dignité ecclésiastique sous Henri VIII et sous Edouard VI, et quitta l'Angleterre en 1550 pour revenir dans sa ville natale. Il faut citer en premier lieu, parmi ses ouvrages, celui qui a pour titre : *De rerum inventoribus libri VIII* (Rome, 1499) et dans lequel l'auteur passe en revue toutes les inventions faites jusqu'à son époque. Cet ouvrage fut réédité un grand nombre de fois, notamment à Leyde en 1644, avec un supplément de trois livres *De prodigiis*, qui semble avoir été terminé à Londres en 1626, quoique Gesner en mentionne comme la première édition celle de Bâle (1531). Bayle possédait une autre édition du *De inventoribus*, imprimée à Bâle en 1545 et renfermant en outre trois traités, *De patientia*, *De vita perfecta* et *De mendacis*. Erasme, dans une de ses lettres, parle d'une traduction du *Moine* de saint Jean Chrysostome, que Vergilius lui avait dédiée et qui avait été imprimée à Paris en 1528. On doit encore à Vergilius la première édition du fragment de Gildas, intitulé : *De calamitate, excidio et conquestu Britannia* (Londres, 1525, in-8°), réédité dans le cinquième volume de la *Bibliotheca patrum* de Paris (1610, in-fol.), et une *Historia anglica* ou *Histoire d'Angleterre depuis les temps les plus reculés jusqu'à la fin du règne de Henri VII* (Bâle, 1534, Leyde, 1657). Ecrite dans un latin des plus purs, cette histoire est gâtée par la partialité de l'auteur et par la facilité avec laquelle il y a inséré des faits douteux et même de pure invention.

VERGINIUS RUFUS (Lucius), général romain, né l'an 14 de notre ère, mort en 97. Consul en l'an 63, il vainquit, six ans plus tard, le Gaulois Vindex, qui s'était révolté, fut proclamé empereur, à trois reprises différentes, par les légions qu'il avait sous ses ordres, mais ne voulut jamais accepter la dignité impériale et vécut dans la retraite jusqu'à l'avènement de Nerva, dont il était l'ami. Nommé consul par ce prince, il mourut la même année. Il avait été le tuteur de Pline le Jeune, qui a fait de lui le plus grand éloge.

VERGIS s. m. (vèr-ji). Comm. Toile fabriquée à Abbeville.

VERGISSMEINNICHT s. m. (vèr-ghi-smain-nicht — mot allem. forme de *vergis*, oublier; *mein*, moi; *nicht*, point). Bot. Nom allemand du myosotis des marais, qu'on traduit quelquefois en français par **NE M'OUBLIEZ PAS**.

VERGLACÉ, ÊE adj. (vèr-gla-sé — rad. verglas). Couvert de verglas : *Pavé verglacé*. Comme il avait gelé pendant la nuit, la route se trouvait par-ci par-là **VERGLACÉE**. (Buchen.)

VERGLACER v. unipers. (vèr-gla-sé — rad. verglas). Prend une cédille sous le c devant l'a : *Il verglaçait; il verglaça*. Faire du verglas.

VERGLAS s. m. (vèr-gla. — Ce mot est composé de *verre* et de *glace*. On trouve aussi en vieux français *vergiel*, de *verre* et de *giel*, vieille forme qui représentait le latin *gelu*, et qui est restée dans *geler*). Couche de glace mince et transparente, qui couvre quelquefois le sol et les objets solides : *Il fait du VERGLAS*. Les rues sont pleines de VERGLAS. *Il a glissé sur le VERGLAS*.

— Être froid comme verglas, Manquer de cœur, de sentiment, de feu.

— Encycl. Il y a deux espèces de verglas, le verglas de neige et le verglas de pluie. Ils sont formés, comme leurs noms l'indiquent, l'un par la congélation de la neige préalable, l'autre par la congélation de la pluie tombée.

Quand la neige qui couvre le sol fond en partie, et que, pendant cette fusion, la température de la terre baisse à zéro ou au-dessous de zéro, la couche d'eau, saisie par le froid, se congèle et donne à la neige tombée un aspect glacé : c'est le verglas de neige.

Quand c'est la pluie qui se gèle au contact de la terre glacée, le sol se couvre d'une couche de glace qui forme le verglas de pluie. Ce verglas est le plus dangereux.

VERGNE s. m. (vèr-gne; gn mill.). Bot. Syn. de **VERNE** ou **AUNE**.

VERGNE s. m. (vèr-gne; gn mill. — du lat. *verna*, personne née dans la maison). Argot. Pays.

VERGNE (Marie-Madeleine PIOCHE DE LA), comtesse de La Fayette. V. LA FAYETTE.

VERGNE (Louis-Elisabeth DE LA), comte DE TRESSAN, littérateur français. V. TRESSAN.

VERGNER v. a. ou tr. (vèr-gné; gn mill. — rad. vergne). Constr. Soutenir, en parlant de l'encaissement d'une rivière, d'un canal, avec des pieux ou des branches d'arbres.

VERGNES (Jean-Paul), général français, né à Tonneins en 1755, mort après 1809. Il entra en 1773 dans le génie militaire et fut promu capitaine en 1786; attaché, en 1792, à l'armée de Rochambeau, il proposa d'établir sur les hauteurs de Juvigny un camp retranché pour garantir Paris contre une surprise de la part des Prussiens, qui occupaient la Champagne. Nommé, la même année, ad-

judant général, il organisa à Châlons une grande partie de l'armée de l'intérieur, ainsi que l'armée du Nord, et fut ensuite adjoint au ministre de la guerre pour la formation de neuf armées destinées à repousser l'ennemi de nos frontières. En 1793, il fut nommé chef d'état-major de l'armée d'Alsace, fit preuve, en cette qualité, d'une activité qui lui valut le grade de général de brigade, prit une part glorieuse aux guerres de la Vendée et au siège de Nantes, mais, devenu bientôt suspect, fut suspendu peu après. Ce n'est qu'en 1809 qu'on le voit reparaitre à la tête des gardes nationales chargées de repousser une descente des Anglais sur les côtes de Flandre; puis on le perd complètement de vue à dater de cette époque.

VERNETTE s. f. (vèr-gnè-te; gn mill. — rad. vergne). Ornith. Nom vulgaire de la draine.

VERGNAUD (Pierre-Victorin), conventionnel girondin, l'un des plus grands orateurs que la Révolution ait produits, né à Limoges en 1753, décapité le 31 octobre 1793. Il commença ses études au collège de sa ville natale et y fut remarqué par Turgot, alors intendant de la province, qui lui procura une bourse au collège Duplessis, à Paris. Vergnaud fit son droit à Bordeaux, sous les auspices d'un autre protecteur, l'avocat général Dupaty, et devint avocat au parlement en 1781. Ses plaidoiries le placèrent bientôt au premier rang du barreau bordelais; à une éloquence entraînant, il joignait une admiration enthousiaste pour les principes proclamés par Montesquieu, Mably, Voltaire et Rousseau. Nommé par la ville de Bordeaux d'abord administrateur du département de la Gironde, puis député à la Législative (sept. 1791), il fut, dans cette assemblée, comme l'écho de ce talent énergique dont Mirabeau venait d'emporter le secret dans la tombe. Le tribun de la Constituante écrivait le plus souvent ses discours; trop indolent pour travailler avec la plume, Vergnaud improvisait presque toujours. Il nous apprend lui-même dans une réponse qu'il fit, en 1793, à une dénonciation de Robespierre qui, on le sait, ne se présentait à la tribune qu'un manuscrit à la main : « J'oserais, dit-il, lui répondre sans méditation; je n'ai pas, comme lui, besoin d'art : il suffit de mon âme. » Des les débuts de l'Assemblée législative, il enleva les applaudissements de ses collègues par un discours où il demandait la suppression des mots *Sire* et *Majesté* (6 oct.). La question des émigrés, chaudement débattue, lui fournit de beaux mouvements oratoires. Selon lui, les simples particuliers qui avaient passé la frontière pour se joindre à nos ennemis devaient être punis par la perte de leurs biens, et les officiers suivant les rigueurs du code pénal. Quant aux frères de Louis XVI, il s'écria : « La loi est claire, vous avez juré de la maintenir; je craindrais de vous outrager en vous disant que votre négligence même serait un parjure. On parle de la douleur profonde dont le roi sera pénétré : Brutus immola des enfants criminels à sa patrie (25 oct.). » Elevé peu après à la présidence, il proposa, le 27 décembre, un projet d'adresse à la nation pour lui dévoiler les projets des émigrés. En parlant des anciens nobles, il les appelle d'audacieux satellites du despotisme, « portant quinze siècles d'orgueil et de barbarie dans leurs âmes féodales, » et demandant à toute la terre, à tous les trônes de l'or et des soldats pour faire la contre-révolution; la contre-révolution! ajouta-t-il avec véhémence, c'est-à-dire la dime, la féodalité, la gabelle, des basillies, des fers, des bourreaux pour punir les sublimes élans de la liberté! « Cette adresse, jugée trop hostile à la prérogative royale, n'eut pas l'assentiment de la majorité. Dans la journée du 20 juin 1792, Dumolard ayant proposé implicitement la proclamation de la loi martiale, Vergnaud s'élança à la tribune, rappela les souvenirs sanglants du Champ-de-Mars et conjura l'Assemblée de ne pas imiter la Constituante en imprimant à son histoire une tache ineffaçable. Plus d'une fois il foudroya les ministres de sa parole puissante; Narbonne et La Fayette lui-même en sentirent les atteintes. Il n'épargnait pas non plus le monarque. Chargé de rédiger l'adresse pour la proclamation de la patrie en danger (3 juillet), il y apostrophe Louis XVI en ces termes : « O roi! qui avez sans doute cru, avec le tyran Lysandre, que la vérité ne valait pas mieux que le mensonge et qu'il fallait amuser les hommes par des serments comme on amuse les enfants avec des osselets; qui n'avez feint d'aimer les lois que pour conserver la puissance qui vous servait à les braver, la constitution que pour qu'elle ne vous précipitât pas du trône, où vous aviez besoin de rester pour la détruire, pensez-vous nous donner le change sur la cause de nos malheurs par l'artifice de vos excuses et l'audace de vos sophismes? » Vers la fin de ce même mois de juillet, alors que la monarchie menaçait de sombrer, deux hommes tentèrent de la sauver, de Boze et Thierry, l'un peintre, l'autre valet de chambre du roi. Ils s'adressent à Vergnaud, Guadet et Genoué, les députés les plus influents du côté gauche. Un mémoire est rédigé et remis par Genoué. On y propose à Louis XVI, comme conditions, d'éloigner des frontières les armées ennemies, de sanctionner les décrets qu'il avait frappés de son veto, de

rappeler les ministres patriotes, Roland, Servan et autres. Le roi refuse. Le 10 août, le peuple frappe à la porte des Tuileries; le monarque se réfugie dans l'Assemblée et entend sa déchéance prononcée par Vergniaud, qui présidait alors. Le lendemain, le député de la Gironde adressa à la Commune de Paris une lettre touchante par laquelle il mettait les Suisses vaincus et menacés sous la sauvegarde du peuple de la capitale. Cette lettre a été retrouvée; c'est la seule que l'on connaisse de Vergniaud, qui n'écrivait, comme nous l'avons dit, que fort rarement; et il avait cela de commun avec Danton, son adversaire politique et son rival de tribune. Le 2 septembre, lorsqu'on apprit la prise de Longwy et de Verdun, Vergniaud demanda que le peuple en masse travaillât aux retranchements sous la capitale. « C'est aujourd'hui, s'écria-t-il, que Paris doit vraiment se montrer dans toute sa grandeur!... Où sont les bèches, les pioches et tous les instruments qui ont élevé l'autel de la Fédération et nivelé le Champ-de-Mars?... Il n'est plus temps de discourir: il faut piocher la fosse de nos ennemis, ou chaque pas qu'ils font en avant pioche la nôtre! » Ce jour là, hélas! on vola au camp sous Paris, on vola à la frontière, mais aussi on égorga dans les prisons! Vergniaud en fut atterré. élu député à la Convention, il attaqua sans relâche la Commune et quelques députés de Paris, entre autres Marat et Danton, auxquels on attribuait généralement ces massacres. La force des événements déplait alors l'influence avec une étonnante rapidité. Vergniaud et ses amis, dans leur lutte passionnée contre la Montagne et les révolutionnaires parisiens, semèrent l'irritation et ne récoltèrent que le discrédit, si l'on peut s'exprimer de la sorte. Ils finirent par s'user à ce jeu de sensibilité, qui parut aux yeux de tous comme une tactique misérable en présence des grands intérêts que l'on voulait sauvegarder à tout prix. Dans le procès du roi, Vergniaud se prononça pour l'appel au peuple; mais, ayant vu son opinion rejetée, il vota la mort sans sursis. Ce vote, toutefois, ne le réconcilia point avec les montagnards, qu'il avait trop profondément blessés en plusieurs occasions. Il continua donc à les attaquer avec sa véhémence habituelle et souvent avec une injustice criante. Contre toute vraisemblance, il les accusait d'être des contre-révolutionnaires cachés sous le masque du républicanisme, des spéculateurs avides déclamant contre les richesses. A propos de la conspiration du 10 mars 1793, contre lui et ses amis, il représenta ses adversaires comme des hypocrites d'égalité et dit, en s'adressant directement au peuple: « Un tyran de l'antiquité avait un lit de fer sur lequel il faisait étendre ses victimes, mutilait celles qui étaient plus grandes que ce lit, disloquant douloureusement celles qui l'étaient moins, pour leur faire atteindre le niveau. Ce tyran aimait l'égalité, et voilà celle des scélérats qui te déchirent par leurs fureurs! » La Montagne se défendit avec vigueur; elle devint agressive à son tour. Vergniaud était toujours l'athlète redoutable qu'elle rencontrait. Le 31 mai, jour suprême, il fit d'héroïques efforts, efforts inutiles, brillante impuissance; le peuple l'abandonna, et il fut proscrit le 2 juin, avec 21 de ses collègues. Dédaignant de se soustraire au sort qui l'attendait, il se laissa arrêter. C'est devant le tribunal révolutionnaire, où il comparut, qu'il prononça ces fameuses paroles: « La Révolution est comme Saturne: elle dévore ses enfants. » Condamné à mort le 30 octobre, il monta à l'échafaud avec courage. Au point de vue des idées, il y avait, chez Vergniaud, plus d'ampleur que dans la plupart des hommes de son parti. Dans un discours qu'il prononça à la Convention le 8 mai 1793, sur l'acte constitutionnel, il demandait que les lois fussent basées sur les principes de la nature humaine, qu'elles concourussent à faire converger les efforts individuels vers un but commun, le bonheur social. Le projet de Saint-Just, le plus avancé qui fut présenté en cette circonstance, lui paraissait seul offrir l'ensemble d'institutions qu'il rêvait. Les *Mémoires de Mme Roland* contiennent de curieux renseignements sur les opinions de l'illustre orateur de la Gironde.

VERGNIAUD (Henri), homme politique français, parent du précédent, né à Limoges en 1760, mort en 1844. Il était avocat au barreau de sa ville natale, lorsqu'il fut envoyé comme député, en 1794, par Saint-Domingue au conseil des Cinq-Cents. Il ne prit qu'une part peu importante aux débats de cette assemblée et, à partir du Consulat, reentra dans la vie privée.

VERGOBRET s. m. (vèr-go-brètt — mot gaulois qui signifie proprement, selon Zeuss, celui qui rend la justice. Zeuss retrouve dans le nom de ce magistrat l'ancien kymrique *guery*, efficacité, et un autre correspondant à l'ancien irlandais *brithem*, moderne *breith*, *breitheamh*, juge). Sorte de dictateur annuel des Éduens et de quelques autres peuples de la Gaule, élu par les druides, et qui seul pouvait prononcer une condamnation capitale: Dans les fêtes publiques, le *VERGOBRET* paraissait la barbe poudrée d'or, jouissait en général de larges prérogatives, sous la protection et sans doute aussi sous la surveillance de l'ordre sacerdotal, mais ne pou-

vx.

voit s'absenter de la cité pendant la durée de ses fonctions. » Quelques auteurs écrivent *VERGOBRET*.

VERGOGNE s. f. (vèr-go-gne; gn mll. — du lat. *verecundia*, substantif de l'adjectif *verecundus*, venu lui-même du verbe *vereor*, lequel exprime un respect mêlé de crainte). Honne, retenue mêlée de quelque crainte: *Être sans VERGOGNE. Le propriétaire, animal essentiellement libidineux, sans vertu ni VERGOGNE, ne s'accommode point d'une vie d'ordre et de discipline.* (Proudh.)

Gardons-nous des bavards qui, parlant sans vergo-Font plus de bruit que de besogne. [gne, VIENNET.

VERGOGNEUX, EUSE adj. (vèr-go-gneux, eu-ze; gn mll. — rad. *vergogne*). Qui a de la vergogne, de la retenue, de la pudeur: *Il y a une honnête et vergogneuse manière de parler des plaisirs de l'amour.* (Montaigne.)

VERGOT, bourg de France (Dordogne), ch.-l. de cant., arrond. et à 21 kilom. S. de Périgueux, au pied d'un coteau; pop. aggl., 797 hab. — pop. tot., 1,842 hab. Traces d'anciennes forges gauloises. Sur une hauteur voisine du bourg s'élève le château de Breuil, construit au XVII^e siècle.

VERGUE s. f. (vèr-ghè — du lat. *verga*, verge, bâton). Mar. Pièce de bois attachée au travers d'un mât, pour soutenir une voile: *Grande VERGUE. VERGUE d'artimon. Amener les VERGUES. » Vergue d'assemblage*, Vergue formée de plusieurs pièces. *» Être vergue à vergue*, Se dit des bâtiments placés l'un près de l'autre, et dont les vergues se touchent ou sont près de se toucher par leurs extrémités. *» Être vent sous vergue*, Être vent arrière.

— Blas. Espèce de flèche qui se trouve sur quelques écus.

— Métrol. Mesure de capacité, qu'on appelait aussi *VELTE*.

— Encycl. Mar. Les vergues sont placées tantôt horizontalement, tantôt verticalement, sur leurs mâts respectifs, plus ou moins au-dessus du niveau de la mer; elles portent la plus grande partie des voiles et reçoivent les noms de vergues carrées, à corne, anriques, au tiers, à bourcet. Les antennes ou vergues latines sont destinées à recevoir les voiles latines; les arcs-boutants portent les voiles à livarde; les bômes ou guis bordent les brigantines. Les bouts-dehors reçoivent des bonnettes; les tangons servent à fixer les amures des bonnettes basses et les fortunes.

Les voiles carrées s'enverguent sur les vergues horizontales; mais toutes les autres voiles ne peuvent s'adapter que sur des vergues obliques. Le but des vergues est de porter les voiles, d'en étendre le côté supérieur, et c'est sur elles qu'on serre la voile lorsqu'elle ne doit plus rester tendue.

Les vergues ont plus de grosseur et quelquefois un renfort au milieu; leur section transversale est quelquefois un octogone; on voit vers leurs extrémités les taquets de bout de vergues. V. TAQUET.

Les vergues ont des bouts-dehors, des rabans, des étriers, des marchepieds, des clans, des poulies, des palans, des cordages. V. chacun de ces noms.

Des drisses servent à les hisser par leur partie centrale. Les balancines, qui agissent sur leurs extrémités, les maintiennent, par en haut, dans leur position horizontale.

Des bras, agissant aussi sur leurs extrémités, servent à les faire tourner d'une certaine quantité autour du mât. Les écoutes et les cargues servent à déployer les voiles ou à les soustraire à l'action du vent. Il y a aussi des drosses et des racages qui maintiennent les vergues contre leurs mâts.

Les vergues se désignent généralement par le nom des voiles qui y sont envergées. Ainsi, on distingue: 1^o la grande vergue; 2^o la vergue de misaine; 3^o la vergue d'artimon; 4^o la vergue de civadière; 5^o la vergue du grand hunier; 6^o la vergue du petit hunier; 7^o la vergue sèche; 8^o la vergue du grand perroquet; 9^o la vergue du petit perroquet; 10^o la vergue du perroquet de fougue.

On dit par abréviation *grand vergue* pour vergue de grand voile, *vergue d'hune* pour vergue des huniers (grand, petit hunier et perroquet de fougue). Les vergues sèches sont celles qui ne portent pas de voiles envergées.

On dit que la vergue de misaine est en bataille lorsqu'elle est disposée pour le mâtage ou le démâtage du mât de beaupré. Les basses vergues, qui portent les grand voiles, sont hissées à l'aide de leurs poulies de drisse jusqu'à la hauteur du trélingage. On les fixe parce qu'on ne les amène jamais pour la manœuvre, tandis que les autres vergues doivent pouvoir être amenées à volonté, selon le besoin.

Les vergues sont, en général, d'une seule pièce de bois de sapin, cependant les basses vergues des grands bâtiments sont trop fortes pour qu'une seule pièce puisse les former; on y supplée par des assemblages.

Les vergues de rechange, les vergues de fortune sont destinées à remplacer les autres vergues hors de service ou brisées dans une tempête ou un combat.

Quand les voiles sont fixées à leurs vergues, on dit indifféremment qu'elles sont en vergue ou envergées.

Deux navires sont dits vergue à vergue lorsque, étant placés l'un à côté de l'autre, leurs

basses vergues, qui dépassent en longueur la largeur du bâtiment, se prolongent réciproquement au-dessus de leurs ponts.

Les dimensions des vergues des bâtiments de guerre sont déterminées par des règlements; mais ces règlements varient trop souvent pour que nous puissions les reproduire ici.

VERGUER v. n. ou intr. (vèr-ghè — rad. *vergue*). Mar. Monter sur les vergues.

VERGUET s. m. (vèr-ghè). Bot. Nom du gui, dans le département de l'Ain.

VERGUETTE s. f. (vèr-ghè-te — du lat. *virga*, baguette). Techn. Partie supérieure de la masse du battant du métier à tisser; tablette rapportée sur laquelle roule la navette: *La VERGUETTE n'est indispensable que pour les battants destinés au service des navettes à roulettes.* (Falcot.)

— Ornith. Nom vulgaire de la draine.

VERGUILLON s. m. (vèr-ghi-lon; ll mll. — du lat. *virga*, baguette). Techn. Petite triangle ou baguette servant à effectuer l'en-taillage. *» On dit aussi VERDILLON.*

VERGUNI, peuple de la Gaule romaine, dans la province des Alpes maritimes. Il occupait une partie du territoire qui forme aujourd'hui le département des Basses-Alpes et avait pour chef-lieu une ville du même nom, sur l'emplacement de laquelle s'élève actuellement le village de Vergon.

VERGY (Gabrielle DE), héroïne légendaire et victime d'un des plus sombres drames du moyen âge (v. COUCY [Raoul DE] et l'article qui suit cette biographie). La douloureuse histoire de Gabrielle de Vergy a fourni à de Belloy le sujet d'une tragédie dont nous rendons compte ci-dessous.

Vergy (GABRIELLE DE), tragédie en cinq actes et en vers, par de Belloy. Cette tragédie, imprimée dès l'année 1770, ne fut représentée sur la scène de la Comédie-Française que le 12 juillet 1777, sept ans après son impression et deux ans après la mort de l'auteur. Inspirée par la romance du duc de La Villière et par le roman de Mlle de Lussan, intitulé: *Anecdotes de la cour de Philippe-Auguste*, cette tragédie était assez difficile à mettre à la scène, en raison de l'horrible catastrophe qui lui sert de dénouement; c'est pour ce motif que l'auteur l'avait fait imprimer sans la faire jouer. La même année (1770), un autre auteur dramatique, d'Arnaud, qui avait en quelque sorte, avec Fontaine-Malherbe, le monopole des drames sombres et terribles, faisait paraître, sous le titre de *Fayel*, une tragédie en cinq actes et en vers sur le même sujet. Les deux ouvrages furent l'objet de violentes discussions, et les critiques des journaux du temps formèrent bientôt deux camps opposés, qui cherchaient à établir d'une manière victorieuse la supériorité de celui qu'ils patronnaient.

Ces deux pièces renferment de grandes beautés comme de grands défauts; la tragédie de de Belloy est conduite avec beaucoup d'art, et cependant la plupart des situations dramatiques ne sont amenées qu'au prix d'invéraisemblances choquantes; les caractères des personnages sont généralement bien tracés; quelques-uns toutefois ont une forme indécise qui nuit à l'ensemble; le style, quoique plus soigné que celui des autres tragédies de l'auteur, présente cependant tous les défauts qui lui sont habituels et fourmille de métaphores outrées, d'expressions barbares et de locutions vicieuses. Le plan de la tragédie de d'Arnaud est peut-être plus habilement tracé; l'introduction d'un personnage, le père de Gabrielle, lui a permis d'expliquer certains incidents qui, obscurs dans la tragédie de de Belloy, laissent supposer aux spectateurs que l'héroïne de la pièce est coupable. Les caractères des personnages sont plus nets, plus tranchés, plus énergiquement définis, et les effets dramatiques sont amenés avec plus d'art, plus d'adresse et sans que l'auteur soit obligé d'avoir recours à des moyens qui choquent la vraisemblance; la catastrophe finale est aussi plus adoucie et plus habilement présentée que dans la tragédie de de Belloy... Quant au style, si celui de ce dernier est dur, rocailleux, emphatique, déclamatoire, en revanche celui de d'Arnaud est lâche, monotone et diffus; ils n'ont à ce sujet rien à se reprocher, et ce n'est pas le côté brillant de ces deux auteurs-dramatiques, quoiqu'un enthousiaste de de Belloy ait osé le comparer à Racine.

Terminons par ces quelques lignes d'appréciation de Ch. Nodier:

« Gabrielle de Vergy est une de ces pièces qui attristent beaucoup plus qu'elles n'intéressent. Le sujet n'est pas heureux, et la situation de Gabrielle est nécessairement monotone, parce que son malheur est irrémédiable et qu'il n'y a rien à espérer ni pour elle ni pour Coucy. La cinquième acte est d'ailleurs révoltant. La tragédie peut aller sans doute jusqu'à l'horreur, lorsque des faits horribles tiennent à un grand objet, à un grand caractère; mais quand un mari jaloux a tué son rival, il a fait tout ce qu'il pouvait faire. Si ce n'est pas assez, qu'il tue encore sa femme; mais s'il apporte à cette femme, avec un mystérieux appareil, le cœur de son amant, le nôtre se soulève de dégoût, et l'on ne voit là qu'une férocité bru-

tale et basse, qu'il ne faut pas montrer aux hommes. La conduite de cette pièce n'est pas toutefois sans art dans quelques parties, ni l'exécution sans beautés. Il y a de l'énergie et de la passion dans plusieurs endroits du rôle de Fayel, et des mouvements de sensibilité dans celui de Gabrielle; mais, le plus souvent, le style et le dialogue sont le contraire de la vérité. »

Vergy (GABRIELLE DE), opérette bouffe, paroles de MM. Blondeau et Monréal, musique de M. Demarquette; représentée au théâtre des Folies-Marigny le 11 novembre 1871. C'est encore là une parodie d'une légende poétique, dramatique et touchante. Le public qui fréquente ce théâtre et se gaudit de ce genre de pièces a applaudi le duo entre la dame de Fayel et le troubadour, ainsi que la marche des chevaliers.

VERGY (Jean III, sire DE), dit le Grand, mort en 1418. Sénéchal de Bourgogne dès 1352, il devint peu après maréchal des états du duché et gouverneur du comté de ce nom, fut l'un des trois seigneurs envoyés, en 1386, à Bajazet pour traiter de la rançon des guerriers chrétiens faits prisonniers par ce prince à la bataille de Nicopolis; il assista, en 1408, au combat de Monténay, contre les Liégeois, où, malgré son grand âge, il combattit avec toute l'ardeur d'un jeune homme.

VERGY (Antoine DE), comte DE DAMMARTIN, fils du précédent, mort en 1439. Fidèle compagnon de Jean Sans Peur, duc de Bourgogne, il fut blessé en 1419, lors de l'assassinat du prince à l'entrevue du pont de Montereau. Vergy s'attacha ensuite au parti des Anglais contre le dauphin et fut élevé à la dignité de maréchal de France par le roi d'Angleterre, qui, durant la maladie de Charles VI, s'intitulait régent du royaume. Plus tard, le comte devint capitaine général de Bourgogne et du Charolais et fut fait chevalier de la Toison d'or. Vergy tailla en pièces les troupes de Charles VII à Crevant, près d'Auxerre (1423), et, huit ans après, prit part à la bataille de Bulguéville. A sa mort, il ne laissa pas d'enfants, bien qu'il eût été marié deux fois.

VERGY (Guillaume DE), cousin du précédent, mort en 1520. Sénéchal et maréchal de Bourgogne sous Charles le Téméraire, il assista, aux côtés de ce prince, aux batailles de Morat et de Nancy, et passa plus tard au service de Louis XI, qui lui donna des terres et le nomma membre de son conseil. Il demeura en France sous Charles VIII; mais, à l'avènement de Louis XII, il reentra dans le comté de Bourgogne, en fut nommé maréchal en 1498 et devint, six ans plus tard, lieutenant du roi d'Espagne pour le duché de Gueldre. Ce fut sous lui que la maison de Vergy atteignit au plus haut point de sa splendeur.

VERGY (Antoine DE), archevêque de Besançon, fils du précédent, né en 1488, mort en 1541. Amené dès son enfance en Espagne, il fut placé auprès de l'archiduc Charles (depuis Charles-Quint), qui le prit en affection. A l'âge de quatorze ans, il fut réclamer par le chapitre de Besançon (1502), et on nomma un administrateur du diocèse en attendant que Vergy eût atteint l'âge voulu pour occuper le siège archiepiscopal. Il défendit les privilèges de son église contre les gouverneurs de Besançon, mit la ville en interdit et se retira dans son château de Gy (Haute-Saône). Il se donna pour coadjuteur (1520) Pierre de La Baume, évêque de Genève, qui avait dû abandonner son siège et céder à l'invasion du protestantisme, et, avec l'aide de ce prélat, il arrêta l'invasion de la Réforme dans son diocèse. Il eut ensuite avec le parlement de Dôle, au sujet des excommunications, des démêlés que l'intervention de Charles-Quint lui-même ne put trancher.

VERHAEGEN (Pierre-Théodore), homme politique belge, né à Bruxelles vers 1800, mort en 1862. Lorsque éclata la révolution de 1830, qui amena la séparation de la Belgique et de la Hollande, Verhaegen exerçait avec succès la profession d'avocat dans sa ville natale; ses opinions libérales lui valurent d'être nommé député suppléant au congrès national. Il contribua par son influence à l'établissement du régime constitutionnel dans son pays, fut élu à Bruxelles membre de la Chambre des représentants en 1837, et depuis cette époque jusqu'à la fin de sa vie il ne cessa de combattre avec ardeur les prétentions du parti clérical en Belgique. Cet homme politique prit fréquemment part aux discussions législatives. Il combattit le décret qui assignait à l'archevêque de Malines un traitement supérieur à celui des ministres (1838), demanda que le traitement du clergé subalterne fût augmenté, se prononça, en 1839, pour l'abandon du duché de Luxembourg, abandon exigé par la diplomatie européenne, proposa qu'on rayât de la liste du jury tout citoyen ne sachant ni lire ni écrire, et que dans les procès de presse, ainsi que dans les procès politiques, le vote ne fût pas secret, réclama une augmentation de traitement pour les magistrats, etc. C'est principalement à Verhaegen qu'on doit la fondation de l'université libre de Bruxelles, dont il devint l'administrateur. Après avoir combattu le ministère catholique de Thoux, il appuya le cabinet libéral formé par MM. Lebeau et Rogier (1840) et reentra dans l'oppo-

sition lorsque M. Nothomb prit la présidence d'un nouveau cabinet (1841-1846), qui représentait l'union catholico-libérale. Lorsqu'en 1847 les libéraux revinrent au pouvoir, Verhaegen fut élu vice-président de la Chambre. Partisan déclaré de la liberté, mais très-attaché au gouvernement constitutionnel et persuadé que la Belgique avait tout intérêt à maintenir au pouvoir le roi Léopold, il se prononça avec énergie, en 1848, contre le mouvement qui avait pour but de substituer la république à la monarchie. En même temps, on le vit combattre les théories socialistes qui de France étaient passées en Belgique, et se constituer le défenseur de la propriété tant au point de vue de sa légitimité qu'à celui de l'intérêt social. Le ministre libéral de MM. Rogier et Frère ayant dû céder la place à un ministère clérical en 1852, le député de Bruxelles prit de nouveau place dans l'opposition et se mit avec une ardeur nouvelle à combattre la réaction cléricalle et à défendre les droits de l'autorité civile. Il eut la joie, en 1857, de voir de nouveau triompher son parti et mourut comme il avait vécu, en libre penseur. Par une clause de son testament, Verhaegen prescrivit d'empêcher l'intervention du clergé dans ses funérailles.

VERHEYDEN (François-Pierre), peintre et sculpteur belge, né à La Haye en 1657, mort en 1711. Il étudia la sculpture dans l'atelier de Jacques Nomans, sculpteur du stathouder Guillaume d'Orange, et s'acquit une brillante réputation dans cet art. Parmi ses œuvres, on cite plusieurs des figures et des ornements destinés aux arcs de triomphe élevés à Leyde lors de l'entrée dans cette ville du stathouder, devenu roi d'Angleterre sous le nom de Guillaume III, ainsi qu'une partie des sculptures de la maison royale de Brèda. Ayant été, à l'occasion de ces derniers travaux, mis en relation avec des peintres, il s'essaya dans la peinture et, bien qu'il eût atteint sa quarantième année, y réussit assez dès le début pour être encouragé à continuer l'étude de cet art. Il s'appliqua surtout à copier les toiles les plus estimées de Sneyders et de Hondelockter et exécuta enfin lui-même des toiles originales, qui représentaient des chasses au cerf et au sanglier, et qui obtinrent les suffrages des connaisseurs. Il a également réussi dans les tableaux d'oiseaux du genre de ceux de Hondelockter.

VERHEYEN (Philippe), médecin anatomiste belge, né à Verbroeck en 1648, mort à Londres en 1710. Fils d'un laboureur, il cultiva lui-même la terre jusqu'à vingt et un ans, et, à cet âge, grâce à la protection du curé de son village, il entra au collège de Louvain, où il regagna par un travail opiniâtre le temps perdu. En 1677, à la suite d'une gangrène, il dut subir l'amputation de la jambe. Aussitôt rétabli, il commença l'étude de la médecine, fut reçu licencié à l'âge de trente-trois ans, alla ensuite passer quelque temps à l'université de Leyde et revint à Louvain, où il fut reçu docteur en 1683. Six ans plus tard, il fut nommé professeur d'anatomie et de pathologie chirurgicale. Son principal ouvrage, *Anatomia corporis humani* (Louvain, 1693, in-4°), fut longtemps un ouvrage classique, et les critiques quelquefois justes de Morgagni ne doivent pas empêcher d'y reconnaître un véritable mérite. On doit encore à Verheyen quelques autres ouvrages, tous écrits en latin.

VERHOEK (Pierre), peintre et poète hollandais, né à Bodegrave en 1633, mort en 1702. Il ne semble s'être élevé au-dessus de la médiocrité dans aucun des deux arts qu'il cultivait. Plusieurs années après sa mort parut le recueil de ses *Poésies* (Amsterdam, 1726, in-4°), dont la seule pièce digne d'être mentionnée est une tragédie, intitulée *Charles le Téméraire*.

VERHOEVEN (Marius), protonotaire apostolique, professeur de théologie à l'université catholique de Louvain, né à Uden, dans le Brabant septentrional, en 1808, mort en 1850 à La Haye. Il venait de terminer ses études secondaires quand le roi Guillaume de Hollande ferma les petits séminaires de Belgique. Verhoeven alla étudier la théologie à Mayence et à l'université de Bonn, sous la direction du célèbre professeur Klee. Il se fit prêtre à Cologne en 1831 et se rendit à Rome, où il suivit durant trois ans les cours du collège de la Sapience et obtint le bonnet de docteur en droit canon. Nommé en 1835 protonotaire apostolique, proposé par le pape pour une nonciature en Allemagne, il préféra entrer dans l'enseignement et revint en Hollande en 1835. On lui ferma la porte des universités; mais la Belgique était affranchie, et on lui offrit bientôt une chaire de droit canon à Louvain. Il était recommandé par le légat du saint-siège, le cardinal Capaccini, qui écrivait de lui à M. de Ram, directeur de l'université de Louvain: «Je suis heureux de rendre à ce digne ecclésiastique toute la justice qui lui est due. Je puis vous assurer en toute vérité qu'il s'est toujours conduit d'une manière au-dessus de tout éloge, et que ses professeurs m'ont unanimement déclaré qu'ils n'hésiteraient pas à le proposer comme un sujet très-propre à l'enseignement du droit canon dans une université... Je vous le recommande donc de la manière la plus formelle, et je suis convaincu

qu'il s'acquittera dignement des fonctions qui lui seront confiées.»

Verhoeven eut en effet des succès de plusieurs sortes. En 1846, son livre sur les devoirs du clergé séculier et régulier: *De regularium et secularium clericorum juriibus et officiis liber singularis* (Louvain, in-8°), lui fit une réputation de théologien. Verhoeven mourut prématurément d'une maladie du larynx, au moment où il mettait la dernière main à son livre ayant pour titre: *Sur la pratique à observer par les curés dans la célébration de la messe pour le peuple*, appendice à son livre cité plus haut. Il a publié en outre quelques dissertations et des articles de revue. Son nom n'est pas encore oublié en Belgique.

VERHUEL (Charles-Henri), comte de Sevenaar, amiral et homme d'État hollandais, né à Doellichem en 1764, mort à Paris en 1845. Après avoir servi dans un régiment d'infanterie (1775), il entra, en 1779, dans la marine, se distingua au combat naval de Dogger-bank et fut nommé lieutenant de vaisseau (1781). Chargé de réprimer la révolte d'un équipage, il montra un sang-froid et une intrépidité rares en se rendant maître du vaisseau qui était aux mains des rebelles. Pendant la guerre d'Amérique, Verhuel fit des croisières près des côtes hollandaises du nouveau continent. Capitaine de vaisseau en 1795, il quitta le service lors de la conquête de la Hollande par les Français, prit parti pour le prince d'Orange lors de l'expédition anglo-russe (1799); mais, s'étant rallié à la France, il reçut le grade de contre-amiral et fut chargé, en 1803, d'amener à Ambleteuse la flottille hollandaise qui devait coopérer à la descente en Angleterre. Il remplit cette mission délicate avec autant de courage que d'habileté, et livra au commodore Smith trois combats heureux (1804). Le beau combat qu'il livra, au cap Gris-Nez, à l'amiral Keith, excita l'enthousiasme de l'armée française, accourue sur la côte pour jouir de ce spectacle (1805). Il fut successivement nommé vice-amiral (1804), puis ministre de la guerre en Hollande, et prit le commandement de l'armée appelée à opérer contre les côtes d'Angleterre. En 1806, Verhuel fut le chef de la députation qui se rendit à Paris pour demander que Louis Bonaparte fût nommé roi de Hollande. Celui-ci le nomma maréchal (décembre 1806), lui accorda toute sa confiance et l'admit dans son intimité. En même temps il gagnait au plus haut point les bonnes grâces de la reine Hortense, dont les mœurs plus que légères n'étaient un secret pour personne. Envoyé à Paris comme ambassadeur en 1807, il signa dans cette ville, où venait d'accoucher la reine Hortense, l'acte officiel qui constatait la naissance de Louis-Napoléon Bonaparte (depuis Napoléon III). Lors de la descente que firent les Anglais dans l'île de Walcheren, Verhuel fut chargé de protéger les côtes, et s'acquitta de sa mission avec un succès qui lui valut d'être nommé comte de Sevenaar (29 avril 1810). Les des exigences de son terrible frère, le roi Louis ayant renoncé au trône de Hollande, Verhuel reçut la présidence de la junte du gouvernement lors de la réunion de son pays à l'Empire (1810), puis fut investi du commandement général des forces navales de la mer du Nord et de la Baltique (1811). Cette même année, Napoléon 1^{er} lui donna, avec le titre de comte de l'Empire, une dotation de 15,000 francs et une pension de 10,000 francs, et il fut élu, dans l'Yssel supérieur, député au Corps législatif. Lors du soulèvement de la Hollande en 1813, Verhuel resta fidèle à Napoléon, résista à toutes les séductions des alliés, et ce ne fut qu'après son abdication qu'il consentit à rendre les forts La Salle et Morland, où il s'était enfermé avec les marins et les soldats français. Au début de la première Restauration, il se fit naturaliser Français. Après Waterloo, Bonaparte demanda au gouvernement provisoire l'autorisation de passer aux États-Unis avec deux frégates, dont il voulait qu'on donnât le commandement à Verhuel, convaincu qu'il traverserait les croisières ennemies; mais la demande fut rejetée. En 1819, Verhuel entra à la Chambre des pairs, où il défendit à diverses reprises les intérêts des protestants ses coreligionnaires. Il devint membre du consistoire de Paris, où il s'était fixé, et vice-président de la société biblique. Lorsqu'en 1840, après l'échauffourée de Boulogne, la Chambre des pairs se constitua en tribunal chargé de juger Louis Bonaparte, le président Pasquier reçut de Verhuel une lettre dans laquelle celui-ci lui disait textuellement: «Ne le condamnez pas à mort. Sauvez sa tête; c'est un père qui vous en conjure.»

VERHULST (Philippe-Louis), controversiste belge, né à Gand, mort en 1753. Ayant embrassé la carrière ecclésiastique, il fut mis à la tête d'un collège fondé à Dîst en Brabant, puis perdit sa place à la suite de ses attaques contre la bulle *Unigenitus*. Il se retira en Hollande et occupa au séminaire d'Amersfort la chaire de théologie. De ses écrits, tous dirigés contre les jésuites, les principaux sont: *Impostura et errores jesuitarum* (1714, in-4°); *la Chaire desjésuites* (1714); *Lettres à un avocat* (1725, in-4°); *les Fondements solides de la foi catholique* (1739, 6 vol. in-12); *Lettres de M. Ulaminy contre Piernan* (1739, 3 vol. in-12).

VERHULST (Pierre-François), mathématicien belge, né à Bruxelles en 1804, mort en 1849. Reçu docteur ès sciences en 1825, il se fit connaître peu de temps après par quelques articles insérés dans la *Correspondance mathématique et physique* de M. Quételet; mais la faiblesse de sa santé l'empêcha toujours de poursuivre les projets un peu étendus qui germaient dans son esprit. On lui doit cependant un *Traité élémentaire des fonctions elliptiques* (1841), où il coordonnait les travaux de Legendre, d'Abel et de Jacobi sur la matière et qui lui ouvrit les portes de l'Académie de Bruxelles. Ses autres ouvrages se rapportent à la population et aux tables de mortalité. Il fut, dans les derniers temps de sa vie, nommé membre de la commission pour l'amélioration de la condition des pauvres dans les Flandres et de la commission des assurances générales par l'Etat. C'était un esprit droit et assez élevé pour comprendre que les savants ont, en dehors de leurs recherches abstraites, un rôle social important à remplir.

VERIA ou **KARAVERIA**, la *Berza* des anciens, ville de la Turquie d'Europe, dans la Roumélie, pachalik et à 60 kilom. S.-O. de Salonique, au confluent de deux petites rivières; 8,270 hab. Fabrication de tissus de coton; teintureries au rouge d'Andrinople.

VÉRICLE s. f. (vé-ri-kle). Comm. Pierre fausse, faite avec du verre ou du cristal.

VÉRIDICITÉ s. f. (vé-ri-di-si-té — rad. *véridique*). Caractère de ce qui est véridique. || Peu usité.

VÉRIDIQUE adj. (vé-ri-di-ke — lat. *veridicus*, proprement qui dit vrai; de *verus*, vrai, et de *dicere*, dire). Qui a l'habitude de dire la vérité: *Homme véridique. Narrateur, historien véridique.* || Qui est conforme à la vérité, qui contient la vérité: *Témoignage véridique. Les livres sont des conseillers véridiques.* (Chamfort.) *Le seul avantage du journal sur les mémoires est d'être plus sûr et plus véridique.* (Sie-Beuve.)

— **Syn.** *Véridique*, vrai. On est *véridique* quand on dit la vérité, quand on ne se permet pas une parole mensongère. Pour être *vrai*, il faut plus que cela, il faut que tout ce qui tient à la personne ne respire que la vérité. Qu'un historien soit *véridique*, c'est tout ce qu'on peut exiger de lui, quant à la vérité, puisque nous l'envisageons comme simple narrateur; mais l'homme vertueux doit être *vrai*, c'est-à-dire que tout chez lui doit être sincère, ses vertus comme son langage.

VÉRIDIQUEMENT adv. (vé-ri-di-ke-man — rad. *véridique*). D'une manière véridique: *Fait raconté VÉRIDIQUEMENT.*

VÉRIFICATEUR s. m. (vé-ri-fi-ka-teur — rad. *vérifier*). Celui qui est chargé de vérifier: *VÉRIFICATEUR de l'enregistrement. VÉRIFICATEUR des douanes. VÉRIFICATEUR des poids et mesures. VÉRIFICATEURS de comptes, de devis.*

— **Fig.** Ce qui sert à vérifier, à apprécier, à juger: *En économie politique, les faits deviennent VÉRIFICATEURS de la science, après en avoir été les matériaux.* (Talleyrand.)

— **Adjectif.** *Expert VÉRIFICATEUR. Toi-seur VÉRIFICATEUR.*

VÉRIFICATIF, **IVE** ad. (vé-ri-fi-ka-tif, i-ve — rad. *vérifier*). Qui sert de vérification.

VÉRIFICATION s. f. (vé-ri-fi-ka-si-on — rad. *vérifier*). Action de vérifier: *VÉRIFICATION d'un fait. VÉRIFICATION d'un passage. VÉRIFICATION d'un compte. VÉRIFICATION des poids et mesures.*

— **Anc. législat.** *Vérification d'un édit.* Enregistrement d'un édit par le parlement: *Les enregistrements des traités faits avec la couronne et les VÉRIFICATIONS DES ÉDITS pour les levées d'argent sont des images presque effacées de ce sage milieu que nos pères avaient trouvé entre la licence des rois et le libertinage des peuples.* (De Retz.)

— **Jurispr.** *Vérification d'écriture*, Examen juridique qui a pour but de rechercher si un écrit ou une signature privée est de la main de la personne à laquelle on l'attribue.

— **Politiq.** *Vérification des pouvoirs*, Examen des pièces et des faits qui peuvent confirmer ou invalider une élection.

— **Typogr.** **Syn.** de **RÉVISION**.

— **Encycl.** **Jurispr.** *Vérification d'écritures.* Sous notre ancienne législation, la procédure de la *vérification* des écritures fut, dès l'origine, abandonnée à l'arbitraire; l'ordonnance d'avril 1667 vint réglementer cette importante opération. Un édit de 1684 modifia et compléta cette ordonnance, qui avait paru insuffisante.

Aujourd'hui, l'instruction à laquelle donne lieu la *vérification* des écritures est régie par le code de procédure civile.

La *vérification* d'écritures n'est applicable qu'aux actes sous seing privé et on ne pourrait l'étendre aux actes authentiques, car ceux-ci font foi jusqu'à inscription de faux. Les caractères de la procédure de *vérification* d'écritures et de celle de faux incident diffèrent essentiellement entre eux; ainsi, l'inscription de faux peut s'attaquer également aux actes authentiques et aux actes privés, tandis que les actes authentiques ne peuvent être vérifiés qu'en justice. En outre,

la *vérification* d'écritures se poursuit ordinairement à la requête de la partie qui produit l'acte, tandis que le faux incident est toujours introduit par la partie à laquelle est opposé l'acte argué de faux. Enfin, la loi défend toute transaction en matière de faux incident, tandis qu'il est permis de transiger sur une procédure de *vérification* d'écritures.

La *vérification* d'écritures peut porter, soit sur l'ensemble de l'acte sous seing privé, soit seulement sur une partie de cet acte.

La loi a attribué exclusivement aux tribunaux civils la compétence pour statuer sur une demande en reconnaissance ou *vérification* d'écritures; à raison des formalités diverses que nécessite cette procédure et qui ne pourraient être accomplies devant des juridictions exceptionnelles. Ainsi, lorsque, devant un tribunal de commerce, une pièce produite a été méconnue ou déniée, ce tribunal, si la partie persiste à s'en servir, renverra devant les juges qui doivent en connaître; il est alors sursis au jugement de la cause principale (code de proc., art. 427). Le tribunal civil, quand il est saisi par une autre juridiction d'une *vérification* d'écritures, ne peut se dispenser de statuer sur la demande ni juger le fond du procès.

La demande de *vérification* d'écritures peut être formée en tout état de cause; la loi n'a fixé aucun délai en cette matière.

Quand la demande est introduite incidemment, elle doit l'être par acte d'avoué; elle ne peut être faite sous forme d'exploit que devant les juridictions exceptionnelles. L'article 193 du code de procédure indique comment elle est présentée par voie d'action principale: «Le demandeur, dit-il, pourra, sans permission du juge, faire assigner à trois jours pour avoir acte de la reconnaissance ou pour faire tenir l'écrit pour reconnu.» La demande en reconnaissance ou en *vérification* d'écritures est, par conséquent, dispensée du préliminaire de conciliation. Quand le défendeur ne comparait point, il est donné défaut et l'écrit est tenu pour reconnu (art. 194 du code de proc.). C'est là une dérogation à la règle qui ne permet d'adjudger ses conclusions au demandeur que lorsqu'elles sont bien vérifiées. Lorsque le défendeur comparait pour reconnaître le titre, il ne peut s'élever aucune difficulté sérieuse relativement à la procédure, et le tribunal se borne à donner acte au demandeur de cette reconnaissance. D'après l'article 193 du code de procédure, tous les frais, même ceux de l'enregistrement de l'acte, sont à la charge du demandeur, lorsque le défendeur reconnaît sa signature. «Mais cette disposition, dit Dalloz, a été modifiée par l'article 2 de la loi du 3 septembre 1807, pour le cas où la procédure est introduite avant l'échéance de la dette. Cet article porte que, lorsqu'il a été rendu un jugement sur une demande en reconnaissance d'obligation sous seing privé formée avant l'échéance ou l'exigibilité de ladite obligation, les frais de ce jugement ne peuvent être répétés contre le débiteur que dans le cas où il a dénié sa signature; mais les frais d'enregistrement du titre sont à la charge du débiteur, tant dans ce dernier cas que lorsqu'il a refusé de se libérer après l'échéance ou l'exigibilité de la dette. Les prescriptions de la loi de 1807 sont parfaitement équitables. En effet, quand la demande a été introduite avant l'échéance de la dette, et qu'il y a eu reconnaissance de l'écriture, il est juste que le demandeur supporte tous les frais du jugement qui en donne acte; car, d'une part, il doit payer la sécurité qu'il a voulu se procurer, et, de l'autre, on ne peut mettre par anticipation à la charge du débiteur des frais que son exactitude à se libérer rendront peut-être inutiles.» (*Répertoire de législation.*)

— **Des divers modes de vérification des écritures.** D'après l'article 195 du code de procédure, un acte sous seing privé peut être vérifié: 1° par titres; 2° par experts; 3° par témoins.

La plus simple et la plus décisive des preuves est la *vérification* par titres. Elle a lieu lorsque la partie chargée de prouver qu'un acte émane réellement d'une personne produit un titre authentique dans lequel cette personne a figure et qui contient la relation du premier acte. La vérité de l'écriture est alors démontrée.

La *vérification* par experts est celle qui est faite par des hommes de l'art que désignent les parties, ou, à leur défaut, la justice. Comme l'examen de la pièce seule ne pourrait fournir aucune indication aux experts, ceux-ci procèdent à l'aide de pièces de comparaison convenues entre les parties ou désignées par le tribunal. Quand il n'existe point de pièces de comparaison, la *vérification* se fait au moyen de l'écriture que trace le défendeur sur l'injonction du juge et qui est dictée par les experts. Ce mode de preuve est loin d'être satisfaisant. M. Boncenne dit à ce sujet avec beaucoup de raison: «Les bons esprits sont armés de défiance contre les hasardeuses difficultés de cette espèce de preuve qui, partant de la supposition que chaque individu donne à son écriture un caractère original, aspire à conclure, par l'examen comparatif de plusieurs écritures, qu'elles sont ou qu'elles ne sont pas de la même main. Cet argument a *simili et verisimili*

milité doit être souvent trompeur, car il y a loin de la vraisemblance à la vérité et de la ressemblance à l'identité. »

La *vérification* par témoins offre, en général, plus de garanties que l'expertise. Les témoins doivent se borner à déclarer les faits tendant à établir que l'acte litigieux émane de celui auquel il est attribué, et ils ne peuvent point être admis à déposer sur le point de savoir si l'obligation contenue dans l'écrit est réelle et sérieuse.

Lorsque la *vérification* a lieu par experts ou par témoins, la preuve peut s'étendre à tous les faits de nature à éclairer le tribunal. Ainsi, on doit recevoir la preuve non-seulement des faits inhérents à la confection même de l'acte, mais encore de ceux qui se rapportent à l'état physique et moral de celui à qui il est attribué et à l'intention qui a déterminé la confection de cet acte. Mais, de ce que l'écriture d'un acte sous seing privé est contestée, il ne s'ensuit pas que le tribunal soit obligé d'ordonner la *vérification* de l'écriture; son pouvoir est, à cet égard, discrétionnaire. En admettant ce principe, la jurisprudence a décidé : 1° qu'une cour d'appel peut, sans être tenue d'ordonner la *vérification* demandée, déclarer nulle la pièce qu'elle reconnaît être fautive, par appréciation des actes produits et des circonstances de la cause; 2° que le tribunal civil, saisi par renvoi du tribunal de commerce, sur la demande des héritiers, de la *vérification* des obligations souscrites par le défunt, peut, sans excès de pouvoir, au lieu de procéder à la *vérification*, statuer sur la nullité de ces obligations pour dol ou pour fraude, quand la nullité lui a été demandée par action principale et qu'il y a été répondu.

Il existe toutefois des exceptions à ce principe. Ainsi, la cour de cassation a décidé : 1° que, lorsque les héritiers méconnaissent une signature apposée au bas d'une lettre attribuée à leur auteur, le tribunal doit, avant de rejeter la pièce, en ordonner la *vérification* même d'office; 2° que les juges doivent nécessairement, et même d'office, ordonner la *vérification* d'une obligation sous seing privé, lorsque les héritiers du souscripteur, contre lesquels l'exécution en est demandée, déclarent ne pas reconnaître cet acte; et cela, quand bien même ils n'auraient pas pris des conclusions expresses.

D'après l'article 195 du code de procédure, la *vérification* peut être ordonnée simultanément par titres, par experts et par témoins. Mais, de ce que ces trois moyens de preuve peuvent être employés à la fois, doit-on conclure que leur concours soit obligatoire? Non, et la loi laisse sur ce point la plus grande latitude au tribunal. Ainsi, les juges peuvent autoriser la *vérification* d'une écriture seulement par experts et par témoins, ou uniquement par témoins, etc.; ils peuvent aussi n'admettre d'abord qu'un seul mode de *vérification* et ordonner ensuite qu'il sera procédé à la preuve par une autre voie, si la première n'a pas produit les résultats qu'on en attendait.

Le jugement qui autorise plusieurs modes différents de *vérification* peut indiquer l'ordre dans lequel il y sera procédé; les parties sont alors obligées de se soumettre à la décision du tribunal; mais, si cet ordre n'a point été déterminé, la partie peut commencer par tel moyen de preuve qui lui conviendra.

Le tribunal peut fixer un délai pour la *vérification* d'écritures; toutefois, comme il serait contraire à la loi que cette fixation présentât le caractère et les effets d'une clause pénale, le délai est purement comminatoire. En conséquence : 1° les juges ne peuvent prononcer à l'avance une déchéance contre la partie qui n'a pas produit les pièces de comparaison dans le temps déterminé; 2° si un arrêt qui admet une *vérification* d'écritures dans un délai fixé n'a pas été exécuté dans ce délai, il n'y a point de déchéance si la procédure de *vérification* a été commencée avant toute mise en demeure. Mais, dit Dalloz, lorsque, après un premier délai accordé à une partie pour faire procéder à une *vérification* d'écritures, il lui en est accordé un nouveau sur sa demande, par jugement contradictoire, ce nouveau délai n'est pas simplement comminatoire, c'est un délai de grâce, lequel court à partir du jour du jugement, sans qu'il soit besoin de signification; de telle sorte que la partie doit être déclarée déchue de la faculté de faire la *vérification*, si elle a laissé passer le délai sans y faire procéder; il en doit être surtout ainsi s'il apparaît que les délais n'ont été obtenus que pour gagner du temps et retarder une expropriation forcée. (Req., 12 août 1823.)

Lorsque le jugement n'a point fixé le délai dans lequel la *vérification* doit être faite, le demandeur qui n'en poursuit pas l'exécution n'encourt aucune déchéance, alors même qu'il est mis en demeure; en effet, quel délai la mise en demeure pourrait-elle faire courir, puisqu'il n'y en a aucun de fixé?

— De l'expertise en matière de *vérification* d'écritures. Bien que l'expertise, ainsi que nous l'avons dit plus haut, n'offre point toutes les garanties désirables, elle est le mode de *vérification* le plus fréquent. Aux termes de l'article 196 du code de procédure, « le jugement qui autorisera la *vérification* ordonnera qu'elle sera faite par trois experts et

les nommera d'office, à moins que les parties ne se soient accordées pour les nommer. Le même jugement commettra le juge devant qui la *vérification* se fera; il portera aussi que la pièce à vérifier sera déposée au greffe, après que son état aura été constaté, et qu'elle aura été signée et paraphée par le demandeur ou son avoué et par le greffier, lequel dressera du tout un procès-verbal. » Remarquons que les règles de cette expertise sont toutes spéciales et qu'on ne peut lui appliquer les dispositions relatives aux expertises en matière ordinaire qu'autant qu'elles ne seraient pas contraires à cette procédure. Ainsi, en cette matière, les parties ne pourraient point convenir que la *vérification* sera faite par un expert au lieu de trois. Ce nombre est exigé ici à peine de nullité, à raison de la gravité des intérêts engagés et de l'incertitude que présente la science des vérificateurs.

Dans les trois jours du dépôt de la pièce au greffe du tribunal, le défendeur peut en prendre communication, sans déplacement. Il est évident que ce délai ne peut commencer à courir qu'à partir du jour où il a eu connaissance du dépôt par la signification de l'acte qui le constate.

— Des pièces de comparaison. Après le dépôt de la pièce litigieuse au greffe et la communication de cet acte au défendeur, le juge commissaire rend, à la requête de la partie la plus diligente, une ordonnance indiquant le jour où les parties devront se présenter devant lui pour convenir des pièces de comparaison. La requête et l'ordonnance sont signifiées par acte d'avoué, s'il en a été constitué un, sinon à domicile, par ministère d'huissier.

Si le demandeur ne comparait point, la pièce est rejetée (code de proc., art. 199); si c'est le défendeur, le tribunal peut tenir la pièce pour reconnue.

Lorsque les parties comparaissent devant le juge commissaire, le demandeur indique les pièces de comparaison qu'il se propose de soumettre aux experts; le défendeur peut accepter ou rejeter ces pièces, ou même en proposer d'autres. Lorsque les parties sont d'accord sur le choix des pièces, le juge mentionne ce fait dans son procès-verbal, et il y indique les pièces convenues. En cas de dissentiment, le juge les désigne lui-même.

« Si les parties ne s'accordent pas sur les pièces de comparaison, dit l'article 200 du code de procédure, le juge ne pourra recevoir comme telles que : 1° les signatures apposées aux actes par-devant notaire, ou celles apposées aux actes judiciaires en présence du juge et du greffier, ou enfin les pièces écrites et signées par celui dont il s'agit de comparer l'écriture, en qualité de juge, greffier, notaire, avoué, huissier ou comme faisant, à tout autre titre, fonction de personne publique; 2° les écritures et signatures privées, reconnues par celui à qui est attribuée la pièce à vérifier, mais non celles déniées ou non reconnues par lui, encore qu'elles eussent été précédemment vérifiées et reconnues être de lui. Si la dénégation ou méconnaissance ne porte que sur la partie de la pièce à vérifier, le juge pourra ordonner que le surplus de ladite pièce servira de pièce de comparaison. »

Les pièces de comparaison doivent avoir un caractère commun; il faut qu'il n'y ait aucun doute qu'elles ont été écrites et signées par celui dont l'écriture est déniée. Ne doivent être considérées comme écritures et signatures privées, reconnues dans le sens de l'article 200 du code de procédure que celles qui ont été l'objet d'une reconnaissance expresse et directe de la part de celui dont elles sont émanées.

Lorsque plusieurs pièces sont présentées pour servir de comparaison, le juge commissaire doit admettre de préférence celles qui sont les plus voisines de la date de la pièce à vérifier, parce que, après un certain nombre d'années, l'écriture de la même personne présente souvent des différences notables. De simples signatures isolées peuvent quelquefois servir à la *vérification* de corps entiers d'écriture; le juge apprécie dans ce cas le plus ou moins de probabilité qui doit résulter de la quantité plus ou moins grande des lettres pouvant servir d'éléments de comparaison.

Il peut arriver que le demandeur en *vérification* d'écritures n'ait aucune pièce à présenter pour servir de type de comparaison et que la *vérification* par témoins soit impossible. Le demandeur n'a alors d'autre ressource que de déférer le serment à son adversaire.

Qu'arriverait-il si le juge commissaire avait admis comme pièces de comparaison des écritures autres que celles qui sont désignées par la loi? Les auteurs diffèrent sur ce point. Sui-vant M. Demiau, deux voies sont ouvertes pour attaquer l'ordonnance du juge : celle de l'incident et celle de l'appel; mais le premier moyen lui paraît préférable. « Les opérations du juge commissaire, dit-il, ne doivent être envisagées que comme un travail préparatoire qu'il appartient au tribunal de maintenir ou d'annuler. » M. Favard de Langade partage cette opinion, qu'il exprime en ces termes : « Dans la rédaction de son procès-verbal, le juge commissaire indique les pié-

ces de comparaison ou renvoie à l'audience pour être statué sur les difficultés qui se sont élevées entre les parties. En tout cas, la partie qui croit avoir à se plaindre de l'opération du commissaire peut se pourvoir à l'audience où il est rendu jugement. » De son côté, M. Carré pense que le juge commissaire a caractère pour statuer lui-même sur les difficultés de cette espèce, et que son ordonnance ayant, dans ce cas, l'effet d'un jugement, n'est susceptible d'être attaquée que par la voie de l'appel. Cette question ne saurait avoir aucune portée, si l'on admettait, avec Dalloz, que c'est au tribunal et non au juge commissaire qu'il appartient de statuer sur le choix des pièces de comparaison.

Si, porte l'article 201 du code de procédure, les pièces de comparaison sont entre les mains de dépositaires publics ou autres, le juge commissaire ordonne qu'aux jour et heure par lui indiqués les détenteurs de ces pièces les apportent au lieu où doit se faire la *vérification*, à peine, contre les dépositaires publics, d'être contraints par corps, et les autres par les voies ordinaires, sauf même à prononcer contre ces derniers la contrainte par corps, s'il y échet.

« Si, ajoute l'article 202, les pièces de comparaison ne peuvent être déplacées, ou si les détenteurs sont trop éloignés, il est laissé à la prudence du tribunal d'ordonner, sur le rapport du juge commissaire et après avoir entendu le procureur, que la *vérification* se fera dans le lieu de la demeure des dépositaires ou dans le lieu le plus proche, ou que, dans un délai déterminé, les pièces seront envoyées au greffe par les voies que le tribunal indiquera par son jugement. Quand la *vérification* se fait à la demeure des dépositaires ou dans le lieu le plus proche, le tribunal peut commettre un juge de paix ou charger le tribunal du lieu de nommer un de ses membres ou un juge de paix pour y assister. » Lorsqu'un acte authentique, dit Dalloz, est envoyé au greffe du tribunal devant lequel se fait la *vérification*, il peut se faire que cet acte se perde ou soit détruit pendant le transport. Pour prévenir les conséquences fâcheuses qu'entraînerait un pareil accident, l'article 203 du code de procédure veut que, dans le cas où le tribunal aura ordonné que les pièces seront envoyées au greffe, si le dépositaire est personne publique, il fasse préalablement expédition ou copie collationnée des pièces, laquelle sera vérifiée sur la minute ou original par le président de son arrondissement, qui en dressera procès-verbal; ladite expédition ou copie est mise, par le dépositaire, au rang de ses minutes, pour en tenir lieu jusqu'au renvoi des pièces. »

Lorsqu'une pièce désignée pour servir de type de comparaison se trouve entre les mains d'un dépositaire privé, ce dernier ne peut être contraint à la fournir qu'en cas d'absolue nécessité. « Il ne serait pas juste, dit M. Boncenne, que ce dépositaire fût tenu de venir, à raison d'un procès qui lui est étranger, s'exposer à l'exhibition d'une pièce, aux poursuites du fisc ou à d'autres préjudices; son excuse, dans ce cas, devrait être agréée. »

— Des opérations de *vérification* faites par les experts. Aux termes de l'article 204 du code de procédure, « la partie la plus diligente fera sommer par exploit les experts et les dépositaires de se trouver aux lieux, jour et heure indiqués par l'ordonnance du juge commissaire; les experts, à l'effet de prêter serment et de procéder à la *vérification*, et les dépositaires à l'effet de représenter les pièces de comparaison; il sera fait sommation à la partie d'être présente par acte d'avoué à avoué. Il sera dressé du tout procès-verbal; il en sera donné aux dépositaires copie par extrait, en ce qui les concerne, ainsi que du jugement. » Lorsque l'une ou l'autre des parties ne comparait point, le juge commissaire en donne défaut, et l'on continue les opérations. Lorsqu'un des experts ne se présente pas, les parties doivent tout de suite s'entendre pour le remplacer s'il a été choisi par elles; s'il a été nommé d'office ou bien si les parties ne s'accordent point, le juge commissaire doit en faire rapport au tribunal qui pourvoit lui-même à son remplacement.

Quand les pièces de comparaison lui paraissent insuffisantes, le juge commissaire peut ordonner que le défendeur fasse un corps d'écriture dicté par les experts, le demandeur présent ou appelé.

En cas d'absence des pièces de comparaison et de décès de l'auteur de l'écriture méconnue, le tribunal déclarerait l'action du demandeur non recevable, car celui-ci ne pourrait plus invoquer la pièce produite à l'appui de ses prétentions.

Lorsque les experts ont prêté serment et que les pièces leur ont été communiquées, les parties doivent se retirer, car leur présence pourrait troubler ou influencer les vérificateurs. Les experts procèdent conjointement à la *vérification* au greffe, devant le greffier ou devant le juge, s'il l'a ainsi ordonné. Ils sont tenus de dresser un rapport commun et motivé et de ne former qu'un seul avis à la pluralité des voix. En cas d'avis différents, il doit en être fait mention dans le rapport, sans qu'il soit permis d'indiquer l'avis particulier de chaque expert. Le rapport terminé, il est signé par les experts et

annexé à la minute du procès-verbal du juge commissaire.

— De la *vérification* par témoins. Aux termes des articles 211 et 212 du code de procédure, « pourront être entendus comme témoins ceux qui auront vu écrire ou signer l'avis en question ou qui auront connaissance des faits pouvant servir à découvrir la vérité. En procédant à l'audition des témoins, les pièces déniées ou méconnues leur seront représentées et seront par eux paraphées; il en sera fait mention, ainsi que de leur refus; seront, au surplus, observées les règles prescrites pour les enquêtes. »

L'enquête pouvant être demandée par le défendeur aussi bien que par le demandeur, il a été décidé que le défendeur en *vérification* d'écritures peut être admis à prouver par témoins la fausseté de l'acte qu'il désire.

Les juriscultes ne s'accordent point sur l'objet des questions à faire aux témoins. D'après M. Pigeau, les témoins ne peuvent être consultés sur le plus ou moins de rapport de l'écriture contestée avec celle des pièces de comparaison, car ils ne pourraient, à cet égard, exprimer qu'une opinion; or, en matière d'enquête, la loi ne demande point l'opinion du témoin; ce sont des faits qu'elle attend de lui. D'ailleurs, ne peut-on pas prendre des experts pour la comparaison des pièces? MM. Chauveau, Demiau et Dalloz formulent une opinion contraire. Suivant ces auteurs, on doit avoir le plus grand égard à la déposition de personnes ayant l'habitude de voir l'écriture et la signature de l'auteur présumé de l'acte dénié. D'un autre côté, lorsque plusieurs témoins dignes de foi attestent qu'ils reconnaissent l'écriture ou la signature de la pièce comme ayant été tracée par celui auquel on l'attribue, cette déclaration ne doit-elle pas avoir plus de poids auprès du tribunal que l'opinion des experts, dont la décision ne s'appuie, en somme, que sur des conjectures?

— Des jugements en matière de *vérification* d'écritures. Dès que l'instruction, dont nous venons d'exposer toutes les phases est terminée, le tribunal statue sur la sincérité de la pièce déniée.

Lorsqu'il est prouvé que la pièce a été écrite ou signée par celui qui la dénie, il est condamné à 150 francs d'amende envers le domaine, outre les dépens, dommages et intérêts de la partie. L'amende est ici la peine d'une dénégation faite de mauvaise foi, et elle est applicable, quelle que soit la nature de l'acte dont cette dénégation a rendu la *vérification* nécessaire. Si la demande au fond est inférieure au taux du dernier ressort, le jugement qui statue sur la *vérification* d'écritures n'est point susceptible d'appel.

— Polit. *Vérification des pouvoirs*. Toute assemblée, avant de se constituer et d'aborder les débats qui font l'objet de ses travaux, doit procéder à la *vérification* des pouvoirs de ses membres. Cette mesure a pour but de constater que tous les représentants, quelle que soit d'ailleurs la nature de l'assemblée délibérante, ont été nommés dans les conditions déterminées par les lois et sont capables de siéger, c'est-à-dire n'ont point encouru de peine qui s'oppose à leur admission dans une assemblée nationale, départementale ou communale.

Les assemblées souveraines peuvent seules procéder à la *vérification* des pouvoirs de leurs membres. En vain objecterait-on que les membres qui se prononcent sur le premier cas ne sont point validés et n'ont aucun pouvoir pour statuer; comme on ne peut mettre le pouvoir souverain à la merci d'un conseil quelconque, fût-ce un conseil d'Etat, il faut accepter cette situation, qui nous semble présenter. En effet, si l'on admet pour toute élection non contestée une présomption de validité, dès lors les dossiers électoraux se divisent en deux parts inégales. D'un côté se trouvent les dossiers qui renferment contre l'élu des présomptions de corruption, par exemple, la preuve d'illégalités graves, ou les pièces établissant l'intervention du pouvoir exécutif ou de ses agents en sa faveur. De l'autre, on classe les dossiers qui ne donnent point lieu à contestation.

La validation des représentants contre l'élection desquels il ne s'élève aucune protestation est rapidement exécutée et, lorsque cette opération est faite pour la moitié plus un de ses membres, la Chambre existe à l'état de pouvoir légal et peut aborder les questions importantes. Le nombre des élections contestées étant relativement petit, les élections sont examinées par une assemblée jouissant de tous ses droits et les inconvénients qui résulteraient de l'intervention d'un pouvoir étranger, inconvénients dont le moindre serait la subordination de la représentation nationale à un pouvoir dépendant de l'exécutif, sont écartés.

Si tous les hommes politiques sont unanimes à reconnaître que les assemblées souveraines peuvent seules procéder à la *vérification* des pouvoirs de leurs membres, on en rencontre beaucoup qui ne pensent pas devoir reconnaître le même droit aux assemblées départementales ou communales.

Les membres des conseils généraux doivent, suivant eux, relever, pour la *vérification*

de leurs pouvoirs, d'un conseil supérieur, du conseil d'Etat par exemple.

Les conseils municipaux doivent relever du conseil de préfecture, autrement dit du préfet du département.

Les partisans de ces idées ont gain de cause sous la législation actuelle, car les conseils généraux, qui d'après la loi de 1871 vérifiaient eux-mêmes les pouvoirs de leurs membres, ont été privés de ce droit par une loi que fit voter le 31 juillet 1874 le ministère de Broglie, qui remit au conseil d'Etat le droit de statuer sur les réclamations présentées par les électeurs, et permit au préfet d'attaquer les élections contre lesquelles il pourrait avoir des motifs de protester; le conseil d'Etat restant juge en ce dernier cas de la protestation du préfet.

De plus, les conseils municipaux sont aujourd'hui en France (1876) sous la dépendance des conseils de préfecture qui, comme nous le disons plus haut, dépendent plus ou moins du préfet, c'est-à-dire du pouvoir exécutif.

La législation, surtout en ce qui concerne les conseils généraux, semble sur le point de changer, et un projet de loi, fort bien accueilli par la chambre des députés, propose de rendre aux conseils généraux le droit absolu de prononcer l'admission ou le rejet de leurs membres.

Pour les conseils municipaux, on semble ne devoir rien faire, et cependant il conviendrait, à notre sens, d'enlever aux conseils de préfecture, c'est-à-dire aux préfets, le droit de vérifier les pouvoirs de conseillers qui peuvent, surtout dans les grandes villes, être en hostilité flagrante avec les préfets et par suite devenir victimes du ressentiment de ces fonctionnaires.

La vérification par les membres des conseils, sauf recours au conseil d'Etat, ou mieux aux conseils généraux, serait, à notre sens, très-préférable.

En cette question importante, en effet, il faut surtout que le pouvoir exécutif, qui doit être contrôlé par les assemblées nationale, départementales ou communales, ne puisse procéder à la vérification des membres de ces assemblées et par suite être tenté d'écarter les hommes qu'il saurait hostiles à sa politique ou à ses projets.

Ce principe est la sauvegarde de la liberté et la barrière qu'on doit poser aux empiétements de l'exécutif, trop souvent disposé à ne tenir qu'un compte médiocre de la volonté de la nation.

VÉRIFIÉ, ÉE (vé-ri-fi-é) part. passé du v. Vérifier. Dont on a constaté la vérité : *Mémoire vérifié. L'histoire, même de nos jours, fourmille de faits mal vérifiés.* (Boiste.)

— Hist. *Duc non vérifié*, Duc qui devait son titre non à la possession d'un duché, mais à un brevet du roi : *Il fallut avoir recours à un duc non vérifié, ou, comme on parle, à brevet.* (St-Simon.)

VÉRIFIER v. a. ou tr. (vé-ri-fi-é — bas lat. *verificare*, de *verus*, vrai, et *ficare* pour *facere*, faire.) Examiner, discuter, constater la vérité, l'exactitude de : *VÉRIFIER un fait. VÉRIFIER un compte. VÉRIFIER des travaux. VÉRIFIER une assertion. VÉRIFIER une signature. Si les principes expliquent les faits, les faits vérifient les principes.* (Lamenn.) *Justifier, confirmer : L'événement a vérifié nos prévisions.*

— Anc. législ. *Vérifier un édit en parlement*, l'enregistrer.

Se vérifier v. pr. Etrg vérifié, confirmé : *Votre prédiction s'est vérifiée.*

— Syn. *Vérifier, avérer, constater.* V. **AVÉRIR**.

VÉRIN s. m. (vé-rain — Ce nom n'est pas, comme on l'a avancé, un dérivé de *ver*, par allusion à la forme de la vis ou de l'écrou, mais il appartient à la famille du latin *veru*, broche). Mécan. Machine composée d'une vis et de deux écrous, qui sert à élever de grands fardeaux.

— Encycl. Cet agrès, que l'on peut classer parmi les crics, diffère cependant de ceux-ci en ce que le poids à soulever, au lieu d'être appliqué au sommet d'une crémaillère mue par un pignon et une manivelle, est placé à la partie supérieure d'une vis à filets carrés que l'on fait tourner, monter ou descendre au moyen d'un levier à cliquet. Cette vis traverse un écrou faisant partie d'un pied à quatre branches, qui sert de support à l'appareil. Les *vérens* sont fixes ou à mouvement de translation; ces derniers, dont on fait usage dans les chemins de fer, servent à faire avancer ou reculer l'objet soulevé; à cet effet, leur pied est fixé sur un patin en fer au travers duquel passe une vis de rappel à petits filets carrés, que l'on manœuvre à l'aide d'une manivelle. Les *vérens* fixes, que l'on utilise comme crics dans bien des circonstances, ont été employés pour opérer le décentrement des Ponts-de-Cé et de Croix-Daurade, près Toulouse; la vis qui les compose permet d'obtenir une descente du centre parfaitement réglée et qu'on peut maîtriser complètement depuis le commencement jusqu'à la fin de l'opération, ce que l'on ne peut obtenir avec le meilleur système de décentrement. Les *vérens*, auxquels on peut donner une très-grande puissance, l'effort

qu'ils produisent étant en raison directe du diamètre et du pas de la vis, ont été employés avec avantage à la descente des caissons en tôle qui servent de fondation au pont du Rhin, construit entre Strasbourg et Kehl, pour le passage du chemin de fer de l'Est sur le territoire badois. Ces *vérens*, qui agissaient par suspension, soutenaient chacun 15,000 kilogrammes, et, chaque caisson pesant 600,000 kilogrammes, il a fallu 40 *vérens* pour opérer cette descente.

VÉRINE s. f. (vé-ri-ne — d'un village de la province de Venezuela, où l'on cultive ce tabac). Comm. Tabac d'Amérique très-estimé.

— Mar. Lampe qui servait autrefois à éclairer le timonier pendant la nuit.

VÉRINE, impératrice grecque, morte en 485. Epouse de Léon I^{er}, après la mort duquel elle troubla l'Etat de ses intrigues et de ses complots, elle parvint en 475 à détrôner son gendre Zénon l'Isaurien en faveur de son frère Basilisque, auquel elle voulut ensuite substituer son amant Patrice. Déçue dans son espoir, elle contribua au rétablissement de Zénon (477), qu'elle tenta de nouveau de renverser deux ans plus tard. Ce prince finit par l'enfermer dans un château de la Cilicie, où elle mourut, occupée jusqu'au dernier moment de complots et secondée dans ses folies par sa fille Ariadne, épouse de l'empereur Zénon.

VERINO (Ugolin), poète latin, né à Florence en 1442, mort en 1505. Il n'est guère connu que par ses ouvrages, qui ne s'élèvent pas au-dessus d'une honnête médiocrité. Les plus estimés sont : les *Expéditions de Charlemagne*; la *Prise de Grenade* et *De illustratione Florentina* (1483, in-4°), poème en trois livres, où il célèbre la grandeur de sa patrie.

— Son fils, Michel VERINO, mourut en 1487 à dix-neuf ans, parce qu'il n'avait pas voulu par piété suivre les conseils des médecins, qui lui ordonnaient de se marier, s'il voulait recouvrer la santé. Il a laissé 327 distiques moraux, qui ont été traduits en prose et en vers français. On les trouve dans le recueil d'Ant. -Aug. Renouard, intitulé *Carmina ethica ex diversis auctoribus* (Paris, 1795, in-18).

VÉRITABLE adj. (vé-ri-ta-ble — du lat. *veritas*, vérité). Qui est conforme à la vérité, qui est vrai : *Discours véritable. Relation véritable. Histoire véritable.*

Ce langage est trop doux pour être véritable.

BOURSALUT.

|| Qui est réellement ce qu'il exprime le mot auquel on applique cette qualification : *La véritable raison et la véritable sagesse, c'est de savoir se modérer.* (Boss.) *L'ennie est détruite par la véritable amitié; la coquette par la véritable amour.* (La Rochef.) *Le repos de la conscience est le seul bonheur véritable.* (La Rochef-Dougl.)

Qu'un ami véritable est une douce chose!

LA FONTAINE.

— Véridique; qui dit, qui a l'habitude de dire la vérité : *J'essaye d'être toujours véritable, sincère et fidèle à tous les hommes.* (Pasc.)

— Syn. *Véritable, avéré, vrai.* V. **AVÉRÉ**. **VÉRITABLEMENT** adv. (vé-ri-ta-ble-man rad. *véritable*). Conformément à la vérité : *Parles-moi véritablement.* (Acad.) || Peu usité.

Réellement, de fait : *J'en suis véritablement affligé. Ceux que nous appelons anciens étaient véritablement nouveaux en toutes choses.* (Pasc.) *Jamais les personnes véritablement pures ne sont fausses ou vindictives.* (Mme de Genlis.) *La petite vérole est la bataille de Waterloo des femmes; le lendemain elles connaissent ceux qui les aiment véritablement.* (Balz.) || A la vérité, il est vrai : *Véritablement, il m'a dit cela, mais je n'ai garde d'y croire.*

VÉRITAS s. m. (vé-ri-tas — mot lat. qui signif. *vérité*). Office international de renseignements maritimes. || Ou dit aussi BUREAU-VÉRITAS.

— Encycl. Cette administration, toute privée, ne remplit qu'une partie des attributions du Lloyd britannique, mais elle a réussi, en dix ans, à le supplanter presque dans une branche importante : la statistique des constructions navales, des naufrages et des avaries. Elle publie, de temps à autre, le répertoire de ses tableaux. Son rôle est d'établir un règlement international pour la construction et la classification des navires, l'armateur, l'affrètement, le courtier maritime, l'assureur, le capitaine au long cours, les consuls, les tribunaux de commerce du littoral étant directement intéressés à connaître l'âge, la jauge, les qualités et les défauts d'un navire en fer ou en bois, à voiles ou à vapeur. Fondé en 1851, conformément aux statuts rédigés par la chambre de commerce de Bordeaux, mais établi à Paris sous la direction de M. Ch. Bal, le Bureau-Veritas fait concurrence au Lloyd anglais jusque dans les ports et sur les chantiers du Royaume-Uni; il fait loi aux Etats-Unis, en Russie, en Allemagne, en Suède, en Espagne et au Canada.

VERITAS ODIIUM PARIT, OBSEQUIUM AMICIS (*La franchise fait des ennemis, la flatterie des amis*). Molière, en traçant le carac-

tère du Misanthrope, a fait ressortir cette vérité exprimée par Tércence. Par sa franchise poussée à l'excès, Alceste se fait de nombreux ennemis. C'est aux esclaves de mentir, disait Apollonius, à l'homme libre de parler le langage de la vérité; mais la franchise doit avoir des limites, et, si l'on en croit la sagesse des nations, toute vérité n'est pas bonne à dire. Le prudent Fontenelle pensait comme Tércence : « Si j'avais la main pleine de vérités, écrivait-il, je me garderais bien de l'ouvrir. »

« Les auteurs sont d'une extrême impétuosité; si on ose les contrarier, aussitôt ils récriminent; à les entendre, ils sont outragés comme Racine, méconnus comme le Tasse, persécutés comme Fénelon : *Veritas odium parit.* »

(Galerie de littérature.)

« La plupart des querelles de la société ne naissent, pour l'ordinaire, que parmi les gens qui se disent la vérité : *Veritas odium parit, obsequium amicos*, dit le sage Tércence; la vérité engendre la haine et les inimitiés. »

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

« J'ai peut-être mal fait d'écrire ce chapitre; car que m'en reviendra-t-il? A cette question qui, aujourd'hui plus que jamais, est le régulateur suprême et universel, Tércence me répond : *Obsequium amicos, veritas odium parit.* J'ai donc mal fait. »

GÉNIN.

VÉRITÉ s. f. (vé-ri-té — lat. *veritas*; de l'adjectif *verus*, vrai, qui appartient à la même famille que le germanique *vär*, le kymrique *guyr*, l'irlandais *fr*, l'arabe, etc. Ces divers termes désignent le vrai comme ce qui est excellent en soi; ils se rattachent, en effet, à la racine sanscrite *var*, honorer, vénérer, choisir, préférer, désirer, etc.) Ce qu'on dit avec ce qui est, affirmation de ce qui est vrai ou négation de ce qui est faux : *Dire la vérité. Taire, dissimuler, cacher la vérité. Chercher la vérité. Cela est la vérité, l'exacte vérité, la vérité toute pure. Les témoins, avant de déposer en justice, jurent de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité.* (Acad.) *Ce n'est pas aimer la vérité que de ne l'aimer que flatteuse et agréable; il faut l'aimer dure et dure, affligante et sévère; il faut en aimer les épines et les blessures.* (Montaigne.) *Nous connaissons la vérité non-seulement par la raison, mais encore par le cœur.* (Pasc.) *La vérité est un bien commun; quiconque la possède la doit à ses frères.* (Boss.) *On n'arrive à la vérité que par un chemin, on s'en écarte par mille.* (La Bruy.) *Quand vous avez trouvé la vérité, ne craignez pas de creuser; vous n'arriverez qu'à des conséquences justes et fécondes.* (Montesq.)

La morale a besoin, pour être bien reçue, du masque de la fable et du charme des vers; La vérité plait moins quand elle est toute nue, Et c'est la seule vierge, en ce vaste univers, Qu'on aime à voir un peu vêtue.

DE BOUFFLERS.

|| Chose vraie; principe certain, constant : *VÉRITÉ physique. VÉRITÉ morale. VÉRITÉS mathématiques.* On pardonne plus difficilement une VÉRITÉ désagréable qu'une injure. (Grimm.) *Il y a des vérités d'un jour comme il y a des VÉRITÉS éternelles.* (J. Arago.)

L'homme est de glace aux vérités.

Il est de feu pour les mensonges.

LA FONTAINE.

— Sincérité, bonne foi : *Il y a, dans tout ce qu'il dit, un accent de VÉRITÉ qui me touche.* (Acad.)

— Loc. fam. *Dire à quelqu'un ses vérités*, lui reprocher librement ses fautes, ses défauts : *Je vous aime trop, ma chère nièce, pour ne pas vous dire vos vérités.* (Mme de Maint.)

— Prov. *Toutes vérités ne sont pas bonnes à dire*, il n'est pas toujours prudent de dire ce que l'on sait, quelque vrai que cela puisse être : *Toutes VÉRITÉS ne sont pas bonnes à dire, mais elles sont bonnes à entendre.* (Mme Du Deffant.) *Il n'y a que la vérité qui offense*, Les reproches vraiment sensibles sont ceux que l'on a mérités. *La vérité se cache au fond d'un puits*, La vérité ne se découvre qu'avec peine.

— Jeux. *Une vérité et une contre-vérité*, Sorte d'amusement de société, qui consiste à dire à chacun, sur ses qualités ou ses défauts, une chose vraie et une chose fautive, en sorte que l'éloge et le reproche puissent être pris malicieusement l'un pour l'autre.

— Littér. et B.-arts. Expression fidèle de la nature : *Description d'une VÉRITÉ frappante. Ce portrait, ce paysan est d'une grande VÉRITÉ. Il y a beaucoup de VÉRITÉ dans le jeu de cet acteur. La VÉRITÉ dramatique exige de chaque personnage un langage conforme à sa condition.* (L. Veilliot.)

— Loc. adv. *A la vérité*, Il est vrai, je conviens que : *A la VÉRITÉ, je l'ai frappé, mais il m'avait provoqué.*

— En vérité, Vraiment, assurément, certainement : *EN VÉRITÉ, cela est étrange. Je vous le dis EN VÉRITÉ. EN VÉRITÉ, pour faire un gouverneur, il faut être ou père ou plus qu'homme soi-même.* (J.-J. Rouss.)

— Syn. *Vérité, vrai.* La *vérité* est quelque chose de moins absolu que le *vrai*; celui-ci est tel par lui-même, il s'impose, il frappe, il ne se discute pas; tandis que la *vérité* se démontre, on la cherche quelquefois longtemps avant de la rencontrer.

— Encycl. On donne quelquefois au mot *vérité* le sens de réalité; mais, dans ce que nous allons dire, nous aurons soin d'éviter cette confusion. Tout ce qui existe est réel, par cela même que cela existe; car réel vient de *res*, pris dans le sens de chose existante. Mais, à moins de renoncer au sens propre du mot *vrai*, on ne peut pas dire que tout ce qui existe est vrai : un arbre, une fleur, une pierre, une montagne, un nuage, une étoile, un animal, un homme sont réels; ils ne sont pas vrais, si l'on distingue le vrai du réel, comme cela doit se faire. La notion de *vérité* ne s'applique proprement qu'à ce qui joue un rôle représentatif; ainsi, un portrait est vrai s'il représente fidèlement l'original; un récit est vrai s'il retrace exactement les circonstances du fait accompli; quand notre esprit juge, nos jugements sont vrais s'ils sont conformes à la réalité, à la manière d'être réelle des choses. Les faits, en eux-mêmes, sont ou ont été réels; voilà tout ce qu'on a le droit de dire quand on prend les mots dans leur sens propre; si l'on dit que les faits sont vrais ou faux, ce n'est plus des faits mêmes qu'on parle, mais de leur représentation, de la manière dont on les raconte; il y a dans cette manière de parler une confusion fâcheuse entre les faits eux-mêmes et leur expression ou représentation. Supposons, par exemple, qu'un journal, à propos d'un incendie, raconte que plusieurs personnes ont péri dans les flammes; un autre journal dira : « Ce fait est malheureusement vrai; » dans ce cas, le mot *fait* ne signifie pas ce qui a eu lieu sur le terrain de l'incendie, il signifie seulement ce qui a été lu dans le premier journal, c'est-à-dire un récit; la preuve, c'est que d'autres pourraient dire que le fait est faux, et sur le terrain de l'incendie il est impossible qu'il y ait eu des faits faux. D'ailleurs, ce n'est pas le mot *fait* seul qui peut être pris dans le sens de récit; tous les mots de la langue qui expriment certains faits particuliers présentent le même cas; ainsi, rien n'empêcherait de dire que la *mort* de plusieurs personnes dans l'incendie dont il s'agit était fautive, pour signifier le récit même dans lequel cette mort était affirmée. Au contraire, *mort* désignerait le fait lui-même, le fait réel, et non plus vrai, si l'on disait : « La mort de ces personnes, que tout le monde estimait, a répandu dans le quartier une consternation générale. »

Puisque la *vérité* n'est autre chose que la conformité d'une représentation avec la chose ou la réalité représentée, il est clair qu'on peut connaître directement la *vérité* d'un récit, d'une représentation, quand on a sous les yeux les choses mêmes, et pour cela il suffit de comparer les représentations avec les choses et de voir s'il y a similitude complète. Si je vois en même temps un portrait et la personne que l'artiste a voulu peindre, je juge facilement si le portrait est vrai ou faux; si, au moment où quelqu'un me dit qu'il tombe de la neige, je vois en effet la neige tomber, je juge que ce qu'on me dit est vrai; si, au contraire, je vois qu'il ne tombe rien, je juge que cela est faux. Mais la recherche de la *vérité* a le plus souvent pour objet des choses passées ou des choses qui se réalisent actuellement hors de notre vue, ou encore des choses futures, et dans ces trois cas il est impossible de contrôler la représentation, le récit, l'affirmation par la réalité même; de sorte que la *vérité* ne peut être connue que d'une manière indirecte, en comparant ensemble le plus grand nombre possible de représentations, pour s'assurer si elles sont concordantes.

Prenons pour exemple les faits racontés dans les Évangiles. Comment pouvons-nous juger s'ils sont vrais ou faux? Ce sera d'abord en comparant les récits d'un évangéliste avec ceux des trois autres, puis avec ceux des historiens profanes si nous en trouvons qui se rapportent aux mêmes faits; puis aussi avec les jugements que notre raison peut déduire de tous les autres faits dont l'ensemble constitue notre expérience personnelle, jugements qui, d'ailleurs, ne sont encore que des représentations formées en nous par des procédés plus ou moins compliqués. On en peut dire autant de tous les faits historiques, et il ne faut pas oublier qu'ici le mot *fait* signifie, non les choses qui ont réellement eu lieu, mais les récits qu'on en fait, puisque, comme nous l'avons déjà dit, la seule manière exacte de parler des choses passées, c'est de dire qu'elles ont eu lieu, qu'elles ont existé.

Quant aux faits passés qui nous sont attestés par notre mémoire seule, nous sommes naturellement portés à croire vrais nos souvenirs; mais cette croyance est souvent en dehors de toute vérification possible, à moins que la mémoire ne nous rappelle en même temps plusieurs faits ayant entre eux des rapports manifestes; car dans ce cas-là seulement nous pouvons les contrôler les uns par les autres et arriver ainsi à une certitude plus grande, sans que jamais nous puissions la dire absolue. La mémoire, en effet, nous rappelle quelquefois des hallucinations

que nous avons prises pour des réalités; quelquefois aussi elle altère peu à peu les impressions qui, dans le principe, représentaient fidèlement des faits réels.

Pour les faits futurs que notre imagination parvient à se représenter, en partant de ce principe que le futur doit toujours ressembler au passé, nous sommes également privés de tout moyen de les comparer avec la réalité, puisque cette réalité n'existe pas encore; tout ce que nous pouvons faire, c'est de compter dans le passé le nombre des faits de même nature, et, plus ce nombre est grand, plus le fait futur nous paraît vraisemblable.

Restent enfin les *vérités* que nous appelons générales, comme : tous les corps sont pesants; le tout est plus grand que l'une de ses parties. Pour s'assurer que ce sont là des vérités générales, faudrait-il examiner tous les cas où l'on peut avoir l'occasion de chercher si un corps a de la pesanteur, de comparer un tout avec sa partie et de voir si réellement le tout est toujours plus grand? Cela serait impossible; mais dans ce cas on invoque ordinairement les droits d'une faculté qu'on appelle la raison et qui a, dit-on, pour fonction spéciale de nous manifester les *vérités* de ce genre avec une autorité souveraine. Ce n'est point ici le lieu de discuter cette question importante et difficile, et nous devons nous contenter de renvoyer le lecteur aux mots RAISON, CERTITUDE, EVIDENCE.

Dans tout ce que nous venons de dire, nous n'avons considéré la *vérité* que comme une qualité propre à distinguer, parmi les représentations, celles qui sont conformes à l'objet représenté de celles qui n'y sont pas conformes. Mais en portant l'abstraction à ses dernières limites on arrive à concevoir une *vérité* qu'on suppose exister par elle-même indépendamment de toute représentation. Ainsi, on se laisse aller facilement à penser qu'il y aura dans la suite des temps futurs bien des faits qu'aucun esprit ne peut actuellement prévoir, qu'aucun être pensant ne s'est jamais représentés, et souvent on n'hésite pas à dire que la *vérité* de ces faits existe, qu'elle a même toujours existé; si, quand on parle ainsi, le mot *faits* est pris dans le sens d'actes, il faut donc que la *vérité* des faits soit ici une sorte de réalité, puisqu'il n'existe aucune représentation et que les faits en eux-mêmes ne peuvent être que réels.

Mais ce n'est là qu'une fausse apparence; tout à l'heure, quand nous avons dit : « Il y aura dans la suite des temps futurs bien des faits qu'aucun esprit, qu'aucun être pensant ne s'est jamais représentés, » nous ne nous sommes pas aperçus que nous nous contredisions dans les termes mêmes. Par cela seul que nous parlions de faits que nous disions n'avoir jamais été représentés, nous les représentions d'une manière indéterminée, et cette représentation que nous en donnions ne pouvait qu'être conforme à la réalité, puisque, sans entrer dans aucun détail, nous nous bornions à représenter l'existence de ces faits. On nous dira : « Mais quand même vous n'auriez pas parlé de ces faits, leur *vérité* n'aurait pas été moins réelle; » cela est vrai, mais il y a une autre personne qui en parle, c'est précisément celle qui fait l'objection; elle les représente aussi d'une manière indéterminée, et c'est cette représentation qui est vraie. Quand on va tout au fond de cette question des faits futurs, on arrive à reconnaître ceci : le futur en lui-même n'existe pas, et cela est tout simple, puisque l'existence se rapporte au présent et qu'il y a opposition entre les idées de présent et de futur; mais le futur, des qu'il est nommé par un être pensant, devient quelque chose de présent par la qualité même de représentation qu'il revêt. Cette représentation est vraie si elle se trouve d'avance conforme à la réalité qui sera plus tard; seulement, si la représentation est détaillée, nous ne pouvons, par aucun moyen, savoir aujourd'hui avec une certitude absolue si elle est vraie; mais, si elle est tout à fait indéterminée, elle est dotée d'une *vérité* qu'on est forcé de reconnaître et qui, toutefois, ne peut nous être d'aucune utilité, précisément parce qu'elle est indéterminée. Elle pourrait nous être nuisible si elle nous conduisait à un fatalisme indolent qui nous ferait renoncer à toute activité de l'esprit et du corps. Mais il suffit de rappeler ce que nous venons de dire pour comprendre combien ce fatalisme indolent est ridicule. Quand le Turc se dit à lui-même : « Je n'ai rien à faire parce que tout ce qui doit arriver est écrit, » c'est lui-même qui a écrit cela sur les feuillets de sa pensée, et il l'écrit sans pouvoir le préciser, puisqu'il en ignore les détails; il n'en écrit que l'existence vague, future, n'ayant aujourd'hui aucune autre réalité que celle qu'il lui donne d'avance en imagination. Il faut être fou pour se laisser décourager par une ombre si vaporeuse, si voisine du néant. Il est vrai que le Turc croit en Dieu et que les faits futurs lui apparaissent comme étant connus d'Allah dans tous leurs détails. Mais qu'importe? l'homme ne possède aucun moyen de connaître les connaissances de Dieu; ces connaissances sont pour l'homme comme si elles n'existaient pas. De toutes manières, on arrive forcément à ce résultat : que, si la *vérité* des faits futurs tout à fait inconnus existe, elle

existe comme si elle n'existait pas; son existence n'a pas plus de valeur pour nous que n'en aurait sa non-existence. Le fatalisme paraîtrait plus sérieux peut-être s'il se fondait, non plus sur la connaissance, mais sur la volonté divine; car si rien n'arrive que par la volonté expresse, par l'ordre formel d'un Être tout-puissant, ou si, chez cet Être, connaître c'est vouloir, il semble que les êtres soumis à cette volonté toute-puissante n'aient plus rien à faire que de suivre l'impulsion qui leur est donnée. Mais ceci n'est plus une question de *vérité*, c'est une question de liberté pour l'homme, d'action providentielle pour Dieu, et nous devons ici nous renfermer dans les limites que comporte notre sujet.

Toute *vérité* est-elle bonne à dire à tout le monde, et n'y a-t-il pas des erreurs qu'il faut respecter parce qu'elles sont utiles à ceux chez qui elles régissent? C'est là une question bien délicate et qui admet des réponses différentes selon les points de vue où l'on se place. Quand on embrasse dans sa pensée l'humanité tout entière, considérée non-seulement dans le présent, mais encore dans tous les siècles futurs qui lui sont réservés, on peut dire qu'aucune *vérité* ne doit lui être cachée, qu'elle a un intérêt réel à ce qu'on supprime par tous les moyens les erreurs dont elle peut se repaître. Mais plus le point de vue perd de sa généralité, plus il devient possible que certaines erreurs soient plutôt avantageuses que nuisibles; et quand on ne considère qu'un individu isolé, cette possibilité se change quelquefois en un fait d'une réalité incontestable. Prenons le cas d'une vieille dévote qui serait arrivée aux derniers moments de sa vie et qui verrait venir la mort presque avec joie, parce qu'elle compte entrer bientôt au paradis; le libre penseur, qui ne croit pas au paradis, peut-il avoir un seul instant la pensée que son devoir est d'aller déjouer cette mourante et lui enlever sa dernière consolation?

— Allus. littér. La *Vérité au fond d'un puits*, Mot du philosophe Démocrite.

On fait de fréquentes allusions à la *Vérité* toute nue et cachée au fond de son puits, pour faire entendre que les *vérités* exprimées avec trop de franchise sont repoussées par tout le monde.

« Alors la Politique régnait à Rome; elle avait pour ministres ses deux sœurs, la Fourberie et l'Avarice. On voyait l'ignorance, le Fanatisme, la Fureur courir sous ses ordres dans l'Europe; la Pauvreté les suivait partout; la Raison se cachait dans un puits avec la *Vérité*, sa fille. Personne ne savait où était ce puits; et, si l'on s'en était douté, on y serait descendu pour égorger la fille et la mère. »

VOLTAIRE.

« Rabelais n'a pas la dignité du génie, ni cette délicatesse, non du prédicateur, mais du philosophe qui ne va pas au delà de la nudité toujours sévère de la vérité philosophique. Il ne se borne pas à ce qui est, il imagine et il crée dans la saleté. Rabelais tire la *Vérité* de son puits et la prostitue aux yeux des passants. »

NISARD.

« Mme de Motteville a un style simple, assez peu correct dans l'arrangement des phrases, mais excellent et bien à elle pour le fond de la langue et de l'expression. Elle a quelques-unes de ces agréables métaphores qui en égayent le tissu. Voulaient dire, par exemple, que les rois ne voient jamais le mal et le danger qu'à la dernière extrémité et qu'on les leur déguise au travers de mille nuages : « La *Vérité*, dit-elle, que les poètes et les peintres représentent toute nue, est toujours devant eux habillée de mille façons; et jamais mondaine n'a si souvent changé de mode que celle-là en change quand elle va dans le palais des rois. »

SAINT-EUVE.

— *Vérité en dedans, erreur au delà*, Mot de Pascal dans ses *Pensées* :

« On ne voit presque rien de juste ou d'injuste qui ne change de qualité en changeant de climat. Trois degrés d'élevation du pôle renversent toute la jurisprudence. Un méridien décide de la vérité ou peu d'années de la possession. Les lois fondamentales changent; le droit a ses époques. Plaisante justice, qu'une rivière ou une montagne borne la *Vérité* en dedans des Pyrénées, erreur au delà. »

Ces mots servent à expliquer les différences qui caractérisent, chez les divers peuples et même entre deux hommes, le juste et l'injuste, l'erreur et la vérité, etc.

« Depuis trois siècles, la religion chrétienne est malheureusement déchirée en catholique et protestante; le dogme de la présence réelle n'est vrai qu'en dedans du détroit; il est faux et idolâtre au delà. La vérité est bornée par les mers, les fleuves, les montagnes; un méridien, comme l'a

dit Pascal, en décide. Il y a autant de vérités que de religions d'Etat. »

ROYER-COLLARD.

« O la belle morale, en vérité, qui change avec le spectateur! Hobbes, au moins, ne changerait qu'avec la législation; il prenait à la lettre le mot de Pascal : *Vérité en dedans des Pyrénées, erreur au delà*; mais, depuis l'Escout jusqu'aux Pyrénées, il me soumettait à un code de morale uniforme. »

JULES SIMON.

Vérités (LIVRE DES TROIS), ouvrage de Charron (1594). Ce livre, dédié à Henri IV, est une réponse au *Traité de l'Eglise* du calviniste Du Plessis-Mornay. C'est un manifeste moitié politique, moitié religieux, tendant à exhorter le parti protestant à suivre l'exemple du roi de Navarre, converti au catholicisme. Les trois vérités que Charron veut démontrer sont : 1^o qu'il y a un Dieu; 2^o que, de toutes les religions, la chrétienne est la seule vraie; 3^o qu'entre les diverses communions chrétiennes la catholique romaine est la seule véritable. L'auteur traite brièvement les deux premiers points, mais il développe à loisir la thèse principale, dont la conclusion directe ou indirecte est la même que celle de la *Satire Ménippée*, la nécessité du rétablissement de l'autorité royale. Le christianisme de Charron (prêtre de profession, il faut bien se le rappeler) ne paraîtrait pas être aux yeux des théologiens anciens ou modernes d'une parfaite orthodoxie. Bayle a remarqué que le disciple de Montaigne a une doctrine ou du moins une méthode équivoque; il n'affaiblit jamais les objections qu'il expose, et l'insuffisance de ses réponses est peut-être calculée. En démontrant contre les athées la première vérité, l'existence de Dieu et les principaux attributs de la divinité, Charron insiste sur les difficultés et les impossibilités de concevoir cette idée de l'infini; il dit formellement, non sans précautions oratoires, qu'il y a une sorte de négation absolue du Dieu Providence, de la personne divine, de la cause première. Même dans l'exposition des dogmes, Charron est sceptique par méthode; sa logique s'exerce avec plaisir à mettre en évidence les preuves de la faiblesse et de l'incapacité humaine; il propose le doute, le pyrrhonisme (tout en protestant contre le mot), comme la règle de la sagesse et comme la préparation à une vraie piété, à une foi que l'on doit attendre de l'action divine. Son esprit ne ressent aucune impatience de la certitude définitive, et son âme n'éprouve aucun tourment de l'indécision de la croyance. Chez Pascal, il y a doute aussi, mais réaction de la volonté et du sentiment contre le scepticisme. On sent, en arrière de la théologie de Charron, un système philosophique dans lequel sa pensée se complait; une sorte de stoïcisme moral, inaccessible au vulgaire, c'est-à-dire aux esprits médiocres de tout rang et de toute robe. Cette doctrine s'est formulée plus nettement dans le livre de la *Sagesse*. Le livre des *Trois Vérités* est en 1595 une seconde édition, dans laquelle l'auteur répond aux critiques des protestants. Prédicateur ordinaire de l'évêque de Cahors, à qui l'ouvrage avait plu, Charron dut être un témoin oculaire du massacre des 4,000 ou 5,000 protestants par lequel le roi de Navarre commença à rétablir l'autorité du roi de France, après le siège et la prise de la cité où le dernier lieutenant de Vercingétorix avait jadis résisté à César.

Vérité (RECHERCHE DE LA), où l'on traite de la nature de l'esprit de l'homme et de l'usage qu'il en doit faire pour éviter l'erreur dans les sciences, par Malebranche (1674-1678, 4 vol.). Cet ouvrage eut successivement six éditions, fut traduit en latin, en anglais, en grec vulgaire. Malebranche y traite successivement des cinq chefs auxquels il rapporte toutes ses erreurs : les sens, l'imagination, l'entendement pur, les inclinations ou mouvements naturels de l'esprit, les passions; il consacre un sixième livre à la méthode qu'il faut suivre pour éviter l'erreur et trouver la vérité. Dans le premier livre, Malebranche examine les principales erreurs où nous jetent les sens, et pose cette règle qu'il ne faut jamais juger par les sens de ce que les choses sont en elles-mêmes, mais seulement du rapport qu'elles ont avec notre corps, parce qu'en effet ils ne nous sont point donnés pour connaître la vérité des choses en elles-mêmes, mais seulement pour la conservation de notre corps. « Il ne faut pas s'imaginer, dit-il, qu'il y ait beaucoup à souffrir dans la recherche de la vérité; il ne faut que se rendre attentif aux idées claires que chacun trouve en soi-même.... L'exactitude de l'esprit n'a presque rien de pénible; ce n'est point une servitude comme l'imagination la représente; et si nous y trouvons d'abord quelque difficulté, nous en recevons bientôt des satisfactions qui nous récompensent abondamment de nos peines; car enfin il n'y a qu'elle qui produise la lumière et qui nous découvre la vérité. » Le second livre traite des erreurs de l'imagination; Malebranche y maltraite fort l'imagination et les moralistes qui, en écrivant, veulent plaire à la folle du logis. « Il devrait être honteux à des philosophes, dit-il, et à des personnes qui se pi-

quent d'esprit, de rechercher avec plus de soin ces manières agréables que la vérité même et de se repaître plutôt l'esprit de la vanité des paroles que de la solidité des choses; c'est au commun des hommes, c'est aux âmes de chair et de sang à se laisser gagner par des périodes mesurées et par des figures et des mouvements qui réveillent les passions. »

Le troisième livre est consacré aux erreurs de l'entendement pur, lesquelles sont rapportées à la limitation de notre esprit, à son défaut d'étendue, à son inconstance, au peu de fermeté qu'il déploie dans son action, à l'idée vague de l'être en général, qui est une des principales causes des vaines abstractions données pour des explications par la philosophie traditionnelle. Dans ce même livre se trouve exposée la théorie de la *Vision en Dieu* (v. MALEBRANCHE), qui a inspiré à Faydit ce vers plaisant :

Lui qui voit tout en Dieu n'y voit pas qu'il est fou.

« Dieu, dit Malebranche, est le lieu des esprits, comme l'espace est le lieu des corps. Nous voyons tout en Dieu, c'est-à-dire que toutes nos idées, ou du moins nos idées générales, ont leur source en Dieu, dans sa substance efficace, qui, en nous affectant, nous en donne la perception. Notre volonté n'est que le mouvement que cette substance efficace nous imprime par les idées vers le bien. « Il est aisé de voir que, si les idées, qui sont ce qu'il y a de plus essentiel en nous, se trouvent dans la substance de la divinité, nous nous y trouvons nous-mêmes, nous en faisons partie; si l'âme n'a aucune force propre, si Dieu produit tout en elle, il est clair que l'amour qui la portera vers lui, ne venant que de lui-même, comme tout le reste, sera indépendant d'elle. Ainsi le système de Malebranche tend à rendre passive la volonté comme l'entendement. « Les créatures, dit-il, n'ont point de force propre; Dieu fait tout dans les esprits comme dans les corps. C'est de sa puissance que les esprits reçoivent toutes leurs modifications; c'est dans sa sagesse qu'ils trouvent toutes leurs idées; c'est par son amour qu'ils sont agités de tous leurs mouvements réglés. « Il ne reste donc à l'homme que la liberté de pécher, c'est-à-dire d'arrêter à des objets particuliers, à de faux biens, le mouvement réglé qui le porte vers le bien en général, qui est Dieu même. Il n'est pas facile de comprendre comment un être qui n'a point de force propre peut avoir même la force négative de résister à l'impulsion divine. Si donc les créatures n'ont point de force propre, qu'ont-elles? que sont-elles? De là à leur nier la réalité de l'être et à ne voir en elles que des modes de l'être universel, il n'y a qu'un pas. Malebranche, il est vrai, ne le franchit pas.

Le quatrième et le cinquième livre nous montrent la manière dont nos inclinations et nos passions augmentent ou diminuent la grandeur, changent la couleur, altèrent les proportions et la forme des objets que notre esprit considère. Enfin, le dessin du sixième et dernier livre est d'essayer de rendre à l'esprit toute la perfection dont il est naturellement capable, en lui fournissant les secours nécessaires pour devenir plus attentif et plus étendu, et en lui prescrivant les règles qu'il faut observer dans la recherche de la vérité pour ne se tromper jamais et pour apprendre avec le temps tout ce que l'on peut savoir.

La *Recherche de la vérité* est remarquable par l'originalité des vues, la finesse et la nouveauté des observations, l'élégance, la grâce et les charmes du style. « On y admire, dit le P. Andrieu, la beauté du dessin, l'ordre des matières, la clarté de la méthode, la majesté du style, la naïveté des traits, la pureté du langage, la finesse des railleries, la profondeur des réflexions, une connaissance de l'homme sans exemple, le fond de la nature découvert, nos facultés approfondies, les choses les plus abstraites recouvertes des couleurs sensibles; raison, esprit, beaux sentiments, belles images, agrément partout. »

« Il régit en ce bel ouvrage, dit Fontenelle, un grand art de mettre les idées abstraites dans leur jour, de les lier ensemble, de les fortifier ensemble par leur liaison. Il s'y trouve même un mélange adroit de quantité de choses moins abstraites qui, étant facilement entendues, encouragent le lecteur à s'appliquer aux autres, le flattent de pouvoir tout entendre et lui persuadent qu'il entend tout à peu près. La diction, outre qu'elle est pure et châtiée, a toute la dignité que les matières demandent et toute la grâce qu'elles peuvent souffrir. »

« Si le P. Malebranche, dit à son tour Montesquieu, avait été un écrivain moins enchanter par sa philosophie serait restée dans le fond d'un collège comme dans une espèce de monde souterrain. »

« Malebranche, dit enfin Voltaire, moins pur que Cicéron, mais plus fort et plus rempli d'images, me paraît un grand modèle du style fleuri, et plus à Dieu qu'il eût établi des vérités aussi solidement qu'il a exposé ses opinions avec éloquence. »

Vérité dans le vin (LA) ou les *Désagréments de la galanterie*, comédie en un acte et en prose, par Condé (imprimée en 1768). Cette pièce appartient à ce que Collet appelle son *Théâtre de société*. Il faut dire ici que ce familier du duc d'Orléans écrivait pour

l'amusement du prince, son protecteur, et de sa cour, des parades ou bouffonneries licencieuses qu'il serait impossible de faire représenter sur un théâtre public. L'auteur s'exerçait à peindre les mœurs de la bonne compagnie, qui ressemble si bien quelquefois à la mauvaise. La *Vérité dans le vin* est le chef-d'œuvre de ce genre dramatique clandestin. Toutefois, il ne faudrait pas tirer de ces prémisses la conséquence que la présente pièce soit foncièrement immorale. La peinture est indécente, mais le but est moral : l'auteur a voulu montrer la punition de la galanterie dans ses propres excès. Dans cette intention, il a chargé de ridicules saillants les deux femmes galantes qu'il a introduites dans son tableau, et il fait passer celle qui est le principal personnage par les dégoûts les plus cruels et les plus humiliants. Mme Dupuis est en visite chez la présidente ; elle lui demande si le président s'occupe du mariage projeté entre la fille du magistrat et l'héritier des Dupuis. Puis la voilà jasant, discourant, décidant sur les affaires intimes de la présidente. Elle l'engage à congédier son petit abbé, sans sou ni maille, pour s'attacher à un amant sérieux, par exemple le petit prince allemand dont elle a commencé l'éducation. Mme Dupuis ne met aucune méchanceté à ses officieuses remontrances ; la présidente aurait la partie belle à jeter des pierres dans son jardin. Cette dernière ne sait trop comment se tirer de la situation ; elle tient à l'abbé, et elle juge nécessaire de rompre avec lui ; d'autre part, l'abbé est le neveu et le successeur auprès de la présidente d'un vieux milord qui doit léguer sa fortune à la fille du président. Milord croit être le père de la jeune personne. L'abbé, survenant au beau milieu de cette crise intérieure, met maladroitement tous les torts de son côté ; il rend les lettres reçues ; c'est lui qui a rompu le premier. Le dépit ravive l'amour de la présidente, et la possession de ses lettres relève sa fierté. Le mari tombe là en pleine querelle ; sur ses instances répétées, l'abbé veut tout conter au président ; la femme s'y oppose ; le président ajourne à huitaine la confidence et annonce à sa femme son intention de marier leur fille à l'abbé, devenu capitaine de dragons et légataire universel de milord. La femme, fort embarrassée, invoque toutes sortes de raisons pour démontrer l'impossibilité de ce mariage. Le président enrage et sort avec l'abbé, qui va faire un déjeuner aux huitres ; milord vient s'expliquer avec la présidente. Mme Dupuis accourt pour demander raison d'un manque de parole que rien ne justifie ; sa pétulance familière et indiscrete contraste agréablement avec la lourdeur et l'imbécillité du gros Anglais. L'abbé rentre avec une pointe d'ivresse joyeuse et bavarde ; le président, tout à fait ivre, le suit ; la présidente cède la place aux deux amis. L'abbé, voyant que son compagnon a le vin triste, s'avise de vouloir l'égayer par une singulière confession. De fil en aiguille, il démontre au président qu'on a fait de lui un Sganarelle et qu'il doit cet honneur à lui, l'abbé. Ces aveux dissipent l'ivresse du mari, d'instinct convaincu. Mais la présidente a tout entendu ; sa défense est prête ; elle retourne contre l'abbé ses batteries ; fière et pure, elle pardonne à son mari. Les deux époux conviennent de marier leur fille au jeune Dupuis. Cette peinture de la société élégante au temps de Louis XV est naturelle et vraie ; c'est un tableau d'une gaieté originale et franche, plein d'esprit, de verve et d'entrain comique. La scène d'ivresse entre l'abbé et le président est excessivement plaisante. Si cette pièce à la vive allure pêche par la licence des idées, elle se fait absoudre par le mérite du style.

Vérité suspecte (LA), comédie espagnole d'Alarcón, V. MENTEUR.

Vérité (LA). Il a été publié une infinité de journaux sous ce titre. Nous citerons seulement : la *Vérité* (1790) ; la *Vérité en riant*, en vaudevilles (1790) ; la *Vérité maîtresse d'école des vrais sans-culottes* (1790) ; la *Vérité pour le peuple*, la *Vérité toute nue*, également de 1790 ; la *Vérité*, journal de la cour et de la ville (1827) ; la *Vérité démocratique*, par A. Warin (1848) ; la *Vérité*, par Pinto, organe de la philosophie libertiste (1850) ; la *Vérité sans chemise* (1850) ; la *Vérité pour tous* (1857), par le fameux pamphlétaire Eug. de Mirecourt. En 1871, il a été également publiée à Paris un journal de ce nom, qui fut supprimé par l'état de siège en 1872.

Vérité. Iconogr. Dans son *Dictionnaire iconologique* (1779), de Prézal donne les indications suivantes au sujet des différentes manières dont on a représenté la Vérité. « Elle est représentée presque nue, avec un soleil au-dessus de la tête ou sur la poitrine. La Vérité a un soleil, parce qu'elle est amie de la lumière ou plutôt parce qu'elle est elle-même la lumière qui écarte les nuages de l'erreur. Lorsqu'on lui a fait tenir une palme, on a voulu marquer que la Vérité est toujours triomphante. On lui a aussi donné un miroir, et ce symbole lui convient très-bien, parce que, ainsi que le miroir, elle nous présente les objets tels qu'ils sont. » Nous consacrons ci-après un article spécial au tableau dans lequel un artiste contemporain, M. Jules Lefebvre, a représenté la Vérité sortant d'un puits et élevant au-dessus de sa tête un miroir. En 1562, Jobst Amman a gravé sur bois

le *Temps retirant la Vérité de l'abîme de l'obscurité*. Une composition d'Antoine Coyse, la *Vérité retirée du puits par Minerve*, a été gravée en 1715 par L. Desplaces. On trouve au mot TEMPS la description du célèbre tableau de N. Poussin, le *Temps dérobant la Vérité aux atteintes de l'Envie et de la Discorde*, et celle du tableau de Rubens, le *Temps faisant triompher la Vérité religieuse*. Un autre tableau de Rubens, le *Triomphe de la Vérité*, fait partie de la série des peintures relatives à Marie de Médicis : on y voit la Vérité, soutenue par le Temps et s'élançant vers le ciel, où Marie de Médicis et Louis XIII se réconcilient. Ce tableau a été gravé par A. Loir et dans le recueil de Landon (III, pl. 65). Une peinture de D. Perodit, le *Temps découvrant la Vérité*, décore la voûte d'une des salles du palais royal à Gènes. Le même sujet a été peint par G. de Ferrari dans une salle de l'ancien palais Doria (aujourd'hui palais du Municipio), dans la même ville. Des estampes représentant le *Triomphe de la Vérité* ont été gravées par Benoit Audran (d'après A. Dieu), par B. Dietterlin, etc. Un sculpteur contemporain, M. Ottain, a exposé au Salon de 1870 une figure de marbre, la Vérité s'élevant au-dessus des nuages et se dégageant des voiles qui l'enveloppent. M. Prouha a sculpté la *Vérité vengeresse* (Salon de 1861) ; M. Taluet, la *Vérité chassant la Colombie* (fronton du théâtre d'Angers) ; M. J. Felon, la *Vérité et l'Histoire* (façade du nouveau Louvre). Des statues de la Vérité ont été exécutées aussi par le Bernin (tombeau du pape Alexandre VII, à Saint-Pierre de Rome), Auguste Dumont (au Palais de justice de Paris), Cavelier (v. ci-après). L'abat-voix de la chaire à prêcher de l'église Saint-Roch, à Paris, est surmonté d'une sculpture de Challe qui représente la *Vérité catholique écartant le voile de l'Erreur*. Cochin a dessiné, pour le frontispice de l'*Encyclopédie* du XVIII^e siècle, une composition représentant la *Vérité aux prises avec la Raison et l'Imagination*. Au-dessous de ce groupe, dit Diderot (Salon de 1765), une foule de philosophes spéculatifs ; plus bas, la troupe des artistes ; les philosophes ont les yeux attachés sur la Vérité ; la Métaphysique orgueilleuse cherche moins à la voir qu'à la deviner ; la Théologie lui tourne le dos et attend la lumière d'en haut. »

Vérité (LA), tableau de M. Jules Lefebvre ; au musée du Luxembourg. La déesse a pour temple le fond d'un puits aux pierres verdissantes et disjointes, où s'accrochent çà et là quelques plantes, et où tremble dans une flaque d'eau un vague reflet de la lumière d'en haut. Nue et frissonnante, elle attend, les pieds dans l'eau, qu'il plaise à quelque sage ou à quelque rêveur de venir se pendre à la corde du puits et ramener le seau sur la margelle. Le bras gauche, replié contre le corps, se rattache de la main à la corde ; la main droite, élevée au-dessus de la tête, tient un miroir de métal d'où jaillit une lumière blanche qui éclaire les seins fermement accusés. « Sur le fond sombre de la muraille humide, dit Th. Gautier, l'artiste a découpé en bancheur le corps sculptural de sa figure. Le mouvement du bras droit détermine une grande ligne onduluse, qui va du poignet au talon et donne une tournure grandiose et majestueuse à la déesse. Des cheveux d'un châtain roux, tombant par masses opulentes, glissent sur les épaules après avoir soutenu de leur ton vigoureux la pâleur morte du visage, auquel M. Lefebvre a imprimé une expression sérieuse et presque triste. Le corps est idéalisé non pas jusqu'à la convention, mais juste ce qu'il faut pour faire comprendre qu'on a devant soi une allégorie. Dans une femme simplement déshabillée, plus de détails devraient rappeler la vie, mais la tête est tout à fait réelle et fait même naître l'idée d'un portrait. » Suivant M. Paul de Saint-Victor, il y aurait quelque puérilité à représenter la Vérité dans un puits, et ce sujet, en tout cas, serait peu digne de la grande peinture ; ce critique s'est montré d'ailleurs fort sévère pour la figure de M. Lefebvre. Il a reproché aux lignes de manquer de beauté ; aux jambes, d'être incorrectes ; aux hanches, de décrire une courbe violente ; à la tête, de n'avoir pas le caractère auguste, élémentaire, héroïque, qui convient à un être abstrait incarné. Le jugement émis par M. Marius Chaumelin (*l'Art contemporain*, p. 384) fait la part des défauts et celle des qualités : « La longue ligne que le corps décrit du côté droit est élégante et hardie. Les carnations sont modelées avec beaucoup de finesse, mais elles sont d'une couleur absolument fautive : le sang ne court pas sous l'épiderme. La tête est assez vivante, mais elle est dépourvue de tout caractère idéal ; c'est le portrait d'une femme qui n'est pas laide, ce n'est pas le type auguste, surhumain de la Vérité immortelle. » Le tableau de M. Lefebvre a été popularisé par la gravure, la lithographie et la photographie.

Vérité (LA), statue de marbre de M. Cavelier ; au musée du Luxembourg. Debout, le front surmonté d'une étoile d'or, la Vérité élève, de la main droite, un miroir où tous peuvent se voir tels qu'ils sont, beaux ou laids, purs ou infâmes. De son bras gauche replié, elle rejette en arrière sa draperie et se découvre aux hommes dans toute son imposante nu-

dité. Cette statue a été exposée au Salon de 1853 et a reparu à l'Exposition universelle de 1855. Elle a été diversement appréciée. « La *Vérité* de M. Cavelier, a dit Th. Gautier, est une grande femme, d'une beauté saine et robuste. Rien de voluptueux dans cette nudité austère. Elle offre avec candeur à la pure lumière du jour sa beauté froide, lavée dans l'eau crue du puits, son séjour habituel, et se présente aux hommes sans intention de les séduire. Sa tranquille fierté, sûre de vaincre avec le temps, ne cherche pas de molles poses, de provocantes attitudes. En modelant cette figure, M. Cavelier paraît s'être souvenu de la célèbre définition de Platon : « Le beau est la splendeur du vrai ; » car il a fait entrer dans l'idéal indispensable au marbre une plus forte proportion de nature que la statue ne le comporte ordinairement. » M. About a reproché à cette statue d'avoir trop de roideur dans sa pose et trop peu de fermeté dans sa chair, de porter son miroir comme pour le planter dans le ciel, d'avoir des draperies tirées et des formes peu arrêtées. Suivant M. Du Camp, le mouvement de la figure, d'une extrême simplicité, est bien compris et ne laisserait rien à désirer si la tête de la statue n'était d'une inintelligence manifeste ; vue de profil, la statue est réellement belle ; mais, de face, elle paraît épaisse et comme engorgée des pieds à la tête ; la draperie est lourde. Malgré ces défauts, cette œuvre a de la grandeur et du style.

VERJURE s. f. (vèr-ju-re — rad. *verge*). Techn. Inégale des fils d'une étoffe. || V. VERGEURE, qui est la vraie orthographe.

VERJUS s. m. (vèr-ju — de *vert*, et de *jus*). Viti. Variété de vigne à fruit âpre et acide ; fruit de cette vigne : *Planter du verjus. Cueillir du verjus. Verjus confit. Verjus à l'eau-de-vie. Dans bien des pays, on se sert de raisin vert en guise de verjus.* (V. de Bonmarc.) Le suc de verjus n'est pas difficile à préparer. (Parmentier.)

— Suc acide que l'on tire du verjus ou de tout autre raisin qui est cueilli vert : *Sauce au verjus. Cerneaux au verjus.*

Sentez-vous le citron dont on a mis le jus, Avec des jaunes d'œufs mêlés dans du verjus ?

BOILEAU.

— Raisin cueilli encore vert : *Ne mangez pas cette grappe de raisin, c'est du verjus.* (Acad.) || Vin extrêmement aigre : *Ce n'est pas du vin, c'est du verjus.*

— Loc. fam. *Etre aigre comme verjus, Etre fort acariâtre :*

Sa femme était aigre comme un verjus ; Mais, entre nous, la vôtre l'est bien plus.

VOLTAIRE.

« Mettre quelqu'un à la pile au verjus. Se répandre en médisances sur son compte. » *C'est jus vert ou verjus.* Se dit de deux choses entre lesquelles il n'y a aucune différence, verjus signifiant jus vert.

— Encycl. Le raisin ne produit pas seulement du vin ; avant sa maturité, on peut en extraire un suc acide auquel on donne le nom de *verjus* et qui entre dans la préparation d'un grand nombre de mets, principalement au vinaigre ; ainsi, dans la fabrication des moutardes de premier ordre, il donne à la pâte cette saveur que l'on n'obtient jamais avec le vinaigre ; dans certaines cuisines, il remplace le jus de citron ; enfin, on en prépare des conserves connues également sous le nom de *verjus*. Le *verjus* se fait le plus communément avec des raisins verts cueillis dans les vignes après les vendanges, et dont la maturité est tardive ; d'autres proviennent de treilles spéciales, dont le raisin ne mûrit pas dans la région où il est planté. On en exprime le jus, soit sous un pressoir, soit à l'aide d'un mortier. Ce jus repose quelques jours dans des cuvettes ; la lie se purge, soit en bouillant comme du moût, soit en écumant, et lorsqu'il a bien rejeté ses parties malpropres, on le met dans une fûtaille qui est exclusivement destinée à cet usage, et où il se conserve longtemps si l'on a soin d'y mêler un peu de sel. Le *verjus* de pommes s'exprime et se conserve de la même manière ; cependant on écrase le plus souvent ces fruits sous un moulin, et leur produit veut être écumé et salé. Le sel que l'on jette dans le *verjus* pour la conservation de ce dernier serait insuffisant, si on n'avait pas la précaution de couvrir la surface du liquide d'une légère couche d'huile. Voici une recette qui permet de le conserver presque indéfiniment : On expose, sur plusieurs assiettes de faïence bien vernissées, le *verjus* au soleil jusqu'à ce qu'il soit desséché ; l'extract qui en résulte, conservé dans des bouteilles bien fermées, peut, dans toutes les saisons et à la dose de quelques décigrammes, communiquer la saveur agréable du *verjus* à tous les mets qui en comportent ordinairement l'emploi.

Pour avoir pendant toute l'année des *verjus* plus délicats que les précédents, on conserve des raisins verts dont on ne tire la liqueur qu'au fur et à mesure des besoins. Ces raisins se conservent parfaitement dans la lie du *verjus* de raisin ; pour mieux les préserver de la corruption, on les sale à haute dose et on se garde soigneusement de toucher jamais dans le vase avec la main, avec du fer ou du cuivre ; mais on les tire du

liquide à l'aide d'un crochet de bois ou d'instruments d'argent. Le raisin le plus propre à cette opération est l'*aygras* du Languedoc, que Plin appelle la vigne insensée, et auquel on donne, entre autres noms, ceux de *bourdelsas*, de *verjus*, de *poumeusé* et de *bunasta*.

Ses belles grappes n'atteignent presque jamais, sous nos climats, qu'une demi-maturité ; mais, dans le Midi, elles mûrissent parfaitement et elles deviennent même assez agréables à manger. M. le comte Odart, qui l'a étudié, dit, dans son *Ampélographie* : « Toutes les parties de ce cépage annoncent une vigoureuse végétation, ses forts bourgeons, ses volumineux fruits à gros grains oblongs, ses amples feuilles ; aussi son aspect me semble-t-il la meilleure démonstration de la vanité de cette opinion de quelques savants, de la dégénération progressive, de l'affaiblissement et même de l'extinction des espèces fruitières. »

Les anciens fabriquaient le *verjus* d'une autre façon que nous. Ils avaient coutume d'exposer les raisins non mûrs au soleil pendant quelques jours, et d'en exprimer ensuite le jus dans des cuves où on le laissait à découvert jusqu'à ce qu'il se fût épaissi. Dioscoride, qui en faisait un grand usage, en recommande l'emploi pour les maladies de la gorge et des gencives. Ce même *verjus* constituait une sorte de vin antipestilentiel ; mais les anciens ne semblent point avoir employé ce suc à relever leurs ragouts. Chez nous, le *verjus* remplace le vinaigre et tient le milieu entre cet acide et le jus de citron. A la campagne, dans les pays vignobles, on n'emploie même jamais le vinaigre tant que dure la première maturité du raisin ; on extrait le *verjus* de grappes que l'on coupe à la vigne, et cet acide communiqué aux mets une délicatesse que le vinaigre ne possède pas.

VERJUS (Louis DE), comte DE CRÉCY, diplomate français, né à Paris en 1629, mort en 1709. Pendant les guerres de la Fronde, il seconda le cardinal de Retz et devint ensuite secrétaire du cabinet du roi. Après avoir rempli une mission en Portugal, il fut envoyé (1669) en Allemagne pour négocier l'alliance des princes protestants contre la maison d'Autriche, assista à la diète de Ratisbonne (1679), où il se distingua par une habileté consommée, et concourut (1697) au traité de Ryswick, qui rendit la paix à l'Europe. Ce traité, qui faisait cesser l'effusion du sang et qui préparait la succession d'un fils de France au trône d'Espagne, fut cependant reçu par l'opinion publique comme un affront à la dignité nationale ; et Verjus, ainsi que les autres plénipotentiaires français, qui n'avaient cependant agi que d'après les inspirations du souverain, furent accablés d'épigrammes et de railleries. Au milieu de ses graves occupations, ce diplomate n'avait cessé de cultiver les lettres, et l'Académie le reçut au nombre de ses membres en 1679. On a de lui quelques pièces dans les recueils du temps. On lui a attribué une *Refutation d'un libelle adressé à M. le prince d'Osnabruck* (Paris, 1674) ; c'est une réponse piquante à l'écrit intitulé la *Sauce au Verjus*, par le baron de Lisola, ambassadeur d'Autriche, avec lequel il avait eu de vifs démêlés lors de sa mission en Allemagne.

VERJUS (Jean DE), prédicateur français, frère du précédent, né en 1630, mort en 1663. Il montra, dès son enfance, un goût des plus vifs pour les études sérieuses, fut reçu, fort jeune, docteur en Sorbonne et ne tarda pas à se ranger parmi les prédicateurs les plus renommés de son époque. Il était conseiller et aumôlier du roi, lorsqu'il fut enlevé par une mort prématurée. — Son neveu, François DE VERJUS, prêtre de l'Oratoire et plus tard évêque de Grasse, publia, sous le titre de *Panegyriques de M. de Verjus* (Paris, 1664), un recueil que son oncle avait laissé manuscrit et qui renferme des éloges de la sainte Vierge et de plusieurs saints, des discours, un panégyrique de saint Louis, en latin, et diverses autres pièces françaises et latines.

VERJUS (Antoine DE), théologien français, frère des précédents, né à Paris en 1632, mort en 1706. Il entra, en 1651, dans la compagnie de Jésus, professa les humanités au collège de Quimper, suivit, en 1673, son frère en Allemagne et devint, plus tard, directeur des missions françaises du Levant, dont il activa le développement par tous les moyens qui étaient en son pouvoir. On a de lui : *Vie de Michel Le Nobletz* (Paris, 1666, in-8°) ; *Selectæ orationes panegyricæ patrum societatis Jesu* (Lyon, 1667, 2 vol. in 12) ; *Vie de saint François de Borgia* (Paris, 1672, in-4°).

VERJUTÉ, ÊE (vèr-ju-té) part. passé du v. Verjuter. Préparé au verjus : *Sauce VERJUTÉE.*

— Acide comme du verjus : *Vin blanc VERJUTÉ.*

VERJUTER v. a. ou tr. (vèr-ju-té — rad. *verjus*). Assaisonner avec du verjus : *Verjuter une sauce. Verjuter des cerneaux.*

VERKER s. m. (vèr-kèr). Jeux. Sorte de trictrac allemand, introduit en France sous la Régence, et appelé aussi BACK-GAMMON.

VERKHOTOURIÉ, ville de Russie, gou-

vernement et à 671 kilom. N.-E. de Perm, sur la Toura; 3,200 hab. Forges, tanneries; mines de cuivre et d'or; commerce actif avec l'Asie. Les environs produisent peu de blé, mais les fruits de cèdre y croissent en grand nombre; on les récolte pour les envoyer dans l'intérieur de la Russie et pour en faire une huile fort agréable au goût. Cette ville a été bâtie par les ordres du czar Fédor Ier Ivanovitch.

VERKOLIE (Jean), peintre hollandais, né à Amsterdam en 1650, mort à Delft en 1693. Il était fils d'un serrurier et exerça lui-même cette profession pendant son enfance. Une blessure qu'il se fit à la jambe le retint pendant trois ans au lit; sa seule distraction, pendant cette longue maladie, était de copier des images et des estampes. Ce fut ainsi qu'il devint peintre. Rendu à la santé, il étudia avec ardeur, reçut pendant six mois seulement les leçons de Lievens et peignit un grand nombre de portraits, quelques morceaux d'histoire, des assemblées, des fêtes, etc. Son dessin est correct, sa couleur harmonieuse et sa composition pleine de charme et de grâce. Il a aussi gravé à la manière noire, art dans lequel il s'était formé presque sans maître, comme dans la peinture. Le Louvre possède de lui un tableau qui représente une scène d'intérieur.

VERKOLIE (Nicolas), peintre flamand, fils du précédent, né à Delft en 1673, mort dans la même ville en 1746. Il s'est également distingué comme peintre et comme graveur. Il a composé, entre autres tableaux, des *Scènes de nuit* qui sont d'un effet saisissant. Le Louvre possède de lui *Proserpine cueillant des fleurs pendant que Pluton se prépare à l'enlever*. Ses dessins à l'encre de Chine et à la plume sont aussi très-recherchés.

VERLIAC (Bertrand), littérateur français, né à Montpellier en 1757, mort en 1819. Peu d'hommes ont eu une existence aussi agitée que la sienne. Successivement professeur d'anglais au collège de la marine de Vanves, avocat au présidial de Nîmes, commis au bureau des colonies, à l'époque où Monge était ministre de la marine, professeur à l'école centrale de Valenciennes (1797) et, enfin, commissaire de police à Bois-le-Duc (1810), puis à Anvers, il fut arrêté bientôt après comme coupable d'avoir écrit des satires contre l'empereur; mais le manuscrit de ces pièces de vers n'ayant pas été découvert, on se contenta de l'exiler à Arras. Après les événements de 1814, il revint à Paris et y fit imprimer ses satires contre Napoléon; mais effrayé, bientôt après, par le retour de l'empereur, il se réfugia à Gand, entra en France à la seconde Restauration et finit par mourir à l'hôpital. Nous citerons, parmi ses écrits : *Poèmes et poésies* (Nîmes, 1782); *Moyens de se perfectionner dans la connaissance de la langue française* (1786); *Le Voix du citoyen* (1789); *Humour et Corbett* (1789, 2 vol., in-12); deux *Mémoires à l'Assemblée nationale* (1790), relatifs au *Nouveau plan d'éducation pour toutes les classes de citoyens*, que Verliac avait traduit du docteur Price (1790); *Observations sur le nouveau système monétaire et réformatif du mémoire de l'ex-ministre Clavière relatif à son projet d'une nouvelle refonte des monnaies* (1793, in-80); *Relation de mes voyages* (1814); *Règne de Bonaparte, quatorze satires en vers français, par un imitateur de Juvenal*, recueil qui, malgré son titre, ne contient que sept satires (1814); *Histoire de mes voyages en France, en Hollande, en Belgique et en Angleterre* (Bruxelles, 1815, in-8°), etc. Verliac avait, en outre, traduit de l'anglais les *Observations sur les princes d'Aikin*, la *Morale naturelle ramenée aux principes de la physique* de Bruce, la *Connaissance de soi-même* de Mason, etc.

VERLAT (Charles), peintre belge, né à Anvers en 1824. Élève de M. de Keyser et de l'Académie des beaux-arts d'Anvers, il s'adonna à la fois à la peinture d'histoire et à celle de genre, puis s'occupa d'une façon toute particulière de représenter des animaux. Plusieurs tableaux de lui, notamment le *Tintoret instruisant sa fille* et les *Deux amis*, avaient commencé à le faire connaître dans son pays, lorsqu'il se rendit à Paris pour y perfectionner son talent et finit par s'y fixer. Au Salon de 1848, il exposa *Deux loups se disputant une proie* et une *Etude arabe*; en 1852, *Gérard Dov dans l'atelier de Rembrandt*; en 1853, *Bûcheron attaqué par un ours*, *Buffle surpris par un tigre*; ces tableaux furent remarqués et lui valurent une 3^e médaille. A l'Exposition universelle de 1855, M. Verlat affirma son talent par plusieurs tableaux : *Godefroy de Bouillon à l'assaut de Jérusalem*; *Renard querellant des perdreaux*; *Canard échappé*; *Chien et chat*. Ces scènes d'animaux, prises sur le vif et fort bien peintes, lui firent décerner une 2^e médaille. Il a exposé depuis : *Chevaux français gros percheros*; *Un coup de collier*; *le Chant du matin*; *le Passage dangereux*; *le Renard et les rats* (1857); *Chien de berger défendant son troupeau contre un aigle*; *Chasse au chevreuil*; *Connoissance* (1859); *Au loup!* (1861), un de ses meilleurs tableaux; *le Mauvais réveil*; *Une singerie*; *Chasse aux faisans* (1863); *Tauveau se défendant contre des loups*; *Un froid de chien* (1864); *Bertrand et Ratton*; *Vierge* (1865); *Cat'se aux*

chiens lévriers dans les bruyères; *Plus lourd que l'air* (1866); *le Christ mort au pied de la croix*; la *Vierge et l'Enfant Jésus*, etc., à l'Exposition universelle de 1867; la *Sainte Famille*; *Un jour de deuil* (1868); *Chien en arrêt* (1869). Depuis cette époque, M. Verlat n'a plus rien exposé à nos Salons de peinture. Cet habile artiste, qui a obtenu une médaille de 1^{re} classe à Bruxelles, est officier de l'ordre de Léopold et membre de la Légion d'honneur (1868).

VERLE s. f. (ver-le — du lat. *virgula*, diminutif de *virga*, verge). Sorte de jauge servant à mesurer les capacités.

VERLION s. m. (vèr-li-on — de ver, et de lion). Entom. Genre d'insectes diptères, de la famille des brachystomes, tribu des leptides, dont l'espèce type habite le centre et le midi de la France.

— **Encycl.** Le *verlion* est un insecte d'un gris bruniâtre, avec quatre bandes sur le thorax. On le trouve dans le centre et le midi de la France. Il dépose dans la terre ses œufs, qui sont blancs, allongés et arqués. La larve qui en sort est mince, cylindrique et susceptible de s'infléchir dans tous les sens; elle vit de proie et se creuse dans le sable de petits entonnoirs. Pour cela, elle courbe et débande ensuite son corps comme un ressort, et rejette ainsi le sable ou la terre sèche à l'extérieur. Dès qu'un insecte tombe dans ce trou, elle relève brusquement la tête, entortille sa proie et la dévore; puis elle en rejette la dépouille. Ses œufs rappellent ainsi celles du fourmi-lion. Elle vit trois ans avant de se transformer en nymphe.

VERLUSIE s. f. (vèr-lu-zî). Entom. Genre d'insectes hémiptères hétéroptères, de la tribu des coreïdes, dont l'espèce type est commune en France.

VERMAND, bourg de France (Aisne), chef-lieu de cant., arrond. et à 12 kilom. N.-O. de Saint-Quentin, sur un petit ruisseau; pop. aggl., 861 hab. — pop. tot., 1,238 hab. Vermand est une localité fort ancienne, qui doit son origine à un camp romain, dont on voit encore de beaux restes presque au centre du village. L'enceinte de ce camp, un des mieux conservés dans toutes ses parties et classé au nombre des monuments historiques, est une ellipse assez régulière, dont le grand axe est d'environ 500 mètres. Dans l'église paroissiale de Vermand, on remarque de beaux fonts baptismaux. Les Allemands y furent battus par le général Faidherbe le 18 janvier 1871.

VERMANDOIS, en latin *Pagus Vermandensis* ou *Veromandorum Ager*, petit pays de l'ancienne France, dans la Picardie, au N.-O. de la Thiérache. Il avait pour chef-lieu Saint-Quentin et pour ville principale Vermand, qui donna son nom au pays. Habité, sous les Romains, par les Veromanduiens, ce pays fut érigé en comté par Charlemagne, en faveur de son deuxième fils, Pépin, roi d'Italie, dans la famille duquel ce comté resta jusqu'à la fin du x^e siècle. A cette époque, il passa à diverses familles, et, en 1185, Philippe-Auguste s'en empara et le réunit au domaine de la couronne. Il est aujourd'hui partagé entre les départements de l'Aisne et de la Somme.

VERMANDOIS (Héribert ou Herbert I^{er}, comte DE), mort en 943. Il descendait de Pépin, roi d'Italie, deuxième fils de Charlemagne, et appartenait ainsi à la maison royale de France. Il vengea sur le comte de Flandre le meurtre de son père (902), entra dans la conjuration des grands vassaux contre Charles le Simple, attira, après la bataille de Soissons, ce malheureux prince dans son comté de Vermandois, s'empara, par une indigne trahison, de sa personne et le conduisit prisonnier à Château-Thierry. Le roi Raoul, auquel il avait rendu de grands services, lui refusant l'investiture du comté de Laon, il le menaça de tirer Charles de prison et le conduisit, en effet, au château d'Eu, où les seigneurs normands vinrent lui prêter hommage. Raoul, effrayé, consentit à la demande d'Herbert, qui renferma alors son royal prisonnier à Péronne, où il mourut en 929. Plus tard, il se déclara pour Louis d'Outre-mer contre Hugues le Grand, puis changea de nouveau de parti, au gré de ses intérêts, et perdit une partie de ses Etats, qu'il se préparait à reconquérir lorsque la mort l'enleva.

VERMANDOIS (Raoul, comte DE), dit le *Vaillant*, fils de Hugues de France, petit-fils de Henri I^{er}, roi de France, né vers 1094, mort en 1152. Il soutint Louis le Gros dans sa lutte contre les grands vassaux, emporta d'assaut (1112) le Puiset, après avoir vaincu Thibaut, comte de Blois, qui défendait cette forteresse, et eut l'œil percé d'une flèche à l'assaut du château de Livry (1130). Elevé l'année suivante à la dignité de grand sénéchal, il partagea, dès lors les soins du gouvernement avec Suger. C'est à lui que fut confié le commandement des troupes laissées en France lorsque Louis le Jeune partit pour la deuxième croisade. L'histoire lui reproche d'avoir dépouillé sa sœur du comté d'Amiens et a noté le scandale de son divorce; mais, sur la fin de sa vie, Raoul acheta l'absolution de l'Eglise par ses libéralités.

VERMANDOIS (Louis DE BOURBON, comte DE), fils naturel de Louis XIV et de la du-

chesse de La Vallière, né à Paris en 1667, mort à Courtray en 1683. Légitimé en 1669 et nommé amiral de France la même année, en remplacement du duc de Beaufort, il fit sa première et son unique campagne en 1683 (succomba peu de temps après à une indigestion d'eau-de-vie, » a dit Mlle de Montpensier. L'histoire n'aurait point retenu le nom de ce prince, si un libelle, publié à Amsterdam en 1745, n'avait voulu le faire passer pour le personnage mystérieux, connu sous le nom de *Masque de fer*. Cette fable a été victorieusement réfutée par Sainte-Foix et par une foule d'autres historiens.

VERME (Jacob), condottiere italien, né à Vérone vers le milieu du xiv^e siècle. En 1376, il s'enrôla dans les bandes d'Albéric de Barbiano, puis il entra au service de Galéas Visconti, qu'il servit avec autant de bravoure que de fidélité. Ce prince, en mourant, le désigna pour faire partie du conseil de régence pendant la minorité de ses fils. En 1404, Verme se rendit à Venise et reçut le commandement de l'armée de la république qui combattit François de Carrare. Il fit ce dernier prisonnier, et, comme il avait contre lui une haine implacable, il demanda au conseil des Dix de le mettre à mort, ainsi que sa famille. — Son fils Thaddée VERME, acquit également une assez grande réputation comme condottiere.

VERMEIL, **EILLE** adj. (vèr-mèll, è-lle; 11 mil. — du lat. *vermiculus*, dimin. de *vermis*, proprement petit ver, puis teinte écarlate, cochenille. Le mot s'est appliqué surtout à la couleur que l'on donne à l'or pour rendre son feu plus vif, et qui est composée en grande partie de vermillon, puis à l'argent doré). Q. u. i. est d'un rouge un peu plus foncé que l'incarnat : *Rose VERMEILLE*. *Teint VERMEIL*. *Bouche VERMEILLE*. *Lèvres VERMEILLES*. *Souvent il fruit que l'insecte a piqué ou que le bec de l'oiseau a entamé est le plus vermeil ou le plus saououreux*. (G. Sand.)

Ces chanoines vermeils et brillants de santé S'engraissaient d'une longue et sainte oisiveté.

BOILEAU.

Certain renard gascon, d'autres disent normand, Mourant presque de faim, vit au haut d'une treille Des raisins, mûrs apparemment, Et couverts d'une peau vermeille.

LA FONTAINE.

— **Chir.** *Plaie vermeille*, Plaie dont les chairs sont d'un beau rouge, au lieu d'être livides.

— **Techn.** *Vernis vermeil* ou substantif. *Vermeil*, Vernis rouge qu'on emploie pour donner de l'éclat aux dorures.

— s. m. *Argent doré* : *Vase en VERMEIL*. *Service en VERMEIL*.

— **Annél.** Nom vulgaire du lombric.

— s. f. *Minér.* *Vermeille occidentale*, Grénat pyrope. || *Vermeille orientale*, Télésie. || *Vermeille hyacinthe*, Espèce de zircon.

— **Econ. rur.** Terrain où il y a beaucoup de vers.

— **Encycl.** Pour transformer l'argent en vermeil, on le dore ordinairement avec un amalgame d'or et de mercure, dans la proportion de 8 grammes d'or et de 30 grammes de mercure. Nous indiquons d'autres procédés dans notre article DORURE de l'argent.

VERMEIL, aventurier français qui vivait au xv^e siècle. Il était originaire de Montpellier, servit d'abord en Hollande, où il acquit dans la défense des places des connaissances qu'il utilisa, en 1622, au siège de Montpellier. Il partit ensuite pour l'Orient dans l'intention d'y tenter les hasards du commerce; n'ayant pas réussi dans ses affaires à Constantinople, il se rendit en Ethiopie et gagna les bonnes grâces de l'empereur de cette contrée par la connaissance qu'il avait des pierres, ainsi que par ses connaissances en artillerie. Il reçut de ce prince le commandement d'une armée de 10,000 hommes, avec laquelle il remporta une grande victoire sur un prince voisin. En récompense, l'empereur d'Ethiopie le nomma son premier ministre et général en chef de ses armées. Vermeil continua à jouir de la faveur de son souverain jusqu'à sa mort, arrivée vers le milieu du xv^e siècle.

VERMEILLE (mer), nom sous lequel on désigne fréquemment le golfe de Californie (Amérique du Nord), dans l'océan Pacifique. Elle est située entre la Nouvelle-Californie au N.-E., la Vieille-Californie à l'O. et la Sonora et le Cinaloa à l'E., par 23°-32° 30' de latit. N. et par 109° 40'-117° 27' de longit. O. La mer Vermeille a environ 1,200 kilom. du N. au S. et une largeur moyenne de 140 kilom. Son entrée, entre le cap Palmo à l'O. et le port Mazatlan à l'E., a environ 150 kilom. Ses côtes sont dentelées et accidentées. Elle reçoit au N. le rio Colorado, à l'E. le rio Hiaqui, le rio Mayo et le rio del Fuerte. Dans ses eaux profondes, on trouve un grand nombre d'îles, dont les plus importantes sont San-Ignacio, Santa-Inez, Tiburón, San-Francisco, Carmen, San-José. On s'y livrait jadis à la pêche des perles sur la plus vaste échelle; mais cette pêche a beaucoup diminué d'importance. La mer Vermeille, ou golfe de Californie, fut découverte en 1532. L'année suivante, Fernand Cortez l'explora entièrement, ce qui lui fit donner le nom de mer de Cortez.

VERMEILLER s. m. (vèr-mè-llé; 11 mil. — rad. *vermeil*). Annél. Nom vulgaire du lombric ou ver de terre.

VERMEIREN (Augustin), fabuliste flamand, né à Dendermonde en 1656, mort à Bruges, où il était prieur du couvent des Carmes, en 1703. Il a laissé sous ce titre : le *Fabuliste moral* (Gand, 1710, in-4°), un recueil de fables, en vers flamands, imitées de celles d'Esopé, de Phèdre et de La Fontaine.

VERMEJO (rio) ou **RIO-GRANDE**, rivière de l'Amérique du Sud. Elle naît dans la Bolivie, au N.-O. de Tarija, coule à l'E.-S.-E., au S., puis de nouveau à l'E.-S.-E. et se jette dans le Paraguay, au-dessus de son confluent avec le Paraná, après un cours d'environ 1,000 kilom. Ses principaux affluents sont le Dorado, le San-Lorenzo, etc.

VERMENTON, petite ville de France (Yonne), ch.-l. de cant., arrond. et à 23 kilom. S.-E. d'Auxerre, sur la rive droite de la Cure; pop. aggl., 1,974 hab. — pop. tot., 2,332 hab. Commerce de vins et de bois; construction des trains de bois qui descendent à Paris par l'Yonne et la Seine. Cette ville, agréablement bâtie au pied d'une colline, possède une belle église paroissiale, construction gothique du x^e siècle; l'une des deux tours qui surmontent la façade est fort remarquable. Aux environs se trouvent les célèbres grottes d'Arcy. V. ce mot.

VERMERIA, nom latin de VERBERIE.

VERMERSCH (Eugène) et non **VERMESCH**, journaliste, né à Lille en 1845. Il fit ses études dans sa ville natale et envoya à l'*Echo du Nord* des pièces de vers qui annonçaient un talent gracieux et facile. Etant venu à Paris pour y suivre les cours de l'Ecole de médecine, il ne tarda pas à renoncer à la carrière médicale et se tourna entièrement vers les lettres. Il collabora alors à divers journaux du quartier Latin, fit paraître quelques brochures, quelques petits recueils de vers, devint, en 1866, rédacteur en chef du *Hanneton*, journal des togues, et y publia sous ce titre : les *Hommes du jour*, une série de portraits en vers et en prose, esquisses légères et rapides, spirituellement crayonnées et qui eurent du succès. Voici, pour en donner une idée, le portrait de Courbet :

Il entre ! le voilà, superbement coiffé
D'un large panama qu'il pose à la patère,
Il fait, ô Montaignac, tressaillir ton café!
Deus ! ecce Deus ! Tremble sous son pas, terre !

Vermersch écrivit également dans le *Figaro*, où il continua à faire des portraits en prose plus développés, mais non moins piquants. Le duc de Brunswick, se croyant diffamé par un des articles de Vermersch, intenta au *Figaro* un procès qui eut un certain retentissement. En outre, l'auteur des *Hommes du jour* collabora à l'*Eclair*, au *Paris-Caprice*, à l'*Almanach du quartier Latin* de G. Marot, et fit paraître, en 1869, la *Lanterne en vers de bohème*. Pendant toute cette période de sa vie littéraire, M. Vermersch se montra un pur dilettante, un épicurien sans opinion, un adepte de la vie de bohème, chantant en strophes agréables le mouss ecumant et les Clarus du bal Bullier. Après la révolution du 4 septembre 1870, voyant que l'heure des misères raffinées était passée et qu'un ardent patriotisme enflammait les masses, Vermersch changea les cordes de sa lyre, entra à la rédaction du *Cri du peuple* de Jules Vallès et devint aide ambulancier à la suite du prélat Bauer. Le 7 mars 1871, il eut l'idée de ressusciter le *Père Duchêne* et d'emprunter à la feuille qu'Hébert rédigeait en 1793 le langage ordurier et bas qui, grâce au progrès des mœurs, n'a plus rien de commun aujourd'hui avec celui du peuple. Vermersch apporta dans la rédaction de cette petite feuille, qui parut chaque jour, une remarquable habileté de pasticheur et infiniment de verve. Mais, dès le 5^e numéro, elle fut supprimée par un arrêté du général Vinoy. Le lendemain de l'insurrection du 18 mars 1871, le *Père Duchêne* reparut. Au supplément du *Grand Dictionnaire*, nous consacrons un article spécial à cette feuille mal-saine qui fit appel à toutes les passions mauvaises et provoqua tous les excès. Vermersch, du fond du bureau de son journal, car il n'eut garde de prendre un fusil, défendit successivement le Comité central, Cluseret au pouvoir, Rossel au pouvoir, Dalescluze au pouvoir, provoqua le peuple au pillage, demanda l'arrestation et la mort de Chaudey, la mort des otages, l'incendie des monuments, exhalant tour à tour sa « grande joie » et sa « grande colère », traitant de j... f... et d'ignobles lâches les membres de la minorité de la Commune et émailant chaque ligne de sa prose, qui suait le sang, de f... et de n... de Dieu. Ces pastiches hideux, dit Claretie, étaient composés non point par quelque exalté dont la souffrance avait pu faire un furieux, non point par quelque homme du peuple dont la lecture des terribles numéros d'Hébert avait pu bouleverser le cerveau, mais par un fantaisiste et un amuseur, aiguisant ces vociférations lugubres comme il rimait jadis des versets budins, et provoquant au meurtre de Chaudey ou applaudissant à l'assassinat de Clément Thomas, comme il donnait à *Paris-Caprice* des histoires du demi-monde parfumées de poudre de riz. Cet Hébert, ce dictateur de l'opinion

fangeuse, portait des gants blancs, soupait aux restaurants à la mode, chez Roze, le cuisinier fameux de la rue Grange-Batelière, et vivait, comme celui dont il était le plagiaire, en muscadin, tout en écrivant en fort de la halle. • Lors de l'entrée des troupes de Versailles à Paris, pendant que Delescluze, Vermorel, etc., allaient chercher la mort sur les barricades, Vermersch allait se cacher dans une maison déserte, puis chez un de ses amis et, quelques mois plus tard, il parvenait à gagner l'Angleterre. Là il fonda, en janvier 1872, le *Vermersch-Journal*, dans lequel il écrivit ces lignes : « Ouvrir le champ à la Révolution, forcer la Banque avec un bataillon de francs-tireurs, mettre l'embargo sur tous les papiers déposés dans toutes les études des notaires et des avoués et à la conservation desquels toutes les fortunes de l'Europe sont intéressées, confisquer les propriétés des laches et les faire passer aux patriotes, mettre les citoyens qui s'y seraient fait tuer jusqu'au dernier, si elles avaient été à eux, dans les maisons des aristocrates, et mater sur la place de la Concorde, en pleine lumière, la réaction murmurant et conspirant, tel était le programme que nous avions rêvé. » Ce programme n'avait rien de commun avec celui des républicains, dont, fort heureusement pour l'honneur de la cause, Vermersch ne faisait point partie. Une lettre trouvée dans les papiers de Hugelmann, l'agent bonapartiste, montre que c'est ailleurs que l'ex-Fère Duchêne portait ses vœux et ses espérances : « Je me suis décidé à aller voir Vermersch, qui m'avait fait demander plusieurs fois de l'aller voir. Il désirerait que l'empereur le subventionnât et m'a demandé si je pouvais le faire trouver avec quelque personnage de l'entourage de l'empereur. Jusqu'à présent, il était subventionné par un nommé Leroi qui, paraît-il, se fatigue, n'ayant pas beaucoup d'argent et le journal n'en rapportant pas. J'irai dimanche à Chiselhurst et je verrai à transmettre la demande de Vermersch. » Le *Vermersch-Journal* disparut au bout de quelques semaines et fut remplacé par le *Qui Vive*, qui fut accueilli avec la même indifférence et qui semblait avoir pris à tâche, par ses élucubrations odieuses, de déshonorer le parti républicain. Du reste, de cette époque, Vermersch était fort mal vu de ses compagnons d'exil, qui apprirent à l'apprécier à sa juste valeur. A la suite d'un article qu'il publia contre ses anciens amis politiques dans un journal de Londres, Edmond Vaillant, ancien membre de la Commune, l'ayant rencontré le 24 mars 1874, au moment où il sortait du British Museum, le provoqua et lui appliqua une correction manuelle, à laquelle Vermersch répondit en citant Vaillant devant le tribunal de police, où ce dernier fut condamné à une amende de 30 shillings. Vers cette époque, l'ancien rédacteur en chef du *Père Duchêne* a épousé, à Londres, une des filles de Karl Marx. Il a été condamné à mort par contumace, par le 3^e conseil de guerre de Versailles, le 20 novembre 1871. Vermersch a publié, entre autres écrits : le *Latium moderne* (1864, in-8°); *De l'ostracisme littéraire* (1865, in-8°); *Printemps du cœur* (1865, in-32), recueil de pièces en vers plus ou moins anacréontiques; *Saltimbanques et pantins* (1865, in-12); *Lettres à Mimi* (1866, in-12); les *Hommes du jour* (1868, 2 séries, in-18); les *Incendies* (1871); *Histoire de la Commune et des principaux membres du gouvernement* (1872). Il a publié en outre, à Londres, un certain nombre de brochures sur le capital, le salaire, etc.

VERMET s. m. (vèr-mè — dimin. du lat. *vermis*, ver). Moll. Genre de mollusques gastéropodes pectinibranches, type de la famille des vermétides, comprenant plusieurs espèces, dont la plus connue habite les mers du Sénégal : *La coquille des VERMETS présente l'aspect général du tube des serpules*. (E. Baudement.) Les VERMETS vivent fixés. (A. Rousseau.)

— **Encycl.** Le genre *vermet* présente les caractères suivants : animal vermiforme, conique, à tête peu distincte, obtuse, probosciforme, portant deux tentacules médiocres, oculés extérieurement à la base; orifice respiratoire en forme de trou, situé au côté droit du manteau et contenant les branchies, ne formant qu'une seule rangée; pied cylindrique, avec deux longs filaments tentaculifères en avant et un opercule mince, souvent épineux; pas de verge, l'animal se fécondant lui-même. Coquille tubuleuse, conique, mince, libre ou adhérente, irrégulière, cloisonnée à l'intérieur; ouverture droite, circulaire à bords tranchants. Adamson, en créant ce genre, a bien démontré qu'il se rapportait à l'embranchement des mollusques, malgré les apparences du test, qui ont trompé Linné et ses successeurs, et qui les avaient conduits à confondre les *vermets* avec les serpules, auxquelles ils ressemblent si on les étudie d'une manière superficielle. De l'ensemble des observations il résulte que l'animal a beaucoup d'analogie avec celui des trochophores. Il ne marche pas et n'a pas, par conséquent, de pied proprement dit; mais la partie qui constitue la queue chez le plus grand nombre des gastéropodes se replie en dessous et se porte jusqu'en avant de la tête, où son extrémité se renfle en une masse garnie d'un opercule mince, parfois épineux, et, lorsque l'animal rentre dans sa coquille, c'est

cette masse, ayant habituellement divers appendices, qui en ferme l'entrée. Les branchies sont du côté gauche du corps, et le côté droit est occupé par le rectum et par le canal spermatique, qui transmet également les œufs au dehors. La coquille est tubuleuse, formant un tube ressemblant beaucoup à celui des serpules. Une particularité qui peut servir à distinguer un tube de *vermet* de celui d'une serpule, c'est que, si l'on pratique une section de ces tubes pour en voir l'intérieur, on reconnaît que ceux du premier sont cloisonnés et que ceux de la seconde sont tout à fait libres. C'est ordinairement par l'entrelacement d'autres coquilles de la même espèce que le tube des *vermets* se fixe aux corps sous-marins, mais quelquefois aussi parce qu'il est enveloppé en partie par des lithophytes ou des madrépores. Le type est le *vermet* lombrical, qui habite les mers du Sénégal, où il est commun et forme des groupes par entrelacement. Les *vermets* fossiles sont nombreux, mais ils ont été confondus avec les serpules; ils sont très-abondants dans les terrains crétacés et tertiaires.

VERMÉTIDE adj. (vèr-mé-ti-de — de *vermet*, et du gr. *eidos*, aspect). Moll. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre *vermet*. — s. m. pl. Famille de mollusques gastéropodes pectinibranches, ayant pour type le genre *vermet*.

VER MEULEN (Jean), théologien belge. V. MEULEN.

VERMEYN (Jean-Cornélius), peintre hollandais, né à Berwick au commencement du xvi^e siècle, mort en 1559. Il était fils d'un peintre, qui lui apprit les premiers principes de son art; ses talents naissants attirèrent l'attention de Charles-Quint, qui prit le jeune artiste en affection et se fit suivre par lui dans ses voyages, notamment à l'expédition contre Tunis. Vermeyn a représenté le *Siège* et la *Vue* de cette ville, qui comptent parmi ses toiles les plus estimées. On cite encore de lui : une *Nativité*; un *Christ*; le *Portrait* de sa fille costumée en Turque; et *Portrait* de l'artiste exécuté par lui-même, et qui a été grave plus tard par Thomas Galle, etc. Vermeyn avait une barbe tellement longue, qu'il était obligé de la relever pour ne pas marcher dessus. Aussi l'avait-on surnommé *Jean de la Barbe*.

VERMICELLE s. m. (vèr-mi-sè-le; quelques-uns prononcent vèr-mi-chè-le, fautive imitation de la prononciation italienne — ital. *vermicelli*, proprement petits vers, du lat. *vermis*, ver, à cause de la forme de cette pâte). Pâte à potages en forme de fils plus ou moins déliés : *Gros* VERMICELLE. *VERMICELLE blanc fin. Potage au VERMICELLE. Depuis quelques années, la consommation du VERMICELLE s'est élevée de plus d'un tiers.* (P. Vinçard.) « Potage fait avec cette pâte : VERMICELLE au gras. VERMICELLE au lait, au beurre. VERMICELLE à l'oselle, à la purée. Une soupe, une assiette de VERMICELLE. — Reim. VERMICEL, qui est aussi donné par l'Académie, n'est plus usité.

VERMICELLERIE s. f. (vèr-mi-sè-le-ri — rad. *vermicelle*). Fabrique de vermicelle : *Dans quelques VERMICELLERIES, la presse est mue par la vapeur ou à l'aide d'un cheval.* (P. Vinçard.)

— **Encycl.** Le mot *vermicellerie* comprend l'ensemble des opérations nécessaires pour la fabrication des pâtes dites *pâtes d'Italie*. On peut faire des pâtes avec toutes les espèces de farines qui servent à faire du pain. Les meilleures sont les farines de blé. Les vermicelliers font moudre haut les blés pour les mettre en gruau le plus possible; c'est la manière de moudre qui produit la semoule, base de toutes les pâtes. L'eau dont on se sert pour pétrir la semoule doit être très-pure; elle doit dissoudre le savon; de l'eau surchargée de sels calcaires donnerait de la pâte qui n'aurait pas de liant et se briserait en cuisant. On met ordinairement 12 livres d'eau pour 50 de semoule. Il faut convertir la semoule en pâte. On la pétrit à l'eau chaude avec force et rapidement afin de lui conserver la chaleur. Lorsque la pâte est pétrie, on la ramasse sur le devant du pétrin, on la couvre de deux linges, puis on monte dessus et on la foule avec les pieds pendant quelques minutes. Après quoi l'ouvrier la *brie* pendant deux heures consécutives. La brie est un morceau de bois de 10 à 12 pieds de longueur, plus gros d'un bout que de l'autre; elle a un côté tranchant à l'extrémité par laquelle elle est attachée au pétrin. L'ouvrier est assis à moitié sur l'autre extrémité de la brie, c'est-à-dire qu'il a la cuisse droite sur cette extrémité, qu'il tient aussi de la main droite, tandis qu'il frappe prestement du pied gauche contre terre afin de s'élever avec la brie et de lui donner le mouvement; on continue ainsi jusqu'à ce que la pâte soit suffisamment écrasée. La pâte faite, on la réduit soit en lanière, soit en vermicelle, etc.; pour cela on la place dans une presse verticale; le piston qui porte l'extrémité de la vis entre justin dans un vase cylindrique en cuivre ou en fer, que l'on nomme *cloche*; on met dans le fond un crible percé de petits trous de la grosseur que doit avoir le vermicelle; la cloche est enveloppée d'un réchaud, dans lequel on tient de la braise allumée. On remplit la cloche de pâte, que la chaleur fait

devenir liquide; l'action de la presse fait sortir cette pâte en filets, que l'on refroidit aussitôt au moyen d'un ventilateur au fur et à mesure qu'elle sort. Lorsque les filets ont acquis la longueur d'un pied, on les prend à la main et on les casse, et, en les déposant sur un papier ou un carton, on leur donne la forme qu'on leur voit dans le commerce. Le macaroni sort du moule en lanière, et c'est en rapprochant les bords que l'on en fait des tuyaux. La forme des pâtes d'Italie varie à l'infini, et il suffit, pour cela, de changer le moule et de procéder de la manière indiquée. Cette industrie a pris de grandes proportions, et il y a aujourd'hui d'importantes usines de pâtes d'Italie où toutes les opérations se font au moyen de machines mues par l'eau ou la vapeur.

VERMICELLIER s. m. (vèr-mi-sè-lié — rad. *vermicelle*). Celui qui fabrique du vermicelle et d'autres pâtes alimentaires.

VERMICHEL s. m. (vèr-mi-chèl — ancienne prononciation du mot *vermicet* ou *vermicelle*). Argot. Veine du corps plus ou moins saillante.

VERMICIDE adj. (vèr-mi-si-de — du lat. *vermis*, ver; *cadere*, tuer). Mat. méd. Qui tue les vers. *Pâte VERMICIDE. Poudre VERMICIDE.*

VERMICULAGE s. m. (vèr-mi-ku-la-je — rad. *vermicule*). Archit. Travail vermiculé, qui représente des traces de vers : *Ce corps de logis est d'un ordre rustique plein de bossages et de VERMICULAGES.* (Th. Gaut.) « On dit aussi VERMICULURE s. f.

VERMICULAIRE adj. (vèr-mi-ku-lè-re — du lat. *vermiculus*, petit ver). Qui ressemble à un ver, qui a la forme d'un ver.

Anat. *Eminences vermiculaires*. V. VERMIFORME.

— *Physiol. Mouvement vermiculaire*, Contractions progressives des fibres circulaires d'un canal, affectant l'apparence du mouvement de progression d'un ver.

— *Pathol. Pouls vermiculaire*, Pouls inégal, petit, peu sensible. « On dit aussi VERMICULANT.

— s. m. Moll. Syn. de VERMET, genre de mollusques.

— *Annél.* Genre d'annélides fossiles, peu connu.

— s. f. Bot. Nom vulgaire de l'orpin acré. — Genre de champignons, du groupe des sphéropsidés, comprenant des espèces qui croissent sur les végétaux vivants : « *Vermiculaires brûlante*, Nom vulgaire de l'orpin brûlant.

VERMICULANT adj. m. (vèr-mi-ku-lan — du lat. *vermiculus*, petit ver). Pathol. V. VERMICULAIRE.

VERMICULATION s. f. (vèr-mi-ku-la-si-on — du lat. *vermiculus*, petit ver). Travail vermiculé.

VERMICULE s. m. (vèr-mi-ku-le — du lat. *vermiculus*, petit ver). Foram. Syn. de TRILOCULINE, genre de foraminifères.

VERMICULÉ, ÈE adj. (vèr-mi-ku-lé — du lat. *vermiculus*, petit ver). Qui imite des traces de vers; se dit surtout des ouvrages d'architecture : *Bossages VERMICULÉS.*

VERMICULEUX, EUSE adj. (vèr-mi-ku-leu, eu-ze — du lat. *vermiculus*, petit ver). Hist. nat. Se dit d'une surface marquée de petites lignes colorées irrégulières.

VERMICULITE s. m. (vèr-mi-ku-li-te — du lat. *vermiculus*, petit ver, et du gr. *lithos*, pierre). Zool. Nom donné aux coquilles ou tests fossiles en forme de tuyau allongé et contourné.

— s. f. Minér. Variété de talc que l'on trouve aux Etats-Unis, et qui a pour propriété caractéristique de se diviser au feu en prismes déliés, qui s'allongent et se contournent comme des vers.

VERMICULURE s. f. (vèr-mi-ku-lu-re — du lat. *vermiculus*, petit ver). Archit. Nom donné à des refoulements de forme vermiculaire qu'on pratique sur le parement des pierres dans certaines constructions, surtout dans les soubassements des édifices.

VERMIFORME adj. (vèr-mi-for-me — du lat. *vermis*, ver, et de *forme*). Hist. nat. Qui a la forme d'un ver.

— Anat. *Eminences vermiformes* ou *vermiculaires*, Saillies allongées, cylindriques, ayant la forme d'un ver, que l'on remarque l'une sur la face supérieure, et l'autre sur la face inférieure du cerveau.

— s. m. pl. Mamm. Groupe peu naturel de mammifères carnassiers, comprenant les genres qui ont une forme allongée, comme les belettes, les putois, etc.

VERMIFUGE adj. (vèr-mi-fu-je — du lat. *vermis*, ver; *fugo*, je chasse). Méd. Se dit des médicaments propres à détruire les vers qui s'engendrent dans le corps : *Poudre VERMIFUGE. Biscuits VERMIFUGES. L'aloès est drastique par son acidité, et VERMIFUGE par son amertume.* (Raspail.)

— s. m. Substance vermifuge : *Lail est le VERMIFUGE le plus puissant et le plus inoffensif que je connaisse.* (Raspail.)

— Bot. Syn. de FLAVÉRIE, genre de composées.

— **Encycl.** Thérap. Les *vermifuges* sont

extrêmement nombreux, de nature fort différente, et chacun d'entre eux possède un mode d'action qui lui est, pour ainsi dire, particulier. Cependant tous ceux qui sont réputés les meilleurs agissent d'une manière locale par leur contact immédiat avec les vers intestinaux. Un agent qui n'agirait que sur les tissus en général ne saurait être un bon *vermifuge*; il pourrait être tout au plus prophylactique : tels sont les toniques qui, en diminuant la sécrétion du mucus intestinal, diminuent aussi l'aliment des vers intestinaux qui s'en nourrissent. Les *vermifuges* ne peuvent être employés que contre les vers qui habitent le tube digestif, comme le ténia, les ascarides lombricoïdes, les trichocéphales; car leur action étant locale, on conçoit qu'elle serait impuissante contre les échinocoques, par exemple. Certains agents thérapeutiques, sans être des *vermifuges* proprement dits, contribuent cependant à expulser les vers d'une manière mécanique; tels sont les purgatifs et les vomitifs. L'ingestion de ces agents produit sur le tube digestif des secousses et des contractions péristaltiques qui détachent les vers de la muqueuse intestinale et les expulsent au dehors ordinairement vivants; tels sont : le jalap, la rhubarbe, le séné, la gratiole et tous les autres purgatifs et vomitifs en général.

Il est des substances qui, sans être *vermifuges*, tuent cependant les vers quand elles sont prises en grande quantité; tels sont le lait, le sucre, le miel et toutes les matières sucrées en général. Les vers sont très-friands de ces substances, et, si l'on en fait prendre en abondance à l'individu qui les nourrit, ils s'en gorgent et meurent d'indigestion, absolument comme les sangues crevent pour avoir absorbé trop de sang. C'est sur cette théorie qu'on s'est fondé lorsqu'on a conseillé un bain de siége au lait pour faire sortir au dehors le ténia ou les ascarides du rectum. Ce moyen a réussi quelquefois, mais on comprend combien il est douteux, et parfois même dangereux, car la quantité de substances qu'il faudrait administrer serait plus nuisible au sujet qu'aux vers intestinaux. La mousse de Corse, le polypode de chêne, la fougère mâle, etc., paraissent n'agir que de la façon dont nous venons de parler; aussi faut-il en administrer une forte dose et la donner en nature autant que possible.

Certaines substances détruisent les vers intestinaux sans qu'on puisse se rendre bien compte de leur manière d'agir; tels sont certains gaz, l'eau froide et la glace, que quelques médecins regardent comme excellents *vermifuges*. Les huiles d'olive, d'amandes douces, agissent de la même façon; l'huile de ricin doit avoir une double propriété, celle d'asphyxier, comme les autres huiles, et celle de purger; aussi est-elle un excellent *vermifuge*.

Après les moyens dont nous venons de parler viennent les *vermifuges* proprement dits, ayant la propriété de tuer les vers par leurs principes acres, volatils ou amers; tels sont : l'ail, l'oignon, le poireau, l'assa foetida, la valériane, l'angelique, le pétrole, la térébenthine et ses préparations, le camphre, le suc de papayer, les huiles essentielles, le vin, l'alcool, l'éther, etc.; parmi les amers considérés comme de véritables poisons se trouvent l'absinthe, l'arnica, la marouthe, la tannisie, la camomille, la rue, la funeterre, le brou de noix, le simarouba, le semen-contra, l'aloès, le quassia, le quinquina, le fiel de bœuf, etc. Le règne minéral nous fournit encore des *vermifuges*, et ce ne sont pas les moins nombreux; nous citerons l'étain, le fer, le mercure, les acides citrique, acétique, tartrique, le sel marin, le sel ammoniac, les eaux alcalines et sulfureuses.

— **Art vétér.** Les médicaments doués de la vertu d'engourdir, de tuer et quelquefois d'expulser des cavités où ils sont contenus, les vers parasites et autres entozoaires qui vivent à l'intérieur des animaux domestiques, ainsi que les epizoaires qui vivent à la surface de leur peau, se réduisent à peu près tous à ceux qui suivent :

1^o *Essence de térébenthine*. Elle s'administre en suspension dans un jaune d'œuf étendu d'eau ou dans l'eau-de-vie faible, à la dose de 16 à 64 grammes en deux breuvages, pour les grands animaux, et à celle de 2 à 4 grammes pour les petits, également en deux breuvages.

2^o *Ether sulfurique*. L'éther à grande dose est encore un excellent vermifuge. La dose doit être, pour les grands animaux, de 32 à 64 grammes, et pour les petits de 2 à 4 grammes. On le donne dans un demi-litre ou un verre d'infusion aromatique froide.

3^o *Huile empyreumatique*. Cette huile provient de la distillation des matières animales. La plus anciennement connue était celle de Dippel, que l'on obtenait par la distillation de la râpure de corne de cerf. Dans la médecine vétérinaire, l'huile empyreumatique de Chabert, ainsi nommée parce qu'elle savant vétérinaire en a surtout préconisé l'usage, s'obtenait en distillant à feu nu les parties solides des animaux et principalement la corne. Cette préparation a été abandonnée. Aujourd'hui, les fabricants de chlorhydrate d'ammoniaque livrent en abondance et à bon marché au commerce une huile pyrogénée,

qu'ils obtiennent par la calcination des os et de la corne des animaux. En pharmacie, on distingue cette huile en huile rectifiée et en huile non rectifiée. La première a des vertus anthelminthiques, il est vrai, mais beaucoup moins prononcées que la seconde. Cette dernière, à laquelle on a donné plus spécialement le nom d'huile empyreumatique de Chabert, jouit de grandes propriétés vermifuges. Cette huile, introduite à dose élevée dans l'estomac des chiens, excite des nausées et le vomissement. Dans les animaux comme le cheval et les ruminants, qui ne peuvent pas vomir, elle irrite le canal intestinal, cause des coliques, de l'anxiété, des bâillements, l'accélération de la respiration et de l'irrégularité dans le pouls. Mais la propriété la plus remarquable de l'huile empyreumatique est d'engourdir et de tuer les vers intestinaux du genre ascaride et du genre strongle, qui habitent les petits et les gros intestins. Les larves d'ostres qui se rencontrent dans l'estomac du cheval résistent quelquefois à son action. Pour l'administrer, on la mélange à l'eau-de-vie ou à une décoction de plantes aromatiques. On peut en faciliter beaucoup l'administration en l'unissant au lait ou à un jaune d'œuf, qu'on délaye ensuite dans l'eau. On la donne à la dose de 16 à 48 grammes pour les grands animaux, et de 8 à 16 grammes pour les petits. L'huile empyreumatique, par l'odeur désagréable qu'elle répand, est utilisée très-fréquemment pour éloigner les mouches des plaies pendant les beaux jours. Pour atteindre ce but, on barbouille les plaies à l'aide d'un pinceau ou d'une plume avec cette huile.

40 Huile de cade. On peut donner cette huile à l'intérieur comme vermifuge, à la même dose que l'huile empyreumatique; mais elle est généralement négligée. Les bergers du Midi s'en servent pour guérir la gale du mouton. Elle produit un très-bon effet, mais elle a l'inconvénient de tacher la laine d'une manière indélébile. L'huile de cade pure ou associée à la graisse dans diverses proportions, selon les indications, est employée avec beaucoup de succès contre le psoriasis des animaux, maladie désignée encore sous les noms de molandres, solandres, noir-mauve et d'artres croûteuses.

50 Protochlorure de mercure, ou mercure doux. Ce médicament est vermifuge et vermifuge; il possède la double propriété de tuer et d'expulser les vers intestinaux des genres ascaride et strongle, parce qu'il est anthelminthique et purgatif. Sa dose est de 8 à 16 grammes pour le cheval; pour le bœuf et la vache, elle est de 4 à 8 grammes; pour le porc, le veau, le mouton et le chien, la dose est de 0 gr. 01 à 0 gr. 08. On peut le faire prendre en suspension dans un liquide visqueux; mais il vaut mieux l'incorporer au miel, à la poudre de racine de fougère, et le faire prendre en pilules. Le porc et le chien prennent parfaitement ce médicament dans du lait.

60 Écorce de racine de grenadier. Cette écorce est usitée pour tuer particulièrement les vers ténias. Elle expulse aussi les strongles et les ascarides. On prépare des décoctions concentrées et des extraits de cette écorce pour l'administrer. Sa dose est variable selon les animaux. Elle est de 8 à 128 grammes pour les grands animaux, et de 32 à 48 grammes pour les petits. Elle détermine souvent le vomissement et la purgation dans les carnivores.

70 Poudre de fougère mâle. C'est au mois d'août qu'il faut récolter la racine de fougère; on la moule et on la conserve dans un lieu sec. En hiver, en automne ou au printemps, cette racine est presque inerte. On peut donner cette poudre en décoction dans l'eau au cheval, aux bêtes bovines et canines. La dose est de 250 grammes pour le cheval, de 128 grammes pour les bœufs et les vaches, et de 32 à 64 grammes pour le mouton, le veau et le chien. On doit toujours, six heures après l'administration de la poudre, donner un purgatif. La poudre engourdit et tue les strongles, les ascarides et les ténias.

80 Semen-contra. Plusieurs vétérinaires distingues disent avoir employé avec un grand succès le semen-contra contre les vers ascarides, lombricoïdes et les strongles armés du canal intestinal du cheval. La dose est de 16 à 32 grammes pour les poulains, de 32 à 96 grammes pour les chevaux adultes et vieux, en infusion dans 1 litre d'eau ou bien en poudre sous la forme de pilules, ou sous celle d'électuaire. Il est inutile de donner un purgatif vingt-quatre heures après l'administration. On peut continuer ces doses pendant plusieurs jours. Pour les chiens, la dose est de 8 à 16 grammes dans du lait ou dans une infusion miellée.

90 Mousse de Corse. La mousse de Corse est un mélange confus de plus de vingt espèces de plantes qu'on nomme algues marines, qui croissent sur les rochers des bords de la mer, autour des îles de la Corse et de la Sardaigne. Elle peut être administrée à très-haute dose sans nuire à la santé des animaux. On la fait infuser dans l'eau pendant trois quarts d'heure, et on donne cette infusion en breuvage. La dose est de 32 à 64 grammes dans 0 lit. 4 d'eau. On peut aussi la faire infuser dans du lait, que les chiens alors prennent seuls; ou bien édulcorer l'infusion aqueuse avec du miel ou du sucre.

100 La suite de cheminée renferme toujours

xv.

une huile pyrogénée ou empyreumatique, qui donne à cette substance, facile à se procurer partout, la propriété anthelminthique. On peut l'administrer avec succès aux jeunes poulains, aux veaux, aux agneaux et aux chiens. Après l'avoir bien broyée et passée à travers un linge ou un tamis de crin, on la délaye dans 0 lit. 1 à 0 lit. 2 d'eau-de-vie, et on ajoute le tout dans une décoction d'aromates ou de toute autre plante aromatique; ou bien on l'associe au miel et à une poudre inerte pour en composer des pilules. La dose est de 64 à 96 grammes pour les grands animaux, et de 16 à 32 grammes pour les petits.

VERMIGLI (Pierre), célèbre théologien protestant italien. V. MARTYR (Pierre).

VERMIGLIOLI (Jean-Baptiste), antiquaire italien, né à Pérouse en 1769, mort vers 1840. Il fit d'excellentes études classiques à Orvieto et, de retour dans sa ville natale, s'y occupa de recherches sur l'archéologie de sa province. Il devint ensuite professeur d'archéologie à Pérouse, puis conservateur du cabinet des Antiques de cette ville. On a de lui : *De l'antique cité d'Arna* (Pérouse, 1800, in-8°); *les Inscriptions antiques de Pérouse avec une dissertation sur l'origine de cette ville* (Pérouse, 1804, 2 vol. in-4°); *Panographie de Pérouse au xvi^e siècle* (Pérouse, 1806, in-8°); *Des monnaies de Pérouse* (1816, in-8°); *Leçons élémentaires d'archéologie* (1821, 2 vol. in-8°); *Bibliographie historique de Pérouse* (1825, in-4°).

VERMIGRADE adj. (vèr-mi-gra-de — du lat. *vermis*, ver; *gradior*, je marche). Zool. Qui marche comme un ver.

— s. m. pl. Echin. Groupe d'holothurides vermiformes.

VERMILARVE s. f. (vèr-mi-lar-ve — du lat. *vermis*, et de *larve*). Entom. Larve qui a la forme d'un ver.

VERMILÉO s. m. (vèr-mi-lé-o — du lat. *vermis*, ver; *leo*, lion). Entom. Nom scientifique du genre verlion.

VERMILIE s. f. (vèr-mi-li — dimin. du lat. *vermis*, ver). Annél. Genre d'annélides tubicoles marins.

— Encycl. Les *vermilies* se distinguent des serpules et des spirorbes par un opercule testacé et circulaire qui ferme entièrement l'ouverture du tube. Ce caractère avait fait regarder d'abord les *vermilies* comme des mollusques, qui devaient se ranger à côté des vermets. Lamarck a reconnu qu'il devait constituer un genre d'annélides tubicoles, voisin des serpules. On connaît un certain nombre d'espèces vivantes, qu'on trouve sur les coquillages et les autres corps sous-marins; elles sont généralement de petite taille; il y a aussi plusieurs espèces fossiles des terrains crétacés et tertiaires, et il est probable qu'on devra y en rapporter d'autres, classées maintenant parmi les serpules. Les auteurs anciens ont donné aux *vermilies* fossiles le nom de *vermiculites*.

VERMILINGUE adj. (vèr-mi-lain-ghe — du lat. *vermis*, ver; *lingua*, langue). Zool. Qui a la langue vermiforme.

— s. m. pl. Mamm. Famille de mammifères édentés, comprenant les genres à langue extensible et protractile, tels que les fourmiliers, les pangolins et les oryctérotes.

— Erpét. Groupe de reptiles sauriens à langue contractile, comprenant les caméléons et les genres voisins.

VERMILLAGE s. m. (vèr-mi-lla-je; *ll* mll. — rad. *vermiller*). Anc. cout. Droit que l'on payait pour mener des cochons paître et fourir dans un bois.

VERMILLE s. f. (vèr-mi-llé; *ll* mll. — du lat. *vermis*, ver). Pêche. Corde garnie d'hameçons et de vers, dont on se sert pour pêcher les anguilles.

VERMILLER v. n. ou intr. (vèr-mi-llé; *ll* mll. — du lat. *vermis*, ver). Se dit du sanglier et du cochon qui fouillent la terre avec leur botaire pour y trouver des vers, des racines.

VERMILLON s. m. (vèr-mi-llon; *ll* mll. — rad. *vermeil*). Cinabre ou sulfure rouge de mercure pulvérisé : *VERMILLON naturel*. *VERMILLON artificiel*.

— Par ext. Couleur semblable à celle du cinabre : *Le VERMILLON du teint*. *Le VERMILLON des joues*. *Le VERMILLON des lèvres*.

— Argot. Anglais, à cause du teint coloré qu'ont ordinairement les personnes de cette nation.

— Ornith. Espèce de gobe-mouches.

— Bot. Nom vulgaire de la phytolaque décandré, *le Vermillon de Provence* ou *d'Espagne*, Nom vulgaire du carthame des teinturiers.

— Arboric. Variété de poire d'un rouge foncé.

— s. f. Erpét. Nom vulgaire d'une tortue de Madagascar.

— Encycl. On appelle ainsi en chimie une poudre rouge, couleur de carmin et de feu, obtenue, à ce que l'on croit, par le broiement et la division extrême, soit à l'aide de l'eau, de l'urine ou de l'eau-de-vie, du cinabre artificiel ou sulfure rouge de mercure. On rencontre aussi dans la nature une variété de sulfure de mercure appelée vulgairement

fleur de cinabre ou *vermillon natif*. On a essayé en France la préparation du *vermillon*, en broyant le cinabre dans l'eau et enlevant les parties les plus grossières; cette trituration ne permet pas d'obtenir un produit aussi beau que celui de Hollande et de Chine; Chaptal prétend qu'en le broyant dans l'urine on lui donne le même éclat. Parmentier raconte que, la préparation du *vermillon* étant un secret chez les Hollandais, ce chimiste essaya d'en former en prenant 100 parties de cinabre bien divisé qu'il plaça dans une capsule de verre à l'ombre, et qu'il recouvrit de quelques centimètres cubes d'eau pure, avec la précaution d'agiter ce mélange avec un tube de verre pendant un mois. Après sept ou huit jours, l'oxyde changea sensiblement de couleur et prit une nuance très-agréable. Durant environ vingt-cinq jours, l'éclat du rouge augmenta graduellement et acquit la plus grande beauté. Lorsque la matière ne lui présenta plus de changement de couleur, il décanta l'eau et sécha la poudre à une douce chaleur. Ce produit, comparé au *vermillon* de Hollande et de Chine, lui parut aussi beau et aussi brillant que celui préparé par le procédé secret. Le sulfure de mercure pouvant varier par rapport aux proportions de ses composants, il ne faut employer à la formation du *vermillon* que le cinabre factice, qui est formé, d'après les chimistes français, de 100 parties de mercure et 10 parties de soufre.

Celui de Chine est toujours le plus estimé pour sa beauté; sa couleur est même très-solide et résiste à presque tous les agents. On falsifie celui de Hollande, qui sert en peinture, avec de la brique, du minium et du colcotar. On le sépare de ces matières étrangères par la sublimation et l'alcool. Le *vermillon* pur possède les mêmes propriétés médicales que le cinabre; on l'emploie dans la poudre tempérante de Stahl, à la place de ce dernier, pour lui donner une couleur plus riche et plus éclatante. On s'en servait autrefois pour le rouge des dames; on y a renoncé sagement, et il est remplacé par la belle couleur rouge extraite de la fleur du carthame ou safran bâtard, appelé *vermillon d'Espagne* et de *Portugal*. On nomme aussi *vermillon* commun le minium, deutoxyde rouge de plomb, réduit en poudre impalpable, que l'on emploie dans la peinture en rouge. Le *vermillon* n'a guère plus d'usage que dans les arts; il sert aux anatomistes pour colorer la matière des injections fines que l'on porte dans les artères pour la préparation ou l'étude des vaisseaux du corps humain.

VERMILLONNER v. a. ou tr. (vèr-mi-lloné; *ll* mll. — rad. *vermillon*). Enduire, peindre de vermillon : *VERMILLONNER les joues d'une actrice*.

— v. n. ou intr. Vèner. En parlant du blaireau, Fourir la terre pour y trouver des vers, des racines : *Le sanglier vermillé, le blaireau VERMILLONNE*.

Se vermillonner v. pr. Se mettre du vermillon, du rouge, du fait : *Cette vieille femme se VERMILLONNE tous les jours*.

VERMINA, fils de Syphax, roi de Numidie. Il se signala pendant les premières guerres de son père contre Masinissa; mais, lorsque ce dernier appela les Romains à son aide, il fut battu et fait prisonnier avec Syphax, et eut la mort de Scipion l'Africain, l'an 203 avant J.-C. Plus tard, Vermina fut rétabli par les Romains dans la souveraineté de la partie de la Numidie qu'ils n'avaient pas donnée à Masinissa. Un des fils ou des petits-fils de Vermina y régnait encore soixante ans plus tard.

VERMINATION s. f. (vèr-mi-na-si-on — lat. *verminatio*; de *vermis*, ver). Pathol. Prolifération des vers intestinaux.

VERMINE s. f. (vèr-mi-ne — d'un type adjectival *verminus*, venu de *vermis*, ver). Nom collectif des insectes malpropres, nuisibles, incommodes : *Enfant dévoré de VERMINE*. *Logement infecté de VERMINE*. *Bois rongé par la VERMINE*.

— Fig. Vices ou défauts nombreux dont une personne ou une chose est infectée : *Il n'avait pas précisément de vices, mais il était rongé d'une VERMINE de petits défauts dont on ne pouvait l'épurer*. (Chateaub.)

Il est assez de mains, chercheuses de *vermine*, Qui savent éprouver un écrit malheureux. Comme un pâtre espagnol éprouve un chien lépreux.

A. DE MUSSET.

« Ce qui ronge, ce qui détruit progressivement : *L'envie est la VERMINE de la gloire*. (Sallentin.)

— Pop. Canaille, vile populace, personnes méchantes et nuisibles; se dit quelquefois d'une seule personne : *La VERMINE de la ville*. *La VERMINE du quartier*. *Père Socquard, votre fille est une VERMINE, et je la vaux bien, entendez-vous!* (Balz.)

— Argot. Avocat.

VERMINEUX, EUSE adj. (vèr-mi-neu, euse — du lat. *vermis*, ver). Méd. Qui est produit, entretenu par des vers intestinaux : *Maladie VERMINEUSE*. *Fièvre VERMINEUSE*. *Abcès VERMINEUX*. *Ulçère VERMINEUX*. *De la première à la septième année, l'enfant est exposé aux affections VERMINEUSES*. (Chomel.)

VERMINÈRE s. f. (vèr-mi-niè-re — rad. *vermine*). Tas de vermine. *Il Vieux mot.*

— Econ. rur. Fosse que l'on prépare pour faire développer des vers ou larves d'insectes, qu'on destine à la nourriture de la volaille.

VERMIRHYNOUE s. m. (vèr-mi-rain-ke — du lat. *vermis*, ver, et du gr. *rhynchos*, bec). Ornith. Qui a un bec vermiforme.

VERMIS s. m. (vèr-miss — mot lat. qui signifie ver). Anat. Nom donné à plusieurs parties du cervelet qui ont un aspect vermiforme.

— Encycl. Trois parties du cervelet portent le nom de *vermis* : 1° *Vermis supérieur* (*processus vermiciformis superior*), éminence vermiculaire supérieure, saillie de la substance du cervelet sur la ligne médiane de sa face supérieure (lobe médian); elle est sillonnée transversalement et comme divisée en anneaux, d'où son nom d'éminence vermiforme.

2° *Vermis inférieur* (*vermis inferior*, éminence vermiculaire inférieure, pyramide lamineuse de Malacarne), saillie sillonnée transversalement, que l'on voit au fond de la scissure médiane inférieure du cervelet et dépendant aussi de son lobe médian.

3° *Vermis postérieur*, saillie médiane, sillonnée transversalement, que l'on voit au fond de l'échancrure postérieure du cervelet.

VERMISSEAU s. m. (vèr-mi-so — lat. *vermicellus*, forme accessoire de *vermiculus*, dimin. de *vermis*, ver). Petit ver, petite larve vermiforme :

Pas un seul petit morceau

De mouche ou de vermisseau

LA FONTAINE.

— Fig. Être faible et vil :

... Vermisseaux que nous sommes!

Comme le ciel se rit des vains projets des hommes.

REGNARD.

— Zool. *Vermisseau de mer*, Nom vulgaire des serpules et des vermiculaires : *Aucun coquillage n'est moins attaché à sa coquille que les VERMISSEAUX DE MER*. (D'Argenville.) *La figure des VERMISSEAUX DE MER varie suivant les espèces*. (V. de Bomare.)

VERMIVORE adj. (vèr-mi-vo-re — du lat. *vermis*, ver; *voro*, je dévore). Zool. Qui se nourrit de vers : *Oiseau VERMIVORE*.

— s. m. Ornith. Genre de passereaux, de la famille des sylviadés, formé aux dépens des sylviés. *Il Syn. de RUBICHTA*, autre genre de passereaux.

VERMOIS s. m. (vèr-moi — rad. *vermeil*). Argot. Sang.

VERMOIS (le), en latin *Vermensis Pagus*, petit pays de l'ancienne France, dans la ci-devant province de Lorraine. Il fait actuellement partie de l'arrond. de Toul.

VERMOND (Matthieu-Jacques de), ecclésiastique français, né vers 1735, mort à Vienne (Autriche) dans les dernières années du xviii^e siècle. Fils d'un chirurgien de village, il étudia la théologie, fut reçu docteur en Sorbonne et devint bibliothécaire du collège Mazarin. En 1769, sur la recommandation de Loménie de Brienne, il fut choisi pour aller à Vienne enseigner la langue française à l'archiduchesse Marie-Antoinette, qui venait d'être fiancée au dauphin, depuis Louis XVI. Lorsque la jeune princesse vint en France (1770), l'abbé Vermond l'y suivit et fut attaché à sa personne en qualité de lecteur. Sur la recommandation de Marie-Thérèse, qui connaissait le caractère léger et frivole de sa fille, il s'attacha, mais sans succès, à lui donner des goûts plus sérieux et à l'empêcher de se livrer à ces incartades qui devaient si promptement la déconsidérer. Brusque jusqu'à la rudesse, disposé à tout blâmer, il n'obtint par ses mercuriales aucun résultat satisfaisant et, à diverses reprises, il se plaignit de ce que la dauphine ne tenait aucun compte de ses avis. De son côté, le dauphin n'avait aucun goût pour lui. Lorsque Marie-Antoinette fut devenue reine (1774), elle continua, au grand déplaisir de Vermond, de se compromettre, et celui-ci, après avoir menacé à deux reprises de se retirer, finit par quitter la cour lorsque la faveur de M^{lle} de Polignac fit scandale (1779). Mais quelques mois plus tard, sur la demande de sa mère, Marie-Antoinette rappela auprès d'elle l'abbé Vermond, qui reçut de riches dotations, fit nommer son frère médecin-accoucheur de la reine et exerça dès lors beaucoup plus d'influence sur l'esprit de son ancienne élève. Ce fut par ses conseils qu'elle révéla, dit-on, au roi l'affaire du collier et qu'elle lui demanda une vengeance publique, dont l'éclat eut un si fâcheux retentissement pour elle. Il la poussa aussi à patronner la candidature de Brienne au ministère des finances, et lorsque celui-ci fut arrivé au pouvoir (1787), il devint lui-même un personnage et prit une part active aux affaires de l'Etat. Au début de la Révolution, il entretenait la reine dans la haine funeste qu'elle manifesta contre le régime nouveau, se rendit lui-même odieux au peuple et jugea prudent de quitter Versailles en juillet 1789. Après avoir passé quelque temps à Valenciennes, il se rendit à Coblenz, où il prit part aux intrigues des émigrés, puis à Vienne, où il termina sa vie.

VERMOND (Paul), pseudonyme du journaliste Eugène Guinot. V. GUINOT.

VERMONT (Etat de), un des Etats unis de l'Amérique du Nord, borné au N. par le Canada, à l'E. par la rivière Connecticut, qui le sépare du New-Hampshire, au S. par le Massachusetts, et séparé à l'O. en grande partie de l'Etat de New-York par le lac Champlain, entre 42° 44'-45° de latit. N. et 73° 58'-75° de longit. O.; 2,642 kilom. carrés; 195 kilom. sur 100 kilom.; 330,000 hab. Capitale, Montpelier. Les montagnes Vertes, qui le traversent du N. au S., sont la continuation de la grande chaîne orientale des Alleghany connue sous le nom de montagnes Bleues. Dans le centre, elles se séparent en deux chaînes, l'une qui court au N.-E. vers le Canada, et l'autre qui se dirige au N., où elle s'abaisse et se perd vers la frontière de l'Etat. Tous les cours d'eau qui coulent dans l'intérieur de l'Etat sont de peu d'étendue et descendent des montagnes Vertes. Les principaux sont : le White-river, le Passumpsic, le Missisquoi, le Lamoi, l'Onion et l'Otter. Les principales masses d'eau du pays sont situées à ses extrémités, le Connecticut à l'E. et le lac Champlain à l'O. Le climat du Vermont est changeant, mais sain. Le thermomètre Fahrenheit y varie de 25° au-dessous de 0° à 90° au-dessus. L'hiver y dure depuis le commencement de décembre jusqu'à la fin de mars. En avril et en mai, le temps est doux et entremêlé de grosses pluies. En été, la chaleur du jour est quelquefois excessive, mais les nuits y sont toujours fraîches. Les gelées y commencent en septembre, et la neige y tombe en novembre. Le sol, excepté dans les montagnes, est généralement riche et gras et produit en abondance des grains et des légumes. Les montagnes et les hauteurs fournissent d'excellents pâturages pour les bêtes à cornes. Le terrain est meilleur en prairies qu'en labour. L'ours, le lynx du Canada et le chat sauvage apparaissent quelquefois dans les parties les plus septentrionales de l'Etat, mais ils ont été presque complètement détruits partout. Le fer y est abondant; on trouve aussi en quelques endroits du plomb, du zinc et du cuivre. Les pyrites de sulfure de fer, dont on fait de la couperose verte (deutosulfate de fer), se rencontrent à Stratford et à Shrewsbury. On trouve en abondance des marbres de bonne qualité à Middleburg, Swanton, Bennington, etc. Cet Etat se divise en quatorze comtés, et les villes principales sont : Montpelier, Burlington, Middleburg, Bennington, Rutland, Brattleborough et Windsor. L'agriculture et le pâturage sont la principale industrie. On y cultive le froment, le maïs, le seigle, l'avoine, etc. On y trouve en abondance de la viande de bœuf, du beurre et du fromage. La laine y est un produit principal, et le sucre d'érable s'y récolte en quantités considérables. Bêtes à cornes, moutons et chevaux y abondent. Le lac Champlain offre des facilités pour le commerce entre les Etats de Vermont, de New-York et le Canada. On exporte un grand nombre de chevaux, bœufs et moutons. Le bois de construction, le marbre, le bœuf, le porc et le fromage figurent dans les exportations. L'industrie manufacturière n'est pas très-développée; cependant le fer, le coton et la laine sont travaillés dans une certaine mesure. Le lin et la laine sont manufacturés dans l'intérieur des familles. On trouve des collèges à Middleburg et à Burlington, et une université à Norwich. On prétend que la moyenne de l'émigration générale est plus élevée dans le Vermont que dans aucun autre Etat. Le Vermont fut d'abord exploré par les Français du Canada; mais le premier établissement y fut fondé au fort Dunsmuir par une émigration venue du Massachusetts. Au commencement de la guerre de l'Indépendance, le congrès n'osa pas admettre le Vermont dans la confédération; mais, à partir de 1791, il fit partie de l'Union. Sa première constitution date de 1777. Celle qui est aujourd'hui en vigueur est du 4 juin 1793; mais elle a été amendée depuis. Le pouvoir exécutif est délégué à un gouverneur, un lieutenant-gouverneur et 12 conseillers élus pour un an par le peuple, et le pouvoir législatif se compose d'un Sénat de 30 membres et d'une Chambre de 230 représentants, également élus pour un an. Tout citoyen âgé de vingt et un ans, et résidant depuis une année dans l'Etat, est électeur. L'Etat envoie au congrès 2 sénateurs et 3 représentants. Une institution particulière à cet Etat, c'est un conseil de 13 censeurs élus par le peuple tous les sept ans, et chargés de rechercher si la constitution a été observée et si les autorités législatives et exécutives ont rempli leurs devoirs.

VERMONTÉE s. f. (vèr-mont-é — de Vermont, n. pr.). Bot. Syn. de BLACKWELLIE, genre d'homalidées.

VERMOREL (Auguste-Jean-Marie), journaliste français, membre de la Commune de Paris, né à Denicé (Rhône) le 21 juin 1841, mort à Versailles le 20 juin 1871. Son père, qui était professeur, dirigea ses premières études, l'éleva dans des sentiments d'une extrême piété, puis l'envoya au collège des jésuites de Montré, près de Villefranche. Doué d'une intelligence rapide et précoce, Auguste Vermorel fit des études tellement brillantes qu'à quinze ans et demi, pourvu d'une dis-

pense d'âge, il fut reçu bachelier. Peu de temps après, il vint à Paris pour y étudier le droit. Tout en suivant les cours de l'Ecole, le jeune homme, qui était un infatigable travailleur, se mit à étudier les philosophes, les économistes, les maîtres de la littérature et apprit seul l'anglais de façon à le savoir assez bien pour traduire des romans dans la collection des romans étrangers. Il n'avait pas encore dix-huit ans lorsque M. de Caillou, directeur de la *Revue contemporaine*, lui fit faire des comptes rendus d'ouvrages dans l'*Athenæum français*. Il fit ensuite des courriers de Paris dans un petit journal, la *Mode de Paris*, et composa un drame et un vaudeville qui ne devaient point être joués. En 1860, il publia *Ces dames* (in-32), description malsaine des mœurs interlopes de quelques femmes du quartier Latin, avec photographies de Pierre Petit. Par la suite, il retira de la circulation ce petit livre, qu'il regretta vivement d'avoir publié. Au mois de janvier 1861, Vermorel fonda la *Jeune France*, journal littéraire et philosophique. Ce journal, rédigé par des hommes jeunes et ardents, fit de fréquentes incursions dans la politique, obtint une grande vogue et devint l'objet des sévérités du parquet. Bientôt, Vermorel fut condamné à un mois de prison, et la direction du journal passa en d'autres mains à partir du dix-huitième numéro. Le 8 juin suivant, Auguste Vermorel devenait rédacteur en chef de la *Jeunesse*, qui continuait la *Jeune France* et qui cessa de paraître au huitième numéro, à la suite d'une condamnation à deux mois de prison que subit Vermorel. A cette époque, il se fit recevoir licencié en droit et, après avoir subi trois mois de détention à Sainte-Pélagie, il devint, en 1862, secrétaire de la rédaction dans un journal hebdomadaire politique, la *Semaine universelle*. Cette même année, il publia un roman, *Desperanza* (1862, in-12), dans lequel il s'attacha à peindre la courisane, et qu'il réédita sous ce titre : les *Amours vulgaires* (1863, in-18). Vivant en ascète, entièrement adonné à l'étude, Vermorel, à cette époque, semblait, selon l'expression de M. Claretie, vouloir enfermer l'humanité dans un cercle en quelque sorte monastique, lui montrant le salut dans la virginité du corps et de l'âme, poussant ses aspirations vers un idéal confus, mêlé de christianisme et de libéralisme, de protestations contre le mouvement qui entraîne le monde et d'aspirations vers une société nouvelle. A cette époque, il fit la connaissance de M. Jules Simon et de Frédéric Morin. Ce dernier le fit nommer en 1863 rédacteur en chef du *Progrès de Lyon*. Un article qu'il publia dans ce journal fit suspendre la publication du *Progrès* pour un mois. Vermorel revint alors à Paris et entra, en 1864, à la rédaction de la *Presse*, où il écrivit sous la direction de M. Emile de Girardin, qu'il suivit à la *Liberté* en 1866. A cette époque, Vermorel était devenu un fervent admirateur de Proudhon. Il se livrait sans relâche à l'étude des questions politiques, économiques et sociales, cherchant ardemment des solutions qui lui échappaient, entrevoyant le mal, mais ne trouvant point le remède. En 1866, il quitta la *Liberté* pour devenir rédacteur en chef du *Courrier français*, journal politique hebdomadaire, qu'il rédigea avec Georges Duchêne. Pour faire les fonds nécessaires à cette publication, Vermorel avait fait souscrire dans la classe ouvrière des actions de 100 francs et s'était engagé à faire du *Courrier français* un organe socialiste et radical. Le 18 juin 1867, le journal devint quotidien. Vermorel mit à le faire vivre une activité dévorante et pendant quelque temps le rédigea presque seul. Il montra surtout alors ce qu'il y avait en lui de puissance et de facilité de travail. Il écrivait sans cesse, sans fatigue, avec un calme lympatique et souriant qui ne le quittait point, menant la vie d'un ascète, se donnant à peine le nécessaire, travaillant sans feu pendant les plus grands froids, n'éprouvant aucun besoin, ne se donnant aucun plaisir. Le *Courrier français* s'occupa surtout des questions ouvrières, préconisa les sociétés coopératives et déclara vouloir se placer en dehors de tous les partis et de toutes les influences qui dominaient la presse. Le journal ne tarda pas à devenir très-agressif, et son tirage s'en accrût. La querelle de Vermorel avec MM. de Cassagnac fit alors beaucoup de bruit. Grossièrement insulté par M. Paul de Cassagnac, Vermorel déclara qu'il porterait désormais sur lui un revolver et qu'à la moindre agression de ce dernier il lui brûlerait la cervelle. Comme il était homme à exécuter à la lettre ce qu'il venait d'avancer, son trop fougueux adversaire se le tint pour dit et n'eut garde de recommencer. Mais si Vermorel attaquait les hommes de l'Empire, il n'attaquait pas avec moins d'ardeur plusieurs députés de l'opposition, et cette singulière conduite ne tarda pas à le rendre quelque peu suspect. Cependant, les procès pleuvaient sur le *Courrier français*. Celui qui eut le plus de retentissement fut intenté par la princesse de Metternich, qui fit condamner Vermorel à deux mois de prison. Le journal, par suite de diverses condamnations, avait à verser plus de 15,000 francs d'amendes; il manquait d'argent. Vermorel eut recours à M. Pillaut, qui

lui fournit les fonds nécessaires. Mais une partie des actionnaires et des rédacteurs se sépara alors de Vermorel, et, à la suite d'un procès celui-ci quitta le *Courrier français*, qui fut adjugé à M. de Schryver (3 avril 1868). A cette époque, Vermorel, adepte du socialisme dégagé de toute forme politique, fut accusé d'avoir transigé avec les ministres de l'Empire et de s'être laissé persuader par M. Rouher qu'ils poursuivaient ensemble le même but. Pendant presque toute l'année 1868, Vermorel purgea à Sainte-Pélagie les condamnations dont il avait été frappé. Il envoya de sa prison des articles à la *Liberté* et y composa deux ouvrages, les *Hommes de 1848* (1868, in-8°) et les *Hommes de 1851* (1868, in-8°). Rendu à la liberté, il prit une part active aux élections de 1869, notamment à celle de Henri Rochefort dans la 1^{re} circonscription. Au mois de décembre de la même année, il devint le principal rédacteur de la *Réforme*, journal fondé par M. Malespine. Il s'y fit remarquer par une violence de langage telle qu'on en vint à dire qu'elle était feinte, et loin de lui en savoir gré, les socialistes et les républicains accusèrent publiquement Vermorel de jouer dans la presse le rôle d'un agent provocateur. On prétendit qu'il avait des relations intimes et secrètes avec M. Rouher et la police, et Henri Rochefort ne craignit point de se faire lui-même l'écho de ces accusations en les répétant à la tribune du Corps législatif (17 janvier 1870). Dans une lettre publiée le lendemain, Vermorel protesta avec énergie, mit Rochefort au défi de prouver son dire, demanda la formation d'un jury d'honneur et désigna pour faire partie de ce jury neuf citoyens, entre autres M. Charles Beslay, demandant à son adversaire de désigner un nombre égal de citoyens. Rochefort laissa cette sommation sans réponse. Le 21 janvier suivant, Vermorel était condamné à six mois de prison et 1,000 francs d'amende pour un article publié le 12 du même mois dans la *Réforme*, laquelle, à la suite d'une nouvelle condamnation, cessa peu après de paraître. Il était en prison à Sainte-Pélagie, lorsque la révolution du 4 septembre 1870 lui rendit la liberté. Vermorel recommença alors la publication du *Courrier français*; mais il cessa bientôt de le faire paraître pour s'engager dans l'artillerie de la garde nationale. Le 3 octobre suivant, H. Rochefort publia une lettre dans laquelle il déclara qu'à la suite des informations prises par lui à la préfecture de police, il avait acquis la conviction que les accusations portées par lui contre Vermorel étaient absolument erronées. Pendant le siège, celui-ci poursuivit constamment de ses attaques dans les clubs les membres du gouvernement de la Défense et les hommes de 1848, les anciens députés de l'opposition sous l'Empire, qu'il n'avait cessé de vilipender depuis 1865. Il n'était point orateur, il parlait avec trop de volubilité; mais son attitude à la tribune était grave, son argumentation serrée, et nul mieux que lui ne savait déterrer dans les collections de journaux des citations propres à accabler un adversaire. A la suite de la journée du 31 octobre, il fut arrêté, subit plusieurs mois de détention préventive et fut acquitté par le 3^e conseil de guerre en février 1871. Après les élections pour l'Assemblée nationale, il voulut fonder un nouveau journal, mais il en fut empêché par un arrêté du général Vinoy, interdisant la publication de toute nouvelle feuille. Mais, après l'insurrection du 18 mars 1871, il fit paraître l'*Ordre* (20 mars), qui n'eut que quatre numéros. Il s'y proposait d'y concilier les partis en présence, de rassurer la bourgeoisie effrayée et d'amener un accommodement entre Paris et Versailles. Il écrivit ce journal presque seul. Le 26, il fut élu membre de la Commune dans le XVIII^e arrondissement par 13,784 voix et fit partie, le 30 mars, de la commission de justice. Le 4 avril suivant, lorsque la rupture fut complète entre Paris et Versailles et la guerre civile engagée, il fut appelé à faire partie de la commission exécutive avec Courmet, Descluze, Tridon, Vaillant, Félix Pyat, et il y siégea jusqu'au 20 avril. Des cette époque, il ne voyait pas sans une secrète épouvante la tournure que prenaient les choses et la désastreuse influence de Félix Pyat, qui poussait aux mesures les plus exagérées, sauf à disparaître et à se sauver, selon son habitude, lorsque l'heure des périls suprêmes serait arrivée. Ils furent bientôt l'un et l'autre en hostilité déclarée. Pyat attaqua violemment dans le *Vengeur* Vermorel, qu'il appela un « bohyx à lunettes », un « papillon polychrome qui butine sur toutes sortes de fleurs, royauté et république ». De son côté, dans l'*Ami du peuple*, qu'il venait de fonder et qui dura peu, Vermorel stigmatisa, le 23 avril, « la lâcheté hypocrite et la violence secrète » de celui qu'il appelait « un conspirateur en chambre ». Il l'accusa hautement devant la Commune (22 avril) de blâmer dans le *Vengeur* la suppression de plusieurs journaux, lorsqu'il avait pris lui-même l'initiative de cette suppression. En même temps, il se rangeait avec Beslay et autres dans la minorité modérée qui ne voulait pas de la dictature des néo-jacobins, vota contre la validation des élections complémentaires du 16 avril, quel que fût le nombre des votants; protesta contre les actes d'odieuse arbitraire commis par Raoul Ri-

gault, qu'il contribua à faire remplacer par Courmet, et se prononça contre l'institution du comité de Salut public (1^{er} mai). Ce n'est qu'un mot, dit-il, et le peuple s'est trop longtemps payé de mots. » Après avoir protesté contre cette « institution aussi inutile que fatale », il signa la déclaration en guise de protestation que Beslay rédigea au nom de la minorité. Dans un nouveau journal, supprimé dès son apparition, la *Justice*, qui parut sans signature, Vermorel essaya de rapeler les esprits à la modération. Plein d'amertume et de découragement, devenu suspect, un instant il songea à la fuite. Rendez-vous fut pris pour son départ; mais il se ravisa et ne voulut pas avoir l'air de désertir. Après avoir encore une fois protesté avec indignation contre les préparatifs d'incendie, il alla, pendant que Félix Pyat se cachait, offrir sa poitrine aux avant-postes. Après l'entrée des troupes de Versailles, il alla chercher la mort sur la barricade du Château-d'Eau et tomba frappé d'une balle au haut de la cuisse. Arrêté peu après, il fut conduit à Versailles et transféré presque aussitôt dans la prison Saint-Pierre à l'hôpital militaire. En proie à de cruelles douleurs, il montra ce calme surprenant qui était resté un des traits de son caractère. Au docteur chargé de panser sa plaie, il demanda fréquemment qu'on le laissât s'en aller en paix. Ayant demandé un jour le nom des membres de la Commune qui avaient été tués ou arrêtés : « Et Félix Pyat ? fit-il en souriant, il n'est pas pris ? — Non. — L'homme qui pousse et l'homme qui fuit... ; lâche et sinistre personnage, » murmura-t-il. Sa mère, qui était accourue à Versailles, s'installa à son chevet, et lorsqu'une résorption purulente se manifesta par une fièvre violente, elle fit venir un prêtre qui assista à ses derniers moments. Outre les écrits précités, des articles dans la *Nouvelle Revue de Paris*, sous le pseudonyme de Robert Saey; dans le *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*, où il a donné les articles COOPÉRATION, ÉQUILIBRE EUROPÉEN, etc., on doit à Vermorel : les *Mystères de la police* (1864, in-12); la *Police pendant la Révolution et l'Empire* (1864, in-12); la *Police contemporaine* (1864, in-12), ces trois écrits sans nom d'auteur; *Mirabeau, sa vie, ses opinions et ses discours* (1864, 5 vol. in-32); des éditions des *Œuvres* de Danton, de Marat, de Robespierre, de Vergniaud, de Gensonné, etc.; le *Parti socialiste* (1870, in-18); *Qu'est-ce que la République ?* (1871, in-8°), etc.

VERMOULIER (SE) v. pr. (vèr-mou-lé. — De vermout, signifiant proprement moulu par les vers, oubliant que moulu vient de moure, on a formé se vermoulier). Commencer à être piqué des vers, devenir vermoulu : Bois qui commence à se vermoulier.

VERMOULU, UE (vèr-mou-lu, û — de ver et du part. passé moulu). Rongé des vers : Bois vermoulu. Armoire, table vermoulue. Un escalier de bois vermoulu conduisait au premier étage. (Balz.) « Bien que ce mot serve de participe au verbe se vermoulier, il appartient proprement au verbe inusité se vermouler.

VERMOULURE s. f. (vèr-mou-lu-re — rad. vermoulu). Traces que les vers laissent dans ce qu'ils ont rongé : Il y a de la vermoulure dans ce bois. (Acad.) « Poudre de bois qui sort des trous faits par les vers.

— Chir. Carie humide des os.

VERMOUT ou VERMOUT s. m. (vèr-mou; plusieurs prononcent vèr-mout — de vert, et de moult). Vin blanc dans lequel on a fait infuser de l'absinthe et différentes substances amères et toniques : Vermout de Turin. Boire un verre de vermout avant son déjeuner, avant son dîner. « On écrit quelquefois VERMUT.

— Encycl. Nous ne connaissons pas l'origine du vermout, nous ne savons rien sur l'antiquité de ses parchemins; mais ce qu'il ne nous est pas permis d'ignorer, c'est que, depuis vingt ans environ, il partage avec l'absinthe, sa cousine germane, le triste honneur de contribuer à l'abrutissement de la nation française, quoiqu'à un moindre degré cependant. Ses prétendues vertus apéritives ont su s'insinuer dans les bonnes grâces de tant de personnes, que la vogue en est devenue à peu près universelle. Au lieu d'un bain dans l'Eurotas, on prend un verre ou deux de vermout avant dîner, et il paraît qu'après cela on peut tenir tête à Gargantua. Nous ne connaissons pas de préjugé aussi radicalement faux que celui-là, et nous pouvons dire : *Experto crede*; oui, nous avons fait l'épreuve de tous ces merveilleux pourvoyeurs de l'appétit, et voici le résultat constant qui s'est produit : après un verre, on dine passablement; après deux verres, on dine fort mal; après trois verres, on ne dine plus du tout. Il ne faut pas être un logicien de la force de Proudhon pour tirer de là cette conclusion : donc, moins on prend de ces breuvages à drogues, mieux on dine; et, en poussant les conséquences jusqu'au bout, on en arrive tout naturellement à se dire que, pour bien dîner, il faut se mettre à table avec un estomac libre de tout engagement. Autre conséquence que pas un homme de bonne foi ne contestera : un seul verre de vermout, et à plus forte raison d'absinthe, fait perdre au vin ses qualités les plus pré-

cieuses, les plus agréables. Plus d'arome, plus de bouquet, plus de velouté; les vins les plus délicats se transforment en piquette et le sucrés peut impunément affronter la concurrence du chambertin. C'est un simple fait que nous constatons; nous n'avons nullement la pensée de morigéner les amateurs de *vermout* et encore moins la prétention de faire passer une vogue, une mode; nous aimerions mieux avoir à détourner la chute du Niagara.

Le véritable *vermout* se prépare en Italie, principalement à Turin. Les connaisseurs préfèrent cependant celui de l'île d'Elbe, qui n'en fournit qu'une petite quantité. Cette liqueur a pour base un bon vin blanc, dans lequel on fait macérer de l'absinthe et des plantes aromatiques, qui lui communiquent une saveur *sui generis*. Autrefois, on ne servait le *vermout* qu'au milieu du repas, et il partageait avec le rhum et le cognac les honneurs du coup du milieu; aujourd'hui que les vieilles traditions s'en vont avec les dieux rejoindre les neiges d'antan, cette liqueur ne se déguste plus guère qu'au moment de se mettre à table, ou, ce qui est la méthode la plus véritablement gastronomique, une heure ou deux avant le repas. C'est du moins l'habitude suivie en Russie, en Suède, en Danemark, tous pays où le *vermout* jouit de la plus haute considération. Assurément, ce n'est pas ce goût qui a inspiré à Voltaire son fameux vers :

C'est du nord aujourd'hui que nous vient la lumière. Et cependant la vieille habitude française du coup du milieu engendrait, d'après Grimod de La Reynière, des résultats qui fritaient le merveilleux; après le verre de *vermout*, on sentait renaitre les mêmes dispositions qu'en se mettant à table, et le second service était accueilli avec le même enthousiasme que le premier; on aurait pu jouer encore sa partie dans le concert mastictoire des chanoines du *Lutrin* :

Cependant, loin du bruit, les chanoines à table
Immolent treize mets à leur faim indomptable.

Le véritable *vermout* d'Italie s'exporte en Allemagne, et de là dans les Etats du Nord; la France n'en reçoit, comparativement, qu'une faible quantité; mais cela n'empêche pas notre pays d'en consommer plus peut-être que les autres Etats; voici comment les débitants procèdent pour s'en procurer sans payer de frais de transport.

Ils prennent :

Vin blanc du Midi	20 litres.
Sirup blond de raisin . . .	2 .
Alcool	3 .
Essence de vermouth . . .	1 flacon.

On verse l'essence dans l'alcool, on mélange le tout; on laisse reposer deux mois; on colle et on soutire après clarification; on laisse encore deux mois en fût, on colle de nouveau, on met en bouteilles et après six mois de bouteille on peut boire. Il ne serait peut-être pas difficile d'établir une différence entre le véritable *vermout* et cette imitation, mais les consommateurs ne se montrent pas plus difficiles sur ce sujet que sur bien d'autres.

VERN, bourg et commune de France (Maine-et-Loire), cant. du Lion-d'Angers, arrond. et à 11 kilom. S. de Segré, sur le ruisseau de l'Homme; pop. aggl., 702 hab. — pop. tot., 2,234 hab. Carrieres et fours à chaux, briqueteries, fabrication d'huile; commerce de bestiaux, porcs, grains, sangsues, charbon de bois.

VERN, bourg et commune de France (Ille-et-Vilaine), cant., arrond. et à 8 kilom. S.-E. de Rennes, sur un petit affluent de la Seiche; 1,600 hab. Commerce de céréales, beurre, fil, toile, bois et cidre.

VERNA (Jean-Baptiste), médecin italien qui vivait dans la première moitié du XVIII^e siècle. Il fit ses études médicales à Naples, y fut reçu docteur, alla s'établir d'abord à Meff, puis dans la Pouille, puis, en 1714, il fut appelé à occuper à Padoue la chaire de médecine pratique. On a de lui deux bons ouvrages : *Principes acutorum morborum pleuritidis* (Venise, 1713, in-4°); *Principes medicaminum omnium phlebotomia* (Padoue, 1716, in-4°).

VERNACULAIRE adj. (vèr-na-ku-lè-re — du latin *vernaculus*, indigène, né ou produit dans le pays; de *verna*, esclave né dans la maison du maître, pour *vestigena*, proprement né dans la maison). Qui est du pays, propre au pays : *Langue vernaculaire*. Nom vernaculaire.

VERNAGE (Michel-Louis), médecin, né à Paris en 1697, mort en 1773. Reçu docteur à l'âge de vingt et un ans, il acquit bientôt une grande réputation. En 1752, il fut l'un des médecins qui guérirent de la petite vérole le dauphin, fils de Louis XV, et fut anobli. Voltaire a fait en beaux vers l'éloge de ce médecin dans un de ses discours philosophiques. On n'a de Vernage qu'un seul ouvrage, des *Observations sur la petite vérole naturelle et artificielle* (Paris, 1773, in-12).

VERNAILLE s. f. (vèr-na-llè; 11 mill.), Miner. Syn. de *TELÉSIS*.

VERNAL, ALE adj. (vèr-nal, a-le — lat. *vernalis*; de *ver*, printemps, scandinave *var*, *vor*; suédois *var*). Qui appartient au printemps : *Equinoxe vernal*. *Fièvre, éruption*

VERNALE. Les fleurs VERNALES. || Pl. VERNAUX.

— Astron. *Point vernal*, Point équinoxial du printemps.

VERNANSAL (Gui-Louis), peintre français, né à Fontainebleau en 1648, mort en 1729. Il étudia son art dans l'atelier de Le Brun et fut admis, en 1687, à l'Académie, dont il devint professeur en 1704. Il était déjà parvenu à la vieillesse, lorsqu'il se mit à voyager. En 1716, se trouvant à Bonn, il exécuta pour l'électeur de Cologne le dessin de la fresque qui décore le plafond de la galerie du palais de cette ville. De 1720 à 1722, il travailla à Padoue, où il exécuta plusieurs tableaux, et pendant un voyage à Rome il fit deux tableaux représentant la *Madeleine*, qu'on voit à l'église de Notre-Dame-des-Miracles. On cite parmi les œuvres les plus remarquables de cet artiste : la *Révoation de l'édit de Nantes*, son tableau de réception à l'Académie, qui se trouve aujourd'hui au musée de Versailles; *Jésus-Christ ressuscitant la fille de Jaire*, au musée du Louvre; *Sainte Bathilde vendue au maire du palais Archangebault*, devenant la femme de Clovis I^{er}, au musée d'Orléans; enfin, parmi ses nombreuses peintures qui ornent différentes églises de Padoue : *l'Immaculée conception*; le *Christ crucifié se détachant du bras de la croix pour toucher et guérir une plaie à saint Pellegrino Lariotti*; la *Nativité* et la *présentation de la Vierge*; la *Nativité de la Vierge* (avec la date 1720); la *Nativité de Jésus-Christ* (1722); la *Flagellation*; le *Paradis*; *Jésus-Christ au jardin des Oliviers*.

VERNANTES, bourg et commune de France (Maine-et-Loire), cant. de Longué, arrond. et à 23 kilom. S.-E. de Baugé, sur un affluent du Lathan; 2,000 hab. Fours à chaux, usines, carrieres de tuffeau. Au N.-E. du bourg, près du Lathan, on voit les belles ruines de l'abbaye cistercienne de Louroux, fondée en 1121 par Foulques V, comte d'Anjou. L'aspect imposant de ces ruines arrêta en 1815 les Prussiens, qui les prirent pour une forteresse. L'ancien enclos de l'abbaye a été converti en parc, qui a pour entrée un porche à pignon, flanqué de deux tourelles et percé d'une large porte ogivale, près de laquelle se trouvent les ruines de l'ancienne église abbatiale; une partie du chœur est encore debout. Les stalles et les vitraux ornent l'église paroissiale de Vernantes. Sur le territoire de la commune, on remarque le château de Jalesses, construction du XVII^e siècle, entouré d'un beau parc clos de murs et bordé de fossés larges et profonds.

VERNATION s. f. (vèr-na-si-on — rad. *vernal*). Bot. Disposition des feuilles dans le bourgeon, au moment qui précède leur premier développement.

— Encycl. Sous le nom primitif de *vernation*, comme sous la dénomination plus moderne de *foliation*, on a confondu deux choses bien distinctes, savoir le développement des feuilles d'un végétal, ce qui constitue la feuillaison, et la disposition des feuilles rudimentaires dans le bourgeon, qu'on appelle aujourd'hui *préfoliation*, *préfoliation* ou *préfeuillaison*. C'est à ce dernier point de vue seulement que nous avons à considérer ici la *vernation*. Ces feuilles non encore développées tendent à occuper dans le bourgeon le moins de place possible; pour cela, elles se pressent, se replient, se recouvrent les unes les autres, et c'est en cela que consiste, à proprement parler, la *préfoliation*. Celle-ci dépend nécessairement de la manière dont ces feuilles seront placées sur le rameau, et aussi de la forme et de la disposition de leurs nervures; cela est si vrai qu'il suffit souvent de voir des feuilles sur un rameau pour pouvoir dire avec certitude quel a été leur mode ou leur genre de *préfoliation*. Il est donc évident, comme le fait observer avec raison Auguste de Saint-Hilaire, que les différences présentées par cette dernière peuvent avoir, pour la détermination des genres et des espèces, une grande importance, puisqu'elles sont le résultat d'autres différences qui en ont généralement beaucoup.

En général, il y a beaucoup plus d'unité de forme dans la *préfoliation* des endogènes que dans celle des exogènes, parce qu'il y en a davantage aussi chez les premières quant à la disposition respective de leurs feuilles développées et à celle de leurs nervures. La *préfoliation* des dicotylédones ou exogènes est susceptible d'une foule de modifications; toutefois, ainsi que l'a fait remarquer de Candolle, on peut les faire toutes rentrer dans les trois cas suivants : ou les jeunes feuilles n'offrent ni courbures ni plicatures sensibles et sont uniquement appliquées les unes contre les autres; ou elles sont pliées et courbées, de manière que leur sommet s'applique sur leur base; ou bien enfin elles sont pliées ou roulées sur leur nervure longitudinale, qui reste droite.

C'est à ce dernier mode que se rapporte la *préfoliation* du plus grand nombre de plantes; c'est aussi celui qui présente le plus de modifications secondaires. Ainsi, les feuilles peuvent être pliées de telle sorte que leurs bords se correspondent parfaitement de chaque côté, comme dans le seringat; ou pliées en longueur, de manière à imiter les plis d'un éventail, comme dans les groseil-

liers; ou roulées en spirale sur elles-mêmes, comme dans l'abricotier; ou avoir seulement leurs bords roulés, tantôt en dedans ou en dessus, comme dans le poirier, tantôt en dehors ou en dessous, comme dans le romarin. Quelquefois les feuilles sont enroulées en forme de crosse ou de volute, comme dans les fougères; d'autres fois elles sont pliées, de haut en bas, mais plusieurs fois, sur elles-mêmes, comme dans l'aconit.

Si maintenant, au lieu de considérer les feuilles isolément, nous les observons dans leurs positions réciproques, nous voyons qu'elles peuvent se toucher par leurs bords sans se recouvrir, ou se recouvrir seulement par leurs bords ou dans une partie de leur hauteur, ou bien se toucher par leurs bords opposés ou leurs faces voisines, ou enfin chevaucher complètement ou à moitié l'une sur l'autre. Ces observations ne s'appliquent pas exclusivement aux feuilles dans les bourgeons, mais aussi aux boutons à fleurs. V. PRÉFLORAISON.

VERNAZZA (Joseph), baron DE FRENEY, antiquaire et philologue italien, né à Alba en 1745, mort en 1822. Il étudia le droit à Turin, remplit ensuite divers emplois administratifs et, après l'expulsion des jésuites en 1773, fut nommé gardien de leurs archives. Le hasard ayant mis entre ses mains l'ouvrage de Terreno, intitulé *l'Adelaide illustrata*, son attention se trouva ainsi attirée sur les antiquités de son pays, pour lesquelles il sentit bientôt un goût si vif qu'elles devinrent l'objet unique de ses études. Il eut à subir quelques persécutions de la part des autorités républicaines, après l'entrée des Français en Italie; mais, sous l'Empire, il fut nommé conservateur de la bibliothèque de Turin et professeur d'histoire et de littérature. La Restauration sarda le priva de son emploi de bibliothécaire, mais il conserva sa chaire, où il avait su s'attirer l'affection de ses élèves et qu'il occupa avec succès jusqu'à sa mort. On a de Vernazza : *Mémoire sur une table d'airain contenant une lettre d'Adrien, découverte dans l'île de Sardaigne*; *Essai sur les anciens peintres du Piémont*; *Éléments de géographie à l'usage du Piémont*; *Dissertation sur les monnaies de Suse*; *De l'antiquité du siège épiscopal d'Alba avec la vie du poète Vida*; *Dissertation sur la patrie de Christophe Colomb*; *Histoire des ordres réunis de Saint-Maurice-et-Saint-Lazare*; *Catalogue des manuscrits en parchemin des archives des dominicains d'Alba*, etc.

VERNE s. m. (vèr-ne — peut-être du lat. *verna*, sous entendu *arbor*, arbre printanier; de *ver*, printemps. Dies préfère le rattacher au celtique; *kymrige* *guern*, marais, d'où la combinaison *coed guern*, littéralement arbre de marais). Bot. Nom vulgaire de l'aune dans certaines provinces.

— s. f. Techn. Partie de la bascule à laquelle est attaché le seau qui sert à vider l'eau d'une ardoisière.

VERNE (Jules), littérateur français, né à Nantes le 8 février 1828. Lorsqu'il eut terminé ses études dans sa ville natale, il se rendit à Paris pour y faire son droit. Comme il avait beaucoup d'imagination et d'esprit, M. Verne songea d'abord à écrire pour le théâtre. Il débuta par les *Pailles rompues* (1850, in-8°), comédie en un acte et en vers qui fut représentée au Vaudeville, puis il écrivit, en collaboration avec M. Michel Carré, des livrets d'opéras-comiques en un acte : *Colin-Maillard* (1853, in-12); les *Compagnons de la Marjolaine* (1855, in-12); *L'Auberge des Ardennes* (1860, in-12). L'année suivante, il fit jouer au Vaudeville *Onze jours de siège*, comédie en trois actes et en prose, en collaboration avec M. Ch. Wallut (1861, in-12). M. Jules Verne était peu connu lorsqu'il publia, dans le *Magasin d'éducation et de récréation* d'Hetzel, *Cinq semaines en ballon*, *voyage de découvertes*, qui parut peu après en volume (1863, in-8°). Par cet ouvrage qui eut un succès des plus vifs, M. Jules Verne créait un genre nouveau, le roman scientifique et géographique, et y apportait de rares qualités qui ont rapidement fondé sa réputation : l'invention pour varier et dramatiser les sujets, l'observation morale, le goût et l'esprit logique pour choisir des personnages appropriés à l'action et les y diriger en maintenant leur caractère à travers toutes les péripéties et les incidents, un art de mise en scène, un talent descriptif des plus remarquables, enfin de sérieuses connaissances scientifiques. Depuis *Cinq semaines en ballon*, M. Jules Verne a publié un grand nombre de récits attachants et curieux à tous les points de vue, qui ont obtenu le plus grand et le plus légitime succès. Plusieurs de ces ouvrages d'une invention ingénieuse et piquante et au fond d'une portée si sérieuse, ont été couronnés par l'Académie française. Dans son rapport de 1872, le secrétaire perpétuel de cette compagnie, M. Patin, disait, en parlant des récits de M. Verne : « Les merveilles usées de la féerie y sont remplacées par un merveilleux nouveau, dont les notions récentes de la science font les frais. L'intérêt, habilement excité et soutenu, y tourne au profit de l'instruction. On en rapporte, avec le plaisir d'avoir appris, le désir de savoir, la curiosité scientifique. » Ces ouvrages, écrits pour la jeunesse, ont la rare bonne fortune de plaire à tous les âges. La

plupart ont paru d'abord dans le *Magasin d'éducation*, puis ils ont été édités par Hetzel en volumes in-18 et in-8° illustrés. Nous citerons, parmi ces nombreux récits : *Voyage au centre de la terre* (1864); *De la terre à la lune, trajet direct en quatre-vingt-dix-sept heures* (1865); *le Désert de glace, aventures du capitaine Hatteras*, un de ses plus émouvants récits; *Autour de la lune, les Enfants du capitaine Grant*; *Découverte de la terre* (1870); *les Anglais au pôle nord* (1870); *Vingt mille lieues sous les mers* (1870); *Une ville flottante* (1871); *l'Île mystérieuse, les naufrages de l'air* (1870); *Voyage autour du monde en quatre-vingts jours* (1872), qui parut d'abord dans le journal le *Temps* et qui est un des plus spirituels récits de M. Verne; *le Pays des fourrures* (1873); *Aventures de trois Russes et de trois Anglais dans l'Afrique australe* (1874); *le Docteur Oz; Maître Zacharius* (1874); *le Chancelier* (1875); *l'Abandonnée*, deuxième partie de *l'Île mystérieuse* (1875); *le Secret de l'île*, troisième partie de *l'Île mystérieuse* (1875), etc. Enfin, on doit à M. Verne : *Géographie illustrée de la France* (1867-1868, in-8°), avec Th. Lavallée; *Un nouveau d'Amérique* (1873), spirituelle comédie jouée au théâtre Cluny, et le *Tour du monde en quatre-vingts jours*, drame en cinq actes et quinze tableaux, en collaboration avec Dennery. Cette pièce, tirée du roman portant le même titre, a été représentée pour la première fois au théâtre de la Porte-Saint-Martin le 8 novembre 1874 et a eu plus de trois cents représentations.

VERNE (Léger-Marie-Philippe TRANCHANT, comte de LA), tacticien français. V. LA VERNE.

VERNEDE (Jean-Scipion), théologien protestant, né en 1714, mort en 1799. Il exerça les fonctions pastorales à Maëstricht et à Amsterdam. On lui doit : les *Psalmes de David*, trad. en vers français (Amsterdam, 1756, in-12); *Sermons sur la Providence* (Amsterdam, 1771 in-8°); *Sermons sur divers sujets intéressants de dogme et de morale* (Amsterdam, 1799, 2 vol. in-8°). — Son fils, Jacques VERNEDE, né à Maëstricht, en 1754, mort à La Haye en 1808, fut pasteur de l'église wallonne de cette dernière ville. On a de lui des *Sermons* détachés et *Sermons à l'usage des chrétiens affligés* (Leyde, 1807, in-8°).

VERNÈGUES, village et commune France (Bouches-du-Rhône), cant. d'Eyguières, arrond. et à 62 kilom. E. d'Arles, sur le penchant de la colline de Puech-de-Valoni; 560 hab. Ce village est encore en partie entouré de vieilles murailles et dominé par les ruines d'un ancien château fort, près desquelles on voit les restes d'un temple antique d'ordre corinthien, classé au nombre des monuments historiques. Cet édifice, de construction romaine, était jadis précédé d'un péristyle composé de quatre colonnes de face et d'une colonne en retour sur chaque flanc. La façade entière, le côté droit et la colonne en retour de ce côté n'existent plus; la colonne du côté gauche est seule debout; le fût en est cannelé et le chapiteau orné de sculptures délicates. L'édifice avait 15m,60 de longueur sur 8 mètres de largeur. Sur le palier d'un grand escalier qui précède le temple on a placé un autel antique, portant sur ses quatre faces des sculptures représentant les principales divinités du paganisme. Sur le haut de la colline de Puech-de-Valoni, on trouve plusieurs tombeaux antiques, creusés dans le roc et fermés d'un couvercle semblable à ceux des sarcophages romains.

VERNEILH-PUJASEAU (Charles-Joseph, baron DE), historien et homme politique français, né près de Nontron, mort en 1839. Il venait de terminer ses études de droit quand la Révolution éclata. Nommé peu après président du tribunal de Nontron, il fut élu en 1791 député à l'Assemblée législative, où il joua un rôle très-obscur; non réélu à la Convention, il traversa sans encombre la Terreur et devint chef de bureau au ministère de l'intérieur, puis président du tribunal civil de Périgueux. Préfet de la Corrèze en 1800, préfet du Mont-Blanc, député de Nontron en 1809, Verneilh tourna le dos à l'Empire lors de nos premiers revers, et, à la rentrée des Bourbons, il attendit prudemment les événements. En 1819, il devint le candidat du gouvernement dans la Dordogne et figura aux diverses législatures des règnes de Louis XVIII et Charles X. Il fut également en faveur sous le règne de Louis-Philippe, dont il se montra zélé partisan en 1830. On doit à Verneilh : *Projet de code rural* (Paris, 1814, in-4°); *Statistique du département du Mont-Blanc* (Paris, 1809, in-4°); *Histoire politique et statistique de l'Aquitaine* (1823, 3 vol. in-8°); *Mémoires historiques sur la France et sur la Révolution* (1831, in-8°).

VERNEILH-PUJASEAU (Félix DE), archéologue français, fils du précédent, né en 1819, mort en 1864. Possesseur d'une fortune indépendante, il put satisfaire sans obstacle le goût qu'il avait pour les études archéologiques, et fit dans ce but un grand nombre de voyages en France et en Orient. On a de lui : *Etude sur la cathédrale de Cologne; Lettres à M. Vilet sur les influences byzantines; l'Art du moyen âge et les causes de sa décadence d'après M. Renan* (1862); différents *Mémoires* dans les *Annales archéologiques*, le *Bulletin de la Société archéologique du Limousin*, etc.

VERNER (Jean), astronome allemand. V. WERNER.

VERNERÉY (Jean), en latin *Verneretius* ou *Pontarlanus*, littérateur français, né à Passonfontaine, près de Pontarlier, vers 1540, mort vers 1580. Après avoir complété ses études à Paris, il alla en Italie et fréquenta les universités de Bologne, Pavie et Padoue. Il soutint avec succès des polémiques scolastiques et des luttes oratoires. Ses ouvrages sont : *Animadversiones in Mich. Paelium* (Pavie, 1565, in-4°); *Compendiosa institutio in universam dialecticam ex Aristotele, Rivio, aliisque auctoribus recentioribus collectam* (Pavie, 1565, in-4°); *Disputatio adversus Marium Nizolium* (Lyon, 1575, in-8°).

VERNES (Jacob), théologien protestant suisse, né à Genève en 1728, mort dans cette ville en 1791. Admis au ministère en 1751, Vernet eut l'idée de publier un recueil périodique, et il consulta Rousseau, qui chercha vainement à l'en dissuader. La mesintelligence commença entre eux lors du procès de l'*Émile*. Vernet, alors pasteur du village de Céligny, était son ancien ami dans ses *Lettres et dialogues sur le christianisme de J.-J. Rousseau*. Il n'est pas facile de s'expliquer ces attaques, car le pasteur de Céligny n'était rien moins qu'un calviniste rigide, et de plus il était l'intime ami de Voltaire. Vernet fut nommé pasteur à Genève en 1770; en 1782, le parti populaire l'exila; mais il obtint, en 1789, la permission de rentrer dans sa patrie. Nous citerons de lui : *Theses ethico-theologicae*, etc. (Genève, 1752, in-4°); *Choix littéraire* (Genève, 1755-1760, 24 vol. in-8°), recueil de vers et de prose; *Lettres sur le christianisme de J.-J. Rousseau* (Genève, 1763, in-8°); *Dialogues sur le christianisme de J.-J. Rousseau* (Genève, 1763, in-8°); *Réponses à quelques lettres de J.-J. Rousseau* (Genève, 1763, in-8°); *Confidence philosophique* (1772, in-8°); *Catéchisme* (1774, in-8°), souvent réimprimé; *Sermons* (Lausanne, 1790, in-8°), etc.

VERNES (Jacob), littérateur suisse, fils du précédent, né en 1762. Senebier lui attribue un *Recueil de poésies fugitives* (Neuchâtel, 1782, in-8°) et une comédie en trois actes, le *Marriage de Figaro* (Bruxelles, 1784, in-12). MM. Haug pensent que c'est aussi lui qui publia avec dom Malherbe : *Testament du publiciste patriote ou Précis des observations de l'abbé de Mably sur l'histoire de France* (La Haye et Paris, 1789, in-12). On ignore l'époque de sa mort.

VERNES-DE-LUZE (François), littérateur suisse, frère du précédent, né en 1765, mort en 1834. Il a écrit un assez grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons : le *Voyageur sentimental* ou *Ma promenade à Yverdon* (Dresde, 1781, in-8°), souvent réimprimé; la *Franciade*, poème en seize chants (Lausanne, 1789, 2 vol. in-8°); le *Francinisme* ou la *Philosophie naturelle* (Londres, 1794, in-12); *Adélade de Clarence* (Paris, 1796, 2 vol. in-8°); le *Voyageur sentimental en France sous Robespierre* (Genève, 1799, 2 vol. in-12); la *Création*, poème en six chants (Paris, 1804, in-18); *Théâtre de ville et de société, précédé de comtes moraux et des Nouveaux gascous* (Paris, 1820, 2 vol. in-8°); *Nouveaux contes moraux en prose et en vers* (Paris, 2 vol. in-12); *Idamore ou le Sauvage civilisé* (Paris, 1827, 3 vol. in-12); *L'Homme religieux et moral* (Paris, 1829, in-8°), réédité sous ce titre : *L'Homme politique et social* (1831); *Seymour* (Paris, 1834, 2 vol. in-8°).

VERNET-LES-BAINS, village et commune de France (Pyrénées-Orientales), cant., arrond. et à 14 kilom. S. de Prades, au pied du Canigou, sur les deux rives du ruisseau du Castell; 880 hab. Sources thermales sulfureuses et établissement de bains. Suivant M. Anglada, l'existence des bains du Vernet remonte à 1377. Ils appartenaient à cette époque à l'abbaye de Saint-Martin-de-Canigou, et un établissement thermal y existait déjà. Le grand bassin destiné aux bains était alimenté par trois sources. Au commencement du XVIII^e siècle l'établissement thermal du Vernet ayant été détruit par un incendie, le docteur Barrière acquit des religieux de Saint-Martin la propriété des bains; un nouvel établissement fut construit (1788), et depuis cette époque la découverte de nouvelles sources n'a fait qu'apporter au Vernet d'autres éléments de prospérité.

Le village, depuis que ses eaux sont devenues célèbres, a pris un accroissement rapide. Son église ne renferme plus que de faibles vestiges d'une antique chapelle romane.

Les eaux du Vernet sont thermales et sulfureuses; on compte six sources principales; source du Vaporiarium, source de la Comtesse, source Elisa, source Castell, source du Torrent, source Ursule. Le débit en vingt-quatre heures est, à l'établissement principal, de 1,104 hectolitres. La température des eaux varie de 28° à 29° et de 32° à 40°. Leurs caractères particuliers sont les suivants : eaux incolores et limpides, odeur et saveur sulfureuses, onctueuses au toucher, déposant une plus ou moins grande quantité de glauque. Elles s'emploient en boissons, bains, douches et inhalations et agissent comme la plupart des eaux sulfureuses, de préférence sur la peau et les muqueuses. Elles ne s'exportent pas. L'analyse chimique à laquelle on

les a soumises les a fait classer dans les eaux sulfureuses à base de soude. M. le docteur Henri y a même trouvé des traces de fer et d'iode.

Les établissements thermaux sont au nombre de trois :

1° *Thermes des Commandants*, ainsi nommés parce qu'ils appartenaient à d'anciens commandants de Villefranche. L'établissement proprement dit renferme cinquante chambres pour les baigneurs et contient en outre tous les accessoires d'un hôtel. Toutes les parties sont maintenant par la source des douches à une température qui varie entre 15° et 18°. Une chapelle de style gothique se trouve à l'intérieur même de l'établissement.

2° *Etablissement de la Source-Mère*. Il est consacré aux malades pauvres et reçoit environ soixante personnes, qui peuvent suivre un traitement complet en bains, douches et vapeurs, sans sortir de la maison.

3° *Thermes Mercader*. Ces thermes, qui doivent leur nom aux sources nouvelles découvertes en 1832 par M. Mercader, sont situés à 150 mètres environ de la grande place du Vernet. L'établissement se compose de plusieurs maisons isolées, pouvant recevoir ensemble jusqu'à cent vingt baigneurs. Les cabinets de bain sont garnis de baignoires en marbre blanc d'Italie, alimentées par quatre sources. Un second bâtiment situé au bas du jardin anglais, sur le bord de la grande route, contient, outre des baignoires de marbre blanc, un vaporarium, une grande salle de douches et un salon sulfureux. Enfin un troisième bâtiment n'est guère qu'un casino de jeux.

VERNET-LA-VARENNE, bourg et commune de France (Puy-de-Dôme), canton de Sauxillanges, arrond. et à 20 kilom. S.-E. d'Issoire; pop. aggl., 323 hab. — pop. tot., 2,216 hab.

VERNET (Antoine), peintre français, chef d'une nombreuse famille de peintres illustres, né à Avignon en 1689, mort dans la même ville en 1753. Il n'était, à proprement parler, que peintre décorateur et il ne sortit jamais de sa ville natale. Il y avait encore au siècle dernier, dans divers hôtels d'Avignon, des dessus de porte avec panneaux décoratifs d'Antoine Vernet; ils ont fini par disparaître. Sa spécialité était de peindre des armoiries, des figures, des scènes champêtres sur les panneaux des chaises à porteurs; le musée d'Avignon possède en ce genre quelques beaux spécimens de son talent.

Il eut de sa femme, Marie-Thérèse Garnier, qu'il avait épousée en 1711, vingt-deux enfants, dont treize seulement survécurent. Quatre de ses fils furent peintres : Claude-Joseph VERNET, dont la biographie suit; Antoine-Ignace VERNET, né en 1726, mort postérieurement à 1779, qui cultiva le même genre que son frère aîné et signa comme lui ses tableaux; J. Vernet; on ne connaît guère de lui qu'une *Eruption du Vésuve*, gravée en 1779 par Verroter; il passa la plus grande partie de sa vie en Italie et mourut à Naples; François-Gabriel VERNET, né en 1738; il est l'auteur d'un tableau que l'on voit dans l'église Saint-Agricol, à Avignon; Antoine-François VERNET, né en 1739, peintre de paysage et de marine, comme ses trois frères. Le musée d'Avignon possède de lui deux tableaux; de Lorraine et Tardieu en ont gravé trois autres : *L'Onde tranquille*, *L'Onde agitée* et le *Rocher dangereux*; il mourut à Paris, où il s'était établi marchand d'estampes. Une fille d'Antoine Vernet épousa un statuaire, Honoré Guibert, qui fut membre de l'Académie et sculpteur des bâtiments du roi. Les enfants de Guibert-Vernet et ceux d'Ignace Vernet ont été presque tous peintres, sculpteurs, orfèvres et ont ainsi continué dans une ligne collatérale; l'illustration de leur oncle, Claude-Joseph Vernet et de ses fils.

VERNET (Claude-Joseph), célèbre peintre de marine, fils d'Antoine Vernet, né à Avignon en 1714, mort au Louvre en 1789. Il peignit d'abord avec son père des dessus de porte, des écrans, des panneaux de voiture et de chaise à porteurs, et révéla ses aptitudes dans ce genre secondaire. Des groupes de fruits et de fleurs qu'il peignit pour la salle à manger d'un prélat d'Avignon rendirent même, dit-on, Antoine Vernet jaloux du talent de son fils, par lequel il se voyait dépassé. Il ne lui en fournit pas moins les fonds nécessaires pour aller perfectionner en Italie ses études artistiques, et Joseph Vernet s'embarqua à Marseille avec 200 livres dans sa poche; il avait dix-huit ans. La vue de la mer et une tempête qui assailla le navire lui révélèrent sa vocation; c'est durant la traversée de Marseille à Civita-Vecchia que, curieux de contempler attentivement les phénomènes nouveaux pour lui qui s'offraient à ses yeux, il se fit attacher au mât du navire, afin de ne rien perdre de l'horreur du spectacle, épisode resté célèbre dans les fastes de l'art. Arrivé à Rome en 1738, il entra dans l'atelier d'un peintre de marine, Bernardino Fergioni, fréquenta aussi celui d'un Français, Manglard, et se lia avec deux des maîtres de l'époque, Solimène et Panini. Il étudia avec eux les ruines de Rome, les paysages des environs, ceux des côtes de la Méditerranée, du golfe de Naples, se sou-

ciant peu des modèles et puisant directement ses inspirations dans la nature; ce fut son originalité dans une époque où dominait l'art conventionnel. Il ne fut pas tout d'abord apprécié à sa valeur. Comme il lui fallait vivre, il vendait alors à vil prix une foule de petits tableaux que plus tard les amateurs se disputèrent; mais on ne tarda pas à reconnaître ce qu'il y avait de justesse et de vérité dans ses marines, où surtout les effets de lumière étaient rendus avec une sorte de magie, et ses *Coups de vent*, ses *Tempêtes*, ses *Brouillards*, ses *Clairs de lune*, ses *Calmes*, ses *Heures du jour* devinrent très-recherchés. Joseph Vernet resta vingt-deux ans en Italie, vivant ainsi de la vente de ses petites toiles, qu'il peignait rapidement, et de quelques commandes de prélats ou de grands seigneurs; il peignit pour le palais Rospiolosi et pour la galerie Farnèse d'admirables paysages dans le goût de Salvator Rosa. Quoique resté éloigné de la France, il n'en fut pas moins regu membre de l'Académie en 1745 et exposa aux Salons des années suivantes. Diderot lui consacra quelques pages enthousiastes : « Vingt-cinq tableaux, s'écriait-il au Salon de 1765, et quels tableaux ! C'est comme le Créateur pour la célérité, c'est comme la nature pour la vérité. On dirait de Vernet qu'il commence par créer le pays et qu'il a des hommes, des femmes, des enfants en réserve dont il peuple sa toile comme on peupla une colonie; puis il leur fait le temps, le ciel, la saison, le bonheur, le malheur qu'il lui plaît. C'est le Jupiter de Lucien, qui, las d'entendre les cris lamentables des humains, se lève de table et dit : « De la grêle en Thracie ! » et l'on voit aussitôt les arbres décapités, les moissons hachées, le chaume des cabanes dispersé : « La peste en Asie ! » et l'on voit les portes des maisons fermées, les rues désertes et les hommes se fuyant : « Ici un volcan ! » et la terre s'ébranle sous les pieds, les édifices tombent, les animaux s'effarouchent, les habitants des villes gagnent la campagne : « Une guerre là ! » et les nations courent aux armes et s'entr'égorgent : « En cet endroit une disette ! » et le vieux laboureur expire de faim sur sa porte. Jupiter appelle cela gouverner le monde, et il a tort; Vernet appelle cela faire des tableaux, et il a raison. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que l'artiste se rappelle ces effets à 200 lieues de la nature et qu'il n'a de modèle présent que dans son imagination; c'est qu'il peint avec une vitesse incroyable; c'est qu'il dit : « Que la lumière se fasse ! » et la lumière est faite : « Que la nuit succède au jour et le jour aux ténèbres ! » et il fait nuit, et il fait jour; c'est que son imagination, aussi juste que féconde, lui fournit toutes ces vérités; c'est qu'elles sont telles que celui qui en fut spectateur froid et tranquille au bord de la mer en est émerveillé sur la toile; c'est qu'en effet ces compositions préparent plus fortement la grandeur, la puissance, la majesté de la nature que la nature même. Il est écrit : *Celi enarrant gloriam Dei*; mais ce sont les cieux de Vernet, c'est la gloire de Vernet. « Ces éloges pourraient passer aujourd'hui pour hyperboliques; ils témoignent de la révolution opérée par Joseph Vernet dans l'art du paysage. Bien avant que Diderot écrivit ces lignes et des qu'il eût signalé l'artiste lors de ses premiers envois de Rome, d'éminents amateurs lui avaient adressé de nombreuses commandes. Peu de touristes anglais quittaient l'Italie sans emporter quelques-unes de ses *Vues de Tivoli*, *Paysages d'Albano*, *Paysages de Laticcia*, *Eruptions du Vésuve*, *Golfes de Naples*, etc., qui tourmillent dans son œuvre, car J. Vernet, tout en ayant une facilité prodigieuse, s'est beaucoup répété. Lorsqu'il eut été admis à l'Académie de peinture, le frère de Mme de Pompadour, dont la favorite avait fait, sous le nom de marquis de Marigny, un directeur général des bâtiments du roi, vint exprès à Rome pour voir Vernet et lui confier une suite de tableaux représentant tous les ports de France. Il décida le peintre à revenir (1753), et, cette même année, Vernet envoya au Salon un *Port de mer au soleil couchant*, qui arracha à Diderot des cris d'admiration; il a péri avec le château de Saint-Cloud, dans les galeries duquel on l'a longtemps admiré. La commande que lui confiait Marigny consistait en vingt-deux tableaux qui devaient être payés 6,000 livres chacun et représenter les ports d'Antibes, de Toulon (trois tableaux), de Marseille (deux tableaux), de Cette, de Bandol, de Bayonne, de Bordeaux (deux tableaux), de Rochefort, de l'île d'Aix avec une des îles de Ré et d'Oleron (deux tableaux), de La Rochelle, de Belle-Ile, de Port-Louis et de Lorient, de Brest (deux tableaux), de Saint-Malo, du Havre et de Calais. Marigny dressa même à ce sujet l'itinéraire du peintre et lui indiqua les points de vue à reproduire; on voulait, en effet, réunir une sorte de panorama de la plus grande exactitude, pouvant servir de document pittoresque sur les principaux ports de France. C'est encore l'intérêt qu'ont pour nous ces tableaux de Vernet, indépendamment de leur mérite artistique; ce sont de véritables monuments historiques où l'on retrouve non-seulement la topographie exacte des ports au XVIII^e siècle, mais les costumes, les usages et les physionomies de l'époque. J. Vernet n'en a peint que quinze, dont douze seulement ont passé du cabinet du roi au mu-

sée du Louvre; la suite fut arrêtée par la pénurie des finances livrées aux dilapidations ruineuses de la favorite. Ce sont : *Vue de l'entrée du port de Marseille* (1754); *Vue de l'intérieur du port de Marseille, prise du pavillon de l'horloge du parc* (1754); *Vue du golfe de Bandol* (1755); *Vue du port neuf de Toulon, prise de l'angle du parc d'artillerie* (1756); *Vue de la ville et de la rade de Toulon* (1756); *Vue du vieux port de Toulon* (1756); *Vue de la rade d'Antibes* (1756); *Vue du port de Cette* (1757); *Vue de la ville et du port de Bordeaux, prise du côté des Salinières* (1758); *Vue de la ville et du port de Bordeaux, prise du château Trompette* (1759); *Vue de la ville et du port de Bayonne* (1761); *Vue du port et de la ville de Bayonne, prise de l'allée de Boufflers* (1761); *Vue du port de La Rochelle* (1762); *Vue du port de Rochefort* (1762); *Vue de la ville et du port de Dieppe* (1765); ce dernier ne figurait pas dans l'itinéraire tracé par Marigny. Les autres tableaux de J. Vernet, recueillis au musée du Louvre, sont : le *Naufrage* (1753); *Effet de clair de lune* (1759); le *Matin* ou la *Pêche* (1762); le *Midi* ou la *Tempête* (1762); le *Soir* ou le *Coucher du soleil* (1762); la *Nuit* ou le *Clair de lune* (1762); le *Matin* (1765); la *Nuit* (1765); le *Torrent* (1765); les *Baigneuses* (1772); le *Retour de la pêche* (1772); *Construction d'un grand chemin* (1774); *Cascades de Tivoli*; *Vue des environs de Rome*; *Un port de mer, effet de clair de lune*; *Port de mer, effet de brouillard*; le *Midi* ou le *Calmes*; le *Soir* ou la *Tempête*; *Effet de soleil couchant par un temps brumeux* (marine); *Effet de clair de lune* (marine); le *Midi* (marine); *Effet de soleil couchant* (marine); *Vue des environs de Marseille*; autre *Vue des environs de Marseille*; *Vue du pont et du château Saint-Ange, à Rome*; *Vue du pont Rotto, à Rome*; tous ces derniers tableaux, non datés, proviennent du cabinet du roi.

Pour les autres œuvres de J. Vernet, le catalogue complet serait difficile à établir et ne présenterait pas une grande utilité. Bornons-nous à mentionner huit grands tableaux de 9 pieds de hauteur sur 6 de largeur, que le financier Joseph de La Borde lui commanda pour décorer son château de La Ferté-Vidame; ce sont les plus grands que l'artiste ait exécutés et ils comptent parmi ses chefs-d'œuvre; on y admirait surtout deux *Nuits*, dont l'une est illuminée par un feu d'artifice à la lueur duquel se dessine la silhouette d'une ville; Vernet a obtenu là l'un des effets les plus magiques de sa peinture. Il aimait beaucoup les feux d'artifice et n'en manquait pas un; on dit même que c'est lui qui inventa le bouquet, dont les Ruggieri du XVIII^e siècle ne s'étaient pas encore avisés. Un grand nombre de ses tableaux sont dispersés dans les musées de Londres, de La Haye, d'Amsterdam, de Berlin, de Vienne, de Varsovie, de Saint-Petersbourg; on en trouve également dans presque tous nos musées de province, spécialement à Avignon, qui possède, en outre, la plus belle collection d'estampes d'après le maître, deux cent soixante-huit pièces; à Caen, à Cherbourg, à Dijon, à Lille, à Lyon, à Marseille, à Montpellier, à Nîmes, à Orléans et à Tours. Ce sont toujours des effets de soleil levant ou couchant, des tempêtes, des calmes, des brouillards, des paysages terrestres ou maritimes aux différentes heures du jour ou de la nuit, thèmes favoris de J. Vernet et dans lesquels il savait déployer une étonnante variété.

« On a dit avec raison, dit M. H. Delaborde, que Poussin était le peintre des hommes sérieux; on peut dire de Joseph Vernet qu'il est le peintre des gens d'esprit, mais d'un esprit un peu superficiel. Ses tableaux doivent satisfaire sans doute les intelligences pressées qui veulent comprendre une œuvre d'art au premier coup d'œil et y lire tout de suite à livre ouvert; il est moins probable qu'ils contentent les intelligences amies du recueillement et de l'étude, celles qui aiment à voir au delà du fait, et qui préfèrent les intentions profondes aux intentions facilement exprimées. On reconnaît peut-être dans le talent de l'artiste plus d'adresse que de science, plus de sagacité que d'immagination, plus de magie que de vraie puissance; mais on ne saurait en tout cas refuser à ce talent l'estime qui lui est due et contester la légitimité du succès attaché depuis plus d'un siècle aux ouvrages de Vernet. Ce qui les caractérise surtout, ce qui en constitue la supériorité véritable, c'est une juste proportion entre les entraînements de la verve et la reproduction servile de la réalité... Les paysages de Vernet, où la recherche du naturel s'unit à des coutumes un peu conventionnelles de la pensée, indiquent la réaction encore tempérée de l'esprit moderne contre les doctrines et les formes du passé; c'est ce qui rend ces tableaux dignes d'attention et d'étude, et l'auteur doit garder à nos yeux sa double importance de peintre habile et de précurseur du mouvement qui s'opère aujourd'hui. Le rôle de précurseur, en effet, lui appartient beaucoup plutôt que celui d'un initiateur souverain... Les principes qu'il avait importés en France dirigent encore notre école de paysage; elle ne fait que les appliquer avec une plus stricte exactitude, une logique plus inflexible. »

VERNET (Antoine-Charles-Horace, dit

Carle), fils du précédent, né à Bordeaux en 1758, mort à Paris en 1835. Il n'étudia que peu de temps dans l'atelier de son père, ses goûts le portant à faire autre chose que des marines, et entra tout jeune dans l'atelier de Lépicié. A vingt et un ans, il remporta le second prix de Rome sur ce sujet : *Abigail apporte des présents à David* (1779), et trois ans plus tard le premier prix : la *Parabole de l'enfant prodigue*. Il avait cependant montré des dispositions précoces, mais il aimait mieux vivre avec les grands seigneurs, amis de son père, monter à cheval et suivre les courses dont la mode commençait en France, que se livrer à des études sérieuses ; d'ailleurs, il n'aimait peindre que des chevaux et passait ses journées dans les écuries et les manèges. Un *Cheval de course*, qu'il offrit à son père au jour de l'an 1780, fut son premier essai sérieux dans ce genre où il devait devenir maître. En Italie, il s'adonna à l'étude des peintres de bataille, et spécialement de Salvator Rosa ; mais, par un contraste singulier avec ses dissolutions antérieures, à force d'entrer dans les églises pour les visiter, il lui prit l'envie d'y rester et de se faire prêtre. Il abandonna complètement la peinture et se plongea dans la religion. Lagrenée, alors directeur de l'Académie, instruisit Joseph Vernet de la situation d'esprit de son fils et fit rappeler celui-ci en France. Il n'avait séjourné qu'un an à Rome au lieu d'y rester durant les cinq années réglementaires. Cette crise prit fin et le jeune artiste se remit au travail. Il voulait produire une grande œuvre et choisit pour sujet le *Triomphe de Paul-Emile*, vaste composition qui lui permettait de jeter sur la toile un pêle-mêle de chevaux, de chars et d'armures. Il mit cinq années à ébaucher ce tableau, dont il changeait sans cesse les dimensions pour y introduire de nouveaux épisodes, et il le présenta en 1789 à l'Académie de peinture comme tableau de réception. Deux ans auparavant, il s'était marié avec Fanny Moreau, fille du graveur du cabinet des estampes, que l'ébauche de cette vaste toile avait vivement impressionné. Toutes les humeurs noires du peintre s'évaporèrent alors et il revint aux plaisirs de la vie parisienne ; les courses de chevaux, les bals masqués, les dîners du *Veau qui tette* le revirent comme autrefois. En peinture, il abandonna le genre académique qu'il avait inauguré dans le *Triomphe de Paul-Emile* et dépensa son talent facile en petits sujets de genre représentant surtout des chevaux et des épisodes de courses ; il ne cultiva guère l'académie que dans de grands dessins : *Courses de chars aux funérailles de Patrocle*, la *Mort d'Hippolyte*, *Vainqueur aux courses de chars revenant avec sa compagnie*, compositions correctes, mais froides, qui ont l'inconvénient de montrer des Grecs nus ou en costumes homériques sur des pur sang anglais, tirés de écuries à la mode. La Révolution venue, il s'y jeta d'abord avec empressement et se fit nommer officier des grenadiers de la garde nationale ; il était, au 6 août, de garde aux Tuileries et fit partie des bataillons qui, refusant de tirer sur le peuple, évacuèrent le château ; comme il se retirait, il fut blessé à la main par une balle. Mais quand le mouvement s'accéléra, il refusa de le suivre, et sous la Terreur il eut la douleur de voir sa sœur, mariée à l'architecte Chalgrin, condamnée à mort comme suspecte de modérantisme. Elle monta sur l'échafaud le 6 thermidor au II. Carle Vernet avait en vain supplié son collègue David d'intervenir pour elle ; David lui répondit : « J'ai peint Brutus ; je ne solliciterai pas Robespierre. » De là entre les deux artistes une antipathie qui subsista longtemps. Avec le Directoire, Carle Vernet reprit ses crayons et composa cette amusante série des *Incroyables et des Merveilleux*, légères caricatures que la gravure et la lithographie ont popularisées et qui, malgré leurs spirituelles exagérations, reproduisent avec une exactitude suffisante les modes et les travers de cette curieuse époque. Il dessina aussi pour Debucourt, qui les grava, des *Etudes de chevaux*, au nombre de quatre-vingt pièces ; elles eurent une vogue prodigieuse. Sous le Consulat, ce fut par des dessins de batailles qu'il consolida sa réputation, et il en avait déjà donné un grand nombre, gravés par Duplessis-Bertaux et d'autres artistes, publiés sous le titre de *Tableaux historiques des campagnes et révolutions d'Italie*, lorsque l'idée lui vint d'aborder ces sujets en peinture ; il débuta dans ce genre au Salon de 1804 par la *Bataille de Marengo*. Durant la campagne d'Italie, il avait accompagné le premier consul sur la plupart des champs de bataille et dessiné sur le terrain les épisodes qu'il voulait reproduire. « Plus hardi que Van der Meulen, moins gêné par l'étiquette », dit M. L. Lagrange, c'est au cœur de l'action qu'il se plaçait, montrant aux spectateurs non seulement les dispositions générales des lignes, mais le mouvement réel des troupes, le drame passionné auquel concourent les hommes et les chevaux, les généraux et les soldats. Ce cadre vivant était si bien approprié à ce qu'il fallait peindre que, malgré les efforts épiques de Gros, l'art n'a plus changé depuis, et tous les peintres de batailles modernes, à commencer par Horace Vernet, n'ont pu faire mieux que de se conformer au programme tracé par la *Bataille de Marengo*.

Afin de se rendre plus familiers les différents personnages du drame, Carle étudiait dans des tableaux de moindre dimension les actions particulières qui forment comme le réseau de l'action générale. C'étaient des marches, des combats singuliers, des trains d'artillerie. Là encore il inaugurait une peinture toute nouvelle, le genre militaire. Bien plus, il fut un des premiers à y introduire un élément qui y joue encore un grand rôle, l'élément oriental. Carle a peint et dessiné le mameluk dans toutes les positions difficiles, témoin cette *Sortie*, popularisée par la gravure, où l'on voit le malheureux cavalier lancé au galop sur un pont-levis qui se brise ; ou bien il le montre au repos, sous sa tente, son cheval près de lui ; car le cheval arabe, devenu un type classique de l'art contemporain, c'est Carle Vernet qui l'a peint le premier, donnant ainsi le branle à ce mouvement qui devait entraîner vers l'Orient et son fils Horace, et Decamps, et Delacroix. Les tableaux qui suivirent la *Bataille de Marengo* furent : le *Matin d'Austerlitz* (Salon de 1808) ; le *Bombardement de Madrid* et la *Bataille de Rivoli* (Salon de 1810). Cependant, quel que soit le mérite de ces grandes compositions, le talent facile de Carle Vernet se déploie plus à l'aise dans des petits sujets familiers, comme sa *Calèche partant pour la promenade*, *Calèche partant pour la chasse*, les *Exercices de Franconi* (Salon de 1808) ; la *Revue sur la place du Carrousel* (Salon de 1810), excellent tableau, auquel l'exactitude des costumes et des portraits donne une grande valeur historique ; le musée du Louvre en possède un dessin à la sépia qui vaut presque le tableau ; la *Chasse de l'empereur* (Salon de 1812). Au Salon suivant (1814), le peintre, qui n'avait pas de parti pris à l'égard des souverains, exposa un *Portrait du duc d'Angoulême* et une *Chasse de Louis XVIII à Rambouillet* (1818) ; en même temps le caricaturiste, mis en bonne humeur par les types bizarres que l'invasion amenait à Paris, livrait au ridicule nos bons amis les ennemis, comme les appelait Béranger, dans une amusante série d'estampes : *Militaires anglais*, *Tambours russes*, *Officiers prussiens*, la *Promenade anglaise*, le *Cosaque galant*, les *Anglais à Paris*, la *Partie de plaisir*, les *Aidéus d'un Russe à une Parisienne*, etc. Tous ces types sont vivants ; Carle Vernet trouva du premier coup de crayon la silhouette grotesque qu'ont depuis cent fois reproduite les dessinateurs quand ils ont voulu se moquer du gros Goddam bouffi de son importance, de l'Anglaise étreinte et aux longues dents, du Cosaque s'exerçant à la galanterie et du Prussien faisant des grâces. La lithographie, qui commençait précisément à devenir pratique vers cette époque, offrit à son crayon un moyen de propagation rapide dont il fut un des premiers à comprendre toutes les ressources, et ce qu'il publia en quelques années de scènes de mœurs, de scènes militaires, de caricatures politiques, d'épisodes de courses ou de chasses, d'études de chevaux et de cavaliers atteignit un chiffre prodigieux. Le cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale recueillit quatre cent trente et une pièces de ce genre et ce n'est certainement pas tout l'œuvre de Carle Vernet ; les plus populaires sont : la *Danse des chiens*, le *Jour de barbe d'un charbonnier*, la *Toilette d'un clerc de procureur*, la *Route de Poissy*, les *Joueurs de boule* ; soixante-quatre pièces sont consacrées à l'illustration des *Fables de La Fontaine* ; une centaine aux *Cris de Paris*, étonnante série d'études de types populaires. Ces pochades, qui ne lui coûtaient aucun travail, ne l'empêchaient pas de composer encore quelques toiles de genre, comme le *Chien du duc d'Enghien* (1821), et de grands tableaux, comme la *Prise de Pompeii* (1824), exécutée dans le genre de ses grandes batailles de l'Empire, et la *Chasse au daim dans les bois de Meudon* (1827), le seul tableau de lui que possède le musée du Louvre.

Un voyage à Rome qu'il fit pour accompagner son fils Horace, nommé directeur de l'Académie en 1829, remplit les dernières années de sa vie ; de retour en France en 1833, on le vit encore caracolier au bois de Boulogne, malgré ses soixante-quinze ans ; il vivait toujours en jeune homme, passait ses soirées au café de Foy, au plafond duquel il avait peint une hirondelle restée célèbre, et ébauchait même, pour clore sa carrière artistique, une grande composition : *Louis XVIII allant rendre grâce à Dieu dans l'église Notre-Dame*, lorsqu'il fut emporté par une fluxion de poitrine.

VERNET (Horace), l'un des grands peintres de la France, fils du précédent, né au Louvre, à Paris, le 30 juin 1789, mort le 17 janvier 1863. Son enfance s'écoula dans l'atelier de son père, qui était le rendez-vous politique des libéraux de l'époque. Dernier rejeton d'une dynastie glorieuse, le jeune Horace fut gâté comme tous les héritiers présomptifs. Son éducation se fit à bâtons rompus, car son père avait pour lui une faiblesse prodigieuse. C'est au galop qu'il visita les ateliers de Carle Vernet, de Moreau, son grand-père maternel, de Chalgrin, son oncle, de Vincent, le maître aimé qui a fait tant de peintres remarquables. A l'Ecole des beaux-arts, il n'avait aucune assiduité, et ce fut sans succès qu'il se présenta au con-

cours du grand prix. « Inconstant, mais enivré par l'adresse de ses doigts », dit M. Beulé, il se jouait tour à tour avec le crayon, avec le burin, avec le pinceau ; trouvant plus aisé de deviner que d'apprendre, plus doux de produire que de se discipliner. Il saisisait vivement ce qui flattait ses instincts et dédaignait ce qu'il n'avait point saisi. » De 1807 à 1814, Horace Vernet se mit à imiter ce qu'il avait vu : il peignit des marines, des chevaux, il se mit à graver des planches de modes, il dessina des caricatures, des charges de la vie militaire. Ces genres divers, qui n'accusaient encore qu'une certaine souplesse, lui valurent les faveurs de la cour, plusieurs médailles et la croix d'honneur en 1814. L'impératrice Marie-Louise et le roi Jérôme étaient admirateurs des œuvres du jeune artiste. Ils lui commandèrent plusieurs petits tableaux, qui lui étaient payés déjà de 8,000 à 10,000 francs, et, grâce aux nombreux amis de sa famille, il était déjà populaire, quand une circonstance vint mettre le comble à son heureuse fortune. En 1822, tout ce qu'il présentait au Salon fut refusé. « On alléguait », dit M. Beulé, les cocardes tricolores qui blessaient les yeux ; on aurait dû alléguer les sujets qui troublaient tant de cœurs mal affermis dans l'obéissance. Mais on eut tort de provoquer un homme résolu, amoureux de la lutte, bien trempé pour la soutenir. Horace déclara que son exposition se ferait... et l'atelier de l'artiste suffit à sa vengeance ; tout bon Français avait juré d'y étouffer. Quels éloges ! quel enthousiasme ! quels transports commandés surtout par la politique ! ceux qui n'avaient jamais eu de regard pour la peinture étaient les admirateurs les plus fervents... »

On voyait à cette exposition particulière : la *Mort de Poniatowski*, le *Grenadier de Waterloo*, le *Soldat labourer*, le *Cheval de trompette*, le *Chien du régiment*, les *Batailles de Jemmapes et de Valmy*, la *Bataille de Montmirail*, la *Dernière cartouche* et un tableau d'autobiographie, *l'Intérieur d'un atelier*. Après avoir obtenu un véritable triomphe, le jeune maître alla visiter l'Italie avec son père. « Pendant son séjour à Rome », dit le biographe que nous avons déjà cité, en face de chefs-d'œuvre dont il était trop tard pour s'inspirer, il regretta les heures perdues de sa jeunesse, il comprit qu'à cet âge la docilité est une puissance, la tradition une force décapante, la mémoire un trésor qui doit s'emplir de lignes idéales et de belles formes, plutôt que refléter la mobilité d'un monde qu'on retrouve toujours, et que le style enfin, qui ne s'improvise pas, mais qu'il faut conquérir, est le sceau de la véritable grandeur. » Rentré à Paris vers 1825, il y trouva le roi Charles X animé de meilleures dispositions. Le gouvernement avait compris que l'on ne saurait être hostile impunément à un artiste populaire. Le portrait du prince lui fut commandé ; on lui donna en même temps la décoration d'un plafond du Louvre, celui qui représente *Jules II commandant les travaux du Vatican*. Horace Vernet put exposer ensuite sans obstacle le *Pont d'Arcole*, la *Revue du Champ-de-Mars* (1827) ; l'*Evasion de Lavalette*, la *Dernière chasse de Louis XVI*, *Edith cherchant le corps de Harold* (1828). L'année suivante, comme gage d'une paix durable, Horace Vernet fut nommé directeur de l'école de Rome, sur la présentation de l'Académie. « Dès lors, pour ne pas déplaire au roi, il cessa d'exalter les victoires de la République et de l'Empire et peignit du pittoresque : les *Brigands* et les *carabinieri*, la *Confession du brigand*, la *Chasse dans les marais Pontins*, la *Rencontre de Raphaël et de Michel-Ange* et l'*Arrestation des princes par l'ordre d'Anne d'Autriche*... » Louis-Philippe régnait quand il revint à Paris. Il put donc, sous ce gouvernement, se livrer à toute l'exaltation de son chauvinisme. Aussi le voyons-nous envoyer successivement aux Salons *Jena*, *Friedland*, *Vagram*, qui sont moins des batailles que des épisodes, des anecdotes héroïques servant de prétexte à autant de portraits de Napoléon.

A cette époque, la mort lui prit son père et il en ressentit un chagrin profond. Pour essayer de se distraire, il alla voir l'Afrique. La disposition de son esprit ne lui fit voir autre chose dans ces contrées que le pays des légendes bibliques, et il tenta d'abord quelques tableaux dans ce genre difficile. Il fut rappelé à Paris par le roi Louis-Philippe, qui lui confia l'exécution d'une suite de peintures pour la galerie de Constantin, au palais de Versailles. Durant les six années qu'il consacra à ce travail, de 1836 à 1842, il revint en Afrique plus d'une fois, vivant au camp parmi les officiers, suivant les expéditions, préparant les matériaux de son *Siège de Constantine* et de la *Smala*, la plus considérable de ses toiles. Mais à la fin de ses travaux, en présentant la *carte à payer* au bon roi Louis-Philippe, qui aimait compter, Horace Vernet eut une discussion très-vive, qui lui fit quitter la France immédiatement. Son dépit, très-naturel, très-légitime, dit-on, le conduisit en Russie, où l'empereur l'avait appelé déjà plus d'une fois.

Pour bien connaître Horace Vernet, il faut le suivre en Russie. Citons quelques lignes de sa correspondance intime (10 juillet 1842) : « J'ai été encore ici, écrit-il, l'objet de l'attention générale. L'empereur, après m'a-

voir tenu la main pendant longtemps et n'avoir parlé de tout ce qui s'était passé pendant les manœuvres, s'est retourné pour dire : « Messieurs, Vernet fait partie de mon état-major, et je mets à l'ordre du jour qu'il sera libre de faire tout ce qu'il voudra dans le camp. » L'accueil que j'ai reçu ici de la part de tout le monde me flatterait trop si je n'étais accoutumé à en recevoir un semblable partout... Ingres a fait *fasco* ici. La société, qui tôt ou tard fait la part du mérite de chacun, n'ayant pas été excitée par une claque, a laissé mourir un succès mûri sous cloche. Le grand air l'a tué... La peinture de Ingres joue un rôle qui ne le ferait pas rire s'il savait comment on l'arrange ici... »

Le *Portrait en pied* et un *Portrait équestre de l'empereur Nicolas*, quelques portraits de personnages de la cour et une grande *Prise de Varsovie*, où le peintre malmené les pauvres Polonais, le *Carrousel du mois de mai 1842* et la *Prise de Wola* sont les travaux qui occupèrent ses loisirs à Saint-Petersbourg. Une grande douleur l'attendait à sa rentrée en France, la mort de sa fille, Mme Paul Delaroche.

Peu après cette catastrophe, Horace Vernet exposa son fameux *Portrait du Père Philippe*, la *Smala*, la *Bataille d'Isly* (1845-1846), puis la *Prise de Rome par les Français* (1851). Malgré l'affolement du public pour l'auteur, ce tableau fut déclaré inférieur aux autres œuvres du maître ; mais le succès lui revint comme autrefois avec *Joseph vendu par ses frères*, le *Retour de la chasse au lion*, une *Chasse au mouflon dans le Maroc* et la *Messe de Kobylie*, qui parurent successivement. Un *Portrait équestre de l'empereur Napoléon III* et un *Episode de la guerre de Crimée* furent les derniers morceaux de quelque importance qui signalèrent les dernières années de sa carrière. L'Exposition universelle de 1855, dit M. Beulé, lui ménageait un triomphe qui est rarement accordé aux vivants. Non-seulement l'admiration publique fut assurée par l'ensemble des œuvres de Vernet, mais un jury de peintres choisis dans tous les pays de l'Europe, c'est-à-dire une assemblée de rivaux, lui décerna la grande médaille d'honneur ; c'était comme un jugement anticipé de la postérité. Dès lors le monde n'avait plus rien à lui promettre, la mort plus rien à lui ravir. Il l'attendait de pied ferme, et quoiqu'elle ait été précédée des douleurs les plus cruelles, d'opérations répétées, d'une agonie de plusieurs mois, il souffrit stoïquement, mourut en soldat. Il fut nommé grand officier de la Légion d'honneur (7 décembre 1862) et les insignes furent déposés sur son lit de mort. Ainsi finit, le 17 janvier 1863, un homme dont la renommée ne s'effaçera jamais. Son œuvre fut immense, populaire, et cependant il trouva parfois de bien dures critiques.

Gustave Planche écrivait en 1855 : « Il y a en France un nom très-populaire que je n'ai pas même écrit en parlant de l'Ecole française. J'entends dire que mon silence est mal interprété ; on va jusqu'à me reprocher de méconnaître les gloires nationales... Avoir omis dans le tableau de l'Ecole française M. Horace Vernet, est-ce donc un si grand crime ?... Il ne faut pas confondre la discussion avec l'achalandage, et ceux qui me reprochent mon silence me paraissent dominés par une étrange préoccupation ; à leurs yeux, tout ce qui réussit doit être loué. Je ne partage pas leur avis... Le succès de M. Horace Vernet est un fait que je n'entends pas contester. Mais les faits, de quelque nature qu'ils soient, sont soumis à la discussion. On peut nier ou affirmer la légitimité du succès ; on peut aller plus loin, sans trahir la cause de la vérité ; on peut considérer les artistes applaudis, mais dont le talent n'a pas une valeur réelle, comme placés en dehors de la discussion. Or, il me semble que M. Horace Vernet est précisément dans cette condition ; sa popularité n'établit pas sa supériorité. Quand il voudra bien peindre une bataille autrement conçue que la *Smala*, je ne serai pas le dernier à le vanter ; mais tant qu'il n'aura pas renoncé à ses habitudes d'improvisation et d'escamotage, nous aurons le droit de ne pas le prendre au sérieux. »

Cette critique est excessive ; nous lui préférons l'appréciation plus équitable de Théophile Gautier : « Il faut savoir beaucoup de gré à ceux qui abordent l'histoire de leur temps et l'expriment en y ajoutant une proportion d'art suffisante. M. Horace Vernet a ce mérite rare de n'avoir pas fait, comme tant d'autres, des guerriers à cuirasse d'airain, à casque classique surmonté d'une aigrette rouge, à bouclier orné d'un bas-relief circulaire, mais d'avoir représenté tout bonnement des soldats avec shako, bonnet à poil, buffleteries, giberne, sac, guêtres, capote ou dolman, selon l'uniforme, tels qu'ils sont en effet et que chacun peut les voir à la parade ou à la bataille. Quand il a voulu peindre des cavaliers, il ne les a pas campés tout nus sur les coursiers de marbre de Phidias, comme c'est l'habitude ; mais il leur a mis entre les jambes des chevaux de régiment fort peu historiques, harnachés d'après l'ordonnance et auxquels un instructeur de l'école de Saumur ne trouverait rien à reprocher. Rien n'a l'air plus simple en apparence, et rien n'est plus difficile. La poésie des temps modernes n'est pas toute faite comme celle des temps anciens ; il faut la

deviner, la dégager et inventer des formes pour la rendre. M. Horace Vernet aura cette gloire d'avoir été de son époque, lorsque tant d'artistes, d'un mérite supérieur peut-être, se renfermaient dans la sphère de l'idéal et n'en descendaient pas, vivant abstraitement aux siècles de Périclès, d'Auguste et de Léon X. Il n'a pas eu comme eux d'illustres modèles, des traditions sacrées, des règles certaines; il lui a fallu tout créer, dessin, couleur, arrangement, pour peindre ce héros collectif qu'on appelle l'armée, et qui vaut bien Achille ou Hector, quelque admiration qu'on professe d'ailleurs pour ces personnages homériques. Sans doute M. Horace Vernet ne saurait être comparé, pour le style et le coloris, aux grands maîtres d'Italie, de Flandre ou d'Espagne; mais il est original, moderne et Français. Ce sont là des qualités dont il faut tenir compte, quand même on leur en préférerait d'autres.

Le musée du Luxembourg possède d'Horace Vernet deux de ses meilleurs tableaux : la *Barrière de Clichy ou Défense de Paris* en 1814, petite toile pleine de vérité et de mouvement, que beaucoup de critiques préfèrent à ses plus vastes compositions; elle a été peinte en 1820; *Raphaël au Vatican* (Salon de 1833), scène épisodique à laquelle ce peintre a donné de trop grandes dimensions. Il s'est inspiré de l'anecdote racontée par Quatremère de Quincy. « Michel-Ange, rencontrant Raphaël dans le Vatican avec ses élèves, lui dit : « Vous marchez entouré d'une suite nombreuse ainsi qu'un général. — Et vous, répondit Raphaël au peintre du *Jugement dernier*, vous marchez seul, comme le bourreau. » Quelques musées de province possèdent aussi des tableaux d'Horace Vernet : son *Maseppa* (musée d'Avignon); le *Portrait du frère Robuttien* (musée de Caen). Mais c'est à Versailles que se trouvent la plupart de ses grandes œuvres : la *Bataille de Bouvines*, la *Bataille de Fontenoy*, commandées par Charles X, et qui devaient primitivement être des plafonds, au Louvre; le *Pont d'Arcole*, la *Campagne de France* (peints en 1827); la *Bataille de Jéna*, la *Bataille de Friedland*, la *Bataille de Wagram* (1835); le *Siege d'Anvers* (1836); la *Campagne de Constantine*, composée de trois immenses épisodes : les *Kalydes repoussés des hauteurs de Coudiat-Ati*, les *Colonnnes d'assaut se mettant en mouvement*, la *Prise de Constantine* (1836-1841); la *Smala* (1845); la *Bataille d'Isly* (1846). Nous avons consacré des articles spéciaux à la plupart de ces tableaux (v. CONSTANTINE, ISLY, SMALA, etc.). Sept autres grands tableaux : la *Bataille de Jemmapes*, la *Bataille de Montmirail*, la *Bataille de Hanau*, la *Bataille de Valmy*, l'*Arrestation des princes* en 1800, *Camille Desmoulins arborant la cocarde nationale* et le *Duc d'Orléans se rendant à l'Hôtel de ville*, faisaient partie de la galerie du Palais-Royal, saccagée en février 1848.

Vernet (L'ATELIER D'HORACE), tableau d'H. Vernet. V. ATELIER.

VERNET (Jacob), théologien protestant suisse, né à Genève en 1698, mort dans cette ville en 1789. Après avoir séjourné à Paris en 1720, Vernet fit un voyage en Italie et visita Naples, Rome, où il vit Montesquieu, qui lui confia plus tard le soin de faire imprimer à Genève son *Esprit des lois*, et Florence, où il fut reçu, en 1728, membre de l'Académie de Cortone. Nommé en 1730 pasteur de Jussy, puis, l'année suivante, pasteur de Sacconex, il abandonna un moment ses fonctions pour entreprendre un nouveau voyage dans l'intérêt des malheureux Vaudois et parcourut la Hollande, l'Allemagne et l'Angleterre. De retour au bout d'un an, il reprit ses fonctions. L'église de Genève le choisit pour pasteur en 1734. Vernet fut successivement recteur de l'Académie, professeur de belles-lettres et d'histoire et professeur de théologie (1756). Il mourut, laissant la réputation d'un savant théologien et d'un critique habile. Parmi ses nombreux ouvrages, nous citerons : *Pièces fugitives sur l'eucharistie* (Genève, 1730, in-8°); *Traité de la vérité de la religion chrétienne* (1730, in-8°); *Anecdotes ecclésiastiques, contenant la police et la discipline de l'Eglise chrétienne depuis son établissement jusqu'au XI^e siècle*, par Giannone (Amst., 1738, in-8°); *Dialogues socratiques* (1746, in-12), souvent réimprimé; *Instruction chrétienne* (Neuveville, 1752, 4 vol. in-8°); *Abregé d'histoire universelle* (1753, in-12); *Lettres critiques d'un voyageur anglais sur l'article Genève du Dictionnaire encyclopédique* (Utrecht, 1766, 2 vol. in-8°); *Reflexions sur la religion, les mœurs et le culte* (Genève, 1769, in-8°), etc.

VERNET, acteur comique français, né en 1790, mort le 8 mai 1848. Comme Déjazet, il commença sa carrière dramatique au petit théâtre des Capucines; à sa première apparition sur les planches, il fut tellement ébloui par l'éclat des lumières et les applaudissements des spectateurs, qu'il tourna le dos à la salle et s'enfuit. Bientôt cependant il reprit confiance et, après avoir fait partie d'une troupe de jeunes amateurs, il fut engagé aux Variétés pour jouer les amoureux. A ce théâtre, il prit une place distinguée à côté de Potier, Tiercelin et Brunet. Talma aimait, dit-on, à observer ces quatre talents inimitables, formés en même temps, et dont le plus jeune était Vernet, qui se fit une po-

sition très-bien rétribuée aux Variétés quand les trois autres se retirèrent. Artiste correct plutôt qu'excentrique, favori d'un public de choix, du public qui préfère la comédie à la farce, il faisait rarement recette, malgré ses qualités réelles; il était gai, mais souvent sans chaleur. Toutefois, n'eût-il créé d'autre rôle que celui de Gaspard dans le *Père de la déboutante*, qu'il mériterait d'être compté parmi les premiers acteurs de son temps. Son nom est aussi resté associé à une longue liste de brillantes créations, parmi lesquelles nous mentionnerons : *Prosper et Vincent*, *Madame Gibou* et *Madame Pochet*, *Mathias l'invalidé*, *Phébus*, *Ma femme et mon parapluie*, etc. Vernet avait ceci de remarquable que chaque rôle nouveau lui fournissait l'occasion de paraître sous un masque qu'on ne lui connaissait pas encore. Chez lui, jamais d'uniformité, toujours la diversité; *Phébus* ne rappelait point l'artiste jouant *Ma femme et mon parapluie*; pas plus que le *Père de la déboutante* ne rappelait *Mathias l'invalidé*. La goutte, dont il est mort, le força de prendre sa retraite quand il n'avait pas encore usé toute sa jeunesse. Cependant, il reparut par intervalles sur la scène à laquelle il est toujours resté fidèle; malgré l'âge et une maladie de cœur, il conserva encore assez de verve originale pour se faire applaudir de temps à autre par les admirateurs de son talent; mais il se borna à reprendre ses anciens rôles et n'aborda que rarement de nouvelles créations.

VERNET DE BEAULIEU (Camus DE), favori de Charles VII. V. BEAULIEU.

VERNEUIL, village et commune de France (Oise), cant. de Pont-Sainte-Maxence, arrond. et à 10 kilom. de Senlis, à 50 kilom. N.-E. de Paris; 1,070 hab. Fabrication de boutons de soie. On y voit les ruines d'un château du XIV^e siècle, qui fut érigé en marquisat par Henri IV pour Henriette d'Entraques, et en duché-pairie par Louis XIV en 1652, en faveur d'un fils naturel de la marquise d'Entraques et de Henri IV; ce château passa en 1682 aux Bourbon-Condé.

VERNEUIL, en latin *Vernolium*, ville de France (Eure), ch.-l. de cant., arrond. et à 50 kilom. S.-O. d'Evreux, sur l'Avre et sur l'Iton; pop. aggl., 3,270 hab. — pop. tot., 3,896 hab. Fonderie de cuivre, carterie, scierie mécanique; fabrication de fanelles, clous, coutils; tanneries, tuileries, nombreux moulins à blé. Commerce de bestiaux, laines et cuirs. Cette petite ville est agréablement située dans une vallée charmante et bien arrosée; autrefois place forte importante, elle était défendue, indépendamment du château, par trois autres fortresses solidement construites sur pilotis et environnées de tous côtés par de larges et profonds fossés. Toutes les fortifications de Verneuil ont été démolies et de belles promenades ont été établies sur l'emplacement des anciens remparts. Il ne reste plus guère aujourd'hui que le donjon du château, connu sous le nom de tour Grise, élevé au bord de la rivière de l'Avre et classé au nombre des monuments historiques. On remarque encore à Verneuil la belle et ancienne église de la Madeleine, que domine une tour élevée, ornée de gracieuses sculptures; l'église Saint-Jean, qui sert de halle, conserve encore quelques riches sculptures. La ville de Verneuil est très-ancienne; elle fut consumée par le feu en 1134; Henri 1^{er}, duc de Normandie, la fit rebâtir et la fortifia. Louis VII l'assiégea en 1174 et ne s'en empara qu'après un mois de la plus vigoureuse résistance. En 1204, Philippe-Auguste l'emporta d'assaut et, peu après, lui octroya une charte de commune.

En 1356, les Anglais prirent Verneuil et l'incendierent presque complètement; les Français reprirent cette place en 1424. Le duc de Bedford, informé de ce succès, se porta bientôt avec son armée sous les murs de Verneuil, et offrit la bataille aux Français, qui furent défaits après un combat qui dura deux jours. La place tomba au pouvoir des vainqueurs, qui la perdirent en 1449. Pendant les troubles civils du XVI^e siècle, Henri IV prit et perdit trois fois la ville de Verneuil; enfin, en 1594, elle se soumit définitivement au vainqueur d'Ivry. En 1632, Louis XIII fit démolir une partie des fortifications de Verneuil. Louis XIV, après l'entreprise du baron des Essarts, ordonna la destruction de la tour; mais, ainsi qu'il arriva fréquemment à la même époque, entre autres exemples pour les châteaux de Coucy et de Pierrefonds, la solidité à toute épreuve du donjon fit que cet ordre ne put être exécuté dans son entier, faute de moyens suffisants. La mine elle-même fut impuissante. C'est à cette circonstance qu'un des plus curieux monuments de l'histoire doit d'être encore debout aujourd'hui.

Verneuil (BATAILLE DE), gagnée par le duc de Bedford sur les généraux de Charles VII le 17 août 1424. Tandis que le « roi de Bourges » perdait si gaîement son royaume, les Anglais mettaient à profit sa criminelle indolence pour achever leur conquête. Le duc de Bedford mit le siège devant Ivry, dernière place que conservât Charles VII sur les confins de la haute Normandie, et les assiégés, après un mois de résistance, promirent de livrer la place s'ils n'étaient pas secourus avant l'Assomption de Notre-Dame. Mais,

pendant ce temps-là, les capitaines français s'emparaient de Verneuil par ruse. A cette nouvelle, Bedford, déjà maître d'Ivry, se lança sur leurs traces et expédia à lord Douglas, duc de Touraine, commandant des Ecosseis au service de la France, un héraut pour lui mander « qu'il venoit pour boire avec lui et qu'il se voulait arrêter afin qu'ils bussent ensemble. » A cet insouciant message, Douglas répondit avec une sanglante ironie : « Qu'il soit le très-bien venu; je suis venu exprès du royaume d'Ecosse pour le trouver et rencontrer enfin en France, puisque je ne l'ai pu trouver en Angleterre. Qu'il se veuille donc hâter d'approcher. » (Berry.)

Toute l'armée française fut disposée en une seule masse d'infanterie et deux ailes très-inégaux; les Anglais se formèrent dans le même ordre. En avant et sur les ailes ils rangèrent leurs archers; derrière, les hommes d'armes, et ils couvrirent leur front par une rangée de pieux aiguisés. Douglas voulait différer la bataille; mais le comte de Narbonne engagea follement l'action, et les autres capitaines se virent forcés de le suivre. Quand on en vint aux mains, Français et Ecosseis, à la suite de leur impétueux élan, se trouvaient déjà hors d'haleine, tandis que les Anglais avançaient « lentement et sagement en bel arroi sans se trop échauffer. » Tandis que les deux corps de bataille se heurtaient dans un choc terrible, les deux ailes françaises, chargées de tourner l'ennemi et de le prendre par derrière, s'ébranlaient pour exécuter ce mouvement. L'une fondit sur les archers anglais, qu'elle força à reculer sans pouvoir toutefois les entamer; mais, au lieu de poursuivre cet avantage, les Italiens qui la composaient se mirent à piller les bagages. L'autre aile, trop faible pour faire réussir à elle seule le mouvement, ne put empêcher les 2,000 archers de venir prêter main-forte au principal corps de Bedford. La lutte devint alors acharnée et sanglante, car les Français voyaient s'échapper une victoire qu'ils avaient cru jusqu'alors tenir entre leurs mains. En vain ils multiplièrent les prodiges de valeur; les archers anglais, lestes et adroits, vrai type de l'infanterie moderne, triomphèrent des pesants hommes d'armes; la gendarmerie, impropre à toute manœuvre d'ensemble, ne put rendre pour ainsi dire aucun service. Bientôt la déroute fut complète dans l'armée française, qui abandonna le champ de bataille jonché de morts et de mourants, car la victoire avait été vaillamment disputée; mais l'ordre, la tactique, le sang-froid triomphèrent encore une fois d'une aveugle impétuosité.

« L'élite de l'armée franco-écossaise périt dans la funeste journée de Verneuil : le comte de Douglas, le connétable de Buchan, les comtes d'Aumale, de Tonnerre, de Ventadour, le vicomte de Narbonne, tous les grands seigneurs furent tués, excepté le duc d'Alençon, son frère le bâtard d'Alençon et le maréchal de La Fayette, qui tombèrent vivants au pouvoir de l'ennemi; 4,000 à 5,000 Franco-Ecosseis demeurèrent sur la place; on fit peu de prisonniers; la victoire avait coûté aux Anglais 1,600 hommes d'armes. Le corps du vicomte de Narbonne, un des meurtriers de Jean sans Peur, fut accroché à une potence par ordre de Bedford; plusieurs chevaliers normands, qui étaient retournés à la cause française après avoir prêté serment au roi anglais, furent exécutés « par justice. » (Henri Martin.)

Les premiers résultats de la bataille furent la prise de Verneuil, qui se rendit à Bedford, la conquête de tout le Maine et la reddition des dernières fortresses dauphinoises de Picardie.

VERNEUIL (Catherine-Henriette DE BALZAC D'ENTRAQUES, marquise DE), maîtresse de Henri IV, née à Orléans en 1579, morte à Paris en 1633. Henriette d'Entraques avait pour père François de Balzac, seigneur d'Entraques, gouverneur d'Orléans, et pour mère Marie Touchet, l'unique amour du héros tragique de la Saint-Barthélemy, du sanglant Charles IX. C'est au château de Malesherbes, résidence de la famille d'Entraques, que Henri IV vit celle qui faillit devenir reine de France. Comment et par qui y fut-il amené? Par le hasard, en revenant de Blois peut-être; mais plus probablement, il fut attiré par la famille d'Henriette. Dès que le roi vert-galant est pris au trabuchet qu'on lui a tendu, nous voyons cette famille se montrer vénale jusqu'au cynisme. Le rouge monte au front quand on lit la discussion et puis la conclusion du honteux marché. De l'argent, beaucoup d'argent, voilà ce que demandait d'abord cette rouée de dix-neuf ans, et le roi lui fait compter la somme, énorme pour l'époque, de 100,000 écus par Sully, qui a résisté autant qu'il a pu le faire; puis, après ce premier don de joyeux avènement, on exige une promesse de mariage. Ceci était plus grave, et le roi hésite; mais on tient ferme, on n'aurait rien si on ne donne tout, et l'amant enivré, fasciné, cède et écrit cette fameuse promesse, pièce singulière, conservée aux manuscrits de la Bibliothèque nationale et qu'on sera curieux, croyons-nous, de relire ici :

« Nous, Henry quatrième, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre, promettions et jurons devant-Dieu, en foy et parole de roy, à messire François de Balzac, sieur

d'Entraques, chevalier de nos ordres, que nous donnait pour compagne damoiselle Henriette-Catherine de Balzac, sa fille, au cas que dans six mois, à commencer du premier jour du présent, elle devienne grosse et qu'elle en accouche d'un fils, alors et à l'instant nous la prendrons à femme et à légitime épouse, dont nous solenniserons le mariage publiquement et en face de nostre sainte Eglise, selon les solennités en tel cas requis et accoustumées. Pour plus grande approbation de laquelle présente promesse, nous promettons et jurons comme dessus de la ratifier et renouveler sous nostre seings, incontinent aprez que nous aurons obtenu de nostre saint père le pape la dissolution du mariage entre nous et dame Marguerite de France, avec permission de nous remariier ou bon nous semblera. En tesmoing de quoy nous avons escrit, signé la présente. Au bois de Malesherbes, ce jourd'hui premier octobre 1599.

• HENRY. •

Un mois après, en novembre, le roi obtenait l'annulation de son mariage avec Marguerite de France; mais, oubliant des engagements qu'il venait de signer, il chargeait son connétable (Montmorency), son chancelier (de Bellièvre), Sully et Villeroi de négocier son mariage avec la princesse Marie de Florence.

Il fallait arracher aux parents d'Henriette cette dangereuse promesse de mariage, d'autant plus dangereuse que la condition en était remplie. Henri fit face, avec son intrepidité et sa souplesse gasconnes, à toutes ces difficultés. Il essaya d'essuyer les larmes de sa maîtresse éplorée avec le don du marquisat de Verneuil. Le 19 octobre, il apprenait que son mariage avait été célébré à Florence et faisait ordonner aux villes de tout préparer pour l'arrivée de la reine, et le même jour, 19 octobre, il accordait à Henriette une lettre de créance pour un agent spécial qu'il envoyait à Rome, avec des pièces capables d'invalider le mariage toscan et d'établir que le roi n'avait pu canoniquement s'engager avec la Florentine, étant engagé avec la Française.

Toute son habileté, toute sa souplesse, disons le mot, toute sa rouerie gasconne n'auraient pu tirer Henri IV de l'embarras dans lequel l'avait jeté sa folie amoureuse, si une catastrophe imprévue n'était venue l'y aider. Henriette d'Entraques, effrayée par un violent coup de tonnerre, accoucha d'un enfant mort.

La maîtresse, dès lors, fut oubliée un instant, et toutes les galanteries du roi se tournèrent vers la Florentine. Mais bientôt le vert-galant fut fatigué de celle qui était devenue sa femme, et Henriette attendait l'heure propice pour se rapprocher de lui, et elle y réussit sans peine. La reine accoucha, le 27 septembre 1601, de Louis XIII, et un mois après, le 27 octobre, la marquise mit au monde Gaston-Henri.

Autre coïncidence assez singulière : le 22 novembre 1602, Marie de Médicis accoucha d'Elisabeth de France. Le 21 janvier 1603, à deux mois de distance, la marquise de Verneuil accouchait de Gabrielle-Angélique, qui épousa plus tard Bernard de Nogaret, duc d'Epemon.

De 1600 à 1603, si l'on veut parcourir le livre intime, le journal au jour le jour d'Henriette d'Entraques, on n'y trouvera que perfidies, trahisons. Elle se fait aimer de Bellegarde, elle se fait aimer du prince de Joinville; et, lorsqu'on veut ouvrir les yeux de l'amant sur les infidélités de la maîtresse, celle-ci sait tourner les dénégations à la confusion des dénonciateurs. Henri IV est furieux d'abord, mais sa fureur tombe devant les protestations d'innocence de celle qu'il aime; le vieux celadon finit toujours par oublier et pardonner.

Parfois cependant, Henri, tout fasciné et enchaîné qu'il est, semble voir clair, et il a des velléités de révolte. Ainsi nous le montre une lettre écrite à son fidèle et grand ministre : « Mon amy, je vous confesserai qu'outre ce que je vous ai dit des causes de la mauvaise humeur où vous aviez jugé que j'étais, que je vis hier au soir Mme de Verneuil, de laquelle je me separay fort mal et en grande colère, pour deux causes principalement : la première pour ce qu'elle veut maintenant faire la fine, la rusée et la rencherie avec moy, comme si c'estoit par devotion et scrupule de conscience, ce que je crois procéder plutôt de quelques nouvelles amourettes avec de certaines gens dont j'ai entendu parler et dont la condition me desplaist; la seconde, pour ce que luy ayant parlé des avis que j'ai eus de ses intelligences avec son frere et les autres faiseurs de menées contre ma personne et mon Estat, elle m'a respondu avec une fierté merveilleuse et mine desdaigneuse, voire soutenu que tout cela estoit faux absolument; mais qu'à mesure que je vieillissois, je devenois si méfiant et si soupçonneux qu'il n'y avoit plus moyen de vivre avec moy, et que le plus grand bien et faveur que je luy pourrois faire seroit de ne la voir plus en particulier. »

Rien n'était plus vrai que ce que la maîtresse de Henri IV déclarait absolument faux. En effet, les conspirateurs furent arrêtés et traduits en justice. Le 1^{er} février 1605, l'ar-

— Fig. Donner une apparence flat-
brillante à : *Les éloges des journaux* va

SENT les auteurs et leurs ouvrages d'un éclat qui s'éteint aux yeux des lecteurs. (Boiste.)

VERNIS s. m. (vèr-ni — d'un type vitrium, dérivé de vitrium, adjectif de vitrum, verre. Ce mot signifie ainsi proprement matière semblable au verre. Comparez l'allemand *glasieren*, vernir, de *glas*, verre, et l'italien *vetriare*, espagnol *vedriar*, vernir, vernisser). Enduit transparent dont on couvre la surface de certains ouvrages, pour les préserver de l'action de l'air, de l'humidité, de la poussière, ou pour leur donner de l'éclat : *Vernis à l'esprit-de-vin*. *Vernis à l'essence*. *Vernis gras*. *Mettre du vernis, une couche de vernis sur un tableau, sur des peintures, sur des meubles*.

— Fig. Eclat, apparence brillante; apparence en général : *Couvrir ses vices d'un vernis d'élégance, de politesse. Cette affaire lui a donné un vilain vernis. La modestie est une sorte de vernis qui donne du lustre aux talents*. (Acad.) *Diderot* appelait les beaux-arts le vernis des bonnes mœurs. (J. Janin.)

— Techn. Glaçure plombifère transparente, dont on couvre les poteries : *La glaçure des poteries communes et celle des faïences fines sont des vernis; elle contient quelquefois, dans ces dernières, une certaine proportion d'acide borique*. *Vernis en carton*, Sulfure de plomb très-pur. *Vernis sec*, Sulfure de plomb impur.

— Bot. Nom vulgaire d'une espèce de sumac. *Nom vulgaire d'une espèce de badamier*. *Vernis de la Chine*, Nom vulgaire de l'aigle du Japon. *Vernis du Canada*, Nom vulgaire du sumac vénéneux. *Vernis du Japon*, Nom vulgaire de l'aigle du Japon.

— Encycl. Techn. Les vernis s'emploient, de même que la peinture à l'huile, pour préserver certains objets du contact de l'atmosphère et, en outre, pour donner aux couleurs un brillant qu'elles ne possèdent pas naturellement. L'application du vernis est surtout nécessaire lorsque l'emploi de la peinture a donné lieu à l'embu; les parties de peinture embuées restent, en effet, constamment ternes et mates.

Les vernis sont des liquides plus ou moins visqueux et colorés, résultant de la dissolution d'une résine ou d'une gomme-résine dans divers véhicules, dont la nature varie suivant la consistance que l'on veut donner à ces compositions et l'usage auquel on les destine. Après l'application, le véhicule s'évapore et la résine reste étendue sur le corps en couche mince et transparente.

Les vernis doivent, en général, jouir des propriétés suivantes :

1° Après la dessiccation, ils doivent rester brillants, sans aspect gras ni terne.

2° Ils doivent adhérer fortement à la surface des corps et, par suite, ne pas s'écail-ler.

3° Ils doivent conserver longtemps ces qualités, sans s'écail-ler ni perdre leur éclat.

4° Leur dessiccation doit être aussi rapide que possible, sans que la dureté de la pellicule résineuse en soit diminuée.

Les vernis sont différents, suivant le but à remplir; on fait usage de vernis gras, de vernis à l'alcool et de vernis à l'essence.

Les vernis gras sont le résultat de la dissolution d'une résine dans une huile volatile. Ils s'emploient pour les surfaces exposées à la pluie ou à la gelée. Les meilleures résines pour la composition de ces vernis sont le suc-cin et le copal. Le véhicule est l'huile de lin cuite. On y fait entrer encore quelques ma-tières secondaires, telles que de la sanda-que, du mastic, de la térébenthine, etc.

Il est des vernis gras bien préparés qui, s'ils sont bien appliqués, résistent à l'action de l'eau bouillante. Ils peuvent être colorés en jaune, en rouge, en noir ou différemment par l'action de divers ingrédients. On les distingue aisément des autres parce qu'ils sont plus visqueux et n'exhalent pas, ou à un moindre degré, l'odeur d'essence de té-rébenthine.

Les vernis à l'alcool sont ceux qu'on em-ploie le plus généralement; ils sont le résul-tat de la dissolution d'une ou plusieurs rési-nes dans l'alcool.

Les vernis à l'essence sont composés d'une ou plusieurs résines incorporées dans l'es-sence de térébenthine. On en fait rarement usage dans la peinture en bâtiments, à cause de l'odeur forte et pénétrante qu'ils répandent et de leur lenteur à sécher. Ils sont gé-néralement employés pour recouvrir les me-taux.

Les vernis s'appliquent soit à nu sur les corps que l'on veut garantir, soit sur une peinture dont on les a préalablement cou-verts et dont on veut augmenter le brillant et l'intensité. Dans tous les cas, ils doivent être parfaitement incolores et transparents, ou bien offrir la même nuance que le corps ou la peinture que l'on veut vernir.

Les vernis pour tableaux sont des vernis à l'essence. La toile sur laquelle on peint étant extrêmement sensible, en raison de son peu d'épaisseur, aux variations de la tempéra-ture, un vernis trop rigide se fendillerait fa-cilement ou masquerait bien vite la peinture qu'il doit conserver et faire valoir. Tingry

donne la recette suivante pour la compo-sition de ces vernis :

Mastic mondé et lavé.	24
Térébenthine de Venise pure. . .	3
Camphre pulvérisé.	1
Verre blanc pilé.	10
Essence de térébenthine distillée. .	72

On obtient un autre bon vernis à tableaux en dissolvant du copal tendre dans le double de son poids d'essence de térébenthine; on ajoute 30 à 40 grammes de camphre par ki-logramme de résine, pour rendre ce vernis plus souple.

L'application d'un vernis exige des précau-tions spéciales, dont dépend la réussite de l'opération :

1° Le vernis doit être renfermé dans des vases bien bouchés, placés dans un endroit frais. On n'en extrait chaque fois que la quantité strictement nécessaire.

2° Le vernis doit être posé à l'abri de la poussière et étendu à grands traits, réguliè-rement et rapidement. Il faut éviter de revenir avec la brosse sur les parties déjà couvertes et aussi de laisser des endroits non vernis, qui formeraient tache.

3° Il faut étendre le vernis en couches minces et d'une épaisseur régulière. Si l'on n'est pas satisfait d'une première couche, on peut en poser une seconde et plusieurs au-tres de suite, mais en attendant que chacune soit parfaitement sèche avant de procéder à l'application de la suivante.

4° Si le vernis est trop épais ou ne s'étend pas bien, on l'éclaircit, s'il est à l'alcool, avec de l'alcool rectifié, et avec de la térébenthine si c'est un vernis gras.

5° Les vernissages doivent se faire à une température modérée, ni trop chaude ni trop froide.

6° Lorsque le vernis s'applique immédiatement sur des boiseries, ces dernières doivent, au préalable, être polies par un frottage à la pierre ponce, au papier de verre, à la prêle ou à la peau de chien de mer. On polit même quelquefois les peintures.

7° Si le vernis appliqué devient terne, iné-gal; si, enfin, l'on n'en espère pas un bon effet, le moyen le plus facile et le plus prompt d'y remédier est de l'enlever pour tout ré-commencer. Le vernis frais s'enlève rapide-ment avec de l'esprit-de-vin, lorsqu'il est à l'alcool, et de l'essence quand il est à l'huile.

V. PEINTURE EN BÂTIMENTS, ENDUITS, etc.

— Bot. Sous le nom vulgaire de vernis, on a confondu plusieurs végétaux de genres très-différents et n'offrant presque que le seul caractère commun de fournir des suc rési-neux ou gomme-résineux qui servent à la préparation des vernis. Ainsi, nous trouvons désignés sous ce nom : 1° plusieurs sumacs (*rhus vernix*, *copallinum*, *succedaneum*, *toxi-codendron*, etc.); 2° une espèce de badamier (*terminalia vernix*), qui est l'ignas des Ma-lais, et non, comme on l'avait cru d'abord, le *toi-chu* des Chinois; c'est un petit arbre au port triste, au feuillage sombre, qui croît dans les terres fortes et marécageuses de l'île de Java et donne un très-bon vernis, séchant très-vite; 3° le vernis de la Chine (*angia sinensis*), bel arbre à feuilles ternées, grandes, luisan-tes, entières, alternes et longuement pétiolées. Originaire de la Chine et des îles voisines, il y est cultivé dans un double but : pour son fruit, qui est de moyenne grosseur et d'un goût exquis, et pour le vernis qu'on en retire par des incisions longitudinales prati-quées sur la tige. Celui-ci est de deux sortes : le *niant-si*, qui est noir et très-rare; le *roang-si*, jaune et beaucoup plus commun. On fait cette récolte deux fois par an; à l'aide d'un grand feu allumé autour, on augmente la fluidité du vernis et on le reçoit dans des vases *ad hoc*. Ce vernis a une odeur fétide, assez analogue à celle des tanneries, mais nullement délétère, comme l'avaient cru quel-ques voyageurs.

L'arbre vulgairement nommé vernis du Ja-pon est un ailante, et nous compléterons ici ce que nous en avons dit à l'article AILANTE. C'est un grand et bel arbre, dont le port rap-pelle celui du noyer. Sa tige, droite et réguli-ère, se divise en rameaux nombreux for-mant une cime arrondie et portant des feuil-les grandes, imparipennées, d'un beau vert. Les fleurs, polygames, verdâtres, répandent une odeur forte et même désagréable; les fruits sont des samaras aplaties, allongées et membraneuses. Cet arbre croît dans l'Asie orientale, en Chine, au Japon, aux Moloues. C'est en 1751 qu'il a été introduit en Europe. On le prit d'abord, à cause de son aspect extérieur, pour l'espèce de sumac qui pro-duit le vernis; mais, en 1771, il fut cultivé au Jardin des plantes de Paris et mieux étu-dié; on reconnut alors qu'il devait former un genre nouveau. Aujourd'hui, il est répandu à peu près partout comme arbre d'ornement ou d'avenue; il commence même à s'introduire dans les forêts. La faculté de drageon-ner, qu'il possède à un très-haut degré, le rend précieux pour repeupler les vides et les clairières des taillis. Sa culture est on ne peut plus facile. Il croît dans tous les sols et à toutes les expositions; il végète mieux tou-fois dans les terres fraîches, profondes et de consistance moyenne. Il se propage très-aisément par grames, par drageons et par boutures de tiges ou de racines; il supporte très-bien la transplantation, même à un âge avancé. Par la rapidité de sa croissance, il

permet d'avoir de très-bonne heure de belles avenues.

Le bois de cet arbre est assez dur, blanc jaunâtre, veiné et satiné, d'un tissu fin et serré, susceptible de prendre un beau poli. Il n'est jamais attaqué par les insectes; mais il a le défaut d'être cassant et de se tour-menter ou de se contourner lorsqu'on le met en œuvre avant qu'il soit parfaitement sec. On l'emploie avec avantage pour la char-pente légère, l'ébénisterie, les ouvrages de tour, le charbonnage, la menuiserie, etc. Il brûle facilement, même sans être très-sec, et fournit un excellent chauffage; le charbon qu'on en obtient est aussi très-estimé. L'é-corce renferme un principe mucilagineux si abondant, que sa décoction file comme celle de la graine de lin. Elle contient aussi une matière colorante qu'on a pu fixer sur des étoffes de laine, mais qui n'est pas très-belle. Enfin, on y a trouvé divers principes qui per-mettent de l'employer en médecine comme vermifuge et émético-cathartique. Elle expulse très-énergiquement le ténia, comme font le coussou et la racine de grenadier, mais sans fatiguer l'estomac ainsi que ces vermifuges. Les feuilles participent aux propriétés de l'écorce; mais on en a trouvé un emploi bien plus avantageux pour la nourriture d'une espèce de ver à soie, le *bombyx cynthia*, qu'on peut regarder aujourd'hui comme parfaite-ment acclimaté en France.

VERNISSE s. m. (vèr-ni-sa-je — rad. vernisser). Techn. Action de vernisser; résultat de cette action : *Le vernissage des poteries*.

VERNISSE, ÉE (vèr-ni-sé) part. passé du v. Vernisser. Couvert d'un vernis : *Pot de terre vernissée*.

— Par anal. Lustré, brillant et comme cou-vert d'un vernis : *Dans le Nord, les feuilles des sapins, des cèdres, des genévriers sont petites, lustrées et vernissées*. (B. de St-P.) *Les yeux d'une jolie gourmande sont brillants, ses lè-vres vernissées, sa conversation agréable, tous ses mouvements gracieux*. (Brill.-Sav.)

Bientôt, du haut des monts, les vautours au col

Les corbeaux vernissés, les aigles à l'œil fauve

Accourront tout allègres...

Th. GAUTIER.

VERNISSEUR s. m. (vèr-ni-seur — rad. vernisser). Techn. Celui qui fait des vernis ou qui les applique.

VERNISSEUR s. f. (vèr-ni-su-re — rad. vernisser). Techn. Application d'un vernis.

VERNOIS (A.-G.-Maxime), médecin fran-çais, né à Lagny (Seine-et-Marne) en 1809. Il vint étudier la médecine à Paris, se fit re-cevoir interne des hôpitaux et s'appliqua d'une façon toute particulière à l'étude des maladies des enfants. Reçu docteur en 1837, il devint bientôt après médecin du bureau central, puis fut successivement nommé mé-decin des salles d'asile et des salles commu-nales du II^e arrondissement, de l'hôpital Necker, membre du conseil d'hygiène, mé-decin consultant de Napoléon III et officier de la Légion d'honneur (1859). Depuis 1861, M. Vernois est membre de l'Académie de médecine. Ce savant a rédigé, en 1844, le bulletin scientifique de la *Réforme*, et il est, depuis plusieurs années, rédacteur des *An-nales d'hygiène publique*. On lui doit, en ou-tre, plusieurs ouvrages très-estimés : *Etudes physiologiques pour servir à l'histoire des bruits des artères* (1837, in-40); *Analyse com-plète et raisonnée de la matière médicale de Samuel Hahnemann* (1837); *De l'état fébrile chronique* (1838); *Mémoire sur les dimensions du cœur chez l'enfant nouveau-né* (1840); *Du diagnostic anatomique des maladies du foie* (1844); *Du lait chez la femme* (1853, in-80); *De l'action des poussières sur la santé des ou-vriers charbonniers et mouleurs en bronze* (1858, in-80); *Traité pratique d'hygiène in-dustrielle et administrative* (1860, 2 vol. in-80), son ouvrage capital, contenant d'intéressan-tes études sur les établissements et les in-dustries insalubres; *De la main des ouvriers et des artisans au point de vue de l'hygiène et de la médecine légale* (1862, in-80); *Etude sur la prophylaxie administrative de la rage* (1863, in-80); *De la fabrication des pains à cacheter en pâte* (1864, in-80); *Etat hygié-nique des lycées de l'Empire en 1807* (1868, in-80); *Application de la photographie à la médecine légale* (1870, in-30); *Code de hygi-ne des lycées et collèges de l'Empire* (1870, in-80), etc.

VERNOLE, bourg du royaume d'Italie, pro-vince de la Terre d'Otrante, district de Lecce, chef-lieu de mandement; 3,183 hab.

VERNON, en latin *Veronum* et *Verno*, ville de France (Eure), ch.-l. de cant., arrond. et à 35 kilom. N.-E. d'Évreux, sur la rive gauche de la Seine; pop. aggl., 5,664 hab.

— pop. tot., 7,961 hab. Bibliothèque publi-que; fabrication de plâtre, chaux; taillan-derie, teinturerie, marbrerie. Commerce de

grains, vins, pierres de taille. Vernon est dans une belle situation, au milieu d'une plaine fertile arrosée par la Seine, que l'on y passe sur un pont de vingt-deux arches; la ville est en général assez mal bâtie, formée de rues étroites et tortueuses, mais arrosées pour la plupart d'eau courante. Vernon ne possède plus de son antique château fort qu'une tour en pierre, remarquable par la hauteur et l'épaisseur de ses murailles et servant aujourd'hui de dépôt aux archives de la ville. On chercherait vainement trace des fortifications extérieures. L'église de Vernon est classée au nombre des monu-ments historiques; on fait remonter la con-struction de son chœur jusqu'en 1052. La nef appartient au xiv^e siècle; les chapelles sont du xv^e siècle. L'aspect intérieur de la nef est d'une grande majesté; elle contient un très-beau tombeau en marbre blanc, une élégante chaire gothique en bois sculpté et plusieurs précieuses tapisseries des Gobelins. Après l'église Notre-Dame, nous mention-ne-rions : la chapelle de l'hospice ou Hôtel-Dieu, fondé par saint Louis, qui possède une tri-bune supportée par des colonnes torsées d'un beau travail, en bois sculpté; la bibliothèque communale, riche de 6,000 volumes; le théâ-tre; l'ancien collège; le parc de construction des équipages militaires, avec des ateliers considérables; la caserne du train, et enfin des magasins renfermant le matériel roulant de plusieurs armées. Les promenades de Ver-non se composent des anciens boulevards, plantés de tilleuls et faisant le tour de la ville et du cours; vaste quadrilatère où se-tient la grande foire annuelle du 8 septembre et dont une allée conduit à l'avenue de la Maissonnette, à la forêt de Vernon et au parc du château de Bizy. Ce château s'élève sur le penchant d'un coteau qui domine le bas-sin de Vernon. C'est un édifice moderne, sur l'emplacement duquel existait encore au si-ècle dernier une des plus belles résidences de la province. Le château de Bizy, bâti par le maréchal de Belle-Île, fut détruit pendant la Révolution, à l'exception des écuries. Le parc est un des plus beaux de France. Vernon communique par un pont de pierre avec Ver-nonnet, village situé sur la rive droite du fleuve et qui possède les ruines d'une an-cienne église antérieure au xiv^e siècle; on y remarque surtout un portail de l'époque de Henri II et décors de bas-reliefs d'un dé-li-cieux travail. Sous le nom de camp de César, on désigne une sorte d'enceinte située un peu au-dessus de Vernonnet et qui dut, au moyen âge, servir à une station de Nor-mands.

— *Histoire*. Vernon était au xiv^e siècle un château fort, autour duquel s'élevait une ville qui dut sa rapide extension à sa situation sur les rives de la Seine. Cette place tomba au pouvoir de Philippe I^{er}, roi de France (1036). Vernon, peu de temps après, fut repris par l'Angleterre, et Henri I^{er}, en augmentant les fortifications de la place, fit élever un châ-teau sur l'emplacement de la grande tour ac-tuelle qui en formait le donjon. Vernon passa des mains des ducs de Normandie dans celles de Louis VIII, fils de Philippe-Auguste, qui réunit la ville au domaine royal. Le traité qui rendit au roi Jean la liberté, après la ba-taille de Poitiers, fit passer Vernon de nou-veau sous la domination anglaise (1360). Les Français le recouvrèrent quatre ans plus tard, mais le repérèrent en 1419. Enfin, trente ans environ après, les Anglais étaient définitivement expulsés de Normandie, et ce fut à Vernon que se tint, après la conquête, la première réunion des états (1452). Après la mort de Henri III, Vernon se rallia à la Ligue; mais le succès de Henri IV à Ivry fit presque aussitôt rentrer la ville sous l'obéis-sance royale.

VERNON, bourg des Etats-Unis d'Amérique, dans l'état de New-York, à 27 kilom. O. d'Oneida, sur la rivière de ce nom; 4,000 hab.

VERNON, bourg des Etats-Unis, dans l'Etat de Connecticut, à 20 kilom. N.-E. de Hart-ford; 3,500 hab. Manufactures de coton et de laine.

VERNON (Thibaut de), écrivain du xiv^e siècle, chanoine de Rouen. Il est assez difficile de préciser les dates de sa naissance et de sa mort. Il vécut vers le milieu du xiv^e siècle et est connu par des traductions en vers des *Vies des saints* et par quelques autres petits poèmes. On lui attribue quelques-unes de ces légendes en vers, traduites selon toute appa-rence du latin, renfermées dans un manu-scrit de la Sorbonne, sur la foi d'un contem-porain de ce Thibaut, qui parle de lui comme ayant traduit du latin, avec élégance, les *Vies des saints*; il y a plus d'apparence en-core qu'il est l'auteur d'un petit poème, con-tenu dans le même manuscrit et qui porte pour titre le *Miracle du clerc de Rouen*. Un clerc, voué à la sainte Vierge, oublie ses vœux jusqu'à vouloir épouser une jeune fille qu'il aime; une apparition de la sainte Vierge le fait renoncer aux passions mondaines. Le chanoine Thibaut voulut peut-être conserver dans cette composition naïve quelque galant souvenir de sa jeunesse. Un autre poème qu'on lui attribue également, l'*Aventure du chevalier*, porte l'empreinte de la même dé-votion et de la même naïveté; un chevalier, rebuté par sa maltresse, s'adresse à la vierge Marie, qui le guérit de son amour. Ces petits

poèmes sont composés en vers de huit et de douze syllabes.

VERNON (Pierre DE), poète français du ^{xiii}^e siècle, dont il n'est resté qu'une seule composition, traduite du latin, les *Enseignements d'Aristote*. Ce poème, d'un peu plus de deux mille vers, est une correspondance imaginaire entre Alexandre et le philosophe grec, où, sous une forme un peu sèche, sont résumés des préceptes de morale et de bon gouvernement. Par moment, on croirait lire un recueil de proverbes et de sentences. Le poète, par la bouche d'Aristote, énumère les qualités qui font le bon prince, l'avertit d'avoir à remplir ses devoirs de religion, à rendre la justice, à honorer les savants; il compare le règne d'un bon prince à une pluie bienfaisante qui ranime les arbres, la verdure, gonfle les fruits. C'est dans les derniers vers du poème que l'auteur du *Glossaire roman*, Ruynouard, a découvert le nom de Pierre de Vernon.

De cest livre de Pierre ad nun.

K'estroit est de ces de A. Bernun.

Mais ce vers peut aussi bien signifier que Pierre a traduit un livre de A. Bernon, ou qu'il est lui-même de la famille de A. Bernon. Cependant les auteurs de l'*Histoire littéraire de la France* lui ont consacré une notice sous ce nom de Pierre de Vernon.

VERNON (Edouard), amiral anglais, né à Westminster en 1844, mort en 1917. Fils d'un secrétaire d'Etat, il entra dans la marine, malgré la volonté de son père, fit ses premières armes au combat naval de Vigo (1902), assista à la bataille de Malaga, devint capitaine de vaisseau à vingt-deux ans et contre-amiral à vingt-quatre, fut envoyé à cette époque en croisière dans les mers des Indes occidentales, et y causa des dommages sérieux au commerce français. En 1917 il entra au Parlement, où il siégea jusqu'en 1941 et où il se fit remarquer par son opposition constante au ministère. Dans l'interval, il fut promu vice-amiral (1939) et envoyé aux Antilles, avec ordre de détruire les établissements espagnols. Il s'embarqua en juillet, arriva le 20 novembre devant Porto-Bello, dont il s'empara le surlendemain, mais qu'il fut forcé d'abandonner, faute de forces suffisantes pour l'occuper d'une manière durable. Le succès qu'il obtint dans cette expédition lui valut une immense popularité en Angleterre. Il fut chargé, deux ans plus tard, de diriger avec Wentworth l'expédition contre Carthagène, et telle était la confiance que l'on avait dans ses talents militaires, que l'on fit frapper à l'avance une médaille destinée à conserver le souvenir de la prise de cette ville. On sait que Vernon fut obligé d'en lever le siège; mais cet échec ne diminua en rien sa popularité, et il fut à une grande majorité réélu au Parlement, par trois bourgs électoraux à la fois. En 1946, à la suite d'un différend avec le conseil de l'amirauté, il fut rayé des cadres de la marine; il n'en continua pas moins à siéger au Parlement jusqu'à sa mort.

VERNON (Léonard GAY DE), conventionnel montagnard, né à Saint-Léonard (Limousin) en 1748, mort à Vernon, près de Limoges, en 1822. Il était avant la Révolution, curé de Compuignac, près de Limoges, accepta la constitution civile du clergé et fut élu évêque constitutionnel de Limoges, puis député à l'Assemblée législative, où il siégea à l'extrême gauche. Il fut du nombre des ecclésiastiques qui s'étaient ralliés avec ardeur à la cause de la Révolution. Le 5 avril 1792, l'évêque Torné ayant proposé qu'il fit interdire aux ecclésiastiques de porter l'habit et les insignes religieux hors de l'exercice de leur ministère, Gay-Vernon appuya son collègue et confrère, dont la motion fut adoptée. Tous les députés appartenant au clergé mirent alors leur calotte dans leur poche. L'évêque de Limoges fit mieux: il détacha sa croix épiscopale et la déposa sur le bureau comme don patriotique, annonçant qu'il se contenterait désormais d'une croix de bois. Réélu à la Convention, il prit place à la Montagne, vota la mort du roi sans appel ni sursis, combattit les girondins et, lors du mouvement anticatholique de brumaire an II (novembre 1793), renoua aux fonctions ecclésiastiques, en déclarant qu'il ne voulait plus d'autre titre que celui de citoyen. Il fut ainsi l'un des premiers prêtres qui donnèrent l'exemple de cet acte viril.

Au 9 thermidor, il se prononça contre Robespierre, lutta néanmoins contre la réaction thermidorienne, entra au conseil des Cinq-Cents lors de la mise en vigueur de la constitution de l'an III, remplit ensuite des fonctions diplomatiques, fut nommé commissaire du Directoire auprès de l'administration de la Somme et donna sa démission lors de l'usurpation de Bonaparte au 18 brumaire.

Plus tard, il accepta l'emploi de sous-directeur de l'Ecole polytechnique et fut exilé comme républicain lors de la deuxième Restauration. Il se retira alors à Vilvorde, près de Bruxelles, et obtint en 1819 l'autorisation de revenir en France.

VERNON (Simon-François, baron GAY DE), général français, frère du précédent, né à Saint-Léonard en 1760, mort en 1822. Il entra à l'Ecole du génie, devint capitaine en 1790, construisit en 1792 la tête de pont de Cassel, puis fut envoyé à l'armée du Nord avec le grade d'adjudant général. Ses rela-

tions d'amitié avec Custine le firent emprisonner. Après le 9 thermidor, Vernon recouvra la liberté, puis fut attaché comme professeur à l'Ecole polytechnique, où il remplit les fonctions de sous-directeur jusqu'en 1813. A cette époque, il fut chargé de défendre la place de Torgau, qu'il rendit le 1^{er} janvier 1814. A partir de ce moment, il vécut dans la retraite. On lui doit: *Exposition abrégée du cours de géométrie descriptive appliquée à la fortification* (Paris, 1802, in-4°); *Traité élémentaire d'art militaire et de fortification* (1805, 2 vol. in-4°). — Son fils, le baron Jean-Louis-Camille GAY DE VERNON, né à Saint-Léonard (Haute-Vienne) en 1796, entra dans l'armée, devint officier d'état-major, aide de camp du général Gouvion Saint-Cyr, puis quitta le service. Il a publié: *Considérations sur les chevaux limousins* (1840, in-8°); *Mémoire sur les opérations militaires des généraux en chef Custine et Houchard* (1844, in-8°); *Vie du maréchal Gouvion Saint-Cyr* (1857, in-8°). — Le fils du précédent, le baron François-Simon-Marie-Jules GAY DE VERNON, né à Saint-Léonard (Haute-Vienne) en 1832, a également suivi la carrière des armes et est devenu officier de cavalerie. On lui doit: *Essai historique sur l'organisation de la cavalerie légère*, suivi d'une notice sur le 3^e de chasseurs (1853, in-8°); *Histoire du 2^e régiment de chasseurs à cheval* (1865, in-8°), etc.

VERNON (Robert), le véritable fondateur de la Galerie nationale de peinture à Londres, né en 1774, mort en 1849. La Galerie nationale, fondée en 1824, ne comptait en 1847 que 41 tableaux, sur lesquels un tiers à peine était l'œuvre d'artistes anglais. C'était donc moins une galerie nationale qu'une galerie des œuvres des vieux maîtres de l'Italie et de la Hollande. C'est à Vernon que l'Angleterre doit de posséder aujourd'hui un vrai musée de peinture anglaise. Il avait consacré presque toute sa vie et la majeure partie de sa fortune à former une collection de toiles des meilleurs artistes; cette collection renfermait à la fin 157 tableaux, qui, sauf 2, avaient été peints par des artistes anglais, la plupart contemporains. En 1847, le possesseur en fit don au gouvernement, qui l'a fait placer à Marlborough House, où l'on a érigé aussi un buste du généreux donateur.

VERNONIE s. f. (ver-no-ni — de Vernon, botan. angl.). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, type de la tribu des vernoniées, comprenant environ quatre cents espèces, qui croissent pour la plupart dans les régions tropicales. La vernonie de New-York est une grande et belle plante. (P. Duchartre.)

— Encycl. Les vernonies sont des plantes vivaces, à feuilles généralement alternes, glanduleuses; les fleurs, tubuleuses, sont groupées en petit nombre, en capitation entourées d'un involucre formé de plusieurs rangées d'échailles étroites plus courtes que les fleurs; les fruits sont des akènes surmontés d'une double aigrette. Ces plantes sont originaires de l'Amérique du Nord, et plusieurs espèces sont cultivées en plein air dans nos jardins. Ce sont en général des végétaux de grande taille, qui se recommandent par la beauté de leur port, l'ampleur de leur feuillage et l'abondance de leurs fleurs. Ils sont d'ailleurs très-rustiques et se propagent aisément de graines, et mieux d'éclats de pied. On distingue surtout la vernonie de New-York, la vernonie élevée et la vernonie éminente, qui se rencontrent assez fréquemment dans nos jardins pittoresques, et la vernonie anthelmintique, employée comme vermifuge.

VERNONIÉ, ÉE adj. (ver-no-ni-é — rad. vernonie). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte à la vernonie. || On dit aussi VERNONIACÉ, ÉE.

— s. f. pl. Tribu de la famille des composées, ayant pour type le genre vernonie.

VERNOUX, bourg de France (Ardèche), ch.-l. de cant., arrond. et à 36 kilom. S.-O. de Tournon; pop. aggl., 1,448 hab. — pop. tot., 3,240 hab. Moulinage des soies. Centre d'un important commerce de draps qui se fabriquent dans les villages voisins. L'église paroissiale est ornée d'un beau portail gothique. Aux environs, ruines du donjon de la Tourette.

VERNULZ (Nicolas DE), surnommé *Vernus-leux*, érudit et poète belge, né à Rombout (Luxembourg) en 1583, mort à Louvain en 1649. Il fit ses études à Trèves et à Louvain, entra dans l'enseignement, professa la rhétorique, la langue latine et devint successivement président du collège du Luxembourg, licencié en théologie, chanoine de l'église Saint-Pierre, historiographe du roi d'Espagne et de l'empereur. En outre, à trois reprises, il fut nommé recteur de l'université. Parmi ses nombreux ouvrages, nous citons: *De arte dicendi* (Louvain, 1619, in-12); *Institutionum politicarum lib. IV* (1624, in-fol.); *Institutionum economicarum libri II* (1626, in-fol.); *Dissertationum politicarum decades II* (1629, in-12); *Historia austriaca* (1651, in-12); *Epitome historiarum* (1654, in-4°).

VERNY, ancien bourg de France (Moselle), ch.-l. de cant., arrond. et à 13 kilom. S. de Metz, près du ruisseau de Morfontaine; 540 hab. Il a été cédé à la Prusse par le

traité de Francfort (10 mai 1871). Brosseries, distilleries, huilerie, vinaigrerie.

VERNY (Charles-François), poète français, né à Besançon en 1753, mort en 1811. Il fit de bonnes études au collège de Besançon et apprit seul l'anglais et l'italien. Admis dans les aides, il ne tarda pas à donner sa démission. Sous l'Empire, il fut employé dans les fourrages à l'armée du Rhin, puis passa dans les bureaux de l'administration à Paris, sans cesser de cultiver les lettres. Il retourna aux productions de sa jeunesse et se disposait à les rééditer, quand la mort le surprit. On lui doit les ouvrages suivants: *Idylles sentimentales*, suivies de *Mes vœux* (Genève, 1787, in-8°); *Roxane*, poème héroïque-comique, en cinq chants, suivi de *Pièces fugitives* (Besançon, 1788, in-8°); *Stances sur le 14 juillet 1789* (1789, in-8°); le *Départ d'un volontaire du Jura*, idylle (Besançon, 1792, in-8°), etc.

VEROCCHIO (Andrea DEL), peintre et sculpteur florentin. V. VERROCCHIO.

VEROCZE, bourg de Hongrie. V. WEROWITZ.

VERODUNENSES ou **VERODUNI**, peuple de la Gaule romaine, dans la province de la Belgique Ire, à l'E. des Mediomatrics et au N. des Leuci. Capitale, Verodunum, aujourd'hui Verdun.

VÉRODUNOIS, OISE s. et adj. (vé-ro-du-noi, oi-ze). Géogr. anc. Habitant de Verdun, autrefois Verodunum; qui appartient à cette ville ou à ses habitants.

VEROLANUOVA, bourg du royaume d'Italie, province et à 29 kilom. S.-O. de Brescia, ch.-l. de district et de mandement; 4,800 hab.

VÉROLE s. f. (vé-ro-le). — Ce mot, qui s'écrivait autrefois *vairole*, vient de *vair*, bigarré, comme *vairerie*, du primitif latin *varius*. Pathol. Maladie contagieuse, qui se communique surtout par le contact des organes génitaux: *Gagner la vérole, une vérole*. Le *parlement de Paris, toujours zélé pour le bien public, fut le premier qui donna un arrêté contre la vérole*, en 1497. (Volt.) « *Grosse vérole*, Ancien nom de la même maladie. » *Petite vérole*, Nom vulgaire de la variole et des cicatrices qu'elle laisse souvent: *Avoir la petite vérole*. *Avoir le visage marqué, gâté de petite vérole*. La vaccine préserve de la petite vérole. (Acad.) La petite vérole est la bataille de Waterloo des femmes; le lendemain, elles connaissent ceux qui les aiment véritablement. (Balz.) « *Petite vérole volante*, Nom vulgaire de la varicelle. » *Petite vérole confluyente*, Celle dont les pustules sont nombreuses et voisines. « *Petite vérole naturelle*, Celle qui se développe spontanément. » *Petite vérole artificielle*, Celle qu'on communique par la vaccination.

— Moll. *Petite vérole*, Nom vulgaire d'une coquille du genre porcelaine.

— Encycl. V. VARIOLE et SYPHILIS.

VÉROLE, ÉE adj. (vé-ro-lé — rad. vérole). Qui a la vérole: *Homme VÉROLÉ*. *Femme VÉROLÉE*.

— Substantif. Personne atteinte de la vérole: *On peut assurer que, quand trente mille hommes combattent en bataille rangée contre des troupes égales en nombre, il y a environ vingt mille VÉROLÉS de chaque côté*. (Volt.)

VEROLENGO, bourg du royaume d'Italie, province, district et à 26 kilom. N.-E. de Turin, mandement de Chivasso; 5,600 hab.

VÉROLETTE s. f. (vé-ro-lè-te — dim. de vérole, qui s'est dit pour *petite vérole*). Pathol. Syn. de VARIOLE.

VEROLI, anciennement *Verula* ou *Verulum*, ville du royaume d'Italie, province et à 11 kilom. N.-E. de Frosinone; 3,600 hab. Evêché suffragant de Frosinone.

VÉROLIE s. f. (vé-ro-li). Féod. Droit en vertu duquel le seigneur contraignait ses vassaux à venir moudre au four banal.

VÉROLIQUE adj. (vé-ro-li-ke — rad. vérole). Qui appartient, qui a rapport à la vérole: *Pustule VÉROLIQUE*.

VÉROMANDUENS, en latin *Veromandui*, peuple de la Gaule romaine, dans la province de la Belgique Ite, au S. des Atrebates et des Nerviens, au N. des Suessiones et des Remi. Capitale *Augusta Veromanduorum*, aujourd'hui SAINT-QUENTIN.

VÉRON s. m. (vé-ron). Ichthyol. Nom vulgaire d'un poisson du genre aile, devenu pour quelques auteurs le type d'un genre particulier: *En général, le VÉRON a le dos d'une teinte olivâtre*. (V. de Bomare.) || On écrit aussi VAIRON.

— Encycl. Les *vérons* forment un genre voisin des chevannes, mais facile à distinguer par des écailles très-petites, les nageoires dorsale et anale très-courtes à leur base, les dents pharyngiennes disposées sur deux séries, l'interne de deux dents très-petites, l'externe de quatre ou cinq dents terminées en crochet. Le *véron commun* ou *lisse* est l'espèce type et la plus répandue. Sa taille ne dépasse pas 0m,1; il a le corps arrondi sur les côtés et tout couvert d'une peau d'apparence gaufrée; le museau épais et arrondi, la mâchoire supérieure à peine saillante. « Dans le temps ordinaire, dit M. Blanchard, le *véron* a le dos verdâtre ou bronzé, les côtés marqués de taches et de

bandes noires et pointillés de la même couleur, les parties inférieures grisâtres; mais au printemps, et surtout à l'époque du frai, le dos prend des tons bleus métalliques, chatoyants; une bande longitudinale du même bleu se dessine sur les flancs; les lèvres, la gorge, la base des nageoires et quelquefois même une partie du ventre deviennent d'un rouge écarlate. « Ces couleurs éclatantes ont valu au *véron*, dans certains pays, le nom d'*arlequin*; on l'appelle aussi, dans d'autres localités, *gendarme*, *viroun*, *erling*, *vergnole*, *loque*, *gravier*, etc.

Le *véron* est commun dans presque toutes les eaux douces de la France et d'une grande partie de l'Europe; on le trouve dans les lacs, les étangs, les rivières, les fossés, mais surtout dans les petits ruisseaux herbus, où il vit en compagnie des loches, des chabots et des épinoches. Il recherche particulièrement des épinoches. Il recherche particulièrement des eaux limpides à fond graveleux; les eaux stagnantes lui sont funestes. Il nage avec grâce et se rapproche souvent des bords. Il se nourrit d'insectes, de vers, de conferves, de débris de toutes sortes. Malgré sa petitesse, il est très vorace. « Plusieurs fois, dit Crespon, je me suis amusé à leur jeter de petits rouleaux de papier, après lesquels je les ai vus s'acharner et les avaler. » Le *véron* devient à son tour la proie des truites et d'autres poissons, et même des oiseaux aquatiques. On l'emploie comme appât pour la truite, la perche et le brochet. Sa chair, peu estimée dans certains pays, est recherchée dans d'autres, où elle passe pour délicate; on la mange en friture.

C'est en mai et juin, dans les petits cours d'eau, qu'a lieu le frai du *véron*; il s'élève alors sur les graviers, jusqu'au point de troubler l'eau. Généralement, il dépose sa ponte à quelques centimètres de profondeur. Ses œufs, petits, libres et isolés, sont entraînés par le courant et vont se loger dans les interstices du menu gravier. Le chabot étant la seule espèce qui ose se risquer à une aussi faible profondeur, les œufs du *véron* échappent ainsi à la principale cause de destruction, ce qui, joint à l'extrême fécondité de cette espèce, explique sa prodigieuse multiplication. Dans certaines eaux, le fond en est couvert. Il y a donc avantage à le propager pour servir de nourriture aux espèces plus grandes et plus recherchées.

VÉRON (François), controversiste, né à Paris vers 1575, mort à Charenton en 1649. Entré chez les jésuites, il s'appliqua avec un zèle excessif à la conversion des réformés et obtint même, à cet effet, par lettres patentes du 19 mars 1622, l'autorisation de prêcher sur les places publiques et de disputer avec tous sans obstacle. Quand l'âge vint ralentir son ardeur, il se retira à Charenton, dont la cure lui avait été conférée. Le clergé français, reconnaissant de ses efforts, lui avait alloué une pension de 600 livres et avait payé l'impression de ses ouvrages. Ses principaux écrits sont: *Actes de la conférence de Caen* (Caen, 1629, in-12); *Méthode de traiter les controverses de religion* (Paris, 1638, in-fol.); *De la primauté de l'Eglise* (1641, in-8°); *Règle générale de la foi catholique* (1645, in-fol.).

VÉRON (Louis-Désiré), publiciste français, docteur en médecine, administrateur et homme politique, né à Paris le 5 avril 1798, mort dans la même ville en septembre 1887. Fils d'un marchand papetier, il commença ses études dans une institution dirigée par un ex-prêtre et les acheva en suivant comme externe les cours d'un lycée. Etudiant en médecine à partir de 1816, nommé premier interne des hôpitaux en 1821, il fut attaché successivement à la Charité, à l'hôpital Saint-Louis et à celui des Enfants trouvés. Reçu docteur en médecine en 1823, il commença à rédiger des *Cahiers*, où il consignait ses observations médicales. Le premier de ces cahiers a seul paru sous ce titre: *Observations sur les maladies des enfants; altérations organiques, muguet* (1825, in-8°).

En 1824, le docteur Véron fut nommé médecin des musées royaux; mais bientôt, à la suite d'une saignée manquée et de quelques déboires, il renoua complètement à la médecine et chercha sa place parmi les journaliers. Il eut alors l'occasion de faire la connaissance du pharmacien Regnault, l'inventeur de la pâte pectorale qui porte ce nom. Regnault étant mort sans laisser aucune ressource, ses amis, dans le but de venir en aide à sa femme et à ses enfants, eurent l'idée de faire de la pâte en question un objet de spéculation. Le docteur Véron s'associa à cette entreprise, y apporta 40,000 francs qui composaient tout son patrimoine et devint commanditaire de la maison de commerce dont M. Frère, pharmacien, fut le gérant. Ses relations avec les organes de la publicité parisienne lui permirent de donner tout à coup une grande notoriété à ce produit pharmaceutique, dont la vogue fut considérable. Tous les associés et en particulier le docteur Véron firent une excellente affaire.

De la *Quotidienne*, où il écrivait chaque semaine une revue politique, le docteur Véron passa au *Messenger des Chambres*, dont il rédigea le feuilleton théâtral. Mais sa carrière littéraire, selon lui, datait de 1829 seulement, lorsqu'il fonda la *Revue de Paris*, où se produisirent beaucoup de jeunes talents.

Deux années après, il en quitta la direction pour prendre celle de l'Opéra. Ce théâtre devenait, par suite de la révolution de Juillet, une entreprise particulière; il cessait d'être une sorte d'apanage de la maison du roi. Le titulaire devait donc l'exploiter à ses risques et périls. M. Véron, grâce aux appuis que la *Revue de Paris* lui avait créés, l'emporta sur plusieurs concurrents; il obtint son privilège le 1^{er} mars 1831 et prit possession le 1^{er} juin suivant, jour où l'on représentait pour la première fois *Guillaume Tell*, réduit à trois actes. On a beaucoup vanté son habileté à propos de son passage à l'Opéra; la vérité est que là comme partout il fut plus heureux qu'habile. En effet, il arrive; il trouve une troupe admirable, jeune, vaillante, modestement payée, et une subvention de 810,000 fr. L'ancienne administration ne lui lègue qu'un seul ouvrage à représenter, et cet ouvrage c'est *Robert le Diable*. On sait quel succès immense, prodigieux eut *Robert le Diable*. Sur les ailes de Taglioni, la *Sylphide* alla aux nues; la *Juive*, montée un peu avant la retraite du docteur Véron, fut encore un succès. En 1835, Véron abdiqua dans toute sa gloire; du soir à la politique, il n'y eut qu'un pas pour lui; il rêvait la députation. Le voilà donc candidat de l'opposition à Landerneau en 1838. Il échoue. Cette même année, il est fait chevalier de la Légion d'honneur, non comme directeur de l'Opéra, mais comme médecin.

Battu sur le terrain électoral, Véron voulut avoir un journal à administrer. Le *Constitutionnel* était descendu à trois mille abonnés, il se mourait; le docteur Véron entreprit de le guérir, et cela, dit-on, sur les instances de M. Thiers. Il acheta donc deux actions de ce journal à demi expirant sous les traits acérés des petits journaux; il en devient administrateur et gérant signataire, et prend dans cette position une part très-active à la coalition du cabinet, du 10 mai 1839, improvisé sous la présidence du maréchal Soult. Quand M. Thiers parvint au pouvoir, comme président du ministère du 1^{er} mars 1840, il voulut récompenser les services rendus à son parti par le docteur Véron; mais celui-ci préféra rester au *Constitutionnel*, où il soutint constamment les idées politiques de M. Thiers jusqu'à la chute de la royauté. Dans ses mains, le *Constitutionnel* était redevenu florissant; aucun sacrifice ne lui avait coûté pour en arriver là. A peine au fauteuil directorial, le docteur Véron paya 100,000 francs le *Juf errant*, dont la *Presse* et les *Débats* se disputaient la publication. Il y avait là une audace apparente, qui fut couronnée d'un plein succès. L'engouement pour Eugène Sue, dont les *Débats* achevaient les *Mystères de Paris*, était extrême alors; aussi, les premières lignes n'avaient pas encore paru, que vingt mille affamés s'étaient fait inscrire pour en avoir les premières. D'un seul coup, le *Constitutionnel* avait reconquis, sinon son influence, au moins une clientèle suffisante pour affermer sa quatrième page 300,000 francs à un fermier d'annonces.

Après l'avènement de la seconde République, le *Constitutionnel* se hâta de souscrire en faveur des blessés de Février pour une somme de 12,000 francs. Mais bientôt il se mit à attaquer vivement les idées nouvelles et les hommes qui, comme Ledru-Rollin, caractérisaient le mieux le mouvement populaire. Il ne tarda pas à appuyer la candidature à la présidence de Louis-Napoléon Bonaparte. En 1852, le gouvernement présentait le docteur Véron comme son candidat officiel dans l'arrondissement de Sceaux. Il fut nommé, il fut même réélu en 1857. M. le député Véron, malgré sa nouvelle qualité, continuait cependant à diriger le *Constitutionnel*; mais ce journal suivait alors une ligne politique qui le rendait impopulaire et voyait chaque jour diminuer le nombre de ses abonnés. Alors le docteur Véron entama des négociations secrètes ayant pour but de joindre à la possession du *Constitutionnel* celle du *Pays*, mais le *Pays*, ou plutôt M. Mirès, qui en était le propriétaire, au lieu de se laisser acheter par le docteur, trouva moyen d'acquiescer sa propre feuille, c'est-à-dire le *Constitutionnel*, au prix de 1,900,000 francs. Certains actionnaires qui n'avaient point pris part au traité intervenu susciterent au docteur Véron un long procès dont, après diverses péripéties, il sortit enfin victorieux. C'est ainsi qu'il se retira, non sans quelque regret, sous sa tente, préparant ses *Mémoires*, qui parurent en 1854 (6 vol. in-8°). Sous le titre de *Mémoires d'un bourgeois de Paris*, cet ouvrage, dans lequel l'auteur parle beaucoup de lui et un peu des événements et des dîners auxquels il a été mêlé, eut un certain succès de curiosité. Il s'en fit trois éditions successives. On en parla beaucoup dans les gazettes. En somme, on s'attendait à mieux que cela; on attendait des révélations palpitantes, de piquantes indiscrétions, quelques bonnes friandises politiques, littéraires, gastronomiques et gaillardes; et il advint qu'on n'y trouva que ce qui courait les champs de la chronique et de l'histoire. L'année suivante, le docteur Véron publia un roman de mœurs intitulé : *Cinq cent mille francs de rente* (1855, 2 vol. in-8°), puis *Quatre ans de règne. Où allons-nous?* un volume de politique; l'*Éloge de Regnard*, sujet de prix proposé par l'Académie française et publié en 1858 dans le *Constitutionnel* (nos des 10 et 11 septembre); enfin, les *Thé-*

tres de Paris depuis 1806 jusqu'en 1860, illustré (1860, in-18). Il a donné en 1866 les *Nouveaux mémoires d'un bourgeois de Paris*, depuis le 10 décembre 1848 jusqu'aux élections générales de 1863; enfin le *Second Empire*, (1 vol. in-8°).

VÉRON (Eugène), écrivain et journaliste, né à Paris en 1825. Admis à l'Ecole normale en 1846, il en sortit en 1849, se fit recevoir agrégé des lettres en 1850 et fut chargé de professer la rhétorique. Après l'établissement de l'Empire, M. Eugène Véron, qui appartenait au parti républicain, quitta l'Université et se fit professeur libre à Paris. Après avoir collaboré à la *Revue nationale*, à la *Revue de l'instruction publique*, au *Courrier du dimanche*, etc., il prit la rédaction en chef de la *Liberté*, de l'Hérault, puis alla vers 1868 rédiger le *Progrès de Lyon*, dans lequel il montra un vigoureux et remarquable talent de publiciste. En 1871, M. Véron quitta ce journal pour fonder dans la même ville la *France républicaine*; mais ce vaillant journal fut supprimé par arrêté du général, commandant l'état de siège le 11 juillet 1873. En mai 1876, il a ressuscité, avec M. Ballue, l'*Avant-garde*, journal républicain qui paraît à Paris. On lui doit un certain nombre de brochures et d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Duprès et intellectuel dans l'humanité* (1862, in-8°); la *Liberté et les associations ouvrières* (1864, in-16); les *Associations ouvrières de consommation, de crédit et de production* (1865, in-12); le *Progrès et les événements de Paris* (1871, in-8°); les *Elections et la politique à coups de fusil* (1871, in-8°); *Histoire de l'Union centrale* (1874, in-18); *Histoire de l'Allemagne depuis la bataille de Sadowa* (1875, in-8°); la *Troisième invasion* (1875, in-fol.), etc.

VÉRON (Pierre), littérateur et journaliste, né à Paris en 1833. Au sortir du collège, il renonça à la carrière de l'enseignement, qu'il s'était d'abord proposé de suivre, et s'adonna entièrement à la littérature. Il collabora à la *Revue de Paris*, à la *Chronique*, et ne tarda pas à se faire remarquer par la verve de son style et surtout par une étonnante fécondité, qui lui permit de fournir une quantité innumérable d'articles au *Monde illustré*, à l'*Illustration*, au *Courrier de Paris*, au *Journal amusant*, au *Petit Journal*, à l'*Avenir national*, à l'*Opinion nationale*, au *Charivari*, etc. Attaché à la rédaction de ce dernier journal en 1858, il en devint, après la mort de Louis Huart, le rédacteur en chef, et il en a conservé depuis lors la direction. M. Véron ne s'est pas borné à donner des articles, pour la plupart satiriques et mordants; il a, notamment dans le *Charivari*, défendu la politique républicaine, et il a publié en même temps un grand nombre d'ouvrages humoristiques et fantaisistes sur les mœurs du temps. Nous citerons de lui : *Réalités humaines*, poésies (1857, in-18); *Paris s'amuse* (1861, in-12); les *Gens de théâtre* (1862, in-12); les *Marchands de santé* (1862, in-12); les *Marionnettes de Paris* (1862, in-12); les *Souffres-plaisirs* (1862, in-12); l'*Année comique* (1861 et 1862, in-12); la *Comédie du voyage* (1863, in-12); le *Roman de la femme à barbe* (1863, in-12); *Avez-vous besoin d'argent?* (1864, in-12); *Monsieur Personne* (1864, in-12); *Maison d'Amour et Cie* (1864, in-12); la *Foire aux grotesques* (1865, in-12); la *Famille Hazard* (1865, in-12); le *Pavé de Paris* (1865, in-12); *Sauvé, mon Dieu!* (1865, in-12), vaudeville en collaboration avec H. Rochefort; *Par-devant M. le maire* (1866, in-12); la *Mythologie parisienne* (1867, in-12); *Monsieur et madame Tout-le-Monde* (1867, in-12); les *Patins du boulevard* (1868, in-12); l'*Age de fer-blanc* (1868, in-12); les *Phénomènes vivants* (1868, in-12); *Poésies* (1870, in-8°); le *Carnaval du dictionnaire* (1874, in-12); la *Boutique à treize* (1875, in-12); le *Panthéon de poche* (1875, in-12); le *Sac à malices* (1875, in-12); les *Dindons de Panurge* (1875, in-12); *Paris à tous les diables* (1875, in-12), etc.

VÉRON (Jean-Pierre-Nicolas Ducommun, dit), littérateur français. V. Ducommun.

VÉRON DE FARINCOURT (Louis-Marie-Alexandre), général français, né à Langres en 1786, mort en 1847. Entré en 1804 comme volontaire dans les chasseurs à pied de la garde impériale, il se distingua à Austerlitz, à Friedland, à Chaves (Portugal), où il fut fait prisonnier. Mis en liberté après une détention de treize mois, il prit part à la campagne de Russie, se fit remarquer à la Moskowa, à Smolensk, à Dresde, à Bautzen, et obtint, après cette dernière affaire, le titre de baron. En 1814, Farincourt fut l'un des derniers combattants de la bataille de Paris. Rallié aux Bourbons en 1816, il devint successivement lieutenant-colonel et colonel, fit la campagne d'Espagne (1823) et emporta d'assaut, au siège de Cadix, le fort qui dominait la place. A la révolution de 1830, mis en solde de congé, puis en traitement de réforme, il fut rétabli en 1832 par Soult sur les cadres de l'armée, avec le grade de général de brigade.

VÉRON DE FORBONNAIS (François), publiciste français. V. FORBONNAIS.

VÉRON-RÉVILLE (Antoine-Armand), magistrat français, né à Neuf-Brisach en 1815, mort à Bordeaux en 1871. Il fit ses études de droit, exerça quelque temps la profession

d'avocat, puis entra dans la magistrature. Il fut en dernier lieu conseiller à la cour d'appel de Colmar, puis à celle de Bordeaux. On lui doit un *Essai sur les anciennes juridictions d'Alsace* (Colmar, 1857, in-8°) et une *Histoire de la Révolution française dans le département du Haut-Rhin* (1865, in-8°).

VÉRONAIS, AISE s. et adj. (vé-ro-nè, èze). Géogr. Habitant de Véronne; qui appartient à Véronne ou à ses habitants : *Les Véronais*. La population VÉRONNAISE. On dit aussi VÉRONOIS, OISE.

— Hist. *Pâques véronaises*, Massacre des Français à Véronne, le lundi de Pâques 1797.

VÉRONNE, la *Verona* des Romains, nommée aussi *Verona* par les Italiens, ville forte du royaume d'Italie, ch.-l. de la province, du district et des deux mandements de son nom, sur les deux rives de l'Adige, à 108 kilom. O. de Venise, à 150 kilom. E. de Milan, par 45° 26' de latit. N. et 8° 38' de longit. E.; 60,000 hab. Evêché suffragant de Venise; résidence des autorités supérieures de la province; cour suprême de justice; tribunal de 1^{re} instance; société des sciences et des arts; académie de peinture et de sculpture; académie d'agriculture, commerce et arts; lycée, 3 gymnases, 2 bibliothèques publiques; maison royale d'éducation pour les demoiselles; musée de peinture; observatoire astronomique; arsenal. Véronne est une des plus importantes places fortes de l'Italie; elle forme l'angle N.-E. du fameux quadrilatère, contre lequel l'Autriche, naguère maîtresse de la Vénétie, pensait que viendrait se briser tous les efforts de ses ennemis. Les fortifications formidables dont les Autrichiens ont entouré cette place ont pour base la vieille enceinte bastionnée. « On l'a munie sur la rive droite, dit M. Baudé, à qui nous empruntons ces détails, de huit bastions disposés d'après le système Carnot, avec des contrescarpes sans revêtement, pour faciliter les sorties. Le fort de San-Proculle, à l'O., couvre l'entrée de la rivière dans la ville, dont il est très-rapproché; le fort de Hess, un peu plus éloigné, en couvre la sortie. Un vaste système de forts détachés, de 3 kilom. de longueur sur 2 kilom. de largeur, entoure la ville sur la rive droite et en fait un immense camp retranché, capable de recevoir une armée entière. » L'armée autrichienne qui battit les Italiens à Custozza en 1866 était campée sur cet emplacement. Les forts détachés se composent de fortes redoutes, espacées entre elles de 600 mètres environ. Ces redoutes ont en général la forme d'un trapèze, dont la grande base est tournée vers l'extérieur. Sur la rive gauche, l'ancienne muraille, construite par l'empereur Gallien, réparée et pourvue de tours crénelées au moyen âge, a été fortifiée de nos jours par des bastions qui forment six fronts réguliers. En outre, sur cette même rive gauche, vers l'E., un dernier contre-fort des Alpes du Tyrol porte le château San-Felice. En avant de cette citadelle, on a construit sept forts détachés, qui grimpent et descendent la double croupe du contre-fort. Les ponts qui font communiquer les deux parties de la ville ont des parapets crénelés et sont munis de bastilles à leurs extrémités. Six portes fortifiées, trois sur la rive droite et trois sur la rive gauche, donnent accès dans la ville. Tel est à peu près l'ensemble des fortifications de cette importante place de guerre. Malgré tout cet appareil militaire, l'industrie est assez active à Véronne. On y trouve de nombreuses moulineries de soie, des fabriques de soieries, toiles, tissus de laine, cordages; des tanneries, teintureries. Le commerce y a surtout pour objet la soie, les vins, les grains et les huiles.

La ville de Véronne est située dans une plaine élevée de 71 mètres au-dessus du niveau de l'Adriatique. L'Adige entre dans la ville au N.-O. et en sort au S.-E., en décrivant l'intérieur un large circuit, dont la convexité est tournée au N. C'est dans ce repli du fleuve que s'étend la partie la plus importante de la ville. L'autre partie, située sur la rive gauche, porte le nom de Véronette. Quatre ponts de pierre mettent en communication les deux parties de Véronne, dont la circonférence est de 12,720 mètres. L'intérieur se compose de rues larges, régulières et bordées de belles constructions. Les plus importantes sont la rue Stradone, qui va de la place Brà, située au centre de la ville, à la porte Neuve; la via Pallone et le Corso. Parmi les places publiques, nous mentionnerons la piazza Brà, la plus grande de Véronne, bordée à l'E. par l'amphithéâtre, au S.-O. par le théâtre philharmonique et sur les autres points par des palais; la piazza dei Signori, où se trouvent les anciennes demeures des Scaliger, et la piazza del Erbe, jadis forum de la république.

— *Monuments*. « Véronne, dit un écrivain contemporain, avec ses vieilles murailles flanquées de tours, ses ponts dont les parapets sont des créneaux, ses longues et larges rues et ses souvenirs du moyen âge, a une sorte de grand air qui impose. » Ses antiquités se composent d'un amphithéâtre ou arène, d'un théâtre antique, en moins bon état que le précédent, et de quelques arches du pont della Pietra, où se reconnaissent aisément les procédés de construction romaine. L'amphithéâtre, un des plus remarquables monuments de la magnificence des empereurs, est

bâti en lourds quartiers de pierre. Après avoir été longtemps enseveli en quelque sorte sous des constructions vulgaires, il en fut débarrassé seulement au xv^e siècle. Ainsi tombe l'hypothèse souvent avancée par les historiens que l'amphithéâtre de Véronne donna au Dante, par ses divisions, l'idée des cercles de l'enfer, dont il devait faire une application si heureuse dans sa *Divine comédie*.

De forme ovale, ainsi que la Colisée de Rome, nous apprend M. du Pays, le monument antique a extérieurement 156 mètres de longueur et 125 mètres de largeur. L'arène, ou la place vide du milieu, a 75 mètres sur 45. A l'intérieur de cette arène règnent quarante-cinq rangs de gradins, où, lors de la fête donnée à l'empereur François 1^{er}, 50,000 personnes purent trouver place. Aux extrémités du grand axe de l'ellipse, il y a deux grandes portes, et au-dessus de chacune de ces portes une plate-forme ou tribune fermée par une balustrade. L'enceinte extérieure a été presque entièrement détruite. Un grand nombre de vomitoires sont aujourd'hui occupés par des magasins, des boutiques de forgeron et de marchands de vieille ferraille. « Il faut également comprendre dans les antiquités de Véronne l'arc de Leoni, attribué à l'époque de Vespasien, et la porte Borsa ou Borsari, construite sous les Antonins.

Véronne possède une série d'églises et de palais, qui tous méritent au moins une mention.

Eglises. La cathédrale, placée sous l'invocation de santa Maria Matricolare, s'élève sur l'emplacement d'un temple de Minerve, dont les matériaux servirent à la construction de l'édifice primitif. Elle fut rebâtie en 1187 et modifiée au xv^e et au xvi^e siècle. Son porche, orné de colonnes soutenant des griffons, présente les statues des paladins Olivier et Roland. Une belle rotonde à colonnes, œuvres de San-Micheli, précède le chœur. A l'intérieur, on remarque surtout les détails de sculpture des pilastres et les belles fresques exécutées en 1533 par Torbido il Moro, sur les dessins de Jules Romain. Une *Assomption* du Titien, une *Adoration des mages* de Liberale et *Deux apôtres* de Carotto méritent également d'être signalés. La cathédrale correspond avec l'oratoire San-Giovanni-in-Fonte, qui possède d'admirables fonts baptismaux en marbre, d'un seul bloc. Le palais de l'archevêché et la bibliothèque capitulaire sont également voisins de la cathédrale.

Après la cathédrale viennent les églises suivantes : l'église Santa-Anastasia, commencée en 1261 et dont la façade est demeurée inachevée. La décoration des voûtes se compose d'arabesques peintes. Une fresque représentant l'*Enfant Jésus et saint Georges*, et qui orne une des principales chapelles, est attribuée à Giotto. La même chapelle contient le tombeau de Cavalli (1590). La chapelle Pellegrini possède d'intéressants bas-reliefs en terre cuite (xv^e siècle) et un autre tombeau. Les principaux ouvrages de peinture qui ornent encore Santa-Anastasia sont : un *Saint Martin*, de Carotto; une *Vierge entre saint Augustin et saint Thomas d'Aquin*, par Morone; une *Vierge trônant parmi les saints*, par Girolamo dei Libri; diverses scènes de la passion du Christ, par Liberale; le *Miracle de san Gimignano*, par l'Alighieri; une *Vierge*, un *Saint Nicolas*, une *Sainte Cécile*, de l'Orbetto; enfin les portraits de *Massimo II della Scala*, et de sa femme *Taddea Carrera*, par le même.

L'église San-Zenone est supérieure à la précédente au point de vue architectural. Fondée par Pépin, fils de Charlemagne, elle fut restaurée en 961 et terminée vers 1178. Le chœur seul date du xv^e siècle. La façade en marbre, aux ornements d'une grande délicatesse, présente un porche à colonnes précédant la porte principale, que surmonte une rose à meneaux flamboyants. Les côtés de l'édifice sont en assises successives de brique et de marbre. Les sculptures d'ornementation de la façade représentent, entre autres sujets, la roue de la Fortune et une chasse dont le personnage principal est le roi Théodoric. A l'intérieur, la nef de San-Zenone est d'un aspect majestueux. L'église est surmontée d'un beau clocher, élevé en 1045, et correspond avec l'ancien cloître qui possède encore plusieurs tombeaux, entre autres celui du roi Pépin. Parmi les curiosités et objets d'art que renferme San-Zenone, nous citerons, dans le chœur, les statues de saint Zénon et de saint Proculus, plusieurs fresques fort anciennes, une entre autres découverte en 1859 au-dessus de la porte de la sacristie et attribuée à Stefanoda Zeoio, et une autre d'un bénédictin de la famille Capello (1397). Quant aux tableaux proprement dits, nous citerons seulement, au fond de l'abside, une *Vierge au milieu des anges*, par Mantegna, et deux tableaux de saints. Ces trois œuvres, qui forment une espèce de triptyque, avaient été transportées à Paris en 1797, avec d'autres non moins importantes. Ces dernières n'ont pas été restituées, et on peut, notamment, voir encore aujourd'hui au musée du Louvre un *Christ entre les larrons*, qui faisait partie de l'ensemble. Mentionnons enfin le monument sépulcral d'Attilia Vetrina.

L'église de San-Bernardino, construite à la fin du xv^e siècle, transformée en magasin

militaire par les Autrichiens, conserve encore aujourd'hui sa nouvelle destination. Elle possède encore des fresques de Giolino et un *Crucifement*, par le même. A cette église touche la chapelle Pellegrini, qui passe pour le chef-d'œuvre de San-Michieli. La sacristie contient une *Visitation*, de Barca, et une *Déposition du Christ*, de Brusasorci.

Les autres églises de Vérone sont : San-Pietro-Martire, séparée de Santa-Anastasia par le monument funéraire gothique du comte de Castelbarco, placé en équilibre sur le milieu d'un mur, au-dessus d'une porte cintrée; Santa-Eufemia, dont le portail est du x^e siècle et l'intérieur moderne; on y voit des fresques de Stefano da Zevio et plusieurs tableaux de Carotto, Ridolfi, Torbido, Carlo Caliarì, etc.; Santa-Trinità, aujourd'hui magasin militaire, mais qui conserve encore ses fresques de Brusasorci; Santa-Maria-della-Scala, où l'on remarque des peintures de la plupart des maîtres déjà cités; le poète Maffei, mort en 1755, y a son tombeau; San-Fermo-Maggiore, construite au xiv^e siècle et qui possède une crypte, ouverte en 1605. L'église possède de très-anciennes fresques, une peinture de Paul Véronèse, aujourd'hui malheureusement à peu près ruinée, représentant la *Vierge et les saints*, une *Cène* de Dandoli, plusieurs tableaux de Libérale, Torbido, Bonsignori, Brusasorci et deux dernières fresques, l'une signée Pisanello, l'autre sans nom, représentant un *Crucifement* et découverte en 1856, sous l'épaisse couche de badigeon qui l'avait masquée si longtemps. Cette dernière est un chef-d'œuvre. San-Fermo-Maggiore contient deux tombeaux des Alighieri, descendants du Dante, et le mausolée des Brenzoni. San-Tomaso-Cantareano, c'est-à-dire Saint-Thomas-de-Cantorbéry, fondée en 1316, doit sa façade E. à San-Michieli. Convertie en caserne sous la domination autrichienne, cette église est aujourd'hui rendue au culte. Elle a conservé plusieurs tableaux de l'Orbetto, de Torbido, de Brusasorci, etc. L'église Santi-Nazaro-Celso possède une façade du x^e siècle; elle possède des fresques de Brusasorci, etc. L'ancien couvent attenant à l'église est aujourd'hui occupé par une fabrique, dans le jardin de laquelle se trouve une chapelle souterraine ornée d'autres fresques qui paraissent remonter au vie ou tout au moins au vi^e siècle. Santa-Maria-in-Organo est un édifice construit sur les dessins et après la mort de San-Michieli, vers 1481. On y remarque, entre autres peintures, une *Sainte Françoise Romaine*, du Guerchin, et une *Vierge au milieu des saints*, de Girolamo dei Libri; il faut citer encore les belles marqueries exécutées en 1499 par Fra Giovanni. L'église San-Giovanni-in-Valle possède une crypte où l'on voit encore deux tombeaux contemporains de Constantin. San-Stefano, cathédrale au xi^e siècle, a perdu son caractère primitif, à la suite de restaurations; les peintures de l'intérieur sont dues à Carotto, à Brusasorci, à Giolino et à l'Orbetto; la crypte en croix latine, fort ancienne, contient le tombeau de Placidia, fille de Valentinien III. Enfin, San-Giorgio possède le fameux *Martyre de saint Georges* de Paul Véronèse; une des chapelles de l'église conserve un tableau non moins remarquable, signé du Titoret. Citons encore un tableau à compartiments, de Carotto, représentant *Saint Roch* et *Saint Sébastien*, une *Vierge au milieu des anges* et *des saints*, de Girolamo dei Libri (1529), plusieurs autres peintures de Brusasorci et Farinati, etc.

Nous ne quitterons pas les églises sans dire quelques mots du cimetière et surtout du fameux tombeau de Juliette, l'amante de Roméo. Ce tombeau, qui n'a aucun caractère d'authenticité, est une sorte de sarcophage provenant de l'ancien cimetière des franciscains. Le prétendu tombeau de Juliette est la première curiosité que les touristes demandent à visiter. Quant au cimetière proprement dit de Vérone, il est tout moderne et a été dessiné par Barbieri; il se compose d'un vaste quadrilatère entouré de portiques à colonnes, imitant le dorique, et derrière lesquels règnent des galeries destinées à recevoir les monuments funéraires.

Palais. Les principaux palais de Vérone sont : le palais de la Gran-Guardia, nouvelle caserne monumentale, ornée de magnifiques colonnes corinthiennes; le palais du Conseil, édifice du x^e siècle, orné extérieurement des statues de Pline le Jeune, Cornélius Népos et Catulle. Plusieurs salles de ce palais sont aujourd'hui occupées par deux cents tableaux environ, provenant d'anciennes églises, aujourd'hui supprimées; le palais Maffei; la maison des Marchands, élevée en 1301 et dont la grande tour a été construite par Can Signorini, podestat de Vérone. La construction du Piliér est due aux Vénitiens, dont il affirmait la domination (1524). Comme sa métropole, Vérone possédait aussi, sur une de ses principales places publiques, un lion de bronze, qui ne fut enlevé qu'en 1799. Parmi les palais construits par San-Michieli, nous citerons le palais Canossa, dont la cour se termine en terrasse donnant sur l'Adige; le palais Bevilacqua, devenu l'école communale des jeunes filles, et le palais Pompéi, légué en 1833 par le dernier héritier de ce nom à la ville de Vérone. Le roi Victor-Emmanuel s'y arrêta le 18 novembre 1866. Dans tous ces palais, l'étage inférieur ou

soubassement est ordinairement à bossages, et le rez-de-chaussée est percé d'arcades. Les autres palais de Vérone sont : le palais Giusti, où se trouvent un jardin magnifique, une terrasse d'où l'on embrasse tout le champ de bataille de Custozza et un labyrinthe où le président de Brosses assure s'être égaré pendant près d'une heure (*Lettres sur l'Italie*); le palais Ridolfi, qui possède une fresque de Ricci, représentant le couronnement de Charles-Quint à Bologne.

Nous devons encore mentionner, pour clore la liste des monuments : le Castello-Vecchio (vieux château), construit au bord de l'Adige en 1350 et relié à la rive opposée par un pont étroit impraticable aux voitures; le théâtre philharmonique, sous le péristyle duquel sont rangés les fragments antiques du musée lapidaire, ouvert en 1617, sous les auspices de l'Académie; la statue du Dante, placée au centre de l'ancienne place des Seigneurs, ainsi nommée des résidences des Scaliger; les tombeaux des Scaliger, situés devant la petite église de Santa-Maria-Antica; la bibliothèque du chapitre, fondée au x^e siècle par l'archidiacre Pacico, et où furent découvertes par Pétrarque les *Lettres familières* de Cicéron, et par Niebuhr les *Institutes* de Gaius; enfin sept théâtres : le théâtre Filharmonico (opéra), le théâtre Castellani (comédie), le théâtre dell'Academia Vecchia, le théâtre Salvi, le théâtre Nuovo, le théâtre Moranda et deux salles de spectacle de jour.

Parmi les hommes célèbres nés à Vérone, nous citerons : Catulle, Pline l'Ancien, Cornélius Népos, Paul Véronèse.

— **Histoire.** Vérone (*Verona* en latin et en italien) fut fondée au iv^e siècle avant J.-C. par les Euganiens. Aux Euganiens succédèrent les Etrusques, puis les Gaulois Cénomans et Vénètes. Sous la domination romaine, elle devint, l'an 46 de notre ère, un important municipe. Philippe l'Arabe y mourut l'an 249. En 402, Stilicon battit complètement aux environs des Visigoths. Odoacre et Théodoric y fixèrent successivement leur résidence et en firent la capitale de leurs Etats. Sous la monarchie lombarde, Vérone devint le chef-lieu d'un des grands duchés dont se composait cette monarchie. Charlemagne en fit une marche importante. Sous l'un des descendants de Charlemagne, la ville devint la capitale du royaume d'Italie. Othon le Grand, en 952, la réunit à l'empire. Enfin, en 1201, elle réussit à se constituer en république indépendante, joua un rôle important dans les deux ligue lombardes et finit par tomber sous la tyrannie des Ezzelin de Romano, podestats qui maintinrent leur joug pendant trente-cinq années. Aux Ezzelin succédèrent les Scaliger (della Scala), qui gardèrent le pouvoir cent vingt-sept ans. En 1783, Vérone se soumit au duc de Milan, Visconti, puis, en 1404, passa aux mains des Carrare de Padoue. Enfin, elle se donna à Venise, dont elle suivit des lors la fortune. La ligue de Cambrai fit tomber, de 1509 à 1516, Vérone au pouvoir de l'empereur Maximilien, mais le traité de Noyon la rendit à l'Italie et aux Vénitiens. Comme Vérone est moins une place susceptible de supporter un siège qu'un camp de refuge pour une armée, Bonaparte s'en servit en 1796 comme d'un pivot autour duquel il manœuvra avec succès pour couvrir le blocus de Mantoue, en repoussant les armées de secours qui arrivaient par le Mincio, le lac de Garde et l'Adige. Le jour de la deuxième fête de Pâques, le 17 avril 1797, et les jours suivants, les soldats de la République française qui se trouvaient à Vérone y furent massacrés, et l'on donna à ce massacre le nom de *Pâques véronaises*. Cette même année, les Autrichiens s'emparèrent de la ville, dont ils restèrent maîtres jusqu'en 1801. Quatre ans plus tard, le traité de Presbourg attribuait Vérone à la France; et elle demeura jusqu'en 1815 le chef-lieu du département de l'Adige. A cette époque, elle retomba sous le joug de l'Autriche. C'est à Vérone que se tint en 1822, entre les membres de la Sainte-Alliance, le célèbre congrès auquel assista Chateaubriand, et dont il a écrit l'histoire. V. ci-après CONGRÈS DE VÉRONÈ. En 1848, Radetzki, chassé de Milan, y trouva un refuge, y refit son armée et s'appuya sur ce camp formidable, qui fait partie du fameux quadrilatère, pour reprendre l'offensive contre les troupes de Charles-Albert. Enfin, en 1865, l'armée autrichienne, en s'appuyant sur cette place forte, arrêta la marche de l'armée italienne à la bataille de Custozza. Cette même année, Vérone fut cédée, avec la Vénétie, par l'Autriche à l'Italie.

Vérone (CONGRÈS DE), congrès célèbre, qui se tint dans la ville de ce nom en 1822, et auquel prirent part presque tous les souverains de l'Europe en personne, membres de la Sainte-Alliance. La se rendirent successivement : l'empereur et l'impératrice d'Autriche, accompagnés du prince de Metternich et d'un véritable bataillon de diplomates; l'empereur de Russie, Alexandre I^{er}, avec le comte de Nesselrode, le comte Pozzo di Borgo et un grand nombre d'autres personnages de distinction; le duc de Wellington et tout un personnel diplomatique; le roi de Prusse, suivi de ses deux fils, les princes Guillaume et Charles, du comte Bernstorff et du baron de Humboldt; la duchesse de Parme, veuve de

Napoléon, en compagnie du comte de Nieperg, son chambellan, son chevalier d'honneur et... son époux, moins le titre officiel et le sacrement; le grand-duc et la grande-duchesse de Toscane; le duc et la duchesse de Modène; le roi de Naples; le roi de Sardaigne. Louis XVIII, que la goutte clouait sur son fauteuil aux Tuileries, s'était fait représenter au congrès par le comte de Montmorency, par Chateaubriand, qui a écrit l'histoire de ce congrès (2 vol. in-80), et par MM. de Caraman, de La Ferronnays et de Rayneval, le duc de Razauz, le comte de Boissy et le comte d'Aspremont. Cinq affaires différentes, sans parler de quelques questions secondaires, furent agitées au congrès de Vérone : 1^o la traite des nègres; 2^o les pirateries dans les mers de l'Amérique et les colonies espagnoles; 3^o les démêlés de l'Orient entre la Russie et la Porte; 4^o la position de l'Italie; 5^o les dangers de la révolution d'Espagne par rapport à l'Europe et surtout par rapport à la France. Toutefois, dans ces affaires croisées, la France n'eut à exprimer son avis que sur la traite des nègres, les colonies espagnoles et la guerre éventuelle d'Espagne, si l'intervention de la France était décidée. Quant aux démêlés de la Russie et de la Porte, ils furent l'objet de conférences particulières entre les cabinets de Londres, de Saint-Petersbourg, de Vienne et de Berlin, et la position de l'Italie fut discutée par les délégués des parties intéressées, c'est-à-dire Rome, Naples, la Toscane, Parme, Modène, le Piémont, le Milanais et les Etats lombards-vénitiens.

Cette pompeuse réunion de représentants de toutes les puissances de l'Europe se sépara vers le milieu de décembre, sans avoir rien conclu, et si ce n'était la solennité de la circonstance, on pourrait caractériser le congrès de Vérone en lui appliquant ces deux vers de La Fontaine :

J'ai maints chapitres vus,
Qui pour néant se sont tenus.

Tout ce qu'on peut en retenir, c'est que Chateaubriand y soutint la nécessité de l'intervention de la France en Espagne, intervention qui amena la guerre d'Espagne de 1823, dont Chateaubriand se vante d'avoir été le principal auteur.

VÉRONÈSE (PAOLO CALIARI, dit Paul), illustre peintre de l'école vénitienne, né à Vérone en 1528, mort à Venise en 1588. Son père, Gabriele Caliarì, était sculpteur, et il apprit d'abord à modeler, puis il entra dans l'atelier de son oncle, Antonio Basile, et révéla pour la peinture de grandes aptitudes. Après s'être exercé longtemps d'après les gravures d'Albert Dürer et les dessins du Parmesan, il fut emmené à Mantoue par le cardinal Hercule Gonzague, qui lui confia une partie de la décoration du dôme de la cathédrale; il passa de là à Vicence, où il exécuta divers travaux pour les églises, et enfin à Venise où il se fixa vers 1554. Des peintures qu'il fit l'année suivante pour l'église de Saint-Sébastien : un *Christ sur la croix*, le *Martyre de saint Sébastien* et les plafonds de la sacristie, le placèrent immédiatement au rang des premiers artistes de son époque, et son triomphe fut complet lorsque, à la suite d'un concours ouvert par les procureurs de Saint-Marc pour la peinture du plafond de la bibliothèque, ses rivaux lui décernèrent eux-mêmes la chaîne d'or proposée en prix. Un petit nombre seulement de ses tableaux sont datés et l'on n'a des documents certains que sur ceux qu'il peignit dans toute sa maturité, ce qui permet difficilement de s'orienter au milieu de la quantité prodigieuse de ses œuvres; on considère cependant comme ses premiers ouvrages une *Madone avec saint Jean-Baptiste* et *saint Zénon* (à San-Fermo-Maggiore de Venise), la *Gudrison de la belle-mère de saint Pierre* (musée du Louvre), la *Tentation de saint Antoine* (cathédrale de Mantoue), l'*Histoire d'Esther*, en trois tableaux (plafond de la sacristie de l'église Saint-Sébastien); il a peint pour la même église, à une époque indéterminée, *Saint Sébastien*, *saint Marc* et *saint Marcellin*, plus une de ses grandes *Cènes* : le *Souper chez Simon le lépreux*, dans le réfectoire du couvent. Les peintures dont il fut chargé au palais ducal, à la suite du concours de 1555, sont de magnifiques allégories : la *Musique*, représentée sous les traits de trois jeunes femmes d'une ravissante beauté; la *Géométrie*, l'*Arithmétique* et l'*Apothéose de l'honneur*. Il fut ensuite chargé de peindre pour la salle du Grand-Conseil : *Frederic Barberousse baisant la main de l'antipape Octavien*, vaste composition entourée de quatre grandes figures allégoriques qui a péri dans l'incendie du palais en 1576.

Les grandes peintures auxquelles Paul Véronèse doit, à l'étranger, presque toute sa réputation, ces magnifiques *Cènes* où il a déployé sa véritable magie de coloriste, sont de quelques années postérieures. Ces compositions, dont une seule représente l'épisode connu sous le nom de *Cène*, dernier repas de Jésus avec ses disciples, sont au nombre de quatre principales; ce sont les *Noces de Cana*, peintes en 1663 pour le réfectoire du couvent de Saint-Georges-Majeur et que possède le musée du Louvre; le *Souper chez Simon le lépreux*, peint en 1570 pour le couvent de Saint-Sébastien; le *Souper chez Simon le pharisien*, peint en 1573 pour les Pères servites, et le *Souper chez Lévi*, peint la même année pour

les dominicains de Saints-Jean et Paul. « On sait, dit M. Viardot, que, sous prétexte de ces *Cènes* évangéliques, Véronèse peignait tout simplement les festins de son époque avec l'architecture et les costumes de Venise au xvi^e siècle, avec concerts, danses, pages, enfants, bouffons, chiens et chats, fruits et fleurs. On sait aussi que les personnages rassemblés dans ces vastes compositions formaient d'ordinaire une réunion de portraits. L'étendue démesurée du cadre et ce nombre inusité des personnages constituent, pour disposer ces groupes et diversifier les attitudes, pour répandre l'air et la lumière, pour éviter la confusion, la monotonie, l'abus des clairs ou des ombres, de telles difficultés que l'imagination s'en épouvante. Ainsi, même en faisant toutes réserves sur la manière de concevoir et de rendre les sujets, manière évidemment défectueuse comme contraire aux sentiments religieux et à la vérité historique, même en dépouillant ces compositions, où tout est insensé et ravissant, de leurs noms évangéliques pour les appeler simplement des repas vénitiens, on ne peut trop louer dans ces grandes machines de Véronèse la somptueuse et magnifique ordonnance théâtrale, la beauté des encadrements d'architecture, la vérité et la variété des portraits, la recherche et l'élégance des ornements, la justesse et l'ampleur du dessin, le charme et la vivacité de sa couleur d'argent, opposée à l'or de Titien et à la pourpre de Tintoret; enfin la connaissance profonde et la pratique consommée de toutes les qualités qui forment l'art de peindre. » Les *Noces de Cana* appartiennent au musée du Louvre depuis le traité de Campo-Formio; en 1814, les commissaires autrichiens renoncèrent à les enlever, malgré leur haute valeur (on les estime 750,000 francs), dans la crainte que le transport ne les détriorât, et demandèrent à la place un tableau de Lebrun; le *Repas chez Simon le pharisien* est également au Louvre, où il fait face, dans le salon carré, aux *Noces de Cana*; il fut donné à Louis XIV par la république de Venise en 1662 et décora à Versailles le salon d'Hercule; le *Souper chez Simon le lépreux* est à l'Académie des beaux-arts de Venise; enfin, le *Souper chez Lévi* (même musée) attirait au peintre en 1573, quelque temps après son exécution, de singuliers désagréments restés inconnus jusqu'à ce que M. Yriarte découvrit dans les archives de Venise un document fort curieux : c'est l'interrogatoire du Paul Véronèse par les inquisiteurs. Il dut comparaître devant le terrible tribunal pour répondre à une accusation d'hérésie résultant de ce qu'il avait peint dans cette immense toile un serviteur saignant du nez, un apôtre se curant les dents avec une fourchette, des halbardiers allemands mangeant et buvant au bas d'un escalier, un bouffon, un nain le perroquet au poing, un chien de chasse et autres niaiserie, « comme dit le procès-verbal. Véronèse dut faire amende honorable et fut condamné à effacer de son tableau tous les personnages secondaires, ainsi qu'à corriger les autres dans le sens des récits évangéliques. Il faut rattacher au même genre, affectionné par le peintre, le *Repas donné par saint Grégoire à des pauvres*, grande toile de dimensions presque aussi colossales que les *Noces de Cana* et qui est aujourd'hui à Venise dans le palais Chierati. Paul Véronèse l'avait peinte pour le réfectoire du couvent de Santa-Maria-di-Monte-Berico, près de Vicence; elle fut malheureusement mise en pièces par les Croates en 1848 et recousue plus tard tant bien que mal; des répétitions en petit des *Noces de Cana*, avec quelques changements de détail dans les groupes et dans les architectures, se voient aux musées de Madrid, de Dresde, de Darmstadt et de Milan; le palais royal de Gènes, le musée Balbi, le musée de Turin et le musée Brera, à Milan, possèdent des doubles du *Repas chez Simon le pharisien*; une *Cène* se trouve dans l'église Saint-Julien, de Venise.

Lorsque le palais ducal eut été en partie brûlé, en 1576, Paul Véronèse fut appelé à concourir pour une large part aux restaurations. L'œuvre qu'il y accompagna en quelques années est immense. Il peignit dans la salle du Grand-Conseil l'*Apothéose de Venise*, vaste composition allégorique où Venise, représentée sous les traits d'une admirable blonde, portant le sceptre en main et vêtue d'une robe blanche lamée d'or, est entourée d'une multitude de figures; c'est l'œuvre capitale du maître; elle occupe le centre du plafond de la salle et est accompagnée de deux autres compositions moins vastes : la *Défense de Scutari* et la *Prise de Smyrne*; dans la même salle, sur le mur du fond, s'étend une grande fresque, le *Retour du doge André Contarini après sa victoire sur les Génois* en 1378; dans la salle de la Boussole, Véronèse avait peint un admirable plafond, *Jupiter foudroyant les Vies*; il a été détaché et envoyé au musée du Louvre; dans la salle du conseil des Dix, une allégorie, le *Temps faisant apparaître la Vérité*, d'après quelques critiques d'art, et, d'après d'autres, le *Passé et le présent*; dans la salle de l'Anticollège, l'*Enlèvement d'Europe*, peinture célèbre dont il existe une répétition à Rome, musée du Capitole; dans la salle du Collège, le *Sauveur dans une gloire*, plus un plafond en trois compartiments : *Saint Marc*, la *Foi*, la *Justice* et la *Paix* et huit autres tableaux : le *Commerce*, la *Vigilance*, la *Prudence*, la *Douceur*, la *Persévérance*.

rance, l'Innocence, le Courage et la Fortune; dans la chambre du bibliothécaire, une Adoration des mages; dans la salle des chefs, un Ange chassant les Vices.

Toutes ces compositions, si considérables qu'elles soient, ne forment que la moindre partie de l'œuvre de Paul Véronèse. Le palais ducal possède encore de lui trois grands tableaux : *Venise entourée d'Hercule, de Cérès et de Génies*, le *Christ au jardin des Oliviers*, l'*Institution du rosaire par saint Dominique*; toutes les églises de Venise ont de lui des ouvrages importants : la *Résurrection*, une *Madone et les anges*, la *Vierge et quelques saints* (à San-Francesco-della-Vigna); *Saint Luc écrivant son évangile* (à Saint-Luc); *Saint Jérôme dans le désert* (à Saint-André); la *Sainte-Famille* (à Saint-Barnabé); *Saint Laurent, saint Marc et saint Augustin*, les *Quatre vertus théologiques*, les *Quatre docteurs de l'Eglise* (à Saint-Jacques); le *Marriage de la Vierge* (à Saint-Paul); l'*Adoration des mages* (à Saint-Sylvestre); une *Cène*, le *Christ mort soutenu par des anges* (à Saint-Julien); la *Chute de la manne* (aux Saints-Apôtres); une *Nativité* (à Saint-Jean et Paul); le *Marriage mystique de sainte Catherine* (à Sainte-Catherine), etc. L'église Sainte-Justine, de Padoue, possède un de ses chefs-d'œuvre, le *Mariage de sainte Justine*, dont le peintre a souvent fait des répétitions.

Nous nous contenterons de citer les principales toiles de Paul Véronèse, éparées dans les divers musées de l'Europe. Ce sont, à l'Académie des beaux-arts de Venise, outre les tableaux dont nous avons déjà parlé : la *Vierge sur le trône avec l'Enfant Jésus*; une *Annonciation*; la *Sainte Christine foudroyée de verges*; *Vierge remportée par les Vénitiens sur les Turcs*; le *Couronnement de la Vierge*; une *Assomption*; *Saint Marc et saint Matthieu*; au musée des Offices, à Florence : une *Sainte Famille*; la *Madone*; *Esther devant Assuérus*; le *Martyre de sainte Catherine*; une *Annonciation*; la *Création*, paysage excellent, et son *Portrait*; au palais Pitti : *Présentation de Jésus au temple*; les *Trois Maries au tombeau*; *Jésus prenant congé de Marie* et divers portraits, parmi lesquels celui de sa femme, qui se trouve également au Louvre; au musée de Gènes : le *Martyre de sainte Justine*; *Judith*; au musée Brera, à Milan : *Saint Corneille, pape*; grande *Adoration des mages*; l'*Institution du baptême*; *Jésus au jardin des Oliviers*; à Naples, musée des Etudes : *Couronnement d'un doge de Venise*; le *Christ et le centurion*; à Rome, musée du Vatican : *Sainte Hélène*; au palais Quirinal : *Saint Sébastien*; au musée de Turin : *Moïse sauvé des eaux*; le *Repas chez Simon le pharisen*, répétition avec des changements du tableau du Louvre; la *Reine de Saba devant Salomon*, vaste composition que l'on place presque au même rang que les *Noces de Cana*; au musée du Louvre, outre les trois grandes toiles dont nous avons déjà parlé : les *Anges faisant sortir de Sodome Loth et ses filles*; *Suzanne au bain*; l'*Evauouissement d'Esther*; la *Vierge*, l'*Enfant Jésus*; *Sainte Catherine et saint Benoît*; la *Vierge*, l'*Enfant Jésus et saint Joseph*; *Jésus sur le chemin du Calvaire*; le *Christ entre les larrons*; les *Pèlerins d'Emmaüs*; un *Portrait de femme*, qui n'est autre que celui de la femme de Paul Véronèse. Au musée de Berlin : le *Christ mort*, la *Présentation au temple*, *Moïse sauvé des eaux*, *Mars et Minerve*, *Apollon et Junon*, le *Temps et l'Hérésie*; au musée de Dresde : l'*Adoration des mages*, les *Noces de Cana*, la *Famille Concina présentée à la madone*, *Portement de croix*, le *Calvaire*, la *Résurrection*, le *Boi samaritain*, le *Contenier de Caparnaüm*, *Moïse sauvé des eaux*, *Suzanne et les vieillards*, la *Sainte Famille*, *Jésus à Emmaüs*; au musée de Francfort : *Mars et Vénus*, le *Marriage mystique de sainte Catherine*; à la pinacothèque de Munich : la *Justice et la Prudence*, la *Charité*, la *Foi et la Piété*, la *Force et la Tempérance*, le *Repos en Egypte*, la *Mort de Cléopâtre*, la *Femme adultère*, *Jésus et le centurion*, l'*Amour*; au musée de Vienne, vingt-trois tableaux dont les principaux sont : la *Femme adultère*, *Jésus et la Samaritaine*, l'*Annonciation*, *Judith emportant la tête d'Holopherne*, *Vénus et l'Amour*, le *Christ et l'hémorroïsse*; *Adam et Eve*, *Nessus enlevant Déjanire*, *Vénus et Adonis*, la *Mort de Lucrèce*, les portraits de *Marc-Antoine Cornaro* et de *Catherine Cornaro*; à Londres, National-Gallery : quatre toiles dont la plus considérable est la *Famille de Darius aux pieds d'Alexandre*, immense composition qu'on admira longtemps à Venise dans le palais Pisani et que le gouvernement anglais acheta 350,000 francs; au musée de Hampton-Court : une *Adoration des mages*, le *Marriage mystique de sainte Catherine*, *Mars et Vénus*, le *Danier de César*. Les musées de Belgique et de Saint-Pétersbourg ne possèdent du maître que des esquisses ou des répétitions insignifiantes de ses grandes œuvres.

« Cette magnificence d'imagination qui, dit M. Guizot, se fait remarquer dans toutes les compositions de Paul Véronèse, fut pour ses contemporains un grand sujet d'admiration et d'éloges... Mais la magnificence de Paul Véronèse fut toujours de la dignité. Ces vases brillants, ces vêtements somptueux, ces édifices superbes dont il a décoré la plupart de ses tableaux ne sont pour lui que les accessoires indispensables d'une idée; la grandeur de son génie est beaucoup plus encore dans

l'espace qu'il embrasse et dans le sujet qu'il conçoit que dans la manière dont il le remplit; et cette grandeur s'augmente singulièrement du peu qu'elle lui a coûté. Il semble en effet que, pour prodiguer tant de richesses, il n'ait eu qu'à les concevoir par la pensée, tant elles s'ordonnent facilement et naturellement dans sa composition, tant elles se produisent rapidement sous son pinceau, tant l'harmonie de toutes ces parties si nombreuses, si brillantes, si hardies, semble attester un seul jet, comme elle saisit en un seul coup d'œil. Un bonheur si particulier est un de ces dons de la nature, une de ces propriétés du génie qui ne se transmettent point; et l'on peut dire avec Zannetti que « quiconque n'est pas sûr » que son génie soit sorti de la même étoile » que celui de Paul, ne doit pas se risquer à imiter samanière. » Destinée surtout à produire d'admirables effets dans les grands tableaux et les vastes perspectives, cette manière de Paul Véronèse a su cependant s'approprier aussi à des ouvrages de moindre dimension, où sa hardiesse paraît d'autant plus étonnante qu'elle s'applique à des objets qui sembleraient ne pouvoir être rendus que par une grande finesse de pinceau. »

VÉRONICÉ, **ÉE** adj. (vé-ro-ni-sé — du lat. *veronica*, véronique). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre véronique.

— s. f. pl. Tribu de la famille des personnées, ayant pour type le genre véronique.

VÉRONICELLE s. f. (vé-ro-ni-sè-le). Moll. Genre de limaces à corps nu.

VÉRONIQUE s. f. (vé-ro-ni-ke — mot de formation hybride : du latin *verus*, vrai, et du gr. *eikôn*, image). Hist. relig. Ling. avec lequel, selon la légende, une femme de Jérusalem essuya le front de Jésus, quand, couvert de sueur et de sang, il montait au Calvaire, et sur lequel resta imprimée l'image du Sauveur.

— Bot. Genre de plantes, de la famille des personnées, type de la tribu des véronicées, comprenant environ cent soixante espèces, répandues dans les régions tempérées et froides des deux hémisphères, et dont une trentaine se trouvent en France : La **VÉRONIQUE petit chêne** est une très-jolie espèce, commune dans les lieux herbeux. (P. Duchartre.) La **VÉRONIQUE aquatique** croît dans les fontaines et les eaux courantes. (Th. de Berneaud.) *l Véronique des jardiniers*, Nom vulgaire du lychnis fleur-de-coucou. *l Véronique femelle*, Nom vulgaire de la linaira bâtarde.

— Encycl. Hist. relig. On donne ce nom à une image de la figure de Jésus-Christ, empreinte sur un linge qu'on garde dans l'église de Saint-Pierre de Rome. Quel est ce linge? On dit que, dans le trajet du palais de Calphe au Golgotha, une des femmes de Jérusalem qui suivaient le Christ essuya la figure de ce dernier avec un linge. Il n'est personne qui n'ait vu cette scène représentée dans les églises catholiques, sur un des tableaux du chemin de la croix. Quelques-uns croient que ce linge qui servit à essuyer la face ensanguinée et couverte de sueur du Christ est celui que l'on conserve à Rome. Cette opinion est devenue populaire, grâce à la peinture qui a souvent représenté la *véronique* soutenue par un ange ou aux mains d'une femme. Quelques auteurs ecclésiastiques, s'appuyant sur un passage de saint Jean, croient que ce linge est le suaire qui servit à recouvrir le cadavre du Christ dans le sépulcre.

« Quoi qu'il en soit, dit Bergier dans son *Dictionnaire de théologie*, le premier monument dans lequel il est parlé de cette image est un cérémonial dressé l'an 1143 par Benoist, chanoine de Saint-Pierre de Rome, et dédié au pape Célestin II, que le Père Mabillon a publié dans son *Museum italicum*, mais il en est fait mention dans des lettres ou dans des bulles de plusieurs papes postérieurs. On ne sait pas en quel temps on a commencé à l'honorer. »

On donne le nom de sainte *Véronique* à la femme de Jérusalem qui, d'après la tradition populaire, recueillit sur un linge l'image du Christ. Mais l'Eglise n'a jamais reconnu l'existence de cette sainte.

— Bot. Les *véroniques* sont des plantes herbacées ou des sous-arbrisseaux, à feuilles généralement opposées, au moins les inférieures, les supérieures passant par degrés à la forme de bractées; les fleurs, solitaires à l'aisselle des feuilles, ou réunies en grappes lâches ou spiciformes, présentent un calice à quatre ou cinq divisions; une corolle presque rotacée, à quatre ou cinq lobes étalés, inégaux; deux étamines saillantes, insérées sur le tube de la corolle; un ovaire libre, surmonté d'un style et d'un stigmate simples; le fruit est une capsule à deux loges polyspermes. Les espèces très-nombreuses de ce genre sont répandues dans presque toutes les régions du globe; elles croissent sur les montagnes et les coteaux, dans les bois, les prés, les champs incultes et cultivés, au bord des eaux, ou même dans les sols inondés. La France en possède près de cinquante espèces indigènes, et beaucoup d'autres exotiques, mais cultivées en plein air dans les jardins. Nous mentionnerons ici les plus intéressantes.

La *véronique* officinale, vulgairement et improprement nommée *véronique mâle*, *thé d'Europe*, etc., est une plante vivace, à souche ramifiée et fibreuse; les tiges, hautes de

0m,15 à 0m,30, cylindriques, roides, rameuses, très-velues, couchées et souvent radicautes à la base, redressées au sommet, portent des feuilles opposées, presque sessiles, ovales ou oblongues, un peu aiguës, dentées, velues; les fleurs, d'un bleu pâle, plus rarement d'un blanc rosé, munies de bractées, sont disposées en grappes lâches, axillaires; la capsule est petite, ciliée et pubescente. Cette plante est très-commune en Europe; elle croît sur les coteaux boisés, dans les lieux secs, les pâturages, au bord des chemins ombragés, le long des haies, etc. On ne la cultive que dans les jardins botaniques; elle se propage très-facilement de graines semées en terre légère, ou d'éclats de pied faits au printemps ou à l'automne.

On récolte la *véronique* officinale quand elle est en pleine floraison; on rejette les racines, les feuilles rouges ou noirâtres; puis on en fait de petites boîtes, qu'on dispose en guirlandes sur des ficelles pour les faire sécher à l'étuve ou au soleil; on peut la conserver avec ses fleurs, si elles ne sont pas trop avancées. La plante ne perd pas sensiblement ses propriétés par la dessiccation. Elle est à peu près inodore; mais sa saveur est amère, chaude et fortement styptique. Elle renferme un principe extractif et une petite proportion de tannin. On en prépare un sirop, une eau distillée qui est très-peu aromatique, un extrait aqueux, un extrait alcoolique, qui est plus amer. Toutes ces préparations sont très-rarement usitées aujourd'hui; on n'emploie guère que l'infusion aqueuse.

« La *véronique*, dit A. Gautier, est tonique et faiblement astringente. On la croit diurétique et béchique; mais ces deux dernières propriétés sont plus contestables, et on ne doit chercher à les utiliser que lorsqu'on n'a besoin, pour provoquer l'expectoration ou l'écoulement des urines, que de produire une légère stimulation indirecte des pounmons ou des reins. En suivant cette règle, on peut l'employer dans l'asthme, la toux opiniâtre, la phthisie pulmonaire et quelques rétentions d'urine; on peut aussi l'essayer dans les maux de tête opiniâtres et les douleurs d'estomac qui ne sont pas produites par la débilité. Mais son action paraît beaucoup trop faible pour être d'une grande utilité dans les affections scorbutiques, et il faut lui préférer les plantes antiscorbutiques ordinaires. »

Ces modestes propriétés ne suffisent pas pour justifier l'immense réputation dont la *véronique* officinale a joui dans l'ancienne médecine. Les vertus qu'on lui attribuait étaient tellement merveilleuses que J. Frank l'avait surnommée la *reine des herbes*. D'après cet auteur enthousiaste, elle pouvait guérir toutes les maladies. On la préconisait surtout contre les affections de poitrine, les catarrhes chroniques, le crachement de sang, les ulcères du pounion, la jaunisse, les obstructions, les coliques néphrétiques, les fièvres intermittentes, etc. On l'a prescrite aussi contre les affections calculeuses; toutefois Murray fait observer que, par ses propriétés astringentes, elle doit plutôt condenser les calculs que les dissoudre. On la vantait encore contre la gale, les dartres, les ulcères, la pituite, les suffocations, etc. Tout cela est à peu près oublié aujourd'hui.

La *véronique* officinale, proposée par Hoffmann, il y a euviron deux siècles, pour remplacer le thé, est encore quelquefois employée sous ce rapport, surtout dans les campagnes, ce qui lui a valu le nom vulgaire de *thé d'Europe*, on a proposé aussi d'y ajouter des feuilles de bēhen et de botrys. Tous les bestiaux mangent volontiers cette plante; les moutons et les chevaux la recherchent particulièrement; comme elle peut d'ailleurs prospérer dans les plus mauvais terrains, il y a tout avantage, sinon à la propager, du moins à la conserver dans les pâturages. Comme plante d'ornement, elle n'a qu'un mérite fort secondaire; néanmoins, elle produit un bon effet dans les gazons, quand elle est en fleurs; elle est très-rustique et végète fort bien à l'ombre; aussi est-elle susceptible d'occuper une petite place dans les jardins paysagers.

La *véronique* à épis est une plante vivace, à tige roide, haute de 0m,20 à 0m,30, portant des feuilles à peine pubescentes, les inférieures ovales ou oblongues, crénelées, les supérieures lancéolées; les fleurs, groupées en longues grappes compactes et spiciformes, sont ordinairement d'un bleu vif, plus rarement roses ou blanches. Cette plante croît dans les bois, les terrains sablonneux, les pâturages secs; elle est très-abondante dans certaines localités. Ses propriétés ne diffèrent pas sensiblement de celles de l'espèce précédente. Toutefois elle est moins recherchée par le bétail; les vaches et les moutons sont les seuls qui la mangent; ses fleurs plaisent beaucoup aux abeilles. C'est une fort jolie plante, qui mérite d'être propagée dans les jardins et les parcs, pour orner les terrains en pente, les rocailles, et en général toutes les parties accidentées, découvertes et qu'on ne peut pas cultiver; on la propage comme la précédente.

La *véronique* petit chêne ou *véronique* germanisée est vivace, à tiges un peu couchées, rameuses, velues, à fleurs bleues, veinées de rouge, en grappes longues et presque spiciformes. Elle est très-commune dans les bois et les pâturages secs et fleurit au milieu de l'été. La *véronique* teucrétie lui ressemble

beaucoup; mais elle s'en distingue aisément, à première vue, par sa taille plus grande; elle croît dans les mêmes lieux. La *véronique* serpolet se reconnaît à ses feuilles ovales, crénelées, glabres, et à ses fleurs blanches rayées de bleu; elle est répandue dans toute l'Europe et se trouve dans les champs incultes, les jachères, le long des haies, sur les berges des fossés, etc. Ces trois espèces possèdent à peu près les mêmes propriétés que la *véronique* officinale. Elles plaisent beaucoup aux animaux domestiques, notamment aux chevaux et aux moutons. Elles figurent très-bien aussi dans les jardins d'agrément.

La *véronique* blanchâtre a des tiges longues d'environ 0m,50, des feuilles oblongues ou lancéolées, couvertes d'un duvet d'un blanc argenté, et des fleurs bleues, en grappes quelquefois rameuses. Elle est vivace et croît dans l'Ukraine. D'après Pallas, on la fait brouter par les bestiaux, pour les guérir de la gale; le même auteur assure que son suc est caustique et peut, si on l'applique sur la peau, déterminer la vésication. Nous citerons encore les *véroniques* maritime, des montagnes, scutellée, à longues feuilles, paniculée, couchée, saxatile, etc., qui sont vivaces, et, parmi les espèces annuelles, les *véroniques* agreste, champêtre, à feuilles de lierre, voyageuse, printanière, cymbalaire, digitée, précoce, etc. Les propriétés que nous avons déjà indiquées se retrouvent, mais à un moindre degré, dans ces diverses plantes, qui se recommandent aussi comme plantes fourragères ou d'ornement, les dernières surtout, quise développent et fleurissent de très-bonne heure.

La *véronique* beccabunga, appelée aussi vulgairement *véronique* cressonnée ou aquatique, cresson de cheval, etc., s'éloigne notablement de ses congénères, tant par sa végétation que par ses propriétés. C'est une plante vivace, à tiges longues de 0m,50 environ, cylindriques, fistuleuses, charnues, épaisses, fermes, glabres, couchées et radicautes, portant des feuilles opposées, pétioles, ovales ou oblongues, dentées, charnues, glabres, luisantes, et des fleurs violettes ou d'un beau bleu, disposées en grappes axillaires ordinairement opposées. Elle croît dans les lieux humides et marécageux, au bord des fossés et des ruisseaux. On ne la cultive guère que dans les jardins botaniques; elle mérite pourtant de figurer dans les jardins paysagers, où elle contribuerait à orner le bord des eaux. Elle se propage très-facilement de graines ou d'éclats, et, comme ses tiges traînantes s'enracinent pour ainsi dire à chacun des nœuds inférieurs, il en résulte qu'un seul pied peut, dans le courant d'un été, garnir un assez grand espace.

On emploie, en médecine, les feuilles et les sommités fleuries de cette plante; on choisit les pieds qui croissent au bord de l'eau, et non dans l'eau même, ces derniers étant moins actifs; c'est de la plante fraîche qu'on se sert toujours, parce que ses propriétés disparaissent par la dessiccation. D'abord peu sapide, elle acquiert, au moment de la floraison, une saveur acerbe et amère, puis acre et piquante, qui rappelle un peu celle du cresson et qu'elle doit à une huile essentielle, analogue à celle de quelques crucifères. Cette plante, que les personnes étrangères aux études botaniques confondent souvent avec le cresson de fontaine, possède quelques-unes des propriétés de ce dernier. On la vantée comme antiscorbutique; son suc clarifié a été administré comme excitant et diurétique. A l'extérieur, elle passe pour diésétique et résolutive. Les gens de la campagne l'emploient souvent, en cataplasmes, contre les panaris et les ulcères.

Dans quelques pays, on mange la *véronique* beccabunga en salade, comme le cresson, ou cuite en guise d'épinards; sa saveur ne plaît pas généralement au premier abord, mais on s'y habitue. Tous les bestiaux la mangent; il y a avantage à la recueillir pour la leur donner, dans les endroits où elle est abondante. En tous cas, elle peut servir à faire de la li-tière et à augmenter la masse des fumiers. Les mêmes observations s'appliquent à la *véronique* mouronnée ou mouron d'eau, qui se distingue de la précédente par ses tiges droites, grêles, rameuses, ses feuilles lancéolées dentées et ses fleurs bleues plus petites, mais surtout par sa taille plus grande; elle croît aux mêmes lieux.

La *véronique* élégante est un arbrisseau rameux, haut de 1 à 2 mètres, à feuilles opposées, charnues, grandes, persistantes, et à fleurs nombreuses, pourpées, de diverses nuances suivant les variétés et disposées en grappes spiciformes. Cette belle plante, originaire de la Nouvelle-Zélande, peut croître en plein air dans le midi et l'ouest de la France; elle forme d'élégants buissons toujours verts et presque constamment fleuris. Sous le climat de Paris, trop peu rustique pour résister aux hivers, elle exige la serre froide. Il lui faut un sol substantiel, riche en terreau de feuilles ou de fumier, et des arrosements copieux. On la multiplie de semis faits au printemps sur couche chaude sous châssis, ou en serre chaude, et mieux de boutures sur couche tiède et sous cloche. « A l'automne, dit M. L. Neumann, on les relève avec soin pour les mettre en pots et les rentrer dans le jardin d'hiver ou dans la serre tempérée, qui, plus chaude et plus saine, est préférable; on doit, après les avoir eupotés,

les placer sous châssis chauffés à 100, à 120 centigrades, pour les faire reprendre, en les privant pendant quelques jours de lumière et d'air; puis on les habitude graduellement au milieu où elles doivent continuer à fleurir. »

La *véronique* à feuilles de saule se distingue de la précédente par sa taille plus petite, ses feuilles lancéolées, plus longues et moins larges, et ses fleurs légèrement violacées, disposées en longues grappes. Elle croît aussi à la Nouvelle-Zélande. Le croisement de ces deux espèces a produit de nombreux hybrides, parmi lesquels on range la *véronique* d'Anderson, à fleurs d'un bleu violacé très-brillant, parfois blanchâtre, et la *véronique* de Lindley, à fleurs d'un blanc lilacé, en longs épis cylindriques, pendants. La *véronique* remarquable, à fleurs blanches, en grappes corymbiformes, de la Nouvelle-Zélande, et la *véronique* perfoliée, à fleurs d'un bleu tendre, originaire de l'Australie, sont aussi de belles plantes. Toutes ces espèces se cultivent comme la *véronique* élégante.

Parmi les autres espèces exotiques, nous citerons, comme pouvant être cultivées en plein air sous nos climats : la *véronique* de Syrie, plante annuelle, à fleurs bleu clair ou lilas pâle, propre à faire de jolies bordures ou à orner les jardinières d'appartement; la *véronique* de Virginie, à fleurs blanches, petites, mais très-nombreuses; la *véronique* à feuilles de gentiane, à fleurs d'un gris de lin veiné de bleuâtre, originaire du Caucase; les *véroniques* à feuilles pennées et à feuilles incisées, à fleurs bleues, qui croissent toutes deux en Sibérie, etc.

VÉRONIQUE (sainte), religieuse italienne, née dans le Milanais en 1445, morte en 1497. Elle entra dans un couvent d'augustines et se signala par ses austérités. En 1517, le pape Léon X lui donna le titre de bienheureuse. L'Eglise catholique l'honore le 13 janvier.

VÉRONITE s. f. (vé-ro-ni-te). Minér. Variété de baryte, appelée vulgairement **TERRÉ DE VÉRONÉ**.

VERONIS, nom latin de l'**AVEYRON**.

VÉROT s. m. (vé-ro). Vitic. Cépage bourguignon, qu'on appelle aussi **VERROT** et **TRES-SOT**.

VÉROTIER v. n. ou intr. (vé-ro-té — rad. *ver*). Pêche. Chercher des vers pour la pêche.

VÉROTIER s. m. (vé-ro-tié — rad. *vérotier*). Pêche. Celui qui fouille le sable pour y trouver les vers qui servent d'appât.

VÉROTIS s. m. (vé-ro-ti — rad. *ver*). Pêche. Espèce de ver rouge, dont les pêcheurs se servent comme d'appât.

VERPE s. f. (vér-pe). Bot. Genre de champignons, du groupe des morilles.

VERPILLIÈRE (LA), bourg et commune de France (Isère), ch.-l. de cant., arrond. et à 29 kilom. N.-E. de Vienne; pop. aggl., 1,125 hab. — pop. tot., 1,243 hab. Fabrique de sucre de betterave. Ancien château.

VERPLANCK (Guilan-Crommalin), littérateur américain né à New-York vers 1785. Il suivit les cours d'ouïculté de Columbia, se fit recevoir avocat, visita l'Europe, où il passa plusieurs années, et, à son retour dans sa patrie, fut élu membre de la législature de New-York. Il commença à se faire connaître en 1818 dans la littérature, en faisant des conférences publiques d'histoire et de belles-lettres et en écrivant des pamphlets politiques, en prose et en vers, sur les questions d'actualité. En 1825, la ville de New-York l'envoya au congrès, où il siégea pendant huit ans. On a de lui : *Essais sur la nature et les usages de l'évidence variée de la religion révélée* (New-York, 1824, in-80); *Essai sur la doctrine des contrats* (New-York, 1825, in-80); le *Talisman* (New-York, 1827-1829), annuaire littéraire, écrit en collaboration avec Sand et Bryant, et réédité sous le titre de *Mélanges* (New-York, 1833, 2 vol. in-80); *Discours et adresses sur des sujets tirés de l'histoire, des arts et de la littérature américaine* (New-York, 1833, in-12). M. Verplanck a, en outre, donné une belle édition des *Œuvres de Shakspeare* (1844-1847, 3 vol. in-80, illustrés), « enrichie, dit M. Vapereau, auquel nous empruntons les éléments de cette notice, de notes et de commentaires curieux, dont plusieurs tendent à justifier, comme étant de pure origine anglaise, certaines expressions de conversation que l'on appelle aujourd'hui en Angleterre des *américanisms*. »

VERPOORTENN (Guillaume), théologien protestant allemand, né à Lubeck dans la première moitié du XVIII^e siècle, mort à Cobourg en 1685. D'abord surintendant à Lubeck, il devint, en 1632, surintendant général à Cobourg, et il acquit la faveur du duc Ernest. Verpoortenn forma le projet de constituer un tribunal de douze théologiens, chargé de trancher les querelles qui pourraient s'élever entre les diverses sectes protestantes. Le duc, ayant adopté cette idée, envoya le surintendant à Stockholm, puis à Dresde afin de la faire agréer au roi de Suède et à l'électeur de Saxe; mais son projet parut impraticable et ne fut point mis à exécution.

VERPOORTENN (Philippe-Théodore), philologue allemand, fils du précédent, né à Cobourg en 1657, mort en 1712. Il professa la

langue grecque et la poésie à Wittenberg et à Aldorf. On a de lui : *Regnum Salaminum in Cypro* (Cobourg, 1704, in-40); *De dicatibus in veteri Germaniz regno hereditariis* (1707, in-40); *De peregrinorum apud veteres Græcos conditione* (1708, in-40); *Ovidii Nasonis Tristium libri V et epistolarum ex Pontico libri IV, scholiis explanati* (1712, in-80).

VERPOORTENN (Albert-Menon), historien allemand, frère du précédent, né à Gotha en 1672, mort en 1752. Il suivit aussi la carrière de l'enseignement et professa successivement à Cobourg et à Dantzig. On a de lui : *Commentatio historica de Martino Bucero* (Cobourg, 1709, in-80); *Histoire de la Réforme dans le duché de Cobourg* (Cobourg, 1722, in-80); *Disertationes ad theologiam maxime exegeticam et philologiam sacram pertinentes* (Cobourg, 1733).

VERPUNTE s. f. (vér-pon-te). Pain de sucre unique.

VERQUETTE s. f. (vér-kè-te). Ornith. Nom vulgaire de la draine, dans le Bugey.

VERQUEUX s. m. (vér-keu). Pêche. Sorte de verveux, dont on se sert pour prendre les aloses.

VERRAILLE s. f. (vé-ra-lle; Il mll. — dimin. de verre). Comm. Menus objets de verrerie.

VERRAIN s. m. (vé-rain). V. **VÉRIN**.

VERRAT s. m. (vér-ra — du lat. *verres*, qui est pour *verses*, et signifie proprement mâle; de la racine sanscrite *varsh*, pleuvoir, arroser et engendrer, proprement répandre la liqueur séminale. De là aussi le sanscrit *varsha*, *varshan*, *varshabha*, taureau, étalon, et *varshni*, bœlier). Cochon domestique mâle, non châtré : *La chair du VERRAT, ou cochon domestique mâle, est encore plus mauvaise que celle du sanglier*. (Buff.)

— Loc. fam. *Ecuimer comme un verrat*, Ecuimer de colère.

— Ichthyol. Un des noms vulgaires du maquereau. Il *Verrat de mer*, Nom vulgaire du capros sanglier.

— Encycl. Econ. rur. Le *verrat* n'a pas d'autre utilité que celle de la propagation de l'espèce. Les petits *verrats* sont en état d'engendrer dès l'âge de deux mois et demi; mais il est rare qu'on leur permette d'user de ces dispositions précoces, parce qu'un accouplement aussi prématuré pourrait conduire à l'abâtardissement des races. Il ne faut pas non plus tomber dans l'excès contraire, et l'on doit laisser le *verrat* saillir dès l'âge de huit mois; quelquefois on retarde l'accouplement jusqu'à l'âge d'une année.

« Aux époques de l'accouplement, dit M. Blissé Lefèvre, le *verrat* doit recevoir une nourriture choisie, mais pas trop abondante; car il ne s'agit point de l'engraisser, mais de développer sa vigueur et sa gaieté; un peu de grain, de l'avoine, du sarrasin, du seigle produisent fort bien l'effet désiré. Quand on le tient enfermé, il peut saillir jusqu'à quatre truies par jour; il rendrait beaucoup moins de services si on le laissait vagner librement avec le troupeau; ses forces se perdraient dans des luttes inutiles et l'on n'aurait pas le moyen de constater avec certitude l'époque de l'accouplement des truies, ce qui est indispensable à savoir, attendu qu'elles exigent beaucoup de surveillance quand approche le temps où elles doivent mettre bas. Quoique le *verrat* soit fort lascif, l'accouplement se fait avec lenteur; le coït se prolonge trois à quatre minutes avant l'émission de la semence; on reconnaît que l'animal a accompli son œuvre à l'interruption soudaine de ses mouvements et à l'ébourdissement subit dont il semble frappé. » Le choix d'un *verrat* est une chose à considérer et assez difficile à faire. « Pour être reconnu bon, dit M. Beugnot, indépendamment de toutes les qualités corporelles qui annoncent de la vigueur, il faut qu'il ait la tête grosse, les yeux petits et ardents, les oreilles grandes et pendantes, le groin court et camus, le cou grand et épais, le dos droit et large, le corps court, ramassé, plutôt carré que long, le ventre ovale, les fesses larges, les testicules gros, les jambes courtes et fortes, les soies épaisses, noires, rudes et en quelque sorte hérissées sur le dos. Un cochon mâle ainsi conformé peut suffire à vingt femelles; cependant, il vaut mieux ne lui en donner que seize, afin d'avoir une race plus robuste. » M. Joigneaux ajoute le judicieux conseil qui suit : « Pour qu'il ait de la constance à imprimer de bonnes qualités à ses produits, il est essentiel de ne pas le choisir parmi des cochons bâtaris; il faut le prendre dans une race fixe, aussi ancienne que possible. »

« Les *verrats*, dit le vieil Olivier de Serres, auront le corps court et ramassé.... Ils ne durent pas aussi longtemps en service que la truie, à cause de leur naturel excessivement chaud, qui les fait tost envieillir, n'estant propres à engendrer passé leur quatrième ou cinquième an, ayant commencé d'entrer en charge en même temps que la truie. Devant lequel temps, ne leur faut permettre saillir les truies, bien qu'à cela soient aptes dès le sixième mois, pour l'intérêt de l'engance, qui demeure petite, sortant de bestes trop jeunes, suivant la raison des brebis et des chèvres. »

Le mâle devient souvent féroce dès sa

deuxième année, et, quoiqu'on ait observé que sa force reproductive peut durer jusqu'à sa dixième année, il ne faut cependant pas le livrer à la reproduction après l'âge de quatre à cinq ans. V. COCHON.

VERRE s. m. (vè-re — du lat. *vitrum*, même sens). Corps solide, transparent, que l'on obtient en soumettant à la fusion un sable siliceux mêlé de potasse ou de soude : **VERRE blanc**. **VERRE de couleur**. **VERRE de Bohème**. *Quand on veut graver le verre, on a recours à une pointe de diamant.* (J. Simon.)

« Objet fait de cette matière : Un **verre de montre**. Un **verre de lampe**. Un **verre de pendule**. Les **verres d'une lunette**. *Mettre une gravure sous verre*. *Illumination en verres de couleur*. « Vase à boire fait de verre : **VERRE uni**. **VERRE taillé**. **VERRE à pied**. **VERRE à liqueur**. *Boire à plein verre*. *Rincer les verres*.

Le ciel a mis l'oubli pour tous au fond du verre.

A. DE MUSSET.

Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre.

A. DE MUSSET.

Le génie a besoin de liberté pour vivre ; Il faut un large verre à l'homme qui s'envivre.

A. BARRIER.

Le verre en main, gâtment je me confie Au Dieu des bonnes gens.

BÉRANGER.

« Contenu d'un verre : **VERRE d'eau**. **VERRE de vin**. *Après le troisième verre, le meilleur vin n'éveille plus qu'une sensation obtuse.* (Brill.-Sav.)

— Pop. *Verre de montre*, Derrière. *à Casser le verre de sa montre*, Tomber sur son derrière.

— Verre *isoscèle*, Lentille à courbures égales et symétriques.

— Verre *périscopique*, Verre de lunette concave d'un côté et convexe de l'autre.

— *Verre dalle*, Gros verre dont on se sert pour donner du jour aux sous-sols et servir en même temps de dalle.

— *Verre soluble*, Silicate de soude soluble, dont on se sert pour durcir les pierres tendres.

— *Verre gras*, verre peu transparent.

— *Verre double*, Verre très-épais.

— *Verre à camphre*, Petite fiole contenant du camphre, du nitrate de potasse et du sel, dont on s'est servi pour indiquer les changements atmosphériques.

— *Petit verre*, Liqueur alcoolique qu'on boit dans un verre de petite dimension : *Boire sa demi-tasse et son petit verre*.

— *Papier de verre*, Papier enduit de poudre de verre, dont on se sert pour polir.

— *Maison de verre*, Maison où il n'y a rien de secret, dont tout le monde connaît l'intérieur.

— *Choquer le verre*, Trinquer, faire toucher, en signe d'amitié, son verre plein contre celui d'une personne avec qui l'on boit.

— *Boire dans le verre de quelqu'un*, Vivre avec lui sur le pied de la plus grande familiarité.

— *Chose, personne à mettre sous verre*, Chose, personne délicate, mignonne, qu'on craindrait de briser, de salir, de froisser par le moindre contact.

— Prov. *Qui casse les verres les paye*, Celui qui cause du dommage doit le réparer.

— *Manège. Œil de cheval cul de verre*, Celui qui est marqué d'une tache opaque annonçant la cataracte.

— Constr. *Verre dormant, Châssis à verre dormant*, Châssis garni de carreaux de verre, qui ne peut s'ouvrir. « On disait autrefois **VERRE mort**.

— Métrol. Mesure de capacité usitée à Lausanne, valant 0,11,135.

— Anc. physiq. *Verre ardent*, Lentille qui fait converger les rayons solaires à son foyer et y produit une grande élévation de température.

— Bot. *Verre à boire*, Nom vulgaire d'un agarie qui est assez commun aux environs de Paris.

— Minér. *Verre de Moscovie*, Nom donné à un mica lamelleux, qui vient de la Russie, et que l'on emploie comme verre de vitre sur les vaisseaux. « *Verre d'antimoine*, Protosulfure d'antimoine grillé et fondu. « *Verre d'arsenic*, Oxyde d'arsenic. « *Verre de cuivre*, Oxydule de cuivre. « *Verre de plomb*, Carbonate de plomb. « *Verre volcanique*, Obsidienne.

— Encycl. Hist. Il serait inutile de faire ressortir ici les immenses services que le verre a rendus au progrès du bien-être, des arts et de la science, en un mot à la civilisation considérée sous tous les aspects. Le verre nous fournit la plupart de nos vases domestiques et la protection la plus agréable et la plus efficace contre l'intempérie des saisons, s'opposant à l'envahissement du froid et du vent et laissant pénétrer librement les rayons du soleil. La physique et la chimie lui doivent la plupart de leurs instruments. L'astronomie n'existerait pas sans lui, ou du moins serait restée à l'état rudimentaire où l'avaient laissée les anciens. Le verre nous a livré le secret de l'infiniment grand et celui, en même temps, de l'infiniment petit. Mais pour donner de si admira-

bles résultats, cette précieuse matière avait besoin d'être fabriquée avec la perfection que lui ont donnée les arts modernes. Connus depuis les siècles les plus reculés, le verre est resté, presque jusqu'à nos jours, tantôt une simple matière de luxe, tantôt un pur objet de curiosité. Pour tirer de lui toute l'utilité qu'on pouvait en attendre, deux choses étaient nécessaires, que les anciens n'ont pu réaliser : le couler pur et le tailler.

La découverte du verre fut très-probablement due au hasard. « Aucuns, dit Bernard de Palissy, racontent que les enfants d'Israël ayant mis le feu en quelque bois, le feu fut si grand qu'il eschauffa le nitre avec le sable, jusqu'à le faire couler et distiller le long des montagnes et que dès lors on chercha à faire artificiellement ce qui avoit esté fait par accident pour faire le verre. Autres (Pline) disent que l'exemple fut pris sur le rivage de la mer, là où quelques pirates estant descendus à bord et voulant faire bouillir leur marmite et n'ayant aucuns chenets ou landiers prindrent des pierres de nitre sur lesquelles ils mirent de grosses bûches et grande quantité de bois, qui causa un si grand feu que lesdtes pierres se vindrent à liquéfier, et estant liquéfiées descoulèrent sur le sablon, qui fut cause que ledit sablon estant entremeslé avec le nitre fut vitrifié comme le nitre et le tout fit une matière diaphane et vitreuse ». Il est plus probable que l'art de la vitrification a été découvert en même temps que celui de cuire les briques et les poteries, lequel, comme on sait, remonte à une époque excessivement reculée.

Les plus anciennes langues ont, en effet, des expressions pour nommer le verre et certains ustensiles faits avec cette matière. Il s'appelle en sanscrit *sikelya*, forme originale de plusieurs mots qui expriment la même substance dans le persan *sikichah*, dans le kourde *scusca*, dans le slave *sikloc*, dans le lithuanien *stiklos*, dans le gothique *stilkts*, dans l'ancien allemand *siklo*, etc. Il est certain que les Juifs, les Médes et les Perses connaissaient le verre. Il est prouvé que les Ethiopiens pratiquaient l'art de la vitrification, et, en outre, que les habitants de l'Inde auraient été assez habiles pour imiter avec le verre les pierres précieuses. D'après M. de Paw, la première fabrique de verre connue aurait été établie à Diospolis, capitale de la Thébaidé. M. Boudet, dans son ouvrage sur l'Art de la verrerie en Egypte, exprime la pensée que la vitrification a dû être découverte à Thèbes ou à Memphis, par les prêtres de Vulcain. Dans tous les cas, il est prouvé que les Egyptiens, qui ont su dès les temps les plus reculés composer des émaux de diverses couleurs, ont beaucoup perfectionné les diverses branches de la vitrification. Malgré les assertions de Plaine, on a pendant longtemps nié que les anciens se fussent servis du verre pour en faire des miroirs. Aujourd'hui le fait est reconnu vrai. Sous les Romains, les Egyptiens conservèrent leur supériorité dans l'art de fabriquer le verre, et, d'après Vopiscus, « l'empereur Aurélien se faisait payer par eux un tribut d'objets en verre. » Il y avait même à Alexandrie une grande manufacture de verres, qui alimentait le monde entier. On doit supposer que les Grecs, en raison de leurs nombreuses relations avec l'Egypte, ont connu la vitrification.

Pourtant le verre n'est nulle part clairement désigné par leurs écrivains. Un passage des *Nuées* d'Aristophane, passage d'ailleurs assez obscur, semblerait prouver que les Grecs ont connu, non-seulement le verre, mais les propriétés des lentilles convergentes. Il s'agit dans le passage d'une substance qui, placée entre le soleil et un acte écrit, serait capable de brûler l'écriture.

Dès les temps les plus reculés, on a connu non-seulement l'art de produire le verre, mais celui de le souffler, de le travailler, de lui donner toutes les formes et les couleurs possibles. Cet art était déjà fort avancé à l'époque indéterminée où il fut importé en Italie. Les Romains paraissent avoir apporté d'Asie le secret de cette fabrication. Leur première verrerie fut, dit-on, établie près du cirque Flaminien. Martial signale un établissement du même genre dans le voisinage du mont Cœlius, près du quartier occupé par les charpentiers. M. Le Viel, dans son histoire de l'Art de la peinture sur verre, donne sur la fabrication du verre à Rome des détails intéressants : « Entre les partisans les plus distingués du verre parmi les Romains, dit-il, nous reconnaissons Néron, Adrien et ses successeurs jusqu'à Gallien. Trebellius Polliion, dans la vie de cet empereur, dit qu'il se dégoûta du verre comme d'une composition trop abjecte, trop vulgaire, et ne voulut plus boire que dans des vases d'or. » Mais le même auteur qui nous a transmis cette histoire nous apprend aussi que les verreries, qui avaient commencé à tomber en décadence sous cet empereur, se relevèrent de leur chute sous Tacite, qui honora les verriers d'une estime particulière. Alexandre Sévère, ennemi des désordres que le luxe et la débâche avaient occasionnés sous le règne d'Héliogabale, mit la verrerie au rang des arts somptueux, sur lesquels il établit des impôts. Des le siècle suivant, on vit les empereurs Constantin et Constant exempter des charges et impôts publics les verriers et tous les ouvriers qui employaient le verre, exemple qui fut suivi par

Théodose le Grand, par tous ses successeurs et même par nos rois, qui ajoutèrent de plus grands privilèges.

Mais quels étaient les ouvrages en verre que l'on fabriquait dans les verreries romaines ? Les écrivains sont, à ce sujet, peu prodigues de renseignements. Sénèque raconte que de son temps un homme se considérait comme très-pauvre s'il plaçait de sa maison n'était recouvert de plaques de verre. Strabon déclare que les ouvriers romains avaient trouvé des procédés nouveaux pour travailler et pour peindre le verre. Au temps de Plinius, les Romains savaient teindre, souffler, travailler au tour et même ciseler le verre. Notre musée du Louvre possède des urnes en verre de fabrication romaine, qui pourraient bien être de cette époque; elles sont d'assez grandes dimensions. Les petits vases, dits improprement lacrymatoires, sont innombrables. On faisait aussi des coupes, qui se vendaient au poids de l'or. Néron, toujours au dire de Plinius, alla jusqu'à en payer une 6,000 sesterces. Mais les vases en verre les plus estimés étaient, suivant Martial, les vases qu'il appelle *calices audaces*. On en faisait avec un treillis de verre en filets de diverses couleurs. Achille Tatius, écrivain grec du IV^e siècle, qui a écrit un roman intitulé *les Amours de Leucippe et de Clitophon*, fait boire son héros dans une de ces coupes comparables à celle du célèbre Glaucus, en verre ciselé, à travers lequel on voyait une treille qui semblait avoir pris naissance dans le fond et s'élevait jusqu'aux bords qu'elle couronnait de son feuillage. Les pampres de la treille étaient entremêlés de grappes vertes lorsque la coupe était vide, et mûres et vermeilles quand elle était pleine de vin. On a découvert dans les catacombes de Rome une grande quantité de coupes et d'aiguères en verre, dont le fond présente des figures en or.

Les verreries de la Gaule avaient de la réputation même du temps des Mérovingiens. On lit dans la *Vie de saint Benoît* Bénédict, abbé d'un monastère, en Angleterre, mort vers 690, qu'après avoir fait bâtir son couvent il vint en France chercher des ouvriers pour lui construire une église en pierre, et des verriers pour lui clore en vitres son église, son réfectoire et son cloître. Les ouvriers verriers qu'il amena enseignèrent aux Anglais un art qui leur était inconnu. Ces verriers ne se bornaient pas à fabriquer des vitres pour les fenêtres, ils faisaient des coupes et des plats et autres ustensiles de table. Fortunati, dans une pièce de vers adressée à la reine Radegonde, décrit un festin où chaque espèce de mets fut servi dans des plats de matières différentes : les viandes, sur des plats d'argent; les légumes, sur des plats de marbre; la volaille, sur des plats de verre; les fruits, dans des corbeilles peintes, et le fait dans des poteries noires en forme de marmite. Saint Benoît d'Aniane se servait d'un calice de verre pour dire la messe. Enfin, parmi les objets donnés à l'abbaye de Fontenelle ou Saint-Wandrille, par Ansegise, il est question d'un hanap de verre et de deux coupes de verre ornées d'or. Dans une charte de 1338, donnée par Humbert, dauphin de Viennois, en faveur d'un certain Guionet, il abandonnait à ce dernier une partie de la forêt de Chamborant pour y établir une verrerie, à condition que Guionet lui fournirait tous les ans, pour sa maison : 100 douzaines de gobelats en forme de cloche; 12 douzaines de petits gobelats ovales; 20 douzaines de hanaps ou coupes à pied; 12 amphores, etc.

On n'a rien de précis sur l'époque où a dû être inventée la fabrication des verres de vitres. Sénèque, le premier, fait allusion à l'usage des vitres aux fenêtres. On s'en servait de son temps, cela paraît incontestable; de puis combien de temps ? il ne s'en explique pas. Pourtant on est forcé d'admettre que, dès les premiers siècles de l'ère chrétienne, les Romains se sont servis de vitres. Vinckelmann a découvert un châssis avec des tables de verre à la fenêtre d'une maison d'Herculanum. Gell et Mazois ont fait d'excellentes études sur ce sujet, l'un dans son *Pompeiana*, l'autre dans ses *Antiquités de Pompeii*. Les vitres, à cette époque, se posaient dans une rainure et étaient retenues, de distance en distance, par des boutons tournants se rabattant sur les vitres pour les fixer. Après la chute de l'empire, l'art de la vitrification fut négligé et tomba en Occident dans un état complet de décadence. Mais la fabrique d'Alexandrie, en Egypte, et plusieurs autres sur divers points de la Syrie et de la Grèce continuèrent de prospérer. Le calife Mostanser-Billah possédait au XI^e siècle plus de 20,000 vases de verre, unis ou ciselés, des miroirs innombrables et de larges bassins sur lesquels se dessinaient des figures et des feuillages. La verrerie ne redevint en honneur en Europe que lorsque Venise et Murano créèrent une fabrique, c'est-à-dire vers le XI^e siècle. Au XVI^e siècle, devant les progrès surprenants de Murano et de Venise, les produits des verreries orientales cessent d'être recherchés. Le XVI^e siècle est la période brillante des vases et surtout des glaces de Venise. L'Allemagne, vers la fin de ce même siècle, rivalisa avec l'Italie. La Bohême commença alors sa fabrication et le monde fut inondé de coupes d'un surprenant travail et d'une beauté de matière qui n'a pas été surpassée.

En France, l'usage du verre était répandu

depuis très-longtemps. Grégoire de Tours raconte comment un voleur, étant entré dans une église pour la dévaliser et n'y ayant rien trouvé, s'avisait de descendre et d'emporter les vitres. Les vitres étaient fabriquées très-probablement en France, car un vieux texte nous apprend que la France possédait des verriers à cette époque et que l'Angleterre nous en emprunta quelques-uns. Toutefois, cette industrie végéta fort obscurément dans notre pays jusqu'au temps de Henri II. Ce prince, frappé de l'importance qu'avaient prise les verreries vénitiennes, attira dans ses Etats un habile ouvrier, fort au courant de la fabrication vénitienne, et lui confia la construction d'une verrerie à Saint-Germain-en-Laye. Malheureusement, les guerres civiles firent abandonner cette manufacture. Les tentatives de Henri IV ne réussirent guère mieux. Colbert fut plus heureux et parvint à fonder d'importantes manufactures de glaces. Jusque-là, les diverses fabriques établies par des particuliers ou par des princes, à Beauvais, à Rontreux, à Londelle, à Stellet, etc., n'avaient guère produit que de la verrerie fort médiocre. Toutefois, Philippe de Caquerie, vers 1330, avait inventé la fabrication des plats de verre. Colbert donna une grande impulsion à l'industrie verrière en appelant d'Italie des ouvriers d'un talent consommé. Le coulage des glaces, cette découverte décisive et qui seule pouvait permettre de produire de très-grandes pièces, fut inventé par Abraham Thévard en 1676. Ce fut lui qui fonda plus tard (1691) l'établissement de Saint-Gobain, où la fabrication des glaces n'a pas cessé de faire des progrès. La lutte fut dès lors impossible, pour la fabrication des glaces, avec l'industrie française; mais les Allemands nous restèrent supérieurs pour la fabrication des verres de Bohême, et les Anglais dans celle des cristaux massifs. Cette infériorité partielle a duré presque jusqu'à nos jours. On lutait néanmoins avec une incroyable énergie pour en sortir. L'état de verrier avait pris une telle importance aux yeux du gouvernement français, qu'il se crut obligé d'établir une noblesse particulière, les gentilshommes verriers, en faveur de ceux qui l'exerçaient. Le travail de Saint-Gobain était exclusivement confié aux membres de cette espèce de caste. L'émulation, poussée à ce degré, enfanta des prodiges, surtout lorsque les progrès de la physique et de la chimie eurent ouvert un champ plus vaste aux inventeurs. Parmi les chefs-d'œuvre sortis de Saint-Gobain, il nous suffira de signaler la fameuse lentille, la plus grande qui ait été produite; elle avait 2 mètres de diamètre et 0m,067 d'épaisseur. De nos jours, la lutte se continue avec une ardeur croissante, et la fabrication du verre a pris, dans la plupart des Etats du globe, un développement tout à fait inattendu. La France seule fabrique annuellement 20 millions de verres à vitre, dont 11 millions pour l'exportation. Les pays qui lui font concurrence dans cette spécialité sont la Belgique et l'Angleterre. Nos principales usines sont établies dans les départements de la Loire, du Rhône, du Nord et de Meurthe-et-Moselle. Dans la fabrication des glaces, la France n'a pas de rivales sérieuses; la Belgique, l'Angleterre, la Russie essayent à peine de lutter contre elle. Les établissements de Saint-Gobain et de Chaux, dans l'Aisne, de Cirey, dans la Meurthe, de Montluçon, dans l'Allier, semblent pouvoir défier toute concurrence. Toutefois, il serait injuste de ne pas citer l'usine belge de Jeumont, qui n'est guère en arrière des nôtres. La fabrication française, dans cette partie, produit annuellement 150,000 mètres carrés, ce qui représente une valeur de 5,700,000 francs. La gobeletterie, longtemps inférieure en France, commence à se relever par le goût des formes, qui rapproche de plus en plus la verrerie commune de la cristallerie. Les départements du Nord, de la Loire, des Bouches-du-Rhône, de la Gironde, de Meurthe-et-Moselle et de la Seine font de louables efforts pour lutter contre la Belgique, l'Angleterre, la Bavière et la Bohême. Pour la fabrication des bouteilles, nous n'avons pas de rivaux. La France possède vingt-cinq fours produisant 125 millions de bouteilles, soit environ 100 millions de kilogrammes, dont 57 millions pour l'exportation. Une pareille production ne laisse que peu de place à la concurrence étrangère. La cristallerie française est une industrie toute récente, mais qui a pris déjà une prodigieuse extension. La France fabrique 4,500,000 kilogrammes de cristaux, dont la moitié au moins est destinée à l'exportation. Elle trouve une concurrence très-sérieuse dans les verres de Bohême, qui ont sur nos cristaux l'avantage de leur extrême légèreté. Enfin, la fabrication des verres d'optique, que la vulgarisation de la science tend à développer de plus en plus, donne en France pour 40,000 kilogrammes de produits, représentant une valeur de 400,000 francs.

— Chim. Le verre est un silicate plus ou moins complexe, c'est-à-dire un sel résultant de la combinaison de la silice ou acide silicique avec des bases. La silice est une substance fort commune, que se trouve dans le grès, dans le quartz, dans le sable. Cette substance, sous l'influence d'une haute température, entre en fusion, se combine avec des oxydes métalliques, tels que la potasse,

la soude, l'oxyde de plomb, la chaux, la magnésie, l'alumine, devient transparente et produit le verre. Le verre à vitres est un silicate de soude et de chaux. Le crown-glass, employé pour les instruments d'optique, est un silicate de potasse et de chaux. Le flint-glass, employé au même usage, mais dont on fait aussi une foule d'objets de luxe, est un mélange de silicate de potasse et d'oxyde de plomb (v. CRISTAL). Le verre à bouteilles ne diffère du verre à vitres que par une faible addition d'alumine et de sesquioxyde de fer. Les émaux doivent le plus souvent leur opacité à une petite addition d'oxyde d'étain. Enfin les verres colorés doivent leur coloration à des oxydes métalliques. On comprend de reste que, pour des matières si diverses, le poids spécifique soit très-variable. Voici le tableau des densités, d'après M. Dumas :

Flint-glass.	2,3 à 2,6
Verre de Bohême ancien.	2,396
Crown-glass.	2,487
Glaces coulées.	2,488
Glaces soufflées.	2,506 à 2,564
Verre à vitres.	2,642
Verre à bouteilles.	2,732
Cristaux de Bohême.	2,892
Cristal plombé.	2,9 à 3,3

Le verre est toujours assez fusible, peu altérable à l'air, transparent et incolore, si la base n'est pas colorée, insoluble dans l'eau et dans presque tous les acides, très-dur, rayant la plupart des corps, fragile, à cassure particulière, brillante, appelée *cassure vitreuse*, élastique et sonore. Sa densité varie de 2,5 à 3,6. Ce sont les bases de plomb qui fournissent les verres les plus denses et les plus fusibles, celles de chaux qui donnent les moins denses. Bien avant de se fondre, le verre a la propriété de se ramollir à la chaleur et de devenir pâteux, ce qui permet de lui donner toutes les formes. Le verre maintenu longtemps à une très-haute température devient beaucoup plus dur, moins fragile et opaque; il se dévitrifie et constitue ce qu'on nomme la *porcelaine de fleumur*. Si on chauffe le verre jusqu'à la fusion et qu'on le refroidisse subitement, il subit une espèce de trempe qui le rend très-cassant; les larmes bataviques en sont un exemple curieux. Dans les verreries, on est même obligé, pour éviter ce résultat, que le simple refroidissement par l'action de l'air suffirait à produire, de faire refroidir le verre très-lentement en le mettant dans des fours chauffés au rouge sombre; c'est ce qu'on appelle l'opération du *recuit*. Les verres qui se brisent trop facilement sont ceux qui ont été mal recuits. L'air humide altère lentement la transparence du verre en agissant sur le silicate alcalin qui entre dans sa composition. On remarque cet effet sur nos vitres et sur nos glaces; on le remarque surtout sur les verres antiques trouvés dans les ruines; ces verres sont souvent comme recouverts d'un vernis métallique et sont devenus tout à fait opaques. L'eau bouillante altère le verre bien plus rapidement; elle devient alcaline si on y abandonne un morceau de verre et la réaction est d'autant plus prompte que l'eau est plus chaude. Les verres où dominent les silicates alcalins sont attaqués par les acides; ceux où domine l'acide silicique sont attaqués par les alcalis. C'est ainsi que l'acide du vin suffit pour attaquer le verre à bouteilles, et beaucoup pensent que cette action ne s'exerce passans une réaction favorable qui aide à faire vieillir le vin.

— Techn. Les procédés de fabrication du verre sont aussi variés que les produits de cette fabrication; il est donc difficile de donner des notions générales sur la manière d'opérer, et nous exposerons brièvement les moyens spéciaux employés pour obtenir la fusion de la matière et confectionner les objets, en passant en revue les diverses catégories de produits. Notons cependant que, quel que soit le mode de fabrication adopté, le manuel opératoire du verrier comprend : 1^o la pulvérisation des matières vitrifiables; 2^o la fritte (v. ce mot); 3^o la fusion; 4^o le travail du verre; 5^o le recuit. Les fours de fusion généralement usités sont de forme rectangulaire. Ils contiennent de quatre à dix pots ou creusets, disposés sur des banquettes au-dessus de la grille. Ces creusets, de forme conique, tantôt arrondis, tantôt ovales, ont généralement 0m,95 de hauteur; on les charge chacun de 600 kilogrammes de matière frittée, c'est-à-dire calcinée et condensée ainsi par l'élimination des parties volatiles. Le feu doit être mené vivement, 1 kilogramme de matière exige l'emploi de 6 kilogrammes de houille. Quand la matière entre en fusion, il s'en dégage des bulles gazeuses, qui deviennent ensuite de plus en plus rares. On agite souvent la matière avec un morceau de bois, pour activer le dégagement des gaz. Quand les bulles deviennent rares et volumineuses, on abandonne la matière à elle-même et l'on modère le feu pour faire prendre au verre une consistance qui permette de le travailler. L'opération de la fusion a une durée variable, suivant la nature des matières, mais elle n'est guère inférieure à huit heures ni supérieure à douze.

Le recuit, opération commune à tous les genres de fabrication, s'opère par deux méthodes différentes. Dans la première, on introduit les pièces à recuire dans un four, qu'on chauffe ensuite au rouge et qu'on laisse refroidir en obturant toutes les issues. Cette

façon d'agir entraîne d'énormes pertes de temps. Dans l'autre système, le four est remplacé par une longue galerie chauffée au rouge sombre en son milieu seulement. Les objets à recuire sont placés sur des chariots reliés les uns aux autres comme les voitures d'un chemin de fer, et qu'on amène graduellement d'une extrémité à l'autre de la galerie, ce qui permet d'opérer d'une façon continue.

— Verre à vitres et tubes. La potasse et la soude conviennent également pour la confection de ce verre; mais le carbonate de soude est généralement préféré à cause de son bas prix. On y fait entrer les substances suivantes : silice, soude, chaux, dans des proportions variables, suivant la qualité du verre qu'on veut obtenir. Voici les analyses des verres les plus intéressants à connaître :

	Très-tendre.	Dur.	Très-dur.	Verre anglais.
Silice.	687	697	693	690
Soude.	177	152	113	111
Chaux.	96	133	172	125
Alumine.	40	18	22	74
	1,000	1,000	1,000	1,000

Tous ces verres à la soude se distinguent aisément des verres à la potasse. Ils sont plus faciles à travailler, mais légèrement colorés en vert; on y ajoute quelquefois un peu de peroxyde de manganèse pour corriger ce défaut et un peu d'acide arsénieux pour rendre le mélange plus homogène.

Il existe pour la fabrication du verre à vitres deux méthodes opératoires. Nous allons d'abord décrire l'ancien procédé. Le principal outil du verrier qui fabrique le verre à vitres est un tube de fer nommé *canne*; il est long de 1m,50 à 2 mètres et muni d'un manche de bois. Un aide recueille avec la canne une quantité suffisante de matière en fusion, la tourne et la retourne sur une plaque de fer nommée *maire*. Ce travail s'appelle la *paraison*. L'aide passe ensuite la canne au maître, qui commence à souffler dedans, en ayant soin de tourner sans cesse son instrument pour que le poids de la matière n'altère pas la forme du ballon. Quand la masse est suffisamment dilatée, l'ouvrier soude une seconde canne dans le fond de la cloche de verre et détache la première. La cloche se trouve ainsi avoir une ouverture dans sa partie inférieure. On agrandit cette ouverture à l'aide d'une planche qu'on y introduit. L'ouvrier continue cependant à faire tourner la canne, et le verre prend bientôt la forme d'une cloche à melon, qui s'évase de plus en plus par l'effet de la rotation, et finit même par se transformer en un disque circulaire. L'ouvrier dépose alors la plaque sur un lit de cendres chaudes et en détache la canne par un léger choc. Les tables de verre ainsi préparées, très-belles d'ailleurs, très-planes et par conséquent d'un bel éclat, se prêtent malheureusement mal au débit de la matière et offrent à leur centre un renflement fort gênant; aussi à ce procédé en préfère-t-on aujourd'hui un autre plus commode, mais donnant des produits plus défectueux.

Dans la nouvelle manière d'opérer, quand l'ouvrier a produit une boule de verre suffisamment grande, il l'allonge en lui imprimant, tout en soufflant, un mouvement d'oscillation semblable à celui d'un balancier, puis en l'élevant au-dessus de sa tête et lui imprimant un mouvement de rotation très-rapide. Quand le cylindre est suffisamment allongé, il en chauffe le fond, y pratique une ouverture à l'aide d'une pointe et imprime de nouveau un mouvement de balancement. On agrandit l'ouverture avec une planche, et la calotte inférieure finit par disparaître. Toutes ces opérations n'exigent qu'un travail de huit minutes. Le manchon adhérent à la canne est ensuite posé sur un chevalet. On détache la canne en touchant son extrémité avec une tige de fer froide, on entoure la partie supérieure du cylindre avec un fil de verre chaud et, sur la partie qu'il a chauffée, on passe rapidement une tige de fer froide; la calotte se détache aussitôt. On ouvre ensuite le cylindre soit à l'aide d'un diamant, soit en chauffant et refroidissant ensuite brusquement la ligne selon laquelle doit se faire l'ouverture. L'étendage du cylindre s'opère à l'aide de fours spéciaux. Dans la méthode généralement adoptée aujourd'hui, les manchons à étendre sont disposés sur des pierres réfractaires portées par des chariots roulant sur des rails, qui les conduisent du four à étendre dans le four à refroidir. Si l'on veut obtenir une grande perfection de travail, on dispose au haut du four une plaque en terre réfractaire, qu'on abaisse, au moment voulu, sur la plaque de verre déjà étendue; on produit ainsi des tables parfaitement planes.

S'il s'agit de fabriquer des tubes, après avoir obtenu un cylindre terminé par une calotte, on soude sur cette calotte une seconde canne; puis, l'ouvrier et son aide tirant chacun de son côté, la matière s'allonge en un tube, qu'il ne s'agit plus que de diviser selon la longueur voulue, et on recuit les tronçons.

— Verre à bouteilles. Le bas prix auquel on livre les bouteilles exige, dans leur fabrication, de grandes économies. Comme la dépense la plus sérieuse, dans cette fabrication, est celle du combustible, on a dû rechercher, pour produire du verre à bouteilles, les ma-

tières les plus fusibles. La substitution du sulfate de soude au carbonate de soude contribue puissamment à ce résultat. Quant aux matières minérales, on emploie autant que possible les plus communes, comme les sables, les cendres, les vases, les basaltes, etc. Chaque fabricant a sa formule, et il est absolument impossible de donner une recette quelconque. Toutefois, il est utile de mettre sous les yeux du lecteur les résultats de quelques analyses des verres à bouteilles les plus connus; ce sera au fabricant à utiliser les matières qu'il aura sous la main, de façon à réaliser, sinon les mêmes compositions, au moins des compositions analogues.

	Verre de Sou. de Saint-vigny.	Verre de Saint-Etienne.	Verre d'Épinal.
Silice	600	604	596
Chaux	223	207	180
Baryte	9	9	9
Soude et potasse	31	32	32
Magnésie	6	6	70
Alumine	80	104	68
Oxyde de fer	40	38	44
— de manganèse	12	4	4
Acide phosphorique	4	4	4
Pertes	10	4	6
	1,000	1,000	1,000

Tous ces verres à bouteilles sont colorés en vert par le protoxyde de fer.

La fusion des matières, un peu plus rapide, diffère en cela seulement de la fusion du verre à vitres. Le soufflage s'opère de la même manière; mais lorsque la bulle approche des dimensions voulues, l'ouvrier l'introduit dans un moule et lui donne la forme définitive, en continuant à souffler et à tourner. Il la retire ensuite, la renverse verticalement, enfonce le fond, coupe le goulot, y place le cordon et la porte au four à recuire.

— *Verre à gobeletterie.* Les matières employées pour cette fabrication sont : le sable fin, la chaux, le sulfate ou le carbonate de soude; le dernier est préféré pour les verres fins. Quant aux manipulations, elles ne diffèrent en rien de celles qu'on pratique pour les bouteilles. Généralement, la forme de chaque objet lui est donnée par un moule; toutefois, quand cette forme est très-simple, les ouvriers habiles arrivent à la produire à l'aide de certains tours de main.

— *Verre à glaces.* Ce verre est à base de soude et de chaux, mais la proportion de la soude y est plus considérable. Voici le mélange qu'on emploie à la fabrique de Saint-Gobain :

Sable très-blanc et très-pur	300
Carbonate de soude	100
Chaux éteinte à l'air	43
Grosil (rognures et débris de verres brisés)	300
L'analyse du verre à glaces a donné :	
Silice	759
Soude	175
Chaux	38
Alumine	23
	1,000

La masse vitreuse passait autrefois dans deux creusets : d'abord dans un creuset conique, puis dans un creuset plus petit, carré, appelé *cuvette*. On a reconnu aujourd'hui l'inutilité de ce transvasement. On verse donc directement la pâte, à l'état fluide, sur une

	D'après Bontemps en 1840.	D'après Bontemps en 1846.	D'après Guinaud.
Sable siliceux blanc	360	360	400
Carbonate de potasse	105	105	160
Carbonate de soude	60	150	160
Carbonate de chaux	45	150	160
Borax	45	150	160
Minium	20	20	20
Peroxyde de manganèse	20	20	20
Arsenic	3	6	1

La composition pour le flint-glass est la suivante :

	Bontemps.	Guinaud.
Sable siliceux blanc	261	225
Minium	60	52
Potasse (1re qual.)	18	4
Borax	4	3
Nitre	1	1
Manganèse	1	1
Acide arsénieux	1	1
Débris des opérations précédentes	89	

On sait que c'est avec le crown-glass et le flint-glass employés concurremment que l'on obtient les lentilles achromatiques.

— *Cristal, strass, émail.* V. ces mots.

— *Verres colorés.* On colore le verre soit

Améthyste	Peroxyde de manganèse et nitre.
Bleu céleste	Oxyde de cuivre.
— de cobalt	Oxyde de cobalt ou smalt.
Hyacinthe	Oxyde de fer ou de nickel.
Jaune d'antimoine	Verre d'antimoine et minium.
Jaune orangé	Verre d'antimoine, minium, oxyde de fer.
Jaune verdâtre	Oxyde d'urane.
Jaune topaze	Poussier de charbon.
Noir	Peroxyde de manganèse, oxyde de cuivre, oxyde de cobalt.
Opale	Phosphate de chaux.
Rouge ancien	Protoxyde de cuivre.
Rubis	Quartz, minium, nitre, potasse.
Vert bouteille	Oxyde de fer.
Vert d'herbe	Protoxyde de chrome.
Vert d'éméraude	Oxyde de nickel, oxyde d'urane.

table de bronze chauffée, munie de rebords qui arrêtent la masse incandescente; puis on fait passer dessus un cylindre de fonte qui l'étend uniformément; enfin on pousse la glace, encore rouge, dans un four où elle se refroidit. Il ne reste plus que le polissage, lequel comprend trois opérations : le douci ou dégrossi, qui consiste à la frotter avec une glace plus petite, enduite d'une bouillie de grès très-fin; le savonnage, qui se fait comme le douci avec de l'émeri très-fin, et le poliment, qui a pour but de faire succéder à la matité le brillant et la transparence. On le pratique avec de lourds polissoirs revêtus de feutre et avec du colcotar délayé dans de l'eau. Les glaces sont vendues nues ou étamées. V. ÉTAMAGE.

Tel est le procédé universellement adopté aujourd'hui pour la fabrication des glaces. Ce procédé a permis de produire des pièces d'une très-grande étendue, ce qui était impossible lorsqu'on les fabriquait par les procédés usités pour la fabrication du verre à vitres. La grande réputation des glaces de Venise était cependant fondée en grande partie sur leurs dimensions relativement considérables. Le procédé des manchons, que Venise pratiqua longtemps toute seule, fut importé en France en 1685. Le coulage des glaces, tel qu'on le pratique aujourd'hui, a été imaginé par Thévenin en 1688. Le soufflage des glaces, à la manière de Venise, n'est complètement abandonné en France que depuis soixante ans et continue à être employé dans quelques autres pays, notamment à Venise, où l'on met une sorte d'amour-propre à ne pas innover.

— *Verre de Bohême.* Ce verre se fait avec le silicate de potasse, et non de soude. Il se distingue surtout par sa légèreté et sa quasi-infusibilité. On peut fondre dedans les autres verres. Voici la composition des plus beaux verres de Bohême :

Quartz pulvérisé	100
Carbonate de potasse raffiné	64
Chaux caustique	24
Nitre (parfois)	1 ou 0
Acide arsénieux (parfois)	0,50, ou 0,25.

L'effet de l'acide arsénieux est de décolorer parfaitement la masse et de faciliter l'affinage. Le nitre exerce à peu près la même influence. Cette fabrication exige une très-grande dépense de combustible et est restée jusqu'à présent propre à la Bohême, à cause de ses grandes forêts de sapins qui fournissent le combustible à bas prix. Ce pays possède, d'ailleurs, en abondance toutes les autres matières premières.

— *Verre d'optique ou flint-glass et crown-glass.* La composition est la même que celle du verre de Bohême. Les difficultés sont très-grandes pour obtenir ce verre doué de la perfection demandée par les opticiens et par les astronomes. Ces produits sont d'origine anglaise, mais M. Guinaud les a perfectionnés en France, et MM. Guinaud fils et Bontemps, de Choisy-le-Roi, ont encore perfectionné les procédés de M. Guinaud père. Ils ont obtenu, en 1840, les deux prix de 6,000 francs proposés par la Société d'encouragement pour la fabrication du crown-glass et du flint-glass. Cette fabrication se fait dans un fourneau de fusion à un seul creuset couvert, qu'on appelle *moufle*, et pouvant recevoir une charge de 150 à 250 kilogrammes. Voici la composition du mélange pour le crown-glass :

	D'après Bontemps en 1840.	D'après Bontemps en 1846.	D'après Guinaud.
Sable siliceux blanc	360	360	400
Carbonate de potasse	105	105	160
Carbonate de soude	60	150	160
Carbonate de chaux	45	150	160
Borax	45	150	160
Minium	20	20	20
Peroxyde de manganèse	20	20	20
Arsenic	3	6	1

dans toute sa masse, soit seulement dans quelques parties. Dans l'un et l'autre cas, la matière vitreuse a la propriété de dissoudre l'oxyde métallique qui la colore, sans perdre sa transparence. Pour produire un verre coloré dans toute sa masse, on mêle la matière colorante dans le creuset; si l'on ne veut colorer que la partie superficielle, on emploie divers procédés qui varient selon les objets; le plus digne de remarque est celui qui consiste à plonger successivement la canne dans un pot de verre blanc et dans un pot de verre coloré, ou vice versa. On obtient ainsi ce que l'on appelle des *verres doubles*. V. VITRAIL.

Voici le tableau des principales couleurs employées pour la décoration des verres, avec l'indication des matières qui servent à les produire :

— *Verres gravés.* V. GRAVURE.

— *Verres taillés.* La plupart des verres usuels sont simplement coulés; mais les verres fins sont taillés. Le procédé employé pour leur faire subir cette opération semble, à première vue, extrêmement grossier et tout à fait disproportionné avec le but qu'on veut atteindre; l'habileté des ouvriers en tire cependant des effets vraiment inattendus. Le seul instrument employé à la taille des verres est la meule montée sur un tour. On opère successivement avec des meules en fer, en grès et en bois, en interposant progressivement, entre la meule et le verre à graver, du sable de l'émeri de plus en plus fin et de la potée d'étain. L'ouvrier, selon le besoin, attaque son ouvrage tantôt avec la tranche légèrement arrondie de la meule, tantôt avec l'angle de l'une des bases. Il va sans dire que la pièce doit être largement et constamment arrosée d'eau.

— *Verres filigranés ou rubanés.* Ces verres présentent, dans leur épaisseur, des filets diversément colorés et entrelacés. On dispose d'abord dans un moule les baguettes de verre qui doivent former les filets; on souffle à l'intérieur du moule, préalablement chauffé, une pièce qui engage les tubes dans sa masse, on retire le tout, on le chauffe de façon à ramollir les baguettes pour achever leur incorporation et l'on achève la pièce comme une pièce ordinaire.

— *Verres millefiori.* Ces sortes de boules, dans lesquelles on voit comme des bouquets de fleurs, des guirlandes, etc., s'obtiennent avec des tubes d'émail formés eux-mêmes d'autres petits tubes et arrangés de manière à former de petits bouquets. On coule à l'entour le cristal en fusion nécessaire pour former la boule.

— *Verre filé.* Pour obtenir un fil de verre aussi long qu'on le désire, on expose à la lampe d'émailleur une baguette de verre; dès qu'elle est rouge, on fixe l'une des extrémités sur un dévidoir qui tourne très-vite, et l'on obtient en très-peu de temps un écheveau de fil de verre extrêmement fin et flexible, qu'on peut travailler comme un fil ordinaire. On en a fait parfois des aigrettes et même des tissus pour ornements d'église, en combinant les fils de verre avec la soie.

— *B.-arts. Peinture sur verre.* V. VITRAIL.

— *Allus. littér. Et comme elle a l'éclat du verre, Elle en a la fragilité.* Vers de Polyucte (acte IV, scène II). Polyucte a brisé les idoles et doit mourir. Pauline veut le voir une dernière fois, et le martyr chrétien, qui redoute cette entrevue, cherche à se fortifier contre la séduction, dans le monologue fameux du quatrième acte :

Source délicieuse, en mistres féconde,
Que voulez-vous de moi, flatteuses voluptés?
Honteux attachements de la chair et du monde,
Que ne me quittez-vous, quand je vous ai quittés?
Aidez, honneurs, plaisirs, qui me livrez la guerre!
Toute votre félicité,
Sujette à l'instabilité,
En moins de rien tombe par terre,
Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.

Ces trois derniers vers sont empruntés textuellement à une ode de l'évêque Godeau, qui les avait traduits lui-même d'une pensée de Publius Syrus :

Fortuna vitrea est; tunc quum splendet, frangitur.

Dans l'application, ces vers rappellent l'instabilité de la fortune, de tout ce qui ne brille que passagèrement :

« ... Mais hélas! le plus honnête homme est pétri de l'argile commune à tous les descendants du proserpit de l'Eden, et quand, par un accident, sa vertu tombe par terre, »

... Comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité. »

MOLÉRI et AM. GOUER.

Verre d'eau (LE) ou les *Effets et les causes*, comédie en cinq actes et en prose, de Scribe, représentée au Théâtre-Français le 17 novembre 1840. La scène se passe en Angleterre, au commencement du XVIII^e siècle. La reine Anne, dont le frère est exilé et ne peut être rappelé que par un bill du Parlement, se voit par cette cause obligée de subir la tyrannie de la duchesse de Marlborough, car le parti whig, maître du Parlement et de l'armée, a pour chef le général de Marlborough, mari de la duchesse. Cette dernière s'oppose de tout son pouvoir à ce que la reine reçoive le marquis de Torcy, ambassadeur de Louis XIV, chargé par son souverain de négocier une paix honorable. Heureusement pour le repos de l'Europe, la duchesse a un ennemi très-actif, Henri de Saint-Jean, vicomte de Bolingbroke, ancien ministre, membre de la Chambre des communes et journaliste. Une lutte acharnée s'établit donc entre la duchesse et Bolingbroke. Ce dernier a pour protégés deux jeunes amoureux, Masham, enseigne du régiment des gardes, et Abigail, parente éloignée de la duchesse et que la reine a attachée à sa personne. Or, Masham tue en duel lord Richard, le cousin de Bolingbroke, qui devient, par cette mort, pair d'Angleterre et millionnaire. C'est déjà beaucoup; mais la fortune de Bolingbroke ne s'arrête pas en si bon chemin, et il découvre que Masham, qui n'aime qu'Abigail, est aimé à la fois de la reine et de

la duchesse. Le rôle de Bolingbroke est tout tracé. Il révèle à la reine qu'elle a une rivale et l'engage à donner un rendez-vous à Masham. Le signal convenu est un verre d'eau qu'elle demande à la duchesse. Celle-ci, avertie par Bolingbroke, laisse échapper le plateau dans un accès de jalousie, et l'eau se répand sur la robe de sa favorite. La duchesse, furieuse, prend bientôt une revanche et surprend Masham dans l'appartement de la reine. Mais Abigail laisse croire qu'il est venu pour elle, et la reine, touchée de ce dévouement, consent à l'union des deux amants. Bolingbroke devient ministre, et la paix est signée avec la France, grâce à un verre d'eau répandu. Cette donnée paradoxale admise, on doit convenir que l'auteur en a tiré un parti merveilleux. La critique fit remarquer le sans gêne avec lequel Scribe traitait l'histoire en métamorphosant la reine Anne, mère de treize enfants, en jeune fille; le cinquième acte parut faible, mais le charme des quatre premiers le protégeait; le style, ce côté parfois faible de Scribe, était plus soigné qu'à l'ordinaire et ne manquait pas même d'une certaine élévation. Le *Verre d'eau* est resté au répertoire, et cela s'explique facilement. Le public veut, avant tout, être amusé, et, en dépit de toutes les critiques, Scribe possédait l'inappréciable mérite d'amuser quand même.

VERRÉ, ÉE adj. (vè-ré — rad. verre). Se dit des matières qu'on a saupoudrées de verre en poudre, et dont on se sert pour polir : Papier VERRÉ. Toile VERRÉE.

VERRÉ s. m. (vè-ré). Mamm. Nom vulgaire du verrat, dans quelques pays.

VERRÉE s. f. (vè-ré — rad. verre). Contenu d'un verre plein : Une VERRÉE d'eau fraîche. Une VERRÉE de tisane.

VERRÉNNES s. f. pl. (vè-ré-nè-ne). Hist. Fêtes qui furent instituées à Messine, en l'honneur de Verrès, lorsqu'il était préteur en Sicile.

VERRERIE s. f. (vè-re-ri — rad. verre). Art de fabriquer le verre : La VERRERIE a fait de grands progrès. L'habillage ou l'on fait le verre : L'établissement d'une VERRERIE. Visiter une VERRERIE.

— *Ouvrages de verre : Marchand de VERRERIE. Boutique de VERRERIE.*

VERRÈS (C. Licinius), le plus fameux concussionnaire dont l'histoire ancienne fasse mention, né à Rome vers 119 av. J.-C. Sa jeunesse fut déshonorée par les débauches les plus infâmes, de même que son âge mûr fut souillé par tous les crimes. Questeur de Carbone en Cisalpine (86), il déserta et s'enfuit dans les rangs du parti de Sylla en emportant la caisse militaire, regut du dictateur les biens de quelques proscrits (84), passa en Asie comme lieutenant de Dolabella (82) et fut chargé de conduire la guerre contre les pirates, dont il dépassa les dépredations. Couvert de forfaits, il n'en fut pas moins nommé préteur urbain (76). Dans cette charge importante, qui le mettait à la tête de toute la justice civile de Rome, il se signala par une vénalité fort commune à cette époque, mais qui n'avait peut-être jamais été poussée plus loin. Mais c'est surtout dans sa préture en Sicile (75-72) qu'il exerça ces brigandages qui ont rendu son nom à jamais fameux. Les villes soumises à d'énormes contributions, les sommes détournées de leur destination; les maisons particulières, les monuments publics, les temples dépouillés de toutes leurs richesses, de leurs ornements, des œuvres d'art en or, en argent, en marbre et en bronze; les citoyens livrés au supplice : tels furent les traits caractéristiques de cette administration, ou plutôt de cette tyrannie qui écrasa pendant trois ans les malheureux Siciliens. On assure que Verrès avait envoyé successivement à Rome six vaisseaux chargés des richesses extorquées par lui. La plupart des villes de la Sicile l'accusèrent à sa sortie de charge et choisirent Cicéron pour leur défenseur. Mais le concussionnaire appuyé par les Metellus, une foule de clients, et dont la cause était d'ailleurs celle de l'aristocratie romaine, bravait hautement l'opinion, se riant des poursuites intentées contre lui et disait avec impudence qu'il avait divisé le produit de ses trois années de brigandages en trois parts : une pour son avocat, l'autre pour ses juges et la troisième pour lui-même. Après avoir fait écarter un certain Q. Cæcilius, ancien questeur de Verrès, qui prétendait se charger de l'accusation dans le but secret de la faire échouer, Cicéron partit en Sicile pour recueillir des preuves légales et revint au bout de cinquante jours, bien résolu de poursuivre avec la plus grande vigueur la punition de crimes dont il avait pu constater de près l'énormité. Craignant que le coupable n'échappât à la faveur d'un long procès et voulant frapper l'esprit des juges, il renonça à traiter la cause avec étendue et prouvait immédiatement, après un court exorde, une masse accablante de preuves irrécusables et des témoignages écrasants, qu'il accompagnait de breves explications. L'impression fut telle que le célèbre Hortensius, avocat de Verrès, renonça à prendre la parole et engagea son client à s'exiler sans attendre l'issue du procès. Il dut restituer toutefois une somme de 45 mil-

lions de sesterces aux Siciliens, faible partie de ses dépredations. Cicéron composa alors à loisir cinq mémoires, qu'on a nommés la *Seconde action contre Verrès* (v. VERRINES). Exilé en 72, Verrès ne revint à Rome qu'au bout de vingt-quatre ans, lors de la loi de César qui rappelait les bannis. Il fut proscrit en 43 pour avoir refusé de livrer au triumvir Antoine des vases de Corinthe qu'il avait en sa possession.

Voici l'appréciation que M. Ampère fait du caractère de Verrès :

« Verrès, dont Cicéron a immortalisé les rapines, était un collecteur maniaque. Il fit d'abord une expédition en Grèce, dépouillant littéralement les temples, puis il s'abattit sur la Sicile, dont il était préteur. Là, ses larcins se firent avec une incroyable audace et une sorte de régularité administrative. Verrès avait à son service deux artistes pour découvrir les chefs-d'œuvre et éclairer sa rapacité. Il empruntait un vase d'or à un prince de Syrie pour le montrer, disait-il, à ses ouvriers, et ne le rendait pas; il arrachait un anneau du doigt du possesseur. Un citoyen de Messine, nommé Héius, avait rassemblé dans un sanctuaire privé une foule de chefs-d'œuvre de l'art grec. Verrès força Héius à les lui vendre à vil prix. Verrès paraît avoir été connaisseur. Quand un vase orné de bas-reliefs lui avait plu, il s'en emparait, détachait les bas-reliefs et renvoyait le vase; mais il aimait aussi le vol pour le vol, et il déroba les clous d'or du temple de Minerve, qui est devenu la cathédrale de Syracuse. Les objets volés par Verrès furent apportés à Rome. Il les étala dans le Forum, d'où ils disparaissent bientôt pour aller orner ses jardins et ses villas; c'est ainsi que plusieurs statues grecques, dérobées par lui, ont pu servir d'originaux à d'autres statues qui sont restées à Rome... L'avidité de Verrès fut punie par celle d'Antoine, car les vases corinthiens qui restaient au voleur, ce qui prouve qu'on ne l'avait point forcé à restituer, tentèrent l'indigne ami de César et le portèrent à mettre l'ancien préteur de Sicile sur les listes de proscription du triumvirat. Antoine lui-même a été flétri comme spoliateur par Juvénal et associé à la honte de sa victime. »

VERRI (Gabriel, comte), jurisconsulte italien, né à Milan en 1699, mort en 1782. Ses premiers travaux littéraires le firent admettre, dès l'âge de neuf ans, dans l'Académie des Arcades. Les connaissances qu'il avait acquises en jurisprudence lui valurent le titre de conseiller du grand-duc Côme III et il le firent nommer par Marie-Thérèse successivement avocat général du fisc, sénateur, régent du conseil suprême d'Italie à Vienne et conseiller d'Etat (1774). On a de lui, entre autres écrits : *Apparatus ad historiam juris Mediolanensis antiqui et novi* (Milan, 1747).

VERRI (Pierre, comte), célèbre économiste italien, fils du précédent, né à Milan en 1728, mort en 1797. Après avoir servi comme capitaine dans un régiment autrichien, il entra dans sa ville natale, où il s'occupa avec ardeur des sciences économiques. Un mémoire qu'il présenta au ministre de Kaunitz amena la suppression des fermiers généraux, aussi onéreux au gouvernement qu'aux peuples, et lui valut le titre de membre du conseil suprême des finances en 1763. En 1771, il publia des *Méditations sur l'économie politique* (in-8°), ouvrage où les vrais principes de cette science sont exposés pour la première fois, celui d'Adam Smith n'ayant pas encore paru. Sept éditions en furent faites en moins de deux ans. Ch. Mingard en donna une traduction française en 1773 (in-12). Verri devint successivement vice-président de la cour des comptes (1772), conseiller d'Etat (1773), directeur de la Société patriotique de Milan, fondée par Marie-Thérèse pour l'encouragement de l'agriculture, de l'industrie et du commerce. Il créa, avec les hommes les plus distingués de l'Italie, le journal le *Café*, qui eut bientôt une réputation égale au *Spectateur* d'Addison. C'est sur ses sollicitations que Beccaria fit son *Traité des délits et des peines*, et, pour l'y encourager, il composa lui-même un essai vigoureux contre les iniquités de la torture. Le mouvement imprimé en Lombardie à l'esprit de réforme finit par inspirer de l'ombrage à la cour de Vienne; sous le prétexte d'une réorganisation du duché, elle priva Verri de tous ses emplois (1786). Bonaparte, lors de son entrée à Milan en 1796, l'appela au nombre des membres de la municipalité, honneur dont il ne jouit pas longtemps. On a de lui, outre les écrits déjà cités : *Discours sur la douleur et le plaisir*, trad. en français (in-12); *Elementi di commercio*; *Storia di Milano* (1783-1798, 2 vol. in-8°); *Opere filosofiche* (1784, 2 vol. in-12); *Scritti inediti*, publiés à Lugano.

VERRI (le comte Alexandre), littérateur italien, frère du précédent, né à Milan en 1741, mort en 1816. Il suivit quelque temps la carrière du barreau et se livra ensuite tout entier à la culture des lettres. En 1766, il accompagna Beccaria dans son voyage à Paris, s'y lia avec les philosophes, surtout avec d'Holbach, Diderot, Helvétius, adopta leurs théories et continua à les professer jusqu'à sa mort. Après avoir parcouru l'Angleterre et l'Italie, il se fixa définitivement à Rome. Deux tragédies qu'il donna au théâtre, *Galeas Sforza* et *Panthea*, de réus-

rent pas. Il n'eut pas plus de succès dans une tentative de traduction abrégée de l'*Illiade* en prose italienne, malgré les notes intéressantes dont il l'accompagna. Voici par quelles considérations étranges il s'était décidé à cette entreprise : « La superstition, dit-il, domine trop dans l'*Illiade*; la morale en est détestable. C'est un poème unique au monde, j'en conviens; mais pourquoi n'en soutient-on pas la lecture sans fatigue? Pourquoi n'en voit-on pas la fin sans quelque plaisir? » Un roman intitulé *Sapho*, dans lequel il peint avec grâce les mœurs de la Grèce, fut fort bien accueilli par le public. Il en existe plusieurs traductions françaises; mais les *Nuits romaines*, qu'il publia en 1780, achevèrent sa réputation. C'est un tableau animé de l'ancienne Rome, plein d'intérêt et de couleur locale. En y mettant en scène les plus illustres Romains, il se sert souvent, dans le récit, de leurs propres expressions, et l'introduction de latinismes dans la langue italienne donne quelquefois une grande vigueur au style de l'auteur; mais on peut aussi lui reprocher une désagréable affectation d'élegance. Avec leurs qualités et leurs défauts, les *Nuits romaines* ont été mises, en France, au nombre des livres recommandés pour l'enseignement de l'italien. La meilleure traduction qui en a été donnée en français est celle de Lestrade (1812 et 1826, 2 vol. in-8°). Alex. Verri concourut, en 1810, pour le prix proposé par Napoléon à l'Académie de la Crusca. Le sujet qu'il avait choisi était la *Vie d'Erostrate*; mais l'ouvrage abondait tellement en pensées hardies, en allusions à Bonaparte, que les académiciens, qui le jugeaient seul digne d'être couronné, se trouvant placés entre une injustice et la colère du souverain, se tirèrent d'embarras en supprimant le prix. Lestrade a aussi traduit ce livre (1818, in-12). On a encore de Verri : *Essai sur l'histoire générale de l'Italie* (1826-1827). Il fut un des collaborateurs du journal le *Café*.

VERRI (le comte Charles), agronome et homme d'Etat italien, frère des précédents, né à Milan en 1743, mort en 1823. Il s'est acquis des droits à la reconnaissance de ses concitoyens en propageant parmi eux les meilleures méthodes de culture, surtout celle du mûrier, si importante dans le Milanais, pour lequel l'industrie de la soie est une des principales sources de richesse. Appelé à une préfecture en 1805, nommé ensuite conseiller d'Etat, puis chargé, en 1808, d'organiser la Romagne en départements, il présida, en 1814, le gouvernement provisoire qui s'installa à la chute du royaume d'Italie, puis entra dans la vie privée. On a de lui : *L'Art de cultiver les mûriers*, traduit en français (1826, in-8°); *Culture de la vigne*; *Essai d'agriculture pratique*, etc.

VERRIE (LA), bourg et commune de France (Vendée), cant. de Mortagne-sur-Sèvre, arrond. et à 51 kilom. de La Roche-sur-Yon; pop. aggl., 591 hab. — pop. tot., 2,127 hab. Papeterie, filature de lin; fabrication de toiles d'emballage.

VERRIER s. m. (vé-rié — rad. verre). Ouvrier qui fait du verre, des ouvrages de verre. ■ Celui qui vend des ouvrages de verre.

— *Courir comme un verrier déchargé*. Courir légèrement et très-vite.

— Econ. domest. Ustensile de ménage dans lequel on range les verres à boire.

— Minér. *Savon des verriers*, Manganèse.

— Adjectiv. *Peintre verrier*, Peintre sur verre.

— Hist. *Gentilshommes verriers*, Gentilshommes qui travaillaient à la fabrication du verre.

— *Encycl. Pathol.* Les *verriers*, ou ouvriers qui fondent le verre et lui donnent, étant liquide, les formes propres à certains usages, sont sujets à diverses maladies, qui sont dues, non pas aux matières qu'ils emploient, mais au feu, indispensable à la fusion des matériaux qui doivent constituer le verre. La violence de ce feu tient les ouvriers dans une atmosphère d'une température très-élevée, de sorte qu'ils sont obligés de travailler vêtus d'un simple caleçon, sans chemise, et encore sont-ils brûlés, couverts de sueur, haletants et dans une sorte d'état fébrile continu. Ce feu violent et permanent les rend secs, hâves et les exténue. Les *verriers* qui travaillent à la lampe ne sont pas aussi tourmentés que ceux qui emploient le verre tandis qu'il est en fusion, parce qu'il ne leur faut qu'un degré de chaleur faible, en comparaison de celui du four. Mais ils ont d'autres inconvénients provenant de la fumée des lampes, dont ils respirent une partie, quelque précaution qu'ils prennent; ils sont sujets à rendre des crachats colorés par le noir de fumée qui voltige autour d'eux et dont il pénètre une partie dans les voies respiratoires, ce qui gêne celles-ci à la longue et dispose ces artisans à l'asthme et à la phthisie. Au surplus, l'accident des crachats noirs par la fumée des chandelles et des lampes arrive à tous ceux qui restent longtemps près de ces lumières, et plus d'une fois les médecins sont consultés par des gens qui sont effrayés d'expectorer des mucosités de cette couleur qui ne reconnaissent pas d'autre source. Les *verriers* qui soufflent les bouteilles ou autres vases creux éprouvent

une fatigue considérable par ce genre de travail. Leurs joues, à la longue, s'amincissent et forment de chaque côté de la bouche, lorsqu'ils soufflent, des poches volumineuses fort remarquables, que l'on peut comparer à celles de certains singes. La couleur vive et lumineuse du verre en fusion, autant que la chaleur extrême du four, fatigue la vue de ces artisans; parce qu'ils sont obligés d'avoir le regard fixé sur cette matière pour l'employer; aussi ont-ils les yeux rouges, chassieux, fatigués. Ramazzini dit qu'ils perdent de leur volume par l'évaporation d'une partie de leurs humeurs, ce qui n'est peut-être pas très-exact. Il est plus probable qu'ils sont enfoncés dans l'orbite, par suite de la maigreur propre à tous les *verriers*. Nous croyons que des lunettes à verres verts pourraient les préserver, en partie du moins, de ces inconvénients. La chaleur intense dans laquelle vivent les *verriers* et qui les tient dans une température fort au-dessus de celle de l'atmosphère ne peut manquer de leur être nuisible; les liquides et les solides de leur corps sont soumis à ce calorique abondant et éprouvent une évaporation de leurs parties les plus ténues; les premiers s'épaississent forcément, deviennent, par conséquent, moins fluides, plus âcres, par la concentration de leurs particules composantes; ce sont ici des effets physiques que la vitalité ne peut empêcher entièrement à cause de l'extrême intensité de la cause productive, et que l'habitude même, quelque puissante qu'elle soit, n'affaiblit qu'en partie. Il en résulte que les maladies qui atteignent ces ouvriers ne peuvent être que plus intenses, plus graves, plus aiguës, par la détérioration des liquides et la sécheresse des solides de l'organisme. Un autre effet qui ne nuit pas moins aux *verriers*, c'est le passage à un air froid ou pluvieux, auquel ils vont imprudemment s'exposer pour se délivrer de la chaleur qui les dévore. L'eau froide, qu'ils boivent dans la même intention, est tout aussi nuisible. Ce sont là deux causes très-fréquentes des maladies qui frappent ces ouvriers. Mérit, qui a eu l'occasion de donner des soins à quelques-uns de ceux de la verrerie de Sèvres, attribuit leurs maux à l'imprudence de s'être exposés au froid le corps couvert de sueur. Il ajoute que, d'un certain nombre qu'il a soignés, les uns sont morts phthisiques, les autres sont restés atteints de maux chroniques du larynx, d'autres n'ont dû leur retour à un meilleur état de santé qu'à la cessation de leur travail habituel. Il convient donc, pour remédier, en partie du moins, à ces inconvénients, que les ouvriers prennent quelques précautions indispensables. Ils devront, par exemple, se vêtir avant de quitter le fourneau de travail, et n'aller que graduellement à l'air extérieur, en restant quelque temps dans une pièce d'une température mixte entre celle de leur laboratoire et celle du dehors. Ils devront porter de la laine sur la peau en quittant leur travail. Ils éviteront surtout de boire des lampes d'eau froide pour éteindre la soif qui les dévore. Pourcrocy, dans une note sur le chapitre de Ramazzini qui concerne les *verriers*, indique comme une boisson plus salubre pour eux le *posca*, c'est-à-dire l'oxycrat; une sorte de grog, ou d'eau dans laquelle on verserait une cuillerée à bouche d'eau-de-vie par pinte, serait préférable, par la propriété qu'a ce mélange de modérer la production de la sueur. Quelque soin que l'on prenne, d'ailleurs, la profession de *verrier* n'en est pas moins une des plus dangereuses que l'on connaisse.

— Hist. *Gentilshommes verriers*. En 1448, les gentilshommes *verriers* obtinrent des privilèges fort étendus pour leurs hoirs ou successeurs. En Lorraine particulièrement, avant son annexion à la France, les *verriers* étaient, pour ainsi dire, nobles de race ou anoblis. Leur noblesse tenait à la profession même qu'ils exerçaient, soit comme chefs d'usine, comme Jehan Brysonale et Jehan Hennezel, soit comme « ouvriers demourant ez verrières et ouvrant le verre, » tels que Nicolas Mengin, Guillaume du Tyson, Jehan son fils, et les autres impétrants des lettres patentes de 1448. Dans la France proprement dite, dit M. de Beaupré, les gentilshommes *verriers* formaient aussi une classe particulière entre les autres nobles, et, comme en Lorraine, ceux-ci affectaient de les dédaigner, témoin cette épigramme de Maynard contre le poète Saint-Amant, dont les ancêtres étaient des *verriers* :

Votre noblesse est mince,
Car ce n'est pas d'un prince,
Daphnis, que vous sortez.
Gentilhomme de verre,
Si vous tombez à terre,
Adieu vos qualités.

A entendre les *verriers*, quoiqu'ils n'eussent pas échangé leur noblesse contre tel blason surmonté de la couronne de comte ou de marquis; quoiqu'ils se qualifiassent de chevaliers, exigeant les plus grands respects des ouvriers sous leurs ordres, la bourgeoisie ne leur accordait pas, à beaucoup près, la même considération qu'au gentilhomme campagnard, dont la vie s'écoulait oisive et inutile au fond d'un manoir délabré. Du reste, la manière d'être et de vivre de ces artisans, si l'on en croit Florentin Thierrin, n'était pas de nature à diminuer

le dédain qu'on leur portait : « ... La plupart sans éducation, pauvres et mal vêtus, quelquefois même réduits en état de domesticité, ils se vengeaient du dédain que leur montrait l'autre noblesse sur les roturiers, qu'ils appelaient grossièrement des *sacres mdins*; ceux-ci leur donnaient le nom de *hazis*, c'est-à-dire hâves, desséchés, parce que le travail des *verriers* les tient exposés à l'ardeur insupportable du feu des fours... » Quoi qu'il en soit, par suite des grands avantages et privilèges qui étaient attachés à cette industrie, le nombre des *verriers*, tant maîtres qu'ouvriers ouvrant le verre, s'était considérablement accru avec le temps; l'art avait fait des progrès, et ceux qui l'exerçaient n'avaient plus besoin d'encouragements. Les franchises de noblesse, d'ailleurs, octroyées dans l'origine à quelques *verriers*, étaient devenues ruineuses pour l'Etat par leur trop grande extension. Les ouvriers des autres professions ne voyaient pas sans jalousie ces gentilshommes *verriers* vivre sans payer d'impôts. Les paysans surtout, auxquels ils se montraient en guenilles et en sabots, tantôt travaillant et soufflant la bouteille à l'ardeur de la flamme, sans autre vêtement qu'une espèce de chemise de femme, ne pouvaient pas comprendre en quoi cette existence était moins roturière que la leur et ne pouvaient admettre que ces ouvriers d'usine pussent être exempts des charges qui pesaient si lourdement alors sur la population agricole. Aussi, dans plus d'une commune, la plupart des *verriers* furent-ils portés au rôle de la taille. On songea donc, vers la fin du xvi^e siècle, à revenir aux anciens principes sur le fait de la noblesse. On s'avisa de ne plus voir dans les maîtres *verriers* que des fabricants qui faisaient, avec plus ou moins de bonne foi, trafic et marchandise des produits de leurs usines, et dans les ouvriers *verriers* que des gens salariés. On se demanda enfin pourquoi les uns et les autres seraient exempts des contributions qui pesaient sur le peuple en général. De là des débats dont les tribunaux d'alors retentirent, car cette époque est précisément celle où, dans le but apparent de rendre à la noblesse son ancien lustre, mais en réalité pour soulager le peuple en diminuant le nombre des privilégiés, on recherchait activement les usurpateurs de noblesse et de titres nobiliaires. En effet, dans la Lorraine, par exemple, le gouvernement ducal avait prélué à cette recherche par plusieurs ordonnances contenant, entre autres dispositions, défense aux nobles de fabriquer (27 octobre 1522), sous peine d'être taillables comme les roturiers et soumis aux mêmes recherches, et à toutes personnes de porter et exercer l'état de noblesse qu'elles n'eussent, au préalable, fait vérifier leurs titres en la chambre des comptes (11 juin 1573). Une autre ordonnance, en date du 30 décembre 1585, interdit également à toutes personnes, sans exception des anoblis et issus de nobles, de changer et aliéner en façon quelconque leurs surnoms, d'altérer le nom de leurs aïeux par l'adjonction de la particule nobiliaire *de, du, le, la*, « et semblables mots qui ne servent qu'à obscurcir la famille dont ils sont sortis, ou par celle de la seigneurie forgée à leur fantaisie, » etc. Enfin, après une longue lutte, il fut décidé, de guerre lasse, que la profession de *verrier* ne supposait pas la noblesse et ne la conférait aucunement, mais qu'elle n'y dérogeait point. Cette décision, qui fut généralement admise dans le duché de Lorraine comme par toute la France, obtint la sanction du souverain. A la requête qui fut présentée à Henri IV par les *verriers* de la forêt de l'Argonne, troublés, comme on vient de le voir, par la décision précitée, ce prince répondit, au mois de juillet 1603, par des lettres patentes, portant en leur faveur maintien, quand ils sont d'extraction noble, du droit dont ils avaient joui précédemment de faire le commerce de verrerie sans déroger; de plus, par un règlement du 14 décembre 1604, il fut arrêté que tous ceux qui ne seraient pas nobles d'origine ou issus des anciens concessionnaires ne pouvaient réclamer que les immunités des ignobles. « Ainsi fut fixé en France, dit M. de Beaupré, l'état des *verriers*, quant au fait de la noblesse. On ne tint désormais pour nobles que ceux qui étaient de noble extraction ou qui descendaient des anciens *verriers* lorrains, et ils continuèrent de jouir des privilèges attachés à la noblesse, non pas parce qu'ils étaient *verriers*, mais s'ils étaient *verriers*. La distinction du *parce que* et du *quoique* ne date pas, comme on voit, de la révolution de 1830. »

VERRIER (Eugène), médecin français, né à Provins (Seine-et-Marne) en 1824. Il se fit recevoir docteur à Paris en 1863, après avoir été interne des hôpitaux. Depuis cette époque, le docteur Verrier s'est livré à l'enseignement libre des accouchements et a fondé un dispensaire dans la rue des Chânettes. On lui doit les ouvrages suivants : *Historique de l'art des accouchements* (Paris, 1821, in-8°); *De forceps-scie des Belges* (1863, in-4°); *De la mort subite des enfants nouveau-nés* (1864, in-8°); *Quelques indications de l'opération césarienne* (1864, in-8°); *Parallèle entre le céphalotribe et le forceps-scie* (1866, in-18); *Quelle part doit-on attribuer au traumatisme dans les maladies puerpérales* (1866, in-8°);

Manuel pratique de l'art des accouchements, précédé d'une préface du professeur Pajot (1866, in-18). Ce manuel, divisé en cinq parties, est écrit avec précision, avec méthode et reflète exactement l'enseignement officiel du professeur Pajot, avec lequel l'auteur s'est identifié. Citons encore : *Lettres sur l'enseignement médical en Belgique* (1867, in-89); *Guide du médecin praticien et de la sage-femme* (1875, in-18), etc.

VERRIÈRE s. f. (vé-ri-è-re — rad. verre). Cuvette pleine d'eau, dans laquelle on met les verres.

— Vitre qu'on met devant des tableaux, des chasses, des reliquaires, pour les conserver. « Vieux en ce sens. » On a dit aussi VERRINE.

— Vitrail d'église : *Les VERRIÈRES de Notre-Dame, de la Sainte-Chapelle*. « On a dit aussi VERRINE.

— Hortie. Cloche ou caisse de verre qui sert à couvrir les plantes délicates. « On dit aussi VERRINE.

VERRIÈRES, village et comm. de France (Seine-et-Oise), cant. de Palaiseau, arrond. et à 15 kilom. S.-E. de Versailles, près de la Bièvre; 1,130 hab. Tuileries, briqueteries. Belle église paroissiale du xviii^e siècle; aux environs, château des Mignons et nombreux villas; colline boisée. Verrrières est mentionnée dans un titre du temps de Charlemagne sous le nom de *Verdraria*. En 1815, le bois de Verrrières, dit *Buisson de Verrrières*, vaste, percé de routes et très-fréquenté par les chasseurs et les promeneurs parisiens, vit un engagement sanglant entre nos troupes et les armées alliées. Le 1^{er} juillet, au moment où les deux partis combattaient à Volzy, d'autres détachements étaient aux prises près du bois de Verrrières. Le général Exelmans, qui se portait en personne sur Versailles, rencontra les Prussiens à cette hauteur; aussitôt il donna l'ordre de l'attaque. « Le 5^e et le 13^e de dragons, dit un historien, les chargèrent en tête avec la plus grande intrépidité; le 6^e de hussards et le 2^e de dragons les prirent en flanc. En vain ils voulurent opposer de la résistance à l'élan; culbutés sur tous les points, les Prussiens prirent la fuite du côté de Versailles et laissèrent la route couverte de leurs morts et de leurs blessés. Le général Exelmans se mit aussitôt à leur poursuite et, malgré la rapidité de leur course, il entra aussitôt qu'eux à Versailles et les en chassa. » Le bois de Verrrières est un des plus agréables des environs de Paris.

VERRILLON s. m. (vé-ri-lon; *Il mll. — rad. verre*). Instrument de musique fait de touches de verre qu'on frappe avec des baguettes drapées.

VERRIN s. m. (vé-rain). Mécan. Syn. de VÉRIN.

VERRINA (Jean-Baptiste), conspirateur génois, mort en 1547. Port. *gache*, il sut se rendre populaire, gagna des partisans à Jean-Louis Fiesque, à qui il fournit de l'argent pour acheter des galères, et complota avec lui de renverser André Doria pour s'emparer du pouvoir et remplacer la république de Gènes sous le protectorat de la France. Verrina fut l'âme de la conjuration qu'appuyait secrètement François 1^{er} et réunit autour de lui un grand nombre de mécontents. Le complot éclata dans la nuit du 2 janvier 1547. Les conjurés étaient maîtres de l'arsenal et de plusieurs portes de Gènes, lorsque Fiesque, en montant sur sa galère, tomba à la mer et se noya. Verrina, à cette nouvelle, manqua de résolution et, au lieu de se mettre à la tête des conjurés, se retira à Montobbio, où il fut assiégé et pris. Il eut la tête tranchée.

VERRINE s. f. (vé-ri-ne — rad. verre). Syn. de VERRIÈRE. « *Verrine d'Allemagne*, Petits fragments de verre soufflé dont on saupoudre des images et des surtouts de table.

— Techn. Tube de verre avec lequel on fait des baromètres.

— Bot. Nom vulgaire de la prêle des champs.

Verrines (LES), nom sous lequel on désigne les discours et les mémoires de Cicéron dans l'affaire de Verrès (71 avant J.-C.). Les Siciliens avaient chargé Cicéron, leur ancien questeur, dont ils avaient gardé un excellent souvenir, de poursuivre leur vengeance contre Verrès, qui avait traité la Sicile en pays conquis. Le grand orateur eut d'abord à vaincre l'opposition d'un certain Cæcilius, revenant pour lui-même le droit d'accusation dans le but d'étouffer l'affaire. Le discours fort vif, dont il accabla ce complice de Verrès, est comme la préface des *Verrines*. Elles sont divisées en deux parties. Dans la première action, Cicéron se borne à faire comparaître les témoins, à produire les pièces, à éclaircir les faits par des réflexions judicieuses; c'est de la procédure plutôt qu'un plaidoyer. Les plaidoyers sont dans la seconde action; mais Cicéron n'eut même pas besoin de les prononcer. Verrès s'était exilé, après les accablantes dépositions des témoins et les preuves irrécusables fournies par Cicéron; mais il put lire dans son exil les invectives dont le grand orateur l'eût foudroyé; il put contempler avec effroi l'immortel tableau de ses déprédations et de ses crimes. Les plaidoyers, au nombre de cinq, sont in-

titulés : *De la préture urbaine*; *De l'administration de la justice en Sicile*; *Des affaires de blé*; *Des statues et œuvres d'art*; *Des supplices*. Celui qui les lit est loin de regretter que leur auteur n'ait pas voulu perdre un sujet oratoire aussi riche que l'énumération des crimes de Verrès. Dans le premier de ces mémoires, Cicéron peint la vie politique et privée de l'accusé et ses prévarications pendant qu'il exerçait la préture à Rome; le second porte sur les mêmes méfaits durant son administration en Sicile; le troisième contient l'énumération de ses dilapidations dans les approvisionnements; le quatrième relate toutes les œuvres d'art dont il avait dépouillé la Sicile; enfin, le dernier énumère les condamnations capitales et les meurtres dont Verrès s'était rendu coupable. Ces deux derniers discours sont particulièrement remarquables par l'énergie du style et la richesse de l'expression. Le quatrième présente un vif intérêt au point de vue de l'histoire de l'art. Un auteur moderne, l'abbé Tréguier, en a tiré le sujet d'un mémoire très-curieux intitulé *Galerie de Verrès*.

Les *Verrines* durent faire une impression d'autant plus vive sur les Romains, qu'elles leur fournirent l'occasion d'assister à un brillant tournoi entre Cicéron et Hortensius, qui défendait Verrès. « C'est, dit Cicéron, la lutte la plus vive que j'aie jamais soutenue contre Hortensius. » Les deux orateurs étaient liés alors d'une amitié étroite, mais l'intérêt de leurs clients les emporta l'un contre l'autre à se dire ces petites méchancetés qu'entre avocats on échange volontiers et qui n'empêchent nullement de se serrer la main, la cause une fois plaidée. Ainsi Hortensius ayant dit, à propos de certaines observations de son adversaire, dont le sens lui paraissait équivoque : « Je ne sais pas deviner les énigmes. — Pourant, répondit Cicéron, tu as le sphinx chez toi. » Tout le monde savait qu'Hortensius avait reçu de son client un sphinx d'ivoire, objet d'art fort précieux et un des produits des déprédations du préteur. Ce n'était même, disait-on, que par l'appât de ce salaire que cet orateur avait, faisant taire ses répugnances, consenti à prêter à Verrès l'appui de son talent. Cicéron et Hortensius publièrent, comme on sait, les discours qu'ils devaient prononcer, ce que la fuite de Verrès les dispensa de faire. Celui d'Hortensius fut complètement éclipsé par celui de son éloquent rival. L'immense supériorité de Cicéron tenait à une rare réunion de précieuses qualités. C'était une merveilleuse adresse à se concilier, dès les premières paroles, la bienveillance des juges et à exciter leur attention. C'était une habileté consommée dans l'art d'ordonner les parties de son discours et de disposer les faits de la manière la plus favorable au succès de sa cause. C'était une argumentation vive, serrée et pressante.

Nous citerons un passage d'une éloquence sublime, tiré du discours sur les *Supplices*, où plutôt nous en donnerons une idée, parce que la citation dépasserait les bornes de notre ouvrage. Verrès avait fait jeter dans les fers, afin de le dépouiller de ses biens, Gavius, citoyen romain. Gavius réclame en vertu de ce titre; c'est alors que Verrès lui fait arracher ses vêtements et ordonne qu'on le frappe de verges. « Je suis citoyen romain, » s'écrie Gavius, et la lanière saillante s'abat sur son dos; « Je suis citoyen romain, » répète-t-il d'une voix brisée, et les coups de lanière scandent chaque syllabe; « Je suis citoyen romain, » murmure-t-il d'une voix mourante; et comme il n'expirait pas assez vite au gre de son bourreau sous les coups de ses sicaires, il le fait attacher sur une croix, le visage tourné du côté de Rome, comme par dérision. Gavius rend enfin le dernier soupir en laissant s'échapper avec son dernier souffle cette dernière protestation : « Je suis citoyen romain. » Jugez quelle tempête aurait soulevée cet admirable morceau s'il eût été prononcé devant le peuple romain, si fier de son titre et si jaloux de ses droits! Quel triste retour sur nous-mêmes devons-nous faire en le lisant, lorsque nous songeons qu'une pareille atrocité se passait en public! A quel degré d'avilissement peut réduire les hommes la terreur du despotisme!

VERRIO (Antonio), peintre italien, né à Lecce en 1639, mort en 1707. Il fit ses études à Venise et adopta la manière des maîtres de cette école. Après avoir travaillé dans plusieurs villes d'Italie, il visita le midi de la France et exécuta à Toulouse un tableau pour le maître-autel des carmélites. Il se rendit ensuite en Angleterre sur l'invitation du roi Charles II, qui le chargea de décorer le château de Windsor de fresques, aujourd'hui en grande partie détruites. Bien qu'elles fussent médiocres, Charles II en fut fort satisfait, combla l'artiste de faveurs et lui donna un logement au parc de Saint-James. Verrio jouit aussi de la faveur de Jacques II, qui lui fit peindre la chapelle catholique de Windsor; mais il refusa de travailler pour Guillaume III et renonça à l'emploi de peintre de la cour. Plus tard sa vue s'étant affaiblie, il obtint une pension de la reine Anne. C'était un homme à idées bizarres; dans un de ses tableaux, qui représentait la guérison des malades par le Christ, il s'est placé lui-même avec deux autres personnages de l'é-

poque au nombre de ceux qui regardent Jésus opérer, et ils sont coiffés tous les trois des énormes perruques qui étaient alors à la mode.

VERRIUS FLACCUS (Marcus), grammairien latin qui florissait dans les premières années du 1^{er} siècle de notre ère. Longtemps esclave, il ouvrit une école à Rome et acquit une telle réputation qu'il fut choisi par Auguste comme précepteur de ses petits-fils (Caius et Lucius Agrippa). Il mourut sous Tibère, dans un âge très-avancé. Il avait composé un certain nombre d'ouvrages, dont le plus fameux est un traité *De verborum significatione*. Il nous en reste un extrait fait vers le 1^{er} ou le 1^{ve} siècle par le grammairien J. Pompeius Festus, extrait qui a été réduit encore par l'abrégé de Paul Diacre. On a aussi de lui des fragments d'un calendrier romain que Suétone et Macrobe citent souvent, et qui est connu sous le nom de *Pastes prénestins*, dont quatre tables furent découvertes en 1770 et publiées neuf ans plus tard par Foggini. Les fragments de Verrius Flaccus sont ordinairement imprimés à la suite de Pompeius Festus. L'une des meilleures éditions est celle de Egger (Paris, 1838).

VERROCCHIO (Andrea de' Cioni, surnommé DEL), célèbre sculpteur, peintre, orfèvre et architecte, né à Florence, non en 1432, comme l'ont écrit la plupart des biographes, mais en 1435, comme il résulte d'un document authentique publié par les annotateurs de la dernière édition de Vasari (1870, t. XIV, p. 41), mort à Venise en 1488. Il appartenait à la famille des Cioni; mais, s'étant formé à l'art de l'orfèvrerie sous la direction de Giuliano Verrocchio, il prit le nom de ce maître. Il travailla ensuite sous la direction de l'illustre sculpteur Donatello. Il s'appliqua avec ardeur, dès sa jeunesse, à l'étude des sciences, et principalement de la géométrie. Les ouvrages qui fondèrent sa réputation furent des pièces d'orfèvrerie, qu'il exécuta pour l'église Santa-Maria-del-Fiore. Vasari signale, entre autres, deux coupes ornées, l'une d'une *Danse d'enfants*, l'autre d'animaux et de feuillages; Il fut ensuite chargé d'importants travaux de sculpture et d'orfèvrerie pour le baptistère de San-Giovanni. Son habileté en ce genre décida le pape Sixte IV (1471-1484) à le faire venir à Rome et à lui confier le soin d'exécuter, pour la chapelle pontificale, des statues d'*Apôtres* en argent et d'autres ouvrages de même métal. Vasari raconte que, pendant le séjour qu'il fit alors à Rome, Verrocchio s'enthousiasma à la vue des statues antiques, et se décida à abandonner l'orfèvrerie pour se livrer entièrement à la statuaire. Il est possible que ce soit, en effet, Rome qui ait inspiré à l'artiste florentin le goût de faire des statues de marbre; mais il avait, sans nul doute, appris de Donatello à travailler le bronze et avait acquis, en ce genre, assez de réputation pour être chargé de faire les figures qui ornent le mausolée de Giovanni et de Piero de' Medici, dans l'église de San-Lorenzo, grand ouvrage duquel Vasari lui-même a dit : « On ne saurait rien faire de mieux : *Della qual opera non si può, né di bronzo, né di getto, far meglio*. » Le biographe Arsin prétend bien que Verrocchio aurait exécuté ce mausolée après avoir travaillé, à Rome, pour le pape Sixte IV; mais la chose ne semble pas possible, si l'on remarque que ce pape monta sur le trône en 1471, et que le tombeau de Giovanni et de Piero de' Medici fut achevé en 1472. Quoi qu'il en soit, le séjour de Rome dut certainement être très-profitable à l'artiste florentin; la vue de la statue équestre, en bronze, de Marc-Aurèle, lui suggéra peut-être l'idée du chef-d'œuvre qu'il consacra, dans la suite, à Colleoni, et dont nous reparlerons tout à l'heure. Ce fut à Rome même, dans l'église de la Minerva, qu'il exécuta l'une de ses plus importantes sculptures de marbre, le tombeau de la femme de Giovanni-Francesco Tornabuoni, gentilhomme de Florence; il fit, pour ce tombeau, les statues de trois *Vertus* et un bas-relief représentant la jeune dame florentine mourant en couche. Ce dernier morceau se voit aujourd'hui au musée des Offices; les statues et le monument qu'elles décoraient ont, d'ailleurs, disparu de l'église de la Minerva. La commune de Pistoja ayant ouvert, en 1474, un concours pour l'exécution du tombeau du cardinal Niccolò Forteguerri, mort l'année précédente, le modèle présenté par Andrea obtint le plus grand nombre de suffrages; mais le prix de 350 ducats que demandait l'artiste, étant bien supérieur à la somme que la commune avait décidé de consacrer à ce tombeau, l'exécution des travaux subit d'assez grands retards, et peu s'en fallut que Piero del Pollaiuolo n'en fût chargé définitivement. Andrea fit les figures de l'*Espérance* et de *Dieu le Père* pour ce monument, qui fut achevé, après sa mort, par Lorenzo Lotto. A Florence il fit, pour décorer l'escalier du palais, une statue de *David*, en bronze, qui a été transportée depuis dans le musée des Offices; il exécuta, pour la résidence des Médicis, un bas-relief de marbre représentant la *Vierge avec l'Enfant*, et fit deux têtes en métal, l'une d'*Alexandre le Grand* et l'autre de *Darius*, que Laurent de Médicis, le vieux, envoya en présent au roi Mathias Corvin; mais le plus bel ouvrage que Florence ait

gardé de lui est un groupe en bronze de l'*Incroyabilité de saint Thomas*, qui appartient à l'église d'Orsanmichele. La renommée de Verrocchio engagea les Vénitiens à confier à ce maître l'exécution d'une statue équestre de Bartolommeo Colleoni de Bergame, pour orner la place de l'église de San-Giovanni-Paolo. L'artiste était sur le point de couler en bronze la figure du cheval, lorsque la Seigneurie de Venise décida de charger Velano de Padoue du soin de faire la figure du cavalier; dès qu'il en fut informé, Andrea brisa les jambes et la tête de son modèle, et repartit pour Florence. La Seigneurie, irritée de cette audace, fit prévenir Verrocchio que, s'il s'avisait jamais de revenir à Venise, il pouvait s'attendre à avoir la tête coupée. A quoi Verrocchio répondit : « Je me garderais bien d'y retourner; je sais trop bien que la Seigneurie n'a pas le pouvoir de faire remettre une tête aux gens qu'elle a décapités, et encore moins de remplacer une tête comme la mienne; je lui suis supérieur sous ce rapport, car il me serait aisé de remettre à mon cheval une tête nouvelle, plus belle encore que l'ancienne. » Cette fière réponse plut à la Seigneurie; Andrea reçut un sauf-conduit et retourna à Venise; il refit son modèle et commença les travaux de la fonte, mais il mourut avant de les avoir terminés. Par son testament, il supplia humblement la République de charger son élève, Lorenzo di Credi, du soin de finir cette grande œuvre; mais la République, sans égard pour les vœux de ce grand maître, confia cette besogne à Alessandro Leopardi. Le monument de Colleoni est un chef-d'œuvre de noblesse et d'élégance; le cheval a de belles formes et une allure à la fois vraie et épique; le cavalier, revêtu de son armure, a une attitude noble, grave et fière. Le piédestal en marbre, que décorent six colonnes corinthiennes, est un modèle de bon goût.

Verrocchio cultiva aussi la peinture; toutefois ce ne fut guère qu'en manière de distraction. Vasari ne cite de lui que deux tableaux entièrement terminés; le premier, représentant la Vierge assise au milieu de saints personnages, a été gravé dans l'*Etruria pittrice*; le second, représentant le *Baptême du Christ*, fait partie de la galerie de l'Académie des beaux-arts de Florence. C'est dans ce dernier ouvrage que Léonard de Vinci, encore tout jeune, peignit un ange dont la beauté parut si extraordinaire à Andrea Verrocchio, que, honteux de se voir surpassé par un enfant, il jeta les pinceaux pour ne plus les reprendre. Outre Léonard de Vinci et Lorenzo di Credi, il faut citer le Pérugin parmi les nombreux disciples sortis de l'école du Verrocchio. « En comparant les ouvrages du maître avec ceux de pareils disciples, dit M. Reiset, on ne peut s'empêcher de remarquer les traces profondes qu'avaient laissées, dans l'imagination de ces derniers, les premiers enseignements du jeune maître. Chez Pérugin, sans doute, l'affinité est moins visible, et d'autres influences se font également sentir dans sa manière; mais, en ce qui concerne Léonard et Lorenzo di Credi, l'analogie est flagrante. Nous avons eu plusieurs fois l'occasion d'examiner des dessins d'Andrea del Verrocchio (le Louvre en a quatre), et nous y avons toujours remarqué une ressemblance toute particulière avec ceux de Léonard. C'est la même plume fine et ferme, le même amour de la précision, la même recherche curieuse et approfondie des formes du cheval, parfois aussi la même fantaisie de caricature. » Vasari, qui cite plusieurs beaux dessins du Verrocchio, a fait remarquer, avant M. Reiset, que Léonard s'était plu à imiter les arts de tête et l'arrangement des cheveux de certaines figures de femmes de son maître. A l'habileté dont il fit preuve dans la pratique des différents arts du dessin, Andrea Verrocchio joignit des talents remarquables en musique et en mécanique. Les restes de cet artiste éminent furent transportés de Venise à Florence, et furent ensevelis dans l'église de Saint-Ambroise.

VERROT s. m. (vé-ro). Zool. Nom vulgaire de la courtilière et des vers de terre.

— Vitic. V. VÉROT.

VERROTTERIE s. f. (vé-ro-te-ri — rad. verre). Menus objets de verre.

— Encycl. La *verroterie* se fabrique dans les verreries par les mêmes procédés que le verre; cependant, elle demande des ouvriers spéciaux. Les ouvriers en *verroterie* sont presque des artistes, car il n'est pas donné à tout le monde de réussir dans cette fabrication; les Français et les Italiens sont ceux qui réussissent le mieux et qui produisent les travaux les plus achevés comme goût.

La *verroterie* trouve un facile débouché dans tous nos ports de mer, où on l'expédie par énormes quantités sur toutes les plages de l'Afrique, de l'Amérique et de l'Océanie. L'Algérie, à elle seule, nous en demande pour des millions chaque année. A peine débarquée à Alger, la *verroterie* est enlevée par les Arabes de l'intérieur, qui vont la revendre jusque dans le Soudan. Il en est de même au Sénégal, où bien des tribus ne connaissent les Français que comme fabricants et marchands de *verroterie*, et non comme gens civilisés, comme législateurs et comme lettrés.

D'ailleurs, les sauvages des autres conti-

nents ne sont pas les seuls à consommer notre verrerie; on voit sur tous nos marchés, dans toutes nos foires des marchands de verrerie qui vendent aux habitants des campagnes des boutons, des boucles d'oreilles, une foule d'autres ornements de verre qui plaisent aux femmes comme tout ce qui brille.

VERROU s. m. (vè-rou — du lat. *veruculum*, petite broche, diminutif de *veru*, pique, broche à rôtir). Pièce de métal qui va et vient entre deux crampons, et que l'on pousse pour fermer une porte ou une fenêtre : *Petit verrou. Verrou de sûreté. Tirer le verrou. Porte fermée au verrou.*

Ni les soins défilants, les verrous, ni les grilles
Ne font pas la vertu des femmes ni des filles.
MOLIÈRE.

— *Verrou de nuit*, Petit verrou qui est placé en dedans d'une serrure, et que l'on fait aller et venir au moyen d'un bouton à coulisse mû à la main.

— *Sous les verrous* : En prison. *La pensée est libre sous les verrous comme dans les champs*. (De Jouy.) *Il Tenir quelq'un sous les verrous*, Le tenir enfermé. *Il Tirer les verrous sur soi*, S'enfermer chez soi : *Il y a certaines pertes dont on ne doit point se consoler et qui empêchent de recevoir le monde; il faut tirer les verrous sur soi*. (Mme de Sév.)

— *Venir baisser le verrou*, Se soumettre, par allusion à la coutume qui, en cas d'absence du seigneur, permettait au vassal de baisser seulement le verrou de son manoir, pour lui rendre hommage.

— *Porter l'épée en verrou*, La porter horizontalement.

— *Techn.* Mécanisme au moyen duquel le plombier renverse le mouvement des cylindres du laminoir.

VERROUILLEUR v. a. ou tr. (vè-rou-llé; // mll. — de *verrouiller*, ancienne forme du mot *verrou*). Fermer au verrou : *VERROUILLEUR la porte de sa chambre.*

— *Enfermer, claquemurer* :
Vingt fois pourtant on me verrouille
Dans les cachots, de par le roi.
BÉRANGER.

Se verrouiller v. pr. S'enfermer au verrou. *Il S'enfermer, se claquemurer* : *A Londres, le dimanche, on s'enferme chez soi et on s'y verrouille pour que le dimanche n'entre pas.* (A. Vacquerie.)

VERRUA, ville forte du royaume d'Italie, province, district et à 40 kilom. N.-E. de Turin, mandement de Brusasco, sur un rocher escarpé, près de la rive droite du Pô; 3,000 hab. En 1610, cette place soutint pendant trois mois un siège contre les Espagnols sous les ordres du duc de Feria et les contraignit à battre en retraite.

VERRUCAIRE s. f. (vè-ru-kè-re — du lat. *verruca*, verrue). Bot. Genre de lichens, type de la tribu des verrucariées, comprenant un grand nombre d'espèces, qui croissent sur les arbres et les pierres, y formant des excroissances qu'on a comparées à des verrues. *Genre d'algues.* *Nom vulgaire de l'héliotrope d'Europe, appelée aussi herbe aux verrues.*

— *Encycl.* Les verrucariées sont des lichens à thalle crustacé, membraneux ou cartilagineux, uniforme et le plus souvent limité; les périthèces sont isolées, entières ou dimidiées, nus ou immergées dans la croûte, carbonacées ou friables, rarement membraneux, noirs, pourvus d'un ostiole simple et en forme de papille, ou simplement percés d'un pore au sommet et renfermant un nucléus gélatineux et blanchâtre; les thèques sont en masse, accompagnées de nombreuses paraphyses, et renferment six à huit sporidies ovoïdes ou en forme de nacelles; elles ont des cloisons transversales. Ce genre renferme un grand nombre d'espèces, répandues dans tous les pays, et qui croissent sur les écorces, les rochers, les pierres ou la terre nue. Plusieurs ressemblent à des sphères.

VERRUCARIÉ, ÉE adj. (vè-ru-ka-ri-é — rad. *verrucaire*). Bot. qui ressemble ou qui se rapporte à la verrucaire.

— s. f. pl. Tribu de lichens, ayant pour type le genre verrucaire : *La couleur noire est la couleur dominante des apothécies des verrucariées.* (F. Foy.)

VERRUCARITE s. m. (vè-ru-ka-ri-te — du lat. *verruca*, verrue). Bot. Genre de végétaux fossiles.

VERRUCIFÈRE adj. (vè-ru-si-fè-re — du lat. *verruca*, verrue; *fero*, je porte). Hist. nat. Qui porte des verrues, des excroissances en forme de verrues.

VERRUCIFORME adj. (vè-ru-si-for-me — du lat. *verruca*, verrue, et de *forme*). Hist. nat. Qui a la forme d'une verrue.

VERRUCULAIRE s. m. (vè-ru-ku-lè-re — du lat. *verrucula*, petite verrue). Bot. (genre d'arbrisseaux, de la famille des malpighiacées, tribu des malpighiées ou aptérygiées, dont l'espèce type croît au Brésil).

VERRUCULE s. f. (vè-ru-ku-le — du lat. *verrucula*, dimin. de *verruca*, verrue). Petite verrue; petite excroissance en forme de verrue.

VERRUCULEUX, EUSE adj. (vè-ru-ku-leu, eu-ze — rad. *verrucule*). Hist. nat. Qui est muni de verrucules, de petites verrues.

VERRUE s. f. (vè-ru — lat. *verruca*, même sens). Petite tumeur dure, qui vient surtout au visage et aux mains : *Les verrues, lorsqu'elles deviennent grosses, doivent être enlevées ou brûlées.* (Robin.)

— *Fig.* Superfétation, vice, défaut : *J'ayme tendrement Paris, jusques à ses verrues et ses taches.* (Montaigne). *Dans nos campagnes, nos paysans en sont encore à la sorcellerie; que d'efforts pour extirper définitivement les verrues qui couvrent encore la face de la civilisation!* (E. Texier).

— *Hist. nat.* Petite protubérance arrondie, qui existe à la surface de certains organes.

— Bot. *Herbe aux verrues.* V. **VERRUCAIRE**.

— *Encycl. Méd.* On donne le nom de *verruce* à une petite excroissance cutanée, arrondie, indolente, à surface ordinairement granuleuse ou fendillée, se développant sur certaines régions de la peau ou des muqueuses. Ces petites tumeurs, dont la substance est dure et comme cartilagineuse ou cornée, envoient des racines dans toute l'épaisseur du derme et jusque dans le tissu cellulaire sous-jacent. Il est rare de ne pas en observer plusieurs sur le même individu. Elles résultent d'une hypertrophie des papilles vasculaires du derme, sans ulcération, avec hypertrophie de l'épiderme correspondant, dont les cellules se soudent plus ou moins fortement, comme dans la corne, au point d'être quelquefois l'origine de cornes cutanées (Ch. Robin). Les verrues, dont la couleur est ordinairement plus pâle que celle des surfaces sur lesquelles elles sont implantées, prennent différents noms, selon la forme qu'elles affectent. Ainsi, lorsqu'elles sont renflées à leur sommet et supportées par un pédicule allongé et rétréci, on les appelle poireaux; si elles sont aplaties, à large base, comme on les rencontre ordinairement aux mains, ce sont les verrues proprement dites. Lorsqu'elles sont allongées, terminées en pointe, on les nomme *acrochordons*; ces dernières se rencontrent surtout à la face et au cou. On les observe à tout âge, mais plus fréquemment dans l'enfance et surtout chez les sujets à peau fine et délicate, à cheveux blonds ou roux. Leur développement est dû presque toujours à une irritation de la peau, si ce n'est à un état syphilitique. Dans ce dernier cas, elles ne sont que le symptôme d'une affection plus grave (v. *SYPHILIS*). Le traitement des verrues comprend : les frictions avec certains agents irritants, la ligature, l'excision et la cautérisation. On frictionne deux ou trois fois par jour la surface des verrues avec le sel ammoniac, la poudre de sabine, l'eau de chaux, les sucs de citron, l'ignon cru, les sucs d'euphorbe, etc.; mais ce traitement ne réussit que lorsque la couche épidermique n'est pas encore très-épaisse. La ligature ne peut être employée que pour les verrues pédiculées, c'est-à-dire les poireaux. Elle se pratique en embrasant un nœud de fil ciré à la base de chacune des tumeurs, après l'avoir entourée d'un corps gras pour protéger les téguments voisins. On y revient, s'il le faut, à plusieurs reprises; la tumeur se change peu à peu en un détritus qui, en tombant, laisse une petite plaie dont la guérison est facile. Enfin, quand la tumeur est tombée par amputation ou par cautérisation, on panse la plaie avec de l'alun calciné ou de l'égyptiac, et on empêche ainsi le retour de la maladie.

— *Art vétér.* Les verrues se montrent aussi sur la peau des animaux. Quelquefois elles sont tout à fait superficielles; le plus souvent elles prennent naissance dans le corps muqueux du derme, où elles s'implantent par des filaments blanchâtres, denses et à demi fibreux. Leur forme varie; quelquefois, leur superficie est inégale, raboteuse, grenue; ce sont les véritables verrues; d'autres fois, elles sont aplaties, d'une couleur plus foncée, dures au toucher et unies à leur surface; ce sont celles qu'on nomme particulièrement poireaux. Ces productions, rarement solitaires, sont presque toujours réunies en plus ou moins grand nombre et se montrent sur toutes les parties du corps. Dans le cheval, les verrues occupent le plus souvent la tête, les ars, la peau du ventre, celle du prépuce, la tête du pénis et le bas des membres. Dans le chien, ce sont les parties de la génération et la gueule qui sont ordinairement le siège de ces végétations. Celles qui se manifestent à la surface du patron et de la couronne, chez les monodactyles, dans une partie ou dans toute l'étendue de ces régions, sont quelquefois disposées en tas et forment une masse charnue, bourgeonnée, que l'on nomme communément grappe. Plusieurs de ces boutons portent une pellicule grisâtre; quelques-uns laissent suinter une sérosité âcre et fé-

tide; ils indiquent constamment une désorganisation plus ou moins avancée de la peau, soit ordinairement une suite des eaux aux jambes, soit accompagnant quelquefois, même souvent, et convertissent cette maladie en une affection très-rebelle et rarement curable. Celles de ces productions qui occupent la surface du scrotum sont petites, isolées et ne pénètrent pas bien avant. Il en est qui couvrent l'extrémité du pénis, entraînent celui-ci par leur poids et laissent suinter une sérosité d'une odeur très-désagréable.

Les didactyles sont en général moins sujets aux verrues que les monodactyles. On accuse de leur production la malpropreté, les contusions, les blessures, les meurtrissures, les inflammations de la peau, l'état des téguments dans certaines de leurs maladies, les piqures des mouches et autres insectes, etc.; mais les véritables causes sont inconnues. La situation ou le siège, l'étendue ou le caractère de ces excroissances les rendent plus ou moins graves.

Les verrues ne peuvent guérir qu'à l'aide des moyens chirurgicaux. Quelquefois des verrues ont pu disparaître spontanément; mais c'est l'exception, et l'on ne doit pas attendre cette terminaison problématique. Les moyens à employer pour détruire les verrues sont : la ligature, l'extirpation et la cautérisation. Lorsque ces petites tumeurs sont à base étroite ou pédiculée, la ligature est la meilleure méthode pour les enlever. On se sert à cet effet d'une soie ou d'un gros fil ciré, qu'on serre le plus qu'il est possible, afin de détruire la vie dans la partie située au-dessous de la ligature. Il faut avoir soin de ne pas couper le corps verruqueux en le serrant; la compression n'ayant plus lieu, il végéterait de nouveau. L'extirpation ou l'amputation convient à celles de ces productions dont la base est large. On les excise avec le bistouri ou des ciseaux. Mais, comme la tumeur se reproduit facilement si l'on n'a pas enlevé ou détruit complètement les racines, il faut cautériser la racine la plus profondément possible, jusqu'à ce qu'on l'ait pour ainsi dire carbonisée. Au surplus, le degré de cautérisation doit être mesuré sur la nature des parties sur lesquelles on opère, comme sur la nature de celles qui les environnent.

Quelquefois on cherche à détruire ces tumeurs par la cautérisation, surtout quand elles sont larges et d'une faible élévation. Alors on fait surtout usage des acides, que l'on porte sur la tumeur à l'aide d'un pinceau quelconque, après l'avoir entourée d'un corps gras pour protéger les téguments voisins. On y revient, s'il le faut, à plusieurs reprises; la tumeur se change peu à peu en un détritus qui, en tombant, laisse une petite plaie dont la guérison est facile. Enfin, quand la tumeur est tombée par amputation ou par cautérisation, on panse la plaie avec de l'alun calciné ou de l'égyptiac, et on empêche ainsi le retour de la maladie.

VERRUE (Jeanne-Baptiste d'ALBERT DE LUYNES, comtesse DE), née le 18 septembre 1670, morte le 18 novembre 1736. Jeanne de Luy-nes était fille de Louis-Charles, duc de Luy-nes, et d'Anne de Rohan, sa seconde femme. Le 5 août 1683, elle fut mariée à Joseph Scaglia, comte de Verrue, maréchal de camp au service de la France. Les deux époux furent heureux pendant plusieurs années; mais un jour arriva où quelq'un se mit à la traverse de ce bonheur. Nous allons rapporter ici les paroles de Saint-Simon : « M. de Savoie, qui voyait souvent la jeune Verrue par la charge de la douairière, la trouva à son gré; elle s'en aperçut et le dit à son mari et à sa belle-mère, qui se contentèrent de la louer et qui n'en firent aucun compte. M. de Savoie redoubla de soins et donna des fêtes, contre sa coutume et ses goûts. La jeune Verrue sentit que c'était pour elle et fit tout ce qu'elle put pour ne pas s'y trouver; mais la vieille s'en fâcha, la querella, lui dit qu'elle voulait faire l'importante et que c'était une imagination que lui donnait son amour-propre. Le mari, plus doux, voulut aussi qu'elle fût de ces fêtes et dit que, sûr d'elle, quand bien même M. de Savoie en serait amoureux, il ne convenait ni à son honneur ni à sa fortune qu'elle marquât rien. M. de Savoie lui fit parler. Elle le dit à son mari et à sa belle-mère et fit toutes les instances possibles pour aller à la campagne passer du temps. Jamais ils ne voulurent et commençèrent à la rudoyer, si bien que, ne sachant plus que devenir, elle fit la malade, se fit ordonner les eaux de Bourbon et manda au duc de Luy-nes, à qui elle n'avait osé écrire sa dure situation, qu'elle le conjurait de se trouver à Bourbon, où elle avait à l'entretenir des choses qui lui importaient le plus sensiblement, parce qu'on ne lui permettait pas d'aller jusqu'à Paris.

« M. de Luy-nes se rendit à Bourbon en même temps que sa fille, conduite par l'abbé de Verrue, frère du père de son mari, qu'on appelait aussi l'abbé Scaglia, du nom de sa maison. Il avait de l'âge; il avait passé par des emplois considérables et par des ambassades et devint enfin ministre d'Etat. M. de Luy-nes, grand homme de bien et d'honneur, frémit au récit de sa fille du double danger qu'elle courait par l'amour de M. de Savoie et par la folle conduite de la belle-mère et

du mari; il pensa à faire aller sa fille à Paris pour y passer quelque temps, jusqu'à ce que M. de Savoie l'eût oubliée ou se fût pris ailleurs.

« Il crut qu'un vieillard rompu dans les affaires, comme était l'abbé Verrue, entrerait dans cette vue et la ferait réussir. Il lui en parla; mais il n'avait garde de se douter qu'il se confessait au renard et au loup, qui ne voulait rien moins que dérober sa brebis. Le vieil abbé était devenu fou d'amour de sa nièce. Il n'avait donc garde de s'en laisser séparer. Après le départ du duc de Luy-nes, le vieillard amoureux découvrit sa passion, qui, n'ayant pu devenir heureuse, se tourna en rage. Il maltraita sa nièce tant qu'il put, et, de retour à Turin, il n'oublia rien auprès de la belle-mère et du mari pour la rendre malheureuse. Elle souffrit encore quelque temps; mais la vertu céda enfin à la démence et aux mauvais traitements domestiques, elle écouta M. de Savoie et se livra à lui pour se délivrer des persécutions. Voilà un vrai roman, s'écrie Saint-Simon, mais il s'est passé de notre temps, au vu et au su de tout le monde.

Le duc de Savoie et la comtesse de Luy-nes vivaient à la cour de Savoie ou plutôt dans le château de Rivoli, loin des yeux indiscrets, loin du bruit. Bientôt la nouvelle maîtresse voulut, par distraction, puis par goût, se mêler aux choses de la politique. M. de Savoie ne fit rien sans la consulter. « Elle domina la cour de Savoie, dont le souverain était à ses pieds, dit Saint-Simon, avec des respects infinis comme devant une déesse. » Ce pouvoir et une certaine hauteur qui lui était naturelle lui attirèrent la haine. On tenta de l'empoisonner; M. de Savoie lui donna d'un contre-poison qui, heureusement, se trouva propre au poison qu'on lui avait donné. Elle guérit; sa beauté n'en souffrit pas, mais il lui en resta des incommodités fâcheuses.

A quelque temps de là, elle eut à surmonter une épreuve plus terrible encore; elle fut atteinte de cette maladie si cruelle alors, la petite vérole. Toujours épris comme au premier jour, M. de Savoie ne la quitta point, la servit comme eût fait une garde-malade et continua à l'aimer, quoique l'impitoyable virus eût été à Jeanne de Luy-nes une grande partie des grâces de son visage.

Deux enfants étaient nés des amours de Jeanne et de M. de Savoie, une fille et un fils; tous deux furent reconnus par leur père et comblés de bien dès le berceau. Un jour, cette maîtresse adorée s'ennuya de l'amour, des richesses, de la puissance que son amant mettait à ses pieds; elle se trouva rassasiée, lasse et désira reprendre sa liberté. Elle écrivit à son frère, le chevalier de Luy-nes, qui servait dans la marine et se trouvait alors à Toulon, de venir la chercher.

Au jour indiqué, le chevalier de Luy-nes arriva. Quelques heures après, le frère et la sœur sortaient de Turin; bientôt ils franchissaient la frontière de Savoie que l'exilée volontaire ne devait plus repasser. Arrivée à Paris, Jeanne de Luy-nes alla frapper au couvent des Feuillantines de la rue Saint-Jacques. Mais celle qui, pendant près de quinze ans, avait été reine en Piémont, n'avait point faite pour la vie du cloître, et bientôt elle sortit du couvent des Feuillantines. Sa famille, aussi bien du côté des Luy-nes que du côté des Chevreuse, avait d'abord refusé de la voir; bientôt ils accoururent vers elle, et avec eux ils entraînent tout ce que Paris avait alors de beaux esprits et de haute noblesse. La cour tint à honneur d'être reçue chez elle, et Dubois, Fleury, le régent et le roi lui-même lui faisaient leur cour. C'est que Mme de Verrue tenait grande maison, « faisait grande chère, » dit Saint-Simon; spirituelle, instruite, elle avait fait de son hôtel un vrai musée tout peuplé de tableaux, d'antiquités, d'objets d'art; tous les ans, elle consacrait 100,000 livres à sa bibliothèque. On y fut retenu par toutes les qualités brillantes et pleines de séduction dont elle était douée. « La régence qui commença sur ces entrefaites, dit P. de Musset, ayant relâché les mœurs, » on fit plus que d'oublier la jeunesse de Mme de Verrue; on en parla comme d'une chose fort en son honneur. Elle inventait chaque jour de nouveaux divertissements pour elle et ses intimes, et ce tourbillon dura jusqu'à sa mort. D'abord elle reçut plus d'épiciens et de gourmands que de beaux esprits; cependant elle finit par épurer son monde et donna, dans ses dernières années, des soupers aux poètes et aux philosophes, qu'elle protégea comme une souveraine. Elle fut, sous ce rapport, l'émule de Mme de Tencin, et, si elle n'eût pas le même esprit, elle l'emporta en générosité, à cause de sa grande fortune. L'habitude des dissipations devint chez elle une seconde nature et elle ne songea qu'aux jouissances d'un luxe effréné. Elle fit tant qu'on l'accabla de compliments et de madrigaux, et qu'on lui donna le surnom de *Dame de Volupté*.

Elle-même semblait heureuse de cette renommée d'insouciance, d'égotisme, de philosophie épicurienne, et voici l'épigramme qu'elle s'était composée elle-même :

Ci-gît dans une paix profonde
Cette Dame de Volupté
Qui, pour plus grande sûreté,
Fit son paradis en ce monde.

La comtesse de Verrue mourut à Paris le

18 novembre 1736. Outre quatre enfants qu'elle avait eus de son mari (tué à la bataille d'Hochstedt, en août 1704), elle eut de son amant un fils, Victor-François-Philippe-Benoît, marquis de Suse, mort sans alliance, et Victoire-Françoise, née le 9 février 1690, légitimée en 1701 et mariée, le 7 novembre 1714, avec le prince de Carignan, dont un des descendants directs, Charles-Albert, monta en 1831 sur le trône de Sardaigne.

VERRULIE s. f. (vèr-ru-li). Ornith. Genre d'oiseaux, de la famille des colombidées.

VERRUQUEUX, **EUSE** adj. (vèr-ru-keu, enze — rad. verrue). Qui est de la nature des verrues : *Tumeur verruqueuse*.

— Hist. nat. Dont la surface présente des verrues, des excroissances en forme de verrues : *Coquille verruqueuse*. *Tige verruqueuse*.

VERS prép. (ver — lat. *versus*, mot qui signifie proprement tourné, et qui vient, comme le substantif *versus*, vers, de *vertere*, tourner, de la racine sanscrite *var*, même sens). Du côté de ; dans la direction de ; à peu près à : *VERS l'orient*. *VERS le nord*. *Se diriger VERS la frontière*. *Tourner les yeux VERS le ciel*.

— A peu près au temps ou à l'heure de : *VERS midi*. *VERS le printemps*. *VERS le milieu du dernier siècle*. *VERS la fin de l'Empire*, tout le monde détestait le despotisme impérial. (Chateaub.)

— Sert à indiquer un but, une direction morale : *La parti démocratique est seul en progrès, parce qu'il marche VERS le monde futur*. (Chateaub.) *Le sage, pour faire monter la foule jusqu'à lui, doit se pencher VERS elle*. (Villermé)

VERS s. m. (vèr — du lat. *versus*, de *vertere*, tourner, qui représente la racine sanscrite *var*, même sens. Comparez, pour la liaison des idées entre *vertere* et *versus*, le grec *strophé*, vers, strophe, du verbe *strephéin*, tourner). Assemblage de mots mesurés et cadencés selon certaines règles : *Vers grecs*. *Vers latins*. *Vers français*. *Italiens*, *espagnols*. *Vers de douze, de dix syllabes*. *Vers bairiens*. *Vers burlesques*. *Comédie, épître, conte en vers*. *Faire, composer des vers*. *Lire, réciter, déclamer des vers*. *Je ne suis qu'un atome, je ne suis rien, mais si je savais avoir fait un mauvais vers, j'irais tout à l'heure me pendre à la Grève*. (Santeuil.) *Quel supplice que d'entendre déclamer pompeusement un froid discours et prononcer de médiocres vers avec toute l'emphase d'un mauvais poète !* (La Bruy.) *Les premières annales des peuples ont été écrites en vers*. (Chateaub.)

Le mensonge et les vers de tout temps sont amis.

LA FONTAINE.

On peut être honnête homme et faire mal des vers.

PIRON.

Nul art n'a précédé l'art sublime des vers.

* LEROUX.

Un vers n'est jamais bien quand il peut être mieux.

C. DESMOULINS.

— Talent poétique ; poésie ; manière de faire des vers : *Avoir le vers facile*. *Tourner bien le vers*. *Le vers, c'est le fard sur la joue de la pensée, la lumière sur le châssis peint, le complément de l'illusion scénique*. (Th. Gaut.)

— *Vers libres*, *Vers de mesure inégale* et à rimes mêlées. *Les vers blancs*, *Vers non rimés*, dans les langues où la rime est en usage : *Les vers blancs sont nés de l'impuissance de vaincre la difficulté*. (Volt.) *Vers apparés*, *Vers arabes* dans lesquels la rime change de deux vers en deux vers. *Les grands vers*, *Vers alexandrins*, *Vers héroïques*, *Vers français* de douze syllabes. *Les petits vers*, *Petites pièces de poésie sur des sujets légers*. *Les vers politiques*, *Chez les Grecs modernes*, *Vers rimés de treize syllabes*.

— *Poétique*, *Démon des vers*, *Passion qui entraîne à faire des vers* :

C'est là que j'ai trouvé quelques amis bien chers, Possédés comme moi de ce démon des vers.

C. D'HARLEVILLE.

Combien de fois, plein du démon des vers, Dès le matin m'échappant de la ville, J'allai rêver sous vos ombrages verts !

CAMPENON.

Dieu des vers, Apollon :

Dieu des vers et du jour, Phébus, inspire-moi.

LA FONTAINE.

— *Encycl.* Aussi loin que l'on remonte dans l'histoire des diverses nations, les premiers monuments que l'on trouve de leurs langues et de leurs littératures montrent des assemblages de mots mesurés et cadencés de façon à former des vers, vers d'abord très-grossiers et barbares, mais ensuite façonnés et polis par le talent des poètes et le génie même de la langue. Partout le vers précède la prose, et souvent il subsiste seul pendant plusieurs siècles. C'est que le vers fut d'abord un moyen mnémonique et qu'il servit, antérieurement à l'invention de l'écriture, à fixer profondément dans l'esprit soit des récits, soit des préceptes. Le chant et la musique paraissent tout aussi anciens. L'humanité, en effet, dans ses siècles d'enfance et de jeunesse, éprouve le besoin d'exprimer des impressions, des sentiments et se satisfait à l'aide de phrases cadencées, mesurées, unies aux sons d'un in-

strument de musique qu'en accompagne l'harmonie. C'est par une récitation rythmée que les poètes primitifs, chez tous les peuples, ont captivé l'oreille des auditeurs pour lesquels ils faisaient leurs compositions. Souvent ils se bornaient à improviser ; souvent aussi leurs chants, longuement élaborés à l'avance, ne périssaient pas avec l'instant de la récitation. Le poète reproduisait vingt fois un sujet favori, ou devant des auditeurs divers, ou devant le même auditoire, qui le redemandait. Ce chant était bientôt dans toutes les mémoires, et rien n'empêchait qu'il ne se conservât, sans être écrit, pendant des siècles, et qu'il ne se transmitt, plus ou moins intact, jusqu'à la postérité. La collection des chants enfantés par le génie des poètes primitifs a été ainsi comme un trésor grossissant de génération en génération.

La forme des vers devint si nationale chez certains peuples, chez les Grecs par exemple, que, durant les périodes les plus florissantes de leur poésie, ils n'écrivaient en prose que ce qui n'eût pas souffert aisément les lois du rythme et de la prosodie. Les oracles s'exprimaient en vers ; les législateurs essayaient de la forme poétique pour leurs constitutions et leurs codes. Les secrets des arts et de la science, les préceptes moraux et surtout les traditions de la gloire nationale se conservaient dans la forme du vers. Cette forme était, pour ainsi dire, sacrée. Chez d'autres nations, le vers est loin d'atteindre à une pareille destinée. Partout cependant il a eu pendant des siècles une importance capitale.

Dans l'histoire littéraire des peuples modernes, le vers a gardé, sous la main des vrais poètes, sa beauté, sa grandeur ou sa grâce ; mais aussi trop souvent il n'a été qu'un instrument de vaine rhétorique, et en conséquence un instrument faux. Des versificateurs français, au xve siècle et au xvie siècle, ne l'employèrent qu'à des tours de force poétiques, à des équilibres de rimes, dont la puérilité dépassait la difficulté. Les acrostiches, les vers brisés, couronnés, enchaînés, rapportés, rétrogradés, etc., firent les délices de ces esprits fuyes. On n'y revint pas après Boileau ; mais les versificateurs formés à l'école de ce régent poétique réduisirent la poésie à n'être plus qu'un agencement fixe de syllabes cadencées, et remplacèrent la passion, l'enthousiasme par la césure et la rime, par l'emploi méthodique des tropes. On vit alors s'élever une querelle littéraire qui, mêlée à la querelle des anciens et des modernes, ne fit pas autant de bruit que le sujet en comportait, mais qui cependant a laissé sa trace. Des hommes d'esprit, amis du paradoxe et de la nouveauté, attaquèrent la forme du vers. A leur tête se trouvaient Fontenelle et Lamotte-Houdart. Ils demandaient que le poète cessât enfin d'être l'esclave de règles inutiles, absurdes et nuisibles. Pourquoi, disaient-ils, enchaîner la pensée dans des liens qui la gênent, lorsqu'elle peut s'exprimer librement en prose ? N'est-ce pas une difficulté créée à plaisir, un jeu puéril ? La césure et la rime valent-elles qu'on leur sacrifie la netteté de l'expression, la fermeté de la langue ? N'est-il pas temps de quitter les molles périphrases et les inutiles remplissages ? N'est-il pas temps d'en venir à la vérité ? Pourquoi faire parler en vers sur la scène des personnages qui dans la réalité parlent en prose ? Pourquoi toujours imposer aux modernes l'exemple des anciens ? Voilà par quelles raisons des écrivains d'une intelligence incontestable mettaient au premier rang la poésie en prose et condamnaient, au nom de la logique, la langue logique de la poésie, le vers ! C'est Lamotte qui engagea la lutte. Il mit en prose les vers d'une scène de *Mithridate*, et parce que les débris des vers de Racine avaient pu, même en perdant leur rythme et leur couleur, produire une prose ferme et vigoureuse, il crut prouver d'une manière invincible l'excellence de son système. Fénelon, que Lamotte avait mis souvent au rang des premiers poètes et dont il avait présenté le *Télémaque* comme un exemple victorieux de la poésie en prose, fut choisi comme juge dans la querelle particulière de la prose et du vers, en même temps que dans la querelle des anciens et des modernes. Il répondit finement : « Ma conclusion est qu'on ne peut trop louer les modernes, qui font de grands efforts pour surpasser les anciens. »

Sans doute, Fontenelle et Lamotte avaient tort ; mais il faut convenir qu'ils pouvaient se croire dans leur droit en face de certaines œuvres prétendues poétiques et en face des préjugés du public. Parmi ces préjugés, le plus singulier était qu'une comédie en prose ne pouvait avoir du mérite. Quand Molière donna le *Festin de Pierre*, il y avait déjà eu cinq pièces sur le même sujet en peu d'années ; la sienne fut la seule qui ne réussit pas, malgré l'incontestable supériorité qu'elle avait sur les autres ; elle tomba parce qu'elle n'était pas écrite en vers. Quand Thomas Corneille l'eut versifiée, après la mort de l'auteur, elle fut accueillie avec applaudissements. *L'Avare* de Molière n'eut, dans les commencements, qu'un faible succès, parce qu'il était en prose. Laharpe dit à ce propos : « On a souvent demandé de nos jours s'il va-

lait mieux écrire les comédies en prose qu'en vers. Celui qui le premier a mis dans le dialogue en vers autant de naturel qu'il pourrait y en avoir en prose a résolu la question, puisque, sans rien ôter à la vérité, il a donné un plaisir de plus, et cet homme-là, c'est Molière. »

— *Vers chez les Aryas et les Indiens*. Nul doute que les anciens Aryas n'aient eu des chants populaires où la poésie se développait en intime union avec la mélodie vocale et l'accompagnement musical, car on trouve de ces chants chez toutes les races d'hommes et même chez celles qui sont placées au degré le plus bas de l'échelle sociale. Ce qu'il importerait de savoir, c'est si la poésie avait franchi chez eux les premiers débuts de l'art purement instinctif. A cet égard, nous n'avons que les indications trop rares et incomplètes qui sont restées dans les diverses langues de la famille, mais leur ensemble peut fournir encore des présomptions assez sûres.

L'existence d'un art poétique plus ou moins développé chez les anciens Aryas peut, en effet, s'inférer de certaines locutions figurées pour caractériser l'œuvre du poète et dont l'accord dans les diverses langues aryennes serait difficilement explicable sans admettre une origine commune. Le travail de la composition y est comparé soit à l'art de tisser, soit à celui de façonner ou de charpenter, et cela plus d'une fois en faisant usage des mêmes racines. Ainsi, en premier lieu, on trouve dans les hymnes védiques la racine *vā* ou *vē*, tisser, appliquée à la composition poétique. « Les femmes qui ont les dieux pour époux ont tissé un hymne à Indra lorsqu'il mit à mort le démon Abhi. » (*Rig-Veda*, I, vi, 1, 8.) « Tissez sans nœuds (c'est-à-dire sans défauts) l'œuvre des poètes. » (*Rig-Veda*, X, LIII, 6). Or, cette racine se retrouve avec la même acception dans plusieurs autres langues de la famille indo-européenne. La racine *taksh*, fabriquer, s'emploie de même dans le *Rig-Veda* pour exprimer la composition poétique. C'est tout à fait l'expression latine *texere carmina*. Pictet y rapporte aussi l'irlandais *teis*, chant, chanson, et l'ancien allemand *dithion*, allemand moderne *dichten*, composer poétiquement.

Un autre indice d'un art poétique assez avancé au temps de l'unité aryenne peut se tirer des analogies remarquables que Westphal a signalées entre la versification métrique des Indiens védiques, des Iraniens et des Grecs. Il résulte de ses recherches que l'identité des mètres des hymnes védiques avec ceux de quelques portions de l'*Avesta* est telle qu'elle implique nécessairement une origine commune. Ceci, toutefois, ne prouverait rien pour l'époque plus reculée encore de l'unité aryenne ; mais la démonstration se complète par la comparaison de l'ancienne métrique grecque, dans les lampes d'Archiloque, avec celle des hymnes védiques. De part et d'autre, en effet, on ne trouve exactement que trois séries d'ambes, savoir : le dimètre et le trimètre catalectique et acatalectique.

Chez les Indiens, les livres sacrés et ceux de leurs plus grands et de leurs plus anciens écrivains sont écrits dans cet idiomé particulier qui est le patrimoine de la poésie. Leur versification repose à la fois sur le nombre des syllabes et sur la quantité, c'est-à-dire sur la distinction des longues et des brèves. Le principal vers de leur prosodie classique est le vers héroïque, qu'une ingénieuse légende attribue au chant plaintif de deux cygnes, d'où s'inspira leur grand poète Valmiki. Il participe à la fois de l'hexamètre grec et de l'alexandrin français. Comme le premier, dont il égale la mesure moyenne, car il est toujours de seize syllabes, il fait ressortir soigneusement, aussi bien dans la prononciation que dans l'écriture, la distinction des voyelles longues et des voyelles brèves ; il est soumis à la règle d'allongement pour les brèves suivies de deux consonnes, y compris l'aspiration finale. Toutefois, il ne pèse point les syllabes comme le vers grec ou latin ; il les mesure, et le nombre en est constamment le même, comme dans l'alexandrin français, auquel il ressemble également par sa coupe en deux hémistiches. Quant au rôle des longues et des brèves, beaucoup moins obligatoire qu'en latin, il n'a guère de positif que la règle qui exige dans chaque vers une brève à la cinquième et à la treizième syllabe, une longue à la sixième et à la quatorzième. Mais cette apparente monotonie est relevée par l'allure libre et variée des autres pieds, par les rejets et les enjambements, par les combinaisons phonétiques et surtout par l'accent ; dont les subtiles nuances échappent maintenant à notre oreille.

Un autre mètre très-usité chez les Indiens et le plus ancien de tous est le vers sacré ou *gâyatri*, qui se compose de trois hémistiches de huit syllabes chacun. C'est le mètre employé dans les *Védas* ; il est devenu pour les Indiens l'objet d'une telle vénération, qu'ils en ont fait une divinité.

Un autre mètre que l'on trouve fréquemment dans le poète Kalidâsa, le mètre *mandâcarîd*, c'est-à-dire à la marche lente, présente dix longues sur sept brèves ; la cinquième, la sixième, la septième, la huitième, la neuvième, la douzième et la quinzième syllabe sont brèves ; les autres sont lon-

gues, sauf la dernière, qui peut être longue ou brève à volonté.

— *Vers chez les Chinois*. Les Chinois ont connu, dès la plus haute antiquité, des lois particulières pour le langage poétique. Les formes extérieures de leur poésie sont maintenant assez connues. Chaque vers chinois doit enfermer un sens complet, et les enjambements n'y sont jamais tolérés, de sorte que le mot qui signifie phrase signifie également vers. Du reste, les règles ont varié suivant les époques, et elles sont devenues par les progrès de l'art plus rigoureuses et plus compliquées. Les vers chinois n'étaient d'abord que des lignes rimées et généralement égales en syllabes. Leur rythme consistait uniquement dans le retour périodique de certains sons, qu'on reproduisait, en cas de besoin, par un moyen très-simple, la répétition des mêmes mots.

Les vers ont continué d'être soumis à la rime. Ils ont même quelque chose de plus que la rime, à savoir le parallélisme, que nous trouverons aussi tout à l'heure dans la poésie des Hébreux. Le parallélisme est le rapport de symétrie qui s'observe entre les expressions et les idées d'un vers à l'autre, et quelquefois de la strophe qui précède à celle qui suit ; ce qui est obscur ou incertain dans une pensée est souvent éclairci ou complété par la pensée qui vient après, et, comme les mots qui établissent ces rapports occupent toujours des places correspondantes dans le vers, on lève ainsi des équivoques grammaticales qui pourraient causer un grand embarras. Dans les vers chinois comme chez les Hébreux, on peut compter toutes sortes de combinaisons régulières d'expressions et de pensées : le parallélisme littéral, ou le rapport d'un mot à un autre dans l'ordre de l'énonciation ; l'antithétique, ou l'opposition de termes et d'idées inverses, comme la montagne et la vallée, l'éclat du soleil et l'obscurité de la nuit, et le synthétique, dans lequel les mots ou les lignes ne se répondent pas exactement pour le sens, mais où l'on a soin de placer en regard les uns des autres les noms, les verbes, les membres de phrase, les noms de nombre, les particules négatives, interrogatives, etc. Chez les Chinois, il est vrai, toutes ces distinctions grammaticales sont inconnues, mais on imagine de classer tous les mots de la langue en mots pleins et en mots vides. On appela mots pleins tous ceux qui représentaient des objets solides ou du moins appréciables par les organes du sens, la terre, l'eau, les nuages, le ciel lui-même pris dans l'acception du firmament. Parmi les mots vides entrèrent d'abord tous les termes que nous appelons abstraits, puis les adverbies, les conjonctions, etc., enfin toutes les expressions qui se rapportaient à des choses immatérielles ; et, comme application de cette théorie, on est convenu que les quatrains appelés *tsue-keou*, qui sont les plus communs, devraient présenter une si exacte correspondance à chacun de leurs pieds, que jamais un mot plein n'y fût en parallèle avec un mot vide.

Le quatrain *tsue-keou* fut la première forme prosodique régulière en usage chez les Chinois. Son nom, qui signifie littéralement vers coupés, lui vient de la manière brusque dont l'écrivain doit nécessairement entrer en matière, obligé qu'il est de renfermer en quatre vers quatre parties essentielles dont voici l'énumération :

1° Le *ki* ou exorde, qui devait littéralement fendre le titre, c'est-à-dire l'ouvrir pour savoir ce qu'il contenait. Il fallait que le titre de la pièce y fût réfléchi comme dans un miroir, que ses principaux caractères s'y retrouvassent, qu'il y fût clairement paraphrasé.

2° Le *tschou* ou réponse, qui était en quelque sorte le développement.

3° Le *tschouen* ou tournant, c'est-à-dire le passage du sujet à la conclusion.

4° La conclusion, qu'on appelle le *nœud*, *ko*, et qui doit toujours découler de l'exorde, directement ou indirectement.

Ce cadre de quatre vers était bien étroit, et on ne tarda point à composer sur une mesure prosodique plus étendue. Le nouveau cadre fut de huit vers, que l'on appela *lu-chi*, vers, assujettis à des règles fixes ; dès lors, chacune des quatre parties essentielles put se développer en un distique au lieu de se condenser en un seul vers. Bientôt vinrent le *pai-lu-chi*, douze vers divisés en trois strophes, puis des arrangements de dix vers ou deux strophes régulières sont reliées ou couronnées par un distique isolé. Tous ces vers étaient soumis aux lois que nous avons indiquées plus haut, le nombre égal de syllabes, la rime et le parallélisme. Les poètes plus modernes se sont assujettis à un joug plus pesant lorsqu'ils ont introduit dans l'intérieur du vers le système prosodique qui, dans l'origine, ne s'appliquait qu'aux finales. Le nombre des finales a été communément fixé à cinq ou sept pour chaque vers ; à l'origine, ils étaient plus communément de trois ou de quatre. La première et la troisième syllabe dans les vers de cinq, la première, la troisième et la cinquième dans les vers de sept sont restées libres ; mais il a été convenu que les syllabes paires reproduiraient, dans un ordre alternatif et inverse de vers en vers et de stance en stance, les deux principaux accents dont les mots chinois sont susceptibles,

le ton *ping* ou égal et le ton *tse* ou modulé. On se tire de cette nouvelle entrave aux dépens de la grammaire, c'est-à-dire que le style poétique admet des ellipses, des redoublements de termes, des intercalations euphoniques ou euphoniques et surtout des inversions et des tours qui ne seraient pas admis dans la prose, où la première loi est toujours d'être clair et intelligible.

— *Vers chez les Hébreux.* Dans les poèmes hébreux, il est impossible de signaler une loi fixe qui en ait réglementé la versification; la prononciation de l'idiome hébraïque, muet et sans voix depuis plus de vingt siècles, telle qu'elle a été fixée depuis l'invention des points-voyelles et des accents, ne représentant qu'imparfaitement l'ancienne prononciation usitée lorsque la langue était vivante, il est presque impossible de déterminer d'une manière précise le nombre de syllabes dont chacun de ses mots est composé et encore plus de s'assurer de leur durée ou quantité; aussi la question de savoir si les anciens Hébreux avaient une poésie proprement dite, c'est-à-dire des *vers* d'une mesure ou d'un rythme déterminé soit par le nombre des syllabes, soit par leur valeur prosodique et par la rime, a-t-elle été discutée par un grand nombre de savants et résolue affirmativement par les uns, négativement par les autres. Nous pouvons affirmer cependant qu'on découvre dans les poèmes hébreux un caractère général exclusivement réservé à la poésie de cette nation et qui la distingue de toutes les autres. Dans les chants et les imprécations des prophètes, ainsi que dans les magnifiques psaumes de David et les gémissements lamentables de Jérémie, l'inspiration éclate en accents qui, au premier abord, en font une langue supérieure à l'expression vulgaire par ses harmonies et sa réelle grandeur. La phrase a une conformation particulière; elle se divise toujours en un certain nombre de parties à peu près égales, et chacune de ces divisions peut être considérée comme formant un *vers* entier. Ceux même qui refusent d'y reconnaître aucun rythme y voient des *vers* courts et cadencés, composés de pieds musicaux et poétiques, susceptibles de s'allier facilement avec le son de la flûte et avec la danse, de manière que ces *vers*, chantés dans les danses, pouvaient être pris pour de véritables *vers*. Ils comparent ces périodes aux strophes à quatre *vers* que nous trouvons dans les odes d'Horace, où des pieds différents semblent mêlés et confondus.

La disposition poétique des phrases ne consiste pas seulement dans l'égalité des membres de chaque période, mais elle repose aussi dans une sorte de similitude ou de parallélisme qui existe entre eux et qui est aussi, comme nous l'avons vu plus haut, un des caractères distinctifs de la poésie chinoise; ce parallélisme est de telle nature que le plus souvent, dans deux de ces membres, les objets répondent aux objets et les expressions aux expressions avec la plus exacte symétrie; cette correspondance admet divers degrés et une grande variété; elle est tantôt plus vigoureuse et plus marquée, tantôt plus libre et moins frappante. On peut la réduire aux trois espèces déjà indiquées pour la poésie chinoise : la première embrasse les parallèles synonymes lorsque, une pensée étant énoncée, elle est exprimée de nouveau en d'autres termes ayant à peu près la même signification; ce sont les plus fréquemment employés; ils offrent une grande variété de formes et très-souvent on y remarque la disposition la plus soignée et la plus élégante :

Lorsqu'Israël sortit de l'Égypte
Et de la maison de Jacob, du milieu d'un peuple barbare,
Juda était le domaine du Seigneur,
Et Israël son empire.

La seconde espèce comprend les parallèles antithétiques, qui consistent en ce que la pensée est éclaircie par l'opposition d'un contraire, ce qui a lieu de plusieurs façons. On peut, en effet, opposer les phrases aux phrases, les mots aux mots, soit deux à deux, soit un à un :

Les blessures de l'ami sont fidèles,
Mais les baisers d'un ennemi sont trompeurs.
L'âme rassasiée foulera aux pieds le rayon de miel;
Mais, pour l'âme pressée de la faim, l'aliment amer aura de la douceur.
Tel feint d'être riche, tandis que tout lui manque;
Tel autre d'être pauvre, pendant qu'il a de grandes richesses.
Je suis noire, mais cependant je suis belle, ô filles de Jérusalem,
(Noire) Comme les tentes de ceux de Cédar, (belle) comme les pavillons de Salomon.

Cette sorte de parallélisme convient principalement aux maximes et aux sentences. La troisième espèce de parallèles, que l'on appelle généralement parallèles synthétiques, se reconnaît à ce que les membres de la phrase se correspondent mutuellement, par l'effet de la seule forme de la période, sans aucune répétition de la même idée et sans aucune opposition d'idées contraires :

La loi du Seigneur est parfaite; elle convertit les âmes.

Le témoignage du Seigneur est véritable; il donne l'intelligence à l'ignorant.

Les préceptes du Seigneur sont droits; ils portent la joie dans les cœurs.

La règle du Seigneur est pure; elle éclaire les yeux.

La crainte du Seigneur est chaste; elle subsiste éternellement.

Les jugements du Seigneur sont la vérité même; ils sont remplis d'équité;

Ils sont plus désirables que l'or, que des amas de l'or le plus pur,

Et plus doux que le miel et que les rayons liquides.

Lorsque tu traverseras les eaux, je serai à tes côtés.

Lorsque tu passeras les fleuves, ils ne te submergeront point.

Lorsque tu marcheras à travers les feux, tu ne seras point brûlé,

Et la flamme ne te consumera point.

Dans ces parallèles synthétiques, on remarque une grande variété de formes et un nombre presque infini de degrés de similitude, de telle sorte que souvent le parallélisme devient très-difficile à reconnaître et dépend plutôt d'un certain art, d'une certaine habileté à diviser les membres de la phrase, à les couper, à emprunter à l'un ce qui manque à l'autre, que du tour apparent de la période.

C'est dans ce parallélisme qu'a dû consister en grande partie la versification des Hébreux. « La concision de leur langue, dit Herder, fait presque toujours du parallélisme un ordre suprême. Ils ignoraient complètement les nombres oratoires de la période grecque ou latine; le souffle de leur âme n'exhalait qu'un petit nombre de mots qui se rapportaient les uns aux autres, et comme ils avaient naturellement peu d'inflexions, ces mots ne pouvaient manquer de se ressembler. La place qu'ils occupaient, leurs sons et l'uniformité du sentiment de l'ensemble les convertissaient naturellement en rythmes. C'est ainsi que les deux hémistiches sont devenus parole et action, cœur et main, ou, comme disent les Hébreux, l'entrée et la sortie; c'est ainsi que s'est achevé ce léger édifice des sons. »

Les poètes hébreux faisaient, en outre, usage d'une sorte de mécanisme particulier qui semble avoir été principalement inventé pour le soulagement de la mémoire. Avaient-ils à retracer des choses, à exprimer des pensées détachées et qui, par la nature et la disposition du sujet, n'avaient aucune liaison entre elles, ils avaient soin alors de suivre l'ordre de l'alphabet dans la lettre initiale de chaque verset ou strophe. Nous trouvons là d'une manière bien évidente et bien sensible des phrases marquées de certains signes déterminés et renfermées dans des limites fixes. Or, il est impossible de penser qu'un semblable procédé ait été observé à l'égard des différents membres d'un discours en prose, surtout si, comparant ces phrases entre elles, on fait attention qu'elles ont presque toujours une longueur symétrique et qu'elles sont circonscrites dans des espaces si réguliers, que souvent le nombre des mots et quelquefois même le nombre prescrite des syllabes de l'une est égal au nombre des mots ou des syllabes de l'autre. Ainsi donc, quoiqu'il soit impossible d'avoir recours au jugement de l'oreille, la simple vue suffit pour reconnaître que le soin le plus exact a été mis en usage pour en compasser l'étendue.

De plus, le choix de certaines formes grammaticales qui servent à allonger ou à raccourcir les mots, l'affectation d'employer des termes interdits à la prose, l'addition d'épithètes ou l'usage de périphrases, d'ellipses ou de pléonasmes, fait dans le but évident de ramener l'expression de diverses idées, ou analogues ou opposées, à un même nombre de mots ou de syllabes, toutes ces licences, dont nous voyons sans cesse user les poètes hébreux, suggèrent nécessairement l'idée d'un langage assujéti à une certaine mesure et formé de parties qui sont entre elles dans des rapports déterminés. Il n'est pas difficile de reconnaître souvent dans la poésie hébraïque une division par strophes, division marquée tantôt par des refrains, tantôt par le mot *selah*, tantôt par le changement des personnes qui parlent ou des chœurs. La rime même paraît quelquefois avoir été recherchée par les poètes hébreux, et les diverses sortes de jeux de mots, si communs chez toutes les nations de l'Orient, font aussi partie des ornements de la poésie hébraïque.

Tout ceci, au surplus, peut être accordé sans qu'il en résulte l'existence d'une métrique proprement dite chez les anciens Hébreux; on peut affirmer qu'ils avaient des *vers*; mais, outre les conditions que nous venons d'indiquer, ces *vers* étaient-ils assujéti à une certaine mesure et à un certain rythme? Nous avons dit plus haut comment il était possible de résoudre cette question d'une façon certaine. Cependant plusieurs savants répondent d'une manière affirmative et essayent de reconstruire la métrique et la prosodie des anciens Hébreux. Ils découvrent en hébreu des syllabes longues, des syllabes brèves et des syllabes douteuses, tantôt longues et tantôt brèves; ils croient aussi voir dans les *vers* hébreux quatre pieds différents : le trochée, le spondée, le dactyle et le premier péon, que nous retrouvons dans la métrique grecque. D'après eux, toutes les anciennes poésies hébraïques, quelques différences qu'il y ait entre elles, soit relativement à la longueur des *vers*, soit à tout autre point de vue, n'auraient qu'un seul et même

rythme, consistant dans la succession alternative des pieds précédemment indiqués. Quant à la longueur des *vers* dans l'ancienne poésie hébraïque, c'est le sens et le parallélisme qui la déterminent, la fin d'un *vers* concourant toujours avec la fin d'une pensée. Par cette division toute naturelle, il arrive souvent qu'on obtient dans tout un morceau de poésie des *vers* d'une même longueur. Ce sont communément, en admettant la division par pieds que nous venons d'indiquer, des *vers* de trois ou de six pieds. Quelquefois, dans un même poème, la longueur des *vers* change, mais ce changement est presque toujours joint à un changement dans le sujet qui y est traité. Quelquefois, enfin, un même poème renferme des *vers* de toutes sortes de longueurs, et il n'y a alors de parité qu'entre les membres du discours qui sont liés entre eux par le parallélisme.

— *Vers chez les Arabes.* Pour se faire une idée juste de la versification arabe, il faut d'abord se rappeler : 1^o que toutes les lettres arabes sont consonnes et ne représentent que des articulations; 2^o que les voyelles sont représentées par des signes spéciaux, qu'on appelle motions, et qui se placent au-dessus ou au-dessous des lettres; 3^o que, parmi les lettres, il y en a trois qui perdent souvent leur valeur de consonne et ne servent qu'à prolonger la voyelle qui les précède. Il faut encore ne pas perdre de vue qu'il n'y a point de syllabe en arabe qui ne soit formée d'une consonne articulée avec une voyelle ou, comme disent les Arabes, mue par une voyelle, et que, outre cette nature de syllabe que l'on peut appeler naturelle, il y a des syllabes artificielles dans lesquelles il entre deux consonnes, dont la première est mue par une voyelle et la seconde est dépourvue de voyelle et se nomme quiescente. *Ba, bo*, par exemple, sont des voyelles naturelles; *bar, bor* sont des voyelles artificielles. Quelquefois, mais seulement dans le cas de la pause, et par conséquent en poésie à la fin des *vers*, la syllabe artificielle peut se terminer par deux lettres quiescentes, comme *nasr, sabr, akl*, etc.

La versification arabe consiste dans la rime et, en outre, dans une succession déterminée de syllabes naturelles et de syllabes artificielles. Ce dernier caractère la distingue essentiellement d'un genre particulier de prose qui, à toute l'élévation du style poétique, ajoute la rime.

Dans les poésies arabes, tantôt la rime, comme dans nos *vers* alexandrins, est binaire, c'est-à-dire qu'elle change de deux *vers* en deux *vers*; tantôt elle est continue, c'est-à-dire qu'elle se prolonge dans toute l'étendue d'un poème; mais il faut remarquer que chaque *vers* est composé de deux parties ou hémistiches, et qu'à l'exception du premier *vers*, dont les deux hémistiches sont assujéti à la rime, cet ornement est réservé d'ordinaire pour le second hémistiche. La rime aussi est plus ou moins riche, et, à cet égard, la poésie arabe se divise en plusieurs classes. La rime binaire est consacrée aux ouvrages d'une grande étendue et qui, le plus souvent, sont plutôt de la prose cadencée et rimée que de la vraie poésie; la rime continue est exigée dans tous les autres poèmes, quel qu'en soit l'objet; ces poèmes se prolongent rarement au-delà de deux cents *vers*, et l'on doit sentir effectivement que, quoique les formes étymologiques de la langue arabe soient très-favorables à la rime, il serait difficile de composer sur une même rime des poésies de longue haleine. Quant à la succession des syllabes naturelles et artificielles, on pourrait changer l'expression de cette règle en disant la succession des syllabes longues et brèves, car les syllabes naturelles sont toujours brèves et les syllabes artificielles toujours longues; mais ce serait transporter dans la métrique des Arabes des idées qui leur sont étrangères. Il est évident, toutefois, que ce sont les règles de la prosodie qui servent de fondement à cette métrique. Pour les grammairiens arabes, c'est le nombre des lettres muées et des lettres quiescentes et leur position respective qui déterminent un mètre quelconque. Un *vers* se divise en pieds, et chaque pied se résout lui-même en un certain nombre d'éléments prosodiques dont un seul est monosyllabique, les cinq autres sont polysyllabiques.

Khalil n'a admis que huit pieds primitifs, d'autres en ont compté dix. Les huit pieds primitifs se composent de trois, quatre ou cinq syllabes; chacun d'eux a une dénomination technique qui représente exactement sa valeur prosodique. Chacune des altérations nombreuses dont les pieds primitifs sont susceptibles a aussi une semblable dénomination technique et est désignée, en outre, par un mot emprunté du langage usuel et qui indique plus ou moins exactement l'espece d'altération qu'a éprouvée le pied primitif.

La combinaison de ces pieds donne naissance à diverses espèces de *vers* ou mètres, que l'on divise également en mètres primitifs ou secondaires et en mètres secondaires ou de second ordre. Les mètres primitifs sont au nombre de seize. Ces types ou paradigmes sont comme des formules générales sous lesquelles viennent se ranger avec une facilité admirable les diverses formules spéciales que réunit une certaine analogie.

Outre cette répartition et cette classifica-

tion de tous les mètres usuels en seize mètres primitifs, les grammairiens arabes ont encore divisé les mètres primitifs eux-mêmes en cinq catégories, qu'ils ont appelées cercles, parce qu'ils ont employé la forme du cercle pour rendre sensible aux yeux la nature du rapport qui unit entre eux les divers mètres placés dans une même catégorie.

Chaque mètre secondaire, en même temps qu'il se rattache à un mètre primitif, a un caractère spécial qui le distingue, tant du mètre primitif sous lequel il est classé que des autres mètres secondaires de la même catégorie. Ce caractère spécial est attaché ou au dernier pied du premier hémistiche, ou au dernier pied du second hémistiche, ou à ces deux pieds en même temps. Ce caractère, généralement parlant, doit être commun à tous les *vers* d'un poème. Quant aux autres pieds, il y a plus de liberté, sans toutefois qu'on puisse arbitrairement substituer à un pied primitif toutes les formes de pieds secondaires qui en sont dérivées.

Les poètes arabes sont autorisés à prendre certaines licences, dont plusieurs ne sont pas étrangères au style du Coran et de la prose rimée. De ces licences, quelques-unes n'affectent que la prononciation ou l'orthographe; d'autres introduisent des altérations dans les formes grammaticales par voie de soustraction ou d'addition et affectent souvent la syntaxe. Enfin, il en est d'autres, telles que des ellipses, des pléonasmes, des inversions, des réticences insolites.

— *Vers chez les peuples des races germaniques et scandinaves.* La poésie des anciennes races germaniques, particulièrement pour les Scandinaves, a quatre éléments de versification, qui sont l'accent, l'alternance, la consonnance et la rime. Ces éléments sont anciens; cependant, il ne faut pas croire que tous aient existé ensemble dès le commencement de cette poésie et que les poètes se soient toujours servis de tous les quatre à la fois. Les plus anciens poètes ne connaissent ni la consonnance ni la rime; le mètre primitif que l'on retrouve dans les plus vieux poèmes scandinaves est appelé dans la langue de ces peuples *fornrydaling*, air ancien, nom qui indique clairement que cette versification était celle des poèmes les plus anciens, c'est-à-dire celle des poèmes épiques, et qu'elle n'était plus guère en usage dans les poésies des temps postérieurs.

Les deux moyens de versification employés dans le *fornrydaling* sont l'accentuation et l'alternance.

Par l'accentuation, le *fornrydaling* appartient à la versification cadencée; les syllabes ne sont pas comptées, le rythme ne repose ni sur la quantité numérique ni sur la quantité prosodique des syllabes, mais l'accentuation seule produit la cadence et une espèce de mesure en appuyant sur certaines syllabes et en glissant légèrement sur d'autres. Cette accentuation est l'origine et la base de l'ancienne versification des Scandinaves, des Anglo-Saxons, des Allemands et même des Russes, et comme elle tient à l'enfance de l'art, elle se trouve dans les premiers essais poétiques de toutes les nations. Elle joue un rôle considérable dans la versification chinoise, aussi bien que dans la versification grecque et latine. Chez les Scandinaves comme chez les Russes, la quantité des syllabes est aussi prise en considération; l'accent et la quantité se soutiennent réciproquement et se font valoir l'un l'autre; la quantité s'y identifie même avec l'accent; de sorte que les syllabes longues et brèves coïncident avec des syllabes accentuées et non accentuées.

Le *vers* du *fornrydaling* doit renfermer au moins quatre syllabes accentuées. Ces quatre élévations de voix se trouvent toujours placées dans quatre syllabes longues. Le nombre des abaissements de voix ou syllabes non accentuées n'est pas fixé dans la versification; il varie selon le plus ou moins grand nombre de mots qui entrent dans le *vers*. Naturellement, il faut au moins trois abaissements de voix places entre les quatre élévations de voix pour les marquer et les faire ressortir; mais ce nombre de voix, strictement nécessaire, est presque toujours dépassé. Les abaissements de voix ou syllabes non accentuées pouvant être en plus ou moins grand nombre, il s'ensuit que les *vers* n'ont pas tous la même longueur. Cette différence de longueur nuitrait nécessairement au rythme si les élévations de voix, revenant toujours au nombre de quatre, ne mettaient dans les *vers* une certaine mesure régulière et uniforme. Aussi, ce sont ces élévations de voix qui constituent la charpente ou les parties principales et saillantes du *vers*; les abaissements de voix ou syllabes non accentuées n'en sont pour ainsi dire que le remplissage. Pour cette raison, l'attention du poète se dirige principalement sur les syllabes accentuées, et c'est à elles qu'il distribue tous les ornements de la versification, comme la consonnance et l'alternance.

Quant au nombre total des syllabes qui entrent dans les *vers* du *fornrydaling*, il varie suivant le nombre des abaissements de la voix et l'étendue du *malafylling*, nom que l'on donne à une ou plusieurs syllabes à accent sourd, c'est-à-dire sans accent marqué, qui se placent assez souvent à la tête du *vers* ou au commencement de chaque hémistiche

et qui jouent là le rôle de la base ou de l'ancroise des Grecs. Le vers se compose ordinairement, toutefois, de huit jusqu'à douze syllabes; malgré son peu d'étendue, il est partagé par la césure en deux hémistiches; mais ces hémistiches sont intimement liés entre eux par le sens, l'accent et l'allitération.

L'allitération consiste en ce que chaque vers renferme au moins deux mots commençant par la même lettre. C'est une sorte de rime renversée, reposant sur la répétition d'une même consonne au commencement du vers ou de l'hémistiche. La consonnance et la rime se comprennent aisément, sans qu'on ait besoin de les définir ici.

— *Vers chez les Grecs et les Latins.* Chez les Grecs et les Latins, comme chez la plupart des anciens peuples, les vers n'eurent d'abord d'autre mesure que celle du chant et d'autre durée que celle des sons auxquels on les associait. Ils avaient du rythme et non du mètre; celui-ci ne fut connu que lorsque l'on eut appris à calculer la quantité des syllabes. La poésie rythmique précéda donc partout la poésie métrique. Ce sont ces anciens vers qu'Ennius appelait le mètre saturnien, parce qu'il suppose qu'ils étaient en usage sous le règne de Saturne. Virgile et Tite-Live leur donnent le nom d'*inconduiti* et d'*incompositi*. On les nommait plus généralement vers fescenniens, parce que les habitants de Fescennia s'en servaient dans des sujets gais et satiriques. Ils ne disparurent même pas entièrement après l'invention de la poésie métrique. Les vers rythmiques survécurent même à l'empire romain; ils furent fort en vogue dans le moyen âge; on en trouve des traces bien visibles dans ces proses que l'on chante encore dans nos églises.

Il est certain que la métrique a ses racines dans les commencements mêmes de la poésie régulière. La trace de l'âme affectée aux vers satiriques se voit jusque dans les mythes éleusiniens sur Cérès déplorant la perte de sa fille et égarée par les railleries ou sarcasmes de la servante de Céléos, Iambe. Les hymnes qui dès la plus haute antiquité se chantaient en l'honneur de Jupiter dans l'île de Crète avaient le rythme crétique avant que Thaléas, contemporain de Lycurgue, composât ses péans. Les Doriens marchaient au combat en chantant des *embatéria* (chants de marche), bien antérieurs à toute poésie littéraire. Dans l'hexamètre dactylique d'Homère, on aperçoit une variété et une souplesse de mouvement qui exclut l'idée d'une invention récente; aussi est-il attribué à la première Pythie ou prêtresse d'Apollon Delphique, et l'invention du dactyle aux antiques Dactyles de l'Ida. Nous avons déjà vu plus haut qu'il était fort probable que les Grecs, en quittant le reste de la famille aryenne, au moment de la première émigration, avaient emporté avec eux un art régulier de poésie et par conséquent une métrique.

Chez les Grecs, à qui les Latins ont emprunté leur métrique, c'est le rythme ou la succession harmonieuse des temps ou intervalles qui est la base de la métrique et donne à la poésie sa couleur particulière. Leur prosodie, en effet, est basée tout entière sur la mesure et la mélodie, et leur vers est une phrase musicale résultant de ces diverses combinaisons de syllabes longues et de syllabes brèves qui portent le nom de pieds. Dans la mesure, la brève (v) représente un temps ou intervalle, et la longue (-) en vaut deux. C'est l'intervalle seul qui constitue le rythme à proprement parler, tandis que l'ordre et l'intervalle réunis donnent naissance au pied métrique, et par là même produisent le vers, qui n'est autre chose qu'une combinaison de pieds.

Indépendamment du rythme général et du pied sur lequel reposent les versifications grecque et latine, nous devons signaler aussi comme caractéristiques particulières l'épithète, la césure surtout, la syllabe douteuse et l'accent.

Toutes les syllabes ne comptent pas dans la mesure. Quand un mot terminé par une voyelle ou une diphthongue, ou en latin seulement par un *m*, est suivi d'un autre mot commençant par une voyelle ou en latin par un *h*, sa finale se brise en quelque sorte contre la première syllabe du mot suivant et ne compte plus dans la mesure. Ainsi, *cura ingens, caelestem animum* se scandent *cur-ingens, caelest-animum*. C'est là ce qu'on appelle l'épithète. Toutefois, l'épithète ne s'étend jamais de la fin d'un vers au commencement de l'autre. En grec, on élève quelquefois la diphthongue *ai*, rarement la diphthongue *oi* et très-rarement une voyelle longue ou la diphthongue *ou*; souvent même les poètes grecs ne se font pas scrupule de supprimer les autres élisions.

La césure est une syllabe longue qui finit un mot et commence un pied; elle forme une sorte de repos ou coupure dans le courant du vers :

Ár-mú vi-rúm-que cá | nō.

On ne doit pas considérer comme césure une syllabe qui s'élide. La césure a sa place déterminée dans les différentes espèces de vers. La césure est avec le pied le principal élément du vers.

La syllabe douteuse est celle qu'on peut faire longue ou brève à volonté. Dans le membre de vers cité précédemment, *arma virum-*

que cano, Virgile a fait longue la syllabe *no*, parce que la mesure exigeait une longue; il l'aurait rendue brève s'il avait eu besoin d'une brève.

La dernière syllabe des vers grecs et latins est indifférente, c'est-à-dire qu'elle peut être longue ou brève sans intéresser la mesure.

L'accent jouait aussi un rôle considérable dans les vers grecs ou latins. Dans ces vers, l'accent tonique ne coïncide pas toujours avec le temps fort des pieds ou l'*ictus* métrique, tandis que les langues modernes accentuées et peu ou point prosodiques exigent une coïncidence à peu près générale. En étudiant avec soin dans les poètes grecs et latins des beaux siècles ce phénomène du désaccord entre l'accent tonique des mots et les accents métriques du vers, on y reconnaît un élément d'harmonie savante et délicate, dont l'expression est difficile, sinon impossible, pour notre organe, mais qui n'en existait pas moins. Ce fait, que les anciens accentuaient des brèves sans les rendre longues, prouve évidemment que leur organe avait plus de souplesse et d'élasticité que le nôtre.

Les rejets et les enjambements jouent aussi un grand rôle pour l'harmonie des vers; les Grecs et les Latins savaient en tirer une des principales beautés de leur poésie.

— *Vers dans les différents âges de la littérature française.* Le plus ancien document poétique, en langue française, qui soit connu aujourd'hui est la *Cantilène en l'honneur de sainte Eulalie*. Cette pièce appartient au *x^e* siècle. Elle n'a pas de valeur littéraire; mais elle offre le plus grand intérêt, parce qu'on y voit pour la première fois la langue française sortie du latin où elle est encore bien embarrasée. Par la rime, qui tout-fois est souvent à peine indiquée, cette cantilène rappelle les proses latines d'église. La mesure paraît reposer exclusivement sur le nombre des syllabes, qu'il serait plus d'une fois impossible de déterminer avec certitude dans cette langue naissante et inculte. La pièce a vingt-neuf vers; en voici le commencement :

Buora pulcella fut Eulalia;
Bel avret corps, bellezour anima;
Voldrent la veindre li Deo intmi,
Voldrent la faire diavle servir.
Elle n'out eskollet les maïs conselliers,
Qu'elle Deo raneiet ki maigt sus en ciel,
Ne por o ned argent ne parameuz,
Por manace regiel ne premeien;
Ne ule cose non la pourret omque pieier,
La polle sempre non amast lo Deo menestier.

Eulalie fut une bonne jeune fille; elle avait beau corps et plus belle âme. Voulurent la vaincre les ennemis de Dieu, voulurent lui faire servir le diable. Elle n'eut écouté les mauvais conseillers, qu'elle rendait Dieu qui habite là-haut dans le ciel, ni pour or, ni pour argent, ni pour parures, ni pour menace de roi, ni par prière; nulle chose ne la put jamais faire plier, l'enfant, qu'elle n'aimât toujours le service de Dieu.

Au commencement du *xii^e* siècle, nous trouvons une œuvre capitale, un monument littéraire qui ouvre dignement l'histoire de la poésie française et qui montre combien l'idiome populaire a grandi dans le cours du *xii^e* siècle : c'est la *Chanson de geste de Roland*. La langue, beaucoup plus avancée que dans la cantilène précédente, est encore rude; la marche en est empressée, monotone. Le mode de versification, quoique le rythme se fasse très-bien sentir, n'est nullement conforme aux règles qu'adopta plus tard la prosodie française. Le vers est de dix syllabes, mais il y règne une très-grande liberté quant à l'élision des syllabes muettes; à la césure, cette élision a lieu aussi constamment qu'à la fin. La rime n'est qu'une simple assonance; le son de la dernière voyelle, ou de l'avant-dernière voyelle dans les vers qui se terminent par une syllabe muette, est seul important, quels que soient le nombre et l'espèce des consonnes qui la suivent : *justes, cure, vaincues* riment ensemble; *France* rime avec *demande*, et *périt* avec *chérubin*. Les vers riment ainsi, non pas deux à deux, mais par groupes ou tirades d'une longueur indéterminée :

Co sent Rollans que la mort le trespent,
De vers la teste sur le quer li descent.
Desuz un pin il est alet curant,
Sur l'erbe verte si est culchet adenz.
Desuz lui met s'espée et l'olifan;
Turnat sa teste vers la païene gent :
Par co l'at fait que il voet veirement
Que Charles diet e trestute sa gent,
Si gentilz quens, qu'il fut mort conquerant!
Cleimet sa cu-pe e menut e suvent,
Por ses pechees en pur offrit le guant.
Co sent Rollans de sun tens n'i ad plus!
Devers Espagne est en un pui agut,
A l'une main si ad sun piz batud :
« Deus ! meie culpe vers les tues vertuz,
De mes pechees, des granz et des menuz,
Que jo ai fait des l'ure que nez fui
Tresqu'a cest jur que si sui consoit ! »
Sun destre guant en ad vers Deo tendut;
Angles del ciel li descendent à lui.

Roland sent bien que la mort le prend tout entier; de la tête elle lui descend sur le cœur. Sous un pin il s'en est allé courant, sur l'herbe verte il s'est couché la face contre terre; il a placé sous lui son épée et son cor, et a tourné la tête du côté des patens; il fait

ainsi parce qu'il veut vraiment que Charles et tous ses barons disent, le gentil conte, qu'il est mort conquérant. Il dit sa coulpe et menu et souvent, pour ses péchés, il tend au ciel son gant. Roland sent bien que son temps est fini! Couché sur un rocher aigu qui regarde l'Espagne, il bat d'une main sa poitrine : « Seigneur ! *Mea culpa* à tes vertus pour mes pechés, les grands et les petits, que j'ai commis depuis l'heure où je naquis jusqu'à ce jour où me voici arrivé ! » Il élève son gant droit vers Dieu; les anges du ciel descendent à ses côtés.

Toutes nos anciennes chansons de geste présentent ordinairement le même mode de versification que la *Chanson de Roland*; ce lui des romans d'aventure, tel que nous le trouvons dès le *xii^e* siècle dans les poèmes relatifs aux amours de *Tristan* et d'*Yseult*, est bien différent. Le roman d'aventures emploie les vers de huit syllabes rimés seulement deux à deux :

Tristrans en est dolenz et las;
Sovent se plaint, souvent aspire
Pur Ysolt que tant il desire;
Plure des oiz, sun cors detuert,
A poi que del desir ne muert.
En cel anguisse, en cel ennui,
Vent sa femme Ysolt devant lui.

Tristan est affligé et abattu. Souvent il se plaint, souvent il soupire pour Yseult, que tant il désire. Le vers des larmes, il tord ses membres; peu s'en faut que de désir il ne meure. Dans cette anguisse, dans cet ennui, sa femme Yseult vient devant lui.

Les chroniques versifiées suivirent la même forme que les romans d'aventure, dont elles se rapprochèrent beaucoup trop pour le fond. En voici un exemple tiré du plus célèbre parmi ces poètes historiens au *xiii^e* siècle, Wace, l'auteur des romans de *Brut* et de *Row*. On voit que le mot roman n'avait pas au moyen âge l'acception moderne et signifiait seulement une œuvre écrite en langue vulgaire, en roman, quel que fût d'ailleurs le caractère de cette œuvre :

Longe est la geste des Normanz
Et à metre est grieve en romanz.
Si Pon demande ki ce dist,
Ki ceste estoire en romanz mist,
Jo di e dirai ke jo sui
Wace de l'isle de Gersui,
Ki est en mer vers occident,
Al feu de Normandie apent.

Longue est la chronique des Normands et difficile à mettre en roman. Si l'on demande qui parle ainsi et qui écrit cette histoire en roman, je dis et dirai que je suis Wace, de l'île de Jersey, situé en mer vers l'occident et relevant du fief de Normandie.

Voyons maintenant quel fut le vers français dans un genre où n'exista jamais l'unité de rythme, comme dans les poèmes dont nous venons de parler, et où la variété des sentiments devait produire la variété des mètres, dans la chanson, qui ne manque à aucun des siècles du moyen âge, et qui, en général, n'a manqué à aucune époque, barbare ou civilisée. Prenons pour exemple trois des plus anciennes chansons du *xii^e* siècle : la *Chanson pour la croisade*, celle de la *Belle Erembor* et celle de l'*Enfant Gérard*. Dans la première, les vers sont de dix syllabes, et les rimes entremêlées dans le même ordre :

Parti de mal e à bien aturé,
Voil ma chançon à la gent faire otr,
K'a sun besuing nus ad Deus apelé;
Si ne li deit nul prosdome failir,
Kar en la cruz daignat pur nus murir.
Mult li deit bien estre gueredoné
Kar par sa mort sumez tuz rachaté.
Cunte ne due ne li roi coruné
Ne se poent de la mort destoir,
Kar quant il unt grant tresor amassé,
Plus lur covient à grant doloir guerpir.

Détaché du mal et tourné vers le bien, je veux faire entendre au peuple ma chanson : Dieu dans son besoin nous a appelés; aucun homme de cœur ne lui fera défaut, car sur la croix il a donné mourir pour nous; il doit lui être donné beaucoup pour rachetés. Les comtes, les ducs, ni les rois couronnés ne se peuvent dérober à la mort; plus ils ont amassé de grands trésors, plus il leur faut à grand regret les quitter.

Dans la chanson de la *Belle Erembor*, les vers, qui comptent aussi dix syllabes, sont au nombre de cinq par couplet. Il y a un refrain formé d'un seul vers, qui ne rime pas avec le couplet :

Quant vient en mai que l'on dit as lons jors,
Que Frano de France repairent de roi cort,
Regnaud repaire devant el premier front;
Si s'en passa lez lo meis Erembor,
Ainz n'en dengna le chief dreier amont.
E! Reynaut amis!
Belle Erembor a la fenestre au jor
Sor ses genolz tient palle de color.
Voit Frans de France qui repairent de cort
Et voit Reynaut devant el premier front.
En haut parole, si a dit sa raison :
« E! Reynaut amis ! »

Quand arrive mai, que l'on appelle aux longs jours, et que les Francs de France retournent de la cour du roi, Reinaut au premier rang. Il passa devant la maison d'Erembor, mais il ne daigna lever la tête. Eh ! Reinaut ami ! — Belle Erembor près de la

fenêtre, au jour, sur ses genoux tient une étoffe de couleur. Elle voit les Francs de France qui reviennent de la cour, et voit Reinaut au premier rang. Elle élève la voix et dit ces paroles : « Eh ! Reinaut ami ! »

Au nombre des poèmes composés dans le *xiii^e* siècle, il faut rappeler encore les *Bes-tiaires*, sorte de traités scientifiques et moraux qui renferment, relativement au règne animal, végétal et minéral, les fables les plus bizarres. Le plus ancien de ceux que nous possédons fut écrit par Philippe de Thaur vers 1125; il est en vers de douze syllabes, dans lesquels la césure rime avec la fin du vers :

Serena en mer ante, cuntre tempeste cante,
Et plure en bel tens, itels est sis talens;
E de femme ad faiture entresque la ceinture,
E les pez de falcon e cue de peissun.
Quant se volt dejeuner, dunc chante alt e cler.
Si dunc l'ot notuners ki naient vat par mers,
La nef met en ubli, senes est endormi.
Aiez en remembrance, ceo est signefiance.

La sirène hante la mer; elle chante dans la tempête et pleure pendant le beau temps; tel est son instinct. Elle a la forme d'une femme jusqu'à la ceinture, et les pieds de faucon et la queue de poisson. Quand elle veut se réjouir, elle chante haut et clair. Si alors le matelot qui navigue sur la mer l'entend, il met en oubli son vaisseau; bientôt il est endormi. Gardez-en la mémoire, ceci est un enseignement.

Le mode de versification employé par Philippe de Thaur était calqué sur le vers léonin de la basse latinité et ne fit pas fortune. Il n'en fut pas de même du vers de douze syllabes, avec la rime uniquement à la fin et d'un vers à l'autre. On sait qu'il devint le principal instrument de la poésie française, et par excellence notre mètre héroïque, celui de nos grands poèmes et de nos tragédies. Le nom de vers alexandrin qui lui fut donné vient, suivant un grand nombre d'érudits, de ce qu'Alexandre de Bernay, ou de Paris, en fut l'inventeur. C'est l'opinion de Pasquier, de Ménage, de Goujet, des auteurs du *Dictionnaire de Trévoux*, de La Monnoye, etc. Alexandre de Paris vécut dans la seconde moitié du *xiii^e* siècle. Il fut ou le collaborateur ou le continuateur de Lambert li Cors, pour le poème intitulé *Roman d'Alexandre*. On lit dans ce poème :

La verté de l'estor (histoire), si comme li rois le fist,
Un clers de Casteldun, Lamber li Cors, l'escriit,
Qui de latin le traist (traie) et en roman le mist.

Ailleurs, Alexandre de Paris s'est nommé lui-même :

Alexandre nos dit qui de Bernay fu nez, [lez,
Et de Paris refu (fut de nouveau) ses sornons ape-
Qui ci a les siens vers o les (avec ceux de) Lambert [jetés.

Si Alexandre ne fut que le continuateur de Lambert, ce qui est le plus probable, il faut attribuer le nom de vers alexandrin à la réputation qu'obtint le *Roman d'Alexandre*.

Le *xiii^e* siècle, la période la plus belle, la plus féconde du moyen âge, reproduit les mêmes genres de poésie que la période précédente et conserve en général les mêmes rythmes. Toutefois, dans la chanson, l'art devient bien plus raffiné. Thibaut, comte de Champagne, a une forme remarquable; sa langue est pure, sa diction élégante, son rythme savant et nombreux. Son compagnon et son émule en poésie, Gasse Brulé, trouva ce rythme charmant, pendant son exil en Bretagne :

Li oisillons de mon pais
Ai ote en Bretagne.
A leur chant m'est-il bien avis
Qu'en la douce Champaigne
Les ot jadis;
Se g'i ai mespris.
Il m'ont en si doux penser mis
Qu'a chançon fere me suis pris,
Tant que je parataigne
Ce qu'amours m'a lons tems promis.

Les oiseaux de mon pays, je les ai entendus en Bretagne; à leur chant, il m'est bien avis qu'en la douce Champaigne je les entendis jadis; aussi m'y suis-je trompé. Ils m'ont en si doux penser mis, qu'à faire chanson je me suis pris, tant que j'obtiens ce qu'amour m'a longtemps promis.

On inventa, au *xiii^e* siècle, pour la chanson des formes nombreuses : saluts, sirventois, pastourelles, feroenges, motets, lais, vaduries. Dans le but de l'appropriation à la musique qui l'accompagnait, on cherchait surtout le rythme cadencé et rapide, les vives et joyeuses ritournelles :

E! aloete
Jolietie,
Petit t'est de mes maux!

Les *Romans du Renard* et les *Fabliaux*, qui n'existaient pas au *xiii^e* siècle, suivent le rythme des romans d'aventure. Il en est de même des satires. Le curieux *Débat du croisé et du décroisé*, de Rutebeuf, présente une particularité fort remarquable. Les strophes sont de huit vers sur deux rimes entrelacées; et ces rimes, excepté dans quatre strophes, sont alternativement masculines et féminines. La règle du mélange des rimes, qui sera encore près de trois cents ans avant de s'établir dans la prosodie française, paraît dès

lors avoir été pressentie. Voici la première strophe de la pièce de Rutebeuf :

L'autr'ier, entour la Saint-Remei,
Chevauchio por mon affaire,
Penex, car trop sunt agrumi
La gent dont Diex a plus a faire :
Cil d'Acre, qui n'ont nul ami,
Ce puet on bien por voir retraire,
Et sont ai près lor anemi
Qu'à eux pueent lancier et traire.

« L'autre jour, aux environs de la Saint-Remi, je chevauchais pour mes affaires, pensif, car ils sont en grande détresse les gens dont Dieu a le plus besoin : ceux d'Acre, qui n'ont nul ami, on peut bien l'affirmer, et qui sont si près de leurs ennemis qu'ils peuvent échanger avec eux des traits et des coups de lance. »

Au xiv^e siècle, le langage, dans son aspect général, est d'apparence plus moderne qu'aux siècles précédents, et la plupart des mots tendent à se rapprocher de la forme qu'ils doivent conserver ; mais, malgré ce progrès, d'ailleurs moins sensible dans la poésie que dans la prose, la décadence de la langue du moyen âge devient visible.

La ballade fut, pendant plus d'un siècle, la forme préférée de tout homme poétique, le mètre favori dans lequel on aimait à enchaîner toute pensée et tout sentiment, la petite pièce à la mode à laquelle s'exerçaient tous les esprits élégants, et, en même temps, le triomphe des meilleurs poètes. Elle est, du xiv^e au xvi^e siècle, ce que le sonnet devint ensuite. On trouve des recueils considérables de ces sortes de compositions ; il en est plusieurs qui portent le titre de *Livre des cent ballades*. Philippe d'Artois, Jean Boucicaut, le duc de Berry, le duc d'Orléans, de La Trémoille, le bâtard de Coucy, etc., se placent au premier rang parmi ceux qui cultivèrent ce genre poétique, familier, comme on le voit, aux plus grands seigneurs de l'époque. Les chansons de geste, les romans d'aventure, les fabliaux, toute l'ancienne poésie narrative disparait peu à peu pour faire place à la prose. Ce qui reste surtout à la poésie et ce qui forme son principal objet, c'est la pièce courte et artistement ciselée.

Nous arrivons au xvi^e siècle. N'ayant plus de grands sujets à traiter, les poètes se prirent du majestueux vers de douze pieds, se réduisant à la strophe, se rabatant aux pièces courtes, aux formes strictes du chant royal, de la ballade et du rondeau, et, pour se donner le mérite de la difficulté, se mettent tant qu'ils peuvent des entraves de tout genre, de façon que le soin des mots et la recherche des effets matériels chassent complètement l'idée. La franchise de sa verve a sauvé Villon, et Charles d'Orléans surprend par une élégance et une délicatesse incomparables ; mais ils n'ont pas de disciples, et après eux la poésie s'épuise en combinaisons mathématiques de vers enchaînés de toutes les sortes et en recherches de rimes ; ce n'est plus qu'un travail pénible, qui ne laisse guère de place à l'inspiration. Tout le groupe, uniquement pédant et scolastique, des poètes qui couronnent la fin du xvi^e siècle et qui restent officiels jusqu'au milieu du règne de François I^{er} a consumé ses forces dans cette gymnastique pénible ; il est impossible de dépenser plus de talent, plus d'adresse, plus de labeur pour ne rien dire ou pour dire le plus mal possible. C'est une école, mais qui n'offre pas un seul maître. Les jeux d'esprit bizarres, les puérilités stériles de ces versificateurs curieux et savants ne furent pas sans influence sur le vers français ; ils le brisèrent et l'assouplirent.

Ce fut alors qu'on inventa, comme nous l'avons déjà dit, des formes de vers qui sont tombées depuis longtemps dans un juste oubli et dont nous allons dresser la liste.

— *Vers batelés*. On a donné ce nom à des vers dans lesquels le dernier mot d'un vers rime avec l'hémistiche du vers suivant. Tels sont ces vers de Marot :

Quand Neptuneus, grand dieu de la mer,
Cessa d'armer carraques et galées,
Les Galliciens bien le durent aimer
Et réclamer ses grandes eaux salées.

Les vers batelés se rapprochent, comme on le voit, des vers léonins (v. ce mot), où l'hémistiche rime avec la fin du même vers. Au xvi^e siècle, on composa un assez grand nombre de vers batelés.

— *Vers brisés*. Ce sont des vers français qui se partagent à la césure, de telle façon que la pièce tout entière peut se briser en deux et former deux pièces séparées, l'une en lisant de suite les parties de vers qui sont avant la césure, l'autre en lisant de suite ce qui est après la césure. Il faut, pour obtenir ce résultat, que les mots de la césure riment entre eux. Le xvi^e siècle, qui se plut à tous les jeux d'esprit en vers, n'a pas négligé les vers brisés. Tabourot cite plusieurs pièces de ce genre dans ses *Bigarrures*. Il fait remarquer que le plus souvent la pièce brisée présente un sens contraire à celui qui est exprimé par les vers entiers. C'est en effet ce qui se rencontre dans les pièces suivantes, deux des plus curieuses que donne ce poète.

La première fut composée à l'occasion du procès de l'Université de Paris avec les jésuites :

Soit du pape maudit—qui hait les jésuites
Celui qui en eux croit—soit mis en paradis
A tous les diables soit—qui brûle leurs écrits
Qui leur science suit—acquiert de grands mérites
En enfer soit conduit—qui les nomme hypocrites
Qui pour saints les reçoit—ses péchés soient remis
Soit chastié du fouet—qui ne suit leurs avis
Qui sages nous les fait—sont âmes bien conduites
Soit lié d'un licot—qui les nomme meurtriers
Soit pendu par le col—qui dit qu'ils sont sorciers
Qui adhère à leurs vœux—ce sont âmes divines
Qui les honore tous—oh ! qu'il est bien instruit !
Qui veut faire leur coup—que c'est un bel esprit !
Oh ! qu'il est malheureux—qui ne suit leurs doctrines !

On voit que la pièce lue dans son entier, sans prendre garde à la coupure, est à la louange des jésuites ; mais, si on lit séparément la pièce qui est avant la césure, puis celle qui vient après, on verra qu'elles offrent l'une et l'autre un sens tout contraire. L'autre pièce, que nous tirons aussi du recueil de Tabourot est relative à la grande querelle de l'époque, à la question du catholicisme et du protestantisme :

Je ne veux plus—la messe fréquenter
Pour mon repos—c'est chose bien louable
Des huguenots—les prêches écouter
Suivre l'abus—c'est chose misérable
Ores je vois—combien est détestable
Cette finesse—en ce siècle mondain
Par quoi je dois—voyant la sainte table
Tenir la messe—en horreur et dédain.

Il faut lire aussi cette pièce en entier, puis par portions séparées ; on y trouvera l'éloge de la foi protestante, puis celui de la foi catholique.

— *Vers enchaînés*. On donne ce nom à des vers qui se lient les uns aux autres, non-seulement par le sens, mais aussi par les mots qui les unissent comme les anneaux d'une chaîne. On peut citer, comme exemple, ce couplet d'une chanson de Marot :

Dieu des amants, de mort me garde,
Me gardant, donne-moi bonheur,
En me le donnant, prens ta dard,
En la prenant, navre son cœur,
En le navrant me tiendras seur,
En seureté suivray l'acointance,
En l'acointant, ton serviteur
En servant aura jouissance.

— *Vers fraternisés*. Ce sont des vers dont la dernière syllabe ou les dernières syllabes sont répétées au commencement du vers suivant. Voici, comme exemple, un sonnet de Marc de Papillon, seigneur de Laspraise :

Fallait que le ciel me rendit amoureux,
Amoureux, jouissant d'une beauté craintive,
Craintive à recevoir la douceur excessive,
Excessive au plaisir qui rend l'amant heureux.
Heureux si nous avions quelques paisibles lieux,
Lieux où plus sûrement l'ami fidèle arrive,
Arrive sans soupçon de quelque âme attentive,
Attentive à vouloir nous surprendre tous deux.
Deux beaux amants d'accord qui s'en meurent d'en-
D'envie leur amour sera tantôt finie : [vie,
Finie est la douceur que l'on ne peut plus voir,
Voir, entendre, sentir, parler, toucher encore ;
Encore crois-je bien que je ne suis plus ore,
Ore que ma moitié est loin de mon pouvoir.

On avouera qu'il fallait avoir à un haut degré la manie des petits tours de force poétiques pour prendre plaisir à la monotone répétition de ces mots, qui devient on ne peut plus fatigante. La monotonie est moins grande, et en conséquence la pièce plus agréable, quand, au commencement des vers se trouvent répétées, non les derniers mots, mais les dernières syllabes des vers précédents, comme dans cette chanson de Marot :

Plaisir n'ay plus, mais vy en desconfort,
Fortune m'a reniez en grant douleur :
L'heur que j'avois est tourné en malheur.
Malheureux est qui n'a aucun confort, etc.

— *Vers léonins*. Cette forme de vers appartient plutôt à la poésie latine qu'à la poésie française. V. LÉONIN.

— *Vers lettrisés*, dont tous les mots commencent par la même lettre. Nous en parlons au mot TAULOGRAMME.

— *Vers rapportés*, où le premier mot du premier vers se rapporte au premier mot du deuxième vers, le second au second, le troisième au troisième, etc. On a d'abord fait des vers de ce genre en latin ; ainsi dans le distique suivant, où l'on fait parler Virgile, qui chantait les bergers, les laboureurs et les héros :

Pastor, arator, eques, pavi, colui, superavi,
Capras, rus, hostes, fronde, ligone, manu.

Voici la traduction de ce distique, en rapprochant chaque mot du premier vers du mot auquel il se lie dans le second : « Pasteur les chèvres, laboureur les champs, guerrier les ennemis, j'ai nourri de feuilles, j'ai cultivé par le hoyau, j'ai vaincu par la force. »

Les poètes français du xvi^e siècle, qui aimèrent tous ces jeux d'esprit, n'ont pas négligé de s'exercer aux vers rapportés. Jodelle surtout y a réussi. Voici le quatrain qu'il fit sur Clément Marot, dont il résume la vie agitée :

Quercy, la cour, le Piedmont, l'univers,
Me fit, me tint, m'enterra, me cognut ;
Quercy, mon los, la cour tout mon temps eut,
Piedmont mes os, et l'univers mes vers.

Tabourot, sieur des Accords, qui fut le conservateur soigneux et le professeur de tous ces petits tours de force poétiques, a composé, entre autres vers rapportés, le quatrain suivant, dont les premiers mots du premier vers correspondent aux premiers mots de chacun des trois autres vers, et ainsi de suite :

Ta beauté, ta vertu, ton esprit, ton maintien,
Esblout et défait, assoupit et renflamme,
Par ses pais, par penser, par crainte ou pour un rien,
Mes deux yeux, mon amour, mes desseins et mon âme.

Il faut lire, pour le sens : « Ta beauté éblouit par ses rais (rayons) mes deux yeux, et ta vertu défait par penser mon amour ; ton esprit assoupit par crainte mes desseins, et ton maintien renflamme pour un rien mon âme. »

Au mot RIME, nous indiquons d'autres tours de force du même genre, que pendant plusieurs siècles nos poètes mettaient leur gloire à exécuter.

— *Différentes sortes de vers usités dans notre poésie moderne*. Nous avons déjà parlé de l'alexandrin, qui compte douze syllabes sonores, avec une treizième muette quand le vers est féminin ; mais cette dernière expire en quelque sorte sur les lèvres et ne compte pas pour la mesure. Les vers masculins se terminent par un son plein et ont rigoureusement douze syllabes. L'alexandrin porte aussi le nom de vers hexamètre ou vers de six pieds. Dans ce cas, on considère comme un pied la réunion de deux syllabes.

Notre vers de douze syllabes est employé surtout dans l'épopée, la tragédie, le poème didactique, la satire, l'épître sérieuse. Le vers de onze syllabes et le vers de neuf syllabes ne sont presque jamais admis dans la poésie française. On ne les trouve guère que dans quelques morceaux lyriques destinés à être mis en musique. La coupe de ces vers est favorable aux effets recherchés par la composition musicale ; elle ne satisfait pas l'oreille dans la récitation. Le vers de dix syllabes est agréable et léger ; il se prête admirablement aux traits d'esprit ; c'est le mètre des *Epigrammes* de J.-B. Rousseau, de la *Pucelle* et du *Pauvre diable* de Voltaire. Le vers de huit syllabes, d'une grande flexibilité, s'approprie bien à l'épître familière, aux sujets gracieux. La *Chartrreuse* de Gresset, l'*Épître aux Grâces* de Bernis sont de charmants exemples de l'emploi qu'on en peut faire. Le vers de sept syllabes convient parfaitement aux pièces qui veulent du mouvement et de la légèreté. Bernard proposait de l'employer à peindre une marche guerrière, un combat, une mêlée. Rousseau s'en est servi dans plusieurs de ses odes. Les vers de six syllabes employés seuls ressemblent à des alexandrins coupés par le milieu ; mélangés à d'autres vers, ils sont d'un effet agréable. Les vers de cinq syllabes ont de la rapidité et de l'éclat :

Sa voix redoutable
Trouble les enfers ;
Un bruit formidable
Gronde dans les airs.

On ne pourrait, sans fatiguer le lecteur, écrire des pièces un peu longues dans ce mètre. Il en est de même des vers de quatre syllabes. Quant aux vers de trois syllabes, de deux syllabes, d'une syllabe, on ne peut les employer heureusement que comme chute d'un couplet ou d'une tirade. Quelques auteurs ont cependant écrit des pièces en vers d'une, de deux ou de trois syllabes ; mais ils n'ont pu avoir que le mérite de la difficulté vaincue.

Le vers de douze syllabes est divisé par une légère suspension du sens, en deux moitiés ou en hémistiches. On applique aussi le mot hémistiche aux vers de dix syllabes, mais c'est improprement. Le repos, dans ces vers, ne tombe pas au milieu ; il tombe après la quatrième syllabe :

Si j'étais roi j'en voudrais être juste,
Et dans la paix j'entreprendrais mes sujets.

On a essayé de diviser le vers de dix syllabes en deux hémistiches véritables et de suspendre le sens après la cinquième syllabe. On a eu des vers comme les suivants :

L'Amour est un dieu | que la terre adore ;
Il fait nos tourments, | il sait les guérir.
Dans un doux repos | heureux qui l'ignore.

Cette coupe produit un effet désagréable à l'oreille, et la tentative a été abandonnée. Le repos de l'hémistiche est soumis à des règles, qu'on peut trouver au mot CÉSURE.

Quand le poète mêle ensemble, sans règle apparente, les diverses sortes de vers que nous venons d'énumérer, on dit qu'il écrit en vers libres.

On a donné le nom de métriques à des vers français que des auteurs ont essayé de composer en suivant les règles de la poésie latine, en appliquant à notre langue la quantité, la métrique des Latins. Presque tous ceux qui ont cherché à résoudre ce problème, resté insoluble, ont supprimé la rime ; quelques-uns ont tenté d'unir la rime et la quantité. Le premier essai des vers métriques paraît remonter à un poète peu connu, nommé Mousset, qui vécut dans la première moitié du xvi^e siècle ; il fit, suivant les contemporains, une traduction en vers métriques de l'*Iliade* et de l'*Odyssee*. Cette traduction ne nous est point parvenue. Pour nous, les véritables créateurs de ce nouvel

art de la versification française furent les membres de la Pléiade et leurs amis, ces poètes, ces savants qui cherchaient à retremper notre langue dans le génie des langues classiques. Antoine Baif, Rapin, Scévole de Sainte-Marthe, Etienne Pasquier, Jodelle, Passerat furent les plus célèbres de ceux qui voulurent mesurer le vers français sur le modèle de la prosodie latine. Vers la même époque, un élève de Pierre Ramus, Nicolas de Nancel, qui professa les langues grecque et latine au collège de Presle, à Paris, publia un ouvrage intitulé : *Stichologia græca latinæque informanda et reformanda* (1579, in-8°). Le but de ce livre était d'assujettir la poésie française aux règles de la poésie grecque et latine, « afin de la rendre plus difficile et moins commune. » Quelques années auparavant, Baif avait donné ses *Étranges de poésie française en vers mesurés* (1574, in-4°). Il était regardé comme le chef de cette tentative, et les vers métriques s'appelaient alors, de son nom, vers baiffins. Cependant, Jodelle avait fait depuis longtemps le distique suivant, composé d'un hexamètre et d'un pentamètre, et fort admiré des savants de l'époque :

Phébus, Amour, Cypris, veult sauver, nourrir et orner
Ton vers et ton chef d'ombre, de flammes, de fleurs.

La question des vers métriques fut reprise au xviii^e siècle. Marmontel posa de nouveau le problème en affirmant que la réalisation n'en était point impossible ; mais ce ne fut pas un poète, ce fut un économiste, le célèbre ministre Turgot, qui travailla à la résoudre. Il publia : *Didon, poème en vers métriques hexamètres, traduit du quatrième livre de l'Énéide de Virgile, et les seconde, huitième et dixième éloges du même auteur*. On jugera de cet ouvrage par les vers suivants, qui commencent l'*Énéide* :

Jadis sur la fougère une musette accompagnait mes
[chants.

J'osai depuis, sortant des bois, disciple de Cérès,
Forcer la terre à répondre aux vœux de l'avare
[agriculteur.

Mars aujourd'hui m'appelle. O Muse ! embouche ta
[trompette ;

Dis les combats, Muse ! et ce guerrier que l'ordre
[du destin,

Loin des murs d'Iliion en cendre et du tombeau de
[ses pères,
Aux champs ausoniens fit aborder après mille dan-
[gers.

Evidemment, il n'y a rien dans ces lignes qui marque la cadence et le nombre, et ce ne sont pas là des vers.

On a aussi essayé de faire des vers blancs, qui, comme ceux dont nous venons de parler, ne sont point rimés, mais qui remplissent toutes les conditions ordinaires de nombre et de mesure. Parmi ceux qui, dans notre langue, ont employé les vers blancs, nous citerons Jodelle et Baif, deux des membres de cette Pléiade fameuse dont fut illustré le siècle de François I^{er} et de Charles IX. Dans la suite, Nicolas Rapin, qui vivait sous le règne de Henri IV, en fit autant et avec plus de succès, s'il faut en croire le cardinal du Perron. Voltaire a fait usage des vers blancs quand il traduisait des poètes. Il a ainsi traduit en vers blancs tout ce qui est en vers dans le *Jules César* de Shakespeare. Le prince de Canino, Lucien Bonaparte, a essayé avec succès de faire revivre le vers blanc dans l'épopée.

Les vers blancs sont communs en anglais, en italien et dans d'autres langues.

Nous renvoyons au mot VERSIFICATION pour tout ce qui regarde les règles à suivre dans la composition des vers.

Vers dorés, de Pythagore ; recueil de maximes du célèbre philosophe, qu'on attribue quelquefois à Lysis. Toutes les tendances de Pythagore et de ses disciples s'appliquaient de préférence à la vie pratique, et elles se proposaient surtout de donner à la vie humaine et à la vie politique en particulier une forme qui répondît à une idée élevée de l'ordre universel. Quand on se demande en quoi consistait l'activité personnelle de Pythagore, il faut évidemment la chercher dans ses leçons publiques et surtout dans de simples sentences, de forme concise et symbolique, qu'il communiquait au cercle de ses amis et de ses confidentes, et qui résument sa doctrine. Ce sont les plus connues de ces sentences qu'on a réunies dans le petit poème intitulé : *Vers dorés*. Il est possible qu'il ne soit point l'œuvre de Pythagore lui-même et qu'il ait été composé par quelqu'un de ces poètes théologiens du vi^e siècle avant J.-C. qui nous ont laissés les plus beaux hymnes orphiques ; mais, à coup sûr, il a conservé dans toute sa pureté la tradition pythagoricienne. Quelle que soit son origine, cet abrégé de morale n'est pas moins excellent par le style que par les idées. Toutes les qualités que comporte ce genre sévère, et même une sorte de vivacité gracieuse, distinguent éminemment les *Vers dorés* entre toutes les compositions analogues. C'est un vrai poète qui a fait ces vers, et, ce qui vaut mieux, c'est un homme de bien, sentant ce qu'il dit et dont les leçons ont un pénétrant parfum d'honnêteté naïve et sérieuse. « Ce n'est pas un faussaire des bas siècles, dit M. Pierron, qui eût écrit ce passage d'une simplicité et d'une beauté vraiment antiques : « N'accueille pas le sommeil sur tes yeux appe-

• **santis**, avant d'avoir examiné par trois fois chacun des actes de ta journée. Par où ai-je péché? Qu'ai-je fait? Quel devoir ai-je négligé d'accomplir? Reprends ainsi tous tes actes l'un après l'autre; puis, si tu as fait quelque chose de honteux, gourmandise, toi toi-même; si c'est une bonne action, réjouis-toi. Tels doivent être tes efforts, telle doit être ton étude; voilà ce qu'il te faut aimer, voilà ce qui te mettra sur les traces de la vertu divine; oui, j'en jure par celui qui a doué notre âme du principe de justice, j'en jure par la source de l'éternelle nature! — Respecte ceux qui t'ont engendré et tes plus proches parents, a dit Pythagore longtemps avant l'Evangile. Comme conclusion au poème se trouve affirmée l'immortalité de l'âme; c'est le temple de l'espoir placé au terme de la route: « Lorsque, débarrassé de ton enveloppe mortelle, tu monteras au séjour éternel, alors tu seras semblable aux deux immortels et tu ne craindras plus de fin! »

Vers dorés de Pythagore expliqués (LES), par Fabre d'Olivet (1813, in-8°). L'auteur, avec sa singularité et son érudition ordinaires, cherche à expliquer dans ce livre l'enseignement ésotérique des pythagoriciens. Il accomplit sur Pythagore l'œuvre qu'il a tentée également sur les livres de Moïse dans sa *Gronnaire hébraïque restituée*. Pour Fabre d'Olivet, toutes les traditions religieuses, qui étonnent le plus le sens commun moderne, étaient des allégories poétiques où se voilait l'éclat trop vif de la vérité. Il croyait que, sous tous les symboles divins des religions, les mêmes traditions cosmogoniques et théologiques étaient exprimées; et il a mis à prouver cette opinion une très-grande érudition et une très-grande ingéniosité d'esprit. Malheureusement, les sciences qui l'auraient le plus aidé dans ses recherches philosophiques n'existaient point encore ou commençaient à peine de naître. Mais il faut reconnaître que, si Fabre d'Olivet n'a point eu le génie de les créer, il a eu ce qu'on pourrait appeler ce demi-génie de les deviner, de les préparer et d'apercevoir, quoique vaguement et à travers des brumes mystiques, les conséquences et les conclusions de la science philosophique et de la mythologie comparée.

Dans ce livre, on trouverait facilement, avancées avec une grande hardiesse d'esprit, les principes nouveaux sur lesquels repose maintenant l'étude des religions et même la philosophie nouvelle de l'histoire. La partie la plus importante et la plus intéressante des *Vers dorés expliqués* n'est peut-être pas l'explication même de ces vers qu'il a traduits en vers blancs, qu'il appelle *eumolpiques*, mais bien l'introduction, écrite en forme de discours, qui les précède. Ses opinions sur l'allégorie offrent une certaine analogie avec celles de Népomucène Lemercier, qui, l'année précédente (1812), publiait son bizarre poème de l'*Atlantide* (ou théogonie newtonienne), où il allégorisait, par des personifications divines, toutes les puissances et tous les éléments de l'univers. Cette préface de Fabre d'Olivet est pleine d'idées justes, auxquelles il ne manque qu'une coordination raisonnable; car, bien souvent, sa science, au lieu de le servir, l'égare, et il se perd fréquemment dans les subtilités des à peu près. Il est un des premiers qui aient appelé au secours de l'histoire l'étude comparée des langues et qui, pour préciser le sens d'un mot, se soient efforcés de faire en quelque sorte l'histoire de ce mot; mais ses étymologies ne sont pas toujours acceptables. Ces malentendus qui lui arrivent en philologie ne lui sont épargnés ni en histoire ni en religion. Aussitôt qu'il a exprimé d'instinct une idée juste, il la compromet par une argumentation insuffisante et les développements d'une science hasardeuse et chimérique. Il sent bien que la poésie est une chose d'essence plus que de forme; mais il la restreint à n'être qu'allégorique, et il veut chercher dans toutes les œuvres des grands poètes un système d'allégories métaphysiques et cosmogoniques. Il se moque avec raison des historiens et des chronologistes qui cherchent le lieu et la date de Troie tombée, mais il écrit la vie d'Orphée, en qui il personnifie la poésie intellectuelle et rationnelle, qu'il appelle l'*eumolpie*. En somme, les grandes qualités de ce livre, ainsi que ses lacunes et ses ténérités, en font une lecture curieuse et intéressante, comme marquant un moment coté de l'esprit français entre la tradition du XVIII^e siècle et la science nouvelle du XIX^e.

Vers sibyllins. V. SIBYLLINS (livres).

VERSABLE adj. (ver-sa-ble — rad. *verser*). Se dit d'une voiture sujette à verser. Il Peu usité.

VERSADE s. f. (ver-sa-de — rad. *verser*). Chute d'une voiture qui verse. Il Mot de Mme de Sévigné.

VERSAGE s. m. (ver-sa-je — rad. *verser*). Min. Opération consistant à vider les wagons, les bennes, les berlines, à mesure que la machine d'extraction les amène au jour: Dans les mines de houille, le versage, au sortir du puits d'extraction, n'est presque jamais un simple transbordement; on en profite pour faire une première classification par un criblage. (W. Maigne.)

— Agric. Premier labour donné aux jachères.

VERSAILLAIS, AISE s. et adj. (ver-sa-llé, -è-ze). Géogr. Habitant de Versailles; qui appartient à cette ville ou à ses habitants: Les *VERSAILLAIS*. La population *VERSAILLAISE*.

VERSAILLES, ville de France (Seine-et-Oise), chef-lieu de département et d'arrondissement, à 19 kilom. S.-O. de Paris, avec lequel elle communique par deux chemins de fer, par 43° 47' 56" de latit. N. et 0° 12' 44" de longit. O.; pop. aggl., 35,999 hab. — pop. tot., 61,686 hab. L'arrond. comprend: 10 cant., 114 comm. et 237,671 hab. Siège du Sénat et de la Chambre des députés; préfecture, évêché suffragant de Paris, église calviniste; tribunaux de 1^{re} instance et de commerce; séminaire, lycée admis à concourir chaque année avec les lycées de Paris, école normale, école d'horticulture, musée; bibliothèque, installée dans l'ancien hôtel des affaires étrangères et comprenant 60,000 volumes, dont un grand nombre proviennent de Louis XVI, enrichie d'une collection de minéralogie et de zoologie; théâtre; chambre consultative d'agriculture, société d'agriculture et des arts; société des sciences morales, des lettres et des arts, société des amis des arts, société d'horticulture, etc.

Cette ville, située sur un plateau, est une des plus belles de France, et il en est peu en Europe qui puissent lui être comparées, tant par le nombre des édifices qui la décorent que par la régularité de ses constructions. Elle est construite sur un plan régulier, bien percée et bien bâtie; toutes les rues en sont droites et larges, et on y trouve de magnifiques avenues plantées de triples rangées d'arbres.

— **MONUMENTS DIVERS**. *Eglise Notre-Dame*. Louis XIV posa la première pierre de ce monument en 1684, et il fut achevé en deux ans par J. Hardouin-Mansart. Le portail, trop massif, est formé de deux ordres, dorique et ionique, supportant un fronton. Le peu d'élevation des tours et de la coupole ajoute encore à la lourdeur de l'édifice. A l'intérieur, même reproche pour les voûtes. On remarque à Notre-Dame le tableau de l'*Assomption*, de Michel Corneille; un autre de Restout, représentant *Saint Vincent de Paul prêchant*, que sous Louis XIV. On remarque encore dans une chapelle de gauche le cénotaphe élevé au comte de Vergennes, ministre sous Louis XVI, et une plaque de marbre noir à la mémoire de la Quintinie. C'est de Notre-Dame que partit, le 4 mai 1789, la procession des états généraux. On a ajouté, en 1867, au chevet de cette église, une chapelle en rotonde dans le style général de l'édifice.

— *Eglise Saint-Louis*. Cette église né fut bâtie que sous le règne de Louis XV, par Mansart et Sagonne. L'architecte orna heureusement le portail de deux ordres, le dorique et le corinthien, pour donner au monument l'élevation des anciennes basiliques. On remarque dans cette église, d'une coupe d'ailleurs assez belle, les tableaux suivants: *Saint Pierre marchant sur les eaux* et *Saint Jean prêchant dans le désert*, par Boucher; *L'adoration du Sacre-Cœur* et *le Songe de Joseph*, par Saurat; *Saint Christophe*, par Vien; une *Descente de croix*, par Pierre; *L'adoration des bergers*, par Restout; la *Présentation de la Vierge*, par Colin de Vermonet; un *Portrait de saint Louis*, par Le Moine; la *Résurrection du fils de la veuve de Naïm*, par Jouvenet; enfin, *L'apparition à saint Pierre de Jésus-Christ portant sa croix*, par Sarlat, unique élève de Mignard. Dans la troisième chapelle à droite, on remarque un monument en marbre blanc, œuvre de Pradier, élevé par la ville en l'honneur du duc de Berry (1821). La chapelle de l'abside est ornée de vitraux dessinés par Deveria et exécutés à la manufacture de Sévres. L'orgue de Saint-Louis est célèbre: construit par Clicquot, il fut inauguré en 1761: La partie mécanique et instrumentale en a été depuis renouvelée et perfectionnée. Il possède 46 jeux complets et 3,131 tuyaux. L'église Saint-Louis est aujourd'hui cathédrale.

— *Grand-Commun*. On désigne sous ce nom un vaste bâtiment situé dans la rue de la Bibliothèque (autrefois rue de la Surintendance) et construit par ordre de Louis XIV en 1675 pour le logement de plus de 2,000 gentilshommes de sa cour. En 1793, la République transforma le Grand-Commun en une manufacture d'armes. Sous Louis XVIII, on y établit une école-modèle gratuite d'enseignement mutuel et une école primaire interne pour les classes pauvres.

— *Temple protestant*. Il est situé rue Hoche et porte sur sa façade un livre sculpté.

— *Théâtre*. Le théâtre, restauré en 1850 et situé rue des Réservoirs, fut inauguré en 1777 par la célèbre Mlle Montansier, qui en avait obtenu le privilège. A l'aide d'un corridor pratiqué du côté du parc, derrière le réservoir, Louis XVI et Marie-Antoinette pouvaient se rendre directement à leur loge sans être vus. Depuis cette époque, un autre théâtre, dit Théâtre des Variétés, a été ouvert rue la Chancellerie.

— *Jeu de paume*. Le Jeu de paume est devenu célèbre par le serment solennel qu'y prêtèrent les députés de la nation le 20 juin

1789. Il a longtemps servi d'atelier à Horace Vernet, qui y a peint ses plus grandes toiles du Musée historique.

— *Monument de Hoche*. La place voisine du temple protestant porte le nom du héros républicain. Au centre s'élève sa statue en bronze, œuvre de Lemaire. Le général est représenté debout, une main sur son sabre et l'autre repliée sur sa poitrine; un manteau est négligemment jeté sur son épaule droite. Une première statue, depuis reléguée dans les galeries historiques et inaugurée le 5 août 1832, était en marbre, demi-nue, drapée dans une espèce de chlamyde, en un mot, conçue dans le faux goût de l'antique. L'inauguration de la statue actuelle a eu lieu le 7 août 1836.

Versailles possède encore un grand nombre de monuments historiques, notamment des hôtels. Dans la seule rue des Réservoirs nous citerons l'hôtel Turenne, occupé aujourd'hui par l'intendance militaire; l'ancien hôtel de la préfecture, construit en 1780 sur les dessins de Heurtier; rue de la Pompe, l'ancien hôtel des gardes du corps du comte d'Artois, l'hôtel d'Orléans, etc. Versailles possède, avec son temple protestant, une chapelle anglicane (rue des Bons-Enfants) et une synagogue (avenue de Saint-Cloud).

— *Le Potager*. Le potager ou potager du roi, s'étend entre la rue de Satory et la pièce d'eau des Suisses. Il fut établi d'abord rue de la Surintendance, sur l'emplacement occupé depuis par l'hôtel de la guerre et l'hôtel des affaires étrangères (aujourd'hui la bibliothèque). En 1675, Louis XIV chargea Mansart et La Quintinie de créer un nouveau jardin potager au milieu du vallon, à la place d'un étang qui existait en ce lieu. La dépense s'éleva environ à 1,800,000 livres. Le potager mesure une étendue de 28 arpents, formant autant de jardins séparés par des murs de ferd. Il est aujourd'hui clos du côté de la rue de Satory d'un mur en pierres de taille dans lequel s'ouvrent de loin en loin des grilles.

— *Palais de Versailles*. Le château primitif, construit sous Louis XIII, se composait de quatre pavillons unis par trois corps de bâtiments; une galerie suspendue sur un péristyle à colonnes unissait les deux pavillons de l'est, et un large fossé régnait tout autour du château. Dès 1660, Louis XIV abandonna Saint-Germain et commença à prendre en affection le petit château de Louis XIII, situé, selon l'expression de Saint-Simon, dans « la plus triste et la plus ingrat de tous les lieux, sans vue, sans bois, sans eau, sans terre, parce que tout y est sable mouvant ou marécageux, sans air et par conséquent malsain. » Ce goût naissant du monarque coïncida bientôt avec son amour pour Mlle de La Vallière. C'était à Versailles que se cachait la jeune fille. Louis XIV venait l'y rejoindre. En 1664 eut lieu à Versailles la première fête dont la blonde maîtresse du jeune monarque fut l'âme. Mais déjà le premier soin de Louis XIV avait été de faire arranger le petit édifice dont son père s'était contenté. Louis Leveau fut chargé du travail: deux ailes parallèles, construites par lui à quelque distance du fossé, alignées en dedans avec le profil extérieur des quatre pavillons, formèrent une cour, dite la Cour Royale, plus vaste que la cour du fond. Cette cour fut fermée par une balustrade semi-circulaire et peu élevée. Deux pavillons carrés unissaient cette balustrade à deux fossés profonds. En avant de ces pavillons, une cour en pente douce s'étendait jusqu'à l'entrée des bois, dans lesquels on avait percé trois larges allées. Des statues de bronze peuplèrent les jardins, qui étaient déjà magnifiques. En 1670 Leveau mourut, et le neveu du célèbre Mansart, Jules Hardouin, fut chargé de continuer les travaux ou plutôt de leur faire prendre une face et une extension nouvelles.

Le premier projet de Hardouin-Mansart fut de renverser tout à fait le pavillon primitif construit par Louis XIII, mais le roi s'y opposa. Forcé de respecter le manoir primitif, il combla d'abord le fossé qui entourait le château par deux ailes nouvelles; il joignit les deux pavillons de devant aux ailes construites par Leveau. Ensuite il enleva la toiture voûtée de ces deux ailes et la remplaça par une terrasse bordée d'une élégante balustrade, qu'il couronna de vases, de statues et de trophées. Enfin, il décora les pavillons de l'est d'un beau péristyle formé par six colonnes d'ordre dorique. Ces premiers travaux achevés, Mansart abattit la galerie en terrasse qui fermait la petite cour du fond. Le château de Louis XIII parut assez mesquin à côté des deux nouvelles constructions qui le flanquaient. L'architecte ajouta alors quelques ornements aux simples trumeaux et éleva au milieu de la façade principale un avant-corps d'un magnifique balcon soutenu de huit colonnes doriques. Il substitua ensuite une grille droite à la balustrade semi-circulaire qui fermait la cour royale. Du côté des jardins, rien ne venait contrarier les plans de l'architecte, dont l'imagination put librement se donner carrière. Au premier étage de la façade, Mansart déploya toute la richesse de l'ordre ionique et il couronna l'attique d'une riche balustrade, ornée d'urnes et de trophées. Mais bientôt après il y substitua la toiture brisée, dite mansarde, du

nom de son oncle. Il ajouta au-dessus des deux pavillons de l'est un petit dôme, où l'on plaça une horloge.

Malgré les vastes proportions que venait de lui donner Mansart, ce palais ne suffisait pas à loger le quart des officiers attachés à la cour. Alors le roi fit construire pour ses ministres, sur un nouveau ressaut, en avant des ailes de Leveau, quatre pavillons, deux de chaque côté de la cour d'honneur, puis deux nouveaux corps de bâtiments qui unirent les pavillons affectés aux bureaux des divers ministères. Les grandes et les petites écuries ajoutèrent encore à cette perspective; les pages y eurent des logements commodos. Le Grand-Commun s'éleva sur l'emplacement de l'église et du cimetière Saint-Julien. Enfin, l'aile du midi fut exécutée, simple du côté de la ville, en harmonie complète du côté des jardins avec la triple façade du château. La chapelle, primitivement de ce côté, fut transférée au nord; mais elle allait bientôt être remplacée par la chapelle définitive, commencée en 1699, et qui ne fut achevée qu'en 1710. Ce ne fut qu'après la complète terminaison des ailes du midi et du nord que Mansart supprima la terrasse qu'il avait pratiquée du côté des jardins, au-dessus des neuf ouvertures du milieu du rez-de-chaussée; il réunit alors les deux avant-corps des angles par une construction analogue et forma dans l'intérieur du palais cette fameuse galerie de Versailles, si vaste et si grandiose.

Cette fois la façade du côté des jardins fut arrêtée définitivement. Mais du côté de la ville, l'architecte mécontent ne cessa jamais d'ajouter, de retrancher, de corriger. En 1680, il prolongea dans tout le pourtour la balustrade qui ne couronnait d'abord que les ailes. Il orna cette balustrade de vases et de statues. Il supprima ensuite deux tourelles hexagones engagées dans les encadrements du château de Louis XIII. La petite cour du fond fut pavée de marbre noir et blanc (d'où son nom de cour de Marbre); le jet d'eau qui d'abord la décorait fut reporté dans la cour Royale, au milieu d'un bassin octogone. En 1684, ce jet d'eau fut supprimé; la grille de la cour des Ministres fut en même temps remplacée par une cour plus élégante, dont la porte est beaucoup plus belle. Sur les deux piedestaux on plaça les deux groupes que l'on admire encore aujourd'hui: les *Victoires de la France sur l'Empire*, par Marsy; les *Victoires de la France sur l'Espagne*, par Girardon.

En même temps que le palais, les jardins naissaient sous l'infatigable direction de Le Nôtre.

— *Jardins et eaux de Versailles*. Sur le revers de la butte opposé au château, des jardins magnifiques remplacèrent les bosquets de Louis XIII. Mais Le Nôtre eut à lutter longtemps contre un entêtement de Louis XIV, qui s'opposait à ce que l'allée Royale (dite aujourd'hui le Tapis Vert) fût agrandie. Enfin, à force de prières, Le Nôtre obtint le consentement du roi, fatigué de lutter. Aussitôt il se mit à l'œuvre et passa toute la nuit à faire exécuter son projet. Les autres allées regurent aussi des dimensions proportionnées à la majestueuse étendue de l'allée principale. Des pièces d'eau nombreuses furent heureusement distribuées dans ce vaste espace, et l'orangerie, élevée de 1685 à 1686, compléta l'ensemble. Nous donnerons ci-après le détail dans notre description résumée du Versailles moderne. Le jardin de Louis XIII fut bientôt méconnaissable. La plus grande partie des terres qui avaient appartenu au parc jusque-là, fut attribuée aux nouveaux jardins, et les limites de ceux-ci ayant été portées plus loin, celles du parc durent nécessairement aussi être reculées. Une nouvelle enceinte enclava les villages de Trianon et de Choisy-aux-Bœufs, qui furent alors détruits; c'est la portion qu'on désigne encore sous le nom de Petit-Parc. Les terres des villages supprimés furent départies aux trois fermes de Satory, de Galie et de la Ménagerie. Cette enceinte avait 16 myriamètres de tour; une seconde, qui en avait 38, enclava les villages de Renne-moulin, Noisy, Bailly, Fontenay, Bois-d'Arcy, Saint-Cyr, Guyancourt et Buc. Leur emplacement est représenté par l'espace connu sous le nom de Grand-Parc. Ajoutons que la clôture de ce Grand-Parc est aujourd'hui presque entièrement détruite et que les terres en ont été en grande partie aliénées, en sorte que sa dénomination n'a plus de sens. D'ailleurs les deux enceintes ne furent jamais enfermées exactement l'une dans l'autre. La ville, le château et le jardin les coupent en un point où les deux lignes viendraient à peu près se confondre. Mentionnons enfin que, primitivement, un parc destiné à élever des cerfs et autres bêtes fauves, occupait tout l'espace compris entre le potager actuel et la butte des Étaux Gobert. C'est de ce terrain qu'on fit, sur la fin du règne de Louis XIV, un nouveau quartier de Versailles, qui conserva le nom de Parc-aux-Cerfs.

Le Petit-Parc se rattache au jardin proprement dit par deux belles pièces d'eau dites, l'une le grand canal, à cause de sa forme allongée, l'autre la pièce d'eau des Suisses, parce qu'un régiment suisse fut employé à la creuser. Ce détail nous fournit une transition pour nous occuper de la ques-

tion des eaux de Versailles, un des plus sinistres épisodes du règne de Louis XIV.

L'eau manquait. Pour l'amener sur cette butte aride, environnée de quelques marais insalubres, on dut construire la machine de Marly, destinée à apporter les eaux de la Seine. Mais avant d'en venir là on fit d'autres tentatives, dont nous emprunterons le récit à Saint-Simon. « L'eau manquait, quoi qu'on pût faire, et ces merveilles de l'art en fontaines tarissaient, comme elles le font encore à tout moment, malgré la prévoyance de ces mers de réservoirs qui avaient coûté tant de millions à établir et à conduire sur le sable mouvant et sur la fange. Qui l'aurait cru ? Ce défaut devint la ruine de l'infanterie. Mme de Maintenon régnait... M. de Louvois alors était bien avec elle ; on jouissait de la paix ; il imagina de détourner la rivière d'Eure entre Chartres et Maintenon, et de la faire venir tout entière à Versailles. Qui pourra dire l'or et les hommes que la tentative obstinée en coûta pendant plusieurs années. Jusque-là qu'il fut défendu, sous les plus grandes peines, dans le camp qu'on y avait établi, et qu'on y tint très-longtemps, d'y parler des malades et surtout des morts que le rude travail et plus encore l'exhalaison de tant de terres remuées tuaient ! Combien d'autres furent des années à se rétablir de cette contagion ! Combien n'en ont pu reprendre leur santé pendant le reste de leur vie ! Et toutefois, non-seulement les officiers particuliers, mais les colonels, les brigadiers et ce qu'on y employa d'officiers généraux, n'avaient pas, quels qu'ils fussent, la liberté de s'en absenter un quart d'heure ni de manquer eux-mêmes un quart d'heure de service sur les travaux. » Il fallut la guerre en 1688 pour interrompre ce massacre de sang-froid. Pour satisfaire son royal caprice, Louis XIV, ce type de l'égotisme monstrueux, fit périr des milliers d'hommes et dépensa des sommes énormes qui contribuèrent, avec ses guerres incessantes, à la ruine du pays ; le palais de Versailles, y compris Marly et Trianon, ne coûta pas moins de 187,078,535 livres.

— *Château de Versailles, de Louis XIV jusqu'à nos jours.* Avec Louis XIV finissent les véritables fastes de Versailles, de « cette mangerie effrénée », suivant l'énergique expression de Michelet. Au lieu d'occuper les appartements de son aïeul, Louis XV se logea dans l'aile gauche du château, divisée en petits appartements, d'où le nom que cette partie a conservé jusqu'à nos jours. Le cabinet des médailles du grand roi fut transformé en salle de spectacle intime ; l'enclos du Parc-aux-Cerfs, qui commençait à se peupler d'habitations, renferma la plus fameuse des petites maisons du crapuleux monarque. Un événement bien connu acheva de faire prendre en aversion à Louis XV cet immense palais de Versailles, qu'il déserta pour Trianon : c'est dans la cour de Marbre, au moment où il allait monter en voiture, qu'il fut frappé, le 5 janvier 1757, par le canif de Damiens. Mme de Pompadour ne s'en était pas moins fait construire à Versailles un hôtel somptueux, qui communiquait avec le château par un corridor, et avec le parc par une porte de derrière. Cet hôtel est maintenant le restaurant connu sous le nom d'hôtel des Réservoirs. C'est sous le règne de Louis XV, en 1772, que fut construit le pavillon parallèle à la chapelle, dont l'architecture forme un contraste choquant avec le reste des bâtiments.

A Louis XV succéda un roi bourgeois, Louis XVI. Pendant que ce prince s'occupait de géographie et de serrurerie à Versailles, Marie-Antoinette jouait à la fermière au Petit-Trianon (v. Trianon). C'est à Versailles qu'éclata, peu de temps après, l'affaire du collier ; le cardinal de Rohan fut, comme on sait, arrêté dans la galerie du château. Avec ce scandale la fin de la monarchie a sonné et Versailles ne sera plus la résidence royale que jusqu'à l'heure où Louis XVI, le front colé aux vitres de son palais, verra au loin s'avancer lentement, au milieu d'une sourde rumeur, cette masse sombre et mouvante, ce peuple de Paris qui l'emmènera prisonnier quelques instants plus tard. Pendant la Révolution, le château de Versailles subit quelques dégradations et fut abandonné. Plusieurs objets d'art furent vendus ou disparurent. Sous l'Empire, Napoléon, qui affectionnait Trianon, laissa le palais de Versailles désert. Louis XVIII se contenta d'y créer le jardin du Roi sur le plan de celui qu'il avait dans son exil à Hartwell. Sous Charles X, les Chambres consacrèrent une somme de 6 millions à réparer les façades du château, à restaurer les peintures et les dorures et à élever un pavillon. Ce fut Louis-Philippe qui donna au palais de Versailles sa destination définitive. En 1831, on émit l'idée d'installer à Versailles des invalides militaires. Le projet fut énergiquement combattu par le roi, qui, appuyé de quelques ministres, finit par obtenir qu'on y créât un musée historique. Louis-Philippe dressa lui-même le plan des salles et des galeries actuelles, qui contiennent plus de 4,000 tableaux et plus de 1,000 statues ou bas-reliefs. Il pressa en outre l'exécution des commandes qu'il s'était empressé de faire aux principaux artistes contemporains. Ces œuvres, dont un grand nombre ont été en quelque sorte improvisées, sont loin d'offrir

une collection de chefs-d'œuvre. Il est regrettable qu'on ait procédé à la hâte et préféré la quantité à la qualité. Les travaux de restauration furent dirigés par M. Nepveu, architecte du palais, et les sommes dépensées s'élevèrent en bloc au chiffre de 23,494,000 francs.

L'emplacement d'un nouveau musée, consacré exclusivement à la gloire politique et aux vertus civiles, était désigné dans la partie du palais parallèle à la grande aile du midi, sur l'un des côtés de la rue de la Bibliothèque, quand la révolution de Février coupa court à ce nouveau projet.

L'inauguration du musée de Versailles eut lieu le 10 juin 1837 avec une grande pompe. Le musée de Versailles est encore aujourd'hui à peu près tel que Louis-Philippe l'a laissé. On y a transporté toutefois, depuis lors, un assez grand nombre de tableaux de batailles, de portraits et de bustes.

— *Château de Versailles actuel.* Le château offre aux regards une étendue de 415^m, 27 de face, sans compter les façades en retour. Indépendamment de la cour de Marbre, il possède une cour centrale, dite cour Royale, et deux petites cours latérales, la cour des Princes à gauche et à droite la cour de la Chapelle, enfin la grande cour ou cour des Ministres. Il comprend trois corps de bâtiments principaux, une partie centrale et deux ailes. Nous rappelons ce dernier détail pour bien faire comprendre notre description du musée qui vient ci-après.

Cour du Palais ou Cour d'entrée. La grille qui fermait jadis cette cour immense était à l'endroit où est placée aujourd'hui la statue équestre de Louis XIV. C'était un privilège de pénétrer dans le château par cette cour. Aujourd'hui une autre grille dorée la sépare de la place d'Armes. Deux groupes de Marsy et de Girardon flanquent cette grille. Plus en arrière, aux deux extrémités de la balustrade, se trouvent deux autres groupes, à droite, la *Partie*, par Tuby, à gauche, l'*Abondance*, par Coysevox. La cour est en outre ornée de seize statues échelonnées, en marbre, dont la plupart ornent le pont Louis XV (depuis pont de la Concorde), à son origine. Ces statues sont : à droite, celle de Richelieu, par Ramey ; puis celles de Bayard, de Colbert, Jourdan, Masséna, Tourville, Duguay-Trouin, Turenne ; à gauche, celle de Suger par Stouf ; puis celles de Du Guesclin, Sully, Lannes, Mortier, Suffren, Duquesne et Condé, par David d'Angers. Au centre de la cour s'élève la statue équestre de Louis XIV ; le cheval est dû au ciseau de Cartellier ; il était destiné à une statue de Louis XV : la statue est de Petitot. Les deux côtés s'élèvent deux pavillons modernes, formant avancées et décorées de colonnes corinthiennes. Sur leur fronton triangulaire apparaît l'inscription de ce nouveau panthéon de l'art : *A toutes les gloires de la France.*

Cour de Marbre. Cette cour était jadis de 1^m, 75 plus élevée que les appartements inférieurs. On y accède aujourd'hui par une seule marche qui la sépare de la cour précédente. Elle fut quelquefois le théâtre de fêtes données par Louis XIV : l'opéra de Lully et de Quinault, *Alceste*, y fut notamment représenté en 1674. C'est au balcon du premier étage, donnant sur la cour de Marbre, que Louis XVI et Marie-Antoinette furent contraints de se montrer au peuple, le 6 octobre 1789.

Chapelle. La chapelle actuelle est la troisième construite dans le château. Elle devait être tout de marbre, mais la crainte de la rendre glaciale fit renoncer à ce projet. Elle est d'une ordonnance extérieure assez grandiose, qui s'allie bien avec le reste des bâtiments qu'elle domine. A l'intérieur, elle est richement décorée et ornée de statues et de bas-reliefs. Le maître-autel est en marbre et en bronze doré. Les chapelles des bas-côtés sont ornées de bas-reliefs de Bouchardon et de Slodtz. Parmi les tableaux, il faut citer la *Cène*, par Silvestre ; *Saint Louis soignant les blessés*, par Jouvenet. Les peintures à l'huile sur enduit de plâtre qui ornent les plafonds des travées et représentent les apôtres sont de Louis et de Bon Boullogne ; la *Sainte Thérèse* (même emplacement) est de Santerre. Le plafond et le tableau de la chapelle de la Vierge sont de Louis Boullogne. Le grand plafond de la voûte, représentant la *Résurrection du Christ*, est l'œuvre de Coypel. Le tableau placé au-dessus de la grande tribune royale, en face du maître-autel, est de Jouvenet et représente la *Descente du Saint-Esprit*.

Grande Galerie. La grande galerie est une des plus belles de l'Europe ; elle mesure 74 mètres de longueur, 15 de hauteur et 5 de largeur. Elle est éclairée par dix-sept grandes croisées en face desquelles sont autant d'arcades, dont le fond, rempli par des glaces, réfléchit les jardins et les pièces d'eau. Entre les arcades et les croisées sont quarante-huit pilastres de marbre, d'ordre composite, dont les bases et les chapiteaux sont de marbre doré. L'entablement est orné de sculptures représentant des chiffres et des devises de Louis XIV ; sur la corniche sont rangés des trophées auxquels des enfants attachent des guirlandes de fleurs. La plupart de ces ornements ont été sculptés par Coysevox, sur les dessins de Lebrun. Ce dernier a peint le plafond, œuvre admirable

représentant sous des figures symboliques et allégoriques l'histoire de Louis XIV, depuis 1661 jusqu'à la paix de Nimègue (1678). Cette histoire se divise en vingt grands tableaux et en dix-huit petits ; les sujets en sont indiqués par de courtes inscriptions.

Appartements royaux. L'appartement de la reine, composé de plusieurs pièces, est dépourvu des anciens tableaux qui l'ornaient primitivement. Les plafonds, œuvre de Gilbert de Sève, sont seuls demeurés intacts. Cet appartement est mal éclairé et mal distribué. L'appartement du roi est contigu au précédent. Il se compose d'un grand nombre de pièces, entre autres d'une seconde antichambre appelée l'*Œil-de-bœuf*.

Salle de l'Opéra. Il n'existait pas de théâtre dans le château, sous Louis XIV. Les représentations y avaient lieu alors sur des scènes improvisées. On en commença une en 1753, sous la direction de Gabriel ; il ne fut terminé qu'en 1770. Il fut inauguré cette dernière année à l'occasion du mariage de Marie-Antoinette et du dauphin, depuis Louis XVI. C'est là que fut donné, le 2 octobre 1789, le trop fameux banquet aux gardes du corps, pendant lequel la cocarde tricolore fut foulée aux pieds et remplacée par des cocardes blanches et même des cocardes noires, la couleur de la maison d'Autriche ! En mars 1871, cette salle de spectacle fut transformée, et ce fut là que vint siéger, jusqu'en décembre 1875, l'Assemblée nationale. Depuis le mois de mars 1876, le Sénat de la République s'y est installé. Près de là, dans la cour Verte, l'architecte de l'Assemblée nationale, M. de Joly, a construit en 1875-1876 une nouvelle salle, dans laquelle siège la Chambre des députés depuis le mois de mars 1876.

Musée. Le musée de Versailles, dont nous résumons ici la description d'après une excellente notice de M. Belin, comprend trois corps de bâtiments principaux : le corps central, l'aile du nord et l'aile du sud.

Corps central. 1^o Rez-de-chaussée. Le rez-de-chaussée du corps central se compose de : un vestibule de bustes et de statues, placé au pied de l'escalier de marbre ; quatre salles consacrées aux résidences royales ; la salle des portraits des rois de France ; deux salles contenant les tableaux-plans de plusieurs villas prises sous les règnes de Louis XIII et de Louis XIV ; deux salles où sont placées les batailles navales ; les portraits des grands amiraux, dans l'ordre de leur promotion ; les portraits des comtes de France, rangés dans le même ordre ; les portraits des maréchaux de France (ils occupent deux salles séparées par une galerie, dite galerie Louis XIII) ; deux salles où sont placés les guerriers célèbres.

2^o Premier étage. En partant du salon d'Hercule, qui touche au vestibule de la chapelle, sept salons se succèdent, ayant vue sur la pièce d'eau du Dragon et portant les noms de l'Abondance, de Vénus, de Diane, de Mars, de Mercure, d'Apollon, de la Guerre. Dans cette longue enfilade, qui forme autrefois les grands appartements de Louis XIV, est distribuée une partie des tableaux représentant les événements de son règne ; la suite en est interrompue par la galerie qui porte le nom de ce prince et qui donne sur la terrasse du grand parterre ; cinq autres salons, donnant sur la pièce d'eau des Suisses et qui portaient autrefois les noms de salon de la Paix, chambre et salon de la Reine, salon du Grand couvert, salle des gardes de la Reine, complètent l'ensemble des événements du règne de Louis XIV, en y ajoutant cependant encore quelques tableaux répartis dans les deux salles des gardes du corps et des valets de pied, ou placés dans d'autres séries. En haut de l'escalier de marbre s'ouvre la grande salle des Gardes, plus tard salle Napoléon ; puis la salle de 1792, qui touche à l'aile du sud ; quatre salles consacrées aux tableaux des campagnes de 1793, 1794 et 1796 ; une suite de pièces, où sont placées les gouaches et aquarelles représentant les campagnes des armées françaises depuis 1793 jusqu'en 1813 ; les petits appartements de la reine ; l'*Œil-de-bœuf*, la chambre du lit de Louis XIV, son cabinet et tout le reste de l'appartement royal ; en outre, la bibliothèque, le salon des porcelaines, la salle de billard, etc. ; le cabinet des gouaches du règne de Louis XV ; la salle des Croisades ; la salle des Etats généraux.

Aile du sud. 1^o Rez-de-chaussée. Douze salles consacrées au souvenir de Napoléon et renfermant les tableaux qui représentent les batailles et les principaux événements politiques de 1796 à 1810 ; une salle de statues et de bustes de Napoléon et de sa famille ; la salle de Marengo ; une galerie des statues et bustes, de 1789 à 1814.

2^o Premier étage. La grande galerie des batailles, depuis Tolbiac jusqu'à Wagram ; la salle de 1830 ; une galerie de sculptures, du xvi^e siècle à 1789.

3^o Deuxième étage. Collection de portraits historiques, depuis 1789 jusqu'à nos jours.

Aile du nord. 1^o Rez-de-chaussée. Une série de tableaux représentant les événements les plus remarquables de notre histoire, depuis l'origine de la monarchie jusqu'au règne de Louis XVI inclusivement ; une galerie de statues, bustes et tombeaux.

2^o Premier étage. Suite des tableaux historiques du rez-de-chaussée, depuis le commencement de la Révolution ; une galerie de statues, bustes et tombeaux.

3^o Deuxième étage. Une galerie de portraits historiques antérieurs à 1790.

Tel est le musée de Versailles ; son catalogue, presque aussi considérable que celui du Louvre, forme un volume entier. Les toiles les plus remarquables sont dues à Horace Vernet, qui a représenté notamment la *Prise de la Smala* ; à Paul Delaroche, Delacroix, Steuben, Abel de Pujol, Schnetz, Couder, etc. Parmi les sculpteurs dont le musée possède des statues et des bustes, nous citerons Pradier, Dumont, Beuchot, etc.

— *Jardins.* Les jardins de Versailles, sur lesquels ouvre une façade du château percée de 375 fenêtres, chiffre énorme, mais très-exact, comprennent :

1^o La terrasse au pied du château. Au bâtiment central s'adossent quatre statues de bronze d'après l'antique, *Silène*, *Antinoüs*, *Apollon*, *Bacchus*. Aux angles sont deux vases en marbre blanc ; celui du côté du nord est l'œuvre de Coysevox ; les bas-reliefs figurent la victoire des impériaux sur les Turcs et l'Espagne reconnaissant la prééminence de la France ; celui du côté sud, œuvre de Tuby, figure allégoriquement, par ses bas-reliefs, la paix d'Aix-la-Chapelle et le traité de Nimègue.

2^o Le parterre d'eau, ainsi nommé parce qu'il présente, au lieu de gazon, deux bassins bordés de marbre blanc, formant tablette et supportant les beaux groupes en bronze fondus vers 1688 par les frères Keller.

3^o Le bassin du Nord. A ses quatre angles sont des figures de fleuves : la *Garonne* et la *Dordogne*, œuvre de Coysevox ; la *Seine* et la *Marne*, œuvre de Le Hongre.

4^o Le bassin du Midi, également orné de figures de fleuves : la *Loire* et le *Loiret*, par Régnaudin ; le *Rhône* et la *Saône*, par Tuby. Sur les longs côtés, on admire de magnifiques groupes de nymphes, naïades, zéphyrs et Amours, en bronze comme les fleuves et dus à Legros, Le Hongre, Van Clève, Magnier, Poulletier, Raon, Lespingola. Du centre de chacun de ces deux bassins jaillit, à une hauteur de 10 mètres, une gerbe d'eau qu'entourent seize autres jets d'eau inclinés, formant corbeille.

5^o Les deux parterres du Midi et du Nord, placés devant les deux ailes du palais. On descend au premier par un escalier de marbre blanc orné de sphinx de marbre montés par des enfants de bronze, œuvre de Lerambert ; les perrons supportent des vases de marbre et de bronze sculptés par Bertin et par Ballin. Ce premier parterre est orné de deux petits bassins, d'où s'élance une gerbe et autour desquels des plates-bandes de gazon et de buis brodent de capricieuses dessins.

6^o L'Orangerie. Construite en 1685 par Mansart, elle est célèbre par sa double rampe d'escaliers et se compose d'une galerie du milieu, mesurant 155 mètres de longueur sur 12^m, 90 de largeur, éclairée de douze fenêtres cintrées et de deux galeries latérales d'une longueur de 143^m, 43. Ces galeries offrent trois avant-corps ; celui de la galerie centrale est d'ordre toscan ; quatre colonnes ornent chacun des deux autres. Sous le bâtiment central se trouve une statue de Louis XIV, en marbre, taillée en 1686 et destinée primitivement à orner la place des Victoires. Devant l'Orangerie s'alignent, dans la belle saison, 1,200 caisses d'orangers et 300 caisses d'espèces variées. Parmi les orangers, il s'en trouve un qui provient, dit-on, de la confiscation opérée en 1530 par François I^{er} des biens du comte de Bourbon. Cet arbre aurait par conséquent plus de quatre cents ans !

7^o La pièce d'eau des Suisses. Elle mesure 400 mètres de longueur sur 140 mètres de largeur ; à l'extrémité se trouve une statue équestre, œuvre du Bernin et qui représentait Louis XIV ; mais le monarque en fut si mécontent, que Girardon imagina de la retoucher et en fit un Marcus Curtius.

8^o Le parterre du Nord. Il est parallèle au parterre du Midi et entouré de vases en bronze par Ballin, Anguier, etc. A droite et à gauche du perron qui y conduit, on remarque deux statues de marbre d'après l'antique, le *Hémouleur* de Poggini et la *Vénus accroupie* de Coysevox. Dans la partie basse du parterre sont les deux bassins des Couronnes, décorés de tritons et de sirènes de plomb, œuvre de Tuby et de Le Hongre. Plus bas se trouve la fontaine de la Pyramide, dont les sculptures, également en plomb, sont de Girardon. Enfin, plus bas encore est un bassin carré, avec cascade, orné de bas-reliefs de Legros et de Le Hongre ; Girardon est l'auteur du principal : les *Nymphes au bain*. Adossées aux bosquets du parterre du Nord, on remarque les statues suivantes : le *Poème héroïque*, par Drouilly ; le *Flegmatique*, par Lespagnandelle ; l'*Asie*, par Roger ; le *Poème satirique*, par Bayster ; de chaque côté du bassin carré : le *Sunguin*, par Jouvenet, et le *Colérique*, par Houzeau ; enfin, en continuant au delà de l'allée ci-après : l'*Ivrogne*, par Girardon ; l'*Été*, par Hutinot ; l'*Amérique*, par Guérin ; l'*Automne* par Régnaudin.

90 L'Allée d'eau. On désigne ainsi une allée en pente, dessinée par Claude Perrault et partagée de bandes de gazon sur lesquelles sont vingt-trois groupes, placés chacun au centre d'un bassin de marbre blanc et soutenant une cuvette, de laquelle s'élève un petit jet d'eau qui va retomber dans le bassin inférieur. Ces groupes, enfants, Amours et Satyres, sont dus à Lermont, à Legros et à Masson. A l'extrémité de l'Allée d'eau apparaît l'Arc de triomphe. La France, l'Espagne et l'Allemagne y sont figurées assises, la première dans un char, la seconde sur un lion, la troisième sur un aigle; au-dessous expire un dragon, complétant l'allégorie de la triple alliance; ces statues sont de Tuby et de Coysevox. Entre l'Allée d'eau et le bassin de Neptune se trouve l'ancien bassin du Dragon; il devait son nom à des figures bizarres qui ont disparu. Il est aujourd'hui muni de neuf jets d'eau.

100 Le bassin de Neptune. C'est la merveille hydraulique de Versailles. Le long de sa façade méridionale règne une tablette ornée de vingt-deux vases de plomb bronzé, garnie d'un jet d'eau entre chaque vase; ces jets d'eau et ceux qui s'élancent des vases, au nombre de soixante-trois, tombent ensuite dans un chenal d'où l'eau, fuyant par des coquilles et des mascarons, est reçue dans la grande pièce. La tablette centrale inférieure du bassin supporte trois groupes de bronze. C'est d'abord, au milieu, *Neptune*, ayant Aphrodite à sa gauche, puis *Protée gardant les troupeaux du dieu de la mer*, enfin *l'Océan*; ces groupes, tous trois du XVIII^e siècle (1740 environ), sont dus à Adam aliné, à Bouchardon et à Le Moyne. Non loin du bassin de Neptune, on remarque deux statues d'après l'antique : *Bernice*, par Lespingola, et *Faustine*, par Frémery.

110 Le parterre de Latone. Il communique avec le Parterre d'eau par un escalier central. Les rampes de cet escalier sont ornées des statues suivantes : le *Poème lyrique*, par Tuby; le *Feu*, par Dossier; *Prisonnier barbare*, d'après l'antique, par Lespagnandelle; *Vénus Callipyge*, d'après l'antique, par Clairion; *Silène portant Bacchus*, par Mazziere; *Antinoüs*, par Legros; *Mercure*, par Mela; *Apollon du Belvédère*, par Mazeline; le *Métanctique*, par La Perdrix; *Antinoüs* et le *Prisonnier barbare*, par Lacroix et André; *Faune*, par Huetzel; *Bacchus*, par Gravier; *Faustine*, par Regnaudin; *Commode*, en Hercule, par N. Coustou; *Uranie*, par Frémery. Enfin, vis-à-vis de la statue de *Gangémède*, la *Nymphe à la coquille*, par Coysevox. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que toutes ces œuvres sont faites d'après l'antique; plusieurs des originaux existent même au Louvre.

120 Le bassin de Latone. Il est situé au milieu du parterre du même nom. Un groupe de Marsy, *Latone et ses enfants*, est figuré sur le plus haut degré d'une pyramide de gradins de marbre rouge. Tout autour, des grenouilles rappellent la table de Latone et la métamorphose des paysans de la Lycie. A droite et à gauche se trouvent huit vases d'après l'antique, par Cornu, Hardy et Prou. Non loin de là, on aperçoit les statues, d'après l'antique, de *Laocoon et ses fils*, par Tuby, et de *Castor et Pollux*, par Coysevox.

130 Le Tapis vert. Nous avons raconté plus haut la création par Le Nôtre de cette immense nappe de gazon, en dépit de l'opposition de Louis XIV. Le Tapis vert est bordé des statues suivantes : *Vénus*, par Bavière (ces dernières d'après l'antique); *Didon*, par Poullier; *Achille*, par Pyrrhia, par Vigier; la *Fourberie*, par Leconte, sur un dessin de Mignard; *Janon* (antique), *Hercule et Téléphos*, par Jouvenot; *Vénus de Médicis* (d'après l'antique), *Cyparisse*, par Flamen, et *Arthémise*, par Lefebvre et Desjardins.

140 Le jardin du Roi. Il fut créé par Louis XVIII en 1816, sur le plan de M. Dufour, architecte. Au centre d'un tapis de verdure s'élève une statue de Flore. A l'extérieur se trouvent deux statues d'après l'antique, *Hercule Farnèse* et *Flore Farnèse*, œuvres de Cornu et de Raon.

150 Le bassin d'Apollon. Il est situé dans l'axe du palais, à l'extrémité du Tapis vert. Le sujet principal de ce bassin est la statue d'Apollon dans son char à quatre chevaux, entouré de tritons et de monstres marins. Ce groupe forme de loin, par les grandes eaux, un effet prodigieux; à la suite du bassin s'étend le Grand canal, théâtre des promenades nocturnes de la capricieuse duchesse de Bourgogne et des feux d'artifice tirés du temps de Louis XIV. Entre le bassin d'Apollon et le commencement du Grand canal sont rangées les statues suivantes : *Consul romain*, *Empereur romain*, la *Foi*, par Clodion; *Leucothoé et Bacchus*, *Hercule*, *Junon* (antique, ainsi que les deux premières); la *Clarté*, par Baldi, et cinq autres antiques; une *Cloopâtre*, un *Apollon*, un *Hercule*, un *Bacchus* et un *Empereur romain*.

Enfin, à cette nomenclature il faut ajouter d'abord les bosquets : le bosquet de la Cascade, dit Salle de bal; le bosquet de la Reine, orné de deux belles statues de bronze, la *Vénus de Médicis* et le *Gladiateur combattant*. C'est dans ce bosquet que se passa la scène de comédie dont le cardinal de Rohan fut dupe, premier noué de cette inextric-

xv.

cable intrigue du collier de la reine; le bosquet de la Colonnade, orné d'un charmant péristyle de marbre circulaire et comprenant 32 colonnettes de couleurs variées. Sous chacune des arcades séparant ces colonnettes s'élève un jet d'eau d'une vasque de marbre, et dans l'arène formée au centre de la salle de verdure se dresse un très-beau groupe exécuté par Girardon, d'après les dessins de Le Brun, l'*Enlèvement de Proserpine*; enfin, le bosquet des Bains d'Apollon renferme un gros rocher, dans lequel on a creusé une grotte abritant le célèbre groupe en marbre d'Apollon et les Nymphes, par Regnaudin. A quelque distance de ce groupe, on remarque encore les *Chevaux d'Apollon*, abreués par des Tritons, œuvre de Guérin, et les *Tritons maintenant des chevaux en luité*, œuvre de Marsy. Enfin, quand nous aurons cité pour mémoire le quinconce du Midi, le bassin du Miroir, le Rond vert, le quinconce du Nord, le bassin d'Enclade, le bassin de l'Obélisque, etc., tous ornés de groupes ou de statues, œuvres des mêmes maîtres si fréquemment cités par nous, nous aurons terminé notre examen des jardins de Versailles.

— *Grandes eaux*. Depuis longtemps on a dû, en présence de l'insuffisance de la machine de Marly, organiser un vaste système de rigoles qui, contournant les hauts plateaux, ramassent les eaux de pluie et de neige fondue et vont les verser dans des étangs ou réservoirs creusés pour les recevoir. Les principaux réservoirs sont ceux de Trappes, Saint-Quentin, Saclay, Bois-d'Arcy, Saint-Hubert, Perray, etc. A Le développement des rigoles, dit le savant praticien qui nous fournit ces détails, est de 157,652 mètres, sur une largeur moyenne de 20 mètres environ. Le système des étangs fournit des eaux hautes et des eaux basses. Les eaux hautes, qui sont celles de Trappes, viennent par un aqueduc souterrain de 10,772 mètres de longueur et se réunissent à l'est de Versailles, dans les bassins de Montboreau. Les eaux basses viennent de la plaine de Saclay; elles sont d'abord réunies dans des étangs et traversent ensuite la vallée de Buc au moyen d'un aqueduc. Elles arrivent dans Versailles à un niveau de 13 mètres plus bas que celles du bassin de Montboreau. Ces eaux, soit basses, soit hautes, se distribuent, une partie directement dans la ville ou dans le parc; une autre, amenée par des conduits du bassin de Montboreau au Château d'Eau, au grand réservoir, et de ces deux réservoirs elles vont alimenter les bassins du parc. La quantité moyenne des eaux parvenues dans les étangs est estimée à 5,321,151 mètres cubes. Sur cette quantité, encore réduite par suite des infiltrations et de l'évaporation, la ville absorbe annuellement 2,182,460 mètres cubes. L'excédant forme donc la portion disponible pour les jeux hydrauliques du parc. Nous devons dire en terminant que des perfectionnements apportés à la machine de Marly permettent à Versailles de boire une eau apportée directement, sans transvasement ni stagnation préalable dans des étangs successifs. Le parc de Versailles a les petites eaux et les grandes eaux. Les premières jouent, environ, l'été, tous les quinze jours; les secondes ne jouent qu'à l'occasion de certaines fêtes. Celles-ci se composent des bassins réservés, comme la Salle de bal, la Colonnade, les Bains d'Apollon, le bassin de Neptune. Les petites eaux commencent d'ordinaire à jouer vers 3 heures; les grandes eaux à 4. En dépit des trésors artistiques et historiques qu'il recèle, le plus grand attrait de Versailles, aux yeux de la majeure partie des Parisiens, ce sont ses grandes eaux.

— *Histoire*. L'histoire de la ville de Versailles est, pour ainsi dire inséparable de celle de son palais. La ville ne fut, en effet, dans le principe qu'une dépendance du palais, son « grand commun », comme on disait jadis. Versailles, auquel cependant se rattache un si grand nombre de souvenirs, est une ville née d'hier; elle a surgi, comme le palais, tout à coup, par la volonté de Louis XIV. Ses rues ont été ouvertes et calculées de manière à les mettre en harmonie avec les façades du palais, et des ordonnances de police ont réglé le mode des constructions à élever. De là ce caractère de grandeur un peu monotone qui la distingue. Mais, avant d'en venir à ce Versailles tout moderne, nous essayerons d'en découvrir les origines et l'étymologie. Une charte de 1037, donnée par Odon, comte de Chartres, au monastère de Saint-Pierre de la même ville, est le titre le plus ancien où soit mentionné le nom de Versailles; un certain Hugo de Versalis figure à cet acte comme témoin. Environ trente ans plus tard (1065 ou 1066), Geoffroy de Gonet concède par une autre charte à l'abbaye de Marmoutiers, en Touraine, trois prébendes à Versailles. Enfin, à dix-huit ans de là (1084), l'évêque de Paris, Geoffroy, comprend l'autel de Saint-Julien de Versailles (*altare sancti Juliani de Versaliis*) dans la concession par lui faite de quelques chapelles dans son diocèse aux mêmes moines de Marmoutiers. A la même époque, on trouve qu'une collégiale existait à Versailles. Vers 1100, le propriétaire du territoire, Philippe de Versaliis, lassé du monde, alla se retirer à Marmoutiers, après avoir fait diverses concessions à la collégiale. L'abbaye de Marmoutiers eut en sa possession les prébendes, le

prieuré et la cure de Versailles pendant environ un siècle. En 1180, la collégiale ou prieuré de Saint-Julien avec ses dépendances passa sous l'autorité de l'abbé de Saint-Magloire de Paris. Voilà pour les origines. Quant aux étymologies, selon les uns le nom de Versailles vient d'un seigneur italien, Hugo de Bersaglio, réfugié en France au temps des premières querelles de la papauté. Suivant d'autres, ce nom signifierait *des versés* et viendrait de l'élévation du sol, qui faisait renverser les moissons. Au XIII^e siècle, Versailles était devenu un centre de population faible encore, mais assez considérable néanmoins pour qu'une église paroissiale y fût fondée. Quant à l'ancien prieuré, la dernière trace qu'on en rencontre remonte aux années 1664 et 1671, époque à laquelle il fut réuni, sous l'épiscopat de Péréfixe, au diocèse de Paris. En 1561, Martial de Loménie, conseiller de Charles IX et secrétaire des finances, était propriétaire de la seigneurie de Versailles. En 1573, il vendit sa seigneurie à Albert de Gondi, maréchal de Retz. Au début, presque tout le territoire de Versailles était boisé. Les défrichements n'eurent lieu que lentement; rien en effet ne pouvait attirer en ce lieu sauvage et où aucun cours d'eau ne venait féconder la terre. Henri IV et le fils de Loménie allèrent fréquemment courir le cerf à Versailles. A cette époque, un moulin, situé sur le point le plus élevé du monticule qui forme Satory, et une mauvaise auberge offraient seuls un assez triste gîte aux chasseurs. Henri IV s'en contenta; mais Louis XIII, également passionné pour la chasse, était moins accommodant. Jean de Soisy, propriétaire d'un fief à Versailles, lui ayant proposé de lui vendre son château et sa terre, la vente eut lieu vers 1625, moyennant 50,000 écus. En 1626, le château royal était terminé.

Saint-Simon, dans ses *Mémoires*, qualifie cette construction primitive de château de cartes. Elle se composait de quatre pavillons reliés par des corps de logis, avec une cour au milieu. Des arcades, surmontées d'une galerie en terrasse, étaient protégées par un chemin couvert, au-dessus d'un fossé que traversait un pont-levis. Le tout était construit en brique, dans le goût du temps. Le hameau de Versailles s'élevait alors sur l'emplacement qui s'étend aujourd'hui de la place d'Armes à la porte de l'Orangerie. Derrière le château s'étendait le jardin, formant tout au plus la moitié du jardin actuel. Au dehors, le parc s'étendait jusqu'à Choisy-aux-Bœufs et Trianon. Louis XIII avait placé à la ferme de la « Messagerie » son cheval et ses équipages de chasse.

Dès le XIV^e siècle, une léproserie existait à Versailles; Louis XIII la transforma en hôpital de la Charité. Des sentiers descendant du château bâti sur la colline. Bientôt quelques seigneurs de la cour, pour être près du roi, firent élever quelques maisons le long de ces sentiers qui devinrent des rues. Richelieu eut la un pied à terre. C'est à Versailles qu'eut lieu l'acte dernier et décisif de la lutte engagée entre le grand ministre et la reine mère; Versailles vit ce jour mémorable du 11 novembre 1630, devenu célèbre dans l'histoire sous le nom de journée des Dupes, et où Louis XIII donna, au dernier moment, raison à Richelieu. L'Éminence rouge, comme on disait alors, donna son nom à une des plus anciennes rues de Versailles, la rue du Plessis. Louis XIII mort, Versailles et le petit château de brique, œuvre de l'architecte Lemercier, furent abandonnés par la cour. Moins de vingt ans après, le Versailles actuel devait naître. A l'origine, on peut dire que Versailles date du règne de Louis XIII, mais ce fut Louis XIV qui en fit ce qu'il est. « Le roi, dit un historien, éleva d'abord un château pour lui; il éleva ensuite une ville pour son château. » La pierre de taille, réservée par lui au château, fut interdite à la ville; les hôtels, comme les plus simples maisons, ne pouvaient être construits qu'en brique, ou tout au moins devaient-ils avoir l'apparence de la brique, par une couleur rouge coupée de quelques lignes blanches. Le toit de chaque maison devait être recouvert en ardoise, et cette uniformité de constructions perdues dans la verdure des vieux arbres composait un point de vue unique. Des terrains furent donnés aux seigneurs de la cour pour y bâtir des hôtels. Les nouvelles constructions s'élevèrent principalement au nord, dans le quartier dit la Ville-Neuve; ce quartier comprend les rues des Réservoirs, de la Pompe, de la Parioisse, la rue et la place Hoche. L'autre quartier, dit le vieux Versailles, se composa des rues de la Surintendance, de l'Orangerie, du vieux Versailles proprement dit et de Satory. La ville s'éleva donc bientôt, comme par enchantement, sur les plans soumis au roi et adoptés par lui. L'emplacement d'une seconde église (Saint-Louis) fut plus tard marqué du côté du village primitif, au vieux Versailles; elle ne fut achevée qu'en 1734. A la mort de Louis XIV, le Régent conduisit le jeune Louis XV à Vincennes. Mais celui-ci, devenu majeur, revint habiter le château de Versailles, et la ville prit dès lors de nouveaux accroissements. Un grand étang qui s'avancait jusqu'au bas de la rue des Réservoirs, source de fièvres épidémiques, fut desséché; un nouveau quartier fut ouvert, percé de dix-huit rues nouvelles et des boulevards de la Reine et du Roi. Ce quartier prit le

nom de quartier des Prés; il s'éleva sur l'emplacement des prés et du château de Clagny, construit à grands frais, en 1674, par Mansart, pour M^{me} de Montespan. Enfin, en 1737, sous Louis XVI, le grand et le petit Montreuil devinrent les faubourgs d'une ville où l'on compte plus de 100,000 habitants! C'est l'époque de l'apogée de la grandeur de Versailles. Le 6 novembre 1788, l'assemblée des notables se réunit à Versailles. Le 5 mai 1789, la salle des Menus reçut les députés de la nation. Versailles fut encore témoin de la fameuse nuit du 4 août, dans laquelle périrent les derniers débris de la féodalité; ce furent les échos de la cité de Louis XIV qui, les premiers, répondirent à la proclamation des droits de l'homme. Le 2 octobre eut lieu dans la salle du théâtre le repas offert par les gardes du corps aux officiers de la garnison. Cette scène, qui souleva l'irritation populaire, se renouvela le lendemain dans la salle du manège. Paris, que l'on trahit, se met en marche. Le peuple à Versailles! La royauté, ce jour-là (5 octobre), achève de perdre son dernier prestige et rentre à Paris prisonnière. De ce jour aussi commence pour Versailles cette vie muette qui le fait ressembler, en dépit de son animation militaire, à un tombeau, le tombeau de la monarchie. Versailles resta paisible pendant le cours de la Révolution. Le massacre des prisonniers (9 septembre 1793), qui ensanglantait sa solitude, fut l'œuvre d'une bande venue de Paris; c'est le seul fait révolutionnaire qui s'y soit passé durant la période terroriste. Nous rappellerons qu'à cette occasion la municipalité sut agir avec énergie et parvint à sauver un grand nombre de victimes. Il faut arriver à la fin de l'Empire, à 1814, pour voir la ville proprement dite jouer un nouveau rôle historique; à cette époque Versailles se rendit aux Prussiens, mais en 1815 la ville fut une des premières à arborer le drapeau tricolore. Ses habitants prirent une grande part au terrible combat de Rocquencourt, où furent complètement battus deux régiments prussiens. Cette victoire fut fatale à Versailles; Blücher, furieux de l'échec de ses troupes, y entra le 2 juillet à la tête d'un fort détachement et ordonna à tous les habitants, sous peine de mort, de lui apporter leurs armes dans un délai de deux heures. « Quand par cette menace, dit un historien contemporain, il eut été aux habitants tout moyen de résistance, il permit à ses soldats de mettre la ville au pillage; la plupart des maisons, surtout celles des rues écartées, furent ravagées de fond en comble. » Le gouvernement consulaire fit de Versailles le siège d'un évêché, dont le premier titulaire reçut le 3 janvier 1804 le pape Pie VII, qui se rendait à Paris pour y sacrer Napoléon I^{er}. La création du musée historique donna plus tard (1837) à la ville morte un regain de gloire. Après la chute de Louis-Philippe, le gouvernement de la république n'eut de rapports avec Versailles que pour y placer la haute cour, qui s'assembla le 7 mars 1849 sous la présidence de M. Beranger, afin de juger les accusés du 15 mai. Un an plus tard (25 septembre 1850), le plateau de Satory fut le théâtre de la revue, désormais historique, passée par le président Louis-Napoléon Bonaparte, et à laquelle assistèrent l'ambassadeur du Népal et l'ambassadeur d'Angleterre, lord Normanby. Sous le second Empire, Versailles resta la grande ville silencieuse et majestueuse par excellence. Bonaparte lui préféra, comme résidence d'été, Saint-Cloud et Compiègne et lui légua l'invaison. Le 20 septembre 1870, les Allemands se rendirent maîtres de Versailles qui était dans l'impossibilité d'opposer aucune résistance. Peu après, Versailles reçut le grand état-major de l'armée ennemie; le roi de Prusse, M. de Bismarck, le général de Moltke vinrent s'y installer, et au préfet français on substitua un préfet allemand, M. de Brauchitsch, qui fut chargé de rançonner la population. La municipalité, à la tête de laquelle se trouvait M. Rameau, fit preuve dans ces circonstances d'un grand dévouement. Aux prises pendant cinq mois avec les exigences du vainqueur, elle disputa le terrain pied à pied et sortit de cette lutte incessante en conservant l'honneur intact. Le 3 octobre, le préfet allemand demanda au conseil municipal de déléguer des agents chargés d'aller acheter des vivres dans les départements non occupés. M. Rameau s'y refusa énergiquement, fit prévaloir son avis et, à partir de ce moment, fut en conflit permanent avec l'autorité prussienne. Le 31 décembre, il fut arrêté par l'ordre de M. de Brauchitsch et emprisonné avec trois membres du conseil municipal, MM. Barué-Perrault, Mauguet et Lefebvre, pour avoir refusé d'approvisionner de vivres l'armée allemande et refusé également de payer une amende de 50,000 francs dont la ville avait été frappée pour ce motif. Les membres du syndicat, en présence de l'attitude menaçante de l'autorité prussienne, payèrent l'amende, et le 6 janvier les prisonniers recouvrèrent la liberté. Le 18 janvier 1871, dans le Salon des glaces du château de Versailles, le roi de Prusse, Guillaume I^{er}, fut solennellement proclamé empereur d'Allemagne en présence de presque tous les princes de l'Allemagne du Nord. C'est à Versailles que furent signés, le 23 janvier suivant, l'armistice et la capitulation de Paris, et le 26 février suivant les préliminaires du traité

de paix entre la France et l'Allemagne. Les Allemands venaient à peine d'évacuer Versailles, lorsque l'Assemblée nationale s'y installa. L'Assemblée, ayant refusé d'aller siéger à Paris, avait choisi cette ville. L'architecte de Joly appropria rapidement la salle du théâtre du palais, et les députés vinrent y siéger au moment même où éclatait à Paris l'insurrection du 18 mars. Le gouvernement tout entier quitta alors Paris. M. Thiers, chef du pouvoir exécutif, s'installa à l'hôtel de la préfecture de Versailles et y forma l'armée chargée de comprimer l'insurrection de Paris. Ce fut à Versailles qu'on amena les premiers prisonniers de la Commune et qu'après la fin de l'insurrection siégèrent les conseils de guerre chargés de juger les vaincus. Depuis cette époque, le palais de Louis XIV a retenti des débats passionnés d'une assemblée que l'histoire jugera avec sévérité, car elle inquiéta le pays par de folles tentatives de restauration monarchique et se livra à tous les excès de la réaction. Forcée d'accepter enfin la république, elle vota la constitution du 25 février 1875; mais elle eut soin d'y stipuler que les deux Chambres législatives, le Sénat et la Chambre des députés, siégeraient à Versailles, et elles y siégèrent, en effet, l'une et l'autre depuis le mois de mars 1876. Depuis 1871, grâce à l'installation du gouvernement et du pouvoir législatif dans cette ville, la physionomie de la cité s'est animée.

— **Célébrités.** Versailles a donné le jour à Hoche, à l'abbé de l'Épée (dont la statue de bronze s'élève au centre du marché Saint-Louis); au statuaire Houdon, au poète Ducis, au maréchal Berthier, prince de Wagram, et à M. Tissot, académicien.

VERSAIRE s. f. (vèr-sè-re — rad. verser). Agric. Nom de la jachère dans quelques localités.

VERSANT, ANTE adj. (vèr-san, an-te — rad. verser). Sujet à verser, qui verse facilement, en parlant d'une voiture : *Ce cabriolet est très-versant. Les berlines sont peu versantes.*

— **Moll. Coquille versante.** Coquille univalve, dont l'ouverture est quelque peu échancrée.

VERSANT s. m. (vèr-san — rad. verser). Pente d'un des côtés d'une chaîne de montagnes : *Les héters s'avancent haut sur les versants, jusqu'à plus de 3,000 pieds.* (H. Taine.)

VERSATILE adj. (vèr-sa-ti-le — lat. versatilis, facile à tourner, mobile; du verbe versare, fréquentatif de vertere, proprement retourner, renverser, de la racine sanscrite var. V. verser). Qui change facilement d'avis, d'opinion, de volonté : *Homme versatile. Sous le despotisme, les lois sont versatiles comme le caprice de celui qui gouverne.* (Montesquieu.)

— **Ornith.** Se dit du doigt interne des oiseaux quand il peut se porter en avant et en arrière.

— **Bot. Syn. d'oscillant.** en parlant des anthères.

— **Syn. Versatile, changeant, inconstant, léger.** etc. V. CHANGÉANT.

VERSATILITÉ s. f. (vèr-sa-ti-li-té — rad. versatile). Caractère de ce qui est versatile : *Montrer de la versatilité dans ses sentiments, dans ses opinions. La versatilité dans les mesures d'administration est aussi fatigante pour le peuple que pour le prince.* (De Lévis.)

VERSCHAFFELT (Pierre de), connu en Italie sous le nom de **Pietro Pisano** (Pierre le Flumand), sculpteur belge, né à Grand en 1710, mort en 1793. Il fit ses premières études dans sa ville natale, chez un sculpteur sur bois, se rendit ensuite à Paris et y travailla dans l'atelier de Bouchardon. En 1737 il partit pour Rome, où il fut bien accueilli du pape Benoît XIV, et exécuta le buste et la statue en marbre, de grandeur naturelle, de ce pontife. Verschaффelt laissa, en outre, à Bologne, à Naples et à Ancône un grand nombre d'autres œuvres et, d'Italie, se rendit d'abord en Angleterre, puis à Mannheim, où il devint directeur de l'Académie des beaux-arts et premier sculpteur de la cour. On voit dans cette ville, ainsi qu'à Schwetzingen, une foule de productions dues à son ciseau; il a, en outre, dirigé la construction de plusieurs édifices publics.

VERSCHETZ ou **VERSEZ**, ville des Etats autrichiens (Hongrie), à 79 kilom. S. de Temesvar, sur le canal du même nom; 16,000 hab. Evêché grec; gymnase. Récolte de vin, de soie et de riz.

VERSCHORISTE s. m. (vèr-cho-ri-ste). Hist. relig. Membre d'une secte fondée en Hollande, en 1600, par Jacob Verschorien.

VERSCHUURING (Henri), peintre hollandais, né à Gorcum dans la première moitié du XVII^e siècle, mort en 1690. Elève de Govert et de Jean Both, il partit pour l'Italie et résida successivement à Rome, à Florence et à Venise, copiant les chefs-d'œuvre des maîtres. Il jouissait déjà d'une certaine réputation comme peintre d'histoire, lorsqu'il s'adonna à la peinture de batailles. Après un séjour de sept ans en Italie, il revint dans sa patrie, suivit, en 1672, l'armée hollandaise, dessinant les troupes en bataille,

les campements, les marches, les attaques, etc. Aussi la plupart de ses tableaux, et le nombre en est grand, sont-ils remarquables par leur vérité et leur exactitude. Verschuuring excelle surtout dans les batailles, les *Attâques de voleurs*, le *Pillage des villages par des soldats*. Une de ses toiles les plus estimées représente un *Parti bleu pillant un château*; elle est pleine de vie et de mouvement, et d'un vigoureux coloris. Cet artiste excellait dans la gravure à l'eau-forte, mais ses productions en ce genre sont presque introuvables, et l'on ne connaît aujourd'hui que quatre de ses gravures, savoir : *Déroute de cavalerie, Voyageur en manteau, Dogue couché, Lévrier debout*. Verschuuring était bourgmestre de Gorcum et jouissait de l'estime de ses compatriotes, lorsqu'il périt dans une tempête à quelque distance de Dordrecht.

VERSE adj. (vèr-sé — du lat. versus, tourné). Géom. Sinus verse, Partie du rayon d'un arc qui est comprise entre l'arc et le pied du sinus.

— **s. m. Artill.** Ancienne sorte de fauconneau.

— **s. f. Métrol.** Mesure géodésique qui était employée en Egypte et dans une partie de l'Asie.

— **Agric.** Accident par lequel les moissons sur pied sont couchées à terre, au lieu de garder la position verticale qui favorise la maturation.

— **Comm.** Grande corbeille contenant 25 livres de charbon.

— **Loc. adv.** A verse, Abondamment, comme si on versait l'eau, en parlant de la pluie qui tombe : *Le ciel était en feu de toutes parts; la pluie tombait à verse.* (Boss.) *Il pleut présentement à verse.* (Mme de Sév.)

VERSE, ÊE (vèr-sé) part. passé du v. Verser. Repandu, qu'on a fait couler : *Du vin versé dans les verres.*

Qu'importe qu'au hasard un sang vil soit versé ?

— **Jeté à terre, renversé**, en parlant d'une voiture : *Une calèche versée au milieu de la rue.*

— **Fig.** Exercé, instruit, expérimenté : *Homme versé dans la politique, dans les sciences, dans les affaires, dans le commerce.*

— **Bias.** Se dit pour Renversé, de certains meubles seulement : *Cadole de Tasques, en Languedoc : de gueules, au croissant versé d'argent.*

VERSÉ (Noël AUBERT DE), controversiste français, né au Mans vers le milieu du XVII^e siècle, mort à Paris en 1714. Il étudia la médecine dans cette dernière ville, abjura le catholicisme pour suivre la religion réformée, et se réfugia en Hollande. Nommé pasteur aux environs d'Amsterdam, il fut suspendu de ses fonctions sous l'accusation de socinianisme; toutefois, il fut reçu bourgeois d'Amsterdam et obtint l'agrégation au Collège de médecine. L'exercice de son art ne lui procurant que des ressources insuffisantes, il se mit à écrire dans les journaux. En 1690, il obtint l'autorisation de rentrer en France, et revint au catholicisme; aussi reçut-il une pension du clergé pour attaquer ses ex-coreligionnaires. Ses principaux écrits sont : le *Protestant pacifique* (Amsterdam, 1684, in-12); l'*Avocat des Protestants* (1686, in-12); *Traité de la liberté de conscience* (Cologne, 1687, in-16); la *Clef de l'Apocalypse de saint Jean ou Histoire de l'Eglise chrétienne sous la quatrième monarchie* (Paris, 1703, 2 vol. in-12).

VERSEAU s. m. (vèr-sô — rad. verser). Astron. Nom de l'une des douze constellations du zodiaque, la onzième en commençant par le Bélier. Il signe du zodiaque qui figurait autrefois cette constellation, mais qui s'en éloigne de plus en plus par le mouvement de précession des équinoxes.

— **Constr.** Pente du dessus d'un entablement non couvert.

— **Encycl.** Astron. Le *Verseau*, en latin *Amphora*, est représenté par le symbole ☾ qui a la prétention de signifier un cours d'eau. Le soleil, sortant du Capricorne, y entre vers le 19 ou le 20 janvier, et en sort, au bout d'un mois, pour entrer dans les Poissons. Vers le 1^{er} octobre de chaque année, à neuf heures du soir, cette constellation passe au méridien. Elle est indiquée, sous l'étoile α de Pégase (le Petit Cheval), par trois tertiaires formant un triangle aplati, dont la base se prolonge en une file d'étoiles entre le Capricorne et les Poissons. De cette base part, comme une pluie, une foule de très-petites étoiles, formant l'eau qui sort de l'ampore et se rapprochant de l'horizon. C'était à juste titre que le *Verseau* annonçait aux Egyptiens l'inondation du Nil.

L'origine de cette constellation, comme celle de toutes les autres, est diversement expliquée. Les dissertateurs les plus profonds inclinent à croire qu'elle représente Gany-mède, le beau Gany-mède que Jupiter fit enlever par un aigle pour lui servir le nectar, en remplacement d'Hébé. (V. Virgile, l'*Énéide*, liv. III et V, et Ovide, les *Métam.*, liv. X.)

VERSELET s. m. (vèr-se-lè — dimin. de vers). Petit vers. || Verset. || Vieux mot.

VERSEMENT s. m. (vèr-se-man — rad.

verser). Action de verser de l'argent, des valeurs dans une caisse, entre les mains de quelqu'un : *Faire un versement. Opérer un versement. Echelonner une souscription en plusieurs versements.*

VERSER v. a. ou tr. (vèr-sé — lat. versare, fréquentatif de vertere, tourner. L'acception de répandre, faire couler, est déduite de l'idée de renverser un vase ou de l'incliner pour en faire sortir le liquide. La signification originaire, renverser, se trouve encore dans La Fontaine, qui disait : *verser un champ*, imitant en cela le *versare glebas* d'Horace; elle reparait aussi dans le composé *renverser*. Quant au latin *vertere*, il se rattache à la racine sanscrite *var*, tourner). Répandre, faire couler : *verser de l'eau dans une cruche. verser du vin dans un verre. verser du plomb fondu dans un moule. verser de l'orge dans un sac. Ceux qui ont besoin de la lumière d'une lampe ont soin d'y verser de l'huile.* (Rollin.)

— **Faire tomber**, en parlant de la voiture que l'on conduit ou des personnes qu'elle renferme : *Le cocher a versé sa voiture, nous a versés dans un bourbier.*

— **Fig.** Infuser, faire pénétrer : *La vie a tant d'amertumes, qu'il ne faut pas que ceux qui peuvent l'adoucir y versent du poison.* (Vol.)

J'adoucirai ta peine en écoutant ta plainte, Et mon cœur versera du baume dans ton cœur. LAMARTINE.

|| Répandre, distribuer : *Un peuple à qui l'on verse la liberté tout d'un coup ne résiste guère à cet envirement subit.* (E. Laboulaye.) *Les astres, qui semblent verser sur nous la lumière et la vie, apparaissent comme les forces qui nous protègent et nous nourrissent.* (A. Maury.)

— *Verser des larmes, des pleurs.* Pleurer : *Une émotion tendre ou pénible fait verser des larmes.* (Mourmens.)

Je meurs, et sur la tombe où lentement j'arrive Nul ne viendra verser des pleurs. GILBERT.

— *Verser le sang.* Tuer ou faire tuer quelqu'un : *On pardonne quelquefois à celui qui verse le sang, jamais à celui qui en reçoit le prix.* (Chateaub.) || *Verser son sang.* Donner, sacrifier sa vie : *verser son sang pour la patrie. Ceux qui versent leur sang pour l'Etat ont bien un peu le droit de savoir si c'est de l'Etat qu'il s'agit quand ils se battent.* (Mme de Staël.)

— *Verser l'or à pleines mains.* Le prodiguer follement.

— *Verser ses secrets, ses peines, ses chagrins dans le cœur, dans le sein de quelqu'un.* Les lui confier : *versez dans mon sein toutes vos peines.* (V. Hugo.)

— *Verser le mépris, le ridicule sur quelqu'un.* Le rendre méprisable, le couvrir de ridicule. || En ce sens, on dit mieux *déverser*.

— **Fin.** Déposer, fournir, en parlant des espèces, des valeurs : *verser une somme dans une caisse. verser des fonds pour une entreprise, pour une affaire.*

— **Agric.** Coucher à terre, en parlant des moissons sur pied : *L'orage a versé nos blés.*

— **v. n.** ou intr. Tomber sur le côté, en parlant d'une voiture et de ceux qui sont dedans : *Son cabriolet est sujet à verser. Nous versâmes à l'entrée du village.*

— **Par ext.** Tomber, rouler à terre : *Il vaut mieux, à mon avis, Verser à table qu'en route.* DESAUGIERS.

— **Fig.** Faire une chute morale; subir un échec : *Les hommes ne connaissent guère que les excès; on chancelle à gauche, on verse à droite.* (Aignan.) *Sur le chemin de la vie, nous versons tous à la même place.* (A. d'Houdetot.) *Qu'importe de quel côté on verse au fond de l'abîme? Une seule chose importe, c'est de n'y pas verser.* (E. de Gir.)

— **Agric.** Etre renversé, couché, en parlant des céréales sur pied : *La pluie, le vent a fait verser les blés, les avoines. Les blés*

fin versent beaucoup plus facilement que les gros blés. (M. de Dombasle.) *Lorsque l'on craint, à sa végétation luxuriante, que le blé ne vienne à verser, on y fait passer les moutons pour brouter les jeunes pousses.* (Raspail.)

Se verser v. pr. Etre versé : *Ce vin doit se verser avec précaution.* || Etre déposé, en parlant de sommes, de valeurs : *Les impôts se versent chez les percepteurs.*

— **Verser à soi :** *se verser un verre de vin, un verre de bière.*

— **Syn. Verser, répandre.** V. RÉPANDRE.

VERSET s. m. (vèr-sé — dimin. de vers). Chacun des petits paragraphes qu'il est d'usage de distinguer et de numérotter dans la Bible; division analogue dans un autre ouvrage : *Le huitième verset du premier chapitre de la Genèse. Le verset correspond à ces repos que la respiration impose, lors même que le sens ne les exige pas.* (Renan.)

— **Liturg.** Dans l'office du bréviaire, Paroles tirées de l'Ecriture, et suivies presque toujours d'un répons : *Chanter le verset et le répons.*

Le pasteur était à côté Et récitait, à l'ordinaire, Mantes dévotes oraisons, Et des versets, et des répons. LA FONTAINE.

— **Typogr.** Signe en forme de v barré (∇), que l'on emploie, dans les livres d'église, pour indiquer les versets.

— **Encycl.** Bibliogr. Les versets furent imaginés, à l'origine, pour suppléer à la ponctuation. On distinguait ainsi, chez les Grecs et les Latins, les membres et les sous-membres de la proposition. Chaque verset formait une ligne, ce que les Grecs appelaient *stichos*. Le compte des versets donnait le nombre de lignes qu'il y avait dans un volume. Nous savons, par les commentaires, qu'Asconius Pedanius, grammairien latin du I^{er} siècle après J.-C., écrivit, sur les discours de Cicéron, que les œuvres de l'orateur romain étaient divisées en versets, et que ces versets étaient numérotés. Asconius en cite plusieurs par leurs numéros. Les discours de Démosthène étaient de même divisés en versets. Saint Jérôme introduisit cette distinction par versets dans l'Ecriture sainte, pour en faciliter la lecture et l'intelligence aux simples fidèles. « Souvent, disent les bénédictins dans le *Nouveau traité de diplomatique*, on mit, au commencement d'une nouvelle phrase ou d'un verset, une lettre un peu plus grande et qui avançait plus que les autres lignes. Les vides en blanc suppléaient encore aux interponctuations; et c'est la plus ancienne manière de ponctuer, ou plutôt de marquer sans point la pause qui laisse au lecteur le temps de respirer, en même temps qu'elle met de la netteté dans le discours. »

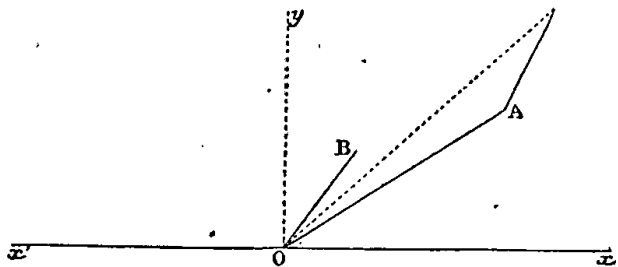
Après l'invention de l'imprimerie, ce sont les psaumes que l'on divisa d'abord en versets dans le *Quintuple psalterium* (1509, in-fol.), qu'imprima à Paris le premier des Estienne. En 1528, Sanctes Pagnin, dans sa Bible latine, plaça des chiffres en marge des versets, imitant en cela les Bibles hébraïques, mais sans distinguer chaque verset par un alinéa. Robert Estienne divisa par versets le texte du Nouveau Testament (1551). Ce système fut adopté unanimement par le clergé de France, et Vitré suivit l'exemple de Robert Estienne dans sa belle édition de 1652.

VERSEUR s. m. (vèr-seur — rad. verser). Min. Appareil établi à l'orifice d'un puits de mine, pour faire basculer et vider les wagons, les bennes et les berlines, à mesure que la machine d'extraction les amène : *Verseur à chariot. Verseur fixe à étriers.*

— **Mathém.** Ligne dont la longueur et la position indiquent la valeur d'un nombre imaginaire.

— **Comm.** Employé de la halle de Paris qui distribue le poisson par lots, avant la vente à la criée.

— **Encycl.** Mathém. Quelques savants ont proposé de figurer les nombres par des li-



gnes droites partant d'un même point fixe O et différemment inclinées sur un axe fixe Ox. Les nombres positifs seraient représentés par des longueurs proportionnelles comptées de O vers x; les nombres négatifs le seraient par des longueurs comptées de O vers x; enfin, pour représenter un nombre imaginaire,

$$a + b\sqrt{-1},$$

préalablement mis sous la forme

$$\rho(\cos \theta + \sqrt{-1} \sin \theta),$$

on porterait la longueur ρ , ou le module du nombre, sur une droite faisant avec Ox un

angle égal à l'argument θ , compté de droite à gauche comme en trigonométrie. Ainsi OA représenterait le nombre ayant pour module OA et pour argument $\angle AOA$. OA, ainsi dirigé, prend le nom de *verseur* du nombre représenté.

Ce mode de représentation a été utilisé par M. Mourcy pour la démonstration de ce théorème de Cauchy, que toute équation algébrique a une racine de la forme

$$a + b\sqrt{-1}.$$

Les combinaisons arithmétiques entre les nombres y sont assez simplement remplacées par des combinaisons graphiques. Ainsi

pour ajouter la quantité représentée par OB à celle que représente OA, il suffirait d'achever le parallélogramme construit sur ces deux droites; la diagonale donnerait le *verseur* de la somme. En effet, le *verseur* d'un nombre peut être défini : la droite dont la projection sur Oz est la partie réelle du nombre et dont la projection sur la perpendiculaire Oy en est la partie imaginaire, débarrassée du signe $\sqrt{-1}$. Or, l'addition de deux nombres imaginaires se fait en ajoutant séparément leurs parties réelles et leurs parties imaginaires; le *verseur* d'une somme doit donc donner pour projection sur les deux axes les sommes des projections des *verseurs* des parties; or, la résultante des deux *verseurs* est la seule droite qui remplisse les deux conditions. Pour multiplier les nombres dont OA et OB sont les *verseurs*, il faudrait ajouter les arguments et multiplier les modules. Or, la multiplication des modules, l'unité étant naturellement donnée, revient à la construction d'une quatrième proportionnelle à cette unité, à OA et à OB, etc.

VERSCOLORE adj. (vèr-si-ko-lo-re — lat. *versicolor*; de *versus*, changé, et de *color*, couleur). Qui a diverses couleurs, qui est mélangé de plusieurs couleurs.

— Hist. nat. Qui change ou varie de couleur suivant l'incidence des rayons lumineux : *Feldspath versicolor*.

— s. m. Ornith. Espèce de corbeau, qui vit en Chine et au Japon.

VERSCOSTÉ, ÉE adj. (vèr-si-ko-sté — du lat. *versus*, divers; *costa*, côte). Hist. nat. Qui offre des côtes inégalement saillantes.

VERSCULET s. m. (vèr-si-ku-lè — du lat. *versiculus*, dimin. de *versus*, vers). Petit vers : *Je ne vous envoie point les versicules* faits en l'honneur de Mlle Clairon. (Volt.)

VERSIFICATEUR, TRICE s. (vèr-si-fi-ka-teur, tri-se — rad. *versifier*). Celui, celle qui fait des vers; celui, celle qui se fait remarquer plutôt par la facilité et l'élégance que par l'invention et le génie : *Malheur au versificateur qui n'est que versificateur!* (Volt.) *Il y a entre le poète et le versificateur la distance qui se trouve entre l'orateur et le rhéteur.* (Noël.) *On naît poète, on devient versificateur.* (Vacquerie.)

— Encycl. On confond assez souvent le *versificateur* avec le poète. C'est une erreur grave. Quand on dit simplement d'un écrivain qu'il est un bon *versificateur*, on dit seulement qu'il entend bien l'art des vers; mais cela ne prouve pas qu'il soit poète. On peut être tout à la fois *versificateur* et poète; on peut n'être que l'un ou l'autre, toutefois, les grands poètes sont en général d'excellents *versificateurs*. C'est sur des règles convenues que repose la versification. C'est de l'âme que jaillit la poésie. Emportée ou tendre, voluptueuse ou chaste, étincelante ou voilée, elle reflète les passions et les sentiments de celui qui chante; création spontanée, elle a le charme, le mouvement et l'élan que ne sauraient donner les procédés artificiels, mais elle a aussi cette merveilleuse et secrète ordonnance sans laquelle il n'y a pas de véritable création. Son désordre n'est jamais d'apparence; il s'explique par cette mystérieuse logique des passions à laquelle obéit le cœur humain. Telle est la puissance de la vraie poésie. La confondre avec l'art de faire des vers, de bien ordonner des strophes, d'imaginer des rythmes, est une erreur de rhéteur dont la critique moderne a depuis longtemps fait justice. Sans doute, la poésie veut, pour s'exprimer, une langue harmonieuse, cadencée, qui se plie aux mouvements de l'âme, où l'image se reflète avec ses plus délicates nuances; sans doute, le grand poète, mieux que personne, parlera cette langue et sera un grand artiste; mais sans la poésie, cette langue des vers n'a plus que le charme d'une vaine et matérielle harmonie et le mérite puéril de la difficulté vaincue. Le poète élève l'âme; le *versificateur* flatte l'oreille.

Afin de faire mieux sentir la différence qui existe entre le *versificateur* et le poète, prenons pour exemple un des hommes les plus illustres de notre littérature classique, Jean-Baptiste Rousseau, non dans ses *Épigrammes*, où il montra une incontestable supériorité, mais dans ses *Odes*. Disciple de Boileau, il travailla vingt ans sous les yeux de ce maître rigide. « J'en appris, dit-il, tout ce que je sais en poésie. » Or, que pouvait lui apprendre l'auteur du *Lutin*? La rime, la césure, les effets des rythmes variés, l'harmonie des vers, la pureté et les délicatesses de la langue, en un mot la versification. Mais la poésie? Elle est ou elle n'est pas : on ne saurait l'apprendre d'un maître ni l'enseigner à des disciples. C'est donc de la versification que veut parler Rousseau, par une confusion de mots générale, du reste, à cette époque.

Les *Odes* de Rousseau, variées de rythme et remarquables par une coupe de strophe toujours conforme au sujet, sont cependant, presque toutes, d'une déplorable monotonie. C'est qu'elles ne viennent pas de l'âme et n'éveillent ni nos sentiments ni nos enthousiasmes. Tout y est de convention : pensées, images, passions; et l'éternelle mythologie enveloppe la pensée d'un linceul glacé. Dans

les imitations de la Bible, le vers français laisse parfois passer quelques parfums de cette grande et intime poésie des psaumes; parfois il s'assouplit, il s'attendrit; le *versificateur* s'oublie, et il semble que le prophète lui-même tienne la lyre d'où s'échappent des notes graves et tristes. Mais quand le souvenir des chœurs d'*Esther* et d'*Athalie* traverse cette lecture, on sent bien vite à quel degré Racine l'emporte en grâce et en sentiment, en délicatesse et en force, en douceur et en éclat.

Parmi nos poètes contemporains, Alfred de Musset et surtout Victor Hugo peuvent être cités comme présentant toutes les qualités du vrai poète mis en regard du simple *versificateur*, qui n'a que du talent tandis que le poète brille par le génie.

VERSIFICATION s. f. (vèr-si-fi-ka-si-on — rad. *versifier*). Art, manière de faire, de tourner les vers : *Versification savante, aisée. Versification incorrecte, lâche, pénible. Connaître les règles de la versification. La versification est un art singulier dont l'examen est inépuisable.* (Mme de Staël.) *La versification française, avec ses alexandrins qui vont deux à deux, a peu de majesté et de mouvement.* (Michelet.) *Emploi des vers : La versification est nécessaire à l'ode et à l'épique.* (Condillac.)

— Encycl. Les principales règles de la versification peuvent se réduire à huit. Elles concernent : la mesure, la césure, la rime, l'inversion, l'hiatus, l'enjambement, les licences poétiques et les mots poétiques.

— De la mesure des vers. Dans les vers français, chaque syllabe se nomme pied; ainsi, au lieu de dire un vers de six, de dix, de douze syllabes, on dit plus généralement un vers de six, de dix, de douze pieds.

Il y a des vers de douze, de dix, de huit, de sept; de six, de cinq, de quatre, de trois, de deux et même d'un pied. Les vers de neuf et surtout ceux de onze pieds sont inusités.

Quand un vers se termine par une syllabe muette, cette syllabe ne compte jamais dans la mesure du vers :

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde.

LA FONTAINE.

Elle ne compte pas non plus dans le corps du vers quand elle est suivie d'un mot qui commence par une voyelle ou un h muet :

Ma fille, il faut céder : votre heure est arrivée.

RACINE.

Ces syllabes comptent devant une consonne ou un h aspiré :

Le masque tombe, l'homme reste,

Et le héros s'évanouit.

J.-B. ROUSSEAU.

Si l'h muet est suivi des lettres s, nt, il ne compte pas pour une syllabe à la fin du vers :

Le sage est ménager du temps et des paroles.

LA FONTAINE. (dent.)

Mais sur le front des camps déjà les bronzes gronde.

LAMARTINE.

Mais il compte toujours pour une syllabe dans le corps du vers, même quand il est suivi d'une voyelle ou d'un h muet :

Craignez d'un vain plaisir les trompeuses amours.

BOILEAU.

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux.

LA FONTAINE.

Dans les troisièmes personnes des verbes en *aient*, l'e est considéré comme nul, et ces mots peuvent entrer dans le corps d'un vers, même devant une consonne :

Mes larmes t'imploreraient pour mes tristes enfants.

VOLTAIRE.

Il n'en est pas ainsi pour les verbes en *oient*, qui, à l'exception de *soient*, ne peuvent précéder une consonne. Ainsi, ce vers est régulier :

Qu'ils soient de vos écrits les compagnons fidèles.

Celui-ci serait faux :

Les hommes croient toujours les choses qu'ils désirent.

[rent.]

Ces distinctions pourront paraître un peu subtiles; néanmoins, nos meilleurs poètes les ont observées.

L'e muet venant à la suite d'une voyelle dans l'intérieur d'un mot ne compte pas pour une syllabe; ce cas se présente le plus ordinairement dans les mots en *uement* et en *ement*, comme *dévouement*, *venement*, et dans les futurs des verbes de la première conjugaison, comme *tuerai*, *crierons*, *louerez*. Exemples :

Je me dévouerai donc, s'il le faut; mais je pense

Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi.

LA FONTAINE.

Je vous sacrifierai cent moutons; c'est beaucoup

Pour un habitant du Parnasse.

LA FONTAINE.

Quand ce cas se présente, il est préférable de supprimer l'e muet et de le remplacer par un accent circonflexe.

Quand plusieurs voyelles se suivent dans un mot, comme *ta, toi, ian, iau, ien, ie, îe, tel, tère, tou, ton*, etc., il est essentiel de savoir si elles forment deux syllabes ou une seule, c'est-à-dire si elles se prononcent en deux ou en une seule émission de voix; si l'on doit dire *i-a* ou *ta, t-ai* ou *ia, i-au* ou

iau, i-an ou *ian*, etc. Cette règle, qui n'a qu'une importance secondaire en grammaire, doit être rigoureusement observée dans la versification; car la régularité du vers en dépend.

La forme généralement deux syllabes, comme dans *di-ant, di-adème, di-di-a, conf-a, vi-ager*, etc.; excepté dans *diable, diacre, facre, liard*.

La forme deux syllabes, comme dans *je ni-ai, je dév-ai, je mari-ai, ni-ais*, etc.; excepté dans *bréviaire*.

Biais est à volonté d'une ou de deux syllabes.

Ian et *ien* (se prononçant *ian*) forment deux syllabes : *étudi-ant, oubli-ant, li-ant, pati-ent, expéri-ence, expédi-ent*. Il faut excepter *viande*.

Iau forme deux syllabes : *mi-aufer, besti-auz, impéri-auz*, etc.

Ien (se prononçant *in*) ne forme généralement qu'une syllabe dans les petits mots, tels que *bien, chien, rien, mien, tien, sien*, je viens, je tiens; excepté *li-en*, qui en forme deux. Il est de deux syllabes dans les mots plus longs, et, en général, dans les adjectifs d'état, de profession ou de pays, comme *grammairi-en, comédi-en, musici-en, histori-en, magici-en*, et dans les noms propres, comme *Phrygi-en, Quintili-en*, etc. Cependant il est d'une seule syllabe dans *chrétien, maintien, obtienne, appartienne*. Les poètes font *ancien* et *gardien* tantôt de deux, tantôt de trois syllabes.

L'e n'est ordinairement que d'une syllabe, comme dans *amitié, moitié, pitié, siège, liège*, etc.; excepté dans *pi-été, sui-été*, et dans les participes des verbes en *ier*, comme *humili-é, mari-é, appréci-é*.

L'a est toujours monosyllabique, comme *diète, lièvre, chaumière*; excepté *quatrième, iniquité*.

Iel est d'une syllabe dans *ciel, miel, fiel*, et de deux dans la plupart des autres cas : *essenti-el, artifici-el, matériel, véni-el*, etc.

Ier est de deux syllabes dans les verbes, comme *humili-er, justifi-er, appréci-er*, etc.

Dans les autres mots, substantifs ou adjectifs, *ier* est de deux syllabes s'il est précédé d'une consonne double, comme *br, dr, tr, bl, cl*, etc. : *marbri-er, madri-er, maurtri-er, tabli-er, boucli-er*.

Il est d'une seule syllabe après une consonne simple, comme *papier, mûrier, meunier, premier, dernier*, etc.

Iier est, à volonté, de deux syllabes ou d'une seule :

Mais *hi-er* m'aborde, et me prenant la main :

« Ah! monsieur, m'a-t-il dit, je vous attends de main... »

BOILEAU.

Le bruit court qu'avant-hier on vous assassina.

BOILEAU.

Terre est toujours monosyllabique, comme dans *terre, pierre*, etc.

Ieu est monosyllabique dans les substantifs, comme *épieu, milieu, Dieu*.

Il est dissyllabique dans les adjectifs, tels que *audaci-eux, ambiti-eux, séri-eux*; excepté *vieux*, et l'adverbe *mieux*.

Ie est de deux syllabes, comme dans *violence, vi-olon, diu-cèse*; excepté dans *babiole, fole* et *pioche*.

Ion est de deux syllabes dans tous les substantifs, comme *religion, nation, création*, et dans les verbes en *ier* : nous *étudi-ons*, nous *fortifi-ons*, etc.

Il est monosyllabique dans les autres cas : nous *étions*, que nous *aimassions*.

Ui est monosyllabique : *construire, fuir, déduire*; excepté *ru-ine, bru-ine, pitu-ite, flu-ide, su-icide*.

Oui est de deux syllabes, comme *jou-ir, éblou-ir, inou-t*; excepté dans l'affirmatif *oui*.

Oe est dissyllabique, comme dans *po-ème, po-ète*; excepté dans *poète* et *moelle*.

Oin est monosyllabique : *coïn, soïn, be-soïn*.

Ieur est dissyllabique : *antéri-eur, ingéni-eur, supéri-eur*.

Oue est dissyllabique : *jou-et, lou-er, avou-er*; excepté *fouet* et *fouetter*.

Ue et *ua* sont dissyllabiques : *attribu-er, du-el, au-er, tu-er, ru-ade*; excepté *écuelle*.

— De la césure. Dans les vers de douze pieds, on doit observer un repos entre la sixième et la septième syllabe, c'est-à-dire au milieu du vers. Ce point de repos se nomme *césure*; chaque moitié de vers s'appelle *hémistiche* :

Aux petits des oiseaux — Dieu donne leur pâture.

Le plus souvent, la césure est faible et n'est marquée par aucun signe de ponctuation; mais le repos n'en est pas moins sensible.

La césure s'observe aussi dans les vers de dix pieds; alors le repos a lieu entre la quatrième et la cinquième syllabe, ce qui donne quatre pieds pour le premier hémistiche et six pour le second :

Coulez, mes vers, — enfants de la nature.

La césure est déficiente :

10 Si elle coupe un mot en deux :

Ces peuvent tous les fai — bles humains devant

[Dieu?]

20 Si elle tombe sur une syllabe muette qui ne s'élève pas :

La bonne fortune — rend le cœur orgueilleux.

Mais si l'élision est possible, c'est-à-dire si le second hémistiche commence par une voyelle, la césure est bonne :

C'est en vain qu'au Parnasse — un téméraire au-

[teur...]

Le repos étant la condition essentielle de la césure, celle-ci sera encore déficiente quand elle tombera entre deux mots inséparables par le sens, comme :

10 Un déterminatif et un nom :

Je fus témoin de la — fureur qui l'animait.

20 Un qualificatif et un nom :

S'il pouvait de ce lieu — suprême s'approcher.

C'est encore un plus grand — sujet de s'étonner.

Il y a exception à cette règle quand le nom est accompagné de plusieurs adjectifs :

Morbleu! c'est une chose — indigne, basse, infâme!

30 La préposition et ses compléments :

Moi, vous revoir après — ce traitement indigne!

40 Le pronom sujet et le verbe :

Je me flatte que vous — me rendrez votre estime.

50 Les deux parties d'une locution :

Quoi! vous fuyez tandis — que vos soldats combat-

[tent!]

60 Le verbe être et l'attribut :

On sait que la chair est — fragile quelquefois.

70 L'auxiliaire et le participe :

Le maître-aute! était — orné de fleurs nouvelles.

80 Les monosyllabes *plus, très-fort, bien, mal, mieux, trop*, et les adjectifs qui les suivent :

Ce jargon n'est pas très — nécessaire, il me semble.

— De la rime. Comme nous consacrons, dans ce dictionnaire, un article très-développé à la rime, nous y renvoyons le lecteur.

Inversion ou transposition des mots.

Quoique les règles de la langue poétique ne diffèrent pas des règles de la prose, il est cependant permis de faire, dans la construction de la phrase en vers, des transpositions que la prose n'admettrait pas, et qui contribuent pour beaucoup à l'harmonie et à la noblesse des vers. Mais il faut faire ces transpositions avec goût, de manière qu'elles ne produisent aucune dureté, aucune équivoque, et qu'elles conservent ce caractère de netteté, de clarté et de précision qui est propre à la langue française.

On peut transposer :

10 Le sujet du verbe :

Je suis, ainsi le veut la fortune ennemie.

20 Le complément du nom :

Dieu combla du chaos les abîmes funébres.

D'une prison sur moi les murs pesent en vain.

30 Le complément indirect du verbe :

Aux petits des oiseaux Dieu donne leur pâture.

40 Les compléments circonstanciels :

Vers la ville à l'instant ils trottent côte à côte.

De sa tremblante main sont tombés les fuseaux.

50 Les adverbes :

Quelques crimes toujours précèdent les grands cri-

[mes.]

L'insecte vainement cherche à leur échapper.

On ne doit pas transposer le complément direct du verbe; ainsi, il n'est pas permis de dire avec Racine :

Et si quelque bonheur nos armes accompagne,

ni avec la Fontaine :

Aucun nombre, dit-il, les mondes ne limite.

L'aigle et le chat-huant leurs querelles cessèrent.

Un certain loup dans la saison

Que les tièdes zéphyrs ont l'herbe rajeunie...

Iris, je vous jure; il n'est que trop aisé;

Mais vous avez cent fois notre encens refusé.

Mais l'inversion est légitime et même nécessaire, aussi bien en prose qu'en vers, si le complément direct est un pronom personnel ou relatif :

Toutes les dignités que tu m'as demandées,

Je te les ai sur l'heure et sans peine accordées.

— De l'hiatus et de l'enjambement. Nous en parlons longuement dans des articles spéciaux auxquels nous renvoyons le lecteur.

— Des licences poétiques. Si la poésie a les entraves de la mesure et de la rime, elle a aussi certains privilèges certaines licences, qui ne sont pas accordées à la prose. Ces licences portent principalement sur l'orthographe des mots.

Il est permis au poète :

10 D'écrire encore avec ou sans *e*, suivant les besoins de la mesure ou de la rime :

Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage

Dont je couvre le voisinage.

20 D'écrire avec ou sans *s* les mots *justes, jusque, certes, certe, naguères, naguère, guère, guères, grâces à, grâce à*, et certains noms propres, comme *Athènes, Athènes, Thèbes, Thèbe, Londres, Londre, Charles, Charle, Démosthènes, Démosthène, Versailles, Versaille*, etc. :

Sion, jusques au ciel élevée autrefois,

Jusqu'aux enfers maintenant abaissée.

RACINE.

Thèbes à cet arrêt n'a point voulu se rendre.

RACINE.

Et l'on insulte au dieu que Thèbe entière adore.

DESAINTEANGE.

30 De supprimer *s* de la première pet-

sonné de certains verbes, comme *j'aperçois, j'aperçois; je crois, je crois; je dois, je dois; j'avertis, j'avertis; je ris, je ris* :
Portez à votre père un cœur où j'entrevois
Moins de respect pour lui que de haine pour moi.

Vous ne répondez pas ? Perfidie, je le voi,
Tu comptes les moments que tu perds avec moi.

— *Des mots poétiques.* Le style de la poésie doit être plus choisi, plus relevé, plus noble que celui de la prose. Aussi y a-t-il certains mots, certaines locutions surtout, qui, très-usitées en prose, rendraient la poésie vulgaire. Ce sont les suivantes : *c'est pourquoi, afin que, pourvu que, parce que, de même que, après que, à moins que, non-seulement, en effet, d'ailleurs, pour ainsi dire, etc.*

Quant aux mots qui sont par eux-mêmes bas et vulgaires, le véritable poète sait les relever et les ennoblir, et trouver dans son génie l'artifice qui fait disparaître la bassesse des choses que ces termes expriment. Racine en offre d'heureux exemples :
Des lambeaux pleins de sang et des membres affreux,
Que des chiens dévorants se disputaient entre eux.

Ai-je besoin du sang des boucs et des génisses ?
Ce nom de roi des rois et de chef de la Grèce
Chatouillait de mon cœur l'orgueilleuse faiblesse.

Tu le vois tous les jours, devant toi prosterné,
Baiser avec respect le pavé de tes temples.

Donnez : peu me suffit. Je ne suis qu'un enfant;
Un petit sou me rend la vie.

Beaucoup d'expressions, qui seraient un peu emphatiques dans la prose ordinaire, sont employées surtout en poésie. En voici quelques-unes :

Achéron, Coccyte pour Enfer.
Acier. — Poignard, épée, couteau.

Airain, bronze. . . — Canon, cloche.
Amphitrite. . . . — La mer.

Antique. — Ancien.
Antonin. — Vent violent.

Courroux. — Colère.
Coursier. — Cheval.

Épouse, époux. . . — Femme, mari.
Flamme. — Amour.

Forfait. — Crime.
Glaive. — Épée.

Hymen, hyménée. . — Mariage.
Labeur. — Travail.

VERSIFIER v. a. ou tr. (vèr-si-fi-é — lat. *versificare*; de *versus*, vers, et de *facere*, faire. Prend deux i de suite aux deux premiers. pl. de l'imp. de l'ind. et du pres. du subj. : *Nous versifions; que vous versifiiez*).

Mettre en vers : *Versifier un compliment.* Thomas Corneille a écrit très-mal la tragédie, et il a versifié assez heureusement le Festin de Pierre. (Laharpe.)

— v. n. ou intr. Faire des vers; tourner les vers : *Aimer à versifier. Il ne suffit pas, pour être poète, de savoir versifier. Je chasse peu, je versifie beaucoup.* (Vol.)

VERSIFORME adj. (vèr-si-for-me — du lat. *versus*, changé, et de *forma*). Hist. nat. Dont la forme est sujette à changer, à varier.

VERSIGNY (Jean-Baptiste-Victor), avocat et homme politique français, né à Gray (Haute-Saône) en 1819, mort en 1872. Il étudia le droit à Paris, se fit inscrire au barreau de cette ville en 1842 et devint secrétaire de M. Bonjean. Ses opinions républicaines lui valurent d'être nommé, en 1849, représentant du peuple à l'Assemblée législative dans la Haute-Saône. Il siégea avec les républicains.

Il eut une vive opposition au gouvernement réactionnaire de Louis Bonaparte et se signala par ses qualités oratoires. Son talent et la fermeté de ses convictions le firent exiler de France après le coup d'Etat du 2 décembre 1851. M. Versigny se rendit alors en Suisse et se fixa à Neuchâtel, où il s'occupa particulièrement de la création de chemins de fer. De retour en France en 1864, il reprit sa profession d'avocat à Paris. Après la révolution du 4 septembre 1870, le gouvernement de la Défense l'appela à faire partie de la commission provisoire qui remplaça le conseil d'Etat (19 septembre), et il en devint un des membres les plus actifs. Lors de la nomination des membres du nouveau conseil d'Etat par l'Assemblée nationale, la majorité réactionnaire l'écarta de ce corps. Il mourut quelque temps après, à la suite d'une douloureuse maladie. On lui doit un ouvrage intitulé : *De l'influence du criminel sur le civil* (Dijon, 1843, in-8°).

VERSION s. f. (vèr-si-on — lat. *versio*; de *versum*, supin du verbe *vertere*, proprement tourner, retourner). Traduction d'une langue dans une autre; se dit surtout en parlant des textes anciens : *Version littéraire.* *Version chaldéenne, arabe.* *La version des Septante.* *Luther ne put souffrir qu'un autre que lui se mélat de tourner la Bible; il en avait fait une version très-élégante en sa langue.* (Boss.)

Traduction que font les élèves d'une langue ancienne en leur propre langue : *Version*

grecque. *Version latine.* *Faire une version, sa version.* *Etre le premier en version.* *Obtenir le premier prix de version.*

— Manière de raconter un fait : *Il y a sur ce fait différentes versions.* (Acad.)

— Chir. Manœuvre qui a pour but de retourner l'enfant qui se présente mal dans l'accouchement : *Version occipitale.* *Version pédale.* *Version spontanée.* Mouvements qu'exécute le fœtus pendant la première période du travail.

— Syn. *Version*, traduction. V. **TRADUCTION**.

— **Encycl.** Chir. Il arrive parfois que dans un accouchement le fœtus, au lieu de se présenter par une de ses extrémités, est placé transversalement au détroit supérieur (v. **BASSIN**). La longueur du fœtus étant plus grande que le plus grand diamètre du bassin, il est impossible que le phénomène de la parturition se termine dans de semblables circonstances. Si cependant le fœtus, très-petit, est mort et ramolli par son séjour dans les eaux de l'amnios (v. **PÉRIS**), il pourra se plier de façon à pénétrer dans le petit bassin.

D'autres fois, le fœtus vivant pourra changer lentement de position de façon à offrir au détroit supérieur une de ses extrémités. Ce changement de position à la période ultime de la grossesse a reçu de M. Velpeau le nom d'évolution spontanée. Mais ce ne sont là que des terminaisons exceptionnelles. Le plus souvent, malheureusement, le cas où le fœtus se présente transversalement entraîne fatalement la mort de la mère et de l'enfant, à moins que l'accoucheur ne vienne y remédier.

Pour cela, il pratique une opération dans laquelle il ramène au détroit supérieur du bassin l'une des extrémités fœtales. C'est cette opération qui porte le nom de *version*. Les deux extrémités pouvant être ramenées au détroit supérieur, il en est résulté deux sortes de *versions* : la *version céphalique* et la *version pelvienne*.

Les anciens, pénétrés des préceptes hippocratiques, considéraient toute présentation autre que le sommet comme une présentation non naturelle, et alors, quand le siège était au détroit supérieur (v. **POSITION**), ils tentaient par des manœuvres externes, avant la rupture des membranes, de retourner la tête et de la ramener à la partie inférieure de la matrice. Cette opération était encore pratiquée chaque fois que la tête se trouvait dans une des fosses iliaques (présentation du tronc), ou quand elle était inclinée vers l'une ou l'autre épaule, ou bien encore si on avait reconnu une présentation de la face, qui n'est qu'une présentation du sommet défilé.

POSITION. Celse le premier, dans son livre *De re medica*, conseille, quand l'enfant est mort, si le siège se présente, d'aller chercher les pieds pour terminer l'accouchement. La difficulté d'exécuter la *version céphalique* dans les présentations du siège fit abandonner à la nature ces sortes de présentations, et, l'expérience aidant, elles finirent par être classées parmi les accouchements naturels.

France, en 1561, et après lui Ambroise Paré sont les premiers qui aient érigé en précepte qu'on doit extraire le fœtus par les pieds quand le sommet a quitté la partie supérieure du bassin. Déjà cependant l'honneur en avait été conseillé cette pratique avec l'enfant vivant.

Mais c'est à Guillemeau, l'élève de Paré, que l'on doit d'avoir généralisé la *version pelvienne*, à ce point que la *version céphalique* est presque tombée définitivement dans l'oubli.

La *version pelvienne* ou podalique se pratique : dans toutes les présentations du tronc; quand un accident grave (hémorragie, éclampsie) menace la vie de la mère ou de l'enfant, quand on peut supposer que la terminaison prompte de l'accouchement conjurera ce danger.

Le manuel opératoire de la *version*, outre les soins préliminaires et consécutifs très-importants, mais qu'il serait superflu d'exposer ici, comprend trois temps : 1° introduction de la main et recherche des pieds du fœtus; 2° mutation ou évolution du fœtus (Velpeau), pelotonnement (Dubois); 3° extraction du fœtus ou dégagement.

VERSIONNAIRE s. m. (vèr-si-o-nè-re — rad. *version*). Individu qui compose en version pour un autre, ou même passe pour lui l'examen entier du baccalauréat.

VERSIPALME adj. (vèr-si-pal-me — du lat. *versus*, tourné, et de *palme*). Hist. nat. Dont les palmures n'ont pas le même sens.

VERSO s. m. (vèr-so — mot lat. avec lequel on sous-entend *folio*, et qui signifie proprement au feuillet tourné. *Verso* est l'ablatif de *versus*, participe passé passif du verbe *vertere*, tourner). Seconde page, revers d'un feuillet; opposé de recto : *Vous trouverez ce passage au verso. Le nouveau de l'Épître possédait de lui jusqu'à cent soixante registres de morceaux de choix, écrits d'une écriture très-fine, et même sur le verso.* (Sie-Beuve.)

VERSOIR s. m. (vèr-soir — rad. *verser*). Agric. Partie de la charrue attachée au cep, et qui sert à renverser sur le côté la bande de terre détachée par le coultre : *Le verso*

reçoit la bande de terre tranchée de côté par le coultre et la retourne plus ou moins complé-

tement. (M. de Dombasle.) *Il est des charrues à verso mobile, que l'on change de position à la tournée.* (Raspail.) On dit aussi **OREILLE**.

— **Encycl.** Le *verso*, appelé aussi *oreille*, est cette partie de la charrue destinée à soulever d'abord la bande de terre séparée par le coultre et le soc, puis à la renverser, soit en la divisant, soit en la couchant simplement sens dessus dessous. Le *verso* ne peut renverser cette bande que d'un seul côté, soit à la droite, soit à la gauche de l'attelage. Il ne peut donc servir à tracer deux sillons contigus. Il en résulte qu'on est forcé de labourer en planches plus ou moins larges, outre plusieurs autres inconvénients, auxquels on a cherché à parer au moyen des charrues tourne-oreille. La forme à donner au *verso*, pour qu'il produise tout son effet utile, est de la plus haute importance, et sa construction est un des problèmes les plus intéressants de la mécanique agricole.

VERSOIX, ville de Suisse; cant. et à 12 kilom. N. de Genève, à l'embouchure de la rivière du même nom dans le lac de Genève, sur la grande route de Suisse et sur le chemin de fer Ovest-Suisse; 1,100 hab. Fondée en 1770, elle appartient à la France jusqu'en 1789. Sous le règne de Louis XV, le ministre Choiseul ayant projeté d'en faire la rivale de Genève, on y traça plusieurs belles rues, on bâtit quelques jolies maisons et on construisit un port, seul avantage qu'elle ait retiré de ce projet. Manufactures de lampes, lustres, cabarets, urnes à thé, etc.

VERSONEX (François de), philanthrope suisse, qui vivait au xve siècle. D'origine syndic à Genève, il fonda dans cette ville une école pour la grammaire, la logique et les arts libéraux (1429), bâtit à ses frais une maison destinée à servir de collège et qui porta longtemps le nom de collège de Versonex, fit don à la ville d'une maison pour servir d'hôpital (1452) et laissa en 1466 une somme considérable destinée aux femmes malades et pauvres. Sa vie fut toute remplie par des bienfaits dont nous n'avons énuméré que les principaux. La reconnaissance publique a fait donner son nom à une des rues modernes de Genève.

VERSORIS (Pierre de), avocat, né à Paris en 1528, mort en 1588. Reçu avocat à Paris, il acquit rapidement une grande réputation dans l'exercice de cette profession. En 1564, les jésuites du collège de Clermont le prirent pour défenseur dans leur procès contre l'Université de Paris, qui voulait leur retirer le droit d'enseigner parce qu'ils ne se conformaient pas à ses lois, coutumes et règlements. Bien que l'avocat de l'Université fût le célèbre E. Pasquier, Versoris réussit à obtenir que les choses restassent dans le *statu quo*, ce qui permit aux jésuites de conserver la possession de leur collège. Le plaidoyer de Versoris a été inséré dans *l'Histoire latine de l'Université de Paris* (année 1565). Il renonça peu après au barreau, fut élu en 1570 député du tiers état aux états généraux de Blois et remplit, en outre, jusqu'à sa mort l'emploi de chef du conseil des Guises et de garde de leur sceau; mais il ne paraît pas avoir pris part à leurs intrigues politiques.

VERSTE s. m. (vèr-ste). Métrol. Mesure itinéraire usitée en Russie, et valant 1,067 mètres.

VERSTEGAN (Richard), littérateur anglais, mort vers 1635. Il étudia à Oxford, où il se distingua bientôt par sa connaissance approfondie de la littérature saxonne et des antiquités anglaises, puis quitta l'université sans prendre ses grades, parce qu'il ne voulut pas prêter serment. Après avoir embrassé publiquement la religion catholique, il se retira à Anvers, où il publia : *Theatrum crudelitatum nostri temporis*, pamphlet violent dirigé contre la reine Elisabeth et contre son gouvernement, à l'occasion surtout des persécutions exercées contre les jésuites et contre les catholiques. Cet ouvrage, devenu très-rare, est curieux à cause du grand nombre de gravures qu'il renferme et qui représentent la pendaison, la décapitation, et la mise en quartiers de ces martyrs, d'après des dessins de l'auteur lui-même. Ce livre dut être publié avant 1585, bien que la seule édition que l'on en connaisse aujourd'hui porte la date de 1592; car l'on rapporte qu'en 1585 Verstegan, se trouvant à Paris, fut mis en prison par ordre de Henri III et à la sollicitation de l'ambassadeur anglais. Il existe, en outre, une traduction française de ce livre qui porte la date de 1588. Verstegan, rendu à la liberté, s'établit comme imprimeur à Anvers et y acquit une belle fortune. Il y publia en 1605 la première édition de son ouvrage le plus connu, la *Restauration des notions erronées concernant la très-noble et très-renommée nation anglaise*. Ce livre, qui est orné comme le précédent de gravures d'après les dessins de Verstegan et qui a eu de nombreuses éditions, renferme des faits et des remarques curieuses. On attribue encore à Verstegan des *Odes en imitation des sept psaumes de la pénitence* et différents traités en anglais, imprimés hors de la Grande-Bretagne dans les premières années du xviii^e siècle, sans autre nom d'auteur que les initiales R. V.

VERSTOLK VAN SOBLEN (Jean-Gilbert,

baron), homme d'Etat hollandais, né à Rotterdam en 1777, mort en 1845. Après avoir étudié aux universités de Göttingue et de Kiel la jurisprudence et l'économie politique, il voyagea pendant quelque temps et, en 1801, devint juge à Rotterdam. Nommé, sous la domination française, directeur du pays de Gueldre, puis préfet du département de la Frise, il fut appelé en 1815, par le roi Guillaume I^{er}, à l'administration du grand-duché de Luxembourg, devint peu après ministre des Pays-Bas près la cour de Saint-Petersbourg et occupa ce poste pendant sept ans. En 1825, il entra dans le cabinet, comme ministre des affaires étrangères, et conclut en cette qualité la convention relative à la navigation du Rhin. Après la révolution de 1830, il prit part aux conférences de Londres, qui aboutirent à la séparation définitive de la Hollande, et conserva, néanmoins, son portefeuille, qu'il résigna volontairement en 1840. A sa mort, il laissa une riche collection de tableaux, de dessins et de gravures, dont une partie fut acquise pour l'Angleterre.

VERSURE s. f. (vèr-su-re — rad. *verser*). Emprunt fait à une personne pour servir ce qu'on doit à une autre : *Faire versure.*

VERT, **VERTE** adj. (vèr, vèr-te — du lat. *viridis*). Se dit d'une couleur particulière, produite par la combinaison du jaune et du bleu, placée entre ces deux couleurs dans le spectre, et très-répandue dans la nature, particulièrement dans les parties herbacées des végétaux : *Couleur verte.* *Satin vert.* *Robe verte.* *Lunettes vertes.* *La sarcelle de la Chine a sur la tête un magnifique panache vert et pourpre.* (Buff.)

Le jour succède au jour et l'année à l'année, Comme la feuille verte à la feuille fanée.

A. BARBIEUX.

— Qui a encore de la sève, qui n'est pas encore sec : *Le bois vert casse plus difficilement que le bois sec.* (Buff.)

— Fais, nouveau, en parlant des légumes : *Légumes verts.* *Pois verts.* *Les légumes verts ne fournissent aux tissus qu'une nourriture insuffisante.* (L. Cruveilhier.)

Je consens de bon cœur, pour punir ma folie, Que tous les vins pour moi deviennent vins de Brie, Qu'à Paris le gibier manque tous les hivers, [verts, Et qu'à peine au mois d'août l'on mange des pois

BOILEAU.

— Qui n'est pas mûr, en parlant des fruits : *Poire, pomme verte.* *Noix vertes.*

— Se dit d'un vin qui, n'étant pas assez fait, a conservé une partie de son acidité.

— Leste et vigoureux malgré son grand âge : *Il a bien cinquante ans, mais il est encore très-vert.* *Une vieillesse verte et saine n'est qu'une suite plus ou moins prolongée de l'âge mûr.* (A. Fée.)

Deux veuves sur son cœur eurent le plus de part, L'une encor verte et l'autre un peu bien mûre.

LA FONTAINE.

— Rude, vif : *Une verte réprimande.* *Une réponse très-verte.* Il ferme, résolu : *C'est un homme vert, qui ne passe rien.*

— *Vert comme pré.* Très-vert, d'un beau vert.

— *Vert galant.* Homme vif, ardent en amour :

Et nous étions tous deux, ma foi ! de verts galants.

MOLIÈRE.

— *Bonnet vert.* Bonnet de couleur verte que portaient autrefois les banqueroutiers.

— *Tête verte.* Personne évaporée.

— *Langue verte.* Langue parlée par le peuple de Paris, et qui est une sorte d'argot.

— *Volée de bois vert.* Volée de coups d'un bâton très-lourd, le bois vert étant plus lourd que le sec.

— Art culin. *Sauce verte.* Sauce colorée par du jus d'épinards : *Côtelette de veau à la sauce verte.*

— Pêche. *Huitres vertes.* *Huitres* dont la chair prend, dans certains parcs, une coloration verdâtre.

— Comm. *Morue verte.* *Morue* qui n'a pas été desséchée. *l'ivoire vert.* Ivoire pris sur l'animal vivant ou mort depuis peu.

— Techn. *Pierres vertes.* *Pierres* fraîchement tirées de la carrière. *Cuir vert.* Cuir qui n'a pas encore été corroyé.

— s. m. Couleur verte : *VERT foncé.* *VERT clair.* *VERT tendre.* *VERT émeraude.* *VERT d'eau.* *VERT bouteille.* *VERT pomme.* *Volets peints en vert.* On ne trouve pas deux feuilles qui soient d'un même vert. (Diér.)

— Etoffe, vêtement de couleur verte : *Aimer le vert.* *Etre habillé de vert.*

— Verduce, herbes et feuillages verts : *C'était, depuis Bossey, la première fois que j'avais du vert devant mes fenêtres.* (J.-J. Rouss.)

— Herbes vertes que l'on fait manger aux chevaux, pendant le printemps : *Mettre un cheval au vert.* *Retirer les chevaux du vert.* *leur faire quitter le vert.* *Il est des pays où on saigne les bestiaux avant de les mettre au vert.* (Boss.) *Lorsque les chevaux maigrissent, il est utile de les mettre au vert pour les rétablir.* (R. de La Bergerie.)

Un loup, dis-je, au sortir des rigueurs de l'hiver, Aperçut un cheval qu'on avait mis au vert.

LA FONTAINE.

— Acidité du vin qui n'est pas encore suf-

fiamment fait : Ce vin a du VERT, a encore du VERT, n'a pas dépouillé son VERT.

— Manger son blé en vert, Dépenser son revenu avant de l'avoir, ergu. On dit aussi MANGER SON BLÉ EN HERBE.

— Employer le vert et le sec, Recourir à toutes sortes de moyens : Une dame de condition, déjà vieille et fort sèche, étant venue avec un habit vert à un bal que donnait Henri IV, le matin Gascon dit qu'il était fort obligé à cette dame qu'elle eût employé le VERT ET LE SEC pour faire honneur à la compagnie. (Menagiana.)

— Prendre sans vert, Prendre au dépourvu.

— Hist. rom. Faction des verts, Partisans de ceux des conducteurs de chars qui étaient habillés en vert : La FACTION DES VERTS et celle des bleus.

— Anc. cout. Droit de vert, Droit de pâture.

— Comm. Vert de vessie, Couleur verte tirée du nerprun. || Sardines en vert, Celles qui sont seulement couvertes d'un peu de sel.

— Ornith. Vert beurrier, Espèce de pinson de l'Inde. || Vert brunet, Espèce de verdier de l'Inde. || Vert d'atrain, Espèce de grive du Sénégal. || Vert doré, Espèce de colibri de Saint-Domingue, et Espèce de merle à longue queue du Sénégal. || Vert perlé, Petit colibri de Saint-Domingue. || Vert d'iris, Matière colorante verte extraite des feuilles d'iris. || Vert montant, Nom vulgaire d'une espèce de bruant.

— Ichtyol. Vert blanc, Espèce de spare, qui habite le lac de Gènesareth.

— Entom. Vert doré, Nom vulgaire de la noctuelle chrysis.

— Bot. Vert des feuilles, Matière colorante des feuilles, chlorophylle. || Vert des bois, Vert des dames, Vert des orties, Nom de différents agarics.

— Miner. Vert antique ou Vert d'Égypte, Marbre noir et vert, veiné de blanc. || Vert campan, Marbre qu'on tire de la vallée de Campan, dans les Pyrénées. || Vert de Corse, Roche primitive, qui est un mélange de diallage et de jade. || Vert de cuivre, Malachite soyeuse. || Vert de montagne, Carbonate de cuivre impur. || Vert de Scheele, Arsénite de deutoxyde de cuivre. || Vert de Suse, Marbre du Piémont. || Vert de Florence, Marbre vert antique. || Vert de montagne ou de Hongrie, Carbonate de cuivre. || Vert d'otie, Espèce de massicot.

— s. f. Pop. Verre d'absinthe : Que prendrez-vous ? — Moi, je prends une VERTS.

— Erpét. Nom vulgaire d'une couleuvre. || Trés-verte, Autre espèce de couleuvre.

— Hortic. Verte bonne, Nom donné à une variété de prune et à une espèce de laitue. || Verte longue, Verte longue panachée, Variétés de poires vertes et sucrées.

— Gramm. L'adjectif vert devient invariable quand il est précédé ou suivi d'un autre adjectif ou d'un complément qui le modifie sous le rapport de la nuance, parce qu'alors vert est pris substantivement au masculin singulier : Des rubans VERT fonce ou gros vert. Des draps VERT olive. Des feuilles VERT pâle. Une tenture VERT pomme.

— Encycl. Econ. rur. Régime du vert. Dans l'état de nature, les animaux herbivores ne mangent en général que de l'herbe verte ; c'est celle qui convient le mieux à leur constitution. S'ils consomment de l'herbe sèche, ce n'est qu'accidentellement et par la force. Si donc on les forçait à se nourrir de celle-ci toute l'année, leur constitution en souffrirait. Toutefois, dans l'état de domesticité, les choses changent de face, et les animaux pâturent, notamment les chevaux, sont soumis d'une manière plus ou moins constante au régime du foin ou du fourrage sec. Comme ils sont employés au travail pendant toute la durée du jour, ils n'auraient que la nuit pour paître et ne se reposeraient pas. D'un autre côté, comme on peut avoir besoin de leurs services à toute heure du jour et de la nuit, on serait obligé d'aller les chercher dans les champs, ce qui ferait perdre beaucoup de temps. D'ailleurs, dans les pâturages abondants, comme le sont les prairies naturelles, les animaux, par leur piétinement, perdent et gâtent au moins autant et souvent plus d'herbe qu'ils n'en mangent.

Des motifs d'un autre ordre ont fait adopter l'emploi du fourrage sec. D'abord, à volume ou à poids égal, il est plus nourrissant que l'herbe verte, surtout si celle-ci n'est pas encore arrivée au moment de la floraison. Puis il serait difficile, plus ou moins coûteux et souvent même impossible d'aller couper l'herbe fraîche, au fur et à mesure du besoin, pour la donner aux animaux dans l'écurie. Enfin, beaucoup de propriétaires de chevaux ne sont pas en même temps propriétaires de prairies et ne pourraient par conséquent avoir de l'herbe à volonté. Il en résulte que dans des cas assez nombreux, par exemple dans les grandes villes, ou pour les chevaux de poste, de roulage, de guerre, etc., on est forcé pendant toute l'année de nourrir les chevaux au sec, et même, pour économiser le temps, de leur donner de l'avoine, de l'orge, du maïs ou d'autres grains qui, à quantité égale, contiennent plus de matière nutritive que le foin. Les mulets, les ânes et les bœufs sont presque partout dans le même cas, et si les vaches, les brebis ou les

moutons y sont moins souvent, c'est qu'on cherche davantage à économiser sur leur nourriture, et que les aliments frais donnent un lait plus abondant et de meilleure qualité aux femelles.

Toutefois, même dans les localités où les bestiaux sont nourris au sec habituellement, il est utile de les mettre de temps en temps au vert, ne fût-ce que pendant quelques jours. Mais il ne faut dans aucun cas passer brusquement d'un régime à l'autre ; il faut le faire graduellement, et pour cela leur donner d'abord du fourrage sec mélangé de fourrage vert, ce dernier, s'il leur est donné sans précaution, leur faisant éprouver des dérangements dont les suites peuvent être dangereuses. Dans certains pays, on est dans l'usage de saigner les animaux avant de les mettre au vert ; mais ce soin est au moins inutile. Les juments, les vaches et les brebis, pleines ou nourrices, doivent être mises au vert plus tôt et plus longtemps que celles qui ne sont pas dans ce cas.

« Lorsque les chevaux maigrissent, dit Rougier de La Bergerie, lorsqu'ils sont sans appétit, quand ils sont échauffés ou fatigués par le travail, il est utile de les mettre au vert pour les rétablir. On ne peut pas douter de l'effet du vert en voyant leur ardeur à y courir. C'est le retour au genre de vie de leur jeunesse. Comme le vert affaiblit nécessairement les chevaux et les bœufs, il ne faut pas exiger d'eux, pendant qu'ils y sont et quelque temps après, un travail aussi fort que celui auquel ils étaient auparavant assujettis. Les jeunes animaux qui sont mis au vert au premier printemps souffrent souvent beaucoup, parce qu'il affaiblit leurs organes digestifs. »

Lors donc qu'on soumet les bestiaux à ce régime, il ne faut pas le faire quand l'herbe commence à poindre, mais attendre le moment où elle est arrivée à un certain degré de développement et de maturité, parce qu'alors elle contient plus de substance nutritive et les affaiblit moins. L'utilité du régime du vert n'est pas douteuse quand il s'agit des étalons de toute espèce, et c'est un proverbe qui a cours dans tous les cantons où l'on élève des bestiaux, que « l'herbe des champs rend amoureux. » Toutefois, il ne faut pas négliger en ceci l'influence de la saison ou pour mieux dire la loi même de la nature.

Dans les campagnes, quand on veut mettre le bétail au vert, on l'envoie paître dans les prés ; cette méthode est sans contredit la meilleure et doit être préférée autant que possible, parce qu'elle agit à la fois sur le physique et sur le moral. Mais elle a aussi ses inconvénients, et d'ailleurs elle n'est pas toujours applicable, par exemple dans les villes. Là, on est forcé de donner l'herbe verte aux animaux à l'écurie. Tantôt c'est de l'herbe de pré, tantôt de la luzerne, du trèfle ou du sainfoin, tantôt encore des fanes de seigle ou de froment. On a aussi employé avec avantage, dans certaines circonstances, la chicorée sauvage, la pimprenelle, le maïs, la spergule, les vesces, les pois et les feuilles des arbres. « Les avantages du vert, dit Bosc, sont moins sensibles sur les vieux animaux. Il a même souvent des inconvénients graves pour eux, en ce qu'il affaiblit leur estomac au point qu'ils ne peuvent plus rien digérer. »

— Hist. Faction des verts : V. BLEUS.

— Allus. littér. Ils sont trop verts, Locution tirée de la fable de La Fontaine : le Renard et les raisins.

Certain renard gascon, d'autres disent normand, Mourant presque de faim, vit au haut d'une treille Des raisins mûrs apparemment.

Et couverts d'une peau vermeille. Le galant en eût fait volontiers un repas.

Mais comme il n'y pouvait atteindre, Ils sont trop verts, dit-il, et bons pour des goudats. Fit-il pas mieux que de se plaindre ?

Ces mots : Ils sont trop verts, ne se citent guère que pour se moquer des dédains que quelqu'un affecte à l'égard d'une chose qu'il ne peut parvenir à posséder. Quelquefois aussi on se contente, pour exprimer la même idée, de rappeler le titre de la fable et de dire : C'est comme la fable du Renard et les raisins. Voici quelques applications :

« Détrompé maintenant sur les intentions de nos politiques, je ne commettrai plus seulement mon nom sur les listes de candidats. On m'appliquera la fable du Renard et les raisins. Que m'importe ? Libre à vous de sauter à la grappe ; moi j'y ai renoncé sans dépit et sans grimace, non en disant qu'elle est trop verte, mais appréhendant un peu qu'elle ne soit pourrie par la corruption du temps. »

NÉPOMUCÈNE LEMERCIER.

« Loin de moi, j'ai bête de le déclarer, l'idée d'applaudir aux théories grotesques mises de nos jours en circulation par certaines gens. Laissons-les, du bas de leur ignorance, lancer au-dessus d'eux des boulettes de papier qui leur retomberont sur le nez. Laissons-les rire des palmes universitaires... Elles sont trop vertes, parbleu !... »

PIERRE VÉRON.

• En général, ce n'est que très-tard qu'on

s'aperçoit si bien des défauts des femmes, comme le renard s'aperçoit que les raisins sont verts. L'homme n'a de ces horreurs éloquentes que contre les pièges qu'on ne daigne plus lui tendre ; c'est quand on lui a rendu tristement sa liberté qu'il s'indigne contre les chaînes. »

ALPH. KARR.

VERT (cap). V. CAP VERT (tome III, p. 301).

VERTE (rivière). V. RIO-VERDE.

VERT (dom Claude de), liturgiste, né à Paris en 1645, mort à Abberville en 1708. Entré chez les bénédictins, il alla étudier la philosophie à Avignon, et ses études terminées, il passa en Italie, où la pompe du culte romain lui inspira l'idée de rechercher les origines des cérémonies ecclésiastiques. Son savoir lui conquit le respect de ses confrères ; aussi, après avoir contribué au rétablissement des chapitres généraux de son ordre, fut-il élu successivement trésorier de l'abbaye de Cluny, visiteur, puis définitif de la province de France, vicaire général et enfin prieur de Saint-Pierre d'Abbeville. Ses principaux écrits sont : la Règle de Saint-Benoît (Paris, 1689, 2 vol. in-40) ; Lettre à M. Jurieu sur les cérémonies de la messe (1690, in-12) ; Dissertation sur les mots de messe et de communion (1694, in-12) ; Explication simple, littérale et historique des cérémonies de l'Eglise (1708, 4 vol. in-80).

VERTA (Jehan de La), dit de Roen, sculpteur espagnol, né dans l'Aragon. Il vivait au xve siècle. Sur la demande de l'hippote Bon, duc de Bourgogne, il se rendit à Dijon en 1444, pour y exécuter, moyennant 4,000 livres, le tombeau de Jean sans Peur. En 1461, ce travail, du reste considérable, n'étant point encore terminé, on adjoignit à l'artiste un autre sculpteur, Antoine Le Moiturier. De La Verta, fréquemment désigné sous le nom de Jean de Brogues, était un très-habile sculpteur, ainsi que le prouvent les statues du duc et de la duchesse de Bourgogne et des figures qui se trouvent aujourd'hui dans le musée de Dijon ; mais c'était un homme violent et irritable. En 1448, il fut emprisonné et condamné à une amende pour avoir injurié et menacé de son poignard le maire de Dijon.

VERTABIET s. m. (vèr-ta-bi-è). Docteur arménien. || On dit aussi VERBIET.

VERTAGUE s. m. (vèr-ta-ghe — du latin *vertagus*, chien lévrier). Entom. Genre d'insectes coleoptères pentamères, tribu des paléimnans, comprenant deux espèces, qui habitent le Sénégal et la Guinée, et qui doivent leur nom à leurs habitudes de chasse et à leur légèreté à la course.

VERTAIZON, bourg de France (Puy-de-Dôme), ch.-l. de cant., arrond. et à 20 kilom. E. de Clermont-Ferrand, sur la rive droite de l'Allier ; pop. aggl., 2,050 hab. — pop. tot., 2,134 hab. Ruines d'un ancien château fort, démolit sous Louis XIII.

VERT-DE-GRIS s. m. Sous-carbonate de deutoxyde de cuivre, de couleur verte, qui se forme à la surface des objets de cuivre ou d'alliage de cuivre, lorsqu'ils restent exposés à l'air ou enfouis dans le sol : Le VERT-DE-GRIS est un poison très-violent. || Sous-acétate de cuivre, aussi de couleur verte, que l'on prépare par certains procédés particuliers. || On dit aussi VERDET en ce sens.

VERT-DE-GRISÉ, EE adj. Couvert de vert-de-gris.

VERTÉBRAIRE s. m. (ver-té-bré-re — rad. *vertèbre*). Bot. Genre de végétaux fossiles.

VERTÉBRAL, ALE adj. (vèr-té-bral, a-le — rad. *vertèbre*). Anat. Qui appartient aux vertèbres, qui est forme par les vertèbres : Artère, moelle VERTÉBRALE. Nerfs, ligaments VERTÉBRAUX. Colonne VERTÉBRALE. Trou VERTÉBRAL.

— Encycl. Artère vertébrale. Cette artère vient de la sous-clavière, en haut et en arrière, au moment où cette dernière se recourbe sur le sommet du pouton ; de là, elle s'engage dans la série des trous creusés dans les apophyses transverses des vertèbres cervicales et gagne l'axis. En ce point, elle décrit une première courbure, puis une seconde près de l'occipital ; elle pénètre dans le crâne par le trou occipital et enfin, arrivée au niveau du sillon qui sépare le bulbe rachidien de la protubérance annulaire, se réunit à sa congénère du côté opposé et forme avec elle, sur la ligne médiane, le tronc basilaire. Dans son trajet extracranien, elle fournit quelques rameaux spinaux qui pénètrent dans le canal vertébral, quelques rameaux musculaires qui se distribuent aux muscles de la région postérieure du cou, enfin un tronc plus volumineux destiné à la dure-mère, l'artère meningeuse postérieure. Dans son trajet crânien, elle donne naissance à des troncs artériels plus importants, qui sont : les artères spinales postérieure et antérieure, l'artère cérébelleuse inférieure et la cérébelleuse postérieure. Quant à ses branches terminales, elles émanent du tronc basilaire ; ce sont les cérébelleuses antérieure et inférieure, les cérébelleuses supérieures et les cérébrales.

— Canal vertébral. On donne ce nom au canal creusé dans l'intérieur de la colonne

vertébrale, et qui résulte de la correspondance des trous des vertèbres. V. CANAL.

— Colonne vertébrale ou spinale. V. COLONNE.

— Disques vertébraux ou intervertébraux. Disques fibro-cartilagineux interposés entre les corps des vertèbres. V. INTERVERTÉBRAL.

— Gouttières vertébrales. Ce sont des sortes de gouttières creusées sur les parois postérieures de la colonne vertébrale et formées par la série des lames des vertèbres et la série des apophyses épineuses ; ces gouttières logent les muscles spinaux.

— Lames vertébrales. On désigne ainsi la partie osseuse mince de la vertèbre par laquelle le corps se rattache à l'apophyse épineuse. V. VERTÈBRE.

— Ligaments vertébraux. Ce sont ces ligaments qui relient les différentes pièces de la colonne vertébrale. V. COLONNE.

— Moelle vertébrale ou spinale. V. MOELLE.

— Nerfs vertébraux ou spinaux. On désigne sous ce nom les trente et une paires de nerfs qui sortent par les trous de conjugaison de la colonne vertébrale. V. NERF ET SPINAL.

— Sinus vertébraux. Ce sont les sinus formés par les veines qui longent la colonne vertébrale et la moelle. V. SINUS.

— Trou vertébral. Trou qui existe dans chaque vertèbre en arrière du corps, et dont l'ensemble forme le canal vertébral qui loge la moelle épinière.

VERTÉBRALINE s. f. (vèr-té-bral-line — dimin. de *vertèbre*). Roman. Genre d'héliostéges, de la famille des nautiloïdes, dont l'espèce type vit dans la Méditerranée et dans la mer du Sud. || Moll. Genre de coquilles univalves.

VERTÉBRALITE s. f. (vèr-té-bral-li-te — rad. *vertèbre*). Pathol. Inflammation des vertèbres.

VERTÈBRE s. f. (vèr-té-bre — du lat. *vertere*, tourner). Anat. Chacun des os qui, emboîtés les uns dans les autres, forment l'épine du dos chez l'homme, chez les mammifères, les oiseaux, les reptiles et les poissons. || Vertèbre type, l'orme idéale que l'on considère comme le type de toutes les vertèbres, et dont les vertèbres réelles semblent se rapprocher de plus en plus, lorsqu'on remonte, en passant par tous les degrés de la série animale, des poissons aux mammifères supérieurs.

— Encycl. Chaque vertèbre présente, en général, un corps cylindrique, un anneau osseux et un certain nombre d'apophyses dont les unes, à surfaces articulaires, servent à unir les vertèbres entre elles, et dont les autres, plus ou moins longues selon les espèces, donnent attache aux muscles du dos et figurent autant de bras de levier qui meuvent les vertèbres les unes sur les autres. Les corps placés bout à bout, réunis entre eux par des cartilages intervertébraux, des ligaments fibreux et les apophyses articulaires, dont nous venons de parler, forment la partie solide et résistante de l'épine dorsale, l'axe du tronc qui supporte la tête et autour duquel sont suspendus les membres et toutes les autres parties du corps. Quant aux anneaux, placés à la suite les uns des autres, ils offrent à la moelle épinière un canal protecteur qu'elle parcourt dans toute son étendue.

Chez tous les animaux ayant un squelette intérieur, les vertèbres ne manquent jamais ; on les retrouve même chez la limprie, où leur corps est presque entièrement membraneux. Leur nombre, leur forme générale peuvent varier ; quelques parties peuvent manquer dans certaines espèces ou être surajoutées dans d'autres ; mais elles présentent toujours des caractères constants, qui les font reconnaître, et qui les ont fait choisir par les naturalistes comme le type distinctif d'un vaste embranchement, celui des vertébrés.

Les vertèbres prennent différents noms, selon la région de l'épine où elles sont situées. On appelle cervicales celles qui occupent la région du cou, dorsales celles qui portent les côtes, lombaires celles qui font suite aux dorsales, sacrées ou pelviennes celles qui tiennent au bassin et qui sont le plus souvent soudées pour former un seul os, le sacrum ; coccygiennes ou caudales celles qui composent la queue.

Nous allons étudier, dans les différentes classes de l'embranchement des animaux vertébrés, les caractères propres aux vertèbres de chaque région.

Chez l'homme, il y a sept vertèbres cervicales, douze dorsales, cinq et quelquefois six lombaires, quatre ou cinq sacrées et quatre ou cinq coccygiennes, en tout trente-trois vertèbres. Le nombre des vertèbres peut présenter quelques variations, mais elles sont très-rares. Ainsi, on peut ne trouver que six vertèbres cervicales, et cette anomalie a été considérée par Morgagni comme prédisposant à l'apoplexie. Elle rend, en effet, la région cervicale plus courte et détermine un rapprochement trop considérable entre le cœur et le cerveau. Les deux premières vertèbres cervicales ont reçu chacune un nom particulier. La première se nomme atlas, la deuxième axis.

Toutes les autres vertèbres présentent, comme nous l'avons dit plus haut, un corps,

un anneau et sept apophyses, une épineuse, deux transverses et quatre articulaires.

— **Corps.** Le corps de la *vertèbre* est situé à la partie antérieure de l'anneau; il présente quatre faces. La face supérieure est en rapport avec la *vertèbre* située au-dessus, et l'inférieure avec la *vertèbre* située au-dessous. Toutes deux sont concaves et forment un espace lenticulaire occupé par les disques intervertébraux. La face antérieure est convexe transversalement et présente une gouttière qui devient plus profonde sur les côtés et sert à loger les vaisseaux intercostaux ou lombaires. La face postérieure est concave et limite en avant le trou vertébral. Elle est percée d'un grand nombre de trous par lesquels les veines pénètrent dans le corps de la *vertèbre*.

A la région cervicale, le corps des *vertèbres* est moins volumineux que dans toutes les autres. Il n'est pas excavé transversalement et sa face supérieure porte de chaque côté deux crochets qui pénètrent dans deux excavations creusées sur les côtés de la *vertèbre* située au-dessus.

A la région dorsale, le corps présente de chaque côté deux demi-facettes où sont reçues les extrémités des côtes. Son diamètre antérieur est plus court que son diamètre postérieur. Cette disposition donne à cette région une forme excavée en avant qui s'exagère dans certains cas de rachitisme ou de ramollissement et d'écrasement du corps des *vertèbres*.

A la région lombaire, on trouve une disposition inverse. C'est dans cette région que le corps des *vertèbres* présente le volume le plus considérable.

A la région sacrée, les corps des *vertèbres* sont soudés ensemble, et tellement unis qu'on décrit les cinq *vertèbres* comme formant un seul os, le sacrum. Il en est de même des *vertèbres* coccygiennes. V. SACRUM et COCCYX.

— **Trou vertébral ou rachidien.** Le trou vertébral est d'une forme à peu près triangulaire à base dirigée en avant. Il est formé par deux lames osseuses qui, parties de chacun des côtés de la face postérieure du corps, se réunissent en arrière pour former la base de l'apophyse épineuse. Ces lames présentent en haut et en bas des échancrures destinées au passage des nerfs qui se rendent aux diverses parties du corps. Dans les régions cervicale et lombaire, le diamètre antéro-postérieur du trou vertébral est plus long que le diamètre transverse; dans la région dorsale, ils sont égaux. Les lames des *vertèbres* cervicales sont longues, minces, obliques et imbriquées d'une *vertèbre* à l'autre. Celles des *vertèbres* dorsales sont plus épaisses et verticales. Les lames des *vertèbres* lombaires sont courtes, très-épaisses et verticales.

— **Apophyses.** L'apophyse épineuse est une éminence impaire qui naît du sommet du triangle formé par les lames et fait saillie en arrière. Elle donne attache aux muscles extenseurs du tronc. Sa longueur, sa forme et sa direction varient dans les diverses régions.

A la région cervicale, les apophyses épineuses sont prismatiques et triangulaires, creusées en gouttière sur leur face inférieure pour loger dans les mouvements d'extension l'angle supérieur de l'apophyse située au-dessous. Leur direction est horizontale. Leur sommet présente deux tubercules latéraux servant à des insertions musculaires.

A la région dorsale, les apophyses sont prismatiques, triangulaires, dirigées obliquement en arrière et en bas. Elles sont très-longues et n'ont qu'un tubercule à leur sommet.

A la région lombaire, les apophyses sont quadrilatères, larges, épaisses. Leurs faces latérales sont rugueuses et fournissent des insertions musculaires dans toute leur étendue. Leur bord postérieur est épais et triangulaire.

Apophyses transverses. Au nombre de deux pour chaque *vertèbre*, elles naissent de chaque côté de l'anneau vertébral et se dirigent obliquement en dehors. Elles donnent insertion aux muscles qui impriment à l'épine des mouvements de latéralité.

A la région cervicale, les apophyses transverses présentent des caractères très-remarquables. Leur face supérieure est creusée en gouttière pour le passage des nerfs cervicaux; les deux bords de cette gouttière sont rugueux et donnent insertion aux muscles intertransversaires. Leur extrémité libre est bifurquée; leur base est percée d'un trou pour le passage de l'artère vertébrale.

A la région dorsale, les apophyses transverses sont horizontales, beaucoup plus volumineuses que les apophyses épineuses. Elles sont fortement déjetées en arrière et présentent à leur sommet une facette qui s'articule avec la tubérosité des côtes.

A la région lombaire, les apophyses transverses sont des lames minces, costiformes, aplaties d'avant en arrière et situées sur le même plan que les côtes. Leur face postérieure présente un tubercule, nommé tubercule accessoire et destiné à des insertions musculaires.

Apophyses articulaires. Elles sont au nombre de quatre pour chaque *vertèbre*, deux supérieures ou ascendantes et deux inférieures ou descendantes. Leur direction est verticale. Elles naissent des parties latérales

de l'anneau vertébral et dépassent en haut et en bas le corps de la *vertèbre*. Chacune d'elles présente une surface articulaire encroûtée de cartilage, qui s'articule avec une facette correspondante de l'apophyse située au-dessus ou au-dessous. La direction de ces facettes varie dans les diverses régions de l'épine.

A la région cervicale, les facettes des apophyses articulaires supérieures regardent en haut et en arrière, celles des apophyses inférieures en bas et en avant. Cette obliquité est d'autant plus prononcée qu'on se rapproche davantage de la région dorsale.

A la région dorsale, les apophyses articulaires sont de simples lames dirigées verticalement en haut et en bas. Les facettes articulaires des apophyses supérieures regardent en arrière et en dehors, celles des inférieures en dedans et en avant.

A la région lombaire, les apophyses articulaires sont des lames très-fortes. Les supérieures ont des surfaces articulaires concaves, regardant en dedans et en arrière; les inférieures ont des surfaces convexes, regardant en dehors et en avant. Les apophyses supérieures sont prolongées en arrière par des tubercules nommés apophysaires ou mamillaires, servant à des insertions musculaires. Certains anatomistes, qui regardent les apophyses transverses des *vertèbres* lombaires comme de véritables côtes, admettent que les tubercules dont nous venons de parler constituent les apophyses transverses de ces *vertèbres*.

— **Structure et développement.** Le corps des *vertèbres* est formé de tissu spongieux, à larges cellules, recouvert d'une couche mince de tissu compacte. Ce dernier tissu prédomine au contraire dans les lames et les apophyses. Chaque *vertèbre* se développe primitivement, par trois points d'ossification, un pour le corps et deux pour l'anneau. A ces trois points se joignent plus tard cinq autres points d'ossification complémentaires. On les nomme points épiphysaires. Il y en a un pour chaque apophyse transverse, un pour le sommet de l'apophyse épineuse et deux pour le corps, l'un à la face supérieure, l'autre à la face inférieure. Les points d'ossification apparaissent du quarantième au cinquantième jour de la vie intra-utérine.

Chez tous les autres mammifères, le nombre des *vertèbres* cervicales est toujours de sept, excepté chez le paresseux à trois doigts, qui en a neuf, et le lamantin, qui n'en a que six.

Elles présentent à peu près les mêmes caractères que chez l'homme. Les carnivores ont les apophyses transverses de l'axis très-fortes. Elles forment de chaque côté du cou deux larges lames dirigées un peu en arrière. L'apophyse épineuse de l'axis est saillante comme chez l'homme, excepté chez le chameau et la girafe, où elle est presque nulle. En général, à mesure que le cou s'allonge, la longueur des apophyses épineuses diminue afin de ne pas s'opposer à la flexion du cou en arrière. Dans les cétacés, les sept *vertèbres* cervicales sont soudées ensemble. Les chauves-souris n'ont pas d'apophyses épineuses à leurs *vertèbres*.

Les *vertèbres* dorsales des autres mammifères diffèrent aussi très-peu de celles de l'homme. Elles ont des apophyses épineuses d'autant plus fortes et plus saillantes que le cou est plus long ou que la tête est plus lourde. Cette disposition fournit des points d'insertion plus étendus aux muscles puissants qui meuvent ces organes.

Nous ferons la même remarque pour les apophyses épineuses des *vertèbres* lombaires des animaux qui ont une longue queue. Elles sont d'autant plus longues et d'autant plus inclinées en avant que les muscles qui servent à la mouvoir sont plus forts. Dans certaines espèces, comme les taupes et les vrais fourmiliers, les apophyses articulaires des *vertèbres* lombaires et des dernières dorsales présentent des caractères particuliers, dont on ne retrouve d'exemples que chez les serpents. Les apophyses articulaires sont doubles et s'emboîtent les unes dans les autres comme un tenon dans une mortaise. Les apophyses transverses des *vertèbres* lombaires de l'hippopotame, du rhinocéros, du tigre et du cheval sont très-larges et s'unissent entre elles au moyen d'un prolongement postérieur.

Le sacrum des mammifères est plus étroit que celui de l'homme et ne leur permet pas la station verticale. Les espèces qui peuvent prendre quelquefois cette position ont le bassin plus large. Dans les cétacés, qui n'ont proprement pas de bassin, il est assez difficile de distinguer les *vertèbres* sacrées des caudales et des lombaires. Dans ces régions, les apophyses articulaires manquent, mais les épineuses et les transverses acquièrent un grand développement. Chez l'homme, les *vertèbres* coccygiennes sont rudimentaires; chez les autres mammifères qui ont une queue longue ou mobile, les *vertèbres* caudales ont une forme prismatique. Elles vont en diminuant de volume de la base de la queue vers son extrémité libre; leurs apophyses sont réduites à de simples poéminences. Elles portent un os surnuméraire, que sa forme a fait nommer os en V, qui est situé à leur face inférieure au point d'union de deux *vertèbres* et qui donne attache aux muscles de la région de la queue.

— **Des vertèbres chez les oiseaux.** Chez les

oiseaux, toute la partie dorsale de l'épine est fixe pour offrir aux ailes, pendant le vol, un point d'appui plus solide; les régions cervicale et caudale jouissent, au contraire, d'une grande mobilité. Le nombre des *vertèbres* cervicales varie de dix à vingt-trois, celui des *vertèbres* dorsales de sept à onze. Les *vertèbres* lombaires se soudent de bonne heure en une seule pièce avec l'os des îles; quant aux *vertèbres* caudales, il y en a, chez l'oiseau adulte, de sept à neuf. Les *vertèbres* cervicales ont une forme prismatique; leurs apophyses sont peu saillantes. Les transverses ne forment que de simples tubercules, percés d'un trou pour le passage de l'artère vertébrale et du nerf grand sympathique. De leur extrémité antérieure naît un stylet osseux qui descend parallèlement au corps et donne insertion aux muscles latéraux. L'apophyse épineuse forme une arête longitudinale. Les *vertèbres* supérieures et inférieures ont, en outre, à leur face antérieure des apophyses épineuses qui donnent attache aux muscles fléchisseurs et abaisseurs du cou. Les corps des *vertèbres* s'articulent, non pas par des surfaces planes qui ne permettraient que des mouvements peu étendus, mais par des surfaces convexes d'une part, et concaves de l'autre. Les quatre ou cinq *vertèbres* supérieures ne peuvent se mouvoir qu'en avant; les autres ne sont mobiles que d'avant en arrière. Cette disposition donne au cou la forme d'un S pouvant s'allonger ou se raccourcir. Les *vertèbres* dorsales ont des apophyses épineuses comprimées se touchant entre elles et formant sur le dos une longue crête saillante. Les apophyses transverses sont horizontales, en forme de lames minces, dont l'extrémité se bifurque en deux pointes qui se portent l'une en avant, l'autre en arrière. Ces pointes s'unissent et se soudent d'une *vertèbre* à l'autre. Les dernières dorsales et les lombaires, distinctes chez le jeune oiseau, se soudent de bonne heure entre elles et avec l'os des îles pour ne faire qu'une seule pièce. Les *vertèbres* de la queue ont des apophyses épineuses et des apophyses transverses bien développées. La dernière de ces *vertèbres* est plus grande que les autres et a la forme d'un soc de charrue ou d'un disque aplati. C'est elle qui supporte les pennes.

— **Des vertèbres chez les reptiles.** C'est dans la classe des reptiles qu'on trouve, d'une espèce à l'autre, les plus grandes différences entre les *vertèbres*. Les uns ont, en effet, l'épine très-flexible et constituant à elle seule presque tout le squelette, comme chez les serpents; les autres, au contraire, l'ont complètement inflexible sur une certaine portion de sa longueur. Un caractère, cependant, qui distingue cette classe de toutes les autres, c'est que la partie annulaire de la *vertèbre* demeure toujours distincte du corps. Chez les tortues, les parties annulaires des *vertèbres* dorsales sont des plaques qui forment l'axe de la carapace et s'engrènent par suture avec les côtes transformées en lames latérales. Les corps sont placés au-dessous et sont suspendus par un pédicule osseux aux lames qui représentent les côtes. Le pédicule qui représente la tête de la côte vient, comme chez les mammifères, s'insérer au point d'union de deux corps. Les *vertèbres* cervicales, au nombre de huit, s'articulent au moyen d'un condyle qui pénètre dans une cavité glénoïde et sont très-mobiles. Elles n'ont point d'apophyses épineuses. Celles de la queue n'offrent rien de particulier.

Le nombre des *vertèbres* du crocodile est d'environ soixante. Elles s'articulent entre elles par des surfaces convexes postérieurement et concaves antérieurement. Les sept *vertèbres* cervicales ont toutes des apophyses transverses, semblables à de petites coies. L'atlas est formé de quatre pièces, l'axis de trois; les cinq autres cervicales et les quatre premières dorsales ont une apophyse épineuse inférieure et deux latérales qui supportent la côte. Les apophyses épineuses sont courtes, comprimées et coupées carrément. On compte douze ou treize dorsales, cinq lombaires, deux sacrées et quarante caudales. Dans celles-ci, les apophyses épineuses s'allongent à mesure que les transverses se raccourcissent et donnent à la queue une forme comprimée. En dessous, au point d'union de deux *vertèbres*, on trouve un os en V, qui porte aussi une apophyse épineuse.

Chez les serpents, les *vertèbres* sont très-nombreuses. Leur nombre varie de dix à plusieurs centaines. Elles se ressemblent toutes de la tête à la queue. Les corps s'articulent par des articulations en genou. Les apophyses articulaires sont doubles et s'engrènent les unes dans les autres, disposition qui ne permet que les mouvements de latéralité. On trouve des apophyses épineuses et des apophyses transverses qui supportent les côtes.

Pour les *vertèbres* chez les poissons, v.

POISSON.

— **Chir. Luxation des vertèbres.** Les luxations des *vertèbres* sont rares. Elles présentent ceci de particulier qu'elles sont toujours incomplètes, car une luxation complète supposerait une séparation totale de la colonne vertébrale en deux fragments isolés l'un de l'autre, lésion qui n'est pas compatible avec la vie. Les luxations des *vertèbres* accompagnent souvent la fracture de ces os. Les *vertèbres* dorsales et lombaires se luxent

très-rarement. Il en existe neuf cas dans la science, un publié par Robert et huit réunis par le professeur Richet dans sa thèse de concours de 1851. C'est à la région cervicale qu'on observe ces luxations, le plus fréquemment à la partie inférieure de cette région, à la cinquième et à la sixième *vertèbre* cervicale. Il est fort rare de voir des luxations de l'occipital sur l'atlas et de l'atlas sur l'axis. Une violence extérieure considérable, portant en arrière sur l'occipital, peut luxer en partie l'occipital sur l'atlas. L'un des condyles quitte l'atlas, se porte en avant; le canal rachidien est rétréci et le bulbe comprimé; les ligaments sont déchirés du côté du déplacement. L'atlas peut se luxer sur l'axis, à la suite de chute sur la tête, d'un coup sur la nuque et surtout d'un torsion violente du cou avec truction. L'atlas tourne autour de l'apophyse odontoïde, les ligaments latéraux sont déchirés, et les surfaces articulaires de l'atlas et de l'axis ne sont plus en rapport. Les dernières *vertèbres* cervicales se luxent à la suite de chute sur la tête ou de la pression exercée par de lourds fardeaux portés sur la tête, ou bien dans un mouvement de rotation forcée avec inclinaison latérale. Ordinairement la *vertèbre* supérieure glisse au devant de celle qui est au-dessous (luxation en avant); les ligaments sont déchirés en partie ou en totalité. Si le déplacement est plus marqué d'un côté, l'une des apophyses articulaires reste en place, l'autre se déplaçant seule (luxation latérale). Dans un seul cas, on a vu la *vertèbre* supérieure se porter en arrière (luxation en arrière). Dans les cas rares où les *vertèbres* dorsales ou lombaires se sont luxées, il s'agissait de violences extérieures, pressions, chocs considérables, etc. Lorsque la luxation existe au niveau de l'atlas et de l'axis, on constate une position vicieuse de la tête, inclinaison, rotation, etc., en rapport avec la variété de déplacement. Presque toujours, le bulbe est comprimé, et, dans les cas où la mort n'est pas amenée subitement par cette compression, elle survient rapidement au milieu de symptômes nerveux. Dans les luxations des cinq dernières *vertèbres* cervicales, si la luxation se fait en avant, la tête est souvent fléchie, l'extension impossible; le malade ressent une douleur qui part du siège de la luxation et qui descend plus ou moins vers la partie inférieure de la colonne. Il y a, en arrière, une saillie produite par l'apophyse épineuse de la *vertèbre* restée en place; le doigt, introduit dans le pharynx, permet souvent de constater la saillie de la *vertèbre* luxée; fréquemment, la moelle est comprimée et l'on constate de la paraplégie. Si la luxation est latérale, il est facile de prévoir quels seront les symptômes, dont le principal, lorsqu'on l'observe, est la brisure de la ligne verticale formée par les apophyses épineuses. La luxation en arrière présente les phénomènes inverses de celle qui se fait en avant. Dans tous les autres cas, les symptômes sont tellement semblables à ceux des fractures de la colonne vertébrale, qu'il est facile de confondre ces deux sortes de lésions. Il est rare que ces luxations guérissent; le plus souvent, elles amènent la mort au bout de quelques heures ou de quelques jours, par suite de la compression de la moelle, et nous savons que les lésions de cette portion des centres nerveux sont d'autant plus graves qu'on se rapproche davantage de la partie supérieure de la colonne. On a cependant vu des cas de guérison de luxation de dernières *vertèbres* cervicales. En général, il est prudent de ne tenter la réduction qu'en cas de mort imminente ou de paralysie plus ou moins complète. Dans les cas où l'on opère la réduction, de même que dans les autres, il faut tenir le malade dans l'immobilité pendant cinq ou six semaines et prévenir les accidents inflammatoires du côté de la moelle. Le plus souvent, quand il ne succombe pas, le blessé conserve une roideur du cou avec inclinaison vicieuse de la tête.

— **Fractures des vertèbres.** Les fractures des *vertèbres* reconnaissent des causes directes et indirectes. Les causes directes déterminent plus souvent des fractures incomplètes; ce sont des chocs reçus sur la partie postérieure de la colonne, ou bien un projectile lancé par une arme à feu. Les causes indirectes sont les chutes d'un lieu plus ou moins élevé; dans ce cas, la fracture peut se produire de plusieurs manières. 1^o Si la fracture succède à une chute sur la tête ou sur le siège, ou bien sur les genoux ou sur les pieds, ce qui est plus rare, un ou plusieurs corps vertébraux seront écrasés (fracture par écrasement). 2^o Un individu tombant d'un lieu élevé peut être arrêté dans sa chute par un obstacle quelconque. Si la face dorsale tombe perpendiculairement sur l'axe de l'obstacle, les deux extrémités de l'individu, animées par l'impulsion, continuent à descendre pendant un certain temps, tandis que la partie moyenne du corps est retenue. La colonne vertébrale décrit brusquement un cercle, et pendant ce mouvement de la colonne il se fait fréquemment une fracture d'un corps vertébral, qui siège presque toujours à égale distance de deux disques intervertébraux, la cohésion du tissu osseux étant moins forte que l'adhérence du corps vertébral au disque fibreux (fractures par arrachement). Très-rarement on voit des fractures complètes, c'est-à-dire divisant la colonne

vertébrale en deux tronçons distincts; le plus souvent, la lésion est incomplète et l'on constate des fractures isolées du corps de l'apophyse épineuse, des lames, des apophyses transverses ou des apophyses articulaires. Ces fractures, rarement simples, sont presque toujours compliquées. Dans les fractures par cause directe, on constate quelquefois un enfoncement de l'apophyse épineuse ou des lames vers le canal rachidien. Dans les fractures indirectes, on voit souvent le corps de la vertèbre supérieure glisser un peu au devant de l'inférieure. Quelquefois une esquille se détache et se porte vers le canal rachidien. Nécessairement, ces derniers déplacements entraînent un changement dans les rapports de la moelle épinière, presque toujours comprimée. Ces fractures peuvent siéger dans toute l'étendue de la colonne vertébrale; mais les fractures indirectes siègent le plus souvent à la partie inférieure de la région dorsale. Dans les fractures directes, outre la douleur sur un point quelconque de l'épine dorsale, on constate qu'une apophyse épineuse est quelquefois déviée de sa position normale; si on lui imprime des mouvements, on peut arriver à percevoir la crépitation. Dans les fractures indirectes, dans les fractures du corps, après la chute le malade ne peut se relever. Si la fracture a eu lieu par écrasement d'un corps vertébral, il peut arriver que le malade présente une sorte de gibbosité au niveau de la fracture. Dans tous les cas, il y a de la douleur et quelquefois de la tuméfaction à ce niveau. Il serait imprudent de chercher à constater la mobilité anormale et la crépitation; on arrive au diagnostic de ces fractures par l'étude des complications. Les complications primitives, survenant au moment de l'accident, sont : la commotion, la compression et la déchirure de la moelle et de ses enveloppes. Les complications consécutives sont : l'inflammation et le ramollissement de la moelle. La commotion ou l'ébranlement de la moelle détermine un engourdissement passager des membres inférieurs. La compression est produite par un épanchement sanguin dans le canal vertébral ou par un fragment osseux déplacé vers le canal rachidien. La déchirure de la moelle est produite aussi par le déplacement des fragments. La myélite, c'est-à-dire l'inflammation et le ramollissement de la moelle, complication consécutive, est nécessairement amenée par la compression de la moelle. Toutes ces complications déterminent des symptômes qui dominent ceux de la lésion osseuse et qui donnent à ces fractures une physiologie particulière. Le symptôme dominant de toutes ces complications est la paralysie, qui est d'autant plus étendue que la fracture siège sur un point plus voisin de la tête. Cette paralysie, qui affecte en même temps le mouvement et la sensibilité, peut être complète ou incomplète. Elle est fréquemment accompagnée de paralysie du rectum et de la vessie, et conséquemment de rétention d'urine et plus tard d'incontinence d'urine et de matières fécales. Il y a quelquefois de la contracture, symptôme qui indique une lésion des méninges rachidiennes. Dans les fractures directes et sans complication, la marche est assez rapide et la terminaison souvent favorable; mais, dans les fractures indirectes, la marche et la durée sont fort variables et placées sous la dépendance des complications. Dans le cours de la maladie, les fonctions de la nutrition s'altèrent, des escarres se forment au niveau des points comprimés et une suppuration interminable s'établit après la chute des escarres. La terminaison est ordinairement funeste. La mort peut survenir instantanément lorsque la fracture siège au-dessus de la troisième vertèbre cervicale avec la lésion de la moelle. Lorsque la lésion de la moelle siège plus bas, la mort peut se faire longtemps attendre et être déterminée par une maladie intercurrente, par une myélite ou par l'épuisement que détermine la suppuration après la chute des escarres. Très-rarement, la moelle s'habitue à être comprimée et les fragments étant consolidés, le malade guérit. Cet accident est toujours très-grave, puisqu'il détermine la mort dans bien des cas. Du reste, la gravité du pronostic est en rapport avec le siège et l'étendue de la lésion. Les fractures ne présentent aucune indication; des résolutifs et une application de sangsues suffisent dans la plupart des cas; mais, lorsque la fracture est indirecte et compliquée, le traitement est plus complexe. D'abord, il est prudent de ne point tenter la réduction; on relève le malade avec le plus de précaution possible, en évitant de faire exécuter des mouvements aux fragments, et on le couche sur le dos, la tête peu élevée, sur un lit mécanique. Le traitement de cette fracture doit être complètement dirigé vers les complications. On pratiquera immédiatement au malade une ou plusieurs saignées, selon l'état de ses forces. On pourra lui faire prendre du calomel à dose fractionnée. Enfin, s'il y avait un enfoncement des lames ou de l'apophyse épineuse dans le canal rachidien et que les troubles fonctionnels fussent considérables, on pourrait essayer l'application du trépan. Dans le cours de la maladie, il faut surveiller la paralysie du rectum et de la vessie, traiter la paralysie par les moyens connus et, enfin, appliquer aux escarres un traitement convenable.

— *Ramollissement des vertèbres.* Les vertèbres se ramollissent dans certains cas, deviennent flexibles, ce qui force la colonne vertébrale à former des courbures variées et contre nature. Mais si, dans un rachis ramolli, on examine une vertèbre séparément, on voit qu'elle n'est pas également ramollie dans toutes ses parties; le plus souvent, la partie annulaire n'éprouve aucun changement, de sorte que les lames, les apophyses transverses obliques et épineuses demeurent intactes, et, chose remarquable, dans certains sujets, les corps des vertèbres conservent du côté du canal leur hauteur et leur consistance naturelle, quoique le corps, dans les autres points de son étendue, soit ramolli, affaissé, ait considérablement diminué d'épaisseur et ait forcé le rachis à s'incliner en avant ou dans tout autre sens. Chez les vieillards et chez les individus atteints d'anciennes syphilis, les corps des vertèbres, peu résistants, cèdent facilement à la pression, se cassent entre les doigts comme du bois pourri. D'après ce que nous venons de dire, il n'est pas sans danger que les personnes qui ont les vertèbres dans cet état se livrent à des travaux fatigants, portent de grands fardeaux et fassent de grandes inflexions du tronc.

— *Carie des vertèbres.* La carie peut attaquer indistinctement les vertèbres de toutes les régions et chaque partie de ces vertèbres. Elle peut être superficielle ou profonde, restreinte ou étendue. On la rencontre surtout chez les adultes. Elle reconnaît pour causes la syphilis, la scrofule, la diathèse rhumatismale, les ruptures des ligaments de la colonne vertébrale, les luxations et les fractures des vertèbres. Chez les individus atteints de cette affection survient, dans un des points de la colonne vertébrale, une douleur fixe, profonde et non interrompue, qui n'est point augmentée par la pression, mais qui diminue quelquefois par la flexion du tronc. Il y a des sujets chez qui on aperçoit dès le commencement une tumeur fluctuante formée par du pus qui découle de la carie et qui se porte de cellule en cellule jusque dans la poitrine ou la cavité abdominale, soit en détruisant les feuillets qui les forment, soit en suivant le rachis et en passant derrière le diaphragme. D'autres fois, il se glisse en avant et s'arrête à la partie inférieure de la partie antérieure de l'abdomen, après avoir passé entre les muscles larges du ventre. Dans certains cas, il se porte en arrière entre les muscles très-larges du dos et sacro-lombaires, ou bien le long de la partie externe du grand psoas et de l'arcade crurale, et il va se manifester à la partie supérieure, antérieure et interne de la cuisse. Enfin, on a vu le pus suivre le rectum et sortir par l'échancrure ischiatique et aller former une tumeur aux environs de l'anus ou à la partie inférieure du muscle grand fessier. Cette tumeur est indolente, sans changement de couleur et reparait aussitôt disparu par la pression et repart aussitôt. Bientôt la peau se distend, s'amincit, se perce et donne issue à la matière qui y est contenue. Le pus, d'abord sans odeur, devient infect au contact de l'air; la plaie ne se ferme pas, un trajet fistuleux se forme et laisse parfois sortir de petites esquilles d'os qui ont été détachées par la carie. La fièvre survient, puis le dévoiement colliquatif, les sueurs froides, et la mort ne tarde pas à mettre fin à la triste existence du malade. Lorsque le médecin est appelé au début de l'affection, il devra détruire, s'il est possible, la cause du mal par un traitement général approprié; il appliquera un vésicatoire ou un cautère, ou mieux encore une série de moxas. Mais si la maladie est déjà avancée, si la tumeur est volumineuse, la peau très-amincie, il devra donner aussitôt issue au pus au moyen d'une ponction pratiquée avec un trocart ou un bistouri, punser la plaie et traiter le malade par les toniques et les amers.

V. CARIE.

— *Ankylose des vertèbres.* Les vertèbres peuvent se souder entre elles comme tous les autres os. Ainsi, on a trouvé la première vertèbre soudée avec l'occipital par une double ankylose. Riolan rapporte avoir vu un militaire qui avait les deux premières vertèbres du cou ankylosées. Pourpart rapporte qu'il avait fait l'autopsie d'un vieillard âgé de cent ans, il trouva que les neuf dernières vertèbres ne composaient qu'un seul os. Enfin, il y a plusieurs cas d'ankylose de toutes les vertèbres. Cette affection est le plus souvent la suite du ramollissement des vertèbres ou de leur carie; elle est même la terminaison la plus heureuse de cette dernière. V. ANKYLOSE.

VERTÈBRE, ÉE adj. (vèr-té-bré — rad. vertèbre). Zool. Se dit des animaux pourvus de vertèbres : *Le type VERTÈBRE est le seul qui soit nettement caractérisé.* (E. Baudement).

— s. m. pl. Premier embranchement du règne animal, comprenant toutes les espèces qui sont pourvues d'un squelette intérieur : *L'organisation n'atteint pas, dans toutes les classes de VERTÈBRES, le même degré de perfection.* (E. Baudement).

— Entom. S'est dit de quelques insectes dont le dos est marqué de lignes simulant une colonne vertébrale.

— Encycl. Les animaux *vertébrés*, ainsi nommés à cause de leur squelette, dont les vertèbres forment l'axe et la partie fonda-

mentale, constituent un des grands embranchements du règne animal. Ils sont caractérisés : en général, par un corps formé de parties symétriques placées de chaque côté d'un axe longitudinal; par un système nerveux comprenant un cerveau, une moelle épinière, des nerfs moteurs et sensitifs et un nerf grand sympathique; par un squelette, dont les diverses parties protègent les organes essentiels à la vie ou servent à la locomotion, tandis que l'axe forme un canal protecteur à la moelle épinière; enfin par un appareil circulatoire très-complet, dont le cœur offre toujours au moins deux cavités et dont les vaisseaux renferment un sang rouge. Les animaux *vertébrés* sont, de tous les êtres animés, ceux dont les facultés sont les plus variées et les plus parfaites et dont les organes sont les plus nombreux et les plus compliqués.

Leur encéphale est toujours composé de masses paires, dont l'ensemble est nommé cerveau, et d'une masse impaire située en arrière des premières, le cervelet. La moelle allongée, qui part du cerveau et du cervelet, forme le commencement de la moelle épinière. Cette dernière est située du côté dorsal du corps, au-dessus du tube digestif. Elle traverse un canal que lui offrent les vertèbres et envoie de distance en distance, dans les intervalles compris entre deux vertèbres, des nerfs qui naissent par deux racines. Les nerfs des viscères appartiennent au système ganglionnaire et ce dernier se relie par de nombreux filets au système cérébro-spinal.

Le squelette est formé d'os, parties dures et solides, qui, dans certaines espèces inférieures, restent à l'état cartilagineux. Les os sont réunis entre eux par les articulations.

L'ensemble du squelette comprend : la tête, qui se divise en deux parties, dont l'une, le crâne, forme une boîte osseuse dans laquelle est renfermé l'encéphale, et dont l'autre, la face, présente des cavités où sont logés les principaux organes des sens, la vue, l'ouïe, le goût et l'odorat; le tronc et les membres.

Le tronc comprend : la colonne vertébrale, dont nous avons déjà parlé, et qui est formée par les vertèbres placées bout à bout et comme empilées; les côtes et le sternum, qui par leur réunion constituent la cage thoracique.

Les membres sont au nombre de quatre, jamais plus, et placés symétriquement deux à deux de chaque côté du tronc. Dans certaines classes, deux de ces membres manquent; dans certaines autres, les quatre font défaut, et le corps se trouve alors réduit à la tête et au tronc. Des quatre membres, deux sont appelés membres supérieurs ou thoraciques, parce qu'ils s'attachent au thorax; les deux autres membres inférieurs ou abdominaux, parce qu'ils sont situés au-dessous de l'abdomen. Chaque membre est formé de quatre parties, qui sont, pour le membre thoracique, l'épaule, le bras, l'avant-bras et la main; pour le membre abdominal, la hanche, la cuisse, la jambe et le pied. Il y a deux os à l'épaule, l'omoplate et la clavicule; un seul au bras, l'humérus; deux à l'avant-bras, le radius et le cubitus; et vingt-sept à la main : 10 les huit os du carpe, le scaphoïde, le semi-lunaire, le pyramidal, le pisiforme, le trapèze, le trapézoïde, le grand os et l'os crochu, placés sur deux rangées; 20 cinq métacarpiens; 30 cinq phalanges, quatre phalanges et cinq phalanges. La hanche n'a qu'un os, l'os coxal; la cuisse n'en a qu'un aussi, le fémur; la jambe en a deux, le tibia et le péroné, et le pied en a vingt-six : 10 les sept os du tarse, le calcaneum, l'astragale, le

cuboïde, le scaphoïde et les trois cunéiformes; 20 les cinq métatarsiens; 30 quatorze phalanges, dont deux seulement pour le gros orteil et trois pour chacun des quatre os.

Tous ces os présentent dans les différentes classes de grandes variétés dans leurs formes et dans leur nombre; mais, à travers toutes ces modifications parfaitement appropriées au mode d'existence de chaque animal, il est toujours facile de reconnaître l'uniformité du plan.

L'appareil digestif ne présente que de légères différences chez les animaux de l'embranchement des *vertébrés*.

Le canal alimentaire est continu depuis la bouche jusqu'à l'anus, et ses deux orifices sont très-éloignés l'un de l'autre. Les mâchoires sont toujours horizontales et se meuvent suivant une ligne verticale; elles ne s'écartent jamais latéralement comme chez les animaux annelés. Les intestins sont toujours enveloppés d'une membrane séreuse, le péritoine, qui les suspend dans la cavité abdominale. Les substances extraites des aliments ingérés et qui doivent servir à la nutrition sont toujours versées dans le torrent circulatoire par des canaux particuliers, les vaisseaux chylifères. Deux glandes annexes, le foie et le pancréas, versent dans le tube digestif des liquides destinés à dissoudre les aliments qu'il renferme.

Enfin, on trouve toujours deux reins pour séparer l'urine, deux testicules et deux ovaires.

Le sang est toujours rouge et très-riche en globules. L'appareil circulatoire comprend : le cœur, organe musculaire à parois contractiles, qui imprime au sang son mouvement; les artères, qui le portent vers les organes; et les veines, auxquelles il faut joindre les vaisseaux lymphatiques, qui le ramènent au cœur. La circulation est double, c'est-à-dire que le sang qui revient des organes entre, avant d'y retourner, dans une série de vaisseaux qui le portent dans l'appareil respiratoire. Le cœur a toujours au moins deux cavités, une oreillette et un ventricule; il en a quelquefois trois; il y a alors deux oreillettes pour un seul ventricule; et enfin, dans les classes où la circulation est la plus parfaite, on trouve quatre cavités, deux oreillettes et deux ventricules.

La respiration se fait dans un appareil spécial; mais cet appareil diffère chez les animaux qui vivent dans l'air et chez la plupart de ceux qui vivent dans l'eau. Les premiers introduisent l'air dans un organe particulier contenu dans la cavité thoracique, les poumons; les autres respirent au moyen de branchies, petites lamelles qui poussent dans l'eau l'air qu'elle tient en dissolution.

Les sens sont toujours au nombre de cinq, et quatre d'entre eux, la vue, l'ouïe, l'odorat et le goût, sont logés dans la tête. Les nerfs qui se rendent aux appareils de ces quatre sens sortent immédiatement du crâne. Les yeux sont toujours au nombre de deux; l'oreille a toujours au moins trois canaux demi-circulaires.

Enfin la peau est tantôt recouverte de poils ou d'écaillés, tantôt nue.

Cuvier divise l'embranchement des *vertébrés* en deux grandes branches, les vivipares et les ovipares. Celle des vivipares ne renferme qu'une seule classe, les mammifères; celle des ovipares en comprend trois, les oiseaux, les reptiles et les poissons.

On trouve dans l'ouvrage de M. Milne Edwards une autre division, basée sur le mode de respiration, et dont voici le tableau avec les caractères propres à chaque branche et à chaque classe.

				Classes.	
Embranchement des osseux et animaux vertébrés.	Vertébrés allantoïdiens. Respiration pulmonaire dès la naissance; jamais de branchies.	<p>Organes de lactation; sang chaud; circulation complète; cœur à quatre cavités; respiration pulmonaire simple; lobes du cer- velet, réunis par une protubérance annu- laire; mâchoire inférieure articulée direc- tement avec le crâne; corps ordinairement garni de poils; vivipares.</p> <p>Point d'organes de lac- tation; encéphale dépourvu de protu- bérance annulaire; mâchoire inférieure réunie au crâne par un ou deux os in- termédiaires; ovi- pares.</p>	<p>Circulation complète et cœur à quatre ca- vités; respiration double; sang chaud; corps garni de plu- mes.</p> <p>Circulation incom- plète; cœur divisé ordinairement en trois cavités; sang froid; corps garni d'écaillés.</p>	<p>Mammifères.</p> <p>Oiseaux.</p> <p>Reptiles.</p>	
	Vertébrés anal- lantoïdiens. Respi- ration bran- chiale dans le jeune âge ou même pendant toute la vie.	<p>Poumons chez l'adulte; corps nu; métamor- phoses dans le jeune âge; cœur à trois lo- ges.</p> <p>Point de poumons ni de métamorphoses; cœur à deux loges; corps en général garni d'écaillés.</p>		<p>Batrachiens.</p> <p>Poissons.</p>	

vin mousseux; fabrication et commerce de draps.

VERTELLE s. f. (vèr-té-le). Techn. Sorte de boude qui sert à fermer les vraignes des marais salants.

VERTEMENT adv. (vèr-te-man—rad. vert). D'une manière verte, vigoureuse : *Réprimander VERTEMENT quelqu'un. Parler, répondre VERTEMENT. Cette place fut VERTEMENT attaquée.* (Acad.)

VERTEMOULTE ou VERTEMOUTE s. f.

(*vert-moute* — de *velle*, mesure de capacité, et de *moudre*). Féod. Droit qu'il fallait payer au seigneur pour moudre au moulin banal. || Dans la coutume de Normandie, Droit que payait au seigneur le vassal propriétaire d'une grange située hors de la seigneurie.

VERTENELLE s. f. (*vert-te-nè-le*). Mar. V. VERTERELLE.

VERTERELLE s. f. (*vert-te-rè-le* — du lat. *vertere*, tourner). Techn. Pièce de fer en forme d'anneau, dans laquelle tourne et glisse un verrou, lorsqu'on le pousse ou qu'on le tire.

— Mar. Nom donné à des charnières ou pentures qui soutiennent le gouvernail. || On dit aussi VERTENELLE et VERTERELLE.

VERTET s. m. (*vert-tè* — du lat. *vertere*, tourner). Cône métallique, sorte de virole dont on garnit la pointe du fuseau.

— Bot. Nom vulgaire de l'agarie élevé.

VERTEUIL s. m. (*vert-euill*; 11 mil. — du lat. *vertere*, tourner). Poids que les fleusiers ajoutaient à leur fuseau pour qu'il conservât plus longtemps le mouvement de rotation qu'elles lui imprimaient. || Vieux mot. On disait aussi VERTILLON.

— Artill. Ancienne espèce de canon.

VERTEUIL, bourg et commune de France (Charente), sur la Charente, arrond., cant. et à 6 kilom. de Ruffec; 1,250 hab. On y remarque l'église, qui date de 1471, et un beau château appartenant à la famille de La Rochefoucauld. Ce château, bâti sur une éminence, offre une enceinte triangulaire flanquée de trois tours. Il a été réparé et reconstruit il y a peu d'années. C'est à Verteuil que les protestants tinrent leur sixième synode, du 1^{er} au 7 septembre 1567. V. SYNODE.

VERTEVELLE s. f. (*vert-tè-vè-le* — du lat. *vertere*, tourner). Loquet, serrure. || Vieux mot.

— Mar. V. VERTERELLE.

VERTEX s. m. (*vert-tèkss* — mot lat. qui signif. proprement *sommet*). Anat. Sommet de la tête; partie du crâne comprise entre les oreilles.

VERTI, IE adj. (*vert-ti*, — du lat. *vertere*, retourner). Tourné, retourné. || Vieux mot.

— Typogr. Se disait des lettres retournées qu'on imprimait autrefois au bas des feuilles, quand on recommandait la série des lettres de l'alphabet : *Un A verti. Un B verti.* || Plus tard, on remplaça par deux lettres ces lettres ainsi retournées, et l'on prétend que c'est de là qu'est venu le proverbe : *Un bon averti (A verti) en vaut deux.*

VERTICAL, ALE adj. (*vert-ti-kal*, a-le — du lat. *vertex*, sommet). Qui est perpendiculaire au plan de l'horizon : *Plan vertical. Ligne verticale. Cercles verticaux. Cadran vertical.* La perspective des monts, étant verticale, frappe les yeux tout à la fois et bien plus puissamment que celle des plaines, qui ne se voit qu'obliquement. (J.-J. Rouss.)

— s. f. Ligne perpendiculaire à l'horizon : *Elever une verticale. Le vent change de direction quand le soleil passe par la verticale du lieu.* (A. Maury.)

— Encycl. Toutes les lignes verticales passant par le centre de la terre, la verticale varie donc pour chaque point de la surface du globe. Un plan est dit vertical lorsqu'il passe par la verticale. Une force est dite verticale lorsque sa direction est celle de la ligne verticale; son travail se représente par le produit de l'intensité de la force par la hauteur verticale parcourue. On nomme cadran vertical un cadran solaire tracé pour une latitude complémentaire de celle d'un cadran horizontal. Un cadran vertical déclinant est celui qu'on trace ordinairement sur un mur, et dont le plan fait avec le méridien un angle autre qu'un droit. Les cercles verticaux de la sphère sont des cercles qui, passant par le zénith et le nadir, tombent perpendiculairement sur l'horizon, le coupent en deux points diamétralement opposés et sont eux-mêmes coupés par l'horizon en deux parties égales. Le méridien prend souvent le nom de premier vertical.

VERTICALEMENT adv. (*vert-ti-ka-le-man* — rad. *vertical*). Perpendiculairement à l'horizon : *Pierre posée verticalement. Echelle dressée verticalement.*

VERTICALITÉ s. f. (*vert-ti-ka-li-té* — rad. *vertical*). Etat, situation de ce qui est posé verticalement : *Une parfaite verticalité peut seule assurer la stabilité d'une colonne.*

VERTICILLAIRE s. m. (*vert-ti-sil-lè-re* — rad. *vertical*). Bot. Genre d'arbres, de la famille des clusiées, tribu des clusiées, dont l'espèce type croît au Pérou.

VERTICILLE s. m. (*vert-ti-si-le* — du lat. *verticillus*, bouton mis au bout d'un fuseau pour le faire mieux tourner; de *vertere*, tourner). Bot. Réunion d'organes similaires insérés, au même niveau, et au nombre de trois au moins, autour d'un axe commun : *Les feuilles du caille-lait, de la garance et de beaucoup d'autres rubiacées se montrent disposées en verticilles.* (Th. de Bernaud.) || Ensemble d'organes disposés circulairement autour de la partie centrale d'une fleur : *Le calice, la corolle et les étamines forment autant de verticilles.* || *Faux verticilles*, Verticilles incomplets.

— Encycl. Le verticille est constitué par plusieurs organes disposés en cercle autour d'un axe ou d'un point central, comme les rayons d'une roue autour de l'essieu; on l'observe sur les rameaux, les bourgeons, les feuilles, les organes floraux d'un grand nombre de plantes, dans les fruits à plusieurs loges, etc. Ce caractère est assez important pour déterminer nettement des genres ou même des familles. Quand plusieurs verticilles sont superposés, leurs parties ne se correspondent pas; mais les pièces du premier alternent avec celles du second, celles-ci avec celles du troisième, et ainsi de suite; c'est ce qui constitue la loi d'alternance des verticilles. Il y a aussi des organes qui sont verticillés en apparence, ou en faux verticille.

VERTICILLÉ, ÉE adj. (*vert-ti-sil-lé* — rad. *vertical*). Bot. Qui est disposé en verticille : *Fleurs verticillées. Feuilles verticillées. Epines verticillées. Rameaux verticillés.*

VERTICILLIE s. f. (*vert-ti-sil-li* — rad. *vertical*). Bot. Genre de champignons, regardé par plusieurs auteurs comme une simple section du genre botrytis.

VERTICILLIFLORE adj. (*vert-ti-sil-li-flore* — de *vertical*, et du lat. *flos*, fleur). Bot. Dont les fleurs sont verticillées, disposées en verticilles.

VERTICILLIPORE s. m. (*vert-ti-sil-li-pore* — de *vertical*, et de *pore*). Zooph. Genre de polypiers membraneux, de la famille des eschariens, dont l'espèce type est fossile et se trouve dans le terrain crétacé. || On l'appelle aussi VERTICILLITE.

VERTICITÉ s. f. (*vert-ti-si-té* — du lat. *vertere*, tourner). Physiq. Faculté qu'a un corps de se diriger plutôt d'un côté que d'un autre : *La verticité de l'aiguille aimantée.*

VERTICORDIA adj. (*vert-ti-kor-di-a* — mot lat. formé de *vertere*, tourner; *cor*, cœur). Surnom de Vénus pudique, qui guérit de l'amour.

VERTICORDIE s. f. (*vert-ti-kor-di* — de *verticordia*, surnom de Vénus). Moll. Genre de mollusques acéphales, de la famille des cardiacés.

— Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des myrtacées, tribu des chamélaucées, comprenant plus de vingt espèces, qui croissent en Australie.

VERTIGE s. m. (*vert-ti-je* — du lat. *vertigo*, tournoiement; de *vertere*, tourner, mot qui se rattache à la racine sanscrite *var*, même sens, restée avec une foule de dérivés dans la plupart des langues de la famille aryenne. V. *VERSER*). Etat dans lequel il semble que tous les objets tournent autour de nous, et qui est souvent accompagné du trouble de la vue : *Avoir le vertige, des vertiges.* Le vertige est toujours un signe de congestion vers le cerveau. (Nysten.)

— Fig. Trouble de la raison, qui fait qu'on ne juge plus sainement des choses : *Le vertige s'était emparé de tous les esprits. On ne passe point tout d'un coup d'une condition si humble à un rang si élevé sans éprouver quelque vertige.* (Acad.) || *Il y a dans le pouvoir sans bornes une sorte de vertige qui saisit le génie comme la soif, et les perd également l'un et l'autre.* (Mme de Staël.)

— *Esprit de vertige*, Influence mystérieuse à laquelle on attribue le trouble de la raison : *Être pris de l'esprit de vertige.*

— Encycl. On distingue deux espèces de vertige : 1^o le vertige simple, qui consiste dans un tournoiement apparent des objets sans que la vue en soit obscurcie; 2^o le vertige ténébreux, dans lequel au tournoiement des objets se joint un obscurcissement tel de la vue que le malade peut à peine conserver l'équilibre.

Le vertige, qui dénote une affection cérébrale soit symptomatique, soit idiopathique, est lié le plus souvent à des palpitations et à un sentiment de défaillance. C'est un des phénomènes qui précèdent la syncope. On l'observe au début de plusieurs maladies aiguës graves et pendant leur cours, et souvent dans les maladies aiguës et chroniques qui s'accompagnent d'une grande faiblesse, ainsi que dans les convalescences. Il se montre surtout dans les divers états morbides du cerveau, dans la simple congestion, dans le ramollissement, dans l'apoplexie et surtout dans l'épilepsie, où il a un caractère particulier. C'est dans l'épilepsie principalement que l'on observe le vertige ténébreux. Un grand nombre de substances toxiques donnent lieu au vertige, le tabac, l'alcool, le sulfate de quinine entre autres. La vue d'un abîme profond, la station sur une hauteur d'où l'on aperçoit le danger qu'il y aurait à tomber peuvent également donner le vertige, et les exemples ne sont pas rares de chutes dues au vertige survenu à la suite d'une pareille impression. La rotation sur soi-même, une course rapide dans un wagon de chemin de fer, le redressement brusque du corps lorsqu'on est resté longtemps assis ou accroupi causent aussi du vertige. Il survient, en pareil cas, des modifications de la circulation du côté des parties supérieures du corps, modifications compliquées ou non de l'oscillation des viscères (*vertige* du mal de mer). Le vertige accompagne aussi la dys-

pepsie, l'hypocondrie, les excès vénériens, la spermatorrhée, etc.

Jusqu'à présent le vertige a été attribué à des troubles circulatoires du cerveau. Pour M. Piorry, tout le phénomène se passe dans les yeux. Nous voyons tout tourner autour de nous parce que nos yeux exécutent des mouvements, ou parce que les nerfs oculaires éprouvent des vibrations telles que les images des objets se déplacent sur la rétine. Ces vibrations peuvent être occasionnées par des troubles survenus dans le fonctionnement de presque tous les viscères. C'est ce qui arrive dans la migraine, dans l'hystérie, dans la rage. Cette dernière affection, M. Piorry la localise dans la rate : l'organe malade réagit sur les nerfs qui se dirigent vers l'encéphale et leur communique des vibrations qui se répercutent de proche en proche.

Ajoutons que la plupart des physiologistes attribuent les convulsions produites par la présence des helminthes dans l'intestin à des vibrations analogues.

Les accès intenses de vertige doivent être combattus par le repos et les infusions aromatiques. La mélisse, la sauge, la menthe dissipent l'aptitude vertigineuse. La valériane et l'assu-fœtida ont été aussi recommandés.

— *Vertige des maladies de l'oreille.* Lorsqu'on coupe les canaux semi-circulaires du côté droit sur un animal, celui-ci est entraîné par un mouvement giratoire à droite. Si on les coupe ensuite du côté gauche, il subit une propulsion soit en avant, soit en arrière, avec tendance à la culbute. La déchirure du nerf acoustique produit des phénomènes du même genre et tous les auteurs de traités sur les maladies de l'oreille ont signalé des phénomènes analogues dans les affections de l'oreille et en particulier du labyrinthe. Les malades pris de vertige consécutif à une altération de l'oreille sont souvent jetés par terre. Ils ont des nausées, des vomissements et éprouvent un grand malaise. En pareil cas des saignées, des vésicatoires, des moxas dans le voisinage de l'oreille sont recommandés.

— *Vertige rhumatismal.* On donne ce nom à des accidents vertigineux qu'on observe chez les individus sujets aux douleurs rhumatismales articulaires ou musculaires. On l'attribue à l'action sur le cerveau des mêmes causes qui provoquent ces douleurs, parfois si atroces.

— *Vertiges stomacaux.* Les uns, dus à un excès d'abstinence ou de tempérance et des lors à une insuffisance de nutrition, sont les vertiges de la dyspepsie. Les autres sont les vertiges d'une état de plénitude de l'estomac, après les repas trop copieusement. Ils consistent en étourdissements. On a un sentiment de vide dans la tête, un cercle de fer vous presse fortement les tempes, une sensation de froid glacial vous saisit, une roue noire tourne devant vos yeux avec une excessive rapidité. Tout tourne autour du malade ou lorsqu'il est couché, il croit voir son lit emporté dans un mouvement de rotation ou bien il se voit lui-même entraîné seul dans ce mouvement rotatoire. Les objets qu'il regarde sont colorés de diverses nuances bientôt confondues; s'il est debout, ses jambes vacillent, fléchissent, il va tomber, il tombe même sans perdre jamais conscience de ce qu'il fait. On a donné à ce vertige le nom de *gyroza*. On le traite comme les dyspepsies qu'il reconnaît pour cause. Des saignées doivent être appliquées dans les cas aigus.

— Art vétér. Le vertige du cheval n'est qu'un symptôme, et c'est à tort qu'on a fait de ce symptôme une maladie spéciale. Il serait plus convenable de n'appeler vertige que le sentiment de tournoiement rapporté aux objets extérieurs environnants, avec ou sans obscurcissement de la vue, et de nommer encéphalite l'affection du cerveau à laquelle on a consacré jusqu'ici le nom de vertige ou vertigo. En médecine humaine on dit que les personnes sont atteintes de vertige, lorsqu'elles ont la perception erronée, une hallucination passagère, durant laquelle elles croient voir tourner autour d'elles les objets environnants, ou croient tourner elles-mêmes, se sentent près de tomber, ou tombent, en même temps qu'elles éprouvent, pour l'ordinaire, un tintement d'oreilles ou un obscurcissement de la vue. Si quelqu'un de nos animaux est susceptible d'éprouver quelque chose de semblable, comme les animaux ne peuvent accuser ce qu'ils ressentent, les phénomènes de leur état passager nous échappent. Du reste, il n'est peut-être pas impossible que cet état ait lieu chez eux quand, par une cause quelconque, le sang arrive vivement à l'encéphale. Mais ce que l'on appelle le vertige chez les animaux présente les phénomènes d'une maladie violente, le plus souvent mortelle, due à l'inflammation des organes contenus dans le crâne, que la cause en soit directe ou indirecte; cette inflammation produit une altération plus ou moins grande dans l'exercice des sens, et détermine des mouvements désordonnés, plus ou moins violents; ordinairement suivis de rémissions durant lesquelles on observe un abaissement particulier. L'animal qui en est affecté paraît hébété; il

va et vient sans détermination; il tient la tête basse; quelquefois il tourne autour de l'arbre ou du piquet auquel on l'attache, ou bien tourne sur lui-même, ou va de côté s'il est libre; le plus ordinairement il suit une ligne droite en marchant, se heurte contre les corps environnants, pousse contre ceux qui lui présentent de la résistance, et se livre parfois à des mouvements de fureur.

Les auteurs distinguent deux espèces de vertige : le vertige idiopathique ou essentiel, dans lequel l'inflammation de l'encéphale est primitive, et le vertige symptomatique ou abdominal, ou compliqué d'indigestion, dans lequel la phlegmasie cérébrale n'est que secondaire.

Le vertige essentiel reconnaît comme causes les plus ordinaires : les coups, les chutes sur le crâne, l'insolation forte et prolongée, une alimentation trop substantielle, la plethore, les travaux forcés, les courses violentes pendant les grandes chaleurs de l'été, surtout quand les animaux ont la tête tournée du côté où le soleil darde; l'application de substances irritantes sur certaines plaies, ou celle de trop forts vésicatoires autour de la tête, etc. L'invasion de cette maladie est lente ou subite. Dans le premier cas, elle est annoncée par des phénomènes consistant dans des étourdissements, dans l'obscurcissement de la vue, l'engourdissement, la pesanteur de la tête, l'insensibilité, l'indolence, la nonchalance dans les mouvements, des bâillements fréquents, la tristesse, la perte ou la dépravation de l'appétit, le ventre plus ou moins retourné. Quand la maladie vient à se déclarer, elle présente les symptômes suivants : contraction de la pupille, stupeur, somnolence, dureté de l'ouïe, cécité. Les mouvements, lents au début, deviennent précipités, irréguliers, mal assurés. Le cheval à l'écurie tient la tête basse ou très-élevée; il l'appuie avec force sur les corps qui lui présentent de la résistance, comme s'il voulait aller en avant. La tête est quelquefois si basse qu'elle descend jusque sur les genoux et même se place entre les deux membres antérieurs. Très-souvent il y a des signes de catalepsie, c'est-à-dire que les différentes parties du corps restent dans la position qu'on leur donne; en portant, par exemple, la tête à droite ou à gauche, elle demeure telle qu'on la place. Si l'animal est en liberté, il butte, il trébuche, il chancelle, et il tombe souvent; ses membres sont tremblants; il tourne quelquefois sur lui-même ou décrit des cercles plus ou moins grands; le plus souvent il suit une ligne droite, et va se donner de violents coups de tête contre les murs, contre les arbres, etc. Dans les paroxysmes, les yeux sont brillants et agités; les chevaux se dressent parfois jusqu'à passer leurs pieds antérieurs dans les intervalles des barreaux du râtelier. Il en est qui mordent les pierres, se cassent les dents incisives, et même se brisent les os du crâne. Dans les rémissions, l'animal retombe dans la tristesse, l'abattement et la stupeur; il refuse la nourriture et la boisson, et, aux approches d'un nouvel accès, il s'établit une sorte de combat. La respiration n'est gênée que si la mort est prochaine. Lors des premiers paroxysmes, le pouls est plein, dur et accéléré; mais si la maladie fait des progrès, il devient petit, serré et intermittent.

Quand le vertige essentiel se développe subitement, il est annoncé par un frisson général, le malaise, l'anxiété, une chaleur très-grande à la peau et surtout au crâne. C'est alors que la tête est haute, et que les yeux sont vifs, que le regard est furieux, la respiration difficile et fréquente, les muqueuses rouges, la bouche écumeuse, le pouls fréquent et vibrant, les mouvements désordonnés. Les paroxysmes très-rapprochés ressemblent à des accès de fureur; l'envie de mordre se manifeste; l'abolition de l'exercice des sens est complète; il y a des sueurs générales ou partielles, et cet état de choses dure de six à douze heures. Au bout de ce temps, les symptômes violents diminuent d'intensité; l'animal semble soulagé; mais de nouveaux accès ne tardent pas, malgré cela, à se manifester. Cependant l'animal s'affaiblit de plus en plus, les accès, en se répétant, sont moins forts, sans toutefois qu'on doive en conclure que la maladie est moins grave, car, au bout de quelques paroxysmes, le sujet meurt avec ou sans convulsions.

On ne connaît bien cette affection, dont la durée n'est guère que de deux à trois jours, que dans le cheval, celui de tous nos animaux domestiques qui y est le plus exposé; on ne l'a observée que très-rarement sur le bœuf, le mouton et la chèvre. Cette maladie est très-grave, fort souvent mortelle; elle est à peine curable dans quelques cas, quand elle est prise dans son principe et traitée rationnellement à cette époque. La maladie se termine en deux ou trois jours, ou par résolution, mode de terminaison difficile et rare, ou par apoplexie, épanchement et mort. La résolution ne peut s'obtenir que lorsque le malade passe le quatrième jour, et que dès le troisième on aperçoit une diminution graduelle dans les symptômes; on peut alors espérer de sauver l'animal. Mais la résolution est rarement complète, la guérison est toujours lente; la convalescence pénible et longue. Quelquefois, après un mieux longtemps prolongé, de nouveaux paroxysmes surviennent et l'animal périt.

Le traitement du *vertige* doit être déduit de la nature et du siège de la maladie, et comporte la nécessité d'agir énergiquement. Il doit avoir pour but de remédier ou de s'opposer à la congestion sanguine du cerveau; or les saignées générales et locales occupent la première place dans le traitement de cette affection. Comme la saignée a pour but de prévenir l'intensité d'une inflammation dangereuse, ou de la faire céder, elle doit être forte, et surtout pratiquée au début de la maladie. Une première saignée est souvent sans résultat bien avantageux; mais loin de se décourager, il faut insister sur ce moyen et en renouveler l'application. On est souvent obligé de tirer du sang de la jugulaire cinq à six fois dans les premières vingt-quatre heures. Le calomel à l'intérieur, les pommades mercurielles en frictions, les bains généraux, les boissons délayantes données en grande quantité, viennent utilement en aide aux émissions sanguines. Des purgatifs légers, salins, entretiendront la liberté du ventre, en même temps qu'ils établiront sur le tube digestif une dérivation utilement secondée par des sinapismes sur le ventre et sur les membres. Enfin les boissons blanches, tièdes et légèrement nitrées, des lavements émollients, calmants ou antispasmodiques sont aussi très-utiles. Une précaution indispensable à prendre, c'est de placer les animaux affectés de manière qu'ils ne puissent se blesser ni blesser personne.

Dans le *vertige* dit symptomatique ou abdominal, il y a irritation de la membrane muqueuse soit de l'estomac, due à un excès d'aliments, ou de certains aliments, soit du tube intestinal ou du foie, et compliquée de phénomènes d'irritation cérébrale. Cette affection est très-commune en certaines années dans les animaux monodactyles et particulièrement chez le cheval, surtout dans les départements de la Manche, de la Meuse, de la Moselle, des Ardennes et dans la Beauce. Dans ce *vertige*, les symptômes cérébraux sont dus à une irritation, à une surcharge du tube alimentaire, plutôt qu'à l'inflammation du cerveau ou de ses membranes, et alors l'irritation encéphalique et les phénomènes qui en découlent sont purement consécutifs. Ce *vertige* reconnaît pour principales causes : la surabondance d'aliments après de longues privations; l'usage des fourrages excitants, nouvellement récoltés, qui n'ont pas encore jeté leur feu, qui sont disposés à la fermentation ou déjà avariés; l'usage du trèfle mal récolté, de la luzerne engrangée trop tôt, du foin poudreux; celui des feuilles de vigne ou d'if, des bourgeons du jeune bois, de l'avoine trop nouvelle, ou qui a germé, ou qu'on a humectée un certain temps d'avance pour la faire gonfler et en augmenter le poids, et en particulier l'usage immodéré du son; cette dernière substance alimentaire, dont on abuse à l'égard des chevaux de moutiers, étant presque entièrement dépourvue de farine par le perfectionnement de la mouture, n'est plus qu'une nourriture très-indigeste et très-pauvre en principes nutritifs; elle doit être rejetée du régime alimentaire des animaux. Ce n'est jamais une première indigestion qui peut occasionner chez un cheval, d'ailleurs bien portant, des affections abdominales générales du *vertige*, mais bien plusieurs indigestions qui se succèdent à de courts intervalles, et dont le développement successif se trouve favorisé par une certaine prédisposition de l'appareil digestif, qui, longtemps avant que ces troubles aient lieu, est tombé dans un état tel, que ses fonctions ne se font plus avec régularité; l'inaction prolongée de l'animal y contribue, de même que les travaux excessifs, joints aux écarts de régime, surtout pendant les chaleurs. Quand ces prédispositions existent, et que des indigestions se sont répétées, le dérangement des fonctions perspiratoires de la peau et l'action vive de la chaleur atmosphérique peuvent aussi devenir des causes occasionnelles d'indigestions répétées, qui ont ensuite pour résultat des phénomènes de *vertige*. Enfin on a remarqué que le *vertige* secondaire attaque plus souvent des chevaux de forte constitution, étoffés, propres au trait, que ceux de selle, sans savoir encore à quoi attribuer cette prédisposition.

Le *vertige* symptomatique partant des organes abdominaux, quand il se développe assez promptement, offre des symptômes assez semblables à ceux du *vertige* essentiel pour qu'il soit difficile, au premier abord, de distinguer si c'est l'une ou l'autre variété que l'on a à combattre. Mais les renseignements que l'on obtient, la couleur des membranes apparentes, et l'état des parois abdominales, rendent la distinction possible. On peut s'assurer si l'animal a fait usage d'aliments de mauvaise nature, s'il en a mangé depuis longtemps ou une grande quantité, s'il est vorace, s'il mange les rations de ses voisins, outre la sienne. Ensuite, on trouve que le poulx est bien différent; l'artère est flasque dans l'indigestion, au moins avant que les phénomènes d'irritation cérébrale soient développés, elle est tendue dans l'autre cas. Dans l'indigestion, les membranes apparentes sont à peine colorées; mais les parois du ventre sont douloureuses, tendues, ce qui n'existe pas dans l'encéphalite primitive. Le *vertige* secondaire est généralement annoncé et caractérisé par des douleurs ab-

dominales coïncidant avec des symptômes comateux et vertigineux, ce qui a lieu ou peut avoir lieu quand l'indigestion se répète souvent sans être convenablement traitée. Les douleurs abdominales se manifestent par plusieurs signes : l'animal frappe du pied, il est triste, ne mange pas, regarde son ventre, ainsi que cela a lieu dans les indigestions ordinaires. A ces premiers symptômes succèdent bientôt ceux qui sont susceptibles d'indiquer que l'indigestion sera compliquée d'irritation encéphalique, et qui se montrent les mêmes dans le *vertige* essentiel. Quant à la marche de l'affection, celle-ci débute plus ou moins lentement, parcourt ensuite ses périodes avec plus ou moins de rapidité, et n'éclate pas comme le *vertige* essentiel, puisqu'elle commence par une indigestion, et que ce sont ordinairement des indigestions répétées qui la précèdent. L'on ne peut espérer la guérison de la maladie qu'autant qu'elle s'établit lentement, que ses symptômes sont peu intenses, et qu'elle est prise dès son début; parvenue à un certain degré d'intensité, les mouvements violents ayant lieu, elle peut être considérée comme incurable. Dans les cas de terminaison heureuse, toujours fort rares, la convalescence est longue et exige bien des soins pour éviter une rechute; souvent encore, malgré les soins les plus appropriés, les malades succombent ou ne guérissent qu'incomplètement. Dans ce dernier cas, une certaine stupeur se prolonge singulièrement, et dure quelquefois autant que la vie; les animaux mangent lentement, de préférence par terre, la tête baissée, et paraissent souffrir en la portant au râtelier; ils sont roides, la sensibilité est éteinte, et ils présentent parfois des phénomènes de l'état connu sous le nom d'immobilité.

Les moyens de prévenir le développement du *vertige* abdominal seraient d'éviter les causes qui y donnent lieu. Par exemple, si au temps de la fénaison, on est absolument obligé de donner du foin nouveau, on doit, autant que possible, le mêler avec du vieux foin ou de la paille, ou du moins éviter de le donner humide et l'asperger d'eau salée. Le foin nouveau est surtout pernicieux aux chevaux qui ne travaillent pas ou qui ne font que peu d'exercice. Celui des prairies artificielles, le trèfle principalement, qui vient dans un champ trop touffu, noircit au pied, s'altère et n'est guère meilleur; il est absolument mauvais quand il reçoit de l'eau après avoir été fauché et tandis qu'il sèche. Le sainfoin et la luzerne, même de la meilleure qualité, doivent être donnés modérément, autrement ils deviennent excitants; ceux qui sont échauffés et poudreux doivent être rejetés; il vaut mieux se contenter de bonne paille. La paille de froment est toujours préférable, pourvu qu'elle soit fraîchement battue, qu'elle ne soit pas rouillée, qu'elle ne soit pas moisie, qu'elle n'ait pas contracté une mauvaise odeur dans le magasin ou dans la meule, et qu'elle soit exempte de plusieurs plantes malfaisantes, telles que le coquelicot, la camomille puante, le bluets, etc. L'avoine tarée, germée, humide, de mauvaise odeur, est nuisible et expose les animaux à contracter des inflammations. Le son est de tous les aliments le plus indigeste; privé des vertus qu'on lui attribue, il nourrit à peine par le peu de farine qu'il contient, et celui d'aujourd'hui en est tellement dépourvu, par les nouveaux procédés de mouture économique, qu'il n'est véritablement qu'un corps inerte, sans principes nutritifs; il l'est l'estomac, la fatigue et la faiblesse, la saignée, loin d'être indiquée, ne peut que nuire. Quand les saignées sont indiquées, la soustraction du sang doit être modérée, opérée successivement et toujours proportionnée au degré de l'irritation cérébrale, à l'âge, à la stature, à la force du sujet, et pratiquée d'abord à la jugulaire, à cause du sang qui se porte avec force au cerveau. En même temps, on doit s'empressement de recourir aux purgatifs salins, à l'aloès, à l'émétique. Ce dernier sel est surtout indiqué pour débarrasser promptement l'appareil digestif des matières qui s'y trouvent accumulées. On le seconde par des lavements émollients, même au besoin savonneux et aloétiques. La saignée et les purgatifs ont leurs avantages et leurs inconvénients. Le secret d'en obtenir de bons effets est de savoir les adapter aux circonstances, de les choisir et de les employer à propos. Pour cela, il faut étudier les causes déterminantes du *vertige* et les symptômes divers qu'il présente d'après ces causes, parce que les indications qui résultent de cette étude conduisent nécessairement à l'emploi de moyens thérapeutiques différents. Dans tous les cas, l'animal malade doit être placé dans un local d'une température douce. Dès qu'il peut prendre de lui-même des boissons, il faut cesser de lui administrer des breuvages; s'il refuse les tisanes, on lui présente de l'eau blanche dégoûdée, légère-

ment nitrée et édulcorée avec le miel. Ce n'est même que quand l'animal est doux et patient qu'on peut lui administrer les médicaments sous forme liquide; car, s'il fait résistance, il importe beaucoup d'éviter de l'exaspérer par la force; ce serait aggraver sa maladie. Il vaut mieux, dans ce cas, ne lui administrer de médicaments que sous forme d'opiat, à l'aide de la spatule garnie de linge.

VERTIGINEUSEMENT adv. (vèr-ti-ji-neu-zé-man — rad. *vertigineux*). De manière à donner le vertige : *Un précipice VERTIGINEUSEMENT sombre et profond.*

VERTIGINEUX, EUSE adj. (vèr-ti-ji-neu, eu-zé — du lat. *vertigo*, *vertiginis*, vertige). Qui donne, qui peut donner des vertiges : *Une hauteur VERTIGINEUSE. L'obscurité est VERTIGINEUSE; il faut à l'homme de la clarté.* (V. Hugo.)

— Qui est de la nature du vertige : *Affection VERTIGINEUSE.*

VERTIGO s. m. (vèr-ti-go — mot lat. qui signifie tournoiement, et qui est aussi le type de *vertige*). Caprice, fantaisie soudaine : *Quel vertigo l'a pris? Il est sujet aux VERTIGOS.* Mettez, de grâce, un frein à votre *vertigo*. Et n'allez pas ici faire des quiproquos.

REGNARD.

Je ne sais par quel *vertigo*

Ou quelque suffisance extrême

Narcisse, se mirant dans l'eau,

Devint amoureux de lui-même.

DÉSAGUIERS.

— Art vétér. Syn. de *VERTIGE*, maladie du cheval.

— Moll. Genre de gastéropodes pulmonés, formé aux dépens des maillois, et comprenant plusieurs espèces répandues en France.

— Syn. *Vertigo*, *boutade*, *caprice*, etc. V. CAPRICE.

VERTOQUER v. a. ou tr. (vèr-to-ké). Râper, en parlant d'un tonneau.

VERTOT (René AUBERT, abbé DE), historien, né au château de Bennetot (pays de Caux) en 1655, mort en 1735. Il embrassa la vie religieuse, malgré l'opposition de sa famille, et fut successivement capucin sous le nom de frère Zacharie, chanoine régulier de Prémontré, mathurin, membre de l'ordre de Cluny; puis, fatigué de la vie du cloître, dont les austérités avaient affaibli sa santé, il embrassa l'état ecclésiastique et devint curé de Croissy-la-Garenne, près de Marly. Ces divers changements furent appelés dans le monde, les « révolutions de l'abbé de Vertot », par une allusion plaisante aux titres de la plupart de ses ouvrages. Dans les loisirs de la modeste position qu'il occupait, il se livra à l'étude des lettres, fut encouragé par Fontenelle et l'abbé de Saint-Pierre dans son dessein d'écrire l'histoire, et publia en 1689 son *Histoire des révolutions de Portugal*, qui eut un succès considérable. Mme de Sévigné en fit le plus bel éloge; le Père Bouhours, le critique le plus accrédité du temps, assurait qu'il ne connaissait pas en français un plus beau style; Bossuet disait : « C'est une plume taillée pour écrire la vie de Turenne. » Mais Vertot, loin de chercher le bruit et l'enivrement des succès, ne songeait qu'à s'éloigner davantage de la capitale et obtint une cure près de Rouen, où il trouva, avec un revenu plus considérable, le calme nécessaire à ses études. Son *Histoire des révolutions de Suède* (1696) eut un succès plus éclatant encore. Cinq éditions parurent coup sur coup, et les principales langues de l'Europe en donnèrent des traductions. Nommé membre de l'Académie des inscriptions en 1701, il vint se fixer à Paris deux ans plus tard, donna un certain nombre de dissertations et fit paraître en 1710 son *Traité de la mouvance de Bretagne*, où il combattait avec une grande vivacité les prétentions d'indépendance de cette province. Ce fut à cette occasion qu'il eut avec l'illustre Fréret une querelle scientifique et qu'il ne craignit pas de dénoncer à l'autorité les opinions de son adversaire, qui fut mis à la Bastille. Mais son œuvre favorite, celle à laquelle il travaillait avec le plus de passion, est l'*Histoire des révolutions de la république romaine* (1719), livre écrit avec un grand talent de narration, un style élégant et rapide, mais qui manque de critique et de vues philosophiques. Acceptant la Rome primitive telle qu'elle avait faite les légendes épiques, les traditions et même les récits des historiens, il ne chercha pas à démêler la vérité au milieu des fictions de la poésie. Ces fictions plaisaient d'ailleurs à sa vive imagination; il aimait à raconter et à peindre; l'histoire lui apparaissait sous son aspect dramatique, et c'est avec raison qu'on a dit qu'il écrivait les révolutions de Rome comme Corneille composait ses tragédies. On ne trouve pas non plus dans ces récits tout littéraires ce qu'on nomme la couleur locale, c'est-à-dire le véritable aspect des temps, des lieux et des personnages. Mœurs, sentiments, caractères, tout prend sous la plume élégante de l'auteur une physionomie moderne et surtout française. Ces imperfections étaient, au reste, communes à tous les historiens de l'époque. Quoi qu'il en soit, cet ouvrage excita un véritable enthousiasme dans le monde des lettres; les savants et les plus grands personnages français et étrangers félicitèrent l'abbé de Vertot, et le

duc d'Orléans le nomma secrétaire des commandements de la duchesse, son épouse. Cependant, tels que soient les éloges que l'on ait donnés à Vertot, on est forcé de reconnaître qu'il est plus écrivain qu'historien; le scrupuleux détail des événements lui importait moins que leur effet dramatique, et il en donna un jour la preuve par une réponse qui est restée célèbre. Ayant été chargé d'écrire l'*Histoire de l'ordre de Malte*, qui parut en 1719, il écrivit à un chevalier pour lui demander des renseignements précis sur le fameux siège de Rhodes. Ces renseignements se faisant attendre, Vertot n'en continua pas moins son travail, qui était fini lorsque les documents arrivèrent. La conscience de l'écrivain ne se trouva nullement gênée par la divergence qui pouvait exister entre son récit et la vérité, et il répondit à son correspondant : « J'en suis fâché, mais mon siège est fait. » (V. siége.) Ainsi le bon abbé appliquait à l'histoire le précepte de Quintilien : *Scribitur ad narrandum, non ad probandum*; il écrivit pour intéresser, et non pour instruire. C'était aussi quelquefois l'opinion de Voltaire, qui répondit un jour au reproche qu'on lui faisait d'avoir falsifié un fait historique : « Oui, sans doute; mais avouez que c'est beaucoup mieux comme cela. »

VERTOU, bourg de France (Loire-Inférieure), ch.-l. de cant., arrond. et à 9 kilom. S.-E. de Nantes, sur une éminence dominant la Sèvre; pop. aggl., 795 hab. — pop. tot., 5,588 hab. Eleve de bestiaux, salaisons et fabrication de conserves alimentaires. L'église paroissiale possède une riche façade; le chœur et l'ancienne croisée du transept datent du XI^e siècle.

VERTPRÉ (Jenny), dame CARMOUCHE, actrice française, née à Bordeaux en 1797, morte à Paris en 1865. Elle parut dès l'âge de cinq ans sur l'un des théâtres de sa ville natale, auquel son oncle était attaché comme maître de ballet. Amenée deux ans après à Paris, elle apprit à chanter les couplets de Brazier et de Désaugiers, puis elle s'essaya au théâtre des Capucines, témoin des débuts précoces de Virginie Déjazet et de Vernet, et situé sur l'emplacement de l'ancien couvent des religieuses de ce nom. De ce théâtre, qui a disparu depuis pour faire place à la rue de la Paix, la petite actrice vint figurer dans les rôles d'enfant au Vaudeville de la rue de Chartres, où Vertpré, son père adoptif, se faisait alors remarquer. Elle y créa notamment un rôle de rosière dans la *Petite gouvernante*, vaudeville de Moreau et Gentil. Elle parut aussi au théâtre des Jeunes-Artistes, situé sur le boulevard Saint-Martin, à l'angle de la rue de Lancry; elle sauva même la vie à ce petit théâtre. Plusieurs petites scènes s'étaient trouvées un beau jour frappées de mort par décret impérial. Celle où déjà se faisait applaudir la petite Jenny se vit menacée. Bien avisé, son directeur habilla l'enfant en Amour, lui mit un placet dans la main et la dirigea vers la Malmaison, où Napoléon se trouvait alors. La petite ambassadrice revint à Paris toute barbouillée de confitures et munie de l'autorisation que sollicitait le directeur. Jenny Vertpré suivit plus tard une troupe qui alla donner des représentations en Russie. Pendant la retraite de Moscou, elle se vit séparée de ses compagnons. Recueillie par un général, elle fut ramenée en France dans un fourgon d'artillerie, en compagnie de vivandiers blessés. A Paris, elle retrouva son père adoptif, dont elle prit le nom de guerre (son nom véritable était Botte, ainsi qu'on le verra ci-après). Ce nom de Vertpré, qu'elle n'a plus quitté au théâtre, devint rapidement célèbre. Engagée à la Porte-Saint-Martin, elle y eut, selon l'expression de M. Auguste Villemot, « le dernier sourire de la grande armée, avant Waterloo. » Ce fut pendant les Cent-Jours qu'elle créa sur ce théâtre le rôle de la servante de Palaiseau dans la *Pie voleuse*, mélodrame de Caignez et Daubigny, qui a fait verser en ce temps-là à nos mères « toutes les larmes que leur avaient laissées les malheurs de la France. » Moëssard, cet acteur à qui l'Académie a décerné autrefois un prix Montyon, Moëssard, l'historiographe de la Porte-Saint-Martin, racontait que, le jour de la seconde entrée des alliés, la *Pie voleuse* était affichée. Il y eut une recette de 1,800 francs, et, l'heure du spectacle sonnée, on ferma soigneusement les portes du théâtre, afin que le bruit des canons, roulant sur le pavé des boulevards, ne troublât pas cette petite fête. « Cette anecdote m'a beaucoup frappé, dit M. Villemot; elle ne fait certes pas honneur à notre patriotisme, et je serais heureux de rencontrer un contradicteur, d'autant mieux que je renvoie au vertueux Moëssard la responsabilité de la légende. » Le spirituel feuilletoniste du *Temps* avait tort d'émettre un doute; les registres de la Comédie Française, portent à la date du dimanche 9 juillet, que Louis XVIII est rentré à Paris ce jour-là, entre quatre et cinq heures du soir, « au milieu d'une foule immense et des plus vifs applaudissements, » et que le Théâtre-Français donna le *Vieux célibataire* et le *Barbier de Séville*, et fit 1,456 fr. 91 de recette. Après la *Pie voleuse* vinrent les *Petites Danaïdes*, de Désaugiers et Gentil, où Jenny Vertpré joua le rôle de l'Amour, à côté de Potier, qui venait d'immortaliser la création du Père Surnois. Citons

encore la *Créole*, la *Servante justifiée*, le *Chaperon rouge*, le *Petit Jehan de Saintré*, l'*Anneau de la reine Berthe*, et enfin *Riquet à la houppe*, pièces dont le succès revient en grande partie à son gracieux talent et à sa gentillesse. On se ferait difficilement, aujourd'hui, une idée de la vogue étonnante dont jouissait alors Jenny Vertpré, ou plutôt la petite Jenny, comme on l'appelait assez ordinairement. Il faudrait se reporter aux journaux et aux almanachs du temps qui n'ont de phrases aimables que pour elle. Sa taille exigüe la faisait comparer à une miniature; elle était un objet d'art ni plus ni moins, quand elle n'était pas « une petite fée pètrie de la main des Grâces, si jolie qu'il semble qu'elle dédaigne d'être belle. » C'est ainsi que fêlée, adulée et adorée, elle prit des années sans grandir et passa un beau jour aux Variétés. La *Chercheuse d'esprit*, *Sans tambour ni trompette*, mais surtout *Ninette à la Cour* placèrent la jeune actrice au premier rang et la mirent définitivement à la mode. Les critiques parlant d'elle avaient adopté cette définition : « C'est Mlle Mars, vue par le gros bout de la lognette. » Bientôt même on ne l'appela que « la petite Mars des Panoramas », et plus tard « la Mars du Vaudeville. » La *Fille mal gardée*, la *Vielle de seize ans* et la *Neige* comptent encore parmi ses triomphes de cette époque. Cette dernière pièce ne lui fournit pas seulement une jolie création, elle lui valut un mari. En effet, le spirituel Carmouche, le second des deux auteurs de la *Neige*, l'épousa en 1824. Déjà les écrivains dramatiques en vogue travaillaient à son intention, lorsque Scribe jeta les yeux sur elle; lié par traité avec le Gymnase, il ne lui était pas permis de produire pour d'autres scènes; sur ses instances, la nouvelle idole du public fut enlevée des Variétés et attachée au Gymnase, où elle devint la rivale de Léontine Fay et une des interprètes favorites de l'auteur de la *Camaraderie*. Elle y créa Mme Pinchon du *Mariage impossible*, Pauline, la *Lune de miel*, la *Marraïne*, la *Demoiselle à marier*, la *Chaitte métamorphosée en femme*, les *Prémiers amours*, et brilla surtout dans le *Mariage de raison*.

Jenny Vertpré, par un caprice inexplicable, alla prendre à Londres la direction du théâtre de Saint-James. Déjà, pendant ses congés annuels, la comédienne avait conquis de nombreuses sympathies à Berlin, en Hollande et en Belgique, mais rien n'approchait de l'enthousiasme qu'excitait sa personne en Angleterre; aussi la nouvelle directrice ne pouvait manquer de réussir de nouveau, cette fois-ci derrière la toile. D'incompréhensibles artistes, la Malibran en tête, s'empressèrent de lui prêter leur concours. Le spleen la prit, et, en 1837, Dumanoir, qui, venait de prendre la direction des Variétés, la rappela à ce théâtre. Elle y fit sa rentrée par le rôle du chevalier d'Eon, reprit quelques-unes de ses meilleures créations et compta un assez beau succès encore, la *Dame de la halle*. Mais déjà, de loin en loin, le feuilleton lui adressait quelques critiques; elle vieillissait, et de nouvelles étoiles apparaissaient au ciel dramatique. La comédienne, si pétillante et si vive naguère, souffrait d'une affreuse maladie, un cancer, qui nécessitait de fréquentes et douloureuses opérations. Parfois, en scène, sa lèvre, prête à lancer un trait, s'arrêtait crispée; ses yeux, au lieu d'un joyeux éclair, repandaient des larmes silencieuses. Même dans ses plus beaux jours, elle avait été souffreteuse; mais, à la voir si séduisante, si spirituelle et si folle avec son bonnet et son tablier de grisette, si étourdie et si impertinente, on l'admirait, on l'applaudissait. Un jour pourtant, elle partit et la foule n'entendit plus parler d'elle. Une seule fois elle reparut au public; c'était au mois d'octobre 1844, à Morsang-sur-Seine, dans une représentation donnée au profit des pauvres. Mlle Dupont, l'ex-soubrette de la Comédie-Française, et Rachel étaient cette fois-là au nombre des acteurs.

Retirée à Passy depuis quelques années, Jenny Vertpré s'y livrait aux pratiques d'une dévotion minutieuse et dépensait une partie de sa fortune pour les pauvres. Villemot, qui avait applaudi Jenny Vertpré dans ses beaux jours, la revit à Versailles, traînée dans une petite voiture à bras, et, pensant à son rôle d'Amour dans les *Petites Danaïdes*, « l'Amour des *Petites Danaïdes*, dit-il, est mort aux bras de la religion. Voilà ce que j'appelle des contrastes. Ce petit être joli, espiègle, spirituel, qui s'agit sur des planches en chantant tout ce que lui souffle le diable; puis, cette femme vieillie, épouvantée de ce qui a été le charme de sa vie, croyant voir sa robe de comédienne flamber aux flammes de l'enfer, et finalement demandant pardon à son curé d'avoir été belle et aimée! Heureusement, ce repentir des jolies femmes leur vient toujours sur le tard et n'en corrige pas les jeunes. » — L'acteur VERTPRÉ, père adoptif de Jenny Vertpré, le même dont nous parlions plus haut, se faisait remarquer au Vaudeville par sa distinction dans les premières années de ce siècle. Les rôles nobles, les personnages historiques représentés par lui acquéraient une réputation parfaite pour le spectateur. Pourtant, il lui avait fallu du travail et de la persévérance pour vaincre la nature et la rendre docile à ses efforts. De l'esprit, de l'intelligence et une grande habi-

tude de la scène, telles sont les principales qualités que lui reconnaissent les recueils et journaux contemporains. Une particularité du talent de ce comédien, c'est qu'il avait combattu l'in vraisemblance du chant en parlant, pour ainsi dire, le couplet et ne lui laissant de la musique que le strict nécessaire. Vertpré, dont le nom était *BORRE*, avait été précepteur au collège de l'abbé Dubois, où M. Charles Maurice, qui nous fournit cette anecdote, étudiait en 1790, à Ménilmontant. Le jour de sa présentation aux élèves, il leur proposa de deviner son nom; l'un d'eux répondit : « Pantoufle. — Vous n'en êtes pas si loin que vous croyez, » répliqua-t-il, et il se déclina. Vertpré est devenu fou en scène, en jouant un vaudeville intitulé *Fontenelle*.

VERTON (Claude-Charles GUYONNET DE), littérateur français, né vers le milieu du XVIII^e siècle, mort à Paris en 1715. Destinée à la magistrature, il acheta une place d'avocat général au parlement de Metz, qu'il fut obligé d'abandonner, ne pouvant exécuter les conditions du marché. Il vécut alors en véritable galantin, courtisant les dames, hantant les salons. Il nous apprend qu'il dansait « joliment, » jouait du luth et pouvait causer en plusieurs langues. Protégé par le duc de Saint-Aignan, il fut membre des Académies d'Arles et de Nîmes, de celle des *Ricovrati* de Padoue, etc., et devint même historiographe de Louis XIV. On a de cet écrivain : *Parallèle de Louis le Grand avec les princes qui ont été nommés grands* (Paris, 1685, in-12); réédité, cet ouvrage reparut en 1686 sous le titre de *Nouveau Panthéon*; la *Nouvelle Pandore* ou les *Femmes illustres du règne de Louis le Grand* (Paris, 1698, 2 vol. in-12), réédité en 1701, sous le titre de *Recueil de pièces académiques en prose et en vers des personnes illustres du règne de Louis le Grand*, et en 1721 sous celui de : *les Femmes illustres du règne de Louis le Grand*; *Prières et affections pour servir d'exercice pendant la sainte messe*, etc. (Paris, 1728, in-12, fig.).

VERTU s. f. (vèr-tu — lat. *virtus*, proprement valeur guerrière; de *vir*, homme courageux). Disposition de l'âme qui éloigne du mal moral : La *VERTU* est qualité plaisante et gaye. (Montaigne.) La *VERTU* est une habitude de vivre selon la raison. (Boss.) Les premiers jours du printemps ont moins de grâce que la *VERTU* naissante d'un jeune homme. (Vauven.) Il n'y a point de *VERTU* sans force, et le chemin du vice est la lâcheté. (J.-J. Rousseau.) La *VERTU* peut se définir l'équilibre des affections. (Proudh.) La *VERTU* est si difficile que nous l'avons appelée la *VERTU*, c'est-à-dire la force par excellence. (Lacordaire.) Beaucoup croient que la *VERTU* consiste à être sévère pour les autres. (A. Karr.)

La solide vertu n'admet pas de faiblesse.

CORNÉILLE.

La vertu sans argent est un meuble inutile.

BOILEAU.

Il faut de par le monde une vertu traillable.

MOLIÈRE.

N'affectez point les éclats

D'une vertu trop austère;

La sagesse atrabilaire

Nous irrite et n'instruit pas;

C'est à la vertu de plaire;

Le vice a bien moins d'appas.

VOLTAIRE.

« Les poètes personnifient souvent la vertu :

Hercule, fatigué de sa tâche éternelle,

S'assit un jour, dit-on, entre un double chemin.

Il vit la Volupté qui lui tendait la main;

Il suivit la Vertu, qui lui sembla plus belle.

A. DE MUSSET.

— Personnes vertueuses : La *VERTU* sait

se passer d'admiration. (La Bruy.) L'austérité

est le faste de la VERTU. (Mme Riccoboni.)

La vertu se contente et vit à peu de frais.

BOILEAU.

La vertu dans les fers est toujours la vertu.

GRESSET.

— Disposition particulière à un genre de

devoirs, de bonnes actions : *VERTUS guer-*

rières. *VERTUS civiles*. *VERTUS privées*. Ce

n'est pas une de mes *VERTUS*. Les *VERTUS d'é-*

clat ne sont pas le partage des femmes, mais

bien les *VERTUS simples* et *paisibles*. (Mme de

Lambert.) L'amour du travail est la *VERTU*

de l'homme en société. (Mme Roland.)

L'estime et le respect sont de justes tributs

Qu'aux plus fiers ennemis arrachent les *VERTUS*.

CORNÉILLE.

Le silence est l'esprit des sots,

Et l'une des *VERTUS* du sage.

BONNARD.

— Pudicité, chasteté des femmes : Au mi-

lieu d'une société corrompue, elle a su con-

server sa *VERTU*. Une femme coupable peut en-

core aimer la *VERTU*, mais il ne lui est plus

permis de la prêcher. (Mme de Staël.) Com-

bien certains maris payent cher la *VERTU* que

leurs femmes veulent bien garder ! (Chassay.)

Le plus sûr moyen pour une femme de garder

sa *VERTU*, c'est de ne pas trop s'y fier. (E. Al-

letz.)

— Propriété, qualité, aptitude, efficacité :

Les *VERTUS des plantes*. La *VERTU d'un élixir*,

d'un baume. Le théâtre a une grande *VERTU*

pour la correction. (Mol.) Le lait a la *VERTU*

d'entretenir à lui seul la formation du sang

pendant toute une période de la vie. (L. Cru-

veilhier.)

— *Dragon de vertu*, Femme qui affecte une

vertu farouche :

Ces dragons de vertu, ces honnêtes diables

Se retranchent toujours sur leurs sages prouesses.

MOLIÈRE.

— *N'avoir ni force ni vertu*, Se dit d'un

homme sans caractère, sans énergie.

— *Faire de nécessité vertu*, Se résoudre à

faire de bonne grâce une chose qui est dés-

agréable, pénible.

— *Vertu de ma vie!* Sorte d'exclamation

populaire.

— *Prix de vertu*. V. MONTYON.

— *Prov. Face d'homme porte vertu*, La présence d'un homme est utile dans les affaires où il est intéressé.

— Hist. relig. *Ordre des dames esclaves de la*

vertu. V. DAMES... (ordre des) [t. VI, p. 44].

— Théol. *Vertus chrétiennes*, Celles qui

portent à pratiquer les devoirs de la vie chris-

tienne. *Vertus intellectuelles*, Celles qui per-

fectionnent le jugement pour la connaissance

de la vérité religieuse. *Vertus cardinales*,

Celles qui sont considérées comme le fonde-

ment de toutes les autres; ce sont : la prudence, la force, la tempérance et la justice.

Vertus théologiques, Celles qui ont Dieu pour objet immédiat et qui sont : la foi, l'espérance et la charité.

— Ecrit. sainte. *Les Vertus*, Le cinquième

chœur des anges, dans la hiérarchie céleste.

— Alchim. *Vertu céleste*, Chaleur naturelle

ou feu interne de la matière.

— Jeux. Nom donné, pendant la Révolution, par certains fabricants de cartes, aux figures qui remplaçaient les dames et qui représentaient des vertus, telles que la justice, la prudence, la force, la tempérance, l'union, etc. : *Quatorze de VERTUS*. *Avoir une tierce*, une *quinte* à la *VERTU de cœur*.

— Loc. prép. *En vertu de*, En conséquence; à cause du droit, du pouvoir de; par l'effet de : *En VERTU de telle loi*. *En VERTU d'un arrêt*, d'un jugement. *Nul être intelligent ne peut aimer le mal naturellement ou EN VERTU de son essence*. (J. de Maistre.) *Rien ne se produit EN VERTU de rien*. (Proudh.)

— Syn. *Vertu*, honnêteté, honneur, etc.

V. HONNÊTÉTÉ.

— *Vertu*, chasteté, continence, etc. V.

CHASTÉTÉ.

— *Encycl. Philos.* Le mot *vertu*, par sa racine même, qui est celle de *vir*, homme, signifie quelque chose de viril, d'un caractère mâle; c'est la force appliquée au bien. Les Grecs avaient encore accentué d'avantage cette signification en appelant la *vertu* *ἀρετή*, de *ἀρετ*, Mars, dieu de la guerre et par conséquent de la force. Pour eux la *vertu*, c'était le courage, le mérite qui suit l'effort. D'après l'idée qu'ils se faisaient d'un homme vertueux, un combat se livre entre ce qu'ils appelaient la volonté libre de l'homme, ou plutôt ce qui leur paraissait être l'homme lui-même, et la passion, qui leur semblait appartenir à l'animal plutôt qu'à l'homme. C'est la passion qui l'emporte, ou c'est l'homme. Si c'est l'homme, il croit en force, et le premier prix de sa victoire consiste dans cette force même qui désormais lui permet de rester le maître et le rend victorieux sans combat; cette force est la *vertu*. Si c'est la passion, l'homme perd en force, et la conséquence de sa défaite est cette faiblesse même qui le condamne à une défaite habituelle, inévitable, qui, désormais le fait succomber sans combat; cette faiblesse est le vice. La passion qui a été la première occasion de sa chute peut s'être amortie; la tentation, qui eut d'abord tant de puissance, peut ne se faire presque plus sentir; il peut être blasé sur le plaisir qui, à l'origine, fut trop vif, sans que sa conduite change, sans que la pratique du mal, qui semble n'avoir plus de cause, cesse; tout il est vrai que le vice est une faiblesse tournée en habitude! Il n'y a donc vice ou *vertu* que chez des êtres capables de bien, mais au prix d'une lutte; chez les êtres qui n'ont point la notion du bien, ou la liberté de l'accomplir, il n'y a point de *vertu*, cela va de soi; quant à ceux qui font le bien naturellement, spontanément, sans lutte, sans effort, ils sont bons sans être vertueux; ils sont en quelque sorte au-dessus de la *vertu*, ce sont des dieux ou des saints.

Y a-t-il plusieurs *vertus*, ou n'y en a-t-il qu'une? Les anciens disaient que la *vertu* est une, comme le bien, comme le devoir. Mais, comme il y a lieu de distinguer dans le devoir, dans le bien plusieurs formes, on peut distinguer aussi, et pour la même raison, plusieurs formes de la *vertu*. Une ancienne et célèbre division est celle de la *vertu* en quatre grandes formes, dites les quatre *vertus cardinales* : *prudentia*, la sagesse ou la science, la connaissance du vrai, surtout celle du bien, celle qu'il faut avoir pour être en état d'accomplir le bien; *justitia*, la justice, qui embrasse avec la bienfaisance, *beneficentia*, tous les devoirs de l'homme en société; *fortitudo*, la force, le courage, la fermeté, tant de l'âme que du corps; et enfin, *temperantia*, la tempérance, la modération, la mesure en toute chose, le respect du convenable et du décent, le décorum.

Si les spéculations des anciens sur la *vertu* abondent en vues élevées, elles ne nous ap-

prennent rien de positif sur son origine, sur la manière dont la *vertu* se forme et se développe dans les âmes, et c'est là précisément ce qu'il importerait le plus de connaître. C'est surtout à ce point de vue que nous allons maintenant considérer la *vertu*.

Tout le monde reconnaît qu'il est nécessaire d'enseigner aux enfants des principes clairs et précis, qui puissent leur servir à distinguer le bien du mal, le juste de l'injuste. Il faut aussi leur faire connaître les raisons qui doivent leur faire préférer, dans leur conduite, le bien au mal, le juste à l'injuste, et ces raisons ne peuvent évidemment s'appuyer que sur leur véritable intérêt. Quand les enfants ont reçu ces enseignements et surtout quand on y a joint de bons exemples, ils commencent à faire de bonnes actions par docilité, pour contenter leurs parents ou leurs maîtres, peut-être aussi en vue de certains avantages qu'on leur a signalés comme devant nécessairement résulter de ces actes. Puis, ils en viennent bientôt à faire de nouveau les mêmes actes pour s'imiter eux-mêmes, pour ne pas se contredire, par la simple impulsion d'une habitude naissante, et cette habitude prend chaque jour une force nouvelle d'autant plus grande, que les passions sont plus tardives ou moins violentes. Mais, en supposant que les passions vinssent quelquefois se jeter à la traverse, comme elles restent nécessairement étrangères aux actions les plus fréquentes et les plus simples, l'habitude du bien se développerait encore assez, chez la plupart des enfants, pour y constituer ce qu'on peut appeler l'instinct moral ou la moralité; et cet instinct, en se développant, se transforme peu à peu, engendre des sentiments d'un nouveau genre, des passions qu'on pourrait appeler morales, telles que le besoin d'estime, la crainte du mépris, l'amour du bien général, le désir de contribuer autant qu'on le peut au bonheur de tous. Lorsque tous ces sentiments ont acquis, toujours par l'habitude, assez de force pour dominer dans presque tous les cas les autres passions, celles qui ont leur source dans la nature première, c'est de la *vertu*; et l'habitude de la *vertu* produit enfin une dernière passion, qu'on pourrait appeler orgueil moral, et qu'on pourrait définir : l'état d'une âme qui, se connaissant vertueuse et se jugeant digne d'estime par sa *vertu* même, met son amour-propre à ne jamais déchoir à ses propres yeux. L'âme, arrivée à ce point, possède ce qu'il y a de plus sublime dans la *vertu*. Un tel résultat ne peut être très-commun, puisque les héros de *vertu* sont toujours des hommes exceptionnels; mais on peut remarquer qu'il est quelquefois facilité par certaines tendances naturelles, par des sentiments de sympathie qui constituent le fond primitif du caractère ou qu'on peut même regarder comme héréditairement transmis des pères aux enfants. Quoi qu'il en soit, tous les actes vertueux ont pour mobile l'habitude ou quelque-une de ces passions que nous avons appelées morales; mais comme cette habitude et ces passions sont dans l'homme, constituent sa personne, telle que la somme des actes antérieurs et des circonstances l'ont faite, on peut dire que les actes vertueux viennent du fond de l'homme, de sa personne, puisqu'il les produit par ce qui est lui-même. Il se peut que beaucoup d'hommes, dont l'intelligence est bornée, soient condamnés à ne s'élever presque jamais au-dessus d'une *vertu* purement habituelle, c'est-à-dire d'une *vertu* qu'on pourrait presque appeler aveugle; mais, dans les esprits mieux cultivés, les choses ne s'arrêtent pas là; l'habitude, comme nous l'avons déjà dit, engendre des besoins nouveaux, qui deviennent aussi impérieux que les besoins physiques, qui le deviennent même davantage, puisqu'ils finissent par les dominer, et la réflexion peut être mise en jeu pour découvrir les meilleurs moyens de satisfaire ces nouveaux besoins, ces passions qui n'ont rien de commun avec celles de la nature première. C'est alors que l'homme s'élève jusqu'à une *vertu* qui peut être mûrement réfléchie et qui ne cesse pas pour cela d'être désintéressée, quoique l'action vertueuse ait réellement pour but de procurer la satisfaction d'un besoin devenu tout à fait propre à la personne; il est facile de montrer qu'il n'y a là qu'une contradiction apparente. Le désintéressement n'est pas, comme le mot semble le dire, un renoncement absolu à tout intérêt personnel, une indifférence complète pour soi-même, allant jusqu'au sacrifice de tout ce qu'on est disposé à aimer; un tel état de l'âme n'est possible qu'autant qu'il serait complètement irréfléchi et aveugle. Pour se montrer sciemment désintéressé à ce point, il faudrait commencer par abdiquer sa propre personnalité; il faudrait ne plus tirer de soi-même les motifs de ses actes, mais laisser pénétrer dans son âme les mobiles qui ont leur siège réel dans l'âme des autres hommes; or, il est évident que cette compensation des âmes détruirait nécessairement leur individualité. Mais, s'il y a des intérêts qui restent exclusivement attachés à la personne, il en est d'autres qui, tout en se rapportant à la personne, se lient étroitement à d'autres intérêts qui ne sont plus du tout personnels; par exemple, le besoin d'estime est un sentiment personnel par le bonheur même que nous éprouvons à nous sentir estimés, mais il est étroitement lié à

l'intérêt de nos semblables, qui n'accordent leur estime qu'à ceux qui savent se rendre utiles. Or, de tels sentiments doivent être appelés désintéressés, par cela même que les intérêts auxquels ils correspondent, loin d'être exclusivement personnels, s'étendent en dehors de la personne au point de devenir quelquefois universels. C'est là le seul désintéressement réfléchi qui soit compatible avec la vraie nature de l'homme.

Quelques personnes trouveront peut-être qu'on rabaisse la *vertu* quand on lui donne pour origine première l'habitude, et pour fondement, en quelque sorte secondaire, des passions morales prenant leurs racines dans cette habitude même; mais il est aisé de comprendre que, s'il en était autrement, si la *vertu* était une qualité propre de l'âme, il n'existerait aucun moyen possible de propager la *vertu*, de rendre vertueux ceux qui ne le sont pas. Un autre avantage que présente la théorie qui fonde la *vertu* sur l'habitude, c'est que cette théorie convient à toutes les conditions, à tous les temps, à toutes les circonstances, et qu'il n'y a pas dans le monde entier, ancien ou moderne, un seul fait moral dont elle ne puisse facilement rendre compte : elle explique également bien la *vertu* du chrétien, celle du déiste, du panthéiste, de l'athée, du musulman, du païen, et partout la *vertu* est toujours la même. La différence des croyances n'apporte de changements que dans la préparation sociale, c'est-à-dire dans les instructions données à ceux chez qui l'on veut faire naître et développer des habitudes morales; le chrétien fait apparaître aux yeux de son fils l'image terrible de son enfer ou la peinture délicieuse de son paradis; les autres évoquent d'autres images plus ou moins sombres, plus ou moins riantes, plus ou moins réelles; par là tous amènent l'enfant à sacrifier quelquefois son intérêt immédiat en vue d'un intérêt supérieur, mais éloigné; bientôt l'habitude de ce sacrifice naît, elle grandit, elle fait naître des sentiments, des besoins nouveaux, et la *vertu*, qui a commencé avec l'habitude, finit par dominer tous les instincts primitifs.

Supposons deux chrétiens, qui pratiquent également tous les devoirs religieux ou sociaux que leur croyance leur impose. Supposons, en outre, que l'un de ces hommes, chaque fois qu'il remplit un devoir, ne manque jamais de penser aux récompenses réservées à sa fidélité, et que cette pensée soit le seul mobile de ses actions : n'est-il pas évident que c'est là du calcul et non de la *vertu*? Mais si l'autre chrétien est un homme vieilli dans la pratique du devoir et tellement accoutumé à fuir le bien, qu'il le fait par entraînement, par goût, sans avoir besoin de s'y exciter lui-même par la vue anticipée des récompenses éternelles : tout le monde reconnaît en lui l'homme vertueux par excellence. Rappelons-nous Bayard blessé à mort et disant au traître Bourbon : « Il n'y a point de pitié en moi, qui meurs homme de bien; il faut avoir pitié de vous, qui portez les armes contre votre patrie et votre serment; » nous trouvons ces paroles sublimes, et nous avons raison, mais pourquoi? C'est qu'elles nous paraissent sortir tout entières du cœur même de Bayard, c'est-à-dire de son moi intérieur, tel qu'il s'était constitué par les actes de sa vie tout entière; si, au contraire, nous n'y voyions que l'expression incomplète de sa pensée, s'il ne repoussait la pitié qu'en pensant au bonheur sans fin qu'il attend au paradis, son langage perdrait aussitôt le caractère qui nous le fait trouver admirable. Maintenant, il est facile de comprendre que la double supposition faite pour des chrétiens peut s'appliquer à toutes les croyances; d'où il résulte évidemment que la *vertu* est toujours, et partout, la même plante née sur le terrain de l'habitude, quelle que soit d'ailleurs la diversité du fonds sur lequel ce terrain repose.

Lorsque, pour préparer les enfants à la *vertu*, on leur a souvent répété qu'en général l'intérêt bien entendu nous commande de régler notre conduite sur l'honnêteté, on ne les a pas trompés, on ne leur a dit que l'exacte vérité. Il est donc hors de doute que, lorsqu'il s'agira de choisir entre l'honnêteté et le déshonneur, les circonstances seront presque toujours telles, que l'enfant devenu homme fera le même choix, soit qu'il se laisse purement et simplement guider par l'habitude vertueuse, soit qu'il s'arrête à réfléchir, selon les habitudes de réflexion qu'on lui aura fait prendre, sur les suites de l'action qu'il s'agit de faire, surtout si l'on suppose que l'habitude vertueuse a déjà fait naître quelques-unes de ces passions nouvelles que nous avons appelées morales; ce qui revient à dire qu'un acte de *vertu* est presque toujours celui que commanderait la plus haute raison, qu'il en est toujours ainsi pour les choses ordinaires. Cependant, il n'est pas impossible d'imaginer un concours exceptionnel de circonstances qui, d'une part, assurant à peu près le secret d'une mauvaise action et, d'autre part, rendant très-probables des conséquences d'une grande importance pour l'intérêt personnel, au point de vue des passions de première nature, donneraient à cette mauvaise action le caractère d'une chose utile à celui qui doit la commettre. Dans ce cas, on peut toujours supposer que certains hommes, sans prendre le temps de réfléchir, se laisseront encore guider par l'habitude vertueuse,

ou que leur réflexion les conduira à préférer l'impulsion des passions morales, si celles-ci ont acquis une grande force; mais il faut bien reconnaître que beaucoup d'autres se laisseront entraîner par l'intérêt personnel.

Dans les cas mêmes où il s'agit d'un acte qui doit être commis au grand jour, s'il faut choisir entre le déshonneur et les maux les plus terribles, la *vertu* triomphera-t-elle toujours? Quand la ruine, la mort, seront là menaçantes et qu'on pourra les éviter en s'exposant à déchoir dans l'estime publique, est-il croyable que l'habitude vertueuse ou les passions morales développées par cette habitude puissent avoir assez de force pour lutter contre l'amour de la vie, ou même contre la certitude de perdre en un instant le fruit de toute une vie de travail? Si l'on examine les choses de sang-froid, sans préjugés d'aucune espèce, ne semble-t-il pas manifester que ce serait une sottise de mourir ou de consentir à sa ruine quand on peut tout sauver en s'écartant, une fois seulement, des principes auxquels on avait résolu de rester toujours fidèle? Sans doute, c'est une douce chose de se sentir estimé et digne d'estime; mais encore, pour jouir de cette douceur, faut-il vivre et rester dans les rangs de ceux à l'estime desquels on s'est accoutumé à mettre un prix si haut. Si l'on meurt, comment sentira-t-on l'estime des vivants? Si la misère nous oblige à sortir du milieu où s'est écoulée toute notre existence passée, pour aller vivre parmi des hommes qui ne nous connaissent pas, avec qui nous n'avons jamais eu de rapports intimes, quelle attention feront-ils à nous et comment serons-nous récompensés de notre sacrifice?

Eh bien, pourquoi ne l'avouerions-nous pas? L'expérience montre que, dans ces cas extrêmes, la *vertu* faiblit souvent, et l'intérêt matériel, que les circonstances rendent pressant, presque irrésistible, peut l'emporter sur l'habitude vertueuse. Mais en quoi cela peut-il infirmer l'idée que nous nous faisons de la *vertu*, et depuis quand est-ce une preuve de la fausseté d'une théorie que de la trouver conforme à l'expérience? Au fond, d'ailleurs, n'est-il pas naturel qu'une *vertu* parfaite, absolument indéfectible, ne soit pas à la portée de l'homme, puisqu'il n'est pas un être parfait? Heureusement, il est perfectible, et il peut toujours chercher les moyens d'arriver à une *vertu* de plus en plus solide.

— Mythol. Les anciens avaient fait de la *vertu* une divinité allégorique, fille de la Vérité. Les Romains lui érigeaient un temple à côté de celui de l'Honneur, qu'il fallait traverser pour pénétrer dans celui de la *Vertu*, idée ingénieuse pour exprimer que l'homme ne résiste que dans les actions vertueuses. On la représente avec une robe de lin, blanche et sans tache, assise sur un cube, parce qu'elle est inébranlable aux séductions. Tantôt elle tient à la main une palme comme les martyrs, symbole des persécutions qu'elle endure; tantôt elle tient, comme les triomphateurs, une branche de laurier, ou une pique comme Minerve, quelquefois un sceptre, comme le dominateur de la terre, et des ailes comme les anges. Une divine allégorie de ce sentiment, c'est une flamme pyramidale escaladant le ciel. Lucien l'a peinte le front affligé, indigné, poursuivie par la Pauvreté, l'air mélancolique et misanthrope à cause des injustices qu'on lui a fait subir et n'osant plus, dans son piètre costume, se présenter devant Jupiter. Sur une médaille de Lucius Verus, la *vertu* est personnifiée par Bellérophon, monté sur Pégase et armé d'une lance dont il porte des coups mortels à la Chimère qui le menace.

Raphaël, dans le bas-relief de la statue de Minerve, placée dans le tableau allégorique de la *Vérité*, a représenté la *Vertu* élevée sur des nuées, une main sur la poitrine, le siège de la valeur, et de l'autre indiquant aux mortels par un sceptre le pouvoir de son empire. Considérée comme synonyme de la Valeur, la *Vertu* est peinte en Amazone armée, ou sous les traits d'Hercule avec sa massue. La *Vertu* héroïque est encore désignée par une femme couronnée de laurier, armée d'une pique et d'un bouclier, et ayant auprès d'elle un laurier où sont attachées plusieurs couronnes destinées à rappeler les victoires qu'elle remporte.

Dans le tableau de Poussin, dont le sujet est le choix d'Hercule, la *Vertu* est représentée par une femme modestement vêtue d'une longue robe à la grecque fort simple. Un bandeau seul retient ses cheveux flottant sur ses épaules. Son air est modeste; elle indique au héros un rocher nu et stérile comme le symbole du travail, du danger et des difficultés de la route de la gloire.

Le sculpteur Adam l'ainé, en 1743, a représenté la *Vertu* couronnée de lauriers, un pied appuyé sur le globe de la terre, combattant un serpent, symbole du vice, lui perçant la tête d'une épée et montrant une branche de chêne de l'autre main, sans doute pour caractériser sa fermeté et sa constance.

Nous nous étonnons qu'aucun peintre ou statuaire n'ait jamais eu l'idée de représenter la *Vertu* avec les attributs du travail modeste, qui lui conviendraient cent fois mieux que ces épées et ces boucliers, attributs de la valeur, mais non de la *vertu*. Aussi, dans le même ordre d'idées, le portrait de la

Vertu qui nous semble le mieux conçu et le mieux exécuté est celui du poète latin, qui a dit :

Virtus amatur et alget.

On l'admire, on l'adore : elle meurt de misère.

— Bot. *Vertus des plantes*. Les propriétés économiques et médicales, ou, comme on disait autrefois, les *vertus* des plantes, sont étroitement liées à leur organisation et varient d'un genre ou d'une espèce à l'autre; souvent même elles diffèrent d'intensité, sinon de nature, dans les variétés d'une même espèce, et il n'est pas rare de voir deux individus, provenant de graines cueillies sur une même plante, présenter sous ce rapport des écarts notables, presque des anomalies, suivant le climat, l'exposition, la nature du sol, le mode de culture ou de végétation spontanée, l'âge et la saison, en un mot suivant les conditions très-diverses dans lesquelles ils se sont développés. L'étude des *vertus* des plantes, notamment en ce qui concerne la distinction entre leurs propriétés réelles et celles qui leur ont été attribuées par l'ignorance ou par des préjugés séculaires, est donc avant tout une étude analytique, et nous ne pouvons songer à reproduire ici les détails qu'a donnés le *Grand Dictionnaire* dans les articles consacrés aux familles, aux genres ou aux espèces.

Toutefois, il nous paraît utile de revenir, d'une manière sommaire, mais synthétique, sur cet important sujet; de présenter quelques vues d'ensemble pour rattacher les innombrables détails disséminés çà et là. Sans doute, ce n'est pas toujours facile; c'est surtout ici qu'il y a lieu d'appliquer l'adage : « Pas de règle sans exception. » Voyons néanmoins s'il ne serait pas possible de rapprocher les espèces végétales, de manière à les réunir en un certain nombre de groupes naturels. Les végétaux répartis dans chacun de ces groupes devraient présenter entre eux, à défaut d'une identité complète, une analogie plus ou moins grande dans leurs propriétés, et les exceptions seraient plutôt apparentes que réelles. Eh bien, dans l'état actuel de la science, il est possible de trouver à ce problème au moins un commencement de solution satisfaisante, solution dont les progrès des sciences botaniques, physiologiques et médicales nous permettront sans doute d'approcher de plus en plus.

Le mode de groupement qui donne les meilleurs résultats est celui que nous fournit la méthode naturelle. La plupart, la presque totalité des familles, sinon toutes, renferment des plantes plus ou moins diverses d'aspect, mais présentant la plus grande analogie, sous le double point de vue de leurs caractères essentiels et de leurs propriétés. Citons-en quelques exemples, et, pour cela, passons rapidement en revue au moins les familles les plus importantes.

Les renonculacées sont généralement très-actives, acres, caustiques, très-souvent vénéneuses. Les magnoliacées sont aromatiques, toniques ou stimulantes. Les anonacées possèdent surtout la première de ces propriétés; les berbéridées sont plus ou moins acides; les ménispermées, amères et stimulantes, ainsi que les ochnacées. Les rutacées, surtout leurs feuilles, sont acres, aromatiques, un peu amères, toniques ou fortement excitantes; cette dernière action se retrouve dans les géraniacées. Les malvacées, au contraire, sont mucilagineuses, adoucissantes, émoullientes et inoffensives. Les tiliacées s'en rapprochent beaucoup; mais, de plus, elles sont souvent un peu amères, astringentes et légèrement stimulantes. Les théacées les surpassent sous ce dernier rapport. Les clusiacées ou guttifères sont plus ou moins acres et purgatives, à l'exception toutefois de leurs fruits; il en est de même des hypericées, qui sont en général aromatiques et résineuses. Les aurantiacées, aromatiques et stimulantes dans leurs feuilles, sont, au contraire, calmantes dans leurs fleurs, plus ou moins acides et rafraîchissantes dans leurs fruits. Les propriétés des ampidées se résument dans celles de la vigne et de ses produits, que tout le monde connaît. Les méliacées sont amères, astringentes et toniques, souvent drastiques et quelquefois vénéneuses. Les sapindacées s'en rapprochent beaucoup à tous égards. Les polygalées sont amères, toniques, quelquefois un peu acres ou fortement astringentes. Il en est de même des fumariacées. Les papavéracées ont une odeur vireuse désagréable et sécrètent un suc laiteux, blanc ou coloré, acre et caustique, tantôt narcotique, tantôt rubéifiant, tantôt enfin purgatif, émétique et drastique; ces qualités délétères n'existent pas dans les graines. Les crucifères ont, en général, une saveur acre et piquante, une odeur forte et aromatique; mais ces propriétés sont puissamment modifiées par la culture, qui développe en échange les principes aqueux, sucrés et mucilagineux; en général, les crucifères sont stimulantes et réputées surtout comme antiscorbutiques. Les capraridées partagent toutes les propriétés des crucifères. Les violariées ont pour la plupart, du moins dans leurs racines ou leurs rhizomes, une saveur acre et nauséuse et exercent une action émétique plus ou moins intense. Les caryophyllées sont presque toutes insipides et inertes.

Les portulacées sont généralement rafraîchissantes et souvent alimentaires, ainsi que

les ficolées et les cactées. Les cucurbitacées présentent quelques anomalies; ainsi, leurs racines contiennent un principe résineux, acre et amer, qui les rend purgatives et même drastiques; les fruits ont une chair plus ou moins fondante, douce et sucrée; les graines sont douces, huileuses et mucilagineuses. Ces dernières observations s'appliquent aussi aux passiflorées. Les ombellifères ont une odeur aromatique, souvent vireuse; elles renferment un suc résineux, un tantôt à des matières sucrées et mucilagineuses, tantôt à un principe extractif et un peu amer; dans le premier cas, elles sont alimentaires; dans le second, drastiques ou même vénéneuses narcotiques. Les araliacées ont avec elles les plus grandes analogies. Les rhizophorées sont riches en principes astringents. Ces derniers se retrouvent dans les ongrariées, mais en faible proportion et associés à un mucilage abondant et à une huile essentielle. Les combrétacées ont des écorces astringentes et des graines oléagineuses. Les mélastomacées sont rafraîchissantes ou stimulantes. Les myrtacées sont essentiellement aromatiques, astringentes, toniques et excitantes. Les rosacées sont astringentes et toniques; mais leurs fruits sont plus ou moins sucrés, acides et rafraîchissants. Le vaste groupe des légumineuses, si intéressant au point de vue de l'alimentation de l'homme et des animaux, n'a pas de propriétés médicales bien tranchées ni bien uniformes, quoiqu'il fournisse à la thérapeutique des agents assez nombreux et très-variables dans leur action. Les térébinthacées, l'un des groupes les plus intéressants au point de vue médical, sont stimulantes, souvent astringentes; plusieurs renferment un suc laiteux, de nature gommo-résineuse, et quelquefois vénéneux; les fruits et les graines ont en général un saveur douce et agréable. Les rhamnées sont amères, plus ou moins astringentes et toniques; les célastrinées et les illiciées participent à ces propriétés. Les campanulacées et les lobéliacées ont presque toutes un suc laiteux, amer ou acre, purgatif, drastique ou même vénéneux, mais souvent tempéré par un mucilage assez abondant pour rendre quelques espèces alimentaires. Les caprifoliacées sont plus ou moins astringentes et purgatives, sauf leurs fleurs, qui sont mucilagineuses. Les rubiacées sont amères, astringentes, souvent émétiques ou fébrifuges. Les valériacées sont assez excitantes. Les dipsacées sont amères, astringentes et toniques, mais à un faible degré. Ces propriétés sont bien plus marquées dans les composées, qui sont essentiellement toniques ou stimulantes.

Les éricinées se font remarquer surtout par leur saveur, tantôt acre ou acerbé, tantôt âpre et astringente. Cette dernière propriété se retrouve dans les ébenacées, les jasminées, les oléinées, les sapotacées, les plombaginées, les plantaginées, etc. Les globulariées sont plus ou moins purgatives; les personnées, plus ou moins acres, quelquefois suspectes et délétères. Les acanthacées sont, pour la plupart, mucilagineuses, expectorantes et émoullientes; quelques-unes, acres ou amères et excitantes. Les labiées ont une odeur forte, pénétrante, qui en fait les plantes aromatiques par excellence; elles sont toniques ou stimulantes, souvent employées comme parfums ou condiments; elles renferment une huile volatile abondante. Les verbénacées s'en rapprochent beaucoup, mais sont plus excitantes. Les borraginées sont adoucissantes et peu énergiques. Les convolvulacées renferment un suc de nature résineuse, qui les rend plus ou moins purgatives. Les gentianées occupent un des premiers rangs parmi les amers; aussi sont-elles toniques, stomachiques et fébrifuges. Les solanées ont une odeur nauséuse et une saveur vireuse qui suffiraient pour les rendre suspectes; la plupart sont des poisons narcotico-acres plus ou moins violents; toutefois, quelques-unes sont alimentaires. Les apocynées, les asclépiadées et les loganiacées renferment presque toutes un suc laiteux, acre, et possèdent des propriétés émétiques et purgatives fort énergiques; quelques-unes sont même des poisons actifs.

Les nyctaginées sont faiblement purgatives; les amarantacées, mucilagineuses; les atriplicées, rafraîchissantes, quelquefois salées; les polygonées, plus ou moins acides, quelquefois purgatives dans leurs racines. Les laurinéées sont aromatiques, riches en camphre et en huiles volatiles. Les aristolochiées sont acres ou amères, le plus souvent stimulantes, quelquefois émétiques. Les euphorbiacées sont pour la plupart caractérisées par la présence d'un suc laiteux, gommo-résineux, de saveur acre et brûlante, qui leur communique des propriétés très-actives, mais souvent drastiques et même vénéneuses. Les pipéracées ont des propriétés aromatiques dues à une résine acre et à une huile volatile. Les urticées sont généralement rafraîchissantes; les amentacées, astringentes; les conifères, résineuses, quelquefois toniques ou excitantes.

Les orchidées ne se font guère remarquer que par leurs tubercules, riches en fécula et servant à la préparation du salep. Les scitamineées ont des rhizomes aromatiques et féculents, riches en huiles essentielles, employés en médecine comme stimulants et stomachiques, et en économie domestique

comme parfums ou condiments. Les musacées ont des fruits souvent alimentaires. Les iridées ont des rhizomes composés en grande partie de féculé, à laquelle est associé un principe âcre et irritant, qui leur donne des propriétés éméétiques ou purgatives très-énergiques. Les lilacées et les narcissées ont des bulbes composés de féculé et de mucilage, accompagnés souvent d'un principe gommo-résineux, âcre ou amer, stimulant, quelquefois éméétique. Les discoreées ont des rhizomes charnus, féculents, mucilagineux, sucrés, souvent alimentaires. Les mélanthacées ont des organes souterrains féculents, âcres; purgatifs, vermifuges, mais plus ou moins drastiques et souvent vénéneux. Les palmiers fournissent des produits très-variés, mais peu usités en médecine, et qui intéressent surtout l'économie domestique et les arts industriels. Les graminées renferment une proportion plus ou moins grande de sucre, et leurs grains farineux forment, dans les pays civilisés, la base de la nourriture de l'homme. Les cypéracées, au contraire, sont en général insipides, inodores et uniquement propres à des usages mécatiques. Les ardoées ont des rhizomes féculents, renfermant, en outre, un principe âcre, souvent vénéneux et vésicant, mais dont on peut les débarrasser par la cuisson, la torréfaction ou d'autres procédés. Il en est à peu près de même des alismacées, mais à un moindre degré. Les najaadées sont des plantes généralement inertes.

Les fougères ont des tiges souterraines féculentes et nutritives; il s'y joint un principe amer, quelquefois stimulant, purgatif ou vermifuge; ces propriétés s'affaiblissent dans les feuilles, qui sont mucilagineuses, légèrement aromatiques et astringentes et employées comme béchiques. Les mousses et les hépatiques, autrefois fort vantées, sont presque entièrement dépourvues de propriétés. Les lichens sont mucilagineux, amers, béchiques. Les champignons ont des qualités très-diverses; on trouve parmi eux des aliments délicieux et des poisons violents. Enfin les algues donnent des matières mucilagineuses, de la mannite, de l'iode, de la soude, etc.

Outre les analogies botaniques, les qualités physiques des plantes peuvent nous donner quelques indications sur leurs propriétés. Ainsi, la saveur peut nous guider dans cette appréciation; mais il faut se rappeler qu'elle varie souvent beaucoup, suivant que le végétal est vert ou sec. Les plantes insipides sont le plus souvent sans action. La fadeur dans le goût indique des propriétés très-faibles, délayantes, humectantes ou débilitantes. Les saveurs mucilagineuse ou huileuse caractérisent les plantes émollientes. La saveur acide, suivant qu'elle est faible ou de plus en plus prononcée, est l'indice d'une action humectante, désaltérante, astringente ou astringente. L'amertume appartient aux plantes toniques; la saveur aromatique y ajoute une propriété stimulante; l'âcreté correspond à une grande activité dans l'excitation des fonctions vitales. En général, plus la saveur est prononcée dans les plantes, plus leur mode d'action est énergique. Quand cette saveur devient amère, nauséuse, la plante est plus ou moins narcotique ou même vénéneuse.

L'odeur des végétaux offre moins de ressource que leur saveur pour la connaissance de leurs propriétés. Comme celle-ci, d'ailleurs, elle diminue en général ou même se perd complètement par la dessiccation; elle augmente, il est vrai, dans certains cas. Au reste, ces deux qualités se lient assez étroitement l'une à l'autre. Les plantes mucilagineuses, huileuses, amères, astringentes ou acides sont, en général, peu ou point odorantes. L'odeur piquante, qui caractérise la plupart des crucifères, indique des propriétés actives, antiscorbutiques. L'odeur alliée dénote une action fortement excitante à l'intérieur, vésicante à l'extérieur. L'odeur aromatique appartient à des stimulants plus ou moins énergiques. L'odeur narcotique ou vireuse trahit les plantes vénéneuses. Il y a encore quelques odeurs plus difficiles à classer.

La couleur des plantes est un indice beaucoup moins sûr que les précédents; elle peut néanmoins, dans certains cas, fournir des données. En général, comme le fait remarquer A. Gautier, les couleurs fixes et qui passent peu à la dessiccation indiquent des propriétés assez énergiques; les couleurs peu solides, au contraire, appartiennent ordinairement à des plantes dont les propriétés sont faibles.

La couleur blanche semble caractériser les plantes peu actives; elle coïncide très-fréquemment avec des odeurs ou des saveurs faibles ou nulles. Le vert est tellement répandu qu'il ne peut guère caractériser une propriété spéciale; on peut néanmoins le regarder comme indiquant l'âcreté, la verdure dans le goût. Le rouge est un indice plus sûr de la présence d'un acide; quand il est foncé, il dénote l'astringence; s'il passe au rouge brun, on a des propriétés astringentes et toniques réunies. Le jaune est la couleur de presque tous les amers, qui sont aussi toniques; quelquefois l'amertume dégénère en une âcreté caustique, caractéristique des poisons. Le bleu ou le bleuâtre fixe accuse des propriétés vénéneuses; toutefois,

les fleurs bleues dont la couleur change ou passe aisément sont en général inoffensives. Le vert bleuâtre ou glauque à quelque chose de suspect. Le brun noirâtre et surtout le noir sont les meilleurs signes d'une action délétère; dans les fleurs surtout, ils indiquent de vrais poisons; il suffit qu'une plante présente quelques taches noires pour qu'on doive s'en défier; tous les fruits noirs, s'ils ne sont pas toujours dangereux, renferment au moins quelque principe malfaisant.

Disons encore, en terminant, que les propositions énoncées dans cet article ne constituent pas, pour la plupart, des lois absolues, mais des données générales comportant des exceptions plus ou moins nombreuses.

— **Allus. hist. Vertu, tu n'es qu'un nom!** Cri désespéré de Brutus vaincu, avant de se précipiter sur son épée. Après la deuxième bataille de Philippiques, Brutus, vaincu et désespérant du salut de la république, gagna avec quelques amis une hauteur voilée par un rideau d'arbres, où il s'arrêta pour accomplir ce qu'il appelait sa *délivrance*. Voici, d'après Plutarque, le récit de cette mort héroïque: «... La nuit était fort avancée; dans une heure le jour allait repaître. Brutus se pencha vers Clytus, un de ses serviteurs, et lui dit quelques mots tout bas. Clytus ne répondit point; mais on vit des larmes jaillir de ses yeux. Alors Brutus, se tournant vers son écuyer Dardanus, lui dit aussi quelques mots tout bas. Enfin, s'adressant en grec à Volumnius: « Ami, lui dit-il, souviens-toi que nous sommes des compagnons d'enfance; souviens-toi que nous avons étudié ensemble; souviens-toi que nous avons été réunis par la même cause; eh bien, le moment est venu de me prouver ton amitié. Volumnius! Aide-moi à mourir. — Comment cela? — demanda Volumnius. — En assurant le coup dont je veux me tuer. — O Brutus! s'écria Volumnius épouvanté. Et, se levant, il s'éloigna rapidement. Brutus insista; mais Volumnius, sans répondre, se contenta de secouer la tête en signe de dénégation. On entendit alors de l'autre côté de la rivière ce même bruit que l'on avait déjà entendu. « Il faut fuir, dit un des amis de Brutus. — Oui, certes, il faut fuir, répondit celui-ci; mais, pour cette fuite, il faut se servir des mains et non des pieds. » Puis, serrant la main à tous ceux qui se trouvaient là, il leur dit avec un air de gaieté: « Allons, je vais avec bonheur que je n'ai été abandonné par aucun de mes amis, et que si j'ai à me plaindre du sort, ce n'est que pour ce qui concerne la patrie. Je m'estime donc bien plus heureux que mes vainqueurs non-seulement quant au passé, mais pour le présent même; car je laisse après moi une réputation de vertu que jamais ni leurs armes ni leurs richesses ne pourront leur acquérir ni faire transmettre à leurs descendants; et, quelque chose qu'ils fassent, on dira toujours d'eux qu'ils ont été méchants ils ont vaincu des gens de bien pour usurper une domination à laquelle ils n'avaient aucun droit. Et, maintenant, ajouta Brutus, pourvoyez à votre sûreté, amis, et ne vous occupez plus de moi... »

Alors Brutus se retira à l'écart avec deux ou trois amis, au nombre desquels était Straton, et, à force de prières, ayant obtenu de celui-ci ce que lui avait refusé Volumnius, il lui remit son épée, dont il fixa des deux mains la poignée contre terre. Brutus s'élança sur la pointe avec une telle roideur, qu'il se perça d'outre en outre et mourut sur le coup... On rapporte qu'au moment suprême, il laissa échapper cette parole d'âme: *délivrance*: *Vertu, tu n'es qu'un nom!* Ce mot a paru peu digne d'un grand courage et d'un philosophe stoïcien; mais nous pensons qu'il a été mal compris. Selon l'opinion des stoïciens, Brutus ne séparait pas la vertu de la liberté. Il ne se donna la mort qu'après avoir été vaincu, c'est-à-dire après avoir acquis la triste certitude qu'avec la corruption des mœurs et l'asservissement de l'empire, la liberté ne pouvait être rétablie; que ce beau titre de citoyen romain ne devenait qu'une qualification illusoire, qui ne permettait plus l'exercice de la vertu; de la vertu, qui par là devenait un vain nom, et à laquelle le philosophe, qui en avait fait justice, la son idole, devait se sacrifier. Cette manière de voir n'est pas celle de M. de Lamartine dans son *Cours de littérature*: « Vertu, tu n'es qu'un nom! Ce mot, indigné, de Brutus contre la partialité de la Providence en faveur des méchants, prouve que Brutus n'était pas encore assez philosophe. S'il avait étudié plus profondément la nature des choses, il aurait compris pourquoi le succès est presque toujours ici-bas du côté des mauvaises causes: c'est que le nombre fait le succès, et que, le plus grand nombre des hommes étant ignorants ou pervers, il est toujours facile aux méchants de trouver des complices et d'écraser sous le nombre la justice, la vérité ou la vertu. »

Mais voici une autre version qui tend à modifier l'idée qu'on doit se faire de la suprême exclamation de Brutus. Nous l'empruntons au dernier ouvrage de M. Bonvalot, savant professeur du lycée Charlemagne. «... Alors, levant les yeux au ciel, Brutus prononça les deux vers de la *Médée* d'Euripide:

O Jupiter! ne perds pas de vue l'auteur de pareils maux!
Vertu, vain nom, vaine ombre, esclave du hasard! hélas! j'ai cru en toi!

Ainsi, cette maxime que l'on a tant reprochée à Brutus comme étant de lui: « Vertu, tu n'es qu'un nom! » ne serait point une maxime, ne serait point un mot de Brutus, mais simplement une citation d'Euripide.

Le cri désespéré de Brutus a souvent inspiré la poésie:

Quand Brutus s'écria sur les débris de Rome:
Vertu, tu n'es qu'un nom! il ne blasphéma pas.
Il avait tout perdu, sa gloire et sa patrie,
Son beau rêve adoré, sa liberté chérie,
Sa Porcia, son Cassius, son sang et ses soldats;
Il ne voulait plus croire aux choses de la terre.
Mais quand il se vit seul assis sur une pierre,
En songeant à la mort, il regarda les cieux.
Il n'avait rien perdu dans cet espace immense;
Son cœur y respirait un air plein d'espérance;
Il lui restait encore son épée et ses dieux.

A. DE MUSSAT.
Déjà ton œil rusé lorgne un septième emploi.
Poursuis, rhéteur doré; dans nos jours de souffrance,
Il faudrait seulement, pour affamer la France,
Dix philosophes comme toi!

Et nos grands citoyens, qu'un peuple déifie,
Sont mangés au festin de la philosophie,
Eux qui montrent des bras noirs par le canon!
Oh! devant ces tableaux qui brûlent la paupière,
Crions, en aiguisant le poignard sur la pierre:
O vertu! tu n'es plus qu'un nom!

BARTHÉLEMY.
« C'est là ce qui m'a donné cet air de philosophie, qu'on dit que je conserve encore, car je devins stoïcien de la meilleure foi du monde, mais stoïcien à tier; j'aurais voulu qu'il m'arrivât quelque infortune remarquable, pour déchirer mes entrailles, comme ce fou de Caton, qui fut si fidèle à sa secte. Je fus deux ans comme cela, et puis, je dis à mon tour, comme Brutus: *O vertu! tu n'es qu'un fantôme!*... »

VAUVENARGUES.
« N'attendons point la trahison prochaine de la bataille de Philippiques pour reconnaître cette vérité accablante, et nous écrier avec Brutus, en périssant: « *Vertu, patrie, liberté, égalité, vous n'êtes que des fantômes,* » et le ciel fit le peuple pour les tyrans, » comme les insectes pour être la pâture des oiseaux! »

CAMILLE DESMOULINS.
— Où la vertu va-t-elle se nicher? Mot de Molière. V. NICHES.

VERTUBLEU interj. (vèr-tu-bleu — euphémisme pour *vertu* Dieu). Sorte de juron usité dans l'ancienne comédie: **VERTUBLEU!** *petit compère, que vous êtes habile à donner des assiettes nettes!* (Mol.)

Vertubleu! mon neveu, comme vous êtes brave!

VERTUCHOU ou **VERTU - CHOU** interj. (vèr-tu-chou). Sorte de juron burlesque: **VERTUCHOU!** *si je me marie, ce superflu-là sera mon nécessaire.* (Mariv.)

VERTUE (Georges), graveur et antiquaire anglais, né à Londres en 1684, mort en 1756. A l'âge de treize ans, il fut mis en apprentissage chez un graveur français établi à Londres. De 1702 à 1709, il travailla sous la direction de Michel Vandergucht et s'établit ensuite pour son propre compte. Grâce à l'amitié de sir Godfrey Kneller, qui facilita beaucoup ses débuts, et à son propre talent, il reçut de nombreuses commandes et se trouva bientôt sans rival dans son art en Angleterre. Pendant le règne de la reine Anne, Vertue grava une foule de portraits d'après Kneller, Dahl, Richardson, Jervase, Gibson, etc., et, à l'avènement de George I^{er}, il exécuta, d'après le portrait de ce prince par Kneller, une grande médaille dont on vendit plusieurs centaines de reproductions. Vers la même époque, il commença les recherches pour son *Histoire des arts en Angleterre*; il fit dans ce but un grand nombre de voyages dans la Grande-Bretagne et de vint, en 1717, graveur de la Société des antiquaires, dont il était déjà membre. Vertue fut l'ami intime des personnages les plus éminents de l'époque, et notamment du comte d'Oxford, du prince de Galles, de lord Coleraine et d'Horace Walpole, dont les *Anecdotes sur la peinture en Angleterre* ont été écrites d'après les nombreux matériaux recueillis par Vertue, et qui ne formaient pas moins de 40 volumes, d'épaisseur et de format différents. L'œuvre de ce dernier renferme une foule de pièces; Walpole, qui en donna la liste dans son *Catalogue des graveurs anglais*, les partage en dix-huit catégories. Les plus connues sont: les portraits de l'archevêque Tillotson, des poètes Gower, Chaucer, Spencer, Shakspeare, Ben Johnson, Beaumont, Fletcher, Milton, Butler, Cowley, Walter et Dryden; du roi Charles I^{er} et de neuf des fidèles martyrs de sa cause; des rois d'Angleterre, pour la traduction anglaise de l'*Histoire d'Angleterre* de Rapin, etc. Vertue était aussi un peintre assez habile; il faisait partie depuis 1713 de l'Académie de peinture, fondée à Londres la même année.

VERTUEUSEMENT adv. (vèr-tu-eu-ze-man — rad. *vertueux*). D'une manière vertueuse, avec vertu: *Vivre vertueusement. Se conduire vertueusement. Le pouvoir est lourd à porter et l'humanité rude à servir quand on lutte vertueusement contre ses passions et ses erreurs.* (Guizot.)

VERTUEUX, **EUSE** adj. (vèr-tu-eu, eu-ze — rad. *vertu*). Qui a de la vertu: *Homme vertueux. Femme vertueuse. Cœur vertueux. Ame vertueuse. L'homme qui demeure vertueux au sein des grandeurs était digne d'elles.* (La Rochef.) *Je ne vois rien de grand et de beau que d'être libre et vertueux.* (J.-J. Rousseau.) *Celui qui n'aurait pas à combattre contre ses penchants serait innocent plutôt que vertueux.* (De Bonald.) *Les avarés sont vertueux par économie: les vices sont trop chers pour eux.* (A. d'Houdetot.) *Le gilet est une flatterie pour le genre humain; on fait mourir trois ou quatre personnes pour persuader aux autres qu'elles sont vertueuses.* (Dubucq.)

On n'est pas *vertueux* pour n'avoir aucun vice.

AUBERT.
— Chaste, pudique, en parlant d'une femme: *Une coquette peut bien être vertueuse, mais elle n'est jamais innocente.* (Mme Cottin.) *Une femme vertueuse a dans le cœur une fibre de moins ou de plus que les autres femmes.* (Balz.)

— Inspiré par la vertu: *Action vertueuse. Résolution vertueuse.*

— Substantiv. Personne vertueuse: *Non-seulement les grands hommes se laissent entraîner au vice, mais les vertueux mêmes se démentent et sont inconstants dans le bien.* (Vauven.)

— Hist. Titre donné aux partisans de Robespierre, qui donnaient à leurs adversaires les épithètes de *pourris* et de *corrompus*.

VERTUGADE s. f. Syn. de **VERTUGADIN**.

VERTUGADIN s. m. (vèr-tu-ga-dain — dimin. du vieux mot *vertugade*, que l'on explique par *vertu* en garde. Les Espagnols donnent au même objet le nom de *guarda-infante*, garde-enfant). Modes. Bourrelet que les femmes portaient autrefois au-dessus de leur corps de jupe, pour le faire bouffer; robe rendue bouffante par un de ces bourrelets:

Les dames en *vertugadin*
Promenaient la robe ballante.

DESMOUTIER.
« On a dit aussi **VERTUGADE** et **VERTUGALE**. — Hortie. Glacis de gazon en amphithéâtre, qui fait souvent partie des jardins français.

— Encycl. Modes. C'est d'Espagne que nous vinrent les *vertugales* ou *vertugadins*. En très-peu de temps, le goût des *vertugadins* devint, comme tout ce qu'adoptent les femmes, une fièvre, une folie; il résista aux édits de Charles IX et de Henri III, et, ce qui semblerait plus incroyable, aux chansons, satires et quolibets auxquels il fut en butte. Henri III avait fait des ordonnances très-sévères, d'abord pour arrêter la mode des *vertugadins*, et ensuite pour en limiter l'usage dans les classes élevées; elles eurent peu d'effet, et elles étaient déjà tombées en désuétude lorsque Henri IV devint roi de France. Henri IV aurait dû protéger cette mode, car il lui avait dû la vie lors du massacre de la Saint-Barthélemy. Les égoïstes de son doux beau-frère Charles IX et de sa belle-mère Catherine le cherchaient dans ses appartements du Louvre. Ils allaient l'attendre, lorsqu'avec sa présence d'esprit ordinaire il poussa Marguerite de Valois, sa jeune femme, sur un fauteuil et se jeta... sous ses *vertugadins*; si bien que, lorsque les massacreurs se présentèrent, Marguerite leur dit de l'air le plus naturel: « L'oiseau que vous cherchez vient de s'envoler par la fenêtre. » Pendant qu'ils s'éloignaient passablement déçus, notre Béarnais riait sous... cape. Cela ne le reconcilia pas avec les *vertugadins*. Il lança, lui aussi, son édit, qui d'ailleurs n'eut pas un effet plus durable que les précédents. Sous son fils Louis XIII, les bourgeoises ne se faisaient même plus faute d'imiter les grandes dames, et celles-ci ne trouvèrent pas d'autre moyen de se distinguer de leurs initiatrices que d'exagérer encore les dimensions de leurs jupes. On en a la preuve par le *Discours sur la mode*, publié en 1613:

Le grand *vertugadin* est commun aux Françaises, dont usent maintenant librement les bourgeoises. Tout de même que font les dames, si ce n'est qu'avec un plus petit la bourgeoise paroît; Car les dames ne sont pas bien accomodées Si leur *vertugadin* n'est large dix coudées.

Les parlements, celui de Paris entre autres, dont les membres vivaient en grande familiarité avec les femmes de qualité, n'avaient jamais sérieusement songé à faire exécuter les édits contre les *vertugadins*; cependant, ceux de Dombes et d'Aix prétendirent faire respecter la loi. Le parlement d'Aix n'entendait pas que de tels correctifs déshonorassent la taille des belles Arlésiennes, taillées, on le sait, sur le modèle de la Vénus Callipyge. En 1619, il rendit obligatoires, par un arrêt, les ordonnances antérieures, et tout le beau sexe de la généralité s'empessa d'obéir. Un seul cotillon sembla se mettre en rébellion ouverte contre cet

arrêt. La rumeur publique le désigna à la cour, qui le cita à comparaître en la personne de demoiselle de Lacépède, veuve du sieur de La Coste. Cette dame s'avança jusqu'à la barre avec le corps même du délit, c'est-à-dire vêtue d'une robe séduisamment vaste dans sa circonférence. Le tribunal fulminait déjà contre un pareille audace, lorsque, d'un mot, l'accusée fit tomber la colère des graves magistrats : elle déclara sur l'honneur que cette exagération de hanches, objet de l'inculpation, était un don de nature ; elle avait reçu du ciel un *vertugadin* contre lequel ne pouvaient rien édicts et ordonnances. Le cas était délicat. On parla de vérification ; mais la cour s'en tint à la parole de la dame mise en cause.

Le *vertugadin* avait fini par se généraliser à ce point que les grandes dames en éprouvèrent du dépit. Une fois convaincues que rien ne pouvait empêcher les bourgeois de rivaliser d'ampleur avec elles dans les promenades et dans tous les lieux publics, elles renoncèrent d'elles-mêmes à leurs *vertugadins*, et cette superfluité disparut de leur toilette.

Mis de côté pendant près d'un siècle, le *vertugadin* reparut vers 1718 ou 1719 et prit presque aussitôt le nom de panier (v. ce mot). Plus tard vinrent les crinolines (v. aussi ce mot), les tournures et autres inventions du même genre, différentes seulement par le nom.

VERTUMNALES s. f. pl. (vèr-tumm-na-le ou vèr-tomm-na-le — lat. *vertumnalia* ; de *Vertumnus*, Vertumne). Antiq. rom. Fêtes qu'on célébrait en l'honneur de Vertumne.

VERTUMNE s. m. (vèr-tumm-ne ou vèr-tomm-ne). Helminth. Syn. de PHÉNICURE ou PHÉNICURE, genre de vers marins.

— Entom. Nom vulgaire d'un papillon du genre coliadé.

VERTUMNE, divinité romaine, d'origine étrusque, qui présidait aux saisons, et dont le nom vient de *vertere*, tourner, qui se rattache à la racine sanscrite *var*, même sens, d'où *artu-variti*, année, révolution des saisons, et *variti*, circonférence. Vertumne présidait surtout à l'automne et, en cette qualité, était le dieu des vergers, des fruits et du vin. Les transformations de la nature, la succession des saisons étant dans ses attributions, les poètes lui attribuaient la faculté de changer de forme à son gré. Il en profita pour séduire la nymphe Pomone, qui avait résisté jusqu'alors aux secrets desirs de l'Amour, et devint ainsi son époux ; mais ce ne fut qu'après avoir mis en œuvre un grand nombre de ruses. Il prit successivement la figure d'un labourer, d'un vigneron, d'un moissonneur et, en désespoir de cause, celle d'une vieille femme, et ce fut précisément sous cette dernière forme qu'il parvint à se faire écouter par l'ingénue sans défiance. Ovide, au livre XIV de ses *Métamorphoses*, a poétiquement raconté les amours de Vertumne et de Pomone.

Vertumne, à cause des transformations auxquelles il présidait dans l'imagination poétique des anciens, était adoré sous une infinité de formes ; de là le pluriel employé par Horace, *dii Vertumni* ; de là encore le proverbe d'après lequel les gens inconstants et capricieux étaient nés *iratis Vertumnis*. Ce dieu avait à Rome un temple près de la place où s'assemblaient les marchands et une statue célèbre au coin du grand Velabre et du *Vicus Tuscus*. On le représentait sous les traits d'un jeune homme ayant une couronne d'herbes de différentes espèces, tenant des fruits de la main gauche, et de la droite une corne d'abondance.

Dans les écrits des poètes, le nom de Vertumne revient souvent pour désigner le dieu qui préside à l'automne, la puissance secrète qui fait éclore et mûrir les fruits.

Du printemps qui s'enfuit conservant les couleurs, Partout les fruits naissant ont pris l'éclat des fleurs, Et Vertumne est paré des doux attrait de Flore.

Cette douce chaleur, qui mûrit, qui colore, Les trésors de Vertumne et les présents de Flore.

J.-B. Rousseau, pour exprimer que le déclin de l'automne a jauni les feuilles, a dit d'une manière aussi poétique qu'ingénieuse : Vertumne a changé ses livrés.

VERTUS, bourg de France (Marne), ch.-l. de cant., arrond. et à 28 kilom. S.-O. de Châlons-sur-Marne, à la source de la petite rivière de la Berle ; pop. aggl., 2,362 hab. — pop. tot., 2,520 hab. Récolte et commerce de vins rouges et blancs. L'église paroissiale, classée au nombre des monuments historiques, est une construction gothique sous laquelle s'étend une crypte renfermant des statues et des pierres tumulaires. Ce bourg était autrefois fortifié ; on voit encore une porte, seul reste de l'ancien mur d'enceinte. C'était autrefois le chef-lieu d'un comté appartenant à la maison d'Orléans. Aux environs, sur une colline qui domine Vertus, se trouvent les ruines du château féodal de Mont-Aymé.

Le vignoble de Vertus, d'une contenance de 343 hectares, ne produisait autrefois que du vin rouge d'excellente qualité. Aujourd'hui, pour peu que l'année soit bonne, tout est converti en vin blanc. Le sol y est très-fertile. Sur plusieurs points, la couche arable

a plus de 1 mètre d'épaisseur ; les meilleures vignes sont : Montferré, Foucherat, Chantierne ; leurs vins sont fermes, vineux et se rapprochent de ceux de la montagne de Reims. La vendange est plus souvent achetée en raisins que convertie sur place en vin. Le vin rouge de Vertus, dans les meilleures années, se vend de 100 fr. à 150 fr. la pièce ; il avait autrefois son principal débouché en Belgique ; il reste aujourd'hui dans le département qui l'a produit.

Dans une délicieuse ballade sur le sac de la ville de Vertus et sur la ruine de son domaine, pillé et brûlé par les Anglais, le poète Eustache Deschamps, né à Vertus, parle des bons vins de son pays.

VERTUS (NOTRE-DAME-DES-). V. AUBERVILLIERS.

VERT-VERT s. m. Marbre à fond vert d'eau foncé, mêlé de blanc verdâtre.

Vert-Vert, poème badin, par Gresset (1733, in-12). Le fond de ce spirituel ouvrage est si léger qu'il échappe presque à l'analyse, et il a fallu toutes les ressources d'un esprit enjoué et délicat pour piquer la curiosité et entretenir l'attention du lecteur. C'est l'histoire d'un perroquet qui fit longtemps les délices des visitandines de Nevers. Gresset peint avec complaisance les rares qualités de ce savant et saint oiseau :

Né tendre et vif, mais encore innocent, Bref, digne oiseau d'une si sainte cage, Par son caquet digne d'être au couvent... Il badinait même avec modestie, Avec cet air timide et tout prudent Qu'une novice a, même en badinant... Il savait même un peu de soliloque Et des traits fins de Marie Alacoque.

En peignant le digne élève des novices, le poète sait envelopper dans son aimable raillerie celles qui l'ont si bien instruit :

A son réveil, de la fraîche nonnette, Libre témoin il voyait la toilette ; Je dis toilette et je le dis tout bas...

Toutes ces petites scènes sont dessinées d'un crayon léger et spirituel. Mais quel bonheur est durable ? Les visitandines de Nantes, qui ont entendu parler du merveilleux oiseau, prient leurs sœurs de Nevers de le leur abandonner pour quelques jours. A Nevers, on pleure et on se résigne. Vert-Vert part ; mais en voyage, il apprend de trois dragons, de deux nymphes et d'un gros moine un nouveau vocabulaire beaucoup moins édifiant que l'ancien. A Nantes, il épouvante le monastère et fait trembler les grilles de ses jurons épouvantables. On renvoie à Nevers ce suppôt de Satan. Là, il est jugé par le conseil de l'ordre, qui, d'une voix, le condamne au jeûne, à la solitude, au silence. On lui donne pour gardienne une vieille douairière,

Singe voilé, squelette octogénaire, Spectacle fait pour l'œil d'un pénitent.

Le pêcheur revient enfin à de meilleurs sentiments ; mais il en est si généreusement récompensé, qu'il meurt d'une indigestion :

Bourré de sucre et brûlé de liqueurs, Vert-Vert, tombant sur un tas de dragées, En noirs cyprès vit ses roses changées.

Tel est le sujet de cette œuvre légère, où l'art de raconter de petits riens et de peindre d'innocents ridicules suffit à soutenir l'intérêt. « L'autorité absolue des douairières, dit Camponon, les petites rivalités des sœurs, ce bourdonnement de voix qui ressemble au bruit d'une ruche d'abeilles, tout cela est dépeint avec une fidélité de couleur qui fait tout sentir, avec une mesure qui satisfait à toutes les convenances. »

Vert-Vert, opéra-comique en trois actes, paroles de MM. Henri Meilhac et Charles Nivette, musique de M. Jacques Offenbach ; représenté à l'Opéra-Comique le 10 mars 1869. Le livret a été imité d'une ancienne pièce de MM. de Leuven et Desforges, dans laquelle Mlle Dajazet a obtenu un grand succès il y a près de quarante ans. La scène se passe dans un pensionnat. La sous-directrice a épousé secrètement le maître à danser Baladon. Deux pensionnaires sont aussi plus ou moins mariées à deux officiers de dragons. On voit déjà que les librettistes ont pris la salle Favart pour le passage Choiseul ; mais ce n'est rien encore. Le perroquet, héros du joli poème de Gresset, vient de mourir ; le jardinier Binet l'enterre dans une plate-bande du jardin, aux accents du chœur funèbre. Il y a là un neveu de la directrice qui est élevé dans ce gynécée et qui fait la cour à une demoiselle Mimi ; il reçoit le nom du défunt et hérite de ses prérogatives. La directrice l'envoie toutefois voyager sous la conduite du jardinier Binet. Mimi se désespère ; elle trouve l'uniforme d'un de ces messieurs les dragons, s'en revêt et court après son amour, qu'elle retrouve dans une auberge donnant la réplique à une chanteuse de théâtre, la prima donna Corilla. Elle gagne à sa cause les deux dragons, qui grisent Vert-Vert et le ramènent au pensionnat ; arrivés là, les dragons profitent du trouble de la sous-directrice, qui s'est laissée surprendre avec le Vestris Baladon, pour emmener leurs femmes, et Mimi s'empare de l'inconstant Vert-Vert. Laissons au lecteur le soin de juger de la valeur de ce livret. M. Offenbach n'a pas été plus heureux que Lorf-

qu'il a fait jouer *Darkouf* au même théâtre ; et cependant c'est, à notre avis, son meilleur ouvrage comme compositeur. On l'eût accueilli avec faveur s'il eût été donné aux Bouffes-Parisiens. La romance de Vert-Vert :

Où, l'oiseau reviendra dans sa cage Retrouver le bonheur qui l'attend,

est agréable. Il faut en dire autant de l'air du coche, dont l'accompagnement est ingénieux. Il y a aussi à la fin du troisième acte un quatuor d'un assez joli effet. Chanté par Capoul, Sainte-Foy, Gailhard, Couderc, Potel, Mlles Girard, Cico, Moisset, Tual.

VERUCCHIO, bourg du royaume d'Italie, province de Forlì, mandement et district de Rimini ; 3,150 hab.

VERUCULÉ, ÉE adj. (vé-ru-ku-lé — du lat. *veruculum*, dimin. de *veru*, broche). Hist. nat. Qui a la forme d'une petite broche.

VERUE s. f. Agric. Ver qui attaque les grains de raisin.

VERULAM, ville de l'Italie ancienne. V. VEROLI.

VERULAM, ville de la Bretagne romaine, dans la province de la Flavie Césarienne. On en voit les ruines au nord de Saint-Alban, dans le comté d'Hertford (Angleterre). Au moyen âge, elle existait encore et possédait le titre de baronnie. François Bacon fut baron de Verulam.

VERULAME s. f. (vé-ru-la-me). Bot. Genre de plantes, de la famille des rubiacées.

VERUMONTANUM s. m. (vé-ru-mon-tanomm — mot lat. formé de *veru*, broche, dard ; *montanus*, de montagne, élevé). Anat. Crête saillante, allongée, placée dans la prostate au devant du col de la vessie.

— **Encycl.** Arrondie à son extrémité postérieure, cette crête s'innocent en avant et se termine en pointe. Plusieurs ouvertures existent sur sa surface et sur les parties les plus voisines ; deux d'entre elles, constamment placées sur les côtés de son extrémité antérieure, sont les embouchures obliques et à peine visibles des conduits éjaculateurs ; les autres, en nombre indéterminé, sont les orifices des canaux excréteurs de la prostate. Au devant du *verumontanum*, sur la partie de la surface interne de l'urètre qui répond au bulbe, on trouve encore les orifices des conduits des glandes de Cooper. Le *verumontanum* peut acquérir un volume considérable qui gêne l'exercice de l'urine et du sperme. Des autopsies ont permis de constater que, dans certains cas, il a atteint la grosseur d'une petite noix. Le *verumontanum* peut être déchiré par le bec de la sonde dans l'opération du cathétérisme ; ce déchirement produit souvent l'oblitération des conduits éjaculateurs et, par suite, la stérilité.

VERUS (Lucius Ceionius Commodus *Ælius*), César romain, mort en l'an 137 de notre ère. Il appartenait à une famille patricienne dont plusieurs membres avaient été revêtus des honneurs du consulat ; mais on ne sait pour quel motif l'empereur Adrien l'adopta en 135 et le choisit pour son successeur ; car, s'il était éloquent et instruit, il avait, en revanche, des mœurs tout à fait efféminées et aimait trop les plaisirs de la table. Verus mourut deux ans après son adoption, usé par l'abus des plaisirs. Il laissait un fils, qui fut adopté par Antonin. V. l'article suivant.

VERUS (Lucius Aurelius Ceionius Commodus), empereur romain, né à Rome l'an 130, mort en 169. Adopté par Antonin en même temps que Marc-Aurèle (138), il fut associé à l'empire quand ce dernier prince monta sur le trône. Marc-Aurèle le choisit même pour son gendre et le chargea du commandement des armées d'Orient pendant la guerre contre les Parthes. Laisant à ses généraux le soin de la guerre, Verus établit sa résidence à Antioche et donna libre carrière à son goût effréné pour les débauches. Il n'en triompha pas moins à son retour à Rome et regut les surnoms de Parthique, d'Arménique et de Médique (165). Il mourut pendant une expédition qu'il fit avec Marc-Aurèle contre les Marcomans, laissant la réputation d'un des princes les plus débauchés qui aient possédé l'empire.

— **Iconogr.** Il existe plusieurs beaux portraits antiques du frère adoptif de Marc-Aurèle. Le musée du Vatican a de ce prince trois statues, dont l'une, plus grande que nature, a été trouvée dans les fouilles faites au forum de l'antique Préneste. Il y en a au musée de Naples une quatrième, qui provient de la collection Farnese. Les bustes sont nombreux : le Vatican en a un très-beau, qui a été trouvé dans les fouilles faites hors la porte San-Giovanni, à Rome. Le musée de Florence en a trois et possède, en outre, une image en buste de Lucius Verus, gravée sur une cornaline. Le buste que le Louvre a de ce personnage est des plus remarquables ; la physionomie quelque peu efféminée, les traits fins et délicats sont rendus avec beaucoup de vérité et de soin.

VERUTINE s. f. (vé-ru-ti-ne). Bot. Section des centaurees, genre de carduacées.

VERVE s. f. (vèr-ve. — L'origine de ce mot est controversée. Ménage voyait dans *verve* l'inspiration du verbe divin ; le Père Labbé pensait au latin *vertere*, tourner. On a aussi

rattaché le français *verve* à l'anglais *virtue*, u consonnifié en v. On sait, en effet, que le latin *virtus*, d'où l'anglais *virtue*, signifie proprement force ; seulement cette explication ne s'applique pas très-bien au sens de fantaisie, caprice, qui paraît avoir précédé celui d'enthousiasme, d'entrain. On a pensé que *verve* pouvait représenter le latin *verva*, tête de bélier, ornement de sculpture, d'où l'acception de fantaisie d'artiste, caprice.) Chaleur d'imagination qui anime le poète, l'orateur, l'artiste, le causeur, quand ils composent ou qu'ils parlent : *VERVE poétique. Être en VERVE. Parler, écrire de VERVE. Ce poète vieillit, il n'a plus de VERVE. C'est un peintre, un musicien qui manque tout à fait de VERVE. Le Tasse, après avoir médité avec science, avec goût, imaginait de VERVE. (Vill.-m.) La VERVE nous est donnée et le bon goût s'acquiert. (E. Joubert.)*

— Bizarrie, caprice : *Il est dans sa VERVE. Sa VERVE le prend, lui prend. Il Verve en ce sens.*

— **Encycl.** Litt. On considérait autrefois la *verve* poétique comme une sorte d'ivresse, une extase, quelque chose comme une vision céleste ; on lui donnait pour source une influence divine. Ces fictions sont parties avec les Muses. Il est resté l'homme avec ses facultés intellectuelles. Quand le poète, l'artiste, se représente fortement l'objet qu'il veut peindre, le sentiment qu'il veut exprimer, et que son esprit s'échauffe, que son cœur s'émue, il se trouve bientôt dans cet état particulier d'enthousiasme qui constitue la *verve*. Cet état non-seulement existe à certains moments chez celui dont l'imagination enfante des œuvres, il subsiste imprimé dans ces œuvres elles-mêmes. On dira, sans hésiter, qu'un morceau est fait avec *verve*, qu'il y a de la *verve* dans telle tirade *verve*, dans tel tableau, dans tel passage musical ; que la *verve* d'un auteur est facile, entraînante, hardie, que la *verve* de tel autre est refroidie ou éteinte. Boileau a écrit sur Chapelain :

Maudit soit l'auteur dur, dont l'âpre et rude *verve*, Son cerveau tenaillant, rima malgré Minerve ; Et, de son lourd marteau martelant le bon sens, A fait de méchants vers douze fois douze cents.

Il n'est pas inutile de remarquer, à ce propos, que Boileau est un des poètes qui montrèrent le moins de *verve*, et que Chapelain, malgré toute sa rudesse, en eut probablement plus que lui. En général, les morceaux faits de *verve* se reconnaissent à l'entraînement qu'ils impriment à l'esprit du lecteur, de l'auditeur, du spectateur ; ils sont accompagnés d'une grande facilité, à laquelle se joignent souvent des négligences.

Le mot *verve* désigne chez le poète et l'artiste un état de l'esprit moins profond, moins prolongé que l'état désigné par le mot *inspiration*. On dira d'un homme qui converse avec chaleur : il parle de *verve*. Si l'on dit : « il parle avec inspiration », c'est d'un orateur qu'il s'agira.

VERVEER (Samuel-Léonard), peintre hollandais, né à La Haye en 1813. Élève de Jean Van Hove, il peignit d'abord des marines ; puis il aborda les scènes de mœurs. Ses œuvres, n'ayant été reproduites ni par la gravure ni par la lithographie, sont restées à peu près inconnues en France. Il faut en excepter, cependant, le *Départ pour le marché* et plusieurs *Vues d'Amsterdam*, qui furent exposées en 1848, 1849 et 1850, et les *Scènes de déménagement*, la *Pêche du saumon* et la *Vue de Rotterdam*, qui obtinrent une mention en 1855. Cet artiste a encore exposé au Salon de 1857 le *Muriché de Bois-le-Duc*, et à celui de 1864, une *Vue de Dordrecht* assez intéressante. Décoré de l'ordre de Léopold, membre de l'Académie des beaux-arts de Bruxelles, de Gand et de La Haye, M. Verveer jouit d'une certaine notoriété en Belgique et dans son pays.

VERVEINE s. f. (vèr-ve-ne — lat. *vervena*, mot que Corssen rattache à la racine sanscrite *vardh*, croître. Quelques-uns ont fait venir *verveine* de *Vénus* et de *vena*, veine. Cette plante aurait été ainsi désignée parce qu'on se servait de cette plante pour nettoyer les autels). Bot. Genre de plantes, type de la famille des verbénacées et de la tribu des verbénées, comprenant de nombreuses espèces, qui croissent en Amérique : LA VERVEINE était en grande vénération chez les anciens. (St-Amant.) *Quelques espèces de VERVEINES jouent aujourd'hui un des premiers rôles parmi nos plantes d'ornement. (P. Duchartre.) La VERVEINE commune fut regardée par les Gaulois comme une plante sacrée. (T. de Berneaud.)*

— Art vétér. Maladie des brebis qu'on appelle aussi BOUQUET et NOIR-MUSIAU.

— **Encycl.** Le genre *verveine* se compose de plantes herbacées et de sous-arbrisseaux, à tige et rameaux ordinairement tétragones, portant des feuilles opposées ou verticillées ; les fleurs, disposées en épis ou en grappes, présentent un calice à quatre ou cinq dents ; une corolle en coupe, irrégulière, plus ou moins bilabée, à cinq divisions ; quatre étamines incluses, didymes, les deux petites souvent stériles ; un ovaire à deux ou quatre loges uniovulées, surmonté d'un style simple terminé par un stigmate latéral ; le fruit

est un drupe sec à deux loges ou une capsule qui se sépare en quatre coques à la maturité. Les espèces très-nombreuses de ce genre sont répandues surtout dans les régions chaudes et tempérées des deux continents, une seule croît spontanément en France; mais plusieurs autres sont cultivées dans nos jardins et nos serres.

La *verveine officinale* ou *commune* est une plante vivace, à racine fusiforme; la tige, haute de 0m,50 en moyenne, tétragone, roide, dressée ou ascendante, rameuse, porte des feuilles opposées, presque sessiles, ovales ou oblongues, profondément découpées, pubescentes et scabres; les fleurs petites, d'un violet pâle, sont groupées en épi terminal lâche et effilé; le fruit se compose de quatre akènes ou coques, qui se séparent à la maturité. Cette plante est très-commune en France et dans presque toute l'Europe; elle croît dans les lieux stériles, les friches, les jachères, au bord des chemins, sur les décombres, etc. Elle fleurit pendant tout l'été. On emploie en médecine ses feuilles et ses sommités fleuries; on a soin de les cueillir avant l'épanouissement complet, de choisir des rameaux bien garnis de feuilles et de les faire sécher rapidement. Comme la plante est très-abondante et ne se recommande par aucun mérite ornemental, on ne la cultive que dans les jardins botaniques, où il suffit de semer en place ou de repiquer les jeunes plants récoltés à la campagne.

Cette plante, complètement inodore, a une saveur un peu amère; elle renferme un principe astringent d'une nature spéciale; appliquée sur la peau, elle la colore en rouge vif, ce qui lui avait fait autrefois attribuer la propriété d'attirer le sang en dehors. Elle a joui d'une grande réputation, qui est bien déchuée aujourd'hui; on la regardait comme antispasmodique, astringente, diaphorétique, fébrifuge, résolutive, vulnéraire, etc. On la vantait contre les fièvres intermittentes, l'ictère, les ophthalmies, les ulcères, la pleurésie, les épanchements cellulaires, etc. On lui prêtait bien gratuitement la vertu d'augmenter la sécrétion du lait chez les nourrices, et même de prévenir l'avortement, pourvu qu'on l'eût fait bouillir avec des écrevisses. A l'extérieur, on l'employait sous forme de cataplasmes, contre les érythèmes, les névralgies, la pleurodynie, les rhumatismes, etc. Aujourd'hui, la *verveine officinale* a presque complètement disparu de la matière médicale; néanmoins, les homéopathes l'emploient encore quelquefois, et elle est restée un remède populaire chez les habitants des campagnes.

La *verveine* est encore usitée en médecine vétérinaire; on administre aux animaux son infusion ou son suc, comme vulnéraire, astringent et fébrifuge. Les moutons brouillent quelquefois cette plante, sans la rechercher; les autres animaux la dédaignent; aussi occupe-t-elle une place inutile dans les pâturages. Dans les localités assez nombreuses où elle est très-abondante, le meilleur parti qu'on puisse en tirer, c'est de la couper ou mieux de l'arracher vers la fin de l'été, soit pour chauffer les fours, soit pour obtenir de la potasse, soit enfin pour faire de la litière et du fumier.

A un autre point de vue, la *verveine*, ou du moins la plante à laquelle on a cru devoir appliquer ce nom, a été très-célèbre dès la plus haute antiquité. Les druides avaient pour elle la même vénération que pour le genièvre. Sa récolte était entourée de cérémonies superstitieuses; il fallait d'abord offrir à la terre un sacrifice expiatoire, composé de fruits et de miel; puis, au commencement de la canicule, à l'aube du jour, quand le soleil n'a la lune n'étaient sur l'horizon, il fallait décrire un cercle autour de la plante, qu'on arrachait ensuite de la main gauche. Ainsi obtenue, la *verveine* jouissait de propriétés merveilleuses; elle guérissait la fièvre et toutes les autres maladies, était un antidote contre la morsure des serpents venimeux, détruisait les maléfices, constituait une sorte de charme pour concilier l'amitié et faire disparaître les haines; répandue sur les convives, dans les repas, elle leur inspirait une douce gaieté.

La *verveine* n'avait pas moins de crédit chez les Grecs et les Latins, qui l'appelaient *hierobotane* ou *herba sacra* (herbe sacrée). On s'en servait pour purifier les autels de Jupiter, pour les orner pendant les sacrifices; quand on entrait dans les temples des dieux, on se couronnait de *verveine*, et on tenait à la main des rameaux de cette plante, surtout quand il s'agissait d'apaiser la divinité; c'était encore avec des touffes de *verveine* plongées dans l'eau lustrale qu'on aspergeait les maisons, pour chasser les mauvais esprits. Les héros d'armes s'en couronnaient, quand ils allaient annoncer la paix ou la guerre. Au moyen âge, cette plante figurait dans les enchantements, dans les sortilèges, dans les mystères de la cabale; elle passait pour ranimer les feux de l'amour. Mais, encore une fois, on ne saurait dire si la *verveine* des anciens était bien la plante qui porte aujourd'hui ce nom.

La *verveine odorante*, vulgairement nommée citronnelle, et que des auteurs modernes ont classée dans les genres aloësie ou lippie, est un arbrisseau haut d'un à deux mètres, à rameaux tétragones, scabres, portant des feuilles verticillées par trois, briè-

vement pétiolées, lancéolées, aiguës, entières, scabres, d'un beau vert; les fleurs, petites, blanches en dehors, bleu purpurin au dedans, sont groupées en épis verticillés dont l'ensemble constitue une panicule terminale; le fruit est un drupe sec, à deux loges monospermes. Cette plante, originaire du Pérou et du Chili, est fréquemment cultivée dans nos jardins. Dans le midi et l'ouest de la France, elle peut croître en plein air et servir à faire des touffes, des massifs ou des palissades; sous le climat de Paris, elle est presque toujours affectée par les froids de l'hiver; il faut donc la tenir en orangerie ou en serre froide; on peut aussi la planter en pots, pour orner les appartements, où, avec quelques soins, elle se conserve très-bien.

La culture de la *verveine* odorante est facile. « Il lui faut, dit Bosc, une terre un peu consistante.... On la multiplie par marcottes et par boutures. Les premières se font en tout temps et s'enracinent ordinairement dans l'année lorsque leur bois n'est pas trop vieux. On met les secondes, au commencement du printemps, lorsque la végétation commence à se développer, dans des pots remplis de bonne terre et placés sur couches et sous châssis. Bien conduites, elles réussissent presque toujours. On les relève l'année suivante à la fin de l'hiver pour les repiquer isolément dans des pots où elles restent deux ans, et ensuite on les change tous les deux ans de terre en augmentant la grandeur du pot en raison de leur croissance. » Cette plante exige des arrosements fréquents pendant l'été; il faut aussi recéper ses touffes tous les cinq ou six ans, car, en vieillissant, elle perd beaucoup de sa beauté.

La *verveine* odorante a une saveur piquante, un peu amère, très-aromatique; son odeur suave, que tout le monde connaît, rappelle exactement celle du citron, d'où le nom vulgaire de citronnelle; elle est due à une huile essentielle, qu'on peut extraire par la distillation. Cette plante possède quelques propriétés médicales. Elle est stomachique et antispasmodique, et stimule les fonctions de la peau et celles de l'estomac. Elle peut remplacer la mélisse, la menthe ou les feuilles d'orange, dans le traitement de la dyspepsie, des flatuosités, des gastralgies, des mauvaises digestions, etc. Les feuilles servent aussi à faire une infusion théiforme très-agréable. Enfin le parfum de cette plante suffit pour justifier la vogue dont elle jouit et qu'en fait l'objet d'un commerce horticole assez important.

La *verveine* des jardins est une plante vivace dans son pays natal et dans nos serres, annuelle dans les cultures de pleine terre. Ses tiges velues, couchées ou ascendantes, radicales, très-rameuses, portent des feuilles opposées, presque sessiles, incisées-dentées, les feuilles inférieures ovales, les feuilles supérieures lancéolées; ses fleurs sont disposées en grappes d'abord ramassées et corymbiformes, puis allongées. Ce type présente d'innombrables variétés, et probablement aussi beaucoup d'hybrides, provenant de plusieurs espèces, qui sont : les *verveines germandrée*, *incisée*, *veineuse*, etc., toutes originaires du Brésil. Il pourrait se faire toutefois que ces dernières ne fussent elles-mêmes que de simples variétés d'un seul type spécifique. Quoi qu'il en soit, la *verveine* des jardins n'en consuit pas moins une forme, un type, un groupe, comme on voudra l'appeler, éminemment polymorphe, sujet à varier, à jouer, suivant l'expression technique. Par cela même, cette plante doit être et est fort recherchée des amateurs, qui désignent ses variétés sous les noms de *verveines hybrides*, *panachées*, etc.

Ces plantes demandent une terre franche, meuble, riche en humus et un peu fraîche. On peut les multiplier de semis, et c'est le moyen qu'on emploie pour obtenir des variétés nouvelles; on choisit les graines sur les plus belles variétés; on sème en automne, et mieux vers la fin de l'hiver, en pots ou en terrines, sur couches et sous châssis; on repique une fois ou deux dans des pots, qu'on maintient sur couche jusqu'au moment de la plantation à demeure. Si, au contraire, on veut se contenter de conserver les anciennes variétés, on a recours au bouturage, qui est très-facile. On peut le pratiquer en toute saison, mais surtout au printemps et à l'automne. Dans le premier cas, on a soin d'empoter, avant les gelées, les pieds qui doivent fournir les boutures; on y prend des rameaux, que l'on plante en serre tempérée ou en orangerie; dès que les boutures sont enracinées, on les repique séparément en pots, qui doivent encore rester quelque temps en serre. Les boutures faites en automne sont rempotées séparément; on les fait hiverner sous châssis, ou mieux en orangerie ou en serre.

La plantation à demeure se fait pour les *verveines*, au commencement de mai; il est bon, aussitôt après, de couvrir le sol d'un paillis, et de maintenir les rameaux dans une direction horizontale, soit en les entrant, soit en les fixant avec de petits crochets; on renouvelle cette opération aussi souvent qu'il est nécessaire. La terre doit être maintenue constamment fraîche durant l'été. On fait, avec ces plantes, des bordures, des massifs, des corbeilles, des tapis, qui produisent un excellent effet, si l'on a soin de mélanger et de grouper les couleurs, pour éviter la mo-

notonie. Ce résultat est très-facile à obtenir, vu la variété, pour ainsi dire infinie, des nuances que présentent les fleurs de *verveines*. A l'exception du jaune pur et du noir, on y trouve toutes les teintes possibles, depuis le blanc pur jusqu'au bleu indigo et au rouge le plus vif, en passant par tous les tons intermédiaires, ardoisé, bleuâtre, lilacé, pourpre, brun, amarante, rose, cramoisi, etc. Parfois ces nuances se combinent diversement; la plupart des variétés sont unicolores; mais beaucoup sont panachées, marbrées, ondées, étoilées ou bordées de deux ou plusieurs couleurs; d'autres ont des reflets ou des teintes veloutées.

« Les variétés les plus recherchées, disent MM. Vilmorin, sont celles qui réunissent les caractères suivants : une inflorescence (grappe ou bouquet) large, ayant la forme d'une ombrelle bombée et un peu conique, plutôt qu'aplatie ou déprimée; une fleur étoffée, grande, à limbe ouvert, plan, régulier, arrondi et non chiffonné. Quant à la couleur, toute nuance vive, nouvelle ou remarquable est digne d'être conservée; cependant on préfère les fleurs chez lesquelles le limbe de la corolle est d'une coloration distincte de celle de la gorge (œil), autour de laquelle la couleur du limbe doit former un cercle parfait et très-tranché. » On désigne sous le nom de *verveines italiennes* un certain nombre de variétés à fleurs panachées, striées ou bariolées; elles sont assez inconstantes et doivent être reproduites soit tout par le bouturage, soit conveniement particulièrement pour la culture en pots. En général, les *verveines* des jardins ne se produisent pas franches par le semis; toutefois, grâce à des choix intelligents de porte-graines, on est parvenu à fixer un certain nombre de variétés.

La *verveine* de *Miquelon* ou à *bouquets* est une plante annuelle, à fleurs rose amarante ou lilas violacé, légèrement odorantes à certaines heures; originaire de l'Amérique du Nord, elle est très-répandue dans nos jardins, à cause de l'abondance et de la durée de sa floraison; on en fait des corbeilles, des massifs et des bordures; elle se propage de graines, semées sur couche, au printemps, ou en pépinière, à l'automne. La *verveine élégante*, à fleurs d'un rouge violacé, est aussi annuelle et vient du Brésil; elle se cultive comme la précédente. La *verveine délicate*, originaire du même pays, est vivace, mais ne se cultive guère chez nous que comme annuelle; ses fleurs, d'un rose plus ou moins vif, suivant les variétés, sont marquées de raies blanches disposées en étoile; elle a produit une variété (*verbea Alahonetti*), que l'on préfère généralement, comme étant bien plus rustique.

Nous citerons encore la *verveine pseudo-gervola*, du Brésil, qui possède les propriétés de la *verveine* odorante, mais à un moindre degré, et qui n'est pas aussi agréable; la *verveine changeante*, arbrisseau touffu, à fleurs écarlates d'abord, puis roses, originaire de l'Amérique équinoxiale, et cultivé chez nous en serre chaude ou tempérée; la *verveine rampante*, plante vivace, à fleurs lilas, qui croît au Pérou, et supporte assez bien le climat de Paris, avec un léger abri de feuilles durant l'hiver; la *verveine du Mexique*, etc.

VERVELLE s. f. (vèr-vè-le — du lat. *vertellum*, qui est un diminutif de *vertebra* et tire sa signification du verbe *vertere*, tourner). Fauconn. Sorte d'anneau qu'on attache au pied d'un oiseau de proie, et sur lequel on grave le nom ou les armes de son maître.

VERVER v. n. ou intr. (vèr-vé). Argot. Pleurer.

VERVEUX s. m. (vèr-veu — de l'anc. français *verveu*, pour *vertueu*. Ce dernier mot est, d'après Pott et Diez, la représentation française de l'italien *vertovello* ou *bertovello*, nasse, qui vient du latin *vertebolum*, que l'on trouve dans la loi salique, ou plutôt de *vertebellum*, qui est aussi le type du français *vervelle*. Or, *vertebolum* et *vertebellum* sont des diminutifs de *vertebra* et tirent leur signification du verbe *vertere*, tourner, qui répond lui-même à la racine sanscrite *var*, tourner. La nasse est ainsi nommée parce que le col est tourné en dedans; aussi l'origine de la nasse s'appelle-t-il de même en italien *ritorso*, du latin *retorsus*, proprement retourné. La forme limousine *vertuel* se rapproche plus sensiblement du type *vertebolum*). Pêche. Sorte de filet en entonnoir, soutenu par des cerceaux dont la dimension va en diminuant de l'entrée au fond.

— Pop. Crinoline, sorte de jupon soutenu par des cerceaux d'acier.

— Encycl. Pêche. Le *verveux* est un engin de pêche composé d'un sac en filet se rétrécissant à distances égales, où les mailles se passent autour d'un cercle d'osier. Toutefois, l'entrée du *verveux* n'est accrochée qu'à un demi-cercle, afin de ne point rouler et de mieux tenir à fond; les pointes de ce demi-cercle s'enfoncent dans le sable ou dans la boue. A la queue du sac est attachée une grosse pierre, et on tend en avant les mailles du *verveux*, en sens inverse du courant. L'intérieur est garni d'entonnoirs en filet semblables à ceux des nasses, faciles à ouvrir pour entrer et refusant toute issue.

On pose les *verveux* en tout temps, mais principalement la veille des éclusées, vers les neuf heures du soir. Le poisson, excité

par le premier flux de l'écluse, qui a lieu vers onze heures ou minuit, quitte sa retraite habituelle, se lance en pleine rivière à la recherche d'une nourriture nouvelle et se jette imprudemment dans le *verveux*. Il est d'usage de placer cet engin près des joncières, soit à la tête, soit sur le côté, soit derrière, afin de faire avec ces joncs quelque marque qui aide à reconnaître l'emplacement du *verveux*. De plus, en le tendant près des joncs ou des herbes, on a plus de chance que le poisson se lançant de son premier bond tombe dans l'engin.

On va lever les *verveux* vers les trois ou quatre heures du matin, à la pointe du jour, aussitôt qu'on peut distinguer leur place; car il n'est point rare que les trains de bois et les bateaux qui partent par le premier flux de l'écluse accrochent et enlèvent ce filet sur leur passage.

VERVIER (Jean-Baptiste), médecin belge, né à Gand en 1750, mort en 1817. Il suivit d'abord la carrière militaire, qu'il abandonna bientôt pour étudier la médecine, fut reçu docteur en 1777 et devint, deux ans plus tard, médecin en chef des armées de Marie-Thérèse en Belgique. Après avoir voyagé en Afrique, aux Antilles, etc., il revint s'établir à Gand, où il fut médecin en chef des hôpitaux militaires, médecin des hospices civils et président de la Société de médecine. On a de lui une *Dissertation sur l'art des accouchements* et une traduction des *Aphorismes* d'Hippocrate.

VERVIERS, ville de Belgique, province et à 35 kilom. E. de Liège, ch.-l. de l'arrondissement de son nom, sur la Vesdre, près de la frontière de la Prusse rhénane, à 139 kilom. S.-E. de Bruxelles; 38,000 hab. Tribunaux de 1^{re} instance et de commerce. Collège; écoles d'adultes et écoles élémentaires d'enfants. L'industrie de cette ville s'est transformée depuis une vingtaine d'années: ce qui dominait jadis, c'était la fabrication des draps; la première place appartient aujourd'hui aux étoffes de nouveautés diverses en fil de couleur et dessins variés. La fabrication des draps y a cependant conservé une grande importance, et ses produits rivalisent avec les draps de France et d'Angleterre. D'après les dernières statistiques, cette ville produit annuellement 300,000 pièces de draps et 1,200,000 kilogrammes de fils de laine; le total de cette production est estimé 84 millions de francs. On trouve aussi à Verviers des teintureries, savonneries, corroieries, fonderies de fer et de plomb, ateliers de construction, etc. Le mouvement commercial de cette ville est très-important; il a surtout pour objet l'importation des laines de l'Allemagne, de la Pologne, de l'Amérique du Sud, de la colonie anglaise du Cap et d'Espagne. L'exportation consiste dans les produits de ses nombreuses fabriques de tissus de lin, fil et laine, qui ont pour débouchés les Etats-Unis, l'Italie, la Suisse et la Turquie.

Verviers est bâti sur les bords d'un canal qui prend les eaux de la Vesdre en amont de la ville et qui ensuite la traverse dans toute sa longueur; on y trouve quelques rues larges, garnies de belles maisons; les autres sont étroites, tortueuses et bordées de vieilles maisons. Ville commercante par excellence, Verviers, à part ses nombreuses fabriques, dont les cheminées annoncent à une grande distance un des principaux centres industriels de la Belgique, n'offre guère d'intérêt au point de vue architectural. Son principal en même temps que son plus ancien édifice est l'hôtel de ville, construit en 1774. L'église de Saint-Renaud a été inaugurée en 1838, le théâtre en 1854, le cirque, de style mauresque, en 1860. Le jardin public offre d'agréables points de vue.

— *Histoire*. Verviers, ancienne *Veruvis* des Romains, n'a guère d'histoire antérieure qu'à partir du xiv^e siècle, et encore peut-on dire que la ville est toute moderne. Ce n'était guère, à cette époque, qu'un hameau compris tout d'abord dans le marquisat de Franchimont, puis dans le domaine de l'évêque de Liège. Quelques fabriques de draps, en s'y installant dès les premières années du xv^e siècle, inaugurèrent pour Verviers une ère nouvelle, et le hameau, jusqu'alors presque inconnu, reçut rang de cité par ordonnance du 4 décembre 1651. La ville jouit dès lors de tous les droits et prérogatives attachés à cette qualité, mais n'en continua pas moins à dépendre des évêques de Liège et à leur payer pendant longtemps un tribut annuel. Le paiement de ce tribut donnait même lieu à une fête ou cérémonie dont l'origine est assez incertaine et qui était connue sous le nom de Croix de Verviers. « Cette procession singulière, dit M. Henri des Vaux de Fouron dans son *Dictionnaire géographique de la province de Liège*, consistait à venir danser dans l'église cathédrale, à Liège, et à y offrir trois pièces de monnaie, une de métal, une d'argent et une d'or, en jurant de revenir l'année suivante faire la même cérémonie; à briser au milieu du pont des Arches un setier de bois et à le jeter dans la Meuse, etc. » La fabrication des draps de Verviers prit rapidement une extension considérable, et la ville y gagna des agrandissements et des embellissements successifs. A l'époque de la réunion de la Belgique à la France, cette ville fut comprise dans le dé-

parlement de l'Ourte et devint chef-lieu d'arrondissement. MM. Hodson et Cockerill introduisirent à Verviers, vers 1803, les premières filatures à la mécanique. En 1818, un nouveau progrès fut réalisé par l'établissement du premier métier dit *multijenny*, destiné à faire disparaître les fleurs au métier fin. En 1841, un nouvel appareil remplaça l'ancien métier à filer en gros. Enfin, de 1841 à 1845, on adopta définitivement à Verviers le métier mécanique pour le tissage. Ces réformes successives ne s'accomplirent pas sans troubles; une véritable émeute des ouvriers signala, en 1819, l'apparition à Verviers de la première tondeuse mécanique.

VERVIÉTOIS, OISE s. et adj. (vèr-vié-toi, oi-ze). Géogr. Habitant de Verviers; qui appartient à cette ville ou à ses habitants : *Les Verviétos*. La population verviétos.

VERVILLE (François BÉROALDE DE), littérateur français. V. BÉROALDE.

VERVINOIS, OISE s. et adj. (vèr-vi-noi, oi-ze). Géogr. Habitant de Vervins; qui appartient à cette ville ou à ses habitants : *Les Vervinois*. La population vervinois.

VERVINS, anciennement *Verbinum*, ville de France (Aisne), ch.-l. d'arrond. et de canton, à 39 kilom. de Laon, bâti en amphithéâtre sur le penchant d'une colline, non loin du ruisseau le Cher-Temps, qui traverse son territoire; pop. aggl., 2,454 hab. — pop. tot., 2,936 hab. L'arrondissement comprend 8 cantons, 132 communes et 117,295 hab. Tribunal de 1^{re} instance; justice de paix; tribunal de commerce. Chambre consultative d'agriculture. Vannerie, bonneterie, farines, grains, etc. Hospice civil.

— **Mémoires**. L'église de Vervins, dédiée à la Vierge, est un édifice gothique, disposé en forme de croix latine et construit en grès. On remarque surtout la hardiesse de ses voûtes. Cette église possède plusieurs bons tableaux, entre autres le *Repas chez Simon*, par Jean Jouvenet. Il faut mentionner également la chaire, d'un admirable travail. L'hôtel de ville porte à son fronton une inscription commémorative rappelant le traité de 1598. Au nord de Vervins se trouve le vieux château, où les anciens seigneurs faisaient leur résidence et dont les bâtiments sont aujourd'hui occupés par les tribunaux et le collège. L'hôtel de la sous-préfecture n'est autre que le château Neuf, dont on attribue la construction à Jacques II, seigneur de Coucy (1560).

— **Célébrités**. Vervins a vu naître Jacques I^{er} et Jacques II de Coucy, dont le premier fut condamné à mort et périt sur l'échafaud le 2 juin 1539, pour avoir rendu Boulogne aux Anglais. Le second avait rassemblé dans le château Neuf la plus riche collection d'armes, de tableaux et de manuscrits du temps.

— **Histoire**. Vervins, ancienne capitale de la petite province du Thiérache, fut fondée, selon les uns, à l'époque de la conquête romaine; suivant les autres, la ville n'aurait commencé à être connue que sous Clovis II, et c'est seulement vers le x^e siècle qu'un de ses seigneurs l'aurait fait entourer d'une muraille flanquée de vingt-deux tours. On peut voir encore aujourd'hui les ruines curieuses de ces antiques remparts, qui enclavaient la ville dans une sorte de triangle percé de trois portes à ses trois extrémités. L'étymologie de Vervins paraît venir simplement, suivant quelques auteurs, du latin *ver-bena*, verveine, plante qui croît en abondance dans le pays. Vervins disparaît dans l'histoire jusqu'au x^e siècle. En 1096, Enguerrand de Coucy, son seigneur, suivit Godfrey de Bouillon à la croisade. Au xiii^e siècle, la seigneurie passa dans la maison de Marie, et Thomas de Marie forma la souche des seigneurs de Vervins. La ville eut fréquemment à souffrir des guerres intestines du xiv^e au xvi^e et même du xvii^e siècle. En 1412, les armagnacs s'en emparèrent par surprise et la livrèrent au pillage. Renaud de Coucy, bailli de Vermandois, accourut en toute hâte et mit le siège devant la place. Les armagnacs, désespérant, après vingt-trois jours de lutte, de soutenir l'assaut, profitèrent d'une nuit sombre pour s'enfuir dans les forêts voisines. En 1521, le comte de Roux, à la tête de l'armée impériale, s'empara de Vervins et le brûla. La ville était parvenue à se relever de ce désastre, lorsque, en 1653, elle fut assaillie par l'armée espagnole, qui comptait dans ses rangs le prince de Condé, et dut se rendre au bout de quatre jours de siège; mais Turenne la reprit presque aussitôt.

Plusieurs traités célèbres furent négociés à Vervins. Le premier, plus connu sous le nom de Trêves marchandes, parce qu'on y régla les intérêts commerciaux des deux États, fut conclu entre Louis XI et Charles le Téméraire. Le plus connu, dit paix de Vervins, fut signé le 2 mai 1598, sur les bords du traité de Cateau-Cambrésis. V. ci-après Vervins (traité de).

La loi de Vervins jouit au moyen âge d'une grande réputation; on désignait sous ce nom une chartre de commune octroyée vers 1123 aux habitants par Thomas de Marie et réglant les droits et franchises des bourgeois, en même temps qu'elle déterminait les peines réservées aux crimes et délits. « Ses dispositions, dit M. Dusevel, avaient un tel renom de sagesse, que souvent les habitants

des lieux voisins, et même ceux de la Flandre et du Hainaut, envoyaient consulter les échevins de Vervins lorsqu'ils ne pouvaient terminer leurs différends d'après leurs propres coutumes... La plupart des articles de la loi de Vervins furent reproduits dans une chartre de 1163, octroyée aux habitants de la ville par Raoul, seigneur de Coucy. »

VERVINS (TRAITÉ DE), signé le 2 mai 1598, entre la France et l'Espagne, Henri IV et Philippe II. L'orgueilleux monarque espagnol, atteint d'une maladie incurable, sentait que la vie allait lui échapper et qu'il léguerait en mourant, à un successeur incapable, la lourde tâche sous laquelle il ployait écrasé lui-même. Il voyait déjà ce fils en lutte avec un ennemi aussi actif qu'entrepreneur, qui venait d'arracher Amiens à la domination espagnole, et il redoutait bien d'autres désastres pour l'avenir. Il imposa donc silence à sa fierté et s'adressa au pape Clément VIII pour qu'il interposât sa médiation. Le pape envoya aussitôt son légat et le général des cordeliers, qui furent très-bien reçus de Henri IV. Ce prince leur déclara même que l'heureuse campagne d'Amiens n'avait en rien modifié ses prétentions; mais, tout en se montrant bien disposé en faveur de la paix, il laissa clairement entendre qu'il céderait pas un pouce de terrain. Des conférences s'ouvrirent à Saint-Quentin et furent ensuite transférées à Vervins. Le roi invita ses alliés, la reine Elisabeth d'Angleterre et les Provinces-Unies des Pays-Bas, à y prendre part. Elisabeth, qui n'avait aucun danger sérieux à redouter et qui ne demandait pas mieux que de voir la France et l'Espagne s'acharner indéfiniment l'une contre l'autre, ne se sentait nullement disposée à conclure la paix; de leur côté, les Hollandais, et surtout leur belliqueux stadhouder, Maurice de Nassau, animés par leurs récents succès, ne songeaient nullement à déposer les armes. Henri IV, qui n'était pas dupe de ces calculs intéressés, signifia à tous que la France, après de si longs troubles, avait un besoin impérieux de la paix, et il donna en conséquence ses instructions aux plénipotentiaires qui le représentaient à Vervins, le vieux Pomponne de Bellièvre et Nicolas Brulart de Sillery, président au parlement de Paris. Toutefois, il leur défendit d'abandonner les intérêts des Provinces-Unies; dans le cas où l'Angleterre et la Hollande ne traiteraient pas en même temps que la France, ils devaient s'efforcer d'obtenir au moins une trêve de six mois pour ces deux États, avec la faculté d'accéder ultérieurement au traité de paix. Cependant, les ambassadeurs anglais et hollandais se rendirent en France pour chercher à détourner le roi de conclure la paix, bien moins que pour la signer eux-mêmes. N'ayant pu ébranler sa résolution, ils retournèrent chez eux assez mécontents, bien que le roi eût promis de rester leur ami, et le traité fut signé entre la France et l'Espagne à la date rapportée plus haut.

On se rendit réciproquement tout ce qu'on avait conquis depuis la paix de Cateau-Cambrésis de 1559. L'Espagne rendit Calais, Ardres, La Capelle, Doullens et Le Catelet, en Vermandois, ainsi que Blivet en Bretagne (Port-Louis). Cambrai ne fut pas mentionné dans le traité, et, comme cette ville n'était point une ancienne possession française, elle resta à l'Espagne, qui conserva également le Charolais sous la suzeraineté de la France. Les deux rois réservèrent réciproquement leurs droits sur la Navarre et sur la Bourgogne.

Quant au duc de Savoie, allié de Philippe II, Henri IV consentit à le comprendre dans le traité, mais à la condition qu'il restituerait le marquisat de Saluces; le duc et les négociateurs espagnols ayant refusé d'admettre cette clause, il fut convenu que le différend serait soumis à l'arbitrage de Clément VIII; mais le duc dut s'engager à évacuer dans un délai de deux mois la ville de Berre, seule place qu'il eût conservée en Provence.

Toutefois, la conclusion de la paix avec l'Espagne n'empêcha pas Henri IV de se liquer avec l'Angleterre, par un traité signé à Hampton-Court le 30 juillet 1603, pour la défense des Provinces-Unies contre l'Espagne. Ce traité a été la base des relations qui ont existé sous le règne de Louis XIII entre l'Angleterre et la France.

VERVOORT (Charles-Henry-Amédée), avocat à Paris, membre du conseil de l'ordre, mort en 1846. Il est connu par les deux ouvrages suivants : les *Tarifs en matière civile, commerciale et criminelle, expliqués et commentés* (Paris, 1829, in-8°); la *Liberté religieuse selon la charte* (Paris, 1830, in-8°).

VERVUE s. f. (vèr-vû). Arboric. Nom donné, dans quelques localités, aux gouttières des arbres.

VERWEY (Jean), dit *Phorbus*, humaniste hollandais, né Delft en 1648, mort en 1692. Élève de Grævius, qui le prit en amitié, ami de N. Heinsius, il fut successivement recteur du gymnase de Gouda et recteur de celui de La Haye (1687), où il professa la langue grecque. C'était un homme fort instruit, à qui l'on doit : *Nedulla Aristarchi Vossiani* (Gouda, 1670, in-8°), excellent abrégé de grammaire; *Nova via docendi græca* (1684,

in-8°), grammaire qui eut une grande vogue en Hollande.

VÉRY (CAFÉ), ancien et célèbre café-restaurant de Paris, situé au Palais-Royal, près du théâtre de ce nom. Le café Véry, fondé en 1805, devait son nom à son fondateur, simple paysan, né vers 1760 dans un village de la Meuse, venu à Paris à trente ans sans aucune ressource, d'abord garçon de cuisine, puis chef, et finalement devenu une célébrité gastronomique. Mais le café Véry n'était pas celui que notre génération a connu; il était situé au jardin des Tuileries, terrasse des Feuillants, et avait alors pour voisin et pour rival sur cette terrasse une autre illustration du même ordre, le restaurant Legacque. Le restaurant Véry ne tarda pas à sortir vainqueur de la lutte et à s'emparer de la vogue; bientôt, indépendamment d'une clientèle nombreuse et choisie, il obtint la fourniture de tous les grands dîners qui se donnaient à l'école militaire dans les premières années de l'Empire. Parmi les habitués de Véry, nous citerons le maréchal Duroc, grand maître du palais, qui, par son crédit, fit obtenir au fondateur l'autorisation d'ouvrir ce que l'on appelait la tente des Tuileries. Les journaux et recueils du temps vantaient la cuisine et la bonne tenue de ce premier Véry.

En 1808, le café Véry émigra au Palais-Royal, ou plutôt s'y dédoubla; car, jusqu'en 1817, Véry exploita concurremment la nouvelle maison et l'ancienne. En 1817, les bi-coques Véry et Legacque de la terrasse des Feuillants furent démolies. Peu de temps après, Véry se retira des affaires plus que millionnaire. Il céda son établissement du Palais-Royal à ses trois neveux, les frères Meunier. De ces trois frères (qui n'ont aucun rapport avec les fameux *frères Provencaux*), l'un mourut peu de temps après cette cession; l'autre vendit sa part au troisième, qui demeura ainsi seul propriétaire et se retira en 1843. Depuis lors jusqu'à sa fermeture définitive, le restaurant Véry fut dirigé par un sieur Neuhaus.

Un petit acte désolant, joué vers 1850 au théâtre du Palais-Royal, *Un garçon de chez Véry*, a consacré dans les fastes anecdotiques de la vie parisienne cette gloire évanouie.

VERZASCHA (Bernard), médecin suisse, né à Bâle en 1627, mort en 1680. Il fit ses études médicales à Bâle sous la direction de son père, qui était médecin, voyagea ensuite en Allemagne, en Hollande, en Angleterre et en France, se fit recevoir docteur à Montpellier et revint se fixer dans sa ville natale, où il devint sénateur et inspecteur général des écoles. On a de lui trois ouvrages : *Lasari Rivieri medicina practica in succentum compendium redacta* (Bâle, 1663, in-8°); *Centuria prima observationum medicarum* (Bâle, 1677, in-8°); *Neu volkommenes Krauterbuch von allerhand Gewachsenen* (Bâle, 1678, in-fol.).

VERZOSA ou **BERZOSA** (Jean), littérateur et poète espagnol, né à Saragosse en 1523, mort en 1574. Venu fort jeune à Paris, il y professa la langue grecque avec beaucoup de succès, fut forcé de quitter la France lorsque la guerre éclata entre cette contrée et l'Espagne (1544) et se retira à Louvain, d'où sa réputation le fit appeler à Ratisbonne par l'empereur Charles-Quint, qui le chargea de diverses missions importantes. Il devint, peu après, secrétaire de Diego Hurtado de Mendoza, qu'il suivit au concile de Trente, puis en Toscane. En 1554, il assista, à Londres, à la conclusion du mariage de Philippe II et de Marie; à son retour en Espagne, il y obtint un emploi du ministre Gonzales Perez et fut ensuite envoyé à Rome pour y rechercher dans les archives du Vatican les titres qui établissaient les droits de souveraineté de Philippe II sur les différents États de son empire. La mort l'empêcha de terminer ce travail. On a de Verzosa : *De laudibus beati Petri Arbuesi, magistri Epilae, carmen heroicum* (Paris, 1544); *Liber de proditiis linguæ græcæ* (Louvain, 1544); *Carmen in navalem victoriam Joannis Austriaci devicta ad Echinadas Turcarum classe* (Salamanque, 1572); *Epistolatum libri IV, versibus scripti* (Palermo, 1575), épîtres que certains critiques espagnols placent à côté de celles d'Horace.

VERZUOLO, ville du royaume d'Italie, province de Coni, district et à 5 kilom. S. de Saluces, ch.-l. de mandement, près de la Vraita, sur le penchant d'une colline; 4,000 hab.

VERZY, bourg de France (Marne), ch.-l. de canton, arrond. et à 16 kilom. S.-E. de Reims; pop. aggl., 1,080 hab. — pop. tot., 1,095 hab. Récolte et commerce de bons vins de Champagne, dits de Sillery.

VÉSALE (André), le plus grand anatomiste du xvi^e siècle, ou plutôt le créateur de l'anatomie, né à Bruxelles en 1514, mort dans l'île de Zante en 1564. La France peut revendiquer en partie ce grand homme; car c'est aux écoles de Montpellier et de Paris qu'il se forma. Il descendait d'une famille originaire de Wesel, dans le duché de Clèves, et qui en tira son nom (Vésale, en latin *Vesalius*); l'exercice de la médecine était héréditaire dans cette famille. Le trisaïeul d'André Vésale, Pierre Vésale, publia au xve siècle des *Commentaires sur Avicenne*; Jean Vésale, fils de Pierre, fut médecin de

Marie de Bourgogne, femme de l'empereur Maximilien, et professeur à l'université de Louvain; Evrard Vésale, grand-père du célèbre anatomiste, était médecin et publia des *Commentaires sur les aphorismes d'Hippocrate*; son père fut un simple apothicaire de Bruxelles. André Vésale commença de bonne heure ses études classiques à l'université de Louvain, y suivit, tout jeune encore, les cours de l'université et acquit dans les sciences physiques des connaissances supérieures à celles même des hommes les plus instruits de son époque dans ces matières. De Louvain, il alla étudier la médecine à Montpellier, puis à Paris, où il eut pour professeurs Gunther d'Andernach, Sylvius et Fernel. Dès cette époque, on put prévoir ce qu'il devait être un jour. Passionné pour l'anatomie et avide de recherches nouvelles, il se livra avec une telle passion aux dissections anatomiques, qu'on le vit, à Paris et à Louvain, passer ses journées dans les cimetières, au milieu des cadavres, ou près des gibets de Montfaucon, pour dérober les ossements des suppliciés, surmontant avec un admirable courage les dégoûts et les périls attachés à un métier où il avait les vautours pour collaborateurs et pour rivaux. La légende rapporte qu'il ne disséquait pas un cadavre sans demander préalablement pardon à Dieu de la profanation qu'il allait commettre dans l'intérêt de la science et pour chercher dans la mort les secrets de la vie. Cette ardeur, cette persévérance infatigable dans ces recherches terribles et que la loi poursuivait comme d'odieuses profanations, valurent au jeune étudiant l'amitié de Gonthier, qui le prit pour son premier aide dans ses travaux de dissection. Ce fut pendant son séjour à Paris que Vésale découvrit l'origine des vaisseaux sanguins spermatiques. Après être resté quelque temps dans cette ville, il revint à Louvain, où il fut aussitôt nommé professeur d'anatomie. Il avait à peine dix-huit ans. Mais, toujours plein du désir de s'instruire, dès 1535 il rejoignit l'armée de l'empereur d'Allemagne, qui était alors en guerre avec la France. En 1538, il était à Bologne, l'année d'après à Pavie, où il obtint, en 1540, une chaire d'anatomie. Il avait publié, l'année précédente, sa célèbre *Epistola docens venam aziliarem dextra cubiti in dolore laterali secundum* (Bâle, 1539, in-4°), dans laquelle il donnait une anatomie améliorée, quoique encore imparfaite, de la veine azygos et établissait que, dans l'opération de la saignée, le sang devait toujours être tiré du bras droit, à cause de l'étroite communication qui existe entre les vaisseaux de ce bras et la veine azygos. Vésale demeura trois ans environ professeur à Pavie; en 1543, il obtint une chaire à Bologne, d'où il passa bientôt après à Pise. Les connaissances qu'il possédait déjà étaient tellement extraordinaires pour son époque, que les meilleurs anatomistes d'alors n'osaient attaquer ses démonstrations. Il avait publié, en 1539, quelques planches d'anatomie; il consacra les quatre années suivantes à la composition d'un ouvrage complet sur cette science; ouvrage pour les dessins duquel il se fit aider par les meilleurs artistes du temps. Moesheu dit que le Titien fut au nombre de ceux qu'il employa; mais il régnait à cet égard beaucoup d'incertitude, car le nom de ce grand peintre n'est pas mentionné dans les œuvres de Vésale, et il n'est pas vraisemblable que ce dernier l'y ait volontairement effacé. En 1542, il fit paraître une partie de son livre sous ce titre : *Suorum librorum de corporis humani fabrica epitome* (Bâle, in-fol.), et, l'année suivante, l'ouvrage complet fut publié sous le titre de : *De corporis humani fabrica libri septem* (Bâle, 1543, in-fol.). Ce traité produisit toute une révolution dans la science anatomique; Haller l'appelle « une œuvre immortelle, qui a surpassé tout ce qui avait été écrit avant sa publication; » Senac dit à son tour que Vésale avait découvert un nouveau monde. Et, en fait, on n'avait jusqu'alors écrit aucun ouvrage qui ait eu une aussi grande influence sur les progrès de l'anatomie. La hardiesse avec laquelle Vésale attaquait les opinions de Galien et des autres auteurs anciens, depuis longtemps admises et respectées; les preuves indiscutables dont il étayait ses descriptions et ses arguments; la foule de découvertes nouvelles qu'il annonçait dans la structure du corps humain, le tableau exact qu'il traçait de tout ce qu'on avait connu jusqu'à ce jour; enfin, l'étendue de l'ouvrage, le nombre et la perfection des planches qu'il renfermait, tout annonçait l'aurore d'une nouvelle ère dans la science médicale. « Après les dévastations des Goths, dit-il dans sa préface, lorsque toutes les sciences, jusque-là si florissantes, furent tombées en décadence, il parut d'abord en Italie quelques médecins petits-maitres qui, à l'imitation des anciens Romains, méprisant tout travail manuel, firent pratiquer par des esclaves les opérations et les pansements que réclamait l'état des malades, comme les architectes font exécuter les travaux grossiers par des maçons. Il arriva alors que, comme ceux qui exerçaient encore l'art de guérir dans toutes ses attributions, c'est-à-dire l'hygiène, les médicaments et les opérations manuelles, en retiraient peu d'honneur et de profit, ils abandonnèrent bientôt les bonnes traditions de l'antiquité et laissèrent à des

infirmiers, des apothicaires et des barbiers le soin d'opérer les malades. L'art tomba bientôt si bas, qu'on ne vit plus que des charlatans se donnant le nom de médecins et ne sachant opposer que des amulettes aux maladies, dont ils ignoraient les causes. La chirurgie, cet art divin que les Asclépiades nous ont légué, qu'aujourd'hui encore les rois de l'Inde et de la Perse ne dédaignent pas d'exercer de leurs propres mains et qu'ils transmettent à leurs enfants comme un noble héritage, la chirurgie tomba aux mains d'obscur praticiens ayant à peine rang parmi les valets. Qu'on ne croie pas que je veuille donner la préférence à la chirurgie sur les autres parties de l'art de guérir; dans mon opinion, il faut les faire concourir toutes également et simultanément à sa perfection, et celui-là sera le plus heureux et le plus habile dans sa pratique qui saura se servir de la triple ressource que la science lui présente. Rarement, en effet, il arrive qu'une maladie ne réclame pas à la fois les secours de la chirurgie, de l'hygiène et de la matière médicale, de manière qu'on ne saurait trop recommander aux élèves de mépriser les clameurs des soi-disant médecins et d'être eux-mêmes chirurgiens comme l'étaient les Grecs et comme l'art et la raison l'ordonnent, afin de ne pas faire détourner au détriment de l'humanité une médecine mutilée et incapable de soulager les maux qui l'affligent. » Que pourrait-on dire aujourd'hui de plus fort et de plus sensé? Ne croit-on pas entendre la voix de ces hommes de génie, de Desault, de Chaussier, de Bichat, qui, eux aussi, marchant sur la trace de Vésale, firent de suprêmes efforts pour ramener l'unité dans l'art de guérir et fonder une chirurgie médicale? Et cependant, au lieu de jouir de son vivant de la gloire qui depuis s'est attachée à son nom et qui y demeurerait attachée tant que l'étude de l'anatomie sera en honneur, Vésale se vit en butte aux attaques les plus violentes de la part de ses contemporains. Il avait attaqué Galien, dont le nom faisait alors autorité dans toutes les écoles, et mettre en doute l'infaillibilité de Galien, c'était ruiner la réputation de savoir à laquelle prétendaient les plus grands professeurs de l'époque. Aussi leur colère ne connut-elle pas de bornes. Sylvius dit que le grand anatomiste devrait être désormais appelé non pas Vesalius, mais *Vesanus*, et il lui voua une haine qui ne se démentit jamais. Piccolomini, plus adroit, ne visa qu'à le rabaisser en soutenant que tout ce qu'il avait écrit de vrai était emprunté à Galien et à Hippocrate. Dryander, Putæus, Eustachius et Fallope le combattirent à leur tour. Leurs attaques n'en irritèrent pas moins au plus haut point Vésale, qui semble avoir été disposé à secouer l'autorité des anciens autant par caractère que par l'intime conviction qu'il avait de leurs erreurs. En 1546, il écrivit sa lettre *De radicis chinæ usu* (Bâle, in-fol.), dans laquelle il établit les propriétés de l'écorce du quina, qu'il avait été l'un des premiers à administrer et dont il faisait faire usage à Charles-Quint. Cette lettre n'était pour lui qu'un prétexte d'en revenir à Galien, qu'il accusa d'avoir écrit ses dissertations anatomiques d'après des dissections de singes et d'autres animaux, sans avoir songé à étudier le corps humain.

En dépit de l'opposition de ses contemporains, la réputation de Vésale comme opérateur et comme professeur ne faisait que s'accroître. Vers 1544, il fut nommé médecin de Charles-Quint, et, obligé de se trouver sans cesse à la cour de ce prince et plus tard à celle de son fils, Philippe II, il dut forcément négliger l'anatomie, sauf lorsqu'il pouvait trouver par hasard l'occasion d'examiner les cadavres de ceux qui étaient morts de maladies inconnues, car c'étaient les seuls sur lesquels les superstitions du temps et du pays lui permettaient de porter le scalpel. Lorsque, en 1561, il écrivit son *Anatomicarum Gabrielis Fallopij observationum examen*, qui fut publié plus tard (Venise, 1564), il se trouvait à Madrid, où, dit-il lui-même, il lui fut impossible de se procurer un crâne pour éclaircir quelques points dont il n'était pas très-sûr. Du reste, cet ouvrage et l'*Examen apologeticum Fr. Putæi pro Galeno*, qu'il publia vers la même époque sous un pseudonyme, prouvent, si nous en croyons Haller, que, depuis son départ de Pise en 1544, il n'avait presque rien ajouté à ses connaissances en anatomie. En revanche, celles qu'il possédait en médecine pratique et en chirurgie semblaient avoir beaucoup augmenté, et l'on raconte une foule d'histoires merveilleuses sur l'habileté avec laquelle il soignait les gens de la cour.

Il jouissait en paix de sa gloire et des richesses qu'il avait acquises à cette cour de Madrid qui brillait alors d'un si vif éclat, lorsqu'une étrange accusation vint briser l'édifice de son bonheur. On prétendit que, pendant qu'il disséquait le cadavre d'un gentilhomme afin de découvrir les causes de sa mort, on avait vu le cœur tressaillir sous le tranchant du scalpel; malheur invraisemblable, car il n'y a pas de lèthargie capable de résister aux opérations nécessaires pour mettre le cœur à découvert, l'ouverture de la poitrine, des cartilages, des côtes, du sternum, etc. Quoi qu'il en soit, Vésale, poursuivi par des envieux puissants, fut déterré à l'inquisition, qui le condamna stupidement à mort comme coupable d'avoir opéré la dissection d'un homme vivant. Philippe II n'ob-

tint que difficilement que la peine fût commuée en un pèlerinage à Jérusalem. S'il faut en croire Albinus et Boerhaave, la condamnation aurait été surtout déterminée par ses railleries journalières sur l'ignorance et les mœurs débauchées des moines. Pendant qu'il était à Jérusalem, en 1564, Fallope mourut, et le sénat de Venise offrit à Vésale la chaire d'anatomie que cette mort laissait vacante. Il s'embarqua aussitôt pour l'Italie; mais, en route, son bâtiment fut jeté par la tempête sur l'île de Zante, et ce fut là que l'illustre et malheureux savant mourut, de faim selon les uns, mais plus vraisemblablement par suite des fatigues qu'il avait endurées pendant ce voyage.

A part les ouvrages que nous avons mentionnés, les seuls que l'on puisse avec certitude attribuer à Vésale sont des *Consilia*, qui se trouvent dans les collections de Montanus, de Garey, d'Ingrassias et de Scholz, ainsi qu'une traduction avec paraphrase de quelques-uns des ouvrages de Rhazes. La *Chirurgia magna in septem libros digesta*, que Prosper Borgharuccio publia à Venise en 1568, en la donnant pour une œuvre de Vésale, n'a probablement pas été écrite par ce dernier, mais extraite par l'éditeur des ouvrages de Fallope et autres.

Vésale laissait un frère utérin, beaucoup plus jeune que lui, qui avait refusé d'étudier le droit, auquel ses parents le destinaient, et avait commencé l'étude de l'anatomie pour défendre la mémoire de son frère contre les attaques dont elle était l'objet et qui n'étaient pas moins violentes que celles qui l'avaient poursuivi de son vivant; mais une mort prématurée l'empêcha d'exécuter ce généreux dessein.

Les *Œuvres complètes* de Vésale furent publiées par Boerhaave et Albinus (Leyde, 1725, 2 vol. in-fol.). L'*Histoire de l'anatomie* de Portal et la *Bibliotheca anatomica* de Haller renferment, avec sa biographie, l'analyse de ses principaux ouvrages. On doit, en outre, consulter les *Etudes* sur A. Vésale (Gand, 1841) et la *Chirurgie théorique et pratique* de A. Burggraeve, ainsi que les biographies du grand savant écrites par Mersman (Bruges, 1845) et Weynants (Louvain, 1846).

VÉSANIE s. f. (vé-sa-ni — lat. *vesania*, de *vesanus*, insensé, lequel est formé de *ve*, préfixe marquant séparation, et de *sanus*, sain. Comparez le composé latin *insanus*, qui a exactement la même signification que *vesanus*). Pathol. Nom générique des différentes lésions des facultés intellectuelles.

— **Encycl.** Pinel faisait de ce mot un synonyme d'aliénation mentale, et Sauvage, en effet, renfermait dans sa classe des *vésanies* à peu près toutes les affections qui constituent un dérangement des facultés intellectuelles et morales. Il y faisait figurer : le vertige, la berluie, la diplopie, le tintouin, l'hypocondrie, le somnambulisme, le pica, la boulimie, la polydipsie, l'antipathie, la nostalgie, la panopobie, le satyriasis, la nymphomanie, le tarentulisme, la rage, le délire, la démence, la mélancolie, la manie, la démonomanie, l'amnésie, l'agrypnie. Aujourd'hui, on s'accorde plus généralement à réserver le nom de *vésanie* aux lésions des fonctions de l'entendement ou des facultés affectives qui ne sont pas accompagnées de fièvre. Le cauchemar est une simple *vésanie* ainsi que la plupart des monomanies; mais le délire et la manie aiguës sont des genres de folie ou d'aliénation mentale.

VESCE s. f. (vè-se — lat. *vicia*, mot qui appartient probablement à la même famille que le grec *bikos*, *bikion*, et le lithuanien *vike*, bohémien *vika*, *vikev*, dont on ignore l'origine). Bot. Genre de plantes, de la famille des légumineuses, type de la tribu des viciées, comprenant environ cent cinquante espèces, répandues dans toutes les contrées tempérées : La *vesce* a été employée avec succès comme engrais vert. (P. Duchartre.) La *vesce* cultivée dans les campagnes est annuelle. (V. de Bonmare.) Toutes les *vesces* ont les tiges grimpantes. (Bosc.) Semence de la *vesce* cultivée : Donner de la *vesce* à des pigeons. Il ne faut pas distribuer la *vesce* aux troupeaux pendant les jours pluvieux de l'hiver. (Th. de Berneaud.) *Vesce* de Nissolle. Nom vulgaire de la gesse de Nissolle. *Vesce* sauvage. Nom vulgaire de la gesse tubéreuse.

— **Encycl.** Le genre *vesce*, envisagé dans son acception la plus large, comprend des plantes herbacées, annuelles ou vivaces, généralement grimpantes, à feuilles paripennées, munies de stipules et terminées en vrille simple ou rameuse. Les fleurs, axillaires, solitaires, géminées ou en grappes multiflores, présentent un calice tubuleux, campanulé ou presque urcéolé, à cinq divisions ordinairement inégales et obliques; une corolle papilionnée, dépassant le calice; dix étamines diadelphes, quelquefois presque monadelphes, à tube tronqué obliquement au sommet; un ovaire libre, simple, surmonté d'un style comprimé ou subulé terminé par un stigmaté en tête ou en massue. Le fruit est une gousse bivalve, ordinairement tronquée obliquement au sommet, à une seule loge, renfermant des graines le plus souvent globuleuses, rarement lenticulaires. Ce genre se divise en plusieurs sections ou sous-gen-

res, que plusieurs botanistes ont élevés au rang de groupes génériques distincts, savoir : les ers, les erviliers, les fèves, les lentilles et les *vesces* proprement dites. C'est de ces dernières seules que nous avons à nous occuper ici, renvoyant pour les autres à leurs articles spéciaux.

Le genre *vesce*, ainsi circonscrit, renferme de nombreuses espèces, répandues surtout dans les contrées tempérées de l'hémisphère nord et dont quelques-unes sont cultivées comme plantes fourragères. La plus connue sous ce rapport est la *vesce* commune ou cultivée; c'est une plante annuelle, quelquefois bisannuelle, pouvant atteindre la hauteur de 1 mètre, à feuilles paripennées, munies de stipules aiguës et marquées ordinairement d'une tache brune; les fleurs sont purpurines, géminées ou solitaires. Cette plante, qui croît spontanément dans presque toute l'Europe, est cultivée dès la plus haute antiquité; aussi a-t-elle produit un certain nombre de variétés, parmi lesquelles on remarque les suivantes : la *vesce* d'hiver, appelée quelquefois jarosse, très-rustique sur les sols bien assainis ou drainés; la *vesce* de printemps, repandue surtout dans le Nord; la *vesce* blanche, appelée aussi *vesce* d'Amérique ou lentille du Canada, plus rustique et plus productive que la précédente.

La *vesce* peut croître à peu près partout. Elle végète mieux néanmoins sous les climats qu'on pourrait appeler moyens, au double point de vue de la température et de l'humidité. La *vesce* d'hiver est un peu difficile sur la nature du sol; comme elle craint l'humidité, il faut la réserver pour les terres légères, plutôt siliceuses qu'argileuses et à sous-sol perméable. La *vesce* de printemps exige un peu plus d'humidité. Le sol destiné à ces plantes ne demande pas une préparation complète, surtout quand elles succèdent à une céréale; l'essentiel est qu'il soit parfaitement débarrassé des mauvaises herbes, notamment des espèces à racines vivaces. Les *vesces* sont assez exigeantes et, à moins que le sol ne soit riche, doivent recevoir une bonne fumure qui, du reste, ne sera jamais entièrement absorbée par elles et profitera en grande partie aux récoltes qui les suivront.

Les *vesces*, suivant les variétés, se sement à l'automne ou au printemps; la quantité de graine à employer varie, suivant le climat et la nature du sol, de 180 à 300 litres par hectare. Les semis doivent être parfaitement enterrés avec la charrue, la herse à dents de fer suivie ou non du rouleau ou le scarificateur, suivant que le sol est meuble ou compacte, humide ou sujet à souffrir de la sécheresse. Ces légumineuses ne demandent aucun soin d'entretien pendant leur végétation; ce sont, en effet, des plantes étouffantes, qui arrêtent toujours le développement des mauvaises herbes. Toutefois, dans certains pays, on répand un peu de plâtre sur elles avant la floraison.

Les *vesces*, étant généralement des plantes débilés et traînantes, sont souvent exposées à se coucher sur le sol, où elles pourrissent; aussi est-on généralement dans l'usage de les semer concurremment avec d'autres plantes à tiges fermes et dressées, notamment des graminées, avoine d'hiver ou escourgeon, autour desquelles elles s'enroulent, on augmente ainsi la quantité et la qualité du produit. A ce sujet, nous reproduisons littéralement, dans leur naïve concision, quelques passages d'Olivier de Serres : « La *vesce*, dit-il, fournit de bonne pasture si, étant semée en terre fertile, elle est fauchée en herbe et sans en espérer le grain; mais en plus grande abondance donne-t-elle de la mangeaille au bétail si on la mesle par esgale portion avec de l'avoine, pour ensemble semer ces deux grains.... »

Deux saisons y a-t-il, l'automne et le printemps; toutefois, les primaires de ces semences-ci sont toujours les plus fructueuses, comme aussi abondent plus en herbage les grasses que les maigres terres. Si estes en pays où l'avoine résiste à l'hiver (car quant à la *vesce* n'en faut faire doute, sous quelque aer que ce soit), ne délayés ce mesnage plus avant que la fin d'octobre; mais votre climat, étant par trop froid, attendés la fin de l'hiver. Quant à la terre, il est, bien fâcheux d'employer le meilleur fonds, veu que le moyen satisfait raisonnablement à ces choses... Et bien que cest herbage couste plus à moissonner qu'à faucher, pour cela ne faut laisser de s'en pourvoir... De l'arroser ne vous mettes en peine; toutefois, ayant l'eau à commandement, donnez-leur-en en la sécheresse, car cela fera plus abonder l'herbage que si le laissés avoir soif.

Grande commodité cause ces herbages-ci aux pays diseteux de foin et pastis... Et ce qui augmente le mesnage est que la *vesce* engraisse plutôt qu'émmaigrir le terroir, après laquelle et l'avoine ensemble meslée, peut-on utilement semer du froment, du seigle et autres blés hyvernax, pourveu que le fonds en ait été bien et diligemment labouré. Par ainsi, selon la disposition de votre labourage, feres de ceste pasture par-ci par-là, es lieux où mieux se rencontrera, la quantité requise pour vostre nourriture. Au recueillir de ceste pasture faut soigneusement observer, comme ceci à tous autres foin, que de la serre estant sèche, pour le

danger de tout perdre, estant humide, portée au grenier. »

La récolte de ces plantes varie suivant le climat, la variété cultivée ou la nature du produit qu'on veut obtenir. Les *vesces* d'hiver sont fauchées au commencement de mai dans le Midi, et de juin dans le Nord, ordinairement entre la première et la seconde pousse du trèfle ou de la luzerne. Les *vesces* de printemps se fauchent dans le courant de l'été; l'époque précise varie en raison de celle du semis. Toutes les variétés doivent être fauchées en pleine floraison, surtout si elles sont destinées aux bêtes à cornes; elles sont alors plus nutritives et favorisent la production du lait chez les vaches. Si l'on attend que toutes les fleurs soient passées et que les graines commencent à mûrir, les bêtes bovinnes consomment ces plantes plus lentement et souvent même ne mangent que les sommets des tiges. Si les gousses sont très-développées, les chevaux et les moutons seuls mangent avidement les *vesces*. Dans tous les cas, il faut opérer de très-bonne heure, si l'on veut obtenir une seconde pousse; mais ceci n'est guère avantageux que lorsque la *vesce* est fortement mélangée d'avoine d'hiver; le plus souvent même, cette seconde production n'est pas susceptible d'être fauchée et doit être pâturée sur place.

Quand tout le produit d'une coupe de *vesce* ne peut être consommé en vert, soit qu'il dépasse les besoins du moment, soit que les plantes aient déjà séché sur pied, il est bon de convertir le reste en foin. Pour que celui-ci possède la meilleure qualité possible, il faut choisir le moment où les tiges passent à une teinte jaunâtre et où la majeure partie des gousses commence à grossir, ces dernières étant surtout recherchées par les animaux. Le fange exige du temps et n'est pas sans présenter quelque difficulté; il doit s'opérer lentement et par un beau temps, surtout quand les plantes sont couchées sur le sol. Si la température est humide, malgré toutes les précautions, les tiges et les feuilles prennent une teinte brune et perdent de leur qualité nutritive. Avant de procéder au fange, il est bon que les *vesces* restent sur la terre pendant un jour ou deux; à son soin de les retourner de temps de temps, sans quoi elles blanchissent ou jaunissent, ce qui diminue la valeur du foin. On réunit la récolte en gros andains, que l'on soulève et retourne à plusieurs reprises; quand la dessiccation est assez avancée, on en fait de petites meules. Enfin, quand elle est complète, on lie le foin en bottes, que l'on rentre dans un endroit sain.

Dans un grand nombre de fermes de la région du nord de la France, dit M. Heuzé, les *vesces*, à l'époque de leur floraison, sont consommées sur place par les troupeaux. Ce pâturage ne doit avoir lieu ni trop tôt ni trop tard; dans le premier cas, on perd en quantité et on fait consommer un fourrage qui peut nuire aux animaux; dans le second, les tiges, à cause de leur dureté, sont délaissées par les bêtes à laine et il en résulte une perte souvent considérable. La consommation sur place des *vesces* en fleur a beaucoup contribué, dans la Beauce et dans la Brie, à la propagation de la race mérinos et à l'amélioration des troupeaux. Pour récolter la semence, il faut laisser plus longtemps la plante sur pied, sans attendre néanmoins que toutes les gousses soient parfaitement mûres; la maturité s'achève pendant le javelage. Quand elles sont parfaitement sèches, on les bat légèrement au fléau; puis on recueille la graine comme à l'ordinaire.

La *vesce*, à l'état frais ou sec, est un excellent fourrage, surtout pour les moutons. Mais il y a quelque inconvénient à la donner aux animaux en trop grande abondance ou quand elle est trop humide; elle produit alors les mêmes résultats fâcheux que le trèfle ou la luzerne. Souvent elle fait d'abord maigrir les vaches et les chevaux. Il semble qu'elle convienne mieux aux vieux sujets qu'aux jeunes. « Dans tous les cas, dit Bosc, il faut ne leur en donner qu'en petite quantité, mêlée avec d'autre fourrage, non couverte de rosée quand elle est verte, et même, dans ce cas, la saupoudrer d'un peu de sel. » On emploie les semences pour nourrir les oiseaux de basse-cour, notamment les pigeons; on les donne aussi aux moutons et aux cochons, qui en sont très-friands. Toutefois, ces derniers ne doivent les consommer que de loin en loin ou mélangées avec d'autres graines; l'usage abusif de cet aliment leur devient nuisible. Les graines de certaines variétés, réduites en purée, servent à la nourriture des paysans dans plusieurs pays. On a même essayé, dans les années de disette, de mélanger leur farine à celle du froment; mais on n'a obtenu ainsi qu'un pain de mauvais goût et difficile à digérer. Enfin, cette plante constitue un excellent engrais vert; mais il est bon de la faucher ou de la rouler un jour ou deux avant l'enfouissement, afin de ne pas gêner l'action de la charrue.

La *vesce* lathyroïde est une plante annuelle, à tiges couchées, à feuilles ailées, à fleurs bleuâtres ou rougeâtres, solitaires ou géminées. Elle croît dans les lieux secs et sablonneux et fleurit de très-bonne heure au printemps. C'est souvent une ressource dans les pâturages, où il y aurait avantage à la propager. Sa petite taille fait que dès le mois d'a-

vril elle est cachée dans les herbes de telle sorte que ses graines échappent à la voracité des oiseaux domestiques ou sauvages. C'est à elle que les cultivateurs de la Sologne, souvent exposés à manquer de fourrage à la fin de l'hiver, doivent en grande partie la conservation de leurs moutons. La *vesce* à feuilles de lin, assez semblable à la précédente, mais beaucoup plus grande, croît dans les cantons granitiques de la Bourgogne et donne un excellent fourrage; malheureusement, elle abonde quelquefois dans les champs de seigle, au point de nuire à la récolte de cette céréale.

La *vesce* jaune est annuelle; ses tiges, hautes de 0m,50 en moyenne, très-rameuses, portent des fleurs jaunes, solitaires à l'aiselle des feuilles supérieures. Elle croît dans les champs et les buissons et paraît affectionner surtout les sols pierreux. Il y aurait quelque avantage à la cultiver, car elle pourrait donner dans le courant de l'été deux ou trois coupes aussi abondantes que celle de la *vesce* ordinaire et fournir encore aux troupeaux un bon pâturage pendant la mauvaise saison. La *vesce* bisannuelle se distingue des précédentes, surtout par le caractère que rappelle son nom spécifique; ses tiges dépassent quelquefois la hauteur de 1 mètre; originaires de la Sibérie, elle a été proposée comme plante fourragère.

Passons maintenant aux espèces vivaces. La *vesce* à épis a des tiges grêles, qui atteignent près de 1 mètre de longueur, et portent de longs épis de fleurs bleues. Elle croît très-abondamment en France, dans les champs, le long des haies, sur la lisière des bois, et fleurit pendant une partie de l'été. Dans quelques pays, on la désigne sous les noms vulgaires de *vesceron* ou de *jardeau*. En se mélangeant naturellement avec la paille des céréales, elle rend celle-ci meilleure pour les bestiaux; mais, si elle devient trop abondante, elle épuise le sol et diminue la récolte du grain. Il n'est pas toujours facile d'en débarrasser les champs; le meilleur moyen d'obtenir ce résultat, c'est de cultiver des plantes étouffantes, telles que le trèfle ou la luzerne, ou bien d'autres plantes qui exigent des binages d'été, comme les fèves, le maïs, les pommes de terre, etc. Malgré les conseils de Thoin, on n'a pas fait jusqu'à ce jour entrer cette plante dans les cultures, ce qui tient sans doute à la disposition traînante de ses tiges; on pourrait obvier à cet inconvénient en semant, comme nous l'avons dit pour la *vesce* commune, cette plante en mélange avec du seigle, de l'avoine ou de l'escourgeon.

La *vesce* des buissons atteint la taille de la précédente, dont elle se distingue surtout par ses fleurs rouges disposées en épis pendants; elle croît dans les bois et les haies des pays montagneux, mais elle est en général peu abondante. La *vesce* des haies se caractérise par ses fleurs bleues, groupées par quatre à l'aiselle des feuilles supérieures; c'est une des premières qui poussent au printemps; malheureusement, les bruches en détruisent la graine avant qu'elle soit parvenue à maturité; il faudrait donc, si on la cultivait, la faucher pendant sa première floraison et ne récolter la graine que sur la seconde pousse, alors que les femelles des bruches sont mortes. La *vesce* pisiforme, vulgairement nommée *vesce* blanche ou *lentille* du Canada, a des fleurs jaunâtres, groupées en épis courts; c'est une des meilleures espèces à cultiver comme fourrage; elle est rustique et s'accommode des sols les plus fers; ses graines peuvent se manger comme les lentilles ou entrer dans la panification.

Parmi les autres espèces moins importantes, nous citerons la *vesce* à feuilles velues, espèce vivace, qui croît dans les bois; la *vesce* uniflore, vulgairement jarosse d'Auvergne, croissant dans les lieux cultivés; la *vesce* de Narbonne, propre au midi de la France, etc.

VESCIERON s. m. (vé-se-ron — dimin. de *vesce*). Bot. Nom vulgaire de la petite *vesce* des moissons.

VESCOVATO, bourg de France (Corse), chef-lieu de cant., arrond. et à 26 kilom. S. de Bastia; 1,339 hab. Industrie agricole; récolte et commerce de citrons, oranges, olives et fruits divers.

VESCOVATO, bourg du royaume d'Italie, province, district et mandement de Crémone; 2,200 hab.

VESDRE, rivière de Belgique. Elle prend sa source dans la Prusse rhénane, à 12 kilom. N.-E. d'Eupen, baigne Limbourg et Verviers et se jette dans l'Ourthe, après un cours de 50 kilom.

VÉSELIZE, bourg de France. V. **VÉZELISE**.

VÉSERONCE, village et commune de France (Isère), cant. de Morestel, arrond. et à 12 kilom. de La Tour-du-Pin, au milieu d'une plaine coupée de nombreux travaux de dessèchement; 1,270 hab. Victoire de Gondemar, roi des Burgondes, sur Clodomir, roi d'Orléans, qui y fut tué, en 524.

VÉSICAIRE s. f. (vé-zi-kè-re — du lat. *vesica*, vessie). Bot. Genre de plantes, de la famille des crucifères, tribu des alysinées, comprenant environ vingt-cinq espèces, qui croissent dans la région méditerranéenne et

dans l'Amérique du Nord : La *VÉSICAIRE* se multiplie de graines. (Vilmorin.)

VÉSICAL, **ALE** adj. (vé-zi-kal, a-le — du lat. *vesica*, vessie). Anat. Qui appartient, qui a rapport à la vessie : *Artères VÉSICALES*. *Vennes VÉSICALES*. *Ligaments VÉSICAUX*. Il *Luette vésicale*, Crête urétrale. Il Syn. de *cystrique*.

— Pathol. *Catarrhe vésical*, Inflammation de la membrane muqueuse de la vessie.

— Encycl. Anat. *Artères vésicales*. Le nombre et l'origine de ces artères sont très-variables. C'est ainsi qu'on les voit naître à diverses hauteurs des artères ombilicale, hémoïdale moyenne, honteuse interne, obturatrice et hypogastrique. M. Cruveilhier les distingue en postérieure, antérieure et inférieure. L'artère *vésicale* postérieure naît souvent chez la femme par un tronc commun avec l'artère utérine, et, après avoir gagné le bas-fond de la vessie, elle remonte le long de la face postérieure de cet organe jusqu'à son sommet et jusqu'à l'ouraque. La *vésicale* antérieure, qui se porte de bas en haut sur la face antérieure du réservoir de l'urine, naît de l'obturatrice de l'ombilicale et quelquefois de la honteuse interne. La *vésicale* inférieure, un peu plus volumineuse que les précédentes, naît de l'hypogastrique et fournit au bas-fond de la vessie et au commencement du canal urétral des vaisseaux importants. Chez l'homme, elle envoie, en outre, des rameaux aux vésicules séminales, au canal déferent et à la portion prostatique de l'urètre. Aussi Chaussier lui a-t-il donné le nom de *vésico-prostatique*.

VÉSICANT, **ANTE** adj. (vé-zi-kan, an-te — du lat. *vesica*, vessie). Méd. Qui produit, fait naître des ampoules sur la peau. Il On dit aussi *ÉPISPASTIQUE*.

— s. m. Substance vésicante : *Employer les VÉSICANTS*.

— s. m. pl. Entom. Syn. de *CANTHARIDIES*.

VÉSICATION s. f. (vé-zi-ka-si-on — du lat. *vesica*, vessie). Méd. Action, effet des vésicatoires. Il Production de vessies, de phlyctènes par une cause quelconque.

— Encycl. La *vésication* est une irritation locale de la peau, par laquelle on fait naître sous l'épiderme des ampoules plus ou moins volumineuses, remplies de sérosité; les agents employés pour produire cette irritation sont nommés *vésicants*. Ceux-ci sont extrêmement nombreux; on en trouve dans les trois règnes, minéral, végétal et animal. Presque tous les acides minéraux concentrés produisent la *vésication*, il en est de même de certains oxydes, de quelques sels et de l'ammoniaque en particulier. L'eau bouillante et le calorique concentré sur un corps quelconque sont des vésicants que tout le monde connaît. Parmi les végétaux, il y a des familles entières qui jouissent de la propriété de produire la *vésication*; telles sont les daphnées et les euphorbiacées. Parmi les premières, on trouve surtout le daphné gnidium (garou), dont les feuilles et l'écorce, macérées dans le vinaigre, produisent la *vésication* aussi promptement que les cantharides. On cite encore les corymbifères aromatiques, et en particulier l'armoise, la matricaire, l'anémis, la tanaïsie, etc. On en trouve un grand nombre parmi les renouclacées, telles que la renouclée à ore, la renouclée scélérata, la clématite, l'ellébore. Parmi les crucifères, on trouve les graines des sinapis, les feuilles des lépidiums, des cochlearias, etc. Dans le règne animal, on trouve un grand nombre d'espèces qui produisent la *vésication* par un principe qu'elles possèdent toutes, la cantharidine. Les plus importants de ces animaux sont les genres *cercocoma*, *mylabris*, *dicatoma*, *lydus*, *ænas*, *mélœ*, *tétraoxyx*, *cantharis*. De tous les coléoptères, la tribu des cantharidées seule renferme des insectes épispastiques; tous les insectes de cette tribu ne sont point épispastiques; toutes les espèces du même genre ne sont point vésicantes; tous les coléoptères vésicants agissent par un principe qui est le même, la cantharidine, qui ne se détruit ni par l'action de l'air ni par celle du temps. (J. Leclerc.) Tous les vésicants ne produisent point les mêmes effets; les uns donnent lieu à une large ampoule remplie de sérosité transparente, comme les emplâtres avec cantharides, l'eau bouillante, l'ammoniaque, etc.; les autres se bornent à développer de petites vésicules grossies comme des lentilles ou des grains de millet; tels sont la renouclée, la clématite, le garou. Dans ces derniers cas, la sérosité contenue dans les vésicules est épaisse, trouble et purulente. Mais la *vésication* ne varie pas seulement par la forme des vésicules et la nature des liquides qu'elles contiennent; elle diffère encore par la marche et l'étendue de l'inflammation; dans certains cas, la surface seule du corps muqueux participe à l'inflammation, qui est circonscrite, comme on l'observe dans les vésicatoires; dans d'autres cas, elle s'étend au loin et détermine une espèce d'érythème. L'eau bouillante et les acides concentrés, pour peu que l'application en soit prolongée, brûlent le derme lui-même au-dessous de la vésicule, et il en résulte une escarre plus ou moins profonde. Dans la pratique, on ne se sert guère aujourd'hui comme vésicants que de l'ammoniaque, de l'eau bouillante et des cantharides.

— *Ammoniaque*. L'ammoniaque pure est un vésicant des plus énergiques. Pour s'en servir, il suffit d'imbiber de ce liquide concentré une compresse pliée en plusieurs doubles et de l'appliquer sur la peau; l'effet est presque instantané; mais on n'emploie ce moyen que dans les cas urgents où l'on n'en trouve pas de meilleur. Darcq, de Stenay, a imaginé un procédé fort ingénieux pour se servir de l'ammoniaque. Il prend un verre de montre plat, dans lequel il verse huit ou dix gouttes d'ammoniaque concentrée, qu'il recouvre d'un disque d'étoffe, dont le diamètre est un peu moindre que celui du verre. Puis il renverse promptement ce petit appareil sur la peau. Trente secondes suffisent quelquefois pour produire la *vésication*, et, dès que celle-ci est opérée, on remarque autour du verre une zone rosée d'environ 0m,02 de largeur. Aussitôt on enlève l'appareil, on lave la plaie et on arrache l'épiderme à l'aide d'une pince à dissection. Il ne reste plus ensuite qu'à panser le vésicatoire. La pommade de Gondret n'est qu'un mélange d'axonge et d'ammoniaque; elle est d'un usage très-fréquent en médecine. Lorsqu'on veut s'en servir, on coupe un disque de linge de grandeur voulue et on étale sur l'une de ses faces une couche de cette pommade d'environ 0m,002 d'épaisseur, puis on l'applique sur la peau. Il est bon de circonscire par une bandelette de diachylon la surface sur laquelle on veut produire la *vésication*; sans cette précaution, la pommade pourrait fondre et déterminer une irritation au delà des limites où l'on veut la produire. Quand le malade commence à sentir de vives douleurs, on enlève l'emplâtre, on abstergé la plaie et on fait ensuite le pansement. La pommade de Gondret doit être employée peu de temps après qu'elle a été faite, car l'ammoniaque s'évapore promptement, et, si la pommade était vieille, elle ne produirait pas les effets qu'on en attend. Elle ne peut pas rester en place plus de quinze minutes; au delà de ce temps, elle produirait une brûlure trop profonde. L'ammoniaque sert encore à fabriquer un liquide vésicant très-énergique. On prend une partie d'ammoniaque et deux parties d'huile camphrée, on verse le mélange sur un morceau d'ouate et on l'applique sur les téguments pendant douze à quinze minutes. On lève l'appareil et on obtient une *vésication* suffisante.

— *Eau bouillante*. L'eau bouillante est un des vésicants les plus rapides et qu'on peut se procurer avec le plus de facilité. Son emploi est de la plus grande simplicité; mais il est très-difficile d'en mesurer les effets, et il peut arriver souvent qu'on produise des escarres. Pour obtenir la *vésication* par ce moyen, il suffit de plonger un linge dans l'eau bouillante et de l'appliquer sur la peau pendant quelques secondes; mais on préfère généralement se servir d'un marteau ou d'un fer quelconque, qu'on laisse quelque temps dans l'eau à 100° et qu'on applique ensuite sur la partie où l'on veut produire la *vésication*.

— *Cantharides*. De tous les corps employés comme vésicants en thérapeutique, les préparations de cantharides sont ceux qui présentent le moins d'inconvénients et auxquels on donne toujours la préférence, à moins d'indications particulières.

VÉSICATOIRE s. m. (vé-zi-ka-toi-re — d'un type barbare *vesicatorius*, formé du verbe latin *vesicare*, se gonfler, venu de *vesica*, ampoule, cloche, qui est aussi le type du français *vessie*). Méd. Médicament externe qui produit un épanchement de sérosité sous la peau : *Mettre, appliquer un VÉSICATOIRE*. Le *vésicatoire* a bien pris, n'a pas pris. Il Plaie obtenue par l'application de ce médicament : *Panser un VÉSICATOIRE*. Supprimer un *VÉSICATOIRE*. Il *Vésicatoire volant*, *Vésicatoire* qui n'est pas entretenu, qu'on laisse cicatriser après la première éruption de sérosité.

— Adjectif. Qui produit la vésication médicale : *Onguent VÉSICATOIRE*. *Taffetas VÉSICATOIRE*. *Emplâtre VÉSICATOIRE*.

— Encycl. On donne le nom de *vésicatoire* tantôt à certains topiques irritants, dans lesquels entrent le plus ordinairement les cantharides, et tantôt à la phlogénie elle-même déterminée par ces topiques (Guersant). Les emplâtres *vésicatoires* employés en médecine sont extrêmement nombreux; mais presque tous reconnaissent un même principe actif, la cantharidine ou extrait de cantharides (v. ce mot). Ce principe seul, appliqué sur la peau au moyen d'un papier ou d'un linge huilé, produit la vésication d'une manière très-rapide et très-sûre. On se sert encore d'un papier vésicant, dont il suffit de tailler un morceau de la grandeur et de la forme qu'on veut donner au *vésicatoire*. Mais le moyen le plus communément employé est le suivant : on taille un morceau de peau fine, de diachylon, de toile cirée ou même de linge, un peu plus grand que le *vésicatoire* qu'on veut appliquer; on étale à sa surface un emplâtre épispastique, une couche de simple levain ou toute autre substance qui puisse s'incorporer par la pression une certaine quantité de poudre de cantharides; on a soin de laisser tout autour un rebord libre de 0m,004 ou 0m,005; après avoir saupoudré l'emplâtre de cantharides finement pulvérisées, on exerce à sa surface une assez forte

pression pour faire adhérer cette poudre, et on applique ensuite le tout sur la peau, préalablement rasée si elle était couverte de poils. Il est bon même de frictionner fortement la peau avec du vinaigre lorsqu'on veut obtenir une prompte vésication. Pour maintenir le *vésicatoire* en place, on l'entoure de bandelettes de diachylon ou on le fixe à l'aide d'un bandage approprié à la forme des parties. Depuis quelques années, on a remplacé les anciens emplâtres vésicants par une toile plus active que le papier vésicant ordinairement employé. C'est une simple toile cirée, couverte d'une légère couche de matière emplastique, composée de :

Poix noire	100 grammes.
Poix de Bourgogne	100 —
Axonge	50 —
Cire jaune	50 —
Poudre de cantharides. . .	20 —

Les cantharides produisent, outre la vésication, une action directe sur la vessie. Celle-ci devient le siège d'une irritation particulière qui entraîne la formation de fausses membranes et qui oblige souvent à renoncer à l'emploi des cantharides. Cette complication, qui survient heureusement dans des circonstances rares, peut être atténuée par l'usage du *vésicatoire* anglais, dans lequel la cantharide est incorporée à l'emplâtre. On a proposé, dans le même but, de saupoudrer le *vésicatoire* d'une légère couche de camphre ou d'un corps gras quelconque. Ce dernier moyen paraît être le plus efficace. Bretonneau conseille d'humecter les *vésicatoires* avec de l'huile ordinaire ou de l'huile camphrée. Ce procédé offre de grands avantages. D'abord l'épiderme, n'étant pas directement en contact avec les cantharides ni avec la matière emplastique, n'adhère pas à celle-ci lorsqu'on l'enlève, et par cela même on évite des douleurs aux malades. D'un autre côté, on évite encore la déchirure de l'épiderme, qui quelquefois peut être conservé, comme dans les *vésicatoires* volants. En troisième lieu, on n'a pas à craindre de laisser sur la peau des parcelles de cantharide, qu'il est souvent difficile d'enlever et qui continuent toujours leur action irritante. Hirsch, pharmacien à Saint-Pétersbourg, remplace les emplâtres à *vésicatoire* par le collodion combiné avec la cantharidine, qu'on applique sur la peau, préalablement enduite de cérat, à l'aide d'un pinceau imbibé de cette liqueur.

Les *vésicatoires* sont volants ou permanents. Les premiers ont pour but de produire soit une irritation de la peau, soit une évacuation plus ou moins grande de sérosité. Dans tous les cas, le *vésicatoire* volant ne doit point s'arrêter, et l'on doit favoriser la cicatrisation de la plaie immédiatement après avoir enlevé l'emplâtre. Les *vésicatoires* permanents, au contraire, sont destinés à déterminer une action continue et à supprimer plus ou moins longtemps.

— *Vésicatoires volants*. Quand on se propose d'obtenir un *vésicatoire* volant, on laisse en général l'emplâtre vésicant moins longtemps appliqué sur la peau que quand on veut produire un *vésicatoire* permanent. Cependant, il n'y a pas grand inconvénient à le laisser autant de temps dans le premier cas que dans le second. Il suffit de se rappeler que la vésication est beaucoup plus rapide chez l'enfant que chez l'adulte et que, s'il faut, chez le dernier, de quinze à vingt-quatre heures pour que l'action soit complète, on peut l'obtenir chez les enfants en six heures et quelquefois même en deux heures. On ne saurait donc recommander trop de surveillance pour les jeunes enfants. Quoi qu'il en soit, dès que commence l'action des cantharides, le malade éprouve ordinairement, dans la partie couverte par le *vésicatoire*, de la chaleur, de la cuisson et un sentiment de tension plus ou moins pénible. Si alors on enlève l'emplâtre, on aperçoit à la place qu'il occupait une rougeur uniforme très-prononcée; la température y est sensiblement augmentée, et il existe une tuméfaction légère qu'il est facile de reconnaître aux limites de la partie phlogosée. Que l'application, au contraire, soit continuée, et bientôt l'épiderme se trouve soulevé, dans toute l'étendue de la peau enflammée, par de la sérosité sécrétée au-dessous de lui à la surface réticulaire du derme. Ce liquide, presque incolore ou de couleur ambrée, un peu visqueux, inodore et de saveur salée, offre quelquefois l'apparence d'une gelée transparente, qui s'écoule rapidement lorsqu'on vient à percer la bulle. Il n'est pas, d'après les recherches d'Andral, aussi riche en albumine que le sérum du sang; mais, comme les liquides séreux dus à un travail phlegmasique, il s'en rapproche beaucoup plus que les autres sérosités morbides. La surface du derme dénudé est d'un rose plus ou moins vif tirant un peu sur le gris, douloureuse au plus léger contact; on y distingue une multitude de petites stries rouges très-rapprochées et des gouttelettes tout à fait limpides (Guersant, *Dict. de méd.*). Chez certains individus, ces phénomènes locaux sont accompagnés d'un trouble général plus ou moins marqué; il survient un léger mouvement fébrile avec de la gêne dans la respiration, de la soif, de l'agitation et quelquefois de la dysurie et même de l'hématurie. Ces derniers symptômes s'observent lorsqu'il

y a eu absorption de la cantharidine. Il faut aussitôt enlever le *vésicatoire* et administrer à l'intérieur le camphre, à la dose de 0gr,15 à 0gr,20, ou bien encore des pilules opiacées camphrées et des boissons mucilagineuses. Lorsqu'il ne se manifeste aucun accident et que la vésication est complète, on évacue le liquide et on enlève l'épiderme tout d'une pièce, après en avoir découpé la circonférence avec des ciseaux, ou bien on l'arrache tout d'un coup par une traction brusque et rapide. Cette opération est très-douloureuse et certains malades ne peuvent point la supporter. Il faut alors user de grandes précautions, et même, pour éviter les douleurs, il est préférable de recouvrir la plaie d'un cataplasme émollient et d'attendre au lendemain à faire l'ablation de l'épiderme. L'opération se fait alors sans souffrance. Il ne reste plus qu'à faire un pansement simple avec un linge ou du papier brouillard, enduit de cérat. Celui-ci peut être quelquefois remplacé par le beurre frais; mais ce corps gras rancit du jour au lendemain et produit alors sur la plaie une légère irritation qui en retarde la guérison. Il est un mode de pansement qui épargne des douleurs au malade et qui amène une prompte guérison. Après avoir enlevé l'emplâtre vésicant, on couvre la phlyctène avec un cataplasme de mie de pain et de lait, qu'on laisse en place pendant deux heures. Au bout de ce temps, on l'enlève, on évacue le liquide en déchirant légèrement un point de l'épiderme, et, aussitôt la sérosité épanchée, on recouvre la plaie d'une forte couche de coton. Celui-ci, au bout de quelques temps, se trouve imbibé de liquide; on l'enlève autant que possible sans déchirer l'épiderme, et on le remplace par une nouvelle couche. Deux ou trois jours suffisent pour la formation d'un nouvel épiderme; alors on enlève, sans produire aucune espèce de douleur, et le coton et l'ancien épiderme, au-dessous desquels on trouve une surface lisse et polie. Si l'on n'adopte pas cette méthode de traiter le *vésicatoire* volant, le premier pansement n'est jamais suffisant; il faut le renouveler pendant quatre ou cinq jours, une fois par jour, en n'employant jamais autre chose qu'un linge ou un morceau de papier brouillard, enduit de cérat. Il est rare qu'au bout de cinq jours la cicatrisation ne soit pas complète. Il arrive quelquefois qu'au lieu d'une seule et large phlyctène on en trouve plusieurs, soit que les adhérences de l'épiderme avec le derme n'aient pas été complètement détruites, soit que l'agent irritateur n'ait pas agi d'une manière uniforme sur toute la surface en contact avec lui. En pareil cas, il faut ouvrir toutes les vésicules l'une après l'autre pour évacuer la sérosité et faire ensuite le pansement comme à l'ordinaire. Les *vésicatoires* volants ne laissent jamais de cicatrice.

— *Vésicatoires permanents.* Les *vésicatoires* permanents sont destinés à supprimer plus ou moins longtemps. Leur application et le premier pansement ne diffèrent en rien de ceux du *vésicatoire* volant; seulement, il faut avoir soin d'enlever toujours l'épiderme, soit le jour même où l'on découvre le *vésicatoire*, soit le lendemain. Les pansements consécutifs, qui doivent être répétés tous les matins pour ôter la mauvaise odeur que répandent toujours ces exutoires, doivent être faits avec une pommade irritante, aux cantharides, au garou ou à la sabine. Depuis quelques années, on a remplacé ces pommades par des taffetas ou du papier préparés à l'avance et qui, tout en offrant plus de commodité, produisent moins souvent des accidents du côté de la vessie. Si, au bout d'un certain temps, la surface suppurante était trop douloureuse, on pourrait ajouter au pansement un peu d'extrait d'opium ou de belladone pour calmer l'irritation. Il arrive parfois qu'au bout de trois ou quatre jours la suppuration tarit, et quelques personnes, bien peu versées dans la science, il est vrai, prétendent que c'est parce que l'individu n'a pas d'humours. Ce phénomène tient à ce que la pommade employée dans les pansements est trop ou trop peu irritante. Dans le premier cas, on peut la rendre moins forte en y ajoutant un peu d'axonge ou de cérat; dans le second, on peut augmenter son énergie par l'addition d'une nouvelle quantité du principe actif. Il arrive parfois, lorsque le *vésicatoire* est trop irrité, qu'il se développe à sa surface une pseudo-membrane mince et blanche qu'on enlève facilement par l'application d'un cataplasme de fécule de pommes de terre. Si elle était très-épaisse, il serait préférable de l'ôter à l'aide d'une lame mince qu'on passerait entre elle et le derme sous-jacent. En pareil cas, il s'écoule toujours un peu de sang qui produit un dégagement avantageux. Sur les *vésicatoires* qui suppurent depuis longtemps, il n'est pas rare de voir se former des fongosités molles, décolorées et plus ou moins saillantes. On les cautérise d'abord avec le nitrate d'argent, et, si ce moyen ne suffit pas, on ne doit pas craindre de les exciser avec des ciseaux courbes sur le plat. Sans cette précaution, il se forme une cicatrice très-irrégulière, parsemée de tumeurs pédiculées. Quand un *vésicatoire* est trop douloureux, on le panse avec une pommade à laquelle on a mélangé un peu d'opium; si sa surface était pâle, blafarde: il faudrait l'exciter en la saupou-

drant plusieurs fois avec de la poudre de quinquina; s'il se formait des escarres gangréneuses, on les traiterait comme une plaie gangrénée; si la surface est saignante et douloureuse, on y applique des cataplasmes émollients; si la suppuration est trop abondante ou trop fétide, on renouvelle fréquemment les pansements, en ayant soin chaque fois de bien laver la plaie à l'aide d'une éponge imbibée d'eau de mauve à une douce température. Lorsqu'il survient des accidents du côté des voies urinaires, par suite de l'absorption des cantharides, celles-ci doivent être immédiatement supprimées et remplacées par une pommade au garou ou à la sabine. La partie sur laquelle se trouve un *vésicatoire* doit, autant que possible, être mise à l'abri des mouvements violents, et, si l'on vient à la plonger dans un bain, il faut la couvrir d'un bandage que l'on a soin de renouveler en sortant du bain. Les *vésicatoires* permanents qui ont supprimé longtemps laissent une cicatrice indélébile, par suite de l'altération plus ou moins profonde du derme.

Il serait trop long d'entrer ici dans le détail de toutes les affections qui réclament l'emploi du *vésicatoire*. La chirurgie en fait usage aussi souvent que la médecine, et il est peu de maladies où ce moyen thérapeutique ne puisse pas être de quelque utilité. On est allé jusqu'à se servir du *vésicatoire* pour faire absorber par les téguments certaines substances médicamenteuses, comme la morphine, l'émétique, la strychnine, etc. Il suffit, pour faire absorber ces corps, de dénuder la peau à l'aide d'un emplâtre vésicant et de les étaler à la surface de la plaie, que l'on protège par un pansement approprié. C'est ce qu'on a appelé méthode endermique.

VÉSICO-PROSTATIQUE adj. (vé-zi-ko-pro-sta-ti-ke). Anat. Qui a rapport à la vessie et à la prostate.

VÉSICO-UTÉRIN, INE adj. (vé-zi-ko-u-té-rain, l-ne — de *vésical*, et de *utérin*). Anat. Qui appartient à la vessie et à l'utérus.

VÉSICO-VAGINAL, ALE adj. (vé-zi-ko-va-ji-nal, a-le — de *vésical*, et de *vaginal*). Qui est commun à la vessie et au vagin : *Fistule vésico-vaginale*.

VÉSICULAIRE adj. (vé-zi-ku-lè-re — rad. *vésicule*). Hist. nat. Qui est en forme de vésicule.

— Physiq. *Etat vésiculaire*, Etat de la vapeur d'eau qui, sous l'influence d'un abaissement de température, se condense sous la forme particulière aux nuages, et qui se compose, à ce que l'on croit, de petites gouttelettes d'eau remplies d'air, formées par la liquéfaction rapide de la vapeur : *La vapeur qui s'échappe d'une locomotive passe d'abord à l'état vésiculaire, pour se redissoudre bientôt après dans l'atmosphère.* On dit aussi *ÉTAT SPHÉROÏDAL*.

— Pathol. *Rôle vésiculaire*. Syn. de *RÔLE CRÉPITANT*.

— Bot. Se dit des petites cavités, en forme de vésicule, dans lesquelles s'accumulent des liquides spéciaux.

— s. m. Zooph. Genre de polypiers bryozoaires, type de la famille des vésiculaires.

— Encycl. Phys. *Etat vésiculaire*. V. SPHÉROÏDAL.

VÉSICULAIRES, IENNE adj. (vé-zi-ku-lai-rain, l-ne — rad. *vésiculaire*). Zooph. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre vésiculaire.

— s. m. pl. Famille de polypes bryozoaires, ayant pour type le genre vésiculaire.

VÉSICULATION s. f. (vé-zi-ku-la-si-on — rad. *vésicule*). Production de vésicules.

VÉSICULE s. f. (vé-zi-ku-le — lat. *vesicula*, dimin. de *vesica*, vessie). Anat. Sac membraneux semblable à une petite vessie : *Vésicule du fœtus*. *Vésicule ombilicale*. *Vésicules séminales*. *Vésicules ovariennes* ou *vésicules de Graaf*. *Vésicule blastodermique*, *Blastoderme*. *Vésicule pulmonaire*, Dilatation de l'extrémité des canalicules respiratoires. *Vésicules de Naboth*, Follicules du col de la matrice, qui sont dilatés en forme de petits kystes.

— Ichtyol. *Vésicule aérienne*, Vessie natatoire des poissons.

— Bot. Cavité close. *Renflement plein d'air*, qui, dans les plantes aquatiques, forme une sorte de vessie natatoire.

— Encycl. Anat. *Vésicules de Graaf*. Les *vésicules* de Graaf ou *vésicules ovariennes* sont de petits corps sphériques contenus dans l'ovaire de la femme et renfermant un ovule dans leur intérieur. Ces *vésicules* ont un volume très-variables, qui correspond aux diverses périodes de leur évolution. On en trouve dans la profondeur de l'ovaire qui n'ont que 0m,001 ou 0m,002 de diamètre; d'autres, au contraire, ayant acquis un certain développement, viennent faire saillie à la surface de l'ovaire, dont elles soulevaient les tuniques; elles ont jusqu'à 0m,01 de diamètre et peuvent même acquérir le volume d'un œuf de pigeon. Les *vésicules* de Graaf présentent à considérer une partie enveloppante ou coquille et un contenu ou noyau. La coquille se compose de 10 de parties étrangères à la *vésicule* et qui appartiennent à l'ovaire même, parties que la *vésicule* distend à l'é-

poque des règles et dont elle se forme une espèce de tégument; 2° d'une capsule propre à la *vésicule* et qui se divise en deux couches, l'une externe et l'autre interne. La couche externe est mince, transparente, rétractile, résistante, élastique, peu vasculaire; la couche interne est plus épaisse, plus opaque, plus molle, non rétractile et très-riche en vaisseaux capillaires. Sa surface interne est tapissée par un épithélium pavimenteux, dont les cellules se juxtaposent et s'unissent de manière à former, en s'appliquant contre la face interne de la capsule, une couche continue, délicate, qu'on a improprement appelée membrane granuleuse. C'est dans un point limité de cette membrane, point toujours dirigé du côté de la surface libre de l'ovaire, que viennent s'accumuler un grand nombre de cellules, de manière à former une espèce de noyau, nommé cumulus proligræ, au centre duquel se trouve l'ovule. Le reste de la cavité vésiculaire est rempli par un liquide jaunâtre, albuminoïde, coagulable par la chaleur et l'alcool, et au sein duquel nagent des granulations et des gouttelettes grasses. Les *vésicules* de Graaf, à peine visibles chez les toutes jeunes filles, acquièrent un développement considérable à l'époque de la puberté. Jusque-là cachées au centre du stroma, elles n'étaient pour ainsi dire qu'une partie constitutive de l'ovaire. A partir de cette époque, on en voit quelques-unes, quinze ou vingt environ, qui semblent plus volumineuses que les autres. Elles grossissent peu à peu et se rapprochent de la surface extérieure de l'ovaire. Bientôt, au moment où la jeune fille devient nubile, il en est une qui semble acquiescer un surcroît de vitalité. Elle s'hypertrophie et forme à la surface de l'ovaire une saillie qui devient de plus en plus considérable; elle atteint le volume d'une cerise et même d'une noix. Ce développement considérable est dû à une sécrétion surabondante du liquide intérieur qui distend de plus en plus les parois de la *vésicule*. A mesure que ce développement fait des progrès, les enveloppes vésiculaires s'amincissent, deviennent transparentes et offrent une résistance de moins en moins grande. Arrivée au terme de son accroissement, la capsule ovarienne, sous l'influence d'une surexcitation provoquée par le rapprochement des sexes ou la maturité de l'œuf, se rompt tout à coup et laisse échapper l'ovule qui entraîne avec lui, dans la trompe de Fallope, la masse du cumulus proligræ dont il est entouré. En même temps a lieu une petite hémorragie avec l'écoulement du liquide renfermé dans la *vésicule*. Un second travail s'opère encore dans les organes génitaux, et l'ensemble de ces phénomènes donne lieu à la menstruation (v. ce mot). L'ovule, une fois sorti de la *vésicule*, s'achemine lentement vers l'utérus, où il se développe s'il est fécondé. Dans le cas contraire, il est expulsé au dehors. Après la rupture d'une *vésicule*, les parois se rétractent; il se forme une cicatrisation lente pendant laquelle on aperçoit, sur le point de l'ovaire qu'elle occupait, une petite masse à laquelle on a donné le nom de corps jaune.

— Bot. On emploie souvent ce mot, en botanique, pour désigner certaines cavités closes ou organes creux, de natures très-diverses; c'est alors simplement un diminutif de vessie et un synonyme plus ou moins exact de lacune. De Candolle a cherché à préciser la signification un peu vague de ce terme en l'appliquant aux renflements remplis d'air que présentent certaines plantes aquatiques et qui constituent pour elles des sortes de vessies natatoires, propres à les soutenir sur l'eau, comme on l'observe dans les frondes de quelques varechs ou dans les pétioles de la macre. Il oppose ainsi les *vésicules*, qui se forment sur les organes foliacés, aux ampoules que présentent les racines ou les organes souterrains.

VÉSICULEUX, EUSE adj. (vé-zi-ku-leu, eu-ze — rad. *vésicule*). Hist. nat. Qui est renflé à la manière d'une vessie, d'une vésicule.

— s. m. pl. Entom. Tribu d'insectes diptères, de la famille des tanytomes, comprenant les genres panops, ogcodes, etc.

VÉSICULIFÈRE adj. (vé-zi-ku-li-fè-re — de *vésicule*, et du lat. *fero*, je porte). Hist. nat. Qui porte ou contient des vésicules.

— s. f. Bot. Syn. d'OGCODOGONIE, genre d'algues.

VÉSICULIFORME adj. (vé-zi-ku-li-for-me — de *vésicule*, et de *forme*). Hist. nat. Qui a la forme d'une vessie.

VÉSIGA s. f. (vé-zi-ga). Art culin. Mets très-recherché des Russes et qui se compose principalement de l'épine dorsale d'une espèce d'esturgeon.

VÉSIN (Marie-François-Émile), homme politique français, né à Monrepos (Aveyron) en 1803. Procureur du roi à Rodez en 1848, il donna sa démission après les événements de Février. On ne voulait pas l'accepter, mais la violence des attaques de Vésin contre le gouvernement provisoire le fit révoquer peu après. Il posa alors sa candidature à la Constituante, fut élu le second sur dix, et fit dans cette assemblée une opposition opiniâtre aux hommes et aux institutions de Février. Il soutint le gouvernement présidentiel, fut réélu à l'Assemblée législative (1849) et y persista dans la même ligne de conduite qu'à

la Constituante; mais il désapprouva la politique de l'Elysée et, après le coup d'État du 2 décembre, rentra dans la vie privée.

VÉSINE s. f. (vé-zi-ne). Vent du sud-ouest qui règne dans la vallée de l'Aigues, affluent du Rhône.

VÉSINET (LE), village du département de Seine-et-Oise, à 4 kilom. de Saint-Germain, érigé en commune en 1875; 1,500 hab. Le Vésinet, quoique né d'hier, a son histoire et même sa légende. Le bois du Vésinet, *Vesinetum*, reste de la forêt d'Iveline, qui couvrait jadis la plus grande partie de l'Île-de-France, s'appelait jadis le bois de la Trahison. Étienne Pasquier, vieil écrivain du xvie siècle, nous apprend qu'il existait alors sous ses ombrages une mare traversée par un chemin passant. Lorsqu'on jetait dans l'eau une branche d'arbre prise à gauche, elle s'enfonçait; si on répétait la même expérience à droite, la branche surnagait. Un autre écrivain, André Duchesne, rappelle la même légende et y joint une explication au moins plausible de ce nom de bois de la Trahison, aux allures funèbres : « A une lieue de Saint-Germain, tirant vers la ville de Paris, dit-il, se voit un bois taillis au milieu duquel y a un chemin passant, dont d'un côté prenez une branche, elle flottera sur l'eau, ainsi que tout autre bois; de l'autre, prenez une autre branche, elle ira au-dessous de l'eau comme une pierre, et l'appelle le commun peuple pour cette cause le bois de la Trahison, disant que pour une trahison qui avait été autrefois commise Dieu l'avait voulu châtier de cette façon. Quelques historiens tiennent que ce fut de ce Ganelon qui trahit la maison des Ardennes, les pairs de France et les plus belliqueux capitaines de Charlemagne. Et voit-on encore dans ce bois une grande table de pierre, sur laquelle ils content que fut conçue et formée l'infortune de cette journée tant mémorable de Roncevaux. » Il va sans dire que cette légende n'a d'autre importance historique que celle d'une hypothèse que rien ne justifie et qu'on chercherait vainement trace aujourd'hui dans le bois du Vésinet de la fameuse table de marbre. Ce qui est certain, c'est que Le Vésinet eut longtemps la réputation la plus désastreuse; jusqu'au xviie siècle, c'était un terrain d'un difficile passage, où les voyageurs couraient risque de leur bourse et même de leur vie. En 1683 notamment, MM. de Fieubet, conseiller au parlement de Paris, et de Courtin, ancien ambassadeur, y furent complètement dévalisés. Le Vésinet était cependant le domaine, ainsi que Le Pecq, d'une sainte maison, l'abbaye de Saint-Vandril. Son bois, alors considérable, aujourd'hui presque entièrement défriché, fut plus d'une fois parcouru par la chasse du grand roi, ainsi que l'établit ce passage du *Journal de Dangeau* : « Le 24 avril 1693, le roi alla à la volerie dans la plaine du Vésinet. Le roi d'Angleterre et le prince de Galles y étaient, mais la reine d'Angleterre n'y vint point; elle était indisposée depuis quelques jours. Madame et Mme la duchesse y étaient à cheval. On prit un milan noir, et le roi fit expédier une ordonnance de 600 livres pour le chef du vol. Il en donne autant tous les ans au premier milan qu'on prend devant lui; autrefois, il donnait le cheval sur lequel il était monté et sa robe de chambre. »

Le bois du Vésinet vit aussi, vers la même époque, un promeneur presque quotidien dans le célèbre abbé de Vertot, qui était curé du Croissy et aimait à se recueillir dans le bois du Vésinet; c'est là qu'il élaborait le plan de son *Histoire de la conjuration de Portugal*. Au xviii^e siècle, Le Vésinet devint peu à peu un centre habité; le cardinal de Noailles y ordonna d'importants défrichements et y fit construire une chapelle; mais à la suite d'une querelle naissante entre les cures voisines du Pecq et de Chatou, à qui posséderait le nouveau hameau, il fut décidé, en 1726, que Le Vésinet dépendrait de la paroisse du Pecq. Le Vésinet traversa alors une longue période d'années sans offrir d'autre épisode marquant que l'assassinat du banquier Pinet, caissier général de cette terrible et coupable association secrète, dite le Pacte de famine. Pinet fut assassiné dans le bois du Vésinet, suivant toute apparence, par des complices intéressés à sa perte, car le plus profond mystère n'a cessé de planer sur cette sanglante aventure.

La fondation, en 1855, de l'asile du Vésinet appela rapidement sur cette localité l'attention des spéculateurs, qui songèrent à y établir une colonie. Sous la direction d'une *compagnie financière formée en 1858*, de nouveaux défrichements eurent lieu, d'élégantes villas s'élevèrent, et aujourd'hui ces villas, multipliées, agglomérées, ont fini par former un village véritable dont l'importance ne fera que s'accroître. L'asile une fois constitué, c'est par voie d'échange que la compagnie obtint de l'État la cession de ce qui restait du bois primitif. « Aujourd'hui, dit un écrivain spécial, le bois du Vésinet mesure 450 hectares; il a été partagé en parcs se reliant les uns aux autres par 50 kilomètres de routes carrossables, circulaires, sinuées, aux courbes accidentées et gracieuses, par des ponts rustiques posés sur de larges rivières, sur la partie étroite des lacs, et servant à rattacher entre elles de belles îles et de riantes oasis. La partie de

terrain consacrée aux routes, esplanades, pelouses, lacs et rivières, s'élève à 120 hectares. La canalisation se développe sur 50 kilomètres de parcours. Deux machines hydrauliques, de la force de 60 chevaux chacune, ont été bâties en face de Port-Marly, sur les rives de la Seine, pour le besoin des prises d'eau. Elles fournissent environ 8,000 mètres cubes d'eau par jour, pendant quinze heures de travail, en élevant l'eau à 32 mètres. Les travaux marchèrent avec une telle rapidité qu'au bout de deux ans, en 1860, la compagnie put inaugurer sa fondation par une fête à laquelle furent conviées les diverses notabilités de l'administration, de la finance, de l'industrie, de la presse et des arts. M. Mabile, évêque de Versailles, figura à cette solennité et bénit les machines hydrauliques. La fête se termina par un banquet donné dans l'île du Grand-Lac. Aujourd'hui, la compagnie du Vésinet fonctionne encore et n'a cessé, depuis sa formation, de viser au problème d'une transformation analogue à celle des bois de Vincennes et de Boulogne, mais sur une plus grande échelle et dans un but plus vaste. D'ici à quelques années, Le Vésinet formera une des localités les plus importantes en même temps qu'une des plus agréables des environs de Paris. On a inauguré au Vésinet un champ de courses de chevaux, encore peu fréquenté, mais destiné avant peu à devenir un des éléments de prospérité de la colonie naissante.

— *Asile du Vésinet.* L'asile du Vésinet, situé vers l'extrémité sud-ouest du bois du Vésinet, à 1 kilomètre du chemin de fer de Paris à Saint-Germain, a été institué, en exécution des décrets du 8 mars 1855 et du 11 août 1859, pour recevoir les ouvrières convalescentes. L'asile du Vésinet avait été primitivement destiné aux ouvriers blessés dans le cours de leurs travaux; mais en présence des heureux résultats obtenus dans l'asile de Vincennes, réservé aux hommes, on reconnut bientôt la nécessité et la justice d'accorder de semblables avantages aux convalescentes sortant des hôpitaux; tel fut l'objet du décret du 28 août 1858, qui affecta l'asile du Vésinet à sa destination actuelle.

Inauguré le 29 septembre 1859, l'asile du Vésinet se compose d'un vaste bâtiment central, reliant deux ailes, en retour d'équerre, qui embrassent la cour d'honneur et dont les différentes parties sont unies en communication par des galeries couvertes. Au rez-de-chaussée du pavillon principal se trouvent les réfectoires; au premier étage sont deux ouvriers séparés par la chapelle, qui occupe le pavillon central. Le rez-de-chaussée et les deux étages des ailes situées à la droite de la cour d'honneur renferment les bureaux, les appartements de l'administration, les cuisines, les infirmeries et divers autres services. Les chambres de convalescentes, contenant de 2 à 11 lits, occupent le rez-de-chaussée et les deux étages des ailes de gauche; des cabinets de toilette, alimentés d'eau chaude et d'eau froide, sont à l'usage des convalescentes. L'asile est entouré d'un parc clos de murs, d'une étendue de 40 hectares. Situé dans un des sites les plus agréables des environs de Paris, cet établissement, entouré de bois et de verdure, offre aux convalescentes épuisées par la maladie un refuge salubre, où, sous l'influence d'un air pur et d'une vie confortable, elles ne tardent pas à recouvrer leurs forces.

Les hôpitaux, les bureaux de bienfaisance, les sociétés de secours mutuels envoient leurs convalescentes à l'asile du Vésinet; on y reçoit aussi les ouvrières travaillant chez les fabricants, industriels ou patrons qui ont passé des abonnements avec l'asile. Enfin, les ouvrières convalescentes résidant dans le département de la Seine et ne rentrant dans aucune de ces catégories sont admises à l'asile moyennant un prix de journée dont il leur est facile d'obtenir le dégrèvement. Les convalescentes, conduites des hôpitaux au chemin de fer dans un omnibus spécial, trouvent à la station de Chatou l'omnibus de l'asile. A leur arrivée, elles revêtent l'uniforme de la maison, et, après avoir été examinées par l'interne de garde, elles sont distribuées dans les différents services. L'emploi de leur journée est ainsi réglé: les convalescentes se lèvent à six heures un quart, font leur lit, nettoient la chambre et se rendent dans les cabinets de toilette qui leur sont réservés; à sept heures un quart, elles vont à la chapelle faire la prière, puis descendent au réfectoire pour le premier déjeuner; à huit heures un quart, elles se rendent à la visite du médecin; à dix heures un quart se fait le déjeuner; à deux heures, distribution de pain pour la collation; à quatre heures un quart, prière à la chapelle; à cinq heures, dîner; à huit heures, concher général. Les convalescentes ont la jouissance du parc pendant toute la journée; elles doivent seulement être rentrées à quatre heures; le travail est complètement facultatif; les ouvriers sont ouverts aux convalescentes qui désirent travailler. Celles qui se sentent fatiguées peuvent se mettre au lit, dans la journée, en avertissant la sœur surveillante; sur leur demande, les convalescentes peuvent être employées, pour le service de l'asile, aux travaux de la lingerie, de la cuisine, de la buanderie, etc. Pendant l'été, les plus valides font, après le dîner, des prome-

nades hors de l'enceinte de l'asile, sous la conduite d'une sœur.

L'asile possède une bibliothèque d'environ 2,000 volumes.

De même qu'à l'asile de Vincennes, l'alimentation, sans être recherchée, est abondante et aussi variée que possible; toutes les denrées alimentaires sont de première qualité; le pain et le vin sont excellents. Le régime tient compte de la situation toute particulière des nourrices et leur alloue des parts plus fortes que celles des autres convalescentes.

L'asile renferme 450 lits, dont 50 berceaux; ce chiffre est insuffisant, on est quelquefois obligé d'établir des lits supplémentaires. L'infirmerie compte 20 lits, destinés à recevoir trois catégories de malades: 10 les femmes qui arrivent à l'asile à un degré de convalescence assez peu avancé pour exiger encore des soins multipliés et minutieux, et qui, par suite, ne peuvent être astreintes à la discipline commune; 20 les convalescentes d'affections chirurgicales nécessitant des pansements nombreux et soigneusement faits; 30 les convalescentes frappées, pendant leur séjour à l'asile, soit par une maladie intercurrente, soit par une rechute. Le personnel du service médical comprend un médecin en chef, un médecin adjoint et trois internes.

L'asile du Vésinet est administré, sous l'autorité du ministre de l'intérieur, par un directeur responsable, assisté d'une commission consultative. Le personnel administratif se compose d'un directeur, d'un receveur économe, de deux commis d'administration et de deux commis de comptabilité, d'un aumônier, de quinze sœurs hospitalières de l'ordre de la Sagesse, etc. Les ressources financières de l'asile se composent: du prélèvement de 1 pour 100 sur les travaux entrepris dans le département de la Seine; d'une subvention annuelle provenant du legs Montyon; des prix de journées payés par les convalescentes payantes; de la rente de la donation de 20,000 francs faite par M. Aubert, ancien chef de bureau à l'imprimerie nationale. Depuis sa fondation jusqu'en 1866, l'asile a reçu près de 23,000 ouvrières. Les professions qui ont donné le plus de convalescentes sont les couturières, les blanchisseuses, les lingères, les piqueuses de bottines et les fleuristes. Les demandes d'admission sont moins nombreuses à l'asile du Vésinet qu'à celui de Vincennes; cela s'explique par l'empressement de toutes les femmes qui ont un intérieur, une famille, à quitter le plus tôt possible l'hôpital pour rentrer dans le domicile, où leur surveillance et leur activité font défaut. Mais, quand l'asile du Vésinet ne serait utile qu'à ces pauvres femmes isolées, sans parents, sans appui, qui, sortant de l'hôpital épuisées par la maladie, n'étaient que trop souvent disposées à ne prendre conseil que de leur désespoir, cet établissement tiendrait une place d'honneur parmi les institutions nées du souffle de la bienfaisance moderne.

VÉSINIER (Pierre), littérateur, membre de la Commune de Paris, né à Cluny (Saône-et-Loire) en 1826. Son père, qui était huissier, l'envoya au collège de Mâcon, où il fit ses études. Après la révolution de 1848, Vésinier écrivit quelques articles dans les journaux de Saône-et-Loire, montra des opinions avancées et, après le coup d'Etat du 2 décembre 1851, il se rendit en Belgique. Etant passé quelque temps après en Suisse, il y rencontra Eugène Sue, qui le chargea de mettre au net ses manuscrits ratés, mais dont il ne fut point, comme on l'a dit, le collaborateur. Par la suite, il écrivit les *Mystères du monde*, les *Travailleurs de l'abîme*, romans au-dessous du médiocre, et quelques pamphlets, notamment la *Vie du nouveau César*, qui parut à Genève. Expulsé de Suisse, il retourna en Belgique. Traduit devant la cour d'assises du Brabant en août 1860, pour la publication de deux pamphlets obscènes, le *Mariage d'une Espagnole*, qui fut attribué à tort à Mme de Solms, et la *Femme de César*, Vésinier fut condamné à dix-huit mois de prison et 2,000 francs d'amende. Vers la même époque, il avait fait paraître un livre du même genre, les *Nuits de Saint-Cloud*, que des catalogues belges attribuèrent fausement à l'austère Schœlcher, et, en 1861, une brochure intitulée *Pie IX* (Berlin, in-89). Expulsé de Belgique pour avoir soutenu la grève de Charleroi dans le journal la *Cigale*, il passa en Angleterre, où dans un précédent voyage, il s'était fait affilier à l'Internationale. De retour en France en 1863, Vésinier devint un des rédacteurs du *Rappel*, puis de la *Réforme*. En même temps, il assista aux réunions publiques, où il se fit remarquer par son exaltation, et s'attira une condamnation à quelques mois de prison. Ce fut vers 1869 que Henri Rochefort, faisant allusion à l'extrême difformité physique de Vésinier, malingre, laid et bossu, lui donna le surnom de *Racine de bois*, qui lui est resté. Lors du procès de Blois (juin 1870), le ministère public lut diverses lettres adressées par Vésinier à quelques membres du parti socialiste. Après la révolution du 4 septembre 1870, Vésinier fut un des fondateurs du club de la salle Ragache et parut souvent dans ceux de la Reine-Blanche et de la Marcellaise, où il poursuivit de ses attaques constantes le gouvernement de la Défense nationale. Il envoya des articles au *Courrier*

français, que Vermorel fit reparaître pendant quelques jours. Lors du mouvement qui eut lieu le 31 octobre 1870, il fit partie d'une troupe qui s'empara de la mairie de Belleville. Arrêté peu après, il fut enfermé à Mazas, traduit devant un conseil de guerre (février 1871) et acquitté. Vésinier devint un des agents actifs du Comité central de la garde nationale; toutefois, après l'insurrection du 18 mars, il ne signa aucune des proclamations de ce comité. Le 19, il alla s'installer au *Journal officiel*, prit, le 24, le titre de rédacteur en chef, mais fut remplacé le 26 par M. Lebeau; puis il fit, dans le *Vengeur* de Félix Pyat, une revue de la presse qu'il intitula le *Venti réactionnaire*. Candidat à la Commune le 26, dans le 1er arrondissement, il ne fut point élu. Le 2 avril, il entra à la rédaction de l'*Affranchi*, publié par Paschal Grousset, et y reproduisit en feuilleton le *Mariage d'une Espagnole*. Il fonda, dix jours plus tard, le *Paris libre*, dans lequel il fit paraître, sous le titre de *Pilori des mouchards*, une nomenclature des individus qui avaient demandé à l'Empire des emplois publics. Il donna au même journal les *Proscrits du XIX^e siècle*. Elu membre de la Commune dans le 1er arrondissement aux élections complémentaires du 16 avril, il fut admis, bien qu'il n'eût obtenu que 2,626 voix, sur 22,000 électeurs inscrits. Il fit alors partie de la commission des services publics, devint un des secrétaires de la Commune et vota avec la majorité, notamment pour la création du comité de Salut public (1er mai). Le 10 mai, il remplaça Longuet comme rédacteur en chef du *Journal officiel*. A l'Hôtel de ville, il demanda qu'on abolît les titres de noblesse, les distinctions honorifiques et la croix de la Légion d'honneur (17 mai), et signa, le 24 mai, l'ordre qui prescrivait, au nom de la Commune, d'employer l'incendie pour prolonger la résistance. Etant parvenu à s'échapper lorsque les troupes de Versailles furent maîtresses de la plus grande partie de Paris, il retourna en Angleterre. Au mois de mai 1872, il épousa à Londres la fille de Ranvier, ancien membre de la Commune. Le 30 août suivant, il fonda dans cette ville la *Fédération, journal révolutionnaire et socialiste*, dont il fut le rédacteur en chef. Dans son programme, il annonça qu'il se proposait de propager les idées de la Commune et de démasquer les fourbes, les traîtres et les criminels qui avaient perdu et déshonoré la Commune. Dès son premier numéro, il accusa Eudes d'être un lâche et un voleur, et dans le second il annonça que « la coterie qui se réunit sous la désignation fallacieuse d'assemblée des proscrits a expulsé en masse les rédacteurs de la *Fédération*. Nous comprenons, ajoute-t-il, qu'elle ne se soit pas jugée digne de conserver parmi elle des honnêtes gens. »

VÉSITARSE adj. (vé-zî-tar-se — contract. du lat. *vesica*, vessie, et de *tarse*). Ornith. Qui a les tarses vésiculeux, pleins de vésicules.

— s. m. pl. Famille d'insectes hémiptères, dont les tarses sont vésiculeux.

VESE, rivière de France. Elle prend sa source à Somme-Vesle, dans le département de la Marne, traverse à Mourmelon le camp de Châlons, baigne Reims et se jette dans l'Aisne, après un cours de 150 kilom.

VESLING (Jean), médecin et anatomiste allemand, né à Minden (Westphalie) en 1598, mort à Padoue en 1649. Il fit ses études médicales à Vienne, puis voyagea dans le Levant, séjourna en Egypte, visita Jérusalem et se rendit à Venise. Là, il se livra à l'enseignement et fit des cours particuliers d'anatomie et de botanique, dont le succès fut tel qu'il fut nommé, en 1632, premier professeur d'anatomie à l'université de Padoue. Un peu plus tard, il devint encore professeur de botanique et directeur du jardin des plantes de la ville. Il mourut épuisé de fatigue à son retour d'un voyage scientifique dans l'île de Candie. On lui doit les ouvrages suivants: *Observationes et notæ ad P. Alpini librum de plantis ægyptiis* (Padoue, 1638, in-40); *Synonyma anatomicum* (Padoue, 1641, in-80); *Catalogus plantarum horti Pataviani* (Padoue, 1642, in-12); *De politione Ægyptiorum et aliæ observationes anatomicæ et epistolæ medicæ posthumæ* (Copenhague, 1664, in-89).

VESLINGIE s. f. (vé-slain-jî — de *Vesling*, naturaliste allemand). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des sénécionées, dont l'espèce type croît dans le nord de l'Afrique. || Syn. d'AZOON; genre de crasulacées.

VESNÉDAR-BACHI s. m. (vè-sné-dar-bach). Chef des pèserurs du trésor ottoman.

VESDRE, rivière de Belgique, qui prend sa source dans une ramification des Ardennes. Elle passe à Limbourg et à Verviers et se jette dans l'Ourthe; cours de 50 kilom.

VESONTIO, ville de la Gaule romaine, dans la Grande Séquanaise. C'est aujourd'hui BESANÇON.

VESOU s. m. (ve-zou). Techn. Liquide qui sort de la canne à sucre quand on l'écrase.

VESOUL, ville de France (Haute-Saône), chef-lieu de département, d'arrondissement et de canton, sur le Dugeon, au pied d'une montagne conique, tapissée de vignes et dominée par un monument dédié à la Vierge, à 362 kilom. E.-S.-E. de Paris, sur le chemin

de fer de Paris à Mulhouse, par 47° 37' 26" de latit. N. et 3° 49' 6" de longit. E.; pop. aggl., 6,313 hab. — pop. tot., 7,716 hab. L'arrondissement comprend 10 cantons, 215 communes et 98,394 hab. Tribunaux de 1^{re} instance, justice de paix; lycée, école normale; chambre consultative d'agriculture; société d'agriculture, commerce, sciences et arts. Commerce et industrie: grains, fer, vins, bestiaux, fourrages, cuirs, légumes secs. Foires de bestiaux, chevaux du pays, étoffes, le deuxième jeudi de chaque mois et le 25 novembre. Vesoul est construit dans un bassin fertile où coulent deux petites rivières qui y réunissent leurs eaux, et dont les limites sont dessinées par une ceinture de collines peu élevées, sur lesquelles s'étendent de riches vignobles. La montagne conique au pied de laquelle s'étendent et s'enchevêtrent les rues de Vesoul est connue sous le nom de la Motte.

Vesoul doit aux nombreux désastres militaires qui l'ont frappée de ne posséder aucun édifice ancien proprement dit. Nous nous bornerons à mentionner l'église, construite en 1745, le palais de justice (1765-1770), les casernes (1777), la préfecture (1822). Seul, parmi ces édifices, le palais de justice présente un caractère quelque peu monumental. On a récemment commencé à Vesoul la formation d'un curieux musée archéologique, où, parmi diverses antiquités gallo-romaines, nous signalons un tombeau du temps de l'incinération.

Une promenade, plantée en 1775 d'arbres devenus aujourd'hui magnifiques, s'étend au nord-est de la ville.

Le petit monument, dédié à la Vierge, qui domine la Motte appartient au style ogival et contient une statue de la mère du Christ. Ce monument est un témoignage de la reconnaissance des habitants épargnés en 1854 par le choléra.

— *Histoire.* L'origine de Vesoul (*Visolium*, *Vesulum*, *Vesulium*) est incertaine. Le nom de cette ville paraît pour la première fois dans les *Actes* de saint Adelphe (899). A la fin du x^e siècle, Henri, duc de Bourgogne, et Lambert, comte de Châlons, assiégent Vesoul et s'en rendent maîtres. Après la division du comté de Bourgogne en bailliages d'amont et d'aval, Vesoul devint le siège du premier et plus tard d'un présidial. Son histoire militaire est féconde en désastres. En 1360, les écorcheurs s'emparèrent de la place, en massacrèrent les habitants et livrèrent les maisons à l'incendie. Vesoul ne se releva de ses ruines que pour être de nouveau livrée au pillage par une bande d'Allemands (1369). Peu de temps après, les ducs de Bourgogne augmentèrent les fortifications de la ville. Ces ouvrages, bien que fort importants, n'empêchèrent pas Vesoul de tomber dans les mains des Français au xv^e siècle, mais la ville ne fut prise qu'après toutes les autres places du comté (1478). Les nouveaux conquérants se vengèrent de cette résistance en incendiant la cité. Dans le cours de la même guerre, l'armée de Louis XI s'empara de Vesoul une seconde fois; mais déjà les Bourguignons l'avaient reconquis, lorsque le traité de Senlis mit fin aux hostilités (1493). En 1524, Vesoul put tenir tête aux anabaptistes d'Alsace; mais, en 1557, cernée par une armée allemande forte de 10,000 lansquenets et de 1,200 reîtres et commandée par Polwiller, la place allait subir un assaut terrible, quand une éruption de la source appelée Fraix-Puits, causée par une pluie de vingt-quatre heures, inonda subitement la plaine. Les assaillants effrayés de ce débordement crurent à un miracle et se débandèrent en abandonnant armes, vivres et bagages. Quelques années plus tard, les environs de Vesoul furent mis à sac par le duc de Wolgang, qui amenait à Cognign des renforts d'Allemagne (1569). En 1586, la peste exerça à Vesoul de si terribles ravages que, moins d'un an plus tard, la ville, au témoignage d'un contemporain, ne contenait pas plus de 50 habitants. Elle se repeupla rapidement, car, en 1598, elle soutint un siège contre Tremblecourt, qui commandait une armée de 5,000 à 6,000 Lorrains et Français. Réduit à capituler, Vesoul demeura quelque temps au pouvoir de Tremblecourt; mais l'arrivée de don Velasco, comte de Castille, qui approchait pour reprendre la place, fut le signal d'une nouvelle lutte. Tremblecourt, après une résistance héroïque, qui coûta à Vesoul les plus grands sacrifices, obtint de sortir avec armes et bagages, et l'Espagnol occupa la place. Son premier soin fut de raser la citadelle; la même année, Henri IV entra à Vesoul et frappait les bourgeois d'une lourde contribution. La guerre de Trente ans déchâna sur Vesoul de nouveaux maux. Une terrible famine y sévit. Rançonné en 1641 par le comte de Grancey, en 1643 par le comte de La Suse, Vesoul fut assiégé un an plus tard par Turenne, qui souilla sa gloire en laissant, au mépris de la capitulation, ses soldats accomplir un horrible massacre de femmes et d'enfants dans le couvent des Annonciades. En outre, ses exigences de rançon ruinèrent complètement les habitants. Dans les deux guerres d'invasion, sous le règne de Louis XIV, Vesoul, entièrement démantelé, n'essaya pas même de se défendre. Dès lors, jusqu'à la fin du xviii^e siècle, ses annales offrent peu d'intérêt. En 1789, les habitants s'étaient déclarés

ardemment dans le sens des idées nouvelles, un grand nombre d'entre eux furent victimes d'un attentat odieux, peut-être unique dans l'histoire. M. Ch. Toubin le résume en ces termes : « De Memmay, seigneur de Quincy, invita à une fête nationale la garnison et les bourgeois, qui s'y rendirent en grand nombre, et, pendant qu'ils s'abandonnaient au plaisir, cet homme farouche fit sauter son château avec tous ceux qui se trouvaient dedans, au moyen de tonneaux de poudre dont il avait rempli ses caves. Ce crime atroce, dénoncé à l'Assemblée constituante, y excita, ainsi que dans la France entière, une immense indignation. » En 1814, les souverains alliés eurent pendant quelque temps leur quartier général à Vesoul. Enfin, le 18 octobre 1870, Vesoul tomba au pouvoir des Allemands, sous les ordres du général de Werder, et fut occupé jusqu'en 1873.

VESPASIANO, bibliophile italien, né à Florence. Il vivait au xve siècle, exerçait la profession de libraire dans sa ville natale et possédait une connaissance approfondie de l'hébreu et des langues classiques. Son érudition lui valut l'amitié de plusieurs papes et de plusieurs princes, notamment celle de Côme de Médicis, qui le chargea de recueillir les livres et les manuscrits qui formèrent la bibliothèque Laurentienne. On a de lui : *Vies de plusieurs prélats*, qu'Ughelli a insérées dans son *Italia sacra*; *Vies des papes Eugène IV et Nicolas V*, dans le tome XXV des *Aetna italicorum scriptores* de Muratori; divers opuscules devenus inédits, etc.

VESPASIEN (Titus Flavius Vespasianus), empereur romain, né à Rêate l'an 7 de notre ère, mort à Cutilies en 79. Fils d'un publicain, il fut élevé dans une métairie de la Toscane, devint édile et préteur sous Caligula, dont il se menagea la faveur par de basses flatteries, obtint, sous le règne de Claude, le commandement d'une légion et fit la guerre en Germanie, puis en Bretagne (Angleterre), où il soumit une foule de peuplades. Admis aux honneurs du triomphe, nommé peu après consul, il vit baisser sa fortune dans les commencements du règne de Néron, mais il obtint cependant le proconsulat d'Afrique. Dans cette province, suivant Tacite, il se signala par ses déprédations, revint cependant pauvre et rétablit sa fortune par des spéculations peu honorables pour son caractère. Appelé au commandement de l'armée destinée à réprimer la révolte de la Judée, il soumit presque tout le pays et se préparait à couronner ses conquêtes par la prise de Jérusalem, lorsque la mort de Galba (69) et les luttes d'Otton et de Vitellius inspirèrent aux légions d'Orient la pensée de le proclamer empereur. Revêtu presque malgré lui de la pourpre, il laissa son fils Titus avec une partie des légions pour achever de réduire Jérusalem, envoya Mucien pour combattre en Occident les troupes de Vitellius et prit son chemin par l'Égypte, où il se fit reconnaître, pendant qu'Antonius Primus écrasait pour lui, à Crémone, les légions de son rival. Rome et l'Italie l'accueillirent avec enthousiasme, attendant de lui la restauration de l'empire. Il réprima les prétoriens et l'indiscipline des légions, réforma le sénat et l'ordre équestre, porta à 4,000 le nombre des familles sénatoriales, créa de nouveaux patriciens (c'est la dernière promotion de ce genre dont l'histoire fasse mention), ainsi qu'une nouvelle chambre de justice pour la prompte expédition des procès et rétablit les finances épuisées, mais en écrasant les provinces d'impôts (on sait que les citoyens étaient affranchis de tout tribut) et en employant des moyens honteux qui lui attirèrent une foule de railleries et de traits satiriques. Sa cupidité était, au reste, passée en proverbe. On connaît ce trait fameux à propos d'un impôt assez étrange qu'il avait établi et dont il plaça, dit-on, le produit sous le nez de Titus en lui demandant ironiquement si cet argent avait une mauvaise odeur. (V. ARGENT.) Sa justice était vénale, et sa concubine, l'afranchie Cénis, trafiquait des faveurs du pouvoir. Suetone nous apprend que ce prince employait à dessein dans les finances des hommes avides, afin d'avoir occasion de les dépouiller ensuite : « Ce sont, disait-il, des éponges qu'il faut laisser remplir pour les presser ensuite. » Il avait ainsi le profit de leurs exactions et l'honneur de les avoir réprimées. Il faut dire qu'il employait surtout aux dépenses publiques l'argent qu'il extorquait aux provinces et aux particuliers; ses dépenses personnelles étaient fort modiques, et il vivait sur le trône avec la simplicité d'un soldat. Quoique d'un caractère doux et modéré, il ordonna cependant le bannissement de Rome de tous les stoïciens, qui déclamaient contre la forme monarchique et prêchaient le rétablissement de la république. L'histoire lui reproche aussi quelques cruautés judiciaires, le supplice du sénateur Helvidius Priscus et sa rigueur envers Sabinus et Eponine, l'héroïne de l'amour conjugal. Son règne ne fut cependant pas sans gloire et, après les tyrannies précédentes, put aux Romains bien-faisant et réparateur. Il avait, au reste, de grandes qualités comme militaire et comme administrateur, et ses mœurs, sans être d'une austerité exemplaire, tranchaient cependant sur la dépravation de cette époque et de cette société. Les événements généraux de son règne sont : la guerre des Juifs, terminée par

son fils Titus (71); celle des Bataves et des Gaëlois, ayant pour chef Civilis, que son général Cerealis termina par la soumission des peuples révoltés (70); l'expédition d'Agriola dans la Grande-Bretagne; la réduction en provinces romaines de la Comagène, de la Lycie, de la Pamphylie, de la Grèce (que Néron avait déclarée libre), de Rhodes, de Samos et des îles. Sentant approcher sa fin, il n'en continua pas moins à s'occuper assidûment des affaires publiques et conserva jusqu'au dernier moment la fermeté qui était le fond de son caractère. Au milieu même de ses souffrances, il raillait par avance l'apothéose qui l'attendait, comme tous les empereurs morts : « Je sens bien, disait-il, que je commence à devenir dieu. » Enfin, le dernier moment approchant, il fit un suprême effort pour se lever et se fit habiller en disant : « Il faut qu'un empereur meure debout. » (V. MOURIR.) Il expira entre les bras de ses officiers. Sous son règne, Rome vit s'élever des écoles publiques, des monuments utiles, et ce Colisée dont les ruines sont encore si imposantes après dix-huit siècles d'existence; le Capitole fut restauré, et des routes magnifiques sillonnèrent tout l'empire.

Voici le jugement que M. Zeller a porté sur ce prince :

« Vespasien était l'homme le mieux fait pour ramener dans les voies civiles l'empire égaré dans les camps. D'origine toute plébéienne, il avait des vertus simples et des habitudes d'ordre. A un certain penchant pour la superstition, il joignait un grand sens pratique. Il était diligent, appliqué, économe, ferme, de bonne humeur. C'étaient là des qualités dont l'empire avait alors grand besoin; le gouvernement était en effet mal assuré, l'anarchie était au sénat, dans l'armée et dans les provinces... On a reproché surtout l'avarice à la personne et au gouvernement de Vespasien. Cet empereur, excellent administrateur, qui se rendait compte des choses, savait, avant de parvenir à l'empire, que l'Etat avait besoin pour se soutenir d'un revenu de 4,000,000 de sesterces. Pour se l'assurer, il renoua les anciennes taxes et en créa de nouvelles. On ne saurait révoquer ce reproche sans faire observer que Vespasien, économe pour lui-même, était large quand il s'agissait de l'empire. A Rome, il éleva ce beau temple de la Paix qui jouit de l'admiration du monde, s'il ne lui assura pas le bonheur. Il dressa l'arc de Titus, il commença la Colisée; de nombreuses rues furent percées, des aqueducs élevés. Le cens de quelques sénateurs complété, une rente annuelle fondée pour les consuls pauvres, dans un temps où les rapides fortunes des affranchis humiliaient la vieille noblesse, des traitements assurés pour la première fois aux professeurs de rhétorique grecque et latine, des gratifications, des largesses accordées aux poètes, aux artistes, prouvent que Vespasien pensait aussi à satisfaire les besoins moraux de la société romaine... Il ne reforma point l'œuvre d'Auguste, gâtée par les successeurs de celui-ci; il la ramena dans des voies équitables. Quoi que put faire après lui son second fils, Domitien, il prépara le siècle des Antonins. Ce n'est pas une médiocre gloire. »

VESPASIENNE s. f. (vè-spa-zi-ain, i-è-ne — du nom de l'empereur Vespasien, qui avait établi un impôt sur les urinoirs). Nom donné à des sortes de guérites établies dans des lieux fréquentés, pour servir d'urinoirs. Il Nom que l'on avait donné d'abord à des sortes de voitures que l'on essaya d'établir à Paris sur les grandes voies de communication et dans lesquelles les passants pouvaient satisfaire leurs besoins naturels.

VESPER s. m. (vè-spèr — mot lat. tiré du gr. *esperos*, même sens). Astron. Nom que les Latins donnaient à la planète Vénus quand elle paraît après le coucher du soleil, et que les poètes lui donnent encore quelquefois :

Vesper s'avance, il va répandre
Cette clarté mobile et tendre
Qui semble caresser les yeux.

LEBRUN.

Vesper commence à rayonner,
Il mugit dans les villages,
Et les pasteurs vont ramener
Leurs troupeaux loin des pâturages.

BERNIS.

VESPÉRAL, ALE adj. (vè-spé-ral — du lat. *vesper*, le soir). Qui appartient, qui a rapport au soir : *A ma gauche, j'entendais frémir avec une douceur infinie de grands ormes au-dessus desquels la clarté VESPÉRALE faisait vivement saillir une grosse tour du xie siècle.* (V. Hugo.) *Le ciel se teint des rougeurs du soir, les ombres des coteaux s'allongent, une vapeur VESPÉRALE estompe le paysage.* (P. de Saint-Victor.)

— s. m. Livre d'église qui contient tout ce qui se chante à l'office du soir : *Un VESPÉRAL noté.*

VESPÈRE s. m. (vè-spè-re — du lat. *vesperus*, qui paraît le soir). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la tribu des lepturètes, comprenant six espèces, qui habitent le midi de l'Europe et le nord de l'Afrique.

VESPÉRIE s. f. (vè-spé-ri — du lat. *vesper*, soir). Dernier acte que soutenait autrefois un licencié en théologie ou en médecine, avant de passer docteur. # Discussion

que les élèves soutenaient entre eux dans l'après-dînée.

— S'est dit pour Réprimande, reproches.

Encycl. Nous trouvons dans les *Mémoires* de Charles Perrault ce récit très-curieux d'une *vespérie* : « Au mois de juillet de l'année 1651, j'allai prendre des licences à Orléans avec M. Varet, depuis grand vicaire de Mgr l'archevêque de Sens, et avec M. Monjot, qui vit encore. On n'était pas en ce temps-là si difficile qu'aujourd'hui à donner des licences ni les autres degrés de droit civil et canonique. Dès le soir même que nous arrivâmes, il nous prit fantaisie de nous faire recevoir, et ayant heurté à la porte des écoles sur les dix heures du soir, un valet qui vint nous parler à la fenêtre, ayant su ce que nous souhaitions, nous demanda si notre argent était prêt; sur quoi ayant répondu que nous l'avions sur nous, il nous fit entrer et alla réveiller les docteurs, qui vinrent au nombre de trois nous interroger avec leur bonnet de nuit sous leur bonnet carré. En regardant ces trois docteurs à la faible lueur d'une chandelle dont la lumière allait se perdre dans l'épaisse obscurité des voûtes du lieu où nous étions, je m'imaginai voir Minos, Éacus et Rhadamante qui venaient interroger des ombres. Un de nous, à qui l'on fit une question dont il ne me souvient pas, répondit hardiment : *Matrimonium est legitima maris et femina conjunctio, individuum vitæ consuetudinem continens*, et dit sur ce sujet une infinité de belles choses qu'il avait apprises par cœur. On lui fit encore une autre question sur laquelle il ne répondit rien qui vaille. Les deux autres furent ensuite interrogés et ne firent pas beaucoup mieux que le premier. Cependant ces trois docteurs nous dirent qu'il y avait plus de deux ans qu'ils n'en avaient interrogé de si habiles et qui en sussent autant que nous. Je crois que le son de notre argent, que l'on comptait derrière nous pendant que l'on nous interrogeait, fit la bonté de nos réponses. » La facilité des examens d'Orléans était alors proverbiale. Le Boulanger de Chalussy, l'un des ennemis de Molière, a dit de lui, dans *Elomire hypocondre* :

En quarante, ou fort peu de temps auparavant,
Il sortit du collège àne comme devant;
Mais son père ayant su que, moyennant finance,
Dans Orléans un âne obtenait sa licence,
Il y mena le sien, c'est-à-dire ce fleux
Que vous voyez ici, ce rogne audacieux.
Il l'endocora donc moyennant sa pécuie, etc.

VESPÉRISER v. a. ou tr. (vè-spé-ri-zé — rad. *vesperie*). Tancer, réprimander. # Vieux mot.

VESPERTILIEN, IENNE adj. (vè-spér-ti-li-ain, i-è-ne — rad. *vespertilion*). Mamm. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre *vespertilion*.

— s. m. pl. Tribu de la famille des vespertilionidés, ayant pour type le genre *vespertilion*.

VESPERTILION s. m. (vè-spér-ti-li-on — lat. *vespertilio*, chauve-souris; de *vesper*, soir). Mamm. Genre de mammifères chiroptères, type de la famille des vespertilionidés, comprenant plusieurs espèces, qui habitent l'Europe : *Les VESPERTILIONS sont des chiroptères insectivores sans membrane nasale.* (P. Gervais.) *Tous les VESPERTILIONS sont nocturnes ou crépusculaires.* (E. Desmarest.)

— Ichtyol. Poisson du genre lophie, qui vit dans l'Océan.

— **Encycl.** Mamm. Les *vespertilion*s présentent comme caractères essentiels : un corps médiocrement allongé; la tête de grosseur moyenne; le museau canus, très-simple; la gueule très-fendue; les dents le plus souvent au nombre de 32, mais pouvant varier de 30 à 38, savoir : 2 ou 4 incisives à la mâchoire supérieure, 6 à l'inférieure; 2 canines à chacune; 4 à 6 molaires de chaque côté en haut, 5 ou 6 en bas; le nez simple, sans membrane ni crête; le chanfrein dépourvu de fossette; la langue douce; les yeux très-petits, souvent entourés de longs poils, et quelquefois même cachés par les oreilles, qui sont plus ou moins grandes, nues, latérales; à oreillons de forme variable; des bajoues; deux mamelles pectorales; les membres antérieurs beaucoup plus développés que les postérieurs, les uns et les autres réunis par une large membrane en forme d'aile; le pouce armé d'un ongle crochu; la queue longue, entièrement enveloppée dans la membrane interfémorale, qui est très-grande.

Ces chiroptères sont généralement de petite taille et couverts d'un pelage grisâtre; peu favorisés sous le rapport du sens de la vue, ils ont par contre celui de l'ouïe très-développé et très-délicat; leurs ailes sont très-grandes et leur vol relativement puissant et étendu. Le genre *vespertilion*, envisagé dans son acception la plus large, comprend une cinquantaine d'espèces, dont la détermination laisse beaucoup à désirer. Elles sont répandues dans les diverses régions du globe, mais surtout en Amérique et en Europe; elles sont beaucoup plus rares, du moins dans l'état actuel de nos connaissances, en Asie et en Afrique. L'Europe en possède une vingtaine et, dans ce nombre, les trois quarts environ se trouvent en France. Plusieurs espèces sont devenues le

type de genres spéciaux, sous les noms de noctule, pipistrelle, sérotine (v. ces mots). Malgré ces démembrements, le nombre des espèces indigènes reste encore assez grand; nous indiquerons ci-après les plus intéressantes.

« Tous les *vespertilion*s, dit E. Desmarest, sont nocturnes ou crépusculaires; ils passent le jour cachés dans des lieux obscurs, et suspendus par les pieds de derrière, la tête en bas et le corps enveloppé dans la membrane de leurs ailes; ce n'est que vers le soir qu'ils commencent à voler. Ils sont presque tous insectivores; quelques-uns cependant s'attachent aux animaux et en sucent le sang. Dans les pays froids, ils s'engourdissent pendant l'hiver, et ne sortent de leur retraite qu'au retour du printemps; dans les pays chauds, ils n'éprouvent pas cet état léthargique. Les femelles ne produisent à chaque portée que peu de petits; la mère les soigne avec beaucoup de tendresse, et, quand elle prend son vol pour aller chercher sa nourriture, elle les transporte avec elle suspendus par la mamelle, qu'ils sucent, et fortement attachés à son corps au moyen des crochets qui garnissent leurs poches. Souvent plusieurs femelles se réunissent dans la même retraite, pour y déposer leur progéniture; lorsqu'on cherche à leur enlever leurs petits, elles se défendent avec courage, et font tous leurs efforts pour mordre leurs ennemis. »

Le *vespertilion* murin a environ 0m,10 de longueur totale et 0m,35 d'envergure; le pelage, gris cendré chez les jeunes, est, chez les adultes, brun roussâtre en dessus, gris jaunâtre en dessous, avec les membranes brunes. Dans un travail monographique sur cette espèce, M. Em. Roussseau a fait connaître un nouvel appareil glanduleux qui lui est propre. « Cet appareil, dit-il, est situé au-dessus de l'orifice externe du canal sous-orbitaire, sous la peau; ces glandes mamelonées sont très-développées à toutes les époques de la vie; leurs conduits excréteurs et externes ont leurs embouchures situées de chaque côté des joues, au-dessus de la lèvre supérieure et assez près des narines; si on presse ces conduits, ils laissent suinter une substance butyreuse, blanche ou légèrement colorée en jaune, sortant sous un aspect filiforme et à odeur sui generis. » Cette espèce, assez rare en France, se trouve dans les vieux édifices, les clochers, etc.

Le *vespertilion* échancré, aussi rare dans notre pays que le précédent, habite les cavernes et les souterrains. Le *vespertilion* laineux est très-petit; il a été trouvé aux environs de Nîmes; son cri est faible. Le *vespertilion* aux ailes transparentes, de la même localité, est caractérisé surtout par la minceur de ses membranes. Le *vespertilion* à larges ailes habite la campagne et se cache dans les creux des arbres et les trous des vieux ponts. Le *vespertilion* à moustaches, répandu surtout dans nos provinces de l'Est et en Allemagne, se cache souvent jusque dans nos habitations; son sommeil hivernal est de courte durée. Le *vespertilion* des marais vole le soir au-dessus des eaux avec une grande célérité; son cri est fort et imite assez un grincement de dents. Le *vespertilion* noirâtre se fait remarquer entre ses congénères par la variété assez agréable de ses couleurs. Le *vespertilion* de Daubenton habite l'Allemagne; il a le vol bas et effleure la terre et l'eau.

Parmi les espèces exotiques, nous signalerons : en Asie, le *vespertilion* kirivoula ou muscardin volant, qui habite Ceylan; en Afrique, les *vespertilion*s de Nigritie et de Bourbon; en Amérique, les *vespertilion*s à dos noir, éperonné, à face noire, moine, à ailes bleues, arqué, à queue velue, des diverses parties des Etats-Unis; le *vespertilion* à grand nez, de la Guyane; les *vespertilion*s léger et polythrix, du Brésil; le *vespertilion* rouge, du Paraguay, etc.

Les *vespertilion*s paraissent très-nombreux à l'état fossile, et on en a trouvés dans presque tous les terrains tertiaires et les terrains diluviens. L'espèce la plus ancienne est le *vespertilio paristensis*, découvert dans les gypses de Montmartre et indiqué par Cuvier dans son *Discours sur les révolutions du globe*. Les espèces des terrains diluviens se rapprochent beaucoup de celles qui vivent aujourd'hui. On en a signalé deux dans le diluvium de la vallée de la Lahn, connues seulement par des humérus et beaucoup plus petites que la chauve-souris commune. Deux autres viennent des brèches osseuses de Cagliari et d'Antibes : l'une est connue seulement par une demi-mâchoire, l'autre par une mâchoire inférieure. Plusieurs espèces ont été trouvées dans les cavernes de Belgique et étudiées par Schmerling. Ce même genre se trouve fossile au Brésil, et Lund en indique une espèce dans les cavernes de la province de Minas-Geraes.

VESPERTILIONIDÉ, ÉE adj. (vè-spér-ti-li-on-i-dé — de *vespertilion*, et du gr. *eidos*, aspect). Mamm. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre *vespertilion*. # On dit aussi VESPERTILIONIDÉ.

— s. m. pl. Famille de mammifères chiroptères, ayant pour type le genre *vespertilion*.

VESPÉTRO s. m. (vè-spé-tro). Sorte de ratafia contenant différents ingrédients.

— **Encycl.** Le *vespéro* est une liqueur de table que l'on prépare en faisant macérer huit jours, dans 200 grammes d'eau-de-vie, 60 grammes de graines d'angelique, 8 de graines de fenouil, 6 de coriandre, 8 d'ail. On ajoute à la liqueur décaillée 500 grammes de sucre dissous dans autant d'eau. Le clair et ou rosolis des six graines diffère peu du *vespéro*.

VESPIAIRE s. m. (vè-spi-à-re). Anc. cout. Celui qui fait un défrichement.

VESPIEN, IENNE adj. (vè-spi-ain, i-à-ne — du lat. *vespa*, guêpe). Entom. Qui ressemble ou qui se rapporte à la guêpe.

— s. m. pl. Famille d'insectes hyménoptères, ayant pour type le genre guêpe.

VESPIFORME adj. (vè-spi-for-me — du lat. *vespa*, guêpe, et de *forme*). Entom. Qui a la forme d'une guêpe. Il On dit aussi *vespère*.

VESPILLON s. m. (vè-spi-lon; Il mll. — lat. *vespillo*; de *vesper*, soir). Antiq. rom. Esclave qui transportait, pendant la nuit ou sur le soir, les cadavres des gens du peuple pour lesquels on ne pouvait faire des funérailles. Il Nom donné à ceux qui, pendant la nuit, violaient les tombes pour y commettre des larcins.

— **Encycl.** Ces bas officiers mortuaires furent institués à Rome par Numa Pompilius et étaient placés sous l'autorité des designers. Ils avaient pour mission spéciale de porter en terre les corps morts des pauvres gens qui n'avaient pas les honneurs du bûcher. C'était la nuit seulement, ou tout au moins après le coucher du soleil, qu'il leur était permis de procéder aux funérailles, afin de ne pas s'ouïler la solennité du jour ou interrompre la liesse et commune réjouissance par le convoi d'un particulier. C'était par la même raison qu'ils emportaient sur le tard, avec des torches et des cierges, les vieilles gens qui, selon l'expression de Sénèque, avaient assez vécu; les riches étaient portés par leurs serviteurs ou leurs amis. Cependant il arriva que, pour certains enterrements d'hommes marquants, les designers requièrent l'aide des *vespillons*, et bientôt l'usage fut qu'on eût recours à eux pour tous les enterrements ou brûlements qui avaient lieu les jours de fêtes solennelles et de sacrifices publics. Les *vespillons* furent donc les précurseurs des croque-morts, et, comme eux, ils ne dédaignaient pas d'accepter, outre leur salaire, les gratifications qu'on voulait bien leur donner.

VESPITE adj. (vè-spi-te — du lat. *vespa*, guêpe). Entom. Syn. de *VESPIEN, IENNE*.

— s. m. pl. Groupe d'insectes hyménoptères, de la famille des vespiniens, ayant pour type le genre guêpe.

VESPOLATE, bourg du royaume d'Italie, province et district de Novare, ch.-l. de mandement; 2,470 hab.

VESPRÉE s. f. (vè-spré — du lat. *vesper*, soir). Soirée, fin du jour :

Mignonne, allons voir si la rose,
Qui, ce matin, avoit décoloré
Sa robe de pourpre au soleil,
A point perdu, cette *vesprée*,
Les plis de sa robe pourprée
Et son teint au vostre pareil.

ROUSSEAU.

Il Vieux mot.

VESPUCE. V. AMÉRIQUE VESPUCE.

VESQUE DE PUTTLINGEN, compositeur allemand. V. HOFER.

VESSARD, ARDE s. f. (vè-sar, ar-de — rad. *vesse*). Pop. Peureux, poltron; personne lâche ou dépourvue d'énergie.

VESSE s. f. (vè-se — Ce mot, qui est identique à l'allemand *fiest* et à l'anglais *fizzle*, vient très-probablement du radical *vis*, qui est aussi dans le latin *visitare*, vesser, et qui correspond au radical *videre* qui est dans le grec *videō*, vesser, *vidēsma*, *vidēlos*, *vidēlos*, vesser, *vidēlos*, dégoutant, *vidēluso*, dégouté. Pour comparer aussi le radical *videre* qui est dans le lithuanien *vezda*, vesse, *vezdu*, vesser, et le bohémien *vezditi*, même sens). Emission de gaz point, faite sans bruit par l'anus : *Faire une vessie*. *Lâcher une vessie*.

— Pop. Grande peur, par allusion aux effets carminatifs de l'effroi : *Avoir la vessie*.

VESSE-DE-LOUP s. f. Bot. Nom vulgaire des lycopersons : *Comme celle des lycopers, la poussière que contiennent les vesses-de-loup est inflammable*. (Palissot de Beauvois.) Il On dit aussi *VESSE-LOUP*.

— Zooph. Espèce de fongite fossile. Il *Vesse-de-loup de mer*, Espèce d'alcyon.

VESSER v. n. ou intr. (vè-sé — rad. *vesse*). Lâcher une vessie.

— Pop. *Vesser du bec*, Avoir l'habitude de vesser.

VESSERON s. m. (vè-se-ron). Bot. Un des noms vulgaires de la gesse cultivée.

VESSEUR, EUSE s. (vè-seur, eu-se — rad. *vesse*). Personne qui vesse, qui a l'habitude de vesser.

VESSIE s. f. (vè-si — du lat. *vesica*, vessie, ampoule, cloche. Ce mot appartient à la même famille que le sanscrit *vasti*, vessie et bas-ventre, de la racine *vas*, habiter et se couvrir, se vêtir. Comparez le latin *vas*,

vase, et le scandinave *vasi*, petit sac, *veski*, besace, poche). Anat. Poche membraneuse où se rassemblent les urines : *Col de la vessie*.

— Par ext. Poche quelconque, formée par une membrane mince, et le plus souvent transparente : *Les brûlures font élever des vessies*. *Les ampoules sont des vessies pleines de sérosité*.

— Fig. Chose vaine, sans valeur.

— *Prendre des vessies pour des lanternes*, Croire des choses absurdes, se tromper grossièrement.

— Argot. Femme de mauvais mœurs.

— Pathol. *Catarrhe de vessie*. Syn. de CYSTITES.

— Techn. Partie d'un alambic où l'on met les liquides qu'on veut distiller.

— Ichtyol. *Vessie natatoire* ou *Vessie aérienne*, Poche natatoire pleine d'air ou de gaz, que l'on trouve dans le corps d'un grand nombre de poissons.

— Acal. *Vessie de mer*, Nom vulgaire de quelques acalèphes, tels que la vélelle, la frégate, la galère, etc.

— **Encycl.** Anat. La *vessie* est située dans la cavité du petit bassin. Trois tuniques la composent, une tunique séreuse ou péritonéale, une tunique musculieuse et une tunique muqueuse. La tunique péritonéale recouvre incomplètement la *vessie*, en ce sens que, seules, les faces latérales, la face postérieure et la face supérieure en sont tapissées. La tunique musculieuse est composée de trois couches de fibres, les fibres longitudinales, les fibres circulaires et les fibres plexiformes.

Les fibres longitudinales sont les fibres externes; elles recouvrent la *vessie*, dans toute son étendue, en se portant dans toutes les directions. Les fibres circulaires, qui sont d'une épaisseur plus considérable que les fibres longitudinales, forment la couche moyenne. Cette couche est composée d'anneaux circulaires superposés. Les fibres plexiformes, longitudinales et parallèles forment la couche interne de la tunique musculieuse. Quoique les contractions musculaires de la *vessie* soient soumises à l'influence de la volonté, puisque les nerfs proviennent d'un plexus nerveux mixte, il s'écoule un certain temps entre l'instinct où la volonté porte à uriner et celui auquel apparaît l'urine. Cela tient à ce que les fibres musculaires de la *vessie* appartiennent à l'ordre des fibres lisses, fibres dans lesquelles la contraction ne se produit que lentement.

La tunique muqueuse se forme du prolongement de la muqueuse des urètres, qui prend alors un développement en rapport avec la capacité de l'organe dont elle doit revêtir les parois. Plus tard, cette tunique muqueuse se prolonge elle-même pour former la muqueuse du canal de l'urètre.

Des artères, des veines, des vaisseaux lymphatiques et des nerfs entrent dans la composition de la *vessie*.

Les artères viennent de l'artère hypogastrique et des branches collatérales de cette artère; elles sont antérieures, postérieures et inférieures. Les veines se jettent dans la veine hypogastrique; les vaisseaux lymphatiques se rendent aux ganglions hypogastriques. (M. Sappey et plusieurs anatomistes nient l'existence de ces vaisseaux.) Les nerfs naissent des plexus hypogastriques formés par le grand sympathique avec les nerfs rachidiens, et directement aussi du plexus sacré.

On considère à la *vessie* une surface externe et une surface interne. La surface externe présente : 1° une face antérieure; 2° une face postérieure; 3° deux faces latérales; 4° une face inférieure; 5° une face supérieure.

1° La face antérieure répond au pubis et aux muscles obturateurs internes. On désigne sous le nom de ligaments antérieurs de la *vessie* deux bandes fibreuses qui naissent de l'aponévrose pelvienne et qui s'étendent de la symphyse à la partie inférieure de l'organe. Chez la femme, la région antérieure dépasse la symphyse du pubis.

2° La face postérieure répond chez l'homme au rectum, chez la femme à l'utérus. Cette face est recouverte en totalité par le péritoine.

3° Les faces latérales, côtoyées par les artères ombilicales, et, en outre, chez l'homme, par le canal déférent, sont tapissées par le péritoine. Dans l'état de vacuité de la *vessie*, les faces latérales n'existent pas, le rapprochement des faces antérieure et postérieure tendant à y substituer deux bords.

4° La face inférieure répond, chez l'homme, au rectum, dont elle est séparée par les vésicules séminales et les canaux déférents. Le péritoine, qui forme sur la ligne médiane le cul-de-sac recto-vésical et, de chaque côté, les ligaments postérieurs de la *vessie*, en recouvre partiellement le bas-fond, en recouvre partiellement le bas-fond, dont l'aponévrose pelvienne et le muscle releveur de l'anus embrassent les parties latérales.

La partie médiane inférieure du bas-fond de la *vessie* répond, toutefois sans rapport immédiat, à l'aponévrose prostatopéritonéale.

La face inférieure de la *vessie* répond, chez la femme, au vagin, au col de l'utérus et à

la partie inférieure du corps de ce dernier organe.

5° La face supérieure, dirigée en haut et en avant, est recouverte par le péritoine. Du sommet s'élance l'ouraque, cordon fibreux qui s'étend jusqu'à l'ombilic. Comme les faces latérales, la face supérieure disparaît pour former un bord, dans l'état de vacuité de la *vessie*.

La surface intérieure de la *vessie* est revêtue de la membrane muqueuse. Les orifices des deux urètres et de l'urètre en occupent la base. Ils présentent trois ouvertures placées de manière à offrir l'aspect des trois angles d'un triangle équilatéral, disposition à laquelle on a donné le nom de trigone vésical.

La ligne qui va d'un urètre à l'autre en forme le bord postérieur; de chaque côté, la prolongation de cette ligne est limitée par le point où l'urètre se fait jour entre les tuniques vésicales.

Les lignes qui vont de l'urètre au canal de l'urètre constituent les bords latéraux.

La *vessie* atteint une capacité supérieure à la capacité normale chez les personnes qui ont l'habitude de retenir longtemps leurs urines; aussi a-t-on prétendu que les dimensions en étaient plus considérables chez les femmes que chez les hommes. Quelle que soit la valeur qu'il convient d'accorder à cette assertion, il est incontestable que, sous l'influence de distensions extraordinaires, le volume de la *vessie* est susceptible d'atteindre des proportions incroyables. A mesure qu'elle se remplit, la *vessie* refoule les organes qui l'environnent et sort de la cavité pelvienne pour se porter dans la région hypogastrique. Il est facile, à l'aide de la percussion, d'en constater la présence au-dessus de la symphyse du pubis, qu'elle peut dépasser de 0m,08 à 0m,10 en cas de distensions anormales. Le besoin d'expulser les urines survient en général avant qu'il y ait dans la *vessie* autant de liquide qu'elle en peut contenir. C'est par la contraction de la tunique musculieuse, aidée de la contraction des muscles abdominaux, qu'est déterminée l'émission de l'urine. Les contractions musculaires propres de la *vessie* sont, cependant, à elles seules, capables de provoquer l'expulsion de la plus grande partie du liquide contenu dans sa cavité, et la contraction des muscles abdominaux ne devient nécessaire que pour déterminer la sortie des dernières parties de l'urine. Il arrive cependant que les muscles abdominaux joignent leur action à celle des muscles propres de la *vessie* dès le début de l'émission, lorsque, par exemple, un rétrécissement de l'urètre ou tout autre obstacle au cours de l'urine, ou même la volonté d'en précipiter le jet, réclament un effort de pression plus considérable que dans l'émission normale.

Les muscles du périnée, le muscle bulbo-caverneux, l'ischio-caverneux et les muscles de Wilson sont à l'état de relâchement durant les contractions vésicales ou vésico-abdominales. Au contraire, ces muscles, réunis autour des parties membraneuses, spongieuses et bulbueuses de l'urètre, se contractent lorsque la *vessie* cesse de se contracter sous l'influence de sa tunique musculieuse, et ils servent alors à expulser les dernières gouttes d'urine contenues dans l'intérieur de l'urètre.

La *vessie* se forme au moment où l'étranglement ombilical du fœtus fait un canal de la communication de l'intestin avec la vésicule ombilicale. La vésicule allantotéale, se trouvant étranglée par la formation de l'ombilic, se divise en deux parties d'un aspect boursoufflé et séparées l'une de l'autre par une bande intermédiaire. C'est la partie postérieure de l'étranglement située dans l'abdomen qui doit fournir plus tard la *vessie* urinaire. Dans le principe, la *vessie* communique avec le rectum au point où viennent aboutir les trompes et les canaux déférents, c'est-à-dire au point qu'on appelle le cloaque. Ce n'est que plus tard qu'un cloisonnement s'établit entre le rectum et la *vessie*, de manière à détruire toute communication entre les deux cavités.

— Pathol. et chir. La *vessie* devient le siège de plusieurs maladies, parmi lesquelles il faut citer la cystite ou inflammation de cet organe (r. ce mot), les ruptures de la *vessie*, qui sont constamment mortelles, les déplacements, les kystes et les cancers de ce réservoir, les plaies. Ces dernières sont dues, la plupart du temps, à la présence de calculs vésicaux, sortes de productions morbides qui peuvent atteindre quelquefois un volume considérable, et dont le séjour irrite la paroi de la *vessie* et y détermine des plaies qui peuvent aller jusqu'à la perforation. V. les mots GRAVELLE, TAILLE, LITHOTRIE, HERNIE.

Les veines de la *vessie* se dilatent quelquefois assez pour se rompre et donner lieu au pissement de sang. V. HÉMATURIE.

— *Exstrophie de la vessie*. On donne le nom d'exstrophie de la *vessie* à une difformité caractérisée par l'absence partielle de la paroi abdominale antérieure, remplacée par la *vessie* elle-même, ouverte en avant, et dont les deux moitiés, non réunies, sont renversées de chaque côté pour se continuer avec la peau de l'abdomen. Il résulte de cette disposition anormale une tumeur, dont la muqueuse vésicale herniée constitue la partie

saillante et sur laquelle deux éminences, qui ne sont autre chose que les orifices des deux urètres, laissent suinter goutte à goutte l'urine déversée dans l'organe. L'exstrophie de la *vessie* est une difformité congénitale; elle s'accompagne toujours d'un épispadias dont elle n'est peut-être que le degré extrême. Quelquefois on observe en même temps qu'elle un arrêt plus ou moins considérable dans le développement de la verge, chez l'homme, du vagin chez la femme; d'autres fois, le gros intestin s'ouvre dans la *vessie* exstrophée, et l'anus fait défaut; enfin, le pubis peut manquer complètement, et, chez la femme, on a pu constater l'absence de la totalité des organes génitaux.

La plupart des enfants atteints d'exstrophie de la *vessie* meurent peu de temps après la naissance; mais on possède de nombreux exemples de sujets ayant vécu fort longtemps avec cette monstruosité.

La marche des sujets atteints d'exstrophie de la *vessie* est chancelante et incertaine. Quoiqu'ils ne soient pas exempts de désirs, la fécondation n'est pas possible pour eux; chez quelques-uns, il semblerait même que l'ardeur de l'amour s'augmente en raison de l'impuissance. « Leur passion », dit Percy, s'irrite par l'impuissance désespérée et la honteuse nullité de leurs organes; chez eux, l'amour est une véritable fureur. »

La situation de ces malheureux déshérités est horrible. Ils ne peuvent avoir aucune communication avec leurs semblables. Ils exhalent une odeur urineuse infecte; leurs vêtements, continuellement imprégnés d'urine, sont pour eux un objet de dégoût. L'urine, en contact incessant avec la peau, produit des érysipèles et des ulcérations impossibles à détruire, par suite du renouvellement permanent de la cause qui les produit. Le contact des vêtements détermine des douleurs telles, que les hommes atteints d'exstrophie doivent se résigner à se vêtir de jupons. La fièvre intermittente vient encore compliquer l'état épouvantable de ces misérables, qu'elle épuise par la fréquence et la violence de ses accès.

On ignore aujourd'hui encore les causes qui déterminent l'exstrophie de la *vessie*, et ni l'embryogénie ni l'anatomie pathologique n'ont expliqué son mode de formation d'une manière satisfaisante.

L'exstrophie de la *vessie* est généralement attribuée à une perturbation pendant la vie fœtale; Boon pensait que l'accumulation de l'urine dans la *vessie* du fœtus était la cause déterminante de cette monstruosité; d'autres anatomistes, enfin, ont multiplié le nombre des hypothèses sans résoudre péremptoirement la question. On a opposé à la théorie de l'accumulation de l'urine l'absence de l'urine dans les eaux de l'amnios, les vices de conformation qui compliquent ordinairement l'exstrophie de la *vessie*.

Une infirmité aussi grave, dont les conséquences sont si fâcheuses pour les malheureux qui en sont atteints, devait nécessairement éveiller la sollicitude des chirurgiens. Malheureusement, ici, l'art se trouve aux prises avec des difficultés telles qu'aucun succès encore n'a pu être enregistré. On a bien cherché à empêcher l'urine de couler sur la peau et de mouiller les vêtements au moyen d'appareils que doivent porter les malades sans jamais les quitter. L'appareil de Jurine est le moins imparfait de tous. Breschet a bien introduit des sondes dans les urètres; mais leur présence a causé des accidents qui ont nécessité leur suppression. Tous ces moyens sont mauvais. Quelque minutieux que soient les soins de propreté, le malade exhale toujours une odeur urineuse repoussante.

C'est à la chirurgie qu'on doit demander d'amoindrir les inconvénients de l'exstrophie vésicale. Le dernier demi-succès obtenu il y a peu de temps par un jeune et habile chirurgien, M. Richard, prouve qu'il serait avantageux qu'on le suivît dans la voie qu'il a ouverte, et engage à ne pas désespérer de voir un jour soulager, d'une manière satisfaisante, une infirmité cruelle et malheureusement trop peu rare.

En 1853, M. J. Roux, médecin en chef de la marine, publia un mémoire dans lequel il exposait un procédé opératoire au moyen duquel il espérait guérir l'exstrophie de la *vessie*. Pipelet, Breschet, Jurine, Dubois, Dupuytren avaient déjà proposé divers moyens plus ou moins rationnels de porter remède à cette triste infirmité. Ces moyens consistaient à remplacer la *vessie* par un réservoir artificiel, ou à protéger la tumeur au moyen d'une plaque concave de métal ou d'ivoire. Gerdy conseillait d'aviver, dans certains cas, les bords de la plaie et de les réunir au moyen d'une suture enchevillée jusqu'au pubis; et dans d'autres, où la tumeur serait trop considérable, après avoir refoulé celle-ci du côté de l'abdomen de l'extérieur à l'intérieur, d'en disséquer la peau et d'en réunir les bords au moyen de la suture enchevillée, puis de développer peu à peu la cavité de la *vessie* au moyen d'une *vessie* artificielle introduite vide dans le sein de la *vessie* naturelle, pour dilater peu à peu, après la réunion obtenue, la *vessie* malade au moyen de la *vessie* artificielle, que l'on insufflerait, d'obtenir enfin la fermeture de l'urètre sus-pénien en arriant les bords latéraux et en les réunissant sur une

sonde au moyen de la suture enchevillée. (Jamain, thèse, Paris, 1845.)

Le 5 janvier 1852, M. J. Roux opéra une extrophie de la vessie par le procédé suivant: il porta au-dessus de la tumeur la peau du scrotum convenablement disséquée, en mettant la surface épidermique en rapport avec la muqueuse de la vessie et en fixant ce lambeau dans une incision demi-circulaire pratiquée sur les téguments de l'abdomen. Il fit sortir en bas de cette nouvelle paroi vésicale la verge et la gouttière urétrale, après avoir divisé inférieurement la peau et le prépuce pour remédier à l'épispadias. Le lambeau périt presque entièrement par gangrène, mais il fut possible de dégager la verge du bord inférieur du lambeau, et le malade put faire usage d'un urinoir en caoutchouc vulcanisé, qui le préserva et du contact de l'urine et de l'odeur repoussante qu'il avait jusqu'alors exhalée, en lui permettant de reprendre ses vêtements d'homme.

Enfin, en 1853, M. Richard a tenté de remédier à l'extrophie de la vessie au moyen d'une opération remarquable, qui fut malheureusement suivie de la mort du malade. Comme cette tentative opératoire est la plus rationnelle qui ait été faite, comme elle est destinée à servir de guide à des efforts ultérieurs, nous allons donner quelques détails qui ne paraîtront peut-être pas dénués d'intérêt.

Pierre Lecat, âgé de vingt-quatre ans, entra, le 1er septembre 1853, à l'hôpital Saint-Louis. Depuis un an, ce garçon avait quitté le village où il était né et où, sans ressource, il gagnait péniblement son existence. Depuis cette époque, il parcourait la plupart des hôpitaux de Paris pour y chercher la guérison de son infirmité.

La vessie extrophiée, surmontant le pénis épispadique, avait 0m,08 de largeur sur 0m,05 de hauteur. La muqueuse vésicale, brisée par des cicatrices, était très-sensible, tantôt peu colorée, quand ce garçon se portait bien; tantôt, au contraire, rouge et sécrétant des mucosités; il était épuisé par les accès d'une violente fièvre intermittente.

Cette situation était aggravée encore par les inconvénients ordinaires dus à l'écoulement incessant des urines, et ce malheureux avait, jusque dans ces derniers temps, toujours porté des vêtements de femme.

Pierre Lecat resta longtemps dans les salles. Enfin, l'ayant soumis à deux reprises différentes à l'examen de M. le professeur Nélaton, M. Richard résolut de l'opérer.

Le plan général de l'opération arrêté avec M. Nélaton était d'employer, pour couvrir cette surface vésico-urétrale, le procédé décrit pour l'épispadias, avec le lambeau scrotal.

Le 25 octobre, le malade fut anesthésié. Un lambeau abdominal carré fut disséqué et laissé momentanément en place. Les dimensions étaient telles que, rabattu, son bord supérieur, devenu inférieur, arrivait à l'union de la vessie et de l'urètre.

La partie importante de l'opération était le détachement de toute la moitié antérieure du scrotum. Une incision supérieure fut commencée à l'union du scrotum droit avec la partie latérale de la surface vésicale; elle fut continuée en bas, longeant la base latérale de la vessie, puis l'union du corps caverneux droit avec le scrotum; elle passa ensuite sous le pénis, entre le scrotum et la base de la lame préputiale, et elle finit en parcourant le même trajet du côté opposé.

En résumé, cette incision détacha la circonférence supérieure du scrotum: 10 du pourtour vésical; 20 plus bas, du bord des corps caverneux; 30 au milieu de la base du pénis et du prépuce. Cette première incision, qui se fit vite et séparément, outre qu'elle commençait la limitation du lambeau scrotal, avait du même coup tout le pourtour de la surface uréthro-vésicale que le chirurgien se proposait de boucher plutôt que de couvrir. Une deuxième incision intéressa tout le bord inférieur de la face antérieure des bourses. La bande scrotale disséquée et détachée avait ainsi 0m,045 de largeur à ses péricules et de 0m,05 à 0m,075 dans les autres points de son étendue.

Les deux angles inférieurs du lambeau abdominal rabattu furent fixés, par un point de suture entrecoupée, à la jonction de la circonférence vésico-pénienne et de la plaie scrotale. Ces deux angles venaient, sans aucun tiraillement, à l'union de l'urètre et de la vessie, et toute la muqueuse vésicale se trouvait ainsi couverte par la peau du lambeau hypogastrique, dont la face saignante regardait en avant. C'est sur cette face que fut appliqué le lambeau scrotal, qui couvrait de plus, par le reste de son étendue, la gouttière de l'urètre. Toute la portion médiane du bord inférieur du lambeau scrotal fut laissée libre, parce qu'elle devait être la valve supérieure du méat futur; le reste de ce bord fut, des deux côtés, suturé par des fils au bord pénien arivé, ou plutôt à la partie attenante de la plaie scrotale. Trois petites sutures fixèrent ainsi le bord supérieur du lambeau scrotal sur la face saignante de l'abdominal.

Pendant les trois premiers jours qui suivirent l'opération, le malade eut une violente fièvre nerveuse, passant d'une extrême agitation à un profond abatement. Il fut mis au bain, et le soir il était parfaitement bien. Il

avait dormi, la fièvre avait cessé et l'appétit était revenu.

Le 29, même état satisfaisant, sommeil paisible, langue naturelle et peau fraîche. Les granulations bourgeonnaient sur les surfaces saignantes et l'urine sortait par le nouveau méat; tout faisait espérer un heureux dénouement.

Le 30 octobre au matin, l'état du malade était encore très-satisfaisant.

Le 1er novembre, la nuit a été très-mauvaise; la langue est sèche, les vomissements sont très-fréquents et la prostration très-grande. Il y a des plaques érysipélateuses autour de la plaie abdominale. Dans la journée, l'érysipèle pâlit et la péritonite est évidente. Le malade mourut dans la journée du 3 novembre.

L'autopsie montra tous les signes de la péritonite; le lambeau scrotal et le lambeau abdominal étaient soudés presque en totalité, à tel point même qu'il fut difficile de les dissocier. (*Gazette hebdomadaire*, 1854, t. 1, p. 416.)

M. le professeur Nélaton pense (*Éléments de pathologie chirurgicale*, t. V, p. 150) qu'il serait possible, ayant obtenu la réunion des bords de la vessie, de former l'urètre sus-pénien, en avivant les bords latéraux et en les réunissant sur une sonde au moyen de la suture enchevillée. Il serait ensuite plus facile de faire usage d'un urinoir en gomme élastique ou en gutta-percha que de tout autre appareil.

Enfin, M. Sédillot, professeur à la Faculté de Strasbourg, exprime ainsi son opinion personnelle (*Traité de médecine opératoire*, t. II, p. 545, 1853): «Si je devais tenter une pareille opération (opération de l'extrophie de la vessie), je commencerais par tailler un petit lambeau de 0m,01 de largeur sur les trois quarts inférieurs de la circonférence de la tumeur formée par la muqueuse vésicale, afin de la ménager. Je disséquerais cette espèce de bandelette cutanée et je la renverserais en dedans vers la ligne médiane, de manière que la face épidermique en fût tournée en arrière et la face saignante en avant. Je détacherais alors de la paroi abdominale un lambeau dont la grandeur serait calculée de façon à recouvrir toute la face encore à nu de la muqueuse, et j'en affronterais les bords, par quelques points de suture entrecoupée, avec ceux de la bandelette tégumentaire. Il ne resterait plus qu'à ramener sur les surfaces saignantes un vaste lambeau scrotal, dont la base devrait s'élever de chaque côté au niveau de la partie supérieure de la tumeur, pour éviter toute tendance à un déplacement en bas. Peut-être serait-il avantageux d'enflammer quelques jours d'avance le scrotum, afin d'en prévenir la rétractilité, qui est excessive.»

— *Hypertrophie de la vessie.* La vessie hypertrophiée peut acquérir 7 à 8 lignes d'épaisseur, augmentation qui paraîtra prodigieuse si l'on a égard à la ténuité normale de ce réservoir musculo-membraneux. Dans le plus grand nombre des cas, c'est aux dépens de la membrane musculeuse toute seule qu'a lieu l'hypertrophie, et on ne se fait pas d'idée de la rapidité avec laquelle elle se produit. C'est qu'aussi rien n'est comparable à la violence des contractions de la vessie irritée et à la fréquence de ces contractions. L'inflammation de la muqueuse du col ou du corps de la vessie, la présence de calculs, la présence d'une sonde, un rétrécissement du col de la vessie, un obstacle quelconque au cours des urines, voilà les causes les plus habituelles de l'hypertrophie, laquelle doit cesser aussi rapidement qu'elle a été produite, par suite du repos de l'organe. La muqueuse de la vessie ne s'épaissit que très-peu dans le cas d'inflammation chronique. Quelquefois des végétations naissent çà et là dans divers points de sa surface. Cette hypertrophie, étant consécutive, ne réclame d'autre traitement que celui de la maladie qui l'a produite. On peut engager les malades à opposer toutes les forces de leur volonté aux besoins d'uriner, qui surviennent quelquefois à la cause de l'hypertrophie.

— *Art vétér.* Chez les solipèdes, la vessie représente un ovole, dont la grosse extrémité, tournée en avant, forme un cul-de-sac arrondi sur le fond duquel on remarque une espèce de cicatrice, qui provient de l'oblitération de l'ouraque. L'autre extrémité se termine en arrière par un rétrécissement très-prononcé qu'on appelle le col de la vessie, et qui donne naissance au canal de l'urètre. Elle est en rapport, en haut, chez le mâle avec les vésicules séminales, les renflements pelviens des canaux déferents et le rectum; en bas, avec la paroi inférieure du bassin, sur laquelle elle repose; par côté, aux parois latérales de cette même cavité. Chez la femelle, la vessie répond, en haut, au vagin et à l'utérus, qui sépare tout à fait la vessie du rectum. L'extrémité postérieure ou le col, flanquée de côté par les lobes de la prostate, est fixée par en bas à la symphyse ischio-pubienne au moyen d'un ligament particulier. Ce lien est un faisceau de fibres élastiques et contractiles qui se détache de la membrane charnue pour se porter en arrière et en bas, après s'être épanoui sur la face inférieure du muscle de Wilson. L'extrémité antérieure ou le cul-de-sac de la vessie répond ordinairement à la courbure

pelvienne du colon replié. Ce cul-de-sac est coiffé d'une calotte séreuse qui se prolonge en arrière sur la partie moyenne de l'organe, plus par en haut que par en bas. Cette calotte, continue avec le feuillet pariétal du péritoine, fortement adhérente à la couche charnue de la vessie, constitue le principal appareil de fixité de ce réservoir; sa disposition est exactement semblable en principe à celle des autres membranes séreuses viscérales. Ainsi, le péritoine, après avoir tapissé les parois du bassin, se réfléchit sur les organes contenus dans cette cavité, et en particulier sur la vessie, autour de laquelle il forme un repli orbiculaire. Ce repli donne lui-même naissance à trois replis secondaires, sortes de lames séreuses qu'on est convenu, bien gratuitement, du reste, d'appeler les ligaments de la vessie. L'une de ces lames, impaire et verticale, se fixe sur la partie inférieure du cul-de-sac; il n'est pas rare de la voir se prolonger en avant sur la paroi inférieure de l'abdomen jusqu'à l'ombilic; elle porte, dit-on, à son bord libre un mince ourlet, dernier vestige du canal ouraque; si, ce qui semble douteux, cet ourlet existe, il ne peut avoir la signification qu'on veut bien lui attribuer, car l'ouraque n'a point, comme les artères ombilicales, une portion abdominale; il commence seulement au niveau de l'ombilic, pour se prolonger dans le cordon jusqu'à l'allantoïde. Les deux autres lames séreuses, paires et horizontales, s'attachent sur les côtés du cul-de-sac et présentent à leur bord libre un gros cordon, qui n'est autre chose que l'artère ombilicale oblitérée. Grâce à cette disposition du péritoine, la vessie se trouve divisée en deux régions distinctes, l'une antérieure, enveloppée d'un feuillet séreux; l'autre postérieure, se mettant en rapport avec les organes environnants par l'intermédiaire du tissu cellulaire si lâche et si abondant de la région pelvienne. Ce tissu, constamment mêlé à des pelotons de graisse autour du col, se prête, aussi bien que la membrane séreuse de la région antérieure, aux changements de forme et aux déplacements continus de la poche urinaire.

A l'intérieur, la vessie offre des plis et des rides, plus ou moins marqués suivant son état de plénitude. On y remarque, en arrière, l'ouverture du col, qui communique avec le canal de l'urètre, et, un peu plus haut, l'embouchure des urètres. Ces trois orifices circonscrivent un espace triangulaire qui a reçu le nom de *trigone vésical*. La structure de cet organe est très-simple. Deux membranes en composent, les parois: l'intérieure est une muqueuse pâle et mince, garnie de follicules simples, continue avec la membrane profonde des urètres et du canal de l'urètre. L'externe musculeuse est formée par des fibres musculaires disposées en tous sens. Dans la région antérieure, cette couche musculeuse est doublée en dehors par le péritoine; dans la région postérieure, elle constitue un sphincter autour du col, mais un sphincter mince, peu énergique, et suppléé dans ses fonctions par le muscle de Wilson qui enveloppe la portion membraneuse du canal de l'urètre. La vessie reçoit le sang de plusieurs sources, mais principalement de l'artère vésicale. Leurs nerfs viennent du plexus pelvien ou hypogastrique. Les lymphatiques gagnent les ganglions sous-lombaires.

Chez les quadrupèdes domestiques, le développement de la vessie est fort intéressant. Cet organe, plus étroit et plus allongé dans le fœtus que chez l'adulte, offre une capacité relativement plus considérable pendant toute la durée de la vie intra-utérine. Il occupe alors la cavité abdominale et s'avance sur la paroi inférieure de cette cavité jusqu'à l'ouverture ombilicale, flanqué par les deux artères de même nom. Son extrémité postérieure est seule engagée dans le bassin; son extrémité antérieure forme un véritable col continu avec l'ouraque, comme le col proprement dit avec le canal de l'urètre. A l'époque de la naissance, ce col antérieur se sépare de l'ouraque et se transforme en un cul-de-sac libre; la vessie se retire alors peu à peu au fond de la cavité pelvienne, entraînant avec elle les artères ombilicales, et elle finit bientôt par acquiescer la position qu'elle conserve définitivement chez l'adulte.

Le rôle de la vessie, permettant l'accumulation de l'urine et l'expulsion intermittente de ce fluide excrémental, épargne aux animaux la position désagréable dans laquelle ils se fussent trouvés si le liquide sécrété par les reins eût coulé au dehors d'une manière continue, au fur et à mesure de sa production.

Chez les animaux autres que les solipèdes, la vessie se distingue surtout par la grande étendue de l'enveloppe séreuse; cette enveloppe se prolonge, en effet, en arrière, jusque sur le col, et recouvre ainsi l'organe tout entier. Elle manque dans les oiseaux, chez qui les urètres s'ouvrent dans le cloaque.

— *Maladies de la vessie.* Par sa situation, la vessie semble devoir être à l'abri des offenses extérieures; elle ne saurait, en effet, dans l'état de vacuité, être que très-difficilement atteinte par les causes contondantes, ce qui serait même d'autant plus difficile alors que cette poche, soutenue et disposée de manière à éprouver un déplacement continu, se porte en arrière quand elle est vide et demeure dans le fond de la cavité du bas-

sin, jusqu'à ce que, à mesure qu'elle se remplit, elle revienne du côté de l'abdomen. Ce n'est donc guère que lorsque la vessie est dans l'état de plénitude qu'elle peut être atteinte par des violences extérieures exercées sur la région hypogastrique; encore faut-il que ces violences aient un certain degré de force pour que leur action contondante arrive jusqu'au réservoir urinaire, sans quoi cette action peut s'épuiser, en plus grande partie du moins, sur les tissus intermédiaires qui protègent et défendent l'organe dont il s'agit. En supposant cependant une contusion assez étendue et assez forte pour arriver jusqu'à la vessie, il doit en résulter un afflux sanguin et un engorgement inflammatoire des parois de l'organe, dont le premier effet doit être la difficulté ou l'impossibilité d'expulser l'urine. Toutefois, ce dernier effet pourrait bien ne pas toujours indiquer la contusion de la vessie; il pourrait aussi dépendre de la seule contusion des muscles qui forment les parois de l'abdomen. Si l'on observait du sang mêlé à l'urine, il y aurait déchirure à la membrane interne vésicale et division de quelques vaisseaux. Le traitement est celui des contusions en général, combiné avec celui de la cystite. Il est bon d'y joindre l'usage d'une sonde jusqu'à ce que la vessie ait recouvré la faculté de se contracter.

Par sa situation, la vessie est aussi très-bien garantie contre les atteintes des corps vulnérants. Les corps piquants ne sauraient parvenir que très-difficilement jusqu'à elle, en pénétrant à travers la partie la plus postérieure de la paroi inférieure de l'abdomen, le raphé, le périnée, la vulve, ou l'anus dans le cas de division de la paroi du rectum. C'est ainsi que la vessie peut être blessée dans des chutes de très-haut sur des corps aigus, surtout lorsque cette poche est pleine, circonstance dans laquelle elle peut être entamée par toutes les lésions qui pénétreraient du dehors jusqu'à elle. Si l'organe a été atteint dans sa moitié postérieure seulement, le péritoine est encore ordinairement intact; mais cette membrane est nécessairement entamée toutes les fois que la blessure a lieu dans la moitié antérieure du réservoir urinaire. Les coups de feu qui brisent les os du bassin sont, dans le cheval de guerre, les causes les plus fréquentes de ces sortes de blessures; mais alors on n'a pas le temps de s'en occuper, et les animaux ne tardent pas à mourir, s'ils ne sont pas sacrifiés. La blessure de la vessie se reconnaît à l'existence d'une plaie près de l'organe, à la direction que cette plaie affecte, à la sortie d'une urine rare et sanguinolente. L'accident est accompagné d'une vive douleur dans tout le trajet des voies urinaires, même jusqu'à la tête du pénis dans le mâle, et souvent aussi d'érection du membre. Les signes peuvent être quelquefois équivoques; mais l'issue d'une certaine quantité d'urine à travers la solution de continuité du dehors vient ordinairement lever tous les doutes. Quand la plaie est nette et directe, l'urine s'écoule librement au dehors sans s'infiltrer dans le tissu cellulaire; quand, au contraire, la plaie extérieure est petite et celle de la vessie grande, ou que le trajet qui conduit de l'une à l'autre n'est pas direct, l'urine s'infiltré dans le tissu cellulaire environnant dans une plus ou moins grande étendue et y détermine des abcès gangréneux qui entraînent la perte de l'animal malade. Enfin, le péritoine peut aussi être blessé, et alors il se forme, dans la cavité abdominale, un épanchement urinaire qui empêche l'urine de sortir, même par la plaie extérieure, et l'animal ne tarde pas à succomber à une péritonite. Les blessures de la vessie déterminent, en outre, tous les phénomènes de la cystite; elles donnent lieu, comme on le voit, aux désordres les plus graves. Tous les efforts du traitement doivent consister à prévenir ou combattre les accidents inflammatoires, l'infiltration de l'urine, et à en combattre les effets quand ils ont lieu; malheureusement, les moyens de remplir ces indications ne sont pas tous praticables à l'égard des animaux. Pour remplir la première, on a toute la série des antiphlogistiques; mais pour chercher à prévenir l'infiltration et l'épanchement de l'urine, on n'a pas, comme chez l'homme, la ressource de placer une sonde à demeure. Tout ce qu'on peut faire, c'est de dilater la plaie extérieure, quand elle est petite et que la vessie fournit beaucoup d'urine, afin de procurer à ce liquide un écoulement facile. Lorsque, malgré ce soin, l'infiltration urinaire se fait dans le tissu cellulaire, il est à craindre que tous les moyens soient inutiles. On pourrait tenter des scarifications profondes sur tous les points où l'urine se porte et produit l'inflammation; mais comme l'infiltration continue, il est à craindre que les scarifications ne suffisent pas pour ouvrir une large voie au liquide.

La paralysie de la vessie, très-rare dans les animaux, se montre pourtant chez le cheval, dans les longues courses où on ne lui permet pas de s'arrêter pour uriner. La vessie, surchargée d'une trop grande quantité d'urine, perd subitement sa faculté contractile et entraîne en même temps la paralysie de l'arrière-train. L'animal, au milieu de sa course, commence à être peu solide sur ses jambes; il ne tarde pas à tomber et ne peut se relever; les seules extrémités antérieures se meuvent et soutiennent la partie anté-

rieure du corps, tandis que la partie postérieure reste traînante sur le sol. Quand les accidents se bornent là, ils ne sont pas extrêmement dangereux; mais si les phénomènes ressemblent à ceux de l'ischurie, le danger est très-grand, et presque toujours la mort a lieu. Les moyens à opposer à cet état consistent, en général, à vider la vessie et à réveiller ensuite la contraction de cet organe; il faut réitérer la première opération pendant trois ou quatre jours au moins, car ce n'est qu'au bout de ce délai que la vessie commence à se vider seule. Quand on a le bonheur de réussir dans l'application du traitement, la vessie reprend peu à peu ses fonctions, en même temps que le train de derrière recouvre aussi son action. L'animal ne tarde pas alors à se relever. Un bon régime est propre à le rétablir. Mais il n'en est pas toujours ainsi; dans bien des cas, le danger augmente et laisse peu d'espoir de sauver l'animal. V. CYSTITIS, ISCHURIE, INCONTINENCE D'URINE, CALCULS, etc.

— *Rupture de la vessie.* Cette rupture, chez nos animaux domestiques, peut être déterminée par des chutes faites de lieux élevés, par des percussions violentes dirigées vers cette poche, tandis qu'elle est distendue par l'urine accumulée en grande quantité, comme dans les cas de rétention d'urine, d'oblitération du conduit urinaire par un calcul ou autrement. Ce dernier cas a lieu assez fréquemment chez le bœuf; l'animal atteint de calculs engagés dans le col de la vessie ou dans l'urètre trépigne des pieds de derrière, se frappe le ventre, cesse de manger et de ruminer, se couche souvent, regarde ses flancs, baisse les reins et la croupe et fait différentes contractions de ces parties; le poulx est élevé, et, si des secours prompts n'arrivent pas, le bœuf se laisse tomber comme une masse. Enfin, la vessie se déchire, et alors, à l'état de trouble, succède aussitôt un calme qui trompe les personnes peu exercées. L'animal cherche à manger, mais il ne renue pas; il ne meurt que vingt-quatre heures après la rupture de la vessie, et souvent même il vit encore beaucoup plus longtemps. A l'ouverture, on trouve une grande quantité d'urine épanchée dans l'abdomen. La viande a la saveur et l'odeur de l'urine. La vessie présente, à son fond, une déchirure plus ou moins grande; ses membranes sont épaissies, noires et comme gangrénées. Les viscères qui l'avoisinent sont enflammés. Lorsque ces ruptures ont lieu, l'urine s'épanche le plus souvent dans l'abdomen et y provoque une péritonite mortelle. Les moyens thérapeutiques qui pourraient être indiqués en pareil cas seraient très-incertains et d'ailleurs peu applicables à nos animaux domestiques.

— *Calculs de la vessie.* Les espèces domestiques sur lesquelles on rencontre des calculs dans la vessie sont le cheval, l'âne, le bœuf, le mouton, le porc et le chien.

Chez le cheval, on a ramené ces calculs à cinq variétés : les blancs jaunâtres, les bruns, les blancs durs, les sédimenteux et les graviers. Les calculs blancs jaunâtres sont assez fréquents et solitaires, sphériques le plus ordinairement et rugueux à leur surface. Au centre existe un noyau sédimenteux. Ils ont un poids de 350 à 500 grammes; ils sont formés de carbonate de chaux, de magnésie, d'oxalate de chaux et de matière organique. Les calculs bruns, beaucoup moins volumineux que les précédents, sont sphériques ou ovales et parsemés de petites élévures perpendiculaires à leur surface, encroûtées de cristaux d'oxalate de chaux. Ces calculs, dont la composition est à peu près la même que celle de la variété précédente, atteignent un poids de 96 à 130 grammes. Les calculs blancs durs sont rares, d'une forme ovoïde allongée, à surface lisse, blanche, présentant sur certains points des proéminences et des trous qui se prolongent dans le corps du calcul. Ces calculs pèsent de 240 à 270 grammes. Ils sont constitués par le carbonate et le phosphate de chaux, le carbonate de magnésie et de la matière organique. Les calculs sédimenteux ont une surface lisse, blanc jaunâtre, et se mouvent sur les contours de la vessie; ils sont globuleux inférieurement et aplatis supérieurement. Ces calculs ne possèdent ni noyau ni couches; ils sont constitués par un agglomérat de sable vésical, auquel le mucus donne une assez grande consistance. Ils peuvent atteindre le poids de 3kil,500 et sont constitués par du carbonate de chaux, de magnésie et de la matière organique. Quant aux graviers, ils se présentent dans la vessie sous forme d'un magma qui, enlevé et séché, durcit et ressemble en tous points aux calculs sédimenteux; il en possède aussi les éléments constitutifs.

Chez l'âne, on reconnaît trois variétés de calculs : les bruns jaunâtres, les blancs jaunâtres et les blancs durs. Les calculs bruns jaunâtres ont une forme ovale allongée. Leur surface brun jaunâtre est parsemée d'indélinéables qui la rendent très-rugueuse. Ils atteignent un poids de 350 grammes et plus et sont constitués par du carbonate, de l'oxalate et du phosphate de chaux, du carbonate de magnésie, de la matière organique et des traces de fer. Les blancs jaunâtres ont une grande analogie avec ceux de la première variété du cheval. Leur surface, blanc jaunâtre, rugueuse, offre des proéminences tu-

béreuses, partiellement couvertes d'oxalate de chaux. Leur poids ne dépasse guère 190 à 220 grammes. Leur composition chimique est identique à celle des précédents, sauf le phosphate de chaux dont ils sont dépourvus. Quant aux calculs blancs durs, ils se confondent avec ceux de la troisième variété du cheval.

Dans la vessie du bœuf, on rencontre des calculs blancs ou bruns; cette dernière nuance provient d'une enveloppe brune, mince, recouvrant la couche périphérique blanche; ils ont une forme sphérique. Leur surface est inégale, bosselée. Ils sont constitués par l'acide silicique, le carbonate de chaux et de magnésie, de la matière organique et des traces de fer.

Chez le mouton, on rencontre des granulations blanches, variant du volume d'une tête d'épingle jusqu'à la grosseur d'un pois. A l'état frais, elles sont demi-transparentes, de la consistance d'un magma un peu condensé; exposées à l'air, elles s'effritent rapidement; se désagrègent et tombent en poussière. Leur élément principal est le phosphate ammoniacal-magnésien.

Chez le porc, on reconnaît cinq variétés de calculs : les blancs rugueux, les crétaqués, les noirs, les sédimenteux et les graviers. Les calculs blancs rugueux atteignent un poids de 60 à 80 grammes; ils sont composés de phosphate ammoniacal-magnésien, de phosphate de chaux, de carbonate de la même base et de matière organique. Les crétaqués pèsent de 12 à 40 grammes; le phosphate ammoniacal-magnésien s'y trouve en une proportion plus forte que dans la précédente variété. Les noirs pèsent environ 90 grammes; ils contiennent des traces d'hématine en plus que les autres calculs du même animal. Les sédimenteux pèsent de 500 grammes à 1,000 grammes. Le phosphate ammoniacal-magnésien en constitue l'élément principal. Les graviers ont avec les calculs sédimenteux les mêmes rapports que les graviers du cheval.

Dans la vessie du chien, on rencontre quatre variétés de calculs : les grands blancs jaunâtres, les blancs anguleux, les jaunâtres et ceux qui contiennent de la cystine. Les premiers, d'une forme arrondie, allongée, à surface blanc jaunâtre, rugueuse, peuvent atteindre le poids de 500 grammes. Leur constitution chimique comprend du phosphate ammoniacal-magnésien, du phosphate de chaux, du carbonate de chaux, de l'acide urique et de la matière organique. Les blancs anguleux, beaucoup moins volumineux que les précédents, atteignent rarement le diamètre d'une petite noix. D'une forme anguleuse, ordinairement triangulaire, leur surface lisse est d'un blanc pur. Ils atteignent depuis le volume d'un grain de sable jusqu'à celui d'une noisette. Ils ont la composition de la variété précédente, excepté l'acide urique, dont ils sont toujours dépourvus. Les calculs jaunâtres sont de petits corpuscules arrondis, variant du volume d'une graine de moutarde à celui d'un petit pois; ils ont une surface jaunâtre, lisse, grasseuse, brillante. Cette variété est la moins commune. Ils se dissolvent en partie comme de la cire et sont exclusivement composés de cystine et de mucus qui agglutinent les petits cristaux. Les calculs de cystine ont à peu près la même forme et le même volume que les précédents. Ils sont blancs, rugueux, crétaqués et pèsent environ 100 grammes. Outre la cystine, ils donnent, à l'analyse, du carbonate de chaux, une trace de phosphate ammoniacal-magnésien et de la matière organique.

Les calculs ont sur la vessie une action mécanique qui se subordonne à leur constitution physique. Elle devient d'autant plus intense qu'ils sont plus rugueux, plus lourds, que leur masse se trouve être plus considérable et que leur contact avec le col de la vessie, la région sensible par excellence, se multiplie davantage. Des calculs arrondis, lisses, peuvent rester longtemps inaperçus et même ne provoquer aucun désordre; ceux qui sont enchâtonnés, immobiles, se trouvent dans le même cas. Ces propriétés sont loin de les rendre inoffensifs, car des calculs petits, par suite de leur grande mobilité, pénètrent dans le col de la vessie, l'obstruent et suscitent des accès de spasme du viscère et se caractérisent par une grande difficulté d'uriner, suivant l'oblitération plus ou moins complète du col de la vessie. L'animal se campe souvent, fait de violents efforts pour uriner. Ces accès peuvent avoir une durée de plusieurs heures, cesser tout à coup et être suivis d'une évacuation, lorsque le calcul se déplace et gagne le fond de la vessie. Des calculs volumineux sont quelquefois accompagnés d'une boiterie d'un membre postérieur. Au repos, l'urine s'échappe ordinairement avec moins de difficulté; mais, après des mouvements accélérés, les douleurs augmentent et les urines deviennent sanguinolentes. En explorant la vessie par le rectum, on sent près du col, surtout si elle est vide, la concrétion anormale; cette opération n'occasionne point de douleurs, à moins que la région du col et la prostate ne soient tuméfiées et sensibles. Le calcul n'est pas toujours situé dans la portion pelvienne de la vessie; il en occupe aussi le fond, qu'il entraîne au delà du bord abdominal du pubis. Lorsque l'affection calculeuse est ancienne, le pénis, flasque et pendant, laisse écouler l'urine goutte à goutte;

ce liquide, touchant la peau des membres, la corrode, et l'animal finit par tomber dans le marasme.

Ces phénomènes sont plus lents à se développer et sont aussi moins violents chez le bœuf. Les rétentions d'urine sont plus opiniâtres et persistent pendant plusieurs jours sans phénomènes bien saillants, même après la rupture de la vessie. L'exploration de la vessie par le rectum est, comme chez le cheval, un moyen précieux de diagnostic. Le mouton affecté de calculs se livre à des efforts qui n'ont pour résultat que l'échappement de quelques gouttes d'une urine claire et qui, sur la fin de la maladie, n'aboutissent plus à rien. Alors les animaux se météorisent et expirent bientôt dans une faiblesse extrême. Le chien affecté de calculs gratte le sol, se jette sur le dos, fait de vains efforts pour uriner et pousse des cris plaintifs. Les mouvements désordonnés, les cris, les efforts expulsifs caractérisent aussi les calculs vésicaux du porc. Chez ces petits animaux, on s'assure de leur présence par l'introduction du doigt dans le rectum; en même temps, on relève la paroi abdominale, que l'on rapproche des vertèbres.

L'affection calculeuse de la vessie est une maladie grave; le danger s'atténue considérablement lorsque le diagnostic est posé à temps et que la chirurgie peut frayer une issue au calcul; il en résulte que le pronostic est des plus défavorables dans les calculs vésicaux.

On a vainement cherché des agents capables de dissoudre les calculs de la vessie; le succès n'a justifié aucun des lithotriptiques préconisés. Ceux qui ont été essayés sur les animaux sont l'eau vinaigrée et l'acide chlorhydrique dilué. Il faut donc renoncer à toute tentative de dissolution, qui n'est qu'une perte de temps, et ne pas hésiter à retirer le corps étranger par l'opération (v. CYSTOTOMIE). Chez la jument, dont l'urètre plus large et plus court permet un accès plus facile dans le réservoir urinaire, on peut extraire par cette voie les petits calculs qui s'engagent dans le col de la vessie. Le sable vésical, dans la jument, peut être extrait à l'aide d'une curette et par des injections qui l'évacuent entièrement. Le cheval ne se prête pas à des manipulations de ce genre; mais on réussit peut-être par les diurétiques combinés avec des compressions exercées sur la vessie au moyen de la main introduite dans le rectum.

Le calcul éloigné, on a soustrait l'économie à une cause de désordres graves; mais il faut prévenir la récurrence. La prophylaxie réside entièrement dans le régime hygiénique; les fourrages, les eaux contenant en minime proportion les sels calcaires, magnésiens et l'acide silicique, l'exercice modéré, le pâturage constituent l'ensemble des moyens les plus propres à éviter la reproduction des concrétions et à mettre un terme aux prétendues diathèses calculeuses.

— *Ichthyol. Vessie natale des poissons.* C'est la poche remplie d'air placée dans l'abdomen des poissons, sous leur épine dorsale, et communiquant ordinairement avec l'estomac ou l'oesophage par un canal particulier. Néanmoins, l'air de la vessie natale ne vient pas directement par cette voie de l'atmosphère. Il est le produit d'une sorte de sécrétion opérée dans les parois mêmes de ce réservoir, dont la structure est glanduleuse et très-vasculaire. Nous parlons des fonctions de cet organe au mot ICHTHYOLOGIE, tome IX, page 540.

— **VESSIGON** s. m. (vè-si-gon). Art vétér. Tumeur molle qui se forme au jarret du cheval.

— *Encycl.* On donne le nom de *vessigon* à des tumeurs molles dans toute leur étendue, fluctuantes dans certains points, ordinairement indolentes, qui naissent aux parties latérales de l'articulation du jarret du cheval, entre la pointe du calcanéum et la partie inférieure du tibia, sur les côtés des tendons qui viennent à la pointe du calcanéum; ou au-dessus des boulets, de chaque côté des tendons qui passent à la face postérieure des canons; ou quelquefois à l'articulation du genou. On les nomme *vessigons* quand on les observe au jarret; on les appelle *molettes* quand on les observe au-dessus et à côté du boulet. Le nom de *vessigon* vient sûrement de la ressemblance qu'on a cru remarquer entre ces tumeurs et des espèces de vessies, et leur mollesse leur aura probablement fait donner celui de molette. En général, les *vessigons* et les *molettes* ne sont dus qu'à l'inflammation aiguë ou chronique des membranes synoviales, et ils ne constituent par conséquent qu'un symptôme de l'irritation de ces organes.

Les causes des *vessigons* se rapportent à des violences extérieures et à des mouvements étendus et brusques, qui distendent les tissus fibreux des articulations ou des gaines tendineuses, les affaiblissent à la longue, après les avoir irritées, les déchirent même et privent les membranes synoviales de l'appui qu'elles en reçoivent. Ainsi, les coups, les chutes, les contusions, les blessures dans les articulations, le frottement répété des surfaces articulaires, tel qu'il a lieu dans les exercices violents ou trop prolongés, les grandes fatigues, les efforts considérables, l'entorse, les distensions forcées, les actions où le che-

val est obligé de supporter ou de retenir la masse du corps ou de maîtriser la charge, tous les mouvements portés au delà de la force extensive naturelle des articulations ou des tissus qui les entourent sont susceptibles de développer une inflammation capable à son tour de donner lieu à la lésion dont nous nous occupons. Cette inflammation peut naître encore sous l'influence du froid humide, surtout lorsque son action est brusque et circonscrite, ou lorsqu'il agit pendant longtemps d'une manière continue; c'est même ainsi que le séjour prolongé ou l'habitation dans les lieux bas et humides expose les chevaux à contracter des *vessigons* et des *molettes*, que ces tumeurs se manifestent par suite de l'action vive du froid et de l'humidité sur les articulations des membres d'un animal en sueur. Dans les chevaux de selle, l'inflammation des membranes synoviales peut être occasionnée par la dureté de la main du cavalier, également par des arrêts trop prompts et non prévus, et plus encore par un état de contention trop longtemps soutenu, comme quand on met le cheval sur les hanches et qu'on cherche à le rassembler. Dans les chevaux d'équipage, c'est aussi la dureté de la main du cocher, les arrêts trop courts, les reculades inconsidérées, les coups de fouet donnés en même temps que l'on retient les chevaux. Il en est de même pour les chevaux de charrette, à cause des efforts que font ces animaux soit en montant, soit en descendant; à cause aussi de la brutalité des conducteurs, qui exigent de leurs chevaux plus qu'ils ne doivent, ou qui les battent à contre-temps ou avant qu'ils soient placés convenablement pour exécuter ce qu'on leur demande. Les marchands de chevaux sont dans l'usage d'avoir des écuries dont le devant est très-élevé, afin de donner plus d'apparence à leurs chevaux; à la longue, cette position fatigue beaucoup les jarrets et y fait ainsi naître des *vessigons*; c'est un fait qu'on a eu plusieurs fois occasion d'observer.

Le *vessigon*, situé entre les condyles du tibia et la corde tendineuse qui passe sur le calcanéum, se montre soit à la face externe du jarret, soit à la face interne, mais bien plus rarement, soit à l'une ou à l'autre face en même temps. Dans le premier et le second cas, il fait saillie d'un côté ou de l'autre; on le nomme alors *vessigon simple*. Dans le troisième cas, le *vessigon* fait saillie de chaque côté du jarret par deux tumeurs ordinairement d'inégale volume, l'intérieur étant communément plus grosse que l'externe; le *vessigon* est alors appelé *vessigon chevillé*. Lorsque ces tumeurs sont encore peu développées, elles disparaissent pendant la flexion du membre, lorsque celui-ci est levé, et ne reparaitissent que dans le moment de l'appui de l'extrémité. D'abord limité par les insertions de la capsule articulaire, le *vessigon* augmente de volume avec l'accumulation de la synovie et peut s'élever plus ou moins.

Tous les chevaux en qui les jarrets ne sont pas suffisamment couverts sont beaucoup plus exposés que les autres aux *vessigons*, surtout quand, trop jeunes encore, ils se trouvent soumis à des travaux pénibles, qui exigent de violents efforts, ou quand on ne les fait pas convenablement et de manière à établir l'articulation du jarret sur son véritable point de force. Il existe une autre variété de *vessigon*, plus dangereuse que la précédente et qui a reçu le nom de *vessigon soufflé*. Ce dernier a son siège sur le tendon d'Achille, ainsi que dans la gaine de ce tendon. C'est une véritable tuméfaction de ces parties, produite par le tiraillement, la distension même de quelques-unes des fibres tendineuses, et qui se montre sous une forme d'empiètement qu'on reconnaît au doigt et à l'œil, soit que l'animal ait le membre levé, soit qu'il l'ait appuyé à terre. Cette lésion est le partage des chevaux dont les jarrets sont trop couverts et qu'on emploie prématurément à des travaux ou des services rudes et fatigants. Quelquefois les *vessigons* chevillés et soufflés, réunis sur la même articulation, l'enveloppent complètement. Dans ce cas le jarret est dit *cercle*; les mouvements en sont très-difficiles, et la boiterie est plus ou moins prononcée. Cette complication rend le mal tout à fait incurable. Il est important de ne pas considérer comme des *vessigons* ces tuméfactions inflammatoires et douloureuses du jarret que l'on remarque chez les jeunes chevaux, après de longs voyages qui ont fatigué plus ou moins cette partie; ces engorgements ne présentent ni poche ni réservoir, et il est ainsi peu difficile de les distinguer et de les caractériser.

Lorsque ces affections, encore récentes, dépendent de la fatigue, de efforts considérables, elles disparaissent assez souvent par le seul fait de la cessation de leur cause déterminante. Celles qui sont liées au lymphatisme du jeune âge, entretenues par une alimentation débilitante, disparaissent ordinairement lorsque la dentition est achevée, surtout lorsque les animaux, soustraits au pacage, sont mis au régime de l'avoine. Mais lorsqu'elles sont très-anciennes, les moyens les plus énergiques sont souvent impuissants à les faire disparaître. Il peut arriver qu'à la suite d'une action irritante, exercée sur la synoviale en hypersécrétion, l'inflammation naisse ou se ravive après s'être éteinte. Cette inflammation, contenue dans des limites mo-

dérées, n'est parfois que le prélude de la résolution; mais, plus violente, elle peut amener la suppuration et toutes ses conséquences. On constate parfois dans les articulations des corps flottants, fibreux, cartilagineux, ou même osseux, que l'on croit, en général, formés en dehors de l'articulation, dans laquelle ils tombent en refoulant la capsule en dedans, et après résorption de leur pédoncule. Ils déterminent des douleurs intermittentes ou continues, très-vives, lorsqu'ils viennent à être comprimés entre les os et les parties environnantes.

Le traitement de ces sortes de tumeurs est ordinairement difficile et très-souvent infructueux; on a employé différents moyens pour les faire disparaître, et presque généralement ils sont demeurés sans résultat; ces lésions sont en effet du nombre des plus rebelles. Cependant, lorsque les tumeurs sont récentes et peu considérables, que les sujets sont jeunes et d'ailleurs bien portants, on ne doit pas toujours désespérer de les voir disparaître avec le temps et un traitement convenable; mais, dans les cas même les plus heureux, on remarque que l'articulation qui a été ainsi lésée conserve une grande tendance à la récurrence, dès que les circonstances qui en ont provoqué le premier développement se présentent de nouveau. Ainsi, dans le cas où la cause résulte du séjour dans une écurie dont le sol est trop élevé en avant, si ce séjour ne dure pas longtemps et que les chevaux soient changés d'habitation pour être placés dans des écuries dont l'aire n'ait que l'inclinaison nécessaire à l'écoulement des eaux, il n'est pas très-rare de voir les *veggions* disparaître et ne plus revenir, à moins que la même cause ne se renouvelle, ou que d'autres causes accidentelles ne surviennent. Il est des poulains dont les jarrets se trouvent ainsi lésés à cause de certaines saisons ou de certaines localités; une saison plus favorable, le changement de lieu, un accroissement marqué des individus amènent souvent la disparition spontanée des *veggions*; on peut aussi y ajouter un traitement local bien indiqué. Si l'on a lieu de croire que les *veggions* sont le produit du défaut d'aplomb du cheval, une ferrure faite avec méthode peut concourir efficacement au succès du traitement qu'on juge indiqué. Mais lorsque les *veggions* sont anciens, volumineux, et que la membrane synoviale a contracté de l'épaississement ou d'autres altérations pathologiques, il est fort à craindre que l'espoir d'obtenir la résorption du liquide épanché ne soit nul.

Si les *veggions* sont le résultat de contusions, de blessures, ou d'autres violences extérieures, les petites saignées locales ou générales, les topiques émoullents et anodins, les pédiluves aqueux, les boissons blanches nitrées et le repos sont peut-être susceptibles de produire quelquefois de bons effets au début, surtout si l'on insiste sur eux avec persévérance. Si l'on obtient du mieux, on peut alors recourir aux révulsifs appliqués aux téguments mêmes qui recouvrent la partie malade. Ces révulsifs consistent en frictions ou applications vésicantes : teinture de cantharides, feux anglais, français, liniment Boyer, topique James, onguent vésicatoire, onguent de Lebas. Il faut parfois revenir deux, trois, quatre, cinq fois à ces agents à des intervalles de quinze, vingt jours, un mois. Il est bon de les alterner et de faire succéder les plus forts aux moins actifs, et *vice versa*, suivant l'indication, avant d'arriver au résultat désiré. Les fondants, frictions de pommade mercurielle double, de protoiodure, de deutiodure de mercure, d'iodure de potassium ioduré, de teinture d'iode, alternées entre elles ou avec les précédentes, rendent aussi de bons services, ainsi que des emplâtres de poix fondue avec térébenthine et cire, appliqués chauds sur les tumeurs synoviales et soutenus, lorsque cela est possible, par un bandage compressif. Il faut que les emplâtres restent en place environ quinze jours; ils cautérisent légèrement, compriment, en se desséchant, les tumeurs; c'est sans doute à cette double action que doivent être rapportés leurs bons effets.

Lorsque les agents précédemment énumérés sont reconnus inefficaces, la cautérisation actuelle est le moyen auquel on finit généralement par avoir recours. Il est véritablement héroïque, mais il a l'inconvénient de laisser à la peau des solipèdes des traces indélébiles. C'est pourquoi on a cherché à substituer à ses deux modes d'emploi les plus ordinaires, la cautérisation en pointes ou en raies, encore dite inhérente ou transcurante, d'autres procédés, tels que la cautérisation objective et la cautérisation médiate. Ces deux derniers moyens ne sont pas sans grands inconvénients. Mais quel que soit le mode d'application du feu, lui aussi peut rester impuissant à résoudre les tumeurs synoviales. Pour ce motif et même pour le motif beaucoup moins sérieux des traces qu'il laisse à la peau et que, chez les bêtes de luxe, on doit tenir à éviter, on a fait suivre ou précéder le feu de diverses opérations chirurgicales qui toutes ont pour but de faire évacuer le liquide des poches synoviales et de tarir ensuite, ou bien de contenir sa sécrétion dans les limites normales. Ces opérations sont : la ponction simple et directe avec le bistouri, le trocart; la ponction avec le cautère en pointe et l'aiguille à stéon; la ponction sous-cutanée, à l'aide du trocart et

du bistouri; l'incision des tumeurs dans toute leur étendue; la ponction directe ou sous-cutanée, suivie de l'injection d'un liquide destiné à modifier l'état de la synoviale; enfin l'électricité galvanique et la galvanopuncture.

VEST s. m. (vèst — du lat. *vestis*, vêtement). Féod. Acte par lequel le seigneur fondeur ou sa justice investissait l'acquéreur d'un héritage tenu en roture de la possession de cet héritage. Il *Droit de vest et de vest*, Droit qu'on payait au seigneur en prenant possession d'un héritage.

VESTA s. f. (vè-sta — nom mythol.). Astron. Petite planète découverte en 1807, et qui est placée entre Mars et Jupiter.

— Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la tribu des lamproyides, comprenant trois espèces, qui habitent Java et la Bolivie.

— **Encycl.** Astron. *Vesta* est la quatrième des petites planètes qui circulent autour du soleil, entre Mars et Jupiter. Elle fut découverte par Olbers le 29 mars 1807, à Brême. Sa distance au soleil est 2.36063, celle de la terre étant prise pour unité; la durée de sa révolution est de 3 ans 63 jours; son excentricité est 0,09018; enfin, le plan de son orbite fait un angle de 70° 8' 16" avec le plan de l'écliptique.

VESTA, divinité païenne, probablement d'origine persique, dont l'attribut était le feu et qui était chez les Romains la déesse du foyer domestique. En Crète, elle passait pour la fille aînée de Cronos et de Rhéa, et elle était restée vierge, à l'exemple de Minerve. On lui dédiait à ce titre une genisse âgée d'un an.

• On consacrait à Vesta, dit Creuzer, un feu pur, qui ne devait jamais s'éteindre et qui brûlait en son honneur sur l'autel domestique, c'est-à-dire sur le foyer. En effet, de même que la grande déesse du feu, Mithra, agit par un pouvoir invisible du sein de la terre où elle réside, de même, du fond de la maison où on l'honore, elle répand ses bénédictions sur la maison et la famille entière.

Le culte de Vesta était confié à des prêtresses qui, dans certains lieux, pouvaient être des veuves; mais, à Rome, les vestales devaient toujours être vierges. Leur principale fonction était d'entretenir le feu sacré; si ce feu venait à s'éteindre, il était aussitôt renouvelé, sans qu'on se servît, pour le rallumer, d'un feu matériel ordinaire. On employait seulement celui qu'on pouvait obtenir par les rayons du soleil, ou par un autre moyen extraordinaire. Plutarque dit que, pour parvenir à ce but, les Romains employaient un vase conique de cuivre, appelé *scaphia*, qui avait un petit trou au milieu, prolongé en forme de cylindre; on mettait au-dessous deux petites plaques sèches auxquelles le feu prenait facilement par l'effet du soleil. L'action de ces vases provenait de la réunion des rayons solaires en un seul point. C'est le même résultat que nous produisons avec nos verres lenticulaires, et l'usage de ce procédé chez les Romains a précédé de beaucoup d'années la célèbre invention des miroirs ardents d'Archimède.

Sextus dit que l'on se servait encore d'une plaque sèche, que l'on perforait avec une tarière de fer; d'autres auteurs disent que l'on frottait rapidement une plaque de laurier ou d'olivier contre un morceau de bois de hêtre. Le feu était produit, dans l'un et l'autre cas, par l'action du frottement. Ce moyen est connu, comme on sait, des peuples sauvages et n'a rien de plus extraordinaire que l'usage du briquet et du phosphore. Mais il suffisait à l'imagination superstitieuse du peuple que le procédé employé pour produire le feu sacré différait de celui qui servait pour la production du feu ordinaire.

Le culte de Vesta, établi à Rome par Numa, devint une des grandes institutions de la république et subsista jusqu'à la ruine de l'empire et l'avènement du christianisme; c'était dans le temple de Vesta qu'était placé le palladium, gage du salut de l'État. On la représentait portant le palladium, une clef dans une main et un sceptre dans l'autre, et ses médailles portent pour titre : *Vesta mater* (Vesta, mère de la patrie). Quelques statues de Vesta représentent une matrone tenant de la main droite un flambeau. Sur une médaille, elle est représentée tenant d'une main une sorte de cuiller appelée *scopula* et de l'autre une pique. Elle est tantôt voilée, tantôt sans voile, assise ou debout. V. **VESTALE**.

VESTALAT s. m. (vè-sta-la — rad. *vestale*). Antiq. rom. Corps des vestales. Il Espace de trente ans, pendant lequel les vestales devaient conserver leur virginité.

— Philos. soc. Dans le système de Fournier, Corps de jeunes gens et de jeunes filles vierges.

VESTALE s. f. (vè-sta-le — lat. *vestalis*, forme de *Vesta*). Antiq. rom. Nom donné aux prêtresses de Vesta, qui devaient demeurer vierges et entretenir le feu sacré dans le temple de la déesse.

— Par ext. Fille, femme d'une grande chasteté : *C'est une vestale, une vraie vestale. Il est peu de vestales.*

— Philos. soc. Dans le système de Fournier, Jeune fille vierge qui fait partie du vestalat.

— **Encycl.** Les *vestales* étaient choisies au-

tant que possible dans les premières familles et n'étaient point admises au-dessous de six ans ni au-dessus de dix ans. Il fallait qu'elles fussent exemptes de tout défaut corporel. Le temps de leur ministère durait trente années, pendant lesquelles elles devaient garder la chasteté. Les trente années accomplies, elles pouvaient se dévouer au sacerdoce et se marier. Elles jouissaient de privilèges et d'honneurs considérables, avaient le droit de tester sans curateur, n'étaient point soumises à la tutelle (les Romaines l'étaient toute leur vie), pouvaient se faire précéder de licteurs et étaient crues en justice sur leur simple parole. Leur présence sauvait la vie au criminel qu'elles rencontraient fortuitement pendant qu'on le menait au supplice. Il y avait des *vestales* en Italie, notamment chez les Sabins, avant la fondation de Rome. On en attribue l'institution dans cette cité à Numa. Il n'y eut d'abord que quatre; Servius Tullius (ou Tarquin) porta leur nombre à six. Le collège des *vestales*, après onze cents ans d'existence, fut aboli par Théodose l'an 399. Les dix premières années du service des *vestales* étaient employées à acquiescer les connaissances de leurs devoirs; les dix suivantes, à les mettre en pratique et à les observer scrupuleusement, et les dix dernières étaient consacrées à l'instruction des novices. D'où il résulte qu'il n'y avait jamais que six *vestales* en exercice, mais qu'il y avait au moins dix-huit *vestales* attachées au temple. La grande *vestale* pouvait être prise sur les six *vestales* hors d'exercice; elle pouvait également l'être sur les *vestales* honoraires; car il y avait des *vestales* honoraires, c'est-à-dire des *vestales* qui, après leur trente années obligatoires accomplies, obtenaient de rester attachées au temple.

La vie des *vestales* n'avait rien de fort rude ni de fort sévère. Elles étaient, il est vrai, logées dans l'enceinte du temple; mais elles n'y vivaient point en commun; chacune avait sa maison montée; elle y recevait ses parents et ses amis, leur donnait à manger et faisait les honneurs de sa table avec plus de liberté qu'une dame romaine n'aurait fait chez elle. S'il arrivait qu'elles eussent besoin de changer d'air, par raison de santé, le grand pontife les remettait entre les mains de quelques dames romaines d'une vertu reconnue, qui briguaient cette charge comme un honneur.

L'offre volontaire d'une fille par son père était récompensée par des honneurs. Suétone, dans la *Vie d'Auguste*, dit que si, dans ce temps, des pères s'achetaient de soustraire leurs enfants au culte de Vesta par des motifs particuliers, d'autres allaient au-devant du choix public. Ainsi Auguste, en sa qualité de souverain pontife, remercia Fonteius Agrippa et Domitius Polion d'avoir offert leurs filles. Le choix tomba sur celle de Polion, parce que Fonteius avait divorcé avec sa femme. La jeune fille refusée ne resta pas néanmoins sans récompense : Tibère lui assigna une dot de 1 million de sesterces.

Auguste rendit, en l'an 756 de Rome, un édit en vertu duquel on put désormais prendre les *vestales* même parmi les filles d'affranchis. Il arriva aussi qu'on admit au vestalat Junia, sœur de Silanus, dans un âge plus avancé que celui qui était prescrite.

La loi qui pourvoyait au remplacement des *vestales* dont le temps de service était accompli était la loi Pappia. Le grand pontife, en vertu de cette loi, choisissait vingt jeunes Romaines, que l'on prenait dans toutes les classes, pourvu seulement qu'elles remplissent les conditions prescrites. Les vingt noms étaient mis dans une urne devant les pontifes assemblés, devant les *vestales* et en présence du peuple. Le souverain pontife procédait au tirage par le sort; le premier nom qui sortait de l'urne désignait la *vestale*, que l'on supposait ainsi choisie par la déesse.

Lorsqu'un père faisait volontairement l'offre de sa fille, ou que, contraint par la loi, il la conduisait lui-même au temple pour qu'elle fût admise dans l'ordre des *vestales*, il la remettait au souverain pontife assis dans un fauteuil. On appelait cet acte *prise de vestale*, parce que le pontife prenait la jeune fille des mains du père et semblait la lui arracher, suivant la formule juridique. Il la déclarait aussitôt affranchie de l'autorité paternelle, sans autre formalité ni cérémonie, et l'emmenait comme prise de guerre. Siôt qu'on avait reçu une *vestale*, on lui coupait les cheveux et on attachait sa chevelure à une branche de lotus, ce qui était regardé comme une marque d'affranchissement et de liberté. La *vestale* laissait ensuite sa chevelure croître à son gré et flotter sur ses épaules ou lui donnait toutes les formes que l'art et le goût mettaient à son service. Elle recevait un habillement spécial, recouvrait d'une tunique de toile très-fine et d'une blancheur éblouissante, ainsi que d'un long manteau de pourpre qui, en descendant des épaules, laissait l'un des bras à découvert.

Dans les jours de fêtes et pendant les sacrifices, les *vestales* rehaussaient encore la dignité de leur costume par des ornements extraordinaires. Elles portaient une espèce de turban qui allait jusqu'aux oreilles et ne dérobaient aux regards aucune partie du visage; elles y attachaient des rubans dont quelques-uns flottaient jusqu'au sein.

La principale fonction des *vestales* étant de

maintenir nuit et jour, sans interruption, le feu sacré, on doit admettre qu'elles avaient une règle fixe pour se distribuer les heures de service. Chez les Grecs, on conservait le feu dans des lampes où l'on mettait de l'huile une fois par an; une seule garde suffisait pour l'entretenir; mais à Rome, dans le temple de Vesta, les prêtresses maintenaient le feu dans des vases de terre placés sur l'autel, et dans lesquels il fallait mettre à temps les matières nécessaires pour empêcher l'extinction du feu.

Outre la conservation de cette flamme sacrée, les *vestales* étaient obligées de faire, dans l'intervalle de la nuit, des prières et des sacrifices particuliers, qui rendaient leurs fonctions plus pénibles. « Quelle est cette injustice, disait Sénèque, qui force de jeunes vierges à interrompre leur sommeil pendant la nuit, pour venir faire des sacrifices, tandis que tant de femmes du monde sont plongées dans un doux et profond repos? » Elles devaient aussi adresser continuellement aux dieux des vœux pour la conservation et la félicité de l'empire romain. Leurs prières étaient considérées comme les plus efficaces pour le salut public.

Tous les ans, au 15 mai, les *vestales* jetaient dans le Tibre trente petites figures d'hommes faites de jonc ou d'autre matière semblable; ces figurines représentaient, disait-on, trente habitants d'Agrigente qu'on prétendait s'être noyés dans ce même endroit. Cette cérémonie devait avoir un autre sens que nous ignorons.

Les *vestales* étaient des conseillères publiques. On les employait souvent pour rétablir la paix dans les familles, pour réconcilier des ennemis, pour suppléer dans certaines conjonctures au silence de la loi. A certains jours de l'année, elles se transportaient chez le pontife-roi ou le grand maître des sacrifices, qui occupait le second rang dans la hiérarchie religieuse des Romains. Elles exhortaient à remplir scrupuleusement ses devoirs, à ne point négliger les sacrifices ordonnés par les dieux, à modérer ses passions, à se borner lui-même aux fonctions de son état, en s'isolant de toute affaire civile ou militaire; à faire connaître au peuple le vrai culte, à ne s'entretenir avec lui que de choses relatives aux sacrifices et aux saints mystères; à se maintenir dans cet esprit de modération et de recueilement convenable à sa qualité de prêtre... *Vigilans, rex? vigila...* Telle était la formule sacrée qu'elles adressaient au pontife-roi : Veilles-tu, roi? veille... formule qui, dans la bouche des *vestales*, rappelle singulièrement la parabole des cinq vierges sages de l'Evangile.

Les *vestales* avaient des fêtes solennelles appelées *vestales*, dont la principale était célébrée le 5 juin de chaque année en l'honneur de Vesta.

Les biens des *vestales*, dit Symmaque, étaient communs avec le peuple dans les temps de disette. Elles nourrirent une quantité de pauvres incapables de gagner leur vie et ne permettaient pas qu'aucun fût dans la nécessité de mendier. Elles étendaient même leur bienfaisance sur les étrangers indigents, auxquels on fournissait dans un hospice particulier ce qui était nécessaire à leur subsistance. Ce caractère bienfaisant de l'institution des *vestales* portait non-seulement les empereurs, mais encore les simples citoyens, à faire des dons et des legs en faveur des *vestales*. C'est ainsi que la jeune Cornelia, ayant été admise dans l'ordre à la place de la *vestale* Scanzia, reçut de Tibère un présent de 2,000 sesterces. Une statue fut érigée à la *vestale* Suffetia pour un champ dont elle gratifia le peuple romain. Lorsqu'il arriva plus tard qu'elles furent privées de leurs biens par les empereurs, une disette étant survenue, le peuple pensa que les plus tristes effets en auraient été évités si les *vestales* n'avaient pas été déposées.

Les peines auxquelles les *vestales* étaient soumises étaient aussi terribles que les honneurs qu'on leur rendait étaient grands. Celles qui avaient, par leur négligence, laissé éteindre le feu sacré étaient battues de verges par le grand prêtre. Les *vestales* infidèles à leur vœu de chasteté étaient, dans le principe, lapidées, tandis que leur complice périssait sous les verges. Tarquin l'Ancien établit un nouveau supplice, il les fit ensevelir vivantes; cette loi fut souvent exécutée et se maintint pendant neuf cents ans.

Le supplice de la *vestale* qui manquait au vœu de virginité s'accomplissait avec des formes solennelles. Un deuil général était décrété, les boutiques étaient fermées, toutes les affaires suspendues. Le complice de la coupable, s'il était arrêté, devait mourir sous les coups de fouet; quant à la *vestale*, on la descendait dans un étroit caveau muré où elle trouvait un petit lit, une lampe allumée, un peu de pain, de l'eau et de l'huile; la pierre de ce sépulcre était refermée sur elle et scellée.

Nos poètes et nos prosateurs font souvent allusion aux *vestales*, au feu sacré qu'elles étaient chargées d'entretenir ou au supplice qu'elles encouraient en perdant leur virginité. Notons en passant l'erreur commise par Alexandre Dumas et Jules Simon dans deux des phrases suivantes. Ces écrivains semblent croire qu'on enterrait vivante la *vestale* qui

laissait éteindre le feu; dans ce cas, elle n'é-
tait punie que du fouet.

• Béranger avait rêvé une pièce dans le
genre d'Aristophane et commencé une sa-
tire de mœurs contemporaines sous le nom
des *Hermaphrodites*. La jeunesse dorée avait
fourni le sujet; mais le poète lui-même fut
mécontent de son œuvre; il l'*enterra vivante*
comme une vestale qui a laissé mourir le feu
sacré.

ALEX. DUMAS.

• Dans les grandes manufactures, c'est le
moteur qui est tout. Quand le charbon est
allumé, il faut que le métier travaille. Et
comme les machines ont une valeur consi-
dérable dont l'intérêt court même la nuit, il y
a des patrons dont l'usine ne chôme jamais,
et dont la chaudière ressemble au feu des
vestales, qu'on ne devait pas laisser éteindre
sous peine de mort.

JULES SIMON.

• Lorsqu'une révolution arrivait dans l'an-
cien monde, les livres rares, les monuments
des arts disparaissaient; la barbarie sub-
mergeait une autre fois la terre, et les hom-
mes qui survivaient à ce déluge étaient obli-
gés, comme les premiers habitants du globe,
de recommencer une nouvelle carrière. Le
flambeau expiré des sciences ne trouvait
plus de dépôt de lumières où reprendre la
vie. Il fallait attendre que le génie de quel-
que grand homme vint y communiquer le
feu de nouveau, comme la *lampe sacrée des*
vestales, qu'on ne pouvait rallumer qu'à la
flamme du soleil, lorsqu'elle venait à s'é-
teindre.

CHATEAUBRIAND.

Toi, qu'aux douleurs de l'homme un dieu caché con-
Compagne sous les cieux de l'humble humanité, [vie,
Passagère immortelle, esclave de la vie

Et reine de l'éternité,
Ame, aux instants heureux comme aux heures funè-
Rayonne au fond de mes ténèbres; [bres,
Règne sur mes sens combattus;
Oh! de ton sceptre d'or romps leur chaîne fatale,
Et nuit et jour, pareille à l'antique vestale,
Veille au feu sacré des vertus.

V. HUGO.

Vestale (LA), tragédie lyrique en trois ac-
tes, paroles de Jouy, musique de Spontini;
représentée pour la première fois à l'Acadé-
mie impériale de musique le 11 décembre
1807. Ce chef-d'œuvre faillit ne pas voir le
jour. Le jury de l'Opéra, auquel le compo-
siteur romain dut soumettre sa partition, dé-
clara que le style en était bizarre, l'harmonie
défectueuse, l'orchestration bruyante, que
certains passages étaient complètement inin-
telligibles, en accordant toutefois qu'on y re-
marquait çà et là quelques belles choses;
enfin il fut d'avis que l'ouvrage ne devait pas
être exécuté. Non-seulement un tel juge-
ment était peu court à l'égard d'un musi-
cien qui avait fait jouer déjà quatorze opé-
ras environ à Naples, à Venise, à Parme, à
Florence, mais il témoignait des innovations
hardies, alors inconnues, dont Spontini de-
vait enrichir l'art musical. L'impératrice Jo-
sephine décida que la *Vestale* serait mise à la
scène. Persuis et Rey, musiciens médiocres,
furent chargés de la révision de cette œuvre
de génie, et Spontini dut refaire plusieurs
morceaux. Les répétitions durèrent un an, et
les frais de copie s'élevèrent à la somme de
10,000 francs. Enfin l'opéra fut joué et eut un
succès immense qui dura trente ans.

Au premier acte, le théâtre représente le

O! des in-for, tu-nés, dé-es-se tu-té-lai-re!
La-tone, é-cou-le ma-pri-è-re!
Mon der-nier vœu doit-te né-chir;-
Daigne, a-vant que j'y tom-be, É-car-ter, É-car-ter de ma
tom-be Le mor-tel-a-do-ré, Le mor-tel-a-do-ré
ré pour qui je vais mou-rir; Ah! daigne é-car-ter le mor-
tel-a-do-ré pour qui je-vais, je-vais-mou-rir!

xv.

Forum et le temple de Vesta. Licinius revient
vainqueur des Gaulois et va recevoir les hon-
neurs du triomphe; mais Julia, sa fiancée, est
entrée pendant son absence dans le collège
des Vestales, et c'est elle-même qui doit dé-
poser la couronne du triomphe sur le front du
héros, son amant. Licinius, plus épris que ja-
mais, déclare à Julia qu'il ira pendant la
nuit la ravir dans le temple pour lui faire
partager sa destinée. L'acte se termine par
des jeux publics.

Au second acte, la grande vestale remet à
Julia la verge d'or qui doit servir à attiser le
feu sacré. A peine s'est-elle retirée que les
devoirs de la prêtresse et la passion de l'a-
mante viennent tour à tour bouleverser le
cœur de Julia. Cédant à l'empire d'un pre-
mier amour, elle ouvre à Licinius la porte
du temple. Au moment le plus pathétique de
leur entretien, le feu s'éteint sur l'autel. Ils
comprendent aussitôt toute l'horreur de leur
situation. Cinna accourt pour arracher son
ami Licinius à la fureur du peuple ameuté
aux portes du temple; il l'entraîne. Les ves-
tales arrivent et trouvent Julia évanouie sur
les marches de l'autel. On la dépouille de ses
ornements sacrés, et le grand pontife pro-
nonce la sentence de mort en couvrant la
jeune fille d'un voile noir. Elle sort escortée
par les licteurs.

Au troisième acte, les spectateurs voient la
fosse où la prêtresse parjure à ses serments
doit être ensevelie vivante. Licinius se livre
à toute sa fureur; il apprend que l'armée
reste insensible à sa cause et qu'il ne peut
compter que sur un petit nombre d'amis prêts
à périr avec lui. Le funèbre cortège s'a-
vance. Julia se prépare au sacrifice de sa vie
et adresse une prière aux dieux, quand Lici-
nius, à la tête de quelques soldats, se pré-
sente et se déclare coupable du sacrilège
dont on punit son amante. Les prêtres de-
mandent sa mort; le tumulte est à son com-
ble. Tout à coup la foudre éclate et vient ral-
lumer le feu de l'autel. Licinius et Cinna re-
tiennent de la tombe Julia évanouie. Le pontife
cède à la volonté divine, manifestée par un
tel prodige, et un dernier tableau montre les
deux époux dans le cirque de Flore, prési-
dant aux jeux et aux danses en l'honneur de
Vénus Erycine.

Presque tous les morceaux de la partition
sont remarquables à différents titres. Le se-
cond acte renferme les beautés les plus sa-
illantes; le charme de l'expression et l'ampleur
du style, la tendresse et la vigueur y domi-
nent tour à tour. Nous rappellerons seule-
ment aux amateurs le duo entre Licinius et
Cinna : *Unis par l'amitié*, qui offre une des
phrases les mieux inspirées qui aient été écri-
tes; la prière de Julia :

O des infortunés, déesse tutélaire!
Latone, écoute ma prière!
Mon dernier vœu doit te féliciter;
Daigne, avant que j'y tombe,
Ecarter de ma tombe
Le mortel adoré pour qui je vais mourir.

Dans cette scène pathétique, le musicien s'est
surpassé. L'air : *Impitoyables dieux*, porte
l'empreinte de la violence, comme la cava-
tine : *Les dieux prendront pitié*, celle de la
douceur. Le finale du second acte est un des
plus émouvants qui soient au théâtre. Ici
Spontini a été créateur d'une nouvelle forme
lyrique. Il s'est pénétré de la situation.

Cet ouvrage fut repris à l'Opéra le 16 mars
1854, avec Roger, Obin, Bonnehée, Mlles Poin-
sot et Sophie Cruvelli. Cette reprise n'eut
pas tant de succès qu'on eût pu espérer; le
chef-d'œuvre de Spontini fut faiblement in-
terprété et peu compris du public.

Nous citons la prière de la vestale.

Vestale (LA), opéra-série en trois actes,
musique de Mercadante; représenté sur le
Théâtre-Royal italien le 23 décembre 1841.
Le sujet de la pièce est le même que celui de
l'opéra de Spontini; mais quelques incidents
diffèrent et le dénouement est conforme à la
coutume barbare de la religion des Romains.
La vestale est enterrée vivante. Son amant,
Decio, veut tuer le grand prêtre et se tue
lui-même. Quoique la tragédie se déroule jus-
qu'au bout dans toute son horreur, la musi-
que a un caractère moins dramatique que
celle de l'opéra français. La scène s'ouvre
par un chœur de vestales : *Salve, salve*, d'un
effet gracieux. La vestale Emilia et sa con-
fidente Giunia chantent ensuite un duetto :
Di conforto un raggio, parfaitement écrit pour
les voix. Le chœur triomphal et la marche
manquent de grandeur. C'est pendant le cou-
ronnement du triomphateur que Decio ap-
prend que celle qu'il aime est vestale. Cette
scène amène le finale du premier acte, qui
débuté par un andante admirable : *Quanto*
mi cinge. La mélodie, d'un style noble et pa-
thétique, est traitée en septuor avec une am-
pléure et une richesse d'effets qui en font un
chef-d'œuvre. L'introduction du second acte
offre un quatuor instrumental d'une sonorité
très-dramatique, et telle qu'on en entend ra-
rement d'aussi expressive. Le basson, le haut-
bois, la flûte, auxquels viennent se joindre
les notes les plus graves de la clarinette, ont
été choisis par le compositeur pour rendre sa
pensée. La prière de la vestale : *Giunia se*
june al cielo ascendere, est distinguée et tou-
chante. Le feu s'est éteint; le grand prêtre,
accompagné des vestales, entre en scène et
chante un air avec chœurs d'un effet saisis-
sant : *Versate amare lagrime*. Le finale a paru
un peu monotone. Au troisième acte, le mor-
ceau le plus saillant est l'air chanté par Tam-
burini : *Se non potrà la vittima*. Les chœurs
sont généralement bien traités, et l'orchestra-
tion témoigne du goût et de la science du res-
pectable directeur du Conservatoire de Na-
ples. Mme Grisi et Albertazzi ont interprété
avec talent les rôles de la vestale et de Giu-
nia; Mario, Morelli et Tamburini, ceux de
Decio, du grand prêtre et de Publio.

VESTALIES s. f. pl. (vè-sta-li). Antiq. rom.
Fêtes en l'honneur de Vesta. || On dit aussi
VESTALINNÉS.

— Encycl. La principale de ces fêtes était
célébrée le 5 juin de chaque année. Ce jour-
là, le temple de Vesta était ouvert; on y fai-
sait des prières publiques et de grands sacri-
fices en présence de la foule pour la prospé-
rité du peuple romain. Les prêtresses pre-
naient leurs habilements les plus magnifiques.
Il était permis à tout le monde de pénétrer
dans l'intérieur du temple, où les objets sa-
crés exposés aux yeux du public étaient con-
fiés à la garde des vestales, couverts d'un
voile et entourés d'épis de blé. C'était là une
allusion aux usages des premières vestales,
qui avaient coutume d'aller dans les champs
ramasser les épis échappés aux moissonneurs,
pour en faire ensuite de la farine qui servait
dans leurs sacrifices.

Les auteurs se sont expliqués d'une ma-
nière différente sur les objets qui étaient
ainsi offerts à la vue du peuple. Quelques-
uns prétendent que c'étaient les images de
Castor et de Pollux; d'autres, celles d'Apol-
lon et de Neptune. Pline parle d'une divinité
particulière, réverée par les vestales, et qui
était considérée comme la protectrice des en-
fants et des généraux d'armée; on avançait
encore, selon Plutarque, que les vestales
conservaient deux petits tonneaux, l'un vide
et ouvert, l'autre plein et fermé, qu'elles
seules pouvaient voir; or, cet usage aurait
eu quelque rapport avec ce que dit Homère
sur les tonneaux placés dans le temple de Ju-
piter, l'un rempli de maux et l'autre de biens.
Mais, quoi qu'il y ait de vrai dans ces hypo-
thèses, il ne paraît pas qu'on ait pu exposer
aux yeux du peuple des objets qui ne devaient
être vus que des seules vestales. Il est pro-
bable que l'on montrait ainsi des objets se ra-
tachant aux origines de Rome, de même que
dans les églises on expose des objets se ra-
tachant aux origines chrétiennes. Dans leur
nombre, faut-il comprendre le palladium
sacré auquel étaient attachés les destins de la
ville éternelle et qui était conservé par les
vestales? Cela est douteux; car si le peuple
entier avait pu voir le palladium, nous au-
rions sur ce célèbre monument des renseigne-
ments qui manquent à l'histoire.

Le jour de la grande fête de la déesse, il
était aussi d'usage de danser publiquement
dans les rues. On apportait en don aux ves-
tales des viandes exquises pour être offertes
à Vesta. Les dames romaines venaient pieds
nus au temple et au Capitole. L'usage d'ôter
sa chaussure ne s'appliquait pas seulement,
du reste, au culte de Vesta; on l'observait
pour la plupart des actes du culte divin en
général, en signe de vénération et d'humilité,
et cela dans tous les rangs de la société.

VESTE s. f. (vè-ste — du latin *vestis*, vê-
tement, qui correspond au sanscrit *vasna*, *va-*
sana, *vasman*, *vastra*, *vāsa*, *vāsas*, etc., vê-
tement en général, de la racine *vas*, se vêtir,
couvrir. A la même famille appartiennent :
le zend *vastra* et *vanhana*, vêtement; le grec
esthes, *esthos*, même sens, *estheō*, vêtir, avec
perte du digamma, et aussi *enumi*, pour *Fen-*
numi, vêtir, *eanos*, *eianos*, pour *Fesanos*, exac-
tement le sanscrit *vasana* et *eima*, *emma*,

pour *Fesma*, exactement le sanscrit *vasman*;
l'irlandais *fasradh*, erse *fasair*, *fasrach*, avec
le sens spécial de harnais, *fasair* pour *fas-*
sair, *fasair*, exactement le sanscrit *vastra*, et
aussi l'irlandais *earradh*, vêtement, pour *ear-*
radh et *fasradh*; le kymrique *guisg*, armo-
ricain *guisk*, cornique *guesk*, vêtement; le go-
thique *vasti*, vêtement, tunique, *ga-vaseins*,
vêtement, *vas-jan*, *ga-vasjan*, vêtir; le
scandinave *vesti*, vêtement de dessous, *vest*,
tunique; l'ancien allemand *wasti*, *westi*, *wes-*
ter; en composition seulement; l'allemand
moderne *weste*, gilet. La branche lithuano-
slave fait ici défaut, mais il faut ajouter en-
core l'albanais *vesh*, vêtir, et *veshura*, vête-
ment). Vêtement de dessous, à basques très-
courtes, ou même sans basques, qui couvrait
la partie supérieure du corps : *Veste de drap*.
Veste de velours. *S'il est en veste*, l'homme
d'énergie obtient à peine un regard. (Balz.) ||
Autrefois, Vêtement sans manches, qui se
portait sous l'habit, et qui a été remplacé par
le gilet : *Veste de satin*. *Vests brodées en or*,
en argent, *en soie*. || Sorte de vêtement long,
qui portait les Orientaux : *Une veste de drap*
d'or.

— Pop. Insuccès, échec, fiasco : *Rempor-*
ter une veste. *Ramasser une veste*.

— Loc. fam. *Assieds-toi sur ma veste*, et
prends garde de casser ma pipe, Invitation
ironique de se taire, que l'on fait à quelqu'un
par qui l'on est importuné.

— Comm. *Toile à vestes*, Sorte de toile de
lin, tantôt de la couleur naturelle du lin, tan-
tôt teinte en gris plus foncé, qui se fabriquait
anciennement dans plusieurs localités de la
Normandie, surtout à Toccoville, et que l'on
employait le plus souvent pour faire des gi-
lets, alors appelés *vestes*, et des doublures.

VESTEL s. m. (vè-stèl — rad. *Vesta*). Phi-
los. soc. Dans le système de Fourier, Nom
donné aux jeunes gens qui conservent leur
chasteté pendant quelques années.

VESTENA-NOVA, bourg du royaume d'Ita-
lie, province de Vérone, mandement et dis-
trict de Tregnago; 2,600 hab.

VESTERAS, ville et préfecture de Suède.
V. **VESTERAS**.

VESTIAIRE adj. (vè-si-è-re — lat. *vestia-*
rius; de *vestis*, habit). Qui a rapport au vê-
tement : *Arts vestiaires*.

— s. m. Lieu où l'on serre les habits dans
une communauté : *Le vestiaire d'un couvent*.
|| Pièce où les membres d'une assemblée po-
litique, d'un tribunal, revêtent et déposent
leur costume : *Le vestiaire du Sénat*. Le ves-
tiaire de la chambre de cassation. || Endroit
où l'on dépose certains vêtements et quelques
accessoires que l'on ne porte que lorsqu'on
est dehors : *Déposer son manteau, son para-*
pluie, sa canne au vestiaire.

— Dépense que l'on fait pour les habits des
religieux, des religieuses; argent qu'on leur
donne pour s'habiller.

— Hist. Officier du palais des empereurs de
Constantinople, chargé du soin des vête-
ments.

— Ornith. Syn. de DRÉPANIS.

• **VESTIBULAIRE** adj. (vè-si-bu-lè-re —
rad. *vestibule*). Anat. Qui appartient, qui a
rapport au vestibule de l'oreille : *Cavité ves-*
tibulaire. *Rampe vestibulaire du linéon*.

— Chir. *Taille vestibulaire*, Opération de
la taille de la femme, faite par le vestibule.

VESTIBULE s. m. (vè-si-bu-le — lat. *ves-*
tibulum, mot que plusieurs étymologistes font
venir de *Vesta*, la déesse du feu et le feu lui-
même, parce que les Romains entretenaient
du feu près de la porte de leur maison. Cur-
tius croit que *vestibulum* est composé de *ve*,
préfixe négatif, et de *stabulum*, proprement
lieu). Pièce par laquelle on entre dans un
édifice, et qui sert de passage pour aller aux
autres pièces :

Un petit escalier, un petit vestibule
Une petite chambre, un salon minuscule,
Un boudoir tout petit, petit. Tenez, ce soir,
J'apporterai son plan pour vous le faire voir!
ROLLAND et DU BOYS.

— Fig. Introduction, ce qui prépare, ce qui
conduit : *La maison de prêt sur gage, le prêt*
fût-il gratuit, est le vestibule de l'hôpital.
(Proudh.)

— Anat. Première partie du labyrinthe de
l'oreille. || Ensemble des parties de la vulve
jusqu'à la membrane hymen exclusivement.
|| Espace triangulaire limité par les ailerons
des nymphes et l'orifice de l'urètre.

— Encycl. Archit. Les Grecs donnaient au
vestibule le nom de *prodomos* ou *prothyron*;
c'était une sorte de cour, située entre la porte
d'entrée et la voie publique. On y recevait
ceux qui venaient saluer le maître de la mai-
son, de manière que, sans entrer dans
l'intérieur, ils ne restassent pas dans la rue.
Vitruve nous apprend, dans la description de
la maison romaine, que le vestibule était un
local de simple nécessité et sans aucune dé-
coration. C'était un de ces endroits, comme
la cour et les galeries, où tout le monde en-
trait librement; c'était donc, en quelque sorte,
une partie extérieure, et tous ceux qui ont
essayé de dessiner, d'après les indications de
Vitruve, une maison romaine ont fait du ves-
tibulum un espace ouvert par devant et sans
aucune clôture.

Tels étaient les vestibules dans l'antiquité.

De nos jours, le *vestibule* communie ordinairement à la cour ou au jardin. Il donne accès au rez-de-chaussée, et l'escalier principal vient y aboutir. Le *vestibule* est le premier endroit où l'on entre. C'est là aussi que se tiennent les gens de service. On distingue, dans l'architecture, deux sortes de *vestibules*. Les uns sont formés du côté de l'entrée par des arcades, ils sont quelquefois clos de châssis vitrés; d'autres sont ouverts et se composent de colonnes ou de pilastres, qui servent de décoration aux murs de face de la maison.

La première espèce de ces *vestibules* appartient aux palais; ils sont quelquefois ornés d'ordres de colonnes, de niches avec des statues. Mais comme nos édifices ne sont point construits sur un plan uniforme, ainsi que l'étaient ceux de l'antiquité, il est impossible de décrire exactement nos modernes *vestibules*. Il y a sur la nature de cette pièce, sur sa situation, sur son ordonnance, autant de diversité que de monuments. L'usage affecte même le mot *vestibule* à beaucoup d'édifices qui ne sont ni des maisons ni des palais. Ainsi, l'on dit dans le style noble le *vestibule* du temple, pour désigner le porche d'une église. Les Grecs avaient le mot *pronaos* (avant le temple). On donne, non moins improprement, le nom de *vestibule* à une espèce de petite antichambre qui sert d'entrée à un médocr appartement.

Un *vestibule* ne comporte, en aucun cas, ni meubles, ni glaces, ni tableaux, ni riches ornements; il est décoré avec des pilastres, des colonnes simples, quelquefois, mais rarement, des statues.

Les architectes distinguent plusieurs sortes de *vestibules* :

1^o Le *vestibule* à ailes, qui, outre le grand passage du milieu couvert en berceau, est séparé par des colonnes de ce que l'on nomme des ailes ou bas-côtés plafonnés. Tel est le beau *vestibule* du palais Farnèse à Rome. Quelquefois les bas-côtés sont voûtés, comme ceux du grand pavillon au Louvre. 2^o Le *vestibule* en péristyle, divisé en trois parties; tel est celui qui se trouve au milieu du palais de Versailles. 3^o Le *vestibule* figuré, formant des avant-corps ou des arrière-corps revêtus de pilastres et de colonnes; tel est le *vestibule* du château de Maisons. 4^o Le *vestibule* octostyle rond, à huit colonnes, adossées comme au Luxembourg (côté du jardin), ou isolées, comme à l'ancien hôtel de Beauvais. 5^o Le *vestibule* simple ayant ses faces opposées également décorées; tels sont les *vestibules* du palais des Tuileries et de l'hôtel de ville de Lyon. 6^o Le *vestibule* tétrastyle, à quatre colonnes isolées et en rapport avec des pilastres ou d'autres colonnes engagées; tel est le *vestibule* des Invalides.

— Anat. Le *vestibule* est situé dans l'oreille interne, en dedans du promontoire, entre les canaux demi-circulaires et le limaçon. Cette cavité, un peu aplatie de dehors en dedans, présente, d'après M. Sappey, 0,004 dans son diamètre transversal, 0,005 dans son diamètre vertical et 0,006 d'avant en arrière. Sur les parois du vestibule, on trouve sept grands orifices, trois dépressions, une crête et de nombreux pertuis osseux. L'un des sept orifices est la fenêtre ovale fermée par la base de l'étrier et située sur la paroi externe, un autre orifice est situé à la partie antérieure et inférieure du vestibule; c'est l'embouchure de la cavité du limaçon appelée orifice de la rampe vestibulaire du limaçon. Les cinq derniers orifices sont tous situés sur la paroi postérieure du vestibule; ils constituent les embouchures des trois canaux demi-circulaires. Il n'y a que cinq embouchures au lieu de six, parce que deux des trois canaux demi-circulaires se réunissent par l'une de leurs extrémités avant d'arriver au vestibule. Il semble que la fenêtre ronde devrait aussi être apparente dans le vestibule. Elle en est séparée par une cloison osseuse, qui prend naissance au-dessus d'elle et qui se porte dans l'intérieur du limaçon, de sorte que cette cloison limite par sa face supérieure le vestibule, et par sa face inférieure un conduit spécial ou rampe tympanique du limaçon. C'est à l'extrémité postérieure de cette rampe qu'est placée la fenêtre ronde. En d'autres termes, le vestibule forme une cavité au-dessous de laquelle est un aqueduc; la cavité et l'aqueduc se continuent vers le limaçon. Les dépressions sont situées, toutes les trois, sur la paroi interne; l'une est supérieure, une autre inférieure, la troisième postérieure. La supérieure est appelée fossette semi-ovoïde; l'inférieure est connue sous le nom de fossette hémisphérique, et la postérieure a reçu celui de fossette sulciforme. La première est en rapport avec l'utricule du labyrinthe membraneux, la deuxième avec le sacculle. La crête est une saillie osseuse, dirigée d'arrière en avant entre les fossettes hémisphérique et semi-ovoïde et terminée à sa partie antérieure par un petit renflement; c'est la pyramide du vestibule. De nombreux pertuis peuvent être observés sur la paroi du vestibule. L'un d'eux, isolé, est situé au fond de la fossette sulciforme; c'est l'orifice vestibulaire de l'aqueduc du vestibule, qu'on étudie en ostéologie sur la face postérieure du rocher. L'artère du vestibule le traverse. Les autres pertuis sont extrêmement nombreux et forment trois groupes ou portions criblées. Un groupe se trouve placé en partie sur la pyramide, en partie

dans la fossette semi-ovoïde; on l'appelle tache criblée antérieure. Un groupe moyen est situé au fond de la fossette hémisphérique et constitue la tache criblée moyenne. Enfin, en arrière de la fossette sulciforme et au niveau de l'orifice ampullaire du canal demi-circulaire postérieur, on voit un troisième groupe qui constitue la tache criblée postérieure. Ces taches criblées sont percées de trous qui donnent passage aux branches terminales du nerf auditif. V. OREILLE.

On appelle encore *vestibule* de la vulve une surface triangulaire d'une étendue de 0,02 environ, limitée en haut par le clitoris, en bas par le méat urinaire, et de chaque côté par les petites lèvres, qu'il faut écarter pour l'apercevoir; cette surface est plane et pourvue de petites papilles.

VESTIE s. f. (vè-sti). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des solanées, type de la tribu des vestiées, dont l'espèce type croît au Chili.

VESTIÉ, ÊE adj. (vè-stié — rad. *vestie*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre vestie.

— s. f. pl. Tribu de la famille des solanées, ayant pour type le genre vestie.

VESTIER (Antoine), peintre français, né à Avallon (Yonne) en 1740, mort à Paris en 1824. Il visita la Hollande, l'Angleterre, puis se fixa à Paris, où il se fit connaître par des portraits à l'huile et par des miniatures. Vestier fut agréé en 1785 à l'Académie de peinture et reçu académicien en titre en 1786. Beaucoup de ses portraits figurèrent aux expositions du Louvre. On cite notamment ceux de Pierre, de Mme Dumont et de la fille de Vestier. Cet artiste excellait dans les accessoires et les draperies; mais le modèle de ses figures et le coloris laissent à désirer.

VESTIGE s. m. (vè-sti-je — lat. *vestigium*, trace, mot dont l'origine est controversée. Curtius croit que *vestigium* est formé de *ve*, préfixe marquant séparation, et d'un primitif *stigh*, monter. Ainsi le latin *vestigium* signifierait proprement absence de montée. Corssen repousse l'explication de Curtius et fait venir *vestigium* de la racine sanscrite *vas*, dans l'acception de laisser, rester). Empreinte que laisse le pied de l'homme ou de l'animal : Son pied n'a laissé aucun vestige. Certains animaux antédiluviens ont laissé des vestiges qu'on a étudiés avec beaucoup de sagacité.

— Par ext. Traces, marques substantives de ce qui a péri : De cette tour il ne reste que des vestiges. Cette ville a péri sans laisser de vestiges.

— Fig. Mémoire, preuve substantielle d'une chose qui n'existe plus : Il est probable que les feux de la Saint-Jean sont un vestige de l'adoration des éléments. (B. Const.)

— Suivre les vestiges de quelqu'un, Imiter sa conduite : Il a suivi les vestiges de ses aïeux. (Acad.)

— Philos. Dans le système cosmologique de saint Thomas d'Aquin, l'effet qui représente la cause sans en reproduire la forme.

— Chir. Fracture du crâne sans séparation, sans écartement des parties.

— Syn. Vestige, trace. V. TRACE.

VESTIMENTAL, ALE adj. (vè-sti-man-tal, a-le — du lat. *vestimentum*, vêtement). Qui concerne les vêtements : Il dut se montrer élégamment tenu, suivant les lois VESTIMENTALES qui régissent les différentes heures de la journée. (Balz.) Inus.

— Comm. Essence vestimentale, Essence propre à nettoyer, dégraisser les vêtements.

VESTINS, en latin *Vestini*, peuple sabellien de l'ancienne Italie centrale, à l'E., entre les Prétutiens au N. et les Marucins au S. Ils avaient pour ville principale *Amiternum*. Ils prirent part aux guerres des Samnites contre les Romains, qui ne les soumettent définitivement qu'en 295 av. J.-C.

VESTIPOLINES, f. (vè-sti-po-li-ne). Comm. Sorte d'étoffe de laine, qui se fabrique à Beauvais.

VESTIR v. a. ou tr. (vè-stîr). Forme ancienne du mot VÊTIR.

— Féod. Investir, mettre en possession d'un fief ou d'un héritage.

VESTITURE s. f. (vè-sti-tu-re — du vieux français *vestir*, vêtir). Hist. nat. Ensemble des caractères qu'offre la surface d'un corps vivant. || Peu usité.

VESTON s. m. (vè-ston — rad. *veste*). Petite veste ronde.

VESTRI (Louis), acteur italien, né à Florence en 1781, mort à Bologne en 1841. Fils d'un conseiller du grand-duc, il étudiait la médecine lorsque, s'étant lié avec Alfieri, il joua chez lui avec succès un rôle dans la tragédie de *Philippe*. Il se prit alors de goût pour le théâtre, entra dans une compagnie de comédiens et parut avec un remarquable talent dans les rôles comiques. Vestri joua successivement sur les théâtres de Florence, de Livourne, de Milan, de Trieste et fut partout applaudi. Ses compatriotes le surnommèrent le *Roccat* de l'Italie. Il réussissait dans ces rôles les plus variés et provoquait avec la même facilité le rire et les pleurs.

VESTRICIUS SPURINNA, général et poète romain. V. SPURINNA.

VESTRIS, célèbre famille de danseurs, originaire de Florence, dont le véritable nom était *Vestri*, et qui a illustré pendant près d'un siècle l'art chorégraphique français.

VESTRIS (Gaetano - Apollino - Balthazar), surnommé *Vestris Ier*, ou bien encore le beau *Vestris*, pour le distinguer de ses quatre frères et de son fils, qui suivirent la même carrière, né à Florence en 1729, mort à Paris en 1808. Venu en France vers 1740 avec sa famille, il reçut les leçons de Dupré et débuta en 1748 sur la scène de l'Opéra. Sa danse parut un chef-d'œuvre de grâce et de noblesse. Reçu l'année suivante, il devint, dès l'année 1753, membre de l'Académie de danse que Louis XIV avait fondée. De fréquentes excursions à Stuttgart, où le grand-duc de Wurtemberg avait un théâtre des mieux organisés, procurèrent au jeune Vestris les moyens de s'exercer dans son art avec une liberté qu'on ne lui laissait pas toujours à Paris. Le chorégraphe Noverre, chef de l'école de Stuttgart, et qui s'attribuait l'invention du ballet-pantomime, avait jeté les yeux sur lui pour opérer les réformes qu'il se proposait d'apporter dans la danse dramatique. Vestris, luttant contre les préjugés et l'ignorance, parvint à faire abandonner les pas de convention, les accoutrements ridicules. C'est lui qui éleva véritablement la danse au rang des beaux-arts. Le premier il osa danser sans masque; c'était dans le ballet de *Médée et Jason*, de Noverre, exécuté le 10 décembre 1770. Jouer la pantomime avec un visage de carton, c'eût été par trop ridicule. Le novateur étonna tout le monde par l'énergie de son exécution; on le trouva parfait de vérité, d'expression, de variété dramatique. A compter de ce jour, il ne prit plus le masque que dans les ballets d'opéra et parut à visage découvert dans tous les ballets de pantomime. Bientôt même il se lassa de danser l'entrée d'Apollon, dans *Castor et Pollux*, avec le masque, la perruque immense et un grand soleil de cuivre sur la poitrine; il osa rompre tout à fait avec la tradition, et cette heureuse innovation fut accueillie avec faveur. *Castor et Pollux* était un des grands succès de Vestris, dont les progrès avaient été tels qu'à la retraite de Dupré on l'avait jugé digne de remplacer ce fameux danseur. Il ne tarda pas à le surpasser, en dépit de ce passage de la *Déclamation* du poète Dorat :

Lorsque le grand Dupré, d'une marche hautaine, Orné de son panache avançant sur la scène, On croyait voir un dieu demander des autels Et venir se mêler aux danses des mortels. Dans tous ses déplacements, sa danse simple et pure N'était qu'un doux accord des dons de la nature. Vestris, par le brillant, le fini de ses pas, Nous rappelle son maître et ne l'éclipse pas.

La réputation de Gaetano Vestris était européenne, et il en tirait une insupportable vanité. Toutefois, il n'est pas vrai qu'il se soit jamais fait surnommer le dieu de la danse, ou, pour prononcer avec un accent italien dont on s'est plus d'une fois divertit, le dieu de la danse. Tout en s'adonnant lui-même avec un enthousiasme et une ingénuité des plus rares, c'est à son fils Auguste, dont il était plus fier encore que de lui-même, qu'il réservait cette appellation : « Auguste est plus habile que moi, disait-il. C'est tout simple : Gaetano Vestris est son père, avantage que la nature m'a refusé. » Bien qu'il ne sût ni lire ni écrire, il ne manquait jamais de se mettre au nombre des trois grands hommes du siècle, s'adjudgeant dans cet illustre triumvirat le première place : « On ne compte aujourd'hui, disait-il, que trois grands hommes vivants : moi, Voltaire et le roi de Prusse. » Après les incroyables triomphes d'Auguste Vestris à Londres, où le Parlement avait suspendu ses séances pour aller le voir danser et l'applaudir, il modifia légèrement sa phrase. « Depuis que la mort de Voltaire, lui dit Gardel, a réduit à deux membres un sublime trio, le compléterez-vous avec un second Vestris ? — *Corpo di Bacco!* répondit Gaetano, moi et Sa Majesté prussienne sommes tout juste à la hauteur de la jambe de mon fils Auguste. »

Gaetano Vestris porta la danse noble et majestueuse à son apogée, mais ses compositions chorégraphiques n'eurent jamais beaucoup d'importance. On a de lui le ballet-pantomime d'*Endymion*, représenté à l'Opéra le 17 mars 1773, et dans lequel il figurait Endymion, et la Guimard, Diane. En possession depuis longtemps du titre et des émoluments de maître de ballets et de premier danseur, il prit sa retraite en 1781, l'année même où il avait partagé à Londres les éclatants succès de son fils Auguste. Il reparut à l'Opéra en 1795, en 1799, où il fit fureur dans *Annette et Lubin*, ballet de Noverre, en dansant le menuet avec une grâce parfaite. En 1800, c'est-à-dire cinquante-deux ans après son début à l'Opéra, il vint recueillir pour la dernière fois les applaudissements du public. C'était au mois de mars; on avait avancé d'un jour une séance de l'Institut, que le premier consul devait présider, afin que Bonaparte pût venir assister à ce dernier rayonnement du roi de la danse.

Gaetano Vestris a été mis à la scène dans un vaudeville de Mélesville et Gustave Lemoine, représenté au Palais-Royal, alors théâtre Montansier, en avril 1848, sous ce titre : *Vestris Ier ou le Dieu de la danse*. On

sait, d'après ce que nous avons dit plus haut, que cette qualification de dieu de la danse n'appartient pas à Vestris Ier; mais on ne peut pas demander à un vaudeville de rectifier les erreurs des biographies. Les prétentions incroyables et les fatuités burlesques de Gaetano Vestris, trop imitées d'ailleurs par son illustre rejeton, font le sujet de cette pièce légère, où Levassor faisait de cette bizarre individualité une très-réjouissante caricature. — Sa femme, Anne-Frédérique HEINEL, née à Haireuth le 28 décembre 1752, morte à Paris le 17 mars 1808, avait brillé à Stuttgart avant de venir débiter à Paris, sur le théâtre de l'Opéra, le 26 février 1768. Elle était élève de L'Epi, élève lui-même de Vestris. « Sa manière noble, majestueuse et accompagnée des grâces sévères de la haute danse, attire tout Paris, lit-on dans les *Mémoires secrets* du 9 mars 1768. On croit voir Vestris danser en femme. La structure un peu colossale de cette Allemande et les grands traits de sa figure ne plaisent pas également à tout le monde. » Son mariage ne l'empêcha point, paraît-il, d'obtenir de galants triomphes. Les *Mémoires secrets* disent encore, à la date du 29 avril de la même année : « Mlle Heinel, célèbre danseuse de Stuttgart, dont on a prononcé les succès prodigieux à l'Opéra, où elle a débuté depuis peu, vient d'opérer une merveille plus grande encore. Ses charmes ont séduit M. le comte de Lauraguais, au point de lui faire oublier ceux de Mlle Arnould. Il a donné 30,000 livres pour présent de noces à l'Allemande, 20,000 à un frère qu'elle aime beaucoup, un ameublement exprès, un carrosse, etc. On compte que la première coûte 100,000 livres à ce magnifique seigneur. Mlle Heinel ne s'était jugée modestement qu'à 14,000 livres. » Cette danseuse se signala surtout dans *Ernelinde*, de Philidor. Le pas de trois qu'elle exécutait dans *Orphée* était considéré comme le prodige du genre. C'était surtout dans le genre grave qu'elle éclipait la plupart de ses rivales. Son talent avait en cela beaucoup de rapport avec celui du célèbre danseur dont elle était la femme et l'élève. La grâce et l'élégance de ses pas et de ses gestes ne furent pas moins appréciées des Anglais que des Français. A Londres, où elle alla en 1772, elle obtint des triomphes qui se traduisirent en 24,000 livres de fixe et deux bénéfices évalués chacun à 8,000; total, 40,000 livres. Des remords de conscience la décidèrent à se jeter, trois ans plus tard, dans un couvent (1775); mais elle en sortit le soir, une fois par semaine, pour paraître sur le théâtre de la cour. Retirée depuis longtemps de la scène, Mlle Heinel-Vestris devança de quelques mois seulement dans la tombe le beau Vestris, son mari. Une sœur de Gaetano Vestris, Marie-Thérèse-Françoise Vestris, née en 1726, figura en même temps que son frère comme première danseuse à l'Opéra. Une affaire qu'elle eut avec M. de Luxembourg, en 1752, faillit entraîner l'expatriation de toute la famille Vestris. Elle vivait encore en 1808.

VESTRIS (Marie-Auguste), surnommé *Vestris II*, ou bien encore, ainsi que l'appelait son père, le Dieu de la danse, né à Paris en 1760, mort en 1842. Il était fils du précédent et de la brillante et coquette Mlle Allard, avec qui Vestris avait vécu dix ans avant de se marier. C'est cette fameuse ballerine qui dut, en 1767, implorer la protection du lieutenant de police à l'encontre d'un très-riche seigneur allemand, qui menaçait de lui brûler la cervelle si elle refusait de devenir sa femme. Auguste Vestris fut longtemps appelé, du nom des auteurs de ses jours, *Vestris-Allard*. Né en quelque sorte dans les coulisses de l'Opéra, il fut dès ses premiers pas initié à tous les mystères d'un art auquel son père et sa mère devaient, en même temps qu'une renommée européenne, des revenus princiers. La nature l'avait doué, des avantages extérieurs les plus séduisants. Belle figure, taille élégante, vigueur, légèreté, il avait tous les avantages physiques du beau Vestris. A l'âge de douze ans, le 18 septembre 1772, il débuta dans la chaconne du divertissement de la *Cinquantaine* et surpassa tout ce qu'on avait fait jusqu'à lui. On n'avait pas encore battu d'entrechat avec une aussi rare perfection. Le père et la mère redoublèrent de soins à l'envi pour compléter son éducation chorégraphique; ils le firent repaître à diverses reprises sur la scène, et toujours avec succès, notamment dans le rôle de l'Amour du ballet d'*Endymion*, le 17 mars 1773. Vestris-Allard était déjà un maître lorsqu'il fut admis comme élève à l'école de danse en 1775. C'était une sorte de noviciat qui lui était imposé pour la forme. Dès l'année suivante, il entra à l'Opéra. Bien qu'il eût conscience de sa supériorité sur la plupart de ses camarades, il dut pendant quatre années, de 1776 à 1779, se résoudre à ne figurer que parmi les doublures. Il n'en jouissait pas moins, dans cette situation modeste, de l'autorité que donne un mérite incontesté. Marchant, pour la vanité comme pour tout le reste, sur les traces de son père, il avait de lui-même la meilleure opinion et ne se gênait pas pour le montrer. Il était quelque peu insolent, comme il convient à un danseur élevé sur les genoux des déesses d'opéra et des grands seigneurs, et le

favori du beau monde. Aussi traitait-il de haut le directeur de Vismes, qui, froissé de son impertinence, s'avisait de lui dire : « Mais, monsieur Vestris, savez-vous bien à qui vous parlez? — A qui je parle? au fermier de mon talent, » riposta Vestris II. Enfin, le titre de premier danseur lui fut donné; c'était la récompense méritée des services qu'il rendait au théâtre, services qui ne doivent pas être considérés comme un des moindres éléments de l'étonnante prospérité de l'Opéra sous Louis XVI, la République et l'Empire. Il conserva ce titre pendant trente-six ans, toujours goûté du public et son favori jusqu'à la fin. Il était, en effet, supérieur même à son père, non pas peut-être pour l'invention, mais pour l'exécution. Si Vestris Ier avait porté à son apogée la danse noble et majestueuse, Vestris II donna à son style plus d'animation, plus de vivacité; c'était la même correction, la même grâce, avec plus de souplesse et d'élasticité. Sa légèreté était telle que, du fond de l'immense scène de l'Opéra, il arrivait en deux enjambées à la rampe. La pantomime était son triomphe; il s'éleva à un degré de perfection que Vestris père lui-même n'avait pas atteint et que depuis lui on n'a pas dépassé. Aussi restait-il le maître du genre, même quand il est trouvé dans la danse des rivaux de la force de Deshayes, de Lahorie, de Didot, de Duport.

Auguste Vestris utilisait les congés que lui accordait l'administration de l'Opéra en allant se montrer à l'étranger. Il était à Londres avec son père en 1781. Le 22 février, l'affiche annonçait une représentation à son bénéfice, où il devait danser les pas que le public affectionnait le plus. Le célèbre orateur Edmond Burke devait faire ce jour même au Parlement lecture de son fameux bill économique. Lord Nugent, fou de musique et de danse, proposa de remettre cette lecture, et, pour ne pas donner à ce retard un motif aussi frivole que celui qu'il avait en tête, il représenta que c'était un jour de jeûne pour le royaume. Burke ne fut pas dupe de cette raison et, croyant la faire rejeter, dévoila la vérité. Sa révélation eut un résultat différent de celui qu'il en attendait. Beaucoup de lords, admirateurs du talent de Vestris, se rangèrent sur-le-champ du côté du lord dilettante, et la remise fut adoptée à la majorité de trente-trois voix. Ainsi les séances du Parlement anglais se trouvèrent suspendues parce que Vestris dansait, et cela pendant la crise la plus douloureuse où le peuple britannique se fût trouvé depuis deux siècles. Cette représentation valut 1,800 guinées au bénéficiaire. Malgré les sommes énormes qu'il gagnait, Auguste Vestris était souvent à court d'argent et forcé d'en venir aux expédients. Dans les premières années surtout de son élévation à l'emploi de premier danseur, il croyait sa caisse inépuisable et dépensait, en grand seigneur, son argent et celui de son père, au grand désespoir de celui-ci, qui était fort rigide et dont la maison était admirablement tenue. Fatigué de combler sans cesse les engagements du jeune homme, il le menaça un jour de la prison s'il ne changeait pas de conduite et termina son discours par ces mots : « Sachez, monsieur, que je ne veux pas de Guémée dans ma famille. » C'était le moment où le prince de Rohan-Guémée venait de ruiner ces centaines de familles par une banqueroute de plusieurs millions. Vestris Ier ne refusait d'ailleurs rien à son fils dès qu'il s'agissait de faire bonne figure dans le monde et de tenir son rang. Lors des couches de la reine, le 19 décembre 1778, cent filles pauvres furent dotées par la ville à cette occasion. L'Académie de musique voulut suivre l'exemple de la ville, en mariant une jeune personne. Les 1,200 livres destinées à la dot furent déposées entre les mains de Mlle Guimard, et les artistes convinrent que le banquet nuptial aurait lieu au Wauxhall d'hiver. Tout Paris fut en émoi pour assister à cette réunion brillante; mais l'autorité, regardant cette bonne action comme une parodie de ce que la ville avait fait, interdit la fête. On se réfugia alors chez Mlle Guimard, dont le jardin d'hiver, la salle de spectacle, les salons offraient un délicieux asile. Furieuse de voir ses défenses éludées, l'autorité obtint une lettre de cachet contre les organisateurs de la fête, Auguste Vestris et Dauberval. Gaëtan Vestris, présent à cette exécution brutale, fit ses adieux à son fils, et ces adieux, bien que touchants, excitèrent l'hilarité de la bande joyeuse. Après l'avoir embrassé tendrement, il lui dit : « Allez, Auguste, allez en prison; voilà le plus beau jour de votre vie. Prenez mon carrosse et demandez la chambre de mon ami le roi de Pologne. Faites bonne chère, je payerai tout! » Auguste Vestris fut encore envoyé au For-l'Évêque dans une autre circonstance. Le roi et la reine de Suède étant venus à Paris en 1789, il refusa prudemment de danser en leur présence; instances, supplications, rien ne put ébranler sa résolution. En vain son père lui répétait : « Voyons, Auguste, la reine a fait son devoir; elle t'a prié... Fais le tien; danse. » L'opiniâtre artiste tint bon, prétextant un mal de pied subit. Le scandale fut grand. Le baron de Breteuil le fit appréhender au corps et conduire en prison. Il fallut que le père remuât ciel et terre, usât de tout son crédit, suppliât, importunât le baron de Breteuil et

lui déclarât qu'il mourrait si Auguste ne lui était rendu, pour que le captif vît réduire la durée de sa peine.

Comme son père, Auguste Vestris vénérait l'art de la danse; il le vénérait avec la même emphase. De là les plus grotesques accès d'orgueil. Après quarante-quatre années, presque jour pour jour, d'exercices et de succès, il prit sa retraite et fit ses adieux au public dans le ballet de *l'Enfant prodigue*, le 27 septembre 1816. Ses rivaux avaient successivement disparu, soit par mort, soit par expatriation volontaire; ainsi put-il descendre volontairement du trône chorégraphique et n'être pas renversé par de jeunes talents. Un nouveau venu avait cependant failli l'éclipser. La lutte entre Vestris et Duport fut des plus vives. Le public se partagea un instant entre les deux danseurs. Berchoux, l'auteur de la *Gastronomie*, écrivit un poème en six chants sur les prouesses des deux rivaux et les querelles de leurs partisans; la *Danse* ou les *Dieux de l'Opéra*, qui parut en 1806, ressemble trop à la *Polymnie* de Marmonet pour la partialité. L'auteur de la *Danse* immole Vestris à Duport, comme l'auteur de *Polymnie* sacrifie Gluck à Piccini. Le public ne lui donna pas raison. Duport mit lui-même fin aux débats en prenant la route de Saint-Petersbourg, où il n'avait pas à redouter un voisinage aussi dangereux que celui du dieu de la danse. Dans ses dernières années, Vestris II jouait encore le rôle de l'Amour dans le ballet de *Psyché*; on l'avait surnommé, à cause de son âge respectable, *le Père l'Amour*, ce qui ne l'empêchait pas d'être applaudi.

Auguste Vestris fut professeur de perfectionnement au Conservatoire de 1819 à 1820. En juillet de cette dernière année, le directeur Viotti lui ôta cette fonction. En 1826, il reparut dans une représentation à son bénéfice sur la scène de l'Opéra par le rôle du nègre Domingo, de *Paul et Virginie*. Ce fut son dernier succès, son adieu définitif au théâtre. Il avait alors soixante-six ans. Plus d'un demi-siècle le séparait de son premier succès dans la chaconne de la *Cinqcentaine*; il avait eu les applaudissements de la cour de Louis XVI et de Marie-Antoinette; il avait sous la République, de par et pour le peuple, dansé en costume de sans-culotte un pas de deux dans la *Hosièrè républicaine*; il s'était fait acclamer sous l'Empire; il s'en allait sous la Restauration, et les bravos des petits-fils faisaient écho, pour ainsi dire, aux bravos des aïeux. Il survécut soixante ans à cette curiosité et mourut âgé de cent deux ans, conservant jusqu'à la fin l'orgueil de son nom et de ses talents. Dantan, le spirituel sculpteur, avait eu l'audace de faire la caricature de Vestris II. Le dieu de la danse, à défaut de foudre, saisit une plume indignée et, s'adressant par lettre à l'artiste irrespectueux, voici de quelle orthographe chorégraphique il lui écrivit :

« Monsieur, j'apprends que votre intention est d'exposer ma caricature chez M. Susse, ce qui me surprend beaucoup depuis les refus réitérés que je vous ait fait à ce sujet; j'ai bien voulu consentir que M. ... le fit paraître à son bal, mais pas autrement. J'es-père, monsieur, que vous ne persisterez pas davantage; je compte donc sur votre honnêteté et ce que l'on se doit entre les artistes.

« Recevez l'assurance de ma plus parfaite estime.

» VESTRIS.

« Ce 3 fév. 1834. »

Osier faire la caricature d'un Vestris! Comme on voit bien que deux révolutions avaient passé sur la danse! De plus cruelles déceptions empoisonneront la vieillesse de Vestris. Chaque jour les Albert, les Paul, les Ferdinand, ses successeurs, perdaient du terrain; le public préférerait maintenant les danseuses aux danseurs, dont les manières et les sourires lui paraissaient un tant soit peu ridicules. — Sa femme, Anne-Catherine AUGIER, née en 1777, morte en 1809, débuta comme danseuse en 1793 à l'Opéra, sous le nom d'*Aimée*. Le 6 mars de la même année, elle se signala dans le ballet du *Jugement de Paris*, dans lequel Auguste Vestris tenait le rôle principal. Elle avait épousé le dieu de la danse par inclination, mais le dieu de la danse ne se piquait pas de fidélité; la pauvre ballerine, s'exaltant jusqu'à la folie en se voyant délaissée et trahie, se porta deux coups de poignard. On put arrêter l'hémorragie et lui sauver momentanément l'existence, mais elle ne recouvra pas la santé et mourut de langueur à trente-deux ans. — Deux autres VESTRIS, appartenant à la même famille d'artistes, figurent encore dans les annales de l'Opéra. L'un, AUGUSTE-ARMAND, était le fils; l'autre, CHARLES, était le neveu d'Auguste Vestris. Tous les deux avaient reçu ses leçons; ils promettaient, le second surtout, des successeurs remarquables à leurs père et aïeul. Auguste-Armand parut le 1^{er} mars 1820 dans la troisième acte de la *Caravane*; Charles avait débuté, à peine âgé de seize ans, le 3 octobre 1809. L'un et l'autre, après avoir mis le public parisien à même de constater leurs mérites chorégraphiques, allèrent, de l'avis même de leurs parents, porter leurs talents à l'étranger. Ils n'y ont pas continué le grand éclat que le nom des Vestris avait eu en France.

VESTRIS (Marie-Rose GOURGAUD-DUGAZON, dame), tragédienne française, née en 1746, morte à Paris en 1804. Elle était fille d'un chevalier de Saint-Louis, né à Lille, amené par des revers de fortune à diriger une troupe de comédiens en province et qui avait débuté en 1739 au Théâtre-Français, sans pouvoir se faire admettre. Elle avait pour frère le fameux acteur Dugazon, et pour sœur une actrice du même nom, sociétaire dès l'année 1768, qui joua quelque temps les soubrettes à la Comédie-Française. Douée d'esprit et de beauté, elle fut recherchée en mariage par un acteur médiocre de la Comédie-Italienne, Paco Vestris, frère de Gaëtan Vestris. Elle était déjà sa femme, lorsqu'elle vint à Paris et fixa les regards du duc de Duras, qui la fit jouer, pour coup d'essai, sur le théâtre des Menus-Plaisirs. Elle réussit et demanda à débiter à la Comédie-Française dans les rôles de Mlle Clairon. Elle parut le 19 décembre 1768 dans *Tancrède*, un des triomphes de cette célèbre tragédienne. La nouvelle Aménarde enchantait tous les spectateurs, à en croire les *Mémoires secrets*, « par sa figure, par la noblesse de sa position, de ses gestes, par la pureté de sa déclamation, par son intelligence; en un mot, par toutes les qualités qui constituent la grande actrice. Sociétaire dès l'année suivante, elle continua d'interpréter avec succès les premiers rôles tragiques du répertoire, Ariane, Idamé, Zaïre, et obtint une réussite non moins complète dans plusieurs créations de la haute comédie. Le duc de Choiseul, alors ministre, lui fit à cette occasion présent d'une robe magnifique, qui donna lieu à plus d'une supposition maligne. Les longs et scandaleux débats qui s'élevèrent bientôt entre elle et Mlle Sainval aînée contribuèrent plus encore que ses talents à lui créer une certaine célébrité. Ce fut une des querelles les plus compliquées du XVIII^e siècle. Elle est tout entière dans la *Correspondance secrète* et dans les *Mémoires secrets*.

Mme Vestris finit par l'emporter; mais elle paya cher sa victoire, et il ne lui fallut rien moins que toutes les ressources de son talent pour lui faire recouvrer à la longue la faveur du public. Forcément mêlée aux dissensions de la Comédie-Française dans les premières années de la Révolution, elle suivit dans ces circonstances l'exemple de son frère Dugazon et passa avec lui au théâtre de la République (d'abord théâtre du Palais-Royal, puis Théâtre-Français de la rue de Richelieu). L'abus du privilège, en comprimant le plus possible, malgré le succès de ses débuts, l'essor de son talent, avait fait accueillir avec joie par Dugazon l'aurore d'un régime qui tendait à supprimer les privilèges de toute sorte. Mme Vestris, qui avait vu de près ces abus pour leur avoir dû jusqu'à l'éloignement de ses rivaux, s'était faite comme lui une adepte chaleureuse des idées nouvelles. Chénier avait eu en elle une puissante interprète de la Catherine de Médicis de *Charles IX*, pièce qui fut l'origine de la scission des comédiens français; il lui confia le rôle d'Anne de Boulen de *Henri VIII*. Mme Vestris fut comprise dans la réunion des membres éparés de la grande famille dramatique opérée dans la salle actuelle de la rue Richelieu, alors rue de la Loi, le 31 mai 1799. Mais, le 23 septembre 1802, elle prit congé de ses camarades et du théâtre. L'affaiblissement de ses moyens l'obligeait à cette mesure. Le 2 juin 1803, la Comédie-Française donna à l'Opéra, au bénéfice et pour la retraite de son ex-sociétaire, une représentation d'*Esther*, qui produisit 20,000 fr. L'année suivante, elle était morte.

Sans arriver à la réputation des Clairon et des Dumesnil, Mme Vestris fut une tragédienne du plus grand mérite. Elle possédait au suprême degré l'art de la scène; on lui a reproché de manquer de sensibilité. Cette passion vive et pénétrante que son maître Lekain apportait dans son jeu lui manquait en effet quelquefois; mais elle avait su mettre à profit les leçons du célèbre tragédien dans les savantes combinaisons de son débit théâtral et de son geste. Peut-être, d'ailleurs, l'a-t-on trop jugée d'après ses dernières années. Au début de sa carrière, elle avait joué avec une rare énergie ce qu'on nomme les rôles cornéliens; mais, à la fin, il ne restait plus guère de son talent qu'une correction froide et monotone. Parmi les actrices modernes, il en est peu qui aient créé un aussi grand nombre de rôles tragiques. Elle en compte plusieurs dans les pièces de Voltaire, entre autres celui d'Irène (1778). *Gabriel de Vergy*, de de Belloy, fut son triomphe (1777). Nous citerons encore, parmi ses créations : la *Veuve du Malabar*; Euphémie, de *Gaston et Bayard*; Roxelane, de *Mustapha et Zéangir*; Alceste, Helmonde, Frédégonde, des pièces de Ducis; Melpomène, dans les *Muses rivales*, de Laharpe; *Jeanne de Naples*; Jocaste, d'*Élécle et Polydice*, de Legouvé. Elle contribua beaucoup au succès de *Macbeth*, tragédie de Ducis.

VESTRIS (mistress MATHEWS, dame), actrice anglaise, née en 1797, morte le 8 août 1854. Elle épousa Armand Vestris, maître de ballet au King's Theatre, à Londres. Son mari l'ayant engagée à embrasser la carrière dramatique, elle débuta dans un opéra ayant pour titre *l'Enlèvement de Proserpine*, mais sans aucun succès. Quittant alors la capi-

tales de l'Angleterre, elle vint à Paris avec Armand Vestris et y parut dans plusieurs pièces françaises. En 1819, elle revint à Londres, signa un engagement au théâtre de Drury-Lane, et se fit applaudir dans une parodie de *Don Juan*, de Mozart. Des lors, adoptée par le public, elle marcha de succès en succès, et créa, avec un talent hors ligne, un assez grand nombre de rôles, parmi lesquels il faut distinguer ceux de Lydie Languish dans les *Rivaux*, de Lætitia Hardy dans le *Stratagème de Bell*. Elle passa ensuite au Théâtre-Olympique, ouvert depuis peu, et devint l'interprète vivement applaudie des *Revue burlesques*, genre récemment imaginé par Planché et Charles Dance, et qui depuis fut souvent imité. Son mari était mort en 1825. Treize ans plus tard, en 1838, elle contracta un nouveau mariage avec Charles-James Mathews, fils de Charles Mathews, l'un des plus fameux comédiens anglais. Elle passa, ainsi que son mari, en Amérique, où elle ne réussit pas aussi bien que dans sa patrie. De retour à Londres, l'année suivante, elle parut à Covent-Garden, où son mari était aussi engagé. Tous deux interprétèrent avec un égal bonheur les principaux rôles du répertoire anglais. Elle revint ensuite à Drury-Lane, où elle brilla à côté de Macready. Vers 1847, M. et Mme Mathews, en compagnie de plusieurs de leurs camarades de théâtre, ouvrirent l'opéra de Wellington-street, qui prit la dénomination de Lycée. Mistress Mathews créa divers rôles dans un certain nombre de pièces. Nous citerons, notamment : la *Femme merveilleuse*; la *Chance des événements*, de Lawrence, et la *Joie fait peur*, de Mme Émile de Girardin, traduite en anglais sous ce titre bizarre : le *Soleil réparait parmi les nuages*. Cette pièce fut sa dernière création. Jolie, spirituelle, fort séduisante encore, même dans ses dernières années, elle se distinguait surtout par le naturel et la vérité de son jeu.

VÊSUBIE, petite rivière de France (Alpes-Maritimes). Elle prend sa source en Piémont, au S.-E. du mont Clapière, coule au S.-O., entre en France, baigne Saint-Martin-de-Lentisque et se jette dans le Var, après un cours de 52 kilom.

VESULE (mont), nom ancien du mont Viso. VESULIUM ou VESULUM, nom latin de Vesoul.

VESUNNA, ville de la Gaule romaine, dans la province de l'Aquitaine I^{re}, capitale des *Petrocorii*. C'est aujourd'hui Périgueux.

VÊSUVE, volcan du royaume d'Italie, province de Naples, district de Castel-a-Mare, à 12 kilom. S.-E. de Naples, par 40° 48' 40" de latit. N. et 12° 7' 10" de longit. E. Son altitude est de 1,198 mètres. Il se détache de la chaîne des Apennins, qui courent dans toute la longueur de l'Italie et poussent une de leurs ramifications à travers l'ancien royaume de Naples. Avant sa fameuse éruption de 79 après J.-C., il était considéré comme une simple montagne, quoique Diodore de Sicile, Strabon et M. V. Pollion lui reconnaissent tous les caractères d'un volcan éteint. Il présentait dès cette époque la configuration générale qu'il a encore aujourd'hui, malgré les changements partiels que les éruptions et les tremblements de terre, dont celles-ci sont presque toujours accompagnées, lui ont fait éprouver dans les temps modernes. Sa forme est celle d'une montagne massive, à large base, et divisée vers le haut en trois sommets : la Somma au N., le Vésuve proprement dit au S. et, entre les deux, l'Ottajano, composé d'une agglomération de chatons peu élevés. Entre la Somma et l'Ottajano, d'un côté, le Vésuve de l'autre, s'étend un vallon demi-circulaire, le vallon ou Atrio del Cavallo. En prolongement de ce vallon, existe une plate-forme assez vaste, appelée la Piane. L'Atrio del Cavallo et la Piane ont un développement circulaire d'environ 11 kilom. La circonférence du Vésuve proprement dit, à sa base, est de 45 kilom.

Strabon, qui vivait sous les règnes d'Auguste et de Tibère, plus de cinquante ans avant la grande éruption, parle du Vésuve comme d'une montagne très-fertile, à son sommet près, qui alors formait un plateau inégal et stérile, le terrain étant semblable à des cendres arides. On y voyait des cavités remplies de pierres couleur de suie, comme si elles eussent été rongées par le feu, de sorte que l'on pouvait conjecturer, comme le fait notre géographe, que cet endroit avait souffert quelque incendie considérable ou que ces cavernes avaient renfermé un feu qui s'était éteint faute de matières qui pussent l'entretenir. (Strabon, liv. I.)

La vigne, surtout, était et est encore cultivée avec succès dans ces cendres volcaniques. Les vins du Vésuve étaient très-estimés des Romains, et Martial donne à la montagne l'épithète de « chère à Bacchus ». Martial avait vu la terrible éruption, et il regrettait le vieux Vésuve, qu'il avait connu avant sa transformation en volcan. Il était venu le voir, et s'écriait : « Voilà ce Vésuve, couronné jadis de pampres verts dont le fruit généreux inondait de son jus nos pressoirs ! Les voilà, ces coteaux que Bacchus préférait aux collines de Nyse ! Naguère encore les satyres dansaient sur ce mont; il fut le séjour de Vénus, plus cher à la déesse que Lacédémone. Hercule aussi l'illustra de son

nom. Les flammes ont tout détruit, tout enseveli sous des monceaux de cendres ! Les dieux mêmes voudraient que cela ne leur eût pas été permis. Mais Martial voyait les choses trop en noir et sans doute trop près de l'événement. Le mont redevint fertile en bons vins, et Naples ne cessa pas, pour être voisine du nouveau volcan, de rester ce qu'elle avait été naguère pour les Romains, un lieu de joie et de délices.

Aucun souvenir n'avait été conservé des éruptions antérieures du Vésuve, éruptions peut-être antéhistoriques. L'an 63, un tremblement de terre, qui renversa en partie Herculanium et Pompéi, et dont Sénèque parle dans une de ses lettres, fut sans doute le présage avant-coureur de la catastrophe de l'an 79. Le tableau des principales phases de cette éruption, qui ensevelit sous une pluie de cendres brûlantes Herculanium et Pompéi et coûta la vie à Pline le Naturaliste, nous a été conservé dans deux lettres de Pline le Jeune à Tacite, dont voici les principaux passages : « Mon oncle, dit-il, était à Misène, où il commandait la flotte. Le 9^e jour des calendes de septembre, vers la septième heure (c'est-à-dire le 24 août, vers une heure de l'après-midi), ma mère l'avertit qu'il paraissait un nuage d'une grandeur et d'une forme extraordinaires. Après sa station au soleil et son bain d'eau froide, il s'était jeté sur un lit, où il avait pris son repos, et il travaillait. Aussitôt il se leva et monta en un endroit d'où il pouvait observer aisément ce prodige. La nue s'élevait dans l'air, sans qu'on pût distinguer de quelle montagne elle sortait; l'événement a fait connaître ensuite que c'était du mont Vésuve; elle paraissait tantôt blanche, tantôt noireâtre et de diverses couleurs, selon qu'elle était plus chargée de cendres ou de terre. Ce prodige surprit mon oncle, qui, très-savant et très-zélé pour la science, voulut l'examiner de plus près. Il commanda que l'on appareillât un bâtiment léger, et il sortait de chez lui, quand il reçut un billet de Rectine, femme de C. Bussus; effrayée par l'imminence du danger, car sa maison était située au pied du Vésuve, elle ne pouvait s'échapper que par la mer, et elle le pria de lui porter secours. Alors il changea de but et poursuivit par dévouement ce qu'il n'avait entrepris que par le désir de s'instruire. Il fit préparer des quadrimères et monta sur l'une d'elles pour aller secourir Rectine, ainsi que beaucoup d'autres personnes qui avaient fixé leur habitation sur cette côte, à cause de sa beauté. Il se presse d'arriver au lieu d'où tout le monde fuait et où le péril paraissait le plus grand, avec une telle liberté d'esprit, qu'à mesure qu'il apercevait quelque mouvement ou quelque figure extraordinaire dans ce prodige, il faisait des observations et les dictait. Déjà sur ses vaisseaux volait une cendre plus épaisse et plus chaude à mesure qu'ils approchaient; déjà tombaient autour d'eux des pierres calcinées et des cailloux noirs, brûlés, brisés par l'action du feu. La mer, abaissée tout à coup, n'avait plus de profondeur et le rivage était devenu inaccessible par l'amas des fragments de la montagne dont il était couvert, lorsque, après s'être arrêté quelques moments, incertain s'il s'en retournerait, s'adressant à son pilote, qui lui conseillait de gagner la pleine mer : « La fortune, dit-il, favorise le courage; tournez du côté de » Pomponianus. » Pomponianus était à Stabie, de l'autre côté d'un petit golfe que forme la courbe insensible du rivage. Là, à la vue du péril, qui était encore éloigné, mais qui semblait s'approcher incessamment, Pomponianus avait fait porter tous ses meubles sur ses vaisseaux et n'attendait, pour s'éloigner, qu'un vent moins contraire. Mon oncle, à qui ce même vent avait été très-favorable, aborde chez lui, l'embrasse, calme son agitation, le rassure, l'encourage, et, pour dissiper, par la sécurité qu'il montre, la crainte de son ami, il se fait porter au bain; après le bain, il se met à table et mange avec gaieté ou, ce qui n'indique pas moins de force d'âme, avec toutes les apparences de la gaieté; ensuite, il se couche et dort d'un profond sommeil. Mais enfin, la cour par où l'on entrait dans la maison commençait à se remplir si fort de cendres, que, pour peu qu'il fût resté plus longtemps, il ne lui eût plus été possible de sortir. On l'éveille. Il sort et va rejoindre Pomponianus et les autres, qui avaient veillé. Ils tiennent conseil et délibèrent s'ils se renfermeront dans la maison ou s'ils tiendront la campagne; car les maisons étaient tellement ébranlées par les fréquents tremblements de terre, que l'on aurait dit qu'elles étaient arrachées de leurs fondements et jetées tantôt d'un côté, tantôt de l'autre et puis remises à leur place. Hors de la ville, la chute des pierres, quoique légères et desséchées par le feu, était à craindre. De ces deux périls, on choisit le dernier. Dans l'esprit de ceux qui l'entouraient, une crainte l'emporta sur l'autre; chez lui, la raison la plus forte l'emporta sur la plus faible. Ils sortent donc et se couvrent la tête d'oreillers attachés avec des linges; ce fut toute la précaution qu'ils prirent contre ce qui tombait d'en haut. Le jour recommençait ailleurs; mais autour d'eux régnait une nuit, la plus sombre et la plus épaisse des nuits; elle n'était un peu dissipée, par moments, que par la lueur des flammes et des feux qui accompagnaient le phénomène. On trouva bon de

s'approcher du rivage et d'examiner de près ce que la mer permettait de tenter; mais on la trouva toujours grosse et fort agitée d'un vent contraire. Là, mon oncle, qui avait demandé de l'eau et bu deux fois, se coucha sur un drap, qu'il fit étendre. Des flammes qui parurent et une odeur de soufre, qui annonçait leur approche, mirent tout le monde en fuite. Il se leva, appuyé sur deux domestiques, et sur le moment tombe mort. Je crois qu'une fumée épaisse le suffoqua, d'autant plus aisément qu'il avait la poitrine faible et souvent la respiration embarrassée. Lorsque la lumière reparut (trois jours après le dernier qui avait lui pour mon oncle), on retrouva son corps entier, sans blessure; rien n'était changé dans l'état de son vêtement, et son attitude était plutôt celle d'un homme qui repose que celle d'un homme qui est mort. »

Pendant ce temps-là, Pline le Jeune était resté à Misène avec sa mère. Tacite lui ayant demandé de nouvelles informations et sur la catastrophe et sur la mort de son oncle, il lui adressa une seconde lettre à ce sujet (la xx^e du VI^e livre), qui appartient encore à l'histoire du Vésuve : « La lettre que je vous ai adressée sur la mort de mon oncle, dont vous aviez voulu être instruit, écrit Pline à Tacite, vous a donné un grand désir de savoir quelles alarmes et quels dangers j'ai courus à Misène, où j'étais resté avec ma mère.... Pendant un assez long temps (après le départ de son oncle), un tremblement de terre s'était fait sentir; il redoublait pendant la nuit avec tant de violence, qu'on eût dit que tout était non pas agité, mais renversé. Ma mère entra brusquement dans ma chambre et trouva que je me levais, dans le dessein de l'éveiller si elle eût été endormie. Nous nous assyons dans la cour, qui ne sépare le bâtiment d'avec la mer que par un petit espace. Il était déjà sept heures du matin et il ne paraissait encore qu'une lumière faible, comme une espèce de crépuscule. Alors les bâtiments furent ébranlés par de si fortes secousses, qu'il n'y eut plus de sûreté à demeurer dans un lieu, à la vérité, découvert, mais fort étroit. Nous prenons le parti de quitter la ville. Le peuple, épouvanté, nous suit en foule, nous presse, nous pousse et, ce qui dans la frayeur tient lieu de prudence, chacun ne croit rien de plus sûr que ce qu'il voit faire aux autres. Après que nous fûmes sortis de la ville, nous nous arrêtons, et là, nouveaux prodiges, nouvelles frayeurs. Les voitures que nous avions amenées avec nous étaient à tout moment si agitées, quoique en pleine campagne, qu'on ne pouvait, même en les appuyant avec de grosses pierres, les arrêter à la même place. La mer semblait se renverser sur elle-même et être comme chassée du rivage par l'ébranlement de la terre. Le rivage, en effet, était devenu plus spacieux et se trouvait rempli de différents poissons demeurés à sec sur le sable. A l'opposite, une nue noire et horrible, crevée par des feux qui s'élançaient en serpentant, s'ouvrait et laissait échapper de longues fusées semblables à des éclairs, mais qui étaient beaucoup plus grandes.... Presque aussitôt, la nue tombe à terre et couvre la mer; elle dérobait à nos yeux l'île de Caprée, qu'elle enveloppait, et nous faisait perdre de vue le promontoire de Misène. Ma mère me conjure, me presse, m'ordonne de me sauver de quelque manière que ce soit; elle me représente que cela est facile, à mon âge, et que, pour elle, chargée d'années et d'embonpoint, elle ne le pourrait faire; qu'elle mourrait contente si elle n'était point cause de ma mort. Je lui déclare qu'il n'y avait de salut pour moi qu'avec elle; je lui prends la main et je la force de m'accompagner; elle le fait avec peine et se rapproche de me retarder. La cendre commençait à tomber sur nous, quoique en petite quantité. Je tourne la tête et j'aperçois derrière nous une épaisse fumée qui nous suivait en se répandant sur la terre comme un torrent. « Pendant que nous voyons encore, » quittons le grand chemin, dis-je à ma mère, » de peur qu'en le suivant la foule de ceux » qui marchent sur nos pas ne nous étouffe » dans les ténébres. » A peine nous étions-nous écartés qu'elles augmentèrent de telle sorte qu'on eût cru être, non pas dans une de ces nuits noires et sans lune, mais dans une chambre où toutes les lumières auraient été éteintes. Vous n'eussiez entendu que plaintes de femmes, que gémissements d'enfants, que cris d'hommes. Il parut une lueur qui nous annonçait, non pas le retour du jour, mais l'approche du feu qui nous menaçait; il s'arrêta pourtant loin de nous. L'obscurité revint, et la pluie de cendres recommença et plus forte et plus épaisse; nous étions réduits à nous lever de temps en temps pour secouer nos habits; sans cela, elle nous aurait accablés et engloutis. Je pourrais me vanter qu'au milieu de si affreux dangers il ne m'échappa ni plainte ni faiblesse; mais j'étais soutenu par cette consolation peu raisonnable, quoique naturelle à l'homme, de croire que tout l'univers périssait avec moi. Enfin, cette épaisse et noire vapeur se dissipa peu à peu et se perdit tout à fait comme une fumée ou comme un nuage. Bientôt après parut le jour et le soleil même, jaunâtre pourtant et tel qu'il a coutume de luire dans une éclipse. Tout se montrait change à nos yeux troubles encore et nous ne trouvions rien qui ne fût caché sous des monceaux de cendres

comme sous de la neige. On retourna à Misène; chacun s'y rétablit de son mieux, et nous y passons une nuit partagée entre la crainte et l'espérance, mais où la crainte eut la meilleure part, car le tremblement de terre continuait. On ne voyait que gens effrayés entretenir leur crainte et celle des autres par de sinistres prédictions. Il ne nous vint pourtant aucune pensée de nous retirer, jusqu'à ce que nous eussions eu des nouvelles de mon oncle, quoique nous fussions encore dans l'attente d'un péril si effroyable et que nous avions vu de si près.... »

Cette première et formidable éruption du Vésuve renaissant de ses cendres, pour ainsi dire, après un sommeil probable de plusieurs siècles, qui commença le 24 août de l'an 79 de notre ère et dura trois jours, couvrit entièrement de cendres et de matières volcaniques Herculanium et Pompéi. V. ces deux noms.

Depuis cette époque, le Vésuve a été le théâtre de phénomènes irrégulièrement périodiques. En 110, il y eut une petite éruption, une plus considérable en 203, après laquelle il ne se remit en activité qu'en 472, sans causer de grands désastres. En 903, 1036, 1049, 1138 et 1139, il y eut soit des éruptions, soit des tremblements de terre, qui montraient que le volcan n'était toujours qu'assoupi; il se réveilla tout à fait en 1631, date d'une de ses plus violentes éruptions, puis en 1737. Cette dernière éruption dura douze jours et fut étudiée par Monteleagro, Fr. Ferrao et Ferelli della Torre, qui communiquèrent sur elle d'intéressants documents à l'Académie des sciences de Paris. Les dernières éruptions considérables du Vésuve eurent lieu en 1861 et en 1872. Lors de celle de 1861, il y eut pendant plusieurs jours de violentes secousses ressenties jusqu'à Naples, accompagnées d'un mugissement sourd et résonnant. Après ces quelques jours d'anxiété terrible, le flanc du mont s'ouvrit au-dessous du Piano, entre ce vallon et la ville de Torre-del-Greco, bâtie sur les assises mêmes du Vésuve; des nuages de fumée épaisse, de cendres et de sables incandescents, projetés à une grande hauteur, s'échappèrent de l'immense crevasse et retombèrent en pluie brûlante sur tout le pays environnant; à Naples même, les rues en furent inondées. A la suite de ce phénomène, le gouffre se mit à vomir un torrent de lave, qui se dirigea vers Torre-del-Greco et força tous les habitants à s'expatrier. D'abord très-développé en hauteur, ce torrent de matières en fusion gagnait en largeur à mesure qu'il s'avavançait et finit par atteindre une largeur d'environ 300 mètres; heureusement, sa marche était lente, la lave se refroidissant progressivement et les premières couches obstruant le passage à celles qui les suivaient. En vingt-quatre heures, le torrent ne parcourut que 1 kilomètre; il s'arrêta à environ la moitié du chemin de la crevasse du Piano à Torre-del-Greco. La malheureuse ville n'en fut pas moins détruite, mais par une autre cause : soit que le refroidissement des laves eût bouché les canaux par lesquels elles s'échappaient, soit pour toute autre raison, des soulèvements s'opérèrent en tous sens dans les flancs et les assises de la montagne; les édifices, ébranlés, s'écroulèrent; des maisons, des rues entières s'engloutirent dans d'énormes crevasses. L'éruption de 1872 a offert la même succession de phénomènes, avec presque autant de violence, sans que pourtant il en résultât autant de dommages pour la ville de Torre-del-Greco, qui, dans l'intervalle, avait été en grande partie reconstruite.

Malgré l'insécurité que présentent les paragraphes d'un volcan qui est, pour ainsi dire, presque toujours en activité, les populations des villages environnants se sont remises à l'œuvre, les cultures ont repris, comme si rien ne les menaçait, et les touristes continuent à aller visiter les cratères en partie de plaisir. Un observatoire a été établi près du cône, d'où s'échappent continuellement des jets de fumée, et même il est question d'établir un chemin de fer de Naples jusqu'au cône, en passant par San-Sebastiano, Pollena, Trochia, Santa-Anastasia, la Somma, l'Ottajano et le San-Giuseppe. Le directeur de l'observatoire du Vésuve est le professeur Palmieri, qui a communiqué d'intéressantes observations sur les dernières éruptions du volcan. Un fil télégraphique relie l'établissement avec Naples et permet de signaler immédiatement tous les phénomènes menaçants ou rassurants qui se manifestent.

VÈSUVIEN, **IENNE** adj. (vé-zu-vi-ain, i-ène). Qui appartient, qui a rapport au Vésuve : *Eruption VÈSUVIENNE*.

— s. f. Nom donné en 1848 à des femmes de mœurs équivoques, qui formèrent une sorte d'association politique :

Je suis *vésuvienne*;
A moi le pompon !
Que chacun me vienne
Friper le jupon !

A. MONTÉMONT.

— Minér. Un des noms de l'idocrase.

VESVAIGE s. m. (vé-své-je). Anc. cont. Droit qu'on avait de jour des biens de sa femme, lorsqu'on avait eu d'elle un enfant né vif.

VÈSYA s. m. (vé-zî-a). V. VAYSIA.

VESZPRIM ou **VESPYRIM**, ville de l'empire d'Autriche (Hongrie), ch.-l. du comitat de son nom, à 97 kilom. S.-O. de Bude, sur la Sed; 10,750 hab. Evêché catholique, séminaire, collège et gymnase de piaristes. Récolte et commerce de vins, de grains et de fruits. On y remarque le palais de l'évêché, une belle cathédrale, la synagogue et un couvent de franciscains. Cette ville est dans une position charmante, près du lac Balaton et au pied de coteaux couverts de vignobles. Elle a été plusieurs fois prise et reprise par les Autrichiens. Ses fortifications ont été rasées en 1702.

VESZPRIM (COMITAT DE), division administrative de la Hongrie, entre ceux de Stuhl-Weissenburg et de Gran à l'E., de Raab au N., d'Eisenburg à l'O., de Szalad et de Schimnegg au S., situés dans le cercle au delà du Danube, et, de 1853 à 1860, dans le cercle d'Eisenburg; 416,840 hectares de superficie, 110 kilom. de longueur sur 30 de largeur; 190,000 hab. Sa surface est montagneuse au centre, où s'élèvent les monts Bakony, qui le traversent dans sa plus grande largeur; le reste est plat et arrosé par la Sarviz ou Sed, la Czuba, la Gerenéze, la Ritwa, l'Hajogos, la Topolcza et la Marczal. Il renferme la partie N.-E. du lac Balaton. Le sol y est en général fertile et on y récolte du blé, des fruits, du tabac, des vins. On y élève beaucoup de gros bétail et des porcs. Il y existe des mines de houille, d'alun et quelques autres métaux. Ce comitat est divisé en quatre marches.

VÉTADE s. f. (vé-ta-de). Moll. Espèce de coquille du genre vénéus.

VÉTALIKA s. m. (vé-ta-li-ka). Sorte de poste musicien attaché à la cour d'un roi indien, pour annoncer les diverses heures de la journée où le souverain doit se livrer à certaines occupations réglées par l'étiquette.

VÉTAN s. m. (vé-tan). Moll. Nom vulgaire d'une coquille du genre turris.

VETA-NEGRA-DE-SOMBRETE, village du Mexique, dans l'Elat de Zacatecas, à 95 kilom. N.-O. de la ville de ce nom. Riches mines d'argent.

VÊTEMENT s. m. (vé-te-man. — V. VESTE). Ce qui sert à habiller, à couvrir le corps : *Combien peu d'hommes sont capables de séparer la personne de son VÊTEMENT* ! (Buff.) *L'A-rabe porte les VÊTEMENTS et les sandales qu'il portait du temps d'Abraham*. (B. Const.) *Peut-être celui qui inventa le premier VÊTEMENT a inventé l'amour*. (De Ségur.) *Les danseuses de l'Opéra n'ont de VÊTEMENTS que bien juste de quoi rendre la nudité plus indécente*. A. Karr.)

— Poétiq. Ce qui couvre ou enveloppe : *La terre commence à reprendre son VÊTEMENT de verdure*.

— Fig. Ce qui voile, ce qui cache, ce qui déguise; ce qui donne l'apparence, la forme extérieure : *La parole est le VÊTEMENT de la pensée; l'expression en est l'armure*. (Rivarol.) *La nationalité n'est que le VÊTEMENT de l'humanité*. (Portalis.)

— Syn. Vêtement, accoutrement, habillement, etc. V. ACCOUTREMENT.

— Encycl. Hygiène. Comme le *vêtement*, au point de vue général, se confond avec le costume et que l'historique est le même, nous renvoyons le lecteur à ce second mot, fort longuement traité, pour tous les détails relatifs au *vêtement* chez les différents peuples et aux différentes époques de l'histoire; nous ne nous occuperons ici que de la partie hygiénique. On peut, avec Becquerel, définir ainsi les *vêtements* : substances diverses que l'homme emploie pour se couvrir, dans le but de modifier l'influence des agents extérieurs. Les substances qui constituent la matière de nos *vêtements* sont animales ou végétales; les substances animales sont la laine, la soie, le poil et même la peau entière de quelques animaux; les matières végétales sont le chanvre, le lin, le coton et même la paille. Quelquefois, dans la matière des *vêtements*, on réunit des substances animales et végétales.

Les substances animales et végétales que nous venons d'énumérer ne se comportent pas toutes de la même manière à l'égard du calorique. Les unes reçoivent et perdent la chaleur rapidement, les autres avec lenteur; les premières sont dites bons conducteurs, et les secondes mauvais conducteurs. Par cette expression, bon conducteur de la chaleur, on entend la propriété qu'a un corps de recevoir, d'admettre facilement le calorique, de s'en laisser pénétrer, puis de le céder avec la même facilité; et par l'expression de mauvais conducteur, au contraire, un corps qui se refuse à cette pénétration et à cette transmission. En appliquant maintenant cette définition à nos *vêtements*, on saura que la matière la moins conductrice du calorique, celle qui refuse le plus de s'en charger et de le transmettre, est dite la plus chaude, parce qu'elle laisse se concentrer à la surface du corps le calorique que dégagent nos organes. Les *vêtements* de laine sont dans ce cas; ils ne s'échauffent pas, ils n'élèvent pas de calorique au corps, ils le lui conservent. Par la même raison, si la température extérieure était plus élevée que celle de notre corps, ces *vêtements*, mieux que les autres, préserveraient du calorique; car s'ils se

laissent si difficilement pénétrer du calorique de notre corps, ils se laisseraient tout aussi difficilement traverser par le calorique extérieur. Ainsi, un bonnet de laine garantirait mieux des rayons intenses du soleil qu'un bonnet de chanvre. Les corps bons conducteurs du calorique fournissent, au contraire, les vêtements dits les plus frais, puisqu'ils se laissent pénétrer facilement par le calorique de notre corps et le laissent échapper de même; mais aussi, comme ils se laissent également pénétrer par le calorique extérieur et le transmettent avec la même facilité à notre corps, ils sont les moins propres à nous mettre à l'abri des rayons solaires intenses. C'est peut-être pour ce motif que l'on voit l'Espagnol, exposé aux rayons solaires les plus pénétrants, draper sur ses épaules sa couverture de laine. Cependant, comme la température de notre corps est presque constamment supérieure à la température ambiante, il y a toujours avantage marqué à se servir, pendant les temps chauds, de vêtements bons conducteurs du calorique. Ainsi, dans nos climats, le chanvre et les tissus végétaux sont-ils toujours, avec raison, pendant l'été préférés à la laine et aux tissus animaux.

Voici l'ordre de conductibilité, du plus au moins, des substances les plus généralement employées dans la confection des vêtements : 1^o le lin; 2^o le coton; 3^o la soie; 4^o la laine. Tout ce qui est de laine, comme le drap, le mérinos, tient donc plus chaudement que ce qui est de soie; les vêtements de soie plus que les calicots, qui sont en indienne ou en coton; ceux de coton, plus que les toiles et les batistes, qui sont de lin. La plume et, à fortiori, le duvet sont de mauvais conducteurs du calorique. Une courte-pointe de duvet est, par son extrême légèreté et sa très-faible conductibilité, un objet précieux pour les malades. Les poils, lorsqu'ils entrent dans le tissage d'une étoffe, sont plutôt de bons conducteurs que lorsqu'ils sont à l'état de fourrure. Le bois, le liège sont des corps essentiellement mauvais conducteurs.

Depuis longtemps on savait que les corps en même temps très-légers et très-épais faisaient éprouver la sensation de chaleur, tandis que les corps à tissu très-serré, mais très-mince, transmettaient celle du froid. Les expériences de Rumford ont permis d'établir comme fait positif que le refroidissement avait lieu d'autant moins vite que les tissus servant d'enveloppe offraient plus de mollesse et d'épaisseur. Ainsi, la laine, largement tissée et disposée de manière à contenir une certaine quantité d'air dans les interstices de ses mailles, est peut-être l'étoffe qui conduit le moins bien la chaleur, isole le mieux l'homme et s'oppose le plus au refroidissement de la surface de son corps. Le lin, au contraire, tissé en fil et servant à former des toiles fines et serrées, est un excellent conducteur, qui tend à mettre l'homme en équilibre de température avec le milieu qui l'entoure.

La couleur des vêtements influe beaucoup aussi sur le plus ou moins de chaleur qu'ils procurent. Les vêtements blancs réfléchissent les rayons caloriques et lumineux, que les vêtements noirs absorbent. Voilà pourquoi les Arabes du désert, qui vivent dans un climat brûlant, se couvrent en été de burnous et de vêtements flottants en laine blanche, et pour quoi leurs vêtements d'hiver sont les mêmes que ceux d'été.

D'ailleurs, l'homme n'a fait que copier la nature. La neige, d'un blanc éclatant, préserve d'un froid trop vif les graines qu'on a semées avant l'hiver et les racines des arbres endormis. En résumé, le vêtement ne nous donne pas de chaleur; il nous protège, en hiver comme en été, contre la température du dehors. De plus, pour agir efficacement, il doit être blanc en toute saison; plus il sera mauvais conducteur, et mieux il remplira son rôle.

La forme des vêtements, considérée en général, influe sur l'économie de plusieurs manières :

1^o Elle contribue à la conservation du calorique animal ou en facilite la déperdition; ainsi, pendant les saisons et dans les climats chauds, des vêtements très-larges, qui permettent à l'air de se renouveler souvent, conviennent beaucoup mieux que des vêtements étroits, qui s'appliquent et se moulent pour ainsi dire à la surface du corps et retiennent un air chargé de calorique; ceux-ci doivent à leur tour être préférés aux premiers pendant les saisons et dans les climats froids. L'application de ce principe se rencontre, d'une part, chez les Turcs, les Persans, les Egyptiens, etc., qui nous offrent un modèle des vêtements convenables aux pays chauds, et, d'autre part, chez la plus grande partie des Européens et des Américains, dont le costume est, malgré ses imperfections, mieux adapté aux climats froids.

2^o La forme des vêtements influe sur la santé par le plus ou moins de compression qu'ils exercent sur certaines parties; ainsi, cette compression peut tantôt gêner le cours du sang et de la lymphe, comme le font des cols de chemise, des jarretières, des cravates, des manchettes d'habit ou de robe trop serrés, et causer des apoplexies, des varices, des œdèmes, des engorgements des glandes sous-maxillaires; tantôt nuire à la respiration, en s'opposant à la dilatation des cavi-

tés thoraciques ou abdominales, comme le font les corsets et les pantalons trop hauts et trop étroits de ceinture, et prédisposer aux hémoptysies, aux palpitations, aux anévrysmes, aux hernies des viscères abdominaux, nuire au développement des glandes mammaires et du foie, et causer des déviations de l'épine.

3^o La forme des vêtements influe encore sur la santé par le plus ou moins de parties qu'elle laisse à découvert ou qu'elle protège contre l'action des corps extérieurs; ainsi, tantôt on porte le gilet fermé sur la poitrine jusqu'au-dessous de la cravate; d'autres fois on le porte ouvert jusqu'au niveau du sternum. Il résulte de ces changements que l'individu qui est habillé au gilet fermé contracte un mal de gorge ou une bronchite dès qu'il se sert d'un gilet ouvert.

Une dernière observation en terminant; dans ces derniers temps, des industriels ont cru faire merveille en s'appliquant à rendre imperméables à l'eau les diverses parties du vêtement; mais ils n'ont pas réfléchi qu'ils les rendaient par là même également imperméables à la matière de la transpiration. De là cette sensation de chaleur concentrée que causent les vêtements ainsi préparés et la sueur souvent incommode dont la peau ne tarde pas à se couvrir.

Quant aux différentes parties du vêtement, telles que le pantalon, la chemise, le corset, etc., on trouvera à chacun de ces mots les explications réclamées par leur importance respective.

VETERA-CASTRA, ville de la Gaule romaine, dans la province de la Germanie II^e, au S.-E. de *Castra Ulpia Trajana*, à 2 kilom. de la rive gauche du Rhin. C'est aujourd'hui XANTEN.

VÉTÉRAN s. m. (vé-té-ran — V. à la partie encycl.). Antiq. rom. Soldat qui, après avoir servi pendant un certain temps, obtenait son congé et certaines récompenses : *La république, dans un si pressant besoin, fit reprendre les armes aux VÉTÉRANS*. (Rollin.)

— Nom donné chez nous aux militaires qui, en considération de leurs années de service, sont admis dans certaines compagnies sédentaires : *Officiers, sous-officiers de VÉTÉRANS. Entrer dans les VÉTÉRANS, dans une compagnie de VÉTÉRANS*. « Soldat aguerri par un long service.

— Par ext. Homme qui a vieilli dans une profession : *Un VÉTÉRAN du journalisme. Un VÉTÉRAN de l'enseignement*. « Homme qui a vieilli dans quelque pratique ou dans quelque habitude : *C'est surtout dans les prisons de Paris que le déplorable mélange de l'adolescence et des VÉTÉRANS du crime se produisait dans ce qu'il y a de plus hideux*. (Béranger.)

... N'en voit-on pas sans cesse Qui, jusqu'à quarante ans, gardent l'air ébété, Et sont les vétérans de la fatuité ?

GRÉSSET.

— Dans les collèges, Elève qui fait une seconde fois la même classe : *Un VÉTÉRAN de rhétorique, de seconde. Premier prix des VÉTÉRANS*.

— Autrefois, Magistrat qui, après avoir été en fonction pendant un certain temps, jouissait d'une partie des privilèges de sa charge, quoiqu'il ne la possédât plus. « Membre de certaines Académies, qui renonçaient à sa place et en conservait les honneurs.

— Encycl. Linguist. Ce mot vient du latin *vetus*, vieux, d'où *veteranus*, vieux soldat. Le mot latin appartient à la même famille que le sanscrit *vatsa* et ses dérivés *vatsara*, *sanvatsara*. *Vatsa* est un des noms de l'année; on en trouve le corrélatif dans le grec *étos* pour *étéos* (âge). *Vetus* signifie donc proprement *annos* (qui est plein d'années). Le lithuanien *vetuszas*, l'ancien slave *vetuchit*, l'albanais *vjesh* sont des formes très-rapprochées de *vatsa*. Ainsi le mot *vétéran* se trouve avoir la même racine que le mot *vétusté*. La haute ancienneté du mot *vatsa* pour désigner l'année est hors de doute. Les érudits reconnaissent encore cette racine dans le sanscrit *parut* (l'an dernier); la desinence *ut* en est le dernier débris; on ne la retrouve guère dans le grec *perusi*, qui a la même signification, ce qui semble montrer qu'à l'époque de la formation de ce mot, le composé était encore déclinaison; elle est plus reconnaissable dans le mot allemand *vert*.

M. Pictet propose à la racine *vatsa* une étymologie ingénieuse. Les autres noms de l'année en sanscrit, *abda* et *carada*, signifient proprement celle qui donne l'eau et désignent ainsi l'année comme la saison pluvieuse. *Vatsa* aurait la même signification, dérivant de *ud*, *und* (mouiller) et de *san* (donner) qui perd l'n final dans les composés. La racine sanscrite *ind*, devenue *vund* et *vad*, a fourni plusieurs dérivés aux langues indoeuropéennes (V. ONDE et VASE). *Vatsa* désignerait donc, comme *abda* et *carada*, la saison des pluies et, par extension, l'année elle-même. « Il n'est pas sans intérêt, remarque M. Pictet, de savoir que les anciens Aryas, comme plus tard les Indiens, attachaient assez d'importance à la saison pluvieuse pour en donner le nom à l'année entière. Pour un peuple pasteur et agricole à la fois, la sécheresse devait être un fléau et la pluie un bienfait du ciel; c'est là ce qui explique la grande

place que tiennent ces phénomènes atmosphériques dans les plus anciens mythes de la race aryenne. »

— Hist. Médaille pour les vétérans. Cette médaille fut accordée par ordonnance du roi Louis XV, du 16 avril 1771, aux vétérans de ses armées, c'est-à-dire aux soldats ayant vingt-quatre années de service. Cette distinction, qui se portait sur le côté gauche de la poitrine, consistait en une plaque en or, de forme ovale, entourée d'une couronne de laurier d'or, couronne encadrée dans deux cercles d'or. Le médaillon qui se trouvait au centre était orné de deux épées d'or en croix, reliées entre elles par un nœud de ruban d'or.

Le soldat qui avait servi quarante-huit ans pouvait obtenir deux de ces médailles. Cette médaille s'éteignit à la Révolution de 1789. On vit pourtant, sous la Restauration, de vieux serviteurs de la royauté qui s'en parèrent encore; quelques chevaliers de Saint-Louis, lorsque l'ordre de Saint-Louis fut aboli, remplacèrent leur croix par cette médaille.

— Art milit. Le corps des vétérans était une espèce de corps de réserve qui avait un uniforme particulier. L'origine de la vétéranse remonte jusqu'à Servius Tullius, qui divisa le peuple romain en centuries de jeunes et centuries de vieux, de vétérans, *centuriæ juniorum, centuriæ seniorum*. Le mot *vétéran* ne fut introduit dans la langue latine que vers la fin de la république, pour désigner les soldats qui, après vingt-cinq ans de service, restaient encore sous les armes, par opposition aux apprentis militaires, *novitii*. Ces vétérans ou volontaires, dit Bardin, étaient exempts de corvées militaires; aucun impôt, aucune charge personnelle ne pesait sur eux. Les prérogatives de ce titre les accompagnaient même en prison, où le châtiment par les verges ne pouvait les atteindre; aussi aimaient-ils à faire valoir un nom à l'aide duquel ils pouvaient s'affranchir des règles communes.

L'introduction des vétérans dans les troupes de Rome changea l'ordre des combats. A l'imitation des Grecs, et par cette excellente raison que les armées non permanentes, comme celles de Rome, ne pouvaient avoir de vétérans, la maîtresse du monde, comme on l'appelle, ne reconnaissait que des hastaires, des vélites, troupes légères, et les princes, le corps de bataille. Dès le siège de Véies, dont la longue durée donnait réellement des droits de vétéranse aux légionnaires qui avaient vécu dix ans durant sous la tente, *sub pelliculis*, l'organisation militaire de Rome fut changée, et l'on vit se former la légion romaine perfectionnée, la fameuse légion. Les hastaires, autrefois troupes volageantes, espèce de tirailleurs, deviennent troupes solides et forment la première ligne de bataille. Les vélites sont les troupes légères, les tirailleurs. Les princes, jusqu'à la première ligne, passent en deuxième ligne ou composent la première réserve. Les vétérans, les triaires, sont en troisième ligne et composent la réserve d'élite; ils sont choisis parmi les plus anciens des princes. La récompense des vétérans romains était la concession de quelques arpents de terre. C'est aux vétérans que Tiberius Gracchus partagea les trésors d'Attale; les vétérans devinrent les instruments des vengeances de Sylla, de Marius, des triumvirs, qui les achetaient. Auguste réduisit leur temps de service à vingt ans pour l'infanterie et à dix ans pour la cavalerie; au bout de ce temps, les vétérans avaient droit à 5,000 drachmes, et les autres soldats à 3,000 drachmes. Maîtres de l'empire, de Tibère à Constantin, ils firent souvent trembler le sénat et mirent l'Etat à l'encaie, le vendant au plus offrant.

« Au IV^e siècle, Constantin fit graver sur des tablettes d'honneur les privilèges qu'il accordait aux vétérans; il les exemptait des charges civiles, des travaux et contributions pour les travaux publics, de toute espèce de tribut. Les fils des vétérans jouissaient de ces exemptions, pourvu qu'ils servissent, à l'exemple de leurs pères; s'ils étaient incapables de supporter les fatigues de la guerre, on leur accordait les places de la cité. L'empereur examinait lui-même les enfants des vieux soldats pour s'assurer de leur aptitude. »

Avant d'arriver aux vétérans français, nous dirons quelques mots d'une curieuse institution, presque morte-née, qui rappelle les vétérans romains et les colonies romaines; nous voulons parler des vétérans des camps, créés par la loi du 1^{er} floréal an XI. Cette loi accordait, à titre de récompense, un certain nombre d'hectares de terre, d'un produit égal à leur solde, à tous les soldats qui consentaient à s'établir dans la 26^e et dans la 27^e division militaire. Ces vétérans concessionnaires devaient courir, au premier appel, à la défense des frontières, et durant la paix ils étaient tenus de résider sur leurs terres, de les cultiver et d'en payer les contributions. Leurs propriétés demeuraient inaliénables pendant vingt-cinq ans. « Elles n'étaient transmissibles aux enfants des vétérans qu'autant que ceux-ci seraient nés de mariages contractés sur le territoire de la République, avant la formation des camps, ou de mariages contractés depuis cette époque avec des filles du pays. » (Bardin, *Dictionnaire de l'armée de terre*.) La veuve d'un vétéran con-

servait l'usufruit de la concession jusqu'à sa mort et apportait cette concession elle-même en dot à son nouveau mari, si elle épousait un militaire.

L'arrêté du 26 prairial an XI régla la formation des camps de vétérans; cet arrêté en établit deux, l'un à Juliers, près de Mayence, et l'autre à Alexandrie. Chacun de ces camps, composé de 405 vétérans, était entouré de grands murs crénelés. Chaque vieux soldat avait sa maison, et au milieu de toutes ces maisons, formant une petite ville, était construite une halle. Au premier janvier 1814, le personnel des camps comprenait :

Camp de Juliers.	$\left\{ \begin{array}{l} 375 \text{ vétérans.} \\ 345 \text{ femmes.} \\ 946 \text{ enfants.} \end{array} \right.$
Camp d'Alexandrie.	$\left\{ \begin{array}{l} 253 \text{ vétérans.} \\ 204 \text{ femmes.} \\ 350 \text{ enfants.} \end{array} \right.$

Au commencement de la guerre de 1814, les vétérans abandonnèrent leurs camps, où ils avaient transporté toute leur fortune, et coururent à la défense des places fortes. A la fin de la guerre, Mayence et Alexandrie n'appartenaient plus à la France, les vétérans furent ruinés. Le 2 décembre 1814, le roi Louis XVIII leur donna une marque de sa sollicitude en leur accordant un secours provisoire de 76,000 francs et en leur donnant en argent une pension de retraite, équivalente à leurs revenus en terres. C'est ainsi que finirent les vétérans des camps.

Disons maintenant quelques mots des vétérans français, de l'arme des vétérans, du corps des vétérans français. Le maréchal de Saxe a parlé le premier, dans ses *légendes*, des vétérans, qu'il voulait substituer aux grenadiers, et depuis l'ordonnance de 1771 il y avait, dans les corps, des militaires isolés, décorés d'un médaillon et appelés vétérans. Le corps des vétérans, néanmoins, ne date réellement que de la Révolution.

On avait réuni sous le ministère de Saint-Germain, en 1776, pour en former des compagnies détachées, un assez grand nombre d'officiers et de soldats, auxquels leur âge et leurs blessures permettaient encore un service peu fatigant à l'intérieur du royaume. Ces compagnies disséminées, en résidence dans certaines villes de France, formaient un effectif de 16 compagnies de sous-officiers, 8 de canonnières et 65 de fusiliers. La loi du 16 mai 1792 (titre III) transforma les compagnies détachées, les organisa et créa un corps de 5,000 vétérans comprenant 100 compagnies de 50 hommes chacune; 12 compagnies de canonnières et 88 de soldats de toutes armes. Les numéros qui désignaient les compagnies étaient tirés au sort. Pour être *vétéran*, il fallait avoir vingt-quatre ans de service. Ces militaires, considérés comme étant en activité, touchaient solde entière. Leur uniforme se composait d'un habit bleu, veste et culotte bleues; les boutons étaient blancs et portaient la devise : *Vétéran national*.

En 1795, les vétérans de service avaient 8 compagnies de service à la Convention nationale et dans les principaux édifices de Paris.

La loi du 19 frimaire an V créa 200 nouvelles compagnies, ce qui porta à 300 le nombre total des compagnies.

L'uniforme, dit le général Bardin, regut aussi des modifications : les officiers portaient le col blanc en grande tenue et les soldats le col noir; les uns et les autres pouvaient revêtir la veste et la culotte de basin blanc hors du temps de service; l'habit était agrafé sur la poitrine, les retrousissés levés et attachés avec des agrafes; les cheveux liés en queue, à l'exception de ceux des faces, descendant au bas de l'oreille. En grande tenue, les officiers portaient les bas blancs et les sous-officiers attachés avec des boutons de cuivre; dans les autres circonstances, ils pouvaient porter des bottes, et la troupe avait des guêtres noires. L'épée ou le sabre au bandoulière, avec la dragonne blanche, le chapeau à trois cornes et le plumet aux trois couleurs, étaient communs aux officiers et aux soldats.

En 1799, nous avions 14,000 vétérans, 294 compagnies de fusiliers et 13 compagnies de canonnières (ordonnance du 9 septembre 1799).

L'arrêté du 4 germinal an VIII organisa les vétérans en 10 demi-brigades de 3 bataillons; chaque bataillon était formé de 6 compagnies. La 4^e et la 10^e demi-brigade étaient de service à Paris, occupant l'hôtel des Invalides, le Luxembourg, le Jardin des plantes, le Corps législatif, la Monnaie, le ministère de la guerre, la maison Valentin, les Petits-Pères et la Madeleine. Le décret du 27 floréal an XIII supprima les demi-brigades et retablit les compagnies.

En 1808, il y avait 13,950 vétérans impériaux. Le 8 mars 1810, les vétérans romains formèrent un nouveau bataillon de vétérans. A la paix de 1814, le nombre de vétérans était de 12,000; ils étaient divisés en 100 compagnies de 120 hommes chacune. Le 21 octobre de la même année, la compagnie de la garde impériale prit le nom de vétérans royaux de France; l'aigle des boutons fut remplacée par les trois fleurs de lis.

Le ministère de Gouvion Saint-Cyr amena de grands changements dans le corps des vétérans. La loi du 10 mars 1818 établit le

service de *vétérance*; tout soldat, à sa libération, fut encore tenu à six ans de service intérieur. La création de ces nouveaux *vétérans*, de cette *landwehr* d'élite, rendit nécessaire un autre nom que celui de *vétérans* pour les compagnies déjà existantes : on les appela compagnies de fusiliers et de canonniers sédentaires. La loi du 9 juin 1824 abolit cette innovation et porta le temps de service à huit ans; mais les compagnies sédentaires conservèrent leur nom. En 1825, les compagnies étaient au nombre de quarante-sept; à la révolution de 1830, l'armée des sédentaires comprenait : 10 compagnies de sous-officiers, 30 de fusiliers et 13 de canonniers. Le nom de sédentaire fut abandonné.

VÉTÉRANCE s. f. (vé-té-ran-se — rad. *vétéran*). Qualité de *vétéran*; *La qualité de VÉTÉRANCE s'acquiert par un certain nombre d'années de service.* (Acad.)

VETERANI (Frédéric, comte), général italien, né dans le duché d'Urbino vers 1650, mort en 1695. Entré comme colonel de cavalerie au service de l'empereur Léopold, il conquit, par sa bravoure pendant la guerre contre les Turcs en Hongrie, le grade de feld-marchal et, en 1686, fut nommé commandant en second de l'armée autrichienne. Le 20 octobre de la même année, il battit le grand vizir qui allait ravitailler Szegedin, et cette victoire décida de la soumission de la ville. Il fut tué dans une escarmouche en 1695. Il avait laissé des *Mémoires* sur la guerre de Hongrie de 1683 à 1694; ils n'ont été publiés qu'en 1771 à Leipzig.

VÉTÉRINAIRE adj. (vé-té-ri-nè-re — lat. *veterinarius*: de *veterina*, sous-entendu *bestia*, bête de trait, bête de somme, proprement vieille bête. *Veterina* est un dérivé de *vetus*, vieux. Le nom de *veterina* appliqué aux bêtes de somme leur venait sans doute de l'habitude où l'on était d'appliquer aux travaux de force les chevaux de luxe, devenus vieux). Qui a rapport à la médecine des animaux domestiques : *Art VÉTÉRINAIRE. École VÉTÉRINAIRE. Médecin VÉTÉRINAIRE.*

— s. m. Celui qui pratique la médecine vétérinaire, qui soigne les animaux domestiques.

— Encycl. On ne donne aujourd'hui le nom de *vétérinaires* qu'aux médecins des animaux qui sont munis d'un diplôme. Les Latins donnaient au *vétéran* le nom de *veterinarius medicus*. Pendant plusieurs siècles après la chute de l'empire romain, les médecins *vétérinaires* furent à peu près inconnus en Occident; mais chez les Orientaux il n'en fut point ainsi. Les écrits sur l'art *vétéran* prouvent qu'à partir du vi^e siècle il existait des hippiatres en titre, chargés de veiller à la santé des chevaux pendant les expéditions militaires. Ces hommes de l'art dirigèrent leurs observations et en formèrent ensuite d'immenses collections. D'après Sprengel (*Histoire de la médecine*), le plus ancien de ces hippiatres serait un certain Rudème de Thèmes; viendraient ensuite Stratoniceus, Hiéronyme de Libye et enfin le plus célèbre, Aspyrte de Fruse, qui fit, sous Constantin Poggon, en 671, la campagne contre les Bulgares. En Occident, les sagesseurs d'animaux étaient, vers cette époque, les plus anciens bergers. Uniquement guidés par de grossières analogies, ils mettaient leur confiance dans la vertu de certains secrets, de quelques amulettes. François 1^{er} fut le premier qui s'occupa de relever un peu l'art *vétéran*; il fit traduire les compilations orientales. La ferrure des chevaux devint alors générale, et les maréchaux ferrants furent les *vétérinaires*; c'était un progrès. Au xviii^e siècle (1762), la création, si modeste d'abord, de l'École *vétéran* de Lyon, par le célèbre Bourgelon (v. ce mot), vint poser le germe d'un second progrès qui devait aboutir à l'organisation des écoles *vétérinaires* d'aujourd'hui, en enlevant le traitement des animaux domestiques aux maréchaux ferrants. On vit bientôt accourir à cette école, soutenue à l'origine par les seules forces du savant, malgré l'excessive modicité de sa fortune, un grand nombre d'élèves français et étrangers, qui prirent ensuite le titre de médecins *vétérinaires*, et dès 1764 les services rendus par le professeur furent si évidents et si considérables, qu'ils déterminèrent Louis XV à donner à son école le titre d'École royale *vétéran*, avec de nombreux privilèges. Le gouvernement décida qu'il en serait fondé plusieurs autres, dont l'une aux environs de la capitale; cette dernière est devenue la fameuse École *vétéran* d'Alfort. Un arrêté du 11 août 1765 porte que les élèves de ces écoles pourront, après quatre ans d'études, exercer leur art dans les villes où ils fixeront leur domicile et partout où ils seront appelés, en vertu d'un brevet de « privilège du roi en l'art *vétéran*. »

Les troupes ne tardèrent pas à profiter des avantages des nouvelles écoles. En 1769, chaque régiment de cavalerie envoyait un nombre de sujets, dont le chiffre total fut fixé à vingt pour toute l'armée, et qui sortaient de l'école, après quatre années d'études, avec le titre de maréchaux experts. Pour y être admis, il fallait contracter deux engagements, un de quatre ans et l'autre de huit. En rentrant au régiment, les élèves avaient rang de maréchaux des logis. Leur uniforme se composait d'un frac à la polonoise, de drap bleu, avec revers, collet, parement et doublure chambrés;

veste et culotte de tricot bleu; chapeau borde de blanc; boutons blancs marqués des lettres E. R. V. (École royale *vétéran*).

Tous les autres États de l'Europe imitèrent notre exemple et fondèrent des écoles. Bientôt on ne voulut plus dans les régiments d'autres maréchaux experts que ceux qui sortaient des écoles. Chez nous, le titre de maréchal expert fut officiellement changé en 1793 en celui de *vétéran*, qui a été maintenu jusqu'en 1813.

Sous le premier Empire, beaucoup de régiments ne pouvaient se procurer de *vétérinaires*, parce que le nombre des élèves n'avait pas augmenté, tandis que celui des corps de cavalerie avait été poussé à un chiffre extraordinaire. Aussi fallut-il créer en 1807 des *vétérinaires* en second, au traitement de 600 francs par an, qui prenaient rang au-dessous des adjudants sous-officiers.

En 1813, tout fut changé; le maréchal *vétéran* en premier fut créé avec le maréchal *vétéran* en second, en remplacement des anciens *vétérinaires*, et on imagina des inspecteurs *vétérinaires*. En même temps, on fixa l'organisation des écoles *vétérinaires*, qui furent élevées à cinq et divisées en deux classes, savoir : École d'Alfort, seule de 1^{re} classe; Écoles de Lyon, Turin, Aix-la-Chapelle et Zutphen, de 2^e classe.

Les deux premières furent les seules qui entrèrent en exercice, les trois autres n'ayant jamais été organisées. On devait réserver dans chaque école vingt places gratuites d'élève aux fils des *vétérinaires* et des maréchaux ferrants.

Des motifs d'économie déterminèrent le gouvernement de la Restauration à cesser d'entretenir à Lyon des élèves militaires. Vingt étaient reçus à Alfort; on y était admis de seize à vingt-cinq ans. L'enseignement se divisait en deux cours : celui de maréchal *vétéran*, qui durait trois ans, et celui de médecin *vétéran*, auquel deux autres années étaient consacrées. On n'affectait plus qu'un seul *vétéran* à chaque régiment de cavalerie; mais en 1817 reparurent les *vétérinaires* en second, et l'année suivante les régiments à six escadrons purent avoir un *vétéran* surnuméraire.

En 1826, le titre de maréchal cessa d'être ajouté à celui de *vétéran*, et le nombre des élèves militaires de l'École d'Alfort fut porté à quarante. Presque aussitôt l'École de Toulouse fut fondée. On reconnut dans l'armée deux classes de *vétérinaires* : les *vétérinaires* en premier, marchant à la suite des adjudants sous-officiers et touchant un traitement de 1,400 francs, et les *vétérinaires* en second, ayant rang après les maréchaux des logis chefs et jouissant d'un traitement de 1,000 francs.

En 1843, le maréchal Soult créa quatre classes de *vétérinaires*. Les ordonnances des 18 mars et 2 septembre 1845 et 13 décembre 1846 fixèrent ainsi qu'il suit le cadre constitutif du corps des *vétérinaires* militaires : *Vétérinaires* principaux, 10; *vétérinaires* en premier, 109; aides-*vétérinaires*, 124; sous-aides-*vétérinaires*, 38.

Ces *vétérinaires* étaient répartis dans les corps de troupes à cheval et dans les établissements militaires. Les *vétérinaires* principaux étaient attachés aux états-majors d'armée et aux principaux établissements de remonte. Le ministre de la guerre pouvait, lorsqu'il le jugeait convenable, les réunir en commission consultative et temporaire pour l'examen des questions se rattachant à l'hygiène des chevaux. Ils remplaçaient les *vétérinaires* inspecteurs du premier Empire. On leur accordait 2,500 francs de traitement et ils prirent rang à la suite du sous-lieutenant.

En Angleterre, tout *vétéran* en arrivant au corps touche la solde de cornette (sous-lieutenant); après deux ans de service, il a celle de lieutenant; après vingt ans, celle de capitaine, qui est la plus élevée qu'il puisse atteindre. En Belgique, le *vétéran* inspecteur est assimilé au major pour la solde; le *vétéran* de 1^{re} classe est payé comme un capitaine; celui de 2^e classe, comme le lieutenant; celui de 3^e classe, comme le sous-lieutenant. En Hollande, le *vétéran* a solde de lieutenant; en Autriche, il n'est que maréchal des logis chef, ainsi qu'en Prusse. En Bavière, on avait créé un *vétéran* en chef pour toute l'armée; il avait le grade et les appointements de lieutenant-colonel; le *vétéran* en premier était capitaine. En Russie, on compte trois écoles : celle de Wilna, celle de Moscou et celle de Saint-Petersbourg. Les études ne durent que trois ans, et les *vétérinaires* des régiments ont le titre d'officiers civils. En Égypte, les *vétérinaires* sont divisés en trois classes qui ont le grade d'officiers subalternes.

Il suit de ces renseignements que le grade et la situation des *vétérinaires* varient de pays à pays; les études qu'ils ont faites et les services qu'ils peuvent rendre les placent naturellement au-dessus des maréchaux des logis, qu'il est toujours facile de remplacer.

Le *vétéran* civil reçoit dans presque toutes nos campagnes le titre d'artiste *vétéran*, et quelquefois même simplement celui d'artiste. Nous ne savons quelle est l'origine de cette qualification.

Quoi qu'il en soit, les *vétérinaires* ou artistes jouissent partout d'une grande considération, et ils la méritent. Ils rendent les plus

grands services à l'agriculture en sauvant, dans les moments d'épidémie, de nombreuses têtes de bétail. La loi, moins sévère pour la médecine *vétéran* que pour la médecine humaine, n'édicte point de peines graves contre les guérisseurs d'animaux non diplômés.

Nos écoles de *vétérinaires* sont administrées par un directeur qui surveille toutes les parties de l'enseignement. Les places de professeur et de chef de service devraient toujours être données au concours devant un jury spécial; mais elles sont quelquefois arbitrairement accordées par les ministres; aussi ne sont-elles guère recherchées que par les *vétérinaires* qui n'ont pu se faire une clientèle ou par ceux qui, après avoir obtenu leur diplôme, ne savent où fixer leur résidence. Dès qu'un professeur est un peu connu, il s'empresse d'abandonner la chaire pour ne plus s'occuper que de sa clientèle. Les jeunes gens qui veulent suivre les cours d'une école doivent être âgés de dix-sept ans au moins, de vingt-cinq ans au plus, être en état de forger un fer en deux chaudes et avoir une certaine connaissance de la langue française, de l'arithmétique, de la géométrie et de la géographie. Après quatre années d'études, on donne à ceux qui sont capables un diplôme de *vétéran*, dont le prix est de 100 francs. La pension dans les écoles est fixée à 400 francs par an, payables par trimestre et d'avance.

Le cadre des *vétérinaires* militaires a été fixé, en France, par décret du 31 janvier 1855, de la manière suivante : *Vétérinaires* principaux, 4; *vétérinaires* de 1^{re} classe, 60; de 2^e classe, 52; aides-*vétérinaires* de 1^{re} classe, 80; de 2^e classe, 148.

VÉTUEUIL, village et comm. de France (Seine-et-Oise), arrond. et à 11 kilom. de Mantes; 620 hab. Moulins à farine. Vétueuil, situé agréablement sur la rive droite de la Seine, entre des coteaux accidentés, était défendu jadis par un château fort. Le château, aujourd'hui ruiné, était protégé par trois tours, larges de 5 mètres, et soutint au xii^e siècle des sièges nombreux. Ses ruines sont pittoresquement situées au bord de la Seine, en face de l'île de Lavacourt. Vétueuil possède une remarquable église, ancienne collégiale, classée au nombre des monuments historiques. Le style de l'édifice procède de diverses époques (gothique et Renaissance), ayant été successivement complété par Henri II d'Angleterre, Jeanne d'Évreux, femme de Charles le Bel, François 1^{er}, Henri II et Catherine de Médicis. Le chœur remonte à Henri II d'Angleterre, une partie de la nef à François 1^{er}; l'autre partie, la sacristie et le portail sont dus à Henri II de France. Une élégante galerie ornelée, en pierre sculptée, de légers clochets et deux portails décorés de sculptures nombreuses sont surtout d'abord dignes d'attention. Le portail méridional se compose de deux entrées séparées par une colonne sculptée, à laquelle est accolée une statue de la Vierge. Des sculptures nombreuses, représentant des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament, ornent les panneaux des portes. Le portail occidental est également très-remarquable. « Il est surmonté, dit M. l'abbé Amaury dans sa *Notice sur Vétueuil*, d'une triple galerie et de deux tours en forme de petits clochers. D'abord on aperçoit des chapiteaux sculptés, surmontés de leurs riches diadèmes, qui supportaient les statues de rois et de reines. » Ce portail est séparé par une colonne à laquelle s'appuie une statue allégorique de la Charité. Le clocher, commencé en 1350, est resté inachevé. L'intérieur de l'église de Vétueuil se compose de trois nefs et de neuf chapelles latérales. Dans la nef principale, on remarque plusieurs statues de grandeur naturelle. Des peintures murales, récemment découvertes, remontent à une époque très-ancienne. Il faut encore mentionner : des boissières sculptées représentant des scènes de la Passion, les fonts baptismaux (xii^e siècle), de nombreuses statues de diverses époques, etc. « A l'extrémité d'une cour, dite cour de l'Église, ajoute M. Amaury, on descend, par un escalier de trente-deux marches, en pierre, dans une cave imitant une crypte d'église de 10 à 11 mètres de longueur sur 4 à 5 mètres de largeur. Là était construite une église. Une colonne de style dorique, reste de l'ancienne église, est encore debout. Cette église fut la première qui exista à Vétueuil. » Le hameau de Vienne-en-Arthies, dépendant de Vétueuil, possède aussi une élégante chapelle gothique, récemment restaurée.

VÉTILLARD, ARDE adj. (vé-ti-lar, ar-de; 11 mll. — rad. *vétiller*). Qui *vétille*, qui s'amuse, qui s'arrête à des *vétilles*; *Il est VÉTILLARD, mais il faut qu'il y ait de ces gens-là dans la république des lettres.* (Vol.)

— Substantif. Personne qui *vétille*, qui a l'habitude de *vétiller*; *Le mufti de son pays, grand VÉTILLARD et fort ignorant, trouva dans son livre des propositions suspectes.* (Vol.)

— Syn. *Vétillard, vétillieur, vétilloux. Le vétillieur vétille*; il s'amuse à des minuties; on le voit agir ainsi; ou tout au plus il en a contracté l'habitude. *Le vétilloux* est tel par caractère, par sa nature. Il en est de même du *vétillard*, et de plus celui-ci nous fatigue par sa manière continuelle de *vétiller*. Ajou-

tons à ces distinctions que *vétilloux* peut seul se dire des choses lorsqu'elles exigent des soins minutieux.

VÉTILLART DU RIBERT (Michel-François), industriel et agronome français, né au Mans en 1763, mort en 1835. Il dirigea pendant plus de quarante ans une usine pour le blanchiment des toiles et introduisit une foule d'améliorations dans cette industrie. Il s'occupa aussi des moyens de perfectionner la culture du lin et y réussit en substituant aux graines indigènes des graines tirées de la Belgique et de la Russie. On a de lui : *Extrait d'un mémoire sur la culture du lin de Riga dans le département de la Sarthe* (Le Mans, 1818); *Mémoire contre l'augmentation des droits sur les toiles étrangères* (1824); *Notice sur la vie de M. le duc Matthieu de Montmorency* (1826).

VÉTILLE s. f. (vé-ti-llé; 11 mll. — L'origine de ce mot est controversée. Scheler le regarde comme un diminutif de *vetus*, vieux. Il aurait ainsi marqué d'abord une *vétillerie*, une chose usée, sans valeur. Raymond le rattache au provençal-espagnol *veta*, corde, bande, du latin *vitte*, même sens, et il allègue à l'appui le passage suivant : « Pauvre larron peut hom per una *veta*, » qu'il traduit : « Pauvre larron, on pend pour une *vétille*. » D'autres ont fait venir *vétille* du latin *vitilligare*, chicaner, proprement plaider pour une vigne, de *vitis*, vigne, et de *litigare*, plaider. Diez fait venir *vétille* du latin *vitilia*, marchandises en osier, treillis, etc., d'où l'acceptation de choses de peu de valeur). Futilité, chose de peu d'importance : *S'amuser, s'attacher à des VÉTILLES. Se fâcher pour une VÉTILLE. Est-il possible d'aimer un homme bilieux et cerbère, qu'une VÉTILLE met en fureur?* (Destouches.)

De la moindre *vétille* il fait une merveille, Et jusques à bonjour il dit tout à l'oreille. MOLIÈRE.

— Sorte de jouet consistant en des anneaux entrelacés, que l'on ne sépare que malaisément.

— Techn. Appentis sous lequel travaillent certains ouvriers, dans les ardoiseries. « Petit anneau qui reçoit le fil, dans un rouet.

— Pyrotechn. Nom donné à de petits serpenteaux que l'on emploie, comme les serpenteaux ordinaires, pour former la garniture des fusées volantes.

— Syn. *Vétille, habiole, bagatelle*, etc. V. BABIOLE.

VÉTILLER v. n. ou intr. (vé-ti-llé; 11 mll. — rad. *vétiller*). S'amuser à des *vétilles*, à des bagatelles; s'arrêter, s'attacher à des choses sans importance : *Perdre son temps à VÉTILLER. Ne faire que VÉTILLER. Il VÉTILLE sur tout.*

— v. a. ou tr. Chicaner, critiquer sur des riens : *Plus d'un épiqueux intraitable m'a VÉTILLÉ, m'a critiqué.* (Vol.)

VÉTILLERIE s. f. (vé-ti-llé-ri; 11 m. — rad. *vétiller*). Habitude de *vétiller*, caractère de *vétillard* : *Il est d'une VÉTILLERIE insupportable.* « Chienne, difficiles sur des riens : *Je suis las de toutes ces VÉTILLERIES.*

VÉTILLEUR, EUSE s. (vé-ti-lléur, eu-ze; 11 mll. — rad. *vétiller*). Personne qui *vétille*, qui a l'habitude de *vétiller*, de chercher de misérables chicanes.

— Syn. *Vétillieur, vétillard, vétilloux. V. VÉTILLARD.*

VÉTILLEUX, EUSE adj. (vé-ti-lléu, eu-ze; 11 mll. — rad. *vétille*). Qui s'attache à des *vétilles*, à des minuties : *Femme VÉTILLEUSE. Mazarin était naturellement VÉTILLEUX et grandeur.* (Cal de Reiz.) « Qui consiste en des minuties : *Dévotion VÉTILLEUSE. Politesses VÉTILLEUSE.*

— Par ext. Qui exige des soins minutieux : *Ouvrage VÉTILLEUX. Occupation VÉTILLEUSE.*

— Syn. *Vétilloux, vétillard, vétillieur. V. VÉTILLARD.*

VÉTIR v. a. ou tr. (vé-tir — lat. *vestire*, forme de *vestis*, habit. On écrivait autrefois *vestir* [v. *veste*). *Je vêts, tu vêts, il vêt, nous vêtions, vous vêtiez, ils vêtent; je vêtai, nous vêtions; je vêtis, nous vêtîmes; je vêtirai, nous vêtirons; je vêtirais, nous vêtirions; vêts, vêtions, vêtiez; que je vête, que nous vêtions; que je vêtisse, que nous vêtissions; vêtant; vêtû, e.* Habiller, couvrir de ses vêtements : *VÉTIR un enfant. VÉTIR une poupée.*

— Fournir de vêtements : *VÉTIR les pauvres. N'avoir pas de quoi VÉTIR ses enfants.* « Pourvoir de ce qui est nécessaire pour se confectionner des vêtements : *Les brebis nous nourrissent de leur lait et nous vêtent de leur laine.* (Héa.)

— Revêtir, mettre sur soi : *VÉTIR une robe de chambre.*

— *Vétir un enfant*, Lui donner sa première robe. « Vieille loc.

— *Se vêtir* v. pr. Se couvrir de vêtements : *Se VÉTIR chaudement. L'homme est le seul des animaux qui soit obligé de se VÉTIR.* (B. de St-P.)

— *Se vêtir de*, S'habiller avec, mettre comme vêtement : *Se VÉTIR de drap.*

— Alchim. *Vétir la chemise azurée*, Faire projection de l'élixir parfait sur un métal fondu et réduit en forme mercurielle.

— Rem. L'Académie remarque que le singu-

lier du présent de l'indicatif et l'impératif ne sont guère usités; il faut en dire autant du pluriel du premier de ces deux temps, de l'imparfait de l'indicatif et du présent du subjonctif tout entiers et du participe présent. Ajoutons qu'il y a, pour le présent de l'indicatif, une fausse conjugaison très-usitée; un grand nombre de bons auteurs disent : *il vétil, ils vétilissent* : *Le poil du chameau, qui se renouvelle tous les ans par une mue complète, sert à faire des étoffes dont ils se vêtissent et se meublent.* (Buff.) *Toutes ces peuplades se vêtissent de peaux de bêtes.* (Vol.)

VÉTIVER s. m. (vé-ti-vér). Bot. V. **VÉRYVER**.

VÉTIVÉRIE s. f. (vé-ti-vé-ri). Bot. V. **VÉTIVÉRIE**.

VETLOUGA, ville de la Russie d'Europe, dans le gouvernement et à 331 kilom. de Kostroma, sur la rivière de son nom, ch.-l. de district; 2,400 hab. Fabrication de nattes d'écorces.

VETLOUGA, rivière de la Russie d'Europe. Elle prend sa source dans le gouvernement de Viatka, à l'O. de Kotelnit, entre dans le gouvernement de Vologda, dont elle forme une partie de la limite du côté de celui de Kostroma, parcourt ensuite la partie N.-E. de celui de Nijni-Novgorod et se jette dans le Volga, après un cours de 450 kilom.

VETO s. m. (vé-to — mot lat. qui signifie proprement je défends, je m'oppose. C'est la première personne du présent de l'indicatif du verbe *veter*, qui se trouve en provençal et en espagnol sous la forme *vedar*, en vieux français *véer*, en italien *vietare*. Ce verbe se rattache peut-être à la racine sanscrite *vat*, nouer, entourer, lier, attacher). Hist. Formule que les tribuns du peuple employaient pour s'opposer à la promulgation des décrets du sénat. Il fut accordé au souverain de s'opposer à la promulgation d'une loi : *En Angleterre, la reine a le veto*. Il *veto absolu*, Veto définitif, qui annule complètement la loi ou le décret porté par l'assemblée. Il *veto suspensif* ou simplement *veto*, Droit que la constitution de 1791 accordait au roi de s'opposer à la promulgation des décrets portés par l'assemblée des représentants, et qui n'avait d'effet que pour deux législatures : *Mirabeau, dans le discours sur le veto, s'était retourné et roidit dans un suprême effort, les bras levés, pour retenir la chute de la monarchie.* (E. Pelletan.) Il *Libre veto*, Celui qu'un nonce pouvait prononcer, dans la diète de Pologne. Il *Monsieur Veto, Madame Veto*, Sobriquets que le peuple de Paris donna au roi et à la reine, au commencement de la Révolution :

Monsieur Veto avait promis
D'être fidèle à sa patrie.

Madame Veto avait promis
De faire égorger tout Paris.

(La Carmagnole.)

Il Pl. **VETO**.

Par ext. Opposition, refus : *J'y mets mon veto. Par votre lenteur, mon mariage est retardé de huit jours; songez que je compte les minutes et ne prolonge pas votre veto suspensif.* (C. Desmoulins.)

— **Encycl.** Le veto peut être absolu ou simplement suspensif; il est absolu quand la sanction du pouvoir auquel a été conféré le droit de veto est indispensable pour qu'une loi puisse être exécutée; il est simplement suspensif quand le projet, présenté de nouveau devant le pouvoir législatif, a force de loi, s'il est adopté par lui, malgré le refus de sanction. Parmi les théoriciens politiques, il s'en est trouvé quelques-uns qui ont essayé d'établir l'excellence du droit de veto. A Rome, les tribuns du peuple en étaient investis; ils assistaient à toutes les assemblées, prenaient part à toutes les discussions, et lorsqu'un projet de loi leur paraissait menacer l'indépendance de la nation, ils opposaient leur veto, qui était au sénatus-consulte toute sa valeur. Au mot **TRIBUNAT**, nous sommes entrés à ce sujet dans des détails qui feraient ici double emploi et qui sont suffisamment connus de la constitution romaine. La constitution anglaise a depuis longtemps admis le droit de veto absolu et l'a concédé au roi; mais nous devons ajouter que depuis près de deux siècles (1689) ce droit n'a pas été exercé. B. Constant s'est prononcé nettement pour le maintien de cette prérogative : « Il faut, dit-il, que l'autorité chargée de veiller à l'exécution des lois ait le droit de s'opposer à celles qu'elle trouve dangereuses, parce qu'aucun pouvoir n'exécute avec zèle une loi qu'il désapprouve. » Cette théorie, poussée jusqu'à ses dernières conséquences, aboutirait nécessairement à ce principe : un pouvoir n'exécutant avec zèle que les lois qu'il a édictées doit être, dans l'intérêt même de la nation, armé d'une autorité absolue. Filangieri s'est prononcé également en faveur du veto : « Dans le gouvernement mixte, dit-il, le roi étant considéré comme l'un des trois corps qui le composent, il est juste qu'il ait l'autorité négative, c'est-à-dire le pouvoir de s'opposer aux résolutions des deux autres corps. » Cette théorie nous paraît radicalement fautive. S'il est, en effet, une forme de gouvernement qui repousse le droit de veto absolu, c'est à coup sûr le gouvernement mixte. Armer la royauté de cette

prérogative, c'est, en effet, donner au pouvoir exécutif une supériorité telle sur le législatif, que ce dernier est détruit et que l'équilibre ou la pondération des pouvoirs qui forme la base du gouvernement mixte cesse d'exister. Les raisons que Filangieri invoque à l'appui de sa thèse ne méritent pas un examen sérieux.

En 1791, le droit de veto fut réclamé par les derniers défenseurs de la monarchie. Après une vive discussion, ce projet fut adopté, grâce à l'éloquence de Mirabeau; mais le projet ne fut pas voté tel qu'il avait été conçu. Le veto absolu avait été demandé, le veto suspensif fut seul accordé. Les amis de la royauté ne comprenaient pas qu'ils arrachaient au royaume dernière branche de salut; ils cherchaient à élever une barrière, une digue au torrent révolutionnaire, que cet obstacle devait rendre plus furieux. Louis XVI ne tarda pas à exercer ce droit si péniblement accordé; on sait quelles furent les suites de cet acte maladroit. L'impopularité royale s'en accrût, et le nom de madame Veto, qui resta à la reine, prouva assez la mémoire et la colère du peuple. La charte de 1814 introduisit dans la constitution le veto suspensif, que conserva la charte de 1830. La nécessité ou, si l'on aime mieux, l'innocuité de cette prérogative royale a été soutenue. Le veto suspensif n'apporte, en effet, qu'un retard à la mise en vigueur de la loi votée par le pouvoir législatif; en forçant l'assemblée à recourir au bout d'un laps de temps déterminé à une délibération nouvelle, le veto n'a pour effet que de mettre obstacle à une délibération précipitée, de forcer les assemblées à mûrir leurs résolutions; si, lors de cette deuxième délibération, la loi est encore adoptée, la volonté du pouvoir législatif ne peut être mise en doute, et le pouvoir exécutif est forcé de s'y soumettre. Cette prérogative a, du reste, été admise par diverses constitutions républicaines. Le président de la république aux Etats-Unis a un droit de veto suspensif; il peut s'opposer à la promulgation d'une loi votée par le congrès et provoquer une deuxième délibération. Depuis la fondation de la république, les présidents ont usé vingt-neuf fois du droit de veto; deux fois seulement le congrès n'en a tenu aucun compte; vingt-sept fois le projet primitif a été plus ou moins modifié avant d'être reporté au pouvoir exécutif. La République française de 1848 donnait au président de la République un droit semblable.

— **Madame Veto**. V. **CARMAGNOLE**.

VÉTRANION, empereur romain, né en Mésie d'une famille obscure, mort à Pruse en 356. Il s'éleva par ses talents militaires jusqu'au commandement de la Pannonie et se fit proclamer auguste à Sirmich (350) dès qu'il eut appris la mort de Constant. Constance feignit d'abord de le reconnaître et d'agir de concert avec lui pour écraser la révolte de Magnence; mais bientôt il débâcha les soldats de Vétranion et le contraignit à quitter la pourpre. Le César détroné reçut en échange une pension considérable et alla finir ses jours à Pruse (Bithynie).

VÉTRAVATI s. f. (vé-tra-va-ti). Femme armée qui garde la porte des appartements intérieurs, chez les princes indous.

VETRONIUS TURINUS, courtisan de l'empereur Alexandre Sévère. Il jouissait jusqu'à un certain point de la confiance de ce prince, mais il exagéra son crédit et se fit donner des sommes considérables par différentes personnes auxquelles il promettait d'appuyer leurs demandes auprès de l'empereur. Ce dernier, ayant découvert les manœuvres dont il s'était rendu coupable, le condamna à mort. Vetrionius fut attaché à un poteau, entouré de bois vert et de paille mouillée, auxquels on mit le feu, tandis qu'un héraut criait : « Le vendeur de fumée est puni par la fumée. »

VETTE s. f. (vè-te). Techn. Partie d'un marais salant qui entoure les aires.

VETTER, lac de Suède (Gothie septentrionale), à 38 kilom. S.-E. du lac Vener, avec lequel il communique par le canal de Gothie. Il est compris entre les préfectures de Skaraborg, de Jonköping, de Linköping et d'Älvsborg. Il mesure 110 kilom. de longueur du N.-E. au S.-O. sur 30 kilom. de largeur moyenne; sa plus grande profondeur est de 128 mètres; il présente quelques courants rapides et est assez fréquemment agité par des tempêtes; ses eaux sont limpides, ses bords unis et la navigation y est active pendant une partie de l'année. Il reçoit le tribut de 40 petits cours d'eau et s'écoule dans la Baltique par la Motala.

VETTER (Louis-Rodolphe), médecin allemand, né à Karlsberg (Carinthie) en 1765, mort à Cracovie en 1806. Après avoir exercé quelque temps la médecine à Vienne, il fut nommé professeur de physiologie et d'anatomie à l'université de Cracovie. On lui doit : *Description de tous les vaisseaux et nerfs dans le corps humain* (Vienne, 1789, in-8°); *Nouvelles doctrines sur les muscles dans le corps humain* (1791, in-8°); *Nouvelle méthode pour guérir les maladies honteuses* (1793, in-8°); *Leçons sur la physiologie* (1794); *Aphorismes tirés de l'anatomie pathologique* (1803, in-8°).

VETTER (Jean-Hégésippe), peintre, né à Paris en 1816. Elève de Steuben, il exposa d'abord quelques portraits, puis, en 1844, il se présenta au Salon avec un tableau d'histoire, *Bayard enfant*. En 1847, il aborda avec un certain bonheur la peinture de genre avec un *Molière chez le barbier de Pézénas*, petite toile d'une touche spirituelle, et, en 1848, ses *Alchimistes* lui valurent une 3^e médaille. Dans les figures de ce tableau domine la tradition allemande et hollandaise; la silhouette est pittoresque et vivement enlevée. *L'Etude de la lampe*, qui est encore une reminiscence des maîtres hollandais, de Rembrandt surtout, valut à l'auteur une 2^e médaille à l'Exposition de 1850. En 1855, il exposa le *Quart d'heure de Rabelais* et le *Maître d'armes*. On sait ce qu'il y avait à cette solennité de concurrents sérieux dans tous les genres, et combien il était, par conséquent, difficile de s'y faire remarquer. Or, les deux toiles de M. Vetter attirèrent l'attention au point que le peintre fut nommé chevalier de la Légion d'honneur. Jamais, en effet, M. Vetter n'avait mis dans ses compositions tant de finesse, tant d'esprit, tant de charme; jamais sa palette n'avait eu des tons si heureux, une gamme si brillante. Il a réussi, depuis, à se maintenir à la même hauteur, en exposant successivement le *Fumeur*, la *Liseuse* et le *Hécat* (1857); la *Femme à sa toilette*, le *Départ pour la promenade* (1859); *Bernard de Palissy* et la *Déclaration* (1861); *Molière et Louis XIV* (1864); *Masculin* (1865); *Jodelle à Calchas* et à *Madelon* (1865); *Mignon s'écroulant au billard* (1866); *Aut cabaret* (1867); *Mazovian* (1872); la *Fuite en Egypte* (1874); le *Raffiné* (1875). Il a aussi exposé, en 1868 et 1869, quelques portraits distingués.

VETTO, bourg du royaume d'Italie, province et district de Reggio-nell'Emilia, mandement de Castelnuovo; 2,300 hab.

VETTONS ou **VECTONS**, en latin *Vectones*, peuple de l'Espagne ancienne, dans la Lusitanie, entre le *Durius* (Douro) au N., le *Tagus* (Tage) au S., les Vaccéens et les Carpiens à l'E., et les *Lusitani* à l'O. Leur capitale était *Salmanica*, aujourd'hui Salamanque. Leur territoire correspond à peu près à celui qui forme la province espagnole de Salamanque et la partie N.-E. de la province portugaise de Beira. Les Vettoni, vaincus une première fois par les Romains à Toléum en 192 av. J.-C., reprirent les armes avec les Lusitaniens et furent soumis en 150, par Calpurnius et Atilius.

VETTORI (Leonello), en latin *Victorius*, médecin italien, né à Faenza (Romagne) en 1440, mort à Bologne en 1520. Il fit ses études médicales à l'université de cette dernière ville, et s'y fixa. En 1473, il y fut nommé professeur de philosophie et de médecine. On a de lui les deux ouvrages suivants : *De agnitionibus infantum tractatus* (Ingolstadt, 1544, in-8°); *Practica medicinalis* (1545, in-4°).

VETTORI (Benotto), en latin *Victorius*, médecin italien, neveu du précédent, né à Faenza en 1481, mort à Bologne en 1561. Il fit ses études médicales à l'université de Bologne, sous la direction de son oncle, fut nommé, en 1534, professeur de médecine à l'université de Pavoue et revint, en 1540, occuper la même chaire à Bologne. Ses principaux ouvrages sont : *Liber theoriae latitudinis medicinalis* (Venise, 1516, in-fol.); *De morbo gallico* (Bâle, 1536, in-4°); *Liber de curatione pleuritidis per sanguinis missionem* (Venise, 1536, in-4°); *Medicinalia consilia* (Venise, 1551, in-4°); *In Hippocratis prognostica commentarii* (Florence, 1551, in-fol.); *Empirica medicina* (Lyon, 1555, in-8°); *Commentaria in Hippocratis aphorismos* (Venise, 1556, in-4°).

VETTORI (Pietro), en latin *Victorius*, homme politique et écrivain italien, né à Florence en 1499, mort dans la même ville en 1585. Il perdit son père de bonne heure, et reçut, sous la direction de sa mère, une éducation fort soignée. Comme il se destinait aux fonctions publiques, il fit son droit à Pise, se maria dès l'âge de dix-huit ans, la loi interdisant aux célibataires les charges publiques, et, en 1523, l'accompagna en Espagne l'amiral pontifical Paul Vettori, son cousin, qui allait chercher le pape Adrien; il fit ensuite un voyage à Rome, et, à son retour, comme il n'avait pas encore atteint l'âge légal, il se retira à la campagne, où il vécut au milieu de ses livres et des savants dont sa maison devint le rendez-vous favori. Il entra dans la vie active lorsque Florence eut secoué le joug des Médicis, fut chargé de négocier avec Venise l'envoi d'un corps de troupes, sous les ordres de Trivulce, et s'acquitta de sa mission à la satisfaction de ses concitoyens, qui l'élevèrent, à son retour, gonfalonier de la république. Peu de temps après, Florence étant assiégée par les impériaux, P. Vettori prit une part active à la défense de la ville; à plusieurs reprises il releva le courage de ses concitoyens par ses ardents discours, prononcés dans l'église de Santa-Maria-Novella. On sait comment la famine força enfin les Florentins à se rendre. P. Vettori se retira alors à la campagne, à San-Cassiano, avec son ami, le vieux philosophe Varino; il y retrouva ses livres et partagea son temps, à la manière

des anciens Romains, entre les lettres et l'agriculture. C'est à cette époque qu'il songea à reviser, au point de vue critique, les *Scriptores rei rusticae*. A la mort de Clément VIII, il revint à Florence et commença ses travaux si remarquables sur les textes de Cicéron et d'Aristote. De nouveaux bouleversements dans les affaires publiques, l'assassinat d'Alexandre de Médicis, son remplacement par Cosme, le forcèrent à émigrer à Rome; mais Cosme de Médicis le rappela presque aussitôt. Nommé, en 1524, consul de l'Académie de Florence, il refusa, par modestie, et accepta seulement la chaire de littérature ancienne. Il fit des cours très-brillants, la première année sur Sophocle et Cicéron, la seconde sur Aristote et les *Georgiques* de Virgile. De toute l'Europe les élèves accouraient en foule. On voyait, parmi ses auditeurs, Alexandre Farnèse, le prince d'Urbino et François Campana, le secrétaire du duc. Plusieurs souverains, Charles-Quint et François Ier entre autres, lui firent, pour l'attirer à leur cour, des offres avantageuses qu'il déclina. En 1540, il fut envoyé à Rome par Cosme pour féliciter de son élection le pape Jules III et reçut, au retour de cette ambassade, le titre de comte. Nommé, en 1553, sénateur de Florence, il se vit mandé à Rome par son ami le cardinal Corvino, qui venait d'être élu pape sous le nom de Marcellus II et qui lui destinait la charge de secrétaire des brefs. Une attaque d'apoplexie ayant emporté le pape, P. Vettori regagna Florence, où il trouva Henri Estienne, à qui il confia, pour l'imprimer, son excellent texte d'*Eschyle* (Paris, H. Estienne, 1557, in-4°). P. Vettori était en correspondance avec les savants et les princes de tous les pays. On faisait souvent appel à ses talents exceptionnels; il dut, notamment, rédiger, en faveur de Cosme de Médicis, un mémoire à l'empereur, dans une affaire litigieuse contre le prince Alphonse de Ferrare. Les dix dernières années de sa vie furent troublées par des ennuis de tout genre; il eut un procès à Rome, perdit sa femme et le duc Cosme, son protecteur et son ami. Sentant ses forces diminuer graduellement, il donna sa démission de professeur en 1555. Quelque temps après, il s'éteignait à l'âge de quatre-vingt-sept ans.

Quand on réfléchit à la vie si bien remplie de ce savant, aux services qu'il avait rendus à sa patrie et à la science, on doit regretter que la vie fiévreuse de nos jours ait mis en quelque sorte un abîme entre l'activité pratique et les études sérieuses. P. Vettori a brillé tout autant comme homme d'Etat que comme érudit; il s'est montré homme de son temps, tout en ayant, pour les anciennes littératures, un véritable culte. Il a été, en outre, l'un des plus sincères admirateurs de la poésie nationale. Grand défenseur de Dante, de Pétrarque et de Boccace, il se fit ouvertement l'apologiste du *Décamerion*, en 1573, lorsqu'il fut question de le détruire; en 1578, il publia une édition nouvelle des œuvres de Machiavel. Tous les témoignages contemporains s'accordent à nous le représenter comme un homme exceptionnel. D'un extérieur agréable, d'un caractère doux, d'un maintien digne, il apportait dans la conversation un esprit infini, et dans toutes les relations une grâce exquise.

Mais c'est surtout comme savant qu'on doit l'apprécier. Il eut le mérite de créer la critique des textes; jusqu'à lui on s'était borné, en publiant les auteurs anciens, à la reproduction plus ou moins exacte d'un seul manuscrit. Le premier il songea à en réunir plusieurs, à les comparer en notant les variantes. De ces comparaisons et de ces études il tira des conclusions rigoureuses pour la correction des textes, et seulement, à la dernière extrémité, il employait la conjecture. Il avait, il est vrai, le bonheur de vivre dans un temps où chaque jour apportait une nouvelle et précieuse découverte littéraire. Son ami Cavalcanti lui fournit un manuscrit des lettres de Cicéron à Atticus, dont il se procura plus tard une autre copie faite par Pétrarque, la meilleure de toutes, et l'aider à publier son édition des *Letras à Atticus* (Florence, 1571). Celle des lettres *Ad familiares* (Florence, 1558) fut violemment attaquée par Paul Manuce et par Muret; P. Vettori se défendit avec succès et fut soutenu par Sigonius. A l'instigation du cardinal Corvino, il publia les *agronomes latins* : *M. Catonis et M. Terentii Varronis de re rustica libri* (Lyon, Gryphe, 1541-1549, 3 vol.). Les auteurs grecs, qui ont traité de la même matière, l'occupèrent également, et là-dessus il avait lui-même une certaine compétence; car il a laissé un *Traité sur la culture de l'olivier*, qu'il avait spécialement étudiée à sa campagne. Le traité *De elocutione*, de Démétrius, eut trois éditions (Florence, 1552, 1562 et 1594). Nous devons mentionner surtout ses grands travaux sur Aristote, dont il a été le véritable restaurateur, car les manuscrits qu'on en avait étaient en bien mauvais état. Il fallait en consulter un grand nombre et puiser aussi dans les commentateurs grecs, tâche longue et ardue entre toutes. P. Vettori ne recula pas devant ces difficultés. Des 1547, il donna la *Morale à Nicomaque* (chez les Junce, à Florence, 2^e édition, 1560); son *Commentaire sur le même ouvrage*, œuvre gigantesque, ne parut qu'en 1584; *Commentaire sur le 1^{er} livre de*

la Poétique (1560); Michel d'Éphèse, *Scholies sur la Zoologie d'Aristote* (1548). Nous avons déjà parlé de l'*Eschyle*, qui fut publié à Paris chez H. Estienne. Citons encore le *Térence* (1565); des fragments des œuvres rhétoriques de Denys d'Halicarnasse (Lyon, 1581); des traités d'Hipparque et d'Achille Tatius sur Aratus et divers autres écrits astronomiques (Florence, 1567); l'édition des *Pandectes* de Florence; celle des *Memorabilia* de Xénophon; *Petri Victorii variorum lectionum libri XXV* (Florence, 1553), augmenté plus tard de dix livres (Florence, 1582), recueil d'études et de corrections sur un grand nombre d'auteurs anciens, etc. Il avait songé à publier la collection des Pères de l'Eglise, et le pape l'avait encouragé dans ce projet, que la mort l'empêcha de mettre à exécution. Il a laissé de nombreux ouvrages inédits, et plusieurs bibliothèques de l'Europe possèdent des manuscrits de lui ou des auteurs annotés de sa main, dont les savants ont profité largement. Ses discours et une partie de sa correspondance ont été publiés à la suite de sa *Vie* par Baudini, *Clarorum Itolorum et Germanorum ad P. Victorium epistolæ* (Florence, 1758, in-4°); la *Vie* à part, Florence, 1759, in-8°. Ses lettres à des savants allemands ont été réunies par son élève, Jean Caselius, *Petri Victorii epistolæ ad Germanos* (Rostock, 1597). Sur sa vie, on peut consulter, outre Baudini, Crenzer, *Histoire de la philologie classique*, en allemand, p. 21-36, dans les *Écrits allemands*, tome V, 2^e partie.

VETTORI (Ange), médecin italien, mort à Rome vers 1640. Il n'est connu que par les deux ouvrages suivants : *De palpitatione cordis, fractura costarum aliisque affectionibus B. Philippi Nerii* (Rome, 1613, in-4°) et *Consultationes medicæ*, publié seulement après la mort de l'auteur par Vincent Mautuiti (1640, in-fol.).

VETTORI (François), en latin *Victorius*, antiquaire italien, né à Spello en 1693, mort en 1770. Il s'appliqua de bonne heure à l'étude des monuments que renfermait sa ville natale et devint fort habile dans le déchiffrement des inscriptions, ainsi que dans la numismatique et la glyptographie. Plus tard, il fut nommé par le pape Benoît XIV directeur du musée du Vatican. On a de lui : *Veteris gemmæ ad christianum usum explanatio* (Rome, 1732); *Nummus aureus veterum christianorum*, etc. (1737, in-4°); *Dissertatio glyptographica* (Rome, 1739); *De vetustate et forma monogrammatum nominis Jesu* (Rome, 1747); *Dissertatio apologetica de quibusdam Alexandri Severi numismatibus* (Rome, 1749); *De cultu de Cybele chez les anciens* (Rome, 1753).

VETTORI (Victor), poète et médecin italien, né à Origlia, dans le Mantouan, en 1697, mort en 1763 à Mantoue, où il avait exercé la médecine pendant la plus grande partie de sa vie. Il s'était, en outre, fait connaître par des compositions littéraires qui le firent nommer membre des principales Académies d'Italie. On a de lui : *Poësies gaies* (Milan, 1744, in-8°), et *Histoire de la fièvre* (Mantoue, 1756, in-8°).

VETTURINO s. m. (vét-tu-ri-no — mot ital.). Loueur ou conducteur de voiture italienne. || Pl. VETTURINI.

VÊTU, UE (vé-tu, û) part. passé du v. *Vêtir*. Couvert de vêtements, de ses vêtements : *Être à peine vêtu. Être bien vêtu, mal vêtu. Être élégamment vêtu. Être vêtu d'un paletot noir, d'une robe de velours violet. Il y a des sottises, bien habillées, comme il y a des sottis très-bien vêtus.* (Chamfort.) *L'ouvrier le plus mal vêtu sourit avec dédain à l'aspect d'une livrée.* (De Théis.)

— *L'oignon est bien vêtu cet hiver*, Se dit lorsque ses enveloppes sont épaisses, ce qui, d'après une opinion populaire, annonce un hiver rigoureux.

— Loc. fam. *Être vêtu comme un oignon*, Avoir plusieurs vêtements l'un sur l'autre. — *Être vêtu comme un moulin à vent*, Être vêtu de toile.

— Hist. *Hérétique vêtu*, Nom donné dans le xiii^e siècle aux hérétiques albigeois.

— Blas. Se dit d'un écu rempli d'une grande losange, dont les angles touchent les bords : *Boutoux de la Salette, en Dauphiné : D'or, au trèfle de sinople, vêtu de gueules.* || s. m. Ensemble des quatre triangles dans l'écu vêtu, formé du chapé et du chausseé réunis.

— Syn. *Vêtu, affublé, fagoté*, etc. V. **AFFUBLÉ**.

VÉTULONIEN, IENNE s. et adj. (vé-tu-lo-ni-ain, i-è-ne). Géogr. anc. Habitant de Vétulonie; qui appartient à cette ville ou à ses habitants : *Les Vétuloniens. La population Vétulonienne.*

VÉTULONIES, en latin *Vetulonit*, ville de l'Italie ancienne, dans l'Etrurie, dont elle était une des douze lucomnies, sur la côte occidentale, entre l'Arnus et l'Ombro.

VÊTURE s. f. (vé-tu-re — rad. *vêtir*). Cérémonie qui se pratique lorsqu'on donne l'habit à un religieux ou à une religieuse, et qui précède la profession d'un temps plus ou moins long : *Corbinelli vient d'entendre par hasard un sermon de l'abbé Fléchier à la vêture d'une capucine.* (Mme de Sév.) || On dit aussi PRISE D'HABIT.

— **Encycl.** On appelle *vêture* ou prise d'habit la cérémonie dans laquelle les aspirants à la vie monastique reçoivent l'habit de l'ordre dans lequel ils entrent. Cette cérémonie n'est pas nécessairement la même que celle de la profession définitive des vœux; elle la précède ordinairement d'une année; mais elle en est alors une imitation, qui se fait même beaucoup plus solennellement et qui lui équivaut, en quelque sorte, devant le monde et pour les apparences, bien qu'elle n'implique encore rien d'irrévocable. Les *vêtures* se pratiquaient souvent dans les convents avec une très-grande solennité et étaient même accompagnées de rites fastueux. Dans l'ordre des cordeliers, le novice, couvert du suaire et étendu comme mort, était reçu par le prieur, qui l'aspergeait d'eau bénite, comme le corps des trépassés qu'on présente à l'église; puis, lorsqu'il avait récité la formule des vœux solennels, par laquelle on se déclarait mort au siècle, il revêtait la robe blanche, symbole de pureté, et il était alors mené au chapitre. La *vêture* des religieux de l'ordre de Saint-Paul premier ermite, était accompagnée de cérémonies plus lugubres encore; le novice était couché dans un cercueil recouvert du drap mortuaire, et les religieux venaient, en procession, lui jeter de l'eau bénite, en chantant les prières des morts. Dans les monastères de femmes, une prise d'habit était toujours une grande fête. Jusqu'au xiii^e siècle environ, il appartenait aux évêques seuls de consacrer à Dieu les vierges qui renonçaient au monde. Pendant la messe pontificale, les novices étaient conduites vers l'autel, par leurs parentes; au moment du gradu, l'archiprêtre les présentait à l'évêque, au nom de toute l'Eglise, pour être consacrées comme épouses de Jésus-Christ. Après les avoir interrogées pour éprouver leur résolution, l'évêque bénissait les vêtements qu'elles devaient porter; il leur donnait d'abord le voile, puis un anneau pour les fiancer à Jésus-Christ, et enfin il leur mettait une couronne sur la tête, comme symbole de leur mariage mystique. Plus tard la novice était présentée par sa famille, parée de ses plus beaux vêtements, qu'elle échangeait contre les habits du cloître; dans certains ordres, les cheveux de la novice tombaient sous les ciseaux, pendant que les religieuses, ses futures compagnes, chantaient des cantiques qui célébraient le bonheur des vierges et la récompense immortelle qui les attendait.

Voici, d'après l'abbé Hélyot (*Histoire des ordres monastiques*), le détail des cérémonies qui accompagnaient, au xvi^e siècle, la *vêture* ou prise d'habit des bénédictines de Bourbourg : « La veille du jour que la postulante doit prendre l'habit, on lui donne du pain et du vin dans l'église, où se trouvent l'abbesse, les demoiselles et tous les parents de la postulante. Le lendemain, on l'habille le plus magnifiquement qu'on peut. On lui laisse les cheveux épars, on lui met une couronne de diamants sur la tête, et elle est conduite dans une salle où on lui donne le bal. Sa famille danse quelque temps, en présence de l'abbesse, des demoiselles et du juge de l'abbaye; après quoi la jeune demoiselle demande la bénédiction à son père et à sa mère, leur dit adieu et à toute sa famille. On la mène ensuite à l'église précédée de violons, hautbois et autres instruments. De petites demoiselles marchent devant la postulante; l'une porte une corbeille pleine de fleurs; une autre tient un cierge et une autre porte la queue de sa robe. La messe est chantée en musique; le père de la fille la mène à l'offrande, où elle est suivie de toute sa famille, et après la messe l'abbesse et les demoiselles vont au chapitre, d'où l'abbesse députe deux demoiselles vers la postulante pour savoir sa dernière résolution et prier son père de la conduire à la porte du chapitre; elle y est reçue par la demoiselle qui doit être sa maîtresse, et qui la prend par la main pour la conduire à l'abbesse, qui lui fait une exhortation devant tout le monde; après quoi elle lui ôte ses habits mondains et lui donne ceux de la maison... La jeune fille, étant revêtue des habits de la religion, est conduite à l'église par l'abbesse, qui la fait prosterner devant le saint sacrement. Elle lui met ensuite une bague de diamants au doigt, en l'épousant au nom de Jésus-Christ... »

VETURIA (famille), maison patricienne de l'ancienne Rome. Une branche de cette maison, qu'on trouve plusieurs fois dans les fastes consulaires pendant le i^{er} siècle, portait le nom de GEMINUS CICURINUS; dans le i^{er}, on trouve les CRASSUS CICURINUS; dans le v^e, les CALVINUS; dans le vi^e, les FBILIO. La mère de Coriolan était une Veturia.

VÉTURIE, mère de Coriolan. V. **CORIOLAN**.

VETUS ou **LE VIEIL** (Jean), littérateur et magistrat français, né à Saint-Amour, en Bourgogne. Il vivait au xvi^e siècle et vint à Paris, où il professa successivement au collège d'Autun et au collège du Cardinal-Lemoine. Il étudia le droit et la médecine, et, après avoir pris ses grades dans ces deux facultés, il renoua à l'enseignement. Nommé secrétaire du roi, il devint en 1569 conseiller au parlement de Bourgogne. Vetus remplit en outre, à la même époque, diverses missions en Allemagne, fut nommé en 1573 maître des requêtes, reçut des lettres

de noblesse en 1581 et, dès la même année, fut nommé président au parlement de Bretagne. Il devait ces différentes charges à la protection du cardinal de Lorraine, et, par reconnaissance, il s'engagea dans le parti de la Ligue. En 1589, il fut l'un des membres du conseil établi par le duc de Mayenne pour gouverner le royaume; on ne sait plus rien de lui à partir de 1593. On a de lui : *De obitu Caroli-Quinti imperatoris oratio* (Paris, 1559); *Apologia contra calumnias Th. Beza in jurisconsultos et omne jus* (Verdun, 1564), etc.

VÉTUSTÉ s. f. (vé-tu-sté—lat. *vetustas*; de *vetus*, ancien). Etat de détérioration résultant de l'ancienneté : *Edifice, arbre qui tombe de vétusté. La vétusté d'un vêtement. La vétusté des meubles.*

VÉTUYER ou **VÉTIVER** s. m. (vé-ti-vèr). Bot. Nom vulgaire d'une graminée de l'Inde, du genre andropogon, remarquable par son odeur aromatique. || Racine odorante de la même plante : *Un sachet de vétiver.*

— **Encycl.** Les tiges de cette graminée sont nombreuses, unies, très-droites, hautes de 1 à 3 mètres; les feuilles sont étroites, longues de 0m,50 à 1 mètre, inodores; les fleurs sont nombreuses, petites, épineuses sur une des deux feuilles de la glume, ciliées sur l'autre. Suivant quelques botanistes, qui font de cette plante un genre particulier, sous le nom de *vetiveria*, elle serait dioïque. On a confondu longtemps le *vétiver* avec le barbon odorant des Chinois. Depuis le commencement de ce siècle on se sert, en France, de sa racine, soit pour éloigner les arachnides et les insectes des châles et autres tissus de laine, soit pour les parfumer. Cette racine, appelée chiendent des Indes, est chevelue, d'un blanc jaunâtre, tortueuse, longue d'environ 0m,40; elle est douée d'une odeur forte et tenace, analogue à celle de la myrrhe; sa saveur est amère et aromatique. Cette racine, ou plutôt ces racines, sortent en grand nombre d'une souche qu'on y trouve quelquefois réunie, munie de bourgeons ou de tubercules disposés en chapelet. Dans l'Inde, où cette plante croît, à Madras surtout, on se sert du *vétiver* pour tresser des paillassons que l'on suspend aux colonnades des maisons de campagne pour y entretenir l'ombre et la fraîcheur. On les arrose constamment, de manière que l'air, passant au travers et chargé de l'odeur agréable de la plante, fait pénétrer à l'intérieur un air pur, frais et embaumé. On en retire encore une infusion que l'on dit fébrifuge. On falsifie souvent le *vétiver* avec des racines ayant quelque analogie avec lui, et que l'on parfume. En France, c'est le chiendent qui sert à cette falsification. On l'arrose avec diverses compositions de parfumerie.

VÉTYVÉRIE ou **VÉTIVERIE** s. f. (vé-ti-vé-ri — rad. *vétiver*). Bot. Syn. d'ANDROPOGON, genre de graminées.

VEUF, VEUE adj. (veuff, veu-ve. — Le masculin *veuf* s'est formé du féminin *veuve*, anciennement *veve*, *vedue*, qui représente le latin *vidua*, veuve, le sanscrit *vidhāvā*, veuve, proprement sans mari, du préf. vi, sans, et *dhāvā*, mari, homme. Comparez *adhāvā*, veuve, sans mari, et *sadhāvā*, avec mari, femme mariée). Se dit d'une personne dont le conjoint est mort et qui n'est pas remariée : *Un homme veuf. Une femme veuve. Elle est veuve d'un attaché d'ambassade. Anciennement, les reines de France devenues veuves devaient rester dans la chambre du roi pendant quarante jours, sans voir d'autre clarté que celle des cierges.* (Balz.)

Deux époux, dit un grand oracle, Tout à coup devenaient heureux, Si deux époux, par un miracle, Pouvait devenir *veufs* tous deux. ...

— Fam. Séparé accidentellement de son conjoint : *Me voilà veuf, ma femme est allée voir sa famille.* || Séparé de son anant ou de sa maîtresse : *Les étudiantes sont exposées à demeurer veuves trois mois de l'année.*

— Par ext. Privé : *Dioctèse veuf de son évêque. Département veuf de son préfet. Ma poche était veuve de son dernier écu.* (Alex. Dumas.)

— Dr. canon. *Eglise veuve*, Collégiale qui a été cathédrale, c'est-à-dire siège d'un évêque. — Mythol. gr. Epithète de Junon, à Stympale.

— Substantiv. Personne dont le conjoint est mort, et qui n'est pas remariée : *Elle a épousé un veuf. La veuve la plus sage est toujours assez folle pour se remariar.* (La Chaussée.) *A Rome, on avait peu d'estime pour la veuve qui se remariait.* (A. Garnier.)

Il n'est d'époux parfait que celui d'une veuve. E. AUGIER.

Jeune veuve à vingt ans est un morceau friand. DESMARIS.

Mainte veuve souvent fait la déchevelée, Qui n'abandonne pas le soin du demeurant, Et du bien qu'elle aura fait le compte en pleurant. LA FONTAINE.

— *Denier de la veuve*, Annûme que l'on prend sur son strict nécessaire, par allusion à une parabole de l'Evangile :

... Le denier de la veuve Sera compté comme un trésor. A. GUIRAUD.

|| *Avoir affaire à la veuve et aux héritiers*, Avoir à compter, à contester avec plusieurs parties.

— Fr.-maç. *Enfants de la veuve*, Francs-maçons, dans le langage maçonnique.

— Féod. *Droit de veuve*, Droit dû au seigneur par les veuves, à cause de la protection qu'il devait leur accorder.

— s. f. Argot. Guillotine. || *Epouser la veuve*, Etre guillotiné.

— Mamm. Nom vulgaire d'une espèce de saquin.

— Ornith. Genre de passereaux, de la famille des fringillidées, comprenant des espèces qui habitent les pays chauds : *Le nid des veuves est composé de coton.* (V. de Bommare.)

— Ichthyol. Nom vulgaire d'un poisson peu connu.

— Moll. Nom vulgaire de diverses coquilles dont la couleur est d'un noir plus ou moins intense et taché de blanc. || *Veuve éthiopienne* ou *mauresque*, Nom vulgaire d'une coquille du genre olive.

— Bot. Nom vulgaire d'une espèce de scabieuse à fleurs d'un noir pourpre. || Nom vulgaire d'une tulipe panachée de blanc et de violet.

— **Encycl.** Hist. et jurispr. Le mot *veuf*, par son étymologie même, *viduus*, indique un état de privation, de retranchement. Le mariage est, en effet, l'état le plus conforme à la nature, et toutes les langues ont essayé de rendre par un mot identique la situation de l'homme qui passe de l'état complet, de l'union pour laquelle il a été créé, à l'état incomplet, le veuvage, la stérilité. L'homme *veuf* n'est plus qu'une moitié du tout qu'il formait avec la femme de son choix. C'est donc en prenant les mots *veuf* et *veuve* dans leur acception littérale que l'on peut dire qu'une famille est *veuve* de son bienfaiteur, qu'un peuple est *veuf* de ses libertés.

Les moralistes chrétiens, suivant en cela l'opinion des Pères de l'Eglise, considèrent généralement le veuvage, celui de l'homme et celui de la femme, comme une affliction à laquelle il faut qu'un chrétien se résigne. Ils désapprouvent les secondes nocces. Les philosophes, les sceptiques considèrent que l'homme ou la femme a fait assez en essayant une seule fois le mariage et consentent de ne pas renouveler l'expérience. La conclusion est la même, avec des motifs bien différents. Pour les premiers, le veuvage ainsi gardé fidèlement est un hommage rendu à l'être cher dont on est privé; c'est la constance à la foi jurée, la continuation, au delà de la mort, de l'affection de toute sa vie. Pour les seconds, il se mêle à la résignation philosophique une pointe de raillerie et de dédain. Ils sont un peu de l'avis de Montaigne, « qu'un bon mariage se dresse d'une femme avengle et d'un mari sourd. »

A un autre point de vue, les secondes nocces offrent dans bien des cas des inconvénients réels qui font incliner à donner la préférence au veuvage. C'est surtout à cause des enfants d'un premier lit que l'homme *veuf* ou la *veuve* doit hésiter à mettre leur destinée et la sienne entre les mains d'une personne étrangère, et c'est cependant ce même motif que l'on allègue le plus souvent en faveur des secondes mariages, par la nécessité où l'on se trouve de donner à ces enfants un nouvel appui. Que de dissensions domestiques, de haines et parfois de crimes eussent été évités par un veuvage supporté patiemment ! Il y a, ce semble, plus de philosophie chez l'homme, et chez la femme plus de dignité, à ne point passer par une nouvelle épreuve; les sentiments de pudeur que celle-ci possède à un si haut degré sont comme dévorés par l'idée d'un second partage et d'une union nouvelle.

La primitive Eglise l'avait ainsi compris lorsqu'elle permettait à l'homme *veuf*, non remarié, d'entrer dans les ordres, comme voué désormais à un célibat perpétuel. Sous la prédominance des idées ascétiques, dans lesquelles la privation comporte une idée de supériorité, le célibat et la virginité étant réputés saints, le veuvage, qui s'en rapproche, participa de la même perfection. Le besoin de réaction contre le sensualisme païen précipita les esprits dans l'austérité la plus âpre; il fallait mortifier cette chair rebelle, montrer son absolu détachement des plaisirs.

Le *veuf* et, jusqu'à un certain degré, la *veuve* pouvaient recevoir les ordres, comme le célibataire et la vierge. Maintenant encore, l'homme peut entrer dans les ordres et recevoir la prêtrise après un premier veuvage; on n'est plus apte à être prêtre si l'on a été marié deux fois. Les secondes nocces étaient assimilées par les Pères de l'Eglise, au moins dans le langage, à la bigamie. L'abbé Fleury parle, dans l'*Histoire des premiers temps de l'Eglise* et d'après les Pères, de clercs bigames, et il explique qu'il faut entendre en cette matière non pas le crime d'avoir deux femmes à la fois, mais les secondes nocces, ou le mariage avec une *veuve*. Saint Jérôme, dans ses lettres à Paula, peint sous des couleurs charmantes la *veuve* telle que l'Eglise la comprend, détachée des affections mondaines, des parures et des bijoux, vivant dans la retraite et con-

sacrée aux bonnes œuvres. Dans l'Eglise primitive, les veuves qui avaient atteint l'âge de soixante ans recevaient le diaconat, un des degrés de la prêtrise; on les appelait les *veuves diaconesses*. Elles remplissaient à peu près les offices dévolus maintenant aux sœurs de charité et vivaient comme celles-ci dans le renoncement et la prière, mais consacrées aux œuvres extérieures, les visites aux pauvres, aux malades, aux prisonniers, l'ensevelissement des morts; elles instruisaient les catéchumènes, les menaient aux fonts baptismaux, surveillaient leur conduite dans les premiers temps de leur initiation; à l'église, elles gardaient les portes du côté des femmes, veillaient à ce que chacune d'elles fût placée à son rang; elles relevaient de l'évêque. Cette institution apporta quelquefois du trouble dans la communauté; plusieurs conciles s'appliquèrent à combattre l'indocilité, l'indiscrétion, le bavardage des *veuves diaconesses*, qui voulaient discuter des mystères et en savoir plus long que leur directeur; on finit par les supprimer.

A Rome, le veuvage ne pouvait être en grand honneur, puisque la considération de l'homme et de la femme dépendait du nombre de leurs enfants. Le *jus liberorum* attachait à celui qui en était possesseur, soit qu'il lui eût été concédé, soit qu'il y eût réellement droit, des prérogatives enviables, dont un veuvage prolongé l'eût privé. La loi n'accordait que deux ans au *veuf* pour se remarier; passé ce délai, elle prononçait la déchéance. Les mêmes prérogatives étant attribuées à la femme, celle-ci tombée en veuvage devait, sous les mêmes peines, mais jusqu'à l'âge de cinquante ans seulement, convoler en secondes noces. Après cinquante ans, elle était considérée comme stérile et le mariage lui était interdit. Telles étaient les dispositions des lois Papiennes, très-favorables aux mariages. Sous Justinien, les pratiques contraires dominèrent; des avantages furent accordés aux *veufs* qui ne se remariaient pas (*Novellæ cxxviii et cxxvii*); les doctrines souterraines du christianisme commençaient à faire du chemin.

Chez les Hébreux, la *veuve* se présentait au frère de son défunt mari et le sommait de l'épouser; s'il refusait, elle le frappait de son brodequin au visage en disant : « C'est ainsi que doit être traité celui qui ne veut pas rétablir la maison de son frère. » A défaut du frère, elle s'adressait au plus proche parent de son mari et suivait ainsi toute la ligne collatérale jusqu'à celui qui prenait pour femme.

Quelques autres prescriptions avaient encore été faites en faveur de la *veuve* dans la loi mosaïque; certains privilèges lui étaient garantis. Les *veuves*, comme les étrangers et les orphelins, devaient être invitées aux festins qui suivaient les grandes cérémonies (*Job, i, 7*); elles avaient le droit d'aller glaner dans les champs après la moisson (*Deutéronome, xxiv, 19*); leurs vêtements et les objets de première nécessité qu'elles possédaient ne pouvaient leur être pris par suite du recouvrement d'une créance (*Deutéronome, xxiv, 17; Job, xxiv, 2*). En outre, la loi les recommandait à la bienveillance et à l'équité de tout le monde. Cependant nous trouvons dans maints passages de la Bible des exemples qui prouvent que souvent ces prescriptions n'étaient pas observées. Il était défendu au grand prêtre de se marier avec une *veuve* (*Levitique, xxi, 14*), et plus tard cette prohibition fut étendue à tous les autres prêtres. Les *veuves* avaient droit à une part dans la distribution du butin fait sur l'ennemi.

Dans l'Inde, un second mariage était réprouvé, pour la femme, une profanation de la mémoire de son premier mari; de là la cruelle coutume des *veuves* de se livrer aux flammes plutôt que d'encourir la tentation et le blâme des nouvelles noces, coutume qui s'est perpétuée jusqu'à nous (v. surrèze). On trouve aussi chez les Scythes cette barbare coutume de précipiter dans la fosse des chefs morts leurs richesses, leurs colliers d'or, leurs vêtements, leurs chevaux égorgés et leurs femmes.

La situation de la *veuve* gauloise nous est connue par un passage des *Commentaires* de César : *Viri quantas pecunias ab uxoribus acceperunt, tantus ex suis bonis, æstimatione facta, cum dotibus communicant. Hujus omnis pecuniæ conjunctim ratio habetur, fructusque servantur. Ut eorum vita superavit, ad eum pars utriusque cum fructibus superiorum temporum pervenit.* La femme apporte une dot en argent; estimation faite, l'homme fait un apport de même valeur et le tout est mis en commun. Les époux usent ensemble de tout l'argent; les fruits sont mis en réserve. Au survivant appartiennent les deux parts et les fruits acquis pendant le mariage. « Quelques jurisconsultes ont voulu voir dans cette disposition du droit celtique l'origine de la communauté de biens entre époux et de la coutume du vieux droit français, qui veut que la *veuve* retire la moitié des acquêts. Cette conclusion est douteuse puisque, au contraire, dans la communauté, on dépense les fruits, en réservant le capital. Dans la loi des Ripuaires, la *veuve* noble avait droit à un tiers des acquêts (*tertia partem de omni re quam simul collaboraverint*), et, dans celle des Wisigoths, une part proportionnelle à son

xv.

apport. Le droit germanique reconnaît à toute nouvelle épouse un *morgengabe*, ou don du matin, que doit lui faire son mari et qui, ajouté à sa dot, constitue son douaire; la *veuve* qui se remarie ne reçoit pas ce don du matin, considéré, disent crûment les légistes, comme *pretium defforata virginitalis*.

Il nous reste encore aujourd'hui, malgré le progrès des institutions, un peu de la prévention que ces vieilles lois du moyen âge et les prescriptions de l'Eglise ont fait naître contre les secondes nocces. Cette prévention, peu conforme aux lois sociales, a survécu dans certains pays, où il est encore d'usage de faire des charivaris à la porte des nouveaux époux, le soir des nocces, si l'un d'eux a déjà été dans les liens d'un premier mariage.

Le veuvage, surtout celui de la femme, qui est de beaucoup le plus intéressant, a été un objet d'étude de la part des penseurs et des moralistes, comme des romanciers et des dramaturges. Il offre matière à bien des observations sérieuses ou piquantes, à des situations émuantes ou railleuses. Si la littérature est un reflet des mœurs, le veuvage est rarement chez nous supporté avec dignité par la femme, car, dans les romans comme sur la scène, jeune *veuve* est toujours synonyme de coquette; mais la facilité que rencontre l'écrivain à créer des situations avec un personnage de jeune femme libre d'elle-même est sans doute pour beaucoup dans le choix qu'il fait, pour son premier rôle, de la classique et séduisante *veuve*. Toutes les jeunes *veuves* ne sont pas des Artemises désolées, mais toutes non plus ne sont pas des matrones d'Ephèse.

Qui ne connaît la fable de la *Jeune veuve*, un des chefs-d'œuvre de La Fontaine, où il a mis à la fois tant d'esprit et tant de délicatesse? Nous la citerons tout entière :

La perte d'un époux ne va pas sans soupirs;
On fait beaucoup de bruit, et puis on se console.
Sur les ailes du Temps la tristesse s'envole;
Le Temps ramène les plaisirs.

Entre la *veuve* d'une année
Et la *veuve* d'une journée

La différence est grande; on ne croirait jamais
Que ce fût la même personne;

L'une fait fuir les gens, et l'autre a mille attrait.
Aux soupirs vrais ou faux celle-là s'abandonne,
C'est toujours même note et pareil entretien.

On dit qu'on est inconsolable;
On le dit, mais il n'en est rien,
Comme on verra par cette fable
Où plutôt par la vérité.

L'époux d'une jeune beauté

Partait pour l'autre monde. A ses côtés sa femme
Lui criait : Attends-moi, je te suis; et mon âme,
Aussi bien que la tienne, est prête à s'envoler.

Le mari fait seul le voyage.
La belle avait un père, homme prudent et sage;
Il lassa le torrent couler.

A la fin, pour la consoler :
« Ma fille, lui dit-il, c'est verser trop de larmes;
Qu'a besoin le défunt que vous noyez vos charmes?
Puisqu'il est des vivants, ne songez plus aux morts.

Une condition meilleure
Change en des nocces ces transports;
Mais après certain temps souffrez qu'on vous propose
Un époux beau, bien fait, jeune, et tout autre chose

Que le défunt. — Ah! dit-elle aussitôt,
Un cloître est l'époux qu'il me faut.

Le père lui laissa digérer sa disgrâce.
Un mois de la sorte se passa;
L'autre mois on l'emploie à changer tous les jours
Quelque chose à l'habit, au linge, à la coiffure;

Le deuil endurcit de parure,
En attendant d'autres atours.
Toute la bande des Amours
Revient au colombier. Les jeux, les ris, la danse
Ont aussi leur tour à la fin;

On se plonge soir et matin
Dans la fontaine de Jouvence.
Le père ne craint plus ce défunt tant chéri;
Mais comme il ne parlait de rien à notre belle :

« Où donc est le jeune mari
Que vous m'avez promis? » dit-elle.

Grâce à un avocat de mérite, M. Venant, les *veuves* ont un code spécial : *Code de la Veuve* (in-8°, 1854). C'est un livre utile. Suivant l'expression d'un jurisconsulte, la femme que le veuvage a frappée a le plus souvent passé sa vie entière sous une tutelle qui l'a laissée étrangère aux soins de ses intérêts. La mort du mari lui rend brusquement une liberté pleine de périls, la jette sans expérience dans des difficultés compliquées. C'est cette situation pénible qui de tout temps a éveillé l'attention des écrivains, des jurisconsultes, des législateurs.

Terminons par quelques anecdotes.

Un sceptique disait à son ami : « Je viens de faire mon testament. J'ai légué toute ma fortune à ma femme, mais à condition qu'elle se remarie tout de suite; de cette façon, je suis sûr qu'il existera au moins un homme qui regrettera ma mort. »

Une dame, bouchère de son état, assistait à l'agonie de son mari. Comme elle éclatait en sanglots, le boucher lui dit, en cherchant à lui prendre la main : « Ma chère amie, je sens que je m'en vas; car M. le curé m'a déjà grâisi les botes. Je te laisse là avec une rule besogne. Tiens, voici un bon conseil : Reste *veuve* le moins de temps possi-

ble. Jacques, mon principal garçon, est un brave jeune homme, et robuste autant qu'honnête. Marie-toi avec lui. — Hélas! mon bon ami, reprit la bouchère en s'es-suyant les yeux, j'y songeais. »

Autrefois que les femmes n'aimaient que leur mari, elles avaient de la douleur de le perdre; mais aujourd'hui la ressource est grande, le sacrement n'est pas ce qui gagne le plus l'amitié d'une femme. Une dame ayant perdu son époux, son confesseur *ad honores* vint la voir le lendemain de son enterrement; il la trouva jouant au piquet avec un jeune homme bien fait. Ce confesseur fut fort surpris. « Quoi! dit le bon père, vous venez de perdre monsieur votre mari, et vous en avez si peu de déplaisir? où est cette tristesse que vous devriez du moins faire paraître? — Vraiment, mon père, répondit cette dame, si vous étiez venu une demi-heure plus tôt, vous m'auriez vue toute baignée de larmes; mais cette douleur que vous me reprochez, si vivement, je l'ai jouée contre monsieur et je viens de la perdre. »

On annonçait à Benserade la mort d'une *veuve*, riche, vieille et très-ridicule. « On l'enterra hier, dit le conteur. — C'est dommage, dit Benserade, avant-hier c'eût été un beau parti. »

Une *veuve* de fraîche date pleurait la mort de son époux, et comme on voulait la consoler : « Non, dit-elle, laissez-moi pleurer tout mon sou!; après cela, je n'y penserai plus. »

... L'état d'une *veuve* est une douce chose;
On a plusieurs amants, sans que personne en glose;
Et l'on fait justement, du soir jusqu'au matin,
Comme ces fins gourmets qui vont goûter le vin.
Sans acheter d'aucun, à chaque pièce on tâte;
On laisse celui-ci, de peur qu'il ne se gâte;
On ne veut pas de l'un, parce qu'il est trop vert;
Celui-ci trop paillard, cet autre trop couvert.
Ainsi, sans rien choisir, on fait de tout épreuve :
Et voilà justement ce que fait une *veuve*.

REGNARD.

La *veuve* d'un paralytique,
Deux mois après qu'il eut fermé les yeux,
Malgré les mœurs, et malgré la critique,
D'un autre hymen voulait former les nœuds.
Le magistrat qui reçut sa demande,
Scandalisé, lui dit : « Belle friande,
Quel appétit! Apprenez que les lois
Veulent au moins un délai de dix mois;
Ainsi, calmez trop promptement fantasie.
La *veuve* alors, se voyant débouter,
Dit en pleurant : « On pourrait bien compter
Les huit mois de paralysie. »

— Ornith. Ce qui caractérise d'une manière particulière les oiseaux du genre *veuve*, c'est une double mue et une conformation de queue toute spéciale. Guéneau de Monthé-lard définissait ainsi les *veuves* : « Toutes ont le bec des granivores, de forme conique, plus ou moins raccourci, mais toujours assez fort pour casser les graines dont elles se nourrissent; toutes sont remarquables par leur longue queue ou plutôt par les longues penne-s qui, dans la plupart des espèces, accompagnent la véritable queue du mâle et qui prennent naissance plus haut ou plus bas que le rang des penne-s dont cette queue est composée; toutes enfin ou presque toutes sont sujettes à deux mues par an. A l'époque de ces mues, les mâles sont privés, non-seulement de la longue queue dont je viens de parler, mais encore de leurs belles couleurs et de leur joli ramage. Ce n'est qu'au retour du printemps qu'ils commencent à recouvrer les beaux sons de leur voix, à reprendre leur véritable plumage, leur longue queue, en un mot tous les attributs, toutes les marques de leur dignité de mâle. Les femelles, qui subissent les mêmes mues, non-seulement perdent moins, parce qu'elles ont moins à perdre, mais elles n'éprouvent pas même de changement notable dans les couleurs de leur plumage. La première mue des jeunes mâles est avancée ou retardée, suivant l'époque de leur naissance; ceux qui sont venus des premières pontes commencent à prendre leur longue queue dès le mois de mai; ceux, au contraire, qui sont venus des dernières pontes ne la prennent qu'en septembre et même en octobre.

Levaillant rapporte les observations qu'il a faites sur une espèce de *veuve*. « Je possède chez moi, dit-il, plus de cinquante espèces d'oiseaux qui changent de plumage, et dont j'ai suivi tous les passages d'une livrée à une autre; mais celle qui paraît la plus extraordinaire est une *veuve* d'Afrique, connue sous le nom de *veuve à épaulettes rouges*. La femelle de ce bel oiseau a les couleurs simples de l'alouette, et elle a une queue courtée et horizontale comme celle de presque tous les autres oiseaux; le mâle, au contraire, est totalement noir, excepté au poignet de l'aile, où il porte une large plaque rouge, et sa queue, longue et très-fourmée, est verticale comme celle du coq commun. Mais ce brillant plumage et cette belle queue verticale ne subsistent que pendant la saison des amours, qui est de six mois. Ce temps passe, il se dés-

habille, prend le costume modeste de sa compagne et, ce qu'il y a de plus extraordinaire, change aussi sa queue verticale contre une horizontale; il ressemble alors tellement à sa femelle qu'il est impossible de les distinguer l'un de l'autre. Celle-ci, à son tour, quand elle a perdu la faculté de se reproduire, se revêt pour toujours de l'uniforme que le mâle avait arboré passagèrement dans les jours de ses plaisirs. Sa queue s'allonge comme celle qu'il avait alors et devient verticale, d'horizontale qu'elle avait été. »

Le genre *veuve* porte les caractères suivants : bec généralement plus court que la tête, en cône assez allongé, assez robuste, comprimé sur les côtés, à sommet entourant les plumes du front, à bords sinueux; les narines ouvertes, marginales, un peu engagées sous les plumes du front; les ailes moyennes, à rémiges dilatées, subobtusées; la première remige presque rudimentaire; la queue très-développée; les tarses courts, de la longueur du doigt médian; les ongles allongés, grêles et peu couchés. Il existe chez les mâles un plumage d'été, soyeux, velouté et comme gaufré.

La *veuve* à épaulettes rouges, dit Levaillant, vit en société dans une sorte de république et se construit des nids très-rapprochés les uns des autres, sur les mêmes touffes de joncs et de grands roseaux. Ordinairement la société est composée à peu près de quatre-vingts femelles; mais, soit que par une loi particulière de la nature il éclosent beaucoup plus de femelles que de mâles, soit par quelque autre raison, il n'y a jamais pour ce nombre que douze ou quinze mâles, qui leur servent en commun. D'après les intéressantes observations des docteurs Petit et Quatrecas, la *veuve à épaulettes jaunes* et la *veuve à tête rouge* sont communes dans le Tigré (Abyssinie) pendant la saison des pluies, époque avant laquelle elles muent; on les rencontre partout dans les prairies et toujours ensemble. Elles fréquentent de préférence les prairies marécageuses, submergées, et le bord des ruisseaux, et se voient sur les grandes cypéracées et graminées qui couvrent les marais; elles voltigent de l'une à l'autre en se balançant à leurs extrémités flexibles; elles s'y accrochent en tous sens, souvent la tête en bas et étalant leur queue, pour leur servir de point d'appui, sur la tige de ces plantes. Elles vont par bandes et se poursuivent les unes les autres.

La *veuve* à épaulettes jaunes est en entier d'un noir profond; les épaules sont d'un jaune citron; elle a un petit faisceau de plumes noires à la poitrine, blanches à la base. Elle a une longueur de 0m,16 à 0m,20. Elle habite l'Abyssinie.

On peut élever ces oiseaux en cage, comme les serins; on les nourrit de grains d'algiste et de millet; en hiver, on leur donne un peu de mouron et de chicorée.

Veuve inconsolable (UNE), roman, par Méry (1846). C'est une histoire de chaque jour que l'auteur nous raconte, et dont, longtemps avant lui, La Fontaine avait donné la morale : entre la *veuve* d'un jour et celle d'une année, quelle différence! La première songe au défunt, la seconde au futur mari. C'est le cas de l'héroïne de ce roman. Une belle *veuve* a pleuré son époux pendant deux ans; mais il est un terme à toute douleur, et elle commence à s'ennuyer, moins du veuvage que de la réserve qu'il impose. Vivre en recluse, quand on est jeune et jolie, n'est-ce pas un suicide? On ne fera rien pour sortir de cette triste situation, mais si les événements viennent à notre secours, avec quelle bonne volonté on se laissera forcer la main! Un jeune homme, sans raisons suffisantes, a tenté de se noyer dans l'étang de la jolie *veuve*; elle est malheureuse, donc elle doit se montrer secourable aux malheureux, et elle ordonne de vivre au ressuscité. Pour une jeune *veuve*, c'est un rôle dangereux que celui de protectrice; il faut combattre son propre cœur, la reconnaissance de l'obligé et les mauvais propos du monde qui ne voit dans le suicide manqué qu'une adroite entrée en matière d'un amoureux transi. L'accueil qu'elle fait à son protégé l'oblige à recevoir quelques visites, et les déclarations commencent à pleuvoir. Les médisances vont aussi leur train et grossissent à chaque pas; les bonnes amies de la jeune héroïne rient avec bonheur en voyant accolés dans un perfide entredit de journal les noms de la châtelaine et de celui qui lui doit la vie. Quel remède à ce mal? Les accoler de nouveau, mais cette fois à la mairie et à l'église pour imposer silence aux méchantes langues... et à l'ennui. Tel fut le parti que prirent les victimes de la médisance.

Méry, avec son talent et sa verve de conteur spirituel, a trouvé moyen de donner une nouvelle face à ce vieux thème et de faire passer son roman pour une œuvre originale. Il en a même tiré une pièce qui a obtenu quelque succès à l'Odéon.

Veuve (LA) ou le *Tratré panti*, comédie en cinq actes et en vers, de P. Corneille (1634). Cette pièce était le troisième essai dramatique de l'auteur; elle avait été précédée de *Médite* et de *Citandre*. Il n'y a rien à en dire, si ce n'est que dans la préface on trouve cette phrase : « La comédie n'est qu'un portrait de nos discours et de nos actions, et la perfection des portraits consiste en la ressemblance; sur cette maxime, je tâche de na-

mettre en la bouche de mes acteurs que ce que diraient vraisemblablement en leur place ceux qu'ils représentent, et de les faire discourir en honnêtes gens et non en auteurs. » Ainsi, déjà Corneille voyait ce qu'il fallait faire, mais il ne le fit pas encore, tant est puissant sur les meilleurs esprits l'entraînement du mauvais exemple.

La *Veuve* a promptement disparu du répertoire; il n'est pas probable qu'on la reprenne, à cause de la faiblesse de l'intrigue.

Veuve du Malabar (LA), tragédie en cinq actes et en vers, de Lemierre (Théâtre-Français, 30 juillet 1770). Cette tragédie avait un but philosophique, comme l'indiquait le second titre de l'ouvrage : *L'Empire des coutumes*. L'auteur avait voulu faire une satire des prêtres catholiques sous le masque d'un prêtre indou : le bûcher des brahmines figurait les bûchers de l'inquisition. Mais la thèse soutenue dans tout le cours de l'ouvrage n'a aucune signification réelle en France; il ne sera jamais nécessaire de persuader à une Parisienne que rien ne l'oblige à se brûler vive sur le cercueil de son mari. Toute la pièce n'est qu'une déclamation à faux, une suite de lieux communs, sans action, sans ressorts tragiques. Tout y roule sur des sentiments généraux, tels que l'humanité, la bienfaisance, ou sur des opinions telles que la superstition, le fanatisme, sans préjudice de cette chose vague que le XVIII^e siècle avait presque déifiée, la nature. Le grand brahmine représente le fanatisme; le jeune brahmine et l'officier français sont les champions de la philosophie. Ce sont toujours des controverses du jeune brahmine avec son chef, du chef avec l'officier français sur « l'usage détestable ». Une situation purement passive et toujours la même, à peine modifiée par une reconnaissance aussi froide que brusque et qui ne produit aucune péripétie, laisse le drame immobile jusqu'au dénouement. Le frère que la veuve retrouve la plaint et ne peut la sauver. Montalban, l'officier français qu'elle retrouve plus à propos, n'est occupé d'autre chose, pendant cinq actes, que de faire au grand brahmine de longs sermons d'humanité. A peine parle-t-il de son amour. Sa générosité est accompagnée de mépris, d'emportements, de menaces; il heurte de front les opinions et les passions des hommes qu'il veut persuader. Le grand prêtre de Brahma est bafoué, insulté par un jeune officier qui le menace de lui couper la barbe. En dépit de la situation critique dans laquelle elle est retenue, la veuve n'est pas intéressante. C'est un caractère incertain, un personnage neutre. Si le motif qui porte cette femme à s'immoler sur le tombeau de son mari était déterminé; s'il tenait à l'exaltation que la religion peut inspirer, et que cette exaltation fût balancée par un amour violent, il y aurait combat dans le cœur de cette femme, et elle serait dans une situation dramatique; mais tous ses desirs sont aussi vagues que ses opinions. Si cette veuve, qui n'aime ni la vie ni la mort, avait un souvenir vif de l'homme que lui a inspiré Montalban, elle serait un personnage moins monotone; si elle le voyait au troisième acte, si elle apprenait son retour, si elle savait son amant aussi près d'elle que le bûcher, elle serait un personnage intéressant. L'amour réciproque de la veuve et de l'officier français aurait dû être le principal objet de l'action. Mais l'auteur a tout sacrifié à un moment de surprise, à la pantomime et au décor du dénouement. On voit alors Montalban arriver sur le théâtre du sacrifice, s'élançant bravement sur le bûcher enflammé et emporter dans ses bras la victime saine et sauve, qui reconnaît en lui son amant, trop oublié et trop oublié. Ce tour de force, exécuté par un bel acteur, sauva et la veuve et la tragédie, lors de la reprise de la pièce en 1780. Dans la nouveauté, en 1770, les choses s'étaient passées tout autrement; on voyait la veuve se disposant à entrer dans un petit trou, duquel montaient quelques petites flammes, et, d'un autre côté, l'officier sortant d'un second trou pour courir au secours de la pauvre veuve. Ce premier dénouement avait obtenu un succès de haut comique. On raconte que, l'auteur ayant demandé aux comédiens une plume pour faire quelques corrections à sa pièce, l'acteur Molé lui dit : « Que ne prenez-vous la plume de Racine ? »

Veuve du républicain (LA) ou le *Calomniateur*, comédie en trois actes et en vers, de Lesur (théâtre de l'Opéra-Comique, 3 frimaire an II). L'Opéra-Comique, malgré son titre, donnait volontiers des comédies sans musique. L'action de celle-ci est fort simple. La veuve d'un officier tué sur le champ de bataille sollicite une pension qui lui permette d'élever ses enfants; elle n'a que cette ressource pour leur donner l'éducation qui leur est nécessaire. Un brave militaire, compagnon d'armes et ami de son mari, vient à Paris appuyer ses justes demandes; mais un merveilleux, aussi méchant homme que mauvais citoyen, est amoureux de la veuve. Furieux d'avoir vu rejeter ses avances, il veut la forcer par la misère à s'abandonner à lui; il agit sourdement contre elle et contrarie ses démarches en la calomniant. Enfin, l'intrigue est dévoilée; le coupable est confondu et la veuve obtient, par l'entremise de son ami, la récompense des services de son époux. « Dans ce cadre favorable, dit le *Moniteur* du 9 fri-

mairé an II, l'auteur a fait entrer de fort beaux détails et le développement très-énergique des sentiments de liberté, de courage, de vertu, qui conviennent à des républicains et qui animent tous les Français. » On pouvait cependant reprocher à la *Veuve du républicain* des tirades un peu trop longues et des négligences dans la versification; mais une certaine chaleur, un style ferme, hardi quelquefois jusqu'à l'emphase, rachetaient ces défauts. L'auteur fut chaleureusement demandé à la fin de la pièce. Un spectateur, encore plein de l'enthousiasme que venaient d'exciter plusieurs scènes, prit la parole et, de sa place, proposa qu'il fût envoyé à la Convention une députation pour lui demander de déclarer que le citoyen Lesur, par son ouvrage, avait bien mérité de la patrie. Toute la salle, rapporte un journal du temps, accueillit cette proposition, qui n'avait à cette époque ardente rien d'extraordinaire, et des applaudissements unanimes couvrirent la voix de l'orateur improvisé.

Veuve de Padilla (LA), drame espagnol en trois actes, de Martinez de La Rosa (théâtre de Ségovie, 1812). Le sujet de cette pièce est emprunté à une sanglante période de l'histoire d'Espagne, connue sous le nom de guerre des *comuneros*, au commencement du règne de Charles-Quint (1520). Ce soulèvement, provoqué par des mesures impopulaires, le mépris des *fueros* nationaux, les exactions des gouverneurs, l'établissement d'impôts écrasants, les charges données aux étrangers, aux Flamands, éclata tout d'un coup à Tolède, à Ségovie, à Toro, à Madrid et fut étouffé dans des flots de sang. Padilla était un des principaux chefs des *comuneros* et tint quelque temps en échec les troupes royales; la prise de Tordesillas, la déroute de Villalar portèrent à son parti des coups funestes; lui-même fut fait prisonnier, condamné à mort et décapité. Sa veuve, réfugiée dans Tolède en armes, soutint après lui, en désespérée, la cause des libertés municipales et put tenir quelques mois encore. C'est à ce moment que s'ouvre le drame de Martinez de La Rosa, composition sobre, sans incident, sans épisodes, écrite à la manière des tragédies d'Alfieri, c'est-à-dire de façon à faire pivoter l'action sur deux ou trois personnages. Cette manière un peu sèche ne manque pas d'énergie; les scènes sont brèves, rapides; les caractères fixent profondément l'attention et présentent un relief accentué. Celui de cette veuve intrépide est tracé avec beaucoup de vigueur. Mais à quoi sert cette résistance? Tolède seule est en armes, la cause est vaincue partout et le lendemain les troupes royales vont pénétrer dans la ville. Les plus fervents défenseurs hésitent. Lasso de La Vega, pour acheter son pardon, est tout prêt à ouvrir les portes; Mendoza, plus ferme, car il sait que l'échafaud l'attend, flotte entre les deux partis. Charles-Quint envoie à Tolède un conciliateur, Lopez de Padilla, le père même du rebelle décapité, resté fidèle au roi. La junte se réunit et semble près d'accepter les conditions qu'on lui offre, lorsque, par un discours éloquent, la veuve ramène tous les courages et décide le peuple à mourir plutôt que de se rendre. Il ne reste à Lasso qu'un moyen de sauver la ville, tuer cette femme héroïque; mais Mendoza, qu'il sonde prudemment à ce sujet, lui répond avec un tel geste d'horreur que Lasso abandonne cet expédient criminel. La ville est envahie par les troupes du roi, de connivence avec quelques traîtres, et la veuve, cernée dans sa maison, va tomber aux mains de ses ennemis. « Je serai forte, dit-elle à Mendoza, je triompherai du destin ! — Il n'est plus temps. — As-tu du courage ? — Tu le sais bien. — Tu jures de m'obéir ? — Je mourrai sur ton ordre. — C'est un sacrifice plus dur que j'exigerais. — Mon courage est au-dessus de tout. — Peut-être reculera-t-il ? — Non. — Frappe-moi alors; frappe-moi au cœur, délivre-moi de l'échafaud et de l'infamie; frappe-moi, par pitié. » Mendoza n'a pas le courage de frapper cette femme qu'il admire; elle se tue elle-même d'un coup de poignard. Comme épilogue, les conditions de la capitulation ne furent pas même observées et Charles-Quint envoya à l'échafaud ceux à qui il avait promis la vie sauve.

Au moment où cette tragédie était jouée à Ségovie, la ville était assiégée par les troupes françaises; les bombes avaient incendié le théâtre quelques jours avant la première représentation, et on en avait construit un autre, provisoire. Dans ces circonstances, la *Veuve de Padilla* était une œuvre patriotique autant qu'une œuvre littéraire.

Veuf du Malabar (LE), opéra-comique en un acte, paroles de Siraudin et Adrien Robert B... (Charles Basset), musique de Docha; représenté à l'Opéra-Comique le 27 mai 1846. Les auteurs du livret se sont bien gardés d'introduire dans la pièce les déclarations sentimentales de la tragédie de Lemierre. Il s'agit d'un joaillier français, nommé Laverdurette, époux de l'Indienne Djina, jeune coquette qui emploie tous les moyens pour forcer son mari à la conduire en France. Ne pouvant y réussir, elle feint de se noyer pour contraindre son époux à se tuer sur sa tombe, selon une coutume du pays, imaginée par les législateurs de l'Opéra-Comique. Laverdurette sauve sa vie en offrant une cassette de pierreries à un magistrat; mais c'est

sa propre femme qui, sous la robe et le capuchon de ce magistrat, reçoit le cadeau et se charge de dérober le veuf aux conséquences de son veuvage. Tous deux s'embarquent, et l'incognito de Djina ne cesse sans doute que quand elle a touché le sol français, ce paradis si désiré. La mélodie n'offre guère que des couplets d'une mélodie franche et assez jolie. Ce petit ouvrage a été bien joué par Riquier, Sainte-Foy, Chaix et M^{me} Henri Potier.

Veuve Grapin (LA), opérette en un acte, paroles de M. Deforges, musique de M. de Flotow; représentée aux Bouffes-Parisiens le 21 septembre 1859. C'est une jolie pièce, accompagnée d'une musique agréable et légère. Elle a été jouée à Berlin, dans le mois de février 1861, avec beaucoup de succès.

Veuves (ALLÈS DES), nom donné à l'une des contre-allées des Champs-Élysées, célèbre surtout dans la seconde moitié de ce siècle. L'usage existe encore aujourd'hui que les personnes en deuil d'un proche parent et surtout les veuves s'abstiennent de paraître dans les lieux de réunion, les concerts, les théâtres; autrefois les convenances étaient observées d'une manière encore plus rigoureuse; les veuves ne devaient pas se montrer sur les promenades publiques. Comme on ne pouvait les condamner à une claustration absolue, elles prirent l'habitude, au dernier siècle, de se rendre, l'après-dînée, dans la contre-allée la plus obscure des Champs-Élysées; de là le nom donné à cette promenade; mais déjà, du temps de Mercier, les convenances n'étaient plus si strictement gardées, puisqu'il se plaignait, vers 1777, de voir « des femmes en crêpe paraître aux spectacles. » Il est aisé de s'imaginer que l'allée des Veuves, précisément à cause de son mystère, devint bientôt un lieu de réunion ou plutôt de rendez-vous galants; elle fut, par conséquent, bien détournée de sa destination primitive. On y allait en bonne fortune sous l'Empire et sous la Restauration, si toutefois les rencontres du genre de celles qu'on y cherchait peuvent être considérées comme des bonnes fortunes.

VEUGLAIRE s. f. (veu-glè-re). Artillerie. Nom donné, dans le XVI^e siècle, à une bouche à feu qui se chargeait par la culasse et lançait des boulets de pierre pesant depuis 1 kilogramme jusqu'à 50 kilogrammes : *Les veuglaires étaient fort employées pour l'armement des navires, sans doute à cause de la commodité du chargement par la culasse.* (Favé.) On trouve aussi **VEUGLAIVE**. Quelques auteurs font ce mot masculin.

— **Encycl.** La *veuglaire* est une bouche à feu qui date de la première moitié du XVI^e siècle. Comme grandeur, elle venait immédiatement après la bombarde. La plus lourde de ces bouches à feu pesait 9,927 livres et la plus légère devait peser 300 livres. Elles étaient quelquefois faites en alliage de cuivre coulé, mais le plus souvent en fer forgé; ordinairement construites d'une seule pièce, elles étaient quelquefois formées de plusieurs morceaux vissés l'un à l'autre. Ce qui distinguait surtout ces pièces, c'est qu'elles avaient deux ou trois chambres de recharge. Pour se servir de la *veuglaire*, on mettait donc la poudre et le tampon dans la chambre, on la vissait au reste de la bouche à feu, on la tirait, et, pendant ce temps, on préparait son chargement avec une autre chambre. La rapidité du tir des *veuglaires* était donc plus considérable que la rapidité du tir des bombards. Ces pièces lançaient des boulets de pierre pesant jusqu'à 50 kilogrammes. On peut voir au musée d'artillerie de Paris des pièces en fer très-courtes que l'on suppose être des chambres de *veuglaire*. Le chargement de ces pièces par la culasse les faisait beaucoup rechercher pour l'armement des vaisseaux.

VEUILLOT (Louis-François), littérateur et journaliste français, né à Boynes (Loiret) le 11 octobre 1813. Son père, un pauvre ouvrier tonnelier originaire de Bourgogne, épousa une paysanne dont il eut cinq enfants, deux filles et trois garçons. Ayant perdu dans une banqueroute les quelques économies qu'il avait faites, il quitta son village, se rendit à Paris (1818) et fut employé dans une maison de Bercy, où il devint par la suite surveillant des magasins, pendant que sa femme tenait sur le port un petit débit de vin. L'aîné des fils, Louis Veullot, fut mis à l'école mutuelle. Son maître, qui tenait un cabinet de lecture, le chargeait fréquemment de porter des romans à ses abonnés, et l'enfant, ainsi que M. Veullot lui-même nous l'a appris, se délectait à la rapide lecture des ouvrages de Pigault-Lebrun et de Paul de Kock, dont son esprit devait garder l'ineffaçable empreinte. A treize ans, il entra comme petit clerc dans l'étude de l'avoué Fortuné Delavigne, frère de Casimir, l'auteur des *Mes-sénienes*. Là, se trouvant en contact presque constant avec des hommes de lettres, Scribe, Bayard, Auguste Barbier, etc., il se sentit lui-même la démangeaison d'écrire. Dépourvu de toute instruction sérieuse, mais plein de fougue et de verve gauloise, il montra quelques essais à Olivier Fulgence, qui, reconnaissant en lui le tempérament d'un journaliste, le fit attacher à un journal ministériel, l'*Echo de la Seine-Inférieure*. M. Louis Veullot avait alors dix-sept ans.

Chargé de rédiger les feuilletons de théâtre, il suppléa à son insuffisance par ses allures agressives et eut deux duels, dont il se tira sain et sauf. A cette époque, il commença à se rompre au métier de journaliste et employa ses loisirs à écrire des pastiches de P. de Kock : *L'Histoire de deux amants et d'un apothicaire*; *Plaisirs, réflexions et pressentiments d'un mari au bal*, etc. Embrigué dans la presse ministérielle et devenu, sans qu'il sût trop pourquoi, un fougueux conservateur, il quitta Rouen en 1832 pour aller rédiger à Périgueux le *Mémorial de la Dordogne*. Romieu, de joyeuse mémoire, était alors préfet de ce département. M. Louis Veullot devint un des intimes de cet intrépide buveur de champagne et de ce farceur émérite. Son intempérance de plume lui valut un nouveau duel, qui ne fut pas plus meurtrier que les précédents. Vers la même époque, il sut s'attirer les bonnes grâces du général Bugeaud en prenant sa défense à l'occasion du duel dans lequel il venait de tuer Dulont; et trouva désormais en lui un protecteur. En 1837, M. Veullot revint à Paris. Il était parvenu, en lisant les classiques, à acquérir une certaine correction dans le style et à manier sa langue avec une grande facilité. Appelé à faire partie de la rédaction de la *Charte* de 1830, journal fondé par le ministère, il fit une campagne des plus agressives contre l'opposition; mais au bout de quelques mois la *Charte* disparut, et il entra comme rédacteur à la *Paix*, où il attaqua sans relâche M. Thiers (1838). Ce nouveau journal n'eut qu'une existence éphémère. Dépourvu de toute conviction politique, n'étant, selon ses propres expressions, « qu'un de ces condottieri de la plume qui passent alternativement d'un camp dans l'autre pour vendre moins encore leurs travaux que leur inactivité, » il était assez incertain sur ce qu'il allait faire, lorsque M. Olivier Fulgence lui proposa de l'accompagner à Rome (1838). Il s'empressa d'accepter. Les cérémonies pompeuses de la semaine sainte, auxquelles il assista, le frappèrent vivement et, sans autre motif, il devint tout à coup un catholique fougueux et pratiquant. En quittant l'Italie, M. Veullot visita la Suisse. De retour à Paris, il publia les *Pèlerinages en Suisse* (1839), ouvrage dans lequel il annonça au monde sa conversion; puis il se fit donner par M. Duchâtel un emploi de sous-chef de bureau au ministère de l'intérieur, véritable sinécure qui lui permit d'employer tout son temps à composer des cantiques en vers et quelques plates élocutions, telles que *Pierre Saintive* (1840, in-12), roman religieux; le *Saint rosaire médité* (1840, in-12); *Rome et Lorette* (1841, 2 vol. in-12), souvenirs de son voyage en Italie, avec une introduction biographique; *Agnès de Lauvens* (1842, in-12), etc. En 1842, le maréchal Bugeaud, se souvenant de l'ancien journaliste de Périgueux, l'appela en Algérie, espérant qu'il trouverait en lui un homme capable de le seconder dans l'administration de la colonie; il le prit pour secrétaire; mais il ne tarda pas à être frappé de sa complète insuffisance, et lorsque, six mois plus tard, il le renvoya en France, le maréchal porta sur lui ce jugement d'une remarquable sagacité : « Veullot n'est bon que dans la polémique; c'est un pamphlétaire, et voilà tout. » De retour à Paris, l'ami de Coco Romieu reprit son emploi au ministère de l'intérieur et fut attaché au cabinet du ministre. Ses fonctions consistaient à prendre le mot d'ordre de M. Guizot pour la direction de la presse gouvernementale des départements. En 1843, il donna sa démission pour entrer comme rédacteur à l'*Univers religieux*, où il resta sur le second plan jusqu'en 1848. Manquant de l'instruction nécessaire pour écrire des articles sérieux et voyant son talent s'évanouir chaque fois qu'il voulait entrer dans le domaine de la piété pure, il essaya de communiquer au journal ce goût de polémique ardente, ces allures agressives qui lui permettaient de déployer sa verve sarcastique et mordante. Il commença à se faire remarquer dans la campagne entreprise par les catholiques contre l'Université, dans la défense des insurgés suisses qui avaient formé la ligue du Sonderbund et fut condamné à un mois de prison pour l'introduction qu'il publia en tête du *Mémoire aux évêques* de l'abbé Combalot. Il était sur le point de quitter l'*Univers*, lorsque éclata la révolution de 1848. Au lieu de se séparer du journal, il en devint le rédacteur en chef (3 mars), à la place de M. de Caux. On vit alors l'ex-employé de M. Guizot accablé de ses sarcasmes la monarchie tombée et acclamer la jeune République. Le 26 février, il écrivait dans l'*Univers* : « La révolution de 1848 est une notification de la Providence. La monarchie succombe sous le poids de ses fautes; elle n'a plus aujourd'hui de partisans. Jamais trône n'a croulé d'une façon plus humiliante. Que la République française mette l'Eglise en possession de la liberté, il n'y aura pas de meilleurs républicains que les catholiques français. » Il écrivait encore : « La monarchie meurt de gangrène sénile... Qui songe aujourd'hui en France à défendre la monarchie, qui peut y songer? La France croyait encore être monarchique, et elle était républicaine. » Le même homme qui avait écrit dans les *Pèlerinages de Suisse*, en 1838 : « Pour moi, ce que je regrette, c'est qu'on

n'ait pas brûlé Jean Hus plus tôt et qu'on n'ait pas brûlé Luther; c'est qu'il ne se soit pas trouvé quelque prince assez pieux et assez politique pour mouvoir une croisade contre les protestants;» ce même homme écrivait en 1848 : «Liberté de conscience et d'association, voilà notre mot d'ordre et de ralliement... Nous exigeons une adhésion franche et absolue à ces deux principes, qui peuvent seuls relever la France et sauver la République... Tout principe illibéral est antichrétien; le refus de la liberté de la presse est un scandale.» Mais M. Veuillot ne devait pas tarder à chanter la palinodie. Dès la fin de 1848, il devint un adversaire acharné de la République et marcha en guerre contre elle avec MM. de Montalembert et de Falloux, dont plus tard il devait être l'adversaire acharné. Il se signala alors par la violence de ses attaques, par des personnalités grossières et par des insultes d'une brutalité bête envers les hommes les plus éminents. En 1850, M. Veuillot se fit légitimiste. «A moins d'un miracle qui change nos mœurs, qui efface nos souvenirs, qui transforme les défauts de notre caractère national, nous ne pourrions revenir à l'ordre que par la monarchie avec la branche aînée des Bourbons. Voilà le terrain où toutes les espérances, où toutes les volontés doivent se réunir.» Il préconisa alors avec chaleur la fusion. Dans son ardeur de réaction cléricale, ce singulier néophyte protesta, seul de son parti, contre la loi sur l'enseignement secondaire, fruit, disait-il, d'une dangereuse collaboration, et qui, d'après lui, ne faisait point encore au clergé la part assez belle. Un an s'était à peine écoulé que M. Veuillot, changeant encore une fois d'opinion, tombait à plat ventre devant l'homme du coup d'Etat de décembre et devenait l'apologiste le plus effronté du régime impérial. Le 19 décembre 1851, il osait dire : «Depuis le 2 décembre, il y a en France un gouvernement et une armée, une tête et un bras. A l'abri de cette double force, toute poitrine honnête respire, tout bon désir espère. Le 2 décembre, est tombée l'insolence du mal... L'iniquité tremble à son tour devant la justice... On peut espérer que la loi régnera, et non pas le crime. Nous sommes mis en demeure de dire demain si nous voulons que ces grandes conquêtes de 1851 soient conservées, développées... Pour notre part, devant Dieu et devant les hommes, la main sur notre conscience, comme Français et comme catholique, nous disons oui, cent fois oui.» En ce moment, l'ancien compère de Romieu, l'ancien auteur de chansons graveleuses et de polissonneries bouffonnes, était devenu un personnage que quelques-uns avaient la candeur de prendre au sérieux. «La religion, comme la faine, rend les farceurs plus drôles,» dit M. Tuxile Delord. M. Louis Veuillot, enfariné de dévotion, obtint un succès immense. L'Eglise tressaillait d'allégresse en voyant que la Providence lui envoyait un railleur. Ce n'était qu'un sottisier. La cour de Rome l'adopta et lui sacrifia l'épiscopat. M. de Montalembert et ses amis furent obligés de compter avec M. Louis Veuillot, devenu Père de l'Eglise et le chef véritable du parti catholique. Cependant l'Eglise tout entière ne se rangeait point encore humblement à cette époque autour de M. Veuillot; quelques évêques ne voyaient pas sans quelque épouvante ce journaliste envahir le premier rang, transformer la presse religieuse en treteaux d'acrobatie politique et s'imposer comme un sous-pape infallible. L'archevêque de Paris, M. Sibour, trop avisé pour ne pas comprendre que le catholicisme défendu par un tel avocat avait tout à perdre et absolument rien à gagner, avait infligé, le 20 août 1850, un blâme au rédacteur en chef de l'*Univers*. En 1851, la publication du *Ver rougeur* de l'abbé Gaume donna lieu à de vives polémiques religieuses. M. Veuillot prit le parti de ce dernier contre M. Dupanloup, évêque d'Orléans. Il ne se borna pas à se montrer l'adversaire implacable de l'antiquité grecque et latine; il attaqua, avec cette âpreté venimeuse qui est le trait saillant de sa manière, les prélats qui étaient d'un avis contraire au sien. L'archevêque de Paris, après divers avertissements, décréta, le 17 février 1853, la suspension de l'*Univers* dans son diocèse. «L'*Univers*, disait-il dans un de ses considérants, a méconnu les règles de la controverse chrétienne et même de la simple honnêteté; au lieu de discuter avec mesure et modération pour établir ses opinions ou ses doctrines, il a eu recours aux facéties, au persiflage le plus insultant pour méconnaître les personnes; il a calomnié des prêtres et des évêques français en répétant avec affectation qu'on poursuivait en lui le journal ultramontain.»

L'*Univers* trouva un défenseur dans M. de Dreux-Brézé, évêque de Moulins; mais, tout en défendant M. Veuillot, ce dernier ne put s'empêcher d'avouer «les tristes habitudes de polémique de l'*Univers* et son fastidieux outil du sens moral dans son acception la plus élevée.» Cependant M. Veuillot ne se tenait point pour battu. Il partit pour Rome afin d'appeler de la décision de son archevêque au pape. Naturellement Pie IX se rangea du côté de l'homme qui représentait le mieux le catholicisme moderne, et lui donna raison dans son encyclique du 21 mars 1853. M. Sibour n'eut plus qu'à s'incliner, et le 7 avril

1853 il rapporta piteusement l'arrêté lancé par lui contre l'*Univers*. M. Dupanloup, moins endurant, défendit cette même année la lecture de ce journal à son clergé. Interprète autorisé de la cour de Rome, M. Veuillot était en même temps au mieux avec l'auteur du coup d'Etat de décembre. Le 29 septembre 1854, il confia à M. de La Tour, député, une note pour être remise au cabinet de Napoléon III. Dans cette note, il déclarait que «les catholiques doivent à l'empereur, non seulement leur appui, mais leur reconnaissance;» qu'il a «reconnu dans l'empereur un esprit vraiment grand, vraiment libéral et, j'oserais dire, vraiment royal,» et que les catholiques doivent «accepter son gouvernement comme un don de la Providence.» Le 19 février 1858, M. Veuillot se rendit aux Tuileries et eut avec Napoléon III un long entretien. Il lui demanda de sévir contre le *Siècle*, de bâillonner encore plus durement la presse, «l'ennemi pressant et puissant,» de faire observer le dimanche, d'abroger les articles organiques du concordat, enfin d'écraser les libres penseurs et les révolutionnaires, mais naturellement de donner aux catholiques toutes les libertés. M. Veuillot a raconté lui-même dans l'*Univers* (28 octobre-2 novembre 1871) ce curieux entretien, qui peint l'homme sur le vif.

En 1859, à l'occasion de la guerre d'Italie et de ses suites, il soutint avec une ardeur passionnée la cause du pouvoir temporel et mit tant d'apreté dans ses attaques que le gouvernement, lui appliquant ses propres théories en matière de presse, crut devoir supprimer l'*Univers* (1861). Quelques jours après, le journal réapparut sous le titre du *Monde*; mais il fut défendu à M. Veuillot d'y collaborer, et le fougueux polémiste, pris dans ses propres pièges, put apprécier les avantages du despotisme. Pendant ses loisirs forcés, il publia quelques ouvrages et réunit en volumes des articles publiés dans son journal. Enfin, le 16 avril 1867, il put reprendre la publication de l'*Univers*, où il continua sa grotesque croisade contre les principes de justice sur lesquels repose la société moderne.

Dans les dernières années de l'Empire, on le vit attaquer toutes les réformes libérales demandées par l'opinion; de plus, il proposait comme idéal de gouvernement le clergé tout-puissant, disposant de l'armée et dirigeant d'une main de fer un peuple dignitaires et de mendiants. C'est ce qu'il appelle plaisamment «le Christ, solution de toutes les difficultés.» A l'approche du concile du Vatican, M. Veuillot se mit à la tête du mouvement qui avait pour objet de transformer la constitution de l'Eglise en faisant proclamer comme dogme l'infaillibilité personnelle du pape et comme article de foi les prescriptions du *Syllabus*. Il oublia pendant quelque temps les libres penseurs pour poursuivre de ses attaques passionnées les prêtres et les évêques qui manifestaient quelque doute sur l'opportunité du nouveau dogme. On le vit alors flageller et injurier notamment le Père Gratry et les évêques Maret et Dupanloup. Celui-ci lui adressa une foudroyante réponse dans une lettre intitulée : *Avertissement à M. L. Veuillot* (1869). «Vous vous donnez dans l'Eglise, lui dit-il, un rôle qui n'est pas tolérable... Le moment est venu de se défendre contre vous. J'accuse vos usurpations sur l'épiscopat et votre intrusion perpétuelle dans les plus graves et délicates affaires... Je vous accuse d'accuser, d'insulter et de calomnier vos frères dans la foi... Vous rendez le pape odieux; vous amassez des tempêtes contre l'Eglise... Vous vous plaisez à poser les thèses les plus exorbitantes, les plus provocantes, les thèses mêmes de nos ennemis les plus acharnés et dans les mêmes termes; vous perpétuez ainsi, vous éternisez autant qu'il est en votre pouvoir au milieu de nous ces affreux malentendus qui nous dévorent... Si votre langage était celui de tous les organes religieux parmi nous, s'il était avéré que vos doctrines sont bien nos doctrines, celles de l'Eglise, les haines que vous soulevez seraient aussi universelles qu'elles sont formidables; l'Eglise serait mise au ban des nations civilisées.» M. Veuillot ne fut nullement désarçonné par le langage de l'évêque d'Orléans, sûr d'avance que les doctrines qui devaient mettre «l'Eglise au ban des nations civilisées» étaient les doctrines du pape et du prochain concile. Il se rendit à Rome, où, pendant toute la durée du concile, il fut regardé comme un des chefs du parti des infailibles, et où il exerça sur les évêques une sorte de surveillance de haute police. Lorsque les travaux du concile furent brusquement interrompus par la déclaration de guerre entre la France et la Prusse, M. Veuillot revint à Paris. Pendant le siège, il se prononça pour la guerre à outrance, demanda qu'on substituât le drapeau noir au drapeau tricolore et publia dans l'*Univers*, à la fin de février 1871, un projet de séparation de l'Eglise et de l'Etat, un plan de démocratie ordonnée et pondérée selon ses vues. L'esprit de réaction qui dominait dans l'Assemblée nationale adoucit pour M. Veuillot l'amertume que lui avait causée la chute du pouvoir temporel du pape (30 septembre 1870). Il appuya chaleureusement la pétition des évêques demandant que le gouvernement français intervint en faveur de

Pie IX et fit naturellement une guerre à outrance à la République, aux républicains et au gouvernement de M. Thiers.

En décembre 1871, le journal le *Monde*, ayant annoncé qu'il cesserait de paraître le dimanche, reçut de plusieurs évêques de vives félicitations. M. Veuillot s'en montra fort irrité. Bien qu'il eût constamment demandé qu'on forçât le public à observer le repos dominical, il n'avait eu garde pour son compte de prêcher d'exemple. Mis en quelque sorte par le *Monde* en demeure de s'exécuter, il lui répliqua d'un ton de mépris que les journaux religieux qui paraissent le dimanche ne font point «œuvre servile» et que d'ailleurs il s'en référerait à l'avis du pape. Depuis lors, M. Veuillot a médiocrement occupé l'esprit public, et ses élucubrations excentriques n'excitent plus guère que le sourire.

Après la chute de M. Thiers (mai 1873), M. Veuillot redevint encore une fois légitimiste. Il demanda la restauration du comte de Chambord et l'établissement du pouvoir absolu. Il va sans dire que cet aimable champion du despotisme et de l'abâtissement cribla de sarcasmes les politiques qui réclamaient au moins quelques garanties et le régime parlementaire. En même temps, il applaudissait à toutes les mesures de réaction prises par le gouvernement de combat et voyait apparaître un coin de son idéal, la résurrection du moyen âge, dans cette fièvre de pèlerinages qui mit alors en branle le ban et l'arrière-ban des catholiques; l'occasion lui parut toute trouvée de préparer une croisade contre le gouvernement italien. Il déclara à flots l'ignare sur Victor-Emmanuel et les hommes qui avaient fait l'unité de l'Italie. Le ministère de Broglie se vit contraint de suspendre l'*Univers* pour deux mois (19 janvier 1874); mais Pie IX écrivit à M. Veuillot un bref de félicitation chaleureuse, qui parut en tête du premier numéro du journal lors de sa réapparition (20 mars). Après avoir eu le chagrin de voir s'évanouir ses espérances de restauration, M. Veuillot dut digérer l'amertume de la constitution républicaine du 25 février 1875. Il est vrai que le vote de la loi sur l'enseignement supérieur lui ouvrit l'espérance de jours meilleurs.

Il nous semble superflu de porter un jugement sur M. Veuillot, devenu le chef reconnu des catholiques de France. Vainement M. de Montalembert, se faisant l'organe de quelques hommes de son parti, écrivait : «Nous répudions de toute notre âme les théories et les pratiques de M. Louis Veuillot, qui, selon moi, déshonore tous les jours la cause catholique par la bassesse et la violence des passions qu'il fomenté.» C'est l'emprunte de ce journaliste que le catholicisme porte aujourd'hui dans notre pays; c'est de son esprit qu'il s'inspire. Comme le dit un écrivain, «M. Veuillot lie et délie, il canonise ou voue à la perdition, il traite d'égal à égal avec les évêques, il en appelle directement au saint-siège; il exerce à Rome même l'autorité qui y appartient de droit aux idées serviles et fanatiques.» Sans instruction, sans idées, sans aucune force d'esprit, il a conquis le rang qu'il occupe par son zèle dévorant et par son talent de polémiste. Toutefois ce talent, si on l'examine de près, consiste surtout dans des raffinements de méchanceté. Sa préoccupation est de rendre l'injure aussi outrageante que possible, et comme il n'a aucune finesse de goût et n'est retenu par aucune des considérations qui arrêtent les hommes bien élevés, il tombe dans des grossièretés inouïes. Il reproche aux gens leur âge, leurs infirmités, leur tournure, leur laidéur. Il entre dans leur vie privée; il ne lui suffit pas d'assassiner, il faut qu'il souille, qu'il déshonore. Quant à son style, il a de la verve, de l'éclat, d'heureuses trouvailles de mots, mais il tend de plus en plus à tomber dans l'infériorité, dans la recherche, et il abonde en incorrections d'autant plus frappantes que M. Veuillot parle des lettrés en cuistre et en pédant. Personne n'a défini plus spirituellement que M. Emile Augier M. Veuillot et sa manière : «C'est le batonniste devant l'arche... chantant le *Dies iræ* avec un mirliton.» Ajoutons, en terminant, que nul homme de ce temps-ci n'a rendu plus de services à la libre pensée que le rédacteur de l'*Univers*. En exposant incessamment le divorce complet qui existe entre l'Eglise et la société moderne; en s'attachant à prouver que le catholicisme condamne absolument les idées de liberté, de justice et de tolérance admises par toutes les nations civilisées; que les peuples doivent retourner au moyen âge, se courber sous l'omnipotence papale et prendre pour règle unique le *Syllabus*; enfin, en affirmant que «rien n'est plus naturel et plus nécessaire que de livrer au bras séculier et de punir de mort l'hérétique,» M. Veuillot a déchiré tous les voiles, rendu toute illusion impossible et fourni à la libre pensée un de ses arguments les plus forts contre les doctrines romaines.

Outre les ouvrages précités, on doit à M. Veuillot les ouvrages suivants, dont les plus remarquables ont été l'objet d'articles spéciaux : *Liberté d'enseignement* (1843, in-8°); *les Français en Algérie* (1844, in-8°); *L'Honnête femme* (1844, 2 vol. in-12), roman aux peintures malsaines; les *Nattes* (1844, in-12), recueil de nouvelles; les *Libres penseurs*

(1848, in-12), sorte de pastiche de La Bruyère, dans lequel on trouve des portraits prestement et vigoureusement tracés; *l'Esclavage Vindicté* (1849, in-18), pamphlet; *le Lendemain de la victoire* (1850, in-12); *Petite philosophie* (1850, in-18); *Corbin et d'Aubecourt* (1850), roman; la *Legalité* (1852, in-18); *Histoire de la bienheureuse Germaine Cousin* (1854, in-12); *Etude sur saint Vincent de Paul* (1854, in-12); *le Droit du seigneur* (1854, in-18); la *Guerre et l'homme de guerre* (1855, in-8°); *Mélanges religieux, historiques et littéraires* (1856-1861, 12 vol. in-8°), recueil d'articles de journaux; le *Parti catholique* (1856, in-18); *De quelques erreurs sur la papauté* (1859, in-8°); *Ça et là* (1859, 3 vol. in-18); *Waterloo* (1861, in-8°); le *Pape et la diplomatie* (1861, in-8°); le *Parfum de Rome* (1861, 2 vol. in-12); *Deux commensaux du cardinal Dubois* (1861, in-18); le *Fond de Giboyer* (1863, in-18); *Pie IX* (1863, in-8°); *Satires* (1863, in-18), recueil de vers médiocres; *Vie de N.-S. Jésus-Christ* (1864, in-8°); le *Guépier italien* (1865, in-8°); les *Odeurs de Paris* (1866, in-8°); *l'Illusion libérale* (1866, in-8°); *Pensees de M. Louis Veuillot*, tirées de tous ses ouvrages (1868, in-8°); les *Couleurs* (1869, in-18), autre recueil de vers, au sujet duquel de Boissière disait avec esprit : «M. Veuillot, qui est chrétien, a baptsé ses vers du nom symbolique de couleuvres; il a raison, ils rampent et ne mordent pas;» la *Liberté du concile* (1870, in-18); *Rome pendant le concile* (1871, 2 vol. in-8°), recueil de lettres écrites de Rome en 1869-1870; la *Republique de tout le monde* (1871, in-18); les *Filles de Babylone, prophéties pour le temps présent* (1871, in-18); *Paris pendant les deux sièges* (1871, 2 vol. in-8°), etc.

VEUILLOT (Engène), journaliste français, frère du précédent, né à Boyens (Loiret) en 1818. Il reçut une instruction moins incomplète que son frère, qui le fit entrer dans un journal de province, puis obtint pour lui un emploi au ministère de l'intérieur. Devenu, comme M. Louis Veuillot, un ardent ultramontain, il le suivit en 1843 à la rédaction de l'*Univers*, dont il n'a cessé depuis lors de faire partie. En 1847, pendant la guerre du Sonderbund, il fut envoyé en Suisse pour porter aux catholiques insurgés l'argent d'une souscription ouverte dans les bureaux de l'*Univers*. Trois ans plus tard, il reçut la mission de porter une croix à l'archevêque de Turin, fit alors le voyage de Rome et fut décoré par le pape de l'ordre de Saint-Sylvestre. N'ayant qu'un talent médiocre, M. Eugène Veuillot n'est que le pâle satellite de son frère; il s'est constamment efforcé de l'imiter et l'a secondé de son mieux dans la défense des doctrines ultramontaines. Pour donner une idée de son style et de sa façon d'interpréter l'histoire, nous nous bornerons à la citation suivante : «Il faut, écrivait-il dans l'*Univers* en août 1879, il faut carrément dire la vérité, qui est que la Saint-Barthélemy est un guet-apens de politiques libres penseurs, qui ne regarde nullement les catholiques, encore que beaucoup d'entre eux aient pu politiquement se réjouir des résultats.» Un article publié par lui dans le même journal sur les *Parlementaires et les royalistes* (3 août 1874) lui valut une chaleureuse approbation du comte de Chambord. Il a publié les ouvrages suivants : les *Guerres de la Vendée et de la Bretagne* (1847, in-8°); *l'Eglise, la France et le schisme en Orient* (1855, in-12); la *Cochinchine et le Tonquin* (1859, in-18); *Questions d'histoire contemporaine* (1860, in-8°); *Récits variés* (1861, in-12); le *Piémont dans les Etats de l'Eglise* (1861, in-18); les *Vies des Pères des déserts d'Orient*, d'après le R. P. Marni (1863-1864, 6 vol. in-8°); le *Cardinal Antonelli* (1862, in-8°); *Mgr de Mérode* (1863, in-8°); *M. Louis Veuillot* (1864, in-8°); *Mgr Gerbet* (1865, in-8°); *Critiques et croquis* (1866, in-8°), etc.

VEULE adj. (veu-le. — L'origine de ce mot est inconnue. L'opinion qui le fait venir de *vacuus*, vide, est insoutenable; celle qui a recours à *volo*, je veux, est ridicule). Mou, faible, sans énergie : *Homme VEULE. Femme VEULE.*

Ce voyageur aisé, comme il est gauche et veule!

BAUDELAIRE.

«Vieux mot resté populaire.

— Techn. Se dit des poils qui n'ont pas la propriété de se feutrer d'eux-mêmes. Il se dit des étoffes insuffisamment drapées, peu fournies de laine : *Drap VEULE. Serge VEULE.*

— Agric. Faible, chétif, peu vigoureux : *On dit qu'une plante est VEULE lorsqu'elle ne soutient pas bien sa tige.* (Bosc.) «Terre veule, Terre trop légère. «Branches veules, Branches très-ménues, très-grêles.

VEULES, bourg et commune de France (Seine-Inférieure), canton de Saint-Valéry-en-Caux, arrond. et à 30 kilom. d'Yvetot, sur la Veule et sur le bord de la Manche; 1,500 hab. On y remarque l'église, dont le clocher, appartenant au style ogival primitif, a été construit vers la fin du XII^e siècle; les ruines de l'église Saint-Nicolas et un moulin de construction fort ancienne, situé sur le bord de la mer, qui en a rongé la partie inférieure des murs. Veules est une station de bains de mer qui sont très-fréquentés. On y trouve quelques jolies villas et d'agréables et fraîches promenades dans le val-

lon qu'arrose la Veule. Au fond de ce vallon se trouve la chapelle du Val, ancienne maderie fondée au XI^e siècle.

VEULETTES, bourg et commune de France (Seine-Inférieure), canton de Cany, arrond. et à 32 kilom. d'Yvetot, sur la Manche; 360 hab. Veulettes, à part son établissement de bains de mer, de création toute récente, et son château moderne, n'offre guère de véritablement intéressant que son église, classée au nombre des monuments historiques. Elle s'élève gracieusement sur un tertre nivelé dans le flanc d'une colline, et son style est en partie celui du XI^e siècle. Elle rappelle par la forme l'église Saint-Ouen de Rouen. Près de Veulettes se trouve la butte du Catelier, sur laquelle s'élevait jadis, si l'on en croit les archéologues, un oppidum des plus importants. On remarque encore les fossés ou retranchements, d'une grande élévation. Les habitants désignent ces vestiges sous le nom de tombeau de Gargantua.

VEUR s. m. (vé-ur — rad. voir). Celui qui a vu, témoin oculaire. *Vieux mot.*

VEURNE, nom flamand de FURNES.

VEUVAGE s. m. (veu-va-je — rad. veuf). État d'une personne veuve : *Long veuvage. Emus du veuvage. Vive le veuvage! il est préférable à l'union conjugale la plus parfaite.* (Le Sage.)

La plus grande douleur qu'on trouve au mariage. Ne vient que de l'espoir qu'on conçoit du veuvage.

Syn. Veuve, viduité. Le *veuvage* se considère par rapport à ses inconvénients ou à ses avantages. La *viduité* se considère par rapport aux devoirs, aux vertus nouvelles qu'elle impose surtout aux femmes. De plus, on ne voit dans la *viduité* qu'une manière d'être en elle-même, tandis que le *veuvage* fait penser aux personnes et au temps de sa durée. Enfin *veuvage* appartient au langage ordinaire, et *viduité*, au contraire, ne convient qu'à la philosophie, à la théologie ou au droit.

— Encycl. Jurispr. Dans la langue juridique, on emploie indifféremment le mot *veuvage* et le mot *viduité*. Ce dernier terme a été le seul usité pendant longtemps.

Notre ancienne jurisprudence avait consacré des droits connus sous le nom de droits de viduité. Dans les pays de droit écrit, le droit de viduité était établi en faveur de la femme survivante; il consistait en une somme d'argent qu'on lui adjugeait tant pour les intérêts de sa dot mobilière que pour les aliments qui lui étaient dus, pendant l'année du deuil, sur le produit de la succession de son mari. Dans la coutume de Normandie, on appelait droit de viduité le droit en vertu duquel le mari, ayant un enfant né vif de sa femme, jouissait par usufruit de tous les revenus des immeubles dont la femme avait la propriété au moment de son décès, bien que l'enfant fût mort avant la dissolution du mariage. D'après l'article 382 de cette loi, le mari qui venait à se remarier perdait à l'insu des deux tiers de son droit de viduité. Ce retranchement ne devait avoir lieu que sur les biens qui appartenaient à la femme avant le mariage et non sur les biens acquis depuis. L'article 331 de la coutume de Normandie portait à cet égard : « Le mari doit jouir, par usufruit, sa vie durant, de la part que la femme a eue en propriété aux conquêtes par lui faits constant leur mariage, encore qu'il se remarie. » Les droits de viduité ont été abolis par le code civil, qui n'a conservé qu'un droit d'aliments.

La législation française ne s'est point préoccupée, comme le droit romain ou comme l'Eglise, d'empêcher ou de favoriser le *veuvage*. Elle s'est bornée à édicter des prescriptions d'ordre public en imposant des délais à la veuve pour contracter un second mariage et en lui assurant dans la loi une protection spéciale, supplantant autant que possible à l'appui qu'elle a perdu. Quant au veuf, il est considéré purement et simplement comme célibataire. Dans le langage des jurisconsultes et des canonistes, on donne le nom de secondes nocces indistinctement à toute union conjugale contractée soit après la dissolution d'un mariage antérieur unique, soit après la dissolution de plusieurs mariages précédents; le second mariage, le troisième, le quatrième, etc., sont ainsi compris également sous cette qualification de secondes nocces. Deux mots peuvent résumer la doctrine des canonistes en matière de secondes nocces : l'Eglise les permet et les consacre sacramentellement; mais elle les a toujours considérées avec défaveur. Saint Ambroise, dans son *Hexaméron*, donne pour raison de cette défaveur l'intérêt des enfants issus du premier mariage : « *Mutato concubitu, praelatis filius posterioris copulatur, neglectis autem his qui ex prioris procreantur sunt.* » Mais il y avait certainement autre chose, puisque l'Eglise n'a jamais distingué la veuve avec enfants de la veuve sans enfants. Elle permet de conférer le sacrement de mariage aux époux qui convolent en secondes nocces, mais elle défend au prêtre de leur donner la bénédiction nuptiale, uniquement réservée aux premières nocces. Le motif de cette différence est donné par les théologiens; la perfection du mariage est dans la monogamie, une seule

femme pour un seul homme : *Unius duntaxat unio cum una*. L'Eglise considère donc qu'il y a dans la pluralité des mariages un reste de polygamie; c'est de la polygamie successive.

Le code byzantin de Justinien offre tout un système de pénalité à outrance contre les secondes nocces. La loi première du code *De secundis nuptiis* édicte cinq peines différentes contre les veuves convolant prématurément en secondes nocces. Les secondes nocces étaient prématurées quand la veuve convolait dans l'année du deuil qu'elle devait porter de son précédent et défunt mari. Il n'y avait pas de réciprocité; les maris n'étaient pas obligés légalement de pleurer leurs femmes une année entière. D'ailleurs, il y avait une raison particulière de faire une différence. Le convol précipité de la veuve pouvait amener ce que l'on appelait la *confusion de parti*, c'est-à-dire de regrettables incertitudes sur la paternité de l'enfant né après le convol, et néanmoins à assez peu d'intervalle de la dissolution du premier mariage pour que la paternité pût en être imputée, avec une probabilité à peu près égale, au mari défunt ou au mari actuel. Le convol du mari, au contraire, quelque voisin qu'il fût du décès de sa précédente femme, pouvait être indécent sans doute, mais il n'avait pas le genre d'inconvénient dont on vient de parler; il ne pouvait pas produire la *prolis incertitudo*.

D'autres peines encore, suivant la loi romaine du Bas-Empire, frappaient la veuve coupable de secondes nocces prématurées. La première de ces peines était, pour la veuve convolante, une note légale d'infamie. Cette disposition de la loi romaine ne fut jamais suivie en France, même dans nos provinces de droit écrit. La doctrine de l'Eglise, quoique défavorable aux secondes nocces, condamna absolument cette note infamante qui flétrissait les femmes sans atteindre les hommes, et cette partie de la loi de Justinien disparut de nos mœurs et de notre jurisprudence. Les autres peines étaient moins exorbitantes et se perpétuèrent en majeure partie dans nos pays de droit écrit. Ces peines atteignaient la femme dans sa capacité, ainsi que dans la propriété des biens qu'elle avait acquis de la libéralité de son précédent mari. La veuve qui convolait dans l'année de deuil faisait injure à la mémoire de son conjoint défunt; il était juste qu'elle demeurât privée des dons qu'elle avait reçus de lui, ainsi que de tous les gains nuptiaux de son premier mariage. Il eût été contraire à l'honnêteté qu'elle apportât en dot à un nouvel époux les largesses qu'elle tenait du premier. Cette pénalité particulière fut, à bon droit, reçue en France dans les provinces de droit écrit. Quant aux pénalités des secondes nocces prématurées, atteignant la veuve dans sa capacité civile, la plus importante, et la seule que nous noterons ici, avait pour effet de la rendre inhabile à recueillir les successions *ab intestat* au delà du troisième degré de parenté directe ou collatérale.

L'édit de François II de 1560, dit *Edict des secondes nocces*, régularisa et ramena à l'unité ce que l'on pourrait appeler le régime pénitentiaire des seconds mariages. Le premier article interdisait aux veuves remariées, qui avaient des enfants de leur première union, de faire à leurs nouveaux maris des libéralités excédant une part d'enfant le moins prenant, c'est-à-dire supérieure à la portion que prenait dans leur succession celui de leurs enfants qui se trouvait le moins avantage. Toute libéralité directe et tout avantage indirectement procuré par le convolant à son nouveau conjoint tombaient sous l'application de ce premier chef de l'édit et étaient sujets, en cas d'excès, à la réduction qu'il prononçait. Ainsi, l'on faisait subir cette réduction au bénéfice résultant pour le nouveau conjoint du régime même de la communauté matrimoniale, lorsque le peu d'importance relative de son apport mobilier, comparé à l'apport de l'autre époux, produisait un avantage indirect excédant la mesure déterminée par l'édit.

Ces dispositions de l'édit de 1560 ont été sagement reproduites par les articles 1098 et 1496 du code civil. Le premier de ces deux articles, en cas de convol d'un homme ou d'une femme ayant des enfants d'un premier lit, ne permet au convolant de faire des libéralités à son nouveau conjoint que jusqu'à concurrence d'une part d'enfant le moins prenant et sans que, dans aucun cas, la libéralité faite par l'époux qui convole puisse excéder le quart de sa succession. L'article 1496 étend la disposition de l'article 1098 même aux avantages pouvant résulter indirectement de la confusion de l'actif mobilier des époux dans le régime en communauté.

L'édit des secondes nocces avait un second chef qui n'est pas reproduit par les dispositions du code civil. Ce deuxième chef, renouvelé des lois romaines, était relatif aux libéralités, dans nuptiaux ou avantages quelconques que la veuve convolante tenait de son premier mari dont il lui restait des enfants. La règle était qu'elle ne pouvait disposer au profit de son mari d'aucune portion quelconque des libéralités ou avantages qu'elle avait reçus du premier. Ces biens ainsi acquis restant, sa vie durant, en la possession de la veuve remariée; mais, à son décès, ils revenaient intégralement

aux enfants du premier lit, auxquels ils étaient réservés. Il y avait toutefois exception à cette règle relativement au douaire quand il consistait en usufruit. Ce genre de douaire prenant fin nécessairement au décès de la douairière remariée, rien n'était transmissible de ce chef aux enfants nés de son premier mariage.

Les peines des secondes nocces se sont remarquablement amoindries et simplifiées sous l'empire du code civil. La principale disposition à cet égard est celle des articles 1098 et 1496, cités tout à l'heure et restreignant les libéralités que l'homme ou la femme qui se remarie peuvent faire à leur nouveau conjoint. On peut citer encore, au nombre des peines actuelles des secondes nocces, la disposition de l'article 395 du code civil. D'après cet article, la veuve qui se remarie perd de plein droit la tutelle légale de ses enfants issus du premier mariage, lorsqu'elle a omis de faire préalablement réunir le conseil de famille pour délibérer sur sa maintenance ou sa non-maintenance dans cette tutelle. Les biens personnels de la femme qui convole passant sous l'administration de son nouveau mari, c'est été en réalité conférer à ce dernier la tutelle des enfants mineurs du premier lit, que de la laisser à la veuve convolante.

D'après l'article 228 du code civil, la femme veuve ne peut contracter un second mariage que dix mois révolus après le décès de son premier mari. La raison de cette prohibition, toute d'ordre public, est dans l'incertitude qui planerait sur la paternité des enfants à venir. L'infraction à cet article entraînerait-elle la nullité du second mariage, contracté avant les dix mois révolus? Quelques auteurs, Delvincourt et Proudhon, l'ont pensé; Toullier, Duranton, Valette, et avec eux la jurisprudence de la cour de cassation, sont de l'avis contraire. Le mariage serait valable et la paternité serait attribuée, suivant les cas, d'après les principes fixés au titre *Paternité et filiation*. Sous le droit romain, la veuve remariée dans ces conditions eût été passible d'une peine grave, la privation de ses droits matrimoniaux; mais cette disposition, dont hérite notre ancienne jurisprudence, n'a pas été maintenue par nos codes. L'article 194 du code pénal punit seulement d'une amende l'officier de l'état civil coupable d'avoir célébré le second mariage.

Les dispositions tutélaires relatives aux veuves sont nombreuses; comme mère, la veuve est la tutrice légale de ses enfants mineurs; elle a l'administration de leurs biens jusqu'à leur émancipation ou leur majorité, fixée dans ce cas à dix-huit ans. Aux termes de l'article 1465, la veuve a droit, pendant les trois mois et quarante jours qui lui sont accordés pour faire inventaire et déléguer, de prendre sa nourriture et celle de ses domestiques sur les provisions existantes, et à défaut par emprunt sur la masse commune. La loi lui prescrit seulement d'user de cette faveur avec modération. Le deuil de la veuve est inscrit aux frais de la succession; on entend par ce mot le droit exercé par la veuve pour subvenir aux frais des vêtements de deuil qu'elle doit porter; la valeur de ce deuil est réglée suivant la fortune du mari; il se paye en argent et non en nature, et l'usage a fait étendre la prescription jusqu'au douzième par les domestiques. Le code civil a, par son article 1481, qui règle ces matières, donné force de loi à une ancienne coutume, toujours respectée, mais qui n'était écrite nulle part. C'était simplement un axiome de droit coutumier : *Mulier non debet propriis sumptibus lugere maritum*. L'homme veuf n'a aucun droit semblable à exercer : *Feminis lugere honestum est, viris menrisse, dit Tacite*. Sous le titre d'aliments de viduité, la loi prescrit aux héritiers de fournir des aliments à la veuve pendant l'année du deuil, si elle est dans la misère. C'est le même esprit de protection qui a fait édicter les statuts des Sociétés de secours mutuels d'après lesquels les secours gratuits destinés à la maladie et à la vieillesse du titulaire s'étendent pour partie à sa veuve; ils sont proportionnés à la durée du séjour qu'a fait dans la société le membre défunt. Sous l'empire de la loi sur la contrainte par corps, la veuve héritière d'un négociant soumis à la contrainte n'était pas contraignable elle-même pour les dettes de son mari, quoiqu'elle en acceptât la succession. Les lois sur la librairie, la presse, la propriété littéraire ont fait également à la veuve une part équitable en lui attribuant soit un droit vinger dans la succession littéraire, soit, sous certaines conditions, la continuation du brevet du mari.

En droit français, l'obligation imposée à un donataire ou à un légataire de ne pas se marier, sous peine d'être déchu des bénéfices de la donation ou du legs, est considérée comme nulle et non avenue; ce serait consacrer l'abdication de la volonté. Mais il en est autrement de l'obligation imposée au veuf ou à la veuve, pour les mêmes causes, de ne pas se remarier. A plusieurs reprises, la cour de cassation a jugé que cette condition, imposée pour des raisons particulières, faciles à saisir, était expresse et ne pouvait être éludée. Le veuf ou la veuve n'abdiquent point leur volonté; ils peuvent se remarier si bon leur semble, mais ils perdent dans ce cas leurs droits à la donation ou au legs.

VEVEY ou **VEVAY**, en latin *Vibiscum*, *Biscum* ou *Vincum*, en allemand *Viois*, jolie petite ville suisse du canton de Vaud, située au pied du Jorat, sur le bord N.-O. du lac de Genève, dans une position superbe et près de l'embouchure du torrent impétueux de la Veveyse, par 46° 37' de latit. N. et 40 36' de longit. E. Bâtie sur un plan presque régulier, elle a la forme d'un triangle dont le plus grand côté s'appuie sur le lac. Elle est la seconde ville du canton par son étendue et sa population et la première par son industrie et son commerce. Le nombre de ses habitants est de 6,494, dont 5,645 réformés. Son port, sans être commode, est très-fréquenté. La position de Vevey rend son commerce très-actif; le commerce de transit est surtout considérable. Fabriques de draps et de chapeaux, de bijoux et de montres. Les environs offrent de toutes parts une multitude de promenades charmantes, de sites délicieux, qui, joints à la beauté et à la douceur du climat, contribuent à attirer un grand nombre de touristes.

Vevey possède une bibliothèque publique de 12,000 volumes, un grand nombre d'établissements d'instruction publique et de bienfaisance, des sociétés de divers genres, etc. On y remarque les églises de Saint-Martin et de Sainte-Claire, l'hôpital, l'hôtel de ville et le pont Saint-Antoine, construit tout en marbre sur le large lit de la tortueuse Veveyse. Dans l'église de Saint-Martin, située hors des murs et bâtie en 1458, sur une terrasse ornée de beaux arbres, on voit quelques tombeaux remarquables, entre autres ceux de deux des juges de Charles I^{er}, Ludlow et Broughton, qui vécurent en exil à Vevey. Broughton est celui qui lut au roi la sentence de mort. Proscrits par Charles II, ces Anglais furent accueillis à Vevey comme des martyrs de la république, et non-seulement les Bernois, alors maîtres de la ville, refusèrent de les livrer à l'Angleterre, qui les leur demanda plusieurs fois, mais ils déjouèrent tous les complots tramés contre eux par les assassins salariés de Charles II. Ludlow y vécut trente ans et y écrivit ses mémoires, qui attestent en plus d'un endroit sa reconnaissance pour la Suisse. Sur la route qui conduit à la tour de Peilz, on montre encore sa maison, qui porte l'inscription suivante :

OMNE SOLUM FORTI PATRIA EST, QUIA PATRIS.

« L'homme fort trouve en tout lieu une patrie; partout, c'est le sol de son père. »

On remarque parmi les habitants de Vevey un grand nombre de goitreux. De Saussure, qui a toujours hésité sur les causes de cette affection, ne sachant si on devait la rapporter à l'eau, à l'air ou à d'autres causes, avait fait cette remarque pour Vevey. Struve le minéralogiste ne balançait pas à expliquer le fait par les mauvaises eaux des fontaines. Ebel était du même avis : « Les eaux de fontaine n'y sont pas bonnes, dit-il, et il n'y a aucun autre lieu situé au bord du lac où l'on voie autant de goitres qu'à Vevey. » Dans ces dernières années, on a fait des efforts de tout genre pour y remédier.

Vevey n'a pas d'histoire politique particulière. Elle a subi à peu près les mêmes destinées que Lausanne et les autres villes des environs. Fondée par les Gaulois, devenue ensuite une cité romaine, tour à tour envahie et détruite par les barbares, reconstruite sous les empereurs, agrandie sous les ducs de Zähringen, elle fut mise à feu et à sang en 1478 par un bailli du Saint-Empire pour avoir fourni des secours à Charles le Téméraire, et enfin soumise pendant plusieurs siècles aux Bernois. Vevey regagna son indépendance, comme tout le canton de Vaud, lors des grands événements du siècle dernier.

La situation magnifique de cette ville et la douceur du climat y ont attiré depuis longtemps un grand nombre d'étrangers. Mais ce sont les ouvrages de Jean-Jacques Rousseau qui ont principalement contribué à rendre Vevey célèbre. Il faut voir dans les *Confessions* toutes les raisons qu'il avait d'aimer cette ville, où était née Mme de Warens. En 1732, il avait vingt ans, et, faute d'autre ressource, il donnait des leçons de musique à Lausanne. C'est alors qu'il prit pour Vevey un amour extraordinaire. « Comme Vevey, dit-il, n'était qu'à 16 kilomètres de Lausanne, j'y fis une promenade de deux ou trois jours, durant lesquels la plus douce émotion ne me quitta point. Je pris pour cette ville un amour qui m'a suivi dans tous mes voyages, et qui m'y a fait établir enfin les héros de mon roman. Je dirais volontiers à ceux qui ont du goût et qui sont sensibles : Allez à Vevey, visitez le pays, examinez les sites, promenez-vous sur le lac, et dites si la nature n'a pas fait ce beau pays pour une Julie, pour une Claire et pour un Saint-Preux; mais ne les y cherchez pas. »

On célèbre cinq ou six fois par siècle, à Vevey, une fête populaire, renommée dans toute la Suisse et connue sous le nom de *fête des vigneron*. L'origine de cette solennité, dont la mise en scène est originale, est restée incertaine; tous les documents qui la concernaient ont été brûlés dans le grand incendie qui, en 1838, dévora les deux tiers de la ville. On sait seulement que de temps immémorial, il existait à Vevey une société vinicole appelée l'Abbaye des vigneron, qui avait pour devise : *Ora et labora*. « Prie et

travail, » et que c'était elle qui organisait la fête. Les archives de cette société ont péri; on n'a conservé qu'un manuel de 1647 et une coupe de Bacchus portant le millésime de 1618 et ornée des écussons des abbés. Quelques historiens prétendent que les religieux du couvent de Haut-Cret défrichèrent les rocs buissonneux de La Vaux, et les terres, alors incultes, des environs de Vevey, pour y implanter la vigne. Voulant récompenser les vigneron de leurs labeurs, les moines de Haut-Cret avaient coutume de les rassembler à Vevey, chaque année, à l'époque des vendanges, et leur accordaient le plaisir d'une procession par la ville, procession accompagnée de chants sacrés et profanes, en patois du pays, dans laquelle les cultivateurs portaient leurs instruments aratoires et qui était suivie d'un banquet où l'on n'épargnait pas le vin.

Peu à peu, dans la célébration de la fête, on s'écarta de la simplicité primitive et de nouveaux ornements y furent sans cesse ajoutés. La procession devint un véritable cortège allégorique et mythologique. Bacchus sur un tonneau, Cérès et Pales en étaient les personnages obligés. En 1797, la fête des vigneron fut très-brillante, elle le fut aussi en 1819, après une interruption de vingt-deux ans, causée tant par les événements politiques qui ébranlèrent l'Europe, que par une suite d'années calamiteuses. En 1833, elle fut célébrée avec plus d'éclat encore et de magnificence; vingt mille spectateurs environ assistèrent à cette cérémonie, mélange bizarre de traditions mythologiques, de pratiques chrétiennes, de vieilles coutumes, de danses, de chants, de banquets et de représentations dramatiques dans lesquels figuraient plus de cinq cents acteurs, dont les costumes étaient appropriés à leurs rôles et d'une élégance remarquable. En 1846, la fête des vigneron fut célébrée à Vevey avec une pompe et un luxe plus grands encore; quantité de curieux affluèrent de toutes parts, de France surtout, et un grand nombre de journalistes parisiens allèrent y représenter la presse; on en vit des comptes rendus dans tous les journaux: nous les résumons brièvement.

Le cortège se divise d'ordinaire en neuf groupes; le premier, qui ouvre la marche et reçoit dans ses rangs le conseil de la Société, est celui des bergers et jardiniers; il se compose des vigneron noubles, mêlés à des bergers et bergères, jardiniers et jardinières en costumes pittoresques; le second est la troupe de Pales; la déesse, entourée de prêtresses et de canéphores, est portée par quatre nymphes, accompagnées de faucheurs et de faneuses; la troisième est composée de bouviers conduisant un char où sont rangés tous les ustensiles des chalets et des laiteries suisses; des vaches et leurs conductrices sont mêlées à ce groupe; le quatrième est formé de quarante jeunes gens entourant un drapeau; le cinquième, celui des vigneron du printemps, se compose des vigneron laureats, de forgerons, de remouleurs et d'effeuilleuses; le sixième, appelé troupe de Cérès, et formé de semeurs, de moissonneurs et de glaneuses, entoure la déesse aux blonds épis; le septième, appelé troupe de Bacchus, comprend des sacrificateurs, un grand prêtre, et à pour centre le dieu du vin, monté sur un tonneau, escorté de faunes et de bacchantes; et accompagné du vieux Silène titubant sur son âne; le huitième, vigneron d'automne, est composé de messieurs ou gardes champêtres, de deux vigneron portant la grappe, de Jéricho, de vendangeurs et de tonneliers; le crieur du vin porte un bouquet de boux; le neuvième enfin, appelé la noce villageoise, est composé de musiciens revêtus de l'ancien costume suisse, d'un faiseur de gaudes avec son fourneau, du baron et de la baronne, vêtus à l'ancienne mode des seigneurs féodaux, de l'époux et de l'épousee, de vieillards avec leurs femmes, d'amis et d'amies faisant cortège et conduisant un char qui porte le trousseau. Un détachement de Suisses avec haliebardes ferme la marche.

Le but pratique de la fête, ce sont les récompenses et les primes accordées aux meilleurs vigneron. Une couronne, une médaille d'honneur et vingt-cinq primes sont distribuées solennellement aux lauréats, désignés par une commission et joignant à l'intelligence et au travail une moralité irréprochable.

La fête dure deux jours et se termine par un banquet monstre, dressé sur la grande promenade de la ville, et auquel prennent part, avec les lauréats, la Société vinicole et les autorités de la ville, tous ceux qui ont figuré dans le cortège.

VEXANT, ANTE adj. (vè-ksan, an-te — rad. *vexer*). Fam. Qui vexé, qui contrarie, qui taquine: *Procédé vexant. Réponse vexante.*

VEXATEUR, TRICE adj. (vè-ksa-teur, tri-se — rad. *vexer*). Qui commet, qui cause des vexations: *Pouvoir vexateur. Administration vexatrice.*

— Substantiv. Personne qui vexé.

VEXATION s. f. (vè-ksa-si-on — lat. *vexatio*; de *vexare*, vexer). Action de vexer, de tourmenter, de persécuter: *Exercer, comettre des vexations. Être exposé aux vexations. A peine les Turguins furent-ils morts*

que les nobles accablèrent le peuple de toutes les vexations imaginables. (Machiavel.) Plus d'une dme qui a traversé les plus rudes épreuves a été brisée par une succession d'ignobles vexations. (Cesce de Blessington.)

VEXATOIRE adj. (vè-ksa-toi-re — du lat. *vexare*, tourmenter). Qui vexé, qui a le caractère d'une vexation: *Mesure vexatoire. Il ne sera pas dit que j'aie laissé passer un article vexatoire pour la liberté de la presse sans avoir au moins protesté contre.* (Chateaub.) *Tout système vexatoire porte la peine de ses vexations.* (B. Const.)

VEXER v. a. ou tr. (vè-ksé — lat. *vexare*, proprement secouer, balloter, tirailler. C'est le fréquentatif du verbe *vexere*, tirer, traîner, porter, qui correspond à la racine sanscrite *vah*, porter, conduire, en zend *vaz*, en grec *oched*, en gothique *vigan*, en ancien slave *vesti*, en lithuanien *veziti* et *wezu*, etc.). Tourmenter, inquiéter, persécuter: *Vexer ses administrés, ses subordonnés, ses inférieurs.*

Mes aileux jamais dans leurs terres
N'ont vexé les serfs indigents.

BÉRANGER.
« Taquiner, fatiguer, contrarier: *Il me vexé avec ses questions. Ce temps-là me vexé affreusement.*

— Absol.: *En passant toujours dans le parti qui triomphe, on ne perd jamais le plaisir de dominer et de vexer.* (Boiste.)

Se vexer v. pr. Être contrarié, se fâcher: *C'est un homme qui se vexé de la moindre chose.*

— Syn. *Vexer, molester, persécuter, etc.* V. MOLESTER.

VEXILLA s. f. (vè-ksil-la — du lat. *vexillum*, étendard). Moll. Genre de mollusques gastéropodes, du groupe des pourpres.

VEXILLAIRE adj. (vè-ksil-lè-re — lat. *vexillarius*; de *vexillum*, étendard). Qui a la forme d'un étendard.

— Mar. *Signaux vexillaires*, Signaux d'enseignes, de pavillons.

— Bot. Se dit d'un mode particulier de préforaison dans lequel un pétale est ployé en deux, de manière à recouvrir tous les autres, comme dans les fleurs des légumineuses.

— s. m. Antiq. rom. Porte-enseigne à qui était confié le vexillum. Il Nom donné aux vétérans qui, tirés d'une légion pour être incorporés dans une autre, y combattaient sous un vexillum special.

— Bot. Genre d'arbrisseaux grimpants, de la famille des légumineuses, tribu des phaséolées, comprenant cinq ou six espèces, qui croissent dans l'Amérique tropicale.

Vexilla regis, premiers mots d'une hymne religieuse composée par Fortunat. V. HYMNE.

VEXILLATION s. f. (vè-ksil-la-si-on — lat. *vexillatio*; de *vexillum*, étendard). Antiq. rom. Corps de vétérans ou de cavaliers combattant sous le même vexillum.

VEXILLE s. m. V. VEXILLUM.

VEXILLÉ, ÊE adj. (vè-ksil-lé — du lat. *vexillum*, étendard). Hist. nat. Qui est muni d'un organe en forme d'étendard.

VEXILLUM s. m. (vè-ksil-lom — mot lat. formé de *vexere*, porter). Antiq. Étendard des armées romaines et pavillon des vaisseaux. « On dit aussi VEXILLE.

— Encycl. Quand les historiens latins se servent du mot *vexillum*, en parlant des premiers siècles de la république romaine, ils l'appliquent à l'étendard du manipulate; mais on voit, chez les mêmes historiens, que ce mot désigna plus tard l'étendard de la cohorte dans l'infanterie et celui de la turne dans la cavalerie. Voici quelle fut, en général, la forme du *vexillum*: un petit carré d'étoffe en laine, suspendu par les deux coins supérieurs à un bâton fixé en croix au-dessous du fer d'une lance. Au temps de l'empire, le *vexillum* fut surmonté d'un aigle et porta à la hampe le portrait du prince régnant. On étendit alors le sens du mot *vexillum*, et il signifia un étendard quelconque, excepté l'aigle sacré de la légion. Nous trouvons, par exemple, chez Tacite les expressions suivantes: *vexillum tirorum* (Annales, II, 78), le *vexillum* des soldats nouvellement recrutés; *Germanica vexilla* (Histoires, I, 31), les *vexilla* des Germains; *equitum vexilla* (Hist., II, 2), les *vexilla* des cavaliers; *Manipuli ante captaem editionem... vexilla novellunt* (Ann., I, 20). « Les manipules, avant le commencement de la sédition, arrachent les *vexilla*. » Les poètes chrétiens, par suite du sens général qu'avait pris le mot *vexillum*, l'employèrent pour signifier l'étendard de la croix; ainsi, on trouve dans l'hymne célèbre de Fortunat:

*Vexilla regis prodeunt;
Fulget crucis mysterium...*

Les navires romains avaient des *vexilla* qui se plaçaient à la poupe. Il y eut, en outre, des *vexilla* donnés comme récompenses militaires, ainsi que les couronnes et les colliers.

VEXIN, en latin *Vulcassinus pagus*, pays fertile de l'ancienne France, qui s'étendait depuis la rivière d'Andelle jusqu'à l'Oise et qui se divisait en Vexin français et en Vexin normand, séparés par la rivière de l'Épte; le premier dépendait de la ci-devant province

de l'île-de-France, le second de la Normandie. Le Vexin français, qui avait pour capitale Pontoise, est aujourd'hui compris dans les départements de l'Oise et de Seine-et-Oise; le second, avec Gisors pour capitale, fait actuellement partie des départements de l'Eure et de la Seine-Inférieure. Habité sous les Romains par les Vellocasses, ce pays fit partie jusqu'au moment où Dagobert Ier le donna à l'abbaye de Saint-Denis. Vers 720, il reçut le titre de comté, dont une partie passa aux ducs de Normandie par le traité de Saint-Clair-sur-Epte en 912; le reste fit retour à la couronne. Cette dernière partie, aliénée en 1126 par Louis VI en faveur de Guillaume Cliton, fut définitivement réunie à la couronne de France à la mort de Cliton en 1128.

VEYLE, petite rivière de France (Ain). Elle sort d'un étang du pays de Dombes, près de Chalarnont, se dirige au N.-O., puis à l'O., baigne Dompièrre, Pont-de-Veyle, et se jette dans la Saône vis-à-vis de Mâcon, après un cours de 75 kilom.

VEYNES, bourg de France (Hautes-Alpes), chef-lieu de cant., arrond. et à 22 kilom. O. de Gap, sur le Buech; pop. aggl., 1,243 hab. — pop. tot., 1706 hab. Tanneries, fabrication de draps, scieries, biscuits estimés. Commerce de laines et de bestiaux. On y voit quelques ruines d'anciennes fortifications et une belle église paroissiale, qui fut autrefois partie d'un monastère de templiers.

VEYRAC, bourg de France. V. VAYRAC.

VEYRAT (Jean-Pierre), poète savoisien, mort dans sa province vers 1845. « Pauvre, abandonné, dit la notice d'un compatriote, et laissant une veuve, il n'eut pas même un ami pour l'accompagner à sa dernière demeure; on ne marqua même pas d'une pierre le coin de terre où reposent ses os! Veyrat est cependant le prince de nos poètes. » On manque de détails sur l'existence de cet écrivain. Tout ce qu'on sait, c'est qu'il vécut misérable et affamé; c'était un rêveur. Le temps est passé de ces lakistes élégiaques; il faut aujourd'hui que, comme tous les ouvriers de la main ou de la pensée, le publiciste gagne sa vie dans l'activité. Ce littérateur a publié deux ouvrages en vers. Le premier, la *Coupe de Vexil*, est le tableau fidèle de sa vie agitée; on y voit, comme dans une eau limpide et transparente, se refléter ses pensées, ses sentiments, son caractère. A la fois philosophe et religieux, Veyrat donne souvent de sévères leçons, des enseignements solides que tempère et adoucit toujours le langage de la poésie. Le second ouvrage de Veyrat, intitulé *Station poétique à Hautecombe*, est encore plus digne d'éloge. Veyrat n'eut pas le temps de le publier en entier; il fut complété après sa mort. C'est dans cette dernière œuvre qu'on peut étudier sa vie douloureuse et son genre. Parmi les pièces les plus remarquables de ce recueil, on cite surtout le *Lis au désert*.

VEYRE-MONTON, bourg de France (Puy-de-Dôme), chef-lieu de cant., arrond. et à 15 kilom. S.-E. de Clermont-Ferrand, au pied de la colline de Monton; pop. aggl., 1,613 hab. — pop. tot., 2,025 hab. Vigneries, papeterie; construction de machines. Restes d'anciennes fortifications. Église paroissiale avec portail gothique.

VEYSIE (Daniel), théologien anglais, mort dans la première moitié du XIX^e siècle. Regu, en 1783, docteur en théologie à l'université d'Oxford, il remplit dans diverses localités les fonctions pastorales et finit par devenir recteur à Plymtree. On a de lui: la *Doctrine de saint Jean* et la *foi des premiers chrétiens* (Oxford, 1791); la *Doctrine de l'expiation* (Oxford, 1791); *Préservatif contre le socialisme* (1809); *Préservatif contre l'unitarisme*, en réponse à L. Carpenter (1810); *Disseration grammaticale sur l'article prépositif grec* (1819).

VEYSSIÈRE DE LACROZE (Mathurin), érudit et orientaliste français, né à Nantes en 1661, mort en 1739. Doué d'une vive intelligence, il l'acquit encore par une forte éducation; mais dégoûté de l'étude, à quatorze ans, par l'excessive sévérité de son précepteur, il s'embarqua pour la Guadeloupe dans l'intention d'y apprendre le commerce. Pendant son séjour dans cette île, Veyssière se familiarisa avec les langues anglaise, espagnole et portugaise, puis il retourna dans sa ville natale en 1677. Là, il étudia pendant quelque temps la médecine, dont il ne tarda pas à se fatiguer, et il entra, en 1682, dans le couvent des bénédictins de Saumur, où, pendant plusieurs années, il put satisfaire le goût passionné qui lui était revenu pour l'étude. Mais, à la suite d'une querelle avec son supérieur, Veyssière prit la fuite pour échapper à la prison dont on l'avait menacé, arriva à Bâle en 1696 et y embrassa le protestantisme. Peu après, il se rendit à Berlin, où il eut d'abord assez de mal à se tirer d'affaire; toutefois, il devint, l'année suivante, bibliothécaire de l'électeur; mais les appointements attachés à cette place étaient si modiques qu'il se vit forcé, pour se créer des ressources suffisantes, de se charger en même temps de l'éducation du margrave de Schwedt. En 1774, la protection de Leibniz lui fit obtenir une chaire à l'université d'Helmstedt; mais, pour l'occuper, il fallait professer la foi lu-

thérienne, et Lacroze se refusa à un nouveau changement de religion. Le sort, qui semblait s'acharner après lui, parut enfin se lasser de le persécuter. Il fut chargé de l'éducation de la princesse royale de Prusse, qui devint plus tard margravine de Baireuth, et, grâce à la protection de son élève, il put cumuler avec cette place celle de professeur au collège français de Berlin, en même temps que ses appointements de bibliothécaire étaient augmentés. On a de Veyssière de Lacroze plusieurs ouvrages qui annoncent une profonde érudition, un esprit pénétrant et une mémoire peu ordinaire. Nous citerons, entre autres: *Actes et titres de la maison de Bouillon* (1698, in-12); *Dissertations historiques sur divers sujets* (1707, in-80); *Vindicta veterum scriptorum contra Harduinum* (1708, in-80); *Entretiens sur divers sujets d'histoire, de littérature, de religion et de critique* (1711, in-12); *Histoire du christianisme des Indes* (1724, in-80), le meilleur de ses ouvrages; *Histoire du christianisme d'Éthiopie et d'Arménie* (1739, in-80); *Thesaurus epistolicus Lacrozinus* (1742-1746, 3 vol. in-4^o), recueil publié par le professeur Uhle; *Lexicon ægyptiaco-latium* (Oxford, 1775, in-4^o), que l'université d'Oxford fit publier à ses frais. Veyssière de Lacroze a laissé, en outre, en manuscrit un *Dictionnaire arménien*, un *Dictionnaire slavo-latin* et un *Dictionnaire syriaque*, ainsi que différents opuscules. Jordan a fait paraître une *Histoire de la vie et des œuvres de M. de Lacroze* (Amsterdam, 1741, in-80).

VEZ, village et comm. de France (Oise), cant. de Crépy-en-Valois, arrond. et à 82 kilom. de Senlis; 390 hab. Fabrication d'amidon et de féculé. Vez, ancienne capitale du Valois, possédait autrefois un vaste château fort, dont les restes présentent un des plus beaux spécimens de l'architecture au XIII^e et au XIV^e siècle; il reste encore de cette forteresse, restaurée sous Charles VI, l'enceinte extérieure, la porte à plein cintre, accompagnée de tourelles, et un bâtiment appelé le vieux château, garni d'une galerie à mâchicoulis avec tourelles et dents de scie. La tour, haute de 24 mètres et dont les murs ont 6^m,50 d'épaisseur, date de 1360.

VEZE s. f. (vè-ze — autre forme du mot *vesse*). Sorte de cornemuse anciennement en usage dans le Poitou.

V. ZELAY, anciennement *Veseliacum*, bourg et comm. de France (Yonne), ch.-l. de cant., arrond. et à 15 kilom. d'Avalon, sur une montagne, près de la Cure; pop. aggl., 698 hab. — pop. tot., 1,053 hab. Hospice. On remarque dans le bourg quelques anciennes maisons. A l'extrémité de la grande rue qui le traverse, au sommet de la montagne, sur la place de la Madeleine, s'élève l'ancienne église abbatiale de la Madeleine, classée parmi les monuments historiques. Cet édifice fut commencé vers la fin du XI^e siècle, terminé en 1104 et souvent modifié. Il a été entièrement restauré par M. Viollet-le-Duc il y a quelques années. L'église, qui a 125 mètres de longueur, se compose de deux parties distinctes, dont l'une a été ajoutée vers le milieu du XII^e siècle à l'église primitive et porte le nom d'église des Cathéchumènes. On entre par trois portes dans l'église principale, qui comprend une nef aux fenêtres en plein cintre et des collatéraux. Les portes sont décorées de sculptures extrêmement remarquables. Le chœur, surhaussé, a une voûte et des arcades ogivales et est un beau spécimen d'architecture bourguignonne. Sous le chœur se trouve une crypte souterraine par douze colonnes. Des quatre clochers que possédait jadis l'église, un seul subsiste dans la partie méridionale du transept. Du haut de ce clocher, on jouit d'une vue admirable, d'un énorme développement. Citons encore l'église Saint-Marin et les ruines de l'église des Cordeliers. Il ne reste plus rien de l'ancien palais abbatial; mais la belle salle capitulaire de l'ancienne abbaye subsiste encore. Ancienne capitale du Morvan, Vézelay possédait un monastère fondé en 821 par Gérard de Roussillon pour des religieux bénédictins, et qui fut sécularisé en 1538. Le 31 mars 1146, le roi Louis VII réunit à Vézelay un concile présidé par saint Bernard et où fut résolue une nouvelle croisade. Philippe-Auguste et Richard Cœur de Lion eurent dans cette petite ville une entrevue au moment où ils partirent pour la Palestine. Les habitants de Vézelay luttèrent longtemps pour se constituer en commune. Augustin Thierry a décrit longuement cette lutte intéressante dans ses *Lettres sur l'histoire de France*. En 1569, les protestants se rendirent maîtres de Vézelay, que les catholiques ne purent reprendre.

Vézelay (ABBAYE DE), ancienne et puissante abbaye, supprimée et détruite à la Révolution. Il n'en reste que la magnifique chapelle, dite église de la Madeleine. Sa fondation remonte au IX^e siècle. Vers 862, un monastère de filles vouées à la mortuagne; il fut saucagé et détruit par les Sarrazins, et Gérard de Roussillon le réinstalla dans l'enceinte même du château de Vézelay. Il conserva la règle de saint Benoît, mais remplaça les religieuses par des moines, réforme commandée par la nouvelle situation du couvent au milieu d'une place de guerre. L'abbaye fut, en outre, exemptée de tous les droits seigneuriaux sur le territoire du fondateur

et libre de toute autre juridiction que celle de la cour de Rome. C'est à l'époque de la reconstruction du monastère qu'on place communément le transport à Vézelay d'un corps, réputé celui de sainte Madeleine, qui aurait, suivant la tradition religieuse, été apporté par un miracle le choix qu'elle faisait de l'abbaye de Vézelay. D'autres placent cet événement seulement au XI^e siècle. Plus tard, l'authenticité de ces reliques fut vivement contestée, et un évêque d'Autun interdit même le culte de sainte Madeleine à Vézelay. Il fallut une lettre du pape Pascal II pour l'autoriser et le rendre populaire. Dès ce jour, l'abbaye, en devenant l'objet de nombreux pèlerinages, prit un accroissement rapide.

Vers le commencement du XIII^e siècle, les religieux de Vézelay adoptèrent la réforme de Cluny et reconquirent la suprématie de ses abbés; mais ils ne tardèrent pas à s'en affranchir. L'abbaye de Vézelay nous offre le tableau curieux de moines guerriers, despotiques aussi absolus que les seigneurs féodaux et employant, comme eux, contre leurs seules récalcitrants la discipline et les moyens militaires. Ils eurent à vaincre plus d'une révolte; en 1120 notamment, l'abbé Artaud ayant augmenté les taxes, les vassaux se soulèverent et le tuèrent dans l'émeute. Le monastère fut brûlé et, suivant la chronique de Saint-Maixent, 1,127 personnes, hommes ou femmes, périrent de mort violente avec l'abbé. En dépit de cette catastrophe sanglante, l'abbaye n'en était pas moins redevenue riche et puissante quelques années plus tard. Elle eut ensuite à soutenir d'ardentes luttes contre l'évêque d'Autun, qui prétendit la soumettre à sa juridiction, et contre le comte de Nevers, qui réclamait sur les domaines du couvent les droits de suzeraineté féodale.

En 1146, le jour de Pâques, l'abbaye vit le roi Louis VII et tous les grands du royaume se réunir dans la vallée d'Asquins, au pied de la montagne; et du haut d'une chaire improvisée, saint Bernard harangua cette foule et l'électrissa de son éloquence. On sait quel fut le résultat de ce sermon célèbre; la première croisade eut lieu, et, pour perpétuer le souvenir de ce concile, une église qui prit le nom de Sainte-Croix fut fondée à Vézelay et consacrée par le légat du saint-père. Au retour du comte de Nevers, une tentative des bourgeois de Vézelay, seigneurs de l'abbaye, pour se constituer en commune, avec l'appui du comte (1155), mérita d'être mentionnée. Elle n'aboutit pas; mais elle a fourni un intéressant sujet d'étude à M. Augustin Thierry dans ses *Lettres sur l'histoire de France*. Prenant pour thème l'insurrection de Vézelay, l'éminent historien montre dans cet événement, avec une pénétration merveilleuse, le mouvement des esprits à cette époque et tire d'un fait particulier l'explication d'une de nos plus importantes révolutions. La chute de la commune de Vézelay ne fut qu'un court temps d'arrêt aux vieilles querelles de l'abbaye et des comtes de Nevers, querelles dans lesquelles il serait trop long d'entrer. Le célèbre Thomas Becket, exilé d'Angleterre, vint prêcher dans l'église abbatiale, devant un immense concours de fidèles, annonçant l'excommunication prochaine du roi Henri II s'il ne désarmait la colère divine par son repentir. Ce fut à Vézelay que Richard Cœur de Lion et Philippe-Auguste se donnèrent rendez-vous avant de partir pour la croisade. Depuis cette époque, l'abbaye de Vézelay n'offre plus que de rares épisodes dignes de remarque. Pendant le XVI^e et le XVII^e siècle, la ville appartenait au duc de Bourgogne et regut quelque temps garnison de troupes anglaises auxiliaires. En 1557, à la prière des religieux, l'abbaye fut sécularisée par François I^{er}; leurs moeurs, à cette époque, commençaient grandement à se ressentir d'un relâchement marqué, et peut-être est-ce au spectacle de ce relâchement qu'on doit attribuer la ferveur et la rigidité de moeurs du célèbre docteur protestant Théodore de Bèze, né à Vézelay en 1519. L'année 1560 est signalée par un fait peut-être unique dans l'histoire : Odet, cardinal de Châtillon, alors abbé de Vézelay, embrassa la Réforme et, obligé de quitter la France, emporta dans son exil les chartes de l'abbaye, disparues depuis cette époque. Pendant les guerres de religion et la même année, Vézelay fut saccagé par les protestants; la chaise de sainte Madeleine disparut à cette époque et l'église fut convertie en manège et en écurie; le monastère ne fut repris par les catholiques qu'à la paix de 1570. En 1601, Erard de Rochefort, abbé de Vézelay, repara l'église, ruinée par la guerre; c'est à lui qu'on doit notamment les belles stalles en bois sculpté qui se voient encore aujourd'hui à l'entrée du chœur. L'avant-dernier abbé, Berthier de Sauvigny, homme de plaisir, trouvant incommode l'ancien et magnifique palais abbatial, situé au midi de l'église et si vaste, dit la chronique, qu'on pouvait y loger un roi et sa cour sans déranger un seul serviteur, le fit abattre et remplacer par un château moderne, détruit à la Révolution. En 1790, le chapitre de Vézelay fut supprimé et le cloître fut démoli.

L'église de la Madeleine, seul reste de l'ancien monastère, s'élève au sommet de la montagne et par sa position domine toute la ville. L'aspect extérieur porte les caractères de divers styles; néanmoins, le style roman y domine et lui donne une sévérité majes-

tuense. La façade n'a jamais été terminée. Les trois nefs de l'église sont indiquées par trois portes en plein cintre, presque dépourvues d'ornementation. Deux tours flanquant le portail; la tour du nord, de style roman, ne dépasse pas le toit de la nef; la tour du midi, romane à sa base, devient gothique à l'étage supérieur. Au-dessus de la porte centrale, le fronton, inachevé, présente une grande ogive à jour, divisée par quatre meneaux et percée de cinq fenêtres d'inégale hauteur. Des statues s'appuient sur ces meneaux. Toute cette partie de la façade est couverte d'ornements d'une richesse et d'une délicatesse inouïes. On n'est pas d'accord sur sa date, l'exécution un peu lâchée des sculptures, le travail des détails indiquant le XIV^e siècle, et, au contraire, les profils des moulures et la forme des végétaux employés dans l'ornementation trahissent le XIII^e. Des deux clochers qui autrefois dominaient les transepts, un seul subsiste aujourd'hui, au midi; il est de style gothique. Tout le plan de l'édifice est celui d'une basilique fort allongée, avec transepts à peine indiqués. Il peut se diviser en quatre parties : le narthex, la nef, le chœur et la crypte. Le narthex, ou porche des catéchumènes, est une vaste salle voûtée en ogive, divisée en trois allées par des piliers flanqués de colonnes; au-dessus des allées latérales règne une large tribune qui se pourtourne en longeant le mur de la nef. L'ornementation de cette partie de l'édifice est des plus riches. Du porche des catéchumènes, trois portes sculptées conduisent à la nef. La nef frappe d'abord par son étendue démesurée et son aspect sévère et simple. Point de chapelles latérales; les voûtes, les arcades et les fenêtres affectent la forme du plein cintre; l'ornementation, généralement sobre, ne se multiplie que dans les chapiteaux, d'une grande variété : scènes légendaires, sujets tirés de l'Écriture, figures fantastiques se déploient avec exubérance. Les hautes arcades de la nef s'appuient sur des piliers plus élancés que dans l'architecture romane du nord. Les fenêtres qui s'élevaient sur des piliers par une longue corniche. « On s'aperçoit, dit Méri-mée, à la façon souvent irrégulière dont se contournent les corniches vers la naissance des voûtes, que l'architecte a eu recours à une espèce de tâtonnement pour les construire et que c'est peut-être par l'impulsion d'exécuter des voûtes d'arcade qu'il leur a donné la disposition en herceau qu'elles offrent aujourd'hui. » Trois marches conduisent au chœur, dont l'enceinte est formée de grosses colonnes monolithes qui le séparent de ses bas-côtés. On reconnaît la première époque de l'art gothique aux chapiteaux à larges crochets, aux fenêtres en lancette flanquées de longues colonnettes, au triforium à arcades géminées en ogive, s'encadrant dans des archivoltes cintrees. La crypte est placée sous le chœur; douze colonnes la soutiennent; les quatre du centre appartiennent à la construction primitive, les autres ont dû être restaurées et peut-être même refaites entièrement depuis la reconstruction du chœur.

L'église de la Madeleine, après avoir subi les mutilations des protestants, est encore à supporter de nombreuses dégradations pendant la tourmente révolutionnaire. Elle y résista néanmoins. En 1819, une de ses tours fut détruite par la foudre. Sous le règne de Louis-Philippe, elle a été classée au nombre des monuments historiques et d'importantes restaurations y ont été effectuées sous la direction de M. Viollet-le-Duc.

VÉZELISE, ville et commune de France (Meurthe-et-Moselle), ch.-l. de cant., arr. et à 30 kil. S. de Nancy, au confluent du Brezon et de l'Uvry; pop. aggl., 1,284 hab. — pop. tot., 1,326 hab. Cette petite ville est l'ancienne capitale du comté de Vaudemont. On remarque le clocher de son église, qui date du XVI^e siècle, et une fontaine du XVI^e. La culture du pavot fait la principale richesse de ce pays. Patrie du poète Saint-Lambert, du conventionnel Salles et du baron Bourcier, que la Lorraine regarde, avec raison, comme l'un de ses plus grands magistrats.

VÉZENOBRES, bourg de France (Gard), ch.-l. de cant., arrond. et à 13 kilom. S.-E. d'Alais, sur le versant d'une colline; pop. aggl., 698 hab. — pop. tot., 1,001 hab. Filatures de soie, fabrication de chapeaux. Débris d'antiquités romaines, vases, aigles, tombeaux, médailles, etc.

VEZÈRE, rivière de France. Elle prend sa source sur le plateau de Millevaches, dans le département de la Corrèze, arrose le N. et l'O. de ce département, coule ensuite dans la partie S.-E. de celui de la Dordogne, coupe le chemin de Périgueux à Agen et se jette dans la Dordogne à Lemeuil, après un cours de 190 kilom., navigable sur 27 kilom., depuis Montignac jusqu'à son confluent. Cette rivière arrose une belle et pittoresque vallée et reçoit un nombre très-considérable de filets d'eau et de ruisseaux qui descendent des montagnes voisines; aussi ses eaux diminuent-elles très-peu, même pendant les sécheresses de l'été.

VEZÈRE (HAUTE) ou **AUVEZÈRE**, rivière de France. Elle prend sa source dans la partie N.-O. du département de la Corrèze, arrondissement de Tulle, parcourt la partie sep-

trionnale de l'arrondissement de Brive, entre dans le département de la Dordogne, baigne Cubjac et se jette dans l'Isle, à 9 kilom. E. de Périgueux, après un cours de 81 kilom.

VEZEUR s. m. (ve-zeur — rad. *vèze*). Joueur de *vèze*, de cornemuse. || Vieux mot.

VEZINS, bourg de France (Aveyron), chef-lieu de cant., arrond. et à 27 kilom. N.-O. de Millau, près du Viour; pop. aggl., 210 hab. — pop. tot., 1,918 hab. Ancien château du moyen âge.

VEZINS, bourg et commune de France (Maine-et-Loire), cant., arrond. et à 14 kilom. de Cholet, à la source de l'Eure; 2,011 hab. Métiers pour la fabrique de Cholet, tuileries et poteries. Commerce de bœufs, moutons et porcs, toiles et fils. Beau château; vestiges de voie romaine.

VEZIR s. m. (ve-zir). Orthographe du mot *VIZIR* adoptée par quelques orientalistes.

VEZOUILLER v. n. ou intr. (ve-zou-llé; ll. mll.). Argot. Puer. || *Vezouiller du bec*, Avoir l'haleine fétide.

VEZOUSE, rivière de France (Meurthe-et-Moselle). Elle prend sa source dans la forêt de Châtillon, canton de Lorquin, coule de l'E. à l'O., baigne Cirey et Blamont et se jette dans la Meurthe à Lunéville, après un cours de 75 kilom.

VEZZA-D'ALBA, bourg du royaume d'Italie, province de Coni, district d'Alba, mandement de Conegliano; 2,390 hab.

VEZZANI, bourg de France (Corse), chef-lieu de cant., arrond. et à 30 kilom. S.-E. de Corte; 944 hab. Élevé de chevaux et de menu bétail. Exploitation et commerce de bois de construction.

VEZZANO-LIGURE, bourg du royaume d'Italie, province de Gènes, district de Leronte, chef-lieu de mandement; 2,900 hab.

VEZZANO-SUL-CROSTOLO, bourg du royaume d'Italie, province et district de Reggio-nell-Emilia, mandement de San-Polo-d'Enza; 3,100 hab.

VEZZOSI (Antoine-François), biographe italien, né à Arezzo en 1708, mort en 1783. Entré dans la congrégation des théatins, il professa, de 1736 à 1738, la philosophie au séminaire de Rimini, devint, en 1742, professeur de théologie à Rome, puis succéda, dix ans plus tard, à Bottari dans la chaire d'histoire au collège de la Sapienza. Dans la suite, il devint supérieur général de son ordre. On a de lui : *De laudibus Leonis X oratio* (Rome, 1752, in-4°); les *Ecrits des clercs réguliers dits théatins* (Rome, 1780, 2 vol. in-4°), recueil de biographies très-bien écrites et d'une grande exactitude. Vezzosi avait, en outre, publié une édition des *Œuvres complètes* du cardinal Tommasi (Rome, 1747-1769, 11 vol. in-4°), auxquelles il a joint une excellente notice sur la vie et les écrits de ce prélat.

VIA prép. (vi-a — ablatif du lat. *via*, voie). Par la voie de, en passant par : *Départ pour New-York, via Southampton*.

VIABILITÉ s. f. (vi-a-bi-li-té — rad. *via-ble*). Méd. Etat, qualité de l'enfant viable : *Les signes de la VIABILITÉ sont importants à déterminer en médecine légale*.

— Etat des chemins où la circulation peut se faire commodément, qui ne sont pas endommagés d'une manière grave : *La VIABILITÉ des routes est indispensable pour la rapidité des transactions*.

— Encycl. Méd. On appelle viable le fœtus qui est apte à vivre ou à continuer d'exister hors du sein maternel, de manière à pouvoir parcourir la carrière ordinaire de la vie humaine. Confondre la vie avec la *viabilité*, ce serait donc une erreur grave; en effet, un fœtus peut, après sa naissance, exécuter pendant quelque temps les principaux actes de la vie organique, mais n'être pas constitué de manière à pouvoir la prolonger, et encore moins la vie de relation; comme il peut périr immédiatement après sa naissance, bien qu'il soit né viable.

En matière civile, les questions de *viabilité* se présentent toujours comme principales et en quelque sorte exclusives. Selon les articles 725 et 906 du code civil, l'enfant qui naît avec des signes de vie n'est pas réputé avoir vécu, au moins pour la successibilité, s'il n'est pas viable; en d'autres mots, en matière de successibilité, on ne doit faire aucune différence entre l'enfant mort-né et l'enfant qui naît et meurt aussitôt. Suivant l'article 314, la légitimité d'un enfant ne peut pas être désavouée par le père si l'enfant n'est avant le cent-quatre-vingtième jour du mariage n'est pas déclaré viable. Enfin, selon l'article 340, le ravisseur, dans le cas d'enlèvement, peut, sur la demande des parties intéressées, être déclaré père de l'enfant, si l'époque de l'enlèvement se rapporte à celle de la conception.

En matière criminelle, au contraire, les questions de *viabilité* ne sont qu'accessoiries; car la loi pénale ne demande pas s'il y a eu *viabilité*, elle demande s'il y a eu avortement ou infanticide, de sorte que les recherches sur la *viabilité* se fondent moins dans ce cas sur l'époque présumée de la conception qu'exclusivement sur les phénomènes que présente l'organisme individuel, et toujours

dans ce sens que, la *viabilité* devenant alors une circonstance aggravante, elle doit être déclarée réelle avec plus de réserve qu'en matière civile. Nos lois civiles ne font dater la *viabilité* que du cent-quatre-vingtième jour de la conception; mais ce terme préfixé est-il rigoureusement exact? Telle est la question qui a été agitée par plusieurs médecins et qui, par sa gravité, mérite la plus grande attention.

Le témoignage des auteurs, a-t-on dit, et des faits authentiques établissent que chez quelques fœtus l'organisation est aussi parfaite à sept mois qu'au terme ordinaire. Il est prouvé incontestablement, selon Levret, qu'il y a des femmes qui accouchent à sept mois d'enfants aussi forts et aussi vigoureux que s'ils en avaient neuf. La Motte en cite des exemples concluants, en ce que l'accouchement de sept mois était héréditaire dans une famille. Or, puisqu'on voit naître à sept mois des enfants aussi bien conformés que ceux de neuf mois sont ordinairement, pourquoi quelques-uns ne seraient-ils pas viables avant la première de ces époques? Qui ignore, dit le docteur Hudellet, la variété infinie dans la somme des forces vitales distribuées à chacun au moment de la conception et les modifications nombreuses dont elles sont susceptibles? De cette inégalité ne doit-il pas résulter une activité plus ou moins grande dans la nutrition du fœtus, but unique de ses fonctions, d'où l'accroissement et la perfection plus ou moins rapides de ses organes, et par conséquent l'aptitude à jouir de la vie extérieure à des époques variables? Enfin, l'on cite à l'appui de ce raisonnement un certain nombre d'exemples consignés dans les auteurs, où il s'agit de fœtus viables, quoique nés dans le sixième et même dans le cinquième mois de la grossesse (Marc).

VIABLE adj. (vi-a-ble — rad. *vie*). Se dit d'un fœtus, d'un enfant dont les organes sont conformés de façon qu'il puisse vivre : *Un enfant né avant le septième mois n'est pas réputé VIABLE*.

— Par ext. Qui est organisé, constitué, combiné de façon à pouvoir durer ou aboutir : *Catholique, romain et nobiliaire, la Pologne regut avec le baptême son arrêt de mort; elle n'était plus VIABLE*. (Proudh.) *Toute politique, aujourd'hui, pour être VIABLE, a besoin d'être doublée d'une philosophie*. (Gûérout.)

— Encycl. Méd. V. **VIABILITÉ**.

VIADAGOLA, bourg du royaume d'Italie, province et district de Bologne, mandement de Castelmaggiore; 4,150 hab.

VIADANA, ville du royaume d'Italie, province de Crémone, district et à 15 kilom. S.-E. de Casalmaggiore, chef-lieu de mandement, sur la rive droite du Pô; 15,000 hab. Fabrication de toiles ordinaires et de grosses toiles à sacs, tanneries, distilleries. Autrefois capitale d'un marquisat du même nom.

VIADANA (Louis), compositeur italien, né à Lodi vers 1565, mort après 1644. Il entra dans l'ordre de l'étroite observance, visita Rome en 1597 et devint successivement maître de chapelle de la cathédrale de Fano, de la Concordia, dans l'Etat de Venise, et enfin de la cathédrale de Mantoue. Très-habile musicien, il appliqua à l'orgue la basse d'accompagnement continu pour l'accompagnement du chant religieux mélodique et concerté et lui donna, vers 1596, le nom de basse continue. On lui doit un grand nombre de morceaux de musique religieuse, qui ont été publiés de 1591 à 1617. Ils consistent en madrigaux, canzonnettes, psaumes, concertos, motets, messes, vêpres, *Magnificat*, etc. Un recueil complet de tous ces concertos et motets a été publié sous le titre : *Opera omnia sacrorum concertuum* (Francfort, 1620, in-4°).

VIADEN ou **VIANE**, ville du royaume de Hollande (Luxembourg), sur l'Ouer, à 7 kilom. N. de Diekerch; 1,600 hab. Restes d'un ancien château bâti sur un rocher. Fabriques de draps, cuirs, chapeaux. Mines de cuivre.

VIADRUS, nom latin de l'Oder.

VIADUC s. m. (vi-a-duk — du lat. *via*, chemin; *duco*, je conduis). Pont formé d'une suite d'arcades, construit pour le passage d'une voie de terre : *Construire un VIADUC dans un vallon, sur une rivière*.

— Encycl. Le nom de *viaduc* est plus particulièrement réservé aux grands travaux composés d'arches nombreuses et élevées, à l'aide desquels les chemins de fer franchissent les vallées profondes. En général ces constructions, dont quelques-unes ont des proportions gigantesques, s'établissent lorsqu'elles sont plus économiques qu'un remblai. La limite ordinaire où la compensation de dépense a lieu est comprise entre les hauteurs de 15 à 18 mètres, à moins que l'on n'ait de grandes tranchées voisines dont il faudrait mettre les déblais en dépôt pour laisser la place au *viaduc*; mais dans le cas où il serait nécessaire de faire des emprunts, ou d'augmenter d'une manière notable les déblais d'un tracé, en vue seulement d'avoir des terres pour faire le remblai, le *viaduc* commence à présenter de l'économie pour les hauteurs précitées. A ces considérations il faut en ajouter d'autres toutes spéciales pour chaque localité, telles que celles de la nature du terrain dans lequel les emprunts seraient faits, sur lequel l'ouvrage devrait être

assis, etc., ainsi que les moyens d'approvisionnement des matériaux, leur qualité, les conditions de tracé et de temps d'exécution, etc. Toutes ces considérations doivent entrer dans la question de dépense et dans la comparaison à faire entre les prix du remblai et du viaduc. Les viaducs sont de différentes espèces; on distingue ceux en bois, en pierre ou en brique, en fonte, en fer forgé et en tôle. Les premiers sont généralement les plus économiques, mais ils sont les moins durables. On distingue encore les viaducs en bois et fer; avec arcs ou fermes supportant le tablier ou placés au-dessus du tablier, en totalité ou en partie, le tablier leur étant suspendu; les viaducs droits avec parapets rigides en bois et fer ou avec colonnettes en fonte ou en fer; les viaducs en pierre ou en briques, en plein cintre ou à voûtes plus ou moins surbaissées; les viaducs en fer composés d'arcs en fer ou en tôle rivée, de poutres en fer, de tubes en fer, de treillis en fer, suspendus; et les viaducs en fer et fonte diversement combinés. Les viaducs en bois sont complètement abandonnés pour le passage des chemins de fer, en France et en Allemagne; en Autriche et en Angleterre, on les emploie encore dans les endroits où la pierre manque et où le fer est rare; cependant, quand il s'agit de franchir des vallées profondes, on préfère le bois à ces derniers matériaux, d'une part parce que la décomposition n'est favorisée par aucune influence atmosphérique humide, d'autre part à cause de la facilité avec laquelle les ouvrages en charpente se prêtent aux plus grandes portées et à une construction économique des piles d'une grande hauteur. En Amérique, le bois continue à être employé sur une grande échelle, soit seul, soit allié au fer. Les viaducs en pierre ou en brique, que l'on rencontre en France, en Allemagne, en Angleterre et en Belgique, sont d'une solidité à toute épreuve et d'une durée indéfinie. On en a construit quelques-uns, qui ont été aussi économiques que les viaducs en fonte et en fer; ceci, il est vrai, à cause des moyens expéditifs usités aujourd'hui et dont on disposait dans ces localités. Les viaducs en fonte sont élégants, mais cette matière ne présente pas les mêmes garanties de solidité que le fer forgé. Comme exemple de viaducs en bois avec arcs placés sous le tablier, on peut citer les magnifiques viaducs de Newcastle à North-Shields, formés de planches superposées et clouées ensemble. Parmi les viaducs en pierre construits en Angleterre, il faut compter celui de Durham, dont la hauteur est de 40 mètres, et qui est composé de quatre arcs, dont une à 49 mètres d'ouverture et une seconde 45 mètres. En Allemagne, on rencontre celui de Gölsch, dont la hauteur maxima est de 80 mètres et la longueur de 578 mètres. En France, les principaux viaducs sont : celui de Nogent-sur-Marne, sur lequel passe le chemin de fer de Paris à Mulhouse; ce viaduc, dont les projets ont été rédigés par M. Collet-Meygret, ingénieur des ponts et chaussées, sous la direction de M. Vuigner, ingénieur en chef de la compagnie des chemins de l'Est, et avec les conseils de M. Mary, inspecteur général, est un des plus beaux monuments de l'art de l'ingénieur; les arcs, au nombre de trente dont trois sont en plein cintre, ont 50 mètres d'ouverture et sont établies en meulière reliées par du ciment romain; sa longueur totale est d'environ 800 mètres, et il a coûté 5,500,000 francs; le viaduc de la Voulzie, près de Provins, dont la longueur est de 486 mètres, la hauteur de 17 mètres et la profondeur de fondation dans la tourbe de 15 mètres; il a coûté 2,200,000 francs; le viaduc de Chaumont, qui permet au chemin de fer de Paris à Mulhouse de traverser la vallée de la Suisse et a été exécuté en moins d'une année avec une excessive rapidité; il est formé de trois étages, comprenant : le premier vingt-cinq arcs en arc de cercle, le second quarante-six arcs en arc de cercle, et le troisième cinquante arcs en plein cintre; la hauteur de chaque étage est successivement de 19m,85, 15m,15 et 15 mètres; ce viaduc, dont la longueur est de 606 mètres, a coûté 5,800,878 fr.; le viaduc de l'Indre, sur la ligne de Tours à Bordeaux, qui a une longueur de 751m,80 en couronnement, 59 mètres en plein cintre, 22 mètres de hauteur, et qui a coûté 2,090,778 fr.; le grand viaduc sur la Durancie, ligne de Marseille à Avignon, dont la longueur est de 533 mètres et qui est revenu à 3 millions; le grand viaduc sur le Rhône, d'une longueur de 386 mètres, qui a coûté 6 millions. Des documents recueillis par M. Perdonnet, il résulte : que des viaducs de 15 à 20 mètres de hauteur coûtent ordinairement de 100 à 150 francs le mètre superficiel, fondations non comprises, et les viaducs très-élevés de 150 à 250 francs. D'après la statistique du ministère des travaux publics publiée en 1865, le nombre des viaducs en France était de 151 à la fin de l'année 1863, soit 1 pour 73 kilomètres environ. Dans ce nombre, 142 viaducs sont en maçonnerie, 3 en charpente, 5 en métal et 1 en bois et métal. Ces 151 viaducs, qui représentent une longueur totale de 29,419m,45 et une surface en projection verticale de 503,140m,22, ont donné lieu à une dépense totale de 79,194,889 francs, soit à 2,699 francs par mètre courant. De ces do-

cuments il résulte : 1° que la moyenne du prix de construction d'un viaduc est de 524,469 francs pour une longueur moyenne de 194 mètres environ et une hauteur moyenne de 17 mètres; 2° que chaque viaduc comporte en moyenne une surface horizontale de 1,511 mètres carrés et une superficie en projection verticale, vides et pleins compris, égale à 3,332 mètres carrés; 3° que le prix de revient du mètre superficiel est de 158 francs environ.

VIAGE s. m. (vi-a-je — rad. vie). Cours de la vie. || Vieux mot.
— Anc. cout. Usufruit.

VIAGER, ÈRE adj. (vi-a-jé, è-re — d'un type barbare *vitalicarius*, dérivé de *vita*, vie). Se dit d'un fonds dont on possède la jouissance pendant la vie, sans en avoir la propriété; d'une rente qui s'étend à la mort de celui qui en jouit : *Rente viagère*. *Pension viagère*. *Son revenu n'est que viager*. || Se dit quelquefois d'une personne qui jouit d'une rente viagère : *On croit avoir remarqué que les rentiers viagers vivent un peu plus longtemps que les autres hommes, de quoi les payeurs sont assez fâchés*. (Volt.)

— Par ext. Passager, transitoire, qui ne dure pas : *On a créé un mot pour désigner l'immortalité viagère de certaines renommées; ce mot est la vogue, et toutes les célébrités se la disputent*. (Viennet.)

— Jurispr. *Réparations viagères*; Réparations que l'on fait seulement pour entretenir la propriété.

— s. m. Revenu viager : *On affectionne le viager, en province*. (Balz.)

— Loc. adv. *En viager*, En rente viagère : *Placer son argent en viager*.

VIAGÈREMENT adv. En viager : *Bien cédé viagèrement*.

VIAGÈRETÉ s. f. (vi-a-jé-re-té — rad. viager). Qualité de ce qui est viager : *La viagèreté d'une rente*. || Peu usité.

VIAGRANDE, bourg du royaume d'Italie, dans la Sicile, province et district de Catane, mandement de Trecastagne, 3,000 hab.

VIAIXNES (Thierry Fagnier de), controversiste français, né en 1659 à Châlons-sur-Marne, mort en 1735 à Rhyndwick, près d'Utrecht. Entré chez les bénédictins, il alla terminer son éducation théologique et philosophique à Metz et à Beaulieu, en Argonne, se fit ordonner prêtre, puis, après diverses vicissitudes, alla diriger à Hautviller une académie fondée pour faciliter l'étude des matières ecclésiastiques. Janséniste ardent, il se prononça avec une telle énergie contre la bulle *Unigenitus*, qu'il fut emprisonné à Vincennes pendant huit ans, puis banni de France à l'expiration de sa captivité. Retiré en Belgique, il y trouva encore des persécuteurs et dut se réfugier en Hollande, où il put goûter enfin le repos. On a de lui : *L'impie reconnue* (Cologne, 1693). Il a édité : *Acta congregationum et disputationum de auxiliis*, de Thomas Lemos (Louvain, 1702, in-fol.), et *De ecclesiastica et politica potestate*, de Richer (Cologne, 1702, 2 vol. in-4°).

VIAL (Honoré), général français, né à Antibes en 1766, mort en 1813. Il servit d'abord dans la marine, passa dans l'armée de terre à l'époque de la Révolution, prit part, comme lieutenant, à la défense de Bastia (1795), fut attaché ensuite à l'armée de Hollande, où il fut promu adjudant général. Envoyé à l'armée d'Italie, il mérita par sa bravoure, à la bataille d'Arcole, le grade de général de brigade. Vial se signala plus tard à Rivoli et au siège de Mantoue, et fut appelé au commandement de Rome après l'assassinat du général Dufort. Il suivit Bonaparte en Égypte, combattit aux Pyramides et à Saint-Jean-d'Acre, revint en France quelque temps après le général en chef et fut alors nommé plénipotentiaire près l'ordre de Malte et ambassadeur près la république helvétique. Mais les fonctions diplomatiques ne convenaient guère à son caractère actif, et il demanda à rentrer dans l'armée. On le vit faire preuve de sa valeur accoutumée à Austerlitz, à Iéna et à Friedland; plus tard, il prit part à l'expédition de Russie et fut tué à la bataille de Leipzig.

VIAL (Jean-Baptiste-Charles), auteur dramatique français, né à Lyon en 1771, mort à Paris en 1837. Sa famille le destinait au commerce, mais une vocation irrésistible le portait vers les lettres et surtout vers le théâtre. Il fit représenter dans sa ville natale une comédie en deux actes et en vers, le *Divorce*, dont le succès le décida à venir à Paris. Pour vivre, il se fit d'abord commis, puis il entra au ministère des finances et cessa pendant quelque temps de s'occuper de littérature. Nous citerons parmi ses nombreux ouvrages : *L'Élève de la nature*, comédie en un acte et en vers libres (Paris, 1793, in-8°); *Une faute par amour*, comédie en un acte, mêlée d'ariettes (1795, in-8°); *Clementine ou la Belle-mère*, comédie en un acte, mêlée d'ariettes (1799, in-8°); les *Avant-postes* ou l'Armistice, vaudeville anecdotique en un acte (1801, in-8°), en collaboration avec Audry et Tournay; le *Premier venu* ou *Six lieues de chemin*, comédie en trois actes et en prose (1801, in-8°); le *Congé* ou la *Fête du vieux soldat*, divertissement en un acte et

en prose (1802, in-8°), avec Tournay; le *Grand deuil*, opéra bouffe en deux actes (1802, in-8°), avec Etienne; *Aline, reine de Golconde*, opéra en trois actes (1803), avec Faviers, musique de Berton; les *Deux jaloux*, comédie en un acte (1813, in-8°); la *Double fôte*, à-propos mêlé de vaudeville (1818, in-8°), avec Bellinguy; le *Mari et l'Amant*, comédie en un acte (1821, in-8°); la *Couronne de fleurs*, vaudeville en un acte (1825); les *Deux mousquetaires* ou la *Robe de chambre*, opéra-comique en un acte (1825, in-8°), avec Gensoul; *Lord Davenant*, drame en quatre actes et en prose (1825, in-8°), avec Gensoul et Milcent; le *Pensionnat de jeunes demoiselles*, opéra-comique en deux actes (1825, in-8°), avec Picard; *Vauban à Charlevoix*, comédie historique en trois actes et en vers (1827, in-8°), avec Reverony; le *Mariage à l'anglaise*, opéra-comique en un acte (1828, in-8°), avec Gensoul; *Danilowa*, opéra-comique en trois actes (1830, in-8°), avec Paul Duport; *L'Élève de Presbourg*, opéra-comique en un acte (1840, in-8°), avec Théodore Muret, représenté après la mort de Vial. On lui doit en outre un petit volume de contes rimés et de poésies intitulé : *Le Dessert* (Paris, 1833, in-18).

VIAL DU CLAIRBOIS (Honoré-Sébastien), ingénieur, né à Paris en 1733, mort en 1816. En 1750, il entra dans la marine, passa, en 1754, dans l'armée de terre, où il servit jusqu'en 1777, et à cette époque repassa dans la marine avec le grade de sous-ingénieur. Il fit preuve en cette qualité de talents hors ligne, qui le firent nommer successivement ingénieur-constructeur en chef (1793), directeur des constructions au port de Lorient et directeur de l'école spéciale du génie du port de Brest (1801), à la tête de laquelle il demeura jusqu'en 1810. On a de lui : *Essai géométrique et pratique sur l'architecture navale* (Brest, 1776, 2 vol. in-8°); *Traité de la construction des vaisseaux*, traduit de Chapman (Brest, 1781, in-4°); *Traité élémentaire des élèves de la marine* (Paris, 1787-1805, 2 vol. in-4°); *Dictionnaire encyclopédique de la marine* (Paris, 1793, 4 vol. in-4°), dont un de planches). Cet ouvrage fait partie de l'*Encyclopédie méthodique*, dont Vial du Clairbois était l'un des principaux collaborateurs.

VIALA (Michel), pasteur du désert, né à Pont-de-Montvert vers 1710, mort en 1755. En 1735, les Églises du bas Languedoc, qui avaient pu apprécier son infatigable activité et la pureté de ses mœurs, le réclamèrent pour pasteur. Viala se rendit à Zurich, où il reçut l'ordination. A son retour, il déploya au service des Églises persécutées du Poitou et du Languedoc un dévouement à toute épreuve. Élu en 1748 modérateur du synode national qui s'assembla au désert, il fut pendant plusieurs années l'âme de la renaissance religieuse des Églises du haut Languedoc. Poursuivi de retraite en retraite, Viala jugea prudent de laisser passer l'orage. Il quitta la France en mai 1745; mais il ne tarda pas à revenir et il mourut à son poste.

VIALA (Joseph-Agricole), enfant célèbre par son héroïsme, né à Avignon en 1780, tué sur les bords de la Durancie en juillet 1793. En juillet 1793, les royalistes du Midi, soulevés contre le gouvernement républicain, s'étaient rendus maîtres de la rive gauche de la Durancie et marchaient sur Avignon. Les patriotes résolurent de leur barrer le passage; mais, inférieurs en nombre, ils ne purent empêcher les assaillants de se rendre maîtres des pontons. Couper précipitamment les câbles, c'était le seul moyen de rendre les pontons inutiles; mais l'entreprise était à peu près impossible, car il fallait avancer sous un feu terrible et courir à une mort certaine. On demanda quelqu'un de bonne volonté. Un enfant de treize ans, Viala, qui commandait la petite garde nationale, dite *l'Espérance de la Patrie*, se présenta. Son offre fut repoussée; mais, s'étant emparé d'une bache, il parvint à s'échapper et s'élança vers le poteau où le câble était fixé. Avec son léger mousquet, il fit feu quatre fois sur l'ennemi, puis, arrivé au poteau, jeta son fusil et attaqua le câble avec la hache; les balles royalistes pleuvaient autour de lui. Tout à coup, avant d'avoir pu couper le câble, il s'affaissa mortellement blessé à la poitrine. Les royalistes franchirent la rivière, plongèrent leurs baïonnettes dans le corps de l'enfant et le précipitèrent dans la rivière. L'héroïsme de Viala fut célébré en prose et en vers sur les théâtres, dans les écoles, dans les sociétés populaires. Tout le monde connaît la strophe du *Chant du départ* :

De Barra, de Viala le sort nous fait envie;
Ils sont morts, mais ils ont vécu.

Dans sa séance du 18 floréal an II, la Convention décréta que l'urne du glorieux enfant serait portée au Panthéon le 30 messidor, et que l'assemblée assisterait en masse à cette cérémonie.

VIALAS, bourg de France (Lozère), cant. de Pont-de-Montvert, arrond. et à 31 kilom. E. de Florac, sur le versant d'une montagne; pop. aggl., 584 hab. — pop. tot., 2,310 hab. Mine de plomb argentifère. Culture de mûriers et de châtaigniers.

VIALE adj. (vi-a-le — lat. *vialis*; de via,

voie). Mythol. rom. Epithète de certaines divinités qui présidaient aux chemins : *Les Lares viales*. *Mercur*, *Hercule*, *Viblie* étaient des divinités viales.

VIALE (Salvadore), magistrat français et poète italien, né à Bastia en 1787, mort vers 1864. Il fit une partie de ses études à Rome, fut reçu avocat à Pise en 1809 et devint deux ans plus tard professeur suppléant d'éloquence à Bastia. En 1814, il fut secrétaire du gouvernement provisoire de cette ville et, après avoir dû s'en éloigner pendant quelques mois, y fut nommé, en 1816, substitut près la cour prévôtale. M. Viale y devint plus tard juge au tribunal (1818), conseiller à la cour royale (1823) et prit sa retraite en 1852. M. Viale a été le fondateur de l'académie italienne de Bastia et a écrit dans une foule de revues littéraires de l'Italie. Il a en outre publié séparément, en italien, la *Dionomachie*, poème héroï-comique (Londres, 1817; Paris, 1823); *Etudes critiques sur les coutumes corses pour ce qui regarde l'administration de la justice criminelle*, et un *Choix d'opuscules* en vers et en prose (Florence, 1852).

VIALE-PRELA (Michele), diplomate et prélat italien, frère du précédent, né à Bastia en 1798, mort en 1860. Il entra dans les ordres à Rome en 1823, fut nommé, cinq ans plus tard, auditeur du nonce en Suisse et remplit pendant huit ans ces fonctions. De retour à Rome, il devint successivement rédacteur à la secrétairerie d'Etat (1838), internonce puis nonce en Bavière (1838), prélat et archevêque *in partibus* de Carthage (1841). Nommé en 1845 nonce à Vienne, il y joua un rôle des plus importants dans les difficultés qui surgirent en 1847 et 1848 entre la cour d'Autriche et celle de Rome. Après les troubles de Vienne, il suivit l'empereur à Inspruck. Il s'occupa dès lors exclusivement de la réalisation d'un projet de concordat entre l'Autriche et Rome; ce concordat, qui fut signé en 1855, fut tout entier son œuvre. Nommé cardinal en 1852, il fut appelé, en 1855, au siège archiepiscopal de Bologne, qu'il occupa jusqu'à sa mort.

VIALE (Antonio-Jose), écrivain portugais, né à Lisbonne en 1807. Bénédictin voyageur qu'il fit en France, il fut pendant quelque temps professeur dans un établissement fondé en 1839, par un Portugais, à Fontenay-aux-Roses. M. Viale enseigna le grec au roi dom Pedro V et à ses frères, puis fut chargé de professer un cours supérieur de littérature. M. Viale est devenu conseiller du roi, membre de l'Académie des sciences de Lisbonne et du conservatoire royal, attaché à la bibliothèque de Lisbonne, etc. On lui doit : un poème qu'il composa à 12 ans, *David triomphant* (Lisbonne, 1819); *Précis historique des événements les plus importants qui ont eu lieu en Portugal jusqu'à la mort du roi Jean VI* (1856); *Nouvel abrégé de l'histoire du Portugal* (1856); la traduction du *Sixième chant* de l'Iliade, des *Deux premiers chants* de l'Enfer du Dante (1855), etc.

VIALIE (vi-a-li). Bot. Genre de sous-arbrisseaux, de la famille des byttneriacées, tribu des dombeyacees, formé aux dépens des hermantiens.

VIALLET, peintre et graveur italien. V. FIALETTI.

VIALOSCENSIS PAGUS, nom ancien de Volvic.

VIANA, ville du Portugal, province de Minho, ch.-l. de comarca, à 30 kilom. N.-O. de Braga, sur la rive droite de la Lima, et près de l'embouchure de cette rivière dans l'Atlantique, où elle a un petit port de commerce; 8,000 hab. Pêche active, commerce de vins et de fruits. Elle est entourée de murailles flanquées de tours et percées de cinq portes.

VIANA, ville d'Espagne (Navarre), sur une colline, à 52 kilom. N.-O. de Pampelune; pop. 3,000 hab. Bel hôtel de ville, château fort en mauvais état. Fondée, dit-on, par don Sanche le Fort, pour assurer de ce côté ses possessions contre les prétentions des rois de Castille, elle devint plus tard la capitale d'une principauté érigée, en 1423, en faveur du prince héritier de la couronne de Navarre.

VIANA-DEL-BOLLO, ville d'Espagne, province et à 111 kilom. E. d'Orense; près de la Ribey, ch.-l. de juridiction civile; 4,083 hab. Fabrication importante de belles toiles, objet d'une exportation considérable.

VIANDÉ s. f. (vian-de. — Ce mot signifiait anciennement nourriture quelconque. Car notez que c'est viande céleste manger à desjeuner raisins avec fouace fraîche, mesmement des minaulx, des fiers, des muscadaulx, de la bibane et des foyrars pour ceux qui sont constipez du ventre, » dit Rabelais. La forme ancienne et complète est *viande*, d'où *vivandière*. *Viande* représente le bas latin *vianda*, vivre, nourriture, aliment en général, du latin *vivere*, vivre. Le sens ancien de pâture subsiste encore dans les dérivés *viander*, *viandis*, termes de vénerie). Chair des animaux terrestres et des oiseaux, dont on se nourrit : *Viande délicate*, *viande légère*, *facile à digérer*. *Viande lourde*, *indigeste*. *Viande fraîche*. *Viande salée*. *Viande piquée*, *lardée*. *Viande bouillie*,

rotie. VIANDE froide. Plat de VIANDE. Les droits sur la viande diminuent la ration de l'ouvrier. (Proudh.) La consommation de la viande à Paris est d'un tiers de livre par habitant. (Lamenn.) Un chou de deux kilogrammes n'équivaut pas, sous le rapport de la nutrition, à une once de viande de veau. (Raspail.) Les viandes grillées au feu sont plus nourrissantes que les viandes rôties au four. (Maquet.)

— Chair des poissons : *L'anguille est une viande trop lourde pour les malades. Il Peu usité.*

— Pop. Chair de l'homme, partie nue du corps : *Laisser voir sa viande. Les dames de la haute, si béguettes dans la rue, n'hésitent pas à montrer leur viande dans les salons.*

— Grosse viande, Viande de boucherie, Viande de bœuf, de mouton, de chevreau et de porc, que vendent habituellement les bouchers et les charcutiers.

— *Viande creuse*, Nourriture peu substantielle, peu solide : *C'est viande creuse que tous ces plats sucrés. Il Fig. Chimères, nourriture peu substantielle de l'esprit : Se repaître de viandes creuses.*

Je trouve les soupis une viande bien creuse.

CORNEILLE.

Ma foi, si vous songez à nourrir votre esprit,

C'est de viande bien creuse, à ce que chacun dit.

MOULIER.

— *La viande est servie*, Se disait autrefois, chez le roi, pour annoncer que le repas était servi, que ce repas fût gras ou maigre. *Il Aller à la viande*, Aller chercher les plats qu'on devait servir sur la table du roi.

— *Ce n'est pas viande prête*, S'est dit d'une chose que l'on attend, que l'on espère et qu'on ne saurait obtenir de longtemps. *Il La viande prie les gens*, S'est dit en parlant d'une table bien servie. *Il Ce n'est pas la viande que j'aime*, Ce n'est pas là ce qui me plaît. *Il Ce n'est pas viande pour ses oiseaux*, C'est une chose à laquelle il ne peut prétendre. *Il C'est un mangeur de viandes apprêtées*, C'est un fainéant, un homme qui voudrait bien vivre sans rien faire. *Il Toutes ces locutions ont vieilli.*

— Anc. prov. *Il n'est viande que d'appétit*, On ne trouve bon que ce qu'on mange avec appétit. *Il n'est aussi : Il n'est sauce que d'appétit.*

— Art culin. *Viande neuve*, Viande qui est servie pour la première fois, par opposition à la viande réchauffée. *Il Viande blanche*, Celle du veau, du lapin, de la volaille, et en général celle qui a une couleur plus ou moins blanche : *Il ne faut donner aux convalescents que des viandes blanches et légères. Il Viande noire*, Celle du sanglier, du chevreuil, du lièvre, de la bécasse, et en général celles qui ont une couleur noirâtre après la cuisson : *Les viandes noires passent pour être échauffantes. Il Viande de carême*, Poisson salé. *Il Viande hasardée*, Celle du gibier qui est près de se gâter.

— Alchim. *Viande du cœur*, Mercure philosophal, qui sert de nourriture à ce qui demeure au fond du vaisseau. *Il Viande des morts*, Mercure hermétique, qui dissout et fait revivre les métaux qui sont morts.

— Syn. *Viande, chair*. V. CHAIR.

— Encycl. Hist. relig. Les Hébreux avaient un goût très-prononcé pour la viande, ce dont on peut s'assurer par ce que l'écriture rapporte de la table de Salomon. Mais il y avait des viandes dont les Hébreux ne pouvaient manger. Ils distinguaient les animaux en animaux purs et animaux impurs. Les animaux purs pouvaient se manger et être offerts à Jéhovah; les animaux impurs ne pouvaient être employés ni dans l'alimentation ni dans les sacrifices. Le Dieu des Juifs se plaignait quelquefois que son peuple ne lui offrait que des animaux maigres, préférant d'ailleurs tirer profit des bêtes les plus grasses. Le sel, l'huile et peut-être quelques herbes aromatiques étaient tout l'assaisonnement que les Hébreux employaient pour leurs viandes.

Il est certain qu'il y a des pays dans lesquels certains aliments sont pernicieux; plusieurs naturalistes ont remarqué que le sang des animaux et le porc frais, dans quelques parties de l'Asie, causent des maladies de peau à ceux qui s'en nourrissent et que, chez quelques nations asiatiques, on s'en abstient par police, aussi bien que chez les Juifs. On prétend que la pique vient aux Tartares qui se nourrissent de sang et de chair de cheval crue et corrompue et qui boivent du lait de jument aigri. On sait d'ailleurs que le régime diététique des anciens Egyptiens était pour le moins aussi sévère que celui des Juifs et que l'abstinence de certaines viandes ne leur était pas seulement commandée par des motifs superstitieux. A la naissance du christianisme, les apôtres jugèrent à propos d'ordonner aux fidèles l'abstinence du sang, des chairs suffoquées et des viandes immolées. Jamais les Juifs convertis n'auraient consenti à fraterniser avec des hommes qui auraient usé de ces sortes d'aliments. Les Grecs s'abstiennent encore aujourd'hui de manger du sang pur et séparé de la chair. La décision de saint Paul, relativement aux viandes immolées, par laquelle il disait que l'on pouvait en manger sans scrupule dans certaines circonstances, mais que, pour ne

pas faire de scandale, on devait souvent s'en abstenir par charité, a donné lieu à une abstinence assez générale à cet égard. Quant aux Juifs, on sait avec quelle fermeté Eléazar refusa de paraître même avoir mangé des viandes immolées aux idoles. On sait aussi que, dans les holocaustes des Israélites, toute la victime devait être consumée par le feu; on n'en pouvait rien réserver pour manger; les seuls mâles de la famille d'Aaron pouvaient manger, et cela dans l'enceinte du temple, de la chair des victimes d'expiation; quant aux victimes pacifiques, après avoir donné aux prêtres ce qui leur en revenait, ceux qui les avaient offertes pouvaient en manger le premier et le second jour, mais ce qui en restait ensuite devait être jeté au feu. On punissait du dernier supplice quiconque en avait mangé étant impur.

— Administr. Physiol. et hyg. I. DE LA VIANDE AU POINT DE VUE DE LA CONSOMMATION GÉNÉRALE. Dans nos pays, comme dans tous ceux qui sont parvenus à un haut degré de civilisation, la viande est regardée comme aliment de première nécessité, et les économistes se sont, à plusieurs époques, préoccupés de la question de savoir si la production était en rapport avec les besoins de la consommation. La question est complexe, et il est difficile d'appliquer une règle uniforme aux diverses contrées d'un même pays. Les ressources sont, d'une part, très-variables, et la pratique de l'élevage ne donne pas uniformément les mêmes résultats. D'autre part, les divers centres de population sont dans des conditions très-différentes : ici, elles regorgent de denrées alimentaires; ailleurs, il y a pénurie complète. Cependant, Paris a été l'objet d'une étude spéciale, et c'est dans cette dernière localité qu'on a remarqué avec quelle rapidité la consommation s'accroissait hors de proportion avec la production indigène. Quelques chiffres relatifs à l'alimentation de Paris peuvent servir à établir cette proposition. Voici quelques-uns de ceux que nous fournissent les statistiques de la boucherie parisienne :

En 1840, la consommation n'était guère supérieure à 20 kilogr. par an et par habitant, soit 50 gr. par jour. De 1851 à 1854, on compte 22,514,646 kilogr. de viande, non compris les abats, plus 6,650,338 kilogr. de viande fraîche apportée, quantité qui s'accroît jusqu'à 13,964,033 kilogr.; ce qui donne 59 kilogr. 693 par habitant, plus les abats. En 1864, on importe 116,226,756 kilogr., ce qui donne 68 kilogr. 600 par habitant. En y joignant 22,336,535 kilogr. de porc, on obtient en plus 13 kilogr. 200 par habitant, et, en résumé, la consommation annuelle et personnelle est de 73 kilogr. en 1854, et de 81 kilogr. 800 en 1864.

En divers pays de l'Europe, la consommation de la viande est très-différente; Bloch a donné les chiffres suivants d'après des statistiques assez récentes : Mecklembourg, consommation par an et par habitant, 29 kilogr.; Grande-Bretagne, 27 kilogr. 566; duché de Bade, 25 kilogr. 400; Danemark, 22 kilogr. 640; Wurtemberg, 22 kilogr. 600; Bavière, 21 kilogr. 100; Suède, 20 kilogr. 200; France, 20 kilogr.; Saxe et Hanovre, 19 kilogr.; Pays-Bas, 18 kilogr. 250; Espagne, 12 kilogr. 900; Toscane, 8 kilogr. 500.

— II. LA VIANDE AU POINT DE VUE DE L'ALIMENTATION PARTICULIÈRE. Ce n'est pas d'aujourd'hui que la viande est entrée dans l'alimentation journalière, et, depuis les temps les plus reculés, les peuples les plus sauvages se sont livrés à la recherche et à la poursuite des animaux qui pouvaient fournir à l'alimentation une chair saine et abondante. La nécessité seule a pu créer des populations vouées au régime exclusif des végétaux, et, sous toutes les latitudes, on a vu l'homme rechercher de préférence la nourriture animale. La différence est grande entre ces deux genres d'alimentation. La terre non cultivée ne fournit qu'avec parcimonie une nourriture végétale peu salubre et débilitante. Les premiers peuples, étrangers aux pratiques de l'agriculture, préféraient se hasarder aux dangers et s'exposer aux fatigues de la chasse; ils y trouvaient un ample dédommagement. Dans les anciennes cavernes qui servaient de demeure à l'homme primitif, nous retrouvons aujourd'hui les armes qui lui servaient à détruire, à terrasser ou à capturer les animaux qu'il voulait s'approprier; nous retrouvons les vestiges de sa cuisine primitive et nous pouvons nous convaincre que, comme aujourd'hui, l'homme se nourrissait de la chair des animaux. Les plus déshéritées d'entre ces populations primitives n'avaient d'autres ressources que les poissons qu'elles capturaient, les mollusques et les crustacés qu'elles recueillaient sur les rivages. C'est souvent pour obéir à une cruelle nécessité, née de l'exiguïté de ses ressources, que l'homme privé d'animaux domestiques, privé de culture, s'est vu conduit à l'anthropophagie. L'histoire de la Nouvelle-Zélande nous fournit du moins un fait de ce genre.

La viande proprement dite, c'est-à-dire la chair musculaire des animaux supérieurs, mammifères et oiseaux, est l'aliment par excellence; il développe au plus haut degré les forces musculaires de l'homme et, à poids égal, lui fournit une alimentation beaucoup plus réparatrice que celle que lui donnerait

toute autre substance. La raison en est facile à comprendre : il y a identité presque complète de composition entre la chair musculaire des grands animaux et la chair musculaire de l'homme. On conçoit, par une conséquence inévitable, qu'elle soit au plus haut degré propre à opérer la réparation de nos tissus. Le tableau suivant, qui donne la composition comparative de la chair musculaire du bœuf et de la chair musculaire de l'homme, fera ressortir ce premier point.

Composition de la chair musculaire.

	Bœuf.	Homme.
Fibrine, vaisseaux et nerfs .	15,80	16,83
Tissus réductibles en gélatine .	1,90	1,92
Albumine, hématosine, etc. .	2,20	1,75
Matières extractives et sels .	2,93	2,80
Graisse	4,24	4,24
Eau	77,17	72,48

A considérer la composition de la viande, on voit qu'elle contient, plus que toute autre substance, des principes albuminoïdes, c'est-à-dire azotés, d'une composition complexe, mais dont la présence est nécessaire et constante dans toutes les substances, même d'origine végétale, qui peuvent servir à l'alimentation de l'homme et des animaux. Ces principes sont : la fibrine, l'albumine, l'hématosine, la gélatine, la créatine, la créatinine et l'acide inosique. C'est à l'existence en proportion considérable de ces principes que la viande doit ses qualités nutritives.

La supériorité du régime animal sur le régime végétal n'est pas établie seulement sur la comparaison de la composition chimique des substances appartenant à cette double origine; elle est encore établie par l'observation comparative faite à plusieurs époques. On peut en citer ici quelques exemples. En 1833, les ouvriers employés aux forges du Tarn vivaient à peu près exclusivement de végétaux; on calculait que chaque ouvrier perdait en moyenne, pour cause de maladie, et chaque année, quinze journées de son travail. M. Talbot, député de la Haute-Vienne, prit en main la direction de ces forges; il substitua l'usage de la viande au régime végétal, et le nombre des journées perdues chaque année s'abaissa à trois journées par homme. Une autre expérience comparative fut faite en 1841, lorsque l'on construisit le

chemin de fer de Paris à Lyon. A cette construction, on employait simultanément, sur différents points, des ouvriers anglais et des ouvriers français. Les Anglais avaient apporté avec eux leur manière de vivre et mangeaient presque exclusivement de la viande; leur travail était plus rapide d'un tiers que celui des Français, qui vivaient, comme les campagnards, en grande partie de légumes et de pain. Lorsque les ingénieurs eurent uniformisé le régime, la somme de travail fut égale de part et d'autre. En 1825, les Anglais avaient établi une usine à fer près de Charenton; mais les ouvriers français qu'ils y employèrent demeurèrent incapables de développer la force musculaire nécessaire à leur travail aussi longtemps qu'ils n'adoptèrent pas le régime des Anglais. On peut encore citer les ouvriers noirs de la Georgie et de la Louisiane, remarquables par leur vigueur et leur santé, qu'ils doivent au régime animalisé qu'on leur fait suivre.

Dans nos campagnes, cependant, le régime animal est encore peu répandu. Bon nombre de cultivateurs, en France, ne mangent de viande qu'une fois par an; d'autres, deux ou quatre fois; d'autres, une fois par semaine. Le peu de vigueur que ces campagnards déploient, la lenteur de leur travail n'ont pas d'autre origine que cette insuffisante alimentation. Geoffroy Saint-Hilaire va plus loin et déclare que le régime végétal, lorsqu'il constitue la règle alimentaire d'une population, mène promptement cette population à la dégénérescence et à l'abâtardissement.

La viande proprement dite est empruntée, avons-nous dit, aux animaux supérieurs, c'est-à-dire à ceux qui se rapprochent le plus de l'homme par l'ensemble de leurs facultés, de leur genre de vie et, consécutivement, par leur composition chimique. Mais les mammifères et les oiseaux ne sont pas les seuls animaux qui apportent leur tribut à l'alimentation animale; les reptiles, les poissons, les mollusques et les crustacés possèdent aussi une chair musculaire, une véritable viande qui diffère même beaucoup moins qu'on ne pourrait le croire de la chair des animaux supérieurs. Toutefois, nous devons donner le tableau suivant, qui met en lumière les différences de composition des diverses viandes.

MATIÈRES CONSTITUANTES.	MAMMIFÈRES.		OISEAUX.		REPTILES.	POISSONS.
	Viande de bœuf.	Viande de chevreuil.	Viande de canard.	Viande de poule.	Viande de grenouille.	Viande de cyprin.
Fibrine, vaisseaux, nerfs.	17,15	18,0	17,68	16,5	11,77	9,42
Albumine et hématosine .	2,2	2,3	2,68	3,0	1,36	1,38
Extrait aqueux	3,1	2,8	4,12	2,6	3,46	4,30
Substance albuminoïde du tissu cellulaire	»	»	1,23	»	2,48	2,13
Graisse	»	»	2,53	»	0,10	0,54
Eau et perte	77,2	76,9	71,76	77,3	80,33	82,17

L'examen des chiffres contenus dans le tableau précédent nous montre en quoi diffèrent les viandes acceptées sur nos tables et formant l'appoint principal de notre alimentation; il nous fait voir que les qualités nutritives dépendent surtout de la prédominance plus ou moins accusée des éléments albuminoïdes ou azotés, c'est-à-dire de la fibrine, de l'albumine, etc. M. Liebig, qui attache une importance de premier ordre à l'une de ces substances, la créatine, a fait connaître, à ce point de vue, la composition de quelques-unes de nos viandes, et le tableau suivant est un résumé de ses analyses.

La créatine varie, dans les différentes viandes, dans les proportions suivantes :

Dans la chair musculaire de poule, on en trouve 3,210
 Dans la chair de bœuf 1,370
 Dans la chair de morue 0,935
 Dans la chair de pigeon 0,825
 Dans la chair de raie 0,607

M. Liebig a trouvé :

Dans la chair de cheval 0,720

Dans celle de bœuf 0,697

Les conclusions se tirent tout naturellement de l'inspection de ces tableaux et peuvent se formuler en termes généraux de la manière suivante : une viande est d'autant plus nutritive, c'est-à-dire qu'elle est douée à poids égal d'un pouvoir nutritif d'autant plus considérable, qu'elle contient plus de substance azotée ou, tout au moins, plus de créatine.

Quelle que soit son origine, cependant, la viande se comporte de la même façon dans nos organes digestifs. Après qu'une cuisson préalable a plus ou moins désagrégé ses fibres, ou les a disposées à une dissociation plus facile, la viande est broyée et humectée dans la cavité buccale, puis, ingérée, parvient à l'estomac. Là, sous la triple action d'un mucus inerte qui pénètre ses particules, d'une malaxation mécanique opérée par les parois du viscère et de l'imprégnation d'un liquide actif appelé suc gastrique, la viande achève de se décomposer; les éléments directement absorbables sont immédiatement enlevés par les bouches absorbantes des veines de l'estomac, et les éléments albuminoï-

des transformés en peptone ou albuminoïde, substance consécutivement destinée à passer par les mêmes voies d'absorption dans le torrent de la circulation veineuse. Ainsi, dans les conditions les plus favorables, toute viande est dissoute dans l'estomac en presque totalité; toute viande se résout, sous l'action des sucs digestifs, en une sorte de liquide absorbable par les veines de l'intestin. Mais on conçoit que, pour une aussi complète dissolution, il faut à la fois un temps assez long pour l'opération et un certain degré d'activité des sucs digestifs. On comprend (et l'expérience l'indique d'une manière plus formelle encore) que le temps qui sera employé à dissoudre un poids donné de substance musculaire variera considérablement suivant les conditions diverses dans lesquelles se produira l'action digestive. En un mot, chez des sujets dont l'activité digestive est inégale, les viandes sont inégalement digestibles. L'étude de la digestibilité variable des viandes de diverses provenances, selon les conditions particulières dans lesquelles elles se présentent à l'action digestive, intéresse l'hygiéniste non moins que l'étude de leurs propriétés nutritives, et nous ne pouvons abandonner ce sujet sans dire quelques mots des variations de la propriété digestive.

Diverses circonstances modifient la digestibilité; nous citerons les principales :

1° *L'âge des animaux*. La chair des jeunes animaux est toujours moins nutritive, en raison de la quantité plus grande de tissu réductible en gélatine par la cuisson; mais elle est plus digestible. A ce titre, elle est plus appropriée à la nourriture des malades, des enfants et des personnes dont l'estomac est délicat; l'usage des bouillons de poulet et de veau est consacré par une longue habitude et légitimé par une pratique conforme aux données de la science expérimentale.

2° *Les soins dont l'animal a été l'objet*. Rien ne modifie mieux les qualités de la viande que les soins dont a été l'objet l'animal qui l'a fournie. La domestication et l'élevage bien ordonné d'un grand nombre d'animaux, les soins intelligents dans de bonnes étables ou des parcs appropriés perfectionnent à un très-haut point la viande des

animaux destinés à l'alimentation. C'est ainsi que se crée la viande de boucherie chez les éleveurs, la volaille dans les basses-cours; c'est par ce même procédé d'un élevage bien entendu qu'on parvient à donner à la chair de l'huître elle-même la saveur qu'elle ne posséderait jamais à l'état sauvage. D'une manière générale, les viandes provenant d'animaux élevés en vue de l'alimentation de l'homme sont plus digestives; leur saveur, moins relevée peut-être, est aussi plus franche et plus exempte de ces fumets trop savoureux qui amènent promptement la satiété.

30 *L'espèce de l'animal.* Ici se rencontrent les plus grandes variétés, et chaque espèce de viande a, pour ainsi dire, sa digestibilité propre. Le bœuf possède une viande succulente, savoureuse, imprégnée d'une notable quantité de matières grasses; elle est plus nutritive que toute autre et d'une bonne digestibilité. Le veau est moins nourrissant, plus albumineux. Le mouton a plus de saveur et des qualités nutritives qui le rapprochent du bœuf. Le porc a une chair agréable au goût, mais il est d'une digestion très-difficile en raison de la graisse intimement mélangée aux fibres musculaires. La volaille est généralement moins nourrissante, toutefois très-digestible, à l'exception de l'oie, qui occupe le dernier rang dans l'échelle de la digestibilité. Le gibier est plus particulièrement savoureux et de haut goût; mais toute venaison exige, pour être bien digérée, d'être avancée à un certain degré. Les gibiers apprivoisés ou élevés en domesticité, tels que lapins et pigeons, sont moins digestibles que les gibiers sauvages; sauf les oiseaux à long bec ou gibier d'eau, qui occupent le dernier rang. La chair du poisson se fait remarquer par une plus grande proportion de graisse et de gélatine, par une moindre quantité de fibrine et de créatine. Cependant, si elle est peu nutritive, sa digestibilité est très-variable. Tantôt le poisson est très-digestible : tels sont la sole, le merlan, la limande; tantôt, au contraire (c'est le cas des gros poissons de mer), elle est bien plus indigeste. Les reptiles employés dans l'alimentation sont peu nombreux : ce sont la tortue et la grenouille, qui se distinguent en ce que la viande de tortue est plus indigeste que celle de la grenouille; ces viandes sont d'ailleurs peu nourrissantes. Les crustacés, tels que homard, langouste, crabe, écrevisse, sont réputés très-indigestes; on peut en dire autant des mollusques, tels que moules, escargots, etc.; toutefois, l'huître passe pour un mets à la fois savoureux et digestible.

40 *La partie de l'animal.* Chacune des parties d'un animal a son mode de structure, d'organisation et de composition chimique; on comprend que la digestibilité de ces diverses parties doive être assez variable. La plus nutritive est la plus fibreuse; elle est aussi la moins digestible; tel est le filet et la chair musculaire proprement dite. Les glandes, comme le ris de veau, les foies, les rognons, la cervelle, viennent ensuite; les parties tendineuses et aponevrotiques, les cartilages et les membranes sont plus indigestes et moins nutritifs.

50 *Le temps qui s'est écoulé depuis la mort de l'animal.* Toute viande de boucherie, de volaille et surtout de gibier doit avoir supporté un certain degré d'avancement; elle est ainsi plus digestible; mais un commencement de putréfaction est un obstacle à une prompt élaboration digestive. L'avancement, pour les viandes, a la même vertu qu'une cuisson bien dirigée; il amène un commencement de dissociation des fibres qui favorise l'action des sucs digestifs. Mais la promptitude avec laquelle se corrompent certaines substances alimentaires s'oppose à ce qu'on puisse généraliser cette méthode de préparation; le poisson, par exemple, ne peut être consommé qu'à l'état frais.

60 *Le genre de mort de l'animal.* L'usage a consacré les divers modes adoptés pour tuer les animaux destinés à l'alimentation. On sait qu'il paraît préférable d'abattre les grands herbivores, tandis qu'on regarde comme utile de saigner quelques autres animaux. Il est certain que le genre de mort n'est pas indifférent à la qualité de la viande; mais rien ne prouve que les usages qui prédominent aujourd'hui soient à l'abri de tout reproche. Ils ont beaucoup varié dans la série des temps et ils varient encore d'une nation à l'autre.

70 *Le mode de préparation.* Le mode de préparation culinaire influe sur la digestibilité des viandes d'une manière très-évidente, et l'ordre qu'on a dû établir sous ce rapport est le suivant : le grillage, le rôtissage, la cuisson à l'étuve, la cuisson à l'eau (bouilli), la cuisson au four sont, par ordre de digestibilité, les procédés les plus employés. Les fricassées sont plus indigestes, en raison de la graisse qui imprègne les fibres ainsi cuites; la salaison, qui resserre les fibres musculaires, est encore plus préjudiciable à l'exercice d'une bonne digestion. De ce que certaines substances, telles que le poisson, la viande des crustacés et celle des mollusques, demandent à être relevées par des condiments de haut goût, il n'en faut pas conclure que le poisson salé est plus digestible que le poisson frais.

— III. DES VIANDES PEU USITÉES DANS L'ALIMENTATION.

LIMENTATION, ET PARTICULIÈREMENT DE LA VIANDE DE CHEVAL. Les habitudes culinaires des différents peuples ont étrangement varié. Qui ne sait que les Romains possédaient quantité d'aliments dont ils faisaient le plus grand cas, et qui répugnaient aujourd'hui? Des coutumes non moins bizarres régnaient encore en ce moment chez divers peuples; il suffira de citer les Chinois, qui professent que toute substance qui contient des éléments nutritifs est utilisable pour l'alimentation, et qui, non contents de nous avoir fait connaître le potage aux nids d'hirondelle, mangent très-volontiers toute espèce de carnassiers et de rongeurs, des insectes et jusqu'à des araignées. D'une manière générale, on peut dire que rien ne justifie les préventions qui régnaient au sujet de l'alimentation. Le goût seul, les habitudes contractées, l'exemple, ont servi de règle au choix de nos aliments; mais on peut affirmer, sans crainte de se tromper, que nous n'utilisons qu'une faible partie des substances alimentaires que nous offre la nature. Cependant, en présence des nécessités actuelles, de l'incontestable supériorité du régime animal et du prix croissant des viandes de boucherie sur nos marchés, on doit songer qu'il serait temps d'introduire parmi les classes pauvres l'usage de viandes moins recherchées et tout aussi nourrissantes, peut-être même tout aussi savoureuses, si l'on connaissait le mode de préparation qui leur convient. C'est ainsi que l'expérience de tous les temps a établi péremptoirement que la viande des animaux carnivores n'était pas aussi malsaine, ni même aussi désagréable au goût qu'on le pense généralement. L'homme des premiers temps n'avait pas d'autre animal domestique que le chien; il s'en nourrissait, ainsi que le témoignent les débris de cuisine qu'il nous a laissés. De nos jours, il est avéré que, dans divers pays, on mange l'ours, le renard et bien d'autres carnassiers. Toutefois nos goûts et nos usages répugnent à admettre ces viandes au nombre de celles qui se débitent pour servir à l'alimentation, et ce n'est qu'accidentellement, et comme par surprise, que le chat se change en gibelotte de lapin. La viande des animaux carnassiers n'est ni indigeste ni malsaine; elle exige seulement des soins particuliers. L'animal doit être vidé de bonne heure et mariné convenablement; ces précautions prises, il perd complètement ce goût fort et désagréable qui le caractérise, et il peut servir à l'alimentation.

Il est un autre genre de nourriture dont on a beaucoup parlé dans ces derniers temps; nous voulons dire la viande de cheval. On a fait remarquer avec raison que le cheval était un herbivore, très-proprement et très-délicatement nourri, entouré de soins incessants, de telle sorte que sa chair présente les meilleures conditions sous le rapport de la salubrité. Mais un préjugé très-fortement répandu dans toutes les classes de la société a longtemps empêché l'usage de cette viande de se propager; ce préjugé, déjà fortement ébranlé quand on a vu des boucheries de cheval s'établir et prospérer, est aujourd'hui presque entièrement détruit depuis que les rigueurs d'un siège de cinq mois ont forcé les habitants de Paris, qui manquaient absolument de viande de bœuf, à se nourrir de cheval, et quand cette rare source a menacé de manquer elle-même, les Parisiens n'ont plus songé à se plaindre de ce qu'on leur faisait manger du cheval, ils se plaignaient de ce qu'on ne pouvait plus leur en donner que 30 grammes par personne et par jour. Nous nous bornerons ici à ce peu de mots, parce que nous avons traité la question plus longuement au mot HIPPOPOTAME.

— IV. DES VIANDES AU POINT DE VUE DE LA SALUBRITÉ. La santé publique, l'existence même des populations, sont attachées irrémédiablement à la bonne qualité des denrées alimentaires de première nécessité, au nombre desquelles la viande tient au moins le second rang. En présence de l'obligation impérieuse d'assurer un approvisionnement régulier dans les grands centres de population en même temps qu'une irréprochable qualité, on conçoit que le commerce de la viande ait été, depuis un temps déjà fort ancien, l'objet d'une réglementation très-complète. Ainsi s'explique l'organisation toute spéciale qui avait été imposée par les législateurs du moyen âge à la corporation des bouchers de Paris et des grandes villes; ainsi s'explique la série des réglementations, des privilèges et des obligations incombant à cette classe de négociants, et dont nous avons exposé les points les plus saillants.

Au point de vue spécial qui nous occupe, c'est-à-dire au point de vue des précautions prises pour assurer la bonne qualité des viandes livrées au consommateur sur les marchés urbains, les prescriptions qui régissaient rigoureusement la boucherie privilégiée persistent encore et s'étendent à la boucherie libre. Citons : 1° les ordonnances de police du 15 nivôse an XI, du 25 brumaire an XII et du 25 juillet 1808, concernant la vente de la viande à la Halle de Paris; 2° l'ordonnance de police du 25 mars 1830, concernant le régime et la discipline intérieure de la boucherie de Paris, encore en vigueur en partie aujourd'hui; 3° la décision de M. le préfet de police en date du 4 août 1831 sur le dallage des étaux; 4° enfin,

la loi du 27 mai 1851, qui proscriit la vente des viandes corrompues et renvoie le coupable des délits concernant cette prescription à la pénalité édictée par l'article 423 du code pénal. Citons aussi un très-ancien usage reconnu par arrêt du parlement en date du 13 juillet 1690 et par lettres patentes du 1er juin 1782, usage que la cour de cassation, dans un arrêt du 19 janvier 1841, a jugé encore applicable après la loi du 26 mai 1838. D'après cet usage, le vendeur est garant, envers le boucher acheteur, de la mort naturelle des bestiaux destinés à la boucherie, pendant les neuf jours qui suivent la vente, pourvu que la mort ne soit pas imputable au boucher. De longs débats se sont engagés sur les difficultés d'application de cette mesure rigoureuse, à certains égards, pour le vendeur; les éleveurs affirmaient que la mort du bétail était le résultat ordinaire des mauvais traitements et des mauvais soins; les acheteurs soutenaient à leur tour que la mort survient ordinairement parce que le bétail a été surmené avant son arrivée sur le marché, et, en général, par l'effet de causes ayant agi à une époque antérieure à la vente. Le rapport de la préfecture de police du 28 mai 1840 a, néanmoins, maintenu la prescription en raison de la nécessité d'assurer la salubrité des viandes livrées sur les marchés, et les conclusions de la commission, composée de professeurs de l'école d'Alfort, ont été rédigées dans le même sens, sauf quelques restrictions, par exemple, de réduire le délai de responsabilité à trois jours, non compris celui de la vente.

Les prescriptions dont nous avons parlé sont en pleine exécution aujourd'hui, et les viandes sur les marchés sont l'objet d'un examen attentif de la part des inspecteurs désignés à cet effet. Les boucheries de cheval sont entourées d'une surveillance plus sévère encore, et aux inspecteurs vétérinaires sont chargés d'y vérifier la qualité des viandes apportées. On écarte du commerce de la boucherie tout cheval mort de maladie et même ceux qu'on abat à la suite de fractures; on écarte encore les chevaux étiques ou poussifs, puis, après l'abatage, la viande est à nouveau examinée et on rejette encore celle qui provient de chevaux ayant les poumons malades ou les principaux organes atteints.

En raison de cette surveillance, la saisie des viandes corrompues sur les étaux est fort rare, grâce, d'ailleurs, aux soins que prennent habituellement les bouchers d'assurer une bonne qualité et une belle apparence à la viande qu'ils exhibent. Ils se défient à vil prix des viandes avariées et assurent ainsi le bon état de leur approvisionnement. A la vente à la criée, le délit est plus commun, et, pendant l'année 1850, on a saisi 3,264 kilogrammes de viande trop avancée ou provenant d'animaux étiques ou surmenés.

La salubrité de la viande est donc assurée par les règlements administratifs qui régissent les grandes villes; mais on conçoit combien les campagnes seraient décimées par la mortalité s'il existait souvent dans la viande de boucherie des conditions d'insalubrité telles que la santé publique pût en souffrir. En réalité, après la cuisson, il est bien peu de viandes qui puissent rester insalubres. La viande des animaux surmenés est seulement de mauvais goût, indigeste, surtout les pieds et la cervelle qui sont congestionnés; mais la plupart des maladies dont ils sont atteints ne paraissent pas pouvoir occasionner d'accidents chez l'homme. On a cru longtemps que la viande des animaux charbonneux pouvait occasionner le charbon; mais il paraît démontré aujourd'hui qu'après la cuisson, la viande des animaux morts du charbon ne pouvait en aucun cas produire de maladies. M. Flourens a établi qu'en 1789 un grand nombre d'ouvriers se sont nourris de chevaux morveux et farineux; que, dans les années 1814, 1815 et 1816, on a mangé par toute la France la viande des animaux morts du typhus contagieux, et que, tous les jours, à Paris, on mange sans inconvénient la viande de vaches phthisiques en très-grand nombre.

N'en est pas absolument de même de la viande de porc. Les anciens législateurs des Hébreux et des musulmans la regardaient comme indigeste et malsaine, et en proscrivaient l'usage. Presque toujours, cependant, on peut attribuer l'insalubrité de la viande de porc à ce qu'elle est consommée crue, fumée ou insuffisamment cuite. La trichine, les cysticerques et probablement la plupart des helminthes parasites de l'intestin, des muscles et des glandes n'ont d'autre origine que la viande de porc farcie de parasites ayant le pouvoir de vivre chez l'homme, avec ou sans transformation.

On a signalé l'existence de beaucoup d'autres animaux à viande insalubre, soit par une disposition spéciale de leur organisation, soit par une cause accidentelle; tels sont : les moules, les huîtres, les anchois, l'anguille, la sardine, la dorade, le carpe, la carpe, le congre, le homard, le maquereau, le saumon, le thon et le perchoquet. Il est très-présomable que ce sont des circonstances tout accidentelles ou des prédispositions individuelles de l'homme qui ont été la cause des accidents qu'on a signalés, quoiqu'il soit avéré que la moule est assez souvent l'origine d'une sorte d'affection de la nature des empoisonnements, quelquefois fort légère, quelquefois

assez grave pour aller jusqu'à la mort.

V. MOULE.

— Méd. DE LA VIANDE CRUE CONSIDÉRÉE COMME MÉDICAMENT ET DE SON EMPLOI EN THÉRAPEUTIQUE. La viande est journellement employée à l'état cru en thérapeutique. Est-ce à titre d'aliment? est-ce à titre de médicament? Pour résoudre cette question, il faudrait préalablement indiquer quels caractères tranchés séparent l'aliment du médicament. Il est un certain nombre de substances, l'huile de foie de morue entre autres, dont l'efficacité thérapeutique est incontestable, et qui peuvent cependant, à certains égards, figurer aussi bien parmi les aliments que parmi les médicaments. Du moins, lorsqu'au rang des aliments on place certaines substances non assimilables, telles que les condiments acres et aromatiques, paraît-il juste d'y admettre des substances en partie assimilables. La viande crue paraît avoir été employée comme moyen thérapeutique et d'une manière régulière, pour la première fois, à l'hôpital des enfants trouvés de Moscou; aussi ce moyen thérapeutique est-il connu sous le nom de méthode russe. Elle fut préconisée en France par le professeur Trousseau, et promptement adoptée par la majorité des praticiens. Les applications de la viande crue sont très-nombreuses, et ce qui doit surprendre le plus, c'est que son administration est parfaitement supportée par des enfants en bas âge. L'efficacité de ce moyen thérapeutique est incontestable. On a vu maintes fois de pauvres enfants, réduits à l'état de squelettes, ressusciter en quelques jours par l'administration de la viande crue. On la donne aux enfants atteints de lienterie, de diarrhée de dentition, d'inflammations chroniques de l'intestin; elle réussit dans les difficultés du sevrage, dans les accidents inflammatoires de la nature la plus grave et dans le carreau. On l'administre souvent dans ces cas, associée au racahout, à la crüe ou au phosphate de chaux. On la donne aux adultes, dans les cas de fièvres lentes, intermittentes et chroniques, dans l'anémie, la chlorose, les vomissements nerveux, les dyspepsies, le rachitisme et le scrofalisme; enfin, associée aux alcooliques à doses élevées, elle est la base du traitement préconisé par le docteur Fuster de Montpellier contre la phthisie pulmonaire, et paraît agir en remuant l'économie et en réveillant l'activité vitale allanguie.

La seule difficulté que présente cette méthode est la nécessité de vaincre la répugnance souvent très-grande des malades pour ce traitement si simple. On est étonné de voir à quel point les parents résistent lorsqu'il s'agit d'administrer à leurs enfants quelques boulettes de viande, ou combien ils renoncent facilement à faire les efforts nécessaires pour vaincre la répugnance naturelle des petits malades. La dose varie de 5 à 400 grammes par jour de viande hachée menu, roulée en boulettes et administrée par la bouche, roulée dans du sucre ou incorporée à la confiture. On doit augmenter la dose et persévérer tant que cet aliment est supporté par l'estomac; ensuite on diminue peu à peu. Dans les premiers jours, on ne doit point s'étonner de voir que les malades expulsent par les selles des matières rougeâtres et d'odeur infecte.

On a cherché par divers moyens à rendre plus acceptable l'administration de la viande crue; mais le plus simple et le plus efficace consiste à employer la chair toute crue, empruntée au filet de bœuf, hachée et roulée en boulettes salées ou sucrées. On peut aussi en faire des quenelles légèrement dorées au feu, et s'avalant dans du potage; M. Mialhe a fabriqué, sous le nom de conserve des dames, un mélange de viande crue et de conserve de roses, qui peut s'administrer dans les mêmes cas. L'extrait de viande de Bellot, l'extrait de bœuf de Liebig, l'extrait de bœuf d'Australie, l'extrait de Martin de Lignac et la gelée de viande de bouillon américain sont des préparations plus ou moins analogues et présentées comme succédanés de la viande crue. Aucune de ces préparations ne lui est préférable, si ce n'est la musculine Guichon, fabriquée par les trappistes de la Dombes, et qui n'est réellement que de la viande crue de filet de bœuf (2 grammes par tablette), enroulée dans une gelée de fruits au sucre candi.

— Extrait de viande. L'extrait de viande de Liebig est préparé en grand dans l'Uruguay, contrée de l'Amérique du Sud peuplée d'innombrables troupeaux de bœufs, de vaches et de moutons. Liebig a grand soin de prévenir les consommateurs que, dans sa préparation, il n'entre pas du tout de gélatine. En effet, la gélatine agirait tout à fait contre le but que l'on s'est proposé d'atteindre, et qui est celui-ci : « Obtenir une substance qui nourrisse beaucoup sous un petit volume et qui puisse se conserver longtemps. » Or, non-seulement la gélatine tiendrait à une place inutile, mais encore, s'altérant promptement, elle nuirait bientôt à la conservation du produit. Les propriétés nutritives de l'extrait de viande de Liebig sont limitées, et ce n'est pas tant comme aliment qu'il est destiné à agir que comme un stimulant très-bienfaisant. Il peut aussi être utilisé comme assaisonnement pour relever le goût de certains aliments et en favoriser la digestion.

Ce que nous disons de l'extrait de *viande*, comme valeur nutritive, on peut le dire à juste titre du bouillon de pot-au-feu; c'est un préjugé de croire que le bouillon soit très-nourrissant. Il possède surtout des propriétés stimulantes. Stimulant et nourrissant ne sont pas synonymes. Un litre du meilleur bouillon possible ne contient pas plus de 8 à 10 grammes d'osmazome; il est aisé de voir qu'il faudrait absorber des quantités considérables de bouillon pour obtenir un résultat véritablement nutritif.

Viande (TRAITÉ DE L'ABSTINENCE DE LA), par Porphyre. L'œuvre du célèbre Alexandrin a eu, depuis l'origine de l'imprimerie, un grand nombre d'éditions. La meilleure traduction française qu'on en possède est celle de Lévesque de Burigny (Paris, 1747, 1 vol. in-12).

Elle est divisée en quatre livres et dédiée à Castricius Firmus, un des disciples de Plotin et ami intime de Porphyre, qui était aussi un disciple de Plotin.

Le projet, dit Burigny, de retrancher aux hommes par religion un de leurs plus grands plaisirs et cette espèce de nourriture sans laquelle ils ne croient pas que le genre humain puisse subsister suppose du moins un grand amour de la perfection. Cette pratique paraît venir de l'Inde et dériver de la nétempyscosse. En effet, quand on considère les animaux comme ayant une âme qui est une âme humaine envoyée dans une enveloppe inférieure à cause de ses fautes antérieures, l'interdiction de la viande est une prescription facile à comprendre. Le christianisme, dans un but ascétique, indépendant des idées pythagoriciennes, a adopté partiellement le système de l'interdiction de la viande.

Porphyre, qui a écrit son livre sous forme de lettre à Castricius Firmus, lui dit : « Vous ignorez peut-être que ceux qui ont attaqué le sentiment de l'abstinence des viandes ne sont pas en petit nombre. Les péripatéticiens, les stoïciens et les épicuriens se sont déclarés contre cette doctrine de Pythagore et d'Empédocle, dont vous étiez partisan. Divers autres philosophes ont écrit aussi contre ce sentiment, entre autres Claude de Naples... Ceux qui ne sont pas de notre sentiment soutiennent que c'est confondre les idées de justice que de nous obliger de l'observer, non-seulement avec les êtres raisonnables, mais aussi avec ceux qui sont dépourvus de raison; que les hommes et les dieux méritent seuls notre attention; que les animaux ne sont point dignes de notre compassion, n'ayant point de rapport avec nous, et que, n'étant point membres de notre société, ils ne doivent point être ménagés lorsqu'il s'agit ou de les faire travailler ou de les manger; que ce serait nous faire tort à nous-mêmes que de n'en point tirer tout l'usage que l'on peut, sous prétexte de justice, et que nous nous réduirions par là à mener presque une vie sauvage. »

Puis Porphyre cite en faveur de ses contradicteurs des maximes qui faisaient partie de la civilisation antique et déjà mentionnées par Hésiode : « Jupiter, dit ce poète, ayant distingué les natures et séparé les espèces, permit aux poissons, aux bêtes sauvages, aux oiseaux de se manger les uns les autres, parce qu'il n'y a point de lois entre eux; mais il ordonna aux hommes d'observer la justice à l'égard de leurs semblables. »

Le principal argument de ceux qui veulent manger de la viande, dit Porphyre, est que, si on s'en abstenait, les animaux se multiplieraient bientôt au point d'envahir l'univers et de prendre la terre à l'homme. Porphyre répond à tout cela que les sens sont les ennemis de l'homme et que l'usage de la viande les développe au détriment de l'âme, qu'ils tuent. « La raison, dit-il, réduit à peu de chose le nécessaire; elle ne cherche point à avoir un grand nombre de domestiques brillants, ni à se procurer beaucoup de plaisirs par le manger, parce qu'elle sait que, lorsque l'estomac est trop plein, l'homme est incapable d'agir et ne désire que le sommeil. Elle sait que, lorsque le corps est trop gras, ses chaînes en deviennent plus fortes et qu'il en est moins capable de remplir ses vrais devoirs. Que celui donc qui n'a d'autre intention que de mener une vie spirituelle et de s'affranchir des passions nous fusse voir qu'il est plus aisé de se nourrir de viande que de fruits ou de légumes; que l'appât en est plus simple; que la digestion en est plus facile et qu'elle excite moins les passions. » Sans l'usage de la viande, la richesse nous serait inutile; nous n'aurions besoin ni de domestiques nombreux, ni de meubles, ni d'ustensiles; le sommeil ne nous appesantirait pas; nous ne serions pas malades et il ne nous faudrait pas de médecins. Les plaisirs de l'amour ne seraient pas chez nous une sorte de mal physique. Enfin tout le monde aurait aisément le nécessaire, et une nourriture simple tient l'âme en paix, la garantit contre les passions. Ceux qui mangent du pain d'orge, disait Diogène, n'ont envie ni de nous voler ni de nous faire la guerre. Les tyrans et les fourbes mangent de la viande.

Toutes ces raisons sont excellentes, mais ne peuvent s'appliquer que d'une manière privée. Une immense civilisation comme la civilisation moderne ne saurait se faire des idées de Porphyre une règle de vie. Un philosophe ou une secte peut s'accommoder d'un régime frugal; la chose est peu prati-

que pour une nation de 20 ou 30 millions d'âmes.

VIANDEN ou **VIANNE**, ville du royaume de Hollande, dans la province neutralisée du Luxembourg, sur l'Our, arrond. et à 7 kilom. N. de Diekirch, ch.-l. de cant.; 1,600 hab. Nombreuses tanneries; fabrication de draps, chapeaux, eau-de-vie. Restes de l'ancien château des comtes de Vianden.

VIANDER v. n. ou intr. (vian-dé — rad. viande). Vénér. Pâture, en parlant des bêtes fauves : *En hiver, les cerfs ne trouvent pas à viander dans les forêts*. (Buff.)

VIANDIS s. m. (vian-di — rad. viander). Vénér. Pâturage des bêtes fauves; manière dont elles broutent la superficie des jeunes taillis : *On reconnaît les cerfs à leur viandis*. (Acad.)

VIANE, bourg et commune de France (Tarn), cant. de Lacaze, arrond. et à 42 kilom. N.-E. de Castres, sur le Guyon; pop. aggl., 415 hab. — pop. tot., 2,177 hab. Moulins à farine, à huile; scieries; fabrication de toiles; élevage et commerce de bestiaux.

VIANE (François VAN), théologien belge, né à Bruxelles en 1615, mort en 1693. Il professa la théologie à Malines et la philosophie à Louvain, où il devint président du collège d'Adrien VI, et fut député à Rome, en 1677, par l'université de Louvain, au nom de laquelle il poursuivit la condamnation de plusieurs propositions de morale relâchée. Il a laissé un *Tractatus triplex de ordine amoris* et un traité *De gratia Christi*. Ce dernier ouvrage, qui ne fut point imprimé, mais dont il se répandit un grand nombre de copies, mérita les éloges du savant Arnauld.

VIANELLI (Jérôme), historien ecclésiastique, né à Chioggia en 1718, mort en 1792. Après avoir rempli divers emplois dans l'Eglise, il devint, en 1762, doyen du Capitole et, quatorze ans plus tard, vicaire général capitulaire. Il a laissé, sous ce titre : *Nouvelle série des évêques de Malamocco et de Chioggia* (1790), un ouvrage qui renferme des documents importants pour l'histoire générale de l'Eglise italienne.

VIANELLI (Joseph-Valentin), physicien et poète italien, né à Chioggia en 1780, mort en 1803. Il exerça pendant la plus grande partie de sa vie la profession médicale et y acquit beaucoup de réputation. Pendant ses loisirs, il s'adonna à des recherches scientifiques et découvrit que la phosphorescence nocturne des eaux de la mer est due à la présence d'insectes auxquels il donna le nom de *lucioles nocturnes*. La priorité de cette découverte, qu'il fit connaître, en 1749, par un *Mémoire* adressé à l'institut de Bologne, lui fut contestée par plusieurs savants; mais Linné, dans ses *Amicitiae academicae Upsalæ*, a établi que c'est à lui seul qu'en revient tout l'honneur. Vianelli a écrit plusieurs pièces de vers, qui furent publiées après sa mort dans un recueil intitulé : *Murine* ou les *Poésies du pêcheur* (Venise, 1806, in-8°).

VIANEN, ville de Belgique, province de la Flandre orientale, arrond. et à 27 kilom. S.-E. d'Oudenarde; 2,000 hab. Tissage de lin. On y voit un beau château et les restes d'un château fort qu'habitait le comte d'Egmont.

VIANEN, ville du royaume de Hollande (Hollande méridionale), sur le Leck et sur un canal qui fait communiquer le Leck avec le Rhin et la Vecht, à 11 kilom. S. d'Utrecht; 2,000 hab. Fondée en 1290. Les comtes de la Lippe, qui la possédaient, la vendirent aux états de Hollande vers la fin du XVII^e siècle. Les Français la prirent en 1672.

VIANI (Antoine-Marie), peintre italien, surnommé *le Vianino*, né à Crémone vers 1540, mort dans les premières années du XVII^e siècle. Elève et imitateur de Jules Campi, il fut en grande faveur auprès de Vincent de Gonzague, duc de Mantoue, qui le nomma son peintre particulier, titre qu'il conserva sous les trois successeurs de ce prince. On cite, parmi ses œuvres les plus admirées : la frise qui orne la grande galerie du palais des ducs de Mantoue et qui représente des *Groupes d'enfants*, peints en clair-obscur sur un fond d'or et séparés entre eux par des festons de fleurs et de fruits; un *Saint Michel*, dans l'église Sainte-Agnès, à Mantoue, et le *Paradis*, à l'église des Ursulines, dans la même ville.

VIANI (Jean), peintre italien, né à Bologne en 1636, mort en 1700. Elève de Fiaminio Torre, il fut redevable de son talent moins aux leçons de ce maître qu'aux sérieuses études auxquelles il se livra en sortant de son atelier. Pendant toute sa vie, il ne cessa de s'occuper d'anatomie. On regarde comme ses compositions les plus remarquables : *Saint Philippe Benizzi porté au ciel par des anges* et *Saint Jean de Dieu*, toiles qui se trouvent à Bologne. Viani avait dirigé dans cette ville une école où se sont formés plusieurs artistes renommés.

VIANI (Dominique), peintre italien, fils du précédent, né à Bologne en 1668, mort en 1711. Elève de son père, il lui est resté inférieure pour l'exactitude et la noblesse du dessin; mais il l'a surpassé au point de vue de la vigueur de la touche et de la science des ornements. On cite, parmi ses œuvres : *Saint*

Antoine convertissant un hétérodoxe au moyen d'un miracle, toile qui est conservée à l'église du Saint-Esprit, à Bergame, et un *Jupiter*, peint sur cuivre, dans la galerie Ratta, à Bologne.

VIANI (Georges), numismate italien, né en 1762, mort en 1816. Il débuta par un recueil de poésies, puis il écrivit en collaboration la *Mort de Socrate* (1788), drame qui fut bien accueilli et qui était une ingénieuse critique de l'apre style d'Alfieri. Malgré ce premier succès, Viani renonça bientôt à la littérature pour se consacrer exclusivement à l'étude de la numismatique du moyen âge. Il consacra les modiques ressources dont il disposait à acquérir toutes les vieilles monnaies italiennes qu'on venait lui offrir et qu'il faisait demander dans toutes les parties de l'Italie. Un des travaux les plus importants qu'il entreprit, mais qu'il n'eut pas le temps de terminer, fut de corriger et de compléter le grand ouvrage de Zanetti sur les monnaies d'Italie. Nous citerons, parmi ses écrits : *Essai poétique* (1784); *Cythere* (1785); *Alémoires sur la famille Cibo et sur les monnaies de Massa-de-Lunegiano* (Pise, 1808); *Lettre sur les monnaies et les sequins de Pistoja* (Pise, 1813); diverses pièces de poésie et des opuscules en prose, etc.

VIANO, bourg du royaume d'Italie, province et district de Reggio-nell'Emilia, mandement de Scandiano; 2,300 hab.

VIARD (Pierre-Joseph, comte DB), général allemand, né à Bitch en 1655, mort en 1718. Il fit ses premières armes dans les guerres contre les Hongrois et contre les Turcs, parvint par sa valeur au grade de feld-marchal lieutenant, fut créé baron, puis comte de l'empire, et se signala plus tard aux batailles de Peterwaradin et de Belgrade, où, de l'avis du prince Eugène, il déclina de la victoire en chargeant la cavalerie turque. Dans le cours de sa carrière militaire, il assista pas à moins de cinquante batailles ou combats.

VIARD (Jules), journaliste français, né à Rouen, mort à Paris en 1865. Venu à Paris au sortir du collège, il tenta les hasards de la littérature, malgré l'opposition de sa mère, qui l'abandonnait à ses propres ressources. Dès lors, sa vie ne fut plus qu'une lutte incessante contre le besoin. Un des plus infatigables soldats de la petite presse et aussi un des plus disciplinés, il mit avec ardeur un talent réel, un esprit prompt et agressif au service d'opinions qui, sous le régime du second Empire, ne pouvaient, hélas! qu'en traverser sa carrière. Ah! s'il eût voulu rimer des cantates en faveur du prince et devenir, comme beaucoup de ses amis, un des journalistes de l'antichambre impériale!... Mais il était républicain, et le 2 décembre, en brisant sa carrière, ne put altérer sa foi politique. Ancien collaborateur de Proudhon au *Représentant du peuple*, il partageait les doctrines de l'illustre penseur. Il y resta fidèle jusqu'à la fin. Marié, père de plusieurs enfants, la misère ne le quitta plus, et quand il mourut, épuisé, ayant semé à tous les vents ses idées, dont les autres récoltaient les fruits, on dut ouvrir une souscription en faveur de ceux qu'il laissait après lui. Quant à sa mère, il fallut un jugement pour la contraindre à faire une pension alimentaire de 600 francs aux orphelins de son fils. Les œuvres de Jules Viard sont éparées dans la foule des journaux auxquels il a collaboré, le *Message*, l'ancien et le nouveau *Figaro*, les *Couilles*, le *Commerce*, le *Corsaire-Satan*, le *Mercure des théâtres*, *Rabelais*, l'*Opinion nationale*, etc. Il avait rédigé le *Travail*, puis le *Peuple*, à Dijon, et fondé à Paris, en 1856, *Politichelle à Paris*, feuille quotidienne dont il portait à lui seul tout le fardeau. Il y publia *Jonathas Miser*, sorte d'autobiographie pleine d'une tristesse résignée, mais poignante. On le rencontrait alors avec un beau petit garçon, mort depuis, son fils, et il disait en souriant : « C'est le petit Miser! »

Outre ses nombreux articles et un volume, les *Petites joies de la vie humaine*, plein d'a-mertume et de désillusion, on a de Jules Viard : *Pierrot marié*, pantomime en dix-huit tableaux; *Madame Mascartille*, opérette en un acte (Folies-Nouvelles, 1856); *Frontin malade*, comédie en un acte et en vers, en société avec M. Henri de La Madeleine (Odéon, 1858). Il avait en portefeuille un assez grand nombre de pièces de théâtre, qu'il ne put jamais parvenir à faire représenter, entre autres la *Vieillesse de don Juan* destinée à la Comédie-Française; la *Confrérie de la mort* et un vaudeville en cinq actes, qui devait être joué au théâtre du Palais-Royal et qui ne le fut point. On lui doit aussi un *Ali-nach des cocus*, qui n'est pas, il faut bien le dire, son plus beau titre littéraire.

VIARDEL (Cosme), médecin-accoucheur français qui vivait dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Quoiqu'il n'ait pas su se soustraire à l'empire des préjugés de son temps et qu'il soit tombé dans une foule d'erreurs, il se montra cependant observateur assez judicieux. Le seul ouvrage qu'il ait laissé à pour titre : *Observations sur la pratique des accouchements* (Paris, 1671, in-8°).

VIARDOT (Louis), littérateur français, né à Dijon en 1806. Fils d'un procureur général près la cour d'appel de cette ville, il per-

dit son père de bonne heure et vint achever ses études de droit à Paris, où il se fit inscrire au tableau des avocats. Un voyage qu'il fit en Espagne, vers l'année 1823, eut une influence décisive sur sa vocation. Laisant de côté le barreau, il se tourna vers les lettres et collabora à quelques journaux d'une opinion avancée, le *Globe*, le *National* et le *Sicte* (1836). En même temps, il écrivait ses premiers ouvrages et donnait un grand nombre de traductions de l'espagnol et plus tard du russe. La *Revue des Deux-Mondes*, la *Revue de Paris*, la *Liberté de penser*, l'*Artiste*, le *Musée des familles* et divers autres recueils périodiques l'ont compté ou le comptent encore au nombre de leurs collaborateurs. En 1841, il avait fondé avec Pierre Leroux et George Sand la *Revue indépendante*. Après l'incendie du Théâtre-Italien (salle Favart), dans la nuit du 13 au 14 janvier 1838, M. Louis Viardot avait été placé à la tête de cette scène importante avec M. Robert. Ils ouvrirent tous deux, dès le 30 du même mois, à la salle Ventadour; mais, le 2 octobre suivant, lors du passage de la troupe italienne au théâtre de l'Odéon, M. Louis Viardot resta seul directeur. Au bout d'un an, il se retira. Mlle Pauline Garcia, qu'il avait engagée et dont les débuts avaient eu lieu le 8 octobre 1838, devint sa femme. Il l'accompagna, depuis lors, dans ses tournées artistiques. Ce fut ainsi qu'il visita les diverses contrées de l'Europe et put étudier les musées d'Italie, d'Espagne, d'Angleterre, de Belgique, d'Allemagne et de Russie, sur lesquels il a publié des travaux curieux et intéressants. Il a été mis à même également de nous faire connaître les littératures de ces contrées et d'en traduire certaines productions.

On a de M. Louis Viardot, qui est membre de l'Académie espagnole et commandeur de l'ordre de Charles III : *Lettres d'un Espagnol* (1831, 2 vol. in-8°); *Essai sur l'histoire des Arabes et des Maures d'Espagne* (1832, 2 vol. in-8°); *Scènes de mœurs arabes* (1833, in-8°); *Etudes sur l'histoire des institutions et de la littérature en Espagne* (1835, in-8°), traduit en espagnol et en allemand; *Notices sur les principaux peintres d'Espagne* (1839, in-8°), ouvrage servant de texte aux gravures de la galerie Aguado; *Des origines traditionnelles de la peinture moderne en Italie* (1840, in-8°); une série de volumes qui a pour titre général : les *Musées d'Europe, guide et memento de l'artiste et du voyageur*, et qui comprend : les *Musées d'Italie* (1842, in-12); les *Musées d'Espagne, d'Angleterre et de Belgique* (1843, in-12); les *Musées d'Allemagne et de Russie* (1844, in-12), ouvrages de critique artistique, revus et considérablement augmentés dans des éditions nouvelles (1860, in-18), présentées sous des divisions différentes : *Italie* (1 vol.), *Espagne* (1 vol.), *Allemagne* (1 vol.), *Angleterre, Belgique, Hollande et Russie* (1 vol.). Cette série, à laquelle l'auteur a ajouté les *Musées de France* (Paris, 1855, in-12; 2^e édit., 1860, in-18), résume l'histoire de toutes les écoles artistiques; toutes les œuvres de quelque valeur y sont décrites, jugées, classées avec indépendance. Nous citerons encore : *Souvenirs de chasse* (1849, in-12; 6^e édit., 1854, in-18); *Histoire des Arabes et des Maures d'Espagne*, travail plus complet, plus achevé que l'*Essai* déjà cité (1851, 2 vol. in-8°); les *Jésuites jugés par les rois, les évêques et les papes* (1857, in-18); *Apologie d'un incrédule* (1869, in-8°, broch.); les *Merveilles de la peinture* (1870, 2 vol. in-18, dans la *Bibliothèque des merveilles*), etc. M. Louis Viardot a donné, en outre, diverses traductions fort appréciées : l'*Ingénieux hidalgo don Quichotte de la Manche*, de Cervantes, avec notes et notice sur la vie et les ouvrages de l'auteur (1836; nouv. édit., 1864, 2 vol. in-18); *Nouvelles de Cervantes* (1833; 2^e édit., 1857, in-12; 1864, in-18); *Histoire du soulèvement d'Espagne*, par le comte de Toreno (1833, 5 vol. in-8°); *Nouvelles choisies de Nicolas Gogol* (1853, in-18); *Tarass Boulba*, du même auteur (in-18); la *Fille du capitaine*, par Alexandre Pouchkine (in-18); *Poèmes dramatiques*, par Ivan Tourguenief (in-18); *Scènes de la vie russe*, par le même (in-18), avec la collaboration de M. Xavier Marmier; *Œuvres dramatiques de Pouchkine* (in-18), avec la collaboration d'Ivan Tourguenief, etc.

VIARDOT (Léon), peintre français, frère du précédent, né à Dijon en 1805. Elève de Picot et d'Ary Scheffer, il s'est fait une réputation de portraitiste distingué et a traité divers sujets de genre et de chasse; il a aussi abordé le genre religieux. Ses débuts au Salon de 1831 furent peu remarqués; mais, à celui de 1835, il obtint une médaille de 2^e classe. Nous rappellerons de lui les portraits de Mme de Souza, de M. Charles Ledru, Désiré Nisard, Leroy d'Étiolles, Donizetti, M. et Mme Louis Viardot (1831-1848); le Lieutenant-colonel Vaissier, peint de souvenir; M. Alphonse Karr (1857), et comme sujets de genre et de chasse : une *Dame corse*, le *Roi Cléphis*, le *Chien Sultan*, l'*Épée de Damoclès*, *Chevreuil défendant ses faons contre l'attaque d'un renard*, *Chiens d'arrêt se désaltérant au retour de la chasse*, *Tête de petit chien épagneul* (1836-1865). Comme sujets religieux, nous citerons : *Jésus guérissant la parente de Simon Pierre*

(1849), remarquable par la composition; le *Christ et la Samaritaine* (1859), appartenant au ministère d'Etat. On a encore de M. I. Viardot : *Tête de petite fille*, pastel (1865); le *Maraudeur surpris*, *Tête de chien d'arrêt* (1866); *Petit garçon montrant un geai mort*, *Chienne de chasse flairant une perdrix rouge* (1867); *Chienne de chasse et ses petits* (1868); *Tête de chienne d'arrêt* (1872); *Une rencontre* (1874); *Chiens d'arrêt et gibier mort*, *Chienne braque* (1875).

VIARDOT (Michelle-Pauline GARCIA, dame), femme de M. Louis Viardot, cantatrice française, née à Paris le 18 juillet 1821. Issue d'une célèbre famille de chanteurs italiens, elle eut pour père le fameux Manuel Garcia, mort en 1832; pour mère Joaquina Sitchés, qui, sous le nom de *Brionés*, tint les grands rôles de la scène espagnole; pour sœur la Malibran; pour frère le chanteur et professeur Manuel Garcia, deuxième du nom. Nous ne comptons pas d'autres parents moins rapprochés, qui se sont distingués plus ou moins dans l'art musical. On lui donna pour parrain le maestro Patèr, l'auteur du *Maître de chapelle*. Elle suivit, toute jeune, en Angleterre, aux Etats-Unis, au Mexique, sa famille, qui, sans aucun secours étranger, composait une troupe chantante. Othello, Yago, Desdemona, Emilia, ou bien Almaviva, Figaro, Rosina, Berta étaient représentés par le père et le fils Garcia, secondés par la mère et la sœur aînée. Un oncle était aussi de la partie et remplissait les rôles d'Elmiro et de Bartolo dans cet opéra de famille. Pauline Garcia ne pouvait encore aborder que les rôles d'enfants, et ce fut ainsi que, dans ce milieu favorable, sans presque s'en apercevoir, elle apprît la musique, se préparant à devenir elle-même, par la suite, une artiste hors ligne, tout à fait digne du nom des Garcia.

Elle n'avait encore que sept ans lorsqu'on la ramena en France. Après avoir eu pour maîtres de piano Meysenberg et plus tard le célèbre Liszt, elle fit l'essai de son talent aux concerts de Mme Malibran, sa sœur. Après la mort de son père, en 1832, elle vécut quelque temps à Bruxelles avec sa mère. En 1838, un voyage artistique qu'elle fit en Allemagne avec le fameux violoniste de Bériot, son beau-frère, lui donna la mesure de ses forces. L'année suivante, elle parut à Londres comme cantatrice de salon et obtint un succès tel, qu'on lui adressa les propositions les plus avantageuses pour entrer au théâtre; elle y céda et eut occasion de développer toutes les ressources de son talent dans son rôle de début, Desdemona, d'Othello, et dans la *Cenerentola*. Ce fut un véritable succès d'enthousiasme. Presque aussitôt elle prit le chemin de Paris, seul lieu où se donne la consécration de tout mérite artistique. Ses débuts à notre Théâtre-Italien eurent lieu dans les mêmes opéras au mois d'octobre 1839. Voici en quels termes Th. Gautier en rendit compte : « Une étoile de première grandeur, une étoile à sept rayons, a fait briller sa charnante leur virgine aux yeux ravies des dilettanti du Théâtre-Italien; un nom qui est une auréole luisait autour de cette jeune tête; le nom de Malibran Garcia, si heureusement morte au plus beau jour de sa vie, écarasée sous les fleurs et les couronnes du public. Cette préoccupation planait sur toute la salle, et l'entrée de Pauline Garcia était attendue avec une anxiété frémissante. Une salve d'applaudissements lui a montré, dès son premier pas sur la scène, que la gloire de sa sœur morte n'était pas oubliée et que la dynastie des Garcia régnait toujours sur les oreilles. » La débutante, avant même d'avoir ouvert la bouche, avait déjà un avantage énorme. De plus, elle était habillée avec un goût bien rare aux Italiens; elle avait laissé de côté les poses théâtrales, les gestes télégraphiques des actrices ordinaires; sa simplicité d'attitude, la finesse de ses mouvements, la sveltesse de sa taille, une certaine gaucherie juvénile lui constituaient, à défaut d'une beauté de nature, une beauté théâtrale très-satisfaisante pour l'illusion. La critique ne s'arrêta pas à une bouche trop épanouie peut-être, lorsqu'il en sortit cette voix qui est un des instruments les plus magnifiques qu'il soit possible d'entendre. « Le timbre en est admirable, disait Th. Gautier, ni trop clair ni voilé; ce n'est pas une voix métallique comme celle de Grisi; mais les tons du médium ont je ne sais quoi de doux et de pénétrant qui remue le cœur. L'étendue est prodigieuse... Sa méthode est celle de Garcia, c'est tout dire. Elle a toute cette ampleur qui met l'auditeur à l'aise, en ne lui faisant jamais craindre d'accident dans le trait. Sa voix est merveilleusement posée, l'intonation pure et juste. La note est toujours attaquée avec une grande netteté, sans hésitation ni port de voix; cette dernière qualité est rare et précieuse. Elle est excellente musicienne; son oreille délicate et exercée se préoccupe avec justesse des détails de l'accompagnement... » On vanta aussi sa belle diction, sa parfaite entente de la valeur des mots, sa pantomime expressive. Son succès fut complet, et Lablache embrassa paternellement Desdemona devant le public enthousiaste, sous les yeux duquel il venait de la poignarder et qui la redemandait à grands cris.

Après le blanc suaire de Desdemona, la robe grise de Cendrillon; après la création tragique, la musique où tout rit, où tout chante! Quelle audace ne fallait-il pas pour franchir cette distance pleine de dangers! Pauline Garcia se montra une Cendrillon accomplie, espiègle, petite fille et jeune chatte. Sortie triomphante de deux personnages si différents, la sentimentale héroïne de Shakespeare et la pétulante caillotte de Ch. Perrault, elle était désormais toujours sûre de vaincre. Aux côtés de Lablache, de Rubini, de Tamburini, de la Grisi et de la Persiani, sur cette scène illustrée par tous les siens, devant ce parterre habitué à saluer de ses bravos aristocratiques les plus grands artistes, à ne vouloir dans son Olympe que des dieux et des déesses, ce fut avec un égal succès qu'elle aborda tour à tour la *Doña del Lago*, la *Gazza ladra*, *Tancredi*, le *Barbier de Séville*, où elle remplit le rôle de Rosine (1841-1842).

La jeune cantatrice brûlait de paraître dans le personnage d'Arasce de *Semiramide*, tout plein encore des souvenirs de sa sœur Malibran, dont il avait été un des grands succès. Elle l'aborda le 11 octobre 1842 et fut couverte d'applaudissements dans le duo d'Arasce et de Semiramis, chanté par elle et par la Grisi. Mariée en 1840 à M. Louis Viardot, qui venait de quitter la direction du Théâtre-Italien, elle crut utile à sa renommée de quitter Paris. Cette union avait trompé bien des espérances et suscité des envieux aux nouveaux époux. Ils partirent pour l'Italie. Mme Viardot ne devait nous revenir qu'après avoir pris possession de toutes les scènes italiennes de l'Europe, excepté de l'Italie pourtant, où elle ne se montra que comme simple spectatrice. Elle fut successivement applaudie à Madrid, à Vienne, à Berlin, à Saint-Petersbourg, à Moscou, à Edimbourg, à Dublin et à Londres. Dans cette dernière ville, les *Huguenots* furent un de ses plus beaux triomphes. A Paris, ce furent de nouveaux transports quand elle reparut dans le rôle de Fidès du *Prophète*, qu'elle créa avec tant d'art et de sentiment, tant d'énergie et de passion, le 16 avril 1849. Elle a été spécialement appelée à jouer ce rôle aux théâtres de Berlin, de Saint-Petersbourg et, en 1851, à Londres, au moment de l'Exposition universelle. A l'Opéra, Mme Viardot a encore créé (16 avril 1851) le rôle de Sapho dans la *Sopho* de Gounod, qu'elle a composé d'une façon sculpturale et tout antique. En 1860, elle a chanté l'*Orphée* de Gluck, au Théâtre-Lyrique, et s'y est montrée l'une des meilleures tragédiennes de notre temps. Cette tentative, qui mit le sceau à sa célébrité, avait toutes chances pour échouer. Chanter la musique de Gluck en 1860! à un public parisien, si bien préparé à entendre les excentricités des Offenbach et des Hervé!... La grande artiste est sortie cent fois victorieuse des cent représentations d'*Orphée*. Devant un pareil résultat, l'éloge deviendrait un banal. Michel et écrit quelque part : « On sait combien ces premiers sujets sont obligés, par leur art même, à une vie laborieuse et sérieuse. Ce don divin leur est vendu au prix d'une grande abstinence de la plupart des plaisirs. Le jour où le monde plus sage rendra le sacerdoce aux femmes, comme elles l'eurent dans l'antiquité, qui s'étonnerait de voir marcher à la tête des pompes nationales la bonne, la charitable, la sainte Garcia-Viardot? »

Outre les opéras que nous avons cités dans le cours de cet article, Mme Pauline Viardot a joué encore l'*Iphigénie* de Gluck, le *Don Giovanni* de Mozart (donna Anna et Zerline), la *Norma*, la *Somnambule* et le *Roméo des Capuleti* de Bellini, la *Favorite* et *Maria di Rohan* de Donizetti, Isabelle et Alice de *Robert le Diable*, Valentin des *Huguenots* de Meyerbeer, *Il Trovatore*, *Lady Macbeth*, en un mot tout le répertoire classique et courant. Sans être engagée, dans ces dernières années, à aucun théâtre, elle a donné, sur diverses scènes, d'assez fréquentes représentations. C'est surtout sur les programmes des concerts de charité que son nom a souvent paru. Elle a même, par complaisance, remplacé au Théâtre-Italien n'en a pas moins, aussi bien que nos autres grandes scènes lyriques, tenu éloignée, on ne sait pourquoi, une cantatrice de ce mérite, alors qu'elle était dans toute la vigueur d'un talent admirable. Comment et par quel concours de circonstances a-t-il été possible de laisser à peu près exclusivement aux Anglais, aux Allemands, aux Russes et aux Irlandais la jouissance de l'entendre, et quand l'Europe entière, mieux avisée que nous, l'applaudit, pourquoi en sommes-nous réduits à l'entrevoir seulement de loin en loin?

Pianiste hors ligne, musicienne instruite, Mme Viardot parle avec facilité le français, l'italien, l'espagnol, l'allemand et l'anglais; elle dessine avec beaucoup de talent et enseigne son art avec une méthode parfaite. Sa voix est une des plus belles voix de mezzo-soprano que l'on connaisse. Nous avons déjà parlé de son étendue et de sa souplesse. On lui a reproché du mauvais goût, un chant forcé et plein d'exagération; mais cette critique nous paraît peu sérieuse. On a parlé aussi de la mauvaise qualité de sa voix, contre laquelle elle aurait toujours eu

à lutter. Il faut croire qu'elle a bien lutté en effet et qu'elle a vaincu, puisque ses admirateurs sont si nombreux aujourd'hui. Fétis, il est vrai, ne semble pas être du nombre de ces derniers; car, fait incroyable, il n'a pas daigné parler de cette inimitable artiste dans sa *Biographie universelle des musiciens*. Il y a des grincheux partout, mais principalement dans le domaine de la musique, qui adoucit les mœurs. »

On doit à Mme Pauline Viardot quelques compositions musicales, parmi lesquelles on cite l'*Ogre*, opérette dont le livret est du romancier russe Tourguéneff et qui fut représentée chez elle, à Bade, en 1868; le *Dernier magicien*, opéra en deux actes, exécuté chez la grande-duchesse de Saxe-Weimar, en 1869.

VIAREGGIO, ville du royaume d'Italie, province, district et à 26 kilom. E. de Lucques, ch.-l. de mandement, sur la mer Tyrrhénienne, où elle a un petit port de commerce; 18,000 hab. Place forte. Fabrication de toiles à voiles. Commerce assez actif; cabotage; bains de mer. Cette ville était jadis l'entrepôt de tout le commerce de Lucques.

VIARIGI, bourg du royaume d'Italie, province d'Alexandrie, district de Casale, mandement de Montemagno; 2,400 hab.

VIAS (Balthazar de), poète latin moderne, né à Marseille en 1587, mort en 1667. Dès sa première jeunesse, il montra les plus étonnantes dispositions pour la poésie latine. A dix-neuf ans, il publia, sous le titre de *Henricæ*, un recueil dont Henri IV avait accepté la dédicace. Devenu assesseur de Marseille, il assista en cette qualité aux états généraux de 1614, fut nommé l'année suivante gentilhomme de la chambre et plus tard conseiller d'Etat. On a encore de lui : *Astræ apologia* (1609); *Genialis Erato* (1620); *Iuppiter obessa et expeditio in Italiam* (1658); *In Nicol. Cl. Fabricium de Peiresce epicedion* (1642); *Charitum libri tres* (1660), recueil d'*Idylles*. Toutes ces poésies se distinguent généralement par l'esprit et la facilité.

VIASMA ou **VIAZMA**, ville de la Russie d'Europe, dans le gouvernement et à 163 kilom. N.-E. de Smolensk, sur la petite rivière de son nom; 12,000 hab. Fabrication importante de pain d'épice estimé. Commerce de lin, chanvre et graines. Viasma était autrefois l'appanage des princes de Smolensk; il y fut signé, en 1634, un traité par lequel Michel Romanov renonça à toute prétention sur la Pologne, l'Esthonie, la Livonie et la Courlande.

VIASSA, fameux pénitent indien, auteur des commentaires des *Védas*, commentaires qui ont pour objet de rendre intelligibles ces livres si mystérieux, et les seuls que les brahmes modernes les plus savants soient en état d'expliquer. Non-seulement on n'a aucun renseignement biographique, mais on ne sait même pas à quelle époque il a existé, ni jusqu'où l'on doit faire remonter l'apparition de ses commentaires.

VIASSOLO (J.-B. Frédéric), poète dramatique italien. V. FÉDERICI.

VIATEUR s. m. (vi-a-teur — lat. *viator*; de *via*, chemin). Voyageur. « Vieux mot.

— Antiq. rom. Officier subalterne chargé d'aller convoquer à domicile les sénateurs et les magistrats, quand il devait y avoir une séance du sénat. « Nom donné aux appariteurs des tribuns du peuple et des édiles plébéiens, chargés d'appeler les citoyens aux comices ou devant les magistrats.

— Mythol. rom. Surnom de Mercure.

— Encycl. Antiq. rom. Le *viateur* était attaché à la personne d'un magistrat et devait exécuter ses ordres; il exerçait donc un office analogue à celui du hôteur (v. ce mot). Le mot *viateur* venait de *via* (route), et il était appliqué à ces officiers ou fonctionnaires parce qu'ils étaient surtout employés à porter des messages. Ainsi, dans les premiers siècles de Rome, des *viateurs* attachés au sénat avaient mission d'aller convoquer à domicile les membres de cette assemblée, quand il devait y avoir séance, et d'appeler le peuple aux comices. Vers la même époque, les principaux magistrats de la république avaient tout à la fois des *viateurs* et des hôteurs. Nous voyons plusieurs fois mentionnés chez Tite-Live les *viateurs* d'un dictateur ou ceux des consuls. Mais plus tard les *viateurs* ne se trouvent attribués qu'à certains magistrats, à ceux qui avaient la *potestas* et non l'*imperium*, tels que les tribuns du peuple, les censeurs, les édiles. Ils étaient, en un mot, les officiers, les appariteurs de tout magistrat qui, sans avoir le pouvoir suprême, possédait cependant le droit d'arrêter, le *ius prendendi*. Suivant quelques érudits, chaque tribun du peuple, chaque censeur, chaque édile n'avait qu'un *viateur*. Suivant d'autres, il n'est pas possible de fixer le nombre des *viateurs* attachés à la personne de chacun de ces magistrats; mais chacun d'eux en avait un seul qui exerçait le droit d'arrêter, de lier les personnes dont l'arrestation était ordonnée. De là vint que ce *viateur* spécial fut quelquefois appelé hôteur. Du reste, il paraît assez probable que les écrivains de l'antiquité ont assez souvent confondu les hôteurs et les *viateurs*; cette confusion aura été la cause de

l'obscurité qui règne sur certains points des fonctions que les *viateurs* furent appelés à remplir.

VIATIQUE s. m. (vi-a-ti-ke — lat. *viaticum*; de *via*, chemin). Argent, provisions que l'on donne à quelqu'un pour faire un voyage : *On lui a donné 200 francs pour son viatique*. *Il est venu à Paris avec une somme de 11 francs pour tout viatique*.

— Antiq. rom. Argent, meubles, vêtements et esclaves que l'on donnait aux magistrats envoyés dans les provinces. « Pièce de monnaie qu'on mettait dans la bouche des morts, pour payer leur passage au nautonier des enfers.

— Anc. cout. Impôt qu'on percevait sur les voyageurs, les véhicules et les bêtes de somme qui suivaient certaines routes.

— Liturg. Sacrement de l'eucharistie administré à un malade en danger de mort : *Demandez le VIATIQUE. Recevoir le VIATIQUE. Porter le VIATIQUE à un malade. « Communier en viatique*, Recevoir le viatique.

— Encycl. Antiq. rom. Chez les anciens Romains, lorsqu'un magistrat, préteur, consul ou questeur, était envoyé dans une province, le trésor public faisait les frais de son voyage. C'est ce qu'on exprimait en disant que l'Etat fournissait le *viatique*, et l'on entendait par là tout ce qui est nécessaire à une personne en voyage, les provisions de bouche, les mules, les tentes, la vaisselle, etc. Pour n'avoir pas à s'embarrasser de ces détails divers, l'Etat faisait marché avec des entrepreneurs qui, moyennant une somme convenue d'avance et payée par le Trésor, pourvoient au *viatique* des magistrats en voyage. Il semble résulter de ce que disent les anciens que la partie la plus coûteuse du *viatique* était la fourniture des mules et des tentes. Jules César introduisit quelques modifications dans le système employé jusqu'à lui pour le *viatique*, et Auguste décréta qu'une somme fixe serait donnée aux magistrats partant dans les provinces, pour les frais de leur voyage; dès lors, les entrepreneurs du *viatique* cessèrent d'exister.

— Liturg. On nomme *viatique* la communion des mourants, parce qu'elle est destinée à leur donner la force nécessaire pour faire le grand voyage et passer à la céleste patrie. Jésus-Christ a dit : « Ma chair est véritablement une nourriture, et mon sang un breuvage; c'est le pain qui descend du ciel... Quiconque en mangera vivra éternellement. » Pour les catholiques qui croient fermement qu'en cet endroit le Sauveur parlait de l'eucharistie, c'est une croyance établie qu'il n'est jamais plus nécessaire de recevoir ce sacrement qu'au moment de la mort, puisqu'il est pour eux le principe et le gage de la vie éternelle. Mais les protestants, qui soutiennent que les paroles de Jésus-Christ doivent être prises dans un sens figuré, que son corps et son sang ne sont point réellement dans l'eucharistie, qu'on ne les reçoit que par une communion spirituelle, les protestants, disons-nous, persuadés que la réception de l'hostie consacrée, faite par une seule personne n'est pas une communion, ont supprimé l'usage de porter les sacrements aux malades. Cependant cet usage était fort ancien dans l'Eglise. Saint Julien nous apprend qu'au IV^e siècle, lorsqu'on avait consacré l'eucharistie, dans les assemblées chrétiennes, et que les assistants y avaient participé, les diacres la portaient aux absents, c'est-à-dire aux malades. Nous savons encore par Tertullien et par saint Cyprien qu'au III^e siècle les fidèles, toujours exposés au martyre, emportaient avec eux l'eucharistie et la conservaient, afin de la prendre en *viatique* et de puiser dans cet aliment les forces dont ils avaient besoin pour confesser Jésus-Christ dans les tourments. Les chrétiens étaient donc alors bien persuadés que le corps et le sang de Jésus-Christ sont toujours présents dans l'eucharistie, et qu'une réception faite en particulier n'est pas moins une communion que quand on la fait en commun.

On sait que les malades, pour recevoir le *viatique*, sont dispensés de l'obligation d'être à jeun, c'est-à-dire de n'avoir rien bu ni mangé dans la journée. Il y a des Pères de l'Eglise et des conciles qui ont nommé *viatique* trois sacrements que l'on administrait aux mourants pour assurer leur salut : 1^o le baptême, quand on le donnait à des catéchumènes qui ne l'avaient pas encore reçu; 2^o la pénitence ou l'absolution, à l'égard de ceux qu'on réconciliait avec l'Eglise, à l'article de la mort; 3^o l'eucharistie administrée aux malades.

VIATKA, rivière de la Russie d'Europe. Elle prend sa source dans la partie septentrionale du gouvernement de son nom, à 31 kilom. N.-E. de Glazov, coule d'abord au N., puis au S.-O., tourne enfin au S.-E., sert de limite entre les gouvernements de Viatka et de Kazan, et se jette dans la Kama, à 14 kilom. S. de Mamadiche, après un cours de 970 kilom.

VIATKA, ville de la Russie d'Europe (Russie orientale), au confluent de la Viatka et de la Klinovitzka, à 1,460 kilom. E.-S.-E. de Saint-Petersbourg, par 58° 24' de latit. N. et 47° 19' de longit. E.; chef-lieu du gouvernement de son nom; 12,000 hab. Archevêché

cour d'appel, séminaire, gymnase; fabriques de savon, tanneries, etc.; commerce de grains, lin, huile, suif, miel, cire, etc., avec Arkhangel, Saint-Petersbourg et Astrakhan. Cette ville, entourée de murailles et flanquée de tours, est assez bien bâtie. Son principal édifice est la cathédrale, au riche sanctuaire. Les Tartares l'appelaient *Naougrad*, probablement parce qu'elle était habitée depuis 1181 par une colonie venue de Novgorod. Avant l'arrivée de ces colons, Viatka était déjà puissante et habitée par un peuple de race tchoude, que les Novgorodiens vainquirent. En 1391, un prince tartare, nommé Bektouch, fut envoyé par Takhtamych, kan de la Grande-Horde, avec une armée puissante; il massacra ou soumit les habitants de cette ville, dont quelques-uns se rachetèrent. En 1454, le grand-duc Vassili Dmitriévitch fit d'inutiles tentatives pour les soumettre; mais son successeur réunit toute cette contrée à sa principauté de Moscou.

VIATKA (GOVERNEMENT DE), division administrative de la Russie, entre les gouvernements de Volodga au N., de Kostroma à l'O., de Nijni-Novgorod au S.-O., de Kazan au S., d'Orenbourg et de Perm à l'E.; 143,014 kilom. carr., 250 kilom. sur 450; 2,150,000 hab., tant Russes que Tartares, Tcheremisses, Tchourachches, Votjaks, etc. Il est divisé en dix districts. Sa surface, en général montagneuse et boisée, renferme un grand nombre de marais, dont quelques-uns sont d'une étendue considérable. Il est arrosé par la Viatka et ses affluents, la Kholmoutza, la Tcheptza, la Kilnäs, la Moloma, la Letka, la Kobra et la Velikaïa; la Kama et ses affluents, la Kima, la Pariche et l'Ij; la Chouranka, la Kedache, l'Assen, l'Iche, la Saf, etc. Le climat est très-froid au nord et assez doux au sud, mais partout salubre. On y recueille toutes les espèces de céréales, du lin, du chanvre, des légumes, etc. Le bois abonde partout; mais la principale richesse du pays consiste dans l'élevé du bétail. La chasse aux animaux sauvages, à cause de leurs fourrures, y est aussi assez importante; il en est de même de la pêche. On y trouve des mines de fer, de cuivre et de houille, des carrières de pierre et de talc, de la terre à potier, etc. L'industrie consiste en un petit nombre de fabriques de toiles, draps, cuirs, savon, parchemin et armes à feu, des fonderies de fer et de cuivre, des verreries, des distilleries d'eau-de-vie de grain. Les habitants des parties méridionales s'occupent particulièrement d'agriculture et de l'exploitation des mines, et ceux du Nord de la construction des bateaux, de la fabrication de nattes, d'ustensiles de bois, et de la chasse. Les habitants sont vigoureux et robustes et le bien-être est à peu près général.

VIATRE (SAINT-), village et commune de France (Loir-et-Cher), cant. de Salbris, arrond. et à 24 kilom. de Romorantin; 1,250 hab. L'église paroissiale est remarquable par son ancienneté, par sa crypte du vi^e siècle et par un tremble qui sort extérieurement d'un pilier de l'église et qui passe pour avoir été planté par saint Viatre; un des piliers de l'église, renfermant le cercueil de ce saint, paraît avoir été construit au vi^e siècle.

VIAU (Théophile DE), poète français, né à Boussières-Sainte-Radegonde, dans l'Agénois, en 1590, mort à Paris en 1626. Le Père Garasse, son ennemi intime, dit qu'il s'appelait *Viaud* et que son père était cabaretier à Clairac. Il est constant, au contraire, que la famille de Théophile avait de nobles antécédents; son aïeul avait rempli la charge de secrétaire auprès de la reine de Navarre; son oncle avait été gouverneur de Tournon sous Henri IV; son père, après s'être distingué à Bordeaux comme avocat, se réfugia à Boussières, de peur d'être inquiété à cause de sa religion; il était huguenot; les ennemis du poète ne l'oublieraient jamais, et ce fut une des causes de ses malheurs. Dans son *Apologie*, Théophile, s'adressant au Père Garasse, lui dit : « Cette demeure que toi tu appelles une taverne, plusieurs courtisans, et de la meilleure noblesse, ont daigné la visiter, et traités frugalement, selon notre modeste revenu, pendant quelques jours, ils s'en sont allés au moins sans rien payer. » Le père de Théophile était un lettré; il cultivait les langues grecque et latine. Probablement, il en donna le goût à son fils; car celui-ci, dès la plus tendre enfance, montra des dispositions littéraires. Il fit sa philosophie à Saumur et vint ensuite chercher fortune à Paris en 1610; il avait vingt ans et fut immédiatement attaché à la maison du duc de Montmorency. Son esprit lui valut beaucoup de succès. De fait, cet esprit était très-subtil et très-prompt, vif aux réparties et amoureux de la dispute. On rechercha le jeune homme dans les meilleures sociétés, mais principalement dans celles qui se piquaient de quelque connaissance en l'art des vers. Théophile de Viau, dès les premiers temps de son séjour à Paris, se lia avec Balzac; leur amitié dura peu. Au retour d'un voyage dans les Pays-Bas, que les deux confrères avaient fait bras dessus bras dessous, la rupture eut lieu, on ne sait trop pourquoi. Théophile accusa Balzac de s'être montré envieux, colére et vindicatif : « Votre visage et votre mauvais naturel retiennent quelque chose de leur première pauvreté... Je suis bon et obligeant; vous

êtes lâche et malin, et je crois que vous suivrez toujours vos inclinations et non les miennes. Je ne me repens pas d'avoir pris autrefois l'épée pour vous venger du bâton; il ne tint pas à moi que votre affront ne fût effacé; c'est peut-être alors que vous ne me crûtes pas bon poète, parce que vous me vîtes trop bon soldat. Je n'allègue point ceci par aucune gloire militaire ni pour aucun reproche de votre poltronnerie, mais pour vous montrer que vous devriez vous taire de mes défauts, puisque j'avais toujours caché les vôtres. » Le dernier trait est cruel. « Après une très-exacte recherche de ma vie, il se trouvera que mon aventure la plus ignominieuse est la fréquentation de Balzac. »

Balzac n'ayant répondu que par des généralités, on ne sait trop quel fut le sujet de leur querelle; cette histoire même de coups de bâton et de coups d'épée dont parle Théophile n'a jamais été bien éclaircie.

Lorsqu'il reparut à Paris après son excursion en Hollande, il fit pour la cour plusieurs ballets, devises et mascarades, où il y a de beaux passages et des inventions tout à fait dans le sentiment de l'époque. Les deux seuls ouvrages que Théophile ait écrits pour la scène sont : *Pasiphaé*, tragédie qui n'a pas été jouée, et *Pyrame et Thisbé* dont deux vers sont restés célèbres :

Le voilà ce poignard qui du sang de son maître
S'est souillé lâchement; il en rougit, le trahit!

C'est d'un mauvais goût absurde, mais il y a ça et là dans cette pièce des vers d'une belle couleur, des morceaux entiers écrits avec verve, et il faut se souvenir qu'à cette époque le théâtre était tout à fait dans l'enfance. Théophile, avec son humeur fantasque, son imagination déréglée, n'était nullement créé pour le genre dramatique, qui demande moins de la fantaisie qu'une certaine mesure et un goût sévère. Le goût l'aurait peut-être empêché de se livrer à cette époque dans la jeune noblesse. Du côté de la morale, il ne valait ni plus ni moins, à coup sûr, que les courtisans qu'il fréquentait; mais ceux-ci, pour la plupart, avaient l'excuse de leur richesse et de leur grande situation; le clergé ne se serait pas hasardé à regarder de trop près dans la vie de ces fils des premières familles de France. Ce fut ce pauvre Théophile, compagnon habituel de leurs débauches, qui paya pour eux. Il aimait la bonne chère, c'est lui-même qui l'avoue, et cette prédilection est très-excusable. Au sortir de l'école, il s'était laissé aller à une passion déréglée pour les femmes; ses mœurs, toujours de l'aveu qu'il en a fait, avaient besoin de discipline.

Dans cette disposition d'esprit et au milieu de l'existence dissipée qu'il menait, il réussissait beaucoup mieux l'épigramme, la satire, l'ode érotique et la poésie légère que la tragédie. Quelques morceaux licencieux, que l'on disait de lui, et qu'il ne désavouait pas, couraient sous le manteau. A plusieurs reprises il avait été admonesté; on lui conseillait de ne plus écrire dans ce genre, sans qu'il en fût nul compte.

Le 4 juin 1619, des lettres de cachet portant commandement au poète de sortir du royaume lui furent signifiées par le chevalier du guet. Quelle était la cause de cet exil? Matthieu Molé, dans son projet d'interrogatoire, parle de débauches continuelles, d'impudences, d'accusations de corrompre la jeunesse et la cour, de publications licencieuses; mais la vraie raison de la sentence n'était pas là. De tous côtés, en ce temps singulier, les recueils obscènes circulaient et s'imprimaient secrètement. Le gouvernement ne s'en inquiétait pas outre mesure. Ce qu'il craignait par-dessus tout, c'était les libelles diffamatoires où le roi et ses favoris étaient tournés en ridicule. Ces sortes de pamphlets n'étaient pas rares non plus; il en parut quelques-uns de très-vifs contre le duc de Luynes, et comme Théodore de Viau avait la réputation d'un moqueur très-spirituel, il est probable qu'on les lui imputa. Vainement il protesta dans une ode adressée à M. de Lozières :

J'aime bien mieux ne dire mot
Du plus infâme et du plus sot
Et me sauver dans le silence,
Que d'exposer mal à propos
A l'effort d'une violence
Ma renommée et mon repos.

Malgré sa protestation, il fut contraint de se soumettre; mais il ne voulut pas quitter la France et se cacha d'abord à Boussières, d'où, ne se trouvant pas en sûreté, il gagna Montpelliér, comptant se réfugier chez un disciple de Vanini, le baron de Panat. Ce baron, coreligionnaire du poète en épicurisme, ne voulut point être dérangé dans son repos. Il somma, les armes au poing, son hôte de déguerpir. Serré de près, Théophile se réfugia dans les recoins les plus abrupts des Pyrénées, où il vécut parmi les montagnards et les ours, entouré de précipices et non loin des nuages. A la fin, la persécution se calma. Grâce à l'intercession du duc de Montmorency, le poète put passer l'hiver sous le toit paternel; mais il n'était pas corrigé, et, passant par Agen pour y voir exorciser une fille, il eut l'imprudence d'attirer l'attention sur lui en se moquant des exorcistes et en disant que s'il était incertain qu'il y eût un Dieu, au moins était-il bien sûr qu'il n'y avait pas de

diable; il faillit se faire tuer sur place par les fanatiques ameutés. Une autre fois, dans une excursion qu'il fit en Touraine, il faillit encore se faire lapider, en refusant de se découvrir devant une procession. Amené devant un magistrat de robe longue, il eut la satisfaction de voir l'affaire s'arranger; mais on le voyait avec déplaisir se rapprocher de Paris et il regut l'ordre de s'expatrier. Passé en Angleterre, il essaya vainement d'y prendre du service; Buckingham, à qui il était recommandé, ne voulut rien faire pour lui. Heureusement, une ode qu'il adressa à Louis XIII le fit rentrer en grâce; son exil n'avait guère duré que deux années. Dès son retour, voyant que c'était surtout le protestant après lequel on s'acharnait en lui, il résolut de se convertir; il assista aux conférences du Père Athanasie, du Père Arnoux, confesseur du roi, du Père Seguirand et abjura la foi de ses pères, sans en devenir pour cela plus religieux. Il vivait tranquille depuis quelque temps, lorsque parut le fameux *Parnasse satirique* (1622). Ce recueil, destiné à faire tant de bruit, s'était, à l'origine, débité sous le manteau, comme tous les livres de ce genre. Ce n'était d'ailleurs pas une nouveauté; on avait précédemment publié, avec le concours de Malherbe et de Bertaut, un premier *Parnasse* tout à fait inoffensif. Celui-ci était un choix de pièces licencieuses des meilleurs auteurs, et la cupidité des libraires mit en vedette le nom de Théophile. Celui-ci d'abord se défendit énergiquement; mais il est certain que beaucoup de pièces, et des meilleures, étaient de lui (v. PARNASSE). Parmi les autres, il y en avait dont le style était reconnaissable et trahissait leurs auteurs. Tous furent poursuivis. On condamna Théophile à être brûlé vif, Berthelot à être pendu et étranglé, Colletet au bannissement pour neuf ans. L'arrêt, pour ce qui regardait Théophile de Viau, ne fut exécuté qu'en effigie. Le malheureux poète, caché par ses amis, se vit traqué par tous ceux qui l'avaient haï. Il fut obligé de recommencer ses courses éternelles par monts et par vaux. Le 18 août parut un gros volume lancé contre lui par le Père Garasse. Cette inimitié venait d'une discussion que Théophile avait soutenue autrefois contre l'auteur du pamphlet et contre le Père Cotton; ses adversaires ne le lui avaient jamais pardonné.

Le roi et le parlement lui eussent peut-être montré moins de rigueur et il aurait pu s'échapper; mais le Père Voisin et le lieutenant Le Blanc ne lui permirent pas l'évasion. Les espions furent bientôt sur la trace de l'accusé et eurent le secret de sa retraite. Il fut surpris au Catelet et conduit de Saint-Quentin à Paris. Il fit son entrée en ville le 28 septembre, entouré d'archers, et passa le seuil de la Conciergerie au milieu d'une foule stupide accourue pour le contempler. Il fut installé dans le cachot qui avait reçu Itavallac. Mais alors la grâce le saisit; on sait combien le malheur trempe certaines âmes. Théophile éprouva cette impression bienfaisante et de son séjour dans la prison date pour lui une nouvelle vie. A tout prendre, il n'était pas heureux; son corps était rongé par les maladies qu'il avait contractées; sa bourse était vide, sa renommée chancelante et peu enviable, puisque c'était celle d'un corrupteur d'esprits. Il se mit à lire Platon, et cette initiation au christianisme fut complétée par l'étude qu'il fit des œuvres de saint Augustin. Son talent s'accrut dans la méditation solitaire; sa prose devint plus ferme, ses conceptions poétiques plus élevées.

Pendant qu'il était retenu sous les verrous, la calomnie allait bon train. Six mois se passèrent sans qu'il pût réussir à se faire entendre. Malgré les recommandations du procureur général, on continua à lui faire subir toutes sortes de mauvais traitements. Le Père Garasse ne cessait de l'accabler sous des écrits injurieux; Balzac aussi se mit de la partie. Enfin, le 1^{er} septembre 1625, le procès du poète, qui fut un des gros procès du temps, eut un dénouement. La sentence bannissait Théophile à perpétuité, ordonnait la confiscation de ses biens et lui accordait quinze jours pour sortir du royaume. Théophile reclama de l'argent, un équipage, et pendant qu'on rejetait sa demande, profitait de ce sursis pour se cacher chez le duc de Montmorency, qui lui offrit un asile et parvint à obtenir qu'il restât près de lui sans être inquiété. La belle saison s'écoula pour lui à Chantilly et dans le château de Selles, en Berry. Il se mit à revoir ses anciennes œuvres, à en composer de nouvelles; mais il ne jouit pas longtemps de ce repos. Il mourut, à son retour à Paris, dans l'hôtel du duc, après une courte maladie.

Les œuvres de Théophile de Viau se composent d'un certain nombre d'odes, parmi lesquelles la plus connue est l'*Ode à la solitude*, où se trouvent de fort belles inspirations; d'épigrammes, d'improvisations, de madrigaux, le tout recueilli sous le titre d'*Œuvres de M. Théophile* (1621, in-8°); à ce recueil étaient joints un *Traité de l'immortalité de l'âme* et un conte, *Larissa*. Une seconde partie, comprenant des poésies diverses, des odes, des sonnets, des élégies, la tragédie de *Pyrame et Thisbé* et des fragments d'une *Histoire comique*, parut en 1623 (in-8°); une troisième partie (1624, in-8°) ne contient qu'un petit poème et diverses pié-

ces relatives à son procès, entre autres son *Apologie*, adressée au Père Garasse. Les trois parties ont été réunies en 1626 (Paris, in-8°) et il en parut une seconde édition (Lyon, 1630) plus complète; celle-ci contient une intéressante lettre du poète à Balzac. Scudéry en donna une autre précédée d'une préface et d'une pièce de vers intitulée le *Tombeau de Théophile*, où il défend vigoureusement la mémoire de son ami; il ordonna même au lecteur d'éprouver une vive admiration, sous peine d'avoir affaire à lui. Mairet a édité les *Nouvelles œuvres de M. Théophile* (Paris, 1641, in-8°), composées surtout de la correspondance française et latine du poète, quatre-vingt-seize lettres, la plupart fort remarquables. La dernière édition, qui résume toutes les autres, a été donnée par M. Alleaume dans la *Bibliothèque étrennienne* de Jannet (Paris, 1856, 2 vol. in-12).

Théophile, à l'époque où il vécut, eut beaucoup d'admirateurs et fonda même une petite école. Mairet, Scudéry, Pradon, se firent une gloire de l'imiter. « Dans ma jeunesse, dit Saint-Evremond, on l'admirait, malgré ses irrégularités et ses négligences, qui échappaient au peu de délicatesse des courtisans de ce temps-là. Je l'ai vu décrié depuis par tous les versificateurs, sans aucun égard à sa belle imagination et aux grâces heureuses de son génie. » Selon M. Alleaume, dans sa *Notice* : « Dans les sujets amoureux, le poète est fade ou déclamateur; la passion ne se fait pas sentir dans ses vers, si ce n'est lorsque la volupté vient les animer, et, par un contraste qui est dans la nature de l'homme, ce voluptueux a quelque chose de sombre dans l'imagination. Il a des traits gracieux, et son imagination vive plait comme une physiognomie irrégulière, mais expressive. » Parmi les critiques qui se sont occupées de Théophile de Viau, on doit citer Th. Gautier, qui lui a consacré dans les *Grotesques* quelques pages du sens le plus droit et de la plus brillante couleur.

VIAUR, rivière de France. Elle prend sa source dans le département de l'Aveyron, entre Rodez et Millau, au pied du signal du Pal, coule à l'O., separe le département de l'Aveyron de celui du Tarn et se jette dans l'Aveyron, après un cours sinueux de 162 kilom. La vallée du Viaur offre un grand nombre de sites pittoresques.

VIAZIGA s. m. (vi-a-zi-ga). Art culin. Mets russe, composé de tendons d'esturgeon deséchés.

VIAZMA, ville de la Russie d'Europe. V. VIASMA.

VIBERT (Joseph-Victor), graveur français, né à Paris en 1789, mort en 1860. Il travailla successivement dans les ateliers du Defresne, Pauquet, Hersent et Richomme, obtint en 1828 le grand prix de Rome et, après avoir passé cinq ans en Italie, devint professeur de gravure à l'Ecole des beaux-arts de Lyon. Ami intime du peintre Orsel, il consacra vingt ans de sa vie à graver le tableau de ce dernier, qui avait pour sujet le *Bien et le mal*. C'est là l'œuvre capitale de Vibert, en même temps que l'une des productions les plus colossales et les mieux réussies de la gravure contemporaine. Vibert, du reste, n'a que très-peu produit, et l'on ne peut guère citer de lui qu'un petit nombre de planches, entre autres : la *Dispute sur le saint sacrement*, d'après le tableau de Raphaël qui se trouve au Vatican; le *Portrait de Jacquard*, d'après Bonneton (1834); le *Jugement de Salomon*, d'après Raphaël; la *Vierge à l'enfant*, d'après le même; une *Etude*, d'après Léonidas, etc.

VIBERT (Claude-Théodore), littérateur et poète, né à Paris en 1825. Il étudia le droit, fut reçu licencié en 1849, et, après avoir fait son stage, il se fit inscrire comme avocat au barreau de Paris (1852). Toutefois, poussé par ses goûts littéraires, M. Vibert n'exerça que peu de temps sa profession. Il collabora à diverses feuilles et revues littéraires, le *Journal des arts*, la *Fraternité*, la *Muse gaillarde*, la *Tribune lyrique*, le *Gleaner littéraire*, l'*Echo du Var*, le *Journal poétique*, etc., et écrivit des ouvrages en prose et en vers. Nommé juge de paix en 1867, il a exercé ces fonctions d'abord à Montfort-sur-Risle (Eure) puis, à partir de 1874, à Sézanne (Marne). Dans les préfaces de ses ouvrages, M. Vibert déclare qu'il n'appartient à aucun parti politique ni à aucune école littéraire, qu'il est poète et philosophe, démocrate et catholique, et qu'il ne veut rien autre chose. A diverses reprises, mais sans succès, il s'est porté candidat à l'Académie française. Nous citerons de lui : *Edmond Heille* (1856, 2 vol. in-12), roman sous forme épistolaire; les *Girondins* (1860, in-12), poème en douze chants, assez habilement composé et dont le style ne manque pas d'un certain charme pittoresque, mais où l'on trouve de fréquentes irrégularités de prosodie; les *Quatre morts* (1865, in-12), poème en quatre chants; la *Mort du Christ*, la *Mort de Louis XVI*, la *Mort de Napoléon* et la *Mort de Voltaire*; *Rimes d'un vrai libre penseur* (1876, in-12), etc. — Son fils, M. Edmond-Célestin-Paul VIBERT, né à Paris en 1851, a collaboré au *Concours poétique* de Bordeaux, au *Biographe*, à l'*Almanach du sonnet*, au *Sonnétiste*, etc. Grand admirateur du système de gouvernement qui a commencé par le coup d'Etat du 2 décembre

1851 et s'est terminé par l'invasion de la France et la capitulation de Sedan, il a successivement collaboré, pour le défendre, au *Pays* (1872) et à l'*Esperance nationale*. Il a publié : la *Démocratie impériale*, brochure, et *Dizain de sonnets* (1875, in-16).

VIBERT (Jehan-Georges), peintre et auteur dramatique, né à Paris en 1840. Petit-fils, par son père, de l'horticulteur qui a donné son nom à trois espèces de roses, et, par sa mère, du graveur Jazet, connu par ses belles reproductions à l'aqua-tinta des tableaux d'Horace Vernet, il aima la peinture dès son enfance. M. Georges Vibert reçut les leçons de Picos et de Barrias, entra à l'Ecole des beaux-arts à peine âgé de dix-sept ans. Après avoir concouru pour le grand prix de Rome, il débuta au Salon, en 1863, par deux toiles, le *Repentir* et la *Sieste*, qui furent remarquées et qui lui valurent une mention honorable. Il obtint l'année suivante une médaille pour un tableau représentant la *Mort de Narcisse*, puis il exposa successivement : les *Martyrs chrétiens dans la fosse aux lions*, le *Mouton mort* (1865) ; *Daphnis et Chloé* (1866) ; *L'Entrée des toterros*, peint en collaboration avec M. Zamacois ; *L'Appel après le pillage*, la *Tentation* (1867) ; le *Barbier ambulant*, *Un couvent sous les armes* (1868) ; le *Retour de la dîme*, le *Matin de la noce* (1869) ; *Gulliver fortement lié et cerné par l'armée lilliputienne*, *Un importun* (1870). Il reçut à cette époque la croix de la Légion d'honneur. Engagé volontaire dans les tirailleurs de la Seine pendant toute la durée du siège, il fut blessé au combat de la Malmaison, le 21 octobre 1870, d'une balle dans la région lombaire. Depuis lors, il a exposé au Salon, en 1873, le *Départ des mariés* (Esplanade), le *Portrait de Coquelin aîné*, dans le rôle de Mascariile des *Précieuses ridicules*, et *Un moine cueillant des radis* ; en 1875, la *Cigale et la Fourmi*, le *Repos du peintre* ; en 1876, l'*Anichambre de monseigneur*, œuvre remarquable, et le *Portrait de Mme Dreyfus*. En dehors des expositions, il a peint des tableaux de chevalet, dont le nombre dépasse cent, et a exécuté à l'église Saint-Bernard, dans la chapelle Saint-Denis, une *Assomption de la Vierge*, de 5 mètres de hauteur. M. Vibert est un de nos peintres de genre les plus spirituels et les plus fins. Comme auteur dramatique, M. Vibert a donné : au Palais-Royal, la *Tribune mécanique*, vaudeville en un acte (mai 1872) ; aux Variétés : les *Chapeaux* et les *Portraits*, scènes comiques, interprétées par Bertheliet (1875) ; au Vaudeville, le *Veriglas*, comédie en un acte, en prose (avril 1862).

VIBEX s. m. (vi-bèks). Moll. Syn. de *PIRENE*, genre de mollusques.

VIBICE s. f. (vi-bi-se — du lat. *vibex*, ecchymose, marque, meurtrissure, dont nous ignorons l'origine, à moins qu'on ne puisse le rattacher à la même famille que le latin *vis*, violence, force). Pathol. Nom donné à des taches violacées qui se produisent à la peau dans certaines maladies. On dit aussi VERGETURE.

VIBII FORUM, ville de l'ancienne Gaule Cisalpine. C'est aujourd'hui REVELLO.

VIBILIE s. f. (vi-bi-li — nom mythol.). Crust. Genre d'amphipodes, de la famille des hypéridines, dont l'espèce type habite les mers d'Asie.

VIBILIE, déesse des voyageurs, qui l'invoquaient surtout quand ils étaient égarés dans leur chemin.

VIBINUM, nom ancien de Bovino.

VIBISCUM ou **VIVACIUM**, nom ancien de Vevay.

VIBIUS (Crispus), orateur romain, né à Verceil. Il vivait dans le 1^{er} siècle après J.-C. Sous le règne de Néron, il acquit une grande influence. C'était, dit Tacite, un homme plus célèbre par ses talents, son crédit et sa honteuse fortune que par sa probité. Il avait fait le métier infâme de délateur et s'y était considérablement enrichi. Courtisan fort adroit, il traversa heureusement les règnes des empereurs les plus sanguinaires, partagea toutes les débauches de Vitellius et conserva son crédit jusque sous Domitien. Vibius atteignit paisiblement l'âge de quatre-vingts ans. Juvénal a tracé un curieux portrait de ce personnage dans sa quatrième satire.

VIBIUS SERENUS, délateur romain, qui vivait au 1^{er} siècle de notre ère. Il se signala par ses dénonciations sous le règne de Tibère, mais, par un juste châtiment, fut dénoncé lui-même par son propre fils, comme coupable d'avoir conspiré contre l'empereur. Ce dernier l'exila dans l'île d'Amorgus, où il mourut.

VIBIUS SEQUESTER, géographe latin, sur lequel on n'a que des renseignements incomplets. On croit qu'il était Romain et qu'il vécut entre le 1^{er} et le 2^e siècle. On a sous son nom un opuscule intitulé : *De fluminibus, fontibus, lacubus, nemoribus, paludibus, montibus, gentibus, quorum apud poetas fit mentio*. C'est une sorte de dictionnaire géographique des noms de fleuves, fontaines, lacs, forêts, etc., qu'on trouve dans les poètes. L'édition la plus récente est celle d'Oberlin (Strasbourg, 1778).

VIBO s. m. (vi-bo). Bot. Syn. d'EMEX, genre de polygonées.

VIBORD ou **VIBOR** s. m. (vi-bor — angl. *waistboard* ; de *waist*, milieu, et de *board*, planche). Mar. Grosse planche qui borde le pont supérieur d'un navire et lui sert de parapet.

VIBORG ou **WIBORG**, ville de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouvernement de son nom, à 140 kilom. N.-O. de Saint-Petersbourg, à l'extrémité septentrionale d'une baie formée par le golfe de Finlande, par 60° 42' de latit. N. et 26° 25' de longit. E.; 4,400 hab., presque tous Allemands, Suédois ou Finlandais; 6,000 hab., en y groupant la garnison ordinaire. Place forte, défendue par une citadelle et une muraille de rochers; résidence du gouvernement et des autorités civiles et militaires; arsenal et magasin militaire. Le port de Viborg est à 12 kilom. de la ville, au faubourg de Trongsund. Le commerce total de cette place est évalué à 5 millions de francs. La ville ne présente rien de remarquable; la, comme dans la plupart des agglomérations russes, les maisons sont construites en bois et présentent aux Européens du Sud une apparence misérable qui n'a rien de blessant pour le regard des habitants. On y trouve trois églises luthériennes et une église russe. Fondée en 1293 par Torkel Knutson, régent de Suède, Viborg fut la capitale de la Carélie. Les Russes l'assiégèrent inutilement en 1495. En 1556, ils battirent les Suédois dans les environs, et, en 1609, il y fut conclu un traité entre les deux nations. Pierre le Grand la prit en 1710, et elle fut réunie à la Russie, en vertu de la paix de Nystadt, en 1721.

VIBORG (GOVERNEMENT DE), division administrative de la Russie d'Europe, située dans la partie S.-E. du grand-duché de Finlande, entre ceux de Kuopio au N., de Saint-Michel à l'O., le golfe de Finlande au S., le lac Ladoga et les gouvernements de Saint-Petersbourg et d'Olonetz à l'E., mesurant 382 kilom. du N.-E. au S.-O. et 225 kilom. du N.-O. au S.-E.; superficie, 44,000 kilom. carrés; 263,460 hab. Le golfe de Finlande, qui baigne ce gouvernement au S., y présente de nombreuses élançures et plusieurs petites îles qui dépendent de l'administration de Viborg. C'est en général un pays couvert de rochers nus et incultes, de forêts, de marais et de grands lacs. Il est fort peu susceptible de culture; le peu de terres labourables qu'il possède se trouve dans quelques petites vallées pittoresques, et encore les grains n'y parviennent pas toujours à maturité. Pays riche en gibier et en poisson, le gouvernement de Viborg renferme plusieurs mines importantes de cuivre et de plomb.

VIBORG, ville du Danemark, dans le Jutland, ch.-l. du stift ou diocèse de son nom, à 400 kilom. N.-O. de Copenhague, sur le bord occidental du petit lac de son nom, par 56° 57' de latit. N. et 7° 6' de longit. E.; 6,500 hab. Evêché luthérien; siège des états provinciaux et de la cour d'appel du Jutland. Industrie agricole, distillerie, manufacture de tabac. On y remarque une cathédrale du 12^e siècle, deux autres églises et une école latine. Cette ville, la plus ancienne du Danemark, passe pour avoir été la *Cimbrisberga*, ancienne capitale des Cimbrés.

VIBORG (STIFT DE), division administrative du Danemark, dans le Jutland. Il est borné au N. par le stift d'Aalborg, à l'E. et au S.-E. par celui d'Aarhuus, à l'O. et au S.-O. par celui de Ribe; superficie, 2,640 kilom. carrés; 55,000 hab. Le sol, plat, est assez fertile, quoiqu'on y rencontre quelques grandes bruyères. Il n'y a pas de montagnes, mais seulement quelques collines, dont le point culminant ne dépasse pas 325 mètres d'altitude. On y récolte suffisamment de céréales pour la consommation des habitants; mais la principale branche de l'industrie agricole est l'élevage du bétail, des chevaux surtout et des bœufs. L'industrie manufacturière est à peu près nulle; le commerce a surtout pour objet l'exportation des chevaux, des bœufs et de la laine.

VIBORG (Erich-Nissen), vétérinaire danois, né dans le duché de Slesvig en 1759, mort en 1822. Il fit ses études à l'université de Copenhague, puis, après avoir suivi pendant quelque temps les cours de théologie et de langues orientales, il s'adonna aux mathématiques, à l'histoire naturelle et surtout à la science vétérinaire, pour laquelle en Danemark jusqu'à cette époque. Un travail sur les sables mouvants qui désolaient les côtes du Jutland attira sur lui l'attention du gouvernement danois, qui adopta son projet et, en outre, le fit voyager pendant trois ans en Europe, notamment en France. Viborg visita avec soin les écoles d'Alfort et de Lyon et, à son retour dans sa patrie, fut nommé professeur à l'école vétérinaire de Copenhague et inspecteur général du *Flug sand* (sables mouvants). Après un nouveau voyage en Pologne, en Ukraine et en Moldavie pour examiner les riches haras de ces contrées, Viborg fut élu directeur de l'école vétérinaire, puis conseiller d'Etat. De ses nombreux écrits, nous citerons : *Influence du sable mouvant* (Copenhague, 1787, in-8°) ; *Recueil de dissertations pour les médecins vétérinaires et pour les économes* (1795, 2 vol.

in-8°) ; *Livre élémentaire de l'histoire naturelle* (1802, in-8°) ; *Collection de traités sur l'art vétérinaire* (1820, in-8°) ; *Guide pour soigner les étalons, les poulainiers et les poulains* (1824, in-8°).

VIBORGIE s. f. (vi-bor-ji — de *Viborg*, n. pr.). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des légumineuses, tribu des lotées, comprenant une quinzaine d'espèces, qui croissent au Cap de Bonne-Espérance. Il Syn. de *CYRIS*, autre genre de légumineuses.

VIBORQUIE s. f. (vi-bor-ki). Bot. Syn. de *VARENNE*, genre de légumineuses.

VIBRANT, **ANTE** adj. (vi-bran, an-te — rad. *vibrer*). Qui vibre, qui est mis en vibration : *Corde vibrante*. *Lame vibrante*.

— Retentissant, pénétrant, en parlant d'un son :

Le coq aux ailes d'or a chanté le réveil
De la fraternité; sa voix vibrante et claire
Annonce au monde entier l'amour universel.
BARRILLOT.

— Méd. *Pouls vibrant*, Pouls dur, tendu et fréquent.

— Entom. *Mouches vibrantes*, Nom vulgaire des ichneumons, insectes dont les antennes sont continuellement en mouvement.

VIBRATILE adj. (vi-bra-ti-le — du lat. *vibrare*, vibrer). Hist. nat. Qui est susceptible de vibrer.

— Physiol. *Mouvement vibratile*, Mouvement de vibration qu'on observe dans les cils de l'épithélium.

— Pathol. Se dit d'une douleur dans laquelle il semble au malade que ses nerfs sont en vibration.

— Infus. *Cils vibratiles*, Sorte de cils, constituant, chez certains infusoires, des organes de locomotion ou de préhension.

— Encycl. Physiol. *Mouvement vibratile*. V. MOUVEMENT (t. XI, p. 653).

VIBRATILITÉ s. f. (vi-bra-ti-li-té — rad. *vibrer*). Faculté de produire des vibrations, de vibrer.

VIBRATION s. f. (vi-bra-si-on — lat. *vibratio*; de *vibrare*, vibrer). Physiq. Trépidation, mouvement rapide de va-et-vient : *Les vibrations de la corde d'un arc*, *des cordes d'un instrument de musique*, *d'une cloche*, *d'un timbre*, *des cordes vocales*.

— Mouvement alternatif d'un pendule. Il En ce sens, on dit mieux OSCILLATION.

— Encycl. Physiq. On nomme *vibration* d'un milieu élastique ébranlé le passage de ce milieu de l'une à l'autre de ses positions extrêmes autour de sa position moyenne d'équilibre. Une *vibration* d'un corps se compose en réalité des *vibrations* de toutes ses molécules; mais toutes les molécules d'un corps vibrant ne sont pas en même temps à la même phase de leur mouvement vibratoire; ce n'est donc que dans les cas particuliers que peuvent présenter une corde, une tige élastique, une lame pincée, dont toutes les molécules se meuvent en même temps dans le même sens, que la définition posée plus haut serait exacte. Il vaut mieux dire que chaque *vibration* d'un corps est le déplacement qu'il subit dans l'intervalle d'une *vibration* de l'une de ses molécules, cet intervalle de temps pouvant d'ailleurs commencer à une époque quelconque. L'isochronisme des mouvements vibratoires simultanés de toutes les molécules que cette définition suppose n'est pas une simple hypothèse, c'est la condition essentielle de la durée du mouvement vibratoire du corps tout entier. En effet, si toutes les molécules n'effectuaient pas leurs *vibrations* dans des temps égaux, elles se contrarieraient aussitôt, et le mouvement général, confus dès l'origine, s'éteindrait en un temps très-court. Cet isochronisme est donc l'un des caractères du mouvement vibratoire durable des corps élastiques, tandis que l'hétérochronisme des oscillations des différentes molécules est sans doute l'une des principales causes de l'extinction rapide de l'ébranlement dans un corps dur, mais non élastique.

— *Vibrations transversales des cordes*. Pour étudier les *vibrations* d'une corde, on la tend sur le sonomètre en la pincant à l'une de ses extrémités et suspendant à l'autre un poids qu'on peut faire varier à volonté. Un cheville mobile permet de séparer la corde en parties vibrant séparément, et, par conséquent, de réduire à volonté la longueur de la corde soumise à l'expérience; une règle divisée, fixée à la table, donne la longueur de cette corde. Le nombre de *vibrations* est fourni par la sirène vibrant à l'unisson. On trouve que : 1° la *tension de la corde restant constante*, le nombre des *vibrations exécutées dans le même temps est en raison inverse de la longueur*; 2° toutes choses égales d'ailleurs, le nombre des *vibrations est en raison inverse du rayon de la corde*; 3° le nombre des *vibrations est proportionnel à la racine carrée du poids qui tend la corde*; 4° le nombre des *vibrations est inversement proportionnel à la racine carrée de la densité de la corde*. Toutes ces lois sont, au reste, renfermées dans la formule théorique

$$n = \frac{1}{l} \sqrt{\frac{Pg}{GS}}$$

dans laquelle *n* désigne le nombre de vibra-

tions exécutées dans une seconde, *l* la longueur de la corde, *S* sa section transversale, *G* son poids spécifique, *P* le poids qui la tend et *g* l'intensité de la pesanteur, 9m,8088.

— *Vibrations longitudinales des cordes*. Pour faire les expériences, on pince la corde à son extrémité supérieure et on la tend à l'autre par un poids assez considérable; on la frotte alors dans le sens de sa longueur avec un morceau de drap saupoudré de colophane, par exemple. Le nombre des *vibrations* est indépendant du diamètre de la corde et du poids qui la tend; il est en raison inverse de la longueur et représenté théoriquement par la formule

$$n' = \frac{1}{l} \sqrt{\frac{Eg}{G}}$$

où *n'* désigne le nombre de *vibrations* exécutées dans une seconde, *l* la longueur de la corde, *G* son poids spécifique, *E* son coefficient d'élasticité, c'est-à-dire le rapport de sa longueur à l'allongement qu'elle prendrait sous l'effort de 1 kilogramme par millimètre carré de section. Le coefficient *E* peut être représenté par $\frac{Q}{S}$, *S* désignant la section de la corde et *Q* le poids qui l'allongerait d'une quantité égale à elle-même (s'il était possible); la formule revient donc à

$$n' = \frac{1}{l} \sqrt{\frac{Qg}{GS}}$$

et si on la compare à la précédente, on trouve, pour le rapport des nombres de *vibrations* transversales et longitudinales d'une même corde,

$$\frac{n}{n'} = \sqrt{\frac{P}{Q}}$$

Comme *Q* est généralement très-grand, les sons rendus par une corde vibrant dans le sens de sa longueur sont ordinairement très-aigus.

— *Vibrations transversales des verges rigides*. Pour disposer convenablement les expériences, il faut assujettir solidement l'extrémité de la verge, qui doit être fixe; on l'encastré habituellement entre deux masses élastiques, en laiton, par exemple, et on complète la solidarité par une soudure. On fait reposer la masse inférieure sur un corps qui ne puisse pas transmettre les *vibrations*, une bande de drap, par exemple. Un chevalet en plomb peut servir à diviser la verge en parties vibrant séparément. Le nombre des *vibrations* est indépendant de la largeur, proportionnel à l'épaisseur et inversement proportionnel au carré de la longueur.

Il est rare qu'une verge que l'on fait vibrer transversalement, en l'écartant de sa position d'équilibre; revienne à cette position par des oscillations planes. En général, cela n'arrive qu'autant que la flexion primitive a eu lieu dans l'un ou l'autre des deux plans rectangulaires auxquels correspondent un maximum et un minimum de résistance élastique. Ces directions dépendent de la forme de la section transversale et aussi de la constitution de la barre, qui n'est jamais complètement isotrope; mais, on peut, en amincissant la verge dans le sens où la résistance est la plus grande, rétablir l'égalité, et on observe alors, ce qui s'accorde avec la théorie, que la résistance reste constante, quel que soit le sens dans lequel se fasse la flexion. La barre ne prend plus alors qu'un mouvement plan, quelle que soit la direction dans laquelle ait eu lieu l'écart primitif. Dans le cas général, le mouvement courbe de la barre peut être considéré comme résultant des deux mouvements plans simultanés qui se seraient produits dans les directions de résistance maximum et minimum, sous l'influence respective des composantes, suivant ces directions, de la flexion oblique.

— *Vibrations longitudinales des verges*. Pour faire vibrer une verge dans le sens de sa longueur, on peut soit la tenir entre deux doigts, en un point qui y marque une partie aliquote de la longueur, soit l'encastrer par une de ses extrémités dans une masse très-lourde et peu élastique; on frotte alors la verge dans le sens de sa longueur avec du drap mouillé d'eau acidulée ou saupoudré de colophane, ou bien on la frappe dans le sens de sa longueur par son extrémité libre. Le nombre des *vibrations* est indépendant des dimensions transversales et inversement proportionnel à la longueur.

— *Vibrations des plaques*. Pour mettre une plaque en *vibration*, on la fixe par son centre et on la frotte avec un archet en un point du bord, ou bien on la fixe par son bord et on la frotte sur la tranche d'une petite ouverture pratiquée en son centre. Les nombres de *vibrations* de deux plaques semblables et soumises aux mêmes actions mécaniques sont proportionnels aux épaisseurs et en raison inverse des carrés des dimensions homologues.

— *Vibrations des membranes*. Les membranes tendues peuvent entrer en *vibration* soit par un choc direct, soit par influence, les oscillations d'un corps sonore voisin se transmettant à elles par l'intermédiaire de l'air. Les membranes, différant en cela de tous les autres corps, peuvent vibrer à l'unisson d'une infinité de cordes ou de verges.

— *Vibrations des solides de forme quelcon-*

que. Un corps solide élastique de forme quelconque éprouve, sous l'influence d'un choc, une série de déformations périodiques variables, selon des lois naturellement fort compliquées. A chaque instant, il se comprime dans certains sens et se dilate dans d'autres; il est curieux de remarquer que la direction dans laquelle vient d'avoir lieu une dilatation maximum, par rapport aux directions voisines, ne coïncide généralement pas exactement avec la direction dans laquelle aura lieu immédiatement après la compression maximum. Les lignes tracées à la surface du corps, qui forment les lieux des points dont les oscillations ont le plus d'étendue, pivotent ordinairement sur elles-mêmes, de manière à décrire la surface du corps.

Quel que soit le corps auquel on a communiqué un mouvement vibratoire, il est rare qu'il ne se partage pas en parties vibrant isolément et séparées par des points, lignes ou surfaces sensiblement immobiles. Ces points, lignes ou surfaces fixes prennent le nom de *nœuds* ou de lignes ou *surfaces nodales* (v. *NŒUD*). Les points, lignes ou surfaces où le mouvement vibratoire atteint à une amplitude maximum prennent, au contraire, le nom de *ventres*.

— *Vibrations lumineuses et calorifiques.* Les phénomènes de lumière et de chaleur sont attribués à des *vibrations*, analogues aux *vibrations* acoustiques, d'un fluide que les physiciens ont imaginé sous le nom d'éther. V. *ONDULATION*.

— *Mus.* En dehors du phénomène particulier de la *vibration*, c'est-à-dire de l'ébranlement du corps sonore, les virtuoses emploient parfois, dans l'exécution musicale, une sorte de *vibration* que l'on pourrait dire artificielle, et par laquelle ils augmentent la quantité et modifient jusqu'à un certain point la qualité du son émis par les moyens ordinaires. Pour les instruments à archet, le procédé consiste en une sorte de tremblement de la main gauche, qui, sans changer la place du doigt sur la corde, lui communique cependant un mouvement particulier, par lequel, en dehors même de l'action de l'archet, le son acquiert une intensité plus grande, une expansion plus généreuse et plus complète. Sur les instruments à vent, cette espèce de tremblement est produite par les lèvres et amène un résultat identique. Mais l'exécutant doit bien faire attention de ne point exagérer ce moyen, parce qu'alors il produirait une espèce de *tremolo* (v. ce mot), qui, loin de rendre le son plus brillant et plus éclatant, l'altérerait au contraire et en affecterait d'une façon fâcheuse la limpidité. C'est précisément ce que ne veulent pas comprendre les chanteurs, qui, en faisant usage du *vibrato* (c'est le terme italien consacré à cet effet), le font de telle manière qu'ils dénatureraient complètement la qualité du son, en altèrent parfois la justesse et, à force d'exagération, obtiennent, au lieu d'une *vibration* véritable, cet effet si désagréable connu sous le nom de *chevrotement*, et qui est aussi fatal à leur voix, qu'il brise facilement, qu'à leur méthode. Ici, comme en tout, le mieux est l'ennemi du bien, et l'excès devient un défaut grave.

Vibration nerveuse (DE LA) et de l'action réflexe dans les phénomènes intellectuels, par le docteur Onimus (Versailles, brochure in-8°). M. Onimus développe dans cette brochure une théorie mécanique des phénomènes intellectuels. On sait que, lorsque l'action du cerveau est détruite, l'excitation des nerfs périphériques détermine encore par l'intermédiaire de la moelle des mouvements réguliers et coordonnés. C'est ce qu'on appelle le pouvoir réflexe de la moelle. Ce phénomène de l'action réflexe est généralement considéré comme une simple transformation de forces; on le compare à la réflexion d'un rayon lumineux. Le courant nerveux sensitif représente le rayon initial; le centre nerveux de la moelle fait l'office de la glace; le courant nerveux moteur, celui du rayon réfléchi. Selon M. Onimus, l'action réflexe contient l'explication de tous les phénomènes nerveux, dont elle nous révèle le mécanisme en le réduisant à sa plus simple expression.

« En physiologie, dit-il, on ne donne le nom d'action réflexe qu'à la réflexion de la vibration des nerfs sensitifs sur les nerfs moteurs, sans que l'animal ait conscience des mouvements ainsi provoqués. Mais, en ne considérant que le mode de production du phénomène, on peut donner cette dénomination à un plus grand nombre d'actes physiologiques. Le pouvoir réflexe n'est, en effet, autre chose qu'un mouvement vibratoire qui se propage d'un nerf sur d'autres filets nerveux. Si, au lieu de se transmettre sur des nerfs moteurs et de là à un appareil contractile, la vibration se communique à des filets nerveux sensitifs et en relation avec des cellules nerveuses, le phénomène sera identique dans sa nature. La perception, c'est-à-dire la transmission de la vibration initiale au cerveau, est donc une action réflexe, aussi bien que la transmission de cette vibration aux nerfs moteurs de la moelle. Nous pouvons donc légitimement comparer ces deux modes de réflexion de la vibration nerveuse et appliquer à l'étude des phénomènes cérébraux les lois que l'expérience a démontrées dans les fonctions de la moelle. »

On voit d'où part et où va notre auteur.

Sa théorie est la généralisation de l'action réflexe. Les divers phénomènes où les cellules du cerveau interviennent présentent trois espèces d'actions réflexes: celle qui est déterminée primitivement par un ébranlement des nerfs de la moelle ou des organes des sens, et qui de là remonte vers le cerveau; celle qui, des cellules cérébrales se réfléchit sur la moelle pour agir sur les nerfs périphériques, et, enfin, celle qui d'une cellule cérébrale se réfléchit sur une autre cellule cérébrale, restant ainsi limitée aux centres encéphaliques. La première de ces actions réflexes, ou vibration ascendante, a sous sa dépendance tous les actes qui comprennent l'influence du physique sur le moral; la seconde, ou vibration descendante, ceux qui déterminent l'influence qu'exerce le moral sur le physique; et la troisième représente les phénomènes intellectuels proprement dits, tels que le raisonnement, l'association des idées, etc. La perception est la conscience de la mise en activité de cellules cérébrales; elle est propre à la vibration de ces cellules. La volonté est la propriété que possède le cerveau d'aneantir ou de diriger à son gré les vibrations qui arrivent à la moelle par les nerfs périphériques. La mémoire est due à la propriété qu'ont les cellules cérébrales de conserver pendant un temps plus ou moins long l'impression des agents extérieurs qui ont agi sur elles. Elle n'est autre chose qu'une vibration des cellules cérébrales identique à une vibration provoquée précédemment. De cette notion de la mémoire découle l'explication des rêves, des hallucinations, et même de tous les phénomènes intellectuels, tels que le jugement ou l'association des idées. Notre intelligence est due à l'ensemble des vibrations des cellules cérébrales. Chaque groupe de cellules donne sa vibration, comme dans un orchestre chaque instrument donne la sienne.

La théorie que nous venons de résumer, ne fait en réalité, que reproduire celle de Bonnet; la différence est dans les mots; elle tient aux progrès de l'anatomie, non de la conception philosophique. M. Onimus parle de vibrations de cellules; Bonnet parlait d'ébranlements de fibres. Une autre différence, celle-ci tout à l'avantage de Bonnet, c'est que ce philosophe naturaliste ne voyait pas dans la sensation, dans la conscience, un simple mode du mouvement des fibres nerveuses. La sensation était, à ses yeux, liée à ce mouvement; elle n'en dérivait pas par voie de transformation. En un mot, il considérait la conscience et le mouvement comme deux phénomènes essentiellement irréductibles. M. Onimus ne paraît pas se douter que toute la question est dans ce dualisme. S'il l'admet, sa théorie n'a pas la portée qu'il paraît lui donner; s'il ne l'admet pas, il est tenu de nous montrer le passage du mouvement à la sensation, à la perception, de nous dire comment il fait sortir la conscience des vibrations cérébrales.

VIBRATOIRE adj. (vi-bra-toi-re — du lat. *vibrare*, vibrer). Qui se compose d'une suite de vibrations: *Le mouvement vibratoire n'affecte pas seulement la masse apparente du corps vibrant, il s'étend à chacune de ses molécules.* (Lamenn.)

VIBRAYE, bourg et commune de France (Sarthe), ch.-l. de cant., arrond. et à 19 kilom. de Saint-Calais; pop. aggl., 1,446 hab. — pop. tot., 2,918 hab. Hospice; usine à fer.

VIBRE s. m. (vi-bre — lat. *fibër*, mot qui appartient au même groupe que l'anglo-saxon *beofer*, castor, scandinave *bif*, *bior*, ancien allemand *pipar*, *bibar*, anglais *beaver*, allemand *biber*, ersé *beabhar*, ancien corneque *befer*, armoricain *bieuz*, lithuanien *belbruo*, *beurus*, russe *bobru*, polonais et bohémien *bobr*, etc. Le corrélatif sanscrit est évidemment *babhrû*, qui s'applique à deux autres rongeurs, l'ichneumon et le rat). Mamm. Nom vulgaire du castor d'Europe.

VIBRER v. n. ou intr. (vi-bré — lat. *vibrare*, mot qui appartient sans doute à la même famille que l'ancien norrois *bifa*, haut allemand moderne *belen*, même sens. Eichhoff rattache le latin *vibrare* à la racine sanscrite *vip*, *vaip*, *vap*, mouvoir, agiter, jeter et aussi tisser, qui a donné un grand nombre de termes techniques à plusieurs langues de la famille indo-européenne). Faire des vibrations, entrer en vibration: *Le tintement de la clochette vibrerait encore lorsque maître Pastrini entra en personne.* (Alex. Dum.) *Aux coups du canon, toutes les vitres vibraient.* (Michelet.)

— Fig. Être excité, ému, mis en action: *Un mot vous réveille plus que des sons et fait vibrer chez vous la fibre inconnue.* (Mercier.) *Les intimes cessent de vibrer pour l'imagination et le goût, lorsqu'ils servent encore à la civilisation et à la vie.* (Villain.)

Il est sage celui qui, dans de saints transports, fait vibrer chaque idée avec tous ses accords.

BRIZOUX.

Que la muse, brisant le luth des courtisanes, fasse vibrer sans peur l'air de la liberté, Qu'elle marche pieds nus comme la Vérité.

A. DE MUSSER.

— Théâtre. Chevroter, en parlant de la voix d'un chanteur.

VIBRION s. m. (vi-bri-on — du lat. *vibrare*, vibrer). Hist. nat. Genre d'infusoires selon

les uns, d'algues suivant d'autres, type, dans le premier système, de la famille des vibrioniens et comprenant un petit nombre d'espèces, qui vivent dans les infusions: *Le mode de reproduction des vibrions est analogue à celui des vipères.* (H. Hupé.)

— *Encycl.* Les *vibrions* sont des êtres microscopiques, caractérisés par un corps élastique, cylindrique, atténué aux deux extrémités, surtout en arrière, un peu tronqué en avant; la bouche terminale, bilabée; l'anus situé un peu en avant de l'extrémité postérieure; ils sont dépourvus d'appendices externes. L'appareil générateur mâle a sa terminaison à l'extrémité d'un petit tube placé vers la racine de la queue; l'organe femelle a la sienne un peu en avant de la moitié de la longueur du corps. Ces infusoires sont ordinairement réunis en chaînes ou en séries filiformes par suite d'une division spontanée incomplète. On est loin d'être d'accord en ce qui concerne leur nature et leur place dans la classification, ce qui tient surtout à l'extrême difficulté qu'on éprouve à leur faire absorber des substances colorées, dans le but d'étudier leur organisation intérieure. Ainsi, plusieurs auteurs les rangent parmi les helminthes, à côté des oxyures; d'autres les laissent dans le groupe des infusoires; d'autres encore en font de simples végétaux, voisins des diatomées. Le genre lui-même est assez mal défini, et ses espèces souvent mal déterminées.

D'après Dugès et Blainville, le canal intestinal des *vibrions*, étendu d'un bout à l'autre du corps, offre, après un œsophage court, un petit renflement bulbeux pour l'estomac, qui se prolonge dans l'amincissement caudal du corps et s'ouvre tout près de son extrémité postérieure; les ovaires forment de longs canaux entortillés autour de l'intestin et viennent se réunir à un oviducte unique, terminé au dehors par un orifice transversal situé un peu au delà de la moitié de la longueur du corps. Les *vibrions* mâles sont beaucoup plus petits et bien moins nombreux que les femelles. Leur accouplement a lieu à peu près comme dans la plupart des genres voisins; le mâle se tortille autour de la partie postérieure de la femelle, de telle sorte que son extrémité postérieure se trouve en contact avec la vulve de celle-ci; cet accouplement dure deux à trois minutes; mais on ne sait pas très-bien encore s'il y a introduction de l'organe mâle dans l'organe femelle. Les œufs éclosent dans l'intérieur du corps de la mère, comme chez les vipères, et les petits sortent sous la forme qu'ils doivent conserver plus tard.

Les *vibrions* se développent abondamment dans tous les liquides, et surtout dans ceux qui renferment des matières organiques; on en trouve aussi sur le pain, les confitures, dans les sécrétions morbides, la matière qui s'amasse autour des dents, etc. Il est à peine besoin de dire qu'ils sont par cela même répandus dans toutes les parties du globe. Ils se meuvent lentement, en lignes tantôt droites, tantôt flexueuses ou onduleuses. Il paraît que le froid les empêche de se développer, mais qu'ils peuvent subir la congélation sans périr.

Il est assez difficile de fixer le nombre et les caractères des espèces de ce genre, à cause de ses affinités étroites avec des groupes voisins. Les *vibrions* cyanogène et xanthogène se développent sur le lait, où ils forment des taches bleues ou jaunes; il en résulte une grande détérioration dans la qualité de ce liquide et par suite des pertes souvent considérables dans la fabrication des fromages. Il y a tout lieu de croire que les germes de ces *vibrions* se trouvaient dans les vases employés; c'est donc une excellente précaution à prendre que de faire passer ceux-ci au feu avant de s'en servir. Les *vibrions* du blé, du pain, de la colle, du vinaigre, etc., appartiennent aujourd'hui aux genres anguillule et anguilluline. V. ces mots.

VIBRIONNIEN, IENNE adj. (vi-bri-o-nien, iè-ne — rad. *vibrion*). Infus. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre vibrion. || On dit aussi **VIBRIONIDE**.

— s. m. pl. Famille d'infusoires, ayant pour type le genre vibrion.

VIBRISSE s. f. (vi-bri-se). Anat. Nom donné aux poils qui pousse dans les narines de l'homme et aux plumes filiformes des oiseaux.

VIBRISÉE s. f. (vi-bri-sé). Bot. Genre de champignons charnus, de la tribu des géoglosses.

VIBROSCOPE s. m. (vi-bro-sko-pe — de *vibrer*, et du gr. *skopé*, j'examine). Physiq. Instrument dont on se sert pour étudier les vibrations des corps sonores.

— *Encycl.* Le *vibroscope* est tout simplement une surface mobile, recouverte d'une bande de papier, parallèlement à laquelle s'exécutent les mouvements d'un ventre de vibration armé d'un pinceau qui laisse sur le papier une trace de ses évolutions. La surface destinée à recevoir le trait du pinceau est ordinairement cylindrique et animée à la fois d'un mouvement uniforme de rotation autour de son axe et d'un mouvement longitudinal. L'effet de ces deux mouvements est de rendre entièrement distinctes les marques

laissées par le pinceau. Un chronomètre sert à compter le temps pendant lequel on a laissé le pinceau en contact avec la surface du papier et si l'on compte d'ailleurs le nombre des traits laissés par le pinceau, on peut déterminer avec une exactitude assez grande le nombre de vibrations exécutées dans une seconde par le corps soumis à l'expérience.

VIBURNÉ, ÉE adj. (vi-bur-né — du lat. *viburnum*, viorne). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre viorne.

— s. f. pl. Groupe de plantes, ayant pour type le genre viorne et qui correspond à la tribu des sambucées, famille des caprifoliacées.

VIBURNUM s. m. (vi-bur-nom — mot lat.). Bot. Nom scientifique du genre viorne.

VIC-SUR-AISNE, bourg de France (Aisne), ch.-l. de cant., arrond. et à 20 kilom. O. de Soissons, sur la rive droite de l'Aisne; pop. aggl., 813 hab. — pop. tot., 871 hab. Fabrication d'amidon, fécule, sucre; moulins à blé et à huile. On y voit une église paroissiale construite au x^e siècle.

VIC-EN-BIGORRE, ville de France (Hautes-Pyrénées), ch.-l. de cant., arrond. et à 17 kilom. N. de Tarbes, sur la rive droite de l'Echez; pop. aggl., 3,670 hab. — pop. tot., 3,889 hab. Collège communal; fabrication de chaux, tuileries, tanneries, distilleries. Commerce de bestiaux et vins. On y voit quelques restes de murailles et de portes ayant appartenu à un ancien château fort qui défendait la ville. Jolies promenades.

VIC-SUR-CÈRE, bourg de France (Cantal), ch.-l. de cant., arrond. et à 20 kilom. N.-E. d'Aurillac, sur le torrent d'Iraliot; pop. aggl., 906 hab. — pop. tot., 1,876 hab. Sources et bains d'eaux minérales acidulées froides. Ce bourg, ancienne capitale du Carladès, possède une église paroissiale décorée extérieurement de sculptures bizarres. Aux environs, belles promenades et sites pittoresques.

VIC-LE-COMTE, ville de France (Puy-de-Dôme), ch.-l. de cant., arrond. et à 28 kilom. de Clermont-Ferrand, sur la rive droite d'un petit ruisseau, dans une plaine entourée de vergers et de vignobles; pop. aggl., 2,063 hab. — pop. tot., 2,706 hab. Fabrique de faïence; eaux minérales. Vic-le-Comte était au moyen âge la capitale du comté d'Auvergne (d'où son surnom actuel). Elle était alors défendue par de fortes murailles et eut à soutenir plus d'une attaque au cours de la guerre de Cent ans. Le duc de La Rochefoucauld-Randan, chef des ligueurs, tenta vainement de s'en emparer en 1589; mais, en 1591 et en 1592, le duc de Nemours réussit à y pénétrer avec les troupes royales et y commit de nombreux dégâts.

Il ne reste plus aujourd'hui que des débris des anciennes fortifications de Vic-le-Comte. Mais son église, de construction moderne, a pour chœur la Sainte-Chapelle, magnifique spécimen du style de transition entre l'architecture ogivale et la Renaissance. Cette Sainte-Chapelle fut construite au xiv^e siècle. On remarque principalement à l'extérieur la corniche ornée de riches sculptures, la tourelle octogonale du nord et un beau campanile en bois sculpté. Intérieurement, une galerie, que ferme une balustrade ouvragée et que surmontent les statues des douze apôtres en terre cuite, mène à deux petits oratoires. Il faut encore mentionner le maître-autel, orné d'un beau retable en pierre blanche, sculptée dans le style de la Renaissance, et les vitraux représentant des scènes de la passion et des sujets de l'Ancien Testament.

VIC-FEZENSAC ou **VIC-SUR-LOSSE**, ville de France (Gers), ch.-l. de cant., arrond. et à 28 kilom. N.-O. d'Auch, sur la rive gauche de la Losse; pop. aggl., 3,002 hab. — pop. tot., 3,957 hab. Fabrication d'instruments aratoires, bascules, tarte et autres produits chimiques; tanneries. Commerce important d'eau-de-vie, grains, vins, cercles. Cette petite ville est propre, agréable et bien bâtie. On ne possède plus aujourd'hui de tous ses anciens monuments que sa halle, élevée en 1486 et rebâtie en 1733. L'ancien couvent des cordeliers, fondé en 1383, fut reconstruit en 1762 avec les ruines du château des comtes. Les dépendances en sont aujourd'hui occupées par l'hôpital, dont l'église renferme un maître-autel surmonté d'un groupe assez remarquable. Il faut encore mentionner l'église paroissiale, élevée en 1690, restaurée en 1616, qui a conservé de jolis fonts baptismaux, et les sculptures originales du maître-autel. On rencontre aux environs les restes d'un aqueduc qui porte le nom de pont de César, les vestiges d'une voie romaine appelée chemin Ténarèse ou de César, et trois châteaux moyen âge, Fagra, Rouéde et Grassio. Fortifiée de solides murailles et défendue par un château, elle n'en fut pas moins prise par les Anglais, par Montgommery en 1569, par les catholiques, puis encore par les protestants (1585). Ceux-ci la perdirent, la reprirent et enfin l'évacuèrent définitivement quatre ans plus tard, malgré l'admirable défense de Parabéro, qui, avec une poignée de soldats, tint plusieurs mois en respect les 4,000 fantassins de l'ennemi. Le démantèlement de la place fut immédiatement commencé et Richelieu, l'implacable

démolisseur de forteresses, lui porta le dernier coup.

VIC-SUR-LOSSE, ville de France. V. VIC-
FEZENSAC.

VIC-D'OSONA, ville d'Espagne. V. VICH.

VIC-SUR-SEILLE, en latin *Vicus*, ancienne petite ville de France (Meurthe), ch.-l. de cant., arrond. et à 6 kilom. S.-E. de Châteauneuf-Salins, cédée à l'Allemagne par le traité de Francfort (10 mai 1871) et qui fait partie depuis lors de l'Alsace-Lorraine ; 2 480 hab. Sources suées et banc de sel gemme considérable; fabrication de bas. On y voit les ruines d'un château fort et quelques restes de remparts, murailles qui ensermentent trois fois la ville, dans l'intérieur de laquelle on trouve quelques beaux bâtiments ayant appartenu à des communautés religieuses et appropriés aujourd'hui à des usages particuliers.

VIC (Dominique de), seigneur d'ERMENONVILLE, l'un des plus fidèles partisans de Henri IV, mort en 1610. Il se signala dans les guerres de religion, regrettant à juste titre de ne pas avoir eu de blessures qui eussent servi d'excuse à sa hâte alors de rejoindre l'armée de Henri IV. Après s'être couvert de gloire à la bataille d'Irvy, de Vic fut nommé par le roi gouverneur de Saint-Denis (1591), puis gouverneur de la Bastille; il se distingua encore en Picardie, fut chargé, en 1602, du gouvernement de Calais et nommé vice-amiral. La ville de Calais lui dut de nouvelles fortifications. Nommé par la régente conseiller d'Etat après la mort de Henri IV, il se rendit à Paris pour remplir les devoirs de cette charge; mais, en passant rue de la Ferronnerie, il fut saisi d'une douleur si vive à la vue de la place où avait été assassiné son maître, qu'il en mourut le lendemain.

VIC (Gérard de), chanoine de Carcassonne au xvii^e siècle. Il n'est connu que comme l'auteur d'une *Chronologie historique* des évêques de sa ville natale (1667, in-fol.).

VIC (dom Claude de), historien français, né à Sorreze, en 1670, mort à Paris en 1754. Entré chez les bénédictins, il fut à la Daurade, Toulouse, et y termina ses études, puis, après avoir eu les belles-lettres au collège de Saint-Sever et accompagné, en 1701, le procureur général de la congrégation de Saint-Maur à Rome, où il s'occupa de collationner les principaux manuscrits de la bibliothèque Vaticane. Revenu en France, il aida dom Vaissette à composer son *Histoire générale du Languedoc*, dont il a écrit en grande partie les deux premiers volumes. Il allait être renvoyé à Rome avec le titre de procureur général, quand la mort vint le surprendre. Dom Claude de Vic n'a publié seul qu'un ouvrage, une traduction latine de la *Vie de Mabillon*, par Ruinart (Padoue, 1714, in-4°).

VICAIRE s. m. (vi-kè-re — lat. *vicarius*, proprement qui tient la place d'un autre, lieutenant, substitut; de *vice*, à la place de, ablatif de *viciis*, place, tour, changement). Dr. canon et hist. ecclés. Ecclésiastique desservant une paroisse sous l'autorité d'un curé : *Un curé et son vicaire. Les vicaires de Saint-Roch. Être nommé premier vicaire à Saint-Eustache.*

Un vicaire, à Chaillot, croit que tout homme sage
Doit penser à Pékin comme dans son village.
VOLTAIRE.

Le *Grand vicair* ou *Vicaire général*, Ecclésiastique ou moine administrant un diocèse ou une abbaye sous l'autorité d'un évêque ou de l'abbé. LES GRANDS VICAIRES de l'archevêque de Paris. Le *Vicaire perpétuel*, Titre que s'attribuaient certains archevêques, en le considérant comme synonyme de l'évêque, et qui a été donné aussi à des ecclésiastiques desservant des cures dépendantes d'un chapitre, d'une abbaye, d'un prieuré et ne recevant que la portion congrue. Le *Vicaire apostolique*, Ecclésiastique chargé par le pape de l'administration ecclésiastique dans un pays infidèle ou hérétique. Le *Cardinal vicair*, auquel est confiée l'administration ecclésiastique de la ville de Rome. Le *Vicaire de saint Pierre*, *Vicaire de saint Paul*, *Vicaire de saint Étienne*, *Vicaire des apôtres*, *Vicaire de Jésus-Christ*, Titres portés par les papes. Le *Père vicair*, Religieux qui, dans certains couvents, remplace le supérieur absent.

— A signifié en général Substitut, lieutenant, homme suppléant un supérieur dans certaines fonctions.

— Hist. Chez les Romains, Gouverneur d'un diocèse, qui exerçait son autorité au nom des préfets du prétoire. || Au moyen âge, Champion, chevalier qui se battait pour quelqu'un. || Celui qui subissait pour un autre les épreuves légales. || *Vicaire de l'empire d'Allemagne*, Titre accordé au comte palatin du Rhin et au duc de Saxe, qui gouvernaient en cas d'intéregne.

— Anc. cout. Titre primitif des officiers qui prirent plus tard le nom de vicomtes.
— adj. Théol. *Satisfaction vicaire*, Satisfaction offerte à Dieu par le Christ, au profit des fidèles.

— **Encycl.** Le **vicare** est, en général, celui qui remplit les fonctions d'un autre, d'un supérieur, *qui vices alterius gerit* (Du Cange). Ce titre, créé sous l'empire du droit romain, a été porté par divers fonctionnaires de l'or-

dre temporel ou de l'ordre spirituel ; il est resté définitivement attaché à certains membres du clergé.

A Rome, le préfet du prétoire déléguait son autorité pour des causes spéciales à un *vicaire*, qui prenait le titre de *vicaire* de la ville de Rome. Ce fonctionnaire avait sa juridiction propre, délimitée par le préfet, et n'était pas confondu avec le lieutenant que celui-ci déléguait pour le remplacer en cas d'absence. Un peu plus tard, on trouve le titre de *vicaire* attribué à deux fonctionnaires nommés par le sénat romain et chargés de l'administration. Leurs fonctions étaient annuelles.

Dans le droit allemand, l'empereur ou le roi des Romains nommait des *vicaires*, appelés *vicaires* de l'empire, pour connaître de certaines causes réservées; leurs pouvoirs expirient avec leur mission. Il nommait aussi des *vicaires* généraux de l'empire, sortes de préfets ou plutôt de vice-rois, chargés de l'administration d'un district de l'empire. Ces *vicaires* étaient spécialement délégués en Italie, où résidaient rarement les empereurs; la Savoie, le Mantouan, la Lombardie, Arles furent administrés par des *vicaires* généraux; ces vicariats étaient souvent héréditaires. L'absence de l'empereur, spécialement lors des fêtes du couronnement à Rome, donnait lieu aussi à la création d'un *vicar*. Othon IV attribua ainsi un *vicar*, à sa frère, toute la partie de l'empire située au delà de la Moselle. Louis IV, en 1338, tint un consistoire impérial dans lequel, de lavis des électeurs, des princes et de ses proches, il institua solennellement un *vicar* de l'empire, Edouard III, roi d'Angleterre, la mort de l'empereur, jusqu'au jour de l'élection nouvelle, un *vicar* de l'empire prenait en main le pouvoir; à l'origine, ce *vicar* était désigné par l'empereur lui-même; mais la coutume s'établit peu à peu que le vicariat de l'empire devait être dévolu, soit en cas d'absence, soit pendant l'interregne, au comte palatin du Rhin, pour la Germanie, la Gaule et le royaume d'Arles, et au duc de Saxe pour les pays de droit saxon.

On trouve dès les premiers siècles de notre ère le titre de *vicaire* de saint Pierre et des apôtres, *vicaire* de Jésus-Christ, attribué au pape, comme représentant sur la terre saint Pierre ou Jésus-Christ lui-même. Le titre de *vicaire* du saint-siège est attribué à un délégué du pape, chargé de le représenter ou de remplir une mission spéciale ; ce dignitaire porte aussi le nom de *legat*. Le pape nomme également des *vicaires* en *spiritualibus*, chargés de visiter les églises et les monastères, de connaître des abus ou des crimes qui pourraient s'y commettre, d'indiquer les réformes à opérer. Autrefois, le pape instituait également comme *vicaire* d'un siège épiscopal, vacant par la mort du titulaire, l'évêque du diocèse voisin.

Avant d'arriver aux humbles membres du clergé français qui portent maintenant le nom de *vicaire*, il nous reste encore à mentionner les officiers chargés sous ce titre, par les comtes, de la perception des impôts et de l'administration de ce que l'on appelait alors la moyenne et la basse justice. Ce *vicaire* est devenu, par corruption, le *viguier* en vieux français. L'étendue de sa juridiction portait le nom de *vicairie*. Ce mot désignait encore le droit d'homme vivant et mourant, que M. Guérard explique ainsi (*Protégènes du cartulaire de Saint-Père* (Paris, § 85)) : « Dans les fiefs, chaque mutation de fief était soumise à la justice de certains droits au profit du seigneur du fief. Mais lorsqu'un bien était donné en fief aux gens de mainmorte, à des moines par exemple, comme ces vassaux ne mouraient pas, ils devaient fournir au seigneur un homme pour les représenter, et dont la mort donnait ouverture soit aux droits de relief, soit aux autres droits dus à chaque mutation. Ce représentant ou *vicaire*, qui restait à leur choix et qui pouvait être l'un d'eux eux, était dit homme vivant et mourant (sous-entendu pour telle abbaye ou telle église). Le seigneur avait la faculté de saisir le fief si, dans les quarante jours du décès de cet homme, les gens de mainmorte négligeaient de lui en représenter un autre pour lui renouveler la foi et hommage. Le but de cette institution était de conserver au seigneur dominant la directe sur ses fiefs, d'empêcher que les gens de mainmorte ne vinssent à frustrer de ses droits dans le cas d'aliénation, et que les seigneurs voisins ne lui disputassent la mouvance en leur admettant des gens de mainmorte le pouvoir de détenir des fiefs sans la dépendance du seigneur dominant, et par conséquent qu'ils étendent non des fiefs, mais de plus en plus. L'homme vivant, mourant et continuant, exigé par plusieurs coutumes, était celui qui remplissait pour autrui le rôle de vassal dans toute son étendue, et qui devait satisfaire, au nom de ses commettants, à toutes les obligations féodales auxquelles ils étaient astreints. Il prenait le nom de *vicaire*, d'où l'obligation de fournir un pareil représentant a été appelée *vicaire* (*vicaire*). »

Tel était aussi le nom donné à de petites églises de campagne, à des fondations pieuses d'une importance moindre rattachées à d'autres plus considérables et auxquelles l'évêque attribuait, pour les desservir, un *vicaire*. Ces fondations ont été plus tard appelées chapellenies; le mot *vicairie* ne se trouve

que dans les anciennes chartes ou les vieux auteurs :

Cil sert à riche vicairie
Qui sert à la vierge Marie ;
Provende el ciel cil desservent
Qui jor et nuit de cuer la servent.
(Chron. de Du Guesclin.)

Il y avait autrefois encore des curés vicaires, ou vicaires perpétuels délégués à ces fonctions par les monastères auxquels la cure rattachait, ou par les curés primitifs, qui, sans exercer leurs fonctions, en touchaient les émoluments et se faisaient remplacer, pour un modique salaire, par des prêtres pauvres. L'histoire ecclésiastique du x^e et du xvi^e siècle en France et en Angleterre est pleine des dissensions causées par cet énorme abus. Ces vicaires perpétuels étaient appelés aussi prêtres fermiers.

Le nom de *vicaire* ne reste attaché aujourd'hui dans l'Eglise qu'aux fonctionnaires les plus élevés après l'évêque, dans la hiérarchie ecclésiastique, les grands *vicaires* ou *vicaires généraux*, et aux simples prêtres placés sous l'autorité des curés, pour les aider à administrer leurs affaires paroissiales.

Les *grands vicaires* sont des prêtres chargés de suppléer l'évêque dans l'administration spirituelle de son diocèse. Antérieurement au concordat, ils le suppléaient également dans l'administration temporelle. Les *grands vicaires* prennent le titre de *vicaires généraux* quand leur commission s'étend sur tout le diocèse ; ils sont à la nomination de l'évêque. Le § 11 des articles organiques dit que chaque évêque pourra nommer deux *vicaires généraux*, et chaque archevêque trois ; qu'ils les choisiront parmi les prêtres ayant les qualités requises pour être évêques. Anciennement leur nombre n'était pas limité ; l'archevêque de Lyon avait jusqu'à douze *grands vicaires*. Les *grands vicaires*, nommés par l'évêque, sont révocables par lui ; sous l'ancien droit canonique, leurs fonctions cessaient par la mort de celui dont ils n'étaient que les délégués, et il était alors nommé par le chapitre un *vicaire capitulaire*, chargé du diocèse pendant la vacance du siège. Les articles organiques continuent leurs fonctions aux *vicaires généraux* après la mort de l'évêque jusqu'à son remplacement. Réunis sous la présidence de l'évêque, les *vicaires généraux* forment un conseil épiscopal, dont l'autorité réelle est à peu près nulle, puisque ses membres sont sous la dépendance absolue de celui qui les convoque et les préside. Ce conseil peut être juge de certaines causes ecclésiastiques et tient lieu des anciennes officialités, sans avoir leur puissance.

Les *simples vicaires* ou *vicaires* paroissiaux sont des prêtres chargés d'aider les curés dans leurs fonctions, de les suppléer en cas d'absence ou de maladie. Les lois organiques publiées à la suite du concordat d'Ugento, pour remplir les fonctions de *vicaire*, aucune condition particulière. Elles ne tranchent pas non plus la controverse élevée entre les juriconsultes canoniques, à savoir si les *vicaires* sont à la nomination des curés ou à celle des évêques. « C'est une question, dit Bergier, qui n'aurait jamais dû s'élever, si les pasteurs du premier ou du second ordre ne cherchaient, comme ils le doivent, que le bien de l'Eglise. Il est certain que ce bien ne peut s'opérer qu'autant que les ministres des autels y concourent par la bonne harmonie et sont animés par le même esprit. Jamais une paroisse ne sera bien gouvernée que quand le curé et le *vicaire*, unis par les liens de la confiance, de l'estime et de l'amitié, travailleront de concert, auront les mêmes vues et se concerteront pour les moyens qu'ils doivent employer. On ne doit pas donner à un curé un *vicaire* qui ne regardera que comme son ennemi, son délateur et son espion, dès qu'il sera contre son choix et sa volonté. » (*Dictionnaire théologique*). Quoiqu'il en soit de ces excellentes raisons, les *vicaires* sont aujourd'hui toujours nommés par les évêques. Leur traitement est modique ; il ne dépasse pas 500 francs et il est le plus souvent bien au-dessous de cette somme ; mais le *vicaire* loge souvent au presbytère et il a une part dans ce qu'on appelle le casuel.

Les prêtres qui desservent les communes rurales et qui, pour ce fait, sont désignés sous le nom de desservants, ne sont à proprement parler que des *vicaires*. Amovibles et révocables, ils n'ont rien des véritables caractères du curé. C'est sous le nom de *vicar* que l'on désignait, antérieurement au concordat, les prêtres les succursales, le nom de desservant n'étant donné à ceux qui étaient préposés au gouvernement des cures pendant une vacance. En Angleterre, ils portent encore ce simple titre de *vicar*; le héros de Goldsmith, dans son beau roman du *Vicar of Wakefield*, est ce qu'en France on appellerait maintenant un desservant.

Vicaire savoyard (LA PROFESSION DE FOI DU). On désigne sous ce nom une des parties de l'*Emile* de J.-J. Rousseau, remarquable entre toutes par l'élevation de la pensée et l'éloquence du style; c'est la partie consacrée à la religion, mais à la religion considérée en dehors de tout dogme révélé, à ce qu'on appelle communément la religion naturelle. La forme dramatique qu'il a employée pour cette partie de son livre, lui

donne une véritable solennité. A l'âge où la nécessité des grandes notions morales est arrivée pour son élève, Rousseau conduit *Emile*, aux premiers rayons du soleil, sur le sommet d'une colline, au centre d'un paysage couronné dans l'éloignement par la chaîne des Alpes; et là, comme Platon au promontoire de Sunium, en présence de cette sublime nature, « qui semble étaler à ses yeux toute sa magnificence pour en offrir le texte à ses entretiens, » il lui parle de Dieu, de l'âme immortelle. L'auteur feint d'abord qu'il ne fait que raconter l'histoire d'un jeune homme que les conseils d'un bon vicaire savoyard ont ramené à la vertu; mais bientôt, renonçant à parler à la troisième personne, il déclare que ce jeune homme, c'est lui; sorte de périphrase qui ajoute encore à l'intérêt de cette partie de *l'Emile*.

« On a combattu, dit M. Henri Martin (*Histoire de France*, t. XVI), le système d'après lequel Rousseau conduit son élève presque jusqu'à l'âge mûr avant de lui faire connaître son Créateur et lui-même, à cause de l'impuissance où il croit l'enfant de se faire de Dieu une idée raisonnable. C'est là une exagération de la méthode négative adoptée par Rousseau envers l'enfant. Il existe une objection décisive : dans quelque condition que l'on suppose l'enfant, à moins de le sequestrer de toute communication avec les hommes, il est absolument impossible que, jusqu'à seize ou dix-huit ans, il n'entende point parler de Dieu ; par conséquent, on ne peut lui épargner ainsi le danger redouté par Rousseau, de s'en former de fausses idées.

* « Quoi qu'il en soit, le lecteur ne peut se défendre d'un véritable saisissement, lorsque le philosophe, lorsque l'homme, rejetant les fictions de l'écrivain, entre directement en scène avec le prêtre de Turin, son premier maître, et se pose en face des Alpes et du soleil levant, les questions fondamentales de la nature et de la destinée humaine. Les sages de l'esprit humain n'avaient pas vu de moment aussi solennel, depuis l'heure où le doute de Descartes s'était résolu dans son immortelle affirmation.

La philosophie du sentiment allait avoir, comme celle de la raison pure, son discours de la méthode.

« La raison s'est obscurcie de nouveau : le doute est revenu ; l'âme en souffrance flotte dans l'infinie variété des opinions humaines. Que faire ?

* Bornier nos recherches à ce qui nous intéresse immédiatement et laisser le reste; laisser la les philosophes et leurs raisonnements, qui ne nous donnent que des résultats négatifs, et prendre un autre guide, la lumière intérieure, la conscience; admettre pour évidentes les idées auxquelles, dans la sincérité de notre cœur, nous ne pourrions refuser notre consentement, pour vraies celles qui nous paraissent avoir un lien nécessaire avec ces premières et ne pas nous tourmenter des autres, quand elles ne mènent à rien d'utile pour la pratique.

• C'est donc l'évidence du cœur, l'évidence morale, et non l'évidence rationnelle et mathématique, qui devient le principe de la certitude. La route que prétend suivre Rousseau n'est pas la route transcendante de Descartes, mais celle qui est à la portée des simples, la grande route de l'esprit humain. »

Rousseau déclare, dans sa profession de foi, qu'il croit à l'existence de l'esprit et à celle de la matière ; que la matière est éternelle et que Dieu n'en est que l'ordonnateur suprême. Mais ce Dieu est éminemment juste et bon et il a droit à nos adorations comme à notre amour. Le christianisme est une religion sainte, parce qu'elle prêche la justice et l'amour; les Evangiles renferment des contradictions, des choses que la raison ne peut admettre, mais on ne peut les lire sans se sentir profondément ému et sans devenir meilleur ; le fondateur du christianisme est plus qu'un sage; si la mort de Socrate est celle d'un sage et d'un homme de bien, la mort de Jésus est celle d'un Dieu. Il est évident que Rousseau prend ici le mot Dieu dans un sens figuré ; c'est comme s'il disait que Jésus lui apparaît comme le sage par excellence, l'homme dont la vertu est portée au plus haut degré et ne peut être surpassée. Rousseau, sans être un profond métaphysicien, avait trop de bon sens pour admettre sérieusement qu'un Dieu put mourir. (On peut consulter notre compte rendu de l'*Emile*, où nous parlons de cette profession de foi.)

Vicaire de Wakefield, roman de Goldsmith.
V. WAKEFIELD (Vicaire de).

VICAIRE (Philippe), théologien français, né à Caen en 1689, mort en 1775. Regu docteur en théologie à Caen, il y fut promu à l'âge des cours les plus importants ; mais, dans les querelles qui suivirent la bulle *Unigenitus*, il montra une telle ardeur de défendre cette dernière, que le parlement de Rouen le destitua de toutes ses places en 1710. Il y fut réintégré quelque temps après et devint dans la suite doyen de la Faculté de théologie. En 1762, ayant refusé d'inscrire sur les registres de cette Faculté un arrêt du parlement de Rouen contre les jésuites, il fut de nouveau privé de toutes ses fonctions et passa ses dernières années dans la retraite. On a de lui, entre autres écrits : *Oraison* fu-

nèbre du cardinal de Fleury (1743, in-40); Demandes d'un protestant faites à M. le curé de..., avec les réponses (1766, in-120); Exposition fidèle et preuves solides de la doctrine catholique adressées aux protestants (1770, 4 vol. in-12).

VICAIRERIE s. f. (vi-kè-re-ri — rad. *vicar*). Hist. Tribunal ecclésiastique souverain, établi à Naples par Charles d'Anjou.

VICAIRE s. f. (vi-kè-ri — rad. *vicar*). Fonctions d'un vicaire de paroisse. On dit plus ordinairement **VICARIAT**.

— Succursale, église créée dans une paroisse, pour la commodité des fidèles, et desservie par un vicaire.

— Bénéfice attaché à certaines églises cathédrales.

VICANÈNE, **ÈENNE** adj. (vi-ka-né-ain, é-è-ne — lat. *vicaneus*; de *vicus*, bourg). Mythol. rom. Epithète des dieux protecteurs des bourgs et des villages.

VICARI, bourg du royaume d'Italie, dans la Sicile, province de Palerme, district de Termini, mandement d'Alia; 4,200 hab.

VICARI (Hermann DE), prélat allemand, né à Aulendorf (haute Souabe) en 1773, mort en avril 1868. Successivement maître de chœurs et officier à l'église collégiale de Constance, chanoine (1827), puis doyen de la cathédrale de Fribourg en Brisgau, il fut nommé, en 1832, coadjuteur de l'archevêque de cette ville et évêque de Macri in partibus. En 1842, Vicari fut promu archevêque du diocèse du haut Rhin. Les évêques catholiques de l'Allemagne ayant adopté pour leur programme commun la défense des nombreuses réclamations relatives aux droits de l'Eglise, Vicari, de concert avec les évêques suffragants de son diocèse, commença à faire valoir auprès du gouvernement badois des prétentions analogues. Avant même que l'affaire eût été vidée, les rapports avec le gouvernement s'empêchèrent par le refus que fit l'archevêque, à la mort du grand-duc Léopold (avril 1852), d'ordonner des messes pour le repos de l'âme des princes protestants. Le gouvernement badois rejeta la plupart des demandes de Vicari; celui-ci ordonna au conseil supérieur ecclésiastique, autorité émanant du gouvernement, de se dissoudre, et, comme cet ordre restait sans effet, il excommunia les membres du conseil. En novembre 1853, le gouvernement déclara nulle et sans effet l'excommunication, adjoignit à l'archevêque un commissaire laïque et frappa de l'amende et de la prison les ecclésiastiques qui obéissaient à Vicari. Les deux partis s'adressèrent alors à Rome, où la conduite de l'archevêque fut approuvée indirectement.

Au commencement de 1854, Vicari poussa l'audace jusqu'à prononcer la suppression du conseil d'administration des biens de l'Eglise et le remplaça par une nouvelle administration, ne dépendant que de lui. Comme le prélat, dans ses mandements, excitait les fidèles à désobéir au gouvernement et dénaturait les faits avec la plus insigne mauvaise foi, le gouvernement fit ouvrir contre lui une enquête, qui fut suspendue en octobre 1854, le saint-siège étant alors intervenu pour apaiser le différend. Après de nombreuses négociations, la cour de Rome réussit à amener le gouvernement du grand-duc à conclure, le 28 juin 1859, une convention par laquelle les droits de suprématie de l'Etat étaient, en majeure partie, sacrifiés aux prétentions de l'archevêque. Mais la victoire de ce dernier ne fut pas de longue durée; les Chambres refusèrent de donner à la convention l'approbation exigée par la constitution, et un ministre libéral, formé par le grand-duc, s'unit aux Chambres pour établir une nouvelle législation ecclésiastique, conforme aux droits de l'Etat, tout en maintenant la liberté de l'Eglise en matière ecclésiastique (9 octobre 1860), et la convention avec Rome fut annulée. Le vieil archevêque continua à tenir une attitude hostile envers le pouvoir, mais tous ses efforts échouèrent en face des tendances libérales du gouvernement. Cette opposition éclata surtout lors de la réforme de l'enseignement en 1864, réforme qui enlevait la direction des écoles à l'influence exclusive du clergé. Sur l'ordre de l'archevêque, les curés catholiques durent refuser d'entrer dans les nouveaux conseils des écoles de leurs localités, et, pour protéger l'Eglise soi-disant opprimée, on vit se former de tous côtés des sociétés catholiques. Un nouvel aliment fut apporté à la querelle, en 1867, par l'ordonnance du gouvernement qui assignait à la commune de Pfundersdorf, dans le cercle du lac de Constance, les biens du chapitre de l'hôpital de cette localité. Au milieu de ces débats, Vicari fut enlevé par la mort. Il allait atteindre sa quatre-vingt-quinzième année.

VICARIAL, **ALE** adj. (vi-ka-ri-al, a-le — rad. *vicarial*). Qui appartient, qui a rapport au vicariat : Fonctions **VICARIALES**. Pouvoirs **VICARIAUX**.

VICARIAT s. m. (vi-ka-ri-a — rad. *vicar*). Dr. canon. Fonction, emploi de vicaire de paroisse : Le **VICARIAT** de cette paroisse est lucratif. Succursale desservie par un vicaire. Grand vicariat, Dignité, fonctions de grand vicaire : Les honneurs du **GRAND VICARIAT**.

— Anc. cout. Procuration.

— Féod. Donner vicariat à son seigneur, Lui donner un homme pour lui faire foi et hommage.

— Hist. rom. Juridiction d'un vicaire de l'empire.

VICARIER v. n. ou intr. (vi-ka-ri-é — rad. *vicar*). Prend deux i de suite aux deux pr. pers. pl. de l'imp. de l'ind. et du prés. du subj. : Nous *vicarions*, que vous *vicariez*. Faire les fonctions de vicaire dans une paroisse.

— Par ext. Etre réduit à des fonctions subalternes : Je suis las de **VICARIER**. Peu usité.

— Aller de ville en ville pour offrir ses services dans les paroisses, en parlant des musiciens et des chantres d'église. Vieux en ce sens.

VICAT (Béat-Philippe), savant juriconsulte suisse, né à Aigle, pays de Vaud, en 1715, mort en 1770. Il suivit les cours de littérature et de philosophie à Bâle et à Lausanne, puis devint professeur de droit et bibliothécaire dans cette dernière ville. Ses principaux ouvrages sont : *Prælectio de successione testamentaria, ex jure naturali, civili et statutorio* (1748); *Hæpprecht comment. de institut. juris civilis Justiniani*, avec notes (1748, 2 vol. in-fol.); *Vocabularium juris utriusque* (1759, 3 vol.); les *Libertés de l'Eglise helvétique*, traduit de l'allemand (1770), avec préface. Vicat a collaboré, en outre, au catalogue de la bibliothèque de Lausanne, imprimé en 1768.

VICAT (Philippe-Rodolphe), médecin suisse, frère du précédent, né à Payerne en 1720, mort en 1778. Reçu docteur, il parcourut pendant cinq ans la Pologne, puis vint séjourner pendant quelques mois à Paris et revint en Suisse. Disciple de Haller, il fut chargé de disposer les ouvrages de ce grand maître pour l'impression, et il consacra sept années entières à ces travaux. Après la mort de Haller, Vicat occupa à Payerne la place de médecin pensionné. Parmi ses ouvrages, nous citerons : *Mémoire sur la plique polonoise* (1775, in-8°); *Matière médicale tirée de Haller* (Berne, 1776, 2 vol. in-8°); *Histoire des plantes végétales de la Suisse* (Yverdon, 1776, in-8°); *Supplément au dictionnaire raisonné universel d'histoire naturelle de M. Valmont de Bomare* (Lausanne, 1778, in-8°); *Observations et dissertations de médecine pratique* (Yverdon, 1780, in-12).

VICAT (Louis-Joseph), ingénieur français, né à Nevers en 1786, mort en 1861. Il fit ses études à l'Ecole centrale de l'Isère, entra à seize ans dans la marine comme vice-timonnier, puis à l'Ecole polytechnique (1804), d'où il passa dans le corps des ponts et chaussées. Attaché d'abord aux travaux de la Seine, puis au service du canal de la Bormida, il fut envoyé ensuite comme ingénieur à Périgueux (1809) et chargé en 1811 de construire un pont sur la Dordogne, à Souillac, dans le Lot. Ce fut alors qu'il fut amené à faire des recherches sur les chaux hydrauliques et les ciments propres à la construction des ponts. Le premier, dit F. Arago, il démontra que les propriétés des chaux hydrauliques naturelles dépendent de l'argile disséminée dans leur tissu; le premier aussi il fit de la chaux hydraulique de toutes pièces en grand, sur les chantiers du pont de Souillac. Les piles de ce beau pont reposent sur des masses de béton formées avec de la chaux hydraulique artificielle. Depuis les travaux de Vicat, on peut se procurer de la chaux faisant promptement prise dans l'eau partout où cette chaux devient nécessaire. La découverte de cet habile ingénieur eut pour résultat de faire adopter dans la fondation des ponts le système du bétonnement, qui a rendu de si grands services. Dès lors sa réputation était établie. Chargé par le gouvernement de continuer ses travaux sur les mortiers et les ciments, il visita une partie de la France, particulièrement les bassins du Rhône et de la Garonne, pour y découvrir les gisements de chaux hydraulique naturelle, et donna en même temps aux ingénieurs les instructions nécessaires pour la fabrication artificielle de cette chaux et du ciment romain. En 1833, l'Académie des sciences le nomma un de ses membres correspondants et lui décerna, en 1837, un de ses prix. En 1841, le conseil municipal de Paris lui fit don, en récompense des services que sa découverte avait rendus, d'un vase d'argent du prix de 2,400 francs. Enfin, sur le rapport d'Arago, le 26 mai 1843, la Chambre des députés lui vota à titre de récompense nationale une pension de 6,000 francs, réversible sur ses enfants, et trois ans plus tard, il fut promu commandeur de la Légion d'honneur. Vicat était ingénieur en chef, lorsque, en 1853, il prit sa retraite et alla passer les dernières années de sa vie dans sa ville natale. On lui doit : *Recherches expérimentales sur les chaux de construction, les bétons et les mortiers* (1818, in-4°); *Résumé des connaissances actuelles sur les mortiers et les ciments calcaires* (1859, in-4°); *Exposé des divers procédés employés pour les câbles en fil de fer, pour le levage de ces câbles et du tablier, etc.* (1830, in-4°); *Recherches expérimentales sur les phénomènes physiques qui précèdent et accompagnent la rupture ou l'affaiblissement d'une certaine classe de solides* (1833, in-8°); *Nouvelles études sur les pouzzolanes artificielles* (1846, in-4°); *Recherches physiques de la destruction*

des composés hydrauliques par l'eau de mer (1856, in-8°), et un grand nombre de notes, de mémoires, publiés dans les *Annales des ponts et chaussées*, les *Annales de physique et de chimie*, sur divers points de la science de l'ingénieur.

VICATIE s. f. (vi-ka-ti — de *Vicat*, botaniste français). Bot. Genre de plantes, de la famille des ombellifères, tribu des smyrnées, dont l'espèce type, qui croît au Népal, ressemble à une ciguë.

VICCHIO, ville du royaume d'Italie, province et district de Florence, mandement de Borgo-San-Lorenzo; 9,500 hab.

VICDESSOS, bourg de France (Ariège), ch.-l. de cant., arrond. et à 30 kilom. S.-O. de Foix, sur le gage de son nom, affluent de l'Ariège; pop. aggl., 638 hab. — pop. tot., 835 hab. Forges alimentées par la mine de Rancié. C'est sur le territoire de cette commune que se trouve le point le plus élevé de l'Ariège, le pic de Montcaim (3,079 mètres), avec son glacier.

VICE (vi-se — ablatif du lat. *viciis*, fois, retour, suppléance). Mot qui entre dans la composition de plusieurs mots français, et qui indique des fonctions exercées en sous-ordre, pour suppléer un supérieur. Nous donnons ces mots composés à leur rang alphabétique.

VICE s. m. (vi-se — lat. *vitium*, mot rattaché par Schweitzer et Curtius à la racine sanscrite *vi*, lancer, jeter en avant. *Vitium* signifierait ainsi proprement réprobation qui pèse sur quelqu'un, ce qui fait rejeter. On pourrait aussi rapprocher *vitium* de *vitare*, éviter, et le rattacher à la racine sanscrite *vi*, dans la signification d'écarter, éloigner, s'éloigner, s'écarter. Le mot *vitium* signifierait ainsi proprement ce qu'on fuit, ce qu'on repousse). Imperfection, défaut, défectuosité qui rend un objet ou une personne impropre ou moins propre à sa destination : **VICE** de conformation. **VICE** de prononciation. **VICE** de caractère. Un **vice** de forme. Un **vice** de construction. La galanterie est un faible du cœur, ou peut-être un **vice** de complexion. (La Bruy.) Le médecin, en attaquant le **vice** radical, joue à croix ou pile la vie de son patient. (Dider.) Il arrive très-souvent que l'on meurt par le **vice** d'une méthode médicale plutôt que de sa belle mort. (Raspail.)

— Habitude qui rend un cheval ou une autre bête de somme difficile à manier : Ce **vice** lui vint de son père, et a bien d'autres **vices**.

— Disposition habituelle à un mal moral déterminé : Dissimuler, cacher ses **vices**. C'est un homme qui a tous les **vices**. Tout **vice** vient d'avarice. (Montaigne.) Si les hommes se délassent quelquefois d'une vertu par une autre vertu, ils se dégoûtent plus facilement d'un **vice** par un autre **vice**. (La Bruy.) Les **vices** entrent sans mot dire; ce sont des limbes sourdes; on ne les sent point qu'ils n'aient ruiné et perdu un homme. (Le Sage.) Il y a autant de **vices** qui viennent de ce qu'on ne s'estime pas assez que de ce que l'on s'estime trop. (Montesq.) Les **vices** entrent dans la composition des vertus, comme les poisons entrent dans celle des remèdes. (Duclos.)

Nous cherchons hors de nous nos vertus et nos **vices**.

BOILEAU.
Disposition habituelle et générale au mal moral : Se livrer, s'abandonner au **vice**. Se plonger dans le **vice**. Le **vice** est une conséquence nécessaire de la liberté morale. (Dider.) Le premier degré du **vice** est de trouver le **vice** aimable. (J. Simon.)

Qui ne hait point assez le **vice** N'aime point assez la vertu.

J.-B. ROUSSEAU.

Libertinage, débauche, penchant aux habitudes sensuelles : Croupir, mourir dans le **vice**. L'ennui fait plus de femmes galantes que le **vice**. (De Ségur.)

— Personnes vicieuses : Si la vigilance est utile à la vertu, elle est bien plus nécessaire au **vice**. (Beaumont.)

Le **vice** audacieux A la triste innocence en tous lieux fit la guerre.

BOILEAU.

Fam. Ruse, malice : Cet enfant ne manque pas de **vice**.

— **VICE** contre nature, Pédérastie.

— *Fanfaron de vices*, Homme qui affiche ses mauvais penchants, ses habitudes immorales, et qui en tire vanité : Le duc d'Orléans, ce *FANFARON DE VICES*, selon la parole de Louis XIV, était quelquefois le prince du peuple. (A. Houssaye.)

— **VICE** de clerc, **VICE** d'écriture, Faute du copiste, de celui qui a écrit trop vite et sans attention. Vieille loc.

— Le **vice** l'a quitté, mais il n'a pas quitté le **vice**, Il a conservé tous ses mauvais penchants, bien qu'il ne puisse plus les satisfaire.

— Prov. Pauvreté n'est pas **vice**. Pour être pauvre, on n'est point malhonnête homme. On ajoute quelquefois : Mais c'est une espèce de ladrerie. Pour dire que tout le monde fuit la pauvreté.

— Jurispr. **VICE** rédhibitoire, Défectuosité, défaut qui entraîne la réhibition.

— Syn. **Vice**, défaut, défectuosité, etc. V. DÉFAUT.

— Encycl. Philos. Le **vice** n'est pas seulement un défaut de constitution morale ou une défectuosité d'origine, mais une altération du caractère primitif de l'âme, une corruption résultant d'une habitude. Les plus belles actions isolées ou rares ne constituent pas une vertu et ne la prouvent pas toujours dans leur auteur; car on a vu des assassins risquer leur vie pour sauver des gens qui se noyaient. Il en est, sous ce rapport, du **vice** comme de la vertu; quelques actes immoraux, quelle que soit leur gravité, s'ils sont rares, ne constituent point un **vice**; on peut avoir peur dans une circonstance donnée sans être un poltron. La répétition de ces actes conduits au **vice**, mais le **vice** ne consiste pas entièrement dans la répétition de ces actes; deux choses en sont la base : une tendance fortement prononcée vers ce qui est mal, honteux, et l'habitude d'agir d'après cette tendance et de mal faire. Pour qu'il y ait **vice**, la présence du premier élément ne suffit pas, leur action simultanée est nécessaire. En effet, la lutte contre des instincts vicieux devient une vertu, et souvent une série d'actes condamnables dénote plus de faiblesse de caractère que d'instincts vicieux.

Quatre choses concourent à implanter les **vices** dans l'âme : l'éducation, les habitudes, l'âge et les circonstances. Tous les hommes ont plus ou moins de dispositions innées pour le **vice**; mais leur intensité et leur direction varient avec les individus. Tous les hommes sont aussi soumis à l'influence de l'éducation, de l'exemple, des habitudes, de l'âge, des circonstances, et chacun de ces éléments contribue pour sa part à développer les tendances pernicieuses de notre nature, à diversifier nos **vices** à l'infini. Chaque sexe, chaque phase de la vie, chaque position, chaque caractère, chaque individu a les siens. Si, au lieu de réagir contre eux, on les laisse s'ancre complaisamment, ils deviennent une seconde nature, et c'est alors que l'homme est complètement vicieux. Dans son origine, dit M. Matter, le **vice** est une pensée fautive, un sentiment mauvais. Par l'acquiescement de la raison et de la conscience, il devient ensuite une résolution librement prise, puis un acte une fois consommé, enfin une série d'actes répétés quelquefois reconnus coupables devant la conscience et la raison. Le **vice** est donc une insurrection continue contre la conscience et la raison, et cette insurrection étant dirigée contre nous-mêmes, car la raison et la conscience, c'est nous, le **vice** est un véritable suicide, une abdication de notre dignité, une aliénation de notre liberté.

Les **vices** peuvent se ramener à un petit nombre de principes dont ils ne sont qu'une émanation. Ces principes sont dans nos sentiments, nos instincts, nos appétits, nos besoins et nos passions. Ces choses sont loin d'être toujours mauvaises; tout au contraire, ce sont nos moyens de conservation, de bonheur et de perfectionnement; mais elles se transforment en **vices** dès que les excès ou l'abus ont pris dans notre âme la place de la raison et de la modération; c'est ainsi que l'amour de nous-même, cet instinct si nécessaire à notre conservation, devient vanité, orgueil, ambition, avarice, haine, colère, envie, en un mot égoïsme dans toutes ses phases et sous tous ses aspects : envie chez l'homme médiocre, colère chez l'homme bouillant, haine dans les caractères sombres, avarice chez les vieillards et les cœurs étroits, ambition dans les âmes exaltées, vanité chez les femmes et les petits esprits. L'appétit de la soif et celui de la faim, l'instinct de la reproduction se métamorphosent en gourmandise, ivrognerie et luxure. Il n'est pas jusqu'aux sentiments les plus purs que l'abus et les excès ne changent en **vices** : la tendresse paternelle devient faiblesse; le respect pour la grandeur, servilité; le patriotisme, une fureur barbare.

Cet abus qui change en **vice** les meilleures choses est d'autant plus difficile à éviter, que la pente est moins sensible et plus douce. En effet, nos besoins non satisfaits engendrent la peine, et leur satisfaction non-seulement met un terme à la peine, mais encore donne naissance à un plaisir; aussi bientôt cet attrait nous porte-t-il à chercher la satisfaction de nos besoins, non plus pour ces besoins mêmes, mais pour le plaisir qui y est attaché. L'abus excitant le désir en arrive même à forcer la nature, au risque de la faire périr.

Il ne faudrait pas, à ce sujet, prendre l'opinion publique pour guide, car elle est souvent à côté du vrai et fort capricieuse. C'est moins le **vice** pour lui-même qu'elle réprouve que la maladresse, l'écart, le scandale. Le **vice** sans bruit, doré, recouvert de ce vernis de bon ton que donne l'usage du monde, trouve aisément grâce devant ses yeux, dit M. F. Perron. La corruption a beau envahir l'intérieur, l'opinion s'en inquiète peu, c'est à la superficie qu'elle s'attache; pourvu que le sépulcre soit blanchi, elle laisse les **vices**, ces vers rongeurs de l'âme, dévorer tranquillement leur cadavre. L'opinion va même plus loin; il y a des **vices** à la mode. En effet, les hommes du monde se targuent de certains **vices**, de la séduction par exemple, comme d'une qualité. D'ailleurs n'a-t-on pas souvent répété que les hommes capables des plus grandes vertus étaient également les plus capables de grands **vices**? C'est là une erreur grave, car la vertu consiste surtout à lutter contre ses instincts, à leur commander, tan-

dis que le propre du *vice* est de leur céder et d'être leur esclave.

Certains moralistes ont fait remarquer que les nations avaient leurs vices comme les individus et ont cité la foi punique, la perfidie britannique. Les causes de ces vices pour les nations, comme pour les individus, sont toujours l'éducation politique, morale et religieuse, l'époque, le climat, le genre de vie, les rapports avec les autres peuples et cent circonstances passagères. Quelquefois cependant, bien que ordinairement les vices d'un peuple se trouvent dans la masse des individus qui le composent, ces vices ne se rencontrent que dans les hommes qui sont à sa tête, et le peuple fait briller les vertus opposées. Les vices des nations sont plus difficiles à extirper que ceux des individus, à moins d'une révolution qui régénère un peuple entier.

Les vices ont varié avec les époques, car, si la morale est invariable dans sa loi, les doctrines philosophiques et l'opinion publique sont sujettes à de nombreuses fluctuations, et partant la moralité change souvent. Comme il y a des vertus de tempérament, de famille, de caste, de nation, il y a des vices de famille, de caste, etc. Il est des castes, des classes sociales, des sociétés, les jésuites par exemple, qui se transmettent comme par voie de culte des habitudes d'hypocrisie, de vanité, de violence, de despotisme. Pour les nations, certains vices caractérisent certaines époques; la galanterie sous Louis XIV jeune, l'hypocrisie sous Louis XIV vieillissant étaient à l'ordre du jour. Il est des religions qui enseignent le vice, et des systèmes de gouvernement, le despotisme par exemple, qui corrompent jusqu'aux vertus et les flétrissent dans toutes les classes de la société. Un gouvernement fondé sur la justice et qui respecte la liberté individuelle, sans distinction de classe, ne peut avoir aucun intérêt à tolérer le vice, sous quelque forme qu'il se produise; c'est donc sous un tel gouvernement que le nombre des hommes vicieux doit tendre sans cesse à décroître, sans pourtant qu'il soit possible d'espérer que le vice puisse jamais disparaître.

— Méd. Les vices de conformation consistent dans des modifications de l'organisme, produites soit par un arrêt de développement, soit par un développement excessif, soit par l'influence d'un état morbide, apportant trouble, gêne ou obstacle au libre exercice d'une ou de plusieurs fonctions, ou privant complètement l'individu d'une ou de plusieurs d'entre elles. On peut avec Roche et Sanson grouper les vices de conformation ainsi qu'il suit : 1° divisions anormales; 2° réunions anormales ou adhérences; 3° rétrécissements et obstructions; 4° ouvertures anormales; 5° prolongements anormaux; 6° déviations; 7° parties surnuméraires; 8° absence des parties.

Nous ne parlerons ici que des vices de conformation en général, renvoyant le lecteur à chacun des mots désignant les variétés et aux mots qui traitent des divers organes, où il trouvera un article consacré aux vices de conformation de cet organe.

Il est curieux de rechercher les causes des divers vices de conformation que l'on observe. Sur un pareil sujet, l'imagination pouvait se donner libre carrière, et l'amour du merveilleux devait augmenter ce qu'avaient d'extraordinaire les faits qui se présentaient à une observation trop peu rigoureuse, faits qui, se transmettant ensuite par tradition, devenaient peu à peu, par de nouveaux détails, plus merveilleux encore. Les explications variaient avec les idées dominantes; l'ignorance invoqua longtemps des causes surnaturelles; tantôt la colère des dieux ou l'œuvre des démons, tantôt les pratiques de la sorcellerie produisaient les êtres les plus bizarres; plus tard, des rapports contre nature faisaient engendrer à des animaux des monstres, dont A. Paré nous a lui-même transmis les images. Pendant longtemps les vices de conformation ont été attribués à l'influence de l'imagination des femmes enceintes, et de graves auteurs ont même cherché à expliquer la manière d'agir de leur influence. Parmi eux, nous citerons Babirot, qui publia en 1778 un volume ayant pour titre : *Dissertation sur le pouvoir de l'imagination des femmes enceintes*, ouvrage très-curieux et qui renferme les citations de tous les médecins célèbres qui, depuis Hippocrate, ont cru à cette influence. Aujourd'hui, il y a peu de médecins qui partagent cette opinion; on ne s'arrête même plus à la réfuter. Mais, par suite pour l'erreur, n'est-on pas devenu trop sceptique? Nous le croyons, et il se peut bien que plus d'un vice de conformation, parmi ceux qui sont l'effet d'une maladie, reconnaisse pour cause l'imagination de la mère. Quand on sait, en effet, qu'une vive frayeur suffit quelquefois pour tuer le fœtus dans le sein de la mère, comment se refuser à admettre que les impressions vives ou prolongées, de quelque nature qu'elles soient, puissent faire naître des maladies? Or, ces maladies peuvent produire des vices de conformation; c'est ainsi qu'une arachnoïdite avec épanchement de sérosité peut entraîner l'acéphalie, que des mouvements convulsifs peuvent tordre un membre, etc. C'est de la même manière, c'est-à-dire par l'action d'un état morbide, que l'on peut expliquer comment les chutes et les

coups sur l'abdomen, pendant la grossesse, deviennent quelquefois cause d'une monstruosité. C'est encore par le même mécanisme que, suivant Geoffroy Saint-Hilaire, les compressions exercées sur le ventre pour cacher une grossesse déterminent des adhérences entre un point plus ou moins étendu du corps du fœtus et ses membranes, ou le placenta; d'où il résulte que les parties du fœtus ainsi adhérentes peuvent d'abord être écartées de leur situation normale, et qu'ensuite elles peuvent être arrêtées dans leur développement, parce que ces mêmes adhérences interceptent le passage d'une partie du sang qui est destiné à ces parties. Les vices de conformation qui en résultent varient ensuite selon que les adhérences existent encore lors de l'accouchement, ou qu'elles se sont rompues longtemps auparavant. Enfin, toute compression exercée sur le fœtus, soit par une tumeur développée dans l'utérus, soit par la présence d'un autre fœtus ou d'une masse d'hydrotides, peut devenir cause de monstruosité. Ainsi les monstruosité par inclusion, c'est-à-dire celles qui consistent dans la présence d'un fœtus dans le corps d'un autre, résultent souvent de la compression exercée par l'utérus lui-même ou par toute autre cause mécanique, laquelle a déterminé la pénétration d'un ovule dans l'autre fœtus. Toutefois, ce n'est pas là la seule cause de ce dernier genre de monstruosité, et Ollivier d'Angers a donné en 1827, dans un *Mémoire sur la monstruosité par inclusion*, une explication plus compliquée et très-ingénieuse de ce fait. Il pense qu'une adhérence s'établit entre deux ovules d'inégale grosseur, par l'effet de l'une des causes comprimentes indiquées plus haut; que cette adhérence ayant lieu dans les premiers temps de la vie intra-utérine, elle s'opère sur l'abdomen du fœtus principal, parce que l'abdomen constitue, dans les premiers temps, la plus grande partie du fœtus et offre une grande surface; qu'à cette époque le canal intestinal, et principalement le gros intestin, étant encore contenu dans le cordon, c'est avec lui et avec les toiles minces qui le recouvrent que l'ovule contracte ces adhérences; et enfin qu'à mesure que l'intestin abandonne la base du cordon et rentre dans l'abdomen, il entraîne l'ovule avec lui.

Les causes de monstruosité que nous venons de faire connaître ne sont ni les principales ni les plus fréquentes; d'autres causes, l'arrêt et l'excès du développement de certains organes, en produisent le plus grand nombre. Les vices de conformation qui ne reconnaissent pas pour cause un état morbide sont généralement partagés en trois grandes classes, savoir : 1° vices de conformation par arrêt de développement; 2° vices de conformation par excès de développement; 3° vices de conformation par perversion de développement. Mais il existe fréquemment plusieurs monstruosité sur un même individu; et tantôt elles appartiennent toutes à la même classe, c'est-à-dire qu'elles consistent dans des arrêts ou dans des excès de développement, tantôt au contraire elles appartiennent à des classes différentes. De là la nécessité de créer des divisions secondaires. Meckel appelle monstruosité composées celles dans lesquelles il existe sur un même individu plusieurs vices de conformation appartenant à une même classe, et monstruosité compliquées celles qui résultent de la co-existence de vices de conformation appartenant à des classes différentes. Dans tous les vices de conformation de la première classe, il y a, avons-nous dit, arrêt de développement. Ainsi, de deux choses l'une : ou bien un organe a cessé de se développer à une époque plus ou moins reculée de la vie fœtale, tandis qu'autour de lui les autres parties ont continué de s'accroître, et, en l'examinant avec soin, on le trouve exactement semblable pour la forme et le développement à ce qu'il est chez un fœtus de deux, trois ou quatre mois, etc., suivant l'époque à laquelle il a cessé de s'accroître; ou bien cet organe manque complètement, parce que les parties dont l'évolution précède immédiatement la sienne manquent elles-mêmes. Il résulte de là que ce doivent être les organes dont l'évolution est la plus tardive qui présentent le plus de vices de conformation; c'est en effet ce qui a lieu. Ainsi le système nerveux, le système osseux, les membres, etc., sont de toutes les parties celles qui présentent les vices de conformation les plus nombreux et les plus variés, et il est digne de remarque que la loi est encore vraie pour les différentes parties de chacun de ces systèmes; les nerfs, plus tôt formés que la moelle épinière, offrent moins de vices de conformation qu'elle; la moelle, dont l'évolution est complète avant celle du cerveau, est moins souvent mal conformationnée que cet organe; la clavicule, toujours développée de bonne heure, est très-rarement viciée dans sa forme; les os du crâne, dont le développement est au contraire tardif, présentent de fréquents vices de conformation; les membres inférieurs, moins promptement développés que les membres supérieurs, manquent aussi plus fréquemment ou, quand ils existent, sont plus souvent atteints de difformités. Il en résulte encore que les parties qui paraissent les premières chez le fœtus ne peuvent jamais manquer chez les monstres (tel est le tube intestinal), et que le degré de fréquence du défaut des autres organes est en rapport avec

l'ordre de succession dans lequel ils se développent. L'imperfection ou l'absence des centres nerveux paraît contribuer puissamment au défaut de développement et à l'absence de certaines parties. Ainsi, on a vu l'atrophie d'un côté du corps chez des individus à l'autopsie desquels on a trouvé le lobe cérébral du côté opposé transformé en une poche séreuse; et, d'après Serres, quand le renflement cervical de la moelle épinière manque, il y a absence constante des membres supérieurs; il en est de même des membres abdominaux quand le renflement lombaire n'existe pas. Tiedmann pense même que le système nerveux règle la formation et le développement de l'embryon et détermine la forme particulière et la disposition des organes, d'où il conclut que la plupart des vices de conformation ont leur cause première dans le développement irrégulier de ce système. L'absence de certaines parties et les organes surnuméraires lui paraissent surtout dus à cette cause, et il a publié plusieurs cas de développement défectueux de la moelle épinière coïncidant avec l'absence des membres, et de développement excessif du cerveau et des nerfs en rapport avec l'existence d'organes surnuméraires. Mais est-il bien prouvé, comme il le prétend, que le système nerveux se développe avant le système sanguin? La généralité des auteurs ne le croit pas, et si celui-ci le précède, ainsi qu'on l'admet aujourd'hui, n'est-ce pas dans l'irrégularité de son développement que se trouve la cause des monstruosités dont il s'agit? L'imperfection ou l'absence du système artériel paraît exercer en effet une influence bien plus puissante sur la production de ces vices de conformation. Suivant Serres, le développement incomplet ou l'absence d'une partie dépend du défaut de développement de l'artère qui doit y porter les matériaux de la nutrition. Si l'artère est peu développée, la partie à laquelle elle se distribue reste atrophiée; si elle manque totalement, l'organe n'existe pas. On voit tout de suite combien cette loi rend facile l'explication de tous les vices de conformation par arrêt de développement. Bérard lui a fait cette objection : « Il doit sembler tout naturel que l'artère d'une partie manque quand cette partie elle-même n'existe pas, et il me semble impossible de décider lequel de ces deux faits, l'absence du membre ou l'absence de l'artère, était cause et effet. » Cette objection ne nous semble pas bien sérieuse, et l'on peut répondre qu'une puissante analogie existe en faveur de l'opinion de Serres, dans ce qui se passe pour l'organisation des fausses membranes. En effet, les premières traces d'organisation qu'on y observe sont des rudiments de vaisseaux sanguins; tant qu'il ne s'y en développe pas, elles ne consistent que dans une combinaison de matière amorphe; dès qu'il s'en montre un seul, cette matière commence à prendre quelques caractères d'organisation. Or, si dans les pseudo-membranes l'apparition des vaisseaux précède celle de toute autre trace d'organisation, n'est-il pas très-probable qu'il en est de même dans le fœtus, qui dans le premier temps de la fécondation ne consiste lui-même que dans une petite quantité de matière amorphe? Enfin, dans un assez grand nombre de cas, le défaut de développement de certaines parties paraît être déterminé par le défaut de développement de quelques autres. C'est ainsi que la capacité du crâne est proportionnelle au volume de l'encéphale; il en est de même pour la colonne vertébrale par rapport à la moelle, etc. La seconde classe des vices de conformation ne comprend un nombre bien moins grand que la précédente; cependant les exemples de monstruosité par excès de développement sont encore assez fréquents, mais on range dans ce nombre certaines difformités qu'on ne peut raisonnablement attribuer à un excès de développement; telles sont celles qui résultent du simple accollement ou de la fusion de deux fœtus. Quoi qu'il en soit, ces vices de conformation consistent tantôt dans le développement excessif d'une partie, et tantôt dans l'augmentation du nombre de certains organes. Une partie accrue de volume conserve ordinairement sa configuration normale; il existe fréquemment en même temps un état d'atrophie dans d'autres parties, suivant la loi de balancement établie par Geoffroy Saint-Hilaire dans son histoire des anomalies de l'organisation chez l'homme et les animaux. Lorsque le nombre des organes est accru, tantôt les organes surajoutés sont encore à l'état rudimentaire, tantôt ils sont complets. Dans le plus grand nombre des cas, cet accroissement du nombre des organes consiste seulement dans leur doublement ou leur duplication, comme l'appelle Meckel, et, quand cette duplication porte sur la plupart des organes et sur les plus importants, elle paraît ne plus consister dans un excès de développement, mais bien, comme nous l'avons déjà dit, dans la fusion de deux fœtus. D'après Meckel, toutes les variétés d'augmentation du nombre des organes chez l'homme représentent l'état normal de certains animaux, de même que les diverses espèces de vices de conformation par arrêt de développement constituent les formes normales d'autres animaux. Les parties externes offrent beaucoup plus souvent des monstruosité par excès de développement que les organes intérieurs. Enfin, les vices de conformation par perversion de développement sont les moins nom-

breux et les moins importants. On range dans cette classe les transpositions des viscères, les variétés d'origine des artères et des veines, les anomalies que présentent les insertions des muscles, en un mot tout ce qui se déroberait aux deux grandes lois que nous venons de faire connaître. On voit que dans la théorie des monstruosité, comme dans celle des propriétés vitales, le mot perversion n'est qu'un voile officieux sous lequel on cache son ignorance. Nous avons dit que les monstruosité étaient rarement simples, et nous avons nommé, avec Meckel, monstruosité composées celles qui résultent de la réunion sur un même individu de plusieurs vices de conformation appartenant à une même classe; et monstruosité compliquées celles dans lesquelles il existe en même temps plusieurs monstruosité de classes différentes. Les premières se forment en obéissant aux lois que nous avons précédemment indiquées; les secondes, beaucoup plus communes, résultent de cette loi de balancement établie par Geoffroy Saint-Hilaire, en vertu de laquelle l'excès de développement d'un organe entraîne l'atrophie d'un ou de plusieurs autres, et vice versa. Les anatomistes allemands ont créé une hypothèse pour expliquer la production de toutes les monstruosité. Ils admettent d'abord dans l'œuf humain fécondé une force formatrice qui préside au développement de toutes les parties du fœtus; puis ils supposent que cette force formatrice est tantôt augmentée, tantôt diminuée et tantôt pervertie, et que de ces altérations résultent tous les vices de conformation. Un esprit sévère ne peut se contenter de pareilles explications, qui n'ajoutent rien à la connaissance des faits. Dépouillez ces explications de leur enveloppe trompeusement scientifique, elles se réduiront à dire qu'une partie manque parce qu'elle ne s'est pas formée, qu'une autre est double parce qu'elle n'est pas simple, et qu'une troisième s'est développée à droite parce qu'elle ne s'est pas développée à gauche comme à l'ordinaire. Nous ne réfuterons pas plus longuement cette théorie, qui n'a été admise en France, par quelques hommes d'un grand mérite, que parce qu'ils ne se sont pas donné la peine de l'examiner d'un peu près. Les causes de la production des vices de conformation, en général, sont loin encore d'être toutes connues. Quelques-uns sont évidemment dus à des maladies contractées par le fœtus dans le sein de sa mère, ainsi que nous l'avons déjà dit, soit par suite d'affections morales vives éprouvées par celle-ci, soit par l'effet de coups ou de chutes sur l'abdomen pendant la grossesse, soit enfin pour des causes inconnues. Chaussier, Bérard, Dugès, Velpeau ont mis cette vérité hors de doute; d'autres savants, tels que Andral, Cruveilhier, ont rapporté des exemples de maladies diverses développées chez le fœtus avant la naissance. Un certain nombre de vices de conformation paraissent dus à des adhérences contre nature entre le fœtus et les diverses parties qui l'entourent; Geoffroy Saint-Hilaire l'a démontré d'une manière très-nette. Le même auteur a très-bien établi que quelques-uns étaient l'effet de compressions exercées sur le fœtus pendant la grossesse. Enfin il en est plusieurs qui résultent de la fusion de deux fœtus dans un même individu, ainsi que l'ont prouvé Chaussier et Adelon. Mais voilà dans la réalité les seules causes de vices de conformation que nous connaissons jusqu'à ce jour; toutes les autres, et elles doivent être nombreuses, sont encore à découvrir.

— Jurispr. Vice rédhibitoire. L'article 1641 du code civil, consacrant une règle de bonne foi et d'équité élémentaire, dispose que, dans tout contrat de vente, « le vendeur est tenu de la garantie à raison des défauts cachés de la chose vendue qui la rendent impropre à l'usage auquel on la destine, ou qui diminuent tellement cet usage, que l'acheteur ne l'aurait pas acquise ou n'en aurait donné qu'un moindre prix s'il les avait connus. » On appelle vices rédhibitoires les défauts cachés de la chose vendue; ils donnent à l'acheteur le droit d'obliger son vendeur à reprendre la chose vendue, à restituer la somme qui lui a été payée, avec tous dépens et dommages-intérêts s'il y a lieu.

L'action rédhibitoire, dans ses conditions légales, présente surtout des difficultés et de l'intérêt lorsqu'il s'agit des contrats concernant les animaux domestiques; aussi en traiterons-nous à part, après l'avoir considérée en général et en avoir posé les principales règles dans l'état de notre législation.

— De l'action rédhibitoire en général. Il importe de faire observer d'abord que, suivant le texte de l'article 1641, il n'y a que les vices cachés qui soient rédhibitoires et donnent lieu à la résiliation du contrat de vente. La raison en est plausible : si le vice, quelle qu'en soit la gravité, est apparent, l'acheteur n'a point à se plaindre; il n'a pu être induit en erreur, et il est probable qu'il a mesuré le prix à la valeur réelle de la chose; le marché, en pareil cas, est donc irrévocable. On voit également, par les termes de l'article 1641, que le vice occulte ne laisse pas de donner lieu à la résiliation du marché, bien qu'il ne rende pas la chose totalement impropre aux fins qu'elle doit naturellement remplir. Il suffit que le vice diminue sensiblement l'utilité de la chose ou qu'il soit cer-

tain que l'acheteur ne l'aurait point acquise, ou n'en aurait donné qu'un prix inférieur s'il en avait connu l'état défectueux. L'article 1641 définit très-suffisamment les vices rédhibitoires, quant à ce qui concerne le degré de gravité qu'ils doivent présenter pour entacher le contrat et le rendre résoluble; mais il ne donne pas la classification de ces vices, qui sont, en effet, trop variables et trop multiples pour être renfermés dans une nomenclature. Cette nomenclature n'a été faite législativement qu'en ce qui concerne les ventes d'animaux concernant les trois races chevaline, bovine et ovine, comme nous le verrons plus loin. Les objets mobiliers inanimés et les immeubles eux-mêmes peuvent être viciés par des défauts inapparents, qui en annulent ou en amoindrisent considérablement la valeur, et rentrent ainsi sous l'application de l'article 1641. Ainsi, une prairie, destinée par sa nature au pâturage, peut produire avec une malheureuse abondance des herbes vénéneuses; une maison d'apparence convenable peut avoir, dans les pièces principales de sa charpente, des poutres pourries ou piquées, qui en rendent la chute imminente, etc.

Ces vices rédhibitoires généraux ouvrent à l'acheteur une double action. Il peut demander purement et simplement la résiliation du marché, ou, s'il le préfère, réclamer une réduction du prix convenu, réduction dont la quotité doit être arbitrée par experts. Supposons d'abord que l'acheteur opte pour la résolution du marché; dans ce cas, il rendra la chose entachée du vice rédhibitoire au vendeur et ce dernier lui restituera le prix. Le vendeur en sera quitte pour cette restitution du prix, et il ne devra point de dommages-intérêts, s'il n'a pas connu lui-même le vice qui rendait la chose impropre à son usage. On voit que la garantie des vices rédhibitoires est moins rigoureuse et moins étendue que la garantie de la propriété. Le vendeur, qui a aliéné une chose dont il n'était point propriétaire, et dont l'acheteur a été évincé, doit, outre la restitution du prix, des dommages-intérêts pour le préjudice résultant de l'éviction. Cette disposition de la loi est juste; chacun, en effet, doit savoir s'il est ou n'est pas propriétaire de la chose qu'il aliène, et il lui est, dans tous les cas, facile de s'en assurer. Au contraire, la vérification par le vendeur d'un vice occulte de la chose qu'il vend, peut, le plus souvent, réclamer des connaissances techniques, et l'ignorance en est parfaitement excusable.

Il existe néanmoins un cas où le vendeur est tenu à des dommages-intérêts, bien qu'il n'ait pas positivement connu le vice dont était atteinte la chose objet de l'aliénation; c'est le cas où il aurait dû, par les habitudes de sa profession, connaître le défaut occulte. Par exemple, un marchand de tonneaux vend des fûts défectueux, qui laissent fuir ou qui altèrent le vin. Ce marchand, fût-il de bonne foi, doit à l'acheteur, outre la restitution du prix des tonneaux, des dommages-intérêts pour réparation de la perte ou de l'altération du vin. S'il ne connaissait pas le vice des fûts, il devait le connaître. Mais, dans la même hypothèse, le marchand, d'ailleurs de bonne foi, ne devra réparation que du dommage qui pouvait raisonnablement être prévu, c'est-à-dire le prix de vin de cru et de valeur ordinaire que l'acheteur pouvait croire renfermé dans les tonneaux. S'il y a mis du vin de Madère, par exemple, la perte éprouvée excède les prévisions ordinaires, et on ne peut prétendre à la réparation intégrale. Au contraire, si le vendeur est de mauvaise foi, s'il a vendu sciemment des choses défectueuses, il doit la réparation totale du préjudice prévu ou imprévu.

L'acheteur de l'objet atteint d'un vice rédhibitoire, qui ne veut pas exiger la résiliation du marché, peut user d'une autre action, dite l'action *quantu minoris*, dont le résultat est de faire réduire le prix convenu à proportion de la dépréciation résultant, pour l'objet vendu, du défaut occulte dont il est atteint. Remarquons en passant que l'option entre ces deux voies d'action n'existe pas relativement aux vices rédhibitoires d'animaux auxquels se rapporte la loi spéciale du 20 mai 1838. En cette matière, il n'y a pas de milieu; ou le marché tient tel quel, ou il est résilié. Si l'acheteur ne demandait que le *quantu minoris*, on en conclurait avec raison que l'animal, quoique défectueux dans une certaine mesure, peut remplir le but auquel il est destiné, puisque son nouveau propriétaire consent à le garder, et toute réclamation de sa part, tendant à une réduction quelconque du prix, serait écartée.

Un caractère particulier de l'action rédhibitoire est qu'elle doit être intentée dans un bref délai, délai conforme à l'usage des lieux et en rapport avec la nature du vice dont il s'agit (art. 1648 du code civil). Si l'usage local n'est pas constant, les tribunaux apprécient discrétionnairement. La durée ordinaire des actions judiciaires est de trente ans; celle de la plupart des actions en rescision est de dix ans; mais le législateur s'est écarté de la règle commune en ce qui concerne l'action rédhibitoire. On en comprend aisément le motif; après un assez long intervalle, il deviendrait, en effet, infiniment difficile, sinon impossible, de déceler si le vice s'est produit dans la chose depuis la vente ou s'il existait à une époque antérieure. Or, c'est dans ce dernier cas que l'action rédhibitoire est ad-

missible; il est manifeste qu'il ne peut plus en être question si le vice s'est produit postérieurement à la vente; c'est alors un événement fortuit, qui ne peut préjudicier qu'à l'acheteur et qui reste à sa charge; *res perit domino*. Les tribunaux apprécient donc le délai qui a été raisonnablement nécessaire à l'acheteur pour reconnaître le vice de la chose et introduire son action. Au delà de cette limite, nécessairement variable avec les circonstances, toute réclamation est inadmissible.

— *Vices rédhibitoires en ce qui concerne les animaux domestiques.* L'action rédhibitoire est régie spécialement par la loi du 20 mai 1838 relativement au cheval, à l'âne, au mulet, au bœuf et au mouton; mais, dans tous les temps, le droit écrit et le droit coutumier se sont occupés des transactions auxquelles donnent lieu la vente et l'échange des animaux domestiques; ils ont toujours cherché à régulariser le plus possible les opérations commerciales dont ces animaux font l'objet, soit en spécifiant les défauts rangés dans la classe des vices rédhibitoires, soit en fixant la durée de la garantie imposée au vendeur ou à l'échangeur.

La durée de la garantie est le temps pendant lequel le vendeur répond des vices rédhibitoires; c'est aussi, et par là même, le délai qui est accordé à l'acheteur, tant pour faire constater ces vices que pour introduire son action devant les tribunaux. C'est avec raison que ce délai a toujours été limité, car si, dans le commerce des animaux, il faut prémunir l'acheteur contre la négligence ou la mauvaise foi du vendeur, qui connaît presque toujours les vices cachés de l'animal qu'il vend et qui les dissimule trop souvent par des moyens frauduleux, il est indispensable aussi de mettre ce dernier à l'abri de la déloyauté de l'acheteur, qui pourrait tarer l'animal vendu et prétendre ensuite que ces tares sont antérieures à la vente.

Sous l'empire du droit coutumier, chaque province avait ses usages en ce qui concerne les vices rédhibitoires, et il a été très-difficile d'y faire renoncer les habitants; les législateurs de l'an XII semblent même avoir reculé devant l'entreprise, car le code civil n'abolit que très-incomplètement les vieilles coutumes sur le commerce des animaux domestiques. Il en résultait une diversité déplorable entre la jurisprudence appliquée dans les différentes régions, diversité presque toujours blessante pour l'une ou l'autre des parties. Elle se manifestait et dans la dénomination des maladies et des défauts sujets à la rédition, et dans le temps fixé pour le délai de la garantie. Ainsi, dans le Cambrésis et le Languedoc, on n'admettait que la morve et la pousse comme vices rédhibitoires pour le cheval, l'âne et le mulet; à Paris, on reconnaissait de plus l'immobilité; en Normandie, où l'on n'admettait pas ce dernier vice, on ajoutait aux deux autres la courbature, et à Douai l'habitude de mordre. Pour les autres animaux, on n'admettait dans le Cambrésis aucun vice rédhibitoire, tandis que, pour le bœuf, on reconnaissait, en Armagnac, le pissement de sang; dans le Bigorre, la pourriture; à Rouen, l'hydropisie de poitrine et la pommelière; pour le mouton, il y avait, dans le Languedoc et la Provence, la pourriture, et le claveau dans la Normandie.

La même confusion existait pour les délais de la garantie, qui étaient de neuf jours à Paris, pour la race chevaline; de quinze jours en Bretagne, de trente jours en Normandie, de quarante jours dans la Flandre, le Cambrésis et le Languedoc. Pour le bœuf et le mouton, on accordait, selon les cas, neuf jours en Normandie, quarante jours en Languedoc, en Armagnac et en Franche-Comté, et quatre mois dans le Bigorre, etc. Ces usages si divers troublaient les transactions commerciales au lieu de les régler, occasionnaient des pertes et facilitaient la fraude.

La loi du 20 mai 1838 a mis fin à cette jurisprudence disparate, et, quoiqu'elle n'ait pas remédié à tous les inconvénients, elle doit être considérée comme un grand progrès, puisqu'elle donne la nomenclature des vices rédhibitoires, fixe les délais dans lesquels l'action doit être intentée et formule quelques autres dispositions complémentaires ou modificatives du code civil, qui ne spécifie dans les articles 1641 et 1648 ni les défauts cachés, qui, dans le commerce des animaux domestiques, peuvent entraîner une action en garantie, ni les délais dans lesquels cette action doit être intentée. « Cette loi n'est rédigée ni contre le vendeur, ni contre les éleveurs, ni contre les acheteurs, ni contre les marchands, dit M. Lherbette; elle l'est dans l'intérêt général de la société. Elle a pour but de faire cesser les contradictions de la jurisprudence, d'établir une nomenclature à la place des généralités de l'article 1641; d'offrir des règles au juge; de lever l'incertitude dans les marchés; d'y faire cesser la fraude; de faire régner la bonne foi et la probité dans un commerce d'où elles semblent trop souvent bannies, où l'on se fait trop souvent un jeu de la ruse et de la supercherie. »

Loi du 20 mai 1838, concernant les vices rédhibitoires dans les ventes et échanges d'animaux domestiques. Aux termes de l'article 1er, « sont réputés vices rédhibitoires et

donneront seuls ouverture à l'action résultant de l'article 1641 du code civil, dans les ventes ou échanges des animaux domestiques ci-dessous dénommés, sans distinction les localités où les ventes et échanges auront eu lieu, les maladies ou défauts ci-après, savoir : pour le cheval, l'âne et le mulet, la fluxion périodique des yeux, l'épilepsie ou le mal caduc, la morve, le farcin, les maladies anciennes de poitrine ou vieilles courbatures, l'immobilité, la pousse, le cornage chronique, le tic sans usure des dents, les hernies inguinales intermittentes, la boiterie intermittente pour cause de vieux mal; pour l'espèce bovine, la pommelière ou phthisie pulmonaire, l'épilepsie ou mal caduc, les suites de la non-délivrance après le part chez le vendeur et le renversement du vagin ou de l'utérus après le part chez le vendeur; pour l'espèce ovine, le clavelé; cette maladie, reconnue chez un seul animal, entraînera la rédition de tout le troupeau; la rédition n'aura lieu que si le troupeau porte la marque du vendeur; le sang de rate; cette maladie n'entraînera la rédition du troupeau qu'autant que, dans le délai de la garantie, la perte constatée s'élèvera au quinzième au moins des animaux achetés. Dans ce dernier cas, la rédition n'aura lieu également que si le troupeau porte la marque du vendeur. »

Art. 2. L'action en réduction du prix, autorisée par l'article 1644 du code civil, ne pourra être exercée dans les ventes et échanges d'animaux énoncés en l'article 1er ci-dessus.

Art. 3. Le délai pour intenter l'action rédhibitoire sera, non compris le jour fixé pour la livraison, de trente jours pour les cas de fluxion périodique des yeux et d'épilepsie ou mal caduc; de neuf jours pour tous les autres cas.

Art. 4. Si la livraison de l'animal a été effectuée, ou s'il a été conduit, dans les délais ci-dessus, hors du lieu du domicile du vendeur, les délais seront augmentés d'un jour par 5 myriamètres de distance du domicile du vendeur au lieu où l'animal se trouve.

Art. 5. Dans tous les cas, l'acheteur, à peine d'être non recevable, sera tenu de provoquer, dans les délais de l'article 3, la nomination d'experts chargés de dresser procès-verbal; la requête sera présentée au juge de paix du lieu où se trouvera l'animal. Ce juge nommera immédiatement, suivant l'exigence des cas, un ou trois experts, qui devront opérer dans le plus bref délai.

Art. 6. La demande sera dispensée du préliminaire de conciliation, et l'affaire instruite et jugée comme matière sommaire.

Art. 7. Si, pendant la durée des délais fixés par l'article 3, l'animal vient à périr, le vendeur ne sera pas tenu de la garantie, à moins que l'acheteur ne prouve que la perte de l'animal provient de l'une des maladies spécifiées dans l'article 1er.

Art. 8. Le vendeur sera dispensé de la garantie résultant de la morve et du farcin pour le cheval, l'âne et le mulet, et de la clavelée pour l'espèce ovine, s'il prouve que l'animal, depuis la livraison, a été mis en contact avec des animaux atteints de ces maladies.

Le décret du 22 janvier 1852, article 1er, n° 6, a déclaré exécutoire dans les colonies françaises la loi du 20 mai 1838, dont nous venons de donner le texte.

Pour le cheval, l'âne et le mulet, le législateur a établi le plus grand nombre de vices rédhibitoires; il n'a cependant voulu admettre que les vices physiques et a exclu de la nomenclature tous les vices moraux, tels que la méchanceté, la rétivité, la timidité ombrageuse, etc. 1° La fluxion périodique des yeux, vulgairement appelée tour de lune, mal de lune ou fluxion lunatique, a été mise au nombre des vices rédhibitoires, parce qu'elle est ordinairement incurable, entraîne presque toujours la cécité et se manifeste par accès, qui ne se produisent qu'à de longs intervalles et en l'absence desquels aucun symptôme ne décelé l'affection. C'est ce dernier motif qui a fait accorder un délai de trente jours pour constater le mal et intenter l'action. 2° L'épilepsie ou mal caduc, appelée vulgairement haut mal ou mal sacré, a été mise au nombre des vices rédhibitoires, et le délai pour intenter l'action qui la concerne a été porté à trente jours, parce qu'en dehors des accès elle ne présente aucune trace de son existence, et que l'intervalle de rémission est assez prolongé, au commencement de la maladie, pour qu'elle puisse rester longtemps ignorée de l'acquéreur. 3° La morve a été classée parmi les vices rédhibitoires, parce qu'elle suppose des lésions internes toujours antérieures aux signes extérieurs à l'aide desquels on la reconnaît; qu'il est facile, au moment de la vente, de faire disparaître ses signes les plus apparents; qu'enfin elle est non-seulement incurable et mortelle, mais contagieuse, tant pour les animaux de même espèce que pour l'homme lui-même. 4° Le farcin est une maladie de la même famille que la morve; les symptômes diffèrent, mais le principe paraît être le même et les résultats sont identiques. Comme la morve, le farcin est incurable, mortel et contagieux, et c'est par ces motifs que les législateurs de 1838 en ont fait un cas rédhibitoire. 5° Les vieilles courbatures doivent être l'objet d'observations spéciales. On appelle ainsi les restes d'anciennes maladies de poitrine, telles que la phthisie pulmonaire, la pleurite, la pneu-

monie, la pleuro-pneumonie, etc., passées à l'état chronique. La loi du 20 mai 1838 porte parmi les vices rédhibitoires ces « maladies anciennes de poitrine ou vieilles courbatures », parce qu'elles supposent d'anciennes lésions préexistantes qu'il n'est souvent possible de constater qu'après la mort de l'animal. Ces mots « maladies anciennes de poitrine » désigneraient toutes les maladies chroniques des organes thoraciques s'ils étaient seuls inscrits dans la loi; mais le législateur, en y ajoutant « ou vieilles courbatures », a restreint le sens des premiers mots, d'où il résulte qu'une maladie ancienne de poitrine n'est rédhibitoire qu'autant qu'on ne lui applique l'épithète de vieille courbature. Mais que doit-on entendre par ces mots « vieille courbature? » Si l'on interroge les anciens auteurs, Salles, Bourgalat, Delagrèrnière, Lafosse, de Garsault, Dutu, l'abbé Rozier, Vitet et Déroche, on reconnaît d'une manière évidente qu'ils ont regardé la courbature comme une affection soit des poumons, soit des plèvres isolément, ou de ces deux organes à la fois. C'est à ce sens que le législateur de 1838 s'est référé, de telle sorte que l'on doit entendre par maladies anciennes de poitrine ou vieilles courbatures une affection chronique du poumon ou des plèvres seulement, et non pas des maladies du cœur, du péricarde, etc. Quand ces maladies ne sont pas très-graves, elles sont difficilement appréciables; elles n'ont aucun signe pathognomonique qui les décelé. Quand elles offrent une certaine gravité, « on leur donne comme symptômes, disent MM. Galisset et Meignon, une toux fréquente avec ou sans expectoration; une difficulté de respirer, annoncée par le trouble et l'irrégularité des mouvements du flanc; une odeur fade et même repoussante de l'air expiré; à ces signes se joignent ceux que fournit l'exploration de la poitrine. Ainsi, l'auscultation indique quelque chose d'habituel dans les bruits pulmonaires à telle ou telle région de la poitrine; la percussion accuse ici de la matité; là, beaucoup de résonnance. En outre, l'animal n'a pas toujours toutes les apparences d'une bonne santé; le travail le fatigue promptement et le met en sueur; il dépérit, maigrit, et, si un redoublement de la maladie survient, parfois il succombe. » Tous les animaux atteints de vieilles courbatures, visibles à l'extérieur, ont une altération dans les mouvements du flanc, altération qui n'est autre chose que la pousse. Donc les vieilles courbatures et la pousse sont, pendant la vie, une seule et même chose. Mais si les vieilles courbatures s'accompagnent toujours de pousse, la pousse peut exister sans les vieilles courbatures, parce qu'elle dépend d'une infinité de causes; il importait donc au législateur de distinguer ces deux vices l'un de l'autre, d'autant plus que les maladies anciennes de poitrine peuvent se constater dans le cadavre, et que la pousse, au contraire, n'est visible que dans l'animal vivant. En effet, disent MM. Galisset et Meignon, l'article 7 de la loi, qui permet à l'acheteur, pour réclamer son recours, de prouver que la perte provient de l'une des maladies spécifiées dans l'article 1er, eût été sans effet pour les vieilles courbatures si, dans cet article 1er, on les eût confondues sous la dénomination de la pousse, puisque ce dernier vice ne peut être reconnu après la mort. » 6° L'immobilité a été admise par la loi, parce qu'elle rend évidemment l'animal impropre à l'usage auquel il est destiné, et que le mal intérieur dont elle est l'indice abrégé notamment la vie. 7° La pousse, que l'on appelle aussi vent, coup de vent ou pointe de vent, a été déclarée rédhibitoire, parce qu'elle se dérobe souvent aux investigations de l'homme de l'art, qu'elle affaiblit l'animal, épuise ses forces et abrège ses jours. C'est le défaut le plus commun chez les animaux, celui qui entraîne le plus souvent des contestations et qu'à juste titre on redoute au plus haut degré. 8° Le cornage, connu aussi sous les noms de siffilage et de halley, a été inscrit dans la loi parce qu'il suppose toujours des lésions préexistantes et qu'il peut n'être pas reconnu dans les premiers moments d'exercice ou à l'instant de la livraison; mais, pour être rédhibitoire, il faut qu'il soit chronique et non l'effet accidentel de maladies récentes ou aiguës, avec lesquelles il disparaît. 9° Le tic sans usure des dents est réputé vice rédhibitoire, parce qu'il est presque toujours le symptôme d'une affection chronique de l'estomac et que l'absence d'usure des dents empêche de le reconnaître. 10° Les hernies inguinales intermittentes, vulgairement appelées descentes ou efforts, ont été comprises dans la loi, parce qu'elles disparaissent pendant le repos de l'animal pour réparaître après un travail pénible; qu'elles sont d'une telle gravité, que la mort peut s'ensuivre presque instantanément, et que leur intermittence empêche, le plus souvent, de les reconnaître au moment de la vente. 11° La boiterie intermittente pour cause de vieux mal est réputée vice rédhibitoire, parce qu'elle ne se montre que par intervalles, soit après le travail, soit après le repos; que cette intermittence dans sa manifestation ne permet pas de la reconnaître au moment de la livraison et que ses symptômes peuvent être dissimulés par le vendeur.

La loi a admis beaucoup moins de vices rédhibitoires pour l'espèce bovine et l'espèce ovine que pour le cheval, l'âne et le mulet,

parce que ces deux espèces sont d'un moindre prix, et que, si la tare leur enlève la valeur du service, elle leur en laisse une autre, celle de la chair et de la laine. 1^o La phthisie pulmonaire ou pommelière a été insérée dans la nomenclature des vices rédhibitoires en raison de sa grande analogie avec les anciennes maladies de poitrine ou vieilles courbatures de l'espèce chevaline. 2^o L'épilepsie, ou mal caduc, a été placée au nombre des vices rédhibitoires pour l'espèce bovine, par les mêmes motifs que pour le cheval, l'âne et le mulet. 3^o Les suites de la non-délivrance après le part chez le vendeur sont réputées vices rédhibitoires, parce que l'existence de ces graves accidents peut être ignorée de l'acheteur au moment de la vente et ne se révéler que quelques jours après. Mais, pour qu'ils puissent donner lieu à la réhabilitation, la loi exige que le part ait eu lieu chez le vendeur, qui doit alors répondre de sa mauvaise foi. La loi ne dit pas si le part doit être récent ou ancien; mais, comme les accidents résultant de la non-délivrance ont toujours lieu quelques jours après le part, il est évident qu'il ne peut être question que d'un part récent. Au mot *part*, la loi ajoute « chez le vendeur »; ce qui signifie que le vice n'est rédhibitoire qu'autant que la vache a vêlé chez la personne qui l'a vendue. « A la vérité, dit M. Meignon, il pourra arriver que, pour se soustraire à la garantie, on simule une première vente et que l'acheteur fictif, après avoir revendu l'animal, soutienne que, le part n'ayant pas eu lieu chez lui, il n'est tenu à aucune garantie; mais, si la simulation peut être prouvée, les tribunaux ne déclareront pas moins le vice rédhibitoire. » Dès qu'il est resté la totalité ou une partie seulement des enveloppes du fœtus dans la matrice, il n'y a pas délivrance. Du reste, pour que l'expert puisse affirmer qu'il y a non-délivrance, il suffit seulement qu'il constate la présence de matières fétides que la vulve laisse écouler. Quant aux suites de la non-délivrance, ce sont tous les accidents qui résultent de la non-délivrance; peu importe que ces accidents constituent une inflammation simple ou compliquée de la matrice, ou bien encore une infection générale, etc. Les signes qui indiquent les suites de la non-délivrance sont faciles à reconnaître. La bête est triste, la rumination et la sécrétion du lait sont suspendues; la muqueuse du vagin et de l'utérus a une couleur foncée; les matières purulentes ou les débris placentaires qui s'écoulent par la vulve ont une mauvaise odeur; l'animal tremble sur tous les membres; la respiration est difficile; le poulx est fréquent; enfin, toutes les grandes fonctions sont troublées. Pour constater le vice dont il s'agit, l'expert doit se borner à reconnaître deux des conditions essentielles qui le constituent : la non-délivrance et les suites ou les accidents qui en sont la conséquence. Quant à l'autre condition, le part chez le vendeur, l'expert ne doit s'en occuper qu'autant que le tribunal lui en a donné le pouvoir. Si la vache fraîchement vêlée a succombé dans les neuf jours de la livraison sans avoir été délivrée, les lésions de la vulve, du vagin, de la matrice, des cotylédons, du péritoine, de l'intestin permettent toujours à l'expert d'affirmer qu'elles seules ont causé la mort. Dans ce cas, le vendeur est tenu de la garantie, puisque la perte de l'animal provient d'un vice rédhibitoire.

4^o Le renversement du vagin ou de l'utérus, après le part chez le vendeur, est réputé rédhibitoire pour les mêmes motifs que les suites de la non-délivrance, et avec d'autant plus de raison que le renversement des organes sexuels peut non-seulement rester caché au moment de la livraison, mais encore provenir d'un part déjà ancien. C'est pour l'espèce ovine que la loi a admis le moins de vices rédhibitoires, pour les motifs que nous avons déjà fait connaître. 1^o La clavelée a été mise au nombre des vices rédhibitoires, parce que son germe peut préexister à l'époque de la livraison et ne se développer qu'ensuite. Elle est contagieuse à un tel point, qu'un seul animal atteint suffit pour infecter en entier le troupeau dont il fait partie; c'est ce motif qui a porté les législateurs de 1838 à établir que cette maladie, reconnue chez un animal, entraînera la réhabilitation de tout le troupeau. 2^o Le sang de rate, appelé aussi vulgairement sang, pisse-sang, mourroy rouge, chateur, etc., est, comme la clavelée, réputé vice rédhibitoire, parce que son germe peut préexister à la vente et ne se développer que postérieurement; qu'on entre il se manifeste sans qu'aucun signe précurseur apparent le fasse deviner; qu'il attaque ordinairement en premier lieu les animaux qui paraissent en meilleur état, et qu'ainsi il est facile de vendre un troupeau dans lequel il a commencé à sévir sans que l'acheteur puisse le moins du monde se douter de son existence.

On voit que tous les vices désignés dans l'article 1^{er} de la loi du 20 mai sont des défauts cachés qui rendent l'animal impropre au service auquel il est destiné, qui sont légalement présumés exister au moment de la vente et qui sont censés ne pouvoir être reconnus à ce moment par l'acheteur. D'où il résulte que la seule obligation à remplir par ce dernier est de faire constater régulièrement, dans les délais fixés, l'existence matérielle du vice dont l'animal est affecté,

et que le vendeur ne peut être admis à prouver soit que le vice a pris naissance d-jours le jour de la livraison, soit qu'il fût apparent au moment de la vente et que l'acheteur eût pu le reconnaître.

Dans le commerce des animaux domestiques, aucune autre maladie ou défaut ne peut constituer un vice susceptible d'entraîner la réhabilitation (arrêté de la cour de cassation du 7 avril 1846). Mais cette action rédhibitoire est restreinte encore aux animaux dénommés dans l'article 1^{er} (arrêté de la cour de cassation du 17 avril 1855).

L'article 1643 du code civil impose au vendeur l'obligation de garantir les vices cachés, alors même qu'il ne les avait pas connus. La loi du 20 mai n'a point changé ces dispositions; que le vendeur ait eu ou n'ait pas eu connaissance de ces vices pendant que l'animal était en sa possession, l'acheteur est toujours en droit d'intenter contre lui l'action rédhibitoire. Ce même article 1643 permet au vendeur de stipuler qu'il ne sera tenu à aucune garantie dans le cas où il n'aurait pas connu les défauts de la chose vendue. Par conséquent, si, après avoir consenti à dégager le vendeur de la garantie, l'acheteur vient à reconnaître, dans les délais légaux, l'existence d'un vice rédhibitoire, la stipulation de non-garantie devient nulle, et le vendeur est de nouveau soumis aux obligations que la loi lui impose, à moins qu'il ne puisse prouver que le vice ne lui était pas connu.

Il n'en est pas de même si, au moment de la vente et en convenant de la non-garantie, le vendeur déclare que l'animal est atteint de tel ou tel vice, et que, néanmoins, l'acheteur consent à le dégager de la responsabilité légale. Alors, en effet, il n'y a plus de défaut caché, et la stipulation de non-garantie que l'acheteur consent au vendeur est parfaitement valable. Si un défaut, autre que celui ou ceux qui sont déclarés, vient à se produire, toujours dans les délais légaux, la convention de non-garantie ne l'atteint pas, et il peut entraîner la réhabilitation.

Enfin, à l'exception des maladies contagieuses, cas où la stipulation de non-garantie serait nulle de plein droit, comme étant contraire aux lois et règlements qui prohibent la vente d'animaux infectés de ces maladies, la garantie peut être étendue à des vices non compris dans la loi de 1838 ou restreinte à un ou plusieurs de ces vices spécifiés dans l'article 1^{er}; mais il est essentiel que ces vices soient nominativement désignés dans l'acte qui modifie la garantie légale. L'acheteur peut encore se faire garantir par le vendeur des qualités que ce dernier attribue à l'animal; par exemple, qu'un cheval est propre à la selle et à la voiture, qu'il a de bons yeux, qu'il a tel âge, etc.; qu'une vache est pleine depuis telle époque, qu'elle donne tant de litres de lait par jour, qu'elle se laisse traire facilement, etc. Enfin, on peut encore augmenter ou diminuer la durée des délais fixés par la loi, soit pour constater les vices, soit pour intenter l'action rédhibitoire. Mais il faut que ces conventions soient clairement exprimées et qu'elles soient établies par écrit, parce que, en cas de contestation, il est beaucoup plus facile aux juges ou aux arbitres de statuer équitablement sur une pièce écrite que sur des témoignages oraux. Cette rédaction par écrit devient indispensable lorsque le prix de l'objet vendu excède 150 francs, parce qu'alors la preuve par témoins n'est plus admise, aux termes de l'article 1341 du code civil, ainsi conçu :

« Il doit être passé acte devant notaire, ou sous signature privée, de toutes choses excédant la somme ou valeur de 150 francs, même pour dépôts volontaires, et il n'est reçu aucune preuve par témoins contre et outre le contenu aux actes ni sur ce qui serait allégué avoir été dit avant, lors ou depuis les actes, encore qu'il s'agisse d'une somme ou valeur moindre de 150 francs; le tout sans préjudice de ce qui est prescrit dans les lois relatives au commerce. » Faisons remarquer à cette occasion l'irrégularité d'un usage très-fréquent. Des individus qui ne savent pas signer apposent au bas d'actes sous signature privée, où ils sont parties, une croix qu'ils font certifier par deux témoins, ou bien ils font signer leur nom par une tierce personne. Des actes ainsi passés ne font point foi contre celui qui les a souscrits. Donc, lorsqu'un individu ne sait point signer, on doit avoir recours à un notaire, qui seul peut donner de l'authenticité aux conventions que les parties font entre elles.

Dans le commerce des animaux domestiques, l'action en réduction de prix n'existe pas; l'acheteur ne peut intenter que l'action qui tend à la résiliation du contrat, à rendre la chose et à s'en faire restituer le prix. La suppression de cette action a pour conséquence naturelle une extension de la garantie. Dans le cas de vente ayant pour objet un attelage, la résolution du contrat devra toujours être étendue aux deux animaux, bien qu'il n'y en ait qu'un seul atteint de vices rédhibitoires. Cette doctrine, admise par la cour d'appel de Paris du 22 février 1839, s'applique aussi bien au contrat d'échange qu'à celui de vente, et à un attelage de mulets, de bœufs, etc., qu'à une paire de chevaux.

La résolution du contrat oblige l'acheteur

à remettre la chose vendue dans l'état où elle lui a été livrée, et, si elle a subi quelque détérioration ou si elle a perdu de sa valeur, il doit en tenir compte, à moins que la dépréciation ne résulte du vice rédhibitoire. « Lorsqu'un cheval a été vendu avec son équipement, dit Merlin, l'acheteur ne peut pas exercer l'action rédhibitoire pour le cheval, qu'il ne rende en même temps l'équipage. » L'animal doit donc être remis avec tous ses accessoires, s'il y en avait; avec les petits qui ont pu naître depuis la livraison, etc.

Les obligations du vendeur se trouvent dans les dispositions des articles 1645 et 1646 du code civil, que la loi du 20 mai 1838 n'a pas modifiées. « En sus du prix qu'il a reçu, dit M. Dejean, le vendeur doit le remboursement des frais que la vente a occasionnés, et, s'il connaissait les vices de la chose, il est tenu, en outre, de dommages-intérêts envers l'acheteur. Dans la première hypothèse, il doit le remboursement du coût du contrat, la nourriture de l'animal et l'intérêt du prix de vente depuis le jour du paiement, sauf déduction des produits si l'animal en a donné; dans la seconde hypothèse, il doit payer de plus tous les dommages, toutes les pertes, de temps et autres, que l'acheteur a soufferts par suite de l'achat de l'animal sujet à réhabilitation. Il est entendu, enfin, que, dans l'un comme dans l'autre cas, tous les frais de l'action rédhibitoire sont également à sa charge. »

L'article 7 de la loi du 20 mai dispense le vendeur de la garantie lorsque l'animal meurt pendant les délais fixés, à moins que l'acheteur ne prouve que la mort de l'animal provient de l'une des maladies spécifiées dans l'article 1^{er}. C'est à l'acheteur à fournir la preuve de ce fait. Lors donc que l'animal périra dans les délais déterminés par la loi, l'acheteur devra faire constater la cause de la mort, par l'ouverture du cadavre, en suivant les formalités légales.

Lorsque la mort de l'animal arrive par cas fortuit, qu'il y ait ou non vice rédhibitoire, la perte est au compte de l'acheteur, à qui ce défaut n'a causé, en effet, aucun préjudice, puisqu'un animal parfaitement sain aurait également péri.

Aux termes de l'article 1649 du code civil, l'action résultant des vices rédhibitoires « n'a pas lieu dans les ventes faites par autorité de justice. » La loi du 20 mai n'a modifié en aucune façon ces dispositions, et, dans son rapport à la Chambre des députés, M. Lherbette a eu soin de faire observer qu'il n'est question dans la loi « que des ventes volontaires; celles faites par autorité de justice demeurent, comme par le passé, affranchies des cas rédhibitoires. » Telles sont les ventes qui se font par suite de saisie-gagerie, de saisie-exécution, ou dans les cas prévus par les articles 452, 603, 796, 826, 2078 du code civil; 945, 956, 1000 du code de procédure civile; 95, 106 du code de commerce, etc. On ne doit pas considérer comme ventes faites par autorité de justice celles qui, bien que revêtues des formalités judiciaires, se font par la volonté ou avec le consentement du vendeur.

Enfin, aux termes de l'article 8 de la loi, « le vendeur sera dispensé de la garantie résultant de la morve et du farcin pour le cheval, l'âne et le mulet, et de la clavelée pour l'espèce ovine, s'il prouve que l'animal, depuis la livraison, a été mis en contact avec des animaux atteints de ces maladies. » Il s'agit ici d'une preuve ordinaire que le vendeur peut faire par tous les moyens admis par la loi. Il n'est pas tenu de prouver que c'est ce contact qui a déterminé la maladie; il lui suffit de prouver que le contact a eu lieu dans les délais de la réhabilitation. Ainsi, le vendeur n'a qu'une chose à prouver, c'est qu'il y a eu contact après la livraison.

Reste à expliquer le sens du mot *contact*. « Il est peu de mots qui soient plus significatifs, disent MM. Gaillet et Meignon. Contact exprime par lui-même l'action d'un corps qui en touche un autre, et nous croyons que c'est dans ce sens que la loi doit être entendue, c'est-à-dire qu'il y aura contact toutes les fois que l'animal aura été, par exemple, attaché au même râtelier que d'autres animaux atteints de l'une des maladies contagieuses énoncées par l'article 8. »

Les dispositions de la loi du 20 mai 1838 s'appliquent aux échanges comme aux ventes des animaux domestiques. La seule différence qui existe entre les deux cas consiste dans la manière d'exécuter la réhabilitation lorsqu'elle a été prononcée.

Si les échangistes possèdent encore les animaux, chacun d'eux remet celui qui lui aura été livré. Si les deux animaux sont atteints de vices rédhibitoires, chacune des parties reprend le sien dans l'état où la maladie l'a mis. Enfin, si l'échangiste dont l'animal a été reconnu atteint de vice rédhibitoire ne possède plus celui qui lui avait été donné en contre-échange, il en rendra la valeur. Mais comment connaîtra-t-on cette dernière? « L'écrit veut, dit M. Gaillet, que l'on regarde l'échange comme ayant compris deux animaux de valeur égale. En conséquence, l'animal qu'on ne peut restituer est supposé mériter le même prix que vaudrait l'animal malade ou vicieux, si ce dernier n'était pas infecté du mal qui a donné lieu à l'action rédhibitoire; on l'estimera donc comme s'il

était purgé, et c'est ce prix d'estimation qui sera payé à l'échangiste qui a obtenu la rupture de l'échange. » De part et d'autre on doit rendre, en même temps que l'animal, les accessoires s'il y en a eu de compris dans l'échange; le croît, s'il en est survenu; la soule, s'il en a été payé une, et avec elle les intérêts à dater du jour du paiement. Si l'animal a perdu de sa valeur par quelques dégradations, il est dû, comme dans le cas de vente, une indemnité proportionnée à cette diminution de valeur. Enfin, l'échangiste contre lequel la réhabilitation a été prononcée est, comme dans le cas de vente, passible de tous les frais.

— Allus. littér. ... Ces haines vigoureuses. Que doit donner le vice aux âmes vertueuses. Passage du *Misanthrope* de Molière (acte 1^{er}, scène 1^{re}). Alceste exprime à Philinte qu'il a pris en dégoût tout le genre humain :

PHILINTE.

Tous les pauvres mortels, sans nulle exception, Seront enveloppés dans cette aversion ? Encore en est-il bien, dans le siècle où nous sommes...

ALCESTE.

Non, elle est générale, et je hais tous les hommes; Les uns, parce qu'ils sont méchants et malaisants, Et les autres pour être aux méchants complaisants, Et n'avoir pas pour eux ces haines vigoureuses. Que doit donner le vice aux âmes vertueuses.

Les haines vigoureuses d'Alceste ont passé en proverbe :

« Ce Letourneur appelle Shakspeare le dieu du théâtre; il a trouvé le secret de faire engager le roi, la reine et toute la famille royale à souscrire à son édition, qui doit déshonorer la France dans toute l'Europe... Avez-vous une haine assez vigoureuse contre cet impudent imbécile ? Il n'y a point assez de camoufflets, assez de bonnets d'âne, assez de piloris pour un pareil faquin. »

VOLTAIRE.

« On trouvera parmi nous cette effroyable haine d'Alceste,

Les haines vigoureuses

Que doit donner le vice aux âmes vertueuses.

Hébert dénonce Legendre, dans sa famille, comme un mauvais citoyen et un mandataire infidèle; Legendre dénonce Hébert aux jacobins comme un calomniateur à gages; Hébert est terrassé et ne sait que répondre.

« Allons, dit Momoro qui vient au secours de son embarras, embrassez-vous tous deux, » et touchez là. »

CAMILLE DESMOULINS.

« Les classiques n'ont pas eu de champion plus décidé que M. Jay, dans cette fameuse dispute si oubliée aujourd'hui, après avoir fait tant de bruit il y a vingt ans. Non que M. Jay s'échauffât contre les romantiques et que son repos en souffrit; ces haines vigoureuses n'entraient pas dans son caractère; il souriait et ne s'indignait pas. »

M. DE SACY.

Vices du gouvernement monarchique, nécessité d'une constitution, par Rabaut Saint-Etienne (1789). « La France est soumise à l'arbitraire faute de constitution, et, sans constitution, nulle réforme possible. En effet, les ministres font et défont les lois à leur fantaisie, tandis que, dans tout pays où il restera quelque liberté, les lois destinées à gouverner les peuples doivent être consenties et approuvées par eux. » Tel est le début de l'auteur, qui écrivait avant la convocation des états généraux. Il constatant que les demi-réformes avaient aggravé le mal; qu'une réforme entière et complète était nécessaire et qu'elle devait porter sur toutes les parties de l'administration. Il fallait de plus que le corps de ces réformes devint la base d'une constitution; mais, pour que cette constitution fût solide, il fallait qu'on appelât les états généraux à construire l'édifice. « Les principes de la constitution, dit l'auteur, sont simples et faciles à établir : 1^o liberté et sécurité personnelles; 2^o liberté de la presse; 3^o justice impartiale; 4^o admission des jurés dans les jugements; 5^o douceur des lois pénales; 6^o uniformité des peines sans distinction du rang des coupables; 7^o subordination du pouvoir militaire au pouvoir civil; 8^o impôt général et proportionnel; 9^o abolition des dîmes et des octrois; 10^o responsabilité des ministres. »

Les états généraux devaient donc avoir la charge d'établir une constitution qui corrigât les vices du gouvernement, et l'énumération de leurs travaux en marque l'importance : 1^o la dette publique à consolider; 2^o de nouveaux impôts à établir; 3^o tous les droits, tous les privilèges publics et particuliers à régler; 4^o les intérêts des différentes provinces à concilier; 5^o la constitution des assemblées provinciales et de celles qui leur sont subordonnées à fixer; 6^o les barrières à reculer aux frontières extrêmes du royaume; 7^o les droits d'entrée et de sortie à rectifier; 8^o les gabelles, les aides, les tailles et plusieurs autres impôts à supprimer pour les remplacer par d'autres moins onéreux au peuple; 9^o des retranchements, des réformes à opérer dans toutes les parties de l'administration; 10^o la justice, les tribunaux, les lois

civiles et criminelles à refondre et à réformer.

Après avoir étudié l'une après l'autre chacune de ces différentes réformes, Rabaut Saint-Etienne termine par ces considérations qui n'ont rien perdu de leur actualité : « Mais en vain adopterons-nous les règlements les plus utiles et les lois les plus sages, en vain obtiendrons-nous la plus belle constitution de l'univers, sans la liberté de la presse pour assurer la conservation de ces avantages. Qu'elle devienne à jamais une loi fondamentale de l'Etat, et bientôt la vérité s'établira parmi nous le siège de son empire. Multipliant en notre faveur l'instruction et la lumière, elle nous aidera à fixer les limites de tous les pouvoirs, de tous les droits et de tous les privilèges. Elle apprendra aux représentants de la nation que la France ne sera point heureuse tant qu'elle sera gouvernée par l'arbitraire. Elle persuadera aux ministres que la force et la puissance du souverain s'accroissent en proportion du bonheur des peuples et par la réunion de ses intérêts avec les siens. Elle démontrera aux premières classes de la société qu'il est de leur avantage de renoncer spontanément à des privilèges et à des prétentions inventées par la force, maintenues par des préjugés, mais injustes envers un peuple entier. »

Nous applaudissons à la justesse et à la force de ces raisons. Ajoutons que Rabaut Saint-Etienne avait deviné le gouvernement parlementaire, car il propose l'établissement d'un pouvoir exécutif avec deux Chambres.

VICE-AMIRAL s. m. Mar. Officier de marine dont le grade est immédiatement inférieur à celui d'amiral : *Escadre commandée par un vice-amiral. Faire une promotion de vice-amiraux.* ■ Second vaisseau d'une flotte : *Servir sur le vice-amiral. Commander le vice-amiral.*

— Moll. Nom vulgaire d'une coquille du genre cône.

— **Encycl.** Mar. Le grade de *vice-amiral* répond au grade de général de division dans les armées de terre. En l'absence de l'amiral, le vice-amiral commande une armée navale et sert sous ses ordres quand il est présent.

Le vaisseau qui monte le *vice-amiral*, quand il commande, porte pour marque distinctive le pavillon carré au grand mât. Mais s'il sert en second dans l'armée, ou s'il ne commande qu'une escadre, le pavillon est hissé au mât de misaine. Les *vice-amiraux* remplissent aussi les fonctions de gouverneurs des colonies, d'inspecteurs généraux, de préfets maritimes, de membres du conseil de l'amirauté, etc.

La loi du 17 juin 1841 a fixé le nombre des *vice-amiraux* en activité à dix. Nul ne peut être promu au grade de *vice-amiral* s'il n'a commandé, dans le grade de contre-amiral, pendant dix ans une escadre de cinq bâtiments de guerre au moins. Le temps de commandement exigé pour les avancements peut être réduit de moitié en temps de guerre, et il n'y a pas de limites prescrites quand on a accompli une action d'éclat.

Les principales marques distinctives des *vice-amiraux* sont deux épaulettes en or mat, à grosses torsades, dont le corps est orné d'une ancre brodée d'or et de trois étoiles en argent.

Outre les *vice-amiraux* en activité, on compte un certain nombre de *vice-amiraux* en réserve, dont le nombre ne peut être précisé.

VICE-AMIRAUTÉ s. f. Mar. Grade de vice-amiral. ■ Pl. **VICE-AMIRAUTÉS.**

VICE-BAILLI s. m. Officier de robe courte, qui faisait la fonction de prévôt des marchands et jugeait les causes criminelles. ■ Pl. **VICE-BAILLIS.**

VICE-CAMÉRIER s. m. Chancell. rom. Officier qui aide, qui supplée le camérier. ■ Pl. **VICE-CAMÉRIERS.**

VICE-CHANCELLIER s. m. Celui qui fait la fonction de chancelier, en l'absence de ce dignitaire : *VICE-CHANCELLIER de Rome. VICE-CHANCELLIER de Pologne.* ■ Pl. **VICE-CHANCELLIERS.**

VICE-CONSUL s. m. Celui qui remplit les fonctions du consul en son absence, ou dans certains pays où il n'y a point de consul de la nation que le vice-consul représente. ■ Pl. **VICE-CONSULS.**

VICE-CONSULAT s. m. Emploi, fonction de vice-consul. ■ Pl. **VICE-CONSULATS.**

VICE-DOGE s. m. Hist. Conseiller vénitien qui suppléait le doge en cas de maladie ou d'absence. ■ Pl. **VICE-DOGES.**

VICE-DIEU s. m. Fam. Dieu secondaire. ■ Personne qui s'attribue un pouvoir ou exige des honneurs presque divins :

Un prêtre, roi de Rome, un pape, *vice-Dieu*... **VOLTARE.**

VICE-GÉRANCE s. f. Fonctions de vice-gérant. ■ Pl. **VICE-GÉRANCES.**

VICE-GÉRANT s. m. Celui qui aide, qui supplée le gérant. ■ Pl. **VICE-GÉRANTS.**

VICE-GÉRENT s. m. Dr. canon. Celui qui supplée l'officier en son absence : *La sentence fut portée par le vice-gérant de l'officialité de Paris.* (Acad.) ■ Pl. **VICE-GÉRENTS.**

VICE-LÉGAT s. m. Prélât établi par le

pape, pour exercer les fonctions du légat en l'absence de celui-ci. ■ Pl. **VICE-LÉGATS.**

VICE-LÉGATION s. f. Charge, fonctions de vice-légat. ■ Pl. **VICE-LÉGATIONS.**

VICÉLIEN s. m. (vi-sé-li-ain). Hist. relig. Partisan de Vicélius, hérésiarque du XI^e siècle.

VICENCE, en latin *Vicentia*, en italien *Vicenza*, ville du royaume d'Italie, dans la Vénétie, ch.-l. de la province et du district de son nom, sur le Bacchiglione, à 80 kilom. O. de Venise, par 45° 42' de latit. N. et 9° 13' de longit. E.; 35,000 hab. Evêché suffragant de Venise; résidence du gouvernement et des autorités supérieures de la province; tribunal de 1^{re} instance. Séminaire épiscopal; lycée, deux gymnases; bibliothèque publique; académie d'agriculture; jardin botanique. Industrie active, dont les principales branches sont : moulinerie et filatures de soie; fabriques de soieries, tanneries. Commerce de grains, vins, soies grêges et moulinées; draps, velours, toiles, chapeaux de paille, bonneterie, porcelaine et faïence. Exportation de légumes, fruits et viandes pour Venise.

La ville de Vicence s'étend au N.-E. de la chaîne de montagnes appelées Berici et sur les bords du Bacchiglione, qui y reçoit le Retrone dans cet endroit et devient navigable pour les petites barques. Elle est entourée de fossés à sec, dont une partie est livrée à la culture, et de murailles antiques en mauvais état. Elle possède neuf ponts, dont quatre sur le Bacchiglione et cinq sur le Retrone. Le pont San-Michele, sur cette dernière rivière, est un des plus beaux de l'Italie; il rivalise avec le Rialto de Venise et le pont de la Doire à Turin. Vicence est l'une des villes d'Italie les mieux construites et les plus riches en monuments d'architecture. Quoique assez déchuë de son ancienne splendeur, elle possède encore un certain nombre de monuments curieux au double point de vue historique et archéologique. C'est d'abord, parmi les églises : la cathédrale, désignée, suivant un usage commun à un grand nombre de villes italiennes, sous le nom de Dôme (*Duomo*). L'édifice, bel échantillon du style gothique, est malheureusement gâté par de maladroites restaurations. On remarque à l'intérieur, dont la décoration primitive n'a pas été mieux respectée que ne l'a été l'extérieur, une immense peinture de Lorenzo (1366), divisée en 31 compartiments et représentant la *Vie des saints*, et plusieurs bons tableaux de Zelotti, de Montagna et de Mangaza. L'église Santa-Corona, de même style que la précédente, renferme également des peintures de Montagna, un *Baptême dans le Jourdain*, par Bellin, et une *Adoration des mages*, par Paul Veronèse. Les autres églises de Vicence sont : San-Domenico, San-Pietro et San-Stefano. Toutes sont décorées de tableaux de divers maîtres italiens. Mentionnons à part San-Lorenzo, belle basilique gothique qui, après avoir longtemps servi de magasin à fourrage, a été rachetée par la ville en 1836 et a été depuis l'objet d'une intelligente restauration. Vicence est encore plus riche en palais qu'en monuments religieux. En première ligne, il faut placer la Basilica ou palais della Ragione, magnifique édifice construit au moyen âge et dont la restauration par Palladio passe pour un des meilleurs travaux de cet artiste. « Ce monument, dit M. du Pays, déjà réparé au x^e siècle, menaçait ruine. On songea à le consolider, en conservant la grande nef intérieure. J. Romain fournit un projet; celui de Palladio obtint la préférence. Il appliqua avec beaucoup d'habileté au support de cette ancienne construction une ordonnance de portiques si bien en rapport avec elle, qu'on a peine à soupçonner que ce soit là un édifice dû à des temps et à des styles si divers. La beauté des matériaux répondit à la noble simplicité de l'ensemble. Le toit lourd et élevé que Palladio dut conserver ne fait pas un aussi mauvais effet, en réalité, que dans les dessins représentant l'élévation de cet édifice, la petitesse de la place contribuant à rapprocher le point de vue et à en diminuer la hauteur apparente. » Le palais de la commune a été également exécuté sur les plans et les dessins de Palladio; il est décoré de colonnes corinthiennes et présente un ensemble imposant. Palladio a encore fourni les dessins du palais Trissino dal Vello-d'Oro, du palais Tieni, malheureusement inachevé, occupé aujourd'hui par les bureaux de la douane, et du palais Valmarana, décoré de grands pilastres d'ordre composite, dont la hauteur embrasse l'étage inférieur et l'étage supérieur. Le palais Barbaro, conçu dans le style ionique et corinthien, présente une façade un peu trop chargée d'ornements. Le palais Colloani-Porto mérite également une mention. Il est occupé aujourd'hui par la bibliothèque du séminaire. Le palais Trissino est un des meilleurs ouvrages de Scamozzi; le même a dirigé la construction du palais Boniu-Longare, attribué aux frères Tieni.

Le musée de Vicence (museo Civico), riche collection des œuvres des grands maîtres italiens, occupe les immenses bâtiments du palais Chiericati; il comprend 1^o une galerie de peintures où l'on remarque des tableaux du Pérugin, de Paul Veronèse, d'Annibal Carrache, de Cimabue, de Conegliano, de

Parmegiano et de Paolo da Venezia; 2^o une galerie d'estampes et de dessins d'architecture de Palladio, Scamozzi et leurs contemporains; 3^o une collection de médailles; 4^o enfin, une réunion de collections minéralogique, géologique, paléontologique et zoologique.

Vicence possède en outre une bibliothèque, dite bibliothèque Bertoliana, du nom de son fondateur, riche de 35,000 volumes et de 200 manuscrits, et un théâtre, le théâtre Olympique, construit par Palladio et terminé par son fils. Ce théâtre offre ceci de particulièrement remarquable, que, bien que construit plus de deux siècles avant la découverte de ceux de Pompéi, il a avec eux les rapports les plus étroits, tant Palladio s'était pénétré de la lecture des ouvrages de Vitruve. Il ne s'en écarte que par cette circonstance, que son périmètre affecte la forme d'une ellipse, au lieu de celle d'un demi-cercle, et encore Palladio déclare-t-il n'enfreindre ici les préceptes de l'architecte romain que contraint par les exigences de l'emplacement mis à sa disposition. Le théâtre Olympique prit son nom de l'académie Olympique, à l'initiative de laquelle il est dû, et on y représentait à l'origine les chefs-d'œuvre de la scène antique traduits en vers italiens.

Les environs de Vicence présentent plusieurs promenades assez fréquentées et de beaux points de vue. A peu de distance de la ville se trouve une église dite de la Madonna-del-Monte-Berico, du nom de la montagne sur laquelle elle est située. Construite en 1595, cette église a pour accès une immense succession de portiques d'une longueur de 650 mètres. Cette galerie, dont l'exécution dut exiger des dépenses considérables, fut en 1848 le théâtre d'un sanglant engagement entre les Autrichiens et les Piémontais. Le réfectoire du couvent attenant à l'église possède une remarquable peinture de Paul Veronèse, représentant le *Christ visitant en pèlerin le pape Grégoire le Grand*. Cette belle œuvre est malheureusement aujourd'hui lacérée en plusieurs morceaux séparés les uns des autres, action de vandalisme dont se sont rendus coupables les Autrichiens, lors du soulèvement de la Vénétie en 1848. L'église est ornée de quelques bons tableaux de Mantegna.

— **Histoire.** Vicence est une des plus anciennes villes de l'Europe, car il y avait déjà plus de deux cents ans qu'elle était fondée par les Rasènes, lorsque les Gaulois Sénonais l'agrandirent, l'an 392 av. J.-C. Les Romains lui accordèrent le droit de cité. En 401, elle fut ravagée par Alarie; elle le fut de nouveau par Attila en 452. Lors de la décadence de l'empire, elle perdit beaucoup de sa splendeur. Les Lombards s'en rendirent maîtres, et elle eut ensuite ses ducs et ses comtes particuliers. Elle appartient quelque temps aux Scaligers, tomba sous le joug de l'empereur Barberousse, mais parvint à le secouer, se joignit à Milan et fut admise dans la ligue lombarde. Prise et mise à sac par Frédéric II en 1236, et continuellement inquiétée ensuite par les empereurs de la maison gibeline des Romano, Vicence se donna en 1404 aux Vénitiens, qui, après en avoir été déposés par l'empereur Maximilien I^{er}, la conservèrent ensuite jusqu'au traité de Campo-Formio (1797). Cédée alors à l'Autriche, elle lui fut enlevée en 1805 et devint, dans le royaume d'Italie, le ch.-l. du département du Bacchiglione. Les traités de 1815 la rendirent à l'Autriche. En 1848, Vicence se souleva contre cette domination. Le 23 mai et le 9 juin, elle fut canonnée par les Autrichiens, et Radetzki la força de capituler le 10 juin, à la suite d'un engagement des plus vifs livré sur le monte Berico aux insurgés et aux troupes pontificales. Par le traité de paix signé à Vienne le 3 octobre 1866, Vicence fut, avec tout le royaume lombardo-vénitien, réunie au royaume d'Italie. L'air de Vicence est réputé le plus salubre de l'Italie, ce qui, joint à la beauté des environs, y attire beaucoup d'étrangers. Patrie de Pacius, de Trissino, de Scamozzi et de Palladio. Le général Caulaincourt avait reçu du premier Napoléon le titre de duc de Vicence.

VICENCE (PROVINCE DE), division administrative du royaume d'Italie, située au N.-O. de la Vénétie, entre le Tyrol au N., les provinces de Vérone à l'O., de Padoue au S. et au S.-O., de Trévise et de Bellune à l'E.; 276,707 hectares, 140 kilom. sur 52, et 319,000 hab. La surface en est généralement plate; on ne trouve qu'au N. et à l'O. des branches des Alpes; dans le S. sont les collines de Berici. Les principales rivières sont la Brenta, le Bacchiglione, l'Asicco, le Frassinone ou Guà. Les plaines produisent beaucoup de grains, particulièrement du blé et du maïs; les pommes de terre, les légumes, le lin, le chanvre y abondent. Les parties montagneuses fournissent de bons vins; on y voit de belles forêts et de riches pâturages, qui nourrissent de magnifiques troupeaux. Les marbres y sont renommés, et parmi ceux-ci on cite le *persicheno*, couleur de fleur de pêcher, qui se prête admirablement aux ouvrages délicats. Il y existe, en outre, de magnifiques carrières de pierres lithographiques, qui peuvent soutenir la comparaison avec celles de Bavière, bien qu'elles coûtent moitié moins; on y trouve aussi de riches gisements de

kaolin, connu aussi sous le nom de terre de Vicence, plusieurs mines de lignite et de nombreuses sources d'eaux minérales.

VICENCE (Armand-Augustin-Louis, marquis DE CAULAINCOURT, duc DE). V. CAULAINCOURT.

VICENNAL, ALE adj. (vi-senn-nal, a-le — lat. *vicennalis*; de *vicennium*, espace de vingt années; formé de *vici*, vingt, et de *annus*, année). Qui se reproduit tous les vingt ans.

— **Antiq. rom.** *Jeux vicennaux*. Jeux qui avaient lieu la vingtième année du règne d'un prince. s. f. pl. Fête funèbre qu'on célébrait vingt jours après la mort de la personne qui en faisait l'objet.

VICENTE (SAN-), ville d'Espagne, province et à 85 kilom. N. de Badajoz, à 8 kilom. de la frontière du Portugal, dans la juridiction d'Albuquerque; 6,700 hab. Fabrication d'étoffes de laine, toiles de lin, chanvre, chapeaux, faïence, cuirs.

VICENTE (SAN-), ville d'Espagne, province et à 40 kilom. de Ciudad-Real, sur une colline, dans un pays fertile; 8,000 hab. Fabriques d'étoffes de laine, de toiles de lin et de chanvre, de chapeaux, de faïence; tanneries.

VICENTE (SAN-) ou LORENZANA, ville de l'Amérique centrale, dans la république de San-Salvador, à 60 kilom. S.-E. de San-Salvador, sur le flanc d'une montagne; 3,000 hab. Sources minérales dans le voisinage. Climat très-chaud.

VICENTE (Gil), poète dramatique, surnommé *le Plante portugais*, né à Lisbonne vers 1480, mort à Evora en 1557. Il étudia d'abord la jurisprudence à l'université de Lisbonne, mais il prit bientôt cette science en dégoût. Les succès de Juan de La Encina, qui venait de faire représenter en Espagne, devant un public d'élite, un genre de dialogue pastoral complètement nouveau pour la péninsule, engagèrent Vicente à s'essayer dans l'art dramatique. Dès l'année 1502, nous le voyons tenter, à la cour, la représentation de deux de ces nouveautés, faible imitation de l'auteur espagnol. La première est un simple monologue récité par Gil Vicente lui-même, sous le déguisement d'un *vaquero* (vacher) qui s'est ouvert à coups de coute et à coups de poing l'entrée du palais, à l'occasion de la naissance du prince Juan. Récitée en présence du roi et de sa mère, doña Beatrice, cette saynète obtint un tel succès que la reine mère voulut faire représenter la même pièce la veille de Noël pour célébrer la Nativité. Gil Vicente composa une autre pièce pour cette solennité, la *Pastorale castillane*, une pauvre chose (*pobre cosa*), comme l'appelle l'auteur lui-même. A la demande de doña Beatrice, il écrivit une troisième pièce pour l'Épiphanie. *Os Reis magos* (les *Rois mages*) indiquait un progrès notable, mais la conception n'avait rien de neuf. Toutefois, Gil Vicente sut racheter le choix burlesque de ses sujets, imputable au mauvais goût du temps, par une verve comique et une richesse d'imagination qui n'eurent guère de rivaux parmi les auteurs de moralités et de mystères chez les autres nations. Comme plus tard Shakespeare et Molière, Gil Vicente fut à la fois auteur et acteur; il jouait lui-même dans ses pièces et dirigeait la mise en scène.

Le poète consacra toute sa vie, qui fut assez longue, aux plaisirs de la cour de Portugal. Sans exagérer l'influence de sa position, on pourrait supposer que ses labours dramatiques furent amplement récompensés, ou qu'ils lui assurèrent du moins une honnête aisance; il n'en fut rien. Un quart de siècle après ses débuts dans la carrière et trois années après la mort de son protecteur et ami, le roi Emmanuel, il se plaignait de ce mal de poète que les rois peuvent si aisément guérir, la pauvreté :

« Gil, qui composa des *autos* pour le roi, ne possède pas un liard. »

Jean III fut-il un protecteur plus généreux que son père? On l'ignore. Il est déjà bien étonnant que le monarque qui établit l'inquisition en Portugal ait pu tolérer Gil Vicente. Il paraît cependant qu'il lui fut assez sympathique, puisque Gil Vicente, à la fin de sa vie, se proposait de lui offrir la dédicace de ses œuvres complètes.

La mort ne laissa pas à Vicente le temps de publier cette collection. Elle fut éditée par ses enfants et parut en 1562. Beaucoup de pièces manquent.

Gil Vicente n'eut jamais dans la Péninsule une renommée égale à celle de Lope de Vega ou de Calderon, mais il ne resta pas complètement inconnu hors de sa patrie. Erasme apprit, dit-on, le portugais pour pouvoir lire ses pièces dans l'original. Ce qui contribua à le faire oublier en partie, ce fut la haine que lui portaient les ordres monastiques, rudement attaqués par le poète. Gil Vicente, dans la guerre acharnée qu'il avait faite aux vices et aux ridicules, n'avait pas ménagé le froc et le capuchon. Tout porte à croire que l'oubli dans lequel tombèrent ses œuvres, peu d'années après leur seconde publication, fut dû à l'influence croissante du saint office. Le théâtre de Gil Vicente se compose de quarante-deux pièces environ. Sur ce nombre, dix-sept seulement sont écrites en portugais; les autres sont ou espagnoles ou mi-castillanes

mi-portugaises. Les plus remarquables sont : les *Autos*, *Ines Pereira*, très-spirituelle bouffonnerie ; le *Prêtre de Beira*, les *Muletiers*, *Don Duárdos*, *Amadis de Gaule*, comédies pleines de sel, d'observations piquantes et de traits mordants. Le talent de Vicente est, d'ailleurs, plutôt dans l'étude des caractères que dans l'agencement des intrigues et l'intérêt du drame. Les morceaux lyriques dont toutes ces pièces sont semées sont également remarquables pour l'harmonie des vers et l'élégance du langage. Vicente a été réimprimé deux fois de nos jours, en 3 vol. in-8°, à Hambourg (1834) et à Lisbonne (1843).

VICENTIN, *INE* s. et adj. (vi-san-tain, i-ne). Géogr. Habitant de Vicence ; qui appartient à Vicence ou à ses habitants : *Les Vicentins*. La population VICENTINE.

— s. m. Comm. Taffetas qui se fabriquait à Vicence.

VICENTIN (le), nom du territoire de Vicence. V. ce mot.

VICENTINI (Tommaso-Antonio), acteur italien. V. THOMASIN.

VICENTINO (Nicolas), musicographe italien, né à Vicence en 1511, mort on ne sait à quelle époque. Devenu maître de chapelle à la cour de Ferrare, il fut chargé de donner à la famille ducal des leçons d'instruments à clavier. Il suivit ensuite à Rome le cardinal d'Este. Là il eut l'idée de faire renaitre les genres chromatique et enharmonique des Grecs en leur appliquant l'harmonie consonnante de son temps. Il composa, d'après ce système, un recueil de *Madrigali a 5 voci* (Venise, 1546, in-4°), qui n'eut pas le succès qu'il en attendait ; puis il inventa un clavier à plusieurs claviers, appelé par lui *arcicembalo*, et destiné à la démonstration de son système, qu'il voulut appliquer à la musique vocale. Dans ce but, il ouvrit chez lui une école et apprit à chanter à six élèves les intervalles des trois genres diatonique, chromatique et enharmonique des anciens. Ayant eu une discussion avec un musicien nommé Lusitano sur le genre d'un morceau de musique, un jury fut constitué pour juger le différend, et il donna tort à Vicentino. Celui-ci en fut vivement affecté. Il retourna à Ferrare avec le cardinal d'Este et y composa un ouvrage, *L'antica musica ridotta alla moderna pratica*, qu'il publia à son retour à Rome (1555, in-fol.), et dans lequel il soutint que la musique moderne est un mélange des genres diatonique, chromatique et enharmonique. Cet ouvrage donna lieu à de vives controverses. Quelques auteurs affirment que Vicentino n'avait pas lu les théoriciens grecs et qu'il ne savait pas véritablement ce que ceux-ci entendaient par les genres chromatique et enharmonique. Quoi qu'il en soit, il passa en général pour un savant musicien. Outre les ouvrages précités, on lui doit une *Descrizione dell' arcicorgano* (Venise, 1561).

VICENTINO (Andrea MICHELI, dit), peintre italien. V. MICHELI.

VICE-PRÉFET s. m. Hist. rom. Syn. de VICAIRE. V. VIC-PRÉFETS.

VICE-PRÉSIDENT s. f. Fonction, dignité de vice-président. V. VIC-PRÉSIDENTS.

VICE-PRÉSIDENT s. m. Celui qui exerce les fonctions du président, en l'absence de celui-ci : Le vice-président du Sénat, de la Chambre des députés. Le vice-président d'une académie, d'un tribunal, d'une société. V. VIC-PRÉSIDENTS.

VICE-PROCUREUR s. m. Hist. Celui qui remplaçait le procureur de l'ordre de Malte, en son absence. V. VIC-PROCUREURS.

VICE-RECTEUR s. m. Celui qui, en l'absence du recteur, remplit les fonctions de ce dernier. V. VIC-RECTEURS.

VICE-REINE s. f. Femme d'un vice-roi : *Outre ce présent, j'en regus un autre que m'envoya la vice-reine par un de ses écuyers.* (Le Sage.) Femme qui gouverne avec l'autorité d'un vice-roi : *Il y avait en Portugal une vice-reine, lors de la révolution de 1640.* (Acad.) V. VIC-REINES.

VICE-ROI s. m. Chef d'un Etat dépendant d'un royaume ou d'un autre Etat ; gouverneur d'une grande province qui a été un royaume indépendant, ou que son importance fait considérer comme un véritable Etat : Le vice-roi d'Egypte. Le vice-roi de Valence. Le vice-roi d'Irlande. Le vice-roi de Catalogne. V. VIC-ROIS.

— Ornith. Nom vulgaire d'une espèce de canard.

— Encycl. L'Espagne comptait plusieurs vice-rois, soit dans l'ancien continent, soit sur le nouveau. Les provinces de la Péninsule formaient autrefois des royaumes. Il n'eût pas été pontique de leur enlever ce titre, auquel elles étaient habituées. Les rois de Castille, dans le but de leur laisser un semblant d'autonomie, nommèrent pour les gouverner des rois subalternes, révoqués, et qui n'étaient que des *prélats revêtus d'un titre pompeux*. En Amérique, les circonstances se trouvèrent les mêmes. L'Espagne soumit des empires, au gouvernement desquels elle nomma des vice-rois. A Naples et en Sicile, elle en

agit comme en Amérique, et nous voyons en 1526 le vice-roi de Naples venir demander au roi François 1^{er}, de la part de Charles-Quint, la ratification du traité de Madrid. D'Espagne, le titre passa en France ; mais il n'eut pas d'abord la même signification. Après nos guerres contre l'Espagne, le terme prit la signification espagnole. En 1642, le maréchal de Brézé était vice-roi de Catalogne pour la France. Le nom de vice-roi a été employé par le premier Empire. Après avoir érigé l'Italie en royaume, Napoléon, par le statut constitutionnel du 5 juin 1805, décréta qu'un vice-roi l'y représenterait. Il investit de cette dignité Eugène de Beauharnais, son fils d'adoption. De nos jours, les gouverneurs généraux d'Algérie ont absolument les attributions des anciens vice-rois des provinces d'Espagne. Lorsque Méhémét-Ali fut parvenu à se rendre à peu près indépendant de la Porte Ottomane, il changea son titre de pacha contre celui de vice-roi d'Egypte. C'était une manière adroite de se représenter comme le vassal du sultan, bien qu'en réalité la domination turque eût pris fin en Egypte. Le dey d'Alger, les beys de Tunis et de Tripoli sont ou ont été des vice-rois très-peu dépendants de la Porte. Le gouverneur général de l'Irlande prend le titre de vice-roi. Il en est de même de celui qui gouverne les Indes anglaises.

VICE-ROYAL, *ALE* adj. Qui a rapport au vice-roi ou à la vice-royauté. V. VIC-ROYAUX.

VICE-ROYAUTÉ s. f. Dignité de vice-roi : *Briguer la vice-royauté.* V. Pays gouverné par un vice-roi : *Son père avait des biens considérables dans la vice-royauté de Catalogne.* V. VIC-ROYAUTÉS.

VICE-SÉNÉCHAL s. m. Officier de robe courte qui, dans quelques provinces, exerçait les mêmes fonctions que le vice-bailli. V. VIC-SÉNÉCHAUX.

VICE-SÉNÉCHAUSSEE s. f. Fonction du vice-sénéchal. V. Résidence du vice-sénéchal. V. VIC-SÉNÉCHAUSSEES.

VICÉSIMAL, *ALE* adj. (vi-sé-zi-mal, a-le — du lat. *vicissimus*, vingtième). Arithm. Qui a pour base le nombre vingt : *Nomenclature VICÉSIMALE.*

VICESIMO adv. (vi-sé-zi-mo — mot lat. ; de *vicissimus*, vingtième). Vingtièmement. V. VICESIMO.

VICE VERSA loc. adv. (vi-sé-vér-sa — de *vice*, ablatif de *vicis*, place, tour, changement, et *versa*, ablatif féminin de *versus*, participe passé passif de *vertere*, tourner, changer). Réciproquement, de même en retournant les termes : *Il y a des personnes dont la figure attire et le caractère repousse, et vice versa.* (Acad.) *Que le système sanguin ait la prédominance sur le système nerveux, ou vice versa, cela n'est pas de conséquence, en définitive, puisque pour vivre il faut toujours du sang, des nerfs et leur action mutuelle.* (L'abbé Baudi.) *Avoir sa belle-mère en province quand on demeure à Paris, et vice versa, est une de ces bonnes fortunes qui se rencontrent toujours trop rarement.* (Balz.)

VICH ou **VIC-D'OSONA**, l'*Ausona* des Romains, ville d'Espagne, dans la province et à 62 kilom. N. de Barcelone, ch.-l. de la juridiction de son nom ; 13,504 hab. Evêché suffragant de Tarragone ; séminaire ; collège. Fabrique de toiles de lin et de chanvre, gros draps, toiles de coton peintes, chapeaux, cuirs, gants, savon, toiles et briques. Aux environs, mines de cuivre et de houille. Le mont Sení fournit des améthystes et des topazes. Vich est une ville aux constructions anciennes, aux rues tortueuses et inégales, à l'exception d'un quartier plus moderne, au centre duquel se trouve la Plaza-Mayor (grande place) entourée de constructions uniformes. La ville compte quelques édifices remarquables ; le plus important est sa cathédrale, fondée en 1040 sur l'emplacement du premier temple chrétien de la province, et reconstruite en 1803. Sa façade présente trois grandes portes, surmontées de six statues colossales de saints en pierre, et mesure une largeur de 56 mètres. L'intérieur, d'architecture corinthienne, se divise en trois nefs. Le maître-autel, de style gothique et qui appartenait à l'édifice primitif, est orné de remarquables bas-reliefs représentant des scènes de la vie de saint Pierre. Des vitrines, placées derrière ce maître-autel, contiennent le trésor de l'église et des reliques nombreuses. Attenant à l'édifice est le cloître, construit au xiv^e siècle et qui est un des bons échantillons du style gothique de l'époque ; chacun de ses côtés intérieurs compte cinq arcades ogivales, surmontées de découpures à jour, fouillées avec une finesse excessive et dont le dessin se renouvelle à chaque arc. Les autres édifices de Vich méritent une mention sont : la chapelle de Santa-Eulalia-de-Merida, celle de l'ancien couvent des dominicains et celle du couvent de Santa-Clara. La Rambla, vaste espace planté d'arbres qui sépare la partie ancienne de la partie moderne de la ville, sert de promenade et est très-frequentée. Le hameau de Gurb, à peu de distance de Vich, possède les ruines d'un vieux château, détruit à l'époque des guerres du moyen âge.

Vich est l'antique *Ausona* des Romains, au

temps desquels elle joua un rôle assez important, principalement au point de vue du commerce. En 713, les Maures livrèrent la ville au pillage. La guerre de la Succession (1709) la vit embrasser le parti de l'archiduc Charles, et les Français, s'en étant emparés, y exercèrent de nombreux ravages. La guerre de l'Indépendance (1808) renouela pour Vich ces scènes de désastre. En 1810, plusieurs engagements meurtriers eurent lieu aux environs. Les Français occupaient la place et y avaient établi le quartier général de leurs opérations dans cette partie de la péninsule, lorsque le général O'Donnell, à la tête de 14,000 hommes environ, entreprit de la reprendre ; après un combat qui dura plusieurs heures (19 février 1810), il fut repoussé avec perte et forcé de se replier vers le sud. En 1846, une bande carliste vint mettre le blocus devant Vich. La ville, après une résistance de plusieurs mois, pendant lesquels elle endura tous les maux de la famine, fut enfin délivrée par les troupes régulières.

VICHA-CHAT s. m. (vi-cha-cha — onomatop., du cri de l'oiseau). Ornith. Nom vulgaire du traquet.

VICHET s. m. (vi-chè). Moll. Nom vulgaire d'une espèce d'ascidie.

VICHINOIS ou **VICHYNOIS** s. et adj. V. VICHYNOIS.

VICHMANN (Burkhard), historien russe, né à Riga en 1786, mort à Saint-Petersbourg en 1822. Il étudia d'abord la médecine ; mais les difficultés de cette carrière l'effrayèrent, et il s'adonna à la géographie et à l'histoire. En 1808, il vint se fixer à Saint-Petersbourg et professa l'histoire au corps des cadets ; puis il se fit précepteur et enfin dirigea pendant un an (1817-1818) les écoles de la Courlande. Ses principaux ouvrages sont : *Tableau de la monarchie russe* (Leipzig, 1813, in-8°) ; *Collection d'ouvrages inédits relatifs à l'histoire ancienne de la Russie* (Berlin, 1820, in-8°) ; *Aperçu chronologique de l'histoire moderne russe* (Leipzig, 1821, 2 vol. in-8°).

VICHNEI-VOLOTCHEK, ville de la Russie d'Europe, dans le gouvernement de Tver, chef-lieu du cercle de son nom, sur un canal qui joint la Tvertza à la Tzua et sur le chemin de fer de Moscou à Saint-Petersbourg ; 10,000 hab. On y remarque la cathédrale, des églises et des hospices. Le commerce de transit y est actif.

VICHNOU, un des dieux de la triade indienne. On le représente en noir, avec quatre bras ; dans une main il tient une massue, dans l'autre un disque (*chakra*), dans la troisième une conque et dans la quatrième un lotus. Il est monté sur Garouda, et ses vêtements sont jaunes. Vichnou est une divinité douce et bienveillante. Dans le temps de la destruction des mondes, sous le nom de Narayana, il dort et flotte sur les eaux. Quand l'étre unique, Brahma, veut reproduire l'univers, il charge Brahma, Vichnou et Siva des fonctions de créer, de conserver et de détruire. Vichnou prend de temps en temps une forme visible et s'incarne pour le bien de la terre. Ces incarnations portent le nom d'avatars. Il y en a un grand nombre, mais on en cite principalement dix : voilà pourquoi on l'appelle le dieu aux dix formes.

1^o Il apparut d'abord sous la forme d'un poisson, pour rapporter du fond de la mer les *Vedas* qui y étaient restés après un de ces déluges périodiques qui détruisent le monde.

2^o Il prit la forme d'une tortue pour soutenir sur son dos la terre nouvellement créée.

3^o Comme sanglier, il plongea dans les eaux dont le globe était submergé et l'éleva sur une de ses défenses.

4^o Sous la figure d'un être moitié homme, moitié lion, il vint punir l'impiété du géant Hiranyacasipou, qui persécutait les dieux et même son propre fils, Pralhâda, coupable seulement de sa foi en la puissance de Vichnou, et était fort d'un oracle de Brahma qui lui avait promis qu'il ne mourrait ni le jour ni la nuit, ni par l'eau, le feu ou le fer, sous les coups d'aucun être humain. Un jour, il demanda à Pralhâda où était le dieu son protecteur. « Il est partout, répondit le fils. — Même en ce pilier ? dit le père. — Oui, » répliqua Pralhâda. Et aussitôt Hiranyacasipou donna un coup de bâton dans le pilier, d'où il sortit un être moitié homme, moitié lion, qui saisit le géant et le déchira. C'était à l'heure du crépuscule. Il n'était ni jour ni nuit.

5^o Vichnou se fit nain (*vâmana*), pour confondre encore un des descendants de cet Hiranyacasipou, nommé Bali. Il avait fait cent fois le sacrifice du cheval, ce qui lui donnait des droits au trône d'Indra. Vâmana se rendit auprès de lui, et, en qualité de brahmane, il lui demanda en présent autant de terre qu'il en pourrait mesurer de trois de ses pas. Le prince consentit à sa demande. Le nain, grandissant tout d'un coup, remplit les trois mondes. Bali, renonçant à ses hautes prétentions, se contenta d'être roi de Pâtala ou de l'enfer, jusqu'à ce que son tour fût arrivé d'être Indra. Cette aventure a fait donner à Vichnou le nom de dieu aux trois pas.

6^o Il apparut ensuite sous la forme terri-

ble de Parasou-Râma, pour humilier et détruire la race dégénérée des Kchatryas.

7^o Presque à la même époque (car il peut paraître à la fois sous des formes diverses), il vint, dans la personne de Râma-Tchandra, pour châtier l'insolence de Râvana.

8^o Le troisième Râma, appelé Bâla-Râma, est aussi un avatar de Vichnou, qui, sous ce nom, descendit sur la terre pour détruire le géant Pralamba et d'autres. Il était frère de Cricna.

9^o Les uns pensent que c'est Cricna qui est le neuvième avatar, les autres que c'est Bouddha. Cricna, dit-on, n'était pas seulement une incarnation de Vichnou, c'était Vichnou lui-même.

10^o Le dernier avatar est à venir : son nom est Kalki. Vichnou doit s'incarner à Sambalagrâma pour détruire les infidèles et rendre les Indiens à la pureté de l'âge d'or. Les adorateurs de Vichnou portent le nom de « échnavas » ; on distingue cette secte à deux lignes tirées le long du nez et conduites jusqu'au front. Ces lignes sont faites avec le limon du Gange, quelquefois avec la poudre du bois de sandal.

La femme de Vichnou se nomme Lakshmi. Son séjour est le Vécountha, tout resplendissant d'or et de pierreries. Sur un trône aussi brillant que le soleil à son midi, entouré de lotus, est placé Vichnou, et, à sa droite, est la déesse Lakshmi. Tous les saints personnages, assemblés autour de lui, chantent ses louanges ou méditent sur ses formes divines.

On représente Vichnou comme produisant un lotus qui s'élève sur son ombilic. Brahma en sort pour procéder à la création. C'est à la suite de cette naissance de Brahma que s'éleva, entre lui et Siva, une querelle violente sur leur ancienneté, qui se termina par le malheur de Brahma perdant une de ses cinq têtes et la prédominance qu'il semblait avoir eue jusqu'alors. Vichnou, plus pacifique que Brahma et surtout plus modeste, est toléré par Siva ; d'où il semble prouvé que cette légende n'est que l'histoire allégorique d'anciennes disputes religieuses.

Emblème de la nature, Vichnou est peint encore comme dormant dans l'intervalle des petites destructions du monde. Il est étendu sur le serpent Secha, au-dessus des eaux dont la terre est couverte. La même description est aussi employée pour le temps de la saison des pluies, qui dure depuis le milieu de juin jusqu'au milieu d'octobre. Une plante, le toulosi, est sacrée pour les Indiens. On prétend qu'une femme de ce nom, après une longue pénitence, demanda à Vichnou de devenir son épouse. Lakshmi, l'entendant, la changea en plante. Vichnou lui promit alors qu'il prendrait la forme du sâlagrâma et resterait sans cesse avec elle. En effet, le sâlagrâma se trouve toujours placé entre deux feuilles de toulosi. Le sâlagrâma est une pierre ou plutôt un coquillage qu'on trouve dans le Gandaki, et dans lequel Vichnou a séjourné. Il est l'objet d'une vénération particulière.

Le centre principal du culte de Vichnou est à Jaggrenat.

VICHNOU - SARMA, brahme indien, sur l'existence duquel on ne possède aucun renseignement. On ignore l'époque où il a vécu, et quelques auteurs supposent qu'il pourrait bien être un personnage imaginaire. Quoi qu'il en soit, Vichnou-Sarma passe pour avoir composé, dans le but d'instruire trois jeunes princes dont il était le précepteur, un recueil d'apologues écrit en sanscrit, sous le titre de *Pantcha-tantra*. Ce recueil, célèbre en Europe sous la désignation de *Fables de Pilpay* (v. PILPAY), a été traduit en français par l'abbé Dubois (Paris, 1806), d'après des versions en idiome vulgaire. Le texte sanscrit du *Pantcha-tantra* a été publié à Bonn (1848, in-4°).

VICHNOU-BAKTA, **VISHNOU-BAKTA** ou **VISCHNOU-BAKTA** s. m. (vi-chnou-ba-ku). Sectaire indien qui s'attache exclusivement au culte de Vichnou.

— Encycl. Les *vichnou-baktas*, pour se faire reconnaître, s'impriment sur le front la figure symbolique appelée *nahman* ; elle est formée de trois lignes, une perpendiculaire et deux obliques, qui, se réunissant à leur base, donnent à ce signe la forme d'un trident ; la ligne du milieu est rouge ; les deux lignes latérales sont blanches et tracées avec une espèce de terre appelée *nâman*, d'où dérive le nom qu'on a donné à cette figure. Les *vichnou-baktas* se trouvent au sud de la presqu'île indoue, où ils sont connus sous différents noms, suivant les idiomes locaux. Outre le *nâman*, qui est le signe le moins équivoque de cette secte, on peut encore distinguer la plupart des membres qui la composent par le costume bizarre qu'ils affectent de porter. Les toiles dont ils sont revêtus sont teintes d'un jaune très-foncé, tirant sur le rouge ; plusieurs portent sur leurs épaules, en guise de manteau, une espèce de couverture piquée, faite de morceaux de toutes couleurs ; le turban qu'ils ont sur la tête offre aussi trois ou quatre couleurs entremêlées ; quelques-uns, au lieu de couverture, se mettent sur les épaules une peau de tigre qui descend jusqu'à terre. La plupart ont le cou entouré d'un long chapelet de grains noirs de la grosseur d'une noix. Outre ce costume, les

vichnou-baktas, lorsqu'ils voyagent ou qu'ils vont demander l'aumône, portent toujours avec eux une plaque ronde de bronze et un gros coquillage appelé *sangou* : l'un et l'autre leur servent à faire du bruit pour annoncer leur approche; tandis que d'une main ils frappent avec une petite baguette sur la plaque de bronze, qui rend un son semblable à celui d'une cloche, de l'autre main ils portent à la bouche leur sangou, avec lequel ils produisent, en y soufflant par un bout, des sons monotones, aigres et perçants. On voit toujours ces deux instruments entre les mains des *vichnou-baktas*, qui font profession de demander l'aumône, et qui sont des espèces de religieux mendiants; ils portent encore sur la poitrine une espèce de médaille de cuivre, sur laquelle est gravée l'image du singe Anoumanta, ou quelq'un des avatars ou incarnations de Vichnou. On en voit qui, en outre, portent suspendues à leurs épaules, et quelquefois attachées à leurs jambes, un grand nombre de clochettes, dont le tintement annonce de loin leur arrivée; quelques-uns ajoutent à tout cet attirail une tringle de fer, qu'ils portent aussi sur leurs épaules, et à chaque bout de laquelle pend un réchaud du même métal, destiné à contenir le feu sur lequel ils font brûler l'encens qui est la matière de leurs sacrifices. Demander l'aumône est un droit ou un devoir inhérent à cette secte; aussi demandent-ils l'aumône avec audace et insolence, et bien souvent avec menaces. Quand on ne se hâte pas de leur donner, ils redoublent leur vacarme, poussent des hurlements, frappent tous ensemble sur leurs plaques retentissantes et tirent de leur sangou des sons assourdissants. Si ces moyens ne réussissent pas, ils entreprennent quelquefois de vive force dans l'intérieur de la maison, cassent les vases de terre et renversent tous les effets qui s'y trouvent. Ordinairement les *vichnou-baktas* chantent et dansent pour attirer la foule. Leurs poèmes sont des espèces d'hymnes en l'honneur de leurs divinités, et le plus souvent des chansons obscènes; plus ces derniers sont farcies de saletés, plus elles sont efficaces pour attirer les dons des auditeurs. L'intempérance des *vichnou-baktas* les fait voir d'un mauvais œil par les Indous honnêtes. En effet, il semble qu'ils affectent de se montrer sans retenue dans le boire et le manger, par esprit d'opposition et comme pour différer encore en cela des dévots de Siva, leurs adversaires, dont l'extrême sobriété égale au moins celle des brahmes, si elle ne la surpasse pas. Les *vichnou-baktas* mangent ostensiblement de toute espèce de viande, boivent sans scrupule et sans honte l'arrack, le jus de palmier et toutes les autres drogues, et liqueurs enivrantes qu'on peut se procurer dans le pays, et il n'est point d'excès qu'on ne leur reproche en ce genre; enfin, c'est parmi eux que s'exerce l'abominable sacrifice connu sous le nom de *sakty-poudja* (v. ce mot). Les *vichnou-baktas* ont la plus grande vénération pour le singe, l'oiseau de proie appelé *garoudak* et le serpent capel. Quiconque aurait l'imprudence de tuer ou même de maltraiter en leur présence quelq'un de ces animaux s'exposerait à des conséquences fâcheuses.

VICHNOUISME, VISHNOUISME ou VICHNOUISME s. m. (vi-chnou-i-sme). Religion de Vichnou.

— Encycl. V. VICHNOU.

VICHNOUSTE s. m. (vi-chnou-ti-ste). Hist. relig. Adorateur de Vichnou. Il On dit aussi VICHNOUVITE.

VICHY, ville de France (Allier), cant. de Cusset, arrond. et à 24 kilom. S.-O. de La Palisse, dans un beau vallon, sur la rive droite de l'Allier et sur le chemin de fer de Paris à la Méditerranée; pop. aggl., 5,424 hab. — pop. tot., 6,028 hab. Eaux thermales renommées.

La ville, entourée de beaux boulevards, est divisée en deux quartiers bien distincts : Vichy-les-Bains ou le Nouveau-Vichy, au nord, renferme les thermes et le parc, la plupart des hôtels, et devient pendant la saison des eaux le centre du mouvement et de la vie; Vichy-la-Ville ou le Vieux-Vichy, au sud, près de la rivière, occupe l'emplacement de la ville primitive, fondée à une époque lointaine par les Romains.

Le climat y est tempéré et assez semblable à celui de Paris; les orages y sont fréquents. D'immenses travaux d'embellissement ont fait de Vichy, en quelques années, une ville presque grandiose et un séjour nouveau, où l'hygiène, le bien-être et l'élégance trouvent une égale satisfaction.

— *Monuments*. Toutes les époques, on peut le dire, antiquité, moyen âge et temps modernes, sont représentées à Vichy. Les monuments romains ne se bornent pas aux anciens thermes, récemment découverts; en effet, nous savons que le Vichy des Romains n'était pas bâti sur l'emplacement de la ville actuelle, mais sur le terrain qui s'étend depuis le bain moderne jusqu'au Sichon, en remontant à l'est jusqu'au lieu appelé la Glacière, et s'étendant quelque peu vers le sud, dans la direction du Vieux-Vichy. L'emplacement du *vicus* romain, qu'on peut évaluer à 55 hectares, est encore reconnaissable aujourd'hui à la multitude de fragments de tuiles à rebords qui le recouvrent. Il existe en-

core des traces visibles de la voie romaine qui faisait communiquer le *vicus* avec *Austonemetum* (Clermont). A partir du village de Vaisse, très-proche de Vichy, ces traces deviennent insaisissables, mais il y avait dans la direction qu'elles devaient suivre une manufacture de poterie romaine en terre fine, dont l'emplacement est très-reconnaissable par la grande quantité de fragments de vases et de moules qui le recouvrent et en rendent le sol presque infertile. La porte de Vichy qui donne sur le fleuve, bien qu'elle ne date que du *xv^e* siècle, porte encore le nom de porte de César. Des fouilles exécutées dans les cantons du Moutier, du Balor et de la Glacière, ont amené la découverte d'un grand nombre de pierres taillées et de débris de constructions importantes, entre autres de nombreux segments de colonnes. « Si, comme cela est probable, dit M. Beaulieu dans son savant ouvrage sur les *Antiquités de Vichy*, ces édifices étaient des bains, il faudrait en conclure que les eaux qui les alimentaient sortaient d'un point élevé de la colline, au nord-est, d'où on les amenait par des conduits souterrains; car il est évident que du lieu où elles jaillissent aujourd'hui on n'aurait pu les faire remonter jusqu'à ces édifices construits à plus de 6 mètres au-dessus. Il faut donc supposer que, après l'abandon et la ruine des piscines et des canaux de ces établissements, les eaux thermales se sont ouvertes un passage dans le sol et que, suivant l'inclinaison d'un banc d'argile qu'on trouve en creusant à une faible profondeur, elles auront été jaillir tout au bas de la colline. Deux découvertes récentes sont venues appuyer cette supposition : la première est celle d'une piscine ronde, construite en béton et revêtue à l'intérieur de ciment romain; elle a été trouvée en 1837 en creusant dans un champ peu éloigné de la Glacière. Cette piscine, qui n'avait que 3m,50 de diamètre, dépendait probablement d'un bainum particulier; mais quelles eaux l'alimentaient? Evidemment celles qu'on faisait venir d'un point plus élevé; et, sans doute, ce n'était pas la seule qui existât alors dans ce lieu. La seconde découverte est celle d'un canal en béton dont l'intérieur, qui était enduit en ciment romain, avait 0m,50 en tout sens. Il en existe encore des parties très-bien conservées. Cet aqueduc conduisait les eaux du nord-est à l'ouest. Mais il n'avait cependant aucun rapport avec la piscine dont il vient d'être parlé et qui en est assez éloignée. » Les fragments de peintures à fresque qu'on a retrouvés dans les constructions des anciennes habitations romaines entourant les thermes de Vichy semblent indiquer que ces habitations étaient décorées avec tout le luxe connu. Ces peintures représentent, pour la plupart, des lignes croisées, des feuillages, des guirlandes de fleurs ou des bouquets peints sur un fond bleu ou rouge. Nous nous bornons à mentionner le grand nombre d'antiquités de tout genre dont les fouilles ont amené la découverte, tant à Vichy qu'aux environs, en dehors des monuments curieux que nous venons d'analyser : ces antiquités consistent en vases, statuettes, objets votifs, patères, amphores, lampes, meules de moulin et ustensiles divers. Le Nouveau-Vichy, reconstruit postérieurement aux invasions des barbares, recouvrit principalement les terrains qu'on nomme le Moutier et la ville. On trouve encore aujourd'hui dans quelques habitations particulières des pierres taillées et des chapiteaux à bas-reliefs provenant de la première église élevée à Vichy au *x^e* siècle. Quelques restes du même édifice se voient également dans les murs du cimetière actuel.

Les autres monuments de Vichy, se rapportant spécialement tant au moyen âge qu'aux époques postérieures, se résument à quelques curieuses ruines de l'ancien couvent des Célestins, fondé par le duc Louis II de Bourbon, souvent restauré, et supprimé définitivement par Louis XV; à la tour de l'Horloge, dernier reste du château bâti par Louis II; à la maison du bailliage, dont la porte ogivale et l'escalier à vis sont bien conservés, et à la fontaine des Trois-Cornets, sur la place de ce nom, composée d'un bassin octogonal, au centre duquel s'élève un obélisque triangulaire portant la date de 1653. La vieille église de Vichy ne mérite qu'une mention; la nouvelle, construite en 1862 dans le style roman, se compose de trois nefs, d'un transept, de quatre chapelles latérales et de trois chapelles absidiales. Le portail est flanqué de deux tours et des caveaux ont été aménagés sous l'édifice, en manière de crypte, pour recevoir provisoirement la dépouille des personnes de passage à Vichy qui doivent être inhumées ailleurs. L'hôtel de ville est également un édifice moderne, de dimensions un peu exiguës. Il faut enfin mentionner l'hôpital militaire (ancien hôtel Cornil), fondé en 1847, agrandi de 1850 à 1861, et où les officiers, sous-officiers ou soldats en convalescence prennent des bains sans sortir de l'établissement. Un hôpital civil, fondé en 1747 et considérablement agrandi depuis, est également installé à Vichy. La maison qu'habita Mme de Sévigné en 1676 est encore debout.

— *Etablissement thermal*. On peut juger de la métamorphose rapide qui s'est accom-

plie à Vichy en se rappelant qu'en 1642 son établissement thermal ne se composait que d'un petit logis, dit Maison du roi, renfermant, outre deux chambres carrées, deux petites galeries dans chacune desquelles on avait établi une baignoire ou piscine de 1m,50 environ de profondeur. Derrière la maison, deux bassins découverts étaient abandonnés aux pauvres. Ce ne fut qu'en 1787, que Mesdames Adélaïde et Victoire de France, filles de Louis XV, chargèrent l'architecte Janson de construire la galerie septentrionale de l'établissement actuel, dont l'ensemble forme un vaste quadrilatère de 57 mètres sur 76, coupé intérieurement par deux galeries en croix et bâti en 1820 par Rose Beauvais. Il contient, outre des baignoires et des cabinets de douches, un salon de conversation, deux salles de lecture, une salle de jeu, une salle de billard, un grand salon et une rotonde construite en 1845. C'est dans cette rotonde, dont la coupole est ornée de peintures représentant les grands artistes et compositeurs, que se donnent les concerts durant la saison thermale. Un établissement annexe est réuni à l'ancien depuis 1853; il affecte la forme d'un parallélogramme, coupé en son milieu par deux galeries en croix, et mesure 75 mètres de façade principale. L'établissement thermal de Vichy appartient à l'Etat qui l'a affermé, en 1853, à une compagnie anonyme pour cinquante et un ans, moyennant un prix annuel de location de 155,000 fr. Cette compagnie s'est engagée, en outre, à dépenser une somme de 3,500,000 fr. en améliorations diverses.

Le parc ancien, formant une dépendance de l'établissement thermal, est une promenade plantée de platanes et de tilleuls, au centre de laquelle s'élève le nouveau Casino construit en 1864 sur les plans de M. Badger, et qui rivalise avec les plus beaux de l'Allemagne. Un nouveau parc anglais a été, en outre, créé en 1861 le long de la digue de l'Allier. Il comprend une étendue d'environ 12 hectares. Des bassins, des parterres de fleurs et des serres vitrées en forment les principaux ornements.

Dans les environs de Vichy, sur la côte des Justices, ainsi nommée parce qu'on y voyait dressés jadis les gibets patibulaires, on a construit l'élégant casino du Belvédère, où se trouvent des jardins, des pièces d'eau et toutes sortes de jeux d'agrément.

— *Eaux minérales*. L'établissement thermal de Vichy est cité comme un des premiers établissements du monde, et l'immense réputation dont il jouit en Europe lui assure sans contestation le rang qu'il a su conquérir et qu'il réussit à conserver. Il y aurait injustice à supposer qu'un caprice de la mode a pu seul établir cette réputation; l'efficacité des eaux de la station thermale de Vichy est aujourd'hui tellement reconnue qu'on s'explique sans peine la position exceptionnelle qui lui est faite. Si l'on veut remarquer, d'ailleurs, que les eaux de Vichy s'adressent à un grand nombre de maladies dont la plupart sévissent sur la classe aisée, que ces eaux, d'une abondance remarquable, sont aménagées de la manière la plus heureuse et la plus confortable, on s'étonnera moins des succès dont elles jouissent, et on s'expliquera sans peine l'affluence considérable des baigneurs, auxquels se joignent, en grand nombre, des touristes, des gens du monde en villégiature et des étrangers curieux de voir une station thermale qui rivalise de luxe et d'éclat avec les plus fameuses localités d'Allemagne.

Vichy abonde en sources thermales qui ont une commune origine, parfaitement connue aujourd'hui. Un vaste bassin, situé en partie sous les roches porphyriques qui forment la base du terrain tertiaire du bassin de l'Allier, et en partie dans les assises inférieures de ce même terrain, s'étend des montagnes de l'Auvergne à l'entrée du Bourbonnais, en suivant les plaines de la Limagne et le cours de l'Allier; c'est dans ce bassin, emplacement d'un ancien lac, que se trouvent les eaux thermales de la station de Vichy; toutes d'une température élevée, toutes de composition analogue, elles sourdent à la surface du sol, sur les deux rives de la rivière ou au sein de la rivière même; elles sont d'une abondance telle qu'on peut affirmer que tout forage pratiqué dans la vallée donnera nécessairement de l'eau de Vichy parfaitement identique aux eaux actuellement en exploitation. « Partout où on a sondé, dit M. Dufrenoy, inspecteur général des mines, dans un pourtour de 10 kilomètres autour des sources de Vichy, on a trouvé des sources alcalines gazeuses analogues à celles de Vichy. » M. Bouquet, à qui l'on doit le travail analytique le plus complet que nous possédions sur la composition de ces sources, professe la même opinion et regarde l'emplacement actuel des eaux comme le centre véritable de cet immense foyer d'où jaillissent incessamment des eaux chaudes tenant en dissolution les bicarbonates alcalins qui font la spécificité du traitement de Vichy.

Sous le nom de sources de Vichy, il faut comprendre, toutefois, non-seulement celles qui sont exploitées à Vichy même, mais encore quelques sources plus éloignées dont la composition est identique et les usages fort analogues. A ce compte, M. Bouquet signale à Vichy seize sources thermales; mais, en

négligeant celles de Cusset, il ne reste que quatorze sources qui sont, par ordre d'importance : le Puits Carré, le Puits Chomel, la Grande-Grille, la source Lucas, l'Hôpital, les Célestins, la nouvelle source des Célestins, la source de Sainte-Yorre, la source ou puits de l'enclos Lardy, la source du Parc (ancienne source Brosson), la source de Mesdames, celles de Vaisse, d'Hauterive et Larbaud. Les huit premières sont naturelles, les six dernières ont été obtenues par des forages artésiens. Sauf la source du Parc, les six dernières énumérées ne coulent pas à Vichy même.

Le débit des sources est très-variable; le tableau suivant en donne une idée :

	Litres.	
Grande-Grille	81,243	} 521,537
Puits Carré	212,544	
Source Lucas	105,000	
Hôpital	65,730	
Source du Parc	50,000	
Puits Lardy	7,000	

La température des eaux de Vichy varie dans de faibles limites :

Le Puits Carré, employé pour les bains	45°
Le Puits Chomel	44°
La Grande-Grille s'est élevée de 31° à 41°	
L'Hôpital	30°,8
La source Lucas	29°,2
Le Puits Lardy	33°,6
Le Parc	23°,5
Le Puits de Vaisse	27°,8

Cette dernière source, située à l'endroit dit le *Pré-Salé*, est intermittente. Elle a fait son apparition à la suite d'un forage artésien pratiqué en 1844 à une profondeur de 160 mètres.

La composition de l'eau des sources est presque identique. Toutes renferment de l'acide carbonique en notable quantité et du gaz acide sulfhydrique en très-faible proportion.

L'acide sulfhydrique se révèle dans les eaux de Vichy à leur odeur, et M. Chevalier en a chimiquement reconnu la présence. Les eaux du Puits Carré noircissent en quelques heures la dissolution d'acétate de plomb, et M. Baudrimont a constaté, après Prunelle, l'existence de la sulfuraire autour de la source Lucas.

Mais le principe minéralisateur le plus important des eaux est le bicarbonate de soude, le *sel de Vichy*, comme on l'appelle quelquefois, et qui y est contenu à raison de 5 grammes à peu près par litre d'eau. Les autres sels dissous sont certainement moins importants, et, quoiqu'il soit injuste d'attribuer l'efficacité des eaux à la seule présence du sel alcalin, il ne faut reconnaître aux autres principes minéralisateurs qu'une action adjuvante et toute relative. Nous donnerons plus loin un tableau emprunté aux remarquables travaux analytiques de M. Bouquet, qui résume la composition des principales sources de Vichy même, en négligeant les sources étrangères, et notamment celles de Cusset, dont la composition est entièrement analogue.

L'eau des sources de Vichy est limpide, peu odorante, d'une saveur accusée de lessive; celle des Célestins est nigrolette et piquante. Ces eaux contiennent toutes une plus ou moins grande quantité de cette matière glutineuse, gélatineuse et filante qu'on rencontre dans la plupart des eaux minérales; mais le rôle que joue cette matière est encore inconnu.

De la composition connue des diverses sources de Vichy, on a déduit une sorte de classification en trois catégories. La première est celle des eaux simplement alcalines : la Grande-Grille, l'Hôpital et les Célestins; la seconde comprend les eaux alcalines ferrugineuses qui sont froides ou à peu près : source de Mesdames, Puits Lardy, Hauterive; la troisième comprend les eaux alcalines sulfureuses du Parc et du Puits Chomel.

Disons, en quelques mots, comment ces sources ont été aménagées pour le service de l'établissement balnéaire.

• L'établissement thermal de Vichy, dit M. Durand-Fardel, auquel nous empruntons les principaux détails de cette description, avait été construit en 1829 dans la prévision d'avoir à fournir 45,000 à 50,000 bains par saison, au maximum. En 1833, on n'en donnait encore que 19,000; ce nombre avait atteint 71,000 en 1850 et atteignait ces années dernières 190,000, non compris 21,532 douches.

• Il n'existait, en 1853, que 92 baignoires au grand établissement, 25 à l'Hôpital et 3 piscines; avec ce matériel insuffisant, il a fallu donner jusqu'à 1,600 bains dans une journée. Aujourd'hui, l'établissement dispose des ressources suivantes :

A l'Hôpital. . . 33 baignoires et 6 douches.

Au grand éta-

bissement. . . 309 baignoires et 38 douches.

Total . . . 342 baignoires et 44 douches.

Il faut y ajouter la piscine de l'Hôpital, dans laquelle trente personnes peuvent successivement se baigner chaque jour. Chaque cabinet pour femme est, en outre, muni d'une douche ascendante spéciale.

Il est certain que, malgré la quantité d'eaux dont peut disposer l'établissement alimenté par cinq sources copieuses, l'eau manquait à

Vichy en certains moments, au temps des grandes chaleurs, par exemple. Aujourd'hui, cependant, les sources ne fournissent pas une plus grande quantité d'eau; mais, grâce à un aménagement des plus heureux, l'établissement peut fournir à des dépenses énormes. Les 514,537 litres que fournissent chaque jour les sources employées en bains pouvaient suffire à alimenter le service pour 2,000 bains par jour avec un nombre proportionnel de douches; mais, en certains moments de la saison, les demandes peuvent s'élever à 3,500. C'est pour pourvoir à cette insuffisance que l'administration a créé d'immenses citernes occluses qui s'étendent sous toute la surface des bâtiments de la lingerie, de la forge et de l'exploitation des eaux, c'est-à-dire sous environ 112 mètres de longueur sur 16 de lar-

geur. Cette citerne a 3m,50 de hauteur sous clef; elle est cimentée avec soin et peut contenir 2,400 mètres cubes d'eau minérale. Il faut dire, d'ailleurs, que les bains à Vichy se mélangent habituellement d'eau pure froide pour éteindre l'action trop énergique des principes actifs, en même temps que pour atténuer l'eau d'une température trop élevée. C'est du 5 au 10 juillet qu'on commence à utiliser les réserves; à ce moment, les machines à vapeur distribuent à l'établissement l'eau accumulée des citernes. On peut alors constater que, conservée à l'abri du contact de l'air, elle n'a perdu aucune de ses propriétés utiles. A côté de l'établissement principal de Vichy se sont groupés quelques établissements de bains secondaires créés par des particu-

liers, soit à Vichy même, soit dans les localités avoisinantes. Nous pouvons citer, entre autres, l'établissement de Cusset et celui plus récent du Clos Lardy, dont la source est malheureusement insuffisante. L'action curative des eaux thermales de Vichy a été l'objet d'études très-attentives; elle a été même l'origine d'une théorie célèbre, en vertu de laquelle on se croyait obligé d'admettre que l'alcalinité des eaux suffisait à expliquer leur efficacité. Le bicarbonate alcalin, disait cette théorie chimique, neutralise les acides de l'estomac et guérit ainsi les dyspepsies acides; il fluidifie le sang, l'alcalinise et lui donne la propriété de dissoudre, de fondre, de désobstruer les engorgements, les calculs, les concrétions, les dépôts de matières acides, etc. Comment a-t-on

pu se contenter si longtemps d'une théorie presque puérile? Il est difficile de l'expliquer aujourd'hui, qu'on est obligé de confesser que nous ne connaissons pas les véritables causes qui donnent aux eaux minérales une efficacité qu'elles perdent en partie par le simple transport et qui ne se reproduit jamais, d'ailleurs, avec des eaux artificielles, si parfaitement imitées qu'elles soient. Le bicarbonate alcalin est incontestablement le principe actif des eaux de Vichy; mais son mélange avec les autres sels et l'acide carbonique, les conditions de thermalité et surtout le mode d'emploi de l'eau font évidemment partie intégrante de la médication, et l'efficacité thérapeutique n'est que le résultat complexe du mode d'action de toutes ces conditions réunies.

COMPOSITION DES PRINCIPALES SOURCES DE VICHY.

MATIÈRES CONSTITUANTES.	GRANDE-GRILLE.	PUITS-CHOMEL.	PUITS-CARRÉ.	LUCAS.	HÔPITAL.	CÉLESTINS.	NOUVEAUX CÉLESTINS.	SOURCE DU PARC.	LARDY.
Acide carbonique libre	0,908	0,768	0,876	1,751	1,067	1,049	1,299	1,555	1,750
Bicarbonate de soude	4,853	5,091	4,893	5,004	5,029	5,103	4,101	4,857	4,910
— potasse	0,352	0,371	0,378	0,282	0,440	0,315	0,234	0,292	0,527
— magnésie	0,303	0,338	0,335	0,275	0,200	0,328	0,554	0,213	0,238
— strontiane	0,303	0,003	0,003	0,005	0,005	0,005	0,005	0,003	0,005
— chaux	0,434	0,427	0,421	0,545	5,570	0,462	0,699	0,614	0,710
— protoxyde de fer	0,604	0,004	0,004	0,004	0,004	0,004	0,044	0,004	0,028
— protoxyde de manganèse	traces	traces	traces	traces	traces	traces	traces	traces	traces
Sulfate de soude	0,291	0,291	0,291	0,291	0,291	0,291	0,314	0,314	0,314
l'osphate de soude	0,130	0,070	0,028	0,070	0,046	0,091	traces	0,140	0,081
Arséniate de soude	0,002	0,002	0,002	0,002	0,002	0,002	0,003	0,002	0,003
Borate de soude	traces	traces	traces	traces	traces	traces	traces	traces	traces
Chlorure de sodium	0,534	0,534	0,534	0,518	0,518	0,534	0,550	0,550	0,534
Silice	0,070	0,070	0,068	0,059	0,050	0,050	0,065	0,065	0,065
Matière organique bitumineuse	traces	traces	traces	traces	traces	traces	traces	traces	traces
TOTAUX	7,914	7,959	7,833	8,797	8,222	8,244	7,865	8,061	9,165

Il nous reste à faire connaître quelles sont les affections qui sont, avec plus ou moins d'avantages, traitées à Vichy : 1° les maladies de l'appareil digestif tiennent le premier rang, et parmi celles-ci nous citerons : la dyspepsie acide et la dyspepsie flatulente, pour lesquelles on emploie l'eau de l'Hôpital et celle de la source de Mesdames, plus ferrugineuse; le cancer de l'estomac, la gastralgie, les vomissements, la pneumotose, l'entérite et la dysenterie d'Afrique; 2° viennent ensuite les maladies du foie : engorgements et coliques hépatiques; 3° les maladies de l'utérus : engorgements du col avec érosion et catarrhe utérin, engorgements et tumeurs fibreuses de l'ovaire; 4° la goutte et ses dépendances, la diathèse urique entre autres; 5° le diabète sucré, passager ou durable; 6° la chlorose et les maladies du cœur; 7° les engorgements de la rate, du mésentère, de l'intestin, de l'épiploon; 8° le catarrhe de la vessie, la gravelle et les calculs urinaires.

Suivant les indications diverses, le tempérament, la constitution et les dispositions particulières aux malades, on emploie successivement ou simultanément l'eau de Vichy en boissons, en bains, en douches à percussion, en douches ascendantes, en lavements, en injections, etc., et à des doses qui varient nécessairement selon l'intensité du mal, la susceptibilité des malades et d'autres conditions dont le médecin doit rester seul appréciateur.

Les eaux de Vichy s'exportent au dehors et se boivent loin des sources, surtout celles des Célestins, de l'Hôpital, de la Grande-Grille et d'Hauterive. On exporte aussi les sels naturels provenant de l'évaporation des eaux et qui servent à faire l'eau de Vichy artificielle pour bains et pour boissons; on fabrique enfin dans l'établissement des pastilles au sel de Vichy véritable, qui sont l'objet d'un commerce très-important. Tous les produits de l'établissement thermal sont soumis au contrôle de l'Etat. Un commissaire spécial est nommé par le gouvernement pour surveiller toutes les opérations, qui sont faites dans de vastes magasins, tant pour la fabrication des sels et des pastilles que pour la mise en bouteilles des eaux, qu'on expédie par caisses.

— *Histoire.* Vichy était connu du temps des Romains sous les noms d'*Aquæ calidæ* et de *Vicus calidus* (bourg chaud), d'où est venu son nom moderne. Dès cette époque, les propriétés curatives de ses eaux thermales étaient très-appreciées. Elles furent en grande faveur sous les empereurs, qui eurent à Vichy un établissement thermal important; puis elles tombèrent dans l'oubli au vie siècle, pendant les guerres civiles et les invasions des barbares. Au xii^e siècle, Vichy était gouverné par des seigneurs particuliers. Conquis par les ducs de Berry et d'Auvergne, il passa en 1372 au Bourbonnais, dont le troisième duc, Louis II, l'entoura de murailles. Ces fortifications donnèrent à la ville une grande importance lors des guerres qui déchirèrent l'Auvergne aux temps de la Fraguette, puis de la Reforme. Charles VII en fit le siège en 1440; le prince de Condé vint y passer l'Al-lier en 1563 et en 1576. En 1590, le comte d'Auvergne, grand prieur de France, canonna la ville, défendue par le capitaine

Deauregard. Enfin, en 1650, après l'arrestation de Condé, les protestants, marchant à sa défense, s'emparèrent de Vichy et en chassèrent les troupes du duc d'Orléans. En 1676, Mme de Sévigné vint passer une saison à Vichy et y rétablit sa santé. Grâce à la célèbre marquise et à ses lettres écrites de Vichy, cette station thermale devint tout à coup à la mode, et, à partir de ce moment, sa vogue n'a fait que s'accroître. Les sœurs de Louis XVI, Mesdames Victoire et Adélaïde, adoptèrent Vichy comme un de leurs séjours favoris. On y fonda alors l'hôpital et le grand établissement; l'avenue du Roi, l'allée de Mesdames furent tracées et plantées. Napoléon I^{er} fit acheter et planter le vieux parc, au fond duquel se trouve le casino actuel. La duchesse d'Angoulême, qui se trouvait à Vichy lorsque éclata la révolution de 1830, en fit aménager les eaux. Sous Louis-Philippe, le ministre Cunin-Gridaire favorisa l'essor de la cité thermale en consacrant des sommes importantes à des travaux d'amélioration. Enfin, sous le second Empire, la ville prit un accroissement extraordinaire. En 1853, l'Etat afferma l'exploitation des eaux à une compagnie qui contribua puissamment à la transformation de Vichy. Le chef de l'Etat, de son côté, en venant très-fréquemment dans cette ville, la mit à la mode. Gens de cour et étrangers y affluèrent pendant la saison. Les nouveaux bâtiments des bains et le Casino s'élevèrent. On édifica un hôtel de ville, une église, un hôtel pour la poste et la télégraphie. D'immenses réservoirs d'eau potable furent créés pour l'approvisionnement de la ville. On construisit une digue insubmersible au bord de l'Allier; on planta un nouveau parc splendide. Des chalets furent créés dans ce parc pour la résidence impériale; de grands boulevards entourèrent et traversèrent la ville; des squares furent aménagés, de grandes places ouvertes, de nouvelles rues percées, les anciens quartiers nérés et élargis. Quand le vieux Vichy aura complètement disparu, la ville actuelle n'aurait à envier à la rectitude et à l'agencement de la rue de Rivoli. Il reste encore beaucoup à faire. A côté de cet étalage du luxe et du bien-être souvent factice qui font, pendant quatre mois, de Vichy un Paris au petit pied, un boulevard des Italiens en raccourci, on rencontre bien des cahutes délabrées et de nombreuses misères. La vie est chère à Vichy, la saison ne dure que quelques mois, et pendant le reste de l'année la ville est à peu près morte.

VICHYNOIS ou **VICHINOIS** s. et adj. Géogr. Habitant de Vichy; qui appartient à cette ville ou à ses habitants : Les **VICHYNOIS**. La population vichynoise.

VICI (Andrea), architecte italien, né à Arcevia, Marche d'Ancone, en 1744, mort en 1817. Il travailla successivement dans les ateliers du peintre Stephano Pozzi et de l'architecte Carlo Murena, adopta ensuite la profession d'architecte et fut employé en cette qualité par le grand-duc de Toscane et par les plus riches familles de Rome. Parmi les édifices dont il a dirigé l'exécution, on cite l'église du monastère d'Offagna, la cathédrale de Cambrini, l'église de Saint-François de Foligno, la villa de Monte-Gallo, dans les Marches, etc. Il avait, en outre, pris part à divers travaux hydrauliques importants et,

en 1810, il avait fait construire à Tivoli les fortifications destinées à défendre la rive gauche de l'Arno. Quelque temps avant sa mort, il fut nommé directeur des travaux hydrauliques de la vallée de l'Ombrie.

VICIA s. f. (vi-si-a — mot lat.). Bot. Nom scientifique du genre vesce.

VICIALE adj. (vi-si-a-ble — rad. *vicier*). Qui peut être vicié, gâté, corrompu.

VICIANA (Martin), historien espagnol, qui vivait au xvie siècle. Il n'est connu que comme l'auteur d'une *Cronica de la inclita ciudad de Valencia y de su reino*, en quatre parties. On ignore pour quelle cause cet ouvrage fut supprimé, et avec une telle rigueur qu'à peine quelques exemplaires de la troisième et de la quatrième partie ont pu échapper à la destruction. On ne connaît que ces deux parties, qui forment 2 volumes in-folio (Valence et Barcelone, 1564-1566). Cet ouvrage avait coûté quarante-six années de travail à son auteur, auquel Antonio attribue encore des *Alabanzas de las lenguas hebrea, griega, latina, castellana y valenciana* (Valence, 1574, in-4°).

VICIALEUR, **TRICE** adj. (vi-si-a-teur, trise — rad. *vicier*). Qui vicie.

VICIATION s. f. (vi-si-a-si-on — rad. *vicier*). Action de vicier; résultat de cette action : La fièvre typhoïde éclate souvent dans les casernes, dans les hôpitaux, par suite de la VICIATION de l'air. (L. Figuier.)

VICIÉ, **ÉE** (vi-si-é) part. passé du v. *Vicier*. Gâté, corrompu : Air VICIÉ. Sang VICIÉ. L'air des grandes villes est toujours VICIÉ. (A. Riou.) Ce qui mine à la longue la santé des travailleurs, c'est moins la fatigue que l'air VICIÉ des ateliers. (J. Simon.)

VICIÉ, **ÉE** adj. (vi-si-é — du lat. *vicia*, vesce). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte à la vesce. || On dit aussi VICIOLÉ.

— s. f. pl. Tribu de la famille des légumineuses, ayant pour type le genre vesce.

VICIER v. a. ou tr. (vi-si-é — lat. *vitare*; de *vitium*, vice. Prend deux i de suite aux deux prem. pers. du pl. de l'imp. de l'ind. et du prés. du subj. : Nous VICIONS; que vous VICIEZ). Gâter, corrompre : VICIER l'air, le sang. VICIER le goût, les mœurs. La maladie qui VICIE les humeurs devient maladie originelle et peut gâter toute une race. (J. de Maistre.) On peut blesser, on peut tuer; mais on ne peut VICIER un être humain sans son consentement. (Passavant.)

— Jurispr. Rendre nul, défectueux : La moindre omission peut VICIER un acte. C'est une règle de droit que ce qui abonde ne VICIE pas. (Acad.)

Se vicier v. pr. Devenir vicié, se gâter, se corrompre : L'air SE VICIE rapidement dans les lieux clos et habités. Le goût SE VICIE aisément. L'odorat SE VICIE ou s'émousse plus facilement que le goût. (Raspail.)

— Devenir vicieux; contracter des vices, des habitudes vicieuses : L'homme SE VICIE très-promptement en fréquentant des vicieux. (Boiste.)

VICIEUSEMENT adv. (vi-si-eu-ze-man — rad. *vicieux*, euse). D'une manière vicieuse, contraire à la règle : Phrase VICIEUSEMENT construite.

— D'une façon contraire à la morale, en

état de vice, dans le vice : Viere VICIEUSEMENT.

VICIEUX, **EUSE** adj. (vi-si-eu, en-zé — lat. *vitiosus*; de *vitium*, vice). Qui a quelque vice, quelque défectuosité : Conformation VICIEUSE. Méthode VICIEUSE. Acte, contrat VICIEUX. Clause VICIEUSE. Location VICIEUSE. Les bons écrivains sont attentifs à combattre les expressions VICIEUSES que l'ignorance du peuple met en vogue. (Volt.) Le mensonge déceit une âme faible, un esprit sans ressource, un caractère VICIEUX. (Grimm.) Tout système qui ne procure pas l'ordre dans le présent et le mouvement vers l'avenir est VICIEUX et bientôt condamné. (Guizot.)

En vain vous me frappez d'un son mélodieux, Si le terme est impropre ou le tour VICIEUX.

BOULEAU. — Qui a quelque mauvaise habitude, en parlant des bêtes de somme : Cheval VICIEUX. L'ignorance et la mauvaise humeur de certains cavaliers font plus de chevaux VICIEUX que la nature. (Lafosse.)

— Qui a l'habitude du mal moral, et particulièrement du libertinage : Homme VICIEUX. Un cœur VICIEUX peut revenir à la vertu; un esprit pervers ne se corrige jamais. (Chateaub.) Pour être VICIEUX, il suffit d'avoir un esprit étroit, un cœur pusillanime. (Descartes.) || Qui tient du vice, qui a rapport au vice : L'enchantement VICIEUX. Goûts VICIEUX. Inclinations VICIEUSES. Les passions VICIEUSES supposent toujours quelque faux jugement. (Condill.) C'est Machiavel qui a dit qu'il y a toujours dans les hommes une disposition VICIEUSE cachée qui n'attend que l'occasion pour sortir. (Sto-Beuve.)

— Cercle VICIEUX. Faux raisonnement où l'on donne pour preuve ce qu'il faut prouver.

— s. m. Homme adonné au vice : Il est plus difficile de convaincre les VICIEUX que la vertu existe que de persuader aux bons qu'elle est rare. (Casse de Blessington.)

— Syn. VICIEUX, corrompu, dépravé, etc. V. CORROMPU.

VICINAL, **ALE** adj. (vi-si-nal, a-le — lat. *vicinialis*; de *vicinus*, voisin). Se dit des chemins qui servent de moyens de communication entre deux ou plusieurs communes voisines : L'entretien des chemins VICINAUX est à la charge de la commune.

VICINALITÉ s. f. (vi-si-na-li-té — rad. *vicinal*). Qualité de chemin vicinal.

VICINOVIA, nom latin de la VILAINIE.

VICISSITUDE s. f. (vi-si-si-tu-de. — V. VICIS s. f.). Révolution, alternative, changement de choses qui se succèdent les unes aux autres : La VICISSITUDE des saisons. Les VICISSITUDES de l'air sont les principales causes de la destruction des êtres vivants. (Buff.) L'homme a ses VICISSITUDES qui influent sur nos sentiments les plus intimes. (V. Cousin.) || Instabilité; changements qui en résultent : La VICISSITUDE des choses humaines. Il avait éprouvé, il avait subi d'étranges VICISSITUDES. Chez toutes les nations du monde, la langue suit les VICISSITUDES des mœurs et se conserve ou s'altère comme elles. (J.-J. Rouss.) Le monde est une VICISSITUDE sans fin. (Lamarl.)

— Syn. VICISSITUDE, changement, innovation, etc. V. CHANGEMENT.

VICKSBURG, ville des Etats-Unis d'Amé-

rique, dans l'Etat du Mississippi, à 508 kilom. N.-O. de la Nouvelle-Orléans, 110 kilom. N.-O. de Jackson, sur la rive gauche du Mississippi, où elle a un port de commerce; 7,000 hab. Important commerce de coton.

VICLÉFISME, **VICLÉFISTE**. V. WICLÉFISME, WICLÉFISTE.

VICO s. m. (vi-ko). Ornith. Nom de la bécasse, en Normandie.

VICO, bourg de France (Corse), ch.-l. de cant., arrond. et à 52 kilom. N. d'Ajaccio; pop. aggl., 1,359 hab. — pop. tot., 1,971 hab. Industrie agricole; récolte et commerce de blé; vin, huile d'olive et fruits.

VICO-DEL-GARGANO, ville du royaume d'Italie, province de la Capitanate, district de San-Severo, à 50 kilom. N.-E. de Foggia, ch.-l. de mandement; 8,290 hab.

VICO-EQUENSE ou **VICO-DI-SORRENTE**, ville du royaume d'Italie, province de Naples, district et à 6 kilom. S.-O. de Castellamare, à 24 kilom. S.-E. de Naples, ch.-l. de mandement, sur un rocher qui s'avance dans le golfe de Naples; 12,000 hab. Pêche abondante. Evêché. Dans la cathédrale, on remarque le tombeau de Filangieri.

VICO-FORTE ou **VICO-DI-MONDOVI**, anciennement *Augusta Vagienorum*, bourg du royaume d'Italie, province de Coni, district et à 3 kilom. S.-E. de Mondovi; 3,000 hab.

VICO (Jean DE), prince de Viterbe et d'Orvieto. Il vivait au xiv^e siècle, était un des chefs du parti gibelin et portait le titre de préfet de Rome. Pendant le séjour des papes à Avignon, il parvint à ranger sous sa souveraineté Orvieto, Viterbe, Trani, Canino et autres villes des Etats de l'Eglise, choisit Viterbe pour capitale et fit peser un joug très dur sur les populations. En 1352, le pape Clément VI l'excommunia comme ayant usurpé les biens de l'Eglise. Assiégé, deux ans plus tard, dans Viterbe par Alborno, légat d'Innocent VI, Jean de Vico fut contraint de se rendre. De ses possessions, il ne conserva que le gouvernement de Corneto, de Civitavecchia et de Respampano; mais, en 1375, profitant de la guerre que les Florentins faisaient au pape, il leva des troupes et se rendit de nouveau maître de Viterbe. On ignore l'époque de sa mort.

VICO (Enea), graveur et antiquaire romain, né à Parme vers 1520, mort vers 1570. Les documents qu'on possède sur la vie de cet artiste manquent de précision. On le croit élève de Borlacci; puis il aurait étudié le faire de Marc-Antoine ou de son école, et on suppose qu'il se rendit, vers 1545, à Ferrare, où il débuta par la reproduction de la *Conversion de saint Paul*, de Floris. Après cet heureux essai, Vico se mit à graver les chefs-d'œuvre de Michel-Ange et de Raphaël et les portraits des personnages illustres de son époque : Charles-Quint, Michel-Ange, Benibo, Cosme de Médicis, Arioste. Il se reposait de ses nombreux travaux en étudiant la numismatique. Ses principaux ouvrages sont : *Le Imagini e le vite degli imperatori traite dalle medaglie* (Parme, 1548, in-4°); *Discorsi sopra le medaglie degli antichi* (Venise, 1555, in-4°); *Le Imagini delle donne auguste* (1557, in-4°).

VICO (Francesco DE), historien espagnol, qui vivait au xviii^e siècle. Il parvint aux plus hautes dignités sous le règne de Philippe IV, qui le nomma, en dernier lieu, conseiller d'Etat et chef de la chancellerie du royaume d'Aragon et de Sardaigne. On a de lui une *Histoire générale de l'île et du royaume de Sardaigne* (Barcelone, 1639), depuis les guerres que les Carthaginois et les Romains se livrèrent pour sa possession jusqu'à l'époque de l'auteur. C'est un ouvrage d'un style pur et élégant, mais où l'esprit de critique fait presque entièrement défaut.

VICO (Jean-Baptiste), philosophe, historien, juriste et l'un des plus profonds penseurs de son siècle, né à Naples en 1668, mort en 1744. Les circonstances de sa vie offrent peu d'intérêt. Fils d'un pauvre libraire, il dut songer, dès l'âge de quinze ans, à gagner le pain de chaque jour, fut pendant neuf ans précepteur des enfants du marquis de La Rocca, se livra pendant ce temps aux plus profondes études de philosophie, d'histoire et de littérature, obtint une chaire de rhétorique à l'université de Naples (à 600 fr. d'appointements) et vécut pendant quarante ans de cette place modique. Il venait d'être nommé historiographe du roi de Naples, à l'âge de plus de soixante-dix ans, lorsqu'il mourut, dans le plus profond dénuement. Méconnu pendant sa vie, il ne le fut pas moins après sa mort, et son nom était même presque ignoré en Italie au commencement de ce siècle. Tel est le sort de tous les précurseurs. Vico avait été un des créateurs de la philosophie de l'histoire. Pendant sa longue et laborieuse carrière, au milieu des difficultés et des misères de sa condition, il avait poursuivi le développement de son génie par des études immenses. Sa théorie, sa pensée, sa *scientia nuova*, n'avait pas été improvisée comme le sont trop souvent les conceptions *a priori* des philosophes : elle était le résultat de trente années de méditations et de recherches. Bien plus, c'est pour ainsi dire involontairement qu'il avait acquis les idées qui ont fait sa gloire. Ainsi, sa grande préoccu-

pation avait d'abord été la poésie et l'art oratoire; c'est presque à son insu que son génie prit une autre direction et fut entraîné dans la science. En lisant Platon pour y chercher des images poétiques, il se trouvait subjugué par les théories du philosophe; en lisant Tacite pour en imiter le style, il finissait par en étudier la politique; en commentant la rhétorique de Cicéron, il apprenait la méthode philosophique de l'académie; en ouvrant Bacon, il comprenait les besoins d'une réforme scientifique. Ainsi le savant et le philosophe triomphaient toujours en lui du poète. La profondeur et la variété de ses études, les rapports innombrables qu'il saisissait entre elles éveillaient dans son esprit l'idée d'un vaste système qui réunirait et fondrait ensemble toutes les connaissances ayant l'homme pour objet, qui rapprocherait l'une de l'autre l'histoire des faits et celle des langues, en les éclairant toutes deux par une critique nouvelle; d'un système, en un mot, qui ferait la synthèse de la philosophie et de l'histoire. Il commença sa carrière scientifique en attaquant le cartésianisme, non-seulement dans sa partie dogmatique, déjà discréditée, mais encore dans son esprit, dans sa méthode, et sans se ranger cependant parmi les détracteurs aveugles de cette réforme philosophique, dont il reconnaît lui-même le bienfait, mais qu'il trouve incomplète. Il développa ensuite et successivement, dans une série d'écrits, les opinions diverses qu'il devait plus tard réunir dans son grand système. Ce ne fut qu'en 1725 qu'il les fonda en un corps de doctrine sous le titre de *Principes d'une science nouvelle relative à la nature commune des nations* (refondu en 1730 et 1744). La première observation générale à faire avant de donner le résumé de ce système, c'est l'esprit profondément italien dont il est pénétré. Essai grandiose d'une philosophie universelle, il n'en porte pas moins l'empreinte des idées exclusives de la Renaissance, surtout par l'accomplissement des idées de l'antiquité aux idées modernes, par ce parallélisme constant entre les anciens et les modernes qui rappelle les formes et la méthode de Machiavel. Ce qui est remarquable, c'est que, tout en donnant la préférence à l'antiquité, l'auteur prélude à la révolution des études historiques qui s'accomplit dans notre siècle, émet les vues les plus profondes sur toutes les grandes questions de races, de langues et de migrations agitées après lui, et pose les bases des théories de notre temps sur Homère, sur les légendes épiques de la Rome primitive, sur les traditions mythiques, sur la marche providentielle de l'histoire, etc. La science nouvelle a pour critérium de certitude le sens individuel et le consentement universel, c'est-à-dire l'examen, la tradition, l'autorité. Elle a pour objet de déterminer les lois générales qui régissent le monde, de tracer l'histoire universelle, éternelle, qui se poursuit dans le temps sous la forme des histoires particulières, et de décrire le cercle fatal dans lequel tourne le monde réel. Elle est à la fois la philosophie et l'histoire de l'humanité. Elle est même une sorte de théologie sociale, en ce qu'elle tente de démontrer historiquement la Providence, dont les arrêts, à l'insu des hommes et souvent malgré eux, président, suivant l'auteur, à toutes les évolutions des sociétés. Ainsi, tandis que les hommes ne songent qu'à suivre la satisfaction de leurs appétits matériels, le cours providentiel des événements les force en quelque sorte à réaliser progressivement le type éternel de la justice, dont le germe a été déposé par Dieu au fond du cœur humain. Le cycle de la civilisation comprend trois âges : l'âge divin, l'âge héroïque et l'âge humain. Le premier est l'époque des dieux et des mythes; le deuxième, le règne des héros et de la force matérielle; le dernier, la période de la civilisation. Tous les peuples passent fatalement par ces trois états, sans qu'il soit besoin qu'ils aient entre eux aucune communication. La loi providentielle qui régit la marche des sociétés a tracé à l'avance le plan d'une histoire idéale, qui est éternellement commune à toutes les nations. Sparte, Athènes, Rome ne sont que des manifestations partielles d'une même loi. Quand les nations, arrivées au plus haut période de civilisation, vieillissent, tombent en décadence et se dissolvent, les mêmes faits se reproduisent et dans le même ordre; l'histoire moderne n'est qu'une répétition de l'ancienne (c'était aussi l'opinion de Machiavel). Il reste trois ressources aux civilisations corrompues : la conquête étrangère, qui les rallie à une nation plus jeune et plus vivace; la réforme par un despote, comme Auguste, et si cette réforme est impuissante, l'anarchie et la guerre qui renouvellent la nation en la ramenant à l'état de nature pour lui faire recommencer les mêmes évolutions. Voilà le cercle dans lequel l'humanité tourne éternellement. On reconnaît ici l'origine de cette théorie spéciale dont l'originalité a séduit tant d'intelligences, qui annule toute idée de progrès et soumet l'homme à un fatalisme subversif de toute activité intellectuelle. Cette erreur capitale diminue peu, au reste, la gloire de Vico; la masse énorme d'idées nouvelles qu'il émet, les milliers de problèmes qu'il soulève et qu'il résout parfois d'un mot, la profondeur de ses aperçus, la hardiesse de ses innovations, ses investigations lumineuses dans toutes les branches

des connaissances humaines lui assurent à jamais l'une des premières places parmi les philosophes modernes. Il a devancé d'un siècle le scepticisme historique de l'Allemagne, les doutes de Wolf sur l'existence d'Homère et ceux de Niebuhr sur les premiers siècles de l'histoire romaine. Homère est un mythe; ce n'est pas un poète, c'est la poésie de la Grèce, c'est la Grèce elle-même racontant sa propre histoire dans des chants nationaux; c'est pour cela qu'il appartient à toutes les villes et qu'il parle tous les dialectes. Il en est de même d'une foule d'autres personnages de l'âge divin et de l'âge héroïque. La poésie des peuples a symbolisé en eux toute une époque et tout un ordre d'idées. Pour l'histoire romaine, Tite-Live a été le rédacteur de légendes dont il ne comprenait pas le sens. Les sept rois sont des caractères poétiques : Numa est le mythe de l'aristocratie religieuse; Servius Tullius celui d'une émancipation des plebéiens, qui n'étaient autre chose que des serfs, etc. Les *Œuvres complètes* de Vico ont été publiées à Milan (1836-1837). M. Michelet est le premier qui ait fait connaître ce philosophe à la France. Il a traduit, en 1827, la *Science nouvelle*, sous le titre de *Principes de la philosophie de l'histoire*. En 1836, il a donné les *Œuvres choisies* de Vico, avec une introduction sur sa vie et ses ouvrages. On peut consulter aussi avec fruit l'excellent ouvrage de M. J. Ferrari, *Vico et l'Italie* Paris, 1840).

Vico, par Michelet (1827, in-80). Avant d'entreprendre la traduction des œuvres du père de la philosophie de l'histoire, notre célèbre historien publia une étude sur Vico et son système, auquel une justice complète n'était pas encore rendue. En effet, sous le titre ambitieux, quoique légitime, de *Science nouvelle*, Vico visait la philosophie de l'histoire. L'Italie, l'Europe entière le méconnaissent pendant près d'un siècle. C'est à la Révolution française que revient en quelque sorte l'honneur de l'avoir mise en évidence en la faisant passer dans l'ordre des faits; c'est depuis lors seulement qu'elle a pu devenir populaire parmi les philosophes et les historiens. Telles sont les idées que développe Michelet au sujet de Vico, d'accord, en ce point, avec M. Baudrillard, qui a dit : « L'Allemagne et la France donneront droit de cité à cet exilé du xviii^e siècle et se partageront les dépouilles de son génie. Vico, esprit cosmopolite, trouva des disciples dans plusieurs nations au moment où elles se rapprochaient après de longs combats, et où l'esprit humain, par un naturel échange d'idées, s'élevait à une plus pleine conscience de son unité. »

Baudrillard, qui prête aux idées de Vico le charme d'une poétique allégorie; Cousin, qui consacra une de ses savantes leçons à leur exposition, reconnurent avec Michelet, traducteur de la *Science nouvelle*, que Vico, assignant à la vérité le double critérium du sens individuel et du sens commun, se trouvait dès lors dans une route à part. Mais ce que Michelet a beaucoup mieux fait ressortir que tous ceux qui ont étudié la doctrine de Vico, c'est ce double caractère qui la distingue : la croyance en la perfectibilité humaine, au progrès, et une force particulière qui tire, pour ainsi dire, tout d'elle-même. En cela réside l'originalité de Vico, et celle de Michelet consiste à l'avoir découverte et démontrée.

Vico et l'Italie, étude par Joseph Ferrari (1839). Tout le monde sait avec quelle habileté Sainte-Beuve usait du procédé qui consiste à expliquer les œuvres d'un homme par sa vie et réciproquement sa vie par ses œuvres. C'est une bonne méthode pour bien connaître un écrivain; c'est celle qu'a employée M. Ferrari dans son étude sur Vico. En parcourant la *Science nouvelle* on éprouve un double sentiment d'admiration et de peine. On est fasciné par la nouveauté et la hardiesse des principes et l'on est affligé par d'étranges aberrations. Ce sont ces contradictions dont M. Ferrari a entrepris l'histoire.

En général, il est difficile de pénétrer l'histoire des idées des grands hommes, car le génie se confond si bien avec l'histoire de l'humanité qu'on finit par oublier son individualité. Mais la marche de Vico a été lente et pénible; il a réorganisé à plusieurs reprises ses idées pour les asseoir sur de nouvelles bases; il s'est élevé tout seul par ses propres forces et, en arrivant à une hauteur exceptionnelle, il s'est trouvé absolument isolé parmi ses contemporains. Ses ouvrages présentent les divers états par lesquels a passé successivement son intelligence. La *Science nouvelle* n'est qu'un dernier résultat; isolément considérée, elle semble parfois incompréhensible; si on la sépare de ses antécédents, elle fait l'effet d'une anomalie obscure dans l'histoire de l'esprit humain.

Le but de l'ouvrage de M. Ferrari est de rendre claire à tous la *Science nouvelle* en nous la montrant naissante en son temps et dans son milieu. Pour le faire, il a divisé son étude en trois parties historiques. Voici le plan qu'il a suivi :

1^o Tout génie représente son époque; cependant il y a des anachronismes quand toutes les nations ne sont pas au même niveau et quand il se rencontre des masses arriérées qui ne peuvent pas oublier la grandeur d'une époque précédente. C'est ce qui

a lieu pour Vico. Si on veut bien le comprendre, il faut interroger les traditions de son pays et remonter jusqu'au xviii^e siècle, puisque la *Science nouvelle* puise sa sève et sa vie parmi les contemporains de Machiavel. L'Italie, depuis le xvi^e siècle, est un pays d'exception; elle s'est modernisée en même temps qu'elle tombait en décadence et réunissait un reste de traditions nationales à l'influence étrangère, à la force des munitives. Pour se rendre compte d'une individualité comme celle de Vico, il faut pénétrer dans le travail et la complication des idées nationales, municipales et étrangères; c'est de là que sortent la grandeur exceptionnelle de quelques Italiens après le siècle de Léon X et ces aberrations étonnantes imposées par la fausse logique d'une nationalité vieillie.

2^o L'histoire de Vico, une fois placée au milieu des traditions italiennes, se réduit à l'examen de la série de problèmes qu'il s'est posés. « Mais, se demande M. Ferrari, les a-t-il indiqués? Presque jamais. Ou faut-il les prendre? Dans ses ouvrages. » Il les rapproche effectivement les uns des autres, en fait remarquer les différences, démêle les problèmes et les transitions qu'elles impliquent et déroule toute cette succession d'idées interverties, intercalées ou effacées par les inversions synthétiques et par l'ordre démonstratif des livres de Vico. C'est un rude travail, car aussitôt que Vico a trouvé la solution d'un problème il se hâte d'effacer les traces de sa recherche et incorpore immédiatement la solution à l'ensemble de ses doctrines. Il a fallu que M. Ferrari recherchât dans une note, dans quelques mots échappés à la plume de Vico, les doutes, les difficultés qui l'ont inquiété pendant trente ans. Néanmoins les données de l'illustre philosophe sont si bornées, sa situation si exceptionnelle, ses progrès si variés, sa logique si fine que M. Ferrari a pu entrevoir, malgré ses synthèses, la route qu'il a suivie pour arriver à la *Science nouvelle*.

Vico, dira-t-on, avait écrit une autobiographie dans l'intention d'expliquer l'histoire de ses conceptions. C'est vrai, mais elle a manqué son but, car elle s'arrête précisément où elle aurait dû commencer, c'est-à-dire où commencent ses innovations; d'ailleurs elle se borne au récit de ses lectures, récit tout à fait inutile parce qu'on n'avait pas besoin de l'aveu de Vico pour savoir qu'il avait lu Grotius et qu'il venait après Bacon. En outre, il juge toujours ses lectures d'après le système qu'il n'avait pas conquis encore lorsqu'il les fit, et il ne cite même pas Leibniz, qui lui a donné le véritable point de départ de la *Science nouvelle*.

3^o M. Ferrari ne s'est pas lancé dans une critique directe et minutieuse des idées de Vico, il a préféré faire ressortir ses qualités et ses défauts de son histoire même. Quand on verra qu'il a nié le sens littéral de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* pour y trouver les origines de Rome, on saura à quoi s'en tenir sur la plus grande partie de ses recherches concernant Homère; quand on saura que l'histoire idéale n'est que la généralisation d'une foule de faux rapprochements pour réduire la Grèce au type de l'histoire romaine, on lui assignera sa véritable place parmi les théories des écoles modernes.

VICO (François DE), astronome italien, né à Macerata en 1805, mort en 1848. Issu d'une ancienne famille comtale, il fit ses études au collège des nobles à Urbino, puis à la congrégation des *Scaloti* à Sienne, et entra, en 1823, dans l'ordre des jésuites. Après avoir été professeur au collège de cet ordre, il fut, en 1835, adjoint au directeur de l'observatoire de cette ville et chargé de calculer l'époque de l'apparition de la comète de Halley. Le jeune astronome eut la satisfaction d'observer le premier la comète le 5 août 1835. Nommé peu après directeur de l'observatoire, il entreprit une longue série d'observations dans le but de rectifier l'erreur que l'on supposait exister dans la latitude de Rome. Ces observations, dont le nombre s'éleva à 8,000, furent couronnées de succès et amenèrent la correction d'une erreur de deux secondes dans la latitude adoptée. De Vico entreprit ensuite, de concert avec les astronomes de Paris et de Naples, des observations analogues concernant la longitude de la même ville, puis, à peu de temps de là, à la requête de Schumacher d'Altona, de nouvelles observations sur la planète de Vénus. Le succès qu'il obtint en cette circonstance contribua encore plus que ses précédents travaux à établir sa réputation parmi les astronomes de l'Europe, réputation que vinrent encore augmenter ses travaux sur les satellites de Saturne, sur l'anneau intérieur de cette planète, et ses mémoires détaillés sur les nébuleuses, dont on s'occupait beaucoup alors. Mais de Vico est peut-être encore plus connu par ses nombreuses et heureuses découvertes dans le système planétaire, dont il s'occupa presque exclusivement dans les dernières années de sa carrière. De 1844 à 1847, il ne découvrit pas moins de huit de ces corps mystérieux, et pour sept d'entre eux l'honneur de la priorité lui appartient incontestablement; le huitième avait été observé, deux jours seulement avant lui, par un autre astronome. Il venait d'entreprendre la construction de cur-

tes astronomiques sur un plan nouveau et considérablement agrandi, lorsqu'il fut chassé de Rome avec les autres membres de son ordre, par la révolution de 1848. Après avoir vécu quelque temps en France et en Angleterre, il se disposait à partir pour l'Amérique lorsque la mort le surprit. L'Académie des sciences de Paris lui avait décerné, en 1844, le prix d'astronomie. Outre un grand nombre de mémoires insérés dans la *Raccolta scientifica*, dont il avait été le principal fondateur et qui se publie encore aujourd'hui sous un autre titre, ainsi que dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences de Paris*, on a de lui : *Nouvelle comète à courte période ou Mémoire sur les perturbations occasionnées par l'action de Jupiter sur une comète parue en 1819 et crue identique à celle observée en 1741* (Rome, 1836, in-4°); *Observations faites à l'observatoire de l'université grégorienne*, en cahiers publiés de 1838 à 1845.

VICOA s. f. (vi-ko-a — de *Vico*, historien italien). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des astérées, comprenant quatre espèces, qui croissent dans l'Inde.

VICOGNE s. f. (vi-ko-gne; *gn* mil.). Mamm. Syn. de *VICOGNE*.

VICOMARINO, bourg du royaume d'Italie, province et district de Plaisance, mandement de Borgonovo; 4,800 hab.

VICOMTAGE s. m. (vi-kon-ta-je — rad. *vicomte*). Féod. Droit spécial qu'on payait aux vicomtes.

VICOMTAL, **ALE** adj. (vi-kon-tal, a-le — rad. *vicomte*). Qui a rapport, qui appartient à un vicomte ou à une vicomté; *Dignité vicomtale*. *Droits vicomtaux*.

VICOMTE s. m. (vi-kon-te — abrég. de *vice* et de *comte*). Féod. Seigneur d'une terre ayant titre de vicomte.

— Titre de noblesse immédiatement inférieur à celui de comte : *Le vicomte de Chateaubriand*.

— Hist. Nom donné dans quelques provinces, et surtout en Normandie, au prévôt royal, sorte d'officier justicier.

— Encycl. Le titre de *vicomte* désignait primitivement le lieutenant ou remplaçant du comte.

Le terme *vicomte* ne commença à être en usage que sous le règne de Louis le Débonnaire. On n'est pas bien d'accord sur les attributs du noble qui en était revêtu. On sait seulement que les premiers comtes de la féodalité avaient sous leurs ordres des comtes inférieurs auxquels on donna dans la suite le nom de *vicomtes*. Dans quelques provinces, les *vicomtes* n'étaient que des viguiers, des châtelains ou de simples lieutenants. Rien n'était plus arbitraire que la manière dont était concédé ce titre. On donnait en général le nom *vice-comte* à celui qui tenait dans les villes la place du comte; alors ces sortes de représentants étaient beaucoup plus considérés que les autres viguiers ou prévôts. En 818, ce titre commence à être porté dans la personne de Cixiane, *vicomte* de Narbonne, qui, jusque-là ne prenait que le titre de *vicarius*, *vice dominus*. En 888, il est question de Fulcherius, *vicomte* de Limoges. Depuis cette époque, le nom de *vicomte* fut abandonné peu à peu et ne fut plus guère conservé par quelques seigneurs que par ostentation, pour se distinguer et montrer que leur noblesse était des plus anciennes.

De ces *vicomtes*, les uns étaient nommés par le roi même, les autres par les ducs ou les comtes. Lorsque ces derniers les établissaient, les *vicomtes* prenaient plus particulièrement le nom de *missi comitum* et quelquefois de *ministri comitum*, quelques écrivains ont cru trouver leur origine dans les *vicarii comitum* mentionnés par Charlemagne.

Les fonctions du *vicomte*, aussi bien que celles du comte, étaient à la fois civiles et militaires. Ils jugeaient les affaires les moins importantes, veillaient aux travaux publics et faisaient la recette du domaine.

Vers la fin de la deuxième race et au commencement de la troisième, les *vicomtes*, imitant l'exemple de leurs supérieurs féodaux, rendirent leur titre héréditaire et leurs offices furent inféodés.

Sous la troisième race, les comtes de Paris avaient à leurs ordres des *vicomtes* auxquels ils abandonnaient le ressort de la justice dévolu auparavant à la prévôté.

Dans quelques lieux, les *vicomtes* devinrent si puissants qu'ils se rendaient redoutables aux comtes mêmes et se révoltaient contre leur autorité. C'est ainsi que la famille des Galeazzi, à qui leur qualité de *vicomtes* de Milan fit donner le surnom de *Vistconti*, s'empara de la souveraineté de cette ville.

Quelques *vicomtes* français se rendirent indépendants; tels furent les *vicomtes* de Turenne, qui conservèrent presque tous les droits républicains jusqu'au milieu du siècle dernier, et les *vicomtes* de Cologne en Berry, qui n'ont été réduits à l'obéissance qu'en 1463.

Il y avait des vicomtes très-importantes; nous citerons celles du Mans ou de Beaumont, de Poitiers ou de Thouars (plus tard duché), d'Uzes, de Polignac, de Combor, de

Rohan, de Léon (Bretagne), de Narbonne, de Béziers, de Châteaudun, etc.

Au XIV^e siècle, on appelait *vicomte* des aides, et *vicomte* du domaine, celui qui faisait la recette du domaine.

Le *vicomte* de l'eau était un juge établi à Rouen, qui avait juridiction sur la Seine et sur les marchandises apportées par ce fleuve. Les coutumes de la *vicomté* de l'eau de la ville de Rouen sont un des plus anciens règlements pour la navigation fluviale.

Le *vicomte* extraordinaire était commis extraordinairement pour la recette du domaine ou des aides.

Le *vicomte* fermier tenait à ferme la recette de quelque vicomté.

Le *vicomte* du domaine recevait le surnom de *vicomte* ordinaire et percevait les recettes ordinaires.

Tous les *vicomtes* dont nous venons d'énumérer les titres et les fonctions étaient appelés les *vicomtes* r-ccveurs, pour les distinguer des *vicomtes* féodaux et militaires.

L'établissement des sénéchaux et des baillis royaux réduisit à rien ou à fort peu de chose les fonctions attribuéées aux offices des vicomtes inféodés. Les *vicomtes* ne conservèrent guère que leur titre, quelques prérogatives, peu de prérogatives.

Au siècle dernier, les *vicomtes* n'étaient plus que des seigneurs dont les terres avaient le titre de vicomté. Leur dignité venait après celle de comte et avant celle de baron.

En Normandie, les *vicomtes* étaient des juges subordonnés aux baillis. Dans quelques villes de ce pays, l'office de maire était réuni à celui de *vicomte*, comme à Falaise et à Bayeux.

En Artois, en Flandre, en Ponthieu et dans quelques autres pays voisins, on appelait *vicomtes* ou seigneurs vicomtes ceux qui avaient moyenne justice. La coutume d'Artois a traité de tout ce qui est relatif à leur compétence.

L'extinction du système féodal fit du titre de *vicomte*, comme de tous les autres, un simple titre nobiliaire.

Vicomte de Béziers (Lé), roman de Frédéric Soulié (1834, 2 vol. in-8°). Cet ouvrage offre un excellent tableau du Midi à l'époque de la guerre des albigeois. On sait que les deux héros de cette guerre sanglante furent Roger, vicomte de Béziers, et Simon de Montfort, tous deux vaillants guerriers; l'un plein d'un mépris hautain pour ses ennemis et d'ardeur pour la cause qu'il défendait, l'autre instrument aveugle de l'Eglise, fanatique jusqu'à la cruauté et, par-dessus tout, ambitieux d'honneurs et de biens. En retraçant la vie du vicomte de Béziers, Frédéric Soulié a suivi la marche historique des événements. Tout d'abord, il nous montre ce seigneur jeune, vaillant, insouciant de ses intérêts, irrité des envahissements de l'autorité du saint-siège et résolu à déjouer les intentions perfides de l'Eglise. Il se rend, à cet effet, à Montpellier, où il convoque tous les seigneurs du Languedoc, leur expose ses griefs et les engage à secouer le joug. Déjà ses paroles mâles et fières ont fait écarter des murmures approbateurs dans l'assemblée, lorsque tout à coup un moine se lève, formule une accusation de sacrilège contre le fougueux vicomte et prononce contre lui une sentence d'excommunication. Roger, d'abord victorieux, se voit abandonné immédiatement de la plupart des seigneurs ses voisins. Livré ainsi tout d'abord à ses propres forces et à celle du routier Buat, il accepte la guerre qui doit causer sa perte. L'auteur nous fait assister au sac de Béziers, à la prise de Carcassonne, qui devint le tombeau du courageux vicomte. La trahison qui livra Roger à son ennemi était machinée de longue main. La sollicitude de Foë, jeune esclave africain, une des maîtresses de Roger, la découverte. Pour sauver le vicomte, elle court révéler le complot à Agnès, la femme de Roger, et à Catherine Rebuffe, une jeune et jolie bourgeoise de Montpellier qu'il a séduite. Rien n'est plus touchant que le dévouement de ces trois femmes, oubliant tout à coup leur rivalité pour ne songer qu'au salut du vicomte, renfermé dans Béziers, cerné de toutes parts. Rien n'est plus dramatique et plus saisissant que la marche de la vicomtesse et de la jeune bourgeoise vers la ville assiégée, leur entrée la nuit dans Béziers saccagé et désert, leur visite à l'église remplie de cadavres. On connaît la tradition historique de la mort de Roger. Simon de Montfort fut soupçonné de l'avoir empoisonné pour être envoyé en possession de ses biens. Dans le roman de Frédéric Soulié, le vicomte est retenu captif sous la surveillance du juif Raymond. Buat est sur le point de sauver son frère et Agnès, qui a voulu partager la prison de son mari, de son côté, Foë est parvenue à endormir la vigilance du gardien, qui l'obsède, en feignant de céder à ses infâmes desirs; mais Kach, jeune esclave noir au service de Roger, épris d'amour pour Foë, juge le moment favorable à l'exécution d'une vengeance depuis longtemps méditée : Foë et Raymond tombent sous ses coups, et le vicomte, qui allait être libre, meurt empoisonné par son esclave.

Le *Vicomte de Béziers* est un des romans historiques les plus intéressants de la littérature française. Semé çà et là de larges aper-

çus, de riches peintures soutenues par un style plein d'éclat, il offre, de plus, le rare mérite de s'éloigner très-peu, et seulement dans les détails, de la vérité et de la tradition.

Vicomte de Bragelonne (Lé), roman d'Alexandre Dumas (1850, 26 vol. in-8°). C'est la suite des *Trois mousquetaires* et de *Vingt ans après*, le dénouement de l'épopée des mousquetaires. Nous n'analyserons pas en détail cette dernière partie d'un drame émouvant; un aperçu rapide suffira pour en faire deviner tout l'intérêt. Raoul de Bragelonne, le fils d'Athos, est, ou plutôt devrait être, si l'on s'en rapportait au titre, le héros de ce roman; mais le pauvre jeune homme se trouve un peu perdu au milieu d'une multitude d'acteurs plus importants. Son histoire est bien simple. Elevé avec Mlle de La Vallière, il lui a voué un de ces amours qui ne s'arrachent du cœur qu'avec la vie. Tandis qu'il suit les princes aux armées pour faire ses preuves, Mlle de La Vallière devient la maîtresse du roi. Raoul ne veut pas survivre à la perte de son bonheur et au déshonneur de sa fiancée; mais, trop noble pour mettre lui-même fin à ses jours, il va se faire tuer héroïquement, les armes à la main, par les Arabes. Quelle place pouvait tenir cette histoire d'amour dans ce drame militaire dont les incidents sont la restauration des Stuarts, la chute de Fouquet et la substitution momentanée sur le trône de France de l'Homme au masque de fer, le frère jumeau de Louis XIV, au roi-soleil? Entraîné par l'importance des événements, l'auteur a fait des épisodes le sujet lui-même, et du sujet, la passion de Raoul pour Mlle de La Vallière, un simple épisode. Le héros du *Vicomte de Bragelonne* est toujours, comme dans les deux premières parties de cette trilogie historique, d'Artagnan, aussi terrible sur le terrain de la diplomatie que sur le champ de bataille. Il a conservé son franc parler avec les têtes couronnées, et le roman est rempli de ses scènes avec le roi, dans lesquelles Louis XIV tantôt l'insulte presque, tantôt le caresse. On croirait assister aux brouilles et aux raccommodements d'une coquette avec son amant. La répétition de ces scènes finit par les rendre monotones, en dépit de l'incomparable talent de l'auteur pour le dialogue, sans compter que jamais le roi-soleil n'eût supporté les mercuriales périodiques et peu mesurées de son capitaine des mousquetaires; puis, il est difficile de concilier avec la sévérité de principes de notre Gascon en présence du roi la complaisance avec laquelle il le sert dans sa passion pour Mlle de La Vallière, passion qui, d'Artagnan ne l'ignore pas, fait le désespoir du fils de l'homme qu'il estime et qu'il aime le plus au monde. Un mérite incontestable, d'ailleurs, c'est le tact avec lequel Alexandre Dumas a su nous intéresser à Mlle de La Vallière, malgré sa trahison envers Raoul. L'amour ne se commande pas, et c'est l'amour, et non l'ambition, qui la jette dans les bras du roi.

On sait presque gré à l'histoire des nombreux faux pas qu'elle fait en compagnie du romancier, car sa démarche n'en est que plus gracieuse; comme Mlle de La Vallière, elle a bon air en botteant quelque peu. Si Mlle de La Vallière n'a pas fait le voyage de France dans une cage à poules, il n'en est pas moins vrai que, malgré tous nos traits d'alliance, il n'est pas un lecteur français qui n'ait éprouvé une vive satisfaction au récit de ce nouveau mode d'importation anglaise. L'épisode un peu risqué de la substitution du Masque de fer à Louis XIV, tout invraisemblable qu'il paraît, est un des plus intéressants de l'ouvrage, et l'auteur l'a raconté avec tant de naturel et de verve, qu'on est presque tenté de consulter Henri Martin pour s'assurer qu'on n'a pas oublié son histoire.

Alexandre Dumas s'est tiré avec honneur de la difficulté principale de son ouvrage, celle de donner à ses héros une mort digne d'eux et qui fut à la hauteur des exploits merveilleux qu'on les a vus accomplir. Athos, ce type du gentilhomme parfait, qui vivait surtout par le cœur, meurt aussi par le cœur; c'est son amour pour son fils qui le couche dans la tombe à ses côtés. D'Artagnan périt de la plus belle mort pour un soldat, sur le champ de bataille, dans l'enivrement de la victoire. Porthos succombe à la suite d'exploits fabuleux, dont le récit semble un chant d'Homère et rappelle les prodiges de force du paladin Roland pendant sa dévotion. Aramis est le plus malheureux, et c'est justice. C'est le seul qui, dans ce quartet d'amis, apportait plus de calcul que de dévouement; il a la douleur de survivre aux compagnons de sa jeunesse. Cet égoïste ambitieux, qui jadis avait voulu croiser le fer contre d'Artagnan, se déclarant insulté par l'épithète de jésuite, a brigué et obtenu le titre de général de cet ordre si malheureusement célèbre. Comme dernière exploitation de sa vie astucieuse, c'est au service de l'Espagne, et non de la France, qu'il terminera sa carrière.

Nous n'insisterons pas sur le côté historique de ce roman; les faits du commencement du règne de Louis XIV et le caractère de ce monarque sont assez connus pour nous dispenser de commentaires. Quant au mérite littéraire de l'ouvrage, il est incontestable. Le récit est toujours vif, animé, dramatique, le dialogue saisissant de naturel et pétillant d'esprit; mais la composition est vicieuse. Les

différents épisodes ont plutôt l'air de se succéder que de s'enchaîner; on dirait que l'auteur les a écrits séparément, puis ensuite les a arrangés pour les faire rentrer dans son cadre. Tantôt c'est d'Artagnan, tantôt c'est Raoul qui disparaissent pendant des volumes entiers; c'est évidemment là une faute. Un principe fondamental, en littérature, est que les héros d'une histoire doivent toujours être présents sinon de corps, au moins par la part qu'ils prennent aux événements, et le rôle de Raoul est trop peu accentué.

En résumé, le *Vicomte de Bragelonne* est un roman dont les différents chapitres sont intéressants, mais mal reliés entre eux, ce qui souvent les fait paraître un peu longs. Il est inférieur à *Vingt ans après*, ouvrage qui déjà ne vaut pas les *Trois mousquetaires*.

VICOMTÉ s. f. (vi-kon-té — rad. *vicomte*). Féod. Titre de noblesse attaché à certaines terres, dont le propriétaire portait le titre de vicomte : *La vicomté de Melun*. || Etendue de juridiction des juges nommés vicomtes : *La vicomté de Paris*. || *Vicomté de l'eau*, Justice particulière à la ville de Rouen et qui connaissait de tous les délits commis au sujet des transports par eau.

VICOMTERIE DE SAINT-SAMSON (Louis DE LA), homme politique français. V. LA VICOMTERIE.

VICOMTESSE s. f. (vi-kon-tè-se — fém. de *vicomte*). Femme d'un vicomte; femme possédant de son chef une vicomté : *La vicomtesse de Thouars*.

VICOMTIER, **ÈRE** adj. (vi-kon-tié, iè-re — rad. *vicomte*). Féod. Qui a rapport à une vicomté ou à un vicomte : *Justice vicomtière*. *Seigneur vicomtier*. || *Chemins vicomtiers*, Chemins vicinaux.

VICOPISANO, ville du royaume d'Italie, province, district et à 13 kilom. E. de Pise, chef-lieu de mandement, sur le canal Impérial; 12,000 hab. Chapeaux de paille; industrie agricole.

VICQ (Emmanuel-Charles-Henri Evy de), violoniste français, né à Douai en 1777. Il suivit en 1793 sa famille dans l'émigration et songea à utiliser son talent sur le violon. Après avoir été chef d'orchestre à Maubeuge, il se rendit en Russie, où il obtint de grands succès. De retour en France, de Vicq devint président et chef d'orchestre de la Société des amateurs de Paris; où il consacra sa réputation, et entra en relations avec les virtuoses les plus célèbres du temps. Vers la fin de sa vie, il s'adonna à la composition et se retira à Abbeville, où il fonda une école gratuite de musique. Nous ignorons l'époque de sa mort.

VICQ-D'AZYR (Félix), médecin et anatomiste célèbre, né à Valogues en 1748, mort à Paris en 1794. Il fit ses études médicales à Paris et se livra avec ardeur à l'étude de l'anatomie et de la physiologie. Une fois reçu, il ouvrit des cours particuliers d'anatomie humaine éclairée par l'anatomie comparée. Il eut tant de succès dans son enseignement, qu'Antoine Petit le choisit pour son suppléant dans sa chaire d'anatomie au Jardin du roi. A la mort de Petit, sa chaire, qui semblait revenir de droit à Vicq-d'Azyr, fut donnée à Portal, grâce à Buffon, et le jeune savant fut réduit à faire de nouveaux cours particuliers chez lui. A cette époque, il fit la connaissance de Daubenton dans des conditions assez bizarres. Une nièce de ce savant ayant un jour éprouvé un évanouissement devant la maison de Vicq-d'Azyr, celui-ci s'empressa de lui prodiguer ses soins, ce dont l'oncle le récompensa en lui faisant épouser sa nièce. Dès ce moment, le jeune savant eut, grâce à Daubenton, les moyens d'étendre ses recherches d'anatomie comparée à des animaux étrangers. Les mémoires dans lesquels il exposa le résultat de ses recherches lui ouvrirent les portes de l'Académie des sciences en 1774. Là, il se lia avec Lussone et concerta avec lui le plan de la Société royale de médecine, qui fut établie en 1776 et dont il fut nommé secrétaire perpétuel. C'est alors qu'il fut assailli par des ennemis jaloux de sa gloire et de sa renommée. Il ne répondit aux attaques que par des travaux et des recherches nouvelles. Les éloges qu'il fit des principaux membres de la Société lui procurèrent beaucoup d'amis et lui ouvrirent les portes de l'Académie française, en 1788, en remplacement de Buffon. Son discours de réception fut très-remarqué; il y apprécie Buffon sous tous les rapports et le peint d'une manière frappante comme philosophe, comme naturaliste et comme écrivain. Les travaux scientifiques de Vicq-d'Azyr sont nombreux et importants; ils embrassent des sujets divers de médecine, d'art vétérinaire et surtout d'anatomie, tant humaine que comparée. Parmi ses ouvrages, nous devons citer, outre différents mémoires et ses *Eloges de médecins* : *Traité d'anatomie et de physiologie* (1786); *Système anatomique des quadrupèdes* (1792); *Médecine des bêtes à cornes* (1781). Ses *Œuvres complètes* ont été publiées en 1805. Chaque page des écrits de Vicq-d'Azyr prouve la haute importance qu'il attachait à l'étude comparative de l'organisation. Par les vues générales et l'élégance brillante du style, il rappelle Buffon, et peut-être aurait-il eu la gloire d'être le créateur de l'anatomie comparée si une

mort inopinée n'était venue le ravir à la science. Vicq-d'Azyr voyait dans l'irritabilité, la nutrition et la génération les trois premières fonctions qu'on doit admettre dans la comparaison des corps organisés. Dans son *Mémoire sur le parallèle des extrémités*, il a, le premier, appliqué la comparaison aux rapports qu'ont entre elles les différentes parties d'un même individu et développé la théorie des homologues. L'idée mère de l'anatomie philosophique, l'unité de composition, se trouve assez nettement indiquée dans ses ouvrages : « La nature, dit-il, semble opérer toujours d'après un modèle primitif et général dont elle ne s'écarte qu'à regret et dont on rencontre partout des traces... On observe partout ces deux caractères, que la nature semble avoir imprimés à tous les êtres, celui de la constance dans le type et celui de la variété dans les modifications. » Vicq-d'Azyr mourut à l'âge de 46 ans.

VICRAMADITYA, prince célèbre de l'Inde, qui régna à Oudjanyani vers le milieu du siècle qui a précédé Jésus-Christ. Il a fondé une ère qui porte son nom et qui date de cinquante-six ans avant la nôtre. Il était fils de Gandharba-Séna, qui avait épousé la fille du roi Dhara. Il paraît que ce Gandharba-Séna était un aventurier qui se donnait pour fils d'Indra. La légende raconte que, exilé de la cour céleste, il fut obligé de venir sur la terre sous la forme d'un âne; mais il parlait sans cesse, et cette raison déterminait le prince à lui donner sa fille en mariage, malgré les plaisanteries de sa cour. Il donna une bonne éducation à son petit-fils; ce fut là tout l'héritage qu'il lui laissa. Bhartrihari, autre fils de Gandharba-Séna et d'une esclave, avait été plus heureux; il avait reçu la couronne d'Oudjanyani. Vicramaditya vécut quelque temps à la cour de son frère. A la suite d'une dispute, il fut renvoyé, erra de côté et d'autre dans la plus grande détresse, et même à Goudjarata il fut serviteur d'un marchand. Il revint à Oudjanyani au moment où Bhartrihari abdiqua par dégoût et par chagrin. Vicramaditya monta sur le trône, conquit par la force des armes les royaumes voisins et se signala par la protection qu'il accorda aux lettres. Il appelait à sa cour les hommes distingués par leur esprit et leurs connaissances. On en cite neuf, entre autres, auxquels on donne le titre des « neuf perles. » Au nombre de ces hommes choisis se trouve le fameux Calidasa. Cependant le roi de Delhi, Râdjâ-pâla, trop livré aux plaisirs, avait vu ses États envahis par Sacaditya, qui l'avait détrôné. Vicramaditya, quatorze ans après, essaya de le venger; il l'attaqua, renversa Sacaditya et prit à sa place la couronne de Delhi; mais, bientôt après, il eut à soutenir contre un autre prince, nommé Sâivâhama, une guerre pendant laquelle il succomba. Il est à remarquer que le nom de ce prince, qui signifie puissant soleil, a été donné à plusieurs autres rois. Son histoire semble formée de celle de plusieurs princes du même nom et d'époques diverses.

VICTIMAIRE s. m. (vi-kti-mê-re — lat. *victimarius*; de *victima*, victime). Ant. Ministre des sacrifices, dont la fonction principale était de tenir et quelquefois de frapper la victime.

— Encycl. Les *victimaires* étaient des ministres inférieurs, dans les sacrifices romains; ils liaient les victimes, préparaient le cou-teau, l'eau, le gâteau, etc., allumaient le feu et terrassaient les victimes. Les *victimaires*, nus jusqu'à la ceinture, se tenaient près de l'autel, n'ayant sur la tête qu'une couronne de laurier, portant une hache sur l'épaule ou un couteau à la main. Le moment du sacrifice arrivé, ils demandaient au sacrificateur s'il était temps de frapper, en disant : *Ago ne* « Frapperai-je ? » d'où était venu leur nom d'*agones*. On les appelait aussi *cutellarii*. Quand la victime était égorgée, ils l'élevaient, et, après qu'on en avait examiné les entrailles, ils les lavaient et les saupoudraient de farine. Dans les triomphes, ils marchaient après les prêtres, conduisant un bœuf blanc. On les représentait, sur les monuments, vêtus d'un tablier, qui les entoure depuis le nom-bril jusqu'au genou, et portant tous les instruments nécessaires aux sacrifices.

VICTIME s. f. (vi-kti-me — lat. *victima*, mot qui, selon plusieurs étymologistes, appartient à la même famille que le verbe *vaincre*, vaincre, proprement lier, et désignerait ainsi proprement la victime comme l'animal *lié*. Corssen regarde ce mot comme un superlatif formé avec le suffixe *imus*, *ima*, *imum* du radical qui est dans *vigor*, vigueur, force, *vigere*, être fort). Relig. Animal ou personne que l'on immolait pour l'offrir en sacrifice à la divinité : *Victime propitiatoire*. *Immoler des victimes humaines*. *La justice vaut mieux devant Dieu que de lui offrir des victimes*. (Boss.)

De milieu de mon peuple exterminiez les crimes, Et vous viendrez après m'immoler vos victimes.

RACINE.

Les pontifes divins, expositeurs des crimes, Du fer religieux ont frappé les victimes.

AIGNAN.

Ten, d'un coup incertain par le prêtre frappé, Mugit un fier taurau de l'autel échappé, Qui, du fer suspendu victime déjà prête, A la hache trompée a dérobé sa tête.

DEUILLE.

— Par ext. Personne qui meurt ou qui souffre par la tyrannie ou l'injustice de quelqu'un : *La vue de leur victime gêne les oppresseurs; ils la haïssent en raison du mal qu'ils lui ont fait*. (Mlle Clairon.) *Notre haine pour nos victimes n'est que le tourment de nos remords*. (Chateaub.) *L'opresseur calomnie toujours la victime pour justifier l'oppression*. (E. Pelletan.)

Malheur à qui se plaint aux cris de ses victimes.

V. HUOT.

« Personne qui succombe; personne qui subit les conséquences d'un acte, d'un fait, d'un accident : *Etre victime de son Jouvènement, de son imprudence*. *Le choléra a fait de nombreuses victimes*. *Les peuples sont ordinairement victimes de l'ambition des grands*. (Mass.) *Chez les femmes, la vanité fait plus de victimes que l'amour*. (L'abbé Bautain.)

De son propre artifice on est souvent victime.

C. D'HARLEVILLE.

— Antiq. rom. *Victime artificielle*, figure de pâte cuite, représentant un animal, que l'on offrait aux dieux à défaut d'autres victimes.

— Relig. cath. Nom donné à Jésus-Christ, à cause du sacrifice de la croix : *La victime sainte*. *La victime salutaire*. *La victime offerte pour le salut des hommes*. « Se dit aussi de Jésus-Christ offert, sous les espèces du pain et du vin, dans le sacrifice de la messe : *Offrir la victime non sanglante*.

— Hist. *Bal des victimes*, Bal royaliste où l'on n'admettait que ceux qui avaient eu dans leur famille au moins une victime pendant la Terreur :

... La charité dansante, avare de centimes, Aurait prodigué l'or à ce bal des victimes.

HÉROISME MOREAU.

— Hist. relig. *Société des victimes*, Congrégation de femmes, fondée au siècle dernier.

— Modes, *Cheveux à la victime*, *Costume à la victime*, Coiffure, vêtements qui rappelaient la toilette des condamnés et qui furent adoptés dans quelques salons après le 9 thermidor.

— Art culin. *Côtelette à la victime*, Côtelette cuite entre deux autres côtelettes, que l'on sacrifie en les exposant sous le feu, tandis que celle du milieu reçoit leur jus.

— Encycl. Hist. relig. Toutes les religions antiques ont répandu le sang sur les autels de leurs dieux. Les Egyptiens, les Phéniciens, les Carthaginois, les Pélasges, les Grecs, les Romains, les Germains, les Gaulois, etc., ont pendant longtemps sacrifié des victimes humaines. Quelques passages de la Bible donnent même lieu de penser que cette coutume barbare n'était pas inconnue des Hébreux. Plus tard, quand les sacrifices ordinaires se firent avec des animaux, elle ne disparut pas absolument chez tous ces peuples et elle reparut dans des moments de péril ou de calamités. On en pourrait citer de nombreux exemples, notamment en Grèce et en Italie. On ne sacrifiait pas indistinctement les mêmes animaux à tous les dieux. Chez les Grecs et chez les Romains, les animaux le plus ordinairement consacrés étaient le taureau, la vache, la génisse, la brebis, le coehonnet, la chèvre, la poule, l'oie, le coq, etc. A Lacédémone et à Athènes, on immolait un grand nombre de cochons. Les dieux du ciel et de l'air ne recevaient que des victimes blanches, et on prenait soin de blanchir avec de la craie celles qui ne l'étaient pas entièrement. Les victimes destinées aux dieux de la terre et de la mer étaient tantôt blanches et tantôt noires, ou même bigarrées de blanc et de noir. Celles qu'on offrait aux divinités infernales étaient noires; on ne dressait point d'autel pour les y déposer après leur immolation; on creusait dans la terre un trou qu'on arrosait de leur sang et dans lequel on les jetait en les couvrant de terre. Les victimes mâles étaient offertes aux dieux; les femelles étaient réservées pour les déesses. Les pauvres qui ne pouvaient sacrifier d'animaux véritables en faisaient de cire, de pâte ou de toute autre matière analogue.

Chez les Hébreux, les victimes des sacrifices sanglants ne pouvaient être choisies que dans quatre espèces d'animaux domestiques, savoir : le mouton, l'espèce bovine, la chèvre et la colombe. Quelle était la pensée qui avait guidé Moïse dans ce choix? Voulait-il choisir les animaux qu'il était le plus facile de se procurer ou bien avait-il eu l'intention de désigner ainsi pour l'autel de Jéhovah les animaux auxquels les Egyptiens rendaient un culte? Il serait difficile de le dire. A mesure que la mort de Jésus fut considérée dans l'Eglise comme un sacrifice, on prit l'habitude de regarder lui-même comme la suprême victime. Il serait intéressant de rechercher combien ce mot, primitivement entendu dans un sens allégorique, eut d'influence sur la théologie chrétienne. On n'aurait pas de peine à établir que le dogme de la satisfaction de saint Anselme n'est pas autre chose que la reproduction de la théorie des sacrifices sanglants. Seulement, comme la victime est cette fois d'un prix infini, le sacrifice est consommé une fois pour toutes, d'après l'orthodoxie protestante; d'après l'Eglise catholique, au contraire, il doit être renouvelé tous les jours.

— *Société des victimes*. Cette sorte de société secrète fut fondée par une religieuse hystérique nommée Catherine de Bar, ou plutôt Amélie Brohon, qui était née en Lorraine vers 1740. Ces religieuses, qui se disaient victimes en réparation des outrages faits à Jésus-Christ dans l'eucharistie, se soumettaient chaque jour à des pénitences qui méritaient plutôt le nom de grimaces. Chaque jour, l'une des religieuses entraînait en retraite et avait pour office, depuis le matin jusqu'à vêpres, d'être la victime réparatrice. Quand les sœurs se rendaient au réfectoire, la réparatrice les suivait la dernière, ayant une corde au cou et une torche à la main, et, dès que toutes les autres étaient assises, elle leur rappelait qu'elle était la victime. Cela dit, elles s'inclinaient et retournaient gravement au chœur, où elle demeurait pendant tout le dîner; elle y restait jusqu'à après vêpres, comme une brebis destinée au sacrifice. Toutes les sœurs remplaçaient ce rôle chacune à son tour.

La fondatrice de cette société, Amélie Brohon, était une espèce de folle que ses exaltations livraient à des crises horribles. Elle avait commencé, avant d'être religieuse, par travailler à des romans. Elle mourut en 1778, âgée à peine de quarante ans. Cette illuminée eut beaucoup d'adeptes de sa personne et de ses ouvrages. Citons parmi les romans dus à sa plume les *Réflexions édifiantes* et le *Manuel des victimes de Jésus-Christ* ou *Extrait des instructions que le Seigneur a données à sa première victime*. Tous ses écrits décèlent une sorte de talent, le style en est assez pur; mais ce sont des romans, où l'auteur donne pour des réalités les chimères de son imagination délirante.

Dans une lettre à Louis XV, alors malade, Amélie Brohon fait intervenir le Tout-Puissant, qui demande au roi Madame Victoire, sa fille, pour être une des victimes.

En 1799 fut imprimée une consultation de plusieurs docteurs et professeurs de Sorbonne sur les deux ouvrages mentionnés plus haut, *Instructions édifiantes* et *Réflexions édifiantes*, etc. Cette consultation reproche à l'auteur des idées charnelles, des peintures libres capables de souiller l'imagination, des visions extatiques, enfin des extravagances à côté de choses qui ne manquent pas de sens. Le clergé n'est pas épargné dans les écrits d'Amélie Brohon.

— *Bal des victimes*. V. BAL (t. II, p. 77-78).

VICTIMES D'AMOUR (LES), roman en trois parties, par M. Hector Malot (1864, 3 vol. in-18). L'auteur a parfaitement compris son époque, les conteurs ont fait leur temps; en vain la littérature malsaine, qui va demander ses inspirations à l'argot des bagnes, a essayé de réussir; les analystes sont arrivés et n'ont eu qu'à se montrer pour la supplanter. « Le romancier analyste, dit M. Emile Zola, passe le tablier blanc de l'anatomiste et dissèque fibre par fibre la bête humaine vivante. Ce ne sont pas les organes morts qu'il interroge le savant, c'est la vie elle-même, c'est l'âme et la chair dans leur activité. Debout et attentif, le romancier analyse et note les plus minces détails. Il se produit sous ses yeux une suite de faits qu'il enregistre successivement avec soin; peu à peu, l'observateur réunit un ensemble considérable de petites remarques indépendantes les unes des autres. Cet ensemble est le procès-verbal même de la vie; il contient tout un traité de psychologie et de physiologie expérimentales. » Telle a été la méthode adoptée par M. Hector Malot; il a placé un être faible et passionné, lâche et aimant au beau milieu de la société contemporaine, et a dressé en toute conscience le procès-verbal des phénomènes qu'il a observés dans cet être, en le considérant successivement comme amant, comme mari et comme père. Il a donné au début de la vie une maîtresse blasée à cet homme. Au sortir des bras de cette femme, il l'a jeté dans ceux d'une jeune fille simple et douce. Lorsque, n'ayant plus ni sang ni cœur, il a pesé sur les épaules qui l'entourent du poids de son égoïsme et de sa lâcheté, il apparaît avili et infâme en face de ses enfants. Tels sont les trois actes de ce sombre drame : *l'Amant, les Époux, les Enfants*.

Maurice Berthoud est un de ces artistes que notre civilisation a gâtés et qui sont poussés fatalement à mettre dans leur vie les passions violentes, les caprices et le désordre luxueux qu'ils devraient garder pour leurs œuvres. A vingt ans, c'est une âme exquise, pleine de tendresse et de générosité. Musicien, il vient à Paris pour échanger contre l'or et la renommée les mélodies qu'il entend chanter en lui-même. Mais le malheur le jette sur les pas de Marguerite, et l'amour de cette femme, déjà vieillie dans la volupté, s'empare de tout son être et détermine en lui une terrible crise nerveuse et sensuelle. Marguerite le laisse anéanti, brisé avant de l'avoir rassasié. C'est alors qu'il se repose dans la tendresse calme d'Armande, qu'il se rafraîchit au contact de cette pure enfant. Il l'épouse calme, confiant, ne sentant pas que sa blessure est incurable. Il est frappé d'éternelle impuissance et d'éternelle misère; telle est la triste conclusion de son rôle d'aimant!

Comme époux, nous voyons le misérable Berthoud se laissant de nouveau envahir par la passion. La lune de miel est d'une

douceur indicible, mais c'est de la tendresse simple et naturelle; ce n'est pas cette volupté cuisante que demandent les nerfs de Maurice. Il délaisse sa femme. La lâcheté et l'infamie s'en mêlent. Ses instincts brutaux se sont réveillés et dominent tout son être; entraîné par eux, il tombe, il roule, il écrase Armande dans sa chute. Ce n'est plus l'artiste inspiré du début; c'est un malheureux pilier de café qui boit pour oublier son abaissement. Il découvre le secret de s'avilir encore; un jour, il vole l'argent que sa femme a gagné en passant les nuits au travail et court le prodiguer en Italie à des filles perdues. L'époux fluit d'une manière encore plus déplorable que l'homme.

Bourreau de sa femme, il va devenir le bourreau de ses enfants. A la suite d'une aventure érotique, il a fait courir à Naples le bruit de son suicide. Armande épouse avec les seules cérémonies de l'Eglise, faute de constatation légale du décès de Berthoud, Martel, un des anciens amis de son mari, un peintre aussi, mais dont l'âme loyale, tendre et forte contraste avec la bassesse, l'égoïsme et la faiblesse de Maurice. Déjà mère d'une petite fille, Armande donne encore le jour à un garçon. Au milieu de son bonheur se dresse un spectre, Maurice reparait. Il a roulé dans toutes les fanges, bu toute honte et toute infamie; il est sûr pour le scandale et les calculs crapuleux. La passion, l'exaltation maladive des facultés aimantes ont insensiblement conduit cette nature jadis délicate à spéculer sur la femme qu'il a déjà brisée. Il attaque Armande en adultère, ne pouvant l'attaquer en bigamie; il fait du chantage. Pour voler un héritage placé sur la tête de sa fille, il ne se contente pas de réclamer son enfant; il vole judiciairement l'enfant de Martel. Ce dernier provoque Berthoud, qui le tue en duel. Maurice achève son œuvre de désolation, et, consumé par l'ivresse, brisé par les émotions de sa vie, il meurt au milieu d'une crise nerveuse.

Telle est la sombre tragédie déroulée sous nos yeux par M. Hector Malot, un fils indépendant de Balzac, et dont on peut dire, comme le disait M. H. Taine des romans de son chef d'école : « C'est un grand magasin de documents sur la nature humaine. » C'est une œuvre d'une vérité saisissante, un côté de la nature artistement photographié avec des couleurs nettes et sobres, comme le comportait le sujet, sans que l'élégance y perde un seul de ses droits. Ce n'est pas un roman banal; il y a au fond une idée bien conçue, bien suivie, bien développée, bien conclue. Rien de trop, rien de trop peu; c'est la juste mesure du talent maître de lui-même.

VICTIMER v. a. ou tr. (vi-kti-mé — rad. *victim*). Néol. Rendre victime : *La superstition et le philosophisme sont dangereux, et pour ceux qu'ils victimisent, et pour ceux qu'ils égarent*. (Boiste.)

— Par ext. Railler, persifler : *On l'a victimisé pendant toute la soirée*.

VICTIS HONOS! (*Honneur aux vaincus!*). Mot dont se sert familièrement le joueur qui vient de gagner une partie, pour inviter son adversaire à jouer le premier coup de la revanche : *A vous de commencer*; **VICTIS HONOS!** Il ne s'emploie pas toujours familièrement. Napoléon I^{er}, rencontrant un détachement de prisonniers autrichiens, s'arrêta, se découvrit et prononça ces paroles : « Honneur au courage malheureux! »

« Si, pour assurer le triomphe d'une politique, il suffisait de la défendre avec l'éclat d'un grand talent, M. de La Guéronnière aurait raison de ne pas désespérer de ce qu'il soutient avec une persévérance qui mérite qu'on tire son chapeau devant elle et qu'on la salue en disant : *Victis honos!* Mais, c'est fâcheux pour le journal la *France*, il n'en est pas ainsi. »

E. DE GIRARDIN.

VICTOIRE s. f. (vi-kti-rié — lat. *victoria*; de *victor*, vainqueur, formé du verbe *vincere*, vaincre). Avantage, succès de celui qui bat ses ennemis dans un combat ou une bataille : *Victoire éclatante*. *Victoire complète*. *Victoire sanglante*. *Rempporter la victoire*. *Les victoires trahissent toujours après elles autant de calamités pour un Etat que les plus sanglantes défaites*. (L. A. Bruy.) *La victoire est toujours aux gros bataillons*. (E. About.)

Ah! que sont les grandeurs que la victoire enfante Pres des fleurons divins du savoir et de l'art?

A. BARBIER.

— Avantage obtenu après une lutte avec quelqu'un : *La victoire d'un joueur d'échecs*. *Chaque progrès du crédit est une victoire remportée sur le despotisme*. (Proudh.) *Les victoires sur l'opinion se gagnent comme les victoires sur le champ de bataille, par l'éclair de l'inspiration*. (E. de Gir.) « Succès, résultat obtenu au prix de certains efforts : *Il n'y a pas de vertu proprement dite sans victoires sur nous-mêmes*. (J. de Maistre.) *En amour, notre vanité dédaigne une victoire trop facile*. (H. Bayle.)

— En poésie et dans le style soutenu, on personnifie la victoire : *Enchaîner la victoire*. *Héros conduit par la victoire*.

— Chanter victoire. Se glorifier bruyamment d'un succès : *Ne vous hâtez jamais de chanter victoire*.

— Argot. Chemise. En ce sens, ce mot est un nom propre et s'emploie sans article.

— Hist. *Messe de la Victoire*, Messe fondée à perpétuité par les chanoines d'Auxerre, en mémoire de la bataille de Cravant, où les Anglais et les Bourguignons battirent les Français et les Ecossais. *Victoire des victoires*, Grand succès remporté par les Arabes sur les Perses, près de Kadesiah, en 643.

— Hortie. *Victoire de Maëstricht*, Variété d'œillet.

— Encycl. Art milit. Une victoire est un avantage remporté à la guerre sur les ennemis, dans un combat général. Une escarmouche d'avant-postes ne donnerait pas le titre de victorieux au corps qui aurait repoussé, battu ou même anéanti son adversaire.

Il ne s'agit pas d'ailleurs de battre l'ennemi, de rechercher une vaine gloire que l'on vous contestera peut-être, car nous ne sommes plus au temps des Grecs, chez lesquels l'armée qui redemandait ses morts s'avouait vaincue, tandis que l'autre avait le droit d'élever un trophée commémoratif pour perpétuer le souvenir d'une victoire reconnue incontestable. Ce n'est pas tout de vaincre, nous allions presque dire ce n'est rien; il faut savoir profiter de la victoire. Les paroles de Maherbal à son chef, l'un des plus grands capitaines de l'antiquité et des temps modernes, à Annibal, qui ne marchait pas sur Rome après la bataille de Cannes : *Vincere scis, Annibal, sed victoria uti nescis!* ces paroles renferment une maxime toujours bonne à appliquer. Gustave-Adolphe encourut le même reproche qu'Annibal, après la bataille de Lützen, pour n'avoir pas couru sur Vienne lorsque cette victoire avait jeté ses ennemis dans l'étonnement.

« Au reste, ce qui fait le prix et la gloire d'une victoire, ce sont les obstacles qu'il a fallu surmonter pour l'obtenir. » Ce ne sont pas toujours, dit M. Defolard, les victoires du plus grand éclat qui produisent les grandes gloires et qui illustrent le plus la réputation des grands capitaines, mais la manière de vaincre, c'est-à-dire l'art avec lequel on a fait combattre les troupes, le nombre et la valeur de celles de l'ennemi et les talents du général que l'on a vaincu. Lorsque la victoire n'est due qu'à la supériorité du nombre des troupes, à leur bravoure et au peu d'art et d'intelligence du général opposé, elle ne peut produire qu'une gloire médiocre :

A vaincre sans péril on triomphe sans gloire.

Il faut donc que la victoire, pour illustrer véritablement le général, soit attribuée à ses bonnes dispositions, à la science de ses manœuvres, à la manière dont il a su employer ses troupes, et que d'ailleurs il ait eu en tête un général habile, à peu près égal en force. (*Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers.*)

L'amiral Coligny, le prince d'Orange, le roi d'Angleterre Guillaume III passent à juste titre pour d'habiles généraux, quoiqu'ils aient été toujours battus. Ainsi, c'est la manière de vaincre qui fait la victoire, et c'est aussi la façon dont on profite de cet avantage.

Nous n'entreprendrions pas ici de dire comment on gagne une victoire; la gagne qui peut, et souvent qui s'y attend le moins. Que celui qui veut en gagner lise les récits des victoires des grands maîtres en cet art, mais qu'il tienne compte de la différence des temps et des armes. La victoire, comme l'occasion, sert ceux qui la prennent aux cheveux. Loin de nous pourtant l'idée de prétendre que les meilleures combinaisons ne peuvent échouer et qu'une bataille déjà perdue ne puisse quelquefois encore être gagnée. Nous ne rappellerons que deux combats, Marengo et Waterloo. Tout le monde connaît la folle confiance du vieux général Mélas et la conduite héroïque de Desaix, qui trouva la mort dans le premier de ces combats. « Dans son empressément à annoncer une victoire qu'il regardait comme décidée, Mélas retourne à Alexandrie sur les deux heures, laissant à ses lieutenants et à son chef d'état-major, le général Zach, le soin d'en recueillir les fruits. » A la vue des troupes pleines d'enthousiasme de Desaix, le consul change tout à coup de résolution et, comme le grand Condé à Nördlingen, entreprend de ressusciter la victoire; en un instant, les généraux Victor, Lannes et Monnier ont reçu l'ordre d'arrêter leur mouvement rétrograde et de tenir ferme dans leurs positions. Bonaparte, entouré de son état-major, parcourt rapidement le front des divisions et les excite au combat en leur disant : « C'est assez reculer, leur dit-il; vous savez que je couche tous les jours sur le champ de bataille. » Des cris d'approbation partent de tous les rangs et chacun se prépare à une nouvelle bataille. (*Rocquancourt, Cours élémentaire d'art et d'histoire militaires.*)

A Waterloo, Napoléon était sûr de la victoire. On sait le sort de cette journée, que l'auteur du 18 brumaire apprécie en ces termes : « Journée incompréhensible! concours de fatalités inouïes! Y a-t-il eu trahison? N'y a-t-il eu que du malheur? Et pourtant tout ce qui tenait à l'habileté a été accompli! Singulière campagne, où j'ai vu trois fois s'échapper de mes mains le triomphe

assuré de la France! Sans la désertion d'un traître, j'aneantissais mes ennemis en ouvrant la campagne; je les écrasais à Ligny si la gauche eût fait son devoir, je les écrasais à Waterloo si ma droite ne m'eût manqué. Singulière défaite, où, malgré la plus horrible catastrophe, la gloire du vaincu n'a point souffert ni celle du vainqueur augmenté! La mémoire de l'un survivra à sa destruction; la mémoire de l'autre s'ensevelira peut-être dans son triomphe! »

Et cependant Bonaparte fut vaincu; ce qui semble établir que les plans les mieux conçus unis à un courage indomptable ne donnent pas toujours la victoire.

— Mythol. Les Grecs, et après eux les Romains, ont fait de la Victoire une divinité allégorique, fille de la Force et de la Valeur suivant les uns, de Pallas et de Styx suivant d'autres, au nombre desquels nous trouvons Hésiode en première ligne. Dans la guerre des Titans, elle se rangea du côté de Jupiter, qui, en récompense, lui donna une place dans l'Olympe. Elle eut un grand nombre d'autels en Grèce et en Italie; à Athènes, elle était adorée dans l'Acropole; lorsque Sylla, victorieux de tous ses ennemis, rentra triomphant dans Rome, il lui éleva un temple et établit des jeux publics en son honneur. Elle avait également sa statue dans la curie où s'assemblait le sénat, au Capitole. Enlevée plusieurs fois pendant les luttes entre le christianisme et le paganisme expirant, cette statue disparut définitivement par ordre de Gratien, en 382, malgré les éloquentes protestations de Symmaque.

Les artistes et les poètes de l'antiquité représentaient ordinairement la Victoire avec des ailes, couronnée de laurier et tenant à la main une branche de palmier. Quelquefois elle se tient debout sur un globe, comme pour signifier que la Victoire domine sur toute la terre :

Le front brillant d'une noble gaité,
Le bout du pied posé sur un globe mobile,
La déesse, d'une aile agile,
Vole vers l'immortalité.
D'une main elle inscrit au temple de Mémoire
Le nom de ses amants; l'autre offre le laurier
Et la palme enlaciné au paisible olivier.
Pour nous prouver que la solide gloire
Est le fruit de la Paix comme de la Victoire.
DEMOUSTIER.

On trouve rarement des représentations de la Victoire sans ailes; Pausanias cite cependant l'exemple des Athéniens, qui eurent une statue de cette déesse dans ce genre, sans doute afin que, ne pouvant plus s'envoler, elle fixât chez eux son séjour perpétuel. La foudre ayant brisé les ailes de la statue qu'on lui avait élevée à Rome, Pompée, pour rassurer le peuple sur cet événement, s'écria : « Romains, les dieux ont coupé les ailes à la Victoire; elle ne peut plus nous échapper! » C'est sans doute à cet événement que l'*Anthologie grecque* fait allusion dans deux vers qui furent inscrits sur le piédestal de la statue et qui signifient : « Rome, reine du monde, tu gloire ne saurait périr, puisque la Victoire, n'ayant plus d'ailes, ne saurait s'envoler. »

La Victoire est souvent aussi représentée à la suite d'autres divinités, et surtout avec Jupiter et Minerve, ou bien conduisant le char des triomphateurs. Ses traits rappellent ceux de Minerve, moins le calme et la réserve; toutefois, son idéal semble à peu près conforme à celui de la fille de Jupiter. On n'aurait point de sacrifices sanglants à la Victoire, mais seulement des fruits de la terre.

— Allus. hist. *Encore une victoire comme celle-là, et nous sommes perdus*, Mot célèbre de Pyrrhus, qui indique, dans l'application, qu'un succès a été trop chèrement acheté. Pyrrhus, en guerre avec les Romains, gagna d'abord, grâce à ses éléphants, la bataille d'Héraclée, où les Romains perdirent 15,000 hommes et lui 13,000. Il vainquit encore à Asculum, où le succès ne fut pas moins chèrement acheté. C'est après cette sanglante bataille qu'il fit cette spirituelle réponse à ceux qui le félicitaient : *Encore une pareille victoire, et nous sommes perdus*.

Dans sa *Correspondance littéraire*, Grimm rapporte une application extrêmement plaisante de la phrase célèbre de Pyrrhus :

« Dorat, attribuant à la cabale la froideur avec laquelle on avait accueilli son *Régulus* et sa *Féte par amour*, joués le même jour, conçut l'idée de se faire soutenir par des admirateurs d'office. Il remplissait la salle aux dépens de sa propre bourse, et il se ruina complètement à ce manège. Ce fait était bien connu, et tout le monde l'en plaisantait. A chaque nouveau demi-triomphe obtenu ainsi, on lui appliquait le mot de Pyrrhus : *Encore une victoire pareille, et je suis ruiné!* »

« Les efforts continuels qu'elle était obligée de faire, la contrainte qu'elle devait s'imposer pour mieux établir son empire sur Léon, la torturaient au delà de toute expression. Henri l'avait surprise dans un de ces moments de fièvre, un soir, à minuit après le départ de Léon. « Ah! lui dit-elle en levant les mains au ciel, on m'a parlé d'un général grec qui s'écriait, après une bataille gagnée : *Encore une victoire pareille, et je suis perdu!* Moi, je m'écrierai volontiers :

« tiers : Encore une pareille conquête, et je meurs d'ennui!... Allons souper. »

AMÉDÉE ACHARD.

« Reconnaissons que l'honneur de la victoire de l'ordre, à Lyon et partout, appartient à notre civilisation. Mais la grandeur de la brèche atteste la grandeur de nos périls. Les victoires remportées en ces occasions sont de celles dont il faut s'applaudir, en sachant qu'elles ressemblent aux victoires de Pyrrhus. Si elles devaient se renouveler, très-probablement l'Etat et la société y périeraient. »

SALVANDY.

« Maintenant, messieurs, si la proposition qui vous est soumise, défectueuse en la forme, est au fond trop peu motivée, serait-elle mieux défendue par les convenances politiques? Ici, l'intérêt varie selon les temps et les circonstances. Or, dans quel moment vient-on vous proposer d'ajouter à la paire la surcharge de deux étrangers? Dans une année où la paire a déjà été si démesurément accrue, qu'on peut répéter à cette occasion le mot de Pyrrhus sur sa victoire. »

DUPIN aîné.

Victoires et conquêtes des Français (1817-1821, 24 vol., et 1828-1829, 34 vol.). Cette compilation se divise en deux parties : 1^{re} *Histoire militaire depuis les Gaulois jusqu'en 1792* (6 vol.); 2^e *Victoires, conquêtes, désastres, revers et guerres civiles depuis la Révolution jusqu'à la bataille de Navarin* (28 vol.). Ces deux séries sont deux publications distinctes; la partie rétrospective, renfermant l'histoire de l'ancienne monarchie, en manière de préface, et la conclusion de la partie contemporaine, comprenant la guerre d'Espagne et l'expédition navale de Grèce, ont été introduites après coup dans la deuxième édition, pour faire agréer l'ouvrage proprement dit à l'opinion royaliste. Les *Victoires et conquêtes* s'adressaient aux soldats, aux officiers licenciés de la République et de l'Empire. Au lendemain des désastres de 1814 et de 1815, qui avaient laissé tant d'amers souvenirs, ce livre venait flatter la gloriole française, caresser les illusions du chauvinisme militaire. Il répondait aux mêmes sentiments et aux mêmes préjugés nationaux que les *Messénienes* de Delavigne, que les chansons de Béranger; il commençait la légende napoléonienne que devait achever le *Mémorial de Sainte-Hélène*, les almanachs de Marco Saint-Hilaire et les mélodrames du Cirque. La France vaincue à Waterloo reprenait une revanche éclatante, grâce aux presses du libraire-éditeur Panckoucke! Elle pouvait opposer vingt-trois ans de triomphes à un jour de revers! Le public attendit avec impatience et lut avec avidité les volumes qui s'accumulèrent en proportion du succès. L'ouvrage n'était pourtant qu'une compilation indigeste des bulletins et des rapports insérés au *Moniteur*. On y vantait outre mesure les événements; on considérait et on appréciait les faits à travers le prisme de l'amour-propre national. Les principaux rédacteurs de ce grand *Annuaire* historique sont : le général Beauvais, directeur de la publication; le lieutenant général Thiébaut, qui a revu les opérations stratégiques; Parisot, qui a traité toute la partie des manœuvres navales; Volart, ancien commissaire général des vivres aux armées de Sambre-et-Meuse, qui s'est occupé, avec Parisot et Ch. Dupin, des monuments. L'éditeur Panckoucke fit frapper une médaille en bronze, grand module, exécutée par Barre père; cette médaille, qui représente la Victoire sur un quadrigé, se-mant des couronnes, constituait une espèce d'ordre civique pour les 2,727 souscripteurs de la publication. En homme habile, Panckoucke offrit un exemplaire, imprimé sur vélin, à Charles X, qui le paya 50,000 francs. Tous les ministères achetèrent un grand nombre d'exemplaires, et il en fut distribué de toutes parts. En 1856, la maison Didot a donné une nouvelle édition des *Victoires et conquêtes*, plus concise et moins prétentieuse; mais on ne pourra jamais remettre en crédit une compilation sans valeur.

Victoire ailée (LA), statue antique, en bronze; au musée de Brescia. Cette statue est sans contredit la plus remarquable de celles que possède le musée de Brescia. La composition, l'exécution, les détails, tout en est excellent. La chevelure est disposée avec infiniment de grâce et d'élégance; elle est retenue par un bandeau sur lequel est dessiné un rameau d'olivier, allusion à la paix qui est le résultat ordinaire de la victoire. Il est vraisemblable que la déesse tenait originellement de la main gauche un bouclier sur lequel elle inscrivait de la droite les noms des vainqueurs. La figure s'appuie sur la jambe droite, attitude que les anciens aimaient à donner aux divinités et aux héros. Elle est vêtue d'une tunique dorienne, qui est retenue sur l'épaule droite par une simple fibule et laisse retomber la draperie de façon à découvrir le sein gauche. L'excellence du style de cette statue, dit M. de Clarac, dénote l'œuvre d'un grand maître. Une copie de la *Victoire ailée*, en bronze et restaurée, vient d'être placée au Louvre.

Victoire sans ailes (TEMPLE DE LA), à Athènes. V. ATHÈNES.

Victoires (ÉGLISE DE Notre-Dame-des-). V. NOTRE-DAME.

Victoires (PLACE DES), une des plus belles places de Paris, dans le quartier de la Banque (11^e arrondissement); les rues Croix-des-Petits-Champs, Neuve-des-Petits-Champs, d'Aboukir, Pagevin et Vide-Gousset y aboutissent. La création en est due, non à l'édilité parisienne, mais aux propres deniers d'un courtisan, le duc de La Feuillade. François, vicomte d'Aubusson, duc de La Feuillade, pair et maréchal de France, colonel des gardes-françaises, comblé de bienfaits par Louis XIV, conçut le projet d'éterniser sa mémoire par un monument public et durable élevé à la gloire du roi. Sa première idée avait été de faire faire une statue de Louis XIV et de la placer à l'endroit de Paris le plus apparent; mais la statue une fois taillée en marbre, il se résolut à une entreprise plus vaste; ce fut de créer un emplacement sur lequel on pût construire une place publique monumentale et d'élever au milieu de cette place, créée tout exprès, une statue encore plus belle. Il acheta l'hôtel de La Ferrière-Seneclère, vaste demeure alors isolée entre les rues Neuve-des-Petits-Champs, du Petit-Reposoir et des Fossés-Montmartre, et le fit démolir entièrement. L'emplacement obtenu n'ayant pas encore paru suffisant pour le projet, le corps de ville voulut s'associer à l'œuvre du courtisan et acheta l'hôtel d'Ermercy et quelques constructions voisines, dont la démolition commença aussitôt (arrêté du conseil du 19 décembre 1685). Le duc de La Feuillade put mettre alors son projet à exécution et la place des Victoires fut entreprise. Mansard en donna les plans et le dessin général; l'architecte Predot fut chargé de la construction. La place des Victoires, circulaire dans la plus grande partie de son pourtour, est terminée du côté nord par une ligne droite de bâtiments du même style que ceux du pourtour. Un ordre de pilastres ioniques embrassant deux rangs de croisées s'élève sur un soulèvement décoré d'arcades à refends; les croisées du premier étage sont séparées par un pilastre, et une architrave à saillies soutenue de consoles domine celles du second. Le comble est nécessairement mansardé, du nom de l'inventeur. L'apparence de la place est assez majestueuse.

Les bâtiments n'étaient pas encore terminés quand, le 13 mars 1686, le duc de La Feuillade fit célébrer l'inauguration de la statue érigée par lui à Louis XIV.

Le roi, debout, en manteau royal, ses ordres au cou, son sceptre en main, foulait aux pieds un cerbere, symbole de la triple alliance. Derrière la statue, légèrement posée sur un globe, une Victoire ailée plaquait une couronne de laurier sur la tête de Louis XIV. Tout ce groupe, en plomb entièrement doré, était l'œuvre du célèbre sculpteur Martin van den Bogaert, plus connu sous le nom de Desjardins. Au bas de la statue, on lisait en lettres d'or cette inscription emphatique : VIRO IMMORTALI (A l'homme immortel). Les quatre bas-reliefs du piédestal avaient pour sujets : le premier, la *Préséance de la France sur l'Espagne* en 1662; le second, la *Conquête de la Franche-Comté* (1668); le troisième, le *Passage du Rhin* en 1672; le quatrième, la *Paix de Nimègue* (1678). On y lisait aussi diverses inscriptions fastueuses; nous ne citerons que la principale, rédigée à la fois en français et en latin : *A Louis le Grand, le père et le conducteur des armées, toujours heureux. Après avoir vaincu ses ennemis, protégé ses alliés, ajouté de très-puissants peuples à son empire, assuré les frontières par des places imprenables, joint l'Océan à la Méditerranée, chassé les pirates de toutes les mers, réformé les lois, détruit l'hérésie, porté, par le bruit de son nom, les nations les plus barbares à le venir révéler des extrémités de la terre, et réglé parfaitement toutes choses au dedans et au dehors par la grandeur de son courage et de son génie. François, vicomte d'Aubusson, duc de La Feuillade, pair et maréchal de France, gouverneur du Dauphiné et colonel des gardes-françaises. Aux quatre angles du piédestal étaient placées quatre figures colossales en bronze, représentant des esclaves enchaînés, d'une bonne expression. Le pourtour du monument était pavé de marbre et entouré d'une grille de fer. La place fut éclairée de quatre fanaux projetant leur lumière sur le groupe; ces fanaux, élevés chacun sur trois colonnes doriques de marbre veiné, étaient reliés entre eux par une chânette à laquelle pendaient par intervalles des médaillons à la gloire du roi.*

L'inauguration eut lieu avec pompe. Le duc de La Feuillade, à cheval, suivi de son régiment des gardes, fit trois fois le tour du monument, descendant chaque fois de sa monture pour se prosterner avec force génuflexions devant l'image de son maître. Le corps de ville assista à la cérémonie et le soir un feu d'artifice fut tiré place de Grève. La Feuillade mourut, en 1691, sans avoir pu obtenir l'autorisation, qu'il sollicitait ardemment, d'être inhumé aux pieds de la statue du roi; en 1699, un arrêté du conseil d'Etat ordonna l'extinction des fanaux; un distique malicieux qu'on trouva affiché sur le piédestal de la statue ne fut peut-être pas étranger à cet arrêt :

La Feuillade, sandis ! jé crois qué tu mé bernes
Dé mettré le Soleil entré quatre lanternes !

En 1717, le fils du duc fit abattre les colonnes qui supportaient ces malheureuses lanternes et le monument subsista ainsi mutilé jusqu'en 1790. A cette époque, la municipalité parisienne commença par faire enlever les quatre esclaves de bronze, qui ornèrent plus tard la façade de l'hôtel des Invalides. La Révolution vint. Un arrêté du conseil général de la Commune du 19 août 1792 ordonne que « la place des Victoires se nommera désormais place de la Victoire-Nationale, et qu'il y sera élevé une pyramide sur laquelle seront gravés les noms des généreux citoyens morts pour la liberté dans la journée du 10 août. » La statue fut abattue le mois suivant. Quant à la pyramide en bois qu'on y substitua économiquement, Napoléon, qui avait en horreur tout ce qui rappelait la Révolution et la liberté, la fit brûler. Par un décret du 9 vendémiaire an XI, une statue de Desaix devait remplacer celle de Louis XIV sur la place des Victoires, qui avait repris son ancien nom. « Une statue colossale, disait ce décret, sera érigée sur la place des Victoires à la mémoire du général Desaix, mort à la bataille de Marengo. Sur le piédestal seront placés des bas-reliefs relatifs à la conquête de la haute Egypte et à la bataille d'Héliopolis, gagnée par ce général. » Le sculpteur Dejoux exécuta la statue ; mais, trop imbu des idées académiques à la mode à cette époque, il représenta Desaix absolument nu et sans la moindre feuille de vigne. Des pétitions réclamèrent la suppression ou l'habillage du général républicain, si bien que l'autorité masqua le monument d'une charpente. La Restauration survint, qui renversa la charpente et la statue ; celle-ci fut déportée dans les caves du Louvre, et une ordonnance du 14 février 1816 prescrivit le rétablissement, place des Victoires, d'une statue de Louis XIV. C'est celle qui y est encore actuellement. Cette statue est due au ciseau de M. Bosio. Le piédestal en marbre blanc est de M. Alavoine, architecte. Louis XIV, en costume antique, est à cheval sur un coursier qui se cabre et la queue scellée au socle sert de point d'appui à la masse, ce qui est assez grotesque. Les côtés du piédestal sont ornés de bas-reliefs de bronze, encastrés dans le marbre. Le tout, entouré d'une grille de fer, a coûté 535.000 francs.

Sous le rapport architectural, la place des Victoires n'a pas changé depuis l'époque de la construction ; cependant elle présente un aspect tout autre qu'aux siècles précédents. Livrée au commerce en gros, notamment à l'industrie des soieries et des châles qui y a son quartier général, elle est aujourd'hui morcelée en une foule de boutiques et magasins ; ses façades grandioses sont couvertes du haut en bas d'enseignes gigantesques ou d'écussons commerciaux.

VICTOIRE (RUE DE LA), autrefois rue Chantereine, située dans le quartier de la Chaussée-d'Antin. Dans les premières années du XVIII^e siècle, tout le terrain compris entre le faubourg Montmartre et la rue de l'Arcade n'était qu'un champ marécageux, semé çà et là de maisons dépendant du village des Porcherons et de Cligny. Des lettres patentes du 4 décembre 1720 autorisèrent la construction d'un quartier nouveau sur cet immense espace ; les trois aristocrates de la galanterie, de la noblesse et de la finance l'inaugurèrent. La rue de la Chaussée-d'Antin, ou Chaussée-Gaillon, fut tracée la première ; la rue Chantereine fut créée en 1735. Dès 1770, après avoir servi spécialement de pied-à-terre aux grands seigneurs et aux impures, elle devint historique par le séjour qu'y firent deux hommes qui jouèrent un grand rôle dans la chronique du temps, Cagliostro et Mesmer. Ce fut, en effet, rue Chantereine que Cagliostro tint ses séances prestigieuses (expression d'un écrivain contemporain, le futur comte Beugnot) ; là aussi Mesmer installa son baquet magnétique. En 1796, un petit théâtre s'y installa sous le nom de théâtre Olympique et devint le rendez-vous des incroyables et des merveilleuses. La future impératrice Joséphine habitait un petit hôtel qui avait appartenu à Julie Carreau, première femme de Talma ; le célèbre acteur et Bonaparte se marièrent tous les deux dans cette demeure, l'un en 1791, l'autre en 1796. Ce fut là que Bonaparte reçut, quelques jours après son retour d'Italie (1797), la visite du Directoire entouré d'un brillant cortège et venant l'inviter à la fête que la République voulait lui offrir. Le 28 décembre, nouvelle députation à l'hôtel Chantereine ; l'Institut en corps venait annoncer au général sa nomination en remplacement de Carnot, alors en exil pour avoir sauvé son pays en organisant la victoire. Dès ce jour, un décret changea le nom de la rue Chantereine, qui devint la rue de la Victoire. Bonaparte en repartit le 4 mai 1798 pour se rendre à Toulon et de là en Egypte. Il y revenait le 16 octobre 1799, projetant le 18 brumaire. Le matin du 17, Fouché, Siéyès, Talleyrand et Moreau vinrent prendre à l'hôtel Chantereine les dernières instructions du général Bonaparte. « A dix heures, dit un historien, des cavaliers armés qui se nommaient Sébastiani, Lannes, Berthier, Murat, Lefebvre, tous maréchaux futurs, se promenaient dans la rue de la Vic-

toire en répétant à haute voix : « Il faut jeter les avocats à la rivière. » Bientôt une porte s'ouvrit avec violence ; Napoléon, revêtu de son costume de général et monté sur un magnifique cheval arabe, salua de la main les promeneurs, les cavaliers qui étaient ses amis et ses complices ; il se plaça bravement à leur tête ; il regarda tour à tour deux pistolets qu'il portait à sa ceinture et un sabre turc qu'il avait suspendu à sa taille par un petit cordon de soie rouge ; enfin Bonaparte donna le signal du départ, et cette petite armée d'ambitieux se mit en marche pour aller faire la difficile campagne de Saint-Cloud. » Devenu premier consul, Bonaparte quitta l'hôtel Chantereine pour le Luxembourg. Après la chute de Napoléon, la famille du maréchal Ney habita la rue de la Victoire, devenue rue Chantereine. Le général Foy mourut dans l'hôtel qui fait le coin de cette rue et de la rue de la Chaussée-d'Antin, revenue, elle aussi, à son ancien nom, après s'être appelée sous l'Empire rue du Mont-Blanc. Quant à l'ancien hôtel de Talma et de Bonaparte, il fut habité par le général Bertrand après son retour de Sainte-Hélène. Sous Louis-Philippe, il devint la propriété de M. Jacques Coste et dans les jardins on bâtit l'établissement des Néo-Thèmes ; il fut occupé ensuite par un pensionnat. La rue de la Victoire (elle a repris ce nom sous Louis-Philippe) possède encore la salle Herz, où le célèbre facteur de pianos donne des concerts fort suivis par le monde élégant ; l'ancien théâtre Olympique est devenu un établissement de bains. Enfin, une grande partie de la rue a été démolie pour faire place au carrefour Drouot et à la rue Lafayette.

Victoires-Nationales (THÉÂTRE DES), fondé à Paris en 1798, rue du Bac ; il est occupé aujourd'hui par une salle de bal connue sous le nom de salle du Pré-aux-Clercs. Ce théâtre, construit dans un quartier alors presque désert, n'eut aucun succès. Son emplacement était celui d'un ancien couvent de dames récollettes, qui, lors de la Révolution, avait été transformé en magasin à fourrages. Son premier directeur fut un nommé Saint-Amand ; l'ouverture du théâtre s'effectua le 30 fructidor an VI (17 septembre 1798) par la représentation d'une grande pantomime à spectacle, jouée primitivement au théâtre du Marais, et par celle d'une petite comédie de Sedaine, la *Gageure imprimée*. A peine l'inauguration avait-elle eu lieu que le théâtre changea de maître et que la direction en fut prise par deux comédiens associés, Faure et Pompée, sortant tous deux du théâtre de la Cité. Ceux-ci adoptèrent surtout le répertoire classique et jouèrent successivement le *Dépit amoureux*, de Molière ; le *Dissipateur*, de Destouches ; *Mélanie*, de Labarpe ; les *Fausse infidélité*, de Barthe ; *Crispin rival de son maître*, de Le Sage, etc. Deux seules pièces nouvelles vinrent se mêler à ces ouvrages connus : *Encore un diable*, vaudeville de Dumersan et Rousseau, et *Elise et Merval*, comédie en trois actes, d'Hennequin.

La nouvelle direction ne fut pas plus heureuse que son aînée ; Faure et Pompée durent fermer les portes du théâtre des Victoires-Nationales, qui furent rouvertes ensuite par deux autres associés, Gamais et Leroux. Ceux-ci firent jouer d'abord une pièce de Gosse, qui fit quelque bruit et fut interdite par l'autorité, les *Femmes politiques*. Puis vint Désaugères, qui y donna plusieurs vaudevilles : *L'Esprit* ou le *Marriage par sortilège*, les *Novellistes de Pantin* ou le *Retour inattendu*, la *Journée de Saint-Cloud* ou les *Projets à vau-l'eau*, le *Couplet d'annonce*, etc. On donna aussi les *Dangers de l'ambition*, drame de Gamais ; le *Bienfaiteur rival*, comédie de Létourneau ; *Adèle et Léonore*, drame en vers de Rigaud. Le théâtre ferma une troisième fois dans le courant de l'an VIII, rouvrit un instant sous la direction d'un nommé Garnier, puis ferma encore. Une administration nouvelle voulut lui rendre la vie avec une troupe qui prendrait le nom d'élèves du Vaudeville ; mais ce projet fut abandonné, la salle devint la proie d'une foule d'amateurs de toute sorte, jusqu'à ce qu'enfin Foignet, directeur du théâtre des Jeunes-Artistes, s'en emparât pour en faire une sorte de succursale de ce dernier. En dédoublant sa troupe, il desservait les deux établissements à la fois et donnait régulièrement rue du Bac trois ou quatre représentations par semaine. Cela dura ainsi jusqu'au moment où Foignet, fatigué, abandonna le théâtre des Jeunes-Artistes, vers 1805. Prévost, directeur du Théâtre-sans-prétention, laissant alors sa salle du boulevard du Temple, vint s'établir au théâtre des Victoires-Nationales, et il y resta jusqu'à l'époque où le décret de 1807 fit fermer brusquement une quinzaine de théâtres.

VICTOIRE (chaîne de SAINT-), petite chaîne de montagnes de France. Elle s'étend dans les départements des Bouches-du-Rhône et du Var, depuis l'embouchure de la Touloubre dans l'étang de Berre jusqu'à la partie N.-O. du département du Var, où elle envoie au N. et au S. ses principales ramifications. Sa longueur de l'O. à l'E. dans le département des Bouches-du-Rhône est de 60 kilom. Son point culminant, au N.-E. d'Aix, est le mont de la Sainte-Victoire (967 mètres), qui domine la plaine où Marius défit les Teu-

tons en 102 av. J.-C. Sur le sommet de cette montagne s'élève une chapelle et un petit couvent.

VICTOIRE (sainte), martyre, née à Rome, morte en 250. Elevée dans le christianisme, elle refusa d'épouser un païen nommé Eugène, qui, ne pouvant la faire changer de résolution, l'accusa devant le juge. Comme elle refusait de sacrifier aux dieux du paganisme, le juge ordonna de la mettre à mort, et elle fut tuée d'un coup d'épée. L'Eglise l'honore le 23 décembre. — Une autre sainte du même nom subit le martyre à Carthage avec saint Saturnin en 304. On célèbre sa fête le 11 février.

VICTOIRE DE FRANCE (Louise-Marie-Thérèse), fille de Louis XV et de Marie-Lesczynska, née à Versailles le 11 mai 1733, morte à Trieste le 7 juin 1799. Victoire de France était peu semblable par le caractère à ses autres sœurs ; sans être timide comme Mme Elisabeth, elle était loin d'être décidée et hardie comme Mme Adélaïde ; elle se montra cependant très-courageuse en présence de l'adversité. Elle était belle, s'accordait à dire les chroniqueurs ; elle avait un teint de brune, de grands yeux et ressemblait à la fois au roi, au dauphin et à Mme infantie. Le roi l'aimait mieux que ses autres sœurs. Quelques-uns ajoutent même qu'il l'aima plus qu'un père ne doit aimer sa fille, et de cet incestueux fait naître M. de Narbonne. Si le fait était vrai, tout l'odieux en retomberait sur cet abject monarque et non sur la pauvre enfant trop faible pour résister à la double autorité du père et du roi. Ce qui est certain, c'est l'immense dévouement dont elle fit preuve à l'égard même du misérable qui aurait été son séducteur vingt ou vingt-cinq ans auparavant.

Louis XV était atteint de la petite vérole. Une enfant de treize ans, la fille d'un menuisier, qu'on avait jetée dans son lit, la lui avait communiquée. Le virus variolique, compliqué d'un autre mal d'origine galante trop superficiellement traité, avait fait des progrès effrayants ; l'infection de la chambre royale était insupportable ; les valets prirent la fuite ; les courtisans eux-mêmes quittèrent Versailles ; le roi resta abandonné de tous, excepté de Mme Victoire et de sa sœur, Mme Louise. « Elles n'ont pas quitté un instant son lit de mort, dit la *Chronique de l'Éti-de-l'Éti*, ordinairement peu indulgente, lui rendant les services les plus dégoûtants, les plus pénibles, au risque d'être atteintes de l'invasion. Rang, délicatesse, danger, tout a été oublié par ces pieuses princesses ; elles ont tout sacrifié à la sollicitude filiale. Leurs Altesses Royales virent tomber en lambeaux le corps de leur père, dévoré par de hideuses pustules. » Mme Victoire fut atteinte à son tour de la petite vérole ; mais elle put vaincre la maladie.

Arrivée au trône, Marie-Antoinette ne put s'entendre avec les filles de Louis XV. « La discorde entre les corps de l'État répand aussi son fiel sur la famille royale elle-même, dit Touchard-Lafosse. Mesdames tantes, sous le règne précédent, faisaient les honneurs de la cour ; elles ne voient pas sans un vif dépit que Marie-Antoinette les ait privées de ces prérogatives et les relègue à Bellevue ou à Meudon comme de vieilles dames réformées. »

C'est tout à tour dans ces deux résidences que Mme Victoire et sa sœur Adélaïde vécurent ignorées jusqu'à la Révolution. A cette époque, elles quittèrent la France et leur vie devint une vraie odyssée dont le comte de Chastellux, chevalier d'honneur de Mme Victoire, s'est fait l'honneur. Elles résolurent d'aller à Rome et entreprirent ce voyage au mois de février 1791. Dans la nuit qui devait précéder leur départ, plusieurs avis leur annoncèrent la marche sur Bellevue, qu'elles habitaient alors, de nombreux rassemblements d'hommes armés ; forcées de monter précipitamment dans leur voiture à deux heures du matin, elles prirent le chemin de Moret et sans encombre arrivèrent jusqu'à Arnay-le-Duc. Mais là, elles furent arrêtées et durant onze jours restèrent séquestrées dans la maison du curé. Des rassemblements s'étaient formés, elles descendirent au milieu de la foule. « Leur présence, dit l'historiographe, fit taire les propos légers, insolents qu'elle tenait. Un seul homme, près de Mme Victoire, gardait son chapeau sur la tête et sa physionomie portait l'empreinte d'une insolente audace. Elle se tourna vers lui avec une noblesse mêlée de bonté : « Monsieur, lui dit-elle, donnez-moi la main, je vous prie, pour monter l'escalier qui est obscur. » Cet homme, surpris et même ému, s'approcha d'elle avec les plus grands témoignages de respect. « Le comte de Narbonne, chevalier d'honneur de Mme Adélaïde, fut obligé de retourner à Paris, afin d'obtenir de l'Assemblée nationale de nouveaux passe-ports. Sorties d'Arnay-le-Duc par de nouveaux ordres de l'Assemblée, les fugitives ne rencontrèrent plus de véritables obstacles jusqu'au pont de Beauvoisin, d'où elles ne tardèrent pas à gagner Rome et y séjournèrent, jusqu'à l'arrivée en cette ville des troupes républicaines. Alors elles se retirèrent à Albano et de là près du roi de Naples, dans l'ancien palais de Caserte, mis à leur disposition. Lorsque l'armée française menaça Naples, elles s'embarquèrent pour Trieste (23 décembre 1798). Peu de jours après son arrivée dans cette

ville, Mme Victoire sentit que ses forces l'abandonnaient ; elle tomba malade pour ne plus se relever. Elle fut enterrée à la cathédrale de Trieste, et sa sœur la suivit dans le tombeau six mois après. Sous la Restauration, les restes des deux sœurs furent apportés en France et déposés dans les caveaux de Saint-Denis (13 janvier 1817).

VICTOIRE (duc de LA). V. ESPARTERO.

VICTOIR (Jean), peintre hollandais qui vivait au XVIII^e siècle. Il n'est connu que par ses œuvres, qui, par la manière, se rapprochent de celles de Rembrandt ; mais on ne peut, comme l'ont fait certains biographes, le dire élève de ce maître, car on a de lui des toiles qui portent la date de 1610, et Rembrandt était né en 1608. On cite parmi les compositions de ce maître : une *Adoration des bergers* ; un portrait de femme, connu sous le nom de *l'Écailleuse*, et conservé au musée de Caen ; *Une jeune fille à la fenêtre* ; *Isaac bénissant Jacob*. Ces deux dernières toiles se trouvent au musée du Louvre. — Un autre peintre du même nom, mais non moins inconnu que le précédent, en peignit que des oiseaux et des poulaillers. Un de ses tableaux se voit au musée de Dresde.

VICTOR (saint), martyr chrétien, décapité en 303. Issu d'une famille de Marseille, il servait dans les armées romaines lorsqu'il fut, en sa qualité de chrétien, enveloppé dans les persécutions suscitées par Dioclétien et Maximien. Il fut condamné à mort et eut la tête tranchée. L'Eglise l'honore le 21 juillet.

VICTOR 1^{er} (saint), pape, né en Afrique, mort en 197. Il succéda en 185 à saint Eleuthère. Il anathématisa Théodore de Byzance, qui niait la divinité de Jésus-Christ, fixa pour la célébration de la fête de Pâques le jour qui a été constamment observé depuis et mourut martyr sous Septime-Sévère. L'Eglise l'honore le 28 juillet.

VICTOR II (Gebehard), pape, mort à Florence en 1057. Il était évêque d'Éichstædt et parent de l'empereur Henri III. Elu à la mort de Léon IX, en 1055, il envoya Hildebrand comme légat en France pour réprimer la simonie, fit un voyage en Allemagne en 1056 et réconcilia l'impératrice Agnès avec le roi Baudouin et le duc de Lorraine. Il mourut à son retour. Étienne IX lui succéda.

VICTOR III (Didier), pape, né à Bénévent vers 1027, mort au Mont-Cassin en 1087. Issu de la maison ducal de Bénévent, il fut nommé abbé du Mont-Cassin en 1057, légat à Constantinople l'année suivante, enfin cardinal en 1059. Elu pape en 1086, après avoir longtemps refusé la tiare, il rentra avec l'aide de la comtesse Mathilde à Rome, dont l'antipape Guibert conserva une partie, retourna ensuite dans son monastère, prêcha une croisade contre les Arabes d'Afrique et mourut après quatre mois de pontificat. On possède de lui : *Dialogorum libri IV* (Rome, 1651, in-4°).

VICTOR IV, antipape, mort en 1164. Il était issu des comtes de Tusculum. Elu par le parti impérial (1159), pendant que le parti normand faisait nommer Alexandre III, il chassa de Rome son concurrent et le somma de comparaître devant le concile de Pavie (1162).

VICTOR (Flavius), empereur romain, fils de l'usurpateur Maxime, mort en 388. En 383, il fut associé au trône avec le titre d'auguste. Après la défaite de Maxime par Valentinien II, Arbogaste, général de Théodose, attaqua Victor, le battit et le fit mettre à mort.

VICTOR-AMÉDÉE 1^{er}, duc de Savoie, né à Turin en 1557, mort à Vercell en 1637. Il succéda en 1630 à son père, Charles-Emmanuel 1^{er}. Victor-Amédée fit la guerre à Louis XIII, dont il avait épousé la sœur Christine, obtint Turin en vertu de la paix de Ratisbonne et dut, en échange, renoncer à ses droits sur le Montferrat. En 1631, il rentra en possession de Suse et de Veillane, les dernières places que les Français occupaient en Piémont. Il favorisa les Français lors des négociations de Cherasque et laissa par subterfuge les troupes de Louis XIII maîtres de Pignerol, qu'elles devaient évacuer. En 1631, Victor-Amédée conclut, par l'entremise de l'Espagne, un traité de paix avec Gènes à Madrid. L'année suivante, il prit le titre de roi, fondant ses prétentions à la couronne royale sur celles qu'il avait au trône de Chypre. La guerre ayant recommencé entre la France et l'Espagne en 1635, Victor-Amédée, malgré les sympathies de toute sa famille pour la dernière de ces puissances, prit parti pour la France et fut nommé, grâce à Richelieu, généralissime des armées françaises en Italie, remporta avec de Créquy la victoire de Tornavento en 1636 et battit en 1637 les Espagnols à Monbaldone. Il mourut subitement presque aussitôt après cette dernière victoire, à la suite d'un repas chez le marquis de Créquy, repas qui coûta la vie, non-seulement au duc, mais aussi au comte de La Verrue, premier ministre de Savoie, et faillit être funeste également au général Guido Villa, qui, plus heureux que ses deux commensaux, parvint à se rétablir.

VICTOR-AMÉDÉE II, duc de Savoie, puis roi de Sardaigne, né en 1665, mort en 1732.

Il succéda en 1675, comme duc de Savoie, à son père, Charles-Emmanuel II. Sa mère, J.-Marie de Nemours, conserva la régence pendant cinq ans et sut maintenir une neutralité indépendante entre les intrigues des cours de France et d'Espagne. Victor-Amédée commença son règne par des persécutions contre les vaudois, épousa (1684) Anne d'Orléans, nièce de Louis XIV, entra néanmoins dans la ligue d'Augsbourg, humilié des exigences du roi de France, se fit battre à Staffarde (1690) par Catinat, qui s'empara de Saluces, Fossano, Savigliano, Susse, puis de Nice, Carmagnole et Rivoli. Malgré ses revers, il n'en continua pas moins la guerre, soutenu d'ailleurs par l'Autriche, fit, en 1692, une vaine tentative sur le Dauphiné, fut encore vaincu à La Marsaille, se laissa gagner par les propositions secrètes de la France et fit sa paix particulière en 1696. Au commencement de la guerre de la Succession d'Espagne (1700), il crut de son intérêt de s'allier avec la France, combattit le prince Eugène à Chiari, mais entra bientôt en négociation avec l'Autriche, la Hollande et l'Angleterre, et s'allia définitivement à ces puissances (1703). Le duc de Vendôme lui enleva successivement Verceil, Susse, Ivrea, Aoste; il perdit encore Verruc, vit le duc de La Feuillade assiéger Turin et fut ainsi mis à deux doigts de sa perte. Mais il fut sauvé par le prince Eugène, qui vint à son secours avec l'armée impériale et remporta une victoire éclatante sur les Français devant Turin (1706). Victor-Amédée recouvra alors ses États, envahit à son tour la France et vint mettre le siège devant Toulon (1707); mais il fut repoussé par le maréchal de Tessé, inquiéta encore les frontières de France pendant plusieurs campagnes et finit par garder la neutralité jusqu'au congrès d'Utrecht (1710). Le traité qui fut signé dans cette ville lui assura la restitution de la Savoie, de quelques possessions dans les Alpes, du comté de Nice, et de plus le royaume de Sicile, qui lui fut cédé par Philippe V. Ces conventions furent confirmées par les traités de Madrid et d'Utrecht (1713). Il prit alors le titre de roi de Sicile, alla séjourner à Palerme, luttant contre les prétentions despotiques de la cour de Rome, dut abandonner son royaume à l'Autriche en 1720 et reçut la Sardaigne en échange. En 1730, il abdiqua en faveur de son fils, Charles-Emmanuel, alla vivre dans un château en Savoie, mais tenta peu après de ressaisir le pouvoir, fut arrêté par ordre de son fils et gardé étroitement au château de Moncalieri, où il mourut en 1732. Ce prince possédait de grandes qualités gouvernementales, une brillante valeur, mais peu de talents militaires. Turin lui doit la fondation de son université et quelques beaux édifices.

VICTOR-AMÉDÉE III (Marie), roi de Piémont, fils de Charles-Emmanuel III, né à Turin en 1736, mort le 16 octobre 1796. Il succéda à son père le 20 février 1773. Dans la campagne de 1745, il avait assisté aux batailles de Coni et de Bassignano. A peine monté sur le trône, il réorganisa ses troupes sur le type de l'armée prussienne, fit achever les forteresses de Tortone et d'Alexandrie, s'occupa avec ardeur de la réforme administrative du pays, créa à Turin une Académie des sciences et se fit bénir de la Savoie par les améliorations importantes qu'il accomplit dans ce berceau de sa maison. Deux de ses filles épousèrent les frères de Louis XVI, et son frère contracta mariage avec la sœur de ce prince. Dès l'origine de la Révolution française, il s'en déclara hautement l'adversaire. C'est dans ses États que les premiers émigrés, le comte d'Artois à leur tête, trouvèrent un asile. Le refus qu'il fit, en 1792, de recevoir Simonville, notre ambassadeur, augmenta les griefs qu'il avait contre lui la France révolutionnaire. Après le 10 août, nos armées enlevèrent, presque sans coup férir, la Savoie et le comté de Nice. Victor-Amédée fit appel à l'or de l'Angleterre et aux armes de l'Autriche; mais, malgré ces puissants secours, et après une lutte de cinq ans (v. SCHERRER et BONAPARTE), il fut contraint par Bonaparte de signer la paix avec la République, en lui abandonnant les places de Coni et de Tortone (15 mai 1796). Il mourut cinq mois après, d'une attaque d'apoplexie. L'aîné de ses neuf enfants, Charles-Emmanuel, lui succéda.

VICTOR-EMMANUEL I^{er}, roi de Piémont, fils puîné du précédent, né en 1759, mort en 1824. Connu d'abord sous le nom de duc d'Aoste, il commanda les troupes piémontaises opposées aux Français, de 1792 à 1796. Ennemir irrécusable de la Révolution, homme entreprenant, il excitait contre nos soldats le fanatisme des habitants des campagnes. Lorsque le Directoire déposséda du trône la maison de Savoie (1799), il donna l'ordre d'arrêter le duc d'Aoste; mais celui-ci y échappa en signant une déclaration par laquelle il s'engageait à ne rien entreprendre contre la France. Il se retira dans l'île de Sardaigne, avec son père, Charles-Emmanuel, qui abdiqua en sa faveur en 1802. Victor-Emmanuel administra l'île avec beaucoup de sagesse jusqu'aux événements de 1814, qui lui rendirent ses États. Oubliant les leçons de l'adversité, il gouverna en souverain absolu, se jeta dans les bras de l'Autriche et excita ainsi dans le peuple une irrita-

tion qui se traduisit bientôt par des troubles. Des sociétés secrètes s'organisèrent dans tout le royaume. En 1821, les patriotes demandèrent hautement une constitution libérale basée sur les mêmes principes que celles que Madrid, Naples et Li-bonne venaient d'adopter. Ils s'emparèrent de la citadelle d'Alexandrie, puis de celle de Turin, et adressèrent au gouvernement leur ultimatum. Plutôt que de céder, le roi abdiqua le 13 mars en faveur de son frère Charles-Félix.

VICTOR-EMMANUEL II (Marie-Albert-Eugène-Ferdinand-Thomé), roi d'Italie, né le 14 mars 1830. Son père, le roi Charles-Albert, lui fit donner une brillante éducation, qui fut surtout poussée très-loin du côté des sciences militaires. En 1842, étant alors duc de Savoie, il épousa l'archiduchesse d'Autriche, Adélaïde. Lors des événements de 1848, il accompagna, en qualité de commandant de la brigade de Savoie, son père dans la guerre contre l'Autriche. Doué d'un courage fougueux, il reçut une blessure à la cuisse à la bataille de Goltio et fit des prodiges de valeur à celle de Novare, le 23 mars 1849. Charles-Albert, après avoir inutilement cherché dans la mêlée une mort glorieuse, abdiqua le même soir en faveur de son fils pour obtenir du vainqueur des conditions moins rigoureuses. Le jeune roi parvint au trône au milieu de circonstances douloureuses et difficiles. Le peuple ne voyait même pas d'un très-bon œil un jeune souverain, époux d'une Autrichienne et élève des jésuites. Néanmoins il résolut de se montrer fidèle au statut fondamental juré par son père et par lui-même. Il commença par s'entourer dans ses conseils des hommes les plus intelligents et s'occupa de réorganiser toutes les parties de son royaume. Son premier chef de cabinet fut Massimo d'Azeglio, sous lequel furent adoptées les lois abolissant le fort ecclésiastique, le droit d'asile et restreignant celui de mainmorte. Le comte de Cavour vint bientôt apporter au ministère l'appui de sa vaste intelligence (septembre 1850); il prit le portefeuille du commerce et sut conclure avec la Belgique et l'Angleterre des traités avantageux pour le Piémont. Au mois de novembre 1852, le comte de Cavour prit la présidence des ministres; ce fut le signal d'une direction plus hardie donnée aux affaires. Investi de la confiance du roi et de celle du peuple, cet habile homme d'Etat prépara le mouvement en faveur de l'indépendance italienne et se fortifia dans le pouvoir par son union avec M. Rattazzi, qui prit le portefeuille de l'intérieur. Comprenant la nécessité de créer des ressources personnelles au Piémont, Victor-Emmanuel, de concert avec ses ministres, donna une grande impulsion à l'industrie de ce pays et accueillit avec faveur tous les réfugiés des différents États de l'Italie. Le roi, malgré la résistance qu'il trouvait dans sa propre famille, poursuivit son but avec une fermeté rare; il eut même de fréquentes entretiens avec les chefs de la démocratie, entre autres Depreux, Valerio et Brofferio, que leur haine contre l'Autriche rapprochait momentanément de sa politique. Victor-Emmanuel fit même un acte de vigueur contre cette puissance en rappelant son envoyé à propos de la mise sous séquestre des biens des Lombards réfugiés en Sardaigne. Le Piémont croissait en force et en richesse lorsque fut conclu, le 26 janvier 1855, le traité par lequel 15,000 Piémontais devaient prendre part, de concert avec les Anglo-Français, à la guerre contre la Russie. Le roi Victor-Emmanuel, après la guerre, assista en mars 1856 au congrès de Paris, où il réclama des réformes dans les provinces italiennes soumises à l'Autriche et une administration plus régulière dans les États du pape. Ces réclamations furent appuyées par l'Angleterre et même par la Russie. Ce fut la première fois que les droits du Piémont furent consignés dans une œuvre diplomatique.

En même temps, le comte de Cavour fortifiait Alexandrie et la Spezzia et prenait toutes les mesures nécessaires pour s'assurer, le cas échéant, le concours de la France contre l'Autriche. Ce fut probablement pour se concilier les bonnes grâces du souverain français qu'après l'attentat du 14 janvier 1858 il proposa une loi destinée à réprimer les tentatives contre la vie des souverains étrangers. Victor-Emmanuel, qui partageait entièrement les vues de son ministre, lui laissait toute liberté d'action, et bientôt, à la suite de l'entrevue de Plombières entre Napoléon III et le comte de Cavour, l'alliance française fut un fait accompli et la guerre contre l'Autriche décidée. Sauf le parti dont Mazzini était le chef, toute l'Italie se tournait vers Victor-Emmanuel, libérateur et unificateur de l'Italie; Manin, La Farina, Pallavicino, Garibaldi même se ralliaient au prince piémontais.

La guerre, qu'avaient fait pressentir les paroles prononcées le 1^{er} janvier entre Napoléon III et l'ambassadeur d'Autriche, éclata le 23 avril 1859 par une invasion de troupes autrichiennes en Piémont. La nation tout entière répondit à l'appel du roi avec un enthousiasme sans pareil. Bientôt d'autres parties de l'Italie se soulevèrent spontanément. La Toscane reconnut Victor-Emmanuel pour dictateur, ainsi que Parme, Modène, Bologne et la Romagne. Le roi prit en personne le commandement de son armée et, le 1^{er} mai, il entra en campagne, accompagné de son fils aîné, le prince Humbert. Il se distingua par

sa bravoure au combat de Palestro, dont le résultat fut le passage de la Sezia et durant lequel les zouaves du 3^e régiment, émerveillés de sa valeur, lui décernèrent le titre honorifique de caporal. Victor-Emmanuel entra à Milan avec Napoléon III, après la bataille de Magenta. Le traité de Villafranca, qui suivit la bataille de Solferino, vint entraver quelque temps les espérances d'unité qu'avait conçues l'Italie. Par ce traité, on stipulait l'organisation de l'Italie en une confédération présidée par le pape, ainsi que le rappel des princes dépossédés. Mais ce temps d'arrêt fut de peu de durée; la Toscane, les duchés de Parme et de Modène votèrent leur annexion à la Sardaigne, et le gouvernement français, en acceptant Nice et la Savoie, adhéra complètement à cette augmentation de territoire. Bientôt l'expédition de Garibaldi dans les Deux-Siciles, unidement désavouée d'abord, puis encouragée et à la fin aidée les armes à la main, puis la défaite de Lamoricière à Castelfidardo (septembre 1860), vinrent donner à Victor-Emmanuel l'Italie tout entière, à l'exception de Rome et des États pontificaux et de la Vénétie. Le 5 mai, un décret du Sénat salua Victor-Emmanuel du titre de roi d'Italie. Sur ces entrefaites mourut le comte de Cavour (6 juin 1861), un des hommes d'Etat les plus habiles qu'ait eus l'Italie. Son successeur fut le baron Ricasoli, dont les actes principaux furent l'organisation d'une garde nationale mobile, l'unification de la dette des États annexés, un emprunt de 500 millions et la concession de nouveaux chemins de fer, l'exécution de grands travaux de défense. Malheureusement pour ce ministre, l'agitation des provinces napolitaines livrées au brigandage, son opposition trop marquée contre la cour de Rome causèrent sa chute, et il fut remplacé le 3 mars 1862 par M. Rattazzi.

Sur ces entrefaites, un événement d'une grande importance vint à s'accomplir. Garibaldi avait choisi la Sicile, dit M. Collas, pour sortir d'une inaction qui lui pesait. Il tenta de renouveler au cri de « Rome ou la mort ! » l'expédition qui lui avait réussi en 1860. Il espérait sans doute entraîner Victor-Emmanuel dans son entreprise, et il ne manquait pas de gens pour croire à la complicité secrète de ce prince. Il y avait là un danger sérieux, d'autant plus que Garibaldi allait forcément se heurter contre une armée française. Le roi crut devoir intervenir personnellement et publia, le 3 août 1862, une proclamation destinée à faire cesser les équivoques; il y disait : « Fidèle au statut juré par moi, j'ai tenu haut le drapeau de l'Italie. Celni-là ne suit pas ce drapeau, qui viole les lois et porte atteinte à la liberté, à la sécurité de la patrie, en se constituant juge de ses destinées. » Garibaldi refusa de s'arrêter, trompa la surveillance des généraux chargés de l'arrêter et, avec la moitié des siens, il débarqua le 25 août à Melito. Le général Cialdini plaça des troupes dans l'isthme de Triolo. C'est là, sur les hauteurs d'Aspromonte, qu'eut lieu, le 28 août, la rencontre entre la colonne de Pallavicini et les volontaires de Garibaldi, qui fut blessé et fait prisonnier. Le ministère ne vit dans cette victoire qu'une occasion d'abriter le parti de l'action en préparant le jugement de son plus illustre chef. Heureusement, Victor-Emmanuel intervint contre la décision des généraux, de la majorité des ministres et prévint par une amnistie (7 octobre 1862) le fâcheux effet qu'aurait eu, soit une condamnation, soit un acquittement. Ces événements furent suivis, le 1^{er} décembre, de la démission de M. Rattazzi; dans le cabinet qui remplaça le sien figurèrent MM. Farini, Minghetti et Peruzzi. Le rôle de ce cabinet fut d'arranger les affaires de l'intérieur, en très-mauvais état par suite de toutes ces secousses, et surtout de s'occuper des finances. Ce fut principalement durant le cours de l'année 1864 que l'on vit l'Italie faire les plus grands efforts pour l'amélioration des intérêts matériels. Nous citerons, parmi les principales mesures prises à cette époque : construction des routes, refonte de la monnaie de billon, suppression des dîmes, les établissements ecclésiastiques placés sous le contrôle de l'Etat, la conversion des biens de mainmorte, les expéditions contre le brigandage, le voyage de Garibaldi en Angleterre et enfin la convention du 15 septembre 1864, aux termes de laquelle la capitale de l'Italie fut transférée à Florence. Cette convention, très-impopulaire en Italie, causa à Turin le 21 septembre un soulèvement qui amena la chute du ministère. M. La Marmora prit la présidence du nouveau cabinet le 30 du même mois.

La convention de septembre fut sanctionnée par une loi du 12 décembre 1864, et Victor-Emmanuel usa encore une fois de sa prérogative royale pour amnistier ceux qui s'étaient compromis dans l'émeute de Turin. A la fin de l'année, le gouvernement français, comme il s'y était engagé, commença à rapeler ses troupes de Rome, où le pape réorganisa une armée avec de jeunes croisés de tous les pays. Lorsque, en 1866, s'éleva un conflit entre l'Autriche et la Prusse, Victor-Emmanuel et son gouvernement s'empressèrent de s'allier à cette dernière puissance et de mettre les forces italiennes en campagne. Grâce à la victoire des Prussiens à Sadowa, malgré le double échec des Italiens à Custoza (juin) et à Lissa (juillet), Victor-Emmanuel obtint la cession de la Vénétie, et, le 7 novembre, aux frénétiques acclamations du peuple, il en-

tra dans Venise délivrée du joug étranger et redevenue italienne. Pour que l'Italie eût complété son unité, il ne lui manquait plus que Rome et ce qui restait des États pontificaux. Mais l'achèvement de cette œuvre si grande et si patriotique semblait devoir rencontrer d'insurmontables obstacles, le gouvernement français ayant manifesté son inébranlable résolution de forcer les Romains à subir le gouvernement papal, aussi odieux qu'impopulaire.

Vivement sollicité par l'opinion du pays de faire de Rome la capitale réelle de l'Italie, le gouvernement de Victor-Emmanuel, tout en partageant le même désir, se trouvait, par suite de l'état des choses, dans la nécessité de résister au mouvement. Ce fut alors que, encore une fois, Garibaldi résolut de marcher de l'avant et d'aller avec une petite armée de volontaires attaquer l'armée pontificale, soutenue par les troupes françaises. Victor-Emmanuel protesta contre ce coup de main, suivi de la défaite des garibaldiens à Mentana (4 novembre), où, selon l'expression du général de Failly, les chassepots français firent merveille. L'Italie frémissante dut se résigner. Quant au gouvernement, il s'efforça de rétablir l'équilibre dans les finances en établissant de nouveaux impôts. Victor-Emmanuel, pour alléger le trésor public, fit réduire alors sa liste civile de 4 millions. Ce prince, véritable roi constitutionnel, avait su dans la situation la plus difficile conserver l'affection des Italiens, qui avaient toujours trouvé en lui un chef libéral, patriote, plein de clémence et n'empêchant jamais sur l'autorité du pays représenté par les deux Chambres. L'affection qu'il avait su inspirer, même à Garibaldi, se manifesta particulièrement à l'occasion d'une maladie assez grave dont il fut atteint en novembre 1869.

Vers la même époque, il refusa pour son neveu et son second fils le trône d'Espagne que lui offraient Prim et Serrano. Lors de la guerre que Napoléon III déclara au roi de Prusse en juillet 1870, le gouvernement italien conserva la neutralité. La nouvelle des revers de la France et celle de la capitulation de Sedan produisirent la plus grande effervescence. Le corps d'armée français qui occupait Rome avait évacué cette ville. Une circonstance inespérée s'offrit enfin de compléter cette unité regnarde si longtemps comme un rêve irréalisable. Le 8 septembre 1870, Victor Emmanuel adressa de Florence au pape une lettre dans laquelle il lui disait : « L'état d'esprit des populations gouvernées par Votre Sainteté et la présence parmi elles de troupes étrangères venues de lieux divers avec des intentions diverses sont un foyer d'agitation et de périls évidents pour tous. Le hasard ou l'effervescence des passions peut conduire à des violences et à une effusion de sang qu'il est de mon devoir et du vôtre d'éviter et d'empêcher. Je vois l'inéluctable nécessité pour la sécurité de l'Italie et du saint-siège que mes troupes déjà préposées à la garde des frontières s'avancent et occupent les positions qui seront indispensables à la sécurité de Votre Sainteté et au maintien de l'ordre. » Il lui annonça en même temps qu'il lui envoyait le comte de San-Martino pour prendre avec lui les arrangements les plus propres à atteindre le but désiré. Pie IX repoussa avec dédain les ouvertures qui lui étaient faites (10 septembre). Cependant une grande agitation s'élevait dans les États du pape, où de toutes parts on envoyait à Victor-Emmanuel des adresses lui demandant de venir à Rome. Un mouvement insurrectionnel s'était produit à Viterbe, aux cris de « Vive le roi d'Italie ! » Le gouvernement de Victor-Emmanuel ordonna au général Cadorna de franchir la frontière. A la suite d'un combat de quelques heures soutenu par les zouaves pontificaux du général Kanzier, les troupes italiennes entrèrent le 20 septembre dans Rome, et l'on vit se produire alors un des plus grands faits de l'histoire moderne, la chute du pouvoir temporel des papes, cause de tant de maux pour l'Italie. Le 2 octobre suivant, les cinq provinces romaines se prononcèrent à une immense majorité pour l'annexion à l'Italie. Ce même mois, à la suite de nouvelles négociations avec Prim, Victor-Emmanuel consentait à ce que son fils le duc d'Aoste acceptât le trône d'Espagne, auquel il fut appelé par un vote des cortès le 16 novembre suivant. Au mois de décembre 1870, Victor-Emmanuel se rendit pour la première fois à Rome, devenue la capitale de l'Italie, et y fut accueilli par de frénétiques ovations.

Le 1^{er} juillet 1871, le gouvernement et le Parlement s'installèrent solennellement à Rome, et Victor-Emmanuel présida l'ouverture des Chambres. Depuis cette époque, le roi habite une partie de l'année le Quirinal, où d'immenses réparations ont été faites. Laisant toute liberté au pape, qui habite le Vatican, non-seulement il ne s'est nullement préoccupé des injures dont Pie IX n'a cessé de le gratifier publiquement, mais encore il s'est constamment prononcé pour qu'on fit au saint-siège toutes les concessions compatibles avec la sûreté et la dignité de l'Etat; et, dans toutes les questions relatives au règlement des affaires ecclésiastiques, il a constamment appuyé les mesures de modération. Au mois de septembre 1873, il fit un voyage à Vienne et à Berlin en compagnie du président du conseil, M. Minghetti, et du ministre des affaires étrangères, M. Visconti-Venosta.

Ses entrevues avec l'empereur François-Joseph et l'empereur Guillaume eurent pour double résultat d'amener un rapprochement définitif entre l'Autriche et l'Italie et de cimenter l'alliance de cette dernière puissance avec l'Allemagne du Nord. Au commencement d'avril 1875, Victor-Emmanuel reçut à Venise la visite de François-Joseph, et au mois d'octobre de la même année, à Milan, celle de l'empereur d'Allemagne. Le 23 mars de l'année précédente, à l'occasion du 25^e anniversaire de son règne, le roi d'Italie avait pu acquiescer la preuve que sa popularité avait résisté, chose bien rare, à l'épreuve du temps. Garibaldi étant allé siéger au Parlement, à Rome, vers la fin de 1875, alla rendre visite à Victor-Emmanuel, qui l'accueillit de la façon la plus amicale. En mars 1876, le cabinet Minghetti ayant été renversé par un vote de la majorité, le roi, toujours fidèle observateur des théories parlementaires, a appelé les chefs de la gauche, MM. Depretis et Nicotera, à former le nouveau ministère.

En uniforme, le casque sur son crâne immense, le port haut et fier, l'œil brillant d'énergie, Victor-Emmanuel semble, avec sa vaste carrure, ses membres herculéens, sa figure aux traits irréguliers et farouches, un antique chef cimbri à qui le monde doit appartenir par droit de conquête. En costume bourgeois, sa physionomie originale respire à la fois l'intelligence et la bonhomie. Patient et résolu, il s'est montré un politique habile et fin, très-pénétré des idées de son temps, et il a donné la preuve constante d'une rare sagacité. Ce grand chasseur de chamois, qu'on a représenté fréquemment comme une sorte d'officier de garnison, un grand coureur d'aventures et une espèce de Roger Bontemps couronné, est en réalité un des plus habiles politiques de l'Europe. De son mariage avec l'archiduchesse d'Autriche, Adélaïde (1842), il a eu trois fils, le prince Humbert, l'héritier présomptif du trône; Amédée, duc d'Aoste, qui a été roi d'Espagne de 1870 à 1873; le prince Othon, duc de Montferrat, mort en 1865, et deux filles, la princesse Clotilde, qui a épousé en 1859 le prince Napoléon, et la princesse Marie-Pie, qui est devenue reine de Portugal en 1862. Devenu veuf, Victor-Emmanuel a épousémorganatiquement Rosine, comtesse de Mirafiori, dont il a eu des enfants.

VICTOR, évêque de Vite, dans la Byzacène. Il vivait dans le 7^e siècle. Enveloppé dans la persécution du roi vandale Hunneric contre les chrétiens (483), il dut abandonner son siège et alla mourir en Grèce. Pendant son exil, il composa une histoire de l'Eglise d'Afrique depuis la conquête des Vandales : *Historia persecutionis vandalicæ sive africanæ sub Genserico et Hunnerico Vandalorum regibus* (Cologne, 1537, in-8°). La meilleure édition est celle de Ruinart (Paris, 1694), avec commentaire. Arnauld d'Andilly l'a traduite en français (1664).

VICTOR, évêque de Tunès (Tunis), mort vers 570. Il occupait depuis plusieurs années déjà son siège épiscopal, lorsque, en 555, il fut, ainsi qu'il le dit lui-même dans sa *Chronique*, emprisonné, torturé, banni trois fois pour avoir défendu les trois chapitres et enfin jeté en prison dans le château de Dioclétien. L'année suivante, il fut exilé à Palerme, d'où on le ramena, en 564, à Constantinople. Emprisonné de nouveau dans cette ville, il repartit, bientôt après, pour l'exil et y mourut quelque temps après. Il nous reste de lui une *Chronique*, qui continue celle de Tiro-Prospère et qui s'étend de l'an 444 à 566, première année du règne de Justin II. Cette *Chronique*, excessivement importante, surtout pour l'histoire de l'invasion des Vandales en Afrique, a été plusieurs fois éditée, et en dernier lieu dans le tome LXVIII de la *Patrologie* de l'abbé Migne (Paris, 1847). Si l'on en croit saint Isidore, Victor aurait aussi composé une *Chronique* allant de la création du monde jusqu'à l'année 565; mais elle ne nous est pas parvenue.

VICTOR (Claude-Victor PERRIN, dit), duc DE BELLUNE, maréchal et pair de France, né à La Marche (Vosges) en 1764, mort à Paris en 1841. Entré au service comme tambour à l'âge de dix-sept ans, il servit dans le 4^e régiment d'artillerie et obtint son congé en 1789. Il se fixa à Valence, y fit du commerce et se maria; mais, après la déclaration de la patrie en danger, il vola aux frontières en 1792 avec le 3^e bataillon de la Drôme. De simple volontaire, il s'éleva en peu de mois au grade de chef de bataillon, par la valeur qu'il déploya dans la première campagne d'Italie. Sa conduite au siège de Toulon le fit nommer général de brigade par les représentants du peuple (30 frimaire an II). Il se distingua ensuite à l'armée des Pyrénées-Orientales (1793-1795), à celle d'Italie, sous Scherer et Bonaparte, à la capitulation de Provence, au combat de La Pavonite, reçut le brevet de général de division, seconda les opérations de Lannes sur Rome, occupa Faenza et Forlì, et surprit Ancône (1797). Ayant reçu le commandement de Nantes, il demanda d'être employé activement dans l'armée d'Angleterre, qui s'organisait alors. Il écrivait, à ce sujet, au Directoire : « Rester dans l'intérieur pendant que le canon républicain va se faire entendre sur la Tamise

est une fonction que je ne puis exercer. » Rappelé, en effet, à l'armée d'Italie, il prit part à la malheureuse campagne de 1798-1799, sous Joubert et Moreau. L'année suivante, à Marengo, il commanda l'avant-garde pendant les trois journées de cette mémorable bataille et passa immédiatement après à l'armée gallo-batave. Nommé ambassadeur en Danemark en 1805, il commanda successivement le 10^e et le 1^{er} corps dans la campagne de Prusse (1806-1807), détermina, à la tête de ses troupes, le succès de la bataille de Friedland et en fut récompensé par le bâton de maréchal et le gouvernement de Berlin. De nouveaux lauriers l'attendaient en Espagne : il y gagna, avec le 1^{er} corps, les batailles d'Uclés et de Medallin (1809). Les champs de la Russie et de la Saxe, en 1812 et 1813, furent aussi témoins de sa valeur. Dans la campagne de 1814, il disputa aux Russes l'entrée des Vosges, chassa l'ennemi de Saint-Dizier et emporta le village de Brienne à la baïonnette. Napoléon ayant abdiqué, Victor offrit ses services à Louis XVIII, qui lui confia le commandement de la 2^e division militaire et l'éleva à la pairie. Fidèle à son nouveau souverain, il l'accompagna à Gand, rentra avec lui, devint président de la fameuse commission chargée d'examiner la conduite des officiers qui avaient servi pendant les Cent-Jours et se fit, dans ces fonctions, l'organe des rancunes des ultra-royalistes. Nommé au ministère de la guerre en 1821, il montra plus de zèle que de capacité administrative dans l'organisation de l'armée d'Espagne (1823), et il perdit son portefeuille à l'occasion des marchés Ouvrard (v. ce nom). Major général de la garde royale à l'époque de la révolution de 1830, il ne se rallia point au nouveau gouvernement; il lui fit même une opposition sourde. On le désignait comme l'un des membres d'un gouvernement provisoire légitimiste, et c'est grâce à l'amitié du maréchal Soult qu'il dut de ne pas être compris dans les poursuites dirigées à ce sujet contre Chateaubriand, M. Hyde de Neuville et autres. Ses dernières années s'écoulèrent dans la retraite. Elles furent troublées pourtant par un incident assez curieux. Alexandre Dumas, dans sa *Notice sur la jeunesse de Napoléon*, avait avancé, sur le témoignage de personnes dignes de foi, que le duc de Bellune avait été à Valence, en 1790, épicer et ménager. Les journaux répandirent cette révélation, comme un châtiement infligé à l'ancien roturier, aujourd'hui champion du droit divin. Le maréchal essaya de se défendre, mais ses explications ne servirent qu'à donner de la consistance au bruit répandu. Il menaça Alexandre Dumas d'un procès en diffamation; celui-ci défendit son dire, et le procès n'eut point lieu. Victor a laissé des *Mémoires*, dont la publication, annoncée en neuf volumes in-8°, a été commencée par son fils; mais il n'en a paru que le premier volume.

VICTOR (ABBAYE DE SAINT-), ancienne et célèbre abbaye, située à Paris, et dont l'emplacement est aujourd'hui occupé en majeure partie par l'Entrepôt des vins. Il existait à l'origine sur les terrains qui virent depuis s'élever les bâtiments de l'abbaye Saint-Victor une petite chapelle, qui était érigée en prieuré, quand, en 1108, Guillaume de Champeaux se retira dans ce prieuré. Il y établit un chapitre de chanoines réguliers avec titre d'abbaye. Louis VI dota cet établissement (1112). Le premier abbé fut Guillemin, disciple de Guillaume de Champeaux; ce dernier, en se retirant à Saint-Victor, y continua ses leçons, et Abailard fut un de ses disciples. L'abbaye de Saint-Victor devint rapidement une des plus importantes de France. Elle reçut des accroissements considérables en 1448, grâce aux libéralités de Charles VII, et sous François 1^{er} son église fut presque entièrement reconstruite (1517). On ne conserva de l'ancienne que l'entrée, le clocher et la chapelle souterraine. La façade fut, en 1760, élevée sur de nouveaux dessins. L'intérieur était décoré de quelques tableaux remarquables et de monuments funéraires. On y admirait surtout la grille du chœur, chef-d'œuvre de serrurerie, d'une grande finesse de dessin. Le cloître contenait les tombeaux des abbés. La bibliothèque de l'abbaye de Saint-Victor était célèbre. Elle ne se composait à l'origine que de manuscrits d'auteurs ecclésiastiques; mais elle fut considérablement augmentée par l'abbé Lamasse et par Nicolas Delorme, un de ses successeurs, qui, en 1496, fit élever un bâtiment spécial pour la contenir. En 1652, Henri Du Bouchet, conseiller, légua ses livres à l'abbaye de Saint-Victor, à la condition que sa bibliothèque en serait ouverte au public, et joignit à sa donation les fonds nécessaires à son entretien. Cette bibliothèque fut encore augmentée en 1707 par M. Cousin, président de la cour des monnaies. Après avoir été fermée pendant quelques années, elle fut rouverte au public en 1788.

Quant au régime intérieur de l'abbaye, il résulte du témoignage des historiens du temps que ses religieux ne tinrent pas toujours une conduite régulière. En février 1619, notamment, ils étaient en révolte ouverte contre leur supérieur, et le parlement fut contraint d'intervenir pour rétablir l'ordre et la subordination. Cette cour permit en même temps au prieur de recourir au bras séculier

en cas de désobéissance et de rébellion et d'enjoindre au lieutenant général de robe courte de mettre à exécution les ordonnances dudit prieur.

L'abbaye de Saint-Victor fut supprimée en 1790, avec les autres communautés religieuses. Une partie des livres composant sa riche bibliothèque fait aujourd'hui partie de la Bibliothèque nationale. Les bâtiments subsistèrent jusqu'en 1813, époque où ils furent abattus et remplacés, comme nous l'avons dit, par l'Entrepôt des vins. Une rue en rappelle seule aujourd'hui le souvenir.

L'abbaye de Saint-Victor a donné à l'Eglise plusieurs hommes d'un grand mérite : Hugues et Richard de Saint-Victor, Pierre Lombard, le poète Santeuil, etc., étaient de cette maison. Il y a dans la bibliothèque de Sainte-Genève une histoire des grands hommes de ce monastère, composée par le Père Gourdan, l'un des chanoines de Saint-Victor.

VICTOR ou l'*Enfant de la forêt*, roman de Ducray-Duminil (1796). Le héros de cette histoire, enfant abandonné, a été recueilli et élevé par le baron de Fritzière, qui le traite comme s'il était son fils. Grandissant avec Clémence, la fille du baron, le jeune homme s'aperçoit qu'il aime en amant bien plus qu'en frère et qu'il est payé de retour. Cette découverte le rendait au désespoir; car il comprend que, dans sa position, il ne peut aspirer à la main de la fille de son bienfaiteur. S'armant de courage, il prend la résolution de fuir et se dispose à la mettre à exécution, lorsqu'il entend des cris poussés par une femme que des brigands allaient assassiner; il vole à son secours, suivi de son fidèle serviteur Valentin, et arrive à temps pour lui sauver la vie. Mme Wolf, qu'il vient d'arracher à la mort, est poursuivie par la vengeance de Roger, un brigand célèbre, la terreur du pays, qui vient attaquer le château. Son criminel projet échoue, grâce à la valeur de Victor qui le désarme et va le tuer, lorsque Mme Wolf arrête son bras et lui découvre qu'il allait commettre un parricide. Le jeune homme se rend auprès de son père, dont il se fait reconnaître, et le conjure d'abandonner son métier honteux; Roger refuse, et Victor part en voyage afin de s'éloigner de Clémence. La fille du baron, désespérée à son tour, s'enfuit de la maison paternelle et veut ensevelir son amour dans la solitude. Elle se réfugie dans un ermitage désert, où le hasard amène le malheureux Victor. Les deux amants se retrouvent et se croient sur le point d'atteindre le but de leurs vœux, puisque le baron de Fritzière aime mieux consentir à leur union que de perdre sa fille, lorsqu'un nouveau coup du sort vient les frapper. Roger a été capturé et condamné à mort; un de ses complices reconnaît Victor et le désigne à la vengeance populaire comme le fils du brigand. On le charge de chaînes et on le jette dans un cachot, malgré les pleurs de Clémence. La fille du baron court au palais du souverain, lui raconte ses malheurs et l'attendrit assez pour que ce prince daigne venir briser lui-même les chaînes de Victor. Tant d'émotions successives ont brisé le jeune homme. On craint pour ses jours, et le baron de Fritzière succombe lui-même, épuisé par les épreuves qui l'ont assailli. La jeunesse de Victor triomphe du mal, et, après avoir pleuré son bienfaiteur, il épouse Clémence, qu'il n'a cessé d'adorer.

La morale de ce roman n'est pas très-neuve; la voici : tôt ou tard, le vice reçoit sa punition, et la vertu sa récompense. Sans doute, les moyens employés pour amener cette conclusion ne sont pas toujours conformes à la vraisemblance; mais ce défaut plait aux enfants, amis du merveilleux, et il ne faut pas oublier que Ducray-Duminil, comme Berquin, est avant tout l'ami des enfants. Cet ouvrage est le produit d'une imagination vive, habile à combiner des aventures de mélodrame, pleine de sentiment et de naïveté; les caractères y sont bien tracés et suivis; le style est clair, assez correct, vif; le seul reproche sérieux qu'on puisse adresser à l'auteur, c'est de n'avoir pas su éviter l'emphase. *Victor* ou l'*Enfant de la forêt* passe pour le chef-d'œuvre de Ducray-Duminil, qui sut jadis si bien intéresser la jeunesse.

VICTORIA s. f. (vi-cto-ri-a). Voiture découverte, à quatre roues.

— Astron. Nom d'une planète télescopique.

— Bot. Genre de plantes, de la famille des nymphéacées, tribu des euryalées, comprenant deux espèces, qui croissent dans les eaux douces des régions chaudes de l'Amérique du Sud : *La victoria peut être regardée comme une des merveilles du règne végétal*. (P. Duchartre.)

— Encycl. Astron. *Victoria* est la douzième petite planète découverte, le 13 septembre 1850, par M. Hind, de Londres. Quelques astronomes appellent cette petite planète Clio. Mais l'astronome anglais lui donna le nom de sa gracieuse souveraine, et ce nom a prévalu. Ses principaux éléments sont :

Moyen mouvement diurne.	995'' 83
Durée de la révolution sidérale.	13011,42
Distance moyenne au soleil	2,333
Excentricité	0,219
Longitude du périhélie	301° 39' 25''

Longitude moyenne de l'époque.	7° 42' 36''
Longitude du nœud ascendant.	235° 34' 42''
Inclinaison	8° 23' 19''
Epoque en temps moyen de Paris	0,0 janvier 1851.

Cette planète a l'apparence d'une étoile de neuvième grandeur, d'un bleu pâle.

— Bot. Le genre *victoria* est très-voisin des euryalées et présente le port, l'aspect extérieur et les caractères généraux de la famille des nymphéacées. Il est connu surtout par l'espèce type, appelée, en l'honneur de la reine d'Angleterre, *victoria regia*. C'est sans contredit une des plantes les plus remarquables, une des merveilles du règne végétal. Qu'on se figure le nymphéa blanc de nos ruisseaux, avec des proportions gigantesques, car les feuilles ont quelquefois 6 mètres de tour. Ces feuilles sont rondes, échan-crées à la base et d'un beau vert glauque; la face inférieure est d'un pourpre vineux et présente un réseau élégant, formé par des nervures fortement saillantes, armées d'aiguillons crochus. A leur naissance, elles ont l'aspect d'un hérisson roulé en boule; peu à peu elles s'étalent, mais leurs bords restent relevés de quelques centimètres. A cette époque, elles s'accroissent en diamètre de plus de 0m,10 par jour. A mesure qu'elles vieillissent, leurs bords s'affaissent, le limbe prend une teinte plus foncée, se boursoufle et se couvre de taches jaunâtres. C'est un commencement de décomposition, qui indique le moment où l'on doit les supprimer sur les sujets cultivés. Quand elle est arrivée à son plus bel état de développement, la feuille, portée sur un long pétiole, forme une élégante nacelle, qui flotte à la surface des eaux; une jeune fille, âgée de plus de cinq ans, a été placée sur une de ces feuilles, qui a soutenu, sans fléchir, ce gracieux fardeau.

Les fleurs ne sont pas moins admirables. Elles dépassent souvent 1 mètre de tour et renferment un nombre considérable de pétales, qui, en allant de la circonférence au centre, passent successivement du blanc le plus pur, par des teintes roses de plus en plus foncées, au rouge cramoisi. Leur épanouissement présente des particularités remarquables. D'après des observations faites à Chatsworth, chaque fleur s'ouvre à cinq heures du soir et continue à s'épanouir jusqu'au lendemain matin, à dix heures. Elle se referme alors, puis se rouvre à deux heures de l'après-midi le même jour et enfin se referme le surlendemain (troisième jour en tout), entre sept et huit heures du matin. C'est donc au milieu de la nuit qu'elle est dans tout son éclat.

A son premier âge, la fleur de la *victoria regia* est blanche; les pétales sont légèrement teintés de rose, et, en se fermant, ils s'inclinent mollement vers la surface de l'eau. Au moment de la fécondation, les fleurs dégagent une chaleur considérable. Ce fait, déjà remarqué, sur de moindres proportions, dans les fleurs de notre nymphéa blanc, par le professeur Lehmann, a été signalé, pour celles de la *victoria*, par M. Planchon, dans les belles serres de M. Van Houtte, à Gand. M. Otto, directeur du jardin botanique de Hambourg, a repris l'expérience. La température de l'air ambiant étant à 22°, celle de l'eau à 21°, un thermomètre, placé au milieu des étamines, s'éleva en un quart d'heure à 41°. Après la fécondation, le pédoncule se replie, et le fruit mûrit dans l'eau, ce qui arrive, du reste, habituellement dans les plantes aquatiques inondées.

Découverte en Amérique par M. Bonpland, et plus tard par M. d'Orbigny, la *victoria* ne fut bien connue et dénommée qu'à l'époque où M. Schomburgk la retrouva à la Guyane. Laissons le savant voyageur exprimer lui-même le ravissement qu'il éprouva à la vue de cette plante : « Ce fut le 1^{er} janvier 1837, tandis que nous luttions contre les difficultés que nous opposait la nature, sous différentes formes, pour arrêter notre navigation sur la Berbice, que nous atteignîmes un endroit où la rivière forme un large et tranquille bassin. Un objet, placé à l'extrémité méridionale de cette espèce de lac, attira mon attention, sans que je pusse me faire une idée de ce que ce pouvait être; mais, animant mes rameurs par l'espoir d'une récompense, nous fûmes bientôt près de l'objet qui excitait ma curiosité, et je pus contempler une véritable merveille. Toutes mes infortunes furent oubliées; j'étais botaniste, et je me trouvais récompensé. Il y avait là des feuilles gigantesques étalées, flottantes, de 5 à 6 pieds de diamètre, à larges bords, d'un vert brillant en dessus et d'un cramoisi vif en dessous. En remontant la rivière, nous rencontrâmes souvent cette plante, et plus nous avançions, plus les individus devenaient gigantesques. »

La France a possédé assez tard cette belle nymphéacée; c'est le 5 août 1854 qu'elle y a fleuri pour la première fois, dans les serres du Prado, à Marseille. Quelques mois plus tard, on a pu l'admirer dans l'aquarium du Jardin des plantes de Paris, dont elle fait le plus bel ornement. Elle a figuré aussi à nos grandes expositions florales de 1855 et 1867. Sa culture n'est pas difficile; on la propage de graines, qu'on jette dans l'eau, ou de tronçons de rhizome; elle est vivace, mais so-

cultive aussi comme annuelle. Le choix de l'eau et du sol doit être pris en grande considération. Pour ce dernier, après plusieurs essais, on s'est arrêté à la bonne terre franche, comme étant la meilleure. Un lit de charbon de bois placé au-dessous, comme désinfectant, reçoit et absorbe les matières organiques en décomposition.

Quant au liquide, on a dû, au Jardin des plantes, renoncer à faire usage des eaux de puits et de fontaine, trop chargées de carbonate calcaire. L'eau de la Seine était préférable; mais il eût été trop difficile de l'y prendre. M. Decaisne a eu l'heureuse idée d'utiliser les eaux pluviales, qui sont riches en oxygène et pures de toute matière minérale. Pour arriver à ce but, on recueille dans une citerne l'eau qui tombe sur toute l'étendue des serres, puis on la distribue à l'aquarium, suivant les besoins. Cette disposition permet en outre de renouveler l'eau lentement, mais sans cesse, et de lui imprimer un mouvement léger, mais continu, au moyen d'un petit filet d'eau qui tombe obliquement sur la surface du liquide.

A Marseille, bien que l'eau du bassin n'ait guère reçu d'autre chaleur que celle du soleil, la plante a pu fleurir et fructifier. M. A. Pascal pense, d'après cela, que la culture de la *Victoria* à l'air libre pourrait être tentée avec succès dans les parties les plus chaudes et les plus abritées du Midi, la rapidité de sa végétation pouvant lui permettre de trouver, dans les trois mois d'été, une chaleur suffisante pour assurer son complet développement. Il est probable aussi, d'après les observations de M. Naudin, que, si la *Victoria* ne peut pas braver en plein air les hivers du climat d'Alger, il lui suffira au moins d'un abri léger et temporaire.

Le fruit de cette plante est globuleux, charnu, hérissé de piquants et surmonté d'une sorte de godet, au centre duquel s'élève une éminence conique. Il renferme des graines féculentes, bonnes à manger rôties comme celles du maïs; de là le nom de maïs d'eau donné à cette plante par les Guaranis. Quant au rhizome, il est riche en fécula, comme celui de toutes les nymphéacées.

Une seconde espèce, appelée *Victoria cruziana*, a été découverte par M. A. d'Orbigny, dans les eaux stagnantes de la province de Corrientes.

VICTORIA, la plus petite, mais la plus importante des cinq colonies de l'Australie. Elle est située dans la partie S.-E. du continent australien. Son extrémité méridionale est formée par le promontoire Wilson, qui s'élève par 309 17' de latit. S., tandis qu'au N. elle est bornée par le grand fleuve Murray, à partir de sa source principale près du mont Kosciuszko, jusqu'à 34° de latit. S. et 135° 40' de longit. E. Elle est baignée à l'E. et à l'O. par le grand Océan et a pour limite au S. le détroit de Bass. Sa superficie est de 224,718 kilom. carrés et sa population de 760,000 hab. Chef-lieu, Melbourne. La côte de Victoria présente vers sa partie centrale des ports et des havres excellents, entre autres Port-Phillip, Western-Port, Corner-Inlet et Corner-Basin. La colonie est traversée dans toute sa longueur, de l'E. à l'O., par un plateau montagneux, qui se termine au fleuve Glenelg et dont la partie méridionale est fertile et bien peuplée, tandis que la partie septentrionale, à peu près inexplorée jusqu'à ce jour, n'est qu'un désert aride couvert de steppes. Ce plateau est formé de plaines élevées, dominées à l'O. par les Grampians, dont un sommet, le mont William, a une altitude de 1,300 mètres; au centre, par les Pyrénées australiennes et leurs ramifications, où se trouvent les riches placers de Bendigo et de Ballarat; à l'E., enfin, par les Alpes australiennes, qui renferment les plus hautes montagnes de l'Australie, entre autres le mont Hotham, d'une altitude de 2,200 mètres. Les cours d'eau sont très-nombreux, mais sans aucune importance, si l'on en excepte le Murray, dont ils sont presque tous les affluents.

Les habitants s'adonnent à l'élevage des troupeaux, au travail des mines, à l'agriculture, au commerce et à l'industrie. La laine est un des principaux articles d'exportation de la colonie. Les éleveurs de troupeaux ou *squatters* sont en général des Ecossais, tandis que les Anglais sont presque tous agriculteurs. C'est à ces deux nationalités qu'appartient la majorité de la population; les émigrants de la principauté de Galles et du Cornouailles abondent surtout dans les mines. Depuis 1849, un grand nombre d'Allemands ont aussi émigré à Victoria; mais ils se livrent indifféremment à toute sorte de travail. N'oublions pas les Chinois, qui ont envahi ce nouveau continent, comme ils envahissent l'Amérique et l'Océanie. Outre les céréales, on cultive les plantes les plus variées: le lin, le sarrasin, le tabac, la vigne, le mûrier pour l'élevage des vers à soie, qui réussit parfaitement, les oranges, les légumes, les fruits d'Europe, etc. Presque toutes les branches d'industrie qui répondent aux besoins des habitants ont pris un rapide développement. Moulins, brasseries, savonneries, fabriques de chandelles, tanneries, peausseries, tuileries, poteries, forges, fabriques de machines et d'instruments aratoires, etc., y sont exploités en grand nombre et donnent tous des revenus importants. N'oublions pas

de mentionner que le travail des femmes y est bien mieux rétribué que dans n'importe lequel des Etats de l'Europe, et qu'à Melbourne seul il y a 3,000 femmes employées dans les fabriques et dont le salaire varie entre 40 et 50 francs par semaine.

C'est la colonie de Victoria qui possède les plus riches mines d'or non-seulement de l'Australie, mais du monde entier, et c'est là qu'ont été trouvés les lingots les plus considérables. On se rappelle celui qui fut trouvé en 1858 et qui, pesant plus de 83 kilogrammes, fut vendu 262,000 francs. Aussi l'or forme-t-il un des produits les plus importants de l'exportation. La colonie possède deux voies ferrées, qui conduisent des deux ports de Melbourne et de Geelong dans l'intérieur. Des fils télégraphiques relient entre elles les principales villes.

La colonie de Victoria fit d'abord partie du gouvernement de la Nouvelle-Galles du Sud, sous le nom de district de Port-Phillip. En 1851, elle a été érigée en colonie indépendante et a pris le nom qu'elle porte aujourd'hui. Ce fut peu de temps après que l'or y fut découvert par un nommé Hargreaves, près de Bathurst, à 275 kilom. de Sidney. Les habitants s'y transportèrent en foule. Peu après on découvrit un grand nombre de placers dans les rivières Lobdon et Avoca, à Ballarat, à Bendigo, etc. Depuis lors l'exploitation ne s'est pas ralentie et donne toujours des résultats merveilleux, d'autant plus qu'elle est en majeure partie aux mains de compagnies particulières, qui font cette exploitation en grand, en se servant de machines d'une grande perfection, dont le travail quotidien équivalait à celui que fournirait un mineur pendant un mois. Dans la colonie de Victoria, comme dans les autres colonies de l'Australie, ce sont les colons qui s'administrent eux-mêmes. D'après la constitution acceptée en 1856 par le gouvernement anglais et mise en vigueur le 25 décembre de la même année, le pouvoir administratif est aux mains d'un gouverneur, qui est le représentant de la couronne et de deux Chambres législatives: le conseil législatif (*legislative council*) ou Chambre haute et l'Assemblée législative (*legislative assembly*) ou Chambre basse. Le conseil législatif se compose de trente membres, qui sont habituellement choisis au sein des classes riches et instruites, et qui sont élus par six circonscriptions. Chaque membre doit avoir au moins trente ans et posséder une certaine fortune. Le conseil ne peut pas être dissous, mais il est renouvelable par fractions de six membres tous les deux ans. L'Assemblée législative se compose de soixante-dix-huit membres, élus par trente-sept circonscriptions. Aucune condition de fortune n'est exigée d'eux, et tout citoyen qui a atteint sa vingt et unième année a le droit d'être élu. Le conseil exécutif se compose des ministres, qui sont les véritables administrateurs, tant qu'ils ont pour eux la majorité des Chambres. Le gouverneur règne, mais ne gouverne pas. Il reste d'ordinaire six années en fonctions, et reçoit un traitement annuel de 250,000 francs, payé tout entier par la colonie, dont les revenus s'élèvent à environ 83 millions. C'est à cette constitution libérale que Victoria doit d'être devenue en quelques années l'une des colonies les plus florissantes de l'Angleterre.

VICTORIA, ville et port franc de l'Amérique anglaise du Nord, chef-lieu de l'établissement formé par la compagnie de la baie d'Hudson, dans l'île de Quadra-et-Vancouver, sur la côte S.-E. de cette île, vis-à-vis de l'embouchure du Fraser, à 753 milles marins de San-Francisco, 6,000 hab. Collèges, école commerciale. L'importance de ce port franc s'est beaucoup accrue en 1858, par suite de la découverte des mines d'or du Fraser, dans la Colombie anglaise; 23,000 émigrants, dont 5,000 Français, y furent débarqués en 1859; mais les déceptions qu'éprouvèrent ces travailleurs dans les placers des rives du Fraser ont arrêté depuis lors l'élan qui portait les chercheurs d'or vers ces régions septentrionales.

VICTORIA, ville et capitale de la colonie anglaise de Hong-kong, non loin de la côte de la province chinoise de Kouang-tong, sur la côte septentrionale de Hong-kong, à 300 kilom. S.-E. de Canton, par 22° 16' de latit. N. et 111° 50' de longit. E.; 70,000 hab., dont environ 60,000 Chinois. L'établissement de cette ville présente un exemple frappant de ce que peut une grande nation. Le lieu où la ville s'élève était occupé, avant 1842, par de misérables cahutes et il ne venait dans les passes de l'île que de rares barques de pêcheurs. Depuis la cession de ce territoire par le traité de Pékin, les Anglais ont creusé le granit, nivelé un espace considérable, rendu d'un accès facile une côte encombrée de blocs éboulés et ont assis enfin une grande ville sur des rochers abrupts. Victoria a des rues magnifiques, un port vaste et sûr, un arsenal, des magasins pour les approvisionnements, des chantiers et des ateliers pour la réparation des navires. Le mouvement de ce port franc est destiné à de grands développements par suite du progrès du commerce au Japon, et de l'ouverture de plusieurs ports au nord de la Chine. Victoria est en communication fréquente et régulière par des bateaux à vapeur avec Canton, Ma-

cao, Sang-hai, E-moui, Manille, Singapour, Bombay, Calcutta, Aden, Suez, etc.

VICTORIA (LA), ville de l'Amérique du Sud, dans la république de Venezuela, chef-lieu de la province d'Aragua, à 60 kilom. S.-O. de Caracas, par 10° 13' de latit. N. et 69° 51' de longit. O.; 30,000 hab. C'est une colonie agricole fondée par le gouvernement de la république; elle est en pleine voie de prospérité.

VICTORIA (NOSSA-SENHORA-DA-), ville de l'Amérique du Sud, dans l'empire du Brésil, chef-lieu de la province d'Espirito-Santo, avec un petit port de commerce à l'embouchure du Spiritu-Santo, par 20° 18' de latit. S. et 42° 20' de longit. E.; 8,000 hab. Collège. Résidence du gouverneur et de l'autorité supérieure de la province. Dans les environs, on récolte en abondance du café, du coton, de la canne à sucre, du manioc et des céréales.

VICTORIA (terre de), nom donné à une contrée encore peu connue et découverte en 1841 par le capitaine anglais James Ross dans le grand Océan austral. Elle s'étend de 70° à 75° de latit. S.; sa côte est par 165° de longit. E. La terre de Victoria, ainsi nommée en l'honneur de la reine d'Angleterre, présente des côtes glacées et difficilement abordables. Le sol paraît être montagneux et volcanique. On y remarque l'Erebus (3,781 mètres d'altitude), volcan le plus méridional du globe.

VICTORIA (chutes), formées par le fleuve Zambeze, Afrique méridionale, entre le 23° et le 24° degré de longit. orientale et le 18° de latit. méridionale. Elles sont désignées par les indigènes (les Cololos) sous le nom de Mosi-oa-Tounya, ce qui signifie la *fumée tonnante*. Elles s'appelaient autrefois Séongo ou Chongoué, qui veut dire *endroit de l'arc-en-ciel*. Ce fut Livingstone qui, le premier des Européens, vit cette admirable cataracte et lui donna le nom de la reine d'Angleterre.

En amont de la cataracte se trouve une petite île, désignée sous le nom d'île du Jardin, s'étendant jusqu'au bord du gouffre. L'abîme est d'une profondeur vertigineuse. « Les chutes de Victoria, dit Livingstone, ont été formées par une déchirure transversale du basalte qui constitue le lit du Zambeze. Les bords de la faille sont toujours à vive arête, si ce n'est du côté où l'eau se précipite et où la rampe est rongée sur l'espace de 1 mètre. La falaise est perpendiculaire et descend jusqu'au fond de l'abîme sans présenter de saillie, sans offrir de stratification, sans paraître disloquée. Le puissant effort qui, en produisant cette fissure, a déchiré le lit du fleuve n'en a pas dérangé le niveau. Il en résulte qu'arrivé à l'extrémité de l'île du Jardin, le Zambeze disparaît tout à coup, laissant voir de l'autre côté de la crevasse les arbres qui s'élèvent à l'endroit où il coulait jadis et qui croissent sur le même plan que celui où nous avons navigué. » La largeur du fleuve en cet endroit est d'environ 1,860 yards; la crevasse est de quelques mètres plus large que le fleuve. Elle est dirigée à peu près de l'est à l'ouest, tandis que le Zambeze, en amont, l'est du nord au sud. Sa profondeur atteint environ 130 mètres, c'est-à-dire deux fois la hauteur de la chute du Niagara; son ouverture, dans l'endroit le plus resserré, est de 73 mètres; ailleurs, on compte quelques mètres de plus. Qu'on se représente maintenant un fleuve de plus de 1,500 mètres de largeur se précipitant dans cette faille avec un fracas épouvantable et l'on aura une idée de ce que sont les chutes Victoria. On conçoit qu'une telle masse d'eau tombant d'une telle hauteur produise une quantité énorme de nuages de vapeur, s'élevant en forme de colonnes qu'on aperçoit à plus de 8 lieues des chutes. Le voyageur Baines a constaté que la vapeur s'élève, suivant les places, de 135 mètres à 225 au-dessus des arbres, dont la hauteur peut être évaluée à 27 mètres.

Le Zambeze, dit Livingstone, se rue vers le sud en suivant ce canal étroit sur un espace de 130 yards. Arrivé là, il se trouve en présence d'une seconde crevasse plus profonde et presque parallèle à la première. Abandonnant alors la partie orientale de ce nouveau gouffre à de grands arbres qui en tapissent le fond, il se détourne brusquement pour courir à l'ouest et découpe ainsi un promontoire de 1,170 yards de longueur sur une base qui en a 416. Après avoir entièrement descendu le second côté de ce triangle, les eaux doublent tout à coup la pointe d'un autre cap et vont se jeter à l'est dans un troisième abîme. Elles glissent autour d'un nouveau promontoire, beaucoup plus étroit que les autres, reviennent au couchant, où elles se versent dans un quatrième gouffre, et nous les voyons au loin décrire encore un angle, puis se diriger à l'est dans un nouvel abîme. « Au sud des chutes, de l'autre côté du gouffre, le niveau du sol est le même que jadis. Il est fort dangereux de se rendre à l'île du Jardin et l'on ne peut y arriver que lorsque l'eau est basse. Cette île s'appelait autrefois Kazerouka; mais les indigènes la débaptisèrent et lui donnèrent le nom d'île du Jardin, en souvenir de Livingstone qui a, le premier, en 1855, visité les chutes et établi un verger dans l'île Kazerouka.

VICTORIA, lac de l'Afrique orientale, également connu sous le nom de Nyanza ou de Vict-ni-Nyanza. V. NYANZA.

VICTORIA 1^{re} (Alexandrine-), reine d'Angleterre, née à Londres le 24 mai 1819. Fille d'Edouard, duc de Kent, et de Louise-Victoria, princesse de Saxe-Cobourg, elle devint à la mort de son père, dont elle était la fille unique, l'héritière du trône d'Angleterre qu'occupait son oncle Guillaume IV. La duchesse de Northumberland fut chargée de diriger l'éducation de la jeune princesse, qui, outre les sciences naturelles et l'histoire, apprit divers arts d'agrément. Lorsqu'elle fut devenue jeune fille, Guillaume IV désigna lord Melbourne pour l'initier au mécanisme de la constitution anglaise, et ce ministre libéral acquit un assez grand ascendant sur son esprit. Le 20 juin 1837, Victoria succéda à son oncle qui venait de mourir, et le 28 juin elle fut solennellement couronnée à Westminster. En ouvrant le Parlement, le 20 novembre suivant, la jeune reine maintint au pouvoir le ministère whig, présidé par Melbourne, et manifesta son intention de gouverner d'après les idées libérales.

A peine montée sur le trône, la jeune reine reçut de tous les points de l'Europe des prétendants qui venaient solliciter la main de la *Rose d'Angleterre*, comme l'avait surnommée la galanterie britannique. On duta quel que temps si le choix de la souveraine se porterait sur un prince de la famille d'Orléans, le duc de Nemours, ou sur le prince Albert de Saxe-Cobourg, son parent. Elle se décida pourtant en faveur de ce dernier, pour lequel elle ressentait, dit-on, la plus vive affection, et elle l'épousa le 10 février 1840. Victoria, outre qu'elle satisfaisait à son inclination, avait fait un choix très-sage au point de vue politique. Le prince Albert était un jeune homme de belle et robuste physionomie. Il avait le même âge que la reine. Frère du duc Ernest II, prince de Saxe-Cobourg-Gotha, il était placé à un degré trop inférieur dans la hiérarchie des trônes pour que la reine d'Angleterre pût subir par son époux aucune influence extérieure. La reine d'Angleterre fut donc prévoyante et positive comme le génie anglais. Elle fit un mariage plus solide qu'éclatant. Elle prit un époux fait à sa propre image. Elle se maria pour être reine, pour être heureuse, pour avoir des enfants et donna constamment à l'Angleterre l'exemple des vertus domestiques. Quelques mois plus tard, le 3 septembre 1840, devant un vote de non-confiance du Parlement, elle dut remplacer le ministère whig qu'elle n'avait cessé de soutenir, et dont elle avait refusé la démission en mai 1839, par un ministère tory, qui resta au pouvoir de 1841 à 1846. A partir de ce moment, elle se contenta de régner, laissant le Parlement gouverner le pays, et se bornant à appeler au pouvoir les hommes qui représentaient la majorité. Nous ne referons donc point, à propos de cette reine, l'histoire de l'Angleterre sous son règne. Nous nous bornerons à rappeler les faits les plus saillants de son existence.

Louis-Philippe, n'ayant pu marier son fils à la reine Victoria, poursuivait son rêve d'alliance anglaise. Ce rêve était d'amener la reine d'Angleterre à lui faire une visite à Paris et de répondre ainsi aux insolences du czar. Il avait donné au prince de Cobourg la princesse Clémentine, sa fille, pensant créer ainsi entre elle et la reine Victoria une sorte d'affinité dont il attendait les meilleurs effets. La princesse Clémentine fut envoyée à la cour d'Angleterre. Toute la diplomatie féminine de la princesse échoua contre cette volonté ferme de ne pas faire à Paris un voyage regardé alors comme compromettant. Mais la reine d'Angleterre promit d'aller voir le roi au château d'Eu, près du Tréport, où de grands préparatifs furent faits pour la recevoir, et le roi, malgré son grand âge, se rendit au Tréport pour la recevoir à la descente de son yacht (septembre 1843). Le voyage de la reine d'Angleterre à Eu forme ce que l'on nommait alors l'entente cordiale et fut le point de départ d'une correspondance suivie et intime avec Victoria, à qui Louis-Philippe rendit sa visite en Angleterre au mois d'octobre 1844. L'année suivante, la jeune reine fit un voyage en Allemagne avec son mari, à qui elle avait fait donner en 1842 le titre de prince-époux (*consort*).

Cependant, poursuivant son but avec une patience digne d'un meilleur sort, Louis-Philippe cherchait toujours les moyens de décider la reine d'Angleterre à faire un voyage à Paris. La princesse Clémentine repartit pour Windsor en 1845, mais on était en décembre; l'exécution de ce projet de voyage fut forcément remise à l'année suivante. Puis survinrent un changement de ministère en Angleterre (1846), l'attentat de Lecomte et l'un des accouchements de la reine Victoria. Toutes ces causes retardaient le tant désiré voyage. Sur ces entrefaites, l'entente cordiale prit fin tout à coup, par suite de l'affaire du mariage du duc de Montpensier avec la sœur de la reine d'Espagne, Louis-Philippe, en cette occasion, essaya vainement de se disculper d'avoir voulu jouer la jeune reine, qui lui en voulait toujours. Le charme était rompu. Les affaires de Suisse, dans lesquelles la France reprenait un peu d'initiative, augmentèrent ce désaccord. Une révolution mit fin à ces dissidences. Le vieux roi Louis-Philippe alla expirer en exil sur ce sol anglais, témoin en tant de circonstances des vicissitudes de sa longue carrière. La reine Victoria n'insulta pas à sa chute; mais, ayant cessé de l'insti-

mer, elle resta vis-à-vis de lui dans la plus froide attitude. En 1849, la reine alla visiter à Bruxelles le roi des Belges, son oncle. Le 1^{er} mai 1851, elle inaugura solennellement à Londres la première Exposition universelle des produits de l'industrie, à l'organisation de laquelle le prince Albert avait pris une part importante. Le voyage de Paris, que la reine Victoria éduait depuis tant d'années, des raisons politiques le lui firent spontanément entreprendre, à la suite de la visite que lui firent à Windsor Napoléon III et sa femme, le 17 avril 1855. En ce moment, les armées de la France et de l'Angleterre combattaient ensemble contre la Russie devant Sébastopol. La reine Victoria arriva à Paris le 18 août 1855, au moment de l'Exposition universelle, et elle y passa huit jours dans les fêtes. La reine d'Angleterre revint en France en 1858, pour visiter le nouveau port de Cherbourg, et fit, deux ans plus tard, une nouvelle visite au roi des Belges. Elle venait de perdre sa mère le 16 mars 1861, lorsque, le 14 décembre suivant, elle eut la douleur de perdre le prince Albert, « celui qui, selon l'expression de M. Guizot, avait été son premier sujet et son premier conseiller, son intime et seul secrétaire, associé sans bruit à toutes ses délibérations, habile à l'éclairer et à la seconder dans les rapports avec son ministère sans gêner ni offusquer le ministère lui-même. » Sa douleur fut telle que, pendant plusieurs années, elle se montra inconsolable et s'abstint de paraître en public. Ce ne fut que cinq ans plus tard qu'elle revint en personne au Parlement sur les vives instances de ses ministres (28 janvier 1866). Depuis lors, elle a continué à vivre presque constamment retirée à Osborne ou à Balmoral, ne venant que très-rarement à Londres et ne donnant pas de réceptions. Après avoir longtemps respecté sa douleur, la classe ouvrière et commerçante a fini par se plaindre de la disparition du travail que crée le luxe de la cour et des dotations nombreuses qu'elle demandait pour ses enfants tout en gardant sa liste civile, dont elle ne faisait aucun emploi utile pour le peuple. En 1868, un membre du Parlement fit une motion par laquelle il demandait que la reine abdiquât ou qu'on établît une régence. En juillet 1871, M. Dixon proposa au Parlement de faire une révision de la liste civile et de voir s'il n'y aurait pas moyen, sans toucher à la dignité de la reine, de retirer toutes les économies qu'elle doit faire à la suite du genre d'existence qu'elle a adopté définitivement.

En janvier 1872, le prince de Galles, son fils aîné et l'héritier présomptif du trône, fut atteint d'une grave maladie qui fit craindre un instant pour ses jours. La reine quitta sa retraite pour se rendre près de lui à Londres. Après sa guérison, elle annonça dans son discours d'ouverture du Parlement que de solennelles actions de grâces seraient rendues, le 27 février, dans la cathédrale métropolitaine et qu'elle assisterait à la cérémonie. Le 28 février, après avoir reçu le corps diplomatique et avoir fait un tour de promenade, elle rentra au palais de Buckingham, lorsqu'un individu nommé O'Connor tira sur elle un coup de pistolet sans l'atteindre. Précédemment, la reine avait été l'objet de plusieurs attentats. En 1838, deux individus avaient essayé de s'introduire la nuit, pour la tuer, le premier dans le palais de Buckingham, le second dans le château de Windsor. Le 11 juin 1840, dans Constitution-Hill, au moment où elle rentrait de sa promenade habituelle, accompagnée du prince Albert, elle avait essuyé deux coups de pistolet. En décembre 1840, un jeune homme de dix-sept ans, qui voulait attenter à ses jours, fut trouvé blotti sous un sofa dans le cabinet de toilette de la reine; enfin, le 27 juin 1850, accompagnée de trois de ses enfants, elle avait été frappée à la tête avec un bâton. Tous ces individus furent condamnés, non comme récidives, mais comme fous, et enfermés à Bedlam. Au mois de mars 1876, la reine Victoria eut la singulière idée de faire demander au Parlement par le ministre Disraeli-Derby de lui voter un nouveau titre, celui d'impératrice. Cette demande excita un vif mécontentement dans la partie éclairée de la nation, et de nombreux meetings se réunirent pour protester contre un titre symbole de despotisme. Néanmoins, la majorité de la Chambre des communes consentit à voter le bill le 20 mars, et la Chambre des lords en fit autant le 7 avril. Pendant ce temps, la reine Victoria faisait un voyage en Allemagne, se rendait à Baden-Baden, à Cobourg, y recevait la visite de l'impératrice d'Allemagne et de la princesse Victoria, puis retournait à Londres pour y recevoir le prince de Galles, revenant le 5 mai de son voyage de l'Inde.

De son mariage avec le prince Albert, la reine Victoria a eu neuf enfants : Victoria-Adélaïde-Mary-Louisa, née en 1840 et qui a épousé le prince royal de Prusse, Frédéric-Guillaume (1858); Albert-Edward, prince de Galles, l'héritier présomptif de la couronne, né en 1841 et qui a épousé la princesse Alexandra de Danemark; Alice-Maud-Mary, née en 1843; Alfred-Ernest-Albert, né en 1844; Helena-Augusta-Victoria, née en 1846; Louisa-Carolina-Alberta, née en 1848; Arthur-William-Patrick-Albert, né en 1850; Léopold-Georges-Duncan-Albert, né en 1853; Beatrice-Mary-Victoria-Feodore, née en 1857. La

reine a publié, sous le titre de : *Méditations sur la mort et l'éternité* (1863), des fragments trouvés dans les papiers du prince Albert et qu'on lui a attribués, mais qui ne sont en réalité que des passages copiés dans les *Heures de dévotion* du pasteur suisse Zschokke. Elle a fait paraître, en outre : *Feuilles du journal de notre vie dans les montagnes d'Écosse* (1869).

VICTORIA (Vincent), peintre espagnol, né à Valence en 1658, mort en 1712. Il commença dans sa ville natale ses études artistiques, qu'il alla continuer à Rome sous la direction de Charles Maratte. Sa réputation ne tarda pas à rivaliser avec celle de ce dernier, auquel on a souvent attribué les toiles de son élève. Nommé peintre de la cour du grand-duc de Toscane, Côme III, il résida quelques années à Florence, puis revint dans son pays, où, grâce au revenu d'un riche canonicat, qu'il avait obtenu à Xativa, près de Valence, il put, tout en continuant à cultiver la peinture, satisfaire ses goûts de collectionneur et d'archéologue. Il retourna plus tard à Rome et y reçut, à cette occasion, le titre d'antiquaire du pape. C'est dans les églises de cette ville que ses toiles se voient en plus grand nombre; on en trouve aussi en Espagne, à Valence, à Morella et à Forlani; enfin, le portrait de l'artiste, peint par lui-même, à la demande de Côme III, fait partie du cabinet des peintres célèbres dans la grande galerie de Florence. Cet artiste possédait aussi un talent remarquable comme graveur, et, parmi les planches qu'on lui doit, on cite la *Vierge de Foligno*, d'après Raphaël, et la *Cène* et la *Résurrection*, d'après Cirro Ferri. Il s'était occupé avec succès de travaux littéraires et avait recueilli les matériaux d'une histoire de la peinture, qu'il n'eut pas le temps de publier; mais on a de lui sous ce titre : *Osservazioni sopra il libro della Felsina pittorice* (1679), une défense de Raphaël et de l'école vénitienne, dont Malvasia, dans sa *Felsina pittorice*, avait trop souvent rabaisé le mérite au profit des Carrache et de l'école bolonaise.

VICTORIA (Victoria VALOUS, dite), actrice française, femme de l'acteur Lafontaine. V. LAFONTAINE.

VICTORIALE s. f. (vi-kto-ri-a-le). Bot. Nom vulgaire du gladiol commun. On dit aussi **VICTORIALE RONDE**. || *Victoriale longue*, Nom vulgaire d'une espèce d'ail.

VICTORIAT s. m. (vi-kto-ri-a) — lat. *victoriat*, sous-entendu *nummus*, monnaie portant l'image de la Victoire). Numism. Nom donné par les Romains à ceux de leurs deniers dont la revers portait pour type un char conduit par une Victoire : *Les victoriats ne sont que des bigats ou des quadrigats dont le char est conduit par une Victoire; cette monnaie fut d'abord fabriquée en Illyrie; elle n'avait pas cours à Rome, où elle n'était reçue que comme marchandise*. (Léobry.)

— Encycl. La plupart des *victoriats* furent des deniers d'argent. Il résulte des renseignements laissés par Pliny l'Ancien que les premiers victoriats frappés à Rome le furent par suite de la loi Clodia et qu'avant cette époque il en existait déjà, mais venant d'Illyrie par voie d'échange. On a cherché quel pouvait être le Clodius à qui se rapportait cette loi dont parle Pliny. Suivant la supposition la plus probable, c'est celui qui eut les honneurs du triomphe pour ses victoires en Istrie et qui rapporta de ce pays à Rome une somme d'argent. Si cette hypothèse est juste, la première fabrication des *victoriats* romains remonte à l'année 177 avant notre ère; elle est, par conséquent, postérieure de quatre-vingt-douze ans à la première fabrication des monnaies d'argent, qui date de l'année 269 avant notre ère.

Outre le denier *victoriat*, il y eut à Rome une autre monnaie d'argent portant sur le revers une Victoire et qui a reçu aussi le nom de *victoriat*. Elle était marquée, sur la face, d'un Jupiter barbu. Sa valeur était moindre que celle du denier; elle valait environ 8 as.

VICTORIEUSEMENT adv. (vi-kto-ri-eu-ze-man — rad. *victorieux*). D'une manière victorieuse, décisive, sans réplique : *On l'a réfuté victorieusement. Il est sorti victorieusement de cette méchante affaire*. (Acad.)

VICTORIEUX, **EUSE** adj. (vi-kto-ri-eu, eu-ze — rad. *victoire*). Qui a remporté la victoire : *Empereur, général victorieux. Tropes victorieux. Sortir victorieux d'un combat. Un conquérant ruine presque autant les nations victorieuses que les nations vaincues*. (Fén.) *Un général victorieux n'a point fait de fautes aux yeux du public*. (Volt.)

— Qui a le dessus, qui l'emporte, qui domine : *Dans les grandes balances qui appellent les destinées du monde, un principe vaincu pèse moins qu'un fait victorieux*. (E. de G.) || Dérivé, sans réplique : *Argument victorieux. Preuve victorieuse*. || Triomphant, qui exprime l'orgueil du succès obtenu : *Avoir un air victorieux*.

— Mythol. rom. Surnom de Jupiter, d'Hercule et de Vénus.

— Substantif. Personne qui a remporté une victoire : *Les victorieux ne sont pas toujours invincibles*. (Mme de Motteville.)

Les succès les plus beaux et les plus glorieux. Ne sont pas sans chagrins pour les victorieux.

— s. m. Hortic. Variété d'œillet.

— s. f. Hortic. Variété d'anémone.

VICTORIN s. m. (vi-kto-rain). Hist. relig. Chanoine régulier ou religieux bénédictin d'un ordre dont la principale maison fut l'abbaye de Saint-Victor de Paris.

— Métrol. Monnaie frappée en Italie par Frédéric II, pendant le siège de Ferrare.

— Encycl. Hist. relig. V. VICTOR (abbaye de SAINT-).

VICTORIN (Marcus Aurelius Piauvonius Victorinus), l'un des trente tyrans qui prirent la pourpre sous Gallien, tué à Cologne en 268. Fils de la célèbre Victorine, il fut associé vers 264 à l'empire par Posthume, après la mort duquel il resta maître des Gaules. Il étendit même son autorité en Espagne et dans la Grande-Bretagne et repoussa toutes les attaques de Gallien. Trebellius Pollio (*Hist. des trente tyrans*) donne de lui une haute idée; il dit qu'il ressemblait à Trajan pour le courage, à M. Antonin pour la clémence, à Nerva pour la gravité, à Vespasien pour l'économie, etc.; mais son amour excessif pour les femmes causa sa perte. Un époux outragé excita contre lui à Cologne une sédition, où il perdit la vie. Les légions de Cologne proclamèrent alors empereur son fils Lucius Aurelius Piauvonius Victorinus, qui avait été déclaré auguste du vivant de son père; mais il ne survécut guère à ce dernier, car il fut massacré quelques jours plus tard dans une nouvelle sédition.

VICTORIN ou **VICTORIUS D'AQUITAINE**, astronome qui vivait au ve siècle. Vers 465, le pape Hilaire recourut à lui pour rétablir l'ordre dans le calendrier et fixer l'époque de la Pâque. Victorin, combinant le cycle lunaire de Méton, qui est de 19 ans, et le cycle solaire de 28, forma la période de 532 ans (19 x 28) au bout de laquelle, suivant ses calculs, la lune pasciale devait revenir au même mois et au même jour de la semaine. Dénys le Petit, abbé romain, fit quelques changements à la proposition de Victorin et donna son nom à la nouvelle période, qui fut appelée période dionysienne.

VICTORIN DE FELTRE, célèbre pédagogue italien. V. VITTORINO DA FELTRE.

VICTORINE s. f. (vi-kto-ri-ne — nom de femme). Entom. Genre d'insectes lépidoptères diurnes, de la tribu des nymphalites, dont l'espèce type habite la Guyane.

VICTORINE (Aurelia Victorina Pia Felix Augusta), sœur de Posthume, tyrane des Gaules, morte en 268. Douée d'un courage que la nature accorde rarement à son sexe, elle se mit à la tête d'une armée pour combattre Gallien et mérita par son intrépidité le surnom de *M. des soldats*. Elle se fit proclamer auguste et engagea Posthume à s'associer Victorin, son fils. Après la mort de ce dernier, elle fit donner la pourpre à son petit-fils, qui fut presque immédiatement massacré. Victorine disposa alors de l'empire des Gaules en faveur de Marius, puis de Tetricus, et mourut quelques mois après, laissant une renommée égale à celle de Zénobie, à laquelle l'histoire l'a comparée.

VICTORINUS, dit *Petauionensis* ou *Pictaviensis*, martyr et écrivain ecclésiastique latin, mort vers 303. Il était évêque de Petauion, en Styrie, et c'est de là que lui vint son surnom, qui a fait croire longtemps qu'il avait appartenu à l'église de Poitiers. Ce fut pendant la persécution de Dioclétien qu'il souffrit le martyre. Il avait écrit un grand nombre d'ouvrages, mais aucun d'eux ne nous est parvenu, et les fragments de commentaires sur l'Apocalypse et l'Ancien Testament insérés sous le nom de Victorinus dans la *Bibliotheca Patrum maxima* et dans l'*Historia litteraria* de Cave sont apocryphes, selon toute vraisemblance. On a souvent confondu ce Victorinus avec son homonyme, dont l'article suit.

VICTORINUS (Fabius Marius), dit *Afer*, orateur et grammairien du ive siècle, né en Afrique, mort vers 370. Il professa longtemps à Rome avec un grand éclat et se convertit au christianisme vers la fin de sa vie. Lorsque Julien interdit aux chrétiens l'enseignement public des lettres, Victorinus ferma son école plutôt que de renier la religion qu'il avait adoptée. On possède de lui, entre autres écrits : *Ars grammatica de orthographia et ratione metrorum* (Tubingue, 1537, in-8°); *Expositio in Ciceronis rhetoricam sive de inventionis libri duo* (Milan, 1474, in-fol., souvent réédité), commentaire bien autrement difficile à comprendre que le texte de l'ouvrage de Cicéron; *De Trinitate contra Arium libri IV*, imprimé dans l'*Antidotum contra hereses* (Bâle, 1528, in-fol.); *Ad Justinum Manichæum contra duo principia manichæorum, etc.*, inséré dans les *Opera dogmatica vetera* de Simont (1639, in-8°); *De generatione verbi divini*, contre l'arien Candide, imprimé dans les *Conceptiones* de J. Ziegler (Bâle, 1528, in-fol.); des *Hymnes*; un *Poème* sur les Macchabées, etc.

VICTORINUS, nom de plusieurs médecins italiens. V. VERRORI.

VICTRICIUS (saint), évêque de Rouen et patron des marins, né en Gaule vers 330,

mort en 410. Engagé comme soldat dans les armées romaines, il embrassa le christianisme et fut condamné à la décapitation; mais la légende rapporte que le bourreau fut soudainement frappé de cécité au moment où il levait le glaive. Rendu à la liberté, Victorinus alla prêcher chez les Nerviens et fut nommé évêque de Rouen. Vers 394, il passa en Angleterre pour combattre les hérétiques, et, à partir de ce moment, les documents font absolument défaut sur l'existence de ce prélat.

VICTRIX CAUSA DIIS PLACUIT, SED VICTA CATONI (*Les dieux furent pour le vainqueur, mais Caton pour le vaincu*). Lucain, dans le cinquième chant de son poème de la *Pharsale*, où il raconte la lutte entre César et Pompée, pose une question à laquelle il ne fait qu'une réponse voilée : « Lequel a eu raison de prendre les armes? Les dieux ont été pour César, mais Caton fut pour Pompée. »

Caton, après la bataille de Pharsale, réunit les débris de l'armée républicaine, et, quand il apprit la déroute de Thapsus, où succombèrent les derniers adversaires de César, il se perça de son épée dans Utique, pour ne pas survivre à la liberté. Ce vers de Lucain sert à caractériser noblement celui qui presque seul continue à servir une cause juste, même lorsqu'elle a succombé. On en fait aussi des applications plaisantes dans un ordre d'idées moins élevé. C'est ainsi que, dans ses *Plaideurs*, Racine fait dire à Petit-Jean :

Devant le grand Dandin l'innocence est hardie;
Oui, devant ce Caton de basse Normandie,
Ce soleil d'équité, qui n'est jamais terni,
Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni.

« Louis XIV, qui avait triomphé de l'Europe, ne triompha pas de Barbisier. Lucain aurait peut-être dit de lui ce qu'il a dit de Caton : *Victrix causa diis...*, mais je ne suis pas si fier. »

(Revue de Paris.)

« Phellion escorta courageusement son chef jusqu'à la rue Duphot et revint après avoir rendu les honneurs funèbres au talent administratif méconnu de M. Rabourdin.

« Bixiou (le voyant rentrer). *Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni*.

« Phellion. Oui, monsieur.

« Terret. Qu'est-ce que cela veut dire?

« Fleury. Cela veut dire : La parti prêtre se réjouit, et M. Rabourdin a l'estime des gens d'honneur. »

BALZAC.

VICTUAILE s. f. (vi-ktu-a-ile; || mll. — lat. *victualia*; de *victus*, vivres). Provisions de bouche; s'emploie surtout au pluriel : *Allez Dieu, que de vins, que de victuailles!* (E. Sue.) *Je vais faire une terrible brèche aux victuailles de monseigneur*. (G. Sand.)

D'aussi loin que le rat voit cette hultre qui bâille,
Qu'aperçois-je? dit-il, c'est quelque victuaille.

LA FONTAINE.

— Anc. mar. *Bref de victuailles*, Congé qu'on délivrait à certains marins, et qui leur donnait le droit exclusif de se pourvoir de vivres en Bretagne : *Pour retourner aux congés, les seconds s'appelaient brefs de victuailles; ceux qui en étaient porteurs avaient seuls le droit d'acheter des vivres en Bretagne*. (De Valincourt.)

VICTUAILLEUR s. m. (vi-ktu-a-illeur; || mll. — rad. *victuaille*). Pourvoyeur de vivres. || Vieux mot.

VICUENS s. m. (vi-ku-ainss). Forme ancienne du mot vicomte.

VICUS, nom latin de Vic.

VICUS AQUENSIS, nom latin de BAGNÈRES-DE-BIGORRE.

VICUS AUGUSTI, ville de l'Afrique ancienne, dans la Byzacène. C'est aujourd'hui KAIROUAN.

VICUS AUSONENSIS, un des noms latins de VIC-D'OSONA.

VICUS JULII, ville de la Gaule romaine, dans la Lyonnaise III^e. actuellement AIRB-SUR-L'ADOUR.

VICUS JULIUS, nom ancien de la ville de GERMERSHEIM.

VICUS SPACORUM, ville de l'Espagne ancienne, dans la Tarraconaise. C'est aujourd'hui VIGO.

VICUS VERAGRORUM, nom latin de MARTIGNY.

VIÇWAMITRA, roi et poète indien. V. VISWAMITRA.

VIDA (Marco-Girolamo), célèbre poète latin moderne, né à Crémone en 1490, mort en 1566. Il fit de brillantes études à Padoue, Bologne et Mantoue, prit les ordres chez les chanoines réguliers de cette dernière ville, puis devint chanoine de Saint-Jean-de-La-tran. Pour le récompenser du plaisir qu'il avait ressenti à la lecture de son poème sur les échecs, Léon X le promut au prieuré de Saint-Silvestre, à Frascati, et Clément VI lui conféra l'évêché d'Albe, dans le Mont-ferrat. On a de lui divers ouvrages en prose et des poésies où l'on admire, non-seulement des beautés de premier ordre, mais encore

l'habileté extraordinaire avec laquelle il a su traiter les sujets les plus arides et les plus rebelles aux formes de la poésie. Ses principaux ouvrages sont : *Scacchia ludus*, poème sur le jeu d'échecs (Rome, 1527), traduit en français par Desmasures (1556), puis par Levée (1809) ; *Bombycum libri II* (Lyon et Bâle, 1537), traduit en français par Levée (1809) ; ce poème sur les vers à soie est un des plus corrects et des plus châtiés de l'auteur ; *Poeticorum libri III* (Rome, 1527), traduit en français par Le Batteux, qui place cet *Art poétique* à côté de ceux d'Horace et de Boileau ; la *Christiade* (v. ce mot), poème en six chants (Crémone, 1535) ; *Hymni de rebus divinis*, au nombre de trente-sept ; *Carminum liber*, recueil d'épigrammes. Parmi ses ouvrages en prose, nous citerons : *Constitutiones synodales* (Crémone, 1550) ; *Discorsi contra gli abitanti di Pavia* (Crémone, 1550) ; *Dialogus de reipublice dignitate* (Crémone, 1556). Les poésies de Vida, souvent rééditées et traduites en plusieurs langues, ont été réunies d'abord en deux tomes in-8° à Crémone (1550). L'édition la plus correcte est intitulée *Poemata omnia cum dialogis* (Padoue, 1731, 2 vol. in-4°).

VIDAGE s. m. (vi-da-je — rad. *vider*). Action de vider.

Techn. Exhaussement formé de chaque côté d'un canal par la terre qu'on a rejetée en le creusant.

VIDAL (Pierre), troubadour languedocien du xiii^e siècle, mort au commencement du xiii^e siècle. Il fut un des poètes les plus célèbres de son temps. Après une jeunesse livrée tout entière à l'amour, à la poésie et aux aventures romanesques, il mourut fou. Il était fils d'un pelletier de Toulouse et manifesta dès l'enfance les qualités brillantes qui devaient l'élever au-dessus de sa condition. A une imagination vive il joignait le don de la poésie et une belle voix. Doué de ces qualités, il se jeta aussitôt dans une carrière où les esprits distingués et aventureux de cette époque trouvaient à la fois la fortune, la gloire, la bonne chère et les plaisirs de toutes sortes ; il se fit troubadour ; de plus, il était fort galant. Hardiment, il offrit ses vœux aux plus hautes et aux plus nobles dames, et, s'il faut l'en croire, peu restèrent insensibles. Heureux du moins s'il eût su se taire. « Qui ne sait être discret ne sait aimer », dit le code d'amour. Vidal ne tint nul compte de cet excellent précepte ; il se vantait partout de ses bonnes fortunes, si bien qu'une fois il reçut une bonne leçon. Un chevalier de Saint-Gilles, dont la femme, assurait-il, ne lui avait rien refusé, se vengea en lui faisant percer la langue. Un autre chevalier, Hugues de Baux, eut pitié de l'indiscret amant, le recueillit près de lui, le fit guérir et l'attacha à sa personne. Son humeur enjouée lui revint bientôt, mais en même temps aussi ses ardeurs passionnées pour toutes les femmes qu'il rencontrait sur son chemin. Il tomba amoureux de la vicomtesse de Roque-Martine, femme de Barral, vicomte de Marseille. Celui-ci, loin d'être jaloux, protégea et aima le poète. La vicomtesse lui permit de la chanter sous le nom de Viorna et voulut bien être, comme on disait alors, la dame de ses pensées, l'inspiratrice de ses vers. Vidal crut qu'il pouvait se permettre davantage. Un jour que la noble dame dormait seule dans sa chambre, il s'y glisse doucement, se penche vers elle et lui donne un baiser sur les lèvres. Elle se réveille en riant, persuadée que c'est son mari ; mais, à la vue du téméraire, elle jette les hauts cris et fait appeler Barral. Celui-ci tout d'abord ne fit que rire de l'aventure et gronda sa femme d'avoir fait tant de bruit pour rien ; mais la dame offensée resta inflexible et Vidal dut quitter le château. Il s'embarqua, resta quelque temps à Gênes, où il composa des chansons qui peignaient ses regrets, puis, pour se distraire, s'embarqua et suivit en Palestine le roi Richard, suivant Sainte-Palaye, le comte de Montferrat, suivant quelques biographes. Dans ce voyage, les folies des croisades, les fantômes de la chevalerie, le souvenir de ses amours perdues, et par-dessus tout, sans doute, le soleil de l'Orient lui enlevèrent le peu de tête qu'il avait. Il ne respira plus que la guerre ; il se crut un héros invincible. Dans ses chansons de cette époque, il parle comme un matamore de comédie. « Mes ennemis tremblent à mon nom comme la caillie devant l'épervier, tant ils me savent valeureux et redoutable. J'ai tout ce qui fait la chevalerie ; je sais toutes les pratiques de l'amour... Quand j'ai endossé mon blanc haubert et que j'ai ceint mon épée, la terre tremble sous mes pas. Quand je suis en armes, monté sur moi cheval, je brise et mets en pièces tout ce qui se rencontre. J'ai moi seul fait prisonniers cent chevaliers, j'en ai désarmé cent autres. »

Le dernier coup pour sa pauvre tête fut le mariage que de mauvais plaisants trouvèrent le temps de lui faire contracter à Chypre. Il épousa une Grecque, dans la persuasion qu'elle était nièce de l'empereur d'Orient et qu'elle lui transférât des droits à l'empire. On le vit, dès lors, prendre le titre d'empereur et donner celui d'impératrice à sa femme. Revêtu des ornements impériaux, il faisait porter un trône devant lui. Il était sans doute riche, car on le voit équiper à ses frais un vaisseau sur lequel il voulait marcher à la

AV.

conquête de son empire. L'empereur Pierre Vidal, cela lui paraissait sonner merveilleusement à l'oreille, et il composa à l'avance ses armoiries : un trident d'or sur champ de gueules. Les désastres de la croisade firent s'écrouler ce fantastique empire. Le troubadour quitta la Palestine et y oublia même son impératrice ; du moins, il faut le croire, car il n'en fut plus question, et il revint auprès de la vicomtesse de Roque-Martine, de laquelle il obtint enfin le pardon. Une de ses poésies célèbre cet événement remarquable. Mais trop téméraire encore, sans doute, et toujours repoussé, Vidal à la fin se dégoûta de son rôle d'amant platonique et alla porter ses soupirs aux pieds d'une autre dame. Elle était de Carcassonne, s'appelait Etienne de Penaultier et portait, on ne sait pourquoi, le surnom de Loba, la louve. Conformément aux pratiques amoureuses du temps, Vidal a beaucoup joué sur le surnom bizarre de sa dame ; il prend le nom de loup, met un loup dans ses armes et pousse l'extravagance jusqu'à vouloir, comme preuve de son amour, courir les champs et les bois affublé d'une peau de loup. C'était un jeu périlleux ; bergers et chiens lui couraient sus à coups de dents et à coups de bâton. Traqué de toutes parts, à moitié assommé, il rentra de sa course folle dans le plus piteux état chez la dame de Penaultier, qui le soigna tout en se moquant de lui et le guérit de ses morsures, mais non de sa folie.

Un autre trait témoigne encore de son dérangement d'esprit. Il avait aimé Raymond VII, comte de Toulouse, son seigneur, et lui était resté attaché par les liens d'une reconnaissance toute particulière. Lorsque, à son retour de terre sainte, il apprit sa mort violente, il montra une affliction insensée, se vêtit de noir, fit couper la queue et les oreilles à ses chevaux, se rasa la tête, laissa croître sa barbe et ses ongles et voulut que tous ses domestiques en fissent autant. Le malheureux était en ce desordre d'habits et d'intelligence, il semblait même avoir l'esprit troublé à jamais, lorsque vint en Provence Alphonse d'Aragon. Ce roi parvint à dissiper son chagrin ; il l'emmena avec lui, le fit à sa cour et le rendit sage même, et à ce point qu'il composa un petit poème sur les *Dangers de l'indiscrétion*, que personne mieux que lui n'était en état de bien connaître. Ginguéné a donné dans l'*Histoire littéraire de la France* une analyse de ce poème. « On ne croira pas, dit-il, qu'un fou tel que l'était Pierre Vidal pût donner des leçons de sagesse. On en trouve pourtant de fort bonnes dans cette pièce, la plus longue de toutes les siennes. » On ne sait s'il mourut à la cour du roi d'Aragon ou s'il vint finir ses jours en Provence.

Pierre Vidal, malgré sa folie, fut un maître dans l'art de la poésie recherchée et difficile ; il a une science du rythme singulière pour son époque et se crée, pour la rime et la facture, des difficultés inouïes dont il se joue avec aisance. Le recueil de ses manuscrits contient environ soixante pièces. Ce sont des chansons amoureuses, un tenson avec Blacas, trois pièces sur les croisades et le petit poème historique dont nous avons parlé, Ginguéné, dans l'*Histoire littéraire de la France* (t. XV), Raynouard, Sainte-Palaye, Nostradamus et Rochegude ont consacré à P. Vidal d'excellents articles. Frédéric Soulié, dans un de ses meilleurs ouvrages, le *Vicomte de Béziers*, a ressuscité cette folle et sympathique figure du troubadour.

VIDAL (Raymond), troubadour provençal du xiv^e ou du xiii^e siècle. L'époque à laquelle il vivait est incertaine. Mililot en fait le fils du fameux Pierre Vidal, tandis que l'abbé Rive émet la supposition qu'il fut son père, peut-être même son aïeul. Cependant, d'après une de ses nouvelles, il vécut à la cour d'Alphonse X, roi de Castille (1252-1284). Raymond Vidal est, d'après Barbero, l'auteur d'une grammaire, dont Raynouard a inséré le prologue dans son *Choix de poésies des troubadours*, ainsi que de deux nouvelles ou contes, dont le style est agréable. L'une a pour titre la *Patience en amour*, l'autre le *Jaloux châtie*. Elles ont été publiées toutes les deux par Millot.

VIDAL (Arnaud), poète français du xiv^e siècle. Il est le premier qui ait remporté (1324) la violette d'or au collège de la Gaie science, fondé un an auparavant à Toulouse. Ce prix lui fut décerné pour un poème consacré à l'éloge de la sainte Vierge et qui est, encore aujourd'hui, conservé dans les registres de l'Académie de Toulouse. La même année, un nouveau poème en l'honneur de la Vierge valut à Vidal le diplôme de docteur en gaie science.

VIDAL, jurisconsulte français de la première moitié du xiv^e siècle. On ne sait rien sur sa vie, sinon que, de 1499 à 1517, il fut avocat à la senéchaussée de Nîmes, sa ville natale. On a de lui un *Tractatus usignus et præclarus de collationibus*, longuement regardé comme l'un des meilleurs ouvrages existant sur la matière. Il a été inséré successivement dans un recueil de *Traités sur les successions* (Cologne, 1569, in-fol.) et dans la collection intitulée : *Tractatus universi juris* (Venise, 1588, 18 vol. in-fol.).

VIDAL (Jacques), peintre espagnol, né à Valnaseda en 1583, mort en 1615. Bien qu'il

eût embrassé la carrière ecclésiastique, il ne s'en adonna pas moins avec ardeur à l'étude de la peinture, passa plusieurs années à Rome et revint s'établir à Séville, où il avait été pourvu d'un canonicat. Parmi ses toiles les plus remarquables, on cite un *Christ* et une *Vierge*, qui furent placés l'un et l'autre dans la cathédrale de Séville par ordre particulier du chapitre. Cet artiste a été surnommé le *Vieux*, non à cause de son âge, puisqu'il mourut dans sa trente-deuxième année, mais pour le distinguer de son neveu, qui fut également peintre.

VIDAL DE LIENDO (Jacques), dit le *Jeune*, peintre espagnol, neveu du précédent, né en 1602, mort en 1648. Comme son oncle, il embrassa l'état ecclésiastique et alla étudier la peinture à Rome. Lorsqu'il revint en Espagne, il jouissait d'une réputation à laquelle mirent le comble les toiles qu'il exécuta dans la sacristie de la cathédrale de Valence et qui représentent le *Christ*, la *Vierge*, *Saint Jean l'Évangéliste*, la *Madeline*, *Sainte Catherine*, *Sainte Inès*, *Saint Jean-Baptiste*, *Saint Pierre apôtre* et l'*Archange saint Michel victorieux du démon*. Ce dernier tableau est une copie très-bien réussie de celui de Raphaël, qui est actuellement au musée du Louvre.

VIDAL (Denis), peintre espagnol, né à Valence en 1670, mort dans les premières années du xviii^e siècle. Après avoir étudié à Madrid, sous la direction de Palomino, il revint dans sa ville natale, où il exécuta plusieurs travaux avec un succès qui le fit charger, en 1697, de décorer à la fresque les voûtes de l'église Saint-Nicolas. Il représenta des épisodes de la vie de saint Nicolas de Barri et de saint Pierre martyr. Il orna ensuite de ses peintures plusieurs autres églises de Valence, de Têruel, de Vivel et de Companan, et mourut à la fleur de l'âge, laissant inachevés les importants travaux qu'il venait d'entreprendre dans la chapelle Notre-Dame, à Tortose.

VIDAL (Barthélemi), médecin français, né aux Murgues en 1741, mort à Marseille en 1805. Il fit ses études à la Faculté de Montpellier et revint exercer dans sa ville natale, puis alla se fixer à Marseille, où il acquit la réputation d'un habile praticien, d'un excellent observateur et surtout d'un ami du pauvre. On lui doit, entre autres écrits : *Dissertation sur la lèpre des Martiques* ; *Essai sur le gaz animal* (Marseille, 1809, in-8°).

VIDAL (Géraud), graveur français, né à Toulouse en 1742, mort en 1804. Élève de Simonin et de Baour, il a laissé de bonnes estampes, d'après Fragonard, Monet et autres maîtres. Son chef-d'œuvre est la gravure d'*Helène et Paris*, tableau de David.

VIDAL, astronome français, directeur de l'observatoire de Toulouse, né à Mirepoix (Ariège), mort en 1811. Il doit principalement sa réputation à la rédaction d'un catalogue de 888 étoiles australes, inconnues avant lui, et comprises entre la cinquantième et la huitième grandeur. On lui doit aussi un grand nombre d'observations importantes sur Mercure, exécutées à Bon-Repos, où il avait fait construire un observatoire. Lalande avait donné à Vidal le surnom de *Trismégiste*.

VIDAL (Jérôme-Léon), administrateur et littérateur français, né à Marseille en 1797. Il vint de bonne heure à Paris, où il donna des articles à diverses feuilles littéraires, fonda un petit journal intitulé le *Diogène*, puis entra, en 1828, à la rédaction de l'ancien *Figaro*, où il publia notamment, sous le titre de *Esquisses de la Chambre des députés*, une série d'articles qui furent très-remarqués. Après la révolution de juillet 1830, M. Vidal collabora au *Constitutionnel* et au *Temps*. Attache vers cette époque au bureau de la rédaction politique et de la direction des journaux au ministère de l'intérieur, il devint, en 1840, chef de bureau et remplit ces fonctions jusqu'à la révolution de 1848. Il rédigea alors le *Bulletin de Paris*, correspondance écrite dans un sens réactionnaire, destinée aux journaux de province et de l'étranger, et, lors de la formation du comité de la rue de Poitiers, il devint secrétaire de cette réunion, composée de députés monarchistes. Rallié, en 1851, à l'auteur du coup d'État, M. Vidal se fit réintégrer comme chef de bureau au ministère de l'intérieur, puis devint inspecteur général des prisons. Parmi ses ouvrages, nous citerons : *Essai sur les bibliothèques administratives* (1843, in-8°) ; *Note aux conseils généraux sur la révision de la constitution* (1850, in-8°) ; *Note sur l'emprisonnement cellulaire* (1853, in-8°) ; *Mémoire sur la nouvelle législation pénale et pénitentiaire de l'Angleterre* (1856, in-8°) ; *Notice sur les prisons et le nouveau régime pénitentiaire dans le royaume de Sardaigne* (1857, in-8°) ; *Tableau des prisons militaires, pénitenciers militaires, ateliers de travaux, etc., en France, en Piémont, en Prusse, en Angleterre* (1858, in-8°) ; *L'Espagne en 1860* (1860, in-12) ; *Observations sur un projet de loi pénitentiaire* (1863, in-8°) ; *Conseils pour la formation des bibliothèques spéciales, administratives, commerciales* (1864, in-8°) ; *Aperçu de la législation anglaise sur la servitude pénale* (1865, in-8°) ; *Pisciculture marine* (1866, in-8°) ; *Considérations sur la nécessité d'une loi organique sur les prisons*

(1870, in-8°) ; *Mémoire sur les peines accessoires* (1870, in-8°), etc. Citons encore de lui : la *Vie du général Foy* ; *François Perrin* ; un abrégé de l'*Histoire du Languedoc*, etc. Enfin, sous le pseudonyme de *Céran*, il a fait quelques vaudevilles.

VIDAL (François), économiste et homme politique français, né à Coutras en 1814, mort en 1872. De bonne heure, il s'adonna à l'étude des questions politiques et sociales, lut les ouvrages de Saint-Simon et de Fourier, adopta en partie les doctrines phalanstériennes et, en 1835, il publia son premier ouvrage sur les *Caisnes d'épargne*. En 1841, M. Vidal obtint, dans les bureaux de la préfecture de la Seine, un emploi qu'il conserva peu de temps. Il devint ensuite rédacteur de la *Démocratie pacifique*, de la *Revue indépendante*, de la *Presse*. Partisan de l'intervention de l'État dans les rapports du travail et du capital, il défendit ses idées avec un talent digne d'une meilleure cause. Après la révolution de 1848, M. Louis Blanc le fit attacher, en qualité de secrétaire, à la commission d'organisation du travail qui siégea au palais du Luxembourg. Au commencement de 1849, il publia, en collaboration avec Toussenel, le *Travail affranchi*, journal hebdomadaire qui eut une courte existence. Lors des élections partielles du 10 mars 1850, M. Vidal, à qui ses travaux de publiciste et ses idées républicaines avaient acquis une grande popularité, fut porté candidat à l'Assemblée législative, à la fois à Paris et dans le Bas-Rhin. Élu dans ces deux départements, il opta pour la Seine, alla siéger à la Montagne et fit une constante opposition à la politique de la majorité et à celle de Louis Bonaparte. Le coup d'État du 2 décembre 1851 vint briser sa carrière politique. Il dut quitter Paris et, depuis lors, il a vécu dans la retraite. Nous avons de lui : les *Caisnes d'épargne* ; les *Caisnes d'épargne transformées en institution de crédit* ; *Création d'ateliers de travail* (1835, in-8°) ; *De la répartition des richesses ou De la justice distributive en économie sociale* (1846, in-8°), son ouvrage capital, dans lequel il fait, dans un style simple et clair, un examen critique des théories des économistes et des socialistes ; *Vivre en travaillant ! Projets, vues et moyens de réformes sociales* (1848, in-12) ; *Organisation du crédit personnel et réel, mobilier et immobilier* (1851, in-8°) ; *Théologie de la religion naturelle* (1859, in-12) ; *Quels sont les héritiers légitimes des réformateurs* (1874, in-8°), etc.

VIDAL (Vincent), peintre français, né à Carcassonne en 1812. Élève de Paul Delaroche, cet artiste s'est surtout fait connaître par des dessins au pastel, d'une grâce un peu maniérée, mais généralement d'un joli effet ; c'est un des maîtres du genre. Il débuta, au Salon de 1843, par son propre portrait, puis exposa en 1844 diverses figures d'étude : *Frasquita*, *Néedjmi*, *Noëmi*, le *Petit Tony*, compositions fantaisistes qui lui valurent une 3^e médaille. On vit ensuite de lui : l'*Oracle des champs*, la *Petite curieuse*, l'*Amour de soi-même*, *Fatenizta* (1845) ; la *Saison des roses*, *Satisfaction*, l'*Écouteuse* (1846) ; la *Saison des fruits*, une *Fille d'Eve*, *Pêche mignon* (1857) ; *Angé décha*, une *Arme de repentir*, *Polymnie* (1849), toutes compositions agréables, d'une touche spirituelle, qui furent récompensées cette dernière année par une 2^e médaille. L'artiste poursuivait ses succès en exposant : *Fleurs et bijoux* (1852) ; un *Portrait de l'impératrice*, des *Fantaisies* (1853) ; les *Amours des anges*, composition en deux épisodes, la *Chute* et le *Récit* ; divers portraits très-soignés (1855) ; un *Braconnier breton*, la *Pluie en Bretagne*, *Paysans de Plouescat rentrant au logis*, la *Muse de la paresse* (1857) ; *Angelus en Bretagne*, la *Muse de la candeur*, la *Prière* (1859) ; le *Fil rompu*, une *Bouquetière* (1861) ; la *Ferme en Bretagne*, peinture à l'huile ; les *Amours des anges*, pastel dont le sujet est tiré, comme ceux de 1855, du poème de Thomas Moore (1866) ; le *Troupier breton*, *Fougères et ajoncs* (1868) ; *Vues prises en Bretagne* (1869) ; l'*Automne en Bretagne* (1870) ; *Fleuve breton*, la *Bouillie*, dessins (1872) ; une *Baratteuse bretonne*, *Lisière d'une lande* (1874) ; le *Portrait du contre-amiral Jaurès*, les *Bords de l'étang de Quimerc'h*, peintures à l'huile ; une *Bretonne*, dessin (1875). Outre ces tableaux, M. Vidal a encore exposé un grand nombre de portraits à l'huile ou au pastel ; il a été décoré en 1852.

VIDAL (Eduardo-Augusto), poète et littérateur portugais, né à Lisbonne en 1841. Il a composé de remarquables poésies et fait paraître des feuilletons hebdomadaires dans le *Diário Popular*. M. Vidal a publié les ouvrages suivants : *Harmonies du matin* (Lisbonne, 1859), recueil de 51 morceaux lyriques, qui commença la réputation du poète ; les *Feuilles éparses* (Lisbonne, 1865), recueil de poésies lyriques et de poèmes dont les plus remarquables sont : *Fernando*, *Beppa*, le *Lis de la vallée*, *Magdalena*, *Champs de l'été* (Lisbonne, 1868). Parmi ses écrits en prose, nous citerons : *Lettres obscures* à Ernest Biester ; *Guelphes et gibelins*, exposé de ses idées sur la poésie et la critique littéraire ; *Études sur le théâtre* ; *Louis de Camoëns*, étude biographique, etc.

VIDAL DE CASSIS (Auguste), célèbre chi-

rurgien français, né au village de Cassis, près de Marseille, le 3 janvier 1803, mort à Paris le 15 avril 1856. Il commença en 1823 ses études médicales à l'école de Marseille, et, au bout d'un an, il fut nommé interne de l'Hôtel-Dieu de cette ville. Venu à Paris en 1826, il fut nommé interne des hôpitaux et reçu docteur en 1828. A cette époque, l'abre, son compatriote, fonda la *Gazette des hôpitaux* et lui demanda sa collaboration. En 1829, il fut nommé interne des hôpitaux et échoua à ce concours, aussi bien qu'à celui de 1830; mais en 1832 il devint agrégé, n'ayant encore que vingt-neuf ans. L'année suivante, il fut nommé chirurgien du bureau central. Envoyé à Aix par M. Thiers, pour donner des soins aux cholériques, il fut décoré à son retour et le conseil municipal lui offrit 2,000 ou 3,000 francs de livres, qu'il légua à sa mort à la ville qui les lui avait donnés. Etant chirurgien de l'hôpital de Lourcine, il se livra à plusieurs recherches originales. C'est ainsi que, ayant reconnu l'opiniâtreté du catarrhe utérin, il parvint à faire cesser l'écoulement qui en résulte en pratiquant dans l'utérus des injections de nitrate d'argent. Lorsque plus tard il fut nommé chirurgien de l'hôpital du Midi, où il resta jusqu'à sa mort, il continua ses recherches avec une ardeur infatigable. C'est là que, pour maintenir en contact les lèvres d'une plaie dont on veut obtenir la réunion immédiate, il imagina de petites pinces qu'il appela serres-fines, pour lesquelles l'Académie lui décerna un prix de 2,500 francs. Là aussi il imagina pour la cure radicale de la varicocèle un procédé qui, à lui tout seul, a peut-être donné plus de résultats heureux que tous les autres réunis. C'est là, enfin, qu'il se consacra à l'étude des maladies vénériennes. Après les avoir longtemps étudiées, il acquit la conviction que les idées professées par M. Ricord n'étaient pas exactes, et il résolut de suivre la marche opposée. S'appuyant sur l'inoculation, Ricord professait que, depuis le moment où le pus du chancre est déposé sur une membrane muqueuse au-dessous de l'épiderme, il y a une série non interrompue de phénomènes jusqu'à la réparation complète de l'ulcération. Il pensait encore que l'action du pus inoculé reste locale jusqu'au quatrième ou cinquième jour. D'après ce système, en détruisant le chancre par la cautérisation trois jours après son apparition, le sujet continué de vivre être à l'abri des accidents constitutionnels. Vidal combattit cette opinion, se rangea à l'avis de Hunter, pour lequel l'incubation était un fait incontestable, et soutint que le chancre n'apparaît jamais qu'après une incubation de quelques jours, c'est-à-dire au moment où la constitution est déjà infectée. Il fallut à Vidal une grande certitude pour résister à l'argumentation, à la dialectique puissante de Ricord. Ce dernier regardait comme une loi immuable la contagion des accidents constitutionnels de la syphilis. S'appuyant sur l'observation clinique, Vidal soutint au contraire la simple possibilité de ces accidents; il crut même avoir inoculé une plaque muqueuse; plusieurs faits semblables d'inoculation ne tardèrent pas à être publiés. Les tribunaux, forcés de prendre parti dans la question, admirent bientôt la contagion des plaques muqueuses de l'enfant à la nourrice. L'opinion se prononça décidément dans le même sens, mais Ricord ne se tenait pas pour battu; cependant, après les expériences du docteur Langlebert et de l'hôpital Saint-Louis, il se rendit, et aujourd'hui il admet très-bien ce qu'avait annoncé Vidal, la possibilité de la transmission de la syphilis par le produit de la sécrétion des plaques muqueuses. Vidal ne vécut pas assez longtemps pour assister au triomphe de cette idée et pour entendre invoquer son opinion par son adversaire, M. Ricord, qui, en avouant son erreur, regrettait généreusement que Vidal n'eût pas eu, de son vivant, la part de gloire qui devait lui revenir. Voici la liste complète des publications de l'éminent chirurgien : *Nouveau procédé pour extraire les calculs de la vessie (taille quadrilatérale)* [Paris, 1829, in-4°]; *Quæ sunt viabilitatis conditiones* (Paris, 1829, in-4°); *De morbis mazillaris inferioris, a quibus potest amputatio hujusce partis et de hac ablatione sive per accidentia, sive per artem peracta* (Paris, 1830, in-4°); *Du diagnostic différentiel des diverses espèces d'angines* (Paris, 1832, in-4°); *Essai historique sur Dupuytren* (Paris, 1835, in-8°); *Traité de pathologie externe et de médecine opératoire* (Paris, 1861, 5 vol. in-8°, avec 600 figures, 5^e édition revue par Fano); *Essai sur un traitement méthodique de quelques maladies de l'utérus* (Paris, 1840, in-8°); *Des indications et des contre-indications en médecine opératoire* (Paris, 1841, in-4°); *Du cancer du rectum et des opérations qu'il peut réclamer* (Paris, 1842, in-8°); *De la cure radicale du varicocèle par l'enlèvement des veines du cordon spermatique* (Paris, 1844, in-8°); *Des hernies ombilicales et épigastriques* (Paris, 1848, in-8°); *Des opérations en plusieurs temps* (Paris, 1848, in-8°); *Traité des maladies des yeux et des oreilles* (Paris, 1849, in-8°); *Des inoculations syphilitiques* (Paris, 1849, in-8°); *Traité des maladies vénériennes* (Paris, 1853, in-8°). Enfin, Vidal a collaboré à presque tous les journaux de médecine, notamment à la *Clinique*, la *Lancette française*, la *Gazette médicale*, la *Presse médicale*, la *Gazette des hôpitaux*, le *Journal le donataire*, l'*Union médicale*, etc.

Vidalaya, collège indien de Bénarès. Ce bel établissement est situé à côté de la grande mosquée d'Aureng-Zeyb, qui domine la ville. C'est un vaste bâtiment divisé en deux cours, entourées l'une et l'autre d'un double étage de galeries couvertes. Du temps du voyage de l'évêque de Calcutta, sir Reginald Heber, le Vidalaya comptait deux cents élèves et dix maîtres entretenus et payés aux frais de l'Etat. On y enseignait à lire, à écrire, l'arithmétique suivant le système indien, le persan, la loi indoue, la littérature sacrée, le sanscrit, l'astronomie de Ptolémée et l'astrologie. On le voit, dans ce collège public, tout se maintient dans les langages de la routine et des idées absurdes. Il paraît cependant que le gouvernement anglais essaya d'y introduire l'étude de l'anglais et l'enseignement de l'astronomie et des lois du mouvement céleste d'après les théories de Copernic et de Newton; mais le directeur de la maison s'opposa vivement à cette innovation, prétendant que, d'une part, ces travaux détourneraient les enfants de l'étude du sanscrit, de l'autre, que l'on se trouverait contrarié incessamment par les préjugés religieux des maîtres. Warren-Hastings est le premier homme politique anglais qui se soit occupé de l'éducation indigène dans l'Inde; c'est Warren-Hastings qui donna le patronage de la compagnie des Indes au *medressé* (ou collège mahométan) de Calcutta et au Vidalaya (ou collège indien) de Bénarès. Comptant que les préjugés religieux étaient les seuls sentiments puissants chez ces hommes primitifs et crédules, il voulut poser en fait que l'on devait s'abstenir scrupuleusement de porter la moindre atteinte aux superstitions des natifs et continuer dans toutes ses traditions le système des empereurs de Delhi. C'est pour formuler ces vues qu'il subventionna le *medressé* et le Vidalaya. La subvention de ce dernier, qui primitivement était de 14,000 roupies, fut bientôt après portée à 20,000 roupies. Les professeurs du Vidalaya sont tous des brahmes de la plus haute caste; la discipline et les études sont réglées conformément aux prescriptions du *Dharma shatra*, au chapitre de l'éducation. Voici quelques-unes de ces prescriptions : Au commencement et à la fin de chaque cours, l'élève est tenu de serrer respectueusement les mains de son maître et de venir lui toucher le pied droit de son pied droit, le pied gauche de son pied gauche. Il lui est surtout recommandé, au début et à la clôture des leçons, de prononcer la magique syllabe *om*, car, sans cette précaution, la science glisserait sur son cerveau comme l'huile sur le marbre. L'élève ne doit, sous aucun prétexte, contrevenir aux ordres de son maître, lui parler étant assis et couché, la bouche pleine ou la face détournée de lui; il ne doit jamais censurer, même justement, les ordres de son maître, tourner en dérision ses manières ou son langage, envier sa science, car de pareilles fautes l'exposeraient à revenir sur la terre pour soixante mille ans, sous les espèces d'un âne, d'un reptile ou d'un gros ver.

VIDALIE s. f. (vi-da-ïl — de Vidal, savant fr.). Entom. Genre d'insectes diptères, de la famille des athericères, tribu des muscides, dont l'espèce type habite l'Inde.

VIDAME s. m. (vi-da-me — contract, de *vice-dame*, de *vice*, et de *dame*, qui dans l'ancien français n'est pas seulement le représentant du latin *domina*, *domna*, *domna*, maîtresse, mais qui a été aussi employé au masculin dans le sens de seigneur, comme corruption de *domino*, *domino*, *domno*). Féod. Homme qui tenait les terres d'un évêché ou d'une abbaye, à la condition d'administrer le temporel du titulaire, de commander ses troupes, de rendre la justice civile en son nom dans l'étendue de ses fiefs : *L'attachement de Catherine de Médicis pour le vidame de Chartres vint d'une insulte que ce jeune homme fit à la favorite*. (Balz.)

Le vidame
De Confans
Suit sa dame
A pas lents.

V. Hugo.

■ Celui qui possédait une terre érigée en fief héréditaire : *Avant la Révolution, il n'y avait plus que cinq ou six vidames en France*. (Acad.) ■ S'est dit quelquefois pour vicomte.

— **Encycl.** L'institution des vidames est commune à la France et à l'Allemagne. Le mot dérive du titre de *vice-dominus* (vice-seigneur), donné sous les empereurs, comme celui de *vicarius* (vicaire), à tout personnage chargé d'une gérance de biens ou d'une lieutenance du maître. Les *vice-dominus ecclesiastici* ont seuls perpétué ce titre sous celui de *vidames*.

A l'origine, les fonctions du *vice-dominus ecclesiasticus* ou *vidame* se confondaient avec celles de l'économie, les biens des évêques, comme tous les biens ecclésiastiques, étant de simples concessions territoriales, qui n'appartenaient au titulaire ni dignités nouvelles ni droit de juridiction. Il est question de ces fonctionnaires dans les capitulaires de Charlemagne, tantôt sous le nom de *vice-dominus*, tantôt sous ceux d'économus ou de préposés. Ces mêmes capitulaires attribuent des *vidames* non-seulement aux évêchés, mais aux abbayes et même aux abbayes de filles. Plus

tard, lorsque les évêques se créèrent, comme tous les grands feudataires, de véritables souverainetés temporelles, avec droit de haute et basse justice, les *vidames* eurent la délégation de tous les pouvoirs temporels. Comme magistrats, ils rendaient la justice en leur nom aux tenanciers et représentaient aussi l'évêque cité devant une autre juridiction, ce qui fait qu'on leur donne quelquefois aussi le titre d'avocats ou d'avoyers; comme gentilshommes, ils se mettaient à la tête des vassaux de l'évêque toutes les fois que celui-ci, comme seigneur temporel, était requis de fournir au roi son contingent d'hommes d'armes, ou lorsqu'il fallait défendre à main armée les territoires mêmes de l'évêché. On trouve encore, dans les attributions des *vidames*, le devoir d'empêcher que le palais de l'évêque ne soit pillé à sa mort. C'était, en effet, une singulière coutume, datant des premiers temps de l'Eglise, dégénérée en droit pour le peuple, et dont l'évêque de Rome lui-même, le pape, n'était pas exonéré. On peut lire, dans le *Diarium* de Burchard, les scènes curieuses qui se renouvelaient à la mort de chaque pape. Il en était de même en France, et ni ordonnances ni mandements épiscopaux ne vinrent à bout, de longtemps, de cette licence invétérée.

Peu à peu les *vidames*, de simples officiers à la nomination des évêques, devinrent propriétaires de leurs charges, les rendirent héréditaires et se constituèrent ainsi des fiefs relevant des évêques. L'achat de ces charges à prix d'argent était contraire à une bulle de Grégoire IX, qui range expressément parmi les actes de simonie l'achat ou la vente des vidamies, mais cette prohibition fut sans doute considérée de peu de valeur. Les *vidames* surent se créer dans leurs fiefs une telle indépendance que, primitivement chargés de la défense des biens ecclésiastiques, on les vit piller ces biens à l'aide de leurs propres hommes d'armes, ainsi qu'il apparaît d'une charte de Louis VII, citée par Du Cange, et d'un canon du quatrième concile de Latran. A la même époque, on rencontre dans les chartes le titre d'avoyer, régisseur des biens de l'évêque, distinct de celui de *vidame*, ce qui s'explique aisément.

A la différence du comte, qui pouvait créer un nombre indéterminé de vicomtes, l'évêque n'avait qu'un seul *vidame*. Celui-ci portait le nom de la ville épiscopale et s'appelait *vidame* de Chartres, *vidame* d'Amiens, *vidame* de Cambrai, etc. Comme singularité, les anciens historiens de la noblesse française remarquent qu'un évêque était à la fois évêque et *vidame*; l'évêque de Beauvais était en même temps *vidame* de Gerberoi, la *vidamie* de Gerberoi étant annexée à l'évêché. Par contre, il y avait deux *vidames* sans évêques, le *vidame* de Normandie, qui relevait directement du roi (cette *vidamie* resta longtemps dans la famille d'Esneval), et le *vidame* du Mans, qui ne relevait aussi que du roi (cette *vidamie* a passé de la famille des Usages dans celle d'Angennes et dans celle de Vassé, dont l'ainé portait le titre de *vidame*). A partir du x^e siècle, ce ne fut plus, du reste, qu'un titre honorifique; d'après La Martinière, les *vidames* portaient leurs timbres tout d'argent, tarés de deux tiers montrant sept barreaux, et ils jouissaient des prérogatives des vicomtes.

Les *vidames* ont disparu avec la Révolution de 1789. Cependant Balzac, avec raison, a encore donné ce titre à quelques-uns de ces grimaçants personnages dont il peupla les salons du faubourg Saint-Germain, au retour de l'émigration. Sans la figure du *vidame*, le tableau de cette société un peu moisie n'eût pas été complet.

VIDAMIE s. f. (vi-da-mi — rad. *vidame*). Dignité, titre, fonctions de *vidame* : *La vidamie d'Amiens*. La *vidamie* de Chartres. ■ On a dit aussi *VIDAMÈTE* et *VIDAMIS* s. m.

VIDANGE s. f. (vi-dan-je — rad. *vider*). Action de *vider* : *La vidange d'une fosse d'aisances*. Une entreprise de *vidanges*. ■ Immondices; matières fécales retirées des latrines : *Les vidanges d'un fossé, d'une fosse d'aisances*. *Le milan, la buse, le corbeau ne cherchent que les vidanges et les chairs corrompues*. (Buff.)

— Etat d'un vase, d'un vaisseau qui est entamé, dont on a commencé à retirer le contenu; état du liquide lui-même : *Tonneau, bouteille en vidange*. *Ce vin est en vidange*. *Il y a dans cette bouteille un reste de vin qui s'éventra; j'ai en horreur les bouteilles en vidange*. (Dider.)

— Argot. Accouchement. ■ *Largue en vidange*, femme en couches.

— Sylvic. Action de *vider* les coupes, d'en retirer le bois abattu.

— P. et ch. Petit fossé creusé le long d'une route pour servir à l'écoulement des eaux.

— Techn. Menus débris retirés d'une ardoisière. ■ Transport de matériaux de déblai; matériaux eux-mêmes.

— **Encycl.** *Vidange des fosses d'aisances*. V. fosse.

VIDANGEUR s. m. (vi-dan-jeur — rad. *vidange*). Celui qui vide les fosses d'aisances : *Voiture de vidangeur*.

— **Encycl.** V. fosse.

VIDAR, dans la mythologie du Nord, dieu

du silence, fils d'Odin et de la géante Gerdur; il égale presque Thor par sa force. Quand, au crépuscule des dieux, le loup Fenris aura avalé le puissant Odin, Vidar s'avancera sur lui, mettra son pied, chaussé d'un soulier en fer, dans la mâchoire de Fenris, avec la main lui arrachera la partie supérieure de la gueule et tuera ainsi le monstre.

VIDART adj. (vi-dar — rad. *vider*). Art vétér. Se dit des chevaux sujets à la diarrhée.

VIDASSUS, nom latin de la Bidassoa.

VIDAUBAN, bourg et commune de France (Var), cant. de Luc, arrond. et à 17 kilom. de Draguignan, près de la rive gauche de l'Argens; pop. aggl., 2,206 hab. — pop. tot., 2,880 hab. Tuileries, moulins à farine et à huile; filatures de soie; fabrication de bouchons de liège. Commerce de volailles et surtout de dindons. On y voit quelques restes d'antiquités et des pans de murailles crénelées qui entouraient autrefois complètement le bourg.

VIDAURI (Santiago), homme politique mexicain, né dans les premières années de ce siècle. De race indienne, il se fit remarquer de bonne heure par son esprit remuant et ambitieux. Depuis plusieurs années, il était secrétaire de l'Etat de Nuevo-Leon, lorsqu'il fut dénoncé au dictateur Santa-Anna comme lui étant hostile. Celui-ci ayant donné l'ordre de l'arrêter, Vidauri parvint à s'échapper, se rendit dans le nord du Mexique (1854) et se mit à la tête d'un mouvement révolutionnaire pendant que, de son côté, Alvarez faisait avec les Indiens un prononcement dans le Sud. Cette révolution amena la chute de Santa-Anna (1855), qui fut remplacé comme président provisoire par Carrera et presque aussitôt après par Alvarez, devenu dictateur. Vidauri resta dans le nord du Mexique, dans l'espoir d'en faire une sorte d'Etat indépendant, licencia l'armée et décréta la suppression des biens accapés par le clergé. Alvarez étant tombé du pouvoir en 1856, Vidauri se porta candidat à la présidence de la république, mais Comonfort fut élu. Il refusa de le reconnaître, de se soumettre au gouvernement central, et se proclama lui-même gouverneur et commandant en chef des Etats de Nuevo-Leon et de Coahuila, qu'il réunit sous son autorité. Le congrès de Mexico se prononça contre l'usurpation de pouvoir de Vidauri, qui n'en continua pas moins de conserver son gouvernement sous les présidences successives de Zuolaga, de Miramon et de Juarez. Lorsque la France fit la déplorable expédition du Mexique, il prêta son appui au président Juarez; toutefois, il se soumit aux Français en 1864 et, cette même année, il fit sa soumission à Maximilien, devenu, pas pour longtemps du reste, empereur du Mexique. Depuis cette époque, il n'a plus joué qu'un rôle effacé.

VIDAVIUS (Valentin WIDAWSKI, en latin), théologien et philologue polonais, né en 1542, mort en 1601. Après avoir étudié la philosophie et la théologie à l'Académie de Cracovie, il y devint lui-même professeur de théologie et, étant entré dans les ordres, remplit dans la même ville les fonctions sacerdotales. On a de lui : *Generalis controversio de indulgentiis* (Cracovie, 1593, in-fol.); *Pro theologia scholastica; Catechesis grammatica latina* (Cracovie, 1581); *Epistolæ quas res varias Polonorum continent*, etc.

VIDDIN, ville de la Turquie. V. WIDDIN.

VIDE adj. (vi-de — du lat. *viduus*, né mot qui a donné aussi l'ancien français *vid*, *vu*, par la transposition du premier u. Ce mot latin est rattaché par Eichhoff au sanscrit *vid-dhas*, isolé, de la racine *vidh* ou *viadh*, distinguer, séparer; mais ce rapprochement nous paraît fort hypothétique. On pourrait rattacher le latin *viduus* à la racine sanscrite *vi*, lancer, rejeter. Peut-être aussi que ce mot appartient à la même famille que le préfixe *ve*, lequel marque séparation ou négation, et répond au sanscrit *vi*, même sens, qui vient peut-être de cette racine. Pichet croit que l'acception générale de *vide*, privé d'une chose quelconque, qui appartient au latin *viduus*, est une acception secondaire, et vient de l'acception spéciale de *veuf*, privé de sa femme, qui appartient au mot latin). Qui ne contient rien, qui ne contient que de l'air, dans le langage ordinaire : *Un tonneau vide*. Une bouteille vide. Une bourse vide.

La cruche au large ventre est vide en un instant.

BOILEAU.

■ D'où l'on a tout enlevé, qui ne contient plus les objets contenus auparavant ou ordinairement : *Chambre vide*. *Logement vide*. *Bourse vide*. *Espace vide*.

— Qui ne contient pas d'aliments : *Ventre vide*. *Estomac vide*.

— Fig. Dépourvu de qualités ou de sentiments : *Cerveau vide*. *Tête vide*. *Esprit vide*. *Cœur vide*. *Il n'est point de gens plus vides que ceux qui sont pleins d'eux-mêmes*. (Sallustien.) *Les médisances et les calomnies sont les ressources des têtes vides*. (L'Arconville.) Pour un cœur vide, il n'est point de plaisir.

FLORIAN.

■ Libre d'occupations, inoccupé : *Avoir des moments vides dans la journée*. *Les grands sont obligés de se prêter quelquefois au monde*

pour remplir les jours VIDES des courtisans. (P'lech.)

— Vide de, Dégarni, privé de : *Forteresse vide de troupes. Mot vide de sens.* Allez, et dans ses murs, vides de citoyens. Faites pleurer ma mort aux veuves des Troyens. RACINE.

— Les mains vides, Sans profit illicite : *Se retirer les MAINS VIDES de la place qu'on occupait. Il y a des gens qu'il ne faut jamais aborder les MAINS VIDES.* (Acad.)

— Loc. fam. Avoir des chambres vides dans la tête, Être un peu fou, déraisonner sur certains sujets. Il a toujours quelques aunes de boyaux vides, Avoir toujours faim, être toujours disposé à manger.

— Théâtre. Se dit de la scène lorsqu'il ne s'y trouve aucun acteur : *La scène ne doit jamais rester vide.*

— Pathol. Pouls vide, Pouls extrêmement mou.

— s. m. Espace vide : *Il y a des VIDES dans cette bibliothèque. Il faut combler les VIDES dans cette allée. Les notaires ne doivent pas laisser de VIDES dans leurs écritures.*

— Place, fonction innocuée : *Il y a beaucoup de VIDES dans les bureaux du ministère des finances. On s'occupe de combler les VIDES dans les cadres de l'armée.* Il Absence produisant une privation : *La mort de cet homme a fait un grand vide dans sa famille.*

— Espace de temps innocuée : *J'aurais besoin de quelques livres pour remplir les VIDES de ma journée.*

— Fig. Sentiment pénible de privation : *Cette mort a fait un grand vide dans mon âme. Le travail seul peut remplir le vide de l'âme.* (D'Arconville.) L'homme est plein de besoins : renvoyé à lui-même, il sent un vide que l'amitié seule est capable de combler. (Mme de Lambert.) Il Absence de qualités, d'idées, de connaissances, de sentiments : *Il y a beaucoup de VIDES dans cette tête. Le vide du cœur est une vice très-commun. C'est le vide de l'esprit qui fait accueillir tous les préjugés, toutes les misères, toutes les bagatelles.* (Mlle de Somery.) Il Néant, vanité : *Le vide des grandeurs humaines. Il n'y a quère que du vide dans les choses de ce monde; mais il y en a moins dans l'étude qu'ailleurs.* (Volt.) Le vide des turbulents plaisirs produit l'ennui. (J.-J. Rouss.) Quel vide affreux dans ces plaisirs de cour! (Mme de Pompadour.)

— Tant plein que vide, De façon que l'espace vide ou uni égale l'espace plein ou orubé : *Habit brodé tant plein que vide. Meubles chamarrés tant plein que vide. Étoffe rayée tant plein que vide.*

— Faire le vide autour de quelqu'un, Le fuir, s'éloigner de lui, le laisser seul.

Archit. Ouverture, espace qui, dans un bâtiment, n'est pas occupé par les constructions : *Les vides nuisent à la solidité, les pleins accroissent la dépense. L'harmonie de l'ensemble résulte en grande partie de la proportion des pleins et des vides.* Pousser, tirer au vide, Se dit d'un mur qui commence à perdre son aplomb, à se déverser, à faire ventre.

— Techn. Vide d'un fourneau, Partie intérieure dans laquelle on charge le minerai, le combustible et les fondants. Syn. de cuve.

— Physiq. Espace qui n'est rempli par aucun corps, de quelque nature qu'il soit : *Le vide produit avec la machine pneumatique est toujours imparfait.*

Avec ton emphase ordinaire,
Tu soutiens, et n'en dédaignes pas,
Qu'il n'est point de vide ici-bas;
Ta tête prouve le contraire.

LE BRUN.

Il Vide barométrique, Espace qui reste vide à l'extrémité supérieure du baromètre.

— Jeux. Faire vide, Blouser des vides les billes ou les faire sauter hors du billard.

— Anat. Vide du jarret, Excavation qui existe entre le tibia et la corde tendineuse.

— Loc. adv. A vide, Sans contenir rien ou personne : *Voiture, paquebot parti à vide.*

— Sans résistance, sans effet produit : *La machine fonctionnait à vide.*

— Porter à vide, Ne rien atteindre, ne rien frapper : *Je me baissai, le coup porta à vide, et mon adversaire roula sur le pavé.*

— Fam. Mâcher à vide, Se repaître de vaines pensées, de fausses espérances.

— Mus. Corde à vide, Celle dont on tire du son avec l'archet, sans en diminuer la longueur par la pression du doigt : *La corde à vide donne la note la plus basse que la même corde puisse donner.*

— Encycl. Philos. Les philosophes ont beaucoup discuté sur l'existence du vide, les uns voulant que l'univers fût entièrement plein, les autres soutenant que le vide existe.

Les anciens distinguaient le vide en deux espèces, *vacuum coarctatum* et *vacuum dissimulatum*. Ils entendaient par le premier un espace d'une certaine étendue privé de toute matière, tel que serait l'espace renfermé par les murailles d'une chambre, si on suppose qu'il n'y reste ni air ni fluide d'une nature quelconque. L'existence de ce vide a été soutenue par les pythagoriciens, par les épicuriens et par les atomistes; les cartésiens, au contraire, nient toute espèce de *vacuum co-*

cervatum, et ils soutiennent que, si Dieu annihilait toute la matière qui remplit une chambre, il s'ensuivrait que les murailles deviendraient contiguës et ne renfermeraient plus aucun espace entre elles; ils prétendent que les corps entre lesquels il n'existe aucune matière sont la même chose que des corps contigus.

Le vide dissimulé est celui qu'on suppose être naturellement placé entre les molécules des corps et leurs interstices. C'est ce vide que les corpusculaires soutiennent et que les péripatéticiens rejettent. Le grand argument des péripatéticiens contre le vide dissimulé, c'est qu'on voit des corps qui se meuvent, dans certains cas, d'une manière contraire à leur direction et inclinaison naturelle, sans autre raison apparente que pour éviter le vide. Ils soutiennent que la nature abhorre le vide, et c'est par l'horreur du vide qu'ils expliquent l'ascension de l'eau dans les seringues et dans les pompes.

Les cartésiens ne nient pas seulement l'existence actuelle du vide, mais encore sa possibilité, et cela en s'appuyant sur ce principe que, l'étendue étant l'essence de la matière ou des corps, tout ce qui est étendu doit être matériel. Quiconque, disent-ils, admet un espace vide conçoit des dimensions dans cet espace, c'est-à-dire une substance étendue, et par conséquent il nie le vide en même temps qu'il l'admet.

D'un autre côté, les physiiciens corpusculaires prouvent par plusieurs considérations non-seulement la possibilité, mais l'existence actuelle du vide; ils le déduisent du mouvement des astres, de la chute des corps, de la raréfaction et de la condensation des différents gravités spécifiques des corps et de la divisibilité de la matière.

La science contemporaine ne disserte pas sur le vide. Du moment que les corps peuvent être comprimés et dilatés, il doit exister entre leurs molécules un vide au moins relatif. Quant au vide absolu, on n'y croit guère, et l'on est plutôt porté à admettre que, dans les interstices moléculaires des corps, dans les espaces interplanétaires, il existerait un fluide très-subtil, infiniment élastique, cause première et unique de tous les phénomènes de chaleur, d'électricité et de lumière. Dans cette hypothèse, que les progrès de la science tendent à vérifier de plus en plus, le vide n'est plus qu'une abstraction non réalisée.

VIDÉ, ÉE (vi-dé) part. passé du v. Vider. Dont on a retiré le contenu : *Bouteille vidée. Panier vidé. Volaille vidée. Cuvée vidée.*

— Dont les facultés épuisées ont produit tout ce qu'elles pouvaient produire : *C'est un homme vidé.*

— Décidé, terminé, réglé : *Querelle vidée sur le terrain. L'incident est vidé.*

Seigneur, quand par le fer les choses sont vidées, La justice et le droit sont de vaines idées.

CORNILLÉ.

— Blas. Se dit des pièces dont les bords seulement sont marqués, et qui laissent voir à l'intérieur le champ de l'écu : *Croix vidée.*

— Manège. Jarrets bien vidés, Jarrets de cheval maigres et secs.

VIDÉ-BOUTEILLE s. m. Petite maison avec jardin, près de la ville, ordinairement inhabitée, mais où l'on réunit une société pour boire et se divertir : *Les petites maisons dans les faubourgs des marquis de la Régence sont de misérables VIDÉ-BOUTEILLES, si on les compare aux villas des patriciens romains, à Baies, à Caprée et à Tibur.* (Th. Gaut.)

VIDÉ-CITRON s. m. Eoon. domest. Instrument qui sert à extraire le jus des citrons.

VIDÉCOQ s. m. (vi-de-kok). Ornith. Nom de la bécasse, chez les anciens auteurs.

VIDÉCOQ (Pierre-Augustin), médecin, né à Paris en 1806, mort en 1858. Il étudia la médecine dans cette ville, suivit les leçons de Dupuytren, devint interne et prit le grade de docteur en 1835. M. Vidécoq devint successivement médecin du dispensaire du bureau de bienfaisance (1841), des écoles communales (1842) et de la société de Saint-François-Xavier (1845) et se signala pendant les épidémies cholériques. Outre des articles dans le *Dictionnaire des études médicales pratiques*, on lui doit : *Observations et réflexions sur l'emploi des purgatifs dans les maladies connues sous le nom de gastro-entérites*, etc. (1835), thèse très-développée.

VIDÉ-GOUSSET s. m. Fam. Filou, voleur : *Holà! hé! c'est donc la fête des drapiers, des tire-laine et des VIDÉ-GOUSSETS?* (Gér. de Nerv.)

VIDÉL (Laurent), médecin français qui vivait sous les règnes de Henri III, et de Henri IV. Il n'est connu que par un ouvrage intitulé : *Déclaration des abus, ignorances et séditions de Michel Nostradamus* (Avignon, 1558, in-8°).

VIDÉL (Louis), historien dauphinois, fils du précédent, né à Serres (Hautes-Alpes) vers 1598, mort à Grenoble en 1675. Élevé avec soin, il s'appliqua dès sa jeunesse aux lettres, dont le culte était en honneur dans sa famille, et y fit des progrès, plutôt grâce à la vivacité de son intelligence que par un travail assidu. En 1617, il se trouvait en Piémont, au moment du siège de Verceil par les Espagnols, et il fut mis en rapport avec Lesdi-

guères, dont il devint le secrétaire, et, par la suite, l'historiographe.

Ces fonctions, dit Rochas, étaient, à ce qu'il paraît, fort pénibles. Les secrétaires de Lesdiguières le suivaient dans toutes ses expéditions et même dans les reconnaissances militaires; toutefois, en cet heureux temps de sa jeunesse, tout souriait à Vidé, et il vivait joyeusement. Il jouait du luth, aimait à danser et à figurer dans les ballets, faisait bonne chère et paraissait dans les villes de province, à la suite de son maître. Avec l'appui de Lesdiguières, il lui eût été facile de faire son chemin et de s'enrichir, mais l'imprévoyance Vidé lassa la fortune par ses prodigalités. A la mort du connétable, il se trouva pauvre comme devant.

Ayant eu la chance de devenir le secrétaire du duc de Créquy, gendre et successeur de Lesdiguières au gouvernement du Dauphiné, il continua sa vie insouciant; mais, au bout de quelques années, pour un motif resté inconnu, il encourut la disgrâce de son nouveau patron. Remercé, Vidé revint en Dauphiné, s'y voua à l'étude, « consolant sa misère, dit Chorier, en faisant des châteaux en Espagne. »

Plus tard le maréchal de L'Hôpital, gouverneur de Paris, le prit comme secrétaire. Là encore il commit nous ne savons quelle imprudence, et de nouveau il se vit congédié. La fin de sa vie fut employée à un labeur ingrat. Il ouvrit chez lui, à Grenoble, un cours de géographie, de français et de latin, et travailla beaucoup pour gagner fort peu. Cependant, plusieurs membres du parlement, amis et protecteurs des lettres, Salvaing de Boissieu entre autres, l'avaient logé gratis dans un coin du palais. Il y mourut âgé de soixante-dix-sept ans, laissant les ouvrages suivants : *La Mémoire du sieur Vidé, secrétaire de monseigneur le connétable, Amoureuuses aventures du temps* (Paris, 1624, in-8°; autre édit., Paris, 1642, 2 vol. in-12); *Lettres du sieur Vidé, cy-devant secrétaire de feu monseigneur le connétable de Lesdiguières et à présent de monseigneur le duc de Créquy, dédiées à monseigneur le comte de Moret* (Paris, 1631, in-8°); *Traduction de la harangue de Salvaing de Boissieu; Histoire de la vie du connétable de Lesdiguières, contenant toutes ses actions, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, avec plusieurs choses mémorables servant à l'intelligence de l'histoire générale, le tout fidèlement recueilli par Louis Vidé, secrétaire dudit connétable* (Paris, 1638, in-fol., avec portrait); l'ouvrage a eu plusieurs éditions (Grenoble, 1649, in-8°; Paris, 1666, 2 vol. in-12); *L'Esprit du christianisme enseignant à servir Dieu, comme il veut estre servy en esprit et en vérité, œuvre excellente pour l'instruction de quiconque veut profiter en la vie spirituelle et en acquérir la perfection, tirée du latin du R. P. de Nieremberg, de la compagnie de Jésus* (Grenoble, 1650, in-8°); *Archange ou le Capucin écossais, histoire de nostre temps très-dévot et très-divertissante, tirée de l'italien de l'archevêque de Fermo* (Grenoble, 1650, in-12); l'ouvrage est dédié par l'imprimeur (Philippe Charvay) à Mme la connétable de Lesdiguières; *Histoire du chevalier Bayard et de plusieurs choses mémorables advenues sous le règne de Charles VIII, Louis XII et François Ier, avec son supplément, par M. Claude Épilly, président au parlement de Dauphiné, et les annotations de Théodore Godefroy, augmentées par Louis Vidé* (Grenoble, 1601, in-8°).

VIDÉL (Alexandre), médecin français, qui vivait au XVIII^e siècle. Il abjura le protestantisme, et son apostasie lui valut une pension du duc de Savoie. Vidé, pour se justifier, publia l'écrit suivant : *Traité des motifs qui ont obligé le sieur Alexandre Vidé, docteur en médecine, d'abjurer la religion prétendue réformée, pour embrasser la foi catholique, apostolique, romaine* (Grenoble, 1670, in-8°).

VIDÉLER ou VIDILLER (Reinmar), minnesinger du XIII^e siècle. Il appartenait à une famille noble de l'Alsace ou de la Souabe. En 1217, Videler suivit en Palestine le duc d'Autriche, Léopold VII, dont la mort, arrivée trois ans plus tard, lui inspira des *Complaintes* remarquables par la délicatesse et le naturel des pensées, par l'élégance du style et par une harmonie poétique que l'on ne rencontre pas souvent dans les poésies de cette époque. Les œuvres de Videler ont été insérées dans le *Recueil* de Manessen (Zurich, 1758). — On y trouve aussi les poésies du fils de ce minnesinger, REINMAR, dit le Jeune, qui vécut à la cour de Przemyslas III, roi de Bohême, et à celle de Louis le Sévère, duc de Bavière. Ses poésies sont, comme celles de son père, très-remarquables pour l'époque à laquelle elles ont été écrites.

VIDELLE s. f. (vi-dè-le — rad. vide). Reprise, couture sans pièce que l'on fait pour boucher un trou : *Faire une VIDELLE à un bas, à un mouchoir.*

— Techn. Instrument de confiseur servant à vider les fruits, à en retirer les pépins. Il Instrument dont le pâtissier se sert pour couper la pâte.

VIDÉ-MAIN s. m. Féod. Droit qu'avait le seigneur d'exiger que l'héritage acheté par un étranger dans sa seigneurie fût remis entre les mains d'une personne qui habitait cette seigneurie.

VIDEO MELIORA PROBOQUE, DETERIORA SEQUOR (*Je vois le bien, je l'aime et je fais le mal*). Ces paroles, qu'Ovide met dans la bouche de Médée (VII^e livre des *Métamorphoses*), peignent admirablement l'homme à qui son intelligence droite montre le chemin du devoir et de la vérité, mais que sa faiblesse et l'appât du plaisir entraînent néanmoins vers le mal :

Si possem, sanior essem;
Sed trahit invitam nova vis, aliudque cupido,
Mens aliud suadet; video meliora proboque,
Deteriora sequor.

« Si je pouvais, je serais plus sage; mais une force inconnue m'entraîne; la passion me conseille une chose, la raison m'en inspire une autre; je vois le bien, je l'aime et je m'abandonne au mal. »

Les écrivains ont fréquemment l'occasion de rappeler le texte d'Ovide :

« Pourquoi suis-je ici? pourquoi vais-je plus loin? pourquoi vous ai-je quittés, mes chers anges? Vous n'êtes point mes gardiens, puisque me voilà livré au démon des voyages : *Video meliora proboque, deteriora sequor.* »

VOLTAIRE.

« A ma grande surprise, après avoir vaillamment diné, le chimiste alluma un cigare et se fit servir du café. « Vous buvez d'un pareil poison? — Mon ami, répliqua-t-il en mirant sa tasse, savez-vous rien de plus dépotique que l'habitude, cette seconde nature, si ce n'est la nature elle-même, comme disait Montaigne? Je vois le bien, je fais le mal; c'était déjà la coutume du temps d'Ovide : *Video meliora proboque, deteriora sequor.* Et puis l'exemple de Mithridate n'est-il pas là! Comme lui, je m'empoisonne lentement et je m'habitué au poison. »

SAM.

VIDÉ-POCHE s. m. Sorte de grande coupe très-énvasée, dans laquelle les dames déposent certains menus objets qu'elles portent habituellement dans leurs poches. Il Pl. VIDÉ-POCHES.

VIDÉ-POMME s. m. Art culin. Petit ouatil au moyen duquel on ôte le cœur des pommes sans les couper, pour y introduire du sucre ou de la crème. Il Pl. VIDÉ-POMMES.

VIDER v. a. ou tr. (vi-dé — rad. vide). Rendre vide; verser, répandre ou retirer les objets contenus dans : *Vider un tonneau, une bouteille, un bassin, un étang. Vider un sac. Vider un tiroir, une armoire. Vider un appartement, une cave, une boutique.*

— Boire le contenu de : *Vider une bouteille. Vider son verre. Aimer à vider les pots.*

— Par ext. Sortir, se retirer de : *Forcer l'ennemi à vider le pays. Le débiteur a vidé les lieux; on le croit en Belgique.*

— Fig. Épuiser : *Trop d'improvisation vide bêtement l'esprit.* (V. Hugo.) Il Terminer, décider, donner une solution à : *Vider un procès, une querelle. Vider une affaire sur le terrain. Un témoin qui affirme et un accusé qui nie font un partage, et il faut un tiers pour le vider.* (Montesq.) Dans tous les cas d'écriture secrète, la première question à vider, c'est la langue du chiffre. (Baudelaire.)

Petits princes, vides vos débats entre vous.

LA FONTAINE.

— Pop. Ruiner : *Sa maîtresse l'a vidé en six mois.*

Vider sa bourse, Dépenser tout l'argent qu'elle contient, ou même tout l'argent que l'on possède, si l'on prend le mot bourse dans le sens de pécule : *Ce solliciteur, qui vide sa bourse dans les antichambres, paye ou les services qu'il a reçus ou ceux qu'on lui rendra.* (Arnault.) Il Dans le dernier sens, on dit aussi *VIDER SON COFFRE-FORT* : *Il a vidé son COFFRE-FORT pour marier sa fille.*

— Vider les lots, Se disait autrefois d'un certain partage, que les crieuses de vieux chapeaux faisaient entre elles, des hardes qu'elles avaient achetées.

— Vider ses comptes, Les terminer, les régler.

— Fam. Vider le sac, Dire tout ce qu'on a sur le cœur, ne pas cesser de parler avant d'avoir tout dit. Il *Vider le plancher*, Se retirer, s'en aller.

— Jurispr. Vider ses mains, Se dessaisir, livrer ce qu'on avait en sa possession.

— Techn. Evider, creuser en dedans : *Vider une clef, un canon. Vider une roue. Il Vider un peigne.* Y creuser les petits trous dont on a marqué la place à la base des dents. Il *Vider une pièce d'étoffe*, Se disait autrefois des pièces qu'on laissait trop longtemps à la foulure, ce qui les réduisait à une largeur moindre que celle qu'exigeaient les règlements.

— Art culin. Retirer les entrailles de : *Vider un poisson, une volaille, une pièce de gibier.*

— Eaux et for. Vider les ventes, Enlever de la forêt les bois qu'on y a achetés.

— Manège. Vider les arçons, Être renversé de cheval.

— Art vétér. Vider un cheval, Retirer les

crottées qu'il a dans le fondement : *On vide un cheval avant de lui donner un lavement.*

— Vener. *Vider l'enceinte*. La quitter, en sortir, en parlant de la bête que l'on chasse.

— Fauconn. *Vider l'oiseau*. Le purger.

Vider de v. n. ou intr. Sortir de :

Ce n'est rien seulement qu'une sommation, Un ordre de *vider d'ici*, vous et les vôtres.

MOLIÈRE.

— Fauconn. *Faire vider le gibier*. Le faire partir quand les oiseaux sont montés et détournés.

Se vider v. pr. Etre vidé, devenir vide : *Les poumons ne se vident jamais d'air, ils ne le renouvellent que par fractions.* (Raspail.)

Ah! bouteille, ma mie,
Pourquoi vous videz-vous?

MOLIÈRE.

Il se dit aussi des lieux d'où tout le monde se retire : *Les rues et les routes se vident en un instant.* (Lamart.)

— Evacuer les gros excréments; se dit surtout des chiens.

— Fig. Etre terminé, décidé, recevoir une solution : *Cette querelle ne peut se vider que les armes à la main. Les contestations ne se vident pas toutes en une soirée, entre la poire et le fromage.* (J. Sandeau.)

— Argot. Mourir.

VIDERIC ou **VIDRIC**, en latin *Vidricus* et *Vidricus*, chroniqueur français du XI^e siècle, mort après 1065. Il était abbé du monastère des bénédictins de Toul. On a de lui une *Vie de saint Gérard*, évêque de Toul, qui a été insérée dans le recueil des bollandistes et dans d'autres recueils et a été traduite en français par le Père Benoit Picard (1700, in-12, avec notes). Vidéric avait lui-même mis en vers la vie de saint Gérard et écrit, en outre, *l'Histoire de la canonisation et de la translation de saint Gérard*.

VIDI (Lucien), mécanicien français, né à Nantes en 1805, mort dans la même ville en 1866. Destin d'abord à l'état ecclésiastique, il se laissa entraîner par son goût passionné pour les arts mécaniques, à la culture des quels il consacra sa vie et sa fortune. Après de nombreux essais qui absorbèrent tout son avoir, il prit en 1844 son premier brevet pour l'invention d'un nouveau baromètre métallique, auquel il donna le nom de *baromètre anéroïde*. Cet appareil fut, dans son temps, moins célèbre par son ingénieuse structure que par les nombreux procès auxquels il a donné lieu; il contribua néanmoins à rétablir la fortune de son inventeur. Cet heureux résultat ne put empêcher Vidi, dont le caractère était naturellement excentrique, de tomber dans une profonde misanthropie, causée sans doute par ses luttes avec les contrefacteurs et par ses déceptions.

VIDIEN, **ENNE** adj. (vi-di-ain, è-ne — de *Vidus* Vidus, médecin de Florence). Anat. Se dit de quelques organes ou vaisseaux : *Nerf vidien*. *Artère vidienne*. *Conduits vidien*. Nom donné à de petits canaux qui se trouvent à la base de l'apophyse ptérygoïde. *On dit aussi VIDIAN, ANE.*

— Encycl. *Nerf vidien*. On appelle ainsi un rameau nerveux fourni par le ganglion sphéno-palatine. Ce rameau renferme un peu de devant en arrière, s'introduit dans le canal vidien et le parcourt de devant en arrière. Avant d'y pénétrer, il donne à la membrane du sinus sphénoïdal deux filaments extrêmement minces, et que leur ténuité rend quelquefois difficiles à apercevoir. Pendant son trajet dans le canal, il en part des filets qui vont se rendre à la partie postérieure et supérieure de la cloison, à la membrane de la voûte du pharynx, près de l'orifice du canal d'Eustache, à l'orifice lui-même. Parvenu à la partie postérieure du canal, le rameau vidien en sort, traverse la substance cartilagineuse qui remplit le trou déchiré antérieur et se divise en deux filets, l'un cranien et l'autre carotidien.

VIDIMÉ, **ÉE** (vi-di-mé) part. passé du v. Vidimer. Collationné : *Copie vidimée*.

— Diplôm. *Charte vidimée*. Copie d'une ancienne charte collationnée et revêtue d'un caractère authentique : *L'usage des chartes vidimées ne commença qu'au XII^e siècle et cessa à la fin du XIV^e siècle.* *On dit aussi VIDIMUS.*

VIDIMER v. a. ou tr. (vi-di-mé — du lat. *vidimus*, nous avons vu, mot qui servait autrefois de formule pour les expéditions collationnées), Pratiq. Collationner et certifier conforme à l'original : *Vidimer, faire vidimer une expédition.* *Mot vieilli.*

VIDIMUS s. m. (vi-di-muss — mot lat. qui signif. nous avons vu). Anc. pratiq. Attestation commençant par le mot *vidimus*, et certifiant qu'un acte a été collationné et trouvé conforme à l'original : *Mettre son vidimus à une expédition.*

— Fam. *Donner à quelqu'un son vidimus*. Le congédier. *Cette locution a vieilli.*

— Charte vidimée : *Les vidimus de papes, princes, évêques ou seigneurs étaient munis de leur sceau et donnaient à la charte une nouvelle autorité.*

— Encycl. Les actes originaux sont ceux qui portent soit le sceau, soit la signature

des parties en faveur ou au nom desquelles ils ont été dressés. Les transcriptions qui ont été faites de ces actes sont des copies. Parmi ces copies, il y en a d'authentiques et d'autres qui ne le sont pas. Les premières sont revêtues de toutes les garanties exigées par les lois du temps. Les secondes sont de simples transcriptions. Au moyen âge, où le droit de propriété avait occasion de s'affirmer souvent, on usait beaucoup de ce moyen de constater son bien. Les *vidimus* appartiennent à ce genre d'acte; ce sont des transcriptions qui contiennent toujours, dans leur préambule, le mot qui leur a donné leur nom. Les plus anciens *vidimus* appartiennent au XIII^e siècle.

VIDIUS (Guido Guidi, dit Vidus ou), médecin italien, né à Florence vers 1500, mort à Pise en 1569. Après avoir exercé quelque temps dans sa ville natale, il se rendit vers 1542 en France, à la cour de François I^{er}, qui le nomma médecin du roi et titulaire d'une chaire de médecine au Collège royal. A la mort de ce prince, il accepta de Cosme I^{er} le titre de professeur de philosophie et de médecine à Pise. On a de lui : *Ars medicinalis* (Venise, 1611, 3 vol. in-fol.).

VIDOCQ (François-Eugène), aventurier, ancien chef de la police de sûreté de Paris, né à Arras en 1775, mort en 1857. Tout jeune encore, il vola à son père, qui était boulanger, une somme de 2,000 francs et partit pour Ostende, afin de s'embarquer pour l'Amérique; mais en route des malfaiteurs qu'il rencontra le dépouillèrent. Réduit à la plus profonde misère, il erra avec des vagabonds, entra comme paillasse au service de l'acrobate Coste-Comus; puis, las de cette existence abjecte, il retourna à Arras, où son père lui pardonna son vol, mais le fit engager dans le régiment de Bourbon. A la suite d'une querelle, il déserta, passa dans un régiment de chasseurs, mais, craignant d'être traduit en conseil de guerre, il quitta la France, se rendit en Autriche et entra dans les cuirassiers de Kinski. Ayant été condamné un jour à recevoir la schlague, Vidocq quitta son régiment et repassa en France. Il reprit du service dans son ancien régiment de chasseurs; mais, ayant reçu une blessure à la jambe, il revint à Arras (1793). Là, il épousa une demoiselle Chevalier; s'étant aperçu peu après que sa femme lui était infidèle, Vidocq recommença sa vie d'aventurier. Incorporé de nouveau dans l'armée, il parvint au grade de lieutenant en Belgique et vécut au milieu de joueurs et d'escrocs. Une dame chez qui il était logé se prit de passion pour lui et lui donna une forte somme d'argent. Vidocq partit alors pour Paris (1796), où il dissipa rapidement ce qu'il possédait, puis se rendit à Lille, où il fut condamné à l'emprisonnement pour voies de fait envers un officier. Ayant alors fabriqué un faux ordre de mise en liberté pour un cultivateur emprisonné pour vol, il fut traduit en cour d'assises et condamné comme faussaire à huit ans de travaux forcés. Envoyé au bagne de Brest, il parvint à s'échapper, fut reconnu à la suite de diverses aventures et réintégré de nouveau au bagne; mais il ne tarda pas à s'évader de nouveau sous le déguisement d'un matelot. Dénoncé par un repris de justice, il fut emprisonné à Arras; mais encore une fois il parvint à s'évader, vécut tantôt à Paris, tantôt en province, se faisant tour à tour colporteur, courtier de magasin, tailleur, etc. Pendant et depuis ses détentions multiples, Vidocq était entré en relation avec une foule de voleurs et de repris de justice, dont il avait étudié avec soin les mœurs et le langage. Las de vivre toujours sous le coup d'une arrestation et d'être exploité par ses anciens compagnons de captivité, Vidocq eut, en 1809, l'idée d'offrir son concours à la police et adressa au baron Pasquier un mémoire dans lequel il démontrait que, pour découvrir les voleurs, il faut avoir été voleur soi-même. Son offre fut agréée, à la condition qu'il passerait quelque temps à la prison de la Force. Là, il se livra à une étude approfondie du caractère, des mœurs et du passé de ses compagnons; puis, rendu à la liberté, il fut mis par le préfet de police à la tête d'une brigade dite de sûreté, composée de condamnés libérés, qui connaissaient parfaitement le personnel des criminels dangereux. Vidocq fit alors la chasse aux voleurs et aux condamnés en rupture de ban. Audacieux, actif, joignant la présence d'esprit à la force corporelle, le flair de l'agent le plus exercé et de sa faculté toute spéciale de se griser et de se rendre méconnaissable, possédant à fond l'argot et ayant, selon son expression, l'œil qui *dirigé* le voleur, Vidocq rendit les plus grands services. La brigade dont il était le chef, et qui se composait d'abord de quatre hommes, fut successivement portée à huit, à douze, à dix-huit et à vingt-quatre individus. Il recevait 5,000 francs d'appointements, mais il avait en outre des profits secrets, ce qu'on appelle le tour du bâton, et gagnait finalement beaucoup. Vidocq avait acquis par ses exploits policiers une grande réputation, lorsqu'en 1827 il donna sa démission de chef de la police de sûreté. Laissant sa place à son lieutenant Coco-Lacour, il se retira à Saint-Mandé, où, avec ses économies, il fonda une fabrique de papier et de carton,

dont il recruta les ouvriers exclusivement parmi les libérés des deux sexes, à qui il voulait procurer du travail. Mais il ne réussit pas à écouler ses produits, et son industrie croila après lui avoir dévoré ce qu'il possédait. Après la révolution de Juillet, il entra sans caractère officiel dans la police politique et rendit des services au gouvernement, notamment lors de l'insurrection de juin 1832. Si l'on en croit les *Mémoires* de Vidocq, Louis-Philippe voulut le voir et il eut avec lui une entrevue. Désireux de reprendre son ancien poste à la police de sûreté, Vidocq organisa un vol hardi, dont la perpétration, annoncée par lui au préfet de police Gisquet, mit en déroute les plus fins limiers de la police. Vidocq se fit fort de découvrir la bande, qui fut arrêtée en effet à la barrière Fontainebleau, et qui se composait de forçats libérés; mais M. Gisquet ne tarda pas à apprendre la vérité. Joué par Vidocq, il le congédia définitivement et prononça la dissolution de la brigade de sûreté, dans laquelle on ne fit plus entrer que des individus exempts de passé judiciaire. Ne sachant que faire, l'ancien chef de la police de sûreté eut, vers 1836, l'idée de fonder, d'abord rue des Bons-Enfants, puis dans la galerie Vivienne, un bureau d'informations pour le commerce et de renseignements secrets pour les familles; moyennant finance, il se chargeait de faire des enquêtes sur les individus, de surveiller des opérations commerciales et se livrait à une espèce de contre-police. Poursuivi à deux reprises pour escroquerie, il ne fut point condamné, mais son bureau fut fermé par ordre. Après la révolution de 1848, il offrit ses services à Lamartine, qui les refusa. Depuis lors, il ne fit plus que végéter et mourut dans la misère.

On a publié sous son nom plusieurs ouvrages, dont aucun vraisemblablement n'a été écrit par lui : *Mémoires de Vidocq* (1828, 4 vol. in-8°), où l'on trouve de curieux détails à côté de beaucoup de faits de pure invention; *Éclaircissements donnés au commerce sur les manœuvres capiteuses des filous, leurs friponneries, etc.* (1840, in-8°); *Quelques mots sur une question à l'ordre du jour; réflexions sur les moyens propres à diminuer les crimes et les récidives* (1844, in-8°); *Vrais mémoires de Paris* (1844, 7 vol. in-8°); dont Alfred Lucas passe pour l'auteur; *les Châtiments du Nord, souvenirs de l'an IV à l'an VI* (1845-1846, 5 vol. in-8°), rédigés par Aug. Vitu.

VIDOGNE s. m. (vi-do-gue; gn. mll. — espagn. *vidueña*, même sens). Vin de Ténériffe.

VIDOMNAT s. m. (vi-do-mna). Dignité de vidomne.

VIDOMNE s. m. (vi-do-mne — de vice, et du lat. *dominus*, maître). Officier de la république de Genève, dont les fonctions correspondaient à peu près à celles de nos vidames.

VIDOUCHAKA s. m. (vi-dou-cha-ka). Littér. Contient du personnage principal, dans les drames indous.

VIDOURLÉ, rivière de France. Elle prend sa source dans la partie occidentale du département du Gard, non loin de Saint-Hippolyte, coule au S.-E., forme une partie de la limite de ce département vers celui de l'Hérault, se divise en deux branches, dont l'une s'unit au canal de la Radelle, l'autre coule dans le département de l'Hérault et se jette dans l'étang de Mauguio, après un cours de 76 kilom. Elle arrose Saint-Hippolyte, Sauve, Quissac, Sommieres, Massillargues.

VIDRECOME s. m. (vi-dre-ko-me — de l'allemand *wieder*, de nouveau; *kommen*, venir). Grand verre à boire que les Allemands ont coutume de faire circuler autour de leur table, et que chaque convive doit vider à son tour :

Il luisait comme l'or au fond du vidrecome.

TU. GAUTIER.

VIDUA (le comte Charles), célèbre voyageur et érudit italien, né à Casal-Monteferrat (Piémont) en 1785, mort en 1832. Il reçut de son père une éducation soignée et s'adonna surtout aux belles-lettres, à la politique et à la lecture des récits de voyages. Après avoir visité la Lombardie, la Toscane et le midi de la France, il entra dans sa patrie et traduisit en italien les *Amours d'Euryale et de Lucrèce*, d'Enéas-Sylvius Piccolomini; cette traduction a été perdue. En 1813, il commença de travailler à son *Discours sur l'état des connaissances en Italie* (*Discorso sullo stato delle cognizioni in Italia*), achevé plus tard et imprimé à Turin en 1834; il mit aussi la main à une *Histoire de Florence* (*Storia di Firenze*, etc.), depuis la mort de Laurent le Magnifique, époque où s'arrête celle de Machiavel, jusqu'à la prise de cette ville par les impériaux et à la destruction de la république par Cosme I^{er}, grand-duc de Toscane; il acheva cette histoire les années suivantes. En 1815, il écrivit deux discours ascétiques : *Des obligations du siècle* (*Dell'obbligo del secolo*) et *De l'emploi du temps perdu dans le siècle* (*Del trar profitto del tempo perduto nel secolo*). Le comte Vidua passa les années suivantes à voyager en Orient; il revint dans sa patrie en 1822, chargé de notes de voyage pleines d'intérêt, qu'il rédigea

et mit en ordre. Tels sont ses voyages en Attique, à Scio, dans l'Archipel, à Palmyre et en Arabie, d'Athènes à Smyrne, à Damas, etc., qui furent contés par l'auteur à son ami le comte César Balbo. Après la mort du comte Charles Vidua, arrivée à Amboine, ses restes furent transportés en Europe et ensevelis dans une chapelle de famille par les soins de son père. Malheureusement, bon nombre de ses papiers ont été perdus; une partie avait été déjà brûlée par l'auteur lui-même. Le comte César Balbo a écrit une *Vie* très-détaillée de Ch. Vidua; il a recueilli les manuscrits de son ami et les a publiés à Turin en 3 volumes.

VIDUCASSES, peuple de la Gaule. V. VADICASSES.

VIDUITA s. f. (vi-du-i-ta — du lat. *viduus*, veuf). Mamm. Nom scientifique de la veuve, espèce de saumon.

VIDUITÉ s. f. (vi-du-i-té — lat. *viduitas*; de *viduus*, veuf). Veuve, état de veuf ou de veuve : *La viduité est regardée parmi nous non plus comme un état de désolation, mais comme un état désirable.* (Boss.) *Des trois espèces de chasteté, savoir : celle de la virginité, celle de la viduité et celle du mariage, la chasteté conjugale est la plus difficile.* (Bourdai.)

— Fig. Isolement, privation morale : *Il ne viendrait pas dans ce monde, et il serait hors de la société, l'être malheureux qui n'aurait prié des sens de la vie et de l'oute, par lesquels l'homme participe au bienfait de cette lumière, en acquérant l'expression de ses pensées, et dont l'intelligence solitaire serait condamnée à une éternelle viduité.* (De Bonald.)

— Anc. cout. Droit de viduité. Droit dévolu au veuf de jouir des biens de la défunte, lorsqu'il en avait eu un enfant né vi.

— Syn. Viduité, veuvage. V. VEUVAGE.

— Encycl. V. VEUVAGE.

VIDURE s. f. (vi-du-re — rad. *vider*). Ouvrage à jour.

— Ce qu'on ôte en vidant : *Les vidures d'une volaille.*

VIDUS VIDIUS, médecin italien. V. VIDIUS.

VIDYA s. m. (vi-di-a). Mythol. ind. Sorte de boulette que les Indous tiennent dans la bouche, et qui, disent-ils, leur donne des facultés mystérieuses, particulièrement celles d'évoquer les personnes absentes, de s'élever au ciel, etc.

VIDYĀDHARA s. m. (vi-di-ia-da-ra). Mythol. Nom donné à des espèces de sylphes, qui habitent la cour d'Indra et qui s'allient fréquemment aux hommes.

— Encycl. Ces génies traversent les airs sur un char léger; ce sont des sylphes, habitants invisibles du monde intermédiaire et qui possèdent un pouvoir surnaturel. Le mot *vidyādhara* signifie porteur d'une *vidyā*, petite boule préparée que l'on met dans sa bouche et qui procure une puissance extraordinaire, comme la faculté de monter au ciel, de faire apparaître à volonté telle personne qu'on souhaite voir, etc. Les *vidyādhara* font partie de la cour d'Indra, quoiqu'ils aient des chefs et des princes particuliers. Ils ont des rapports fréquents avec les hommes; ils viennent sur la terre contracter des mariages, et y prennent des épouses parmi les filles de roi.

VIDYĀDHARI s. f. (vi-di-ia-da-ri). Mythol. ind. Femme d'un *vidyādhara*.

VIE s. f. (vi — lat. *vita*, mot qui se rattache à la racine sanscrite *giu*, vivre, d'où aussi : le sauscrit *givas*, vivant, *giuathas*, *giuam*, vie, *giuatu*, même sens, *giu*, se mouvoir et vivifier, ranimer; le grec *bios*, vie, *bíos*, *bidié*, vie, *vivres*, *biod*, vivre, etc.). Etat des êtres organisés qui se manifeste par le fonctionnement de leurs organes, concourant, par l'assimilation, au développement ou à la conservation du sujet et de son état propre : *La vie s'éteint par nuances successives.* (Buff.) *La vie n'a pas toujours existé sur le globe.* (Cuvier.) *La mort est l'engrais de la vie.* (Descuret.) *Le grand secret de la vie est la permanence des forces et la mutation continuelle de la matière.* (Flourens.) *La vie, c'est l'organisation en action.* (Béclard.) *La vie est l'activité spéciale des êtres organisés.* (Dugès.) *La vie n'est en soi qu'un mouvement rapide et continu de renouvellement et d'élimination.* (L. Cruveilhier.) *Se dit plus particulièrement de cet état considéré chez l'homme et les animaux : La perte de la vie est imperceptible.* (Mme de Sév.) *La vie est une suite de mouvements qui s'exécutent en vertu des impressions reçues par les différents organes.* (Cabanis.) *L'action générale de la vie organique est liée à l'action particulière du cœur.* (Bichat.) *La possession du même être, ensemble des actes de l'être vivant, des faits avec lesquels il est en rapport depuis sa naissance jusqu'à sa mort : Entre nous et le ciel, l'enfer et le néant, il n'y a donc que la vie, qui est la chose du monde la plus fragile.* (Pasc.) *Toute la vie des grands n'est qu'une précaution pénible contre l'ennui.* (Mass.) *La fin de la vie est triste, le milieu n'en vaut rien et le commencement est ridicule.* (Vol.) *La vie n'est rien par elle-même : son prix dépend de son emploi.* (J.-J. Rouss.) *La vie*

entière est employée à s'occuper des autres. Nous en passons une moitié à les aimer, l'autre moitié à en médire. (J. Joubert.) La vie est un ouvrage d'art qu'il faut savoir façonner d'une main habile. (H. Rigault.) La vie n'est qu'un assemblage d'apparences. (Alibert.) La vie est un mets qui n'agrée que par la sauce. (V. Hugo.) La vie n'est qu'un long regret de la veille. (Méry.)

Chaque pas dans la vie est un pas vers la mort.

C. DELAVIGNE.

La vie est une fleur, l'amour en est le miel.

V. HUGO.

On entre, on crie,
Et c'est la vie,
On crie, on sort,
Et c'est la mort.

E. TEXIER.

— Aptitude à vivre, intensité des phénomènes de l'existence chez les êtres organisés : La vie est précieuse chez un grand nombre d'enfants des villes.

— Manière de vivre, ensemble des circonstances au milieu desquelles on vit, des occupations auxquelles on se livre : Il n'y a que la vie laborieuse qui puisse amortir les passions. (Vauven.) Le plus grand bien auquel on puisse prétendre est de mener une vie conforme à son état et à son goût. (Volt.) Sans le devoir, la vie est molle et désossée; elle ne peut plus se tenir. (L. Joubert.) La vie parisienne est une étude qui demande des années entières. (Mme E. de Gir.) La vie du collège est laborieuse, désagréable, et c'est par là qu'elle est bonne. (P. Janet.) Nul de nous n'a le droit d'avoir une vie qui soit à lui. (V. Hugo.) La vie privée est la première garantie de la vie publique. (E. Littré.) Conduite, qualité morale des actions de l'homme : C'est être bien avancé dans la science de la vie que de savoir souffrir. (Mme de Maistre.) Une vie déréglée aiguise l'esprit et fausse le jugement. (De Boud.)

Je ne puis reculer sans mentir à ma vie.

C. DELAVIGNE.

— Action ou manière de se nourrir, de se conserver l'existence : Le gain de l'ouvrier ne suffit pas aux premières nécessités de la vie. (Mme Romieu.) Le régime de vie des vieillards va mal aux jeunes gens. (St-Marc Girard.) Aliments, ensemble des choses dont on a besoin pour vivre : Gagner sa vie à la sueur de son front. Être réduit à demander, à mendier sa vie.

— Objet de complaisance, celui auquel on s'attache exclusivement, par lequel on vit ou qui est comme l'essence, la nécessité de l'existence de l'homme : Le travail est la vie de l'homme. (Volt.) La science peut nous donner des convictions, l'amour seul nous donne la vie. (Vinet.) La vie de l'homme, c'est la sensation et la pensée. (E. Alletz.)

Non, l'amour qui se tait n'est qu'une rêverie ;

Le silence est la mort, et l'amour est la vie.

A. DE MUSSET.

— Durée, activité, ensemble des faits, des phénomènes extérieurs qui accompagnent ou constituent l'existence : Ce sont les assemblées représentatives qui seules introduisent la vie dans le corps politique. (B. Const.)

— Existence morale, spirituelle : La réputation est la seconde vie de l'homme. (Boss.) Les grâces ne s'usent pas comme la beauté; elles ont de la vie, elles se renouvellent sans cesse. (J.-J. Rouss.)

— Existence réelle, efficace et qui mérite le nom de vie : L'homme, c'est la vie; la honte, c'est la mort.

— Activité, entraînement, mouvement, chaleur, animation, vivacité : Ce style est plein de vie. Ce portrait est sans vie. Les moments de crise produisent un redoublement de vie chez les hommes. (Chateaub.) L'homme de lettres étale autour de lui un monde idéal auquel il donne la réalité et la vie. (Berryer.)

— Pop. Tapage, grand bruit, criailerie, reproches bruyants : Ma femme va me faire une terrible vie.

— Vie moyenne, Durée moyenne de la vie, soit pour l'ensemble des hommes, soit pour des hommes pris dans des conditions spéciales déterminées : La vie moyenne de l'homme est évaluée à vingt-sept ans. Durée probable de la vie pour des personnes ayant un même âge déterminé : La vie moyenne des enfants d'un an paraît être de trente-trois ans.

— Vie de garçon, Existence insouciant et désordonnée : La vie de garçon coûte bien plus cher que la vie de ménage.

— Vie d'artiste, Vie insouciant, irrégulière, tantôt opulente, tantôt misérable.

— Vie de bohème, Nom que l'on donne à Paris au genre de vie de certaines personnes, qui absorbent en peu de temps l'argent dont elles disposent, tombent subitement dans la misère, vivent d'expédients, prêtes à dévorer avec la même insouciance les ressources qu'elles auront pu se procurer.

— Vie de Sardanapale, Vie molle et voluptueuse.

— Vie d'ermite, d'anachorète, Vie solitaire, retirée.

— Vie de hibou, de loup garou, Vie antisociale, existence de celui qui fuit la société avec une sorte de sauvagerie.

— Vie de chien, Existence dure et misérable.

— Femme de mauvaise vie, Femme perdue de mœurs.

— Merci de ma vie ! Sorte de jurement familier.

— Être en vie, Être vivant, posséder l'existence : Tant que je serai en vie, je ne sais comment je suis en vie, avec tous les maux qui m'assiègent. (Volt.)

— Mourir tout en vie, Succomber au moment où l'on a toutes ses forces, au lieu de s'éteindre graduellement.

— Être entre la vie et la mort, Être dans un danger imminent, être menacé d'une mort très-prochaine : Cette maladie me tint deux jours entre la vie et la mort. La tempête continuait, nous étions entre la vie et la mort.

— N'avoir qu'un filet, qu'un souffle de vie. Être très-malade, très-faible, très-exposé à succomber.

— Sa vie ne tient qu'à un fil, Se dit d'une personne fort exposée à une mort très-prochaine.

— Avoir la vie dure, Être difficile à mourir, n'être pas facilement tué : Cet homme a la vie dure, cent autres fussent morts à sa place. Le chat a la vie très-dure.

— Donner la vie à quelqu'un, Le créer, l'engendrer ou le mettre au monde : Les parents qui nous ont donné la vie nous ont fait un présent douteux.

Je rends grâce au Seigneur, il m'a donné la vie.

V. HUGO.

— Donner, laisser la vie à quelqu'un, lui faire grâce de la vie, Ne pas donner suite à la condamnation à mort qu'il avait subie ou encourue : Le roi lui donna la vie. Le tribunal vous fait grâce de la vie.

— Donner la vie à quelque chose, L'animer, y mettre du mouvement, de l'activité, de l'entraînement : Ces usines donnent la vie à toute la contrée. Lui donner de la chaleur, un air d'animation et de mouvement : C'est le dessin qui donne la forme aux êtres, c'est la couleur qui leur donne la vie. (Dider.)

— Demander la vie, Demander de n'être pas tué. Elliptique. La vie ! Laissez-moi vivre, ne me tuez pas, ne me faites pas mourir. Un miracle ! la vie ! oh ! prolongez ma vie.

C. DELAVIGNE.

— La bourse ou la vie, Somination faite par un voleur, sous peine de mort, de lui donner l'argent qu'on a sur soi.

— Redonner la vie, rendre la vie à quelqu'un, Le rassurer, le ramener, le faire sortir d'un état alarmant : Cette nouvelle m'a rendu la vie.

— Devoir la vie à quelqu'un, Être né de lui : Les parents auxquels nous devons la vie. Avoir été sauvé par lui d'un péril de mort : Je dois la vie à ce médecin.

— Rendre la vie dure à quelqu'un, Le tourmenter, l'inquiéter, lui rendre l'existence pénible.

— Aller de vie à trépas, Mourir. Cette locution a vieilli.

— Faire la vie, Se livrer à toutes sortes d'amusements ou de débauches : Cette femme a fait la vie avant de se marier.

— Faire bonne, mauvaise vie, Se nourrir bien; faire mauvaise chère :

Venez souper chez moi, nous ferons bonne vie.

LA FONTAINE.

— Être de grande, de petite vie, Manger beaucoup, manger peu.

— Plus de biens que de vie, Se dit des personnes riches et voisines de la mort.

— Vie de cochon, courte et bonne, Vie que l'on abrège par l'excès des plaisirs auxquels on se livre. Les cochons étant destinés à être tués, on les gorgé de nourriture pour les engraisser au plus vite. Il n'a dit aussi simplement Courte et bonne, pour conseiller de ne pas chercher à allonger sa vie par de pénibles privations.

— Prov. Il faut faire vie qui dure, Il faut ménager ses ressources de façon à pouvoir en jouir longtemps. Il nous a vu notre vie en ce monde. Il faut jouir des biens que l'on possède, puisqu'on est réduit à les quitter à la mort. Telte vie, telle mort, On meurt comme on a vécu, on conserve jusqu'à la mort les habitudes et le caractère que l'on a eus pendant sa vie. Qui a temps a vie, Avec du temps pour réfléchir, on peut trouver le moyen d'éviter la mort ou la ruine. Qui méprise sa vie est maître de celle d'autrui. Celui qui ne craint pas la mort a toute facilité pour la donner aux autres.

— Jurispr. Vie civile, Jouissance des droits civils.

— Physiol. Vie organique, Ensemble des fonctions qui concourent au développement et à la conservation de la vie, telles que la digestion, la respiration, etc. Vie animale, Ensemble des fonctions qui manifestent la vie et mettent l'être vivant en relation avec le monde extérieur, telles que l'entendement, les sensations, etc. Vie fatale ou végétative, Celle du fœtus dans le sein de sa mère.

— Relig. Vie éternelle ou simplement Vie. Bonheur éternel des élus : Combien est étroit le chemin qui conduit à la vie ! (Boss.) Vie future, Vie à venir, autre vie, Existence de l'âme après que la mort l'a séparée d'avec le corps : Quoi qu'il en soit de l'espoir des croyants dans l'autre vie, on se trouve bien

de passer avec eux celle-ci. (J.-J. Rouss.) Vie de l'âme, Etat de grâce, dans le langage des écrivains catholiques : Le péché fait perdre la vie de l'âme. Parole de vie, Prédication religieuse. Pain de vie, Eucharistie.

— Littér. Biographie, histoire d'un homme : Les vies de Plutarque. Les vies des femmes galantes. On ne peut lire la vie de Marc-Aurèle sans une espèce d'attendrissement. (Montesqu.) La vie de M. le maréchal de Saint-Cyr est une des plus belles vies de nos modernes annales. (Thiers.)

— Techn. Tout en vie. Se dit d'une planche employée telle quelle, sans diminution d'épaisseur.

— Alchim. Vie et mort, Soufre et mercure des philosophes.

— Pharm. Elixir de longue vie, Elixir alcoolique présenté comme un médicament propre à prolonger la vie.

— Bot. Arbre de vie, Nom vulgaire du thuya.

— Loc. adv. A vie, Pour toute la durée de la vie : Bail à vie. Pension à vie. A la vie, à la mort, Pour la vie, Pour toujours, jusqu'à la mort : Ah ! mignonne, s'écria le soldat, c'est entre nous maintenant à la vie, à la mort. (Balz.)

Cousin, c'est entre nous à la vie, à la mort.

C. DELAVIGNE.

— Ni à la vie ni à la mort, Jamais, en aucun temps : Dis à ce Turc que je ne lui donne ces cinq cents écus ni à la vie ni à la mort. (Moli.) Pour la vie, Pour toujours, jusqu'à la mort : Il est estropié pour la vie. Se dit aussi par exagération pour exprimer un temps très-long : C'est une fameuse étoffe, vous en aurez pour la vie. De la vie, jamais : Je ne lui pardonnerai de ma vie. De la vie on n'a vu pareil spectacle.

Un renard jeune encore, quoique des plus madrés, vit le premier cheval qu'il eût vu de sa vie.

LA FONTAINE.

— La vie durant, Pendant toute la vie, jusqu'à la mort : Jour, sa vie durant, d'une pension d'invalidité. Sur la vie, Adjuration que l'on fait pour faire comprendre que ce qu'on recommande est aussi important que le soin même de la vie :

La bique, allant remplir sa traîne mamelle Et palme l'herbe nouvelle, Ferma sa porte au loquet Non sans dire à son hiquet : Gardez-vous sur votre vie D'ouvrir... LA FONTAINE.

— Loc. interject. Nom de ma vie ! Sorte de jurement.

— Syn. Vie, annales, archives, etc. V. ANNALES.

— Encycl. Physiol. Il n'est personne qui ne distingue une matière animée d'une matière inerte, un corps vivant d'un corps brut ; il n'est personne qui ne sache apercevoir la vie quand elle se présente ; rien de plus facile à reconnaître, mais rien de plus difficile à définir ; rien de plus manifeste ni de plus inexplicable. On a dit que la vie est un principe intérieur d'action. On a dit qu'elle est l'union temporaire du sens intime et de l'aggrégat matériel. On a dit qu'elle est l'organisation en action, l'activité spéciale des corps organisés. On a dit quelle est la constante conformité des phénomènes, en regard de la diversité des influences extérieures. Il vaut mieux substituer à une vaine tentative de définition l'observation et la description des phénomènes qui caractérisent la vie, suivies d'une revue critique des explications qui en ont été essayées.

Il y a des corps qui sont organisés et d'autres qui ne le sont pas. Les corps organisés forment une vaste classe qui embrasse à la fois les animaux et les végétaux ; les animaux et les végétaux vivent, les corps non organisés ne vivent pas. Il y a donc une manière d'être commune à tous les êtres organisés, végétaux ou animaux, un mode d'existence qui leur appartient à tous et n'appartient qu'à eux. Ce mode d'existence est la vie. En quoi consiste-t-elle ? Quelles différences l'expérience accuse-t-elle entre ces deux grandes espèces de corps ?

Le premier caractère qui frappe le regard, en présence d'un corps organisé, c'est la forme de ce corps ; qu'on l'observe au dehors ou au dedans, dans son aspect général ou dans les parties constitutives de son être, on remarque chez lui des formes adoucies, arrondies, des courbes irréductibles à toute ligne régulière, par opposition aux formes anguleuses et géométriques qu'affectent les minéraux. Les minéraux, en outre, les corps inerts sont ou solides, ou liquides, ou gazeux ; si les solides et les liquides y sont mêlés, c'est par une sorte de juxtaposition, comme il arrive quand un liquide est contenu, par masses plus ou moins considérables, dans les creux d'un solide. Il n'en est pas ainsi chez les vivants. Il y a chez eux une combinaison de solides et de liquides, ceux-ci formés, contenus et mus en des réservoirs, en des canaux qui les transportent là où ils sont nécessaires. La sève, la lymphe, le chyle, le sang circulent. La circulation est d'autant plus parfaite que l'être organisé occupe un rang plus élevé dans l'échelle de la vie. A la circulation se rattache la respiration. Les animaux respirent en

empruntant à l'atmosphère l'oxygène dont leur sang a besoin ; les végétaux respirent, en empruntant le carbone. Ajoutons enfin la sensibilité. Si elle n'existe pas chez tous les êtres organisés, elle existe au moins chez les animaux qui en possèdent l'organe, l'appareil nerveux.

Prédominance très-marquée des lignes courbes sur les droites (si même il existe des lignes droites chez les êtres vivants), circulation, respiration, présence d'un appareil nerveux qui rend l'animal sensible : ce ne sont encore là que des différences tout extérieures ; quiconque a des yeux les peut voir. D'autres, moins visibles ou qui frappent moins le premier regard, sont plus importantes. Les corps inerts ne sont que des masses homogènes, sans parties distinctes ; qu'on les divise, on a moins de véritables parties distinctes les unes des autres que de nouvelles masses plus petites et toutes homogènes. Les vivants, au contraire, se composent de parties qui sont des instruments spéciaux, des organes ayant des usages distincts, mais dont les fonctions concourent toutes ensemble, dans leur diversité même, à un seul but. Leurs tissus se forment d'éléments, dits principes immédiats, qui diffèrent de tout ce qui se rencontre dans les corps inorganiques. Nous en avons parlé à l'article BIOLOGIE auquel nous renvoyons le lecteur.

Une différence plus radicale, la plus caractéristique de toutes, entre les corps inerts et les corps vivants, est que les corps vivants naissent, croissent et meurent, tandis que les corps inerts ne naissent et, à proprement dire, ne croissent ni ne meurent. Ceux-ci se forment dans des conditions déterminées, soit par aggrégation d'éléments simples, soit en se détachant mécaniquement de masses déjà formées ; les corps vivants viennent d'un corps vivant pur scission, par bouture, par germe, par génération. Ils croissent du dedans au dehors par nutrition, par assimilation ; tandis que les corps inerts, quand ils augmentent de volume, ne croissent pas, mais s'accroissent par simple juxtaposition de molécules semblables, et du dehors au dedans. Comme ils ne naissent ni ne croissent, ils ne meurent pas ; ils peuvent s'altérer, se dissoudre, ils ne peuvent mourir. Les corps vivants meurent. Tous leurs mouvements internes de circulation, de respiration, de nutrition et de croissance, etc., après s'être ralentis, cessent ; deviennent immobiles, ils se dissolvent et retent à la terre, à l'air, au monde, à la nature éternelle les éléments qu'ils lui avaient empruntés. C'est à la mort qu'éclate le mieux l'antagonisme qui existe ou semble exister entre les forces générales de la nature, celles qui régissent les corps inerts et qu'on nomme physico-chimiques, et ces forces particulières par lesquelles se forment et se conservent les corps vivants. D'où cette définition de Stahl : « La vie est le résultat des efforts conservateurs de l'âme ; » et cette autre de Bichat : « La vie est l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort. » Les deux définitions sont identiques au fond.

Tels sont les caractères extérieurs et visibles, telles sont les apparences de la vie. Tous ces caractères appartiennent à tous les corps vivants, sauf un peut-être, qui semble n'appartenir qu'aux animaux ; chez les animaux seuls on trouve l'appareil nerveux, qui semble être l'organe exclusif de la sensibilité. Cependant on ne le trouve pas chez tous ; les animaux inférieurs en sont dépourvus, et ils ne paraissent pourtant pas tout à fait insensibles. L'absence de ce système ne serait donc pas la preuve rigoureuse de l'absence de la sensibilité chez les plantes.

Il ne manque pas de philosophes ni de physiologistes qui considèrent la sensibilité et la vie comme des choses inséparables. C'est, pensent-ils, en vertu d'une sensibilité intérieure que s'accomplissent chez tous les vivants, chez les végétaux comme chez les animaux, les actes les plus intimes de la vie. Mais qu'est-ce qu'une sensibilité inconsciente d'elle-même, une sensibilité qui ne se sent pas ? Qu'on nomme irritabilité, excitabilité, ou de tel autre nom, qu'on voudra, cette propriété en vertu de laquelle nos parties, mues du dedans ou du dehors, vivent d'une vie harmonique et une, l'irritable, l'excitable est-il par la même et nécessairement sensible ? S'il y avait entre la sensibilité et la vie union essentielle, rien ne vivrait qui ne sentit ; non-seulement il faudrait, en effet, accorder la sensibilité aux plantes, chose concevable encore, mais il faudrait l'accorder à ces organes, à ces tissus qui vivent en nous et dont la vie échappe à notre conscience ; ils auraient donc une sensibilité autre que la nôtre ; ils auraient des âmes ou ils seraient des âmes, des moi distincts de notre propre moi ; chaque élément vivant serait un moi pour son compte, sentant pour soi seul, sans en rien transmettre au moi central. Admettons-nous une république de moi organiques, d'âmes régies par une âme centrale, la nôtre ? Faudra-t-il revenir à Van Helmont et à ses archées, ou même pousser plus loin, et voir une âme dans chaque élément, dans chaque cellule, dans chaque parcelle des tissus d'un corps ayant vie ?

La question de savoir si la sensibilité et la vie sont inséparables dépasse l'expérience, qui ne nous montre pas en fait la sensibilité partout où elle nous montre la vie. Même l'irritabilité ou l'excitabilité des tissus et des

organes, nous la concluons plutôt que nous ne la voyons. La question, pour ceux qui parlent de ces puissances de la matière organique, n'est plus de reconnaître la vie, mais de l'expliquer.

Mais il est aussi peu aisé de l'expliquer qu'il est aisé de la reconnaître. Les physiologistes ont mis beaucoup de mots en avant. Les uns parlent d'une force plastique ou formatrice, cause efficiente des mouvements d'où résulte la vie; d'autres, d'une force de résistance vitale, qui serait comme le fond de la vie, la condition de son maintien, de ses luttes contre ce qui n'est pas elle, de son continuel combat contre cette mort qu'elle ne peut que retarder, qu'elle ne peut vaincre; d'autres, d'excitabilité, ou d'irritabilité, ou de sensibilité, et tantôt d'une sensibilité qui sent, tantôt, chose bizarre, d'une sensibilité qui ne sent pas; de contractilité, et tantôt, d'une contractilité apparente, tantôt d'une contractilité non apparente.... *Verba et voces.*

On a mieux posé le problème quand on s'est demandé, d'abord, s'il est vrai qu'il y ait antagonisme entre les forces générales de la nature et les forces particulières qui animent les vivants; en d'autres termes, si les forces physico-chimiques ne peuvent suffire à rendre raison de la vie. Deux écoles sont en présence: l'une, sans reconnaître les propriétés particulières aux corps vivants, les fait rentrer dans le domaine des forces générales, purement physiques et chimiques, qui agiraient dans ces corps en vertu de dispositions ou de combinaisons différentes de la matière; l'autre croit ces propriétés inexplicables, et même intelligibles, en dehors de l'hypothèse d'un principe vital, distinct de la matière et de ses forces. Selon les partisans de la pure matérialité des actions vitales, il ne se passe chez les végétaux, chez les animaux même, que des phénomènes mécaniques, hydrauliques, chimiques, et si les lois de la mécanique, de la physique, de la chimie ne peuvent encore expliquer tout, il n'en faut accuser que l'état peu avancé de la science. Ils réduisent les principes organiques, les éléments des tissus à des corps simples, oxygène, hydrogène, carbone, azote, et, non contents de décomposer ces principes, ils les recomposent; on est, arvenu du moins à en recomposer ainsi chimiquement quelques-uns. Ne parviendra-t-on pas à les recomposer tous? Mais, quand ils les recomposeraient tous, ils ne feroient que reproduire des matériaux; resterait la construction de l'édifice. Et quand ils nous montreraient, en le démontant et le remontant pièce par pièce, tout le jeu du mécanisme, il resterait à expliquer l'existence de cet admirable mécanisme qui, à chaque instant de la vie, se répare, se reforme, se refait pour ainsi dire lui-même. Là triomphe l'autre école, celle qui recourt à l'hypothèse d'un principe vital.

Plusieurs savants, bien loin de ramener les forces de la matière vivante à celles de la matière inerte, voient ou imaginent entre ces deux ordres de forces un antagonisme qui, à leurs yeux, est la vie même. Parmi ceux-ci, les uns se contentent d'établir avec une rigueur toute scientifique cette distinction entre les forces de la vie et celles de la nature non vivante, et, leur œuvre faite, s'arrêtent là; ils ne se demandent pas, ils ne croient pas qu'il y ait à se demander si, au fond de ces forces inhérentes aux organes, il existe une force unique, principe de ces forces. Ils entendent bien qu'il faut admettre des forces organiques, distinctes des forces physico-chimiques avec lesquelles elles sont si souvent en lutte; mais ces nouvelles forces, une fois acceptées, leur semblent suffire à expliquer tout. Ce sont les organiciens. A ceux-ci s'oppose une autre école qui subordonne ces forces organiques à une force unique, à un principe vital, essentiellement distinct de la matière organisée, dont il régit et dirige les actes vitaux. Ce sont les vitalistes. Mais ce principe vital, distinct de la matière organisée, l'est-il de l'âme proprement dite? Oui, répondent les vitalistes; les animistes répondent non. Pourquoi deux âmes? Pourquoi cette âme de seconde majesté, comme l'appelle Lordat, un des plus illustres partisans du vitalisme? Qu'est-ce que cette âme qui n'est pas l'âme? Et, quand on a déjà tant de peine à faire admettre l'existence d'une âme, faut-il en imaginer encore une seconde? N'est-il pas plus simple, et par conséquent plus conforme à la vérité, de ne voir dans le principe vital qu'une des facultés, une des forces de l'âme, de cette même âme qui pense, qui sent et qui veut? La faculté de penser est-elle donc incompatible avec celle d'organiser un corps? A quoi l'on objecte que l'âme, qui a conscience de ses propres opérations, n'a pas conscience des opérations vitales. Mais l'âme est-elle toute consciente? N'y aurait-il pas lieu de distinguer entre ses opérations celles qu'elle accomplit d'elle-même, en pleine connaissance de cause et avec la conscience de son œuvre, de celles qu'elle accomplirait fatalement, par une action semblable à celle des forces inconscientes de la nature? C'est l'hypothèse des animistes d'aujourd'hui, tels que MM. Fr. Bouillier, J. Tissot, etc.; et beaucoup de vitalistes s'accordent avec eux, grâce à cette distinction de deux modes d'activité dans l'âme; ils remplacent leurs deux âmes par deux modes d'activité, l'une consciente, l'autre inconsciente, d'une même âme; et les ani-

mistes, à qui il suffit de n'avoir qu'une seule âme, contents qu'on les tienne quittes d'une seconde, ne leur en demandent pas davantage.

Suivant Aristote et Buffon, la durée totale de la vie peut se mesurer par celle du temps de l'accroissement. « Une seule chose manque à Buffon, dit Flourens (*De la longévité humaine*), c'est d'avoir connu le signe certain qui marque le terme de l'accroissement... Je trouve ce signe dans la réunion des os à leurs épiphyses. » Or, il s'agit de savoir combien de fois la durée de l'accroissement se trouve comprise dans la durée de la vie. Buffon assure que chaque animal vit à peu près six ou sept fois autant de temps qu'il en met à croître; le rapport réel serait cinq, selon Flourens. « L'homme, ajoute cet observateur, est vingt ans à croître, et il vit cinq fois vingt ans, c'est-à-dire cent ans. » Du reste, tous les phénomènes de la vie tiennent les uns aux autres par une chaîne de rapports suivis, comme le fait encore observer Flourens; la durée de la vie est donnée par la durée de l'accroissement; la durée de l'accroissement est donnée par la durée de la gestation; la durée de la gestation, par la grandeur de la taille, etc. Plus l'animal est grand, plus la gestation se prolonge; la gestation du lapin est de trente jours; celle de l'homme est de neuf mois; celle de l'éléphant est d'environ vingt mois, etc.

La durée de la vie que Flourens regardait comme normale est en fait une limite qui est rarement dépassée, et que la grande majorité, presque la totalité des hommes, n'atteint pas. La durée moyenne de la vie humaine est, de nos jours, de trente-six ans quatre dixièmes. La table de Du Villard ne donne que vingt-huit ans trois quarts pour la vie moyenne avant la Révolution. Voilà donc une augmentation de huit ans qui doit provenir de l'introduction de la vaccine, de l'aisance qui s'est répandue jusque dans les classes les plus pauvres et de la meilleure hygiène qui en résulte. Le temps que vivent les animaux varie beaucoup avec chaque espèce. On a parlé de la vie très-courte de certains insectes, tels que les éphémères et les papillons, qui ne vivraient que quelques heures; mais on n'a tenu compte que du temps de leur phase d'insecte parfait ou du temps de la reproduction, tandis que leur état de larve dure beaucoup plus longtemps. L'ours dépasse rarement l'âge de vingt ans, le chien vit vingt ans, le loup vingt ans, le renard quatorze ou seize. L'âge extrême du chat est quinze ans, celui de l'écureuil, du lièvre, du lapin sept ou huit. Les éléphants vivent, dit-on, quatre cents ans; les rhinocéros cinquante. Un aigle mourut à Vienne à l'âge de cent quatre ans; les corbeaux vivent jusqu'à cent ans, les cygnes jusqu'à trois cents ans. Une tortue a vécu plus de cent quatre-vingt-trois ans. Les pélicans et les cerfs vivent longtemps. Un mouton passe rarement l'âge de dix ans, et une vache celui de quinze ans.

— Mœurs et cout. *Vie privée.* Le goût de la vie privée tient une très-petite place dans les mœurs de l'antiquité classique. Les Grecs vivaient sur la place publique, les Romains dans les camps quand ils n'étaient pas sur le Forum. Plus tard, lorsque le christianisme fut installé, le triste spectacle de la corruption officielle, les événements tragiques qui se succédaient dans les régions du pouvoir et par lesquels étaient atteints ceux qui y tenaient de loin comme de près, fournirent au stoïcisme de merveilleux arguments contre l'intrigue, l'ambition, la soif des honneurs, enfin tout le bagage de la vie publique. Le christianisme, de son côté, substitua le désert, la solitude, le silence absolu à la vie scénique du monde grec et romain. Les barbares, lors de l'invasion, apportèrent en Occident leur tendance puissante à l'individualisme. L'amour de la vie privée, avec cette double origine féodale et chrétienne, est entrée d'une manière si profonde dans les mœurs des races modernes, qu'elle y a acquis désormais une influence dominante. En un mot, l'homme d'aujourd'hui n'est plus, comme l'homme classique, « un moellon de l'édifice social », mais une personne libre, s'appartenant tout entière, ayant autour d'elle et de ses habitudes domestiques un rempart élevé par les lois.

Cependant les Européens de notre temps offrent encore à cet égard des situations fort différentes. Chez les Anglo-Saxons, la vie privée et l'activité individuelle ont conservé l'étendue qu'elles avaient au moyen âge, tandis que chez plusieurs grands États du continent elles se sont singulièrement restreintes.

On remarque que la vie privée a d'autant plus d'extension chez un peuple que son état de civilisation est plus prospère. C'est au développement de la vie privée que les économistes contemporains mesurent la supériorité d'un pays. Le but des gouvernements libres et réputés honnêtes semble aujourd'hui converger vers un point unique : borner leur rôle à écarter les obstacles qui entravent l'activité individuelle et l'initiative privée. Leur idéal est de n'avoir plus besoin d'intervenir que pour assurer le maintien de la paix publique. Le gouvernement de chaque État se réduirait ainsi progressivement au simple rôle d'agent de police. Le degré d'aptitude que montrent les citoyens à faire

eux-mêmes leurs affaires, à diriger le mouvement matériel, intellectuel et moral, est devenu en quelque sorte la mesure de la prépondérance qu'une nation est destinée à exercer dans le monde. On voit les peuples qui laissent s'éteindre chez eux le goût de la vie privée et de l'initiative individuelle perdre leur rang peu à peu et céder la place à des races plus fortes.

Des économistes chagrins et des publicistes entichés de leurs principes ont parlé de l'infériorité de notre race. Si nous ne colonisons point, si le progrès de la population est lent, si le bien-être se répand chez nous moins vite qu'ailleurs, c'est la faute de la race. Eh! non; pourquoi ne serait-ce pas la faute des institutions qui nous régissent, des entraves mises au développement de l'initiative individuelle et de l'activité privée?

Il y a, certes, des races décrépies qu'on essayerait en vain de galvaniser; il n'y a rien en cela d'appliquable à notre situation. Ces races vivent en Asie, en Afrique, où elles sont épuisées depuis longtemps.

C'est par son côté moral surtout que la vie privée offre dans les temps modernes un aspect qu'elle n'avait encore eu à aucune époque. Le foyer domestique, asile de toutes les vertus privées, est un privilège des races occidentales. Il n'a jamais été qu'une exception en Orient. A Rome et en Grèce, il était plein d'esclaves et de clients. Les gens du Nord, les premiers, en ont fait une sorte de sanctuaire. Au moyen âge, il était caractérisé par la possession d'une habitation, si modeste qu'elle fût. Les Russes et les Slaves ont conservé cette coutume salubre. A l'occident de l'Europe, l'invasion du régime manufacturier lui a porté une atteinte funeste. Dans les districts ruraux, néanmoins, elle continue de se maintenir à peu près partout. Dans nos campagnes, on refuse encore de donner une fille en mariage à qui n'a pas une maison à lui offrir comme douaire.

De temps immémorial, la femme est la providence de la vie privée. Celle-ci n'existe pas sans la femme et n'est donc pas à l'usage des célibataires. Les utopistes du XIX^e siècle ont voulu changer la condition des femmes. Leurs efforts ne tendaient à rien moins qu'à détruire la vie privée. Ils voulaient, à les entendre, émanciper la femme. D'abord, il faut qu'elle y consente; ensuite, on ruinerait son bonheur en même temps qu'on lui ravirait les sources de la population.

On a souvent opéré des progrès réels en diminuant la distance qui séparait les classes sociales, on n'a jamais réussi dans les tentatives faites en vue de rendre la femme l'égal de l'homme sous tous les rapports. On n'a abouti qu'à des catastrophes ou à des avortements ridicules. Le rôle de l'homme et celui de la femme sont aussi différents dans l'ordre moral que dans l'ordre physique. Le moindre mal qu'on puisse attendre de l'émancipation prétendue de la femme serait la destruction du foyer domestique et de la vie privée, et heureusement tout va dans une direction opposée. De plus, l'instabilité de la vie publique ramène les générations à l'amour du chez soi, où l'on trouve le bonheur et l'indépendance. La direction affectueuse imprimée par la mère de famille aux habitudes, à l'intelligence et aux sentiments de la première enfance exerce une influence souveraine sur l'avenir de la race et constitue réellement une haute fonction sociale dans toute civilisation ayant pour fin principale le progrès moral. C'est désorganiser le foyer domestique que d'enlever la femme à ce domaine naturel pour lui attribuer le soin des intérêts du dehors.

L'ennemi actuel de la vie privée, c'est le travail manufacturier, la présence des enfants et des femmes dans les ateliers et les usines de l'industrie. M. J. Simon, dans son livre intitulé *L'Ouvrière*, a montré clairement les dangers physiques et moraux de ce mouvement au point de vue de la famille, et de l'avenir des classes ouvrières, où la vie privée se perd de plus en plus pour faire place à celle qu'on mène chez les marchands de vin et dans les hôtels garnis.

Les solutions de l'économie politique relativement aux bienfaits de la vie privée sont également celles des moralistes. « Aucuns, dit Charron (*De la sagesse*, l. I^{er}), ont pensé que la vie menée en commun, en laquelle il n'y point de tien et mien, mais où toutes choses sont en communauté, tend plus à perfection et tient plus de charité et concorde. C'est peut avoir lieu en compagnie de certain nombre de gens, conduite par certaines règles, mais en un État et république, non; dont Platon, l'ayant une fois ainsi voulu pour chasser toute avarice et dissension, se ravisa; car, comme la pratique montre, non-seulement il n'y a point d'affection cordiale à ce qui est commun à tous, et, comme dit le proverbe, « l'asne du commun est toujours » mal basté, « mais encore la communauté tire à soi toujours des querelles, des murmures et des haines, comme il s'est vu toujours, voire dedans l'Eglise primitive. »

L'homme n'est pas fait pour vivre seul; il n'est pas fait non plus pour ne point s'appartenir et n'être qu'un membre infime dans un édifice social. Il faut toujours en revenir au précepte d'Horace : *Est modus in rebus.*

— *Mur de la vie privée.* Cette expression

passa dans la langue courante lorsque le député Guillaumet fit introduire dans la loi du 11 mai 1868 une disposition en vertu de laquelle la publication seule d'un fait relatif à la vie privée constitue une contravention, sans que les tribunaux aient à rechercher autre chose que la publication, sans se préoccuper de l'intention (art. 11). Cet article, dirigé contre les indiscretions de la presse, attira sur son auteur une grêle de plaisanteries de la part des journalistes, et pendant quelque temps il ne fut plus question que du mur de la vie privée, que du mur Guillaumet (v. Guillaumet). Bien avant M. Guillaumet on avait dit que la vie privée doit être murée; selon les uns, c'est Royer-Collard qui a le premier formulé cette maxime; selon d'autres, c'est Talleyrand. On lit, en effet, dans une lettre écrite par Stendhal le 31 octobre 1823 :

« Diné à Troyes le 19, avec un marquis garni de cinq croix, mais bonhomme au fond. Cet homme de cinquante-cinq ans, fidèle à son siècle, durant un petit dîner de trois quarts d'heure, avec deux courtiers, un Anglais et un inconnu (c'est moi), trouva le secret de nous conter toute l'histoire de sa vie; je pourrais écrire dix pages. Dès l'âge de treize ans, il servait dans l'Inde; il est marquis, il a un fils, il a une sœur, etc. Je n'ose continuer de peur d'entreprendre sur la vie privée d'un citoyen, qui, comme l'a si bien dit M. de Talleyrand, doit être murée. »

Si l'on recherchait l'origine de cette expression, on la trouverait en germe dans une anecdote bien connue. L'architecte du tribunal du peuple Livius Drusus lui ayant proposé de lui construire une maison qui serait impénétrable à tous les regards, Drusus lui répondit : « Si tu es assez habile pour cela, construis au contraire ma maison de telle sorte que chacune de mes actions puisse être vue de tout le monde. » Le tribun romain, contrairement aux idées en cours aujourd'hui, pensait qu'il était bon et moral qu'aucun mur ne cachât sa vie privée à ses concitoyens.

Du reste, l'article 11 de la loi du 11 mai 1868 a été très-rarement appliqué, les peines qui frappent la diffamation étant parfaitement suffisantes pour protéger les particuliers. Comme un exemple de l'application de cette loi, nous nous bornerons à citer le jugement rendu en août 1873 contre le journal *l'Echo de l'Auxois*, qui avait cité le nom de quelques personnes se rendant en pèlerinage à Notre-Dame-de-l'Étang. Quelques-uns de ces pieux, mais trop susceptibles pèlerins obtinrent la condamnation du gérant de *l'Echo* à 500 francs d'amende et à 50 francs de dommages et intérêts envers chacun d'eux.

— Philos. *Vie future.* V. IMMORTALITÉ, PARADIS, PURGATOIRE, ENFER.

— Littér. On a donné souvent le titre de *Vie* au récit des actions d'un homme, à son histoire. On dit, dans le même sens, biographie. Toutefois, la biographie est un récit plus succinct, plus dépouillé d'ornements; la *vie* est plutôt écrite en vue de la lecture.

Parmi les ouvrages auxquels a été donné le titre de *Vie*, nous citerons : *Vies parallèles* de Plutarque, où, pour soutenir son plan, l'historien force les rapports et les symétries entre les vies de certains Grecs et de certains Romains; la première édition fut publiée par Ph. Giunta (Genève; 1517, in-fol.), et l'une des meilleures par Dœhrner (Paris, 1841); la traduction si célèbre d'Amynot parut en 1559 (2 vol. in-fol.); les *Vies des généraux illustres*, de Cornelius Nepos, qui furent imprimées d'abord par Jenson, à Venise (1471), sous le nom d'Æmilius Probus; Denis Lambin, qui les publia à Paris en 1569, les revendiqua pour Cornelius Nepos, et son opinion a été suivie par les érudits modernes, avec cette réserve, toutefois, que l'ouvrage de ce dernier, primitivement plus étendu, aurait été abrégé par Æmilius Probus; les *Vies des douze Césars*, de Suétone, où le bien et le mal, les vices les plus honteux, les actes les plus violents de la tyrannie, sont exposés avec un calme apparent toujours égal, et dont ce calme même garantit l'impartialité (v. douze CÉSARS); les *Vies des saints*, par le Père Ribadeneira (v. SAINTS); les *Vies des saints*, par Baillet; les *Vies des saints pour tous les jours de l'année*, par l'abbé Rolinbacher; les *Vies des Pères des déserts*, par de Villefore; la *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, par de Ligny; la *Vie de Jésus*, par le docteur Strauss; la *Vie de Jésus*, par M. Ernest Renan, etc.

— Allus. littér. Je laisse à penser la fontaine dans la fable le Rat de ville et le rat des champs :

Sur un tapis de Turquie
Le couvert se trouva mis.
Je laisse à penser la vie
Que firent ces deux amis.

Se dit d'une jouissance entre plusieurs et qui est d'autant plus complète et bruyante qu'en général elle a lieu aux dépens d'autrui, ou tout au moins d'une manière illégitime :

« Ils aiment le vin, ils aiment généralement tout ce qui se boit, mais ils n'aiment pas à payer ce qu'ils prennent. Voulant donc satisfaire leurs goûts à peu de frais, ils ont

ouvert les dix caves de la maison ; pas un cadenas n'a pu leur résister :

- Je laisse à penser la vie
- Que firent les deux amis.

• Mais, moins heureux que les rats de la fable, ils n'ont pas pu dévaler et se sont vu condamner à quinze mois de prison. »

(Le Droit.)

• Nos trois aigrefins se concertèrent un instant sur le boulevard, et ils venaient sans doute d'imaginer un moyen de faire bombance sans payer la carte, car ils entrèrent bruyamment au restaurant, où ils débâtèrent par une truite saumonée, arrosée de champagne frappé.

- Je laisse à penser la vie
- Que firent nos trois amis. »

(Chronique parisienne.)

— Quand on a tout perdu, quand on n'a plus d'espoir, la vie est un opprobre et la mort un devoir, Vers de Voltaire. V. PER-DRE.

Vies parallèles, communément Vies des hommes illustres, par Plutarque. Les *Vies des hommes illustres* sont le modèle des biographies. La peinture des caractères, en particulier, y est tracée de main de maître ; c'est la partie la plus remarquable de cet ouvrage. Au reste, Plutarque lui-même nous fait connaître, dans la *Vie d'Alexandre*, la nature et le but de sa composition : « On fait souvent connaître la vertu et le vice moins par des actions éclatantes que par une anecdote, un mot, un geste, qui dévoilent mieux le caractère d'un homme que des batailles sanglantes, des sièges et de grands exploits. Comme les peintres cherchent la ressemblance dans le visage et les yeux, où nos inclinations se manifestent, négligeant les autres parties ; de même, qu'il nous soit permis d'examiner les signes de l'âme, et par là de donner une juste idée de la vie de chacun, laissant aux autres les hauts faits et les combats. » Le style de Plutarque est prolixe, ou du moins ses phrases sont généralement fort longues ; mais il est riche en peintures animées. On ne saurait trouver ailleurs de plus grands tableaux que Coriolan au foyer d'Atilius, que les adieux de Brutus et de Porcius, que le triomphe de Paul-Émile, que la navigation de Cléopâtre sur le Cydnus, que le spectacle de Cléopâtre penchée sur la fenêtre de la tour inaccessible où elle s'est réfugiée, et s'efforçant de hisser et d'attirer vers elle Antoine vaincu et blessé, qu'elle attend pour mourir. Bernardin de Saint-Pierre nommait Plutarque le peintre du malheur.

Plutarque nous donne, dans ses *Vies des hommes illustres*, l'histoire de quarante-quatre personnages, tous distingués par leurs vertus, leurs talents ou leurs actions, tant Grecs que Romains, et les met en parallèle deux à deux. Il faut y joindre quatre *Vies* sans parallèle. Les personnages mis en parallèle sont : Thésée et Romulus, Lycurgue et Numa, Solon et Valérius Publicola, Thémistocle et Camille, Périclès et Q. Fabius Maximus, Alcibiade et Coriolan, Timoléon et Paul-Émile, Pélopidas et Marcellus, Aristide et Caton l'Ancien, Philopœmen et Flamininus, Pyrrhus et Marius, Lysandre et Sylla, Cimon et Lucullus, Nicias et Crassus, Éumène et Sertorius, Agésilas et Pompée, Alexandre et Jules César, Phocion et Caton d'Utique, Agis avec Cléomène et les Gracques, Démétrius et Cicéron, Démétrius Poliorcète et Marc-Antoine, Dion et Marcus Brutus. Les *Vies isolées* sont celles d'Artaxerxe Mnémon, d'Aratus, de Galba et d'Œthon.

• Les ouvrages de Plutarque, par leur étendue autant que par la variété des objets qu'ils embrassent, présentent, dit Villemain, le plus vaste répertoire de faits, de souvenirs et d'idées qui nous reste de l'antiquité. Produits dans des jours de décadence littéraire, ils sont cependant remarquables par le style et l'éloquence. On y voit renaître par intervalle le beau génie de la Grèce ; on l'y sent à toutes ses époques, avec ses différents caractères de naïveté, d'élégance et de force ; car l'imagination de Plutarque est contemporaine de tout ce qu'il raconte. Les ouvrages philosophiques de Plutarque sont sans doute le plus vaste et le plus amusant répertoire de la sagesse antique ; mais les *Vies* de ses grands hommes ont un mérite de plus ; elles peignent la nature humaine avec une admirable naïveté. Là, cependant, nous trouvons encore, dans la conception générale de ses plans, quelques traces des habitudes de fausse éloquence, empruntée aux écoles sophistiques de la Grèce et de Rome. Peut-être le mérite de l'observation, universellement reconnu dans Plutarque, a-t-il fait oublier en lui l'éclat du style et le génie pittoresque ; mais c'est ce double caractère d'éloquence et de vérité qui l'a rendu si puissant sur toutes les imaginations vivres. En faut-il un autre exemple que Shakespeare, dont le génie fier et libre n'a jamais été mieux inspiré que par Plutarque et qui lui doit les scènes les plus sublimes et les plus naturelles de son *Coriolan* et de son *Jules César* ? Montaigne, Montesquieu, Rousseau sont encore trois grands génies sur lesquels on retrouve l'empreinte de Plutarque et qui ont été frap-

pés et colorés par sa lumière. Cette immortelle vivacité du style de Plutarque, s'unissant à l'heureux choix des plus grands sujets qui puissent occuper l'imagination et la pensée, explique assez le prodigieux intérêt de ses ouvrages historiques. Il a peint l'homme, et il a dignement retracé les plus grands caractères et les plus belles actions de l'espèce humaine. L'attrait de cette lecture ne passera jamais ; elle répond à tous les âges, à toutes les situations de la vie ; elle charme le jeune homme et le vieillard ; elle plait à l'enthousiasme et au bon sens. »

• C'est dans les *Hommes illustres* que toute l'antiquité se trouve, dit Thomas dans son *Essai sur les éloges* ; là, chaque homme paraît tour à tour avec son génie et les talents et les vertus qui ont influé sur le sort des peuples. Naissance, éducation, mœurs, principes, qui tiennent au caractère, où qui le combattent ; concours de plusieurs grands hommes qui se développent en se choquant ; grands hommes isolés et qui semblent jetés hors des routes de la nature dans les temps de faiblesse et de langueur ; lutte d'un grand caractère contre les mœurs avilies d'un peuple qui tombe ; développement rapide d'un peuple naissant, à qui un homme de génie imprime sa force ; mouvement donné à des nations par les lois, par les conquêtes, par l'éloquence ; grandes vertus, toujours plus rares que les talents, les unes impétueuses et fortes, les autres calmes et raisonnées ; desseins tantôt conçus profondément et réalisés par les années, tantôt inspirés, conçus, exécutés presque à la fois, et avec cette vigueur qui renverse tout, parce qu'elle ne donne le temps de rien prévoir ; enfin, des vies éclatantes, des morts illustres et presque toujours violentes ; car, par une loi inévitable, l'action de ces hommes qui remuent tout produit une résistance égale dans ce qui les entoure ; ils pèsent sur l'univers et l'univers sur eux, et derrière la gloire est presque toujours caché l'exil, le fer ou le poison ; tel est à peu près le tableau que nous offre Plutarque. »

A l'époque de la renaissance des lettres, la traduction d'Amyot contribua beaucoup à rendre Plutarque populaire ; elle en rendit la lecture familière, non-seulement aux gens du monde, mais encore à ceux-là même qui auraient pu le lire dans l'original, tant le style d'Amyot a de charme ! Cette traduction est un des principaux monuments de la langue française.

• Amyot, dit M. Feugère, tout en se bornant au rôle d'interprète, a donné des leçons de style aux penseurs originaux, et aujourd'hui même il ne sera pas lu sans fruit. Le chancelier d'Aguessseau nous apprend qu'il lui avait demandé les premières règles de l'art d'écrire, et on peut regretter qu'il ne lui ait pas emprunté un peu plus de sa naïveté et de son agrément. Combien de nos auteurs, et des plus modernes, ont cherché à rajeunir leur langage en l'imitant ! C'est qu'il a par-dessus tout ce qui ne vieillit point, le naturel et la grâce. Son récit coule partout sans effort, doucement animé de la chaleur d'une imagination émue, et ça et là émaillé de ces expressions trouvées, si rares chez tous les écrivains, à plus forte raison chez les traducteurs. On eût dit, remarque un de ses contemporains (Pasquier), « qu'il avait sucé sans affectation tout ce qui étoit de beau et de doux en notre langue. » Bien des locutions en crédit lui peuvent rapporter leur origine.

Les auteurs les plus étrangers aux qualités qu'il déploie, gagnés à son charme, ne lui ont pas rendu moins de justice. « Amyot eut, beaucoup plus que son admirateur Montaigne, le tour et la marche de la langue française, dit Thomas. Il en connut et développa toutes les ressources. Tandis que le génie de l'un, non moins épris de Sénèque que de Plutarque, revêtit de tours capricieux des pensées grecques et latines, prodiguant les vives couleurs, les traits et les rencontres hardies ; l'autre, régulier et sage, tempéré et facile, toujours clair et juste, prête aux qualités de l'esprit français le langage qui leur est le mieux approprié. C'est, quoi qu'il en soit, de cette double école de style, heureusement combinée, que devaient sortir nos grands prosateurs du XVII^e et du XVIII^e siècle. »

Indépendamment de la traduction d'Amyot, il en existe une autre plus moderne due à Ricard ; mais elle est très-faible.

Vie d'Agricola, par Tacite. Cet ouvrage, qui fut le début de l'auteur, et dans lequel il nous raconte l'achèvement de la conquête de la Bretagne (aujourd'hui l'Angleterre) par Agricola, son beau-père, est un des monuments les plus précieux que de Plutarque, restés de la littérature latine. On peut y remarquer quelques défauts, quelques endroits un peu obscurs, quelques pensées un peu recherchées ; mais c'est en général un chef-d'œuvre, surtout sous le rapport de l'ordonnance et de la disposition. Rien de plus imposant que le début ; l'historien rappelle, avec des regrets profonds, le souvenir des temps anciens ; retrace douloureusement les outrages auxquels la vertu a été exposée sous les derniers règnes, sous les Néron et les Domitien, et fait sentir combien il est difficile à Trajan lui-même, sous lequel il écrit, de réparer tant de maux. Il passe assez rapidement sur les premières années de la vie

d'Agricola ; chaque circonstance n'est point pour lui le texte d'une dissertation, mais il relève des détails, qui en eux-mêmes n'ont rien d'intéressant, par des pensées jetées dans le récit avec une discrétion et une mesure qu'il n'a pas toujours eues dans ses autres ouvrages. La partie la plus considérable de ce petit ouvrage, la plus étendue, la plus développée, est celle où Tacite expose les faits d'armes et les exploits d'Agricola dans la Bretagne. L'auteur entre dans les plus grands détails ; il fait une description de cette île, remonte à l'origine de ses plus anciens habitants, parle des coutumes, des usages, des forces et des ressources des différents peuples qu'elle renferme ; peint le climat, alors obscurci comme aujourd'hui par des pluies et des brouillards, *calum crebris imbris ac nubibus fœdum* ; suit les différents progrès des Romains, qui soumettent par degrés cette contrée dont Agricola consomme la conquête. Tous ces détails sont parfaitement à leur place, puisqu'il s'agit du trait le plus important de la vie d'Agricola ; mais rien n'est plus vif, plus animé, plus rapide que la description des mouvements des différentes peuplades qui se révoltent contre les Romains et des combats livrés par Agricola pour les remettre sous le joug. Enfin, l'historien s'élève en quelque sorte au-dessus de lui-même lorsqu'il nous peint la dernière bataille qui décide de la conquête de la Bretagne ; il va toujours en croissant, et l'intérêt de son style est gradué comme celui du sujet. A cette peinture si attachante et qu'on croirait avoir épuisé le pinceau de l'historien en succède une autre d'un genre très-différent, mais qui n'est pas moins vive, et qui est encore plus attachante ; c'est celle de la cour de Domitien, où Tacite ramène Agricola, après une conquête qui le couvre de gloire et qui enflamme la jalousie d'un prince envieux et tout mérito. « Jamais Agricola, dans ses lettres, n'avait exalté par des mots pompeux la gloire de ces événements ; cependant Domitien les apprît, selon sa coutume, la joie sur le front, l'inquiétude dans le cœur... Ce qu'il craignait surtout, c'était de voir le nom d'un citoyen éclipser le nom du prince... Agricola cependant avait remis à son successeur la province tranquille et soumise. Craignant l'éclat que donneraient à son arrivée l'affluence et le rang de ceux qui viendraient à sa rencontre, il évita même les témoignages de l'amitié, entra la nuit dans Rome, vint la nuit au palais, selon l'ordre qu'il avait reçu ; puis, accueilli par un morne silence, après un froid embrassement, il se confondit dans la foule des esclaves. » Enfin, Tacite termine par une péroraison qui doit donner la plus haute idée de lui comme orateur ; Tacite était, avons-nous dit, genre d'Agricola, et cet épanchement est aussi convenable qu'il est éloquent, sans tomber jamais dans le pathétique. « Cette vie d'Agricola, dit Latharpe, est le désespoir des biographes ; c'est le chef-d'œuvre de Tacite, qui n'a fait que des chefs-d'œuvre. Son style a des teintes plus douces et un charme plus attendrissant. C'est là qu'il donne cette leçon si belle et si utile à tous ceux qui peuvent être condamnés à vivre dans des temps malheureux : « L'exemple d'Agricola nous apprend qu'on peut être grand sous un mauvais prince, et que la soumission modeste, jointe aux talents » et à la fermeté, peut donner une autre gloire que celle où sont parvenus les hommes les plus impétueux, qui n'ont cherché qu'une mort illustre et inutile à la patrie. »

Vie nouvelle (La), de Dante (1292). C'est assurément l'une des œuvres les plus singulières de l'auteur, un étrange composé de mysticisme exalté, de tendresse poétique et de sécheresse scolastique. Dante y raconte la passion qu'il conçut pour celle qu'il appela Béatrix. Il énumère toutes les phases de cet amour, tout d'imagination, et cite tous les vers qu'il composa pour sa noble dame, en faisant précéder chacun d'eux d'un commentaire qui l'explique. Voici le début : « Dans cette partie du livre de ma mémoire, avant laquelle il y aurait peu de chose à lire, se trouve une rubrique qui dit : Ici commence la vie nouvelle. Sous cette rubrique je trouve beaucoup de choses écrites et des paroles que j'ai l'intention de rassembler dans ce livre, sinon textuellement, au moins quant au sens. » Cette vie nouvelle a commencé pour le poète le jour où, âgé de neuf ans, il vit Béatrix, fille de Folco Porcari, âgée de huit ans. « Elle m'apparut vêtue d'une couleur rougeâtre, imposante et modeste, et la manière dont sa ceinture retenait son vêtement était appropriée à son extrême jeunesse. Je dis avec vérité qu'en ce moment l'esprit de la vie qui réside dans la voûte la plus secrète du cœur commença à trembler avec tant de force, que le mouvement s'en fit ressentir dans mes plus petites veines, et, tremblant, il dit ces paroles : *Ecce deus fortior me, qui veniens dominabitur mihi*. Voilà un Dieu plus fort que moi, il va me dominer... Je dis qu'à partir de ce moment l'amour se rendit maître de mon âme, qui tout aussitôt lui fut fiancée. » Telle fut l'origine de cette passion. Voici le second acte. Neuf ans plus tard, Dante revoit Béatrix : « Comme elle passait dans une rue, elle tourna les yeux vers l'endroit où j'étais. Je me tenais plein d'une crainte respectueuse, et par

l'effet de son ineffable courtoisie, qui reçoit maintenant sa récompense dans le ciel, elle me fit un salut qui produisit sur moi tant d'effet que je crus toucher au dernier terme de la beauté. L'heure à laquelle je reçus ce salut si doux était précisément la neuvième du jour, et comme c'était la première fois que ses paroles vinrent frapper mes oreilles, j'en ressentis une si grande douceur qu'enivré, en quelque sorte, je quittai la foule. » Ici se manifesta cette imagination ardente, laborieuse, inquiète, tourmentée de recherches bizarres, assaillie de mystères, avide de talismans et de formules étranges. De ce qu'il a vu Béatrix à neuf ans, puis neuf ans plus tard, à neuf heures, il conclut que, tous les actes de Béatrix ayant été subordonnés au nombre parfait neuf, « cela donne à entendre qu'elle est un miracle dont la racine est l'admirable Trinité. » On a peine à croire aujourd'hui que la même intelligence ait conçu la *Divine comédie* et se soit asservie à ces puérilités. Un seul regard de la noble dame, à laquelle il n'adressa jamais la parole, suffit pour le jeter dans un trouble profond et malade. Un de ses amis le mène dans une société où Béatrix se trouve par hasard. « Je sentis alors dans la partie gauche de ma poitrine, dit-il, un tremblement extraordinaire qui se communiqua dans tout mon corps. Je m'appuyai le long d'une peinture qui entourait toute cette maison, et, appréhendant que quelqu'un ne se fût aperçu de mon tremblement, je levai les yeux et j'aperçus devant moi la très-noble Béatrix. Mes esprits furent tellement abattus en ce moment par la force que reçut l'amour en se sentant si près de la noble dame, qu'il n'y eut plus que les esprits de la vue qui conservèrent de la vie. » Béatrix l'ayant un peu raillé de cette émotion dont elle ignorait la cause, il lui adressa ce sonnet : « Madame, vous plaisantez avec les autres dames sur ma figure, sans réfléchir d'où vient que mon visage change complètement lorsque je contemple votre beauté. Si vous le saviez, votre pitié ne pourrait résister à une preuve si manifeste, puisque l'amour, lorsqu'il me trouve si près de vous, prend tant d'empire sur moi qu'il frappe tous mes esprits épouvantés, tuant les uns, chassant les autres, de telle sorte qu'il reste seul à vous contempler. » Rien de plus mystique ne fut jamais écrit. Tout le livre de la *Vie nouvelle* est plein de ces visions de l'Amour, qui donne des ordres à Dante, qui lui inspire des chants, qui règle sa conduite et gouverne son âme. A cela se mêle le récit de tous les petits subterfuges que le poète emploie pour dissimuler jalousement sa passion.

Le récit de la mort de Béatrix, la description que Dante nous donne de ses propres angoisses et de ses anéantissements, tout cela porte une empreinte profonde de sincère douleur. Les sonnets par lesquels le poète fixe le souvenir de chaque battement de son cœur sont le plus souvent inintelligibles dans leur mysticisme ; mais ils s'éclaircissent par le commentaire dont l'auteur les accompagne. Voici l'un des plus touchants. Dante a vu passer devant lui des pèlerins qui se sont étonnés de sa douleur profonde, et, quand ils ont passé, il leur adresse de loin ces vers : « Ah ! pèlerins qui marchez pensifs en vous occupant peut-être de choses étrangères à ce qui vous entoure, venez-vous de si lointains pays, comme votre apparence l'indique, que vous ne sentiez pas vos larmes couler en traversant cette triste cité, comme des personnes qui ne comprennent rien à ce qu'elles ont éprouvé de douloureux ? Si vous vous arrêtez ici de vous-mêmes pour m'écouter, le cœur, assilé des soupirs, me dit que certainement vous ne sortirez pas de cette ville sans avoir pleuré. Cette cité a perdu sa Béatrix, et les paroles que l'on peut dire de la beauté de cette dame ont la vertu de faire pleurer ceux qui les entendent. » Ajoutons, pour achever de caractériser cette œuvre, que l'auteur de ces touchantes et lamentables poésies a eu le courage, en véritable homme du moyen âge, d'annoter avec une sécheresse toute scolastique chacun de ses sonnets : « Ce sonnet a deux parties, cet autre en a cinq, etc. » Il ne faut pas oublier toutes ces choses pour comprendre cet autre ouvrage, autrement puissant et étrange, la *Divine comédie*.

Vie et la mort (RECHERCHES PHYSIOLOGIQUES SUR LA), ouvrage de Bichat (1800). Les *Recherches* se composent de deux parties entièrement distinctes par leur objet. Dans la première partie, Bichat commence par diviser la vie chez l'animal en deux sortes de vies : la vie animale et la vie organique ; puis, dans un brillant et ingénieux parallèle, il développe entre les deux vies une série de différences, dont les unes doivent être rejetées comme erronées, et dont les autres sont loin d'être aussi absolues qu'il le prétendait. Ainsi il fait remarquer que la symétrie caractérise les organes de la vie animale, tandis que l'irrégularité caractérise ceux de la vie organique ; que les fonctions de la vie organique s'exercent sans interruption, tandis que la vie animale présente des alternatives d'activité et de repos ; que l'habitude modifie les phénomènes de la vie animale, mais n'a pas d'action sur ceux de la vie organique, qu'à la vie animale appartient tout ce qui est relatif à l'entendement, à la

vie organique tout ce qui est relatif aux passions. Dans le septième article de ce parallèle, il expose sa fameuse théorie des propriétés vitales. Les propriétés vitales sont, à ses yeux, essentiellement distinctes des propriétés physiques; elles sont au nombre de cinq : la sensibilité animale, la sensibilité organique, la contractilité animale, la contractilité organique sensible et la contractilité organique insensible. La seconde partie du livre, celle qui traite spécialement de la mort, est un chef-d'œuvre presque sans tache. Ici, Bichat accorde moins à l'hypothèse et s'enferme davantage dans l'expérience. Il montre que « le lien des deux vies paraît spécialement exister entre le cerveau, d'une part, pour la vie animale, le poulmon et le cœur, d'une autre part, pour l'organique » ; que « le poulmon, le cerveau et le cœur sont les trois centres où viennent aboutir tous les phénomènes secondaires des deux vies » ; que l'action de chacun de ces trois organes est essentiellement nécessaire à celle des deux autres. Puis, à l'aide de nombreuses expériences sur les animaux et de considérations qu'il tire de l'anatomie, de la physique et de la pathologie, il fait une analyse fidèle et détaillée des modes divers suivant lesquels s'opère successivement la cessation des fonctions de la vie animale et de la vie organique, selon que la mort commence par le cœur, par le poulmon ou par le cerveau. Le style clair et animé de Bichat fait des *Recherches physiques sur la vie et la mort* un ouvrage presque classique, qui peut avoir sa place dans toute bibliothèque.

Vies des Espagnols célèbres (*Vidas de Españoles celebres*), par M. J. Quintana (1807). Cet excellent recueil biographique est surtout consacré aux gloires militaires de l'Espagne; la plus grande place y est occupée par les vies du Cid, de Guzman le Brave, de Gonzalve de Cordoue, et par celles des hardis conquérants du nouveau monde, Pizarre et Fernand Cortez. La galerie n'est donc pas complète, car l'Espagne a bien d'autres gloires; mais l'ouvrage est resté inachevé. Dans le plan de Quintana, s'il eût eu le loisir de mettre la dernière main à son œuvre, toute une série aurait été consacrée aux hommes d'Eat, de Bernard de Cabrera au duc d'Olivarès; une autre aux poètes et écrivains, Mariani, Cervantes, Quevedo, etc. Le soulèvement de la péninsule contre Napoléon, les agitations de sa patrie, un procès capital détournèrent Quintana de la voie studieuse qu'il s'était tracée.

Les *Vies des Espagnols célèbres* sont justement estimées comme œuvre littéraire et historique. Le recueil ne contient qu'une douzaine de biographies, mais chaque notice, sobre et pleine de faits, est un modèle de narration; chaque page est écrite avec un soin exquis. Le seul défaut de Quintana est qu'il n'épure pas assez les sources et que, pour les hommes un peu légendaires, comme le Cid et Guzman, il admet trop facilement les traditions. Sans doute, il élèguera les contes trop naïfs, le combat de Guzman le Brave contre le serpent, un peu trop emprunté aux fables d'Hercule, et le tison dont son épouse se brûla pour résister à une tentation charnelle; mais généralement tout ce qui peut donner du relief au héros dont il écrit la vie, tout ce qui peut le faire voir sous un beau jour lui paraît bon à prendre et à transcrire. Son style élégant semble tisser un discours académique. Pour le Cid en particulier, Quintana pouvait ne pas adopter le scepticisme absolu de Masden, qui, perdu dans les contradictions des chroniques, aime mieux nier que de faire un choix et met en doute l'existence même du héros castillan; mais sans aller aussi loin, il aurait dû peser plus scrupuleusement les témoignages et restreindre la partie purement légendaire.

Outre les biographies citées plus haut, les *Vies des Espagnols célèbres* contiennent encore celles de Roger de Lauria, un des grands hommes de mer du XIII^e siècle; du prince de Viane, si célèbre par ses talents, son élévation et ses malheurs; de Vasco Nuñez de Balboa, l'explorateur des mers du Sud, etc. L'histoire si dramatique du comte Alvaro de Luna donne à l'écrivain la matière de son récit le plus émouvant; la biographie de Bartolomeo de Las Casas lui fournit l'occasion d'une ardente apologie. On ne saurait trop louer l'indépendance avec laquelle Quintana, s'éloignant de l'attitude ordinaire des écrivains espagnols et au risque de s'aliéner son public, a flétri les excès de la conquête du nouveau monde, et revendiqué, avec Las Casas, les droits de l'humanité trop méconnus par les vainqueurs. « La découverte du nouveau monde, s'écrie-t-il, fut sans doute pour nous glorieuse; c'est une incomparable illustration, mais à quel prix achetée! Pour moi, laissant de côté la question des avantages qu'ont retirés les Européens de cet événement singulier, je dirai que partout où je rencontre, soit dans le passé, soit dans le présent, des agresseurs et des vaincus, des oppresseurs et des opprimés, ni l'utilité personnelle, ni les considérations nationales ne me feront prosterner devant les premiers ni refuser ma sympathie aux seconds! « Nobles paroles, dont tous les Espagnols devraient être pénétrés, et qui, au lendemain de l'invasion française, avaient pour eux une signification particulièrement précise.

Ce beau recueil historique a été réimprimé par Baudry (Paris, 1845, en trois parties, in-8°).

Vie humaine (LA), poème philosophique, par S. Rogers (Londres, 1819). L'auteur n'a pas traité son sujet d'une manière abstraite; il peint la vie telle que les Anglais la pratiquent ou la rêvent. C'est la vie du gentilhomme ou celle du gentleman, de l'homme bien né et bien renté, investi de grands privilèges sociaux, mais astreint à de grands devoirs et soumis aux prescriptions de la loi civile et religieuse et au jugement de l'opinion publique. Son poème, sans récit, sans fable et sans caractères, se compose d'une suite de faits logiquement déduits : la naissance, l'éducation, l'émancipation virile, l'amour avant et pendant le mariage, la paternité, la vieillesse et la mort, chacune de ces phases de l'existence étant accompagnée d'un commentaire concis. C'est donc une étude physiologique et psychologique, qui aboutit à des conclusions morales. L'auteur aurait eu beau jeu à considérer la vie humaine au point de vue des misanthropes. Mais la satire, lieu commun des sages désappointés, a le tort d'être une philosophie mensongère autant qu'une vengeance inutile. Au déclin de l'âge, quand l'homme de bien medite sur les illusions et les passions de la jeunesse, sur les rivalités et les souffrances d'autrefois, sur ses haines désormais sans objet, sur ses plaisirs maintenant sans attrait, humble alors pour lui-même et indulgent pour autrui, il sourit à ses petits-enfants et estime la générosité et la bonté à plus haut prix que le mépris de ses semblables. Rogers ne jette pas un regard haineux sur l'arène des ambitions et des luttes humaines; il plaint les défaillances, il s'attriste des mécomptes, mais dans une juste mesure; il sait que les épreuves retrempe les mâles vertus et qu'il y a toujours à côté des maux des joies et des biens à la portée de tous. « Rogers, dit M. Forgues, amalgame dans un cadre restreint, mais strictement rempli, la sagesse mondaine d'Horace et la perspicacité philosophique de Pope, la douce mélancolie de Goldsmith et le sentiment intime, que Cowper semble avoir eu le premier, du charme des affections calmes et saintes, des splendeurs du foyer domestique. Encore faut-il reconnaître que Rogers a, sur ses glorieux devanciers, l'avantage d'une plus grande hauteur de vues, d'une compréhension plus vaste, d'un coup d'œil plus généralisateur. » Son poème est un touchant tableau des affections qui rendent la vie chère à l'homme, des pures et paisibles jouissances destinées à embellir ses jours. Ni sceptique, ni satirique, ni athée, ni sectaire, l'auteur s'en tient à un christianisme pur d'alliage, à une moralité élevée qui admet les habitudes et les mœurs modernes. Son poème est plus fait pour captiver les intelligences arrivées à maturité que pour séduire la jeunesse et son imagination mobile. Le talent de Rogers se compose de réflexion concentrée, de patientes études, de goûts raffinés, de souvenirs classés méthodiquement et employés avec art. Élévation et naturel dans les idées, douceur, élégance et simplicité dans le style, tels sont les mérites qui distinguent ses vers.

Vie, poésies et pensées de Joseph Delorme, recueil de poésies, par Sainte-Beuve (1839, in-8°). Le critique, pour se produire comme poète avec moins de gêne, se présente simplement comme l'éditeur de « poésies mystérieuses confiées à son amitié par un jeune étudiant en médecine, mort récemment d'une phthisie pulmonaire compliquée d'une affection du cœur. » Ce n'était qu'une image pour annoncer que l'étudiant en médecine Sainte-Beuve était mort, et cet héritage apocryphe d'un poitrinaire de fantaisie permettait à son prétendu éditeur de parler plus librement qu'il n'eût pu le faire sous son nom véritable. De plus, l'esprit de mystère qui entourait Joseph Delorme assurait d'avance au livre un succès de curiosité. Pour ceux qui n'étaient pas dans le secret, c'était l'attribution de l'inconnu; pour ceux qui étaient au fait de la métamorphose de Joseph Delorme en Charles-Augustin Sainte-Beuve, c'était l'espoir de révélations piquantes sur l'existence du jeune écrivain. En dépit de cette excitation à la curiosité et de ce prologue intéressant, malgré l'appui que lui prêta le *Globe* et l'enthousiasme du cénacle, l'ouvrage fut très-critiqué. C'est même d'un salon doctrinaire et de la bouche d'une noble dame, choquée sans doute du ton familier de cette muse nouvelle, que parut à l'adresse de Delorme le sobriquet de Werther-Carabin, qui resta quelque temps à Sainte-Beuve.

Laissant de côté tout jugement sur cette petite supercherie littéraire, nous ne nous occuperons que de l'œuvre en elle-même. Dans *Joseph Delorme*, il y a deux choses fort différentes et de fort inégale valeur : la poésie sans trop de système et un certain système de poésie. Ces deux éléments se retrouvent souvent côte à côte dans les vers de Sainte-Beuve, et il y en a toujours un qui nuit à l'autre. Dans *Joseph Delorme*, tout ce qui est de système, tout ce qui, se-on le mot de M. Ch. Magnin, s'offre comme une cocarde arborée; tout ce qui se présente bien moins comme l'expression d'un sentiment que comme la solution d'un problème de facture ou de rythme : les tours de force de versification,

tels que *l'Ode à la rime*, où l'auteur se joue du reste fort habilement; les boutades fantasques, comme la fameuse pièce des *Rayons jaunes*, où tout est jaune, ou

Les lampes brûlent jaune, et jaune aussi les cierges; les césures aventureuses, les enjambements hasardés, les inversions téméraires, les ellipses forcées; toutes ces bizarreries systématiques, tous ces effets trop cherchés, toutes ces exagérations de couleur qui, en 1829, enthousiasmaient les uns, irritaient ou étonnaient les autres, ont considérablement baissé de valeur aujourd'hui. Mais, en dehors de ces affectations de détail qui compromettent un peu l'effet de l'ensemble, il y a dans *Joseph Delorme* le sentiment profond et vrai du genre de poésie, sinon inventé, du moins importé en France par Sainte-Beuve et arrangé par lui à la française avec un mélange parfois exquis d'art et de naturel, genre souvent imité depuis, mais qui tout d'abord donna à l'auteur une physionomie à part dans la pléiade romantique. « Laissant, dit M. de Loménie, la poésie flamboyante à V. Hugo, à M. de Vigny la poésie mystico-biblique, à M. de Musset, vrai petit-fils de Villon et de Régner, la poésie défilée et cavalière, il prit pour lui la poésie familière, domestique, le tableau d'intérieur à la manière flamande d'un Metz ou d'un Aliéri, le paysage de petite dimension, l'élegie entendue non point dans un sens d'idéalisme vaste et transcendant comme chez Lamartine, mais dans le sens d'un réalisme amoureux avant tout de la vérité dans le détail et passionné pour l'analyse intime et minutieuse des mouvements du cœur. » C'est en ce genre de poésie simple, sentimentale et élégamment familière que l'auteur de *Joseph Delorme* a trouvé ses plus belles inspirations. C'est par là qu'il a obtenu de Beranger un brevet d'invention délivré en ces termes : « L'éloge qui restera pour ce volume, c'est de nous offrir un genre de poésie absolument nouveau en France, la haute poésie des choses communes de la vie. Personne ne vous avait devancé sur cette route; il fallait ce que je n'ai encore trouvé qu'en vous seul pour y réussir. »

Le morceau qui commence par ces vers :

Toujours je la connus pensive et sérieuse ;

celui qui est intitulé *Causerie au bal*; le sonnet : *Où laissez-vous aimer* ! les pièces intitulées : *Mes rêves*, le *Calme* et plusieurs autres petites créations charmantes de forme, de mélodie et de sentiment, font heureusement oublier les bizarreries systématiques de quelques autres. Néanmoins, la muse de Sainte-Beuve est avant tout la muse des sentiments personnels ramenés à l'amour peu idéal. Dans *Joseph Delorme*, c'est le sensualisme qui domine; bien que parfois inquiet, découragé jusqu'au suicide, par défaut ou par excès d'aliment, il se trahit toujours, même dans les parties du livre les plus chastes en apparence, par des appétits descriptifs, tandis que dans d'autres, notamment dans la pièce intitulée *Rose*, il se déploie avec toute la désinvolture païenne. « Le caractère particulier de ses vers, dit M. Demogeot, est une simplicité familière et délicate; on croirait lire une prose aimable, légèrement parfumée de poésie; souvent il rappelle Wordsworth et les lakistes anglais. »

Vie et aventures de Martin Chuzzlewit, roman anglais, de Charles Dickens (Londres, 1843-1844, 3 vol, in-8°). La nombreuse famille des Chuzzlewit est composée d'un certain nombre d'hypocrites et de coquins, en tête desquels il faut placer M. Pecksniff, l'architecte dans la maison duquel l'auteur nous introduit tout d'abord. M. Pecksniff, « homme modèle, plus rempli de préceptes vertueux qu'un cahier d'exemples d'écriture, » est essentiellement moral dans la conversation et dans le commerce épistolaire; hors de là, c'est un coquin fleffé, habile exploitateur du talent de ses élèves, qu'il a le soin de prendre tout formés, sous le prétexte de les perfectionner dans son art, mais en réalité pour s'approprier la gloire et le bénéfice de leurs travaux. Cet homme estimable est le père de deux jeunes personnes modelées à sa ressemblance, déjà quelque peu mûres et décorées des noms symboliques de Mercy et de Charity. Un certain M. Pinch, excellente dupe, qui regarde M. Pecksniff comme un dieu, cumule chez ce bon maître les fonctions d'élève et de factotum; il complète la maison de l'architecte. Au moment où commence le récit, un vieux et riche gentleman, M. Chuzzlewit, vient d'arriver en compagnie de sa pupille, Mary Graham, à l'auberge du bourg où loge M. Pecksniff, son parent; il y tombe malade et se voit bientôt assiégé par une nuée de collatéraux avides, auxquels il fait fermer sa porte. Cette famille de rapaces se réunit chez le digne M. Pecksniff, à l'effet d'aviser aux meilleurs moyens à prendre pour éloigner du vieillard sa pupille et capter sa confiance. Mais le ruse vieillard, remis de son indisposition, repart secrètement pour Londres avec Mary Graham, au grand désappointement de son estimable famille. Sur ces entrefaites arrive chez Pecksniff Martin Chuzzlewit, le héros de cette histoire, petit-fils du vieux Chuzzlewit et avant de Mary. Il vient de se brouiller avec son aïeul et compte utiliser son talent chez l'architecte, son parent. Le lendemain, M. Pecksniff part avec ses deux filles pour Londres, où l'ap-

pelle un message du vieux Chuzzlewit, et va s'installer dans un hôtel garni tenu par une ancienne connaissance à lui, une certaine Mme Todgers. La description de cet établissement et la peinture des mœurs de ses habitués est assurément de la plus scrupuleuse exactitude; c'est, comme on dit, pris sur la vie. Le vieux Chuzzlewit vient trouver M. Pecksniff dans cette maison et lui témoigne le désir de loger chez lui, non qu'il l'estime plus qu'un autre collatéral, mais parce qu'il compte sur sa basse complaisance pour l'aider à se venger de l'avidité de ses héritiers. Peck-niff, flairant l'héritage, accepte avec joie cette proposition et revient chez lui en toute hâte pour en chasser lâchement son cousin Martin Chuzzlewit, qu'il sait brouillé avec le vieillard. Le jeune homme n'attend même pas que son congé lui soit signifié et part pour l'Amérique en compagnie d'un joyeux garçon, qui, sous un air d'originalité, cache les excellentes qualités de son cœur. Martin, qui est parti dans l'espérance de faire fortune, ne trouve dans ce pays de la liberté que des déceptions de toute sorte. Il se fait colon dans un affreux endroit, qu'une ironie du sort a nommé Eden; il manque d'y périr de la fièvre avec son fidèle compagnon et, après une année de misère et de souffrance, parvient à retourner en Angleterre, où il arrive dénué de ressources. Pendant son absence, les événements ont marché : sa cousine Mercy a épousé Jonas Chuzzlewit, hideux modèle d'égoïsme, d'avarice et de méchanceté. Miss Charity, furieuse de n'avoir pas été pourvue avant sa cadette, a quitté son père et s'est retirée chez Mme Todgers. Enfin M. Pecksniff, voyant l'affection obstinée du vieux Chuzzlewit pour Mary Graham et, malgré l'empire qu'il semble avoir pris sur le vieillard, désespérant d'obtenir son renvoi, a pris la résolution de l'épouser et lui en a fait la proposition, rejetée avec dégoût par la jeune fille, qui a pénétré son caractère et qui d'ailleurs aime toujours Martin. La jeune fille prend pour confident l'excellent Tom Pinch; dont les yeux sont dessillés et qui reconnaît l'infamie de son patron; celui-ci entend leur conversation et chasse son commis, qui, forcé de chercher à Londres les moyens de gagner sa vie, y retrouve sa charmante sœur Ruth et son ancien ami John Westlock, qui lui procure une place de bibliothécaire chez un riche inconnu. Cependant Jonas, qui rend sa femme très-malheureuse, tombe à son tour dans les filets d'un rusé coquin, Tigg Montagu, qui, maître d'un secret terrible, lui fait comprendre qu'il peut le perdre si le ne se laisse ruiner par lui. Jonas Chuzzlewit, qui n'a pas la conscience tranquille (il a, en effet, empoisonné son père), cède aux sollicitations du chevalier d'industrie; mais, persuadé que celui-ci est seul à connaître son secret, il prend la résolution de se défaire de cet inquiet témoin et la met à exécution, après s'être entouré de toutes les précautions imaginables. Tant de dissimulation reste inutile. Jonas est dévoilé par un élève pharmacien qui lui a procuré du poison un peu avant la mort de son père et par les révélations d'un vieil employé de la maison, Chuffey; celui-ci apprend au meurtrier que son père n'est pas mort du poison, mais qu'il a causé la découverte des projets de son fils. Ainsi Jonas Chuzzlewit, bien qu'il ait fait ce qui était nécessaire pour le devenir, n'est pas, à proprement parler, l'assassin de son père; il croit son second crime ignoré de tous et commence à relever insolètement la tête contre ses accusateurs. Le vieux Chuzzlewit vient lui demander compte de la vie d'Anthony Chuzzlewit, lorsque la porte s'ouvre pour donner passage à un agent de la police secrète accompagné de trois hommes; l'agent Nadgett, dans un récit très-émouvant, raconte alors comment il a suivi Jonas pour ainsi dire pas à pas depuis son premier crime et l'accuse hautement de l'assassinat commis sur la personne de Tigg Montagu, crime dont Jonas n'essaye même pas de se défendre. Le misérable se fait lui-même justice en s'empoisonnant dans le trajet de la maison au bureau de police. Un personnage reste à châtier, c'est Pecksniff. Le vieux Chuzzlewit, qui a longtemps feint d'être sa dupe pour le mieux connaître, se charge de punir l'hypocrite qui convoite son bien et croit presque l'avoir acquis. Il se réconcilie avec son neveu Martin, auquel il donne la main de Mary Graham, et retrouve la vigueur de sa jeunesse pour confondre l'imposteur et le chasser à coups de canne de sa présence.

Il y a dans Dickens un écrivain et un peintre; c'est surtout le peintre qu'il faut admirer dans ce beau roman, un de ses chefs-d'œuvre. L'hypocrisie de M. Pecksniff est à coup sûr admirablement traitée; mais ce qu'il y a de supérieur dans cette œuvre, ce sont les descriptions, qui arrivent à force de génie, aux dernières limites du terrible. Le paysage au milieu duquel Montagu est assassiné par Jonas reste dans l'esprit comme si on avait assisté soi-même à cette horrible scène. Les terreurs de l'assassin sont admirablement décrites; il n'est plus maître de ses idées; c'est un gouffre ardent où il roule en se débattant avec des cris et des sueurs d'angoisse. Ses sensations sont perverses; il n'ose s'en délier, il n'ose plus y croire, et dans ce cauchemar où la raison engloûtie ne

laisse surnager qu'un chaos de formes hideuses, il ne trouve plus de réel que l'oppression incessante de son désespoir. Cet épisode est à lui seul un chef-d'œuvre. Ce roman a été traduit en français par M. A. des Es-sarts.

Vie à vingt ans (LA), roman de M. Alexandre Dumas fils (1854, in-12). Ce volume contient trois récits d'aventures amoureux, que l'auteur met dans la bouche d'un ami, et dans lesquelles il a voulu résumer les trois sortes d'amours qui peuvent occuper le cœur de l'homme. Emmanuel a d'abord connu Mme d'Harnebey, c'est-à-dire la passion; puis il a vécu avec Antonia, une danseuse; cette danseuse symbolise la liaison pure et simple, qui dure plus ou moins longtemps et coûte plus ou moins cher. Enfin, il a possédé un autre genre de femme, la femme que l'on n'a vue qu'une fois, que l'on ne revoit plus, qui ne laisse de souvenirs que dans l'esprit et qu'on appelle le caprice. C'est la femme qu'on aime pendant deux jours. Quand on la rencontre, on lui serre la main avec plaisir, et on se sent prêt à l'aimer encore, car elle n'a ruiné ni notre esprit, ni notre cœur, ni notre fortune. C'est un rêve qui a une forme, c'est un idéal qui a un corps pendant cinq minutes. Ces trois aventures arrivées à Emmanuel, et qui représentent l'amour de passion, l'amour de commerce et l'amour de caprice, ne nous font pourtant pas assister à toutes les phases par lesquelles le cœur peut passer. On n'a dans ces trois récits que des passions où le cœur n'est jamais complètement satisfait, et l'auteur a soin d'ajouter que le plus doux, le plus simple et le plus heureux des sentiments est l'amour où il n'y a défiance ni du côté de la femme ni du côté de l'homme; où l'un apporte sa loyauté, l'autre son innocence, et d'où sortent une estime réciproque et une affection sans limites. C'est l'amour dégagé de toutes les petites entraves qu'ont les autres; c'est l'amour qui rend l'homme indulgent et courageux, qui lui fait voir le monde en beau et qui lui fait bénir l'existence; qui ne laisse dans l'âme ni préjugés ni remords, et qui fait à la destinée un chemin large et fleurissant; c'est l'amour conjugal enfin, l'amour légitime, qui est le bonheur, parce qu'il est le bien. Ce volume est bien pensé et bien écrit. Les trois récits qui le composent sont tous trois attachants, bien que par des côtés différents; le rire y est pres des larmes, la gravité près de l'enjouement. L'épisode qui met en relief l'amour de caprice est surtout très-réussi, plein de détails gracieux, d'observations fines, spirituelles et judicieuses.

Vie future (LA) ou *Histoire et apologie de la doctrine chrétienne sur la vie future*, par M. H. Martin, membre correspondant de l'Institut, qu'il ne faut pas confondre avec l'éminent auteur de *Histoire de France* (1855). Le but de l'auteur est de combattre, au profit du christianisme, l'opinion soutenue par de vigoureux dialecticiens, qui consiste à croire que les religions sont l'œuvre de l'esprit humain et qu'il faut chercher dans le développement naturel de la pensée humaine l'origine de tous les dogmes religieux. Dans la première partie, qui a pour titre : *Histoire de la doctrine de l'autre vie chez les Hébreux et l'apologie du dogme de la résurrection des morts*, il attaque particulièrement à cette opinion du rationalisme d'après laquelle la doctrine de l'immortalité de l'âme est restée étrangère à la pensée définitive de la religion mosaïque et a été introduite par une influence purement humaine dans cette religion, d'où elle aurait passé dans le christianisme après avoir été perfectionnée par les pharisiens et les esséniens sous l'inspiration du platonisme.

La thèse soutenue par M. Martin, à grand renfort de citations bibliques et d'érudition sacrée, est que la croyance à l'immortalité de l'âme existait dans la religion mosaïque, qu'elle lui venait d'une tradition antérieure, qu'elle y est restée invariablement quant au fond, et variable seulement quant à la forme primitivement mystérieuse, puis de plus en plus claire, sous laquelle elle y a été présentée, et qu'elle a passé sans aucun changement, mais avec quelques développements nouveaux, dans la religion chrétienne. Il essaye de montrer en même temps que cette croyance diffère profondément de chacune des autres croyances philosophiques ou religieuses de l'antiquité sur l'autre vie, et qu'elle leur est bien supérieure.

Malgré l'adresse avec laquelle M. Martin se joue au milieu des textes de la Bible, il est loin d'avoir détruit les objections des rationalistes et résolu convenablement les questions sans la solution desquelles la réalité de la révélation demeure un article de foi, au lieu de devenir, comme l'espérait M. Martin, une vérité clairement démontrée.

La seconde partie du livre est intitulée : *la Doctrine de la vie future dans la religion chrétienne*, avec ce sous-titre : *Histoire et apologie du dogme de l'éternité des peines et des récompenses*. L'auteur y poursuit l'histoire de la doctrine chrétienne sur l'autre vie depuis le commencement de notre ère, explique les définitions de foi qui la concernent et tente de repousser les objections dirigées contre la doctrine du péché originel et de l'éternité des peines. Il cherche à prouver que les dogmes n'ont pas varié,

xv.

que les objections dirigées contre eux sont impuissantes, que les hypothèses qu'on pourrait leur substituer ont, dans la théorie philosophique aussi bien que dans les applications pratiques et sociales, une tendance rétrograde, et qu'il n'y a de vie, de stabilité et de progrès possibles pour nos sociétés modernes que par le christianisme, par l'union indissoluble de ses dogmes et de sa morale.

Vie rurale (LA), recueil de poèmes, par M. J. Autran (1856). L'auteur s'est proposé pour but de faire renaître l'amour de la nature, des émotions paisibles, des simples drames champêtres; de ramener la poésie aux contemplations et aux travaux de la vie rurale. L'idylle et la pastorale ont toujours fleuri aux époques d'une civilisation très-avancée; le goût de la campagne devient alors un besoin impérieux; le naïf est le dernier amour des esprits saturés de raffinement. Au surplus, il n'y a que les citadins pour s'éprendre des charmes de la nature; l'homme des champs, suant à la peine, voit bien la terre, mais ne découvre jamais la poésie qui flotte le long des haies, à l'ombre des bois. C'est donc un bien que le retour de l'homme des villes à la nature. Mais il doit la comprendre telle qu'elle est; une admiration excessive tourne bientôt à l'idolâtrie sentimentale. C'est ici que la rêverie prolongée est à redouter : un abîme s'ouvre, et la raison se perd dans un vague panthéisme. Par elle-même, la nature n'est ni bonne ni mauvaise; elle est puissante, voilà tout. Il vaut mieux, comme M. Autran, ne découvrir que la vie rustique, les travaux des champs. Les idylles vulgaires plairont autant que les pastorales invraisemblables, car les campagnes sont poétiques; si les paysans ne sont pas tous poètes, M. Autran déplore la misère des villes et la dépopulation des campagnes, mais sans exagérer ses craintes. Il plaint l'ouvrier des villes qui a déserté les champs pour une existence moins digne d'envie que celle du cultivateur. Il oppose d'une manière indirecte la nature à la société, et il rappelle à la France cette vérité d'expérience, que chaque pays a son aptitude, sa mission spéciale, et que pour elle sa destinée l'appelle moins aux travaux de l'industrie qu'aux travaux de l'agriculture. M. Autran ne défie pas la nature. Ses paysages s'animent de l'élément humain; ils sont peuplés d'êtres réels, vivants. Peintre des scènes rurales, il a observé fidèlement les mœurs propres à la campagne. Doué du sentiment populaire, sans utopie et sans emphase, il aime fraternellement ses modestes héros. Ses esquisses sont ou des récits touchants, ou des drames naïfs, ou des portraits pris sur le vif. Tantôt il crayonné un intérieur rustique, et tantôt une perspective champêtre. Toit à tour spirituel ou enthousiaste, léger ou attendri, il s'arrête à des spectacles heureux ou tristes. C'est le dîner de la moisson, accompagné par la symphonie de deux musiciens qui font halte; c'est le berger de Pradine, vieux sergent qui aligne son troupeau comme il alignait son peloton, et qui veille la nuit dans l'attitude d'une sentinelle; puis, on voit la belle Clairon, l'épousée de Cyrille, se rendre à la paroisse sur la mule empanachée; ou bien Vénus, la chienne à Brancon, revenir triomphante d'une chasse merveilleuse et mériter un repas homérique; ce sont enfin des drames simples, des récits émus comme les tableaux intitulés *Gertrude*, *Victoire Aubier*, *Blanche de Heillane*. Ce recueil de poésies est une des productions les plus remarquables de la littérature contemporaine. Outre une moralité irréprochable, un jugement droit et sûr, un accent viril, un mâle esprit, on y trouve le caractère distinctif d'un talent parvenu à sa pleine maturité : l'extrême simplicité jointe à une parfaite élégance de forme; la fermeté concise, la mesure, la brièveté. Avec cela, la couleur vraie, le mouvement naturel, un ton net et franc, une ligne sculpturale, la correction et la lumière, l'unité et la variété. Rien de trop. Ainsi, les poètes grecs avaient rencontré l'originalité; M. Autran a eu le même bonheur.

Vie (LA) et *les études académiques en Allemagne*, par M. Erdmann (1858, in-8°). Il émit autrefois d'usage, dans les universités d'Allemagne, qu'à chaque semestre un professeur, le plus souvent celui de philosophie, se chargeait de la mission délicate d'instruire les étudiants aux devoirs de la vie universitaire, en leur indiquant amicalement et sans nulle pédanterie la meilleure manière de profiter de leurs études. Ces cours, d'une utilité incontestable, avaient un double but : prémunir les jeunes gens contre les séductions et les écueils de leur nouvelle position et opérer la transition des gymnases aux universités, d'un enseignement réglementé et secondaire à un autre plus libre et plus élevé. Cet usage s'est à peu près perdu; c'est à lui que l'on doit le livre de M. Erdmann, chargé de ce cours à Halle, et qui s'en acquitta avec succès. Grâce à une exposition vive, claire et relevée par des remarques piquantes et sarcastiques, le professeur, déjà connu par des travaux philosophiques plus importants, réussit longtemps à attirer autour de sa chaire la majorité des étudiants. Cette série de leçons embrasse toute la vie universitaire, de l'immatriculation à l'examen de sortie, et nous montre l'élève dans ses divers rapports avec ses professeurs, ses condisciples, la po-

lice et les philistins. Toutes les questions, même celle du duel, sont traitées par lui avec esprit; on pourrait même lui reprocher d'avoir trop d'esprit, de se plaire à des plaisanteries d'un goût douteux, des allusions risquées, et de faire des remarques qui révélaient chez le professeur un trop vif désir d'amuser son jeune auditoire. Ce livre n'en renferme pas moins d'excellentes indications et des renseignements précieux; c'est, pour le lecteur français, une véritable initiation à l'organisation intérieure des universités d'outre-Rhin et à la vie universitaire allemande.

Vie (DE LA) et *de l'intelligence*, par P. Flourens (1859). Dans cet ouvrage, P. Flourens expose quelques-unes de ses expériences les plus justement célèbres et en tire des inductions philosophiques. Lucrèce a dépeint en vers admirables le mouvement perpétuel de la matière, traversant tous les corps et ne s'arrêtant nulle part, comme un vaste courant qui, sans altérer leurs formes, pénètre, renouvelle et entretient tous les êtres. Buffon a dit à son tour que l'empreinte ou le moule de chaque espèce était inaltérable, et que rien n'était variable comme la substance qui les compose. Cuvier a développé cette grande et simple idée : « Dans les corps vivants, écrit-il, aucune molécule ne reste en place; toutes entrent et sortent successivement; la vie est un tourbillon continu. La matière actuelle du corps vivant n'y sera bientôt plus, et cependant elle est dépositaire de la force qui contraindra la matière future à marcher dans la même voie qu'elle. » Flourens a su prendre sur le fait et rendre sensible aux yeux ce renouvellement successif et intégral de la matière sur les êtres animés. Il a nourri des animaux avec de la garance, qui teint les os en rouge. En suspendant et en retenant cette nourriture, il a produit dans les os de ces animaux des couches concentriques alternativement rouges et blanches, témoignages exacts et irrécusables du renouvellement régulier de la matière qui les compose. De cette expérience et de bien d'autres plus délicates et plus curieuses, Flourens a pu conclure que la force qui façonne les êtres et qui détermine la forme de toutes leurs parties est permanente, tandis que la matière passe et s'écoule sans cesse. La matière présente ne serait donc, selon l'expression de Cuvier, que dépositaire de cette force, et elle doit la transmettre à la matière qui lui succédera bientôt.

Les expériences de Flourens sur le système nerveux et sur les fonctions distinctes des diverses parties qui le composent ont plus d'intérêt encore. Il a établi que la sensibilité et le mouvement sont deux propriétés séparées chez les êtres animés, que les racines antérieures des nerfs sont motrices et leurs racines postérieures sensibles, si bien qu'en coupant séparément ces racines ou l'une des deux faces de la moelle épinière qui leur correspondent, on peut abolir à volonté chez l'animal soit la sensibilité, soit le mouvement. A ce propos, il fait remarquer qu'il a découvert la fonction particulière du cervelet, qui est de coordonner les mouvements. Si l'on peut abolir le mouvement, qui dépend de la volonté, ou la sensibilité, qui est passive, la conclusion est facile à tirer : « La sensibilité n'est donc pas l'intelligence, s'écrie Flourens; penser n'est donc pas sentir, et voilà toute une philosophie renversée. »

Enfin, toujours d'après ses expériences, on peut enlever sur un animal, soit par devant, soit par derrière, soit par les côtés, une portion assez étendue du cerveau, sans qu'aucune faculté intellectuelle soit perdue; toute l'intelligence subsiste. Mais, si l'on passe une certaine limite, toutes les facultés disparaissent à la fois. Si la lésion a été pratiquée de façon qu'on puisse la guérir, dès qu'une faculté renaît, toutes renaissent. « Tout se perd, tout renaît à la fois, dit-il; tout n'est donc qu'un; l'intelligence est donc une faculté essentiellement une. Voilà la preuve physiologique de l'unité de l'intelligence. M. Prevost-Paradol, apprenant les résultats des expériences de Flourens, disait : Sans vouloir diminuer en rien le vif et sérieux intérêt que doivent inspirer à tout esprit cultivé ces belles expériences, nous ne pouvons leur accorder le privilège de renverser ou d'établir aucune philosophie. Ce serait, en effet, une prétention trop ambitieuse que de croire établir la nature différente des phénomènes qui se passent en nous, par cela seul qu'on leur assigne un siège distinct et des organes séparés. » En effet, localiser divers phénomènes dans des organes distincts, ce n'est point établir qu'ils émanent de forces différentes, pas plus qu'en leur assignant un seul organe on n'établirait qu'ils émanent d'une force unique. La grande affaire, ce ne serait pas tant de localiser dans un organe particulier la force qui pense et de l'isoler des autres, que d'établir son indépendance relativement à ce même organe et sa faculté de lui survivre. Pour en juger, nous en sommes réduits, comme au premier jour du monde, à la pensée s'interrogeant elle-même, et le scalpel, poursuivant ingénieusement la pensée dans son obscure demeure, n'a pas encore dit là-dessus le dernier mot. Mais laissons de côté ces grands problèmes et remercions les savants qui mettent, comme Flourens, assez de philosophie dans leur science et assez de science dans

leur philosophie pour contraindre nos esprits à réfléchir à ces questions redoutables.

Vie des animaux, prétendue traduction des œuvres de Jonathan Franklin, par Alphonse Esquiros (1860, 6 vol. in-8°). Cet ouvrage d'histoire naturelle et de biographie anecdotique offre un tel intérêt, le sentiment de la nature inspire si bien l'écrivain qu'on se demande quel peut être ce docteur étranger dont les ouvrages nous arrivent en France sans lui avoir fait un renom légitime dans son pays; car il ne paraît pas que le docteur Jonathan Franklin ait eu au-delà de la Manche la réputation que son soi-disant traducteur lui fait de ce côté. Esquiros lui consacre pourtant, dans l'introduction de son premier volume, une intéressante biographie. Ses voyages lointains, son séjour prolongé dans l'Inde, sa passion pour l'étude, l'obscurité de sa vie retirée ont empêché ses concitoyens de s'occuper beaucoup de ce savant enthousiaste, qui étudiait les œuvres de Dieu pour le plaisir de les connaître et sans l'ambition de se faire connaître lui-même. Le vieux Jonathan, après bien des courses, bien des observations, une longue vie d'étude, n'a laissé que des notes, que des fragments; Esquiros les a réunis et en a formé un ouvrage entièrement nouveau, dans lequel il a peut-être eu une part plus considérable qu'il ne l'avoue.

Quelle que soit l'origine de la *Vie des animaux*, c'est l'œuvre et non l'homme que nous devons examiner, ou plutôt c'est l'homme tel que son œuvre l'a révélé. La première condition pour observer la nature, c'est de l'aimer. La science peut nous transmettre des classifications, des méthodes, mais les secrets de la vie ne se dévoilent qu'à ceux qui embrassent les êtres vivants dans une immense sympathie. Malgré tout ce qu'on dit de l'invariabilité de l'instinct, la véritable histoire naturelle est, comme l'histoire humaine, celle même de la vie des individus. Il y a une biographie des animaux et elle se compose, dit Esquiros, comme la biographie des grands hommes, d'anecdotes recueillies par ceux qui les ont connus. « On ne peut donner une idée de leurs mœurs, de leurs caractères, de leurs habitudes que par le récit de ceux qui les ont observés et qui ont été admis dans leur intimité. » Il y aura donc dans ce livre de nombreux épisodes formant l'histoire des différents individus de la création. C'est un trait particulier aux ouvrages d'histoire naturelle écrits en Angleterre. Esquiros a trouvé chez les Anglais un autre avantage comme naturaliste. C'est le sens pratique qui les porte à s'efforcer de faire passer tous les animaux sauvages sous la main de l'homme. Ils ont poussé aussi loin que possible l'art de la domestication et celui de l'acclimatation. L'auteur a vu dans l'histoire naturelle un enseignement et une consolation, et il mêle sans cesse aux pages instructives des pages touchantes. L'introduction nous rappelle un épisode de la vie de Mungo-Park perdu dans le désert africain, brisé, épuisé, près de mourir. Tout à coup, une petite fleur de mousse offre à ses yeux la délicate structure de ses racines, de ses feuilles et de ses capsules, et repousse sa pensée vers l'être qui veille sur ses humbles créatures. Il reprend courage, et, domptant la faim et la fatigue, il se remet en marche, soutenu par la pensée de la puissance et de la bonté divine. Et Esquiros fait ce retour sur lui-même : « Il y a d'autres déserts que les plaines nues et brûlées de l'Afrique; tous les jours l'âme tombe de découragement au milieu des tristesses de la solitude, de la prison ou de l'exil. Tous les jours, des cours héroïques souffrent de la misère et de la faim; tous les jours, des têtes alourdies par le fatal sommeil du désespoir cherchent l'o-reiller de la tombe pour s'y reposer à jamais. Dans ces moments d'épreuve et de prostration morale, il suffit quelquefois à l'homme qui a le goût et la connaissance de la nature, d'une petite fleur, d'un chant d'oiseau, de la vue d'un insecte pour que le cœur s'élève avec ses espérances vers l'auteur de l'univers, et pour que le voyageur harassé reprenne sa course à travers le désert de la vie. » Les plus humbles êtres organisés, les plus bas placés dans la série végétale ou animale ne sont pas toujours les moins intéressants ni ceux qui parlent le moins à l'esprit de l'homme. Un reflet de la grandeur de la création tout entière reluit jusque sur les petites créatures. Moins un animal vivant semble capable de penser à cause de l'infériorité de ses organes, plus, à la vue des actes de sagesse et de prévoyance qu'il accomplit, on doit croire que quelqu'un a pensé pour lui. Cette expansion du sentiment sur tous les objets vivants, loin de nuire à l'esprit d'observation, l'excite et le soutient. Cette sorte de familiarité qui s'établit entre le naturaliste et les êtres dont il écrit l'histoire le fait pénétrer dans les détails les plus intimes. On peut prendre au hasard, dans les six volumes de la *Vie des animaux*, un mammifère ou un insecte, un crustacé ou un mollusque, un reptile ou un oiseau, on verra comme les mœurs de chaque individu sont naturellement décrites et comme la nature est toujours prise sur le fait. Nous en tirons un exemple du chapitre des chauves-souris. Rien de plus curieux et de plus touchant que la manière dont ce vilain mammifère remplit les devoirs de la maternité. Les plis

si affreux à voir de son aile se transforment en un berceau chaud et moelleux. La mère se suspend la tête en bas tandis qu'elle tient son nourrisson contre sa poitrine. « Cette manière de bercer les petits sous son aile, dit Esquiro, a quelque chose de poétique et de touchant qui contraste avec la laideur de ces animaux nocturnes. Si les anges avaient des enfants, ils les élèveraient ainsi. » Mais voici encore une observation plus étrange : « Une chose à laquelle peut-être on ne s'attend pas, c'est que les chauves-souris sont extrêmement coquettes. La plupart de celles qu'on a été à même d'observer se montraient très-déliées et très-scrupuleuses sur le chapitre de la toilette. On les a vues passer un temps considérable à se peigner elles-mêmes avec leurs pieds de derrière. Se peigner, il n'y a encore là rien de bien extraordinaire, mais se faire la raie, voilà ce qui annonce un soin particulier de sa personne; eh bien ! les chauves-souris partagent leurs poils avec autant d'exactitude et de précaution qu'en met une jeune lady à diviser en deux sa chevelure. Nos petites-matresses (ce sont les chauves-souris que je veux dire) tracent une belle ligne droite depuis la tête jusqu'à la queue, en passant par le dos. Où la coquetterie, direz-vous, va-t-elle se nicher ? On peut répondre à cela que les mâles et les femelles des chauves-souris se voient mutuellement, non avec nos yeux, mais avec les yeux de leur nature, peut-être avec les yeux du sentiment, et qu'elles se trouvent parfaitement belles. »

Tel est le ton général du docteur Franklin ou de Esquiro, remarquable par sa bonhomie, par sa simplicité quelque peu puerile et par un sentiment vrai.

Vie souterraine (LA) ou les **Merveilles du monde souterrain**, par M. L. Simonin (1868, in-80). Les merveilles du monde souterrain, c'est-à-dire de la géologie et des mines, offrent un vaste champ à la curiosité humaine. M. Simonin, qui en a fait une longue étude, était plus capable que bien d'autres d'introduire le lecteur et de le guider dans ce monde si digne d'être connu. Il l'a fait en éliminant les détails trop techniques et en insistant sur ce qui doit plaire au lecteur, qui demande plutôt à être intéressé et mis légèrement au courant des questions scientifiques qu'instauré à fond. Il commence par décrire à grands traits l'édifice souterrain où gisent les merveilles qu'il veut faire admirer. Les fossiles se rencontrent sur sa route, il s'en occupe ; puis il aborde l'exploitation souterraine, principalement celle des carrières, parmi lesquelles il décrit de préférence les carrières de marbre et celles des pierres de construction de Paris, toutes les deux si curieuses à tant de titres. Les filons métalliques donnent ensuite matière à une étude de géologie appliquée où l'industriel peut trouver d'utiles notions, en même temps que l'homme du monde y rencontre des détails pleins d'intérêt. La description des trésors minéraux que la terre renferme se termine par une étude sur les sels et les gaz naturels, puis, en manière d'épilogue, l'auteur jette un coup d'œil sur les houillères françaises, qui méritent bien cette attention particulière, puisque aujourd'hui le charbon et le fer composent une partie importante de la richesse d'un pays. Dans cet ouvrage, la science se cache sous des formes agréables propres à la vulgariser. Nous signalons à l'attention des lecteurs une digression sur l'homme fossile ; elle est intéressante quoique l'auteur ait tiré des découvertes récentes des conséquences peut-être trop larges. M. Simonin cherche d'ailleurs à concilier les données de la paléontologie, science entièrement moderne, avec les assertions de la Bible ; c'est ainsi qu'il estime que la question de l'antiquité de la terre est vidée entièrement par la transformation des jours de Moïse en périodes d'une durée presque indéfinie. Nous ne suivons pas M. Simonin sur ce terrain où tout homme sérieux refuserait aujourd'hui de s'engager.

Vie des meilleurs peintres, sculpteurs et architectes, par Vasari. V. PEINTRES, SCULPTEURS, ARCHITECTES (vies des).

Vies des hommes illustres, par Brantôme. V. HOMMES ILLUSTRÉS (vies des).

Vie dévote (INTRODUCTION À LA), ouvrage de saint François de Sales. V. INTRODUCTION.

Vies des poètes anglais, par Samuel Johnson. V. POÈTES ANGLAIS (vies des).

Vie (PHILOSOPHIE DE LA), par Schlegel. V. PHILOSOPHIE.

Beaucoup d'autres ouvrages dont le titre commence par le mot *vie* doivent être cherchés au nom des personnages qu'il s'agit de faire connaître.

Vie est un songe (LA), comédie de Calderon, une de ses plus élevées, comme conception et comme poésie (1640). « La vie est le rêve d'une ombre », dit Pascal ; « La vie est un songe dont la mort est le réveil », dit Calderon. Après avoir abordé accidentellement cette idée dans une autre pièce, *En cette vie, tout est vérité et tout est mensonge*, il en fait le fondement principal d'un drame tout entier. « Vivre, c'est rêver ; l'expérience m'a montré que l'homme qui vit rêve ce qui est jusqu'à son réveil. Le roi rêve qu'il est roi, et il vit dans ce mirage trompeur ; il croit or-

donner, disposer, gouverner, et ces hommages qu'il reçoit, la mort les écrit sur le vent ou sur la cendre. Qui voudrait régner, songeant qu'il se réveillera dans la mort ? C'est un songe que la richesse du riche, source de tourments ; un songe que la souffrance du pauvre, sa misère et sa pauvreté. Les hommes rêvent ce qu'ils sont, et nul d'entre eux ne le sait. Moi, je rêve que je suis ici en prison, et j'ai rêvé hier une autre existence plus douce. La vie est une ombre, une fiction ; le plus grand bien est chétif ; toute la vie n'est qu'un long rêve ; le songe lui-même est une illusion ! » Telles sont les paroles que Calderon met dans la bouche de son héros, Sigismond, un fils de roi, que son père tient enfermé dans une caverne, vêtu de haillons et de peaux de bêtes, chargé de chaînes. Des oracles ont prédit que cet enfant serait la ruine du trône, et, pour échapper à ces prédictions funestes, le roi s'est résolu à le traîner de la sorte. Cependant, un remords le prend ; il ordonne de faire boire un narcotique à Sigismond, de l'habiller somptueusement et de le conduire au palais, où il sera traité en roi. Le malheureux se réveille sur un lit de pourpre, entouré de courtisans prosternés. Ses passions brutales, longtemps comprimées, se font jour ; il veut tuer de sa main le gentilhomme qui lui servait de geôlier ; il jette par la fenêtre un malavisé qui lui résiste, exige des femmes, violente les deux plus belles filles de la cour, Estrella et Rosaura, et devient enfin un véritable danger pour tout le monde. Le roi le fait endormir de nouveau et transporter dans sa prison. Pendant qu'il était roi, une voix prudente se glissait à son oreille et essayait de le calmer en lui disant : « Souviens-toi que tu songes, Sigismond ! » Révait-il alors ou rêvé-t-il maintenant ? Quelque temps après, des soldats révoltés viennent le retirer de sa retraite et l'acclament roi. « C'est un songe », se dit-il. On l'amène au palais, et son premier mouvement est de menacer de son épée ceux qui lui résistent la veille. « Et si je rêvais », se dit-il. Et il se retient. Les rebelles restent vainqueurs ; mais il se prosternant aux pieds de son père, marie les deux enfants qu'il avait voulu séparer de leurs amants et devient le meilleur des princes, avec la crainte perpétuelle de se retrouver le lendemain dans l'affreuse prison. Calderon a répandu sur toute cette pièce des flots de poésie.

Boissy a imité la pièce du poète espagnol sous le même titre : la *Vie est un songe*, sous une comédie en trois actes et en vers libres (Comédie-Italienne, 10 février 1717).

Vie nouvelle (LA), comédie en cinq actes, en prose, de M. Paul Meurice (théâtre de l'Odéon, 8 avril 1867). Raymond La Bastie est fils d'un peintre illustre ; mais il ne profite de la gloire acquise par son père que pour mener une vie de désœuvrement et de débauche. Il gaspille sa fortune, déshonore sa jeunesse et en vient à faire un faux pour payer une dette de jeu. Ce faux, il l'a commis à l'aide du nom de son amie, Paule Vernon, élève de son père, qui est devenue une femme célèbre et qui excelle à peindre le paysage et les animaux. Raymond a coupé sa signature au bas d'un dessin qu'elle lui avait donné et l'a apposée sur une lettre de change. Poussé par la honte et le dégoût de la vie, il a recours au suicide et s'empoisonne. C'est chez Paule Vernon qu'il vient râler son agonie, en maudissant ses folies et avouant sa coupable action. Paule l'a déjà pardonné, car elle a déjà payé la fausse lettre de change. Elle ne pense qu'à le sauver. Le jeune docteur Roller, qui aspire à l'amour de Paule, soigne le moribond et le guérit. Mais c'est la cure morale de Raymond que Paule a surtout à cœur ; c'est le paresseux, le désœuvré, le débauché, le fils oublié de la gloire paternelle, dont elle veut faire un travailleur, un honnête homme, digne du grand artiste qui lui a donné le jour. La convalescence physique et la convalescence morale de Raymond le forcent à rester dans l'hôtel de Paule, à vivre de la vie familière de cette femme supérieure, qui lui rend le courage avec la santé, qui lui crée une « vie nouvelle. »

En soignant ainsi Raymond, Paule s'éprend d'amour pour lui et finit par lui offrir sa main en lui avouant cet amour. Raymond refuse et proteste de son indignité. Il avoue un autre motif de son refus. Une main mystérieuse a payé toutes ses dettes. Quel est ce sauveur ? Le monde croit que c'est Paule. Elle s'en défend ; mais pourtant elle demande à Raymond s'il aurait de la répugnance à accepter une fortune des mains de sa femme. Il répond, non avec son cœur, mais avec le respect humain, qu'on ne peut devoir tout à sa femme, qu'on ne peut se marier pour payer ses dettes. « Ces raisons ne sont rien si vous m'aimez », réplique Paule avec la logique passionnée des femmes. Raymond, qui se jetterait dans une fournaise pour Paule, hésite à lui donner sa main si ce geste doit être un contrat. Il admire celle qui l'a sauvé, mais il ne l'aime pas ; il n'a pas tout dit ; il n'a pas dit qu'il en aimait une autre. Quelle est-elle ? Une pauvre petite orpheline italienne, Pasqua-Maria, recueillie dans l'atelier comme modèle, pauvre fille farouche comme Mignon, jolie comme elle et en même temps d'un cœur pur, d'un esprit naïf. Le docteur Roller,

par jalousie contre Raymond, fait connaître à Paule quelle est sa rivale. « Voilà celle que vous aimez et qui vous aime », s'écrie Paule en poussant Pasqua-Maria devant Raymond interdit. Ils nient tous deux et veulent se sacrifier à l'amour de Paule. Raymond peut accepter sans rougir la main de cette dernière, car il apprend que ses dettes n'ont pas été payées par elle, mais grâce à une somme léguée, sous forme de fidéicommis, par son père mourant, qui avait voulu le mettre en garde contre les entraînements de la vie. Le docteur Roller avait tenu ce fait caché pour ne pas détruire l'obstacle que l'opinion publique mettait entre Raymond et sa bienfaitrice ; il l'avoue quand il croit enfin son amour sans espoir. Paule n'accepte pas le sacrifice de Raymond et de Pasqua-Maria ; elle se sacrifie elle-même à leur bonheur. Elle gardera la satisfaction d'avoir ouvert à son ami une voie nouvelle ; elle travaillera, elle luttera ; peut-être un jour tendra-t-elle la main à Roller ; mais M. Paul Meurice a trop le sens du théâtre pour que ce dénouement puisse s'entrevoir, même dans le lointain. La pièce se termine sur le sacrifice complet, sans arrière-pensée.

Cette comédie a comme idée dominante la revendication, pour la femme, du droit de sauver par son amour un homme dégradé, de même qu'on accorde à l'homme le droit de relever une femme de ses chutes. Une intrigue bien conduite, pleine de mouvement et de passion donne à cette idée, à ce plaidoyer le charme et les qualités propres à l'œuvre dramatique. La *Vie nouvelle* a été fort applaudie ; le caractère de Paule Vernon a paru surtout nettement et fièrement dessiné. À la lecture même, il saisit et entraîne.

Vie parisienne (LA), bouffonnerie musicale en quatre actes et cinq tableaux, paroles de MM. Henri Meilhac et Ludovic Halévy, musique d'Offenbach ; représentée au Palais-Royal le 31 octobre 1866. C'est une pièce carnavalesque, qui répond assez mal à son titre. Le vicomte Raoul de Garde-Feu s'est emparé, au débarcadère du chemin de fer, d'un baron suédois dont la femme est fort jolie, et il lui fait les honneurs de la capitale. Alors commence une série de mystifications extravagantes. Le vicomte installe le baron de Gondremark et la baronne dans son propre appartement, en leur faisant accroire qu'ils sont au Grand-Hôtel. Il improvise une fête en leur honneur chez un certain amiral suisse, dont les invités sont des domestiques travestis. La pièce se termine dans un salon du café Anglais. La partition, écrite sur cette fantaisie burlesque par le fécond musicien, se compose de petits morceaux à la portée du personnel du lieu. On a remarqué le finale du premier acte, un rondeau chanté par Mlle Honorine, une tyrolienne chantée par Mlle Zulma Bouffar, les couplets de la colonelle, du Brésilien et de la gantière, Hyacinthe, Brasseur, Gil-Péres, Priston, Las-souche, Mmes Thierret, Montaland, Paulelle, Massin ont joué dans cette pièce, qui a eu un grand nombre de représentations.

Vie. Iconogr. Le Louvre possède une très-curieuse peinture de l'école vénitienne, intitulée : *Tableau de la vie humaine*, et qui est la réalisation pittoresque d'une allégorie attribuée à Cébès, disciple de Socrate. La foule des humains, fils de la Nature et du Temps, se presse à l'entrée de la vie ; le Génie, sous les traits d'un vieillard, les instruit de la route qu'ils doivent suivre. Après de la porte est assise sur un trône l'Imposture, qui les enivre en leur faisant boire le breuvage préparé par l'Ignorance et l'Erreur. Admis dans l'enceinte, ils sont accueillis par des femmes représentant les Opinions, les Passions, les Voluptés ; elles les séduisent et leur promettent de les conduire au bonheur. Ils rencontrent bientôt, en effet, la Fortune ; la déesse aveugle, debout sur un globe de verre, dépouille les uns et enrichit les autres. L'Intempérance, la Débauche, l'Avarice, la Flatterie guettent ceux qui ont reçu quelque don, les flattent, leur promettent une vie exempte de chagrins ; puis, après les avoir trompés par leurs caresses, les ruinent, les déshonorent et les poussent au crime. Alors ils sont livrés au Châtiment, qui a pour satellites la Tristesse, la Douleur, le Deuil, le Désespoir ; ils achevent ensuite leur existence dans le cachot du Malheur, à moins que le Repentir ne les délivre et ne leur indique la route de l'Instruction qui doit les régénérer. Ceux qui parviennent ainsi à s'affranchir du joug de l'Opinion, de l'Erreur, de l'Ignorance se dirigent vers des hauteurs d'un accès difficile, où deux femmes robustes, la Modération et la Patience, leur tendent les bras et les encouragent à surmonter les obstacles. Après avoir franchi ces rochers escarpés, ils trouvent une autre enceinte, une autre porte, une fraîche prairie, séjour des Bienheureux, dont le Bonheur et les Vertus se partagent l'empire. Après s'être purifiés en buvant le breuvage que leur présente l'Étude, accompagnée de la Vérité et de la Persuasion, ils pénètrent enfin dans le séjour de la Science, où habitent la Force, la Justice, l'Intégrité, la Tempérance, la Modération, la Liberté, la Continence, la Douceur ; ces Vertus présentent les voyageurs à la Félicité, dont le temple est bâti sur une élévation qui domine toutes les enceintes ; assise sur un trône, elle couronne les courageux luteurs

qui ont vaincu les Vices, dont les embûches sont semées sous les pas de l'humanité. Ce tableau a été retrouvé en 1843, dans un grenier de la cour des comptes, par M. Jeanron, alors directeur des Beaux-Arts, qui n'a pas craint de l'attribuer au Giorgione ; il est digne assurément de ce grand maître par la fermeté de la touche et la solidité des empâtements ; mais depuis on a cru devoir écarter cette attribution, en se fondant principalement sur ce que les mots *Opus Danieli* se lisent sur un volume tenu par un des personnages. « Daniel, dit M. Villot, est évidemment le nom ou l'un des noms de l'auteur de cette peinture, dont l'exécution rappelle la manière de Schiavone et de Bonifazio. » Le mot « évidemment » est ici de trop. *Danieli opus* pourrait être tout aussi bien le titre réel d'un livre, d'un manuscrit, que la signature du peintre. Ce qui est certain, c'est que le nom de Daniel est absolument inconnu dans l'histoire de l'école vénitienne.

N. Poussin a composé une allégorie de la *Vie humaine*, beaucoup plus simple et non moins poétique : quatre femmes personnifiant le Plaisir, la Richesse, la Pauvreté et le Travail se donnent la main et dansent au son d'une lyre touchée par le Temps ; la Richesse est parée de bijoux et de vêtements précieux ; le Plaisir est couronné de fleurs ; la Pauvreté, mal vêtue, a une couronne de feuilles sèches ; le Travail a les épaules nues, les bras décharnés et jette à la Richesse un regard d'envie. Cette danse en rond est l'image des vicissitudes continuelles qui arrivent dans la fortune des hommes. Deux enfants, dont l'un tient un sablier, tandis que l'autre joue avec des bulles de savon, font sentir le peu de durée de la vie humaine et de combien de vanité elle est remplie. Sur le devant du tableau, un Terme à double face symbolise le passé et l'avenir. Dans le ciel apparaît le Soleil porté sur son char que précède l'Aurore et que suivent les Heures. Cette composition a été gravée par Volpato, R. Morghen, B. Picart et Dughe.

Un tableau de Michel-Ange, qui appartient à la National Gallery et qu'on intitule tantôt le *Songe de Michel-Ange*, tantôt le *Drame de la vie humaine*, représente un jeune homme nu, s'appuyant des deux mains sur un globe bleu et se retournant en regardant le ciel. Un ange tenant une longue trompette dirigée vers l'oreille du jeune homme annonce la fin du monde et la punition des pécheurs. Ceux-ci sont précipités dans les enfers par l'archange Michel, armé de son glaive. Ce tableau, qui provient du palais Barberini, a été gravé par Bonasone, contemporain de Michel-Ange.

Le Titien a représenté les *Trois Âges de la vie* dans un tableau où des enfants jouent, où un jeune berger et une jeune bergère se regardent avec l'expression de la plus vive tendresse, et où un vieillard se repose à l'ombre. Des allégories sur la vanité et la brièveté de la vie ont été gravées par J. Matham et par Ravenet, d'après le Titien. Des compositions sur le même sujet ont été exécutées par beaucoup d'autres artistes (v. VANITÉ). Sous ce titre : le *Rêve de la vie humaine*, Gérard Audran a gravé, d'après Ch. Le Brun, une composition représentant un homme couché sur une draperie, au milieu des nuages, et entouré de diverses figures allégoriques ; au-dessus de sa tête, on lit ces mots : *In imagine pertransit homo*.

M. E. Hébert a exposé au Salon de 1870 un tableau intitulé : le *Matin et le soir de la vie*. Une jeune Italienne de seize ans, aux yeux tranquilles, aux lèvres dédaigneuses, aux cheveux châtains dont les lourds et tressés s'enroulent au-dessus des tempes, au col souple, élégant, portant fièrement la tête, à la taille élancée et robuste, aux jambes et aux bras nus, voilà la jeunesse, la force, l'espérance, voilà le *Matin de la vie* ! Debout sur une marche de pierre, la main gauche sur la hanche, la droite posée sur l'anse d'une cruche de cuivre rouge où tombe l'eau d'une fontaine, cette humble paysanne a une sorte de majesté rustique. Elle est vêtue d'une chemise de toile grossière, qui laisse l'épaule à découvert, et d'une jupe d'indienne blanche dont les dessins lilas ont pâli et déteint. Derrière elle, sur la pierre même où elle est debout, une vieille femme est assise, de profil ; elle est enveloppée d'une cape grisâtre, tient de sa main droite un bâton et appuie la main gauche sur ses genoux, que recouvre un tablier noir. Sa tête appesantie par l'âge s'incline vers la poitrine. Ses cheveux sont incultes et grisonnants, ses joues creuses et flétries, son œil est sans regard. Elle ne pense plus, elle est plongée dans une somnolence qui engourdit l'âme et émousse les sens. Ce n'est pas encore la nuit, c'est le crépuscule, l'instant où tout s'efface, où les formes s'évanouissent, où, du soleil disparu, il ne reste d'autres traces que quelques vagues rayons égarés dans le ciel ; c'est le *Soir* ! M. Hébert a rendu d'une façon pittoresque et saisissante ce contraste de la décrépitude et de la jeunesse. Sa jeune Italienne surtout a une tournure digne de la statue. « On ne peut pas dire qu'elle soit jolie ; ses traits n'ont ni la pureté ni la régularité de certains types italiens ; mais quelle fierté d'expression ! quelle noblesse d'attitude ! quelle vigueur et quelle souplesse dans les membres ! Et comme ce vêtement est superbement drapé ! quels plis simples et élégants ! » (Marius Chauvelin, *l'Art contemporain*.)

Le musée de La Haye possède une très-intéressante peinture de Jan Steen, qu'on intitule quelquefois le *Tableau de la vie humaine* ou plus simplement la *Fête aux huttes*. Dans une vaste salle, une vingtaine de personnes forment des groupes divers; au milieu, un vieillard offre une hultre ouverte à une petite fille assise, près de laquelle une jeune femme porte un caniche dans son tablier; à droite, au premier plan, un petit garçon fait danser un chat, et un autre porte un broc et un panier de fruits. À gauche, un vieux grand-père tient sur ses genoux un enfant qui tend la main vers une perruche; à côté, une servante accroupie arrose des hultres posées sur un gril. Dans le fond, un homme qu'on croit être Jan Steen lui-même joue du luth; une femme l'écoute; un gros compagnon rit, son verre à la main; plus loin, des buveurs et des fumeurs sont attablés, et, au-dessus d'eux, un petit garçon, couché à plat ventre dans une souppente, à côté d'une tête de mort, lance des bulles de savon dans la salle. Ce tableau a été gravé par Ortmann, dans le *Musée français*, et par Réveil.

Sous ce titre : la *Vie humaine*, Emmanuel Eichel a gravé une suite de 50 planches. On a de Jan van Luyken une suite de 51 planches représentant les différents *Âges de l'homme*. Généralement, les artistes qui ont traité ce dernier sujet ont représenté l'homme à quatre âges différents : enfance, jeunesse, maturité et vieillesse. Des compositions en ce genre ont été peintes par Lancret (à la National Gallery), J. Raoux (gravé par Beauvarlet), A. de Bay. Citons aussi les gravures de Nic. Bonnart, Melchior Bocksberger, Blootelingh (d'après Bega), etc. J.-Séb. Muller a gravé les *Quatre âges de la femme*. Quatre compositions sous le même titre ont été lithographiées par Ch. Philipon et Arnout. Un tableau de Gérard, intitulé les *Trois âges*, est au musée de Naples : il représente une jeune femme couronnée de fleurs, le bras appuyé sur l'épaule d'un vieillard à barbe blanche; près d'elle est assis son époux et sur ses genoux est son enfant. Nicolas de Bruyn a gravé, d'après Martin de Vos, une suite de 9 planches représentant les occupations de l'homme à ses différents âges.

VIE s. f. (vi — lat. *via*, voie, chemin). Techn. Chemin pratiqué dans un marais salant.

VIE, rivière de France (Orne). Elle prend sa source à l'O. du village de Grand-Val, entre dans le département du Calvados, arrose dussus de Sainte-Foy-de-Montgomery, arrose Vimoutiers, Livarot et tombe dans la Dives, après un cours de 60 kilomètres.

VIE, rivière de France (Vendée). Elle prend sa source près et au S. de Belleville, dans l'arrondissement de La Roche-sur-Yon, coule à l'O., baigne La Chapelle-Palluau, Apremont, Saint-Maixent et se jette dans l'Atlantique, au port de Saint-Gilles, après un cours de 55 kilom., navigable sur 9 kilomètres.

VIÉDASE ou **VIÉDAZE** s. m. (vié-da-ze — On explique ce mot par *visage d'âne*; il vient en réalité du provençal *viét*, pénis, et d'*azé*, d'âne). Pop. Badaud, sot, nigaud, imbécille, avec une nuance plus douce, moins injurieuse que ces divers mots : *Il vit un grand viédaze d'édègue sur un beau cheval*. (B. de Verville.)

— Bot. Nom donné à l'aubergine, dans quelques départements du Midi.

VIÈGE, rivière de Suisse (canton du Valais). Elle est formée par deux petites rivières, la Viège occidentale, qui sort du lac de Goner, et la Viège orientale, qui prend naissance au lac de Saas. Ces deux rivières se joignent près de Stalden et forment la Viège proprement dite, qui se déverse dans le Rhône, près du bourg du même nom, dont elle rase les murs. Cette rivière, qui tient beaucoup du torrent, sort fréquemment de son lit, inondant la vallée qu'elle traverse.

VIÉHL DE BOISJOLIN (Jacques-François-Marie), littérateur français. V. BOISJOLIN.

VIÉHL DE BOISJOLIN (Claude-Augustin). V. BOISJOLIN.

VIEHOFF (Henri), historien et littérateur allemand, né à Buttingen, près de Neuss, en 1804. Il étudia à l'université de Bonn la philologie, les mathématiques et les sciences naturelles, devint en 1823 professeur au gymnasiurn d'Uederdingen-sur-le-Rhin, puis, la même année, précepteur d'un jeune noble, avec lequel il voyagea jusqu'en 1833; il alla occuper à cette époque une chaire au gymnase d'Emmerich, puis, en 1838, à l'école des arts et métiers de Dusseldorf, et fut appelé, en 1850, à la direction de l'école des arts et métiers de l'école provinciale industrielle de Trèves. Il figura, la même année, comme membre du parlement de l'Union, à Erfurt. Il est surtout connu par ses travaux sur l'histoire de la littérature allemande et par ses études biographiques et littéraires sur les principaux écrivains de son pays. On a de lui : *Vie de Goethe* (Stuttgart, 1847-1849, 4 vol.); des notes explicatives pour les *Poésies de Goethe* (Dusseldorf, 1846-1854, 3 vol.) et pour les *Poésies de Schiller* (Stuttgart, 1853, 3 vol.; 3^e éd.); une édition, avec additions, de l'ouvrage d'Hoffmeister, intitulé : *Vie de Schiller destinée à la grande masse*

des lecteurs (Stuttgart, 1846-1853, 3 vol.); *Manuel de la littérature nationale allemande* (Brunswick, 1865, 3 vol., 5^e éd.); *L'école élémentaire de la poésie* (Brunswick, 1860). Il a, en outre, traduit en allemand les *Œuvres* de Racine (Emmerich, 1840-1846, 4 vol.); plusieurs pièces de Molière pour la traduction des *Œuvres* de ce dernier publiée par Lax; huit pièces de Shakespeare pour la traduction complète de ses *Œuvres* entreprise par Dingelstedt (Hildburghausen, 1867 et ann. suiv.); enfin tous les drames de Sophocle (Hildburghausen, 1868 et ann. suiv.). M. Viehoff avait, en outre, fondé avec Herrig, à Brunswick, en 1844, les *Archives pour l'étude des langues modernes*; mais, au bout de quelque temps, il en laissa la direction à son collaborateur.

VIEIL adj. m. (vièll; Il mil.). V. VIEUX.

VIEILLARD s. m. (viè-llard; Il mil. — rad. *viell*). Homme très-vieux : *Il y a dans la galanterie des vieillards je ne sais quoi de chevaleresque et de désintéressé qui donne un grand charme à leur commerce*. (L. Enault.) Un *vieillard sans dignité est comme une femme sans pudeur*. (Lafontaine.)

Ne faites point parler vos acteurs au hasard, Un *vieillard* en jeune homme, un jeune homme en *vieillard*.

La bonté d'un *vieillard*, c'est sa coquetterie, C'est le dernier rayon de sa face fétide.

Tu murmures, *vieillard* ! vois ces jeunes mourir; Vois-les marcher, vois-les courir

A des morts, il est vrai, glorieuses et belles, Mais sûres, cependant, et quelquefois cruelles.

— Quand le mot *vieillard* ne s'applique pas à des personnes déterminées, il peut, surtout au pluriel, désigner des femmes aussi bien que des hommes : *Les vieillards vivent dans le passé; les jeunes gens, dans l'avenir; l'homme mûr et sage, dans le présent*. (Mme de Maint.) Une *trop grande négligence, comme une excessive parure, dans les vieillards, multiplie leurs rides et fait mieux voir leur caducité*. (La Bruy.) *Les vieillards qui ont étudié dans leur jeunesse n'ont besoin que de se ressouvenir, et non d'apprendre*. (Montesq.) *Les Cuspiens, au dire de Strabon, mettaient à mort les vieillards âgés de soixante-dix ans*. (A. Maury.)

Un *vieillard amoureux* mérite qu'on en rie.

« Quelques écrivains modernes ont hasardé le féminin *vieillard* : *Grandcaiss* entre gravement en donnant le bras à *Artemise*; il est suivi de sa noce, composée de *vieillards* et de *viellardesses*. (Labiche.)

— Alchim. *Vieillard des sages*, Mercure.

— Mamm. Nom donné à quelques singes qui portent une barbe grise ou une chevelure plus ou moins blanche, et particulièrement à l'ouanderoche.

— Ornith. Nom du tacco et du coucou des pluies. *Un petit vieillard. Vieillard à ailes rousses*, Noms donnés à deux coulicous.

— Adjectif. Qui est propre, qui convient aux personnes très-âgées : *Allons donc, c'est tout à fait vieillard ce que vous faites là*. (F. Soulié.)

— Encycl. Théâtre. *Les vieillards au théâtre, chez les anciens*. Si les vieillards ont eu dans la tragédie antique le privilège de la sagesse, de la noblesse, du respect, des grandes pensées et des majestueuses figures, la comédie, en revanche, leur a fait payer cher cet honneur. Là, le masque imposant et vénérable devenait risible et grinçait bouffonnement; la gravité faisait place à la sottise, et les rides plissaient d'une façon grotesque un front qui portait l'empreinte de tous les vices. Le poète réservait aux vieillards, ceux dont on se pure volontiers, le ridicule, la témérité folle, la passion irréfécible; aux *vieillards*, tout ce qui provoquait et pitié et mépris et bruyante gaieté, l'avarice, la sottise et badaude niaiserie, le bavardage stérile, l'amour impuissant, le libertinage qui soulève le cœur, la rigueur farouche, l'indulgence dupée et l'impensative bonté. Et ce n'était point sans raison. Il y a, en effet, dans la force et la beauté de la jeunesse et de l'âge viril quelque chose qui répugne au ridicule et repousse le comique. La vieillesse, au contraire, sitôt qu'elle perd la sagesse et la vertu, qui sont ses seuls ornements, sa seule beauté, devient par excellence l'objet du ridicule et la source du comique vrai. Les auteurs de tous les temps l'ont compris, mais ceux de l'antiquité ont plus que les autres abusé de ce moyen; ils avaient moins que nous ce respect de la famille qui retient et tempère les hardiesses des tableaux modernes. Aussi voyons-nous Aristophane faire passer devant nos yeux une galerie complète des sottises et des vices de la vieillesse, types achevés, aussi amusants qu'impitoyables, étonnantes caricatures, charges de génie où se mêlent sans cesse la réalité et l'imagination, la plus cynique des peintures et la plus étincelante des poésies. C'est, dans les *Gupes*, le maniaque Philocléon, l'amusant original du Perrin Dandin des *Plaideurs*. Sa folie est de vouloir juger toujours. « S'il n'occupe pas le premier rang au tribunal, il est désespéré.

Son coq l'ayant éveillé tard : « C'est, dit-il, que des accusés l'auront gagné à prix d'argent. » A peine a-t-il soupé qu'il demande à grand cris sa chaussure; il court au tribunal avant le jour et s'endort collé comme une hultre au pied de la colonne. Juge impitoyable, il ne manque jamais de tracer sur ses tablettes la ligne de condamnation et rentre les ongles pleins de cire, comme une abeille ou un bourdon. Dans la crainte de manquer de cailloux à suffrage, il entretient dans la cour de sa maison une grève qu'il renouvelle sans cesse... » Pour satisfaire le bonhomme, on lui donne enfin à juger le chien Labès, qui a dévoré un fromage de Sicile. Philocléon juge le coupable, en vrai Brid'oison, suivant toutes les formes. Ce Philocléon, c'est le peuple athénien, juge sot, ignorant, avide d'aller gagner l'obole qu'un législateur imprudent a accordée à ceux qui siègent au tribunal. La bouffonnerie d'Aristophane est bien plus hardie encore dans les *Chevaliers*. Là, le *vieillard* sot et ridicule, mis en scène avec une singulière audace, n'est autre que le peuple lui-même, « le bonhomme Démos, de Phnyx, mangeur de fèves, *vieillard* morose et un peu sourd. » Autour de lui s'empresment des esclaves flagorneurs, et le plus effronté de tous, le corroyeur paphlagonien Cléon, toujours occupé à le gorger, à l'endormir, à lui dire : « O peuple ! c'est assez d'avoir jugé une affaire; va-t'en au bain, prends un morceau, bois, mange, reçois tes 3 oboles. Veux-tu que je te serve à souper ? » Il l'entoure, lui conte les vieux oracles dont il est très-friand, écarte ses vrais amis, l'entortille et l'ensorcelle. Ce ne sont autour du *vieillard* imbécile que luttes de platitude. « Tiens, lui dit l'un, voici une botte d'onguent pour les plaies de tes jambes. — Permetts, dit l'autre, que j'ôte tes cheveux blancs pour te rajeunir. — Prends cette guce de lièvre pour essuyer tes yeux. — Quand tu te moucheras, ô peuple, essuie tes doigts à mes cheveux. — Aux miens ! — Aux miens !... » Eloquente et éternelle satire ! Le livre d'Aristophane, cet aristocrate hautain, est le vrai bréviaire d'un peuple républicain; il a connu et signalé avec une verve intarissable tous les dangers qu'une république doit éviter. Citons encore, parmi les grotesques *vieillards* de la comédie athénienne, le vieux fou Strépsiade, un bon paysan qui a eu le malheur d'épouser une femme riche et vaniteuse et d'en avoir un fils prodigue, toujours prêt à faire rouler les écus paternels. Tourné par les buisseries, le *vieillard* va apprendre à l'école des sophistes et de Socrate les bons raisonnements par lesquels on évite de payer ses dettes. Il faut voir dans les *Nuées* avec quelle niaiserie béate il contemple Socrate suspendu dans sa corbeille, il hume ses arguties comiques, gobe ses dupes, se laisse voler par les uns et rosser par les autres. C'est plaisir aussi de voir comment sa science de fraîche date lui profite et comment il explique le tonnerre : « Oui, par Apollon, quand je me suis gorgé de viande, je souffre, j'ai la colique, puis la ratatouille gronde et enfin éclate avec un terrible fracas. C'est peu de chose d'abord, pappax, pappax; puis ça augmente, pappappax, et quand je me soulage, c'est vraiment le tonnerre, pappappappappax. Voilà ce que c'est que la foudre. » N'oublions pas non plus, dans la comédie grecque, le rôle que joue souvent le chœur des *vieillards* : peureux, bavard et criard. Partout il va et geint, comme dans ce passage des *Gupes*, réaliste comme une scène de Henri Monnier. Les juges vont la nuit au tribunal, avec leurs enfants qui portent des flambeaux : « Hâtons-nous, camarades, avant que le jour paraisse; éclairons bien le chemin avec nos lampes, de peur d'être surpris par quelque casse-cou... Ramasse un bouchon de paille, petit, et mouche la lampe... Pourquoi donc allonges-tu la mèche, petit sot. L'hûle est chère; ce n'est pas toi qui as le mal de la payer... Bon, je crois que je marche dans un bourbier. Je serais bien étonné si, d'ici à quatre jours, il ne tombe pas de l'eau à foison. Voyez donc quels champignons à nos lampes ! C'est toujours signe de grande pluie. Du reste, les biens de la terre, qui sont un peu en retard, demandent de l'eau et du vent. » Et ils continuent à jacasser en patageant.

Il ne faut pas nous attendre à trouver dans la comédie latine quelques nobles types du *vieillard* romain, grave, calme, sage et doux conseiller de la jeunesse. Plaute, qui ne voulait que faire rire, n'a vu partout que le ridicule; la vieillesse en a eu sa large part, et ce ridicule, le grand comique latin, l'a poussé quelquefois, sans paraître s'en douter, jusqu'aux derniers degrés de l'odieux. Il empruntait le fond et la forme de son théâtre à la *Comédie nouvelle* d'Athènes; or, Philéon, Ménandre et les autres comiques grecs de cette époque avaient peint la société de leur temps, c'est-à-dire l'une des plus corrompues qui aient jamais existé. Esclaves voleurs, fils prodiges, courtisanes et prostituées, *vieillards* débauchés, tels étaient les uniques personnages qui, diversément combinés, firent la joie des Grecs et des Romains. Le *vieillard*, dupé par son fils et joué par ses esclaves, fut dès lors et est resté longtemps chez nous le héros principal de toutes les intrigues comiques. Le *vieillard* de l'*Epidicus* est devenu le *vieillard* des *Fourberies de Scapin*; l'argent extorqué

au père a été longtemps une des sources de la gaieté française aussi bien que de la gaieté latine. Mais ce que l'esprit et les mœurs françaises ne permirent jamais qu'avec quelque tempérament, c'est le spectacle du *vieillard*, du père avili en pleine scène par des passions qui ne sont plus de son âge. Molière a bien montré son Harpagon et Arnolphe amoureux et profondément ridicules; mais l'idée de débauche a été soigneusement écartée par lui. Plaute, au contraire, s'y complait, s'y arrête avec délices; il ne craint pas d'en mettre sous les yeux du public le plus brutal spectacle. L'*Asinaria*, par exemple, nous montre un père, Déménète, se faisant le complice de son fils pour partager avec lui ses plaisirs. La pièce se développe sur cette donnée, avec force tableaux... légers, et se termine par la vengeance de la morale, vengeance bien immorale cependant : la femme, vieille et acariâtre, du crapuleux *vieillard* vient l'arracher aux bras de la courtisane. Et Plaute, qui prend gaîement la chose, dit, en matière de conclusion : « Si ce *vieillard* s'est passé quelques caprices en cachette de sa femme, il n'y a rien là d'extraordinaire ni d'étrange; il a fait comme les autres. Quel est l'homme assez dur à lui-même, assez insensible pour ne pas se donner quelques jouissances, dans l'occasion ? Maintenant, si vous voulez intercéder en faveur du *vieillard* et empêcher qu'il ne soit battu, vous obtiendrez sa grâce en faisant éclater vos applaudissements. » Les *Bacchis* vont plus loin encore. Un *vieillard* morose et parcimonieux, irrité des débauches coûteuses de son fils, finit par se prendre lui-même, avec un de ses amis, aux pièges des deux courtisanes qui ont perdu le jeune homme. La dernière scène nous le montre saisi, enlacé et cédant à la tentation dans une grotesque délire. Il n'est que temps que la toile tombe. Il est vrai qu'ici Plaute paraît pris de quelques remords, car il fait trois lignes de morale : « Si ces *vieillards* n'avaient pas passé leur jeunesse dans les mauvais lieux, ils n'y souilleraient pas maintenant leurs cheveux blancs. Et moi-même je n'aurais pas mis ce spectacle sous vos yeux, si l'on n'avait pas vu des pères se déshonorer là même où vont se perdre leurs fils. » Mais le sens moral de Plaute n'est pas si exigeant qu'il lui interdise de nous conter, dans la *Casina*, la mésaventure d'un *vieillard* libertin que l'on finit par duper de la façon la plus plaisante. On a glissé dans le lit où il attendait une courtisane un vieil esclave. Le récit du malheureux est si difficile à écouter, même en latin, que les moines du moyen âge, peu pudibonds pourtant, ont chastelement remplacé des lignes entières par des points de suspension et d'indignation. Nous goûtons Plaute avec moins de réserves et moins de restrictions quand il nous montre des *vieillards* moins repoussants et tout aussi comiques, par exemple Hésion des *Captifs*, si plaisant dans ses transports de colère contre le prisonnier qui l'a joué, et le bon *vieillard* de *Rudens*, qui recueille chez lui deux jolies petites femmes fugitives et s'amuse finement de la jalousie de sa femme, jalousie peu justifiée du reste; ou bien encore ce type admirable de l'avarice, Euclion, dans l'*Aulularia*, le modèle où Molière a si largement puisé, vieux fou toujours pâle, toujours aux aguets et à qui les écus donnent plus de tourment qu'ils ne donnent à d'autres de joie et de plaisir.

Térence, pour les bienséances, les délicatesses, les sentiments doux et aimables, est de plusieurs siècles plus moderne que Plaute, qu'il suit de quelques années. Dans son théâtre, rien de repoussant, rien de grossièrement tempéré et délicat, à égale distance du rire et des larmes. Le vieux Simon, de l'*Andrienne*, un père un peu bonasse, un peu trompé, un peu grognon, est touchant cependant quand il nous raconte les passions de son fils et ses propres émotions. Le : « Il rougit; tout n'est pas perdu emore. » est un trait exquis et célèbre. Les deux pères, des *Adelphes*, qui pèchent l'un par trop de rigueur, l'autre par excès d'indulgence, ont chacun une nuance de ridicule, pas d'avantage. Déméas, le sévère et le maussade, n'est pas plus le héros de Térence que Micion, le faible, l'ami et le complice de son fils. Tous deux ont leurs travers, tous deux trouveront leur condamnation, l'un dans la ruine de toutes ses espérances et le mauvais succès de sa méthode d'éducation, l'autre dans les situations grotesques où le place son extrême complaisance. Mais la main de l'auteur comique est douce en les châtiant; elle les ménage comme un ménage un enfant; elle a pour eux le respect, que Plaute n'avait jamais connu.

Notre théâtre classique n'a guère présenté, en fait de types de *vieillards*, que des copies plus ou moins vigoureuses des types latins. « Un de ceux qu'affectionnent nos anciens comiques, dit M. V. Fournel, c'est celui du *vieillard* amoureux. Ils aiment à montrer tout ce qu'il y a de ridicule et de repoussant dans ces barbons qui n'ont pas l'esprit de leur âge et cherchent à coquetter avec de jeunes minois, dans ces physionomies caduques, grimées des sourires et des flourettes qui jurent avec leurs rides et leur voix cassée. Ils sont même sans pitié pour la passion véritable. Voyez le Josso des *Ébais*,

de Grévin, le Granger de Cyrano, l'Arnolphe de l'*École des femmes*. En lisant la scène où Molière nous montre ce dernier aux genoux d'Agnes, on est partagé entre le rire, le dégoût et la compassion. »

Vieillard et le Jeune homme (LE), par Ballanche (Paris, 1819, 1 vol. in-8°). C'est une suite d'entretiens dans lesquels l'auteur traite, sous un autre point de vue et sous une forme plus accessible, les questions agitées par lui dans son *Essai sur les institutions sociales*. La Restauration fut affligée, comme on sait, d'une maladie morale jusqu'à l'inconnue dans l'Europe moderne. Cette maladie était une sorte de mélancolie incurable, dont on trouve déjà les traces dans le *René* de Chateaubriand et à laquelle on doit cette littérature désespérée qui restera un des éléments que l'avenir consultera le jour où il lui faudra caractériser la première moitié du XIX^e siècle. La chute de l'Empire et l'avortement provisoire des espérances de la Révolution avaient jeté dans les esprits un sentiment de lassitude. Était-ce la vieillesse d'une civilisation ou un mal passager, résultat des désastres sociaux ? Peu importe ; toujours est-il qu'un esprit impressionnable comme celui de Ballanche devait éprouver le contre-coup de cette disposition publique. Sous la figure d'un vieillard, il s'adresse à la jeunesse de son temps, lui reproche sa gravité précoce et en cherche les causes. Son interlocuteur est un jeune homme qui personnifie une époque. « Chose étrange ! lui dit-il, le sentiment qui d'ordinaire agite l'homme à votre âge, ce sentiment qui double l'existence, qui embellit l'avenir, ce sentiment vous laisse passible. Ne dirait-on pas que, dégoûté de toute chose, la vie n'a plus rien de nouveau à vous offrir ? Vous avez à peine quelques souvenirs fugitifs, et déjà vous trouvez qu'ils vous suffisent, que vous n'avez pas besoin d'en recueillir d'autres. L'amour n'est point venu troubler votre âme ; vous n'avez point encore vécu avec vos semblables, vous ne connaissez point les hommes : les livres, mais les livres seuls, vous ont tout appris. Vous cherchez la solitude comme l'infortuné qui a essuyé mille maux, qui a épuisé toutes les illusions, qui a éprouvé la vanité de toutes les promesses de l'espérance. » Cela est extraordinaire, suivant Ballanche ; on n'a pas le temps de former des affections ; on franchit sans s'en apercevoir le moment où elles doivent naître, court moment néanmoins. On semble pressé de n'avoir plus d'illusions et d'arriver à la vieillesse. Pourtant les sentiments et les passions de l'âge mûr ne sont pas faits pour l'adolescence. Que doit lui importer l'ambition ou les douleurs de la patrie, qui n'ont jamais préoccupé la jeunesse ?

Le jeune homme répond : « L'histoire m'apprend que des sociétés policées ont péri, que des empires ont cessé d'exister, que des éclipses funestes se sont étendues durant plusieurs siècles sur l'humanité tout entière, et je remarque à présent des analogies qui me font trembler. Ce qui est arrivé dans le monde n'est un pressentiment de ce qui nous est réservé. Devons-nous retourner aux âges de la barbarie ou nous perdre de nouveau dans la nuit du moyen âge, après avoir passé par toutes les périodes de dégradation qui ont marqué la décadence de l'empire romain ? » Ballanche a eu un moment des idées de ce genre. La Révolution l'avait épouvanté ; le joug impérial ne lui offrait pas de meilleure perspective que celui des jacobins. Mais ces deux choses ont fait naufrage. On est à l'aurore d'une renaissance.

La forme parlementaire du gouvernement est pour quelque chose dans cette renaissance. Une forme de gouvernement s'institue point : « Je pense, moi, et vous-même sans doute vous pensez ainsi, qu'une seule forme de gouvernement est possible chez un peuple, à une époque donnée de ce peuple, dans ses rapports avec l'état général de l'esprit humain. » Cette forme de gouvernement sort du sein des choses. Il n'y a point, de l'avis de Ballanche, de génération spontanée dans le monde moral non plus que dans le monde physique. Tout cela est l'œuvre de Dieu. Ceux qui nient le droit divin nient un sentiment qu'ils n'ont point. Ils feignent de croire que les partisans du droit divin admettent une révélation directe, comme si Dieu n'agissait point par les événements et par les idées qu'il nous donne ! Ils admettent eux-mêmes un droit bien plus lourd à porter et bien plus implacable, celui d'une force aveugle gouvernant l'univers par la nécessité.

En somme, au dire de Ballanche, nous sommes dans un moment de transition et de renouvellement. Il n'y a pas grand bonheur à espérer pour la société. Aujourd'hui, tout le monde peut prétendre à tout. C'est un état de choses sans précédent et dont les résultats sont inconnus. Pourtant, c'est une éventualité terrible et une grande amorce pour l'ambition et les conflits sociaux qui doivent suivre. Ballanche pense que « la science est une grande affliction de l'esprit. » Il craint que la science, s'étendant à toutes les classes de la société, ne les rende toutes malheureuses.

En dépit des idées aujourd'hui abandonnées, que renferme le livre de Ballanche, cet ouvrage empreint d'une sorte de

mysticisme résigné et discret, fait penser le lecteur, et s'il lui offre souvent des idées en contradiction formelle avec celles qui ont cours, il est de ceux qui provoquent un mûr examen.

Vieillard et la Jeune fille (le), comédie en trois actes, par L. Moratin ; représentée à Madrid en 1786. Dans cette pièce, l'auteur veut montrer qu'il est malheureux d'épouser une jeune fille quand on est vieux. Dans le *Out des jeunes filles*, un des chefs-d'œuvre du Molière castillan, on voit un vieillard respectable et deux jeunes gens aimables prêts à devenir malheureux pour la vie, parce qu'une mère, au caractère impérieux, ne suppose pas même que sa fille puisse former des vœux contraires au mariage qu'elle lui impose, et parce que cette pauvre enfant, dominée par la crainte et l'ascendant de sa mère, se garde bien de laisser connaître l'état de son cœur. Mais tout se découvre à temps. Dans le *Vieillard et la jeune fille*, le sacrifice est consommé. Le but en est très-moral. Une jeune fille, abusée, subjuguée par son tuteur, a cru se venger de l'infidélité de son amant en contractant des nœuds que son cœur repoussait. Un vieillard imprudent a épousé une jeune fille de dix-neuf ans, sans étudier son caractère et ses inclinations, sans s'informer si son cœur était libre, si son consentement était volontaire. Bientôt les querelles, les divisions viennent troubler son ménage. L'amant revient, loge dans la maison et excite les soupçons de son mari. La jeune femme, fidèle à son devoir, repousse l'amant et, tout en regrettant de n'avoir pas été unie à lui, reste inébranlable dans sa vertu. Elle a reconnu l'imposture de son tuteur, et elle pleure l'instant d'égarement où elle a contracté un mariage odieux. Le vieillard maudit trop tard son imprudence ; les deux amants maudissent la perfidie du tuteur. Le mari, de plus en plus soupçonneux, force sa femme à avoir avec don Juan une conversation que lui-même doit entendre d'une cachette. Cette scène, qui rappelle celle de Britannicus et de Julie, est d'un grand effet ; mais le désespoir de doña Isabelle ne peut aboutir qu'à demander sa séparation ; elle l'obtient et se retire dans un couvent. Tel est le tableau présenté par l'auteur espagnol ; il pouvait fournir le sujet d'un drame intéressant ; mais Moratin n'y a cherché qu'un cadre pour mettre en action, et plus souvent en discours, des maximes fort sages sur les limites de l'autorité des parents, sur les devoirs des époux, sur la folie d'un vieillard qui prend une jeune femme. Le drame est triste, parce que la situation respective des divers personnages n'appelle pas la sympathie. Don Roch ne se fait pas plaindre, ce caractère n'a rien d'intéressant ; un vieillard quinquex, avaré, jaloux, haï par sa femme, humilié par sa sœur, et bafoué par son domestique, qui lui reproche à chaque instant sa conduite et jusqu'à ses infirmités, un tel personnage n'est qu'odieux. Isabelle et don Juan, eux aussi, sont dans une position désavantageuse. Leur malheur est sans remède ; leurs longues conversations restent sans même des lamentations sans objet et sans intérêt. L'action de la pièce est presque nulle, et le dénouement, en est prévu dès le début. C'est une comédie d'après la forme française du XVIII^e siècle. Mais ces défauts sont compensés par un dialogue vif, semé de traits heureux et de sages maximes contre des préjugés enracinés, ainsi que par une grâce entraînante qui en fit le succès. C'était le coup d'essai de Moratin ; Français par la justesse d'esprit, Castillan par le mouvement du style, et dans la peinture des mœurs et du caractère, il laissa derrière lui tous ses autres rivaux.

Vieillard et les Jeunes gens (LE), comédie en cinq actes et en vers, de Collin d'Harcourt ; représentée sur le théâtre Louvois le 15 prairial an XI (4 juin 1803). L'auteur a voulu mettre en opposition la sage modération, l'instruction solide, les formes aimables que donnait l'ancienne éducation, et la présomption impétueuse, les connaissances superficielles, le ton presque grossier que les jeunes gens de 1803 devaient, suivant lui, à la manière dont ils avaient été élevés. L'action de cette pièce, peu intéressante en elle-même, ne fournit la matière de cinq actes qu'à l'aide d'un incident qui n'y est pas très-heureusement lié. Le dénouement est prévu des longtemps, et la péripétie n'est pas habilement ménagée. Il eût suffi d'un acte pour établir et développer la rivalité de l'honnête M. de Naudé et du présomptueux Lorsche, pour faire donner par Euphrasie, forcée, dans tous les cas, de renoncer à celui qu'elle aime, la préférence à l'homme qu'elle peut estimer. Les autres actes offrent de simples développements. On y voit la suffisance de Melville et de Jules, son frère, qui, à peine échappés de l'école, se conduisent en maîtres, disposent de la main de leur sœur en faveur de ce Lorsche, au moment où ils connaissent une intrigue qu'il leur promet de rompre, tout aussi légèrement qu'ils croient à sa parole. On y voit aussi la faiblesse d'une mère qui consent à ce mariage parce qu'il procurera une place à son fils aîné ! Il faut, pour arrêter ces extravagances, qu'à soixante-deux ans M. de Naudé s'offre comme prétendant à la main d'Euphrasie, qu'il veut

protéger, ainsi qu'Olivier, le cousin et le compagnon d'enfance et d'études de cette intéressante victime. Olivier, jeune homme d'une instruction solide, d'une moralité à toute épreuve, était l'ami des fils Melville tant qu'ils furent dans leur petite ville, mais il est presque méconnu depuis qu'ils sont à Paris. Il devient l'objet de leurs plaisanteries lorsqu'il témoigne un doute modeste ou qu'il laisse apercevoir une connaissance approfondie des matières que ces messieurs ont à peine effleurées, et dont ils parlent avec une assurance imperturbable. L'auteur s'est trop complu sans doute à déviler les oppositions qui résultent de cette différence ; mais soutenues par des réflexions, par une moralité douce, par un grand nombre de vers heureux, elles occupent agréablement les spectateurs. Les sarcasmes que les trois amis se permettent contre le vieil adorateur, la liberté d'esprit et la gaieté fine avec lesquelles il en repousse les premiers traits, la fermeté qu'il met à arrêter Lorsche lorsque celui-ci passe les bornes de la décence, le sang-froid qui rend si terrible pour son rival le duel que celui-ci lui propose, et dont le jeune présomptueux croit être quitte à bon marché ; la générosité que montre le respectable de Naudé, en faisant connaître à Lorsche les poursuites auxquelles il est exposé pour cette intrigue même qu'il avait promis de rompre, en le forçant de terminer honorablement cette malheureuse affaire, afin qu'il soit plus tranquille quand il videra celle dans laquelle il vient de s'engager, tout cela est de la bonne comédie. La scène où l'époux fait la peinture des plaisirs à la mode, de cette liberté qui règne dans les ménages, est traitée avec adresse. Les deux rôles de Naudé et d'Euphrasie sont tracés de main de maître : pas un trait qui ne soit dans la nature, pas un mot qui ne soit dans les convenances. Ceux des jeunes gens sont loin de cette perfection ; l'ainé des Melville surtout, que l'auteur nous représente comme assez intéressé pour sacrifier son aîné et sa sœur aux avantages qu'offre à la famille la fortune du vieillard. De tous les défauts, l'intérêt est le seul peut-être dont la jeunesse (de 1803) ait pu se défendre ; et les vices mêmes de son éducation ont trop exalté les cœurs, disant un critique, pour croire qu'aujourd'hui l'on trouve un frère qui exige que sa sœur soit sacrifiée à son aîné ou à son avancement.

VIEILLARD (Narcisse), homme politique français, né à Carentan (Manche) en 1791, mort en 1857. Il sortit de l'école polytechnique en 1810, avec le grade d'officier d'artillerie, et fit en cette qualité les campagnes de Russie (1812), d'Allemagne (1813) et de France (1814). La chute de l'Empire le détermina à rentrer dans la vie privée. Son dévouement à la famille Bonaparte lui valut d'être choisi par la reine Hortense comme précepteur de son fils aîné Charles-Louis-Napoléon Bonaparte, frère de Napoléon III. M. Vieillard rentra en France en 1831 et se retira en Normandie. Il y fut nommé député de Carentan en 1842, malgré les efforts de M. Guizot pour faire échouer son élection. On le savait bonapartiste, mais on n'accepta pas moins son concours dans la coalition dirigée par Orléans Barrot. Bientôt il se rangea parmi les républicains, le bonapartisme étant considéré alors comme un parti sans avenir. Il ne fut pas réélu en 1846. Après la révolution de Février, le gouvernement provisoire le nomma commissaire dans le département de la Manche. Il profita de cette situation pour se faire nommer représentant du peuple à la Constituante dans ce département, le second sur quinze. Il vota avec les républicains modérés et soutint la politique du général Cavaignac. Après l'échec de celui-ci aux élections présidentielles, M. Vieillard redevint bonapartiste et fut réélu à l'Assemblée législative. Il passa dès lors pour un des conseillers intimes de Louis Bonaparte qui le chargea, dit-on, de plusieurs missions importantes, et dont il était en France un des agents les plus actifs avant son élection. M. Vieillard fut un des hommes de confiance du président et son intermédiaire auprès de divers personnages considérables des partis monarchiques. Il contribua de tout son pouvoir à la réussite du guet-apens du 2 décembre et continua de vivre dans la domesticité du prince devenu empereur. On attribue à son intervention personnelle la défection de M. Billaut, auquel, en 1852, il aurait été chargé d'aller offrir le ministère de l'intérieur.

M. Vieillard fit partie de la première promotion de sénateurs. A partir de ce moment, il se retira peu à peu de la scène politique. Il est mort tout à fait oublié.

VIEILLARD DE BOISMARTIN (Antoine), avocat et littérateur, né à Paris en 1747, mort à Saint-Lô en 1815. Avocat au barreau de Rouen, il plaida avec beaucoup de succès dans plusieurs affaires importantes, dont l'une eut un grand retentissement. Après quatre ans de soins et d'efforts, il parvint à faire acquiescer un vieillard, nommé Verdure et ses quatre enfants emprisonnés depuis six ans à Rouen, et dont il fit reconnaître l'innocence. Au commencement de la Révolution, Vieillard de Boismartin quitta Rouen et se rendit à Saint-Lô, où demeurait sa famille. En 1790, il fut élu maire de cette ville. Nommé l'année suivante accusateur public

près le tribunal criminel de Coutances, il fut destitué pour sa modération après le 10 août. Esprit libéral, mais attaché aux idées monarchiques, Vieillard de Boismartin porta publiquement le deuil de Louis XVI le jour où ce prince monta sur l'échafaud. Réélu maire de Saint-Lô en février 1793, il fut destitué peu après. En 1800, lors de la réorganisation de la magistrature, il devint commissaire du gouvernement près le tribunal civil de la même ville, où il remplit de nouvelles fonctions de maire de 1811 jusqu'à sa mort. Avocat éloquent, Vieillard de Boismartin était un littérateur de mérite. Outre un grand nombre de mémoires sur des matières civiles et criminelles, notamment les *Mémoires sur l'affaire Verdure* (1787-1789), on lui doit trois tragédies écrites dans un style simple et facile : *Almansor* (1771), jouée à Rouen ; *Blanchard ou le Siège de Rouen* (1793), pièce représentée dans la même ville en 1773 ; *Thérémène ou Athènes sauvée* (1796).

VIEILLARD DE BOISMARTIN (Pierre-Angé), littérateur français, fils du précédent, né à Rouen en 1778, mort à Paris en 1862. Il vint de bonne heure s'établir à Paris, où il obtint un emploi au Trésor en 1806. En 1820, il fut nommé censeur royal, puis, en 1822 à 1824, il dirigea le *Journal des mathématiques*. En 1826 il fut appelé à la bibliothèque de l'arsenal en qualité de conservateur. Il en est devenu administrateur en 1851, puis il passa en 1853, à la bibliothèque du Sénat, Vieillard de Boismartin a joui sous l'Empire et la Restauration d'une véritable réputation d'écrivain dramatique. Ses débuts datent de loin : il avait collaboré en 1799, à peine âgé de vingt et un ans à une parodie, intitulée *Orvietan*, que joua l'Ambigu-Comique. A partir de ce moment, il ne quitta plus le théâtre. Nous nous contenterons d'indiquer ses principales pièces : les *Musques*, jouée à la Gâté en 1800 ; le *Tableau en litige ou l'œuvre on connaît l'artisan*, comédie, jouée au Vaudeville en 1801 ; *Marmontel*, joué en 1802 au même théâtre ; le *Père d'occasion*, joué au théâtre Louvois en 1803 ; le *Travestissement*, en 1805, au même théâtre ; *Chapelle et Bachaumont*, pièce représentée en 1806 au théâtre Montansier, sous le titre primitif d'*Une soirée chez Chapelle* ; *Noir et Blanc*, vaudeville, représenté en 1806 ; le *Retour au comptoir*, joué au Vaudeville en 1808 ; *Malthèse*, aux Variétés, en 1809 ; les *Heureux écoliers*, au Vaudeville en 1813 ; le *Mariage de Robert de France ou l'Asiologie en défaut*, comédie en vers libres, représentée au Théâtre-Français en 1816 ; elle eut à l'origine une vogue prodigieuse. Vieillard de Boismartin fut encore l'auteur de nombreux livrets d'opéra, parmi lesquels on distingue : le *Premier homme du monde*, joué à l'Opéra-Comique en 1800, parodie de l'opéra de Hadyn intitulé la *Création* ; les *Trois soubrettes*, au théâtre Monté, en 1804 ; le *Triomphe de Trajan*, chanté à l'Académie de musique en 1814, avec des modifications d'Esmeuier ; le libretto est en vers d'une belle facture ; *Atala* (1814) ; *Agar dans le désert* (1816) ; *Blanche et Guiscard* en trois actes (1824) ; *Valérie ou Minuit*, joué à Munich en 1831. On lui doit encore un certain nombre de cantates, la plupart composées pour l'Académie des beaux-arts de 1813 à 1829 ; la *Boîte de Pandore* et *Vénus Callipyge*, contes en vers (1802, in-8°) ; *Épître à Picard* (1813, in-8°) ; *Épître à Napoléon Bonaparte* (1814, in-8°) ; *Le 21 janvier 1815* (1815, in-8°) ; *Poésies nationales* (1817, in-12) ; *Quelques aperçus sur la morale et les mœurs* (1855, in-18) ; *Souvenirs du théâtre ; Mémoires, sa vie et ses œuvres* (1859, in-12), etc. Vieillard est infatigable et fécond littérateur : a collaboré au *Monteur*, au *Courrier des spectacles*, au *Publiciste*, à l'*Encyclopédie des gens du monde*, etc.

VIEILLARDER v. a. (vie-llar-dé ; ll mll. — rad. vieillard). Prendre les qualités du vin vieux : Les vins VIEILLARDENT par le chauffage.

VIEILLE adj. et s. f. (vie-ille ; ll mll.). V. VIEUX.

VIEILLE (Jules-Marie-Louis), mathématicien français, né en 1814. Elève de l'École normale et agrégé près la Faculté des sciences de Paris, il est devenu successivement maître de conférences à l'École normale, professeur de mathématiques au lycée Louis-le-Grand, inspecteur de l'Académie de Paris, et enfin inspecteur général de l'enseignement secondaire pour l'ordre des sciences. On a de lui : *Théorie générale des approximations numériques*, à l'usage des candidats aux écoles du gouvernement (1854, in-8°, 2^e édit.) ; *Cours complémentaire d'analyse et de mécanique rationnelle* (1851, in-8°, avec planches) ; *Éléments de mécanique* (1865, in-8°). Indépendamment de ces ouvrages, qui se recommandent autant par la profondeur du savoir que par la clarté de l'exposition, M. Vieille a fourni au *Journal de mathématiques pures et appliquées* de Louville plusieurs mémoires d'analyse et de mécanique, et publiés, dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences* (1841), une *Note sur la précession des équinoxes et sur le mouvement des nœuds de l'équateur lunaire*.

VIEILLERIE s. f. (vie-llé-ri ; ll mll. — rad. vieil). Vieilles hardes, vieux meubles, choses anciennes ou passées de mode : Un magasin

de VIEILLERIES. Acheter des VIEILLERIES. Il n'a pour meubles que de la VIEILLERIE.

— Choses anciennes et surannées; choses rebattues et devenues banales: *Ressusciter l'étiquette, le droit divin et tout s'es vieilleries de l'ancien régime. Ne dire, ne raconter que des vieilleries. Que de vieilleries historiques et politiques sont aujourd'hui sans intérêt!* (Lamart.)

VIEILLESSE s. f. (viè-lle-se; 11 mll. — rad. vieil). Age très-avancé: *Extrême VIEILLESSE. Mourir de VIEILLESSE. La VIEILLESSE des plantes, des animaux. Trop de jeunesse et trop de VIEILLESSE empêchent l'esprit.* (Pasc.) *L'enfer des femmes est la VIEILLESSE.* (La Rochef.) *L'ignorance rend la VIEILLESSE bien pesante.* (Mme du Deffant.) *La VIEILLESSE est la plus proche parente de la mort.* (Chateaub.) *La VIEILLESSE, c'est l'âge où l'on ne peut plus apprendre et où l'on ne peut plus oublier.* (Toussend.) *Jeunesse sensuelle, VIEILLESSE douloureuse.* (Latoua.)

La vieillesse vient vite à qui souffre souvent.

PONSARD.

« Etat d'affaiblissement des forces et des facultés semblable à celui qui se produit ordinairement dans un âge avancé: *Les débâchés passent en un moment de l'enfance à la vieillesse et se font en leur fleur.* (D'Ablanc.) *Une VIEILLESSE anticipée est toujours le fruit de l'intempérance.* (Le Sage.)

— Vieillards: *La VIEILLESSE est contuse. L'enfance demande des secours pour s'avancer à la perfection; la VIEILLESSE cherche des appuis pour soutenir sa défaillance.* (Boss.) *Les conseils de la VIEILLESSE sont comme le soleil d'hiver, ils éclairent sans échauffer.* (Vauven.) *On doit encore plus de respect à la jeunesse qu'à la VIEILLESSE.* (V. Hugo.)

La vieillesse chagrine incessamment amasse.

BOILEAU.

La vieillesse est impitoyable.

LA FONTAINE.

— Vétusté, état des objets qui existent depuis longtemps: *Les vins de Sauterne ont toutes les vertus, à part un VIEILLESSE un peu gras.* (A. Luchet.) *Il y a, dit-on, une longue durée: Dans la VIEILLESSE de l'amour, comme dans celle de l'âge, on ne vit plus pour les plaisirs.* (La Rochef.) *C'est la VIEILLESSE du monde et l'expérience qui font découvrir la vérité.* (Maler.) *La liberté n'a ni VIEILLESSE ni enfance.* (C. Desmoulins.) *La poésie convient particulièrement à l'enfance des peuples et l'histoire à leur VIEILLESSE.* (Chateaub.)

— Bâton de vieillesse, Soutien des vieillards, personne qui les aide: *Cet enfant sera mon BÂTON DE VIEILLESSE.*

— Prov. Si jeunesse savait, si vieillesse pouvait. Les jeunes manquent d'expérience et les vieillards de force et d'énergie. *Jeunesse qui veille, vieillesse qui dort* sont signes de mort. L'insomnie chez les jeunes malades, la somnolence chez les vieillards sont de fâcheux symptômes.

— Encycl. Philos. Aux époques de civilisation extrême comme la nôtre, où il n'y a pour ainsi dire que des jouissances matérielles, l'incapacité de la vieillesse à cet égard fait que les gens du monde élégant ont une peur effroyable. Pourtant, l'incapacité de la vieillesse venant surtout de ce qu'elle est rassasiée, elle souffre moins des privations physiques qu'elle est contrainte de s'imposer que du vide qu'elle sent en elle, de l'ennui qui en est le fruit et de l'attente prochaine de la mort. L'affaiblissement de l'imagination, par suite, de l'espérance, qui est un fruit de l'imagination, rend souvent la vieillesse morose, mais sans imposer de souffrances réelles.

Les philosophes de l'antiquité, ne pouvant supprimer la vieillesse, ont essayé de l'embellir. Il est constant que les dons de l'esprit, l'instruction, une longue habitude de la pensée sont les ornements utiles de cet âge et un moyen de lui faire oublier ce qu'il a de fatal. Cicéron fait dire à Caton, dans le traité *De la vieillesse*: « Tous les âges sont à charge à ceux qui ne trouvent en eux-mêmes aucune ressource pour bien vivre et pour être heureux. Ceux, au contraire, qui n'attendent de bien que d'eux-mêmes ne peuvent regarder comme un mal ce qui est une suite inévitable de leur nature, et de ce genre est principalement la vieillesse: tous desirer y arriver, et, lorsqu'ils y sont parvenus, ils l'accusent, ils disent qu'elle est arrivée plus vite qu'ils n'avaient compté. Est-ce que la vieillesse leur serait moins à charge à l'âge de quatre cents ans, par exemple, qu'à celui de quatre-vingts? Les années, quelques longues qu'elles soient, une fois écoulées, n'ont plus aucune valeur. »

La vieillesse trouve encore dans le travail une source précieuse de consolation. Le vieillard n'est plus propre à la vie active du premier âge; mais l'expérience acquise est un secours utile. Dans les familles modestes, la vieillesse, qui a conservé le gouvernement des affaires communes, s'applique à les faire prospérer et y réussit mieux que la jeunesse. Chez ceux qui vivent de la vie publique, l'expérience est encore plus précieuse. Les trois quarts de ceux qui exercent de grandes fonctions politiques le font durant leur vieillesse ou au sortir de l'âge mûr. « Les occupations de la vieillesse, dit Cicéron, ne sont pas celles de la jeunesse; mais elles sont

plus douces et plus importantes. Certes, ce n'est ni par la force, ni par la vitesse, ni par l'agilité que se traitent les grandes affaires; c'est bien plutôt par la prudence, par l'autorité, par les bons avis, toutes choses qui, loin de manquer aux vieillards, se trouvent chez eux à un degré supérieur. »

Comme le théâtre a pour mission de représenter l'homme dans toutes les conditions de la vie, soit pour nous faire admirer ses vertus, soit pour vouer à notre mépris ses vices et ses crimes, soit enfin pour nous faire rire de ses ridicules, on comprend que les auteurs dramatiques ont dû souvent introduire des vieillards sur la scène, et nous pourrions étudier ici les divers rôles qu'ils ont assignés à la vieillesse dans leurs productions; mais cette partie de notre sujet a été traitée spécialement au mot VIEILLARD.

— Hygiène. Les préceptes hygiéniques qui s'adressent particulièrement à la vieillesse sont peu nombreux. C'est dans la connaissance des circonstances qui portent le plus communément atteinte à la santé des vieillards que l'on doit surtout chercher les règles de leur manière de vivre. Ainsi, après leur avoir recommandé un air aussi pur que possible, un exercice modéré, etc., on peut dire que, plus qu'à aucun âge de la vie, ils doivent se tenir dans une température douce et moyenne; car, si le froid est nuisible et détermine chez eux de fréquentes et fatales pneumonies, une chaleur trop élevée ne l'est pas moins, en favorisant les congestions cérébrales auxquelles les vieillards ne sont que trop exposés. Une propreté extrême est une chose indispensable; ces bains seront pris de temps en temps: c'est à l'observation de ces soins qu'il faut attribuer les accidents si communs du prurigo senilis.

La nourriture des vieillards ne doit pas être trop substantielle; les aliments lourds et échauffants leur sont très-nuisibles, et ils doivent se mettre bien en garde contre un penchant qui malheureusement fait souvent des progrès avec l'âge, celui de la gourmandise. Les indigestions ont, à cette époque de la vie, beaucoup plus de gravité qu'à toute autre, et l'estomac est bien plus long à se remettre que chez les jeunes sujets. On appelle souvent le vin le lait des vieillards; mais, pour que ce prétendu lait ne soit pas plus nuisible qu'utile, il ne doit être pris que très-modérément et de bonne qualité. Pointe-à-chasse disait que pour vivre vieux il fallait deux choses: un bon estomac et un mauvais cœur. Il entendait assurément ce calme de l'esprit, cette quiétude qui nous rend indifférents aux maux de nos semblables; on le sait, les émotions vives, les passions violentes usent en peu de temps les ressorts de la vie. La vieillesse fuit par instinct le bruit et le mouvement; c'est qu'en effet le repos lui est nécessaire. Il est bien entendu que nous parlons pour la généralité des cas, et que nous laissons de côté ces organisations exceptionnelles qui conservent jusqu'à un âge très-avancé la vivacité et quelquefois même les passions de la jeunesse.

En général, les vieillards dorment peu; mais le repos au lit leur est indispensable et les remet de leurs fatigues. Les fonctions sexuelles s'éteignent dans la vieillesse, et ce n'est pas sans danger qu'on essaye de les réveiller, ne fût-ce que pour quelques instants. Les recueils scientifiques renferment un grand nombre d'observations de morts subites survenues chez des sujets âgés pendant l'acte même du coït, soit par une rupture d'anévrisme, soit par apoplexie; quand ces accidents sont évités, il en survient d'autres plus tard, et c'est par épuisement que le sujet succombe. En résumé, une vie sobre et tranquille, telle est la condition première de la longévité.

Vieillesse (DE LA), ouvrage philosophique de Cicéron, ordinairement imprimé sous ce double titre: *Caton l'Ancien ou De la vieillesse*. La Bruyère, passant en revue les contradictions de l'homme, disait au sujet de la vieillesse: « L'on espère de vieillir et l'on craint la vieillesse, c'est-à-dire on aime la vie et l'on fuit la mort. » Telle est, en effet, la cause première de toutes les plaintes de l'homme. Atticus pouvait se plaindre de voir disparaître l'âge des plaisirs et s'émousser la finesse de son esprit; Cicéron regretait le feu de son génie et toutes ces brillantes qualités qui ont fait de lui le plus grand orateur de Rome. Quel que fût le sujet de leurs plaintes, ils cherchaient tous deux des consolations dans la philosophie, et, pour chasser de leur esprit le souvenir des maux qui les pressaient de toutes parts, l'un écrivait, l'autre lisait l'apologie de la vieillesse que nous analysons. « Qui pouvait mieux que Cicéron traiter ce sujet? Né dans des temps agités, élevé à la plus haute dignité de la république, il avait traversé avec éclat toutes les épreuves de la vie; il avait senti les avantages et les inconvénients que chaque âge nous apporte, que chaque âge nous enlève aussi; il voyait que le témoignage d'une existence quelquefois courageuse et toujours honorable, qu'une âme droite, qu'un esprit enrichi de tous les trésors de la philosophie sont les seuls remèdes capables d'adoucir les regrets de la vieillesse. Qui pouvait donc mieux que lui en connaître, en développer les avantages, et peut-être aussi en pratiquer et en honorer les vertus au sein de

l'étude et de l'amitié, si la haine lui en eût laissé le temps? » Toutefois, il voulut s'oublier lui-même et son temps, et fit parler Caton le censeur, ce vrai Romain, dont la vie longue et infatigable fut tout entière vouée aux travaux de l'agriculture, du barreau et de la guerre. Rien de plus simple que la marche de ce dialogue.

Cicéron suppose que Lélius et Scipion, se trouvant chez Caton l'Ancien, lui témoignent leur admiration de la manière dont ils le voient accepter et supporter la vieillesse, d'ordinaire si lourde aux gens âgés, qu'ils prétendent supporter en elle un poids plus pesant que le mont Étna. « Aussi, Caton, dit Lélius, ressentirons-nous pour toi une vive reconnaissance si, nous qui nourrissons l'espoir ou du moins le désir de parvenir à la vieillesse, nous pouvions à l'avance apprendre de ta bouche le meilleur moyen d'en supporter le poids. »

Caton se rend à cette demande. Tout d'abord, par des souvenirs qu'il détaille avec beaucoup de charme et d'abondance, il repousse cette idée communément répandue que la vieillesse est essentiellement et par elle-même un âge triste et pénible. Sans s'oublier, il cite l'exemple du célèbre Rabinus le temporisateur, qu'il avait assidûment fréquenté, « bien que, dit-il, dans sa jeunesse, celui-ci fût déjà d'un âge avancé. Mais tous ne peuvent pas être des Scipion, des Fabius Maximus, pour pouvoir se rappeler leurs sièges, leurs combats sur terre et sur mer, leurs guerres et leurs triomphes. C'est vrai; mais une vie douce, paisible et honnête amène une vieillesse tranquille et heureuse. Telle fut la vieillesse de Platon, qui mourut en écrivant à l'âge de quatre-vingt-un ans. Telle fut celle d'Isocrate, qui composa à quatre-vingt-quatorze ans son *Panathénaique* et vécut encore cinq années. Son maître, Gorgias, vécut cent sept ans, sans jamais discontinuer ses études et ses travaux. Comme on lui demandait comment il faisait pour accepter avec autant de résignation une aussi longue existence: « Je n'ai, répondit-il, aucun sujet d'accuser la vieillesse. » Belle réponse, bien digne de sa sagesse! »

Caton réduit ensuite à quatre principaux griefs les reproches adressés communément à la vieillesse: 1° elle rend impropre aux affaires; 2° elle affaiblit le corps; 3° elle prive de presque tous les plaisirs; 4° enfin, elle touche à la mort, et c'est là le plus grave.

Il établit que le premier reproche est souverainement injuste: « N'y a-t-il point des affaires qui sont pour ainsi dire le propre des vieillards, et qui, en dépit de la faiblesse du corps, se gèrent et s'administrent par l'esprit? » Le vieillard ne peut faire ce que font les jeunes gens. Non, sans doute; mais ce qu'il fait est meilleur et plus important. Ce n'est ni la vigueur, ni l'agilité, ni la rapidité physique qui exécutent les grandes choses; c'est la puissance de l'esprit, sa prudence et sa réflexion. Or, sous ce rapport, la vieillesse est en progrès sur l'âge précédent, bien loin d'être en décadence. Quant aux forces physiques, ajoute Caton, je ne souhaite pas plus aujourd'hui d'avoir la force d'un jeune homme qu'étant jeune je ne souhaitais celle d'un taureau ou d'un éléphant. » Il cite, à l'appui de ses paroles, la verte vieillesse de personnages illustres: Cyrus, Lucius Metellus, Nestor, Masinissa et lui-même.

Pour réfuter le troisième reproche, l'orateur déploie tous les arguments d'une éloquence plus subtile que convaincue. Si la raison et la science ne pouvaient nous apprendre à mépriser la volupté, il faudrait rendre grâce à la vieillesse, qui nous enseigne à ne pas aimer ce qu'il ne faut pas faire. La vieillesse, d'ailleurs, a aussi ses plaisirs, entre autres les plaisirs de l'esprit et ceux de l'agriculture, dont Caton parle sinon en poète comme Horace, du moins en propriétaire, en cultivateur et en Romain de la vieille souche.

Quant au quatrième grief, Cicéron le bat ainsi en brèche: Malheureux le vieillard qui, dans le long espace qu'il a déjà parcouru, n'a point appris à mépriser la mort, chose dont il n'y a point à s'occuper si elle est la destruction de l'âme, et qu'il faut au contraire souhaiter si elle conduit cette âme en quelque lieu où elle doit être éternelle, et ce sont là les deux seules hypothèses admissibles.

Les exemples des vieillards qui ont illustré Rome et la Grèce, et dont Cicéron cite des traits et des pensées, répandent dans ce dialogue du charme et de la variété. Neanmoins, il y a certains morceaux, surtout au sujet du troisième reproche adressé à la vieillesse, auxquels on pourrait appliquer ce mot de Jean-Baptiste Rousseau:

J'y trouve un consolateur
Plus affligé que moi-même.

Ce traité pêche en ce sens qu'il n'est pas complet, parce qu'il n'envisage guère la vieillesse que par rapport à l'homme d'état et que, entre autres lacunes, il n'y est pas dit un mot de la vieillesse des femmes. Consacré par d'unanimes suffrages, il a trouvé de nombreux lecteurs et méritait d'en avoir. Le style est d'un bout à l'autre digne de Cicéron. Il y règne un ton à la fois élégant et simple, un mélange de noblesse et de familiarité de fort bon goût. L'auteur emploie

tour à tour les différentes formes de l'éloquence; il nous entretient avec le même charme du moindre détail de la vie champêtre et des plus hautes spéculations de la métaphysique. Une grande connaissance de l'histoire et de la philosophie, de l'érudition sans pédantisme, des sentiments vrais et généreux, l'enthousiasme de la vertu, des pensées brillantes, des comparaisons ingénieuses, un singulier bonheur d'expressions, de la vivacité, du coloris, enfin cet atticisme, les délices des gens de goût, voilà les qualités qui distinguent le traité *De la vieillesse*.

Vieillesse d'Annette et Lubin (LA), comédie en un acte, mêlée d'ariettes, paroles de Bertin d'Antilly, musique de Chapelle; représentée aux Italiens le 1er août 1789. C'est le seul ouvrage de ce musicien qui ait eu du succès. Annette et Lubin n'avaient que vingt-sept ans lorsqu'ils moururent de vieillesse, tant on vieillit vite au théâtre. Favart les avait mis sur la scène en 1782, dans une pièce qui eut beaucoup de succès et dont le sujet avait été pris dans un conte de Marmontel.

VIEILLEVIGNE, bourg et commune de France (Loire-Inférieure), canton d'Aigrefeuille, arrond. et à 31 kilom. S. de Nantes, près de la rive gauche de l'Ognon; pop. aggl., 770 hab. — pop. tot., 3,555 hab. Fabrication de coutils et de calicots. On y voit un if qui a plus de trois cents ans et deux châteaux. Aux environs, mine de houille et tourbière.

VIEILLEVILLE (François DE SCREPEAUX, maréchal DE), un des vaillants capitaines du XVII^e siècle, né en 1509, mort en 1571. Issu d'une ancienne famille de l'Anjou, il débuta comme enfant d'honneur dans la maison de Louise de Savoie, puis il entra au service et se distingua dans les guerres d'Italie et de Provence. Il avait pris Bayard pour modèle et ne l'imita pas moins dans son désintéressement que dans sa bravoure. On disait alors, dans cette versification peu sévère des proverbes:

Châteigneraye, Vieilleville et Bourdillon
Sont les trois hardis compagnons.

Vieilleville était donc rangé parmi les vaillants de cette époque. Dans la repression des troubles de l'Angoumois et de la Guyenne, sous Henri II, il s'occupa constamment d'adoucir les rigueurs et les violences du comte de Montmorency et refusa d'accepter sa part dans les confiscations exercées sur ces malheureuses contrées. L'occupation des Trois-Évêchés ayant été proposée comme le moyen de mettre un terme aux envahissements de Charles-Quint, il offrit sa vaisselle pour réparer le délabrement des finances, s'empara de diverses villes en Lorraine, fut un des principaux négociateurs du traité de Cateau-Cambrésis (1559), combattit les protestants après la mort de Henri II, mais sans subir l'entraînement des haines de parti, et regut le bâton de maréchal en 1562. Il joua encore le plus grand rôle dans les événements de l'époque. Après la mort du duc de Montmorency, il refusa la dignité de comte-table, que lui offrait Charles IX, et mourut empoisonné. On a de lui des *Mémoires* qui ont été rédigés par Carlot, son secrétaire; ils sont écrits d'un style assez pur et assez rapide pour l'époque, mais on leur reproche des inexactitudes et peu d'impartialité. Imprimés pour la première fois en 1757, ils ont été insérés dans les collections de *Mémoires relatifs à l'histoire de France*.

VIEILLI, IE (viè-lli; 11 mll.) part. passé du v. Vieillir. Devenu vieux: *Le bonhomme Broussel était VIEILLI entre les sacs, dans la poudre de la grande chambre, avec plus de réputation d'intégrité que de capacité.* (Cal de Retz.) « Affaibli par l'âge; devenu semblable à une personne plus vieille: *Je la trouve VIEILLI depuis deux ans.*

— Devenu ancien, qui existe depuis longtemps: *Une société VIEILLI à des susceptibilités étranges.* (Ph. Chasles.) *Les hautes nationales ne sont plus qu'un préjugé VIEILLI.* (J. Simon.) « Suranné, dont l'usage est abandonné: *Une mode VIEILLIE. Un terme VIEILLI.*

VIEILLIR v. n. ou intr. (viè-llir; 11 mll. — rad. vieil). Devenir vieux; avancer en âge: *Tout VIEILLIT, excepté la terre seule; elle rajourit chaque année au printemps.* (Fén.) *L'âpreté des fruits s'amointrit à mesure que les arbres VIEILLISSENT.* (Buff.) *Où, VIEILLIR, c'est fort ennuyeux, et pourtant c'est encore le seul moyen qu'on ait trouvé jusqu'ici de vivre longtemps.* (Auber.) *Tout sur la terre change, s'accroît, mûrit, se perfectionne, VIEILLIT, tombe et se renouvelle sous d'autres formes.* (De Segur.)

Vous vieillirez, ô ma belle maîtresse,
Vous vieillirez et je ne serai plus.

BÉRANGER.

Hélas! naïtre pour vivre en désirant la mort,
Grandir en regrettant l'enfance où le cœur dort, —
Vieillir en regrettant la jeunesse ravie,
Mourir en regrettant la vieillesse et la vie!
Où donc est le bonheur?

V. Hugo.

« Passer une grande partie de sa vie, arriver jusqu'à la vieillesse: *VIEILLIR dans les bureaux de l'administration. VIEILLIR dans la misère. Jamais ceux qui ONT VIEILLI dans les emplois laborieux et subalternes ne parviennent aux dignités.* (Vol.)

— Devenir semblable aux vieillards, tom-

ber dans les infirmités ou prendre l'apparence de la vieillesse : *Les femmes vieillissent plus vite que les hommes. Viere beaucoup, c'est vieillir vite, pour les organes comme pour les individus.* (Raspail.) *On vieillit moins pour les personnes qui ne vous ont jamais quitté.* (Th. Leclercq.)

— Continuer à exister : *Le vulgaire croit que le monde empire à mesure qu'il vieillit.* (J.-J. Rouss.) *Être conservé un temps de plus en plus long : Laisser vieillir du vin. Le bois d'acajou devient plus beau à mesure qu'il vieillit.*

— Fig. S'invétérer, persister, continuer d'être : *Les habitudes vieillissent avec nous.* (Féu.) *S'affaiblir par la durée; être oublié, négligé après un certain temps : Il ne faut pas que la reconnaissance laisse vieillir le bienfait.* (Charron.) *Les amitiés des princes vieillissent avec leurs ans.* (Et. Pasq.) *La chose qui vieillit le plus tôt, c'est un bienfait ou une nouvelle.* (De Ségur.)

Les rois, les dieux ont connu la vieillesse, Les talents seuls ne vieillissent jamais.

DEMOUSTIER.

— Devenir suranné, cesser d'être en usage, changer : *Ces mots ont vieilli. Cette mode commence à vieillir. La musique est de tous les arts celui qui vieillit le plus vite.* (Th. Gaut.) *Sans la forme, les comédies vieillissent aussi vite que les vaudevilles.* (P. de St-Victor.) *Perdre de sa réputation par le simple effet du temps, par le changement du goût public : Pascal n'a point vieilli et il ne vieillira jamais.* (Marmontel.)

— Prov. *Il faut vieillir ou mourir jeune, la vieillesse est un mal inévitable.*

— v. a. ou tr. Rendre vieux, donner les infirmités de la vieillesse à : *Les malheurs nous vieillissent plus que les années.* (Mme C. Fée.) *N'aire paraître vieux : Cette barbe vous vieillit.*

Se vieillir v. pr. Se faire paraître vieux : *Cette dame porte des toilettes si anciennes que l'on dirait qu'elle veut se vieillir.* *Se dire plus vieux qu'on ne l'est en réalité : Les jeunes femmes cherchent à se rajeunir, les vieilles aiment à se vieillir par le même principe : la coquetterie. Il est dans la nature des religions de ne pas dédaigner leurs commencements et de se vieillir le plus qu'elles peuvent.* (St-Marc Girard.)

— Gramm. On a dit quelquefois que le verbe neutre vieillir prend dans ses temps composés l'auxiliaire avoir ou l'auxiliaire être, lorsqu'on a en vue d'exprimer l'action seule ou l'action avec l'état qui en est la conséquence ; mais comme vieillir est aussi un verbe actif, il serait peut-être plus exact de dire qu'il devient passif quand on le conjugue avec être.

VEILLISSEMENT, ANTE adj. (viè-lli-san, ante; ll. mill. — rad. vieillir). Qui vieillit, qui devient vieux, qui commence à être vieux : *L'histoire est la science de l'homme vieillissant.* (Lacordaire.)

Malheureux, laisse en paix ton cheval vieillissant, De peur que, tout à coup, efflanqué, sans haleine, Il ne laisse, en tombant, son maître sur l'arène.

BOILEAU.

— Qui devient ancien, qui a déjà duré longtemps :

A ces restes sacrés, à ces murs vieillissants Quel pouvoir inconnu malgré moi m'intéresse ?

SOURMET.

— Fig. Qui est en décadence, qui perd de sa force ou de sa vogue : *Des systèmes vieillissants. Un art vieillissant.*

VEILLISSEMENT s. m. (viè-lli-se-man; ll. mill. — rad. vieillir). Action de vieillir : *Peu d'hommes s'aperçoivent du vieillissement de leur corps, encore moins de celui de leur raison.* (Boiste.)

— Action de sortir de l'usage, de devenir suranné : *Le vieillissement des termes est ordinairement très-lent. Le prompt vieillissement des modes est de l'essence de la mode.*

— Action de vieillir les vins, de leur donner les qualités des vins vieux.

VEILLOT, **OTTE** adj. (viè-llô, o-te; ll. mill. — d. min. devieit). Petit et vieux ou paraissant vieux : *Il a épousé une femme laide et vieillotte.* *Qui appartient à la vieillesse; qui est flétri, dégradé comme dans la vieillesse : Un petit air vieillot. Une mine ridée et vieillotte. Des manières vieillottes.*

VIEIRA (Sébastien et Antoine), missionnaires portugais. V. VIEIRA.

VIEL (Etienne-Bernard-Alexandre), poète latin moderne, né à la Nouvelle-Orléans en 1736, mort à Juilly le 16 décembre 1821. Fils d'un chirurgien estimé, depuis longues années établi à la Nouvelle-Orléans et correspondant de l'Académie des sciences de Paris, Viel fut envoyé au collège de Juilly pour y faire ses études; il y conçut une passion singulière pour les lettres et la poésie latines, et son succès lui valut une chaire dans le collège où il avait été élevé. Il entra dans la congrégation de l'Oratoire qui dirigeait le collège de Juilly, et y exerça pendant douze ans les fonctions de grand professeur des études. En 1791, la congrégation ayant été dissoute, Viel retourna à la Louisiane, d'où il revint en France en 1812, pour figurer parmi les professeurs de son ancien collège, devenu le pensionnat de Juilly. En Amérique comme

en Europe, il n'avait pas cessé de cultiver la poésie latine, et c'est sur les bords du Mississippi qu'il mit la dernière main à sa traduction en vers latins du *Télémaque*. Il en avait envoyé une copie en France avant son retour, et, en l'absence de l'auteur, six de ses anciens et de ses meilleurs élèves, Creuzé-Delessert, J.-B.-B. Eyriès, J.-A.-J. Durant, M.-E. Salvete, A.-V. Arnault et Eusèbe Salvete, en avaient publié la première édition, qui lui est dédiée. Le volume a pour titre : *Telemachiados libros XXIV, e gallico sermone in latinum carmen transtulit S. (sacerdos) Alex. Viel.* (Paris, Didot aîné, 1808, in-12). La préface, très-élégamment écrite, est d'Eusèbe Salvete. La seconde édition, donnée par l'auteur, *emendata et accurata*, est de 1814 (Paris, Delalain, in-12).

Le Père Viel a aussi traduit en vers latins le huitième chant de la *Henriade*, qu'il a publié sous ce titre : *Henriados liber octavus* (in-80 de 11 et 49 pages). Le texte français est en regard des vers latins. En tête de cet opuscule est une *Epistola ad amicum*. L'ami à qui elle est adressée était Eusèbe Salvete.

On a encore d'Alex. Viel un volume intitulé : *Miscellanea latino-gallica* (Paris, Delalain, 1816, in-12). On y trouve, outre le *Henriados liber octavus* reproduit sans changements, une traduction en vers latins du *Voyage de la Grande-Chartreuse* du Père Mandat, déjà imprimée avec l'original en 1782, et une traduction française de deux *Epîtres* et de l'*Art poétique* d'Horace. Ce dernier morceau est remarquable par l'indication de plusieurs sens nouveaux, qui semblent plus conformes au génie du poète latin.

VIEL (Charles-François), architecte, né à Paris en 1745, mort en 1819. Il fut un des meilleurs élèves de Chalgrin, et la capitale lui doit un certain nombre d'édifices qui réunissent à l'aspect monumental une parfaite entente de la distribution des parties : le Mont-de-Piété, l'hospice Cochin, la Pharmacie centrale des Miramones, la Pitié, le grand amphithéâtre de l'Hôtel-Dieu, enfin le grand égoût de Bioctre, qui rappelle les plus admirables travaux des Romains en ce genre. Viel a laissé des ouvrages écrits avec autant de goût que de science; il s'y élève contre la tendance de son temps à sacrifier le beau idéal de l'art à une application trop rigoureuse des mathématiques. Voici les titres des principaux : *Projet d'un monument consacré à l'histoire naturelle* (1778, in-40), qui valut à l'auteur les suffrages de Buffon; *Lettres sur l'architecture des anciens et sur celle des modernes* (1780-1787, in-80); *Décadence de l'architecture à la fin du XVIIIe siècle* (1800, in-40); *De la construction des édifices publics sans l'emploi du fer* (1803, in-40); *Impuissance des mathématiques pour assurer la solidité des bâtiments* (1805, in-40); *Principe de l'ordonnance et de la construction des bâtiments* (1812, 5 vol. in-40); *De la chute imminente de la construction des bâtiments en France* (1818-1819, 2 part. in-40).

VIEL (Jean-Marie-Victor), architecte, né à Paris en 1797, mort dans la même ville en 1863. Le seul monument important qui ait été élevé sur ses plans est le palais de l'Industrie, construit pour l'Exposition universelle de 1855. Il en fut chargé par la compagnie qui s'était constituée pour l'érection et l'exploitation de ce palais, racheté depuis par l'État. L'architecte y a montré certainement un grand savoir faire et il surmonta la principale difficulté, qui consistait dans le manque de temps. En moins de deux ans, il parvint à édifier ce bâtiment énorme; mais l'art a été trop sacrifié par lui pour que le mérite de la rapidité d'exécution le fasse complètement absoudre. On peut encore lui reprocher de n'avoir pas résolu complètement le problème qui lui était proposé, puisque plus d'un tiers de l'exposition que le palais devait abriter dut chercher un abri dans des constructions supplémentaires de l'effet le plus disgracieux. Quoi qu'il en soit, J.-M.-V. Viel a été un novateur, et un novateur hardi; l'un des premiers il eut l'idée de l'avenir réservé aux vastes constructions en fer et en fonte, réputées jusqu'alors impossibles. Il en a donné la théorie dans un ouvrage excellent à consulter : *le Palais de l'Industrie et ses annexes; description raisonnée du système de construction en fer et en fonte employés dans ces bâtiments* (1857, in-fol.). J.-M.-V. Viel a été décoré en 1855.

VIEL (Charles-Marie DE), théologien français. V. VEIL.

VIEL (Louis-Compiègne DE), orientaliste français. V. VEIL.

VIEL-CASTEL (Horace, comte DE), littérateur français, né vers 1798, mort en 1864. Il appartenait à une très-ancienne famille et était, par sa mère, petit-neveu de Mirabeau. Possesseur d'une fortune qui lui assurait une existence indépendante, il s'adonna à son goût pour les lettres et commença à se faire connaître par un ouvrage intitulé : *Costumes, armes et meubles des Français depuis les époques les plus reculées* (Paris, 1826 et suiv., 3 vol. in-40), avec planches. Charles X souvint à cet ouvrage, fruit de longues recherches, écrit surtout, dit-on, pour plaire à la duchesse de Berry, qui avait mis à la mode les fêtes pittoresques où les invités paraissaient en costumes moyen âge. M. de Viel-Castel collabora ensuite à divers

recueils, la *Mode*, le *Livre des cent et un*, le *Salmigondis*, les *Français peints par eux-mêmes*, l'*Encyclopédie des gens du monde*, la *France*, où il fut chargé, en 1863, du compte rendu des œuvres dramatiques. Bien qu'appartenant à l'opinion légitimiste, il entra en 1853 dans l'administration des beaux-arts et devint, peu de temps après, conservateur du musée des Souverains, poste qu'il occupa jusqu'en 1862. Il fonda en 1855 une revue hebdomadaire de l'Exposition universelle et entreprit un *Catalogue raisonné* du musée des Souverains, que sa révocation l'empêcha de terminer. On doit à M. de Viel-Castel un assez grand nombre de romans et d'ouvrages dans lesquels il a fait avec talent des études de mœurs composées un peu dans la manière de Balzac. Nous citerons de lui : *Gérard de Stolberg* (Paris, 1836, 2 vol. in-80); *Madame la duchesse* (1837, 2 vol. in-80); *le Faubourg Saint-Honoré*, *Cécile de Vareil* (1839, 2 vol. in-80); *la Noblesse de province*, *Arthur d'Aizac* (1839, 2 vol. in-80); *la Noblesse de province*, *Bertrand de Kergoët* (1841, 2 vol. in-80); *Albert de Saint-Pouance* (1842, 2 vol. in-80); *les Rois de France, notices tirées des galeries historiques de Versailles* (1843, in-80), avec portraits et vignettes; *Archambaud de Comborn* (1845, in-80); *les Statuts du Saint-Esprit* (1854, in-fol.); *Poésies* (1854, in-12); *Souvenirs historiques sur la reine Marie-Antoinette* (1858, in-80); *Marie-Antoinette et la Révolution française* (1859, in-18); *les Travailleurs de septembre 1792; Documents sur la Terreur* (1862, in-80), avec gravures, etc.

VIEL-CASTEL (Louis, baron DE), administrateur et littérateur français, frère du précédent, né à Paris en 1800. Successivement secrétaire des ambassades d'Espagne (1821) et d'Autriche (1829) et sous-directeur de la direction politique au ministère des affaires étrangères (1829), il occupa ce dernier poste jusqu'en 1848, sauf une interruption de quelques mois après la révolution de Juillet. Nommé directeur en 1849, il donna sa démission lors du coup d'État de 1851. M. de Viel-Castel a été nommé membre de l'Académie française le 2 mai 1873 en remplacement du comte de Ségur. Indépendamment d'un grand nombre d'articles, insérés dans la *Revue des Deux-Mondes*, ou a de M. de Viel-Castel : *Essai historique sur les deux Pitt* (1846, 2 vol. in-80) et une *Histoire de la Restauration* (1860 et années suiv.), dont le XVIIe vol. in-80 a paru en 1876. Cet ouvrage auquel nous avons consacré un article spécial (v. RESTAURATION), est un livre utile, plein de faits et de détails bien classés, mais qui manque d'animation et de vie.

VIÉLLART (René-Louis-Marie), homme politique français, né à Reims en 1754, mort en 1809. Il était, avant la Révolution, avocat et lieutenant du bailliage ducal de sa ville natale. Dans une émeute qui eut lieu à Reims les 11 et 12 mars 1789, et où le peuple, affamé, menaçait de piller un convoi de farines, il se présenta seul au milieu de la foule en s'écriant : « On n'enlèvera les farines qu'après m'avoir arraché la vie ! » L'atroupement, qui n'avait pu dissiper la force armée, se retira vaincu par l'énergie d'un simple magistrat. Nommé par ses concitoyens député aux états généraux, il y vota avec le parti constitutionnel. En 1791, les électeurs de la Marne l'éurent membre du tribunal de cassation, et, en 1796, il fut désigné comme accusateur public de la haute cour de Vendôme, dans l'affaire de Babeuf. Il mena avec autant de zèle que d'habileté cette longue et importante procédure; mais le talent et l'indomptable énergie des accusés lui rendirent sa tâche très-difficile. Destitué après le 18 fructidor et réintégré à la cour de cassation à la suite du 18 brumaire, il prit part à la rédaction des codes civil et criminel et reçut l'inspection des écoles de droit.

VIÈLE s. f. (viè-le — bas lat. vitella, mot qui vient du verbe latin vitulari, se réjouir, littéralement gambader comme un veau, de vitulus, veau). La vièle était l'instrument de la joyeuse compagnie. Comparez vièle, de vitula, même signification et même origine). Instrument à cordes, dont on joue au moyen de quelques touches et d'une roue que l'on tourne à l'aide d'une manivelle : *Un joueur de vièle. La vièle est l'instrument ordinaire des petits Savoyards.*

— Vièle organisée, Orgue de Barbarie.

— Loc. fam. *Être long comme une vièle*, Être très-lent dans tout ce qu'on fait. *Être du bois dont on fait les vièles*, Être d'humeur très-facile, très-accommodante.

— Manège. *Tête de vièle*, Tête de cheval dont la forme rappelle celle d'une vièle.

— Techn. *Loquet à vièle*, Loquet à clef, dans lequel le battant est soulevé au moyen d'une pièce coudée en forme de manivelle.

— Ichthyol. Espèce de baliste, qu'on appelle aussi VIÈLLE par corruption.

— Encycl. Mus. La vièle est un instrument à cordes où la roue est substituée à l'archet, avec des siliets mobiles remplaçant les doigts pour toucher les cordes et en marquer les divisions sur le manche. Ce système mécanique est d'origine assez ancienne, puisque dans un manuscrit du IXe siècle, découvert par Gerbert, on trouve une espèce de guitare ainsi montée. Elle a trois cordes fixées à trois chevilles, huit siliets mobiles

rangés le long du manche, un chevalet sur lequel passent les cordes, une petite roue pour les faire vibrer, une manivelle pour faire tourner la roue et enfin deux ouïes pratiquées près du manche. Cet instrument s'appelait *organistrum*. Il fallait deux personnes pour tirer des sons de l'organistrum; l'une tournait la manivelle et l'autre faisait mouvoir les siliets; plus tard l'instrument fut amené à des dimensions qui en permirent l'usage à un seul musicien.

Cet instrument, dit Jean de Muris, était peu estimé à cause de la condition infime de ceux qui l'avaient adopté. Les Allemands l'appelaient *lyra mendicorum*. La vièle a cependant eu ses jours de gloire; elle figura dans les concerts royaux et fut célébrée par les troubadours. Dès la fin du XVe siècle, à l'époque où l'on commençait à désigner par le mot *vielle* l'instrument appelé avant *chifonie*, le mot *viole* fut employé plus particulièrement pour les instruments à archet, jusqu'alors désignés par le mot générique *vièle*.

Au XVIIIe siècle, la vièle redevint à la mode; il fut un instant de bel air de jouer de la vièle. Aussi s'en fabriqua-t-il de fort richement décorées. Mais bientôt la raillerie s'attaqua aux vieilles; on les plaisanta dans des brochures. L'une d'elles est même attribuée à Grimm : *Lettre de M. l'abbé Carabassus à M. de ****, auteur du Temple du goût sur la mode des instruments de musique. Alors la vièle reperdit sa vogue et tomba exclusivement aux mains des petits Savoyards. Il y avait des vièles à corps de luth et des vièles à corps de guitare; les premières avaient six cordes de laltin; les secondes quatre. Celles qui recevaient leurs vibrations à l'aide du clavier étaient tendues au milieu de l'instrument. Les autres cordes de l'accord passaient de chaque côté du coffre. On les appelait *trompe*, *bourdon de la trompe*, et elles servaient à l'accompagnement. Le système de la roue unie au clavier a donné naissance à une série d'instruments, les épinettes à roue ou à jeu de violes. Vers 1717, un facteur de clavecins inventa le *clavecin-vièle*, et antérieurement, vers 1610, un musicien de Nuremberg, nommé Hans Hayden l'ainé, construisit un instrument appelé *clavicymbalum*, dont le mécanisme de la vièle avait suggéré l'idée. L'usage de la vièle à roue s'est perpétué dans quelques contrées de la France, en Normandie et en Auvergne, par exemple, de même qu'en Bretagne nous retrouvons dans les mains des musiciens ambulants le rebec primitif des bardes gallo-bretons. V. ci-après VIÉLLEUR.

— Ichthyol. La vièle est un poisson qui atteint la longueur de 0m,40 sur 0m,15 de largeur; son corps, de forme un peu aplatie, va en s'arrondissant et s'amincissant vers les deux extrémités; il a la gueule petite, armée de grandes dents. Sa couleur est brune, plus claire et teintée de jaune rougeâtre sur les parties inférieures; les côtes sont marquées de lignes obliques d'un brun sombre; la tête présente plusieurs bandes bleues, et la nageoire abdominale est de cette dernière couleur. La queue est très-échancrée. Ce poisson se trouve autour des îles Maurice, de la Réunion, de l'Ascension, etc. D'après Catesby, il nage mal et devient la proie des espèces voraces et plus fortes; mais celles-ci, en l'attaquant, ont soin de ne couper ordinairement avec leurs dents que la partie postérieure de son corps et évitent de rencontrer les aiguillons des nageoires antérieures; sans cette précaution, ces aiguillons s'enfoncent dans les mâchoires de l'agresseur, qui ne peut plus alors fermer la gueule et finit même par périr, à moins qu'il ne parvienne à se débarrasser.

On dit que la chair de la vièle est un bon mets, excepté toutefois depuis décembre jusqu'en avril, époque où les polypes travaillent à leur propagation. « Alors, dit Valmont de Bomare, l'extrémité des polypiers est colorée en violet, en rouge, bleu ou jaune; les habitants de ces parages disent que le corail est en fleur, et l'expérience leur a appris que les poissons vièles doivent être rejetés alors comme un aliment dangereux, parce qu'ils mangent ces polypes, qui rendent leur chair acre et caustique; cette causticité, aidée par la chaleur naturelle, se développe fortement dans l'estomac des personnes qui en ont mangé; ce viscère se contracte avec violence, la circulation du fluide vital est troublée, interrompue. Ce trouble, par la sympathie des nerfs, se communique à tout le système nerveux; l'ébranlement, l'agacement est général; bientôt les convulsions succèdent aux contorsions des membres, à l'épaississement de la langue, à la siccité des yeux, aux mouvements convulsifs des muscles du visage, à la difficulté de la respiration, à des tranchées horribles; si quelques portions de ces aliments ont passé dans les secondes voies, le malade éprouve des sueurs froides, et en peu de temps il périrait dans cet état cruel si par des remèdes prompts on ne s'opposait au danger de ces accidents effrayants. » Le premier soin à donner doit être d'expulser le poison des premières voies; dans ce but, on administre l'émétique à haute dose. On emploie ensuite les corps gras, les substances huileuses et les lavements, pour faire

cesser les accidents; on administre en même temps des cordiaux, afin de provoquer des sueurs abondantes. Quand tous les accidents ont disparu on donne des limonades ou des boissons acidulées. On recommande d'écorcher ce poisson avant de le faire frire. Son nom vulgaire lui vient soit de sa forme qui rappelle celle d'une *vielle*, soit de l'espèce de grognement qu'il pousse quand on le prend.

VIELLÉ, *ÉE* adj. (viè-lé — rad. *vielle*, parce qu'on promenait ce bœuf au son des vielles). Se disait autrefois du bœuf qu'on appelle aujourd'hui *Bœuf gras*.

VIELLE-AURE, bourg de France (Hautes-Pyrénées), ch.-l. de cant., arrond. et à 35 kilom. S.-E. de Bagnères-de-Bigorre, sur la rive gauche de la Neste-Aure; pop. aggl., 384 hab. — pop. tot., 426 hab. Commerce de bois de construction transporté en radeaux sur la Neste. L'église paroissiale est une belle construction romane.

VIELLER v. n. ou intr. (viè-lé). Jouer de la vielle : *aller vieller par les rues*.

— Fig. Lanterner, mettre beaucoup de lenteur dans ce qu'on fait : *Ne vielles pas tant*. || Vieux mot.

VIELLEUR, *EUSE* s. (viè-leur, eu-ze — rad. *vieller*). Personne qui joue de la vielle : *Une petite viellesse*. || On dit *VIELLEUX* dans certaines localités : *Il amenait à sa suite de pauvres viellesseux, de plus pauvres Savoyards, une foule de mendiants de grand chemin*. (Cl. Rob.)

— Métrol. *Pistole de vielleur*. Nom donné autrefois aux liards, pièces de monnaie que l'on donnait ordinairement aux joueurs de vielle.

— Entom. Nom donné au cucujo et à d'autres insectes qui produisent, en volant, un bruit analogue au son d'une vielle.

— **Encycl.** Il n'y a pas longtemps encore, Paris était infesté d'une multitude de musiciens ambulants, artistes d'occasion, virtuoses vulgaires, qui remplissaient nos rues, nos places, nos carrefours, et semblaient se donner le mot pour écorcher à qui mieux mieux l'oreille des passants. Ces musiciens prétendus étaient de toutes sortes, avaient chacun leur spécialité, et, chose assez singulière, chacune de ces spécialités semblait attachée à un pays particulier, car il va sans dire que Paris lui-même ne fournissait qu'un contingent très-faible à cette masse de pauvres diables. Les uns jouaient de la clarinette ou du trombone, et nous arrivaient en grande partie de l'Alsace ou de l'Allemagne; les autres s'escrimaient sur une pauvre et maigre musette, et nous venaient du fond de la Bretagne bretonnante. Quelques petits harpistes nous étaient envoyés d'Italie et surtout de la campagne de Rome ou des provinces napolitaines. D'autres, et ce n'étaient pas les moins nombreux, nous arrachaient le tympan à l'aide de l'instrument si bien nommé orgue de Barbarie; presque tous étaient originaires de l'Auvergne. Enfin, un grand nombre jouaient de cet instrument singulier, original et mélancolique qui s'appelle la *vielle*; c'étaient pour la plupart des enfants qui chaque année portaient des montagnes de la Savoie pour venir chercher fortune à Paris. Pauvres petits *viellesseux*, petites *viellesseuses* fraîches et souriantes, à la physiologie ingénue et intéressante, qu'étes-vous devenus depuis que Paris n'est plus votre rendez-vous habituel?

Il y a bien longtemps que la vielle était l'instrument des pauvres diables et des mendiants, et les *viellesseux* ou joueurs de vielle exerçaient leur modeste industrie depuis des siècles. Au *vi* siècle, la *symphonie* avait été l'instrument à percussion que nous nommons aujourd'hui *tinballes*. Mais la chifonie ou vielle ne figura jamais dans les concerts et fut désolument abandonnée aux aveugles et aux mendiants, qui s'en allaient violant de porte en porte pour émouvoir par leur musique criarde la charité des bonnes âmes. On les nommait *chifoniens*, comme on le voit dans le roman rimé de Bertrand Du Guesclin, où la vielle est qualifiée « un instrument truant » :

Ainsi vont li aveugles et li pauvre truant,
De si fais instruments li bourgeois esbaunt;
En l'appela de li un instrument truant, [tant,
Car ils vont d'huis en huis leur instrument por-

On voit que le règne des *viellesseux* et des *viellesseuses* dura longtemps, puisqu'au moyen âge il était en plein essor et qu'à l'époque de la Révolution française Bouilly, l'auteur larmoyant des *Contes à ma fille*, fit pleurer tout Paris au récit dramatique des infortunes de *Fanchon la viellesse*, cette véritable mère d'un autre drame, la *Grâce de Dieu*, représentée trente ans plus tard et dont l'héroïne est encore une petite *viellesse*.

VIELMUR, bourg de France (Tarn), ch.-l. de cant., arrond. et à 14 kilom. O. de Castres, sur l'Agout; pop. aggl., 748 hab. — pop. tot., 1,153 hab. Filature de laine avec foulon; fabrication de draps. Commerce de laine et de peaux.

VIEN (Joseph-Marie), peintre français, né à Montpellier en 1716, mort en 1809. Il annonça par un goût précoce le genre de talent dans lequel il devait s'illustrer un jour. A cinq ans, il imitait des fleurs, des oiseaux en découpant du papier; à dix ans, il était ar-

rivé à copier des estampes avec une si rare perfection que Legrand, vieux peintre de portrait, le prit dans son atelier; mais le père de Vien, craignant que ces dispositions ne fussent pas suffisantes pour lui assurer un état, le mit chez un procureur. Après quelque temps d'un travail si peu en rapport avec sa vocation, le jeune homme obtint de ses parents d'être placé chez Giral, peintre et architecte des états du Languedoc. En 1740, il se rendit à Paris, où le peintre Natoire l'accueillit dans son atelier. C'est là qu'il commença à entrevoir ce qu'il y avait de faux dans la peinture de convention alors en honneur. Suivant ses inspirations propres et s'attachant à la reproduction exacte de la nature, il ne craignit pas de s'exposer aux railleries de ses camarades, qui ne voyaient dans les éclairs de son génie qu'une ridicule présomption. En 1742, il gagna le 1^{er} médaille et, l'année suivante, le grand prix. Pendant sa traversée de Marseille en Italie, en 1744, il composa sa magnifique esquisse du *Massacre des innocents*. Il passa cinq années à Rome dans la contemplation des chefs-d'œuvre des grands artistes. Il y peignit bon nombre de tableaux, entre autres un *Ermite endormi*, aujourd'hui au Louvre; un *Saint Jean*, pour la ville de Montpellier, et six toiles représentant la *Vie de sainte Marcelle*, pour l'église des Capucins de Tarascon. De retour à Paris en 1750, Vien se présenta à l'Académie de peinture; mais il en fut repoussé par les partisans de la routine, qui prétendaient qu'il ne savait pas peindre; il fut vengé de ces préventions par les suffrages des vrais amis des arts. Chose remarquable, Boucher, dont le genre maniéré et le mauvais goût sont passés en proverbe, ne put contenir son enthousiasme à la vue d'un tableau, *l'Embarquement de sainte Marthe*, que Vien offrit à l'Académie en 1752, en s'y présentant de nouveau. Il embrassa l'auteur et jura de ne plus remettre les pieds dans la compagnie s'il n'y était admis. Il y entra, en effet. Dès lors, la révolution était accomplie dans la peinture française; l'école classique était fondée. Ce n'était là, il est vrai, qu'un côté de l'innovation de Vien. Si on le suivit dans la reproduction des formes harmonieuses et savantes des modèles antiques, on refusa d'admettre cette sorte de réalisme, cette imitation scrupuleuse de la nature qui s'est manifestée dans ses tableaux d'histoire; il était réservé au *xix*^e siècle de s'emparer de ce genre et de l'exagérer en le fécondant. Vien eut donc la gloire d'être aussi le père de l'école romantique. Le premier, il établit dans son atelier l'étude du modèle vivant. De 1775 à 1781, il remplit les fonctions de directeur de l'Académie de Rome, devint premier peintre du roi en 1789, sénateur après le 18 brumaire, puis comte de l'Empire. Son chef-d'œuvre est *Saint Denis prêchant dans les Gaules*, tableau qui décore l'église Saint-Roch, à Paris. On cite encore, parmi les 179 toiles de sa composition : *Saint Louis remettant la régence à Blanche de Castille*, *Mars arrachant des bras de Vénus, Jésus rompt le pain, Hector excitant Paris à reprendre les armes*, etc. La gravure lui doit aussi de bonnes eaux-fortes. Les restes de Vien ont été inhumés au Panthéon. David, Girodet, Gérard et Gros sont au nombre de ses élèves.

VIEN (Marie Rebout, dame), femme peintre, épouse du précédent, née en 1728, morte en 1805. Elle étudia sous la direction de son mari, qu'elle épousa en 1757, et se fit un nom distingué par l'exactitude et la délicatesse avec laquelle elle savait reproduire les fleurs, les oiseaux et les papillons. Son tableau de réception à l'Académie, une *Poule huppée avec ses petits*, fut acheté par Catherine II. Mme Vien est une des femmes qui, en 1789, déposèrent leurs bijoux sur le bureau de l'Assemblée constituante comme don patriotique.

VIEN (Joseph-Marie), peintre français, fils des deux précédents, né à Paris en 1761, mort en 1848. Elève de son père et de Vincent, il n'aborda pas la grande peinture et se borna presque exclusivement à la miniature et au portrait, genres dans lesquels il sut s'élever au rang des meilleurs artistes de son époque. Parmi ses œuvres, nous citerons les portraits en pied de son père en costume de sénateur, du général Bache, son beau-père; du duc de Gâche, du maréchal Jourdan; ceux de l'artiste et de sa femme, toile qui se trouve au musée de Rouen et qui valut à l'auteur une médaille d'or en 1803; un dessin à la plume représentant le *Sacre de Charles X*; le *Christ au rameau*, trompe-l'œil qui fut très-remarqué à l'Exposition de 1827.

— **VIEN** (Rose-Céleste Bache, dame), femme de lettres française, épouse du précédent, morte en 1843. Elle montra de bonne heure un goût particulier pour des études qui ont d'ordinaire peu d'attrait pour les personnes de son sexe. Ce goût fut encouragé par un ami de sa famille, l'helléniste Laporte de Theil, qui lui apprit le grec. Mais Mme Vien sut être savante sans tomber dans le défaut de pédantisme qu'on a tant reproché à Mme Dacier. Elle s'était déjà fait connaître par différentes pièces de vers, lorsqu'elle publia une traduction en prose d'*Anacréon* (Paris, 1825, in-18). Parmi les poésies qu'elle a fait paraître, soit isolément, soit dans différents recueils, on cite : *Chant sacré pour S. A. R. le duc de Bordeaux* (1821, in-8°); les *Baisers de*

Jean second, avec le texte en regard, traduits en vers français (1832, in-8°); le *Nid d'oiseau*; le *Courtisan*; *Péristère changée en colonne*; la *Statue de saint Victor*, légende provençale (1833, in-8°); la *Mort de la vieille année*, élégie (1839, in-8°), etc. M. Couhard d'Aulnay a publié en 1843 une *Notice biographique* sur Mme Vien.

VIENAGE s. m. (viè-na-je — du lat. *via*, voie). Anc. cout. Droit que l'on payait pour la sûreté des chemins.

VIENNAISE (la), en latin *Viennensis Provincia*, une des dix-sept provinces de la Gaule romaine, comprise entre la Grande Séquanaise au N., la Lyonnaise Ire, l'Aquitaine Ire et la Narbonnaise Ire à l'O., la Narbonnaise IIe, les Alpes Maritimes et les Alpes Grées à l'E., baignée au S. par la Méditerranée. Capitale, *Vienna* (Vienne). Les peuples qui l'habitaient étaient les Allobroges au N., les Helviens à l'O., les Ségalunniens et les Voconces au centre, les Tricastins et les Cavares au S. Au *vi* siècle, elle fut divisée en Viennoise Ire, chef-lieu Vienne, et en Viennoise IIe, chef-lieu Arles. Elle forma plus tard le Vivarais, le Dauphiné, le Comtat-Venaissin et une partie de la Provence.

VIENNE s. f. (viè-ne). Lame d'épée qu'on fabriquait à Vienne, en Dauphiné :

Se percer sottement la gorge d'une *vienn*.

MÉNAGE.

— Bot. Nom vulgaire de la clématite commune.

— **VIENNE**, en latin *Vigenna*, rivière de France. Elle prend sa source dans la partie septentrionale du département de la Corrèze, sur le plateau de Millevache, au pied du mont Odozou, coule au N.-O., entre dans le département de la Haute-Vienne, baigne Eymoutiers, traverse ce département de l'E. à l'O., en arrosant Limoges, parcourt la partie N.-E. du département de la Charente, où elle baigne Confolens, entre dans le département de la Vienne, qu'elle arrose du S. au N., pénètre dans celui d'Indre-et-Loire et se jette dans la Loire, à Candé, à 15 kilom. en aval de Chinon, après un cours de 372 kilom., navigable depuis Châtellerauld jusqu'à son embouchure (75 kilom.).

VIENNE (DÉPARTEMENT DE LA), division administrative de la région occidentale de la France, formée en 1790 du haut Poitou, de quelques parties de la Touraine et du Berry, et tirant son nom de la rivière de Vienne qui la traverse du S. au N. Ses limites sont : au N. et au N.-E., le département d'Indre-et-Loire; à l'E., celui de l'Indre; au S.-E., celui de la Haute-Vienne; au S., celui de la Charente; à l'O., celui des Deux-Sèvres; au N.-O., celui de Maine-et-Loire. Superficie, 697,037 hectares, dont 421,301 hectares de terres labourables; 46,235 hectares en prairies naturelles; 31,610 hectares en vignes; 838 hectares en autres cultures arborescentes; 87,656 hectares en pâturages, landes, bruyères et pâtis; 109,347 hectares en bois, forêts, étangs, chemins, cours d'eau, etc. Ce territoire est divisé au point de vue administratif en cinq arrondissements : Poitiers, chef-lieu; Châtellerauld, Civray, Loudun et Montmorillon; il comprend 31 cant., 300 comm. et 320,598 hab. Il forme, avec le département des Deux-Sèvres, le diocèse de Poitiers, suffragant de Bordeaux; il ressortit à la cour d'appel de Poitiers, à l'académie de Poitiers, à la 24^e conservation des forêts. Situé presque en totalité dans le bassin de la Loire (une petite partie au S. appartient au bassin secondaire de la Charente), le département de la Vienne présente une inclinaison sensible du S. au N.; c'est un pays généralement plat, entrecoupé de plaines fertiles et étendues, de landes, de bruyères, de vastes pâturages et de grandes forêts. Il présente un certain nombre de vallées peu profondes dans la direction des principaux cours d'eau; les plus importantes de ces vallées, d'un aspect très-pittoresque, sont celles du Clain, de la Vonne, de la Clouère et de l'Auzance. Ces vallées sont séparées les unes des autres par des collines et des plateaux peu élevés. La partie méridionale du département est traversée par la chaîne des collines de Gâtine, contre-fort des montagnes de l'Auvergne. Ces collines font partie de la ligne de faille qui sépare le bassin entier de la Charente du grand bassin de la Loire. Les cours d'eau les plus importants qui arrosent ce département sont la Vienne, qui donne son nom au département; la Dive, la Charente, la Sauve, la Briance, l'Amable, le Vendé, le Clain, la Vonne, la Clouère, l'Auzon, l'Auzance, la Gartempe, la Creuse, l'Anglin, etc. Au point de vue géologique, ce département appartient au terrain calcaire jurassique; ses principales richesses minérales sont : des mines de fer, manganèse, marbre, porphyre, serpentine, pierres meulières, pierres à aiguiser, pierres à chaux, pierres lithographiques, marne, argile à poterie, cailloux dits diamants de Châtellerauld, etc. On trouve des sources minérales à Auvillais et à La Roche-Posay; on n'y rencontre aucun canal d'irrigation d'intérêt collectif, mais quelques marais, notamment sur les bords de la Dive et de la Briance. Ce département est compris dans la région du climat girondin; le climat y est généralement doux et tempéré. Les vents dominants sont ceux du nord en hiver,

du sud en été et du nord-ouest au printemps; ce dernier, connu sous le nom de galerne, est quelquefois très-funeste à la végétation par les froids subits et inattendus qu'il amène. La Vienne est un département essentiellement agricole; mais le sol en est inégalement fertile, maigre et sablonneux dans une grande partie des arrondissements de Poitiers et de Châtellerauld, marneux ou marécageux dans celui de Loudun, tandis que les terres de l'arrondissement de Civray sont en général glaiseuses et froides. Plus du tiers de ce dernier arrondissement est couvert de landes et de bruyères. Le département produit cependant des céréales en quantité plus que suffisante pour la consommation des habitants : du maïs, du millet, de bons légumes, d'excellentes truffes, de bons fruits de table, des noix, des amandes, des châtaignes, du lin, du chanvre, etc. Les vignes produisent, année ordinaire, 350,000 hectolitres de vin rouge et 230,000 hectolitres de vin blanc, représentant une valeur totale de 4,500,000 francs. Ces vins sont, en général, de qualité médiocre, à l'exception des vins rouges de Champigny, Couture, Dissais, Jaulnaux et des vins blancs de Roiffé, Saix et Salonne. La moitié de cette production est consommée sur place; le surplus est livré au commerce ou converti en eau-de-vie. Le sol productif est entre les mains d'environ 59,000 propriétaires, dont le quart environ ne cultivent pas par eux-mêmes. Le nombre des métayers est à peu près égal à celui des fermiers payant une redevance en argent. La moitié environ des baux écrits a une durée de moins de 9 ans. Les moissons se donnent fréquemment à compte de grains, c'est-à-dire que, selon l'apparence de la récolte, les moissonneurs la font moyennant une partie quelconque de tous grains. Le matériel agricole est assez satisfaisant. La moitié au moins des charrues est sans avant-train; mais ce fait peut s'expliquer aisément par la légèreté des terres dans une grande partie du département, notamment dans celle du nord. Les assolements sont ordinairement de trois ou de cinq ans. Le premier comprend un froment d'automne, un froment ou autre céréale de printemps sans fumure, pommes de terre, pois, haricots ou jachère morte. Le second assolement consiste en froment fumé, en froment non fumé ou jachère d'hiver avec trèfle, pâture, jachère avec portion en récolte sarclée. Les cultures sarclées sont peu communes; cependant on emploie fréquemment le topinambour dans l'arrondissement de Montmorillon. Les vignobles ont pris beaucoup d'extension en ces dernières années. On préfère les vins blancs, dont le rendement est plus considérable et qui s'écoulent facilement pour servir aux coupages. Le chêne est l'essence forestière dominante; mais on trouve aussi le hêtre, le charme, le bouleau et le pin. Ce dernier est assez fréquemment soumis au gemmage, pour l'extraction de la résine, dès qu'il a atteint l'âge de quinze à vingt ans. Ce travail est fait par des résiniers des Landes, moyennant la moitié du produit. Le repeuplement se fait le plus souvent par des concessions de six à neuf ans pendant lesquels le sol est livré à la culture, afin qu'il puisse être bien nettoyé. On fait ensuite un écobuage à feu couvert et courant; enfin on défonce le sol à la charrue et on recouvre le semis avec la herse. Les amendements employés à l'amélioration des terres sont la marne et surtout la chaux; on amende en particulier les prairies naturelles avec de la cendre, de la suie, des plâtres de démolition, le plâtre cru ou cuit. Les fumiers de ferme étant insuffisants, on y ajoute des engrais commerciaux, le guano, le noir animal, des composés fabriqués autour de Poitiers avec les immondices de la ville, les vidanges des latrines, de la tourbe carbonisée, etc. Sans être un pays d'étangs, certaines parties de la Vienne possèdent une eau surabondante, que l'on est obligé de faire écouler au moyen de rigoles superficielles ou par le drainage. Ce dernier commence aujourd'hui à se pratiquer en grand. Les prairies naturelles, qui s'étendent surtout au N. et à l'O. du département, nourrissent une assez grande quantité de bestiaux; mais on fait, en général, peu d'élevés. Dans quelques cantons des arrondissements de Civray et de Montmorillon, on engraisse des bœufs qui servent à l'alimentation de Paris. On élève des ânes et des mulets dans les cantons de Mirabeau et de Lusignan. Education soignée de la volaille et des abeilles. On compte dans le département de la Vienne 28,800 animaux de l'espèce chevaline, appartenant aux races poitevine, angevine, bretonne, normande et percheronne. Le nombre des mules et des mulets est d'environ 11,200. Ces animaux sont l'objet d'un commerce très-important. On trouve 10,800 ânes ou ânesses, dont la plupart sont employés comme bêtes de labour dans les terres légères. L'espèce bovine comprend les races parthenaise, limousine, auvergnate, bretonne, hollandaise, suisse. On compte près de 74,000 têtes. Il y a environ 576,000 bêtes ovines, parmi lesquelles on reconnaît les races poitevine, soignote, berrichonne et métais-mérinos. L'espèce caprine compte près de 30,000 têtes. Le nombre des porcs est de 56,000; ils appartiennent généralement à la race craonnaise ou sont obtenus par voie de croisement avec les races anglaises. La valeur totale des volailles de toutes sortes de ce département est estimée

à peu près à 688,000 francs; celle des œufs et de la plume, 512,000 francs. La production du miel est évaluée à près de 30 000 kilogrammes. On trouve dans ce département de belles forêts de chênes, frênes, hêtres et bouleaux; les plus étendues sont celles de Meaulières (3.435 hectares), Vouillé-Saint-Hilaire (1.182 hectares), Mareuil, Châtelleraut et Saint-Sauvent.

L'industrie est assez développée dans la Vienne, et chaque jour de nouvelles fabriques s'y établissent, tandis que les produits des anciennes augmentent et se perfectionnent par l'amélioration des procédés de fabrication. On trouve une importante manufacture d'armes à Châtelleraut, qui est aussi renommée par sa coutellerie; des fabriques de serges, de grosses étoffes de laine, de dentelles communes; des blanchisseries de cire et de toiles, des brasseries; des fabriques de chandelles, de tricots; des tanneries, minoteries, carrosseries, des vinaigrieres, papeteries, distilleries, poteries, etc.; des hauts fourneaux à Verrières et à Lupchat, coulant annuellement 900,000 kilogrammes de fonte; des fonderies; des tourbières exploitées; de nombreuses et belles carrières de pierre de taille, etc. Le commerce a surtout pour objet les céréales, les laines, les toiles, les cuirs, les châtaignes, le miel, la cire, les eaux-de-vie, les bœufs, les mulets, les fruits, le fer, le chanvre, le lin et la volaille. Les voies de communication comprennent les voies ferrées d'Orléans à Bordeaux, de La Rochelle et Rochefort, de Poitiers à Limoges, 7 routes nationales, 14 routes départementales, 63 chemins de grande communication, 122 chemins d'intérêt commun et 5,147 chemins vicinaux ordinaires, plus la navigation de la Vienne, de la Creuse et du canal de la Dive.

VIENNE (DÉPARTEMENT DE LA HAUTE-), division administrative de la région centrale de la France, formée en 1790 du haut Limousin, d'une partie de la basse Marche et de quelques communes du haut Poitou, et tirant son nom de sa situation sur le cours supérieur de la rivière de la Vienne. Ses limites sont, au N., le département de l'Indre et de la Vienne; à l'E., celui de la Creuse; au S., ceux de la Corrèze et de la Dordogne; à l'O., celui de la Charente. Superficie, 551,657 hectares, dont 230,213 hectares en terres labourables, 142,642 hectares en prairies naturelles, 3,137 hectares en vignes, 56,777 hectares en autres cultures arborescentes; 64,750 hectares en pâturages, landes et bruyères; 54,138 hectares en bois, forêts, étangs, chemins, cours d'eau, etc. Au point de vue administratif, il est divisé en quatre arrondissements: Limoges, chef-lieu; Bellac, Rochefort et Saint-Yrieix; il comprend 27 cant., 202 comm. et 322,447 hab. Il forme, avec le département de la Creuse, le diocèse de Limoges, suffragant de Bourges; il ressortit à la cour d'appel de Limoges, à l'académie de Poitiers, à la 28^e conservation des forêts.

Le sol de ce département, généralement incliné de l'E. à l'O., est hérissé de montagnes et d'un grand nombre de collines sur presque toute sa surface; leurs groupes, plus élevés et plus nombreux dans la partie orientale, s'abaissent et diminuent à mesure qu'ils s'avancent vers l'occident. « Quelques-uns, dit Girault de Saint-Fargeau, sont frappés de stérilité; d'autres sont couverts de bois ou ombragés de distance en distance par des masses de châtaigniers, ce qui donne au pays une teinte sombre et sauvage. » Les deux principales chaînes de la Haute-Vienne ont leur direction de l'E. à l'O. et forment le bassin secondaire de la Vienne; le sommet le plus élevé de la première est le mont de Puy-de-Vieux, près de Grammont; le point culminant de la seconde chaîne est le Jargeon (710 mètres). Les hautes montagnes de ce département, surtout celles qui sont les plus avancées à l'E., sont nues et couvertes de bruyères. Ces hautes régions se refusent à la production des grands végétaux, surtout des châtaigniers, qui, cultivés avec succès dans les régions moyennes, remplacent le grain et nourrissent les habitants pendant un tiers de l'année. A mesure que les montagnes s'abaissent en s'avancant vers l'O., on voit sur leurs crêtes et leurs pentes les plus élevés le bouleau et le hêtre, qui y prospèrent mieux que sur le bas des coteaux; viennent ensuite le charme et le chêne, qui demandent une exposition moyenne. Le châtaignier occupe ordinairement les coteaux. Les pentes inférieures des montagnes, les gorges et les vallons qui y prennent naissance sont plus ou moins cultivés, suivant l'exposition et la qualité du terrain. Les parties basses sont ordinairement couvertes de prairies qu'arrosent un grand nombre de cours d'eau, dont les plus importants sont: la Vienne, la Dombade, la Maude, le Taurion, l'Aurance, l'Azette, la Graine, la Gartempe, la Couze, la Seme, la Vincou et la Brame. De toutes ces rivières, la Vienne et la Gartempe ont seules quelque importance au point de vue du flottage et de la navigation; le département renferme de nombreux étangs, dont les plus importants sont ceux de Cieux, de la Pecherie et de Jossac. A raison de la conformation, de la direction et du grand nombre de montagnes, à cause du grand nombre de rivières et de ruisseaux, de la multiplicité des sources, le climat de ce départe-

ment est humide, froid et sujet à de grandes variations. Le maximum du plus grand froid est de - 16° Réaumur, celui de la plus grande chaleur de + 29°. Les hivers sont précoces et longs, mais la neige n'y séjourne pas ordinairement plus de quinze jours. L'atmosphère y est fréquemment chargée de brouillards, qui se dissipent assez rapidement. Les vents dominants sont ceux de l'ouest et du sud-ouest, qui soufflent pendant deux mois, du nord et du nord-ouest, enfin ceux du sud et du sud-est.

Les produits minéraux de la Haute-Vienne consistent en cuivre, fer, étain, plomb, antimoine, houille, et surtout en kaolin, qu'on exploite pour les manufactures de porcelaine de Limoges, pour celle de Sèvres et qu'on exporte jusqu'en Russie et aux Etats-Unis. Il y a aussi des carrières de marbre gris, de serpentine, de granit; des filons de grenat, d'émeraude, d'améthystes et de tourmalines. Au point de vue agricole, ce département laisse beaucoup à désirer; il ne produit pas la quantité de céréales nécessaire à la consommation de ses habitants. L'assolement biennal, blé et jachère, est presque le seul en usage. De temps à autre, on est obligé de laisser aux terres très-pauvres un plus long intervalle de repos; elles servent, pendant cette période, de pâturage aux moutons. La forme générale des baux est le méayage. Le propriétaire fournit le capital des bestiaux nécessaires à l'exploitation. Les instruments aratoires sont fournis moitié par le propriétaire, moitié par le fermier; mais ce dernier est obligé de les entretenir en bon état. La durée des baux varie de deux à neuf ans; mais elle est généralement de beaucoup inférieure à ce dernier chiffre. Le fumier d'étable est presque le seul engrais employé. Malheureusement ce fumier est rare et mal soigné. Souvent les défrichements se font au moyen d'un écobuage. La chaux et la marne faisant partout défaut, il est rare qu'on emploie des amendements. La charrue est l'ancien araire perfectionné par la substitution aux anciennes oreilles en bois d'oreilles en fonte ayant la courbure nécessaire pour retourner la terre. L'espèce chevaline compte 7,000 bêtes; l'espèce asine, 2,400; les mulets sont au nombre de 1,550 environ; l'espèce bovine compte 107,130 têtes; l'espèce ovine, 741,000; l'espèce caprine, 12,000; l'espèce porcine, 96,000. On produit beaucoup de mulets qui trouvent dans le Midi des débouchés faciles. Les moutons utilisent les vastes étendues de terres incultes qu'on trouve dans les diverses parties du département. On ne leur donne en hiver qu'un supplément de nourriture insuffisant à l'étable; pendant l'été, ils errent dans de maigres pâturages sous la conduite de tout jeunes enfants. Ils vivent cependant, mais ils sont petits, chétifs et ne donnent qu'une petite quantité de laine grossière. Les porcs donnent lieu à un élevage lucratif et à un mouvement commercial important. Cette race, à oreilles droites, à robe blanche et noire, est féconde, facile à engraisser et donne une chair excellente. Le poisson abonde dans les plus petits cours d'eau; on y trouve la carpe, la tanche, la truite, les anguilles, les brochets. Parmi les céréales, la plus cultivée est le seigle. On récolte beaucoup de sarrasin, dont la farine sert à faire des galettes. On cultive aussi, mais sur une bien moindre échelle, l'orge, l'avoine, le maïs, le millet, la pomme de terre, la rave plate, qui atteint quelquefois le poids de 5 kilogrammes. Nous ne devons pas oublier le châtaignier, qui couvre de vastes espaces et dont les fruits succulents entrent pour une notable partie dans l'alimentation des hommes et des animaux. Les principales essences forestières sont les chênes et les châtaigniers, dont le bois est recherché pour la charpente, la menuiserie, la tonnellerie. On trouve encore des hêtres, des charmes, des bouleaux, des sorbiers, des merisiers, le houx, le buis, le cornouiller, qui acquièrent des dimensions remarquables. L'arrosage est pratiqué avec beaucoup d'intelligence et de soin partout où la nature du sol l'a rendu possible.

L'industrie manufacturière du département consiste principalement dans ses nombreuses fabriques de porcelaine, qui occupent plus de 50,000 ouvriers ou employés de toute sorte; après l'industrie céramique viennent en seconde ligne les fabriques de gros draps, casimirs, droguets, flanelles, couvertures de laine, toiles communes, mouchoirs, liqueurs; les filatures de coton et de laine; les imprimeries typographiques, renommées pour les ouvrages à bas prix; les cordonnneries, les ganteries, les saboteries, les hauts fourneaux (au nombre de huit), les papeteries, les brasseries, les verreries, les poteries, les tanneries, les distilleries. Le commerce de ce département, desservi par des routes nationales et départementales et par deux lignes de chemins de fer, a principalement pour objet les châtaignes, les vins, le bois, le chanvre, la librairie, les bestiaux, les chevaux, les bœufs, le fer, l'acier, le kaolin et la porcelaine.

VIENNE, ville de France (Isère), anciennement *Vienna Allobrogum*, ch.-l. d'arrond. et de deux cantons, sur la rive gauche du Rhône, à 80 kilom. N.-O. de Grenoble, à l'embouchure de la Gère, qui la divise en deux parties inégales, et sur le chemin de fer de Paris

à Marseille; pop. aggl., 19,844 hab. — pop. tot., 26,017 hab. L'arrondissement comprend 10 cantons, 134 communes et 147,993 hab. Tribunal de 1^{re} instance, tribunal de commerce, chambre de commerce, conseil de prud'hommes, collège communal. Manufactures de draps, forges, fonderies, papeteries, verreries; fabriques de bougies. Moulins à farine et à foulon. Vienne est la seconde ville du département de l'Isère par sa population, et la première par son antiquité, ses monuments et son commerce. Elle s'étage en amphithéâtre sur le penchant d'une colline dominée au nord par le mont Salomon, à l'est par le mont Sainte-Blandine, au sud-est par le mont Saint-Just. C'est une cité des plus intéressantes au double point de vue pittoresque et archéologique. La largeur du Rhône est à Vienne de 200 mètres environ. Un fort beau quai de 1,500 mètres règne le long du Rhône.

Les monuments de Vienne se divisent en monuments antiques et en monuments modernes.

— **Monuments antiques.** Au premier rang se place le temple d'Auguste et de Livie qui est, après la maison carrée de Nîmes, le monument de la période romaine le mieux conservé du midi de la France. D'ordre corinthien, il affecte une forme rectangulaire et mesure une longueur de 27 mètres, une largeur de 15 mètres et une hauteur de 17m.35. Le frontispice de sa façade présente six colonnes cannelées, supportant un entablement surmonté d'un fronton. Un péristyle, large de 2m.43, régnait jadis sur trois faces de l'édifice. Des fouilles récentes ont appris qu'il fallait alors monter douze marches pour arriver au péristyle, et ont fait découvrir, en outre, les dalles romaines qui pavaienent le forum, enfouies à une profondeur de près de 2 mètres, ainsi qu'un portique à arcades qui, vraisemblablement, en formait l'enceinte. Le temple d'Auguste et de Livie, bâti en mosaïque de Bourgogne et en pierre de choix, a souffert depuis sa fondation des dégradations nombreuses. Au 15^e siècle, des moines le transformèrent en une église, qui fut nommée d'abord Notre-Dame-la-Vieille et ensuite Notre-Dame-de-la-Vie. Les entre-colonnements furent murés, les cannelures détruites. Entre ces entre-colonnements murés, des portes et des fenêtres d'architecture romane et ogivale furent pratiquées. Une porte surbaissée défigura la façade principale. Enfin, sur les côtes s'élevèrent d'ignobles constructions, comme à Paris l'on en vit si longtemps accolées aux ruines des thermes de Cluny. Sous la Révolution, le temple de Livie servit de lieu de réunion aux séances du club des jacobins, et l'on y célébra la fête de la déesse Raison. Plus tard, le tribunal de commerce s'y installa. Enfin, en 1822, on y transféra la bibliothèque de la ville et un musée, occupant depuis quelques années le musée de l'abbaye, pendant que la bibliothèque était installée à l'hôtel de ville, où elle a été détruite par les flammes. D'intelligents travaux ont aujourd'hui dégagé le temple des accolées qui le déshonoraient, et l'architecte Dufeux a été chargé de le restaurer.

Dans le musée, fondé en 1813 par P. Schneider, on a réuni plusieurs remarquables fragments antiques. Deux arcades restent seules debout des anciens portiques du forum. On voit tout auprès les rampes d'un antique escalier, construit sur des proportions grandioses. Deux aqueducs conduisaient par le versant nord du mont Quirinal (Sainte-Blandine) les eaux de la Gère dans la ville. Ces aqueducs étaient espacés de 10 mètres, hauts et larges de 2 mètres. Deux autres, plus petits, récemment découverts, ont été utilisés après de légères réparations.

Le Plan de l'aiguille, situé entre le Rhône et la route de Provence, est une pyramide quadrangulaire de 16 mètres de hauteur et de 4 mètres de côté à la base, reposant sur un portique carré, percé de quatre arcades, avec colonnes corinthiennes aux quatre angles. Cette pyramide faisait, croit-on, partie d'un grand cirque, dont on a mis à découvert les vastes contours par des fouilles récentes. Signaux encore: le long de la Gère et près du pont Saint-Martin, la trace des remparts de la cité romaine; sur le mont Pipet, les ruines de la citadelle des Allobroges; au pied de la même montagne, les restes d'un amphithéâtre; place de la Boucherie, quelques vestiges d'un grand édifice romain; rue de l'Embarcadere, un mur encore recouvert de peintures à fresque, et aux environs de la ville plusieurs tronçons de voies romaines.

— **Monuments modernes.** L'église cathédrale de Saint-Maurice est construite à peu de distance du Rhône, qu'elle domine du sommet d'une terrasse. Un large perron de vingt-huit marches la précède, et sa façade, transition du gothique fleuri au nouveau style de la Renaissance, est flanquée de deux tours jumelles carrées, servant de clochers. Le portail appartient au 15^e siècle. L'édifice a la forme d'une basilique terminée par trois absides. Ses dimensions sont les suivantes: hauteur de la nef, 27 mètres; longueur, 96 mètres; largeur, 36 mètres. La voûte, peinte en azur et semée d'étoiles d'or comme le porche de Saint-Germain-l'Auxerrois de Paris, est soutenue par vingt-quatre piliers. Une galerie ogivale, dont les arcades reposent dans le chœur sur des colonnettes gothiques, régnait autour de la nef et du chœur; partout

ailleurs les colonnettes sont remplacées par des nervures. Dans le chœur, au-dessus et au-dessous de la galerie courent des frises étranges, représentant des palmiers, des figures d'hommes et d'animaux. Un grand bas-relief, l'*Adoration des Mages*, orne la partie supérieure d'une porte qui conduisait jadis au cimetière des pauvres. On remarque de beaux vitraux anciens dans la chapelle Saint-Jacques; dans le chœur, le grand autel, en marbre blanc, par Michel-Ange Slotiz, et à droite de l'autel le tombeau assez remarquable de Montmorin par le même artiste. Saint-Maurice paraît avoir été rebâti vers le 13^e siècle, sur une autre église plus ancienne et accommodé au goût gothique par plusieurs réparations successives. Saint-Maurice est classé au nombre des monuments historiques. Un clocher était joint jadis à l'édifice; la porte seule est restée debout.

L'église de Saint-André-le-Bas, fondée par Ancemond, duc de Bourgogne, ancienne chapelle des rois de la même maison, présente un clocher en forme de tour, du plus pur roman. Quant au cloître, complètement déguisé, il sert de cour à une maison voisine. Saint-André est également catalogué au nombre des monuments historiques.

L'église Saint-Pierre, fondée au 6^e siècle, n'était dans l'origine qu'une basilique à une seule nef, large de 15 mètres environ et couverte d'une charpente apparente. Le savant M. Bœswillwald donne comme unique en France la disposition de ses murs, décorés de deux étages d'arcades portées sur des colonnes de marbre. La division de l'église en trois nefs avec voûtes en berceau ne date que du 17^e siècle. Il ne reste de l'abside primitive que deux colonnes en marbre, portant jadis l'arc triomphal. Le reste de l'abside et le clocher, construit en avant de la façade primitive, appartiennent au 13^e siècle. Des travaux récents de restauration ont amené la découverte dans l'église d'un grand nombre de tombeaux, entre autres de celui de saint Mamert et le sarcophage de saint Léonien, évêque de Vienne au 6^e et au 7^e siècle. L'église Saint-Pierre, cessant d'être affectée au culte, est destinée à servir de musée.

Les autres monuments religieux de Vienne sont: l'église Saint-André-le-Haut, près de laquelle se trouve une admirable porte dans le style de la Renaissance; l'église Saint-Martin (17^e siècle), restaurée en 1845, et la chapelle de l'hôpital Saint-Paul, qui possède un grand nombre de tableaux assez remarquables de l'école italienne.

Les principaux édifices civils sont: l'hôtel de ville, construction moderne, de style néo-étrusque; le palais de justice, occupant l'emplacement de l'ancien palais des Préteurs; le collège, bâti en 1605 et où Massillon enseigna la théologie; la nouvelle halle; la tour de Pilate et un grand nombre de maisons fort curieuses, appartenant aux époques romane, gothique et de la Renaissance.

— **Promenades.** Les promenades de Vienne sont: le champ de Mars et le cours Romes-tang. On pourrait comprendre sous la même dénomination, les environs de la vieille ville gallo-romaine. Au sommet du mont Salomon s'élevait les ruines du château de la Bâtie, démolé sous Louis XIII, et sur le mont Sainte-Blandine celles du château de Pipet. Depuis 1860, le mont Pipet est lui-même surmonté d'une statue colossale de la Vierge. Le bourg de Sainte-Colombe, véritable faubourg de Vienne, bâti sur la rive droite du Rhône, possède encore une vieille tour carrée, construite par Philippe de Valois. On y a trouvé récemment de nombreux vestiges de constructions romaines.

— **Célébrités.** Vienne a vu naître Claudien Mamert, frère de l'archevêque du même nom et auteur du célèbre traité *De la nature de l'âme*; le jurisconsulte Gui Pape; Nicolas Chorier, auteur d'une *Histoire générale du Dauphiné* et de *Recherches sur les antiquités de la ville de Vienne*; les frères Leriget de Lafaye; enfin, parmi les contemporains, M. Mermet, auteur d'une savante *Histoire de Vienne*, restée inachevée, et les poètes Francis Ponsard et Charles Reynaud.

— **Histoire.** Vienne (*Vienna*), fondée, suivant la légende, par une colonie crétoise, fut autrefois la capitale du pays des Allobroges. Ce fut à Vienne que Brennus tint conseil avant d'entreprendre sa célèbre expédition d'Italie. Plus tard, les Romains, appréciant la situation avantageuse de cette place, l'entourèrent de fortes murailles et y élevèrent des aqueducs. César y installa un immense entrepôt d'armes et de munitions, y établit un procurateur, chargé de l'administration, et y fonda même un sénat. La trahison des deux chefs allobroges (Égus et Roscius) troubla bientôt les bons rapports des vaincus et des vainqueurs, et les Viennois d'origine allobroge, chassés de leurs foyers, durent subir la punition d'une faute qu'ils n'avaient pas commise. Mais le desespoir des bannis fit rapidement place à la fureur; retournant sur leurs pas, en force, ils bloquèrent la ville; la famine se déclara parmi les assiégés, et la nouvelle de la mort de César venant par surcroît achever de les décourager, les Romains évacuèrent Vienne, où rentrèrent aussitôt les anciens habitants. Le second triumpvir fut pour Vienne une époque de prospérité. La ville, déclarée ville libre, grâce au crédit de Cicéron, vit admettre plu-

sieurs de ses habitants dans le sénat romain. De nouvelles faveurs attirèrent à Vienne une population croissante. En même temps s'élevaient des temples, des théâtres, des thermes, un palais impérial, etc. Cet état florissant n'empêcha pas des troubles civils d'éclater dans la ville; Auguste envoya Tibère les apaiser et ce dernier y réussit. Plus tard, Caligula vint également à Vienne. Julien, avant d'aller repousser les peuples de la Germanie, passa à Vienne tout un hiver. Enfin, en 438, Vienne devient la capitale du nouvel Etat bourguignon. Gondebaud s'en empara en 489. Clovis, soutenu par saint Avite, évêque de Vienne, chasse Gondebaud de sa capitale, puis s'éloigne en en confiant la garde à Gondegisile, troisième frère du Bourguignon. Mais ce dernier revient à la charge, reprend Vienne et fait périr dans les flammes le gouverneur imposé. Lors du partage du royaume de Bourgogne entre les enfants de Clovis, Vienne échoit à Clotaire; cessant dès lors d'être la capitale des Bourguignons, elle perdit beaucoup de son influence, bien que son évêque prétendit comme par le passé à la suprématie sur les autres prélats de la Gaule. Des monastères innombrables, abbayes, prieurés, etc., s'élevèrent autour de ses murailles, et saint Avite put écrire : « Les belles avenues de Vienne sont environnées d'un rempart de temples sacrés. » L'invasion des Sarrasins (737) amena pour la ville les plus mauvais jours; l'ennemi prit et saccagea les deux parties appelées Vienne-la-Riche et Vienne-la-Belle, mais il échoua devant l'autre partie, Vienne-la-Porte, dont les habitants se défendirent héroïquement. En 834, à la suite des guerres civiles de Louis le Débonnaire avec ses enfants, Bernard, archevêque de Vienne, ouvrit les portes de la ville aux troupes de Lothaire, qui y commirent mille excès. Lothaire, après la mort de Louis le Débonnaire, conserva Vienne avec le Dauphiné. Sous le règne de Charles le Chauve, le commandement en fut donné à Boson, qui prit dès lors le titre de comte de Vienne, jusqu'au jour où, en 879, il fut couronné roi à son tour. Alors la ville et le comté de Vienne sont incorporés au nouveau royaume de Bourgogne, pour n'être réunis de nouveau à la France que cinq cent soixante-onze ans plus tard. Boson meurt à Vienne en 887. En 933, la ville est remise au pouvoir de Rodolphe, roi de la Bourgogne Transjurane; en 947, Charles-Constantin, fils de Louis l'Aveugle, s'empare de Vienne et y reçoit Louis d'Outre-mer, qui vient lui demander asile à la suite de sa défaite par Hugues le Grand et le comte de Vermandois; en 993, Conrad le Pacifique, roi de Bourgogne, meurt à Vienne; son fils Rodolphe ayant cédé ses Etats à son neveu, l'empereur Henri II (1018), la population se révolte contre cette donation, et Rodolphe donne, en 1023, à l'archevêque Burcard le titre de comte de Vienne, avec la souveraineté temporelle des fiefs en relevant. Devenue la simple capitale d'un comté, Vienne s'efface dès lors de plus en plus. Les années suivantes sont presque exclusivement occupées par les querelles des archevêques-comtes avec leurs voisins. En 1328, la vieille rivalité entre Vienne et Lyon se rallume; la guerre éclate; Philippe VI prend parti contre les Viennois et leur enlève plusieurs châteaux forts. Enfin la cession du Dauphiné par Humbert II à la France (1349) mit fin à ces luttes. Charles IV, à son passage en France, corrobora encore cette cession en accordant au fils aîné du roi de France le titre de vicair de l'empire dans le Viennois, titre qui entraîna la révocation en faveur du jeune prince de la juridiction que l'archevêque et son chapitre exerçaient dans la ville. En 1415 et 1418, Vienne reçoit tour à tour Sigismond et le dauphin de France, depuis Charles VII. Plus tard, c'est à Vienne que vient aussi s'enfermer Louis XI encore dauphin, révolté contre son père. Charles VII envoie une armée contre lui; le dauphin échappe et, en 1456, le roi se rend à Vienne et y reçoit le serment de fidélité. La Réforme fut pour Vienne le commencement de nouveaux troubles. En 1562, le baron des Adrets s'empara de la ville et s'y signala par mille cruautés. Matignon la reprit la même année, et les catholiques s'y maintinrent jusqu'en 1567, époque où les protestants y rentrèrent, y commirent mille vexations, et détruisirent une partie des monuments religieux. Le duc de Nemours parvint à reprendre la place. Matignon en était gouverneur au nom du roi, lorsqu'à la suite d'un mécontentement de cour il se jeta dans le parti de la Ligue et livra Vienne au duc de Nemours, révolté comme lui. Lesdiguères vint mettre le siège devant la place et fut repoussé; mais plus heureux en 1595, et à l'aide d'intelligences secrètes, le comtable de Montmorency parvint à y pénétrer et la fit rentrer dans le devoir. A partir de ce jour, les annales de Vienne ne présentent plus aucun fait historique important.

Ville religieuse avant tout, jusqu'à l'époque de la Révolution, Vienne vit toujours son siège archiepiscopal recherché par les plus hautes familles. Les plus illustres des prélats qui l'occupèrent au dernier siècle furent Armand de Montmorin et Henri de La Tour-d'Auvergne.

Plusieurs conciles ont été tenus à Vienne. Au concile de 177, on rédigea l'histoire du supplice des martyrs de Lyon; en 475, saint Mamert réunît à Vienne un concile dans le-

quel on institua la fête des Rogations. Deux légats du pape Formose tinrent le concile de 892, dans lequel on fit quatre canons contre ceux qui prenaient les biens du clergé, tuaient ou mutilaient un clerc, fraudaient les legs pieux, etc. Etienne, légat de Nicolas II, présida le concile de 1060. On y vota des canons contre la simonie, l'incontinence des clercs, les mariages incestueux, les moines apostats, etc. Dans le concile de 1112, présidé par l'archevêque de Vienne, on condamna l'investiture par un laïque des évêchés, des abbayes et des biens ecclésiastiques, et on excommunia le roi Henri II d'Allemagne. Le légat Pierre de Capoue, au concile de 1200, lança l'interdit sur toutes les terres relevant du roi Philippe-Auguste. Le concile de 1289, dont les actes sont perdus, fut présidé par Guillaume de Valence. En 1311 eut lieu à Vienne le quinzième concile oecuménique, convoqué par Clement V. Il eut pour objet l'affaire des templiers, le projet de croisade et la réforme de la discipline et des mœurs ecclésiastiques. Enfin le concile de 1577 promulgua quatorze canons sur des matières de discipline.

VIENNE, en latin *Vindobona*, *Julibona* et *Flavia Castra*, en allemand *Wien*, capitale de l'empire d'Autriche et de l'archiduché d'Autriche, sur le territoire au-dessous de l'Ens, dans une plaine fertile, au pied du Kahlenberg et sur le canal du Danube (Donau), bras méridional de ce fleuve, dans lequel se jette la Wien, à l'E. de la ville, par 48° 12' de latit. N. et 14° 2' de longit. E., à 1,398 kilom. E. de Paris, 540 kilom. S.-E. de Berlin; 833,855 hab., d'après le recensement de 1872, y compris les faubourgs. Résidence de l'empereur d'Autriche; siège du gouvernement et des autorités supérieures de l'empire; cour de cassation; tribunaux d'appel, de 1^{re} instance et de commerce; résidence du corps diplomatique. Archevêché catholique; consistoire protestant; consistoire israélite avec belle synagogue.

— **ASPECT GÉNÉRAL.** Assise dans une belle plaine élevée de 145 mètres au-dessus du niveau de la mer, sous un climat doux et tempéré, Vienne, qu'entoure au S. et à l'O. la forêt de Vienne (*Wienerwald*), couvre une superficie de 2,971 hectares, dont la moitié est occupée par les faubourgs; sa plus grande longueur, dans la direction du canal du Danube, du N.-O. au S.-E., est de 6,500 mètres; sa plus grande largeur, dans la direction de la Vienne (*Wien*), du N.-E. au S.-O., de 5,600 mètres; son périmètre total est de 28,900 mètres. La capitale de l'Autriche se compose de la ville proprement dite, ou ancienne ville, et des faubourgs, qui rayonnent dans toutes les directions. En 1663, on a supprimé l'ancienne division administrative en ville intérieure et en 34 faubourgs; depuis lors, Vienne se compose de 9 arrondissements : ville intérieure, Leopoldstadt, Landstrasse, Wieden, Margarethen, Mariahilf, Neubau, Josephstadt et Alsergrund. A ces quartiers se rattachent 18 nouveaux faubourgs, situés en dehors des fortifications extérieures, appelées lignes. Ces fortifications, construites en 1704, consistent en un rempart haut de 4 mètres et en un fossé et sont percées de 14 portes. Elles servent aujourd'hui de mur d'occul. La ville intérieure ou ville proprement dite (*Stadt*), dont la population n'est que de 67,752 hab., est le centre des affaires et le rendez-vous des étrangers. Elle était entourée de fortifications intérieures, comprenant un rempart, des fossés et des glacis, lorsqu'un décret impérial de 1858 ordonna de les faire disparaître. On les remplaça par le boulevard Ringstrasse, d'une largeur moyenne de 50 mètres, et qui entoure la cité jusqu'au canal du Danube, bordé par le quai François-Joseph. Des douze portes qui entouraient la ville intérieure, il n'en reste plus que deux, le Franz-Josephs-Thor et le Burg-Thor. Les rues de la cité sont généralement étroites, tortueuses, bien pavées et bordées de maisons vastes et élevées. Parmi les plus fréquentées, nous citerons le Graben, rempli de riches magasins et au milieu de laquelle s'élève la colonne de la Trinité, érigée en 1793 par l'empereur Leopold Ier; le Kohlmarkt, une des rues les plus commerçantes, qui conduit au palais impérial; le Herrngasse, la rue de Carinthie, etc. Là se trouvent les palais impériaux et seigneuriaux, les administrations publiques, la cathédrale, de nombreuses places, etc. Le long du Ringstrasse ou Ring, le rendez-vous du monde élégant, se trouvent plusieurs constructions grandioses, le nouvel Opéra, des jardins publics, des parcs, etc. Les faubourgs qui entourent la ville intérieure, et dont les constructions sont postérieures au siège de Vienne, sont plus régulièrement bâtis que la cité; les rues en sont généralement larges et droites, bordées de belles maisons, de beaux hôtels, et coupées çà et là de vastes jardins. Sur la rive gauche du Danube, on remarque le faubourg Leopoldstadt, où l'on trouve la superbe rue de la Jogerzeile; sur la rive droite, les faubourgs Landstrasse, Wieden, Mariahilf, Neubau, Josephstadt, etc. Huit ponts jetés sur le canal du Danube font communiquer la cité avec le faubourg de Leopoldstadt et la belle promenade du Prater. Les deux rives de la Vienne, qui traversent une partie des faubourgs, sont reliées par quinze ponts. Les principaux monuments de

Vienne sont dans la Cité, quartier de l'aristocratie et de la société riche, ce qui est le contraire de Paris, Londres et autres grandes villes, où les nouveaux quartiers sont habités par la classe la plus aisée de la société. Les embellissements qu'on a faits à Vienne depuis quelques années l'ont mise au rang des plus belles villes modernes. C'est une cité animée, dont les voies principales sont sillonnées de tramways. Les habitants y sont d'une grande affabilité naturelle. Dès huit heures du soir, presque tous les magasins sont fermés, ce qui nuit à l'éclairage nocturne et à la gaieté des rues. Le climat y est doux; mais les changements subits de température y sont fréquents.

— **MONUMENTS RELIGIEUX.** Le plus remarquable des monuments de Vienne est la cathédrale, dédiée à saint Etienne. Ce vaste édifice, commencé vers 1300 par ordre du duc Albert Ier, sur l'emplacement d'une église romane dont on a conservé quelques parties, ne fut terminé qu'en 1510. Il a 108 mètres de longueur sur 27^m,20 de hauteur. La grande nef a 10^m,60 de largeur et les bas-côtés 8^m,80. Cette église, un des plus beaux spécimens de l'architecture gothique en Allemagne, a la forme d'une croix latine et contient trois nefs presque de même hauteur, coupées par un transept sans collatéraux. Elle est surmontée de deux tours, la tour du Nord, qui n'a pas été terminée, et la tour du Sud, achevée en 1433 et qui a été réédifiée de 1860 à 1864 par l'architecte Schmidt; elle a 136 mètres d'élévation, est surmontée d'une croix et d'un aigle dorés, et renferme un bourdon au second étage. A l'extérieur on remarque le grand portail, dit porte du Géant, orné de sculptures, et les deux tours des Palais. Au sud se trouvent le porche de la tour, la porte appelée Priuthor et plusieurs bas-reliefs remarquables. Intérieurement, les voûtes ogivales sont soutenues par dix-huit piliers de 3 mètres de diamètre et ornés d'une centaine de statues. Le grand autel est en marbre noir et surmonté de la *Lapidation de saint Etienne*, tableau de Bock. La chaire en pierre, sculptée par Pilgram, est remarquable. Citons encore quelques beaux vitraux, des stalles richement sculptées, le sarcophage de l'empereur Frédéric III, en marbre rouge et exécuté par Lerch; le tombeau du prince Eugène, etc. Au bas des marches du sanctuaire se trouve, fermée par une pierre, l'entrée du caveau où depuis plus de deux siècles on dépose les intestins des membres de la famille impériale.

L'église des Augustins, qui est la paroisse de la cour, est un édifice élégant, à trois nefs; on y remarque les monuments funéraires de l'archiduchesse Marie-Christine, par Canova; du feld-marschal Daun, de l'empereur Léopold II, etc. Dans une chapelle attenante à l'église se trouvent, dans des urnes d'argent, les cœurs des membres de la famille impériale.

L'église Saint-Charles-Borromée est un fort bel édifice, construit en 1716 par ordre de Charles VI et surmonté d'une haute coupole. Le fronton de l'édifice est supporté par six colonnes corinthiennes, ornées de demi-reliefs. Les deux colonnes placées de chaque côté du portail présentent des bas-reliefs exécutés par Mader et rappelant des traits de la vie de saint Charles. A l'intérieur, on remarque le monument funéraire du poète de Collin.

L'église Saint-Pierre possède une belle coupole, construite par Fischer d'Erlach en 1702 et restaurée en 1844. On y remarque des peintures d'Altononte, de Bibiana, de Rothmayer, etc.

L'église des Capucins renferme le long caveau sépulcral où sont déposés dans des cercueils, en cuivre pour la plupart, les corps des empereurs.

L'église Votive, construite depuis peu d'années, est un bel édifice gothique, aux deux tours élancées, et dont la façade est ornée de statues.

Citons encore l'église Sainte-Anne, l'église de la colonie française; l'église de l'Oratoire-Malte, église nationale hongroise; l'église de Maria-Siegen, l'église nationale bohémienne, bel édifice gothique, dont le clocher a 57 mètres d'élévation, et qui date du xiv^e siècle; l'église grecque, richement ornée de marbre et de dorures; l'église d'Altenherfeld, construite en brique, en 1858, dans le style italien, et ornée de fresques; l'église des Lazaristes, édifice gothique terminé en 1862; l'église Sainte-Elisabeth, construite dans le même style et achevée en 1866; l'église des Mègissiers, terminée en 1870; la synagogue, en style byzantin, etc. L'église des Minorites, construite vers la fin du xiv^e siècle, possède un portail fort beau. On y remarque le tombeau de Métastase et une copie en mosaïque de la *Cène* de Léonard de Vinci. Dans l'église appelée la Schottenkirche se trouvent le tombeau de Rüdiger et plusieurs tableaux de Sandrart.

— **PALAIS.** Le palais impérial, résidence de l'empereur et appelé *Burg* ou *Hofburg*, est un vieil et immense édifice aux constructions très-irrégulières et qui datent de diverses époques. Lorsqu'on y entre par la place Saint-Michel, on pénètre dans une vaste cour intérieure, appelée place François, parce qu'au milieu se trouve le monument de l'empereur François Ier, élevé par Marchesi en 1835. La statue de l'empereur est placée sur un haut

piédestal, entouré de quatre statues allégoriques et orné de hauts-reliefs. Les bâtiments situés au sud de cette cour sont appelés la *Résidence*. C'est là que se trouvent les appartements de l'empereur et la belle salle des chevaliers. La partie nord est occupée par la chancellerie de l'empire et par les archives de l'Etat. La place François communique par un passage à la cour des Suisses, où l'on voit les bâtiments du Trésor et la chapelle du palais. De là, un autre passage mène à la place Joseph, où sont situés les bâtiments contenant la bibliothèque impériale, les cabinets d'histoire naturelle, de minéralogie, etc.

Parmi les autres palais de Vienne, nous citerons : le magnifique palais de l'archiduc Albert, récemment construit dans l'Albrechtgasse et qui communique par un passage avec l'ancien palais de ce prince. Dans ce dernier édifice se trouve une fort belle bibliothèque, appelée *Albertina*, contenant 40,000 volumes, et une des plus belles collections de gravures qu'on connaisse. Le palais de l'archiduc Guillaume présente une façade ornée de colonnes ioniques. Il a été construit par Hansen en 1866. Mentionnons encore le palais archiepiscopal, le palais du prince Schwarzenberg, dont le beau jardin est ouvert au public en été; le palais de l'archiduc Louis-Victor, qui est orné de statues; le palais Palavicini, dont l'entrée est ornée de quatre cariatides de Zanner. Le palais Lichtenstein, dont le jardin et le parc sont toujours ouverts, contient la plus belle galerie particulière de tableaux qu'il y ait à Vienne. Les palais Harrach et Schenborn renferment également de belles galeries de tableaux. Citons enfin le palais Sim, orné de fresques par Rahl et restauré par Hansen, et le palais du Belvédère, où se trouve le musée et dont nous parlerons plus loin.

— **MONUMENTS DIVERS.** L'hôtel de ville remonte, dans la partie la plus ancienne, au x^ve siècle. Sa façade principale a été construite au x^{viii}e siècle. Il contient la bibliothèque de la ville, les archives, et la salle des délibérations du conseil est ornée des portraits des empereurs. Dans la cour, on voit une fontaine avec un groupe représentant *Persée et Andromède*, par Donner. Le *Landhaus* ou chambre des députés de la basse Autriche se fait remarquer par sa jolie façade. Nous ne ferons que mentionner la nouvelle Bourse, le tribunal criminel, grand bâtiment à deux tours; l'ancien hôtel de la Banque et de la Bourse, construit dans le style de la Renaissance par Perstel en 1860 et qui a changé de destination depuis 1872; l'hôtel du gouvernement, la douane centrale, etc. L'Hôpital général, qui occupe tout un quartier et est le plus grand de l'Europe, contient 3,000 lits. L'hospice des aliénés renferme de vastes jardins et peut contenir 600 malades. L'arsenal, terminé en 1855, forme un parallélogramme ayant 700 mètres de longueur sur 420 de largeur. Il contient une fabrique d'armes, une fonderie de canons, un hôpital et une église dédiée à Notre-Dame des Victoires. Mentionnons encore : l'arsenal civil, contenant une collection d'armes, des drapeaux; les Invalides, où l'on remarque deux beaux tableaux de batailles par Krafft; le nouveau marché, le manège impérial et royal, réputé le plus beau de l'Europe; l'imprimerie impériale, établissement modèle contenant une fonderie de caractères, une stéréotypie et une grande variété de caractères typographiques; sa salle de la Société des amateurs de musique, construite par Hansen dans le style de la Renaissance (1867-1870), à la façade ornée de statues; à l'intérieur richement décoré; on y trouve une bibliothèque contenant 20,000 ouvrages de musique et une collection d'instruments, etc. Citons enfin la magnifique gare du Nord, achevée en 1866.

— **ETABLISSEMENTS D'INSTRUCTION ET D'UTILITÉ PUBLIQUE.** L'université de Vienne fut fondée en 1365 par l'archiduc Rodolphe IV et confirmée par le pape Urbain V. C'était la seconde haute école ouverte en Allemagne. Après les événements qui portèrent un si rude coup à l'établissement universitaire de Prague et à la suite desquels des milliers d'étudiants émigrèrent (1409), Vienne reçut un éclat tout particulier en recevant une partie des fugitifs. Longtemps son université fut entre les mains des jésuites; ce n'est qu'au milieu du x^{viii}e siècle, sous le règne de Marie-Thérèse, que le célèbre Van Swieten en reçut la direction et apporta de grandes améliorations dans l'instruction médicale. Vienne encore aujourd'hui a la meilleure école de médecine de l'Allemagne. Pourtant, il faut avouer que son université brilla surtout au moyen âge et à la Renaissance. Sa période la plus florissante est toujours celle qui a été vue et racontée par Aeneas Sylvius. On rapporte que, au commencement du xiv^e siècle, elle était fréquentée par près de 7,000 étudiants. Parmi les noms modernes qui ont illustré l'université, il faut citer l'astronome Littrow, l'orientaliste M. de Hammer et le théologien catholique Gunther. 2,500 étudiants et presque autant d'élèves libres suivent les cours de 130 professeurs. Les cours de philosophie et de droit se font dans l'ancien séminaire, place de l'Université. De l'université dépendent le séminaire philosophique et historique, l'observatoire, qui a été transformé en 1825 et pourvu d'excellents

instruments; l'institut de physique, le musée agricole, le jardin botanique, le musée d'histoire naturelle et de géologie, le musée de pathologie et la faculté de théologie protestante.

Vienne possède une académie des sciences, fondée en 1846; une académie des langues orientales, fondée en 1769; un conservatoire de musique; une académie de génie militaire, fondée en 1735; un institut géographique, fondé en 1839; un institut géologique, fondé en 1849; une société d'économie rurale, fondée en 1862 par Fellner, est ornée des statues de Christophe Colomb et d'Adam Smith. L'Académie des beaux-arts, fondée en 1705 et réorganisée en 1872, renferme une bibliothèque, une collection de gravures et de dessins et une assez belle collection de tableaux et de plâtres d'après des chefs-d'œuvre antiques et modernes. L'Académie de médecine et de chirurgie, appelée *Josephinum*, a été fondée en 1784 par Joseph II pour former des chirurgiens militaires; mais elle a changé depuis de destination. On y trouve de belles collections, notamment une collection de préparations anatomiques en cire. L'institut géographique militaire est situé dans une belle construction surmontée d'un globe terrestre.

Vienne possède une Ecole polytechnique, qui compte 1,000 élèves et 45 professeurs. On y enseigne les sciences appliquées, l'industrie et le commerce. Elle renferme de vastes laboratoires, un cabinet de minéralogie, un atelier pour la fabrication des machines et appareils, de belles collections de machines et d'instruments, etc. Devant l'école se dresse la statue en bronze de Ressel, inventeur de l'hélice à vapeur. Cette statue, qui a 3m,30 de hauteur, est due au sculpteur Fernkorn. A l'Ecole polytechnique est joint le cabinet technique, belle collection de produits industriels. Enfin, on trouve à Vienne un grand nombre d'écoles supérieures, de gymnases, de séminaires, d'écoles primaires, d'institutions particulières et de pensions; des écoles normales, du commerce, des manufactures; un institut des aveugles, un institut des sourds-muets, un institut vétérinaire, qui compte plus de 1,000 étudiants.

La Bibliothèque impériale, située sur la place Joseph, contient plus de 300,000 volumes et 20,000 manuscrits. Parmi les volumes se trouvent 12,000 incunables. Les archives de musique contiennent 12,000 volumes. Les salles de la bibliothèque sont brillamment décorées. La grande salle a 78 mètres de longueur sur 17 de largeur. David Gran en a peint le plafond, et on a placé au milieu la statue de Charles VI. A la bibliothèque se trouve réunie une collection d'environ 300,000 gravures sur bois et sur cuivre.

Vienne contient, en outre, une grande quantité d'établissements d'utilité publique et de bienfaisance, tous très-intéressants, soit sous le rapport de l'objet de leur institution, soit sous celui de l'ordre qui y règne; des hôpitaux, les hospices des orphelins, des frères de Saint-Jean, des femmes; des établissements de bains pour les deux sexes, etc.

— **MUSÉES. Palais et musées du Belvédère.** Le palais du Belvédère, dans lequel sont installés les principaux musées de Vienne, est situé dans un des faubourgs de cette ville; il fut construit en 1724 pour servir de résidence d'été au prince Eugène. Du haut de l'émminence qu'il couronne, il domine la capitale et un immense paysage que sillonnent les différents bras du Danube et qui s'étend jusqu'aux montagnes de la Hongrie. La beauté du panorama justifie pleinement le nom donné à cette résidence. Le Belvédère se compose de deux bâtiments principaux, l'un situé sur la hauteur et appelé pour cette raison le *Belvédère supérieur*, l'autre placé au pied de la colline et nommé le *Belvédère inférieur*. Ces deux palais sont séparés par un jardin dessiné et planté dans le goût de ceux de Versailles, coupé par des terrasses, orné de pièces d'eau et de statues.

Le Belvédère inférieur contient le cabinet des antiquités égyptiennes et la célèbre collection Ambras (V. ce mot), fondée au xviii^e siècle par l'archiduc Ferdinand dans le château d'Ambras, en Tyrol, et qui se compose d'armures du moyen âge, de portraits d'hommes et de femmes illustres des xve et xvi^e siècles, de manuscrits, d'antiquités romaines, d'objets d'art et de curiosité en bois, en ivoire, en corail, en ambre, en cristal, etc.

Le Belvédère supérieur est un palais d'architecture italienne, composé d'un grand corps de logis à deux étages et de deux ailes hautes seulement d'un étage et flanquées chacune de deux tourelles octogones à coupole. Le corps de logis comprend lui-même trois pavillons décorés de colonnes; celui du milieu est percé au midi de trois portes cintrées, précédées d'un escalier monumental et dominiées par un fronton aux armes d'Autriche. Des statues allégoriques et mythologiques décorent cet escalier, et d'autres surmontent l'attique des deux façades du palais. A l'intérieur du pavillon central règne une grande salle, dont les murs sont ornés de pilastres de marbre rouge à chapiteaux dorés et dont le plafond a été peint à fresque par Carlo Carlone. Sur les deux cheminées de cette salle, nommée la *Salle de marbre*, sont placés les portraits de Marie-Thé-

rèse et de Joseph II par Antoine Maron. De chaque côté, une porte conduit dans les chambres qui contiennent les tableaux de la galerie. Avant de faire connaître les œuvres les plus remarquables que cette collection renferme, nous allons dire un mot de ses origines.

Maximilien I^{er} commença à réunir un certain nombre d'objets d'art; il encouragea particulièrement les artistes de ses Etats et leur commanda de nombreux ouvrages, dont il orna ses résidences particulières. Rodolphe II se montra amateur non moins zélé; il acheta des tableaux italiens et forma à Prague une magnifique collection, qui fut dispersée et périt même en partie pendant la guerre de Trente ans. Parmi les morceaux qu'on réussit à sauver, on compte les chefs-d'œuvre du Corrège qui se voient aujourd'hui au Belvédère. Mais le véritable fondateur de la galerie impériale fut l'archiduc Léopold-Guillaume, gouverneur des Pays-Bas, que ses biographes nous représentent comme un connaisseur émérite et un collectionneur intrépide. Ce prince s'attacha le célèbre Teniers et le chargea du soin de former son cabinet. Teniers acheta un assez grand nombre de tableaux flamands et italiens, d'après lesquels il publia un recueil de 243 gravures, connu sous le nom de *Cabinet de l'Archiduc*. Cette collection, que le célèbre artiste enrichit de tableaux de sa main, les plus grands et les plus beaux que l'on connaisse de lui, fut transportée à Vienne en 1657, lorsque l'archiduc se retira dans cette capitale. Après la mort de ce prince, elle fut réunie aux tableaux de la cour dans un bâtiment nommé *Stallburg*. Charles VI accrut ce précieux dépôt par d'importantes acquisitions et chargea, en 1728, le comte Gundacker d'Althan, surintendant des bâtiments, de l'arranger et de le distribuer dans onze salles du Stallburg. Cette même année, un des peintres de la cour, Antoine von Prenner, fit paraître, sous le titre de *Theatrum artis pictoriae*, un recueil de 166 planches d'après les plus beaux tableaux de la collection impériale; quelques années plus tard, il publia, avec F. von Stampart, un nouveau recueil de reproductions à l'eau-forte intitulé : *Prodromus seu preambulare Lumen Pinacothecæ Cæsareæ*. Sous Marie-Thérèse, en 1776 et 1777, la galerie fut transférée dans le palais du Belvédère; en 1781, le peintre suisse Chrétien de Méhel fut chargé par Joseph II de présider à l'arrangement des tableaux, et, trois ans après, il publia, en français, le premier catalogue que l'on connaisse de cette collection.

M. Viardot a vivement critiqué l'arrangement des tableaux du Belvédère : « On s'est borné à deux grandes divisions, les écoles du Nord, allemande et flamande, et les écoles d'Italie; quelques échantillons de l'art français et de l'art espagnol sont répartis arbitrairement dans les deux classes. Poussin, par exemple, avec les Italiens, Velazquez avec les Flamands. Encore, cette division générale ne correspond-elle point avec les distributions de l'édifice. Une moitié du rez-de-chaussée et du premier étage appartient à l'Italie, l'autre moitié à l'Allemagne et à la Flandre; de sorte qu'on passe alternativement et sans cesse des œuvres du Midi aux œuvres du Nord. Le second étage, réservé à ces dernières, contient les deux extrêmes, l'école primitive et l'école moderne, sans les intermédiaires qui rattachent l'une à l'autre. Ce n'est pas tout. Entrez-vous dans les salles italiennes, vous trouvez les Vénitiens avant les Florentins, et bientôt après un mélange général de toutes les époques, de toutes les écoles, de tous les maîtres. Entrez-vous dans les salles du Nord, Allemands et Flamands s'y trouvent fréquemment confondus, et les premiers essais de l'art sont dispersés parmi les ouvrages de l'art parvenu à sa maturité. » Le musée du Belvédère contient 1,700 à 1,800 tableaux. Voici les principales productions par lesquelles les diverses écoles y sont représentées.

— **Ecoles italiennes.** L'école vénitienne compte au Belvédère un grand nombre d'œuvres de premier ordre : 40 tableaux du Titien, parmi lesquels on distingue : *Lucrèce se donnant la mort*, *Diane et Calisto*, un *Ecce homo*, les portraits du pape Paul III, du naturaliste Aldrovandi, de l'antiquaire Strada, de Filippo Strozzi, d'André Vesale, de l'historien Benedetto Varchi, d'une jeune fille dite la *Maîtresse du Titien*, etc.; 29 tableaux du Tintoret, parmi lesquels une *Suzanne au bain*, une *Déposition de croix*, un *Portement de croix* et plusieurs portraits superbes; 22 tableaux de Paul Véronèse, parmi lesquels le *Christ chez le pharisien*, l'*Adoration des mages*, la *Vierge avec sainte Barbe* et *sainte Catherine*, les portraits de Catherine Cornaro, de l'ambassadeur vénitien Marco Antonio Barbaro et de divers autres personnages; 10 tableaux du Giorgione (les *Trois géomètres orientaux*, *Caius Plotius et Caius Lucius*, la *Madeleine chez le pharisien*, un *Guerrier en armure*, etc.); 12 tableaux de Palma le Vieux (la *Visitation*, la *Madone avec l'Enfant*, des portraits); 5 tableaux de Palma le Jeune (une *Déposition de croix*, une *Piété*, *Salomé*); une *Sainte Famille* et une *Femme à sa toilette*, de Giovanni Bellini; une *Sainte Justine*, chef-d'œuvre du Pordenone; 10 tableaux d'Andrea Schiavone (*Ado-*

ration des bergers, *Sainte Famille*, le portrait de l'artiste); *Vénus et Adonis* et deux portraits, de Pâris Bordone; le *Christ sur les bords du lac de Tibériade*, de Marco Bauraiti; une *Sainte Famille*, de Cima da Conegliano; la *Femme adultère*, du Padovaniuo; 10 tableaux de Jacopo Bassano le Vieux (*Thamar et Juda*, le *Bon Samaritain*); *Saint François et sainte Claire*, de Francesco Bassano; deux portraits de Leandro Bassano. Dans les autres écoles italiennes, nous trouvons Andrea del Sarto, avec une belle *Piété*; Raphaël, avec un *Repos en Egypte*, une *Sainte Marguerite* et une *Sainte Famille*, dite la *Madone à la verdure*; le Corrège, avec *Jupiter et Io*, l'*Enlèvement de Ganymède*, le *Christ couronné d'épines*; Fra Bartolommeo, avec une très-belle *Présentation au temple*, datée de 1516; le Pérugin et le Francia, chacun avec une *Madone entourée de saints*; Alessandro Allori (le *Christ chez Marthe et Marie*); Vasari (une *Sainte Famille*); Jules Romain (les *Symboles des évangélistes*); Polydore de Caravage (*Procris tuée par Céphale*); le Parmesan (l'*Amour taillant un arc*, et cinq portraits); Augustin Carrache (*Saint François recevant les stigmates*); Annibal Carrache (*Vénus et Adonis*, une *Piété* et cinq autres tableaux); Louis Carrache (*Vénus et l'Amour et Saint François en prière*); le Guide (le *Baptême du Christ*, un *Ecce homo*, les *Saisons* et huit autres toiles); le Guerchin (*Saint Jean dans le désert*, le *Retour de l'enfant prodigue*); Cagnacci (la *Mort de Cléopâtre*); Fr. Mola (la *Nativité de la Vierge*); le Caravage (la *Vierge au rosaire*, *David vainqueur de Goliath* et quatre autres morceaux); le chevalier d'Arpino (*Persée délivrant Andromède*); le Calabrese (l'*Incrédulité de saint Thomas*); Solimène (*Descente de croix*); Salvatore Rosa (sept tableaux, batailles, paysages, etc.).

— **Ecole allemande.** Le Belvédère possède des œuvres extrêmement précieuses des maîtres primitifs de l'Allemagne. Trois peintres qui vivaient en Bohême vers le milieu du xiv^e siècle, Théodoric de Prague, Nicolas Wurmsen et Thomas de Modène, sont représentés, le premier par un *Saint Augustin* et un *Saint Ambroise*, le second par un *Christ en croix*, que Waagen, toutefois, croit être encore l'œuvre de Théodoric; le troisième par une *Madone entre saint Wenceslas et saint Palmaris*. Après ces trois vieux maîtres, nous rencontrons un artiste qui vivait vers 1420 et qui a signé : Ioannes Aquila, un tableau à deux compartiments, dans chacun desquels est représentée la *Sainte famille*. De Michel Wohlgemuth, qui fut le maître d'Albert Dürer, la galerie impériale a un grand tableau à neuf compartiments, dont le principal représente *Saint Jérôme*; d'Albert Dürer lui-même, sept tableaux : la *Trinité*, œuvre justement célèbre; le *Martyre des dix mille chrétiens en Perse*, deux *Madones* et trois excellents portraits. Les disciples et les imitateurs de Dürer ont presque tous des tableaux au Belvédère : Hans Schaufelein, un portrait; Henri Aldgrever, la *Circconcision*, *Saint Luc peignant la Vierge*, *Adam et Eve chassés du paradis*; Hans Burgkmair, son portrait et celui de sa femme; Barthélemy Behaim, le *Crucifiement*; Hans-Sebald Beham, des *Paysans*; Jacobi Bink, son portrait; George Penckz, un *Calvaire* et un très-bon portrait daté de 1543. Parmi les autres productions de l'école allemande, nous mentionnerons : cinq portraits de souverains autrichiens, par Matthieu Grunewald; la *Vocation de saint Matthieu*, par W. Dieterling; la *Mort de Lucrèce*, l'*Adoration des mages*, le *Christ apparaissant aux saintes femmes*, le *Mariage de sainte Catherine*, les portraits de Luther, de Melanchthon, de l'électeur Jean-Frédéric, et dix autres tableaux de Lucas Cranach; une douzaine de portraits, par Hans Holbein; une *Hérodiade* et sept portraits, par Amberger; un *Calvaire*, par Hans Largknaier, et un autre attribué à Martin Schön. Les peintres allemands plus ou moins italianisés dont le Belvédère a des œuvres sont : Bart. Spranger (*Minerve écrasant l'ignorance*, *Hercule et Omphale* et dix autres tableaux); Johann van Achen (*Bethsabée* et huit autres toiles); Rottenhamer (huit tableaux); Joseph Heimz (*Vénus et Adonis* et huit autres tableaux); Sandrart, J.-H. Schönfeldt, Ph. Offenbach, Joseph Werner, etc. Citons encore, parmi les peintres de la décadence : P. Strudel, Franz Werner-Tamm, J. Kupetzky, Aug. Querfurt, Tobias Pock, Christian Seibold, J.-J. Hartmann, J.-V. Platzer, Dietrich, Balhasar Denner, Raphaël Mengs, etc.

— **Ecole flamande.** Les œuvres des primitifs sont : une *Sainte Catherine*, attribuée à Hubert van Eyck; une délicieuse *Madone*, une *Déposition de croix* et deux portraits de Jean van Eyck; la *Vierge et l'Enfant entre les deux saints Jean*, d'Hugo van der Goer. Rubens ne compte pas moins de quarante-quatre tableaux, dont les plus remarquables sont : la *Vierge remettant à saint Ildelfonse les habits sacerdotaux*, une *Sainte famille*, un *Saint François-Xavier prêchant*, une *Assomption*, *Saint Ambroise refusant à Théodose l'entrée du temple*, une *Fête de Vénus*, le portrait d'Hélène Forman, etc. Van Dyck a vingt-cinq tableaux, parmi lesquels on distingue : une *Madone entourée de saints*, une *Mise au tombeau*, *Samson surpris par les Philistins*, la *Vison du bienheureux Hermann*

Joseph, les portraits de Charles I^{er}, de Jean de Montfort, de l'enfante Claire-Isabelle-Eugénie, etc. De Jordaens, le Belvédère a quatre tableaux; de Gaspard de Crayer, une *Salutation angélique* et deux *Madones*; de Van Thulden et de Diepenbeck, des *Allégories*; de Cornelis de Vos, le *Baptême de Clovis*; de Ph. de Champagne, la *Mort d'Abel*; de Breughel de Velours, une *Adoration des mages* et quatre autres morceaux; de Breughel le Vieux, un *Portement de croix*, la *Tour de Babel*, les *Quatre saisons* et quatre autres tableaux; de Frans Francken le Jeune, deux scènes de *Sabbat*; de David Teniers le Jeune, dix-neuf ouvrages, au nombre desquels on remarque : la *Fête des arbalétriers*, une *Noc de paysans*, une *Kermesse*, le *Sacrifice d'Abraham*, deux *Intérieurs d'étable*; de Berghem, des paysages; de Seghers, des *Fleurs*; de Pieter Neels, des *Intérieurs d'église*, etc.

— **Ecole hollandaise.** Cornelis Engelbrechtsen est représenté au Belvédère par un beau triptyque, et son élève Lucas de Leyde par un portrait de l'empereur Maximilien. Rembrandt y compte dix tableaux, dont neuf portraits; Gerard Honthorst, le *Christ conduit devant Pilate* et deux autres morceaux; G. Flinck et G. van Leekhout, chacun un portrait; G. Terburg, Frans Mieris, Metsu, G. Dov, Jan Steen, Schalcken, Isaac Ostade, Wouwerman, P. Laar, des tableaux de genre; Ruissdual, Hobbema, Adr. van de Venie, A. van der Neer, Wynants, des paysages; Backhuysen et Simon de Vlieger, des marines; Weenix, J. Fyt, Hamilton, des animaux et des natures mortes; D. de Heem, Van Huisum, R. Ruysch, des fleurs et des fruits.

— **Ecole française.** Elle ne compte qu'un petit nombre d'ouvrages au Belvédère : la *Prise de Jérusalem*, de Nic. Poussin; un *Moïse*, de Valentin; le *Jugement de Salomon*, de J. Stella; un *Saint Antoine*, de P. Mignard; quatre paysages du Guaspre, trois *Batailles* du Bourguignon; une *Foire*, de Callot; le portrait d'un prêtre, par H. Rigaud; le portrait de Charles IX, par Clouet; le portrait de Gluck, par Duplessis; une *Assomption*, de Laurent de La Hyre; un paysage, de Joseph Vernet, et quatre marines, de Manglard; un *Guitariste*, de Watteau, et une *Vieille femme endormie*, de Liotard.

— **Ecole espagnole.** Sauf un portrait de femme par Sanchez Coello, il n'y a d'œuvres espagnoles au Belvédère que sept tableaux de Velazquez, dont un représente le peintre avec sa famille dans son atelier.

— **Musée autrichien.** Ce musée, joli édifice en brique dans le style de la Renaissance, orné de fresques et de médaillons, contient des salles d'exposition décorées dans le style pompéien. On y trouve une bibliothèque, les riches collections du musée des arts et métiers qui y ont été transportées en 1872, des reproductions en plâtre d'œuvres antiques et modernes, des chefs-d'œuvre d'orfèvrerie de tous les pays, des vases des époques les plus diverses, des tissus et des meubles rares, etc. Chaque année, on fait dans cet édifice une exposition spéciale des arts industriels modernes.

— **Musée des armes.** Ce musée, construit par Hansen dans le style byzantino-mauresque, renferme un magnifique vestibule orné de cinquante deux statues en marbre et de fresques. Il comprend la galerie des Gloires, contenant des tableaux de batailles et des trophées, et le musée d'armes, un des plus riches qui existent. On y trouve des armes et des armures historiques d'un grand intérêt.

— **THÉÂTRES.** Le plus beau théâtre de Vienne est le nouvel Opéra, construit par les architectes Siccardi-burg et Van der Nüll. La façade de ce bel édifice, qui a été terminée en 1869, donne sur le Ring. Il possède un magnifique escalier, décoré des statues des Muses, et est richement orné de fresques et de bustes de compositeurs. Il peut contenir 3,000 spectateurs. Parmi les autres théâtres, nous citerons : le théâtre du Palais, où l'on joue la tragédie et la comédie; les théâtres de Léopoldstadt, de Josephstadt, de la Résidence; le théâtre Strampfer; le Wiener Stadt-Theater, etc. Parmi les théâtres d'été, nous mentionnerons : le théâtre populaire Fürst, au Prater, et le Colosseum, à Rudolfshelm.

— **PLACES, JARDINS, PROMENADES, PONTS.** Parmi les places de Vienne, nous citerons : le Hof ou Ann-Hof, la plus grande place de la ville intérieure. Au milieu s'élève la colonne Sainte-Marie, érigée par Léopold I^{er} en 1044, et de chaque côté se trouvent des fontaines avec des statues en plomb représentant la *Fidélité* et l'*Agriculture*, par Fischer. Sur la place Joseph (Josephsplatz), attenant au palais impérial, se trouve la statue équestre de Joseph II. La place Hohe-Markt, le centre de la Vienne primitive, est ornée d'une fontaine monumentale en bronze. Au coin de la place Stock-im-Eisen, ou place du Bois-Ferre, prolongement de la place Saint-Etienne, se trouve, selon une tradition, le dernier tronc de l'ancienne forêt de Vienne. C'est un tronc de mélèze, retenu par un cercle en fer et un cadenas, sur lequel on lit le millésime de 1575. Ce tronc est tout couvert de clous, plantés par des compagnons serruriers à leur arrivée à Vienne. Devant le palais impérial, du côté du Ring, s'étend une vaste place ornée de jardins. Dans la partie de droite se trouve la statue équestre de l'ar-

chiduc Charles, érigée en 1860; dans la partie gauche, on voit la statue équestre du prince Eugène, érigée en 1865. Ces deux morceaux sont dus au sculpteur Fernkorn. A l'extrémité de cette place opposée au palais se trouve le Burghor (porte du palais). Cette porte, construite par Nobile en 1822, est ornée de douze colonnes doriques et offre cinq passages. La place dite Freuing est décorée d'une fontaine comprenant une colonne et cinq statues, par Schwanthaler. Citons, enfin, la grande place de la Parade, sur laquelle on doit construire de nouveaux bâtiments pour l'hôtel de ville, la Chambre des seigneurs et l'université; la place Schlick, la place de Rodolphe, la place Schwarzenberg, ornée de la statue équestre du prince de Schwarzenberg, par Hühnel.

Parmi les jardins publics et promenades, nous mentionnerons : le Volksgarten, ou jardin du peuple, situé à l'ouest de la place extérieure du palais impérial. Ce jardin, créé en 1824, est très-fréquenté l'été. On y remarque un temple de Thésée, avec un groupe en marbre de Canova, représentant *Thésée vainqueur du Minotaure*, et on y donne des concerts. Le Hofgarten, ou jardin de la cour, situé à l'opposé du précédent, est orné de la statue équestre de François I^{er} et renferme deux serres remplies de plantes exotiques. Le Stadtpark, ou parc de ville, est remarquable par ses parterres, ses massifs, ses promenades et son étang, où l'on patine pendant l'hiver. On y remarque une fontaine avec une statue du Danube, par Gasser; la statue en marbre de Schubert, par Kundmann; un pont en fer, qui relie la partie nord à la partie sud du jardin. Le Prater, parc et bois, situé à l'est de la ville, près de l'ancien faubourg Leopoldstadt, a été créé par l'empereur Joseph II en 1766. On y trouve des cafés, des restaurants, des cabarets. C'est dans la partie nord du Prater qu'on a élevé les bâtiments où eut lieu l'Exposition universelle de 1873. Enfin, l'Augarten, situé au nord de Leopoldstadt, est un petit parc carré aux allées droites, dans l'ancien style français.

Les ponts les plus remarquables de Vienne sont : le pont Elisabeth, construit en 1854 et orné de huit statues en marbre, et le pont d'Aspern, construit en 1864 et dont les piles sont ornées de statues allégoriques.

— **INDUSTRIE ET COMMERCE.** L'industrie manufacturière présente un grand développement dans la capitale de l'Autriche; le siège de cette industrie se trouve dans les faubourgs. Là, on trouve d'importantes manufactures de soieries, de rubans, de châles, de lainages et plus particulièrement de nouveautés, ainsi que d'étoffes de coton, avec de nombreux ateliers d'impression sur étoffes. Il existe dans cette ville de vastes ateliers de construction de machines; on y fabrique aussi des produits chimiques, bongies, boutons, instruments de chirurgie, d'optique, de précision et de musique; des pianos renommés et recherchés dans toute l'Europe avant que cette industrie se fût établie sur une si grande échelle à Paris, qui l'a reçue de Vienne; de l'orfèvrerie, de la quincaillerie, tabletterie, notamment des articles à l'usage des fumeurs; des cuirs, des voitures, du papier peint et du papier ordinaire. On y trouve, en outre, plusieurs raffineries de sucre, de nombreuses et riches brasseries. Mentionnons aussi la boulangerie viennoise, qui jouit d'une réputation méritée. Les industries de luxe sont en général florissantes à Vienne, qui reçoit les modes de Paris et les impose à son tour, après les avoir modifiées conformément aux usages des pays qu'elle fournit. Toutes ces diverses branches de l'industrie viennoise, florissantes de nos jours, sont appelées à prendre encore un plus grand développement, par suite de la liberté industrielle accordée à l'Autriche depuis 1860 et qui n'a pas tardé à porter les fruits qu'on devait en attendre.

Le mouvement commercial de la capitale de l'empire autrichien est singulièrement favorisé par la situation géographique de cette place, qui est le point de croisement de tous les produits bruts et manufacturés qui s'échangent entre le sud-est et le nord-ouest de l'empire, comme aussi de toutes les marchandises que l'Allemagne et la Pologne, d'une part, et, de l'autre, la Turquie d'Europe, l'Orient et les contrées riveraines de l'Adriatique s'expédient mutuellement par la voie continentale. La masse des produits de toute nature qui arrivent annuellement à Vienne, tant de la Hongrie que de l'étranger, dépasse 1 million de quintaux métriques, dans lesquels un septième environ forme la part du transit, qui ne consiste toutefois qu'en objets manufacturés, en vins et en spiritueux. La navigation du Danube, qui met Vienne en communication avec la mer Noire et Constantinople, le réseau de chemins de fer dont cette ville est le centre et qui la mettent en communication directe avec presque toutes les capitales de l'Europe, la banque nationale d'Autriche, plusieurs autres établissements de crédit ajoutent à l'heureuse situation de cette ville pour faciliter les opérations de commerce et activer les échanges. Parmi les marchandises les plus importantes sur lesquelles s'effectuent les transactions commerciales de Vienne, nous mentionnerons : les cotons en laine et filés, les tissus de coton et de laine, les toiles, la soie et les soieries, les

cuirs, le sucre, le café, le cacao, les épices, les drogueries, l'indigo, les huiles, la cire, les vins de Hongrie, les eaux-de-vie et le rhum. Les pays étrangers avec lesquels elle fait le plus d'affaires sont l'Allemagne et la Turquie.

— **APERÇU HISTORIQUE.** L'histoire de cette capitale est si pleine d'événements et se lie si étroitement à l'histoire de l'Autriche et des autres nations européennes que nous nous bornerons ici à l'indication chronologique des faits principaux. La fondation de Vienne remonte à l'antiquité la plus reculée; des peuplades wendes y avaient établi une bourgade lorsque l'empereur Auguste fit la conquête de la Pannonie. Les Romains firent de cette bourgade, qu'ils nommèrent d'abord *Vindobona*, puis *Flavia Augusta*, une station de leur flottille du Danube, et Marc-Aurèle y mourut en 180. Située sur les limites septentrionales de l'empire romain, elle fut en butte aux premiers coups des barbares; elle tomba successivement sous la domination des Rugiens, des Huns et de Charlemagne; puis, à l'époque de la dislocation de l'empire carolingien, et sous l'empire germanique, elle devint la résidence des margraves d'Autriche, fut élevée au rang de ville sous Henri I^{er} Jasomirgott, en 1151, et fut entourée de murailles en 1198, au temps de Léopold VIII. En 1237, Vienne reçut de l'empereur Frédéric II le titre de ville impériale. Quarante ans plus tard, elle fut prise par Rodolphe de Habsbourg et eut de rapides accroissements sous les empereurs de la maison d'Autriche. Matthias Corvin, roi de Hongrie, qui l'assiégea vainement en 1477, s'en empara en 1485. Elle fut depuis Maximilien I^{er} la résidence des archiducs d'Autriche. Les Turcs, à l'époque de leur puissance, assiégèrent Vienne deux fois; en 1529, Soliman II lui livra vingt assauts, perdit 40,000 hommes sous ses murs et fut contraint de se retirer devant l'armée de Charles-Quint; en 1683, Vienne serait tombée au pouvoir des musulmans sans l'intervention du roi de Pologne, Jean Sobieski. Elle avait antérieurement soutenu avec succès un siège contre les troupes protestantes, commandées par le comte Thurn, en 1619. Le général Bonaparte menaçait Vienne en 1797, quand les préliminaires de Leoben arrêtaient les Français, qui prirent cette ville en 1805 et 1809. C'est à Vienne que, le 13 mars 1815, les alliés publièrent la fameuse Déclaration qui mettait Napoléon I^{er} hors la loi, et que furent signés les traités dont nous parlerons ci-après. En 1848, à la suite de la Révolution française, éclata à Vienne une insurrection qui força l'empereur à s'éloigner de sa capitale; mais bientôt il y rentra à la suite d'un bombardement. Depuis cette époque, aucun fait saillant ne marque dans l'histoire de Vienne. Rappelons, toutefois, qu'en 1873 il s'y est tenu une Exposition universelle.

Un concile s'est réuni à Vienne en 1267, sous la présidence du cardinal-légat Gui. On y publia une constitution en dix-neuf articles, qui roule surtout sur la réforme des mœurs du clergé. En outre, on y frappa d'excommunication les laïques détenteurs de biens de l'Eglise et on imposa aux Juifs un vêtement qui les distinguait des chrétiens.

VIENNE (SIÈGE ET BATAILLE DE). Un des plus célèbres événements de l'histoire moderne, car il marque le terme de l'ambition envahissante de la Turquie.

Le grand vizir Kara-Mustapha avait la prétention de succéder aux talents militaires de Kouprouli, le vainqueur de Candie, comme il succédait à son autorité, et il tenta une expédition qui lui eût acquis une gloire au moins égale, s'il avait réussi. Il marcha sur Vienne à la tête d'une armée de 200,000 hommes, semant partout l'épouvante sur son passage. A la nouvelle de cette effroyable invasion, l'empereur Léopold abandonna sa capitale avec toute sa famille, et telle était la terreur qu'inspirait alors le nom ottoman, que 60,000 habitants cherchèrent également leur salut dans la fuite.

Vienne, protégée au nord par le Danube, comptait, de plus, douze bastions fortifiés dans son enceinte; mais la ville se trouvait d'ailleurs dans un assez médiocre état de défense. Le grand vizir, aveuglé par l'espoir d'un succès infaillible, committit l'imprudence d'asseoir son camp dans une plaine de 3 lieues, environnée d'un cercle de montagnes, et de ne le défendre par aucun ouvrage de fortification. Vienne avait pour gouverneur le comte de Staremberg, homme consommé dans l'art de la guerre et d'une énergie indomptable. N'ayant qu'une garnison de 11,000 hommes qu'il devait chercher à concentrer le plus possible, il fit incendier les faubourgs, afin d'avoir moins de points à défendre, arma les bourgeois et les écoliers de l'université.

Kara-Mustapha ouvrit la tranchée le 14 juillet 1683, dans le faubourg Saint-Ulric, à 50 pas de la contrescarpe, dont le fond était à sec, et jusqu'à laquelle il poussa en deux jours les travaux. Le duc de Lorraine, posté dans l'île de Leopoldstadt, craignant de voir couper ses communications avec la ville, fit sauter les ponts construits sur le Danube et prit la campagne, où, avec une armée forte de 30,000 hommes à peine, il couvrit la Hongrie, la Moravie, la Silésie et la Bohême. De cette manière, il protégea la capitale, tint Tékéli, lieutenant de Kara-Mustapha, et arrêta les efforts de son corps d'armée, composé de

40,000 Turcs et Tartares qui couraient et ravageaient la campagne.

Dès le 22 juillet, malgré les efforts de Staremberg qui se multipliait sur les divers points de la défense et donnait à tous ses soldats l'exemple de la valeur et du dévouement, les assiégeants avaient atteint la palissade. On était si près les uns des autres qu'à travers les pieux on s'accrochait réciproquement pour s'arracher la vie. Le comte de Daun, officier général d'un grand mérite, eut l'idée de faire attacher des faux à de longues piques, au moyen desquelles les assiégés massacrèrent une grande quantité de leurs ennemis, mais sans pouvoir ralentir leur ardeur et la confiance présomptueuse qu'ils avaient dans la fortune du croissant. Ce ne fut néanmoins que le 7 août, après vingt-trois jours de luttes sanglantes, que les Turcs parvinrent à s'emparer de la contrescarpe. Pour comble de malheur, les assiégés commencèrent bientôt à manquer de poudre et des autres munitions de guerre. Les mines de l'ennemi, ses attaques continuelles, la garnison qui s'affaiblissait, les vivres qui s'épuisaient, tout contribuait à jeter les plus terribles angoisses au cœur des habitants.

Dans cette circonstance suprême, où le salut de l'empire et peut-être de l'Europe entière était en jeu, Léopold tourna les yeux vers l'illustre roi de Pologne, Jean Sobieski, un des plus grands capitaines de son siècle, et dont le nom seul jetait la terreur parmi les Turcs. Sobieski accourut à la tête de 25,000 hommes, franchissant 200 lieues de pays en quelques jours, et arriva près de Vienne le 5 septembre. Sa cavalerie était magnifique de tenue; on eût dit qu'elle avait été équipée aux dépens de l'infanterie, presque toute déguenillée. Le prince Lubomirski, conseiller au roi, pour l'honneur de la nation, de la faire défilier de nuit; Sobieski s'y refusa. « Regardez-la bien, dit-il à ceux qui se trouvaient autour de lui; c'est une troupe invincible qui a fait le serment de ne jamais porter que les uniformes de l'ennemi. Dans la dernière guerre, ils étaient tous vêtus à la turque. » Si ces paroles ne les habillaient pas, dit assez plaisamment un historien, du moins elles les cuirassaient.

Kara-Mustapha eût pu facilement écraser les Polonais avant leur jonction avec les troupes impériales; il n'en fit rien et, deux jours après, l'armée chrétienne présentait une masse d'environ 75,000 hommes. Elle comptait dans ses rangs quatre souverains et vingt-six princes appartenant à des maisons souveraines. Il était temps que Sobieski arrivât pour amener des secours et relever les courages abattus : Vienne était aux abois; les Turcs et les maladies décimaient chaque jour les soldats et les habitants; la plupart des ouvrages fortifiés étaient ruinés et des mines nombreuses couraient en tous sens sous les autres; les canons étaient brisés ou sans affûts. Le comte de Staremberg, qui avait dit au commencement du siège qu'il ne rendrait la place qu'avec la dernière goutte de son sang, écrivait au duc de Lorraine : « Plus de temps à perdre, monseigneur, plus de temps à perdre. » On peut même croire que tout eût été perdu sans l'incursion du grand vizir qui, pour menager les richesses dont il croyait la capitale remplie, attendait qu'elle se rendît par capitulation.

Sobieski prit en main le commandement général et marcha sur les Turcs, dont 5 lieues de montagnes et de défilés le séparaient encore. Kara-Mustapha ne prit aucune disposition pour arrêter l'armée chrétienne. Les janissaires, indignés d'une pareille ineptie, s'écriaient : « Venez, venez, infidèles ! la seule vue de vos chapeaux nous mettra en fuite ! » Du sommet du Calenberg, dernière montagne qui séparait les deux armées, on découvrait l'armée innombrable des Turcs et des Tartares et les débris fumants de Vienne. Le 12 septembre 1683, au lever du soleil, l'armée chrétienne descendit à pas lents et égaux, pressant les rangs, roulant du canon devant elle et faisant halte tous les 30 ou 40 pas pour tirer ou recharger. A mesure qu'elle avançait, son front s'élargissait et vomissait la mort dans les masses profondes de l'ennemi. Le khan des Tartares fit alors remarquer au grand vizir les lances ornées de banderoles des cavaliers polonais, en lui disant : « C'est signe que le roi est à leur tête. » Au souvenir du terrible Sobieski, le grand vizir se sentit troublé; mais ses instincts sauvages se réveillèrent en même temps, il fit massacrer 30,000 prisonniers qu'il avait dans son camp, puis il envoya une moitié de son armée à l'assaut des murs de Vienne, tandis qu'il se portait avec l'autre moitié au-devant de l'ennemi qui continuait à descendre de la montagne. Le grand vizir se tenait au centre de son armée, le pacha de Diarbekir commandait l'aile droite et celui de Bude la gauche. Les deux armées restèrent quelque temps immobiles, les chrétiens dans le silence, les Turcs et les Tartares mêlant leurs cris aux éclats du clairon. Enfin, Sobieski donna le signal. Les cavaliers polonais, la lance en arrêt, s'élançant aussitôt, prompts comme l'éclair, et poussant droit au grand vizir, enfoncèrent les premiers rangs et jetèrent le désordre jusqu'au sein des escadrons qui environnaient Mustapha. Les spahis furent les seules troupes qui disputèrent la victoire; les Valaques, les Moldaves, les Transylvaniens, les Tartares, les janissaires eux-mêmes combattirent sans éner-

gie, sans espoir de vaincre. Le khan des Tartares fut un des premiers à donner le signal de la fuite, et, les spahis ayant été enfin renversés par les longues lances polonaises, le vizir lui-même abandonna le champ de bataille. La terreur envahit alors toute cette immense multitude qui, conduite par un habile général, aurait dû, dans une vaste plaine, cerner et tailler en pièces l'armée ennemie. Tout se dispersa, tout disparut en quelques instants. Le camp des Turcs fut alors pillé par les Allemands et les Polonais, qui s'enrichirent de leurs dépouilles. Sobieski écrivit à la reine, son épouse : « Le grand vizir m'a fait son héritier, et j'ai trouvé dans ses tentes la valeur de plusieurs millions de ducats. Ainsi, vous ne direz pas de moi ce que disent les femmes tartares quand elles voient leurs maris rentrer les mains vides : « Vous n'êtes pas des hommes, puisque vous revenez sans butin. »

La victoire de ce grand capitaine dégouta pour jamais les Turcs de ces invasions qui avaient fait si souvent trembler l'Europe; elle sauva l'empire et surtout sa capitale, qui reçut Sobieski au milieu d'enthousiastes acclamations; ce fut au milieu des cris de joie et des bénédictions de tout un peuple qu'il se rendit à la cathédrale, où il entonna lui-même le *Te Deum*. Ce grand événement restera toujours le plus beau titre de gloire du héros polonais.

Vienne, qui avait résisté si vaillamment aux armes des Turcs et des Tartares, vit les Français pénétrer dans ses murs en 1805. Après la capitulation d'Ulm, Napoléon se porta rapidement sur la capitale de l'Autriche. Elle était couverte par une armée russe établie sur les hauteurs de Saint-Polten, et on s'attendait à ce que les alliés de l'Autriche livrassent une bataille pour retarder l'entrée des Français dans Vienne et donner aux troupes qui étaient en marche pour la secourir le temps d'arriver; mais les Russes opérèrent leur retraite sans combattre, laissant Vienne à la merci de l'armée française. Napoléon fut néanmoins assez généreux pour ne pas l'occuper immédiatement; il voulait laisser à l'empereur d'Autriche la faculté d'en sortir sans précipitation. Ce départ ayant eu lieu, les magistrats de cette grande cité se rendirent eux-mêmes auprès de Napoléon, qui y fit alors son entrée au milieu de son armée victorieuse.

VIENNE (TRAITÉS DE). Parmi les nombreux traités qui furent signés à Vienne, les plus célèbres sont ceux de 1809 et de 1815; c'est à ceux-là seulement que nous nous attachons ici.

I. Après la bataille de Wagram et la conclusion de l'armistice de Znaim, des conférences pour la paix s'ouvrirent à Altenbourg, d'une part, entre M. de Champagny, représentant la France; de l'autre, M. de Metternich, représentant l'Autriche. A ce dernier on avait adjoint M. de Nugent, chef d'état-major de l'armée autrichienne. Les conférences s'ouvrirent à la fin d'août, plus d'un mois après l'armistice de Znaim, qui avait été prolongé à cet effet. Dès l'abord, M. de Champagny posa comme base des négociations *l'uti possidetis*, en vertu duquel chaque partie contractante aurait gardé ce qu'elle possédait actuellement, proposition monstrueuse dont l'admission eût entraîné d'un seul coup plus de 9 millions d'habitants à l'Autriche, c'est-à-dire le tiers de la monarchie, ou plutôt sa destruction. M. de Metternich répondit qu'il n'y avait pas à répondre à une telle proposition et qu'il ne restait plus qu'à se battre jusqu'à l'anéantissement de l'une des deux armées. Et l'on s'étonne en France que nous ayons soulevé de si implacables haines en Allemagne; on trouve singulier que la Prusse, que Napoléon avait réduite de moitié après la bataille de 1814, en 1815, et tout récemment encore, une ennemie si acharnée à qu'il la fauta? Nous sommes bien loin, certes, d'excuser les brutalités, les basses rancunes de Bûlcher et de ses compatriotes hargneux, orgueilleux et vindicatifs; mais, en fin de compte, quand on sème le vent, il faut bien s'attendre à récolter la tempête.

Les négociations d'Altenbourg traînaient en longueur, bien que Napoléon, qui en suivait toutes les péripéties depuis Schenbrunn, eût abandonné une partie de ses prétentions. Pour les diriger de plus près, il en fit transporter le théâtre à Vienne, où MM. de Metternich et de Nugent furent remplacés par M. de Bubna et le prince Jean de Lichtenstein, sur lesquels Napoléon exerça tout son ascendant pour les amener à signer les dures conditions qu'il imposait à l'Autriche. Le prince, militaire distingué, redoutait par-dessus tout une nouvelle campagne, dont son expérience lui faisait pressager l'issue désastreuse, et, le 14 octobre au matin (1809), il se décida à signer le traité, qui, d'ailleurs, ne devait pas durer plus longtemps que les autres.

Les principales conditions portaient que la paix s'étendrait à tous les alliés de la France. L'Autriche cédait à Napoléon, en Italie, le cercle de Villach, la Carniole, la rive droite de la Save jusqu'à la frontière turque; en Bavière, l'Innviertel, avec une ligne allant d'Efferring au pays de Salzbourg; en Pologne, la nouvelle Galicie et le cercle de Zamosc pour le grand-duché, ainsi que les cercles de Solkiew et de Elouc-

zow pour la Russie. En outre, des articles secrets portaient que l'Autriche s'engageait à ne pas dépasser pour son armée l'effectif de 150,000 hommes jusqu'à la paix maritime, et à verser 85 millions pour solde de ce que devaient les provinces autrichiennes; 30 millions seraient payés comptant le jour de l'évacuation de Vienne. Ainsi, l'Autriche, en punition de la dernière guerre qu'elle venait d'allumer, perdait en Italie la frontière des Alpes, en Autriche celle de l'Inn, et abandonnait le grand-duché de Varsovie par l'abandon de la Gallicie; 3,500,000 sujets étaient ainsi arrachés à son empire, sans compter la contribution de guerre et l'humiliation qu'elle subissait dans cette limite imposée à l'effectif de son armée. Mais le traité était écrit sur ces feuillets de la sibylle que le premier vent emporta.

II. Les traités de Vienne les plus célèbres, qu'on appelle aussi traités de 1815, furent conclus à Vienne entre toutes les puissances de l'Europe à la suite de nos revers et ont servi de base jusqu'à nos jours au droit public européen, quoique la plupart de ceux par lesquels ils ont été signés ne se soient pas fait faute d'y contrevenir chaque fois qu'ils y ont vu leur intérêt.

La chute de Napoléon entraînait naturellement un remaniement de la carte d'Europe; les vaincus d'autrefois, devenus les vainqueurs, allaient prendre une large revanche. Aussi les alliés ne furent-ils pas plus tôt entrés à Paris qu'ils se donnèrent rendez-vous à Vienne, afin d'y régler à nos dépens le partage des pays reconquis. La France allait payer les criminelles folies d'un homme. Le poète aura donc éternellement raison :

Quidquid delirant reges plectuntur Achivi.

Nous le voyons encore tous les jours. Espérons, toutefois, que les peuples finiront par se lasser d'être la monnaie courante que les souverains se font passer de main en main au gré de leurs sanglants caprices.

Le congrès s'ouvrit à Vienne le 1^{er} novembre 1814 et dura jusqu'au 9 juin 1815, jour où fut signé l'acte final. Le retour de Napoléon interrompit même point les séances des plénipotentiaires, tant les puissances se croyaient sûres de la victoire. L'Angleterre y était représentée par lord Castlereagh, lord Gough et lord Stewart; l'Autriche, par le prince de Metternich et le baron de Vessenberg; la France, par le prince de Talleyrand, le duc de Dalberg et le comte de Noailles; la Prusse, par le prince de Hardenberg et le baron de Humboldt; la Russie, par le prince de Kasomoffski, le comte de Stackelberg et le comte de Nesselrode; l'Espagne, par Pierre-Gomez Labrador, conseiller d'Etat de Charles III; le Portugal, par le comte de Palmella, Antonio de Saldanha de Gama et Joaquim Lobo da Silveira, et la Suède par le comte de Lowenhjelm. Les puissances déclarèrent qu'elles se réuniraient à Vienne, en conformité de l'article 32 du traité conclu à Paris le 30 mai 1814, avec les princes et Etats leurs alliés, pour compléter les dispositions de ce traité et pour y ajouter les modifications rendues nécessaires par la situation où se trouvait l'Europe à la suite de la dernière guerre. L'Angleterre, l'Autriche, la Prusse et la Russie élevèrent d'abord la prétention de préparer à quatre toutes les questions, bornant leur condescendance à soumettre leurs volontés à la ratification du congrès, ce qui excluait complètement la France du règlement des affaires européennes. Talleyrand groupa alors autour de lui les représentants des puissances secondaires, menacées par le même système d'exclusion, et on lui donna voix délibérative.

Chaque puissance céda aux vœux de son ambition, en attendant qu'elle pût assouvir ses sentiments de haine contre la France au traité du 20 novembre suivant, haine, hélas! malheureusement trop légitime, si elle ne devait sa naissance qu'aux ressentiments enfantés par les guerres de l'Empire. La Prusse et la Russie élevèrent d'abord des prétentions exorbitantes, la Prusse surtout, qui ne voulait rien moins qu'accaparer la Saxe tout entière pour lui faire payer la fidélité de son vieux roi à Napoléon; heureusement que l'Angleterre, la France et l'Autriche mirent obstacle par leur attitude à ces visées ambitieuses. Alors commença un travail de morcellement qui fit du congrès un véritable marché des peuples et des territoires européens.

En vertu de l'article 1^{er}, le duché de Varsovie fut réuni à l'empire de Russie, moins le grand-duché de Posen, qui fut adjugé à la Prusse, et quelques parties de la Gallicie que l'empereur de Russie céda à l'Autriche. Alexandre 1^{er} devait joindre à son titre de czar celui de roi de Pologne et se réservait de donner à cet Etat, jouissant d'une administration distincte, l'extension intérieure qu'il jugerait convenable. Quant aux Polonais sujets respectifs de la Russie, de l'Autriche et de la Prusse, ils obtiendraient une représentation et des institutions nationales, réglées d'après le mode d'existence politique que chacun des gouvernements auxquels ils appartenaient jugerait utile et convenable de leur accorder.

La ville de Cracovie, avec son territoire, était déclarée à perpétuité cité libre, indépendante, strictement neutre, sous la pro-

tection de la Russie, de l'Autriche et de la Prusse.

Outre le grand-duché de Posen, la Prusse entraînait en possession, sous le nom de duché de Saxe, d'une étendue de territoires arrachés à ce malheureux pays, et égalant la moitié de sa superficie et le tiers de sa population; elle reprenait, en outre, possession des anciennes provinces ou territoires qu'elle avait dû céder par le traité de Tilsit, tels que la ville de Dantzig et son territoire, la partie du duché de Magdebourg située sur la rive gauche de l'Elbe, avec le cercle de la Saale; la ville et le territoire d'Erfurt presque tout entier; la principauté de Paderborn; les comtés de Marck, de Werden et d'Essen; la partie du duché de Clèves située sur la rive droite du Rhin, avec la ville et la forteresse de Wesel; la plus grande partie de la principauté de Neuchâtel et, enfin, une infinité d'autres territoires moins importants. Si on n'eût écouté que les appétits gloutins de cette puissance hargneuse, qui ne rêvait que le démembrement de la France, on lui eût adjugé l'Europe tout entière. Mais ce n'est pas tout encore : les traités de Vienne attribuaient à la Prusse, sur la rive droite du Rhin, une partie du Hanovre, que lui cédait le roi d'Angleterre; le grand-duché de Berg avec diverses seigneuries, et les parties de l'ancien archevêché de Cologne qui avaient fait récemment partie de ce grand-duché; l'ancien électoral ecclésiastique de Trèves et le duché de Juliers; le duché de Westphalie; la principauté de Siegen et beaucoup d'autres territoires encore; sur la rive gauche, toutes les provinces qui depuis ont porté le nom de provinces rhénanes. Toutefois, on céda le palatinat du Rhin à la Bavière. En même temps, pour nous opposer une autre barrière, les puissances reconstituaient au nord, sous le nom de royaume des Pays-Bas, un Etat composé des anciennes provinces unies des Pays-Bas et des anciennes provinces belges, sous la souveraineté du prince d'Orange-Nassau. L'Autriche reprit tous les pays qu'elle avait dû successivement céder par le traité de Campo-Formio (1797), par le traité de Lunéville (1801), celui de Presbourg (1805), par la convention additionnelle de Fontainebleau (1807) et par le traité de Vienne de 1809, tels que l'Istrie, tant autrichienne que vénitienne, la Dalmatie, les anciennes îles vénitienes de l'Adriatique, les bouches du Cattaro, la ville de Venise, les lagunes, de même que les autres provinces et districts de la terre ferme des anciens Etats vénitiens sur la rive gauche de l'Adige; les duchés de Milan et de Mantoue, les principautés de Brixen et de Trente, le comté de Tyrol, le Vorarlberg, le Frioul autrichien, l'ancien Frioul venitien, le territoire de Montefalcone, le gouvernement et la ville de Trieste, la Carinthie, la haute Carinthie, la Croatie à la droite de la Save, Fiume et le littoral hongrois; enfin, entre le Tessin, le Pô et l'Adriatique, l'Autriche reçut les vallées de la Valteline, de Bormio et de Chiavenna, ainsi que les territoires ayant formé l'ancienne république de Raguse.

L'ancienne confédération du Rhin fut remplacée par la confédération germanique, dans laquelle entrèrent l'empereur d'Autriche et le roi de Prusse pour toutes celles de leurs possessions qui avaient appartenu autrefois à l'empire germanique; le roi de Danemark, pour le duché de Holstein, et le roi des Pays-Bas pour le grand-duché de Luxembourg.

Les affaires de la confédération étaient confiées à une diète fédérative, ayant pour siège Francfort-sur-Mein, et dans laquelle chaque membre, tel que l'Autriche, la Prusse, le Danemark, les Pays-Bas, la Bavière, la Saxe, le Hanovre, le Wurtemberg, Bade, la Hesse électorale, le grand-duché de Hesse, etc., devait avoir une voix seulement, quelle que fût ailleurs la puissance de chacun des dix-sept Etats formant la confédération. Mais ce règlement ne s'appliquait qu'aux assemblées ordinaires; la diète générale se composait de soixante-neuf votants, répartis entre les divers Etats suivant l'importance de chacun. L'indépendance de tous les confédérés était garantie; toutefois, ils ne pouvaient contracter d'alliance contraire au pacte fédéral ni à la sûreté de la confédération. La présidence perpétuelle de la diète fut dévolue à l'Autriche.

En ce qui concernait la Suisse, l'intégrité des dix-neuf cantons était de nouveau reconnue comme base du système helvétique et on en porta le nombre à vingt-deux par l'adjonction des trois nouveaux cantons du Valais, de Genève et de Neuchâtel, formé de territoires enlevés à la France. En même temps, la Suisse vit consacrer les principes essentiels de sa confédération, et les puissances la placèrent sous la garantie d'une neutralité perpétuelle.

Les dispositions relatives au saint-siège portaient que les Marches, avec Camerino et leurs dépendances, ainsi que le duché de Bénévent et la principauté de Ponte-Corvo, lui seraient restitués. Il rentrerait également en possession des légations de Ravenne, de Bologne et de Ferrare, à l'exception de la partie du Ferrarais située sur la rive gauche du Pô.

Quant au reste de l'Italie, tout fut rétabli dans le même état qu'à l'époque du traité de Campo-Formio; la maison de Bourbon rentra à Naples et les divers autres princes furent

restaurés. L'ex-impératrice Marie-Louise reçut en toute souveraineté les duchés de Lucques, de Parme, de Plaisance et de Guastalla. Quant à la Sardaigne, on lui rendit ses limites telles qu'elles existaient au 1^{er} janvier 1792 et l'ancienne république de Gènes lui fut réunie; le roi de Sardaigne devait joindre à ses titres actuels celui de duc de Gènes.

L'Angleterre, qui avait soudoyé toutes les coalitions contre la France, ne demandait rien dans cet immense partage de nos dépoüilles. C'est qu'elle s'était fait d'avance la part du lion; nos plus belles colonies et celles de l'Espagne, dont elle s'était emparée pendant la guerre, lui restaient et suffisaient à son ambition. Et comme si les puissances alliées avaient paru ressentir une sorte de honte à mettre ainsi l'Europe en coupe réglée, à s'adjuger les peuples suivant les convenances de chacune, comme des troupeaux de bêtes, elles essayèrent de jeter un voile sur cet effronté brigandage en condamnant la traite des noirs, elles qui faisaient si impudemment celle des blancs, et en proclamant la liberté de la navigation fluviale. Jamais le *Vœu victis!* n'avait été appliqué avec un si profond mépris des droits de l'humanité. Les alliés avaient obéi à un double sentiment, l'ambition et la vengeance, sans plus se préoccuper des exigences de la justice qu'un voleur de grand chemin. Il est bon de flétrir ces abus monstrueux de la force qui mériteraient un gibet ignominieux pour ceux qui s'en rendent coupables, tandis qu'on condamnait tous les jours à une mort infâme des malheureux mille fois moins criminels. Et comment s'étonner, après cela, que les sentiments d'équité et de morale s'émoussent dans tous les cœurs, lorsque l'exemple part continuellement d'en haut comme un miasme empesté qui s'étend sur les consciences? C'est ainsi que les gouvernements, qui devraient être les premiers à se conformer aux prescriptions de la justice, apprennent aux individus qu'on peut tout se permettre impunément dès qu'on est le plus fort. Mais, nous dirait-on peut-être, l'Europe se vengeait légitimement du déluge de maux dont la France venait de l'inonder et elle agissait sagement en prenant des mesures contre le retour de pareils fléaux. Et de quel droit, dirons-nous à notre tour, de quel droit l'Europe prétendait-elle s'ingérer dans les affaires intérieures de la France en 1792? D'où est venue l'agression? Les principes qu'invoquait l'Europe étaient si mensongers qu'aujourd'hui il est de droit public que tout peuple dirige ses affaires intérieures comme il l'entend, sans que pas un seul gouvernement émette la prétention d'intervenir. Mais laissons ces questions, résolues depuis longtemps aux vœux de la saine justice. Encore une fois, la France fut victime des folies d'un homme; ses ennemis la mutilèrent, laissèrent ouvertes de tous côtés des brèches par où ils pussent passer au moindre mouvement que ferait la grande vaincue. Ces unités vermoulues, il y a longtemps déjà qu'on les a foulées aux pieds; mais les résultats n'en subsistent pas moins pour la France, dont toutes les frontières du nord et de l'est s'ouvrent aux invasions. Et cependant nos ennemis la redoutent toujours, car ils savent qu'elle renferme une force qu'ils n'ont pu étouffer, une source qu'ils n'ont pu boucher : la source d'où jaillira sans cesse l'idée révolutionnaire, jusqu'à ce que les légitimes aspirations des peuples aient été satisfaites.

VIENNE (LA REDDITION DE), tableau de Girodet Trisson (Salon de 1808). Après des conquêtes si rapides qu'elles semblaient être une simple marche militaire, Napoléon vint avec la grande armée investir la ville de Vienne. Il s'arrêta à Schönbrunn : les officiers municipaux de la capitale, le clergé et les généraux de la garnison vinrent en cortège lui offrir les clefs. Napoléon est accompagné de ses officiers généraux Murat, Berthier, Bessières et de plusieurs autres, dont les portraits sont ressemblants et remplis de noblesse. Le côté gauche est occupé par un groupe très-pittoresque, par la variété des personnages dont il se compose. On y remarque surtout une paysanne d'une grande beauté. Le fond du tableau indique bien le lieu de la scène : c'est l'entrée de Schönbrunn; sur le haut de la montagne, qui sert de point de vue, on aperçoit la singulière construction qui porte le nom de *Gloriette* (gloriette veut dire pavillon). Ce magnifique tableau, qui fit tant d'honneur à Girodet, se voit maintenant au musée de Versailles. Lors des prix décennaux, il fut jugé digne d'une mention honorable. Il a été gravé par Pigot et par Réveil dans le *Musée de peinture*, mais au trait. Il en existe aussi une reproduction dans l'ouvrage intitulé *les Galeries de Versailles*.

VIENNE (Jean DE), célèbre capitaine du XIV^e siècle, amiral de France, né vers 1322, d'une famille issue des anciens comtes de Bourgogne, mort en 1396. Il fit ses premières armes en Flandre, fut nommé commandant de Calais après la funeste bataille de Crécy et défendit cette place, en 1347, contre Édouard III, pendant le siège rendu si célèbre par le courage des habitants et par le dévouement d'Eustache de Saint-Pierre (ce dévouement, toutefois, a été contesté par un grand nombre d'historiens). Jean de Vienne figura ensuite avec éclat dans toutes les guer-

res de Charles V contre les Anglais. Il combattit ensuite en Espagne, suivit le duc de Bourbon en Barbarie, assista au siège de Carthagène, se joignit (1396) aux seigneurs français qui marchaient au secours du roi de Hongrie contre Bajazet, et périt à la bataille de Nicopolis, où il commandait l'avant-garde.

VIENNE (Guillaume DE), dit le Sage, guerrier français, parent du précèdent, mort en 1434. Il entra au service du duc de Bourgogne, Jean, qui n'eut pas de partisan plus dévoué et qui le prit pour chambellan et pour son lieutenant général en Picardie. Grâce à l'influence de ce prince, Guillaume de Vienne devint, en 1408, grand chambellan du dauphin, puis gouverneur du Languedoc à la place du duc de Berry; après la mort de son protecteur, qui fut assassiné sous ses yeux au pont de Montereau, il passa au service du duc Philippe de Bourgogne, dont il sut également gagner la faveur et qui, lors de la fondation de l'ordre de la Toison d'or en 1429, l'en nomma premier chevalier.

VIENNET (Jacques-Joseph), homme politique français, né dans le Languedoc en 1734, mort en 1824. Il obtint, à l'âge de dix-huit ans, un canonicat au chapitre de Capetang; mais il y renonça en 1754 pour embrasser la carrière des armes, fit comme officier les dernières campagnes de la guerre de Sept ans et, son régiment ayant été licencié à la paix, vécut dans la retraite jusqu'à la Révolution. Il remplit à cette époque les fonctions d'officier municipal à Béziers, siégea à l'Assemblée législative, puis à la Convention, et vota, dans le procès de Louis XVI, pour la reclusion, l'appel au peuple et le sursis. Ce fut lui qui organisa, avec Cochon de Lapparent, la remonte de la cavalerie des quatorze armées de la République. Entre ensuite au conseil des Anciens, il y siégea jusqu'en 1798 et, à dater de cette époque, vécut loin des affaires publiques. — Son frère, Esprit VIENNET, était depuis plus de trente ans curé de la paroisse de Saint-Merry.

VIENNET (Jean-Pons-Guillaume), littérateur et homme politique français, membre de l'Académie française, né à Béziers (Hérault) le 18 novembre 1777, mort à Paris le 10 juillet 1868. Il était fils du conventionnel Jacques-Joseph Viennet et neveu d'Esprit Viennet, qui fut, pendant quarante ans, curé de Saint-Merry et qui prêta, en 1790, le serment à la constitution civile du clergé. Sa longue carrière, de militaire d'abord et d'homme public ensuite, d'écrivain dramatique et de poète, traversée par les révolutions politiques et les guerres littéraires, est pleine d'écarts et de péripéties. Il a eu le privilège de s'élever sous divers pouvoirs à toutes les dignités littéraires et politiques, en atteignant aux dernières limites de l'impopularité. « J'ai compté, disait-il, jusqu'à cinq cents épi grammes par an contre moi; tout échappé de collège qui entrerait dans un feuilleton croyait me devoir son premier coup de pied. » Son nom a servi de tête de Turc aux républicains et aux romantiques; mais il se vengeait par une fable et pulvérisait d'une épître ses ennemis les plus acharnés.

Après avoir fait d'excellentes études au collège de Béziers et présidé, pendant les premiers temps de la Révolution, le club des enfants de son âge, Viennet fut admis, comme lieutenant, dans l'artillerie de marine. Sa première campagne ne devait pas être plus heureuse que sa dernière tragédie. Envoyé à Brest, puis à Lorient, il s'occupait à étudier les principes de la pyrotechnie et à tourner quelques madrigaux aux dames de la ville, lorsqu'il fut, le 21 avril 1797, embarqué sur le vaisseau *l'Hercule*. Ce bâtiment n'avait pas plus tôt gagné le large, qu'il se voyait donner la chasse par deux croiseurs anglais. Dans l'obscurité de la nuit, l'*Hercule* reçut à bout portant contre ses flancs tous les boulets de trois formidables batteries. Avant d'avoir pu tirer un seul coup, ses pièces étaient déjà hors de service. A minuit, l'équipage de l'*Hercule*, réduit de plus de moitié, devenait prisonnier des Anglais. Le lieutenant Viennet resta pendant sept mois prisonnier sur les pontons de Plymouth. La poésie le consola des rigueurs du sort; il se fit même acteur. Sur le théâtre qu'il réussit à monter à bord de sa prison maritime, les pièces composées par lui alternaient avec les tragédies et les vaudevilles du temps. Les rôles féminins étaient remplis par les aspirants ou par les mousses. Rendu à la liberté, il rentra dans la marine. En 1812, il obtint la faveur de venir à Paris; il apportait avec lui dans sa valise d'officier une quinzaine d'épîtres, deux tragédies, *Alexandre et Cléopâtre*, et les quatre premiers chants d'un poème héroïque intitulé *Francus*. Déjà il avait donné un poème de *Marengo* (sans date); *Essais de poésie et d'éloquence*, contenant l'*Éloge de Boileau*; une tragédie et une comédie en vers, etc. (1803-1805). Quelques-unes de ses épîtres avaient même remporté des prix aux jeux Floraux. Parmi elles, deux étaient directement adressées à Napoléon : l'*Austerlitz* (1808), sous le pseudonyme anagrammatique de *Pons de Vénus*, et une autre sur les embellissements de Paris.

Vers la fin de mars 1812, Viennet lut aux acteurs du Théâtre-Français son *Cléopâtre*, qui fut reçu à correction d'abord et allait l'être pour tout de bon, après un remaniement des deux derniers actes exécuté en cinq jours,

lorsque arriva au poste officiel l'ordre de rejoindre immédiatement son régiment en marche pour la Saxe. Il partit et fit comme capitaine la campagne de Saxe (1813), assista à la bataille de Lützen, à celle de Bautzen, où il fut décoré de la main de l'empereur. Dans la désastreuse journée de Leipzig, Viennet fut fait prisonnier; il ne rentra en France qu'avec la Restauration, à laquelle il s'attacha avec un certain empressement. Il devint aide de camp du général de Montellégier, lui-même aide de camp du duc de Berry. Les Cent-Jours ne le ramenèrent pas au système impérial; il refusa de voter pour l'acte additionnel, ce qui faillit lui procurer un voyage à Cayenne. Il ne dut qu'aux instances de Cambacérès, ami de son père, de voir révoquer l'ordre déjà signé par le ministre Decrès. Les Bourbons réparèrent; mais Viennet n'était point allé à Gand, on le lui reprocha. Laissé sans emploi, il avait repris la plume et s'était fait journaliste. Enfin, il fut admis par Gouvion Saint-Cyr dans le corps royal d'état-major. De cette époque datent ses nombreuses *Épîtres*. Parmi les premières, empreintes de l'esprit monarchique, on remarque celles qui étaient adressées à l'empereur Alexandre (1815) et à *Au comte de Gouvion Saint-Cyr, sur l'armée*.

Il en est cependant qui, peu faits à l'injure, N'ont pas de la vengeance étouffé le murmure; Mais tu sauras les vaincre et ramener leur foi De l'amour de la France à l'amour de leur roi.

Plus tard vinrent les *Épîtres aux Grecs*, et celles sur les Grecs, à l'empereur Nicolas et aux rois de la chrétienté (1821-1826), entre lesquelles se plaçait le poème de *Parga*, imprimé au bénéfice des *Pargariotes* (1820, 3^e édition), toutes pièces qui étaient de nature à lui attirer ses anciens protecteurs. Sa tragédie de *Cléopâtre* avait enfin vu le feu de la rampe le 19 octobre 1820, au Théâtre-Français, qui, de plus, avait reçu son *Alexandre* en 1815. *Alexandre* ne fut jamais représenté, mais *Cléopâtre* obtint un succès complet. Le 17 juillet de cette même année 1820, Viennet avait donné à l'Académie de musique un opéra en un acte, *Aspasie et Périclès*, musique de Daussougue, nouveau et élève de Méhul; l'excellente partition de ce jeune maître lutta pendant seize représentations contre la funeste influence d'un livret dépourvu d'intérêt sans pouvoir commander le succès; deux autres opéras, le *Tournoi* (1820) et *Sardanapale* (1823), dont la musique était confiée à Rossini (1823), ne furent pas représentés. *Achille, Sigismond de Bourgogne, Arbogaste, les Péruviens*, quatre tragédies en cinq actes, revêtues comme *Alexandre* dans les cartons. *Arbogaste* seul s'en échappa vingt ans après sa réception et ne put voir le jour que par autorité de justice, le 20 novembre 1841. Nommé chef d'escadron à l'ancienneté en 1823, Viennet fut rayé des cadres à l'occasion d'une épître. Cette *Épître aux chiffonniers sur les crimes de la presse* (1827) était en somme une protestation suffisamment hardie et spirituelle contre une législation à la fois odieuse et absurde. Il n'en fallut pas davantage pour lui faire une popularité que raviva encore deux ans plus tard (1829) son épître *Aux amis de don Miguel*. Et cependant il avait déjà donné bien d'autres ouvrages plus importants, en dehors même de ceux que nous avons cités précédemment; par exemple : *Trois dialogues des morts* (1821); *Promenade philosophique au cimetière du Père-Lachaise* (1824, in-8°, avec planche), revue biographique et satirique, en prose mêlée de vers; le *Siège de Dunas*, poème en cinq chants (1824, in-8°); *Sélim ou les Nègres*, poème en trois chants (1826, in-18); *Histoire des guerres de la Révolution, campagne du Nord de 1792 et 1793* (1827, in-18 et in-8°), dans l'*Histoire narrative des Français par campagne*. Enfin, il donna en 1828 un grand poème en vingt-quatre chants, la *Philippide*, dont le héros est Philippe-Auguste (1828, vol. in-18, formant les tomes III et IV des *Œuvres* de l'auteur, 1827 et suiv.).

L'ex-officier, non content de poursuivre le romantisme, lançait ses vers les plus satiriques contre le régime bourbonien et les jésuites. Bientôt il entra dans la rédaction du *Constitutionnel*, et fut élu député de l'Hérault en 1827, l'année même où sa carrière militaire avait été brisée. Il prit rang parmi les membres de la gauche, soutenant de son vote et quelquefois de ses discours cette puissante opposition parlementaire qui devait aboutir à la révolution de 1830. On peut dire que ce fut lui qui déclara le premier Louis-Philippe. En effet, le duc d'Orléans venait de rejoindre La Fayette, qui l'attendait sur le perron du vieux palais municipal. Il s'agissait de lire à la foule la proclamation de la Chambre. Lafitte tenait le document à la main, mais, comme tout le monde, il avait beaucoup parlé pendant ces jours d'orage, et comme tout le monde il était enroué. « Donnez, donnez, mon cher, s'écria Viennet en prenant la proclamation, j'ai une voix superbe, moi! » Et d'une voix superbe, il lut la proclamation de la Chambre.

Le nouveau roi restitua à Viennet son grade de chef de bataillon. L'ex-lieutenant républicain se dévoua tout entier au système de compression adopté bientôt par le gouvernement. Mais, avec la fougue intolérante de son esprit, il était comme l'enfant terrible de son parti et disait tout haut les projets, les espé-

rances ou les moitiés d'ordre de la réaction. A la Chambre, il poursuivait de ses sorties véhémentes les républicains, qu'il appelait les stipendiés de l'éméute, et ajoutait : « Je veux le repos de l'Etat, parce que le mien en dépend. » Rivé désormais au parti de la résistance, Viennet se vit bientôt sifflé et baffoué. Point de mire du *Charivari* et de la *Caricature*, il fut mis à toutes les sauces de la malignité, du sarcasme et du dénigrement. Un fait surtout avait mis le comble à son impopularité. La *Tribune* avait, au commencement de 1833, traité la Chambre de « prostituée » et accusé M. Viennet, en particulier, de manger au râtelier des fonds secrets. Les cheveux du barde de Béziers se dressèrent sur sa tête. Il invoqua la charte et appela sur ce journal l'indignation de la Chambre et ses rigueurs. La Chambre décida que le gérant de la *Tribune* serait cité à sa barre; Lionne y parut, en effet, le 16 avril, accompagné de Godefroy Cavaignac et d'Armand Marrast, ses défenseurs, et fut condamné au maximum, c'est-à-dire à trois ans de prison et 10,000 francs d'amende. Viennet ayant été élevé à la pairie le 4 janvier 1836, le pair ne fut pas plus ménagé que ne l'avait été le député. Les choses durèrent ainsi jusqu'en février 1848; les événements de cette époque l'arrachèrent à la fois de son banc du Luxembourg et de la politique militante; les journaux satiriques, occupés ailleurs, lâchèrent un instant leur proie. Plus tard, on lui sut même gré de s'être montré vis-à-vis des hommes du 2 décembre très-digne et très-ferme. Grand maître des francs-maçons du rit écossais pour la France et ses colonies, il combattit énergiquement pour l'indépendance de ce rit, lorsque le pouvoir, par un abus étrange de son autorité, manifesta la prétention de le réunir au rit français sous la dictature du maréchal Magnan. Le vieillard retrouvait alors toute la verdeur de la jeunesse, et la façon dont il tint tête à l'orage lui valut un regain de cette popularité que depuis la Restauration il n'avait pas connue.

L'Académie française avait ouvert ses portes à l'auteur de l'*Épître aux Muses* le 18 novembre 1830; il succédait au comte de Ségur. L'Académie devait bien une place dans son sein à celui qui fut, avec Boissier-Lormian, un des chefs les plus inébranlables de la résistance absolue aux tentatives du romantisme. Les échecs qu'avait éprouvés Viennet au théâtre ne l'avaient pas découragé. Ayant composé un drame en vers, *Michel Brémont*, il eut la bonne fortune incroyable d'intéresser Frédéric Lemaitre à cette pièce, qui avait le défaut de rappeler beaucoup trop l'*Honorable criminel* de Fenoillot de Falloire et tous les drames naïfs bâtis sur cette donnée; singulier mélange de banalités et de traits d'esprit, de tirades communes et de pensées ingénieuses, à la fois très-mauvaise et assez remarquable. Le grand comédien qui la jouait fit luire sur elle de ces sourires éblouissants qui entraînent la réussite. L'Odéon, encouragé, monta l'année suivante la *Course à l'héritage*, comédie en vers (29 avril 1847). La *Course à l'héritage* fut écoutée avec une bienveillance tranquille; une réaction semblait enfin s'opérer en faveur de Viennet. Ses fables en ce temps-là demandaient grâce pour ses poèmes et ses tragédies. S'élevaient spirituelles, favorisées par ses circonstances, elles avaient des admirateurs. Ce sont ces matières politiques qui peuvent encore offrir un plaisir rétrospectif, mais qui sont condamnées à l'oubli, parce que la fable vit de moralités générales et non de moralités particulières; pour durer, il faut qu'elle ne soit d'aucun temps particulier, mais de tous les temps et de tous les pays. Or, les fables de Viennet, chuchotées à l'Académie avec le plus grand succès, ne devaient pas éveiller d'écho durable en dehors des murs de l'Institut.

Après *Michel Brémont*, Viennet avait pu croire un instant qu'il allait toucher à son rêve et devenir un des maîtres de la scène. Il avait même refait presque en entier, en 1845, à l'âge de soixante-huit ans, son *Alexandre*, espérant le produire. Son illusion fut de courte durée; elle s'évanouit complètement après la *Course à l'héritage* et le peu de réussite d'une autre comédie, la *Migraïne*. Il lui fallut attendre douze ans avant d'obtenir de faire représenter un drame tartiné en un acte et en vers, *Sélim* (Odéon, 14 mai 1859). Doyen des auteurs dramatiques, Viennet avait alors quatre-vingt-deux ans; sa pièce fut accueillie avec bienveillance, mais elle resta peu de temps sur l'affiche. Après tant d'efforts inutiles pour ressusciter la tragédie classique, l'infortuné vieillard voulut montrer qu'il ne désespérait pas même des destinées du poème épique. Fort de ses convictions poétiques, il donna enfin à la France, qui l'attendait vainement depuis des années, son poème national, la *Franciade* (1863, in-18); mais la *Franciade* et les efforts du quasi-nouagéniaire n'ont pu ressusciter un genre qui n'a jamais pu vivre parmi nous. Le dernier ouvrage de Viennet a été une *Histoire de la puissance pontificale* (1866, 2 vol. in-18), dirigé contre le pouvoir temporel des papes. Il y reste l'adversaire des entreprises cléricales, son adversaire décidé; sur ce point ses opinions n'avaient pas varié; le voltairien survivait à travers les années. Outre les ouvrages cités dans le cours de cet ar-

ticle, on a de Viennet deux romans : la *Tour de Montlhéry*, histoire du xiii^e siècle (1833, 3 vol. in-8°, réimprimés dans la collection des *Romans illustrés*, in-4° à 2 col.); le *Château Saint-Ange* (1834, 2 vol. in-8°); divers *Discours académiques* ou politiques; une nouvelle édition de sa *Promenade philosophique au cimetière du Père-Lachaise* (1855, in-18), où l'on trouve, au lieu des 99 notices de la 1^{re} édition, des notices ou des jugements sur 280 personnages appartenant aux arts, aux sciences ou à la politique; un recueil de *Fables* (2^e édition, 1855, in-18); *Fables complètes*, (1865, in-18), avec une préface autobiographique; *Épîtres et Satires* (1^{re} édition, 1813, ne contenant que douze pièces; la 2^e édition, 1860, en comprend cinquante, in-18). Les *Fables* et les *Épîtres*, liées étroitement à l'existence militante de l'auteur, donnent la mesure de sa résistance intrépidité au romantisme et à la démocratie. Lues pour la plupart avant d'être imprimées, dans les séances de l'Institut ou dans des cercles plus ou moins académiques, elles plurent surtout par les allusions dont elles paraissaient remplies à un auditoire antipathique aux idées nouvelles. C'était leur force et ce sera leur faiblesse; en vain a-t-on applaudi le poète quand il foudroyait au nom de la règle la révolution dans la politique et la littérature; à présent que les prétendus sophismes contre lesquels il bataillait ont eu gain de cause, la réputation du poète est bien compromise. Le malheur pour sa gloire, c'est que le meilleur de son esprit, de son talent est enfermé dans ces deux livres, surtout dans les *Épîtres et Satires*, car les *Fables* sont restées loin des modèles du genre. Les divisions mêmes du recueil des *Épîtres et Satires* sont un curieux témoignage de longévité littéraire : quel laps de temps elles embrassent, et que de transformations elles rappellent ! *Sous l'Empire; Sous la Restauration; Après la révolution de 1830; Sous la République; Sous le second Empire*. Chacun des morceaux de ces cinq périodes a sa date particulière; la première est de 1803, et l'une des dernières, lue à l'Institut en 1858, a pour sujet les quatre-vingts ans de l'auteur : « Mes quatre-vingts ans, je vous avais prévus; Mais je ne vous dis pas : Soyez les bienvenus ! »

Ce n'est pas seulement une longue vie d'homme qu'on retrouve dans ce recueil; c'est à un certain point de vue la physiologie historique du siècle se reflétant dans sa littérature. Viennet disait lui-même que sa vie publique avait nui à sa carrière littéraire et que son plus grand tort avait été « de dire sa pensée à tout le monde, sans acception de parti ni de coteries. » Les lecteurs des *Épîtres et Satires* sont à même de juger si cette appréciation personnelle est exacte, et s'il a véritablement tourné contre tous les partis également ce qu'il possédait de verve satirique.

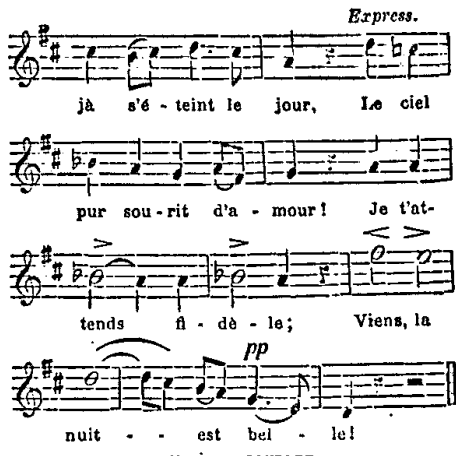
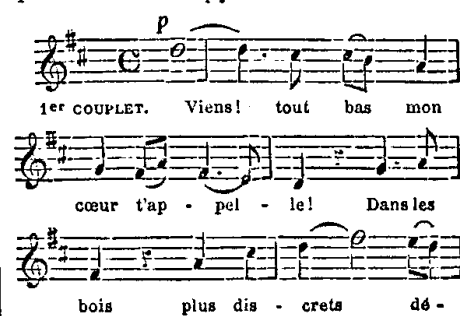
Viennet a rédigé lui-même sa propre notice dans le *Dictionnaire de la conversation*, auquel il a fourni des articles. M. d'Haussonville, qui l'a remplacé à l'Académie française, a fait son éloge (1870).

VIENNOIS, OISE s. et adj. (vié-noi, oi-ze). Géogr. Hautain d'une des villes du nom de Viennet; qui appartient à une de ces villes ou à ses habitants : Les VIENNOIS. *La haute-gerie VIENNOISE est fort renommée. La flèche de la célèbre cathédrale VIENNOISE est la plus haute de l'Europe.* (Gér. de Nerv.) Une VIENNOISE n'éconduit personne. (Gér. de Nerv.)

— s. f. Sorte de lunette jumelle : *Tiens! tiens! revoilà, vous vous êtes payés une VIENNOISE! Vous n'êtes pas surpris; si je demeure jamais en face de vous, je fermerai mes rideaux pour murer ma vie privée.* (P. Faval.)

VIENNOIS (le), petit pays de l'ancienne France, dans la déviation provins du Dauphiné, compris entre le Rhône, l'Isère et le Grésivaudan; ch.-l. Viennet. Il est aujourd'hui réparti entre les départements de l'Isère et de la Drôme.

Viennet, la nuit est belle, paroles françaises de B.-langer, musique de Menzelssohn. Très-élégantes, les phrases de ce lied. Distinction de la pensée, langueur, bouillonnements de la jeunesse, charme, irritation voluptueuse, voilà ce que rend admirablement cette petite pièce. On ne reconnaît là, en aucune façon, les accents fiévreux, les phrases tourmentées et maladroites que nous sommes habitués à rencontrer dans la musique de Menzelssohn, ne la connaissant en France que par quelques pièces d'orchestre, servies tous les ans au public par la routine, à l'exclusion des autres œuvres du maître. Si le public français connaissait tous ses ouvrages, il serait étonné d'y rencontrer une souplesse de style qu'il ne saurait soupçonner.



VIENRAGE s. m. (vi-an-tra-je — du lat. *via*, voie, et de *entrare*). Anc. cout. Droit que le seigneur percevait sur l'entrée des vins et autres boissons. V. DROIT.

VIÉNUSE s. f. (vié-nu-ze). Bot. Nom de l'aubergine ou melongène, en Languedoc.

VIERA Y CLAVIJO (don Joseph de), physicien et historien espagnol, né aux Canaries vers 1738, mort en 1799. Il fit ses études à Madrid, embrassa l'état ecclésiastique, suivit à Paris un jeune seigneur dont il faisait l'éducation et perfectionna dans cette ville ses connaissances en physique. De retour à Madrid, où il fut nommé archiduc de Fuente-Ventura, il ouvrit des cours particuliers de sciences mathématiques. On a de lui, entre autres écrits : *Histoire générale des Canaries* (Madrid, 1772, 4 vol. in-8°); *Éléments de physique et de chimie* (Madrid, 1784); *Éléments de géométrie et de mathématiques* (Madrid, 1788, in-4°); *Histoire des îles Majorque et Minorque* (Madrid, 1789, in-8°).

VIÉRÉE s. f. (vié-ré). Bot. Genre d'arbrisseaux, famille des composées, tribu des astérées, dont l'espèce type croît aux Canaries.

VIERG s. m. (vièrg) — du lat. *virga*, verge, signe d'autorité). Hist. Nom que portait le premier magistrat de la ville d'Autun.

VIERGE s. f. (vièr-je — lat. *virgo*, mot que plusieurs croient allié à *vir*, homme, mais qui appartient plutôt à la même famille que le grec *orgas*, jeune fille nubie. Curtius croit qu'on a nommé ainsi les jeunes filles nubiles, à cause de leurs formes pleines et arrondies, et il rapproche ce nom de la racine sanscrite *urg*, gonfler, être gonflé, d'où aussi le sanscrit *urgas*, pénétré de forces, seve, énergie, *urgitis*, plénitude de forces, *urgasat*, gonflé, et le grec *orgé*, colère, passion, *orgos*, avoir le sang en fermentation, être gonflé, etc.). Fille qui a vécu dans une continence parfaite : *La femme, comme mère et comme vierge, est pleine de secrets.* (Chateaub.) *La jeune vierge n'est vraiment belle que pour l'œil chaste.* (De Gérando.)

La vierge la plus pure a cet instinct sauvage Qui lui fait deviner une infidélité.

Mme E. DE GHARDIN.

— Fig. Objet pur et délicat : *La science est une vierge jalouse qui ne veut point d'autre culte.* (A. Bonnet.) *La véritable douceur est une vierge timide qui fuit les indifférents et se nourrit de la solitude.* (Lemontey.)

— Fam. *Vierges folles*. Non ironique que l'on donne à des filles perdues de mœurs, par allusion à la parabole évangélique des vierges folles et des vierges sages : *On vit alors une princesse du sang menant par goût la vie d'une vierge folle.* (A. Houssaye.)

— Pop. *Vierge des remparts*, Prostituée, courreuse de remparts. *Vierge de comptoir*, Daine de comptoir dans un établissement suspect.

— Chanter l'Evangile des vierges, Avouer que l'on a été dupé.

— Relig. Marie, qui, d'après la tradition catholique, devint mère de Jésus sans cesser d'être vierge : *Le culte de la Vierge. L'autel de la Vierge. Le progrès du culte de Marie et d'hyperdulia rendit à la Vierge mère est arrivée à son apogée.* (L. Jourdan.) *Peinture ou image quelconque représentant la mère de Jésus : Les vierges de Raphaël gâtent terriblement celles des autres peintres.* (Grimm.)

— Hist. relig. Onze mille vierges, Vierges, au nombre de onze mille, qui, d'après la tradition, furent martyrisées à Cologne. *Fam. Homme amoureux des onze mille vierges*, Homme qui aime facilement et qui change très-fréquemment d'objet. *Monastère des vierges*, Couvent fondé à Venise en 1177, et où l'on ne recevait que des filles nobles. *Filles de la Sainte-Vierge*, Congrégation

établie à Crémone en 1612. *Il Société des vierges de Halle*, Communauté religieuse que trois princesses de la maison d'Autriche fondèrent en 1569. *Il Société de la purification de la Vierge*, Communauté religieuse fondée à Arona en 1590. *Il Ordre de la Bienheureuse Vierge Marie*, Communauté de religieuses de Sainte-Jeanne communément appelées ANNUNCIADÉS.

— Dr. pénal. *Baiser de la vierge*, Instrument de supplice qui était usité en Allemagne, et qui consistait en une figure de femme en fer, qui embrassait et étouffait les condamnés.

— Astron. Nom de l'une des constellations zodiacales, qui est la sixième à partir du Bélier. *Il* Signe qui correspondait autrefois à cette constellation.

— Jeux. Ancien nom de la reine du jeu d'échecs.

— Alchim. *Vierge épouse*, Nom du mercure. — adj. Qui a vécu dans une continence parfaite : *Un jeune homme vierge. Une fille vierge. Hester vierge* (tout sa vie).

Une femme regrette, en sa douleur amère, L'époux qui la prit vierge et qui la rendit mère.

PONSARD.
Le cœur d'un homme vierge est un vase profond : Lorsque la première eau qu'on y verse est impure, La mer y passerait sans laver la saleté.

A. DE MUSSET.
— Par ext. Qui n'a pas servi, qui n'a pas été touché, qui est encore intact : *Que chaque famille prépare des vases vierges*. (Chateaub.)

Voyez dans vos bosquets la rose, vierge encore, S'échapper du bouton qu'une nuit fit éclore, BAOUR-LORMIAN.

Il Inexploré, dont on n'a pas encore usé : *L'Orient, avant 1830, était une terre vierge pour l'art, et les représentations qu'on en essayait étaient à peu près chinoïques; on ignorait sa poésie, sa couleur et sa musique*. (Th. Gaut.) *Il* Qui n'a pas encore été cultivé, exploité : *Un sol vierge. Une nature vierge. Des forêts vierges*.

La terre, vierge encore, fertile sans culture, Du soc qui la déchire ignorait la blessure. DE SAINT-ANGE.

— Qui n'est point mêlé, qui est pur de toute substance étrangère : *Des métaux vierges. On trouve l'or et l'argent vierge en petits filets dans la roche quartzeuse*. (Buff.) *Il* Se dit aussi des métaux qui n'ont point passé par le feu.

— Qui n'est point sali, qui est complètement blanc : *La page vierge étalée devant moi ne doit pas être souillée par mon véritable nom*. (Baudelaire.)

La nappe encore vierge est mise pour l'orgie. TA. DE NAVILLE.

Il Qui n'est point souillé, qui est intact de toute honte, de tout outrage, de toute corruption : *Une réputation vierge. Une âme vierge. Un cœur vierge*.

— Ironiq. *Epée vierge*, Epée dont on ne s'est jamais servi; homme qui ne s'est jamais battu.

— Comm. *Cire vierge*, Cire qu'on a extraite des rayons et mise en pains, mais qui n'a encore été employée à aucun ouvrage. *Il Huile vierge*, Huile qui sort des olives écrasées, avant qu'elles soient soumises à la pression et qu'on ait recouru à l'emploi de l'eau chaude. *Il Parchemin vierge*, Parchemin fait avec la peau des agneaux ou des chevaux morts-nés.

— Hist. relig. *Mont-Vierge*, Ordre religieux fondé en 1119.

— Peint. *Couleur, teinte vierge*, Couleur pure, employée sans mélange avec d'autres.

— Bot. *Vigne vierge*, Nom vulgaire de la bryone.

— Hortie. Se dit du blanc de champignon qui n'a pas encore servi à garnir ou à larder les couches.

— Encycl. Mœurs. V. VIRGINITÉ.

— Hist. relig. Le christianisme s'est attribué, comme propre à lui seul, le dogme de la maternité virgine de celle qui mit au monde son Dieu incarné Jésus-Christ. La science historique des religions a démontré le peu de fondement de cette prétention, et les catholiques modernes se sont vus forcés, devant la multitude des preuves, de torturer leur ancienne thèse pour la ramener à des conclusions qui fussent à la fois conciliables avec l'histoire et avec leur orthodoxie. M. Drach est, après le comte de Maistre, du nombre de ces catholiques, et, sans nous occuper des explications et des deductions qu'il a exposées à ce sujet dans les *Annales de philosophie chrétienne*, nous résumons seulement quelques-unes des curieuses légendes qu'il a recueillies chez les divers peuples et qui se rapprochent singulièrement du dogme de la *Vierge mère*.

« Les Indiens, dit l'estimable savant, n'ignoraient pas le miracle de l'enfantement d'une vierge. C'était, dit Williams Jones, une ancienne croyance assez générale dans l'antiquité, que la divinité s'incarnerait de temps en temps et venait sous une forme humaine instruire ou consoler les hommes. Ces sortes d'apparitions s'appelaient les *théophanies* »

chez les Grecs, et dans les livres sacrés des brahmes elles se nomment des *avatars*. Or, ces mêmes livres déclarent que, lorsqu'un dieu daigne ainsi visiter le monde, il s'incarne dans le sein d'une vierge sans union de sexe. Les brahmes enseignaient et enseignent encore que Bouddha naquit de la vierge Maïa, sans coopération d'aucun homme. Cette Maïa, déesse de l'imagination, devint mère par son intelligence et sa volonté virginales. Cette croyance indienne est également répandue dans le Tibet, dans la Chine et dans le Japon. Les peuples de ce pays se laissent persuader que le dieu qu'ils adorent, les uns sous le nom de Che-kia ou Cha-ku, les autres sous celui de Fo, Foé ou Fohi (différents noms de Bouddha), est né miraculeusement d'une vierge. Ce dieu, après s'être incarné successivement dans un grand nombre de corps et voulant naître de nouveau pour retirer le genre humain de la corruption où il était tombé, se rendit dans le sein de Lhamoghlinprul, la plus belle des nymphes et la plus sainte des femmes, nouvellement mariée au roi Sézan. Rien ne ressemble plus à nos tableaux représentant la sainte Vierge et l'Enfant Jésus au sein, qu'une ancienne peinture indienne, dans laquelle on voit Krishna au sein de Jachada, sa mère nourricière. L'un et l'autre portent une auréole autour de la tête.

Les Chinois multiplient, pour ainsi dire, la tradition d'une vierge mère de Dieu. La déesse que l'on rencontre le plus communément en Chine est Ching-mou. Ce nom signifie la sainte mère, ou mieux la mère de la parfaite intelligence. Rien ne frappa autant les missionnaires lors de leur première arrivée en Chine que la représentation de cette femme, dans laquelle ils remarquèrent la plus parfaite ressemblance avec la Vierge chrétienne. La légende chinoise dit que Ching-mou conçut et devint mère en demeurant toujours dans un état de virginité. Un jour elle mangea la fleur de la plante lion-hoa, qu'elle avait trouvée sur ses habits au bord de l'eau; aussitôt sa fécondité se développa. Le terme de sa grossesse étant arrivé, elle se rendit à l'endroit où elle avait ramassé la fleur, et là elle devint mère d'un enfant mâle, qui fut trouvé et élevé par un pêcheur pauvre. Cet enfant devint un grand homme et opéra des miracles. La même légende est rapportée à propos d'autres personnages fabuleux des traditions chinoises. C'est ainsi qu'on lit dans le *Chi-king* l'ode suivante sur la naissance miraculeuse de Heou-tsi, dont la mère fut Kiong-yuen, restée vierge, d'après tous les commentateurs, avant, pendant et après l'enfantement : « Lorsque l'homme naquit, Kiong-yuen fut sa mère. Comment s'opéra ce prodige? Elle offrait ses vœux et son sacrifice, le cœur affligé de ce que le fils ne venait pas encore. Tandis qu'elle était occupée de ces grandes pensées, le Chang-ti l'exauça... et à l'instant, dans l'endroit même, elle sentit ses entrailles émus, fut pénétrée d'une religieuse frayeur et conçut Heou-tsi. Le terme étant arrivé, elle enfanta son premier-né comme un tendre agneau, sans déchirement, sans effort, sans douleur, sans saignée. Prodiges éclatants! Miracle divin! Mais le Chang-ti n'a qu'à vouloir, et il l'avait exaucé sa prière en lui donnant Heou-tsi. Cette tendre mère le coucha dans un petit réduit à côté du chemin; des bœufs et des agneaux l'échauffaient de leur haleine; les habitants des bois accoururent malgré la rigueur du froid; les oiseaux volèrent vers l'enfant pour le couvrir de leurs ailes; lui, cependant, poussait des cris puissants qui étaient entendus au loin. » Ce qui est plus curieux encore, c'est que le saint par excellence dont les Chinois attendent la venue annoncée par leurs anciens livres, absolument comme les juifs attendent toujours leur Messie, doit naître d'une vierge qui conservera sa virginité tout en devenant mère.

Le *Sommonakhodom* des Siamois, *Dieu, l'attente et le désir* de l'univers, a été conçu par une vierge, des rayons du soleil, et mis au monde sans douleur.

Il paraît qu'on a constaté l'existence de traditions semblables chez différentes tribus du nouveau monde. Les Macéniens, peuple du Paraguay établi sur les bords du lac Zarayas, racontaient aux missionnaires qu'à une époque très-reculée une femme d'une grande beauté devint mère sans le secours d'aucun homme. Son fils opéra des miracles et s'envola au ciel. La virginité des femmes était en grand honneur, non-seulement dans les Indes, mais aussi parmi les Péruviens, les Mexicains et les autres nations qui peuplaient l'Amérique avant la découverte de cette partie du monde; et la plupart du temps à cette idée de respect était attaché un sentiment religieux, fondé sur l'idée de la naissance miraculeuse de quelque génie ou de quelque dieu sauveur par l'action pure de l'esprit ou du souffle divin sur une vierge. Quant à la Vierge mère de Jésus, nous avons raconté son histoire au mot MARIE, et nous avons fait connaître les développements toujours croissants qu'a pris son culte chez les chrétiens dans notre article sur l'immaculée conception. Nous ne pourrions donc revenir ici sur ce double sujet sans nous répéter inutilement; nous renvoyons à ces deux mots.

— *Institutions et congrégations de vierges*. Il en est des institutions et corporations de filles vouées à la virginité comme du dogme légendaire qui vient de nous occuper; le christianisme n'en a point le monopole, ainsi qu'on l'a si longtemps prétendu. Les vierges consacrées à Dieu, dit le comte de Maistre, se trouvent partout et à toutes les époques du genre humain. Qu'y a-t-il, au monde, de plus célèbre que les vestales? Avec le culte de Vesta brilla l'empire romain, avec lui il tomba. Dans les Gaules, les druidesses étaient saintes par une perpétuelle virginité. A Athènes, comme à Rome, le feu sacré du temple de Minerve était gardé par des vierges. On a trouvé également des vestales chez d'autres nations, notamment dans les Indes et au Pérou, où il est bien remarquable que la violation du vœu de chasteté était punie du même supplice qu'à Rome... Si la pensée se transporte à la Chine, elle y trouve des religieuses assujetties à la même virginité. Leurs maisons sont ornées d'inscriptions qu'elles tiennent de l'empereur lui-même, lequel n'accorde cette distinction qu'à celles qui sont restées vierges quarante ans.

Dans le christianisme, les institutions et les congrégations de vierges se sont multipliées à l'infini. L'institution de ce genre qui paraît être la plus ancienne est celle des diaconesses, qui remonte aux apôtres et qui, depuis des siècles, a disparu. Ces femmes, destinées surtout à aider les évêques dans l'assistance des pauvres et des malades de leur sexe, ainsi que les diacres dans l'administration du baptême et dans l'instruction des catéchumènes, étaient consacrées par une ordination particulière et choisies soit parmi les vierges, soit parmi les veuves. Plus tard se fondèrent successivement des associations de vierges de toute espèce, soit cloîtrées, soit non cloîtrées, soit pour la contemplation et la prière, soit pour l'éducation des enfants, soit pour l'assistance des malades et des pauvres. V. COUVENT, CONGRÉGATION, RELIGIEUX (ordres).

— *Légende des onze mille vierges*. V. UR-SULE (sainte).

— Dr. pénal. Une tradition généralement répandue veut qu'aux termes de la loi romaine il ait été défendu de faire mourir une fille, à moins qu'auparavant on ne lui ôtât sa virginité. On cite pour exemple la fille de Séjan, que le bourreau viola dans sa prison avant de l'étrangler, autant pour n'avoir pas à se reprocher d'avoir mis à mort une pucelle que pour satisfaire à la loi. Montesquieu, dans l'*Esprit des lois*, l. XII, ch. XIV, rapporte « qu'un ancien usage des Romains défendait de faire mourir les filles qui n'étaient pas nubiles, » et que Tibère trouva l'expédition de les faire violer par le bourreau avant de les envoyer au supplice; il ajoute : « Tyran subtil et cruel, il détruisait les mœurs pour conserver les coutumes. » Montesquieu renvoie à Suetone, *In Tibério*, p. 61, et de l'avis des annotateurs et commentateurs le mot *virgo*, dont se sert à ce propos Suetone, désignait toute fille qui n'avait point été mariée, ou qui n'était point connue pour courtisane. Mais Voltaire nie qu'une telle loi ait jamais existé. Tacite, ainsi qu'il le fait observer, ne dit point que la loi ordonnât qu'on ne fût jamais mourir les pucelles; « et si une fille de vingt ans, vierge ou non, avait commis un crime capital, ajoute-t-il, elle aurait été punie comme une vieille mariée; mais la loi portait qu'on ne punirait pas de mort les enfants, parce qu'on les croyait incapables de crimes. La fille de Séjan était enfant aussi bien que son frère; et si la barbarie de Tibère et la lâcheté du sénat les abandonnèrent au bourreau, ce fut contre toutes les lois. De telles horreurs ne se seraient pas commises du temps des Scipions et de Caton le censeur. Cicéron n'aurait pas fait mourir une fille de Catilina, âgée de sept à huit ans. Il n'y avait que Tibère et le sénat de Tibère qui pussent outrager ainsi la nature. Le bourreau qui commet les deux crimes abominables de déflorer une fille de huit ans et de l'étrangler ensuite méritait d'être un des favoris de Tibère. » Ainsi parle, avec une véhémence qui s'explique aisément, l'auteur du *Dictionnaire philosophique*; et il se plat, en terminant, à douter que cette exécrable exécution soit vraie; Tacite dit seulement qu'on l'a rapportée, traduit; et, ce qu'il faut bien observer, c'est qu'il ne dit point que la loi défendait d'infliger le dernier supplice à une vierge; il dit seulement que la chose était inouïe, inaudite. « On résolut ensuite de sévir contre les derniers enfants de Séjan, dit Tacite, *Annal.*, V, IX, quoique la colère du peuple commençât à s'amortir, et que les premiers supplices eussent calmé les esprits. On les porte à la prison : le fils prévoyait sa destinée; la fille la soupçonnait si peu que souvent elle demanda quelle était sa faute, en quel lieu on la traînait, ajoutant qu'elle ne le ferait plus, qu'on pouvait la châtier comme on châtie les enfants. Les auteurs de ce temps rapportent que, l'usage semblant défendre qu'une vierge subit la peine des criminels, le bourreau la viola auprès du lacet fatal. Puis il les étrangua l'un et l'autre, et les corps des deux enfants furent jetés aux gémonies. » On voit par cet extrait que Tacite n'affirme rien. Pour l'honneur de l'hu-

manité, rangeons-nous à l'avis de Voltaire et mettons au rang des fables la défloration légale des filles vierges vouées au dernier supplice. Si cela s'est fait, cela n'a pu entrer dans aucun code, parmi les nations civilisées du moins.

— *Baiser de la vierge*. Cet instrument de torture et de supplice, en allemand *jungfer kuss*, était encore employé au XVII^e siècle. Les spécimens en sont extrêmement rares, surtout à l'état complet. La construction en était assez variable quant aux détails, mais le principe de la machine était toujours le même. Un des exemplaires les plus curieux qui existent faisait partie, il y a quelques années, du cabinet de curiosités du baron Dieckrich, au château de Feistritz. Il provient de Nuremberg, d'où il fut extrait à l'époque des guerres de la Révolution française, pour être vendu avec une foule d'autres objets sans usage. C'est une espèce de boîte ou de caisse de fer, ayant la forme d'une femme et présentant, à la partie inférieure, un empalement assez large pour lui permettre de se tenir debout. En pressant un ressort, la paroi antérieure se divise en deux vantaux, munis l'un et l'autre, intérieurement, de plusieurs pointes de fer. La section qui représente le visage a deux de ces pointes à la hauteur des yeux. D'autres pointes correspondent à la région du cœur. On ne sait pas au juste comment l'exécuteur opérait; mais on suppose qu'on invitait le patient à s'adosser au fond de l'appareil et qu'ensuite, en agissant sur un mécanisme approprié, on fermait plus ou moins les vantaux, suivant l'effet qu'on désirait produire. Voulait-on faire périr la victime, la fermeture était complète. Se proposait-on seulement de lui arracher des aveux, on s'y prenait de manière que les pointes pénétraient dans son corps juste assez pour lui occasionner de vives souffrances. On croit que le *jungfer kuss* était ordinairement placé sur une trappe, ce qui permettait de faire disparaître les cadavres dans un caveau situé au-dessous.

Plusieurs écrivains allemands pensent que le *baiser de la vierge* était une invention espagnole. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il avait une grande ressemblance avec une machine appelée *mater dolorosa*, qui, lors de l'occupation française, fut trouvée dans les cachots de l'inquisition de Madrid. Du reste, les instruments de ce genre n'étaient pas inconnus des anciens, du moins des Grecs, si l'on en juge par le témoignage de Polybe. En effet, parlant de Nabis, tyran de Sparte, mort cent quatre-vingt-douze ans avant Jésus-Christ, cet historien s'exprime ainsi : « Le tyran avait aussi inventé une machine ressemblant à une femme bien habillée et représentant parfaitement sa femme Apega. Quand il voulait extorquer de l'argent aux citoyens, il les invitait à venir en son palais et, d'abord avec beaucoup de courtoisie, leur parlait du péril où les Achéens mettaient le pays; le nombre des mercenaires, le culte des dieux coûtaient beaucoup au trésor royal. Si ces arguments produisaient l'effet qu'il voulait obtenir, il était satisfait. Dans le cas contraire, il avait coutume de dire : « Je manque, paraît-il, de persuasion; mais Apega, je pense, sera plus habile à vous convaincre. » A peine avait-il parlé que l'image d'Apega paraissait. Nabis faisait approcher d'elle le citoyen auquel il s'était vainement adressé. L'image saisissait tout à coup le rebelle et, l'embrassant, faisait pénétrer jusque dans son cœur les pointes dont elle était garnie. Le citoyen, pour conserver la vie, accordait tout ce qu'on lui demandait. »

— Hist. *Vierges de Verdun*. V. VERDUN.
— Astron. Le sixième signe du zodiaque, dans lequel le soleil, sortant du Lion, entre vers le 22 août, et d'où il sort au bout d'un mois, pour passer dans la Balance, est appelé signe de la Vierge. On le désigne par le symbole ♍.

Le moment où le soleil entrait jadis dans le signe de la Vierge ouvrait l'époque des moissons. C'est pourquoi les anciens avaient consacré cette constellation à Cérès. Elle était représentée sous la figure d'une jeune femme tenant d'une main une faucille et de l'autre des épis de blé. Elle portait aussi des ailes.

La constellation de la Vierge compte dans le catalogue britannique 110 étoiles, dont nous signalons les plus remarquables : la plus brillante, α ou l'Epi, qui se trouve sur le prolongement de la plus longue des diagonales du carré de la Grande Ourse; une étoile double assez curieuse, γ, dont les deux composantes sont d'intensité peu différente, toutes deux blanches; la plus petite tourne autour de la plus grande, en obéissant aux lois de Kepler, et fait sa révolution en six cent vingt-neuf ans; une étoile variable, qu'on désigne par la lettre R, dont la période dure cent quarante-six jours, et qui passe de la septième grandeur à la disparition complète. L'aile droite de la Vierge présente une fort belle nébuleuse. Sur le bras droit on distingue une étoile, que les astronomes ont marquée de la lettre ε, et qu'on appelle communément la Ventangeuse. Le moment où le soleil passe dans son voisinage n'est pas éloigné de l'époque où se fait la vendange.

— Philos. *Utopie positiviste de la Vierge mère*. C'est une conception que le fondateur de la philosophie positive a proposée à ses disciples

comme le type des utopies. C'est le dernier mot du progrès humain, entendu à la façon d'Auguste Comte. C'est le résumé synthétique et le *postulatum* final de la religion de l'humanité. Comte décline à l'utopie de la *Vierge mère* « est destinée à l'utopie de l'ensemble de notre perfectionnement physique, intellectuel et moral en le concentrant sur un progrès décisif. » En quoi consiste ce progrès ? Il consiste à systématiser la procréation humaine en la rendant exclusivement féminine. » Ce progrès, comme la transmutation des métaux au moyen âge, fournit un objet et un point de « ralliement admirable » aux vœux et aux efforts théoriques et pratiques. Il procure à l'essor utopique « une destination sociale » en l'étendant à l'ordre humain. Il vient éliminer et remplacer « les utopies perturbatrices » de la théologie et de la métaphysique. Il représente, ce qu'on ne pourrait attendre d'aucune autre utopie, « l'universelle prépondérance de la morale. »

Voici comment Auguste Comte explique et légitime son utopie ou, comme il dit, son *institution de la Vierge mère* :

« En surmontant les préjugés scientifiques, on doit d'abord reconnaître l'harmonie continue d'une telle institution avec l'ensemble des lois réelles. Restreinte à l'espèce la plus modifiable et propre au sexe le mieux perfectible, elle y conserve la plus éminente des fonctions végétatives, celle où le cerveau peut davantage modifier le corps. La rationalité du problème est fondée sur la détermination du véritable office de l'appareil masculin, destiné surtout à fournir au sang un fluide excitateur, capable de fortifier toutes les opérations vitales, tant animales qu'organiques. Comparativement à ce service général, la stimulation fécondante devient un cas particulier, de plus en plus secondaire à mesure que l'organisme s'élève. On conçoit ainsi que, chez la plus noble espèce, ce liquide cesse d'être indispensable à l'éveil du germe, qui pourrait artificiellement résulter de plusieurs autres sources, même matérielles, et surtout d'une réaction du système nerveux sur le système vasculaire. Un tel perfectionnement se trouve annoncé par l'essor croissant de la chasteté, qui, propre à la race humaine, du moins parmi les mâles, y montre l'efficacité physique, intellectuelle et morale d'un bon emploi du fluide vivifiant. Mais cette indication se développe surtout chez la femme, vu le cours continu de trois symptômes spéciaux : la minime participation de ce liquide à la fécondation, l'établissement du flux mensuel et l'influence de la mère sur le fœtus. »

« Cette induction objective peut être subjectivement fortifiée d'après le cours général des opinions relatives à la procréation humaine. En effet, ce résultat se trouve rapporté de plus en plus à l'ascendant féminin. Or, une telle progression ne tend pas seulement à faciliter et à manifester l'avènement de l'utopie qui la compléterait. Pour quiconque a bien apprécié l'harmonie générale entre le subjectif et l'objectif, cette marche des conceptions peut aussi représenter le cours des phénomènes, dans un ordre très-modifiable, dont les pas antérieurs nous sont inconnus, faute d'une théorie de l'hérédité. Dès lors on conçoit que la civilisation, non-seulement dispose l'homme à mieux apprécier la femme, mais augmente la participation de ce sexe à la reproduction humaine, qui doit, à la limite, émaner uniquement de lui. »

Nous n'avons pas besoin de faire remarquer que le positivisme comiste, avec son utopie de la *Vierge mère*, se met en contradiction flagrante avec l'esprit expérimental et positif de la science moderne ; qu'il reprend, à la suite des vieux mysticismes, le chemin des croyances arbitraires et des folles imaginations ; que cette chimère de la procréation exclusivement féminine ne peut se fonder sur aucune donnée, ni même sur aucune induction biologique un peu sérieuse ; qu'aucun physiologiste sérieux ne saurait admettre « la minime participation du fluide séminal à la fécondation dans l'espèce humaine ; » ni assigner pour « véritable office à l'appareil masculin de fournir au sang un fluide excitateur qui fortifie toutes les opérations vitales tant animales qu'organiques ; » ni soutenir « que la civilisation a augmenté la participation du sexe féminin à la reproduction humaine. »

Après avoir essayé de légitimer scientifiquement son utopie de la *Vierge mère*, Auguste Comte en expose les avantages et la portée sous le rapport moral et social.

« Personnellement envisagée, une telle modification doit améliorer la constitution cérébrale et corporelle des deux sexes, en y développant la chasteté continue, dont l'importance fut de plus en plus pressentie par l'instinct universel, même pendant les dérégléments. Cette conséquence résultera, chez la femme, de la faible énergie des appétits charnels, dont l'excitation repose ordinairement sur le besoin de devenir mère. Quant à l'homme, où les dispositions sont inverses, tout prétexte d'abus sexuel ayant ainsi disparu, l'éducation et l'opinion feront aisément prévaloir le besoin de conserver le fluide vivifiant pour sa destination normale, alors plus développée et mieux appréciée. »

« Domestiquement considérée, cette transformation rendrait la constitution de la fa-

mille humaine plus conforme à l'esprit général de la sociocratie, en complétant la juste émancipation de la femme, même devenue indépendante de l'homme, même physiquement. L'ascendant normal du sexe effectif ne serait plus contestable envers des enfants exclusivement émanés de lui. Mais le principal résultat consisterait à perfectionner l'institution fondamentale du mariage, dont la théorie positive deviendrait alors irréversible. Ainsi purifié, le lien conjugal éprouverait une amélioration aussi prononcée que quand la monogamie y remplaça la polygamie, car on y réaliserait l'utopie du moyen âge où la maternité se concilie avec la virginité. Ce plein essor du principal mérite de la femme resterait d'ailleurs conciliable avec la réaction sympathique de l'instinct sexuel, d'autant mieux assurée que la satisfaction est plus restreinte, sans interdire une volupté dont la dignité cesse après la concession initiale. »

« Appréciée civiquement, cette institution permet seule de régler la plus importante des productions, qui ne saurait devenir assez systématisable tant qu'elle s'accomplira dans le délire et sans responsabilité. Réservée à ses meilleurs organes, cette fonction perfectionnerait la race humaine en déterminant mieux la transmission héréditaire des améliorations dues à l'ensemble des influences continues, tant sociales que personnelles. Les principales lois de ce grand phénomène resteraient probablement inconnues jusqu'à ce que son accomplissement se trouve ainsi simplifié. Mais la procréation systématique devant toujours demeurer plus ou moins concentrée chez les meilleurs types, la comparaison des deux cas susciterait, outre de précieuses lumières, une importante institution, qui procurerait à la sociocratie le principal avantage de la théocratie. Car le développement du nouveau mode ferait bientôt surgir une caste sans hérédité, mieux adaptée que la population vulgaire au recrutement des chefs spirituels et même temporels, dont l'autorité reposerait alors sur une origine vraiment supérieure, qui ne fuirait pas l'examen. »

Ainsi, le grand avantage social de l'utopie réalisée de la *Vierge mère* serait de fournir une caste sans hérédité, une noblesse où se recruteraient les chefs spirituels et temporels, c'est-à-dire de rétablir l'autorité, le droit de la naissance sur des bases nouvelles, cette fois réelles et scientifiques ! En ce trait curieux se montre le caractère rétrograde, autoritaire, antijuridique, antiégalitaire du positivisme comiste. Ajoutons que l'émancipation physiologique de la femme que rêve A. Comte, si elle devenait possible, ce qu'il est absurde d'admettre un seul instant, au lieu de constituer un progrès pour le mariage, tendrait plutôt à le détruire, en lui ôtant le fondement solide de la responsabilité paternelle. Mais à quoi bon insister sur les points faibles d'une utopie que beaucoup de nos lecteurs trouveront ridicule, et que nous n'avons exposée ici que pour signaler un curieux exemple des erreurs où peut se laisser entraîner un grand esprit qui s'isole et qui veut se poser en réformateur universel ?

Vierge et martyre, roman, par Michel Masson (1835). Cette histoire, produit de l'imagination plutôt que de l'observation, semble une longue énigme, dont le mot ne se trouve qu'à la fin. Henri de Montlieu a été l'amant de Mme Dargèle, dont il a eu une fille, Clémentine. Le mari s'est aperçu de leurs relations coupables, mais il a feint de l'ignorer et sa vengeance n'en sera que plus terrible. Il fait mourir sa femme de chagrin et traite Clémentine avec une cruauté inouïe, et finalement la place dans un village, à Vaujours, comme fille de ferme. Henri apprend sa retraite ; il loue une maison près d'elle et la, chaque jour, il goûte le plaisir de protéger sa fille. Un matin Dargèle la lui enlève pour la marier au baron de Gavardin, un espion politique, sur l'influence duquel il base sa fortune. Henri arrive, démasque le rôle honteux de Gavardin et se voit accusé par lui d'être l'amant de Clémentine. Il ne peut prononcer le mot qui prouverait leur innocence et, forcé par les circonstances, il est obligé d'épouser sa fille. Une vie de désespoir commence pour lui ; l'innocente Clémentine comprend bien qu'il n'est son mari que de nom, et, comme elle l'aime, elle met tout en œuvre pour être traitée en femme. Au milieu de cette lutte qui déchire le cœur de Henri survient un jeune homme, Gustave Chatenay, qui s'prend de Clémentine et fait naître l'amour dans son cœur. Le plan de Henri est vite conçu ; il favorisera leur passion, et, pour leur éviter un crime, il se tuera en léguant sa veuve à Gustave. Le jour même où il doit accomplir ce sublime sacrifice, Clémentine, brisée par toutes les luttes qu'elle a soutenues, expire entre leurs bras, et Henri et Gustave ne peuvent que confondre leurs larmes sur sa tombe. Tous deux s'engagent ; Gustave, le moins malheureux, a la bonheur de tomber au champ d'honneur ; la mort ne veut pas de Henri, qui souffrira de longs jours encore, en pleurant sa fille devenue sa femme et morte de douleur vierge et martyre.

Il y a, dans ce livre, plus d'imagination que de vérité. Le caractère de Dargèle, spéculant d'abord sur sa femme, dont il se fait un piédestal, et voulant spéculer ensuite

sur celle qui passe pour sa fille, dépasse la mesure de la bassesse et de la méchanceté probables. Le baron de Gavardin rentre dans la même catégorie. Nous préférons de beaucoup Henri de Montlieu et Clémentine, qui, malgré les excentricités de leurs rôles respectifs, se colorent de teintes aussi naturelles que touchantes et gracieuses. M. Michel Masson, l'un de nos meilleurs romanciers moralisateurs, a toujours dans ses ouvrages un but philosophique. Ici, c'est l'adultère qu'il poursuit, en montrant ses funestes conséquences. La morale est d'autant plus frappante que, tout le long du roman, on plaint Henri de Montlieu, et que ce n'est qu'à la dernière page, lorsqu'il a raconté ses malheurs à un de ses frères d'armes, bonne et simple nature, que le gros bon sens de celui-ci lui jette l'anathème, pour ainsi dire sans s'en apercevoir : « Il y a là-dedans, dit le confident de Henri, un grand malheur et une bien mauvaise action ! — Oui, de la part de Dargèle, n'est-ce pas ? — Non ! de la vôtre ! Mes principes ne sont pas sévères, vous le savez, mais je commence à croire que l'adultère est un grand crime. Non à cause du mari, il peut l'ignorer ; non à cause de la femme, on l'entraîne au mal, elle s'y laisse aller, et puis elle a les remords qui vengent le contrat méconnu... Mais l'enfant ! l'enfant ! » *Vierge et martyre*, bien que peu vraisemblable, n'étant pas impossible, montre ce qui peut lui advenir. Quelle terrible leçon pour les coupables !

Vierge du Liban (LA), par M. Louis Enault (1858). Ce roman, sous la forme de l'histoire d'un moine racontée par lui-même, est une étude de femme. L'héroïne, Mirune, la vierge du Liban, au moment de l'invasion du Kurdistan par Ibrahim Pacha, a conçu le projet de soulever les Druses et les Maronites et, réunissant leurs efforts, de délivrer le Liban du joug des Turcs. Elle parcourt le pays, admirée de tous, aimée d'amour par quelques-uns, mais inutilement, car elle ne songe qu'à rassembler des combattants pour sa cause. Un jeune Français, Fabien d'Herville, enthousiaste de sa gloire et de sa beauté, se range sous ses drapeaux. Partout il l'accompagne, partout il veille sur elle, excitant lesalousies de ses frères d'armes. Il combat côte à côte avec l'héroïne ; il voit tomber ses rivaux sous le fer des ennemis, tandis que Mirune et lui échappent à tous les dangers. Un jour, dans leurs excursions aventureuses, ils sont pris par Djébel-Aga, un pirate du désert, qui nourrit pour Mirune une passion brutale. Fabien s'échappe, délivre sa bien-aimée, tue l'aga, et, au moment où, récompensant enfin son dévouement et son amour, la vierge du Liban vient de lui promettre d'être son épouse, il la voit tomber à ses côtés, frappée par la main fanatique d'un derviche. Elle expire entre ses bras, et Fabien se retire dans un couvent pour y pleurer celle qu'il aimait.

Rien de plus simple que ce récit ; mais avec quel art l'auteur sait graduer l'intérêt qui va toujours en croissant jusqu'au dénouement ! La vierge du Liban, cet être charmant, mélange incompréhensible de naïveté, de pudeur et de fermeté virile, est une des plus heureuses créations de M. L. Enault. Le caractère fataliste des Orientaux est peint avec une exactitude merveilleuse. L'ouvrage est plein de descriptions poétiques, trop poétiques peut-être, parmi lesquelles on remarque le palais des émirs maronites, le dîner chez l'émir, la chasse aux faucons, la réception d'un Ruffin, un mariage dans le Liban, l'assemblée du grand conseil des Druses, etc. Ces tableaux sont peints avec les riches couleurs de l'Orient et sont d'un effet saisissant. Ils n'ont pas peu contribué au succès de l'ouvrage.

Vierge du sanctuaire (ORIGINE, PERTE ET RESTAURATION DE LA). Tel est le titre d'une des pièces les plus singulières et les plus réellement espagnoles de Calderon. Il fallait la foi vive et superstitieuse du peuple espagnol pour se plaire à ce genre de spectacle. L'héroïne de la pièce est une statue de la Vierge, et c'est l'histoire de cette statue miraculeuse qui remplit trois actes. Le premier acte se passe au vi^e siècle, sous le règne de Riccaurde, roi des Wisigoths ; le second acte au viii^e siècle, à l'époque de la conquête de la péninsule par les Maures sous la conduite de Tarick ou Tarifa ; le troisième acte au xii^e siècle, quand Alphonse VI de Castille reconquiert Tolède sur les Arabes. Le lieu de la scène est toujours Tolède. Nous assistons d'abord à une fête, fondée par l'évêque de Tolède, Ildefonse, en l'honneur de la précieuse image de la Vierge, dont il fait remonter fort loin l'origine. On voit paraître l'hérétique Pélage, qui nie l'immaculée conception de la Vierge et soulève ainsi l'indignation des assistants ; il ose même essayer de dérober la statue sainte ; mais la Vierge vient en personne au secours de son effigie, confond le sacrilège et, se tournant vers sa propre statue, lui annonce qu'elle va passer plusieurs siècles dans les ténèbres et l'oubli. Le second acte réalise cette singulière prédiction faite à l'image par l'original. Un assésiste d'abord au siège de Tolède, que poussent vigoureusement les Maures ; Tarifa, leur chef, fait devant les murs de la ville un discours de quatre-vingt-huit vers au gouverneur Godman pour l'engager à se rendre,

Godman répond en quatre-vingts vers qu'il ne se rendra pas. Mais don Sancho le décide en cent vers au moins à accepter les conditions de l'ennemi. Une partie des chrétiens se retire dans les Asturies ; ils veulent emporter la Vierge du sanctuaire ; mais elle leur résiste et déclare qu'elle veut rester à Tolède pour consoler ceux qui ne partent point. Les chrétiens, avant de se retirer, cachent l'image au fond d'un puits pour la dérober aux insultes des Arabes. Trois siècles se passent derrière le rideau. La toile se lève : nous sommes à Tolède au moment où Alphonse VI reçoit la capitulation des Maures d'Espagne, qu'il a vaincus ; il leur laisse pour leur culte la grande mosquée de la ville, puis il part pour poursuivre sa conquête et laisse le gouvernement de la ville à sa femme Constance. Celle-ci profite de l'absence de son mari pour enlever aux Maures la grande mosquée et y réinstaller triomphalement la statue, que l'on a retirée de son puits. Alphonse, après duquel les Maures vont porter plainte, s'irrite contre sa femme et jure de la punir. Mais au moment où Constance veut se jeter à ses pieds pour implorer son pardon, la Vierge fait rayonner autour d'elle une lumière divine qui éblouit et fascine le roi ; Alphonse pardonne et comprend qu'il faut persécuter. La pièce, on le voit, finit par l'apothéose de l'intolérance, après avoir commencé par une véritable glorification de l'idolâtrie. On y peut relever chemin faisant des anachronismes, comme celui de l'évêque de Tolède parlant au vi^e siècle de l'Amérique. Somma toute, ce drame n'est curieux que parce qu'il donne une idée des mœurs du peuple pour lequel il fut fait.

Vierge martyre (LA), tragédie de Philip Massinger. Cette œuvre, la première en date des tragédies de Massinger, tranche, par sa piété ardente et son allure de mystère, au milieu des drames fatalistes et purement humains du théâtre anglais de la Renaissance. Massinger était catholique ; sa foi éclate dans cette tragédie, inspirée par les légendes du martyrologe et dont le sujet fait penser à celui de *Polyeucte*. Toutefois, le personnage anglais est une femme, une jeune fille qui habite Césarée, pendant la persécution que Diocétien exerce contre les chrétiens. Comme le martyr de Cornéille, elle résiste à la double tentation de l'amour et de la peur. Elle est aimée par le fils du gouverneur de Césarée, par le jeune Antoninus, qui vient de se couvrir de gloire dans la dernière guerre et qui refuse, pour elle, la main de la fille de Diocétien ; mais elle répond à l'aveu qu'il lui fait de sa passion qu'elle a donné son cœur à un époux céleste et qu'en présence de celui qu'elle aime les plus puissants souverains ne sont que poussière. Un Romain, Théophile, qui se fait gloire de persécuter les chrétiens et dont les deux filles, après avoir été chrétiennes, sont retournées au paganisme et devenues des prêtresses de la religion païenne, fait comparaitre Dorothee, la jeune chrétienne, devant elles, pour leur procurer l'honneur de la convaincre d'erreur et de l'arracher au culte qu'elle professe. Elles essayent, en effet, d'exposer à la vierge martyre la supériorité de leur croyance sur la sienne ; mais en vain ; il arrive au contraire que Dorothee, au lieu d'être séduite par les filles de Théophile, les convertit et les ramène dans le giron de l'Eglise chrétienne. Après cet exploit, elle est condamnée à mourir. Mais Théophile, avant de la punir, veut faire sur elle un dernier effort, en essayant de l'effrayer par la vue des instruments de supplice et par la perspective d'une mort inévitable. « J'ai inventé, dit-il, pour déchirer les chrétiens, de telles tortures que les dames, s'il leur était permis de revoir au monde, recouvreraient d'horreur et, comme des fous furieux, redescendraient dans l'enfer, dont les plus horribles châtiements, comparés aux miens, leur sembleraient un divertissement. » La vierge confond ses persécuteurs par son courage. Aucune menace ne l'ébranle, et elle marche à la mort avec joie. Au milieu de ces horreurs se détache une scène d'une sublimité pathétique. Antoninus se murt d'avoir vu son amour dédaigné par Dorothee ; son père, furieux de douleur, lui amène la vierge par les cheveux comme on jetterait une proie à un affamé, pour qu'il assouvisse sa passion ; mais le jeune homme se révolte contre cette brutalité. Alors le père l'injurie et fait venir un esclave condamné aux bêtes ; il lui promet la liberté s'il viole la jeune fille. « La violer, répond l'esclave, c'est l'ouvrage d'un scélérat ou d'une bête féroce, ce n'est pas celui d'un homme. Tel que je suis, je ne suis encore qu'un demi-esclave ; si je faisais cela, je serais un esclave tout entier, de corps et d'âme, un esclave damné, le plus vil des esclaves. Fais-le toi-même, Romain, c'est un travail digne de toi. » Il n'y a rien de plus grand, même chez Cornéille, dit M. Paul de Saint-Victor, que cet esclave barbare triomphant avec une mépris stoïque de la corruption de son maître. L'image qu'il évoque est celle du gladiateur mourant, couché sur l'arène, versant son sang par une large plaie et dédaignant encore de ses yeux de marbre le monde romain rassemblé dans le cirque pour le voir mourir. Le poète entoure les derniers instants de la vierge martyre d'un merveilleux visible qui répond au goût

qui avaient les écrivains du temps pour les images matérielles de la pensée. Il s'empare de la légende religieuse et poétique qui place un ange à côté des martyrs, et il donne un corps à cet être céleste que, sur une scène plus savante, l'imagination seule concevrait. Dorothee a toujours eu pour compagnon, dans le cours de la pièce, un jeune page qu'elle croit garder auprès d'elle par charité; au moment où elle va mourir, son page se transfigure et lui apparaît sous les traits d'un ange. « Demandez-moi ce que vous voudrez, lui dit-il, et soyez certaine que vous l'obtiendrez. » Dorothee répond avec une générosité toute chrétienne: « Si vous pouvez m'accorder tout ce que je vous demanderai, changez en amour de Dieu l'amour profane qu'éprouve Antoninus pour moi, et convertissez mon persécuteur. » Cette prière est exaucée. Antoninus meurt de douleur en voyant tomber la tête de la vierge martyre, mais il meurt avec la foi. Théophile avait auprès de lui un secrétaire, espèce de démon déguisé en homme qui le poussait au mal. Le bon ange met en fuite cet odieux conseiller. La grâce touche à son tour Théophile, qui souffre aussi la torture et s'écrit devant ses juges: « Je suis chrétien! » comme Polyeucte devant Félix.

Vierge. Iconogr. L'iconographie chrétienne ne nous offre pas de figure qui soit plus attrayante que celle de la Vierge Marie, qui ait été plus souvent peinte, sculptée, gravée, qui ait inspiré un plus grand nombre de chefs-d'œuvre. On conçoit aisément que l'ambition d'un artiste soit tentée par un type aussi idéal, alliant à l'expression la plus pure de la beauté physique le sentiment le plus profond de l'humanité morale. A toutes les époques, dans tous les pays, les maîtres qui ont cherché à réaliser ce type se sont aussi attachés à revêtir des plus belles formes les plus chastes pensées, et les interprétations qu'ils ont faites de ce thème unique ne sont pas moins étonnantes par leur diversité que par leur multitude. « La peinture, en présence de la Vierge, a des ressources infinies, dit M. Gruyer (les *Virgines de Raphaël et l'iconographie de la Vierge*, 1869, 3 vol. in-8°); elle peut redire toujours la même chose sans jamais se répéter. Des nuances, presque intraduisibles par la parole, suffisent pour diversifier mille tableaux. La Madone est le miroir où se reflète l'âme de chaque époque, de chaque peuple, de chaque école, de chaque famille et de chaque individu; le même peintre, à tous les âges de sa vie, y met son intelligence et son cœur. Aucune de ces Virgines ne ressemble à l'autre... Chaque Madone porte avec elle, à côté de sa valeur pittoresque, son enseignement moral; elle est comme un psaume vivant et palpable... La Vierge est le foyer des mystères chrétiens; grâce à elle, le monde spirituel est devenu visible; sans elle, il n'y a pas de christianisme. Donc, rien d'étonnant que l'art ait été attiré par une force irrésistible vers la mère du Sauveur, et que le plus grand des maîtres lui ait voué la meilleure partie de sa vie. Devant les madones du X^e et du X^e siècle, et surtout devant les *Virgines* de Raphaël, nous sommes subjugués, notre orgueil est vaincu. » La Vierge n'est pas seulement un type de candeur et de grâce, elle est encore le type par excellence de la maternité, et, à ce titre, elle devait inspirer non moins heureusement le génie des maîtres. « Il n'y a rien, dit Th. Thoré, qui aille mieux aux branches du pommier que les pommes. Les plus belles oranges n'y feraient pas si bien. Il n'y a rien qui aille mieux à la femme que l'enfant. Son fruit naturel la pare plus richement que les pierres précieuses attachées au sein de la terre. Femme et enfant, mère et fils, Vierge et Jésus, la Charité, la Fécondité, la Maternité, quels chefs-d'œuvre on a faits avec ce symbole et cette image! Tout le moyen âge s'en inspira. A la Renaissance, c'est encore la femme mère et pure qu'aima le génie de Raphaël. Chacun des nobles artistes du moyen âge et de la Renaissance a fait sa Madone à l'Enfant, et ce fut toujours, jusqu'au XVIII^e siècle, le sujet affectionné des maîtres dans toutes les écoles. »

Plusieurs centaines de pages ne suffiraient pas pour énumérer les œuvres d'art que la Vierge a inspirées; nous devons nous borner à mentionner les plus intéressantes au point de vue archéologique et les plus célèbres sous le rapport de l'exécution.

— *Virgines des premiers siècles.* « Nous ne possédons pas d'image authentique de la mère de Dieu; *Neque novimus faciem Virginis Mariæ*, » écrivait saint Augustin. Les prétendus portraits que l'on a attribués à saint Luc ne remontent pas au delà de l'époque des iconoclastes, et même, selon d'Agincourt, de celle des croisades; nous leur consacrons ci-après un paragraphe spécial. L'opinion des protestants, qui voulaient qu'on n'eût commencé à peindre la Vierge qu'après le décret concile rendu en 431 par le concile d'Éphèse, n'est pas plus fondée que la tradition des madones de saint Luc. Des monuments nombreux, remontant aux quatre premiers siècles de l'ère chrétienne, réfutent cette opinion; ils renversent également celle de quelques écrivains catholiques, tels qu'Emery David et Raoul Rochette qui, tout en rejetant l'appréhension erronée du protestantisme, font dater de 431 les pro-

mières images de Marie tenant l'Enfant Jésus dans ses bras. M. l'abbé Martigny a fait à ce sujet les observations suivantes: « Si l'on se bornait à dire que, depuis la condamnation de l'hérésie de Nestorius, affirmant qu'il y avait deux personnes en Jésus-Christ et refusant à Marie le titre glorieux de Mère de Dieu, l'Eglise donna la préférence aux images de la Vierge Mère sur celles qui la représentaient seule, il n'y aurait dans une telle assertion rien que de parfaitement exact; l'enseignement par les images fut de tout temps dans la pratique de l'Eglise; plus d'une fois on rencontre de ces réfulgences matérielles des hérésies, exposées aux yeux du peuple chrétien sur les murailles des basiliques et même dans les cryptes des catacombes et jusque sur les monuments funéraires... Mais de ce que, depuis la condamnation du nestorianisme, les exigences de l'enseignement dogmatique multiplièrent les représentations de la sainte Vierge avec l'attribut essentiel de sa maternité divine, il ne s'ensuit nullement que les images de cette nature ne fussent pas usitées auparavant; l'Eglise, après 431, adopta ce type de préférence, elle ne le créa pas. » La plus ancienne image que l'on connaisse de la Vierge est une fresque du cimetière de Priscille, découverte, en 1851, par M. de Rossi, et que ce savant croit appartenir à la période écoulée entre les Flavians et les premiers Antonins, c'est-à-dire à la fin du I^{er} siècle ou au commencement du II^e. Cette Vierge, tenant dans ses bras son fils, est assise sur la retombée de la voûte d'un *loculus*; au-dessus de sa tête brille l'étoile qui guida les bergers et les mages; devant elle, le prophète Isaïe, vêtu seulement du pallium, tient d'une main un volumen et désigne de l'autre main la Vierge mère qui s'était révélée à lui, suivant la légende, huit siècles auparavant, en union avec son fils. « Cette peinture, dit M. Gruyer, est d'un style éminemment classique. La beauté du type, la dignité du maintien et du geste, l'ampleur et la majesté des formes, la franchise du pinceau, la nature même des draperies et jusqu'à la forme du pallium et de la tunique à manches courtes, tout démontre la belle époque du style gréco-romain. Les traits ont la fermeté, la régularité, le calme des beaux antiques; et en même temps l'âme chrétienne, avec le pressentiment de ses destinées immortelles, rayonne à travers les beaux yeux grands ouverts. Un mélange de candeur et de chasteté est en train de transfigurer la matrone en madone. Le front, naguère un peu bas, déjà plus haut et plus large, est le siège des plus nobles pensées; deux bandeaux blonds, surmontés d'un voile, le couronnent. L'art chrétien, dès sa naissance, fait franchement appel à la nature et traduit le mystère sans rien cacher de la réalité vivante. Cette Vierge est semblable à toutes les femmes; aucune femme cependant n'attirerait à ce point le respect. C'est que, pour la première fois peut-être, la peinture a visé au plus haut degré de la beauté morale, sans rien négliger pour cela de la beauté sensible. Aussi, tout antique qu'elle demeure, cette figure est-elle surtout et avant tout chrétienne. L'Enfant Jésus, de son côté, s'anime d'une souplesse de mouvement et d'une spontanéité d'intention qui marquent l'aurore d'un monde jusqu'alors ignoré. Dans ce même cimetière de Priscille, la Vierge reparait du côté opposé de la même crypte, la tête encore voilée, le corps toujours vêtu de la tunique et du pallium, mais debout cette fois et dans l'attitude d'une personne en prière (*orante*), les mains étendues, ayant à sa droite l'Enfant Jésus, âgé de huit à dix ans, et à sa gauche saint Joseph, qui élève aussi ses bras pour prier. D'autres fresques de la même catacombe nous montrent encore la Vierge, ici dans la scène de l'*Annonciation*, là dans la scène de l'*Adoration des mages*; quoique toujours belles de lignes et empreintes d'un sentiment bien chrétien, ces peintures sont inférieures à celles que nous venons de décrire et ne remontent pas au delà du II^e siècle.

Dans le cimetière de Domitille, entre deux *loculi*, est peinte une *Madone* qui a été publiée par M. de Rossi (*Imagines selectæ deiparæ Virginis*, pl. II) et que ce savant croit appartenir aux premières années du III^e siècle. Elle tient sur ses genoux son divin fils, qui est assis et répète, de la main droite, le geste de bienvenue qu'elle fait elle-même; deux personnages placés devant elle et deux autres derrière ont paru être les mages, mais le nombre inusité de ces personnages et l'âge de l'Enfant Jésus ne justifient pas, selon nous, cette supposition. Le style de cette peinture n'a ni l'ampleur ni la pureté de celui des fresques de la catacombe de Priscille: « Au lieu de la noblesse et de l'élégance que l'on admirait à la fin du I^{er} siècle et même encore au II^e, au lieu des draperies harmonieuses et légères qui enveloppaient le corps sans le déformer, voici la nature qui se rapetisse, s'alourdit, se ramasse, et le vêtement aussi qui perd tout son agrément, les beaux plis souples et complaisants qui disparaissent. L'Enfant Jésus, de son côté, devient immobile, et la nudité de ses formes se cache complètement. Les *catinæ* des deux robes sont ici à la fois un signe de noblesse et une marque de décadence. Le christianisme s'écarte de plus en plus du style primitif, de l'amour avec lequel il avait considéré la na-

ture. La vérité fait place à la convention, l'archaïsme tend à se substituer à l'art; ce qui avait charmé l'âme et les yeux des premiers chrétiens s'évanouit sous quelque chose de glace; il semble que la mort veuille remplacer la vie et que l'idole tente de détrôner la divinité. Avec l'ignorance et l'abaissement des formes est venue la crainte de montrer au vrai l'enfant divin dans les bras de sa mère. Ce n'est plus l'humanité que l'on adore en lui, c'est déjà presque un mythe. » Après avoir ainsi constaté la prompte déviation de l'idée chrétienne, déviation que nous verrons s'accroître de plus en plus dans les siècles suivants, M. Gruyer reconnaît cependant que la *Vierge* du cimetière de Domitille conserve encore un touchant caractère: « Si la figure est massive, si le voile blanc est jeté sur la tête d'une manière lourde et sans grâce, si la dalmatique à bandes bleues ne forme plus aucune des ondulations savantes que nous admirons naguère, les traits ont gardé, du moins, leur régularité, leur noblesse; ils sont majestueux, imposants, doux et sympathiques, avec cet accent de grande tristesse qui est le sceau de la beauté chrétienne. Le regard surtout a une étonnante intensité d'expression. Les yeux prennent alors dans la figure humaine une importance considérable et sont, ainsi compris par la peinture, une véritable conquête; ils deviennent souverains, s'emparent de tout, dominent tout, sont le foyer d'où rayonnent l'intelligence et la vie. La bouche porte l'empreinte d'une émotion vraie. Le geste a de la grandeur... » Une *Vierge* peinte dans le cimetière *Ad duas lauros* diffère beaucoup de la précédente, à laquelle elle paraît postérieure de près d'un siècle. Elle a moins d'ampleur dans les formes, plus de jeunesse et plus de grâce; sa tête est nue, suivant la coutume des jeunes filles de l'antiquité avant leur mariage, et elle est vêtue seulement d'une tunique blanche; les yeux, au lieu de regarder en face avec autorité, s'abaissent modestement vers la terre. Il est évident que l'auteur de cette peinture a voulu exprimer avant tout la virginité de Marie. Cette manière de concevoir la Vierge ne prévalut pas; l'art chrétien, depuis ses origines jusqu'à la fin du moyen âge, s'est surtout proposé de glorifier la divine maternité de Marie.

Au commencement du IV^e siècle, la *Vierge* du cimetière de Sainte-Agnes (Rossi, *Imagines deiparæ Virginis*, pl. VI) ramène sur ses cheveux blonds le voile qu'elle portait écarté à la fin du siècle précédent. Ce voile, d'un blanc bleuâtre, tombe du sommet de la tête jusque sur les épaules; le cou est orné d'un collier de perles alternant avec des pierres précieuses; le *pallium* (ou la *stola*) de la matrone est jeté par-dessus la tunique et enveloppe symétriquement les bras, qui sont levés dans l'attitude de la prière. L'Enfant Jésus est posé devant sa mère, de face, comme elle, et vu à mi-corps; il ne prie pas, parce que c'est lui qu'il faut prier. Cette image célèbre, qui passa longtemps pour la principale représentation de la Vierge Marie dans les catacombes, a certainement perdu de son intérêt depuis la découverte de peintures analogues remontant à une antiquité plus haute, mais n'en demeure pas moins un des monuments principaux de l'iconographie chrétienne. Elle doit avoir été peinte au moment de la paix de l'Eglise, alors que le double monogramme du Christ qui l'accompagne fut devenu dans Rome le signe du christianisme triomphant.

Il semble qu'au sortir des catacombes l'art chrétien, libre enfin de s'affirmer au grand jour, dans des basiliques splendides, dut se proposer aussitôt de donner à ses créations tous les développements, toute la vérité et toute la vie propres à charmer les regards et à émouvoir les âmes... L'Eglise vint bien vite comprimer cet essor en traçant des règles, des formules pour les représentations religieuses. En ce qui concerne l'image de la Vierge, les docteurs et les Pères n'étaient pas d'accord. Tandis que le plus grand nombre d'entre eux cherchaient dans Marie l'idéal de toutes les beautés, religieuse, morale, physique, que quelques-uns voulaient envelopper de laideurs apparentes les perfections divines. Au commencement du V^e siècle, les doutes parurent être levés. Parmi les reliques que l'impératrice Eudoxie envoya de Jérusalem à Constantinople, se trouvait une image de la Vierge que les théologiens, par un coup d'autorité et d'audace, attribuèrent à saint Luc. Une église fut aussitôt construite pour recevoir ce tableau, qui devint, comme on pense, un modèle dont il ne fut plus permis de s'écarter.

— *Virgines dites de saint Luc. Virgines byzantines.* Un auteur dont on ne saurait contester l'autorité, saint Paul, nous apprend que saint Luc était médecin. Les premiers Pères de l'Eglise n'ont jamais parlé du prétendu talent de cet évangéliste pour la peinture. En admettant, d'ailleurs, qu'il eût été capable de faire le portrait de la Vierge, il n'aurait pu la peindre que fort âgée, puisque ce fut saint Paul qui le convertit au christianisme; or, les images qu'on lui attribue représentent Marie dans toute la fleur de sa maternité divine. Le style même de ces peintures, qui est byzantin, suffit d'ailleurs pour prouver que Benoît XIV n'était pas l'infail-

libilité le jour où il a écrit: « Il n'est pas permis à un écrivain pieux de douter de l'authenticité des portraits de la Vierge attribués à saint Luc. » Aujourd'hui, les écrivains pieux font plus que douter de cette authenticité, ils la nient bravement; mais ils cherchent à expliquer que l'on aura confondu un peintre byzantin nommé Luc avec son saint patron. Les *Madones* dites de *saint Luc* n'en ont pas moins opéré quantité de miracles et n'en sont pas moins demeurées l'objet d'une vénération excessive. Rome en possède plusieurs exemplaires; l'un des plus anciens et des plus célèbres est celui qu'on voit dans la chapelle Borghèse, à Sainte-Marie-Majeure. La Vierge, vue presque de face et légèrement tournée vers la droite, est enveloppée dans un grand manteau ramené sur la tête et qui cache non-seulement les cheveux, mais le front tout entier. Les traits sont réguliers, fermes, impassibles. Les yeux, fendus en amande et grands ouverts, ont une expression contemplative. Le nez, dont le meplat est trop large, est tout à fait grec. La bouche, aux plis fortement arqués, est grave, sévère même, mais sans dureté. Les deux mains sont ramenées l'une sur l'autre, la gauche tenant un livre et le bras du même côté soutenant le petit Jésus. Celui-ci se retourne vers sa mère et la bénit de la main droite. Il y a dans cette figure quelque chose de sculptural, de robuste, de solennel; on peut lui appliquer ces paroles écrites par Lamenais au sujet des *Virgines* du moyen âge: « Elle attire bien moins qu'elle n'impose. La révérence qu'inspirent cette face auguste, cette pensée mystérieuse réfléchie sur elle-même, cette austérité, va presque jusqu'à la crainte. » On pense que cette *Madone* est celle que saint Grégoire le Grand promena de la basilique Libérienne à la basilique Vaticane pour obtenir la cessation de la peste en 590. D'autres *Virgines* dites de saint Luc se voient dans les églises Santa-Maria-del-Popolo, Santa-Maria-in-Ara-Cœli, San-Agostino, etc.

Nous n'entreprendrions pas de décrire les diverses images de la Vierge, fresques, miniatures, mosaïques, sculptures, que le moyen âge nous a transmises; il nous suffira de dire qu'elles se rapprochent toutes plus ou moins des types byzantins et de citer, parmi les plus intéressantes: la Madone de Santa-Maria-in-Co-medin, à Rome, ouvrage du VII^e siècle; une Vierge debout, dans l'attitude de la prière, entre saint Cyrille et sainte Catherine d'Alexandrie, dans les catacombes (VIII^e siècle); la mosaïque de la voûte de l'abside de Santa-Maria-della-Navicella (IX^e siècle), représentant la Vierge assise sur une riche *cathedra* et portant sur ses genoux l'Enfant Jésus, qu'adorant des anges et le pape Pascal I^{er}, fondateur de l'église; une autre mosaïque, exécutée, sous le règne du même pape, sur la voûte de l'église de Sainte-Cécile-in-Trastevere; une autre exécutée au XII^e siècle sur la façade de Sainte-Marie-in-Trastevere et représentant la Vierge assise sur un trône et alliant son divin Fils au milieu des vierges sages et des vierges folles, etc. Par le caractère comme par l'exécution, les madones de cette longue période accusent un manque absolu d'inspiration, une monotonie désespérante, une égale ignorance des principes du beau et des règles du dessin. Si nous voulions trouver des exceptions, il faudrait les chercher dans les miniatures dont les moines d'Italie, d'Allemagne et de France ont orné les monuments, et dans les « images » que les maîtres de pierre ont sculptées sur les façades de nos cathédrales gothiques. Mais nous avons hâte d'arriver à l'époque où la peinture s'affranchit des formules byzantines et renouela les types sacrés en s'inspirant tout à la fois de la poésie chrétienne et de la beauté des statues antiques. Cette révolution, à laquelle on a donné le nom de Renaissance, s'opéra lentement; l'apparition des chefs-d'œuvre resplendissants du XV^e et du XVI^e siècle fut précédée de bien des essais qu'il serait injuste de laisser dans l'ombre.

Au XIII^e siècle se produisent les premiers symptômes de cette rénovation artistique. Parmi les *Virgines* exécutées à cette époque en dehors des traditions byzantines, il faut citer celle de Fra Jacopo da Torritia (mosaïque, à Sainte-Marie-Majeure, Rome) et celle de Guido (la *Vierge et l'Enfant Jésus au milieu des hiérarchies célestes*, grand tableau, à San-Domenico, Sienna). Dans l'impossibilité où nous sommes de décrire ici toutes les œuvres de mérite que la Vierge a inspirées depuis cette période jusqu'à nos jours, nous nous bornerons à signaler, dans l'ordre chronologique, celles qui sont dues aux plus grands maîtres; nous commencerons par les peintures et les estampes, et nous finirons par les sculptures. Beaucoup d'ouvrages où la Vierge joue un rôle plus ou moins important ont, d'ailleurs, été analysés ou simplement mentionnés dans les articles que nous avons consacrés aux mots ADORATION DES BERGERS, ANNONCIATION, ASSOMPTION, CANA (noces de), CALVAIRE, CHRIST, CIRCONCISION, COURONNEMENT DE LA VIERGE, CRUCIFIEMENT, EDUCATION DE LA VIERGE, ENFANT JÉSUS, MADONE, MAGES, MATER DOLOROSA, NATIVITÉ DE JÉSUS, NOTRE-DAME, PIETÀ, PRÉSENTATION DE LA VIERGE AU TEMPLE, PRÉSENTATION DE L'ENFANT JÉSUS AU TEMPLE, PURIFICATION, etc.

— *Virgines de Cimabue* (XIII^e siècle). On serait

en droit de s'étonner de la réputation acquise par le Florentin Cimabue, s'il n'avait jamais exécuté que des peintures lourdes et incorrectes, telles que la *Vierge aux anges* qui est au Louvre; mais c'est la évidence un des premiers ouvrages de ce maître. Pour juger de son talent, il faut voir la Madone qu'il peignit pour les camaldulos de la Santa-Trinità et qui est aujourd'hui dans la galerie de l'Académie des beaux-arts de Florence, et surtout la célèbre Madone de Santa-Maria-Novella, qui fut portée en triomphe à travers la ville par les Florentins enthousiasmés. De proportions colossales, assise et enveloppée d'un long manteau bleu, cette Vierge tient dans ses bras l'enfant Jésus, qui est revêtu d'une étoffe d'or et qui étend la main droite pour bénir; six anges, habillés les uns de rose, les autres de bleu, se tiennent de chaque côté du trône, dans l'attitude de l'adoration. Sur le cadre doré qui entoure cette composition, l'artiste a peint une trentaine de petites figures de saints, à mi-corps. Malgré les altérations que cinq siècles lui ont fait subir, cette grande œuvre impressionne vivement. « La Mère du Verbe a quelque chose encore du type grec, dit M. Gruyer; mais ses traits n'ont plus rien de rebarbatif; ils s'humanisent, prennent même une certaine mobilité, et le regard émane, comme le rayonnement d'une belle âme, à travers les yeux largement fendus en amande. Ce que cette Vierge a de remarquable surtout, c'est sa douceur, je n'ose dire sa bonté; car la bonté, cette terre promise de l'art, Cimabue l'a peut-être entrevue, mais il ne l'a pas touchée. L'enfant Jésus est encore plus voisin de la nature; il confine presque à la beauté et s'efforce d'attirer à lui tous les cœurs. Les anges enfin sont éloquents sans violence, fervents avec naïveté; leurs mouvements sont justes, leurs gestes mesurés, et dans leurs visages, tout rayonnants d'un spiritualisme exalté, on reconnaît l'image d'une époque chevaleresque, ignorante encore et même grossière, mais adoucie, attendrie, transformée par la flamme régénératrice des plus hautes vertus. »

— *Virgées de Giotto et de Taddeo Gaddi* (xive siècle). Il était réservé à Giotto de rompre complètement avec les formules byzantines et les traditions hiératiques, de puiser dans l'étude de la nature le sentiment de la vie qui avait fait défaut à Cimabue, son maître, de joindre à l'élégance des formes la grâce de l'expression et la chaleur du sentiment. Il peignit un grand nombre de madones, toutes charmantes de candeur et de beauté, de pureté et de noblesse. Elles faisaient l'admiration de Dante. Pétrarque en possédait une qui ne le quittait pas, qu'il emportait avec lui comme un palladium dans ses nombreuses pérégrinations, et qu'il laissa en mourant à son ami Francesco de Carrare, seigneur de Padoue, comme ce qui lui avait appartenu de plus intime et de plus précieux. Malheureusement, beaucoup de Virgées de Giotto ont péri. A Naples, dans l'église de Santa-Chiara, l'illustre maître peignit à fresque divers sujets de la vie de Marie; ce grand ouvrage fut détruit, au xvi^e siècle, par les religieux auxquels appartenait l'église; il n'y eut d'épargné qu'une figure de madone à laquelle les dévots attribuaient des vertus miraculeuses et qu'ils avaient baptisée la *Vierge des Grâces*. Plus heureuse que Santa-Chiara, la petite église de Santa-Maria-dell'Arena, à Padoue, a conservé, à peu près intactes, les fresques dans lesquelles Giotto a représenté quatorze sujets de l'histoire de la Vierge, depuis l'épisode de Joachim chassé du temple jusqu'à la Visitation, et vingt-deux scènes de la Vie de Jésus, depuis la Nativité jusqu'à l'Ascension. Nous ne reviendrons pas sur ce que nous disons au mot JÉSUS (t. IX, p. 968) de ces fresques célèbres, une des reliques les plus précieuses de l'art italien. Après la mort de Giotto, Taddeo Gaddi, son fils, et le plus cher de ses élèves, peignit dans le chœur de Santa-Maria-dell'Arena six autres sujets relatifs aux dernières années de la vie de la Vierge. Des connaisseurs prétendent, toutefois, qu'il est étranger à ce travail; mais on s'accorde généralement à le croire l'auteur de fresques remarquables consacrées à la Vierge dans une chapelle de Santa-Croce, à Florence. Le dessin original d'une de ces dernières peintures (la *Présentation au temple*) est au Louvre.

— *Virgées de Simone Memmi, de Pietro Laurati et de Taddeo di Bartolo* (xive siècle). A Rome, où il fit la connaissance de Giotto, le siennois Simone di Martino, plus connu sous le nom de Simone Memmi, s'appropriait le style du maître florentin et peignit une madone sous le portique de l'ancienne basilique de Saint-Pierre. Cette œuvre n'existe plus, mais on peut juger du talent de Simone d'après les Virgées entourées de saints que conservent le palais public de Sienne et la cathédrale d'Orvieto. A la grâce naïve de l'expression, ces peintures joignent une simplicité de couleur, une perfection de détails et une sérénité d'effet qui charment les regards. Un autre peintre siennois de la même époque, Pietro Laurati, est l'auteur d'une délicieuse Madone, pressant dans ses bras l'enfant Jésus et entourée d'anges adorateurs, qui est au musée des Offices. Taddeo di Bartolo, qui appartient à la même école, a peint dans l'église de Santa-Maria-dell'Arena une *Vierge*

allaitant l'enfant Jésus, d'une beauté idéale et d'une mélancolie touchante. Le Louvre a de ce dernier maître un retable (n^o 63), dont le compartiment central représente la Vierge entourée de chérubins et tenant sur ses genoux le divin bambino qui joue avec un oiseau.

— *Virgées de Fra Angelico et de Benozzo Gozzoli* (xve siècle). Le saint moine de Fiesole, dont l'orthodoxie ne sera mise en doute par personne, ne croyait assurément pas à l'authenticité des madones de saint Luc, car il n'en a tenu aucun compte dans les nombreuses peintures qu'il a faites sur le même sujet; il n'en a pas moins su revêtir la Vierge Marie d'un caractère profondément religieux, d'une grâce suave et d'une exquise tendresse. Son *Couronnement de la Vierge*, auquel nous avons consacré un article spécial, est un des trésors les plus précieux du Louvre. Mais Florence possède des œuvres d'une plus grande valeur encore. Nous ne dirons rien des scènes de la vie de Marie peintes par Fra Angelico dans le couvent de San-Marco, ni des *Virgées entourées de saints*, que l'on voit au palais Pitti et dans la galerie de l'Académie des beaux-arts; mais nous nous arrêterons un instant devant le magnifique tabernacle que l'artiste exécuta en 1433 pour la corporation des marchands de lin et qui est aujourd'hui au musée des Offices. Plus grande que nature, vêtue d'une robe rose et d'un manteau bleu relevé sur la tête, la madone est assise au fond du tabernacle, sur un trône recouvert d'une draperie d'or; elle tient sur ses genoux l'enfant Jésus, délicat bambino à tête blonde, habillé d'une tunique brune, écartant les bras et souriant au spectateur. Le Saint-Esprit, sous la forme d'une colombe, plane au-dessus de ce groupe charmant qui semble appeler les fidèles et les convier aux joissances célestes. La Vierge n'a plus rien ici de la sévérité imposante des images antérieures; son visage est plus arrondi, sa physionomie plus aimable; ses yeux grands ouverts ont une limpidité qui attire et fascine. Sur les côtés du cadre, autour de la reine des cieux, douze anges, pleins de gentillesse et d'une beauté vraiment idéale, jouent de divers instruments; quatre saints, graves, majestueux, sont peints sur les deux faces des volets destinés à former le tabernacle. D'autres madones de Fra Angelico se voient dans les églises de San-Domenico et de San-Girolamo, près de Fiesole; dans celle de San-Domenico, à Cortone; au musée de Berlin, etc.

Benozzo Gozzoli, l'élève et l'ami de Fra Angelico, a consacré à la Vierge quelques-unes de ses meilleures productions. Dans une fresque de l'église de Saint-Fortunato, à Montefalco, il l'a représentée adorant l'enfant Jésus couché sur ses genoux; dans une fresque de l'église paroissiale de San-Gemignano, il nous la montre assise entre saint Augustin, sainte Marthe, sainte Madeleine et saint Jean-Baptiste, couronnée par les anges et entourée par eux de guirlandes de fleurs. Parmi les compositions du même genre que possèdent les musées, nous citerons celle qui est à la National Gallery. Les Virgées de Benozzo, tout en gardant un reflet de la ferveur et de la grâce de celles de Fra Angelico, se distinguent par des formes plus réelles et plus vivantes.

— *Virgées de Fra Filippo Lippi et de Filippino Lippi* (xve siècle). Bien qu'il ne se soit pas toujours conduit en parfait chrétien, Fra Filippo Lippi a su faire preuve d'ingénuité et de recueillement en peignant la madone, témoin le tableau que nous avons de lui au Louvre et dans lequel il nous la montre debout sur les premières marches d'un trône, entourée d'une multitude d'anges et présentant le bambino à l'adoration de deux saints abbés agenouillés. Ce tableau n'est pas, comme l'a cru M. Villot, celui que Vasari dit avoir été exécuté par Fra Filippo pour l'église du Spirito-Santo, à Florence. Ce dernier ouvrage, qui se voyait, il y a quelques années, dans la collection de MM. Lombardi et Baldi, à Florence, représente la Vierge assise avec l'enfant Jésus debout sur ses genoux, huit anges en adoration derrière le trône, deux autres anges jouant l'un du luth et l'autre du violon, au premier plan, et enfin, sur les côtés, saint Antoine, saint Barthélemy, un saint évêque et une sainte religieuse. C'est là, a dit Vasari, une œuvre rare, que nos maîtres ont toujours tenue en très-grande vénération. « D'autres Madones de Fra Filippo se voient dans la galerie des Offices, dans celle de l'Académie, au palais Doria, à Rome, au musée de Berlin, etc. Filippino Lippi, le fils que Fra Filippo eut de la noble Lucrezia, a peint lui aussi d'admirables madones; celle que possède l'église San-Spirito mérite plus particulièrement l'attention; assise sur un trône, vêtue d'une robe rouge, d'un manteau bleu et d'un voile transparent, elle tient des deux mains l'enfant Jésus qui se penche pour prendre la croix de roseau que lui présente le petit saint Jean agenouillé; les deux *bambini* sont pleins de grâce et de gentillesse. De chaque côté du trône, saint Martin et sainte Catherine, debout, présentent à la Madone et à son fils un donateur et une donatrice agenouillés, Tanai de Nerli et sa femme. Au fond, à travers les arcades d'un portique, on aperçoit, dans une rue de Borgo-San-Frediano, ce même Tanai qui est descendu de cheval à la porte de sa maison, au retour d'un long voyage, et qui

embrasse sa petite fille que tient une servante. Cette scène familière, peinte avec beaucoup de finesse, explique la scène de dévotion du premier plan. La beauté du coloris rehausse ici la pureté et l'élégance du dessin; toutes les qualités de Raphaël sont en germe dans cette superbe peinture. La National Gallery possède un tableau de Filippino représentant la Vierge et l'enfant Jésus adores par saint Jérôme et saint Dominique. Une autre Madone du même maître appartient au musée de Berlin. N'oublions pas l'*Apparition de la Vierge à saint Bernard* ou *Saint Bernard écrivant sous la dictée de la Vierge*, chef-d'œuvre placé dans l'église de la Badia, à Florence (v. l'article que nous avons consacré à cette peinture, t. II, p. 596). De Raffaellino del Garbo, élève de Filippino, le musée de Berlin a une très-belle Madone tenant dans ses bras le bambino endormi, entre deux archanges, dont l'un joue de la lyre et l'autre du chalumeau.

— *Vierge du Zingaro* (xve siècle). Antonio Solario, dit le Zingaro, qu'on regarde généralement comme le fondateur de l'école napolitaine, est peu connu hors de son pays; il est digne cependant d'être comparé aux meilleurs artistes de son temps. Le musée des Studi a de lui une œuvre des plus remarquables: Marie, vêtue d'une robe rose et d'un manteau bleu qui l'encapuchonne, est assise dans une niche sous un dais élégant; c'est une matrone grave et majestueuse, qui n'est plus jeune, mais qui est toujours belle; sur ses genoux, le bambino entièrement nu lève la main droite pour bénir; dans son nimbe est tracée une inscription en lettres d'or commençant par ces mots: *Vera lux*. A droite se tiennent saint Pierre et saint Sébastien; à gauche, saint Paul, saint Asprenus, évêque de Naples, et sainte Candide. Trois portraits complètent cette composition. Derrière saint Asprenus est un beau jeune homme, à la physionomie ouverte et spirituelle, qui, suivant la tradition, ne serait autre que le Zingaro; et, à l'autre extrémité, derrière saint Sébastien, apparaît un homme au front chauve, à la face énergique, qui serait le peintre Col' Antonio del Fiore, beau-père de Solario; quant à la troisième figure, une jeune femme coiffée d'un voile blanc, elle représenterait l'épouse du Zingaro. Deux petits anges sont groupés sur le dais du trône. « La composition tout entière, dit M. Chânelin (*Histoire des peintures de toutes les écoles*), est traitée avec une ampleur et une science magistrales; au premier aspect, on dirait une œuvre de la fin du xve siècle ou même du commencement du xvi^e. Le groupe de la Vierge et de l'enfant se dessine dans la lumière, tandis que les autres figures, dont le seul sort est de tourner le dos à ce groupe céleste, s'enveloppent d'un clair-obscur savant, qui s'assombrit peu à peu à mesure que les plans se reculent. »

— *Virgées de Mantegna* (xve siècle). Le Louvre possède une des plus belles madones du célèbre maître de Mantoue; elle est connue sous le nom de *Vierge de la Victoire* et fut exécutée, en 1495, pour le maître-autel de l'église Santa-Maria-della-Vittoria, que Jean-François de Gonzague avait fait construire après avoir vaincu les Français sur les bords du Taro. Cette madone, portant l'enfant Jésus, est assise sur un trône orné de marbres de diverses couleurs et de bas-reliefs d'or, dans une niche que décorent des guirlandes de verdure entremêlées de fleurs, de fruits, de coraux, de perles et de pierres de toute espèce; saint Michel et saint Maurice, tous deux revêtus de leur armure, sont placés de chaque côté de Marie et soutiennent son manteau; un peu en arrière se tiennent saint Louis et saint André, patrons de Mantoue; le petit saint Jean, une femme âgée, sainte Anne ou sainte Elisabeth, sont placés aux pieds du trône; à gauche enfin, le marquis Jean-François de Gonzague, armé de pied en cap, agenouillé et joignant les mains, rend grâce à la Vierge de la protection qu'elle lui a accordée. Ce tableau, tout rempli de détails charmants, exécuté avec une grande science de dessin et une grande force de coloris, n'a pas les qualités d'expression, la grâce, la tendresse, la beauté douce et la dévotion naïve qui distinguent les compositions analogues de l'école flamande. « Mantegna, quoi qu'il ait peint des madones en assez grand nombre, est, parmi les maîtres du premier ordre, dit M. Gruyer, un de ceux qui ont été le moins émus en présence de la Vierge. Est-ce à dire qu'il fut insensible à tout sentiment religieux? Loin de nous cette pensée; mais son génie, obsédé de la perfection des bas-reliefs et des sculptures antiques, était comme enchaîné à la lecture de ses modèles. Ses Virgées conservèrent quelque chose de l'inflexibilité du marbre, et, sous cette rigide enveloppe, le savoir le plus vaste qui fut jamais peut-être ne put faire jaillir la divine étincelle. » La *Vierge* de l'église de Saint-Zénon, à Vérone, semble échapper à cet arrêt; elle a de la jeunesse et de la beauté; le bambino est à sa fois charmant et touchant; les anges chantent avec une telle vérité qu'on croit les entendre, et les saints, groupés de chaque côté sur des volets qui l'ordonnance générale de l'architecture raccorde au sujet central, sont, dans leurs draperies magistrales, austères et convaincus. D'autres madones de Mantegna se voient dans la galerie des Offices, à la pinacothèque de Munich, au

musée de Berlin, à la National Gallery, dans les palais Trivulzi et Sormanni-Andreani et au musée Brera, à Milan, etc. Le musée de Madrid possède un tableau représentant la *Mort de la Vierge*. Mantegna a gravé une *Vierge au milieu d'une gloire d'anges*.

— *Virgées de Giovanni Bellini* (xve siècle). Giovanni Bellini, tout en s'efforçant d'atteindre à la perfection d'exécution de son maître, Mantegna, resta fidèle à l'esprit de dévotion de son époque. Ses madones, qui sont très-nombreuses, ont de la gravité, de la dignité; mais il leur manque trop souvent ce que l'on se plaît surtout à trouver dans Marie, la grâce. Une des plus remarquables est celle que possède l'église Saint-Pierre, à Murano; elle est assise sur un trône et tient sur ses genoux le bambino, qui benit le donateur du tableau, le doge Agostino Barbarigo, accompagné par saint Augustin et saint Marc; deux archanges jouent l'un du luth et l'autre du violon. Le dessin, l'ordonnance et la couleur de ce tableau sont admirables. Une peinture très-remarquable aussi sous le rapport du coloris est la *Madone aux six saints* de la pinacothèque de Venise; elle était autrefois dans l'église San-Giobbe. Dans la même galerie est une Vierge à mi-corps, baissant modestement les yeux et tenant devant elle l'enfant Jésus entièrement nu et debout sur un parapet; ce tableau est daté de 1487. Les églises de San-Zaccaria, de San-Francesco-Vigna, des Frari, del Redentore, de Santa-Maria-dell'Orto, des Santi-Giovanni-Paolo, à Venise; les musées de Berlin, de Leipzig, de Francfort, de Madrid, de Milan, de Munich; la pinacothèque du Vatican, les galeries Borghese et Barberini, à Rome; le palais Spinoza, à Gènes; les collections Stafford et Baring, en Angleterre, possèdent des *Virgées* peintes par Bellini.

— *Virgées de Botticelli* (xve siècle). Les Virgées de Botticelli se rencontrent assez fréquemment dans les galeries; il y en a au Louvre, aux Offices, à l'Académie des beaux-arts de Florence, à la National Gallery, dans les musées de Berlin et de Dresde, dans la galerie Borghese, etc. Une des deux que possède le Louvre (n^o 195) vient d'être les premiers mots du *Magnificat* dans un livre que tiennent deux jeunes saints présentés par leur ange gardien; l'archange saint Michel lui pose sur la tête une couronne étoilée; l'enfant Jésus, assis sur les genoux de sa mère, appuie la main sur une grenade. L'autre *Vierge* (n^o 196), assise dans un jardin, avec l'enfant Jésus et le petit saint Jean, a une expression charmante de tendresse, de recueillement, de mélancolie. Dans la galerie des Offices, la madone a la main posée sur un livre où est écrit le *Magnificat* et est entourée par six anges. Celle de l'Académie des beaux-arts verse des larmes à la vue de la couronne d'épines et des clous que lui présentent deux archanges; elle tient l'enfant Jésus dans ses bras et est assistée par saint Augustin, saint Ambroise, sainte Catherine, saint Jean-Baptiste, saint Michel et saint Jean l'Évangéliste.

— *Virgées de Domenico Ghirlandajo* (xve siècle). Nous consacrons ci-après un article spécial aux magnifiques fresques dans lesquelles D. Ghirlandajo a retracé la *Vie de la Vierge* sur le mur du chœur de Santa-Maria-Novella. Comme les Lippi, Domenico joint à la douceur et à la grâce de l'expression un naturalisme très-accouté. Ses Virgées sont vivantes et réelles. On peut en juger par celle du musée des Offices, qui est assise sur un trône, assistée par de beaux anges et quatre saints. « Le peintre, dit M. Gruyer, a certainement connu cette femme, peut-être il l'a aimée; mais elle entre avec tant de conscience, de recueillement, de sincérité, dans l'esprit de l'Évangile, qu'on ne peut lui garder rancune de se faire ainsi reconnaître. Sans doute, elle n'a pas tout ce qu'on peut rêver; mais elle est vraie selon la nature, vraie aussi selon la foi, et c'est assez déjà pour qu'on puisse l'aimer. L'enfant Jésus n'est pas plus divin que sa mère; mais on lui a si bien appris son rôle et il le dit avec tant de gentillesse, qu'il est difficile de lui en vouloir beaucoup de n'être pas le fils de Dieu. Les archanges et les anges, de leur côté, font les plus louables efforts pour n'être que de purs esprits, et ils sont vraiment célestes par leur candeur et par leur naïveté. » Des *Virgées* de Domenico Ghirlandajo appartiennent à l'Académie des beaux-arts de Florence et au musée de Berlin.

— *Virgées de Francia* (xve siècle). Francesco Francia, orfèvre bolonais, avait quarante ans lorsqu'il commença à peindre. Son coup d'essai fut un coup de maître; c'est une *Vierge entourée de saints* qu'il peignit pour l'église de la Miséricorde, près de Bologne, et qui est aujourd'hui dans la pinacothèque de cette ville. Vêtue d'une tunique jaune et d'un ample manteau bleu, Marie est assise sur un trône, la tête légèrement inclinée vers l'épaule droite et encadrée par une longue chevelure; elle tient sur ses genoux le bambino, et tous deux regardent le spectateur avec une expression d'ineffable bonté. Saint Jean-Baptiste, saint Augustin, sainte Monique, saint Sébastien, saint Procupe, saint François d'Assise, un petit ange jouant de la mandoline et le donateur complètent la composition. F. Francia a produit beaucoup d'autres madones; il nous suffira de citer celles que

possèdent le palais public de Cesena, les galeries du Capitole, Borghèse, Doria et Barberini, à Rome; les musées de Naples, de Parme, de Milan, de Berlin, de Londres, de Dresde, etc. Ces différentes Vierges se répètent quelquefois avec une fâcheuse monotonie. Le fils de Francesco Francia, Giacomo, a continué le style de son père; il semble, toutefois, avoir eu plus de souplesse dans le dessin et plus de fécondité dans l'imagination; la pinacothèque de Bologne a de lui trois Vierges entourées d'enfants, dont la plus remarquable est datée de 1526. Une Madone de Francesco Francia a été gravée par N. Leconte sous ce titre : la *Vierge à l'oiseau*.

— *Vierges du Pérugin* (xv^e siècle). « Les Vierges du Pérugin, dit M. Gruyer, sont dans une perpétuelle vision des choses d'outremonde; mais elles manquent absolument de variété, et le sentiment vrai de la nature leur fait aussi défaut. Elles font, jusqu'à un certain point, pressentir les Vierges de Raphaël, et quand Raphaël commence à peindre, il se confond presque avec Pietro Vannucci. Mais Raphaël, après s'être essayé sur l'unique mélodie qu'il a chantée le Pérugin, met en lumière aussitôt les trésors d'harmonie dont lui seul a eu la révélation. » Le Louvre a deux madones du Pérugin; la plus remarquable est celle qui a passé au palais Corsini et dans la galerie du roi des Pays-Bas et qui, à la vente de cette dernière collection en 1850, a été payée 53,302 francs. Assise au milieu d'un atrium dallé en marbre, la Vierge tient sur ses genoux l'enfant Jésus qui nous bénit; sainte Rose, sainte Catherine et deux anges adorent le groupe divin. « Pérugin est là dans toute sa beauté, dans toute sa grâce, dit encore M. Gruyer. Les anges s'inspirent à la source des voluptés chastes et intellectuelles. Les saints ne regardent point autour d'eux; leur demeure est au ciel, et elles voient toutes les choses de la terre comme en passant. Quant à la Vierge, extatique et langoureuse, elle exerce sur l'âme une singulière attraction; sa physionomie est limpide et comme transparente; le front est haut et large; les yeux sont perdus dans l'immensité des mondes invisibles; le nez est finement dessiné; la bouche est petite et chaste; l'ovale du visage est délicat et pur; les cheveux bionds s'arrangent en bandeaux au sommet de la tête et forment des boucles dorées qui tombent jusque sur le cou. L'esprit veut en vain pénétrer le secret de ces délicieuses figures; il s'arrête, rempli de respect, à l'entrée du sanctuaire et, sans comprendre, reste sous le charme d'une harmonie céleste. » La madone que le Pérugin peignit en 1493 pour l'église des dominicains de Fiesole est maintenant au musée des Offices; elle est assise entre saint Jean-Baptiste et saint Sébastien; une douce mélancolie est répandue sur ses traits. D'autres Vierges du même maître se voient dans l'église de Santa-Agatha, à Florence; dans l'église de Santa-Maria-Nuova, à Fano; dans les musées du Vatican, de Bologne, de Naples, de Vienne, de Francfort, de Bruxelles, de Londres (provenant de la chartreuse de Pavie), de Munich, de Bordeaux; dans la galerie du duc d'Anjou, etc.

— *Vierges de Léonard de Vinci et de ses élèves* (xv^e siècle). Sous le pinceau de Léonard de Vinci, la madone cesse d'être divine sans cesser d'être adorable; elle n'a pas la candeur et l'ingénuité, mais elle a la sourire mystérieux et la grâce fascinatrice. Le grand artiste milanais ne va pas chercher ses inspirations et ses modèles en dehors de l'humanité; il n'aspire qu'à exprimer la beauté telle qu'il suit la voir, et il ne craint pas d'asseoir l'enfant Jésus sur les genoux d'une femme de mœurs faciles, lorsque cette femme lui paraît vraiment belle. C'est ainsi qu'il a transformé en madone la maîtresse de Louis le More, Cecilia Gallerani, et il a osé mettre au bas du tableau ces deux vers :

Per Cecilia qual te orna, lauda e adora
E tuo unico figliolo, o beata Vergine et ora.

La *Vierge aux rochers*, du musée du Louvre, à laquelle nous consacrons plus loin un article spécial, appartient à la première manière, à la manière florentine de Léonard; c'est dire qu'elle allie dans une heureuse proportion le sentiment de la réalité au sentiment religieux. La manière milanaise, la manière délicieusement profane apparaît dans un autre chef-d'œuvre du même musée, la *Vierge, l'enfant Jésus et sainte Anne*, dont nous donnons également la description ci-après. Dans un magnifique carton qu'il exécuta ensuite pour les servites de Florence et qui est maintenant à l'Académie des beaux-arts de Londres, Léonard, remaniant la composition de ce dernier tableau, représenta la Vierge assise à côté de sainte Anne et tenant dans ses bras le bambino, qui se penche pour bénir le petit saint Jean. Parmi les autres Vierges de Vinci, il n'en est guère dont l'authenticité soit indiscutable; nous citerons pourtant la *Vierge à l'anneau* (ainsi nommée à cause de la fleur que l'enfant Jésus présente à sa mère), qui a été payée 83,500 francs à la vente Pourtales, en 1865, et qui est une œuvre vraiment capitale, et la *Vierge dite du palais Litta*, qui est maintenant au musée de l'Ermitage. Ce dernier tableau, remarquable surtout par la beauté de l'enfant, est attribué par quelques connaisseurs à Bernardo

Zenale; il a été gravé par Jacopo Bernardi. La *Vierge au bas-relief*, de la galerie de lord Munsch, paraît être de la main de Luini; elle a été gravée par F. Forster. La *Vierge au lis* a été gravée par Joseph Juster vers la fin du xv^e siècle et par Joseph Franck vers 1863. D'autres madones ont été gravées sous le nom de Léonard par J.-G. Bartsch, G. Longhi (la *Madonna del Lago*, 1825), Nicolas Hoff (la *Vierge, l'enfant Jésus et sainte Catherine*, 1827), P.-C. Lütz-nkirchen, Giuseppe Beretta, F. Garnier (la *Vierge aux bas-reliefs*, Salon de 1831), Fr.-Aug. Bridoux (la *Vierge au donataire*, Salon de 1875), etc.

Léonard fut le chef d'une nombreuse phalange d'artistes, dont les œuvres lui ont été trop souvent attribuées. Le plus habile de ses disciples, Bernardino Luini, nous a laissé plusieurs belles madones : le musée Brera en a trois; la cathédrale de Côme en a une qui est tout à fait dans le style de Vinci; celles qui sont peintes à fresque à la chartreuse de Pavie (la *Vierge à l'aillet*) et à la chartreuse de Chiaravalle méritent encore d'être citées, ainsi que les tableaux que possèdent les musées de Saint-Petersbourg, de Berlin, du Louvre (le *Sommeil de Jésus*). Le principal tableau de Beltraffio représente la Vierge et l'enfant entre saint Jean-Baptiste et saint Sébastien qui patronnent deux donateurs, Girolamo et Giacomo da Casio; nous en avons donné la description au mot CASIO (t. III, p. 494). De Cesare da Sesto, la galerie du Vatican possède un tableau connu sous le nom de la *Madonna della Cintura* et qui représente la Vierge avec l'enfant Jésus, qui tient une ceinture et se retourne vers saint Augustin. Une autre madone du même maître appartient au musée Brera et a été gravée par Michele Bisi. Il y en a une aussi au musée de Berlin. Andrea Solario a peint à la chartreuse de Pavie une très-belle *Assomption de la Vierge*; sa *Vierge à l'oreiller vert*, à laquelle nous consacrons ci-après un article spécial, est un des bijoux du Louvre. Elle est inférieure cependant à la *Vierge* du comte Poldo Pezzoli, de Milan; celle-ci, signée et datée de 1515, possède un éclat et un charme extraordinaires.

— *Vierges des Van Eyck et de leurs élèves* (xv^e siècle). Les peintres des écoles du Nord ont de bonne heure réagi contre les traditions byzantines; mais, au lieu de chercher leurs inspirations dans un spiritualisme mystique comme les maîtres italiens, ils se sont attachés à exprimer leurs conceptions par des formes empruntées à la vie réelle, par la vivacité du dessin, de la couleur, de la lumière, par l'exactitude minutieuse des moindres détails. Ils n'en ont pas moins su déployer parfois un sentiment très-délicat du beau. Le musée de Dijon possède un grand retable exécuté pour la chartreuse de cette ville par ordre de Philippe le Hardi, de 1392 à 1400, et que l'on croit être l'œuvre de Melchior Broederlin, connu comme peintre de ce prince; les sujets représentés sont l'*Assomption* et la *Visitation*, la *Présentation au temple* et la *Fuite en Egypte*. Certaines figures, celle de l'enfant Jésus par exemple, sont laides et vulgaires; mais celle de la Vierge, surtout dans la *Présentation* et l'*Assomption*, ne manque ni de grâce ni de beauté. Les frères Van Eyck ne se bornèrent pas à améliorer les procédés matériels de la peinture; ils donnèrent l'exemple du réalisme le plus raffiné joint à une grande force d'expression. La Vierge peinte par Hubert van Eyck sur un des volets du célèbre retable de l'*Agneau mystique* est une reine pleine de gravité et de majesté, qui a le front ceint d'une riche couronne et dont le manteau, tout bordé de pierres précieuses, forme autour d'elle des plis abondants; ses longs cheveux ondulés couvrent ses épaules, ses mains effilées tiennent un livre d'heures qu'elle lit avec une pieuse attention. Les Vierges que nous avons de Jan van Eyck sont assez nombreuses; elles ne sont pas toutes jolies et gracieuses, mais toutes ont du recueillement et de la dignité. Nous décrivons ci-après celle que possède le Louvre. Celle de la galerie Blundell, à Ince-Hall, près de Liverpool, est signée et datée de 1532. Vêtue d'une robe bleue et d'un manteau rouge dont les plis retombent à terre, elle est assise sous un dais orné de capricieuses arabesques, dans un intérieur à demi éclairé par une fenêtre à petits carreaux; elle tient un livre ouvert devant l'enfant Jésus, assis sur ses genoux et qui s'amuse à tourner les feuilles. Un vase de cristal rempli d'eau, des oranges, un chandelier, un pot de cuivre et divers autres accessoires attestent les préoccupations réalistes du peintre. Cette madone est toutefois une des plus élégantes de Jan van Eyck : la tête, d'un type allongé, a une rare noblesse; l'expression des yeux est agréable et les mains sont très-délicates. D'autres Vierges de Jan van Eyck se voient dans les musées d'Anvers, de Dresde, de Francfort, de Vienne; dans la galerie de l'Académie de Bruges (la Vierge, l'enfant Jésus qui joue avec un perroquet, saint Georges, saint Donatien et le chanoine Georges de Pala, donateur), dans la collection du marquis d'Exeter, à Burleigh-House, etc.

Les peintres sortis de l'école des Van Eyck sont restés fidèles pour la plupart au sentiment réaliste; quelques-uns même l'ont exagéré. Dans le tableau de Pierre Christoph-

sen qui est au musée de Francfort et qui représente la *Vierge et l'enfant Jésus avec saint Jérôme et saint François*, la tête de la Vierge et surtout celle de l'enfant sont des plus vulgaires. Le musée de Madrid a de cet artiste un tableau à quatre compartiments représentant l'*Assomption*, la *Visitation*, la *Nativité* et l'*Adoration des rois*. Dans le *Saint Luc peignant la Vierge*, tableau attribué à Rogier van der Weyden, au musée de Munich, la Vierge est une sorte de portrait sans beauté et l'enfant est d'une maigreur désagréable. Au contraire, la figure de la Vierge est pleine de noblesse dans une *Présentation au temple* du même musée, que le catalogue attribue à Jan van Eyck, mais que Waagen croit être l'œuvre de Rogier. Le musée des Offices possède un beau retable exécuté par Hugo van der Goes pour Tommaso Portinari, agent des Médicis à Bruges; le sujet principal est l'*Adoration des bergers*; la Vierge et les anges, qui sont au ciel, sont peints dans des tons clairs et brillants qui contrastent avec les tons bruns et les ombres foncées des visages de Joseph et des pères. Dans la même galerie est une autre œuvre de Van der Goes, qui représente la Vierge assise sous un dais splendide entre deux anges qui la couronnent, et tenant sur ses genoux l'enfant Jésus, vêtu d'une longue chemise, à qui sainte Catherine, en costume de reine, offre une pomme; une autre sainte, habillée à la flamande, a un livre ouvert sur les genoux. Le musée du Belvédère et le palais Puccini, à Pistoja, possèdent des Vierges attribuées à Van der Goes.

— *Vierges de Memling* (xv^e siècle). L'illustre élève de Rogier van der Weyden, Hans Memling, est, de tous les maîtres de la primitive école flamande, celui qui a le mieux compris la grâce et la beauté. Ses Vierges ne seraient pas indignes de figurer à côté de celles de l'école florentine. Dans son *Mariage de sainte Catherine*, qui est à l'hôpital de Bruges, le groupe de la Vierge et de l'enfant est ravissant. A Chiswick, résidence du duc de Devonshire, un petit triptyque, désigné par Horace Walpole comme l'œuvre de Jan van Eyck, mais que Waagen a restitué à Memling, représente la Vierge et l'enfant, sainte Agnès et sainte Barbe, lord et lady Clifford, donateurs du tableau, et leurs enfants; sur les volets sont peints les deux saints Jean. D'autres Vierges de Memling appartiennent aux musées des Offices et du Belvédère, à l'hôpital de Bruges, à la National Gallery, à l'Académie de Saint-Luc, à Rome; à la bibliothèque Ambrosienne, à Milan; au musée de Rouen, à la galerie Lichtenstein, à Vienne, etc. Un des médaillons de la célèbre chaise de Sainte-Ursule représente le *Couronnement de la Vierge*. Citons enfin deux tableaux des plus remarquables du même maître, intitulés : l'un, les *Sept joies de la Vierge*, l'autre les *Sept douleurs de la Vierge*, et comprenant l'un et l'autre une multitude d'épisodes exécutés avec une grâce, une délicatesse et une précision merveilleuses. Le premier est au musée de Turin, le second à la pinacothèque de Munich.

— *Vierges de Cima da Conegliano* (xv^e et xv^e siècle). Les Vierges de Cima da Conegliano tiennent de celles de Bellini par le charme et l'éclat de la couleur, et se rapprochent de celles de Filippino Lippi par la chaleur de l'expression et du mouvement. Les plus belles se voient dans les pinacothèques de Venise et de Bologne, dans les musées de Vienne, de Berlin, de Parme, de Francfort, à la National Gallery et au Louvre. Dans le tableau du Louvre, la Vierge, assise sur un trône élevé sur une terrasse d'où l'on découvre la campagne de Conegliano, tient un chapelet à la main; sur ses genoux est assis l'enfant Jésus, qui reçoit les hommages de saint Jean-Baptiste et de la Madeleine. Le paysage du fond est fort beau. La galerie de Dresde a un tableau de Cima, dont le sujet est la *Présentation de la Vierge au temple*.

— *Vierges de Fra Bartolommeo* (xv^e-xv^e siècle). Les Vierges de Fra Bartolommeo se rattachent par certains côtés à celles de Raphaël; ce sont du moins celles qui, dans toute l'école italienne, approchent le plus de la pureté et de l'élevation des divines madones du Sanzio. La *Vierge glorieuse* du musée du Louvre, qu'on intitule quelquefois le *Mariage de sainte Catherine* (v. la description t. III, p. 586), est une merveille de couleur et de sentiment : « Un attendrissement délicieux regne dans cette peinture, dit M. Gruyer, et, sans lui rien enlever de son recueillement, lui imprime l'apparence d'une fête religieuse. C'est comme un concert spirituel où chaque voix est sonore, bien timbrée et se fond néanmoins dans une harmonie générale. La couleur est éclatante comme une fanfare, douce comme un cantique. » La *Madone de la Miséricorde*, dans l'église San-Romano, à Lucques, est également admirable. Du haut de son piedestal, cette Vierge lève la tête et les bras vers le ciel, qu'elle implore pour le peuple lucquois; le Sauveur, répondant à cette invocation, bénit les protégés de sa mère et prononce ces paroles, écrites sur un cartel porté par trois anges : *Misereor super turbam*. Deux autres anges soulèvent le manteau de la madone, sous lequel viennent se réfugier tous les âges de la vie. Au milieu de cette foule suppliante et agenouillée, on voit le donateur du tableau, Fra Se-

bastiano Lombardi di Montecatini, assisté de saint Dominique. La Vierge, dans ce tableau, semble monter à Dieu, tandis que les hommes, les femmes, les enfants, les vieillards qui se pressent autour d'elle sont retenus à la terre par des liens matériels. Un autre chef-d'œuvre, qui appartient au musée des Offices, nous montre Marie, avec l'enfant Jésus dans ses bras, assise sur un trône élevé de six marches; derrière elle, sainte Anne, rayonnante de foi et d'amour, lève les yeux et les mains vers le ciel; de chaque côté sont rangés les saints protecteurs de Florence; deux anges sont assis sur le premier plan, tandis qu'au fond un chœur de séraphins entoure la Trinité, qui domine le tableau. Des Madones de Fra Bartolommeo se voient encore dans les palais Pitti, Martelli, Bartolommei, Panciatichi et Mozzi et dans l'église de San-Marco, à Florence; dans le palais Vivaldi Pasqua, à Gènes; au musée du Belvédère; dans la cathédrale de Besançon, etc. Le musée de Naples possède une *Assomption de la Vierge* du même maître; il y en a une autre au musée de Berlin, à laquelle a collaboré Mariotto Albertinelli.

— *Vierges de Michel-Ange* (xv^e-xv^e siècle). Michel-Ange, génie gigantesque et fougueux, n'a abordé qu'assez rarement la délicate figure de la Vierge. Dans sa *Sainte Famille* du musée des Offices, il l'a représentée assise à terre et prenant le bambino des mains de saint Joseph, qui se tient par derrière; c'est une figure savante, mais absolument dépourvue de grâce, de beauté, de candeur virgine. Un collectionneur anglais, M. Labouchère, possède une peinture en détrempe, qui a figuré à l'Exposition de Manchester en 1857, et dans laquelle des connaisseurs émérites ont reconnu la main de Raphaël; elle représente la Vierge, triste et pensive, assise et tenant un livre vers lequel l'enfant Jésus, debout, étend la main; le petit saint Jean, debout aussi, regarde le spectateur et lui montre le fils de Dieu. « Michel-Ange est là lui-même, sinon tout entier, du moins avec ses propres aspirations, dit M. Gruyer. Cette Vierge, dans son silence ombrageux et hautain, a la fierté d'âme, l'âpreté de caractère du maître lui-même. Il lui manque le trait essentiel et évangélique qui fait de Marie la plus belle et la meilleure des femmes, elle n'a pas l'humilité. On la regarde avec respect, on ne va pas à elle avec amour. »

— *Vierges du Titien* (xv^e siècle). Les Vierges du Titien sont au nombre des plus belles qui existent, si l'on n'a égard qu'à la magie de l'exécution; elles n'excitent au contraire l'enthousiasme si on les contemple avec un esprit de dévotion. Elles sont répandues dans toutes les grandes galeries de l'Europe. Le musée des Offices en a plusieurs qui sont superbes; on loue surtout celle qui est vêtue d'une robe rouge et qui tient sur ses genoux le bambino, à qui sainte Catherine offre une grenade. A Venise, outre la merveilleuse *Assomption* de l'Académie des beaux-arts, à laquelle nous avons consacré un article spécial, on admire, dans l'église de Frari, la *Vierge de la famille Pesaro*, ainsi nommée parce que l'évêque Jacopo Pesaro, son frère, ses neveux et nièces sont agenouillés devant elle; un prisonnier turc est amené par saint Georges, qui déploie au-dessus de l'ardent prent une grande bannière surmontée d'une branche de laurier; un air de triomphe et de fête règne dans ce tableau; mais la Vierge est absente : elle est remplacée par une femme blonde et grasse, sans virginité, sans grandeur et sans rayonnement. Des quatre tableaux du Louvre où Marie est représentée, le plus brillant est celui qu'on a coutume d'appeler la *Vierge au lapon blanc* (n^o 459), parce que la madone, assise par terre, pose la main sur un lapon que l'enfant Jésus, tenu par sainte Catherine, paraît lui demander; saint Joseph, accroupi par terre, caresse une bête noire; un troupeau paît autour de lui et l'on aperçoit dans le fond une vaste campagne. C'est là une agréable pastorale; il est impossible d'y voir une inspiration chrétienne. Il faut en dire autant de la Vierge qui tient l'enfant sur ses genoux et qui entourent saint Ambroise, saint Eusèbe et saint Maurice (n^o 458); de la Vierge avec l'enfant Jésus, sainte Agnès et le petit saint Jean (n^o 460), et du tableau où deux anges portent la croix au-dessus de la Sainte Famille (n^o 461). Parmi les collections publiques qui possèdent des madones du Titien, nous citerons encore : les musées de Madrid, de Munich, de Vienne; la galerie du Vatican, la bibliothèque Ambrosienne, etc. Des gravures, d'après des Vierges du même maître, ont été exécutées par P. de Jode (la *Vierge allaitant l'enfant Jésus*), F.-J. Oberthür, L. Bertelli, Dirk Matham, P. van Li-sebetten, C. Bloemaert, Ch. Audran, Jean Beun (fac-simile d'un dessin du musée du Louvre), J.-V. Laugier (la *Vierge au lapon blanc*), J.-N. Lerouge et Langlois, Pascal, P. Bettelini, F. Auriot, Achille Gilbert (la *Vierge au lézard*), Mathieu Buzzonni, etc.

— *Vierges d'Andrea del Sarto* (xv^e siècle). Andrea est un des peintres qui ont peint le plus souvent la Madone; nous devons ajouter que ce n'est pas la Madone elle-même, mais quelque belle créature vivante qui semble avoir inspiré l'artiste. D'ordinaire, c'est

Lucrezia del Fede, l'épouse dont il fut si éperdument et si follement amoureux, qui lui a servi de modèle. Avant son mariage avec cette femme, qui prit sur lui un empire si absolu (1513), il peignit divers tableaux de la Vierge, dont Vasari fait mention; mais ces tableaux sont perdus. La *Madonna dell'Arpie*, du musée des Offices, qui doit son nom à ce que des harpies décurent l'autel antique devant lequel elle est représentée debout, a été peinte en 1517; tenant d'une main son divin Fils, qui l'entoure de ses bras, et de l'autre un livre, elle abaisse ses yeux sur deux petits anges qui embrassent ses jambes avec amour; saint François et saint Jean l'Évangéliste complètent le tableau. Bien qu'elle rappelle les traits de Lucrezia, cette madone a une expression bien religieuse de recueillement, de piété et de douce mélancolie; son ajustement est d'un goût parfait; le petit Jésus est un bel enfant, plein de force, d'élan, de spontanéité, mais il manque de... divinité. Les deux figures de saints sont fort belles, les anges sont gracieux et modelés à ravir. C'est là, en somme, un chef-d'œuvre digne de la place qu'il occupe dans la tribune des Offices. Le Louvre a deux *Saintes Familles* d'Andrea del Sarto, que nous avons décrites dans le tome VIII, p. 78, en même temps que la célèbre *Madonna del Succo*, qui est peinte à fresque dans le couvent de l'Annunziata, à Florence, et qui, d'après ce que nous apprend Vasari, est le portrait frappant de Lucrezia del Fede. Ce même cloître de l'Annunziata est décoré d'une autre fresque d'Andrea, représentant la *Naissance de Marie*. Le palais Pitti renferme deux des chefs-d'œuvre du maître, une *Assomption* et un grand tableau représentant la Vierge et l'Enfant adorés par saint Jean Gualbert, sainte Catherine, saint Fidèle et saint Bernard degli Uberti, évêque de Parme. D'autres madones d'Andrea del Sarto se voient dans l'église de la Miséricorde, à Florence; au palais Brignole-Sale, à Gènes; dans les galeries de Madrid, de Vienne, de Munich, de Berlin, de Dulwich College du château de Windsor; dans les collections Hertford, Baring, Holford, Iarborough, Bute, etc. Parmi les gravures, nous citerons celles de Lorenzini, Fr. Zuccherelli, J. Felsing (*Madonna del Trono*), Seb. Barras, Jer. David, V. della Bruna, etc.

— *Virgines de Raphaël* (xvie siècle). Nous avons donné, au mot MADONE, une longue étude sur les principales *Virgines* du maître, qui, résumant en quelque sorte tous les efforts de ses devanciers, a su créer des types d'une beauté, d'une pureté, d'une grâce et en même temps d'une vérité incomparable. Nous croyons devoir ajouter ici quelques lignes empruntées à l'écrivain distingué que nous a si souvent servi de guide dans cette étude, à M. Gruyer, l'auteur d'un ouvrage en trois volumes sur les *Virgines de Raphaël* et l'iconographie de la Vierge (1869): « Raphaël nous a fourni, dans ses *Virgines*, un incomparable enseignement. Il a littéralement accepté toutes les conditions du progrès, et il les a religieusement soumises à toutes les exigences de la tradition. Nul n'a si bien réussi dans cette conciliation difficile. Les *Virgines* de Léonard s'éloignent trop complètement de la simplicité traditionnelle; à force de mystère et de fascination, elles sont impénétrables; les *Virgines* de Michel-Ange ont trop l'ostentation de la science, elles visent trop ouvertement à la grandeur pour y pouvoir atteindre au point de vue religieux; elles ont enfin trop le sentiment de leur force pour être vraiment humbles; les *Virgines* du Titien se complaisent trop exclusivement dans la réalité pour arriver jusqu'à l'idéal; les *Virgines* du Corrège ont trop de séductions mondaines pour élever l'âme bien au-dessus de la terre. Le difficile était d'oser assez, en se préservant de l'orgueil, et de conquérir, dans la soumission, une entière indépendance... Raphaël est le premier des peintres, parce que, plus que tout autre, il a joint de ce calme et de cette paix profonde... Sans perdre de vue la nature, il est en adoration perpétuelle devant l'idéal; il le considère comme la loi suprême, et, convaincu qu'il n'en pénétrera jamais l'essence, il tend vers lui sans cesse avec humilité. C'est ce que nous montrent par-dessus tout ses *Virgines*, si bonnes et si naturelles dans leur maternité divine, qu'en les respectant de toute son âme on les aime en même temps de tout son cœur. Jamais la poésie chrétienne n'a rencontré d'expressions plus sublimes, jamais elle n'a retrouvé le secret de pareils enchantements. Si Raphaël n'avait voulu peindre que de belles femmes, son œuvre aurait été d'autant plus vite oubliée qu'elle eût été suspecte de profanation. Mais il a visé plus juste et plus haut. Epris de la science, il l'a dépouillée de toute sécheresse et de toute aridité. A mesure que se perfectionnait en lui le sentiment de la nature et la connaissance de toutes les traditions, se développait aussi le sentiment de la divinité... Ce qu'on éprouve surtout devant les *Virgines* de Raphaël, c'est une sérénité, un calme, une paix qui semblent venir de Dieu même. » Il s'est trouvé cependant des critiques qui ont reproché à Raphaël d'avoir peint la Madone avec une parfaite indifférence religieuse, en prenant pour modèle la Fornarina, sa maîtresse. Il se peut que telle

ait été, en effet, son modèle préféré; mais il est permis de dire que ce génie merveilleux voyait bien au delà de la matière qui se plaçait devant ses regards. L'accusation de « paganisme » adressée aux conceptions religieuses de ce grand maître a été réfutée dans les termes suivants par un écrivain dont on ne contestera pas l'impartialité en de pareilles questions, par Proudhon: « Je me suis mis en présence des *Virgines* et des *Saintes* de Raphaël, et, malgré tout ce qu'on a dit, je n'ai pas trouvé qu'elles eussent rien de commun avec les *Vénus*. Ce ne sont pas des déesses jouant une comédie chrétienne, comme dans la *Guerre des dieux* de Farny; déesses, si l'on veut, par la beauté, mais plus encore par la vertu et l'héroïsme; déesses transformées en vierges et martyres. Ces belles saintes, avec leur expression chrétienne, me paraissent assurément plus belles, à moi, que les déesses impossibles des Grecs... Je suis amoureux des *Saintes* de Raphaël, toutes saintes, vierges, martyres et vêtues qu'elles sont; je le suis même de la *Vierge Marie* jusqu'à son mariage. Oui, je suis amoureux de cette belle grande jeune fille, imitée de la Diane chasseresse et donnée à un vieillard prédestiné au rôle d'ange gardien; je ne le suis pas des déesses antiques, bien que nues, ni de Diane, ni de Pallas, ni de Vénus même. La Madone n'échappe à mon amour que par l'enfant qu'elle porte dans ses bras; c'est le respect de la maternité qui la sauve... C'est un dogme chrétien que les corps des bienheureux reprennent dans le ciel la clarté, la beauté, l'agilité et la subtilité. Voilà l'idéal des artistes de la Renaissance... Le peuple, aujourd'hui encore, sent cela. Il dit de certains visages de jeunes filles, parfaitement purs: « C'est une figure de vierge; » il veut dire d'une vierge idéale, telles qu'elles doivent être au ciel et que les ont imaginées les artistes de la Renaissance. »

— *Virgines du Corrège* (xvie siècle). Les madones du Corrège, dit M. Gruyer, appartiennent corps et âme à l'art moderne et apparaissent pour la première fois alors que les *Virgines* de Raphaël brillent de tout leur éclat. Elles sont alors comme des fleurs spontanément écloses, exhalant des parfums jusqu'alors inconnus, et se rattachent cependant, par des liens enchantés, mais non rompus, aux fortes traditions des derniers peintres du xve siècle. Nous avons décrit au mot MADONE (X, p. 899) les magnifiques inspirations de ce grand artiste: la *Madone au saint François*, la *Madone au saint Sébastien*, la *Madone au saint Georges*, qui appartiennent au musée de Dresde, et la *Madone au lapin*, du musée de Naples. On trouvera aussi au mot JÉRÔME (IX, p. 951) et REPOS EN EGYPTÉ (XIII, p. 995), la description de la *Madone au saint Jérôme* et de la *Madone à la Tasse*, du musée de Parme, et aux mots ASSOMPTION et COURONNEMENT DE LA VIERGE cette de deux fresques célèbres que possède encore cette dernière ville. Les Offices, la National Gallery, la pinacothèque de Munich, le musée de Madrid possèdent aussi des madones du Corrège. Parmi les estampes, nous signalerons celles de P. Bettelini, Simon Ravenet, Spierre, N. Bazin, R. Cooper (1763), P. Bonato, N.-D. de Beauvais, Schuler, Giovannini, Toschi (la *Vierge à la Tasse*), J.-G. Huck, Et. Fessard (la *Vierge au saint François*), Daniel Berger, C. Gregori, Dom. Cunego, Th. Watson, C. Bertelli, G. Chasteau, Richard Houston (1773), P. Drevet, Nic. Evellinck, J.-M. Leroux (1837), Alph. Leroy (fac-similé d'un dessin du Louvre), Ch. Winkler (Salon de 1872), etc.

— *Virgines de Jules Romain* (xvie siècle). Le Louvre a un tableau de l'élève de Raphaël représentant la Vierge, l'enfant Jésus et le petit saint Jean; c'est un ouvrage de médiocre importance. En revanche, la *Vierge au Bassin* ou à l'Écuellie, du musée de Dresde, et la *Vierge au Chat*, du musée de Naples (v. SAINTE FAMILLE, VIII, p. 79), sont des œuvres magistrales. La *Madone de Monteluce*, que possède la galerie du Vatican, est assise sur les nuages et couronnée par le Christ; en bas, autour du tombeau de la Vierge, sont rangés les douze apôtres. On croit que le Fattore a collaboré à ce dernier ouvrage. Des *Virgines* de Jules Romain ont été gravées par Michele Lucchesa (1604), C. Bloemaert, A. Alfieri (la *Vierge au Léopard*), etc.

— *Virgines du Garofalo* (xvie siècle). Au musée du Louvre est un charmant tableau du Garofalo qui représente la Vierge regardant l'enfant Jésus endormi dans son berceau; cette composition a été gravée dans le recueil de Landon. La galerie de Dresde a trois *Madones* du Garofalo: l'une adore l'enfant Jésus endormi, en présence d'anges qui tiennent les instruments de la passion; les deux autres sont accompagnées par divers saints. D'autres *Virgines* du même maître se voient dans les musées de Munich, de Naples, de Saint-Petersbourg. R. Morghen a gravé la *Madonna del Latte*.

— *Virgines du Parmesan* (xvie siècle). Les *Virgines* du Parmesan ont hérité de la grâce de celles du Corrège. Nous avons consacré des articles spéciaux (X, p. 899) à la *Madone au long cou*, du palais Pitti. Le musée des Offices possède une *Vierge allaitant l'enfant Jésus*; la pinacothèque de Bologne, une

Vierge entourée par sainte Marguerite, saint Augustin et saint Jérôme; la galerie de Dresde, une *Vierge avec l'enfant Jésus, saint Sébastien et saint François*; le Louvre, une *Vierge qui présente l'enfant Jésus à sainte Marguerite, en présence de saint Benoît et de saint Jérôme*. Ce dernier ouvrage a été gravé par Bonasone, par Rosaspina (*Musée français*), et dans le recueil de Landon. D'autres *Virgines* du Parmesan ont été gravées par A. Butafoco, C. Bloemaert, H. van der Borcht, W. Baillie, W. Vaillant, J.-P. Bittensier, Nic. Boldrini, Torbido del Moro, Lorenzini, Schelte van Bolswert, Séb. Barras, etc. On a du Parmesan lui-même des *Madones* gravées à l'eau-forte.

— *Virgines d'Albert Dürer* (xvie siècle). Albert Dürer a gravé, en vingt-huit planches, une *Vie de la Vierge* qui est regardée comme un de ses chefs-d'œuvre. On y distingue entre autres: la *Rencontre de Joachim et d'Anne à la porte d'Or*, la *Naissance de Marie*, fidèle représentation d'un intérieur bourgeois de Nuremberg; la *Visitation*, la *Circumcision*, composition magistrale peuplée d'un grand nombre de figures; la *Fuite en Egypte* et le *Repos en Egypte* et la *Mort de la Vierge*. La vie et la naïveté des figures, la beauté des paysages, la finesse des détails sont les principales qualités de ces compositions où il ne faudrait chercher ni la noble ordonnance ni le sentiment spiritualiste et mystique de l'école florentine. On a plusieurs autres figures de la Vierge gravées sur bois ou sur cuivre par Dürer, et qui sont connues sous les titres de: la *Vierge à la Poire* (1511), la *Vierge à la Couronne d'étoiles* (1508), la *Vierge au Songe*, la *Vierge aux Cheveux longs*, la *Vierge allaitant l'enfant Jésus* (1503), la *Vierge assise au pied d'une muraille* (1514), la *Vierge au Sceptre* (1516), la *Vierge couronnée par un ange* (1520), la *Vierge à la Porte* (1520), l'Éducation de la Vierge, etc. La *Vierge au Songe* a été copiée par Zoan Andrea, Sig. Holbein, Agostino Veneziano, J. Wierix, etc. Des *Virgines* peintes par Dürer appartiennent aux musées des Offices, de Belvédère; à la galerie royale de Windsor, etc.

— *Virgines de Holbein* (xvie siècle). La *Vierge de la famille Meyer*, que nous décrivons ci-après, est assurément une des meilleures images de la Madone que l'on doive à l'école allemande; mais, dans ce tableau, les portraits des donateurs sont peut-être plus remarquables encore que la Vierge.

— *Virgines du Tintoret, de Paul Véronèse et des Palma* (xvie siècle). Pas plus que le Titien, leur compatriote, ces divers peintres n'ont éprouvé le besoin de donner à la Vierge une grâce mystique et une humilité dévote; ils l'ont représentée avec toute la pompe du culte catholique. Le Tintoret, dans son *Couronnement de la Vierge*, à Saint-Georges-Majeur, dans sa *Présentation au Temple*, à Santa-Maria-dell'Orto; dans son *Assomption* au château de Blenheim; dans ses plafonds du palais ducal, où il a représenté les doges Grillo et Loredano implorant la protection de Marie; Paul Véronèse, dans son *Assomption* et dans son superbe tableau de la Vierge assistée par saint Joseph, saint Jean-Baptiste, sainte Justine, saint François et saint Jérôme, à la pinacothèque de Venise; dans son *Couronnement de la Vierge*, à Schleissheim; dans ses *Deux Madones entourées de saints*, au Louvre (gravées par Brebiette et par Boutrol); la Palma le vieux, dans ses *Virgines* des musées de Venise, de Dresde, de Naples, de Florence, de Vienne, de Turin, etc., et Palma le jeune, dans ses *Assomptions* de Cortone et de Borgo-San-Sepolcro, ont négligé de brillantes qualités de couleur, mais ils s'adressent uniquement aux yeux et ne disent rien à l'âme.

— *Virgines des différentes écoles italiennes au xvii^e siècle*. L'école bolonaise, au xvii^e siècle, a peuplé de madones les moindres chapelles des églises d'Italie et a envoyé même aux autres pays des spécimens nombreux de son extrême facilité. On ne s'attend pas à ce que nous décrivions ici les *Virgines* peintes par les trois Carrache, le Guido, le Guercin, l'Albano, le Dominiquin; cela nous entraînerait beaucoup trop loin, et il est temps de clore ce long article. L'école romaine a produit aussi des peintres de madones fort réputés en leur temps, le Sassoferrato, Carle Maratte, le Baroque. Nous pourrions en citer aussi dans les autres écoles, mais nous aurions de la peine à en nommer un qui ait fait autre chose que copier des modèles vivants ou imiter plus ou moins habilement les chefs-d'œuvre de Raphaël et du Corrège.

— *Virgines de l'école flamande* (xvii^e siècle). Rubens a mis en paradis ses vigoureuses compatriotes aux cheveux blonds, aux chairs abondantes et palpitantes. Ses *Virgines*, flamandes sont pleines de santé; on n'a qu'à voir celles qui sont au Louvre: l'une, tenant l'enfant Jésus dans ses bras, est portée sur des nuages et soutenue par des groupes de charmants petits culs-nus (n^o 428, gravé par Visscher); l'autre, vue à mi-corps, au milieu d'une guirlande de fleurs peuplée d'insectes et d'oiseaux, tient dans ses bras le bambino et est couronnée par un ange (n^o 429). Une peinture bien supérieure à celles-là est la *Vierge donnant une chapelle*

à saint Ildefonse, qui est au musée du Belvédère. Les *Virgines* de Van Dyck, comme ses portraits, ont toujours de la dignité, de la tenue; sa *Vierge aux donateurs* (n^o 137) et sa *Vierge présentant le bambino à Jean-Baptiste et du roi David* sont au nombre des bons tableaux du Louvre; la première a été gravée par Bertinot, la seconde par Krahlow.

— *Virgines de l'école espagnole* (xvii^e siècle). Il est arrivé une fois à Velazquez de peindre la Vierge couronnée par la Trinité; ce tableau est au musée de Madrid et prouve que le peintre de Philippe IV n'entendait rien aux sujets religieux. Murillo est le peintre espagnol qui a peint le plus souvent la Vierge; nous avons décrit quelques-unes de ses nombreuses *Conceptions* (IV, p. 831) dispersées dans les divers musées d'Europe, sa *Sainte Famille* (VIII, p. 78) et sa fameuse *Assomption*, qui appartiennent au Louvre. Ajoutons que, s'il a mieux réussi que Velazquez à donner une idée des régions célestes, il se rattache néanmoins à l'école naturaliste par le choix de ses têtes.

— *Virgines de l'école française* (xvii^e au xix^e siècle). Nicolas Poussin a peint un assez grand nombre de *Saintes Familles*; nous avons signalé les plus importantes au mot FAMILLE (VIII, p. 77). Ses figures de la Vierge ont un caractère noble, élégant, plus imposant en général que gracieux. Mignard est le Sassoferrato de l'école française; ses *Virgines*, aimables, jolies, sont faites pour le plaisir des yeux, la joie des dévots et l'ornement des boudoirs. Sa *Vierge à la Grappe*, du musée du Louvre, a été gravée par Roulet et dans les recueils de Landon et de Fihiol. Les *Virgines* de Laurent de La Hyre, de Simon Vouet, de Sébastien Bourdon comptent au nombre des meilleures de l'ancienne école française. Nous ne dirons rien des madones coquettes, prétentieuses et fades des peintres du xviii^e siècle. Nous effleurerons, comme les précédents, à l'occasion, les *Virgines* de ce siècle. Des efforts ont été faits pour remonter à la source des pures inspirations. Les *Litanies de la Vierge*, peintes par Orsel, dans l'église de Notre-Dame-de-Lorette, peuvent être lues sous ce rapport. La *Vierge à l'Hostie*, d'Ingres, est une œuvre plus ambitieuse que réussie; elle a été gravée par Chabert et par Calamatta. On a remarqué aux dernières expositions une *Vierge avec l'enfant Jésus et saint Jean*, de M. Ferdinand Humbert (Salon de 1874), et un tableau sur le même sujet par M. Bouguereau (Salon de 1875).

— *Virgines sculptées*. La sculpture, comme la peinture, compte un certain nombre de *Virgines*, dites *achéropètes*, parce qu'elles sont réputées n'avoir pas été faites par la main des hommes. Une des plus fameuses est la statue de Notre-Dame du Pilar, en l'honneur de laquelle a été bâti près de Saragosse un sanctuaire où affluent les dévots. Elle est taillée dans un bois devenu noir à force de vétusté et est revêtue d'une riche dalmatique qui ne laisse paraître que la tête de la Vierge et celle de l'enfant Jésus; elle est placée sous un dais d'argent, sur une colonne de jaspe qui a environ 2 mètres de hauteur. La tradition veut que la Vierge ait apparu sur cette colonne (*pilar*) à l'apôtre saint Jacques lorsqu'il prêchait près de Saragosse, et lui ait ordonné de bâtir une chapelle en cet endroit. L'église de la Madeleine, à Aix-en-Provence, possède une statue de Notre-Dame de Grâce, qui passa pour avoir été donnée aux cordeliers de cette ville par saint Bonaventure; cette image jouit d'une grande vénération. Il en est de même de la *Vierge noire*, qu'on conserve dans l'église Saint-Victor, à Marseille, et de beaucoup d'autres madones éparpillées en France, en Italie, en Allemagne, toutes dont l'origine s'enveloppe de nuages miraculeux et qui n'ont au reste aucune valeur artistique. Le moyen âge a produit d'ailleurs d'autres statues de la Vierge qui, pour ne pas être l'objet d'un culte superstitieux, n'en sont pas moins dignes d'attention; nous voulons parler des naïves images sculptées par les maîtres de pierre sur les façades de nos églises ogivales; celles des cathédrales de Chartres, de Strasbourg, de Reims ont une grâce, une candeur, une beauté simple et forte qu'on ne saurait assez admirer. En Italie, au xiii^e siècle, Nicolas de Pise et son fils Giovanni ont exécuté plusieurs statues de la Madone. Au xvii^e siècle, Andrea Contucci da Monte-Sansavino, Raffaello da Montelupo, Girolamo Lombardo, Tribolo, Francesco da San-Gallo ont rempli le célèbre sanctuaire de la Madone-de-Lorette de bas-reliefs et de statues relatifs à Marie. On a de Michel-Ange deux madones en bas-relief, l'une au musée des Offices, l'autre à l'Académie royale de Londres, et un groupe de marbre représentant la Vierge avec l'Enfant, dans la célèbre chapelle des Médicis, à San-Lorenzo. Ce groupe, qui est simplement ébauché, est un peu plus grand que nature. La Vierge, assise et prise encore dans le bloc de marbre d'où le génie du maître vient de la tirer, soutient de la main gauche l'enfant Jésus, qui est à cheval sur son genou, et ramène la main droite en arrière, comme pour relever sa robe. Ses jambes sont croisées l'une sur l'autre; sa tête, recouverte d'une draperie qui

enveloppe tout le corps, s'incline vers l'épaulé gauche et a une expression grave et triste. Le bambino se retourne vers sa mère, comme pour s'abriter dans son sein. Une impression forte se dégage de cette œuvre; mais elle tient plus à la puissance de l'exécution, à la fougue de l'ébauche qu'au caractère religieux des figures; car, ainsi que le fait remarquer M. Gruyer, « dans Jésus, la bonté divine et la bédiction sont absentes, et dans Marie rien ne paraît non plus de ce qui est profondément touchant dans la Vierge, rien de la jeunesse idéale, de la simplicité, de l'humilité, de la virginité, de la bonté, de la grâce, mais quelque chose de grandiose et de presque athlétique, qui exprime la désolation et ne ressent rien de l'amour. » Dans l'église de Sant' Agostino, à Rome, il y a un très-beau groupe en marbre de la Madone et de l'Enfant, sculpté par Jacopo Sansovino : le type de la Vierge est des plus élégants, des plus gracieux; on dirait une figure du Corrège transformée en marbre. Malheureusement, ce chef-d'œuvre est en grande partie caché sous les *ex-voto* apportés par les gens qui lui attribuent des vertus miraculeuses. La chapelle du palais ducal, à Venise, possède aussi une madone sculptée par Sansovino. Luca della Robbia a exécuté en terre cuite vernissée une grande quantité de figures de la Vierge et de l'enfant Jésus; il y en a au musée des Offices, à l'Académie des Beaux-Arts et dans plusieurs églises de Florence; un bas-relief représentant le *Couronnement de la Vierge* est placé au-dessus de la porte de l'église d'Ognissanti. Parmi les nombreuses madones sculptées par des artistes italiens, nous mentionnerons encore celles de F. Toi, dans la cathédrale d'Orvieto; de Girolamo Ticiatti, dans le Baptistère de Florence; de Montorsoli, dans l'église de San-Matteo, à Gênes; de Tommaso Orsolino, dans l'église Notre-Dame-des-Vignes, à Gênes; de Parodi, dans l'église San-Carlo, à Gênes; de Serpoletta, dans la cathédrale de Palerme; de Benedetto da Majano, dans l'église de la Miséricorde, à Florence; de Bernardino Schiavino, dans l'église de Santa-Maria-della-Consolazione, à Gênes, etc. Cette dernière ville possède encore dans la cathédrale un vaste groupe en bronze de Giovanni-B. Bianchi, représentant la Vierge sur les nuages, soutenue par les anges et portant sur ses genoux l'enfant Jésus. C'est à Gênes, enfin, que se trouvent deux des meilleures sculptures de notre grand artiste P. Puget, deux Madones d'un grand caractère et d'une fièvre tourmentée; l'une est placée dans l'oratoire de Saint-Philippe-de-Neri, l'autre dans l'oratoire de la chapelle de l'hospice des pauvres. Des statues de la Vierge par J.-B. Pigalle se voient dans l'église des Invalides et dans celle de Saint-Sulpice, à Paris. On trouvera au mot *NOTRE-DAME* (XI, p. 1113) la description des statues de *Notre-Dame-du-Puy*, par Bonnat, et de *Notre-Dame-de-la-Garde*, par Lequesne. Parmi les autres statues dues à des artistes français, nous mentionnerons celles de Pradier (à la cathédrale d'Avignon), Molchnecht (à Notre-Dame de Metz), P.-C. Simart (cathédrale de Troyes), De Bry père (à Saint-Nicolas-du-Chardonnet, à Paris), Eugène Faraillon (chapelle des religieuses de Sainte-Marthe, à Saint-Front), Gayard (église de Saint-Louis-d'Antin, à Paris), Leharivel-Durocher (chapelle du petit séminaire de Seer), Oudin (église de Saint-Gervais et église de Saint-Eustache, à Paris), Montagny (grande église de Saint-Etienne, Loire), Jean Lussignea (cathédrale de Bordeaux), Bonnat (église de Feurs), J. Lescaux (Salon de 1842), Faugnot (Salon de 1845), L. Jéhotte (Salon de 1852), Fabisch (Salon de 1846), Paul Gayard (Salon de 1848), Ferry (Salon de 1863), Félix Roubaud (Salon de 1864), Emile Thomas (Salon de 1866), Aug. Dumont (église Notre-Dame-de-Lorette, à Paris), D. Molchnecht (cathédrale de Versailles), A. Etex (Salon de 1864), etc.

Vierge au donateur (LA), tableau de Van Eyck; au Louvre (n° 162). Sous un riche portique terminé dans le fond par trois arcades et pavé de carreaux de marbre de diverses couleurs, la Vierge est assise, la tête nue, les cheveux dénoués et retenus seulement sur le front par un mince ruban noir. Elle est enveloppée d'un ample manteau rouge bordé d'un galon d'or enrichi de perles et de pierreries. Au-dessus de ce galon, une deuxième bordure renferme des passages de l'Écriture brodés en or et interrompus par les plis; sur la partie du manteau qui touche les hanches, on peut lire cependant ces mots : *Exultata sum in Liban...* Un petit ange, vêtu d'une longue robe bleue, les ailes semées d'étoiles, vole derrière la Vierge et va poser sur sa tête une riche couronne d'or couverte de perles et de pierreries; celle-ci tient assis sur ses genoux l'enfant Jésus, qui de la main droite bénit un donateur agenouillé en face de lui. Ce donateur, qui n'est autre que Rollin, chancelier de Philippe le Bon, est vêtu d'une robe de brocart brun et or, garnie de fourrures; il a les mains jointes et s'appuie sur un prie-Dieu où sont posés un coussin et un livre d'heures ouvert. Les chapiteaux des pilastres du fond de la salle représentent des sujets de l'histoire sainte. A travers les trois arcades, on aperçoit un jardin avec des touffes de lis, de roses, de gladiols et terminé

par une terrasse garnie de créneaux. Des paons, des oiseaux se promènent dans le jardin, et un homme appuyé sur sa canne se tient debout près d'un autre personnage qui se penche pour regarder par un des créneaux. Au delà du jardin, la vue s'étend sur un immense paysage, où coule une rivière, avec un pont défendu par une tour et des îles. A droite, on voit une ville avec des églises; à gauche des faubourgs, et dans le lointain des montagnes aux sommets couverts de neige. Les tours et les flèches des églises ressemblent assez à celles de Bruges; mais la rivière, le pont qui a sept arches et les montagnes ont fait supposer que le peintre avait voulu représenter Lyon. Courtépée (*Description historique et topographique du duché de Bourgogne*) nous apprend que ce tableau se voyait, de son temps, dans la sacristie de la cathédrale d'Autun; il ajoute que la salle du fond est Bruges et qu'au moyen d'une loupe on peut y discerner plus de deux mille figures. Ce chiffre de deux mille est assurément très-exagéré; mais il est certain que le nombre des figurines microscopiques qui se meuvent sur le pont, sur les quais, dans les rues, dans des bateaux, est considérable et que l'exécution en est merveilleuse. Le fond du tableau, tout entier, est admirable de finesse et de vérité; le ciel, doré par le soleil couchant, se mire dans l'eau du fleuve; les édifices, les coteaux et les diverses cultures sont indiqués avec une précision surprenante. Les figures placées au premier plan méritent aussi d'être louées : « Les traits de la Vierge sont jolis, mais d'une expression peu religieuse », dit Waagen; l'Enfant est d'une élégance inusitée chez Jan van Eyck, l'ange très-beau et le portrait du donateur d'une étonnante énergie.

La Vierge au donateur a été gravée par Chataigner et Dambun dans le *Musée Filhol*.

Vierge (LA VIE DE LA), célèbres fresques de Domenico Ghirlandajo; dans l'église Santa-Maria-Novella, à Florence. Ces fresques couvrent la muraille de gauche du chœur et font vis-à-vis à l'*Histoire de saint Jean-Baptiste* (t. IX, p. 928 et s.), que le même maître a peinte sur la paroi de droite. Elles forment trois rangées superposées, comprenant deux scènes chacune et couronnées par une septième composition. Voici la description de ces sept sujets :

1° *Joachim chassé du temple*. La Vierge n'est pas encore née. Joachim, repoussé du temple parce que son mariage est resté jusqu'au jour stérile, emporte l'agneau qu'il avait apporté au sacrifice. Un vieillard, le sacrificateur sans doute, semble courir derrière lui. La scène se passe dans un édifice divisé en trois nefs par d'élégants pilastres. Au fond de la nef de gauche, dans une espèce de chaire, se tient le grand prêtre qui bénit un agneau que lui présente un bel adolescent. Dans la nef de gauche, on voit un autre jeune homme avec un sac sur le dos, et dans celle de droite deux femmes, dont une apporte aussi un agneau. Sur le devant de la composition se tiennent huit personnages en costume florentin, qui sont des portraits; Vasari nous nomme quatre de ces figures : Alessio Baldovinetti, le vieux maître de Domenico, ayant un capuchon rouge; Domenico lui-même, en manteau rouge et pourpoint bleu, la main sur la hanche et la tête retournée vers le spectateur; Davide Ghirlandajo, frère de Domenico, et Bastiano da San-Gemignano, son beau-frère et son élève. Quelques auteurs prétendent que le vieillard au capuchon rouge n'est pas Baldovinetti, mais Tommaso Bigordi, père de Domenico et de Davide. Ces portraits sont fort beaux.

2° *Naissance de la Vierge*. La scène n'a absolument rien de biblique et pourrait plus justement être intitulée : « Visite à une accouchée, à Florence, au xve siècle. » L'artiste nous introduit dans un délicieux appartement d'architecture Renaissance, avec des lambris très-ornés, des arabesques et une frise en bas-relief représentant des jeux d'enfants. Sainte Anne, assise sur son lit, à droite, reçoit les soins de ses parentes et les félicitations de ses voisines. Une femme tient sur ses genoux la Vierge qui vient de naître et lui fait des agaceries; une autre, vêtue d'une coquette robe jaune et ayant un genou en terre, approche la main de l'enfant, tandis qu'une jeune servante, dont la robe légère est retenue sous les seins et sur les flancs par une double ceinture, verse de l'eau dans un bassin pour servir aux ablutions. Du côté gauche arrive une belle et jeune patricienne en robe de gala, à grands ramagés, qui se dirige vers l'accouchée et que suivent quatre digne enroulées. Dans le fond, au haut d'un escalier, deux femmes s'embrassent. Toute cette composition est charmante.

3° *Présentation au temple*. Marie, pleine de grâce et de noblesse à la fois, monte avec légèreté l'escalier du temple; le grand prêtre l'attend au sommet et lui tend les bras. Sur les degrés est assis un mendiant demi-nu, figure d'une invention tout à fait nouvelle pour l'époque et dont le dessin a été justement vanté par les contemporains. Au bas de l'escalier, deux vieillards coiffés de turbans causent entre eux de ce qui se passe. Près d'eux sont deux petits garçons florentins. D'autres personnes assistent à la céré-

monie. On remarque, parmi elles, un groupe de trois jeunes femmes aux draperies volantes, aux formes sveltes, aux élégantes attitudes, figures pleines de style, où l'artiste semble s'essayer aux grâces onduleuses de la Renaissance.

4° *Mariage de la Vierge*. Le vieux pontife, coiffé de sa mitre et vêtu de blanc, se tient de face, au milieu de la scène, et unit les mains des deux époux, qui sont vus de profil. Il y a une grâce et une candeur exquises dans l'attitude de Marie qui, de la main droite, relève sa robe bleue. Joseph, vêtu de jaune, tient à la main une verge fleurie à laquelle un homme, placé derrière lui, donne une chiquenaude. La plupart des peintures anciennes qui représentent ce mariage mystique sont pleines d'ironies analogues. D'autres hommes, placés à droite, font cortège à l'époux de Marie. Derrière celle-ci, à gauche, se tiennent des femmes et deux petites filles. Deux de ces femmes forment un groupe d'une exquise beauté : l'une, présentée de profil, retient d'une main la draperie jetée sur ses épaules et étend l'autre main vers la Vierge; elle est fière et droite, les yeux baissés, un type de pureté et de chasteté, une jeune sainte à laquelle il ne manque qu'une auréole; l'autre, vue de face, est une robuste jeune fille, au visage plein, à la hanche cambrée, qui a l'air d'une canéphore antique. « Il semble », dit M. Jean Rousseau (*Revue de Paris*), que ces belles figures sont là pour personnifier l'une le christianisme qui approche, l'autre le paganisme qui s'en va. On ne saurait assez admirer le contraste délicat des deux types et l'harmonie linéaire de ce noble groupe, égal aux plus beaux de Raphaël. » Au deuxième plan, des jeunes gens irrités brisent leurs verges qui n'ont pas fleuri comme celle de Joseph; d'autres jouent de la flûte et battent du tambour. Le décor architectural est des plus riches.

5° *Adoration des Mages*. Cette fresque est très-altérée. C'est à grand-peine qu'on y distingue deux des mages agenouillés, dont l'un porte la main à sa couronne, et, dans le fond, des pages, des écuyers gardant les chevaux et les domatiers.

6° *Massacre des innocents*. Suivant Vasari, cette composition serait la meilleure de la série, au double point de vue de l'exécution picturale et de l'expression dramatique. Le biographe Arétin a signalé, entre autres groupes pathétiques : un enfant qu'on immole sur le sein de sa mère déjà égarée et qui tette autant de sang que de lait, et une autre mère, furieuse, suspendue à la chevelure d'un soldat qui cherche à étouffer son enfant. L'état de dégradation de la peinture ne permet guère aujourd'hui de juger de ces beautés.

7° *Mort et Assomption de la Vierge*. Cette fresque, qui occupe la partie supérieure de la muraille, sous l'arc tiers-point de la voûte, n'est pas moins altérée que les deux précédentes. Elle offrait, au dire de Vasari, une multitude d'anges et de figures diverses, des ornements délicats et un beau paysage.

Ces peintures décoratives, dont le caractère est à la fois si grand et si gracieux, si grave et si tendre, si varié et si harmonieux, ont été exécutées par Domenico Ghirlandajo vers 1490, sur la commande de Giovanni Tornabuoni, riche marchand florentin, dont l'artiste a peint le portrait, ainsi que celui de sa femme, Francesca Pitti, au-dessous de la fenêtre du chœur.

Vierge à la Chaise (LA), célèbre tableau de Raphaël; au palais Pitti, à Florence. Le lecteur nous saura gré de mettre, sous ses yeux l'article suivant que George Sand a consacré à ce chef-d'œuvre dans la *Revue des Deux-Mondes*, à l'occasion de la gravure qui en a été faite par Calamatta :

« La Vierge à la Chaise est une de ces grandes pensées qui viennent d'un seul jet aux grands maîtres, parce qu'elles sont simples et nettes. Une belle femme et deux beaux enfants, voilà ce que Raphaël a voulu faire, sans s'inquiéter à l'avance de la majesté du sujet et du prestige du symbole. Il savait que la divinité rayonnerait dans l'expression, et il pensait qu'il n'y avait pas lieu d'idéaliser la forme dans le sens ascétique. On n'était plus au temps du mysticisme austère, on nageait en pleine poésie et en pleine civilisation. On cherchait la vérité, on réhabilitait la nature. Il chercha et trouva tout simplement le type de la vierge de Judée dans une de ces belles créatures qu'on voit encore à Albano, à Laricia, à Gensano. Il fut frappé ou il rêva d'un superbe enfant déjà en possession d'une de ces physionomies hardiment accentuées qui promettent une beauté mâle, et il se dit qu'ils seraient parfaitement divins, s'ils étaient parfaitement beaux. »

« Sont-ils divins en effet ? Au point de vue du christianisme primitif, non. Ils sont trop splendides de jeunesse et de force. Au point de vue moderne, ils manquent à la couleur historique religieuse. Ils n'appartiennent pas à la race sémitique. Ils sont Romains pur sang. Ni le costume ni le type de la Vierge ne donnent l'idée de la foi austère des premiers chrétiens. Cette madone italienne n'est pas la Vierge extatique du mythe; ce robuste bambino n'est pas le futur missionnaire du renoncement, le prophète de l'idéal, le crucifié volontaire, pas plus que le terrible mau-

disseur du Jugement dernier de Michel-Ange n'est la victime expiatoire de l'Evangile. Ce qui caractérise les ignares de la Renaissance, c'est la puissance et la liberté de leur interprétation; c'est leur volonté de réhabiliter le culte de la forme. Sans aucun souci de la tradition, des détails légendaires et des attributs symboliques consacrés par les siècles, ils suppriment les nimbes d'or et ne craignent pas d'attribuer à la majesté du sujet en indiquant à peine un léger rayonnement autour des têtes sacrées. Ils sont artistes avant tout, artistes plus libres que ceux d'aujourd'hui vis-à-vis de leur sujet, tantôt plus recherchés, tantôt plus naïfs, selon leur disposition du moment, et variant leur idée au gré de leur inspiration. Rien dans l'œuvre de Michel-Ange ne ressemble moins au Christ du Jugement dernier que celui de la *Pietà*; rien, dans l'œuvre de Raphaël, ne diffère plus de la Vierge au Voile de notre musée que la Vierge à la Chaise. La première, agenouillée devant l'enfant endormi, le préserve du soleil avec une grâce un peu maniérée et un air de sollicitude plutôt religieux que maternel. L'autre, complètement femme et mère, le tient assis sur ses genoux, et de ses mains enlacées le serre doucement contre sa poitrine. Marie n'est point là l'inspirée qui adore le futur Sauveur; c'est la mère qui possède son fils sans aucune terreur religieuse, sans aucun pressentiment de l'avenir. La tête expressive de l'autre enfant, le futur précurseur Jean-Baptiste, est d'une naïveté souriante. Le seul reproche à faire à cette composition si simple et si heureuse, c'est l'attitude de prière donnée aux mains jointes du petit saint; encore est-ce une critique de l'idée et non de l'arrangement, qui est excellent et nécessaire à l'harmonie parfaite du groupe; mais cette supplication des mains nuit à la grande sérénité de la scène et divise l'intérêt entre un groupe parfaitement impassible et un enfant qui supplie sans éouvoir les objets de son adoration. En outre, Raphaël a fait une toute petite concession aux mesquineries de l'usage, en passant au bras de cet enfant une petite croix de bois, joujou prophétique d'un effet fort puéril. Je n'aime pas ces fioritures apocryphes dans les sujets proposés à la piété du chrétien ou au respect du penseur philosophique. Elles prêtent à la plaisanterie ou elles égarrent l'imagination dans le caprice des légendes. La peau de mouton et la petite croix de Jean-Baptiste enfant sont devenues des attributs classiques, à ce point que certaines bonnes femmes s'imaginent qu'il est venu au monde avec cette peau cousue à l'épaule et cette croix passée au bras. Dans les innombrables reproductions de la Vierge à la Chaise, l'exagération puérile de l'expression des têtes donne lieu à une explication du sujet que j'ai entendu donner par une petite fille de bonne foi parlant à son frère. « Vois-tu, lui disait-elle, la maman est triée parce que le petit Baptiste a montré à l'Enfant Jésus une croix qu'il ne voulait pas regarder. L'enfant Jésus est en colère et il boude; le petit Baptiste pleure et demande pardon. »

Cette naïve critique disparaît entièrement devant la peinture originale et devant la reproduction fidèle et sincère due au burin de Calamatta. Ici le traducteur n'a point cherché à exagérer la puissante personnalité de l'enfant Jésus par une expression de fierté sauvage. Raphaël et les grands maîtres de son temps ne connaissent pas ces recherches de la pensée, et ils arrivaient au but par les simples moyens de la vérité. L'enfant Jésus de Raphaël n'est pas tourmenté de l'esprit prophétique sur le sein chaste et paisible de sa mère. C'est un véritable enfant du peuple, dont le regard clair et pur reflète l'innocence céleste du premier âge, et, malgré cette réalité complète, l'idéal divin émane de lui, grâce à ce je ne sais quoi d'insaisissable et d'ineffable qui est le cachet du génie. L'enfant Baptiste n'est ni pleureur ni extatique; il est enfant aussi; il souille à son bien-aimé avec une naïveté charmante, et sans ses mains jointes il ne détruirait en rien la placidité réveuse de l'ensemble. Quant à la mère, elle n'a aucune mélancolie, aucun pressentiment, aucune exase. Elle est la candeur personnifiée; elle ne réclame aucune vénération, elle est bien plus forte que cela, elle l'inspire.

« Voilà le grand mérite de cette nouvelle production de Calamatta; c'est de mettre devant nos yeux et de faire entrer dans notre esprit la véritable pensée de Raphaël, si indignement travestie par la foule des imitateurs de ce chef-d'œuvre. »

« Presque toutes les reproductions qui ont été faites d'après le tableau de la Vierge à la Chaise sont déplorables, et elles expliquent parfaitement l'indignation de M. Viardot de Mannheim, avec une sainte douleur d'artiste (*Musées d'Italie*), qu'il soit fait défense absolue de reproduire cette inimitable peinture. Au fond et en théorie, M. Viardot a bien raison; la popularisation imparfaite des chefs-d'œuvre est un outrage à la mémoire des maîtres, et à la vue de ces reproductions de pacotille, tous ces grands génies, s'ils revenaient au monde, briseraient leurs pinceaux avec désespoir, sans compter que la foule des saints personnages représentés par eux prêcherait du nouveau contre le culte des images. »

« Mais il faudrait pourtant faire quelques

exceptions et laisser certaines copies à l'étude des artistes. Ainsi, et pour ne parler que de la *Vierge à la Chaise*, la gravure de Morghen a un grand mérite de facture; il en est de même de celle de M. Desnoyers; celle de Garavaglia (1828) se rapproche du caractère de l'original; une autre gravure de plus grande dimension a eu en 1851 du succès en Allemagne. Néanmoins, rien dans tout cela n'a donné le véritable sentiment et le véritable effet du tableau, et quiconque se la rappelle verra avec une satisfaction sérieuse la gravure de Calamatta. Comme caractère, en effet, elle est sans pareille. Elle rend avec une conscience sans détour la manière large et même jusqu'aux libertés de pinceau du modèle, libertés qui vont très-loin, puisqu'on a remarqué que l'aspect du tableau était celui d'une peinture à fresque, et que le pied de l'enfant et la main de la mère étaient à peine faits. Calamatta n'a point cherché à dissimuler cette liberté, et il a fort bien fait, selon nous : qui donc se permettrait de terminer les marbres inachevés de Michel-Ange ?

Cette Madone célèbre a été gravée encore par S. Raeven, Sadeler, Picchianti, Lorenzini, Ferd. Gregori (1768), F. Bartolozzi (1778), V. Vanni, Preisler (1784), M.-S. Carmona (1795), Lasinio, J.-G. Muller, Duponchel, R.-U. Massard, J. Calendi, Weber, A. Karscher, Zanon, Velovato (1812), J. Eisen, Curatoni, Lizzi (1803), Cecchi, Guidotti, A. Schleich, C. Schuler, A. Perfetti, E. Schaffer, H. Petersen, A. Contardi, etc.

Vierge (LE MARIAGE DE LA), tableau de Raphaël; musée Brera, à Milan. Ce tableau, appelé en Italie *Lo Sposalizio*, fut peint sur bois par Raphaël lorsqu'il n'avait que vingt et un ans, pour la chapelle Albarizini, à Città di Castello, près d'Urbino, sa patrie. Sur le premier plan, saint Joseph et la Vierge se donnent la main et derrière eux le prêtre bénit leur union. On remarque, suivant la tradition, que la baguette que porte saint Joseph vient de se charger de fleurs. C'est la première œuvre importante de Raphaël. « On y trouve, dit Duchesne, quelque rapport avec la manière de composer du Pérugin; mais on ne peut se dissimuler que toutes les têtes sont d'une beauté remarquable, que les attitudes et les ajustements de chaque personnage sont aussi variés que gracieux. On peut aussi admirer la noblesse de l'architecture du temple qui fait le fond du tableau, mais on devra penser à l'âge du peintre pour l'excuser d'avoir placé une cérémonie si auguste sur la place publique, et non pas dans le temple lui-même. » M. Viardot constate ainsi l'imitation des fresques du Pérugin par Raphaël.

« Mais, s'écrit-il, quel style déjà, même dans l'imitation ! quelle grâce, jusqu'à l'insouciance, donnée aux attitudes, aux physionomies, aux ajustements ! quelle variété et quel bonheur d'expression dans la pudeur, dans la joie ou le deuil ! quelle perfection de contours ! quelle finesse de pinceau ! ». Raphaël indique son avenir jusque dans ce temple circulaire qui termine le dernier plan. A la science de la perspective, à la savante combinaison des lignes de cette architecture inventée, on reconnaît l'homme qui se serait montré aussi grand architecte que grand peintre. » Cette composition naïve et charmante a été gravée par Joseph Longhi en 1820 et par les graveurs français les plus estimés.

Vierge à l'Enfant Jésus (LA) ou la *Vierge à l'oreiller vert*, tableau d'André de Solario; au Louvre (n° 403). La Vierge, vue presque de profil, la tête couverte d'un voile blanc, se penche pour donner le sein à l'enfant Jésus couché sur un oreiller d'étoffe verte et posé sur une table de marbre. Derrière la madone, on voit des arbres, et, de chaque côté, la campagne. Ce tableau, qui est signé en caractères gothiques : *Andreas de Solario fa*, est d'une exécution fine et charmante et rappelle la grâce de Léonard de Vinci. « La *Vierge à l'oreiller vert*, dit M. Pelloquet, est aussi remarquable par le charme aimable de l'expression que par la grâce et l'élégance de la composition et du dessin. » On lit dans Félibien : « Marie de Médicis étant à Blois en 1619, et ayant su qu'il y avait dans le couvent des Cordeliers un tableau de la main d'André Solario, qu'on appelle la *Vierge à l'oreiller vert*, pour avoir ce tableau fit quelques libéralités à la maison et leur donna une copie qu'elle fit faire par Mosnier. » Le tableau passa ensuite dans la collection du cardinal de Mazarin et fut enfin acquis par le prince de Carignan. Il n'a figuré dans la collection du roi qu'à partir de l'année 1784. Il a été gravé par Demeulemeester, C. Ulmer (*Musée royal*), Narcisse Leconte (*Salon de 1827*), L. Butavand (*Salon de 1850*) et dans les recueils de Filhol et de Landon.

Vierge aux Rochers (LA), tableau de Léonard de Vinci; au musée du Louvre. Dans une grotte formée de rochers et de stalactites, tapissée de feuillages et de fleurs, l'enfant Jésus, assis à terre et soutenu par un ange, bénit le petit saint Jean, qui est à genoux devant lui. La Vierge, agenouillée elle-même au milieu du tableau, attire doucement le Précurseur et penche vers lui son visage encadré de longs cheveux blonds ondes et dénoués. Dans le fond, à travers les rochers de la grotte, la vue s'étend sur des horizons lointains, lumineux, où les eaux, les glaciers,

les montagnes s'accordent en un fantastique concert. « Le sourire énigmatique qui est la marque générale des femmes peintes par Léonard à partir de son arrivée à Milan (1483), dit M. Gruyer, ne se retrouve pas sur le visage de la *Vierge aux rochers*. Les traits, moins cherchés, moins profondément fouillés, moins beaux de relief, sont plus simples, plus émus, plus religieux que ceux des Vierges habituellement peintes par le Vinci. Les plis de la robe sont aussi plus minutieux, plus carrés, plus classiques au point de vue de l'école. Le petit saint Jean surtout demeure dans la tradition du Verrocchio et accuse un naturalisme qui n'a point encore été entièrement transformé par un génie nouveau. Quant à l'ange et à l'Enfant Jésus, en gardant ainsi une franchise d'expression toute florentine, ils prennent en même temps un caractère singulier de noblesse et de beauté. »

Ce tableau, peint originellement sur bois, a été remis sur toile il y a une cinquantaine d'années; il a beaucoup souffert. On a longuement discuté pour ou contre son authenticité. Le docteur Waagen, s'autorisant de ce que l'exécution est un peu tendue en certaines parties, n'a vu là que la copie d'une œuvre que Léonard exécuta, suivant Lomazzo, pour l'église des Franciscains de Milan et qui se voit aujourd'hui dans la galerie du duc de Suffolk. Mais cette opinion n'est pas fondée; le tableau du Louvre est une œuvre bien originale, d'époque florentine et nullement milanaise; il a appartenu à François Ier, et l'on ne saurait admettre que, du vivant ou très-peu de temps après la mort de Léonard, on se fût permis de vendre sous son nom, à un roi qui l'avait connu et protégé, l'œuvre d'un copiste. En ce qui concerne le tableau qui appartient au duc de Suffolk, il se pourrait que ce fût une répétition exécutée par Léonard lui-même; deux *Anges*, d'une grande beauté, qui lui servaient de volets, sont restés à Milan et font partie de la collection du duc Melzi. On connaît d'ailleurs d'autres répétitions ou copies anciennes de la *Vierge aux rochers*; il y en a une notamment au musée de Nantes, qui est fort belle, et une autre au musée de Naples, que l'on croit avoir été exécutée par Nic. dell'Abate.

Le tableau du Louvre a été gravé par Boucher-Desnoyers et dans le recueil de Landon.

Vierge (LA), l'Enfant Jésus et sainte Anne, tableau de Léonard de Vinci; au Louvre. Dans une vaste campagne, au fond de laquelle on aperçoit une rivière et des rochers, Marie est assise sur les genoux de sainte Anne, sa mère, et se penche vers l'Enfant Jésus qui est par terre et caresse un agneau. Suivant Emeric David, Léonard a voulu faire sentir dans ce tableau que la Vierge est devenue mère du Sauveur sans perdre l'innocence et la naïveté de son enfance; fille simple et timide, la jeune Marie semble n'avoir jamais quitté le giron maternel; elle joue avec l'Enfant Jésus et elle est, en quelque sorte, un enfant elle-même. Cette explication est ingénieuse et il se pourrait qu'elle fût exacte; mais nous reconnaitrions, avec M. Gruyer, que cette madone aux yeux mystérieux et doux, au vague sourire, aux cheveux bruns ondes le long des joues et tombant en boucles derrière le cou au brus du la délicate rondeur transparent sous une manche de gaze, manque d'humilité et d'austérité : « Non, ce n'est point là la Vierge. Ce corps ondoyant et souple, cette épaule nue, ce sein palpitant, ces traits charmants et individuels, toute cette séduction féminine, ne répondent pas à ce que nous rêvons en un pareil sujet. Devant cette délicieuse peinture, devant cette impénétrable profondeur, on se sent ébloui, fasciné; on n'est pas ému. Ces traits, modelés à ravir et mobiles comme l'onde, la pensée s'y prend avec passion et ne peut parvenir à s'y arrêter. On est en présence du sphinx; plus on approche, plus on veut approfondir, plus l'obscurité grandit, plus l'énigme devient impénétrable. Les premiers plans, sur lesquels se détachent les trois figures, sont solides, palpables pour ainsi dire, et tous les éléments en sont réels. Le fond, au contraire, est tout idéal et comme intangible; les idées éternelles s'y meuvent en liberté, et c'est la partie vraiment mystique du tableau. »

Cette peinture fut rapportée d'Italie par le cardinal de Richelieu, lorsqu'en décembre 1629 il commanda en personne le siège de Casal, sur les confins du Milanais et du Navarrais. Elle orna la galerie du Palais-Cardinal et ne passa dans la collection du roi que plusieurs années après la mort de Richelieu. Son authenticité, comme celle de la *Vierge aux rochers*, a été contestée par plusieurs critiques, et il faudrait plusieurs pages pour résumer la volumineuse polémique à laquelle elle a donné lieu; mais, en présence d'un pareil chef-d'œuvre, l'érudition doit se taire pour faire place à l'admiration. Il suffit d'examiner cette superbe peinture pour acquiescer à la certitude qu'aucun élève ou imitateur de Léonard n'a pu arriver à cette puissance, à cette finesse de modelé et surtout à ce charme dans le sourire, que le peintre de la Mona Lisa a seul exprimé avec autant de bonheur. »

Il existe plusieurs copies anciennes de cette composition; le musée de Madrid en a

une que l'on attribue à Cesare da Sesto; une autre, que l'on croit avoir été exécutée par Salaino pour l'église Saint-Celse, de Milan, fut acquise par le prince Eugène et passa depuis dans la galerie du duc de Leuchtenberg; deux autres, qui appartiennent au musée Brera et aux Offices, passent pour avoir été peintes, la première par Bernardino Lanino, la seconde par Aurelio Luni. Le tableau du Louvre a été gravé par J.-N. Laugier, par Giovanni Cantini et dans le recueil de Landon.

Vierge de la famille Meyer (LA), tableau d'Holbein le jeune; au musée de Bâle. Debout dans une niche, la Vierge soutient des deux mains le divin bambino, qui est tout nu et qui s'appuie sur son épaule, en tendant la main pour bénir la famille du bourgeois Jacques Meyer, agenouillée sur un tapis. Cette famille se compose de six personnes, le père, la mère, l'aîné, une grande fille qui tient un chapelet, et un petit garçon d'une douzaine d'années qui soutient son jeune frère; celui-ci, bambin de deux ou trois ans, est debout et nu, comme l'Enfant Jésus. « Cette Vierge aux longs cheveux d'or, dont la tête réunit la plus grande vérité à une simplicité extrême, à une pureté et à une humilité dégagée de toute prétention, est le plus beau triomphe du réalisme allemand, dit Waagen; c'est la perfection de l'individualisation du type. Grâce à ce cachet si original, si personnel, Marie paraît bien plus digne encore de porter, comme la reine des cieux, la riche diadème qui orne son front. La pose simple et naturelle de ses belles mains est en harmonie avec cette expression. Malheureusement le peintre ne s'est guère élevé au-dessus de son modèle quand il s'est agi de figurer le Christ; c'est un enfant vulgaire, qui n'a rien d'attrayant et d'un aspect malingre. Quant aux membres de la famille Meyer, l'artiste s'est fait une loi de les représenter avec la plus scrupuleuse exactitude; il sacrifie impitoyablement la beauté à la fidélité, par exemple dans la jeune fille au rosaire, dont le torse se projette en avant. La tête du bourgeois et celle des trois femmes respirent une expression de placidité et de sereine dévotion fort heureusement rendue. La peinture est fraîche et moelleuse; les tons des chairs sont d'un brun chaud. » Ce chef-d'œuvre de l'école allemande a été gravé par Steinla. Il y en a une répétition au musée de Dresde, qui a été gravée par Boettius.

Vierge (LE MARIAGE DE LA), tableau de Stella; au Louvre. En présence du grand prêtre qui fait une exhortation aux deux époux, saint Joseph remet l'anneau d'alliance à la Vierge, dont les regards baissés indiquent la modestie. Un acolyte du grand prêtre tient le livre de la Loi; deux jeunes lévites portent des flambeaux, et, du côté de la Vierge, sont rangées plusieurs jeunes filles dont l'une retient un enfant qui joue avec un chien. De l'autre côté du tableau, un des prétendants à la main de Marie, furieux d'avoir éprouvé ses refus, brise la verge que, selon la loi juive, l'amant doit présenter à celle qu'il recherche en mariage et que l'artiste n'a pas oublié de placer dans la main de saint Joseph. On voit, dans le fond, d'autres prétendants qui se retirent du temple. « Cette composition offre un caractère de naïveté qui rappelle les ouvrages de Poussin, mais sans égaler pourtant le goût élégant et pur de ce maître. En effet, à côté de beautés du premier ordre, on remarque quelques taches légères, relevées par Landon; l'accessoire de l'enfant et du chien est un remplissage inutile et même ridicule. La tête du jeune homme qui porte un flambeau derrière saint Joseph se confond avec celle de ce saint. A part ces défauts, l'effet de ce tableau, qui ne manque pas de vigueur, est plein de charme, l'architecture de bon goût et la perspective bien entendue, et l'on peut voir dans ce tableau, l'un des meilleurs, si ce n'est le meilleur, de Stella, combien, à défaut d'élévation, son pinceau a de grâce et de moelleux. »

Vierge à la Grappe (LA), tableau de Mignard; au Louvre (n° 349). Cette charmante *myrtaïde*, comme l'appelle M. Viardot, fut composée par Mignard en Italie, alors qu'il imitait Annibal Carrache en exagérant la grâce étudiée et le fini minutieux d'Albane. La Vierge, assise près d'une table sur laquelle est placée une corbeille de fruits, tient sur ses genoux l'Enfant Jésus posé sur un coussin; il soulève le voile qui couvre la tête de sa mère et prend une grappe de raisin qu'elle lui présente. Le peintre de l'école jésuite, comme l'appelle Michelet, par opposition à la manière janséniste de Philippe de Champaigne, a donné à son dernier mot en matière de tableau de chevalet, et l'on y trouve ses qualités réelles d'exécution, mais aussi la fadeur et la mollesse de son dessin et le faux éclat de sa couleur. Cette peinture, qui faisait partie de la collection de Louis XIV, était placée à Versailles du vivant de ce prince. Elle avait appartenu au comte de Matignon et au duc de Valentinois, son fils, et fut gravée par Landon et Filhol.

Vierge (L'ÉVANOUISSEMENT DE LA), tableau de Paul Delaroche. Ce tableau, que la mort a empêché Delaroche d'achever, devait faire partie de la série de compositions dans laquelle ce grand maître s'était proposé de re-

tracer la légende de la semaine sainte, en l'absence du héros principal. Dans un premier tableau, il avait représenté la Vierge, la Madeleine, les apôtres se pressant aux fenêtres d'une maison pour regarder passer Jésus montant au Golgotha. La scène que nous allons décrire est, pour ainsi dire, le second acte du drame. Le cortège qui accompagne le Christ s'est éloigné; le bruit des pas, les clameurs de la foule ont cessé de retentir; le sacrifice s'accomplit sur le sommet du Calvaire; les parents, les amis de Jésus, demeurés dans la maison où nous les avons vus tout à l'heure, s'abandonnent au désespoir. Marie, anéantie par la douleur, s'est affaissée sur un siège; saint Jean soutient sa tête; les saintes femmes s'empresent autour d'elle; la Madeleine est agenouillée à ses pieds; d'autres femmes et d'autres disciples se tiennent dans le fond de la salle.

Ce tableau a été gravé en manière noire par M. Edouard Girardet. Un dessin au fusain qu'en avait fait Paul Delaroche, en 1853 a été payé 2,100 francs par M. Schickler en 1857.

L'Évanouissement de la Vierge a été représenté par beaucoup d'artistes; mais aucun n'a envisagé la scène de la même manière que Delaroche. Le plus souvent Marie est représentée s'évanouissant entre les bras des saintes femmes au moment où le Christ est descendu de la croix (v. *DESCENTE DE CROIX*, *MATER DOLOROSA*, *PIETÀ*, *DÉPOSITION DE CROIX*); ou bien lorsqu'il est mis au tombeau. Ce second cas est celui qu'a choisi Auguste Hesse dans son *Évanouissement de la Vierge* qui a figuré au Salon de 1845 et a été acheté pour le musée du Luxembourg.

VIERGES (Iles), groupe d'îles de l'Amérique centrale, dans l'Atlantique, au N.-E. de Porto-Rico et au N.-O. des Petites-Antilles, entre 17° 40'-18° 45' de latit. N. et entre 66° 20'-67° 40' de longit. O. Ce groupe comprend quarante îles ou îlots, dont les plus importantes sont: Anegada, Gorda, Tortola, aux Anglais; Saint-Jean, Saint-Thomas, Sainte-Croix, aux Danois; Bique ou Vique, Borequin, aux Espagnols. Elles sont généralement fertiles, mais exposées à de violents ouragans; en 1868, à la suite d'une tempête affreuse, Tortola et Saint-Thomas furent presque entièrement submergées et subirent de si grands désastres, que le bruit courut en Europe qu'elles avaient été englouties. La population totale des îles Vierges s'élève à 50,000 hab., Indiens, créoles ou Européens. Le petit archipel des îles Vierges fut découvert en 1493 par Christophe Colomb, qui les nomma ainsi en l'honneur des onze mille vierges. Drake visita ces îles en 1580, et les Hollandais au XVII^e siècle y fondèrent quelques établissements, notamment à Tortola, dont les Anglais s'emparèrent en 1666.

VIERKANTE s. m. (viér-kan-te). Métrol. Mesure de superficie des Pays-Bas, qui équivaut au mètre carré ou centiare. || *Vierkante roede*, Arc. || *Vierkante bunder*, hectare.

VIERLANDE, c'est-à-dire quatre terres, nom de quatre petites îles de l'Elbe, appartenant aux républiques de Hambourg et de Lubeck. Ce sont : Alten-Gamm, Neuen-Gamm, Curslach et Kirchwarden; elles sont parfaitement protégées par de bonnes digues, bien arrosées et très-fertiles en céréales, fruits et légumes; 10,000 hab.

VIERLING s. m. (viér-ling — mot allemand qui signifie proprement quart, et qui vient de l'allemand *vier*, quatre). Métrol. Mesure agraire du Hanovre, valant 13 ares, 096. || Mesure de capacité du Wurtemberg, valant 5 ares, 635. || Mesure de capacité du canton d'Arau et de Zurich, en Suisse, valant 5 lit, 63.

VIERNSEL s. m. (viér-nèl). Métrol. Mesure de capacité de Manheim, valant 27 lit, 77.

VIERRADEN, ville de Prusse, province de Brandebourg, régence de Potsdam, à 6 kilom. N. de Schwedt, sur la Velse; 2,000 hab. Récolte et commerce de tabac estimé.

VIERSCHAERE s. f. (viér-schâ-re). Anc. cout. Tribunal, justice seigneuriale laissée entre les mains du roi, dans les anciennes provinces flamandes.

VIersen, ville de Prusse, province du Rhin, régence de Dusseldorf, cercle et à 6 kilom. N.-O. de Gladbach, près de la Niers; 4,708 hab. Fabrication de soieries, velours, cotonnades, toiles damassées, fils, dentelles; filatures de coton et de lin.

VIERTEL s. m. (viér-tèl) — mot allemand, de l'adj. numeral *vier*, quatre. Métrol. Mesure de capacité usitée en Allemagne, en Danemark, en Hollande et en Suisse, et valant : à Francfort-sur-Mein, 7 lit, 373; à Hesse-Cassel, 42 lit, 722; à Lubeck, 7 lit, 241; à Cologne, 5 lit, 98; en Danemark, 7 lit, 726; à Brada, 85 lit, 826; à Aran, 22 lit, 518; à Bâle, 5 lit, 688; à Saint-Gall, 19 lit, 439; à Soleure, 105 lit, 959; à Schaffhouse, 22 lit, 609; à Zurich, 20 lit, 53, pour le blé, et 20 lit, 82 pour l'avoine.

VIERWALDSTÄDTEN-SEE, nom allemand du lac suisse des Quatre-Cantons.

VIERZEL s. m. (viér-zèl). Métrol. Mesure de capacité usitée en Suisse, et valant 27 lit, 312.

VIERZON ou **VIERZON-VILLE**, ville de

France (Cher), chef-lieu de cant., arrond. et à 35 kilom. N.-O. de Bourges, sur la rive droite de l'Yèvre, sur le chemin de fer du Centre et le canal de Berry; pop. aggl., 8,276 hab. — pop. tot., 8,296 hab. Parchemineries, vinaigrerie, scierie mécanique de bois de charpente, verreries; fabriques de porcelaines, de serges, de bonneteries et d'habilllements confectionnés. La ville, située au confluent de l'Yèvre et du Cher et à la bifurcation des lignes ferrées de Paris à Bourdeaux par Limoges, et de Paris à Nevers par Bourges, doit à cette double circonstance fortuite de voir son industrie sans cesse prospérer et sa population grandir.

— **Monuments.** Le principal monument de Vierzon est l'église qui s'élève à l'extrémité et presque en dehors de la ville haute, sur une terrasse où l'on n'a accès des rues inférieures qui longent la rivière que par un escalier de trente-six marches, à double palier. La porte romane, dit un écrivain, s'encadre dans un vaste porche gothique, sur lequel repose un clocher carré, soutenu de contre-forts et percé dans sa partie supérieure seulement de doubles fenêtres en ogive. Le clocher est percé de fenêtres ogivales, à meneaux (belle verrière). On remarque en outre, à l'entrée de l'église, à droite, un bénitier regardé comme antique, et, au dernier pilier de la nef, un tableau sur bois, de Boucher, représentant *Saint Jean au désert*. L'hôtel de ville de Vierzon occupe un ancien couvent de bénédictins bâti en 1628 au bord de l'Yèvre. Enfin il faut mentionner encore une porte ogivale qui, au nord de la ville, sert à la fois d'entrée et de prison. Cette porte, qu'on a, il y a quelques années, surmontée d'une espèce de beffroi moderne et d'une horloge, forme avec quelques pans d'un mur qui l'avoi sine tout ce qui reste de l'ancienne et redoutable enceinte, couronnée de vingt-deux tours, que la ville devait à Philippe-Auguste. Le canal du Berry (se branche) arrive à Vierzon en suivant la rive gauche de l'Yèvre pour y traverser cette rivière et longer dès lors, souvent à mi-côte, et sur un terrain en pente, la rive droite du Cher, dans lequel il débouche au dessus de Saint-Aignan.

— **Histoire.** L'origine de Vierzon ne peut pas être fixée avec précision; on peut seulement affirmer qu'elle est antérieure à la conquête de la Gaule par les Romains. Il faut se reporter au IX^e siècle pour avoir sur cette localité des documents positifs. La seigneurie devint plus tard un fief de la maison de Blois (X^e siècle). Vierzon dut à sa position géographique d'être fréquemment inquiétée par les incursions normandes. A la suite d'une de ces incursions, les moines de la célèbre abbaye de Devre s'y réfugièrent et y fondèrent un monastère (903). En 1096, Guillaume I^{er}, seigneur de Vierzon, en ayant appelé au jugement de Philippe-Auguste, à propos d'un démêlé avec Richard Cœur de Lion, roi d'Angleterre, ce dernier s'en vengea par une irruption subite et incendia une partie de la ville et le château, qui se relevèrent bientôt de ce désastre. De Guillaume I^{er}, la seigneurie passa à Hervé I^{er}, son frère, qu'on voit figurer à la croisade des subigeois. Un de ses successeurs, Hervé IV, prit à la croisade de Tunis (1219-1270), après avoir accordé à la ville d'importantes franchises. Vierzon entra alors dans la maison de Brabant, par le mariage de Jeanne, fille de Hervé IV, avec Godefroy de Brabant. Un autre mariage le fit passer dans la maison de Juliers. En l'absence de ses seigneurs étrangers, qui n'y résidaient qu'à de rares et courts intervalles, Vierzon eut à soutenir en 1356 un siège redoutable contre le prince Noir. Il fut emporté d'assaut après une résistance glorieuse, et le vainqueur y occit la plupart de ceux qui dedans il trouva. Les Anglais restèrent maîtres pendant quatorze ans de leur conquête. Du Guesclin reprit alors Vierzon, qui revint à la maison de Juliers. Sous Charles VI, le duc de Juliers ayant omis de venir en France pour prêter le serment de vassal, le duc de Berry s'empara de Vierzon, et le duc de Juliers s'empressa de se soumettre; mais le duc de Berry n'en continua pas moins à jouir de la seigneurie. En 1447, Vierzon servit de gage à Renaud de Chartres, archevêque de Reims, pour les 16,000 livres que ce prelat avait prêtées à Charles VII dans la mauvaise fortune. La ville fut plus tard réunie définitivement à la couronne par Charles VIII, qui en disposa en faveur de sa sœur, Anne de Beaujeu (1480). Elle retourna au domaine royal après la mort de la duchesse de Montpensier, fille de cette princesse, et n'en fut plus distraite depuis ce jour. Sous la Ligue, Vierzon devint une des premières places du parti. Elle possédait alors de larges fosses, et des murailles hautes de 18 coudées et flanquées de vingt-deux tours en formaient la double enceinte et la rendaient pour ainsi dire inexpugnable. En 1589, le seigneur de Gamaches ayant essayé de surprendre Vierzon fut repoussé et contraint de se retirer. Un incendie dévasta la ville en 1685 et la ruina momentanément. Avant la Révolution, la ville possédait encore son abbaye, dont il ne reste plus aucun vestige. Pendant l'invasion des Allemands en 1870, les Prussiens s'emparèrent de Vierzon après le combat de Salbris, le 9 décembre.

VIERZON-VILLAGE, bourg et commune de France (Cher), arrond. de Bourges, cant. de Vierzon-Ville, dont il est séparé par le ruisseau de Grossou; pop. aggl., 893 hab. — pop. tot., 5,716 hab. « De cette commune », dit M. Jcanne, dépendent des établissements industriels qui étaient, il y a quelques années, les plus considérables du pays, à savoir, les hants fourneaux et les forges créés en 1775 par les intendants du comte d'Artois pour l'exploitation des forêts de Vierzon, du Rein, du Bois et d'Allogny. « Ces établissements, tout en conservant leur immense outillage, sont actuellement fermés. Une partie des bâtiments vient d'être transformée en une fabrique de pointes et en une trefilerie.

VIESELBURG, V. WIESELBURG.

VIESLY, bourg et commune de France (Nord), canton de Solesmes, arrond. et à 18 kilom. de Cambrai; pop. aggl., 3,075 hab. — pop. tot., 3,117 hab. Belle église paroissiale, dont on remarque surtout les boiseries du chœur, un beau tableau de Boucher et la flèche élégante qui surmonte le clocher. Dans le bourg, on trouve quelques débris celtiques et gallo-romains.

VIETRI ou **VIETRI**, la *Merinium* des Romains, ville du royaume d'Italie, province de la Capitanate, district de Foggia, à 45 kilom. N.-E. de Manfredonia, ch.-l. de mandement, sur l'Auruntique, au pied du mont Gargano; 5,534 hab.

VIÈTE ou **VIETTE** s. f. (vi-è-te — du lat. *vietus*, fané). Agric. Nom donné, dans quelques départements, à la partie du sarrinlet laissée dans la taille de l'année précédente.

— Entom. Genre d'insectes coléoptères hétéroptères, de la tribu des sépidites, dont l'espèce type vit au Sénégal.

VIÈTE (François), mathématicien illustre, né à Fontenay-le-Comte, dans le bas Poitou, en 1540, mort en 1603. Il était naturellement doué d'une pénétration et d'une sagacité fort rares, et l'application avec laquelle il se livra à l'étude des mathématiques était si grande, qu'il passait, dit de Thou, quelquefois trois jours de suite dans son cabinet, ne prenant de nourriture et de sommeil que ce qui lui était absolument nécessaire pour se soutenir, sans quitter, pour cela, ni son bureau, ni son fauteuil. Aussi obtint-il des succès assez grands pour se faire admirer de ses contemporains et pour se faire beaucoup d'envieux.

Adrien Romain avait proposé à tous les géomètres de l'Europe la résolution d'une équation numérique du 45^e degré, dont il ne donnait pas l'origine. Viète reconnut tout de suite que la question, faite à plaisir, était celle de la division d'un angle en 45 parties égales; il envoya la solution et proposa à Adrien Romain un autre problème que celui-ci ne put résoudre. Romain parti aussitôt de Wurtzbourg, en Franconie, pour faire connaissance avec un si grand maître et l'alla trouver à sa résidence. Ils passèrent un mois ensemble et ne se séparèrent qu'à la frontière, où Viète voulut accompagner son nouvel ami.

J. Scaliger pensait avoir trouvé la quadrature du cercle; Viète releva les erreurs et les paralogismes de cette prétendue découverte et donna son adversaire à composition. Les Espagnols, pour établir entre les membres épars de leur vaste monarchie une communication qui ne pût être interceptée, avaient imaginé des caractères de convention, qu'ils changeaient de temps en temps, afin de déconcerter ceux qui seraient tentés de suivre les traces de leur correspondance. Ce chiffre, composé de plus de cinquante figures, leur fut d'une grande utilité pendant nos guerres civiles. Viète, ayant été chargé par Henri IV d'en découvrir la clef, y parvint facilement et trouva même le moyen de le suivre dans toutes ses variations.

La France profita pendant deux ans de cette découverte. La cour d'Espagne déconcertée accusa la France d'avoir le diable et des sorciers à ses gages; elle s'en plaignit à Rome. Viète y fut traduit comme nécromancien et magicien, ce qui fit beaucoup rire. Dans ses dernières années, il s'occupa du calendrier grégorien et, croyant y voir plusieurs fautes, il en dressa un nouveau, le mit au jour en 1600 et le présenta au cardinal Aldobrandini, qui était alors en France. Il en résulta une querelle avec Clavius, dont Grégoire XIII avait pris les avis. Viète, au fond, avait tort.

Viète était simple, modeste, sobre, désintéressé; il fut l'ami du président de Thou et participa aux affaires publiques comme maître des requêtes. Son ouvrage d'analyse est dédié à une femme illustre, Catherine de Parthenay, princesse de Rohan, sa bienfaitrice et son amie, qui d'ailleurs goûtait elle-même toutes les sciences.

« Je vous dois, lui écrivait-il, la vie et la liberté, et ce que j'ai de plus cher que la vie, je vous le dois encore : le fruit de mes veilles vous appartient. Vos conseils m'ont porté vers cet art sublime dont tous les secrets vous sont connus. »

Ses ouvrages étaient devenus très-rares, parce qu'il ne les livrait au public que par la distribution qu'il en faisait à ses amis et aux personnes qui entendaient les matières qu'il y traitait. François Schooten, professeur de mathématiques à Leyde, aidé de J. Golius et du Père Mersenne, recueillit les principaux

en un volume in-folio (Leyde, 1646). Ce volume est à la bibliothèque de la Sorbonne, à Paris.

Viète fit en géométrie une révolution extraordinaire par son importance et par l'étrangeté de la forme sous laquelle les idées se présentèrent à lui. Sa méthode est très-peu connue, Montucla et Bossut s'étant plutôt attachés à faire ressortir l'éclat de ses brillantes découvertes qu'à rechercher dans ses ouvrages la trace du progrès des idées. On n'a d'ailleurs pas de traduction de ses ouvrages, et son latin, moitié barbare, moitié grec, est fort difficile à entendre, ce qui fait que la plupart des personnes qui ont tenté de les lire s'y sont rebutées.

On lit dans une foule d'ouvrages que Viète, le premier, appliqua l'algèbre à la géométrie. Cette expression, pour des lecteurs modernes, n'a pas de sens ou présente une idée fautive. Si l'algèbre est la théorie abstraite des lois ou relations de dépendance, si elle a pour objet l'étude des transformations que peut subir l'expression d'une loi constatée, si elle n'est que la logique universelle, personne, le premier, n'appliqua l'algèbre à aucune science, à moins qu'il n'en ait saisi, le premier, la première loi. Euclide, Archimède, Apollonius se servaient de ce qu'ils savaient de cette algèbre universelle qui fut de tous les temps. Renverser les rapports dans une proportion est déjà une opération d'algèbre. Ce n'est pas sans notions algébriques qu'Archimède carra la parabole, cuba le paraboloïde de révolution, etc. Les mots « application de l'algèbre à la géométrie » avaient un sens qu'ils n'ont plus; ils signifiaient : usage détourné des principes de l'algèbre, alors purement arithmétique, dans l'expression des relations entre grandeurs susceptibles de varier d'une manière continue.

Les géomètres grecs spéculaient exclusivement sur les grandeurs concrètes; jamais l'idée ne leur vint de les rapporter à des unités pour leur substituer leurs mesures. D'un autre côté, les arithméticiens opéraient sur des nombres abstraits, généralement entiers. La géométrie et l'arithmétique progressaient parallèlement, sans avoir aucun point de contact. Certaines locutions usitées en arithmétique montrent bien qu'on saisissait déjà quelques vagues analogies; mais le cas des incommensurables formait un obstacle infranchissable. Quelque singulier que cela puisse paraître aujourd'hui, il est certain que, d'une part, les arithméticiens n'aperçurent pas l'algèbre dans les ouvrages des géomètres leurs prédécesseurs, et que même les mathématiciens qui cultivaient les deux sciences étudiaient et enseignaient deux algèbres sans s'apercevoir qu'au fond elles se confondaient.

Il n'est pas douteux que Viète, très-versé dans les études algébriques (arithmétiques), ne se soit posé bien nettement la question d'arriver à faire servir aux progrès de chacune des deux sciences les progrès de l'autre, à appliquer en un mot l'algèbre à la géométrie dans le sens que cette locution devait avoir pour lui.

Il pouvait y parvenir par deux voies bien tracées : la première, qui eût consisté à supprimer Diophante et ses élèves et à refaire l'algèbre des géomètres grecs, l'algèbre des grandeurs concrètes; la seconde, qui eût été de supposer les grandeurs géométriques rapportées à une unité, comme nous le faisons aujourd'hui, de manière à substituer des questions de nombres à des questions de choses; il n'aperçut ni l'une ni l'autre.

Viète avait remarqué que tout l'art de résoudre les équations consiste en quelques transformations qui se réduisent à ajouter ou retrancher une même chose aux deux membres, multiplier ou diviser ces deux membres par une même chose, les élever au carré ou en extraire des racines, etc.; sachant d'ailleurs que l'équation qui traduit les conditions d'un problème de géométrie, au moment où on l'écrit sous sa première forme, est forcément telle que chacun des termes y exprime une ligne, Viète s'est dit sans doute : si on faisait des rectangles ayant ces lignes pour bases et une même hauteur, ils seraient comme leurs bases et, par conséquent, satisfaiseraient à la même équation qui lie les lignes; puis, si sur ces rectangles on construisait des parallélogrammes droits, ils satisfaiseraient encore à la même équation.

Or, si l'on met à une ligne a une hauteur e pour en faire un rectangle, on obtiendra le rectangle $[a, e]$; par ce moyen, on pourra donc chasser les dénominateurs dans une équation; on en réintroduira quand on le voudra par l'opération inverse; on pourra de même élever au carré les deux membres ou en extraire les racines carrées, puisque si deux carrés sont égaux, leurs côtés le sont, et réciproquement.

Il eût pu éviter de dépasser le 3^e degré dans ses équations, mais il ne s'en embarrassa pas; il transporta à son algèbre des grandeurs les mots *carré de carré*, *carré de cube*, *cube de cube*, etc., et alors même que les termes de ses équations ont perdu tout sens, il ne craint pas encore d'errer, parce que les transformations qui ont élevé le degré de ces termes vont être suivies de transformations en sens inverse qui le rabaisseront, lorsqu'il approchera de la solution.

Telle est la métaphysique de la méthode de Viète.

« La manière d'entrer dans la nouvelle science est, dit-il, d'un art particulier qui consiste, non plus à exercer sa logique sur les nombres, mais par une logistique où les choses seront figurées par des signes (les lettres de l'alphabet), logistique plus heureuse de beaucoup et plus puissante que celle qui opère sur des nombres, à comparer entre elles les grandeurs, après avoir établi d'abord la loi des homogènes et en avoir déduit la série des grandeurs, montant ou descendant de genre en genre proportionnellement par leur propre force, etc. » On voit qu'il ne s'explique pas très-clairement.

Les opérations de l'addition et de la soustraction conservent les mêmes noms dans les deux logistiques, la *numerosa* et la *speciosa*, mais les deux autres prennent des noms différents; multiplication et division dans la première, elles sont dans la seconde : *ducere in*, mettre dessus, et *applicare*, appliquer.

L'algèbre proprement dite doit à Viète l'invention des différentes transformations simples qu'on peut faire subir aux équations, telles que : ajouter ou retrancher une même quantité aux membres d'une équation, multiplier ou diviser ces membres par un même nombre. C'est lui qui découvrit la décomposition du premier membre de l'équation en facteurs du 1^{er} degré et la composition des coefficients en fonction des racines. Il connaissait la loi de formation du binôme; il s'en sert et l'indique sans démonstration.

Quant à la géométrie, Viète, après avoir su trouver par le calcul les expressions des inconnues, enseigna la manière de les construire; il montra que les équations du 3^e degré se ramènent à la duplication du cube ou à la trisection de l'angle. Enfin, il établit les formules des cordes de tous les arcs multiples d'un autre et sut expliquer la présence de toutes les racines étrangères dans les équations des cordes des sous-multiples, et il a donné aux deux trigonométries leur forme définitive.

« Viète, dit Delambre, n'était pas astronome, mais il était le plus grand géomètre de son temps; il a complété, enfin, le système trigonométrique des Arabes; il est le premier auteur des formules analytiques qui servent à la résolution de tous les triangles; il a mis dans un ordre plus satisfaisant les méthodes que les astronomes ont suivies longtemps de préférence; il a donné des règles qui facilitent la construction des tables de sinus, de tangentes et de sécantes. Une place distinguée lui est donc due dans l'histoire de l'astronomie. »

VIETRI-DI-POTENZA, bourg du royaume d'Italie, province de la Basilicate, district de Potenza, à 22 kilom. N.-O. de Sala, ch.-l. de mandement; 3,507 hab.

VIETRI-SUL-MARE, ville du royaume d'Italie, dans la Principauté Citérieure, district de Salerne, ch.-l. de mandement, près de la mer Tyrrhénienne, où elle a un petit port de commerce; 3,307 hab. Forges à fer, verrerie, papeterie. Pêche et cabotage.

VIÉUSSENS (Raymond), anatomiste célèbre, né dans un village du Rouergue en 1641, mort à Montpellier dans un âge avancé. Il fit ses études médicales à Montpellier, se fit recevoir docteur, s'établit dans cette ville, obtint en 1671 la place de médecin de l'hôpital Saint-Eloi et profita de cette position pour se livrer aux travaux anatomiques. Ce fut après dix ans d'application constante à ces recherches qu'il mit au jour l'ouvrage auquel il doit sa gloire, *Neurographie universelle*. La réputation de Viéussens parvint à la cour. A la mort de Dubellot, médecin de Mademoiselle de Montpensier, cette princesse le demanda pour le remplacer. Viéussens accepta l'offre avec joie et conserva ce poste jusqu'à la mort de la princesse. Après le décès de sa protectrice, Viéussens prit le parti de retourner à Montpellier et de reprendre ses fonctions médicales à l'hôpital Saint-Eloi. Le goût qu'il avait naturellement pour la chimie s'était accru pendant son séjour à Paris; ses doctrines physiologiques, empruntées au cartésianisme, avaient besoin de constater la présence d'un acide dans le sang; il se mit à le rechercher et crut l'avoir bientôt trouvé. Enthousiasme de sa belle découverte, il l'annonça à grand appareil et obtint de la faculté de Montpellier l'autorisation de venir la proclamer dans son amphithéâtre. Au milieu de l'exposition qu'il en fit, il est interrompu par Chirac, qui vient publiquement lui disputer la priorité. La séance est levée au milieu d'une discussion qui prit, dès les premiers mots, le caractère de la plus grande vivacité et qui le conserva dans les nombreux pamphlets qu'elle suscita de part et d'autre. Enfin, Viéussens revint aux travaux pour lesquels la nature l'avait formé, c'est-à-dire à l'anatomie, et ajouta quelques titres nouveaux à la juste célébrité qu'il avait déjà acquise. Voici la liste de ses principaux ouvrages : *Neurologia universalis* (Lyon, 1685, in-fol.); *Consultations* (Aix, 1691, in-12); *Epistola, nova quadam in corpore humano inventa exhibens* (Montpellier, 1703, in-4°); *Traité sur la structure de l'oreille* (Toulouse, 1714, in-4°); *Sur les ligaments du corps humain* (Toulouse, 1715); *De la structure et du mouvement naturel du cœur* (Toulouse, 1715).

VIEUSSEUX (Jean-Pierre), littérateur et éditeur italien, né à Oneille d'une famille genevoise, en septembre 1779, mort à Florence en 1863. Il est célèbre par l'élan qu'il imprima en Italie aux études historiques et politiques. Grand voyageur dans sa jeunesse, il était allé quatorze fois à Paris, et il s'était joint à une tribu de Bédouins pour traverser le désert. Étant venu s'établir à Florence en 1820, il y fonda le célèbre *Cabinet littéraire* et commença l'année suivante la publication de l'*Anthologie*, qui fut comme une continuation du *Conciliateur*, journal de Milan, dont les rédacteurs, tels que Silvio Pellico, étaient alors au Spielberg. L'*Anthologie* vécut douze ans; c'est là que bon nombre d'Italiens devenus célèbres, comme Tommaseo et Mazzini, ont fait leurs premières armes. L'*Anthologie* ayant été supprimée en 1833 par la police toscane, qui la trouvait trop hardie, Vieusseux entreprit d'autres publications d'histoire et de critique. Il éditait déjà depuis 1827 un *Journal d'agriculture*; plus, avec l'abbé Lambruschini, *La Guida dell'educatore*, recueil sérieux, bien pensé et bien écrit, où se discutaient les points les plus importants de la pédagogie. Mais ces travaux périodiques ne suffisaient plus à l'infatigable activité de Vieusseux. Fidèle aux sciences historiques, dans lesquelles il voyait le salut de l'Italie, il fonda, en 1842, l'*Archivio storico*, collection de documents inédits, qui a comblé une lacune immense. Vieusseux la transforma en revue en 1855, et il y joignit plus tard le *Journal historique des archives toscanes*, auquel collaboraient des écrivains tels que Carpani, Tommaseo, Vannucci, Giusti, Galvani, Reumont, etc. Et c'est ainsi que le vénérable octogénaire poursuivait son œuvre à travers les orages qui avaient bouleversé son pays, avec un courage et une ardeur toujours jeunes. Assez heureux pour voir réaliser le rêve de l'unité de l'Italie, il mourut le 29 avril 1863, entouré de quelques vieux amis de 1820 que la mort avait épargnés. « Si Florence, a écrit Montanelli, aux funestes mémoires de la place Sainte-Trinité veut opposer de doux souvenirs, elle élèvera en ce lieu, au nom de la philosophie sociale, un monument au laborieux infatigable, persévérant et modeste du fondateur de l'*Anthologie*. »

VIEUSSEUXIE s. f. (vieu-seu-kst — de Vieusseux, botan. fr.). Bot. Genre de plantes, de la famille des iridées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent au Cap de Bonne-Espérance.

VIEUSTRAGE s. m. (vieu-straj-e). Anc. cout. Droit perçu sur les marchandises que l'on transportait.

VIEUVILLE (Charles, duc de LA), surintendant des finances. V. LA VIEUVILLE.

VIEUX ou **VIEL**, **VIEILLE** adj. (vieu ou viell, vie-ll; il mil. *Vieil* se dit devant une voyelle ou un h muet, *vieux* dans tous les autres cas. Toutefois, *vieux* se dit ordinairement, même devant une voyelle, lorsqu'on veut désigner simplement un âge avancé : *Un vieux orme planté du temps de Henri IV*. *Un vieux amiral commandait la flotte*. Mais on dira, pour désigner la vétusté : *Un vieil arbre-tout vermeuil*. *Un vieil extrême* aussi *prétexté* que *cassé*. Lat. *vetulus*, contracté en *vetulus*, mot venu de *vetus*, vieux, corrélatif du grec *etos* pour *Feios*, amitié, et du sanscrit *vatsa*, même sens. Le latin *vetus*, en effet, signifie qui a beaucoup d'années, *amotus*). Fort avancé en âge, vivant depuis fort longtemps : *Un vieux homme*. Une *vieille femme*. Un *vieux âne*. Un *vieux chéne*. Je ne puis souffrir que les *vieilles gens* disent : *Je suis trop vieux pour me corriger*. (Mme de Sév.) Le plus dangereux ridicule des *vieilles personnes* qui ont été jolies, c'est d'oublier qu'elles ne le sont plus. (La Rochef.) Les *vieilles gens* se plaisent aux cauchemars, n'ayant à montrer rien qui vaille; je voudrais qu'on noyât quiconque n'est plus jeune, à commencer par moi et douze de mes amis. (Chateaub.) Une femme de vingt ans appelée *vieilles* les femmes de trente ans. (A. Karr.)

Les mesures qu'on prend pour paraître moins vieux font qu'on le paraît davantage.

Mme DESHOULIÈRES.

« Dont l'âge est relativement avancé : *Je suis plus vieux, moins vieux que vous*. Si j'étais plus vieux de deux ans, je serais aussi vieux que vous.

— Ancien, qui existe depuis longtemps : *Un vieux château*. De *vieilles habitudes*. De *vieux amis*. Un *vieux poète*, un *vieux amant*, un *vieux chanteur* et un *vieux cheval* ne valent rien. (Vol.) Aimez tout ce qui est vieux, les vieux amis, le vieux temps, les vieilles mœurs, les vieux livres, le vieux vin et même votre *vieille femme*. (Goldoni.) Il y a dans les révolutions des nageurs à contre-courants; ce sont les *vieux partis*. (V. Hugo.)

Le vieux temps n'est beau qu'en peinture.

BERNIS.

L'art de flatter, mon cher, est vieux comme le C. D'HARLEVILLE.

Ah! comme les vieux airs qu'on chantait à douze frappent droit dans le cœur aux heures de souffrance! A. DE MUSSET.

— Usé, dont on se sert depuis fort long-

temps : *Vieux chapeau*. *Vieux habits*. *Vieux meuble*. Une *vieille armoire*.

La fleur des champs brille à la boutonnière; Mon vieil habit, ne nous séparons pas.

BÉRANGER.

— Qui n'est plus en usage, qui est tombé en désuétude : *Un vieux mot*. De *vieilles expressions*. Le *vieux langage*.

— Arriéré, qui n'est plus conforme aux mœurs du temps, qui est en retard sur le progrès moderne : *Si le monde est vieux, c'est à nous de le rajeunir, et désespérer ne sert jamais de rien*. (Nourrisson.) L'ancien régime a régné, régné longtemps; il a péri parce qu'il était vieux et usé. (Guizot.)

— Qui a l'air vieux, qui a l'apparence de la vieillesse : *Cette coiffure vous rend vieille*. Vous n'avez de votre vie été si jeune que vous êtes, et je vois des gens de vingt-cinq ans qui sont plus vieux que vous. (Mol.)

— Qui a les inconvénients ou les défauts de la vieillesse : *Certains hommes sont vieux en naissant, et plusieurs sont encore enfants au terme de la vie*. (L'abbé Bautain.) La femme n'est pas *vieille* tant qu'elle inspire de l'amour. (A. Karr.)

On est vieux à vingt ans si l'on cesse de plaire, Et qui plat à cent ans meurt sans avoir vieilli.

DEMOUTIER.

« Qui a les avantages ou les qualités de la vieillesse : *Une femme doit apprendre de bonne heure à être vieille*; ce n'est pas un médiocre talent. (Mme de Sév.) Peu de gens savent être vieux. (La Rochef.)

— Fig. Vénéral, respectable comme les choses d'autrefois :

Quand le vieil homme eut fêché sous la honte, Il n'est plus d'abri, si ce n'est aux champs.

J. AOUTAN.

— *Vieux garçon*. *Vieille fille*. Homme, femme qui sont arrivés à un âge avancé sans se marier : *Dracoup de vieilles filles se jettent dans l'affection des animaux, faute d'autre issue*. (H. Taine.)

— *Vieux jours*. Temps de la vieillesse : *Mon ambition n'a jamais été plus d'un morceau de pain pour mes vieux jours*. (Béranger.)

— *Vieille ville*. Ville bâtie depuis très-longtemps : *La ville vieille ou Vieille ville*, Anciens quartiers de la ville : *Habiter la ville vieille*.

— *Vin vieux*. Vin que l'on conserve depuis longtemps pour l'améliorer : *Une bouteille de vin vieux*.

— *Vieille roche*. Mine exploitée depuis longtemps et connue pour fournir les plus belles pierres : *Tarquoise de Vieille Roche*. Il Temps anciens : *Une noblesse, un noble de Vieille Roche*. Il Temps passé, que l'on a coutume de vanter au point de vue de la simplicité et de la bonneté folle, on dit bon vieux temps dans le même sens : *Un homme de la Vieille Roche*. Un ami de Vieille Roche. On savait mieux prendre son parti au bon vieux temps. (Alex. Dum.)

— *Vieille drogue* ou *Vieille mercerie*, Objet de rebut.

— *Vieille enlote* de peau, Vieux officier qui s'est enroqué dans son métier.

— *Vieux comme Adam*, comme *Mathusalem*, comme *Hérode*, comme les rues, comme les chemins, comme le pont de Rouen, Extrêmement vieux. Il Le peuplé dit, par corruption, *Vieux comme Mathieu Salé* au lieu de *Mathusalem*.

— *Se faire vieux*. Devenir vieux, commencer à vieillir : *Vous le voyez, je me fais Vieille*. (Rampis.) Il S'attribuer un âge plus avancé que celui qu'on a : *Une femme prend volontiers le parti de se faire Vieille lorsqu'elle a renoncé depuis très-longtemps à l'espoir de paraître jeune*.

— *Pop*. *Se faire vieux*. Commencer à s'inquiéter, à s'ennuier.

— *Ne pas faire de vieux os*. Ne pas vivre longtemps : *Ce jeune homme ne fera pas de vieux os*.

— *Etre vieux avant l'âge*. Avoir, avant l'âge ordinaire, la décrépitude, les infirmités de la vieillesse : *Dans les pays très-chauds, on est vieux avant l'âge*.

— *Etre malicieux comme un vieux singe*, Etre fort malicieux, aimer à faire de méchants tours.

— *Etre décrié comme la vieille monnaie*, Avoir perdu tout crédit, toute réputation.

— *C'est le vieux jeu*, on n'en rit plus, Se dit d'une plaisanterie entendue déjà plusieurs fois et qui a par là même cesse d'être piquante.

— *Je m'en soucie comme de mes vieilles boîtes*, J'y suis tout à fait indifférent.

— *Prov. Les vieux amis et les vieux écus sont les meilleurs*. Les amis éprouvés sont les plus sûrs, comme la vieille monnaie est la moins altérée. Il *Vieux bois*, vin vieux, vieux amis et vieux livres, Il faut préférer le bois et le vin vieux, les amis éprouvés, les livres d'autrefois. Il *Jeune chair, vieux poisson*. La meilleure viande est celle des jeunes quadrupèdes, le meilleur poisson est le plus gros, et pourtant le plus vieux dans son espèce. Il Les souteurs neufs deviendront vieux. Les personnes jeunes vieilliront. Il Il faut devenir vieux de bonne heure, si on veut l'être longtemps. Il faut, pour prolonger sa vie, renoncer de bonne heure aux excès de la jeunesse.

Il A vieille mule frein doré, Se dit à propos d'une vieille femme qui se pare comme les jeunes.

— Chronol. *Vieux style*. Manière de compter les dates dans laquelle on ne tient pas compte de la réforme introduite par Grégoire XIII : *Les Russes et les Grecs ont conservé le vieux style*. La dépêche est partie de Saint-Petersbourg le 11 mai, vieux style. Il Manière de compter les dates usitées avant la réforme républicaine, et qui, lors de cette réforme, fut considérée comme définitivement supprimée.

— Relig. *Vieil homme*. Anciennes habitudes, inclinations vicieuses dont la grâce nous dépouille : *La grâce détruit en nous le vieil homme*. Il Se dit aussi dans le langage ordinaire : *Après les révolutions, le vieil homme apparaît rajeuni*. (Boiste.)

— Hist. relig. *Vieilles hérésies*. Nom que l'on donnait autrefois aux hérésies antérieures à Jésus-Christ.

— Hist. milit. *Vieilles bandes*. Ancien nom de certaines troupes de Picardie, de Navarre, de Champagne, de Pénout et de Langue doc. Il *Vieux corps*. Nom donné à d'anciennes troupes.

— Vénér. *Vieille meute*. Premier relais de chiens courants, qui donne après les chiens de meute. Il *Vieux loup*. Loup qui a plus de deux ans. Il *Vieux ermite*. Sanglier très-vieux. On dit plus ordinairement SOLITAIRE.

— Art vétér. *Boiter de vieux mal* ou *de vieux temps*. *Boiter de vieux*. Boiter depuis fort longtemps.

— Sylvic. *Vieille écorce*. Baliveau de cent vingt ans au moins.

— Ichthyol. *Vieille femme* ou *Vieille de mer*. Espèce de baliste.

— Hist. relig. *Vieux catholiques*. Nom que se sont donné les catholiques qui n'ont pas reconnu l'infailibilité du pape, après le concile du Vatican, et qui se sont séparés de Rome.

— Substantiv. Personne d'un grand âge : *Epouser un vieux*, une *vieille*.

... Jeunes gens, si fiers d'être puissants et forts,

[morts]

Songez aux vieux, et vous, vieillards, songez aux

V. Hugo.

— *Mon vieux*. Interpellation très-familière dont on se sert avec une personne jeune : *Ecoute, mon vieux*. Dis donc, mon vieux. Il Denomination par laquelle une femme désigne son mari, en plaisantant : *Mon vieux m'a apporté beaucoup d'argent cette semaine*.

— *Ma vieille*. Interpellation très-familière dont on se sert même avec une personne du sexe masculin. Il Denomination par laquelle un mari désigne sa femme, en plaisantant : *Ma vieille exerce à faire des matelotes*.

— *Vieux de la vieille*. Nom que l'on donnait familièrement aux soldats de l'ancienne garde impériale :

C'étaient quelques vieux de la vieille

Qui célébraient le grand retour.

TH. GAUTIER.

— *Contes de vieille*. Histoires ridicules, absurdes, sans fondement, comme les contes que les vieilles femmes ont l'habitude de faire aux petits enfants.

— *Faire le vieux*. Prendre le ton, les habitudes des vieillards.

— *Prov. Necessité fait trotter les vieilles*. La nécessité donne de l'activité à ceux même qui n'en ont plus.

— Hist. *Vieux de la montagne*. Chef de la secte des *haschichins* ou *assassins*, au XI^e siècle.

— *Manège. Tête de vieille*. Tête de cheval longue, sèche, osseuse.

— s. m. Ce qui est vieux : *Coudre du vieux avec du neuf*. *Ce cordonnier fait le vieux et le neuf*. *Ce marchand vend du vieux et du neuf*. Le vieux est l'ennemi du bien. (Toussaint.)

— Econ. rur. *Gout de vieux*. Gout amer que contractent parfois les vins vieux.

— s. f. Pop. Vieille eau-de-vie : *Boire un petit verre de Vieille*.

— Ornith. Ancien nom de la poule de mer.

— Ichthyol. Nom vulgaire des poissons du genre labre. Il Espèce du genre gade. Il Nom vulgaire d'un poisson du genre baliste et de la tanche de mer.

— Moll. *Vieille ridée*. Nom vulgaire d'une coquille du genre triton.

— Syn. *Vieux, ancien, antique*. V. ANCIEN.

— *Encycl.* Ichthyol. On désigne sous ce nom une espèce de gade qui vit dans les mers de la Guyane et sur les côtes occidentales de l'Afrique. Les Anglais l'appellent *vieille femme*, et les Hollandais lui ont donné le nom de *grosse morue*; il ressemble, en effet, beaucoup à ce dernier poisson par la forme, la peau, la chair et surtout par l'avidité avec laquelle il mord à l'hameçon. On dit qu'il atteint le poids de 100 kilogrammes. On le pêche à la ligne, à la flèche et au filet. Sa chair est blanche et très-bonne; elle rappelle celle de la morue verte, et on la salue de même. Les Hollandais en pêchent beaucoup. On donne encore le nom de *vieille* aux labres, à la tanche de mer et à l'espèce de baliste mieux appelée *vieille*. V. ces mots.

— Hist. relig. *Vieux catholiques*. On désigne sous ce nom une secte nouvelle qui

s'est formée, surtout en Suisse et en Allemagne, depuis la déclaration de l'infailibilité papale par le concile du Vatican (v. ce mot). Quelques-uns disent, avec l'abbé Michaud, un des auteurs et des auteurs de cette secte, les anciens catholiques; mais la dénomination de *vieux catholiques*, qui leur a été assignée dès l'origine, remontant à six années à peine, par le célèbre abbé Dollinger, docteur, professeur et chanoine de Munich, auteur de l'histoire allemande *De la réforme protestante*, leur premier fondateur, parait devoir leur rester définitivement. Cette secte chrétienne, qui prétend représenter le vieux catholicisme des premiers temps de l'Eglise, mérite une étude historique quelque peu développée. Nous emprunterons surtout nos renseignements au nouveau *Dictionnaire de théologie Bergier-Lenoir*, ouvrage écrit avec une liberté d'appréciation et une indépendance de pensées qui le firent d'abord dénoncer à la congrégation de l'index, mais qui pourtant, après examen, n'a pas été censuré.

Il s'agit d'opérer de 1850 à 1859 un changement si grand dans le clergé français, que M. de Montalembert écrivait à cette dernière date (7 novembre), de son lit de souffrance, au professeur Dollinger, qu'il appelait « le premier prêtre de l'Allemagne », en l'engageant à se rendre au concile, où il lui proposait de le faire convoquer, les lignes suivantes : « Vous admirez sans doute beaucoup l'évêque d'Orléans (celui-ci se montrait alors très-hostile à l'infailibilité papale), mais vous l'admirez beaucoup plus encore si vous pouvez vous figurer l'abîme d'idolâtrie où est tombé le clergé français. Cela dépasse tout ce qu'on aurait pu imaginer au temps de ma jeunesse, au temps de Frayssinous et de Lamennais. Le pauvre M^r Maret, pour avoir exposé des idées très-mouées dans un langage plein d'urbanité et de charité, est traité publiquement dans les journaux soi-disant religieux d'hérétique et d'apostat par les derniers de nos cures ! De tous les mystères que présente en si grand nombre l'histoire de l'Eglise, je n'en connais pas qui égale ou dépasse cette transformation si prompte et si complète de la France catholique en une basse-cour de l'anticamera du Vatican. » Et le célèbre orateur tournait ses vœux du côté de l'Allemagne comme pouvant désormais offrir plus de ressources dans son clergé.

Nous avons dit à l'article VATICAN (concile de) comment fut rendue la constitution *Pastor æternus*, qui déclarait le pape infailible, et contre laquelle de 130 à 160 évêques protestèrent soit explicitement, soit par leur absence. Parmi les chefs de cette opposition, on vit figurer M. Darboy, archevêque de Paris, et l'évêque d'Orléans. Mais cette opposition ne fut pas d'une grande teatote; car, dans l'année même qui suivit, presque tous les opposants se rallièrent, et à peine on restait-il un seul en 1872, M. Stroussmayer. Cette faiblesse s'explique par l'attitude du bas clergé et des fidèles des diocèses, dont Montalembert avait peint si énergiquement la dégradation morale dans sa lettre à Dollinger.

Néanmoins, parmi les prêtres qui appartiennent à l'opinion de la minorité, quelques-uns résistèrent, et en particulier ceux qui s'étaient le plus occupés d'histoire ecclésiastique. Tel fut, en première ligne, le docteur Dollinger. Ce célèbre historien de la Réforme, après avoir soutenu ses opinions dans plusieurs publications qui eurent un grand retentissement, notamment dans celle qui parut sous le nom de *Junus*, protesta résolument contre la déclaration vaticane et se posa comme le chef des *vieux catholiques* d'Allemagne. Il fut suivi par un assez grand nombre de prêtres et de fidèles, et le mouvement qu'il détermina dura encore.

En France, le Père Hyacinthe, dont le nom véritable est l'abbé Charles Loyson, qui avait succédé au Père Lacordaire pour les stations de l'avent à Notre-Dame de Paris, avait été fort tourmenté par son supérieur de l'ordre des Carmes à l'occasion de sorties libérales qu'il faisait dans ses discours, et avait donné sa démission publique de conférer et de moins de son ordre. Il se joignit à Dollinger et lui apporta d'abord l'appui de sa célébrité et de son talent.

Un peu plus tard vint la lettre à l'archevêque de Paris de l'abbé Michaud, vicaire de la Madeleine. L'abbé se contentait par cette lettre, que publièrent tous les journaux, de tous ses titres de prêtre romain et protestait vigoureusement contre le romanisme. Ce fut un nouveau renfort important pour les *vieux catholiques*.

Vinrent ensuite les procès et l'agitation libérale auxquelles donnèrent lieu les protestations antinfallibilistes des abbés Junqua et Muls, de Bordeaux, et la défense que leur fit le cardinal archevêque de porter l'habit ecclésiastique. Pour attraction à cette défense, l'abbé Junqua fut condamné à six mois de prison.

Lependant, le gouvernement prussien, conformément à ses traditions protestantes, favorisait dans ses États le vieux catholicisme contre le catholicisme romain, qu'il traitait avec une grande sévérité. D'autre part, les conseils fédéraux de la Suisse tenaient une ligne de conduite à peu près semblable et protégeaient avec énergie les nouveaux sectaires

en leur donnant les cures, les églises et les rétributions antérieurement allouées aux catholiques romains.

Aurais-je abandonné l'Eglise romaine et ayant même d'appartenir à aucune communion particulière, M. l'abbé Charles Loyson avait pris la résolution de se marier et avait épousé une veuve américaine qu'il avait lui-même, avec le Père Gratry, ramenée du protestantisme le plus puritain au catholicisme et à laquelle il avait fait faire sa première communion. Après son mariage, les *vieux catholiques* de Genève l'élurent pour leur principal curé, et il occupa cette position durant plusieurs mois; mais il ne put s'entendre avec le conseil genevois; il protesta contre la tendance de cet Etat à s'ingérer dans les affaires de religion, et finalement il donna sa démission de curé. Depuis ce moment, il évangélise un petit troupeau, auquel il dit la messe dans la salle du Casino, le dimanche, dans un rit qui lui est propre, du moins en partie. Dans le *vieux* catholicisme de Döllinger, on a conservé toutes les cérémonies de la messe et la forme des autels du rit romain; on a conservé aussi la langue latine pour le canon, tout en introduisant la langue vulgaire pour tout le reste, et le célébrant continue d'avoir le dos tourné vers les assistants. Le P. Hyacinthe dit la messe sur une table plane dans toutes ses parties, laquelle se trouve placée entre lui et le peuple auquel il fait face. Ce mode est conforme à l'usage antique et a été conservé par le pape dans l'Eglise Saint-Jean-de-Latran. M. Loyson emploie aussi la langue vulgaire, excepté au canon; il dit: « Le Seigneur soit avec vous, » au lieu de: « Dominus vobiscum. » On chante à la messe: « Agneau de Dieu qui effaces les péchés du monde, » au lieu de: « Agnus Dei qui tollis peccata mundi. » On y chante aussi des cantiques français, et il y prêche toujours.

Mais il y a d'autres curés *vieux catholiques* en Suisse; ils sont généralement bien rétribués par les autorités civiles, mais ils ont peu de fidèles, et on peut leur reprocher jusqu'à présent d'être, pour un certain nombre, de médiocres sujets qui sont allés dans cette communion nouvelle chercher un moyen de vivre.

L'Eglise *vieille catholique* d'Allemagne s'est donné un évêque qui protège le gouvernement prussien, pendant qu'il s'oppose avec fermeté aux empiétements des évêques catholiques romains. Cet évêque, qui a pour résidence titulaire la ville de Bonn, est le professeur Reinkeus. Il est allé se faire consacrer en Hollande par l'évêque de Deventer, un des trois évêques jansénistes de la petite Eglise d'Utrecht. Dans la secte des *vieux catholiques*, en effet, on tient à ce que la hiérarchie se rattache, par une chaîne non interrompue, aux traditions de l'Eglise chrétienne primitive, et la hiérarchie janséniste d'Utrecht est dans ce cas.

L'Eglise *vieille catholique* de Suisse pense également à se donner un évêque, auquel M. Reinkeus pourra désormais transmettre l'autorité épiscopale; elle avait pensé au Père Hyacinthe; mais son mariage formait un obstacle sur lequel elle avait de la répugnance à passer, attendu qu'il est de règle traditionnelle, depuis une haute antiquité, que l'on ne confère l'épiscopat qu'aux prêtres qui n'ont jamais été mariés ou du moins qui sont veufs. Au reste, depuis que le Père Hyacinthe s'est retiré de sa cure, il est peut-être trop en délicatesse avec le conseil fédéral pour être accueilli favorablement par les autorités civiles à titre d'évêque, et, d'un autre côté, il forme une sorte de petite Eglise séparée de l'Eglise *vieille catholique*.

Cette Eglise nouvelle est soutenue par des écrivains distingués. On peut citer dans l'idiome allemand, outre le chanoine et professeur de Munich, Döllinger, qui en est le père, et l'évêque Reinkeus, l'abbé Friedrich, Schulte, Huber, Rusch, Eßgen, Micheli, Weber, Maassen, etc.; on peut citer dans la langue française Hyacinthe Loyson, qui écrit peu et qui ne soutient le *vieux catholicisme* que dans la mesure qui a été exposée; l'abbé J.-P. Deramey, de la Sorbonne; l'abbé Marchal, curé de l'Eglise libérale de Genève; Jean Wallon et surtout l'abbé E. Michaud, docteur en théologie et correspondant de feuilles et revues belges, allemandes, américaines et autres. Ce dernier, depuis qu'il s'était retiré du catholicisme romain, disait la messe à Paris pour quelques *vieux catholiques* dans une chapelle privée du boulevard de Neuilly; or, d'après nos lois antilibérales en vigueur aujourd'hui encore, il ne pouvait pas réunir plus de vingt personnes. Il attendait avec patience que la vraie République donnât la liberté de conscience, des cultes, des réunions, des cours publics, etc., pour mettre son église à la disposition du public parisien. Ce jour paraissait enfin, depuis les élections du 20 février et du 5 mars 1876, sur le point de se lever; mais M. Michaud vient (fin de mars 1876) d'accepter une chaire à vie dans l'université *vieille catholique* de B. rne.

La secte des *vieux catholiques* fait des efforts pour établir chez elle une unité de symbole et de liturgie; elle tient, dans ce but, de temps en temps des congrès. On peut citer celui de Munich, du 23 septembre 1871. Ce fut dans ce premier congrès que Döllinger s'écria à propos des propositions de réforme qui étaient agitées: *Reformatio fiat intra Ecclē-*

siam, « Que la réforme se fasse en dedans de l'Eglise. » On peut encore citer le congrès de Cologne et celui de Constance, où l'on commença à montrer plus de hardiesse, sur les instances, en particulier, de l'abbé Michaud qui proposait un symbole tel qu'il pût servir de centre de réunion à toutes les sectes chrétiennes, ce que n'admettait point alors Döllinger et ce qu'il a été pourtant amené à admettre plus tard. En 1875 a été tenu encore, au mois d'août, un congrès à Bonn, auquel assistaient, sous la présidence de Döllinger, une trentaine de prêtres des sectes protestantes anglo-américaines et des représentants des Eglises schismatiques d'Orient. Döllinger traçait la marche des questions et faisait entrer, cette fois, dans le programme l'idée d'union chrétienne de l'abbé Michaud, qui s'est toujours plus rapproché que tous les autres, peut-être sous l'influence de l'abbé Quettier, son ami, du symbole des schismatiques d'Orient. L'abbé Michaud est un des plus jeunes; il n'a que trente-sept ans, et il montre jusqu'à présent de l'aversion pour le mariage ecclésiastique.

Tel est l'état présent de la secte des *vieux catholiques*. Elle n'a pas fait beaucoup de progrès depuis qu'elle existe, et rien n'annonce qu'elle soit appelée à jouer un rôle plus important dans l'avenir.

Vieille maîtresse (un), roman, publié en 1849 par Barbey d'Aurevilly. La nature humaine, si énergique en apparence dans ses volontés, n'est le plus souvent au fond qu'un composé étrange de contradictions et de faiblesses. L'homme, au lieu de régler ses sentiments, de commander à ses passions, se laisse guider et gouverner par elles. Malheur à celui qui s'est laissé envahir par un de ces sentiments qu'il ne sera plus en son pouvoir de comprimer, malheur à lui surtout si c'est à une ancienne affection qu'il obéit, car il n'est pas de joug plus difficile à secouer que celui d'une vieille maîtresse. Le temps, qu'on représente si mal à propos comme un destructeur patient, ne fait que resserrer les liens de ces passions illégitimes, et s'il consent parfois à les laisser se détendre, c'est qu'il est bien convaincu de les voir se renouer plus forts que jamais.

Telle est l'idée développée par Barbey d'Aurevilly dans une *Vieille maîtresse*. M. de Marigny, un homme à bonnes fortunes, en dehors de ses conquêtes passagères et sans conséquence, s'est insensiblement attaché à la courtisane Vellini. Après une liaison de dix années, ils ne s'aiment plus, ou du moins croient ne plus s'aimer, et ils se quittent au moment du mariage de Marigny avec une femme qu'il adore. « Tu me reviendras, lui a dit Vellini au dernier instant de leur rupture. — Non, » a répondu Marigny, et de bonne foi, car il aime sa femme. Mais sa volonté devient impuissante à lutter contre l'entraînement de l'habitude, et il revoit sa vieille maîtresse. Sa femme découvre ces rendez-vous; elle est en danger de mort, frappée de ce coup inattendu, et l'infortuné mari se trouve dans une position affreuse, placé entre sa femme qu'il aime, qu'il ne voudrait pas tromper, et Vellini, avec laquelle il n'ose rompre. Malheureux des deux côtés, il perd l'affection de sa femme sans trouver une compensation dans les plaisirs qu'il goûte auprès de Vellini, qui, elle aussi, se voit déprécier minée par la jalousie.

La lutte de Marigny contre l'entraînement qui le pousse dans les bras de sa vieille maîtresse est très-finement observée et décrite. Le malheur des trois principaux personnages de ce roman, conséquence de la liaison illégitime jadis contractée, pourrait renfermer un enseignement moral d'une grande portée, si l'auteur s'était attaché à le faire ressortir; mais il paraît plutôt avoir recherché comme à plaisir des situations risquées propres à piquer la curiosité des lecteurs de romans. Cependant, au milieu de ces peintures sensuelles, il trouve le moyen d'insérer ses opinions ultra-catholiques et de faire la guerre aux libres penseurs, dans un style qui vise trop à l'effet et qui n'est jamais naturel.

Vieux neuf (Lé) ou l'Histoire ancienne des découvertes modernes, livre publié en 1859 par M. Edouard Fournier. L'antithèse du titre suffit pour donner une idée de l'ouvrage. M. Louis Figuier avait exposé l'histoire des principales découvertes modernes; M. Edouard Fournier s'est amusé à rechercher patiemment tous les indices qui devaient lui permettre de prétendre qu'elles avaient pu être prévues par l'antiquité.

Partant de cette idée du poète anglais Chaucer: « Il n'y a de nouveau que ce qui a vieilli, » M. Edouard Fournier veut démontrer que c'est avec l'ancien qu'on fait du nouveau, et que le seul mérite de notre époque c'est d'être assez mûre pour mettre en pratique les idées de l'antiquité. Remontant à travers les siècles, il présente, à l'appui de sa thèse, toute une nuée d'ancêtres scientifiques de Montgolfier et de Pilâtre de Rozier, les premiers inventeurs de l'aérostation. Depuis Archytas de Tarente jusqu'à Léonard de Vinci, en s'arrêtant quelques instants devant la description d'appareils avec parachute imaginés par Cyrano de Bergerac, et en 1617 par Fausto Veranzio, on voit fonctionner, en idée il est vrai, tout un système d'aérostation que, avec beaucoup de

bonne volonté, on peut envisager comme le précurseur du *Géant-Nadar*. Salomon de Caus, qui, par parenthèse, n'est mort à Bicêtre que dans l'imagination de M. Samuel-Henri Berthoud, a été emprunter la théorie de la vapeur à Héron, mécanicien qui vivait 120 ans av. J.-C. et avait construit une petite machine à vapeur appelée *l'éolipyle*. Le télégraphe de Chappe, pour ne pas être si ancien, n'en date pas moins de 1563, et Porta, dans sa *Magie naturelle*, nous en donne la description. On déportait déjà sous François 1^{er} ceux qui réclamaient trop haut la liberté de la boucherie proclamée en 1857, et les belles dames du xvi^e siècle n'ignoraient ni les avantages ni les désavantages de la moderne cage à femme, la crinoline.

Comme exercice d'esprit et travail d'érudition curieux, le *Vieux neuf* ne manque pas de mérite; mais nous croyons que c'est nous montrer ami de l'auteur que de ne pas prendre sa thèse au sérieux.

Vieille roche (Lé), roman publié en 1865 par M. Edmond About. La *Vieille roche* parut d'abord en feuilletons dans le *Moniteur du soir*, puis forma en librairie trois énormes volumes de plus de 500 pages chacun, sous les trois titres suivants: le *Mari imprévu*, les *Vacances de la comtesse*, le *Marquis de Lanrose*. Cette trilogie affiche la prétention d'être le roman du grand monde moderne, une étude des plus sérieuses, un tableau à la Balzac. La *Vieille roche* est moins un roman qu'une galerie de peintures ayant pour sujet la haute société d'aujourd'hui, avec des échappées de vue sur le monde moyen, la classe bourgeoise, où l'aristocratie ne dédaigne pas de descendre quelquefois pour redorer son blason. « M. About, dit M. Vapereau, excelle à dessiner un portrait, à composer un type; il charge quelquefois le trait pour mieux marquer la ressemblance et exagère le mouvement pour mieux simuler la vie. La *Vieille roche* nous déroule, dans une suite de scènes charmantes, toutes ces intrigues où la politique et la fortune, la religion et l'amour mêlent les intérêts et multiplient les ressorts. Les royautes de salon et les influences d'Eglise s'entendent et conspirent; le boudoir et la chapelle sont le théâtre de la même pièce, dont ils varient les décors. Le confesseur, le directeur ont la main dans toutes les affaires; la fausse dévotion triomphe à l'aide de la vraie. La société se laisse enlancer dans les liens sacrés; le passé renaît insensiblement, et sous l'ombre d'influences religieuses l'astuce et la douceur reprennent une à une des conquêtes que l'esprit révolutionnaire défendrait mieux contre les attaques ouvertes de la violence. M. About démasque toutes ces manœuvres sans en avoir l'air. On le voit tout entier au plaisir de conter et de peindre, et il se trouve qu'il a fait une longue campagne contre les ennemis des idées et des institutions modernes. Le roman mondain est une discrète satire, et au milieu des colifichets circule l'esprit de la *Question romaine*. »

Nous ne suivrons pas M. About dans tous les développements et les intrigues de son roman, dont nous avons déjà indiqué le cadre; nous n'en donnerons qu'un sommaire très-abrégé. Dans la première partie, le *Mari imprévu*, un bon gros vivant de noble, Lambert de Saint-Genin, un cœur d'or sous une enveloppe de paysan du Danube, va redorer son blason en épousant une roturière de 2 millions, Mme Valentine Barbot. Un de ses cousins, qui a mangé son blé en herbe, Gontran de Mably, vient leur faire ses adieux au moment de partir pour la Crimée comme engagé volontaire. Valentine et Gontran se sentent entraînés l'un vers l'autre par un amour invincible, contre lequel ils tentent en vain de lutter. Lambert s'en aperçoit et, malgré la fureur de sa mère et du tuteur de Valentine, M. Fafiaux, se sacrifie noblement et unit les deux amoureux.

Dans les *Vacances de la comtesse*, nous retrouvons Valentine aux bains de mer avec une de ses amies, Yolande de Lanrose. Une rivalité de femmes s'établit entre elles, et, emportée par la vanité, Valentine, pour s'assurer la victoire, va jusqu'à se compromettre avec un aimable mauvais sujet, Odoacre de Bourgalys. Lambert arrive à temps pour sauver sa cousine, mais il la compromet par sa maladresse calculée. Valentine n'a plus que la ressource de se jeter dans les bras du père Fafiaux, qui arrive juste comme un tuteur de comédie pour ramener dans les bras de son mari la brebis égarée, mais non perdue.

Que faisait Gontran pendant l'équipée de sa femme en vacances? Il séduisait Eliane de Batéjins, la femme du marquis de Lanrose, un curieux type de dévote amoureuse, qui, pour convertir Gontran et le sauver, se donne à lui. Mais le père Fafiaux est là; il a contre Eliane et le marquis de Lanrose une haine de dévot, c'est-à-dire une de ces haines qui ne pardonnent pas et vous poursuivent jusqu'à la seconde génération. Par ses soins, le marquis de Lanrose est informé de son déshonneur, tandis que son fils Adhémar, l'époux de Yolande, est ruiné. La punition de sa pèrilleuse ne se fait pas attendre. Il apprend que Gontran est le séducteur d'Eliane et qu'il a confié toute sa fortune au comte Adhémar. Il veut alors arrêter les effets de sa vengeance, mais ses agents l'ont trop bien

servi: il est trop tard. En voulant sauver Valentine, il l'a perdue. Les deux époux viennent d'apprendre leurs mutuelles prouesses et vont se séparer. La ruine les rapproche. Prenant courageusement leur parti, ils s'enferment dans un petit village, à Roman-chard, près de Grenoble, et y refont leur fortune en dirigeant une fabrique de papeterie. Rien de plus noble que le marquis de Lanrose, ce vieux gentilhomme causant pendant une heure avec Valentine, bien qu'il vienne de recevoir un coup d'épée de Gontran, et sacrifiant toute sa fortune pour sauver l'honneur de son nom compromis dans la débâcle de son fils, qu'il croit le fruit de l'adultère.

La *Vieille roche* est un roman intéressant, bien mené, mais qui n'est pas irréprochable. Les longs récits demandent plutôt des procédés factices que des qualités toutes personnelles; ils sont donc l'opposé du genre de M. About. Son style semble un peu sec dans ces ouvrages de longue haleine, et le cliquetis des mots spirituels cause au lecteur une sorte d'impatience qui lui fait désirer d'arriver promptement à la fin. Nous croyons que, réduit de moitié, ce livre gagnerait beaucoup; tel qu'il est, nous sommes obligés de reconnaître que, pour l'auteur, il y a quelque chose de plus important que le sujet traité et que le cadre. Sa préoccupation principale, c'est le style. Rendons-lui, d'ailleurs, cette justice qu'il a de l'esprit, tandis que tant d'autres n'ont que le mot, et qu'il a le style, tandis que tant d'autres n'ont que la forme. Ses portraits sont souvent remarquables et ressemblants dans tous leurs détails. Ecoutez celui de cette noblesse représentant une puissance qui s'appelle légion et, grâce à son nombre, reprenait, malgré sa nullité, sous les yeux mêmes de ses vainqueurs dédaigneux à tort, un invincible empire: « Sur dix ou douze gentilshommes du Midi qui se trouvaient à La Balue, nul n'avait exercé le commerce, ni l'industrie, ni aucune profession servile; nul ne se souvenait d'avoir gagné de l'argent; presque tous en avaient perdu, soit par bonté, soit par dédain, et s'acheminaient avec orgueil vers une misère inévitable. Tous rapportaient la décadence de leur maison à l'abolition du droit d'aînesse et à ce maudit code révolutionnaire qui, disent-ils, n'en a plus pour longtemps, s'il plaît à Dieu. Tous se sentaient capables de servir glorieusement le pays, soit dans les plus hautes fonctions de la paix, soit dans les plus beaux emplois de la guerre; mais tous étaient en délicatesse avec la masse de leurs concitoyens. Ils regardaient la France comme une nation égarée et attendaient patiemment pour se mettre à sa tête qu'elle fit des excès et reprît le bon chemin. Ils élevaient leurs enfants dans les principes où leurs pères les avaient élevés eux-mêmes. Chacun pouvait jurer sa foi de gentilhomme que pas un de ses fils ne manquait au devoir d'une loyale et courageuse oisiveté. Trop prudents ou trop endormis pour lever le drapeau contre les institutions du jour, ils prononçaient contre elles de petites catilinaires à huis clos. Quelques-uns s'étaient signalés par des actions ou des omissions hardies, mais sans danger; celui-là évitant la rencontre d'un sous-préfet dans la rue, celui-ci demandant un passeport en été pour je ne sais quelle résidence en Allemagne, cet autre fermant ses volets un soir d'illumination publique, cet autre prenant le deuil, cet autre piquant à sa cravate un emblème qui voulait être séduisant. » On trouverait dans la *Vieille roche* des centaines de passages de ce genre, tous fort bien réussis.

Vieux célibataire (Lé), comédie en cinq actes et en vers, de Collin d'Harleville (théâtre de la Nation, 24 février 1792). Mme Eyraud, gouvernante de M. Dubridge, vieux célibataire, ne vise à rien moins qu'à se faire épouser; elle a brouillé son maître avec tous ses parents; elle l'entoure, elle l'enveloppe de séductions; elle amène auprès de lui de petits enfants qui le caressent; il est ennuyé et malheureux; il cédera peut-être à une continuité de soins, de prévenances et d'attentions qu'il prendra pour de l'attachement et de la tendresse. Heureusement, un neveu qui l'aime sincèrement trouve moyen de s'introduire dans sa maison; non-seulement il obéit, comme domestique, la bienveillance de son oncle qui ne le connaît pas, mais la gouvernante elle-même le trouve aimable et le prend pour son confident. Le parti du neveu, soutenu d'un bon vieux portier, se renforce encore de la femme du neveu, laquelle entre aussi au service de l'oncle. La lutte s'engage sérieusement entre l'étrangère astucieuse et les honnêtes parents; Mme Eyraud déploie toutes ses ressources, tout son art, tous ses moyens de séduction, mais inutilement; enfin, les bons l'emportent, et l'on est charmé au dénoûment de voir ce vieillard, auquel on s'est intéressé, délivré de la domination d'une adroite friponne et entouré d'une aimable et vertueuse famille qui prendra soin d'embellir ses derniers jours.

Le *Vieux célibataire* ne parut à la scène qu'après avoir subi de fréquents et nombreux changements. Pendant la répétition de la pièce, raconte Andrieux, Moïse nous avait paru peu content de son rôle, peut-être parce qu'à côté du sien il y en avait

un autre au moins aussi important, celui de Mme Evrard. Molé nous surprit bien agréablement à la représentation : il y fut d'une vérité parfaite ; c'était l'ennui et le chagrin personnifiés. Mlle Contat n'y déploya pas moins de talent... Le lendemain de la première représentation, je trouvai Collin lisant dans le *Journal de Paris* l'article où l'on rendait compte du spectacle de la veille. On donnait des éloges à la pièce nouvelle ; mais on disait que l'auteur avait beaucoup d'obligation à une ancienne comédie jouée, il y avait plus de quarante ans, à la Comédie-Italienne, sous le titre de la *Gouvernante*, et qui était d'un poète nommé Avisa. On assurait que le *Vieux célibataire* n'était rien autre chose que cette pièce tirée de l'oubli et remise à neuf. Notre curiosité une fois éveillée, nous n'eûmes point de cesse que nous ne nous fussions procuré la pièce. Collin, dans le premier moment, parut frappé et presque effrayé de quelques rapports qui se trouvaient dans les deux pièces ; ils ne produisirent pas sur moi le même effet. Un parallèle plus dangereux peut-être pour Collin serait celui de sa pièce avec le *Vieux garçon* de Dubouison. Un vers de cette comédie :

J'ai cent fois été près d'épouser ma servante, a donné à Collin, ainsi qu'il a eu la bonne foi de le publier lui-même, la première idée de traiter ce sujet.

Vieux fat (LE), comédie en trois actes et en vers, d'Andrieux (Théâtre-Français, 6 juin 1810). Cette pièce était primitivement en cinq actes ; mais on la trouva longue, et l'auteur la mit en trois actes, avec un prologue. Le sujet est à peu près le même que celui du *Ci-devant jeune homme* ; mais cette dernière pièce se rapproche du genre de la farce, tandis que la comédie d'Andrieux, ingénieuse et spirituelle comme toutes les œuvres du même auteur, a un certain mérite littéraire. L'intrigue est peu de chose ; tout consiste dans le caractère principal et dans les détails. Linant, jeune officier du génie, aime Constance, fille de Rollin, négociant retiré, et il en est aimé. Pour gagner plus sûrement l'amitié du père, il se donne comme architecte. Rollin le traite bientôt en ami intime et lui confie son projet de marier Constance à Charles, neveu de Merville. Il fait en ces termes le portrait de Merville, le vieux fat :

Vous ne connaissez pas mon bon ami Merville. Diriez-vous bien qu'il est du même âge que moi ? Voilà bien cinquante ans, oui, tout au moins, ma foi ! Que nous nous connaissons ; il n'en est pas plus sage Et croit se rejuvenir en oubliant son âge. Léger dans sa conduite et dans ses sentiments, D'un jeune homme il a tout, hormis les agréments ; Rien ne lui plait au monde autant que sa personne ; Il met un peu de rouge, au moins on l'en soupçonne. Du resté, possédant mille talents divers, Chantant, dansant, brochant, faisant de petits vers, Avec ses airs charmants, dont il est idolâtre, C'est un original bon à mettre au théâtre... Souvent des jeunes fâts on a fait le portrait ; Les grâces que toujours sur la scène on leur donne Font qu'on les a jadis sans corriger personne. On trouve aimable en eux ce qui devrait choquer ; On va les applaudir au lieu de s'en moquer.

A l'acte suivant, Merville apparaît en negligé du matin, faisant sa toilette et apprenant à son valet de chambre Labrosse son amour pour Constance, la fille de son ami Rollin. Il a fait pour elle ce madrigal :

Venez au bal ; quand vous dansez,
Sur vos pas le plaisir s'élançe ;
Et tandis que vous balancez,
Il n'est point de cœur qui balance.

Délicieux !

Venez au bal ; quand vous dansez...

Sur vos pas le plaisir s'élançe ;

Et tandis que vous balancez...

Il n'est point de cœur qui balance.

Le trait... te paraît-il ?...

Charmant !

Comme le calembour s'y mêle au sentiment ! Cependant, Rollin vient rendre visite à son ami Merville. Celui-ci s'apprête à partir et dit :

Faire une cavalcade, une aimable partie. Nous sommes quinze à vingt que le plaisir rallie, Tous jeunes gens.

Ah ! ah ! jeunes gens, comme toi ! Merville oublie, on le voit, sa vieillesse ; son ami lui conseille d'ouvrir les yeux :

Je ne suis pas aveugle. Oh ! pas plus que bien d'autres, Je le sais ; mais enfin...

Que diable ! épargne-moi ; Je pourrai quelque jour raisonner comme toi. Je n'y suis pas encore ; je conviens qu'à ton âge...

XV.

A mon âge, dis-tu ? Quel est donc ce langage ? - Merville, nous étions du même âge autrefois.

Du même âge ? J'étais plus jeune de trois mois.

Cela ne se peut pas. Oh ! la chose est très-sûre.

Souviens-toi du collège, et si, par aventure, Tu vieilliss tous les ans d'un an, comme je fais...

Les grâces et l'esprit ne vieillissent jamais.

Bon ! c'est un madrigal qu'on dit aux vieilles femmes.

Un madrigal ?... Et toi, tu fais des épigrammes !...

Au dernier acte, Rollin a découvert la ruse de Linant. Constance plenne et, croyant trouver un appui dans Merville, lui demande un rendez-vous. Le vieux fat se croit aimé de Constance ; il est au comble du bonheur. Il fait entendre à la jeune fille des paroles d'amour qu'elle ne comprend pas. Enfin, il se jette à ses genoux. Constance, stupéfaite, ne sait si elle doit rire ou se fâcher. Au même moment paraît Rollin. Une lettre de sa femme, qu'il tient à la main, lui apprend que Charles aime Mme de Sergis, que Linant lui a avoué son amour pour Constance et qu'elle approuve ce mariage. Merville, toujours à genoux et pris d'une sciatique, ne peut se relever. L'arrivée de Linant vient hâter le dénouement. Rollin lui donne la main de sa fille. Merville se console en pensant à l'existence joyeuse qu'il attend dans la société légère et brillante dont il suit l'entraînement jusqu'en ses vieilles années :

Viens, Labrosse, partons ! aux plaisirs de Paris Mon penchant me rappelle ; allons, il faut le suivre Et dans le tourbillon recommencer à vivre.

Vieille tante (LA) ou les *Collatéraux*, comédie en cinq actes et en vers, de Picard ; représentée sur le théâtre de l'Odéon le 28 mai 1811. C'est un tableau d'intérieur empreint de ce cachet de vérité habituel à l'auteur de la *Petite ville*. Mme Sinclair, riche et célibataire, a pour collatéraux M. Bardolin, son neveu, dont le fils Anatole est un modèle de naïveté, et un autre neveu, nommé Vernissac. Ce dernier est un Gascon, propriétaire aux environs de Pézénas. Mme Sinclair a aussi pour niece Mme Saint-Laurent, mariée à une espèce d'imbécille et mère de Louise, jeune fille très-aimable. La vieille tante est entourée, on le voit, de gens empressés à lui être agréables ; ses parents sont autant de serviteurs qui n'ont d'autre volonté que la sienne. Mme Sinclair, connaissant les motifs qui les font agir, se divertit de leur aveugle obéissance et s'amuse à tromper leur espoir. Bardolin voudrait que sa tante lui vendît son bien moyennant une rente viagère ; Mme Saint-Laurent emploie toutes les ressources de son esprit pour que sa parente fasse Louise sa légataire universelle. La vieille met ses collatéraux aux prises, en laissant deviner à chacun les petites menées des autres, et c'est Vernissac qu'elle choisit pour les en instruire. Ce dernier, plus adroit et plus rusé que ses cousins, joue la sensibilité et s'installe sans façon chez la tante, qui n'est pas dupe de ses artifices. Celle-ci a mandé un vieux maître clerc de notaire, Dorigny, ami de feu son mari. Tous les parents, s'imaginant qu'il est question d'un testament, redoublent de soins ; un incident amène une rupture entre Mme Sinclair et ses collatéraux. L'intérêt engage Bardolin et Mme Saint-Laurent à signer un dédit relatif au mariage prochain d'Anatole et de Louise ; et la tante, qu'on a consultée, refuse de donner son consentement à l'union projetée, parce qu'elle suit que Louise aime Ernest, le fils de Dorigny. L'honnête maître clerc, craignant qu'on ne l'accuse d'avoir aussi des projets sur la fortune de la vieille dame, a résolu de faire partir son fils. Vernissac, le seul qui n'ait point mécontenté Mme Sinclair, profite de la circonstance et va jusqu'à lui proposer de prendre un mari ; le brave garçon n'a d'autre intention que d'être choisi lui-même. La tante feint de se rendre à ses conseils, et voit Vernissac qui déjà agit en maître chez elle. Mme Sinclair assemble sa famille et annonce qu'elle a résolu de se remarier. Quel coup de foudre pour les parents et surtout pour Vernissac, en apprenant qu'elle a fixé son choix sur Ernest ! On devine bien que ce n'est qu'une ruse pour amener les parents à marier ce jeune homme avec Louise. L'hymen se conclut effectivement et tous les collatéraux se retirent, déçus de leurs brillantes espérances. Cette pièce, vivement menée, est pleine de gaieté. Picard s'est bien gardé de montrer le côté dramatique de son sujet.

Vieux garçons (LES), comédie en cinq actes et en prose, de M. Victorien Sardou (Gymnase, 21 janvier 1865). Le sujet n'est pas nouveau ; mais l'auteur l'a suffisamment rajeuni par la manière de le traiter, et il a prouvé une fois de plus comment il peut se permettre toutes les hardiesses, grâce à l'intelligence des ménagements qui les font réussir ; il s'était proposé un double but : exciter l'émotion dramatique et donner une le-

çon de morale ; le premier seul a été atteint. Néanmoins, comme le dit M. Vapereau, « l'honnêteté de ses tirades lui gagnera les austères, leur bon style les lettrés ; par des hardiesses de passion il enlèvera la foule ; il aura tout le monde pour lui. »

Deux groupes d'adversaires sont en présence : trois contre trois, les Curiares du célibat contre les Horaces du mariage. Malheureusement, ils ne sont ni les uns ni les autres dignes de représenter leur cause ; aussi l'issue de la lutte ne prouvera-t-elle pas grand-chose. C'est la cause du mariage, de la famille qui triomphe, mais avec des adversaires bien peu redoutables. Les célibataires que l'auteur met en scène sont tellement éclopés et édentés qu'on ne peut les considérer que comme les invalides du célibat, bons tout au plus à lutter contre des invalides du mariage. Leur chef de file, M. de Mortimer, est un don Juan sur le retour. Il a la cinquantaine, et quelques-unes de ses campagnes ont dû compter double. Néanmoins, il se croit redoutable, oubliant cette vérité élémentaire, « qu'on ne peut être et avoir été. » Dans le second séducteur, cet anachronisme de sentiments est poussé jusqu'au grotesque. Le vieux Vaucourtois est une vraie caricature. Usé, épuisé, il met en relief, par les soins qu'il emploie à vouloir les réparer, les irréparables outrages des ans. Fausses dents, faux toupet, faux mollets, tout est faux en lui, sauf le squelette ainsi déguisé. C'est le seul de la ligue du célibat qui puisse espérer réussir s'il cherche un succès de fou rire. Le troisième célibataire, M. de Clavières, est plus jeune ; mais c'est un célibataire forcé et qui n'aspire qu'à se passer au cou les chaînes du mariage. En attendant, il trouble l'esprit et le cœur d'une pauvre femme pour bien peu de chose, pour des rendez-vous dans une église ou un cimetière, où il ne rencontre que des rhumes de cerveau. Voilà les trois lous contre lesquels il s'agit de défendre trois bergeries conjugales. La coalition des maris a aussi son chef de file, M. de Chavenay, qui n'a pas grand-peine à tenir ses adversaires en échec. De ses deux lieutenants, l'un, M. du Bourg, est un brave bourgeois, assez insignifiant ; mais l'autre, le petit de Troène, qui trouve « que les femmes honnêtes ne sont pas drôles » et préfère les drôlesses, ferait meilleure figure dans le camp opposé.

Entre ces trois lions sans griffes ni dents et ces trois ternes chevaliers de l'hyménée, vivent trois jeunes femmes qui s'ennuient, rêvent et seraient assez disposées à esquiver un chapitre de roman scabreux. M. de Mortimer est là pour encourager ces heureuses dispositions et se demande à laquelle des trois Eves il offrira la pomme. Mme de Chavenay lui convient assez, et on ne sait trop si elle ne payerait pas les frais de la guerre, lorsqu'il lui arrive un allié tout frais pour faire prendre le change au chasseur. Elle a une sœur, Antoinette, fiancée à un beau jeune homme, M. de Nantya. Dans sa naïveté, les autres hommes n'existent pas pour elle, ce qui ne décourage nullement Mortimer. Il a vu tous ces trésors de candeur se révéler à lui et il a rêvé de cueillir cette fleur à peine éclosée. Las de partager un cœur banal, il veut posséder seul et le premier la jeune Antoinette. Au lieu de disputer à son mari Mme de Chavenay, il enlèvera Antoinette à son fiancé, dont les allures quelque peu puritaines l'ont froissé comme un reproche vivant de sa vie déréglée. Un prétexte se présente d'attirer Antoinette dans son appartement, et il conçoit un projet infernal, celui de séduire cette merveille d'innocence. De son regard odieusement curieux il sonde les replis de cette âme si pure. L'enfant s'ouvre à lui souriante et confiante. Il déclare à mots à peine couverts sa passion, ses desirs ; la jeune fille ne se trouble pas. Elle ne comprend pas, et son angélique ignorance la défend mieux que ne ferait sa pudeur. Le vieux libertin est tout surpris de se sentir touché, et, partagé entre un respect involontaire et ses idées coupables, il obéit à un bon mouvement et se hâte d'éviter le danger en congédiant la jeune fille avec un adieu tout paternel. Cette scène hardie, scabreuse, qui pouvait compromettre le succès de la pièce, l'a doublé. L'intrigue, assez lâche jusque-là, se noue et se serre, les événements se pressent. De Nantya apprend la visite d'Antoinette chez Mortimer, et la pureté de la jeune fille l'empêche de comprendre ses insinuations interrogatives. Le jeune homme provoque le Celadon grisonnant, qui, avant le duel, met ordre à ses affaires. En relisant ses anciennes correspondances, il trouve une lettre de femme qui porte le même cachet que celui de son adversaire. C'est là un mystère qu'il se hâte d'éclaircir, et il acquiert la conviction que de Nantya est son fils. Autrefois il avait séduit et abandonné la mère. Stupéfait et heureux à la fois de cette découverte, il refuse un combat contre nature, et son adversaire, attribuant cette conduite à la peur, l'insulte. Le père, qui ne peut se découvrir, éprouve une sorte de satisfaction à voir son fils si beau dans la colère et l'indignation. Tout se terminera, on le devine déjà, par une reconnaissance, et ce sera la troisième scène capitale, le troisième engin de succès. Elle est retardée par la crainte qu'éprouve Mortimer de voir le souvenir de la mère abandonnée,

trahie, se dresser comme un obstacle invincible entre son fils et lui. M. de Nantya, jugeant d'après les paroles de son innocente fiancée que le vieux garçon l'avait traitée chez lui avec tout le respect obligé, offre à Mortimer des excuses dignes, qui contribuent beaucoup au rapprochement entre les deux hommes. Le père, un peu régénéré par cet accès insolite de vertu, laisse enfin échapper son secret, qui est accueilli par des effusions de pardon et de tendresse, et tout est bien qui finit bien. Le camp des célibataires, depuis longtemps en désarroi, ne résistera pas à la défection de son chef, passé à l'état de père de famille. Les petits nuages des trois ménages crèvent en une pluie de ca-deaux pour les jeunes femmes ; pluie qui entretient l'amitié, et la conversion de Mortimer amène celle de Clavières. Vaucourtois, dont la spécialité est de déterrer dans les ruisseaux des beautés de club et des cantatrices de petits théâtres, continuera à lancer ses ingénues et à se faire tromper par elles, sans être capable de tromper personne lui-même, le pauvre homme !

L'analyse même de cette pièce en est la meilleure critique. Au premier abord, les *Vieux garçons*, comme presque toutes les œuvres de M. Victorien Sardou, ont l'air d'être conduits par une idée. Au développement de la pièce, on juge bientôt que cette idée s'évanouit, qu'elle ne soutient ni les caractères, ni les situations, ni l'intrigue. Elle embarrasse plutôt l'auteur, dit M. Vapereau, comme une armure qui ne serait pas à sa taille et que, dans un moment de présomptueuse ardeur, il avait voulu revêtir. Laissant à l'écart, il ramasse à la hâte diverses petites armes qu'il manie plus sûrement, et une foule de traits légers qu'il lance au but avec adresse. La vivacité de ses mouvements est infatigable, la force ne manque pas à quelques-uns de ses coups ; mais il frappe les plus grands un peu au hasard, et les moyens qu'il déploie sont sans proportion avec le but qu'il se contente d'atteindre. M. Sardou est en effet l'homme des détails, et il en trouve de charmants, soit pour les inventions scéniques, soit pour le style. Il y en a d'artificiels, comme les ficelles ou les tirades dont il a coutume d'abuser, mais dont il fait dans les *Vieux garçons* un emploi plus sobre qu'à l'ordinaire. On sent l'improvisation dans cette pièce, mais une improvisation brillante, qui met vivement en relief ce que l'auteur possède de qualités réelles et cache encore plus habilement ce qui lui manque, la puissance soutenue du souffle, la largeur des idées, la profondeur des analyses.

Vieille (LA), opéra-comique en un acte et en prose, paroles de Scribe et Germain Delavigne, musique de M. J. Féus ; représenté à l'Opéra-Comique le 14 mars 1866. Nous n'avons pu nous procurer le livret de cet ouvrage ; mais d'après le texte des morceaux de la partition, on comprend qu'il s'agit dans la pièce d'un jeune officier français nommé Emile de Vercigny, qui, pour se soustraire peut-être aux rigueurs d'un exil en Sibérie, épouse une vieille femme russe, la comtesse de Xénia ; mais, comme on l'a vu depuis dans la *Fanchonnette*, la vieille bienfaitrice se trouve être au dénouement une jeune femme charmante. L'ouverture, très-développée, a été écrite avec la correction qu'on devait attendre d'un musicien qui, déjà à cette époque, se livrait à l'étude la plus approfondie des éléments harmoniques de la composition. Le chœur des domestiques, dans l'introduction, est beaucoup trop long ; le duo qui suit : *Doux souvenir de la patrie*, est d'un joli effet. Nous signalerons encore un trio et un quatuor bien traités. Cet ouvrage a été chanté par Lemonnier, Firmin, Huot et Mme Pradier.

Vieille (LA). Cette ronde enfantine est une satire achevée, un tableau fini. Quelle que soit la date de l'œuvre, elle est toujours actuelle, toujours vivante. Les vieilles aux écus on n'a pas encore abordé ce terrible sujet au théâtre. L'enfance seule, qui a le droit de tout dire et de tout fronder, se permet, avec ou sans malice, de fustiger en riant la jeunesse cupide vendant à ce Minotaure, la vieille femme, pour quelques sacs d'or, son sang et sa jeunesse. Les gaudins entretenus ! Voilà une des plaies de l'époque qu'on ose à peine sonder.





ans. Oh! la vieil - le, la vieil - le, la



vieil - le, Qui cro-yait a - voir quinze ans.

DEUXIÈME COUPLET.

Il se trouva une vieille
Agée de quatre-vingts ans,
Elle choisit le plus jeune,
Qui était le plus galant.

OH! la vieille, etc.

TROISIÈME COUPLET.

Elle choisit le plus jeune,
Qui était le plus galant.
Va-t'en, va-t'en, bonne vieille,
Tu n'as pas assez d'argent!

OH! la vieille, etc.

QUATRIÈME COUPLET.

Va-t'en, va-t'en, bonne vieille,
Tu n'as pas assez d'argent.
Si vous saviez qu'a la vieille,
Vous n'en diriez pas autant,
Vous n'en diriez pas autant.

OH! la vieille, etc.

CINQUIÈME COUPLET.

Si vous saviez qu'a la vieille,
Vous n'en diriez pas autant.
Dis-nous donc ce qu'a la vieille,
Elle a dix tonnes d'argent.
Oh! la vieille, etc.

SIXIÈME COUPLET.

Dis-nous donc ce qu'a la vieille.
Elle a dix tonnes d'argent!
Reviens, reviens, bonne vieille!
Marions-nous promptement.
Oh! la vieille, etc.

SEPTIÈME COUPLET.

Reviens, reviens, bonne vieille.
Marions-nous promptement.
On la conduit au notaire!
Mariez-moi cette enfant!
Oh! la vieille, etc.

HUITIÈME COUPLET.

On la conduit au notaire;
Mariez-moi cette enfant.
Celle enfant, dit le notaire,
Elle a bien quatre-vingts ans!
Oh! la vieille, etc.

NEUVIÈME COUPLET.

Celle enfant, dit le notaire,
Elle a bien quatre-vingts ans!
Aujourd'hui le mariage
Et demain l'enterrement!
Oh! la vieille, etc.

DIXIÈME COUPLET.

Aujourd'hui le mariage
Et demain l'enterrement!
Un fit tant sauter la vieille
Qu'elle est morte en sautillant.
Oh! la vieille, etc.

ONZIÈME COUPLET.

On fit tant sauter la vieille
Qu'elle est morte en sautillant.
On regarde dans sa bouche;
Elle n'avait que trois dents.
Oh! la vieille, etc.

DOUZIÈME COUPLET.

On regarde dans sa bouche;
Elle n'avait que trois dents.
Un qui branle, une qui hoche,
L'autre qui s'envole au vent.
Oh! la vieille, etc.

TREIZIÈME COUPLET.

Un qui branle, une qui hoche,
L'autre qui s'envole au vent.
On regarde dans sa poche;
Elle n'avait qu'un trois liards d'argent.
Oh! la vieille, etc.

QUATORZIÈME COUPLET.

On regarde dans sa poche;
Elle n'avait qu'un trois liards d'argent.
Oh! la vieille, la vieille, la vieille
Avait trompé le galant!

Vieille et l'enfant (LA), tableau de Murillo (Munich). Ce tableau représente une vieille femme épouillant un enfant. Malgré la répugnance et presque le dégoût qu'inspirent de semblables sujets, on ne peut s'empêcher de les estimer comme une représentation exacte et vraie de la nature. Murillo, qui excellait dans l'art de choisir ses sujets, qu'il savait rendre expressifs à force de belles couleurs et d'effets vigoureux, s'est peut-être surpassé ici, sinon sous le rapport de la composition, au moins sous celui de l'exécution. La vieille mère est étonnante pour le soin et l'attention qu'elle met à épouiller le gamin, et celui-ci est d'une indifférence magnifique; il mange et s'occupe à défendre son pain contre un chien qui le regarde manger avec envie. La scène, telle qu'elle est, est admirable de vivacité et d'expression. On retrouve dans ce tableau la couleur vraie, la touche spirituelle et le brillant effet de clair-obscur qui distinguent si éminemment les ouvrages de Murillo. Il se voit dans la galerie de Munich et a été lithographié par F. Piloty.

VIEUX, en latin *Viducasses*, village et commune de France (Calvados), cant. d'Evrecy, arrond. et à 11 kilom. S.-O. de Caen; 500 hab. Belle église paroissiale, dont le chœur paraît

être du xiv^e siècle. Restes de constructions gallo-romaines. Ce bourg s'élève sur l'emplacement de l'ancienne capitale des *Viducasses*.

VIEUX-BERQUIN, bourg et commune de France (Nord), cant. de Baillieu, arrond. et à 11 kilom. N.-E. d'Hazebrouck, sur la Borre; pop. aggl., 663 hab. — pop. tot., 3,379 hab. Tissage de coton, brasseries, fabrication d'huile. Vestiges de voie romaine.

VIEUX-BRISACH, ville de France. V. BRISACH.

VIEUX-CONDÉ, bourg et commune de France (Nord), cant. de Condé, arrond. et à 14 kilom. N. de Valenciennes, sur l'Escaut; pop. aggl., 3,498 hab. — pop. tot., 5,160 hab. Brasseries, clouterie, papeteries, sucreries, distilleries; fabrication d'huile et de potasse. Très-belle pépinière au château de l'Ermitage, situé au milieu d'une forêt. Mines de houille.

VIEUX (Jean des), seigneur de Brion, chef protestant français du xiv^e siècle. Il fut l'un des premiers gentilshommes qui, en Dauphiné, embrassèrent la cause de la Réforme et prirent les armes pour la défendre. En 1562, il reçut diverses missions de son chef, le trop célèbre baron des Adrets, qui lui donna, en outre, le gouvernement de Grenoble, ainsi que de tout le Grésivaudan, mais il le perdit bientôt. Maugiron, chef catholique, se présenta devant la ville, à la tête de 1,400 ou 1,500 hommes d'infanterie et d'environ 200 chevaux. Des Vieux, qui ne disposaient que de deux compagnies, dut capituler. A dater de ce moment, le nom de des Vieux disparut de l'histoire. Cet officier est nommé le **capitaine Brion** par les annalistes dauphinois.

VIEUX DE LA MONTAGNE (le), nom donné par les historiens des croisades au chef d'une secte d'assassins qui s'était établie dans les montagnes de l'Anti-Liban. L'histoire de cette terrible dynastie, dont le chef le plus célèbre est Hassan-ben-Sabbah, n'est guère connue que par les meurtres dont elle est remplie. Les huit princes auxquels on a successivement donné ce nom étaient leur domination dans les montagnes de l'Irak, du Koubistan et de la Syrie. V. HASSAN et ASSASSINS.

« Debureau comptait de vrais séides parmi les titis du paradis; il y avait là, entassés les uns sur les autres, bouche béante, bras ballants, yeux écarquillés, cent gamins, dont chacun, au moindre signe de Pierrot, se fût précipité du haut de la troisième galerie sur la scène, comme les serviteurs du *Vieux de la Montagne*, rien que pour lui baiser le bout du pied. »

VICTOR FOURNEL.

« Il y eut donc dans Paris treize frères qui s'appartenaient et se méconnaissaient tous dans le monde, mais se trouvaient réunis, le soir, comme des conspirateurs, ne se cachant aucune pensée, usant tour à tour d'une fortune semblable à celle du *Vieux de la Montagne*, ayant les pieds dans tous les salons, les mains dans tous les coffres-forts, leurs têtes sur tous les oreillers et, sans scrupule, faisant tout servir à leurs fantaisies. »

H. DE BALZAC.

« Je me suis fait un drôle de petit royaume dans mon petit vallon des Alpes; je suis le *Vieux de la Montagne*, à cela près que je n'assassine personne. Mme de Pompadour a favorisé ma petite souveraineté écornée. Savez-vous bien, monsieur le duc, que j'ai deux lieues de pays qui ne rapportent pas grand-chose, mais qui ne doivent rien à personne? »

VOLTAIRE.

VIEUXTEMPS (Henri), célèbre violoniste belge, né à Verviers en 1820. Fils d'un luthier, il apprit à jouer du violon dès sa première enfance, et il déchiffrait passablement la musique à l'âge où les autres déchiffrent à peine l'alphabet. Un bon professeur, Lecloux, féconda ses excellentes dispositions, et, à huit ans, le jeune virtuose put accompagner son maître dans une tournée artistique en Belgique. A Bruxelles, le célèbre violoniste Bériot l'entendit par hasard et fut si frappé de sa sûreté d'exécution, qu'il lui donna gratuitement des leçons pendant plusieurs mois. Ce hasard fut des plus heureux pour Vieuxtemps, qui, amené à Paris par son nouveau professeur, se fit entendre avec succès dans plusieurs concerts (1830). Il n'avait que dix ans, et ses études étaient loin d'être terminées. Il revint dans sa ville natale, puis fit avec son père, en 1833, une tournée en Allemagne, prit à Vienne des leçons d'harmonie de Simon Sechter et se fit successivement entendre à Bruxelles, à Paris et à Londres (1834). Revenu à Paris, il compléta son éducation musicale sous la direction de Reicha, qui lui enseigna la composition, et alla se faire entendre en Hollande, à Vienne (où il publia ses premiers morceaux), puis à Bruxelles (1836-1838). Ses succès étaient tels partout, qu'il résolut d'entreprendre un grand voyage jusqu'à Saint-Petersbourg, en donnant des concerts dans toutes les capitales qu'il traverserait. Il parut ainsi à Prague, à

Dresde, à Leipzig et à Berlin, gagna Saint-Petersbourg, puis Moscou, et fut partout accueilli avec la même faveur. Vieuxtemps resta en Russie toute l'année 1839; en 1840, il repartit à Bruxelles et à Anvers, où il exécuta un véritable enthousiasme en exécutant un concerto et une fantaisie de sa composition. Il manquait à l'éminent artiste de voir son talent consacré par les applaudissements du public parisien, car jusqu'alors il ne s'était fait entendre à Paris que dans de petites réunions, et, quoique déjà célèbre, c'est à peine s'il était connu personnellement de quelques amateurs. Il vint se faire entendre dans l'hiver de l'année suivante et fut immédiatement classé parmi les violonistes de premier ordre; ses concertos et ses brillantes fantaisies excitèrent autant d'intérêt et de curiosité que son talent d'instrumentiste. Depuis lors, ses voyages ont été si nombreux, qu'il serait fastidieux de le suivre; il parcourut la Pologne et l'Allemagne en 1842, fit un premier voyage en Amérique en 1844-1845, parut en Russie l'année suivante et y contracta même un engagement pour dix ans; il devait non-seulement donner un certain nombre de concerts, mais former des élèves. Sa santé, ébranlée par les rigueurs du climat, le força de résilier son traité, et, en 1852, il repartit en Allemagne, en France, en Angleterre et en Belgique. Après avoir donné dans ces divers pays une foule de concerts et commencé à amasser une fortune considérable, il retourna en Amérique (1856) et, du produit de cette fructueuse excursion, acheta à Dreichenhain, près de Francfort, un magnifique domaine. Sans se consacrer entièrement au repos, Vieuxtemps, depuis cette époque, s'est fait entendre plus rarement; il a donné en 1858, à Paris, une série de séances de musique de chambre, quatre séances de quatuors en 1860, et fait des tournées en province dans les années suivantes. « Comme violoniste, dit Scudo, M. Vieuxtemps est du premier ordre; il a la puissance du son, un admirable coup d'archet, un beau style toujours soutenu, une justesse irréprochable et une bravoure qu'aucune difficulté n'arrête. Ses compositions ne sont pas des arrangements de virtuose, ce sont des œuvres méritées et bien écrites, qui survivent à la fête du jour et qui méritent l'estime des connaisseurs. » Les principales de ces compositions sont : un *Grand concerto en mi pour violon et orchestre* (Paris, Brandus, in-4°); *Concerto en fa dièse mineur* (Hambourg, Schubert); *Grand concerto en ré mineur* (Paris, Brandus); *Grand concerto en la* (Paris, Brandus); *Fantaisie pour violon et orchestre* (Paris, Brandus); *Variations sur des airs du Pirate* (Paris, Brandus); *Romances sans paroles* (Paris, Brandus); *Hommage à Paganini* (Paris, Brandus); *Sonate en quatre parties* (Mayence, Schott); les *Arpèges* (Paris, Brandus); *Souvenirs d'Amérique*, variations sur l'air *Yankee doodle* (Paris, Brandus); la *Norma*, fantaisie sur la quatrième corde du violon (Paris, Brandus); *Duo sur Don Juan* (Berlin, Schlesinger); *Souvenir de Russie* (Paris, Brandus); *Duo sur le Camp de Silesie*, de Meyerbeer (Berlin, Schlesinger); *Fantaisie sur des thèmes slaves* (Paris, Brandus), etc. — Sa femme, Joséphine Eber, née à Vienne vers 1820, actrice et pianiste de talent, a chanté au théâtre de Leopoldstadt, à Vienne, en 1836, où elle se fit remarquer dans le rôle de Chérubin des *Nozze di Figaro*, de Mozart, puis au théâtre de Josephstadt, où elle chanta le rôle d'Adalgisa, dans *Norma* (1838); elle a aussi brillé au théâtre de Mannheim, de 1843 à 1845, et donné des concerts à Prague, Dresde, Berlin, Leipzig et Francfort.

VIEYRA ou **VIEIRA** (Sébastien), missionnaire portugais, né en 1570, mort en 1634. Entré à seize ans dans l'ordre des jésuites, il fut, en 1602, envoyé comme missionnaire au Japon, dont il évangélisa les populations pendant plusieurs années. Chargé ensuite d'aller à Rome rendre compte au pape de l'état des missions de l'Inde, il fut, à son retour, obligé de se déguiser en matelot pour rentrer au Japon, car sa tête avait été mise à prix en son absence. Il demeura quelque temps caché; mais, ayant été nommé vice-provincial et administrateur de l'évêché, il fut forcé de quitter sa retraite pour s'acquitter de ses nouvelles fonctions et ne tarda pas à être arrêté. Conduit devant l'empereur, il refusa d'abjurer la religion catholique, et, après avoir subi d'affreuses tortures, il fut brûlé vif. Le *Recueil des missions* (année 1613) renferme des lettres du Père Vieyra.

VIEYRA (Antoine), célèbre prédicateur et missionnaire portugais, né à Lisbonne en 1608, mort à Bahia en 1697. Conduit à Bahia par son père à l'âge de sept ans, il fit ses études au collège des jésuites de cette ville, entra dans leur ordre en 1623 et fut ensuite choisi par eux comme professeur de la classe de philosophie. En 1641, après la restauration de la maison de Bragança sur le trône de Portugal, il suivit en Europe dom Ferdinand Mascarenhas, fils du vice-roi du Brésil, chargé de complimenter le nouveau roi national, dom João IV. Dom João, charmé de l'éloquence de Vieyra, le nomma son prédicateur et, lui ayant trouvé de l'aptitude aux affaires, le chargea de plusieurs négociations difficiles, dans les premiers moments d'un avènement contesté. Le P. Vieyra fut assez heureux pour faire reconnaître le roi, issu

d'une révolution violente, par les puissances étrangères auprès desquelles il fut envoyé. En vain João IV voulut, à son retour, l'attacher à sa personne en Portugal et l'élever à l'épiscopat; il fallait une carrière d'activité et de périls à cette âme ardente et vraiment apostolique. Vieyra résolut de se consacrer tout entier à l'instruction des sauvages de l'Amérique. Il arriva dans la capitainerie de Maranhão en 1652, accompagné de douze missionnaires; mais, dès l'année suivante, il fut forcé de retourner à Lisbonne pour y porter plainte contre les colons et demander la liberté des sauvages comme nécessaire à leur réelle conversion. Il gagna cette noble cause et repartit pour ses déserts. Ce fut alors que, se livrant à son ardent prosélytisme, mais sans aucun autre appui que sa parole, il conquit au christianisme la plupart des peuplades qui erraient dans le Seara, le Maranhão, le Para et le long du fleuve des Amazones. Il y fit élever seize églises et composa lui-même un catéchisme en six langues, à l'usage des néophytes. Il soumit ainsi au Portugal, sans aucune intervention armée, en moins de sept ans, d'immenses contrées et tous les Nhemaybas, qui le portèrent en triomphe le 5 août 1659. Les colons, de plus en plus irrités des obstacles que Vieyra et ses missionnaires mettaient à leur cupide exploitation de ces pays, le forcèrent de se rembarquer avec ses compagnons sur un vaisseau qui faisait voile pour Lisbonne, sous prétexte qu'ils s'entendaient avec les Hollandais pour enlever le Brésil au Portugal. Cette absurde accusation tombait d'elle-même; mais ce voyage attira sur Vieyra plusieurs malheurs. Alphonse VI avait succédé à Jean IV. De jeunes seigneurs s'étaient emparés de l'esprit du roi. Vieyra, consulté par la régence, fut d'avis d'éloigner ces impolitiques favoris. Une remontrance, qu'on lui attribua, fut remise au jeune roi et obtint, en effet, ce résultat. On peut lire cette pièce, traduite en français, dans la *Relation des troubles arrivés à la cour de Portugal*, par Frémond d'Abancourt. L'année suivante, les favoris reprirent le dessus, et Vieyra fut relégué à Porto, puis à Colubre. Alors d'anciennes inimitiés se révélèrent. Dès 1652, les jésuites, irrités d'une mesure qui leur interdisait la prédication au Brésil, et qu'ils avaient cru conseillée par lui, avaient voulu l'exclure de leur société comme novateur. Cette fois, ou l'accusa d'avoir prêché en chaire des propositions entachées d'hérésie, et ni les vertus de cet homme de bien ni les services qu'il avait rendus au christianisme ne purent l'empêcher d'être poursuivi par l'inquisition. Renfermé le 2 octobre 1665 par ordre du saint office, il fut relâché, par grâce, le 24 décembre 1667, après plus de vingt-six mois de captivité; l'arrêt le dispensait d'assister à l'auto-da-fé où devait être lue sa sentence et se bornait à lui interdire la prédication. Cette sorte de condamnation se trouva infirmée d'une manière bien inattendue. Des amis éclairés ayant porté la cause à Rome, Vieyra reçut une éclatante réparation et une distinction peut-être unique dans l'histoire ecclésiastique. Un bref du pape Clément X l'enleva à la juridiction des inquisiteurs portugais et le soumit à la congrégation romaine des cardinaux. On doit à ces décrets de Vieyra avec le saint office de son pays un petit ouvrage fort curieux, qui ne fut imprimé à Lisbonne qu'en 1821; il a pour titre, en français : *Note servile, adressée au souverain pontife Clément X, sur la manière dont l'inquisition de Portugal procède envers ses prisonniers*. L'effet en fut grand, car ce fut d'après les renseignements que renferme cet écrit que l'inquisition fut suspendue en Portugal depuis 1674 jusqu'en 1681.

Vieyra fut invité à se rendre à Rome en 1669, sur la demande de la reine Christine de Suède, qui avait entendu parler avantageusement de lui, et il y eut avec le pape plusieurs entretiens, dans lesquels il ne manqua pas sans doute de l'éclairer sur les procédés du saint office envers les gens de bien. La reine, devant laquelle il avait prêché en italien, voulut se l'attacher avec le titre de confesseur; mais Vieyra ne soupçonnait qu'après sa vie de missionnaire. Sourd à toutes les offres, il se rembarqua pour le Brésil, où il arriva en 1681. Il était rentré en grâce auprès de son ordre, et il fut nommé par le général des jésuites, le 17 janvier 1688, visiteur de la province et supérieur de toutes les missions. Il passa les dernières années de sa vie à Bahia. Ce fut là que, déjà octogénaire, il s'occupa de la correction et de l'impression de ses sermons, restés pour la plupart inédits jusqu'alors. Il reçut à cette époque, ce qui n'est pas une des moindres singularités de sa vie, un bref de Clément X qui l'autorisait à publier ses œuvres sans les soumettre à l'approbation d'aucune censure. Il consacra ses dernières années à l'évangélisation des peuplades indigènes du Brésil, dont il avait su se faire aimer. Atteint de cécité, il continua encore son apostolat jusqu'à ce que les forces lui fussent complètement défaut.

Les *Sermons* du Père Vieyra ont été publiés (Lisbonne, 1679-1696, 12 vol. in-4°); c'est assurément le recueil de ce genre le plus original qui existe. Le Père Vieyra était un de ces prédicateurs à tempérament singulier, à style coloré et bizarre, dont nos prédicateurs du xvi^e et du xvii^e siècle peuvent donner une idée. Ayant à se faire com-

prendre de populations naïves, il donnait libre carrière à son imagination, et la familiarité avec laquelle il explique les mystères à quelque chose de piquant; c'est ce qui le fit accuser d'hérésie par ses adversaires. Un de ces sermons, où il usait sur la sellette, comme un accusé, Dieu le père en personne, pour lui demander un compte sévère des succès des Hollandais contre les Portugais, peut passer pour un des chefs-d'œuvre du genre. Il fut prononcé à Bahia, dans l'église de Notre-Dame-d'Ajuda. L'abbé Raynal, qui en a traduit les principaux passages dans son *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce européens dans les deux Indes*, dit avec raison que c'est le discours le plus extraordinaire que l'on ait jamais entendu dans une chaire chrétienne. Mais le Père Vieyra n'était pas un simple excentrique; c'était un homme d'un profond savoir et l'un des plus vigoureux esprits qu'ait produits le Portugal. Versé dans l'étude des langues anciennes, il écrivait en latin avec le talent d'Erasme, parlait et écrivait les principales langues de l'Europe et avait appris comme en se jouant tous les idiomes du Brésil. C'était de plus un historien exact, scrupuleux, chose rare à son époque, et il a montré dans ses rapports politiques sur ses missions au Brésil une grande élévation d'idées et de sentiments. Les plus remarquables de ces rapports sont : *Lettre adressée au roi sur les missions du Seauru, du Maranhão, du Para et du fleuve des Amazones* (Lisbonne, 1660, in-4°); *Rélation de la mission de la Serra de Itapipaba; Lettre du P. Vieyra au provincial du Brésil sur les motifs qui lui ont fait quitter Lisbonne* en 1652. On lui doit, en outre, une *Apologie des larmes d'Héracleite*, dissertation écrite d'abord en italien, ouvrage de poétique ironique contre ses ennemis; *L'Art de voler*, livre curieux, composé à propos de l'enlèvement du Portugal par l'Espagne; *Discours sur la comète qui a paru à Bahia le 25 octobre 1694; Histoire de l'aérier; Critique de l'Histoire des dominicains en Portugal*, etc. Tous ces opuscules ont été réunis dans les tomes XIII et XIV de ses *Œuvres complètes* (1718, in-4°).

VIF, VIVE adj. (viff, vi-ve — du lat. *vivus*, mot qui appartient à la même famille que *vivre*, *vivre*, *vita*, *vie*, *victus*, *vivres*). Qui est en vie; n'est pas usité dans ce sens d'une façon générale et absolue, mais seulement par une opposition directe ou indirecte avec *mort* : *Être plus mort que vif*. *Être brûlé vif*. *Être enterré vif*. *Boyle avait une grande frayeur de se voir imprimer tout vif*. (P. Limayrac.)

Mort ou vif, lui dit-il, montre-nous ton moineau.
LA FONTAINE.

— Qui a de l'activité, des mouvements prompts et rapides : *Un enfant très-vif*. *Cet animal est fort vif*. *La chèvre est vif, capricieuse, lascive et vagabonde*. (Buff.)

Echappé aux réseaux de l'oiseleur cruel,
Plus vite, plus heureuse, aux campagnes du ciel
Philomèle chante et s'élance.
A. CHÉNIER.

— Prompt à s'emporter, à s'impatienter, à sentir et à manifester ses sentiments : *Les cœurs vifs sont bouillants, emportés, mais tout s'évapore au dehors*. (J.-J. Rouss.) *Les femmes sont toujours plus vives que les hommes dans leur exaltation, parce que chez elles l'égoïsme ne la refroidit point*. (L. Emult.) *Le talent poétique naît dans les âmes vives de l'impuissance de raisonner*. (J. Joubert.) Il n'y a dans le même sens *Vif comme la poudre, comme le salpêtre*.

— Ardent, zélé : *Je suis fort vif pour tous les intérêts de votre maison*. (Mme de Mainten.)

— Qui agit avec ardeur et promptitude : *Ce sont les gens qui se montrent les plus vifs dans l'attaque que la riposte blesse le plus*. (S. de Sacy.) Il qui est mené, qui est fait avec entrain : *Une vive attaque*. *Une fusillade, une canonnade des plus vives*. *Une riposte très-vive*. *La fin du XVIII^e siècle a commencé une réaction vive contre les idoles et les enthousiasmes des siècles précédents*. (Ph. Chasles.)

— Bissant, en parlant des personnes ou des choses : *Je trouve que vous avez été un peu vif dans vos reproches*. *Ils ont échangé des propos fort vifs, des paroles très-vives*.

— Qui s'impressionne, qui sent rapidement et puissamment : *La plupart des quadrupèdes ont l'odorat plus vif, plus étendu que ne l'ont les oiseaux*. (Buff.)

— Qui saisit, qui comprend avec promptitude : *Un esprit vif*. *Une imagination vive*. *Quand on est dans la fleur de son âge, on a toutes les pensées et toutes les conceptions plus vives et plus nettes*. (Mme de Sev.)

— Qui est profondément senti, qui agit fortement sur les sens : *Un froid très-vif*. Il qui agit fortement et promptement sur l'esprit; ardent, en parlant des sentiments et des opérations de l'âme : *Une passion vive*. *Une foi vive*. *Rien ne ressemble mieux à la vive persuasion que le mauvais entêtement*. (La Bruy.) *Le plaisir de parler est la plus vive jouissance des femmes*. (Le Sage.)

C'est un bonheur si vif que d'entendre applaudir
Celui qu'en sa pensée on se plaît à grandir!
PONSARD.

Un ascendant mutin fait croître dans nos âmes
Pour ce qu'on nous permet un dégoût triomphant,
Et le goût le plus vif pour ce qu'on nous défend.
PIRON.

— Brillant, éclatant : *Un teint vif*. *Des yeux vifs*. *Des couleurs vives*. *Le soleil brille plus vif après l'orage*. (V. Jacquemin.)

— *Chair vive*, Muscles; chair située profondément sous la peau ou au delà de chairs mortifiées : *Couper dans la chair vive*.

— *Eau vive*, Eau de source, eau courante pure et limpide : *Une source d'eau vive*. *Des sources d'eaux vives sortent des veines d'un rocher aride*. (Fléch.)

— *Roche vive*, Celle qui n'est point stratifiée et qui est dure et compacte. Il *Roc vif*, Roc proprement dit, par opposition à la terre, au sable et autres matières friables dont il est converti : *Creuser jusqu'au roc vif*.

— *Vif-argent* ou *Argent vif*. V. VIF-ARGENT à son rang alphabétique.

— Anc. cout. *Faire feu vif*, Être domicilié. Il *Vive pâture*, Saison de la glandée depuis la Saint-Michel jusqu'à la Saint-André. Il *Vif-gage*. V. ce mot à son rang alphabétique.

— Chasse. Se dit des lieux qui contiennent beaucoup de gibier : *Forêt vive*. *Plaine vive*.

— Archit. *Vive arête*, Arête qui n'est point abattue, qui est conservée telle qu'elle résulte de deux plans contigus que l'on a taillés : *Pontre à vive arête*. *Pierre taillée à vive arête*.

— Constr. *Chaux vive*, Chaux qui n'a pas été éteinte, qui n'a pas été additionnée d'eau : *On prétend qu'en stratifiant des os avec de la chaux vive ils s'attendrissent et se réduisent facilement en poudre*. (M. de Dombasle.)

— Mar. *Œuvres vives*, Parties d'un navire qui se trouvent immergées : *Recevoir un boulet dans ses œuvres vives*.

— Comm. *Cheveux vifs* ou *naturels*, Ceux qui ont été coupés sur la tête des personnes vivantes et qu'on emploie sans les avoir soumis aux lessivages ordinaires.

— Mécan. *Force vive*, Produit de la masse par le carré de la vitesse.

— Chir. *Dartre vive*, Dartre rouge, irritée, enflammée.

— Méd. *Pouls vif*, Pouls fort et fréquent, sans dureté.

— Agric. *Haie vive*, Haie formée d'arbustes sur pied et en pleine végétation. Il *Bois vif*, Arbres ou branches qui ne sont point desséchés, dans lesquels se produisent encore les phénomènes ordinaires de la végétation. Se dit par opposition à *bois mort*.

— Loc. adv. *De vive force*, Par l'emploi de la force, avec des moyens matériels et violents : *Enlever quelqu'un de vive force*. *Prendre de vive force un poste ennemi*.

— *De vive voix*, En parlant et non par écrit : *J'aime mieux lui écrire que de lui dire cela de vive voix*.

— A *vive jaugé*, Très-profondément dans la terre : *Labourer à vive jaugé*.

— s. m. *Chair vive* : *Couper dans le vif*. *La balle a pénétré jusqu'au vif*. *Le maréchal a piqué ce cheval au vif*.

— Fig. Ce qu'il y a de profondément sensible ou de très-important : *Le vif de la question*. *La plaisanterie chatouille l'épiderme, la raillerie atteint le vif*.

— *Trancher, couper dans le vif*, Trancher, supprimer, sacrifier, attaquer résolument, sans ménagement : *Un ouvrage n'a une véritable unité que quand on ne peut rien en ôter sans couper dans le vif*. (Acad.)

— *Prendre sur le vif*, Prendre, imiter, reproduire avec beaucoup de vérité et d'énergie : *Ce sont des visages pris sur le vif et non des masques de convention*. (T. Gaut.)

— *Piquer au vif*, Offenser ou émouvoir d'une manière sensible : *Ce reproche l'a piqué au vif*. *Le blâme pique au vif les cœurs généreux*. (Boss.)

— Jurispr. Personne vivante : *Acte passé entre vifs*. Il *Le mort saisit le vif*, Axiome de droit d'après lequel l'héritier entre en possession à l'heure même du décès de son auteur.

— Archit. *Vif d'une colonne*, Fût. Il *Vif d'un piédestal*, Dé.

— Constr. Partie dure d'un moellon : *Bloc de pierre éboulé jusqu'au vif*.

— Mar. *Vif de l'eau*, Forte marée; époque où elle a lieu : *Attendre le vif de l'eau pour faire voile*.

— Fauconn. Oiseau vivant : *Donner du vif au faucon*.

— Syn. *Vif, vivant*. *Vivant* exprime la vie comme un fait actuel; *vif* l'exprime plutôt comme une qualité, une manière d'être sans laquelle l'objet ainsi qualifié ne correspondrait plus au point de vue sous lequel on l'envisage. Quand on brûlait vifs certains criminels, on se proposait de leur faire souffrir d'atroces douleurs, et si l'on n'avait jeté sur le bûcher qu'un cadavre, le but n'aurait pas été atteint. Mais, en parlant d'un père de famille, on dirait que ses fils et ses filles sont tous vivants, parce qu'alors il s'agit simplement de constater qu'ils vivent.

— *Vif, violent*. *Vif* peint l'état d'une personne ou d'une chose considérée en elle-même : *Un homme vif* est tel par sa nature, il est prompt à prendre feu, il se porte aux

choses avec ardeur; une querelle *vive* passionnée fortement, une douleur *vive* fait beaucoup souffrir. *Violent* peint l'effet extérieur : un homme *violent* commet des excès, il frappe à tort et à travers, il injurie; une querelle *violente* amène des violences; il y a des coups portés et rendus, des meubles brisés, etc.

VIG, bourg de France (Isère), ch.-l. de cant., arrond. et à 16 kilom. S. de Grenoble, près de la Gresse; pop. aggl., 1,043 hab. — pop. tot., 2,324 hab. Fabrication de chapeaux de paille; moulinage de soie; fabrication de poterie de terre; tuileries. L'église paroissiale, construction du xiv^e siècle, est remarquable par son clocher, son portail et son abside.

VIF-ARGENT s. m. Nom vulgaire du mercure, métal liquide à la température ordinaire, ainsi dit à cause de sa couleur, analogue à celle de l'argent, et de sa mobilité. Il On dit quelquefois ARGENT VIF.

— Fam. *Avoir du vif-argent dans les veines* ou *dans la tête*, Être du vif-argent, Se dit d'une personne très-vive.

VIF-GAGE s. m. Anc. cout. Gage dont on laissait jouir le créancier, en imputant sur la dette les fruits dont le créancier profitait.

VIF-THIER s. m. (vi-fiié). Techn. Nom donné par les mineurs belges à la paroi verticale du fond d'une galerie : *Le vif-thier exerçait une forte pression contre les madriers dont il était garni*. (A. Burat.)

VIG ou **WIG**, rivière de la Russie d'Europe. Elle prend sa source dans la partie septentrionale du gouvernement d'Olonetz, coule au N.-O., traverse le lac de Viko du S.-E. au N.-O., baigne la partie N.-O. du gouvernement d'Arkangel et se jette dans la mer Blanche, après un cours de 270 kilom. Elle forme plusieurs cataractes.

Vigalois, le chevalier à la rose, poème de Wirut de Gravenberg, minnesinger allemand du xiii^e siècle. Ce poème remarquable se rattache au cycle épique d'Artus et de la *Table ronde*. Un chevalier inconnu se présente à la cour du roi Artus avec une ceinture magique; il devient le vainqueur d'une foule de chevaliers et amène avec lui Gauvain, qui a été également vaincu par lui. Arrivé dans son pays, il le marie avec sa nièce, Florie de Syrie, et Vigalois est le fruit de cette union. Gauvain retourne à la cour d'Artus, mais ne peut plus retrouver ensuite le pays qu'habite son épouse. Vigalois, devenu grand, arrive à la cour d'Artus, se fait armer chevalier et part pour Corentin, le pays de la belle Larie, qui est menacée d'un grand danger. Il combat et tue un terrible dragon, subit toutes sortes d'épreuves plus périlleuses les unes que les autres, délivre un esprit condamné pour son expiation à se promener dans les flammes, apprend par cet esprit qu'il est fils de Gauvain, et épouse enfin Larie. Il invite son père à sa noce et se fait connaître. Le poème fut composé de 1206 à 1211, sur un original français sans doute. L'auteur a pris part aux croisades et mourut à la cour du duc Berthold. En 1819 parut à Berlin une édition du poème publiée par les soins de M. Benecke.

Vigamur, le chevalier à l'aigle, poème allemand du xiii^e siècle. L'auteur de ce poème est inconnu, mais il appartient incontestablement à la pléiade des minnesingers qui chantaient alors, en s'inspirant de modèles français, les exploits d'Artus et des chevaliers de la Table ronde. Vigamur est un compagnon d'Artus. Vielson de La Colombière, dans son *Théâtre d'honneur et de chevalerie*, ne le cite pas, à la vérité, au nombre des chevaliers de la Table ronde, mais il est certain qu'il n'a composé sa liste que d'après Chretien de Troyes. Les aventures chantées par le poète sont les mêmes que celles de Vigamur et d'Artus; comme ce dernier, Vigamur délivre un aigle des griffes d'un vautour, et l'animal reconnaissant ne quitte plus le chevalier. Le manuscrit du poème se trouve à Wolfenbüttel, et M. M. Hagen et Busching l'ont publié dans leurs *Poèmes allemands* (Berlin, 1808).

VIGAN s. m. (vi-gan). Comm. Sorte de gros drap qu'on fabriquait au Vigan.

VIGAN (LE), ville de France (Gard), ch.-l. d'arrond. et de cant., à 79 kilom. N.-O. de Nîmes, sur la rive gauche de l'Arre, au pied d'un contre-fort de la montagne de Lespéron; pop. aggl., 3,840 hab. — pop. tot., 5,024 hab. L'arrondissement comprend 10 cantons, 76 communes et 58,876 habitants. Tribunal de 1^{re} instance, justice de paix; collège communal; hospice civil; chambres consultatives d'agriculture et des arts et manufactures. L'industrie, fort active, s'occupe principalement de la fabrication des bonnets de soie et de coton, de la filature de la soie, de la tannerie et de la mégisserie. Élevé de vers à soie. Commerce de vins, huiles, cuirs, mules et chevaux. Le Vigan est le centre d'un bassin houiller, divisé en deux bassins secondaires : celui de Cavailiac et celui de Coularès. Son territoire produit, en outre, des carrières de marbre jaunâtre et de pierres lithographiques.

Le Vigan ne possède guère, en fait d'édifices dignes de mention, que les suivants : un vieux pont gothique sur l'Arre, dont l'ar-

che médiane est d'une grande élégance; la halle au blé, bâtie sur les ruines d'un temple romain dont on retrouve quelques fondements; l'hôpital, dont la fondation remonte à 1190, et l'hôtel de ville. Au centre de la place principale de la ville s'élève la statue en bronze du chevalier d'Assas, posée sur un piédestal de marbre blanc.

La promenade du Vigan est célèbre dans tout le midi de la France par la grosseur souvent vantée de ses vieux châtaigniers. On rencontre, à 1 kilomètre de la ville, la fontaine d'Isis, source des plus pittoresques qui alimentent toutes les fontaines du Vigan. Enfin, tout près de la fontaine d'Isis, dans un vallon étroit, se trouvent les bâtiments de l'établissement thermal de Cavailiac, dont les eaux minérales, froides, sulfurées, calciques, s'emploient indifféremment en bains et en boisson et possèdent les propriétés spécifiques des eaux sulfureuses.

— *Histoire*. Le Vigan, anciennement *Vindomagus*, paraît remonter à l'époque de la conquête des Gaules par Jules César. Le Vigan moderne ne tient aucune place dans l'histoire. C'est à peine si quelques chartes du xi^e siècle font mention de son Eglise, comprise dans le diocèse de Cahors, puis dans celui de Toulouse (1083). Le Vigan eut plus tard sa révolution communale, car on voit de bonne heure ses consuls siéger aux états de la province. Au moyen âge, la ville soutint une lutte sanglante contre les routiers (1361) et finit par les disperser. Son commerce prit, dès lors, un accroissement rapide et, au xvi^e siècle, sa prospérité pouvait rivaliser avec celle des autres cités méridionales les plus industrielles et les plus riches. Cette prospérité est aujourd'hui bien déchue et, depuis l'héroïque épisode du chevalier d'Assas, enfant du Vigan, aucun souvenir ne signale cette ville à l'attention de l'histoire.

VIGAND (Jean), théologien allemand, né à Mansfeld-en 1523, mort en 1587. Élève de Luther et de Mélanchthon, il exerça les fonctions du ministère sacré dans différentes villes de la Poméranie prussienne et devint, en dernier lieu, surintendant de cette province. Outre un ouvrage de botanique, intitulé : *Catalogus herbarum in Prussia nascentium*, on a de lui un grand nombre d'écrits théologiques, tels que : *De imagine Dei in hominibus*; *Explicationes in Genesis*; *De virtutibus illustribus Ecclesie*, etc. Il avait travaillé avec Placcus Illyricus et autres auteurs au *Concordia Magdeburgenses* (Bâle, 1562-1574, 13 vol. in-fol.).

VIGANI (Jean-François), célèbre médecin et chimiste, né à Vérone vers 1650, mort à la fin du xviii^e siècle. Ce savant, qui passa presque toute sa vie en Angleterre, appartient à la grande école de Boyle. « Adversaire déclaré des théories obscures et souvent incompréhensibles des alchimistes, dit M. Hogg, il prend l'expérience pour guide dans ses recherches et se glorifie de ne rien avancer qu'il n'ait lui-même vu et observé. On doit à Vigani plusieurs observations, qui sont comme les premiers éléments d'où la chimie moderne devait tirer la loi des proportions multiples et la notion des équivalents. Il se proposait de démontrer qu'une chaux (oxyde métallique) se combine toujours avec la même quantité d'un même acide pour produire un composé (sel) déterminé. Vigani montra l'erreur que commettaient les chimistes qui croyaient que l'antimoine communiquait ses propriétés au vin, sans rien perdre de son poids. Il prouva que l'émétisation du vin est due à la combinaison du tartre qu'il renferme avec des particules antimoniales et que, par suite, l'antimoine immergé dans le vin perd une partie de son poids. Sous le nom de mercure vert (*mercurius viridis*), Vigani fit connaître un remède énergique comme curatif des affections syphilitiques. Il indiqua aussi un mode de purification du vitriol vert (sulfate de fer) et un procédé pour préparer le nouveau sel d'ammoniaque (sulfate d'ammoniaque), sel dont il préconisait l'emploi comme médicament dans les maladies chroniques. Vigani n'a écrit qu'un seul ouvrage, intitulé : *Methodus chymica, variis experimentis aucta, multisque figuris illustrata* (Londres, 1683, in-18). C'est un petit traité d'une soixantaine de pages, dans lequel il expose les faits qu'il a découverts et les expériences dont il a été témoin.

VIGANNE s. f. (vi-ga-ne). Vitic. Variété de raisin.

VIGANO (Salvator), célèbre maître de ballet, né à Naples en 1769, mort en 1821. Fils d'un compositeur et entrepreneur de ballets, il débuta à Rome, passa en Espagne, s'y maria et de là se rendit en Angleterre, où il prit des leçons de Dauberval et de Vestris. À la Révolution, il se retira à Venise et parcourut ensuite l'Allemagne, puis visita les principales villes d'Italie pour y monter ses ouvrages. Ses principaux ballets sont : *la Fille mal gardée*, *Prométhée*, *Cortolan*, *la Princesse du Bois*, *Didon abandonnée*.

VIGAROSY (Antoine-Benoît), publiciste et poète français, né à Toulouse en 1788, mort en 1857. Attaché, en 1807, à l'administration de l'armée de Portugal, il fut fait prisonnier à Porto, recouvra la liberté après six mois de captivité, servit encore en Espagne

comme lieutenant et comme aide de camp du général Clausel et, après la Restauration, se retira à Mirepoix, dont il devint maire dans la suite. On a de lui : *Récréations poétiques* (1823), recueil de fables et de chansons; le *Jugement dernier*, poème (Paris, 1825); l'*Amaryllis, méditations, souvenirs et tableaux* (1837); enfin, différents écrits sur des questions d'industrie.

VIGAROUS (Barthélemy), chirurgien français, né à Montpellier en 1725, mort en 1790. Nommé à l'âge de vingt ans premier chirurgien interne de l'hôpital Saint-Eloi, à Montpellier, il fut reçu docteur après avoir exercé ces fonctions pendant six ans et se fit remarquer par son habileté dans la pratique des opérations. Il devint ensuite démonstrateur adjoint aux écoles royales de chirurgie et, en 1755, chirurgien-major en survivance à l'hôpital Saint-Eloi. En 1768, il fut nommé chirurgien-major de l'hôpital militaire, puis professeur royal titulaire en chirurgie. L'un des praticiens les plus recherchés de Montpellier, Vigarous était membre de la Société royale des sciences de Montpellier et associé regnicoles de l'Académie royale de chirurgie. Ses écrits ont été publiés par son fils, professeur de la Faculté de médecine de Montpellier, sous ce titre : *Œuvres de chirurgie pratique, civile et militaire de Vigarous, mises en ordre et publiées par son fils* (Montpellier, 1812, in-8°).

VIGAROUS (Joseph-Marie-Joachim), médecin français, fils du précédent, né à Montpellier en 1759, mort en 1829. Reçu docteur en 1780, il obtint, six ans plus tard, à l'École de médecine de Montpellier, une chaire qu'il occupa, sans beaucoup d'éclat, jusqu'en 1825. Il fut, en outre, pendant quinze ans, président des jurys médicaux. On a de lui : *Recherches sur l'origine et les sièges du scorbut*, et des *fièvres putrides*, traduit de l'anglais de Millman (Paris, 1787, in-8°); *Cours élémentaire des maladies des femmes ou Essai sur une nouvelle méthode pour étudier et classer les maladies de ce sexe* (Paris, 1801, 2 vol. in-8°); des *Mémoires* dans divers recueils scientifiques; enfin un *Traité sur la régénération des os*, qui se trouve dans l'édition qu'il a donnée des *Œuvres* de son père.

VIGATTO, bourg du royaume d'Italie, province et district de Parme, mandement de San-Pancrazio-Parmense; 4,722 hab.

VIGÉE (Louis), peintre français, né en 1727, mort en 1767. Peintre de genre et de portrait, il ne s'éleva jamais, dans son art, au-dessus de la médiocrité, et, si son nom a échappé à l'oubli, c'est surtout parce qu'il fut le père de la célèbre Mme Lebrun, dont il sut, du moins, admirablement développer le talent naissant. On connaît de cet artiste : deux *Scènes de genre*, gravées par Basan, et les portraits de *M. de Sartine*, du chirurgien *Petit*, de *La Popelinière* et de *Belidor*, gravés par Baléchou et Willa.

VIGÉE (Louis-Jean-Baptiste-Etienne), poète et auteur dramatique français, fils du précédent, né à Paris en 1768, mort en 1820. Introduit dans les salons par sa sœur, Mme Lebrun, qu'un talent supérieur pour la peinture faisait rechercher, il obtint, grâce à une figure agréable, grâce à quelques pièces de vers un peu fades, mais recitées avec chaleur, des succès, surtout auprès des femmes. « Les encouragements et les conseils de Dorat, dit M. de Ladoucette, exercèrent sur Vigée une influence qui se remarque dans la marche et le style de ses comédies. Notre jeune homme quitta le barreau pour le Parnasse; il voulut offrir une preuve nouvelle que la poésie était sœur de la peinture. Il commença par jouer la comédie de société, et Mlle Doligny, dont, jusqu'à son dernier jour, il est resté l'ami le plus fidèle, lui apporta ce qu'il appela lui-même « le talent de prononcer, d'accentuer, de lire, en un mot, de manière à craindre peu de rivaux. » Ses débuts au théâtre ne furent pas heureux. Dépourvu d'originalité, il ne sut que remettre en scène des sujets traités avant lui, et quelquefois sous le même titre. Telles sont ses comédies : les *Aveux difficiles* (1783), la *Coquette* (1784), les *Amours timides* (1785), la *Belle-mère* ou les *Dangers d'un second mariage*, l'*Entrevue* (1788). Toutes ces pièces, jouées au Théâtre-Français, tombèrent après quelques représentations. Par la protection du comte de Vaudreuil, il avait obtenu la place de secrétaire du cabinet de Madame, comtesse de Provence, et, plus tard, celle de contrôleur à la caisse d'amortissement. La Révolution le priva de ces emplois. Il continua à travailler pour le théâtre et prit la direction de l'*Almanach des Muses*, où il inséra des poésies patriotiques de sa composition. Bien que président de la section de Brutus, il fut enfermé, comme suspect, dans la prison de Port-Royal en décembre 1793. Rendu à la liberté après le 9 thermidor, il reçut 2,000 francs sur les fonds accordés aux gens de lettres par la Convention nationale. Vigée se montra peu reconnaissant envers elle. Au 13 vendémiaire, il échappa par la fuite à un mandat d'arrêt, repartit l'année suivante, entra comme chef de bureau à la liquidation de la dette des émigrés et remplaça Laharpe, en 1803, dans la chaire de littérature de l'Athénée. Pendant toute la durée de l'Empire, il prodigua l'encens à Napoléon, sans pouvoir rien en obtenir; mais il fut plus heureux avec

Louis XVIII, qui, en 1814, le nomma son lecteur. Les productions dramatiques de Vigée appartiennent au genre appelé *marivaudage*. En poésie, ses pièces fugitives sont ce qu'il a fait de mieux; on y trouve de la facilité et de l'esprit. On a souvent répété ce vers heureux de son *Épître à Ducis* :

Je suis riche des biens dont je sais me passer.

Toute sa vie il soupira après un fauteuil académique. C'est en vain qu'il avait d'abord employé la flatterie envers les académiciens. Repoussé encore lors de la création de l'Institut, il lança, à ce propos, l'épigramme suivante, imitée de Piron :

Ci-gît qui fit des vers, les fit mal et ne put,
Quoiqu'il fût sans esprit, entrer à l'Institut.

François de Neufchâteau répondit par ces quatre vers :

Vigée écrit qu'il est un sot;
Pense-t-il qu'on le contraindre?
Non, l'épithète est si précise
Que tout Paris le prend au mot.

La meilleure édition de ses poésies est celle de 1813, in-18. Nous donnons la liste de ses pièces : *Cofin et Colette* (1779); le *Jeune homme corrigé*, comédie en un acte et en vers (1780), non représentée; les *Aveux difficiles*, comédie en un acte et en vers (Comédie-Française, 24 février 1783); la *Fausse coquette*, comédie en trois actes et en vers (Comédie-Française, 6 novembre 1784); la *Belle-mère* ou les *Dangers d'un second mariage*, comédie en cinq actes et en vers (Comédie-Française, 24 juillet 1788); cette pièce n'eut que six représentations; l'*Entrevue*, comédie en un acte et en vers (Comédie-Française, 6 décembre 1788), tirée d'un conte en prose d'Imbert, eut un certain succès; la *Vivacité à l'épreuve*, comédie en deux actes et en vers (Comédie-Française); la *Matinée d'une jolie femme*, comédie en un acte et en vers (Comédie-Française, 1793); les *Amours de quinze ans* ou *Il n'y a plus d'enfants*, comédie; *Orsma* ou la *Princesse de Babylone*, opéra (non représentée); le *Double embarras*, comédie en deux actes et en prose (non représentée); les *Amants timides*, comédie en un acte et en vers (non représentée); *Encore une épreuve*, comédie en trois actes et en vers libres (non représentée); *Roger et Gertrude*, opéra-comique en trois actes; *Ninon*, en un acte et en vers; le *Maître de maison*, en un acte et en prose.

VIGÉE-LEBRUN (M^{me}). V. LEBRUN.

VIGENÈRE (Blaise-De), littérateur français, né à Saint-Pourçain (Bourbonnais) en 1593, mort à Paris en 1596. Il fit ses études à Paris, débuta comme employé dans les bureaux du premier secrétaire d'État, puis accompagna M. de Grignon, envoyé de France à la diète de Worms. A son retour, il devint secrétaire du duc de Nevers. Son protecteur étant mort, Vigenère se retira à l'âge de trente-neuf ans et étudia le grec et l'hébreu sous la direction de Turnèbe et de Dorat. En 1566, il alla à Rome avec le titre de secrétaire d'ambassade; puis, vers 1584, il fut nommé par Henri III secrétaire de sa chambre. Les principaux ouvrages de Vigenère sont : *Traité des comètes avec leurs causes et effets* (Paris, 1578, in-8°); *Traité des chiffres* (Paris, 1586, in-4°); *Discours sur l'histoire de Charles VII* (Paris, 1589, in-8°); *Traité du feu et du sel* (Paris, 1603, in-4°). On lui doit, en outre, des traductions des *Chroniques de Pologne* et des *Commentaires de César*, etc.

VIGENNA, nom latin de la VIENNE.

VIGEOIS, bourg de France (Corrèze), ch.-l. de cant., arrond. et à 39 kilom. N. de Brive, près de la Vézère; pop. aggl., 708 hab., pop. tot., 2,517 hab. Filature de laine, moulins, scierie mécanique; fabrication de charbon de bois; commerce de bestiaux. Ancienne église, classée au nombre des monuments historiques.

VIGEON s. m. (vi-jon). Ornith. Espèce de canard d'Amérique, qui vient déterrer la nuit, dans les champs, les patates dont il se nourrit.

VIGÉONNER v. a. ou tr. (vi-jo-né — rad. *vigeon*). Déterrer avec les doigts, en parlant des patates.

VIGER (François), en latin *Vigerius*, érudit français, mort à Rouen, sa ville natale, en 1647. Il appartenait à l'ordre des jésuites et était profondément versé dans les langues classiques. On a de lui une excellente traduction latine des livres de la *Préparation évangélique* d'Eusebe (Paris, 1628, 3 vol. in-fol.) et un traité, *De titolismo præcipuis linguæ græcæ* (1632, in-12). Plusieurs hellénistes ont fait successivement des additions importantes à cet ouvrage, qui, de nos jours, est encore en usage dans les écoles d'Allemagne, de Hollande et d'Angleterre. La meilleure édition est celle de Glasgow (1825, in-8°).

VIGESIMO adv. (vi-jé-zi-mo — mot lat. formé de *vigesimus*, vingtième). Vingtième; on se sert de cette forme latine dans les énumérations, lorsqu'on a compté jusqu'à ce nombre au moyen des autres adverbes latins : *Primo, secundo, tertio, etc.* VIGESIMO, et l'on continue par *VIGESIMO primo*, *VIGESIMO secundo*, etc.

VIGEVANO, la *Victumvæ* des Romains, ville du royaume d'Italie, province et à

35 kilom. O. de Pavie, district de la Lomellina, chef-lieu de mandement; 17,673 hab. Evêché suffragant de Verceil. Manufacture de soie; fabrication de tissus de fil et de coton, chapeaux, savon, macaroni. Vigevano, ville très-ancienne, entourée de murailles, renferme plusieurs édifices remarquables, entre autres la cathédrale, ornée de plusieurs tableaux fort estimés; le palais des écoles royales et communales, la belle caserne de cavalerie, qui était autrefois un château appartenant aux Visconti. De ce château, on descend sur la place de la cathédrale en passant sous les arcades qui soutiennent une très belle tour dessinée par Bramante. L'hôpital, le séminaire et l'évêché sont aussi des constructions qui méritent d'être mentionnées. Cette ville, autrefois titre d'un comté, est la patrie de Louis le More, de François II, dernier duc de Milan de la famille des Sforza. Aux environs de Vigevano, on trouve la maison de plaisance appelée *Sforzesca*, du nom des ducs de Milan auxquels elle appartenait autrefois.

VIGGIANELLO, bourg du royaume d'Italie, province de la Basilicate, district de Lagonegro, mandement de Rotonda; 5,420 hab.

VIGGIANO, ville du royaume d'Italie, province de la Basilicate, district et à 35 kilom. S. de Potenza, chef-lieu de mandement; 5,025 hab. On y voit une belle église dédiée à Sainte-Marie, et aux environs, sur le mont Viggiano, une chapelle visitée par de nombreux pèlerins.

VIGGIU, bourg du royaume d'Italie, province de Côme, district de Varese, mandement d'Arcisate; 2,205 hab.

VIGIE s. f. (vi-jil — du lat. *vigil*, sentinelle; de *vigilia*, veille). Mar. Matelot placé en sentinelle dans la mâture : *Le temps était fort clair, et, sur l'une et l'autre frégate, des vigies furent constamment au haut des mâts.* (La Pérouse.) || Surveillance exercée par le matelot : *Mettre un matelot en vigie. Être en vigie.* || Sentinelle placée sur une hauteur pour surveiller la mer au loin, et faire des signaux dans certains cas prévus. || Hauteur ou édifice propre à placer une de ces sentinelles : *Sur les côtes se succèdent des tours à fanaux, des vigies, des monuments druidiques, des ruines et des châteaux; la mer borne le tout.* (Chateaub.) || Haut-fond. Vieux en ce sens.

— Argot. *Voleur à la vigie*. Celui qui exerce son industrie sur l'impériale d'un omnibus ou d'une diligence, soit en dévalisant ses voisins, soit en faisant rouler à terre des colis que des compères ramassent. || *Vol à la vigie*, Vol commis par un voleur à la vigie.

— Chem. de fer. Loge vitrée, établie pour la surveillance des trains, au sommet d'un des wagons qui les composent.

— Encycl. Dès qu'un navire s'approche de terre, le capitaine ordonne à l'un de ses hommes de grimper au haut d'un mât, afin d'avertir quand il apercevra la côte. Si l'on revient, après un long voyage, vers les rives natales, ce cri : *Terre!* poussé par la *vigie* est attendu avec une impatience fébrile, qui se manifeste par des hurrahs et des acclamations extraordinaires. Dans ce cas, on place en *vigie* le matelot qui a la vue la plus perçante; mais il n'est pas seul à guetter; tout le monde, équipage et passagers, se hisse le long des mâts, cherchant à découvrir le premier la terre.

Dans les voyages de découvertes, des *vigies* au regard perçant se succèdent continuellement au haut des mâts, afin de découvrir les terres les plus lointaines et de les annoncer, quelle que soit la direction dans laquelle elles se trouvent.

En temps de guerre, les *vigies* annoncent l'approche d'un navire, font connaître ses couleurs et donnent les renseignements au capitaine, qui agit en conséquence. Il en est de même de la *vigie* placée à terre; elle surveille tous les navires qui s'approchent de la côte ou qui s'en éloignent.

On appelle aussi *vigie* le lieu où se tiennent en observation les sentinelles. Ainsi la langue française exprime par le même terme le contenant et le contenu. Nous appelons *vigie* l'homme qui observe une côte et le lieu où cet homme s'établit pour observer. Ordinairement, la *vigie* (lieu) est située à l'extrémité d'une pointe. Aussitôt qu'une voile s'aperçoit, la *vigie* (homme) fait marcher une sorte de télégraphe aérien qui annonce le navire, puis sa nationalité, lorsqu'il est possible de distinguer ses couleurs. Ce signal, aperçu du port le plus prochain, est l'avant-coure des navires étrangers.

Dans quelques ports de mer, les *vigies* se composent simplement d'une tour surmontée d'un télégraphe. Telle est la Tour des signaux, à Rochefort.

C'est enfin le nom que l'on applique à un rocher isolé au milieu de la mer, paraissant très peu au-dessus de la surface de l'eau, ou, s'il ne paraît pas, s'en rapprochant assez pour qu'il soit impossible de passer au-dessus sans le toucher. Dans ce dernier cas, sa présence est annoncée par un remous marqué en temps de calme et lorsque la mer est peu agitée. Dans les moments de tempête, les *vigies* peuvent surprendre le marin le plus habile, car rien ne révèle leur présence.

Lorsque les *vigies* dépassent la surface de la mer, ce sont de petits îlots dépourvus de

terre végétale. Les cartes marines en indiquent un grand nombre, mais en omettent plus encore. Malgré cela, la plupart des capitaines de vaisseau dirigent leur route en suivant mathématiquement les indications des cartes marines et comme si la position des *vigies* était bien assignée; en agissant ainsi, ils mettent leur responsabilité à couvert; ils portent d'ailleurs leurs soins à vérifier l'existence et la position des *vigies* et réparent les oublis ou redressent les erreurs qui peuvent figurer sur leurs cartes.

VIGIER, émailleur de Limoges qui vivait dans la seconde moitié du XVI^e siècle. Aucun détail de sa vie ne nous est parvenu. Tous les ouvrages que l'on connaît de cet artiste portent l'une de ces deux dates, 1556, 1557. Ce maître n'aurait-il consacré que ces deux années à l'exercice de son art? C'était un véritable artiste, fin, spirituel; son exécution est nette, et il a une délicatesse charmante dans l'application des tons de chair; ses ressources sont infinies dans le travail de la pointe. Dans la technique, il procède de Léonard Limousin et de Martin Didier (v. ces noms). Vigier s'est exclusivement occupé de grisaille. On a de lui : le *Mois d'avril* et le *Mois d'octobre* (au Louvre); de belles coupes, de grands plats (collections Pourtales, Baring et Cullet), etc.

VIGIER (Gérald ou Gérard), hagiographe français, mort en 1638. Il appartenait à l'ordre des carmes déchaussés et, dans la retraite du cloître, écrivit les ouvrages suivants : *Histoire parénétique des trois saints protecteurs de la haute Auvergne* (Paris, 1536, in-8°); la *Monarchie sainte, historique, chronologique et généalogique de France*, traduite du latin en français par le carme Modeste de Saint-Amable (Paris, 1670-1672, 2 vol. in-fol.). C'est un recueil des biographies des saints et des bienheureux issus de la première race des rois de France.

VIGIER (Jean), jurisculte français, né aux environs d'Angoulême vers 1575, mort en 1650. Avocat au parlement de Paris, il est connu comme l'auteur d'un ouvrage sur les *Coutumes du pays et duché d'Angoumois, Anis et gouvernement de La Rochelle, avec la comparaison des deux coutumes et la déclaration d'usage* (Paris, 1650, in-fol.; 1720, in-fol., 2^e édition, avec additions, publiée par le petit-fils de l'auteur). Pierre Gaudillaud, sieur de Fontfroide, avait déjà cherché à expliquer les difficultés de la coutume d'Angoumois, et il avait composé dans ce but une *Exposition sommaire* où se révèle, il est vrai, beaucoup de science, beaucoup d'esprit critique, mais qui ne peut être considérée après tout que comme une sorte d'index des arrêts rendus sur les points de controverse qui divisaient les juriscultes de son temps. Il n'en est pas de même du livre de Jean Vigier. C'est un véritable livre d'histoire, complétant celui de Co lieux et lui faisant suite naturellement. Jean Vigier appartenait à la religion protestante, et au premier coup d'œil jeté sur son livre on peut affirmer que sa clientèle était composée presque entièrement de calvinistes. Il partageait son temps entre les devoirs de sa profession et les lettres.

VIGIER (Jacques), avocat, mort en 1698. Il obtint en 1659 le privilège de réimprimer avec annotations la *Coutume d'Angoumois*, dont l'édition était épuisée; mais la persécution religieuse commençant à sévir, les sacrifices qu'il crut devoir faire à la cause protestante et qu'il s'imposa pour elle l'obligèrent d'ajourner indéfiniment l'exécution de ce projet. Il ne songea plus qu'à se consacrer au service de ses coreligionnaires, et c'est lui qui, de 1660 à 1685, rédigea la plupart des factums adressés au roi par les églises de la Saintonge pour obtenir dans leur forme et teneur l'exécution des anciennes lois protectrices de la liberté des cultes. Quand les commissaires chargés de recevoir les plaintes des protestants du royaume au sujet des contraventions à l'édit de Nantes traversèrent l'Angoumois, où ils séjournerent à plusieurs reprises, Jacques Vigier, honoré d'une délégation spéciale, vint soutenir devant eux les droits de ses compatriotes sans cesse méconnus. Déjà, en 1661, il avait publié un mémoire intitulé : *Du droit exercé de la religion prétendue réformée en tous les lieux où il se trouve fait maintenant*, qui lui valut une réponse du syndic du clergé d'Angoulême (Angoulême, 1664, in-4°), et à ce moment il fit paraître une seconde édition de son livre avec pièces à l'appui. Mais c'était l'heure des concessions forcées; déjà les dragons de Louvois commençaient à parcourir la province. Vigier, après avoir usé son énergie dans une lutte inégale, céda à la force brutale. Affaibli par l'âge et brisé par le chagrin, il abjura le protestantisme.

VIGIER (François-Antoine), théologien français, mort en 1752. Il était oratorien, professa avec succès dans divers collèges de sa congrégation, fit, en dernier lieu, des conférences au séminaire Saint-Magloire et fut chargé par M. de Vintimille, archevêque de Paris, de composer un nouveau bréviaire pour son diocèse. Cet ouvrage, publié en 1736, souleva, de la part des ultramontains et des jésuites, une foule de critiques et d'attaques auxquelles Vigier répondit par trois *Lettres*. Ce bréviaire est aujourd'hui, à quel-

ques variations près, en usage dans la plupart des diocèses de la France. On a, en outre, du Père Vigier un *Martyrologe* de Paris.

VIGIÈRE s. f. (vi-jè-re — de *Vigier*, nom propre d'homme). Bot. Syn. d'*ESCALLONIE* et de *JUSSIEA*, genres de plantes.

VIGIGRAPHE s. m. (vi-ji-gra-fe — de *vigie*, et du gr. *graphô*, j'écris). Espèce de télégraphe de vigies qui se correspondent. Il Employé qui manœuvre ce télégraphe.

VIGIGRAPHIE s. f. (vi-ji-gra-fi — rad. *vigigraphe*). Système télégraphique des vigies.

VIGIGRAPHIQUE adj. (vi-ji-gra-fi-ke — rad. *vigigraphe*). Qui a rapport à la vigigraphie : *Système vigigraphique. Signaux vigigraphiques.*

VIGILAMENT adv. (vi-ji-la-man — rad. *vigilant*). Avec vigilance.

VIGILANCE s. f. (vi-ji-lan-se — lat. *vigilantia*; de *vigilare*, veiller). Surveillance attentive qui a pour but de prévoir, de prévenir ou de signaler : *Montrer de la vigilance. Tromper la vigilance de quelqu'un. Par la loi, l'autorité n'est pas un joug, mais une vigilance paternelle.* (Muss.) *Si la vigilance est utile à la vertu, elle est bien plus nécessaire au vice.* (Beaumarch.)

— Blas, Pierre qu'une grue tient dans sa patte, comme on croyait que ces oiseaux le faisaient pour s'empêcher de dormir : *De Burignes de Missiessy : De gueules, au châteaueu donjonné de trois tours d'or, celle du milieu sommée d'une grue du même, tenant sa vigilance.*

— Syn. *Vigilance, attention, exactitude, etc. V. ATTENTION.*

VIGILANCE (Publius), érudit allemand, né à Strasbourg dans la deuxième moitié du x^e siècle, mort en 1512. Après avoir fait ses études à Francfort-sur-l'Oder, il y obtint une chaire de poésie, à laquelle il joignit plus tard celle de philosophie et de littérature grecque et latine. Il fut assassiné en Souabe, en se rendant en Italie dans le but d'y étudier les monuments de l'antiquité littéraire. On a de lui un recueil d'*Epigrammes et poésies diverses*; *Pro gymnastica Marchionis Joachims*; *De situ et conditione urbis Francophordianæ et academici ejusdem.*

VIGILANT, ANTE adj. (vi-ji-lan, an-te — lat. *vigilans*; de *vigilare*, veiller). Qui montre de la vigilance; qui veille avec attention : *Un gardien vigilant. Un chien vigilant. L'œil vigilant du maître. Une sentinelle ne peut jamais être trop vigilante.* (Saint-Marc Girard.)

— Qui est fait avec vigilance; qui est inspiré par la vigilance : *Une garde vigilante. Des soins vigilants. Une vigilante attention.*

— Poétiq. Qui se meut constamment, jour et nuit :

Peut-être, avant que l'heure en cercle promenée
Ait posé sur l'émail brillant,
Dans les soixante pas où sa course est bornée,
Son pied sonore et vigilant,
Le sommeil du tombeau pressera ma paupière.
A. CHÉNIER.

— s. m. Mamm. *Vigilant du Brésil*, Nom vulgaire du raton.

— s. f. E-pèce de voiture publique usitée en Belgique.

— s. f. pl. Arachn. Famille d'araignées.

VIGILANTIUS s. m. (vi-ji-lan-si-ain). Hist. relig. Membre d'une secte fondée, au commencement du v^e siècle, par Vigiliantius, qui proscrivait les reliques et niait les miracles.

VIGILANTIUS, hérésiarque gaulois de la fin du iv^e siècle, né à Cazerès, pays de Comminges. Il commença par aller vendre du vin en Espagne, puis devint prêtre à Barcelone. Il visita ensuite la Palestine avec saint Jérôme, dont il s'attira l'animadversion par son intervention dans la lutte que celui-ci soutenait contre Jean de Jérusalem et Rufin. A son retour en Gaule, Vigiliantius s'éleva, dans ses discours et dans ses écrits, contre le culte rendu aux reliques des martyrs, attaqua les miracles qu'on leur attribuait, la profession monastique, le célibat des prêtres, etc. Saint Jérôme le réfuta dans des lettres et dans un traité où l'on regrette de trouver les traces d'un ressentiment personnel. La doctrine de ce sectaire ne nous est connue, au reste, que par les invectives passionnées de son adversaire.

VIGILE s. m. (vi-gi-le — lat. *vigil*; de *vigere*, être vigoureux). Antiq. rom. Garde de nuit.

VIGILE s. f. (vi-ji-le — lat. *vigilia*, veille). Liturg. Veille, dans le langage de l'Eglise : *La vigile de la Toussaint, de la Noël. Vigile et jeûne, Vigile-jeûne* ou simplement *Vigile*, Veille de certaines fêtes où l'Eglise impose l'obligation de jeûner; jeûne imposé par l'Eglise : *Avant de faire vigile-jeûne, on peut bien se permettre une espèce de petit carême-prenant* (Vitet.)

Est-il donc, pour jeûner, quatre-temps ou vigile ?
BOULEAU.

Il *Vigiles des morts*, Matines et laudes de l'office, que l'on récite d'ordinaire la veille d'un service solennel pour un mort ou pour tous les morts.

— Encycl. Pour trouver l'origine de cette dénomination, il faut remonter aux temps où l'on persécutait les chrétiens. Ceux-ci étaient obligés de cacher leur culte, de ne s'assembler que la nuit, et c'est ce qui leur fit donner le nom de nation ténébreuse. On peut donc trouver là une raison de la dénomination de *vigile*. On peut encore trouver cette origine dans l'habitude qu'avaient les fidèles de passer en prières la nuit du samedi au dimanche de Pâques. Peu à peu cette manière de célébrer les veilles s'étendit aux autres fêtes des mystères et même aux anniversaires des martyrs. Quand les mœurs des chrétiens se furent un peu relâchées, il s'y mêla quelques abus; quelques personnes pieuses s'avisèrent de pratiquer, par dévotion, des veilles particulières, de passer la nuit à prier dans les cimetières. L'Eglise fut obligée de réunir un concile pour réprimer cet abus. Le trente-cinquième canon de ce concile disait : « Nous défendons aux femmes de passer la nuit dans les cimetières, parce que souvent elles y commettent des crimes sous prétexte de prier. »

Aujourd'hui, dans l'Eglise catholique, on nomme *vigile* le jour qui précède toute solennité religieuse assez importante pour qu'il soit ordonné de s'y préparer par le jeûne et par l'abstinence.

Vigiles du roi Charles VII, poème composé au x^e siècle (1492) par Martial d'Avvergne. En voici le titre complet : *Vigiles du roi Charles VII à neuf psaumes et neuf leçons*. Ce titre est emprunté à la liturgie et à la forme, alors populaire, de la poésie sacrée. On désignait par le nom de *vigiles*, au x^e siècle, le grand office des morts. Le poète indique donc, par son titre, qu'il va chanter les vigiles des morts du temps de Charles VII. Mais c'est en vers français, et non en langue d'oïl, qu'il a composé son chant mortuaire; et, comme l'a remarqué M. A. de Montaiglon, la division en neuf psaumes et en neuf leçons n'est guère qu'apparente; elle équivaut en réalité à une division en neuf livres. Le poème est en vers de huit syllabes et en quatrains, sauf quelques morceaux où l'emploi d'autres mètres a pour but de produire des effets plus poétiques. C'est au fond une chronique rimée, mais une chronique vive, attachante, où la vérité des peintures s'unit à l'intérêt. Elle a pour objet la guerre avec les Anglais, les revers qui affligèrent la France au début, puis les triomphes miraculeux qui finirent par ne laisser à l'ennemi que la ville de Calais. Les événements qu'elle raconte commencent en 1422 et se terminent en 1461.

Martial d'Avvergne composa son poème sous le règne de Louis XI; mais il ne le publia que sous Charles VIII. Les sentiments favorables qu'il y montrait pour Charles VII ne pouvaient se produire du vivant de Louis XI, à cause de l'imitation que celui-ci portait à son père. La Bibliothèque nationale de Paris conserve, dans ses manuscrits (n^o 9,677), le manuscrit original des *Vigiles*. Il est admirablement exécuté. A la fin se trouve une miniature qui représente l'auteur offrant son livre au jeune Charles VIII. Après la miniature sont écrits les mots suivants : « *Explicit* (sont finies) les vigiles de la mort du feu roy Charles septième... achevées à Chailiau (Chaillo), près Paris, la vigile Saint-Michel 1484. Excusez l'auteur (l'auteur); qui est nouveau. Martial de Paris. » Il ne faut pas oublier que Martial de Paris était le même que Martial d'Avvergne. Les *Vigiles* ne sont pas seulement importantes au point de vue historique; elles intéressent en même temps au point de vue des mœurs, des usages, des coutumes, d'un grand nombre de détails précieux, et elles jettent aussi du jour sur l'esprit de l'époque par les réflexions que fait assez fréquemment l'auteur. C'est de ces derniers passages que nous croyons devoir extraire quelques citations. Voyez avec quelle compassion le poète déplore les maux que la guerre apporte au pauvre peuple :

Hé, n'est-ce pas moult grant pitié
Qui cause du trau de la guerre,
Qui ne vient que d'inimitié,
Il faille tant de maux acquerre ?
Femmes devenir en veuvage,
Enfants perdre leur père et mère,
Et les filles leur mariage;
Hélas ! quelle douleur amère !
User de force et de puissance,
Pucelles ravir, deflorer,
Femmes prendre par violence,
Puis tout piller et dévorer.

L'un des morceaux les plus curieux est un passage satirique contre ces hommes d'Eglise riches et avides, qui ont jusqu'à huit ou neuf prebendes, abbayes et prieurés :

Mais qu'en font-ils ? ilz en font bonne chière;
Qui les dessert ? ilz ne s'en soucient guère;
Qui fait pour eulx ? ung autre tient leur place;
Mais où vont-ils ? ilz courent à la chape;
Et qui chante ? ung ou deux pauvres moines;
Et les abbés ? ilz auroient trop de peines,
De contempler ; ce n'est pas la manière;
Et du service ? il demeure derrière;
Où va l'argent ? il va en gourmandise;
Et du conte ? sont les biens de l'Eglise,
Et les offrandes ? en chiens et en oyseaulx;
Et des habits ? ilz sont tous damoyseaulx;

Et les rentes ? en baings et en luxure;
De prier Dieu ? de cela l'en n'a cure;
Et povres gens ? ceulx qui meurent de faim;
He n'ont-ils rien ? l'en ne leur donne brin (un
Où charité ? est en pèlerinage ; [brin];
He que fait Dieu ? il est bien aise à cieulx;
He quoi ? dort-il ? l'en n'en fait pis, ne mieulx.

La première édition des *Vigiles* fut imprimée par les soins de l'auteur lui-même, vers 1492, chez Le Caron, à Paris, en caractères gothiques. La seconde édition est de 1493, chez Jean Du Pré (Paris, in-4^o). On a aussi des éditions de 1500, in-fol., chez Robert Bouchier; de 1505, in-4^o, chez Michel Le-noir, et quelques autres après 1500. Urbain Constelier a réimprimé les *Vigiles* dans la collection des *Anciens poètes français*, sous ce titre : les *Poésies de Martial de Paris, dit d'Avvergne* (Paris, 1724, 2 vol. pet. in-8^o).

VIGILE, pape, né à Rome, mort à Syracuse en 555. Il fut élevé en 537 au siège pontifical et dut son élévation aux intrigues de l'impératrice Théodora, femme de Justinien, et aux armes de Bélisaire; toutefois, son élection fut généralement acceptée l'année suivante. Vigile ne remplit pas complètement les espérances de ceux qui l'avaient fait nommer. Appelé à Constantinople pour décider une question relative à des controverses religieuses, il ne s'y rendit que l'année suivante, flotta quelque temps dans une irrésolution sans dignité, subit quelques persécutions de la part de l'empereur, et finit par adhérer aux décisions du concile de Constantinople (553). Il mourut à son retour.

VIGILE, évêque de Tapsus, en Afrique, qui vivait vers la fin du v^e siècle. Enveloppé dans la persécution d'Hunéric, roi des Vandales (484), il fut privé de son siège et se réfugia à Constantinople. Adversaire ardent des ariens, des nestoriens et des eutychéens, il composa contre eux des écrits qu'il fit paraître, pour la plupart, sous le nom des Pères de l'Eglise. Ses *Œuvres* ont été publiées par le Père Chifflet (Dijon, 1664). On a des doutes sur l'authenticité de quelques-uns des traités qu'elles contiennent.

VIGINTIVIR s. m. (vi-jain-ti-vir — mot lat. formé de *viginti*, vingt, et *vir*, homme). Hist. rom. Nom donné à vingt fonctionnaires de Rome, chargés de la monnaie, des prisons, du soin et de la police des rues, de l'exécution des condamnés. Il Nom donné à vingt magistrats qui furent créés dans le iv^e siècle pour défendre les entreprises de Maximin contre l'Italie. Il Titre des magistrats de certains municipes.

VIGINTIVIRAT s. m. (vi-jain-ti-vi-ra — rad. *vigintivir*). Antiq. rom. Dignité, fonctions des vigintivirs.

VIGLIUS, jurisconsulte hollandais, né en 1507, mort en 1577. Il étudia le droit dans les principales écoles de son pays, puis à Dôle et à Valence, où il se fit recevoir docteur. De là, il alla professer à Avignon, d'où il se rendit à Bourges, où le célèbre Alciat, lors de son départ pour l'Italie, lui céda sa chaire, que Viglius occupa deux ans. Après avoir visité ensuite l'Allemagne et l'Italie, il revint dans les Pays-Bas, où il chercha, en se servant du crédit qu'il possédait auprès du duc d'Albe, à ramener ce dernier à des mesures plus modérées. N'ayant pu y réussir, il entra dans les ordres, devint chanoine de Gand en 1559 et fut nommé plus tard, par don Juan d'Autriche, gouverneur de Hollande et de Gueldre, président du conseil privé; mais il mourut bientôt après du chagrin qu'il éprouva en voyant que ses conseils n'étaient pas plus suivis qu'auparavant. On a de Viglius : des *Notes sur le titre des testaments*, qu'il publia à Padoue; une édition des *Institutes de Justinien*, qui parut à Bâle, et un *Mémoire autobiographique*, que Papendrecht a inséré dans ses *Analecta Belgica*. Sa vie et son élévation en outre été, depuis un siècle, le sujet d'une dizaine d'ouvrages différents, publiés en Belgique.

VIGNA s. m. (vigh-na). Bot. Genre de plantes, de la famille des légumineuses, tribu des phaséolées, formé aux dépens des dolies, et comprenant un assez grand nombre de sous-arbrisseaux, grimpants, qui croissent dans les régions tropicales de l'Asie et de l'Amérique et au Cap de Bonne-Espérance.

VIGNACOURT, bourg et commune de France (Somme), cant. de Picquigny, arrond. et à 17 kilom. N.-O. d'Amiens; 3,612 hab. Filature de coton; fabrication de toiles et de cordages.

VIGNACOURT (Alof de), cinquante-troisième grand maître de l'ordre de Malte, né en 1547, mort en 1622. Admis dans l'ordre dès sa naissance, il en fut l'un des membres les plus vaillants, et il était grand hospitalier de France lorsque, en 1601, il fut élu grand maître en remplacement de Martin Garcez. En dépit des difficultés sans nombre qu'il eut à surmonter pour défendre et maintenir les privilèges de l'ordre, sans cesse en butte aux attaques des souverains étrangers et même du pape, son administration produisit d'heureux résultats. Ainsi, il restaura et accrut la marine de l'ordre, rétablit les fortifications de Gozo et de l'île de Comino, et enfin fit construire le magnifique aqueduc qui, dans la ville de Malte, s'étend de la cité Notable à la cité La Valette.

VIGNACOURT (Pierre-Adrien de), soixante-deuxième grand maître de l'ordre de Malte, neveu du précédent, né en 1618, mort en 1697. Encore au berceau, il fut nommé par son oncle commandeur de l'ordre, et il en était trésorier lorsqu'il fut élu grand maître en 1690. Aucun fait saillant ne signala son administration, à laquelle on a reproché beaucoup de faiblesse. Il dota Malte d'un vaste arsenal de construction et de plusieurs autres établissements utiles.

VIGNACOURT (Adrien de LA VIEUVILLE, comte de), littérateur français, mort en 1774. Entré en 1692 dans l'ordre de Malte, il revint en France après quelques campagnes et s'adonna à la littérature nouvelle. Plusieurs de ses ouvrages et écrits d'un style naturel et agréable auraient suffi pour lui acquiescer à son époque une réputation assez étendue; mais le succès de ses compositions ne put le décider à s'en avouer l'auteur. Il poussa si loin l'insouciance à cet égard, que, lorsqu'on eut répandu le bruit qu'il n'était que le prête-nom du comte de Vaudrey, il ne fit aucune réclamation. On possède de lui : la *Comtesse de Vergy*, nouvelle historique, galante et tragique (Paris, 1722, in-12), souvent réimprimée; *Adèle de Ponthieu*, nouvelle historique (Paris, 1723, 2 vol. in-12); les *Amusements de la campagne* ou le *Défi spirituel* (Paris, 1724, in-12); les *Aventures du prince Jakaga* ou le *Triomphe de l'amour sur l'ambition*, anecdotes secrètes de la cour ottomane (Paris, 1732, 2 vol. in-12); *Histoire de Lédéric*, premier comte de Flandre, nouvelle historique et galante (Paris, 1737, in-12); *Gaston de Foix*, quatrième du nom, nouvelle historique, galante et tragique (Constantinople [Paris], 1741, 2 vol. in-12). Ces ouvrages le repaurent sous le titre suivant : *L'Amour suit des regrets* ou les *Galanteries de Gaston de Foix* (Amsterdam, 1773); *Mémoires de Mme Saldaigne, écrits par elle-même* (Londres [Paris], 1745, 2 vol. in-12).

VIGNAGE s. m. (vi-gna-je; gn mll.). Féod. Droit du seigneur sur le bétail et les marchands.

VIGNALE, petite ville forte du royaume d'Italie, province d'Alexandrie, arrond. et à 13 kilom. S. de Casal, ch.-l. de mandement; 2,919 hab.

VIGNATE (Jean de), aventurier italien du x^e siècle. Il était originaire de Lodi, et il profita des troubles suscités en Lombardie par la mort de Jean Galéas pour s'emparer, en 1504, de la seigneurie de sa ville natale; il s'empara également de celle de Plaisance. L'empereur Sigismond et le pape Jean XXIII, qui se réunirent à Lodi en 1413, pour fixer la date du concile de Constance, et qui furent reçus par Jean de Vignate avec une grande somptuosité, le confirmèrent dans son usurpation; il dut toutefois évacuer Plaisance et fut alors reconnu prince souverain de Lodi par le duc de Milan, Philippe Marie. Confiant dans cette reconnaissance, Jean de Vignate se rendit à Milan pour voir le duc, qui se saisit de sa personne et le fit enfermer dans une cage de fer, où il fut trouvé mort quelques jours après; il s'était lui-même brisé la tête contre les barreaux (août 1416).

VIGNAU (DES JOANOTS DU), diplomate français du règne de Louis XIV. Nommé secrétaire de l'ambassade française à la cour du sultan, il habita neuf ans Constantinople et dans les environs. A son retour en France, il fut nommé secrétaire interprète sur les escadres royales dans toute la Méditerranée. On a de lui : le *Secrétaire turc* (Paris, 1681, in-12); l'*Etat présent de la puissance ottomane* (Paris, 1687, in-12). — Un autre du VIGNAU, sieur de Warnon-Bourdellous, est connu comme l'auteur d'une traduction de la *Jérusalem délivrée*, publiée sous ce titre : la *Délivrance de Jérusalem, mise en vers français de l'italien de T. Tasso* (Paris, 1595, in-12).

VIGNE s. f. (vi-gne; gn mll. — lat. *vinea*, de *vinum*, vin). Bot. Genre d'arbrisseaux sarmentueux, de la famille des ampélidées, dont une espèce produit le raisin; se dit particulièrement de cette dernière espèce : *Un cep de vigne. Une feuille de vigne. Le fruit de la vigne. Planter, tailler la vigne. César rapporte que le froid ne permettait pas de cultiver la vigne dans la Gaule.* (A. Martin.) *La femme ressemble à la vigne; elle s'appuie et elle entore.* (Il. de La Mudeleine.) *La destruction de l'ortolan et du berfigne a livré la vigne à l'invasion de la pyrale et de l'oidium.* (Toussnel.)

La vigne est un arbre divin.
P. DUPONT.
Sur le tronc mousseux des ormeaux
La vigne avec grâce s'appuie.
LAMARTINE.
Plante aux reins tortueux, à la feuille angulaire,
Que le soleil caresse avec amour,
Ne laisse point tarir ta sève salutaire,
O vigne...

AUG. BARDIER.
Il *Vigne blanche*, Nom vulgaire de la bryone dioïque et de la clématite commune. Il *Vigne de Judée*, Nom vulgaire de la morelle douce-amère. Il *Vigne de Salomon*, Nom vulgaire de la clématite. Il *Vigne du Nord*, Nom vulgaire du houblon. Il *Vigne noire*, Nom vulgaire du tanne commun. Il *Vigne vierge*, Nom vulgaire

du cissus hédéracé, de la bignone radicante et de la douce-amère.

— Par ext. Terrain planté de vignes cultivées, plantation de vignes : *Un clos de vignes. Un arpent de vignes. Labourer une vigne. Aller à sa vigne. Se promener dans les vignes. Pour repeupler une vigne épuisée, on donne au terrain des labours profonds et beaucoup d'engrais.* (Bosc.) || Nom que l'on donne, à Rome et dans quelques autres villes d'Italie, à des maisons de campagnes situées près de la ville : *La vigne Aldobrandine. La vigne Borghèse.*

— *Feuille de vigne*, Feuille imitant celle de la vigne, dont on cache la nudité de certaines statues.

— *Celexirs de vignes*, Saints dont la fête se trouve au commencement du printemps, époque où les vignes sont encore exposées à geler.

— *Jean des vignes*, Sorte de sobriquet qui signifiait autrefois homme stupide ou mal fait : *C'est un Jean des vignes, un vrai Jean des vignes.*

— *La vigne à mon oncle*, Mauvaise défaite, semblable à celle des petits maraudeurs qui, pris en flagrant délit, s'excusent en disant que la vigne qu'ils ravagent appartient à leur oncle.

— *Etre dans les vignes*, Etre pris de vin.

— Loc. *Ils auraient la vigne de l'évêque*, Se disait autrefois de deux époux qui, après un an de mariage, ne se reprenaient pas de s'être unis l'un à l'autre.

— *Ce sont les vignes de la Courtille, belle montre et peu de rapport*, Se dit d'une entreprise qui, avec de belles apparences, ne rapporte rien.

— Prov. *A la Saint-Urbain, ce qui est dans la vigne est au vitain*, Au 25 mai, époque de la fête de saint Urbain, la récolte est assurée au vigneron : il n'a plus rien à craindre des grêles. || *Quand nous serons morts, foutra la vigne qui pourra*, Ce qui doit arriver après nous ne doit pas nous inquiéter.

— Ascét. *Vigne du Seigneur*, Intérêts des âmes, affaire au salut : *Cultiver la vigne du Seigneur. Chacun aurait dû entrer en simple ouvrier dans la vigne du Seigneur.* (Balz.) || Autorité, influence, pouvoir de l'Eglise : *Un gouvernement sage empêche que la vigne du Seigneur ne s'étende trop sur les guérets.* (Boiste.) || Pop. *Etre dans les vignes du Seigneur*, Etre ivre.

— Anc. art milit. Sorte d'abri en clayonnage ou en planches, qui servait de communication entre les travaux et les machines des assiégeants.

— Alchim. *Vigne du sage*, Pierre du premier ordre réduite en eau rectifiée.

— Vitic. *Vignes arborescentes*, Celles que l'on fait grimper sur les arbres. || *Vignes basses*, Celles qu'on laisse ramper sur le sol. || *Vignes en cordons*, Celles dont les sarments s'étalent au-dessus des arbres fruitiers. || *Vignes de labour*, Celles qui sont alignées et espacées de façon à pouvoir être cultivées à la charrue. || *Vignes pleines*, Celles qui sont plantées en quinconce. || *Intims de vigne*, Ceux qui sont plus particulièrement propres à faire du vin, par opposition aux raisins de treille, que l'on réserve pour la table. || *Mutualité de la vigne*, V. oïdium.

— Hortie. *Pêches de vigne*, Celles que l'on cultive en plein vent, par opposition aux pêches d'espalier. || *Poires de vigne*, Variété de poires d'automne.

— Encycl. Le genre *vigne* se compose d'arbrisseaux sarmenteux qui croissent spontanément dans la partie moyenne de l'Asie et dans l'Amérique septentrionale. Les feuilles de ces végétaux sont alternes, simples, entières ou lobées en cœur, quelquefois incisées. Leurs fleurs sont hermaphrodites dans les espèces de l'ancien continent, dioïques polygames dans celles du nouveau monde. Elles forment des panicules opposées aux feuilles, parmi lesquelles un grand nombre restent d'ordinaire entièrement ou presque entièrement stériles et dégénèrent alors en vrilles. Elles présentent les caractères suivants : calice libre très-court, à cinq angles et à cinq dents rudimentaires; corolle de cinq pétales, insérées à l'extérieur d'un disque hypogyne concave et se soudant entre eux par leur sommet infléchi, de manière à former une seule pièce qui se détache tout entière au moment de l'épanouissement en une sorte de toile à cinq rayons tronqués; cinq étamines insérées de même que les pétales; ovaire libre, entouré à sa base d'un disque à cinq lobes; cet ovaire porte un stigmate sessile déprimé et presque pelté. A ces fleurs succède une baie globuleuse, biloculaire, à loges dispersées ou monospermes par avortement. Le test des grames est dur et osseux; leur embryon est très-petit, logé dans un albumen charnu, mais d'un tissu dense.

Les *vignes* ou *vigne* sont propres, comme les bois les plus durs, à recevoir au tour toutes les formes qu'on veut leur donner, surtout lorsqu'elles sont vieilles. Elles atteignent quelquefois une grosseur extraordinaire. Un cep de *vigne* abandonné à la nature, placé dans un terrain et un climat qui lui conviennent, acquiert un volume énorme et parvient à une étonnante longévité. Il en est tout autrement de la *vigne* qu'on taille et dont on

refranche tous les sarments. Les anciens naturalistes et les voyageurs modernes sont tous d'accord sur les étonnantes proportions que prend la *vigne* dans son état agreste. Strabon rapporte qu'on voyait dans la Margiane des ceps d'une telle grosseur que deux hommes pouvaient à peine en embrasser la tige. Pline nous dit que les anciens l'avaient classée parmi les arbres à cause du volume auquel elle est susceptible de parvenir. On sait que les grandes portes de la cathédrale de Ravenne sont construites en bois de *vigne* dont les planches ont environ 3 mètres de hauteur sur 0m,06 ou 0m,07 d'épaisseur. On voyait autrefois aux châteaux de Versailles et d'Ecrouen d'assez grandes tables formées d'une seule planche de *vigne*.

La culture de la *vigne*, dont les légendes hébraïques attribuent l'invention à Noé, constituait en Palestine et dans les pays environnants une des principales branches de production. La nature du sol, couvert de collines et de petites montagnes, était excessivement favorable, et le climat donnait au raisin une douceur singulière. Aussi est-il souvent parlé de la *vigne* et du vin dans la Bible. Les principaux vignobles de la Palestine étaient la montagne d'Engedi (*Cantique des cantiques*, I, 14), les environs d'Hébron (*Nombres*, XIII, 24), le territoire de Sichem (*Juges*, IX, 27), le Carmel (II, *Chroniques*, XVII, 10), le Liban (*Osée*, XIV, 8), les districts situés au delà du Jourdain (*Isaïe*, XVI, 8; *Jérémie*, XLVIII, 32), les bords du lac de Gennesareth et une foule d'autres endroits mentionnés dans le *Talmud* et dans la Bible. Beaucoup de villes tiraient leurs noms de leurs vignes (Abelcheramim, Bethcherem, etc.). Les vignobles étaient entourés de haies ou de murs en pierres sèches destinés à les préserver de la voracité des renards, des chèvres, des bestiaux, des lièvres (*Nombres*, XXII, 24; *Isaïe*, V, 5). Les ceps de *vigne* de la Palestine étaient renommés pour leur grosseur et leur hauteur. De nos jours même, Schulz a trouvé sur le versant méridional du Liban un cep qui mesurait 30 pieds de hauteur, et Belon évalué à une moyenne de 4 pieds la hauteur des ceps ordinaires de la Colézyrie. La plupart des raisins étaient noirs (*Proverbes*, XXIII, 31; *Genèse*, XLIX, 11) et les grappes d'une grosseur considérable (*Nombres*, XIII, 24). Aujourd'hui encore les grains des raisins de Syrie at-tingent souvent la grosseur d'une prune. La méthode romaine et grecque qui consistait à marier la *vigne* (*marriage vitem*), c'est-à-dire à l'enlacer autour d'un échelas ou d'un arbre, paraît avoir été peu pratiquée en Egypte, en Syrie et en Asie en général; on préférait laisser ramper la *vigne* à terre.

Ce sont les Phéniciens qui les premiers tirèrent la *vigne* des bords de la mer Noire et en introduisirent la culture en Grèce, en Sicile, dans les îles de l'Archipel, enfin en Italie et dans le territoire de Marseille. Cette culture une fois parvenue en Provence s'étendit bientôt sur les coteaux du Rhône, de la Saône, de la Garonne, de la Dordogne, dans les contrées voisines de Dijon et même jusque sur les bords de la Moselle.

La *vigne* devint bientôt une source de richesse et d'orgueil pour certains pays, car on voit dans les premières ordonnances des ducs de Bourgogne combien ils se flattaient d'être qualifiés « seigneurs immédiats des meilleurs vins de la chrétienté, à cause de leur bon pays de Bourgogne plus fame et renommé que tout autre en croit de bons vins. » Les princes de l'Europe, au rapport de Paradin, désignaient souvent le duc de Bourgogne sous le titre de « prince des bons vins. » Il ne tarda pas à s'élever une certaine rivalité d'industrie et de renommée entre les vins de Bourgogne et ceux de Champagne, rivalité qui dégénéra bientôt en une lutte assez ridicule, puisqu'elle fut le sujet d'une thèse sérieusement soutenue et gravement écoutée aux Ecoles de médecine de Paris en 1652. Quarante ans après, la Bourgogne produisit un nouveau champion, c'est-à-dire un nouveau cru. Le gant est jeté une seconde fois aux Rémois. Ceux-ci le relèvent et font à leur tour soutenir une thèse dans les écoles de leur Faculté, où le champion retourne contre la Bourgogne toutes les injures que l'agresseur avait prodiguées à la Champagne. Le docteur Sains, doyen des médecins de Beaune, fut chargé de la réplique, et son ouvrage eut un tel succès qu'il fut réimprimé cinq fois en l'espace de quatre ans.

Les vignobles des environs de Paris avaient aussi des prétentions à la renommée; ce genre de culture y était d'autant plus multiplié que les rois de France l'avaient introduit dans leur domaine. Les capitulaires de Charlemagne fournissent la preuve qu'il y avait des vignobles attachés à chacun des palais qu'ils habitaient, avec un pressoir et tous les instruments nécessaires à la fabrication des vins. On y voit le souverain lui-même, sur cette espèce d'administration, entrer dans les plus grands détails avec ses économes. L'enclos du Louvre, comme les autres maisons royales, a renfermé des *vignes*, puisqu'en 1160 Louis le Jeune assigna annuellement sur leur produit 6 muids de vin au curé de Saint-Nicolas.

Les *vignes* du Bordelais avaient aussi leur réputation, car Ausone, qui vivait au IV^e siècle, leur donne des éloges dans plusieurs de ses écrits. Mathieu Paris, parlant des dispositions de mécontentement et d'aigreur où

était la Gascogne en 1251 contre les Anglais, ses dominateurs, dit que cette province se serait soustraite des lors à l'obéissance de Henri III si elle n'eût eu besoin de l'Angleterre pour le débit de ses vins. Il est constaté par un registre des droits de douane de Bordeaux que, dans le cours de l'année 1350, il sortit du port de cette ville cent quarante et un navires chargés de vins qui avaient produit 5,104 livres 16 sous de droit, monnaie bordelaise. En 1372, dit Froissard, on vit arriver à Bordeaux « toute une flotte, bien deux cents voiles et neufs de marchands qui allaient aux vins. »

En consultant les plus sages calculs faits avant la Révolution sur le produit territorial des *vignes* en France, on remarque que 800,000 hectares étaient consacrés à leur culture à cette époque.

La première question à étudier pour la *vigne* est certainement le climat propre à sa culture. Voici à cet égard ce que dit M. Chaptal dans son *Dictionnaire de l'agriculture* : « Tous les climats ne sont pas propres à la culture de la *vigne*. C'est entre le 35^e et le 50^e degré de latitude qu'on peut se promettre une culture avantageuse de cette production végétale; c'est aussi entre ces deux termes que se trouvent les vignobles les plus renommés et les pays les plus riches en vins, tels que l'Espagne, le Portugal, la France, l'Italie, l'Autriche, la Styrie, la Hongrie et la Grèce. De tous les pays, celui qui sans doute offre la situation la plus heureuse est la France; aucun autre ne présente une aussi grande étendue de vignobles ni des expositions plus variées. Depuis les rives du Rhin jusqu'au pied des Pyrénées, on cultive la *vigne* dans tous les cantons où le sol est favorable, et nous trouvons sur cette vaste étendue les vins les plus agréables comme les plus spiritueux de l'Europe. Nulle part on ne trouve l'influence du climat d'une manière mieux marquée qu'en observant les changements qu'éprouvent les plants de *vigne* lorsqu'on les transporte dans des pays éloignés. Le sol et la culture pourraient y être semblables au sol et à la culture du pays natal de la *vigne* sans que les fruits eussent presque aucun rapport entre eux. On convient assez généralement que les *vignes* du Cap proviennent de plants de Bourgogne qui y ont été apportés par des vigneronniers de cette province pour les y cultiver et y faire le vin à leur manière. On sait que la plupart des vins qu'on boit à Madrid proviennent de plants bourguignons. L'histoire nous apprend enfin que les plants des *vignes* de la Grèce transportés en Italie n'y ont plus produit les mêmes vins et que les fameuses *vignes* de Falerne cultivées au pied du Vésuve ont changé de nature. »

Voici pour la France quelle est la ligne de culture qu'on admet généralement. Partant de Vannes en Bretagne, elle se dirige sur Mézières en passant par Alençon et Beauvais. Au nord de cette ligne, la *vigne* végète parfaitement bien, mais n'y mûrit généralement pas, à moins qu'elle ne se trouve dans des conditions tout à fait exceptionnelles de soins et d'exposition.

Les sols calcaires, siliceux, alumineux et magnésiens; les terrains primitifs de transition, secondaires, tertiaires, volcaniques, conviennent tous parfaitement à la *vigne*, pourvu qu'ils n'occupent pas des bas-fonds où les brouillards s'abattent et séjournent. L'excès d'humidité dans le sol et dans l'atmosphère est également et en tout lieu désagréable à la *vigne*. La *vigne* s'accommode très-bien de terrains maigres, arides, perméables à l'air et à l'eau, dans lesquels tout autre végétal aurait peine à prospérer. D'ailleurs, l'exposition de la *vigne* doit varier suivant les circonstances locales. Un sol sec et cal toutux exige une exposition moins méridionale qu'un sol gras et substantiel.

Avant qu'une longue expérience eût fait connaître la richesse de la *vigne* et motivé son extension aux sols de grande fécondité, elle était considérée comme propre à occuper seulement les espaces délaissés, et nos meilleurs vignobles, les plus anciens d'ailleurs, sont encore assis sur des terres dont l'agriculture proprement dite ne pourrait tirer aucun parti. La *vigne* est tellement vivace et puissante dans sa végétation qu'en tout climat elle lance ses rameaux à des distances prodigieuses. Depuis la treille gigantesque d'Hampton-Court jusqu'aux ceps qui traversent les fleuves en Afrique, partout on peut voir la *vigne* couvrir d'une seule tige des espaces considérables et vivre des siècles. Partout on peut la voir aussi, sous la serpente du vigneron, se maintenir quoique à regret dans quelques centimètres carrés. Sur les rochers, sur les arbres, contre les murs, la *vigne* vit partout et résiste à tout, pourvu qu'elle ait la part de sol, de nourriture, d'air et de soleil qui lui est strictement nécessaire. Mais il ne suffit pas que la *vigne* vive, il faut qu'elle donne des fruits abondants et de bonne qualité. C'est pour résoudre ce dernier problème que l'on doit s'attacher au choix du plant.

Le choix d'un plant approprié au sol et au climat est l'acte le plus important de la culture de la *vigne*; il est rare cependant qu'on y apporte tous les soins nécessaires. Presque toujours on choisit le plant dans le voisinage, sans examiner si les espèces qu'on y cultive sont les plus convenables au sol et à l'exposition qu'on destine à la nouvelle *vigne*. On doit toujours songer, quand on veut tirer des

plants d'un vignoble renommé, non-seulement à l'analogie du sol et de l'exposition, mais aussi à celle du climat, et par ce mot climat il faut entendre, non-seulement le degré de latitude, mais toutes les circonstances locales qui peuvent modifier la température d'une manière puissante. Il faut aussi prendre en considération la facilité de maturation des espèces. On doit choisir le plant sur les ceps les plus fertiles et ne prendre sur chacun que les sarments qui ont le plus produit. On doit éviter de planter des *vignes* à la suite de mauvaises années. Le cultivateur, après avoir fixé son choix sur le plant qui paraît le mieux approprié à son sol, doit s'occuper de la plantation de la *vigne*. Un simple défrichement ne suffit pas. Le sol destiné à recevoir la *vigne* doit toujours être défoncé à 0m,50 de profondeur au moins. Le docteur J. Guyot conseille un second défonçage à la charrue, de façon que ces nouveaux sillons soient perpendiculaires aux premiers. Si le sol à fouiller est nu ou n'est recouvert que de quelques herbes rares et minces, comme en Champagne, l'opération du défonçage peut être faite sans aucune préparation. Si le sol a défoncé est au contraire couvert de bruyères, de fougères, de genêts et d'arbrisseaux, il faut raser ces végétaux et les hacher à la serpe, de façon à pouvoir les disposer au fond des raies.

Quand le terrain qu'on se propose de mettre en *vigne* est déjà en rapport, la meilleure préparation qu'on puisse lui donner c'est d'y cultiver pendant deux ou trois ans des plantes potagères, et de préférence, parmi celles-ci, les haricots et les pommes de terre. Dans les terres légères, on plante dès le mois de novembre et jusqu'aux gelées; dans les terres fortes, on choisira de préférence les mois de février ou de mars. Voici maintenant comment on procède. On ouvre des fosses, qui dans les terres légères ont 0m,33 de profondeur et 0m,30 seulement dans les terres fortes. Ces fosses sont séparées entre elles par un intervalle de 1m,60. Faisons remarquer en passant que dans les terres fortes on obtient de très-bons résultats en ouvrant les fosses trois mois avant la plantation. Une fois ce travail terminé, on ameublit avec soin sur le terrain les boutures ou *chapons*, mais au fur et à mesure des besoins du travailleur. Si l'on emploie des boutures, elles devront avoir été mises huit jours à l'avance dans une eau courante. Si on a des plants enracinés à sa disposition, on devra planter la plus grande attention à leur arrachage, parce que souvent une grande partie du chevelu se déchire et reste adhérent au sol. On évitera avec le plus grand soin cette fausse manœuvre, qui ôte au plant racineux toute chance de reprise. Les plants sont placés dans la fosse à 0m,50 des uns des autres et on les couche de façon que le jeune sujet soit appuyé contre la paroi qui a la meilleure exposition; puis on recouvre le pied de 0m,15 environ de terre végétale. On ne fume généralement pas directement dans la fosse, mais les cultivateurs qui ont cette coutume mettent un peu de fumier au pied de la tige nouvellement plantée, dans la proportion de 12,000 kilogrammes par hectare.

En 1862, le prix de revient pour la plantation d'un hectare de *vigne* était de 321 fr. 95; en y ajoutant du fumier, comme nous venons de le dire, le prix s'éleva à 451 fr. 56.

— *Engrais*. Il est des terrains riches de fond et de nature où la *vigne* peut végéter utilement sans le secours d'aucun engrais ni même d'aucun amendement, surtout lorsque les ceps sont suffisamment éloignés des uns des autres. Mais ces terrains privilégiés sont rares, et d'ailleurs on les couvre aujourd'hui d'une si grande quantité de ceps et on leur demande tant de produits, que la généralité des *vignes* a besoin d'un supplément de nourriture à des époques assez rapprochées. On forme avec les marcs de raisin, ou la terre et de la chaux un excellent compost pour la *vigne*. Le fumier d'étable donne des résultats plus immédiats et son action doit être considérée comme plus sûre et plus régulière. Les vigneronniers qui tiennent plus à la quantité qu'à la qualité de leurs produits admettent les engrais azotés dans leur culture. On se sert aussi de tourteaux de colza. C'est un engrais durable et moins cher que le fumier; 250 grammes sur chaque pied suffisent largement, et M. Paul Thénard emploie avec succès cet engrais qui a de plus l'avantage, paraît-il, de combattre les ravages que l'*ecrivain* ou *grubouri* fait dans les vignobles. Il est certain que beaucoup de substances peuvent être substituées aux fumiers de lièvre. Ainsi, les urines, la poudre d'os, les chiffons de laine, les débris de corne paraissent influer très-puissamment sur la fructification. Le sang de bœuf et de mouton, additionné de dix fois son volume d'eau et employé dans la proportion de 10 litres par cep de treille, a souvent donné d'excellents résultats. Un demi-kilogramme de purin étendu d'eau suffit à la fumure d'un cep. Enfin, le guano employé dans les *vignes* sur un sol argilo-siliceux, dans la proportion de 35 à 40 grammes par cep, a singulièrement favorisé le développement du plant.

En tout pays et dans tous les vignobles le mariage et l'emploi de la craie ajoutent à la fertilité de la *vigne* et surtout à la finesse des vins. Le calcaire crayeux est celui qui donne

les jus les plus francs et les plus exempts de goût de terroir. Le mariage des vignes peut être appliqué aux plus fins vignobles à silex, tels que ceux du Médoc, avec la certitude d'augmenter et de perfectionner les produits; enfin, il est bon de joindre aux amendements des apports de terre prise dans les vallées où les eaux pluviales l'ont entraînée.

Passons maintenant à la taille de la vigne dans les vignobles, laissant à dessein tout ce qui concerne sa culture en treille. V. ce mot.

— *Taille de la vigne.* Cette opération est une des plus importantes de la culture de la vigne. La taille ne devrait commencer que vers le 20 février; mais, comme la taille d'un domaine de vignes demande un certain temps, les vigneron commencent souvent cette opération dès les premiers jours de février. Il existe pourtant en Bourgogne deux vieux proverbes bien précis à cet égard :

*Si tu tailles en fevrier,
Tu mets le raisin dans ton panier.*

(Si tu tailles en février,
Tu mets le raisin dans ton panier.)

Taille le jour de Saint-Aubin.

Po avoi de gros raisins.
(Taille le jour de Saint-Aubin [1^{er} mars].
Pour avoir de gros raisins.)

La taille doit être exécutée sur la branche la plus élevée du cep et, en général, sur le rameau qui a fructifié. La taille sera faite en sifflet de bas en haut et à l'opposé de la bourre, qui se trouvera ainsi protégée contre l'humidité produite par la sève. C'est généralement avec la serpe que les vigneron opèrent cette taille; toutefois le sécateur est aujourd'hui très-employé.

Outre la taille, on a encore recours à une autre opération du même genre dite pincage. Le pincage, quoique inventé depuis cinquante ans, n'a été bien étudié dans ses effets que depuis une vingtaine d'années, et son application est même encore aujourd'hui loin d'être générale. Le pincage est une opération qui consiste à arrêter l'expansion d'une pousse de l'année en supprimant son sommet au moyen des ongles. Le pincage a pour objet d'empêcher les sucres végétaux de s'appliquer à la création et au développement exubérant d'un rameau inutile ou nuisible.

Nous n'avons fait jusqu'à présent que décrire les opérations importantes dans la culture et surtout dans la plantation d'une vigne. Mais cette vigne une fois plantée exige chaque année, et surtout jusqu'à la septième, des soins incessants et qui varient un peu suivant que la vigne est plus ou moins avancée en âge. Nous allons maintenant donner, le plus sommairement possible, les règles à suivre et les opérations à exécuter pour faire fructifier et conserver en bon état la plantation.

La deuxième année est la moins dispendieuse de toutes pour les soins à donner à la vigne et pour son entretien. La vigne ne doit point encore recevoir d'échafas, et le peu de force et de développement de ses racines ne permettrait pas de profiter des engrais qu'on enfouirait à côté des ceps. La première occupation du vigneron, dès le 1^{er} novembre, c'est de remplacer les pieds qui n'auraient pas réussi; en général, ces manques, comme on les appelle, ne s'élèvent pas à plus de 1 ou 2 pour 100. De mars en mai, on procède à la taille, que tout le monde peut pratiquer. La seule indication à suivre, c'est de couper au ras de la petite souche tous les sarments, à l'exception d'un seul, qu'on choisit le plus vigoureux, en ayant soin de le tailler lui-même en ne laissant qu'un œil à cette petite branche. Le binage doit suivre de près la taille; il faut, autant que possible, le pratiquer par un temps très-sécher. La dépense par hectare pour la seconde année est évaluée à 500 francs environ.

La troisième année est beaucoup plus coûteuse que la précédente, parce qu'il faut acheter des échafas, qui coûtent 300 francs pour 1 hectare. Puis, entre chaque rangée de vignes, on ouvre un large sillon dans lequel on enfouit le fumier. Cette opération faite, la vigne doit être abandonnée jusqu'à la fin de l'hiver, après l'époque des gelées, où il convient de procéder à une nouvelle taille. Elle consiste à couper tous les sarments à l'aide d'un sécateur, moins un sarment, le plus fort, en lui laissant deux yeux francs, suivant l'expression vigneronne. La taille et le sarmentage doivent être suivis d'un binage complet, mais toujours superficiel, avec soufrage si on a lieu de craindre l'oïdium. Il reste alors à enfoncer solidement les échafas près de chaque pied de vigne et à lier ce dernier à l'échafas. Les opérations de culture sont, comme on le voit, plus nombreuses; aussi le prix de revient d'un hectare pendant la troisième année s'élève-t-il à 855 francs.

La quatrième année, pour les vignes ordinaires, les opérations sont les mêmes que pour la troisième année. Mais quand il s'agit de vignes de grands crus, pour lesquelles on prend des soins infinis, une foule de précautions sont nécessaires. Des deux sarments que nous avons laissés sur la souche, l'un devient la branche à bois; l'autre, que l'on fait courir horizontalement, est la branche à fruits. Vers le milieu de cette branche, on place un petit échafas qui sert de soutien, et chaque échafas, dans toute la rangée, est relié aux autres par un fil de fer qui assure

la solidité du tout, en permettant aux pampres de la vigne de s'accrocher à ces fils de fer. De plus, on doit disposer, tout le long de la rangée de ceps, des paillasons que l'on abaisse ou que l'on relève suivant l'état de l'atmosphère.

Toutes les opérations indiquées à la quatrième année sont répétées à la cinquième, à la sixième et à la septième, dans le même ordre et avec le même soin. La seule différence à observer, c'est de laisser, suivant la force de la végétation, de quatre à huit grappes à la cinquième année, de huit à douze à la sixième, de douze à seize à la septième et de seize à vingt grappes à la huitième année. Vingt grappes de raisin, qui peuvent peser de 1 kil.500 à 2 kilogrammes, constituent le produit maximum d'un cep de vigne adulte et bien entretenu d'engrais, et de moyens préservateurs. Si l'on s'abstient des moyens préservateurs le produit de chaque cep ne s'élève pas à plus d'un demi-kilogramme.

La huitième année, la vigne est arrivée à son état de perfection et de production. Pendant vingt ans, la vigne, si on lui donne les amendements et les engrais nécessaires, maintient sa vigueur et sa fertilité. Les frais d'entretien d'une vigne faite s'élèvent en moyenne, pour chaque année et par hectare, à la somme de 1,000 francs. Le rapport brut, pour une vigne soignée dans les conditions ordinaires, est de 2,000 francs. Le revenu net est donc de 1,000 francs. Mais si l'on a soin de couvrir ses vignes de paillasons et de les entretenir d'une manière régulière et scrupuleuse, le revenu net augmente du double et atteint même jusqu'à 2,100 francs par hectare, quoique les dépenses se soient accrues.

— *Accidents et maladies de la vigne.* De tous les accidents, le plus terrible est certainement la grêle. La vigne y est exposée aussitôt que les rameaux ont pris quelque développement, c'est-à-dire dès les premiers jours de mai. La grêle désorganise le tissu entièrement vert du sarment et le laisse dans un état de rabougrissement qui réagit sur la souche tout entière. En pareil cas, la récolte est non-seulement perdue, mais celle de l'année suivante est compromise. Certaines localités sont plus particulièrement sujettes à la grêle, et ses ravages y sont tellement désastreux, qu'elle est un véritable obstacle à la culture de la vigne. Dans les cantons où son apparition est rare, elle est néanmoins une menace inquiétante. De bonnes assurances sont alors le seul moyen d'empêcher pour diminuer les conséquences malheureuses de son passage.

Quoique les gelées soient moins fréquentes et moins intenses dans la région méridionale que dans les contrées septentrionales, elles sont toujours une cause de graves dommages pour les vignes. Les gelées de printemps sont les plus à craindre, puisqu'elles arrivent au moment où la vigne commence à bourgeonner.

La coulure est le non que l'on donne à la perte que la vigne éprouve de ses fruits, soit à la suite d'accidents météorologiques, soit à la suite de dégénérescence, dont le résultat est l'avortement systématique de ses fleurs. C'est un des fléaux les plus redoutables de la vigne. La coulure ne se produit pas toujours avec les mêmes apparences, et dans les mêmes conditions; aussi agit-elle d'une manière très-variable, selon le temps et les localités. Les causes dont elle dépend sont aussi fort différentes et souvent complexes. L'influence du temps est cependant la principale cause de la coulure. On l'observe surtout dans les années humides, chaudes, chargées de brouillards et où les rosées sont très-abondantes. Les pluies continuelles et l'absence de chaleur pendant l'été sont aussi des causes de coulure. On a remarqué que certains cépages montraient une propension particulière à la coulure, tandis que d'autres en sont exempts. La coulure influe aussi sur cet accident; on a remarqué depuis longtemps que les vignes mal cultivées y résistent beaucoup moins que les vignes qui sont bien entretenues. La présence d'un grand nombre d'herbes parasites augmente la coulure; il en est de même d'un labour donné mal à propos. Les sols argileux et imperméables, qui retiennent l'eau avec une grande facilité, et les terrains frais sont plus exposés que les autres à la coulure.

L'analogie qui existe entre la coulure et la gelée blanche a conduit aussi à employer des moyens analogues pour les combattre. On se sert volontiers de paillasons-abris, du genre de ceux qu'a préconisés M. J. Guyot. Mais le moyen le plus efficace est celui du soufrage. Le soufre exerce, en effet, une action favorable sur toutes les phases de la végétation de la vigne. Un léger soufrage donné dans la dernière quinzaine de mai, quelques jours avant l'épanouissement des fleurs, et un deuxième vers la mi-juin assurent les résultats de la floraison et coïncident en même temps avec l'époque où les germes de l'oïdium se développent avec une dangereuse activité.

Les chaleurs excessives et les sécheresses prolongées sont également nuisibles, quoique plus rares heureusement; les cultivateurs se rappellent les années de 1838 et 1839, pendant lesquelles il ne tomba, pour une période de seize mois, que 0m,26 d'eau, tandis que la

moyenne annuelle est de 0m,70. Toutes les sources furent tarées, et les vignes, à l'égal des fourrages, furent perdues.

Parmi les maladies auxquelles la vigne est exposée, nous citerons en première ligne l'oïdium. V. ce mot.

Vient ensuite l'échinéon, qu'on n'observe que sur les feuilles de la vigne, lesquelles se boursoufflent et se recouvrent d'une sorte de feutrage qui leur enlève leur légèreté et leur souplesse.

L'anthracose ou maladie noire se développe sur les ceps à la suite des désorganisations apportées par le charbon. Cette maladie se déclare dans les années humides; aussi est-ce au drainage que l'on s'adresse pour assainir le sol, par suite, faire disparaître cette maladie.

On désigne sous le nom d'apoplexie une maladie terrible et très-anciennement connue qui se développe surtout dans les sols riches et profonds; après une année pluvieuse, on observe plus d'apoplexies dans les vignes que d'habitude. La maladie sévit ordinairement du 15 juillet au 15 août, et tout à coup, sans symptôme précurseur, on voit la plante dépérir. On ne remarque aucune végétation cryptogamique; mais la couleur intérieure des sarments est d'une teinte rouge brunâtre qui n'est pas normale. On ne connaît pas de remède à ce mal, qui d'ailleurs n'est pas très-fréquent.

Le rougeot paraît un diminutif de l'apoplexie. Dans ce cas, les ceps ne meurent pas; mais ils dépérissent, produisent peu et reprennent lentement. On observe le rougeot dans tous les sols; mais il est bien plus fréquent dans les terrains frais et profonds. Le soufrage paraît être un moyen efficace pour combattre cette maladie.

Enfin, pour terminer cette étude des fléaux qui s'attachent à la vigne, nous allons donner l'énumération succincte de quelques insectes particulièrement nuisibles. Ce sont d'abord l'altise et l'attelabe (v. ces mots). Vient ensuite l'émoupe, appelé aussi écrivain, gibou, lisette, etc. C'est à l'époque de la floraison et ensuite dans le courant de juin qu'il exerce les plus grands ravages. Les traces qu'il laisse sur les feuilles, les écorces, les pédoncules sont en forme de decoupures allongées et vermiculeuses, ce qui lui a valu le nom d'écrivain. Les vignes attaquées par cet insecte sont rabougries, quelle que soit leur vigueur. La fumée au touteau de colza, iniquisée par M. P. Thenard, paraît être un assez bon moyen de se débarrasser de cet insecte; l'usage des troupes de jeunes poulains amène aussi d'heureux résultats. Mentionnons enfin la pyrale et surtout le phylloxera. V. ces mots.

Il nous resterait encore, pour terminer cette étude, à indiquer les différents cépages employés suivant les pays viticoles; mais nous devons, pour cette partie spéciale du sujet, renvoyer au mot CÉPAGE.

— *Allus. hist. Vigne de Naboth.* Naboth, de Jezréel, avait près de cette ville, dit la légende biblique, une vigne qui touchait au jardin du roi Achab. Celui-ci le fit appeler et lui dit : « Vends-moi ta vigne, parce qu'elle est proche de mon palais. — Dieu me gâde, lui répondit Naboth, de vous vendre l'héritage de mes pères ! » Ce refus irrita Achab, et il en conçut un si vif chagrin, qu'il cessa de prendre de la nourriture. Jezabel, sa femme, lui dit : « Que signifie cette tristesse, et pourquoi ne mangez-vous point ? Et ayant su ce qui était arrivé, elle ajouta : « Votre autorité est graine, à ce que je vois, et vous gouvernez bien le royaume d'Israël. Mais levez-vous, mangez et ayez l'esprit en repos. Je me charge de vous livrer la vigne de Naboth, de Jezréel. » Alors elle apostola deux faux témoins qui dirent : « Naboth a blasphémé contre Dieu et contre son roi. » Sur ce faux témoignage, Naboth fut conduit hors de la ville et lapidé, et Achab s'en parut de sa vigne. Alors le prophète Elie vint trouver le roi et lui dit : « Tu as fait mourir Naboth et tu t'es emparé de sa vigne. En ce même lieu où les chiens ont léché son sang, ils se lèveront aussi du tien. Ta maison sera retranchée de dessus la terre, comme celle de Jéroboam et de Baasa, et les chiens dévoront Jezabel, ton épouse, dans le champ de Jezréel. » Cette terrible menace ne devait pas tarder à s'accomplir. Jéhu s'étant emparé du trône, Achab fut tué dans un combat, et son char, teint de son sang, fut lavé dans la piscine et léché par les chiens. Quant à Jezabel, elle fut précipitée d'une des fenêtres de son palais, et il ne resta plus de son corps qu'un horrible mélange.

D'os et de chair meurtris et traités dans la fange, Des lambeaux pleins de sang et des membres affreux Que des chiens dévorants se disputaient entre eux.

Depuis cet événement, la vigne de Naboth devint chez les Juifs une sorte de proverbe, pour désigner l'action injuste du riche dépouillant le pauvre d'une manière violente.

« L'égalité devant la loi ne souffre ni restriction ni exception. Le plus pauvre citoyen peut appeler en justice le plus haut personnage et en obtenir raison. Qu'un Achab millionnaire bâtisse un château sur la vigne de Naboth, le tribunal pourra ordonner la démolition de ce château, faire remettre la vigne en son premier état et condamner, en

outre, l'usurpateur à des dommages-intérêts. »

P.-J. PROUDHON.

« Comment, chers concitoyens, des vérités aussi palpables ont-elles été si longtemps méconnues ? Ainsi, un riche insolent ne pourra plus s'emparer impunément de la vigne de Naboth ; ainsi tous les forfaits seront au grand jour : je suis donc autant qu'un monarque. »

CÉRUTTI.

Vigne à Claudine (DANS LA). paroles de Dufresny, musique de Campra. Voilà un air d'une franchise et d'une concision rares. Exposition, développement, conclusion, ces trois conditions essentielles, indispensables à l'expression d'une idée, quelle que soit la forme dont on la revêt, se trouvent réunies dans ces dix-huit mesures. Toutes les qualités qui font la popularité sont réunies dans cet air, et l'on peut justement s'étonner qu'il ne coure pas les rues comme le *Clair de la lune*, *J'ai du bon tabac* et *tutti quanti* d'une facture pareille. Quant à la chanson, elle est fraîche, bien franche et respire une goguenardise pleine de bonhomie. C'est un petit poème achevé, c'est la véritable chanson française, et nos modernes fabricants de *Femmes à barbe*, de *Suppôts*, de *Déeses du bœuf gras* et de *Pompier de Nanterre* devraient bien prendre auprès des vieux maîtres quelques leçons de finesse et de bon goût.

Allegro.
1^{er} COUPLET. Dans la vigne à Clau-

di - ne, Les ven - dan - geurs y

sont; On choi - sit à la

mi - ne Ceux qui ven - dan - ge

ront. Aux ven - dan - geurs qui

bril - lent On y don - ne le

pas; Les au - tres y grap-

pill - lent, Mais n'y ven - dan - gent

pas, Mais n'y ven - dan - gent

pas.

pas.

pas.

pas.

pas.

pas.

pas.

pas.

pas.

pas.

pas.

pas.

pas.

pas.

pas.

pas.

pas.

pas.

pas.

pas.

pas.

pas.

pas.

pas.

pas.

rie d'enfants (musée de Harlem); l'Armurier, la Récolte du houblon au moyen âge, etc. Parmi ses dessins, son *Album des costumes du moyen âge* offre un grand intérêt.

VIGNE (Edouard DE), paysagiste belge, frère du précédent, né à Gand en 1808. Elève de Paul Surmont, un peintre modeste oublié maintenant, il débuta par quelques études d'après nature qui firent concevoir des espérances et fit de très bonne heure le voyage d'Italie. Après un long séjour à Rome, à Florence et à Naples, il revint à Gand et se mit à exécuter les nombreux motifs qu'il avait rapportés. Ils furent exposés tour à tour à Gand, à Bruxelles, à Paris. Les principaux sont : une *Vue prise dans les Abruzzes*; *Environs de Naples*; un *Effet du matin dans les environs de Radicefonti* et la *Vue de Nicotaro*, près de Rome. Le reste des *Sites d'Italie*, que l'on voit un peu partout, n'a pas une importance suffisante pour être signalé particulièrement.

VIGNE (Pierre DE), célèbre sculpteur belge, frère des deux précédents, né à Gand en 1812. Elève de Calogio, il eut à vingt ans le grand prix de sculpture à l'Académie de Gand. Quatre ans plus tard, il alla concourir à Anvers avec le même succès et reçut du gouvernement un subsidé extraordinaire qui lui permit de passer quatre ans à Rome, de 1837 à 1841. A son retour à Gand, il se signala par des bustes de haute allure et d'une exécution irréprochable, le *Docteur Kluykens*, entre autres, et le *Général Van Mons*. Puis il commença cette belle galerie de figures qui decore la salle des pas perdus au palais de justice de Gand. Ce travail, que la gravure et la photographie ont reproduit souvent, a placé l'auteur parmi les statuaires distingués de notre temps. La tradition, il est vrai, domine dans ces statues un peu académiques; mais le mouvement en est si heureusement original, l'exécution si sobre, que l'imitation de l'antique se dissimule sous les qualités les plus sérieuses. Même avant de connaître l'antique comme on apprend à le connaître à Rome, M. Pierre de Vigne avait manifesté son enthousiasme pour cette grande époque dans le groupe la *Réunion de la Lys et de l'Escaut*, qui lui avait valu sa première récompense à Gand, et dans *Job sur son fumier*, visité par ses amis, qui avait été couronné à Anvers. Depuis ces deux morceaux de début, l'artiste s'est amplement développé au double point de vue de la science et du sentiment; tout en demeurant dans les données traditionnelles du siècle de Périclès, il a su prouver que ce style était autant dans son tempérament que dans son éducation. Nous ne pouvons lui adresser qu'un reproche, celui de ne pas envoyer ses œuvres aux Salons de Paris, de les exposer rarement, même à Bruxelles, de rester dans cette habitude fâcheuse des maîtres, celle de montrer leur travail chez eux seulement, loin de toute comparaison et quelques heures avant le départ du marbre ou du plâtre pour le musée ou la galerie qui l'attend.

VIGNE (LA). V. LA VIGNE, pour plusieurs personnages de ce nom.

VIGNÉ (Jean-Baptiste), médecin français, né à Rouen en 1771, mort en 1842. Ses études médicales terminées, il entra dans la marine avec le titre de chirurgien auxiliaire de 3^e classe (1794) et obtint quelque temps après l'autorisation d'aller compléter son instruction à Paris. Puis, préférant l'enseignement à la pratique, qui blessait sa sensibilité, il ouvrit des cours à Rouen, et on le vit se signaler par son dévouement pour les blessés qui encombrèrent nos hôpitaux pendant les guerres de 1814. Vigné entra ensuite dans le service des aliénés et devint médecin en chef de l'Hospice général de Rouen, fonctions dont il se démit en 1815. On a de lui : *Essai sur les affections vermineuses* (Rouen et Paris, 1802, in-8°); *Essai sur les scrofules* (Rouen et Paris, 1801, in-8°); *Précis de médecine légale* (1805); *Mémoire sur le danger des inhumations précipitées* (Rouen, 1837, in-8°); *Traité de la mort apparente* (Paris, 1841, in-8°).

VIGNEAU s. m. (vi-gno; gn mll. — rad. *vigne*). Sorte de terre, avec sentier en hélice et couronné d'une treille, qu'on élevait autrefois dans les jardins, en Normandie.

— Pêche. V. VIGNOT.

— Moll. V. VIGNOT.

VIGNEMALE, point culminant des Pyrénées françaises, dans le département des Hautes-Pyrénées, arrond. d'Argelès, à 26 kilom. S.-E. de Luz, près de la frontière d'Espagne. Cette montagne est couronnée par quatre pitons, dont le plus haut, la Picque-Longue, s'élève à 3,368 mètres. Les flancs de cette montagne portent les plus vastes glaciers des Pyrénées.

VIGNERON, ONNE s. (vi-gne-ron; gn mll. — rad. *vigne*). Ouvrier, ouvrier qui cultive la vigne : *La propriété est dans la forte échine du vigneron qui, du bas de la côte, remonte toujours son champ qui s'écoule toujours*. (Michelet.) Dans nos vignobles, trois années d'abondance sont une calamité pour le vigneron. (Proudh.)

— A. signifié Cabaretier, cabaretier.

— Fête des *Vignerons*, Fête qui se célèbre à Vevey, en Suisse, au printemps et en automne.

— s. m. Moll. Nom vulgaire d'un escargot comestible. # On lui donne aussi le nom de *VIGNERONNE* s. f.

— s. f. Viti. Variété de vigne.

VIGNERON (Jean), dit *Veneroni*, grammairien italien. V. VENERONI.

VIGNES (Pierre DES), en latin *Petrus de Vinea*, jurisconsulte et écrivain italien, né à Capoue vers 1190. D'une famille pauvre, il fit de bonnes études à Bologne, et sa science du droit, jointe à son amour des lettres latines et de la poésie italienne, le rendit cher à Frédéric II. Il fut notaire, puis juge à la cour impériale; il présida à la rédaction des constitutions publiées à Melfi en 1231 et fut chargé d'importantes négociations. En récompense de sa conduite au concile de Lyon, il devint protonotaire et logothète du royaume de Sicile. Tout à coup, au commencement de l'année 1249, victime sans doute d'une intrigue de cour, il fut compromis dans un complot contre l'empereur, déclaré coupable et condamné à mort. On le priva de la vue, et il se tua dans sa prison. Il n'y a pas d'édition complète ni correcte de ses *Lettere*, quoiqu'il en existe dans les grandes bibliothèques de l'Europe des manuscrits très-nombreux et très-divers, qui fourniraient les éléments d'une publication aussi utile qu'intéressante.

VIGNES (Antoine-Arnaud-Alexandre-Théodore), avocat et homme politique français, né à Pamiers (Ariège) en 1812. Son père, qui était magistrat, l'envoya étudier le droit à Toulouse, où il se fit recevoir licencié et exerça la profession d'avocat. Après la révolution de 1848, ses opinions républicaines le firent nommer par le gouvernement provisoire sous-commissaire à Pamiers. Lors des élections pour l'Assemblée constituante, M. Vignes fut élu représentant du peuple dans l'Ariège. Il alla siéger sur les bancs de la gauche républicaine, avec laquelle il vota constamment. Réélu à la Législative, il fit une vive opposition à toutes les mesures réactionnaires adoptées par la majorité et à la politique de Louis Bonaparte. Après le coup d'Etat, il fut arrêté, puis relâché après une courte détention. Quelque temps après, il reprit l'exercice de la profession d'avocat dans sa ville natale. Lors des élections pour la Chambre des députés le 20 février 1876, il a été élu à Pamiers et est allé siéger dans les rangs de la majorité républicaine.

VIGNESOUARA ou *dieu des obstacles*, divinité de l'Inde. Elle porte encore les noms de *Ganésa*, *Poutteyar*, *Isakika*, etc. C'est une des plus reverées par les Indiens de toutes les sectes, et son culte est universellement répandu. On rencontre son idole partout : dans les temples, dans les écoles, dans les chaudières (ou choultries), sur les places publiques, dans les forêts, sur les grandes routes, auprès des puits, des fontaines, des étangs, en un mot dans tous les lieux fréquentés. On la porte dans les maisons, et, dans toutes les cérémonies publiques, Vignesouara est toujours le premier dieu qu'on adore. L'Indou, dans toute entreprise sérieuse, commence toujours par se le rendre propice. Vignesouara est représenté sous une forme hideuse, avec la tête d'un éléphant, un ventre énorme et des membres disproportionnés; un rat est à ses pieds. On lui donne pour père Siva et pour mère Badra-Caly ou Dourga. Il se livrait à la vie contemplative, lorsque sa mère, l'ayant rencontré, lui réduisit la tête en cendres par l'éclat de ses regards. Siva, désolé d'avoir un fils acéphale, résolut de lui redonner une tête et envoya à cet effet ses serviteurs chercher celle du premier être vivant qu'ils rencontreraient. Ce fut un éléphant qui fut aperçu le premier; les serviteurs, suivant les instructions qu'ils avaient reçues, abattirent la tête de cet animal et l'apportèrent à Siva, qui l'ajusta sur les épaules de son fils. Cette tête d'éléphant est évidemment, ainsi que le rat, un symbole de la prudence, de la sagacité et de la prévoyance attribuées à cette divinité.

VIGNETTE s. f. (vi-gnè-te; gn mll. — rad. *vigne*, à cause des pampres et des cep qui entrent très-souvent dans ce genre d'ornement). Petite estampe dont on orne le commencement ou la fin d'un chapitre ou d'une autre division, dans un livre : *Les Anglais ont du goût pour la vignette égratignée à la pointe de l'aiguille*. (F. Wey.) # Dessin servant d'encadrement : *Toutes les pages de ce livre sont entourées de délicieuses vignettes*.

— Comm. *Papier à vignettes*, Papier à lettres encadré de guirlandes colorées.

— Bot. Nom vulgaire de la spirée ulmaire ou reine des prés, de la climète viticelle ou à fleurs bleues et de la mercuriale.

VIGNEUL DE MARVILLE, pseudonyme littéraire de NOËL, dit *Bonaventure d'Argonne*. V. ARGONNE.

VIGNEULLES, bourg de France (Mense), ch.-l. de canton, arrond. et à 34 kilom. N.-E. de Commercy; 967 hab. Récolte et commerce de vins.

VIGNEUX, bourg et commune de France (Loire-Inférieure), canton de Saint-Etienne-de-Montluc, arrond. de Saint-Nazaire; pop. aggl., 270 hab. — pop. tot., 3,290 hab. Carrieres de granit et de pierre meulière. On y voit l'ancien château de Buron, habité par M^{me} de Sévigné.

VIGNEUX, village et commune de France (Seine-et-Oise), canton de Boissy-Saint-Léger, arrond. et à 12 kilom. de Corbeil, près de la rive droite de la Seine; 125 hab. Sucrierie. Beau château.

VIGNETTISTE s. m. (vi-gnè-ti-ste; gn mll. — rad. *vignette*). Celui qui fait des vignettes.

VIGNIER s. m. (vi-gnié; gn mll. — rad. *vigne*). Anc. cout. Gardien des vignes.

VIGNIER (Nicolas), médecin et historien français, né à Bar-sur-Seine en 1530, mort à Paris en 1596. Il étudia d'abord le droit à Paris, puis il s'adonna à la médecine et se convertit au calvinisme. Au moment où, sous Henri II, les persécutions contre les protestants prirent un plus grand développement, Vignier se réfugia en Allemagne et y exerça la médecine. Il revint en France après avoir fait amende honorable au catholicisme, et obtint de Henri III les titres de médecin du roi, d'historiographe royal et de conseiller d'Etat. On a de lui : *Recurum burgundionum chronicon* (Bâle, 1575, in-4°); *Sommaire de l'histoire des Français* (Paris, 1579, in-fol.); *Traité de l'origine, état et demeure des anciens Français* (Troyes, 1582, in-4°); *Noblesse, ancienneté, remarques et mérites d'honneur de la troisième maison de France* (Paris, 1587, in-8°); les *Fastes des anciens Hébreux, Grecs et Romains* (1588, in-4°); la *Bibliothèque historique* (1588, 4 tomes in-fol.); *Vraie histoire de l'Eglise* (Leyde, 1601, in-fol.); *Traité de l'ancien état de la petite Bretagne et du droit de la couronne de France sur icelle* (Paris, 1619, in-4°).

VIGNIER (Nicolas), théologien protestant, fils du précédent, né en Allemagne vers 1575, mort à Blois vers 1645. Il étudia la théologie à Leyde et fut nommé pasteur à Blois. C'est à tort que Nicéron a prétendu qu'il se convertit à la religion catholique; il demeura fidèle jusqu'à la fin au protestantisme et ses ouvrages montrent une aversion bien décidée pour l'Eglise romaine; les principaux sont : *Dissertatio de Vengtorum excommunicatione contra Baronium* (1606, in-8°), plusieurs fois réimprimé; *Traité de la vraie participation du corps et du sang de Jésus-Christ* (Gepève, 1607, in-8°); *Examen des erreurs avancées en quelques propositions et écrits par F. Sylvestre* (Saumur, 1607, in-8°); *Théâtre de l'Antichrist* (1610, in-fol.); *Apolo-gie catholique de la doctrine des Eglises réformées contre un écrit du P. Colon* (Saumur, 1617, in-8°); *l'Art de bien mourir* (La Rochelle, 1625, in-8°); *Sermons* (Charenton, 1643, in-8°); le *Pêcheur d'hommes* (Blois, 1652, in-12).

VIGNIER (Jérôme), érudit français, fils du précédent, né à Blois en 1606, mort en 1661. D'abord bailli de Beaugency, il fut converti au catholicisme par M. de L'Aubépine, évêque d'Orléans, et entra dans la congrégation de l'Oratoire, où il se signala par sa science et par son mérite. Il devint supérieur successivement des maisons de Tours, de La Rochelle, de Lyon et de Paris. On a de lui : *Oraison funèbre de J.-B. Le Gouz de La Berchère* (Dijon, 1632, in-4°); la *Véritable origine de la maison d'Alsace, de Lorraine, d'Autriche, de Bade et de plusieurs autres* (Paris, 1649, in-fol.); traduit en latin par J. Chifflet; *Sancti Augustini operum supplementum* (1654, 2 vol. in-fol.), recueil formé d'après des manuscrits inédits découverts à Clairvaux, et qui, entre autres écrits de saint Augustin inconnus jusqu'alors, renferme l'*Œuvre imparfait contre Julien*; *Endiassaron ou Histoire et harmonie de l'Evangile*, publié par le frère de l'auteur (Paris, 1662, in-12).

VIGNIER (Jacques), historien français, né à Bar-sur-Seine vers 1607, mort en 1669. Entré à dix-sept ans dans l'ordre des jésuites, il acquit une grande réputation comme prédicateur et professa successivement dans différents collèges, et en dernier lieu à Dijon, où il mourut. On a de lui : *Traité de la paix de l'âme* (1637, in-12); *Traité de la pratique de la paix de l'âme dans la vie de saint Louis* (1642, in-12); *Chronicon Lingonense ex probationibus Decade contextum* (Langres, 1665, in-12), traduit en français par E. Jolibois (Chaumont, 1842, in-8°). Cet ouvrage est l'extrait d'un autre plus considérable, dont Vignier avait réuni les matériaux, et qu'il allait publier sous le titre de *Decade historique du diocèse de Langres*, lorsque la mort le surprit. Le manuscrit de la *Decade* formait 2 volumes in-fol. Le second a été égaré à l'époque de la Révolution. — Un de ses parents, Henri VIGNIER, né en 1641, mort en 1707, entra chez les oratoriens et devint curé de La Rochelle, puis chanoine de Langres. On a de lui : la *Connaissance de Jésus-Christ* (1703, in-12); les *Psaumes de David* (1703, in-12) et quelques autres écrits ascétiques. — Un autre VIGNIER a publié : le *Château de Richelieu ou l'Histoire des dieux et des héros de l'antiquité* (Saumur, 1676 et 1684).

VIGNOLE s. m. (vi-gno-ble; gn mll. — L'origine de ce mot est controversée. D'après les uns, c'est une corruption de *vignole*. Diez le fait venir du latin *vinum opulens*, abondant en vin. Peut-être que le mot est modifié de *vinobre* et désigne proprement un lieu où l'on fait du vin, de *vinum*, vin, et de *operari*, faire). Pays, territoire planté de vignes; vi-

gnes qui couvrent un territoire : *Les vignobles de la Bourgogne, du Beaujolais. Un pays de vignobles. Des coteaux couverts de vignobles. Ainsi que l'olivier, la vigne forme des vergers agrestes, qui, réunis sur une grande étendue, prennent le nom de vignobles*. (Raspail.)

— Bot. Nom vulgaire de la mercuriale.

— Adjectif. Où l'on cultive la vigne : *Les pays vignobles ont été enrichis par le libre échange*.

— Encycl. Ce terme, qui a une signification assez vague, est pris quelquefois comme synonyme tantôt de vigne, tantôt de cepage. Mais le plus souvent, et c'est aussi son acception la plus rigoureuse, il désigne une étendue plus ou moins grande de pays, plantée en vignes et produisant une sorte, une qualité de vin particulière et nettement distincte des autres. Nous donnons ci-dessous la nomenclature des *vignobles* les plus célèbres. La France est, on peut le dire, le premier pays du monde pour la production vinicole, grâce aux conditions variées, mais plus ou moins favorables, que présentent son sol et son climat. D'une manière générale, on peut diviser ses vignobles en trois groupes : 1^o ceux du Midi, dont les vins sont forts, très-chargés d'alcool et par suite dangereux si on en boit avec excès, mais peu pourvus d'arôme ou de bouquet; 2^o ceux du Centre, médiocrement forts et alcooliques, amis de l'estomac et ayant un bouquet très-agréable; 3^o ceux du Nord, faibles, fort peu alcooliques et très-chargés de tartre.

Si nous commençons par la Champagne et que nous suivions ensuite de proche en proche, voici les principaux vignobles que nous trouverons sur notre route. Cette riche province possède Sillery, Aï, Mareuil, Epernay, Verzy, les Riceys. La Bourgogne, justement célèbre à cet égard, possède Châteaubourg, Romanée-Conti, Chambertin, Clos-Vougeot, Corton, Volnay, Pomard, Beaune, Tonnerre, La Chaintre, Auxerre, Jougny, Epineuil, Chablis, Romanèche, Moulin-Avent, Thorins, Mercurey, Givry, Pouilly, etc. La Franche-Comté a les vins d'Arbois et de L'Étoile. Le Lyonnais possède les crus célèbres de Beaujolais, Fleurie, Odenas, Brouilly, Condrieu, Côte-Rôtie et Châteauneuf-Grillet; le Dauphiné, ceux de l'Émirage et de Die. Le Languedoc a pour lui et le nombre et la qualité; contentons-nous de nommer Cornas, Saint-Péray, Langlade, Cante-Perdrix, Tavel, Chusclun, Saint-Géniez, Saint-Georges, Lunel, Frontignan, Pignan, Adissan, Méze, Villavraye, Marausan, Narbonne, Limoux, Gaillac, etc. En Provence, nous trouvons Cassis. La Ciotat, Roquevaire, La Mugaie, Saint-Laurent, Cuges, La Gaude, dans le Comtat, Châteauneuf-du-Pape, Beaume, Mazan; dans le Roussillon, Banyuls, Rivesaltes, Salces, Collioure, Port-Vendres, etc. La Guyenne est encore un de ces pays favorisés et pourrait à elle seule fournir une longue liste; bornons-nous à citer les noms bien connus de Châteauneuf-Margaux, Rauzan, Châteauneuf-Lafite, Saint-Lambert, Châteauneuf-Latour, Saint-Julien, Saint-Estèphe, Fronsac, La Bastide, Ambes, Haut-Brion, Saint-Émilion, Blaye, Sauternes, Barsac, Preignac, Bergerac, Sainte-Foy, Cahors, Clairac, Buzet. Il nous reste à mentionner rapidement : en Gascogne, Cap-Breton; dans le Béarn, Jurançon et Gan; dans le Limousin, Argental; en Auvergne, Chanturgues, près Clermont-Ferrand; dans le Nivernais, Pouillac; en Berry, Sancerre; dans l'Orléanais, Beaugency, la côte du Cher; en Touraine, Bourgueil, Joux et Vouvray; en Anjou, Saumur; enfin, en Corse, les vins blancs de liqueur du Cap Corse.

Nous parlerons plus sommairement encore des vignobles étrangers. L'Allemagne a ses vins du Rhin, notamment ceux de Johannisberg, de Rudesheim, de Steinberg, de Hochheim, etc., et aussi ceux d'Asmannshausen, de Wurzburg, de Markgraufer, de Zellger, etc. Mentionnons, en Belgique, Huy et Vise; en Suisse, Yverne, Faverge, Cortaillod, Schaffouse. Saluons, en traversant la Hongrie, le célèbre Tokay. La péninsule ibérique est renommée pour ses vins de Porto, de Setubal, de Malaga, de Carthagène, de Xérès, de Rota, de Val-de-Peñas, etc. L'Italie a, entre autres vignobles, Marsala et Lacryna-Christi (Vésuve). Enfin, nous nommerons Cotnar, en Moldavie; Chypre et Malvoisie, dans les îles de l'Orient; Madère, aux Canaries; Constance, au Cap de Bonne-Espérance. V. VIGNON et CÉPAGE.

VIGNOLA, bourg du royaume d'Italie, province, district et à 20 kilom. S. de Modène, ch.-l. de manement; 4,000 hab. Patrie de Muratori et de l'architecte Vignole.

VIGNOLA-DI-BASILICATE, ville du royaume d'Italie, province de la Basilicate, district et à 10 kilom. S.-O. de Potenza; 6,600 hab.

VIGNOLE (Jacques BAROZZIO, dit), célèbre architecte, né à Vignola, duché de Modène, en 1507, mort à Rome en 1573. Il s'appliqua d'abord à la peinture, mais avec peu de succès, étudia la perspective dans le but de se consacrer à l'architecture, pour laquelle il se sentait un irrésistible penchant, médita profondément Vitruve et tous les auteurs qui ont écrit sur la matière, et alla s'établir à Rome, où il dessina tous les monuments antiques. Là, il dut avoir recours à sa palette pour

pouvoir vivre et attendre l'occasion de signaler son mérite. Quoiqu'il fût bon dessinateur, ses études en architecture n'étaient pas encore assez profondes pour lui permettre d'appliquer pratiquement ses connaissances. Il ne se découragea pas et bientôt il put entrer comme dessinateur chez Jacques Melighini de Ferrare, architecte de Paul III. Son nouveau maître apprécia son talent, le prit sous sa protection et le fit agréer par l'Académie d'architecture de Rome, fondée à cette époque. Vignole montra qu'il était non-seulement capable de remplir avec supériorité les fonctions qui lui étaient confiées, mais encore que son génie était à la hauteur de toutes les questions de l'art architectural. Il prit part aux savantes discussions des maîtres d'alors et fit pour eux des travaux remarquables dont il tira honneur et profit. On le chargea de mesurer exactement les monuments anciens, d'en dresser les plans et d'en dessiner les coupes et les profils. C'est d'après cette étude qu'il a fait son *Traité des cinq ordres*, traité rédigé avec tant de méthode et de simplicité, qu'aujourd'hui encore il est le meilleur guide à donner aux jeunes architectes, auxquels il enseigne les règles générales de leur art.

Vignole venait d'achever son œuvre, lorsque le Primatice, peintre et architecte bolognaise, alors attaché à François I^{er}, vint à Rome. Le roi de France l'avait chargé d'aller en Italie acheter des tableaux de maîtres et acquiescer ou faire modifier les œuvres remarquables de la statuaire tant ancienne que moderne. Vignole se joignit avec le grand peintre, lui rendit de nombreux services en lui facilitant la conclusion de quelques marches et en l'aider à mouler en creux les statues du Belvédère. Le Primatice l'attacha à sa fortune et l'emmena en France. Vignole y demeura deux ans; les seuls travaux qu'il ait exécutés chez nous consistent dans la fonte en bronze des figures moulées sur l'antique en Italie, destinées à orner le palais de Fontainebleau, et en quelques modèles et dessins de monuments, dont les guerres que la France soutenait alors empêchèrent l'exécution. On a prétendu, mais à tort, que le château de Chambord avait été construit sur ses dessins; cette demeure royale avait été bâtie par un architecte de Blois, plusieurs années avant l'arrivée de Vignole en France.

Vignole exécuta, à son retour en Italie, une foule de travaux dans diverses cités : la façade de l'église Saint-Pétronio, le palais Isolani, le portique du Change, le canal du Naviglio, à Bologne; le palais du duc de Parme, plusieurs églises à Pérouse; l'église de Saint-André, la maison professe des jésuites, la villa du pape Jules III, le palais de Caprarola, etc. Sur le bruit de sa renommée, le roi d'Espagne, Philippe II, voulut l'attirer à son service. Mais l'artiste refusa, en prétextant de son âge et des travaux de l'église de Saint-Pierre, dont il avait été chargé après la mort de Michel-Ange. Toutefois, il donna pour le palais de l'Escorial des plans qui l'emportèrent sur ceux de vingt-deux architectes, les plus célèbres du temps, qui avaient concouru avec lui. A sa mort, il fut inhumé en grande pompe au Panthéon de Rome. Ce grand artiste a fixé, pour ainsi dire, les règles de l'architecture moderne; il en a posé les bases avec une justesse et une harmonie dans les proportions, avec une sobriété, une élégance et une pureté dans les détails dont on avait peu d'exemples jusque-là et dont on s'est peu écarté depuis. On a de lui : un *Traité des cinq ordres*, qui est encore aujourd'hui le rudiment des études d'architecture; cet ouvrage a été traduit dans toutes les langues, et notamment en français par Daviler (1691 et 1738, 3 vol. in-4°); *Traité de la perspective* (1563), ouvrage devenu classique et où il fixe les règles de cet art. Lebas et de Bret avaient commencé la publication des *Œuvres complètes* de Vignole, gravées au trait (Paris, 1815); mais cette publication s'est arrêtée à la 14^e livraison.

VIGNOLES (Etienne), célèbre capitaine français. V. LA HIRE.

VIGNOLI (Jean), archéologue et numismate italien, né à Petigliano (Toscane) vers 1680, mort en 1753. Après avoir embrassé l'état ecclésiastique, il devint secrétaire de Philippe Colonna, comte de Naples et s'adonna à l'étude de la numismatique et de l'archéologie. Il acquit rapidement par ses travaux une réputation éminente et, en 1720, succéda à Zaccagni comme bibliothécaire du Vatican, emploi qu'il occupa jusqu'à sa mort. Outre une édition du *Liber pontificalis* ou *Vies des papes* d'Anastase le Bibliothécaire (Rome, 1724-1755, 3 vol. in-4°), on a de lui : *Dissertatio de columna imperatoris Antonini Pii* (Rome, 1705, in-4°); *Epistola ad Ant. Gallandium de nummo imperatoris Antonini Pii* (Rome, 1709, in-4°); *Antiquiores pontificum denarii* (Rome, 1709, in-4°); *Dissertatio apologetica de anno primo imperii Severi Alexandri* (Rome, 1714, in-4°), etc.

VIGNOLLE (le comte MARTIN DE), général français, né à Massillargues (Hérault) en 1763, mort à Paris en 1824. Entré, en 1780, comme cadet gentilhomme dans un régiment d'infanterie, il reprit du service lors de la Révolution, servit dans l'armée des Alpes en qualité de capitaine, devint adjudant général deux ans après et se signala

aux combats de Montenotte et de Dego; il pénétra au milieu des masses ennemies à la tête d'un seul escadron et ramena 600 Français que Wukassowitch venait de faire prisonniers. Le lendemain de Castiglione, Bonaparte récompensa la bravoure, le talent et l'activité de Vignole, avait montré dans cette journée par le grade de général de brigade. Il fut nommé, après le traité de Campo-Formio, commandant du Milanais, puis ministre de la guerre de la république Cisalpine. En 1800, le premier consul le chargea de l'organisation de la fameuse armée de réserve formée à Dijon et destinée à envahir l'Italie. Général de division en 1803, il fit la campagne d'Allemagne de 1809, et perdit un œil à Wagram, d'un éclat d'obus. Il rentra ensuite en Italie, où il n'avait presque cessé de servir. En 1813, il réorganisa l'armée italienne, qui venait d'être décimée dans les champs de la Russie, et remplit auprès du prince Eugène les fonctions de chef d'état-major. Rallié à Louis XVIII en 1814, il fit partie d'une commission chargée d'examiner les services des émigrés, eut le commandement de la 18^e division militaire en 1815, la préfecture de la Corse en 1818 et, devenu député du Gard en 1820, se plaça sur les bancs des ministériels. On a de lui : *Précis historique des opérations militaires de l'armée d'Italie en 1813 et 1814* (Paris, 1817, in-8°).

VIGNOLLES (Alphonse DE), pasteur protestant français, né au château d'Aubais en 1649, mort à Berlin en 1744. Envoyé à Genève pour y suivre des cours de théologie, il s'occupa plus de danse que d'exégèse et négligea complètement les études qu'il devait faire. Son père le rappela; puis ces goûts frivoles disparurent, et Vignolles, reçu ministre par le synode du bas Languedoc en 1675, fut donné pour pasteur à l'église du Cayla, qu'il desservit jusqu'en 1684. A la révocation de l'édit de Nantes, il se retira à Genève, passa de là à Lausanne, puis à Berne et enfin à Berlin, où il s'occupa longtemps d'une chronologie de l'histoire sainte, tirée de la Bible, qui parut sous ce titre : *Chronologie de l'histoire sainte et des histoires étrangères qui la concernent, depuis la sortie d'Egypte jusqu'à la captivité de Babel* (Berlin, 1738, 2 vol. in-4°). Cet ouvrage, qui dénote une lecture prodigieuse, les recherches les plus profondes et une rare sagacité, est divisé en six livres. On lui doit, en outre, un grand nombre de dissertations et d'opuscules.

VIGNON (Claude), dit le Vieux, peintre et graveur français, né à Tours en 1573, mort en 1670. Son père, valet de chambre du roi, était chargé de fournir l'argenterie de la cour. Claude Vignon, qui avait de rares dispositions pour la peinture, se rendit à Rome, où il reçut les leçons du Caravage et y acquit bientôt la réputation d'un peintre très-habile. Ce fut à cette époque qu'il exécuta les *Noces de Cana* pour le prince de Ludovico, neveu de Grégoire XV. Vignon voyagea ensuite en Espagne, puis revint à Paris, où il devint peintre de la maîtrise en 1616, membre et professeur de l'Académie royale en 1651. Cet artiste exécuta un nombre considérable de tableaux religieux pour les églises de Paris. Il était doué d'une facilité extraordinaire, et on raconte qu'il exécuta en deux jours un tableau de 6 pieds de longueur sur 5 de hauteur, représentant *Sainte Catherine refusant d'adorer les idoles*. Graveur habile, il a laissé vingt-sept pièces gravées, dont l'une représente le *Baptême de l'eunuque de Candace*, exécuté pour Notre-Dame en 1638. Claude Vignon avait eu deux femmes, qui lui avaient donné trente-quatre enfants. — L'aîné de ses fils, Claude-François VIGNON, né en 1633, mort en 1703, s'adonna également à la peinture et devint membre de l'Académie en 1667. Son principal tableau représente la *Fille du roi d'Arménie, Pôlémon, délivrée par saint Barthélémy de la possession du démon*. — Un frère du précédent, Philippe VIGNON, né en 1634, mort en 1701, s'adonna particulièrement au portrait et devint membre de l'Académie en 1687.

VIGNORY, bourg de France (Haute-Marne), ch.-l. de cant., arrond. et à 21 kilom. N. de Chaumont, au pied d'une montagne, pop. aggl., 544 hab. — pop. tot., 581 hab. Vignory était au x^e siècle le siège d'un comté qui, après avoir longtemps appartenu à la maison de Dampierre, passa dans les dernières années du xiv^e siècle aux mains de celle de Bethune. La ville possédait un château, dont la fondation remonte au x^e siècle et dont les derniers vestiges consistent aujourd'hui dans une tour ronde décoronnée et rattachée par un pan de mur à une tourelle à peu près ruinée, et dans quelques débris de murailles. Vignory a conservé son église, curieux édifice roman, classé depuis longtemps au nombre des monuments historiques. L'église de Vignory, construite en 987, est surmontée d'une belle tour du x^e siècle, à trois étages, percée de fenêtres geminées en plein cintre. L'intérieur, long de 50 mètres dans œuvre, se divise en une nef avec sanctuaire en hémicycle, et en deux collatéraux formant autour du chœur un déambulatoire sur lequel s'ouvrent trois chapelles en abside et voûtées. Des charpentes apparentes, semblables aux charpentes primitives, couvrent la nef et les bas-côtés. On remarque principalement des chu-

piteaux sculptés bizarrement, de nombreuses statues du xiv^e et du xv^e siècle, un bas-relief représentant des épisodes de la vie de la Vierge et un retable sculpté représentant la passion. C'est dans l'église de Vignory qu'on remarque l'origine du triforium ou galerie ouverte immédiatement sur les arcades de la nef. Ce remarquable édifice a été restauré par M. Boswillwald.

VIGNOT s. m. (vi-gno; gn mil.). Pêche. Table sur laquelle on étale la morue lorsqu'elle sort de l'eau. On écrit aussi VIGNEAU. — Moll. Nom vulgaire de la littorine commune. On écrit aussi VIGNEAU.

— Encycl. Moll. V. LITTORINE.

VIGNY (Alfred-Victor, comte DE), poète et romancier français, né à Loches le 28 mars 1797, mort à Paris le 17 septembre 1863. Sa famille, autrefois fort riche en domaines territoriaux situés en Beauce, s'était vue contrainte d'habiter Loches pour se rapprocher du lieu de captivité de l'un de ses membres, M. de Baraudin, oncle maternel du poète, chef d'escadre sous Louis XVI et emprisonné pour sa participation aux guerres de la Vendée. Elle avait acheté à Loches une petite maison, où naquit Alfred de Vigny. Dix-huit mois après cet événement, en 1799, la famille de Vigny quitta cette retraite et habita tantôt Paris, tantôt la terre patrimoniale du Tranchet, en Beauce. Dès son enfance, le futur auteur de *Cinq-Mars* puisa dans ce qu'il appella « la tristesse bruyante de Paris » et dans la monotonie des plaines de la Beauce les germes de cette misanthropie qui, plus tard, devait entièrement l'envahir. « Au collège, lisons-nous dans les notes posthumes publiées par M. Louis Ratisbonne, j'étais persécuté par mes compagnons; quelquefois ils me disaient : « Tu as un de à ton nom; es-tu noble? » Je répondais : « Oui, je le suis. » Et ils me frappaient. Je me sentais d'une race maudite, et cela me rendait sombre et pensif. »

Alfred de Vigny se préparait à l'Ecole polytechnique et suivait, en dehors de l'institution Hix, dans laquelle il eut pour condisciples Herold et Deveria, des cours particuliers sous les meilleurs maîtres. Il cultivait même les arts d'agrément et eut Girodet-Trioson pour professeur de dessin. Sa santé se trouva altérée par suite d'un labeur trop continu; la famille fit des reproches à M. de Vigny, qui répondit tristement : « Que voulez-vous? il faut qu'un homme sache tout à dix-sept ans; après cet âge, la guerre l'envoie à l'étude et nous le rend, hélas! à nous-mêmes. » C'était, en effet, l'époque où les mères ne mettaient plus au monde assez d'enfants pour suffire à ce dévorant empereur. La bataille de Paris, en ramenant les Bourbons, lui ouvrit plus promptement qu'il ne l'avait espéré la carrière militaire. « Nous avons élevé cet enfant pour le roi, » écrivit la comtesse de Vigny au ministre de la guerre en demandant son admission dans les gardes de la maison rouge. Le ministre accueillit la demande; le jeune homme fut admis par faveur et, malgré sa taille peu imposante, avec un brevet de lieutenant dans ces compagnies de luxe destinées à satisfaire la vanité de la noblesse. Il débuta, comme il l'a raconté dans une touchante page de *Lauriette* ou le *Cachet rouge* (*Servitude et grandeur militaires*) par escorter jusqu'à Bethun-Louis XVIII, forcé de fuir aux Cent-Jours. Le mousquetaire de la maison rouge n'avait pas un poil de barbe au menton, et l'escadron ne manqua pas de le cribler de plaisanteries. A de Vigny montrant un jour à Victor Hugo un portrait de lui à cette époque, en costume de lieutenant, Victor Hugo s'écria : « C'est la plus fine et la plus délicate figure de petite fille qui se puisse voir! » Au fond, il n'avait aucunement le tempérament militaire, comme il l'explique dans une page de ses *Souvenirs* : « Me voilà mousquetaire à seize ans. Ce n'est que cela! me dis-je après avoir mis mes épaulettes, ce n'est que cela! J'ai dit ce mot-là depuis de toute chose, et je l'ai dit trop tôt. De là ma tristesse, née avec moi, il est vrai, mais pas si profonde qu'à présent, et au fond assez douce et pleine de commisération pour mes frères de douleur, pour tous les prisonniers de cette terre, pour tous les hommes... Vous avez raison de vous représenter ma vie militaire comme vous faites; l'indignation que me causa toujours la suffisance dans les hommes si nuls qui sont revêtus d'une dignité ou d'une autorité me donna, dès le premier jour, une sorte de froidure revêtue avec les grades supérieurs et une extrême affabilité avec les inférieurs et les égaux. Cette froidure parut à tous les ministères possibles une opposition permanente, et ma distraction naturelle et l'état de somnambulisme où me jette en tout temps la poésie passèrent quelquefois pour du dédain de ce qui m'entourait. Cette bonne distraction était pourtant, comme elle l'est encore, ma plus chère ressource contre l'ennui, contre les fatigues mortelles que on accablait mon pauvre corps si délicatement conformé et qui aurait succombé à de plus longs services, car, après treize ans, le commandement me causait des crachements de sang assez douloureux. La distraction me soutenait, me berçait, dans les rangs, sur les grandes routes, au camp, à cheval, à pied, en commandant même, et me parlait à l'oreille de poésie et d'émotions divines nées de l'amour, de la philosophie et de l'art. Avec une

indifférence cruelle, le gouvernement, à la tête duquel se succédaient mes amis et jusqu'à mes parents, ne me donna qu'un grade pendant treize ans, et je le dus à l'ancienneté qui me fit passer capitaine à mon tour. Il est vrai que, dès qu'un homme de ma connaissance arrive au pouvoir, j'attends qu'il me cherche, et je ne le cherche plus. J'étais donc bien déplacé dans l'armée, et je portais la petite Bible que vous avez vue dans le sac d'un soldat de ma compagnie. J'avais *Eloa*, j'avais toutes mes poésies dans ma tête; ils marchaient avec moi, par la pluie, de Strasbourg à Bordeaux, de Dieppe à Nemours et à Pau, et quand on s'arrêtait, j'écrivais. J'ai daté chacun de mes poèmes du lieu où se posa mon front. Depuis la guerre d'Espagne, *Cinq-Mars* vivait dans ma tête; j'étais comme le Jésus de Manzoni, « se souvenant de l'ave-nir », et ce livre à venir, je n'avais pas le temps de l'écrire. Marie hors de l'armée, revenue à Paris (chère ville bien-aimée du Beau-ceron qu'on y rapporta à deux ans), je me hâtai d'écrire mon roman. Il me donna plus de renom qu'*Eloa*, qui me donna plus de tristesse, car, tant que je puis me juger moi-même, je fis depuis ce que j'ai fait toujours, des esquisses qui font mes délices, et du milieu desquelles je tire de rares tableaux. Croiriez-vous que je les ai tellement accumulés que j'ai là, près de moi, une malle entière pleine de plans, de romans, d'histoires, de tragédies, de livres de toute forme et de toute nature?... »

Pour compléter l'histoire de la jeunesse du poète, ajoutons qu'il fut du nombre de ceux qui, lors du « voyage » à Gand, n'avaient pas franchi la frontière. On l'envoya à Amiens pendant les Cent-Jours. Les compagnies rouges n'ayant point été rétablies au retour des Bourbons, de Vigny entra dans la garde royale à pied. Il s'était brisé la jambe par accident, et l'usage du cheval lui devenait impossible. Très-studieux, détestant les habitudes de caserno et l'insipidité de la vie de garnison, il passait aux bibliothèques les moments qu'il pouvait dérober au service; car l'instinct de la guerre, chez une nature aussi délicate, aussi généreuse, n'avait été qu'un instinct factice. La réflexion lui avait montré ce que vaut ce grand mot atroce de gloire militaire avec lequel on grise les natures avec une si cruelle adresse pour mieux exécuter leurs desseins ambitieux. Dans le silence de la paix qui enfin s'était faite après de si terribles commotions, il sentit s'éveiller en lui le goût littéraire et poétique. L'étude de Théocrite et d'André Chénier lui inspira, dès 1815, deux études antiques, la *Dryade* et *Syméla*, qu'il fit suivre bientôt de poésies d'une égale valeur : *Hélène*, la *Somnambule*, la *Fille de Jephthé*, la *Femme adultère*, le *Bal*, la *Prison*, morceaux réunis sous le titre de *Poèmes antiques et modernes* (1822, in-8°) et inspirés, selon toute probabilité, par André Chénier; le *Trappiste* (1822, in-8°); *Eloa* ou la *Sœur des anges*, mystère (1824, in-8°). Cette dernière œuvre, où l'inspiration mystique est rendue avec une perfection si mélodieuse, ne fut pas accueillie avec tout le succès que l'auteur en attendait. *Le Déluge* et *Dolorida* suivirent *Eloa* de très-près. *Le Déluge* était la dernière des œuvres bibliques et antiques de l'auteur; *Dolorida*, la première de ses œuvres romantiques. Ces productions lui assurèrent une des premières places dans les rangs de la jeune pléiade; elles sont empreintes de cette originalité qui créa à Alfred de Vigny une place à part dans le mouvement littéraire de 1830. Plus hardi qu'André Chénier, dont il a souvent toute la grâce, il fut en même temps que Victor Hugo un initiateur.

Nommé capitaine en 1823, au moment de la guerre d'Espagne, il fut envoyé sur la frontière et ne prit aucune part, à son grand regret, aux opérations militaires; mais dans ces loisirs forcés, il conçut l'idée et le plan d'un de ses plus beaux livres, *Cinq-Mars*. C'est dans les Pyrénées, à Orthez, parmi les devoirs et les ennuis de la vie militaire, que le jeune officier écrivit ce roman longuement médité et dont il avait conçu le plan en préparant une *Histoire de la Fronde*, qui n'a jamais vu le jour. *Cinq-Mars* est plutôt l'œuvre d'un libéral éclairé que celle d'un royaliste fervent, et peut-être le succès de ce beau livre (1826) fut-il pour beaucoup dans la résolution que prit l'auteur de renoncer à une carrière pour laquelle il n'avait plus que de l'aversion. Dans *Servitude et grandeur militaires*, il parle longuement de ses déceptions. « Ce ne fut que très-tard, dit-il, que je m'aperçus que mes services n'étaient qu'une longue méprise et que j'avais porté dans une vie tout active une nature toute contemplative. Mais j'avais suivi la pente de cette génération de l'Empire née avec le siècle et de laquelle je suis. »

Alfred de Vigny se fit réformer en 1828 pour cause de santé. Deux ans auparavant, il avait épousé à Pau une Anglaise, petite-fille d'un riche commerçant de l'Inde, après avoir failli épouser Delphine Gay (M^{me} Emile de Girardin). Il vint à Paris et fut aussitôt un des plus fidèles habitués du cénacle de la place Royale. Le succès de *Cinq-Mars* présageait, en ce brillant champion du romantisme, alors naissant, un rival de Walter Scott; mais c'était au théâtre surtout qu'il fallait frapper des coups décisifs et en finir avec les

procédés surannés de la vieille école. A. de Vigny porta ses préférences de ce côté; il traduisit en vers l'*Othello* de Shakspeare, et la première représentation de ce drame précéda de quelques mois, au Théâtre-Français, celle d'*Hernani*. Vinrent ensuite, à l'Odéon, la *Maréchale d'Ancre*, drame historique; puis une petite comédie, *Quitte pour la peur*; une nouvelle traduction de Shakspeare, le *Marchand de Venise*, et enfin *Chatterton*. Le caractère de l'auteur se révèle tout entier dans cette dernière œuvre, datée de 1835. Chatterton, c'est le poète impuissant à plier son génie aux exigences de la vie matérielle, à faire de sa plume un gagne-pain; c'est le talent pauvre et fier voué aux exigences de la richesse ignorante. Ce drame, écrit en vingt jours, obtint un succès incontesté; mais depuis longtemps l'auteur était désillusionné. Indifférent aux jugements de la presse et à ceux du public, peu sensible aux louanges et dédaigneux des critiques, il avait écrit, dès 1829, dans ses notes intimes : « Tout Français, ou à peu près, nait vaudevilliste et ne conçoit pas plus haut que le vaudeville. Ecrire pour un tel public, quelle dérision! quelle pitié! quel métier! Les Français n'aiment ni la lecture, ni la musique, ni la poésie; mais la société, les salons, l'esprit, la prose. »

En même temps qu'il perdait tout enthousiasme littéraire, s'en allaient aussi ses convictions politiques. Il avait assisté aux journées de Juillet avec une indifférence apparente, mais ses sympathies intérieures étaient plus favorables peut-être à la cause de la liberté qu'à celle des Bourbons. On trouve à la date du 27 juillet, dans ses notes intimes, ces quelques lignes significatives : « Charles X est à Compiègne. Il a dit : « Mon frère a tout cédé, il est tombé; je résisterai et ne tomberai pas. » Il se trompe. Louis XVI est tombé à gauche et Charles X à droite. C'est toute la différence. » Alfred de Vigny écrivait encore le 11 août de la même année : « La garde royale a fait noblement son devoir, mais à contre-cœur. Tant qu'une armée existera, l'obéissance passive doit être honorée, mais c'est une déplorable chose qu'une armée. »

Cette disposition de l'esprit, cette indifférence sceptique sont peu favorables à la production littéraire. Elles sont encore plus marquées dans *Stello* ou les *Diables bleus* (1832) et dans *Servitude et grandeur militaires* (1835), deux ouvrages où l'auteur met en parallèle, dans l'un la situation du poète et dans l'autre celle de l'homme de guerre, avec la société moderne. Ces études provoquèrent de nombreuses critiques. C'est du premier de ces livres qu'A. de Vigny détacha le drame de *Chatterton*. Le retentissement de cette œuvre, où la société est accusée de la mort du poète, fut si grand qu'il se rencontra deux députés, MM. Fulchiron et Charlemagne, qui protestèrent en pleine Chambre contre ce qu'ils appelaient « un drame indigne et pervers; » mais l'intérêt excité par le héros, le charme et l'élévation du style, le talent de Mme Dorval triomphèrent de toutes ces attaques ridicules de bourgeois satisfaits et peureux. *Stello*, *Chatterton*, *Servitude et grandeur* sont les fruits d'un esprit découragé, d'une imagination que domine, d'une façon malséante, la mélancolie. Bien des pages, quoique écrites avec une exquise finesse, s'inspirent d'une fausse philosophie. Mais si le poète ne sut pas chercher dans un idéal de justice un refuge contre le scepticisme, du moins ce scepticisme fut-il toujours digne et incompatible avec la bassesse et la servilité. Le 8 mai 1845, il entra à l'Académie française, en remplacement de M. Etienne. Depuis longtemps déjà, il n'affrontait plus la publicité qu'à intervalles fort éloignés. En 1841, la fille de Sedaine, dans l'indigence, s'étant adressée à lui, il composa pour la Chambre des députés un opuscule sur la *Propriété littéraire*, raconta la vie de Sedaine, ses travaux, aborda la question générale et demanda pour les héritiers d'un auteur un droit sur chaque nouvelle édition de ses œuvres. En 1843, il essaya un retour à la poésie lyrique en publiant dans la *Revue des Deux-Mondes* des fragments de *Poèmes philosophiques* : le *Sauvage*, la *Mort du toup*, la *Flûte*, etc., recueillis après sa mort comme une sorte de testament littéraire, sous le titre de *Destinées*, d'après la pièce qui ouvre le recueil. La note religieuse domine dans ces derniers chants du poète solitaire et découragé. Le ton de cette lyre, contemporaine des *Harmonies* et des *Recueils poétiques*, parut uniforme, triste et même lugubre.

Epris de solitude, Alfred de Vigny se réfugia de plus en plus dans le culte secret de la poésie. On a trouvé dans ses papiers des plans de poèmes et de romans, auxquels il travaillait encore lorsque la mort l'enleva. C'étaient une suite à *Eloa*, un de ses plus beaux poèmes; une seconde consultation du docteur Noir, un des personnages de *Stello*; un grand ouvrage sur les *Français en Egypte*, dont Bonaparte aurait été le héros, et une comédie en vers. Lorsqu'il mourut, après toute une année de souffrances supportées avec un rare courage, il défendit qu'aucun discours fût prononcé sur sa tombe. Cependant, comme il était officier de la Légion d'honneur, par une préoccupation singulière, il se souvint à ses derniers moments qu'avant d'être un poète exquis de ce temps, il avait

été capitaine dans l'armée, et il insista pour que ce fût l'armée, et non la garde nationale, qui l'accompagnât à sa dernière demeure.

M. Louis Ratisbonne a publié dans la *Revue moderne*, sous ce titre : *Journal d'un poète*, les notes intimes laissées par son illustre ami. Ces notes forment une sorte d'autobiographie dans laquelle Alfred de Vigny a résumé l'histoire de ses idées. « Alfred de Vigny, dit-il, me montrait quelquefois dans sa bibliothèque de nombreux petits cahiers cartonnés où il avait depuis longtemps jeté au jour le jour ses notes familières, ses mémoires, ses impressions courantes sur les hommes, sur les choses surtout, ses pensées sur la vie et sur l'art, la première idée de ses œuvres faites ou à faire. Et, quelques jours avant sa mort, il me dit : « Vous trouverez peut-être quelque chose là. » J'y ai trouvé l'homme tout entier. » Le *Journal d'un poète*, en effet, explique et fait aimer cet esprit élevé qui, s'il ne sut pas mettre d'énergiques convictions au service d'une grande cause, sut du moins rester au-dessus des ambitions mesquines. Il nous paraît regrettable que M. Louis Ratisbonne ait cru devoir arrêter ces confidences à l'année 1847.

Les *Œuvres* d'Alfred de Vigny ont été réunies (1837-1839, 7 vol. in-80). On peut reprocher à ce poète, à cet écrivain délicat la monotonie de son style et, en général, son peu d'émotion. Mais nul artiste n'a jamais été plus épris d'idéal. Il n'est pas dans notre temps de renommée plus pure, de vie plus digne et plus justement honorée. C'est une figure à part dans l'histoire littéraire, et, comme la fort judicieusement fait remarquer Jules Sandeau, à quelque point de vue qu'on le considère, il est impossible de ne être pas frappé de l'harmonie qui existe entre l'écrivain et son œuvre. « Cette harmonie se retrouvait jusque dans sa personne. On a pu dire de lui qu'il ressemblait à son talent; il en était, pour ainsi dire, la fidèle et vivante image et, si j'avais à peindre la Muse qui l'inspirait, c'est sous les traits du poète lui-même, alors qu'il était jeune encore, que j'aimerais à la représenter... Dès ses premiers pas dans la vie des lettres, le comte de Vigny avait pris l'attitude discrète et voilée qu'il a toujours conservée depuis et qui ne s'est jamais démentie : quelque chose de virgilien, la pose d'un Raphaël attristé. » Sainte-Beuve a fixé d'un trait magistral la physionomie de ce Mélancthon du romantisme, de ce poète pudique qui redoutait l'éclat et le bruit; pendant que Hugo, le baron féodal, combattait sous l'armure,

Vigny, plus secret,

Comme en sa tour d'ivoire avant midi rentrait.

VIGO, le *Vicus Spacorum* des Romains, ville forte d'Espagne, province et à 30 kilom. S. de Pontevedra, sur la baie de son nom formée par l'Atlantique, où elle a un bon port de commerce; 13,000 hab. Tribunal et chambre de commerce; lazaret, fabrication de chapeaux et de linge de table. Exportation de vins, huile, mais, viandes salées, sardines; importation de métaux, charbon, étoffes de soie, épiceries, tissus de laine, quincaillerie. La ville s'étage aux flancs d'une colline dont le sommet, désigné sous le nom d'El Castro, est couronné par la citadelle. Ce nom de Castro rappelle très-probablement un ancien camp romain qui lui aura fait place. Cette citadelle est d'ailleurs en fort mauvais état, et ses murs crevassés et ses bastions branlants justifient peu le nom de fort imprenable (*fuerte imprenable*) que lui donnent les habitants. La ville conserve encore ses anciennes murailles, percées de six portes et défendues par les châteaux de San-Julian et de San-Sebastian. Murailles et château ne sont guère en meilleur état que la citadelle; mais la position excellente de Vigo, défendue d'un côté par la mer et, de l'autre, par des montagnes, suffirait au besoin à une longue résistance. Vigo possède une église assez remarquable, dans le style grec, décorée intérieurement d'un ordre dorique bien proportionné. Le mouvement annuel du port est d'environ 600 navires, jaugeant ensemble 35,000 tonneaux et représentant, pour l'importation, un chiffre d'affaires de 8,500,000 fr. L'exportation atteint la moitié de ce chiffre. La rade de Vigo, une des plus sûres du littoral, en est en même temps la plus considérable. Elle n'embrasse pas moins, au delà de Vigo, de 30 kilomètres de profondeur, et la portion située entre les deux pointes de Randu et de Bestias est le meilleur refuge de la côte en cas de tempête. Du temps des Romains, Vigo fut une des principales stations de l'empire. Aujourd'hui, la sûreté de son port et l'excellence de sa rade lui conservent une certaine importance. En 1707, Vigo fut témoin d'un combat où une flotte anglo-hollandaise coula complètement une flotte espagnole dont les galions portaient des sommes énormes en or et en argent. Depuis lors, il a été fréquemment question des richesses enfouies dans la baie de Vigo, et, il y a quelques années, une société française se constituait dans le but de les retirer de la mer à l'aide de plongeurs; mais les espérances des actionnaires de cette compagnie furent complètement déçues. On ne retira du fond de la baie que deux vieux canons, couverts de coquillages et qui figurent aujourd'hui au musée d'artillerie de Paris.

VIGO, lac de la Russie d'Europe, dans la

partie N.-O. du gouvernement d'Olonets, au N.-E. du lac Sego, avec lequel il communique, au N. du lac Onéga. Il mesure 81 kilom. sur 27; la rivière du Vig le traverse du S.-E. au N.-O.

VIGO (Jean de), chirurgien italien, né à Rapallo, près de Gènes, en 1460, mort en 1519. Son père, chirurgien du marquis de Saluces, était un homme distingué dans son art. Jean de Vigo rendit des services à la ville de Saluces lors du siège qu'elle soutint en 1485 et 1486. Il alla se fixer ensuite à Savone, où il conquit la sympathie du cardinal Julien de La Rovère, qui, élevé à la papauté sous le nom de Jules II, le nomma son premier médecin et le combla d'honneurs et de richesses. On lui doit un ouvrage remarquable et souvent réédité : *Practica in arte chirurgica copiosa continens novem libros* (Rome, 1514, in-fol.).

VIGO (Jean-Bernardin), poète italien, né en 1719, mort en 1808. Professeur de rhétorique à Mondovì (1742), puis à Turin, il obtint en 1778, à l'université de cette dernière ville, une chaire d'éloquence italienne et grecque, puis d'éloquence latine. On a de lui plusieurs poèmes latins : *De sindone taurinensi* (Turin, 1768); *Cortez peruvianus* (Turin, 1773, in-80); *Tubera terræ* (1774, in-80); *Canobie* (1777, in-80); *Miscellanea* (1786, in-80); *Marmora taurinensia* (1792); *Lanificium et lanificii curatio* (1794); *Charta ejusque conficiendæ ratio* (1796); *Æsthereis libri II* (1797).

VIGODARZERE, bourg du royaume d'Italie, province, district et mandement de Padoue; 2,800 hab.

VIGOGNE s. f. (vi-go-gne; gn mll. — espagn. *vicuña*, mot emprunté au péruvien). Mamm. Mammifère ruminant, du genre lama, qui vit au Pérou : *On fait de très-beaux gants, de très-beaux bas avec la laine de vigognes*. (Buff.)

— Comm. Laine du même animal : *Chapeau de vigogne*.

— s. m. Chapeau de laine de vigogne : *Un beau vigogne*.

— Encycl. La *vigogne* est à peu près de la taille d'un chevreuil; elle a la tête de gros-seur moyenne et dépourvue de cornes; le museau s'unissant au front par une légère courbure; les yeux noirs et très-fendus; les oreilles dressées; le cou fort élevé; les jambes très-longues et très-sveltes; deux sabots terminés en crochet à chaque pied. Son pelage est formé de poils laineux très-fins et très-doux, longs de 0m,03 sur le corps et de 0m,08 sur la poitrine; sa couleur est d'un brun fauve pâle tirant vers la couleur isabelle en dessus; elle est blanche ou blanc jaunâtre sur les parties inférieures. Ces animaux vivent en troupes sur les montagnes les plus élevées et les plus froides des Cordillères; ils sont sauvages et timides et se nourrissent de lichens et de mousses.

La *vigogne* ressemble beaucoup au lama; mais elle est plus petite et moins sensible au froid; aussi se tient-elle à des altitudes plus rapprochées de la limite des neiges et des glaces. Elle court très-légalement; d'un naturel défiant, elle s'enfuit dès qu'elle aperçoit quelqu'un, et, si elle a des petits, elle les chasse devant elle. Comme elle ne multiplie pas beaucoup, l'espèce est devenue assez rare; la chasse acharnée qu'on lui fait a surtout pour but de se procurer la toison de l'animal, qui est fort recherchée. Voici, d'après V. de Bomare, comment on la pratique : « Quantité d'hommes s'assemblent pour battre les bois; les chasseurs font un grand bruit, on fait fuir ces animaux, et ils s'engagent dans des passages étroits où l'on a tendu des cordes à 3 ou 4 pieds de hauteur, le long desquelles on laisse pendre des morceaux de linge, des chiffons d'étoffe ou des plumes de différentes couleurs; ces animaux, arrivant à ce passage, sont tellement intimidés par le mouvement de ces lambeaux agités par le vent qu'ils n'osent franchir cette faible barrière et qu'ils s'atrouent, demeurent en foule et deviennent la proie du chasseur, qui a la cruauté de massacrer la troupe entière, car rarement il se contente de les prendre vivants, avec un lacet de cuir; mais si dans la troupe il se trouve quelques lamas sauvages (alpacas ou guanacos), comme ceux-ci sont plus hauts de corps et moins timides que les *vigognes*, ils sautent par-dessus les cordes, et, dès qu'ils en ont donné l'exemple, les *vigognes* sautent de même et échappent aux chasseurs; néanmoins ces chasses produisent ordinairement de cinq cents à mille peaux de *vigogne*. Si les chasseurs entendaient mieux leurs intérêts, ils tondraient facilement les *vigognes* prises au lacet, les mettraient ensuite en liberté et se ménageraient ainsi une nouvelle toison l'année suivante. »

Les anciens souverains du Pérou, comprenant bien les avantages que leur procuraient ces ruminants, en avaient sévèrement défendu la chasse. Depuis, on a rendu des ordonnances pour empêcher ces boucheries, dont le moindre défaut est d'être inutiles; mais elles ont été mal observées et ont fini même par tomber en désuétude. On a essayé aussi de domestiquer la *vigogne*; mais elle s'approprie difficilement. Plus capricieuse et plus obstinée que le lama, d'ailleurs plus faible et ne pouvant porter d'aussi lourds fardeaux, elle a la mauvaise habitude, quand une fois elle s'est couchée avec sa charge,

de se laisser tuer plutôt que de se relever. Les Espagnols, voyant le parti qu'on tirait des *vigognes*, avaient cherché à les naturaliser en Europe, et ils en avaient plusieurs fois transporté en Espagne, où, loin de se multiplier, elles périrent toutes, sous l'influence d'un climat qui ne leur convenait pas.

Cependant, dit Buffon, je suis persuadé que ces quadrupèdes, plus précieux encore que les lamas, pourraient réussir dans nos montagnes et surtout dans les Pyrénées; ceux qui les ont transportés en Espagne n'ont pas fait attention qu'au Pérou même les *vigognes* abandonnées à la nature ne subsistent que dans la région froide, c'est-à-dire dans la partie la plus élevée des montagnes, où elles paissent en troupes; qu'on ne les trouve jamais dans les terres basses et qu'elles meurent dans les pays chauds; qu'au contraire, elles sont aujourd'hui très-nombreuses dans les terres voisines du détroit de Magellan, où le froid est beaucoup plus grand que dans notre Europe méridionale, et que, par conséquent, il fallait, pour les conserver, les faire descendre du Tucumau par Rio-de-la-Plata jusqu'à Buengs-Ayres, où un bâtiment les aurait amenées en Europe et les aurait débarquées, non pas en Espagne, mais en Ecosse ou même en Norvège, et plus sûrement au pied des Pyrénées ou des Alpes, où elles eussent pu grimper et atteindre plus promptement la région qui leur convient, celle qui approche le plus de celle des Cordillères. Je m'insiste sur cela, que parce que je m'imagine que ces animaux seraient une excellente acquisition pour l'Europe et produiraient plus de biens réels que tout le métal du nouveau monde. »

D'après Molina, la *vigogne* est un excellent gibier et sa chair est préférable à celle du veau; néanmoins, elle est peu recherchée, sans doute parce qu'elle est inférieure en qualité à celles de l'alpaca et du lama. Les indigènes font également fort peu d'usage du lait de cet animal, qui n'en a que la quantité nécessaire pour nourrir ses petits. Le principal produit de la *vigogne* est sa toison, qui est très-fine et très-douce et passe pour la plus belle de toutes les laines; au temps de Buffon, elle était recherchée et estimée à l'égal de la soie. A une époque antérieure, elle servait à fabriquer ces tissus très-fins dont se vêtissaient les incas et les caciques, et qu'on nommait *ponchos*. La toison des *vigognes*, dit V. de Bomare, est de couleur de rose sèche, un peu claire, et cette couleur naturelle est si fixe, qu'elle ne s'altère pas sensiblement sous la main de l'ouvrier. On fait de très-beaux mouchoirs de cou, de très-beaux gants, des bas fort doux, très-chauds et d'autres ouvrages de bonneterie avec cette laine de *vigogne*; l'on en fait d'excellentes couvertures et des tapis d'un très-grand prix; l'on en fabrique le drap le plus fin, le plus chaud et le plus léger; en un mot, le castor du Canada, la brebis des Kalmouks, la chèvre de Syrie ne fournissent pas un plus beau poil, et la laine de *vigogne* forme seule une branche dans le commerce des Indes espagnoles; on distingue même dans le commerce trois sortes de laine de *vigogne*, la fine, la carneline ou bâtarde et le pelotage; toutes trois néanmoins sont employées; on en mêle aussi avec le poil de lapin et de lièvre pour faire des chapeaux; on en fait aussi des cordes. »

La *vigogne* produit des bœzards d'une couleur vert sombre; c'étaient les plus estimés dans l'ancienne médecine, et on recherchait surtout ceux qui provenaient d'animaux vivants à l'état libre dans les parties les plus élevées des montagnes et paissant habituellement dans les neiges. Ceux des mâles tenaient le premier rang après les bœzards orientaux. On faisait moins de cas de ceux des *vigognes* domestiques, qui sont petits et noirs; on trouve aussi des œgagropiles dans l'estomac de ces ruminants.

VIGOLZONE, bourg du royaume d'Italie, province et district de Pisanze, mandement de Ponte-dell'Oglio; 2,900 hab.

VIGONA, bourg du royaume d'Italie, arrond. et à 13 kilom. E.-S.-E. de Pignerol, dans une plaine, à la source de la Langiate, affluent du Pô; 6,800 hab.

VIGONNOVO, bourg du royaume d'Italie, province de Venise, district et mandement de Dolo; 2,300 hab.

VIGONZA, bourg du royaume d'Italie, province et district de Padoue, mandement de la même ville; 3,800 hab.

VIGOR (Simon), prélat et théologien français, né à Evreux dans les premières années du xvi^e siècle, mort en 1575. Admis, en 1540, dans la maison de Navarre, il devint peu après recteur de l'université et curé de Saint-Germain-le-Vieux, fut reçu en 1545 docteur en Sorbonne et, nommé à la même époque pénitencier de l'église d'Evreux, suivit l'évêque de cette ville au concile de Trente. Appelé ensuite à la cure de Saint-Paul, à Paris, il se signala par son zèle à convertir les protestants et fut promu, en 1570, au siège archiepiscopal de Narbonne, qu'il occupa jusqu'à sa mort. On a de lui : *Oraison funèbre d'Elisabeth de France, reine d'Espagne* (Paris, 1568, in-80); *Actes de la conférence tenue à Paris, es mois de juillet et août 1566, entre deux docteurs de Sorbonne* (Vigier et Claude de Saintes) et deux ministres de

Calvin (de L'Espine et Sureau du Rosier) [Paris, 1568, in-80]. On a encore de Vigor quatre recueils de *Sermons* assez médiocres, dont les trois premiers parurent en 1577 et le quatrième en 1584.

VIGOR (Simon), magistrat français, neveu du précédent, né en 1556, mort en 1624. Il remplit, de 1575 jusqu'à sa mort, les fonctions de conseiller au grand conseil. Outre des écrits de controverse, dans lesquels il prend la défense de Richer, et qui ont été réunis en un volume en 1683, on a de lui : *Historia eorum quæ acta sunt inter Philip-pum Pulchrum, regem christianissimum, et Bonifacium VIII, pontificem, ex variis scriptoribus* (Paris, 1613, in-40).

VIGOR (mistress), femme de lettres anglaise, née en 1699, morte en 1783. Elle épousa successivement un consul général en Russie, un résident à cette cour et enfin un quaker. Spirituelle et dotée d'un grand talent d'observation, mêlée, en outre, au meilleur monde, elle fut initiée à tous les secrets de la haute société russe, dont elle a donné un tableau aussi fidèle qu'intéressant dans ses *Lettres d'une dame, qui a résidé pendant un grand nombre d'années en Russie, à son amie, en Angleterre* (Londres, 1775, in-80).

VIGORNIA, nom latin de WORCESTER.

VIGORS (Nicolas-Aylward), littérateur et naturaliste anglais, né en 1787, mort en 1840. Il fit ses études à l'université d'Oxford, entra en 1809 dans l'armée avec le grade d'enseigne et assista en 1811 à l'affaire de Barossa, dans laquelle il fut grièvement blessé. De retour en Angleterre, il quitta le service et se voua à l'étude de l'ornithologie et de l'entomologie. Il forma de grandes collections d'oiseaux et d'insectes, dont, à sa mort, il fit présent au musée de la Société zoologique. Il était devenu, en 1832, représentant du bourg de Carlou au Parlement. Ses écrits sur la zoologie se trouvent consignés dans les *Transactions* de la Société linnéenne et de la Société zoologique et dans le *Journal zoologique*. On lui doit, en outre, un *Examen de la nature et de l'étendue de la licence poétique* (Oxford, 1810). Vigors avait été l'un des fondateurs, dans la Société linnéenne, du Club zoologique, auquel la Société zoologique dut son origine.

VIGORSIE s. f. (vi-gor-si). Ornith. Syn. de CONURE, genre de la famille des perroquets.

VIGOTE s. f. (vi-go-te). Art milit. Planche percée de plusieurs trous dont les diamètres sont égaux à ceux des canons de divers calibres, et qui servent à assortir les boulets.

VIGOREUSEMENT adv. (vi-gou-reu-ze-man — rad. *vigoureux*). Avec vigueur, avec force : Un coup vigoreusement appliqué. Une attaque vigoreusement repoussée.

— **Énergiquement, puissamment** : Soutenir vigoreusement son opinion. La France est l'Etat le plus vigoreusement centralisé de l'Europe. (Cormen.)

— Avec énergie dans le faire, l'exécution : Tableau vigoreusement peint.

VIGOREUX, EUSE (vi-gou-reu, eu-ze — de l'anc. français *vigour*, qui représente le latin *vigor*, vigueur). Qui a de la vigueur, de la force, de l'énergie vitale : Un corps vigoureux. Des bras vigoureux. Une santé vigoureuse. Un lutteur vigoureux. Un cheval vigoureux. Une plante vigoureuse. L'habitude du travail forme des races vigoureuses. (Maquet.) Les estomacs vigoureux peuvent seuls digérer les pois, les haricots et les lentilles avec leur écorce. (L. Cruveilhier.)

... Le lâche, c'est celui Qui, jeune et vigoureux, vit aux dépens d'autrui.

PONSARD.

■ Qui est fait, exécuté, appliqué avec vigueur : Un corps vigoureux. Une attaque vigoureuse. Un saut vigoureux. Une nourriture frugale et de vigoureux exercices dominaient aux Égyptiens une robuste constitution. (Boss.)

— Fig. Énergique, puissant : Une âme vigoureuse. L'esprit a besoin d'être beaucoup fatigué pour devenir vigoureux et agile. (Mme E. de Gir.) ■ Qui est fait avec énergie : Une réplique vigoureuse. Un style vigoureux.

— B.-arts. Fortement accusé; qui offre des effets puissants, des oppositions énergiques de lumière ou de couleur : Un coloris vigoureux. Des tons vigoureux. Une peinture vigoureuse. Une estampe vigoureuse. Ce fond est trop vigoureux. Cela est peint d'un pinceau vigoureux. ■ Ferme, énergique, en parlant du dessin : Des traits vigoureux. Un dessin vigoureux.

— s. f. pl. Arachn. Famille d'araignées.

— Syn. Vigoureux, fort, robuste. V. FORT.

VIGOREUX (la), célèbre empoisonneuse du xviii^e siècle, qui se donnait comme sorcière. Elle fut brûlée en place de Grève (1680), avec son frère, l'abbé Vigoureux, et la Voisin, après l'affaire de la marquise de Brinvilliers.

VIGRIDR. Dans la mythologie des peuples du Nord, c'est le nom de l'immense plaine dans laquelle se livra la grande bataille des ases et des géants, quand arriva le

dernier jour du monde primitif, le *Ragnarok*, comme l'appelle l'*Edda*. Cette plaine a 100 lieues carrées.

VIGUÉE s. f. (vi-ghé). Bot. Genre de plantes, de la famille des cypéracées, tribu des caricées, formé aux dépens des carex ou laïches.

VIGUERI (Bernard), musicien français, né à Carcassonne en 1761, mort en 1819. D'abord enfant de chœur, il étudia la musique sous la direction de Laguna, organiste de sa ville natale, et, en 1783, se rendit à Paris, où il termina ses études musicales, puis il s'y fit professeur de piano et marchand de musique. On a de lui, entre autres compositions : six *Sonates*; un *Concerto pour piano et orchestre*; *Bataille de Marengo*, pièce militaire et historique pour le piano; *L'Art de toucher le piano-forte ou Méthode facile pour cet instrument, divisée en quatre suites* (Paris, 1798, in-fol.), ouvrage médiocre, suivant Fétis, mais qui n'en obtint pas moins une vogue extraordinaire.

VIGUERIE s. f. (vi-ghe-ri — rad. *viguer*). Charge, fonction, titre de viguier. ■ Territoire soumis à la juridiction d'un viguier.

— A signifié Vicairie et vicomté.

VIGUERIE (Pierre), historien français, né à Carcassonne vers le milieu du xviii^e siècle, mort en 1813. Il avait entrepris d'écrire une *Histoire de Carcassonne*, dont le premier volume parut en 1805. C'est une compilation indigeste faite sans goût et sans méthode, et dont une grande partie est demeurée manuscrite.

VIGUERIE (Guillaume-Charles-Marguerite), chirurgien français, né à Toulouse en 1779, mort dans la même ville en 1855. Son père, Jean Viguerie, qui était chirurgien et membre de l'Académie de Toulouse, publia plusieurs *Mémoires* et mourut en 1802. Charles Viguerie commença ses études médicales sous la direction de son père et fut attaché en l'an VII, comme chirurgien, à la 14^e demi-brigade. Il se rendit ensuite à Paris pour y compléter ses études, devint, à vingt et un ans, chirurgien adjoint à l'Hôtel-Dieu Saint-Jacques et contribua à transformer cet hôpital en une école pratique. A la mort de son père, en 1802, il obtint de le remplacer comme chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Toulouse. En 1806, Viguerie devint, en outre, professeur de clinique à l'école de médecine qui venait d'être fondée dans cette ville. Par son enseignement et par son habileté comme opérateur, il tint le premier rang à Toulouse pendant cinquante ans. Il était membre de la Société de médecine et de l'Académie des sciences de cette ville. Ce remarquable chirurgien a peu écrit. Nous citerons de lui : *Quelques considérations sur la taille latéralisée* (1802), thèse soutenue à Montpellier, et des *Mémoires* insérés dans le *Recueil de l'Académie des sciences de Toulouse*, notamment sur le *Traitement médical des blessures*, Sur la *castration séparée des bouts osseux fracturés*, etc.

VIGUEUR s. f. (vi-gheur — lat. *vigor*, qui se rattache au verbe *vigere*, être fort, vigoureux, lequel vient, comme *vegere*, croître, pousser, de la racine sanscrite *vag* ou *ug*, croître). Force physique, vitalité énergétique : Un jeune homme plein de vigueur. Ces plantes ont pris de la vigueur. Il faut entretenir la vigueur du corps pour conserver celle de l'esprit. (Vauven.) Envoyez vos enfants reprendre, au milieu des champs, la vigueur qu'on perd dans l'air malsain des lieux trop peuplés. (J.-J. Rouss.)

— Fig. Ardeur et fermeté d'action ou de caractère : Montrer de la vigueur dans le commandement. N'entreprendre rien témérairement; mais, quand vous avez résolu quelque chose, exécutez-le avec vigueur. (Fén.) La vigueur, c'est la force qui s'accroît par la résistance. (E. de Gir.) ■ Puissance d'esprit : La vigueur de l'imagination s'affaiblit avec l'âge. ■ Puissance d'effet : La vigueur des lois. Des moyens d'une grande vigueur. ■ Existence effective : Les lois en vigueur. Le droit d'ainesse est en vigueur dans le royaume du pape. (E. About.)

— B.-arts. Puissance d'effet résultant de l'opposition énergétique des couleurs avec les couleurs, des ombres avec la lumière : C'est la vigueur du coloris qu'il est difficile d'altérer avec l'harmonie. (Didot.) ■ Se dit spécialement des parties sombres, par opposition à celles qui sont dans la lumière ou la demi-teinte : Des vigoureux bien ménagés. Des vigoureux exagérés. Des figures qui se détachent en vigueur sur un fond clair. ■ Caractère d'un dessin énergiquement accentué : Il ne faut pas confondre la vigueur du dessin avec sa sécheresse.

— Littér. Force, énergie de l'expression et du style : Le meilleur style perd sa vigueur à mesure qu'on le lime et qu'on le polit. (Trév.)

— Syn. Vigueur, énergie, force. V. ÉNERGIE.

VIGUIER s. m. (vi-ghié — lat. *vicarius*, suppléant, lieutenant). Nom donné, dans le midi de la France, à des juges qui rendaient la justice au nom des comtes ou du roi.

— Adjectif. Gouverneur viguier, Gouverneur de la ville de Marseille.

— **Encycl.** Les viguiers, qui remplaçaient

principalement les comtes, étaient en quelque sorte leurs vicaires (*vicarii*) dans les petites villes du comté. On donnait le nom de viguerie à l'office de viguier ou à la circonscription territoriale dans laquelle il exerçait sa juridiction. Les viguiers n'avaient d'abord qu'une juridiction inférieure. Les causes capitales, qui constituaient la haute justice, étaient réservées au comte ou au roi. A l'époque de la décadence de l'empire des Carolingiens, les vigueries devinrent, comme les autres offices, des fiefs héréditaires. Les viguiers s'emparèrent alors, dans quelques contrées, des droits de haute justice. Enfin, lorsque la royauté eut rétabli son autorité, les viguiers perdirent l'indépendance qu'ils devaient au système féodal. Ils ne furent plus que des magistrats royaux subordonnés aux baillis et aux sénéchaux. Le nom de viguier se conserva dans quelques provinces jusqu'à la Révolution; celui de vicomte, qui était plus commun, indiquait une autorité de même nature. On appelait encore viguerie la taxe perçue par le viguier dans le pays qu'il administrait, aussi bien que les amendes et les frais de justice qui lui étaient attribués.

VIGUIER (Pierre-François), orientaliste français, né à Besançon en 1745, mort à Paris en 1821. Après avoir reçu les ordres, il suivit la carrière de l'enseignement, professa la rhétorique, puis entra dans la congrégation de Saint-Lazare et fut chargé d'une chaire de théologie au séminaire de Sens. Envoyé en 1772 dans la régence d'Alger pour y prodiguer des consolations aux chrétiens esclaves, il passa de là, en 1783, comme préfet apostolique, à Constantinople, où il se rendit familières toutes les langues de l'Orient et où il publia, en 1790, des *Éléments de la langue turque*, le premier ouvrage de ce genre qui ait été imprimé dans la capitale de l'empire ottoman. De retour en France en 1802, il y fut chargé pendant quelques temps de diriger l'institution des Dames de charité et vécut ensuite dans la retraite. Son ouvrage sur la langue turque n'est, dit le *Journal asiatique*, qu'un traité élémentaire; cependant on y trouve des observations d'une nouveauté et d'une justesse vraiment remarquables. ■ On a encore de Viguiér : *Distinction primitive des Psalms en monologues et en dialogues* (1806, 2 vol. in-12); la *Véritable prophétie du vénérable Holzhäuser ou le Rétablissement des papes à Rome* (1815, in-12); *Prophétie du pape Innocent XI ou le Rétablissement des Bourbons en France* (1816, in-12).

VIGUIER (Joseph-Etienne-Adrien), littérateur français, né à Béziers en 1804. Il a professé pendant de longues années les classes de cinquième et de quatrième au lycée Charlemagne et a été mis à la retraite en 1853. Indépendamment d'un recueil de poésies et de plusieurs pièces qui ont été jouées sur des théâtres de genre, entre autres : *Chérubin*, *Notre étoile*, *Un amour à l'espagnole*, les *Aventures de Chopart*, les *Deux Césars*, etc., il a publié, sous le pseudonyme d'Adrien Delaville, plusieurs romans, tels que : *Roger* (1842, in-80); *Love* (1843, in-80); le *Dernier des touristes* (1844, in-80); *Régine* (1845, in-80); *Sheridan*, comédie en un acte et en vers (1849, in-12); *Aperçus littéraires* (1851, in-12), etc. Il a, en outre, été l'un des collaborateurs du livre des *Cent et un*, du *Journal de l'instruction publique*, etc.

VIGUIER (Paule de), baronne DE FONTENILLE, surnommée la Belle Paule. V. PAULE.

VIGUIÈRE s. f. (vi-ghi-é-ri — de Viguiér, botan. fr.). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des sénecionées, comprenant une quinzaine d'espèces, qui croissent dans l'Amérique tropicale. ■ On dit aussi VIGIÈRE.

VIGUZZOLO, bourg du royaume d'Italie, province d'Alexandrie, district de Tortona, chef-lieu de mandement; 2,400 hab.

VIGY, ancien bourg de France (Moselle), ch.-l. de cant., arrond. et à 14 kilom. N.-E. de Metz, près de la forêt de Villers; 800 hab. Tannerie, huilerie, fours à chaux. Il a été cédé à l'Allemagne par le traité de Francfort (10 mai 1871) et fait partie depuis lors de l'Alsace-Lorraine.

VILHIER, bourg de France (Maine-et-Loire), ch.-l. de cant., arrond. et à 40 kilom. S.-O. de Saumur, sur la rive droite du Lys; pop. aggl., 1,509 hab. — pop. tot., 1,527 hab. Teintureries, fabrication de couvertures de laine. Important commerce de bestiaux, chevaux et porcs. Ce bourg fut en partie détruit pendant les guerres de la Vendée. On y remarque les restes d'un ancien château, les débris de l'ancien prieuré de Saint-Jean et quelques tombelles celtiques. Citons encore l'église Saint-Nicolas, avec une tour massive du xiii^e siècle.

VIKING s. m. (vi-kingh). Hist. Titre d'un fils de roi scandinave préposé au commandement d'une station maritime.

VIL, VILE adj. (vil, vile. — Peut-être que ce mot a signifié proprement marchandise en osier, chose de peu de valeur, de peu de prix, du lat. *vincio*, tresser, lier, tisser, qui représente exactement le sanscrit *vayami*, première personne de l'indicatif présent, de la racine *vé*, même sens; d'où *vaya*, veni, tisse). Qui est de peu de valeur; qui est peu

élevé, en parlant d'un prix : De VILES hardes. Une VILE nourriture. Vendre, acheter à vil prix. Le blé est à vil prix cette année. Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé?

RACINE.

— Fig. Bas, abject, sans dignité, sans valeur : Un vil intrigant. Une vile multitude. Des sentiments vils et bas. Une naissance vile. De toutes les spéculations de l'intérêt, il n'en est pas de plus vile que d'employer les charmes de la société à faire des dupes. (Mme de Sév.) Ce qui est vil n'a pas le pouvoir d'avilir; l'homme seul peut infliger le déshonneur. (Chateaub.)

Qu'importe qu'un sang vil au hasard soit versé?

RACINE.

Grand dans la liberté, l'homme est vil dans les fers.

LAHARPE.

Plus l'oppresser est vil, plus l'esclave est infâme.

LAHARPE.

— Anc. cout. Se disait des hommes de condition servile : Un homme vil. ■ s. m. Vain, paysan.

— Syn. Vil, abject, bas. V. ADJECT.

VILAGOS, bourg de l'empire d'Autriche, dans la Hongrie, comitat et à 31 kilom. N.-E. d'Arad; 6,800 hab. Récolte et commerce de bons vins. Ruines de l'ancien château de Vilagosvar. C'est à Vilagos que, le 9 août 1849, les Hongrois capitulèrent devant l'armée russe.

VILAIN, AINE s. (vi-lain, é-ne — bas lat. *villanus*, formé de *villa*, maison de campagne, établissement rural. *Villan* s'employait dans l'origine pour désigner un homme de la campagne, un colon, un cultivateur; on l'appliqua dans la suite à toutes personnes de condition inférieure, à tous les roturiers, et les préjugés des citadins lui donnèrent alors un sens défavorable. Au xiii^e siècle, *villain* était déjà employé en mauvaise part : « Villain, dit M. Le Roux de Lincy, était généralement pris dans une acception mauvaise et comme synonyme de lâche, poltron, enfin de notre mot *canaille* »). Paysan, roturier, homme de peu, dans le langage de l'ancienne aristocratie : Il n'y a dans le travail ni nobles ni vilains. (Colins.) Le vilain enrichi dédaigne souvent ses anciens compagnons de misère. (Alex. Dum.) Dans l'esprit du droit divin, le serf, le vilain et le roturier sont toujours le sauvage que l'intérêt de la civilisation commande de traiter en bête de somme. (Proudh.)

Riches vilains vaut mieux que pauvre gentilhomme.

RÉGNIER.

Je suis riche et capitaine
Dans un régiment du roi,
Et c'est d'une vilaine
Que je suis épris, ma foi.

...

— Personne dont la conduite ou les paroles ont quelque chose de honteux, l'action quelque chose de sale : Ah! le vilain, qui a menti! Cette vilaine a sali toute sa robe. Allez vous cacher, vilaines; allez vous cacher pour jamais. (Mol.)

Voyez comme raisonne et répond la vilaine!

MOLIÈRE.

— Avaro : Autant que le fils est joueur, dépenser et prodiguer, autant le père, à ce qu'on dit, est un vilain, un lard, un fesse-mathieu. (Mol.)

De vilain à vilain il n'y a que la main.

RÉGNIER.

— *Suavette à vilain*, Nom que l'on donnait autrefois aux charges vénales dont la possession anoblissait.

— C'est la fille au vilain. Se disait de tout ce qui pouvait s'obtenir à prix d'argent.

— Prov. *Graissez les bottes d'un vilain, il dira qu'on les lui brûle*. Les gens grossiers et mal appris se plaignent même des services qu'on leur rend. ■ *Oignez vilain, il vous poudra; poignez vilain, il vous oindra*. La douceur rend méchants les gens grossiers, la rudesse les rend affables. ■ *Peine de vilain n'est à rien comptée*. Les souffrances des pauvres gens sont indifférentes aux riches. ■ *Il n'est danger que de vilain*. Les hommes grossiers sont seuls à craindre. ■ *Il n'est chère que de vilain*. Quand un avare se met en frais pour donner un repas, il fait souvent plus de dépense que les autres. ■ *À vilain vilain et demi*. Avec un avare, il faut être encore moins généreux que lui. ■ *Jeux de main, jeux de vilain*. Il ne convient qu'aux gens malhonnêtes de jouer à se pousser, à se frapper l'un l'autre.

— s. m. Temps désagréable : Il ne fait pas vilain aujourd'hui.

— Métrol. Pièce qui n'avait pas le poids rigoureux, mais qui était dans les limites de la tolérance : Un vilain fort. Un vilain faible.

— Art vétér. Rougeole du porc.

— Ornith. Nom vulgaire d'une espèce de vautour.

— Ichtyol. Nom vulgaire du meunier ou chevesne.

— s. f. A signifié Prostituée.

— Hortie. *Vilaine d'Anjou*, *Vilaine de La Reale*, Variétés de poirées.

— adj. Anc. cout. Roturier, de condition servile ou de basse condition : Les hommes nobles et vilains. Épouser une femme vilaine.

Mayenne, en ce péril pressant,
Se pendrait s'il était décent
Qu'un gentilhomme mourût comme
On fait mourir un vilain homme.
(Vilain homme veut dire ici
Un homme du néant sorti;
Car, à la lettre, un gentilhomme
N'est pas plus gentil qu'un autre homme,
Et j'en ai connu plus de cent
Très-vilains, soit dit en passant.)
(*Benjamine travestie.*)

■ *Rente vilaine*, Cello qui était due par un roturier. ■ *Vilain lieu*, Celui qui ne jouissait d'aucune franchise.

— Déplaisant, désagréable à voir : *Une vilaine figure. Une vilaine jambe. Un vilain chapeau. Une vilaine voiture. Un vilain pays.* Jouissons, faisons-nous un bonheur de surface; Un beau masque vaut mieux qu'une vilaine face.

TH. GAUTIER.

■ Désagréable à un point de vue quelconque : *De vilains odeurs. Les femmes ne devraient jamais avoir de biographie, vilain mot à l'usage des hommes.* (Ste-Beuve.)

— Incommode, fâcheux : *Un vilain chemin. Un vilain temps. Un vilain coup. Une vilaine toux. Une vilaine fièvre.*

(peine,
Quand j'aurai fait le brave et qu'un fer, pour ma
M'aura d'un vilain coup transpercé la bedaine,
Dites-moi, mon honneur en sera-t-il plus gras?
MOLIÈRE.

— Fig. Qui a quelque chose d'inconvenant, de grossier, de malhonnête : *De vilains mots. Une vilaine action. Faire un vilain métier. Il est rare de commettre impunément une vilaine action.* (Diderot.) ■ Dont la conduite ou les paroles ont quelque chose de honteux, l'action quelque chose de sale : *Obéissez-vous, vilain enfant? Ne touchez pas cela, vilain sale. Tant que des femmes ne se sont point appelées vilaines, on peut les reconcilier.* (Boiste.)

Gardez-vous d'imiter ces coquettes vilaines,
Dont par toute la ville on chante les fredaines.
MOLIÈRE.

Certes, c'est une vieille et vilaine famille,
Que celle des frelons et des imitateurs.
A. DE MUSSSET.

— Prov. *Tout vilain est niable*, Il est naturel de ne pas avouer une action honteuse. ■ *Nul n'est vilain si le cœur ne lui meurt*, Les hommes sans cœur sont seuls méprisables. ■ *Lorrain vilain, traître à Dieu et à son prochain*, Diction injurieux appliqué pendant la Ligue aux princes lorrains, et que l'on étendit, depuis à tort aux habitants de la Lorraine.

— Fauconn. Se dit de l'oiseau qui ne poursuit la proie que pour la dévorer, et que l'on ne peut affaiblir : *Les milans et les corbeaux sont des oiseaux vilains.*

— Syn. Vilain, chiche, crasseux, etc. V. CHICHE.

— Encycl. Hist. La dénomination de vilain n'a pas toujours été injurieuse. Elle désigna d'abord le roturier, et le mépris affecté par la noblesse pour tout ce qui n'appartenait pas à sa caste fut la cause du sens péjoratif qui s'attacha à ce mot et qu'il n'a jamais perdu. Quant aux vilains eux-mêmes, ils devaient, sous le nom de tiers état, prendre une éclatante revanche des mépris de la classe noble. Parmi les vilains ou roturiers, il y avait deux classes, celle des ingénuos (hommes libres) et celle des serfs. On appelait loi vilaine (*lex villana*) celle qui régissait les roturiers. Dans l'art militaire, le vilain était le fantassin. Du moins Joinville employait cette expression.

Peu à peu le mot vilain devint tout à fait injurieux; on ne l'employa plus même pour désigner des serfs fermiers (*proprii homines*), mais seulement de véritables esclaves assujettis à des corvées, des hommes qui dépendaient d'une culture, d'un territoire, d'une glebe (*gleba adscripti*). Childebert évaluait à bas prix leur existence, car, par la règle qu'on appelait *estimatio vitæ*, le rachat d'un meurtre commis sur un homme libre était de 100 sous, et pour 36 sous on pouvait tuer un vilain.

Le vilain ne pouvait appeler d'un jugement rendu contre lui par son seigneur, conformément à cet adage : « Il n'y a entre seigneur et vilain autre juge fors Dieu. »

Le moyen âge nous a laissé sur les vilains trois écrits fort curieux : *Des vingt-trois manières de vilains*, XIII^e siècle (Paris, Silvestre, 1833, in-8°); *De l'outillement du vilain*, XIII^e siècle (Paris, Silvestre, 1833, in-8°); la *Riote du monde, le roi d'Angleterre et le jongleur d'Ely*, XIII^e siècle (Paris, Silvestre, 1833, in-8°).

Ces trois opuscules ont eu pour éditeurs MM. de Monmerqué et Francisque Michel. Les *Vingt-trois manières* sont un traité *ex professo* qui enseigne : *Quantes manières i sont de vilains, de quoi ils servent*, et une prière pour eux. L'*Outillement* est un inventaire des objets de ménage et outils, d'ordinaire nécessaires au vilain, c'est-à-dire au prolétaire, à l'ouvrier, qui ne peut vivre sans travail, et qui, par conséquent, a besoin d'un outillage spécial. La *Riote* est une conversation en proverbes, en coq-à-l'âne, entre un vilain et le roi d'Angleterre.

VILAIN XIII^e, nom d'une famille belge,

datant du IX^e siècle, dont le chef était Wichman, frère d'Herman, duc de Saxe. Ayant obtenu de l'empereur le comté de Gand, Wichman et ses héritiers s'allièrent aux plus illustres maisons de Belgique et de France. Mais c'est en 1240 seulement que le nom de Vilain devint propre à la famille. On a expliqué de diverses manières le chiffre ajouté à ce nom; comme ces interprétations manquent absolument de certitude historique, nous nous abstiendrons de les rapporter, et nous nous contenterons de citer les principaux personnages de la famille.

VILAIN XIII^e (Jean-Jacques-Philippe, vicomte), administrateur belge, né à Alost en 1712, mort à Wetteren en 1777. Pensionnaire de Flandre en 1754, il devint deux fois bourgmestre de Gand, puis grand bailli et conseiller d'Etat. Il avait proposé un nouveau mode d'administration financière à Marie-Thérèse, qui le créa vicomte; et c'est à lui qu'on doit la première idée du système pénitentiaire adopté d'abord par la Belgique, puis par toute l'Europe. On lui doit, entre autres écrits : *Reflexions (sic) sur les finances de la Flandre* (s. l. n. d., in-8°); *Mémoire sur les moyens de corriger les malfaiteurs et fau-nants* (Gand, 1775, gr. in-4°).

VILAIN XIII^e (Charles-Joseph-François), officier belge, fils du précédent, né à Gand en 1759, mort à Wetteren en 1808. Il servit comme officier au régiment de Clerfayt, et il a publié des *Mémoires militaires sur la campagne de l'armée belge dans les Pays-Bas pendant la révolution de 1790* (Londres, 1791, in-8°).

VILAIN XIII^e (Charles-Hippolyte, vicomte), diplomate belge, né à Paris en 1796. Après avoir servi dans les hussards, il siégea aux états de la Flandre occidentale, puis au congrès national de 1830, prit part aux conférences de Londres et fut un de ceux qui offrirent la couronne à Léopold. De 1840 à 1843, il exerça les fonctions de chargé d'affaires près les cours de Toscane et de Sardaigne, et, en 1855, il remplit une mission extraordinaire à Naples et à Turin. On a de lui : *Appel au congrès* (Gand, 1830, in-8°); *Coup d'œil sur les inondations de Flandre* (Bruxelles, 1832, in-8°); *Essais poétiques* (Bruxelles, 1843, gr. in-8°).

VILAIN XIII^e (Philippe-Louis-Marie-Ghislain, comte), homme politique belge, cousin du précédent, petit-fils de Jean-Jacques, né à Gand en 1778, mort à Bruxelles en 1856. Sous l'Empire, il devint maire de Gand et jouit de la faveur de Napoléon. Après 1815, il fut chambellan du roi Guillaume d'Orange, devint membre de la seconde Chambre des états, où il vota avec les libéraux, et dont un abus de pouvoir le fit sortir en 1829. L'année suivante, lors de la révolution nationale en faveur de l'autonomie de la Belgique, le comte Vilain fut nommé membre du congrès national, se prononça en faveur de la candidature de Léopold et devint, en 1831, membre du Sénat, dont il fut pendant longtemps vice-président.

VILAIN XIII^e (Charles-Ghislain-Guillaume, vicomte), homme politique belge, né à Bruxelles en 1803. Après avoir fait ses études chez les jésuites et à l'université de Liège, il embrassa les doctrines de Lamennais et devint, en 1830, un des collaborateurs du journal *l'Avenir*. Secrétaire du congrès national après la révolution de 1830, il se prononça contre la maison de Nassau et la république, devint, après l'élection du roi Léopold, membre de la Chambre des députés et fut nommé, en 1832, ministre plénipotentiaire près du saint-siège, du roi de Naples et du grand-duc de Toscane. Bien que fervent catholique, il ne plut pas au pape et fut rappelé en 1834. Il devint alors gouverneur de la Flandre orientale et vice-président de la Chambre des députés, où il donna son appui au cabinet de Theux. En 1835, il retourna en Italie en qualité d'envoyé extraordinaire près du roi de Naples et du grand-duc de Toscane, et représenta son pays près de ces deux souverains jusqu'en 1839. De retour en Belgique, il continua à siéger à la Chambre des députés, y soutenant la politique des conservateurs et des catholiques. Appelé, le 30 mars 1855, au ministère des affaires étrangères dans le cabinet Decker, il resta au pouvoir jusqu'en 1857. M. Vilain se fit remarquer par la fermeté de son attitude, notamment à l'occasion d'une interpellation au sujet de modifications à la constitution que le gouvernement, disait-on, devait proposer sous la pression du cabinet des Tuileries. Le ministre des affaires étrangères répondit, aux applaudissements du pays tout entier, que « jamais » ni lui ni le cabinet ne consentiraient à subir cette pression. Renversé du ministère lors de la discussion de la loi sur la charité, il reprit sa place à la Chambre des députés.

VILAIN (Nicolas-Victor), statuaire, né à Paris en 1813. Élève de l'École des beaux-arts, il concourut pour le grand prix de Rome en 1838. Son concours, *David apaisant Saül*, passe encore pour un des bons morceaux de l'époque. En cette même année, M. Vilain avait envoyé au Salon une *Statuette de d'Arce*, très-intéressante. A Rome, l'artiste se livra tout entier à l'étude des chefs-d'œuvre traditionnels, dont il fit quelques copies intelligentes. Mais ses productions originales perdirent peut-être au contact des vieux ma-

tres quelque chose de leur naïveté première. M. Vilain était plus savant en revenant de Rome, mais moins original. Il reparut au Salon en 1845 avec deux statues, un *Saint Jean, l'Automne*, et un bas-relief en marbre, la *Bienfaisance*. L'année suivante, il exposa *Hébé et l'aigle de Jupiter*, composition qui montra mieux encore combien il était sous l'influence de l'antique. Dans le *Buste d'Estienne*, qui figurait à la même Exposition, on remarqua plus de sévé, de jeunesse et d'ampleur; cette Exposition lui valut une 3^e médaille. En 1849, les bustes de *Victor Hugo*, de *Mlle Vilain*, du *Général Jamain* reçurent un accueil très-favorable. La presse, d'une voix unanime, en fit valoir les mérites sérieux. Une 2^e médaille et la croix de la Légion d'honneur consacrèrent ce succès et valurent au sculpteur, entre autres travaux, le *Fronton du palais de l'Industrie*, achevé en 1854. Presque en même temps, l'auteur avait reçu, pour le nouveau Louvre, la commande de plusieurs tympanons qui furent exposés en 1856. Dans le même palais, il a fait encore la décoration de deux ou trois portes. Après l'exécution de ces travaux, il eut à faire pour le ministère d'Etat un *Marius debout au milieu des ruines de Carthage* et une figure de *Saint Germain l'Auxerrois*, destinée à la décoration de la tour de l'église de ce nom. Quelques *Bustes* exposés en 1863, entre autres celui de *Mme Vilain*; un groupe, la *Musique et la Danse*; un *Kléber*, en 1864, sont, avec les œuvres dénommées plus haut, les travaux les plus saillants dus au ciseau de cet artiste et ceux qui résument le mieux sa personnalité.

VILAINAGE s. m. (vi-lè-na-jo — rad. vilain). Féod. Condition de vilain, de roturier. ■ Habitation de vilain. ■ Tenue roturière.

VILAINE, la *Vicinovia* ou *Vidiana* des Romains, rivière de France. Elle prend sa source dans le département de la Mayenne, à l'O. d'Ernée, coule au S.-O., entre dans le département d'Ille-et-Vilaine, baigne Vitry, se dirige à l'O., arrose Rennes, prend alors la direction du S. jusqu'au village de Langon, où elle continue sa direction à l'O., en servant de limite aux départements d'Ille-et-Vilaine et de la Loire-Inférieure, arrose Redon, entre dans le département du Morbihan, qu'elle sépare de celui de la Loire-Inférieure, baigne la Roche-Bernard et se jette dans l'Atlantique, après un cours de 220 kilom., navigable depuis Rennes jusqu'à l'Océan, sur un parcours de 144 kilom.

VILAINEMENT adj. (vi-lè-ne-man — rad. vilain). D'une façon vilaine, désagréable : *Un corps vilainement bâti.*

— Malproprement : *Manger vilainement. Cette cuisinière fait tout vilainement.*

— Grossièrement, d'une façon malhonnête : *Parler vilainement. Recevoir vilainement un visiteur.*

— Honteusement : *Mentir vilainement. S'enfuir vilainement du champ de bataille. Trahir vilainement ses amis.*

— Sordidement, chichement : *Se loger vilainement. Mazarin ne cessa vilainement de poursuivre son propre gain et son profit.* (Ste-Beuve.)

VILARIS (Marc-Hilaire), chimiste français, né à Bordeaux en 1720, mort en 1792. Après avoir étudié sous la direction de Rouelle à Paris, il servit dans l'armée de Hanovre comme pharmacien, s'établit apothicaire dans sa ville natale en 1748 et découvrit le kaolin, dont l'emploi donna naissance à la manufacture de porcelaine de Limoges. On lui doit aussi les premiers essais de dessiccation des viandes.

VILATE (Joachim), agent politique français, né à Ahun (Limousin) en 1768, exécuté à Paris en 1795. Il professa quelque temps les humanités aux collèges de Guéret et de Limoges. S'étant rendu à Paris en 1792, il se lia avec les plus ardents révolutionnaires et joua un rôle actif pendant la journée du 10 août. Après le 31 mai 1793, il s'attacha à Robespierre, prit le nom de *Sempronius Gracchus* et devint juré au tribunal révolutionnaire. Emprisonné au 2 thermidor, on l'incrimina comme espion des comités, il composa dans sa prison des écrits dans lesquels, dans l'espoir de se sauver, il calomnie ses anciens amis, leur prodigue les épithètes les plus outrageantes, et qui n'ont même pas trouvé créance parmi les réactionnaires les plus éhontés. Vilate fut condamné à mort et exécuté. On a de lui : *De nos maux et des remèdes qu'il faut y apporter* (Paris, 1793, in-8°); *Causés secrètes de la révolution du 9 thermidor* (Paris, 1795, 2 part. in-8°); *Mystères de la mère de Dieu* (Catherine Théot) dévoilés (Paris, 1795, in-8°).

VILAYET s. m. (vi-la-ïe). Division administrative de l'empire ottoman.

VILEBREQUIN s. m. (vi-le-bre-kain — de l'anc. fr. *virebrequin*, qui est formé de *vire*, tourner, et de *brequin*, mèche. *Brequin* est pour *beirquin*, et reproduit le hollandais *bo-reken*, petit foret, diminutif de l'ancien haut allemand *bora*, *pora*, foret, vrille, ancien allemand *bor*, *pora*, de l'ancien allemand *poron*, *percer*, anglo-saxon *borian*, scandinave *bora*, etc.). Techn. Instrument au moyen duquel on imprime un mouvement de rotation à une mèche, pour percer des trous dans le

bois, la pierre, les métaux : *Pline fait honneur aux Gaulois de la découverte du VILEBREQUIN.* (De Rémusat.)

— Pop. *Jambes en vilebrequin*, Jambes torses.

— Mécan. Arbre coudé, dont le coude est articulé à une bielle, de façon que, l'un des deux organes recevant le mouvement de l'autre, le mouvement circulaire du coude imprime à la bielle un mouvement de va-et-vient, ou vice versa.

— Moll. Nom vulgaire des vermetes.

— Encycl. Mécan. On donne le nom de *vilebrequin* aux arbres coulés de petit diamètre dont on fait usage dans les pompes et dans les machines à vapeur de faible force, pour donner le mouvement au piston dans les premières, par l'intermédiaire de la bielle, et pour transmettre le mouvement à la poulie de commande dans les secondes, à l'aide également de la bielle. Le *vilebrequin* s'emploie toutes les fois qu'il s'agit de transmettre le mouvement à un arbre au moyen d'une bielle se mouvant dans un plan qui coupe cet arbre en un point quelconque de sa longueur, cas dans lequel il est nécessaire de munir l'arbre d'un coude se comportant, par rapport à la bielle, absolument comme une manivelle. En général, on évite, autant que possible, les *vilebrequins* dans les machines, tant à cause de leur fragilité que de la difficulté qu'ils présentent dans l'exécution, quand ils sont en fer. Il est cependant des cas où l'on ne peut s'en passer; l'art du forgeron consiste alors à faire suivre au nerf du fer les sinuosités des coudes, de manière qu'il ne soit interrompu en aucune de ses parties. A cet effet, on bat successivement l'arbre à coudre entre deux séries d'éclisses et de matrices, primitivement planes et dont les dimensions vont en croissant jusqu'à la dernière, qui affecte exactement les dimensions que doit avoir le *vilebrequin*.

VILEMENT adv. (vi-le-man — rad. vil). D'une manière vile, honteuse : *Du même fond d'orgueil dont on s'élève fièrement au-dessus de ses inférieurs, l'on rampe vilement devant ceux qui sont au-dessus de soi.* (La Bruy.)

VILENAGE s. m. (vi-le-na-je). Autre forme du mot VILAINAGE.

VILENÉ adj. m. (vi-le-né — rad. vilain). Blas. Se dit de tout animal mâle dont la verge est d'un émail particulier : *Rogemont de Chandée, en Bugey : De gueules, au lion d'or, lampassé, VILENÉ d'azur.*

VILENIE s. f. (vi-le-ni — de vilain, qui s'est écrit vilein). Ordure, saleté : *Une maison pletne de VILENIES.*

— Nourriture malsaine, capable de faire du mal : *N'achetez pas ces fruits verts, c'est de la VILENIE.*

— Obscénité, parole honteuse : *Il ne se plait qu'à dire des VILENIES.* ■ Parole grossière et injurieuse : *Elle m'a dit cent VILENIES de vous.*

— Action ou conduite vile et honteuse : *La VILENIE des courtisans n'empêche pas leur orgueil. La VILENIE des esclaves est un produit direct du despote.* (V. Hugo.)

— Avarice sordide : *Il est d'une VILENIE à se laisser mourir de faim.*

— Blas. Verge d'un animal : *Un lion sans VILENIE.*

VILETÉ s. f. (vi-lè-té — rad. vil). Caractère de ce qui est vil, de ce qui a peu de valeur : *La VILETÉ de la matière n'ôte rien au mérite du travail dans une œuvre d'art.* ■ Bas prix; caractère d'un prix peu élevé : *La VILETÉ des denrées. La VILETÉ du prix des denrées.* ■ On dit quelquefois VILITE.

— Fig. Infériorité, bassesse : *Par quelle vanité voulons-nous que, dans notre langue, tout ce qui est à l'usage du peuple contracte un caractère de bassesse et de VILETÉ?* (Marmontel.) ■ Action honteuse, caractère vil et bas : *Ayant compris la lassitude des temps et la VILETÉ des âmes, Philippe s'est mis à l'aise.* (Chateaub.)

VILFA s. m. (vil-fa). Bot. Genre de plantes, de la famille des graminées, tribu des agrostidées, formé aux dépens des agrostis. ■ On dit aussi VILFE.

VILEHETAS s. m. (vi-le-tass). Anc. cout. Nom que l'on donnait, dans le midi de la France, à un billet envoyé par les receveurs de taille aux jurats des communautés, pour les inviter à apporter les deniers de la taille.

VILIPENDER v. a. ou tr. (vi-li-pan-dé — du lat. *villus*, vil; *pendere*, peser). Traiter comme vil, mépriser; dire du mal de : *VILIPENDER quelqu'un. VILIPENDER une marchandise.*

— Syn. Vilipender, hafouer, conspuer, etc. V. BAFUER.

VILLA s. f. (vil-la — mot lat. V. VILLE). Antiq. rom. Maison des champs : *Cicéron avait plus de vingt VILLAS, et Tibère en possédait douze dans l'île de Caprée seulement.* (Batissier.)

— Nom que l'on donne aujourd'hui à des maisons de campagne élégantes, moins étendues que des châteaux : *Les VILLAS des environs de Paris.*

— Encycl. Il y avait, chez les Romains, des *villas* de deux sortes : les *villas subur-*

baines, situées aux portes de la ville et même dans les faubourgs; c'était là qu'après l'heure des affaires les citoyens allaient se délasser sans rien perdre de leur journée; les autres *villas*, qui répondaient mieux à ce que nous appelons maisons de campagne, étaient de grandes propriétés champêtres, situées dans des provinces voisines de Rome, telles que la Campanie, par exemple, et où les riches Romains allaient passer la belle saison. La *malaria* qui désolait encore la campagne romaine, sévissait alors avec violence, comme on peut s'en convaincre en lisant Pliny et Cicéron; aussi remarquait-on que presque toutes les *villas* devenues célèbres étaient construites sur des hauteurs; nous citerons Tibur, Albe, Tusculum, Antium, Formies, Frénesti, Caletæ, Pouzzoles, Misène, etc.

Autrefois, dit M. Dézobry, on donnait le nom de *villa* à des fonds de terre dont on tirait un revenu, soit en les cultivant, soit en y élevant différentes espèces d'animaux; mais plus tard les *villas* ne répondirent plus du tout à leur nom, car on n'y trouva plus ni culture, ni prairies, ni bestiaux; elles se composèrent alors de portiques en colonnades, de galeries à plusieurs étages, avec beaucoup de chambres; ce furent des habitations spacieuses et bien aérées, avec tout le luxe des villes. Sous la république, une *villa* était louée à des colons ou exploitée par son propriétaire; dans ce dernier cas, deux esclaves de choix, nommés l'un le *villicus* et l'autre la *villica*, en étaient les régisseurs, et les travaux, en général, étaient exécutés par les esclaves du maître. Pour les foins, pour la moisson et pour les vendanges, on prenait des ouvriers supplémentaires, gens de condition libre qui se louaient pour ces sortes de travaux et qu'on payait souvent en nature. Lorsque la *villa* était située dans une région malsaine, on préférait se servir d'ouvriers de louage ou bien de débiteurs, connus sous le nom d'*odérés*, qui engageaient leur travail afin de payer leurs dettes, car les esclaves auraient pu succomber à l'insalubrité du pays, ce qui aurait été une perte, tandis que la mort des ouvriers libres était indifférente au maître. Dans certaines *villas* importantes, il y avait un agent principal, appelé le procureur, qui passait avant le *villicus*; c'était un homme de condition libre, chargé de tenir tous les comptes. Il y avait encore le maître du troupeau, chargé en chef du soin du gros et petit bétail, comme le *villicus* du soin de la culture; il était d'ordinaire plus âgé et plus expérimenté que les autres pasteurs, qui tous étaient placés sous ses ordres.

La *villa* comprenait généralement trois parties : l'urbaine ou prétoire, la rustique et la fructuaire. L'urbaine était la partie réservée à l'habitation du maître; dans la rustique étaient logés les esclaves et les bestiaux; la fructuaire servait à serrer les récoltes et les fruits. Le prétoire occupait le centre de la *villa* et les constructions qui le composaient étaient ordinairement plus élevées que les autres, de manière que l'on pût voir de là les diverses parties de l'habitation. On trouvait dans le prétoire des logements pour chaque saison de l'année : au midi, appartement d'hiver; au nord, appartement d'été; à l'orient, appartement de printemps et d'automne. Outre cela, il y avait encore des bains; des portiques servant de promenoirs, tournés au midi, afin que, l'hiver, ils pussent être échauffés par les rayons du soleil pendant la plus grande partie du jour, et un vaste jardin pour la promenade du maître. La rustique s'élevait à gauche du prétoire; elle se composait d'une vaste basse-cour entourée de bâtiments et placée au midi. Au centre se trouvait un *compluvium* ou demi-piscine pour baigner les troupeaux et les abreuver; au-dessus de la porte d'entrée se trouvait d'ordinaire le logement du procureur, et en face l'habitation du *villicus*; ces deux logements étaient admirablement disposés pour la surveillance, avantage précieux que l'on ne négligeait jamais dans les *villas*. Ensuite venait la cuisine; en dehors, le long des murs, étaient les mangeoires découvertes; les bains rustiques se trouvaient auprès de la cuisine; les esclaves n'usaient du bain que les jours de fête. Au-dessus des bains se trouvait l'*apotheca*, qui consistait en un étage où l'on servait le vin nouveau. Après les bains venait l'étable sèche pour la dessiccation des fruits; ensuite l'*horreum*, magasin où l'on déposait les instruments de culture. En continuant vers le midi, on rencontrait les bouvieries, et à leur suite, de l'autre côté du logement du *villicus*, étaient les bergeries. Le plafond en était fort bas, afin qu'en hiver la chaleur se concentrât mieux, les brebis étant très-frioleuses; toute l'étable était pavée en terre cuite. En retour des bergeries se trouvaient les poulaillers. Sous les poulaillers était l'ergastule ou prison des esclaves; c'était un endroit souterrain qui ne recevait de jour ou plutôt d'air que par des fenêtres étroites et assez élevées pour que les prisonniers n'y pussent atteindre avec la main. A côté se trouvait l'infirmier où l'on soignait les esclaves malades. Sur le même côté que l'infirmier étaient les hangars pour remiser les chars. Après étaient les écuries, sur le fronton de la porte desquelles était ordinairement un buste en terre cuite, représentant Épona, déesse des chevaux. La fructuaire se

trouvait à droite de l'avenue du prétoire, en face de la rustique; elle se composait aussi d'une longue suite de bâtiments groupés autour d'une vaste cour. En commençant par l'exposition du midi, on rencontrait d'abord le pressoir à l'huile, puis le cellier à l'huile, dont les lucarnes étaient exposées au midi pour éviter que l'huile ne gâtât et afin que la chaleur naturelle lui fît perdre l'âpreté qu'elle a lorsqu'elle est nouvellement fabriquée. La cuisine était auprès du cellier à l'huile, à peu de distance du pressoir, afin que l'apprêt de l'huile pût se faire plus commodément. En regard de la cuisine se trouvait le cellier au vin, qui était muni d'une vaste cuve à fouler le raisin et de tonneaux rangés le long du mur; plus loin s'élevait la pièce où l'on réduisait le vin dans des chaudières pour le convertir en vin cuit. L'office était exposée au nord, dans un endroit frais et sec. Là, de jeunes garçons, sous l'inspection de la *villica*, étaient occupés à préparer les différentes conserves pour l'hiver; les uns enfouissaient des fèves et autres légumes dans de vieux vases à huile qu'ils remplissaient de cendres; d'autres accommodaient des figues, des cornes, des coings dans du vin cuit, etc. L'ingrédient employé pour la conservation des comestibles était presque toujours du vinaigre ou de la saumure. De l'office on passait dans le fruitier, dont les fenêtres, exposées au nord, pouvaient s'ouvrir ou se fermer à volonté, afin que le vent trop continu ne desséchât ni ne fanât les fruits. Ils étaient disposés le long du mur, sur des tablettes ou sur des claies garnies de paille ou de mousse. Le grenier était à l'exposition des vents de l'occident et du nord. Il consistait en un magasin voûté, élevé sur quelques marches et percé au nord de petites fenêtres. Comme il servait à garder le blé, son sol était construit avec un soin tout particulier; il se composait d'un massif de maçonnerie de 2 pieds d'épaisseur, sous lequel on répandait d'abord du marc d'huile nouvelle et non salée. Ce massif était recouvert d'un enduit de ciment, poli, relevé en bourellet dans tous les angles, tant ceux des murs entre eux que ceux des murs et du sol, et fait avec un mortier de chaux et de sable, délayé avec du marc d'huile au lieu d'eau. Le grenier était divisé en divers *granaria*, qui contenaient chacun une espèce de grains. On conservait aussi le blé dans des réceptacles analogues à ce que nous appelons des silos; c'étaient de grandes cavernes souterraines ou des puits tapissés avec de la paille et hermétiquement fermés. Au centre de la cour de la fructuaire se trouvait une piscine qui fournissait l'eau nécessaire aux diverses préparations. Après avoir traversé le jardin du maître, on rencontrait le rucher, petit enclos entouré de murs assez élevés, percés, à la hauteur de 3 pieds, d'étroites fenêtres, au travers desquelles volaient les abeilles. Sur un des côtés du rucher était une petite maison pour loger les *melarii* et serrer tout ce qui était nécessaire à l'entretien et au soin des ruches. Après le rucher venait le *vivarium*, qui renfermait les animaux vivants destinés à la table du maître; c'était une espèce de parc qui formait pour ainsi dire le fond de la *villa*. A droite du *vivarium* était un enclos particulier qui renfermait le *giglarium* et le *cochlearium*, parc aux loirs et aux escargots. Au fond se trouvait la basse-cour extérieure, grande cour entourée de bâtiments, que l'on éloignait du centre de la *villa*, parce que, exposée aux incendies, elle aurait pu, plus rapprochée, être une cause de danger pour le reste de l'habitation. Les bâtiments qui composaient la basse-cour extérieure étaient la pistrine ou boulangerie, le bûcher, le magasin au foin et le magasin à la paille. Du côté de la basse-cour extérieure, il y avait encore l'*alvea*, qui servait à battre le blé; le *umbraclum*, où on le triait, et l'*umbraclum*, où les ouvriers qui travaillaient à la moisson allaient se reposer et manger quelques fruits au moment le plus chaud de la journée. Aux environs étaient le potager et le verger; leur étendue variait avec la fortune du propriétaire de la *villa*.

Comme les édifices publics, les demeures des particuliers étaient ornées de chefs-d'œuvre venus de la Grèce à Rome; les citoyens opulents formaient des galeries de tableaux semblables à celles des princes romains de nos jours et qu'on appelait *pinacothèques*. Dans les *pinacothèques* des *villas* romaines, on voyait des peintures modernes à côté de peintures anciennes; il y en avait pour tous les goûts, et on s'entendait à les placer dans un jour avantageux. Les maisons étaient remplies des ouvrages de Phidias, de Polyclète, de Myron, de Parrhasius, de Mentor. Lucullus avait une pinacothèque qu'on visitait avec empressement, comme on visite aujourd'hui la *villa* Borghèse ou la galerie Doria. Il avait aussi une collection de statues, comme celle de la *villa* Ludovisi; il les faisait venir d'Orient et d'Athènes ou les faisait exécuter à Rome par Arcésilas. Les anciens parlent beaucoup des richesses artistiques que renfermaient les *villas* de Pollion; ce riche citoyen y avait entassé un Apollon, un Neptune et des statues bachiques de Praxitèle, une Vénus de Céphissodote; un Bacchus d'Eutychie, élève de Lyssippe; les Thespiades de Cléonème et plusieurs autres statues, parmi lesquelles le

groupe, maintenant à Naples, connu sous le nom de *Taureau Farnèse*. Telles étaient les richesses artistiques accumulées dans les *villas* romaines. César fit acte de popularité en exposant aux regards du public un Ajax et une Médée dans le Forum, devant le temple de Vénus, et Agrippa prononça un discours fort admiré de Pliny, à l'effet de faire passer dans le domaine public des statues et des tableaux qui étaient, dit-il, exilés dans les *villas*. On ne dit pas qu'il y ait compris ses *Argonautes*, tableau de Cydias, pour lequel il avait construit tout exprès un édifice dans sa *villa* de Tusculum.

VILLA ou **VILLE** (Ghiron-François, marquis de), général italien, mort en 1668. Son père, Guido de VILLA, lieutenant général au service de la France, avait été tué en 1648 au siège de Crémone. Le fils marcha sur ses traces. Il s'était déjà signalé dans les guerres d'Italie, lorsque le duc de Savoie lui permit, en 1665, d'entrer au service de Venise, alors en guerre avec les Turcs, au sujet de la possession de Candie. Nommé général en chef de l'infanterie vénitienne, Villa s'embarqua avec une armée de 10,000 hommes et arriva dans l'île au moment où l'ennemi se disposait à reprendre le siège de la ville. A peine débarqué, il tenta un coup de main sur La Canée; mais il fut repoussé et se vit forcé de construire, sous les murs de la ville, un camp retranché, dans lequel, du 16 avril jusqu'à la fin de mai 1666, il soutint les attaques de l'armée ottomane. Il dut néanmoins se renfermer dans la place, où, pendant près de deux ans encore, il résista aux efforts de l'ennemi. Rappelé alors par le duc de Savoie, il mourut peu de temps après, des suites de ses blessures. Il laissa des mémoires, qui furent publiés, peu après, par J.-B. Rostagno, sous ce titre : *Voyages du marquis Ghiron-François Villa en Dalmatie et au Levant, avec la relation des événements de Candie* (Turin, 1668, in-4°). Ils ont été traduits en français par Joseph Ducros (Paris ou Lyon, 1669, in-12) et par d'Alquié (Amsterdam, 1671, in-12).

VILLA (Ange-Théodore), helléniste italien, né à Pavane vers 1720, mort en 1794. Il fut pendant presque toute sa vie professeur d'éloquence et de grec à l'université de Pavie. On a de lui : *Orationes academicae* (Pavie, 1778, in-8°); *Lezioni d'eloquenza* (Pavie, 1780, in-8°); puis des traductions en vers italiens du poème de Coluthus sur l'*Enlèvement d'Hélène* (Milan, 1749, in-8°), de la *Consolation à Livie* de Pedro Albinovanus, puis de quelques épitres d'Ovide, dans le tome XXXI du *Corpus omnium poetarum* (Milan, 1731-1765, in-4°), et de quelques comédies de Plaute, dans le tome XXXVII du même recueil.

VILLA-BARTOLOMEA, bourg du royaume d'Italie, province de Vérone, district et mandement de Legnano; 3,400 hab.

VILLA-BASILICA, bourg du royaume d'Italie, province et district de Lucques, mandement de Capannori; 7,100 hab.

VILLABATE, bourg du royaume d'Italie, dans la Sicile, province et district de Palerme, mandement de Palermo-Orto-Botánico; 2,500 hab.

VILLA-BELLA, ville du Brésil, ch.-l. de la prov. de Matto-Grosso, sur le Guaporé, à 421 kilom. N.-O. de Cuyabá, par 15° de latit. S. et 50° 49' 10" de longit. O.; 6,000 hab.

VILLA-BOA, ville du Brésil. V. GOYAZ.

VILLACANAS, ville d'Espagne, province de Tolède, à 28 kilom. N.-O. d'Alcazar-de-San-Juan; 6,000 hab. Fabriques de draps, serges et autres tissus de laine; teintureries.

VILLACARILLO, ville d'Espagne, province de Jaén, à 26 kilom. N.-E. d'Ubeda, entre le Guadalquivir et le Guadalimar; 6,700 hab. Fabriques de savon, eaux-de-vie, tuiles et briques. Commerce de bestiaux, étoffes et articles de quincaillerie.

VILLACARLOS, bourg d'Espagne, province des Baléares, dans l'île de Minorque, près de la côte septentrionale, où il a un petit port de cabotage; 4,800 hab.

VILLAGE s. f. (vi-la-se — péjoratif de ville). Fam. Grande ville mal bâtie ou désagréable sous quelque autre rapport : *Je suppose que vous êtes actuellement dans cette grande VILLAGE de Paris, où tout le monde craint le matin pour ses rentes, et où l'on va le soir souper avec des gens qu'on fait semblant d'aimer.* (Vol.)

VILLACH, ville des Etats autrichiens (Carinthie), ch.-l. du cercle de son nom, sur la Drave, qui y est navigable, près de son confluent avec le Gail, à 48 kilom. O. de Klagenfurt; 6,200 hab. Elle est environnée de murs, défendue par un château fort et bien bâti. On y remarque une belle église paroissiale et le château fort. Villach est le centre d'une industrie métallurgique très-active. On trouve, dans les environs, des mines de plomb et de fer, des carrières de marbre et des sources d'eaux minérales. On y fabrique de la céruse, de la litharge, des balles de plomb et de la quincaillerie. Important commerce de transit entre l'Italie et l'Allemagne du Nord.

VILLACH (CERCLE DE), situé dans la partie

centrale de la Carinthie, entre la Styrie et la duché de Salzbourg au N., le Tyrol à l'O., le province de Vénétie au S.-O., la Carniole et le Littoral au S.; le cercle de Klagenfurt à l'E.; superficie, 546,000 hectares; 128,000 hab. C'est un pays très-montagneux; toutes les montagnes du cercle appartiennent à la chaîne principale des Alpes, qui passe sur la limite S.-O., ou à ses branches, dont la principale est celle des Alpes Noriques, sur la frontière septentrionale; on remarque surtout, dans cette dernière partie, le Gros-Glockner, à l'extrémité N.-O. de la contrée. Les cours d'eau y abondent et se rendent tous au Danube, par la Drave, qui traverse le pays de l'O. à l'E. et y reçoit à droite le Gail et à gauche le Möll. Le sol des vallées est en général fertile; ses productions sont les mêmes que celles des autres cercles. Cependant, les habitants s'adonnent plus à l'éducation du gros bétail qu'à l'agriculture. Une de ses principales richesses sont les mines de mercure, de fer et de plomb naturel et argentifère, dont l'exploitation emploie un grand nombre de bras et donne lieu à un commerce important.

VILLACIDRO, ville du royaume d'Italie, dans la Sardaigne, province et à 45 kilom. N.-O. de Cagliari, district d'Iglesias, ch.-l. de mandement; 5,000 hab. Récolte et commerce de citrons et de cédrats. Mines de plomb aux environs.

VILLA-CLARA ou **SANTA-CLARA**, ville de l'île de Cuba, Amérique centrale, à peu près au centre et sur le versant N.-E. de la Sierra de Gavilan, dans le département du Centre, à 258 kilom. S.-E. de La Havane; 9,200 hab. Récolte importante de sucre.

VILLACRÉZES s. m. (vi-la-kré-zès). Hist. relig. Membre d'une réforme de franciscains, fondée en Espagne au xiv^e siècle, par Pierre de Villacrés.

VILLADA, bourg d'Espagne, province et à 88 kilom. N.-O. de Palencia, près du Sequillo; 2,200 hab. Fabriques de chapeaux et de poterie; forges.

VILLA-D'ADDA, bourg du royaume d'Italie, province et district de Bergame, mandement de Caprino; 2,350 hab.

VILLA-DAL-CONTE, bourg du royaume d'Italie, province de Padoue, district et mandement de Camposampiero; 2,000 hab.

VILLA-DA-PRAYA, ville portugaise de l'île de Terceira (Açores), dans une plaine et sur une baie de la côte; 3,000 hab. Entrepôt de tout le commerce de l'île. Une flotte envoyée par don Miguel pour s'en emparer, en 1829, périt près de la côte.

VILLADEATI, bourg du royaume d'Italie, province d'Alexandrie, district de Casal, ch.-l. de mandement; 2,400 hab.

VILLA-DE-LA-OROTAVA, ville de l'île de Tenerife. V. OROTAVA.

VILLA-DEL-FUERTE, ville du Mexique, dans l'Etat et à 150 kilom. N. de Cinaloa, sur une petite rivière du même nom; 8,000 hab.

VILLA-DI-TIRANO, bourg du royaume d'Italie, province et district de Sondrio, mandement de Tirano; 3,200 hab.

VILLA-DI-VILLA, bourg du royaume d'Italie, province de Padoue, district et mandement d'Este; 2,300 hab.

VILLA-DO-CONDE, ville de Portugal, province de Minho, à 26 kilom. N. de Porto, à l'embouchure de l'Arve dans l'Océan, où elle a un petit port de commerce; 3,500 hab. Commerce de farine, sucre et surtout de tabac; pêche abondante.

VILLA-DO-CONDE, bourg du Brésil, province et comarca de Bahia, à l'embouchure de l'Itapicuru; 4,000 hab.

VILLA-DO-PRINCIPE, ville du Brésil (Minaes-Geraes), ch.-l. de la comarca de Cerrado-Frio, à 200 kilom. N.-E. de Villa-Rica, sur le penchant d'un morne allongé, qui domine une vallée étroite, au fond de laquelle coule le ruisseau de Quatro-Venteis; 3,200 hab. Fondée en 1714.

VILLADOSE, bourg du royaume d'Italie, province, district et mandement de Rovigo; 2,900 hab.

VILLAFALLETTO, ville du royaume d'Italie, province, district et à 11 kilom. N. de Coni, près de la Mavia, ch.-l. de mandement; 4,076 hab.

VILLAFLOIR (comte de), homme d'Etat portugais. V. TERCEIRA.

VILLAFRANCA, bourg de France (Alpes-Maritimes). V. VILLEFRANCHE.

VILLAFRANCA, ville de Portugal, province de l'Estremadura, à 35 kilom. N.-E. de Lisbonne, près de la rive droite du Tage, où elle a un port de commerce; 4,600 hab. Salines.

VILLAFRANCA, ville de l'empire du Brésil, province de Pará, à 34 kilom. O. de Santarem, sur la rive d'un petit lac qui communique avec l'Amazonie et le Tapayos, à peu de distance de la rive gauche de cette rivière; 2,500 hab. Récolte abondante de cacao.

VILLAFRANCA - A - LEVANTE, ville du royaume d'Italie, province, district et à 15 kilom. S.-O. de Vérone, ch.-l. de mandement;

7,197 hab. A l'époque de la guerre d'Italie en 1859, un armistice y fut signé le 8 juillet entre les armées franco-italienne et autrichienne, et, le 11 du même mois, les empereurs Napoléon III et François-Joseph y eurent une entrevue, où furent posés les préliminaires de paix.

Villafranca (PAIX DE), conclue le 11 juillet 1859 entre Napoléon III et l'empereur d'Autriche, François-Joseph. Après la victoire de Solferino, Napoléon, qui avait solennellement déclaré que l'Italie devait être libre depuis les Alpes jusqu'à l'Adriatique, interrompit brusquement son œuvre d'affranchissement, dans la crainte que les ardeurs révolutionnaires qu'il venait d'enflammer ne maltraitassent sa volonté. Cet homme, qui devait tout à la Révolution, ne voulait pas cependant en étendre aux autres les bienfaits et s'était donné pour mission de l'étouffer partout où elle s'agitait. On sait ce qui est advenu en 1870. Le 6 juillet, le général Fleury, aide de camp et premier écuyer de l'empereur, se présentait à Vérone au quartier général de l'empereur François-Joseph, porteur d'une lettre de Napoléon III destinée à ménager une entrevue entre les deux souverains. Le village de Villafranca, situé à mi-chemin environ entre Vérone et Valeggio, où se tenait le quartier général français, fut naturellement désigné pour cette entrevue célèbre. Les commissaires des trois puissances belligérantes, l'Autriche, la France et la Sardaigne, y conclurent d'abord une suspension d'armes dont la durée fut portée jusqu'au 15 août suivant. Trois jours après, 11 juillet, les deux empereurs se rencontrèrent à leur tour dans le même lieu, et l'entrevue se passa dans le salon d'une maison d'assez bonne apparence, disposée pour la circonstance. L'entretien dura près d'une heure, mais pas un seul mot ne fut écrit; les empereurs se bornèrent à traiter de vive voix les graves questions qui leur avaient mis les armes à la main. De cette discussion sortit un projet de pacification qui pouvait se formuler ainsi : Les deux souverains favorisèrent la formation d'une confédération italienne. Cette confédération sera sous la présidence « honoraire » du pape. L'empereur d'Autriche cède ses droits sur la Lombardie à l'empereur des Français, qui, « selon le vœu des populations », les remet au roi de Sardaigne. La Vénétie fait partie de la confédération italienne, tout en restant sous la couronne de l'empereur d'Autriche. Les deux souverains feront tous leurs efforts, excepté le recours aux armes, pour que les ducs de Toscane et de Modène rentrent dans leurs Etats en donnant une amnistie générale et une constitution. Les deux souverains demanderont au saint-père d'introduire dans ses Etats des réformes indispensables et de séparer administrativement les Légations du reste des Etats de l'Eglise. Amnistie pleine et entière est accordée, de part et d'autre, aux personnes compromises à l'occasion des derniers événements survenus dans les territoires des parties belligérantes.

Telles étaient les propositions que le prince Napoléon fut chargé d'aller soumettre ce même jour à l'empereur d'Autriche. Celui-ci accepta en principe et avec une satisfaction visible les conditions qui lui étaient proposées. Toutefois, il s'éleva avec une grande vivacité contre quelques expressions qui paraissaient, en se plaçant à son point de vue, porter une grave atteinte à ses droits. Ces mots : « Selon le vœu des populations », semblaient surtout l'affecter désagréablement. En représentant consciencieusement le droit divin, il s'écria qu'il ne reconnaissait que le droit écrit sur les traités et nullement le vœu des populations, qu'il appelait le droit révolutionnaire ! Néanmoins, comme ce n'était là qu'une question de mots, on fut promptement d'accord, ainsi que sur les autres points que nous avons énumérés plus haut. Quant au paragraphe relatif aux ducs, l'empereur d'Autriche ne voulut point accepter la phrase : « Sauf le recours aux armes », qui constituait, selon lui, un appel indirect à l'insurrection et à la résistance des populations. Il pouvait bien, disait-il, faire des sacrifices personnels et céder ses droits, mais non abandonner des parents et des alliés fidèles. Il consentait cependant à ce que la duchesse de Parme ne figurât point dans le traité, ce qui signifiait que le vœu des populations « pouvait en faire bon marché. Aussi bien, elle n'était pas de sa famille. On finit par s'arrêter à la rédaction suivante, qui est celle qui parut dans les journaux et qui fut affichée sur les murs de Paris :

« Texte original des préliminaires de paix arrêtés à Villafranca.

« Entre S. M. l'empereur d'Autriche et S. M. l'empereur des Français, il a été convenu ce qui suit :

« Les deux souverains favoriseront la création d'une confédération italienne.

« Cette confédération sera sous la présidence honoraire du saint-père.

« L'empereur d'Autriche cède à l'empereur des Français ses droits sur la Lombardie, à l'exception des forteresses de Mantoue et de Peschiera, de manière que la frontière des possessions autrichiennes partira du rayon extrême de la forteresse de Peschiera et s'étendra en ligne droite le long du Mincio jusqu'à Grauze; de là à Szararola et Suzana au

Pô, d'où les frontières actuelles continueront à former les limites de l'Autriche. L'empereur des Français remettra le territoire cédé au roi de Sardaigne.

« La Vénétie fera partie de la confédération italienne, tout en restant sous la couronne de l'empereur d'Autriche.

« Le grand-duc de Toscane et le duc de Modène rentrent dans leurs Etats, en donnant une amnistie générale.

« Les deux empereurs demanderont au saint-père d'introduire dans ses Etats des réformes indispensables.

« Amnistie pleine et entière est accordée de part et d'autre aux personnes compromises à l'occasion des derniers événements dans les territoires des parties belligérantes.

« Fait à Villafranca, le 11 juillet 1859.

En annonçant cette paix si imprévue, ce brusque revirement dans ses projets, l'empereur Napoléon disait aux grands corps de l'Etat qu'il avait été inspiré par les intérêts de la France; il disait aussi que, pour réussir, il fallait partout franchement se fortifier du concours de la Révolution. On sait ce qu'il faut penser de cette phraseologie dont le futur héros de Sedan ne pouvait se dispenser de faire usage, et dont l'opinion publique ne fut jamais dupe. Ainsi se termina la lutte avec l'Autriche; la campagne d'Italie avait duré quelques semaines.

VILLAFRANCA-D'ASTI, bourg du royaume d'Italie, province d'Alexandrie, district d'Asti, mandement de Baldichieri, 2,000 hab.

VILLAFRANCA-DE-LAS-ABUJAS, ville d'Espagne, province et à 26 kilom. N.-E. de Cordoue, sur la rive droite du Guadalquivir; 4,800 hab.

VILLAFRANCA-DE-LOS-BARROS, ville d'Espagne, province de Badajoz, à 35 kilom. S. de Mérida; 6,500 hab. Industrie agricole.

VILLAFRANCA-DEL-VIERZO, ville d'Espagne, province et à 72 kilom. O. de Léon, au confluent de la Burbia et du Valcarlos, ch.-l. de juridiction civile; 3,150 hab. Fabrication de toiles de ménage, poterie. Commerce de châtaignes et de vins. Ecole de philosophie et de théologie.

VILLAFRANCA-DE-PARADES, ville d'Espagne, province et à 50 kilom. O. de Barcelone, sur le Tet, ch.-l. de juridiction civile; 5,600 hab. Fabrication de draps et autres étoffes de laine, produits chimiques, tanneries.

VILLAFRANCA-IN-LUNIGIANA, bourg du royaume d'Italie, province de Massa-e-Carrara, district de Pontremoli, mandement de Bagnone; 3,300 hab.

VILLAFRANCA-PADOVANA, bourg du royaume d'Italie, province, district et mandement de Padoue; 2,100 hab.

VILLAFRANCA-PIEMONTE, ville d'Italie, province de Turin, district et à 25 kilom. S.-E. de Pignerol, chef-lieu de mandement; 8,500 hab.

VILLAFRANCA-SICULA, bourg du royaume d'Italie, dans la Sicile, province de Girgenti, district de Bivona, mandement de Burgio; 2,400 hab.

VILLAFRATI, bourg du royaume d'Italie, dans la Sicile, province de Palerme, district de Termini, mandement de Mezsoiuso; 2,651 hab.

VILLAGARCIA, ville d'Espagne, province de la Corogne, à 45 kilom. S.-O. de Santiago, sur la petite baie d'Arosa, où elle a un port de commerce; 2,507 hab. Pêche importante de sardines.

VILLAGE s. m. (vi-la-je — rad. villa. V. VILLE). Réunion d'habitations moins considérable qu'une ville, mais plus grande qu'un hameau : *Un gros village. Un petit village. Un village ceint de remparts. Habiter le village. Quitter son village. Retourner au village. Le clocher du village. Un maire de village.*

— Habitants d'un village : *Le village est en fête. Tout le village était sur la place du marché.*

— Loc. fam. *Coy du village*, Personne la plus influente, celle dont la parole est la mieux écoutée dans le pays qu'elle habite. « Jeune homme qui attire les regards de toutes les jeunes filles de l'endroit. » *Etre de son village*, Etre fort neuf, fort naïf, très-mal instruit de ce qui se passe dans le monde. *Etre paré comme une épouse de village*, Etre vêtue d'une façon ridiculement prétentieuse. *Ce n'est qu'un sot, il sera marié au village*, Se disait autrefois d'un homme qui ne savait pas faire ses affaires.

— Prov. *A gens de village trompette de bois*, Aux gens grossiers ou ignorants il faut des choses proportionnées à la bassesse de leur esprit. *Il ne faut pas se moquer des chiens qu'on ne soit hors du village*, Avant de se moquer du danger, il faut s'en être tiré.

— Hist. *Villages royaux*, Titre que l'on donnait, dans le moyen âge, aux lieux qui possédaient une résidence royale.

— Jeux. *Au romesteec*, Réunion dans une main de quatre cartes de même couleur, dont deux de même valeur, et les deux autres de la valeur immédiatement inférieure, comme

deux dames et deux valets, deux dix et deux neuf, etc.

— Syn. *Village, hameau*. V. HAMEAU.

Village abandonné (L'E), poème de Goldsmith (1769). C'est, sans contredit, le meilleur des ouvrages en vers de l'auteur et l'un des plus belles productions de la poésie anglaise. On rapporte que Goldsmith, ayant reçu d'un libraire un billet de 100 guinées pour son poème du *Village abandonné* et trouvant le prix trop fort en comparaison du peu d'étendue de ce poème, dit à un de ses amis : « Depuis que j'ai reçu ce billet, je n'ai pas eu un moment de tranquillité; je suis résolu de ne pas le garder. » Il le rendit, en effet, ne consentant à être payé qu'à raison du débit de l'ouvrage, qui heureusement fut considérable.

Sachant trouver dans l'existence anglaise, toute prosaïque par elle-même, quelques points de vue intéressants, Goldsmith, dans son *Village abandonné*, a peint une colonie de pauvres laboureurs anglais, chassée de ses anciens pénates par une civilisation très-avancée et une population surabondante. Ce petit poème admirable est à la fois une élégie politique, philosophique, morale et un tableau champêtre. L'intérêt en est vif et simple; le poète atteint le grandiose par la naïveté. Si Goldsmith avait écrit pendant sa vie beaucoup de morceaux de cette force et de cette profondeur, nul poète anglais ne marcherait avant lui; mais c'est une perle isolée. Le prédicateur de village, dans le *Village abandonné*, était, assure-t-on, le portrait exactement tracé du père de Goldsmith.

L'ouvrage a été imité par Delille dans *L'Homme des champs*. Il a souvent été mis en français, tant en prose qu'en vers. Parmi les dernières traductions, il en existe une paraphrasée par le chevalier de Rudlidge, en deux chants et intitulée : *Le Retour du philosophe ou le Village abandonné* (1772, in-8°). Goldsmith a adressé des remerciements à Rudlidge. Citons une imitation par Léonard, en forme d'idylle, ayant pour titre *Le Village détruit*, une imitation de Monvel fils et une traduction médiocre en français qui a été donnée en 1805.

Village (L'E), comédie en un acte, en prose, de M. Octave Feuillet (Théâtre-Français, juin 1856). Dans le petit village de Saint-Sauveur-le-Vicomte tombe tout à coup, chez l'ancien notaire, Georges Dupuis, un ancien camarade de collège, perdu de vue depuis trente ans, Tom Rouvière. Autant l'existence du notaire a été calme, autant celle de Rouvière a été agitée; intrépide voyageur, il a fait plusieurs fois le tour du monde, il a trempé ses pieds dans le Gange, doublé le cap Horn et le cap Nord, mangé des côtelettes de chameau et des jambons de renne fumé. Passant près de Saint-Sauveur, il s'est rappelé son ancien ami et il est venu lui serrer la main. Dupuis écoute avec étonnement et admiration le récit coloré de ses nombreuses aventures; sa femme s'empresse et voudrait imaginer pour le dîner des mets dignes d'un homme qui a mangé tant de choses extraordinaires; la cuisinière en perd la tête. Tom, qui n'a pas gagné beaucoup de tact ni beaucoup de patience dans ses voyages, s'empare contre la chaise favorite, rudole la bonne et trouve tout détestable.

Mais la cloche sonne l'Angelus. Mme Dupuis va faire sa prière à l'église; c'est une habitude de trente années. Les deux amis restent seuls. Il faut voir alors comme Rouvière s'échauffe dans ses récits et comme Dupuis l'admire, ce diable de Tom ! Après le café, il le trouve si jeune, si vert, si alerte; il se trouve lui-même si rouillé, si raccorni, quoiqu'ils soient du même âge ! Après le verre de rhum, il se reconnaît encroûté, abruti, crétinisé; après le punch, il veut quitter Saint-Sauveur, il veut partir aussi, il veut faire au moins le tour de l'Europe; il se plaint de sa femme qui l'a retenu ainsi loin du monde, loin du mouvement et de la vie; il se plaint de cette maison où il a enfoui ses facultés, où il les a perdues peu à peu, une à une, pour n'être plus qu'une sorte de meuble, un portrait de famille; sa tête s'échauffe de plus en plus; Rouvière l'excite; il veut essayer d'un cigare, il commande sa malle de voyage, il va lui-même veiller aux apprêts. Sa femme rentre; quel coup de foudre ! Elle apprend la résolution de son mari; elle croit d'abord à une plaisanterie; bientôt elle ne peut plus douter, ses forces l'abandonnent, elle tombe à moitié évanouie. Elle avait bien lutté autrefois contre le souvenir des amitiés de Georges, elle avait fini par être victorieuse; elle lutte encore cependant et se défend jusqu'à la fin; mais, lorsqu'elle voit sa défaite inévitable, elle se fait un courage nouveau. Elle veut visiter la malle de voyage et y ajouter ce qui manque. Son vieux chapeau de cachemire, elle le coupe en deux, une part pour Georges, une autre pour Rouvière; ils pourront tous deux se garantir du froid. Cependant, celui qui a fait tout ce désordre, qui a causé toute cette douleur commence à apercevoir sa faute; il va laisser le deuil dans la maison pour emmener un vieillard qui depuis plus de trente ans n'a pas quitté son foyer. Il veut réparer le mal; Georges ne l'entend plus. Il lui représente tout ce qu'il y a de pénible et de dangereux dans les voyages, le froid, les privations, la maladie, l'abandon.

Rouvière raconte dans quelle terrible situation il se trouva lui-même dans une auberge d'Italie, lorsque malade, près de mourir, il se vit délaissé de tous, sans un ami pour lui dire le dernier adieu, sans une famille pour le pleurer. A ce souvenir, que Rouvière a toujours cherché à écarter et qui l'opprime en ce moment, une révolution subite s'opère en lui; ses paroles et les larmes que la pensée de cette scène lui arrachent touchent Georges et ébranlent sa résolution. Sa femme en profite et les a bientôt déterminés à demeurer tous deux à Saint-Sauveur-le-Vicomte. La paix revient au foyer.

Le *Village* était imprimé depuis plusieurs années avant qu'on le représentât; on craignait que l'intérêt ne fût pas assez vif et que le public ne trouvât trop uniforme cette conversation entre trois personnages. Ces craintes étaient mal fondées; l'œuvre, en quittant le livre pour la rampe, a trouvé un succès complet.

Village turc (L'E), tableau de Decamps; collection particulière. Ce tableau est aussi connu sous le titre : *Les Anes d'Orient*; ces gentils animaux, si différents de l'âne des pays septentrionaux, se reposent dans un carrefour, sous la garde insouciance d'un petit garçon, que M. E. About trouve moins réussi que les ânes. « Quel joli fond de masure crépées à la chaux qui, parmi les vulgaires moellons, contiennent des fragments de marbre, des fûts de colonnes, des torsos de statues antiques, débris des temples païens émiétés par le temps et les hommes ! dit Th. Gautier. Il y a peut-être excès de rendu dans cette petite toile, si charmante d'ailleurs; les pierres tournent à l'agate et au porphyre; à force de solidité, le ciel lui-même semble trouvé dans les veines d'une plaque de lapis-lazuli. » Ce joli tableau, exposé en 1855, est un de ceux qui valurent à son auteur la grande médaille d'honneur.

VILLAGEOIS, EOISE s. (vi-la-joï, oi-ze — rad. village). Habitant d'un village : *Toute l'existence des villegois se groupe autour du clocher.* (Cormen.)

— Adjectif. Qui appartient au village ou aux villegois : *Une population villegoise. Des mœurs villegoises.*

— Par ext. Grossier, mal appris, mal élevé : *Un air villegois. Des manières villegoises. Des sentiments villegois.*

VILLAGOS, bourg de Hongrie. V. VILAGOS.

VILLAGUT (Alphonse), canoniste italien, né à Naples en 1566, mort en 1623. Nommé, après l'achèvement de ses études, docteur en droit canon, il entra chez les bénédictins de sa ville natale et devint abbé de Saint-Séverin, fonctions dont il se démit pour se consacrer exclusivement à l'étude. Ses principaux ouvrages sont : *Practica canonica criminalis* (Bergame, 1585, in-4°); *De usuris* (Venise, 1589, in-fol.); *Consultationes* (Trévise, 1601, in-fol.); *Speculum visitatorum* (Venise, 1601, in-4°); *De extensione legum* (1602, in-4°); *Allegationes in jure* (Naples, 1603, in-4°).

VILLA-HERMOSA-DE-TABASCO, ville du Mexique. V. TABASCO.

VILLAIN DE SAINT-HILAIRE (Amable), auteur dramatique, né en 1795. Il débuta en 1820 par un vaudeville intitulé *La Pièce d'emprunt* ou *le Compilateur*, et publia, sous le pseudonyme de *Guthaume le Faiseur*, une *Petite biographie dramatique*, silhouette des acteurs, etc., devenue assez rare (Paris, 1821, in-12); puis il fit représenter à la Porte-Saint-Martin, en 1821, le *Solitaire* ou *l'Exilé du mont Sauvage*, mélodrame en trois actes, avec Crosnier, pièce qui eut alors beaucoup de succès; en 1822, la *Fille à marier* ou la *Double éducation*, vaudeville, avec Menissier; en 1831, *Encore un préjugé* ou les *Deux éligibles*, vaudeville, avec Brunswick, etc.; à l'Ambigu-Comique, en 1823, *Louise* ou le *Père juge*, mélodrame en trois actes, avec de Comberousse; au Vaudeville, en 1823, la *Chasse au renard*; en 1824, *Léonide* ou la *Vieille de Suresnes*, avec Dupeuty; le *Château perdu* ou le *Propriétaire supposé*, avec de Comberousse; l'*Insouciant* ou la *Rencontre au port*, avec Paulin; en 1825, les *Deux cousins*, avec Ferdinand Laloue; en 1826, *Midi* ou l'*Abdication d'une femme*, avec Edouard Monnaï; en 1827, le *Hussard de Felsheim*, vaudeville en trois actes, avec Dupeuty; en 1835, l'*Habit ne fait pas le moine*, avec Duport; diverses pièces aux Variétés, aux Nouveautés, au Cirque-Olympique, à la Renaissance; aux Folies-Dramatiques, en 1844, *Nelly*, drame-vaudeville; en 1850, *Blanche et Blanchette*, drame-vaudeville en cinq actes; en 1852, la *Vieille de Béranger*, etc. Villain de Saint-Hilaire fut directeur du Cirque-Olympique en 1827 et régisseur général de ce même théâtre jusqu'en 1848. Il y avait déjà quelques années qu'il était mort quand, en 1873, M. Busnach remit à la scène *Blanche et Blanchette*, avec des changements et un nouveau dénouement (Renaissance, 12 mai). Cette pièce, qui eut jadis un si grand succès, ne retrouva plus un public aussi bien disposé. — Sa fille, Mlle VILLAIN DE SAINT-HILAIRE, née à Paris vers 1823, fut pensionnaire, en 1846, de la Comédie-Française, où elle débuta dans l'emploi de soubrette par les rôles de Dorine, du *Tartufe*; et de Mathurine, du *Festin de Pierre*. Elle passa ensuite à l'Odéon et y créa, au mois de septembre 1854,

Colombe, d'Amour et caprice, de Judicis et Blanquet, tout en interprétant dans l'ancien répertoire Jacqueline, du *Médécin malgré lui*; Nicole, du *Bourgeois gentilhomme*, les *Bourgeoises de qualité*, etc. Elle jouait encore en 1856 les *Marionnettes* de Picard, époque à laquelle elle se retira définitivement du théâtre.

VILLAINES-LA-JUHEL, bourg de France (Mayenne), chef-lieu de cant., arrond. et à 28 kilom. de Mayenne; pop. aggl., 2,809 hab. — pop. tot., 2,833 hab. Tuilerie, tannerie, poterie, nombreux moulins à farine.

VILLAJAYOSA, ville d'Espagne, province et à 28 kilom. N.-E. d'Alicante, près de la Méditerranée, où elle a un port de commerce et de cabotage; 8,127 hab. Fabriques de savon, cordes, tissus de laine, toiles à voiles, ustensiles de ménage. Pêche très-active. Chantier pour la construction de petits navires. On y rencontre plusieurs antiquités romaines, ce qui a fait supposer que cette ville s'éleva sur l'emplacement de l'*Idera* des Romains.

VILLALAR, village d'Espagne, province et à 35 kilom. S.-O. de Valladolid; 700 hab. C'est près de ce village que Charles-Quint, en 1521, défait les communeros révoltés et fit prisonnier leur chef Padilla.

VILLALBA, petite ville du royaume d'Italie, dans la Sicile, province et district de Caltanissetta, ch.-l. de mandement; 3,349 hab.

VILLALBA, bourg d'Espagne, province et à 37 kilom. N.-O. de Lugo; 2,700 hab.

VILLOBO (Ruy-Lopez de), navigateur espagnol, mort en 1543. Il fut envoyé en 1542, par le vice-roi du Mexique, pour reconnaître l'Ouest de l'Amérique et découvrir les îles du *Coral* et les *Jardines* (Carolines), les *Matalotes*, les *Arayacas* (Pelew), *Casare Caroli* (peut-être Lugo), etc. Après une suite de désastres et de souffrances dont on trouve le détail dans la *Relation* d'Herrera, Villalobos alla mourir dans l'île d'Amboine.

VILLOBO (François-Lopez de), médecin et poète espagnol, né à Tolède en 1480, mort en 1560. Il fit ses études médicales à l'université de Salamanque et signala de bonne heure son goût pour la poésie. Encore élève, il mit en vers l'*Abregé* de la doctrine médicale d'Avicenne; il travailla ensuite pour le théâtre, qu'il voulait ramener sur les traces du théâtre antique, et, après un échec complet, il revint à l'étude de la médecine, se fit recevoir docteur et devint médecin ordinaire de Charles-Quint et de Philippe II. Le premier, en Espagne, Villalobos publia un ouvrage sur les maladies vénériennes, qui a pour titre : *Tratado sobre las pestíferas bubas* (Salamanque, 1498, in-fol.). On doit encore à cet auteur : *Glossa in Plinii historia naturalis primum et secundum libros* (Alcala, 1524, in-fol.); *Problemas con otros dialogos de medicina y familiares* (Zamora, 1543, in-fol.).

VILLALON, ville d'Espagne, province et à 60 kilom. N.-O. de Valladolid, ch.-l. de juridiction civile; 4,600 hab. Tanneries, teintureries, fabriques d'étoffes de laine, chocolat, huile, etc.

VILLALPANDO (Gaspard-Cardillo de), théologien espagnol du xvie siècle. Il était originaire de Segovie, professa l'éloquence et la philosophie à l'université d'Alcala et fut député par le collège de Saint-Ildelfonso au concile de Trente, où, grâce à ses talents, il joua un rôle important. On a de lui des *Commentaires* sur Porphyre et sur l'*Organon* et la *Physique* d'Aristote, qui ont été édités à différentes reprises, mais qui sont complètement oubliés aujourd'hui. Il en est de même de ses *Traité de controverse*, qui furent imprimés successivement à Alcala, à Venise et à Madrid. Dans un opuscule intitulé : *Apologia Aristotelis adversus eos qui aiunt sensisse animam cum corpore ezsanguis*, il avait réduit au silence ceux qui prétendaient qu'Aristote admettait avec Pythagore le système de la métempsychose.

VILLALPANDO (Jean-Baptiste), théologien espagnol, né à Cordoue en 1552, mort en 1608. Entré, en 1568, dans l'ordre des jésuites, il s'adonna surtout à l'étude de la littérature sacrée, dans laquelle il acquit des connaissances si étendues, que le Père Jérôme Prado le choisit pour collaborateur dans le travail qu'il avait entrepris sur les prophéties d'Ezéchiel; mais ils moururent l'un et l'autre avant d'avoir pu le terminer. Ce qu'ils en avaient fait fut publié sous ce titre : *J.-B. Villalpandi et J. Prado in Ezéchiellem explanationem et apparatus urbis ac templi Hierosolymitani commentarii et imaginibus illustratus* (Rome, 1596-1606, 3 vol. in-fol.). On a encore de Villalpando une *Explanatio sancti Pauli epistoliarum* (Rome, 1598, in-fol.), qui a été insérée dans le tome V de la *Bibliotheca magna Patrum*.

VILLALPANDO (Jean de), sectaire espagnol de la fin du xvie siècle. La doctrine qu'il professait avait beaucoup de ressemblance avec celle qui fut connue plus tard sous le nom de quietisme, et, comme celle-ci, elle fut surtout propagée par les femmes, auxquelles Villalpando accordait le droit de prêcher. Il avait lui-même pour principal acolyte une religieuse carmélite, nommée Catherine de Jésus, qui fut l'une des plus

ardentes à répandre ses doctrines. Celles-ci, du reste, devaient trouver un facile accès auprès des masses, car elles n'imposaient d'autre pratique que celle de la prière. Les disciples de Villalpando, qui s'étaient répandus surtout dans l'Andalousie, furent rigoureusement poursuivis par l'inquisition, et leur chef et sa compagne, ainsi que la plus grande partie d'entre eux, périrent dans les supplices.

VILLALPANDO (François de Torreblanca de), juriconsulte espagnol, né à Cordoue, mort dans la même ville vers 1645. Il était avocat à Grenade, et il quitta le barreau pour se livrer à des recherches sur les origines du droit d'après les Ecritures. Il a publié : *Epitome delictorum* (Séville, 1618, in-fol.); *Demonologia seu magia naturalis* (Mayence, 1623, in-4°); *Juris spiritualis practica bilium libri XV* (Cordoue, 1635, 2 vol. in-fol.).

VILLAMAGNA, bourg du royaume d'Italie, province de l'Abruzzo Citerieure, district et mandement de Chieti; 2,021 hab.

VILLAMARTIN, bourg d'Espagne, province de Cadix, juridiction et à 26 kilom. N.-N. d'Arcos, près du Guadalete; 2,101 hab.

VILLAMBLARD, bourg de France (Dordogne), ch.-l. de cant., arrond. et à 23 kilom. N.-E. de Bergerac, sur un ruisseau tributaire de la Crempse; pop. aggl., 595 hab. — pop. tot., 1,328 hab. Sur une hauteur voisine s'élève l'ancien château de Barrière, dont une partie date du xii^e siècle, le reste du xiv^e. Dolmen, dit de *Peyro-Levado*.

VILLAMÈNE (François), graveur italien, né à Assise en 1588, mort vers 1648. Après avoir fait ses études sous Augustin Carrache, il se rendit à Rome pour y travailler d'après les chefs-d'œuvre antiques et ne quitta plus cette ville jusqu'à sa mort. Son dessin est correct et d'une grande netteté; aussi ses estampes sont-elles fort recherchées, malgré le maniéré de leurs contours. Les plus estimées sont les suivantes : *Jean Alti, dit l'Antiquaire*, représenté debout sur une place publique de Rome; les *Gourmeurs*, dispute de paysans; la *Présentation au temple*, d'après Paul Veronese; *Saint Bruno et ses compagnons dans le désert*, d'après Lanfranc; la *Descente de croix*, d'après le Barroche, etc.

VILLA-MINOZZO, bourg du royaume d'Italie, province et district de Reggio-émilie, ch.-l. de mandement; 3,154 hab.

VILLAMONT (de), voyageur français du xvi^e siècle; originaire de l'Anjou. Après avoir séjourné à Rome et à Naples, il s'embarqua à Venise en 1599, visita successivement l'île de Chypre, Jérusalem, la Palestine, l'Égypte, revint par Alexandrie et Venise et regagna sa patrie (1600). Il a publié la relation de ses pérégrinations sous le titre de *Voyages du sieur de Villamont en Europe, Asie et Afrique* (Paris, 1596, 1600 et 1602; Arras, 1598 et 1605; Lyon, 1606; Rouen, 1608, 1610 et 1613; Liège, 1608, in-12). Cet ouvrage sur des contrées alors peu connues excita vivement la curiosité publique. L'auteur décrit avec soin ce qu'il lui a été donné de voir, s'occupe des mœurs, coutumes, usages des habitants; mais la forme du gouvernement paraît l'intéresser beaucoup plus que tout le reste.

VILLAN adj. m. (vi-lan). Comm. Se dit d'une sorte de coton d'Alep : *Coton VILLAN*.

VILLANDON (Nicolas LHERITIER, sieur de), V. LHERITIER.

VILLANDRAUT, bourg de France (Gironde), ch.-l. de cant., arrond. et à 13 kilom. N.-O. de Bazas, sur le Giron; pop. aggl., 623 hab. — pop. tot., 1,104 hab. Brasseries, tanneries, scierie mécanique, moulin; église paroissiale du xiv^e siècle. Ce bourg est la patrie de Clément V, qui y fit construire un château dont on voit encore les ruines imposantes. Le château de Villandraut avait pour plan un rectangle de 76 mètres sur 72; il était entouré d'un fossé de 7 mètres de profondeur et de 20 mètres de largeur, actuellement rempli de terre et planté d'arbres qui encadrent les ruines de cet édifice. Les parties les plus intéressantes de ces débris sont deux tours qui défendent la porte d'entrée, des murs lézardés, flanqués aux quatre angles de grosses tours; les ruines d'une terrasse portée sur cinq arcades et quelques escaliers suspendus, aujourd'hui sans issue. Ça et là, à l'intérieur, on voit quelques traces de décorations et de peintures élégantes.

VILLANELLE s. f. (vi-la-nè-le — ital. villanella; du lat. villanus, paysan). Littér. Sorte de poésie pastorale qui était divisée en couplets, et avait un refrain reproduit après chaque couplet.

— Chorégr. Sorte de danse rustique. — Mus. Air d'un caractère simple, pour danser ou pour chanter. Les *VILLANELLES napolitaines*. Il On l'appelle aussi *PASSACAILLE*.

— Encycl. Mus. La *villanelle* se chantait primitivement sur un air rustique. C'est à l'italien ou à l'espagnol que nous avons emprunté cette forme de poésie champêtre. Elle remonte, en France, au temps d'Alain Chartier et cessa d'être à la mode vers la fin du xvi^e siècle. A cette dernière époque, elle

exprime surtout les sentiments d'amour et prend une teinte de mélancolie, mais en gardant toujours un rythme proste et léger. La strophe, qui varie de longueur selon le goût du poète, se termine par un refrain. Une des plus jolies *villanelles* est la suivante, de Passerat :

J'ai perdu ma tourterelle;
Est-ce point elle que j'oy (j'entends)?
Je veux aller après elle.
Tu regrettes ta femelle;
Hélas! aussi fais-je moi.
J'ai perdu ma tourterelle.
Si ton amour est fidèle,
Aussi est ferme ma foy;
Je veux aller après elle.
Ta plainte se renouvelle,
Toujours plaindre je me doy;
J'ai perdu ma tourterelle.
En ne voyant plus la belle,
Plus rien de beau je ne voy;
Je veux aller après elle.
Mort, que tant de fois j'appelle,
Prends ce qui se donne à toy!
J'ai perdu ma tourterelle;
Je veux aller après elle.

On voit que cette *villanelle* est, d'un bout à l'autre, sur les deux mêmes rimes, ce qui était regardé comme une beauté dans ce genre poétique. La *villanelle* que nous allons citer, de Desportes, n'a pas ce mérite; mais elle est charmante de forme et de sentiment :

Rosette, pour un peu d'absence,
Vostre cœur vous avez changé,
Et moy, sachant cette inconstance,
Le mien autre part j'ay rangé.
Jamais plus, beauté si légère
Sur moy tant de pouvoir n'aura :
Nous verrons, volage bergère,
Qui premier s'en repentira.
Tandis qu'en pleurs je me consume,
Maudissant cet éloignement,
Vous qui p'imez que par coutume,
Carrez un nouvel amant.
Jamais légère giroquette
Au vent si tost ne se vira :
Nous verrons, bergère Rosette,
Qui premier s'en repentira.
Où sont tant de promesses saintes,
Tant de pleurs versés en partant?
Est-il vray que ces tristes plaintes
Sortissent d'un cœur inconstant?
Dieux! que vous estes mensongère!
Maudit soit qui plus vous croira!
Nous verrons, volage bergère,
Qui premier s'en repentira.
Celuy qui a gagné ma place
Ne peut vous aimer tant que moy,
Et celle que j'aime vous passe
De beauté, d'amour et de foy.
Gardez bien vostre amitié neuve,
La mienne plus ne varira.
Et puis, nous verrons à l'esprouve
Qui premier s'en repentira.

VILLANI (Jean), célèbre historien, né à Florence vers 1275, d'une famille ancienne et distinguée, mort dans la même ville en 1348. Il se livra au commerce dans sa jeunesse, parcourut (1302-1304) la Flandre et la France, fut témoin oculaire de la guerre entre Philippe le Bel et les Flamands et visita le champ de bataille de Mons-en-Puelle peu de jours après la victoire du roi de France, ce qui lui permit de donner des détails très-précis sur ces événements. En 1316 et en 1321, il siégea parmi les prieurs de la république, fut directeur de la monnaie et chargé ensuite de présider à l'achèvement des fortifications de Florence. Il appartenait, suivant toute présomption, au parti guelfe. De bonne heure, il s'était voué aux études historiques, et il y fut entraîné autant par son patriotisme que par l'élévation et l'austérité de son génie. Le spectacle de Rome déchu comparé à celui de la jeune et florissante cité de Florence, la lecture des auteurs latins qui ont consacré leurs travaux à la glorification de la grandeur romaine, le désir d'élever un monument à la gloire de sa patrie inspirèrent ses recherches et conduisirent sa plume. Son *Histoire de Florence* s'arrête à l'année 1348; par une illusion patriotique, il fait remonter les origines florentines jusqu'aux patriarches. Le style de cet ouvrage charme par son élégance et sa naïveté. Il contient de précieux renseignements, surtout pour ce qui concerne l'histoire de la cité et des événements contemporains; mais il manque de critique pour les faits éloignés, et l'auteur, tout en se servant habilement des chroniques étrangères ou nationales qu'il avait sous les yeux, ne s'est pas suffisamment gardé des contradictions qu'il leur emprunte parfois sans examen. *Le Istorie florentine* de Villani ont été continuées jusqu'en 1364 par son frère Matthieu et par Philippe, fils de ce dernier. L'ouvrage a été imprimé pour la première fois à Venise en 1537. Une des meilleures éditions est celle de Muratori (dans les *Scriptores rerum italicarum*).

M. Villemain s'exprime ainsi sur le compte de cet historien :

« Villani est le contemporain de Froissart; il parle une langue à peu près aussi simple; et cependant sa manière d'écrire l'histoire est tout opposée. Villani était un riche marchand de Florence; il avait toute l'expérience et le sérieux de cette profession. Tout ce que Froissart néglige et dédaigne occupe Villani. De plus, il avait étudié les anciens, que Froissart

ne connaissait pas, et il prend chez eux une gravité de style qui se mêle à sa science des affaires et de la vie... Cela suffit pour marquer le contraste entre les habitudes d'un historien d'Italie et celles de nos historiens de France, chevaliers ou troubadours. Le seul caractère qui les rapproche, c'est cette candeur de piété, cette bonne foi crédule qui leur fait raconter miracles, prédictions, pronostics singuliers. L'expérience de la vie pratique ne corrige pas Villani de cette prévention universelle; et l'on est tout surpris de voir ce même homme, si judicieux, qui vous explique si bien les séditions par des causes matérielles et marque si juste le prix du blé, vous dire ensuite comment tout avait été prophétisé par un saint ermite du voisinage. Voilà le trait de ressemblance. Du reste, tout diffère dans l'invention et la marche des deux historiens... Villani ne néglige rien de ce qui sert à la vérité. Il a, par avance, plusieurs caractères des historiens modernes; il explique les faits, il rend compte des causes et des moyens. Ce n'est pas qu'il ne s'anime parfois et ne décrive avec force ce qu'il a vu; mais alors même il conserve son exactitude et sa précision d'homme d'État. La naïveté, la candeur de diction, qui se mêlent à cette fermeté de bon sens, lui donnent, sans génie, une sorte d'originalité. Sous ce rapport, il a quelque ressemblance avec Commines. Les mots dont il se sert sont simples et naïfs; la pensée est forte et pénétrante. Dans une guerre, dans une sédition, il racontera simplement les faits; mais, en même temps, il vous fera connaître les ressources de commerce et d'impôt et toute la situation de chaque peuple et de chaque parti. »

VILLANI (Matthieu), historien italien, frère du précédent, mort en 1363. Il ajouta à l'histoire de son frère onze livres, qui vont de l'année 1348 à l'année 1363, époque à laquelle Matthieu Villani fut enlevé par la peste. Muratori fait l'éloge de sa véracité, tout en constatant que son style est inférieur à celui de son frère sous le rapport de la concision et de la vigueur.

VILLANI (Philippe), historien italien, fils du précédent, mort après 1404. Il travailla aussi à l'histoire de son oncle, mais n'ajouta au X^e des livres écrits par son père que quarante-deux chapitres, qui renferment l'histoire des années 1363 et 1364. Villani avait été appelé en 1401 et en 1404 à la chaire instituée en 1373 pour l'explication de la *Divine comédie*. Il laissa, en outre, un ouvrage intitulé : *De origine civitatis Florentinæ et ejusdem famosis civibus*, dont une traduction italienne, faite par un auteur ancien, fut publiée par Mazzuchelli en 1747. Ce ne fut que quelques mois plus tard que l'on découvrit dans la bibliothèque Gaddi, à Florence, le texte original de cet ouvrage, dont on a extrait les *Vita Dantis, Petrarce et Boccacci*, qu'il a publiés à part (Florence, 1641, in-4°).

VILLANI (Nicolas), poète et critique italien, originaire de Pistoie, mort vers 1640. Son principal ouvrage, au rapport de Tiraboschi, est le *Ragionamento dell' academico Adesio sopra la poesia de' Greci, de' Latini et de' Toscani* (Venise, 1634, in-4°). Il avait aussi écrit des satires latines, remarquables par leur style élégant, et il prit une part importante aux polémiques suscitées par la publication de l'*Adonis* de Marini, pour la défense duquel il écrivit plusieurs pamphlets sous des noms supposés. Un poème épique qu'il laissa inachevé, la *Fiorenza difesa*, fut publié après sa mort (Florence, 1641, in-4°).

VILLANI (Jean-Pierre-Jacques), littérateur italien de la fin du xvi^e siècle. Il n'est connu que par un opuscule, aujourd'hui fort rare, et qui est un dictionnaire d'écrivains anonymes et pseudonymes, en cent cinquante articles. Il a pour titre : la *Visiera alzata, ecatozia di scrittori che vaghi d'andare in maschera fuor del Carnevale, sono scoperti da G.-P.-G. Villani, etc.* (Parme, 1689, in-12).

VILLANOVA-DA-GOIA, ville de l'Indoustan anglais. V. GOA.

VILLANOVA-DE-MILFONTES, ville du Portugal, province d'Alentejo, à l'embouchure de l'Odemira dans l'Atlantique, où elle a un petit port de commerce, à 37 kilom. O. d'Ourique; 2,500 hab.

VILLANOVA-DE-PORTIMÃO, ville de Portugal, province d'Algarve, à 17 kilom. E. de Lagos, près de l'Atlantique; 3,500 hab.

VILLANOVA - SULL' ARDA, bourg du royaume d'Italie, province de Plaisance, district de Fiorenzuola, mandement de Cortemaggiore; 2,759 hab.

VILLANOVE s. f. (vil-la-no-ve — de Villanova, sav. portugais). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des sénecionées, comprenant six espèces, qui croissent dans l'Amérique tropicale. Il Syn. de PARTHENON, autre genre de composées.

VILLANTERIO, bourg du royaume d'Italie, province et district de Pavie, mandement de Corteolona; 2,813 hab.

VILLANUEVA (Joachim-Lorenzo de), littérateur et patriote espagnol, né à Jativa, province de Valence, en 1757, mort en 1837. Il fit ses études à l'université de Valence et, après être entré dans les ordres, il se fixa à Madrid, où il devint l'une des gloires littéraires du règne de Charles III, que l'on regarda

comme l'époque de la renaissance des lettres en Espagne. Le premier de ses ouvrages qui excita l'attention publique fut l'*Année chrétienne d'Espagne*, dont plusieurs éditions constatèrent la vogue, bien qu'il forme dix-neuf volumes in-folio. Son *Traité de la lecture de l'écriture sainte dans les langues vulgaires* (Valence, 1791, in-fol.) fut vu d'un mauvais œil par le clergé espagnol, dont il s'aliéna encore l'esprit en soutenant que la juridiction du tribunal de l'inquisition était incompatible avec les lois fondamentales de la monarchie espagnole. Cependant, en dépit de cette hostilité de ses confrères ecclésiastiques, il était prédicateur de la cour et confesseur du roi à l'époque où éclata la révolution de 1808. Il en adopta aussitôt les principes et devint l'un des membres les plus distingués du parti constitutionnel. En 1810, il fut élu membre des cortès et, deux ans plus tard, il défendit le constitutionnalisme, à l'aide d'arguments empruntés à la philosophie de saint Thomas d'Aquin; dans un traité intitulé : *les Sources antiques ou le Thomisme aux cortès*. Au retour de Ferdinand, en 1814, il fut condamné à une sorte d'emprisonnement au monastère de Salceda et y passa six années, qui lui parurent fort courtes, car il trouvait des distractions dans les trésors de la riche bibliothèque de ce couvent. Le rétablissement du gouvernement constitutionnel en 1820 lui rendit la liberté. Il fut réélu aux cortès, qui l'envoyèrent en mission près de la cour de Rome, dont il avait, en tout temps, combattu les prétentions en défendant les droits de l'Eglise d'Espagne dans un esprit analogue à celui qui animait le clergé gallican. Mais il ne réussit pas dans ses négociations, et, lorsque le gouvernement constitutionnel eut été de nouveau renversé en 1823, il jugea prudent de chercher un asile en Angleterre, d'où il se retira plus tard en Irlande. Du sein de l'exil, il ne cessa de combattre jusqu'à la fin pour la liberté civile et religieuse de sa patrie. Il a lui-même raconté son existence agitée dans son ouvrage intitulé : *Vie littéraire de J. de Villanueva* (Londres, 1825, 2 vol. in-8°), qui est surtout remarquable par le talent de l'exposition et la pureté vraiment classique du style et qui contient de précieux matériaux pour l'histoire de l'Espagne à cette époque. On a encore de Villanueva : *Ibernia phœnicea, seu Phœnicum in Ibernia incolatus* (Dublin, 1831), dissertation sur les antiquités de l'Irlande et sur la colonisation de cette contrée par les Phéniciens; des *Poésies choisies* (Londres, 1833), ainsi que des traductions espagnoles de plusieurs ouvrages anglais, notamment de la *Théologie naturelle* de Paley.

VILLANUEVA (Jaime de), littérateur espagnol, frère du précédent, né à San-Felipe en 1765, mort en 1824. Il fut d'abord dominicain, puis prêtre séculier et suivit en exil son frère, dont il partageait les opinions politiques. Il est connu comme l'auteur d'un *Voyage littéraire aux Eglises d'Espagne* (Madrid, 1803-1821, 10 vol.), aux cinq premiers volumes duquel son frère a fourni des annotations et des remarques.

VILLANUEVA-DE-CABELLAS, ville d'Espagne, province et à 45 kilom. S.-O. de Barcelone, sur la Méditerranée; 9,500 hab. Fabrication de dentelles et de blanches. Commerce de céréales et de fruits.

VILLANUEVA-DEL-ARZOBISCO, ville d'Espagne, province de Juen, à 35 kilom. N.-E. d'Ubeda, entre le Guadalquivir et le Guadalquivir; 4,500 hab. Tanneries; commerce de vins et de laine.

VILLANUEVA-DE-LA-SERENA, ville d'Espagne, province et à 98 kilom. E. de Badajoz, près de la Guadiana; 7,296 hab. Important commerce de laine, renommée pour sa finesse.

VILLANUEVA-DE-LOS-INFANTES, ville d'Espagne, province et à 60 kilom. S.-E. de Ciudad-Real, chef-lieu de juridiction civile, dans une belle plaine fertile; 7,000 hab. Poteries; fabrication de savon et d'étamines, distilleries, teintureries, fours à plâtre. Aux environs, eaux minérales sulfureuses; mines de cuivre.

VILLANUEVA-DE-SAN-MARCOS, ville d'Espagne, province de Grenade, à 26 kilom. N.-E. d'Antequera, sur le Xenil; 5,000 hab.

VILLANUOVA, ville du royaume d'Italie, province de Coni, district et à 10 kilom. S.-O. de Mondovì, chef-lieu de mandement; 3,571 hab.

VILLANUOVA-D'ASTI, ville du royaume d'Italie, province d'Alexandrie, district d'Asti, chef-lieu de mandement; 3,473 hab.

VILLANUOVA-DI-CASALE, bourg du royaume d'Italie, province d'Alexandrie, district de Casale; 3,001 hab. Mandement de Balzola.

VILLANUOVA-MONTELEONE, bourg du royaume d'Italie, dans l'île de Sardaigne, province de Sassari, district d'Alghero, chef-lieu de mandement; 3,837 hab.

VILLAPICCIOTI, bourg du royaume d'Italie, province de la terre d'Otrante, district de Gallipoli, mandement de la même ville; 2,674 hab.

VILLAPOURÇON, bourg de France (Nièvre), cant. de Moulin-Engilbert, arrond. et à 16 kilom. S. de Château-Chinon, entre deux ruisseaux; pop. aggl., 2,231 hab. — pop.

tot., 2,535 hab. Commerce de bestiaux et surtout de porcs.

VILLAPUTZU, bourg du royaume d'Italie, dans l'île de Sardaigne, province et district de Cagliari, mandement de Murovera; 2,356 hab.

VILLAR (Noël-Gabriel-Luce), évêque constitutionnel, membre de la Convention, né à Toulouse en 1748, mort à Paris en 1826. Entré chez les doctrinaires, il devint, en 1786, recteur du collège de La Flèche, adopta les principes de la Révolution et enfin fut nommé évêque du département de la Mayenne (1791), puis député à la Convention. Dans le procès de Louis XVI, il vota pour la mort; contre l'appel au peuple, mais en faveur du sursis. Il se fit oublier, pendant toute la Terreur, parmi les muets de la Plaine. Robespierre renversé, il devint membre du comité d'instruction publique, et déploya un grand zèle, comme rapporteur de ce comité, pour la restauration des sciences et des lettres. C'est lui qui fit décréter des secours à cent dix-huit savants, gens de lettres ou artistes, et on lui doit, en outre, l'organisation de l'Ecole normale et de la Bibliothèque nationale. Il fut aussi l'un des créateurs et des premiers membres de l'Institut. Nommé, en 1805, membre de la commission du *Dictionnaire français de l'Académie*, il n'a cessé, jusqu'à sa mort, de prendre une part active à ce travail. Villar était un bon helléniste. Il a laissé quelques rares écrits qu'on trouve dans le *Recueil de l'Institut*, classe des belles-lettres, dont il était secrétaire perpétuel.

VILLAR-BOBBIO, bourg du royaume d'Italie, province de Turin, district de Pignerol, mandement de Torre-Pellice; 2,140 hab.

VILLARD-DE-LANS, bourg de France (Isère), chef-lieu de cant., arrond. et à 29 kilom. S.-O. de Grenoble, près du confluent de la Bourne et du ruisseau de Corençon; pop. aggl., 720 hab. — pop. tot., 1,970 hab. Commerce de fromages. Les maisons de ce bourg présentent une curieuse particularité; elles sont isolées entièrement les unes des autres, présentent du côté de la rue un étroit pignon terminé par un fronton triangulaire, de chaque côté duquel monte un petit escalier qui permet aux habitants d'aller balayer la neige sur le toit. Aux environs du bourg, on trouve l'intéressante grotte de la Fontge, appelée aussi *Chambre des Fées*; la montagne de la Moucherolle (2,299 mètres), du haut de laquelle on découvre un vaste panorama sur les départements voisins.

VILLARDI (François), poète italien, né à Ronca en 1781, mort en 1833. Après être entré dans l'ordre des frères mineurs, il parcourut, comme prédicateur, les principales parties de l'Italie, et se retira ensuite au couvent de Locarno, où il espérait pouvoir vivre en paix le penchant qui le portait vers les travaux poétiques; mais ses supérieurs, peu satisfaits de cette tendance, l'engagèrent à chercher une autre résidence. Il mourut de la douleur que lui causa cet ordre. On a de lui : *Cantique sur l'anniversaire de la naissance de Dante* (Verone, 1819); *l'Exil de Dante* (Milan, 1820); *l'Amour de Dante pour sa patrie* (Trévise, 1822); *Carmine*, recueil de poésies latines (Turin, 1825); *Œuvres diverses* (Padoue, 1832).

VILLARDS-D'HÉRIA, village et commune de France (Jura), cant. de Moirans, arrond. et à 19 kilom. de Saint-Claude; 347 hab. Fromagerie, filature de coton, manufacture hydraulique de tabatières. Aux environs du village, on trouve quelques vestiges d'une antenne, citée, bâtie, dit-on, par une légende égyptienne qu'Auguste y aurait envoyée pour détruire un collège de druides. Parmi ces débris, on remarque une portion d'aqueduc et les restes d'un temple.

VILLAREAL, ville de Portugal, province de Tras-os-Montes, à 20 kilom. N. de Lamego, à 45 kilom. S.-O. de Mirandella, dans un territoire fertile en vins excellents; 4,500 hab. On y voit un vieux château bâti par les Maures.

VILLAREAL, ville d'Espagne, province et à 8 kilom. S.-O. de Castellon-de-la-Plana, sur le Mijares; 8,000 hab. Fabriques d'eau-de-vie et de rubans communs. Cette ville, autrefois fortifiée, présente encore quelques restes de ses anciennes murailles.

VILLAREAL (Manuel-Fernandez de), diplomate portugais, né dans les premières années du xviii^e siècle, mort vers 1650. Il était issu d'une famille juive, mais il fut élevé, dès l'enfance, dans la religion catholique, et, ayant embrassé l'état militaire, s'éleva par sa valeur au grade de capitaine. Nommé consul du Portugal à Rouen, il sut gagner la faveur du cardinal de Richelieu, en exaltant l'ancienneté de sa maison, à laquelle il donna pour ancêtres les rois de Castille et de Portugal. De retour en Portugal, il remplit encore différents emplois, mais, ayant été accusé de judaïsme, il fut livré à l'inquisition et finit ses jours sur le bûcher. On a de lui, en espagnol : *Epitome genealogique de l'éminent cardinal duc de Richelieu et discours politiques sur quelques actions de sa vie* (Pamplune, 1641, in-4°), réimprimé en 1642 sous ce titre : *le Politique chrétien; Discours politique sur la vie et les actions du cardinal de Richelieu*, et traduit en français par Chantonnère de Créménil (Paris, 1643, in-4°); l'*Anti-*

Caramuel (Paris, 1643, in-4°), ouvrage dans lequel il défend l'indépendance du Portugal et les droits du duc de Bragança, que Caramuel avait vivement attaqués.

VILLAREAL-DE-SANTO-ANTONIO, bourg de Portugal, province d'Algarve, comarca et à 19 kilom. N.-E. de Tavira, à l'embouchure de la Guadiana, où elle a un petit port de commerce; 2,000 hab., presque tous pêcheurs ou matelots. Bâtie en 1774 par le marquis de Pombal.

VILLAREAL-DO-SABARA, ville du Brésil. V. SABARA.

VILLARÉSIE s. f. (vil-la-ré-zi — de *Villares*, savant espagnol). Bot. Genre d'arbres, de la famille des ilicinées, dont l'espèce type croît au Chili.

VILLARET (Guillaume de), vingt-quatrième grand maître de l'ordre des hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, mort en 1308. Issu d'une des plus anciennes familles de la Provence, il était prieur de Saint-Gilles en Languedoc, lorsque, en 1300, il fut élu grand maître, en remplacement d'Odon de Pins. Il se trouvait alors en France et il s'empessa de se rendre à Limisso (île de Chypre), qui était alors la résidence du grand maître. Son règne ne présente aucun événement remarquable; mais c'est à lui que revient l'honneur d'avoir conçu le projet de la conquête de Rhodes, que la mort l'empêcha de réaliser. Villaret eut son frère pour successeur.

VILLARET (Foulques de), vingt-cinquième grand maître de l'ordre des hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, mort en Languedoc en 1327. Reprenant, dès son élection en 1308, le projet de son frère, il intéressa à sa réalisation le roi de France et le pape, dont il reçut des secours, conduisit ses chevaliers et s'empara de l'île presque entière. Il mit ensuite le siège devant la capitale et l'emporta d'assaut (1310), après un siège long et meurtrier, pendant lequel il avait à combattre non seulement les assiégés, mais encore une armée de Grecs envoyée contre lui par l'empereur Andronic II Paléologue. Il eut presque aussitôt à défendre sa conquête contre Othman, sultan des Turcs, qu'il repoussa dans ses États. En 1312, l'ordre des Templiers ayant été solennellement aboli par Clément V, Foulques accepta pour son ordre la cession d'une partie de leurs biens. Dès lors, il commença à encourir la haine des chevaliers par ses hauteurs, sa cupidité et le scandale de ses mœurs. Un complot se forma contre lui et se changea en une véritable révolte lorsqu'il voulut sévir. Déposé par les chevaliers et remplacé par Maurice de Pagnac, il en appela au pape; la mort de son rival lui rendit la maîtrise; mais, sur le conseil du souverain pontife, il abdiqua et se retira en France.

VILLARET (Claude), historien, né à Paris vers 1716, mort en 1766. Il reçut une excellente éducation et, trompant les espérances de ses parents, qui le destinaient au barreau, il s'essaya sans succès dans la littérature, après avoir mené une existence fort agitée. Le dérangements de ses affaires l'obligea à quitter Paris (1748) et à s'enrôler dans une troupe de comédiens de province. Il quitta cette profession en 1758, publia deux ans plus tard ses *Considérations sur l'art théâtral*, réputation assez remarquable de la lettre de Rousseau *Sur les spectacles*, et obtint une place de premier commis à la Chambre des comptes. Cette position nouvelle changea pour le reste de sa vie le cours de ses habitudes et de ses travaux. Une partie des archives de la cour avait été précédemment détruite par un incendie, et Villaret fut chargé de remettre en ordre les restes de ce précieux dépôt. Il se passionna pour un travail qui lui permettait de consulter les documents originaux de notre histoire depuis l'époque de saint Louis, et acquit une érudition assez remarquable dans cette partie de la science historique. Chargé par les éditeurs de l'*Histoire de France* de Velly (mort en 1759), de continuer ce travail, qui ne comptait encore que sept volumes et s'arrêtait à l'an 1329, il le conduisit jusqu'au tome XVII et à l'année 1469, la neuvième du règne de Louis XI. On sait que la partie de cette histoire qui lui appartient est supérieure à ce qui avait été fait par Velly. Le style en est plus élégant, plus animé, les recherches en sont plus neuves et plus profondes. Son appréciation de Louis XI et de ses rigneurs nécessaires envers les seigneurs, ses éclaircissements sur les origines de la Chambre des comptes, du parlement et des États généraux, ses observations sur diverses fonctions publiques dans l'ancienne monarchie, sur la situation de la France et de Paris au xiv^e siècle, sur les progrès des lettres, des arts, etc., avaient alors un caractère de nouveauté que les travaux de l'école moderne ont fait oublier, mais qui ne doit pas être méconnu. On lui reproche cependant la prolixité de ses préambules et l'étendue de ses digressions, qui sont beaucoup trop nombreuses. L'histoire de Velly et Villaret fut continuée par Garnier. On a encore de Villaret : *Lettre à M. de V. sur sa tragédie de Mahomet* (1742, in-12); *le Quartier d'hiver*, comédie en un acte, en vers, avec Bret et d'Aucourt (1745, in-8°); *Histoire du cœur humain ou Mémoires du marquis de...* (1745, in-12); la *Belle Allumée* (1745, in-12); *Esprit de M. de Voltaire* (1759, in-8°); une édition des *Ambassades de M.M. de Noailles en Angleterre*, rédigées par

Vertot (Paris, 1763, 5 vol. in-12). On lui attribue, en outre, mais sans grand fondement, les trois opuscles suivants : *Prédications générales et particulières pour l'année 1741*, recueil de traits satiriques, dirigés contre des auteurs et contre des acteurs; le *Cocq* ou *Mémoires du chevalier V* (1742, in-12); *Anti-Paméla ou Mémoires de M. D...* (1742, in-12).

VILLARET (François), chanteur français, né à Milhaud (Gard) en 1730. Des parents, qui étaient marchands drapiers en gros, le décidèrent à venir, dès 1852, à Nîmes, où, tout en se destinant au commerce, il étudia la musique sous la direction de M. Rousselot. Il était contre-maître dans une brasserie de Beaune quand il se distingua parmi les orphéonistes de cette ville. Il fit bientôt la connaissance à Marseille de M. Brun, qui devint pendant un an son professeur. Cet ancien chef d'orchestre du Grand-Théâtre de Bordeaux organisa pour le mettre en lumière une représentation de *Guillaume Tell*, qui fut donnée au moment des courses, en mai 1862, avec le concours de ses élèves et de ceux du Conservatoire d'Avignon. Villaret chanta le rôle d'Arnold, et son succès fut si grand qu'on demanda à l'entendre une seconde fois. « Une des qualités précieuses du nouveau ténor, dit un biographe, c'est qu'il ne force jamais sa voix; il n'exagère ni l'accent, ni le geste, ni l'expression. De taille moyenne, large de poitrine et d'épaules, il a un air aisé, une physionomie ouverte et sympathique. » Invité par M. Nogent Saint-Laurent à venir chanter dans son château de Grenouiller à Orange, il charma tellement son auditoire que le député du Loiret se chargea de son avenir. Il l'accompagna avec lui à Paris et le conduisit d'abord chez Ambroise Thomas, ensuite chez Alphonse Royer, qui dirigeait alors l'Opéra. Il eut une audition au mois d'août et fut engagé immédiatement. Il débuta enfin le 29 mars 1863 dans le rôle d'Arnold, qui lui était si familier. Son second début dans les *Vêpres siciliennes* faillit compromettre sa réputation; il se releva heureusement dans Manrique du *Trouvère*, surtout à l'andante du troisième acte et au *Miserere*, et obtint un véritable triomphe sous les traits d'Elzéar de la *Juive* (novembre 1863). Depuis il n'a pas retrouvé un rôle qui convienne mieux à la nature de son talent. Il répétait en 1864 Aménophis de *Moïse*, quand, au dernier moment, il tomba malade et fut remplacé par Warot. Il fit sa rentrée en février 1865 dans Masaniello de la *Muette de Portici*. Selon Théophile Gautier, s'est bien l'homme du personnage; il en a la fougue, l'entraînement, et vers la fin, cette sorte d'ivresse qui s'empara du triomphateur populaire et le conduisit à sa perte; sa belle voix pleine et sonore a bien fait vibrer les chants patriotiques de la pièce, mais dans l'air du *Sommeil* on eût pu désirer plus de douceur, de suavité et de caresse. » Il chanta avec non moins de succès, le 21 juillet, Raoul des *Huguenots*, puis se montra tour à tour dans don Ottavio de *Don Juan*, dans Admète d'*Alceste*, dans Vasco de Gama de l'*Africaine* (1866), dans *Robert le Diable* (1867), dans don Fernand de la *Favorite* (1869), etc.

VILLARET DE JOYEUSE (Louis-Thomas, comte), vice-amiral français, né à Auch en 1750, mort à Venise en 1812. Il était entré dans le corps des gendarmes de la maison du roi; mais une affaire d'honneur qu'il eut à l'âge de seize ans, et dans laquelle il tua son adversaire, l'obligea à quitter ce corps. Il suivit alors le penchant décidé qui l'entraînait vers la marine. Embarqué pour les Indes sur l'escadre du bailli de Suffren, il montra une telle bravoure au siège de Pondichéry par les Anglais, que l'amiral le nomma, en 1781, capitaine de brûlot, et lui confia les missions les plus périlleuses. Il lui remit ensuite le commandement de la *Noyade*, corvette de 18 canons, pour donner avis à une escadre française, dans les parages de Madras, que des forces supérieures anglaises avaient été vues près de l'île de Ceylan. « Je vous ai choisi, ajouta-t-il, parce que j'ai besoin d'un homme de tête; sans doute vous serez chassé, et même vous serez pris, mais vous vous battrez bien, et voilà ce que je veux. » En effet, Villaret-Joyeuse, attaqué au retour de sa mission, ne se rendit qu'au moment où il allait couler bas, ayant déjà 8 pieds d'eau dans la cale. Capitaine de vaisseau au moment de la Révolution, il resta à son poste, bien que ne partageant pas les idées nouvelles. En 1793, il remplaça Morard de Galles comme vice-amiral, par arrêté du comité de Salut public, et fut mis à la tête de l'escadre de Brest, sur la proposition de Jean Bon Saint-André, qui avait dit de lui : « Je sais que Villaret n'est qu'un aristocrate; mais il est brave et il fera son devoir. » Cette escadre se composait de 26 vaisseaux; elle était destinée à protéger un convoi de grains venant d'Amérique. Villaret mit à la voile, ayant son pavillon sur la *Montagne*. Le 28 mai, on rencontra la flotte anglaise, forte de 31 vaisseaux, sous les ordres de l'amiral Howe. Pendant toute la journée et celle du lendemain, les Anglais ne purent parvenir à nous entamer, et furent même obligés de se retirer en toute hâte. Une brume épaisse tint les deux armées à distance le 30 et le 31; mais, le 1^{er} juin, l'amiral Howe ayant engagé de nouveau le combat, Villaret fut moins heureux; la *Montagne* se trouva entourée par 5 vaisseaux; elle se dégagea par une résis-

tance prodigieuse; mais, au milieu du nuage de fumée où il était, Villaret n'avait pu transmettre ses ordres; notre ligne avait été rompue, le *Vengeur* venait de couler bas après une défense héroïque, et cinq de nos navires étaient tombés au pouvoir de l'ennemi. On rentra dans le port. L'amiral eût continué le combat, si Jean Bon Saint-André, qui avait de la Convention l'ordre formel de ménager notre marine, ne s'y fût opposé. Peu après, le convoi de grains attendu arriva sans encombre, sous la conduite de Vanstabel (v. ce nom). A l'époque où le Directoire préparait une descente en Irlande, Villaret-Joyeuse, prévoyant un insuccès, donna sa démission pour ne pas y prendre part. Nommé, par le département du Morbihan, député au conseil des Cinq-Cents, il se réunit aux Clichéens, fut proscrit avec eux au 18 fructidor, échappa par la fuite, se constitua ensuite prisonnier dans l'île d'Oleron, en sortit après le 18 brumaire, et reçut de Bonaparte, en 1801, le commandement des forces navales destinées à concourir à la malencontreuse expédition de Saint-Domingue. L'année suivante, il eut le gouvernement général de Sainte-Lucie et de La Martinique, qu'il dut livrer aux Anglais, en 1809, après s'être vaillamment défendu. Il était tombé dans une sorte de disgrâce, lorsque l'empereur, lui rendant justice, le nomma gouverneur général de Venise, fonctions qu'il remplit jusqu'à sa mort.

VILLAR-FOCCHIARDO, bourg du royaume d'Italie, province de Turin, district de Susse, mandement de Bussoleno; 2,268 hab.

VILLARICA, ville du Brésil. V. OURO-PRÉTO, le Ville du Paraguay. V. CONCEPTION.

VILLARIOS-MASSAINAS, bourg du royaume d'Italie, dans l'île de Sardaigne, province de Cagliari, district d'Iglesias, mandement de Santadi; 2,450 hab.

VILLAROPEDO, ville d'Espagne, province de Ciudad-Réal, près de la frontière de la province de Cuenca, à 20 kilom. S.-O. de San-Clemente, sur le chemin de fer de Madrid à Albucete; 7,600 hab. Fabrication importante de jarres et de poterie, toiles et grosses draperies.

VILLAROSA, bourg du royaume d'Italie, dans la Sicile, province de Caltanissetta, district de Pizzolunga-Amerina, mandement de Caltascibetta; 6,757 hab.

VILLARS (François DE), magistrat français, né à Lyon en 1514, mort en 1582. Lieutenant au présidial de sa ville natale, il se signala pendant les guerres contre les huguenots, qui pillèrent sa maison en 1562. On a de lui un *Abrégé du sacrement de l'autel*, qui fut publié en 1594 par un de ses fils.

VILLARS (Pierre DE), prélat français, né à Lyon en 1517, mort en 1592. Reçu à Padoue docteur en *utroque jure* (1539), il embrassa l'état ecclésiastique, et, grâce à la protection du cardinal de Tournon, il obtint une charge de conseiller-clerc au parlement de Paris (1555) et, plus tard (1566), l'évêché de Mirepoix. Elevé en 1575 à l'archevêché de Vienne et nommé l'année suivante conseiller du roi, il se signala aux états de Blois par le zèle avec lequel il défendit les droits de ce prince, et fut député par les états, avec deux autres prélats, auprès du roi de Navarre pour l'engager à rentrer dans le sein de l'Eglise catholique. En 1586, il se démit de son siège en faveur de son neveu et passa ses dernières années dans la retraite. Il a laissé trois traités ascétiques écrits en latin.

VILLARS (Pierre DE), prélat français, neveu du précédent, né à Lyon en 1545, mort en 1613. Reçu en 1575 docteur en Sorbonne, il succéda la même année, sur le siège de Mirepoix, à son oncle, qu'il remplaça également, douze années plus tard, comme archevêque de Vienne. Accablé d'infirmités, il se démit en 1599 de cette dignité en faveur de son frère Jérôme et se retira à Annony d'abord, puis à Lyon; il a publié (Lyon, 1598, 2 vol. in-fol.) un recueil de ses écrits, qui consistent en traités latins sur divers points de morale religieuse.

VILLARS (Jérôme DE), prélat français, frère du précédent, mort en 1626. Il était conseiller-clerc au parlement de Paris, chanoine et archidiacre de Vienne, lorsqu'il succéda à son frère comme archevêque de cette ville. Il joua un grand rôle dans toutes les affaires religieuses du règne de Henri IV et fut sur le point d'être nommé cardinal; mais Sully lui fit préférer Duperron. Villars avait eu pour coadjuteur son cousin, Pierre DE VILLARS, qui lui succéda sur le siège archiepiscopal; il l'occupa jusqu'à sa mort (1663) et y fut remplacé par son neveu et coadjuteur, Henri DE VILLARS, qui mourut en 1693, à l'âge de soixante-treize ans. Le siège de Vienne avait été occupé pendant cent dix-huit ans par des membres de la famille de Villars.

VILLARS (Pierre DE), lieutenant général français, dit le *marquis de Villars*, né en 1623, mort à Paris en 1698. Il servit en Italie et en Catalogne, avec le titre de lieutenant général, sous la direction du prince de Conti; puis en butte à l'hostilité de Louvois, il abandonna la carrière militaire, entra dans la diplomatie et occupa successivement les ambassades d'Espagne, de Savoie et de Dane-

mark. De Villars se fit partout estimer pour son esprit et sa probité. Il était en outre renommé pour sa galanterie auprès des dames (c'est lui que Mlle de Scudéry a peint sous les traits d'Orondate dans le *Grand Cyrus*), et l'on prétend même que Mme veuve Scarron ne fut pas insensible à ses agréments physiques. On a de lui : *Mémoires de la cour d'Espagne depuis 1679 jusqu'à 1681* (Paris, 1733, in-8°).

VILLARS (Marie GIGAUT DE BELLEFONDS, marquise DE), épouse du précédent, née en 1624, morte en 1706. Elle épousa en 1651 le marquis de Villars, qu'elle suivit dans ses diverses ambassades. En Espagne, elle fut en grande faveur auprès de la reine Marie-Louise, épouse de Charles II. De retour en France, elle y vécut dans la meilleure société et s'y distingua surtout par ce que nous appelions aujourd'hui une grande originalité de manières. « Cette marquise, dit Saint-Simon, était une bonne et saine femme, sèche, vive, méchante comme un serpent, prit comme un démon, d'excellente compagnie, qui avait passé sa vie jusqu'au dernier jour dans les meilleures et les plus choisies de la cour et du grand monde et qui conseillait toujours à son fils de se vanter au roi tant qu'il pourrait, mais de jamais ne parler de soi à personne. » Etant à Madrid, Mme de Villars avait écrit à Mme de Coulanges et à Mme de Sévigné des lettres d'un style facile et agréable, qui renfermaient sur les usages singuliers de la cour de Madrid et sur les événements de l'époque des détails intéressants qui ont gardé jusqu'à nos jours une certaine valeur historique. Cette correspondance n'a pas été conservée en entier malheureusement, et de toutes les lettres adressées à Mme de Sévigné une seule nous est parvenue. Celles qui étaient adressées à Mme de Coulanges ont été publiées pour la première fois à Amsterdam (1759, in-12), puis rééditées à Paris en 1762 et, en 1805, dans le recueil de celles de Mme de La Fayette et de Mme de Tencin.

VILLARS (Louis-Hector, maréchal, duc DE), l'un des plus grands généraux dont s'honore la France, fils des deux précédents, né à Moulins en 1653, mort à Turin en 1734. Il fit ses études au collège de Juilly, entra dans les pages, embrassa très-jeune la carrière des armes et se distingua au passage du Rhin et au siège de diverses places de la Hollande. A dix-neuf ans, il attira par sa bravoure l'attention de Louis XIV, qui dit un jour en le voyant charger l'ennemi : « On ne peut tirer un coup de fusil que pour que ce petit garçon ne sorte de terre pour s'y trouver. » Envoyé à l'armée de Turénne après la prise de Maëstricht, il mérita l'estime de ce grand capitaine, se couvrit de gloire sous Condé, à la sanglante bataille de Senef (1674), et fut nommé par le roi colonel de cavalerie. La campagne de Flandre, sous le maréchal de Luxembourg (1675), celle d'Alsace, sous Créqui, firent éclater de nouveau ses capacités et son courage. La paix de Nimègue (1678) le rendit à l'oisiveté et aux galanteries de la vie de cour. On lui confia en 1683 l'ambassade de Vienne, et il parvint à détacher l'électeur de Bavière de l'alliance autrichienne jusqu'au moment où la comtesse de Kaunitz s'empara de l'esprit et des sens du jeune prince. Villars dut quitter Munich (où il avait suivi l'électeur) et se rendit à Versailles l'accueil le plus distingué. Louvois, qui jusqu'alors l'avait traité avec beaucoup de rigueur, lui donna la charge de commissaire général de cavalerie à la veille de la guerre contre la ligue d'Augsbourg (1689). Envoyé en Flandre la même année, il y gagna le grade de maréchal de camp, prit une part glorieuse au combat de Leuze (1691), fut nommé lieutenant général et alla seconder sur le Rhin le maréchal de Joyeuse. Chargé de nouveau de l'ambassade de Vienne après la paix de Ryswick (1697), il fit preuve d'une grande habileté diplomatique au milieu des négociations difficiles qui précéderent la guerre de la Succession. Au début de cette guerre, il alla servir en Lombardie, sous Villeroi, dont l'incapacité le détermina à solliciter son rappel. Ce fut en 1702 qu'il commanda pour la première fois en chef. Mis à la tête de l'armée du Rhin, destinée à secourir l'électeur de Bavière, allié de la France, investi par les impériaux, il franchit le Rhin à Huningue à travers mille obstacles et écrasa le prince de Bade à la sanglante bataille de Friedlingen, après laquelle ses soldats exaltés le proclamèrent maréchal de France sur le champ de bataille. « J'unis ma voix, lui écrivit Louis XIV, à celle de nos braves soldats. » Et il lui envoya le bâton de maréchal. Après avoir pris Nancy et Kehl, il entreprit de nouveau d'opérer sa jonction avec l'électeur de Bavière et y parvint à force d'habileté. Mais le dégoût que lui causèrent les irrésolutions de ce prince, dont tous les ministres étaient vendus à l'Autriche, la colère qu'il ressentit de voir rejeter son plan hardi de marcher sur Vienne, le déterminèrent à demander son rappel (1705). L'année suivante, il alla soumettre les cantons des Cevennes, reçut le cordon bleu, fut chargé de couvrir les frontières de l'Est, après le désastre de Hochstadt, reprit l'offensive pendant les campagnes de 1705, 1706 et 1707, força les lignes formidables de Solothofen, sur la rive du Rhin, près de Strasbourg, et pénétra jusqu'en Francoeur et en Souabe. Il

conçut alors le hardi projet de faire sa jonction avec Charles XII, maître de la Saxe; mais le ministre du roi de Suède, Piper, vendu à Marlborough, fit rejeter par son maître les propositions du général français. Envoyé ensuite en Dauphiné pour prévenir les entreprises du duc de Savoie, il fit une campagne en Piémont (1708), passa à l'armée du Nord et livra au prince Eugène et à Marlborough la meurtrière bataille de Malplaquet, où il fut dangereusement blessé (1709), au moment où il croyait sa victoire assurée. Transporté à Versailles, il fut comblé de louanges par le roi, qui le nomma pair du royaume. A peine guéri, il reprit le commandement de son armée, qu'il dut quitter de nouveau à cause du caractère alarmant que prenaient ses blessures. En 1712, il répara les revers qui avaient mis la France à deux doigts de sa perte en remportant sur le prince Eugène la célèbre victoire de Denain, qu'il compléta par la prise de Marchiennes, de Douai, de Quesnoy, de Bonchain, etc. Après le traité d'Utrecht (1713) que l'Autriche n'avait pas accepté, il continua la guerre contre le prince Eugène, enleva Spire, Landau, Fribourg (1713) et hâta par ses victoires la paix de Rastadt (1714). Membre du conseil de régence à l'avènement de Louis XV, il combattit énergiquement les mesures de Dubois, les opérations de Law, sollicita, mais en vain, le titre de connétable, reprit encore une fois les armes lors de la guerre de la Succession de Pologne, avec le titre de maréchal général, fit de rapides conquêtes dans le Milanais et mourut à Turin à l'âge de quatre-vingt-un ans. Les caractères distinctifs de son génie militaire étaient une extrême justesse de coup d'œil, une rapidité extraordinaire dans l'exécution. Extrêmement avide d'argent, il se montra cependant disposé au sacrifice de sa fortune pour le salut du pays. On lui rapproche aussi une jactance et une vanité peu dignes d'un homme qui accomplissait de si grandes choses. On a sous son nom des *Mémoires* (Hollande, 3 vol. in-12); le premier volume seulement peut être considéré comme étant du maréchal; les deux autres sont d'un abbé Margon, qui faisait trafic de ces sortes de falsifications. Villars avait été reçu membre de l'Académie française vers 1714.

M. Sainte-Beuve a porté sur ce capitaine le jugement suivant :

« Villars avait des ennemis; il les méritait par son bonheur à la guerre, qui ne s'était démenti et ne devait se démentir que cette fois, et par cet air de jactance qui accusait des défauts en partie réels, et qui recouvrait des qualités dont les malveillants se gardaient bien de convenir; mais il est bien certain qu'il valait infiniment mieux que n'affectaient de le montrer les mauvais propos des courtisans et des jaloux. Il fut très-beau à Malplaquet et le lendemain. Qualités et défauts, Villars était bien en tout un type parfait de l'officier français tel qu'on l'a vu de tout temps et tel qu'il est encore. Il savait autant et mieux qu'aucun général comment il faut prendre le soldat et toucher en lui le ressort. C'est dans l'une de ces campagnes de Flandre où le pain manquait et où le prêt ne venait guère, où l'argent, cette étoile de gaieté, ne brillait que par son absence, que, pour dissiper une mutinerie commencée, il eut l'idée de faire battre la générale. Les séditieux, en entendant l'appel accoutumé, coururent aux armes d'un mouvement machinal comme pour combattre l'ennemi. Dans toute sa carrière active antérieure, il a montré l'instinct et le sentiment de la grande guerre, de brillantes et solides qualités, des talents de plus d'un genre qui le classent comme capitaine à une belle place entre ceux qui viennent après les plus grands. Denain, le salut de la France, les beaux sièges qui suivent, tout cela est d'un homme heureux, trop heureux pour ne pas être digne des faveurs de la fortune. Il semble que c'est à lui et pas à un autre que Montesquieu a pensé lorsqu'il a dit : « Quand on veut abaisser un général, on dit qu'il est heureux. Mais il est beau que sa fortune fasse la fortune publique. »

VILLARS (Armand, comte DE), général français, frère du précédent, mort en 1712. Il fit, sous les ordres de son frère, les campagnes de 1703 et 1704 en Bavière, fut promu maréchal de camp en 1704, puis chef d'escadre l'année suivante, battu, en 1707, les insurgés de Port-Mahon et fit rentrer l'île de Minorque sous la domination du roi d'Espagne. Lieutenant général en 1708, il assista à la bataille de Malplaquet, prit part à la campagne des Flandres, après laquelle il fut nommé gouverneur de Gravelines, et se trouva au siège de Douai lorsqu'il succomba à une fièvre maligne.

VILLARS (Honoré-Armand, duc DE), prince DE MARTIGUES, membre de l'Académie française, fils du maréchal, né en 1702, mort en 1770. Le nom de son père fut son seul mérite. Il lui succéda dans la plupart de ses dignités et même à l'Académie, sans s'être jamais fait connaître par aucune production littéraire. Il se piquait, il est vrai, d'un grand talent dans la déclamation théâtrale; mais ce n'était point là un titre suffisant pour être admis parmi les immortels. Il était grand ami de Voltaire, qui cependant à l'occasion ne lui épargnait ni les mots piquants, ni les fines railleries. Promu à la pairie à l'âge de six

ans, il avait obtenu, dix ans plus tard, le grade de mestre de camp de cavalerie, et, après avoir fait quelques campagnes en Allemagne et en Italie, était devenu brigadier en 1734. Il passa presque toute sa vie dans son gouvernement de Provence, où il se fit aimer par sa bienfaisance. La *Correspondance* de Grimm et les *Mémoires* de Bachaumont l'ont accusé de goûts infâmes, auxquels Voltaire a fait allusion dans le XVIII^e chant de la *Pucelle*, par les vers suivants :

Tels on a vu Thibouville et Villars,
Imitateurs du premier des Césars.

VILLARS (l'abbé DE MONTFAUCON DE), littérateur français, né près de Toulouse en 1635, mort en 1673. Venu à Paris en 1667, il tenta d'abord de se faire un nom comme prédicateur; mais comme ses goûts le portaient vers la littérature, il ne tarda pas à renoncer à la chaire. Il publia aussitôt son fameux livre du *Comte de Gabalis* (Paris, 1670, in-12), qui fit scandale. Dans le même temps, Villars composa un roman semi-philosophique, semi-historique, qui parut être une critique des interminables productions des Scudéry et des La Calprenède; nous voulons parler de *l'Amour sans faiblesse* ou *Anne de Bretagne et Almanazaris* (Paris, 1771, 3 vol. in-12). En cette même année l'abbé donna une *Critique de la Bérénice de M. Racine* et de *M. Pierre Corneille*, qui lui valut le suffrage de Mme de Sévigné. Vincent ensuite cinq dialogues intitulés : *De la délicatesse* (Paris, 1671); c'est un travail apologetique « moins heureux que zélé » des *Entretiens d'Aristote et d'Eugène* du Père Bouhours; puis parurent contre Port-Royal des *Méflexions sur la vie de la Trappe*, une *Lettre contre M. Arnauld* et une *Critique des pensées de M. Pascal*, écrits qui furent assez favorablement accueillis. Les sept *Nouveaux entretiens sur les sciences secrètes*, suite aux *Entretiens du comte de Gabalis* et critique de la philosophie de Descartes ou plutôt de l'abus qu'on en faisait, réussirent encore davantage. Notons que cet ouvrage ne parut qu'en 1715, c'est-à-dire quarante-deux ans après la mort de son auteur. Villars voyait son talent mûrir et s'élever lorsqu'il périt assassiné sur la route de Lyon.

VILLARS (Elie COL DE), chirurgien français, né à La Rochefoucauld, dans l'Angoumois, en 1675, mort à Paris en 1747. Protestant d'origine, il abjura sa religion en arrivant à Paris où il venait étudier la médecine. Reçu docteur en 1713, il fut nommé peu de temps après professeur de chirurgie à la Faculté de médecine et doyen en 1740. C'est sous le décanat de Col de Villars que fut reconstruit l'amphithéâtre des Ecoles. Nous avons de lui : *Cours de chirurgie* (Paris, 1738-1741, 4 vol. in-12); *Dictionnaire français-latin des termes de médecine et de chirurgie, avec leur définition, leur division et leur étymologie* (Paris, 1740, in-12).

VILLARS (Dominique), botaniste, né à Villars, près de Gap, en 1745, mort en 1814. Il commença par herbosier dans les montagnes du Dauphiné, du Lyonnais et de la Bourgogne. Reçu élève en chirurgie à l'hôpital de Grenoble en 1771, il ouvrit dans cette ville un cours de botanique et y fonda en 1783 un jardin des plantes. Lors de l'organisation des écoles centrales en 1794, il fut nommé professeur d'histoire naturelle à l'Ecole centrale de l'Isère, puis, en 1805, professeur de médecine et de botanique à la Faculté de Strasbourg, dont il devint doyen. On a de lui : *Histoire naturelle des plantes du Dauphiné* (1786-1789, 3 vol. in-8°), le premier ouvrage complet qui parut sur ce sujet; *Mémoire sur la topographie et l'histoire naturelle* (1804, in-8°); *Précis d'un voyage botanique en Suisse, dans les Grisons, etc.* (1812, in-8°).

VILLARS (Honorat DE SAVOIR, comte DE TENDE et DE), maréchal de France. V. TENDE.

VILLARS (André-Baptiste et Charles DE). V. BRANCAS.

VILLARS (François DE BOIVIN, baron DE), chroniqueur français. V. BOIVIN.

VILLAR-SAN-COSTANZO, bourg du royaume d'Italie, province et district de Coudi, mandement de Dronero; 2,372 hab.

VILLARS-DU-VAR, bourg de France (Alpes-Maritimes), chef-lieu de cant., arrond. et à 13 kilom. E. de Puget-Théniers, près de la rive gauche du Var; pop. aggl., 847 hab. — pop. tot., 849 hab. Recolte et commerce de vins. Ruines du château des Grimaldi de Beuil.

VILLARSIE s. f. (vil-lar-si — de *Villars*, botan. fr.). Bot. Genre de plantes, de la famille des gentianées, tribu des ményanthées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent dans les eaux douces et les marais des diverses régions du globe. II Syn. d'ARCTIE ou BARDANE, genre de carduacées.

— *Encycl.* Les *villarsies* sont des plantes herbacées, vivaces, à feuilles simples, arrondies, longuement pétiolées; à fleurs généralement jaunes, présentant une corolle profondément divisée en cinq lobes, à base pourvue de poils corallins ou de petites écaillés, à bords redressés, le plus souvent frangés. La *villarsie* nymphoides, vulgairement aux nymphes, petit nénufar, est une jolie

plante, qui croît dans les eaux douces, comme toutes celles du même genre. Elle est assez commune dans le nord et le centre de la France, et on la cultive quelquefois dans les bassins et les pièces d'eau de nos jardins, qu'elle orne à la manière des nymphéacées. Elle fleurit en été. Cette plante possède, mais à un degré plus faible, les propriétés des ményanthes.

VILLARSITE s. f. (vil-lar-si-te — rad. *vil-larsie*). Bot. Genre de végétaux fossiles.

VILLA-SAN-GIOVANNI, ville du royaume d'Italie, province de la Calabre-Ulérieure, district de Reggio, chef-lieu de mandement; 3,643 hab. Belle fabrique de tissus de soie. Commerce de bois et de bestiaux.

VILLA-SANTA-MARIA, bourg du royaume d'Italie, province de l'Abruzze-Citérieure, district de Lanciano, chef-lieu de mandement; 2,697 hab.

VILLASOR, bourg du royaume d'Italie, dans la Sardaigne, province et district de Cagliari, mandement de Monastir; 2,321 hab.

VILLASTELLONE, bourg du royaume d'Italie, province et district de Turin, mandement de Carmagnola; 2,573 hab.

VILLATE (liqueur de). V. LIQUEUR.

VILLATIQUE ou **VILLATICQUE** adj. (vil-la-ti-ko — rad. *villa*). Villageois; rustique. Il Vieux mot.

VILLATTE (Jean-Louis), général des armées, franchis de Saint-Domingue, né au Cap en 1751, mort en 1802. Elevé en France, il fit la campagne de l'Indépendance américaine sous le comte d'Estaing, prit part au soulèvement des noirs à l'époque de la Révolution et défendit avec courage le Cap-Français, attaqué par les Espagnols et les Anglais. Sommé de se rendre par les premiers, il leur envoya des cartouches et du plomb, avec ces mots : « Répondez à la manière des Spartiates. » Villatte eut des démêlés avec le gouverneur général Laveaux, qui le fit transporter en France sous le Directoire, revint à Saint-Domingue avec le général Leclerc, et mourut peu après.

VILLATTE (Eugène-Casimir), comte d'OUTREMOY, général français, né à Longwy en 1770, mort en 1834. Sous-lieutenant au début de la Révolution, il fit les premières campagnes, devint chef de bataillon et aide de camp de Bernadotte en 1795, puis adjudant-commandant (1799) et général de brigade en 1802. Il prit part aux campagnes de 1805 à 1807, fut promu général de division après la bataille d'Eylau et envoyé, l'année suivante, en Espagne, où il contribua à la défaite du général Blake et à la prise de Bilbao. Lors du siège de Madrid, il enleva, à la tête de sa division, le château royal de Retiro, mit en fuite, quelques jours plus tard (13 janvier 1809), les Espagnols retranchés sur les hauteurs d'Ucles, se distingua aux combats de Cuenca, de Talavera-de-la-Reyna et de Chiclana, et, pendant les campagnes de 1812 et de 1813, fut chargé du commandement de la réserve. Attaqué dans Salamanque, le 26 mai 1813, par un corps de cavalerie, il opéra sa retraite dans un ordre parfait, assista, un mois plus tard, à la bataille de Vittoria, passa ensuite à l'armée du Midi, puis à celle du prince Eugène, en Italie, et, le 1er mars 1814, s'empara de Gualastra. Il se rallia aux Bourbons, après la Restauration, et devint successivement inspecteur général d'infanterie et commandant de différentes divisions militaires.

VILLATTE (Jean-Baptiste), sculpteur, statuaire et dessinateur français, né à Crosses, petit bourg du département du Cher, en 1823. Tout jeune encore, il étudia successivement l'architecture sous M. Juillien, architecte de la ville de Bourges et du département du Cher, et la sculpture et la statuaire sous la direction de Théophile Caudron. Il collabora à la restauration de la cathédrale d'Amiens et au monument que surmonte la statue de Ducange que l'on voit sur la place du Palais de justice de cette ville. Son ardeur pour l'étude l'engagea bientôt à quitter la province pour la capitale, afin d'y suivre les leçons des grands artistes.

En 1872, la municipalité de Bourges ouvrit un concours public pour l'érection d'un monument par suite de legs qu'avait faits à sa ville natale le menuisier Coulon. Bon nombre de concurrents, parmi lesquels figurait un élève de l'école de la statuaire de Rome, entrèrent en lice et furent totalement éliminés par M. Villatte; ce dernier avait présenté, à l'appui de son projet, l'exécution du monument en miniature (aujourd'hui déposée au musée de Bourges). La commission nommée à cet effet classa au premier rang le projet de M. Villatte.

VILLAULT, sieur de BELLEFOND, voyageur français du XVIII^e siècle. Il partit en 1666 pour la Guinée sur un bâtiment de la compagnie des Indes orientales, et visita successivement toutes les localités habitées de cette contrée, depuis le cap Vert jusqu'à la côte d'Or. De retour en France, il y publia sous ce titre : *Relation des côtes d'Afrique appelées Guinée avec la description du pays, mœurs et façon de vivre des habitants* (Paris, 1669, in-12), un récit de son voyage, qui renferme un grand nombre de détails curieux et intéressants, et dans lequel l'auteur, bien diffé-

rent en cela de la plupart des voyageurs de son époque, n'a admis que les faits qui lui ont paru dignes de foi et exempts de merveilleux et d'exagération.

VILLAVERLA, bourg du royaume d'Italie, province de Vicence, district et mandement de Thiene; 2,031 hab.

VILLAVICIOSA, bourg d'Espagne, province et à 42 kilom. N.-E. d'Oviedo, à l'embouchure du Linares dans le golfe de Gascogne, où il a un petit port de cabotage très-fréquenté; 2,000 hab. Exportation de viandes, chaux, charbon de terre, fruits et bois de construction.

VILLAVICIOSA, village d'Espagne, province et à 22 kilom. E. de Guadalajara; 950 hab. En 1710, le duc de Vendôme y remporta une victoire qui assura à Philippe V la couronne d'Espagne.

Villaviciosa (BATAILLES DE), gagnée par le duc de Vendôme sur les Autrichiens, le 10 décembre 1710. Philippe V, vaincu à Saragosse par l'archiduc Charles III et le comte de Stahremberg, voyant son trône d'Espagne renversé avant même qu'il eût pu s'y asseoir, fit un appel suprême à son aïeul, Louis XIV, qui, ne pouvant lui envoyer une armée, lui envoya du moins un général; mais ce général était Vendôme. Charles III ayant quitté l'armée, Stahremberg resta seul en face de son nouvel adversaire. Il ne tarda pas lui-même à opérer sa retraite, et, croyant n'avoir rien à redouter d'un ennemi épuisé qui avait reçu un seul homme pour tout renfort, il divisa son armée en plusieurs corps afin de trouver plus facilement des vivres. Lord Stanhope, qui commandait l'arrière-garde, forte de 4,000 à 5,000 Anglais, s'étant arrêté à Brihuega pour assurer le salut de ses bagages et de son butin, se vit presque aussitôt cerné dans cette ville par toute l'armée de Philippe V et de Vendôme. Après un jour de combat, la ville fut forcée et tous les Anglais faits prisonniers. Le lendemain, Stahremberg qui revenait en toute hâte sur ses pas pour dégager son arrière-garde, se heurta contre l'armée espagnole dans les plaines de Villaviciosa, à 2 lieues de Brihuega. Tout annonçait une action sanglante et décisive, et les courtisans de Philippe V le conjuraient de ne point exposer sa vie. Le duc de Vendôme ne fut point de cet avis : « Allons, sire, lui dit-il, quand vous serez à la tête de tant de braves soldats, vos ennemis ne vous résisteront pas. » Philippe V prit en personne le commandement de la droite, rompit et enfonça presque du premier choc la gauche des Autrichiens. Mais au centre, où commandaient respectivement Stahremberg et Vendôme, la victoire fut plus longtemps disputée; Stahremberg soutint vigoureusement le choc et enfonça même le centre espagnol, composé de nouvelles recrues. On a dit même que Vendôme allait donner l'ordre de la retraite, lorsque la cavalerie espagnole, victorieuse de celle des ennemis, se rabattit sur leur centre, qu'elle enfonça et rompit à son tour. Le désordre dans les rangs autrichiens était devenu irréparable, et Stahremberg se hâta de continuer sa retraite sur l'Aragon, laissant 3,000 morts sur le champ de bataille, 2,000 prisonniers et toute son artillerie. La nuit seule empêcha les Espagnols de rendre son désastre complet. Mais il n'en était pas moins hors d'état de tenir la campagne, avec une armée démolie et réduite à 6,000 hommes.

Lorsque la victoire se fut nettement prononcée, Philippe V, excédé de fatigue, manifesta le désir de dormir. « Sire, lui dit Vendôme, je vais vous faire arranger le plus beau et le meilleur lit où jamais roi ait couché. » Et Vendôme fit étendre sous un arbre les drapeaux conquis. Lorsque Louis XIV apprit l'heureuse issue de cette bataille où une armée constamment vaincue jusqu'alors avait triomphé, parce qu'elle avait eu Vendôme à sa tête, il se contenta de dire : « Voilà ce que c'est qu'un homme de plus. »

Cette révolution si étonnante dans les événements de la Péninsule s'était accomplie en moins de deux mois.

VILLAVICIOSA ou **VILLAVICIOSA**, ville de Portugal, province d'Alentejo, à 26 kilom. S.-O. d'Elvas, près d'un petit affluent de la Guadiana; 3,400 hab. Cette petite ville est bien bâtie et environnée de plusieurs belles maisons de plaisance. On y remarque une belle collégiale et l'ancien palais des ducs de Bragança. En 1665, elle soutint un siège contre les Espagnols, qui furent défaits aux environs par le général français Schomberg, qui commandait les Portugais. Cette bataille porte le nom de *Montes-Claros*, du nom de la chaîne de montagnes qui s'étend à l'O. de la ville.

VILLAVICIOSA (Joseph DE), inquisiteur et poète espagnol, né à Sigüenza en 1589, mort à Cuenca en 1658. A vingt-six ans, il se fit connaître par un poème héroïque-comique en douze chants, la *Moschea* (Madrid, 1615), conçu dans le même esprit que la *Batrachomyomachie*, et dont le sujet est la description d'un combat des mouches contre les fourmis. Ce poème offre une lecture agréable par l'originalité spirituelle des inventions et par la grâce et la facilité du style. Après avoir fait ce sacrifice aux futilités du siècle, Villaviciosa fit des études de droit canonique et

s'enrôla au service de l'inquisition. Etabli juriconsulte à Madrid, il devint, en 1662, rapporteur du conseil de l'inquisition générale. Seize ans plus tard, il fut nommé inquisiteur des royaume et ville de Murcie, archidiacre d'Alcora, puis inquisiteur et chanoine de Cuenca, et enfin archidiacre de Moya.

VILLAVIEJA, bourg d'Espagne, province et à 12 kilom. S. de Castellon-de-la-Plana, près de l'embouchure de l'Ujo dans la Méditerranée; 2,100 hab. Sources minérales et bains.

VILLE s. f. (vi-le. — Ce mot vient directement du latin *villa*, maison de campagne; contraction de *vicula*, diminutif de *vicus*, village. Ainsi le français *ville* signifiait dans l'origine habitation de campagne. On appela plus tard *ville*, ainsi que le remarque Chevallet, l'ensemble des villages ou hameaux qui formaient ce que nous appelons aujourd'hui des faubourgs. La *ville* était la partie centrale où se trouvait la métropole. Philippe de Comines dit, en parlant d'Arras : « Car lors y avoit murailles et fosses entre la *ville* et la *ville*, et portes fermans contre ladite *ville*, et maintenant est à l'opposite, car la *ville* ferme contre la *ville*. » Ces faubourgs, augmentant continuellement d'étendue et d'importance, resserrèrent la *ville* de tous côtés et finirent par l'étouffer entre les murailles qui gênaient son développement. Alors, l'accessoire étant devenu le principal, on appela *ville* l'ensemble formé par la *ville* proprement dite et par la *ville*. Tel est l'historique des acceptions que revêt successivement un mot auquel nous donnons aujourd'hui une signification si différente de son acception primitive). Assemblage d'un grand nombre d'habitations disposées par rues : *Grande ville*. *Petite ville*. *Ville murée*, *fermée*. *Ville ouverte*. *Ville forte*. *Ville marchande*. *Ville capitale*. *Selon* appelait les *villes* le réceptacle de la misère humaine. (D'Ablanc.) Une *ville* trop grande est un membre qui prend toute la nourriture et fait sécher le reste du corps. (Pleury.) Les *villes* sont des centres de civilisation où la science se meut d'un mouvement perpétuel. (Cornet.) « Se dit absolument de la ville que l'on habite ou de la ville voisine : *Le chemin de la ville*. *Aller à la ville*.

Gardez-vous d'imiter ces coquettes vilaines, Dont par toute la *ville* on chante les fredaines.

MOLIÈRE.

— Par ext. Habitants d'une ville : *Toute la ville est dans la joie*.

Assez de sots sans moi feront parler la *ville*.

BOILEAU.

« Se disait, sous l'ancienne monarchie, par opposition à la cour ou aux courtisans : *La ville croirait dégénérer en ne copiant pas les mœurs de la cour*. (Mass.) *La ville dégoûte de la province, la cour détrompe de la ville, et la ville guérit de la cour*. (La Bruy.)

Mes yeux sont trop blessés, et la cour et la ville Ne m'offrent rien qu'objets à m'échauffer la bile.

MOLIÈRE.

— Séjour que l'on fait à la ville; manière de vivre des habitants des villes : *La ville nous fatigue, la campagne nous ennuie*.

— A la ville. Dans une ville ou dans les villes, par opposition à la campagne : *Demeurer à la ville*. *Il y a, à la ville comme ailleurs, de fort sottes gens, des gens fâchés, oisifs, désoccupés*. (La Bruy.) *On vit plus longtemps à la campagne qu'à la ville*. (Maquiel.) *Le phénomène du mirage est plus troupeur encore à la ville qu'au désert*. (A. d'Houdetot.) « En ville, Dans la ville, par opposition à chez soi, dans sa maison : *Dîner en ville*. *Mon sieur n'y est pas, il est en ville*.

— *Ville éternelle*. Titre que l'on donne souvent à Rome. On le donnait déjà à la Rome païenne; les chrétiens le lui ont conservé, mais à un autre titre.

— *Ville sainte*. Qualification donnée à Jérusalem, à Médine, à La Mecque et à la Rome chrétienne.

— *Sergent de ville*, Agent de police chargé de veiller à la sûreté des rues et des lieux publics.

— *Habit de ville*. Celui que l'on met ordinairement lorsqu'on sort de chez soi pour aller dans la ville. Celui que l'on porte en dehors de l'exercice de ses fonctions : *Un magistrat en habit de ville*.

— *Corps de ville* ou simplement *Ville*, Corps des officiers municipaux : *Le corps de ville sortit au-devant du roi. Le roi offrit un dîner à la ville*.

— *Hôtel* ou *Maison de ville*, Edifice municipal où s'assemble le conseil, et où se font généralement les actes de l'état civil :

De nos rentes, pour nos péchés,
Si les quartiers sont retranchés,
Pourquoi nous émuovoir la bile?
Nous n'aurons qu'à changer de lieu :
Nous allons à l'hôtel de ville,
Et nous irons à l'hôtel-Dieu.

DE CAILLY.

— *Faire faire un tour de ville à quelqu'un*, Signifiait autrefois le promener et le fouetter dans les carrefours pour le chatier.

— *Avoir ville gagnée*, Avoir surmonté toutes les difficultés, être maître de la situation : *Ne vous flatter pas encore, vous n'avez pas ville gagnée*. « Crier *ville gagnée*, Faire

sonner bien haut un avantage que l'on a ou que l'on croit avoir obtenu.

— *Les faubourgs sont plus grands que la ville*. Se dit lorsque l'accessoire est plus considérable que le principal.

— *Les maisons empêchent de voir la ville*. Naïve réflexion critique que l'on met dans la bouche d'un certain provincial qui était venu voir Paris.

— Prov. *Ville qui parle est à moitié rendue*. Une personne n'est pas loin de céder lorsqu'elle écoute les propositions qu'on lui fait. « *Ville prise, château rendu*. Un grand avantage obtenu ne laisse aucune difficulté pour obtenir les avantages accessoires.

— Anc. cout. et Hist. *Villes d'arrêt*, nom donné, avant la Révolution, à une ville ou à un bourg dont les bourgeois avaient le privilège de faire arrêt sur la personne et les biens de leurs débiteurs forains, sans obligation ni condamnation : *Paris était ville d'arrêt*. « *Ville bretesche ou bastelle resche*. Nom donné, au moyen âge, à toute ville qui n'avait ni murailles de pierres, ni commune, et qui n'était défendue que par un château ou des tours. « *Villes de loi* ou de *lay*. Celles qui avaient les maîtrises, et aussi celles qui avaient une commune. « *Villes de paix*. Villes dont les habitants ne jouissaient pas du droit de guerre, et ne pouvaient se venger de leurs ennemis. « *Villes bonnes ou bonnes villes*. Villes qui avaient une commune et des magistrats jurés, et auxquelles un roi avait accordé le droit de bourgeoisie, avec affranchissement de taille : *La qualification de bonnes villes date du commencement du XIV^e siècle; au siècle dernier, les rois de France l'accordaient encore à quelques grandes villes*. « *Villes franches*. Se disait en général d'une ville déchargée de toutes sortes d'impôts, quelquefois de celles dont les marchandises ou même quelques sortes de marchandises seulement ne payaient ni droits d'entrée ni droits de sortie. « *Villes jurées*. Selon quelques-uns, Villes ayant des magistrats élus par les bourgeois, et qui avaient prêté serment au roi; selon d'autres, Villes où il y avait une maîtrise pour les arts et métiers. « *Villes marchandes*, Villes jouissant du droit de foire et de marché. « *Ville métropolitaine*, au temps des Romains, Capitale d'une province, et aujourd'hui Siège d'un archevêché. « *Villes municipales*. Nom donné par les Romains aux villes qui avaient obtenu de conserver leurs magistrats et leurs lois. « *Villes seigneuriales*. Avant la Révolution, Villes où le seigneur avait un droit de justice. « *Villes royales*, Celles dont la seigneurie et la justice appartenaient au roi. « *Ville libre*, Celle qui se gouverne elle-même, par ses propres magistrats, et ne relève d'aucune puissance. « *Oter la ville à quelqu'un*, Le bannir de la ville. « *Rendre la ville à quelqu'un*, Le rappeler de l'exil. « *Perdre la ville*, Être banni. « *Havoir la ville*, Être rappelé de l'exil.

— Numism. *Médailles de ville*, Celles qui ont été frappées par les villes autonomes de l'antiquité.

— Jeux. *Jeu de villes*, Jeu de billes analogue à celui du pot, mais beaucoup plus compliqué, et dans lequel, au lieu d'un seul trou, les joueurs en emploient cinq, qu'ils appellent des villes, et qu'ils creusent, l'un au milieu et les autres aux angles d'un grand carré tracé sur la terre.

— Typogr. *Ouvrages de ville*, Ouvrages peu importants et qu'on tire sur un ou deux feuillets, comme prospectus, affiches, annonces, etc.

— Syn. *Ville*, cité. V. cité.

— Encycl. Hist. et polit. Nous avons parlé du rôle que jouent les grandes villes au point de vue de la civilisation et du progrès au mot CAPITAL. Le rôle politique des villes en général a été traité aux mots COMMUNE et BOURGEOISIE. Nous nous bornerons ici à parler des villes qui ont reçu certaines dénominations particulières en raison des rôles divers qu'elles ont joués dans l'histoire civile ou religieuse.

— *Villes fortes*. Autrefois presque toutes les villes étaient fortifiées. On comptait dix mille villes fortes en France; chiffre énorme, et qui devrait surprendre, si l'on ne savait que de simples bourgades avaient et ont même conservé le nom de villes. Les rues de ces villes fortes étaient garnies à chaque angle de grosses chaînes que l'on tendait pour empêcher l'ennemi d'y pénétrer. Ce système de défense, qui ferait sourire nos zouaves, donnait à une ville le titre de forte. Au commencement de la Révolution française, on voyait encore de ces chaînes dans certains quartiers de la capitale, notamment aux alentours du Châtelet. De nos jours, le nom de ville forte est confondu avec place forte.

— *Villes impériales*. On appelait ainsi, dans l'ancien empire d'Allemagne, des villes qui ne reconnaissaient d'autre souverain que l'empereur et n'appartenaient à aucun chef féodal. Ces villes, par suite de leurs immunités, étaient riches et puissantes; elles étaient gérées en républiques, formaient des États distincts et se régissaient elles-mêmes. On leur donnait encore le beau nom de villes libres. Dans l'origine, on avait appelé villes impériales toutes les villes qui, ayant été fondées par les empereurs, avaient obtenu

des privilèges; mais, à la fin du moyen âge, les *villes* qui se flattaient d'une origine impériale étaient innombrables; on ne reconut plus alors d'impérial que le palais ou le château de l'empereur; le reste de la *ville* devint provincial et appartint à un seigneur féodal. Quelques grandes *villes* restèrent seules impériales et s'enrichirent rapidement, grâce à de nombreuses prérogatives. D'abord gouvernées par des préfets impériaux, ecclésiastiques ou séculiers, elles obtinrent de s'administrer elles-mêmes, ce qui fut un grand pas vers l'indépendance; puis elles acquirent des droits de judicature assez sérieux, puisqu'elles nommaient elles-mêmes leurs juges et qu'elles composaient leurs tribunaux à leur guise. Enfin, elles se créèrent des codes particuliers.

Dès le *x^e* siècle, Cologne et Aix-la-Chapelle jouissaient déjà de presque tous ces privilèges, et les empereurs les protégeaient avec sollicitude, tandis que les *villes* féodales, appartenant aux vassaux, étaient aussi pauvres qu'esclaves. Mais bientôt les *villes* impériales devinrent assez puissantes pour porter ombrage au pouvoir, et la plupart d'entre elles s'affranchirent de toute dépendance. Elles s'associèrent et formèrent des Etats de l'empire.

Il y eut, dans les premiers temps, quelques contestations entre elles à propos des préséances, et cette querelle ne fut jamais bien terminée. Les *villes* libres ou impériales puisèrent leur richesse dans le commerce. Elles formèrent presque seules la fameuse union de la hanse, imaginée par Lubeck en 1241, et qui fut bientôt fortifiée par l'acceptation de quatre-vingts *villes*. Ces *villes* se firent toujours, grâce à leur sage esprit de liberté, remarquer par leur amour de l'ordre. Haies de la noblesse, qu'elles n'aimaient guère, elles soutinrent toujours les empereurs et leur fournirent, en tout temps, des sommes considérables contre leurs vassaux.

Au *xiv^e* siècle, la guerre se déclara entre les *villes* et la noblesse; on en vint aux mains. Les *villes* perdirent deux batailles en 1388, à Wuy et à Worms. C'en fut assez pour les intimider et pour leur faire acheter la paix à tout prix; quelques *villes* même retombèrent sous le joug féodal. Mais, au siècle suivant, les *villes* impériales se relevèrent et, en 1439, elles se sentirent assez puissantes pour s'engager entre elles, par un traité, à ne reconnaître pour empereur que celui qui confirmerait leurs privilèges. Bientôt un grand nombre de *villes* perdirent leur liberté par suite de leur réunion à la France, à la Prusse, à la Hollande, à la Suisse, etc. Au siècle dernier, on comptait encore cinquante et une *villes* qui portaient le titre d'impériales.

On le voit, les *villes* impériales eurent des fortunes diverses. La paix de Westphalie leur avait assuré le droit de siéger et de voter dans les diètes impériales et dans les assemblées du cercle, et toutes les *villes* où les diètes se tenaient obtinrent le privilège d'être impériales. Leur régime intérieur variait à l'infini : ici il était démocratique, la aristocratique. En 1803, presque toutes les *villes* impériales perdirent leur indépendance; il ne resta que Hambourg, Augsbourg, Nuremberg, Lubeck, Brême et Francfort-sur-le-Mein. Deux ans plus tard, la paix de Presbourg enleva ses droits à Augsbourg. Puis la cession de la Confédération du Rhin vint les enlever également à Francfort et à Nuremberg. Enfin, en 1810, Napoléon détruisit l'indépendance des trois *villes* de Hambourg, Brême et Lubeck, qui portaient le nom de *villes* hanséatiques. En 1815, ce titre leur fut rendu, ainsi qu'à Francfort-sur-le-Mein.

— *Villes libres*. En Allemagne, les *villes* libres n'étaient autre chose que les *villes* impériales; on s'accorde généralement néanmoins à donner le nom de *libres* à des cités dont les immunités remontaient au temps de la domination romaine, et qui n'eurent que fort peu de rapport avec les *villes* impériales, dont l'origine est bien postérieure. Au temps de l'empire romain, certaines *villes* des bords du Rhin se gouvernaient en républiques et étaient à peu près indépendantes. Elles ne rendaient hommage et ne prenaient serment de fidélité à aucun empereur, ne payaient pas de contributions à l'empire et n'étaient point comprises dans les possessions impériales. En 1815, on vit reparaitre cet ancien titre, et voici dans quelles circonstances : les *villes* de Hambourg, Brême et Lubeck, anciennes *villes* impériales, avaient été incorporées à la France en 1810 et n'avaient cessé, depuis cette époque, de combattre Bonaparte; le congrès de Vienne crut devoir récompenser leur patriotisme en les déclarant *villes* libres, ainsi que Francfort-sur-le-Mein, résidence du prince primat. Ce congrès accorda le même titre à la *ville* de Cracovie, en la plaçant sous la protection de la Russie, de l'Autriche et de la Prusse.

Cracovie ou Crakow fut la première à perdre son titre de *ville libre*, car, en 1846, à la suite d'une insurrection avortée, elle fut incorporée au territoire autrichien; quant aux *villes* libres d'Allemagne, l'invention des fusils à aiguille leur a coûté la liberté.

— *Villes de refuge*. V. REFUGE.

— *Villes sacrées*. On donnait ce nom dans

l'antiquité aux *villes* placées spécialement sous la protection d'une divinité. Presque toutes les *villes* célèbres, ayant été fondées sous l'inspiration de la religion, étaient des *villes* sacrées. Babylone signifie *ville* de Dieu; Hiéropolis, Diospolis, Héliopolis rappellent, par leurs noms, une origine semblable. « Ilion, dit Voltaire, était toute divine; elle fut bâtie par Neptune. Le palladium lui assura la victoire sur tous ses ennemis. La Mecque, devenue si fameuse, plus ancienne que Troie, était sacrée. Aden ou Eden, sur le bord méridional de l'Arabie, était aussi sacrée que La Mecque et plus antique. Chaque village avait ses oracles, ses prophéties, qui lui assuraient une durée éternelle, un empire éternel, des prospérités éternelles. Outre le nom particulier que chaque métropole s'était donné et auquel elle joignait toujours les épithètes de divin, de sacré, elle avait un nom secret et plus sacré encore, qui n'était connu que d'un petit nombre de prêtres auxquels il n'était permis de le prononcer que dans les cas d'extrême danger, comme le nom de Jéhovah chez les Hébreux, de peur que ce nom, connu des ennemis, ne fût invoqué par eux ou qu'ils ne l'employassent à quelque conjuration, ou qu'ils ne s'en servissent pour engager le dieu tutélaire à se déclarer contre la *ville*. »

Les Carthaginois d'Annibal étaient fort intrigués du nom secret de Rome. Scipion était aussi curieux de connaître le dieu caché auquel était vouée Carthage. On a conservé l'évocation qu'il fit en abordant en Afrique aux divinités inconnues qui protégeaient la rivale de Rome : « S'il est un dieu ou une déesse qui ait pris sous sa protection le peuple et la *ville* de Carthage, je vous vénère, je vous demande pardon, je vous prie de quitter Carthage, ses places, ses temples; de leur laisser la crainte, la terreur et le vertige, et de venir à Rome avec moi et les miens. Puissent nos temples, nos sacrifices, notre *ville*, notre peuple, nos soldats vous être plus agréables que ceux de Carthage! Si vous en usez ainsi, je vous promets des temples et des jeux. »

En Judée, les *villes* sacrées étaient nombreuses. C'était d'abord Jérusalem, puis, et à partir de l'établissement des Hébreux dans la terre promise, les quarante-huit *villes* de la tribu de Lévi, qui étaient en même temps des lieux de refuge, et plus tard les *villes* où l'on avait fondé des écoles rabbiniques, par exemple Lydda. Samarie s'estimait aussi une *ville sacrée*. A cet égard, le mont Garizim jouit longtemps d'une réputation qui fut une des suites du schisme religieux entre Jérusalem et Samarie. Les Grecs donnaient en général le nom de *sebasté*, auguste, sacrée, à leurs *villes* saintes.

Le christianisme n'a transmis que très-faiblement à ses fondations ce caractère religieux. Les noms de saints donnés à un grand nombre de localités attestent seulement qu'un monastère, une église, une chapelle furent autrefois bâtis sous ce vocable. Cependant les lieux de pèlerinage, comme Notre-Dame-de-Lorette, Saint-Jacques-de-Compostelle, Fourvières, peuvent être, à la rigueur, considérés comme des *villes* sacrées; mais nous sommes bien loin d'y attacher la même superstition que les Russes à Smolensk et à Moscou, les deux *villes* saintes, et les musulmans à La Mecque. Les Indous possèdent également quelques *villes* sacrées, objets de leur vénération.

— Hygiène. L'hygiène des *villes* a fait, comme l'hygiène générale, de grands progrès, et il est même étrange que des peuples civilisés aient attendu si longtemps avant d'être fixés sur les conditions de salubrité de leurs demeures. Autrefois, dans nos climats, et maintenant encore dans beaucoup de pays chauds, il n'y avait et il n'y a que des rues étroites, où ne pénétrant ni la chaleur ni le soleil et où règne une humidité constante. On pense ainsi se prémunir contre la chaleur trop grande en été et le froid trop vif en hiver. En admettant que ce moyen soit efficace, quoique ce soit fort contestable, par combien d'inconvénients et de maladies ne rachète-t-on pas ce léger avantage? Le défaut d'air, de lumière et de chaleur, uni à l'humidité, détermine, dans la population agglomérée de ces ruelles étroites, les scrofules, les tubercules et des maladies chroniques de toute espèce. On peut également se demander si ce n'est pas à la disparition, du sein de nos cités, de ces cloaques infects que l'on doit la cessation de ces terribles épidémies qui, au moyen âge, décimaient si souvent les populations agglomérées.

Il résulte des conditions qui constituent la salubrité d'une demeure, en général, que celles que l'on doit rechercher pour la salubrité d'une *ville* sont les suivantes : 1° rues très-larges, droites et bien aérées; 2° rues pavées et munies de trottoirs latéraux, le long desquels ou, mieux encore, sous lesquels coulent les ruisseaux; 3° les promenades, les places et les squares doivent être multipliés autant que possible; des arbres doivent garnir toutes les grandes voies de communication; 4° l'enlèvement des boues et des immondices en hiver, l'arrosage en été doivent être observés strictement; 5° les établissements insalubres ou dangereux seront relégués à la circonférence, dans un périmètre assez éloigné; 6° les maisons se-

ront disséminées le plus possible et ne dépasseront pas une hauteur raisonnable. Si toutes ces conditions ne peuvent pas être réalisées à la fois, les autorités municipales ne doivent rien négliger pour en hâter autant que possible la réalisation progressive.

Ville noire (LA), roman, par Mme George Sand (Paris, 1861). Cet ouvrage est un retour de l'auteur vers ce qu'on pourrait appeler la littérature philosophique. Toutefois, dans la *Ville Noire*, l'idée se déduit toute seule par la suite des faits. Les personnages mis en scène n'appartiennent que de bien loin, il est vrai, au monde réel, et les événements auxquels on assiste seraient loin d'être intéressants, s'ils ne tiraient leur charme que de leur vraisemblance. L'auteur nous conduit au milieu d'une ville noirecie par la fumée de plusieurs centaines d'usines qu'alimente un impétueux torrent, au bruit duquel vient se joindre celui des marteaux de forge. Etienne Lavaute, dit Sept-Epées, est un des plus habiles travailleurs de la ville Noire. Son intelligence et sa bonne conduite l'ont rapidement signalé à l'attention des patrons, qui se le disputent, et cependant Sept-Epées est triste; depuis quelque temps, il se décourage et n'a plus de goût au travail. C'est qu'il a l'esprit et le cœur au-dessus de son éducation, et qu'il souffre de son infériorité sociale. Avec l'âge, l'ambition lui est venue; il voudrait devenir patron à son tour et faire fortune. En outre, il aime la plus belle et la plus aimable fille de la ville Noire, Tonine Gaucher, que ses camarades, rendant justice à ses charmes et à la noblesse de ses manières, ont surnommée la Princesse. Tonine est pieuse dans une papeterie; elle aussi, elle se sent supérieure à la position qu'elle occupe, mais elle a juré de n'en jamais sortir, car sa sœur, pour avoir voulu faire un riche mariage avec le premier industriel du pays, est morte victime de son ambition. Cependant Sept-Epées veut à tout prix devenir quelque chose; il se sent des idées en tête, de la vigueur aux bras, du courage et de la volonté pour lutter contre les obstacles, et, malgré son amour pour Tonine, il n'écoute que son ambition. La divergence de leurs idées sépare profondément les deux amants, et Sept-Epées quitte un beau matin la ville Noire, laissant Tonine sur le point de se marier avec le médecin de l'endroit. Il parcourt la France, l'Italie, l'Allemagne, s'instruisant partout où il en trouve les moyens et ne négligeant rien pour arriver à sortir du prolétariat, auquel sa naissance semble l'avoir condamné. Il n'y réussit qu'à moitié. Chemin faisant, pourtant, il rencontre plusieurs fois l'occasion de s'enrichir. Sa belle mine et son intelligence lui valent certaines propositions de mariage très-avantageuses; mais il les repousse toutes, car, malgré lui, le souvenir de Tonine le poursuit, et il ne peut se décider à être infidèle à son premier amour. Néanmoins, après deux ans de voyages en tous sens, il se fixe en Allemagne, où il est sur le point de consentir à épouser une riche veuve, sa patronne, lorsqu'il reçoit une lettre de la ville Noire. On lui apprend que Tonine est tombée dans la plus affreuse misère et qu'une horrible maladie la défigurée à tout jamais et rendue infirme. Si un ami ne vient à son secours, elle court risque de mourir, faute d'argent et de soins. Mais, en même temps, la lettre ajoute que la pauvre fille n'a jamais pu se décider au mariage. Sept-Epées oublie de pleurer, tant cette dernière nouvelle le remplit de joie; il sent qu'il aime Tonine plus que jamais, et, dès le soir, il se met en route pour la ville Noire. A peine arrivé, il court chez la jeune fille, prêt à lui offrir le produit de ses économies; mais il a été trompé; Tonine n'a jamais été malade; elle est toujours la plus belle et la plus gracieuse fille du pays; en outre, elle est riche, car son beau-frère est mort lui léguant sa fortune et sa manufacture, qu'elle dirige à la grande satisfaction des ouvriers dont elle est la protectrice et l'amie. Est-il besoin d'ajouter qu'elle épouse Sept-Epées? Nous avons omis de citer un personnage qui n'est pas le moins intéressant parmi ceux qui animent cette sorte de pastorale industrielle : c'est Audebert, un ouvrier poète, qui, à force de rêver et de forger dans sa tête mille projets de réforme sociale plus insensés les uns que les autres, finit par tomber dans la démence et va de porte en porte mendier son pain, qu'il paye avec des sonnets, des odes et des épithalames; folie peu dangereuse, mais qui n'en est pas moins triste. En résumé, la *Ville Noire* mérite une place à part dans l'œuvre de l'auteur.

Ville de garnison (UNE), roman de M. Alfred Assolant (1862). L'auteur n'aime pas la guerre; il l'a combattue avec acharnement dans des articles de journaux, des brochures, des livres d'histoire et même des romans. Les militaires lui sont fort peu sympathiques, et cette peinture de leurs mœurs est bien faite pour nous engager à partager ses sentiments. Un jeune homme, Olivier Morand, entraîné par son amour pour Mlle Marie-Thérèse Baleinier, la plus jolie personne de Longueville, accepte, dans ce séjour retiré, la rédaction d'un journal indépendant. Le malheur veut qu'en arrivant il tombe entre les bras d'un lieutenant de dragons, son camarade de collège, Léopold Leduc, et

renoue amitié avec lui. Les deux condisciples se trouvent bientôt rivaux, car Leduc adresse aussi ses hommages à Mlle Baleinier. En dépit de la séduction exercée sur les femmes par l'uniforme, le jeune écrivain a des chances de réussir; mais il a compté sans les cancanes de la pension et du café des officiers. Déjà Leduc s'est battu en duel avec M. Vernon, un vieillard, le tuteur de Marie-Thérèse; d'autres actes sanglants se préparent. Une belle limonadière écrit à Thérèse une lettre anonyme pour lui faire croire qu'elle est la sœur d'Olivier. La pauvre enfant se désolait et refuse sa main, qu'elle avait accordée la veille au jeune écrivain. Olivier suppose qu'il y a quelque dragon sous jeu et s'en retourne plein de colère lorsque, chemin faisant, il voit massacrer un pauvre diable par des soldats. Il épanche sa bile dans un article menaçant contre la garnison. Les officiers veulent couper les oreilles au pékin. Un duel s'ensuit, dans lequel Olivier est blessé à mort. Sa seule consolation est de rendre le dernier soupir entre les bras de Mlle Baleinier, qui a découvert la fausseté de la lettre anonyme et qui vient lui fermer les yeux. Un vieillard blessé, un père de famille assassiné, un journaliste tué en duel, voilà d'illustres souvenirs du séjour des dragons à Longueville! Telle est évidemment la morale du livre de M. Assolant : partout où un régiment tient garnison, l'honneur des femmes et la vie des hommes sont en danger. C'est un peu excessif, mais la thèse est soutenue avec esprit et l'on n'en demande pas davantage.

VILLE-D'AVRAY, village et commune de France (Seine-et-Oise), cant. de Sèvres, arrond. et à 6 kilom. N.-E. de Versailles, à l'entrée S.-O. du parc de Saint-Cloud; 1,120 hab. Ville-d'Avray commence à figurer dans les anciennes chartes dès le *xiii^e* siècle; la localité est dénommée Villa-Davren ou Ville-Davré. Elle est sans doute pour origine une propriété particulière, dont il est impossible de préciser la date de fondation. Au *xiv^e* siècle, on voit la terre de Ville-d'Avray passer dans la maison de Dangeau, dont un membre, Milon de Dangeau, doyen de Chartres et chanoine de Paris, la légua plus tard (1431) aux cisterciens de Paris. Ville-d'Avray paraît n'avoir été encore à cette époque qu'un très-faible hameau dépendant de Sèvres et de Saint-Cloud. Ce n'est guère que vers la fin du *xv^e* siècle qu'on la trouve classée au nombre des cures de Paris. La seigneurie, rachetée en 1778 par Louis XVI, fut par lui érigée en baronnie au profit de Marc-Antoine Thierry, mestre de camp et intendant du garde-meuble. C'est à ce personnage qu'est due la construction du château qui existe encore aujourd'hui, sauf la salle de spectacle et la chapelle, qui ont disparu. L'église actuelle de Ville-d'Avray a également Antoine Thierry pour fondateur. C'est un édifice sans grande valeur architecturale, construit de 1785 à 1787 et restauré en 1830. Mais il possède plusieurs peintures et objets d'art qui méritent de fixer l'attention. Nous citerons d'abord plusieurs modèles de statuaire : le modèle en plâtre de la *Statue de saint Louis* exécutée par Pradier pour la ville d'Aigues-Mortes; celui d'une *Vierge* exécutée pour Avignon et celui du *Mariage de la Vierge* exécuté pour l'église de la Madeleine, de Paris, par le même artiste; celui du *Baptême du Christ* de Rude (le marbre est également à la Madeleine); enfin, celui du *Christ montrant ses plaies à la Madeleine*, par Duret. Les peintures sont plus importantes encore : citons *Saint Jérôme*, de M. Corrot (un des hôtes de Ville-d'Avray), paysage historique d'un grand style; quatre grandes fresques du même auteur, *Adam et Eve chassés du paradis terrestre*, *Sainte Madeleine repentante*, *retraitée à la Sainte-Baume*, le *Baptême du Christ*, le *Christ au jardin des Oliviers*. M. Chambellan a orné les penduliers du chœur des images des *Quatre évangélistes* (1844); enfin, la décoration de la partie supérieure des latéraux consiste en deux fresques exécutées en 1854 par M. Richomme : le *Repos de la sainte Famille* et *Saint Nicolas apparaissant à des marins battus par la tempête*. Deux autres fresques du même auteur sont placées à l'entrée de l'église, au-dessous de la tribune : *Jésus portant sa croix* et l'*Entrée de Jésus à Jérusalem*. Mentionnons enfin deux figures d'anges par Ant. Moine. A l'extrémité du village, on voit une source, désignée encore sous le nom de fontaine du Roi, « pour cette raison, dit l'abbé Lebeuf, que son eau est réputée la meilleure des environs de Paris et que le roi n'en boit point d'autre. Cette fontaine est enfermée, mais cependant elle coule par un tuyau pour la commodité des passants. » Louis XIV faisait, en effet, réserver cette eau pour sa consommation particulière, et ses successeurs agirent de même jusqu'à l'époque de la Révolution. En 1715, Ville-d'Avray fut le théâtre d'un de nos plus glorieux épisodes militaires : les Prussiens, chassés par le général Exelmans, opéraient leur retraite sur ce village, quand ils rencontrèrent le général de Pire qui, par un feu bien nourri, détruisit presque entièrement les deux régiments de Brandebourg et de Poméranie, élite du corps de Bulow. Aujourd'hui, Ville-d'Avray doit à sa situation pittoresque, aussi bien qu'à ses nombreuses facilités de communication avec

Paris, d'être pendant la belle saison le rendez-vous de la population parisienne aisée, banquiers, agents de change, membres du barreau, etc.

VILLE-ÉVRARD (LA), hameau de France (Seine-et-Oise), commune de Neuilly-sur-Marne, à 15 kilom. de Paris. Asile d'aliénés. Cette petite localité fut occupée par les Allemands lors de l'investissement de Paris en septembre 1870. Le 21 décembre suivant, le général Vinoy fit enlever aux Saxons La Ville-Evrard et Neuilly-sur-Marne pendant qu'on attaquait Le Bourget et qu'on y livrait un sanglant combat. Dans la nuit du 21 au 22, le général d'artillerie Blaise occupa La Ville-Evrard avec une petite troupe et, entouré de ses officiers, il se réchauffait à un grand feu, lorsqu'on entendit tout à coup les sons perçants d'une corne prussienne. On courut aux armes; mais, en ce moment, une décharge dirigée par des mains invisibles vint jeter la mort dans nos rangs. Le général Blaise et quelques officiers tombèrent mortellement blessés. Des Saxons avaient été oubliés dans les caves de Ville-Evrard, et ils tiraient par des soupiraux. Les caves furent aussitôt cernées et la plupart de ces hommes massacrés.

VILLE-EN-TARDENOIS, bourg de France (Marne), chef-lieu de canton, arrond. et à 25 kilom. S.-O. de Reims; pop. aggl., 487 hab. — pop. tot., 495 hab. Fabrication de lainages.

VILLE-SUR-TOURBE, bourg de France (Marne), chef-lieu de canton, arrond. et à 14 kilom. N.-O. de Sainte-Menehould; pop. aggl., 552 hab. — pop. tot., 566 hab. Tissage de toiles.

VILLE (Jean-Ignace DE LA), diplomate français, né vers 1690, mort en 1774. Il entra dans l'ordre des jésuites, chez qui il avait été élevé, puis le quitta pour rentrer dans le monde. Il devint alors précepteur des fils du marquis de Fénelon, avec qui il se rendit en Hollande, gagna ses bonnes grâces par son esprit insinuant, devint le secrétaire de ce diplomate et fit si bien qu'il le remplaça dans les Pays-Bas comme ministre plénipotentiaire en 1744. Rappelé en France, de La Ville obtint plusieurs riches bénéfices et l'emploi de premier commis au ministère des affaires étrangères. Bien qu'il n'eût absolument rien écrit, il fut nommé, en 1746, membre de l'Académie française. Comme il avait conservé d'excellentes relations avec les jésuites, il prit constamment leur défense lorsqu'il fut question d'expulser de France cette dangereuse association. De La Ville venait d'être nommé directeur des affaires étrangères et évêque in partibus de Tricomie, lorsqu'il mourut. Ce diplomate médiocre a travaillé à la rédaction des *Mémoires touchant la possession et les droits respectifs des couronnes de France et d'Angleterre en Amérique* (1755, 4 vol. in-40) et traduit de l'anglais l'*Etat des possessions de Sa Majesté Britannique en Allemagne* (1760, in-12).

VILLE (Ghiron-François, marquis DE), général italien. V. VILLA.

VILLE (Antoine, chevalier DE), ingénieur français. V. DEVILLE.

VILLÉ, en allemand *Weiler*, ancien bourg de France (Bas-Rhin), chef-lieu de canton, arrond. et à 17 kilom. N.-O. de Schlestadt, sur le Giessen; 1,255 hab. Villé a été cédé à l'Allemagne par le traité de Francfort (10 mai 1871) et fait depuis partie de l'Alsace-Lorraine. Fabrication de toiles de coton, moulins, fours à chaux, forges et martinets. Récolte et commerce de fourrages et de vins estimés.

VILLEBÉON (Pierre DE NEMOURS), plus communément **DE**, homme d'Etat français, né vers 1210, mort en 1270. Fils d'un chambellan du roi, il fut lui-même revêtu de cette charge vers 1238 et sut à tel point mériter la confiance de saint Louis, que ce prince le nomma ministre d'Etat. Villebéon suivit, en 1249, son souverain dans sa première croisade, fit preuve d'une grande bravoure au siège de Belin, en 1253, et, de retour en France l'année suivante, fut plus avant que jamais dans les bonnes grâces du roi. Il sut dignement justifier cette faveur et ne se servit de l'autorité presque illimitée dont il jouissait que pour le bien de l'Etat et la réforme des abus. Il suivit de nouveau saint Louis en 1270, dans son expédition contre Tunis, et, quoique déjà avancé en âge, il y fit preuve de la plus brillante valeur. Par son testament, saint Louis l'avait choisi pour l'un des exécuteurs de ses dernières volontés; mais il ne survécut que quelques jours à ce prince, et son corps dut être rapporté en France avec celui de son souverain.

VILLEBON, village et commune de France (Eure-et-Loir), cant. de La Loupe, arrond. et à 32 kilom. de Nogent-le-Rotrou; 144 hab. On y remarque un beau château classé au nombre des monuments historiques. Cet édifice, construit par Jean d'Estouville, fut rebâti en 1607 par Sully, qui y habita pendant dix-sept ans. Le château de Villebon, construit sur le modèle de la Bastille, a la forme d'un parallélogramme, entouré de fossés remplis d'eau et flanqué à chaque extrémité d'une tour crénelée. Deux autres tours moins importantes s'élevaient au milieu de la façade et défendaient la porte d'entrée, qui s'ouvre en-

tre elles et qui est précédée d'un pont-levis. A l'intérieur, une cour carrée est ornée à chaque angle d'une tourelle élégante qui sert de cage d'escalier. Dans les appartements, éclairés par des fenêtres ornées de sculptures, on remarque principalement la chambre où mourut Sully le 22 décembre 1641; la chambre de Henri IV, avec les meubles de cette époque; un portrait original du roi; une statue en marbre de Sully; des tapisseries de la fin du xvi^e siècle, etc. Derrière le château s'étend un parc magnifique, et près d'un des angles une chapelle construite par la famille d'Estouville, dans le style flamboyant.

VILLEBRUMIER, bourg de France (Tarn-et-Garonne), chef-lieu de cant., arrond. et à 18 kilom. S.-E. de Montauban, près de la rive droite du Tarn; pop. aggl., 488 hab. — pop. tot., 697 hab.

VILLEBRUNE (Jean-Baptiste LEFEBVRE DE), philologue français. V. LEFEBVRE DE VILLEBRUNE.

VILLECOURT (Clément), prélat français, né à Lyon en 1787. Il reçut les ordres sacrés en 1811, fut successivement curé de Bagnols, aumônier en chef de l'hôpital général de Lyon, chanoine de Meaux et grand vicaire de ce diocèse (1823), puis de celui de Sens (1832), et, trois ans plus tard, fut promu à l'évêché de La Rochelle. Créé, en 1855, cardinal par Pie IX, à condition de résider à Rome, il résigna son siège épiscopal. On a de lui, entre autres ouvrages : *Histoire des carmelites de Compiègne, conduites à l'échafaud sous la Terreur* (1835); *Oraison funèbre du cardinal de Cheverus* (1836); une traduction des *Lettres spirituelles de saint Liguori*, etc.

VILLEDIEU, petite ville de France (Manche), chef-lieu de cant., arrond. et à 22 kilom. N.-E. d'Avranches, sur la Siemie; pop. aggl., 3,521 hab. — pop. tot., 3,572 hab. Quincaillerie, laminiers pour objets en cuivre, dentelles, mégisseries, toiles et crins. Commerce de chevaux, céréales. On y remarque une belle église paroissiale, renfermant une chaire chargée de sculptures et quelques tableaux de mérite. Ruines d'un château fort.

VILLEDIEU, bourg de France (Indre), canton de Buzançais, arrond. et à 13 kilom. de Châteauroux; pop. aggl., 1,206 hab. — pop. tot., 2,310 hab. Fabriques de produits chimiques, porcelaine; moulins. On y voit l'emplacement de deux camps romains.

VILLEDIEU (La), bourg de France (Vienne), chef-lieu de cant., arrond. et à 14 kilom. S. de Poitiers; pop. aggl., 410 hab. — pop. tot., 435 hab. Eglise paroissiale avec façade romane.

VILLEDIEU (Alexandre DE), poète, grammairien, mathématicien, astronome et philosophe, né à Villedieu, en Normandie, dans la seconde moitié du xiv^e siècle, mort avec le titre de chanoine de l'église d'Avranches vers 1340. Il professa la grammaire à Paris, dit Lebreton, et il mit en vers latins ses leçons grammaticales sous le titre de *Doctrinale puerorum*, ouvrage qui fut en usage pendant plus de trois siècles dans les écoles et dont il s'est fait à Rouen plusieurs éditions. Villedieu a également mis en vers un *Traité du comput ecclésiastique*, un *Traité de la sphère*, un *Abregé de la Bible*. On lui attribue enfin une traduction des *Actes des apôtres*.

VILLEDIEU (Marie-Catherine-Hortense DESJARDINS, dite MME), femme auteur française. V. DESJARDINS.

VILLEDU (Michel), architecte français, né aux environs de Limoges en 1580, mort à Paris en 1650. Il eut sous Louis XIII le titre de « général des œuvres de maçonnerie et ouvrages de Sa Majesté », et il a donné son nom à l'une des rues de Paris, construite par lui vers le milieu de la rue Richelieu. Il commença sa fortune dans les années prospères du règne de Henri IV, alors qu'une foule de constructions nouvelles furent entreprises. Il était venu à Paris simple apprenti maçon, et, dit Vigneul-Marville (*Mélanges d'histoire et de littérature*, tome III), il avait été dans sa jeunesse « un de ces petits Limousins qui servent les maçons à Paris et portent l'oiseau dans les ateliers; mais comme il avait beaucoup d'esprit et qu'il considérait tout avec bien de l'attention, il devint un fort habile et riche architecte. Il n'oublia jamais sa première condition, et il avait coutume de dire aux jeunes Limousins : « Courage, enfants; j'ai été pauvre comme vous, devez-nez riches comme moi. » Paris suffisait alors une de ces transformations qui, les uns après les autres, l'ont si profondément modifié. Villedu construisit, sur l'emplacement de la tour de Nesle démolie et de ses dépendances, tout un quartier, qui a depuis été à son tour jeté bas pour la construction du palais Mazarin et de la cour de l'Institut; le marché aux chevaux du boulevard de l'Hôpital, démoli également à une date plus récente, et diverses maisons de la rue Richelieu, entre autres celle qu'habita le poète comique Regnard et qui porte aujourd'hui le n° 80, au coin de la rue Feydeau. Ce quartier n'était alors occupé que par des maisons de plaisance, et l'on y voyait encore, du

temps de Regnard, de nombreux marabouts. Les terrains s'achetaient à un prix peu élevé, et Villedu, qui avait fait de bonnes affaires, put se rendre acquéreur d'un vaste emplacement entre la rue Richelieu et la butte des Moulins, où il ouvrit la rue qui porte son nom. Des maisons qu'il y construisit, celles qui portent les nos 3 et 13 sur le côté gauche, 8, 10 et 12 sur le côté droit, sont les seules qui ont subsisté. Il avait aussi donné à Richelieu le plan d'un canal demi-circulaire qui, partant du bastion de l'Arsenal, devait aboutir au pont de la Conférence, à l'extrémité du jardin des Tuileries. Ce plan ne fut pas adopté; on lui substitua plus tard celui du canal Saint-Martin.

Villedu laissa un fils, François, qui lui succéda dans la charge de général des bâtiments, et une fille, mariée au médecin de La Vigne, frère de Mlle de La Vigne, connue par ses relations avec les précieuses.

VILLEFAGNAN, bourg de France (Charente), ch.-l. de canton, arrond. et à 10 kilom. S.-O. de Ruffec, dans une belle plaine; pop. aggl., 821 hab. — pop. tot., 1,454 hab. Commerce de bestiaux et de mulets.

VILLEFORE (Joseph-François BOURGOING DE), littérateur français, né à Paris en 1652, mort dans la même ville en 1737. Son existence fut des plus modestes. Il la voua tout entière à l'étude et aux exercices de piété. Ses ouvrages sont : *Vie de saint Bernard* (Paris, 1704, in-40); *Vies des Pères des déserts* (Paris, 1706, 5 vol. in-12); *Vie de sainte Thérèse* (Paris, 1712, in-40); *Anecdotes ou Mémoires secrets sur la constitution Unigenitus* (Paris, 1730, 3 vol. in-12), ouvrage supprimé par arrêt du conseil du 26 janvier 1734, ainsi que la *Réputation* que Lahtian en avait faite; *Vie de la duchesse de Longueville* (1738, in-12). Il a traduit aussi les *Lettres de saint Bernard* et les *Oraisons de Cicéron*. Villefore était devenu, en 1706, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

VILLEFORT, bourg de France (Lozère), ch.-l. de canton, arrond. et à 46 kilom. S.-E. de Mende, au pied du mont Lozère, sur la Devèze; pop. aggl., 1,308 hab. — pop. tot., 1,638 hab. Fabrication de grosses draperies, chocolat; tanneries, teintureries; mines de cuivre et de plomb; fonderie. Commerce de châtaignes, vins, sels, soies, blé et farine.

VILLEFOSSE (Antoine-Marie, baron HÉRON DE), minéralogiste. V. HERON DE VILLEFOSSE.

VILLEFRANCHE ou VILLAFRANCA, bourg de France (Alpes-Maritimes), ch.-l. de canton, arrond. et à 5 kilom. E. de Nice, au fond d'une anse du golfe de Nice, dans une situation délicieuse; pop. aggl., 1,563 hab. — pop. tot., 3,093 hab. Petit port de commerce; arsenal; chantiers de construction. Commerce actif d'huile, oranges, fruits, vins, soie et céréales. Pêche active de thon. Villefranche est dominée par la forteresse de Montalbano, des terrasses de laquelle on jouit d'un beau point de vue.

VILLEFRANCHE-D'ALBIGEOIS, bourg de France (Tarn), ch.-l. de canton, arrond. et à 17 kilom. E. d'Albi; pop. aggl., 760 hab. — pop. tot., 1,555 hab.

VILLEFRANCHE-DE-BELVÈS, bourg de France (Dordogne), ch.-l. de cant., arrond. et à 46 kilom. S.-O. de Sarlat, près de l'Aunac; pop. aggl., 1,065 hab. — pop. tot., 1,641 hab. Autrefois place forte, prise en 1576 par le maréchal de Montluc; restes des fortifications.

VILLEFRANCHE-DE-CONFLENS ou **DE CONFLENT**, ville forte de France (Pyrénées-Orientales), située à 435 mètres d'altitude, au confluent de la rivière de Filholes et de la Têt, à l'entrée d'une gorge qu'elle ferme complètement; 681 hab. Fondée par Guilhem Raymond, comte de Cerdagne, qui l'érigea en ville par une charte de 1075, Villefranche, comme les autres villes de France du même nom, doit le sien au grand nombre de privilèges et d'exemptions que lui octroya son fondateur. En 1641, lors de la conquête du Roussillon par Richelieu, elle se rendit aux Français. Plus tard, les Espagnols s'en emparèrent, mais ils ne tardèrent pas à en être chassés de nouveau en 1654, après six jours de siège, par les Français. En 1674, une conspiration se forma à Villefranche, entre les principales familles de la ville, afin de rendre le Roussillon à la domination espagnole. Cette conspiration fut déjouée dans des circonstances romanesques, que M. Joanne raconte ainsi : « Doña Inez de Llar, fille de l'un des principaux conspirateurs, ayant entendu à travers une cloison qu'on jurait la mort des Français, courut avertir son amant, M. de Perlan, lieutenant du roi. Quelques heures après, les principaux conjurés étaient arrêtés. Le père d'Inez périt de la main du bourreau. Sa tête fut exposée dans une cage de fer, au-dessus de l'une des portes de Villefranche. » En 1793, une nouvelle trahison fit tomber Villefranche entre les mains du général espagnol Crespo. Mais ce dernier en fut chassé vingt jours plus tard. Le 19 septembre suivant, dit M. Fervel, Gilly, commandant le deuxième bataillon des grenadiers du Gard, reprit Villefranche par un de ces coups d'audace si fréquents à la guerre après une victoire décisive. Arrive avec 450 hommes sous ses ordres en vue des rem-

parts, Gilly laisse dans la gorge, en avant de Sordinya, le gros de son monde, disposé de manière à simuler la troupe la plus nombreuse possible, et, prenant avec lui 60 grenadiers seulement, il s'avance en parlementaire jusqu'aux avant-postes espagnols. Là, il mande le commandant de la place et le somme de se rendre. Une heure après, la garnison de Villefranche défilait entre deux haies de 30 républicains et allait regagner la vallée du Tech. Les fortifications de Villefranche, œuvre de Vauban, se composent de divers ouvrages très-importants. Les travaux de la rive droite sont reliés entre eux par des souterrains, et la rive gauche est protégée par un petit fort appelé le Château. Enfin, la montagne Saint-Jacques, haute de 792 mètres, est couronnée d'une vieille tour en ruine et contient d'immenses grottes, connues sous le nom de Corta ou Cava-Bastère et auxquelles on monte par un escalier de 132 marches. Ces grottes ont été appropriées avec soin pour servir de casernes et de magasins. Villefranche, pittoresquement bâtie en marbre rouge, possède plusieurs édifices remarquables. Nous citerons son église, composée de deux vaisseaux parallèles, de hauteur inégale, ayant chacun son portail de style roman, l'un beaucoup plus large que l'autre et plus orné. Véritable forteresse, la tour carrée de l'église est encore garnie d'épais créneaux. Enfin, quelques maisons fort anciennes, à fenêtres romanes séparées en deux parties par une colonne à chapiteau sculpté, et deux vieilles tours carrées, derniers vestiges d'édifices disparus, sont les seules autres constructions qui recommandent Villefranche aux archéologues.

VILLEFRANCHE-DE-LAURAGUAIS, ville de France, ch.-l. d'arrond. (Haute-Garonne), située à 170 mètres d'altitude; pop. aggl., 2,302 hab. — pop. tot., 2,648 hab. L'arrondissement comprend 6 cantons, 93 communes et 57,110 hab. Culture et commerce de céréales, du maïs et du chanvre; oies grasses, etc. Villefranche n'a, pour ainsi dire, qu'une seule rue, continuation de la grande route qui la traverse dans toute sa longueur. L'histoire de cette ville est des plus sombres, mais rappelle quelques souvenirs. Fondée à une époque difficile à préciser, mais fort ancienne, détruite pendant la guerre des albigeois, elle fut une des bastides ou places fortes élevées en 1271 par Jeanne, comtesse de Toulouse, et par son mari, Alphonse, comte de Poitiers. Villefranche obtint alors des privilèges qui lui valurent son nom actuel (*ville affranchie*), comme à plusieurs autres localités de France. En 1355, au cours de la guerre de Cent ans, le prince Noir s'en empara, la piller et l'incendia. En 1439, les routiers la saccagèrent. Villefranche a depuis lors perdu complètement son importance militaire. Seule, son église, avec sa curieuse façade en brique, semblable à une forteresse féodale, est d'un grand intérêt pour les archéologues. Elle dut jadis servir à la fois de sanctuaire et de retranchement en cas de siège. Son intérieur, d'une distribution médiocre, ne présente aucun détail intéressant.

VILLEFRANCHE-DE-LONGCHAPT, bourg de France (Dordogne), ch.-l. de canton, arrond. et à 38 kilom. N.-O. de Bergerac, sur une colline au pied de laquelle coule le Léchon; pop. aggl., 420 hab. — pop. tot., 900 hab. Élevé de bestiaux. Mine de houille et fontaine d'eau minérale aux environs.

VILLEFRANCHE-DE-ROUERGUE, ville de France, ch.-l. d'arrond. (Aveyron), située à 260 mètres d'altitude, sur la rive droite de l'Aveyron, au confluent de l'Alzon, à 697 kilom. de Paris; pop. aggl., 6,979 hab. — pop. tot., 9,312 hab. L'arrondissement comprend 7 cantons, 62 communes et 103,856 hab.

— *Histoire*. Villefranche fut fondée en 1322 par le comte Alphonse de Toulouse, qui ne négligea rien pour y attirer des habitants. Grâce aux privilèges et exemptions qui lui furent octroyés dès le début, la ville nouvelle prit une importance rapide. Cette importance inquiéta bientôt l'évêque de Rodez, seigneur temporel de cette cité, Vivian de Boyer, qui ne put voir d'un œil indifférent s'élever si près de la capitale du Rouergue une ville dont le comte de Toulouse annonçait l'intention de faire le centre administratif de la Provence. Il s'ensuivit un conflit. L'évêque, usant de l'arme la plus terrible au moyen âge, lança contre Villefranche et les chrétiens qui oseraient s'y fixer les foudres de l'excommunication. Cette mesure porta ses fruits, et la ville fut désertée en grande partie. Néanmoins, l'excommunication finit par tomber dans l'oubli, et, moins d'un siècle après, nous voyons les bourgeois rassurés construire les murs d'une enceinte fortifiée et l'entourer de fossés. Ce travail, achevé en 1350, n'empêcha pas les Anglais d'entrer en maîtres à Villefranche douze années plus tard et Jean Chandos d'y tenir garnison après le désastreux traité de Breigny. Les bourgeois montrèrent en cette occasion leur patriotisme en refusant de prêter obéissance au prince Noir. Celui-ci, irrité, fit attacher l'un des consuls de la ville à la queue d'un cheval et le fit ainsi promener, pour l'exemple, à travers les rues. Villefranche se soumit, des lèvrés, mais, son cœur restant français, elle reçut dans ses murs, dès 1369, le bâtard de Lau-

dorre, sénéchal de Rouergue pour le roi de France. Un siècle après, les Anglais étant expulsés définitivement du royaume, Charles VII vint visiter la cité fidèle (1443). En 1460, une peste terrible la décima. Le fléau reparut un siècle plus tard, et cette fois exerça de si terribles ravages, que Villefranche fut abandonnée jusqu'en 1561. Les progrès du calvinisme contribuèrent à la repeupler. Les réformés ne tardèrent pas à composer une majorité redoutable, qui voulut imposer ses idées au reste de la population. Le clergé, ayant refusé d'y adhérer, se retrancha dans la grosse tour du clocher et, assiégé, dut entrer en composition. Les calvinistes signalèrent leur victoire par des désordres et des sacrilèges qui, bientôt connus du célèbre Montluc, « le bourreau des huguenots », l'attirèrent à Villefranche. Il y fit son entrée le 30 mars 1562 et y marqua sa présence par de sanglantes représailles. Trouvant que l'instruction de la procédure contre les cinq chefs calvinistes mis en jugement ne marchait pas assez vite, il les fit saisir et pendre aux fenêtres de la maison de ville. Montluc ne quitta Villefranche qu'en y laissant pour gouverneur un homme à lui, nommé Valsergues, qui y commit les plus terribles excès. Valsergues fit périr 26 bourgeois, livra les femmes et les filles des protestants à la brutalité de la soldatesque et arrêta pour longtemps le développement de la Réforme. La population se souvint plus tard des maux qu'elle avait dus aux catholiques, en expulsant en 1591 le sénéchal et les officiers du président, qui tenaient pour les ligueurs, et en reconnaissant Henri IV. En 1628, la peste reparut plus terrible que jamais et sévit pendant cinq mois entiers. Le fléau mit en lumière l'admirable dévouement des trois procureurs Alary, Segui et Gardes. Les deux derniers y trouvèrent la mort. L'avocat Delcros, les médecins Laval et Bruyères, le vieux Rivière qui, cloué sur un fauteuil par ses infirmités, se faisait porter à bras dans les maisons pestiférées; enfin, le lieutenant criminel, Jean de Pomairol, s'illustrèrent dans la même épidémie par leur conduite héroïque. Quand le fléau eut cesse, on grava l'inscription suivante sur une pierre du mur du couvent de Sainte-Claire : « Ici reposent les corps d'environ huit mille habitants de Villefranche, qui ont péri de la peste en 1628, de mai jusqu'à la fin de septembre. Leurs restes sont contenus dans l'enceinte de ces murs. » En outre, pour récompenser et immortaliser le dévouement de Pomairol, la municipalité décida que le portrait du modeste héros serait placé dans la principale salle de l'hôtel de ville et décoré d'un phénix renaissant de ses cendres et d'une inscription qu'on peut lire encore et qui consacre ce grand souvenir. En 1643, c'est de Villefranche que partit le signal de la révolte des croquants. On sait que le seul crime de ces malheureux était d'avoir osé s'élever contre les tailles et impôts exorbitants qui les écrasaient. Ils se retiraient, après avoir contraint l'intendant de la province à signer le dégrèvement, quand ils furent surpris par les nobles, qui commandaient le duc de Noailles et l'évêque de Rodez, accablés et mis en déroute. La révolte finit par des exécutions d'une cruauté inouïe. Avant la Révolution, l'action administrative s'était peu à peu centralisée à Villefranche au préjudice de Rodez. En 1651, les états du Rouergue s'y réunirent pour la dernière fois, et en 1779 nous voyons s'y tenir l'assemblée provinciale, qui s'y fixa définitivement. Cette assemblée ne s'effaça qu'en 1789, devant les états généraux. La Révolution s'accomplit sans désordres à Villefranche, qui fournit à la République de nombreux volontaires. Elle devint alors le chef-lieu d'un arrondissement. Depuis lors, aucun événement digne de remarque n'est venu signaler son histoire.

— **Monuments.** Villefranche possède deux édifices d'un grand intérêt historique et archéologique. Ce sont l'église Notre-Dame et l'ancienne Chartreuse. L'église Notre-Dame, ancienne collégiale de Villefranche et l'un des plus beaux monuments du département, appartient au style ogival. Le portail, d'un genre grave et sévère, est remarquable par un beau porche, dont la voûte encaadre la porte d'entrée, que surmonte une fenêtre, construction du xiv^e siècle. Il sert de base à une grosse tour carrée, soutenue par le mur de la façade et par deux hautes piles. Cette tour, inachevée, et qui était primitivement destinée à servir de forteresse, offre plusieurs étages de fenêtres et de balustrades fort riches, et les quatre gros contreforts qui la soutiennent peuvent eux-mêmes passer pour des tours. Elle est ornée dans ses quatre angles d'aiguilles et de clochetons qui se font remarquer par la richesse de leurs détails. D'après un plan du xvi^e siècle, qui est parvenu jusqu'à nous, elle devait encore recevoir un étage octogonal et un dôme. Entre l'abside latérale du nord et la grande abside s'élève une tourelle hexagone, couronnée d'une balustrade et d'une flèche. A l'intérieur, les absides à pans coupés sont éclairées par de longues fenêtres. Celle du centre présente deux belles roses latérales, l'une à droite, du xiv^e siècle, l'autre à gauche, du xv^e siècle. De simples et longues colonnes en fûsceau, ramifiées à

leur sommet, s'élancent en nervures délicates jusqu'à la voûte. La chaire en pierre (xv^e siècle), les riches boiseries du chœur, de la même époque, et plusieurs tapisseries du siècle suivant méritent aussi une mention. Cette église, commencée en 1260, ne fut terminée qu'en 1581, par suite du manque de ressources aussi bien que des continuelles querelles religieuses qui occupèrent si longtemps le midi de la France. L'ancienne Chartreuse, située sur la rive gauche de l'Aveyron et aujourd'hui convertie en hospice, a conservé quelques remarquables bâtiments du xv^e et du xvi^e siècle, classés récemment au nombre des monuments historiques. L'église, sans bas-côtés, se termine par un chevet à sept pans et possède des boiseries du xv^e siècle. Le grand cloître forme quatre galeries à nombreuses arcades et à ouvertures simples, séparées par des contreforts. De belles portes en accolade, dont quelques-unes subsistent encore, mettaient les cellules en communication avec les couloirs. Le petit cloître, qui reste le morceau capital de l'édifice actuel, forme un carré parfait, dont chaque côté est percé de quatre arcades subdivisées par des meneaux. Une des galeries, d'une dimension double de celle des autres, est divisée en deux nefs par de légères colonnes. Telle qu'elle est, la Chartreuse présente toutes les qualités du style ogival de la dernière période, sans aucun de ses défauts. « La Chartreuse, dit M. Guirondet dans un savant *Mémoire archéologique*, est un de nos plus beaux édifices, soit qu'on la considère comme monument religieux ou comme monument public. La tour s'anime aux regards de l'antiquaire; tout rappelle les souvenirs du xv^e siècle; tout se revêt de ses couleurs : ces cloîtres, soutenus par ces arcades; ces arceaux de la clef, desquels se détachent tantôt des feuilles d'acanthe, tantôt des arabesques; les entrées des cellules, surmontées de pampres et de grappes de raisin d'une extrême délicatesse; la colonne du petit cloître, la mosquée et la chaire du réfectoire découpée en feuillage...; le portique de l'église, les belles pièces de marqueterie qui embellissent son enceinte, cette coupole élégante, ces lignes harmonieuses qui se dessinent sous les voûtes sacrées; enfin ces vitraux peints qui, malgré la poussière des siècles et les dégradations de tout genre, conservent encore leur coloris et leur fraîcheur primitive. » La Chartreuse de Villefranche, construite de 1451 à 1458, devint à la Révolution la propriété de la ville et reçut la destination qu'elle a conservée jusqu'à nous. On remarque encore à l'intérieur du cloître une fontaine ornée de bas-reliefs, une chaire pratique dans l'épaisseur du mur et quelques cheminées de marbre sculptées provenant d'une ancienne maison de la ville.

— **Célébrités.** Villefranche a vu naître : D'Audigier, auteur du *Vray et ancien usage des duels*, qui vivait vers 1617; le maréchal de Belle-Isle, mort en 1761, et de nos jours le médecin Dubrueil et le célèbre physiologiste Alibert. Laromiguière, l'illustre professeur de philosophie, est né en 1756 aux environs de la même ville.

VILLEFRANCHE-SUR-SAÔNE, ville de France (Rhône), ch.-l. d'arrond. et de canton, à 27 kilom. N.-O. de Lyon, sur le Morgon, et à 3 kilom. de la rive droite de la Saône; pop. aggl., 11,270 hab. — pop. tot., 12,170 hab. L'arrondissement comprend 9 cantons, 129 communes et 175,847 hab. Tribunaux de 1^{re} instance et de commerce; école normale d'instituteurs primaires, école de commerce; bibliothèque publique. Industrie active; fabrication de gros tissus de coton, futaines, molletons, couvertures, étoffes, indiennes; filatures; tanneries. Commerce de vins du Beaujolais, chanvre, fil, toile, mercerie, bestiaux, céréales. Cette ville, qui s'étend sur les deux penchants d'une colline peu élevée, est bien bâtie. On y remarque quelques beaux édifices, entre autres l'église Notre-Dame-des-Mariais, commencée au xiv^e siècle et terminée au xvi^e; elle se compose d'une nef et de bas-côtés flanqués de chapelles. En 1566, un incendie détruisit la flèche de la tour qui surmontait cette église; il est question de la rétablir. Citons encore l'hôtel de ville et l'hôtel-Dieu construit en 1666.

On fait remonter la fondation de cette ville jusqu'au milieu du x^e siècle, sous Humbert III, seigneur de Beaujeu. Primitivement, elle porta le nom de *Luma* et ne dut son nom actuel qu'aux franchises qu'elle obtint dans la suite de la part des sires de Beaujeu. Au nombre de ces franchises, il est curieux de signaler celle qui autorisait les maris à battre leurs femmes jusqu'à effusion de sang, pourvu quela mort ne s'ensuivît pas. Villefranche, sous la protection de ses seigneurs, prit un assez rapide développement, fut entourée de remparts et devint la capitale du Beaujolais; elle eut même une académie célèbre, fondée en 1695.

VILLEFROY (Guillaume DE), orientaliste, né à Paris en 1690, mort en 1777. Après avoir terminé ses études au séminaire de Beaumont, où il s'était principalement appliqué à la connaissance des langues sémitiques, il entra dans les ordres et devint secrétaire du duc d'Orléans, fils du Régent, qui lui conféra l'abbaye de Blasimont. Plein de zèle pour la propagation des idiomes qu'il avait

approfondis, il ouvrit chez lui des cours particuliers et fonda, en 1744, dans le couvent de la rue Saint-Honoré, une société connue sous le nom de *Capucins hébraïsants*. Puis il fut, en 1752, nommé professeur d'hébreu au collège de France. On a de lui : *Lettre au rév. P...* (Paris, 1735, in-4°); *Lettres de l'abbé de *** à ses élèves* (1750, 2 vol. in-12). Il a, en outre, fourni des *Notices des livres arméniens manuscrits de la Bibliothèque royale* à la *Bibliotheca bibliothecarum* de Montfaucon ainsi qu'au *Compendio di memorie concernanti la nazione armena*.

VILLEGAGNON ou **VILLEGAGNON** (Nicolas DURAND DE), amiral français, né à Provins vers l'an 1510, mort à Beauvais, près de Nemours, en 1571. Il était neveu du fameux Villiers de l'Isle-Adam, grand maître de l'ordre de Malte. Il fit de bonnes études, sans négliger toutefois les exercices du corps, dans lesquels il acquit une force remarquable. Reçu chevalier de Malte en 1521, il alla faire ses premières armes sur les galères de l'ordre, et là il trouva l'occasion de se signaler. A la suite de Charles-Quint, dans l'expédition d'Afrique, il déploya un courage allant jusqu'à la témérité. Un jour, devant Alger, s'étant séparé de ses gens, il fut blessé par un Maure; mais aussitôt, s'élancant sur le cheval de son adversaire, il le saisit au corps et le renversa d'un coup de poignard. Venu à Rome après la guerre pour soigner ses blessures, il mit à profit ces jours de repos pour écrire la relation de la campagne à laquelle il avait participé. Villegagnon fut un des chevaliers qui allèrent au secours de Marie Stuart, dont les États étaient menacés par les Anglais, et il commandait le bâtiment qui amena cette princesse en France en 1548. Ayant appris par la suite que les Turcs voulaient faire le siège de Malte, il en donna avis au grand maître et défendit avec courage, mais sans succès, le fort de Tripoli. De retour en France, il écrivit la relation de ce siège et démontra que la perte de Tripoli incomportait à la seule négligence de d'Onedès, grand maître de l'ordre. Nommé vice-amiral de Bretagne par Henri II, il sollicita, à la suite de dissentiments avec le gouverneur de Brest, l'autorisation d'aller fonder une colonie en Amérique, dans le but de conquérir à la France les établissements coloniaux de l'Espagne dans le nouveau monde. En même temps, il s'assura l'appui de l'amiral de Coligny, auquel il avait communiqué son dessein d'ouvrir aux protestants un lieu de refuge contre les persécutions. Il obtint 10,000 livres pour les premiers besoins des colons, 2 navires abondamment pourvus, sur lesquels il embarqua une compagnie d'artillerie, des soldats et de nobles aventuriers, et prit la mer au Havre le 12 juillet 1555; mais le temps devint très-mauvais; le navire monté par Villegagnon subit une grave avarie et il dut aller relâcher à Dieppe, où il fut abandonné par une partie de ses troupes. Cette défection fut une des causes principales de l'insuccès de l'entreprise. Le 10 novembre, il débarqua à l'embarcadere du Ganabara (aujourd'hui le rio de Janeiro). Villegagnon songea à s'établir sur un rocher escarpé, formant île au milieu du détroit, à l'embarcadere du fleuve; mais il dut renoncer à ce projet, car le rocher était envahi par l'eau à la marée haute. Plus loin, il trouva une île, où il s'établit et qu'il fortifia. Il entra alors en relations amicales avec les tribus sauvages du littoral, ennemies des envahisseurs portugais, et écrivit à Coligny pour lui demander des renforts et quelques bons théologiens de Genève. Cependant, l'île manquait d'eau potable, le biscuit était en petite quantité, et il fallait vivre des seuls produits locaux, ce qui causa un vif mécontentement aux émigrants. « Villegagnon, dit Weiss, avait permis les mariages des Français avec les Indiennes, en défendant, sous des peines sévères, tout commerce illicite. Un mauvais sujet, Normand, qui lui servait d'interprète, refusa positivement d'épouser une Indienne, avec laquelle il cohabitait, et il refusa en même temps de s'en séparer. Villegagnon le menaça de lui infliger un châtimement. Celui-ci prit la fuite et forma un complot, dans lequel il eut l'adresse de faire entrer un grand nombre d'Indiens, en les trompant sur les intentions de ses compatriotes. La colonie était menacée des plus grands malheurs, si Villegagnon n'eût déjoué par sa sagesse le plan des conspirateurs. Le calme venant d'être rétabli, lorsque les renforts et les provisions qu'il avait demandées à Coligny arrivèrent sur 3 navires expédiés aux frais de la couronne (10 mars 1557), ils portaient 290 hommes, 6 enfants destinés à apprendre la langue des naturels et cinq jeunes femmes avec une matrone, qui excitèrent surtout l'admiration des Tupinambas. Bois-le-Comte, neveu de Villegagnon, commandait ces navires, à bord desquels Calvin avait fait embarquer Pierre Richier et Guillaume Chartier, ministres protestants, accompagnés de Jean de Léry, à qui l'on doit une excellente relation de cette expédition, et de plusieurs nobles aventuriers. » Les rivalités d'ambition, les disputes théologiques, les dissertations firent enfin avorter la colonisation, et Villegagnon revint en France. Après de longues et stériles controverses avec Calvin, il représenta en 1568 l'ordre de Malte à la cour de France et, quelque temps après,

fut emporté par les infirmités qu'il avait contractées dans le cours de sa vie aventureuse. On a de lui : *Caroli V imperatoris expeditio in Africam ad Arginam* (Paris, 1542, in-8°); *Ad articulos Calvinianæ de sacramento eucharistiæ traditionis responsiones* (Paris, 1560, in-4°). Enfin, il a laissé quelques écrits de controverse qui ne peuvent plus offrir aucun intérêt et dont on trouve les titres dans les *Mémoires* de Nicéron (xxii, 322-325).

VILLEGARDELLE (François), publiciste français, né à Miremont en 1810. D'abord partisan du fouriérisme et collaborateur de la *Phalange*, organe de cette école socialiste, il ne tarda pas à tomber en désaccord avec les phalanstériens sur la question de la distribution de la propriété, se sépara d'eux et devint le défenseur des doctrines communistes. Nous citerons, parmi ses écrits : *Besoins des communes* (1835, in-8°); *Accord des intérêts dans l'association* (1844), où l'auteur expose une théorie analogue à celle qui fut plus tard mise en pratique dans les ateliers nationaux par M. Louis Blanc; *Histoire des idées sociales avant la Révolution* ou les *Socialistes modernes devancés et dépassés par les anciens philosophes* (1846); *Pourquoi n'avons-nous pas la république?* (1851), etc. On doit, en outre, à M. Villegardelle une édition du *Code de la nature*, de Morelli (1840), et une traduction de la *Cité du soleil*, de Campanella (1840).

VILLEGAS (Fernand-Ruiz DE), poète espagnol, né à Burgos. Il vivait au xv^e siècle et eut pour maître le savant Louis Vivès. Sa famille le destinait à l'état ecclésiastique, mais il résigna un bénéfice dont on l'avait déjà pourvu pour épouser une jeune fille qu'il aimait. L'ayant perdue après quelques mois d'une heureuse union, Villegas chercha une diversion à sa douleur dans les travaux littéraires et dans les voyages. Il vint à cette époque à Paris, où il se lia avec Guillaume Budé. De retour dans sa patrie, il y fut nommé gouverneur de Burgos; mais, à la suite d'une intrigue, il perdit cette charge. A dater de cette époque, il vécut dans une complète obscurité. Au commencement du xviii^e siècle, Eman Marti, doyen d'Alicante, trouva une copie de ses œuvres dans la bibliothèque du comte Caselvi, à Alicante, et frappé de l'élégance et de la pureté du style de Villegas, il résolut de les publier; mais les ressources nécessaires lui manquèrent, et ce ne fut que plus de trente ans après qu'André Luna les fit paraître sous ce titre : *Ferdinandi Ruizii Villegatis Burgensis que exstant opera* (Venise, 1743, in-4°). Parmi les pièces que ce volume renferme, nous citerons : six *Eglogues*; un poème épique, intitulé *De nuptiis Philippi et Isabella*; des *Fables*, traduits d'Esopé; deux poèmes didactiques, intitulés l'un *Sphæra mundi*, et l'autre *Cydelomastix*; des épitres, des épigrammes, des épithames, etc. Toutes ces compositions sont remarquables; les églogues, par leur grâce et leur fraîcheur, rappellent celles de Virgile; les épitres ne sont pas indignes de figurer auprès de celles d'Horace, et, dans le poème sur le mariage de Philippe, l'auteur s'est véritablement élevé à la hauteur de l'épopée.

VILLEGAS (Esteban-Manuel DE), poète espagnol, né à Naxera (Vieille-Castille) en 1595, mort en 1669. Il fit ses études à Madrid et à Salamanque. Son talent poétique fut des plus précoces, et à l'âge de quinze ans il avait déjà traduit en vers espagnols les œuvres d'Anacréon et quelques odes d'Horace. A l'âge de vingt-trois ans, il publia, sous le titre d'*Amatorius* ou d'*Eroticus* (Naxera, 1617, in-4°), un premier recueil de ses poésies, qu'il avait dédiées au roi Philippe III. Il espérait que cet ouvrage lui ferait obtenir à Madrid, où il s'était rendu, un emploi lucratif; mais, trompé dans son attente, il dut se contenter de la modeste place de receveur des rentes dans sa ville natale, où il vécut des lors obscurément. A sa mort, il laissa un grand nombre de manuscrits, dont un seul a été publié; c'est une traduction du *Traité de la consolation* de Boèce, que l'on trouve dans l'édition des poésies de Villegas, qui a paru en 1774 à Madrid (2 vol. in-8°). Deux satires du même auteur, également inédites, ont été insérées dans le tome IX du *Parnasse espagnol*. Parmi les écrits de Villegas, c'est sans contredit à sa traduction d'Anacréon que revient le premier rang. Jusqu'à ce jour, la littérature espagnole n'a rien produit en ce genre qui puisse être placé sur la même ligne.

VILLEGIATURE s. f. (vil-lé-ji-a-tu-re — ital. *villeggiatura*, substantif du verbe *villeggiare*, séjourner à la campagne; de *villa*, maison de campagne. V. VILLE). Néol. Séjour que l'on fait à la campagne pour s'y récréer : *La villegiature est passée dans les mœurs.* (Rigault.)

VILLEGOMBLAIN (François RACINE, seigneur DE), historien français, né à Blois. Il vivait à la fin du xiv^e siècle, suivit la carrière militaire, assista à la bataille de Coutras et fut député par la noblesse aux états généraux de 1614. On a de lui des *Mémoires des troubles arrivés en France sous les règnes des rois Charles IX, Henri III et Henri IV*, qui furent publiés par son neveu, Rivaudais de Villegomblain (Paris, 1667-1668, 2 vol. in-12). Ces *Mémoires*, embrassant une période

de quarante ans (1562-1602), renferment une foule de détails curieux sur les événements de cette époque. On a supprimé dans la plus grande partie des exemplaires les quatre-vingts dernières pages, qui contenaient des passages trop hardis sur Henri IV, et on les a remplis par une fin moins longue. Les exemplaires qui n'ont pas subi cette mutilation sont presque introuvables.

VILLEGONTIER (Louis-Spiridon FRAIN, comte DE LA), administrateur français, né à Fougères (Ille-et-Vilaine) en 1776, mort en 1849. Son père était membre du parlement de Bretagne. Admis à l'Ecole polytechnique en 1794, il en sortit un des premiers de sa promotion en 1797. En 1799, il entra dans la vie privée et resta à l'écart jusqu'en 1815, époque où il fut nommé sous-préfet. Appelé à la préfecture de l'Allier en 1816, il s'y fit remarquer par de sages mesures pendant la disette qui sévit cette même année dans le département, devint préfet d'Ille-et-Vilaine en 1816, pair de France en 1819, et conserva néanmoins sa préfecture jusqu'en 1824. Deux ans plus tard, La Villegontier fut nommé premier gentilhomme de la maison du duc de Bourbon. En 1830, il prêta serment au gouvernement issu de la révolution de Juillet, conserva son siège à la Chambre des pairs, vota contre le bannissement des Bourbons, puis soutint la politique gouvernementale jusqu'à la révolution de 1848. Rendu alors à la vie privée, il se reira à Fougères, où il mourut peu après. — Son frère, Charles-Marie FRAIN DE LA VILLEGONTIER, né à Fougères (Ille-et-Vilaine) en 1777, mort en 1804, étudia la médecine, se fit recevoir docteur en 1804 et se fit remarquer par sa charité et son dévouement envers les malheureux. Il mourut des fatigues qu'il avait éprouvées en soignant les malades pendant une épidémie.

VILLEHARDOUIN (Geoffroi DE), chroniqueur français, né au château de Villehardouin, près de Troyes, vers 1155, mort en Thessalie vers 1213. En sa qualité d'ainé de sa maison, il succéda à son père dans sa dignité de sénéchal de Champagne sous le comte Thibaut V. Puis, entraîné par l'enthousiasme religieux de l'époque, il s'enrôla dans la quatrième croisade; mais avant de partir il se rendit avec d'autres députés à Venise, pour obtenir du doge Dandolo la promesse de transporter les croisés en Palestine, moyennant une forte rétribution. Villehardouin, l'orateur de la députation, obtint ce qu'il demandait, et il fut convenu que les croisés viendraient s'embarquer dans cette ville au mois de juin 1202. Peu après son retour en France, Thibaut mourut. Villehardouin proposa alors d'offrir le commandement de la croisade au marquis de Montferrat, qui accepta. Il fut ensuite chargé, avec le comte de Saint-Pol, d'engager les croisés à s'embarquer tous à Venise, ce qu'il ne put obtenir, puis il fut employé comme négociateur auprès d'Alexis Comnène pour essayer de mettre un terme aux différends qui s'élevaient entre les croisés et le jeune empereur. Il prit ensuite une part brillante à la prise de Constantinople (1204) et reçut de l'empereur Baudouin I^{er} plusieurs places en Macédoine, avec le titre de maréchal de Roumanie. Après la défaite de Baudouin par les Bulgares, il sauva son armée et servit avec le même dévouement Henri, frère et successeur de ce prince. Villehardouin mourut en Thessalie. Son intéressante *Histoire de la conquête de Constantinople* ou *Chronique des empereurs Baudouin et Henri* est un des plus vieux monuments de la prose française. Elle fut imprimée pour la première fois à Venise en 1573. Publiée par Du Cange en 1657, avec une traduction française, un glossaire et des notes très-précieuses, elle a été reproduite dans divers recueils, notamment dans les collections des *Mémoires relatifs à l'histoire de France*.

VILLEHURNOIS (Charles-Honoré BERTHELOT DE LA), agent secret des Bourbons. V. LA VILLEHURNOIS.

VILLEJUIF, bourg de France (Seine), ch.-l. de cant., arrond. et à 6 kilom. N.-E. de Sceaux, à 8 kilom. S. de Paris, sur une éminence; pop. aggl., 1,646 hab. — pop. tot., 1,917 hab. Carrieres de plâtre et de pierre de taille; carrieries; pépinières; fabrication d'engrais; commerce de foin et de paille. Ce lieu tire son nom des juifs de Paris, qui en avaient la propriété au moyen âge. Il y eut dans cette localité, le 23 septembre 1870, un combat entre les Allemands et les troupes de Paris.

VILLÈLE (Guillaume-Aubin DE), prélat français, né à Caraman en 1770, mort en 1841. Elève du séminaire de Saint-Sulpice au début de la Révolution, il émigra peu après, reçut la prêtrise à Dusseldorf, puis se reira à Vicence. De retour en France en 1802, il s'adonna à la prédication. En 1817, il fut nommé évêque de Verdun, mais ne prit point possession de son diocèse. Louis XVIII, qui l'avait entendu prêcher, lui donna en 1820 le siège épiscopal de Soissons, d'où il passa en 1824 à l'archevêché de Bourges et reçut, cette même année, un siège à la Chambre des pairs. Après la révolution de Juillet 1830, il tint rigueur au nouveau gouvernement, se confina dans son diocèse et refusa, en 1839, la croix de la Légion d'honneur. Lorsque don Carlos, forcé de quitter l'Espagne où il avait fomenté

une longue guerre civile, fut interné à Bourges, l'archevêque Villèle lui offrit d'habiter son palais et reçut de lui le grand cordon de Charles III.

VILLÈLE (Jean-Baptiste-Séraphin-Joseph, comte DE), homme d'Etat français, cousin du précédent, né à Toulouse le 14 août 1773, mort dans la même ville le 13 mars 1854. Il entra de bonne heure dans le corps royal de la marine et fut embarqué sur une corvette d'instruction, à bord de laquelle il fit un premier voyage à Saint-Domingue, sous les ordres du contre-amiral de Saint-Félix, un de ses parents. De retour à Brest, il repartit presque aussitôt pour l'île de France. Les événements de 1793 le surprirent dans cette colonie, où il remplissait les fonctions d'aide-major de la division navale, et lorsque, à la suite du mouvement révolutionnaire, M. de Saint-Félix fut obligé de se réfugier à l'île Bourbon, M. de Villèle ne voulut pas se séparer de son protecteur. A peine arrivé à Bourbon, le jeune marin s'éprit d'une créole, aussi recherchée pour les qualités de son esprit que pour sa fortune; il obtint sa main et s'établit dans l'île, où il se rendit acquéreur d'une vaste propriété, dont il ne tarda pas à doubler la valeur par une administration bien entendue. Ses intérêts personnels ne l'absorbèrent pas cependant tout entier. Par son intelligence et la fermeté de son caractère, il se montra utile à son pays d'adoption, et quand le choix de ses nouveaux compatriotes l'appela à l'Assemblée coloniale, il s'y fit remarquer par son activité et son entente des affaires. En 1807, M. de Villèle réalisa sa fortune, revint en France et se fixa dans son domaine de Marville, près de Toulouse, occupé exclusivement de travaux agricoles. Là, dit M. Boullée, « M. de Villèle n'entretint avec l'administration impériale d'autres rapports que ceux auxquels l'appelaient la qualité de conseiller général de la Haute-Garonne, qui lui avait été conférée à son retour. L'énergie de son caractère se signala par la résistance qu'il opposa au commencement de 1813 il opposa à l'exécution de l'emprunt forcé dont le gouvernement avait entrepris de frapper illégalement les principaux propriétaires; le préfet, déconcerté par cet acte inattendu d'opposition, n'osa passer outre. Villèle salua avec un vif empressement la restauration du régime royal; mais défavorablement affecté, comme beaucoup d'autres esprits, du projet de constitution adopté provisoirement par Louis XVIII, sous le titre de déclaration de Saint-Ouen, et pénétré des lacunes et des insuffisances de ce projet, il en combattit les dispositions dans un écrit où il se prononça ouvertement pour un retour complet au régime antérieur à 1789. Cette opinion, que l'auteur devait bientôt réformer, grâce à une salutaire expérience, fut peu remarquée au milieu du déluge de pamphlets qui fit éclore la récente émancipation de la presse; mais c'est un fait digne d'observation qu'une thèse aussi chimérique ait servi de point de départ à un des esprits les plus sensés et les plus pratiques de l'époque contemporaine. » Quoi qu'en dise M. Boullée, ce travail ne passa pas inaperçu. Il appela sur M. de Villèle, qui depuis longtemps d'ailleurs entretenait des relations avec les émigrés, l'attention des Bourbons, et après la seconde Restauration le duc d'Angoulême le nomma maire de Toulouse. Il se fit remarquer dans l'exercice de ces fonctions, que la réaction rendait si difficiles, par un esprit de conciliation digne des plus grands éloges. Mais l'effervescence était grande; les ressentiments d'une population longtemps comprimée se montrèrent impérieux et inexorables, et malgré tous ses efforts M. de Villèle ne put empêcher l'assassinat du général Ramel. Mais si le crime répugnait à son âme honnête, M. de Villèle n'était pas exempt de passions et de rancunes, et lorsqu'au mois de septembre 1815 il alla représenter sa ville natale dans cette Chambre, contre-partie exacte de celle qui l'avait précédée, il prit place au milieu de cette majorité exaspérée par les Cent-Jours, et il vota avec elle ces mesures fatales qui devaient jeter le gouvernement dans la réaction. Grâce à une argumentation pleine de précision et de lucidité, le député de la Haute-Garonne conquit bientôt un réel ascendant sur son parti et sur l'Assemblée entière. A l'occasion du projet de loi qui affectait aux rôles de 1815 le recouvrement des quatre premiers douzièmes des contributions, comme à propos de la constitution des compagnies départementales, M. de Villèle attira sur lui l'attention de tous les hommes politiques par l'habileté avec laquelle il développa les théories de décentralisation qui n'ont cessé de constituer le fond de son programme politique. Les débats de son programme présentèrent par M. de Vaublane vinrent augmenter son importance parlementaire. Membre de la commission, il s'éleva avec énergie contre le système des électeurs de droit, que soutenait le ministère, et il n'eut pas de peine à démontrer que livrer les élections aux fonctionnaires c'était les mettre à la merci, à la discrétion absolue du pouvoir. Le projet de M. de Vaublane ayant été renvoyé à une commission, M. de Villèle en fut le rapporteur, et il développa devant la Chambre un concis projet qui, tout en maintenant les deux degrés d'élection, composait les collèges cantonaux de tous les citoyens âgés de vingt-cinq ans et

payant 50 francs de contributions directes, et limitait le taux de 300 francs aux électeurs des collèges départementaux, dont le nombre était fixé à trois cents. La pensée de M. de Villèle était de donner pour appui au parti royaliste les classes inférieures, où ce parti rencontrait moins d'hostilité que dans la bourgeoisie. Ce projet, au dire de M. Boullée, posant les vrais principes du régime parlementaire, ne fut admis ni sans réclamation ni sans mutilation par la Chambre des députés, et celle des pairs le rejeta comme entaché d'aristocratie, résultat fort inattendu et qui produisit une perturbation profonde au sein de la Chambre élective. Villèle s'étant rendu auprès du roi l'organe de cette alarmante situation, le ministère entra en négociation avec les chefs de la droite; mais il ne sortit de ces conférences qu'une résolution par laquelle la Chambre reprouvait tout renouvellement partiel, capable d'affaiblir ou de déplacer sa majorité. On sait ce qu'il en advint. Le 5 septembre, Louis XVIII prononça la dissolution de la Chambre. M. de Villèle fut réélu, et il retourna dans la nouvelle Chambre une centaine des membres de l'ancienne majorité. « Alors, dit M. Artaud, il fit preuve d'une haute capacité par la manière dont il sut organiser son parti, le discipliner, harceler le ministère en adoptant le rôle des minorités et en prenant la défense des libertés publiques. Ainsi l'attaque avec force, en 1817, l'influence de l'administration en matière électorale, la censure et la liberté individuelle, le cumul et l'élévation des traitements, la centralisation, qu'il représenta comme la source de tous les maux, les emprunts, qu'il assimilait à des impôts, le recrutement, etc. Ce n'était pas seulement à la tribune qu'il attaquait le ministère; dans la presse, le *Conservateur* était le principal organe de son opposition. » Ses premières impressions au sujet de la charte de Louis XVIII étaient, on le voit, singulièrement modifiées. « Je ne puis dire, écrivait-il à cette époque, que mon parti aime beaucoup la charte, dont il connaît les imperfections et lacunes; mais nous nous y attachons de plus en plus comme au seul titre qui nous autorise à nous occuper des intérêts de notre pays. » La mort du duc de Berry ayant poussé le roi aux mesures extrêmes, M. de Villèle ne refusa pas son appui au pouvoir; il prêta même, en royaliste ultra qu'il était, le secours de sa parole aux lois qui suspendaient la liberté individuelle et mirent cinq journaux en état de surveillance. Les deux lois furent votées. La majorité imposa alors au cabinet MM. de Villèle et de Corbière, comme ministres sans portefeuille; mais bientôt, mécontente de la marche timide et incertaine de ce cabinet, elle le renversa pour en composer un forme des hommes qui avaient sa confiance. C'étaient, avec M. de Villèle, MM. de Peyronnet, Mathieu de Montmorency, le duc de Bellune, de Clermont-Tonnerre et le général Lauriston. Ici commence la longue administration de M. de Villèle, administration rendue difficile par les imprudences et les exagérations de ceux-là mêmes qui, tout en se disant les amis du gouvernement, le poussaient à sa perte. La soif de la liberté se faisait sentir, et de tous côtés l'agitation régnait dans les esprits. Des mouvements révolutionnaires se produisirent à Saumur, à La Rochelle et sur d'autres points. Cette fois encore la liberté eut ses martyrs. Aux embarras d'une situation intérieure profondément troublée vint s'ajouter la guerre d'Espagne, et il est juste de dire que M. de Villèle, soutenu dans sa résistance par l'opinion publique, par l'industrie et le commerce, fit tout ce qui était en lui pour l'éviter ou l'éloigner. Appelé à la présidence du conseil, il essaya plusieurs fois de ramener à un sentiment plus vrai des intérêts des deux pays soit les cortès, soit Ferdinand VII. Ses tentatives échouèrent des deux côtés. Les événements se pressaient en Espagne; le discours de la couronne dut parler de guerre, et tout se prépara pour une expédition prochaine. Mais il fallait obtenir de la Chambre les crédits nécessaires pour se mettre en campagne. L'opposition fut vive, et nous avons fait ailleurs le récit des débats auxquels cette situation donna lieu (v. MANUEL). M. de Villèle présenta la question à un point de vue tel, que la droite, renforcée de tous les esprits timorés, et le nombre en était grand, vota l'emprunt avec enthousiasme. Le langage du président du conseil fut modéré, il faut en convenir; mais M. de Villèle eut le tort impardonnable de ne pas intervenir de son influence et de son autorité dans l'incident qui amena l'expulsion du député Manuel. L'histoire le rendra responsable de ce coup d'Etat parlementaire. La guerre d'Espagne ne fut pour l'armée française qu'une marche triomphale, et ce succès marqua pour l'opinion royaliste une époque d'exaltation sans précédent. Les élections de 1824 amenèrent 410 députés dévoués quand même. L'opposition ne comptait que 19 membres. C'est alors que l'on vit se former ce bataillon des trois cents que M. de Villèle faisait facilement manœuvrer à la voix et au geste. Louis XVIII ouvrit, le 24 mars 1824, la dernière session législative de son règne. M. de Villèle résolut de profiter de l'heureuse issue de la guerre d'Espagne et du résultat des élections dernières pour faire voter un projet de conversion

des rentes, lié dans sa pensée à l'indemnité des émigrés, que les chefs royalistes exigeaient impérieusement comme gage d'alliance avec le cabinet. Pour trouver le milliard de l'indemnité, le ministre offrait aux porteurs de rentes l'alternative du remboursement de leur capital ou de la conversion de leurs titres à un intérêt plus modéré. Le 5 pour 100 avait atteint le pair à la fin de 1823, et la tendance à la hausse était des plus prononcées. L'amortissement se trouvait obligé de racheter au-dessus du pair des rentes vendues au-dessous de 100 francs. La combinaison imaginée par M. de Villèle excita une très-grande sensation, non-seulement chez les rentiers, mais parmi les antagonistes personnels du ministre et dans le parti libéral, froissé par l'affectation impopulaire du produit éventuel de cette opération. L'opposition de gauche usa de toutes ses ressources pour attaquer le projet, et aucun des députés dévoués ne prit la parole pour le défendre. M. de Villèle dut déployer toute l'adresse de son argumentation pour venir à bout de la majorité; encore n'obtint-il que 238 voix contre 145. A la Chambre des pairs, où il était loin d'exercer la même influence, son projet fut rejeté par 194 voix contre 128. Ce fut pour M. de Villèle une grave échec; mais il était trop soutenu pour se retirer. Il aimait mieux se séparer de M. de Chateaubriand, qui avait hautement désapprouvé le projet, et il obtint sans peine du roi l'éloignement de ce conseiller incommode. Le *Journal des Débats* et la *Quotidienne* prirent en main la cause du ministre tombé en défaveur, et alors commença contre M. de Villèle une guerre acharnée dont la royauté devait plus que lui supporter les conséquences. L'opposition de ces deux journaux fut si vive que le gouvernement s'empessa de rétablir la censure. Sur ces entrefaites, Louis XVIII mourut; Charles X monta sur le trône, et M. de Villèle, qui depuis longtemps s'était attaché à gagner la confiance du comte d'Artois, fut plus que jamais l'homme resté pour empêcher toutes les mesures antilibérales qui ont si tristement marqué le règne du dernier des Bourbons : entrées des évêques au conseil d'Etat, invasion des jésuites, loi du sacrilège, congrégations autorisées par simple ordonnance, projet sur le droit d'asile et les substitutions. On alla jusqu'à demander la remise des registres de l'état civil au clergé et la célébration du mariage religieux avant l'acte civil et comme condition indispensable de ce dernier. M. de Villèle sentait combien le ministère était compromis par toutes ces intrigues; mais, au lieu de protester par une retraite honorable, il ajouta à tous ces actes odieux en profitant de la disposition d'une majorité plus royaliste que le roi pour demander de nouveau l'indemnité des émigrés. Oubliant que l'étranger n'était venu en France qu'à la prière de ceux qu'il servait, M. de Villèle osa prononcer ces paroles : « Sans l'émigration de nos princes, qu'aurions-nous eu en 1814 et après les Cent-Jours à opposer aux armées de l'Europe établies dans la capitale? Nous aurions fini par rejeter l'étranger au dehors, je n'en fais aucun doute; mais au prix de combien de sang, de combien de dévastations? Notre affranchissement de l'étranger, sans convulsions et sans honte, nos libertés publiques, le retour de la paix générale, la prospérité et le bonheur dont nous jouissons, nous le devons à l'émigration qui nous a conservé nos princes. » Et le milliard fut voté! Est-il surprenant après cela que l'opinion publique ait rejeté sur M. de Villèle la responsabilité des fautes commises sous son ministère et n'ait pas tenu toujours compte des quelques efforts tentés par lui pour faire adopter certaines mesures libérales, comme l'émancipation de Saint-Domingue, par exemple? L'opinion publique n'a été que juste. Si M. de Villèle a cherché à soutenir le crédit de l'Etat, s'il a essayé de seconder le mouvement commercial et industriel, s'il a tenté d'amener l'Espagne à reconnaître l'indépendance de ses colonies d'Amérique, il s'est aussi montré peu scrupuleux sur les moyens de conserver son pouvoir, il a persécuté la presse, il a laissé commettre les assassinats politiques dont le général Berton et les quatre sergents de La Rochelle ont été les victimes. Aussi, lorsque son ministère tomba, il fut permis d'oublier le peu de bien qu'il avait fait, et on put le flétrir du nom de ministère déplorabile. Le 3 janvier 1828, quelques mois après cette revue ou la garde nationale fit entendre ces cris : « A bas les ministres ! A bas les jésuites ! » M. de Villèle fut promu à la pairie. A dater de ce jour, sa carrière politique fut terminée. M. Artaud a porté sur M. de Villèle le jugement suivant, que nous croyons devoir reproduire : « M. de Villèle mit une capacité incontestable au service d'une cause impopulaire. Son administration ne présente qu'une série de concessions arrachées chaque année par la majorité royaliste. C'était pour satisfaire la faction ultra-monarchique, soutenue par la congrégation, qu'on élaborait successivement ces lois rétrogrades dont le souvenir pèse sur le triumvirat Villèle, Corbière et Peyronnet. Comme orateur, il avait la voix nasillarde et des formes disgracieuses, mais une puissance de raisonnement unie à un ton de simplicité qui allait à tous les esprits; il plaisait à la majorité par le soin avec lequel il s'attachait à répondre à toutes les

objections; nul n'éludait une difficulté avec plus d'adresse, un argument avec plus de dextérité. Au pouvoir, il se distinguait par le rare talent d'écouter, par l'esprit d'ordre et par une immense aptitude pour embrasser les détails des affaires. Administrateur habile, il continua l'œuvre laborieusement commencée par ses prédécesseurs, MM. Roy et Corvetto; il apporta de nombreuses améliorations dans les finances, perfectionna la comptabilité et établit l'ordre et l'économie dans la gestion du Trésor. Comme ministre dirigeant, il était supérieur à tous ses collègues; mais ses vues n'embrassaient qu'un horizon borné; ses idées, essentiellement pratiques, se mouvaient dans une sphère étroite; sa politique, circonscrite aux intérêts du moment, était incapable de sacrifier à une pensée grande, généreuse, ou à une vue d'avenir. En un mot, M. de Villèle était un homme d'affaires, bien plus qu'un homme d'Etat. Voilà le ministre. Veut-on maintenant connaître l'homme? Lamartine l'a admirablement peint dans les lignes suivantes :

« M. de Villèle n'avait rien dans l'extérieur qui attirât sur sa personne la faveur ou même l'attention de la multitude. La nature n'avait doué que son intelligence. Petit de taille, étroit de forme, maigre de corps, courbé et vacillant d'attitude, inaperçu au premier aspect dans les foules, s'insinuant plutôt que se posant aux tribunes, c'était une de ces figures qu'on ne regarde pas avant de savoir qu'elles ont un nom. Son visage, où dominait comme trait principal une grande puissance d'attention, n'était remarquable que par la perspicacité. Ses yeux pénétrants, ses traits aigus, son nez mince, sa bouche fine sans astuce, sa tête penchée en avant comme une tête d'étude, ses bras grêles, ses mains qui feuilletaient sans cesse les papiers, ses gestes rares, où le mouvement prévalait presque toujours sur l'ampleur du mouvement qui entraîne, tout, jusqu'à un timbre nasal et guttural de la voix, semblait contrarier en lui la puissance oratoire nécessaire au premier ministre d'un gouvernement de parole. Mais l'intelligence se révélait en lui sans autre organe qu'elle-même. Sa pensée créait sa physionomie, son élocution suppléait sa voix, sa conviction illuminait son geste, sa lucidité intérieure s'insinuait entre toutes les parties de son discours et contraignait ses auditeurs à suivre malgré eux un esprit qui voyait si juste, qui marchait si droit et qui, sans éblouir jamais, éclairait toujours. On s'étonnait de tant de lueur dans une nature en apparence si terne; on commençait par l'indifférence et par l'inattention, on passait à l'estime, on arrivait à l'admiration. Tel était M. de Villèle, homme de seconde impression, mais homme d'une seconde impression qui ne s'effaçait plus et qui s'approfondissait toujours. »

VILLÉLÉ (LA), poème héro-comique en six chants, dirigé contre le ministre Villèle, par MM. Barthélemy et Méry. Cette satire politique eut un succès immense (1826). Le titre complet est celui-ci : *la Villélide ou la Prise du château de Rivoli*. L'allégorie du château de Rivoli représente le ministère Villèle, que M. La Bourdonnaye veut prendre d'assaut dans un combat homérique, imité du *Lutrin* de Boileau. D'abord, la *Villélide* ne comprenait que quatre chants; les deux derniers furent ajoutés postérieurement. Elle dut son immense retentissement au moins autant à son mérite littéraire qu'à ses passions politiques du moment. C'était d'ailleurs un véritable acte de courage de la part de deux jeunes poètes d'oser tenter seuls le renversement du ministère que soutenait la Chambre introuvable.

Un article de six colonnes d'Etienne, dans le *Constitutionnel*, lança la *Villélide*, qui arriva, en moins d'une année, à sa quinzième édition et valut aux auteurs, encore tout jeunes, à peu près inconnus, 25,000 francs comptant de leur libraire. Immédiatement traduit en plusieurs langues, ce poème répandit dans toute l'Europe les noms de Barthélemy et Méry.

La *Villélide* porta un rude coup au ministre Villèle, le héros du poème; mais, ainsi que toutes les œuvres de circonstance improvisées pour servir une cause politique, elle a perdu aujourd'hui la plus grande partie de son intérêt. On ne la lit plus de nos jours, et elle n'est connue que comme tradition. Dans ce poème, on remarque une forme pour ainsi dire accomplie et parfaite; beaucoup de vivacité et de mordant. C'est Méry qui en avait écrit les trois quarts; on s'en aperçoit à l'extrême facilité du vers et au ton plus moqueur qu'énergique de cette satire. Quelques extraits feront apprécier au lecteur la valeur de cette œuvre spirituelle.

Sur les pas des Gascons, les troupes gastronomes s'avancent gravement en braves gentilshommes. Leur ventre, qui sur terre est un pesant fardeau, Les soutient sur le fleuve et leur sert de radeau.

Qui n'a reconnu à ce spectacle les satisfaits, les ventrus de la Chambre? S'agit-il de M. de Villèle lui-même, c'est autre chose; on ne saurait s'armer trop sérieusement contre le chef des ennemis; aussi les auteurs redoublent-ils de verve et de fine ironie. Quoi de plus spirituel que de faire énumérer à M. de Villèle lui-même toutes ses fautes comme autant de titres à la gloire et à la reconnaissance du peuple? Nous terminerons par une

citation empruntée à ce mordant résumé des hauts faits du ministère Villèle :

Depuis plus de douze ans quel autre ministère Se montra plus que moi constamment populaire? Dois-je vous retracer tous les faits éclatants Qui de mon règne heureux ont illustré le temps? J'ai pour donner le calme à l'Espagne alarmée En cordon sanitaire allongé mon armée, Et si les Castillans ont reconquis leur roi, Leurs couvents, leur misère, ils le doivent à moi; C'est moi qui, pour sept ans signant vos privilèges, Ai dressé mes préfets à former ces collèges Où, pour être assuré de l'effet du scrutin, Le nom du candidat est inscrit de ma main. La Chambre a, par mes soins, accordé sans scandale Un large milliard à la faim féodale. Rothschild a fait jaillir de mon cerveau pensant, Sur les débris du cinq, l'illustre trois pour cent. L'Etat n'a plus besoin d'une armée aguerrie; Aussi n'ai-je songé qu'à ma gendarmerie; Ces braves cavaliers par nombreux régiments Inondent tout Paris et les départements. J'ai donné sans regret à ces soutiens du trône Le cheval andalou et la culotte jaune. Sous le feu roi Louis, comme sous Charles dix, J'ai peuplé mes bureaux de maigres cadavres; Vous avez vu placer, grâce à mes apostilles, Les plus bas rejetons de vos nobles familles. Par l'organe pieux de mon garde des sceaux, J'ai remis au clergé la hache et les faiseaux. L'Eglise avant mon règne expirait de famine; Quel prêtre aujourd'hui n'a son chef de cuisine, Et dans son diocèse, apôtre bien dodu, Ne peut se promener en un char suspendu?

VILLEMALIN (Abel-François), célèbre écrivain et professeur, ancien ministre de l'instruction publique, né à Paris en 1790, mort dans la même ville le 8 mai 1870. Elève du lycée Louis-le-Grand, alors lycée impérial, il se distingua de bonne heure aux yeux de ses maîtres par son extrême facilité dans l'étude des langues. On rapporte qu'à l'âge de douze ans il jouait avec perfection, en grec, le rôle de Philoctète dans la tragédie de Sophocle, et que trente ans après il ne l'avait pas oublié. En rhétorique, il inspirait une telle confiance à son professeur, Luce de Lancival, que celui-ci n'hésitait pas à se faire suppléer par lui à l'occasion. Néanmoins, le jeune prodige fut malheureux au concours général, où il n'eut ni prix ni mention. L'avenir devait l'indemniser avec usure de ce peu de faveur de la fortune. Il se mit à étudier le droit, et, tout en suivant les cours, il allait déjà dans le monde, où son esprit et l'extrême facilité de sa parole ne tardèrent point à lui faire une réputation de causeur. Fontanes, grand maître de l'Université qu'on venait de fonder, lui proposa d'embellir la suppléance d'une chaire de rhétorique au lycée Charlemagne (1810). Le nouveau suppléant n'était âgé que de vingt ans; mais ses débuts furent si brillants, qu'il obtint bientôt le titre de maître de conférences de littérature française et de versification latine à l'Ecole normale. On venait de rétablir le discours latin dans l'Université à propos de la distribution des prix du concours général; ce fut Villemalin qui recommanda cette tradition et il se fit applaudir. L'année suivante (1812), il obtint un succès plus sérieux. L'Académie française avait mis au concours *l'Eloge de Montaigne*; Villemalin fut couronné, quoiqu'il eût pour concurrents des gens de mérite et rompus aux exercices de ce genre. Victorin Fabre, plusieurs fois lauréat de l'Académie; Droz, futur membre de cette assemblée; Jay, écrivain distingué et déjà connu, etc. Cette victoire était considérable; elle ouvrit à l'auteur de *l'Eloge de Montaigne* les meilleurs salons d'une époque où les salons exerçaient en France une grande autorité, en l'absence de la tribune et de la presse. Suard, le comte de Narbonne, la princesse de Vaudemont, Benjamin Constant lui firent les avances les plus flatteuses et en quelques mois lui créèrent une véritable notoriété. Villemalin était dans son élément. Sa nature vive et primesautière, sa verve inépuisable, ses manières polies et insinuantes, son goût pour l'anecdote, les applaudissements qu'il recueillait, tout contribuait à lui rendre ce milieu agréable. Tous ceux qui l'ont entendu causer à cette époque de sa vie le proclament un phénomène. Lui-même conserva de cette phase enchantée de sa jeunesse des souvenirs attrayants et une disposition bien naturelle à considérer les salons comme une des causes de notre supériorité littéraire. « L'esprit de la société poétique (de son temps), le langage des honnêtes gens, comme on disait au XVIII^e siècle, en un mot cet art naturel de la conversation, toujours à la mode en France, et qui fut à certaines époques la principale et qui pourra bien être la dernière liberté du pays, si elle lui reste, avait alors à Paris plusieurs salons très-justement renommés. »

Il y avait, entre autres, des sociétés particulièrement aristocratiques où régnait, d'une manière prédominante, le goût de l'esprit et du savoir, où les hommes de toute opinion, distingués dans les lettres et les arts, étaient accueillis avec un empressement marqué, où la politique proprement dite n'était admise que sous la condition du talent, où le gouvernement représentatif était fort bien venu, à cause de ses orateurs, mais où la littérature française et étrangère, la poésie, les sciences d'érudition même, pourvu que la

forme en fût piquante et curieuse, avaient toute faveur. » C'étaient ces derniers que Villemalin fréquentait de préférence et où il aimait à laisser pleuvoir les étincelles de son esprit sur une assistance éblouie. « Là, dit-il, un poème de Byron, *Lara* ou le *Giaour*, dans le premier éclat de la nouveauté, était un grand événement; une *Méditation* ou une *Harmonie* de M. de Lamartine un grand triomphe; lui-même quelquefois, durant ses passages à Paris à ses retours de la légation de Florence, était attiré à quelque inauguration de sa gloire, et rien n'égalait le tressaillement d'admiration, la flatterie sincère dont il était environné, lorsque le soir, dans un salon de cent personnes, au milieu des plus gracieux visages et des plus éclatantes parures, dans l'intervalle des félicitations ou des allusions jetées à quelques députés présents sur leurs discours de la veille ou du matin, lui, bien jeune et reconnaissable entre tous, débout, la tête inclinée avec grâce, d'une voix mélodieuse que nul débat n'avait encore fatiguée, récitait le *Doute*, l'*Isolément*, le *Lac*, ces premiers-nés de son génie, ces chants qu'on n'avait nulle part entendus et que la langue française n'oublierait jamais. »

Après l'admiration du génie venait la causerie, et le tour de Villemalin arrivait. Il faisait souvent plus d'effet que Lamartine, et tout le monde se retirait enchanté. Mais revenons un peu en arrière. Si l'Empire avait duré, Villemalin n'aurait pas manqué de faire dans l'administration une fortune rapide. M. de Narbonne l'avait recommandé à l'empereur; mais la chute de celui-ci ferma cet horizon. La Restauration avec le régime parlementaire et la réaction littéraire en train de s'accomplir allaient d'ailleurs beaucoup mieux au tempérament de Villemalin et lui promettaient un avenir plus éclatant et plus solide. Il en avait le pressentiment, et il le montra lors du couronnement de son mémoire intitulé *Avantages et inconvénients de la critique*. C'était le 21 avril 1814. Contrairement à l'usage, le jeune lauréat fut autorisé à lire son œuvre dans l'enceinte de l'Académie française, en présence d'un public dont les éloges tenaient le premier rang. Les états-majors des armées alliées assistaient à la cérémonie. Le roi de Prusse et l'empereur Alexandre avaient tenu à honneur d'être de la fête. Villemalin crut devoir leur adresser quelques compliments avant de commencer la lecture de son mémoire. Ce qui l'excuse, si l'on veut, c'est que dans ces jours néfastes qui suivirent immédiatement la chute de l'Empire, au milieu des douleurs de l'invasion, les gens qui se sentaient déivrés de la tyrannie impériale oubliaient volontiers les maux du pays en songeant aux bienfaits de la paix qui allaient les cicatriser. En 1816, Villemalin fut couronné une troisième fois pour son *Eloge de Montesquieu*. On lui avait donné récemment la chaire d'histoire moderne à la Sorbonne, où il suppléait Guizot. Il se trouvait un peu dépayse; malgré ses qualités solides, il était plutôt littérateur qu'historien, ce que lui fit comprendre Royer-Collard, qui le détermina à échanger sa chaire contre celle d'éloquence française. Il garda cette dernière durant dix ans (1816-1826), sauf quelques interruptions très-courtes, et pendant cette longue période s'occupa exclusivement de nos lettres nationales au XVIII^e, au XIX^e et au XX^e siècle. Son court passage à la chaire d'histoire moderne lui avait laissé le goût des travaux historiques et valut au public son *Histoire de Cromwell*, d'après les *mémoires du temps* et les *recueils parlementaires* (Paris, 1819, 2 vol. in-8°). En 1819, on se croyait sous Charles II. Cromwell, c'était Bonaparte, et l'état politique de la France avait de nombreuses analogies avec l'état politique de l'Angleterre au sortir du protectorat. Guizot et d'autres allaient écrire sur la révolution d'Angleterre; elle préoccupait la plupart des hommes d'Etat. Il fallait l'étudier pour comprendre les nécessités du moment. *L'Histoire de Cromwell* est donc une œuvre de circonstance. Villemalin connaissait l'antiquité à fond, surtout l'antiquité grecque. Le moyen âge et l'esprit des races chrétiennes et germaniques lui étaient moins familiers. Il raconte spirituellement et en une prose excellente les menus faits de la révolution d'Angleterre; mais on lui reproche de n'avoir pas d'idées générales, de ne rien entendre aux causes multiples de la fureur religieuse au souffle de laquelle la Grande-Bretagne bouillonna comme un volcan, de laisser dans l'ombre les mobiles moraux qui faisaient mouvoir les acteurs du drame dont Cromwell est le héros, de ne jamais faire ressortir les conséquences politiques ou religieuses des événements. Sous la Restauration, les écrivains hostiles à Villemalin le comparaient à Marmontel et plaçaient *L'Histoire de Cromwell* au même rang que les *Incas*. Ce livre fut cependant traduit en plusieurs langues et ouvrit à Villemalin une carrière politique. Louis XVIII le nomma chef de la division de l'imprimerie et de la librairie au ministère de l'intérieur. Sous le ministre Decazes, il devint maître des requêtes au conseil d'Etat. Il s'était dès lors attaché au parti qu'on appelait doctrinaire, et ce fut sous l'influence des idées de ce parti qu'il contribua à la rédaction des lois sur la presse édictées par la Restauration. Il avait été décoré de la Légion d'honneur en 1820, et en 1821, à peine âgé de trente et

un ans, il fut élu membre de l'Académie française, où il succéda à de Fontanes, son ancien protecteur.

L'insurrection grecque provoquait alors un enthousiasme général en Europe. Byron, Casimir Delavigne, Lamartine, Chateaubriand venaient de chanter les exploits de ce petit peuple héroïque, pour lequel l'opinion s'est beaucoup refroidie depuis, mais que les souvenirs de l'ancienne Grèce recommandaient à tous les esprits cultivés. Villemalin s'éprit comme tout le monde d'un amour généreux pour les défenseurs de l'indépendance hellénique. *Lascaris* ou les *Grecs du xve siècle* (1825, in-8°) et *l'Essai sur l'état des Grecs depuis la conquête musulmane* (1825, in-8°) sont deux études, l'une littéraire, l'autre historique, qui émurent vivement les imaginations. *Lascaris* est une idylle dont le héros est un Byzantin fugitif, échappé le 1453 de la main des Turcs et qui vient raconter en Occident les malheurs de sa patrie. La donnée historique de l'ouvrage est contestable. Ce n° sont pas quelques lettres de Byzance qui ont fait la Renaissance; elle était en bonne voie quand ils sont venus, et les Byzantins avaient été mis depuis longtemps en communication avec l'Occident par les croisades, puis par les Génois et les Vénitiens qui emplissaient une partie de Constantinople. *Lascaris* ne peut donc pas être une sorte de Christ littéraire envoyé par la Providence pour sauver l'Occident de la barbarie. L'essai de Villemalin n'est qu'un poème en prose et il est inutile de le prendre pour autre chose. Par contre, son étude sur les Grecs depuis la conquête musulmane est un récit intéressant d'événements peu connus et dont la révélation contribua beaucoup à populariser en France la cause des Hellènes.

Villemalin était depuis plusieurs années, comme on a vu plus haut, un adepte des idées doctrinaires. Sous le ministère Villèle, il s'éloigna peu à peu du gouvernement pour se rapprocher de l'opposition. En 1827, il accepta sa nomination à la Sorbonne, où il fut chargé de la chaire de la Sorbonne toutes les qualités de son rare talent. Tous les trois, à des titres divers, traitèrent du XVIII^e siècle, et c'était, sous la Restauration, du libéralisme transcendant. Les philosophes de l'école théologique, Bonald, de Maistre, Lamennais, l'avaient bruyamment condamné et stigmatisé. Villemalin, comme ses deux collègues, s'occupa de le juger. Le *Globe* appelait ses leçons un des événements intellectuels les plus importants de l'époque. Des 1825, il faillit être destitué; mais l'opposition grandissait et il ne pouvait que gagner à une destitution. Aussi ne s'inquiéta-t-il que médiocrement de l'effet de sa parole sur le gouvernement. Indépendamment de son attitude, son enseignement avait une valeur que l'on appréciait encore au même degré que les contemporains. « Pour l'ensemble et le détail de cette critique littéraire conçue au point de vue historique, dit Sainte-Beuve, et comme telle si neuve et si largement comprise, que de richesses! quelle étendue! quelle fertilité! J'y vois quelque chose qui ne rappelle cette vaste intelligence de Chéron s'appliquant aux lettres, qui la rappelle non seulement pour la capacité et l'étendue, pour l'agrement de l'invention et la belle économie de la mémoire, pour ce fleuve sinueux de la parole et pour les fleurs perpétuelles du chemin, mais aussi pour de certains faibles qui ne sont pas sans grâce. Cet esprit de neteté et rapide justesse, dont un mot d'éloge senti et vivement accordé serait tout un suffrage, est lui-même sensible à l'approbation des autres, comme s'il n'avait pas en soi un jugement supérieur qui le tranquillise. En un temps où les hommes éminents ne pechent point, en général, par trop de méfiance d'eux-mêmes, c'est là un trait presque touchant. » A côté de l'éloge, le blâme. Le même critique reproche à Villemalin de beaucoup exposer et de peu conclure : « Ainsi, dans ce tableau littéraire du XVIII^e siècle, lorsqu'il a la *Henriade* à juger, il donne toutes les bonnes raisons de ne pas l'admirer, de ne la ranger à aucun degré à côté des œuvres épiques qui tiennent; mais quand il faut conclure formellement, il recule, il fléchit; le juge se dérobe, et on quatre ou cinq endroits tout à fait éviscés il essaye d'espérer que la *Henriade* traversera les siècles, qu'elle est, après tout, une œuvre durable, qu'elle tient un rang à part, une première place après les œuvres originales. Il y revient à quatre ou cinq reprises, au lieu de trancher net et dans le vif une bonne fois, comme son propre jugement l'y autorisait. Il y a là un côté faible chez ce rare esprit. »

Quoi qu'il en soit, son cours eut un immense retentissement, et au commencement de l'année 1830 Villemalin fut élu membre de la Chambre des députés par le collège électoral d'Evreux. Ses électeurs l'envoyèrent naturellement siéger dans les rangs du parti libéral, et il signa la fameuse adresse des 221. La révolution de Juillet, arrivée sur ces en-

tréfaites, lui assurait une part importante dans la gestion des affaires publiques. Il fit partie de la commission chargée de reviser la charte, et il voulut qu'on abrogeât l'article qui déclarait le catholicisme religion de l'Etat. Un accident faillit un moment compromettre sa destinée parlementaire. Lors des élections générales, les électeurs d'Evreux refusèrent de lui continuer son mandat; mais le nouveau roi le nomma membre du conseil supérieur de l'instruction publique, dont il devint, en 1832, vice-président. Le 5 mai de cette même année, il parvint aussi à la pairie, et bientôt l'Académie française fit de lui son secrétaire perpétuel.

Au Luxembourg, l'indépendance du caractère de Villemain fit sensation. On s'attendait à voir un homme d'esprit, on rencontrait une nouvelle personnalité politique; plus il avançait en âge, plus il devenait libéral. Il déploya tous les efforts de son talent contre les lois de septembre (1835), sans réussir toutefois à convaincre la Chambre des pairs. Sa théorie sur la presse fut longtemps considérée comme le dernier mot sur cette question; elle consista à dire qu'il n'y a point de délits d'opinion, par conséquent pas lieu de les soumettre à une juridiction spéciale, d'où il est facile de conclure que le droit commun est le droit naturel sous lequel doit vivre la presse; cependant, il n'allait pas jusqu'à la soumettre au jury, et il trouvait que ce serait là un expédient dangereux et sans efficacité réelle au point de vue de la répression. Lors de la coalition des trois partis, centre droit, gauche et centre gauche, contre le ministre Molé, Villemain crut devoir à lui-même de ne pas s'y engager et il offrit son concours à M. Molé. Ce concours avait quelque importance, et on le reconnut bientôt en lui offrant une part des dépouilles du cabinet Molé. Il ne pouvait guère entrer dans une combinaison ministérielle qu'en qualité de ministre de l'instruction publique; ce fut, en effet, ce ministère qu'on lui offrit. Il y avait un obstacle; Louis-Philippe ne l'aimait pas et disait de lui : « C'est un ennemi de ma maison, » faisant allusion, dit Louis Blanc, au peu d'empressement qu'avait mis Villemain, en 1830, à saluer la fortune de la dynastie d'Orléans. Quelque vives que fussent des répugnances ainsi exprimées, M. Thiers s'empessa de les combattre et le fit avec succès. Villemain entra donc comme ministre de l'instruction publique, le 13 mai 1839, dans le cabinet présidé par le maréchal Soult et conserva ce poste jusqu'au 1^{er} mars de l'année suivante, où M. Thiers lui donna M. Cousin pour successeur. Ce ne fut qu'un éloignement momentané; le 29 décembre 1840, il reprit le ministère de l'instruction publique que lui offrit Guizot, et cette fois c'était pour longtemps. Mais une dure tâche l'attendait. On n'ignore pas que, depuis l'organisation de l'Université en 1808, le clergé n'a jamais cessé de protester contre le monopole universitaire; alors comme aujourd'hui, il affectait de se montrer très-libéral en cette matière; il demandait la liberté absolue, sachant parfaitement que lui seul en France est organisé pour en profiter. La charte de 1830 avait promis la liberté d'enseignement, réservant à une loi le soin de l'organiser. La loi n'était pas venue. Les efforts de Lamennais, de Lacordaire et de M. de Montalembert n'avaient pu décider le gouvernement à la donner. Le moment arrivait où il n'y avait plus moyen de se dérober aux importunités d'une école qui était parvenue peu à peu à indisposer l'opinion contre l'état de choses existant. Villemain dut préparer un projet de loi. On possédait de fait, sinon de droit, la liberté de l'enseignement primaire, du moins un grand nombre de congrégations, tolérées par l'Etat, en faisaient usage. Cette fois, on allait faire une concession considérable, c'est-à-dire accorder sous certaines conditions la liberté de l'enseignement secondaire; l'Etat ne conserverait que le monopole de l'enseignement supérieur. Le projet de loi, corrigé, remanié, retiré, rapporté devant les Chambres, finit par être adopté, mais ne satisfait personne. L'Université se plaignait d'être sacrifiée; le clergé de n'avoir pas obtenu tout ce qu'il demandait, la gauche de n'avoir pas été consultée. La guerre avait duré quatre ans, et Villemain, sentant son cerveau fatigué, dut donner sa démission le 30 décembre 1844. On voulut lui offrir une indemnité; le maréchal Soult proposa même aux Chambres de lui accorder une pension de 15,000 francs comme témoignage de l'estime publique envers un écrivain qui avait rendu de si grands services à notre littérature nationale. Il refusa et, quand la santé lui revint, s'enferma dans le cercle étroit de ses études et de ses fonctions de secrétaire de l'Académie française. Il avait eu pour suppléant dans sa chaire de la Sorbonne Saint-Marc Girardin. Il ne remonta point dans cette chaire et, en 1852, il envoya sa démission définitive du titre qu'il avait conservé. Cousin suivit son exemple. « Si nous sommes bien informés, dit Sainte-Beuve, ils n'ont donné aucun motif de cette détermination, sinon qu'ils croyaient que pour eux l'heure de se retirer était venue. Le ministre de l'instruction publique, M. Portoul, ne négligea aucune démarche ni aucune instance pour le retenir, et ce ne fut qu'après s'être assuré qu'il y avait un parti pris et une résolution irrévocable, que

le ministre admit à la retraite l'illustre professeur. » Sainte-Beuve a l'air de ne pas savoir pourquoi Villemain voulut s'en aller; il n'est pourtant pas difficile de trouver une excellente raison, c'est que désormais entre sa chaire et lui il y avait le 2 décembre; d'ailleurs Villemain avait cessé de professer depuis 1836 pour entrer dans la vie politique, et on ne reprend point une chaire après une absence de vingt-deux ans.

Depuis 1852, sa vie n'offrit plus que des événements purement littéraires : publication de livres nouveaux, réédition de livres déjà mis au jour par lui, discours académiques surtout. Pendant près de cinquante ans, on s'habitua à le voir présider aux solennités académiques, et on accoutra de toutes parts pour assister à ces fêtes de l'esprit où le vieillard semblait toujours jeune. Au milieu des vicissitudes de la politique, des transformations du goût, de la disparition des compagnons de sa jeunesse et de ses idées, il était toujours le même. Son corps seul avait vieilli.

Selon les meilleurs juges, parmi le grand nombre de productions émanées de cette plume féconde autant qu'étincelante, deux surtout méritent d'être signalées et contribueront à former le jugement de la postérité. Ce sont d'abord les quatre volumes d'histoire littéraire consacrés à l'étude du XVIII^e siècle et ensuite son *Tableau de l'éloquence chrétienne au IV^e siècle*. « Je ne sais pas de lecture plus intéressante, dit Sainte-Beuve, parmi les lectures sérieuses de notre âge, que celle de ces quatre volumes sur le XVIII^e siècle, tels qu'ils s'offrent à nous dans leur rédaction définitive. Il y reste de la parole première une sorte de mouvement général, la facilité et le courant; mais le style a désormais toute la précision et tout le fini que les plus curieux peuvent souhaiter; la pensée sur chaque point a sa solidité et sa nuance. On y est conduit sans interruption depuis les premiers pas un peu timides de La Motte et de Fontenelle, à travers les conquêtes et les hardiesses triomphantes de leurs successeurs, jusqu'à l'entrée en scène de Mme de Staël et de M. de Chateaubriand, qui viennent clore pour nous cette grande époque où régna Voltaire. L'écrivain s'y est donné tout développement dans l'intervalle et ne s'est refusé aucune des excursions ou des vues qui pouvaient agrandir son sujet et l'éclaircir. On y passe plusieurs fois en Angleterre, ou mieux on ne cesse pas de l'embrasser d'un même regard parallèlement avec la France et de suivre l'histoire de la littérature et de l'éloquence anglaises durant tout le siècle, depuis Bolingbroke jusqu'à M. Pitt. La connaissance approfondie que l'auteur a de l'antiquité amène à propos des rapprochements, des citations heureuses, toutes neuves à force d'être antiques, et pleines de fraîcheur. Avec Pope, on est reporté à Homère; La Chaussée avec son drame est une occasion d'évoquer Molière. M. Villemain excelle à ces traductions qui rendent si bien le génie d'une langue sans jamais offenser celui d'une autre. En n'évitant aucune des phases importantes de son sujet, l'auteur réussit particulièrement dans les endroits qui demandent un sentiment littéraire exquis. Il est unique à démêler et à démontrer les originalités voilées qui se combinent avec une part d'imitation et s'y confondent, l'originalité de Pope, par exemple. Les portraits modérés, ceux de Gresset, de Daguesseau, de Vauvenargues, sont touchés avec une grâce parfaite et comme enlevés avec légèreté. »

Le *Tableau de l'éloquence chrétienne au IV^e siècle* nous transporte dans un monde bien différent. Grâce à ces sévères études, on connaît désormais les Basile, les Grégoire de Nazianze, les Chrysostome par les caractères de leur talent et de leur parole aussi distinctement que l'on connaît Bourdaloue et Massillon. L'auteur, qui d'instinct sentait l'éloquence mieux encore que la poésie, a su cette fois pénétrer dans cette poésie un peu sombre et déjà voilée qui chez quelques-uns de ces Pères, chez Grégoire de Nazianze surtout, se montre si bien d'accord avec les souffrances de l'âme et du monde. « Le beau génie de la Grèce, dit-il, semble s'obscurcir; un nuage a voilé sa lumière; mais c'est un des progrès moraux que le christianisme apportait au monde, un progrès de douleur sur soi et de charité pour les autres. Le cœur de l'homme a plus gagné dans ce travail que son imagination n'a perdu. »

La retraite à peu près simultanée de Villemain, de Guizot et de Cousin a fermé en France une période de l'histoire des idées. L'enseignement public n'avait jamais eu chez nous un si grand éclat, et bien des années passeront peut-être avant qu'il le retrouve. Il y a des intermittences dans l'histoire des lettres comme dans celle de la politique et de la pensée pure. Villemain n'a donc pas eu de successeur à la Sorbonne. Sa retraite prématurée caractérise la fin d'une époque, et s'il y a toujours des professeurs de talent, la tradition est rompue, l'enseignement lui-même se modifie.

Les grands écrivains ne se continuent pas par leurs disciples. De nouveaux maîtres viennent qui reprennent l'ensemble des faits et des idées par d'autres aspects. Ils font une nouvelle tradition et servent d'au-

neaux à la chaîne du mérite littéraire. Villemain n'en aura pas moins servi d'enseignement, avec quelques autres noms illustres, à un temps qui sera compté comme un des plus beaux moments de la littérature française et de la pensée moderne. L'éclectisme, dont il fut dans les lettres une si haute personnification, baissa à l'horizon, mais il laisse dans le passé une trace lumineuse et sans doute féconde. Des trois professeurs qui ont jeté tant de gloire sur les dernières années de la Restauration, c'est peut-être Villemain qui a le moins perdu aujourd'hui. Le système de Cousin est usé en philosophie; Guizot s'est fait un autre champ d'action que le professorat; Villemain n'a pas un instant quitté les lettres; il est resté jusqu'à son dernier jour le premier littérateur de son temps. Le dernier ouvrage auquel il ait mis la main est une *Histoire de Grégoire VII*, trouvée achevée dans ses papiers et qui fut imprimée trois ans après sa mort (1873, 2 vol. in-8°). Il en avait tracé le plan et rédigé une notable partie à la fin de la Restauration, alors que la congrégation toute-puissante menaçait d'asservir le pays. L'histoire du fondateur du catholicisme politique était alors une œuvre d'a-propos. Villemain l'abandonna lorsque la révolution de Juillet eut soufflé sur les entreprises téméraires du clergé et les eut fait évanouir. Il y revint dans les dernières années de sa vie par scrupule de littérateur contre aujourd'hui, au milieu des menées du parti clérical, l'a-propos que l'auteur ne croyait plus rencontrer. L'*Histoire de Grégoire VII* est une œuvre sévère et d'une haute portée; on y retrouve, avec le mérite de bien dire, cette liberté d'esprit, cette érudition sans étalage, ces jugements toujours tempérés et réfléchis, sinon définitifs, qui sont les qualités ordinaires de Villemain comme historien. C'est autant une œuvre d'art qu'une œuvre d'érudition.

Parmi les autres ouvrages de Villemain, nous citerons : le recueil sténographié de ses leçons de 1828-1829 à la Sorbonne, publié plus tard sous le nom de *Cours de littérature française, tableau du XVIII^e siècle* (5 vol. in-8°); il en existe plusieurs éditions; *Discours et mélanges littéraires* (1823, 1 vol. in-8°); *Nouveaux mélanges historiques et littéraires* (1827, 1 vol. in-8°); *Etudes de littérature ancienne et étrangère* (1846, 1 vol. in-8°); *Tableau de l'éloquence chrétienne au IV^e siècle* (1 vol. in-8°; 2^e édit., 1849, et 1 vol. in-12 même année); *Etudes d'histoire moderne* (1846, 1 vol. in-8°); *Souvenirs contemporains d'histoire et de littérature* (1856, 2 vol. in-8°), contenant une *Histoire des Cent-Jours* et une étude fort étendue sur M. de Narbonne; *La Tribune contemporaine, M. de Chateaubriand* (1857, 1 vol. in-8°), commencement d'une série de travaux que l'auteur n'a pas continués; *Essais sur le génie de l'indare et sur la poésie lyrique* (1859, 1 vol. in-8°); *Déposé de motifs du projet de loi sur l'instruction secondaire présenté à la Chambre des pairs le 2 février 1844, précédé d'un rapport au roi* (1844, 1 vol. in-8°); *la France, l'empire et la papauté* (1860, br. in-8°), défense du pouvoir temporel du pape qui a fait un certain bruit au moment de son apparition.

On possède, en outre, de Villemain un grand nombre d'essais, études, discours, notices, rapports académiques, préfaces de livres, traductions disséminées çà et là, car il n'a mis au jour aucune édition collective de ses œuvres.

On distingue, parmi ses essais, notices, rapports et articles divers, des morceaux intéressants sur Florus, Synesius, lord Byron, Fénelon, Pascal, Shakespeare, Bossuet, Thomas. On cite encore ses *Rapports* en tête des *Considérations sur les enfants trouvés* de J.-F. Terme et Montblond (1838, in-8°), des *Lettres choisies de Mme de Sévigné* (1842-1843, in-12), des *Etudes sur les réformateurs modernes*, par R.-L. Raybaud (1847, 2 vol. in-8°), etc. Il a rendu compte, dans la *Revue de Paris*, des *Etudes de mémoires et de critique sur les poètes latins de la décadence*, par M. Nisard (1838, 2 vol. in-8°). L'*Eloge de Daunou*, prononcé à la Chambre des pairs, se lit encore, ainsi que les discours prononcés, l'un à l'Académie française à l'occasion des funérailles de Jouffroy (1842), l'autre sur la tombe d'Etienne (17 mars 1845). On a encore de lui, dans la *Revue des Deux-Mondes* : *Une scène historique du XI^e siècle, à Rome*; *Enlèvement du pape Grégoire VII* (1838); *Voltaire et la littérature anglaise de la reine Anne* (1837), et, dans le *Livre des cent et un*, les *Obsèques de M. Cuvier*.

Il a fait précéder d'un *Discours sur la langue française* l'édition du *Dictionnaire de l'Académie* publiée chez D. dot en 1835. Il a collaboré au *Journal des Savants*, à la *Biographie Michaud*, au *Journal d'éducation et d'instruction pour les personnes des deux sexes*, à l'*Histoire et description des principales villes de l'Europe*, à *Paris-Illustration*, à la *Revue contemporaine*, à l'*Encyclopédie des gens du monde*, etc.

Voici le jugement qu'a porté sur M. Villemain un homme qui a été regardé à son époque comme le prince des critiques, mais sur le compte duquel on est un peu revenu depuis, Gustave Planche :

« M. Villemain, dit-il, a labouré dans tous les sens le terrain de l'érudition. Doué d'une

mémoire prodigieuse, habile à saisir des rapports inattendus, il étonne le lecteur par la multiplicité des rapprochements en même temps qu'il le charme par la grâce du langage, par le choix des images, par l'élévation constante de la pensée; si parfois il se laisse aller à la malice de son esprit, il n'en abuse jamais et sait toujours s'arrêter à temps, preuve incontestable d'une modération qu'on ne peut trop louer. Il ne veut pas amuser, il veut instruire. Il ne se contente pas de nous révéler sa pensée, de nous la présenter sous une forme claire et précise; il ne s'attache pas avec moins de soin, avec moins de constance à déposer dans l'âme du lecteur le germe des idées qu'il s'abstient d'exprimer. Il se plaît à exciter l'intelligence, à lui désigner des voies nouvelles. On dirait qu'il prend plaisir à tromper son lecteur sur la vraie mesure de ses forces, en lui laissant croire qu'il peut marcher seul et sans secours, et plus d'une fois, en effet, le lecteur s'abuse et prend pour siennes les idées et les sentiments que M. Villemain vient de lui suggérer... La place réservée à M. Villemain dans l'histoire de notre littérature n'est pas difficile à marquer; il occupe aujourd'hui et gardera, sans doute, longtemps encore le premier rang dans la critique. Personne mieux que lui ne sait animer l'analyse. Si quelquefois on a pu sans injustice lui reprocher un peu de timidité dans l'exposition de ses doctrines, il a racheté cette faute par les services immenses qu'il a rendus à la cause du bon goût et du bon sens. Nourri des lettres antiques, il a compris la nécessité d'élargir l'horizon de sa pensée par l'étude assidue des littératures modernes; il a multiplié les points de comparaison et s'est fait, avec un art merveilleux, un goût cosmopolite. Il n'y a pas une nation de l'Europe dont il ne comprenne le génie. »

VILLEMMAIN (François-Emile), administrateur français, frère du précédent, né à Paris vers la fin de XVIII^e siècle, mort à Castres en 1867. Longtemps attaché aux bureaux de l'administration centrale de la guerre, il fut nommé intendant militaire en 1850, puis conseiller d'Etat (section de la guerre et de la marine) au moment où il venait d'être admis dans le cadre de réserve, et commandeur de la Légion d'honneur en 1867. Il était, en 1863, le doyen des conseillers d'Etat en exercice, lorsqu'il fut appelé au Sénat. L'illustration de son frère, bien que celui-ci soit resté hostile au régime impérial, ne fut pas étrangère à sa fortune administrative.

VILLEMAREST (Charles-Maxime de), littérateur français, né à Paris en 1785, mort en 1852. Elevé du Prytanée, il y attira l'attention du premier consul Bonaparte, qui lui accorda une sous-lieutenance ou un emploi d'élève diplomate, à son choix. Villemarest se décida pour la diplomatie, mais il ne resta que peu de temps attaché au cabinet de M. de Talleyrand qui, en 1803, le fit nommer secrétaire du prince Camille Borghèse. Villemarest remplit ces fonctions jusqu'à la Restauration, sous laquelle il n'eut aucun emploi. Il demanda alors des ressources à la littérature et collabora à divers journaux, tels que les *Annales politiques, morales et littéraires*, l'*Indépendant*, le *Moniteur* et la *Gazette de France*. Il écrivit aussi un grand nombre d'ouvrages; mais, à part une pièce intitulée le *Rideau déchiré* (1821, in-8°), il ne publia tous sous le voile de l'anonyme. Nous citerons les suivants : *L'Observateur au congrès ou Relation historique et anecdotique du congrès d'Aix-la-Chapelle* en 1818 (Paris, 1818, in-8°); *Plus de rideau, lettre sur les théâtres* (Paris, 1821, in-8°); *L'Ermite en Italie ou Observations sur les mœurs et usages des Italiens au commencement du XIX^e siècle* (Paris, in-8°); *Mémoires de M. de Bourienne, ministre d'Etat, sur Napoléon, le Directoire, le Consulat, l'Empire et la Restauration* (Paris, 1829-1830, 10 vol. in-8°); *Mémoires de Constant, premier valet de chambre de l'empereur, etc.* (Paris, 1830-1831, 6 vol. in-8°), dont les deux derniers seulement ont été rédigés par Villemarest; *Mémoires de mes créanciers, mémoires parisiens* (Paris, 1832, 2 vol. in-8°); *Mémoires de Mme Adèle Bourry* (Paris, 1833, in-8°); *Mémoires de Mme Avril, première femme de chambre de l'impératrice Joséphine, etc.* (Paris, 1833, 2 vol. in-8°); le *Palais-Royal et les Tuileries* (Paris, 1833, in-8°); *M. de Talleyrand*, ouvrage portant pour épigraphe : *Ni pamphlet, ni panegyrique* (Paris, 1834-1835, 4 vol. in-8°); les *Souvenirs de Blangini* de 1797 à 1834 (Paris, 1835); *Napoléon, 1769-1821* (Paris, 1848), etc.

VILLEMESANT (Jean-Hippolyte-Auguste DELAUNAY de), journaliste français, né à Rouen le 22 avril 1812. Comme il nous l'a appris lui-même dans un retentissant procès en revendication du nom de sa mère, il naquit des secrètes amours de Mme Augustine de Villemessant et du colonel Cartier. Il porta pendant assez longtemps le nom de son père, reçut une instruction des plus négligées et se maria en 1830. Quelque temps après, sous le nom de *Cartier-Briard*, il fit le commerce de rubans à Blois; mais la fortune fut loin de lui sourire, et il se vit contraint de faire faillite le 25 juin 1835. Après avoir habité Tours et Nantes, il se rendit, en 1839, à Paris. Actif, audacieux, entreprenant, il eut l'idée de chercher des ressources dans le

journalisme. Il fonda, en 1840, la *Sylphide*, journal de modes; puis il affirma le feuilleton de modes de la *Presse*, qu'il rédigea sous le nom de *Louise de Saint-Loup*, que portait sa grand-mère. Jean-Baptiste Carrière de Villemessant, ainsi qu'il se faisait appeler alors, ne réussit point dans ses entreprises. Le 27 mai 1844, le tribunal de commerce de la Seine le déclara de nouveau en état de faillite. Toutefois, il ne se découragea point et continua à courir après la fortune. A cette époque, il se lia avec divers membres du parti légitimiste, dont, à diverses reprises depuis lors, il s'est proclamé un des plus fervents champions. Après la révolution de 1848, M. de Villemessant se fit journaliste satirique. Il fonda successivement le *Lampion*, qui disparut à la suite d'une condamnation; la *Bouche de fer* et la *Chronique de Paris* (1^{er} janvier 1850). Dans ces feuilles, il fit une guerre acharnée à la République et aux républicains, se servant de toutes les armes, surtout de la calomnie. Armand Marrast, notamment, fut la victime de ses inventions les plus sangrénées et les plus odieuses. La *Chronique*, feuille légitimiste, fut supprimée quelques mois après le coup d'Etat, en juin 1852. L'Empire, avec son écrasant despotisme, avait imposé silence aux journaux politiques qu'il avait épargnés et qui montraient quelque velléité d'indépendance. L'esprit public, faute d'élément viril, était tombé dans une énervante apathie, qui devait amener cet abaissement des caractères et des esprits dont le second Empire a donné le honteux spectacle. Ce fut alors que M. de Villemessant eut l'idée de créer un journal à la hauteur de l'esprit public. Au mois d'avril 1854, il ressuscita le *Figaro*. Sous sa direction, ce journal dit littéraire devint, dit un écrivain, « le grand novelliste officiel des scandales parisiens, écoutant aux portes, surprenant les secrets, chuchotant les indiscretions, racontant le demi-monde aux gens du monde, donnant à la plus petite intrigue de coulisse l'importance d'un événement politique et épuisant ainsi, en misérables misères, tout effort sérieux de pensée. » Le gouvernement fut charmé de trouver dans ce journal un dérivatif, empêchant la France de s'ennuyer, servant d'instrument de règne, et où l'on trouvait de quotidiennes insultes aux idées et aux hommes restés debout devant le césarisme. M. de Villemessant trouva dans le pouvoir un secret appui, alla de l'avant avec sa fougue habituelle. Comme il possédait, selon l'expression de M. Tixier Delord, toutes les qualités nécessaires pour ce nouveau genre de journalisme, « l'audace, l'expérience, le frottement de la vie de Paris et pas de scrupule, » il obtint un succès complet. Nul mieux que lui ne sut, dans un journal à la fois léger et gouailleur, futile et violent, flatter les vices du public, l'amuser par de simples commérages au début, puis mêler peu à peu à la p-quette des premiers temps quelques gouttes de vinaigre et de fiel, et corser chaque jour davantage sa boisson, à mesure que le palais de ses clients s'émoussait. Ne reculant devant aucun scandale, le *Figaro* fut fréquemment poursuivi en diffamation et menace de périr étouffé entre deux procès; mais « souple, insinuant, dit M. T. Delord, sachant s'humilier à propos, frappant à toutes les portes, profitant de toutes les occasions, il parvenait à se sauver; le *Figaro*, sur le point d'être supprimé, parvint à se glisser aux Tuileries et à déposer dans le berceau du prince impérial une demande en grâce qui lui fut accordée. » A la suite du duel d'un de ses principaux rédacteurs, M. Henri de Pène, avec un officier (1858), M. de Villemessant quitta momentanément le *Figaro*, dont il laissa la direction à son gendre, M. Jouvin, et à M. Villemot; mais, peu de temps après, il revenait au journal dont il était l'âme et où il savait s'entourer d'un personnel, fréquemment renouvelé, de jeunes écrivains, qui trouvaient en lui un professeur émérite de persilage et de blague. A ce métier, M. de Villemessant gagna beaucoup d'argent, car le tirage du *Figaro*, d'abord hebdomadaire, puis bihebdomadaire, augmentait sans cesse; mais en même temps il s'attristait plus d'une méchante affaire. Il fut l'objet de nombreuses provocations, eut des duels avec MM. Vieyra, de Marton, Gustave Naquet et fut l'objet d'une violente agression de la part du député Henri Didier qui, à la suite d'un article du *Figaro*, frappa M. de Villemessant chez lui, à coups de canne plombée (mars 1863). Au mois de janvier de cette même année, il revendiqua le nom de sa mère dans une action judiciaire qui fit grand bruit. Tout en continuant à diriger le *Figaro*, il fonda diverses autres publications qu'il lança avec son habileté ordinaire: la *Figaro-programme*; la *Gazette de Paris*; la *Gazette rose*; le *Grand Journal*, qui devint peu après le *Paris-Magazine*; l'*Autographe*, recueilli de fac-simile; la *Gazette des abonnés*, donnée gratuitement aux abonnés du *Figaro*; l'*Evenement*, journal littéraire quotidien à 10 centimes (novembre 1865). Ce journal ayant été supprimé en 1866 pour avoir discuté le droit des pauvres, M. de Villemessant le remplaça par le *Figaro*, devenu quotidien. A cette époque, l'esprit public tournait décidément à une opposition accentuée contre l'Empire. Toujours prompt à flatter le vent, M. de Villemessant laissa ses

rédacteurs, notamment Henri Rochefort, commencer une guerre d'épigrammes contre des hommes et des choses que, jusqu'alors, on méprisait tout bas. Entraîné dans cette voie, M. de Villemessant dut transformer, en octobre 1867, le *Figaro* en journal politique; toutefois, il fit paraître un *Petit Figaro* littéraire, qui se tint à l'écart de la politique et continua la tradition de l'ancien. Le *Figaro* politique de M. de Villemessant eut un succès énorme; mais le gouvernement s'émut de son caractère de plus en plus agressif, qui attira au journal de nouveaux procès. Par ordre, M. de Villemessant dut éloigner de sa rédaction Henri Rochefort. M. Jules Richard, dont les attaches gouvernementales n'étaient point alors connues, fut chargé de la rédaction politique. Un rapport sur la presse, publié dans la collection des *Papiers trouvés aux Tuileries*, apprit plus tard qu'un accord avait été conclu entre le gouvernement et le *Figaro*, « en donnant satisfaction à quelques intérêts ou à quelques besoins personnels. » — « Cet accord, dont le ministre lui-même a suivi et dirigé toutes les phases, dit le rapport, promet de donner des résultats utiles. Il a été, comme le sait Son Excellence, une des préoccupations importantes du service, et l'attitude des écrivains qui rédigent ce journal est telle qu'il était à peine permis de l'espérer. » M. de Villemessant, tout en fondant, en octobre 1868, le *Diable à quatre*, pamphlet hebdomadaire dont il rédigea quelques numéros, laissa M. Jules Richard donner au *Figaro* une couleur de plus en plus agréable au gouvernement, soutenir la politique de M. Emile Ollivier et diffamer M. Thiers lorsque cet homme d'Etat protesta contre la guerre de Prusse. La guerre et les événements qui suivirent, en modifiant l'esprit public, en faisant renaitre le goût des discussions viriles, ne permirent plus à M. de Villemessant et à son journal de jouer qu'un rôle heureusement très-secondaire. Il fit de sa feuille une feuille réactionnaire soi-disant conservatrice, dévote et légitimiste à la première page; folâtre, badine et cancanière dans les deux autres. Il recommanda sa guerre de calomnies contre les républicains, alla présenter ses hommages au comte de Chambord et lui offrit le trône de France. Entre temps, pour attirer sur son journal l'attention publique, il publiait quelques numéros excentriques, comme cela lui était fréquemment arrivé sous l'Empire. En 1872, il annonça qu'il venait de vendre son journal aux radicaux pour un prix considérable. On le crut, et M. de Villemessant, tout fier de ce beau tour, ne renoua même pas que le succès de la surprise venait de ce que tout Paris l'avait cru parfaitement capable de conclure ce marché. Le 2 avril 1872, il fut condamné à un mois de prison et 3,000 francs d'amende comme ayant fait outrager dans son journal le général Trochu par M. Vitu, bonapartiste. Après l'élection Barodet, il annonça qu'il quittait à jamais le journalisme et qu'il mettait en vente sa part de propriété du *Figaro* (avril 1873). Il va sans dire qu'il n'en fit rien. Après la chute de M. Thiers, il s'enfonça de plus en plus dans la réaction et fit une campagne en faveur de la restauration monarchique. Trouvant que les choses traînaient en longueur, il partit en octobre 1873 pour Vienne, ne doutant point qu'une démarche de lui auprès du comte de Chambord n'eût pour effet immédiat de précipiter l'arrivée de son prince sur le trône de ses pères. Mais il arriva au moment où le comte de Chambord venait d'écrire la lettre qui le rendait définitivement impossible. « Vous devez comprendre, écrivit-il à son cher Lyra, je suis atterré; mais n'oubliez pas que le *Figaro* est non-seulement royaliste, mais conservateur. » Pour montrer combien il était conservateur, il se tourna vers la dictature. Deux articles dans lesquels son journal préconisait un coup d'Etat et poussait le maréchal Mac-Mahon à en faire un provoquèrent une vive indignation dans une partie de l'Assemblée nationale, et par ordre du ministère le gouverneur de Paris suspendit le *Figaro* pour quinze jours (11 juillet 1874). Depuis lors, M. de Villemessant a traversé, selon son expression, « un moment douloureux pour les novellistes. » Accusé par M. Vuillot d'être tiède à l'endroit du comte de Chambord, il protesta de son dévouement inaltérable envers le dernier représentant du droit divin, mais s'attira, en avril 1875, de la part du journal monarchique l'*Union*, cette vive réplique: « Le royalisme de M. de Villemessant est une grosse caisse dont le vide a fait parfois la sonorité; mais elle est trouée, et les vieilles baguettes du *Figaro* ne savent plus battre les airs de sa jeunesse. Nous n'essayerons pas de faire croire que M. de Villemessant n'est pas royaliste; nous le devons de faire croire qu'il l'est encore. » En mai 1875, M. de Villemessant a obtenu de la cour de Paris un arrêt constatant qu'il a désintéressé ses anciens créanciers, et qui le réhabilite des faillites faites par lui en 1835 et en 1844. M. de Villemessant n'est ni un lettré ni un écrivain de race; mais il a de la verve et un certain esprit gouailleur qui fait de lui le Gaudissart du journalisme. Indépendamment d'un grand nombre d'articles publiés soit sous son nom, soit sous divers pseudonymes, Jean, Jean-Jean, etc., il a publié les *Cancans*, petit album de la *Chronique de Paris*; M. le comte de Cham-

bord et la France à Wiesbaden (1850, in-80) et *Mémoires d'un journaliste*, dont il a commencé la publication dans l'*Evenement* et qui ont paru depuis en volumes (1867-1874, 4 vol.).

VILLEMEN (Eugène), littérateur et médecin français, né vers 1812. Après avoir étudié la médecine à la Faculté de Paris, où il fut reçu docteur en 1839, il se livra à son penchant pour la poésie et la botanique. Il a publié: *Dies iræ*, traduit en vers français avec le texte en regard (Beauvais, 1836, in-80); le *Licéron des champs* (*convolvulus arvensis*) (Orléans, 1839, in-80); *Herbier poétique*, avec des notes, sous le pseudonyme d'*Auguste de Saint-Hilaire* (1842, in-12); le *Cicérone du Jardin des plantes* (1844); *Alphabet du jeune âge*, avec maximes (1844, in-plano); *Sophocle à l'Odéon*, pièce en vers à l'occasion de l'*Antigone*, traduite par MM. Paul Meurice et Vacquerie (1844, in-80); le *Chevrier des Ardennes*, drame en trois actes et en vers (1849, in-18); le *Siège d'Auguste*, poème tragique (1853, in-80); des saynètes et des intermèdes: la *Juive de Sébastopol*, les *Tourterelles*, les *Robes font peur*, le *Binocle de madame*, le *Pied de mur*, *Ne tenez pas le diable*, le *Quart d'heure de Ninon*, *Colibri*, *Durosel*, les *Chercheurs d'or*, *Gymnase dramatique des salons* (1856, in-18). Il remporta cette même année le second des prix de poésie proposés par la Société des gens de lettres.

VILLEMOMBLE, village et commune de France (Seine), cant. de Vincennes, arrond. et à 25 kilom. N.-E. de Sceaux, à 13 kilom. E. de Paris, à l'extrémité S. de la forêt de Bondy, sur un petit affluent de la Marne; 860 hab. Nombreuses villas; belles promenades.

VILLEMOT (Philippe), astronome français, né à Chalon-sur-Saône en 1651, mort en 1713. Il était curé de la Guilloitière, à Lyon, et, tout en remplissant avec zèle les fonctions du ministère sacré, il s'adonna avec ardeur aux études astronomiques et scientifiques. Son ouvrage intitulé: *Nouveau système ou Nouvelle explication du mouvement des planètes* (1707), mérita les éloges de la plupart des savants de son temps, de Fontenelle entre autres, et fut traduit en latin par Falconet. Villemot avait une telle passion pour les mathématiques que, lorsqu'il voulait exprimer l'admiration que lui causait la lecture d'un beau morceau de prose ou de poésie, il ne trouvait pas de formule plus expressive que celle-ci: « C'est beau comme une équation. »

VILLEMOT (Henri), auteur dramatique, né à Lyon vers 1796, mort en 1870. Il débuta en 1823 par deux petits vaudevilles, le *Vendredi d'un usurier* et les *Hussards dans l'étude*, qui furent bien accueillis. Il a fourni des pièces à presque toutes les scènes du boulevard: à la Porte-Saint-Martin, en 1825; le *Fidèleur*, vaudeville, avec Mouriez-Valory; à la Gaîté, en 1825; le *Chemin creux*, mélodrame en trois actes, avec Saint-Amand. Cette pièce, restée longtemps au répertoire, a été reprise avec succès à l'ancien théâtre-Historique au mois de décembre 1863; en 1827, l'*Amour et les poudres*, comédie en un acte, avec Jouslin de Lusalle; en 1829, la *Partie d'ânes*, vaudeville, avec Nézel; à l'Ambigu-Comique, en 1825, les *Ruines de Grance*, mélodrame en trois actes, avec Jules Duloug; le *Remplacant*, mélodrame en trois actes, avec Benjamin Antier; *Bison*, mélodrame en deux actes et en cinq parties, avec le même; en 1830, les *Deux soufflets*, comédie en un acte, avec Saint-Amand; en 1831, l'*Ingénu*, mélodrame en quatre actes, avec Ferdinand Laloue; au Cirque-Olympique, en 1824, le *Plâtrier* ou la *Double accusation*, mélodrame en deux actes, avec Saint-Amand; la *Prise de Tarifa*, mélodrame, avec Mouriez-Valory; en 1827, le *Garde et le bûcheron*, mélodrame en deux actes, avec Saint-Amand; en 1829, la *Vieille des Vosges*, mélodrame en deux actes, avec le même; en 1830, *Youti* ou les *Souliotes*, mélodrame en deux actes, avec Franconi; la *Prise de la Bastille*, gloire populaire, et le *Passage du mont Saint-Bernard*, gloire militaire, pièce en deux époques, avec Ferdinand Laloue; en 1831, les *Lions de Mysore*, pièce en trois actes, avec Nézel.

VILLEMOT (Auguste), journaliste français, né à Versailles en 1811, mort à Paris en 1870. Il fit ses études au collège Rollin, devint, à vingt-quatre ans, secrétaire général au théâtre de la Porte-Saint-Martin, puis obtint un emploi dans un ministère. Celui qu'on devait surnommer le *Prince des chroniqueurs* débuta en 1847 dans un journal de Turin, le *Risorgimento*, qui appartenait à M. de Cavour, et lui adressa une correspondance qui fut très-guâtée. Au début de l'Empire, il obtint au Sénat un emploi qu'il conserva peu de temps. En 1858, Villemot fut chargé de faire, dans l'*Émancipation belge*, une chronique hebdomadaire. Mêlé à toute sorte de monde, ayant beaucoup vu, beaucoup retenu, il connaissait sur toutes les personnes en vogue une foule d'anecdotes piquantes qui donnaient à ses chroniques un vif intérêt. En 1855, M. de Villemessant, frappé de son mérite, l'enrêgimenta au *Figaro*. Son talent d'observateur, si fin et si souple, sa bonhomie spirituelle et mordante, son tour d'esprit si original attirèrent aussitôt sur lui l'attention du public, et ses chroniques, dont le succès fut très-vif, contribuèrent beaucoup à la vogue

du journal de M. de Villemessant. En 1856, il succéda à Jules Lecomte comme chroniqueur de l'*Indépendance belge*. Là, il voulut donner à ses narrations une tournure plus sérieuse, plus compassée et faillit devenir ennuyeux. Lorsque, à la suite du duel de M. de Pène, M. de Villemessant eut l'idée de quitter le *Figaro*, Villemot en devint le rédacteur en chef concurrent avec M. Jouvin; mais ils manquaient l'un et l'autre de cette activité, de cette audace, de ce goût de nouveauté constante qui avaient assuré jusqu'à la succès de cette feuille, et M. de Villemessant en reprit bientôt la direction. Villemot continua néanmoins à écrire dans le *Figaro*, devenu quotidien, puis politique, et y donna des articles sous le titre de *Tablettes d'un bourgeois de Paris* et de *Politique d'un bourgeois de Paris*. Celui que Henri Rochefort appelait « notre maître à tous » se vit quelque peu éclipsé dans les dernières années de l'Empire par les articles si vigoureux et si mordants de son élève. Il continua d'un ton bonhomme, toujours modéré et avec sa tournure d'esprit voltairien, à railler les travers de son temps, soit dans le *Figaro*, soit dans le *Temps*, où sa revue hebdomadaire, intitulée la *Comédie contemporaine*, fut un des attrits du journal. Ce fut là qu'il publia contre M. Veuillot, qu'il qualifiait de « farceur », un de ses articles les plus remarquables, un petit chef-d'œuvre de bon sens et de spirituelle raillerie. Au moment où Paris venait d'être investi par les armées allemandes, Villemot fut emporté par une attaque d'apoplexie (20 septembre 1870). Il a publié en volumes: la *Vie à Paris*, chroniques du *Figaro*, précédées d'une étude sur l'esprit en France à notre époque par P.-J. Schol (Paris, 1858, 2 vol. in-12); le *Favari de la favorite* (1860, in-12), comédie en deux actes et en prose, en collaboration avec Siraudin.

VILLEMUR, bourg de France (Haute-Garonne), ch.-l. de cant., arrond. et à 33 kilom. N. de Toulouse, sur la rive droite du Tarn; pop. aggl., 2,395 hab. — pop. tot., 4,510 hab. Fabrication de chandelles; effritage de laine; blanchisserie de cire; minoterie; fonderie et fabrication de fers ouvrés.

VILLENA, ville d'Espagne, province et à 40 kilom. N.-O. d'Alicante, ch.-l. de juridiction civile; 10,000 hab. Fabrication importante de savon, eaux-de-vie, toiles. Exploitation de sel. Cette ville, qui s'éleva, dit-on, sur l'emplacement de la *Turbula* des Romains, fut érigée en marquisat en 1445, en faveur de don Juan Pacheco.

VILLENA (don Enrique d'Aragon, marquis de), poète et érudit espagnol, un des premiers fondateurs de la poésie castillane, né en 1384, mort en 1434. Quoique consacré presque exclusivement à l'étude et à la poésie, sa vie fut très-agitée; de son vivant, il eut plutôt le renom de sorcier que celui de savant. Cependant il jouit de la faveur royale pendant la plus grande partie de sa vie et contribua beaucoup, pour sa part, avec le marquis de Santillane, à illustrer le règne de Juan II, l'un des plus longs et des plus remarquables de l'Espagne. Oncle du roi de Castille Henri III, il descendait en ligne droite de don Jaime d'Aragon; son père, don Pedro, s'étant marié avec doña Juana, fille naturelle de Henri II, et depuis reine de Portugal, il appartenait à la souche royale d'Aragon par son père et à celle de Castille par sa mère. Son aïeul, don Alonso, porta le premier le titre de marquis de Vilena; son père se vit confisquer ce marquisat par Henri III qui, en échange, donna au fils la seigneurie de Cangas-y-Tineo, titre sous lequel les historiens contemporains le désignent le plus souvent. Esprit fin et cultivé, enclenché seulement des erreurs de son temps, il s'adonna avec ardeur aux lettres et aux sciences.

Comme poète et comme écrivain, il appartenait à une époque de transition; il est à la fois Castillan et Provençal. C'est notre littérature méridionale, dans laquelle il était profondément versé, qu'il essaya de transplanter en Espagne, en y fondant, sous l'impulsion protectrice de Juan II, des Académies de gaie science. On donnait le nom de sciences à toutes les branches du savoir humain, même à la poésie, qui se trouvait être la gaie science. Cependant, outre les lettres, c'est-à-dire les langues, il apprit l'histoire, les sciences naturelles, l'astronomie, les mathématiques, la physique, l'alchimie et l'astrologie, matières inséparables de toute bonne instruction au moyen âge. Doué d'une mémoire prodigieuse et d'un goût assez rare pour son temps, le goût des livres, il réunit, à force de soins, une bibliothèque considérable, bibliothèque de savant et de poète, où les œuvres charmantes des trouveres coudoyaient les rêveries sur la pierre philosophale. La diversité de ses travaux atteste ses aptitudes multiples. On y rencontre des traités de poétique et d'art, des traductions, des poésies, un essai de composition dramatique. Juan II le chargea de la direction de l'Académie de Castille, Académie de gai savoir fondée par lui sur le modèle des fameuses cours de Barcelone. C'est à cette occasion que Villena écrivit sa poétique, *Libro de gaie science* ou *Art de trouver* (1430), pour ranimer en Castille les mœurs un peu délaissées. Pareil essai de poétique avait déjà été tenté, cinquante ans auparavant, par le trouvère Moïnier. On lui doit de plus un poème des *Travaux*

d'*Hercule*, une traduction de l'*Enéide*, de la *Divine comédie*, de Dante, et du livre *De oratore*, de Cicéron; un traité technique, *Arte cisoria, o Tratado del arte del cuchillo* (*Art de l'écluyeur tranchant ou Traité du manèment du couteau*); une comédie allégorique, jouée à la cour de Saragosse lors du couronnement de Ferdinand 1^{er}, son oncle, élu roi par les Aragonais. C'est une pièce écrite dans le genre de nos *Moralités* du moyen âge et visiblement inspirée par leur lecture; elle est curieuse en sa qualité de première tentative théâtrale en Espagne. Enfin, le *Cancionero* renferme, du marquis de Villena, un grand nombre de *canciones*, stances, letrilles, marquées toutes au coin d'un esprit ingénieux et fertile. Une des plus jolies, la *Querela de amor de Macias*, a été écrite par lui sur les infortunes amoureuses d'un gentilhomme de sa maison.

Tombé dans la disgrâce, quoiqu'il fût par lui-même fort riche et que sa femme, doña Maria de Albornoz, lui eût apporté en dot les seigneuries de Alcocer, Salinero et Val-de-Oliva, il s'éteignit dans l'obscurité et presque dans la misère. Le peuple s'éloignait de lui comme d'un sorcier. Il se livrait, en effet, beaucoup à l'étude des sciences occultes; l'inquisition n'existait pas encore, il est vrai; mais Juan II, ému des bruits qui couraient sur son compte, ordonna qu'il fût fait une enquête et que sa bibliothèque fût expurgée par un comité de savants, en tête duquel il plaça l'évêque de Cuenca, don Lope de Barrientos. Une centaine de manuscrits, fort précieux sans doute, furent brûlés. Cependant Lope de Barrientos, auteur lui-même d'un livre de magie, *Tratado de adivinar*, aurait pu se montrer moins sévère; mais, fort ignorant, il aimait mieux brûler que de lire. Un publiciste contemporain, Mariano de Larra, a tracé dans un roman, *El doncel de Enrique el doliente*, un portrait finement étudié et très-vrai, au point de vue des mœurs historiques, du marquis de Villena.

VILLENA (Juan Pacheco, marquis de), homme d'Etat espagnol, mort en 1474. Elevé avec le prince des Asturies, fils de Jean III, il sut, en flattant ses passions, s'assurer toute sa faveur, et, lorsque ce prince fut monté sur le trône en 1454, sous le nom de Henri IV, il devint son principal ministre, ou plutôt régna en son nom. Pendant six ans, secondé par son frère, don Pedro Giron, qu'il avait fait nommer grand maître de Calatrava, il réussit à se maintenir dans la confiance du roi, en dépit des tentatives que firent pour le renverser les principaux seigneurs de la cour. Mais ces derniers, s'étant assurés l'appui du roi d'Aragon, parvinrent enfin à le rendre suspect à Henri IV, qui prit alors pour favori Bertrand de La Cueva, qui était déjà l'ami de la reine. Villena conserva cependant le ministère, et, comme antérieurement, le roi n'agit que d'après sa volonté. Le tout-puissant ministre se mit lui-même à la tête des mécontents et fut l'un des principaux instigateurs de la guerre civile qui éclata presque aussitôt. Les révoltes aient, en 1464, déposé Henri et proclamé à sa place son frère Alphonse. Villena força Henri IV à signer une paix honteuse, qui ne mit même pas fin à la guerre. En même temps, il grandissait lui-même en puissance et se faisait élire, en 1467, grand maître de Saint-Jacques, la plus haute dignité de Castille. Cependant, le prince Alphonse étant mort, les mécontents jetèrent alors les yeux sur Isabelle, sœur du roi, et forcèrent le roi à signer un traité par lequel il répudiait sa femme, déshéritait sa fille Jeanne la Beltraneja et reconnaissait Isabelle pour son héritière. C'était là une convention qui menaçait directement le pouvoir de Villena. Aussi changea-t-il immédiatement de politique. Après avoir aidé le roi à rétablir dans ses droits la princesse Jeanne, il réunit les seigneurs dans la vallée de Lozoya et leur fit signer un traité qui détruisait tout ce que le premier renfermait en faveur d'Isabelle (1470). Le roi récompensa un pareil service par le don de la ville d'Iscalone, et Villena fut plus en faveur que jamais. Une mort soudaine l'enleva quatre ans plus tard (octobre, 1474), sans que cette faveur eût baissé, et alors qu'il venait de mettre la dernière pierre à l'édifice de sa fortune en s'alliant à l'illustre famille de Mendoza. Il avait toutes les qualités qui font les grands hommes d'Etat, et pendant vingt ans il fut réellement roi de Castille. S'il eût survécu quelques mois, Jeanne la Beltraneja eût peut-être monté sur le trône à la place d'Isabelle, et la réunion de l'Espagne sous un même sceptre eût pu être indéfiniment reculée.

VILLENAUXE, petite ville de France (Aube), chef-lieu de cant., arrond. et à 13 kilom. N.-E. de Nogent-sur-Seine, sur la petite rivière de son nom; pop. aggl., 2,322 hab. — pop. tot., 2,361 hab. Fabrication de porcelaine, chocolat, vinaigre; tannerie, mégisseries. Cette ville, fondée au xiv^e siècle, était autrefois entourée de remparts et de fossés; ces remparts ont été détruits, et sur leur emplacement se déroulent aujourd'hui de belles promenades plantées de tilleuls. La ville, bien bâtie et bien percée, possède une église paroissiale, surmontée d'une belle tour commencée au xiv^e siècle, terminée le siècle suivant et réparée dans ces derniers temps. Aux environs, vestiges de voie romaine. Villenauxe, qui se défendit avec succès

en 1652 contre un corps de Lorrains, fut pillée par les alliés en 1814.

VILLENAVE-D'ORNON, bourg de France (Gironde), cant. de Pessac, arrond. et à 9 kilom. S.-E. de Bordeaux, sur la rive gauche de la Garonne; pop. aggl., 1,236 hab. — pop. tot., 2,200 hab. Tannerie, fabrique d'indiennes. Commerce de lait et de bestiaux. On y voit une belle église paroissiale, surmontée d'un clocher roman du x^e siècle et renfermant quelques bons tableaux. Aux environs, restes d'aqueducs romains qui conduisent à Bordeaux les eaux des sources voisines.

VILLENAVE (Matthieu-Guillaume-Thérèse), littérateur et publiciste français, né à Saint-Félix-de-Caraman (Haute-Garonne) en 1762, mort à Paris en 1846. Il débuta en littérature à l'âge de vingt-trois ans par une *Ode sur le dévouement héroïque du duc de Brunswick*, et, en 1789, il commença sa carrière de publiciste en fondant le journal le *Rédempteur*. S'étant établi à Nantes, il y fut arrêté en 1793 par ordre de Carrier, et transporté à Paris avec cent trente et un Nantais, signalés, comme lui, pour leurs opinions contre-révolutionnaires. Ils faillirent être fusillés à Ancenis et noyés à Angers. Aussitôt après le 9 thermidor, Villenave fit paraître, sous le titre de *Relation du voyage de cent trente-deux Nantais*, une brochure qui produisit une vive sensation et attira sur lui l'attention publique. Traduit au tribunal révolutionnaire, il fut acquitté. En l'an III, Villenave contribua puissamment à la perte de Carrier, en lançant contre lui une foule de pamphlets, tels que *Noyades, fusillades ou Réponse au rapport de Carrier* (28 août 1794); *Testament de Carrier* (7 octobre 1794); la *Queue de Carrier, traçant dans la Société populaire de Nantes* (27 octobre 1794), etc.; mais il défendit, dans un *Plaidoyer* éloquent (15 décembre 1794), les membres du Comité révolutionnaire de Nantes, qu'il représentait comme ayant été égarés par le farouche proconsul. Charette, la veille de son jugement, le choisit pour défenseur. Il participa ensuite à la rédaction de plusieurs journaux. Sous l'Empire, il prit la direction du *Journal des curés*; en 1814 et 1815, il rédigea en chef la *Quotidienne* et fonda le *Mémorial religieux*, qui, en 1821, changea son titre en celui de *Courrier français*. De 1824 à 1831, il fut professeur d'histoire littéraire de France à l'Athénée. Il avait réuni une précieuse collection de livres, de manuscrits, de gravures et surtout d'autographes, dont il fut des premiers à propager le goût en France. Outre les écrits cités plus haut, on lui doit encore les suivants, qui sont fort estimés : les *Métemorphoses d'Ovide*, traduction avec le texte (1807-1822, 4 vol. in-8°), avec 144 figures d'après les dessins de Monsiau, Lebarbier et Moreau; *Vie d'Ovide* (1809, in-8°), écrit dans lequel l'auteur, au jugement des érudits, a résolu le problème sur la véritable cause de l'exil d'Ovide, qui avait donné lieu à dix ou douze versions; traduction des huit premiers livres de l'*Enéide*, du *Virgile* de la collection Panckoucke (1832, 3 vol. in-8°); *Abailard et Héloïse* (1834, in-8°). Il a fourni, en outre, plus de trois cents notices à la *Biographie Michaud*, de nombreux articles à l'*Encyclopédie des gens du monde*, et publié plusieurs classiques français avec de bonnes notes.

VILLENAVE (Théodore), littérateur français, né à Nantes en 1798, mort en 1866. Il était frère de Mme Mélanie Waldor. Villenave se rendit même à Paris, s'adonna à la poésie et publia des pièces de vers dans l'*Album*, le *Mercur*, l'*Almanach des Muses*, le *Courrier des théâtres*, etc. On lui doit les ouvrages suivants : *Aux Grecs* (1826), poésies; *Walstein*, drame en cinq actes (1828); *Jeanne Darc*, poème (1829); *Schneider* (1832), drame en cinq actes; *Constantine* (1837), poème; *Relation des funérailles de Napoléon*, suivie des *Cendres de Napoléon*, poème (1841, in-8°); *Histoire du saint-simonisme* (1847, in-8°), etc. Enfin, on lui doit une édition de *Napoléon* (1840, in-8°), poème en dix chants par le roi Joseph.

VILLENEUVE-D'AGEN ou **VILLENEUVE-SUR-LOT**, ville de France (Lot-et-Garonne), ch.-l. d'arrond., située sur le Lot, qui la sépare en deux parties, à 26 kilom. d'Agen; pop. aggl., 7,065 hab. — pop. tot., 13,681 hab. Tribunal civil, tribunal de commerce, société d'agriculture. L'arrond. comprend 10 cant., 84 comm. et 89,828 hab. Commerce de bestiaux, chevaux, grânes, vins, eaux-de-vie et toiles.

— *Histoire*. Villeneuve-sur-Lot (appelée communément, mais à tort, Villeneuve-d'Agen) est, relativement aux villes du haut Agenais, ainsi que l'indique son nom, de fondation récente. Son berceau fut le petit village de Gayac, qui fut détruit dans les premières guerres du règne de saint Louis. L'emplacement de la ville actuelle, alors couvert en partie par une forêt, dépendait, d'un côté, de l'abbaye voisine d'Eysses, de l'autre, du seigneur de Pujols; il fut cédé au frère du roi, Alphonse de Toulouse, moyennant certains droits déterminés (1264). Villeneuve, ainsi fondée, fut garnie d'une ceinture de remparts de brique, hauts de 10 mètres et épais de 2, avec quatre fortes tours garnies de herse, ponts-levis, etc. Elle reçut six ans plus tard (1270) une charte municipale garantissant à ses habitants des im-

munités particulières; mais elle n'eut pas le temps d'en jouir, étant passée, dès 1279, sous la domination anglaise. Elle fut réoccupée en 1337 par le connétable de Brienne. Plus tard, au xiv^e siècle, Villeneuve-d'Agen, assiégée par les troupes de Marguerite de Valois, résista à toutes les attaques, grâce à l'héroïsme de son gouverneur, le jeune Ciotat. Un historien résume à ce propos l'épisode suivant : « Le père du jeune gouverneur était aux mains de l'ennemi; le prisonnier fut conduit aux pieds des remparts pour exhorter la ville à se rendre. En cas de refus, l'escorte avait ordre de le poignarder. Le jeune homme, feignant d'écouter les pourparlers, prend avec lui quatre hommes déterminés, descend des murailles, disperse l'escorte et ramène son père. » Marguerite de Valois dut lever le siège. Aucun événement digne de remarque ne vient depuis cette époque recommander Villeneuve à l'attention de l'histoire.

— *Monuments*. Villeneuve proprement dite est, au nord, percée de rues régulières, au nombre de huit, aboutissant à une place bordée, comme dans toutes les bastides, de cornières, arcades régulières datant de la fondation de la ville, c'est-à-dire du xiii^e siècle. La principale rue, encore bordée de curieuses maisons de bois à toits en auvents, se termine par la porte de Paris; cette porte n'est autre qu'une haute tour carrée en brique, surmontée de mâchicoulis et de créneaux et sous laquelle s'ouvre une porte ogivale. L'enceinte primitive de la ville, en partie conservée, est entourée de boulevards plantés d'arbres. Les deux quartiers de la ville, ou pour mieux dire les deux rives du Lot, sont reliés par un pont de pierre de trois arches, plusieurs fois rebâti. L'arche médiane, d'un diamètre considérable, date de Louis XIII; elle remplaça deux arches plus petites, emportées par les eaux au commencement du xvi^e siècle, et elle fut longtemps citée comme l'arche la plus hardie de France. La voûte, consolidée sous le pavé par des lignes transversales en arceaux de brique, mesure 36 mètres d'ouverture, 18 mètres de hauteur et domine de 2m,50 le niveau du reste du pont; les piles sont surmontées de retraits triangulaires assez analogues, sauf la forme, à ceux du pont Neuf de Paris. L'entrée de ce pont était gardée, sur la rive droite, par une citadelle aujourd'hui disparue; du même côté existe encore une ancienne chapelle, dite chapelle de Notre-Dame, contemporaine de la citadelle. Elle est surmontée d'un toit conique et couverte de peintures sans valeur. La rive gauche est sillonnée dans toute la longueur de la ville par une rue faisant suite au pont et que termine à son extrémité une seconde porte de ville analogue à la porte de Paris. C'est, comme cette dernière, une haute tour carrée, en brique, à trois étages percés de doubles fenêtres, et surmontée de rinceaux et de mâchicoulis. L'intérieur de l'arc ogival de la porte proprement dite est bordé par les rainures de la herse, et les murs latéraux conservent encore les trous où s'engageaient les poutres de soutien.

Indépendamment de ses portes et de ses maisons particulières curieuses, Villeneuve-sur-Lot possède quelques édifices remarquables. En première ligne il faut placer l'église paroissiale de Sainte-Catherine. Elle appartient à la dernière période ogivale. Un clocher à trois pans, éclairé de belles verrières, dont la principale représente le martyre de la sainte, termine la nef, divisée en quatre travées gothiques. Ces travées correspondent de chaque côté à quatre chapelles parallèles, et le transept est absent. Les chapiteaux des colonnes sans saillie ont pour ornementation des guirlandes de feuillage. La voûte, enchevêtrée d'une multitude d'arêtes, chef-d'œuvre de difficulté vaincue, présente une très-belle clef ou plan de l'ère éternel. Un hémicycle de colonnes entoure l'autel du chœur, à la romaine, et supporte un petit dôme doré. A l'intérieur de l'église on remarque quelques bonnes copies de tableaux, entre autres une *Vierge* et une *Flagellation* du xiv^e siècle, rappelant le ton et la façon des émailleurs. Il est regrettable que l'église Sainte-Catherine doive être démolie prochainement; on doit en effet la reporter avec une orientation nouvelle sur l'emplacement d'un ancien cimetière, que la piété des habitants tient à conserver et qu'occupent actuellement (1869) les constructions de la halle. Après Sainte-Catherine, il faut citer Saint-Etienne, autre église à peu près de la même époque, quoique bâtie sur des fondations plus anciennes. Le plan, la disposition générale, y sont les mêmes. L'abside est à cinq pans; les voûtes y sont pour le moins aussi compliquées d'arêtes et ornées de clefs dorées, d'écussons, de monogrammes modernes et de symboles évangéliques. Les colonnes n'ont pas de chapiteaux. La première chapelle de droite a été couverte et bouchée en partie pour soutenir le buffet d'orgue. Parmi les tableaux qui décorent l'église, il faut citer avant tout une *Mise au tombeau*, admirable, mais anonyme. « La tête de la Vierge, dit un critique contemporain, blonde, échevelée, exprime un admirable sentiment d'espoir plutôt que de douleur consolée. Elle regarde le ciel, les mains jointes, pendant que d'autres femmes soutiennent la tête de son fils. » Viennent en-

suite un *Saint Vincent de Paul recueillant des enfants*, œuvre de L. Canon, réunissant un ensemble de groupes et de physionomies d'une naïveté charmante; la *Vision de saint François d'Assise*, peinture d'un caractère archaïque, à tons plats et dans le goût de l'école espagnole; une *Vierge et l'Enfant Jésus*, tenant le cordon de Saint-François; enfin un *Jésus au temple*, copie de Coyvel. Après les églises, il faut mentionner encore l'hospice, la prison, édifices trop considérables, le dernier surtout, pour leur destination; l'hôtel de la sous-préfecture, le palais de justice et le théâtre.

A moins d'un kilomètre de Villeneuve-sur-Lot, à laquelle elle se relie par une avenue d'ormes et de peupliers presque continuellement bordée de constructions, se trouve l'ancienne station romaine d'*Excisum*, aujourd'hui Eysses, véritable faubourg de la ville. *Excisum* devint au vi^e siècle le siège d'une importante abbaye bénédictine, qui fut dotée plus tard par Charlemagne, détruite par les Wisigoths, par les Normands, et qui subsista jusqu'à la Révolution. Les bâtiments en ont depuis été convertis en maison centrale pour onze départements. L'édifice principal se compose d'un rectangle à grandes courtines plates et nues, dans lesquelles sont engagées des tours carrées flanquant les murs de ronde. Vis-à-vis de la façade nord s'élevaient les restes d'une tour ronde, dite tour Sarrasine, qui donne abri à une petite maisonnette. L'appareil de cette tour est en petites pierres cubiques régulières, soutenu à la hauteur de 4 mètres d'un cordon de moellons taillés. On a également découvert, dans le cimetière, des substructions antiques et une pièce en électrum. On voyait autrefois devant l'abbaye, si l'on en croit leur historien, un vaste tombeau de marbre blanc; cette tombe, qui passa longtemps pour miraculeuse, a disparu. Le champ du Maure conserve un tumulus planté de grands arbres; le mont Fabès, un camp romain; l'église Saint-Sernin n'offre rien d'intéressant.

VILLENEUVE-L'ARCHEVÊQUE, bourg de France (Yonne), chef-lieu de cant., arrond. et à 24 kilom. E. de Sens, sur la rive droite de la Vanne; 1,841 hab. Fabrication de draps et de machines à battre le blé. L'église paroissiale, mélange des styles roman et de la Renaissance, présente quelques parties intéressantes, entre autres les statues qui décoraient le portail de la façade septentrionale, et à l'intérieur les bas-reliefs de l'abside.

VILLENEUVE-D'AVEYRON, bourg de France (Aveyron), chef-lieu de cant., arrond. et à 11 kilom. N. de Villefranche, dans un vallon; pop. aggl., 870 hab. — pop. tot., 3,213 hab. Papeteries, fours à chaux, poteries. Commerce de vins et de bestiaux. Église paroissiale gothique du xiii^e siècle. Aux environs, château féodal de Rouget, flanqué de trois tours.

VILLENEUVE-LEZ-AVIGNON, ville de France (Gard), chef-lieu de cant., arrond. et à 31 kilom. E. d'Uzès, sur la rive droite du Rhône, vis-à-vis d'Avignon; pop. aggl., 2,548 hab. — pop. tot., 2,730 hab. Bibliothèque publique, hospice. Manufactures de toiles, corderies, filatures de soie. Commerce de peaux, cuir, chanvre, soie, etc. Cette ville est assise sur les coteaux qui bordent la rive droite du Rhône, vis-à-vis de l'ancienne ville des papes, avec laquelle elle communiquait autrefois par le célèbre pont d'Avignon, dont il ne reste plus que trois arches. On voit encore à Villeneuve la tour bâtie par Louis IX pour former la tête du pont. Prés de la ville est l'ancienne abbaye de Saint-André, située sur un rocher et environnée de murailles flanquées de tours. Dans la chapelle de l'hôpital, on voit le tombeau d'Innocent IV, un des beaux monuments de sculpture du xiv^e siècle. Enfin, dans l'église paroissiale, signalons une magnifique *Descente de croix*.

VILLENEUVE-DE-BERG, ville de France (Ardèche), chef-lieu de cant., arrond. et à 27 kilom. S.-O. de Privas, près de l'Ibie; pop. aggl., 1,876 hab. — pop. tot., 2,402 hab. Filature et moulinage de soie; fabrication de cadis et de ratine. Commerce important de céréales, betteraves, vins, soie et cuirs. Cette petite ville, située sur une colline assez élevée, entre l'Ibie et la Duègne, est propre et bien bâtie. Sur la place principale, vis-à-vis de la halle au blé, s'élève une petite pyramide en l'honneur d'Olivier de Serres, originaire de Villeneuve. La statue en bronze du célèbre agronome a été érigée il y a quelques années à l'extrémité septentrionale de la ville, non loin de laquelle, dans la vallée de la Duègne, on voit le Pradel, ancienne maison de campagne d'Olivier de Serres. Villeneuve-de-Berg, au moyen âge, était entourée de quelques fortifications, dont il reste encore des tours et une porte. En 1646, une cour présidiale y fut établie, et jusqu'à la Révolution de 1789 un sénéchal y résida.

VILLENEUVE-LOUBET, village et commune de France (Alpes-Maritimes), cant. de Vence, arrond. et à 20 kilom. N.-E. de Grasse, sur la rive gauche du Loup; 766 hab. Tuileries, moulins à huile; carrières de manganèse. Sur le sommet de la colline qui domine le village, s'élève le château de Villeneuve, construction féodale du moyen âge, défendu par une enceinte de remparts, flanqués de

tours et de fossés, et protégé par un donjon de 32 mètres de hauteur, construit à cinq faces et à éperon. On croit y reconnaître une construction arabe. Dans le salon du château, on voit d'anciennes armures, quelques portraits de souverains, entre autres de François I^{er}, qui habita le château pendant six semaines. La chambre où coucha ce prince est remarquable par son ameublement. En 1790, le château de Villeneuve fut transformé en hôpital pour l'armée d'Italie, et le général Bonaparte y vint souvent de Nice, en compagnie de ses frères Joseph, Louis et Lucien. De la terrasse actuelle du château, ombragée d'orangers et de grenadiers, on jouit d'une vue admirable sur la fraîche vallée du Loup et sur le golfe qui sépare Nice d'Antibes.

VILLENEUVE-LEZ-MAGUELONNE, village et commune de France (Hérault), cant. de Frontignan, arrond. et à 10 kilom. S. de Montpellier, sur la plage de l'étang d'Arnel; 1,435 hab. Salines importantes; fabrication d'eau-de-vie. L'église paroissiale est remarquable par sa voûte à plein cintre, son abside circulaire et sa tour carrée, qui offrent tous les caractères de la période carolingienne. Aux environs du village, on voit les ruines de l'ancienne Maguelonne et une fontaine d'eau minérale.

VILLENEUVE-DE-MARSAN, bourg de France (Landes), ch.-l. de cant., arrond. et à 24 kilom. E. de Mont-de-Marsan; pop. aggl., 1,135 hab. — pop. tot., 2,103 hab. Commerce de bois et de vins. Fabrication de droguets et de grosses étoffes de laine. L'église paroissiale, à une seule nef avec voûte élégante, est surmontée d'une tour carrée que couronne une flèche élancée.

VILLENEUVE-LE-ROI, village de France (Seine-et-Oise). Il est situé au flanc d'un coteau pittoresque, d'où il domine la Seine; 403 hab. Le domaine de Villeneuve-le-Roi fut acquis sous Philippe-Auguste par les chartreux, qui en devinrent propriétaires au prix d'une redevance singulière : ils s'engagèrent à nourrir les chiens du roi. Après les chartreux, le célèbre Etienne Marcel, prévôt des marchands, puis Guillaume de Vair furent seigneurs de Villeneuve. Claude Le Peletier, contrôleur général des finances sous Louis XIV, fit construire, en 1697, un magnifique château dont un seul pavillon demeure aujourd'hui debout. Il appartient en dernier lieu à la famille de Ségur. Au x^ve siècle, le vin de Villeneuve-le-Roi jouissait d'une certaine renommée. Quelques chroniqueurs affirment que Charles VIII en faisait grand cas. Villeneuve-le-Roi possède une église, placée sous l'invocation de saint Pierre et dont quelques parties portent encore des traces du xii^e et du xiii^e siècle. Elle a été d'ailleurs presque entièrement réédifiée au xviii^e siècle par les libéralités de Claude Le Peletier. On remarque à l'intérieur d'assez belles boiseries. Il faut encore citer le portail de l'ancien monastère (xiii^e siècle), quelques buttes souterraines gauloises, le menhir de Pierrefrite et la fontaine de Saintot, alimentée par un long canal souterrain.

VILLENEUVE-SAINT-GEORGES, bourg et commune de France (Seine-et-Oise), canton de Boissy-Saint-Léger, arrond. et à 16 kilom. N. de Corbeil, près de la rive droite de la Seine; 1,069 hab. Raffinerie de sucre; tuileries, briqueteries. Commerce de grains, farine, vins, eaux-de-vie. Ce bourg est environné de nombreuses maisons de campagne, parmi lesquelles on distingue le château de Beaurégard, bâti sur un coteau d'où l'on domine une partie du bassin de la Seine.

VILLENEUVE-SUR-YONNE ou **VILLENEUVE-LE-ROI**, ville de France (Yonne), ch.-l. de canton, arrond. et à 17 kilom. N.-O. de Joigny; pop. aggl., 4,399 hab. — pop. tot., 5,095 hab. Bibliothèque publique. Fabrication de limes, chapeaux, distilleries, tuileries, pépinières; construction de bateaux. Commerce de bois, charbon, chaux, ciment hydraulique; entrepôt de vins et de sel. Cette petite ville est très-agréablement située sur la rive droite de l'Yonne; elle est bien bâtie, propre, bien percée et traversée dans sa longueur par une large rue que termine, à chaque extrémité, une petite porte de ville, reste de l'ancienne enceinte fortifiée. La tour, dite de Louis-le-Gros, se rattache aussi jadis aux fortifications de la ville. Villeneuve possède une des plus belles églises du département; cet édifice, dédié à Notre-Dame et classé au nombre des monuments historiques, mesure 71 mètres de longueur et 27 mètres de largeur. La façade principale date du milieu du xvi^e siècle; deux portails latéraux s'ouvrent au côté N. et au côté S.; au-dessus de ce dernier s'élève le clocher, haute tour carrée qui domine la ville. A l'intérieur de l'église, on remarque de bons vitraux de la Renaissance et les nervures des voûtes des chapelles latérales. Mentionnons aussi le pont qui joint la ville au faubourg Saint-Laurent; ce pont mesure 215 mètres et est formé de quatre arches.

VILLENEUVE (Rommetto, Roméo ou Romieu de), baron de VENCE, connétable et grand sénéchal de Provence, ministre du comte Béranger, né vers 1170, mort vers 1250. Il se signala comme administrateur et comme homme de guerre, devint régent à la mort de Béranger (1215), dont il maria la fille à

Charles d'Anjou, frère de saint Louis, préparant ainsi la réunion de la Provence à la couronne de France.

VILLENEUVE (Elion ou Hélon de), grand maître de Saint-Jean-de-Jérusalem, né vers 1270, mort en 1346. Entré dès l'adolescence dans l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, il se signala bientôt par sa valeur, par sa piété et par ses talents politiques, et était grand prieur de Saint-Gilles lorsque, en 1319, il fut élu grand maître à la place de Foulques de Villaret, qui venait d'abdiquer. Il se trouvait alors en Provence et tint, peu de temps après, à Montpellier, un chapitre général de l'ordre, qui fut divisé en sept langues, parmi lesquelles celle de Provence obtint la primauté. En 1328, il assista à la bataille de Mont-Cassel, où, de concert avec le sire de Beaujeu, il commandait le troisième bataillon français. Ce ne fut qu'en 1336 qu'il arriva à Rhodes, qui, malgré son éloignement, s'était cependant ressentie des bienfaits de son administration. Il s'attacha surtout à réparer les maux qu'une guerre meurtrière et coûteuse avait causés à cette ville et à l'ordre et, par une sage économie, réussit à rembourser les dettes énormes que ce dernier avait été obligé de contracter. En 1344, il dirigea lui-même une expédition contre Smyrne et s'empara de cette ville; peu après, à la tête de 25,000 hommes seulement, il remporta une grande victoire sur Elbée, roi de Maroc, dont l'armée comptait 70,000 soldats. Villeneuve eut Gozon pour successeur.

VILLENEUVE (Louis de), dit *Riche d'homme*, capitaine français, le premier qui ait porté en France le titre de marquis, né vers 1451, mort en 1516. Il était de la même famille que les précédents et embrassa de bonne heure la carrière militaire. Chambellan de Charles VIII, il partagea avec le prince de Salerne le commandement de l'armée destinée à la conquête de Naples et reçut du roi, en récompense de ses services pendant cette campagne, la principauté d'Aveline, qu'il perdit lorsque les Français quittèrent l'Italie. Sous Louis XII, il alla négocier à Rome le divorce du roi avec sa première femme (1498), se signala aux batailles d'Agnadell, de Fornoue et de Cériseles et fit preuve en toute occasion d'un dévouement sans bornes à son souverain. Ce dernier récompensa ses services en érigeant en marquisat (1505) la baronnie de Trans, qui appartenait à Villeneuve. Le titre de marquis n'avait jamais encore été usité en France. Villeneuve obtint, en outre, l'autorisation d'ajouter à ses armes une fleur de lis d'or sur un écusson d'azur, avec les supports de France. Il reçut encore de François I^{er} le titre de chambellan et se trouva à Marignan, où son fils unique fut tué.

VILLENEUVE (Guillaume de), chroniqueur français de la seconde moitié du xiv^e siècle. Il était, comme les précédents, originaire de la Provence et suivit la carrière militaire. La bravoure dont il fit preuve pendant la guerre d'Italie le fit appeler au gouvernement de la ville de Trani. Après le départ de Charles VIII, les Napolitains se soulevèrent, et Villeneuve, assiégé dans le château de Trani, abandonné par une partie de ses soldats, fut obligé de se rendre après une énergique résistance. Il subit une rigoureuse captivité d'un an et chercha à en abrégier la longueur en écrivant *Des Mémoires sur la conquête de Naples*. Cet ouvrage est d'autant plus précieux, que c'est le seul qui ait été écrit sur les événements d'Italie par un témoin oculaire. Il renferme une foule de faits intéressants et est écrit dans un style simple et naïf. Les *Mémoires* de Villeneuve ont été insérés par dom Martène dans le tome III du *Thesaurus anecdotorum*; on les trouve, en outre, dans le tome XIV des *Mémoires relatifs à l'histoire de France*.

VILLENEUVE (Christophe de), baron de VAUCLAUSE, capitaine français, né en 1541, mort en 1615. D'abord page du duc de Guise, il fit ses premières armes sous les ordres de ce dernier et seconda plus tard activement Claude de Savoie, gouverneur de la Provence, dans la guerre qu'il soutint contre les protestants. A l'époque de la Saint-Barthélemy, il réussit, à force d'instances, à faire révoquer à Charles IX l'ordre d'extermination que ce prince avait prononcé contre les réformés de la Provence, et son nom mérite d'être placé à côté de ceux du comte d'Orthez et de l'évêque de Lisieux, qui refusèrent d'exécuter des ordres analogues.

VILLENEUVE (Gabrielle-Suzanne BARBOT, dame de), romancière française, née à La Rochelle vers 1695, morte en 1755. Elle épousa un lieutenant-colonel d'infanterie, dont la mort la laissa sans ressources. Elle en chercha alors dans les travaux littéraires et mérita par ses premiers essais la bienveillance de Crébillon, qui était censeur à cette époque. Ils ne tardèrent pas à se lier d'une étroite amitié, et, jusqu'à sa mort, Mme de Villeneuve habita dans la même maison que l'auteur de *Rhadamiste*. Nous citerons, parmi ses romans : les *Contes marins* ou la *Jeune Américaine* (1740-1741, 4 vol.); les *Belles solitaires* (1745, 3 vol.); la *Jardinière de Vincennes* ou les *Caprices de l'amour et de la fortune* (1750, 4 vol.); le meilleur ouvrage de l'auteur; le *Beau-frère supposé* (1752, 4 vol.); le *Juge prévenu* (1754, 5 vol.). On lui a encore

attribué cinq ou six autres ouvrages; mais elle n'est réellement l'auteur que de ceux que nous venons de mentionner.

VILLENEUVE (Pierre-Charles-Jean-Baptiste-Silvestre de), vice-amiral français, né à Valensoles (Basses-Alpes) en 1763, mort à Rennes en 1806. Garde-marine à quinze ans, il était capitaine de vaisseau en 1793. Nommé contre-amiral en 1796, il ne put prendre part la même année à l'invasion de l'Irlande, sa division ayant été retenue par les vents contraires. Il prit part à l'expédition d'Egypte, commanda l'arrière-garde à Aboukir et fut assez heureux pour sauver quatre bâtiments, qu'il ramena à Malte. En 1801, le premier consul lui donna le commandement de la Martinique, le nomma vice-amiral en 1804 et résolut de lui confier la direction des forces navales qui devaient opérer la descente en Angleterre. Villeneuve, renforcé de l'escadre espagnole de l'amiral Gravina, devait pousser une pointe rapide vers la mer des Antilles, afin d'y attirer les Anglais, et revenir en toute hâte et en dérochant sa marche dans la Manche, où l'expédition projetée se fût accomplie d'autant plus facilement, que toutes les escadres françaises devaient y concourir et que la flotte britannique était absente. Il appareilla à Toulon le 18 janvier 1805 avec vingt-huit vaisseaux; mais, contrarié par le temps, il rentra et ne reprit la mer que le 30 mars : premier retard, première cause d'insuccès. Après avoir rallié Gravina à Cadix le 9 avril, il se rendit aux Antilles, enleva aux Anglais le fort Diamant, réputé inexpugnable, et leur prit un convoi de quinze voiles. Pendant ce temps, Nelson, ignorant la direction de la flotte combinée, fouillait la Méditerranée, courait en Egypte, revenait à Naples sans recueillir aucun renseignement. Enfin, il trouve notre trace, il arrive à la Barbade; l'amiral français, ayant opéré sa diversion, se hâte de revenir. En route, il saisit à un corsaire une riche cargaison de piastres enlevée aux Espagnols. Malheureusement, le mauvais temps le retint vingt-deux jours entre les Açores et le continent. Il rencontra, à la hauteur du cap Finistère, l'escadre de Robert Calder, composée de dix-neuf vaisseaux, lui livra bataille et l'obligea à la retraite, sans toutefois avoir pu l'entamer. Cette victoire équivoque irrita fort Napoléon, qui fit mettre à ce sujet dans le *Moniteur* : « Si un homme de caractère et de courage, froid et audacieux se rencontre un jour, on verra ce que pouvaient nos marins. » C'était un blâme sévère infligé à la conduite de l'amiral, qui, par sa lenteur, par son indécision, compromettait le plan de l'empereur. Rien n'était encore désespéré si la flotte combinée eût gagné Brest; mais elle se rendit à Cadix, où Nelson ne tarda pas à la bloquer avec des forces supérieures, et Napoléon renonça à son entreprise, attiré d'ailleurs en Autriche par une diversion habile de la diplomatie britannique. Villeneuve, profondément blessé, voulut tenter de rétablir sa réputation par un coup d'éclat. Faisant allusion à la note du *Moniteur*, il écrivit au ministre de la marine : « S'il est vrai qu'il ne faille pour réussir que de l'audace et du caractère, je ne laisserai rien à désirer à ma première sortie. » Ces paroles ne révélèrent pas seulement son irritation; elles trahissent le trouble de son âme au moment de se mesurer avec un redoutable adversaire. Il appareilla le 21 octobre avec trente-trois vaisseaux. La flotte anglaise comptait le même nombre; elle était supérieure toutefois par la puissance des navires et la quantité des canons. Il faut lui reconnaître encore un autre genre de supériorité, celle des manœuvres et de la tactique. La prévoyance, l'art consommé que montra l'amiral français dans ses dispositions de combat furent entièrement déjoués par l'audacieuse manœuvre de Nelson. Aussiôt la bataille engagée, celui-ci rompit notre ligne et battit nos deux ailes séparément : c'était la stratégie de Napoléon appliquée sur mer. Au centre, quatre gros vaisseaux anglais entourèrent le *Bucentaure*, monté par Villeneuve, qui, ne pouvant donner aucun ordre à sa flotte, fut obligé bientôt d'amener pavillon. Tel fut ce combat de Trafalgar qui coûta à la France et à l'Espagne réunies dix-sept vaisseaux, dont, à la vérité, quatre seulement purent être conservés par le vainqueur. Ce désastre porta un coup funeste à notre marine, et au point de vue matériel, et au point de vue moral; c'est à peine si l'effet en est effacé aujourd'hui. Napoléon l'apprit en Allemagne, au milieu de ses succès; il en fut atterré et ne pardonna jamais à Villeneuve. Celui-ci, ayant été mis en liberté par les Anglais, revint en France en avril 1806, dans l'espoir de se justifier. Il s'acheminait vers Paris où il s'était fait précéder par une lettre; mais la réponse du ministre, qu'il reçut en route, mit le comble à son chagrin, et il se frappa de six coups de couteau dans la région du cœur.

VILLENEUVE (Louis, comte de), marin et agronome français, né en 1768, mort en 1851. Entré dans la marine à quatorze ans, il parcourut l'Océan et séjourna aux Antilles. Devenu enseigne, puis lieutenant de vaisseau, il entra en France en 1799; mais, contrainct d'émigrer, il habita successivement la Savoie, la Suisse et le duché de Brunswick. Rayé de la liste des émigrés après le 18 brumaire, il

alla se fixer dans un domaine du Midi et s'y adonna complètement à l'agriculture. On a de lui : *Essai d'un manuel d'agriculture* (1819); *Illusions et mécomptes d'un vieux agriculteur* (1834); *Sur la nécessité de relever l'importance de l'agriculture* (1841); *Sur le crédit agricole* (1845); *Sur la création des fermes-écoles* (1846).

VILLENEUVE (André-Charles-Louis de), médecin français, né en 1781, mort en 1852. Reçu docteur à Paris en 1804, il devint médecin du bureau de bienfaisance, emploi qu'il rempli pendant plus de quarante ans, et fut nommé par Louis XVIII membre de l'Académie de médecine. On a de lui : *Du rhumatisme et de ses diverses modifications*; *Mémoire historique sur l'emploi du seigle*. Villeneuve avait, en outre, rédigé, de 1812 à 1822, le journal de Corvisart et fourni plusieurs articles au *Dictionnaire des sciences médicales*.

VILLENEUVE (Théodore-Ferdinand VALON de), auteur dramatique français, né à Boissy-Saint-Léger en 1799, mort à Paris en 1858. Des le collège, il manifesta une grande passion pour le théâtre et, heureusement pour lui, sa position de fortune lui permit de suivre sa vocation. De Villeneuve obtint quelques succès à la scène, soit seul, soit avec le concours de Scribe, Brazier, Masson, Lafargue, Gabriel, etc. Citons, parmi ses meilleures pièces : *Léonide*, *Yelva*, le *Marchand de la rue Saint-Denis*, le *Hussard de Felsheim*, la *Femme de Bondy*, l'*Almanach des vingt-cinq mille adresses* et la série des vaudevilles qui firent la réputation de Déjazet.

VILLENEUVE (Hyon de), poète français du xiii^e siècle. V. HUON.

VILLENEUVE-BARGEMONT (Christophe, comte de), littérateur, né à Bargemont (Provence) en 1771, mort en 1829. Il était d'une ancienne et nombreuse famille originaire d'une maison princière d'Espagne, servit comme officier dans les gardes du corps avant la Révolution, vécut dans le corps pendant la tourmente et devint successivement sous-préfet de Narbonne (1803), préfet de Lot-et-Garonne (1806) et des Bouches-du-Rhône (1814), puis conseiller d'Etat. La ville de Marseille, qui lui doit de grands établissements d'utilité publique, lui a élevé un monument avec cette inscription : « Marseille reconnaissante à son préfet. » Il a laissé d'excellentes notices archéologiques sur la Provence. Son ouvrage le plus considérable est une *Statistique du département des Bouches-du-Rhône*, avec atlas (1821-1829, 4 vol. in-4°), livre plein de recherches savantes sur les antiquités romaines que possède le pays. On y trouve une carte du département sous l'administration romaine, ainsi que les plans de Marseille, Aix et Arles au temps des empereurs.

VILLENEUVE-BARGEMONT (Emmanuel-Ferdinand, marquis de), homme politique français, frère du précédent, né en 1777, mort en 1835. Il fit plusieurs campagnes sous la République et vécut ensuite dans la retraite jusqu'à la Restauration. Nommé alors sous-préfet de Castellane, il chercha, lors du retour de l'île d'Elbe, à arrêter la marche de Napoléon sur Paris. Plus tard, il fut successivement préfet des Basses-Alpes (1815), des Pyrénées-Orientales (1818), de la Nièvre (1822) et de la Somme (1828-1830), et représenta, en outre, de 1820 à 1827, le département des Basses-Alpes à la Chambre des députés.

VILLENEUVE-BARGEMONT (Joseph, comte de), administrateur français, frère des précédents, né à Bargemont en 1782, mort vers 1840. En 1807, il devint référendaire à la cour des comptes, fut nommé, en 1815, préfet de la Haute-Saône, puis de Saône-et-Loire en 1825, fut élu député de la Haute-Saône en 1827 et devint, en 1828, directeur général des douanes et, quelques mois plus tard, directeur général des postes. Il rentra dans la vie privée après la révolution de 1830.

VILLENEUVE-BARGEMONT (Jean-Paul-Alban, vicomte de), administrateur et économiste français, frère des précédents, né à Saint-Alban (Var) en 1784, mort en 1850. Il fut successivement préfet de Lerida (1812), de Namur (1813), de Tarn-et-Garonne (1814), de la Charente (1818), de la Meurthe (1820), de la Loire-Inférieure (1824), du Nord (1828). Après la révolution de 1830, il fut nommé député; mais il cessa, en 1831, d'appartenir à la Chambre renouvelée et rentra dans la vie privée. Lorsque, en 1834, la duchesse de Berry vint en France pour tenter de soulever les populations, le vicomte de Villeneuve fut nommé commissaire royal par un brevet signé de la duchesse. Après l'arrestation de celle-ci et son incarcération à Blaye, il alla passer quelque temps en Provence, puis il fixa sa résidence à Paris. Il entra à l'Académie des sciences morales en 1834. Ses ouvrages le placent à la tête des économistes religieux. Nous citerons ses principaux écrits : *Economie politique chrétienne* ou *Recherches sur le paupérisme* (1834, 3 vol. in-8°); *Histoire de l'économie politique* (Paris, 1841, 2 vol. in-8°); le *Livre des affligés* (Paris, 1841, 2 vol. in-18).

VILLENEUVE-BARGEMONT (Jean-Baptiste, vicomte de), frère des précédents, marin français, né en 1783, mort en 1861. Il entra

au service à quinze ans, comme simple matelot, prit part à la désastreuse bataille de Trafalgar en 1805, fut nommé enseigne de vaisseau en 1809, puis lieutenant de vaisseau en 1814. En 1820, il fut chargé de diriger la station de la Guyane française, qui se composait d'un brick et de deux bâtiments légers. Après avoir rempli plusieurs autres missions importantes, il donna sa démission en 1835 et reentra dans la vie privée.

VILLENEUVE-TRANS (Louis-François, marquis de), archéologue et historien, frère jumeau du précédent, né à Saint-Alban en 1784, mort à Nancy en 1850. Il remplit, sous Louis XVIII, les fonctions de gentilhomme de la chambre du roi et consacra toute sa vie à des travaux d'érudition. On a de lui : *Histoire de René d'Anjou* (1825, 3 vol. in-80, figures), son principal ouvrage; la *Chapelle ducal de Nancy* (1826, in-80); *Monuments des grands maîtres de Saint-Jean-de-Jérusalem* (1829, 2 vol. in-80, 78 pl.); *Histoire de saint Louis, roi de France* (1836, 3 vol. in-80).

VILLENEUVE-VILLENEUVE (Pons-Louis-François, marquis de), administrateur français, né à Saint-Pons en 1744, mort vers 1830. Jusqu'à la Restauration, il n'exerça pas d'autres fonctions que celles de conseiller général du département de la Haute-Garonne; nommé en 1815 préfet des Hautes-Pyrénées, il se hâta, lorsque le bruit du retour de Napoléon de l'île d'Elbe se répandit, d'établir un comité de salut public à Tarbes, mais on l'expulsa de cette ville. Il chercha alors à ouvrir la frontière à l'ennemi; arrêté et laissé en liberté sur parole, il se sauva en Catalogne, d'où il revint à la seconde Restauration. Placé alors par le duc d'Angoulême, avec le titre d'administrateur général, à la tête de vingt-six départements du Midi, il fit preuve dans ces fonctions d'un zèle tellement réactionnaire, que le ministère en fut effrayé et qu'on le rappela à Paris. Mais le cabinet ayant succombé bientôt après, il obtint la préfecture du Cher, puis celle de Seine-et-Oise, qu'il ne garda qu'un jour, le duc de Richelieu ayant déclaré qu'il résignerait son portefeuille si un homme d'un pareil caractère était maintenu à ce poste. En 1819, cependant, il fut rétabli dans des fonctions administratives et obtint la préfecture des Pyrénées-Orientales, qu'il quitta en 1822 pour celle de la Corrèze. On a de lui : *Aux habitants du Midi* (Paris, 1815, in-80); *Observations sur les dernières élections et sur la situation présente du ministère* (Paris, 1818, in-80); diverses brochures sur les pommes de terre et les mérinos.

VILLENFAGNE D'INGHOUL (Hilarion-Noël, baron de), célèbre érudit belge, né à Liège en 1753, mort en 1826. Il fit ses études en France et, à son retour dans sa ville natale, il s'adonna aux recherches les plus actives sur l'histoire politique et littéraire de sa patrie. Lors de l'invasion des troupes républicaines françaises, il s'enfuit en Allemagne et reentra dans son pays après le rétablissement de la paix. En 1814, il devint député de l'ordre équestre, puis il fut nommé curateur de l'université. On a de lui une foule d'écrits savants et curieux, mais particuliers sur des particularités de l'histoire politique et littéraire de la principauté de Liège. Nous citerons les suivants : *Mélanges de littérature et d'histoire* (1788, in-80); *Histoire de Spa* (1803, 2 vol. in-80), son principal livre; *Recherches sur l'histoire de la ci-devant principauté de Liège* (1810, in-80). Parmi les nombreux manuscrits qu'il a laissés, on cite une *Biographie liégeoise*, à laquelle il a travaillé plus de trente ans.

VILLEPATOUR (Louis-Philippe TABOUREAU de), général français, né à Paris en 1719, mort en 1781. Il s'engagea à quatorze ans dans un régiment d'artillerie, se signala pendant la guerre d'Italie et fut promu officier, ayant à peine atteint sa quinzième année. Il revint en France après le traité de Vienne, alla compléter ses connaissances scientifiques à l'École de Besançon et, lorsque la guerre se fut rallumée avec l'Autriche (1740), fut envoyé à l'armée d'Allemagne, où il se distingua surtout au siège de Fribourg (1744). Promu colonel en 1756, il fit partie, la même année, du corps envoyé au secours de Louisbourg, assiégé par les Anglais, et, après l'échec de cette expédition, passa dans l'île de Minorque, où il assura la défense du fort Saint-Philippe. De retour à l'armée d'Allemagne, il se signala encore aux sièges de Cassel et de Filinghausen, fut créé maréchal de camp et inspecteur d'artillerie en 1761, puis lieutenant général et inspecteur général de son arme en 1780. Il a laissé sur ses campagnes des *Mémoires* que son ami Laplace a insérés dans les tomes II et III de son *Recueil de pièces intéressantes*.

Villepion (COMBAT de), livré entre les Français et les Allemands le 1^{er} décembre 1870. A la nouvelle de la fameuse sortie du général Ducrot et du combat de Champigny, les généraux commandant les divers corps de l'armée de la Loire résolurent de se porter à sa rencontre avec des forces qui montaient à près de 170,000 hommes. Le 17^e corps devait rester à Orléans pour garder la position; le 16^e avait ordre de s'emparer de Pithiviers, avec le concours des 2^e et 3^e divisions du 15^e corps, dont la 1^{re} division devait également se porter sur Pithiviers par une au-

tre direction; enfin, les 18^e et 20^e corps marchaient sur Baume-la-Rolande et sur Beaumont. Ces mouvements divers exécutés, les quatre corps, sous le commandement supérieur d'Aurelle de Paladines, devaient s'acheminer dans la direction de l'est, vers la forêt de Fontainebleau.

Le 1^{er} décembre, à dix heures du matin, le général Chanzy mettait ses troupes en marche (16^e corps), sa première division, commandée par l'amiral Jauréguiberry, formant la gauche, tandis que la 3^e division, commandée par le général Morand, formait la droite. L'amiral avait pour objectif le village de Terminiers; le général Barry avait ordre de prendre position entre Terminiers et Sougy, tandis que le général Morand se portait sur la droite de ce dernier village. Dans sa marche, l'amiral Jauréguiberry, apercevant sur sa gauche un mouvement menaçant de l'ennemi, se porta aussitôt sur Guillonville, où les Allemands s'étaient fortement établis. L'artillerie bavaroise, forte de 40 à 50 canons, occupait une position solide entre Terminiers et Gommiers, et elle couvrit d'abord nos soldats de ses obus; mais l'amiral fit aussitôt avancer ses batteries, qui ripostèrent avantageusement; en même temps, ses chasseurs, lancés impétueusement sur Gommiers, emportèrent le village à la baïonnette. Guillonville et Terminiers tombèrent rapidement à leur tour au pouvoir de nos soldats, qui achevaient ainsi d'enlever les premières positions ennemies. Mais alors il fallut aborder une seconde ligne de villages : Faverolles, Villepion et Nonnevilles. L'amiral lance dans cette direction le 37^e régiment de marche et le 33^e de gardes mobiles, braves régiments qui criblent l'ennemi de leurs feux et le forcent à reculer. A la nuit tombante, la droite des Allemands, enfoncée, se repliait sur Orgères, tandis que Villapion tombait à son tour au pouvoir de la 2^e brigade, électrisée par l'amiral, dont la bravoure est depuis devenue légendaire dans l'armée. « Il faut le chercher là où le feu est le plus fort », disaient de lui les soldats. « Son petit cheval, dont le trot le fait sautiller, est avec son cavalier partout où le danger passe. Calme, souriant, intrépide, l'amiral a, même sous les balles, une bonne parole pour ses soldats. Il leur donne la confiance et leur communique l'âpreté quasi joyeuse, l'activité nerveuse de son tempérament brusque. Toute sa division mérita d'être mise à l'ordre du jour de l'armée. Lui-même demeura à l'ordre du jour de l'histoire. » (Jules Claretie.)

Le lendemain 2 décembre, le 16^e corps reprit sa marche ascendante vers le nord-est. Il s'agissait, cette fois, de gagner Janville et Toury, après avoir délogé l'ennemi des positions qu'il occupait à Orgères, Loigny, Lumeau et Poupry, c'est-à-dire une redoutable ligne de défense. Nos soldats avaient devant eux les forces commandées par le duc de Mecklembourg, formant tout le corps bavarois, environ 60,000 hommes. La manœuvre générale des Bavarois allait consister à introduire le gros de leurs forces dans l'espace laissé libre entre le 16^e corps et le 15^e, de manière à séparer de plus en plus le général Chanzy du général d'Aurelle. De plus, la 17^e division d'infanterie prussienne, commandée par Von Treskow, devait s'avancer sur Lumeau, en même temps que la 22^e, général Von Wittich, nous disputerait Poupry; enfin, à la droite de l'armée du duc, la cavalerie du prince Albrecht allait manœuvrer vers Cormainville, pour essayer de nous prendre à revers. C'est alors qu'eut lieu la lutte effroyable de Gouzy, combat que nous ne décrivons pas ici, parce qu'il mérite une mention à part (v. GOUZY au *Supplément*), et dans lequel le corps de Von Treskow faillit être anéanti. Menacé d'être tourné sur sa droite et sur sa gauche par suite des renforts qui arrivèrent à l'ennemi, le général Chanzy dut se rabattre sur les positions qu'il occupait la veille au matin. Vers deux heures, l'avant-garde du 17^e corps, qui marchait de Patay sur Loigny, arriva devant l'ennemi, et une mêlée sanglante s'engagea à la tombée de la nuit. Le brave général Gaston de Sonis arrive sur le champ de bataille avec les volontaires de l'Ouest, ayant pour colonel Athanase de Charette et pour étendard une bannière blanche qu'allait bientôt teindre le sang. Tous ces petits-fils d'émigrés combattaient alors pour la République, pour la France, et il ne nous en coûte nullement de reconnaître qu'ils le firent avec la plus héroïque valeur.

Ces vaillants volontaires de l'Ouest, campés à Patay, furent entraînés par le général de Sonis sur le sanglant théâtre de la lutte. Après de Villapion, un obus éclata aux côtés de l'intrépide général et le couvrit de terre sans le blesser. « Vive la France! » s'écria-t-il en se dressant sur ses étriers; puis on continue à marcher sur Loigny, et l'on s'avance sans tirer dans la direction d'un petit bois où l'ennemi s'est abrité. Alors éclate tout à coup une fusillade terrible; de Sonis tombe, la cuisse brisée par une balle, et reste aux mains de l'ennemi. Mais le bois n'en est pas moins emporté de front par les zouaves de Charette et par les mobiles des Côtes-du-Nord sur la droite. Enfin nos soldats pénétrèrent dans le village et y luttèrent corps à corps avec les Allemands; on s'y fusilla à bout portant. Mais il faut plier sous

le nombre; les Bavarois arrivent à Loigny par bataillons épais. Alors le colonel de Charette fait sonner la retraite. Il tombe à son tour, frappé d'une balle à la cuisse; il reste pour mort sur le champ de bataille, avec 138 des 300 combattants qu'il a amenés avec lui. A Loigny, le 37^e de marche se couvrit de gloire par l'indomptable résistance qu'il opposa à l'ennemi.

Sur notre droite, à Poupry, que nos soldats perdirent et reconquirent à plusieurs reprises, ils firent éprouver des pertes énormes aux Allemands de Van Wittich, et la nuit seule put faire lâcher prise aux troupes du général Peytavin.

5,000 Allemands étaient tombés dans cette journée du 2 décembre, qui nous coûtait à nous près de 7,000 hommes tués, blessés ou prisonniers. Elle assurait à l'ennemi l'avantage inappréciable de rendre impossible notre mouvement offensif, et elle allait amener la reprise d'Orléans.

VILLEQUIER, village et commune de France (Seine-Inférieure), canton de Caudébec, arrondissement et à 16 kilom. d'Yvetot, sur la Seine, qui y forme un port célèbre par plusieurs naufrages; 850 hab. Commerce de bestiaux. On y voit le château de La Martinière, remarquable par sa construction élégante et son agréable situation.

VILLEQUIER (Louis, duc d'AMONT, plus connu sous le nom de marquis de), diplomate français, né en 1667, mort en 1723. Il était l'un des quatre gentilshommes de la chambre du roi, lorsqu'il fut chargé, en 1713, d'une ambassade extraordinaire auprès de la reine d'Angleterre. Le but de cette ambassade était la conclusion de la paix, vers laquelle inclinait la reine Anne, mais qui rencontrait des adversaires parmi les principaux seigneurs de sa cour. Ceux-ci ne trouvèrent rien de mieux, pour entraver la réalisation de ce projet, que de faire mettre le feu à l'hôtel de l'ambassadeur français. Grâce à ses énergiques réclamations, ce dernier obtint satisfaction, et la reine, en le congédiant, lui fit présent de son portrait enrichi de diamants d'une valeur de 10,000 livres sterling. Le roi lui accorda, en outre, une gratification de 100,000 écus pour le récompenser de l'habileté avec laquelle il avait rempli sa mission, qui eut un plein succès, car la paix fut conclue la même année entre les deux puissances.

VILLEQUIN (Etienne), peintre et graveur français, né à Ferrières (Seine-et-Marne) en 1619, mort en 1688. On n'a pas beaucoup de détails sur sa vie; on sait seulement qu'il fut reçu à l'Académie de peinture en 1663 et que les nombreux procès qu'il eut à soutenir ne lui laissèrent guère de temps pour travailler. Aussi n'a-t-on de lui qu'un petit nombre d'œuvres, parmi lesquelles nous citerons : *Jésus guérissant les aveugles de Jéricho*, toile qui se trouve au musée du Louvre; *Saint Roch et son chien*, gravé par Jean Boulanger; une *Sainte Famille*, gravée par Nicolas Piat; *Saint Paul devant Agrippa*, mai offert en 1656 à la Vierge par la communauté des orfèvres de Paris. Villequin excellait dans le genre grotesque, et l'une de ses meilleures compositions en ce genre est le *Petit bonhomme*, dont la gravure a été exécutée par J. Lepautre.

VILLERAY (Pierre-François COQ de), littérateur français. V. COQ de VILLERAY.

VILLERÉAL, bourg de France (Lot-et-Garonne), chef-lieu de cant., arrond. et à 32 kilom. N. de Villeneuve-sur-Lot; pop. aggl., 1,069 hab. — pop. tot., 1,642 hab. Fabrication de toiles de chanvre, liqueurs, tannerie, teinturerie, fours à chaux. Commerce de chevaux, bétail, châtaignes, prunes et truffes. Ce bourg est assez bien bâti; les rues, régulières et propres, aboutissent à une petite place entourée d'arcades et bordée de belles maisons.

VILLERET (BRUN de), général français, né dans la Lozère en 1773, mort vers 1830. Il avait commencé à suivre la carrière du barreau; mais, après la journée du 18 fructidor, il y renonça pour entrer dans l'armée et fit la campagne de Hollande, pendant laquelle il devint aide de camp du général Soult. Il assista, à ses côtés, aux batailles d'Austerlitz, d'Éna et de Friedland, fut promu chef de bataillon à cette dernière, fit, toujours sous les ordres de Soult, la campagne de Portugal en 1809 et fut chargé d'aller en rendre compte à l'empereur. Il passa de là en Allemagne, fut promu général de brigade à Dresde et reçut, peu après, le commandement de la place de Torgau, qui était alors ravagée par une épidémie et que le général Tauenzien vint bombarder quelques jours plus tard. Villeret ne consentit à capituler que lorsqu'il fut réduit à la dernière extrémité; mais, au mépris de cette capitulation, il fut retenu prisonnier, ainsi que tous ses soldats. Après le traité de Paris, il devint secrétaire général du ministère de la guerre, refusa de reprendre du service pendant les Cent-Jours et, lors de la seconde Restauration, offrit chez lui un asile au maréchal Soult, qui était en butte aux poursuites de la réaction. Nommé, vers la fin de 1815, commandant des départements de l'Ardèche et de la Lozère, il fut, l'année suivante, élu député à la Chambre, où pendant plusieurs années il siégea au pre-

mier rang parmi les défenseurs des libertés constitutionnelles et des intérêts de l'armée.

VILLERMAULES (Michel), missionnaire suisse, né vers 1667, mort en 1757. Il fit ses premières études chez les jésuites de Fribourg, suivit plus tard les cours de théologie du séminaire de Saint-Sulpice, à Paris, et devint directeur du séminaire de Saint-Charles, à Avignon. A la suite d'un différend avec les jésuites, il demanda à être envoyé au Canada et y travailla pendant dix-huit ans à la conversion des Indiens. Après avoir ensuite passé trois ans à Rome, il revint à Paris, où il obtint une pension de la cour. Il est surtout connu par ses *Anecdotes sur l'état de la religion dans la Chine* (1733 et années suivantes, 7 vol. in-12), dans lesquelles il attaque vivement les jésuites. Vers la fin de sa vie, Villermaules, complètement livré aux jansénistes, avait changé de nom et ne se faisait plus appeler que *Villiers*.

VILLERMAY (Jean-Baptiste LOUYER-), médecin français, né à Rennes en 1776, mort à Paris en 1838. Il fit ses études médicales dans sa ville natale et devint chirurgien de l'hôpital militaire. Ayant souvent occasion de donner des soins à des militaires blessés, soit à Quiberon, soit dans la Vendée, il favorisa maintes fois leur évasion après les avoir guéris. Il fut arrêté pour ce fait et retenu longtemps en prison. Il fut remis en liberté; on pardonna, en faveur des sentiments d'humanité, aux opinions politiques. Villermay vint à Paris en 1803 et y reçut le grade de docteur en médecine, après avoir soutenu, sur l'hypochondrie et l'hystérie, une dissertation qui fut considérée comme l'une des meilleures de l'époque. Louyer-Villermay tint depuis lors un rang honorable parmi les médecins de la capitale et devint membre de l'Académie et de la Société de médecine pratique. Son principal ouvrage est sa thèse inaugurale, qu'il amplifia, en deux volumes. I. a aussi fourni à divers recueils périodiques ou académiques et au *Dictionnaire des sciences médicales* des articles assez nombreux.

VILLERMÉ (Louis-René), médecin et statisticien français, né à Paris le 10 mai 1782, mort dans la même ville le 16 novembre 1863. Son père, ancien procureur au Châtelet, vivait retiré à Lardy, où le jeune Villermé reçut sa première éducation. Après avoir étudié la médecine à Paris, il entra, en 1804, au service militaire et devint chirurgien-major en 1814. Les événements politiques le ramenèrent à Paris, où il soutint sa thèse de docteur et commença à exercer; mais il renonça bientôt à la pratique pour se livrer aux études vers lesquelles il se sentait entraîné. Une seule fois, il reprit le service de la médecine militaire; ce fut en 1832, à l'époque du choléra.

A cette époque, Villermé, qui, depuis 1823, appartenait à l'Académie de médecine, fut élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques. Des lors, il se consacra tout entier aux travaux de médecine scientifique, de statistique et d'économie, qui avaient déjà valu à son nom une notoriété spéciale. Chargé, en 1837, par l'Académie des sciences morales et politiques, de la mission d'étudier la situation des classes pauvres, il parcourut les grandes villes et les principales localités industrielles, « examinant, comme il l'a dit lui-même, les effets de l'industrie sur ceux qu'elle emploie, interrogeant la misère sans l'humilier, observant l'inconduite sans l'irriter. » Les conclusions de ses observations et de ses travaux sont devenues ce qu'on peut appeler des vérités banales. Elles constituent l'impénétrable fond de tous, depuis 1840, se sont muées toutes les thèses qui roulent sur le progrès physique et moral de la classe la plus nombreuse et la plus intéressante.

Les principaux ouvrages de ce philanthrope éclairé sont : *Des prisons telles qu'elles sont et telles qu'elles devraient être* (1820, in-80), suivi, en 1829, du *Mémoire sur la mortalité dans les prisons* (in-80). On trouve dans ces deux ouvrages l'exposé des réformes qui ont été réalisées depuis; *Sur la distribution par mois des conceptions et des naissances* (1829); *Sur la distribution de la population française par sexe et par état civil* (1834); *De l'influence de la température sur la mortalité des enfants nouveau-nés* (1840); *Rapport sur la mortalité en France* (1843), dans lequel est traitée la question de l'influence de l'aisance ou de la misère sur la mortalité. Il y est établi que la mortalité est en raison inverse de l'aisance; qu'elle est plus considérable au printemps que pendant les autres saisons; que le bas âge lui paye le plus fort tribut; que les contrées marécageuses sont les plus malsaines, etc., propositions qui nous semblent aujourd'hui n'avoir jamais eu besoin de démonstration; *Tableau de l'état physique et moral des ouvriers dans les fabriques de coton, de laine et de soie* (1840, 2 vol. in-80), ouvrage qui eut pour résultat la promulgation de la loi sur le travail des enfants dans les manufactures; *Des associations ouvrières* (1848), ouvrage faisant partie des *Petits traités* publiés par l'Académie des sciences sur la demande du général Cavaignac. C'est ce livre qui a formulé les moyens pratiques de réaliser l'assistance mutuelle entre les ouvriers, les employés, etc.; *Des accidents produits dans les ateliers par les appareils mécaniques* (1850);

Considérations sur les tables de mortalité (1853); un grand nombre de *Mémoires, discours et rapports*, etc. On remarqua, en 1849, un *Mémoire*, inséré dans les *Annales d'hygiène*, sur les cités ouvrières, au succès desquelles Villermé ne croyait pas.

VILLERMÉ (Louis), publiciste et agronome, fils du précédent, né à Paris en 1819. En sortant du collège, il commença l'étude de la médecine, qu'il abandonna bientôt pour s'occuper de questions économiques, de douanes, puis il s'adonna à l'agriculture. Pendant longtemps, M. Villermé a exploité une grande ferme, près d'Alençon, et il a fait partie du conseil général de l'Orne. Indépendamment d'articles insérés dans le *Journal des économistes*, il a publié le *Droit au travail et le droit à l'assistance* (1848); *Coup d'œil historique sur le papier-monnaie* (1850); les *Douanes et la contrebande* (1851, in-8°), ouvrage remarquable, dans lequel il attaque le système protecteur; *L'Agriculture française* (1864, in-8°), etc.

VILLERMOZ (Jacques-François), médecin français. V. VILLERMOZ.

VILLEROI (Nicolas DE NEUFVILLE, seigneur DE), homme d'Etat français, né en 1542, mort en 1617. Issu d'une famille qui, depuis un demi-siècle, avait été pourvue d'emplois importants dans les finances, il épousa à dix-sept ans la fille de L'Aubespine, secrétaire d'Etat, et s'ouvrit ainsi un accès facile aux emplois. Dès 1560, Catherine de Médicis, dont il avait su gagner la bienveillance, l'employa à diverses négociations importantes; puis il succéda, en 1567, à son beau-père dans la charge de secrétaire d'Etat et réussit à gagner les bonnes grâces du jeune roi Charles IX, qui l'admit au nombre de ses familiers. Ce fut à lui que ce prince dicta son traité de la *Chasse royale* et son *Eptire* à Ronsard. Il fut, en outre, chargé, en 1570, de régler les articles du contrat de mariage du roi avec Elisabeth d'Autriche, et, en 1573, de conclure la paix avec les protestants. Villeroi conserva sa charge sous Henri III, malgré les attaques dont il fut l'objet de la part de plusieurs seigneurs de la cour, et surtout malgré l'accusation de complicité que lança contre lui l'aventurier Salcedo (1582), lors de la découverte du complot dont ce dernier était l'agent principal. Cependant, à la suite d'un différend avec le duc d'Epemon, alors tout-puissant, il fut destitué en 1588 et se jeta dans le parti de la Ligue, auquel il appartint jusqu'en 1594, époque à laquelle il fit sa soumission à Henri IV. Rétabli dans ses fonctions par ce prince, il prit une part importante aux principales négociations de son règne; mais jaloux du mérite supérieur de Sully, il fut en continué d'accord avec ce fidèle serviteur de Henri IV, et après la mort de ce prince, il réussit, grâce au crédit dont il jouissait auprès de Marie de Médicis, à amener la disgrâce du seul homme qui eût pu, par son énergie et l'inflexible sévérité de ses principes, préserver la France des agitations qu'y firent naître, pendant la minorité de Louis XIII, les intrigues des favoris de la reine mère. Écarté lui-même du pouvoir par l'influence du maréchal d'Ancre, à l'élévation duquel il avait cependant contribué, il fut rétabli dans toutes ses charges par Louis XIII après la mort de son adversaire, mais n'en jouit que quelques mois. On a de lui des *Mémoires d'Etat servant à l'histoire de notre temps, depuis 1567 jusqu'en 1604* (Paris, 1622, in-4° et in-8°; réimprimés avec la continuation jusqu'en 1680. Paris, 1634-1636, 4 vol. in-8°), qui ont été insérés dans les tomes LI et LII de l'ancienne *Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France; Lettres écrites au maréchal de Matignon de 1581 à 1596* (Montélimar, 1749, in-12).

VILLEROI (Charles DE NEUFVILLE, marquis DE), fils du précédent, né vers 1560, mort en 1642. Il porta du vivant de son père, le titre de *marquis d'Alincourt*, embrassa la carrière militaire et se mit au service de la Ligue. Nommé gouverneur de Pontoise, puis prévôt de Paris, il se rallia à la cause de Henri IV, qui le nomma gouverneur du Lyonnais et qui lui acheta la reddition de Pontoise et de quelques autres places moyennant 500,000 francs, somme énorme pour l'époque. En 1600, il alla à Rome négocier le mariage du roi avec Marie de Médicis; mais, après la mort de ce prince, il fut éloigné des affaires et ne prit qu'une part fort effacée à d'obscures intrigues de cour.

VILLEROI (Nicolas DE NEUFVILLE, marquis, puis duc DE), maréchal de France, fils du précédent, né en 1597, mort en 1685. Enfant d'honneur de Louis XIII, il fit ses premières armes en Piémont, sous les ordres de Lesdiguières, qu'il suivit, en 1621, aux sièges de Saint-Jean-d'Angely et de Montauban. Promu au grade de maréchal de camp en 1624, il assista successivement aux sièges de Montpellier et de La Rochelle, à l'affaire du Pas-de-Suse et à la bataille de Carignan, fut, de 1631 à 1635, gouverneur de Pignerol et de Casal, et revint ensuite en France, où on le vit donner de nouvelles preuves de valeur aux sièges de Valence (1635) et de Dôle (1636). Après avoir de nouveau combattu en Italie, au siège de Turin notamment (1640), il servit dans la Catalogne et dans la

Lorraine, puis, en 1646, il fut nommé gouverneur de Louis XIV et reçut le bâton de maréchal de France. La haine que lui portait Mazarin l'empêcha de jouer un rôle de quelque importance jusqu'à la mort de ce ministre. En 1661, il fut nommé chef du conseil des finances et, deux ans plus tard, fut créé duc et pair.

VILLEROI (François DE NEUFVILLE, duc DE), maréchal de France, fils du précédent, né à Paris en 1644, mort dans la même ville en 1730. Elevé avec Louis XIV, il lui resta toujours cher. Cette circonstance explique l'aveuglement du monarque, mais sans l'excuser. Héros de toutes les frivolités de la vie de cour, des modes, des bals, des carrousels, Villeroi, doué d'une figure charmante et d'une grande élégance, avait été surnommé par les dames le *Charmant*. S'il se fût borné à ce rôle, bien des hontes et bien des malheurs eussent été épargnés à la France. Nommé colonel en 1664, il fit la campagne de Hongrie et fut blessé à la bataille de Saint-Gothard. De retour en France, Villeroi assista à la campagne de Flandre, coopéra à la prise de Dôle, puis servit sous les ordres de Condé et de Turenne. Maréchal de camp en 1674, lieutenant général en 1677, il fit preuve d'une incontestable bravoure, notamment au siège de Besançon et à la bataille de Senef; mais il manquait de talents militaires sérieux. Grâce à la faveur constante de Louis XIV, il fit partie de la promotion de sept maréchaux de France, qui eut lieu en 1693. Vaniteux et plein de confiance en lui-même, il désirait vivement commander en chef une armée. En 1695, il reçut la charge de capitaine des gardes, et peu après, à la mort de Luxembourg, il fut désigné pour le remplacer à la tête de l'armée des Pays-Bas. Villeroi ne tarda pas à donner de désastreuses preuves de son incapacité. Bien que, en 1695, il se fût laissé enlever Namur par Guillaume III et qu'il eût bombardé Bruxelles sans résultat, on ne lui en confia pas moins le commandement en chef de l'armée d'Italie lors de la guerre de la Succession; il se fit alors battre à Chiari par le prince Eugène (1701) et surpré dans Crémone par les impériaux (1702), qui cependant ne purent conserver la ville, mais emmenèrent le maréchal prisonnier. L'armée chassonna son général, et après l'armée la France entière répéta ce quatrain ironique :

Palsembieu ! la nouvelle est bonne
Et notre bonheur sans égal :
Nous avons conservé Crémone
Et perdu notre général.

L'ennemi, qui connaissait son incapacité, lui rendit la liberté. On l'envoya dans les Pays-Bas, où il fut encore vaincu au combat de Vignamont (1705), puis à la désastreuse bataille de Ramillies (1706). Louis XIV accablé de tristesse se contenta de lui dire à son retour : « Monsieur le maréchal, on n'est plus heureux à notre âge. » Depuis cette journée si funeste à la France et qui mettait le comble à son humiliation, Villeroi cessa de paraître à la tête des armées. Mais le roi ne lui retira point sa faveur; il lui donna le gouvernement du Lyonnais, le nomma par son testament gouverneur de Louis XV et le mit à son lit de mort dans la confiance de tous ses secrets. Villeroi les vendit immédiatement au duc d'Orléans, qui eut ainsi connaissance du testament royal avant son ouverture, et récompensa le révélateur en l'appelant au conseil de régence et en lui donnant la présidence du conseil des finances. Le maréchal affecta des craintes hypocrites pour la sûreté du jeune prince et offensa le régent par des soupçons vrais ou simulés. Par ses attentions et par ses flatteries, il s'attacha à capter la confiance du jeune Louis XV. Ce fut lui qui dit un jour à ce prince, en lui montrant la foule, ces paroles où se peint tout entier le plat courisan : « Voyez, sire, ce monde et ce peuple, tout cela est à vous, tout cela vous appartient, vous en êtes le maître. » Louis XV était sur le point d'être majeur, lorsque Villeroi s'étant opposé à ce que le roi eût un entretien secret avec le régent, celui-ci le fit arrêter (13 août 1722) et l'exila à son château de Villeroi. Le maréchal reprit peu après son gouvernement de Lyon, où il étala jusqu'à la fin de sa vie sa vanité pompeuse.

VILLEROI (Louis-Nicolas DE NEUFVILLE, duc DE), fils du précédent, né en 1663, mort en 1734. Colonel d'infanterie à l'âge de vingt ans, il fit les campagnes de Flandre et d'Italie, combattit à Luzzana et à Ramillies, fut promu maréchal de camp en 1696, lieutenant général en 1702, capitaine des gardes du corps en 1708 et obtint, en 1712, la survivance de son père dans la charge de gouverneur du Lyonnais. — Son fils, Louis-François-Anne DE NEUFVILLE, duc DE VILLEROI, né en 1695, porta d'abord le titre de duc de Retz, devint, après la mort de son père, gouverneur du Lyonnais et capitaine des gardes du corps et mourut sans postérité.

VILLEROI (Gabriel-Louis DE NEUFVILLE, marquis, puis duc DE), neveu du précédent, né en 1731, mort en 1794. Il succéda à son oncle dans ses différents emplois et, arrêté comme suspect pendant la Terreur, périt sur l'échafaud. — Sa femme, Jeanne-Louise-Constance D'AUMONT DE VILLEQUIER, née

la même année que lui, lui survécut vingt deux ans. Elle eut, de son temps, une grande réputation d'originalité et fournit des articles piquants aux *Actes des apôtres* et au *Petit-Gaucher*, deux feuilles royalistes des premiers temps de la Révolution. On lui doit aussi une traduction de l'*Histoire de la Grèce* de Gillies, Goldsmith et Gast, revue par Leuliette (Paris, 1808, 2 vol. in-8°).

VILLERS-BOCAGE, bourg de France (Calvados), ch.-l. de cant., arrond. et à 26 kilom. S.-O. de Caen; pop. aggl., 617 hab. — pop. tot., 1,147 hab. Commerce de chevaux, bestiaux, laine et volailles.

VILLERS - BOCAGE, bourg de France (Somme), ch.-l. de cant., arrond. et à 12 kilom. N. d'Amiens; pop. aggl., 1,268 hab. — pop. tot., 1,290 hab. Fabrication de sucre; briqueteries.

VILLERS-BRETONNEUX, bourg et commune de France (Somme), cant. de Corbie, arrond. et à 16 kilom. E. d'Amiens; 4,959 hab. Filature de laine, distillerie, bonneterie, teinturerie, briqueteries.

Le 27 novembre 1870, ce village fut le centre d'une lutte acharnée entre l'armée du Nord, commandée par le général Faure, et l'armée prussienne, commandée par le général Gœben. V. NORM (armée du).

VILLERS-COTTERETS, ville de France, territoire de l'ancien Valois, bâtie dans une plaine élevée, à 70 kilom. S.-O. de Laon, ch.-l. de cant., arrond. et à 30 kilom. de Soissons; pop. aggl., 2,523 hab. — pop. tot., 3,119 hab. Villers-Cotterets tire son nom de la forêt voisine, qui s'appelait autrefois forêt de Retz. Quelques historiens n'hésitent pas à faire remonter son origine au vie siècle; le hameau qui se serait formé à cette époque aurait d'abord porté le nom de Villers-Saint-Georges, qui aurait échangé dans la suite contre celui de Villers-Col-de-Retz ou Queue-de-Retz, d'où par corruption Villers-Cotterets. Ce qui est certain, c'est que les séjours fréquents des rois de la troisième race dans ce village y attirèrent de bonne heure des habitants et le transformèrent peu à peu en ville. Ces princes y avaient fait bâtir un château appelé longtemps la Malmaison et que les invasions anglaises ruinèrent au xve siècle. Il fut rebâti par François Ier en 1530 et devint un des séjours favoris de ce prince. Henri II, François II et Catherine de Médicis y résidèrent également à plusieurs reprises. En 1544, Charles-Quint s'y arrêta lors de son expédition dans la Champagne, et Charles IX y conduisit la jeune reine Elisabeth, sa femme, aussitôt après ses noces. Le château de Villers-Cotterets demeura résidence royale jusqu'au xviie siècle, époque où, à l'occasion du mariage de Monsieur, frère de Louis XIV, avec Madame Henriette d'Angleterre, il fit partie des apanages de la maison d'Orléans. Cette maison ne cessa d'en être propriétaire jusqu'à la Révolution. Il tombait presque en ruine en 1750, quand le duc d'Orléans affecta une somme de 2 millions à sa restauration. Il fit en outre construire dans le bourg l'hôtel de la Vénérerie et élever les murs du grand parc. C'est au château de Villers-Cotterets que s'accomplit, suivant Soult, le mariage morganatique du même prince, père de Philippe-Egalité et grand-père du roi Louis-Philippe, avec Mme de Montesson. Le bâtiment, presque aussi grand à lui seul que toute la ville (comme l'a dit spirituellement Alex. Dumas), est devenu un dépôt de mendicité et un asile de refuge. Il peut loger environ huit cents pensionnaires. Comme architecture, il n'offre rien d'intéressant, si ce n'est toutefois un coin de l'ancienne chapelle, qui appartenait, autant qu'on en peut juger par la date de la fondation de l'édifice, à l'époque la plus belle de la Renaissance. « Le père et le fils (François Ier et Henri II) ont, dit Alex. Dumas dans ses *Mémoires*, apposé chacun son caducée sur le château de Villers-Cotterets. Le premier y a sculpté des salamandres, le second son chiffre et celui de sa femme Katherine de Médicis. Les deux chiffres, qui se composent de la lettre K et de la lettre H, sont renfermés dans les trois croissants de Diane de Poitiers; étrange réunion des chiffres des époux et des armes de la maîtresse, et qui est encore visible aujourd'hui à l'angle de la prison donnant sur la petite rue qui conduit à l'abreuvoir. » Avant la Révolution, Villers-Cotterets possédait une maison religieuse, connue sous le nom de communauté de Saint-Remy-Saint-Georges, dont les revenus s'élevaient à environ 20,240 livres. Cette ville possédait de plus un bailliage, une maîtrise et une capitainerie des chasses, un hôpital tenu par quatre sœurs de Saint-Lazare, un petit collège, deux écoles et une fondation de 200 livres, faite par un sieur Lefranc pour l'instruction des enfants pauvres. Villers-Cotterets était de plus le siège de la corporation des ménestriers, au nombre de six membres, dont le chef, nommé par le duc de Valois, prenait le titre de « lieutenant général des violons du duché de Valois » et avait droit d'inspection sur tous les ménestriers des six châtellenies de ce duché. A peu de distance de la ville, au centre de la forêt de Villers-Cotterets, se trouve une butte conique, portant aujourd'hui le nom de Bellevue, que la légende locale prétend

avoir été autrefois fréquentée par des fées qui y rendaient des oracles, d'où le nom de mont aux Fées que cette butte porta primitivement. C'est l'un des points les plus élevés du département de l'Aisne; son sommet s'élève à 255 mètres au-dessus de l'Océan, et on l'aperçoit très-distinctement de Laon par un temps clair. La forêt de Villers-Cotterets en enclose le territoire au nord, à l'est et au midi, affectant la forme d'un V, dont la pointe serait à l'est. Indépendamment du mont aux Fées, on y remarque encore le Rond de Chartres et le Rond d'Orléans, anciens rendez-vous de chasse au dernier siècle.

Son château mis à part, Villers-Cotterets ne présente aucun monument digne de remarque. Son église, construite au xiiie siècle, restaurée et reconstruite en partie au xvie, ne mérite qu'une mention. Elle possède encore d'assez belles boiseries de cette dernière époque. Lors des événements de 1815, Villers-Cotterets fut en partie le théâtre d'un des derniers épisodes militaires qui signalèrent la chute de l'Empire. Nous emprunterons, en terminant, le récit de cet épisode à l'illustre auteur de la *Campagne de 1815*, M. le colonel Charas : « Le 27 juin, le maréchal Grouchy, en retraite devant les Prussiens, était arrivé fort tard à Villers-Cotterets. Avant la pointe du jour, le 28, il leva ses bivouacs et se dirigea par Nanteuil sur Dammarville. Son extrême arrière-garde était encore à Villers-Cotterets, quand Pich l'attaqua et l'en chassa. On avait si mal éclairé le pays, que ce général venait d'enlever, tout près de la ville, une batterie d'artillerie légère. Son attaque était une véritable surprise. Au bruit du combat, Grouchy revint au galop et fit soutenir son arrière-garde. Pich s'était déployé, la gauche au château, la droite à Longpré. La canonnade s'ouvrit, et il essayait en vain de déboucher de Villers-Cotterets, lorsque sa gauche fut subitement prise à dos. En exécutant l'ordre qui lui avait été donné la veille de se porter sur la Ferté-Milon, Vandamme avait porté sa droite sur la chaussée de Soissons à Villers-Cotterets, et c'était lui qui attaquait les Prussiens. Une division d'infanterie aborda la ville, pendant qu'une brigade de cavalerie la tournait. Les Prussiens furent culbutés et rejetés sur Bonneuil, où ils s'engagèrent sur la route de Compiègne à Crespy. Après ce coup de vigueur, Grouchy continua sa retraite vers Nanteuil et Dammarville. » Villers-Cotterets a vu naître Pierre Gosset, abbé de Remontré en 1613; Demoustier, auteur des *Lettres sur la mythologie*; Otto, diplomate; enfin le romancier fécond et universellement connu, Alexandre Dumas.

VILLERS-FARLAY, bourg de France (Jura), ch.-l. de cant., arrond. et à 14 kilom. N. de Poligny, sur la rive gauche de la Loue; pop. aggl., 750 hab. — pop. tot., 754 hab. Fromageries, commerce de bétail. Dans l'église paroissiale, on admire les boiseries de la chaire à prêcher et des trois tabernacles.

VILLERS-GUISLAIN, bourg et commune de France (Nord), cant. de Maroing, arrond. et à 18 kilom. S.-O. de Cambrai; pop. aggl., 2,130 hab. — pop. tot., 2,140 hab. Tissage de coton, brasseries. On y remarque un vaste souterrain-refuge composé de plusieurs rues et aboutissant à une place.

VILLERS-OUTREAU, bourg et commune de France (Nord), cant. de Clary, arrond. et à 18 kilom. S.-E. de Cambrai; pop. aggl., 2,948 hab. — pop. tot., 2,977 hab. Moulins à farine; fabrication de tissus de coton. L'église paroissiale est une construction du xvie siècle, qui mérite d'être mentionnée.

VILLERS (Philippe DE), juriconsulte français, né à Dijon vers 1545, mort en 1622. Avocat au parlement de Bourgogne, il eut la réputation d'un des juriconsultes les plus savants de son siècle et devint doyen de sa compagnie. Il laissa en manuscrit un commentaire très-étendu sur les *Institutes* de Justinien, duquel on a tiré le *Traité des mainmortes*, qui fait partie de la *Coutume de Bourgogne* (Dijon, 1652). Bouthier a extrait du même manuscrit les articles concernant les usages de Bourgogne et les a insérés dans sa *Coutume générale du duché de Bourgogne* (1717, in-4°).

VILLERS (Gervais-Augustin DE), médecin flamand, né à Hui, dans la province de Liège, en 1701, mort à Louvain en 1759. Il fit ses études médicales à Louvain et fut reçu à la licence le 14 octobre 1725. Il alla se fixer ensuite à Liège, où il pratiqua l'art de guérir pendant deux années. Au bout de ce temps, il fut rappelé à Louvain pour y remplir la chaire d'institutes de médecine, dans laquelle il fut installé le 7 juillet 1727. Il n'était pas encore docteur, et il ne prit même ce titre qu'en 1733. En 1740, il fut chargé d'occuper la chaire de langue française de l'université, et, en 1742, on lui confia celle qui venait d'être créée pour l'étude des eaux minérales. Il passa, en 1744, à la première chaire de médecine et mourut à la suite d'une chute de cheval, à l'âge de cinquante-trois ans, laissant les ouvrages suivants : *Institutum medicarum libri duo, complectentes physiologiam et hygienem* (Louvain, 1736, in-4°); *Analyse des eaux minérales de Marmon, en Hainaut* (Louvain, 1741, in-2°); *Dissertations*

tatio medica de hæmorrhoidibus (Louvain, 1748, in-12).

VILLERS (François-Toussaint), conventionnel, né à Rennes en 1749, mort à Nantes en 1807. Il était curé de Grandlieu, près de Nantes, lorsque la Révolution éclata. Ayant adopté avec chaleur les principes de liberté, il fut nommé en 1790 administrateur du département et, l'année suivante, député à la Convention, où il se prononça pour la mort de Louis XVI, sans appel au peuple ni sur-sis. Il remplit ensuite une mission à Brest et à Lorient. Après le 9 thermidor, il passa au conseil des Cinq-Cents, à la suite de la session conventionnelle, et y défendit constamment les institutions républicaines. C'est sur sa proposition que le traitement des membres de l'Institut fut fixé à 1,500 francs. Du 18 brumaire jusqu'à sa mort, il remplit, à Nantes, les fonctions de directeur des domaines.

VILLERS (Charles - François - Dominique de), littérateur, né à Boulay (Moselle) en 1767, mort à Göttingue en 1815. Il fit ses études chez les bénédictins de Metz, entra dans l'artillerie, où il devint officier, et écrivit au commencement de la Révolution des pamphlets contre la suppression des couvents et contre le serment civique. En 1792, il émigra, servit quelques mois dans l'armée des princes et passa à Göttingue en 1792, où il se lia avec les principaux savants de l'Allemagne et, plus tard, avec Mme de Staël, à qui il fut très-utile dans ses études sur la littérature germanique. Il contribua lui-même beaucoup à faire connaître en France les œuvres des grands génies d'outre-Rhin. Mais sa sympathie pour l'Allemagne ne se bornait pas à la littérature; soit à Lubeck, où il séjourna plusieurs années, soit à Göttingue, où il occupa la chaire de littérature française, il défendit constamment les intérêts de ces pays contre ceux de sa propre patrie. Lors de la réunion des villes hanséatiques à la France, il publia un pamphlet si audacieux contre cette mesure, que le maréchal Davout le fit arrêter et conduire à Cassel (1811). Villers fut puni de ses excès de zèle antifranchais. Loin d'être récompensé par l'étranger qu'il défendait si bien (1814), il se vit enlever sa chaire par le souverain restauré de Hanovre. Son principal ouvrage a pour titre : *Essai sur l'esprit et l'influence de la réformation de Luther* (1804, in-8°), en réponse à une question proposée par l'Institut, qui le couronna. Ce livre a été traduit en plusieurs langues. L'auteur y attribue à la réformation de Luther l'accroissement des lumières, l'amélioration de l'instruction publique, le progrès des sciences morales et l'introduction d'un nouveau système de droit public en Europe. On doit encore à Charles Villers : *Philosophie de Kant ou Principes fondamentaux de la philosophie transcendante* (1801, 2 vol. in-8°), exposé de la théorie du philosophe de Königsberg, qu'il représente comme le législateur du monde intellectuel moderne.

VILLERS (Martin de), homme politique et publiciste français, né à Neufchâtel-en-Bray vers la fin du siècle dernier, mort en 1855. Élu, vers 1840, à la Chambre des députés, il fit partie, en 1849, de l'Assemblée législative et devint, en outre, à la même époque, membre du conseil général de la Seine-Inférieure. Aimant beaucoup les arts, la musique en particulier, il fonda en 1833, à Rouen, une société philharmonique, dont il fut le président. Il était aussi membre de l'Académie des sciences de la même ville. Nous citerons, parmi ses écrits : *Des associations intellectuelles, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours* (1838); *Notice sur la Société philharmonique de Rouen* (1844); *Dissertation sur l'enseignement de la musique suivant la méthode Chevê-Galin-Paris* (1849-1850); *Sur les encouragements à accorder aux artistes nés en Normandie* (1854-1855), etc.

VILLERSEXEL, bourg de France (Haute-Saône), ch.-l. de cant., arrond. et à 18 kilom. S. de Lure, sur la rive gauche de l'Ognon; pop. aggl., 914 hab. — pop. tot., 1,139 hab. Tanneries, usines à fer. Beau château du xviii^e siècle, entouré d'un vaste parc.

Villersexel (BATAILLE DE), gagnée par les Français sur les Prussiens le 9 janvier 1871. Lorsque la campagne de l'Est eut été décidée par la délégation de Tours, le général Bourbaki reçut le commandement de l'armée destinée à agir dans ce but. L'armée de l'Est fut composée de quatre corps, le 15^e, le 18^e, le 20^e et le 24^e; elle comprenait en outre la division Cremer, forte de 15,000 hommes, et une réserve spéciale de 8 à 9,000 hommes, formés avec quelques bataillons d'élite, et qui avait pour chef le capitaine de vaisseau Pallu de La Barrière. Toutes ces troupes représentaient un effectif d'environ 140,000 hommes avec 400 bouches à feu. Quant au général Garibaldi, il était toujours à Dijon. Au reste, toutes ces forces n'allaient pas prendre part à la bataille; Bourbaki ne se porta en avant qu'avec trois corps et la réserve, environ 80,000 hommes. Le général prussien de Werder pouvait leur opposer à peu près 35,000 combattants, mais établis dans des positions formidables qu'il fallait emporter, bien vêtus, bien nourris, n'ayant pas souffert et pouvant facilement supporter les rigueurs

d'une saison exceptionnelle. Les soldats de Bourbaki, au contraire, se composaient en majeure partie de recrues et de mobiles, armés et équipés à la hâte, couverts d'étoffes sans consistance et tombant déjà en lambeaux, chaussés de souliers à semelles de carton. C'est dans ce piteux état que nos malheureux soldats devaient marcher à travers les boues et les neiges glacées, et coucher dans des bâtiments aux fenêtres sans vitres, sur des bottes de paille et sans couvertures. C'étaient bien les misérables soldats, pieds nus, sans pain, de Béranger. Le *Times* disait des infâmes spéculateurs à qui incombait la responsabilité de ce dénuement inouï : « Il n'y aura jamais de potence assez haute pour pendre ces fournisseurs. »

Le but de la campagne étant de débloquer Belfort, il fallait d'abord disperser l'armée de Werder, qui couvrait l'armée assiégée commandée par le général Treskow. En conséquence, Bourbaki se porta sur Vesoul, position dont Werder avait fait sa base d'opérations. Le général prussien avait échoué, ses troupes de Vesoul à Villersexel, occupant tous les points favorables à une bataille défensive. Toutes les hauteurs étaient garnies de grosse artillerie; quant aux villages, très-rapprochés dans cette riche contrée, ils étaient barricadés et les maisons crénelées. Ce n'était donc pas une bataille ordinaire que Bourbaki allait livrer, c'était une suite de positions fortement retranchées à enlever d'assaut.

Dès que Bourbaki eut arrêté son plan, que la délégation de Tours accepta, bien qu'elle ne l'approuvât pas complètement, il donna l'ordre au 18^e et au 20^e corps de marcher de Dampierre et d'Auxonnes sur l'Ognon, pour franchir cette rivière à Posmes et au-dessus. Mais les ponts avaient été détruits par l'ennemi lors de sa retraite de Dijon et de Gray, et le 20^e corps dut remonter jusqu'à Voray pour trouver un passage. Quant au 18^e corps, le général Billot, qui le commandait, mit à profit le froid excessif qui régnait alors et qui avait gelé fortement la rivière. L'infanterie passa sur la glace, et l'artillerie ainsi que la cavalerie sur un pont de bateaux. Cette opération, peu commune dans les annales de la guerre, fut terminée le 4 janvier. L'armée s'avança ensuite, le 18^e et le 20^e corps par la rive droite, le 24^e corps, venu de Besançon, par la rive gauche, menaçant directement la position d'Esprels et de Villersexel. Le 8, un engagement partiel eut lieu entre nos troupes et celles de l'ennemi à Valleroy, petit village situé entre Vesoul et Villersexel. Les Allemands s'attribuèrent l'avantage; mais comme ils devaient réclamer pour eux le même bénéfice pour la journée du lendemain, on sait à quoi s'en tenir sur leurs affirmations.

Le lendemain 9 janvier, la véritable bataille commença, s'étendant de Cubry aux Magny, à Moimay et à Marast; il était environ neuf heures du matin. Les canons de l'ennemi couvraient les hauteurs de la rive droite de l'Ognon; les nôtres garnissaient les collines de la rive gauche. Les plus fortes positions à enlever étaient celles d'Esprels et de Villersexel, surtout cette dernière; aussi de Werder y avait-il accumulé la masse principale de ses forces avec une quinzaine de batteries. La lutte fut des plus acharnées et se prolongea jusqu'à sept heures du soir. L'ennemi, bien abrité, bien à couvert, se défendait facilement, tandis que nos soldats, mal vêtus, ayant à peine mangé le matin, avaient à enlever des positions formidables. Ils se battirent néanmoins avec un admirable courage. Il y avait de la neige partout, mais la température était supportable, et cet allègement relatif semblait redoubler leur entrain. Seul, un bataillon de Corses se débatait, laissant tuer son commandant, le lieutenant-colonel Parent. Mais Bourbaki était sur le champ de bataille; il accourut aussitôt l'épée à la main et rendit aux troupes leur élan. Dans toute cette journée, le général en chef déploya la plus grande bravoure, impassible au feu et donnant confiance aux soldats par son air calme et résolu. On ne saurait sans injustice lui refuser un grand courage personnel. L'ennemi, de son côté, se défendait avec opiniâtreté; il fallut lui arracher toutes ses positions pied à pied, ce qui n'empêchait pas nos soldats de chanter en marchant à l'assaut. C'est surtout à Villersexel, qui servait aux Prussiens de clef de communication avec Montbéliard, que furent déployés de part et d'autre les plus grands efforts. Ce bourg fut plusieurs fois pris et repris; à la nuit tombante, les Allemands occupaient encore la magnifique résidence du marquis de Grammont, château célèbre dans le pays pour ses 365 fenêtres, autant qu'il y a de jours dans l'année; ils durent enfin l'abandonner devant l'élan irrésistible de nos jeunes soldats; d'ailleurs, il était tout en flammes. L'ennemi, chassé de toutes ses positions, dut se replier en désordre dans la direction de Montbéliard, tandis que notre armée couchait sur ses positions conquises. Mais comme les Allemands ont le privilège de voir tout en beau, une dépêche adressée le 11 janvier de Versailles à Berlin annonçait que Werder, « après avoir repoussé le 9, à Villersexel, l'ennemi qui voulait l'arrêter, avait continué le 10 son mouvement sans autre combat. » Voici un témoignage moins intéressé, et par consé-

quent plus impartial; il émane d'un rédacteur de la *Revue suisse*, présent à l'action : « Les personnes qui ont vu passer ensuite les colonnes prussiennes marchant ensemble, mais en désordre et tous les corps mélangés, savent à quoi s'en tenir sur ce point. » Il est vrai que le même écrivain fait remarquer que, quoique battu, de Werder avait réussi à conduire au général Treskow un secours dont celui-ci avait grand besoin. Sans doute, mais il n'en reste pas moins constant que, le 9, les Prussiens ont essuyé une défaite indiscutable.

Maintenant, pourquoi Bourbaki laissa-t-il l'ennemi s'échapper si facilement? Pourquoi perdit-il toute la journée du lendemain à fouiller les villages environnants pour en déloger les derniers Allemands? C'est ce qu'il est difficile d'expliquer. Faut-il voir là une nouvelle trace de cette indécision fatale qui annula son courage et ses talents militaires pendant toute cette campagne? Crut-il indispensable de laisser un peu de repos à sa jeune armée après cette lutte acharnée? C'est une question que nous ne saurions décider ici, que des hommes plus compétents n'oseraient même décider à distance.

Quoi qu'il en soit, cette victoire de Villersexel semblait faire briller de nouveau l'étoile de la France; on se prit à espérer encore dans un retour de fortune; malheureusement, ce ne devait être qu'une halte dans nos revers.

VILLERVILLE, village de France (Calvados), situé à 4 kilom. de Trouville, sur une falaise coupée à pic vers la mer et assise sur des bancs de glaise offrant une faible résistance à la furie des vagues; 815 hab. Villerville n'a guère d'importance que comme station de bains, et encore cette importance n'est que secondaire, puisque Trouville est sa voisine. On ne peut se baigner à Villerville qu'à mer pleine, inconvénient qui signale plusieurs petites stations du littoral, notamment Yport. Les baraques de bains s'alignent sur une terrasse, au-dessous de laquelle on trouve d'abord des galets, puis du sable et des varechs.

VILLESTREUX (Pierre PERRÉ DE LA), marin français, mort dans les premières années du xviii^e siècle. Il appartenait à une ancienne famille malouine, qui, depuis le commencement du xvi^e siècle, avait produit plusieurs hommes de mer renommés par leur intrépidité. Nommé en 1694, par le duc de Chaulnes, commandant du fort de la Conchée, à Saint-Malo, il devint plus tard capitaine général des galères du roi d'Espagne, puis chef d'escadre au service du même prince, et prit aux Anglais, en 1705, plusieurs vaisseaux qui revenaient des Indes chargés d'or. Cet or servit à solder les troupes de Louis XIV et de Philippe V. — Le fils de Pierre Perré fut aussi capitaine de vaisseau au service du roi d'Espagne et devint plus tard directeur général de la Compagnie des Indes à Pondichéry.

VILLETARD (Côme-Joseph), littérateur français, né à Auxerre en 1771, mort à Charonton en 1826. Il n'est connu que par ses ouvrages, dont les titres suivent : la *Conjuration des Pazzi*, tragédie imitée d'Alfieri (1798, in-8°); *Constantin et la primitive Eglise* (1806); le *Quatrième siècle ou Hercule Maximien* (1806); *Phocion* (1798), tragédie en cinq actes; les *Colottes de saint Grignon* (1803), nouvelle imitée de Casti; *Esquisses morales et littéraires*, traduites de Washington Irving (Paris, 1822, 2 vol. in-8°).

VILLETARD DE PRUNIÈRES (Charles-Edouard), journaliste et littérateur, né à Paris en 1828. Il est petit-fils de A. Villetard, qui fut député suppléant de l'Yonne à la Convention, membre du conseil des Cinq-Cents (1796), prit part au coup d'Etat du 18 brumaire, puis devint membre du Sénat et vota, en 1814, la déchéance de Napoléon I^{er}. M. Edouard Villetard fut admis en 1849 à l'Ecole normale supérieure. Après avoir été professeur de seconde à La Rochelle de 1852 à 1855, il obtint un congé, qui devint bientôt illimité, revint à Paris et donna, à partir de 1856, des articles dans la *Revue contemporaine* et la *Revue européenne*. Le 30 septembre 1859, il fit jouer à l'Odéon le *Testament de César Girodot*, pièce qu'il avait écrite en collaboration avec M. Adolphe Belot et dont le succès fut très-grand. Néanmoins, il ne persévéra pas dans cette voie et continua à s'occuper de littérature et de politique. Sous le titre de *Réflexions et menus propos d'un flâneur parisien*, il donna, en 1860, une série de causeries à l'*Opinion nationale*, puis entra à la rédaction du *Courrier du dimanche*, dont il fut le rédacteur en chef de 1862 à 1866. Ce journal, d'opposition libérale, ayant été supprimé en 1866, M. Villetard passa au *Journal des Débats* et fut pendant plusieurs années attaché à cette feuille. Il devint ensuite rédacteur du *Soir*, journal qui défendit le gouvernement du 4 septembre, puis soutint les idées politiques de M. Thiers sur la nécessité de fonder une République conservatrice. Le 1^{er} octobre 1873, le *Soir* ayant été acheté par le parti orléaniste, la rédaction du journal se retira. M. Villetard, à peu près seul, consentit à y rester, en devenant le rédacteur en chef et, à partir de ce moment, se constitua le défenseur de l'odieuse politique du gouvernement de combat

et des divers ministères qui continuèrent à faire de la réaction à outrance.

VILLETERQUE (Alexandre-Louis de), littérateur et moraliste français, né à Ligny en 1759, mort en 1811. Officier avant la Révolution, il quitta le service en 1789 et ne s'occupa plus dès lors que de travaux littéraires. Il fut l'un des principaux collaborateurs du *Journal des arts* et du *Journal de Paris*, et, lors de la fondation de l'Institut, il devint membre correspondant de la classe des sciences morales. C'est, du reste, à la morale que se rapportent la plupart de ses écrits. Il combat les théories de J.-J. Rousseau et de Bernardin de Saint-Pierre, et soutient que le bonheur se trouve dans l'accomplissement des devoirs, fondés sur le véritable amour de soi, bien différent de l'aveugle intérêt personnel. On a de lui : *Quelques doutes sur la théorie des marées par les glaces polaires* ou *Lettres à B.-H. de Saint-Pierre* (1793, in-8°); *Veillées philosophiques* ou *Essais sur la morale expérimentale et la physique systématique* (1795, 2 vol. in-8°); *Lettres athéniennes*, traduites de l'anglais (1803, 3 vol. in-8°, figures).

VILLETHIERRI (GIRARD DE), théologien. V. GIRARD.

VILLETTE s. f. (vi-lè-te — dimin. de ville). Petite ville : *Port-Maurice et Saint-Remi sont deux VILLETES très-agréables.* (A. Jal.)

VILLETTE (LA), quartier du nouveau Paris, compris dans le XIX^e arrondissement et formant, avant 1860, une commune suburbaine de l'arrondissement de Saint-Denis. Là se trouvent de nombreuses et importantes usines, des ateliers de broserie, de bijouterie, etc., et le bassin qui reçoit les eaux du fameux canal de l'Ourcq et alimente le canal Saint-Martin. C'est à La Villette qu'ont été transportés les marchés aux bestiaux de Poissy et de Sceaux.

VILLETTE (François), opticien français, né à Lyon en 1621, mort en 1698. Il acquit une habileté, fort rare pour son époque, dans la fabrication des instruments de physique et obtint une pension de sa ville natale. Ce qu'il a fait de plus remarquable, ce sont deux miroirs ardents, les plus grands que l'on eût vus jusqu'alors, l'un de 34 et l'autre de 44 pouces de diamètre. Le premier, dont la description se trouve dans le *Journal des savants* (mars 1666), fut acheté par Louis XIV, qui le fit placer à l'Observatoire de Paris; l'autre devint la propriété de l'électeur de Hesse.

VILLETTE (Charles, marquis de), littérateur et conventionnel, né à Paris en 1736, mort le 9 juillet 1793. Fils d'un trésorier des guerres, qui lui laissa 40,000 écus de rente, avec une terre érigée en marquisat, il commença par embrasser la carrière militaire, fit quelques campagnes de la guerre de Sept ans, se retira du service à la paix de 1763, avec le grade de maréchal général de la cavalerie, et se lança dans le monde, où sa fortune, un physique agréable, un caractère enjoué, un esprit frondeur lui procurèrent de rapides succès. Poète à madrigaux, querelleur, débauché au point de scandaliser les plus éhontés, il n'en fallut pas davantage pour faire de lui un homme tout à fait à la mode. Sur la recommandation de sa mère, amie intime de Voltaire, il se présenta à l'Académie en 1765. Le patriarche le reçut avec affabilité, trouva de l'esprit dans ses vers, le déclara, pour l'encourager, le *Tibulle français*, mais lui reprocha severement l'irrégularité de sa conduite. En 1777, il lui fit épouser une excellente personne, Mlle de Varicourt, et, l'année suivante, dans son dernier voyage à Paris, il descendit dans son hôtel. Le marquis, dont l'admiration pour Voltaire était une véritable idolâtrie, se fit son chambellan et se montra toujours aux côtés du grand homme, au milieu des ovations qui l'accueillaient à son retour dans la capitale. C'est alors que courut cette épi-gramme :

Petit Villette, c'est en vain
Que vous prétendez à la gloire;
Vous ne serez jamais qu'un main
Qui montre un géant à la foire.

Après la mort de Voltaire, il fit embaumer son cœur et le transporta à Ferney, dans une urne de marbre portant cette inscription :

SON ESPRIT EST PARTOUT, ET SON CŒUR N'EST QU'ICI.
Le château et toute la colonie de Ferney étaient devenus sa propriété, par suite d'arrangements avec Mme Denis. Des le commencement de la Révolution, il s'en montra partisan enthousiaste. Chargé de la rédaction des cahiers du bailliage de Senlis, il y demanda avec beaucoup de hardiesse la réforme des abus. Il publia dans la *Chronique de Paris*, depuis le mois d'avril 1789 jusqu'au 3 août 1792, une série de lettres fort remarquables sur toutes les questions à l'ordre du jour. Parmi ces lettres, celle du 17 février 1790, dans laquelle il donna à son homme d'affaires l'ordre de renoncer pour lui à toute espèce de servitude et de redé-vance, sans attendre le règlement de l'Assemblée nationale sur l'extinction des droits féodaux, contribua particulièrement à rendre son nom populaire. Nommé, par le département de l'Oise, député à la Convention

et lié avec le parti de la Gironde, il était malade lors du procès de Louis XVI; il se fit porter à l'Assemblée, vota contre la mort et ensuite pour le sursis à l'exécution. Il dut à la maladie à laquelle il succomba, et qui le retint presque toujours dans son lit, de ne pas être compris dans la proscription qui atteignit ses amis au 31 mai. Charles de Villette avait une manière de vivre assez originale: il habitait l'appartement le plus élevé de sa maison et s'y faisait hisser au moyen d'un fauteuil à bascule; sa chambre, dont les murs n'étaient formés que de vitrages, renfermait un jet d'eau et un grand nombre d'arbustes où voltigeaient une multitude d'oiseaux de toutes les espèces; le parquet était tapissé de mousse et émaillé de fleurs; son alcôve figurait une grotte revêtue de coquillages. Ses poésies sont dans le genre léger de celles de Boufflers, auxquelles on les a souvent réunies. Comme prosateur, il est froid, mais correct jusqu'à la recherche et toujours intéressant. On a de lui: *Œuvres poétiques* (1788, in-8°); *Lettres sur les principaux événements de la Révolution* (1792, in-8°), pleines d'anecdotes peu connues.

VILLETTE (Reine-Philiberte ROUFF DE VARI-COURT, marquise DE), surnommée par Voltaire *Belle et Bonne*, épouse du précédent, née à Pougny en 1757, morte à Paris en 1822. Elle était fille d'un gentilhomme sans fortune, du pays de Gex, père de dix enfants, et dont la famille avait abjuré, sous Louis XIV, la religion réformée. Douée d'une physionomie expressive, d'un caractère d'une extrême douceur et d'une intelligence pénétrante, elle plut à Mme Denis, qui l'accueillit dans le château de Ferney et en fit sa nièce adoptive. Voltaire la prit en vive affection. Il se plaisait à lui lire ses ouvrages, pour avoir son avis. Un jour elle demanda pourquoi Zaire attendait le lendemain pour révéler ses secrets. « L'enfant a raison, répondit Voltaire; voilà la meilleure critique qu'on ait faite de ma pièce. » Il la maria au marquis de Villette le 12 novembre 1777, lui donna une dot et une riche parure en diamants. La cérémonie fut célébrée dans la chapelle du château. Pendant la Terreur, Mme de Villette subit un emprisonnement de quinze mois. Le reste de sa vie fut consacré à des œuvres de bienfaisance.

VILLETTE (Henri-Léon), officier français, né à Bastia (Corse) en 1822. Admis en 1841 à l'École de Saint-Cyr, il entra ensuite dans l'état-major, devint capitaine en 1852 et fut attaché, en 1858, comme aide de camp, au général Bazaine, qu'il ne quitta plus jusqu'en 1874. Pendant la campagne d'Italie en 1859, il se fit remarquer au combat de Melegnano, suivit son chef au Mexique en 1863, fut promu officier de la Légion d'honneur à la suite du combat de San-Lorenzo et reçut à Mexico, en 1864, le grade de chef d'escadron. De retour en France avec le maréchal Bazaine, il le suivit successivement à Nancy, à la garde impériale et à Metz, devint lieutenant-colonel en 1870, et, lorsque Bazaine eut livré à l'ennemi Metz et, lorsque Bazaine fut le suprême espoir de la France, l'accompagna en Allemagne. Quand Bazaine dut se constituer prisonnier à Versailles pour y être traduit devant un conseil de guerre, le lieutenant-colonel Villette demanda et obtint de partager sa captivité. Il continua à lui rester fidèle après les solennels débats qui montrèrent la culpabilité du maréchal et se terminèrent par sa condamnation à mort (10 décembre 1873). Cette peine ayant été commuée en celle de vingt ans de détention à l'île Sainte-Marguerite, M. Villette obtint encore de partager sa captivité et favorisa son évadation dans la nuit du 9 au 10 août 1874. Traduit pour ce fait devant le tribunal civil de Grasse avec l'ex-capitaine Doineau, Marchi, etc., il fut condamné le 17 septembre suivant à six mois de prison et mis, à l'expiration de sa peine, en non-activité de service.

Villette (HOTEL DE), vieille demeure historique, propriété de la famille de Villette et célèbre par le séjour qu'y fit Voltaire de 1777 au 30 mai 1778, jour de sa mort. C'est dans l'hôtel de Villette que le grand écrivain passa les quatre derniers mois de sa vie; c'est là qu'il mourut, comme étouffé sous la joie du triomphe que les Parisiens, ravis de sa rentrée en France, lui décernèrent à la fameuse représentation d'*Irène*. L'hôtel de Villette existe encore; il forme l'angle de la rue de Beaune et du quai Voltaire (jadis quai des Théatins); son hôtel illustre habita l'appartement du premier étage, dont les fenêtres ont vue sur le quai. L'hôtel de Villette, dont l'entrée est rue de Beaune, n'offre dans sa construction rien de particulièrement digne de remarque. C'est même un bâtiment assez vulgaire; mais, indépendamment du séjour de Voltaire qui suffit à l'illustrer, une circonstance fort curieuse y arrête encore le souvenir. Lorsque Voltaire l'habitait, l'hôtel était la propriété viagère de Charles de Villette, marié l'année précédente avec Mlle de Varicourt, surnommée par le poète *Belle et Bonne* et que Mme Denis avait adoptée; mais, après la mort du marquis, cet hôtel devait naturellement revenir à la personne ou aux héritiers de la personne qui lui en avait cédé la jouissance. On sait que le marquis, après avoir embrassé avec ardeur les principes de la Révolution, après avoir brûlé

avec ostentation ses titres de noblesse et avoir siégé à la Convention, où il vota pour la réclusion de Louis XVI, tomba malade et mourut. La maison qu'il occupait fut alors mise en vente et achetée par une dame appartenant à la grande famille de Montmorency-Laval. Cette dame y établit aussitôt un concierge en qui elle avait toute confiance pour l'accomplissement des projets que nous allons faire connaître. Qu'on n'oublie pas qu'on se trouvait alors en pleine Terreur révolutionnaire. Tous les appartements de l'hôtel de Villette restèrent inhabités; les fenêtres et les volets en furent fermés, surtout ceux de la chambre où avait vécu et où était mort Voltaire, et le bruit se répandit rapidement que la chambre renfermait des papiers importants laissés par Voltaire, qui avait recommandé de les conserver intacts pendant trente ans. Qui avait semé ce bruit? On le devine: le concierge tout dévoué à Mme de Laval. Le nom du philosophe et celui du conventionnel Villette étaient trop populaires pour que la maison où ils étaient morts tous deux parût suspecte; le tribunal n'ordonna donc aucune enquête; d'ailleurs le citoyen concierge n'avait pas négligé de s'affilier à plusieurs clubs et autres sociétés démocratiques, parmi lesquels il affectait une furie révolutionnaire de nature à écarter tout soupçon; aussi le comité de Salut public n'en eut-il pas un seul. Le but de cette conduite était de protéger quelques nobles plus ou moins suspects et qui n'eussent point échappé sans cela à la vigilance du peuple. Après le 9 thermidor, la maison n'en demeura pas moins inhabitée et hermétiquement close; les fenêtres de la chambre de Voltaire ne furent pas même ouvertes après le décès de la propriétaire, dont les héritiers partageaient la fortune de plusieurs millions. L'hôtel de Villette fut alors acquis par M. Barbier, qui l'exhaussa de deux étages; il n'en avait eu que deux jusqu'à l'époque de ce changement, qui eut lieu vers la fin du règne de Louis XVIII.

Villette, roman anglais de Currer Bell (miss Brontë). Ce roman, qui parut après celui de *Shirley* du même auteur, fut imprimé en 1853. La scène se passe dans une petite ville d'Angleterre. L'héroïne, Lucy Snowe, est venue passer quelques mois chez sa marraine Mme Bretton. Lucy est d'un caractère silencieux et se plait dans la calme maison de Mme Bretton. Celle-ci est une veuve aisée, toujours bonne et encore fraîche et belle. Son fils unique, Graham Bretton, grand et jovial garçon, termine ses études. Ce tranquille séjour reçoit une nouvelle hôtesse, la petite Polly, fille d'un M. Home qui a récemment perdu sa femme. Cette jolie enfant a un sérieux d'intelligence et une précocité de sentiment qui amusent et qui touchent. Elle s'éprend de Graham, et lorsque son père vient la rechercher, sa douleur est immense de quitter celui qu'elle aime, bien qu'enfant, d'une passion véritable. Cet amour enfantine est rendu par l'auteur avec une grande chasteté de pensée. Huit années s'écoulent après ce prologue. Lucy Snowe se trouve, par un accident, réduite à se suffire à elle-même. Pour échapper à la misère, elle se voit obligée d'accepter une place de demoiselle de compagnie auprès d'une riche vieille fille. Celle-ci, après avoir promis à Lucy d'assurer son avenir, meurt subitement et la laisse sans pain. Lucy se résout à aller chercher fortune à Bruxelles, que, par un genre d'esprit d'un goût contestable, elle surnomme *Villette*. Dans la traversée, elle se lie sur le paquebot avec une jeune fille, Ginevra Fanshawe. Cette dernière appartient à une famille peu aisée, qui cependant mène un assez grand train à Londres et cherche à marier ses filles sans les doter. Un oncle, M. de Bassompierre, s'est chargé de pourvoir à l'éducation de Ginevra. Elle dit à Lucy qu'une dame de Villette, Mme Beck, cherchait dernièrement une gouvernante anglaise pour ses filles. Lucy retient ce nom; à son arrivée à Villette, elle va frapper à la porte de Mme Beck, qui l'admet chez elle. C'est ici que commence véritablement le roman. La maison de Mme Beck, qui tient un des premiers pensionnats de la ville, en est le théâtre. Le premier personnage de la maison est Mme Beck, veuve d'un certain âge et qui a conservé des prétentions. A côté d'elle est un de ces personnages à moitié disgraciés, attrayants à demi, comme les aime l'auteur. C'est Paul-Carlos-Emmanuel, *Monsieur*, comme on l'appelle avec respect dans la maison. *Monsieur* est le cousin de *Madame*; il est le ministre de l'instruction publique dans le gouvernement de Mme Beck, un véritable despote. Napoléon maître d'école. Pendant les premiers mois de son séjour à Villette, Lucy observe avec surprise le gouvernement de cette communauté enfantine et féminine. Bientôt elle retrouve l'ami de son enfance, Graham Bretton, qui vient habiter Villette avec sa famille. Elle retourne chez eux pendant les vacances et sent son amitié pour le jeune homme se changer en une passion plus sérieuse. Elle s'enivre de cet amour contenu, lorsque survient à Villette la petite Polly du prologue, devenue une ravissante fée de dix-huit ans. Graham et Polly se sont vite amoureux l'un de l'autre, et Lucy ressent de nouveau la poignante morsure de la solitude morale,

et, en outre, les tourments de la jalousie. Elle croit son cœur mort; mais en ce moment le caractère de M. Paul, pour lequel elle ne ressentait aucune sympathie, se dessine et s'éclaire pour elle d'une façon étrange. Elle admire son intelligence, sous l'influence de laquelle son propre esprit se développe; elle apprend que la vie strictement laborieuse de M. Paul est une vie de sacrifices au souvenir d'un amour sublime. M. Paul, avec son travail, nourrit la mère, autrefois opulente, d'une jeune fille qu'il avait aimée et qui était morte au couvent. Les deux natures de Lucy et de Paul, la protestante et le catholique, la rebelle et l'autoritaire, se repoussent et s'attirent tour à tour. Bref, ils finissent par conclure une sorte de traité d'amitié. Lucy s'accoutume déjà à cette affection nouvelle, lorsque, après plusieurs complications, M. Paul quitte Villette et va aux colonies recueillir un héritage pour Mme Walranens, la vieille femme à qui il se dévoue. Encore une fois, Lucy se croit délaissée et se désespère; mais le « sublime bourru » a pourvu à l'avenir de Lucy. Il a loué pour elle une charmante maison dans un faubourg de Villette; il y a installé le matériel d'un pensionnat; puis, au moment où on le croit déjà parti, il va chercher Lucy Snowe et la conduit dans son petit palais de maîtresse de pension, où elle doit, en l'absence de Paul, vivre et assurer son indépendance. Graham Bretton et Polly, qui est la fille unique d'un comte fort riche, se sont mariés. Enfin, comme on le présente, Paul, après trois ans d'absence aux colonies, épouse Lucy, qui a prospéré dans sa maison d'éducation et qui reste Anglaise et protestante. C'est ainsi que Lucy, demeurée maîtresse d'elle-même, est l'artisan de son bien-être et de son bonheur. Il est vrai que, suivant la méthode de Currer Bell, le bonheur ne lui arrive pas à l'heure qu'elle aurait choisie, ni sous la forme qu'elle aurait rêvée. Tel est le profil de ce long roman. Au point de vue littéraire, dit M. Forcade, les qualités qui le distinguent sont précisément ce qui échappe à l'analyse. Ce sont les scènes détaillées avec minutie qui donnent aux caractères une vivante et piquante réalité; c'est le faire de l'auteur, qui relève d'un trait personnel, d'une touche originale et imprévue, les sujets qui paraissent les plus vulgaires. Ce sont ces ardeurs d'esprit et de plume qui éclatent à travers le prosaïsme systématiquement choisis incidents et des situations.

VILLEUBANNE, bourg de France (Rhône), ch.-l. de cant., arrond. et à 8 kilom. E. de Lyon; pop. aggl., 5,928 hab. — pop. tot., 7,474 hab. Fabriques de bleu de Prusse, d'acide sulfurique, d'ammoniaque, de chlorure de chaux et autres produits chimiques, de savon, de cierges et de bougies, de vernis, de toiles cirées; filature de soie, etc.

VILLEUX, EUSE adj. (vil-leu, eu-ze — lat. *villosus*; de *villus*, poil). Hist. nat. Velu, couvert de poils.

— Anat. *Membrane villosée* composée, Membrane inégale. *Membrane villosée simple*, Membrane lisse. *Tissu villosus*, Partie du derme du pied du cheval qui est en contact avec la soie et la fourchette.

— Pathol. *Cancer villosus*, Cancer affectant la forme d'une tumeur couverte de villosités.

— Encycl. En histoire naturelle, on se sert du mot *villosus* comme synonyme de velu, pour indiquer que l'organe ainsi désigné est recouvert d'un poil fin et court, d'une sorte de duvet ou de laine rare. On distinguait autrefois les membranes *villosées* simples et les membranes *villosées* composées; les premières étaient les membranes séreuses, toujours lisses, et les autres les muqueuses, souvent recouvertes de proéminences semblables à un poil court et désignées sous le nom de villosités. Le tissu *villosus* était aussi l'ensemble de ces villosités; enfin, on désigne sous le nom de cancer *villosus* une variété du cancer qui apparaît sous forme d'une tumeur ou d'une plaque ulcéreuse, recouverte d'une villosité qui fait ressembler la partie malade à une sorte de velours rouge.

VILLEVEYRAC, bourg et comm. de France (Hérault), cant. de Mèze, arrond. et à 36 kilom. S.-O. de Montpellier, sur la Moria; pop. aggl., 2,570 hab. — pop. tot., 2,745 hab. Raffinerie de sucre; fabrication importante d'eau-de-vie. Aux environs, ancienne abbaye et belle église de Valmagne.

VILLEVIEILLE (Léon), peintre et graveur, né à Paris en 1826, mort en 1863. Il prit des leçons de Louis Marvy et s'adonna au paysage. Atteint dès son enfance d'un mal incurable, il a laissé dans la plupart de ses œuvres l'empreinte d'une profonde mélancolie. Villevieille débuta au Salon de 1850 par deux *Paysages*, puis il exposa la *Montée de Noé* (1852); *Traité de la vallée Noire par un soir d'hiver* (1853); *Un soir d'été sur le bord de la Seine* (1855); *Soir de novembre*, *Soir d'été*, *Mélancolie* (1859); ce dernier tableau est le plus remarquable. Dans les derniers temps de sa vie, il visita le midi de la France et l'Afrique. Dessinateur habile, il avait fini par devenir coloriste. Il écrivait un jour en parlant de lui: « Les marchands de tableaux m'ont classé. Je tiens les soleils couchants, les réveries, et je confectionne les

bords de rivière à l'usage des cœurs brisés. »

VILLIAUMÉ (Nicolas), historien et économiste français, né à Pont-à-Mousson en 1818. Il descend, par son père, de Pierre, frère de Jeanne Darc. Son éducation terminée, il alla étudier le droit à Paris, puis se fit inscrire comme avocat au barreau de Nantes, et, s'étant acquis dans cette ville une grande réputation, il fut chargé de défendre, en 1849, devant la cour de Versailles, quelques-uns des accusés du 13 juin. En 1852, après le coup d'Etat, il remplit le même office devant la cour de Lyon. Depuis ce moment, il s'est consacré entièrement à l'histoire et à l'économie politique. Ses principaux ouvrages sont: *Histoire de la Révolution française* (Paris, 1850, 4 vol. in-8°); *Nouveau traité d'économie politique* (1857, 2 vol. in-18); *L'Esprit de la guerre* (Paris, 1860, in-18); *De l'Espagne et de ses chemins de fer* (1860, in-8°); *Le Salut de l'Italie* (1860, in-8°); *Histoire de Jeanne Darc* (1863, in-18); *Nouvelle organisation de la ville de Paris* (1871, in-8°).

VILLICUS s. m. (vil-li-kuss — mot lat. dérivé de *villa*, maison des champs). Antiqu. Esclave chargé de la surveillance des travaux dans une villa.

— Encycl. On traduit d'ordinaire le mot *villicus* par fermier; mais on donne par là une fautive idée de celui à qui il s'appliquait, puisque le fermier est un travailleur libre et que le *villicus* était esclave. Il faut remarquer que le *villicus* n'était pas employé dans la villa urbaine ou villa de plaisance, mais dans la villa rustique ou villa d'exploitation. Une villa de ce dernier genre correspondait assez bien à une de nos fermes. Elle était placée d'ordinaire au pied d'une montagne boisée, dans un lieu arrosé par une eau courante, à une exposition garantie des vents pernicieux et des miasmes produits par les marais, assez loin d'une route fréquente afin d'éviter les visiteurs trop nombreux. La maison se trouvait entre deux cours, l'une intérieure pour les chevaux, les bestiaux, les chariots et tous les instruments nécessaires; l'autre, dite extérieure, devant les bâtiments. C'est au commencement de cette cour extérieure que se trouvait l'habitation du *villicus*, qui pouvait ainsi observer l'entrée et la sortie des employés ou des personnes étrangères à l'exploitation. Le *villicus* devait faire exécuter strictement les ordres du maître; il surveillait tous les travaux. Pourtant il n'avait pas à s'occuper des bestiaux, dont le soin était confié au *magister pecoris*. Il avait sur les esclaves occupés dans la villa une autorité presque complète; il leur donnait des ordres et les maintenait dans le devoir; mais son principal devoir à lui-même était d'agir envers eux avec modération et de ne pas oublier qu'il restait l'esclave du maître dont il représentait l'autorité. Il ne pouvait s'absenter de la villa que pour aller au marché. Les obligations qui résultaient de l'emploi de *villicus* ont été longuement détaillées par Columelle (XI, 1). Le même écrivain expose ensuite les devoirs qui incombaient à la femme du *villicus*, que les Romains appelaient la *villica*.

Le mot *villicus* fut aussi employé pour signifier une personne à laquelle était confiée la surveillance de quelque affaire; il se rendrait assez bien, dans ce sens, par notre mot intendant.

VILLIÉ, bourg et commune de France (Rhône), cant. de Beaujeu, arrond. et à 20 kilom. N. de Villefranche; pop. aggl., 854 hab. — pop. tot., 2,571 hab. Recolte et commerce de bons vins.

VILLIERS-LE-BEL, bourg et commune de France (Seine-et-Oise), cant. d'Ecouen, arrond. et à 28 kilom. E. de Pontoise; 1,365 hab. Corroierie, préparation de boudruche; pépinières. L'église paroissiale, construction du xiii^e siècle, est ornée de belles sculptures de la Renaissance. Aux environs, nombreuses villas.

VILLIERS-SUR-MARNE, village et commune de France (Seine-et-Oise), cant. de Boissy-Saint-Léger, arrond. et à 30 kilom. de Corbeil; 824 hab. Beau château. Combat livré aux armées allemandes par les troupes de la garnison de Paris le 30 novembre 1870. V. PARIS (sièges de).

VILLIERS-SAINT-GEORGES, bourg de France (Seine-et-Marne), chef-lieu de cant., arrond. et à 14 kilom. N.-E. de Provins, dans une plaine, près de l'Aubetin; pop. aggl., 503 hab. — pop. tot., 945 hab. Tuileries et fours à chaux. Château féodal du xiv^e siècle, entouré de fossés et d'un beau parc.

VILLIERS (dom Placide DE), historien français, né à Vesoul vers 1640, mort en 1689. Il entra en 1655 chez les bénédictins de Luxeuil, où, tout en s'adonnant à des travaux d'érudition, il devint un très-habile fabricant d'orgues. Après avoir été sous-prieur à Morteau et à Dôle, il fut atteint d'une maladie nerveuse et revint à Luxeuil, où il composa le *Psautier des affligés*; *Prêtres pour une âme en peine*, et une histoire de l'abbaye de Luxeuil, intitulée: *Chronicon Luxoviense* (in-fol.).

VILLIENS (Pierre DE), littérateur français, né à Cognac en 1648, mort en 1728. Il entra chez les jésuites en 1666 et se distingua tant

comme professeur que comme prédicateur. Au bout de vingt-trois ans, il quitta la société de Jésus pour embrasser la règle de Cluny et devint prieur de Saint-Taurin. Il s'était toujours adonné avec zèle à la culture des lettres et avait écrit un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Entretien sur les tragédies de ce temps* (Paris, 1675, in-12); *l'Art de prêcher* (Cologne, [Paris], 1682, in-12), poème en quatre chants, qui a obtenu plus de trente éditions; *Reflexions sur les défauts d'autrui* (Paris, 1691, 2 vol. in-12); *De l'amitié*, poème satirique contre les faux amis (Amsterdam, 1692, in-8°); *Traité de la satire* (Paris, 1695), dans lequel l'auteur lançait contre les poètes satiriques des attaques, qui lui firent donner par Boileau le surnom de *Mauvais de Cluay*; *Entretiens sur les contes de fées et sur quelques autres ouvrages du temps* (Paris, 1699, in-12); *Vérités satiriques en cinquante dialogues* (Paris, 1725, in-12); *Poésies de M. D. V.* (Paris, 1728 in-12).

VILLIERS (Cosme DE SAINT-ETIENNE DE), théologien français, né à Saint-Denis en 1653, mort en 1758. Entré dans l'ordre des carmes à l'âge de dix-sept ans, il professa la philosophie dans différents collèges jusqu'en 1727 et, à dater de cette époque, s'adonna à la prédication. Il devint, en dernier lieu, directeur de son ordre et directeur du couvent de Sainte-Madeleine, à Orléans. Son principal ouvrage, la *Bibliotheca carmelitana* (Orléans, 1752, 2 vol. in-fol.), renferme une foule de détails curieux et est un véritable monument d'érudition. On lui doit, en outre, les biographies de deux religieux de son ordre, celles du Père Agriani et du Père Louis Jacob, qui, publiées d'abord séparément, ont été insérées dans la *Bibliotheca carmelitana*.

VILLIERS (Jacques-François DE), médecin français, né à Saint-Maixent en 1727, mort en 1794. Attaché comme chirurgien à l'armée d'Allemagne pendant la guerre de Sept ans, il se fit, plus tard, recevoir docteur à Paris et y devint médecin de l'Ecole vétérinaire. On a de lui, entre autres écrits : *Eléments de docimasie*, traduits du latin de Crumer (Paris, 1755, 4 vol. in-12); *Méthode pour rappeler les noyés à la vie* (Paris, 1771, in-8°); *Manuel secret et analyse des remèdes de Sulton pour la petite vérole* (Paris, 1774, in-8°); la *Médecine pratique de Londres* (Paris, 1778, in-8°), etc. Il avait, en outre, collaboré au *Dictionnaire encyclopédique* et au *Journal de médecine*, et terminé la traduction des *Aphorismes* de Boerhaave, entreprise par Louis.

VILLIERS (Marc-Albert DE), littérateur, né à Paris vers 1730, mort dans la même ville en 1778. Ses études de droit terminées, il se fit recevoir avocat au parlement, puis il renoua au barreau pour embrasser l'état ecclésiastique. Au milieu de ses occupations religieuses, il consacrait toujours quelques heures à la culture des lettres. On a de lui, entre autres écrits : *Apologie du célibat chrétien* (Paris, 1762, in-12); *Principes sur la félicité due aux rois* (Paris, 1771, in-12); *Vie de Louis IX, dauphin de France* (Paris, 1769, in-12); *Dignité de la nature humaine* (Paris, 1778, in-12).

VILLIERS (Pierre), littérateur et auteur dramatique français, né en 1760, mort en 1849. Il entra d'abord au service, devint capitaine de dragons, puis se jeta dans la littérature théâtrale. Ses principales pièces sont : *Bébé et Jargon*, parodie de *Médée*; *le Bouffe et le tailleur*; *l'odomont ou le Petit Don Quichotte*; *Al Beldam*; *Poniatowski ou le Passage de l'Elster*, iminodrame militaire. Villiers a en outre publié : *Manuel du voyageur à Paris* (1804, in-16); *les Braves anciens et modernes* (Paris, 1806); la *France militaire* (Paris, 1824, 2 vol. in-12); différentes pièces de vers, etc.

VILLIERS (Charles-Pelham), magistrat et homme politique anglais, né à Londres en 1802. Frère de lord Clarendon, il fit ses études à Cambridge, puis devint avocat (1827) et fut nommé en 1830 juge d'instruction près la cour de la chancellerie. Elu membre de la Chambre des communes en 1835, il siégea comme son frère dans les rangs des libéraux et, pendant longtemps, il fit chaque année la motion de diminuer les droits sur l'importation des blés étrangers. Depuis lors, M. Villiers a été nommé successivement député lieutenant du Herts (1850), juge avocat général (1852), membre du conseil privé (1853), membre de la commission d'enquête chargée de répartir sur de nouvelles bases la taxe des pauvres, président du bureau des pauvres (1859), etc.

VILLIERS (George, duc DE BUCKINGHAM), homme d'Etat anglais. V. BUCKINGHAM.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM (Jean DE), né en 1384, d'une des plus anciennes et des plus illustres maisons de France, mort en 1437. Il entra dans la faction de Bourgogne, surprit Paris en 1418 et y exerça une sanglante domination. Nommé maréchal, il laissa massacrer les Armagnacs, et le duc de Bourgogne s'étant allié aux Anglais, il suivit la fortune de ce prince. Mais il devint, après le meurtre de Jean sans Peur, suspect à Henri V d'Angleterre, qui le fit jeter à la Bastille. Rendu à la liberté après un an de

captivité, il continua de servir les ducs de Bourgogne et les Anglais; mais, après la paix d'Arras (1435), il entra au service de Charles VII, reprit Pontoise aux Anglais et concourut à la réduction de Paris. Il fut tué à Bruges, dans une sédition.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM (Philippe DE), quarante-troisième grand maître de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, né à Beauvais en 1464, mort à Malte en 1534. Il commandait dans l'île de Rhodes lorsque cette île fut attaquée par Soliman (1522) et 200,000 Turcs. Le siège de la capitale est un des plus mémorables dont l'histoire fasse mention. Le grand maître, avec 600 chevaliers et 4,500 soldats, se défendit pendant six mois avec le courage le plus héroïque; mais enfin, trahi par le chancelier d'Amaral, il accepta une capitulation honorable, et, après avoir erré pendant huit ans avec ses chevaliers sans retraite assurée, il obtint de Charles-Quint la cession des îles de Malte et de Gozzo (1530). C'est depuis cette époque que les chevaliers de cet ordre prirent le nom de chevaliers de Malte. Villiers succomba, dit-on, au chagrin que lui causaient les dissensions de sa communauté.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM (Auguste), littérateur français, né vers 1833. Ses *Premières poésies* (1856-1858) l'ont fait considérer comme un des poètes de la nouvelle pléiade éclosée sous l'aile de l'éditeur Lemerre. Son second recueil, intitulé : *Fantaisies nocturnes* (Lyon, 1859, in-8°), n'a pas été moins bien accueilli; on a surtout distingué *Hermosa* et les *Chants du Calvaire*. Il a publié ensuite un roman, *Isis*, première partie, et deux drames qui n'ont pas été joués, l'un en trois actes, *Elean*, l'autre en cinq actes, *Morgan* (1862, in-8°). Le Vaudeville a donné, le 6 mai 1870, dit Théophile Gautier, la *Révolte*, pièce en un acte, qui, avant sa représentation, excitait une certaine curiosité, car elle est d'un poète dont les vers montrent du talent, malgré des excentricités voulues. Ce n'est pas tout ce qu'en disaient des amis trop zélés, mais c'est quelque chose. Cela ne ressemble pas aux produits de la fabrique courante, et ce petit drame à deux personnages et en trois scènes contient une idée. La *Révolte* n'est qu'une esquisse, mais c'est l'esquisse d'un peintre qui pourra faire des tableaux s'il a le courage d'abandonner ces dimensions de saynète auxquelles la jeune école parnassienne semble prendre plaisir à se restreindre. Au concours Michaëlis, en 1876, M. Villiers de l'Isle-Adam a obtenu le prix de 2,000 francs pour un drame en quatre actes en prose, le *Nouveau monde*.

VILLIERS DU TERRAGE (Paul-Etienne, vicomte), administrateur français, né à Versailles en 1774, mort en 1858. Après avoir servi quelque temps dans l'armée pendant les premières années de la République, il embrassa, en 1795, la carrière administrative, occupa sous l'Empire différents emplois, fut, sous la Restauration, préfet successivement des Pyrénées-Orientales, du Doubs et du Gard, et fut élevé à la pairie par Louis-Philippe en 1837. La révolution de 1848 mit fin à sa carrière politique. Il a laissé quelques ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *les Loirs d'un ancien magistrat* (Paris, 1834) et des *Poésies morales et historiques* (Paris, 1836, 2 vol.). — Son frère, René-Edouard VILLIERS DU TERRAGE, né en 1780, mort en 1855, inspecteur général des ponts et chaussées, a publié, outre différents mémoires insérés dans des recueils scientifiques, une *Description du canal de Saint-Denis et du canal Saint-Martin* (Paris, 1824, in-4°), avec atlas in-fol. de 14 planches).

VILLIERSIE s. f. (vil-li-er-si — de Villiers, natur. fr.). Moll. Genre de gastéropodes gymnobranches.

VILLIFÈRE adj. (vil-li-fè-re — du lat. *vil-lus*, poil; *fero*, je porte). Hist. nat. Qui est muni de poils.

VILLIFORME adj. (vil-li-for-me — du lat. *vil-lus*, poil, et de *forme*). Hist. nat. Qui a la forme d'un poil.

VILLIMPENTA, bourg du royaume d'Italie, province de Mantoue, district et mandement d'Ostiglia; 2,042 hab.

VILLINGEN, ville du grand-duché de Bade, cercle et à 90 kilom. N.-O. de Constance, sur la Brigach; 5,000 hab. Ecole normale primaire, fabrication de draps, toiles, bières; fonderie de cloches, forges de fer, horlogerie, produits chimiques. Autrefois place forte importante.

VILLIUS TAPPULUS (Publius), consul romain, qui vivait au vie siècle de Rome. D'abord édile, il fut envoyé en 549 comme préteur en Sicile, pour défendre cette île contre les Carthaginois. Elu consul en 553, il commanda l'armée romaine dans la guerre contre la Macédoine, où il retourna deux ans plus tard et fit partie des commissaires qui réglèrent les conditions de la paix avec Philippe II, vaincu à Cynocéphale. En 558, il eut à Lysimachie, dans la Thrace, une entrevue avec Antiochus, roi de Syrie, qu'il engagea à rendre la liberté aux villes grecques d'Asie. Cette entrevue n'eut aucun résultat, mais elle mit les apparences de la justice et de la modération du côté des Romains. L'année suivante, il se rendit de nou-

veau avec des ambassadeurs auprès du roi de Syrie, parvint à rendre Annibal suspect à ce prince et retarda la guerre prête à éclater. L'histoire ne fait plus mention de lui qu'une seule fois, lorsqu'il fut envoyé en Grèce en 558 pour seconder Flaminius, qui préparait l'asservissement de ce pays.

VILLIUS, amant de Fausta, mort l'an de Rome 681. Horace rapporte qu'il était un des amants de la petite-fille du dictateur Sylla, devenue la femme de Milon, lorsqu'il fut surpris dans la maison de ce dernier et assassiné, selon les uns par Milon, selon d'autres par Longarenus, un de ceux qui partageaient avec lui les faveurs de l'impudique Fausta.

VILLIUS ANNALIS (Lucius), préteur romain l'an 710 de Rome. Il venait de brigner les suffrages du peuple pour que son fils obtînt la questure, lorsqu'il apprit qu'il venait d'être proscrit par les triumvirs Octave, Antoine et Lépide. Villius parvint à se cacher; mais son fils, qui connaissait sa retraite, le livra aux bourreaux et reçut en récompense de son infamie les biens paternels et l'éclat.

VILLMANSTRAND, ville de la Russie d'Europe, dans la Finlande, gouvernement et à 62 kilom. N.-O. de Viborg, sur le bord méridional du lac Saima; 1,107 hab. Aux environs, source minérale. Le 23 août 1741, les Russes y remportèrent une victoire sur les Suédois.

VILLMAR, bourg de Prusse, province de Hesse, dans le ci-devant duché de Nassau, dans le bailliage et à 8 kilom. S.-E. de Runkel, 20 kilom. E. de Limbourg, près de la rive gauche de la Lahm; 2,000 hab. Exploitation de marbre, forges à fer. Industrie agricole.

VILLOIS s. m. (vi-loi — rad. ville). Argot. Village, bourg, hameau.

VILLOISON (Jean-Baptiste D'ANSE DE), helléniste, né à Corbeil en 1750, d'une famille d'origine espagnole, mort à Paris en 1805. Bien qu'il se fût principalement appliqué à l'étude des langues orientales, il s'est surtout fait connaître en Europe comme un des plus savants commentateurs des auteurs grecs. Il parcourut la Hollande, l'Allemagne et l'Italie, à la recherche des anciens manuscrits. A Venise, il découvrit une copie fort précieuse de l'*Iliade*, qui lui permit de rétablir le texte, jusque-là altéré, de ce poème immortel. Jaloux de compléter le monument qu'il se proposait d'élever à la gloire d'Homère, il accompagna Choiseul-Gouffier, ambassadeur à Constantinople, dans son voyage du Levant, espérant y découvrir un manuscrit de l'*Odyssée*; mais il fouilla inutilement les bibliothèques les plus célèbres de l'Archipel, celles de Smyrne et du mont Athos. A l'époque de la Révolution, il se fixa à Orléans et vécut, pour ainsi dire, dans la bibliothèque de la ville, recueillant les notes précieuses qui couvrent les livres des Valois, que l'on conserve à cette bibliothèque. Nommé professeur de littérature grecque au Collège de France, il mourut peu de temps après. Voici ses travaux les plus importants : *Apollinii lexicon graecum Iliadis et Odysseae* (1773, 2 vol. in-4°); *Longi pastorium libri IV* (1778, 2 vol. in-8°); *Anecdota graeca* (1781, 2 vol. in-4°); *Homeri Ilias ad veteris codicis Veneti fidem recensita* (Venise, 1783, gr. in-fol.), chef-d'œuvre d'érudition, le plus beau titre de gloire de ce savant.

VILLON (François), l'un de nos plus anciens poètes, né à Paris en 1431, mort vers 1490. On ne connaît de sa vie que ce qu'il en a laissé échapper çà et là dans ses vers, et elle paraît avoir été peu édifiante. Sa famille était pauvre; dans un rondeau qui lui est attribué, il dit que son père était « cordonnier », mais il n'est pas certain que ce rondeau soit de lui; quant à sa mère, dans une ballade qui est un petit chef-d'œuvre de naïveté et de sentiment, il lui fait dire :

Femme je suis, porrette et ancienne,
Ne riens ne scay; oncques lettre ne leuz.

François Villon parvint cependant à faire des études assez complètes, peut-être grâce aux libéralités d'un de ses parents, maître Guillaume Villon, dont il parle souvent et qu'il appelle son « plus que père ». On ne sait s'il parvint au grade de maître en théologie, qui était le but suprême des études de ce temps; le legs qu'il fit dans son *Petit testament*, de sa « nomination de l'Université », peut n'être qu'une plaisanterie. Ce qui est certain, c'est que Villon appartenait à cette catégorie d'étudiants tapageurs pour qui la vie de bohème est pleine d'attraits; les *Repus franches*, rédigées par un de ses amis, témoignent des bons tours que jouait aux hôteliers et aux marchands la bande joyeuse dont il faisait partie et montrent en même temps qu'il avait aussi peu de scrupules qu'il possédait d'esprit vif et aiguë :

C'estoit la mère nourricière
De ceux qui n'avoient point d'argent;
A tromper devant et derrière
Estoit un homme diligent.

(1re *Repus franche*.)

Ce singulier monument littéraire donne toujours Villon comme le chef de cette bande de mauvais sujets, et si l'on songe que plusieurs d'entre eux étaient des coupe-bourses avérés, que quelques-uns, entre autres un nommé Colin de Cayeux, y laissèrent

leur peau, comme dit le poète, pour avoir été « s'esbattre à Ruel », c'est-à-dire pour y avoir fait quelque mauvais coup, on jugera qu'il vivait là en triste compagnie. Lui-même, un peu plus tard, n'échappa qu'à grand-peine à la potence. Toutefois, il faut se souvenir que la loi était dure alors pour les vilains, et qu'ils encouraient la peine de mort pour ce qui ne serait aujourd'hui que de simples délits.

Villon eut à subir plusieurs condamnations; on en relève trois, d'après ses aveux. Une première fois, il fut condamné à être fouetté, sur la plainte d'une femme qu'il aimait et qu'il appelle tantôt Denise, tantôt Rose et Catherine de Vaucelles. Pour quel motif cette femme obtint-elle contre lui cette condamnation? c'est ce qu'il est impossible de conjecturer, tant il s'explique en termes vagues :

Quand chicaner me fait Denise,
Disant que je l'avoye maudite...
De moy, pauvre, je veulx parler;
J'en fuz batu, comme a ru telles (comme
[linge à la rivière].

Tout nud; j'à ne le quiers celer.
Quime fait mascher ces groisseilles,
Fors Katherine de Vauselles?

A la suite de cette mauvaise affaire, le poète composa le *Petit testament*, où il annonce qu'il quitte Paris et se rend à Angers. Il est peu probable qu'il ait fait ce voyage. Le *Petit testament* porte la date de 1456, et l'année suivante Villon était détenu, pour un crime ou un délit également ignoré, dans les prisons du Châtelet de Paris. Il y subit la question de l'eau et fut condamné à mort. Puisque, de son propre aveu, quelques-uns de ses amis furent pendus, on peut croire qu'il avait été impliqué dans la même affaire; mais ce n'est pas certain. Il appela de la sentence et obtint ainsi un délai qui lui mit à profit. Une pièce de vers qu'il composa à l'occasion de la naissance d'une princesse du sang royal, le *Dit de la naissance Marie*, lui réussit à merveille. Le parlement, à la sollicitation du père de la petite princesse, commua sa peine en celle du bannissement. Il est probable qu'il s'agit de la princesse Marie d'Orléans, fille du duc Charles d'Orléans, le poète, qui voulut protéger un de ses humbles confrères. Ses libéralités ne s'arrêtèrent pas là, car un peu plus tard il fit venir Villon auprès de lui et lui donna une sinécure, comme on en donnait alors aux poètes de cour.

Forcé de quitter Paris momentanément, Fr. Villon se dirigea vers Angers, où il avait peut-être de la famille, car il semble avoir été souvent attiré de ce côté. En route, il lui arriva encore une mauvaise affaire; en 1461, il se trouvait détenu, au pain et à l'eau, depuis six ou huit mois, dans les prisons du château de Meung-sur-Loire, par l'évêque d'Orléans, Thibault d'Aussigny. On ne sait encore de quel crime ou de quel délit il s'était rendu coupable; il ne s'accuse lui-même que de « folle plaisance; » peut-être faut-il entendre par là quelque plaisanterie sentant l'impiété, ce que le clergé appelle un sacrilège. « Il y a lieu de croire, dit M. P. Janet, que le délit n'était pas en rapport avec la punition, car Villon, qui n'a jamais protesté contre sa condamnation au fouet, qui se contente d'indiquer vaguement que le parlement l'avait jugé « par fausserie » (lors de sa condamnation capitale), fit preuve de la plus violente rancune contre Thibault d'Aussigny. Il paraît même certain que cette mauvaise affaire ne lui fit pas perdre la faveur de ses protecteurs, Charles d'Orléans et le duc de Bourbon. » Aucune procédure n'avait été instruite contre lui, et il était destiné à pourrir indéfiniment dans un cul-de-basse-fosse, sous le bon plaisir de l'évêque, lorsqu'il fut délivré grâce à un hasard. Louis XI, qui venait de succéder à Charles VII, passa à Meung dans l'automne de 1461, logea au château de l'évêque et, suivant l'usage royal, rendit la liberté aux prisonniers.

En sortant des cachots de Meung-sur-Loire, Villon, parvenu à sa pleine maturité, composa le *Grand testament*, son chef-d'œuvre, dans lequel il inséra un certain nombre de ballades écrites certainement à une époque antérieure et qui donnent une haute idée de son talent poétique (V. TESTAMENT). A partir de cette époque, il dut avoir une existence moins accidentée; mais les renseignements donnés sur lui ou recueillis dans ses œuvres sont contradictoires. Les voyages qu'on lui fait faire à Douai, à Lille, à Saint-Omer, à Bruxelles et jusqu'en Angleterre ne sont rien moins que prouvés. Rabelais (*Pantagruel*, livre IV) rapporte une réponse hardie qu'il aurait faite au roi d'Angleterre Edouard V, en présence du célèbre médecin Thomas Linacre; mais Edouard V ne monta sur le trône qu'en 1483, et Th. Linacre, né seulement en 1460, n'avait encore aucune célébrité sous ce prince. De quelques-uns de ses ballades, on peut inférer que Villon vécut quelque temps à Blois, à la cour de Charles d'Orléans, dont il dit qu'il recevait des gages; il parle aussi de « gracieux prêts » que lui faisait le duc de Bourbon. Rabelais dit, d'un autre côté, que « maître François Villon, sur ses vieux jours, se retira à Saint-Maixent, en Poitou, sous la faveur d'un homme de bien, abbé du dict lieu. Là, pour

donner passe-temps au peuple, on le prit faire jouer la Passion en gestes et langage poétique. Il n'y aurait rien d'étonnant à ce que Villon se fût enrôlé dans une troupe de confrères de la Passion et eût ainsi fini sa vie; on peut même conjecturer de quelques-unes de ses œuvres, comme l'*Archer de Bagnolet*, petite scène très-originale et faite pour être jouée, qu'il était loin d'être étranger à l'art dramatique; à diverses époques de sa vie, il dut appartenir à quelques-unes de ces troupes nomades pour lesquelles il travaillait, ce qui expliquerait ses pérégrinations à travers la France.

...Au moment où parut Villon, dit M. A. de Montaiglon, la littérature française en était à une période de transformation; de la poésie générale, elle passait à la poésie personnelle; ses contemporains, subissant à leur insu cette phase littéraire, s'essayaient à l'individualité avec plus d'effort que de bonheur; Villon l'atteignit du premier coup; sa force est là, et sa valeur s'augmente de l'intérêt que, sous ce rapport, offraient ses œuvres. Elle est tellement saisissante, qu'elle a été reconnue de tous, et le succès qui l'accueillit ne s'arrêta pas. François I^{er} lui fit l'honneur de faire faire une édition de ses poésies par Clément Marot, qui le combla de ses louanges. Un peu plus tard, il est vrai, l'école de Ronsard protesta. Pasquier condamne Villon, et Du Verdier s'élève contre ce Marot ait osé louer un si *goffe* ouvrier et faire cas de ce qui ne vaut rien; cela marque moins un manque de goût que la force du préjugé; la pléiade, qui est en réalité aussi aristocratique que savante, ne pouvait admirer Villon sans se condamner elle-même. Mais, ce moment passé, le charme recommence. Régnier est un disciple de Villon; Patru le loue; Boileau a senti quel était son rang; La Fontaine l'admire; Voltaire l'imite; les érudits littéraires du XVIII^e et du XIX^e siècle, Colletet, le Père Du Cerceau, l'abbé Massieu, l'abbé Goujet, parlent de lui comme il convient, en même temps que Coustelier et Formey le réimpriment, que La Monnoye l'annote et que Lenglet-Dufresnoy prépare une nouvelle édition. De nos jours, une justice encore plus éclatante lui a été rendue. Tous ceux qui ont parlé incidemment de Villon, Sainte-Beuve, Saint-Marc Girardin, Chasles, Nisard, Gêrusez, Demogot, Génin et d'autres encore, l'ont bien caractérisé. En même temps qu'eux, M. Daunou a écrit sur notre poète une longue étude, in-4, en tête du *Journal des savants*, et M. Théophile Gautier, dans l'ancienne *Revue française*, des pages vives, aussi justes que pleines de verve. Enfin, en 1850, M. Proflet, et, en 1856, un professeur allemand, M. Nagel, ont pris Villon pour sujet d'un travail spécial; en 1859, M. Campeaux lui a consacré un excellent travail. Plus loin, M. de Montaiglon, passant légèrement sur le *Petit testament*, « qui n'est que spirituel », et sur quelques pièces qu'il regrette de trouver dans le *Grand testament*, ajoute : « Ce n'est pas là qu'il faut chercher Villon, mais dans la partie populaire et humaine de son œuvre. On ne dira jamais assez à quel point le mérite de la pensée et de la forme y est inestimable. Le sentiment en est étrange et aussi touchant que pittoresque dans sa sincérité; Villon peint presque sans le savoir, et en peignant il ne pailie, il n'excuse rien; il a même des regrets, et ses torts, qu'il reconnaît en se blâmant, mais dont il ne peut se défendre, il ne les montre que pour en détourner. Je connais même peu de leçons plus fortes que la ballade : *Tout aux taernes et aux filles*. La bouffonnerie, dans ses vers, se mêle à la gravité, l'émotion à la raillerie, la tristesse à la débauche; le trait piquant se termine avec mélancolie; le sentiment du néant des choses et des êtres est mêlé d'un burlesque soudain qui en augmente l'effet. Et tout cela est si naturel, si net, si franc, si spirituel; le style suit la pensée avec une justesse si vive, que vous n'avez pas le temps d'admirer comment le corps qu'il revêt est habillé par le vêtement. Il faut aller jusqu'à Rabelais pour trouver un maître qu'on puisse lui comparer et qui écrive le français avec la science et l'instinct, avec la pureté et la fantaisie, avec la grâce délicate et la rudesse souveraine que l'on admire dans Villon et qu'il a seul parmi les gens de son temps. »

La meilleure édition des *Œuvres complètes* de F. Villon est celle qu'a donnée M. Jaunet (1867, in-12); elle contient le *Petit* et le *Grand testament*, des *Poésies diverses*, le *Jargon*, recueil de vers écrits en argot et qui n'ont pu encore être déchiffrés; un grand nombre de poésies attribuées à Villon et dont l'authenticité est des plus douteuses, et enfin la série des *Requies franches*, dont François Villon est le héros, mais dont il est impossible qu'il soit l'auteur. Le volume est terminé par un glossaire fort utile pour l'intelligence du poète.

VILLON (FRANÇOIS), opéra en un acte, paroles de M. Got, musique de M. Edmond Membre; représenté à l'Académie impériale de musique le 20 avril 1837. Le livret n'était pas des mieux réussis. Dans un jour de bonne humeur, Louis XI a fait grâce de la potence à Villon; ce pauvre diable, bohémien lui-même, a été consolé dans son cachot par une petite bohémienne, nommée Aïka. Son innagination poétique, ses malheurs touchent le

27

cœur de la jeune fille, qui lui assure qu'elle l'aime malgré ses cinquante ans. Villon fait un retour sur lui-même, sur sa vie d'aventures; il a honte de la faire partager à cette crédule enfant, et il a le courage de refuser le bonheur qu'elle lui offre. Cette magnanimité est peu en rapport avec l'idée qu'on peut se faire du patron des *Enfants sans souci*. M. Membre a écrit une partition intéressante, pittoresque et qui renferme des morceaux bien traités, entre autres la ballade si connue : *Mais où sont les neiges d'antan*? Les couplets de Gossoyn : *S'il est sur la machine ronde*, et le chœur de l'orgie : *Rions, buvons, chantons, compères*. Cet opéra a été joué par Obin, Boulo, Mlle Delisle.

VILLON (LA FARCE DE MAÎTRE), opéra comique en un acte, musique de M. Th. de Lajarte; représenté au théâtre de l'Athénée le 31 décembre 1872. On aurait pu tirer un meilleur parti de la vie accidentée du rimeur et faire une farce plus spirituelle et moins lugubre que celle qui consiste à laisser arracher sept dents à un cuisinier par un charlatan, pour lui faire payer le dîner de l'auteur de la *Ballade des dames du temps jadis*. Si la pièce n'a pas été goûtée, on a remarqué la musique vive et gracieuse que M. de Lajarte a écrite pour elle.

VILLORBA, bourg du royaume d'Italie, province, district et mandement de Trévise; 3,135 hab.

VILLOSITÉ s. f. (vil-lo-zi-té — d'un type lat. *villositas*; de l'adjectif *villosus*, poilu, lequel vient de *villus*, poil). Etat des surfaces velues; ensemble des poils qui couvrent une surface : *Toute villosité avait disparu dès longtemps de ses culottes jaunes*. (Th. Gaut.)

— Anat. Petites rugosités nombreuses et serrées, qui couvrent certaines surfaces et leur donnent une apparence veloutée : *Rudolphi et Albrecht Meckel ont dit que dans les villosités intestinales existe un tissu d'une nature particulière, une sorte de spongiété destinée à effectuer immédiatement l'absorption alimentaire*. (Adelon.)

— Encycl. Anat. On observe les villosités surtout dans les muqueuses peu riches en glandes ou ayant des glandes sous-muqueuses, comme le duodénum. Chez l'homme et les carnivores, on n'en trouve qu'à partir du pylore jusqu'au bord libre de la valvule iléo-cœcale, ainsi que dans les voies biliaires et les canaux hépatiques. Chez les ruminants, il y en a dans le voisinage du cardia. Le gros intestin, l'œsophage, le pharynx, la cavité buccale n'ont pas de villosités car il ne faut pas confondre avec les villosités les papilles, cornées ou non, plus ou moins longues, de la langue et autres parties de la bouche chez diverses espèces animales. Les villosités, au point de vue de la forme, se divisent en simples et en composées. Les villosités simples sont dites coniques, cylindriques, en massue ou foliacées, c'est-à-dire larges et aplaties, terminées ou non en pointes. Les villosités composées sont la plupart des villosités foliacées, dont la surface ou seulement le bord libre est pourvu de villosités coniques, cylindriques ou en massue. Nous avons déjà fait observer qu'il ne faut pas confondre les villosités avec les papilles. Les villosités, comme les papilles, sont une dépendance du chorion de la muqueuse, dont elles se détachent en saillie plus ou moins petite. Mais elles sont composées par une plus grande quantité de matière amorphe et contiennent moins de fibrilles lamineuses. Ces fibrilles sont la plupart longitudinales, empâtées en quelque sorte dans l'épaisseur de la matière amorphe, qui compose en grande partie la villosité. La principale différence, c'est que, selon leur volume, les villosités ont une, deux ou trois artérioles centrales, accompagnées d'un nombre de veines ordinairement double, comme plissées transversalement, et quelquefois offrent des taches pigmentaires à leur surface externe. Mais ces vaisseaux ne se distribuent pas au centre seulement de l'organe, comme dans les papilles; il en part de petites branches qui viennent former un réseau serré à la surface même de la villosité, de telle sorte que les capillaires font saillie du côté de la cavité intestinale, dont ils ne sont séparés que par la mince couche d'épithélium cylindrique de cette région. Les interstices laissés entre eux par les capillaires de ce réseau sont tellement étroits, qu'on peut souvent les considérer comme nuls, les conduits étant contigus comme les doigts de la main rapprochés. Au centre de chaque villosité se trouvent un ou plusieurs capillaires lymphatiques, peu réguliers, variqueux, à parois très-minces, confondues et adhérentes avec la substance de la villosité. Ces lymphatiques ne sont pas ramifiés ni anastomosés et commencent par une extrémité close; ils se jettent dans le réseau sous-muqueux.

VILLOSOGASTRE s. m. (vil-lo-zo-ga-stro — du lat. *villosus*, velu; *gaster*, ventre). Bot. Nom donné à une orchidée d'Afrique, la blétiée.

VILLOTEAU (Guillaume-André), musicographe français, né à Bellême (Orne) en 1759, mort en 1839. Après avoir été enfant de chœur, il fit ses études au collège du Mans. Sa famille voulant le faire prêtre malgré lui, il quitta cette ville, fut pendant quelque temps musicien ambulante, s'engagea en

suite dans les dragons, puis revint au Mans, qu'il quitta pour aller à La Rochelle et de là à Paris. Sans moyens d'existence, il dut se résigner, pour vivre, à entrer dans les ordres, et, comme il n'avait cessé de s'occuper de musique, il fut attaché au chœur de Notre-Dame. Au début de la Révolution, il s'empressa de quitter la soutane et chanta pendant quelque temps dans les chœurs de l'Opéra. Ses connaissances musicales lui valurent d'être attaché à la commission scientifique qui suivit Bonaparte en Egypte. Il étudia à fond l'art musical de ce peuple et, de retour en France, il écrivit d'intéressantes dissertations sur ce sujet, lesquelles parurent dans la *Description de l'Egypte*. N'ayant pu obtenir une place à Paris, il se retira à Tours, où il passa le reste de sa vie. On lui doit : *Mémoire sur la possibilité et l'utilité d'une théorie exacte des principes généraux de la musique* (1807, in-8°); *Recherches sur l'analogie de la musique avec les arts qui ont pour objet l'imitation du langage* (2 vol. in-8°), ouvrage trop abstrait qui n'eut point le succès sur lequel comptait l'auteur.

VILLOTIER ou **VILLOTIER, IÈRE** s. (vil-lo-tié, iè-re). Débauché, libertin : *Qu'avez-vous donc tant qui vous attache à la vie? — Ah! mille raisons. — Lesquelles? — Lesquelles? L'air, le ciel, le matin, le soir, le clair de lune, mes bons amis les truands, mes gorges-chaudes avec les villosités*. (V. Hugo.) « Vieux mot.

VILLOTTE s. f. (vi-lo-te — dimin. de ville). Fam. Petite ville : *Se retirer dans une villette*.

VILLOTTE (Jacques), missionnaire français, né à Bar-le-Duc en 1656, mort aux environs de Nancy en 1753. Entré chez les jésuites, il professa pendant quelque temps, puis fut envoyé en Arménie et déploya un zèle extrême pour la propagation de la religion catholique. Après un long séjour à Isphahan, il revint en France et dirigea plusieurs collèges de sa Société. On lui doit : *l'Arménie chrétienne* (Rome, 1780, in-12); *Voyages d'un missionnaire en Turquie, en Perse, etc.* (Paris, 1730, in-12); *Explication de la foi catholique* (1711, in-12); *Abrégé de la doctrine chrétienne* (1713, in-12); *Commentaires sur les Évangiles* (1714, in-4°).

VILLOUZA s. m. (vil-lou-za). Souverain pontife du soleil chez les anciens Péruviens.

VILLUS s. m. (vil-luss — mot latin qui signifie poil). Bot. Assemblage de poils mous, flexibles, à demi couchés.

VILMAR (Auguste-Frédéric-Chrétien), théologien et littérateur allemand, né en 1800 à Solz (Hesse électorale), mort en 1868. Il fit ses études théologiques à l'université de Marbourg, fut ensuite précepteur, puis pasteur adjoint jusqu'en 1827, époque où il devint professeur au gymnase d'Hersfeld. En 1831, dans l'Assemblée des états de la Hesse, il fut, peu de temps après, nommé membre des commissions supérieures de l'Eglise et des écoles et exerça une grande influence sur le développement de l'instruction publique dans l'électorat. Successivement professeur au gymnase de Hanau et directeur de celui de Marbourg (1833), conseiller consistorial et conseiller rapporteur au ministère de l'intérieur (1850), il fut chargé, l'année suivante, d'administrer le diocèse général de la Diemel et de la Schwalm, à la place du surintendant, qui son grand âge réduisait à l'inactivité, et fit, en cette qualité, partie de la première Chambre (1852). Il s'efforça d'imprimer à l'enseignement et à la religion une direction rétrograde et rigoureusement orthodoxe, et l'on a même prétendu qu'il avait voulu introduire dans l'Eglise protestante hessoise une sorte de sacerdocat catholique, analogue au puseyisme anglais. En 1855, il fut nommé professeur ordinaire de théologie à l'université de Marbourg, où son enseignement eut pour objet la morale, la dogmatique, l'homiletique, la théologie pastorale et surtout l'explication pratique de la Bible et des Évangiles. Indépendamment d'un grand nombre d'écrits de pédagogie et de théologie, tels que *Discours sur des questions du temps* (Marbourg, 1846), les ouvrages de M. Vilmar, relatifs à l'histoire de l'ancienne littérature allemande, qui ont le plus contribué à établir sa réputation d'écrivain, sont : la *Chronique universelle de Rodolphe d'Ensis* (Marbourg, 1839); *Leçons sur l'histoire de la littérature nationale allemande* (Marbourg, 1845; 1868, 2 vol., 12^e édit.), recueil de conférences faites par l'auteur à Marbourg pendant l'hiver de 1843-1844; les *Antiquités allemandes* (Marbourg, 1845); *Pour la bibliographie de Jean Fischart* (Marbourg, 1846); le *Petit livre des noms allemands* (Francfort, 1864, 5^e édit.); *Petit manuel pour les amis de la chanson populaire allemande* (Francfort, 1837); *Vocabulaire du dialecte hessois* (Francfort, 1868). De 1848 à 1851, il avait publié un journal hebdomadaire, intitulé *l'Ami du peuple hessois*, qui lui attira de vives attaques de la part des libéraux. Les articles qu'il y avait insérés ont été réunis sous ce titre : *Pour l'histoire de la civilisation moderne en Allemagne* (Francfort, 1858-1861, 3 vol.). Enfin, il avait fondé en 1861 les *Feuilles de théologie pastorales*, qui cessèrent de paraître en 1866.

VILMORINIE s. f. (vil-mo-ri-ni — de Vil-

morin, agron. fr.). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des légumineuses, tribu des phaseolées, dont l'espèce type croît aux Antilles.

VILNA, ville et gouvernement de la Russie. V. **VILNA**.

VILONI, rivière de la Russie d'Asie, dans la Sibirie. Elle prend sa source, sous le nom de Tchona, dans la partie occidentale du gouvernement de Jakoutsk, par 67^e de latit. N. et 102^e de longit. E., coule à l'E., reçoit plusieurs petits affluents, prend le nom de Viloni et se jette dans la Lena, à Vilonisk, après un cours de 560 kilomètres.

VILONISK, ville de la Russie d'Asie, dans la Sibirie, gouvernement et à 380 kilom. N.-O. de Jakoutsk, sur la Viloni, à son embouchure dans la Lena. Exploitation de fer et de sel; centre d'un important commerce de zibelines.

VILLOTIER, IÈRE s. (vi-lo-tié, iè-re). Débauché, libertin. On écrit plus souvent **VILLOTIER**.

VILS, rivière de Bavière. Elle prend sa source dans la partie orientale du cercle de la haute Bavière, près du village de Hecken, coule à l'E., entre dans le cercle de la basse Bavière et se jette dans le Danube à Vilshofen, après un cours de 125 kilomètres.

VILSHOFEN, ville de Bavière, cercle de la basse Bavière, ch.-l. du bailliage de son nom; à 24 kilom. N.-O. de Passau, à l'embouchure de la Vils dans le Danube; 2,372 hab. Commerce de grains et de toiles.

VILVORDE ou **VILVORDEN**, ville de Belgique, province du Brabant méridional, arrond. et à 12 kilom. N.-E. de Bruxelles, près du canal de Bruxelles; 7,553 hab. Fabrication de tissus de crin, genévire; brasseries, tanneries; manufacture de tapis et de chapeaux; carrière de pierres estimées. Cette ville, jadis fortifiée, conserve encore plusieurs débris de ses anciennes fortifications. Maison centrale de réclusion pour tout le royaume, pouvant contenir 2,000 condamnés qu'on exerce à des travaux très-variés.

VIMAIRE ou **VIMÈRE** s. f. (vi-mè-re — du lat. *vis*, force; *major*, majeure). Domage, effet funeste, outrage, injure : *Froment de semence craint la vimère du temps, mais folie graine ne périr point*. (G. Sand.) « Ne se dit plus aujourd'hui que des dommages causés dans les bois par la violence des ouragans.

VIMAR (Nicolas, comte), homme politique français, né à Mézières en 1744, mort en 1829. Avocat au parlement de Rouen à l'époque de la Révolution, il devint successivement procureur de la Commune de cette ville, représentant de la Seine-Inférieure à l'Assemblée législative, membre du comité central de l'instruction publique, puis du conseil des Anciens (1798), refusa, à deux reprises, la porte-faïence de la justice, et, lors de la création du Sénat, fut appelé à faire partie de ce corps. Créé comte par l'Empire, il adhéra à la déchéance de Napoléon et fut élu à la pairie après la seconde Restauration.

VIMARCÉ, village et commune de France (Mayenne), cant. d'Evron, arrond. et à 51 kilom. N.-E. de Laval; 1,146 hab. On y voit les ruines imposantes du manoir de Courtallier, que nous avons décrit t. V, p. 387.

VIMBE s. m. (vain-be). Ichthyol. Nom de divers poissons appartenant à un genre corégone, les autres aux genres brème, cyprin et salmone.

— Encycl. La taille du vimbe varie de 0m,30 à 0m,50; il a la tête petite, allongée, pointue, taillée en coin; les mâchoires dentées, la supérieure proéminente; le ventre aplati et assez large, s'amincissant vers l'anus en une sorte de tranchant; le dos offrant vers le milieu une saillie un peu aiguë; les écailles grandes et peu adhérentes; la queue fourchue. Sa couleur est noirâtre en dessus, bleuâtre sur les flancs, argentée en dessous. Ce poisson se trouve dans les eaux douces ou saumâtres du Nord de l'Europe; il abonde surtout en Suède, dans le lac Meler et la rivière de Sala. Sa chair est molle, d'un goût assez agréable, mais un peu fade et remplie de petites arêtes; c'est un très-bon mets quand elle est fraîche. On la sale pour la conserver.

VIME s. m. (vi-me — lat. *vimen*, même sens). Bot. Nom de l'osier dans quelques départements.

VIMECARTE (Stefanodoro da), en latin *Vicomercatus*, poète italien, né à Milan dans la première moitié du XIII^e siècle, mort en 1297. Il entra fort jeune dans l'ordre des dominicains et devint, deux ans avant sa mort, professeur de théologie à Milan. Il avait écrit plusieurs ouvrages, mais un seul a été imprimé; c'est le poème intitulé : *De gestis in ciuitate Mediolani sub Ottone vice-comiti archiepiscopo*, que Muratori a publié, d'après deux manuscrits de la bibliothèque ambrosienne, dans le tome III des *Anecdota*, puis dans le tome IX des *Scriptores rerum italicarum*.

VIMEIRO, ville de Portugal, province de l'Estramadure, à 65 kilom. N. de Lisbonne; 2,000 hab. Défaite des Français commandés par Junot, le 21 août 1808.

Vimeiro (BATAILLE DE). La capitulation de Baylen avait porté un coup mortel à l'armée française en Espagne et en Portugal. Le 1^{er} août (1808), le roi Joseph avait été obligé de quitter Madrid pour se réfugier à Vittoria, le jour même où une armée anglaise, sous les ordres de sir Arthur Wellesley, si célèbre depuis sous le nom de lord Wellington, débarquait en Portugal. Le 8 août, sir Arthur Wellesley se mit en marche sur Lisbonne, à la tête de 14,000 à 15,000 hommes, presque entièrement composés d'infanterie et d'artillerie. Il eut soin, avec la prudence qui a toujours si éminemment distingué cet homme de guerre, de longer la mer, de manière à avoir toujours à sa disposition ses approvisionnements et ses moyens de retraite. Junot, qui commandait l'armée française en Portugal, était à Lisbonne. A peine eut-il appris le débarquement d'une armée anglaise, qu'il résolut de concentrer ses troupes sur-le-champ et de marcher rapidement sur les ennemis, afin de les rejeter à la mer. Il rappela le général Loison de l'Alentejo, lui ordonna de le rejoindre en passant par Abrantès, et lança le général Delaborde avec sa division à la rencontre des Anglais, afin de les observer, de les harceler, de les contenir au besoin jusqu'à ce que la concentration fût complète.

Le général Delaborde, vieil officier plein d'énergie et d'expérience, se porta aussitôt en avant par la route de Leiria et arriva le 15 en vue des Anglais, auxquels il livra un brillant combat à Roliça, et dirigea sa marche de manière à rejoindre le général Loison, venant d'Abrantès, et Junot, arrivant de Lisbonne, tandis que sir Arthur Wellesley prenait position sur les hauteurs de Vimeiro, où il fut rejoint par les brigades Anstruther et Ackland. Cette position était critique, car le revers des hauteurs, taillées à pic sur la mer, ne laissait aux Anglais aucun moyen de retraite. Mais Wellesley comptait sur la solidité de ses soldats, sur sa nombreuse artillerie et sur la supériorité du nombre, car il savait que Junot n'avait pu réunir que 9,000 à 10,000 hommes, tandis qu'il en avait 18,000 à sa disposition.

Le 21 août au matin, Junot arriva en vue des Anglais et reconnut au premier coup d'œil que leur aile gauche était celle qui donnait le plus de prise à l'attaque. Il ordonna aussitôt un mouvement pour renforcer sa droite et s'assurer ainsi l'avantage sur ce point; mais, des hauteurs, sir Arthur Wellesley, se rendant nettement compte des dispositions de Junot, se hâta de rectifier son ordre de bataille.

La lutte, cependant, s'engageait avec beaucoup de vivacité sur notre gauche, pendant que la manœuvre de notre droite s'exécutait. Nos plus grands efforts se portèrent sur le village de Vimeiro, situé au fond d'un ravin qui coupait en deux la position des Anglais et formait leur plus forte assise sur ce terrain accidenté. La brigade Thomière marcha droit à l'ennemi, vigoureusement enlevée par son général de division Delaborde; mais nos soldats avaient trois lignes d'infanterie à percer, et ils n'étaient pas encore arrivés à la première qu'une artillerie formidable d'abord, puis un feu de mousqueterie bien nourri moissonnait leurs rangs. Le général Kellermann, à la tête d'un régiment de grenadiers, essaya alors d'enlever le plateau de Vimeiro et se fit précéder d'une batterie d'artillerie. En quelques instants, le feu terrible des Anglais l'eut démontée, et une grave blessure renversa le général Foy. Kellermann parvint cependant à déboucher sur le plateau, mais alors il se vit assailli par un feu si épouvantable, qu'il dut se rejeter précipitamment en arrière; 400 dragons, formant toute la cavalerie anglaise, crurent le moment favorable pour se ruir sur notre infanterie et achever sa déroute; ce fut sur eux, au contraire, qu'elle fut vengée: l'impétueux général Margaron les chargea lui-même à la tête de sa cavalerie et les sabra en un instant.

Pendant que ces événements se passaient à notre gauche, notre droite se heurtait contre les mêmes obstacles insurmontables: partout trois formidables lignes à percer, un terrain escarpé, impossible à gravir sous des feux plongeants, et où l'ennemi usait de tous ses avantages, de ceux qui font précisément la force du soldat anglais, tandis que nous n'avions aucun des nôtres. Il était midi, et nous avions déjà perdu 1,800 hommes sans résultat, c'est-à-dire le cinquième de notre effectif. En conséquence, Junot, après avoir pris l'avis de ses plus braves officiers, se résigna à donner le signal de la retraite. Tout espoir de rejeter les Anglais à la mer était désormais perdu; il ne restait plus qu'à négocier l'évacuation du Portugal aux meilleures conditions possibles. Elles furent réglées par la célèbre convention de Cintra. V. ce mot.

VIMERCATE, bourg du royaume d'Italie, province de Milan, district de Monza, à 24 kilom. N.-E. de Milan, ch.-l. de mandement, sur la Molgora; 4,106 hab.

VIMÈRE s. f. V. VIMAIRE.

VIMEUR DE ROCHAMBEAU. V. ROCHAMBEAU.

VIMEUX (le), en latin *Vimacensis Pagus*, petit pays de l'ancienne France, dans la Fi-

cardie, entre la Bresle et la Somme, près de la Manche; ch.-l., Saint-Valéry-sur-Somme. Le Vimeux est aujourd'hui compris dans le département de la Somme.

VIMINAIRE s. m. (vi-mi-nè-re — du lat. *viminarius*, d'osier; de *vimen*, osier). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des légumineuses, tribu des podalyriées, comprenant deux espèces, dont l'une croît en Australie et l'autre dans la Tasmanie.

VIMINAL, ALE adj. (vi-mi-nal, a-le — lat. *viminalis*; de *vimen*, osier). Antiq. Se disait à Rome de plusieurs endroits qui avaient été couverts d'osier ou voisins d'une oseraie: *Mont VIMINAL. Champ VIMINAL. Porte VIMINALE*.

— Bot. Se dit d'une espèce de saule, nommé vulgairement OSIER BLANC.

VIMINAL (le), une des collines de Rome. V. COLLINES (les sept).

VIMIOSO, ville forte de Portugal, province de Tras-os-Montes, à 23 kilom. N.-O. de Miranda; 1,000 hab. Berceau de la famille de Bragance.

VIMONASTÉRIEN, IENNE s. et adj. (vimona-sté-ri-ain, iè-ne — de *Vimonasterium*, nom lat. de Vimoutiers). Géogr. Habitant de Vimoutiers; qui appartient à cette ville ou à ses habitants: *Les VIMONASTÉRIENS. La population VIMONASTÉRIENNE*.

VIMONT, médecin phrénologiste français, né à Caen en 1795, mort à Paris. Il fit ses études médicales dans cette dernière ville, fut reçu docteur en 1818 et commença, aussitôt sa thèse subie, à attaquer la phrénologie. Mais les faits qu'il invoquait à l'appui de son opinion tournèrent contre lui, si bien que, d'antagoniste qu'il était primitivement, il devint, au bout de quelques années, un des plus chauds partisans de Gall. Il a publié en 1835, sur ses propres dessins, un grand ouvrage intitulé: *Traité de la phrénologie humaine et comparée* (2 vol. in-4, avec atlas de 133 planches in-fol.). Tout le mérite de ce traité, avouons-le, consiste dans les dessins. En somme, c'est un ouvrage de patience, de goût même, si l'on veut, mais non une œuvre de science.

VIMORY, village et commune de France (Loiret), cant., arrond. et à 8 kilom. S. de Montargis; près de la rive gauche du Casseau; 960 hab. Henri de Guise y remporta, en 1587, une victoire sur les Allemands alliés des calvinistes.

VIMOUTIERS, ville de France (Orne), ch.-l. de cant., arrond. et à 30 kilom. N.-E. d'Argentan, dans une situation agréable sur un petit affluent de l'Orne; pop. aggl., 2,626 hab. — pop. tot., 3,800 hab. Bibliothèque publique. Blanchisseries de fil et de toiles, filature de lin; fabrication de toiles, tissus de laine, crêtonnes. Commerce de bestiaux, chevaux, chanvre, lin, bois et fromages. On y voit quelques maisons de bois, ornées de magnifiques sculptures du temps de Henri III.

VIMY, bourg de France (Pas-de-Calais), ch.-l. de cant., arrond. et à 11 kilom. N. d'Arras; pop. aggl., 1,254 hab. — pop. tot., 1,444 hab. Brasserie. Commerce de céréales et de graines oléagineuses.

VIN s. m. (vain — lat. *vinum*, gr. *oinos*, pour *foinos*). On considère généralement le mot *vinum* comme allié à *vitis*, vigne; mais Kuhn trouve la transition de *vitis* à *vinum* difficilement explicable. Le problème serait bien moins abordable encore pour le grec *oinos*. Kuhn cherche donc une nouvelle voie et compare le sanscrit *vēna*, aimé, agréable, de la racine *vēn*, aimer, désirer, qui, dans les *Védas*, désigne comme substantif la liqueur spiritueuse et sacrée du *soma*. Il pense que le gothique *vein*, ancien allemand *win*, etc., n'est pas emprunté au latin, et il s'appuie sur ce que la racine *vēn* se retrouve d'ailleurs dans l'ancien allemand *wini*, ancien saxon *vine*, scandinave *vinur*, avec le sens d'am. Cette conjecture reçoit un nouvel appui du parallélisme parfait des transitions phoniques qui se présentent pour les noms de la maison). Boisson faite avec du suc de raisin fermenté: *Vin rouge. Vin blanc. Vin vieux. Vin nouveau. Vin muscat. Vin mousseux. Vin de Champagne, de Bourgogne, du Rhin, de Madère, de Chypre. Un tonneau, une bouteille, un verre de vin. Un doigt de vin. Il passe autant de vin dans le corps de nos Bretons que d'eau sous les ponts.* (Mme de Sév.) *Un peu de vin pris modérément est un remède pour l'âme et pour le corps.* (Volt.) *Après le troisième verre, le meilleur vin n'éveille plus qu'une sensation obtuse.* (Brill.-Sav.) *Platon défendait le vin à la jeunesse et ne le permettait qu'aux vieillards.* (Chateaub.) *Les vins sont toniques et stimulants, et d'autant plus que l'alcool y abonde davantage; les vins qui contiennent beaucoup de tartre et de matière colorante sont astringents; les vins acides sont diurétiques.* (Robin.) *Le vin est la meilleure des boissons fermentées.* (Maquet.) *La France ne craint aucune concurrence pour les vins: le monde entier les appelle.* (Proudh.)

De tous les dons du ciel, le vin est le plus cher.

GILBERT.

Il suffit d'un doigt de vin

Pour reconforter l'espérance.

BÉRANGER.

— Force, corps du vin résultant de la quantité d'alcool qu'il contient: *Ce bourgogne a du vin. Ce bordeaux manque de vin.*

— Etat d'ivresse: *Etre pris de vin. Dans le vin, on n'a pas conscience de ses actions. Quiconque fait dans le vin de mauvaises actions couve à jeun de mauvais projets.* (J.-J. Rouss.)

Si le vin trouble un peu ma vue,
Amis, pardonnez mes écarts.

DÉSAGUÏERS.

« Manière d'être d'une personne ivre: *Avoir le vin gai, le vin triste. On demande vulgairement comment un homme a le vin; l'un, dit-on, a le vin tendre, l'autre a le vin méchant, celui-ci a le vin triste, celui-là le vin gai.* (De Ségur.)

— Pourboire, gratification à un domestique ou à un ouvrier; argent donné en sus d'un marché: *Les sergents préposés aux encans stipulaient toujours le vin en sus du prix de l'offre, et criaient: A quinze livres et le vin.* « On dit *Pol-de-vin* aujourd'hui, mais seulement pour des sommes un peu considérables; on dit *Pourboire* pour les petites sommes. On disait, autrefois, *vin du valet et vin du marché*:

Qui aura trouvé un sac,
Depuis vendredi en deçà,
Le rapporte au Châtelet,
Aura le vin du valet.

(Cris de Paris, 1714.)

— Cause d'ivresse ou d'énergie morale: *Le vin des forts est le poison des faibles.* (V. Hugo).

... C'est un plaisir perfide
Que d'enivrer son âme avec le vin des sens.

A. DE MUSSET.

... J'ai trop longtemps jeûné
De cette liberté dont le vin pur enivre.

ROLLAND ET DU BOIS.

— Nom donné à plusieurs boissons fermentées: *Vin de prunelles.*

— *Grands vins*, Vins des crus les plus renommés.

— *Vin bâlard* ou *de buffet*, Nom que l'on donnait autrefois au vin mêlé d'eau.

— *Vin bleu*, Nom que l'on donne à Paris à un gros vin de mauvaise qualité, que l'on boit dans les cabarets:

... Le peuple, c'est la fille de taverne,
La fille buvant du vin bleu.

Qui veut dans son amant un bras qui la gouverne.

A. BARBIER.

— *Vin bourru*, Vin tout nouveau, qui n'a guère cuvé et qui est encore fort doux.

— *Vin bouté*, Vin détérioré dans le tonneau, dans la bouteille, comme on appelait autrefois le tonneau.

— *Vin brulé*, Celui que l'on fait chauffer avec du sucre.

— *Vin coupé*, Mélange de plusieurs vins.

— *Vin de Brétigny*, *Vin à faire danser les chèvres*, Vin extrêmement aigre.

— *Vin de cerneaux*, Vin de l'année, de couleur rosée, que l'on boit dans la saison des cerneaux.

— *Vin de copeau*, Celui dans lequel on fait tremper des copeaux pour le rendre plus tôt clair et bon à boire.

— *Vin de demi-marque*, Nom donné anciennement aux vins de certains cantons de la Guyenne.

— *Vin de deux, de trois, de quatre feuilles*, Vin de deux, de trois, de quatre ans.

— *Vin de fisme*, Liqueur fermentée, de couleur très-foncée, fabriquée avec diverses baies, et servant à donner de la couleur aux vins.

— *Vin de goutte* ou *Mère goutte*, Vin qui coule des grappes bien mûres, avant qu'on les ait mises au pressoir.

— *Vin de liqueur*, Vin fin qui se boit au dessert, généralement en petite quantité, comme les liqueurs.

— *Vin de navets*, Boisson que les Romains tiraient du navet, et qui passait chez eux pour être un remède contre la lassitude engendrée par l'exercice des armes ou l'équitation.

— *Vin de paille*, Vin que l'on fait avec des raisins très-mûrs et à demi séchés sur la paille.

— *Vin de palme*, Liqueur fermentée faite avec la sève du palmier.

— *Vin de singe*, Celui qui porte à la tête.

— *Vin de teinte*, Gros vin dont on se sert pour donner la couleur aux vins fabriqués.

— *Vin doux*, Vin qui n'a pas encore cuvé.

« Vin qui a peu de force: *Les vins doux d'Espagne et de Grèce.*

— *Vin du cru*, Vin que l'on récolte dans le pays même:

Au vin du cru je me résigne.

BÉRANGER.

— *Vin du haut pays*, Vins divers du Bordelais, que l'on récolte au-dessus de Saint-Macaire.

— *Vin d'une oreille*, Bon vin, parce que, pour exprimer la haute estime qu'on a pour lui, on penche la tête ou l'oreille vers l'oreille. « *Vin de deux oreilles*, Mauvais vin, parce que, pour exprimer qu'il ne vaut rien, on penche alternativement l'une et l'autre

oreille vers les épaules. Ces locutions ont vieilli.

— *Vin en cercles* ou *en fût*, Celui qui est dans les tonneaux, par opposition à celui qui est en bouteilles.

— *Vin frais*, Vin peu alcoolique.

— *Vin marin*, Vin que l'on fait en jetant de l'eau de mer dans la cuve sur les grappes.

— *Vin poireau*, Ancien nom du poiré, boisson fabriquée avec des poires.

— *Vin rosat*, Vin dans lequel on laisse macérer des roses.

— *Vin qui se laisse boire*, Vin assez bon.

— *Tromperie de Belac*, vin à teindre les nappes, Vin qui n'a que de la couleur sans vertu. « Vieille loc.

— *Vin à laver les pieds des chevaux*, Vin absolument mauvais.

— *Vin qui n'a que la cape et l'épée*, Vin très-faible, sans vertu.

— *Demi-vin* ou *Petit vin*, Boisson aigrelette, que l'on obtient en passant de l'eau sur le marc du raisin dont on a déjà exprimé le suc.

— *Tache de vin*, Celle que l'on a faite avec du vin répandu: *Avoir des taches de vin sur sa chemise.* « Tache rouge que certaines personnes ont naturellement au visage ou sur quelque autre partie du corps.

— *Esprit-de-vin*, Syn. vulgaire d'ALCOOL.

— *Pointe de vin*, Léger commencement d'ivresse.

— *Sac à vin*, Ivrogne, grand buveur.

— *Etre entre deux vins*, Etre quelque peu ivre, tout en conservant sa raison: *Adieu, ma fille; en voilà assez pour des gens entre deux vins.* (Mme de Sév.)

— *Avoir un vin d'agneau*, Avoir l'ivresse très-douce, très-paisible. « *Avoir un vin d'âne*, Etre tout à fait hébété par l'ivresse. « *Avoir un vin de cerf*, Etre abattu par l'ivresse; devenir triste, mélancolique. « *Avoir un vin de lion*, Montrer une ardeur courageuse après avoir bu. « *Avoir un vin de pie*, Babilier beaucoup après boire. « *Avoir un vin de pourreau*, Se salir, se rouler par terre quand on est ivre. « Toutes ces locutions ont vieilli.

— *Avoir son vin*, Etre pris, joué, attrapé; être réduit à se taire; être démasqué, déjoué.

— *Boire le vin du marché*, Boire ensemble après avoir conclu un marché.

— *Mettre un verre de vin en prison*, Le boire entre deux autres coups ou entre deux bouchées.

— *Faire jambes de vin*, Bien boire afin de se donner de la force pour marcher.

— *S'enivrer de son vin*, S'entêter de ses propres idées.

— *Cover son vin*, Dormir dans l'ivresse, ce qui concourt à la dissiper. « Fig. Donner à sa colère, à sa passion le temps de s'apaiser. « *Porter son vin*, Se comporter d'une certaine façon pendant l'ivresse; être plus ou moins abattu, dompté par la boisson: *Porter bien ou mal son vin.*

— *Mettre de l'eau dans son vin*, Se modérer, se radoucir, montrer moins de vivacité ou d'empressement.

— *Le vin lui sort par les yeux*, Se dit d'une personne complètement ivre.

— *Le vin est tiré, il faut le boire*, L'affaire est engagée, il n'est plus temps de songer à reculer.

— *Prov. Vin versé n'est pas avalé*, Ce qui semble tout à fait probable ne se réalise pas toujours. « *Un verre de vin avise bien un homme*, Il est bon de boire un coup avant d'agir ou de chercher quelque solution. « *Le vin est le lait des vieillards*, Le vin soutient les vieillards comme le lait nourrit les enfants: *LE VIN EST LE LAIT DES VIEILLARDS, et le lait est le vin des enfants.* (B. de St-P.) « *Vin sur lait santé, lait sur vin venin*, Le vin fait du bien ou du mal selon qu'on le boit après ou avant le lait. « *A bon vin point d'enseigne*, Ce qui est bon prévaut de soi, sans qu'il soit nécessaire de le prôner. « *Après bon vin, bon cheval*, On est plus hardi cavalier quand on a bien bu. « *Chaque vin a sa lie*, Toute chose a ses inconvénients.

— *Mœurs et cout. Vin de bourgeoisie*, Vin que l'on payait, dans le moyen âge, lorsqu'on se faisait recevoir bourgeois d'une ville, au maire et aux échevins. « *Vin de couchier*, Celui que les mariés offraient aux gens de la noce, pour obtenir qu'on les laissât en repos.

« *Vin de l'étrier*, Celui qu'on boit avant de monter à cheval, et en général avant de partir. « *Vin des noces*, Présent qu'on offrait au prêtre qui avait célébré un mariage. On appelait de même le vin que le prêtre bénissait, soit en même temps que le lit nuptial, soit avec des rôties qu'il consommait avec les époux et les invités.

— *Hist. Vin de la rose*, Vin de Johannesburg et de Hochheim que le sénat de Brême acheta en 1624, et que l'on conserve depuis, remplaçant seulement chaque année la partie que l'on a extraite des tonneaux, pour l'offrir à certaines personnes à qui l'on veut faire honneur. « *Vin de veille*, Celui que l'on metait dans la chambre des rois et des princes, pour qu'ils s'en servissent au besoin pendant la nuit. « *Vin d'honneur*, Celui que les municipalités offraient aux grands personnages qui

passaient dans leurs villes. *Vin d'ost*, Impôt qu'on levait pour frais de guerre. *Vin du clerc*, Présent que le plaideur offrait au secrétaire du tribunal où il avait été jugé, durant le moyen âge. *Vin du curé*, Présent en nature ou en argent que l'on faisait au curé pour le baptême d'un enfant. *Crieur de corps et de vins*, Crieur public qui annonçait les enterrements et l'arrivée des vins. *Coureur de vin*, Employé qui transportait le vin à la suite du roi.

— Féod. *Droit de vin*, Droit dû au seigneur, outre les droits ordinaires, en cas de vente d'héritage, et qui ne pouvait s'élever à moins de 16 pintes de vin : *Le couvent de Farmoutier percevait le droit de vin sur les habitants de Jouy*. *Droit de vins et ventes*, Droit que payait au seigneur censuel celui qui achetait un héritage censuel.

— Jurispr. *Vin de messenger*, Somme que l'on allouait à la partie qui obtenait gain de cause, pour la dédommager de ses propres frais de voyage et de ceux des messagers qu'elle avait dû expédier, dans le cas où elle demeurait hors de la juridiction où l'affaire avait été jugée.

— Pharm. Infusion pharmaceutique dans laquelle le vin joue le rôle d'excipient : *Vins médicinaux*. *Vin de quinquina*.

— Alchim. *Vin des sages*, Mercure.

— Arboric. *Poire de vin*, Variété de poire.

— Encycl. Hist. Il serait impossible de rien dire, même d'approximatif, sur les premières origines du vin. Il paraît hors de doute que la vigne, comme la plupart des arbres à fruit, est originaire de l'Orient; mais si l'on connaît à peu près l'époque de son introduction en Gaule, on ignore absolument la date de son importation en Grèce et même en Italie. Quant à la vinification, les plus anciens documents nous la montrent connue dans tous les pays qui possèdent la vigne. Nous ne pouvons citer que pour mémoire les traditions qui font de Saturne, de Bacchus ou de Noé les inventeurs de la fabrication du vin, et nous devons renoncer à hasarder aucune conjecture sur ce point obscur de l'histoire de l'industrie vinicole.

Le vin, cependant, est fréquemment cité dans les livres juifs, et le peuple hébreu semblerait avoir cultivé la vigne avec un certain succès. La vigne prospérait admirablement en Palestine, et lorsque l'auteur de l'*Exode* nous raconte que deux hommes étaient nécessaires pour porter une grappe cueillie dans ce pays, il ne s'écarterait pas au tant de la vraisemblance qu'on pourrait le croire au premier abord. Strabon affirme que, dans ces pays, les grappes atteignent 2 pieds de longueur.

Les Grecs ont excellé, de toute antiquité, dans l'art de fabriquer le vin. Virgile, au livre II des *Géorgiques* (vers 89 à 102), énumérant les différents vins ou raisins de la Grèce et de l'Italie, nomme les vignobles de Méthymne ou de Lesbos; ceux de Psithie, canton de la Grèce dont la situation n'est pas bien connue, produisant trois sortes de raisin, le rouge, le précoce et le gris, qu'il appelle *lages*, parce que, dit-on, les lièvres (*lagdoi* en grec) en étaient très-friands, ou bien parce que sa couleur ressemblait à la nuance de leur poil. Son jus, dit le poète, fait plus d'une fois bégayer et chanceler le buveur. Il célèbre les vins d'Aminée, en Thessalie, dont il vante le corps, les appelant *firmissima vina*, mais qu'il déclare inférieurs à celui du Tmolé, montagne de la Grande Phrygie, et à celui de Phanée, qu'il considère comme le roi des vins. Il cite l'Argitis, ou petit Argos, vignoble qui ne le cédait à aucun autre pour l'abondance des fruits et la bonne conservation du vin. Le délicieux raisin de Rhodes se servait au dessert, et son vin était préféré pour les libations aux dieux. Il nomme un gros raisin rouge, qu'il appelle *bumaste*, probablement le même qu'on fait figurer, encore aujourd'hui, au dessert à Florence. Virgile, dans son énumération, comprend, en outre, deux vins blancs, celui de Thasos, île de la mer Egée, et celui des environs du lac Maréotis, en Égypte. Aux vignes de l'un convenait un terrain léger; aux vignes de l'autre, un terrain gras. Le poète conclut en affirmant qu'il ne serait pas plus possible de dire combien il existe d'espèces de raisin et d'en rapporter les noms, que de connaître combien de grains de sable sont soulevés dans les plages de la Libye ou combien de flots se brisent sur les côtes de la mer Ionienne, quand le souffle impétueux de l'Eurus se précipite sur les navires.

Plinius affirme que Démocrite seul avait cru jadis qu'il était possible de compter les différentes espèces de vin. Néanmoins, sous l'empereur Commodus, le grammairien Pollux dressa une assez longue liste de raisins, en assignant à chacun un nom ou une qualité : l'elbosomaxis, le méline, ou jaune comme un coing; l'ecarlute, le silvestre, l'alopecien, ou ressemblant à la queue du renard; le gracieux, le réjouissant, le vineux, l'enivrant; les raisins de Crète, de Rhodes, de Coronée (Coron, dans la Messénie), de Syrie, d'Égypte, de Libye, de Nicistrate, de Byblia, de l'irgée (en Pamphylie); le brun-noir ou de Pella (Macédoine), celui de Samos, qui croissait dans un terrain pierreux, et celui de Lemnos, rouge comme l'argile de l'île des Cyclopes (*Onomasticon*, l. VI, ch. xi). A cette

nomenclature ajoutons les *eugenix*, grappes de raisin avec lesquelles on obtenait, suivant Columelle, un vin très-fort; le raisin d'Héria, en Arcadie, et celui de Cérannia, ou plutôt de Cérynthia, canton limitrophe à cette contrée. Elien dit que, du raisin d'Héria, on faisait un vin qui était aux hommes la raison et rendait les femmes fécondes; de celui de Cérynthia, un vin que les femmes avaient coutume de boire lorsqu'elles désiraient avorter (*Histoires diverses*, l. III, c. vi). Dressons, à notre tour, par ordre alphabétique et au moyen des documents épars dans les auteurs, un relevé sommaire de tous les vins les plus fameux de l'antiquité.

Les principaux vins grecs, soit d'Europe, soit d'Asie, étaient : celui d'Aminée; ceux d'Argos et d'Argitis, le premier moins estimé que le second, qu'on appelait aussi petit argos; le vin de Chio, doux, moelleux, non moins prisé que le falerne par les Romains, qui l'employaient comme condiment dans certains plats, et dont il y avait deux qualités supérieures, l'arvisum et le phané, ainsi nommées de deux promontoires de l'île où étaient situés ces deux vignobles; le vin de Cos, dont la lie était un stimulant qui ouvrait l'appétit des convives; celui de Crète, d'où s'exhalait l'arôme des fleurs; ceux d'Halicarnasse et de Myndus, en Carie, très-renommés; de Lesbos, inoffensif, quoique chaud, mais suave et délicat, préféré presque partout aux meilleurs crus de la Grèce et proclamé par Aristote plus agréable que le vin de Rhodes; de Lydie ou Mœonie, dont Cyrene offrit une large coupe à son fils Aristée, pour en faire des libations à l'Océan; de Magnésie, ville de Thessalie, léger, mais liquoreux; de Peparethus, île de la mer Egée, âpre, assez amer, et qu'Aristophane proscrivit, dans les *Thermophories*, comme un aphrodisiaque, ainsi que le vin de Thasos, le pramne et le chio; de Pramne, sec et dur, mais généreux, consacré à Cérès, dit Elien, et qu'on trouve dans Athénée qualifié de vin de Lesbos, quoiqu'il tirât son nom d'une colline de l'île d'Icare, dans la mer Egée; de Psithie, qui n'était pas seulement un vin gris et fumeux, mais aussi une espèce de malvoisie, exprimée des grappes qu'on avait laissées cuire au soleil sur la vigne; de Rhodes, vin de dessert, comme celui de Lesbos; de Syracuse, ainsi nommé d'un roi de cette ville, originaire de l'Argolide, qui en transporta le plant en Italie; de Thasos, dont Epyllus, dans Athénée, dit : « Versez-moi, comme antidote, du vin de Thasos; quelque chagrin qui me ronge le cœur, dès que j'en bois, je renais à la vie. » Ce vin était si fort, cependant, qu'il n'était potable, disait-on, qu'après avoir été coupé de 24 parties d'eau. Citons, enfin, le vin du Tmolé, que Virgile met presque sur la même ligne que le phané.

L'Italie n'était pas moins riche en vignobles que la Grèce et l'Asie Mineure. Le vin d'Albè était fourni par un raisin à peau tendre, qu'on durcissait à la fumée. Nasidienus, dans une satire d'Horace, cite ce vin à côté du falerne, et Horace invite Phyllis à venir boire en sa compagnie du vin d'Albè, âgé de plus de neuf ans. On comprenait sous le nom de vins des Alpes tous les crus de cette vaste région qui embrasse à la fois le pays des Grisons, la Valteline, le Trentin et le Tyrol. Celui de Rhétie (Grisons) passait pour le meilleur; l'empereur Auguste le préférait à tous les autres vins. Le cales, ou vin de Calennum, ville de la Campanie, proche de Capoue, était également en grande estime chez les gourmets. « Si tu veux boire avec nous, dit Horace à Virgile, de ce vin de Calès que Sulpicius conserve maintes dans ses celliers et qui est si propre à chasser les soucis, à rendre l'espérance, tu payeras ta part en apportant un petit onyx plein de nard. » Le cécube avait plus de réputation encore; il valait mieux que le vin même dont buvaient les pontifes et méritait qu'on le gardât sous cent clefs :

*Absumei hares Cæcuba dignior
Servata centum clavibus, et mero
Tinget pavimentum superbo,
Pontificum potiore cenis.*

Les vignobles de ce nom croissaient dans un terrain marécageux aux environs de Gaète. Ceux de Falerne, au contraire, étaient situés sur une montagne de la Campanie; on en foulait le raisin au mois d'octobre. Le falerne avait la couleur de l'ambre. On y délayait le miel du mont Hymette (mixture inexplicable pour nous), et il ne perdait rien de sa force en vieillissant. *Bene utatam fert!* « Il porte bien son âge, » dit Cicéron à Damasippe, qui lui en avait fait boire d'un tonneau de cent ans. Vénéral qualifié en termes énergiques le bouquet du falerne :

Quum perfusa mero epumant unguenta falerno.

Horace recommande d'en éteindre l'ardeur dans une eau courante, et il affirme ailleurs que, mêlé avec du chio, c'est une boisson exquise. Une anecdote courait à Rome, à propos du falerne. On racontait que Mécène avait pour maîtresse la femme de Sulpicius Galba et que celui-ci, en mari complaisant, feignait de s'endormir après souper. Un jeune esclave, tenté par l'occasion, voulut goûter au vin de son maître; mais Galba s'écria aussitôt : *Heul puer, non omnibus dormio!* « Halte-là! l'esclave, je ne dors pas pour tout le monde. »

Le *faustianum* provenait des vignobles de

la côte même du mont Falerne. Le *formianum*, ou vin de Formie, était récolté, comme le cécube, dans le voisinage de Gaète, mais sur une hauteur. C'était un vin excellent, avec lequel Horace eût bien voulu corriger les vins de son cru. Ces mélanges, abhorrés des gourmets modernes, étaient très-appreciés de ceux d'autrefois. Le *mamertinum* était un vin de Messine assez recherché, bien moins cependant que le massique, vin de la Campanie. Le *nomentanum* avait toutes les qualités stomachiques des vins de Bordeaux. Les vignes de la Sabine ne donnaient qu'un vin très-médiocre. Les vins de Salerne et de Vélle étaient aqueux, et l'on n'en faisait aucun cas. Celui de Sétine, dans la Romagne, flattait agréablement le palais. Il y avait entre Sinnesse et Minturne, dans la Campanie, des vignobles qui produisaient un assez bon vin. Celui de Sorrente valait mieux. Spollette avait donné son nom à un vin brillant et doré. Martial dit de celui de Véies qu'il aime mieux le flairer que le boire. Le vin de Vénafro était non moins renommé que son huile. Peut-être aussi faut-il placer au nombre des vins de l'Italie le vin chalybonien, ou d'Alep, que buvait le roi de Perse, et dont le plant, suivant Posidonius, était originaire de Damas. Il paraît qu'on récoltait à Issa ou Lissa, île de l'Adriatique, un vin qu'on aurait pu lui comparer. Les Romains, enfin, prisaien beaucoup les muscats de la Narbonnaise, ainsi que le vin de Narbonne, dont la supériorité était encore parfaitement établie au moyen âge, puisque Henry d'Andély, trouvère anglo-normand, le cite dans son poème de la *Bataille des vins*. Quant au maréotique, ou vin blanc d'Égypte, doux, léger, mais fort capiteux, l'éloignement, les frais de transport ne le rendaient accessible qu'aux familles opulentes. Cléopâtre en buvait avec excès dans les banquets magnifiques où elle tenait tête au triumvir Marc-Antoine. Horace y fait allusion.

Nous n'avons eu jusqu'ici qu'à citer et à qualifier les vins consommés par les anciens; nous devons maintenant donner quelques détails sur leurs procédés de vinification et aussi sur les lois et usages relatifs à la consommation du vin.

Chez les Hébreux, la vendange était l'occasion de grandes réjouissances. Lorsque le raisin avait été pressé, on recueillait le jus dans de grandes cruches en terre et on l'y laissait fermenter; quelquefois, on le faisait cuire, de manière à le réduire à l'état sirupeux. Les Hébreux, comme les Arabes actuels, avaient l'habitude de transvaser le vin, qu'ils trouvaient meilleur lorsqu'il avait subi plusieurs fois cette opération. Les droits de propriété, les méthodes de culture de la vigne, etc., étaient soigneusement réglés par la loi, qui exemptait du service militaire tout propriétaire qui n'avait pas encore fait sa vendange.

En dehors de ses usages domestiques, le vin servait encore chez les Hébreux aux libations. On n'a pas pu déterminer d'une façon sûre si les Hébreux connaissaient le mélange de l'eau et du vin, l'eau rouge, le *vinum temperatum* des Grecs et des Romains, comme boisson ordinaire. Mais il est avéré qu'ils aromatisaient le vin avec de la myrrhe, de l'encens, même de l'opium.

Outre le vin de la vigne, les Hébreux connaissaient et désignaient sous le nom générique de *sicher* plusieurs boissons fermentées et enivrantes, telles que le vin d'orge des Égyptiens, le vin de dattes, usité dans tout l'Orient; l'hydromel, un mélange de vin et de miel, etc.

Les Grecs, très-friands de leurs savoureux raisins, conservaient longtemps les grappes sur les ceps en les tenant renfermés dans de petits vases de terre cuite, percés par le bas et bien clos par le haut, « méthode inutile pour les autres fruits, » dit Palladius, puisqu'on les conserve aussi longtemps en les couvrant de plâtre. Les Romains n'avaient pas un goût moins prononcé pour le raisin. Ils buvaient aussi le moût tel qu'il sortait de la cuve, c'est-à-dire avant qu'il eût fermenté, goût singulier et bien capable de nous surprendre. Ce *mustum*, quand on l'avait cuit, prenait le nom de *defrutum*, et, quand on l'avait réduit de moitié ou des deux tiers, celui de *sapa*; ce n'était plus alors qu'une espèce de raisiné. Les légionnaires, au commencement de la république, ne connaissaient pas d'autre régal que ce raisiné, dont ils se faisaient des tartines.

Les vins des anciens, en général, ne ressemblaient aucunement aux nôtres. La Grèce fabriquait quatre sortes de vins. Le bon vin ou vin de bonne chère était obtenu par le procédé suivant : les raisins, détachés des ceps, étaient exposés au soleil pendant sept jours sur des claies suspendues à 7 pieds de hauteur, pour que l'air pût les sécher convenablement; la nuit, on les rentrait ou on les couvrait de nattes de paille; le huitième jour, on les portait au pressoir, et l'on obtenait un vin de choix possédant un arôme particulier qui rappelait la framboise, comme certains crus de notre temps. Sur les marcs résultant de la première opération, on versait une quantité d'eau équivalente au dixième du vin déjà obtenu; on laissait macérer quelques heures, on pressurait ensuite. Sur les marcs provenant du premier pressurage, on versait, au lieu d'un dixième d'eau, trois ou quatre dixièmes du résultat en vin de la première

serre; on laissait macérer un peu plus longtemps que pour obtenir du vin de deuxième cuvée, et l'on portait au pressoir. Enfin, une dernière boisson se fabriquait avec les marcs de la première cuvée ou de la deuxième qualité, que l'on faisait bouillir avec une quantité d'eau variable et que l'on soustrait après refroidissement.

A Rome, la plupart des vins les plus chers, les plus recherchés, étaient liquoreux, sucrés, épais et offraient presque la consistance du sirop; il fallait les couper, les délayer, pour les boire; de là cet usage ou cet abus de l'eau qui étonne les buveurs modernes. Les Romains poussaient jusqu'au préjugé la passion du vin vieux; ils le gardaient jusqu'à un âge où les nôtres, beaucoup trop détrempés, ne présenteraient plus ni force ni saveur. Pétrone parle d'un vin de Falerne de cent ans, et Éliane d'un autre vin qui en avait près de deux cents et qui était réduit presque à l'état de miel coagulé; « car c'est la forme, remarque-t-il, que prend le vin en vieillissant. » C'était donc une nécessité de le délayer avec de l'eau chaude; on le passait ensuite par la chausse. Rien d'étonnant, du reste, que le vin très-vieux (*vetus*) acquît la consistance du miel, car les Romains mélaient toujours du miel au vin fort, afin d'en adoucir l'âpreté. Ce mélange portait le nom de *vinum melle conditum* ou simplement de *mulsum*; il se composait d'un tiers de miel et de deux tiers du meilleur vin; l'opération avait lieu au moment même où le moût sortait du pressoir. Le miel que Virgile conseillait d'affecter à cet usage, parce qu'il est le plus doux à la fois et le plus pur, devait être fourni par ces abeilles d'élite dont le corselet, poli et régulièrement marqué de gouttes d'or, jette un éclat éblouissant; on le tirait surtout de l'Attique et de la Calabre.

Mais ce n'est pas seulement du miel que les anciens mélaient à leur vin; ils y ajoutaient encore divers parfums, de l'aloès, du goudron, des feuilles de pin, des amandes amères, des figues sèches, du thym, des baies de myrrhe. Le vin où ils avaient fait macérer ces figues, ce thym, cette myrrhe prenait le nom de *scytis*, *thymitis*, *myrsinites*. Les Grecs aimaient beaucoup ce dernier vin. Mais ce qu'on aurait peine à croire, si le fait n'était attesté par Athénée et par Caton, c'est que les anciens fissent entrer comme ingrédients dans leurs vins, pour les bonifier, du vinaigre et de l'eau de mer. « Mettez dans une fûtaille, dit Caton, 10 quadrants de vin doux (48 setiers) et 2 quadrants de fort vinaigre; versez-y pareillement 2 quadrants de vin euit et 50 d'eau douce; brassez le mélange avec un bâton pendant cinq jours consécutifs et trois fois par jour; ajoutez-y 64 setiers d'eau de mer puisée depuis quelque temps; posez le couvercle sur le tonneau et tenez-le fermé durant dix jours. Ce vin durera jusqu'au solstice; s'il en reste après le solstice, ce sera un très-beau et très-bon vinaigre. » Ailleurs (ch. cxii), il enseigne, pour faire du vin de Cos, une recette dans laquelle il entre aussi de l'eau de mer.

« On mélaît, nous apprend de son côté Athénée, de l'eau de mer en assez grande quantité au vin de Cos et en quantité moins grande au vin de Rhodes. Les vins tels que ceux de Myndus et d'Halicarnasse, auxquels cette eau est mêlée avec le plus de soin, ne sont point capiteux; ils lâchent le ventre et aident à la digestion; c'est pourquoi le cynique Ménippus appelle les habitants de Myndus buveurs d'eau de mer. Aux vins de Cos, de Myndus et d'Halicarnasse, comme à tout vin convenablement mélangé d'eau de mer, sont propres les eaux dures, telles que l'eau de fontaine et l'eau de pluie, si elles ont reposé assez de temps pour achever le dépôt des corps étrangers; aussi ces vins ont-ils cours à Athènes et à Siccyone, parce qu'il y a dans ces deux villes des eaux de cette qualité. Quant aux vins qu'on a mêlés plus inodérément avec de l'eau de mer, à ceux qui sont plus astringents, de même qu'aux vins de Chio et de Lesbos, la seule eau qui leur soit propre est une eau dépouillée complètement d'odeur et de saveur. » On est tenté, en lisant la description de pareilles recettes, de se demander si les anciens avaient l'estomac autrement conformé que nous. Peut-être ces mixtures étranges suffisaient-elles à expliquer certaines gastralgies restées historiques. Jules César, bien que très-sobre, était toujours malade après souper. Auguste, plus faible encore d'estomac, ne buvait à ce repas que trois coups d'un sextans chacun, rarement six; sinon, il vomissait. Tous ces vins, d'ailleurs, épais de miel et mêlés de parfums, étaient si lourds, que la prudence ordonnait aux vieillards ou aux débauchés de les boire chauds. Musa, le médecin d'Auguste, l'avait expressément prescrit à cet empereur, ne lui permettant que le vin cuit, bouilli d'abord, puis refroidi dans la neige; mais son successeur, Tibère, buvait sec et chaud, d'où le triple sobriquet de « *Liberius Caudius Mero*, ivrogne de vin pur et chaud, » dont l'avaient affublé les Romains en estropiant ses nom et surnoms : *Claudius Liberius Nero*. L'empereur Néron, lui, buvait tout d'un trait et à la glace.

Nous mettons notre vin à la cave; les Romains mettaient leur vin au grenier. Les celliers étaient toujours exposés au midi. Après que le vin avait fermenté pendant une année ou deux dans les tonneaux, on procédait au

soutirage, opération qui consistait à le transvaser avec précaution dans de grandes cruches en terre, badigeonnées à l'intérieur avec de la poix fondue. De ces cruches, l'une, l'*amphora*, avait la contenance de 2 urnes (80 pintes environ). L'amphore était quelquefois de verre; on la bouchait avec de la poix ou du plâtre, pour empêcher la liqueur de s'évaporer. L'autre cruche, le *cadus*, en forme de pomme de pin, contenait le double de l'amphore ou 160 pintes. Une *nota* ou *pittacium* (étiquette), collée sur le cadus ou l'amphore, indiquait la provenance du vin et le consulat sous lequel il avait été récolté. On déposait les *vasa vinaria* dans le cellier. Il y avait des entrepôts pour le vin dans tous les quartiers de Rome, car, depuis le consulat de L. Opimius, les Romains avaient commencé à estimer outre mesure le vin vieux. Le falerne, le formie, le cécube, le mussique n'étaient à la portée que du petit nombre; les gens d'une fortune médiocre y suppléaient par diverses recettes pour améliorer le vin. Martial (l. XIII, ép. 8) en cite une, que voici :

*Imbue plebeas Clusinis pulvis ollas,
Ut satur in vacuis dulcia musta bibas.*

• Enduits des cruches plébéiennes de gruaux bouillis de Clusium, vide-les ensuite et remplis-les de vin nouveau; tu le boiras délicieux. •

Parmi les vases à mettre le vin, Pollux nomme le *stannius*, le *cadiscus*, le *bicus*, inconnu d'Homère, d'après Eustathe, et la *pyrina*, qu'il ne connaît pas davantage. On trouve le *bicus* mentionné dans l'*Anabasis* de Xénophon et dans Hérodote, qui nous apprend qu'on apportait le vin à Babylone dans des *bicus* en bois de palmier; Dioscoride écrit *byctus* et dit qu'il était de verre.

Le vin, chez les Grecs et les Romains, n'était soumis à aucun droit d'octroi; le plus commun ne revenait, approximativement, qu'à une trentaine de francs de notre monnaie les 80 pintes ou l'amphore, et le plus rare, le chio, par exemple, à 4 mines attiques tout au plus (200 francs); aussi ne se ménageait-on guère sur le vin en Grèce, non plus qu'en Italie. Les femmes grecques avaient la réputation d'être fort adonnées au vin; de là une gracieuse épigramme que leur avaient décochée les poètes : « La femme a de toute chose assez, si elle a suffisamment de vin à boire. » (Alexis, dans la *Dansuse*.) • Croyez à la femme qui nie boire de l'eau. » (Axionius, dans *Philumène*.) Certains Cléopassait surtout pour une intrépide buveuse; elle a été immortalisée dans une ancienne épigramme : « La tunique toute brillante d'or et de safran qu'elle avait portée, cette même tunique, Cléop l'a donnée à Bacchus, car elle surpassait tous les convives dans un banquet. Jamais homme n'a existé jusqu'ici qui pût lutter avec elle à coupes égales. »

Ces joutes bachiques avaient dégénéré en un tel abus, que Platon, dans ses *Lois*, crut devoir interdire aux adolescents l'usage du vin jusqu'à leur dix-huitième année, leur permettant alors d'en boire, mais avec modération, jusqu'à l'âge de trente ans, et ne les autorisant à assister à un banquet que lorsqu'ils en auraient quarante; ils pouvaient alors invoquer dans les festins Bacchus et les autres dieux, participer aux fêtes des vieillards et contribuer à les réjouir en buvant avec eux. Le vin est pour les vieillards, au dire de Platon, un remède qui les rajeunit et les invite à l'oubli de tous les maux.

A Sparte, contrée célèbre par l'austérité de ses mœurs, le vin et l'ivresse inspiraient une sorte d'honneur. Pour détourner leurs enfants de cette dangereuse boisson, les Spartiates enivraient leurs esclaves et les montraient en cet état à la jeunesse de la ville.

Les Carthaginois, les Celtibères, les Thraces, hommes et femmes, ne buvaient que le vin pur; ils en arrosaient leurs habits.

Les Phocéens de Marseille avaient interdit par une loi l'usage du vin aux femmes; elles ne buvaient que de l'eau. La même loi était en vigueur chez les habitants de Milet, dans l'Asie Mineure, dont les femmes cependant étaient Ioniennes et partant extrêmement voluptueuses.

Parcille loi était en vigueur chez les Romains, sous la république : « Les femmes, dit Polybe, ne pouvaient boire que du *passum*, vin fabriqué avec du raisin à demi desséché sur la vigne, et dont le goût est semblable à celui du vin doux d'Argos et de Crète; elles en usaient donc quand la soif les pressait. Une femme, en effet, lorsqu'elle avait bu du vin, ne pouvait le cacher; d'abord, elle n'avait pas les clefs du cellier; ensuite, il lui fallait embrasser tous ceux de sa famille et les parents de son mari, jusqu'aux fils de ses cousins maternels, et cela chaque jour, quand ils se présentaient devant elle; c'est pourquoi, ne sachant au-devant de qui elle pouvait aller, et la moindre goutte de vin qu'elle aurait pris pouvant la trahir, elle devait se tenir sur ses gardes. » Les Romains veillaient avec une rigide exactitude à l'observation de cette loi. Valère-Maxime en rapporte un exemple frappant. Un mari, s'étant aperçu que sa femme avait bu du vin, l'assomma à coups de bâton; traduit en justice, il fut acquitté, la femme ayant, dit le juge, mérité ce traitement pour avoir enfreint les lois de la société.

La vigne n'a été introduite en Gaule que

très-tardivement et seulement après l'invasion romaine; en revanche, elle y prospéra très-rapidement et y prit des qualités absolument inconnues aux vignobles de l'Orient et du Midi. La réputation des vins de France, que les progrès de la culture et de la vinification n'ont fait qu'accroître, était déjà grande au moyen âge. Le vin joue de très-bonne heure dans les mœurs de notre pays un rôle extrêmement important; ce qu'il s'en consomme dans les cours, les châteaux et les abbayes, ce qu'il s'en voiture aux grandes foires de Landit et autres, ce que le fisc percevait de droits sur les charrettes et les bateaux qui voituraient la précieuse liqueur par terre et par eau, il ne serait pas aisé de le dire. C'est, après le blé, le vin que le dîme des églises et des couvents, que les droits seigneuriaux frappent le plus impitoyablement. Le vin figure presque sans exception dans tous les contrats, dans toutes les assemblées, dans toutes les cérémonies civiles ou ecclésiastiques. Les circonstances les plus lugubres ne font pas exception à cette règle : si l'on conduit un pauvre diable à Montlauron, les filles-Dieu de la rue Saint-Denis ont le privilège de lui offrir deux verres de vin; si messieurs du parlement assistent à une exécution, le bourreau est tenu de leur fournir du vin. Les avoués et patrons des églises reçoivent sous forme de vin une partie de leurs honoraires. Les princes et les rois imposent à leurs vassaux des redevances de vin, etc.

Mais s'il est facile de recueillir dans les chroniques ces détails, qui prouvent en France, au moyen âge, un grand développement de l'industrie vinicole, il le serait bien moins de se procurer des renseignements un peu précis sur les procédés de culture et de vinification, sur les chiffres de production, de consommation intérieure et d'exportation. L'exportation ne dut jamais être bien grande, vu le manque presque absolu de voies de communication. Il serait plus difficile encore ou, pour mieux dire, il serait absolument impossible de classer les vins du moyen âge, car, en réalité, ces vins ne furent jamais classés. Les cépages, cultivés au hasard et sans choix, fournissaient des liquides absolument indéterminés et qui n'avaient d'autres caractères distinctifs que ceux qu'ils empruntaient au terroir et au mode de fabrication, fort élémentaire partout, mais néanmoins très-varié. La culture et la fabrication rationnelles, qui ont fait de nos jours de si grands progrès, ont bien changé l'état de la question.

L'un des produits les plus raffinés de l'industrie vinicole, le vin mousseux, n'est pas absolument moderne, mais ne remonte pas bien loin. Le vin blanc lui-même est une invention relativement récente.

Dom Grossard, dernier procureur de l'abbaye d'Hautvilliers, qui s'était retiré à Montier-en-Der lors de la Révolution, donne de curieux renseignements sur l'origine du vin mousseux : « C'est, dit-il, dom Pérignon qui a trouvé le secret de faire du vin blanc mousseux, car avant lui on ne savait faire que du vin paillé ou gris. C'est encore à dom Pérignon qu'on doit le bouchage actuel. Pour mettre le vin en bouteilles, on ne se servait que de chanvre et on imbibait dans l'huile cette espèce de bouchon. » On pense que la fabrication des premiers vins mousseux remonte à l'année 1695, et cette opinion est fondée sur un passage tiré d'un mémoire de 1718 : « Depuis plus de vingt ans, le goût des Français s'est déterminé au vin mousseux; on l'a aimé, pour ainsi dire, jusqu'à la fureur; on a commencé d'en revendre un peu dans les trois dernières années. »

C'est dans le même ouvrage qu'on trouve la description des procédés usités à cette époque pour faire mousser les vins blancs :

« Les sentiments ont été fort partagés sur les principes de cette espèce de vin; les uns ont cru que c'était la force des drogues qu'on y mettait qui le faisait mousser si fortement; d'autres ont attribué la monnaie à la verdeur des vins, parce que la plupart de ceux qui moussent sont extrêmement verts; d'autres ont attribué cet effet à la lune, suivant le temps où l'on met les vins en flacons. Il est vrai qu'il y a eu des marchands de vin qui, voyant la fureur qu'on avait pour les vins mousseux, y ont mis de l'alun, de l'esprit-de-vin, de la fiente de pigeon, et bien souvent d'autres drogues, pour le faire mousser extraordinairement; mais on a une expérience certaine que le vin mousse lorsqu'il est mis en flacons depuis la récolte jusqu'au mois de mai... » On voit combien on était loin alors de soupçonner l'existence de l'acide carbonique et la nature de la fermentation. V. CHAMPAGNE.

Du reste, la fabrication des vins a progressé avec le développement de la production, que quelques chiffres vont faire connaître.

Dans l'année 1874, la France a produit 63,146,195 hectolitres de vin sur lesquels le département seul de l'Hérault a fourni 13,071,342. Le maximum de la production dans notre pays a été atteint en 1869, avec 70,000,000 d'hectolitres. Cette merveilleuse industrie est partagée entre la presque totalité de nos départements : onze seulement sont complètement étrangers à la culture de la vigne. L'Algérie, où cette culture est tout à fait nouvelle, possède déjà plus de 4,000 hec-

tares de vignes et produit 25,000 hectolitres de vin, qui sont en partie exportés dans nos départements du Midi. L'entrepôt de Bercy, à Paris, reçoit à lui seul plus d'un quart des vins consommés en France. Les traités de commerce conclus depuis 1860 avec l'Angleterre et divers autres Etats de l'Europe ont donné une prodigieuse activité à l'exportation et augmenté la production dans des proportions considérables. L'exportation actuelle peut être évaluée à 20,000,000 d'hectolitres. Ce magnifique développement s'est opéré malgré l'énormité et la multiplicité des taxes qui grèvent le commerce des vins à l'intérieur. A Paris, où la consommation des vins atteint l'énorme proportion que nous avons indiquée, les vins, après avoir déjà acquitté des droits fort variés et fort onéreux, sans compter les frais de transport, sont frappés d'un droit d'entrée de plus de 21 francs par hectolitre.

Au point de vue de la production vinicole, la France a été divisée en six régions, que nous caractériserons d'un mot. La région sud se distingue par l'énorme quantité de vins qu'elle produit, plus que par leur qualité. Les départements riverains de la Méditerranée fournissent plus de la moitié de la récolte totale de la France. L'Hérault transforme une très-grande partie de ses vins en alcool. Le Sud-Est, moins bien partagé pour la quantité, produit, en revanche, des vins de premier choix, et notamment les vins de l'Ermitage. L'Est se distingue par ses vins de Champagne, dont la réputation est universelle, et par ses vins de Bourgogne, qui ne sont pas moins connus et moins appréciés. Les vins du Centre ont peu de réputation. Ils sont, en grande partie, convertis les uns en excellent vin blanc, les autres en eau-de-vie. L'Ouest est un peu mieux partagé; néanmoins, ses vins en nature n'ont pas une grande réputation, mais ses eaux-de-vie, dites de Cognac, n'ont pas de rivales. Le Sud-Ouest produit les vins de Bordeaux, qui ont, avec des qualités différentes, autant de réputation que les vins de Bourgogne. Il est, de fait, bien difficile de faire un choix entre le clos-vougeot et le château-lafitte pour les vins rouges, le montrachet et le château-d'Yquem pour les vins blancs.

Après la France, le premier pays viticole est incontestablement l'Espagne, qui produit surtout des vins de liqueur de premier choix. Il suffit de citer le xérès, le malaga, la malvoisie et l'alicante. Il ne faut pas trop se presser de juger ces vins, car bien des personnes qui se hâteraient de les condamner n'ont jamais eu l'occasion de les connaître, les mauvaises imitations étant infiniment nombreuses. Il est aussi facile, en effet, d'imiter plus ou moins habilement le malaga qu'il est difficile de trouver un mélange donnant une idée quelconque du château-margaux. Ce fait menace la réputation des vins d'Espagne, et la négligence que les Espagnols apportent à la fabrication risque de la tuer. L'exportation des vins de ce pays baisse à mesure que celle des nôtres se développe.

Le Portugal, non moins bien partagé par le sol et le climat, qui ne diffèrent guère de ceux de l'Espagne, est également livré à la routine. Le porto et le douro sont battus en brèche par les mêmes causes que le xérès et le malaga.

L'Italie doit être placée sur le même rang que l'Espagne et le Portugal, tant pour les avantages du sol et du climat que pour l'extrême incurie des cultivateurs. L'albano, le marsala, le lacryma-christi suffiraient à faire la fortune d'une contrée plus industrieuse; les Italiens en tirent plus de vanité que de profit.

L'Allemagne possède justement les qualités qui font défaut aux deux péninsules. Moins favorisée par le climat, réduite à peu près à la vallée du Rhin, elle a tiré de cette situation inférieure un parti merveilleux, par les soins presque superstitieux qu'elle a su donner à la culture de la vigne et à la fabrication du vin. Le johannisberg, notamment, est, de tous les vins du monde, celui qui se vend le plus cher.

L'Autriche proprement dite produit une grande quantité de vins, qu'il serait peut-être plus juste d'appeler des vinaigres. Mais la Hongrie a d'excellents vins, notamment son tokay, dont la réputation n'est nullement usurpée.

La Suisse produit beaucoup de vins, mais presque tous de qualité assez médiocre.

La Grèce néglige beaucoup trop les vins communs. Ses vins de liqueur, notamment la malvoisie, sont justement estimés.

La Russie ne possède pas encore beaucoup de vignes, mais fait de sérieux efforts pour s'approprier cette culture. Ses vins de Crimée, imitation de la plupart de nos vins occidentaux, sont loin d'être dépourvus de mérite.

Les Turcs ne boivent pas de vin et, par conséquent, ne plantent guère de vignes que pour consommer le raisin en nature. Il faut pourtant signaler le vin de Chypre, vin presque fabuleux, presque aussi inconnu qu'il est célèbre.

Il faut en dire autant de l'Asie tout entière, qui ne connaît presque pas le vin. Cependant, nous devons citer le vin de Schiraz, tout aussi célèbre et non moins rare que celui de Chypre.

L'Afrique n'est guère mieux partagée ;

nous avons signalé les vignobles naissants de l'Algérie; les vins que produit l'Afrique sont généralement détestables, si l'on excepte le vin de Constance, qui est un des meilleurs vins de liqueur. Les vins des Canaries sont fort appréciés; celui de Madère est très-prisé, mais pas plus qu'il ne mérite.

La culture de la vigne est récente en Amérique, puisqu'elle ne date que du xvi^e siècle. Elle s'est beaucoup développée dans les Etats-Unis. L'Ohio, surtout, et la Californie fournissent une assez grande quantité de bons vins. Le Pérou aussi en fournit d'excellents, qui viennent quelquefois jusqu'en Europe. On a eu, dans ces dernières années, une idée qui a produit des effets déplorables : on a importé, d'Amérique en France, des ceps de vigne destinés, croyait-on, à fournir de précieuses variétés, et qui ont acclimaté chez nous le phylloxéra de la vigne. Le mal est actuellement si grand (1876) et se propage avec une telle rapidité, qu'on se demande si les vignobles français ne pourraient pas être définitivement perdus.

— Mœurs et cout. *Vin de la Rose* ou *Rosenwein*. C'est le nom sous lequel on désigne un des vins fameux de la cave municipale de Brême, la plus célèbre des caves d'Allemagne. Ce nom, il le doit au caveau qui le contient et qui est appelé la Rose, parce qu'un bas-relief en bronze représentant des roses lui sert d'enseigne. Il compte aujourd'hui plus de deux siècles et demi d'existence, âge on ne peut plus vénérable, même pour un vin du Rhin. C'est en 1624 que six énormes fûts de johannisberg et autant de hochheimer furent descendus dans la Rose. La partie adjacente de la cave renferme d'autres vins que ces deux crus, âgés de quelques années de moins; douze pièces égales en capacité à leurs sœurs du caveau voisin les ont reçus; chacune d'elles porte le nom d'un des douze apôtres. Dans les compartiments voisins de ce lieu vénéré des amateurs sont rangés les différents vins des années postérieures. Or, à mesure qu'on tire quelques bouteilles du rosenwein, ce qui est rare, on les remplace par le vin des apôtres, celui-ci par un vin plus jeune, et ainsi de suite, de manière que les fûts de Brême ne désespèrent jamais. Le vin des apôtres, et surtout celui de la Rose, ne se vend jamais à quiconque n'est pas bourgeois de la ville de Brême. Les bourgeois seuls sont autorisés à en tirer quelques bouteilles pour les envoyer comme don aux souverains. Un bourgeois de Brême, en cas de maladie grave, peut en acquérir une bouteille à raison de 20 francs; mais, s'il veut qu'on lui accorde cette faveur, il doit d'abord présenter le certificat d'un médecin et obtenir l'agrément du conseil municipal. Un pauvre de la localité peut, dans le même cas, en obtenir gratuitement une bouteille, après accomplissement des mêmes formalités. Un bourgeois a aussi le droit de formuler une semblable demande lorsqu'il reçoit chez lui un hôte illustre.

La ville de Brême envoyait chaque année à Gotha, au jour de sa fête, une bouteille du vin de la Rose.

— Techn. *Vinification et manipulations diverses*. Comme les autres arts que les anciens ont connus et pratiqués, l'œnologie est restée longtemps purement empirique, et, parmi des procédés rationnels, a conservé jusqu'à ces derniers temps une foule de pratiques inutiles ou même nuisibles. Quand la chimie eut révélé le mystère de la fermentation alcoolique, qui est la base de la vinification, on se préoccupa naturellement de soumettre la réaction du moût de raisin aux conditions scientifiques qui seraient les plus capables de la favoriser et d'assurer la stabilité et la bonne nature des résultats obtenus. Malheureusement, les tâtonnements inévitables dans les expérimentations de ce genre découragèrent tout d'abord les personnes qui avaient fondé sur la science des espérances exagérées; d'autre part la routine, avec son obstination ordinaire, rejetait avec dédain les nouveaux procédés, et aujourd'hui même, en pleine lumière, certains viticulteurs s'obstinent encore dans des méthodes vieilles que la science a définitivement condamnées. La vinification, cependant, est désormais complètement connue, et les viticulteurs intelligents ont entre les mains des moyens infailibles pour écarter la plupart des inconvénients auxquels se heurtaient leurs prédécesseurs.

On pourrait croire que la vinification consiste uniquement dans la transformation du sucre en alcool; ce serait une erreur de le penser, et, pour s'en convaincre, il suffit de consulter l'expérience. Tout le monde sait que, s'il est facile, par le manque de soin, de faire de très-mauvais vin avec des raisins de bonne qualité, il est impossible, jusqu'ici, d'en faire de bon avec du raisin de qualité inférieure; on peut, en ajoutant du sucre à ce mauvais vin, lui fournir l'alcool dont il manquait, mais on ne lui communiquera jamais les principes particuliers qui donnent à chaque espèce de vin son parfum spécial, résultat implicite dans ce que nous entendons par la vinification. D'ailleurs, si la pauvreté d'un vin en alcool exigeait qu'on ajoutât du sucre au moût pour l'enrichir, il est reconnu que le sucre d'amidon, en ce cas, serait préférable à celui de canne ou de betterave.

Pelouze et Liebig admettent, parmi ces

principes, l'éther ananthique ou pelargonique; mais l'existence de ce corps n'est pas encore bien démontrée dans ce liquide. Bertholot admet que les éthers qui existent dans le vin sont principalement des éthers acides (malique, tartrique), peu volatils et qui ne sauraient donner aux vins leur bouquet. Celui-ci réside, d'après lui, dans des substances qui renferment, indépendamment d'une petite quantité d'alcool amylique, des éthers composés et peut-être des huiles essentielles, variables pour les différentes espèces de vins.

Ce qu'il y a de certain, c'est que ces éthers, huiles, essences, etc., ne préexistent pas dans le jus du raisin et qu'ils se forment en vertu d'un travail chimique bien postérieur à la maturation. Ce qui n'est pas moins certain, c'est que ce travail n'est pas une fermentation du genre de celle qui amène la formation de l'alcool. C'est une oxydation lente qui provoque la métamorphose de l'alcool et des acides en éthers et en huiles essentielles. La preuve, c'est que le bouquet et la saveur des vins augmentent avec leur âge. Les chimistes ont étudié l'influence de l'oxygène sur le vin, et ils sont arrivés à constater les résultats curieux de cette influence.

En étudiant ces phénomènes, M. Pasteur a constaté les faits suivants : 1° le moût de raisin ne contient pas du tout d'oxygène en dissolution, mais seulement de l'acide carbonique et de l'azote; 2° le moût abandonné à lui-même au contact de l'air ne contient pas d'oxygène libre en dissolution; celui-ci se combine au fur et à mesure de sa dissolution avec les principes oxydables que renferme naturellement le jus de raisin. En agitant cependant de l'air avec le moût et en analysant les gaz dissous, aussitôt après l'agitation, on peut retrouver de l'oxygène et il faut quelques heures pour qu'il disparaisse.

La combinaison de l'oxygène de l'air avec le moût modifie sa couleur; le moût de raisin blanc, d'abord incolore, passe peu à peu au jaune brun; le moût de raisin rouge contient aussi des matières qui rougissent au contact de l'air. Ce qu'il importe surtout de faire remarquer au point de vue de l'application, c'est l'influence considérable de l'aération sur la fermentation du moût.

Cela dit, nous allons exposer brièvement les procédés usuels de vinification. On peut les diviser en quatre séries : 1° expression du moût; 2° fermentation; 3° décuage et mise en tonneau; 4° mise en bouteilles.

Avant tout, il importe de rappeler que les raisins nûrs peuvent seuls donner de bon vin, et, comme les raisins n'arrivent pas tous en même temps à la maturité, dont l'époque est surtout variable suivant les cépages, on ne saurait obtenir un vin passable que par un bon choix de plants ou par la culture exclusive d'un seul plant, et, dans ces conditions même, le vin ne sera irréprochable que si l'on a le soin de ne cueillir les raisins qu'à mesure qu'ils arrivent à maturité. Si la maturité est poussée à l'excès, et surtout si l'on soumet le raisin à une dessiccation partielle, après qu'il est cueilli, on obtiendra des vins liquoreux.

Convient-il d'égrapper les raisins avant de les fouler? La question est sérieuse et a été souvent discutée. On ne saurait la résoudre d'une manière certaine. La rafle donne au vin une saveur âpre, styptique, très-propre à corriger la fadeur naturelle à certains crus, mais qui ne pourrait que nuire à des vins d'une nature plus généreuse. Quant au foulage, opération si importante en elle-même, on l'a longtemps préférée au pressurage et il est même encore assez universellement pratiqué, parce qu'il a l'avantage de laisser entiers les pépins, dont l'écrasement donnerait de l'âpreté au vin. Les producteurs bien outillés écrasent aujourd'hui les raisins entre deux cylindres de fil de fer qui désagrégent très-bien la pulpe, mais ne sauraient écraser les pépins.

Le dégagement de l'acide est, au fond, le phénomène qui résume toute l'opération de la fermentation et qu'il faut soumettre à la marche la plus régulière possible. C'est pour cette raison qu'il importe de ne pas entraver ce travail par une addition de moût nouveau sur du moût déjà en fermentation, et de ne recevoir, autant que possible, dans une même cuve que la vendange d'une même journée.

La fermentation, on le sait, ne peut commencer qu'au contact de l'air; mais, dès qu'elle est prononcée, il est préférable de ne laisser d'ouverture à la cuve qu'autant qu'il en faut pour permettre le dégagement de l'acide carbonique. Cette pratique, toujours utile, est surtout nécessaire si la rafle et les pellicules du raisin ont été séparées du moût après le foulage; dans le cas contraire, elles surnagent sur la vendange dès qu'elle entre en fermentation et l'isolent généralement assez du contact de l'air pour cloigner toute crainte de formation d'acide acétique. Il est absolument inutile de se précautionner, comme on le fait quelquefois, contre les pertes d'alcool qu'entraînerait la fermentation; il est prouvé aujourd'hui par l'expérience et par la théorie que ces pertes sont presque insensibles. Il est d'autant plus utile de couvrir les cuves pendant la fermentation que celle-ci est sujette à se ralentir dans les cuves ouvertes, et qu'en ce cas on ne connaît d'autre moyen d'activer le travail que d'enfoncer le chapeau dans le moût, opération qui offre les

plus graves inconvénients, et qui est souvent la cause du mauvais goût que les vins du meilleur cru sont sujets à contracter. On évite maintenant ces inconvénients et l'on réunit les avantages de toutes les méthodes en tenant le chapeau immergé au moyen d'un châssis spécial et en couvrant la cuve.

L'époque du décuage ne saurait être indiquée d'une manière générale; elle varie suivant les crus, la température et surtout les qualités qu'on veut donner. Disons seulement que la décomposition du sucre sera d'autant plus complète, et par conséquent le vin plus alcoolique, que la fermentation aura été plus prolongée. On ne saurait retarder trop longtemps le décuage des vins destinés à la distillation.

Le soutirage a besoin d'être pratiqué avec des précautions que l'on néglige généralement. Comme le vin est encore en ce moment plus ou moins en fermentation, le contact avec l'air, auquel on l'expose beaucoup trop imprudemment, peut facilement y provoquer le développement de l'acide acétique. C'est le grand danger qu'il faut combattre, non pas seulement en ce moment, mais tant que la fermentation n'étant pas complètement achevée, il sera nécessaire de laisser le vin en contact avec l'air.

Le refroidissement et l'évaporation du vin produisent rapidement un vide dans les tonneaux qui le contiennent, et accroissent ainsi la surface de contact avec l'air; l'ouillage, ou addition de vin, a pour but de réduire cette surface autant que possible. Quand le vin est suffisamment dépouillé par le dépôt spontané des matières qu'il tenait en suspension, on le soutire; mais cette opération, même répétée, est presque toujours insuffisante, et il est nécessaire de clarifier les vins par le collage. Cette pratique, outre le but direct et connu qu'on lui reconnaît, a encore l'avantage de vieillir le vin; car il est parfaitement prouvé aujourd'hui que cette saveur et cette coloration particulières qui donnent leur prix aux vins vieux ne sont que le résultat de l'oxygénation. Aussi se trouve-t-on constamment en face de ce problème difficile : bonifier, vieillir le vin par un procédé qui peut également l'aigrir. C'est aussi l'oxygène qui, absorbé complètement par les matières très-avides de ce gaz que contient le vin, lui donne ou exalte en lui son arôme particulier. Ces faits bien connus ont inspiré le moyen de vieillir rapidement les vins; il consiste uniquement à les tenir en contact avec l'air, et à les soumettre à une température élevée. On sait les effets obtenus en faisant voyager les vins dans les pays chauds; sur les conseils de M. Pasteur, on est arrivé plus simplement au même résultat en les chauffant au moyen d'un appareil particulier.

Toutes les opérations indiquées jusqu'ici ont uniquement pour but de développer dans les vins des qualités qu'on peut appeler naturelles; mais il est souvent nécessaire de corriger en eux soit des défauts nés, soit des défauts développés par quelque accident particulier. Parmi les opérations usitées dans ce but, se place en premier lieu le vinage ou addition d'alcool.

Il est important, tout d'abord, de distinguer deux espèces de vinage, l'un bon, l'autre mauvais; le premier n'est qu'une préparation des vins trop faibles de leur nature à l'aide d'une addition alcoolique, préparation qui, sans leur donner le bouquet, les rend plus propres à l'alimentation; le second est une sophistication pure, faite dans de telles conditions que l'alcool ajouté au vin le rend mauvais au goût et nuisible à la santé. Tous sont d'accord pour établir cette distinction; mais il n'en est pas de même de la fixation des conditions qui doivent lui servir de base. Les uns prétendent que le vinage peut se pratiquer après la fermentation du vin aussi bien qu'auparavant et avec de l'alcool pur, de quelque substance qu'il provienne, aussi bien qu'avec de l'eau-de-vie de vin; mais ceux-là ne se trouvent guère que parmi les distillateurs de betteraves et les marchands de vin intéressés aux falsifications; il est incontestable qu'ils soutiennent une mauvaise théorie. Les autres, se jetant dans l'excès contraire, prétendent que toute préparation du vin par l'alcool ou par l'eau-de-vie, soit avant, soit après la fermentation, est une sophistication nuisible; mais ceux-là nous paraissent également mus par l'intérêt; ce sont les viticulteurs des contrées dont les vins sont bons par eux-mêmes et n'ont pas besoin de ces préparations. Enfin, d'autres, prenant un milieu, rejettent le vinage par l'alcool pur, mais l'admettent pratiqué avec de l'eau-de-vie de vin et surtout avant le cuage. Cette dernière opinion, qui est celle de M. de Saint-Trivier, nous paraît la plus raisonnable. « Je m'oppose de toutes mes forces, écrivait ce viticulteur à la *Chronique agricole* en 1868, au vinage fait avec de l'alcool pur, qu'il provienne du raisin, de la betterave, de la pomme de terre, etc.; mais je regarde comme une pratique honnête et utile, dans certains cas, le vinage fait à la cuve avant la fermentation avec des eaux-de-vie de vin ou de marc, à 52° environ. Ce vinage est nécessaire pour maintenir certains vins faibles et ne présente aucun inconvénient pour l'alimentation publique. L'eau-de-vie à 52°, contenant encore des parties constitutives du vin, s'assimile plus facilement au moût sous l'influence de la fermentation. L'alcool mélangé en certaine

quantité dans un liquide empêche toute fermentation; il en résulte que le vinage fait à la cuve ne peut pas dépasser une proportion donnée. Ce vinage produisant de bons résultats, et ne pouvant d'ailleurs s'opérer que chez le producteur, offre plus de garanties que le vinage au tonneau auquel on ne peut fixer de limite. »

A la question du vinage se rattache celle de la réduction des impôts sur les alcools et eaux-de-vie qui sont employés dans cette préparation. Les distillateurs de betteraves et les marchands de vin pétitionnent depuis longtemps pour cette réduction; les viticulteurs les plus puritains s'inscrivent contre, et ceux qui pensent comme M. de Saint-Trivier demandent seulement que le producteur de vins ayant besoin d'être préparés par l'eau-de-vie au moment du cuage soit libre d'employer à cet usage son eau-de-vie avant qu'elle ait été frappée d'aucun impôt. « Attaquer, dit-il, la faculté de ce vinage, ce serait attaquer la liberté du producteur, qui a le droit de transformer chez lui, comme bon lui semble, les produits de ses terres, produits qui ne doivent être soumis à l'impôt qu'à leur sortie du domicile de ce même producteur; vouloir lui imposer un droit à domicile serait attenter à sa liberté. »

Dans les Charentes, toute exploitation agricole, grande ou petite, est munie d'un alambic qui permet de prendre dans le vin même la quantité d'eau-de-vie nécessaire à son amélioration, à mesure qu'on le livre à la fermentation.

En ce qui concerne le mauvais vinage allant jusqu'à la sophistication véritable, la chose importante pour les consommateurs c'est de pouvoir constater la fraude; la chimie en fournit le moyen suivant : chauffer, dans le bain-marie, jusqu'à 60°, une bouteille bien bouchée du vin à vérifier, puis en verser sur une assiette; si le vin est naturel, il n'exhalera que son odeur de vin; s'il est falsifié par l'alcool, il produira une odeur alcoolique d'autant plus forte qu'il en contiendra davantage.

Ce que nous avons dit du vinage peut, en grande partie, s'appliquer au plâtrage. On sait que certains départements du Midi ont l'habitude d'ajouter à leur vendange une certaine quantité de plâtre. Cette pratique a des effets de clarification et de conservation connus depuis longtemps; mais elle a été attaquée avec beaucoup de vigueur comme une sophistication dangereuse pour la santé par des ennemis intéressés des vins du Midi. La question a même été portée à la tribune du Corps législatif; mais la loi prohibitive qu'on demandait à la Chambre a été refusée. La curiosité publique était néanmoins excitée et la question du plâtrage est venue plusieurs fois devant l'Académie des sciences. Les effets de cette opération ont été nettement déterminés par M. Chancel en 1860. D'après lui, le plâtre ajouté au moût agit de deux manières : mécaniquement, en entraînant certains principes azotés nuisibles à la conservation du vin, et chimiquement, mais d'une façon plus complexe. Le sulfate de chaux aurait pour effet de faire passer dans le vin une partie de l'acide tartrique qui, sans cela, serait restée dans le marc. Or l'acide tartrique anime la couleur du liquide et assure très-efficacement sa conservation. De plus, le plâtre transforme en sulfate de potasse la plus grande partie du bitartrate de potasse contenu dans le marc. En somme, il y a échange d'acide sulfurique et d'acide tartrique dans le composé potassique, et par conséquent mise en liberté d'acide tartrique, qui reste dans le liquide, et de chaux, quise précipite avec le sulfate de potasse. MM. Bussy et Buignet, en 1865, étaient arrivés exactement aux mêmes conclusions, en opérant sur un mélange de tartrate de potasse et de sulfate de chaux additionné d'eau et d'alcool.

Les opérations du vinage et du plâtrage ont seulement pour but de modifier les qualités de certains vins naturellement défectueux à quelque point de vue; mais les vins sont en outre exposés à une foule d'altérations artificielles qui sont aujourd'hui très-bien étudiées, et dont quelques-unes sont déjà combattues victorieusement. M. Pasteur a fait sur l'altération des vins des études extrêmement remarquables et éminemment pratiques.

M. Pasteur était déjà connu par ses travaux sur les ferments et sur la fermentation alcoolique, lorsqu'il fut adjoint à M. Ballard, en 1862, pour rechercher avec lui les causes de l'altération d'un grand nombre de vins du Midi provenant de la récolte de 1861. Les deux savants reconnurent dans les vins tourmentés la présence d'un ferment particulier différent de celui qui termine la fermentation alcoolique et analogue à celui qui provoque la fermentation lactique. Ce ferment organisé se présente sous la forme de petits filaments droits d'une largeur égale au diamètre d'un grain de féculé.

En 1864, M. Pasteur porta ses recherches sur les maladies des vins observées particulièrement dans le Jura. Il trouva encore dans les liquides malades de petits végétaux microscopiques, dont il donna une description détaillée accompagnée de dessins. Il soupçonna dès lors une vérité qu'il a formulée depuis : c'est que chaque maladie est causée par un ferment particulier.

L'acidité que prennent en tonneau les vins rouges ou blancs a pour cause déterminante le *mycoderma aceti*, ou fleurs de vinaigre. C'est un végétal composé d'articles réunis en chapelets. Chaque article, légèrement déprimé vers le milieu, est deux fois plus long que large; cette longueur, au reste, ne dépasse guère 15 dix-millièmes de millimètre. Ce mycoderme prend naissance à la surface du liquide, surtout si celui-ci est renfermé dans des tonneaux qui ne sont pas pleins. Si l'acidité est bien prononcée, le mal est irréparable; le vin est perdu, il n'y a qu'à achever de le transformer en vinaigre. Si l'acidification n'est encore qu'à son début, on peut l'arrêter en saturant l'acide par une solution concentrée de potasse caustique.

Quand le microscope fait découvrir dans la pellicule du vin un autre végétal, le *mycoderma vini* ou fleurs du vin, qui se reproduit par bourgeonnement, il n'y a rien de fâcheux à redouter. Ce mycoderme est formé de cellules globulaires ramifiées, de 2 à 3 millièmes de millimètre de diamètre. Quand il est seul, il ajoute à la qualité du vin, lui donne plus tôt le bouquet de la vieillesse et le préserve même, dans une certaine mesure, des altérations que pourrait causer le mycoderme acétique. En le faisant développer sur des vins artificiels, M. Pasteur leur a communiqué une partie du bouquet propre aux vins naturels; aussi conseille-t-il de semer à la surface du vin en préparation quelques parcelles de ce végétal emprunté à la pellicule d'un bon vin blanc.

Les vins rouges communs ne portent que des fleurs de vin; les vins rouges vieux et très-fins se couvrent au contraire facilement de fleurs de vinaigre.

Les vins qui restent doux après la fermentation offrent un mycoderme particulier formé d'une sorte de tige avec rameaux terminés par des cellules ovoïdes qui se détachent facilement.

La maladie désignée sous les noms d'amertume des vins, goût de vieux, etc., est déterminée par des filaments noueux, branchus, très-contournés, qui sont fréquemment associés à une foule de petits grains bruns de forme sphérique. Ce ferment atteint de préférence les bons vins rouges de Bourgogne.

Le ferment des vins tournés ou piqués consiste en filaments très-ténus, qui flottent dans le vin et le troublent. C'est pour cela qu'on attribue cette altération à la lie de vin qui serait remontée dans le liquide, et qu'on la combat, sans succès, par le collage. Le ferment des vins tournés a beaucoup d'analogie avec celui de la fermentation lactique. Dès qu'on reconnaît dans une goutte de vin la présence de ces filaments cylindriques et flexibles, il faut aérer le vin par un soutirage; qui suffit quelquefois pour amener la précipitation des parasites.

Le ferment des vins filants est formé de chapelets de petits globules sphériques.

On voit ainsi qu'aux diverses maladies des vins correspondent des ferments ou mycodermes différents bien déterminés. En 1865, l'Académie des sciences fut saisie à la fois, par M. de Vergnette-Lamotte et M. Pasteur, de deux communications ayant pour but l'annonce d'un moyen simple et peu coûteux de conserver et même de bonifier les vins. M. de Vergnette-Lamotte, qui est Bourguignon, fournissait les meilleurs produits de ses vignobles à M. Pasteur, qui leur appliquait son procédé et les renvoyait ensuite à leur propriétaire, mais sans indiquer sa manière d'opérer. M. de Vergnette-Lamotte cherchait à la découvrir. Il avait d'abord eu recours à la congélation du vin, qui a été vivement recommandée, mais qui est à la fois difficile et inefficace. Il recourut ensuite au chauffage. Il s'était demandé si ce n'est pas la chaleur, plutôt que le transport, qui vieillit prématurément et bonifie les vins qu'on expédie aux Indes pour les ramener ensuite. Lorsqu'il eut connaissance des travaux de M. Pasteur sur les mycodermes du vin, il voulut voir ce que deviendraient ces végétaux sous l'action d'une chaleur prolongée. On n'ignore pas que c'est sur l'effet de la chaleur prolongée fournie par une étuve ou par un bain-marie qu'est fondé le procédé d'Appert pour la conservation des substances végétales. D'après ces considérations, M. de Vergnette-Lamotte soumit à une température de 50°, dans une étuve, et pendant deux mois, quelques bouteilles de vin qui, au sortir de l'étuve et après quelques jours de repos à la cuve, fut trouvée de beaucoup supérieure, quant à la couleur et au goût, au vin resté en cave.

L'opération recommandée à la même époque par M. Pasteur ressemblait beaucoup à celle-ci. La seule différence consistait en ce que M. Pasteur ne voyait aucun inconvénient à ce que les bouteilles fussent entièrement remplies, sans trace d'air entre le liquide et le bouchon, qui doit être ficelé. Après l'opération, le vin se refroidit, on repousse le bouchon dans le goulot et on le mastique. Ce procédé étant long et incommode dans la pratique, M. Pasteur l'a depuis complètement modifié. Il chauffe les vins en vase ouvert et ne craint pas de les traverser au contact de l'air. Pour cette méthode, M. Pasteur a pris un brevet, qu'il a d'ailleurs aussitôt légué au domaine public. Ce brevet fut, en 1869, l'objet d'amères contestations de la part de M. Paul Thenard, qui revendiquait en faveur de M. de Vergnette-Lamotte

la priorité du procédé. Il est probable que ce mode d'opérer a été découvert à peu près simultanément par les deux chercheurs. Toutefois, il convient d'ajouter que c'est M. Pasteur qui, avec l'autorité de son nom et de l'Académie dont il est membre, a le plus contribué à répandre, jusqu'à le rendre populaire, le procédé de chauffage des vins. Les deux inventeurs expliquent de la même manière l'effet de la chaleur : elle tue tous les ferments qui pourraient déterminer l'altération des vins.

Cette application de la chaleur n'était d'ailleurs pas aussi nouvelle qu'on l'a cru. Dans cette même année 1865, M. Ladrez a informé l'Académie que plusieurs propriétaires de la Côte-d'Or employaient, mais à titre de recette secrète, le chauffage des vins porté jusqu'à 75° pour en assurer la conservation et l'amélioration.

Depuis la publication des travaux de M. Pasteur, l'industrie s'est mise en quête d'appareils propres à produire en grand le chauffage des vins; elle en a bien vite trouvé un grand nombre. En général, tous se réduisent à faire passer un courant de vapeur d'eau enroulé dans un serpentin à travers une masse de vin contenue dans des tonnes ou cuves ouvertes à l'air. Quand la température du vin est arrivée à 60°, on la maintient pendant une heure, après quoi on peut laisser refroidir le liquide et le transvaser. Le ministre de la marine nomma en 1888 une commission pour étudier les procédés de M. Pasteur. L'enquête fut longue et minutieuse. Ses conclusions, appuyées de l'avis des négociants et des producteurs les plus compétents, préconisèrent la méthode de M. Pasteur et en recommandèrent l'application, surtout à l'égard des vins destinés à être exportés. La commission a recommandé un appareil dû à M. Perroy, officier de marine, au moyen duquel on peut chauffer 500 hectolitres de vin dans une journée de dix heures, avec une dépense de 0 fr. 05 à 0 fr. 06 par hectolitre. Il a été reconnu que l'opération du chauffage enlevait aux vins environ 1/2 pour 100 d'alcool. Il est donc utile de les viner dans la proportion de 1/2 pour 100.

C'est pour ses travaux sur les vins que M. Pasteur a été récompensé de la grande médaille d'honneur de l'Exposition universelle (1889).

La théorie de M. Pasteur sur les ferments et sur le traitement des vins n'a point passé sans rencontrer de contradicteurs. En 1865, M. le baron Eugène de Mesnil fit breveter un procédé de traitement du vin par le vide. M. du Mesnil proposait de placer le vin sous le réceptif d'une immense machine pneumatique. Il paraît que les résultats de ce mode d'opérer furent, au dire de son auteur, des plus satisfaisants; mais nous n'avons pas entendu dire qu'ils aient été contrôlés. M. du Mesnil ne nie pas les avantages du procédé de M. Pasteur, mais il les explique autrement. Suivant lui, M. Pasteur a pris des bulles de gaz pour des mycodermes. Sous l'action des 50° de chaleur, les gaz sont suffisamment dilatés pour briser les capsules de la fibre du vin qui les contiennent, et le liquide est en partie purifié. Si le vin contenait des mycodermes, dit M. du Mesnil, ces végétaux, loin d'être détruits par une chaleur de 50°, en recevraient un surcroît d'activité.

Aujourd'hui, l'action améliorante et conservatrice du chauffage appliqué aux vins est certaine et notoire; elle s'étend au goût, à la couleur, à la limpidité, à la nature même du dépôt, qui devient adhérent et ne se détache pas du fond de la bouteille, même quand on la renverse le goulot en bas. Le procédé d'ailleurs est pratique, même pour les vins les plus ordinaires; la dépense ne serait que de 0 fr. 10 à 0 fr. 12 par hectolitre. Il réussit à coup sûr pour les vins en bouteilles. S'il s'agit de vins en tonneaux, le traitement est

non moins efficace, mais à la condition qu'on défende les vins, pendant leur circulation à travers les appareils, du contact de l'air renouvelé, ce qui n'exclut pas la présence absolue de l'oxygène, puisque, aidée de la chaleur, l'action de ce gaz peut contribuer à améliorer et à conserver.

— *Vin de palme.* On appelle ainsi un liquide extrait de l'*Elais Guineensis* que les indigènes de la Sénégambie nomment *tirr*. Ils en font une consommation importante. Frais, le vin de palme est assez agréable à boire, même pour les Européens, bien qu'il conserve un arrière-goût de fromage. Mais les noirs le conservent jusqu'à trois jours, et alors il fermente et donne des ivresses dangereuses. Après ce temps, il aigrit et donne une liqueur d'un goût insupportable. Le vin de palme n'a pas été désigné par le Prophète comme une boisson défendue; aussi les musulmans s'enivrent-ils sans scrupule avec cette liqueur, qui est l'unique industrie de plusieurs villages sénégambiens. On en apporte surtout beaucoup à Gorée tous les matins. On le transporte dans des calebasses dont la capacité est d'environ 3 litres et qu'on vend de 1 fr. 25 à 1 fr. 50.

Pour obtenir le vin de palme, on fait un trou carré au sommet de l'arbre, sous un régime de fruits auquel est suspendu le réceptif, et on introduit dans le trou ainsi pratiqué des feuilles roulées en tube. Ce conduit amène la liqueur dans la calebasse. Généralement, on pose l'appareil le soir, parce que, paraît-il, le vin ne coule que la nuit, et le lendemain matin, au lever du soleil, les noirs vont faire la récolte. Ils grimpent à l'aide d'une sangle qui leur laisse les mouvements libres, coupent les régimes de fruits mûrs, détachent la calebasse, renouvellent les incisions et descendent.

— *Mat. médicale.* Les vins médicinaux sont des médicaments qui résultent de l'action dissolvante du vin de raisin sur une ou plusieurs substances organiques. Les vins que l'on emploie doivent être choisis purs et généreux, tantôt rouges et tantôt blancs, suivant la nature des principes qui doivent être dissous. On les prépare de plusieurs manières : 1° par mixture d'une teinture alcoolique à du vin; 2° par solution directe; 3° par macération plus ou moins prolongée; 4° par fermentation. On les distingue en simples et en composés, suivant le nombre des substances qui entrent dans leur préparation. Cette préparation s'effectue le plus ordinairement à froid, dans un matras bouché, pour éviter l'acidification du vin à l'air. La durée de la macération varie suivant la densité des substances et leur solubilité dans les principes du vin. Lorsque l'opération est terminée, on passe la solution avec expression, pour séparer le résidu, et on filtre le liquide trouble à travers un papier. Les vins médicinaux étant alterables, on n'en prépare que peu à la fois, et l'on doit les conserver dans des bouteilles bouchées avec soin, qu'on place à la cave, pour éviter l'acidification du vin. Les vins médicinaux préparés par solution directe sont peu nombreux.

— Anat. et méd. *Tache de vin.* V. ENVIE.

Vin du Rhin (CHANSON DU), extraite de l'*Ame en peine*, paroles de M. de Saint-Georges, musique de Flotow. L'*Ame en peine* n'a point obtenu chez nous le même succès que *Martha*. La nature vague et nébuleuse du poème a été le plus grand obstacle à la réussite de cette très-estimable partition. Trois morceaux ont pourtant survécu : la *Romance*, la chanson du *Vin du Rhin* et la *Chœur des chasseurs*. La chanson que nous donnons ici réunit en elle toutes les qualités musicales de M. de Flotow : contours nettement accusés, dessin, franchise mélodique, abstraction faite de toute préoccupation harmonique.

REFRAIN. Le bon vin, Jus di - vin! C'est le vin Du Rhin. Par lui le cha-

grin, A - mis, s'en fuit sou - dain! Ah! Quand mon verre est plein, tou-

jours la vi - e Me pa - rait i - ci triste et dé - tri - e;

Quand je l'ai vi - dé, bien - tôt j'ou - bli - e Re - grets et dou-

leurs; Tout est pour moi, pour moi - bon - heur! Ah!

leurs; Tout est pour moi, pour moi - bon - heur! Ah!

Par lui le cha - grin, A - mis, s'en - fuit sou - dain. Oui! le vin du

Rhin, A mis, c'est le bon vin! A - mis,

C'est le vin du Rhin! Oui!

DEUXIÈME COUPLET.

L'amour, par malheur, est peu fidèle;
Le temps des amants glace le zèle.
Des amis le vin est le modèle,
Car, plus il vieillit,
Et plus on le chérit.

Ah!

Par lui le chagrin, etc.

VINÂ s. m. (vi-nâ). Sorte de luth usité dans l'Inde.

VINADE s. f. (vi-nâ-de — rad. vin). Féod. Droit qu'avait le seigneur de faire transporter son vin par ses vassaux.

— Anc. jurispr. Charge d'un bail imposant au colon la conduite du vin nécessaire à l'usage du propriétaire de l'immeuble.

VINADIO, ville du royaume d'Italie, province et district de Coni, chef-lieu de mandement, à 13 kilom. O. de Demonte; 3,500 hab. Exploitation de plomb argentifère.

VINAGE s. m. (vi-na-je — rad. vin). Addition d'alcool dans le vin.

— Féod. Droit que percevaient les seigneurs sur le vin récolté dans leurs domaines ou transporté à travers leurs terres. Droit payé au seigneur par les communautés, pour l'entretien des ponts et passages. Droit sur la vendange, que l'on payait avant de tirer le vin de la cuve.

VINAGO s. m. (vi-na-go — mot lat). Ornith. Nom scientifique du genre colombar. Syn. de TRÉRON, section du genre pigeon.

VINAIGRE s. m. (vi-nè-grè — de vin, et de aigre). Vin complètement aigri par la production spontanée ou provoquée de l'acide acétique : Il faut toujours avoir de la morate dans les mains, comme du vinaigre sous le nez, pour ne pas s'évanouir. (Mme de Sév.) Les Russes font des soupes au vinaigre sucré. (De Custine.) Boisson quelconque ayant subi une fermentation acide : VINAIGRE de cidre, de bière, de potré.

— Fig. Peine, tourment de la vie : Les mariages d'amour se font entre des gens qui payent un mois de miel par une vie de vinaigre. (Cesse de Blessington.)

Mon Dieu! chacun doit-il achever son calice Et rencontrer au fond le vinaigre et le fiel?

A. BARTHET.

« Aigreur des paroles : N'assaisonnez jamais vos paroles de vinaigre; le sort met toujours assez d'aigreur dans la vie. (Boiste.)

— Préparation consistant en vinaigre dans lequel on a fait macérer quelque substance : VINAIGRE à l'estragon, à l'ail, à la framboise.

— Vinaigre de bois, Acide acétique pyro-ligneux.

— Vinaigre de saturne, Acétate de plomb.

— Vinaigre des quatre voleurs, Vinaigre préparé que l'on portait sur soi pour se préserver de la contagion.

— Vinaigre de toilette, Vinaigre commun dans lequel on introduit quelque parfum pour l'usage de la toilette.

— Vinaigre distillé, Acide acétique étendu d'eau.

— Vinaigre glacial, Acide acétique très-concentré, dans lequel se produisent des cristaux.

— Vinaigre médicinal, Celui dans lequel on a introduit quelque substance pharmaceutique.

— Vinaigre radical, Acide acétique concentré.

— Vinaigre rosat, Celui dans lequel on a fait infuser des roses :

A côté de ce plat paraissent deux salades, L'une de pourpier jaune et l'autre d'herbes fades, Dont l'huile de fort loin saisissait l'odorat Et nageait dans des flots de vinaigre rosat.

BOILEAU.

— Vinaigre suard, Celui dans lequel on a fait infuser des fleurs de sureau.

— Sel de vinaigre, Sel extrait du vinaigre, que l'on fait respirer aux personnes évanouies, pour les ranimer.

— Loc. fam. *Habit de vinaigre*, Habit trop léger pour la température. *N'être que fiel ou que sel et vinaigre*, Avoir l'humeur très-aigre. *Faire pisser vinaigre à quelqu'un*, Le torturer, lui faire souffrir de terribles angoisses.

— Prov. *Le bon vin fait le bon vinaigre*, On tire toujours bon parti des choses de bonne qualité. *On prend plus de mouches avec du miel qu'avec du vinaigre*, On gagne plus de

gens par la douceur qu'on n'en subjugué par la rigueur et la violence.

— Jeux. Mouvement accéléré qu'on donne à la corde à sauter : Donner du vinaigre. Demander du vinaigre. Au bon vinaigre, Cri qu'on pousse, par plaisanterie, en portant un camarade sur son dos. Ce cri bizarre est un souvenir du temps où des marchands de vinaigre, portant un petit baril sur le dos, criaient leur marchandise dans les rues.

— Alchim. *Vinaigre des montagnes ou du soleil et de la lune*, Celui que l'on extrait du mercure, selon les alchimistes. *Vinaigre très-aigre des philosophes*, Mercure qui dissout l'or sans violence.

— Encycl. Le vinaigre jouissait dans l'antiquité d'une grande considération, aussi bien qu'aujourd'hui, et ne servait pas seulement à relever le goût de certains mets; on l'employait, étendu d'eau, comme une boisson digne de remplacer le vin, et c'est en cette qualité que nous le trouvons cité en maint endroit des écrivains anciens.

Les soldats romains, ainsi que les esclaves et les citoyens les plus pauvres, faisaient usage d'un breuvage fabriqué avec du vinaigre et de l'eau et dont la propriété était de rafraîchir. Spartien nous apprend que l'empereur Adrien se contentait, à l'armée, de ce liquide appelé *posca* et quelquefois simplement *acetum*. C'était la boisson publique des généraux qui affectaient de vivre comme le soldat. Scipion, Metellus, Trajan ne connaissaient pas d'autre boisson pendant la guerre, et le vin ne s'introduisit dans les armées qu'avec le luxe.

Plutarque dit de Caton l'Ancien qu'il ne buvait que de l'eau pendant les expéditions, mais que, dans les grandes chaleurs, il y mêlait du vinaigre. Le maréchal de Saxe, dans ses écrits, attribue à cette boisson la santé des légions romaines qui se montraient insensibles au changement de climat.

Une loi de Constance veut qu'on donne aux soldats, de deux jours l'un, alternativement du vin et du vinaigre, et bientôt le vin l'emporta pour l'usage ordinaire; le jour vint même où l'on ne put rien obtenir du soldat lorsqu'il n'en avait pas bu. « Point de vin, point de courage, disaient-ils. — Rougissez de honte, leur répondait Pescennius Niger, leur général; ceux qui vous ont vaincus ne boivent que de l'eau. »

Plus tard, le vinaigre, abandonné comme boisson, continua d'être employé comme produit alimentaire, et à la fin du moyen âge, outre les vinaigres de ménage, dont la confection ne sera jamais abandonnée, on vit apparaître les vinaigres du commerce, produits par les vinaigriers, dont la corporation était assez puissante, assez savante même. La préparation du vinaigre devint un art particulier. Les vinaigriers, qui se livraient forcément à la distillation, jouissaient d'une assez grande réputation; on les qualifiait d'alchimistes; un peu plus on les aurait considérés comme sorciers. On leur attribuait de prétendus secrets, appelés secrets des vinaigriers, et leur renommée de savants, survivant aux guerres et aux siècles, arriva intacte jusqu'à la Révolution. A peine la liberté de production et de commerce fut-elle établie, à peine les secrets des vinaigriers étaient-ils tombés dans le domaine public, que la véritable science, s'emparant des données théoriques émises par les écrivains des siècles passés, fit faire des pas immenses à l'art de fabriquer le vinaigre.

Toute liqueur qui a déjà subi une fermentation vineuse est susceptible de deux autres fermentations principales, savoir : 1° la fermentation acétique; 2° la fermentation putride. C'est la première qui produit les liqueurs auxquelles on donne le nom de vinaigre. La fermentation acétique ne saurait avoir lieu sans les circonstances suivantes :

1° Le contact de l'air avec la liqueur est d'une rigueur absolue. Ainsi, une bouteille de vin bien pleine et bien bouchée se conserve fort longtemps, s'améliore même en vieillissant, tandis qu'elle tourne rapidement à l'aigre quand elle n'est qu'à moitié remplie. De même, un vin tenu dans le vide, sous le réceptif d'une machine pneumatique, ne donnera pas la moindre trace d'acidification.

Il est une règle générale, c'est que, plus la liqueur présente de surface à l'air, plus l'acidification est prompte. On accélère donc l'opération en agitant de temps en temps le liquide en fermentation.

2° Pour que la fermentation s'établisse, il faut que le liquide soit exposé à une douce

température, dont les deux extrêmes sont 15° et 30° au-dessus de zéro.

30 La présence du ferment est aussi d'une nécessité absolue pour changer la liqueur en vinaigre. Le principe de ce ferment existe dans toutes les liqueurs susceptibles de s'acidifier au contact de l'air.

Pour produire l'acétification, on emploie des ferments de diverse nature. On peut fabriquer du ferment avec de la farine qu'on mêle avec 2 litres d'eau jusqu'à consistance sirupeuse. On fait bouillir pendant une demi-heure, et, lorsque la matière est presque refroidie, on y ajoute 250 grammes de sucre et quatre cuillerées de bon ferment. On laisse fermenter le tout dans un vase de terre, et l'on obtient pour produit un excellent ferment. D'autres fois, on détrempé dans 6 litres d'eau deux poignées de farine de froment et d'orge; on fait un peu évaporer, on ajoute du sel de tartre et de la crème de tartre, et on obtient un très-bon ferment, qu'il faut avoir soin de laver pour lui enlever sa saveur alcaline.

En Amérique, on prépare pour toute l'année des gâteaux de ferment d'après le procédé suivant : on broie 90 grammes de houblon, on le fait bouillir une demi-heure dans 8 litres d'eau, on y ajoute et on y détrempé 1kil,750 de farine de riz. Lorsque le mélange est refroidi à 25°, on y ajoute 1 litre de bon ferment, et le lendemain, lorsque la fermentation est établie, on y incorpore 3kil,500 de farine de blé d'Inde. On bat cette pâte et on en fait des gâteaux de 0m,03 d'épaisseur, que l'on fait sécher au soleil et que l'on conserve ensuite dans un endroit bien sec. On peut les employer à la confection du pain, aussi bien qu'à celle du vinaigre.

Le pain des vinaigriers est aujourd'hui très-peu employé, excepté à Paris. On le forme avec du piment, du poivre long, du poivre blanc, du cubèbe, du gingembre; il produit un acide irritant et échauffant, sujet à s'altérer.

Tout vinaigre conservé dans des vases ouverts ou en vidange perd de sa transparence, et peu à peu il s'y forme une masse gélatineuse et transparente, qui paraît gluante et gonflée quand on la touche et à laquelle on donne le nom de mère du vinaigre. On est loin de s'accorder sur la nature de cette mère. Berzelius prétend qu'elle est le produit de la putréfaction du vinaigre; d'autres affirment qu'elle est produite aux dépens du liquide et que celui-ci s'affaiblit d'autant plus qu'il se forme une quantité plus considérable de cette substance. Elle ne prend pas naissance dans le vinaigre très-concentré, mais seulement dans le vinaigre étendu, et elle se forme d'autant plus facilement que celui-ci est plus faible. La mère du vinaigre est employée comme le meilleur des ferments; mais quelques écrivains pensent que cette faculté de favoriser l'acétification n'est due qu'au vinaigre dont elle est pénétrée. Berzelius affirme que, quand la mère a été bien lavée, elle perd sa propriété fermentescible.

Le vinaigre fabriqué avec du bon vin participe des qualités de ce vin; il possède une odeur suave ou spiritueuse, une saveur plus ou moins forte, une couleur plus ou moins foncée, suivant l'espèce de vin qu'il a produit. Si l'on emploie généralement des vins gâtés pour la fabrication des vinaigres, c'est tout simplement pour en tirer parti. Mais comme ils ont éprouvé un commencement d'altération par une fermentation étrangère à l'acétification, il n'en résulte guère qu'un vinaigre de seconde qualité.

— *Vinaigre de ménage.* La nature fait tous les frais de la fabrication des vinaigres de ménage, car, outre que le vin mal bouché ou peu soigneusement conservé se convertit en vinaigre, on voit le marc de raisin qui est à la partie supérieure des cuves non couvertes en fermentation totalement acidifié. Le vinaigre qu'on en extrait par la presse sert aux besoins domestiques; mais les propriétaires ne se croient pas dispensés de fabriquer, en outre, une certaine quantité de vinaigre par des procédés qui varient fort peu entre eux et qui reposent toujours sur les mêmes principes. Voici le moyen le plus répandu. On choisit un tonneau franc, bien cerclé, dans lequel il n'y ait jamais eu de vin gâté; dans ce tonneau, on jette les restes des bons vins, que l'on fait bouillir auparavant une demi-minute dans un chaudron. On ne ferme pas la bonde, afin que le vin puisse mieux s'évaporer et s'aigrir; mais si l'acétification ne marche pas assez vite, on la précipite à l'aide de marc sec de raisin n'ayant jamais senti l'eau ou de fèves rôties, de racines de bette, de gramin, de ronces, ou avec du levain, des figues non mûres, des fleurs de rose ou d'aillet, des fers rougis, des oranges pourries, des mûres sauvages n'ayant pas encore atteint la maturité, des nêles coriaces et acres, du fiel de lièvre en poudre, de la fleur de seigle, etc. Lorsque le tonneau a pris une odeur fortement acide, on le maintient en cet état en y ajoutant souvent et en petite quantité chaque fois les restes de vin et les vins gâtés, en ayant soin de ne jamais le laisser vide.

Dans les campagnes, on conserve des barils de vinaigre pendant un demi-siècle et plus; à peine est-on forcé de renouveler la mère tous les quinze ou vingt ans. Les vinaigres de ménage sont le plus souvent rouges ou rosés, parce que le vin rouge entre

presque exclusivement dans leur composition.

Mais, nous le répétons, chaque province a son mode de fabrication, qui varie quelque peu de celui que nous avons donné ci-dessus.

— *Fabrication en grand des vinaigres.* Il s'est établi depuis fort longtemps, principalement en Orléanais et en Bourgogne, des fabriques en grand où l'on produit les vinaigres destinés au commerce et à l'alimentation des villes. Chaque fabrique se glorifie de ne point procéder absolument comme les autres; il serait donc bien impossible d'établir dans un seul article toutes les diverses méthodes que l'on emploie et que l'on préconise. Nous allons d'abord nous occuper des conditions principales qui doivent présider à l'installation d'une vinaigrerie. Le local qui y est destiné doit être bien aéré en été et en hiver, maintenu à une température d'environ + 25°. On doit se munir tout d'abord de tonneaux appelés montures et de copeaux de hêtre appelés râpes.

On donne, dans la fabrication en grand, le nom de montures aux futailles dans lesquelles doit s'accomplir le travail de l'acétification. On se sert ordinairement d'un tonneau de 200 à 250 litres ayant déjà contenu du vin ou de l'eau-de-vie. On le remplit à moitié de bon vinaigre auquel on ajoute 5 ou 6 litres de vin parfaitement clarifié, ayant la température de 15° à 20° centigrades, et possédant 90 d'alcool. Aussitôt que l'acétification se produit dans la monture, un grand nombre d'animalcules naissent et se remuent dans le liquide, une multitude de mouches volitantes à l'orifice de la futaille. Il est d'ailleurs facile de se convaincre si le vinaigre est en pleine élaboration en plongeant par le trou de bonde une règle ou un morceau de bois qui, en sortant de la barrique, portera au sommet de sa partie mouillée une ligne blanche formée par l'écume.

Pendant le travail de l'acétification, il s'évapore à peu près 1 litre de liquide dans l'espace de dix à douze jours; alors on ouille avec un vin devenu très-limpide sur le râpe jusqu'à ce qu'on ait rempli la futaille. Quand l'acétification est terminée, on vide la moitié du tonneau, on verse le vinaigre sur le râpe à vinaigre et on charge de nouveau la monture pour continuer l'opération.

Les vinaigriers donnent le nom de râpes à des copeaux de hêtre dont ils remplissent leurs futailles; ils donnent le même nom aux futailles qui contiennent les copeaux. Tous les écrivains, à l'exception de M. Pasteur, s'accordent à dire que les copeaux agissent, comme corps poreux, à la façon du noir de platine qui, arrosé avec de l'alcool étendu d'eau, s'échauffe et donne naissance à de l'acide acétique. Il existe deux sortes de râpes : les râpes à vin, les râpes à vinaigre. Les premiers sont les copeaux sur lesquels le vin est versé d'abord; il s'y clarifie, y dépose sa lie et y subit un commencement de transformation avant d'être versé sur les montures ou mères de vinaigre. Les râpes à vinaigre sont des copeaux qui servent à la clarification du vinaigre avant qu'il soit livré au commerce. Les morceaux de hêtre destinés à fournir les copeaux pour le vinaigre doivent provenir d'un arbre très-sain, non attaqué par les insectes; ils mesurent environ 0m,60 ou 0m,65 de longueur sur 0m,05 ou 0m,06 de largeur et une très-faible épaisseur. On les utilise pendant plusieurs années; mais avant de s'en servir la première fois, lorsqu'ils sont neufs, on les plonge quelques jours dans l'eau froide, ce qui les épure et leur enlève toute matière colorante; on les soumet ensuite à un bain de vinaigre en ébullition; ainsi préparés, on les met dans les tonneaux, qu'ils doivent remplir aux trois quarts.

Les copeaux du hêtre pourpre seraient préférables à ceux du hêtre commun; mais il est plus difficile de s'en procurer.

Le meilleur vinaigre doit être acide, transparent à peu près comme un vin faible, moins coloré que le vin rouge; il doit conserver une sorte de parfum, de montant, de spiritueux, qui affecte agréablement les organes et que nulle imitation ne saurait reproduire. C'est surtout en le frottant dans les mains que ce parfum se développe.

Les vinaigres de lie sont de beaucoup inférieurs; mais on en relève la saveur par des substances acres, telles que le pyrèthre, le galéga, le piment, etc., ingrédients qui mettent la bouche en feu et sont plutôt irritants qu'acides.

On augmente la force acide du vinaigre en le frelatant avec des acides à bas prix, tels que l'acide sulfurique et l'acide nitrique; ce sont là des falsifications nuisibles que l'on découvre au moyen des procédés suivants :

1° En ajoutant un sel soluble de baryte ou de plomb au vinaigre que l'on soupçonne; la présence d'acide sulfurique donne lieu à un précipité blanc.

2° En ajoutant un peu d'acide muriatique pur et un morceau de feuille d'or au vinaigre et en faisant chauffer le tout, il se dégage aussitôt des vapeurs nitreuses qui indiquent la présence de l'acide nitrique.

3° Pour découvrir la présence d'acide hydrochlorique, on met dans le liquide un peu de nitrate d'argent qui, en se combinant avec l'acide, donne lieu à un précipité d'abord blanc, puis bleu violet sale.

D'ailleurs, ceux qui s'y connaissent peuvent découvrir facilement les fraudes. Le mélange avec de l'acide sulfurique agace les dents; il exhale, lorsqu'on le brûle sur du charbon de terre, l'odeur d'acide sulfureux; quand on le sature de potasse, on en obtient par la cristallisation, au lieu d'acétate de potasse, un sulfate de potasse.

L'esprit de sel (acide muriatique) sert aussi à la falsification; sa présence est assez difficile à reconnaître au goût; elle se démasque par la dissolution d'argent que l'acide muriatique précipite en blanc.

Une autre fraude presque impossible à reconnaître est celle qui consiste à faire bouillir dans un vaisseau de terre du tartre avec l'acide sulfurique. Cet acide s'unit avec l'alcali et en sépare l'acide. On obtient par ce moyen une liqueur très-acide contenant l'acide du tartre à nu, dont quelques gouttes suffisent pour bonifier une certaine quantité de mauvais vinaigre. C'est avec cette liqueur mêlée d'eau que les négociants fortifient quelquefois le verjus.

Pour imiter le vinaigre de vin avec le vinaigre de bois, on ajoute ordinairement à ce dernier un peu de caramel et d'éther acétique et l'on étend le tout avec de l'eau ou du vin. L'acide pyroligneux se reconnaît toujours dans les vinaigres de vin mélangés avec des vinaigres de bois. Son goût est âcre; mais pour être bien sûr de sa présence on fait évaporer à siccité dans une cuiller d'argent le vinaigre soupçonné; ne contiendrait-il qu'un millième d'acide pyroligneux, le produit exhale une odeur prononcée de goudron, quel que soit d'ailleurs l'état de pureté du vinaigre de bois.

Le vinaigre fabriqué avec les produits fermentés des glucoses se reconnaît facilement, car il suffit de le mélanger avec le double de son volume d'alcool à 90° pour qu'il laisse précipiter de nombreux flocons de dextrine.

Les vinaigres qui ne contiennent pas de tartre, tels que les vinaigres de bière, de cidre, de poiré, etc., donnent un précipité gris jaunâtre lorsqu'on les traite par l'extrait de saturne; le vinaigre de vin, au contraire, donne un précipité blanc sous l'action du même réactif.

— *Décoloration des vinaigres.* Dans presque toutes les provinces méridionales, on ne fabrique guère que des vinaigres rouges, dont la couleur a le malheur de déplaire à beaucoup de consommateurs des villes. On convertit leur teinte en une couleur amblée en y ajoutant environ 4 pour 100 de lait chaud, en agitant le tout et en filtrant au bout de quelques jours. Le lait, en se coagulant, entraîne la plus grande partie de la matière colorante. Le levain de boulanger produit à peu près le même effet.

Mais si l'on désire obtenir du vinaigre tout à fait blanc, on le décolore avec du charbon animal que l'on a eu soin de dépouiller de son phosphate de chaux au moyen d'acide sulfurique étendu d'eau.

— *Vinaigre concentré.* Les vinaigres contenant une grande quantité d'eau qui diminuent leur force ou leur concentration, on a recherché le moyen de les débarrasser du liquide qui les affaiblit, et l'on y arrive de plusieurs manières.

Le premier système repose sur ce principe que, l'acide acétique étant moins volatil que l'eau, leur combinaison, exposée à une chaleur douce, amène le dégagement de l'eau, tandis que l'acide demeure à l'état liquide. Mais comme l'eau entraîne toujours avec elle en pure perte une certaine partie d'acide, la distillation est préférable à l'évaporation. Les premières portions sont très-faibles et le résidu est un vinaigre très-fort. On doit arrêter l'opération dès que le résidu a acquis la consistance de lie de vin.

La concentration par la machine pneumatique, sous la cloche de laquelle on met une capsule d'acide sulfurique qui doit absorber l'eau pendant le vide, serait une méthode excellente si elle était applicable en grand.

La concentration par la gelée est la plus répandue dans les campagnes. L'eau se congèle à une température bien supérieure à celle qu'exige le vinaigre. Donc, en exposant à l'air quand il gèle un vinaigre contenu dans un vase à large ouverture, l'eau ne tarde pas à apparaître sous la forme de petits cristaux, de petites étoiles, dont on débarrasse immédiatement le liquide en le filtrant. Si l'opération est plusieurs fois répétée, on obtient un vinaigre concentré d'une force extraordinaires. Les campagnards, qui ne savent pas pourquoi ce phénomène a lieu, ont cependant remarqué qu'au-dessous de 10° l'acide se congèle aussi bien que l'eau. Ils ne soumettent donc leurs vinaigres à cette opération que lorsqu'ils supposent que pendant une nuit il gèlera à 5° ou 6°, et le lendemain dès le matin, avant que la chaleur du jour ait pu faire fondre les cristaux, ils filtrent le liquide.

Un dernier système produit le vinaigre radical; nous devons donc en dire quelques mots.

— *Vinaigre radical.* Le vinaigre radical n'est autre chose qu'un vinaigre pur et concentré auquel les pharmaciens ont cru devoir donner un nom spécial. La chaleur exerce une action différente sur chaque acétate; les uns subissent une décomposition plus ou moins grande, tandis que chez d'autres le sel

est décomposé et l'acide passe, à la distillation, à l'état de concentration. De ce nombre est l'acétate de cuivre, qui sert à préparer le vinaigre radical. On emploie de l'acétate de cuivre neutre réduit en poudre, on en emplit aux deux tiers une cornue en grès à laquelle on adapte un ballon muni d'une allonge. Pour peu que l'on chauffe, la décomposition s'opère. On reconnaît qu'elle est terminée lorsque, la cornue étant portée au rouge sombre, il ne s'en dégage plus de vapeurs.

L'acide acétique que l'on obtient par ce moyen a une légère teinte verte, due à un peu d'acétate qu'il a entraîné et dont on le débarrasse en le distillant dans une cornue de verre.

Il existe plusieurs procédés pour l'extraction du vinaigre dit radical; on cite celui de M. Perez, celui de M. Lartigue, etc.; ils reposent tous sur le même principe et ne varient guère plus ou moins que par la pureté de l'acétate que l'on emploie.

— *Vinaigre de bois.* Le vinaigre de bois, dont l'emploi se répand tous les jours, n'est autre chose qu'un acide acétique produit par l'épuration de l'acide pyroligneux, qui est lui-même extrait du bois par la carbonisation.

Il y a bientôt quatre siècles, Glauber annonça le premier que l'acide que l'on retire du bois par la distillation est semblable au vinaigre d'Acidum aceto vint similitum. Mais ce ne fut qu'au commencement de notre siècle que ces données reçurent une application et commencèrent à porter quelques fruits. J.-B. Mollérat, directeur des établissements du Croizat, présenta, le 11 janvier 1808, à l'Institut, un mémoire dans lequel il annonça qu'il avait formé à Pellerie, près de Nuits, un établissement où la carbonisation du bois produisait en grand des goudrons, du vinaigre, du carbonate de soude cristallisé, des acétates d'alumine, etc. Vauquelin fit au sujet de ce mémoire un rapport très-favorable à l'Académie des sciences, et depuis cette époque il s'est établi un grand nombre de fabriques du même genre, non-seulement en France, mais dans toute l'Europe et en Amérique.

Le procédé suivi pour obtenir le vinaigre de bois est fondé sur cette propriété générale que possède la chaleur de séparer les éléments des substances végétales et de les combiner de nouveau, dans un autre ordre, en donnant lieu à des composés qui n'existaient pas dans les corps avant qu'ils fussent soumis à son action.

L'appareil employé en Angleterre pour la distillation du bois se compose ordinairement d'une série de cylindres en fonte ayant 2 mètres de longueur sur environ 1m,30 de diamètre et disposés horizontalement par paires dans une maçonnerie, de telle façon que la flamme d'un seul foyer puisse se promener autour d'eux. Les extrémités de ces tuyaux ressortent un peu de la maçonnerie, et l'un d'elles est solidement fermée par un disque de fonte du milieu duquel part un tuyau de fer d'environ 0m,15 de diamètre. Ce petit tuyau entre à angle droit dans le tuyau réfrigérant. L'autre base du cylindre, appelée bouche de la retorte, est fermée par un disque de fer recouvert d'argile et fixé par des clavettes. On éteint le feu tous les soirs et on laisse refroidir pendant la nuit. Le matin, on retire le charbon et on introduit une nouvelle charge de bois. Cette méthode est inférieure à celle qui est usitée en France; elle produit pour 400 kilogrammes de bois 130 kilogrammes d'acide pyroligneux, dont le poids spécifique est de 1,025, plus 80 kilogrammes de charbon.

On rectifie l'acide pyroligneux par la distillation dans un alambic de cuivre, où il laisse pour résidu environ 2 dixièmes de matières goudronneuses. L'acide obtenu est brun, d'une odeur empyreumatique très-prononcée et d'un poids spécifique de 1,013. Cet acide, redistillé, saturé par la chaux, qui produit par l'évaporation à siccité de l'acétate de chaux, se débarrasse de son goudron par la calcination. On prend alors 100 parties de cet acétate de chaux, on emploie 60 parties d'acide sulfurique à 66° que l'on étend de 4 parties d'eau, et après un jour de digestion on filtre le vinaigre pour le séparer du sulfate de chaux. On le distille enfin encore une fois pour l'avoir dans un état de plus grande pureté. Les négociants n'achètent pas qu'ils répandent ce vinaigre dans le commerce sous forme de produit alimentaire; mais il est bien certain que tous les vinaigres anglais en contiennent une certaine partie. Le surplus est employé dans les arts.

Les appareils français varient d'usine à usine, et ils éprouvent tous les jours de nouveaux changements. Il est très-difficile de prédire au juste quel sera celui qui servira un jour de type aux nouveaux établissements; cependant, comme ils partent tous d'un même principe, leurs variations ne changent rien à la théorie et fort peu à la pratique de cette opération. Voici la description générale des appareils français de distillation.

Dans de grands vases circulaires ou carrés, fabriqués en tôle rivée, on introduit le bois très-sec. Ces vases sont portés dans des fourneaux à l'aide de puissantes grues. On les ferme hermétiquement avec des couvercles en tôle, fixés par des clavettes, et par de

la maçonnerie, de façon que la vapeur ne puisse s'échapper par nulle fissure. Une première chauffe dissipe l'humidité du bois; mais quand la vapeur, de transparente qu'elle était, devient fuligineuse, on applique un condensateur à l'appareil; car la chaudière communique avec le dehors de la maçonnerie par un tuyau destiné à livrer passage aux vapeurs. C'est à ce tuyau que s'adapte le condensateur, dont les formes varient suivant les fabrications. Quelquefois le refroidissement s'opère au moyen de l'air; mais on donne la préférence à l'eau. Dans ce dernier cas, le tuyau condensateur est entouré d'un manchon qui contient de l'eau froide, et c'est là que la vapeur se condense; le liquide tombe dans un baquet ou dans une citerne. D'ailleurs, ces appareils, nous le répétons, reçoivent tous les jours des perfectionnements. Lorsqu'on commence l'opération, on chauffe assez peu les vases; mais il faut que la température s'élève peu à peu et que bientôt même elle arrive à faire rougir les vases. On reconnaît que la carbonisation est terminée à la couleur de la flamme du gaz, qui est d'abord d'un rouge jaunâtre, puis devient bleue, et enfin blanche; on retire alors le vase, que l'on remplace immédiatement par un autre plein de bois. C'est là ce qu'on appelle l'appareil à cornue mobile, et l'on obtient par suite de cette carbonisation :

10 Du charbon, d'une qualité supérieure et dans la proportion de 30 pour 100 du bois employé.

20 Du goudron, qui retient une grande quantité d'acide acétique, ce qui le rend peu utilisable car on ne peut jamais le débarrasser complètement de son acide, même en le lavant bien avec de l'eau et en évaporant pour réduire la masse liquide. Il est produit dans la proportion d'environ 15 pour 100 du bois.

30 De l'esprit de bois ou de l'alcool de bois, au sujet duquel les savants se livrent depuis longtemps à de nombreuses études, et dont nous ne nous occuperons pas ici.

40 De l'acide pyroligneux, liquide jaune rougeâtre, plus ou moins étendu d'eau, suivant le degré de siccité du bois, impur, embarrassé de substances étrangères, et qui a besoin d'être soumis à diverses manipulations pour être converti en vinaigre de bois. Il contient en mélange le goudron et l'huile empyreumatique, qui peut produire de l'alcool. On ne sépare toutes ces substances que par la distillation; alors, l'acide se débarrasse de la plus grande partie du goudron et de l'huile empyreumatique qu'il contient.

Dans quelques usines, on sature à froid l'acide pyroligneux par le carbonate calcique, en ayant soin de bien enlever l'écume noirâtre qui se forme; on fait bouillir ensuite la liqueur, et on en complète la saturation au moyen de la chaux défilée. On décompose cet acétate de chaux par le sulfate de soude, et l'on obtient du sulfate de chaux insoluble et de l'acétate de soude soluble. On decante la liqueur quand elle s'est éclaircie, et, par l'évaporation à forte pellicule, elle se prend, par le refroidissement, en masse ou cristaux salins par le goudron. Ces cristaux doivent subir une fusion ignée pour volatiliser et charbonner le goudron; on les redissout dans l'eau, on filtre et l'on obtient par l'évaporation un acétate de soude à peu près pur.

Pour extraire l'acide acétique de ce sel, on le fait dissoudre dans de l'eau; on ajoute de l'acide sulfurique, qui se cristallise en s'unissant à la soude de l'acétate, et l'acide acétique se trouve mis en liberté; mais il contient plus ou moins de sulfate de soude, dont il ne se débarrasse que par une distillation dans des cornues de verre, de grès ou d'argent. Pendant cette nouvelle distillation, il se forme un produit particulier, transparent, d'une odeur vive et éthérée, d'une saveur forte et comme poivrée.

L'acide pyroligneux n'est employé dans les arts que pour les opérations qui n'exigent pas de l'acide acétique parfaitement pur. On en fait un grand usage dans les ateliers d'impression sur indienne, pour la préparation de l'acétate de fer dit bouillon noir, et pour celle de l'acétate d'alumine dit lixivier rouge. On s'en sert aussi pour fabriquer de l'acétate de plomb; mais, dans ce cas, s'il renferme une quantité considérable de matières goudroneuses, l'acétate de plomb ne cristallise pas ou cristallise mal. On remédie à cet inconvénient en faisant bouillir la dissolution saline avec une très-petite quantité d'acide nitrique, qui détermine un précipité brunâtre et donne à la liqueur une teinte rougeâtre. On filtre ensuite sur du charbon pilé, et on obtient une dissolution incolore, qui fournit par l'évaporation spontanée des cristaux d'acétate de plomb. L'acide pyroligneux est un antiputride des plus énergiques; si on y met tremper de la viande pendant quelques heures seulement, elle devient ensuite dure au contact de l'air et elle est incorruptible; malheureusement, la dureté qu'elle acquiert est trop prononcée et la fait ressembler à du cuir, si bien qu'on a dû renoncer à conserver les viandes dans cette sorte de vinaigre, qui n'est guère employé que pour le poisson.

Stoltz a reconnu, à la suite d'un grand nombre d'expériences, que 100 kilogrammes de bois donnent par la distillation de 36 à 48 kilogrammes de produits liquides, desquels on

retire de 12 à 31 kilogrammes d'acide pyroligneux, suivant la nature du bois employé.

Les bois durs, feuillus, vieux, produisent l'acide le plus concentré. Le bouleau blanc, le hêtre rouge donnent pour 100 kilogrammes :

Acide pyroligneux distillé	46 kilogr.
Huile empyreumatique et huile de goudron	8 —
Charbon de bois	25 —
Le pin rouge donne par 100 kilogrammes :	
Acide pyroligneux distillé	41 kilogr.
Huile empyreumatique et huile de goudron	16 —
Charbon de bois	42 —

Les bois blancs ou tendres ne peuvent être employés utilement.

Dans les méthodes ordinaires de fabrication, on emploie des bûchettes ou des branchages en chêne ou en tout autre bois. Les sciures de bois, les copeaux de tour et de menuiserie, les bois de teinture, le tan épuisé, la tourbe et d'autres substances végétales sont susceptibles de donner de l'acide pyroligneux; mais ces substances ne peuvent subir la carbonisation, parce qu'elles ne se rencontrent que divisées en petits morceaux et que la portion en contact immédiat avec la cornue se charbonne complètement; après quoi, par suite des propriétés non conductrices du charbon, la chaleur ne peut plus pénétrer à l'intérieur. M. P. Halliday a découvert un système par lequel ces substances à carboniser se trouvent mises continuellement en mouvement par des hélices, ce qui ne permet pas au charbon de s'établir en couche sur les parois de la cornue. La propriété que possède le vinaigre de bois de blanchir les choux rouges qu'on y fait digérer tient à ce qu'il renferme une petite quantité d'acide sulfureux, dont on peut le débarrasser en le distillant, soit avec un peu de peroxyde de manganèse, soit, mieux, avec une très-petite quantité de peroxyde de manganèse et d'acide sulfurique.

Par une loi promulguée en 1875, il a été établi un droit de consommation intérieure sur les vinaigres de toute nature et sur les acides acétiques fabriqués en France.

Ce droit est fixé ainsi qu'il suit :

10 En principal, par hectolitre :

Vinaigres contenant 8 pour 100 d'acide acétique et au-dessous, 4 francs.

Vinaigres contenant 9 à 12 pour 100 d'acide acétique, 6 francs.

Vinaigres contenant 13 à 16 pour 100 d'acide acétique, 8 francs.

20 En principal, par hectolitre :

Acides acétiques et vinaigres contenant 17 à 30 pour 100 d'acide, 15 francs.

Acides acétiques et vinaigres contenant 31 à 40 pour 100 d'acide, 20 francs.

Acides acétiques et vinaigres contenant plus de 40 pour 100 d'acide, 42 francs.

30 En principal :

Acide acétique cristallisé ou à l'état solide, par 100 kilogrammes, 50 francs.

Les mêmes droits sont perçus ou garantis, indépendamment, des droits de douane, sur les vinaigres et les acides acétiques importés de l'étranger.

Les vinaigres et les acides destinés à l'exportation sont affranchis de tout droit.

— *Etudes de M. Pasteur sur le vinaigre.*

Les travaux de M. Pasteur sur le vinaigre ont été résumés par lui en un seul ouvrage, qui a pour titre : *Etude sur le vinaigre, sa fabrication, ses maladies, moyens de les prévenir, etc.* (Paris, 1868, in-8°). Nous allons résumer ces études, en les faisant suivre de quelques-unes des critiques qu'elles ont soulevées.

On sait que le vin, abandonné à lui-même et au contact de l'air, se transforme en vinaigre. Si l'on distille dans deux appareils distincts du vin et du vinaigre, on obtient deux esprits, l'esprit-de-vin, ou alcool, et l'esprit-de-vinaigre, ou acide acétique.

Il est facile de prouver que c'est en fixant l'oxygène de l'air que l'alcool devient acide acétique, en sorte que l'acétification est un pur phénomène d'oxydation. En effet, sur 100 parties en poids, l'alcool renferme : carbone, 52,18; hydrogène, 13,04; oxygène, 34,78; et l'acide acétique : carbone, 40,00; hydrogène, 6,67; oxygène, 53,33.

L'acide acétique contient donc plus de 53 pour 100 de son poids d'oxygène, tandis que l'alcool n'en renferme pas 35 pour 100. Il convient, en outre, d'ajouter que la transformation s'accompagne toujours de la production d'une certaine quantité d'eau. La réaction chimique complète peut s'exprimer ainsi : 46 parties en poids d'alcool, unies à 32 parties d'oxygène, forment 60 parties d'acide acétique et 18 parties d'eau.

Toutefois, il ne faut pas croire que l'eau alcoolisée soit susceptible, comme le vin, de se transformer en vinaigre au simple contact de l'air. Pour que l'acétification se produise, il faut qu'il y ait entre l'alcool et l'air un intermédiaire propre à opérer la fixation de l'oxygène. Cet intermédiaire, suivant Fabroni, doit être une substance albuminoïde, et la preuve, c'est qu'en ajoutant au mélange d'eau et d'alcool soit un peu de farine, soit un peu de sang, soit un peu de jus de viande, soit enfin une mince portion d'un jus végétal quelconque, on voit la fermentation acétique prendre naissance d'une manière pour ainsi dire obligée. Toutefois, aucune des substances ci-dessus désignées n'existe dans le

vin. Ici, l'intermédiaire entre l'alcool et l'oxygène de l'air est une plante, de toutes les plantes la plus petite et la plus simple qui soit au monde, et qu'un botaniste, Persoon, a désignée, en 1822, sous le nom de *mycoderma aceti*. On la connaissait avant lui sous la dénomination de fleurs du vinaigre.

Ce champignon est formé d'articles plus ou moins étranglés, plus ou moins courts, quelquefois ressemblant à des granulations. Leur diamètre n'atteint pas, le plus souvent, 1 millième et demi de millimètre. Ils sont joints les uns aux autres par une substance mucilagineuse presque invisible.

Ce végétal microscopique, qui est toujours présent à la surface d'un vin en train de se transformer en vinaigre, est-il bien cet intermédiaire obligé dans lequel réside la propriété de fixation de l'oxygène de l'air par l'alcool? Sa présence sur le vin, dans les conditions propres à l'acétification, n'est-elle pas l'effet d'une coïncidence? Ne sait-on pas que, toutes les fois qu'une infusion de matière organique est exposée au contact de l'air, elle se couvre de végétations cryptogamiques, ou elle est envahie par une foule d'animalcules? Le vinaigre n'est-il pas une infusion végétale particulière?

C'est pour répondre à ces questions que M. Pasteur a entrepris cette belle série d'expériences, que nous ne pouvons malheureusement rapporter ici, d'où il résulte que les matières albuminoïdes du vin ne sont pas le ferment, mais qu'elles sont l'aliment du ferment, l'aliment du *mycoderma aceti*, notamment son aliment azoté.

Dans un vase où il y a du vin chauffé préalablement et de l'air qui a été porté lui-même à une température élevée, le vin ne s'agit jamais. C'est parce qu'on a tué par l'élevation de température les germes du *mycoderma aceti*, et ceux que le vin pouvait contenir, et ceux qui pouvaient être en suspension dans l'air.

Dans un vase où il y a du vin qui a été chauffé, mais exposé au libre contact de l'air ordinaire, le vin peut s'agiter. C'est que, si l'on a tué les germes du *mycoderma aceti* propres au vin, on n'empêche pas ceux qui peuvent être en suspension dans l'air de tomber dans le vin et d'y germer.

L'eau alcoolisée pure ne s'acétifie pas, bien que les germes en suspension dans l'air puissent y tomber ou que le liquide ait pu en prendre aux poussières des vases qu'il a touchés. C'est que ces germes sont inféconds parce qu'ils n'ont pas d'aliments convenables à leur disposition.

Du vin en bouteille pleine et couchée ne s'acétifie pas. C'est que le *mycoderma aceti* ne peut se multiplier. L'air peut bien entrer par les pores du bouchon; mais le vin rouge ou blanc contient toujours des principes oxydables, des matières colorantes ou colorables qui s'emparent peu à peu de l'oxygène et n'en laissent pas du tout aux germes du *mycoderma* que le vin peut contenir, et qu'il contient en effet le plus souvent. Quand une bouteille est debout, les conditions de l'oxydation sont tout autres; les germes de la surface sont entourés d'air.

Tous ces faits reconnus, il devient facile d'en tirer parti pour la fabrication du vinaigre. Prenez du vin et, après l'avoir mélangé avec du vinaigre déjà formé, semez à sa surface la plante ouvrière de la fabrication. A cet effet, il suffit de prélever un peu du voile mycodermique dans un liquide qui en est recouvert et de le transporter, au moyen d'une spatule de bois sur laquelle on le recueille, à la surface du nouveau liquide à acétifier. Les matières grasses qu'il renferme s'opposant à ce qu'il soit facilement mouillé, il s'étale à la surface du liquide sans tomber au fond. Si l'on opère en été, ou, en hiver, dans une pièce chauffée à 15° ou 20°, après vingt-quatre ou quarante-huit heures, le mycoderme couvrira toute la surface, tant est rapide et facile son développement, et en quelques jours tout le vin sera transformé en vinaigre. MM. Breton-Lorion ont les premiers appliqué ces recommandations dans leur belle vinaigrerie d'Orléans, et ils sont arrivés à pouvoir livrer au commerce 12 à 15 hectolitres de vinaigre par jour, en allant cinq fois plus vite que par les anciennes pratiques.

— *Maladies du vinaigre.* Les vinaigres sont sujets à un certain nombre de maladies, dont les deux plus graves, et en même temps les plus fréquentes, sont causées par la putréfaction et les anguillules.

Quand l'acétification est terminée, c'est-à-dire quand, par l'action du mycoderme, tout l'alcool est devenu acide acétique, que devient le mycoderme? S'il est toujours au contact de l'air, il continue à vivre, et son action devient nuisible, car elle s'exerce alors sur l'acide acétique lui-même, qui s'oxyde de plus en plus et finit par se transformer intégralement en eau et en acide carbonique. On dit que le vinaigre tourne. Les principes étherés et aromatiques qui constituent le bouquet du vinaigre ne sont pas plus épargnés; ils disparaissent même en premier lieu, et comme il en est parmi eux qui agissent assez vivement sur les muqueuses, on est surpris de la faiblesse apparente du vinaigre quand on le flairé après ce commencement de combustion effectuée hors de la présence de l'alcool. Quand l'acide acétique

a complètement disparu, la putréfaction se déclare.

La maladie due à la présence des anguillules est plus désastreuse encore. Autrefois on considérait l'action de ces petits êtres comme nécessaire à la fabrication du vinaigre. M. Pasteur a démontré qu'ils ne peuvent vivre sans air; que, pour respirer, ils viennent à la surface du liquide, où ils brisent les pellicules du mycoderme et absorbent l'oxygène de l'air dont ce dernier est alors privé. Les anguillules, comme on voit, empêchent le développement du mycoderme, et par là ils entravent l'acétification.

Eh bien! le remède aux deux causes de maladies que nous venons de mentionner est des plus simples. Toutes les végétations qui se plaisent dans le vinaigre, y compris les anguillules de ce dernier, périssent à une température de 55° au plus. Il suffit donc, et là est toute la thérapeutique de M. Pasteur, de porter du vinaigre en tous les points de sa masse à une température de 55° pour que, par cette seule circonstance, il puisse se conserver sans altération; quand bien même il n'aurait été porté à cette température que pendant quelques secondes, les anguillules périssent et les articles du *mycoderma aceti* sont frappés de stérilité.

Pour chauffer soit les vins, soit les vinaigres, M. Pasteur recommande et décrit l'appareil de M. Louis Rossignol, d'Orléans, qui a coûté 140 francs et qui chauffe 6 hectolitres à l'heure, moyennant 0 fr. 10 à 0 fr. 12 de dépense par hectolitre. Pendant le chauffage et pendant toute la durée du transvasement, le liquide doit être exposé le moins possible à l'action de l'air. On se fera une idée suffisante, sans dessin, de l'appareil de M. Rossignol si l'on imagine un tonneau dont un des fonds a été enlevé et remplacé par une chaudière en cuivre étamée extérieurement avec de l'étain pur. Cette chaudière se prolonge à travers le tonneau par un tube ouvert à sa partie supérieure. Le vinaigre rempli dans le tonneau l'intervalle compris entre les deux fonds et la chaudière; celle-ci est pleine d'eau et chauffée par un foyer en maçonnerie à feu tournant. La même eau peut toujours servir. Un robinet placé à la partie inférieure du tonneau permet de soutirer le vinaigre chaud et d'en remplir les fûts.

— *Emplois du vinaigre.* Les usages du vinaigre sont si nombreux et si variés que leur nomenclature seule remplirait plusieurs de nos colonnes. Nous allons les passer en revue aussi rapidement que possible.

Le vinaigre est une sorte de *factotum* de la cuisine, où sa présence est d'un secours indispensable et presque continu. Sans lui, combien de cuisiniers à court d'esprit ne sauraient qu'imaginer pour achever leurs ragouts! Il est de toute nécessité pour faire blanchir la plupart des légumes, des volailles, etc.; il entre dans toutes les sauces blanches, dans la plupart des liasons, et il n'est guère d'entrée que sa présence ne stimule.

Le vinaigre n'est pas seulement un stimulant qui aiguise l'appétit en relevant la saveur des mets, c'est encore un antiputride, un puissant antiseptique qui corrige bien des aliments et les empêche de nuire à l'économie animale. Il est prouvé, par exemple, que des champignons vénéneux accommodés au vinaigre cessent quelquefois d'être un poison, parce que cet acide neutralise leurs effets malfaisants. Enfin, le vinaigre possède des vertus digestives; en contractant légèrement les membranes de l'estomac, il accélère le mouvement péristaltique et contribue aux bonnes et aux promptes digestions.

Mais, en toutes choses, l'abus est nuisible; le vinaigre, pour être exempt d'inconvénients, demande à être employé non-seulement avec modération, mais encore dans un faible état de concentration. L'amaigrissement qu'il produit chez les personnes chargées d'embonpoint, quand elles en boivent beaucoup, annonce combien son action est violente sur les voies gastro-intestinales. Toutes les substances animales ayant une grande tendance à la fermentation putride, on a dû rechercher les moyens d'arrêter ou de prévenir cette altération qui leur fait perdre à la fois leur saveur, leur odeur et leur consistance. Le vinaigre tient le premier rang parmi les antiputrides; aussi les cuisiniers qui veulent conserver ou améliorer leurs viandes ont-elles grand soin de les laisser macérer pendant une journée dans cet acide, afin de les rendre plus tendres et de corriger cette saveur rude ou ammoniacale qu'acquiescent les animaux au moment du rut et surtout le gibier. Cependant, quelques cuisiniers blâment cette manière d'améliorer la viande, parce qu'elle lui enlève la saveur qui lui est particulière.

C'est avec le vinaigre que l'on confit les cornichons, les petits haricots, les petits melons verts, les bigarreaux, les auberges, les champignons et tous les fruits et les légumes qui se servent en hors-d'œuvre.

C'est grâce à lui que l'on peut purifier l'atmosphère des lieux clos.

L'eau vinaigrée, dit Joigneaux, et édulcorée avec du miel et du sucre est une boisson que l'on conseille dans les fièvres inflammatoires, bilieuses et adynamiques. Cette boisson convient aussi pour faire cesser la soif en éteignant l'irritation des voies diges-

tives. Elle fait aussi couler les urines. Quand on est empoisonné par l'opium ou par des substances narcotiques, on fait vomir, puis boire de l'eau vinaigrée. On s'en sert comme gargarisme dans les esquinancies et les maladies de la bouche.

On met le vinaigre sous le nez des personnes qui tombent en faiblesse; enfin, l'eau et le vinaigre sont conseillés dans les entorses. On entoure la partie malade de compresses imbibées de ce mélange.

Dans les campagnes, pendant les fortes chaleurs, les pauvres travailleurs mettent un peu de vinaigre dans de l'eau qu'ils boivent, afin de rendre cette boisson plus agréable et plus saine. Les cultivateurs et surtout les vigneron se servent de vinaigre fort pour éprouver la marne. Ils versent dessus un peu de vinaigre, et s'il se produit une effervescence vive, une ébullition apparente, c'est une preuve qu'ils ont affaire à une marne calcaire, excellente pour les terrains argileux et les vignes en général. Si, au contraire, il n'y a que peu d'effervescence, c'est que la marne est argileuse à un haut degré et, par conséquent, très-médiocre.

Vinaigres aromatiques ou vinaigres composés. Les vinaigres composés ne sont autre chose que des vinaigres simples qui tiennent en dissolution une ou plusieurs substances. On les emploie :

10 Comme assaisonnement; ils portent alors le nom de vinaigres composés de table.

20 Comme cosmétiques; ce sont les vinaigres dits de toilette et vendus spécialement par les parfumeurs.

30 Comme thérapeutiques; ce sont les vinaigres de santé que débilitent les pharmaciens.

La préparation des vinaigres de table a fait, vers la fin du siècle dernier, des progrès rapides; jusque-là, on n'avait préparé que le vinaigre à l'estragon; plus de cinquante autres sortes furent inventées, à l'ail, à la rose, aux six simples, etc.

Le procédé qui consiste à enrichir le vinaigre de la partie odorante et sapide de presque toutes les plantes qui servent d'assaisonnement n'exige que des soins peu coûteux. La première opération est de faire sécher ces plantes, parce que leur eau pourrait altérer le vinaigre. Le vinaigre blanc est toujours préférable; les plantes n'y doivent séjourner que le moins possible; on ne doit pas décanter sans filtrer, et l'on distribue dans des bouteilles; enfin, on doit ajouter, par chaque litre de liquide, une bonne cuillerée d'eau-de-vie ou un verre de vin très-spiritueux, parce que l'alcool rend plus intime l'union de l'arôme avec le vinaigre et met celui-ci à l'abri de la décomposition.

De toutes les plantes qu'on fait entrer dans la composition de ces vinaigres, l'estragon est bien certainement celle qui plait le plus généralement et dont le parfum s'identifie le mieux avec l'acide du vinaigre. En vain l'industrie des grands distillateurs a mis à contribution presque toutes les plantes antiscorbutiques, le vinaigre à l'estragon est le seul, avec le vinaigre simple, qui puisse s'allier à toute espèce de salade. D'ailleurs, les vinaigres composés communiquent forcément aux mets le goût de la plante qui est entrée dans leur confection, et ce parfum dénature souvent les entrées et les entremets.

Pour les vinaigres de toilette, on doit toujours prendre les meilleurs vinaigres blancs. On les fabrique de deux manières, par infusion et par distillation. Ceux qu'on fabrique par infusion se divisent en vinaigres de fleurs et en vinaigres aromatiques. Nous citerons le vinaigre de toilette de Sinfar, mélange d'alcool, de lavande, de cannelle et de girofle qui macèrent ensemble une huitaine de jours, et auquel on ajoute ensuite du vinaigre blanc, de l'eau de Cologne, des extraits de benjoin et de storax et de l'alcali volatil. On donne de la couleur avec de l'orseille et on filtre.

Nous devons parler aussi du vinaigre rosé, qui se fabrique souvent de la manière suivante. Prenez des feuilles de rose bien odorantes; exposez-les au soleil trois ou quatre jours; jetez-les dans un vase dont elles remplissent les trois quarts; arrosez-les du meilleur vinaigre que vous pourrez, de façon qu'elles trempent entièrement dans le liquide; ouillez tous les huit jours avec du bon vin et calculez les quantités que vous ajoutez chaque fois, de manière que votre récipient ne soit rempli complètement qu'à la fin de l'été; le tout doit demeurer exposé au soleil, chaque fois qu'il en fait; à la fin de l'été, serrez le mélange en un lieu tempéré, plutôt chaud que froid. Pendant toutes ces opérations, le vase ne doit être ouvert que lorsque les circonstances l'exigent; car il faut craindre que le vinaigre ne s'évapore. En hiver, on ouille avec du vin au fur et à mesure que le liquide diminue, parce que le marc des roses peut servir de mère. Mais si l'on désire avoir un vinaigre plus clair, plus net, on peut le passer et jeter le marc dans le tonneau au vinaigre ordinaire, auquel il donne de la bonté; d'ailleurs, les méthodes de fabrication varient à l'infini.

Les autres vinaigres par infusion sont les suivants : à la fleur d'orange, à l'oillet rouge, à la jonquille, à la lavande, à la sauge, au thym, au serpolet, à la menthe poivrée, au baume, aux framboises.

xv

De tous les vinaigres obtenus par distillation, le plus répandu est le vinaigre à la rose, qui se fabrique de la manière suivante; on prend :

Feuilles de roses pâles et sèches 1 kilogr.
Vinaigre distillé 4
Alcool à la rose 1

On distille les roses avec le vinaigre au bain de sable, en ayant soin d'arrêter la dissolution lorsqu'il a passé les trois quarts de la liqueur; autrement, les fleurs pourraient brûler. L'alcool, coloré en rose avec un peu de cochenille, est ajouté au vinaigre distillé.

Pour le vinaigre à la lavande, on prend 12 litres de bon vinaigre blanc d'Orléans, 3 livres de fleurs de lavande fraîchement cueillies; on épluche, on étale la lavande pour la faire un peu sécher; on la jette dans le vinaigre, où elle infuse une quinzaine de jours; puis on distille le tout au bain-marie, à feu modéré en commençant, de crainte que la fleur ne monte et ne retombe dans le récipient, ce qui retarderait l'opération.

Les autres vinaigres par distillation sont : les vinaigres de romarin, de marjolaine, d'absinthe, de surriette, d'angelique, de baume, de citronnelle, de basilic, de menthe (ordinaire et poivrée), etc. Toutes ces préparations s'obtiennent en distillant 1 kilogramme d'une plante dans 30 litres de vinaigre et en retirant 15 litres.

Le vinaigre à l'orange se fait comme le vinaigre à la rose.

Pour le vinaigre à la bergamote, on prend : bergamotes bien mûres et bien belles, 2 douzaines; vinaigre, 8 litres. On lève les zestes des bergamotes jusqu'au blanc; on laisse trois jours ces zestes dans du vinaigre et l'on distille au bain-marie, à feu modéré, pour en tirer 5 litres.

Le vinaigre au cédrat se traite comme le précédent.

Le vinaigre à l'ambre est produit par 30 gr. d'ambre gris, pilé avec 2 gr. de musc dans un mortier en fonte et légèrement chauffé; on laisse infuser deux mois au soleil. Nous pourrions citer encore une vingtaine de vinaigres qui se rencontrent chez les parfumeurs et dont la composition ne diffère des précédentes que par les végétaux que l'on met infuser dans le vinaigre ou que l'on distille avec lui. On pourra encore en augmenter le nombre, car chaque jour une la découverte de quelque nouveau vinaigre.

A la fin du siècle dernier fut inventé le vinaigre de rouge, appelé aujourd'hui vinaigre de fard, qui imite mieux les couleurs naturelles que le rouge en poudre; un autre, trouvé à la même époque, est le vinaigre de virginité, qui se vend dans l'ombre et sans bruit. C'est un vinaigre de toilette, qui possède, paraît-il, la propriété de rendre aux filles ce qu'elles ne pouvaient jadis perdre qu'une fois et qui les met, par conséquent, à même de le retrouver pour le perdre encore.

Un mot enfin du vinaigre de Bully. C'est un vinaigre très-employé aujourd'hui comme antiseptique. Voici sa composition :

Alcool à 33° 411,5
Eau 311,5
Essence de bergamote 30 gr.
Essence de citron 30

Vinaigres pharmaceutiques ou médicinaux. De tout temps, le vinaigre a été employé comme remède. Nous ne savons au juste à quelle époque on a ajouté au vinaigre le suc de certaines plantes, des huiles, des essences, etc., qui l'ont fait participer à leurs qualités médicinales.

L'un des plus anciens vinaigres pharmaceutiques, l'un des plus connus encore, est le vinaigre des quatre voleurs. Pendant la grande peste de Marseille (1720), quatre voleurs s'étaient introduits dans cette ville infortunée et entraînaient impunément dans les maisons pestiférées pour faire main basse sur tout ce qu'ils rencontraient. Après le fléau, on les arrêta, et pendant leur procès on leur demanda comment ils ont pu échapper à la contagion, en leur offrant leur grâce s'ils dévoient leur secret. Les quatre voleurs donnèrent alors la formule d'un vinaigre dont ils faisaient, paraît-il, l'emploi intérieur et extérieur. Voici cette formule : vinaigre blanc, 4 pintes, plus 1 once et demie de chacune des substances suivantes : grande et petite absinthe, romarin, sauge, menthe, rue; on fait dessécher à demi 2 onces de fleurs de lavande sèche et 2 gros d'ail, de girofle, de cannelle et de muscade; on coupe les plantes; on concasse les drogues sèches; on laisse infuser un mois au soleil dans un vase bien bouché; on coule, on exprime, on filtre et l'on ajoute une demi-once de camphre dissous dans de l'alcool.

On a imaginé, depuis ce temps-là, une foule d'autres vinaigres des quatre voleurs qui n'ont que fort peu de rapport avec le véritable. Nous n'en donnerons pas la formule, parce que nous ne voyons aucune utilité à ajouter de nouveaux ingrédients à une drogue qui en contient assez et dont les propriétés ne sont rien moins que prouvées.

En 1804, un vinaigrier inventa un vinaigre auquel il donna le nom de vinaigre de santé, pour rappeler la moutarde de santé odoriférante dont il était l'inventeur et qui jouissait

d'une grande vogue depuis plus de trente ans. Ce vinaigre, dont la réputation fut universelle pendant plusieurs années, est aujourd'hui bien oublié. Il a été remplacé par une infinité d'autres qui le valent et dont le renom sera aussi fragile.

Voici la formule pour préparer le vinaigre antiscorbutique :

Cochlearia frais 60 gr.
Ruifort sauvage frais 45
Racine de gentiane sèche 125
Zestes d'écorces d'oranges amères q. s.
Vinaigre blanc 4,000

On fait infuser le tout pendant vingt jours dans un vase clos; on coule et on ajoute :

Esprit ardent de cochlearia . . . 60 gr.

La dose est de 4 à 15 grammes.

Les autres principaux vinaigres pharmaceutiques sont : le vinaigre radical aromatique de Vergnes aîné, le vinaigre alexipharmaque de Herlini, le vinaigre bézoardique, le vinaigre de colchique, le vinaigre de café (contre-poison de l'opium), le vinaigre fébrifuge, le vinaigre antiputride et curatif, le vinaigre scillitique, le vinaigre thériaque, etc. Enfin, le sel de vinaigre, que l'on respire dans les moments de malaise et de défaillance, se compose de vinaigre fort que l'on a versé dans un flacon contenant un peu de sulfate de soude et soigneusement bouché.

Voici maintenant les principaux vinaigres employés dans la médecine vétérinaire : 10 le vinaigre camphré s'obtient en faisant dissoudre 32 grammes de camphre dans 1,250 grammes de vinaigre très-fort. On pulvérise dans un mortier de verre le camphre en l'humectant d'un peu d'alcool ou d'acide acétique concentré; on le délaye ensuite dans le vinaigre, et on verse le tout dans un flacon. Après quelques jours de contact, on filtre le solum. Le vinaigre camphré s'emploie dans les mêmes circonstances que l'eau-de-vie camphrée; il produit même des effets plus prompts, plus sûrs et plus efficaces que cette préparation; 20 le vinaigre d'opium est formé de 32 grammes d'opium, 192 grammes de vinaigre très-fort et 125 grammes d'alcool à 31°. On broie dans un mortier de verre ou de porcelaine l'opium avec le vinaigre, on ajoute l'alcool et on laisse macérer pendant huit jours. Après ce temps, on passe avec expression et l'on filtre au papier. Ce vinaigre est un calmant excellent, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur. On peut en faire usage à la dose de cinq à dix gouttes à l'intérieur; à l'extérieur, il affaiblit rapidement la douleur; 30 le vinaigre scillitique s'obtient en agitant pendant quinze jours et en agitant de temps en temps 32 grammes de squames sèches de scille dans 384 grammes de vinaigre rouge très-fort; on passe ensuite avec expression et on filtre le macératum. Dans quelques formules, on additionne le vinaigre d'un huitième d'alcool à 22°; mais cela est inutile quand on emploie du vinaigre très-fort. Ce vinaigre est un puissant diurétique. Il détermine la résorption des liquides épanchés dans les séreuses avec une grande rapidité. On peut toujours compter sur ses effets, qui ne manquent jamais. Le vinaigre de colchique se prépare de la même manière que celui de scille; il jouit des mêmes avantages que ce dernier. La dose de l'un et de l'autre est de 10 à 15 grammes à l'intérieur dans 111,5 d'eau miellée pour les grands animaux, et de 2 à 4 grammes pour les petits; 40 le vinaigre sternutatoire est composé avec 32 grammes de chacune des substances suivantes : sulfate acide d'alumine et de potasse, sulfate de zinc, poivre d'Espagne et huile volatile de térébenthine; 5 grammes de camphre et 1 litre de vinaigre. Il faut pulvériser les substances solides, les unir au vinaigre et à l'huile de térébenthine, faire macérer pendant huit à dix heures, bien boucher le flacon et remuer fortement le tout avant la prise de la dose. On fait usage de ce vinaigre avec beaucoup de succès dans le début de la broncho-pneumonie des bêtes à cornes. Trois fois le jour, et au moment où la bête est à jeun, on introduit une petite cuillerée à café de ce vinaigre dans l'une ou l'autre des narines. Immédiatement après, de grosses larmes s'écoulent des yeux, et des écoulements forts et successifs débarrassent les malades des mucosités et des fausses membranes qui obstruent les bronches et les cavités nasales; 50 le vinaigre sternutatoire de Matthieu, modifié par Dehou, est composé avec 60 grammes d'azotate de potasse fondu, une quantité égale du même sel cristallisé et autant d'alun, 30 grammes de poivre d'Espagne, 60 grammes de sulfate de zinc, 30 grammes de cannelle, 60 grammes de poivre long, quantité égale d'essence de genièvre et 30 grammes de thériaque. On fait infuser pendant vingt-quatre heures dans un litre de vinaigre de Bourgogne, à une température de 30° à 40°; on filtre et on conserve pour l'usage. On administre avec une cuiller ou une petite fiole dans l'une ou l'autre cavité nasale, en tenant la tête élevée. Ce vinaigre, ainsi que l'observation l'a démontré, pénètre dans le larynx et descend jusque dans les bronches, dont il modifie l'inflammation. Peut-être aussi le vinaigre pénètre-t-il par imbibition dans le tissu pulmonaire, dont il va modifier l'état morbide. Les vétérinaires des départe-

ments du Nord emploient ce vinaigre avec succès contre la pneumonie contagieuse du gros bétail; 60 le vinaigre parasiticide est composé avec 64 grammes d'euphorbe pulvérisée, qu'on laisse digérer sur des cendres chaudes pendant six heures dans 1 litre de vinaigre. Après avoir coupé les poils et bien nettoyé la peau du cheval atteint de la gale, faites une bonne friction avec cette préparation; 70 le vinaigre de cantharides s'obtient en faisant macérer pendant quatorze jours 10 grammes de poudre de cantharides dans 77 grammes d'acide acétique étendu. Cette préparation est très-active.

VINAIGRE, ÉE (vi-nè-gré) part. passé du v. Vinaigrer. Assaisonner de vinaigre : Vinaigrer une sauce, une salade.

— Se disait autrefois des lettres venues des pays infectés, et que l'on passait dans le vinaigre pour les assainir.

— Fig. Piquant, aigre, mordant : Il l'admirait sans mêler à son admiration ce fil de critique vinaigré avec lequel, à Paris, un homme supérieur s'excuse d'en admirer un autre. (Balz.)

VINAIGRER v. a. ou tr. (vi-nè-gré — rad. vinaigre). Assaisonner de vinaigre : Vinaigrer une sauce, une salade.

— Fig. Rendre piquant, aigre, mordant : Aucune femme n'aime à entendre faire devant elle l'éloge d'une autre femme; toutes se réservent en ce cas la parole, afin de vinaigrer la louange. (Balz.)

VINAIGRERIE s. f. (vi-nè-gré-ri — rad. vinaigre). Comm. Local, usine où l'on fabrique le vinaigre : Dans une vinaigrerie, il faut que chaque vaisseau soit toujours au tiers vide si l'on veut que l'acétification n'éprouve aucun ralentissement. (Payen.) Il Commerce du vinaigrier : S'enrichir dans la vinaigrerie.

VINAIGRETTE s. f. (vi-nè-gré-to — rad. vinaigre). Art culin. Sorte de sauce froide préparée avec du vinaigre, de l'huile, du persil et de la ciboule : Du bœuf à la vinaigrette ou en vinaigrette. || Mets accommodé avec cette sauce : Une vinaigrette de bœuf.

— Sorte de brouette ou de voiture à deux roues, dans laquelle on se faisait traîner par un homme : Sortir en vinaigrette.

— Hortie. Variété d'amarante.

VINAIGRIER s. m. (vi-nè-gri-é — rad. vinaigre). Fabricant de vinaigre; marchand de vinaigre et de moutarde.

— Burette dans laquelle on sert le vinaigre sur la table : Vinaigrier en cristal, en porcelaine.

— Entom. Nom vulgaire du carabe.

— Arachn. Nom vulgaire des phrynes et des théliphones, genres d'arachnides américaines.

— Bot. Nom vulgaire du sumac des corroyeurs.

— Encycl. Corporation des vinaigriers. C'était un des corps de métiers à Paris avant la Révolution. Il y a lieu de présumer que l'art du vinaigrier, entièrement chimique, avait été enlevé à la pharmacie pour être érigé en communauté séparée. Ces deux corps ont eu, en différents temps, des contestations, qui ont été jugées par nos anciennes cours souveraines, concernant la vente et le débit du vinaigre simple et du vinaigre composé. Les vinaigriers durent partager avec les apothicaires le privilège de faire et débiter tant en gros qu'en détail : 10 les différents vinaigres composés, en faisant infuser dans du vinaigre ordinaire des substances végétales, telles que les fleurs de sureau, les feuilles d'estragon, les roses, les framboises, l'ail, etc., et destinés aux aliments; 20 des vinaigres aromatiques, tels que le vinaigre à la lavande, le vinaigre à la bergamote, au citron, au cédrat, au thym, au romarin, etc., pour l'usage de la toilette. La moutarde, telle qu'on l'emploie dans les aliments, était aussi du ressort des vinaigriers. Quand on eut découvert l'art de distiller l'eau-de-vie, ce furent les vinaigriers qui en firent commerce; ils la servaient à leurs pratiques dans de petites tasses d'argent. Plus tard, ils s'ingénierent d'y mettre confire des cerises, et cette liqueur mélangée de sucre se vendit sous le nom d'eau clairette. La permission de distiller les eaux-de-vie et les esprits-de-vin leur était commune avec les maîtres distillateurs d'eau-forte, les maîtres limonadiers et quelques autres.

La communauté des maîtres vinaigriers était assez ancienne à Paris; elle y fut érigée en corps de jurande dans le xiv^e siècle, sous le règne de Charles VI, et ses premiers statuts, qui lui furent donnés par le prévôt de Paris, furent homologués et enregistrés au Châtelet par sentence du 28 octobre 1394. Ils furent dans la suite changés et augmentés, surtout par les lettres de Louis XII, du mois de septembre 1514; celles de Henri II, de janvier 1548; celles de Charles IX, d'avril 1567, et celles de Henri IV, de 1594. Ils le furent en dernier lieu par Louis XIV, en 1658; l'arrêt d'enregistrement est du 14 mai 1661. Quatre jurés gouvernaient la communauté; deux nouveaux étaient élus chaque année. Nul n'était admis à la jurande s'il n'avait au moins dix années de réception. Les visites générales que les jurés étaient

tenus de faire avaient lieu six fois par an. L'apprentissage était de quatre ans et le compagnonnage de deux. Tout aspirant à la maîtrise devait faire un chef-d'œuvre, à l'exception des fils de maître, qui n'étaient tenus qu'à une simple expérience; tout aspirant devait être apprenti de Paris. Il régnait dans le public un préjugé qui était que les *vinagriers* avaient un secret n'était communiqué aux apprentis que lors de leur réception à la maîtrise. Cette idée venait de ce que certains maîtres ajoutaient dans la préparation de leurs produits telles ou telles substances âcres et piquantes, comme le poivre de Guinée, le poivre long, le poivre noir en grains, le gingembre, etc. Les veuves jouissaient de tous les privilèges des maîtres; toutefois, elles ne pouvaient avoir qu'un seul compagnon criant par la ville. La Révolution rendit libre l'industrie du *vinagrier*.

VINAIRE adj. (vi-nè-re — lat. *vinarius*; de *vinum*, vin). Qui a rapport au vin : *Vaisseau vinaire*. **Industrie vinaire**. *Le broc est un vaisseau vinaire à anse, en forme de poire, commémorant de bois, garni de cercles de fer.* (Rozier.)

— s. m. Antiq. rom. Marchand de vin.
— Hist. ecclési. Cellérier, religieux chargé du soin de la cave.

VINALIES s. f. (vi-na-li — lat. *vinalia*; de *vinum*, vin). Antiq. rom. Fête qu'on célébrait au printemps en l'honneur de Vénus, lorsqu'on goûtait le vin de l'année précédente. Il On dit aussi **VINALES**. *« Vinales rustiques, Fête qu'on célébrait en l'honneur de Jupiter lorsqu'on faisait le vin nouveau. »*

— Encycl. Les *vinales* tombaient le 14 des calendes de septembre (19 août). C'était une fête publique. Ce jour-là, le flamme dial sortait en grande pompe de la ville, suivi de tout son collège pontifical, et descendait dans la campagne pour inaugurer solennellement les vendanges. Sur un autel orné de verdure, il immolait une brebis à Jupiter et, avant de placer sur le feu les entrailles fumantes de la victime, il prenait une grappe de raisin, la pressurait dans une coupe et offrait au dieu les prémices du vin; ensuite, il en faisait des libations et ordonnait de procéder aux vendanges. Cette fête portait le nom de *vinales rustiques*.

VINAPON s. m. (vi-na-pon). Sorte de bière que l'on fabrique au Pérou, avec du maïs au lieu d'orge.

VINARÓZ, ville d'Espagne, province et à 44 kilom. N.-E. de Castellon-de-la-Plana, près de la Méditerranée, où elle possède un petit port de commerce assez mal abrité; 16,000 hab. Chantier de construction; pêche active; exportation d'huile, eaux-de-vie, charbon de bois, savon, acier, fer, bois de construction; importation de sucre, café, cacao, pinettes, grains, bois de teinture, etc. On y voit des restes d'anciennes fortifications et une belle église paroissiale ornée de pilastres en marbre. Le duc de Vendôme y mourut le 11 juin 1719. Pendant la guerre civile de Sept ans, Cabrera ne put s'emparer de la ville. En février 1874, les carlistes s'en rendirent maîtres par trahison.

VINASSE s. f. (vi-na-se — péjorat. de vin). Fam. Vin fade et faible : *Ne boire que de la vinasse*.

— Techn. Résidu de la distillation du vin ou des betteraves : *La macération de la betterave coupée dans la vinasse, ou résidu d'une distillation précédente....* (E. Laboulaye.)

— Encycl. La *vinasse* ne contient ni alcool ni aucun principe alcoolisable, c'est-à-dire pouvant, par un moyen connu quelconque, engendrer de l'alcool. En ajoutant de l'alcool aux *vinasses* pour la fabrication des eaux-de-vie fines, on ne doit donc pas espérer retirer plus d'alcool qu'on n'en aura introduit.

Il ne faut donc demander aux *vinasses* que ce qu'elles peuvent donner : une partie des matières utiles qu'elles renferment, particulièrement les principes essentiels et aromatiques du vin, pour les transmettre à un alcool qui en est dépourvu, afin de produire par ce moyen des eaux-de-vie fines possédant les qualités du vin, quoique faites avec des alcools d'industrie.

La *vinasse* est un produit sans valeur et presque sans emploi dans les pays producteurs d'eau-de-vie, quoique riche en principes essentiels, aromatiques et sapides du vin. On pourrait cependant l'utiliser en lui restituant de l'alcool d'industrie à bas prix, pour en retirer par la distillation des eaux-de-vie fines, possédant toutes les qualités de l'eau-de-vie de vin, d'un prix élevé.

Supposons que cette opération soit faite dans un des bons cantons de la Charente-inférieure, et prenons 1 hectolitre de *vinasse* pour exemple.

A 100 litres de *vinasse*, qu'on ne peut pas vendre et dont la valeur est conséquemment nulle, nous ajouterons 10 litres de trois-six du Nord, extra-fin, au prix de 60 francs l'hectolitre, par exemple, ce qui constituera une dépense de 6 francs.

En redistillant cette *vinasse* alcoolisée à 10 pour 100, nous retirerons 16 litres d'eau-de-vie à 63 degrés centésimaux, valant, au

cours relatif, 90 francs l'hectolitre, ce qui nous donne 14 fr. 40, en déduisant :
10 Pour l'alcool ajouté . . . 6 fr. »
20 Pour les frais de distillation. . . 1 40
Total. 7 fr. 40

Il reste donc pour bénéfice 7 francs. Voici comment il faut opérer : on verse d'abord dans un fût les 10 litres d'alcool; on ajoute par-dessus 90 litres de *vinasse* bouillante; on roule fortement le tonneau, pour que le mélange d'alcool et de *vinasse* soit rapide et intime. On abandonne le fût au repos jusqu'à ce que le liquide soit complètement refroidi.

La chaleur facilite la combinaison de l'alcool et des principes du vin contenus dans la *vinasse*. Il se forme de nouveau de l'éther oenologique, et le bouquet propre au vin duquel provient la *vinasse* reparait et se fond dans l'alcool.

Il suffit de distiller cette *vinasse* de manière à ne pas élever le degré moyen du produit au-dessus de 63 degrés centésimaux.

Cette eau-de-vie, déposée dans un fût, acquiert rapidement toutes les qualités des eaux-de-vie de vin pur. Son mérite est souvent assez grand pour que les dégustateurs la comparent aux eaux-de-vie de la première distillation de vin pur.

On a ainsi, au moyen de la *vinasse*, communiqué à l'alcool d'industrie à bas prix une valeur supérieure dont le producteur bénéficie. Ce produit, qu'on peut appeler eau-de-vie de renaissance, est assez bon pour qu'on n'ait pas à rougir de son origine. Les producteurs et les marchands devront le donner toujours loyalement pour ce qu'il est, afin de ne tromper personne.

VINATA, dans la mythologie indienne, femme de Kasyapa et la mère de Garouda, roi des oiseaux, et d'Arond, qui conduisit le char du soleil. Comme Leda, elle fit un œuf, d'où est sorti Garouda.

VINATE s. m. (vi-na-te — rad. *vin*). Chim. Sel produit par la combinaison de l'acide vinique avec une base.

VINAY, bourg de France (Isère), ch.-l. de cant., arrond. et à 10 kilom. N.-E. de Saint-Marcellin; pop. aggl., 1,623 hab. — pop. tot., 2,990 hab. Acierie, tanneries, filatures de soie, fabrication de boutons de nacre; scierie hydraulique. Aux environs du bourg se trouve la chapelle du mont Sibelin, fréquentée annuellement par plus de 20,000 pèlerins, qui témoignent par leur grand nombre de l'ignorance de l'espèce humaine.

VINAY (Martin), volontaire du 3^e bataillon de la Drôme, né à Valence, mort en 1793. Il s'acquies une célébrité populaire par sa mort courageuse. Grièvement blessé aux jambes et près de tomber entre les mains de l'ennemi, il se plonge sur son sabre dans la poitrine, en s'écriant : « Au moins l'ennemi ne m'aura pas vivant ! » Valence lui éleva un monument, des fêtes civiques eurent lieu en son honneur, les poètes et les artistes célébrèrent également son héroïsme.

VINCA s. f. (vain-ka — du lat. *vincere*, enlancer). Bot. Nom scientifique du genre pervenche.

VINÇA, bourg de France (Pyrénées-Orientales), ch.-l. de cant., arrond. et à 10 kilom. N.-E. de Prades, sur la pente d'un coteau, près de la rive droite de la Tet; pop. aggl., 2,103 hab. — pop. tot., 2,144 hab. Eaux thermales carbonatées, sulfureuses et sodiques; établissement de bains. Ce bourg, jadis fortifié, a conservé des tours rondes qui flanquaient le mur d'enceinte. Mentionnée en 950 et fortifiée en 1019, Vinça a soutenu plusieurs sièges pendant les guerres de Pierre IV d'Aragon et du roi de Majorque (1344, etc.). Elle fut occupée dans la nuit du 22 octobre 1592 par 500 Français, qui en furent presque aussitôt chassés. Les huguenots essayèrent vainement de s'en emparer en 1598. Les Espagnols s'en rendirent maîtres le 26 juillet 1792; mais les Français les expulsèrent le 31 du même mois.

VINGARD (Pierre), publiciste français, né en 1820. Neveu du chansonnier Vingard aîné, avec qui on l'a souvent confondu, il s'essaya dans plusieurs métiers, exploita un commerce de librairie, fournit des articles aux journaux populaires et devint, de 1853 à 1856, secrétaire de la rédaction du journal la *Presse*. Il y continua l'étude des questions du travail qu'il avait commencées dans la *Ruche populaire* et le *Bien-être universel*; puis il obtint un emploi dans les bureaux d'un chemin de fer. On lui doit une *Histoire du travail et des travailleurs* (1845, 3 vol. in-8°), statistique faite avec beaucoup de soin et d'intelligence des corps de métiers de Paris; le *Banquet des sept gourmands* (1853, in-18); les *Ouvriers de Paris* (1863, in-18), dont la partie relative à l'alimentation a seule pu paraître, et qui renferme seize études plus ou moins étendues, mais toutes très-méthodiques, sur le garçon boulanger, le pâtissier, le vermicellier, le vinaigrier-moutardier, l'ouvrier préparateur des conserves alimentaires, l'ouvrier préparateur de la chicorée, le cuisinier, le brasseur, le distillateur, le préparateur des eaux gazeuses, le raffineur de sucre, le crémier-glaçier, le chocolatier, le confiseur. Chacune de ces études, dont l'ensemble retrace la véritable physionomie du

peuple, forme deux parties tranchées : l'ancienne réglementation et le nouveau régime industriel. Entre le passé et le présent, il existe un lien traditionnel qu'il ne faut pas oublier, surtout en vue de l'avenir. Fidèle à cette prescription, l'auteur des *Ouvriers de Paris* résume avec soin les statuts, les ordonnances et les édits relatifs aux corps de métiers antérieurs à la révolution de 1789. Outre cette division générale, le livre est coupé fréquemment par des paragraphes ainsi conçus : technologie, apprentissage, salaires, chômages, bureaux de placement, statistique, maladies professionnelles, fêtes du métier, mœurs, cavalcades. Ayant vécu de la vie de l'ouvrier pendant de longues années et manié comme lui et avec lui le marteau et la lime, réduit dès sa plus tendre jeunesse à gagner son pain de chaque jour et à prendre sur les heures de sommeil le temps nécessaire pour s'instruire et ensuite pour écrire ce qu'il avait vu et observé, M. Pierre Vingard réunit, pour parler des ouvriers, certaines conditions exceptionnelles qui ne se rencontrent que bien rarement dans ceux qui manient la plume. Pour bien parler de l'atelier, ne faut-il pas y avoir vécu ? M. P. Vingard a été un des collaborateurs de l'*Illustration*. Il a publié dans ce journal, en 1846, une série d'articles sur les compagnons du tour de France. — Le chansonnier Vingard, connu plus généralement sous le nom de Vingard aîné, oncle du précédent, exerçait la profession de fabricant de mesures linéaires. On lui doit de charmantes chansons, parmi lesquelles plusieurs sont restées populaires. Nous citerons : *Alerte, le Siècle, Ramons tous à bord, la Paille et la Poutre*.

VINCART (Jean), humaniste français, né à Lille en 1593, mort à Tournay en 1679. Entré chez les jésuites, il professa les humanités dans les deux villes que nous venons de citer et se distingua par son talent pour la poésie latine. On a de lui : *B. Virgo concelata in insigni ecclesia D. Petri, etc.* (Lille, 1636, in-fol.); *Sacrum heroidum epistola* (Tournay, 1640, in-12).

VINCE (Samuel), mathématicien anglais, né vers 1750, mort en 1821. Il entra dans les ordres, fut promu à l'archidiaconat de Bedford et devint professeur d'astronomie et de philosophie expérimentale à l'Université de Cambridge. On a de lui : *Traité d'astronomie pratique* (1790, in-4°); la *Vraisemblance du christianisme vengée*, réponse aux objections de Hume dans son *Essai des miracles*; *Observations sur les hypothèses que l'on a faites pour expliquer la cause de la gravitation par les principes de la mécanique* (1806). Il avait en outre écrit, en collaboration avec le révérend James Wood, un *Cours de mathématiques et de philosophie naturelle à l'usage des étudiants de Cambridge*, qui a été souvent réédité, et fourni aux *Transactions philosophiques* un grand nombre de mémoires, notamment *Sur la théorie du mouvement et de la résistance des fluides*, et *Sur la résistance des corps qui se meuvent dans les fluides*. Il était membre de la Société royale depuis 1786.

VINCILLE (GRIVAUD DE LA), archéologue français. V. GRIVAUD.

VINCENDON-DUMOULIN (Adrien-Clément), ingénieur et voyageur français, né en 1811, mort en 1855. Sorti en 1835 comme sous-ingénieur de l'Ecole polytechnique, il prit part, de 1837 à 1840, à l'expédition de Dumont-d'Urville autour du monde et recueillit ses observations personnelles dans deux ouvrages, intitulés : les *Iles Marquises* (1843, in-8°) et *l'Ile Taïti* (1844, 2 vol. in-8°). Après l'épouvantable catastrophe où périt Dumont-d'Urville, Vincendon fut chargé de continuer la *Relation du voyage au pôle nord*, dont il termina la partie historique et dont il écrivit la *Physique* et l'*Hydrographie*, qui forment la première un volume, et la seconde deux volumes de l'ouvrage complet. Une maladie résultant des fatigues de ses voyages l'enleva dans toute la force de l'âge.

VINCENNES, ville de France (Seine), ch.-l. de cant., arrond. et à 18 kilom. de Sceaux, à 7 kilom. E. de Paris, avec lequel il est relié par un chemin de fer; pop. aggl., 11,031 hab.; — pop. tot., 17,064 hab. Ecole d'artillerie, école de tir, hôpital militaire, asile de convalescents, orphelinat. Vincennes doit sa célébrité à son château fort et à son bois, dont nous allons parler.

— *Château de Vincennes*. L'enceinte de ce château forme un parallélogramme régulier, d'une étendue considérable; cette enceinte est entourée de larges fossés, de murailles et de tours carrées. Le côté du parallélogramme qui regarde le nord présente à chacune de ses extrémités une vaste tour carrée très-élevée. Au centre se trouve l'entrée principale; elle consiste en un vaste bâtiment qui conserve encore toutes les apparences du moyen âge; les ponts-levis, herse et machicolis montrent encore leurs vestiges; c'est devant cette entrée que passe la grande route de Paris, qui traverse le village. Le grand côté du parallélogramme opposé à l'est offre entre les deux tours carrées qui s'élèvent à son extrémité une tour semblable, à son centre, puis la chapelle du château et un bâtiment moderne. Le côté ouest offre une disposition analogue; mais, au lieu d'une tour carrée, c'est le célèbre donjon

qui s'élève au centre. Ce donjon a des ponts-levis et des fossés particuliers qui se réunissent au grand fossé de la forteresse. Au sud est un vaste bâtiment moderne correspondant à celui qui est vis-à-vis. La face méridionale du parallélogramme offre une porte centrale s'ouvrant sur le bois de Vincennes; elle conserve son ancienne forme extérieure, mais l'intérieur a été restauré sous Louis XIV, d'après les dessins de Leveau. Le pont-levis a été remplacé par un pont de pierre jeté sur des fossés larges et profonds. Tel est en résumé le plan général de la forteresse, à l'extérieur; les dégradations les plus remarquables qu'elle ait subies sont la démolition d'une partie de ses tours carrées, si élevées jadis et que Napoléon fit raser jusqu'à la hauteur du mur d'enceinte. Des neuf tours qui environnaient autrefois le château, il ne resta debout vers le même temps que la Tour du diable, située du côté du village de Vincennes. A l'intérieur du château, quelques bâtiments méritent aussi une description particulière; la première cour s'appelait cour Royale. A droite et à gauche s'élevaient des bâtiments modernes, ornés d'un ordre dorique. Ces deux bâtiments sont joints à leur extrémité par deux galeries en portiques, couronnées de balustrades. Le bâtiment à gauche renferme l'ancien appartement du roi et celui de Marie-Thérèse d'Autriche. De la cour Royale on pénètre par une porte toscane dans la cour suivante; d'un côté de cette tour s'ouvre la chapelle, de l'autre se présente le fameux donjon. La chapelle, due à Charles V, est dans la seconde tour à droite; elle est d'un gothique remarquable et offre un des plus beaux échantillons complets de ce genre d'architecture. L'intérieur était orné de vitraux peints par Jean Cousin sur des dessins de Raphaël; mais la plupart ont malheureusement été détruits. C'est dans cette chapelle qu'avaient lieu jadis les cérémonies de l'ordre de Saint-Michel, d'après les prescriptions de Henri II. Ce règlement est son exécution jusqu'à l'insitution de l'ordre du Saint-Esprit qui, sous le règne de Henri III, fut établi aux Grands-Augustins; mais Louis XIV ayant renouvelé l'ordre ancien de Saint-Michel, les cérémonies en recommencèrent dans la chapelle de Vincennes jusqu'en 1788, époque où l'église des Cordeliers de Paris fut adoptée pour les réceptions. La chapelle de Vincennes a d'ailleurs été restaurée avec intelligence; on y a reconstruit un autel d'un style qui va bien avec celui du reste de l'église et surmonté d'un baldaquin; le sanctuaire est entouré d'élégantes boiseries.

Le donjon, partie essentielle des vieux châteaux, mérite lui aussi une description : à l'extérieur, il est entouré de fossés particuliers, profonds de 40 pieds environ et revêtus de pierres de taille. Ce revêtement est à pic, et vers le haut règne une corniche tellement saillante qu'on ne saurait la franchir sans intelligence au dehors. Une galerie ouverte, bordée de meurtrières, défend le haut des fossés, et une tour, qui fait aussi saillie sur le fossé, flanque chacun des quatre angles. On pénètre dans la citadelle par deux ponts-levis : un petit pour les piétons, un plus grand pour les voitures; puis on traverse trois portes, dont la dernière ne peut s'ouvrir que par un accord commun de celui qui entre avec celui qui se trouve derrière. Après avoir franchi cette dernière porte, on se trouve dans la cour du donjon, dont trois autres portes ferment encore l'entrée. Le donjon est carré; il a une tour à chacun de ses angles et se divise en cinq étages auxquels conduit un escalier très-hardiment construit. Chaque étage se compose d'une grande salle carrée au centre de laquelle un gros pilier soutient la voûte et où se trouve aussi une cheminée. Aux quatre coins de chacune de ces salles est un cabinet, devenu prison, d'une étendue de 13 pieds carrés et muni également d'une cheminée. A la hauteur du troisième étage, une galerie en saillie règne autour du bâtiment. Le comble du donjon forme une terrasse cintrée. A l'un des angles de cette terrasse s'élève à une grande hauteur une sorte de guérite d'où l'on découvre au loin un splendide panorama. Sous le règne de Napoléon 1^{er}, une précaution des plus impitoyables éleva une cloison le long du parapet de cette terrasse, privant de cette vue les malheureux prisonniers extraits un instant de leurs cachots. La grande salle du rez-de-chaussée s'appelait la chambre de la Question, et ce nom en dit assez la destination primitive. On y voyait encore en 1790 les sièges de pierre destinés aux victimes, les anneaux de fer et les lits de charpente. La salle du dernier étage s'appelait salle du Conseil, parce que les rois y tenaient conseil lorsqu'ils habitaient le donjon. La pièce commune était fermée par une porte très-épaisse, et chaque cachot par trois portes; chacune de ces portes était doublée de fer, garnie de deux serrures et de trois verrous. Ces prisons sont très-faiblement éclairées à travers d'épais grillages de fer. En outre, les murs du donjon, conservés intacts à travers les siècles, étaient à l'épreuve même du canon, mais ne résisteraient point à l'artillerie actuelle. Les autres tours carrées servent aussi de prisons. Nous citerons notamment la tour de la Surintendance, qui contient quatre cachots de 5 à 6 pieds carrés et où les lits sont en pierre, et un grand caveau où l'on n'a

accès qu'à l'aide d'un trou pratiqué dans la voûte. On retrouve un caveau semblable, sorte d'oubliette, dans presque tous les châteaux du même temps.

Aujourd'hui, le château de Vincennes est une forteresse, une caserne, un arsenal et principalement une école de tir. C'est à Vincennes que se font les expériences se rattachant au perfectionnement des armes à feu. C'est à Vincennes qu'a été formée par le duc d'Orléans, fils de Louis-Philippe, le premier bataillon des chasseurs à pied, un des plus célèbres de notre armée. Ainsi qu'on l'a vu par ce qui précède, l'histoire de Vincennes n'est que celle de son château. Le village s'est formé peu à peu et n'offre aucun souvenir particulier digne d'attention, sinon sa promenade, le bois, qui fait l'objet du paragraphe suivant.

— *Bois de Vincennes.* C'est une forêt d'une superficie de 904 hectares, qui prend son nom de la petite ville placée sur sa lisière et qui est aujourd'hui devenue avec le bois de Boulogne, grâce aux immenses travaux qui y ont été accomplis, une des plus belles promenades parisiennes. Le bois de Vincennes est une des plus anciennes forêts de France; il a eu cette fortune d'échapper à tout démembrement, et les souverains qui ont résidé à Paris y ont, au contraire, apporté à plusieurs reprises des développements dont nous allons donner un résumé. Philippe-Auguste fit enclore de murs une partie du bois de Vincennes, alors d'une étendue de 100 arpents, afin d'y renfermer les daims et les chevreuils que lui avait envoyés Henri II d'Angleterre. Saint Louis étendit les limites du bois jusqu'à la Marne. En 1274, Philippe le Hardi acquit du prieur de Saint-Mandé une portion de territoire qu'il réunit au bois, dont la superficie n'était encore, sous Louis XI, que de 200 arpents. Le bois de Vincennes fut coupé en 1419 pour fournir au chauffage de la population parisienne, éprouvée par un redoutable hiver. Sous Louis XI, Olivier le Daim y fit planter 3.000 pieds de chêne. Henri II y fit couper le bois qui fournit la charpente nouvelle de la Sainte-Chapelle, et le fit ensuite replanter. En 1667, par suite de nouveaux agrandissements, on construisit une clôture de murs allant de la porte Saint-Mandé à celle de Saint-Maur. Sous Louis XV, le bois de Vincennes, dont l'étendue avait atteint 1.467 hectares, fut de nouveau coupé et replanté; on dépensa 1.100.000 francs pour le reboisement et l'établissement d'allées et de ronds-points destinés à faire de la vieille forêt une promenade parisienne. En 1738, on construisit sur l'emplacement de l'ancienne enceinte et longeant la Marne, entre Charenton et Saint-Maur, une terrasse qui servit plus tard d'hippodrome pour les premières courses de chevaux introduites d'Angleterre en France. Le bois demeura sans modifications importantes jusqu'à la construction des fortifications de Paris, dont la conséquence fut le développement du fort de Vincennes et l'établissement des redoutes de la Faisanderie et de Gravelle, prises sur le terrain de la forêt. Le polygone, qui avait été créé en 1816, fut augmenté en 1843; 116 hectares, d'une part, et 125, de l'autre, furent successivement défrichés pour diverses affectations militaires. C'est ce terrain défriché qui forme aujourd'hui la plaine livrée aux exercices des troupes et au tir du canon et du fusil. En 1858, 50 hectares furent aliénés pour l'établissement du chemin de fer de Paris à La Varenne. C'est alors que furent commencés les premiers travaux qui depuis ont fait du bois de Vincennes une promenade rivale du bois de Boulogne. Par une loi du 24 juillet 1860, cession du bois de Vincennes fut faite par l'Etat à la ville de Paris; la ville s'engagea à conserver et à entretenir à perpétuité le bois de Vincennes en promenade publique et à étendre ses limites entre les portes de Picpus et de Charenton jusqu'aux fortifications, devenues les limites de la cité agrandie en 1860.

Avant d'aborder l'exécution des travaux qui ont fait du bois de Vincennes la magnifique promenade que nous connaissons, nous croyons intéressant de rappeler quelques souvenirs historiques se rattachant à l'ancien bois dont nous venons de résumer brièvement l'histoire. Dans ses *Mémoires intéressants pour servir à l'histoire de France*, imprimés en 1788, Poncet de La Grave nous a laissé des détails très-circonstanciés au sujet de ce bois. Connue avant l'ère chrétienne, le bois de Vincennes servait déjà à cette époque de promenade et de lieu de délassement aux habitants de Paris. Les Romains y avaient fondé un collège consacré au dieu Sylvain et dont les restes subsistèrent longtemps au prieuré du bois, desservi par les religieux de l'ordre de Grammont, et, en dernier ressort, par les minimes. Suivant Poncet de La Grave, il y avait dans le temple de Sylvain un nombre considérable d'hommes occupés au service du dieu qu'on y honorait : « Ce collège ou communauté, dit-il, fut rétabli et augmenté par un nommé Hilarus, affranchi de l'empereur Marc-Aurèle. La religion catholique ayant été portée dans les Gaules et implantée à Paris par les ordres du roi Clovis, cette communauté fut abolie, et les bâtiments furent occupés successivement par la suite de nos rois qui, même sous la première race, se plaisaient beaucoup à aller faire la

chasse dans ce bois. » Nous aurons l'occasion, en faisant l'histoire de Vincennes, de rappeler la légende célèbre du chêne de saint Louis, sous lequel ce monarque aimait, dit-on, à rendre la justice. Nous mentionnons également à son ordre l'enceinte de Philippe-Auguste. Lors du défrichement qui eut lieu, comme nous l'avons dit, sous Louis XV, vers 1731, la vieille enceinte, qui était percée de sept portes, fut abattue. Le défrichement terminé, on éleva vers le milieu du chemin qui conduit de Vincennes à Saint-Maur un obélisque destiné à rappeler le souvenir de la nouvelle plantation que le roi fit faire. Cet obélisque, que le temps a respecté, vient d'être restauré avec soin.

Le bois de Vincennes, avant les récents travaux qui l'ont transformé, n'était en somme qu'une forêt coupée par de grandes routes pavées qui n'offraient que des alignements droits, d'un aspect monotone, et d'où s'élevaient au moindre vent des nuages de poussière. Les allées de traverse, restes de la création de l'ancien bois, étaient défigurées par des abatages irréguliers et successifs qui leur enlevaient toute espèce d'attrait pour les promeneurs. Aussi la population parisienne délaissait-elle ce bois, si bien placé cependant, aux portes de la capitale et à proximité d'une population ouvrière, affamée d'air et de fraîcheur. En outre, le bois de Vincennes excita longtemps les défiances du bourgeois placide qui, sous la foi des romanciers, persista jusqu'à la fin à voir en lui le Pré aux Clercs moderne, le rendez-vous des duels et même au besoin un coupe-gorge nocturne. Inutile de dire que les duels n'ont jamais établi leur quartier général au bois de Vincennes, qui a subi longtemps les conséquences d'une mauvaise réputation bien peu méritée. Et cependant Vincennes, si l'on en croit le *Vergier d'honneur*, composé en 1495, et un *Abregé manuscrit de l'histoire de France*, écrit vers 1498, méritait toute la faveur des Parisiens. Dans les ouvrages que nous venons de citer, on donne fréquemment à cette localité le nom de *Vie saïne*, *Vita sana*, à cause de la salubrité reconnue de son air.

Tel était donc le bois de Vincennes, mal connu et peu fréquenté, lorsque, en 1858, on eut l'idée de faire pour lui ce qu'on avait fait pour le bois de Boulogne. Un projet fut présenté par les ingénieurs qui avaient dirigé les travaux du premier. Par ce projet, le bois voisin du donjon de Vincennes était augmenté de tous les terrains situés entre Charenton, Saint-Mandé et les fortifications, puis entre Charenton et la Marne, de façon à rapprocher de Paris, d'un côté, le nouveau parc, en lui donnant les fortifications pour limites, et de le faire descendre, de l'autre côté, jusqu'à la Marne. Deux lacs creusés, l'un près du château de Vincennes, l'autre près de la barrière de Picpus, devaient être réunis par une rivière, tandis que d'un monticule formant réservoir, placé derrière Charenton, une perspective était ménagée sur le château de Bercy, sur le donjon, sur la barrière du Trône et sur les lacs. Ceux-ci, placés dans les parties basses du nouveau parc et non sur le point culminant comme au bois de Boulogne, devaient former le but naturel des promenades. La totalité des propositions du projet entraînait une dépense de 16 millions environ, qu'un contre-projet réduisit à 9 millions. « Le nouveau plan, dit un document officiel, comprenant moins de terrain du côté de Paris, supprimant les acquisitions entre la terrasse de Charenton et la Marne, s'étendait au delà du château de Vincennes, en utilisant les parties du bois qui, placées du côté de l'ancien couvent des Minimes, devaient être aliénées suivant l'ancien projet. Les rivières et les pièces d'eau étaient conservées, et l'on y ajoutait même un lac immense, avec le au centre, creusé en forme de croissant autour des Minimes, qu'il enveloppait presque de tous côtés. » Ce contre-projet fut adopté; la Société du chemin de fer de l'Est, demandant à faire un emprunt dans le bois de Vincennes pour les remblais qui lui étaient nécessaires, fit cet emprunt en creusant à ses frais le lac des Minimes. On va voir, au surplus, par la description que nous allons faire, quelle fut définitivement la distribution adoptée.

Le creusement du lac des Minimes, du ruisseau qui l'alimente et l'établissement des nouvelles routes qui l'entourent furent les premiers travaux entrepris au bois de Vincennes. Ces premiers travaux terminés, un second lac fut creusé à Saint-Mandé, dans l'emplacement d'une ancienne retenue de moulin, près de Saint-Mandé. Son étendue est de 1 hectare 50 ares environ, sans y comprendre l'île conservée au centre. Placé au fond d'une vallée verdoyante, avec les routes sinueuses, les plantations luxuriantes, les méandres des ruisseaux qui l'alimentent et les chutes d'eau qui l'environnent, le lac de Saint-Mandé est une des parties les plus attrayantes de la nouvelle promenade. Enfin, on doit encore à la liste civique la création d'un lac de plus de 1 hectare sur le sommet du plateau de Gravelle. Dès 1860, époque où la ville de Paris prit possession, les travaux furent poussés avec une grande activité. Plus heureux qu'au bois de Boulogne, les ingénieurs de la ville trouvèrent dans les parties conservées du bois, dont le sol est beaucoup plus fertile, de magnifiques futaies de chênes, de bouleaux,

de châtaigniers et de tilleuls. Tout le bois fut, en outre, sillonné par de spacieuses allées soigneusement entretenues, par des sentiers perdus sous les ombrages et enfin par de nombreux cours d'eau dont les cascades argentées égayaient le paysage en entretenant la fraîcheur. Les principaux de ces cours d'eau partent du lac de Gravelle, qui forme le réservoir supérieur des eaux du bois, et se dirigent vers les lacs des Minimes et de Saint-Mandé. Ils vont de même se jeter dans le grand lac qui a été récemment terminé dans la plaine de Bercy, réunie au bois par la ville. Deux autres petites rivières, celles de Joinville et de Nogent, dirigées vers le lac des Minimes, prennent leur source dans de petits lacs secondaires situés à l'ancien carrefour de Beauté et à la porte de Nogent, et qu'alimentent les conduites de distribution des eaux d'arrosage du bois. Enfin, un dernier ruisseau, souterrain dans son parcours à travers le polygone, conduit les eaux qui traversent le lac des Minimes dans celui de Saint-Mandé.

Un des premiers et des plus curieux ouvrages exécutés par la ville de Paris consiste dans l'établissement à Gravelle d'une butte formée avec le produit du creusement du lac et des déblais des spacieuses allées qui y conduisent. Du haut de cette butte, l'observateur jouit d'un délicieux panorama qu'on irait chercher bien loin, mais qu'on dédaigne parce qu'on le trouve aux portes de Paris; à vos pieds coule la Marne, traversant une vallée d'une végétation plantureuse, et vous apercevez le cours sinueux de la rivière et le tracé du canal de la Marne au Rhin, qui, d'un côté, se perdent dans les bois avec les constructions et les charmantes villas de Saint-Maur, de Chennevières et de La Varenne, et, de l'autre, disparaissent vers les rives de la Seine, au milieu des pittoresques collines de Saint-Maurice et de Charenton. Au loin, on aperçoit Paris, Bicêtre et les coteaux dominant Versailles. En face s'étend un horizon sans fin, couronné par les coteaux boisés qui limitent le bassin de la Seine, et deux chemins de fer, celui de Lyon et celui d'Orléans, animent tout ce paysage. Du côté opposé, l'œil embrasse l'antique donjon de Vincennes et les hauteurs de Belleville; en face, Fontenay et Nogent s'étagent sur les collines de Rosny, et tout au fond apparaît le virgule du chemin de fer de Mulhouse et la riche vallée de la Marne. Un kiosque élégant couronne le plateau.

Afin de conserver la vue splendide que nous venons d'esquisser, la ville de Paris a acquis toute la colline qui sépare les anciennes limites du bois de la route de Saint-Maurice à Saint-Maur. Elle a, en outre, transformé l'ancienne et aride plaine de Bercy, qui maintenant se trouve, elle aussi, réunie au bois de Vincennes. Au centre de cette plaine, dans un vallon artificiellement creusé, on a créé une immense pièce d'eau; les deux îles qu'elle renferme sont couvertes de plantations de grands arbres précieux, choisis dans les essences à feuilles caduques et dans les essences résineuses, et transplantés au chariot. De nombreux massifs d'arbustes et de fleurs, de commodités embarcadères, deux ponts suspendus de l'effet le plus pittoresque, une grotte, une cascade avec chute d'eau au milieu des rochers, de vastes pelouses vertes, des points de vue obtenus à l'aide de percées habilement ménagées, de magnifiques avenues, tout un réseau de sentiers sables, font de l'ancienne plaine une promenade qui semble avoir été improvisée par une baguette magique. Cette promenade sera plus merveilleuse encore lorsque les jeunes plantations auront acquis un certain développement, ce qui ne saurait tarder, grâce au sol artificiel sur lequel on les a établies.

La forêt de Vincennes, assise sur un sol sablonneux très-perméable, manquait d'eau; dès le début des travaux, un traité fut passé avec les propriétaires des grandes usines de Saint-Maur pour élever les eaux de la Marne dans le bois, au moyen de pompes mises en mouvement par une turbine. Depuis, la ville est devenue propriétaire de la totalité des chutes d'eau de Saint-Maur, et le bois de Vincennes est pourvu d'eau en abondance.

Telle est la topographie du bois de Vincennes actuel. Il nous reste à dire un mot des constructions qu'on y rencontre. Indépendamment du fort que nous avons décrit ailleurs, le bois de Vincennes contient les redoutes de la Faisanderie et de Gravelle et une école de pyrotechnie, établie dans le canton de Saint-Mandé, à 500 mètres du fort. Cette école, fondée en 1864, occupe une superficie de 2 hectares et 50 ares environ. Un autre établissement important, c'est la ferme nationale, créée en 1859 sur l'emplacement de l'ancienne faisanderie. C'est sur une partie des terres affectées à ce domaine qu'ont été établies en 1860 les constructions du Tir national. Cet établissement occupe une superficie de 8 hectares. Les bâtiments, en fer et en bois, rappellent par leur décoration la destination de l'édifice et contiennent 51 cibles pour la carabine, 4 pour le pistolet, 4 pour l'arc. Enfin, parmi les nombreuses habitations conservées dans le bois et transformées par la ville en élégants pavillons destinés au logement du personnel, nous citerons une ancienne brasserie située dans la plaine de Bercy et qui sert aujourd'hui de caserne prin-

cipale pour les gardes forestiers et de dépôt central et de bureau pour tous les services; le logement du conservateur, les deux pavillons dits des Minimes; enfin, nous aurions tort de ne pas mentionner le séduisant chalet de la porte Jaune, le restaurant du lac dont la réputation est établie.

— *Histoire.* On trouve mention pour la première fois du bois de Vincennes dans un ancien titre de l'abbaye de Saint-Maur-les-Fossés, qui le désigne sous le nom de *Vincenna* et comme faisant partie de la paroisse de Fontenay. Plus tard, en 890, on le retrouve sous le même nom dans une bulle du pape Benoît VII, et, en 1037, dans un acte du roi Henri I^{er}. En 1075, enfin, Philippe I^{er} fit donation à l'abbaye de Saint-Magloire d'une charge de fagots et de bûches provenant de la forêt de Vincennes. De ce mot, l'usage a fini par faire Vincennes. L'époque de la construction du premier château de Vincennes est incertaine. On sait que Louis VII y fonda, en 1164, un couvent de religieux de Grandmont qui furent remplacés plus tard par les minimes, et que Philippe-Auguste, en 1183, fit enfermer le bois de murailles, afin d'y accumuler une chasse giboyeuse. En 1274, l'enclos fut agrandi, et, dans la suite, Charles V ordonna que toutes les nuits quatre habitants du village de Montreuil et deux de celui de Fontenay seraient tenus d'y veiller et d'y faire le guet contre les braconniers. On sait le séjour fréquent que faisait saint Louis à Vincennes. Il y rendait, rapporte Joinville, la justice sous un grand chêne que Sauval, dans son ouvrage sur les *Antiquités de Paris*, affirme avoir vu encore debout. C'est dans le château de Vincennes que saint Louis, à son arrivée de Sens, fit en 1259 mettre en dépôt la couronne d'épines, et c'est de là qu'il la transporta pieds nus à Notre-Dame. C'est encore à Vincennes qu'il coucha en 1260, la veille de son voyage d'outre-mer pour la croisade. Philippe le Hardi, son fils, accrut encore le domaine de Vincennes; c'est à Vincennes qu'il épousa Marie de Brabant, sa seconde femme. Jeanne de France, épouse de Philippe le Bel, mourut à Vincennes le 2 avril 1304, et Louis le Hutin en 1316. Par son testament, ce dernier légua le domaine à Clémence de Hongrie, sa seconde femme, qui le céda plus tard à Philippe le Long en échange de la maison du Temple et de l'hôtel de Nesle. Charles le Bel mourut à Vincennes le 2 février 1327, et sa seconde femme, Jeanne d'Evreux, y accoucha deux mois après. L'ancien château de Vincennes, comme on le voit par ce bref résumé historique, fut donc une résidence fréquente de la royauté. Vers 1337, il menaçait ruine, quand Philippe de Valois le fit abattre et commença celui qui, encore aujourd'hui, est connu sous le nom de donjon de Vincennes. Il mourut avant d'avoir pu le voir achevé. Jean le Bon poussa les travaux jusqu'au troisième étage, mais les désastreuses guerres anglaises les interrompirent, et ce fut Charles V seulement qui parvint à les mener à bonne fin. Dans la *Vie de Charles V*, son historiographe, Christine de Pisan, assure que l'intention de ce prince était de créer à Vincennes un bourg royal fermé de murs, et qu'à cet effet il avait même acheté à plusieurs de ses chevaliers « les mieux amez » des emplacements propres à y construire de « baulx manoirs. » Ce projet n'eut pas de suite. Charles V, comme ses devanciers, résida souvent à Vincennes, qu'il ne quittait guère que pour son hôtel Saint-Paul. Sous la domination anglaise, qui s'abattit peu de temps après sur la France, Vincennes devint la proie des envahisseurs; le roi Henri d'Angleterre y mourut, sous Charles VII, en 1422. Le successeur de ce dernier roi continua à résider parfois à Vincennes, mais le vieux château de Charles V perdit, à l'avènement de Louis XI, sa primitive destination de maison de plaisance. Avec Louis XI, Vincennes devint la sombre prison d'Etat que nous voyons encore. Néanmoins, les rois successeurs de Louis XI y firent encore de courtes visites, notamment Charles IX. Louis XIII, plus tard, ajouta à Vincennes de nouveaux bâtiments, entre autres la grande galerie qui existe encore. Il fit aussi commencer les corps de logis du midi; l'un fut destiné au roi, l'autre à la reine; mais les séjours passagers de la royauté n'enlevèrent point au donjon de Vincennes sa définitive destination. Sous ce règne, notamment, le donjon de Vincennes reçut, entre autres prisonniers illustres, en 1617 le prince de Condé, et quarante ans après le grand Coudé, fils du précédent, et le duc de Beaufort, surnommé le *roi des Halles*.

Le duc de Beaufort parvint à s'évader, grâce, dit-on, à une échelle de corde qui lui fut envoyée dans un pâté par ses amis. Sans parler des nombreux prisonniers moins illustres dont Vincennes fut le tombeau vivant, nous devons rappeler que beaucoup plus tard, au XVIII^e siècle, Diderot, le créateur de l'*Encyclopédie*, passa six mois dans la sombre forteresse. Jean-Jacques Rousseau alla l'y visiter plusieurs fois. Mirabeau fut aussi enfermé pendant trois ans dans le donjon de Vincennes, sur la demande de son père, ce prétendu philanthrope dont quelques-uns ont voulu faire si grand bruit au siècle dernier. C'est pendant cette douloureuse captivité que l'illustre orateur composa sa traduction de Tibulle, son ouvrage contre les lettres de cachet et ses *Lettres à Sophie*. La prison de

Vincennes fut enfin ouverte peu de temps avant la Révolution. Elle demeura libre jusqu'en 1791. A cette époque, on donna des ordres pour la mettre en état de rendre les services qu'elle avait rendus autrefois; mais le peuple de Paris, qui, deux ans auparavant, venait de renverser la Bastille, ne voulut pas souffrir qu'une nouvelle Bastille ressuscitât aux portes de Paris, à deux pas du faubourg Saint-Antoine. Une foule considérable se porta à Vincennes et se mit en devoir d'abattre la vieille demeure royale. La municipalité envoya demander du secours; le général La Fayette, qui, dans ces temps difficiles, ne manqua jamais, sans s'en douter, une occasion de se dépopulariser, accourut; il y eut une mêlée à la suite de laquelle le peuple eut le dessous, et La Fayette faillit être assassiné à son retour. Mais la victoire morale n'en demeura pas moins au peuple; car, le 8 mars, l'Assemblée nationale, devant l'effervescence générale, ordonna la cessation des travaux à faire au donjon de Vincennes. Depuis lors jusqu'en 1794, Vincennes servit de prison aux femmes de mauvaise vie, transférées à cette dernière époque à la maison Saint-Lazare.

Napoléon I^{er}, peu soucieux du sentiment populaire, rétablit les prisons d'Etat, et, dans cette triste restauration, Vincennes ne fut pas oublié. Non-seulement le donjon, sous ce règne, mais tout le château, reçut cette destination et renferma tous ceux que la police de Fouché soupçonnait hostiles, non à la France, mais à son dictateur. Nous rappellerons ici la date funèbre du 20 mars 1804; c'est dans la nuit de ce jour que le duc d'Enghien, enlevé contre tout droit des gens par les grenadiers impériaux, fut conduit au château de Vincennes, interrogé, jugé, condamné à mort et fusillé. Son exécution eut lieu dans le fossé, du côté de l'esplanade, à droite du pont-levis, dans l'angle rentrant formé par la tour de la Reine. C'est également à Vincennes que le terrible autocrate fit enfermer les cardinaux et autres prélats hostiles au concordat et arrêtés dans un conciliabule qu'ils tenaient au Mont-Valérien. Lors de la chute des Bourbons en 1830, Vincennes reçut les ministres de Charles X. Enfin, dernier et tout récent souvenir, Vincennes servit encore de prison, lors du coup d'Etat du 2 décembre 1851, à un grand nombre de députés arrêtés pendant la nuit.

Mais Vincennes, à côté de ces souvenirs sombres, en a un de très-glorieux; nous voulons parler de l'héroïque défense du général Daumesnil, surnommé la *Jambe de Bois*, en 1814 et en 1815, et dont nous allons dire quelques mots à la partie de cet article consacrée aux sièges de Vincennes.

VINCENNES (SIÈGES DE), 1814-1815. Napoléon I^{er} avait rendu Vincennes à sa destination primitive en en faisant une place de guerre. La reprise des hostilités contre la Russie ne tarda pas à donner à cette place, qui n'était rien ou presque rien en temps de paix, une haute importance. Lorsque l'empereur partit pour la désastreuse campagne de Russie, il manda devant lui le général Daumesnil et l'investit du gouvernement de Vincennes : « J'ai besoin d'un homme sur lequel je puisse compter, lui dit-il, et j'ai songé à vous. C'est de Vincennes que doivent partir le matériel et les munitions nécessaires à mes armées. » De 1812 à 1814, on fabriqua à Vincennes environ 350,000 cartouches d'infanterie et 40,000 gargousses par jour. On y vit arriver jusqu'à 150 voitures de poudre en une seule journée. Au moment où survinrent les événements de 1814, le matériel militaire que contenait la place fut estimé à 90 millions. Cependant l'ennemi s'approchait chaque jour davantage de Paris, et le général Daumesnil, à la tête d'une garnison composée en partie de soldats invalides comme lui et en partie de jeunes recrues, ne se dissimulait pas la terrible responsabilité qui lui incombait. Des commissaires étrangers lui furent expédiés en parlementaires, afin de sonder ses intentions : « Mes intentions sont de faire sauter la place plutôt que de me rendre, » répondit l'héroïque gouverneur. Les commissaires se retirèrent. Daumesnil rassembla sa petite garnison et, prenant à part chaque soldat, lui demanda s'il peut compter sur lui : « Général, s'écrie le plus grand nombre, nous nous ensevelirons avec vous sous les débris de Vincennes! Vive la Jambe de Bois ! » On se rappelle que c'était le glorieux surnom de Daumesnil. A peine si quelques-uns hésitent; timorés. On prétend néanmoins qu'un misérable osa ajuster le général, mais que l'arme meurtrière fut rapidement détournée par la main d'une cantinière. Daumesnil se borna à dépouiller ces craintifs de leur uniforme et à les chasser de la place en les faisant sortir par une poterne qui fut murée aussitôt après. Cependant, le 30 mars 1814, à cinq heures du soir, la capitulation de Paris était signée. Aux termes de cette capitulation, l'immense matériel qui couronnait les hauteurs de la capitale devait être livré à l'ennemi dès le lendemain, au point du jour. Pendant la nuit, Daumesnil sort de Vincennes à la tête des 250 chevaux composant toute sa cavalerie, enlève les canons, fusils et munitions formant le matériel en question et introduit le tout dans la forteresse dont il reforme les portes derrière lui. Les alliés apprirent dès le matin ce hardi coup de main du gouverneur de Vincennes, et de

nouveaux commissaires lui sont expédiés en toute hâte, le sommant de livrer sans retard l'objet de sa capture. En vain les commissaires, devant un premier refus de Daumesnil, lui représentent-ils que Paris est vaincu, la France envahie et que toute résistance ne ferait que prolonger inutilement une lutte impossible. Daumesnil persiste, impassible. « Eh bien! puisqu'il en est ainsi, disent les commissaires, nous serons réduits à vous faire sauter, général. — Vous me menacez de me faire sauter? répond Daumesnil railleur. Eh bien, suivez-moi donc. » Il descend alors avec les commissaires dans les magasins souterrains d'approvisionnement de la place, leur montre, entassés, environ 1,800 milliers de poudre et ajoute : « Si dans vingt-quatre heures l'ennemi qui bloque Vincennes ne s'est pas retiré, sur mon honneur, je mets le feu à ceci et nous sauterons ensemble. Allez reporter ma réponse à ceux qui vous ont envoyés. » Les commissaires partent terrifiés, et les alliés, désespérant de venir à bout de l'opiniâtreté de Daumesnil, jugeant en dernier ressort la prise de Vincennes d'une importance relative et redoutant surtout que le brave général ne mît à exécution sa terrible menace, battirent bientôt en retraite devant une poignée d'hommes commandés par un invalide à jambe de bois !

La seconde invasion (1815) trouva de nouveau le général Daumesnil à son poste. Cette fois, le dépôt confié à sa garde était encore plus précieux, car le matériel amassé à Vincennes était le seul qui restât à la France. Les alliés le savaient et investirent Vincennes. On somma le gouverneur de se rendre : « Rendez-moi ma jambe, je vous rendrai la place ! » répond Daumesnil toujours gauloiller. Et une volée de boulets accompagnant cette réponse railleuse. Bûcher, alors, à l'idée, qu'on peut sans exagération qualifier de naïve, de faire proposer au brave soldat 1 million comptant contre une capitulation. L'histoire a enregistré cette autre réponse de Daumesnil, insensible aux promesses comme aux menaces : « Mon refus servira de dot à mes enfants. » L'ennemi alors presse l'attaque et ordonne à ses troupes d'en finir avec cette bicoque qui, seule, l'arrête maintenant. Daumesnil fait une sortie brillante à la tête d'un bataillon d'invalides mutilés comme lui, puis rentre dans la place sans que l'artillerie ennemie ait pu atteindre ce groupe de héros : « Les alliés, dit-il en riant, ont respecté le jeu de quilles; ils n'ont pas osé y jeter leurs boules de fer. » Trois fois, par des sorties plus terribles encore, il prend et reprend le village de Vincennes. Un jour même, il sort de la place, monté sur un cheval de brasseur, et rentre bientôt, ramenant pour trophée une batterie de canons prussiens. Le blocus de Vincennes dura cinq mois, sans que l'ennemi, qui n'avait pas oublié la menace de 1814, osât se risquer à tenter l'assaut, et quand Daumesnil eut bien acquis la certitude que tout était perdu et que Napoléon avait à jamais terminé son rôle historique, ce fut avec le gouvernement de la France, et non avec les alliés, que le brave général conclut une capitulation dont les conditions glorieuses furent rédigées par lui-même. La population de Vincennes et les ennemis virent défiler avec respect ce groupe superbe de défenseurs qui avait su tenir tête à l'Europe coalisée et narguait encore sa formidable puissance. La Restauration, en déposant Daumesnil de son commandement (dans lequel il devait rentrer après 1830), commit une de ces mauvaises actions justement fêtées par l'histoire.

VINCENNES (DONJON DE), drame en cinq actes, de MM. Dennery et Grangé. V. DONJON DE VINCENNES (le VI, p. 1096).

VINCENNES, ville des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat de l'Indiana, à 230 kilom. S.-O. d'Indianapolis, sur la rive gauche du Wabash et près de son embouchure dans l'Ohio; 5,600 hab. Académie. C'est la ville la plus ancienne de l'Indiana; elle fut fondée en 1735 par une colonie d'émigrés français et resta jusqu'en 1813 la capitale du territoire de l'Indiana.

VINCENS-DEVILLAS (Alexandre), publiciste français, né à Nîmes en 1725, mort en 1794. Commerçant dans sa ville natale, il acquit des connaissances étendues en économie politique et en jurisprudence. Appartenant à la religion réformée, il se fit le défenseur des droits de ses coreligionnaires, et les mémoires qu'il écrivit contribuèrent beaucoup à amener l'édit de 1787, qui accordait tous les droits civils et politiques aux protestants. Ses écrits sont en partie inédits et en partie insérés dans le *Mercur* et dans le *Journal des savants*. Ses *Réflexions sur les greniers d'abondance* furent imprimées en 1809, par ordre du conseil général du Gard.

VINCENS (Jean-César), statisticien français, fils du précédent, né à Nîmes en 1755, mort en 1801. Député, en 1791, à l'Assemblée législative, il fut emprisonné pendant quelque temps sous la Terreur. On a de lui : *Topographie de la ville de Nîmes et de sa banlieue* (1802, in-4°).

VINCENS - SAINT - LAURENT (Jacques), agronome français, frère du précédent, né à Nîmes en 1758, mort à Paris en 1825. Sous-lieutenant à l'âge de vingt ans, il quitta le service pour se marier et s'adonna à l'agri-

culture. Quand la Révolution éclata, il fut, en 1792, nommé capitaine des volontaires du Gard, puis devint commissaire des guerres à l'armée des Alpes. Mis hors la loi en 1793, il se réfugia en Suisse, reentra en France après la chute de Robespierre et vécut pendant l'Empire dans l'obscurité, uniquement occupé de travaux agricoles. Elu membre de la Chambre des représentants en 1815, il devint plus tard vice-président de la Société biblique et fut nommé membre correspondant de l'Académie des inscriptions. Il a puissamment contribué, par les expériences qu'il fit dans ses domaines et par ses écrits, au développement de la culture du mûrier et de l'éducation des vers à soie dans le département du Gard. On a de lui : *Mémoire sur l'industrie manufacturière du département du Gard*, excellent écrit placé en tête de l'ouvrage de son frère; une traduction du tome II du *Manuel historique du système politique des Etats de l'Europe et de leurs colonies* de Heeren (Paris, 1821, in-8°); *Eptire d'un journaliste à l'empereur* (1805); la traduction du théâtre de Kotzebue, insérée dans les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers* de Ladvozat (1822).

VINCENS (Marie-Antoine-Emile), économiste français, frère des précédents, né à Nîmes en 1764, mort en 1850. Banquier à Gènes pendant vingt-cinq ans et membre du conseil municipal et de la chambre de commerce de cette ville, il revint en France en 1814 et fut nommé chef du bureau du commerce, puis chef de division et directeur du commerce intérieur au ministère de l'agriculture et du commerce. Il reçut, en outre, en 1840, le titre de conseiller d'Etat en service ordinaire. On a de lui : *Eloge de Michel Montaigne* (Paris, 1812, in-8°); *Exposition raisonnée de la législation commerciale et examen critique du code de commerce* (3 vol. in-8°); *Des sociétés par actions et des banques* (1837, in-8°); *De l'organisation sociale, et en particulier de l'organisation industrielle*, l'écrit le plus remarquable de l'auteur, suivant l'appréciation du *Journal des économistes*; différents travaux insérés dans les recueils consacrés à l'économie politique.

VINCENS (Bernard DE), publiciste français, né à Clermont-Ferrand en 1764, mort vers 1840. Il fit partie, au début de la Révolution, des assemblées de sa ville natale, mais n'adopta pas les idées nouvelles et fut l'un des agents royalistes du Puy-de-Dôme. Plus tard, il s'adonna exclusivement à l'étude des sciences et, dans ses écrits, s'attacha à combattre les erreurs populaires relatives à quelques-unes de ces sciences. On a de lui : *Brèves observations sur le principal vice de toutes les constitutions qu'on suppose qu'a eues la France, etc.* (vers 1798); *Recueil des opinions, tant en prose qu'en vers, publiées pendant la Révolution* (1814, in-8°); *Forme des pôles, cause des marées, etc.* (Paris, 1820, in-8°); *Lettres ou observations adressées à M. Azais sur son ouvrage intitulé : Explication universelle, etc.* (1826, in-8°); *Erreur élémentaire et générale en astronomie et sa cause, etc.* (vers 1830); *Éléments ou Cours d'astronomie primaire, etc.* (Paris, 1834); *Etonnante découverte. La lune ne tourne pas autour de la terre* (1836, in-8°).

VINCENT (cap SAINT-), le *Promontorium Sacrum* des anciens, promontoire du Portugal, sur la côte S.-O. de la province d'Algarve, projeté dans l'Atlantique par la serra de Monchique et formant la pointe la plus occidentale de l'Europe, par 37° 2' de latit. N. et 11° 19' de longit. O. Tourville y battit la flotte hollandaise en 1693, et l'amiral anglais Jervis y défit les Espagnols en 1797.

VINCENT (SAINT-), île des Antilles anglaises (Petites-Antilles), dans le gouvernement des Iles-du-Vent, à 90 kilom. S.-O. de Sainte-Lucie, par 13° 17' de latit. N. et 65° 30' de longit. O.; superficie, 35,000 hectares; 32,000 hab. Ch.-l., Kingston. C'est une île très-belle, bien arrosée et, dans beaucoup d'endroits, très-fertile; le sol est très-bien employé à la culture du sucre, du café, du cacao, du coton, du tabac, de l'indigo. Ce fut le 22 juin, jour de Saint-Vincent, que Christophe Colomb découvrit cette île, à laquelle il donna ce nom. Elle a été exclusivement habitée par les Caraïbes jusqu'au milieu du xvi^e siècle; vers cette époque, un bâtiment négrier y ayant fait naufrage, les esclaves s'échappèrent dans les montagnes et y devinrent en peu de temps si nombreux, qu'ils reléguèrent les autochtones dans la partie N.-O. de l'île. Ceux-ci s'en plaignirent aux Anglais et aux Français, qui venaient faire de l'eau parmi eux. En 1719, ces derniers y envoyèrent un corps de troupes assez considérable, mais qui, mal secondé par les Caraïbes, fut battu. Toutefois, on fit la paix de part et d'autre, et les choses en étaient à ce point, lorsque les Anglais, en vertu d'une charte de George I^{er} en faveur du duc de Montague, vinrent pour s'emparer de Sainte-Lucie et de Saint-Vincent, occupées par les Français, et dont ils furent repoussés. L'île devint ensuite le théâtre d'une guerre entre les nègres et les Caraïbes. Ceux-ci furent pour ainsi dire exterminés; mais les premiers, qui avaient adopté la plupart de leurs coutumes, ont reçu pour cela le nom de Caraïbes noirs. Saint-Vincent ayant été cédée à l'Angleterre en 1763 par suite du traité de Paris, la pre-

mière mesure du gouvernement anglais fut de partager les terres sans avoir égard à aucune réclamation de la part des naturels. En 1795, les Caraïbes noirs, excités par les Français, qui débarquèrent des troupes sur l'île, se révoltèrent contre les Anglais et soutinrent contre eux, pendant deux ans, une guerre héroïque. Ils furent enfin soumis et envoyés, par ordre du gouvernement, dans l'île de Rattan, dans la baie de Honduras, avec des vivres suffisants pour les nourrir pendant un certain temps et les ustensiles nécessaires pour cultiver la terre.

VINCENT (SAINT-), île de l'océan Atlantique, dans le groupe du Cap-Vert, entre l'île Saint-Antoine au N.-O. et l'île Saint-Nicolas au S.-E., par 15° 54' de latit. N. et 27° 24' de longit. O. Elle mesure, de l'E. à l'O., 26 kilom. sur 11 kilom. dans sa plus grande largeur. Sur la côte N.-O. s'ouvre le havre spacieux et abrité de Porto-Grande. On y trouve des troupeaux de chèvres sauvages et des tortues.

VINCENT-DE-TYROSSE (SAINT-), bourg de France (Landes), ch.-l. de canton, arrond. et à 24 kilom. S.-O. de Dax; pop. aggl., 519 hab. — pop. tot., 1,215 hab. Fabrication de goudron, résines, bouchons, planches, jambons. Commerce de bois, laines et viande de porc salée.

VINCENT (saint), martyr, né à Saragosse, mort en 304. Ordonné diacre par l'évêque Valère, il fut enveloppé (303) dans la persécution de Dioclétien. Plongé dans les cachots, où il subit les plus horribles tortures, il fut martyrisé le 22 janvier suivant. Sa constance héroïque au milieu des supplices convertit, dit la légende, son geôlier à la foi chrétienne. L'Eglise l'honore le 22 janvier.

VINCENT, chroniqueur tchèque du xiii^e siècle. Chanoine de l'église épiscopale de Prague, il suivit comme chapelain, en 1158, son évêque, qui accompagnait le roi de Bohême Vladislav dans l'expédition que ce prince avait entreprise en Italie au secours de Frédéric Barberousse; il revint plus tard dans la même contrée et fut créé par l'empereur juge à la cour impériale. Il a écrit en latin une chronique des événements arrivés en Bohême depuis l'an 1140 jusqu'en 1197. Elle a été insérée par Dobner dans le tome I^{er} de ses *Monumenta historica Bohemica*.

VINCENT, dit de Beauvais, savant dominicain du xiii^e siècle, né en France vers 1190, mort en 1256 ou 1264. Il jouit d'une haute faveur à la cour de saint Louis et fut chargé par ce prince de composer une sorte d'encyclopédie de toutes les connaissances de son temps. Ce curieux répertoir a pour titre : *Speculum majus* (imprimé pour la première fois à Strasbourg, 1473); il est divisé en quatre parties principales : le *Miroir naturel*, exposition des merveilles de la nature et des phénomènes de l'univers, où l'auteur suit l'ordre de création de la *Genèse*; le *Miroir moral*, traité où la morale est divisée en quatre vertus; le *Miroir scientifique*, dont la substance, sauf pour ce qui concerne la théologie, est presque entièrement empruntée à Aristote; enfin, le *Miroir historique*, compilation remarquable par l'érudition de son auteur, mais qui n'a aucun mérite intrinsèque. M. l'abbé Bourgeat a donné (Paris, 1856) des *Etudes sur Vincent de Beauvais*. Les autres ouvrages de Vincent de Beauvais sont plus particulièrement consacrés à la théologie; en voici l'énumération : *De sancta Trinitate*, résumé des commentaires sur ce sujet des Pères de l'Eglise; *De Dei Filio, mundi redemptione*, complément du précédent; *Laudes Virginis Mariae*; *Tractatus de sancto Joanne evangelista*; *De eruditione filiorum regalium*, ouvrage composé à la demande de la reine Marguerite de Provence, épouse de saint Louis; *Tractatus consolatorius de morte amici*, écrit à l'occasion de la mort du fils de saint Louis. Ces cinq ouvrages que nous venons de citer n'ont été imprimés ensemble qu'une fois, en un fort volume in-folio, à Bâle, par Hammerbach, sous ce titre collectif : *Opuscula Vincentii Bellovacensis* (Basileæ, 1431). On a encore de Vincent de Beauvais : *De penitentia*, *Sur l'Oraison dominicale et la Salutation angélique*, deux écrits manuscrits, conservés dans les collections de la Bibliothèque nationale de Paris, et *Expositio Oratorum dominica et Salutationis beatae Mariae Virginis*.

VINCENT (Philippe), pasteur de l'Eglise réformée, né à Saumur vers 1600, mort à La Rochelle le 20 mars 1651. Il fit ses études à Genève et fut donné pour pasteur à l'Eglise de La Rochelle, vers 1626, par le synode national de Castres. Lors du siège de La Rochelle en 1627, il fut envoyé en Hollande et en Angleterre pour demander des secours. Le roi Charles, dont il eut une audience, fut tellement ému par son langage, qu'il promit de hâter le départ de la flotte anglaise, dont l'intervention fut inutile. A la conclusion de la paix, Vincent eut des lutes ardentes à soutenir contre les capucins et les jésuites; il eut aussi une discussion assez vive avec Amyrant. En 1645, il assista au synode national de Charenton, qui le députa en cour. « Théologien instruit, disent MM. Haag, il n'était point orateur; aussi n'a-t-on presque rien imprimé de ses sermons. Son style sec et dur rend d'ailleurs ses ouvrages peu agréables à la lecture. On a de lui : le *Décret* du

concile de Constance en la session XIX interprété selon son vrai sens (1630); Récit au vrai de ce qui s'est passé au changement de religion fait par M. le marquis de Villedieu. Item en l'abouchement qu'ont eu à ce sujet le sieur Tranquille, supérieur des capucins de La Rochelle, et Ph. Vincent, l'un des pasteurs de l'Eglise réformée en ladite ville (Niort, 1631, in-12); Extrait de quelques sermons, etc. (Saumur, 1635, in-8°); l'Imposture confondue, etc. (La Rochelle, 1635, in-12); le Procès des danses débattu entre P. Vincent et aucuns des sœurs jésuites (La Rochelle, 1646, in-8°); Traité des théâtres (La Rochelle, 1647, in-12).

VINCENT (Guillaume), philologue et archéologue anglais, né à Londres en 1739, mort en 1815. Il fit ses études à l'université de Cambridge, y prit ses grades en 1761, devint successivement professeur et sous-directeur (1771) de l'école de Westminster, puis, la même année, chapelain du roi et, après avoir obtenu, en 1776, le diplôme de docteur en théologie, fut nommé pasteur d'une des paroisses de Londres. En 1788, il succéda au docteur Smith comme directeur en chef de l'école de Westminster, qu'il quitta en 1803 pour devenir doyen de l'abbaye de ce nom. Outre des sermons et des discours académiques, on a de lui : *Lettre au docteur Richard Watson*, à propos des principes politiques exposés par ce dernier dans un discours prononcé devant l'université (1780); *De legione Manilla, quæstio ex Livio desumpta* (1793), traité dans lequel l'auteur explique ce qui semble être une divergence inconciliable entre deux récits de Polybe (l. V, ch. 107) et de Tit-Live (l. VIII, ch. viii); *L'Origine du verbe grec, hypothèse* (1794, 2^e édit., 1795); *le Voyage de Nérarque à l'Euphrate, recueilli d'après le journal original conservé par Arrien* (1797), l'une des productions les plus remarquables de l'auteur, traduit en français par Billecocq et publié aux frais du gouvernement français (1800, 3 vol. in-8°); *le Périple de la mer Erythrée* (1800-1805, 2 vol. Cet ouvrage fut réédité avec le précédent en 1807 (2 vol.), et ils furent complétés plus tard par un troisième volume renfermant le texte grec avec la traduction anglaise, ainsi qu'une partie de *l'Histoire des Indes* d'Arrien. C'est, sans contredit, l'un des meilleurs traités qui aient été publiés sur la géographie ancienne; il fut cependant attaqué par Barbé du Bocage, auquel Vincent répondit dans une lettre qui n'a pas été rendue publique. Dans une autre, adressée à l'évêque de Meath sous ce titre : *Défense de l'éducation publique* (1802), il répondait à certaines attaques lancées contre les écoles publiques anglaises, auxquelles on reprochait de trop négliger l'instruction religieuse; ce fut cette défense qui valut à Vincent le doyenat de Westminster. Il avait, en outre, fourni un grand nombre d'articles au *Journal classique* et au *Critique britannique*.

VINCENT (François-André), peintre d'histoire, né à Paris en 1746, mort en 1816. Il était fils d'un peintre genevois. Elève de Vien, il remporta le grand prix de Rome à l'âge de vingt-deux ans; son tableau de concours, *Germanicus faisant une harangue à ses troupes*, produisit alors une profonde sensation. Le *Président Molé résistant aux factieux*, qu'il fit plus tard, n'eut pas moins de succès; Louis XVI en ordonna l'exécution en tapisserie. Vincent brillait dans la hardiesse de la conception; il disposait adroitement ses masses dans une composition pittoresque; mais il pêchait par les détails; aussi est-il resté un peintre du second ordre. On compte parmi ses élèves Horace Vernet, Thévenin et Meynier. A celles de ses toiles déjà citées, il faut ajouter les suivantes : *Zeuxis choisissant un modèle*; *l'Enlèvement d'Eurythie*, tableau de réception à l'Académie; *Arrêt et Pélus*, aux Gobelins; la *Piscine miraculeuse*, à l'hôpital de Rouen; le *Christ dominant les clefs à saint Pierre*; *Guillaume Tell précipitant Gessler dans le lac*; *Henri IV rencontrant Sully blessé après la bataille d'Ivry*; *Saint Jérôme éveillé par un ange*.

VINCENT (Adélaïde LA BILLÉ DES VERTUS, dame), artiste française, épouse du précédent, née en 1749, morte en 1803. Elève de Vincent père et de Delattour, elle épousa en premières noces le peintre Guyard, devint premier peintre de Mesdames de France et de Monsieur et fut reçue, en 1783, à l'Académie de peinture, sur le *Portrait de Pajou*, qui se trouve au musée du Louvre. Les galeries de Versailles renferment les portraits de Mesdames de France, exécutés par cette artiste. On connaît aussi deux portraits de Mme Vincent, l'un exécuté par Mlle Capet, une de ses élèves, et l'autre par l'artiste elle-même. Ce dernier a été popularisé par la gravure et a figuré, en 1848, à l'exposition organisée au profit de la caisse de secours des artistes.

VINCENT (François-Nicolas), agent révolutionnaire, né à Paris en 1767, mort en 1794. Clerc de procureur lorsque éclata la Révolution, il se jeta à cette époque dans les plus grands excès et, devenu membre du club des Cordeliers, surpassa tous ses collègues par la violence de son langage et par l'exaltation de ses idées. Après avoir pris une part im-

portante à la révolution du 10 août 1792, il devint chef de bureau, puis, en 1793, secrétaire général au ministère de la guerre. Les cordeliers exercèrent dès lors dans cette administration un pouvoir sans bornes, et les violences de Vincent, ses menaces contre la Convention furent poussées à un tel point, que l'abbé d'Eglantine le dénonça, ainsi que Ronsin, son ami (v. ce nom). Ils furent arrêtés l'un et l'autre; mais l'influence des cordeliers les fit bientôt relâcher. Vincent n'en devint pas plus modéré : « C'était, a dit M. Thiers, une espèce de frénésie, dont le fanatisme allait jusqu'à la maladie, et chez lequel il y avait encore plus d'aliénation que d'ambition personnelle. » Vincent fut enveloppé dans le procès des hébertistes et périt sur l'échafaud le 24 mars 1794.

VINCENT (Jacques-Louis-Samuel), pasteur de l'Eglise réformée, né à Nîmes en 1787, mort dans cette ville en 1837. Il manifesta, jeune encore, une vivacité d'intelligence peu ordinaire et un goût très-prononcé pour l'étude; mais rien chez lui ne dénotait un esprit supérieur. Dès l'année 1809, c'est-à-dire à l'âge de vingt-deux ans, il fut appelé à Nîmes en qualité de pasteur catéchiste. Ces fonctions, quoique pénibles et délicates, n'absorbèrent pas tout son temps; il se perfectionnait dans la connaissance des littératures anciennes et modernes, lisait Platon et Virgile, Milton et Calderon, et publiait une traduction de la *Philosophie morale* de William Paley. En 1819, il traduisit les *Preuves et autorités de la révélation chrétienne*, par Chalmers, et, en 1820, les *Sermons* de Sinteris. Le principal ouvrage de Vincent, intitulé : *Vues sur le protestantisme*, fut publié en 1829 et réédité en 1859 par M. Prévost-Paradol, avec une introduction. Ses *Méditations religieuses* furent rééditées en 1863 par M. Ath. Coquerel fils, avec une notice sur sa vie et un discours prononcé à son occasion devant l'Académie de Nîmes par M. Fontanès père. En 1830, Samuel Vincent avait fondé un recueil périodique sous ce titre : *Religion et christianisme*. La révolution de Juillet fit disparaître ce journal.

VINCENT (Louis-Charles-Marie, baron de), administrateur français, né au Cap-François (Saint-Domingue) en 1793. Il entra en 1809 à l'Ecole militaire, fit la campagne de Russie, de Saxe, de France, assista à la bataille de Waterloo et reçut en 1816 le grade de capitaine. M. de Vincent quitta le service en 1835, après avoir fait la campagne d'Espagne. En 1825, il entra dans l'administration comme sous-préfet de Toul. Rendu à la vie privée après la révolution de 1848, il fut appelé, à la fin de la même année, à la sous-préfecture du Havre, puis devint successivement préfet du Lot, du Jura, du Rhône (1851). Nommé conseiller d'Etat en 1852, il revint à Paris, fut appelé à siéger au Sénat (1859) et rentra définitivement dans la vie privée après la révolution de septembre 1870.

VINCENT (Alexandre-Joseph-Hidulphe), mathématicien et érudit, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), né à Hesdin (Pas-de-Calais) le 20 novembre 1797, mort en 1868. Admis à l'Ecole normale en 1816, dans la section des sciences, et chargé, en 1820, du cours de physique au collège de Reims, il se fit remarquer, en 1824, par des *Considérations nouvelles sur la nature des courbes exponentielles et logarithmiques*, qu'il publia dans les *Annales de Gergonne*, et fut nommé, l'année suivante, professeur de mathématiques spéciales au même collège de Reims. Son *Cours de géométrie élémentaire* (1826), supérieur de beaucoup par la méthode et par le fonds à la géométrie de Legendre, le fit appeler à Paris, où il fut successivement chargé du cours de mathématiques spéciales aux collèges Rollin, Bourbon et Saint-Louis. Les principaux ouvrages mathématiques qu'il a publiés depuis sont : *Mémoire sur la résolution des équations numériques* (*Journal de M. Liouville*, 1834 et 1835) et *Théorie du parallélogramme de Watt et de la courbe à longue inflexion* (1837).

Très-versé dans les langues grecque et orientales, Vincent a porté ses investigations sur une foule de points débattus de l'histoire des sciences mathématiques et physiques. Nous citerons, entre autres dissertations de lui : *Origine de nos chiffres* (1839); *Sur la théorie mathématique de la gamme*; *Sur la musique des Grecs*; *Sur la poésie lyrique grecque*; *Sur la versification au moyen âge*; *Sur les porismes d'Euclide*; *Sur différents passages de Proclus*, etc. Vincent, après avoir pris sa retraite comme professeur, fut nommé conservateur de la collection des mémoires des sociétés savantes au ministère de l'instruction publique. Il était, depuis 1863, officier de la Légion d'honneur.

VINCENT (Isabeau), fanatique dauphinoise. V. BERGÈRE DE CRÉST.

VINCENT FERRIER (saint), dominicain espagnol, dont le nom véritable est *Vicente Forrer*, né à Valence en 1355, mort à Vannes en 1419. Doué d'une vive intelligence, dès l'âge de douze ans il faisait sa philosophie. A dix-neuf ans, il entra dans l'ordre des dominicains, fut chargé d'enseigner la philosophie, puis s'adonna à la prédication et se fit recevoir docteur en théologie à Lerida en 1384. Sa renommée comme prédicateur lui valut d'être emmené en 1391 à Paris par

le légat Pierre de Luna. Ce dernier, devenu pape sous le nom de Benoît XIII, le prit pour confesseur et le nomma maître du sacré palais. Toutefois, il ne tarda pas à reprendre le cours de ses prédications. Comme il connaissait plusieurs langues, il put prononcer des sermons en Espagne, en France, en Allemagne, en Angleterre, en Irlande, et produisit partout, par son débit oratoire, par la terreur qu'il savait exciter, une vive impression sur les masses. En 1412, il prit part à l'élection d'un roi d'Aragon et contribua à faire donner la couronne à Ferdinand de Castille. Au concile de Constance en 1415, il proposa de mettre fin au schisme en déposant les trois papes qui se disputaient le pouvoir. Ce conseil ayant été adopté, il se déclara en faveur de Martin V. Deux ans plus tard, à l'appel du duc de Bretagne, il se rendit à Vannes, où il mourut. Vincent Ferrer fut canonisé en 1455 par Calixte III. L'Eglise l'honore le 5 avril. On lui doit des sermons, des lettres publiées à Lyon (1530, in-8°) et divers traités théologiques : *De vita spirituali* (1568, in-16); *De sacrificio missæ*; *De fine mundi*; *Suppositum liber*; *Tractatus consolatorius*. Ses œuvres complètes ont été publiées à Valence (1591, in-49).

VINCENT DE LÉRINS (saint), religieux du ve siècle, mort vers 450. D'origine gauloise, il remplit des charges publiques importantes, embrassa ensuite la vie religieuse dans le monastère de Lérins (aujourd'hui Saint-Honorat), sur les côtes de Provence, et se distingua par ses connaissances en théologie. Il a laissé un *Commonitorium peregrini*, c'est-à-dire *Avertissement du voyageur*. Ce livre, très-estimé des chrétiens, composé contre le nestorianisme et trois ans après la condamnation de cette hérésie, est une énergique affirmation de l'autorité et de la tradition. Il a pour but de combattre toute innovation religieuse. La meilleure édition est celle de Baluze (1663).

VINCENT DE PAUL (saint), ou **DEPAUL**, en un seul mot, comme il paraît qu'il écrivait lui-même, l'un des plus illustres héros de la charité chrétienne, né près de Dux, dans les Landes, en 1576, d'une famille noble peut-être, mais pauvre et qui cultivait elle-même son petit héritage. Dans son enfance, il garda les bœufs, entra à l'âge de douze ans au couvent des cordeliers pour y commencer ses études et fit des progrès si rapides qu'on le jugea capable de remplir, à seize ans, les fonctions de précepteur des enfants du juge de Puy. Cette nouvelle position lui permit d'achever ses classes. Il reçut la tonsure en 1596, se rendit à Toulouse pour y suivre un cours de théologie, tout en continuant de donner des leçons pour vivre, et fut ordonné prêtre en 1600. Des affaires d'intérêt l'ayant conduit à Marseille, il revint par mer à Narbonne et fut pris par des pirates barbaresques qui croisaient audacieusement dans le golfe du Lion et jusque sur les côtes de France, dans le but de piller les barques qui revenaient de la foire de Beaucaire. Emmené captif à Tunis (1605) avec ses compagnons d'infortune et vendu comme esclave, il servit successivement plusieurs maîtres, dont le dernier était un négrier de Nice, qu'il eut le bonheur de ramener à la religion chrétienne et qui s'échappa avec lui de Tunis pour revenir en France (1607). Cette conversion et les malheurs de sa captivité l'avaient, bien malgré lui, mis en évidence. Le vice-légat d'Avignon l'emmena à Rome, où son mérite fut apprécié par le pape Paul V et par l'ambassadeur de France, qui le chargea d'une mission auprès de Henri IV. Il se fixa alors à Paris, s'occupa d'œuvres de charité et projeta dès cette époque la plupart des grandes institutions qui ont illustré son nom. Nommé aumônier de Marguerite de Valois (1610), curé de Clichy, près de Paris (1611), précepteur des enfants d'Emmanuel de Gondî (1613), curé en Bresse (1617), il fit éclater, dans toutes ces fonctions, son infatigable charité et l'enthousiasme de sa foi. C'est dans ce dernier poste qu'il institua, pour les pauvres et les infirmes, une confrérie de charité qui devint le modèle de toutes celles qui s'établirent en France. Au milieu de tous ses travaux, il trouvait encore le loisir de prêcher une infinité de missions dans diverses parties de la France et de travailler à la réforme des mœurs du clergé. Les criminels des galères fixèrent aussi son attention; ému de leur sort misérable en même temps que de leur perversité, il se consacra à l'adoucissement de leurs souffrances et à leur moralisation. Son admirable dévouement pour ces êtres maudits et rejetés de la société est resté célèbre dans les fastes de la charité chrétienne. Louis XIII le nomma aumônier royal des galères de France (1619). On raconte qu'en visitant le bague de Marseille, il fut tellement touché du désespoir d'un forçat dont la famille était réduite à la misère par son absence, qu'il se substitua à ce malheureux et prit ses fers. Toutefois, ce trait a été contesté, mais il prouve au moins la haute idée qu'on avait de la générosité de ce saint prêtre. En 1625, il fonda les Prêtres de la mission, congrégation destinée à instruire et soulager les populations rurales, ainsi qu'à former des prêtres dans les séminaires. Parmi ses nombreuses institutions, l'une des plus importantes fut celles des sœurs de charité,

consacrées au service des malades pauvres (1634). On sait qu'il fut aidé dans cette œuvre par le zèle et le dévouement de Mme Legras (Louise de Marillac). Ce fut lui qui assista Louis XIII à son lit de mort (1643). La régente Anne d'Autriche le nomma président du conseil de conscience, et il mit tous ses soins à ne donner à l'Eglise gallicane que des prélats savants et vertueux. C'est à la même époque qu'il travailla à la réforme d'un grand nombre d'abbayes de filles, livrées en général à de scandaleux désordres (notamment l'abbaye de Longchamp). Depuis longtemps déjà, il avait senti que son œuvre ne serait pas complète tant qu'il n'aurait pas créé un refuge pour les enfants abandonnés, malheureuses victimes de l'incontinence et de la misère. L'exposition des enfants sur les marches des monuments publics et jusque sur le pavé des rues était une des plaies les plus hideuses de cette époque. Le cœur de Vincent de Paul saignait à la vue d'aussi cruelles misères. On le vit d'abord courir dans les rues de Paris, la nuit, sous la neige et la pluie, allant à la découverte des pauvres délaissés et les confiant aux soins de sa digne épouse, Mme Legras. Dans une de ces courses nocturnes, il tomba au milieu d'une bande de voleurs; mais son non était l'objet d'une telle vénération, qu'il n'eut qu'à le prononcer pour voir ces malfaiteurs tomber à ses genoux en implorant sa bénédiction. Toutefois, malgré son admirable dévouement et son activité, ce ne fut qu'en 1648 qu'il put constituer définitivement l'établissement des Enfants trouvés, institution qui suffirait à elle seule à couvrir son nom d'une impérissable gloire. Pendant les troubles de la Fronde, il se multiplia pour secourir les victimes de la guerre civile, montra un zèle ardent à poursuivre le jansénisme, fonda la Salpêtrière en 1655 et mourut en 1660. Béatifié en 1729, il fut canonisé par Clément XII en 1737. Son panégyrique a été prononcé par les plus illustres orateurs sacrés. On cite particulièrement celui du cardinal Maury. Sa vie a été écrite par Abelli, par Collet et Demonville (1818) et par M. Cappefigue (1827). Saint Vincent de Paul peut être placé parmi les plus grands hommes que la France ait produits; car il eut le plus noble génie, celui qui vient du cœur, et son existence tout entière fut consacrée, non à la poursuite d'une fausse gloire, mais au soulagement de toutes les souffrances et à l'amour de ses semblables.

Vincent de Paul (ÉGLISE SAINT-), une des plus belles églises modernes de Paris. Elle a été construite en 1824, sous la direction de deux habiles architectes, MM. Lepère et Hittorf. Son plan offre une reminiscence de la basilique des premiers âges du christianisme. On l'éleva avec intention sur un terrain qui dominait Saint-Lazare, résidence habituelle de Vincent de Paul, à qui on voulait la dédier. Elle fut consacrée en 1844. La façade, précédée d'un perron de soixante marches, de l'effet le plus grandiose, se compose d'un portique à trois rangs de colonnes d'ordre ionique, surmonté d'un fronton triangulaire et flanqué de deux tours carrées; ces tours sont réunies par une galerie décorée de statues. Le fronton, sculpté par Lemaire, représente la glorification du patron de l'église. La porte principale est de bronze; on y voit Jésus-Christ, les apôtres et les Vertus théologales. Les trois nefs de l'intérieur sont séparées par des colonnes revêtues de stuc, au-dessus desquelles s'élève une seconde rangée de colonnes d'ordre corinthien supportant la charpente. L'édifice n'a ni voûte ni plafond; la charpente est richement peinte. Les huit chapelles latérales sont éclairées par des verrières très-remarquables. On admire dans cette église une frise où Hippolyte Flandrin a déployé tout son talent; cette œuvre magistrale se développe sur un stylobate de 3 mètres de hauteur qui règne à droite et à gauche de la nef principale entre les deux rangs de colonnes. La double frise aboutit à une abside voûtée, où M. Picot a peint saint Vincent de Paul agenouillé et présentant des petits enfants à un Christ colossal assis sur son trône. M. Flandrin a composé son sujet avec une simplicité apparente qui exigeait une singulière variété d'invention pour ne point tomber dans la plus cruelle monotonie; il a dirigé vers le trône du Sauveur une longue procession de saints et de saintes qui s'avancent lentement dans l'attitude de l'adoration. A droite, il a placé les saints, les saintes à gauche. Il a divisé chacune des deux longues théories en six groupes, séparés par un palmier. Toutes les figures nimées s'élèvent, comme au cœur de Saint-Germain-des-Prés, sur un fond d'or. Les apôtres, saint Pierre en tête, puis saint Paul, armé du glaive, saint Jean, etc., ouvrent la marche sacrée. Derrière eux viennent les saints martyrs, chargés de palmes, précédés par saint Étienne; le groupe se termine par saint Christophe agenouillé, pliant sous le poids de l'enfant Jésus, qui supporte le monde dans une de ses petites mains; suivent les saints docteurs, qui forment le groupe le plus étudié au point de vue de la variété du coloris; la figure de saint Ambroise, celle de saint Hilaire méditant, le visage appuyé sur la main; celle de saint Grégoire, écoutant les révélations de la colombe symbolique, et celle de saint Jérôme, ac-

compagné du lion légendaire, sont les plus belles de ce groupe. Les saints évêques s'avancent ensuite; parmi eux, le personnage le plus remarquable est saint Eloi, couvert du marteau d'orfèvre. La série des saints se termine, enfin, par deux groupes de confesseurs, d'où se détachent, par une beauté exceptionnelle, saint Joseph, portant le lis fleuri, emblème de chasteté; saint Hubert, armé de flèches; saint Charlemagne, couronné en tête et l'épée à la main; saint Lazare, le ponce passé dans une palette; saint Marin, architecte; saint Bruno, au profil austère; saint François d'Assise, marqué des stigmates; le roi saint Louis, portant la couronne d'épines; saint Roch, enfin, et saint Antoine de Padoue. Parallèlement se déploie la suite admirable des saintes: 1^o les saintes vierges et martyres avec la longue palme et les instruments de leurs tortures; l'une d'elles, sainte Agathe, porte sur un plat, comme offrande, ses deux seins coupés; 2^o les saintes vierges; la dernière, sainte Zita, une humble fille, dans le geste la beauté sculpturale de certaines figures de Nicolas Poussin; 3^o et 4^o les saintes femmes, mêlées avec un goût exquis à une troupe d'enfants adorables, couronnés de roses blanches; 5^o les saintes pénitentes, brûlant leurs atours profanes, détachant leurs bijoux, s'avancant comme Madeleine, les cheveux épars, les bras roidis, s'offrant au regard du juge, dépouillées de toute pompe, à peine vêtues d'un sarrau grossier; 6^o les saints ménages, réunis par couples harmonieux et marchant la main dans la main. L'artiste a choisi pour texte de décoration du bandeau qui fait face à l'abside la mission de l'Eglise, saint Pierre et saint Paul enseignant les nations. Au centre s'élève un autel orné du monogramme du Christ et surmonté de la croix. Sur les degrés, d'un côté saint Pierre, la main droite étendue, catéchise les peuples de l'Occident; de l'autre côté, saint Paul enseigne les peuples de l'Orient. Cette longue frise, dit M. E. Cheneau, où tant de figures sont assemblées dans une attitude presque identique en apparence, est cependant extrêmement variée dans le détail de l'exécution. Le dessin y est d'une correction sévère et d'une extrême élégance. La couleur elle-même y est combinée dans une série d'harmonies toujours heureuse. Il faut louer en particulier les blancs rompus avec habileté par des teintes chaudes et transparentes. M. H. Flandrin a reproduit lui-même cette admirable frise dans une série de 13 planches lithographiées avec le soin le plus minutieux. Sauf la couleur, cet album, très-recherché aujourd'hui, est la frise même détachée de la muraille.

Divers autres morceaux artistiques méritent d'être signalés: à l'extérieur, le bas-relief du fronton, par M. Lemaire; les statues des évangélistes, par MM. Barre, Brion, Foyatier et Valois; de belles portes de bronze, exécutées par M. Farochon; les statues de *Saint Pierre* et *Saint Paul*, sculptées sur la façade par M. Ramey; à l'intérieur, un *Calvaire*, par Rude, surmontant le maître-autel; dans le chœur et dans le sanctuaire, des statues de saints, par M. Derre; des bas-reliefs de J. Duseigneur, la *Foi*, l'*Espérance*, la *Charité*, la *Predication de saint Jean-Baptiste*, entourent la chaire.

Vincent-de-Paul (société de Saint-). En 1828, M. Bailly de Surcey, fervent catholique, fonda à Paris, dans le quartier des Ecoles, une société composée d'étudiants et qu'il appela Société des bonnes études; les jeunes sociétaires étaient invités à parler, dans leurs réunions, sur divers sujets, mais principalement sur des sujets religieux. On comprend que ces pieuses assemblées ne réunirent qu'un nombre fort restreint de jeunes gens; aussi, lorsque la révolution de Juillet éclata, la Société des bonnes études était morte.

La Société de Saint-Vincent-de-Paul naquit des débris de celle des bonnes études. M. Bailly de Surcey avait établi vers 1831, dans la rue des Fossés-Saint-Jacques, une maison qui tenait à la fois du pensionnat, de l'hôtel garni et du restaurant. On y comptait une trentaine de chambres occupées par de jeunes étudiants de province, qui trouvaient chez M. Bailly professeurs et répétiteurs orthodoxes, table d'hôte, d'où la viande était scrupuleusement bannie aux jours fixés par l'Eglise, bibliothèque pieuse, etc. Tous les soirs, M. Bailly réunissait dans son salon tous ses pensionnaires et quelques jeunes visiteurs, auxquels il donnait des conférences religieuses et littéraires. C'est dans ces réunions que fut projetée, selon toutes probabilités, sinon fondée, la Société de Saint-Vincent-de-Paul. D'autres disent que les premières réunions de la société eurent lieu dans un hôtel garni de la place de la Sorbonne; d'autres, enfin, dans la maison du baron Rendu. Quoi qu'il en soit du lieu précis de la première réunion, il est bien certain que ce fut sous l'impulsion de M. Bailly de Surcey que huit étudiants en droit se réunirent en mai 1833 et fondèrent la Société de Saint-Vincent-de-Paul. Le plus connu des huit fondateurs est le Lyonnais Frédéric Ozanam, depuis professeur de littérature étrangère à la Sorbonne, mort en 1853, à peine âgé de quarante ans.

Le but apparent de la société se trouve

dans les art. 1^{er} et 2 des statuts, ainsi conçus: « Article 1^{er}. La Société de Saint-Vincent-de-Paul reçoit dans son sein tous les jeunes gens chrétiens qui veulent s'unir de prières et participer aux mêmes œuvres de charité, en quelque lieu qu'ils se trouvent. »

« Art. 2. Aucune œuvre de charité ne doit être regardée comme étrangère à la Société, quoique celle-ci ait plus spécialement pour but la visite des familles pauvres. Ainsi, les membres de la Société saisissent les occasions de porter des consolations aux malades et aux prisonniers, de l'instruction aux enfants pauvres, abandonnés ou détenus, des secours religieux à ceux qui en manquent au moment de la mort. » Nous verrons si ce but est le seul que se propose la Société.

Le premier directeur général de la Société de Saint-Vincent-de-Paul fut M. Bailly, qui conserva ce poste jusqu'en 1844. Le second président élu fut M. Gossin, ancien conseiller à la cour royale de Paris, fondateur et président de la congrégation de Saint-François-Régis. Il fut remplacé en mars 1848 par M. Baudon. Dès 1845, la Société de Saint-Vincent-de-Paul sollicita l'approbation et les indulgences du pape Grégoire XVI. Le pape répondit par un bref qui fut, aussitôt après sa réception, adressé à tous les archevêques et évêques de France pour obtenir les ordonnances d'approbation dans leurs diocèses respectifs, ce que les prélats se hâtèrent d'accorder. Tous les prélats de France, de Belgique, d'Allemagne, d'Espagne, d'Italie, d'Irlande et même d'Amérique envoyèrent leurs adhésions au comité central de Paris. Le 24 juillet 1851, le cardinal Antonelli informa le nonce apostolique de Paris que le pape venait d'accorder un cardinal protecteur à la Société de Saint-Vincent-de-Paul, afin d'empêcher des branches de la Société formées hors de France de se soustraire à l'autorité du comité central. Ce n'était pas assez que la Société eût un protecteur à Rome, il lui fallait l'appui direct du pape lui-même. Pie IX s'y prêta de bonne grâce, conseillé par le Père Becks, général des jésuites. Pendant les fêtes qui eurent lieu à l'occasion de l'immaculée conception, quatre cents membres de la Société se trouvaient réunis à Rome. Le pape dit la messe en leur présence et leur distribua la communion; il promit même qu'il présiderait lui-même les conférences de la Société dans la salle consistoriale après les fêtes de Noël.

La Société patronne les orphelins, les pauvres, les apprentis, les écoliers; à ses adhérents qui sont en procès, elle donne des avocats; elle tient bureaux d'affaires et de consultation; elle loge, elle est partout, voit tout, sait tout, inspire tout. Elle a essayé d'embrigader les soldats pour les faire aller le dimanche à la messe, et cette propagande est devenue si gênante, que l'autorité militaire a dû intervenir, etc. Nous n'en finirions pas si nous voulions énumérer tous les points où la Société porte les mains; mentionnons, cependant, l'œuvre du patronage, qui consiste à réunir le soir, après le travail, ou tous les dimanches seulement, de jeunes ouvriers, à qui on donne divers moyens de distraction et que l'on envoie fanatisés et embrigadés faire des prédications aux familles secourues. N'oublions pas non plus de parler de l'influence occulte qu'exerce la Société dans le monde des affaires, comme dans le grand monde, et du grand nombre de jeunes gens, sans conviction aucune, qui se font affilier pour obtenir une position avantageuse ou pour faire un bon mariage. La domesticité elle-même est condamnée à se faire affilier; un cocher, un cuisinier, un valet de chambre, recommandé par quelque membre de la Société est généralement préféré dans les classes élevées.

La Société de Saint-Vincent-de-Paul et avec elle une foule d'autres sociétés religieuses devinrent si puissantes, si envahissantes à la suite de la guerre d'Italie; il y eut à Paris et dans les départements un tel débordement d'ultramontanisme, toujours sous les dehors et les auspices de la charité, que l'opinion publique s'émoussa. Diverses pétitions furent envoyées au Sénat, à propos de captations scandaleuses de testaments et autres faits de ce genre. La Société de Saint-Vincent-de-Paul était la plus importante de ces associations, et M. Billault déclara que son organisation lui donnait une puissance extraordinaire. Le gouvernement, averti en même temps de mille petites intrigues du parti noir et de conspirations de sacristie, prit le parti d'intervenir. Le 7 octobre 1861, M. de Persigny, ministre de l'intérieur, adressa à tous les préfets, au sujet de la Société de Saint-Vincent-de-Paul, une circulaire qui, tout en exaltant les prétendus services rendus à l'humanité par la Société de Saint-Vincent-de-Paul et le zèle charitable des conférences, déclare illégale l'existence du conseil supérieur de Paris. « Le gouvernement, y est-il dit, ne saurait approuver cette espèce de comité directeur qui, sans être nommé par les sociétés locales, se recrutant de lui-même et de sa seule autorité, s'arroge le droit de les gouverner pour en faire une sorte d'association occulte dont il étend les ramifications au delà des frontières de la France et qui prélève sur les conférences un budget dont l'emploi reste inconnu. » Dès que cette circulaire eut paru, le clergé éclata en vociférations et en invectives; le conseil central que le gouvernement

ne voulait plus tolérer fut comparé à Jésus-Christ pendant la passion par quelques évêques en délire. Alors ce conseil délibéra s'il devait s'exiler. On parla de Gand, d'Anvers et autres villes de Belgique; on proposa Vienne et même Berlin; puis, tout accord devenant impossible, on décida que le conseil n'émigrerait pas, qu'il resterait à Paris où il fonctionnerait comme par le passé, mais plus secrètement. Le gouvernement crut que c'était fini; sa quiétude fut courte. Le 26 février 1862, M. Billault vint lire au Sénat une lettre publiée par les journaux étrangers et écrite par M. Baudon au président des conférences italiennes, et dans laquelle M. Baudon faisait connaître à l'étranger « qu'il est maintenant chargé seul du pouvoir directeur qui appartenait au conseil général. » « De sorte, ajouta M. Billault, que, pendant que nous croyions le conseil général dissous, M. Baudon s'en faisait délivrer tous les pouvoirs, et cette concentration que l'Etat blâme dans ce conseil se trouve relevée pour reposer avec bien plus d'énergie dans un seul homme, sous la forme d'une véritable dictature. » Ainsi, rien n'a pu faire contre la puissante organisation de cette société. Le gouvernement, l'opinion publique, la presse ont échoué contre l'entêtement jésuitique. Les conférences sont aujourd'hui plus puissantes que jamais, et M. J.-M. Cayla a calculé qu'elles réunissent un total de 204,900 membres actifs, sans compter les membres honoraires et affiliés qui forment un total approximatif de 700,000 à 800,000 individus pour le monde entier.

VINCENTIE s. f. (vain-san-si — de *Vincent*, sav. fr.). Bot. Genre de plantes, de la famille des cyperacées, tribu des rhynchosporées, dont l'espèce type croît aux îles Sandwich. II Syn. de *GREWIA*, genre de tiliacées.

VINCÉTOXICUM s. m. (vain-sé-to-ksi-komm — du lat. *vincere*, vaincre, et du gr. *toxikon*, poison). Bot. Nom scientifique du genre dompte-venin.

VINCHIATURO, ville du royaume d'Italie, province de Molise, district de Campo-Basso, ch.-l. de mandement; 3,700 hab.

VINCHON (Auguste-Jean-Baptiste), peintre d'histoire, né à Paris en 1789, mort à Ems, duché de Nassau, en 1855. Dès l'âge de quinze ans, il entra dans l'atelier de Louis David et, sous une telle direction, il fit des progrès rapides qui lui valurent le second grand prix en 1813, sur le thème de la *Mort de Jacob*. L'année suivante, il remporta le premier grand prix avec *Diogenes porté en triomphe par ses fils*, tableau déjà savant, mais froidement académique, et résumant d'ailleurs parfaitement les tendances de l'époque, les traditions exclusives de David et les exigences de l'Ecole des beaux-arts d'alors. Vinchon partit pour Rome et, en 1815, il envoya au Salon le *Cyparisse*, gravé depuis par Caron et qui compte parmi ses meilleures peintures. On fit bon accueil à cette étude consciencieuse, remarquable comme sentiment, et l'on congut de l'auteur les plus belles espérances. Pendant son séjour à la villa Médicis, le jeune pensionnaire, jaloux de continuer les traditions du xve siècle, étudiait avec un soin particulier, non-seulement la composition des couleurs de la fresque, mais encore la préparation des murailles qui les conservent le mieux; aussi n'eut-il rien de plus pressé, à son retour à Paris, que d'intéresser à ses découvertes les ministres de la maison du roi et de l'intérieur, ses protecteurs tout-puissants. Grâce à eux, M. Chabrol, alors préfet de la Seine, lui offrit de choisir parmi les chapelles de Paris celle usant de la permission qui lui était accordée, fit choix, dit M. Bellier de La Chavignerie, de la chapelle Saint-Maurice, dans l'Eglise Saint-Sulpice, et ce ne fut qu'en 1822, par suite de la lenteur qu'éprouve à sécher la peinture, surtout quand la fresque est appliquée sur la pierre, que la chapelle fut ouverte au public. Le résultat ne fut pas brillant, et la presse, qui n'ignorait pas la faveur dont le peintre jouissait à la cour, mit quelque sévérité à constater cet insuccès. Vinchon crut devoir prendre la plume pour se défendre; il publia une brochure imprudente, *Notice sur les peintures à fresque exécutées à Saint-Sulpice dans la chapelle de Saint-Maurice* (Paris, 1822). Sa cause n'en devint que plus mauvaise. Cette même année, au Salon du Louvre, Vinchon exposa le *Dévoûment du docteur Mazet*, mort à l'âge de vingt-sept ans, victime de la fièvre jaune, qu'il avait sollicité et obtenu la trop périlleuse mission d'aller combattre à Barcelone. Quel que soit le talent que l'on puisse mettre dans une œuvre de ce genre, il est bien difficile de trouver de l'intérêt et du charme dans un thème si aride. Ces deux productions relativement importantes ne furent donc pas favorables à la notoriété de l'artiste. Néanmoins, il ne désespéra pas de l'avenir, et il le prouva victorieusement en rentrant dans la lice, en 1835, avec son *Bois d'Anglais*. « De toutes ses œuvres, dit M. Bellier de La Chavignerie, c'est, sans contredit, la plus complète, la plus inattaquable, la plus importante; Jazet l'a vulgarisée par la gravure; la ville d'Annonay devait posséder et

possède effectivement cette belle page, qui représente un des plus nobles traits de la vie de l'homme qu'elle avait choisi comme député du tiers état en 1789. Quand ce tableau fit son apparition au Salon, la sensation fut grande dans le public; c'était justice. En effet, dominé par un sujet aussi éminemment dramatique, l'artiste s'était tout simplement élevé à la hauteur de sa mission; il reproduisait avec une chaleureuse et rétroactive éloquence cette mémorable séance du 1^{er} prairial an III... Ce jour-là l'artiste s'était surpassé; il avait fait entendre sa note suprême; la critique eût vainement cherché à l'attaquer, même au point de vue de l'exécution, ce côté trop souvent vulnérable chez Vinchon... » *Bois d'Anglais* obtint un succès véritable, qui valut à l'auteur et de la vogue et des travaux. Citons, parmi les nombreuses commandes qu'il exécuta alors, la *Séance royale pour l'ouverture des Chambres* et la *Proclamation de la charte constitutionnelle* le 4 juin 1814. Cette toile fait partie de la galerie de Versailles; elle fut exposée en 1842. En 1847 parut au Salon l'*Episode de l'histoire de Venise*, que l'on voit au Luxembourg, et qui représente le martyre d'une jeune patricienne. Ce tableau est intéressant, quoique inférieur au précédent. Les *Enrôlements volontaires du 22 juillet 1792*, du Salon de 1851, appartenant aussi au musée de Versailles, auraient été acclamés peut-être trois ans plus tôt; mais, en 1851, l'enthousiasme se mourait pendant qu'on tuait la liberté. Cette œuvre consciencieuse passa presque inaperçue; il en fut de même des *Martyrs sous l'empereur Dioclétien*, l'an 304 après J.-C. La plupart des œuvres de Vinchon, celles qu'il jugea les meilleures, furent réunies par lui-même dans son exposition de 1855. C'est à grand-peine qu'elles lui valurent une 2^e médaille; il attendait mieux et mourut peu de jours après. Nous n'avons indiqué au courant de cette notice qu'une partie des peintures de Vinchon; nous en compléterons le catalogue, d'après M. Bellier de La Chavignerie: *Jeanne Darc blessée* (1824, musée d'Orléans); au palais de la Bourse, salle du tribunal de commerce, deux tableaux, *L'Abondance récompensant l'industrie*, la *Vérité dévoilant la fraude* et plusieurs figures en grisaille (1826); *Sujet grec moderne*, donné au Louvre par M^{me} Vinchon; *Présentation de la Vierge au temple* (à Notre-Dame-de-Lorette, 1836); *Sacre de Charles VII à Reims* (Versailles, 1837); *Entrée des Français à Bordeaux* en 1451 (Versailles, 1839) et quelques portraits de généraux, *Marceau*, *Brune*, etc.

VINCI, bourg du royaume d'Italie, province de Florence, district de San-Miniato, mandement d'Empoli; 6,000 hab. Lieu de naissance de Léonard de Vinci.

VINCI (Léonard de), un des plus grands artistes de la Renaissance italienne, à la fois peintre, sculpteur, musicien, poète, architecte, ingénieur et savant de premier ordre, né en 1452, au village de Vinci, près de Florence, mort au château de Cloux, près d'Amboise, le 2 mai 1519. La plupart des biographes font descendre Léonard de Vinci d'une ancienne famille noble du val d'Arno. La vérité est qu'il était fils naturel d'un obscur notaire de la seigneurie de Florence, ser Piero, qui l'éleva avec beaucoup de soin. L'enfant grandit vite et eut son père par ses précoces aptitudes. Il apprit, sans le secours d'aucun maître, la grammaire, l'arithmétique et le dessin, passant d'une étude à une autre avec cette inconstance qu'il devait montrer durant tout le cours de sa carrière. Très-jeune, il était bon musicien et s'accompagnait de la lyre en chantant des vers qu'il improvisait; mais, déjà à cette époque, le goût du dessin le dominait. « C'était là, dit Vasari, sa fantaisie la plus forte. » Ser Piero, frappé des dispositions extraordinaires de son fils, demanda conseil à son ami André Verrocchio, un des maîtres de l'école toscane, qui discerna aussitôt le génie naissant du jeune homme et tint à honneur de l'avoir pour élève. Léonard entra dans son atelier pour y apprendre la peinture et la sculpture. C'est pendant qu'il travaillait sous la direction de Verrocchio que le jeune artiste peignit cette fameuse rondache, le premier de ses ouvrages dont l'histoire fasse mention, et dans lequel il montrait déjà à un si haut degré, s'il faut en croire la description que Vasari nous a laissée de cette peinture, les deux traits caractéristiques de son génie, la préoccupation scientifique, l'étude minutieuse des objets naturels et la transformation de ces objets en une œuvre ordonnée par l'imagination de l'artiste. Un paysan, voisin de ser Piero, que celui-ci employait souvent à la chasse et à la pêche, ayant coupé un gros tronc de figuier, en fit une sorte de bouclier et le pria de le lui faire peindre à Florence. Ser Piero le porta à son fils, qui commença par le redresser au feu, puis, l'ayant enduit d'une couche de blanc et préparé à sa guise, résolut d'y représenter quelque chose d'effrayant, un épouvantail comparable à la Méduse des anciens. Il rassembla dans une chambre, où lui seul entraient, tous les animaux les plus horribles qu'il put trouver, sauterelles, chauves-souris, serpents, lézards, scorpions, crapauds, etc., et, bravant l'infection que répandaient ces animaux, ne quitta son travail que lorsqu'il

eut achevé un monstre hideux, qui sortait d'une caverne obscure, puis il fit venir son père. Il avait placé son ouvrage dans son meilleur jour sur le chevet. Ser Piero « oubliant ce qu'il venait chercher et ne pouvant se persuader que ce qu'il voyait fût une peinture, s'élança pour fuir précipitamment. Léonard le retint et lui dit : « Mon père, cet ouvrage produit l'effet que j'en attendais. Prenez-le donc et emportez-le. » Ser Piero loua chaudement le travail de son fils, emporta la rondache, se hâta d'en acheter une autre chez un marchand, sur laquelle était peint un cœur percé d'une flèche, et qu'il donna au paysan; puis, en homme entendu qu'il était, il vendit l'ouvrage de son fils pour 100 ducats à des marchands florentins, qui le revendirent 300.

Les progrès de Léonard paraissent avoir été très-rapides; il était à peine depuis quelques mois dans l'atelier de Verrocchio, qu'il aidait son maître dans ses travaux les plus importants, et sa précoce supériorité excita même la jalousie de l'ombrageux Toscan. André, ayant chargé Léonard de peindre un ange dans le *Baptême du Christ* qu'il faisait aux frères de Vallombrosa, et qui se trouve aujourd'hui à l'Académie des beaux-arts de Florence, aurait été tellement désespéré de se voir surpassé par son élève, qu'il aurait renoncé dès lors et pour toujours à la peinture. Quelle que soit l'exactitude de cette assertion, qui pourrait bien n'être pas plus vraie que celle qui fait mourir Francis de désespoir en voyant la *Sainte Cécile* de Raphaël, on peut supposer que, vers 1472, Léonard, âgé de vingt ans, avait quitté l'atelier de Verrocchio et qu'il pratiquait déjà, livré à ses seules forces, les arts dont il devait bientôt tirer tant d'honneur et de profit. Vasari, assez malveillant du reste à l'endroit de ce grand artiste, ne nous a laissé que des détails très-sommaires, et parfois très-inexact, sur les dix ou douze années que Léonard de Vinci passa alors dans la ville des Médicis. Lomazzo n'est guère plus explicite. Mais cette absence de documents chronologiques a moins d'importance pour Léonard de Vinci que pour tout autre. Comme le fait observer avec beaucoup de justesse M. Charles Clément, « la fantaisie qui gouvernait ses actions présidait aussi à ses études, et il est probable que, même avec plus de documents, il serait difficile de trouver de l'unité à sa vie, et dans son talent ce développement normal, et pour ainsi dire logique, si vivement accusé chez Michel-Ange, et plus nettement encore chez Raphaël. Cet homme étonnant, chez qui le savant l'emporte peut-être sur l'artiste, prédisait, dès ce premier séjour à Florence, à ces études de mécanique, d'hydraulique, d'optique, de géologie, qu'il n'abandonna jamais, et dans lesquelles il se trouve être le précurseur et souvent l'émule des Bacon, des Laplace et des Cuvier. » Aucune branche du savoir humain ne lui était inconnue. Il était poète à ses heures, chantait à merveille et était musicien habile; avec cela, bien fait de sa personne, d'une rare beauté et d'une force physique surprenante, nageur infatigable, brillant cavalier, maître d'armes rompu à toutes les ruses de l'escrime et de la gymnastique, on eût dit que la nature semblait avoir pris à tâche de réunir en lui tous les avantages physiques en même temps que tous les dons de l'esprit. La peinture n'était alors pour lui qu'une distraction, et il cherchait surtout à appliquer à l'art son esprit inventif. Toujours en quête de procédés nouveaux, il faisait des maquettes pour les figures qu'il voulait peindre, afin d'en étudier le relief dans ses moindres détails; aussi sa science du clair-obscur et de la dégradation des tons était-elle prodigieuse; mais, autant qu'on en peut juger par les quelques peintures de sa jeunesse qui nous sont restées, cette imitation pour ainsi dire textuelle de la nature était son but principal, et ce n'est que plus tard qu'il étudia avec une rare perspicacité, qu'il exprima en praticien consommé les effets des passions et des affections de l'âme sur la forme et dans l'expression du visage.

De tous les ouvrages que Léonard de Vinci fit pendant son séjour à Florence, et sur ce point toute contestation est impossible, trois seulement, l'*Âge*, dans le *Baptême du Christ* de Verrocchio (à l'Académie de Florence), la *Tête de Méduse* et l'*Adoration des mages* de la galerie des Offices, sont parvenus jusqu'à nous. Quant aux autres œuvres énumérées par les biographes, *Nephtune entraîné par des chevaux marins*, qu'il peignit pour Antonio Segni; un grand carton d'*Adam et d'Eve*, où tous les détails du paysage, les fleurs et les animaux étaient traités avec une minutieuse précision; d'admirables portraits au charbon d'*Amerigo Vespucci* et du chef de bohémiens *Scaramuccio*, elles paraissent irrévocablement perdues. Il en est de même de la *Vierge* qui appartenait au pape Clément VII, et que d'Argenville vit encore au Vatican au milieu du xvi^e siècle; l'imitation de la réalité y était poussée à un degré extraordinaire, et Vasari ne manque pas de remarquer qu'il se trouvait dans ce tableau une carafe pleine de fleurs couvertes de rosée, qui avaient une fraîcheur qu'on aurait crue dérobée à la nature. On a contesté que la *Tête de Méduse* des Offices fût du jeune maître florentin;

mais cet ouvrage, si important par sa date, a pour lui les deux seules preuves qui comptent en matière d'authenticité, l'histoire et l'évidence. Il se trouvait, au temps de Vasari, dans la collection du duc Cosme de Médicis. Il n'est pas probable que les contemporains de Léonard aient pris une copie pour un original, et ce tableau ne paraît pas avoir jamais quitté Florence. Il faudrait d'ailleurs supposer qu'il existait à cette époque un peintre inconnu, plus habile que ne l'était dès lors Léonard de Vinci, sous le rapport du naturalisme et de la science du praticien. Il est vraisemblable aussi que le tableau du Louvre, connu sous le nom de *Vierge au rocher*, date de la fin du séjour de Vinci à Florence. Le style, le type des têtes et la manière violente dont le tableau est peint ne permettent pas de le rapporter à une autre époque. Cet ouvrage, qui a beaucoup noirci, dont la composition est bizarre, est loin d'être une des meilleures inspirations de Léonard, et les figures des enfants en particulier sont parmi les moins bonnes qu'il ait faites. On en a également contesté l'authenticité; mais, comme cette *Vierge* appartenait à François I^{er}, il n'est pas admissible que, du vivant de l'auteur, on se fût permis une fausse attribution. Il est d'ailleurs impossible de méconnaître une précision et une finesse de dessin, une force de modelé qui décèlent la main du maître; enfin, l'aspect peu agréable de la peinture est loin d'être un argument contre l'authenticité de cet ouvrage, car on sait que les œuvres les plus incontestables de Léonard sont loin d'avoir le coloris brillant, l'exécution facile et séduisante de celles de ses meilleurs élèves, et c'est même à cette circonstance qu'est due en grande partie la confusion qui lui a fait attribuer la plupart des travaux sortis de son école.

Avec l'*Adoration des mages* se termine la série des œuvres qui occupent les dix ou douze premières années de la vie d'artiste de Léonard de Vinci. Sans en préciser la date, on suppose qu'il avait fait pendant cette période un court séjour à Rome, où il aurait exécuté, dans l'église San-Onofrio, la belle fresque représentant la *Vierge avec l'Enfant et le donataire*, que le style ne permet guère de rapporter à une autre époque. Il partageait son temps entre les études les plus sérieuses et les distractions de toutes sortes, et il n'est pas probable qu'il soit tout à fait innocent des plaisanteries d'un goût douteux que Vasari s'est plu à rappeler. Sa curiosité était insatiable; tout ce qui prêtait à l'observation lui était bon. Il fréquentait les marchés et les tavernes, accompagnait les condamnés au supplice, ou bien rassemblait chez lui des paysans qu'il faisait boire outre mesure. Il leur racontait alors les histoires les plus risibles et profitait de leur ivresse pour noter leurs gestes et contorsions. De là sont nées toutes ces têtes d'expression et ces caricatures dont la plupart ont été souvent gravées; les unes révèlent une profonde connaissance du cœur humain et offrent un véritable intérêt, les autres ne sont que grotesques. Sa riche nature lui permettait de braver les fatigues et les plaisirs; il était alors fort recherché par cette société florentine si brillante sous les premiers Médicis. Sa nature sympathique plaisait à tous; son esprit, sa gaieté, sa libéralité laissaient de tels souvenirs à Florence que Vasari, malgré la rancune qu'il lui gardait de s'être posé en rival de Michel-Ange, en parle ainsi : « Tous les cœurs étaient à lui, tant il avait de prestige et de charme dans sa conversation. Ne possédant presque rien et peu assidu au travail, il eut toujours des domestiques, des chevaux, qu'il aimait par-dessus tout, et une ménagerie d'animaux de toute espèce, qui faisaient ses délices et qu'il soignait avec une patience et un amour infinis. Souvent, en passant par les lieux où l'on vendait des oiseaux, il en payait le prix demandé, les tirait lui-même de la cage et leur rendait la liberté. »

Malgré l'immense talent dont il avait déjà donné tant de preuves, il ne paraît pas avoir joui d'une grande faveur auprès de Laurent le Magnifique. On l'estimait plus comme ingénieur que comme peintre, et cependant le plan qu'il donna pour la canalisation de l'Arno fut repoussé; il est bien possible que la vie de plaisirs qu'il menait et aussi la multiplicité de ses études, la mobilité de son caractère, son indifférence pour les questions politiques et religieuses qui passionnaient alors les esprits aient empêché ses compatriotes d'apprécier complètement son génie. Toujours est-il qu'il résolut de chercher fortune hors de sa patrie, et que, encouragé peut-être par quelques avances de Ludovic le More, qui projetait d'élever un monument à la mémoire de son père, il partit pour Milan en 1483, et peut-être même en 1480. C'est vers cette époque, en effet, qu'il écrivit à Ludovic le More la curieuse lettre conservée à la bibliothèque Ambrosienne de Milan et publiée par Amoretti (*Memorie*, p. 20-24). Cette lettre n'est pas un modèle de modestie, et sur ce point Léonard paraît avoir partagé l'opinion des anciens, qui tenaient cette vertu pour un vice; mais la nomenclature qu'il y donne de ses études et de ses recherches démontre à quel point ce jeune homme de vingt-huit ou trente ans poursuivait les problèmes de la science en dehors de ses travaux d'art et malgré les distractions de sa

vie mondaine. L'artiste se recommandait surtout comme ingénieur de guerre. Ses offres furent acceptées, et Vasari nous a conservé le curieux récit de sa première entrevue avec Ludovic le More. « Léonard, précédé de sa grande réputation, vint à Milan et fut présenté au duc Ludovic Sforza, successeur de Jean Galéas. Le duc aimait beaucoup à entendre pincer de la lyre... Aussi Léonard arriva-t-il avec un instrument qu'il avait fabriqué lui-même. Cette lyre, presque entièrement en argent, avait la forme d'un crâne de cheval, disposition bizarre, qui donnait aux sons quelque chose de plus vibrant et de plus sonore. En cette occasion, il surpassa tous les musiciens qui avaient été appelés pour se faire entendre, et de plus il fut jugé le plus habile improvisateur de son temps. Le duc, après l'avoir entendu, fut tellement ravi de ses talents qu'il le combla d'éloges et de caresses. Il lui demanda aussitôt un tableau d'autel, la *Nativité de Notre-Seigneur*, que le prince offrit à l'empereur quand il fut achevé. » Le patronage du voluptueux et prodigue duc de Milan répondit à tout ce que Léonard en avait attendu, et les seize ou dix-huit années de son séjour dans la haute Italie furent les plus heureuses et les plus fécondes de sa vie. Le faste d'une cour brillante convenait à ses goûts de plaisir. Moins scrupuleux que ne l'eût été Michel-Ange en pareil cas, son pinceau se prêta plus d'une fois aux fantaisies licencieuses de son maître. Il ordonnait des fêtes dont il était lui-même l'ornement, et les mariages de Jean Galéas avec Isabelle de Naples, du duc lui-même avec Béatrice d'Este lui fournirent l'occasion de déployer toutes les ressources de son esprit inventif. Ces distractions ne ralentissaient cependant ni ses études ni les travaux d'un autre ordre dont le duc l'avait chargé. Son premier soin parut avoir été de grouper autour de lui quelques élèves et d'organiser cette Académie de Milan dont le but même est encore aujourd'hui mal connu. Il l'avait créée, ou du moins complètement réorganisée; elle porta son nom, comme l'indiquent une phrase de Vasari et un sceau sur lequel sont inscrits ces mots : *Leonardi Vinci Academia*, dont il existe une très-ancienne gravure, de la main du maître probablement, qu'Amoretti a reproduite en tête de son ouvrage, et qui représente un de ces bizarres enroulements de cordes, une sorte de nœud compliqué qu'on rencontre si souvent dans les dessins de Léonard. Toutefois, on ignore quelle était la nature précise des études qui se faisaient dans cette Académie et de quelle importance était le rôle qu'y jouait son fondateur lui-même. Ecole ou corps savant, Léonard paraît s'en être beaucoup occupé, et, à en juger par un très-grand nombre de ses manuscrits, qui semblent être bien plutôt des préparations sous forme de notes pour des leçons publiques que des ouvrages définitivement rédigés, on peut croire qu'il en était le principal, sinon l'unique professeur. Si, comme on le croit généralement, la plupart de ces manuscrits se rapportent à son enseignement, il faut en conclure que les études qui se faisaient à l'Académie de Milan embrassaient à peu près l'universalité des sciences qui, de près ou de loin, intéressent les beaux-arts, c'est-à-dire, d'après l'opinion bien souvent exprimée par Léonard lui-même, tout, à l'exception de la théologie, de la philosophie et du droit. Il est probable, d'un autre côté, que c'est le *Traité de la peinture*, le plus considérable de ses ouvrages et le seul qui ait été publié dans son entier, qui formait le cadre général de son enseignement. Ses traités spéciaux, en partie perdus, en partie conservés manuscrits à Paris, à Milan et à Londres, étaient destinés à le compléter en développant les principaux sujets qui se rattachent aux arts du dessin. A plusieurs reprises, dans son *Traité de la peinture*, Léonard lui-même parle des ouvrages qu'il avait écrits ou qu'il se proposait d'écrire. C'est ainsi qu'il mentionne un *Traité de la lumière et des ombres*, dont on possède le manuscrit, qu'il commença le 23 avril 1490. Il travaillait, en 1498, à un *Traité du mouvement local*, dans lequel il s'occupait du repos, du mouvement et de la pondération du corps humain. Il avait commencé un ouvrage qui devait être d'une grande importance sous ce titre : *De la théorie et de la pratique*. Léonard mentionne encore un *Traité des mouvements de l'homme*, et un autre *Sur les proportions du corps humain*, où il donne les mesures de la tête, manuscrit dont il nous reste un fragment. Cette idée de l'harmonie entre les différentes parties du corps humain, cette proportion, comme il l'appelle, semble l'avoir tout particulièrement préoccupé. C'est la perfection de l'art qu'il se rapproche de n'avoir pas atteinte, quoiqu'il ait sans cesse dirigé ses efforts vers ce but :

*Mirator veterum discipulusque memor,
Defuit una mihi symmetria prisca; peregi
Quod potui. Ventum da mihi, posteritas!*

lit-on dans sa propre épitaphe, que le poète Platino Piatto avait faite de son vivant et probablement sur sa demande : « Admirateur des anciens et leur élève reconnaissant, une seule chose m'a manqué, leur science des proportions : j'ai fait ce que j'ai pu. Que la postérité me pardonne! » Vasari parle également d'un *Traité de perspective*, qui aurait formé l'introduction de tous ses ouvrages sur

la peinture, et dont Benvenuto Cellini assure même avoir possédé une copie.

Léonard de Vinci avait étudié l'anatomie à Pavie sous le savant Marco-Antonio della Torre; il faisait même des dessins au crayon rouge, qu'il retouchait à la plume d'après ses dissections; il rédigeait les leçons du professeur en les développant et en les commentant, et au temps de Vasari ce manuscrit appartenait à Francesco Melzi, l'ami de Léonard. Enfin, Vasari cite encore un *Traité d'anatomie du cheval*, que Léonard avait composé pendant qu'il travaillait à la statue équestre de François Sforza et qui fut détruit, assure-t-on, lors de l'arrivée des Français en même temps que ce beau monument. Le *Traité de la peinture* est une sorte d'encyclopédie des arts du dessin. Ce n'est cependant ni dans ce livre ni dans ces volumineux manuscrits qu'il faut chercher Léonard de Vinci tout entier. Le livre n'est qu'un programme; ses manuscrits sont loin d'avoir été déchiffrés, et il est probable qu'ils ne le seront jamais. Luca Pacioli dit positivement que Léonard était gaucher; l'inspection de ses dessins semble indiquer que c'est en effet de la main gauche qu'il travaillait; il est certain du moins que c'est de cette main qu'il écrivait en commençant par la droite, comme font les Orientaux, à rebours par conséquent, et il est presque impossible de lire son écriture autrement que dans un miroir. Homme à recettes, à mystères, à secrets, né dans un temps où l'alchimie était encore en honneur, peut-être, sans être gaucher, écrivait-il ainsi dans le désir de soustraire ses inventions à la curiosité et à l'indiscrétion. Quoi qu'il en soit, si ses livres restent en partie illisibles, on a ses nombreux dessins, en quelque sorte la contre-partie de ses ouvrages, et ce n'est pas sans un certain effroi qu'on parcourt, guidé par d'admirables vestiges, tous les replis de cette intelligence prodigieuse, dont l'étendue et la variété étaient presque sans égales. A cet égard, Paris n'a rien à envier à Oxford, à Londres, à Milan. Le musée du Louvre a fait naguère l'acquisition du recueil que possédait la librairie Valardi, et cette belle acquisition complète et rend unique au monde la collection des œuvres de Léonard que renferme notre grand établissement national. Cet énorme volume, possédé d'abord par Melzi, ne contient pas moins de trois cent soixante-dix-huit dessins. Plus de deux cents, dont une quarantaine du premier ordre, sont indubitablement de la main de Léonard. Tout ce qu'embrassent ses immenses études s'y trouve représenté : des bijoux et de merveilleuses pièces d'orfèvrerie, des études d'architecture pour la cathédrale de Milan, des épreuves de la plupart de ses machines, des pompes d'épuisement, des bateaux à nageoires, des armes de toute sorte, des canons de toute grandeur, de toute proportion, une admirable planche de son *Anatomie du cheval*, un *Alphabet illustré*, celui probablement qu'il fit pour le jeune duc de Milan. On y remarque encore de très-nombreuses études d'après les médaillons de Victor Pisanello, des séries entières d'animaux, chevaux, ânes, chevreuils, buffles, chameaux, singes, chiens, jusqu'à des loirs, des lézards, des tortues et des colimaçons, de merveilleux oiseaux peints à l'aquarelle, enfin les fleurs les plus élégantes. Chacune de ces esquisses, dessinées à la plume, à la mine de plomb, à la pointe d'argent, par cette main si puissante qu'elle tourdait le battant d'une cloche, semble tracée avec l'aile d'un oiseau. Conception nette, observation profonde, exécution ferme et légère, intelligence et habileté, telles sont les qualités qui se trouvent dans ces dessins et que nous retrouverons dans l'œuvre entier du maître.

Vasari accuse avec raison Léonard de Vinci d'avoir gaspillé sa vie et ses admirables facultés à mille projets chimériques qui n'ont laissé presque aucune trace. Néanmoins, les œuvres utiles qu'il a terminées pendant son séjour à Milan, et qu'il poursuivait au milieu des plaisirs et des préoccupations sévères de son enseignement, témoignent d'une activité et d'une souplesse extraordinaires. Vers 1490, les travaux de la cathédrale de Milan se trouvaient arrêtés par les dissentiments qui existaient entre les architectes italiens et allemands qui les dirigeaient. Les Italiens cherchaient à faire adopter le style de la Renaissance; ils étaient soutenus par Ludovic le More et par l'opinion publique; les maîtres allemands défendaient l'art gothique, l'unité de style et prétendaient que le monument devait être achevé d'après les principes suivis jusqu'alors. Les discussions violentes qui avaient eu lieu à Florence, au temps de Brunelleschi, pour l'exécution de la coupole de Santa-Maria-del-Fiore, se renouvelaient à propos du couronnement du dôme de Milan. Les séances du congrès d'architectes que le duc avait assemblé devenaient de plus en plus orageuses. Le 27 juin 1490, quatre projets avaient été présentés et rejetés; les Milanais attendaient impatiemment le résultat de délibérations qui n'aboutissaient pas. Léonard fut adjoint aux architectes rivaux, et, quoiqu'on ne connaisse pas d'une manière précise la part qui lui revient dans la détermination qui fut prise, il est supposable que l'autorité que lui donnaient sa haute position et ses connaissances spéciales en mathématiques appli-

quées contribua à clore le débat. Il s'occupait en même temps de grands travaux d'hydraulique et des premières études pour le canal de la Martesana, qu'il ne compléta que beaucoup plus tard; enfin, il ne cessa, pendant seize années consécutives, de travailler au monument gigantesque que le duc de Milan voulait ériger à François Sforza. L'élève de Verrocchio trouvait encore moyen de faire de petits ouvrages de sculpture, bustes de vieillards, figures de Christ ou de madones, que nous ne connaissons malheureusement que par ce que nous en dit Lomazzo dans son *Trattato dell' arte della pittura* (I. II). Encore, ces travaux si variés n'interrompaient point son grand ouvrage. Nous ne voyons guère en Léonard de Vinci qu'un grand peintre, et c'est comme sculpteur, comme architecte et comme ingénieur que ses contemporains l'ont surtout apprécié. C'est sur la statue équestre de François Sforza qu'il comptait même pour immortaliser son nom, et ses études chez Verrocchio, le goût tout particulier qu'il avait pour les chevaux, les admirables travaux d'anatomie qu'il avait faits sur eux paraissent l'avoir destiné plus qu'à aucun autre à réussir dans une pareille entreprise. Malheureusement, il ne nous reste que bien peu de chose de ce travail considérable, accompli par le maître dans toute la force de l'âge et du talent, et qui lui demanda seize années d'un labeur assidu. Un manuscrit de notre Bibliothèque nationale, rapporté de Pavie par Louis XII, jette à peine quelque jour sur l'ordonnance et le dessin de la *Statue équestre de François Sforza*. Ce manuscrit, qui fait partie de l'ancien fonds (petit in-fol., n° 9941), est intitulé *Gesti di F. Sforza* et est dû au Crémonais Bartholomaeus Gambagnola, qui en rédigea le texte probablement sur l'ordre de Ludovic le More, en 1490; il est orné de trois miniatures de la plus grande importance, et sans aller aussi loin que ceux qui prétendent y voir la main de Léonard, il est impossible de méconnaître qu'elles ont été vraisemblablement faites sous sa direction, d'après ses dessins et sans doute par quelqu'un des élèves de l'Académie de Milan. Au bas de la première page de l'introduction, couverte elle-même d'arabesques et d'ornements d'un goût exquis, se trouve, dans un médaillon soutenu par deux Amours, un portrait de Ludovic le More, d'une finesse, d'une fermeté et d'une largeur admirables. Le frontispice représente François Sforza, à cheval, sous un portique; le cheval, puissant et un peu lourd, marche du pied droit; l'anatomie en est très-belle et paraît avoir été étudiée d'après une statue plutôt que sur le vif; le cavalier, en armure, le bâton de commandement dans la main droite appuyée en arrière sur la selle, semble un peu court; sa tête, coiffée de la toque, est d'un dessin sec et précis. Le portrait est reproduit en buste à la page suivante en plus grande dimension. Si l'on rappelle maintenant qu'en 1490 Léonard de Vinci avait fini le premier modèle de la statue de Sforza; qu'il dirigeait à Milan non-seulement l'Académie, mais tout ce qui, de près ou de loin, touchait aux beaux-arts, même la décoration du palais de Ludovic le More et jusqu'aux fêtes du duc; qu'il n'y avait dans cette ville aucun monument de François Sforza qui pût servir de modèle aux miniaturistes, que ces peintures sont bien certainement dans le style de Léonard, on conclura avec beaucoup de vraisemblance, que nous possédons la reproduction de son œuvre au moins telle qu'il l'avait conçue. On peut lui reprocher de se rapprocher trop des statues équestres qui existaient alors en Italie, du Colonne de Verrocchio, entre autres. L'historien Paul Jove, qui put voir le modèle définitif, assure néanmoins qu'il était aussi remarquable par son originalité que par ses dimensions. La statue de Sforza fut découverte en 1493, peu de temps après le mariage du duc de Milan avec Béatrice d'Este. Elle excita une admiration prodigieuse; mais Léonard y trouvait toujours quelque chose à corriger, si bien que, lorsque survinrent les événements de 1499, elle n'était point fondue (il eût fallu 100,000 livres de bronze pour la couler, d'après le calcul du maître). Les arbalétriers gascons de Louis XII trouvèrent plaisant de la prendre pour but et la mirent en pièces.

La fatalité s'est d'ailleurs acharnée à détruire les plus importants ouvrages de Léonard de Vinci. Un autre de ses chefs-d'œuvre, la *Cène*, du couvent de Sainte-Marie-des-Grâces, à Milan, est en ruine. On ignore même à quelle époque le peintre entreprit cette fresque; tout porte à croire cependant que les premières études qui s'y rapportent datent du commencement de son séjour à Milan. Vers 1490, le modèle de la statue de Sforza étant achevé, il dut s'occuper avec d'autant plus de suite de la *Cène*, que l'accès de dévotion dont fut pris Ludovic le More après la fin tragique de sa femme Béatrice mit un terme aux fêtes et aux distractions de toute sorte qui interrompaient sans cesse les travaux de Léonard. Un document, cité par Amoretti, prouve qu'il travailla encore à cette peinture pendant l'année 1497, et c'est vers cette époque qu'il l'acheva, selon toute probabilité. À voir les magnifiques cartons que l'artiste avait préparés pour les têtes des apôtres et du Christ, les dessins très-nombreux que nous possédons encore et qui se rapportent à cette composition magistrale,

on peut juger, par le soin avec lequel il en étudia les moindres détails, de l'importance qu'il lui attribuait. Il mit à l'exécution une ardeur et une passion qui ne lui étaient pas habituelles. Bandello raconte qu'il lui est souvent arrivé de voir Léonard quitter brusquement sa statue équestre au milieu du jour, par les plus fortes chaleurs de la canicule, pour venir à Sainte-Marie achever un trait ou un contour de la *Cène* par deux ou trois coups de pinceau, comme s'il avait eu besoin de se soulager ainsi d'une trop forte préoccupation. D'autres fois, il était tellement absorbé et captivé par son travail, qu'il y restait depuis le matin jusqu'au soir sans songer à boire ni à manger (*Novella* 58). Le prieur des dominicains le tourmentait beaucoup pour qu'il achevât promptement son œuvre. « Il ne pouvait comprendre, dit Vasari, qu'il restât quelquefois une demi-journée absorbé dans une sorte de contemplation. Léonard n'en faisait ni plus ni moins, malgré les importunités du moine, qui jeta les hauts cris et alla se plaindre au duc. Le peintre fut mandé chez Louis, qui lui parla de sa lenteur, mais en lui faisant entendre que les sollicitations pressantes du prieur motivaient seules ces reproches. Léonard n'eût jamais consenti à entrer en discussion à cet égard avec le pauvre Père, mais l'aménité et le tact du prince l'engagèrent à exposer toutes les difficultés qu'un artiste rencontre souvent au milieu de son œuvre, à prouver que souvent les grands génies ne travaillent jamais plus que dans les moments où ils paraissent ne rien faire... De plus, il confia au duc qu'il lui manquait deux têtes pour son tableau, celle du Christ et celle de Judas. Il n'espérait guère trouver sur la terre le type divin du Seigneur, dont son imagination était impuissante à concevoir l'idéal et céleste beauté; il lui semblait aussi difficile de rencontrer sur une face d'homme assez de bassesse et de cruauté pour exprimer d'une manière frappante l'ingratitude et la trahison du monstre; mais, quant à cette dernière, ajouta-t-il, il avait à peu près son affaire dans la tête du moine si tracassier et si importun. » Léonard n'employa malheureusement pas les procédés ordinaires de la fresque pour exécuter cet ouvrage. Curieux de toute innovation, il se servit, selon toute apparence, de couleurs et de drogues de son invention; moins de cinquante ans après avoir été achevée, elle était déjà fort endommagée. Vasari, qui visita Milan en 1566, la trouva dans un état déplorable. En 1726, elle fut restaurée par un certain Bellotti, qui ne laissa intact que le ciel. Les moines pratiquèrent, au milieu de la composition, une porte qui fit disparaître les jambes du Christ et de plusieurs apôtres. On cloua tout près de la tête du Christ les armes impériales. Les soldats autrichiens et français rivalisèrent de vandalisme pour détruire ce chef-d'œuvre. À la fin du siècle dernier, le réfectoire de Sainte-Marie-des-Grâces fut converti en magasin à fourrage et en écuries et resta livré aux plus vils usages, jusqu'au moment où le prince Eugène le fit restaurer et mettre dans l'état où il est aujourd'hui. On voit que ce n'est pas seulement à l'humidité des murs et aux procédés défectueux dont s'est servi Léonard qu'il faut attribuer la dégradation de l'ouvrage le plus parfait qui soit sorti de la main d'un peintre. La composition de la *Cène* est très-connue; elle a été popularisée par la gravure de Morghen, si belle de burin, mais si fautive de caractère. On possède heureusement, dans les copies contemporaines qui ont été faites de ce chef-d'œuvre, ainsi que dans les cartons et les dessins de la main même de Léonard de Vinci, des documents suffisants pour apprécier cette peinture méconnaissable aujourd'hui, mais dont la supériorité était si manifeste que François Ier, pendant son séjour à Milan, eût sérieusement l'intention de faire transporter à Paris la muraille sur laquelle elle était peinte; il n'abandonna ce projet vraiment royal que parce que les ingénieurs reculèrent devant les difficultés de l'entreprise. Les dessins qui se rapportent à la *Cène* sont dispersés dans un grand nombre de collections, et le volume du Louvre renferme deux ou trois têtes d'étude qui paraissent avoir servi à Léonard pour cette composition. Le Christ surtout résume le génie du grand artiste dans ce qu'il a de plus élevé, de plus original, de plus parfait, et l'école de Phidias, qui avait cherché le type de l'espèce humaine, l'homme abstrait, n'a rien produit qui soit comparable à cette figure du peintre florentin représentant l'homme idéal. Vasari, dans son amour du merveilleux, a prétendu que Léonard n'avait jamais pu achever la tête de son Christ. C'est du roman. Elle était peinte, et probablement avec intention, d'une manière plus vague, moins affirmée que celle des disciples. Son Christ est le plus beau des hommes; rien toutefois dans sa personne ne déceale un dieu; il est grand, pathétique, sublime, mais il reste homme. L'auteur de la *Cène* n'est ni liturgique, ni chrétien, ni religieux à aucun degré; mais son génie remplace ces dogmes abstraits par les plus sublimes conceptions de l'art. Le lecteur trouvera au mot *CÈNE* une description et une analyse détaillées de cette célèbre peinture.

Les tableaux de chevalet qu'on peut, avec quelque certitude, attribuer à Léonard sont excessivement rares. Chef d'une école ha-

bile et fervente, il a eu de nombreux élèves qui ont souvent travaillé d'après ses dessins ou sur ses cartons, et il est quelquefois si difficile de distinguer leurs ouvrages des siens, que les connaisseurs les plus compétents s'y sont trompés. Selon M. Clément, il faut certainement rayer de l'œuvre de Vinci des tableaux d'une grande beauté et très-importants, tels que la *Vierge au bas-relief*, de lord Monsohn; la *Modestie et la Vanité*, du palais Sciarra; le *Christ disputant avec les docteurs*, de la Galerie nationale de Londres; les trois *Hérodiade*, de Vienne; celle de Paris, ainsi que celles de la tribune de Florence et de la galerie d'Hampton-Court, qu'un dessin élégant, mais sans largeur, un modèle sans force, un coloris clair, transparent, léger et brillant, doivent faire attribuer sans hésitation à Bernardino Luini. Il faut rendre à divers élèves du maître, Salai, Beltraccio et quelques autres, la *Leda*, peut-être même la belle *Vierge de Pétersbourg*, et cette adorable figure de jeune femme, le sein gauche découvert, une fleur à la main, les cheveux noués à la grecque, qui était connue sous le nom de *Colombina* dans la galerie d'Orléans, qui passa ensuite dans celle du roi de Hollande, et qui orne aujourd'hui la collection déjà si riche du palais de l'Ermitage. On pourrait prolonger cette liste et contester encore d'autres tableaux qui ont été attribués à Léonard de Vinci, sans cependant aller aussi loin qu'un Allemand trop sévère, M. Kugler, qui réduit à trois les tableaux du Louvre dont l'invention et l'exécution soient de Léonard : la *Joconde*, le *Saint Jean-Baptiste* et le *Portrait de Lucrezia Crivelli*. Pour ne parler que de Paris, il n'est guère possible de contester sérieusement la *Vierge et sainte Anne*, ni même le *Bacchus*. Quant à la *Vierge aux rochers*, son authenticité n'est pas douteuse non plus, et nous avons dit plus haut pourquoi.

Il n'est pas moins difficile de fixer la chronologie des tableaux de chevalet de Vinci que d'en établir la paternité. Le portrait de *Lucrezia Crivelli*, au Louvre; ceux de *Ludovic le More* et de *Béatrice d'Este*, à l'Ambrosienne; peut-être la belle *Vierge allaitant le Christ* du palais Litta, dans laquelle on croit reconnaître l'influence de Jean van Eyck, sont les seuls qu'on puisse rapporter avec quelque certitude à son séjour à Milan. Le dessin de ces ouvrages est élégant, d'une justesse extrême; mais la peinture garde encore un peu de cette sécheresse que Léonard, semble-t-il, n'a perdue que plus tard. Le portrait de Lucrezia est cependant un chef-d'œuvre. On pense qu'il a été peint vers 1497, lorsque Ludovic le More, revenu de sa dévotion, se fut rattaché à cette jeune femme. Elle est vêtue d'une robe rouge ornée de broderies et de bandes d'or; la tête est de trois quarts; les cheveux, en bandeaux très-lisses, sont retenus par une ganse noire, ornée d'un diamant, qui passe sur le front. On a pris longtemps ce portrait pour celui de la maîtresse de François Ier, la femme du jaloux Féron, celle qu'on nomme encore la *Belle Féronnière*. Quant à celui d'une autre maîtresse du duc, la belle Cecilia Gallerani, il paraît irrévocablement perdu; Léonard semble l'avoir reproduit plusieurs fois. C'est elle que les caprices érotiques du duc imposèrent le plus souvent comme modèle pour les travaux religieux qu'il lui commandait. On a cru la reconnaître dans la *Sainte Cécile* de la galerie de Munich; d'autres portraits d'elle, également déguisée en sainte, étaient conservés chez le professeur Franchi, à Milan, et chez les Pallavicini de San-Colocero. Enfin, Amoretti vit à Milan, chez un marchand de vin, un tableau dont il parle avec admiration. C'était une Vierge tenant une rose que l'Enfant Jésus bénissait.

Toutes sortes de chagrins allaient fondre sur le grand artiste et le forcer de quitter Milan. Les grands travaux exécutés par lui étaient loin de l'avoir enrichi; menant grand train et comptant peu, lorsque la fortune lui souriait il partageait volontiers avec ses élèves et ses amis. Il était bon. Melzi l'appelle dans ses lettres « bon ami et excellent père; » mais il n'avait ni cette dignité de caractère ni ce goût d'indépendance qui consolent le stoïcisme et la prévoyance. La lettre que l'auteur de la *Cène* écrivit au duc de Milan pour lui exprimer sa détresse est d'une tristesse et d'une humilité navrantes. « Il n'a plus de commission de personne... Il veut renoncer à son art... Il a dévoué sa vie au service du duc... Il est continuellement prêt à obéir; mais il est en retard de sa solde, il n'a plus rien pour payer ses ouvriers; il demande qu'on lui donne quelques vêtements... » (Lettre citée par Amoretti, *Memorie*, p. 75.) Louis lui fit présent, par acte du 26 avril 1499, d'une petite vigne de 16 perches, située près de la porte Vercolino. Peu de temps après, Ludovic le More fut chassé de ses États par la rapide campagne de Louis XII, et Léonard de Vinci vit de ses propres yeux détruire le modèle de son monument de François Sforza, les peintures qu'il avait faites dans le palais ducal, ses grandes et admirables constructions du palais de Galéas San-Severino. Il ne paraît pas cependant qu'il ait d'abord songé à quitter la capitale des États lombards, et on voit par quelques notes de ses manuscrits qu'il se considérait comme attaché à la personne du prince, quel qu'il fût, et qu'il désirait rester

dans un pays où il avait maintenant quelque bien et où il aurait voulu continuer ses travaux. Les embarras que la guerre donnait à Louis XII ne lui permirent probablement pas d'utiliser les talents d'un homme qu'il devait si fort apprécier par la suite, et Léonard partit pour Florence avec son élève Salai et son ami le mathématicien Luca Pacioli, dont il avait illustré de nombreuses planches le livre sur la *Divine proportion*, qui ne fut cependant publié que quelques années plus tard, en 1509. À Florence, il trouva ses amis sous le coup des troubles et des agitations qui suivirent la mort de Savonarole. Fra Bartolommeo s'était fait moine au couvent de Saint-Marc; Lorenzo di Credi, désespéré de la mort du réformateur, avait renoncé à la peinture et voulait se retirer pour mourir à l'hôpital de Sainte-Marie-Nouvelle; Botticelli, vieux, pauvre et attristé, n'avait plus rien du joyeux compagnon qu'il avait connu vingt ans plus tôt. Péruçin était le seul de ses anciens amis qui n'eût pris aucune part aux événements dont Florence venait d'être le théâtre. Il était lié de très-ancienne date avec Léonard; il professait comme lui la plus parfaite indifférence à l'endroit des questions politiques et religieuses, et on sait qu'il vint le voir plusieurs fois pendant le séjour que l'auteur de la *Cène* fit alors en Toscane. Léonard, aussitôt après son arrivée, s'était remis à ses études pour la canalisation de l'Arno, qu'il prétendait rendre navigable de Florence jusqu'à Pise. Il commença peut-être dès cette époque le portrait de Mona Lisa del Giocondo et fit celui de la belle Ginevra de Benci, que Ghirlandajo avait déjà représentée dans une des fresques de Sainte-Marie-Nouvelle. Les études préparatoires que Léonard avait faites pour la *Cène*, les difficultés qu'il avait dû rencontrer dans l'exécution de ce grand ouvrage, en le rendant de plus en plus maître des moyens matériels de son art, avaient complété cette somme de connaissances, d'expérience que son esprit sagace et avide de perfection allait bientôt mettre en œuvre d'une si admirable manière. C'est à partir de son séjour à Florence, depuis l'année 1500 environ, que sa peinture, déjà si remarquable par un dessin précis et serré, par un relief vigoureux, prit cette largeur, cette finesse élégante et cette grâce, ce modèle souple, moelleux, inimitable, ce sfumato merveilleux qui fait dire à Vasari que « cette peinture fait le désespoir de tout peintre excellent. » Trois tableaux conservés au Louvre, la *Vierge et sainte Anne*, *Saint Jean-Baptiste* et la *Joconde* (un passage obscur dudit Vasari a fait contester l'authenticité du premier), suffiront pour caractériser cette dernière manière de Léonard. Quoiqu'on trouve çà et là dans ses premiers ouvrages, et même dans ceux de son maître Verrocchio, quelques traits de ce type féminin que l'auteur de la *Joconde* devait immortaliser dans ses dernières compositions, c'est dans cette *Vierge* du Louvre qu'il l'accuse avec le plus de netteté et d'élevation. Ce tableau n'est pas achevé; les draperies, les fonds et les accessoires ne sont qu'ébauchés; la couleur n'est pas aussi solide, le modèle n'est pas aussi puissant que dans le portrait de la *Joconde*; la composition même est bizarre et ne vaut pas celle du carton de Londres; mais les têtes sont admirables : elles ont cet air noble, tendre et un peu dédaigneux, ce sourire ineffable, ce regard souriant et voluptueux des femmes de Léonard, belles et profanes madones, qu'on a si souvent reproduites sans pouvoir jamais les égaler. « Le type de la *Sainte Anne*, de la *Joconde*, du *Saint Jean*, dit M. Ch. Clément, serait-il une création spontanée du cerveau de Léonard? ou bien le peintre aurait-il rencontré dans la nature cet idéal qu'il avait obscurément poursuivi jusqu'alors? Une découverte faite il y a quelques années, dans des circonstances assez bizarres pour mériter d'être rapportées, pourrait expliquer comment Léonard, qui choisissait pour ses têtes d'hommes les modèles les plus variés, a, pour ses têtes de femmes, adopté ce type unique, si facilement reconnaissable et qui a tant embarrassé tous ceux qui se sont occupés de son œuvre. Parmi les tableaux appartenant au roi Louis-Philippe et qui furent vendus aux enchères, se trouvait un beau panneau de cèdre sur lequel était peinte une figure qui paraissait médiocre. Un marchand de tableaux de Paris, M. Moreau, l'acheta, se doutant peut-être qu'un si grossier badigeonnage devait cacher quelque mystère. Le panneau nettoyé, on trouva une admirable peinture, où je n'hésitai point à reconnaître la main de Léonard. On a dit que ce tableau avait été recouvert par les ordres du duc d'Orléans, fils du Régent; qu'il avait été relégué dans les greniers du Palais-Royal, où on l'avait oublié; mais que le roi Louis-Philippe savait par des papiers de famille qu'il devait posséder un ouvrage de Léonard et qu'il s'en était souvent informé. Quoi qu'il en soit, cette peinture représente une femme à demi couchée, presque nue, évidemment faite d'après nature. C'est la *Joconde*, ce sont les mêmes traits, le même sourire de la bouche et des yeux, les mêmes merveilleuses mains. Si l'on ajoute qu'il existe deux portraits en buste et sans vêtements de la même personne, l'un qui était dans la galerie Fesch, l'autre qui se trouve encore à l'Ermitage; que Mona Lisa Gherardini était la troisième

femme de Francesco del Giocondo, qui l'épousa en 1495; que peu d'années plus tard Léonard de Vinci, encore presque jeune, ayant pour lui la séduction du génie, de l'esprit, de la beauté, se trouvait à Florence, que ce portrait, auquel il travailla ou fit semblant de travailler près de quatre ans, bien loin de rester entre les mains du mari, demeura la propriété du peintre, qui le vendit à François 1^{er} 4,000 écus d'or (45,000 francs); qu'enfin, à partir de cette époque, toutes les peintures et surtout les dessins de Léonard offrirent une ressemblance frappante avec le portrait de Mona Lisa que nous possédons, on se convaincrat qu'il pouvait y avoir dans ces rapprochements, dont je n'ai pas été seul frappé, une explication plausible d'un fait unique dans l'histoire de l'art. » Les répétitions du portrait de Mona Lisa del Giocondo sont très-nombreuses; ils s'en trouvent aux musées de Madrid, de Munich, à Florence, à la casa Mazzi; à Rome, chez le prince Torlonia; dans la villa Sommariva, sur le lac de Côme; à Londres, dans la collection Hume. Le portrait du Louvre a noirci, mais sans rien perdre de son harmonie et de sa beauté, et c'est sans doute par inadvertance que les commentateurs de Vasari ont écrit « qu'il avait été gravement déformé par une restauration maladroite. » La moindre retouche faite à une semblable merveille sauterait aux yeux. Ce tableau est parfaitement intact.

Après un séjour de quelque durée à Florence, Léonard de Vinci se mit au service de César Borgia, qui le nomma, en 1502, son architecte et son ingénieur général. Il passa cette année presque tout entière à dessiner des ports, à projeter des fortifications, à parcourir dans tous les sens la Romagne et l'Ombrie; il fit aussi un court voyage à Rome. Dès janvier 1503, il était de retour à Florence, où il figura parmi les artistes désignés pour donner leur avis sur la place que devait occuper le David de Michel-Ange. En 1504, il fut chargé de décorer l'une des parois de la grande salle du Palais-Vieux. Ayant à représenter un trait de l'histoire de Florence, il choisit un épisode de la bataille d'Anghiari, gagnée par ses compatriotes contre Piccinino, qui servait alors Philippe-Marie Visconti. Sachant qu'il devait avoir Michel-Ange pour concurrent dans la salle du Palais-Vieux, ce n'est sans doute pas sans intention qu'il prit un sujet d'action qui lui permettait de suivre son redoutable rival sur son propre terrain. Il ne resta presque aucune trace du carton qu'il exécuta pour cette peinture, elle-même détruite; la description qu'en donna Vasari, celle que Léonard fit lui-même et qu'Amoretti a publiée, un dessin très-insuffisant de Raphaël, quelques croquis épars qui paraissent s'y rapporter, entre autres le dessin de la casa Rucellai, gravé dans l'*Elfriria pittrice* (Florence, 1791, grand in-fol., pl. 29); enfin, la gravure d'Edelinck, faite d'après un dessin de Rubens, qui, n'ayant pas vu le carton, n'avait pu reproduire qu'une copie plus ou moins ancienne de cette composition, tels sont les seuls renseignements que nous possédons sur ce grand ouvrage. Léonard commença son carton dès février 1504. Il était terminé au mois d'avril de l'année suivante, et il se mit à la peinture dans la salle du Palais-Vieux. La seigneurie de Florence lui avait alloué 15 florins larges en or par mois et lui avait adjoint plusieurs peintres qui travaillaient sous sa direction. L'œuvre n'était pas encore achevée en août 1505, lorsque tout à coup il l'abandonna. Toujours préoccupé d'inventions nouvelles, il avait recouvert le mur d'un mastig qui coulait; mais il se peut que cette circonstance et son insouciance habituelle ne soient pas les seules raisons qui lui aient fait abandonner ce travail; il est probable que l'éclatant succès du carton de Michel-Ange, la *Guerre de Pise*, ne fut pas sans influence sur sa détermination. La peinture de Léonard de Vinci existait encore en 1513, mais très-détériorée, car les magistrats de Florence avaient été obligés de la faire entourer d'une armature. A partir de cette date, on perd toute trace de cet ouvrage.

En 1505, pendant qu'il travaillait encore à la peinture du Palais-Vieux, il fit les modèles des trois statues coulées par Francesco Rustici qui se trouvent au-dessus de la porte septentrionale du baptistère de Florence. Au mois d'août de l'année suivante, il retournait à Milan, et Charles d'Amboise, maréchal de Chaumont, gouverneur de la Lombardie pour Louis XII, lui témoignait déjà cette vive amitié qu'il lui garda jusqu'à sa mort. Le maréchal faisait demander à la seigneurie de Florence, le 19 août 1505, qu'on permît à Léonard de prolonger son séjour auprès de son travail, « parce qu'il avait besoin de son travail pour un petit espace de temps. » La réponse de la seigneurie n'avait sans doute pas été favorable, car au mois d'octobre suivant le maréchal écrit lui-même : « Comme nous avons encore besoin de maître Léonard, Vos Excellences nous feraient grand plaisir de prolonger le congé qu'elles ont accordé audit Léonard, nonobstant la promesse qu'il a faite, afin qu'il puisse demeurer à Milan et achever certains ouvrages qu'il a commencés pour nous. » Le sévère gonfalonier Soderini répondit sèchement : « Votre Seigneurie voudra bien nous excuser de ne pas accorder le délai que vous demandez pour Léonard de Vinci, qui

XX

ne s'est point comporté comme il devait envers la république, car il a accepté une bonne somme d'argent et donné un petit commencement à un grand ouvrage qu'il s'était engagé à faire, et par amour pour Votre Seigneurie il s'est comporté comme un délateur (*delatore*) ? peut-être doit-on lire *dilatatore*). Nous désirons n'être pas sollicités davantage, parce que son travail doit satisfaire l'universalité, et que nous ne pouvons pas, sans en souffrir, suspendre plus longtemps. » Léonard partit de Milan, non sans emporter une lettre du maréchal pleine des recommandations les plus chaleureuses, destinées à désarmer le terrible gonfalonier. Celui-ci n'en reprocha pas moins à Léonard son inexactitude, son manque de foi et même les avances qu'il avait reçues pour un travail qu'il ne terminait pas. L'artiste, froissé, courut chez ses amis, compléta la somme qu'on lui reprochait d'avoir reçue et la porta à Soderini, qui ne la voulut point recevoir. Dès lors, toutefois, Léonard ne pensa plus qu'à quitter cette ville, où, on doit en convenir, il n'avait jamais été particulièrement appréciée, et il n'y revint que pour très-peu de temps, en 1507 et 1511, pour un procès qu'il soutenait contre ses frères à propos de l'héritage de son oncle paternel, et en 1514 en se rendant à Rome avec Julien de Médicis pour le sacre de Léon X. De retour à Milan, Léonard retrouva ce qui lui était le plus cher au monde, la tranquillité et ses amis. La Lombardie, déchirée par la guerre et par les factions, renouait sous l'administration juste et sage du maréchal de Chaumont et de Jean-Jacques Trivulce. Melzi reçut Léonard à sa villa de Vaprio, et c'est alors qu'ils peignirent dans une amicale collaboration cette gigantesque Madone dont la tête n'a pas moins de 6 palmes, à moitié détruite aujourd'hui par le temps et les injures des soldats, mais dont les restes ont encore tant de majesté. Il avait de nouveaux ses élèves autour de lui, et le premier argent qu'il toucha, il le partagea, dit-on, avec son élève Salai qui voulait doter sa sœur. Rappelé à Milan principalement pour achever le canal de la Martesana, il pouvait se livrer sans trouble, sous la protection éclairée et amicale de Charles d'Amboise, à ses goûts scientifiques et à la poursuite de ses chimères. En 1507, il termina le grand réservoir et les églises du canal San-Cristoforo, et Louis XII le récompensa généreusement de ce travail en lui concédant en toute propriété une prise d'eau de 12 pouces sur ce canal. Les travaux scientifiques de Léonard sont nombreux, d'ailleurs, il a clairement indiqué ou soupçonné un grand nombre de découvertes. On a même conclu de plusieurs passages de ses manuscrits qu'il connaissait avant Copernic le mouvement de la terre. Ses observations sur la circulation du sang, sur la capillarité, sur l'aimant, la diffraction, le scintillement des étoiles, la lumière cendrée de la lune, sur le flux et le reflux; ses études de physiologie botanique, surtout de géologie, dans lesquelles il établit trois siècles à l'avance et d'une manière très-précise les bases d'une science qu'on croit toute récente, le mettent au rang des naturalistes les plus distingués de l'école moderne. Il découvrit la chambre obscure et l'hygromètre. Ses connaissances en mathématiques pures étaient très-étendues, mais c'est de les appliquer à l'industrie qu'il s'est surtout préoccupé. Il appelait la mécanique « le paradis des sciences mathématiques. » (Manuscrit E, fol. 8.) On trouve dans ses dessins des machines pour lamener le fer, pour faire des vis, des scies; pour dévider, tondre le drap, raboter, creuser des fossés, sonder, labourer en se servant du vent comme force motrice; enfin le plan très-détaillé de son fameux canon (architonnerre, *architronito*) prouve qu'il avait eu l'idée d'employer la vapeur d'eau comme agent de propulsion. On voit dès lors que, comme savant, Léonard de Vinci mérite une place à part.

En 1507, Léonard avait reçu le titre de peintre du roi, car on sait que Louis XII aimait les arts; mais Amoretti se trompe lorsqu'il dit que le chef de l'école lombarde avait fait un voyage en France dès 1506. Léonard n'y vint qu'au commencement de 1516, à la suite de François 1^{er}, comme nous le verrons tout à l'heure. En 1511, la mort lui enleva dans le maréchal de Chaumont un protecteur qui était un ami. Bientôt après, des événements plus graves vinrent renverser tous ses projets d'étude et de repos. Les soldats de la sainte ligue avaient remplacé le jeune duc Maximilien sur le trône de son père. Il parait que Léonard tenta de se rattacher à lui, on croit même qu'il fit son portrait; mais il était trop compromis pour que la place fût tenable, et, lorsque Louis XII eut définitivement renoncé à sa conquête par le traité de 1514, il se décida à partir pour Rome. Ses élèves voulurent partager la mauvaise fortune de leur maître, devenu vieux et découragé; ils le suivirent, comme le constate une note de Léonard lui-même : « Aujourd'hui 24 septembre, je partis de Milan avec Giovanni (Beltraffio?), Francesco Melzi, Lorenzo et le Panfoia. » Le troisième jour, arrivés sur la rive gauche du Pô, ils s'arrêtèrent au pied d'une colline, et le vieux maître, voulant garder un souvenir d'un pays qu'il croyait ne plus revoir, dessina un croquis du paysage qu'ils avaient devant les

yeux. A Florence, Léonard trouva Julien de Médicis, qui l'emmena bientôt à Rome, où il allait lui-même pour assister au sacre de son frère, Léon X. Il y fut accueilli; les politiques voyaient en lui l'ami du maréchal de Chaumont et de Trivulce, le partisan de la France. Les artistes devaient peu se soucier de voir un nouveau venu partager avec eux la faveur de Léon. Raphaël ne paraît pas s'être employé à le servir. Quant à Michel-Ange, il est peu probable que Léonard lui ait demandé son concours, ou qu'il se soit soucie d'utiliser son crédit; la rivalité des deux grands artistes florentins datait de leurs travaux pour la salle du Palais-Vieux, et Léonard n'avait sans doute pas oublié avec quelle préférence marquée ses compatriotes avaient accueilli le carton de son jeune rival. De son côté, Michel-Ange ne devait pas avoir beaucoup d'estime pour un homme qui n'avait ni passions politiques, ni opinions religieuses; qui, après avoir servi Ludovic le More, s'était attaché à Louis XII pour revenir à Maximilien; qui avait organisé des fêtes et élevé des arcs de triomphe pour tous les vainqueurs. Sur ces entrefaites, François 1^{er} venait d'entrer en Lombardie. Léonard, rebuté par l'accueil qu'il avait reçu, l'y rejoignit. Il assista et prit part aux fêtes que l'on donnait au jeune vainqueur; il éleva pour le roi de France des arcs de triomphe, comme il avait fait pour Ludovic le More. A Pavie, il construisit ce fameux lion automate qui marcha jusqu'au roi, se dressa, et dont la poitrine, en s'ouvrant, laissait voir les fleurs de lis que le peintre courtois y avait mises. A Bologne, où le roi eut une entrevue avec le pape, l'amour-propre de Léonard se dédommagea des blessures qu'il avait reçues à Rome. Il prit plaisir à se montrer parmi les courtisans de François 1^{er}, et il se divertit à dessiner en caricatures les personnages qui entouraient Léon X, et dont il avait eu à se plaindre. Le roi l'emmena en France au commencement de 1516 et lui alloua une pension de 700 écus. Léonard s'établit au château du Clou, près d'Amboise. Son fidèle Melzi l'avait accompagné. Pendant les trois années et demie qu'il passa en France, il ne s'occupa que d'un projet de canal qui devait traverser la Sologne en passant par Romorantin. Il était vieux, fatigué, ennuyé; sa santé déclina de jour en jour, et il mourut le 2 mai 1519. La plupart de ses biographes le font mourir dans les bras de François 1^{er}; c'est une erreur : le roi, au moment de la mort de Léonard, était à Saint-Germain, où la reine venait d'accoucher, ainsi qu'on fait foi le *Journal de la cour*; constatant que François 1^{er} ne fit aucun voyage avant le mois de juillet de cette même année 1519. Vasari, qui ne perd pas une occasion de faire montre d'orthodoxie, a très-nettement accusé l'auteur de la *Jocunde* d'impunité. Le biographe se trompe, car, dans le testament de Léonard, daté d'un an avant sa mort (18 avril 1518), testament qu'Amoretti nous a conservé, il y recommande son âme non-seulement à Dieu, mais « à la glorieuse Vierge Marie, à tous les saints et à toutes les saintes du paradis et à monseigneur saint Michel. » Il demande que, dans chacune des trois églises d'Amboise, on dise pour lui trente messes basses, outre les trois grand-messes. On a beaucoup insisté sur ces circonstances; ceux qui ont étudié le caractère de Léonard dans son œuvre y ont constaté la marque d'un esprit libre; mais ces retours extrêmes ne sont pas rares chez les indifférents. Quelles qu'aient été les idées religieuses de Léonard de Vinci au déclin de ses jours, elles ne peuvent modifier le jugement qu'on doit porter sur sa personne et sur son œuvre. « Fuis les orages ! » Ce mot, qu'on lit en tête d'un de ses manuscrits, donne la clef de son caractère et de sa vie, et il explique ce qui lui manque. Pour nous résumer en un mot, Léonard de Vinci captive plutôt qu'il ne renoue les profondeurs de l'âme; il n'abandonne pas autant ni de la même manière que Raphaël ou que Michel-Ange.

• Léonard de Vinci, dit M. H. Taine, est le premier maître accompli de la Renaissance, l'homme en qui se trouve exprimé pour la première fois, d'une manière complète, ce système d'idées, cet ensemble de dispositions que l'on peut désigner sous le nom de « naturalisme... » C'est un génie complet, qui a le goût et l'amour de la nature dans ses diversités innombrables; et, de plus, c'est un génie extraordinairement délicat, chercheur du raffiné et de l'exquis, presque féminin... Cette délicatesse l'a conduit aux observations morales; il a découvert la psychologie des têtes. Il a été le premier peintre qui ait observé l'effet des passions humaines sur le visage et sur le corps. Auparavant, on connaissait très-bien un corps et un caractère; mais on ne savait pas rendre la transformation fugitive des traits du visage que produit une émotion. Léonard a profondément étudié cette partie de son art; ses études à cet égard sont innombrables... De tous les peintres anciens, Léonard est le plus moderne; du premier coup d'œil, il a été jusqu'au bout du naturalisme; nul n'a compris plus profondément la complexité et la délicatesse de la nature; nul ne l'a rendue avec une technique plus savante et des procédés plus complets. De même que dans ses œuvres scientifiques il a devancé son temps, possédé des méthodes, pressenti des vérités, entrevu

un système que nous démêlons à peine aujourd'hui; de même, dans la structure de ses corps et de ses têtes, dans la finesse et la mobilité de ses physiologies, dans l'étrange et maladroite beauté de ses expressions, il a découvert d'avance ces sentiments complets et sublimes, raffinés et délicieux, que les poètes exquis de notre siècle sont parvenus à exprimer; je veux dire la supériorité et les exigences de la créature trop fine, trop nerveuse, trop comblée, qui a tout et trouve que c'est peu de chose. Ce sont ces intuitions qui remplissent les figures de Léonard de Vinci. Ni Michel-Ange, ni Corrège, ni Raphaël n'iront au delà. »

Les principaux ouvrages de Léonard de Vinci sont : la *Cène* (Milan); la *Vierge sur les genoux de sainte Anne*, le *Saint Jean-Baptiste*, la *Jocunde*, le *Bacchus*, la *Vierge aux rochers*, le portrait de *Lucrezia Crivelli* (au Louvre); la *Vierge à la carafe* (au Vatican); la *Tête de Méduse*, l'*Adoration des mages* (aux Offices de Florence); la *Madone avec l'Enfant* (à Vaprio, dans la villa de Melzi), etc.; les autres sont perdus ou d'une authenticité douteuse.

Le *Traité de la peinture* de Léonard a été réimprimé plusieurs fois. La première édition fut faite d'après une copie d'un manuscrit de la bibliothèque Barberini, envoyé par M. del Pozzo à M. Chantelou, sous ce titre : *Trattato della pittura con la vita dell' istesso autore scritta da Raffaello du Fresne* (Paris, Jacques Langlois, 1651, in-fol.). Les gravures faites d'après des traits de Nicolas Poussin, retouchés et ombrés par Errard, sont de Lochou. La même année, M. de Chambrai, frère de M. de Chantelou, publia une traduction de ce livre (Paris, Jacques Langlois, in-fol., avec les mêmes gravures). La traduction française de M. de Chambrai a été rééditée, revue et corrigée (Paris, Giffart, 1716, in-12). Gault de Saint-Germain a donné une nouvelle traduction avec une *Vie de Léonard* (Paris, 1803, in-8°), réimprimée à Genève (1820, in-8°). Les collections italiennes sont nombreuses; nous citerons notamment celle de Milan (*Collection des classiques italiens*, 1804, in-8°). On possède également une traduction espagnole de ce livre (Madrid, 1784 et 1829, gr. in-4°). Quant aux manuscrits divers de Léonard, ils sont aujourd'hui dispersés dans quelques collections publiques et particulières. La Bibliothèque nationale en possède 1 volume, et l'Institut 12 volumes, qui proviennent de la bibliothèque que Ambrosienne de Milan et qui sont tombés au pouvoir des Français en 1796. Ces manuscrits renferment des choses extrêmement curieuses et témoignent des vastes connaissances du grand artiste. Léonard de Vinci passe pour avoir établi l'art de la gravure à Milan. On prétend qu'il est l'auteur de 61 planches, gravées sur bois, du livre de Pacioli, *Divina proportio*. Comme statuaire, il a laissé de beaux chevaux en relief, un modèle de *Jésus enfant*, un *Saint Jérôme*, qui se voit encore à Florence, et divers dessins modèles. Comme ingénieur, outre ses beaux canaux de la Lombardie, on cite de lui un grand nombre de projets dont les hommes compétents admirent encore les vastes combinaisons, notamment son plan d'un canal de navigation de Pise à Florence. Enfin comme mécanicien, indépendamment des machines ingénieuses que nous avons citées plus haut, il perfectionna l'art du tourneur, inventa plusieurs instruments, entre autres le tour ovale. Ce génie universel semble même avoir rêvé la navigation aérienne, car il revient souvent dans ses écrits sur la possibilité pour l'homme de voler dans les airs au moyen de machines tenues en équilibre contre les impulsions du vent, et il avait même construit des oiseaux mécaniques.

Vinci (LÉONARD DE) mourant à Fontainebleau dans les bras de François 1^{er}, tableau de M. Gigoux (Salon de 1835). Le sujet de cette toile n'est pas conforme à l'histoire, car il est prouvé aujourd'hui que Vinci mourut au château du Clou, près d'Amboise, et, d'autre part, que le 2 mai 1519 la cour et vraisemblablement François 1^{er}, étaient à Saint-Germain-en-Laye, où la reine venait d'accoucher. Mais la tradition populaire veut absolument que l'auteur de la *Cène* soit mort à Fontainebleau, entre les bras du roi. La tradition admet, on ne peut s'empêcher de reconnaître que le sujet choisi par Gigoux ne soit heureusement trouvé. L'artiste a fait preuve d'autant de goût dans la composition de son tableau que d'habileté dans l'exécution; aussi son œuvre a-t-elle mérité de lui survivre, en même temps qu'elle a contribué à assurer à son auteur une place honorable parmi les artistes contemporains.

VINCIAC ou VINCY, nom d'un ancien village de la France mérovingienne, situé entre Arras et Cambrai. Charles-Martel y défait les Neustriens en 717. La position exacte de cette localité n'est pas rigoureusement déterminée. Quelques auteurs pensent que c'est aujourd'hui Vincly ou Crèvecœur.

VINCIBLE adj. (vain-si-ble — du lat. *vincere*, vaincre). Qui peut être vaincu.

VINCIEN, IENNE, s. et adj. (vain-si-ain, i-è-ne). Geogr. anc. Habitant de Vincium; qui appartient à cette ville ou à ses habitants : Les VINCIENS. La population VINCIENNE.

VINCIGUERRA (Marco-Antonio), poète italien du xve siècle. Il fut secrétaire de la république de Venise, qu'il représenta auprès d'Innocent VIII ; c'est tout ce qu'on sait de sa vie. Il est considéré comme le créateur de la satire en Italie, et l'enthousiasme de ses contemporains pour son talent fut tel qu'on frappa une médaille en son honneur. Ses œuvres ont été éditées sous le titre de *Opera nuova* (Bologne, 1495, in-8°).

Vinciguerra, opérée en un acte, paroles de MM. J. Renard et Hugot, musique de M. Bottesini ; jouée au théâtre du Palais-Royal en avril 1870. Cette pièce avait d'abord été représentée à Monaco et accueillie favorablement, comme le sont toutes les opérettes, par le public frivole qui fréquente ces villes de plaisance. Il s'agit de la passion romanesque et ridicule d'une noble dame pour un brigand des Abruzzes, nommé Vinciguerra ; mais lorsqu'elle le voit de près, elle est obligée de reconnaître qu'il répond peu à l'objet de ses rêves. Un soupçon de la dame se déguise en bandit et, prenant les dehors de Vinciguerra, lui tient un tout autre langage, ce qui lui cause quelque perplexité ; mais il advient que le faux Vinciguerra est pris pour le vrai, qu'il est arrêté, et qu'en fin de compte la grande dame et lui laissent le brigand regagner ses montagnes et y exercer son joli métier. M. Bottesini est bon musicien, et on sait qu'il est virtuose sur son instrument. Sa musique, tout italienne, est agréable et sans prétention. On a remarqué une jolie valse chantée. On ne s'attendait pas à voir sortir des flancs d'une contre-basse une œuvre aussi légère. Ce petit ouvrage a été chanté par Lugnet, Deschamps, Mlles Julia Baron et Peyron.

VINCIUM, ville de la Gaule romaine, dans la Narbonnaise IIe. C'est aujourd'hui VINCES.

VINCKE (Frédéric-Louis-Guillaume-Philippe, baron DE), administrateur et économiste prussien, né à Minden en 1774, mort en 1844. Il fit ses études aux universités de Marbourg, d'Erlangen et de Göttingue, embrassa ensuite la carrière de la magistrature, devint en 1803 président de la chambre d'Aurich et, l'année suivante, succéda, comme président de celles de Munster et de Hamm, au baron de Stein, qui venait d'être appelé au ministère. Peu après l'entrée des Français en Prusse, il se retira en Angleterre, d'où il revint après la paix de Tilsitt. Nommé à cette époque président en chef de la régence de Potsdam, il quitta le service administratif en 1810, non sans conserver des espérances et sans former des plans pour l'avenir, et revint dans sa ville natale, où il écrivit un ouvrage, aujourd'hui classique en Allemagne, *Sur l'administration de la Grande-Bretagne* (publié par Niebuhr, Berlin, 1816). Devenu suspect aux autorités françaises, il fut arrêté, ses papiers furent brûlés et on l'exila sur la rive gauche du Rhin ; mais les événements le ramenèrent bientôt en Allemagne, où il fut appelé aux fonctions de gouverneur civil des provinces westphaliennes. Il déploya alors une rare activité, surtout pour l'armement des volontaires, l'appel de la landwehr et l'organisation du landsturm. En 1815 il fut nommé président de la nouvelle province de Westphalie, qu'il fut chargé d'organiser ; et, lorsque le retour de Napoléon de l'île d'Elbe eut ramené la lutte, il sut éveiller dans les populations l'ardeur la plus vive contre les Français. En 1825, il reçut le titre de conseiller intime. La Westphalie lui est redevable d'une foule de créations et d'améliorations. Il fit établir un grand nombre de routes, même à travers les landes du pays de Munster, facilita les communications par le Weser, rendit la Lippe navigable jusqu'à Neuhaus et améliora beaucoup la navigation de la Ruhr, sur laquelle il fit construire un vaste port près de Ruhrort. Il s'occupa surtout de régler les rapports des propriétaires fonciers avec les paysans. On peut consulter à ce sujet son remarquable ouvrage *Sur le morcellement des fermes* (1824), dans lequel il se prononce contre le trop grand morcellement de la propriété foncière. L'agriculture et l'instruction publique furent aussi l'objet de ses soins. Il fonda une maison de travail à Benninghausen (1820), un hôpital à Gesecke, des écoles de sourds-muets à Munster, à Petersshayen, à Langenhörst et à Gesecke, réorganisa l'asile d'aliénés de Marsberg et contribua en outre éminemment au développement des institutions scientifiques. Consultez l'intéressant ouvrage de Bodelschwing, intitulé : *Vie du premier président baron de Vincke* (Berlin, 1853).

VINCKE (Ernest-Frédéric-Georges, baron DE), homme politique prussien, fils aîné du précédent, né à Busch, près Hagen (comté de la Marche) en 1811, mort en 1875. Il étudia le droit aux universités de Göttingue et de Berlin, devint en 1832 juge suppléant au tribunal de Berlin et, après avoir encore rempli différents emplois, fut nommé en 1837 conseiller provincial du cercle de Hagen. En 1843 et 1845, il assista au landtag de Westphalie, comme député de l'ordre équestre du comté de la Marche, et s'acquit dès cette époque la réputation d'un orateur éloquent et subtil. L'activité qu'il déploya aux diètes réunies prussiennes de 1847 attira l'attention générale. Se retranchant sur le terrain de

l'exacte légalité pour juger la patente royale du 3 février 1847, il prit une part active aux débats les plus importants des diètes et y défendit les opinions constitutionnelles contre les efforts rétrogrades du parti féodal. Pendant les combats qui commencèrent le 18 mars 1848 dans les rues de Berlin, le roi l'appela dans cette ville et l'on crut à cette époque, mais à tort, que les conseils qu'il avait donnés en haut lieu avaient aidé à mener la fin de la lutte. Elu par le cercle de Hagen à l'assemblée nationale allemande, il s'y montra fidèle à ses principes politiques, combattit les tendances révolutionnaires et fut l'un des chefs du parti de la constitution et de l'empire héréditaire. Après l'octroi de la constitution de décembre 1848, il entra dans la seconde Chambre prussienne, où il combattit la politique du ministère aussi vivement que la gauche démocratique. La Chambre ayant été dissoute à la fin d'avril 1849, il fut de nouveau élu à celle qui devait se réunir en août de la même année ; mais il ne voulut pas accepter ce mandat, parce qu'il ne croyait pas la nouvelle loi électorale compatible avec la constitution. Il consentit cependant à représenter les électeurs de Bochum au parlement de l'Union, qui siégea à Erfurt de mars à mai 1850. Depuis cette époque, sauf de 1855 à 1858 et de 1863 à 1866, il fit toujours partie de la seconde Chambre prussienne et devint, en outre, membre du Reichstag de la Confédération germanique du Nord. Vincke a toujours défendu les opinions du vieux parti libéral prussien. Il était, dans toute la force du mot, ce que les Anglais appellent un *debater*. Éloquent, insinuant, doué d'un esprit à la fois caustique et sérieux, il occupait une place éminente parmi les hommes parlementaires de l'Allemagne.

VINCKE (Charles-Frédéric-Gisbert, baron DE), littérateur allemand, frère du précédent, né en 1813. Il étudia le droit aux universités de Heidelberg et de Berlin, exerça quelque temps la profession d'avocat, et entra en 1842 dans la carrière administrative. Successivement membre des régences de Potsdam et de Munster, il prit sa retraite en 1860, à cause de l'état de sa santé. Il s'est fait connaître en littérature par différents ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Légendes et tableaux de Westphalie* (Hamm, 1856) ; *Poésies* (Berlin, 1860) ; *Dans l'exil de la Jungfrau*, recueil de nouvelles (Hanovre, 1864, 3 vol.) ; *Rose et chardon* (Weimar, 1865, 2e éd.). On lui doit aussi des traductions de poésies anglaises et il a écrit les paroles du *Song d'une nuit d'été* de Mendelssohn (Munster, 1851).

VINCKEBOOM (David), peintre hollandais, né à Malines en 1578, mort en 1639. Élève de son père, qui possédait un certain talent dans la miniature, il cultiva d'abord le genre de la nature morte, et y renonça plus tard pour s'adonner au paysage. Il acquit rapidement dans ce nouveau genre une réputation que le temps n'a pas détruite, et ses tableaux sont fort recherchés des amateurs. Ils se trouvent presque tous dans les principaux musées des Pays-Bas et de l'Allemagne. Ils ont aussi été souvent reproduits par la gravure.

VINCRES s. f. (vain-kre). Bot. Nom vulgaire de la pervenche.

VINCULAIRE s. f. (vain-ku-lè-re — du lat. *vinculum*, lien, qui est pour *vinculum* et vient du verbe *vincere*, vaincre, lequel est peut-être allié à *vincere*, vaincre). Zooph. Genre de polypiers bryozoaires, de la famille des eschariens, comprenant plusieurs espèces fossiles : *Les VINCULAIRES ont les plus grands rapports avec les cellaires*. (E. Baudement.)

VINCULARINE s. f. (vain-ku-la-ri-ne — dimin. de *vinculaire*). Zooph. Genre d'escharioides. V. ESCHARIEN.

VINDANA PORTUS, ville de la Gaule romaine, dans la Lyonnaise IIe, chez les Namètes, à l'embouchure de la Vindana (Vilaine). Ptolémée, qui nous indique ce port, le place entre l'embouchure de la Vilaine et le *Gobæum promontorium* (cap Saint-Mahé).

VINDAS s. m. (vain-da. — Ce mot vient du germanique : allemand *winde*, tour, vindas, de *winden*, rouler, enrouler, entortiller ; ancien haut allemand *wintan*, gothique *be-windan*, anglo-saxon *windan*, scandinave *vinda*, danois *vinde*, suédois *winda*, anglais *to wind*, hollandais *winden*. Ce verbe germanique est également entré dans notre langue sous la forme *guinder*). Cabestan composé d'un arbre vertical qu'on manœuvre avec des leviers.

— **Encycl.** Le cabestan proprement dit est en chêne ou en orme ; il est formé de deux pièces polygonales, revêtues de linteaux verticaux, pour arrêter le câble, et freinées en bas et en haut. Dans la partie d'enroulement du câble, la pièce est conique et quelquefois à hyperboloïde ; ces formes forcent le câble à serrer ses spires les unes contre les autres. Dans la partie supérieure de cette pièce de bois, on ménage des trous carrés au nombre de 4, 6, 8, etc., dans lesquels on glisse des leviers très-longs, sur lesquels les hommes agissent en poussant. De cette façon, on peut, sans engrenage, produire une très-grande force. Les *vindas* sont surtout employés dans la marine, à bord des bâtiments, pour opérer le levage des ancres ou des pièces lourdes.

Depuis l'application de la vapeur à la marche des bateaux, on les fait mouvoir au moyen de la machine ; de cette façon, on peut produire une plus grande force, tout en épargnant un travail pénible aux hommes de l'équipage. Si l'on nomme P la puissance ou force motrice agissant dans un plan normal à l'axe du *vindas* ; p le bras de levier de P, par rapport à l'axe de cette machine ; Q la résistance à vaincre agissant dans un plan normal à l'axe du *vindas* ; q le bras de levier de Q par rapport à l'axe ; F une force agissant parallèlement à cet axe, comme cela arrive dans les cabestans, qui ne sont autre chose que des treuils à axe vertical, dont le poids, au lieu de se reporter sur le contour des tourillons, agit sur la face horizontale du pivot infé-

rieur ; $f'F \frac{2}{3} r'$ le moment du frottement de la face horizontale du pivot ; f' le coefficient de frottement, qui peut être différent de celui du poutour du pivot ; r' le rayon de la surface frottante du pivot ; f le coefficient de frottement des embases de l'arbre sur leurs manchons, on a pour l'équilibre dynamique du *vindas* :

$$Pp = Qq + fRr + f'R'r + f'F \frac{2}{3} r'.$$

VINDASCINUM, nom latin de VENASQUE.

VINDAU, ville de la Russie d'Europe. V. WINDAU.

VINDÉLICIE, contrée de l'Europe ancienne, entre le Danube au N., la Gaule à l'O., la Rhétie au S. et le Norique à l'E. Capitale, Augusta Vindelcorum (aujourd'hui Augsburg). Elle tirait son nom des deux rivières principales qui l'arrosaient : le Vindo (aujourd'hui Wertach) et le Licus (aujourd'hui Lech). Elle était habitée par les tribus germanes des Catenates, des Licates et des Consunetes. Ce pays fut soumis par les Romains l'an 15 av. J.-C. et forma avec la Rhétie une province de l'empire d'Auguste. Au me siècle de l'ère chrétienne, la Vindélicie fut séparée de la Rhétie et forma à elle seule la province de Rhétie IIe. Au ive siècle, cette province fut comprise dans le diocèse d'Italie. De nos jours, le territoire de l'ancienne Rhétie est répartie entre le royaume de Wurtemberg et de Bavière.

VINDÉMIAL, ALE adj. (vain-dé-mi-al, a-le — du lat. *vindemia* ; de *vindemia*, vendanges). Antiq. rom. *Offrandes vindémiales*. Celles que l'on déposait en automne sur les tombeaux.

— s. f. pl. Fête des vendanges, instituée, dit-on, par Jules César.

— **Encycl.** Les *vindémiales* commençaient le 22 août de chaque année et ne se terminaient que le 15 octobre. Elles duraient donc cinquante-cinq jours. Ces jours rentraient dans les fêtes. Durant tout ce temps, il y avait suspension d'un grand nombre d'affaires et principalement de poursuites devant les tribunaux. On établit les *vindémiales* afin de permettre aux habitants de la campagne de faire en liberté la récolte des fruits et les travaux des vendanges. Ces fêtes paraissent avoir été instituées par Jules César. Elles furent souvent l'occasion de plaisirs licencieux et de débauches qui rappelaient un peu les bacchanales. Elles se liaient effectivement au culte de Bacchus, puisque, dans la dernière partie des jours qui leur étaient consacrés, on cueillait et on pressait le raisin. Le dieu du vin semblait y présider, et la récolte des autres fruits avait dans ces fêtes une moins grande importance, comme le témoigne le mot même de *vindémiales*, venant de *vindemia* (vendange).

VINDENNE s. f. (vain-dè-ne). Techn. Corde attachée sur une signolle.

VINDEX (Caius-Julius), général gaulois, issu de la race royale d'Aquitaine, mort devant Besançon en 68. Propriétaire de la Séquanais sous Néron, dont les crimes l'indignèrent à ce point qu'il résolut d'en délivrer l'empire, il entraîna plusieurs chefs gaulois dans sa révolte, rassembla dans les plaines de la Saône une armée d'Eduens, d'Avernes et de Séquanais et appuya les prétentions de Galba. L. Rufus Virginius, gouverneur de la haute Germanie, reçut l'ordre de marcher contre lui, le rencontra devant Besançon et, après un long entretien, se réunit à lui contre Néron. Les troupes, ignorant l'accord des chefs, en vinrent aux mains sous les murs de la ville. Les Gaulois surpris furent massacrés, et Vindex se tua de désespoir.

VINDHYA (monts), chaîne de montagnes de l'Indoustan anglais, présidence du Bengale, s'étendant entre Bénarès et le golfe de Cambaye, dans les anciennes provinces de Bundelcund et de Malwa, au N. de la Nerbudda, dont elle sépare le bassin de celui du Gange. Ces montagnes, dont le développement est d'environ 660 kilomètres, ne sont pas très-élevées et sur plusieurs points ne présentent que des collines aux pentes douces et boisées. Les points culminants des monts Vindhya sont les pics de Chuzigour (800 mètres) et d'Ambawara (585 mètres).

VINDHYEN (vain-di-ain). Linguist. V. DRAVIDIEN.

VINDICATIF, IVE adj. (vain-di-ka-tiff, i-ve — du lat. *vindicare*, venger). Qui aime à se venger, qui désire et cherche les occa-

sions de se venger : *Ceux qui sont VINDICATIFS de leur nature ne peuvent être estimés avoir la probité nécessaire au maniment de l'Etat*. (Cal de Richelieu.) *Le caractère des dévots est d'être implacables et vindicatifs*. (St-Evre.) *Les femmes sont en général plus vindicatives que les hommes*. (L'abbé Bautain.) *Qui est inspiré par l'esprit de vengeance : La justice doit être vengeresse et non vindicative*. (Boiste.)

— Substantif. Personne qui aime à se venger : *Le VINDICATIF insensé ne voit que vengeance*. (Boiste.)

VINDICATIVEMENT adv. (vain-di-ka-ti-ve-man — rad. *vindicatif*). D'une manière vindicative.

Vindicta contra tyrannos (LKS), ouvrage politique d'Imbert Languet. C'est sous le nom de Brutus que l'auteur lança les foudres de ses *Vindictæ*. Au lieu de renvoyer à Dieu dans l'autre monde, il aime mieux confier aux hommes ici-bas le soin d'arrêter et de punir la tyrannie. Machiavel est l'ennemi qu'il combat. Il oppose le manuel de la résistance par la loi et la raison au manuel de l'oppression par la force et le mensonge. Son ambition est de ramener aux vrais principes la science du gouvernement. Or, quel est le fond du machiavélisme ? La négation absolue de tout principe, l'accident substitué à la règle, le fait au droit, l'intérêt au devoir ; politique d'expéditions, de bascule et de brocantage, que Catherine de Médicis n'a cessé de pratiquer depuis quinze ans. Son chef-d'œuvre a été le massacre de la Saint-Barthélemy. Et qu'a-t-il produit ? Rien. Le parti protestant s'est trouvé plus fort le lendemain ; il y a gagné, malgré ses fautes incontestables, les sympathies de l'Europe et le pardon de la postérité. A cette politique sans issue, Languet prétend faire succéder un code fondé sur l'équité et la morale publique. Il veut que ce qui est juste soit fort, et c'est pour trouver cette force qu'il définit et organise le droit de résistance. Son livre n'est pas une déclamation, un recueil de banalités, mais un traité régulier, divisé, construit avec une rigueur géométrique. Quatre questions principales y sont posées :

1° Doit-on l'obéissance aux princes, s'ils ordonnent contre la loi de Dieu ?

2° A-t-on le droit de résister aux princes, s'ils veulent détruire la loi de Dieu et ravager l'Eglise ?

3° Quand le prince opprime ou perd la république, la nation peut-elle lui enlever le pouvoir dont il abuse ?

4° Les princes voisins peuvent-ils et doivent-ils porter secours aux peuples persécutés dans leur foi et opprimés par un tyran ?

Questions grosses d'orages, que l'esprit moderne déchaînait sur le monde, et qui l'agitent encore aujourd'hui. Languet les aborde avec calme et résolution. La première est tranchée par l'exemple des saints et des martyrs ; la seconde et la troisième sont plus délicates. Ce formidable droit d'insurrection, dont le xvie siècle devait faire une si triste épreuve, effraye l'honnête théoricien : il le circonscrit, le limite, en distinguant avec soin la résistance de la révolte. Languet n'est point un maniaque, un esprit violent que la haine égare, mais un homme sensé, pratique, formé par les voyages et l'expérience des affaires, instruit à la modération par son maître Mélancthon. Lui-même sent parfaitement tous les périls de son système et s'efforce de les prévenir et de les atténuer. Le soulèvement des anabaptistes avait été pour lui et les siens un sinistre avertissement. Aussi ne veut-il pas de l'éméute de carrefour. Les magistrats, représentants de la loi violée, sont les chefs naturels de la résistance. Cet instinct d'ordre et de discipline, même dans la sédition, est un trait caractéristique chez les publicistes protestants. On reconnaît là l'influence de Calvin, le sévère organisateur de Genève. Mais là aussi commencent les impossibilités. Où trouver le magistrat idéal, « loi parlante et animée ? » Sera-ce Olivier ? sera-ce Birague ? sera-ce même de Thou, faibles roseaux humains, qui plient au moindre souffle de la volonté royale ou de l'éméute populaire ? Enfin, quoi qu'il fasse pour atténuer les effets de son système, quoi qu'il ait soin de distinguer entre les tyrans sans titre, usurpateurs ou étrangers, et les tyrans d'exercice, princes et rois héréditaires, après avoir épuisé les moyens de résistance légale et pacifique, il aboutit fatalement à ce sanglant écueil du régicide, où viennent échouer presque toutes les théories politiques du xvie siècle. Contre les tyrans sans titre, tout est permis : « Chacun peut crier après ce mal comme on crie au feu, et y courir avec crochets et engins, sans attendre la capitaine du guet. » Contre les tyrans d'exercice, quand les remontrances ont échoué, il faut recourir à la force et le déposer, comme cela s'est fait autrefois. Reste la dernière question, celle du droit d'intervention étrangère. Languet, qui offrait à Charles IX l'épée des princes palatins, afin d'assurer le maintien de la paix dans ses Etats, admet le droit d'intervention, mais à condition qu'il soit gratuit et pur de toute pensée d'agrandissement. Autre utopie généreuse, à laquelle la politique devait préférer longtemps encore le système plus lucratif des annexions. Tel est le livre des

Vindictæ avec ses hardiesses et ses lacunes, mélange de raison et d'éloquence, de nobles sentiments et de théories inapplicables. Comme Hotman, Languet rêve l'alliance toujours promise, mais vainement attendue, du principat et de la liberté. A ce titre, il est un des pères du droit constitutionnel.

VINDICTE s. f. (vain-di-kte — lat. *vin-dicta*; de *vinde*, vengeur, mot qui appartient à la même famille que le verbe *vindicare*, venger, proprement obtenir quelque chose en compensation, prendre une compensation, et aussi réclamer une compensation, sans doute de la racine sanscrite *vid*, *vind*, obtenir, acquérir). Pénalité des crimes : *La vindicte publique*. *La vindicte publique ne prend jamais le nom odieux de vengeance*. (De Bonald.) *La justice autorise et règle la vindicte légale*. (Ch. de Rémusat.)

— Antiq. rom. Petite baguette avec laquelle on frappait la tête d'un esclave, en signe d'affranchissement. Il Mode d'affranchissement au moyen de cette baguette : *On affranchissait par le cens, par la vindicte et par testament*.

— Encycl. Législ. *Vindicta publique*. Rien n'est moins exact que ce vocable de *vindicta publique* employé pour désigner l'action et le fonctionnement de la justice répressive. L'habitude fait tolérer cette locution, qui a cours, malgré son impropriété, même dans le langage judiciaire; il ne peut, il ne doit entrer dans l'action de la justice répressive aucune passion vindicative ni aucune idée de représailles à exercer contre les auteurs des délits. Le principe fondamental de notre législation criminelle est que le droit de réprimer et de punir n'appartient individuellement, dans aucun cas, à la partie privée lésée par le méfait, ce qui exclut toute idée de talion ou de vengeance dans l'application de la loi pénale. Les individus n'ont droit personnellement qu'à des réparations et à des indemnités; le droit de punir appartient à la société seule. Elle l'exerce par des magistrats, qui ne sont que ses délégués et ses organes. Les passions et l'entraînement des représailles sont absolument antipathiques aux principes et à la nature de ce droit social de punir. Il a des bases toutes différentes. Sa première base, la plus essentielle, est la règle d'éternelle justice que le mal doit être rémunéré par le mal, comme le bien doit l'être par le bien, afin que tous les hommes qui vivent en société sous l'égide de la loi sachent que les avantages personnels qui semblent quelquefois pouvoir être obtenus par le crime sont plus apparents que réels et sont toujours plus que compensés par les conséquences plus ou moins éloignées du crime.

Le second principe constitutif du droit de punir réside dans le droit qu'à la société de se défendre. En d'autres termes, la société puise le droit d'intervenir pour la répression des méfaits dans la nécessité de se conserver et de se défendre; mais ce droit, elle ne peut l'exercer que dans la mesure de la stricte justice. Aucun intérêt, aucune utilité même de conservation ne sauraient jamais lui permettre soit de frapper un acte exempt de toute culpabilité intrinsèque, quoique nuisible, soit de punir un acte intrinsèquement coupable au delà de la mesure du juste et au delà de la proportionnalité qui doit être constamment recherchée entre la peine appliquée et la criminalité du fait. Voilà la théorie vraie et ce que l'on pourrait appeler la philosophie du droit criminel, philosophie établie sur des bases définitives par les plus éminents criminalistes modernes, les Rossi, les Ortolan, les Faustin Hélie. L'élevation et la sérénité de ces principes répugnent donc, en théorie du moins, à toute idée de vengeance et à tout mélange de passion dans le fonctionnement de la loi criminelle.

Il faut donc écarter cette locution barbare de *vindicta publique*. La recherche et la poursuite des délits, en vue d'en livrer les auteurs aux tribunaux et de leur faire appliquer la peine encourue, porte un autre nom, le seul exact et juridique; elle s'appelle l'*action publique*, dénomination qui a l'avantage de la distinguer nettement de l'action civile ou privée, qui appartient à la partie lésée personnellement par le délit et tend uniquement à lui faire allouer des réparations ou indemnités pécuniaires. Tout délit punissable qui se produit donne, en général, naissance à cette double action : l'action publique, tendant à donner satisfaction à la justice générale, à la nécessité de la rémunération du mal moral par le mal afflictif, et l'action civile ou privée, tendant à un but de justice ou de réparation purement individuelle. Ces deux actions peuvent marcher parallèlement et ont des points de connexité, mais elles ne restent pas moins parfaitement distinctes par leur nature et leur but final. En somme, tout agent responsable d'un délit contracte, en le commettant, deux obligations simultanées : l'obligation envers la société de satisfaire à la justice répressive, en subissant la peine qu'il a méritée, et l'obligation envers le particulier lésé de satisfaire à la justice privée, en réparant le dommage qu'il lui a individuellement causé.

La notion de l'action publique était mal dégagée dans l'enfance des sociétés modernes. Au moyen âge, le droit d'accusation appartenait exclusivement à l'offensé, qui l'exer-

çait à ses risques ou entraînait en composition avec l'offenseur. Ce fut seulement au xiv^e siècle qu'apparut une première ébauche encore informe et mal définie de l'institution du ministère public. L'institution se régularisa et s'affermir dans la suite; l'action civile et l'action publique se dédoublèrent définitivement, et le droit d'accusation publique se concentra sans partage dans les mains des gens du roi. La Révolution de 1789 modifia l'ancienne organisation du ministère public; le premier Empire l'établit telle que nous la voyons aujourd'hui. Cette organisation rencontre des admirateurs; elle présente, en effet, les conditions d'une action prompte et vigoureuse; mais elle met les fonctionnaires chargés de poursuivre sous l'autorité exclusive du pouvoir, et chacun sait combien cette dépendance a été funeste à la bonne administration de la justice depuis soixante-dix ans. On peut, de plus, regretter qu'elle n'ait placé nulle part la responsabilité à côté des accusations passionnées ou téméraires et qu'elle ait complètement privé les simples citoyens du droit de se porter eux-mêmes accusateurs, à leurs risques, dans les affaires du grand criminel. Dans les sociétés vraiment libres, ce droit peut être exercé par chaque citoyen sous sa responsabilité.

On vient de dire qu'aussitôt que se produit un délit punissable, il donne naissance à l'action publique, qui peut prendre cours incontinent et saisir la juridiction répressive compétente. C'est la règle générale, mais cette règle comporte des exceptions notables. L'action publique se trouva longtemps paralysée ou au moins suspendue relativement aux méfaits commis, dans l'exercice de leur charge, par les fonctionnaires ou agents du gouvernement. L'article 75 de la constitution de l'an VIII subordonnait la poursuite à l'autorisation préalable du conseil d'Etat. Cette disposition est abrogée depuis 1870. L'action publique pour la répression des délits est suspendue aussi, mais uniquement pendant la durée des sessions, à l'égard des membres des assemblées délibérantes, Sénat et Chambre des députés (constitution du 25 février 1875). C'est le principe antique de l'inviolabilité de la personne des tribuns, principe constamment maintenu au moyen âge pour assurer la liberté individuelle des députés aux états généraux et aux états particuliers des provinces. Le mandat représentatif couvre et rend inviolable la personne des mandataires, et il ne fallait pas laisser au pouvoir le moyen de se débarrasser, à l'occasion, d'une parole éloquente ou courageuse qui l'importune. Néanmoins, les Chambres peuvent autoriser les poursuites et rendre ainsi son libre cours à la justice répressive. Sous l'Empire, un sénateur ne pouvait être poursuivi, même en dehors des sessions, pour délit ou crime entraînant l'emprisonnement, sans autorisation du Sénat (sénatus-consulte du 4 juin 1858). Cette disposition a été abrogée en fait par l'abolition du Sénat au 4 septembre 1870. Ce tempérament à l'immunité du représentant n'a pas été admis dans le droit public de toutes les nations; on ne le rencontre pas notamment dans la constitution des États-Unis d'Amérique.

Des circonstances d'un autre ordre viennent encore suspendre le fonctionnement de l'action publique, en la subordonnant à l'initiative prise par les intérêts privés qui se sont trouvés lésés par le délit. Ainsi, en matière d'adultère, l'action du ministère public ne peut être mise en mouvement que par la plainte de l'époux offensé (art. 236 du code pénal). En matière de rapt d'une fille mineure, l'action publique est arrêtée dans son cours par le fait du mariage intervenu entre le ravisseur et la jeune fille qu'il avait détournée. En matière d'injure et de diffamation, c'est encore à la partie injuriée ou diffamée qu'appartient exclusivement l'initiative de la poursuite. Dans ces différents cas, le respect de l'honneur domestique imposait au législateur le devoir de laisser à l'offensé le droit de couvrir l'offense de son pardon ou de son mépris, et la liberté de se contenter du genre de réparation qu'il juge le meilleur et le moins blessant pour ses légitimes susceptibilités. En dehors de ces situations exceptionnelles, l'action publique s'exerce sans entrave et prend cours dès le moment où le délit punissable a été commis.

— Antiq. rom. L'affranchissement par *vindicta* semble être le plus ancien de tous et avoir précédé les affranchissements par le cens ou par testament. Il en est question chez Tite-Live dès les temps les plus reculés. On y procédait de la manière suivante : le maître amenait son esclave devant le magistrat et faisait connaître les motifs pour lesquels il demandait son affranchissement. Alors le magistrat prenait la baguette nommée *vindicta*, qui était probablement détachée d'un faisceau des licteurs, et il en touchait trois ou quatre fois la tête de l'esclave. Horace fait allusion à cette coutume dans la satire où, à l'occasion des saturnales, il donne à son esclave Dave la liberté de lui reprocher ses défauts (livre II, 7) : « Tu es mon maître, lui dit Dave, toi, soumis à la volonté des choses et des hommes, que la baguette trois et quatre fois imposée ne saurait jamais affranchir de la misérable crainte? »

Tunc mihi dominus, rerum imperitis hominumque Tot lantisque minor, quem ter vindicta quaterque Imposita laud unquam misera formidine privet?

En touchant l'esclave de la *vindicta*, le magistrat prononçait une formule déclarant que l'homme allait devenir libre « d'après le droit des Quirites; » il le revendiquait pour la liberté, *vindicare in libertatem*. Le maître, qui tenait toujours l'esclave, disait les mots suivants : « Je veux cet homme libre; *Hunc hominem liberum volo*. » Puis il tournait autour de lui. Enfin, le maître sortait sa main de dessus l'esclave et le laissait aller. Là se terminait cette formalité de l'affranchissement, dont le dernier acte donna lieu à l'expression *emisi e manu ou misi manu*, il l'a renvoyé hors de sa main. De là vint que l'affranchissement prit en latin le nom de *manumissio*. L'usage que le magistrat faisait de la baguette appelée *vindicta* paraît avoir eu pour objet de représenter une opposition imaginaire contre l'affranchissement demandé.

VINDILIS INSULA, nom latin de BELLE-ILE.

VINDING (Erasme), philologue danois, né en 1615, mort en 1684. Successivement professeur de grec, de latin et d'histoire à l'université de Copenhague, conseiller de chancellerie, référendaire près le tribunal suprême, et enfin conseiller d'Etat, il travailla, avec les juriconsultes les plus éminents de l'époque, à la réformation des lois du Danemark, et c'est surtout à lui qu'il faut attribuer la clarté du style et le bon ordre qui règne dans le code de Christiern V. Outre des commentaires latins sur différentes tragédies d'Euripide et des dissertations sur quelques points de la philologie grecque, on a de lui un travail inséré dans les *Antiquités grecques* de Gronovius et qui roule sur les *Origines et les migrations des peuples de la Grèce antique*.

VINDING (Paul), philologue danois, fils du précédent, né en 1658, mort en 1712. Sa vie présente à peu près les mêmes incidents que celle de son père; comme ce dernier, il s'occupa d'études philologiques et publia, entre autres écrits, une traduction latine d'un traité du *Talmud*, des notes sur *Diety* de Crète, différentes dissertations, une notamment sur le *Peregrinus* de Lucien, etc. — Son fils, Erasme VINDING, mort dans un âge peu avancé en 1723, conseiller royal de justice et de chancellerie, a laissé une traduction latine de la paraphrase d'Eutychius sur le poème d'Oppien qui a pour sujet la *Chasse aux oiseaux*.

VINDITA s. m. (vain-di-ta). Ornith. Espèce de canard des côtes de l'Amérique.

VINDIUS (Verus), juriconsulte romain, qui vivait au i^{er} siècle de notre ère. Il mérita par ses talents et ses connaissances étendues la confiance d'Antonin le Pieux et prit part aux travaux de réforme législative exécutés sous le règne de ce prince. Aucun de ses ouvrages ne nous est parvenu, mais son nom est fréquemment cité dans le Digeste.

VINDOBONA, ville de l'empire romain, dans la Pannonie Supérieure. Aujourd'hui VIENNE, capitale de l'Autriche.

VINDOMAGUS, ville de la Gaule romaine, dans la Narbonnaise i^{re}, chez les Volces Arécomiques. C'est aujourd'hui Le Vigan.

VINDONIS, ville de la Bretagne romaine, dans la Flavie Césarienne, chez les Trinobantes. C'est aujourd'hui Windsor.

VINDONISSA, ville de la Gaule romaine, dans la Grande Séquanaise, chez les Helvètes. C'est aujourd'hui Windisch. Tacite en fait mention (*Hist.*, liv. VI) et y fixe le quartier de la ving et unième légion, ce qui est confirmé par une inscription trouvée sur les lieux. Cette position de Vindonissa était liée à plusieurs voies romaines.

VIN-DONNER s. m. Anc. cout. Présent en vin ou en argent que le nouveau marié offrait à ses amis.

VINEA s. f. (vi-né-a — mot lat. qui signif. *vigne*). Antiq. rom. Espèce de mantelet dont les Romains se servaient dans les sièges.

VINEAL, **ALE** adj. (vi-né-al, a-le — du lat. *vinea*, vigne). Hist. nat. Qui vit ou croît dans les vignes.

VINÉE s. f. (vi-né — du lat. *vinum*, vin). Agric. Récolte de vin : *Une bonne VINÉE. Une demi-VINÉE*.

— Endroit où l'on fait fermenter la vendange.

VINELLE s. f. (vi-nè-le — dimin. de *vin*). Petit vin, piquette.

VINER v. a. ou tr. (vi-né — rad. *vin*). Additionner d'alcool, en parlant des vins.

VINER (Charles), juriconsulte anglais, mort en 1756. Il est surtout connu comme auteur d'un *Abregé complet et général de droit et d'équité* (1741-1751, 24 vol. in-fol.), auquel il consacra, d'après Blackstone, plus de cinquante ans. Cet ouvrage a été réimprimé en 24 vol. in-8°, de 1792 à 1794, et suivi de six volumes supplémentaires (1799-1806), écrits par les juriconsultes les plus renommés de l'Angleterre. A sa mort, Viner légua 12,000 livres sterling (300,000 fr.) à l'université d'Oxford. Cette somme devait être consacrée à la

fondation d'une chaire, qui porte aujourd'hui le nom de *Chaire de Viner* (*Vinerian professorship*), ainsi qu'à celle de bourses gratuites pour les étudiants. Ces bourses sont actuellement au nombre de huit, dont deux de 1,250 francs et six de 750 francs. Blackstone fut le premier nommé à la chaire de Viner.

VINET (Elie), érudit français, né près de Barbezieux en 1509, mort à Bordeaux en 1587. Il ouvrit une école dans sa ville natale, puis il passa à Bordeaux et professa au collège de Guienne, dont il devint principal en 1558. On a de lui les ouvrages suivants : la *Manière de faire les solaires ou cadrans* (Poitiers, 1564, in-4°); *Discours sur l'antiquité de Bordeaux et de Bourg-sur-Mer* (Bordeaux, 1565, in-4°); *l'Antiquité de Saintes et de Barbezieux* (Bordeaux, 1571, in-4°); *De logistico libri tres* (Bordeaux, 1573, in-8°); *l'Arpentier, livre de géométrie, enseignant à mesurer les champs* (Bordeaux, 1577, in-4°); *Tractatus de schola aquitanica* (Bordeaux, 1583, in-12), etc. Il a, en outre, édité les œuvres de Sidoine Apollinaire, d'Eutrope, de Perse, d'Ausone, de Censorinus et de Pomponius Mela; le *Polyhistor* de Solin, etc.

VINET (Alexandre-Rodolphe), écrivain et théologien protestant, né à Ouchy, près de Lausanne, en 1797, mort à Clarens le 4 mai 1847. Destiné au ministère évangélique par ses parents, il s'appliqua à l'étude de la théologie, peut-être avec moins d'ardeur qu'à celle de la littérature, qu'il aimait jusqu'à sa mort. Un soir, disent ses biographes, pendant qu'il lisait à haute voix une tragédie de Corneille, l'émotion le gagna avec tant de force qu'il fut obligé de quitter brusquement le salon, ne pouvant retenir ses larmes. En 1817, âgé de vingt ans, il fut jugé digne d'occuper la chaire de langue et de littérature françaises du gymnase de Bâle. Deux ans après, il reçut la consécration pastorale à Lausanne, mais sans abandonner le professorat. En 1824, il devint un des collaborateurs du *Nouveliste vaudois*, journal créé au milieu des luttes politiques et religieuses du canton de Vaud, pour faire de l'opposition au gouvernement, hostile à la liberté religieuse dont Vinet se constituait et resta jusqu'à sa mort le défenseur.

En 1837, il fut rappelé de Bâle et nommé à la chaire de théologie pratique de l'Académie de Lausanne. Dans la suite, il joignit à cet enseignement l'histoire de l'éloquence de la chaire, des leçons qu'il intitulait philosophie pratique du christianisme, et enfin des explications homilétiques sur quelques livres du Nouveau Testament. Depuis 1831, il prenait une part active à la rédaction du *Semeur*, journal remarquable, dont il assura le succès par des travaux philosophiques et littéraires.

En 1845, Vinet fut appelé à la chaire de littérature française, qu'il dut quitter l'année suivante pour se consacrer à l'organisation des églises indépendantes et à ses publications.

Il exerça le ministère évangélique au milieu des églises naissantes et devint le plus populaire, le premier de leurs prédicateurs. On avait devant soi, dit M. Scherer, un homme qui montait en chaire parce qu'il avait quelque chose à dire; on sentait que ce qu'il donnait, c'était sa vie, c'était lui-même... L'humilité, chez lui, enfantait la simplicité, la simplicité produisait le naturel. Point de dogmatique apprise, point de phrases faites, point de jargon religieux, point de passages cousus les uns au bout des autres pour cacher le vide de la pensée; tout allait à l'édification.

Parmi les nombreux ouvrages de Vinet, nous citerons : *Théologie pastorale* (1 vol. in-8°); *la Liberté des cultes* (1 vol. in-8°); *Essai sur la manifestation des convictions religieuses et sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat* (1 vol. in-8°); *Discours sur quelques sujets religieux* (1 vol. in-8°); *Méditations évangéliques* (1 vol. in-8°); *Etudes sur la littérature française au xix^e siècle* (3 vol. in-8°); *Etudes sur Blaise Pascal* (1 vol. in-8°). Pascal était son auteur de prédilection. « On n'a rien écrit sur ce sujet, dit Sainte-Beuve, de plus intimement vrai et de plus justement senti. » *Essais de philosophie morale et de morale religieuse* (1 vol. in-8°); *Chrestomathie française* (3 vol. in-8°); *Homilétique ou Théorie de la prédication* (1 vol. in-8°).

Terminons par cette appréciation de Sainte-Beuve : « En laissant de côté ce que M. Vinet a publié depuis vingt ans sur des questions religieuses familières à son pays bien plus qu'au nôtre, on aura encore dans M. Vinet un critique littéraire du premier ordre... Il n'est pas un prosateur ni un poète de renom parmi nos contemporains dont M. Vinet n'ait examiné et pesé les ouvrages... Chateaubriand, M^{me} de Staël, Lamartine, Victor Hugo, Béranger, plusieurs de nos historiens, enfin presque tous nos illustres ont tour à tour fixé l'attention du plus scrupuleux et du plus bienveillant des juges... L'ensemble de ces travaux formerait l'ouvrage le plus ingénieux et le plus complet. » (Sainte-Beuve, *Derniers portraits*, Paris, 1852.)

VINETIER s. m. (vi-ne-tié). Bot. Nom vulgaire du genre berberis ou épina-vinette. Il On dit aussi VINETIER.

VINETTE s. f. (vi-nè-te). Ornith. Nom vulgaire du jaseur. Il Nom vulgaire du becfigue en Bourgogne.

— Bot. Nom vulgaire de l'oseille. *Epine-vinette*. V. ce mot à son ordre alphabétique.

VINEUX, EUSE adj. (vi-neu, eu-ze — lat. *vinosus*; de *vinum*, vin). Qui est fort de couleur et de goût, en parlant du vin : *Un vin bien vineux*.

— Qui a le goût ou l'odeur du vin : *Pêche vineuse, Fraise vineuse. Melon vineux. Odeur vineuse. Saveur vineuse*.

— Qui a la couleur du vin : *Rouge vineux. Couleur vineuse*.

— Sali de vin : *Des serviettes vineuses. Des lèvres vineuses. Eh bien ! cette femme perdue, souillée, vineuse, oh ! dites-moi, que devient-elle quand, une fois à bout de toutes choses, il se trouve qu'elle a épuisé toutes sortes de matversations, de vices, de parjures ?* (J. Janin.)

— Fertile en vin :

Mais la Nuit aussitôt de ses ailes affreuses
Couvre des Bourguignons les campagnes vineuses.
BOILEAU.

■ Ce sens est un latinisme.

— Année vineuse, Année fertile en vin.

— Manège. *Rouan vineux*, Cheval rouan dans la robe duquel le bai domine.

— Vitic. *Sarment vineux*, Sarment qu'on laisse très-long, pour lui faire porter beaucoup de raisin.

— s. m. Bot. *Vineux huilé*, Agaric qui a une légère teinte de lie de vin.

VINGEON s. m. (vain-jon). Ornith. Nom vulgaire du canard siffleur.

— Encycl. Le *vingeon* est de la taille du canard sauvage, ou d'une taille supérieure. Son plumage est rougeâtre sur le dos et noir en dessous ; la plupart des pennes sont de cette dernière couleur. La tête est ornée d'une huppe de longues plumes soyeuses d'un fauve clair, très-développée chez le mâle, ce qui lui a valu le nom vulgaire de *canard siffleur huppé* ; on l'appelle aussi canard d'Espagne, parce qu'on le regarde comme venant de ce pays. Il habite, durant la belle saison, les contrées nord-est de l'Europe, d'où il émigre, au approches de l'hiver, pour les régions méridionales, où il est toujours peu commun. C'est un excellent gibier.

VINGNEUR s. m. (vain-gneur ; gn mil. — rad. *vigne*). Gardien des vignes. *Le Vieux mot*.

VINGT adj. num. card. (vain — lat. *viginti*, même sens). Deux fois dix : *Vingt hommes. Vingt femmes. Vingt ans*. A *vingt reprises différentes. Il est bien à craindre que celui qui, dès la première vue, vous traite comme un ami de vingt ans, comme un vieux, au bout de vingt ans, comme un inconnu*. (G.-J. Rouss.) *Le fatalisme aveugle d'un sot honnête homme peut causer plus de maux que les efforts de vingt fripons réunis*. Grimm.)

Toute fille, à *vingt ans*, a besoin d'un mari.

DESMAIS.

On peut en un seul jour perdre *vingt ans* de gloire.

A. SOUMET.

— Par ext. Nombreux : *Je vous ai dit vingt fois ce qu'il fallait faire. Je connais vingt personnes qui l'ont vu. Les abus sont-ils devenus si sacrés qu'on n'en puisse attaquer aucun sans lui trouver vingt défenseurs*. (Beaumarch. *Je me connais en gasconnades, je lis vingt journaux tous les jours*. (E. Laboulaye.)

— *Vingt-quatre heures*, Un jour : *Nous avons marché vingt-quatre heures. Dans les vingt-quatre heures, Avant qu'il se soit écoulé un jour entier : Il faut le prévenir dans les vingt-quatre heures*.

— Prov. *Vingt têtes, vingt avis*, Autant de personnes, autant d'opinions, d'avis différents :

Vingt têtes, vingt avis; nouvel an, nouveau goût.

DESMAIS.

— Adj. num. ordin. Vingtième : *Chapitre vingt. Page vingt. Ligne vingt-deux*.

— s. m. Vingtième nombre, deux dizaines : *Vingt multiplié par vingt*.

— Vingtième jour du mois : *Je serai de retour le vingt. Il est parti le vingt-deux*.

— Fam. Maison qui porte le numéro vingt : *Il demeure au vingt de la rue Saint-Jacques. Le vingt-neuf est en démolition*.

— Argot. *Vingt-deux*, Poignard : *Jouer du vingt-deux*.

— Jeux. *Vingt-et-un*, Jeu de cartes dans lequel vingt et un points dans la main l'emportent sur tous les autres hasards : *Jouer au vingt-et-un. Le vingt-quatre*, Espèce d'impériale où l'on gagne en vingt-quatre points : *Faire une partie de vingt-quatre*.

— Hist. *Les vingt-quatre*, Grande bande des violons du roi sous Louis XIV et Louis XV. ■ *Les vingt-deux*, Girondins au nombre de vingt-deux, qui furent proscrits en mai et juin 1793. ■ *Les vingt-cinq*, Corps politique de la république de Genève.

— Typogr. *In-vingt-quatre*, Format dans lequel la feuille d'impression donne 24 feuillets ou 48 pages.

— Artill. *Boulet de vingt-quatre*, Boulet qui pèse vingt-quatre livres. ■ *Canon de vingt-quatre*, Canon propre à lancer des boulets de vingt-quatre livres : *Je trouvai quelques canons de vingt-quatre ajustés sur des affûts sans roues*. (Chateaub.)

— Gramm. *Vingt* prend un *s* quand il est multiplié par un autre nombre exprimé im-

médiatement avant : *quatre-vingts, six-vingts, quinze-vingts* ; à moins qu'il ne soit suivi immédiatement d'un autre adjectif ou déterminatif numéral servant à compléter le nombre ; *quatre-vingt-deux ; quatre-vingt-quinze* ; à moins encore qu'il ne soit mis pour *vingtième* : la *page quatre-vingt, l'an mil sept cent quatre-vingt*. On écrit encore, sans *s*, *un quinze-vingt*, c'est-à-dire un des aveugles placés aux Quinze-Vingts.

Pour former le nombre qui dépasse *vingt* d'une unité, on dit *vingt et un* ; au-dessus on remplace *et* par le trait d'union : *vingt-deux, vingt-trois*, etc. La conjonction *et* ne sépare pas le nombre *vingt et un* en deux nombres distincts, d'où il résulte que le substantif placé après doit toujours être au pluriel : *vingt et un chevaux*, et non pas *vingt et un cheval*, comme si l'on disait vingt chevaux et un cheval.

— Encycl. Jeux. *Vingt-et-un*, Le *vingt-et-un* se joue entre un banquier et un nombre indéterminé de pontes, mais, à moins de conventions contraires, chaque joueur tient la banque à son tour. On se sert d'un ou de plusieurs jeux entiers, selon la quantité des pontes. Les cartes ont leur valeur ordinaire, c'est-à-dire que les figures comptent pour dix points et les autres cartes pour ceux qu'elles marquent. Toutefois, par un privilège particulier, les *as* valent un ou onze, à la volonté des joueurs qui les possèdent. On tire d'abord au sort à qui aura la banque le premier. Ce point décidé, chaque joueur met devant lui, sur la table, en argent ou en jetons, la somme qu'il veut exposer, puis, le banquier, après avoir mêlé et fait couper le jeu par son voisin de gauche, distribue, en commençant par son voisin de droite, deux cartes à chacun et à lui-même ; non pas à la fois, mais en deux tours, une par une. C'est au joueur placé immédiatement à la droite du banquier qu'appartient le droit de parler le premier. S'il est content de son jeu, parce que les deux cartes qu'il a reçues forment un point assez rapproché de *vingt et un*, il l'annonce en disant : « Je m'y tiens, » et aussitôt la parole passe au joueur suivant. Si, au contraire, ce premier joueur n'est pas content de son jeu, il peut l'améliorer en demandant une nouvelle carte, et le banquier lui en donne une qu'il prend de dessus le talon, et qu'il met à découvert. Si cette carte ne suffit pas, le joueur est maître d'en demander une ou plusieurs autres, coup sur coup ; mais, si, par suite de ces augmentations successives, son jeu se trouve présenter un nombre d'un ou plusieurs points supérieur à *vingt et un*, il crève immédiatement et donne au banquier l'enjeu qu'il a mis devant lui. Alors le joueur qui vient après lui prend la parole, et ainsi de suite. Le banquier parle le dernier. Comme les pontes, il est libre de s'y tenir ou de se donner une ou plusieurs cartes successivement. S'il s'y tient, il abat son jeu et tous les joueurs en font autant ; alors il paye à chaque joueur qui a un point supérieur au sien une somme égale à l'enjeu de ce joueur, et il reçoit, au contraire, les mises de tous ceux qui ont un point inférieur au sien. A égalité de points, le coup est nul entre le banquier et le joueur ou les joueurs qui ont le même point que lui ; ils se payent en cartes, c'est-à-dire qu'aucun ne donne rien à l'autre. Si le banquier ne s'y tient pas et se donne des cartes, s'il vient à crever, il paye tout le monde à l'exception de ceux qui ont crevé. Il arrive souvent que, dans la distribution générale, un pontre reçoit deux cartes, comme un dix et un *as*, ou une figure et un *as*, dont la réunion forme le point de *vingt et un* ; c'est ce qu'on appelle un *vingt-et-un* d'emblée. Celui qui a cette chance doit l'annoncer aussitôt, sans attendre son tour de parole, et le banquier lui paye le double de ce qu'il a devant lui, à moins cependant que le banquier n'ait lui-même *vingt et un* d'emblée, auquel cas, le coup étant nul entre eux, ils se payent en cartes. Quand le banquier a *vingt et un* d'emblée, il abat son jeu, et tous les joueurs qui ne possèdent pas ce point lui donnent le double de leur mise. La banque est finie quand le banquier a employé toutes les cartes. Lors-qu'il n'en reste plus assez pour faire le tour, le banquier donne d'abord celles qu'il a, puis il prend une poignée de celles dont il s'est déjà servi, mêle, fait couper et achève la tournée.

Le jeu qui précède est le *vingt-et-un* ordinaire. Le *vingt-et-un* en poste, qui n'en est qu'une modification, est ainsi nommé parce que les choses s'y passent plus rapidement. Il se joue de deux manières. Dans la première, le banquier donne deux cartes à chaque joueur, comme ci-dessus, mais à découvert. Dans la seconde, le banquier ne donne qu'une carte, aussi à découvert, à chaque joueur, en sorte qu'il suffit de recevoir un *as* pour avoir *vingt et un*. Dans l'une et dans l'autre, on ne demande point de cartes, et le gagnant est celui qui, à défaut de *vingt et un*, a le point le plus près de ce nombre.

— *Vingt-quatre*, Le *vingt-quatre* dérive de l'impériale, dont il suit presque entièrement les règles. Il en diffère surtout en ce qu'on peut y jouer jusqu'à cinq personnes, et que la retourne y prend le nom de *virade*. Quand on joue à cinq, on se sert d'un jeu entier. A quatre, on ôte les deux. A trois, on retranche les trois et les deux. Dans tous les cas, chaque joueur reçoit douze cartes. On dis-

tingue le jeu de points et le jeu de figures, qui se font alternativement, dans l'ordre convenu d'avance. Dans le jeu de points, la virade est d'une dame ou de toute autre figure, et l'on compte l'as, le deux, le trois, le quatre, le cinq, le six et le sept. Au contraire, dans le jeu de figures, la virade est d'un *as* ou de toute autre petite carte, et c'est le roi, la dame, le valet, le dix et le neuf qui ont le privilège de compter. Il y a aussi deux sortes d'impériales : les unes formées de quatre cartes semblables, comme quatre rois, quatre dames, quatre valets, etc. ; les autres consistant dans la réunion d'au moins cinq cartes principales de même couleur qui se suivent immédiatement. Le point, les impériales et les cartes marquantes valent quatre points chacune. Pour les autres particularités du jeu, on procède comme à l'impériale.

Vingt jours en Sicile, par le comte de Marcellus (1839). « L'Italie sans la Sicile, a dit Goethe, ne laisse aucune image dans l'esprit ; c'est là qu'est la clef de tout. » C'est cette pensée qui a inspiré à l'auteur l'idée de son excursion. « L'Europe est la gloire du monde ; d'après un autre écrivain, l'Italie celle de l'Europe, la Sicile celle de l'Italie. » C'est aussi un peu l'idée de M. de Marcellus, qui se complait à nous raconter les impressions de son voyage de trois semaines dans cette contrée.

L'Italie ne livre ses trésors qu'après une longue intimité, aussi le voyageur ne prétend-il pas nous faire connaître le pays ; il ne vise qu'à un but, bien expliquer ce qu'il a vu et compris. Il ne cherche point à briller, il laisse sa plume et sa mémoire courir à l'aventure, et son tableau n'en est que plus accidenté, plus mouvementé. Descriptions, anecdotes, réflexions philosophiques, tout se mêle avec un certain désordre qui est loin d'être désagréable. Tantôt c'est une bonne histoire, comme celle de ce Palermitain qui, par suite d'événements politiques, se trouve avoir deux femmes entre lesquelles il se partage avec une bonne foi toute chrétienne, avec la permission du roi et du pape ; tantôt c'est l'antiquaire qui nous dépeint avec enthousiasme les ruines splendides de quelque palais ; tantôt c'est l'artiste qui nous arrête devant un marbre ou une toile ; d'autres fois c'est le touriste qui s'anime en face de la belle nature. Ecoutez cette peinture d'une nuit passée en gondole ; il y a du peintre et du poète :

« On se livre sans réserve aux charmes incomparables d'une belle nuit à Palerme. C'est la lune que nous voyons monter insensiblement au-dessus du Pellegrino, dont elle déguise les formes et ne fait plus qu'un large piédestal. Les reflets argentent les vagues et éclairent doucement les hauts édifices de la marine. Ce sont quelques barques lointaines se balançant sur les flots au souffle des vents du soir ; l'onde, à peine agitée, vient mourir sans écume sur la grève, et une vapeur légère revêt au loin le cap Zasafran, sans le dérober entièrement à la vue. C'est la chanson d'amour du matelot sicilien qui retentit dans les airs, imparfaite et sauvage ; on se prend à l'écouter, à contempler cette majestueuse scène et à rêver sans fin... Puis le songe s'envole à la voix du cicérone qui réclame notre attention pour les formes moresques de la cathédrale, revêtue de la douteuse lumière du flambeau nocturne. » Ces lignes suffisent pour déceler l'amateur sensible aux beautés de l'Italie ; pourquoi faut-il qu'il nous gâte le plaisir de l'écouter par une manie de citations, qui sent son pédant d'une lieue ?

Vingt ans après, suite des *Trois Mousquetaires*, publiée par Alexandre Dumas en 1845. A vingt années de distance, comme l'indique le titre, nous retrouvons Athos, Porthos, Aramis et d'Artagnan ; mais les temps ont bien changé et les personnages aussi. Au règne de la force avec Richelieu a succédé celui de la ruse avec Mazarin ; Athos est redevenu le comte de la Fère, Aramis a fait place au chevalier d'Herblay et Porthos est devenu le riche et puissant seigneur du Vallon de Bracieux de Pierrefond. Quant à d'Artagnan, il a quelque peu grisonné sous le harnais de lieutenant des mousquetaires, mais il est toujours resté la première lame et l'esprit le plus délié de France. L'heure de la fortune va sonner pour lui. L'aurore de la Fronde se lève, Mazarin éprouve quelques craintes assez fondées au sujet de son épiderme que ces bons Parisiens semblent peu disposés à ménager, et il appelle le lieutenant des mousquetaires à la rescousse. D'Artagnan, tout en méprisant le faquin d'Italien, tente d'attacher à son parti ses amis d'autrefois. Porthos seul se laisse séduire par la perspective d'une baronnie, Athos refuse de s'enrôler sous les drapeaux du ministre italien, Aramis lutte de finesse avec d'Artagnan, et, quoiqu'il jure qu'il ne s'occupe pas de politique, fronde en dessous avec fureur pour les beaux yeux de Mme de Longueville. Unis, les quatre amis ont triomphé de Richelieu et n'ont point connu de revers ; divisés et dans les camps opposés, ils perdent leur bonheur d'autrefois et s'arrachent plus d'une fois la victoire des mains. La passion politique les arme même les uns contre les autres et, sans la noblesse d'Athos, ils allaient se battre ; ils se séparent pour se retrouver bientôt en Angleterre, dans des camps opposés. D'Artagnan et Porthos ont été envoyés à Cromwell par Mazarin, Athos et Aramis sont venus tenter de sauver Char-

les Ier. Un intérêt commun les rassemble de nouveau. Milady, la femme d'Athos, a laissé un fils, Mordaunt, qui a juré de venger sa mère sur ses meurtriers et met au service de sa haine implacable l'influence dont il jouit auprès du Protecteur, dont il est devenu le confident. Milady semble avoir légué à son fils son génie malfaisant, et ce n'est pas trop de quatre hommes de la valeur des quatre amis pour se mettre à l'abri des atteintes de cette vipère et lui écraser la tête. Vingt fois ils manquent de tomber victimes des pièges tendus par Mordaunt, vingt fois l'adresse de d'Artagnan et leur courage les arrachent à la mort. Ils parviennent enfin à quitter l'Angleterre, mais la haine de Mordaunt les poursuit sur mer ; une dernière fois ils glissent entre ses mains et sont enfin délivrés à jamais de ses poursuites. Athos, qu'il a essayé de noyer, lui a planté un poignard dans le cœur ; c'est le jugement de Dieu.

Tel est le résumé succinct de la seconde partie de cette trilogie, dont nous verrons le dénouement dans le *Vicomte de Bragelonne*. Le côté politique est plus accentué que dans les *Trois mousquetaires*, et les héros du roman y prennent cette fois une part active, au grand jour, et non plus en secret. Les débuts de la Fronde, les désordres de la capitale, la fuite de la cour à Saint-Germain y sont racontés d'une façon saisissante et pleine de verve. Le caractère de Mazarin est dessiné de main de maître ; celui d'Anne d'Autriche, son orgueil d'Espagnole, enté sur son titre de reine et sur sa colère de femme outragée, ne sont pas dépeints sous des couleurs moins vives. Le singulier personnage de Paul de Gondî, le coadjuteur et futur cardinal de Retz, est reproduit dans toute son originalité. Un nouvel acteur, le vicomte de Bragelonne, apparaît sur la scène. Né d'une escapade de la duchesse de Chevreuse et d'une aventure de jeunesse d'Athos, il a la beauté de sa mère et la noblesse de son père et nous nous attachons à lui dès qu'il paraît. Un chapitre à part et qui, par la gravité des événements assez dramatiques pour que l'auteur n'ait pas eu besoin de les modifier sensiblement, vaut presque un véritable chapitre d'histoire, c'est la chute et la mort de Charles Ier. Cette période de l'histoire d'Angleterre est traitée avec talent et la sévérité du ton s'allie parfaitement avec l'importance du sujet. De tels morceaux sont rares chez l'auteur qui, lorsqu'il aborde l'histoire, a toujours l'air d'implorer la muse gasconne bien plutôt que la muse historique,

En un auteur gascon tout à l'humour gasconne ; et, si Alexandre Dumas ne l'est pas, il est digne de l'être, ne fût-ce que pour l'air de sincérité avec lequel il raconte la prétendue captivité de Mazarin, fait prisonnier par nos quatre braves dans son propre palais. C'est, il faut l'avouer, une singulière position pour un cardinal ministre que d'être obligé de sortir de chez lui à califourchon sur un mur. On en rit et l'on est tenté de s'écrier : « Merci, Alexandre Dumas, nous vous remercions là ; un peu plus nous allions vous prendre au sérieux ! »

Comme dans les *Trois mousquetaires*, c'est toujours la même rapidité dans le récit, la même vivacité dans le dialogue, interrompu de temps en temps par des tirades chevaleresques. Néanmoins on sent qu'il y a moins de feu et de jeunesse que dans les *Trois mousquetaires*. On reconnaît qu'ils ont vieilli, ces braves compagnons, et qu'on ne les a retrouvés que *vingt ans après*.

Vingt mille (PÉTITION DES), présentée à l'Assemblée législative le 1er juillet 1793 par une députation que conduisait Dupont de Nemours. Elle contenait des protestations fort vives contre la journée du 20 juin et la conduite du maire, Pétion, et de la municipalité parisienne, représentés comme complices de la sédition. Les signatures couvraient 247 pages, mais en réalité étaient loin de s'élever au nombre de 20,000. Ce n'était là qu'une tentative impuissante des rétrogrades contre le mouvement qui allait bientôt emporter la monarchie. Le peuple et les chefs du parti progressiste en conservèrent une profonde irritation, et, sous la Terreur, la qualité de signataire de cette pièce devint un motif de proscription. Il en est souvent question dans les arrêtés du tribunal révolutionnaire, ainsi que de la pétition dite des *huit mille*, qui avait eu le même caractère de réaction.

VINGTAIN s. m. (vain-tain — rad. *vingt*). Féod. Droit qui donnait au seigneur la vingtième partie des fruits que produisaient les terres de ses vassaux, ou seulement de quelques-uns de ces fruits, et qui avait été établi primitivement afin de pourvoir à l'entretien des fortifications du château féodal.

— Comm. Nom d'une ancienne sorte de drap dont la chaîne était composée de deux mille ou vingt fois cent fils. ■ On l'appelait aussi *vingt-cent*, principalement dans les fabriques du nord et du centre.

— Adjectiv. : *Drap VINGTAIN*.

VINGTAIN (Jean-Thomas-Léon), homme politique, né à Paris en 1828. Il étudia le droit, se fit recevoir docteur, mais n'exerça point la profession d'avocat. M. Vingtain s'occupa ensuite de littérature et d'agronomie dans une propriété située près de Vitray-sous-Brezolles, et devint, sous l'Empire, membre du conseil général d'Eure-et-Loir.

A cette époque, il se fit une petite réputation en publiant sous ce titre : *De la liberté de la presse* (1860, in-12), un recueil des avertissements, des suspensions et des suppressions encourues par les journaux depuis 1848 jusqu'à 1860 et en donnant quelques spécimens curieux et bouffons de la façon dont l'administration impériale traitait la presse. Attaché au parti orléaniste, adversaire de l'Empire, il fut à ce dernier titre élu député dans le département d'Eure-et-Loir, le 8 février 1871, le deuxième sur six par 53,326 voix. Il alla siéger au centre droit dans le groupe des orléanistes et fit partie de la réunion Saint-Marc Girardin. M. Vingtain vota avec ce groupe pour la paix, pour la déchéance de l'Empire, pour l'installation de l'Assemblée à Versailles, pour l'abrogation des lois d'exil, pour la proposition Rivet, pour l'abrogation des traités de commerce, pour la suppression de la garde nationale, etc. Jusqu'à la fin de 1872, il appuya le gouvernement de M. Thiers, espérant que cet homme d'Etat aiderait à une restauration de la famille d'Orléans; mais lorsque M. Thiers se prononça nettement pour que l'on constituât définitivement la République, il se jeta dans la coalition des trois partis monarchiques qui avait pour but de le renverser. Le 24 mai 1873, il fit partie des quinze députés se disant républicains conservateurs qui signèrent la déclaration Target et dont la défection amena la chute du chef du pouvoir exécutif. A partir de ce moment, M. Vingtain, oubliant qu'il avait jadis professé des idées libérales, se lança à corps perdu dans la voie de la réaction et vota pour toutes les mesures de compression présentées par le gouvernement de combat. Lors des négociations entamées par deux groupes des coalisés pour amener la restauration du comte de Chambord, M. Vingtain, interrogé par ses électeurs sur ce qu'il comptait faire dans des circonstances aussi graves, répondit qu'il « consulterait sa conscience, » car il n'avait accepté aucun mandat impératif. Après l'échec de ces factieuses intrigues, il vota le septennat, continua à appuyer la désastreuse politique du cabinet de Broglie et de ses successeurs et se mit en quête d'inventions législatives pour refouler la démocratie. Non content d'avoir présenté un projet de loi des plus réactionnaires sur l'organisation municipale (juillet 1873), il eut l'ingénueuse idée de proposer à la commission des Trente de refondre entièrement le droit de suffrage. Selon lui l'électeur n'est pas un droit, mais une fonction, et il doit être basé sur les intérêts et proportionnel aux intérêts. Partant de ce point de départ, il en arriva à cette conception burlesque : Les électeurs âgés de vingt-cinq ans et ayant deux ans de domicile dans la commune nommeront un sénateur par arrondissement; mais le sénateur élu devra être choisi parmi les plus forts imposés du département et résider depuis cinq ans dans le département. Les électeurs de la Chambre des députés pourront prendre leurs députés sans qu'aucune condition particulière d'éligibilité soit exigée de ceux-ci, mais ces électeurs devront payer au moins 20 francs de contribution foncière et être domiciliés depuis cinq ans dans la même commune. Cette proposition grotesque fut le plus beau titre de gloire de M. Vingtain, qui vota, en juillet 1874, contre les propositions Casimir Périer et Maleville, et se prononça, le 25 février 1875, contre la constitution républicaine. Après l'expiration des pouvoirs de l'Assemblée nationale, M. Vingtain posa sa candidature au Sénat dans l'Eure-et-Loir, 30 janvier 1876; mais son échec qui était bien mérité, fut complet et il retourna dans la vie privée. On lui voit quelques écrits médiocres : la *Vie publique de Ruyter-Colliard*, avec une préface de M. A. de Broglie (1858, in-12); *Un projet de constitution de deux Chambres législatives* (1874, in-8°).

VINGTAINE s. f. (vain-tè-ne — rad. *vingt*). Nombre de vingt : *Atteindre la vingtaine*. *Aller jusqu'à la vingtaine*. || Nombre de vingt environ : *Une vingtaine d'années, une vingtaine de francs*.

— *Vingtaine de mai* ou simplement *Vingtaine*, Temps qui s'écoule du 21 avril au 10 mai, et qui est regardé comme très-redoutable pour les récoltes, à cause des gelées tardives qui surviennent assez fréquemment durant cette période.

— Constr. Petite corde dont les maçons se servent pour tenir écartés loin des murs les fardeaux qu'on élève. || Petite corde dont on se sert pour lier des pièces d'échafaudage.

— Gramm. Suivi de la préposition *de* et d'un substantif pluriel, *vingtaine* devient un véritable collectif, et il suit les règles données à ce mot COLLECTIF.

VINGT-DEUXAIN s. m. (vain-tdeu-zain). Comm. Nom d'une ancienne sorte de drap, dont la chaîne était composée de deux mille deux cents ou vingt-deux fois cent fils. || On l'appelait aussi VINGT-DEUX-CENT, principalement dans les fabriques du Centre et du Nord. || Adject. : *Drap VINGT-DEUXAIN*.

VINGT-HUITAIN s. m. (vain-tui-tain). Comm. Nom d'une ancienne sorte de drap, dont la chaîne était composée de deux mille huit cents ou vingt-huit fois cent fils. || On l'appelait aussi VINGT-HUIT-CENT, principa-

lement dans les fabriques du Centre et du Nord. || Adjectiv. : *Drap VINGT-HUITAIN*.

VINGTIÈME adj. num. ordin. (vain-ti-me). Qui occupe un rang marqué par le nombre vingt : *La vingtième année. Le vingtième jour du mois. La vingtième maison à droite*.

— Qui se trouve vingt fois dans le tout : *La vingtième partie d'une somme. L'homme de lettres qui sait le mieux sa langue ne connaît pas la vingtième partie des mots*. (D'Alemb.)

— Substantiv. Personne ou chose qui occupe le vingtième rang : *Vous êtes le vingtième sur la liste. Notre maison est la vingtième à droite*.

— s. m. Vingtième jour du mois : *Je partirai le vingtième d'août*. || Ce sens a vieilli; on dit aujourd'hui LE VINGT.

— Vingtième partie d'un tout : *Prenez au hasard dans cette foule un petit journalier qui possède un vingtième d'arpent, vous n'y trouverez point les sentiments du journalier, du mercenaire*. (Michelet.) Dans un état de choses normal, le montant des contributions paraît devoir être le vingtième du produit total du pays. (Proudh.)

— Impôt égal à la vingtième partie du revenu : *Vivent les terres et surtout les terres libres, où l'on est chez soi maître absolu et où l'on n'a pas de vingtième à payer*! (Voltaire.)

— Gramm. Employé substantivement et suivi de la préposition *de* et d'un complément, *vingtième* devient un collectif, et il suit les règles données à ce mot COLLECTIF.

Vingt-neuf février (LE), drame de Mullner. Ce fut le premier ouvrage dramatique de Mullner. Paru en 1812, il était évidemment inspiré par le *Vingt-quatre février* de Werner. De prime abord, Mullner entrait dans l'école des fatalistes, et par l'horrible du drame qu'il mettait en scène les surpassait tous. Le 29 février a toujours été fatal à la famille de Walter Horts, et ce jour, qui ne vient que toutes les années bissextiles, est marqué chaque fois par un malheur ou par un crime. Ce jour-là sa maison a brûlé, son père est mort subitement, sa fille a péri sous les glaces de l'étang. Quand le drame commence, pour la quatrième fois revient cette terrible époque, et avec elle une nouvelle catastrophe. L'oncle de Walter Horts revient d'Amérique, il est riche; la famille de son neveu va devenir son héritière; mais alors il apprend, il découvre à Walter Horts lui-même, qu'il ignorait, qu'il a épousé sa propre sœur, fruit mystérieux d'une faiblesse criminelle de son père. Walter ne peut supporter l'idée d'avoir commis un inceste, et dans son égarment il enfonce un couteau dans le sein du fils né de cette union en s'écriant : « Oui, la mort veut avoir ce que le péché a engendré. » Puis il va se livrer à la justice. Ce dénouement parut tellement horrible que la censure de Vienne ne voulut pas permettre la représentation de la pièce. Mullner dut faire des changements, et au théâtre son drame fut joué sous le titre de *l'illusion* (der Wahn). Il publia son *Vingt-neuf février* en volume et produisit un effet prodigieux. Le talent du poète tragique était inconcevable; on ne pouvait attaquer que la tendance de ses doctrines. On ne s'en fit pas faute, et si le comte de Platen parodia spirituellement les pièces de Grillparzer, Louis Strahlpanzer fit paraître sous le titre d'*Eumenides Duster* une parodie fort réussie du *Vingt-neuf février*.

VINGT-QUATRAIN s. m. (vain-tka-train). Comm. Nom d'une ancienne sorte de drap, dont la chaîne était composée de deux mille quatre cents ou vingt-quatre fois cent fils. || On l'appelait aussi VINGT-QUATRE-CENT, principalement dans les fabriques du Centre et du Nord.

— Adjectiv. : *Drap VINGT-QUATRAIN*.

Vingt-quatre février (LE), drame de Werner. Dans cette pièce, l'auteur a supposé, au milieu des solitudes de la Suisse, une famille de paysans qui s'est rendue coupable des plus grands crimes et que la malédiction du ciel poursuit de père en fils. La troisième génération maudite produit un homme qui par ses outrages a causé la mort de son père, et dont le fils, presque enfant, après avoir tué sa sœur, sans avoir conscience de l'action qu'il commettait, a disparu. Les travaux de cet homme ont toujours été frappés de malheur depuis ce temps; ses champs sont devenus stériles, ses bestiaux ont péri, la misère l'accable; ses créanciers menacent de s'emparer de sa cabane et de jeter le propriétaire en prison; sa femme va se trouver seule et sans asile au milieu des neiges éternelles de cette partie des Alpes. Sur ces entrefaites, arrive le fils, absent depuis vingt années, toujours poursuivi par le souvenir du meurtre involontaire qu'il a commis. Il revient chez son père, et, ne pouvant en être reconnu, il veut d'abord lui cacher son nom, pour gagner son affection avant de se dire son fils; mais le père devient avide et jaloux, dans sa misère, de l'argent que porte avec lui cet hôte, qui lui semble un vagabond suspect; et quand l'heure de minuit sonne, le *Vingt-quatre février*, anniversaire de la malédiction dont la famille entière est frappée, il plonge un couteau dans le sein de son fils. Celui-ci révèle, en expirant le secret de son inconnu à son père, et ce

malheureux, plein de remords, va se livrer au tribunal qui doit prononcer sur son sort. C'est l'histoire des Atrides transportée dans un misérable chalet des Alpes. Dans ce drame, qui repose sur le dogme du fatalisme, Werner a employé les moyens simples pour produire les effets les plus effrayants, pour émouvoir tout ce qu'il y a de plus hideux dans les remords, dans le crime et dans la pauvreté. Le Destin exécute un de ses arrêts les plus sévères dans une cabane presque inabordable, isolée au milieu des neiges et des glaciers, où le spectateur assiste à la fin des derniers membres d'une famille indigente de paysans, chargés de la malédiction du ciel. « Ces situations sont terribles, dit Mme de Staël (*De l'Allemagne*); elles produisent, on ne saurait le nier, un grand effet; cependant on admire bien plus la couleur poétique de cette pièce, et la gradation des motifs tirés des passions, que le sujet sur lequel elle est fondée. »

VINGT-QUATRIÈME s. m. (vain-tka-tri-ème). Sorte d'unité servant à évaluer l'état d'avancement d'un navire en construction : *Le vaisseau est aux quatorze VINGT-QUATRIÈMES*.

VINGTRINIER (Artus-Barthélemy), médecin français, né en 1796. Il se fit recevoir docteur en médecine à Paris en 1818, puis alla se fixer à Rouen. Nommé quelque temps après médecin adjoint et par la suite médecin en chef des prisons de cette ville, M. Vingtrinier s'est principalement occupé depuis lors de l'étude des questions pénitentiaires et des réformes à apporter à la loi pénale. M. Vingtrinier devint membre de l'Académie de Rouen et de diverses sociétés savantes et littéraires. Nous citerons, parmi ses écrits : *Sur l'opération de la pupille artificielle* (1818); *Sur l'action des saignées locales et générales* (1826); *Notice sur les prisons de Rouen* (1826, in-8°); *Sur la théorie de la vision* (1828); *Sur la réforme des lois pénales* (1828); *Des pénitenciers des enfants* (1839); *Des prisons et des prisonniers* (1840, in-8°); *Éloge de J.-P. Viqué* (1844); *Opinion sur la question de la prédominance des causes morales ou physiques dans la production de la folie* (1844, in-8°); *Des épidémies qui ont régné dans l'arrondissement de Rouen* (1850, in-8°); *Des aliénés dans les prisons et devant la justice* (1852, in-8°); *Idées sur les sociétés de secours mutuels* (1852, in-8°); *Du goître endémique dans le département de la Seine-Inférieure* (1854, in-8°); *Nouvelles observations sur la criminalité en France* (1854); *Des enfants dans les prisons et devant la justice* (1855, in-8°); *De la création d'ateliers libres pour recevoir les libérés sans travail* (1871, in-8°), etc.

VINGTRINIER (Marie-Emile-Aimé), littérateur et imprimeur français, né à Lyon en 1812. Tout ou s'adonnant à la poésie et aux lettres, il s'est fait imprimeur dans sa ville natale, où il dirige depuis 1852 la *Revue du Lyonnais*. M. Vingtrinier est membre de la Société littéraire, du Comité d'histoire et d'archéologie, de l'Institut égyptien et de diverses autres sociétés littéraires ou philanthropiques. Nous citerons, parmi ses écrits : *Mazagan* (1841, in-8°), poème publié sous le pseudonyme d'Antonin Vidal; les *Voyageuses* (1848, in-32), poésies; les *Bugésiennes* (1849, in-32), recueil de vers; *Histoire des journaux de Lyon* (1852, in-8°); *Catalogue de la bibliothèque lyonnaise de M. Coste* (1853, in-8°); *Fleury-Epinat, peintre* (1854, in-18); *Vieux papiers d'un imprimeur contenant cinq opéras, scènes et récits, Imitations* (Lyon, 1859); la *Tour de Saint-Denis en Duguy* (1860, in-8°); la *Dune de Geierstein ou la Prophétie* (1871, in-12); *L'Oratoire de Joachim de Mayol* (1871, in-8°); *Notice sur Maurice Simonnet* (1874, in-8°), etc. Il a publié, avec Désiré Monnier : *Traditions populaires comparées* (1853, in-8°).

VINGT-SIXAIN s. m. (vain-tsi-zain). Comm. Nom d'une ancienne sorte de drap, dont la chaîne était composée de deux mille six cents ou vingt-six fois cent fils. || On l'appelait aussi VINGT-SIX-CENT, principalement dans les fabriques du Centre et du Nord.

— Adjectiv. *Drap VINGT-SIXAIN*.

VINGTUPLE adj. (vain-tu-plé — de *vingt*, avec la terminaison latine *plex*, qui indique la multiplication). Vingt fois aussi nombreux, aussi considérable : *Les frais de voiture sont VINGTUPLES de ceux de l'association*. (Fourier.)

— s. m. Nombre vingt fois aussi grand : *Le VINGTUPLE de 10 est 200*.

VINGTUPLE v. a. ou tr. (vain-tu-plé — rad. *vingtiple*). Rendre vingtuple, vingt fois aussi grand : *VINGTUPLE son capital. La France, il y a dix siècles, pouvait VINGTUPLE sa production*. (Proudh.)

VINICOLE adj. (vi-ni-ko-le — du lat. *vinum*, vin; *colo*, je cultive). Qui s'occupe de la culture de la vigne et de la fabrication du vin : *Pays VINICOLS. Industrie VINICOLS*.

VINICULTURE s. m. (vi-ni-kul-tu-re — du lat. *vinum*, vin, et de *culture*). Culture de la vigne. || Peu usité; *VITICULTURE* est préférable, attendu que l'on cultive non pas le vin, mais la vigne.

VINIFÈRE adj. (vi-ni-fé-re — du lat. *vinum*, vin; *fero*, je porte). Qui produit du vin : *Terrain VINIFÈRE*.

— Bot. Qui produit du vin ou une boisson vineuse : *Le sagoutier VINIFÈRE*.

— s. f. pl. Syn. d'AMPÉLÉES, famille de plantes dicotylédones, ayant pour type la vigne.

VINIFICATEUR s. m. (vi-ni-fi-ka-teur — du lat. *vinum*, vin; *factor*, qui fait). Econ. rur. Appareil qui a pour objet d'empêcher le contact de l'air avec le vin, tout en permettant à l'acide carbonique des vins nouveaux de se dégager.

VINIFICATION s. f. (vi-ni-fi-ka-si-on — du lat. *vinum*, vin; *facere*, faire). Econ. rur. Transformation du suc de raisin en vin; art de faire du vin.

VINIQUE adj. (vi-ni-ke — rad. *vin*). Chim. Qui provient du vin : *Alcool, éther VINIQUES*. || Se dit d'une série d'acides produits par l'action des acides sur l'alcool.

VINIT (Charles-Léon), peintre (paysage, intérieurs), né à Paris en 1806, mort dans la même ville en 1862. Homme d'intelligence ouverte à tout, plutôt que spécialiste, Vinit étudia d'abord l'architecture sous Percier, puis la peinture sous Rémond; enfin il essaya de devenir archéologue et fit pour cela un voyage en Italie et en Orient. Pour calmer son humeur un peu fantaisiste peut-être, on lui fit accepter la place de secrétaire, qu'occupait son père, à l'Ecole des beaux-arts. Il entra en fonction en 1832. C'est depuis ce moment surtout qu'il a peint les diverses toiles qui composent son œuvre, œuvre modeste, œuvre d'amateur. Mais s'il devait toujours ignorer la gloire de Claude Lorrain, il a su rendre, comme fonctionnaire intelligent et dévoué, des services à l'art et aux artistes. On a vu de lui au Salon depuis ses débuts : *Vues de la cathédrale de Palerme* (1838); la *Chapelle royale de Palerme*, le *Sphinx et les deux pyramides*, la *Parrachia*, à Palerme; la *Pyramide de Sakarah*, le *Chœur de Notre-Dame-des-Victoires*, le *Bazar turc au Caire* (1839-1843); un *Intérieur de Damiette*, l'*Entrée d'une mosquée*, deux *Vues de Venise* (1845); le *Temple de la Concorde*, à Agrigente (1852), etc. Vinit avait eu une 3^e médaille (1838). En 1858, ses longs et loyaux services lui valurent la croix de la Légion d'honneur.

VINNE (Vincent VAN DER), peintre hollandais, né à Harlem en 1629, mort en 1702. Il apprit seul à dessiner en copiant des gravures, puis entra dans l'atelier de Fr. Hall, où il fit de grands progrès. Après avoir parcouru l'Allemagne, la Suisse et la France, il revint dans sa ville natale (1655) et s'y donna avec un égal succès à tous les genres, peignant tour à tour des scènes historiques, des portraits, des paysages, des animaux, et même faisant des enseignes. Doué d'une extrême facilité, il a laissé un grand nombre de toiles, dont les dernières ont été exécutées avec négligence. On trouve dans ses compositions de la verve, un coloris agréable, un sentiment vrai de la nature. Pendant ses loisirs, il écrivait de petites pièces allégoriques en vers ou en prose. Vinne mourut d'une attaque d'apoplexie.

VINNIUS (Arnold VINNEN, dit), juriconsulte et professeur hollandais, né en Hollande en 1588, mort à Leyde le 1^{er} septembre 1657. Vinnius se fit remarquer de bonne heure par la pénétration de son esprit, la rectitude de son jugement. Après avoir consacré plusieurs années à l'étude de la législation romaine et des lois de son pays, Vinnius se fit recevoir docteur. A la même époque (1615) parurent ses premières publications sur le droit romain. Loin de suivre les routinières méthodes classiques, Vinnius, sans avoir cependant découvert l'admirable système qui devait faire, cent cinquante ans plus tard, la gloire de Hugo, de Haubold et de Savigny, avait adopté pour ses travaux un plan plus simple, plus rationnel et plus commode. Il suivait chronologiquement les mutations diverses et si nombreuses de la loi romaine, ses développements, ses progrès, ses tendances toujours plus élevées, surtout sous l'influence du christianisme. Vinnius rejetait l'étude purement littérale des textes. Les théories alors nouvelles qu'émettait l'auteur dans son traité *De origine et progressu juris romani* donnèrent lieu à de vives controverses, qui eurent pour résultat d'attirer l'attention sur lui. Ses adversaires eux-mêmes ne pouvaient lui refuser un grand talent d'enseignement. Vinnius fut nommé en 1619 recteur du collège des Humanités, à La Haye. Il avait alors trente et un ans. Cette nomination, universellement approuvée, était justifiée par les remarquables travaux que Vinnius avait publiés sur les antiquités littéraires, historiques et législatives de Rome. La présence de Vinnius dans ce collège célèbre pendant quatorze ans donna un nouvel essor aux études. Mais l'enseignement supérieur réclamait cette intelligence si active. En 1633, la chaire de Digeste vacante à l'université de Leyde lui fut offerte, et, malgré son attachement pour le collège de La Haye, Vinnius ne put résister aux instances les plus flatteuses. L'université de Leyde était déjà célèbre à l'étranger; depuis longtemps des étudiants y accouraient de tous les points de l'Allemagne. La nomination de Vinnius, dont les travaux étaient célèbres dans l'Europe entière, lui donna un éclat

nouveau. Son érudition profonde et variée, son éloquence, sa logique sévère le faisaient l'égal des professeurs les plus renommés, tandis que sa méthode rationnelle, sa hauteur de vues, ses découvertes personnelles le faisaient supérieur à tous. Vinnius, que les savants de tous les pays considéraient comme leur maître, qui entretenait une active correspondance avec les hommes les plus distingués de l'époque et que ses compatriotes regardaient comme le premier juriconsulte de son temps, Vinnius refusa tous les honneurs. Né pour l'enseignement, il demandait à ses fonctions de professeur ses plus beaux triomphes. Et il se trouvait suffisamment récompensé de son dévouement par l'attention, l'estime et la sympathie de ses élèves. Aussi Vinnius ne voulut-il jamais abandonner le professorat. Quand l'âge et les fatigues d'une vie entièrement consacrée au travail rendirent ses cours plus pénibles, il présidait encore des conférences où les élèves discutaient sous sa direction des points de droit controversés. Cet infatigable travailleur partageait son temps entre ses leçons à l'université et la rédaction de ses ouvrages. Nous indiquons ici les publications les plus remarquables de ce juriconsulte : *De origine et progressu juris romani civilis, cum notis* (in-8°), ouvrage dont nous avons déjà parlé; *Justiniani institutionum sive elementorum libri quatuor, etc.* (Amsterdam, Elzevir, 1642, 1646, 1652, 1658, in-12); *Institutes de Justinien, traité des actions*, traduction par Degoux et Tinier de La Chapelle (Paris, 1829, in-8°); *Quæstiones juris* (Lugd. Batav., 1653; Rotterdam, 1662, 1685, in-8°); *Tractatus de pactis, jurisdictione, collationibus et transactionibus* (1697, in-4°; 1722, in-4°).

VINO-BENZOÏQUE adj. (vi-no-bain-zo-i-ke — de vin, et de benzoïque). Chim. Se dit d'un éther produit par la réaction de 2 parties d'alcool, 1 d'acide benzoïque et 6 d'acide chlorhydrique.

VINOMÈTRE s. m. (vi-no-mè-tre — du lat. *vinum*, vin, et du gr. *metron*, mesure). Syn. d'œNOMÈTRE.

VINOSITÉ s. f. (vi-no-zité — rad. *vineux*). Caractère des substances vineuses.

VINOT (Modeste), poète latin moderne, né à Nogent-le-Rotrou vers 1670, mort en 1731. Entré en 1689 dans la congrégation de l'Oratoire, il professa à Troyes et à Marseille, s'adonna plus tard à la prédication et devint, en dernier lieu, chanoine de Tours. Il a traduit, en collaboration avec le Père Tissard, un certain nombre de fables de La Fontaine en vers latins. Ces traductions furent publiées, avec quelques autres petits poèmes, en 2 vol. in-12; elles ont été rééditées en 1738 et en 1761, et sont écrites dans un style d'une pureté presque classique.

VINOUS s. m. (vi-nou). Bot. Nom vulgaire du champignon de couche.

VINOVO, bourg du royaume d'Italie, province et district de Turin, mandement de Cagnano; 3,700 hab.

VINOY (Joseph), général français, né dans l'Isère en 1803. Il avait fait ses études et venait d'entrer au séminaire lorsque, renonçant tout à coup à suivre la carrière ecclésiastique, il s'engagea à vingt ans dans la garde royale. En 1826, il fut nommé sergent, passa dans un régiment de ligne et fit la campagne d'Alger. Promu sous-lieutenant et décoré après le combat de Staoueli, où il fut blessé, il devint lieutenant dans la légion étrangère en 1836, capitaine en 1838, chef de bataillon en 1843, lieutenant-colonel en 1848 et colonel en 1850. M. Vinoy revint alors en France, où il se trouvait à l'époque du coup d'État. Le 14 décembre 1851, à la tête d'un millier d'hommes, il arrivait au village de Saint-Etienne-les-Orgues (Basses-Alpes), et se signalait par son ardeur à réprimer le mouvement républicain qui avait éclaté dans ce bourg et dans les environs. En 1852, il retourna en Algérie, reçut le commandement du 2^e régiment de zouaves, puis obtint, à la suite d'une campagne, les épaulettes de général de brigade (1853). L'année suivante, il fit la campagne de Crimée dans la division du général Canrobert, se battit à l'Alma, à Balaclava, à Inkermann, prit part à l'attaque de la tour Malakoff et fut promu général de division en 1855. Pendant la guerre d'Italie (1859), le général Vinoy commanda une division du corps de Niel, enleva Ponte-Vecchio à Magenta et prit part à la bataille de Solferino. En 1865, il devint membre du Sénat, grand officier de la Légion d'honneur, et passa en 1868 dans le corps de réserve. Après les premiers désastres de nos armées en 1870, le général Vinoy prit, le 12 août, le commandement du 13^e corps de marche sur Mézières. N'ayant pas eu le temps de rejoindre l'armée à Sedan, il échappa au désastre, battit habilement en retraite (2 septembre) et parvint à sauver son corps d'armée, qu'il ramena à Paris (7 septembre), où il devint le noyau des forces qu'on organisa pour la défense. Le général Vinoy réoccupa le 23 septembre la redoute des Hautes-Bruyères, fit le 30 une grande reconnaissance sur L'Hay, Chevilly et Thiais, et livra le 13 octobre aux Allemands, à Châtillon et à Bagneux, un combat dans lequel il repoussa

l'ennemi. Lors de l'organisation des forces de la défense en trois armées, au commencement du mois de novembre, le général Vinoy prit le commandement du 1^{er} corps de la deuxième armée, et quelques jours plus tard fut nommé commandant en chef de la troisième armée, chargée d'opérer sur le front sud-est de Paris. Le 29 novembre, il s'empara de la Gare-aux-Bœufs et de Port-à-l'Anglais, et le lendemain, pendant que le général Ducrot livrait la bataille de Champigny, il attaquait l'ennemi à Montmesly et Crétell. Ces opérations restèrent sans résultat et l'armée rentra dans ses lignes. Le 15 décembre, le général Vinoy fut promu par le général Trochu grand-croix de la Légion d'honneur. Dans la sortie du 21 décembre, il prit Neuilly-sur-Marne, La Ville-Evrard et La Maison-Blanche; mais il dut abandonner bientôt ces positions. Enfin, le 19 janvier 1871, il dirigea les opérations des troupes qui s'emparèrent de Montretout. Cependant l'heure de la capitulation approchait. Le général Trochu, qui avait déclaré que « le gouverneur de Paris ne capitulerait pas », se démit de ses fonctions le 22 janvier, et le général Vinoy le remplaça en qualité de commandant en chef de l'armée de Paris. Ce dernier adressa à la population, le 24, une proclamation dans laquelle il déclara que le moment critique était arrivé, qu'il ne fallait plus se faire d'illusions, qu'il était soldat et qu'il ne reculait pas devant les dangers du commandement dans une semblable circonstance. En même temps, un décret du gouvernement supprima les clubs et interdit la publication du *Réveil* de Delescluze et du *Combat* de Félix Pyat. Après la capitulation (28 janvier), le général Vinoy resta dans Paris à la tête de 12,000 hommes de troupes. Le 8 février suivant, il posa sa candidature à l'Assemblée nationale dans la Seine, mais n'obtint que 54,000 voix. Après la réunion de l'Assemblée à Bordeaux, il fut nommé commandant en chef de toutes les forces de Paris, puis remplacé, mais à la tête de la garde nationale seulement, par le général d'Aurelle de Paladines. Le 12 mars, il suspendit six journaux : le *Vengeur*, le *Cri du peuple*, le *Mot d'ordre*, le *Père Duchêne*, la *Caricature*, la *Bouche de fer*. Chargé dix jours plus tard d'enlever les canons de Montmartre, il échoua dans cette entreprise, qui fut mal exécutée et provoqua le mouvement insurrectionnel du 18 mars. Peu après, il dut avec ses troupes se replier sur Versailles pour protéger l'Assemblée nationale contre une attaque des fédérés et fit occuper le Mont-Valérien par la 119^e de ligne. La Commune ayant ordonné le 3 avril aux fédérés parisiens de marcher sur Versailles, le général Vinoy se porta vers Clamart, où il arrêta brusquement la colonne commandée par Duval, fit ce dernier prisonnier et ordonna de le fusiller immédiatement. Cette exécution sommaire produisit à Paris une vive impression et provoqua la loi sur les otages que vota la Commune. Lorsque le maréchal Mac-Mahon eut reçu le commandement en chef de l'armée de Versailles, le général Vinoy prit celui de l'armée de réserve, entra à Paris le 23 mai et prit possession du quartier du Louvre, au moment où une partie du palais et les Tuileries étaient la proie des flammes. Nommé à cette époque grand chancelier de la Légion d'honneur il prit au commencement de juin 1871 l'initiative d'une souscription destinée à la reconstruction du palais de la Légion d'honneur, qui venait d'être incendié, et à laquelle les légionnaires seuls devaient prendre part. Le 2 juillet suivant, il se porta candidat à la députation dans l'Isère, déclarant qu'il n'était point un homme de parti; mais il ne fut point élu. On lui doit : *Opérations de l'armée pendant le siège de Paris* (1872, in-8°); *L'Armistice et la Commune* (1872, in-8°); *L'Armée française en 1873* (1873, in-8°).

VIN-PIERRE s. m. Tartre de vin, dans quelques localités.

VINSON (l'abbé Pierre), pamphlétaire français, né à Angoulême en 1763, mort à Paris en 1820. Entré dans les ordres et nommé vicaire de l'église Sainte-Opportune, à Poitiers, il refusa, à l'époque de la Révolution, de prêter le serment civique et se réfugia à Londres, où il publia successivement contre la République et l'Empire des pamphlets d'une extrême violence, mais fort mal écrits. On cite, entre autres, une *Ode sur le couronnement du sieur Bonaparte* (1804). Rentré en France à la suite des Bourbons, qui l'accueillirent froidement, il fit paraître en 1816 une brochure intitulée : le *Concordat expliqué au roi suivant la doctrine de l'Eglise*, attaque intempestive contre une partie du clergé et les acquéreurs de biens nationaux. Trauit devant la police correctionnelle et condamné à trois mois de prison, il se sauva en Angleterre. Cet enfant perdu de la légitimité, repoussé par son parti, revint quatre ans après à Paris, où il mourut dans un état voisin de l'indigence.

VINTEM s. m. (vain-tém). Métrol. Ancienne monnaie de Portugal, qui valait 20 reis ou 0 fr. 11.

VINTIMIGLIA (Joseph BELMONTE, prince de), homme politique italien, né à Palerme en 1767, mort en 1814. Après avoir terminé ses études, il se rendit en France et s'y maria. De retour à Palerme, il se mêla aux affaires politiques, et il était membre du parlement sicilien à l'époque où le roi Ferdinand vint se réfugier dans l'île. Ses courageuses protestations contre les prétentions excessives de ce souverain le firent arrêter avec plusieurs de ses collègues, et on les enferma dans l'île de la Favignana, pêle-mêle avec les gnlériens. Il recouvra sa liberté en 1812, lorsque Ferdinand eut été obligé de remettre le gouvernement aux mains de son fils aîné, François, duc de Calabre, et, de sa prison, il passa au ministère des affaires étrangères. Il sut dans ces fonctions rendre les plus grands services à sa patrie et fit preuve en toute circonstance d'un véritable libéralisme. Mais, après la chute de Napoléon, l'île repassa sous le joug de Ferdinand, qui se hâta d'abolir la constitution de 1812 et les franchises que la Sicile avait encore conservées. Vintimiglia fut alors obligé de chercher un refuge en France et mourut à Paris peu de temps après. Il possédait une riche collection de tableaux et de gravures, qu'il légua à l'université de Palerme.

VINTIMIGLIA (Jacques, comte de), littérateur et magistrat français, né dans l'île de Cos ou Lango vers 1512, mort à Dijon en 1582. Il descendait, par sa mère, des Paléologues, empereurs de Constantinople. Son père étant mort au siège de Rhodes, il fut recueilli par la famille de Vauzelles, à qui l'emmena en France et lui fit donner une éducation sérieuse. A vingt ans, il entra dans l'armée française, prit part à une expédition contre Alger, et, à son retour, il fut nommé conseiller au parlement de Bourgogne. Banni, comme suspect de tolérance à l'égard des protestants, il fut, rappelé par l'influence de L'Hospital pour préparer l'ordonnance de Moulins, et partagea avec Jeanne la gloire de préserver la Bourgogne des massacres de la Saint-Barthélemy. Devenu veuf, il entra dans les ordres. Ses principaux écrits sont : *Carmen saturnatium* (Lyon, 1564, in-4°); *De victoria navali christianorum adversus Turcas* (Dijon, 1572, in-4°); des éditions du *Code*, des *Novelles* et du *Digeste*. La *Vie* du comte de Vintimiglia a été écrite de nos jours par Ludovic de Vauzelles (Orléans, 1865, in-8°).

VINTIMIGLIA (Augustin LASCARIS, marquis de), économiste italien. V. LASCARIS.

VINTIMIGLIA (Charles-François, comte de), diplomate français, né en 1653, mort en 1740. Entré dans les mousquetaires, il perdit un bras à la bataille de Cassel, passa alors dans la marine comme capitaine de galères, assista aux sièges de Roses et de Barcelone, et, nommé dans la suite lieutenant du roi en Provence, fut appelé, en 1708, à l'ambassade de Suisse. Le but principal de sa mission était de renouveler l'alliance de la France avec les cantons helvétiques, mais il ne réussit qu'à conclure un traité avec les cantons catholiques. En 1714, il devint second plénipotentiaire à Bâle et, en 1715, ambassadeur à Vienne. Ce fut lui qui offrit un asile à Jean-Baptiste Rousseau, lorsque celui-ci dut quitter la France à la suite de la fameuse affaire des couplets. Le poète remercia son protecteur par une ode, que l'on regarde à bon droit comme l'une de ses meilleures compositions.

VINTIMIGLIA (Charles-Gaspard de), archevêque de Paris, frère du précédent, né en 1655, mort à Paris en 1746. Nommé évêque de Marseille en 1684, il fut transféré à l'archevêché d'Aix en 1708, puis élevé au siège archiepiscopal de Paris en 1729, à l'époque des luttes du jansénisme. Il s'efforça d'atténuer les violences des querelles soulevées entre les jansénistes et les molinistes et fit fermer le cimetière de Saint-Médard, où les convulsionnaires opéraient leurs prétendus miracles. On sait que ce fut au sujet de cette ordonnance de fermeture qu'on afficha à la porte du cimetière le distique si connu :

De par le roi, défense à Dieu

De faire miracle en ce lieu.

Au surplus, sa modération, comme il arrive le plus souvent, déplut aux deux partis, qui trouvaient dans sa conduite la condamnation de leurs excès.

VINTIMILLE (Jean-Baptiste-Félix-Hubert, marquis de), comte du Luc, petit-fils du comte Charles-François, né en 1720, mort en 1775. Il n'est guère connu dans l'histoire que pour avoir consenti à épouser, en 1739, la maîtresse de Louis XV, Pauline-Félicité de Mailly, qui était enceinte (v. l'article suivant). En 1742, le marquis de Vintimille fut créé maréchal de camp, et, en 1759, il devint lieutenant général.

VINTIMILLE (Pauline-Félicité de MAILLY, comtesse de), favorite de Louis XV et femme du précédent, morte en 1741. Elle faisait son éducation au couvent lorsque sa sœur, la comtesse de Mailly, devint la maîtresse de Louis XV (1736). Des cette époque, ainsi que l'apprend une de ses lettres, elle forma le projet de se faire appeler à la cour et de devenir, elle aussi, la maîtresse du roi. Pauline de Mailly ne tarda pas à voir ses desirs satisfaits, mais elle ne put supplanter entièrement sa sœur et dut se borner à servir aux plaisirs royaux concurremment avec Mme de Mailly et avec une troisième sœur, la duchesse de Lauraguais. En 1739, elle devint enceinte. Louis XV lui fit épouser le neveu de l'archevêque de Paris, le comte de Vintimille du Luc, qui accepta, avec la lâche complaisance dont la noblesse donna alors tant de preuves, cette honteuse union. En 1741, elle mourut des suites de ses couches. La comtesse de Vintimille était médiocrement jolie, mais bien faite, et d'un caractère hautain, avide et vindicatif. Une autre de ses sœurs, la marquise de La Tourneille, qui devint plus tard duchesse de Châteauroux, la fit rapidement oublier en devenant à son tour la maîtresse de Louis XV.

VINTSI s. m. (vain-tsi — mot indien). Ornith. Espèce de martin-pêcheur qui habite l'Inde et les îles Philippines.

VINUESA (Mathias), théologien espagnol, mort en 1821. Curé de Tamajon, lorsque les Français envahirent l'Espagne en 1808, il fut l'un des organisateurs les plus actifs et les plus influents de la résistance nationale et, au retour de Ferdinand VII, fit une vive opposition aux prétentions des cortès de Cadix. En récompense de son dévouement à la monarchie absolue, il fut nommé archidiacre de Tarragone et chapelain honoraire du roi. La révolution de 1820, qui rétablit le régime constitutionnel, trouva un ennemi déclaré dans ce partisan aveugle des privilèges du clergé et des doctrines ultramontaines. Vinuesa résolut de travailler à renverser le nouvel ordre de choses, et, dans ce but, il adressa au peuple une proclamation dans laquelle il exposait les moyens qui lui paraissaient les plus propres pour amener la chute du régime constitutionnel. Dénoncé par l'imprimeur, il fut arrêté, jugé et condamné à dix ans de galères. Surexcitée au plus haut point contre lui, la populace de Madrid envahit la prison de Vinuesa et l'assomma à coups de marteau; les assassins s'acharnèrent ensuite après son cadavre et le percèrent de leurs poignards. Pendant plusieurs jours, on les vit parcourir les rues de Madrid, portant, comme décoration, un petit marteau, sans que l'autorité effrayée essayât de mettre un terme à leurs excès; mais, deux ans plus tard, ils furent punis de mort.

VINULA s. f. (vi-nu-la — mot lat. qui signif. *lie de vin*; de *vinum*, vin). Entom. Nom donné à la chenille d'une espèce de bombyx, qui vit sur les saules et les peupliers, et qui est couleur de lie de vin.

VINYL-OXÉTHYL-TOLUIDINE s. f. (vi-ni-ox-kse-til-to-lu-i-di-ne). Chim. Dérivé oxéthynique de la vinyl-toluidine.

VINYL-TOLUIDINE s. f. (vi-nil-to-lu-i-di-ne). Chim. Dérivé vinylique de la toluidine.

VINYL-TRIÉTHYL-PHOSPHONIUM s. m. (vi-nil-tri-é-til-to-lu-i-di-ne). Chim. Radical composé organique, électro-positif et monatomique, qui résulte du remplacement des quatre atomes d'hydrogène du phosphonium par trois groupes éthyle et par un groupe vinyle ou éthéyle.

VIO (Thomas de), théologien italien. V. CAJETAN.

VIOA s. f. (vi-o-a). Zooph. Genre de spongiaires.

— *Encycl.* Le genre *vioa* renferme des éponges pierreuses qui vivent dans l'intérieur des coquilles et des pierres sous-marines et les perforent de mille manières. • A une époque déterminée de leur vie, dit M. Guérin-Méneville, les très-petits êtres constituant l'éponge en question émettent des germes petits, mais visibles à l'œil nu, lesquels, emportés par les courants, s'attachent aux pierres ou coquilles sous-marines et commencent, en se propagant, à s'ouvrir une voie dans leur intérieur, jusqu'à ce que les trous produits par les uns, se rencontrant avec les trous produits par les autres, réduisent la pierre à l'état d'un véritable crible, et même la détruisent totalement, de manière que l'éponge reste isolée et libre. • Leurs spicules siliceux sont revêtus d'une substance sarcoïde jaune ou rouge.

VIOC s. m. (viok). Argot. Vieillard.

VIOCHE s. f. (vi-o-che). Bot. Nom vulgaire de la clématite commune.

VIOCQUE s. f. (vi-o-ke). Argot. Vie de débauche.

VIOCURE s. m. (vi-o-ku-re — lat. *viocurus*; de *via*, chemin, et de *curare*, soigner). Antiq. rom. Magistrat qui veillait à la construction et à l'entretien des rues et des chemins.

— Encycl. V. QUATUORVIR.

VIOL s. m. (vi-ol — du lat. *violare*, violer). Dernier outrage à la pudeur commis avec violence, sur une personne du sexe féminin : *Un viol est aussi difficile à prouver qu'à faire.* (Volt.) *Le rapt, la séquestration, le viol ne sont plus de la galanterie.* (Th. Gaut.) *Le mariage ne fut d'abord qu'une fornication brutale, pour ne pas dire un viol.* (Proudh.)

— Encycl. Législ. Le code pénal ne définit pas le viol; l'article 332 de ce code se borne simplement à dire : « Quiconque aura commis le crime de viol sera puni des travaux forcés à temps. » Le viol est le plus grave et le plus rigoureusement puni des différents actes criminels rangés par le code pénal sous la désignation générique d'*attentats aux mœurs*. Voici la nomenclature des attentats de ce genre dans leur ordre de progression, au double point de vue de la criminalité et de la pénalité. La loi punit d'abord de la peine de la reclusion, dont la durée varie de cinq à dix ans, les actes d'impudicité commis, même sans violence, sur des personnes de l'un ou de l'autre sexe âgées de moins de treize ans (art. 331 du code pénal remanié par la loi du 13 mai 1863). La circonstance de la violence aggraverait le crime et le ferait tomber sous l'application de l'article suivant; mais cette circonstance n'est point nécessaire pour constituer la criminalité du fait. La loi a considéré avec raison que des enfants au-dessous de l'âge de la nubilité ne pouvaient donner un consentement dont on doive tenir compte à des actes contraires à la pudeur. Quel que soit l'âge des victimes, ou plutôt dans le cas où elles sont adultes, la loi punit encore de la reclusion les attentats à la pudeur commis avec violence sur leur personne. Ces attentats, que n'atteint pas la pénalité plus rigoureuse du viol, ne sont pas non plus définis avec précision par la loi; ils consistent dans tous faits obscènes tentés ou accomplis sur la personne malgré elle. Enfin, au point culminant de la culpabilité relative se trouve le viol, c'est-à-dire le fait d'abuser complètement et par violence d'une femme, fait puni de cinq à vingt ans de travaux forcés.

Le crime de viol rend son auteur passible des travaux forcés à perpétuité quand il se complique de certaines circonstances aggravantes, à savoir : lorsque le coupable est l'ascendant de la victime ou comme patron, par exemple; lorsqu'il est instituteur ou son serviteur à gages; enfin, lorsqu'il est fonctionnaire public ou ministre d'un culte. Il importe de remarquer que, pour qu'il y ait viol, il n'est pas nécessaire que la violence physique ou la force corporelle aient été employées pour contraindre la victime. Une violence morale exercée par voie d'intimidation suffirait parfaitement. Il en est de même de l'emploi des narcotiques ou de substances aphrodisiaques dont l'effet serait de priver la victime de son libre arbitre et de paralyser sa résistance. Nous pouvons même citer un procès criminel dans lequel il a été jugé que des pratiques magnétiques pouvaient abolir chez une femme le sens de la résistance et de la pudeur et la livrer passivement et sans défense au magnétiseur. En 1865, la cour d'assises du Var condamna comme coupable de viol le nommé Catelana, un mendiant nomade, qui, au moyen de simples passes, avait abusé à différentes reprises d'une fille majeure de la meilleure réputation, qu'il était parvenu à dominer absolument, sans d'ailleurs avoir jamais usé envers elle d'aucune sorte de violence physique.

Il y a viol toutes les fois que le libre arbitre de la personne dont on a abusé a été opprimé; peu importe que la victime fût ou non vierge avant l'attentat ou même qu'elle fût de mœurs plus ou moins faciles.

M. M. Briand et Chaudé, dans leur *Manuel de médecine légale*, font remarquer que nulle disposition de loi n'oblige les victimes d'un viol présumé, ou même dénoncé par elles, à subir contre leur gré les investigations ou visites corporelles qui pourraient être ordonnées par les magistrats instructeurs. La pudeur du corps est sacrée, et il n'y a que le consentement libre de la personne intéressée, qu'elle soit plaignante ou même accusée, qui puisse rendre légitimes des investigations de cette nature. Cette doctrine généreuse et pudique avait déjà été soutenue par l'avocat général Séguier, à une audience du parlement de Paris du 16 décembre 1761. M. M. Briand et Chaudé ont vulgarisé cette thèse qu'il ne peut être procédé à des visites corporelles que du plein gré des parties intéressées. Les magistrats du parquet ont trop souvent mis en oubli cette règle de pudeur et procédé d'autorité à certaines expertises médico-légales qui ont soulevé les plus justes et les plus véhémentes réclamations.

— Méd. légale. Ce qui importe au point de vue médico-légal, dit Tardieu, c'est moins

de définir le viol et l'attentat à la pudeur, dont la signification vulgaire est connue de tous, que de les distinguer par quelque caractère précis et constant. Il suffit, à cet égard, d'admettre entre les actes attentatoires à la pudeur, commis avec ou sans violence, le signe distinctif de la déformation caractéristique du viol et de la non-déformation, propre au simple attentat. Mais le viol n'est pas toujours exercé sur des filles vierges; des femmes ayant déjà eu des rapports sexuels et même ayant déjà eu des enfants peuvent en être victimes. Dans ce cas, la gravité des traces de violence et leur étendue peuvent faire distinguer s'il y a eu attentat à la pudeur, tentative de viol ou viol accompli.

Nous devons donc étudier séparément le viol chez une enfant, une jeune fille ou une femme réputée vierge et chez une femme qui n'est plus vierge.

L'importance de la membrane hymen comme cachet de la virginité, mise en doute jusqu'à ces derniers temps par des naturalistes, des anatomistes et des médecins légistes dont le nom fait autorité, ne saurait être contestée aujourd'hui. Si, dans un cas de présomption de viol, dit Devergie, un hymen n'est pas trouvé, il y a neuf cent quatre-vingt-dix-neuf chances sur mille que la déformation a eu lieu.

Facile à trouver chez les très-jeunes enfants, si leurs organes n'ont pas été flétris par la masturbation ou n'ont pas subi quelque autre atteinte, l'hymen n'est presque jamais atteint dans une tentative de viol, l'entrée de la vulve et du vagin étant trop étroite pour que même l'extrémité du gland puisse atteindre le point d'insertion de la membrane hymen. Casper affirme qu'il n'a jamais vu chez les jeunes enfants de déchirures de cette membrane par l'introduction du pénis; que, dans tous les cas où elles existent, ces déchirures sont le résultat d'attouchements brusques avec les doigts ou de l'introduction d'un corps étranger; que souvent alors ces organes délicats sont le siège d'une telle inflammation et d'un tel gonflement qu'il est très-difficile de constater l'état de l'hymen, et que, à moins d'y apporter une extrême attention, l'expert pourrait croire à la destruction, lors même qu'il n'aurait été que refoulé.

Il est d'ailleurs reconnu que, chez quelques jeunes filles, cette membrane, naturellement lâche, ou bien humectée par le sang menstruel, peut avoir assez de souplesse pour céder sans se rompre et pour s'appliquer à la surface interne du vagin, de manière à permettre l'introduction du pénis, surtout si celui-ci est peu volumineux. Beaucoup d'accoucheurs ont vu même des femmes présenter encore au moment de l'accouchement un hymen intact. (Briand et Chaudé.)

Quant aux signes de la tentative de viol, lorsque l'acte n'a pas été complètement consommé, ils sont extrêmement variables. Dans les cas les plus simples, une irritation légère de la vulve, caractérisée par un peu de rougeur et de chaleur des parties, offre les seules suites appréciables; mais, dans d'autres cas, on constate des désordres beaucoup plus graves. Les grandes et les petites lèvres sont gonflées et contuses; il n'est pas rare de rencontrer des excoriations, des érosions superficielles, parfois de véritables ulcérations. Le signe capital enfin, en quelque sorte pathognomonique, est un écoulement purulent, d'un jaune verdâtre, assez abondant pour baigner toutes les parties extérieures et souiller la chemise de taches nombreuses, assez épaisses pour agglutiner en se desséchant les lèvres de la vulve. Chez les femmes qui ne sont plus vierges, la déformation, qui est le meilleur signe, manque naturellement. Mais on trouve des ecchymoses, des excoriations et des érosions qui attestent l'attentat qui a été commis.

Il n'est pas douteux que les déchirements produits dans les organes sexuels à la suite du viol ne puissent amener la mort, soit par une hémorragie dans le petit bassin, soit par une inflammation des ovaires et du péritoine. Ces cas ne se présentent guère que lorsqu'une femme a eu à subir les outrages répétés de plusieurs hommes qui, chacun à leur tour, ont assouvi sur sa personne leur sauvage brutalité. (Tardieu.)

Il n'est pas rare de voir à la suite du viol ou de la tentative de viol survenir, chez la victime, des symptômes d'affections vénériennes, blennorrhagie ou syphilis. Cependant cette dernière est relativement beaucoup plus rare que la première.

Différentes espèces de taches peuvent se produire pendant l'accomplissement et à la suite des actes qui constituent le viol ou l'attentat à la pudeur.

La déchirure ou l'érosion des parties donne lieu à l'écoulement d'une certaine quantité de sang; l'excitation des sens, qui est le mobile et le but de ces crimes, provoque l'émission de la liqueur séminale; enfin, parmi les accidents consécutifs aux attentats à la pudeur, on observe fréquemment la sécrétion d'une matière muco-purulente à la surface des organes sexuels.

Ces différentes humeurs peuvent se déposer sur les linges et sur les vêtements que portent la victime et le coupable et y laisser des taches de forme, de nature et d'aspect divers, qui constituent des traces visi-

bles et, dans bien des cas, tout à fait caractéristiques.

M. Tardieu, dans son *Traité des attentats aux mœurs*, a étudié plusieurs questions d'un grand intérêt au point de vue légal. Ainsi, par exemple, une femme peut-elle être déflorée ou violée sans le savoir? « L'ignorance de la femme, dit-il, ne peut être raisonnablement admise que dans certaines conditions physiques ou morales capables d'enlever à la femme le libre exercice de ses sens, tels que le sommeil, le narcotisme, un état nerveux particulier; ou d'annuler la conscience et la mémoire, comme l'idiotisme, l'imbécillité et la folie; ou encore dans certaines conditions qui constituent une véritable infirmité à la fois physique et morale, comme la surdi-mutité. Le sommeil naturel, quelque profond qu'il soit, ne peut certainement pas permettre la défloration, c'est-à-dire une première approche qu'accompagne toujours un certain degré de violence ou de douleur. Mais, s'il s'agissait d'un acte consommé sur une femme endormie déjà habituée au commerce sexuel, il n'est pas impossible d'admettre que les faits aient pu se passer à son insu. Ce qui peut rester douteux ou être considéré comme inadmissible pour le sommeil naturel cesse de l'être pour le sommeil artificiel que constitue le narcotisme. »

Une autre question est de savoir si une femme peut concevoir par le viol. Cette question n'a pu être douteuse qu'à l'époque où l'on admettait, pour que la conception ait lieu, la nécessité d'une certaine participation active des sens de la femme.

VIOLA s. f. (vi-o-la — mot ital.). Inus. Syn. d'ALTO.

VIOLA (Sante), jurisconsulte et archéologue italien, né à Tivoli en 1773, mort en 1838. Il fut successivement prêtre, professeur de droit, juge de paix et enfin fonctionnaire municipal. Outre différentes dissertations archéologiques insérées dans le *Journal de l'Académie des Arcades* et dans différents recueils, on a de lui : *Histoire de Caius Cilius Maecenas* (Rome, 1814); *Histoire de Tivoli de son origine à la fin du xvi^e siècle* (3 vol. in-8°); les *Aventures de l'Israélite Noémio* (1832); *Chronique ou Vicissitudes du territoire de Vano* (1835).

VIOLABLE adj. (vi-o-la-ble). Qui peut être violé : *Un secret violable.*

VIOLACE, **ÉE** adj. (vi-o-la-sé — lat. *violaceus*, violet, couleur de violette). Qui tire sur le violet : *Une couleur violacée. Un rouge violacé.*

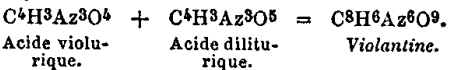
— Bot. Syn. de VIOLARIÉ.

VIOLANE s. f. (vi-o-la-ne — du lat. *viola*, violette). Minér. Substance d'un violet foncé, qui accompagne la marceline et l'épidote manganifère de Saint-Marcel, en Piémont. Il on dit aussi VIOLAN s. m.

— Encycl. La violane est opaque et d'un éclat vitreux. Sa cassure est inégale et un peu conchoïdale. Sa pesanteur spécifique est de 3,23. Elle se présente presque toujours en masses, qui sont divisées suivant les plans d'un rhomboïde prismatique. Ses cristaux appartiennent au système rhomboédrique. Ce minéral ressemble beaucoup à la glaucophane. Comme celle-ci, elle se compose de silice, d'alumine, de chaux, de magnésie, de soude, d'oxyde de fer et d'oxyde de manganèse.

VIOLANTINE s. f. (vi-o-lan-ti-ne). Chim. Nom donné par Beyer à un composé qui renferme les éléments de l'acide violurique et de l'acide dilurique.

— Encycl. La violantine C⁸H⁶Az⁶O¹⁹ est de la série urique, qui prend naissance par l'union directe de ces deux acides, absolument comme l'alloxantine prend naissance par l'union directe de l'alloxane et de l'acide dilurique :



Un mélange de solutions aqueuses chaudes et concentrées d'acide violurique et d'acide dilurique, laisse en effet déposer, par refroidissement, des cristaux de violantine qui renferment quatre molécules d'eau de cristallisation.

On peut encore préparer la violantine en oxydant incomplètement l'acide violurique ou en réduisant incomplètement l'acide dilurique. On l'obtient aussi en chauffant modérément, dans un vase qu'on maintient plongé dans l'eau chaude, un mélange d'acide hydrique et d'acide azotique étendu. Dès qu'on voit apparaître une teinte jaune sur les bords du vase, on retire celui-ci du bain d'eau chaude; la réaction se continue d'elle-même; elle est violente, et, par le refroidissement, la violantine se dépose sous la forme d'un corps cristallin d'un blanc jaunâtre. Si l'on a trop peu chauffé, le produit est surtout constitué par de l'acide violurique; si, au contraire, on a trop chauffé, c'est l'acide dilurique qui est le produit principal de la réaction.

La violantine se dissout dans l'eau, mais elle se résout alors en ses éléments, l'acide violurique et l'acide dilurique. La même décomposition a lieu lorsqu'on chauffe ce corps avec des solutions de sels à acides forts. Il se forme alors un dilurite de la

base et il reste de l'acide violurique libre en dissolution. Quand on chauffe la violantine avec un acétate, il se forme à la fois un violurate et un dilurite de la base, et l'acide acétique est mis en liberté. Dans ce cas, le dilurite, qui est le moins soluble des deux sels, se dépose, mais souvent il est accompagné d'une certaine quantité de violurate qui lui est adhérente et qui le colore fortement. Dans un mélange à parties égales d'alcool et d'eau, la violantine cristallise en partie inaltérée. Le gaz ammoniac la colore en bleu; l'ammoniaque aqueuse la décompose en violurate et dilurite d'ammonium. L'acide sulfhydrique et l'acide iodhydrique réduisent facilement la violantine à l'état d'uramile.

La violantine sèche, portée à 120°, se décompose immédiatement avec dégagement de gaz et en laissant une substance brune qui se dissout en prenant une couleur rouge dans la potasse caustique.

VIOLARIÉ, **ÉE** adj. (vi-o-la-ri-é — du lat. *viola*, violette). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre violette. Il On dit aussi VIOLACÉ, **ÉE**.

— s. f. pl. Famille de plantes dicotylédones, ayant pour type le genre violette.

— Encycl. La famille des violariées renferme des plantes herbacées ou des arbrisseaux, à feuilles alternes, plus rarement opposées, simples, entières ou découpées et munies de stipules. Les fleurs, axillaires, solitaires ou diversement groupées, présentent un calice à cinq sépales égaux ou inégaux, libres ou soudés à leur base; une corolle à pétales en même nombre, égaux ou inégaux, à onglet plus ou moins long; quelquefois prolongé en sac ou en éperon; cinq étamines, à filets souvent dilatés et quelquefois soudés en tube, à anthères plus ou moins agglutinées entre elles par leurs bords; un ovaire libre, sessile, à une seule loge multiovulée, surmonté d'un style simple terminé par un stigmate quelquefois trilobé. Le fruit est une capsule à placentation pariétale, s'ouvrant en trois valves naviculaires et renfermant plusieurs graines, à embryon droit, entouré d'un albumen charnu.

Cette famille, qui a des affinités avec les cistinées, comprend les genres suivants, groupés en deux tribus. I. *Violées* : violette, ionidion, pombalie, noisetie, anchiélé, corynostyle, amphirrhox, spatulaire. — II. *Alsodiniées* : alsodée, tétrathylacie. Quelques auteurs y rapportent aussi, mais avec doute, les genres pentalobe et hyménanthère. Les violacées habitent surtout la zone tropicale et sont plus nombreuses en Amérique. Presque toutes possèdent, dans leurs racines, des propriétés éméétiques plus ou moins intenses. Les fleurs de quelques espèces sont adoucissantes et calmantes.

VIOLAT adj. m. (vi-o-la — du lat. *viola*, violette). Pharm. Où il entre des violettes : *Sirop violat. Miel violat.*

VIOLATEUR, **TRICE** s. (vi-o-la-teur, tri-se — lat. *violator*; de *violare*, violer). Personne qui a commis un viol : *Un violateur de filles.* (J.-J. Rouss.)

— Personne qui viole, qui enfreint : *Un violateur de lois. Le violateur de mes ordres. Dans toutes les religions antiques, quiconque outrageait la religion était puni comme violateur des lois les plus sacrées du pays.* (Lacordaire.)

— Personne qui profane un lieu ou un objet sacré : *Le violateur d'une église. Un violateur de vases sacrés.*

— Adjectiv. Qui viole, qui profane : *Un gouvernement violateur de la loi et du droit.*

VIOLATION s. f. (vi-o-la-si-on). Action de violer, de profaner : *La violation d'une église, d'un tombeau. La violation d'un asile.* — Action d'enfreindre, d'outrager : *La violation d'un droit, d'une loi, d'une règle. La violation du domicile. La violation des règles du langage. Il ne faut pas confondre les grandes violations des lois avec la violation de la simple police.* (Montesq.) *Le mal tire toujours son origine d'une violation de la justice.* (Ott.)

— Syn. Violation, violement. Ce dernier mot ne s'emploie presque plus aujourd'hui; cependant on peut encore s'en servir pour donner un caractère exclusivement intérieur et moral à l'action de violer qu'on exprime, tandis que *violation* peut seul être employé quand les lois violées sont purement physiques et matérielles. On trouve aussi *violement* employé comme synonyme de *viol*, mais dans ce sens ce n'est plus qu'un archaïsme.

— Encycl. Législ. *Violation de dépôt*. L'inviolabilité du dépôt est une maxime formulée par toutes les législations; on pourrait dire qu'elle est un lieu commun de morale et de jurisprudence. Les infidélités en cette matière étaient assimilées au vol par la loi romaine qui, en outre, punissait de la peine du vol jusqu'au simple usage que le dépositaire en avait fait temporairement pour son utilité personnelle. Outre les peines corporelles encourues par le dépositaire infidèle, il était virtuellement noté d'infamie, par l'effet de la sentence, et la note d'infamie produisait, on le sait, des déchéances ci-

villes, particulièrement en ce qui concernait la capacité de recueillir des libéralités testamentaires. Les errements de la loi romaine furent suivis en cette matière dans la jurisprudence de nos provinces de droit écrit; mais on s'en écarta dans les pays de coutume, où le détournement de dépôt ne donnait lieu qu'à des réparations pécuniaires accordées à la partie lésée.

L'assimilation de l'abus ou violation de dépôt au vol est, en effet, inexacte et forcée. Le vol suppose la soustraction, l'enlèvement de l'objet volé contre le gré ou à l'insu de son propriétaire. L'abus ou la violation d'un dépôt ne présente pas ce caractère. C'est donc avec raison que notre législation en a fait un délit à part, soumis aux dispositions de l'article 408 du code pénal, qui est ainsi conçu : « Quiconque aura détourné ou dissipé, au préjudice des propriétaires, possesseurs ou détenteurs, des effets, deniers, marchandises, billets, quittances ou tous autres écrits contenant ou opérant obligation ou décharge, qui ne lui auraient été remis qu'à titre de dépôt, etc., à la charge de les rendre ou représenter, ou d'en faire un usage ou emploi déterminé, sera puni des peines portées en l'article 406. Si l'abus de confiance prévu et puni par le précédent paragraphe a été commis par un officier public ou ministériel, ou par un domestique, homme de service à gages, élève, clerc, commis, ouvrier, compagnon ou apprenti, au préjudice de son maître, la peine sera celle de la reclusion. Le tout sans préjudice de ce qui est dit aux articles 254, 255 et 256, relativement aux soustractions et enlèvements de deniers, effets ou pièces commis dans les dépôts publics. »

La peine édictée par l'article 406 du code pénal est un emprisonnement de deux mois à deux ans et une amende dont le minimum ne peut être au-dessous de 25 francs et dont le maximum ne peut excéder le quart du montant des réparations ou restitutions civiles.

Toutes les conditions énoncées cumulativement par l'article 408 doivent être réunies pour que la violation de dépôt soit punissable. Ainsi, cet article ne punit textuellement l'abus de dépôt, quand ce dépôt a des actes écrits pour objet, qu'autant que les pièces détournées par le dépositaire étaient des actes contenant ou produisant obligation ou décharge.

La violation des dépôts publics est réprimée plus sévèrement que celle d'un dépôt privé. La simple négligence des greffiers, archivistes ou manutentiers de deniers publics est punissable de trois mois à un an d'emprisonnement (art. 254 du code pénal). Quant à la soustraction même des pièces ou deniers consignés dans ces dépôts publics, elle est punie de la peine de la reclusion quand elle est commise par des tiers. Lorsque le détournement est le fait même des dépositaires publics, la peine encourue est celle des travaux forcés à temps (art. 255 du code pénal).

— **Violation de domicile.** Le mot de Royer-Collard est devenu une maxime proverbiale : « La vie privée doit être murée. » Le domicile des citoyens participe de l'inviolabilité de leur personne, et toute pénétration, tout envahissement illégal des agents de l'autorité dans le foyer domestique est à bon droit assimilé par les juriscosultes aux attentats contre la liberté individuelle. Ce principe, toutefois, comme la plupart des principes, perd quelque chose de son ampleur spéculative et subit des restrictions nécessitées par les exigences de l'état social et l'exécution des ordres ou des décisions de la justice. Mais les limitations doivent être déterminées avec précision par la loi et le principe demeure entier dans tous les cas où il n'y a été dérogé par une disposition de loi formelle. Ces dérogations, du reste, sont nombreuses. Les agents que met en mouvement l'autorité administrative ou judiciaire peuvent pénétrer pendant le jour dans le domicile des citoyens pour exécuter les ordres ou mandats qu'ils ont reçus. Les huissiers ou porteurs de contraintes ont le droit de s'y présenter et d'y entrer d'autorité pour opérer les notifications d'exploits ou procéder aux exécutions dont ils sont chargés; il en est de même des agents de la police judiciaire porteurs de mandat d'amener ou d'arrêt ou d'ordonnance de prise de corps. Il en est encore de même pour les fonctionnaires spécialement chargés de la police préventive ou de surveillance qui s'exerce sur certains établissements ou certaines industries que les nécessités de l'ordre ou de la sûreté publique soumettent à un régime particulier d'investigation et de contrôle. Le domicile des citoyens est même librement accessible aux simples particuliers ou aux agents de la force publique et de l'autorité, même non porteurs de mandat ou d'ordre exprès décernés par le magistrat compétent, lorsqu'il y a flagrant délit, soit immédiat et actuel, soit dénoncé par la clameur publique.

Le domicile est plus particulièrement et plus jalousement protégé par la loi pendant les heures de nuit. Il serait superflu d'insister sur les considérations qui rendent dans cette période de temps le secret et l'intimité de la vie privée plus inviolables. D'après une loi

du 5 fructidor an VII, dont la disposition a été répétée par des lois subséquentes, nul n'a le droit de pénétrer la nuit dans le domicile des particuliers, si ce n'est en cas d'incendie, d'inondation ou de réclamation venue de l'intérieur de la maison. La prohibition est générale et s'adresse aux officiers publics et à tous agents de l'autorité, aussi bien qu'aux individus dépourvus de tout caractère public. Ainsi, l'article 1037 du code de procédure civile interdit toute notification d'exploit et toute saisie ou exécution judiciaire au domicile des citoyens pendant la période de nuit. Du 31 septembre au 31 mars, ils ne peuvent se livrer aux actes de leur ministère avant six heures du matin et après six heures du soir. Le reste de l'année, nul exploit ne peut être notifié avant quatre heures du matin et après neuf heures du soir. Il ne peut être dérogé à la règle que dans les circonstances urgentes où il y aurait péril en la demeure et avec permission expresse du juge qui, du reste, apprécie discrétionnairement les cas d'urgence. La même règle est en général applicable aux porteurs de mandats se rattachant à une poursuite criminelle; mais il peut y être également dérogé dans les circonstances urgentes appréciées par les magistrats instructeurs.

D'après des règlements spéciaux de police, les lieux publics, tels que cafés, cabarets, etc., sont soumis de nuit comme de jour aux visites des préposés de la police administrative ou judiciaire. Néanmoins et en dehors de circonstances exceptionnelles, appréciées toujours par l'autorité compétente, ces établissements cessent d'être accessibles la nuit, même aux agents de la police, après l'heure où ils ne sont plus ouverts au public. Il n'y a d'exception permanente que pour les lieux notoirement tolérés de débauche.

On vient d'indiquer les restrictions apportées par la loi au principe général de l'inviolabilité du domicile. Si, en dehors de ces dispositions exceptionnelles et sans observer les formes et les conditions légales, un officier public ou un agent quelconque de l'autorité judiciaire ou administrative pénètre dans le foyer domestique contre le gré du maître de la maison, il se rend passible de la peine de six jours à un an d'emprisonnement et d'une amende de 16 à 500 francs. Le code pénal de 1810 ne prononçait qu'une simple amende pour ce grave abus d'autorité; la pénalité a été élevée et mieux proportionnée au méfait par la loi du 28 avril 1832.

Avant cette révision de 1832, il restait une lacune dans la loi pénale; aucune peine n'avait été édictée contre les violations de domicile commises par de simples particuliers. L'article 276 du code pénal punissait seulement d'un emprisonnement de six mois à deux ans la mendicité à domicile, lorsque le mendiant, même invalide, s'était introduit dans la maison sans l'autorisation du maître du logis. L'article 456 du même code punissait aussi de la prison et de l'amende la destruction des clôtures ainsi que le déplacement des bornes, pieds corniers ou arbres quelconques plantés ou reconnus pour servir de limites. C'était la protection de la propriété, ce n'était pas la protection du domicile, hormis dans le cas particulier où l'introduction dans la maison se compliquait de la circonstance de mendicité. Le second et nouveau paragraphe de l'article 184 du code pénal a réparé cette omission. Les individus non fonctionnaires qui s'introduisent dans le domicile d'autrui contre le gré du propriétaire et à l'aide soit de menaces, soit de violences, sont punissables d'un emprisonnement de six jours à trois mois et d'une amende de 16 à 200 francs, d'après la disposition additionnelle de l'article 184.

— **Violation de sépulture.** Ceux qui violent les sépultures, soit dans les églises, soit dans les cimetières, ont été de tout temps frappés par la loi pénale.

Sous la législation romaine, ceux qui enlevaient les cadavres du lieu de leur sépulture étaient punis du dernier supplice, lorsqu'ils étaient de basse condition, et de la déportation ou de la rélegation quand ils étaient de condition honnête. Quant à ceux qui dépouillaient les cadavres de leurs vêtements, on distinguait s'ils l'avaient fait à main armée ou sans armes; dans le premier cas, ils étaient condamnés à mort; dans le second cas, à la peine des mines. Ceux qui détruisaient ou dégradèrent les tombeaux, qui en emportaient les pierres, les colonnes, les statues, épitaphes ou autres ornements étaient condamnés aux mines ou à quelque autre peine suivant la qualité des personnes.

Sous l'ancienne législation française, la peine de ceux qui violaient les sépultures était arbitraire et dépendait des circonstances et de la qualité des personnes. Le parlement de Paris condamna, par arrêt du 12 juillet 1683, le fils du fossoyeur de la paroisse Saint-Sulpice à être admonesté et à payer une amende pour avoir vendu plusieurs cadavres à des médecins. Le 20 septembre 1752, le parlement condamna au carcan, à la flétrissure et à trois années de galères un fossoyeur de Paris, nommé Charles Regnaud, pour avoir dépouillé des cadavres et en avoir volé les suaires.

La connaissance des faits de cette nature appartenait aux tribunaux laïques.

Le respect des tombeaux fut expressément rappelé par le décret du 23 prairial an XII, et le législateur donna lui-même l'exemple de ce respect, lorsqu'en prohibant, par le même décret, dans l'intérêt de la salubrité publique, l'usage des cimetières dans l'intérieur ou à une distance moindre de 35 mètres des villes, bourgs, et en supprimant par suite ceux qui ne se trouvaient pas à cette distance, il ordonna, par respect pour la cendre des morts, que, pendant cinq ans, les cimetières supprimés demeureraient clos et qu'il n'en serait fait aucun usage. Au bout de ce temps, il a autorisé la culture de ces terrains, mais il a interdit toute fouille ou fondation de construction jusqu'à ce qu'il en fût autrement ordonné.

Les différents délits de violation de sépulture sont réprimés aujourd'hui par l'article 360 du code pénal, lequel est ainsi conçu : « Sera puni d'un emprisonnement de trois mois à un an et de 10 francs à 200 francs d'amende quiconque se sera rendu coupable de violation de tombeau ou de sépulture, sans préjudice des peines contre les crimes ou les délits qui seraient joints à celui-ci. »

D'après Jousse, le crime de violation de sépulture se commet de plusieurs manières :

1^o En déterrando les cadavres ou les tirant de leurs tombeaux, pour en faire des anatomies;

2^o En les dépouillant de leurs vêtements pour les voler;

3^o En détruisant leurs tombeaux, leurs épitaphes ou ornements;

4^o En empêchant qu'une personne morte soit enterrée;

5^o En frappant, blessant ou coupant quelque membre d'un corps mort.

Bien que la nomenclature de Jousse n'ait point été reproduite par le code pénal, la plupart de ces faits doivent encore être considérés comme constituant le délit de violation de sépulture. « Le tombeau est une chose sacrée, disent MM. Hélie et Chauveau; nul motif ne permet d'y porter la main, si ce n'est un intérêt public pressant, comme celui de la répression d'un crime. La soustraction frauduleuse des suaires et vêtements qui enveloppent les morts dans leurs cercueils, de ces cercueils eux-mêmes et des objets qui y sont renfermés pour exprimer des affections ou pour conserver des souvenirs, constitue évidemment une violation de sépulture, et il en est de même de tous les actes de destruction qui sont commis sur les tombeaux, sur leurs ornements, sur les objets qui les recouvrent ou les décorent. »

La loi pénale s'étend même au cercueil qui n'est point encore déposé dans la tombe; car elle a eu pour but de protéger, non-seulement le tombeau, mais surtout la dépouille de l'homme. La jurisprudence a consacré cette doctrine.

D'après la jurisprudence de la cour de cassation (arrêt du 22 août 1839), il y a encore violation de sépulture dans le fait d'avoir, après s'être introduit dans un cimetière, frappé avec un bâton sur la tombe des morts, en se servant d'interpellations outrageantes pour les restes de ceux qui y sont enfermés.

La loi n'ayant point défini la violation de sépulture, elle a laissé au juge le soin d'apprécier la nature de l'acte et sa gravité. Mais remarquons qu'il n'y aurait point lieu d'appliquer l'article 360 si l'agent s'était borné à proférer des injures sur une tombe, sans les accompagner d'un fait matériel. L'article 360 se termine par la disposition suivante : « Sans préjudice des peines contre les crimes et délits qui seraient joints à celui-ci. » Bien qu'en vertu d'un principe général l'individu poursuivi à raison de plusieurs délits ne doive encourir que la peine applicable au plus grave, le législateur a voulu, telle est du moins la jurisprudence de la cour de cassation, que les peines de l'article 360 fussent, en cas d'autres crimes concomitants, cumulées avec les peines dont ces crimes seraient passibles.

En 1850, M. Mortimer-Ternaux fit à l'Assemblée législative une proposition tendant à aggraver la pénalité prononcée par l'article 360 du code pénal, mais cette proposition fut repoussée.

Lorsque des débris ou ossements humains sont trouvés sur la voie publique ou en faisant des fouilles, il en est donné avis à l'officier de police, qui doit en rechercher l'origine; s'il l'acquiert pas la présomption d'un crime ou d'un délit, il prend les mesures nécessaires pour les faire inhumer dans le cimetière le plus voisin.

VIOLÂTRE adj. (vi-o-lâ-tre — rad. viol-let). Qui tire sur le violet; se dit le plus souvent d'une couleur fade et désagréable : *De ces faces violâtres, de ces cous goitreux, de ces ventres hydropiques, foin!* (Chateaub.)

VIOLÉ s. f. (vi-o-lé. — Ce mot a pour corrélatifs dans les langues romanes le provençal *viola*, *viola*, et l'italien, l'espagnol et le portugais *viola*. Diez prend la forme provençale *viola* comme la plus ancienne, car d'après lui *viola* a pu dégénérer en *viola*, mais non pas celui-ci en celui-là. Or, *viola* représente le bas latin *vitula*. Ce dernier est d'abord, par transposition, devenu *viulla*, d'où, par la chute du *t*, *viula*, *viola*. Le bas latin *vitula*, qui est aussi le primitif de l'allemand *fiedel*, vient du latin *vitulari*, se réjouir, littéralement gambader comme un veau, de *vitulus*, veau. La violé

était jadis, en effet, l'instrument de la joyeuse compagnie : *vitula jocosca*, dit un poète cité par Du Cange). Mus. Instrument du genre du violon, mais plus gros et à sept cordes de boyau; il n'est plus guère en usage : *Au siècle de Louis XIV, la violé était l'âme de tous les concerts; c'était l'instrument favori des dames de la cour.* (Castil-Blaze.) || Syn. d'ALTO. || Jeu d'orgue à bouche qui sert d'accompagnement à l'octave. || Nom générique des instruments à archet, du genre du violon. || *Jeu de violé*, Réunion de quatre espèces de violes ayant des octaves différentes. || *Basse de violé*, Ancien instrument qui répondait au violoncelle actuel, que les Italiens appelaient *viola de gambe*, parce qu'on le place entre les jambes pour en jouer. || *Viola de bras*, Nom commun à diverses espèces de violes qui se jouent comme le violon. || *Première violé* ou *Basse de violé*, *Deuxième violé* ou *Taille de violé*, *Troisième violé* ou *Haute-contre de violé*, *Quatrième* ou *Petite violé* ou *Dessus de violé*, Violes qui servent de basse, de taille, de haute-contre, de dessus au violon. || *Viola d'amour*, Instrument monté sur six doubles cordes, et tenant le milieu entre l'alto et le violoncelle. || *Par-dessus de violé*, Petite violé dont les dames jouaient en la tenant sur leurs genoux.

— **Encycl.** Au moyen âge, le terme de *viola* s'employait comme le nom générique de tous les instruments à cordes et à archet. La dimension de ces instruments, le nombre de leurs cordes variaient beaucoup. On en construisit de si grands, au xviii^e siècle, qu'on eut parfois l'idée d'y renfermer un enfant, auquel on donnait à chanter la partie de dessus. Nous citerons : la *viola d'amour*, d'un son doux et harmonieux; le *par-dessus de violé*, dont les dames jouaient en le tenant sur les genoux; la *basse de violé*, qu'on plaçait entre ses jambes (*viola da gamba*); la *viola pompeuse*, invention de Sébastien Bach, et la *violone* des Italiens, autrement dit la contrebasse; le violoncelle a remplacé la *viola da gamba*.

Le doigté de la *viola* est semblable à celui du violon; son timbre empreint de tristesse et de mélancolie la rend propre à chanter les mélodies rêveuses.

La *viola* a été longtemps négligée par les compositeurs; Haydn, Mozart, Beethoven, pénétrés de l'importance de la partie de *viola* à l'orchestre, l'introduisirent dans leurs compositions avec tous les honneurs qu'elle méritait. Méhul même, séduit par la sympathie qui règne entre le caractère de la *viola* et celui de la poésie ossianique, voulut, dans son opéra d'*Ulual*, employer les *violes* à l'exclusion entière des violons; il en résulta, disent les critiques du temps, une réelle monotonie répandue dans tout l'ouvrage. Les sons tendres et mélancoliques de la *viola* font surtout un excellent effet dans la marche des parties intermédiaires, pourvu, toutefois, que ces parties se dessinent d'une manière intéressante.

M. Berlioz fait remarquer que la plupart des *violes* employées aujourd'hui dans les orchestres n'ont pas les dimensions voulues; elles n'ont, dit-il, ni la grandeur ni conséquemment la force de ses véritables *violes*; ce sont presque des violons montés avec des cordes de *viola*.

VIOLÉ (Daniel-Georges), érudit français, né dans le diocèse de Chartres en 1598, mort à l'abbaye des bénédictins d'Auzerre en 1669. Outre plusieurs ouvrages qui sont demeurés manuscrits, on a de lui : *Vie de sainte Reine* (Paris, 1649); la *Vie et les miracles de saint Germain, évêque d'Auzerre* (Paris, 1654); *Historia monasterii Pontinnacensis, etc.*, recueil de documents, insérés par D. Martène dans le tome III du *Thesaurus anecdotorum*.

VIOLÉ, ÉE adj. (vi-o-lé — du lat. *viola*, violette). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre violette.

— s. f. pl. Tribu de la famille des violacées, ayant pour type le genre violette.

VIOLEMENT s. m. (vi-o-le-man — rad. *viol-er*). Action de violer, de faire violence à une femme : *Les lois punissent de mort le rapt et le violement.* (Acad.) *Le violement du corps n'est point péché, sinon du consentement de l'esprit.* (Brantôme.) || On dit aujourd'hui **VIOL**.

— Action d'enfreindre, d'outrager : *Le luze est joint ordinairement avec le violement de l'ordre de la charité.* (Nicole.) *L'autorité suprême fait les lois, et on en punit le violement.* (Fén.) || On dit aujourd'hui **VIOLATION**.

— Syn. **Violement**, **violation**. V. **VIOLATION**.

VIOLEMENT adv. (vi-o-la-man — rad. *viol-er*). Avec violence, impétueusement, avec une force ou une énergie extrême : *Le vent souffle violement. Je me sentis violement frappé. Ce remède agit violement. Les vents soufflent plus violement dans les pays tempérés et dans les méridionaux que dans les pays froids.* (B. de St-P.)

— Avec une extrême ardeur : *Aimer violement. Nous haïssons violement ceux que nous avons beaucoup offensés.* (La Bruy.)

— Par la violence, par des moyens violents : *Rien ne pénètre violement dans le cœur de l'homme.* (A. l'ée.) *Les libertés brusquement improvisées sont toujours violement emportées.* (E. de Gir.)

VIOL

VIOLENCE s. f. (vi-o-lan-se — lat. *violētia*; de *violare*, violer). Extrême énergie physique : La **VIOLENCE** du vent, des flots, de la tempête. La **VIOLENCE** des remèdes, de la fièvre, du mal. La **VIOLENCE** du choc. || Activité impétueuse : La **VIOLENCE** des passions, des desirs, de la douleur. La **VIOLENCE** des discours. Le mérite de la continence est proportionné à la **VIOLENCE** des desirs dont elle triomphe. (Lafontaine.)

Dans ses premiers transports, l'amour impétueux s'irritait par la résistance, Loin de vouloir calmer ses flots impétueux, Cède alors à sa violence.

CORNEILLE.

|| Caractère violent, impétueux, emporté : Les hommes de **VIOLENCE** et de vengeance ne réussissent jamais à rien d'utile à l'humanité. (Lamennais.)

— Emploi violent de la force : Il n'y a point de **VIOLENCE** ni d'usurpation qui ne s'autorise de quelque loi. (Vauven.) Les hommes sont si bêtes qu'une **VIOLENCE** répétée finit par leur paraître un droit. (Helvétius.) La **VIOLENCE** ne convient qu'au despotisme. (Mme de Staël.) La **VIOLENCE** et la fraude fondent les empires. (Rabelais.) On n'est pas un rebelle pour avoir résisté à la **VIOLENCE** ou à l'arbitraire. (Dupin.)

La violence est juste où la douceur est vaine.

CORNEILLE.

— Douce violence, Insistance qu'on met à pousser quelqu'un à quelque chose qui lui plaît.

— Faire violence à, Contraindre par la force : S'il ne veut pas venir, ne lui faites pas violence. || Violier : FAIRE VIOLENCE à une femme. || Comprimer, empêcher avec effort : FAIRE VIOLENCE à ses desirs, à sa passion, à son amour, à sa colère. Toute organisation qui fait violence à la liberté individuelle périra par la liberté individuelle. (Proudhon.) || Interpréter d'une manière forcée, détourner de son vrai sens : FAIRE VIOLENCE à un texte. FAIRE VIOLENCE à la loi.

— Se faire violence, Se contraindre avec de pénibles efforts : Plus un homme est amoureux, plus grande est la violence qu'il est obligé de se faire pour oser risquer de fâcher la femme qu'il aime. (H. Beyle.)

— Prov. Mieux vaut douceur que violence, On réussit mieux par la douceur que par la violence. || Le royaume du ciel souffre violence, et les violents le ravissent. On ne peut gagner le ciel qu'en déployant une grande énergie de caractère. Ce proverbe est tiré de l'Évangile.

— Littér. et B.-arts. Crudité, vigueur excessive, effet outré : La **VIOLENCE** de l'expression. La **VIOLENCE** des contours. L'opposition des tons est, dans ce tableau, d'une violence extrême.

— Encycl. Dr. crim. V. VIOL.

VIOLENT, ENTE adj. (vi-o-lan, an-te — lat. *violens*; de *violare*, violer). Qui a une force impétueuse : Un vent violent. Une violence tempête. Une fièvre, une crise violente. Des remèdes violents. Un violent incendie. Toute action trop violente sur le système organique est suivie de prostration. (A. Kéroul.) La jactance est un poison violent. (A. Kéroul.) || Qui agit, qui se fait avec une énergie outrée, impétueuse : Les passions violentes. Un amour violent. Un désir violent. Une attaque violente. De violentes récriminations. Toutes les passions violentes sont une espèce de folie. (Boss.) La faiblesse prend souvent des résolutions plus violentes que l'emportement. (Mme de Genlis.)

— Qui se fait par l'emploi de la force : L'Etat romain est le plus fertile en crimes de toute espèce, et surtout en crimes violents. (Aubert.)

— Importé, impétueux, irascible : Un homme violent. Un caractère violent. Les hommes chauds, violents, sensibles, sont en colère; ils donnent le spectacle, mais ils n'en jouissent pas. (Diderot.) Les âmes violentes ne sentent qu'avec excès et par contrastes. (H. Taine.)

— Fort, puissant, considérable : Il y a de violents soupçons contre lui. Les grâces de la reine Esther eurent un effet aussi salutaire, mais moins violent que la beauté de Judith. (Boss.)

— Qui est hors nature, qui contrarie le cours ordinaire des choses : Une situation violente. L'état du solitaire est un état violent pour l'homme. (St-Evremond.) || Qui est forcé, peu naturel, détourné de son vrai sens : Une interprétation violente. Ce peintre aime les poses violentes.

— Littér. et B.-arts. Qui a une force, une énergie exagérée : Un style violent. Des expressions violentes. Des tons violents. Une foule d'écrivains s'est égarée dans un style recherché, violent, inintelligible, ou dans la négligence totale de la grammaire. (Voltaire.)

— Très-extraordinaire, excessif en son genre : Il a pu dire cela C'est violent, en vérité. Il est un peu violent d'être battu et de payer l'amende. Cent mille francs cette bi-coque, c'est violent!

— Mort violente, Mort résultant de l'emploi de la force ou de quelque brusque accident : Commode et ses successeurs périrent presque tous de mort violente. (Chateaub.)

— Prov. Tout ce qui est violent n'est pas

vx.

VIOL

durable. Tout ce qui est excessif, exagéré ne se maintient pas longtemps.

— Techn. Gris violent, Gris très-foncé.

— Substantif. Personne qui agit avec violence, avec une énergie extrême : Les violents gouvernent le monde.

— Syn. Violent, vif. V. VIF.

— Violent, emporté, fougueux, etc. V. EMPORTÉ.

VIOLENT v. a. ou tr. (vi-o-lan-té — rad. violent). Contraindre, forcer, faire violence à : Le Parlement, sous Henri VIII, violenta les consciences aussi bien que les personnes. (Mme de Staël.)

Comment! battre une veuve et la violenter!

REGNARD.

— Traiter avec violence, user violemment de : On peut imposer silence à l'opinion, on ne la violence jamais. (Boiste.) Cette langue française est une rebelle qu'il faut dompter; elle n'obéit qu'à ceux qui la violentent. (Maurice.) Les ouvriers anglais savent l'économie politique et comprennent que violenter les capitaines, c'est supprimer le travail. (H. Taine.)

Forcer, outrer, exagérer : Il ne faut jamais violenter la nature; il faut l'étudier, la comprendre et la suivre. (J. Simon.)

— Syn. Violenter, contraindre, forcer, etc. V. CONTRAINDRE.

VIOLETOÏDE s. m. (vi-o-lé-o-i-de — du lat. *viola*, violette, et du gr. *eidos*, aspect). Bot. Syn. de NOISETTIE, genre de violacées.

VIOLER v. a. ou tr. (vi-o-lé — lat. *violare*, dénomiatif tiré d'un primitif *vio*, force, de même famille que *vis*, force; grec *is* pour *his*, force, vigueur, nerf, *bias*, force, *biasos*, violent, *bias*, *biasomai*, violer, violenter; lithuanien *gyti*, recouvrer la santé, guérir, etc. La racine commune de tous ces termes est probablement dans le sanscrit *gi*, *gayami*, vaincre, lequel est évidemment lié à la racine védique *gyd*, dompter, surmonter, violenter, opprimer. Commettre un viol sur : VIOLER une femme, une fille.

... Les soldats, ennemis de la paix, Troublèrent la campagne et, saccageant les villes, Par force, en nos maisons, violèrent nos filles.

REGNARD.

— Dégrader ou forcer d'une manière sacrilège, en parlant d'un objet ou d'un lieu considérés comme sacrés : VIOLER un temple. VIOLER un tombeau. VIOLER un asile.

— Enfreindre, outrager, agir contre : VIOLER la loi. VIOLER son serment. VIOLER un secret. VIOLER un droit, un privilège. VIOLER un traité. VIOLER les règles de la grammaire. L'un des caractères de la bigoterie est de violer les droits les plus sacrés et les plus légitimes. (Mol.) Au xiv^e siècle, les prêtres violaient presque partout la loi du célibat. (Chateaub.) Il faut quelquefois violer les chartes pour leur faire des enfants. (V. Hugo.) Il y a des lois générales auxquelles l'homme peut se conformer ou qu'il peut violer. (F. Bastiat.) Il y a toujours plus de faiblesse que de force à violer la loi. (Fénelon.) Tout ce qui viole la loi de la nature n'est pas la vérité. (A. Martin.) Imposer une même foi à tous les hommes, c'est violer la loi naturelle et divine, qui a mis la vérité dans les choses et la diversité dans les esprits. (E. Laboulaye.) La communauté viole l'autonomie de la conscience et l'égalité. (Proudhon.) On ne peut sans crime violer son serment. (J. Simon.) C'est violer la justice éternelle que de violer la propriété. (J. Simon.) Jésus violait ouvertement le sabbat et répondait aux reproches qu'on lui en faisait par de fines railleries. (Renan.) Les gouvernements, même les plus légitimes, ne violent jamais impunément les lois de la justice. (A. Peyrat.)

Quiconque a pu franchir les bornes légitimes Peut violer enfin les droits les plus sacrés.

RACINE.

— Absol. Faire violence à des femmes : Un soldat, à la prise de Berg-op-Zoom, s'écrie : Je suis las de tuer, je vais violer. On regarda ce propos comme un bon mot. (Voltaire.)

Comment font les deux mains d'un homme qui viole?

A. BARBIER.

— Syn. Violier, contrevenir, déshonorer, etc. V. CONTREVENIR.

VIOLESTEIN s. m. (vi-o-lé-stain). Minér. Roche micacée qui a, dit-on, l'odeur de la violette.

VIOLET, ETTE adj. (vi-o-lé, -ète — du lat. *viola*, violette, à cause de sa couleur). Qui a la couleur particulière résultant du mélange du bleu et du rouge, comme celle que l'on remarque particulièrement sur la fleur appelée violette : Drap violet. Mantau violet. Couleur violette. Des mains violettes de froid. La pulsatille est une plante aux jolies fleurs violettes. (H. Berthoud.) Le quartz violet est la véritable améthyste. (Babinet.) — Devenir violet, Eprouver quelque violent sentiment qui fait changer la couleur du visage : DEVENIR VIOLET de honte, de peur, de colère.

— Loc. fam. Conte violet, Conte dépourvu de toute espèce de vraisemblance. Aujourd'hui, l'usage a passé du violet à une couleur voisine, et l'on dit conte bleu. || Voir des anges violets, Eprouver quelque éblouissement par l'effet d'un coup violent et sou-

VIOL

dain. || Faire feu violet, Montrer une ardeur, une vivacité qui se dément aussitôt. || Ces locutions ont vieilli.

— Entom. Ecailleux violet, Nom vulgaire d'un petit hanneton.

— s. m. Couleur violette : Le violet est la première couleur du spectre solaire. De toutes les couleurs, le violet a le moins d'éclat. (Richebourg.) Vêtement violet : Le roi était en violet. (Michelet.)

— Art vétér. Nom que l'on donne, dans la Haute-Saône, à une maladie des cochons.

— Entom. Violet évêque, Nom vulgaire du papillon appelé aussi *iris changeant*.

— Bot. Violet pourpre, Violet d'évêque, Espèces d'agaries. || Bois violet, Nom vulgaire du palissandre.

— Hortic. Violet d'été, Variété de giroflée.

— s. f. Erpét. Espèce de couleuvre.

— Entom. Petite violette, Espèce de papillon de jour.

— Moll. Nom vulgaire des janthines.

— Hortic. Violette hâtive, Violette tardive, Variétés de pêche. || Violette ordinaire, Variété de pomme. || Violette glacée, Variété de pomme, de jacinthe, d'anémone. || Grosse violette longue, Variété de figue.

VIOLETTE s. m. (vi-o-lé — dimin. de *viole*). Ancienne espèce de viole.

VIOLETER v. a. ou tr. (vi-o-lé-té — rad. violet. Double le *t* devant un *e* muet : Je violette; tu violetteras). Techn. Teindre en violet.

VIOLETTE s. f. (vi-o-lé-té — dimin. de l'ancien français *viole*, qui, comme l'italien, l'espagnol, le provençal *viola*, vient du latin *viola*, violette, grec *ion* pour *Fion*). Bot. Genre de plantes, type de la famille des violariées, comprenant environ deux cents espèces, qui croissent surtout dans les régions tempérées de l'hémisphère nord, et dont une espèce est très-remarquable par le parfum de ses fleurs. || Fleur de la violette odorante : Un bouquet de violettes. L'obscur violet, entièrement caché, se découvre par ses parfums. (B. de St-P.) La violette nomma la modestie, parce qu'elle exhale ses parfums sous l'herbe. (Ch. Nod.) || Violette bleue, Nom vulgaire de la brouille élevée. || Violette de février ou de la Chandeleur, Nom vulgaire du perce-neige. || Violette de Marie, Nom vulgaire de la campanule à grosses fleurs. || Violette de mars, Nom vulgaire de la giroflée des jardins. || Violette des dames, Violette musquée, Noms vulgaires de la giroflée des jardins. || Violette de serpent, Nom vulgaire de la petite pervenche. || Violette des sorcières, Nom vulgaire de la pervenche. || Violette marine, Nom vulgaire de la grande campanule. || Violette tricolore, Nom botanique de la pensée. || Bois de violette, Nom donné au bois de palissandre, à cause de sa couleur et de son odeur.

— Par ext. Parfum des fleurs de la violette odorante : Sentir la violette. Savon parfumé à la violette.

— Encycl. Bot. et hortic. Ce genre, type de la famille des violacées ou violariées, renferme des plantes herbacées, presque acaules, rarement sous-frutescentes, à feuilles alternes, pétioles et munies de stipules, à fleurs irrégulières, portées sur des pédoncules axillaires courbés au sommet. Il comprend plus de deux cents espèces, répandues surtout dans les régions tempérées de l'hémisphère nord, plus rares sous la zone tropicale ou dans l'hémisphère austral. La plus célèbre est sans contredit la *violette odorante*, qui de tout temps a été chantée par les poètes comme l'emblème de la modestie. C'est à cette espèce que se rapporte presque tout ce qu'on a dit ou écrit sur la *violette* désignée d'une manière générale. Nous la trouvons mentionnée ou décrite de la plus haute antiquité, bien que sous le même nom on ait confondu aussi d'autres plantes. Les anciens attribuaient à la *violette* une origine merveilleuse. « Les uns, dit M. Hæfer, profitant du nom d'ion qu'elle avait reçu des Grecs, ont avancé que Jupiter, ayant métamorphosé en génisse la belle Io, fit naître la *violette* pour lui procurer une pâture digne d'elle. D'autres supposent que Jupiter, visitant l'ionie, une nymphe de cette contrée vint offrir à ce dieu une *violette*, comme la fleur la plus chérie de ce pays; de là vient qu'elle était en grande vénération chez les Athéniens, qui se croyaient descendus des Ioniens. » Les Grecs et les Celtes en décoraient la couche de la beauté et le cercueil des jeunes filles, usage qui s'est conservé en Allemagne jusqu'à nos jours. Les Athéniens s'en couronnaient la tête dans les festins, croyant qu'elle empêchait l'ivresse. Virgile, quand il pleure la mort de Daphnis, nous peint, dans le deuil de la nature, la *violette* remplacée dans les campagnes par le chardon. Au moyen âge, nous voyons la *violette* figurer parmi les fleurs destinées par Clémence Isaure à couronner les vainqueurs du gai savoir, et l'historien Froissart faire trêve à des travaux plus sérieux pour mettre en vers le plaidoyer de la *violette* et de l'œillet. Qui croirait qu'à une époque assez rapprochée de nous, cette fleur modeste, mêlée malgré elle à la politique, est devenue le signe de ralliement d'un parti? Sous la deuxième Restauration, elle a été l'emblème du bonapartisme, parce que Napoléon était revenu de l'île d'Elbe en mars, saison des violettes.

VIOL

1089

La *violette* odorante est une plante vivace, à rhizome rampant, noueux, rameux, blanchâtre, muni de nombreuses racines fibreuses et chevelues. Les feuilles, toutes radicales ou naissant sur des stolons radicaux très-longs, croissent par touffes et présentent, à l'extrémité d'un long pétiole, un limbe ovale, arrondi, échancré à la base ou réniforme, d'un vert foncé. Les fleurs, que tout le monde connaît, présentent ordinairement la couleur caractéristique que leur nom rappelle; plus rarement elles sont d'un bleu pourpre ou même blanches. Leur odeur est des plus suaves. Cette plante est très-répandue en Europe; elle croît dans les bois, les haies, les buissons, les lieux herbeux ou ombragés, et on la cultive fréquemment dans les jardins, où elle forme de charmantes bordures.

La *violette* a produit d'assez nombreuses variétés, dont la fleur peut être bleue, violette, rose ou blanche, simple ou double et plus ou moins grande. Quelques-unes de ces variétés se distinguent assez nettement du type pour avoir été élevées au rang d'espèces par quelques auteurs; en tout cas, elles méritent une mention spéciale. La *violette* des quatre saisons diffère de la *violette* des bois par sa fleur un peu plus grande et plus odorante, mais surtout en ce qu'elle refleurit à diverses époques de l'année, notamment à partir de septembre, et au printemps jusqu'en avril, parfois même en été, aux expositions fraîches et ombragées. « Sa floraison, disent MM. Vilmorin, ne discontinuera même pas de tout l'hiver sur les pieds cultivés en plein air qui se trouveront placés aux expositions chaudes et abritées, surtout lorsque la température sera douce; mais la floraison d'hiver pourra être assurée contre toute éventualité si on a le soin soit de couvrir de châssis les pieds cultivés en pleine terre, soit de les lever en motte et de les transplanter sous châssis ou dans des pots et de les soumettre à une culture forcée. » Il y a aussi une sous-variété de la *violette* des quatre saisons à fleurs blanches, connue sous le nom de *violette de Champlâtreux*, et une autre, plus remarquable encore, à fleurs doubles. Celle-ci ne trace pas comme les autres; mais ses souches persistantes prennent un certain développement, s'élèvent au-dessus de terre, se ramifient et ressemblent à de petites tiges, d'où le nom de *violette en arbre* donné à la plante; les feuilles sont plus petites que dans le type; les fleurs, au contraire, sont plus grandes et d'un violet noirâtre.

La *violette* de Parme a aussi des feuilles petites, mais luisantes et d'un vert gai; des fleurs grandes, larges, très-pleines, d'un bleu pâle grisâtre ou d'un bleu très-tendre, avec un peu de blanc au fond; elles ont une odeur très-agréable, mais qui diffère sensiblement de celle des autres *violettes*. Cette variété est assez délicate; propre aux régions méridionales, elle gèle ou pourrit parfois sous nos climats; on doit donc la planter de préférence dans les terrains les plus sains, aux expositions chaudes et abritées, au midi ou au levant, et la protéger en hiver contre les grands froids. Elle fleurit en septembre et plus abondamment au printemps, mais on peut la forcer de manière à obtenir des fleurs durant tout l'hiver. Ces fleurs sont très-recherchées et ont toujours une valeur bien supérieure à celle des autres variétés; on les emploie surtout pour la confection des bouquets. La *violette* de Bruneau est encore une jolie et curieuse variété, à fleurs doubles, très-odorantes, à petites extérieures violettes, tandis que les pétales intérieurs, formant un cœur contourné, sont panachés de blanc et de violet rougeâtre.

La *violette* ordinaire fleurit de très-bonne heure, souvent dès le mois de février; cette précocité, jointe à l'odeur suave de ses fleurs, à la rusticité de la plante, à la facilité qui présente sa culture et sa propagation, suffirait pour expliquer sa diffusion dans les jardins; mais ce ne sont pas là ses seuls avantages. « Au point de vue de l'ornementation, ajoutent MM. Vilmorin, la *violette* peut être employée dans une foule de circonstances où peu d'autres plantes réussiraient aussi bien. Elle est surtout recommandable pour tapisser les bosquets, la lisière des bois, les pelouses, etc.; elle se plaît particulièrement sous bois, dans les parties peu couvertes et fraîches; elle réussit aussi très-bien parmi les buissons, dans les haies, en sorte qu'on pourra utiliser ce genre de clôture à sa culture, qui, dans ces conditions, ne demande aucun soin. On en forme des bordures à l'ombre aussi bien qu'au plein soleil; elle garnit les glacis, les talus, les collines; on peut en disséminer quelques pieds sur les grottes, sur les rocaillies, sur les ruines, en plaçant de préférence aux expositions demi-ombragées ou ombragées. »

La *violette* réussit à peu près dans tous les sols, excepté dans ceux qui sont secs ou trop humides. On la propage de graines semées aussitôt après leur maturité au pépinière; mais le plus souvent la plante se reproduit d'elle-même; il n'y a qu'à relever les jeunes plants au printemps et à les repiquer. Toutefois, le semis n'est guère employé que par les horticulteurs de profession qui veulent obtenir de nouvelles variétés. Ordinairement, on multiplie la *violette* par éclats de pied ou par stolons; on fait cette opération tous les deux ou trois ans et à presque toutes les époques de l'année, mais de préférence

137

au printemps ou à la fin de l'été et en automne. On soumet aussi avec avantage cette plante à la culture forcée, soit en planches, soit en pots.

En agriculture, la *violette* n'a d'importance que pour les localités où on la cultive en grand. Cette plante abonde quelquefois dans certains pâturages; tous les bestiaux la brouent avec plaisir, et ses feuilles fauchées ou broutées repoussent très-facilement.

Les autres espèces du même genre se rapprochent plus ou moins de la *violette* odorante, soit pour le port et les caractères, soit pour les propriétés médicales, soit pour le mode de culture. Nous nous contenterons de nommer les *violettes canine*, de *Rouen*, du *Canada*, à *feuilles en cornet*, à *feuilles palmées*, *éperonnée*, à *deux fleurs*, *clandestine*, à *feuilles de polygala*, à *neuf graines*, etc. C'est encore à ce genre qu'appartiennent deux espèces bien célèbres qui, si elles sont sans odeur, permettent à l'horticulture d'en obtenir ce que l'imagination peut concevoir de plus riche en variétés et en couleurs vives; ce sont les *violettetristicolore* et de l'*Alai*, plus connues sous le nom de pensée. V. ce mot.

— **Thérac.**, Pharm., Art culin. et Parfum. On emploie fréquemment en médecine les fleurs de la *violette*, quelquefois aussi ses rhizomes ou racines, ses feuilles et ses fruits ou capsules. Les premières ont donné à l'analyse chimique deux acides, du sucre, de la cire, de la chaux, du fer, une matière colorante bleue, rougie par les acides, verdie par les alcalis, et dont on fait un usage journalier comme réactif. Leur principe odorant, suave et doux, mais assez fugace, ne peut être obtenu par distillation; il faut recourir à l'enfleurage, c'est-à-dire au plantage des fleurs dans un vase plein d'une graisse qui se charge de leur odeur. Les diverses parties de cette plante, et surtout les rhizomes, fournissent une poudre blanche, âcre, nauséuse, analogue à l'émétine et qu'on a nommée *violine* ou *émétine indigène*. On récolte les rhizomes à l'automne, les feuilles en juin et juillet, les fleurs en mars, par un temps sec et dans la matinée, les fruits un peu avant leur déhiscence.

Les fleurs forment un article important du commerce de l'herboristerie, et elles sont d'autant plus estimées que leur dessiccation a été opérée avec plus de soin et n'en a pas altéré les principales qualités, savoir : de retenir une belle couleur et un reste d'odeur ou plutôt d'acquiescer une nouvelle odeur particulière et agréable. Pour parvenir à ce but, on doit faire sécher rapidement les *violettes* soit dans une étuve, soit en les exposant à un courant d'air très-sec. On a renoncé avec raison au procédé recommandé par quelques personnes en vue d'enlever à ces fleurs une matière verte ou mucilagineuse qui les dispose à la fermentation. Ce procédé consistait à les arroser préalablement d'eau chaude; mais on conçoit que les pétales ainsi mouillés et collés les uns contre les autres se dessèchent plus lentement et conséquemment subissent plus d'altération que si on les fait sécher en se bornant à les priver de leurs parties accessoires. Une fois séchées, les fleurs de *violette* doivent être déposées dans des flacons bien secs, alors qu'elles sont encore chaudes et friables. Depuis quelques années, on dessèche les *violettes* dans des bains de sable. Berjot, de Caen, en a exposé des échantillons en 1867 à Paris, remarquables par leur beauté et la vivacité de leur couleur. Les fleurs les plus employées sont celles de la *violette* cultivée et de ses nombreuses variétés. On leur substitue souvent, sans inconvénient du reste, les fleurs des *viola calcarata*, *sudetica*, *canina* et autres, qui abondent dans les montagnes subalpines du Dauphiné et du Jura.

Bien que la *violette* sauvage ait des propriétés plus actives et doive, par conséquent, être préférée, on emploie le plus souvent celle qu'on recueille dans les jardins; la plante est même cultivée en grand pour cet objet dans certains pays, notamment aux environs de Paris et de Toulouse. Quelques-uns ses fleurs, dans le commerce, sont mélangées à celles d'autres espèces. On les a aussi sophistiquées avec les fleurs de l'ancolie, et on les remplace souvent par les racines ou rhizomes de l'iris de Florence, qui possèdent un arôme analogue. On les fait ordinairement sécher avec le calice; quant aux feuilles, il est préférable de les employer fraîches.

Quand on administre les fleurs, c'est surtout en infusion théiforme; on en fait aussi des fumigations et un sirop très-souvent employé pour édulcorer les tisanes, les potions, etc. Ce sirop est en même temps un bon réactif des qualités acides ou alcalines des liquides avec lesquels on le met en contact. On le prépare avec les pétales des fleurs récentes et mondées de leurs onglets; ces fleurs sont mises à infuser à la dose de 500 grammes dans 1,000 grammes d'eau distillée bouillante. On passe ensuite avec expression, on laisse déposer, on décante et on ajoute à l'infusion du sucre dans le rapport de 100 de ce dernier pour 100 de liqueur. Depuis quelques années, on ne se sert pour la préparation de ce sirop que des fleurs de *violette* double, qui donnent un produit plus beau. Le sirop de *violette* est souvent employé contre la coqueluche. Il est émollient,

mais il possède, de plus, une action laxative et incisive que l'on ne trouve pas dans les sirops simplement mucilagineux. La tisane de *violette* se fait en mettant à infuser 8 grammes de fleurs dans 1 litre d'eau bouillante. Cette tisane est le remède banal des gens de la campagne dans une foule d'indispositions. On emploie quelquefois encore le miel violet. Quant à l'eau distillée des fleurs de *violette*, elle est à peu près abandonnée aujourd'hui. Ces fleurs sont pectorales, émollientes, adoucissantes, mucilagineuses, légèrement calmantes; aussi les administret-on avec succès dans toutes les irritations de la poitrine et surtout dans la première période des catarrhes pulmonaires, des angines, des affections exanthématisques et de bien d'autres inflammations. Les anciens les ont préconisées contre l'épilepsie, les affections nerveuses et convulsives, les irritations intestinales, etc. On les a regardées encore comme béchiques, diaphorétiques, vomitives, purgatives, etc. La médecine homœopathique les emploie fréquemment, surtout les fleurs doubles, avec lesquelles on prépare une teinture mère. On les remplace quelquefois par les fleurs pectorales douces.

Les feuilles sont souvent employées à l'extérieur en décoction, en fomentations ou en lavements comme émollientes et en cataplasmes comme maturatives. On a employé comme purgatif l'infusion des fruits ou mieux des graines; mais ce médicament est aujourd'hui inusité. La racine s'emploie en décoction ou en poudre; elle possède des propriétés émétiques, mais assez faibles et incertaines; préconisée par quelques auteurs comme le meilleur succédané de l'ipécacuanha, auquel elle ressemble pour la forme et la structure, elle est en réalité bien inférieure à celui-ci. Sa vertu réside dans la partie corticale. On l'administre dans les mêmes circonstances, mais on a soin d'élever la dose. Ces propriétés vomitives des rhizomes de *violette* sont, au reste, connues depuis longtemps. Pendant la campagne d'Égypte, l'ipécacuanha ayant manqué, Bouillon, Lagrange et Boudet le remplacèrent par la racine de *violette* pulvérisée, aux doses de 2 à 4 grammes en décoction et en infusion. Coste et Willemet ont constaté, d'autre part, que cette racine est antidyssentérique. Enfin la poudre de ce rhizome, appliquée sur les muqueuses ou sur la peau dénudée, produit les mêmes accidents inflammatoires que celle de l'ipécacuanha, et les tiges, suivant quelques praticiens, sont aussi, quoique plus faiblement, purgatives et vomitives. La *violette clandestine* est employée, en Pensylvanie, pour la guérison des plaies.

On prépare, dans quelques pays, des gâteaux aux fleurs de *violette*, d'un goût agréable, et une conserve sucrée ou miellée à les mêmes propriétés que le sirop de *violette*. Ces fleurs servent aussi à colorer l'eau-de-vie et les sucreries. Les usages de la *violette* en parfumerie sont suffisamment connus.

Violote (LA), opéra-comique en trois actes, musique de Carafa et Leborne; représenté à l'Opéra-Comique le 7 octobre 1828. Le livret a été écrit par Planard, d'après le roman du comte de Tressan intitulé : *Gérard de Nevers*. Tout en applaudissant à la facilité mélodique du compositeur, on peut lui reprocher d'avoir laissé, dans cet ouvrage, trop de traces de négligence. Un des motifs de la *Violote* a servi de thème à des variations brillantes, composées pour le piano par Henri Herz; ces variations ont fait le tour du monde. On ne connaît plus depuis longtemps l'opéra que par le morceau de piano.

VIOLETTE, type de suivante, dans les comédies italiennes. Ce type, variante de celui de Colombine, fut créé en 1716, à Paris, par Marguerite Busca. Elle était l'amante obligée d'Arlequin; mais son rôle a fini par se perdre et se noyer dans celui de Colombine, qui a prévalu dans la comédie italienne française.

VIOLETTE s. f. (vi-o-lè te—dimin. de *viole*). Mus. Petite viole.

VIOLEUR, EUSE s. (vi-o-leur, en-ze — rad. *violier*). Personne qui viole : *Un violeur de filles*.

VIOLICEMBALO s. m. (vi-o-li-sain-ba-lo — de *viole*, et de *cymbale*). Mus. Sorte de clavier dont les cordes sont en boyau.

— **Encycl.** Cet instrument fut inventé par Jean Haydn, de Nuremberg, en 1609. La forme extérieure du *violicembalo* est celle d'un piano à queue avec le clavier de six octaves. Les cordes sont toutes harmoniques, c'est-à-dire en boyaux; il n'y a qu'une seule corde pour chaque touche. La grosseur des cordes varie selon le but qu'elles sont destinées à remplir; seulement, les six premières dans la contre-basse sont tordues. Ces cordes portent parfaitement l'accord, sans recourir à une extrême tension; aussi ont-elles l'avantage de rester longtemps d'accord, sans avoir l'inconvénient de se briser facilement. Un levier sur l'extrémité de la touche s'élève horizontalement; ce levier, coulant et obéissant à la main, fait l'office d'élever la corde et de la présenter à l'archet; il la presse entre sa tête d'ivoire et une barre garnie d'une grosse peau de cerf étendue horizontalement au-dessus. Il faut observer ici : 1° que l'ivoire du levier et la peau de la barre représentent la touche du violon, du violoncelle, etc., et le doigt de

l'exécutant; 2° que ce levier fixe le point d'accord convenable à la corde en diminuant son étendue naturelle, car cet accord ne pourrait être fixé dans l'état horizontal de la corde elle-même, comme dans les pianos; 3° que le levier, en tournant sur un point fixe, affermi par un ressort qui, cependant, le laisse libre lorsqu'il commence à se mettre en action, annule l'inconvénient de donner plus d'étendue à la corde, qui deviendrait fausse, et de l'user par une même action trop souvent répétée. L'archet, qui, dans le *violicembalo*, tire le son des cordes, est composé de fils de soie, cousus à leurs extrémités sur un tissu de laine un peu élevé vers le milieu. Cet archet, étendu horizontalement sur les cordes d'un côté à l'autre de la table d'harmonie, tourne continuellement autour de deux petits cylindres de métal placés aux deux extrémités. Le mouvement de l'archet est imprimé par le pied droit du joueur, qui fait mouvoir une pédale élevée du sol d'environ 0m,10; cette pédale communique avec l'archet par le moyen d'une roue en bois placée à la gauche de l'exécutant.

La roue n'est pas apparente, la partie antérieure de l'instrument étant renfermée dans toute sa hauteur pour ne pas être disgracieuse.

Le son se prolonge, dans le *violicembalo*, autant de temps que la touche est abaissée, et le degré de sa force dépend de la plus ou moins grande pression exercée sur la touche.

VIOLIER s. m. (vi-o-li-é — rad. *violette*). Bot. Nom vulgaire des violettes :

Dans les dédales verts qui forment ces halliers, l'herbe tendre, le thym, les humbles *violiers* Présentaient aux troupeaux une pâture exquise.

LA FONTAINE.

|| Nom vulgaire des giroflées et des mathioles : *Je cueillis des violiers jaunes dans les creusasses des pierres fatidiques de l'observatoire de Catherine de Médicis*. (G. Sand.) || *Violier bulbeux*, *Violier d'hiver*, Noms vulgaires de la perce-neige.

VIOLIER s. m. (vi-o-li-é — rad. *viole*). Joueur de viole. || Vieux mot.

Violier des histoires romaines (LE), recueil de contes et de fabliaux empruntés pour la plupart aux *Gesta Romanorum*. Cette compilation date du commencement du xvi^e siècle; M. G. Brunet en a donné une édition récente dans la collection elzévirienne (1 vol. in-12). Ce livre, longtemps oublié, mais si goûté de nos pères, a dans cette édition cent quarante-neuf chapitres, formant chacun un récit distinct; c'est à peine le tiers de ce qu'offre le recueil complet dans les versions allemandes ou italiennes. Inutile d'ajouter que, malgré le titre d'*Histoires*, l'anachronisme abonde et la fantaisie règne en maîtresse. L'écrivain met sans façon Pompée et César au nombre des empereurs romains; plus loin, il fait de César un contemporain de Romulus; Alexandre, Socrate et Marc-Aurèle ont ensemble les relations les plus amicales. Toutefois, la naïveté du langage, une certaine malice bouffonne, des détails d'observation perdus au milieu d'un conte prolixe charment encore le lecteur. Voici l'un de ces contes, le *Venu du péché* (xix^e ch.), qui est assez curieux et dont un romancier américain contemporain, Hawthorne, a tiré une nouvelle saïssance, à la façon d'Edgar Poe. « Alexandre de Macédoine régna grandement riche, qui avoit pour maître le grant docteur Aristote, l'enseignant en toute doctrine. Cécyl oyant, la royne d'Aquillon fist sa fille nourrir de venin, depuis l'heure de sa nativité. Et comme elle fut en l'aage légitime parvenue, tant estoit belle que c'estoit merveilles, tant trescendoit en beaulté que plusieurs en furent infectez et folz. La royne sa mère l'envoya au roy Alexandre pour en faire sa concubine. Des quant il l'eut veue, soudainement il fut prins et navré de son amour et vouloit dormir avec elle; mais Aristote, ce cognoissant, luy dist : Ne faictes ces choses, empeurrez, car se vous le faictes, dès aussitost vous mourrez et expirerez vos jours pour ce qu'elle a esté tout le temps de sa vie de poison alimentée. Je le veux prouver, dit Aristote : cy près est aulcun malfaiteur qui doit mourir selon la loi pour offense par luy commise; or donnez qu'il dorme, s'il vous plaist, avec elle pour voir s'il est vraye qu'elle soit empoisonnée. Cela fut faict. Le malfaiteur coucha avec la fille devant tous et incontinent chéut mort et opprimé. » Nos ancêtres avaient l'imagination riche, singulièrement égrillard et ne reculaient pas devant la crudité de l'expression, comme on voit. On trouvera une traduction de la nouvelle d'Hawthorne dans le feuilleton du *Moniteur* du 14 septembre 1857.

VIOLINE s. f. (vi-o-li-ne — du lat. *viola*, *violette*). Chim. Alcali extrait des fleurs de la violette odorante.

VIOLINISTE s. m. (vi-o-li-ni-ste — de l'ital. *violino*, violon). Mus. Se dit quelquefois pour VIOLONISTE.

VIOLIQUE adj. (vi-o-li-ke — du lat. *viola*, *violette*). Chim. Se dit d'un acide extrait des fleurs de la violette commune.

VIOLIR v. n. ou intr. (vi-o-lir — du lat. *viola*, *violette*). Devenir violet : *A ces mots, je vis cette femme rougir, pâlir, violir et bleuir de rage*. (R. de La Bretonne.) || Inus.

VIOLISTE s. m. (vi-o-li-ste). Mus. Joueur de viole.

VIOLLET-LE-DUC (Emmanuel-L.-Nicolas), littérateur, né à Paris en 1781, mort à Fontainebleau en 1857. Il débuta par des poésies, collabora ensuite au *Lycée français*, à l'*Encyclopédie portative*, au *Dictionnaire de la conversation*, puis fut chargé d'administrer les biens de la princesse Adélaïde, sœur de Louis-Philippe. Après la révolution de 1848, il vendit une partie de sa bibliothèque et se retira à Fontainebleau. Nous citerons de lui : *Nouvel art poétique* (1809); *L'Art de parvenir* (1817); *Précis d'un traité de poétique* (1829); *Précis de l'art dramatique* (1830); *Bibliothèque poétique* (1843-1847, 2 vol.), catalogue raisonné de morceaux de poésie curieux depuis le xiii^e siècle, qu'on peut consulter avec fruit, etc. On lui doit, en outre, de bonnes éditions de *Rotrou* (1820, 5 vol. in-8), de *Boileau* (1821, 4 vol. in-18), de *Régnier* (1822), avec une excellente introduction intitulée : *Histoire de la satire en France*. Enfin, il a publié dans la *Bibliothèque elzévirienne*, de Janet, *Six mois de la vie d'un jeune homme*, sorte de roman autobiographique, et l'*Antique théâtre français* (1855, 3 vol. in-12).

VIOLLET-LE-DUC (Eugène-Emmanuel), célèbre architecte, archéologue et écrivain, fils du précédent, né à Paris le 27 janvier 1814. Il prit des leçons d'Achille Lécuyer et s'adonna de bonne heure à l'étude de l'architecture du moyen âge, pour laquelle il se prit de passion. A vingt ans, il envoya au Salon quelques études remarquables, puis il partit en 1836 pour l'Italie, visita ensuite la Sicile, étudia particulièrement l'art grec et romain, et revint à Paris en 1837. Le jeune architecte parcourut ensuite une partie de la France, en dessinant les monuments qui lui semblaient les plus remarquables. Son érudition archéologique lui valut d'être attaché en 1840, comme inspecteur, aux travaux de restauration de la Sainte-Chapelle, dirigés par Duban. Cette même année, la commission des monuments historiques le chargea de restaurer l'église abbatiale de Vézelay, puis il restaura successivement l'église de Saint-Père, à Montreuil (Yonne), l'hôtel de ville de Saint-Antoine (Tarn-et-Garonne), celui de Narbonne, les églises de Poissy (Seine-et-Oise), de Saint-Nazaire de Carcassonne, de Semur (Côte-d'Or). Ces divers travaux eurent un grand retentissement. En 1845, il obtint, au concours, la restauration de Notre-Dame de Paris, conjointement avec M. Lassus. Ce travail important, et qui fut remarqué comme il le méritait, le fit appeler en 1846 aux fonctions d'architecte de l'abbaye de Saint-Denis. En 1849, la restauration des fortifications de Carcassonne, les embellissements de la cathédrale d'Amiens et de la salle synodale de Sens montrèrent tout ce qu'il y avait d'aptitudes diverses dans son talent vigoureusement développé. M. Viollet-le-Duc, à cette époque déjà, s'était acquis une place enviable à la tête des artistes les plus distingués du temps par ses constructions d'un goût parfait, pendant que, d'un autre côté, il s'affirmait le premier archéologue contemporain. En 1853, un décret le nomma inspecteur général du service diocésain en France et lui donna ainsi la haute main sur une partie des basiliques de France. C'est en cette dernière qualité qu'il a restauré, avec autant de talent que de bonheur, Notre-Dame de Châlons-sur-Marne, la cathédrale de Laon et le château de Pierrefonds, si justement admiré. En 1863, il fut nommé professeur d'histoire de l'art et d'esthétique à l'Ecole des beaux-arts, que le maréchal Vaillant venait de réorganiser; mais l'année suivante il donna sa démission. Tout en s'adonnant à des travaux si multiples, il publiait des ouvrages que nous mentionnerons plus loin et qui augmentaient encore sa réputation. Au début du siège de Paris en 1870, il organisa la légion auxiliaire du génie, composée du service de M. Alphand, qui en devint colonel, des architectes et ouvriers du bâtiment. M. Viollet-le-Duc fut chargé, avec le titre de lieutenant-colonel, de tout le service extérieur. Il déploya dans ce poste au tant d'énergie que d'activité et contribua puissamment aux travaux de la défense. Jusqu'à cette époque, il avait été simplement un savant archéologue, un éminent architecte, aussi bien en cour sous Louis-Philippe que sous Napoléon III; mais, à partir de la guerre, il s'occupa de politique, comprenant, selon son expression, que c'était un devoir pour tous et que la République était devenue le seul gouvernement possible. En même temps, il continua ses travaux d'architecture, fut chargé de la construction de la cathédrale protestante de Lausanne et restaura pour le comte de Paris le château d'Eu. En janvier 1874, il combattit dans une lettre un mémoire de M. Rouher, relativement au musée chinnois du palais de Fontainebleau et au musée d'armes du château de Pierrefonds. Peu après s'étant, dans une autre lettre, déclaré libre penseur, il excita contre lui les clameurs du clergé et donna sa démission d'inspecteur général des édifices diocésains, fonctions dans lesquelles il eut pour successeur, à Paris, M. Ballu (6 juillet 1874). Il cessa, en outre, par ordre de M. de Cumont, d'être architecte des cathédrales d'Amiens, de Clermont, de Reims et de Paris, et ne conserva que la fonction d'architecte de Saint-Denis,

relevant de la commission des monuments historiques. Aux élections municipales du 29 novembre 1874, il posa sa candidature républicaine dans le quartier Montmartre contre celle de M. Ferrin, et fut élu par 2,009 voix contre 1,526 données à son concurrent. A l'époque des élections législatives du 20 février 1876, il présida un comité de républicains radicaux, qui repoussa la candidature de M. Thiers et décida de voter avec des bulletins blancs.

Indépendamment d'un grand nombre de dessins exécutés pour ses ouvrages, M. Viollet-le-Duc a exposé aux Salons des aquarolles et des dessins remarquables qui lui ont valu une 3^e médaille en 1834, une 2^e en 1838 et une 1^{re} à l'Exposition universelle de 1855. Nous citerons surtout : *Facade d'une maison du xve siècle*, *Cheminée du xvie siècle*, *Vues des Pyrénées* (1834); *Facade de l'ancienne chambre des comptes*, le *Banquet des dames au théâtre des Tuileries* (1836); *Vues des cathédrales de Palerme, de Saint-Marc, à Venise, d'une chapelle de cette dernière église*; *Fragments du Forum de Trajan, à Rome* (1838); *Théâtre antique de Taormine, Vue restaurée du théâtre et de la ville de Taormine* (1840); le *Baptême du comte de Paris à Notre-Dame* (1842); *Fortifications de Carcassonne* (17 dessins); *L'Eglise Saint-Nazaire de cette ville* (4 dessins); *L'ancienne église des Jacobins de Toulouse* (5 dessins); *Salle synodale de Sens* (4 dessins); *L'Eglise de Neuilly-Saint-Sépulcre* (3 dessins); à l'Exposition universelle de 1855; *Restauration du château de Pierrefonds* (1875).

Comme écrivain, M. Viollet-le-Duc a fait preuve d'un grand talent, d'une érudition rare, et beaucoup de ses ouvrages comptent parmi les meilleurs du genre. Ils se distinguent par la lumineuse clarté de l'exposition, par l'esprit de méthode, par un style animé et attrayant, qu'on trouve particulièrement dans les livres où, depuis quelques années, il s'est attaché à vulgariser au moyen de la plume et du crayon la théorie et l'histoire de l'architecture. Indépendamment d'un grand nombre d'articles sur les arts publiés dans le *Moniteur*, les *Débats*, le *XIX^e siècle*, etc., outre des notices dans les *Monuments anciens et modernes de Gailhabaud*, etc., on doit à ce savant artiste, dont le fonds de connaissances est pour ainsi dire inépuisable : *Dictionnaire raisonné de l'architecture française du xie au xvie siècle* (Paris, 1854-1869, 10 vol. in-89), magnifique ouvrage, illustré de gravures; *Essai sur l'architecture militaire au moyen âge* (1854, in-89); *Dictionnaire raisonné du mobilier français de l'époque carolingienne à la Renaissance* (1855, in-89); *Description de Notre-Dame de Paris* (1856, in-80), avec M. Guichery; *Lettres adressées d'Allemagne à M. Lance* (1856, in-89); *Description du château de Pierrefonds* (1857, in-80); *Description du château de Coucy* (1858); *Entretiens sur l'architecture* (1858-1868, 2 vol. in-80), avec atlas; *Lettres sur la Sicile* (1860, in-80); *Cités et ruines américaines* (1862, in-80, avec atlas), magnifique ouvrage en collaboration avec MM. Ferdinand Denis et Charnay; *Intervention de l'Etat dans l'enseignement des beaux-arts* (1864, in-80); *Réponse à M. Vitet à propos de l'enseignement des arts et du dessin* (1865, in-80); *Chapelles de Notre-Dame de Paris* (1867-1868, in-fol., avec planches), en collaboration avec M. Duradon; *Mémoire sur la défense de Paris* (1871, in-80), avec atlas; *Simple dialogue pour servir d'introduction au Mémoire sur la défense de Paris* (1871, in-80); *Histoire d'une maison* (1873, in-89); *Histoire d'une forteresse* (1874, in-89); *Exposé des faits relatifs à la transition passée entre le gouvernement français et l'ancienne liste civile* (1874, in-80); *Histoire de l'habitation humaine dans les temps préhistoriques* (1875, in-80); *la Fortification passagère dans les guerres actuelles* (1875, in-80).

Décoré de la Légion d'honneur en 1849, M. Viollet-le-Duc fut promu officier en 1858 et commandeur en 1869. Il est depuis 1863 membre de l'Académie royale des beaux-arts de Belgique.

VIOLLET-LE-DUC (Adolphe-Etienne), peintre, frère du précédent, né à Paris en 1817. Elève de Léon Fleury, il s'est adonné au paysage et a visité à diverses reprises l'Italie et le midi de la France. Depuis 1844, M. Viollet-le-Duc a exposé de nombreux tableaux aux Salons de peinture. Ses œuvres se recommandent par un faire large, une exécution simple, une couleur vraie et un sentiment réel de la nature. Il a obtenu des médailles en 1852, 1861 et 1870. Nous citerons, parmi ses toiles : *Vue de Nice* (1844); *Souvenirs de Normandie*, *Souvenirs du Piémont* (1845); *Vue sur la route de Nice*, *Environs de Paris* (1846); *Bords du lac de Nemi* (1848); *Vue du lac de Nemi et du village de Genzano* (1849); *Une allée de noyers à Fontenay-aux-Roses* (1850); *Souvenirs de la villa Borghèse* (1852); le *Lac Nemi* (1853); *Bords du Loir*, *Château de Auray* (1857); *Grandes eaux à Saint-Cloud*, *Souvenirs de Sicile* (1859); *Vue de Nice*, *Eglise et couvent de Galloro* (1861); *Bois des Metz*, le *Coche* (1863); *Vue de Cannes et des îles Sainte-Marguerite* (1864); *Chênes-lièges* (1865); *Vue d'Antibes*, *Un déjeuner* (1866); *Une clairière* (1867); la *Vallée de Joux* (1868); le *Village et le ravin de Saint-Jacut* (1869); la *Vallée de Joux* (1870), un de ses meilleurs tableaux; la *Vallée de Joux et les cotéaux de Saint-Marc* (1872); les *Îles d'Hy-*

res, *Aux environs de Cannes* (1874); la *Ferme du Mont* (1875); *Aqueduc de Buc*, le *Calvaire d'Yport* (1876).

VIOLON s. m. (vi-o-lon — ital. *violone*, mot dérivé de *viola*, corrélatif du français *viola*. V. ce mot. Quant au nom de *violon* appliqué à une prison, nous en trouvons une explication assez curieuse dans un feuillet du journal le *Droit*. Il paraît que du temps de Louis XI les nombreux plaideurs qui assiégeaient le temple de Thémis amenaient avec eux une multitude de gens qui se répandaient dans la salle des pas perdus. Des bandes de spadassins, de clercs et même d'écoliers venaient se joindre à cette foule et causaient un tumulte journalier. Pour y remédier, un bailli du palais destina une salle basse de la Conciergerie à enfermer temporairement, et seulement pendant les audiences, les plus mutins de cette tourbe de polissons de toutes castes. Seulement, comme cette jeunesse n'avait point maille à partir avec la justice, le bon bailli voulut qu'un violon restât constamment suspendu aux murailles de la prison, pour que les captifs de quelques heures pussent se divertir honnêtement. Le mot *violon* ne paraît pas aussi ancien que cette explication le ferait supposer. De plus, on a dit *psaltérion* avant de dire *violon*, dans le sens de prison, et il est prouvé que *psaltérion* a été dit aussi d'un instrument de genre où l'on serrait autrefois les pieds des prisonniers récalcitrants. Le nom de cet instrument de discipline a pu facilement passer à la prison. Quant à son assimilation à un psaltérion, elle a pu se faire par une ressemblance de forme, peut-être aussi parce que l'instrument faisait chanter, c'est-à-dire guérir le patient). Mus. Instrument de musique à quatre cordes, dont on joue avec un archet : *Jouer du violon*. *Tel violon se vend vingt-cinq mille francs, et tel autre vingt-cinq francs*. (E. de Gir.) « Artiste qui joue du violon : *Un premier, un second violon de l'Opéra*. *Leclair est un célèbre violon désigné comme le successeur de Hameau*. (Grimm.) « Jeu d'orgue à tuyaux. *Il Violon d'amour*, Violon ordinaire auquel on ajoute quatre cordes de laiton. *Il Violon d'auteur*, Violon dû à un ancien facteur en renom. *Il Symphonie, concert de violon*, Symphonie, concert où le violon fait la principale partie.

— Homme sot, impertinent :
Vous êtes, Colletet, un plaisant violon.
(Comédie des Académiciens.)

« Vieux en ce sens.
— Pop. Prison de police qui est contiguë à un poste ou à un corps de garde, et où l'on conduit provisoirement les personnes qui troubleraient l'ordre public ou qui ont commis quelque crime ou délit dans le voisinage : *Se faire mettre au violon*. *Etre conduit au violon*.
— Violon de bourrique, Bâton, parce qu'il fait danser, met en mouvement les bourriques.

— *Etre sec comme un violon*, Etre très-sec, très-maigre. On disait autrefois ÊTRE SEC COMME UN REBEC.

— *Donner les violons*, Les payer pour qu'ils jouent quelque part : *DONNER LES VIOLONS d'un bal, d'une sérénade*. « *Se donner les violons*, Tirer vanité : *SE DONNER LES VIOLONS d'une affaire qui a réussi par hasard*. *Je passe à Boileau d'avoir parlé en vers de sa perruque; mais je ne lui passe pas de s'ÊTRE DONNÉ là-dessus LES VIOLONS*. (J'Alemb.) « Ces locutions ont vieilli.

— *Payer les violons*, Faire les frais : *Je ne suis point d'humeur à PAYER LES VIOLONS pour faire danser les autres*. (Mol.)
— Hist. *Les vingt-quatre violons du roi*, La bande des violonistes des rois Louis XIV et Louis XV. On disait aussi LES VINGT-QUATRE. « *Lot des violons*, Chef de la maîtrise des violons.

— Mar. Nom donné à des bordages épais, découpés en forme de violon, et placés de chaque côté du beaupré pour le soutenir. « Nom donné à des cordelettes disposées sur la table à manger d'un paquebot, pour empêcher les ustensiles d'être renversés par les mouvements du navire. « *Poulie à violon*, Poulie double, dont la chape ressemble à une cuisse de violon.

— Techn. Outil du treillageur. « Plaque de métal ou de bois, en forme de violon, percée de plusieurs trous, pour recevoir la tête du forêt, et qu'on met sur son estomac quand on fore à l'archet. On dit aussi CONSCIENCE. « Nom donné quelquefois à l'espèce de forêt dont se servent les sculpteurs pour percer le marbre.

— Typogr. Nom donné à toute galée de mise en pages dont la longueur dépasse plus ou moins la dimension ordinairement adoptée.

— Mamm. Nom vulgaire des tatous, à la Guyane.

— Encycl. Mus. Le violon est monté de quatre cordes accordées par quintes. La corde la plus haute, le *mi*, reçoit le nom de chantrelle. C'est du moins ainsi que, le plus généralement, on désigne cette corde.

L'étendue du violon à l'orchestre est d'environ trois octaves et demie; dans le concert, cette étendue peut être de quatre octaves et une seconde, en tons réels. Il est possible d'obtenir encore une acuité plus grande au moyen des sons harmoniques, dont il sera

parlé tout à l'heure. Quelques grands virtuoses, en vue d'effets particuliers, accordent l'instrument d'une façon différente de celle que nous avons indiquée plus haut. Paganini, par exemple, pour obtenir un éclat plus grand, haussait d'un demi-ton toutes les cordes de son violon.

C'est ainsi qu'il jouait en *ré* naturel lorsque l'orchestre était en *mi b*, en *mi* naturel lorsque l'orchestre était en *fa*, conservant de cette manière la plupart de ses cordes à vide.

De Bériot, dans ses concertos, hausse souvent d'un ton entier le *sol* de la quatrième corde.

Baillot, au contraire, baissait fréquemment d'un demi-ton le *sol* de cette même corde.

D'autres virtuoses baissaient jusqu'au *fa* la quatrième corde de l'instrument. En général, il faut s'appuyer de motifs sérieux pour se permettre de semblables licences.

Le trille est praticable sur tous les degrés de l'échelle du violon; cependant, il est à remarquer qu'à l'extrême nigu cet agrément est d'un effet assez douteux, à cause de la difficulté d'exécution.

Les doubles et triples cordes, excepté celles qui ont lieu entre le *sol* et le *ré* graves, sont praticables sur le violon; les gammes en tierces, sixtes, octaves sont d'une exécution aisée; les intervalles de neuvième et de dixième sont également faisables, surtout si la note inférieure est une corde à vide. Les sauts en doubles cordes sont excessivement difficiles; il est préférable de s'en abstenir. Pour les accords de trois et quatre cordes, il faut, autant que faire se peut, choisir ceux qui contiennent le plus de cordes à vide; ils sont d'une exécution plus facile et font un effet meilleur.

Les sons harmoniques sont sur les violons d'un fréquent usage; ils s'obtiennent sur toute l'étendue de l'échelle par les mêmes procédés en usage pour les autres instruments.

Le *pizzicato* peut être d'un excellent effet sur le violon, même dans les élans vigoureux de l'orchestre.

Les violons jouent plus aisément dans les tons qui leur laissent l'usage libre des cordes à vide. Les diverses tonalités influent également d'une manière très-sensible sur le caractère du violon, à cause des variations que le timbre en éprouve.

Pour tout ce qui concerne la fabrication du violon et les différentes parties qui le composent, v. CORDES (instruments à) et LUTHIER. Nous ne pourrions que répéter ici ce qui a déjà été dit à ces deux articles.

On ne sait pas précisément à quelle date remonte l'invention du violon. Selon beaucoup d'auteurs, on en découvre l'origine chez un peuple indien qui jouait d'un instrument dépourvu de cordes; cependant, avec un archet de crins, et la connaissance nous en aurait été apportée en Europe par les croisés. Cette opinion fait remonter au xiii^e siècle l'invention du violon, et l'adoption de sa forme actuelle au xvi^e siècle. Winckelmann et Mengs ont démontré que le petit Apollon que l'on voit à Florence dans la tribune du grand-duc, jouant d'une espèce de violon, avec quelque chose qui ressemble à un archet, est moderne; de sorte que cette unique figure, crue antique par d'autres savants et particulièrement par Addison, ne sert plus aujourd'hui de texte à aucune controverse.

M. Fétis voit positivement dans l'Inde le berceau des instruments à archet. Voici comment s'exprime à ce sujet le savant musicien.

« La contrée qui nous offre les monuments les plus antiques d'une langue parfaite, d'une civilisation avancée, d'une philosophie où toutes les directions de la pensée humaine ont leur expression, d'une poésie immensément riche en tous genres, et d'une musique, organe de la sensibilité exquise des habitants, l'Inde paraît avoir vu naître les instruments à archet et les avoir fait connaître à d'autres parties de l'Asie, puis à l'Europe. Là, il n'y a pas de conjectures à faire, car les instruments existent; ils conservent encore les caractères de leur originalité native. Si l'on veut trouver l'instrument à archet dans son origine, il faut le prendre dans sa forme la plus simple et dans ce qui n'a pas exigé le secours d'un art perfectionné. Nous le trouvons dans le *ravanastrom*, composé d'un cylindre de bois de sycamore creusé de part en part. Ce cylindre est long de 0m,11, et son diamètre est de 0m,05. Sur un de ses côtés est tendue une peau de serpent boa à écailles lisses, qui est la table d'harmonie. Le cylindre est traversé de part en part, au tiers de sa longueur, vers la table par une tige qui sert de manche, longue de 0m,55, arrondie dans sa partie inférieure, plate dans le haut et légèrement renversée. Cette tige est en bois de sapin. La tête de ce manche est percée de deux trous de 0m,012 de diamètre pour les chevilles, non sur le côté, mais dans le plan même de la table. Deux grandes chevilles, longues de 0m,10, taillées en hexagone vers la tête et arrondies à l'extrémité fixée dans les trous, servent à tendre deux cordes d'intestins de gazelle, lesquelles sont fixées à une lanière de peau de serpent attachée au bout inférieur de la tige. Un petit chevalet, long de 0m,018, taillé en biseau dans le haut, plat dans la partie qui pose sur la table, évite rectangulairement dans cette partie, de manière à former deux pieds séparés, tel est le support des cordes. A l'égard de l'archet,

il est formé d'un bambou mince, légèrement courbé en arc dans sa partie supérieure et droit dans l'inférieure. Un creux taillé dans la tête jusqu'au premier nœud sert à fixer une mèche de crins, qui est tendue et fixée à l'autre extrémité par vingt tours d'une tresse de jonc très-flexible. Tel est l'instrument primitif à archet, maintenant abandonné au peuple de la dernière classe et à de pauvres moines bouddhistes qui vont de porte en porte demander l'aumône. Le son en est doux et sourd. D'après les traditions de l'Inde, il a été inventé par Ravana, roi de Ceylan, cinq mille ans avant l'ère chrétienne.

M. Fétis nous fait ensuite passer par une savante filière de déductions, de modifications et de perfectionnements pour arriver au xvi^e siècle, où apparaissent les premières traces de l'instrument qui nous occupe.

Les détails que nous venons de rapporter, sur la foi de M. Fétis, nous paraissent reposer sur des faits au moins douteux, car les monuments écrits ou figurés que nous ont laissés les peuples de l'antiquité qui ont habité l'Orient ne nous fournissent aucune trace de l'usage de l'archet chez les Egyptiens, les Grecs et les Latins. Ces peuples ne connaissaient que le *plectre*, qui servait à frapper ou à pincer les cordes, ainsi que cela se pratiquait au moyen âge pour le psaltérion, et de nos jours, mais dans le Tyrol seulement, pour le *zither* (cistre). Au contraire, il est avéré que les peuples de l'Europe occidentale se servaient de l'archet dans les temps les plus reculés. Ainsi, les Cambro-Bratons, les Anglo-Saxons l'appliquèrent au crou (crou) ou rote (*trouz*), instrument particulier aux bardes, puis aux gleemen, aux crouders, aux fidlers ou minstrels de l'empire britannique, successeurs des bardes. Il y avait le petit et le grand crou; le premier n'avait que trois cordes, le second en portait six. Celui-ci était réputé plus noble que celui-là, dont l'usage se répandit parmi les musiciens populaires et se conserva jusqu'à une époque voisine de la nôtre. Le crou ou la rote se tient dans une position verticale, ce qui a fait rattacher à cette famille d'instruments l'origine de la viole et du pardessus de viole, de la *viola da gamba* et, finalement, du violoncelle et de la contre-basse. Le crou à six cordes est considéré comme le prototype des violons et des violons proprement dits, et le crou à trois cordes comme le père du rebec; il existait un autre type sonore, plus ancien peut-être que le crou, dont on jouait à l'aide d'un archet. Il s'appelait *lyra*, bien qu'il n'eût aucun rapport avec la lyre des Grecs. Il ne possédait qu'une seule corde, avec un manche libre comme le violon moderne, et on le tenait horizontalement pour en tirer des sons. Cette lyre peut donc être regardée comme le type de tous les instruments de petite dimension composant la famille des violons, tels que vielles ou violons, rebecs, pochettes, sourdines, gigue, contra-viola, violons, etc. Dès la fin du xvi^e siècle, on confondit avec l'instrument du système des violons qui faisait le dessus et qu'on appelait aussi violon la viole commune à trois cordes et à archet dont se servaient les ménestriers. Mais bientôt le dessus de viole, en italien *rebecchino*, converti en violon, devint le chef de famille du violon moderne. Il servait à régler le pas de la danse et continu le rôle du rebec, avec lequel on l'identifiait tellement qu'un mauvais violon était appelé rebec. Ce violon possédait quatre cordes et n'avait pas de touches. La viole, ainsi modifiée, devint particulièrement l'instrument des maîtres à danser. Le violon dont il était fait usage pour les danses jusqu'au xvi^e siècle différait peu de la gigue ou gigue (v. ce mot); il était petit, étroit, allongé, monté sur quatre cordes. Le manche n'était pas enté à angle droit; mais il était la continuation du corps au moyen d'une courbe gracieuse. Il avait un chevalet, des ouïes, et l'archet était droit. A cause de leur peu de sonorité, ces petits violons étaient bannis des concerts; ils prirent le nom de pochette, de ce que les maîtres à danser les mettaient dans leur poche après la leçon. Vers la fin du siècle passé, la pochette s'agrandit et s'attribua la forme du violon actuel. De la nombreuse famille des instruments à cordes, il ne nous est resté que quatre rejetons : le violon, l'alto (ou viole), le violoncelle et la contre-basse. Disons en passant que ces deux derniers instruments ont été introduits dans l'orchestre des théâtres vers le commencement du xviii^e siècle et qu'ils forment avec les deux premiers, sous le nom de quatuor, un groupe qui est la base des orchestres et qui s'emploie quelquefois séparément dans la musique de concert, dite musique de chambre. Quelques auteurs enfin font du violon un dérivé du rebec; d'autres pensent qu'il n'est qu'une modification de la viole italienne. Il est certain que, si l'on ne considère que sa forme, c'est cette dernière opinion qui doit prévaloir. Mais, d'une autre part, ce qui rapproche le violon du rebec, c'est l'accord de ses quatre cordes par quintes successives, accord qui était aussi celui des trois cordes du rebec. La viole avait six cordes, qui s'accordaient par quarts et par tierces. Cette disposition amène des modifications dans le timbre d'un instrument à archet et ne donne pas les mêmes facilités d'exécution. Le fait de l'identité de l'accord du rebec et du violon doit

être pris en considération, car il impose le même doigt et, par suite, fait supposer la même aptitude à exécuter la musique d'un même caractère. C'est d'ailleurs l'accord par quintes successives qui a fait la supériorité du *violon*. C'est le plus logique, puisqu'il est basé sur la structure même de la main et qu'il permet de faire entendre cinq notes successives sur la même corde sans bouger la main ni l'archet. Pour ces raisons, le *violon* paraît avoir une étroite parenté avec le *rebec*.

Si celui-ci est l'ancêtre du *violon*, il est lui-même originaire du *rebab*, le *violon* populaire arabe. C'est de ce mot qu'on a fait, au moyen âge, *rubébe*, *rebelle* et *rebec*, dénominations françaises de cet instrument. Le *rebec* était joué surtout par des ménestrels et servait à la danse et à l'accompagnement des chansons; relativement aux violes et aux *violons*, sa construction était assez grossière: il n'avait qu'une seule table d'harmonie, et le dessous de la caisse sonore était arrondi. On en avait fait une famille d'instruments de même forme graves et aigus. Il y avait des dessus, des ténors et des basses de *rebec*. Il est impossible de retrouver un seul de ces *rebecs*, et on ne les connaît que par les sculptures, les peintures et les relations du moyen âge.

Le *violon* fut de bonne heure en faveur en France. Henri IV institua la charge de roi des *violons* pour Dumanoir, et, à la fin du *xvii*^e siècle, quand commença l'Opéra sous la direction de Lulli, l'orchestre n'était composé que de *violons*. Depuis, cet instrument a toujours gardé la première place dans la musique instrumentale.

C'est que, plus qu'aucun autre, il a été l'interprète fidèle de la musique à mesure qu'elle se développait. Il a répondu avec docilité aux exigences toujours croissantes de cet art, se prêtant aux talents de la virtuosité comme à la pensée harmonique et complexe.

Depuis les vieux airs du temps passé, chancées, sarabandes, menuets, jusqu'aux grands orages symphoniques, où le génie de Beethoven incline les archets comme des épis sous son souffle puissant, le *violon* a pu tout traduire.

Ce mécanisme si simple, l'archet et la corde, a suffi à tout, l'archet surtout; c'est là ce qui fait du *violon* comme une seconde voix à l'homme qui a su s'en rendre maître. Toutes les intensités de l'émotion, toutes les langues ou les ardeurs du rythme sont rendues avec l'archet avec plus de facilité peut-être qu'avec la voix. Il semble que le *violon* ait été l'instrument prédestiné de la musique expressive.

Son importance artistique a été cause que, de bonne heure, on s'est appliqué à sa fabrication, et, au *xvii*^e siècle, commence la série des luthiers fameux dont les instruments, qui se sont conservés jusqu'à nous, ont maintenant un si grand prix.

Ce sont d'abord les Amati, qui, vers 1550, commencèrent, à Crémone, à fabriquer des *violons*; ils exécutèrent, entre autres, des *violons* d'un grand format pour la musique du roi Charles IX.

Maggini s'établit à Brescia vers 1612; le célèbre Stradivarius était fixé à Crémone en 1700, où Guarneri travaillait aussi vers le même temps. Ces instruments authentiques de ces luthiers célèbres sont très-recherchés, et une basse de Stradivarius a été vendue, il y a quelques années, pour un prix qui approchait de 20,000 francs. En France, il faut citer Lupo, qui vivait à la fin du siècle dernier.

L'archet fut aussi l'objet de minutieux travaux. Il fut perfectionné par le célèbre violoniste Tartini et par P. Tourte, qui vivait vers 1780. On essaya, vers 1815 ou 1820, de modifier la forme du *violon*. On voit, au musée du Conservatoire de musique, un *violon* cylindrique, un autre carré et un autre de forme trapézoïdale. Ces instruments furent construits sur les indications de l'acousticien Savart pour servir à ses expériences; mais il n'en résulta rien qui ait modifié la forme du *violon*.

La pratique du *violon* fut longtemps abandonnée à la routine de quelques musiciens ignorants. C'est Arcangelo Corelli qui a découvert toutes les ressources qu'on pouvait tirer de cet instrument. C'est lui qui a enseigné la véritable position de la main et la manière de se servir de l'archet avec grâce et dextérité. C'est lui qui a fondé la première école de *violon*. De cette école sont sortis Tartini, Locatelli, Geminiani, Sonni et, par suite, les célèbres artistes modernes. M. Félix Savart, professeur au Collège de France, s'est, pendant vingt ans, consacré à la recherche des lois qu'il conviendrait d'observer pour obtenir le meilleur son possible dans les instruments à archet. Elevé à la science au moment où il atteignait le but, M. Félix Savart n'a pu s'occuper d'une manière satisfaisante de la publication de ses théories. Les travaux de ce savant ont été cependant l'objet d'un rapport de l'Académie des sciences. V. CORDES (instruments).

Dès la naissance des arts, le *violon* fut le seul instrument consacré à l'exécution de la musique dramatique. Il a dans l'orchestre une telle prééminence sur les instruments à vent, qu'on ne pourra jamais les considérer

comme ses rivaux. Dans la symphonie, le *violon* soutient toujours le discours musical; et si, pour varier les effets, il cède pour un instant l'empire de l'harmonie, c'est pour reparaitre bientôt dans toute sa splendeur. La qualité de sa voix, qui joint la douceur à la vivacité, lui donne la supériorité sur tous les autres instruments, et, avec la faculté qu'il possède de modifier les sons et d'exprimer les accents des passions, il rivalise avec la voix humaine.

— Administr. On appelle *violon*, dans le langage familier et populaire, un lieu de détention temporaire, situé autrefois dans les postes de la maréchaussée des grandes villes et maintenant dans les postes de police. C'est là qu'on incarcère provisoirement les vagabonds, les ivrognes, les fâlés, les tapageurs ramassés sur la voie publique, et ils y séjournent ordinairement la nuit, avant d'être conduits au Dépôt ou dans une maison d'arrêt.

L'expression *conduire au violon*, *mettre au violon*, a exercé la sagacité des commentateurs et des étymologistes. Pourquoi a-t-on donné le nom d'un instrument de musique à ces infects cachots? Les uns ont cru que les grilles des soupiaux, qui y sont ouvert un jour bien douteux, avaient suffi pour rappeler l'idée des cordes d'un *violon*; c'est une explication assez pauvre. D'autres ont considéré que le vacarme fait là-dedans par un tas d'ivrognes et de tapageurs donnait l'idée d'une musique infernale à laquelle vient se joindre forcément celle du *violon*, l'instrument de musique par excellence. C'est tout aussi mauvais. Un plaisant a imaginé que peut-être, pour distraire ces pauvres diables, un joueur de *violon* était autrefois attaché à chaque poste, avec mission de réjouir leurs ennemis par des airs variés. Il est inutile d'insister sur cette hypothèse. Selon d'autres, pour être mis au *violon*, il faut y être conduit; conduit au *violon* signifie être conduit avec un *violon*, par antiphrase et moquerie, parce que, dans les villages, on mène la noce avec un *violon*. D'autres enfin rappellent que *Payer les violons* s'est dit souvent pour signifier qu'on procurait à une société quelconque l'avantage de pouvoir se livrer au plaisir de la danse. Au lieu de *payer les violons*, on a pu varier l'expression et dire *mettre aux violons* ou *mettre au violon*. Il est vrai que ceux qu'on met au *violon* n'y dansent guère, si l'on prend la danse comme un exercice agréable auquel on ne se livre que pour son plaisir; mais supposez qu'au lieu de penser à la danse ordinaire on pense à ce qu'on appelle la danse des morts, alors rien n'empêche de se figurer ceux que l'on conduit en prison comme formant une sorte de ronde analogue à celle dans laquelle on représentait les trépassés comme conduits en dansant par la Mort. Nous ne prétendons pas que ce soit là un rapprochement très-naturel; mais il est certain qu'on en a fait sous le nom de *violon*, et d'ailleurs la prison n'est-elle pas le lieu le plus triste et le plus funèbre où l'homme puisse être enfermé avant de l'être dans la tombe?

Génin a émis, dans ses *Récréations philologiques*, une conjecture bien plus satisfaisante, mais, selon nous, il n'a fait qu'approcher de la véritable étymologie sans réussir à mettre le doigt dessus. « Il est constant, dit-il, qu'au moyen âge on disait, au lieu de mettre au *violon*, mettre au psaltérion : « Et après le suppliant fut mis en une autre prison, audit chastel, avec un autre homme prisonnier, et furent mis ensemble au psaltérion. » (Lettre de rémission de 1359.) « Robert le fourrier, pour le soupçon d'avoir volé Colin le varlet, rompu sa hucho et y psaltérion desdites prisons. » (Autres lettres de 1377.) Je ne sais, continue Génin, si se trouva quelque jour un savant pour émettre la conjecture que la prison de la garde nationale, dite l'hôtel des haricots, était, du temps de Louis-Philippe, construite en forme de haricot. Et pourquoi non? Il s'en est bien trouvé un pour affirmer que le psaltérion, cachot, était bâti en triangle, comme l'instrument de musique psaltérion, d'où son nom lui était venu. Le psaltérion avait la figure non d'un triangle, mais d'un trapèze; mais qu'importe? peut-on admettre que toutes les prisons de France ont eu la forme triangulaire ou trapézoïdale? On désignait à la fois sous le nom de *psalterium*, comme nous le voyons dans Du Cange, l'instrument de musique appelé psaltérion, le psautier ou recueil des sept psaumes de la pénitence. Ainsi les moines étaient tenus de réciter chaque jour *psalterium cum litanis*, les sept psaumes de la pénitence avec les litanies de la Vierge. « Mettre au psaltérion, » c'était donc mettre aux sept psaumes, mettre en pénitence, en lieu où l'on a tout le temps de méditer, sur ses sottises, de s'en repentir et de réciter *unes sept saumés*, sans risquer de se voir interrompu. Ce n'est pas la prison des grands criminels, la prison longue et durable; c'est celle où l'on ne reste que le temps de réciter les sept psaumes, *psalterium*. « Génin explique très-bien ensuite que le double sens du mot psaltérion, psautier et instrument de musique, n'a pas échappé à l'esprit goguenard de nos pères, qui aimaient à jouer sur les mots. Puis le psaltérion ayant passé de mode, on a baptisé le lieu de détention provisoire qui lui avait

donné son nom par le nom de l'instrument qui remplacait le psaltérion dans la faveur publique, le *violon*. Génin confirme encore son hypothèse par le rapprochement ingénieux de quatre vers de Villon, qui devait bien se connaître en fait de psaltérions et de *violons*, puisqu'il y passa la moitié de sa vie. Villon, en effet, parle de psaumes, à propos de la détention qu'il subit à Meung, par le fait de l'évêque d'Orléans, Thibault d'Aussigny :

Au psautier, prens, quand suis à mesme
(Qui n'est de bœuf ne cordouen),
Le verset escript le septiesme
Du psaulme de Deus laudem.

Ce psaume est le *vième*, dont voici le huitième verset : *Fiant dies ejus pauci et episcopatum ejus accipiat aller*. Voilà sa prière de Picard : « Que ses jours soient abrégés et que son évêché passe à un autre. »

Il y a là, suivant Génin, une intention du poète, intention qui a échappé à tous ses éditeurs : c'est l'équivoque du mot psautier, par lequel Villon semble indiquer le recueil des psaumes de David et désigne réellement la prison. Voilà pourquoi il prend soin d'ajouter « qui n'est de bœuf ne cordouen. »

Toutes ces hypothèses sont si ingénieuses, ces rapprochements paraissent si justes, qu'on serait tenté de s'en tenir là; mais Génin s'est évidemment mépris. S'il admet que mettre au psaltérion, c'est faire réciter le psautier, à plus forte raison admettra-t-il que mettre au *psalter-noster*, c'est faire réciter la prière connue sous ce nom. Eh bien ! le *psalter-noster* était un instrument de torture consistant en une corde à nœuds que l'on serrait violemment autour de la tête du criminel. Le psaltérion également était une sorte de carcan, de forme triangulaire ou trapézoïde, comme l'instrument de musique, et destiné à emprisonner la tête ou le cou du patient. L'un des exemples cités par Génin, ce fourrier mis pour vol au cep ou psaltérion de la paroisse, aurait dû lui montrer qu'au moyen âge on désignait du même nom l'instrument de torture et l'endroit où on l'appliquait; ainsi cep, qui veut dire entrave, carcan, est, dans cette phrase, pris ainsi que psaltérion dans le sens de cachot. Pour le reste, nous sommes bien de l'avis de Génin et nous croyons aisément que le peuple s'est amusé à jouer sur le triple sens du mot psaltérion, instrument de musique, instrument de torture et lieu de détention, et que le psaltérion est ensuite devenu le *violon* quand l'usage du premier instrument a fait place à l'usage de l'autre.

Violon de Crémone (LE), conte, par Hoffmann (1812). Ce conte, un des plus jolis de l'auteur, est l'histoire de la corrélation sympathique et mystérieuse qui existe entre la vie d'une jeune fille et une espèce de violon magique. Le conseiller Crespel possède une fille charmante, Antonia, « dont le son de la voix est merveilleux; il ressemble tantôt au souffle harmonieux d'une harpe éolienne, tantôt aux légères modulations du rossignol. Ces sons semblent ne pas trouver assez d'espace dans la poitrine. Soit que les efforts qu'exige le chant, soit qu'une cause naturelle ait amené ce résultat, la poitrine d'Antonia offre un défaut d'organisation qui donne à son chant cette force merveilleuse et ces tons uniques qui dépassent presque la sphère de la voix humaine. Mais elle payera de la vie cette faculté céleste, et, si elle continue de chanter, dans six mois elle aura cessé de vivre. » La résolution du père est bientôt prise; il dit tout à Antonia, et le chant est à jamais banni de la maison. Mais il possède un violon magnifique « dont les sons argentins semblent sortir d'une poitrine humaine, et, dès qu'il en tire des sons, Antonia s'écrie : « Ah! que me retrouve, je chante de nouveau. Ah! que j'ai bien exécuté ce passage! » Souvent elle disait au conseiller : « Je voudrais bien chanter quelque chose, mon père. » Crespel détachait le violon et jouait tous les airs d'Antonia. On la voyait alors s'épanouir de bonheur. Une nuit, le conseiller croit entendre pendant la nuit jouer sur son piano dans la chambre voisine. Il veut se lever, mais il lui semble que des liens de plomb le retiennent immobile. Bientôt il entend la voix d'Antonia, qui chante d'abord doucement en accords aériens, puis s'élève jusqu'au *fortissimo* le plus retentissant; les sons s'annoncent plus graves, et elle commence un chant sacré à la manière des anciens maîtres. Crespel raconte que l'état où il se trouvait était incroyable, car l'effroi le plus horrible s'unissait en lui au ravissement le plus délicieux. Le chant continua ainsi que les accords du clavier, et cependant Antonia ne chantait plus et ne touchait plus le piano. Le conseiller tombe dans un évanouissement profond. En se réveillant, il lui reste le souvenir de son rêve; il court à la chambre d'Antonia. Elle était étendue sur le sofa, les yeux fermés et le sourire sur les lèvres. Il semblait qu'elle dormait et qu'elle fût bercée par des rêves de bonheur. Mais elle était morte. Au moment où elle expira, l'archet du violon de Crémone se brisa avec fracas, et la table d'harmonie tomba en éclats. Cet instrument fidèle ne pouvait exister qu'avec elle. Il est dans sa tombe, enseveli avec elle.

Ce n'est pas la fantaisie seule qui a guidé Hoffmann dans le *Violon de Crémone*; il a

surtout été inspiré par le sentiment de l'art et par notre impuissance à exprimer ce que l'âme ressent. Antonia et le violon de Crémone, l'être animé et l'instrument mécanique, sont parvenus à franchir ces limites; ils y perdent tous deux l'existence. Dans ce conte, le côté fantastique est presque laissé de côté, et c'est le côté humain qui vous émeut. Hoffmann cette fois s'est moins préoccupé d'étonner que d'émouvoir, et il y a plus de sensibilité dans les quelques pages du *Violon de Crémone* que dans des gros volumes d'épiques. A notre article CONTE (t. IV, p. 1073), nous avons indiqué quelques-unes des traductions françaises des *Œuvres complètes* d'Hoffmann, dans lesquelles on trouvera le *Violon de Crémone*.

Violon de Franjoté (LE), par M. Arsène Houssaye (1850). Cet ouvrage est composé de nouvelles : le *Domino rose* et le *domino noir*, la *Meunière* et le *soldat*, *Mlle de Cormeilles*, *Morte et vivante*, *Suzanne aux coquelicots*, *Caroline Vanloo*, *Mlle de Laerigny*, le *Philosophe Nicollet*, la *Pantoufle violette*, la *Fontaine aux Loups* et le *Violon de Franjoté*, qui donne son titre au livre. Un jeune gentilhomme du temps de la Régence, qui joue du violon à ravir, va se loger, sous le nom de chevalier de Franjoté, chez un menuisier, au Marais, où il fait la connaissance d'un des roués de la cour, le marquis de La Chateigneraye, dont il devient le commensal. Un des amis du marquis, le chevalier de Cham-pignoles, ayant voulu enlever une fort belle dame, la comtesse de Nestaing, le marquis la dévota glorieusement sous le nom de Riantz, car celui de La Chateigneraye est devenu synonyme de séducteur, et la comtesse est assez vertueuse pour l'époque. Or, il arriva qu'il existe réellement un marquis de Riantz, lequel provoque son faux homonyme et se fait tuer par lui. A la nouvelle de la mort de Riantz, Mme de Nestaing va s'ensoleiller au château de Froidemont; mais quelle n'est pas sa surprise lorsqu'elle reçoit la visite du faux Riantz, dont elle devient la maîtresse. Bien que philosophe, Franjoté, s'ennuyant de vivre tout seul au Marais, va rejoindre La Chateigneraye. A son aspect, la comtesse s'évanouit; elle a reconnu dans Franjoté le comte de Favery, son mari, que tout le monde croit avoir été tué en duel. Cette révélation vient se placer subitement entre les amours de la comtesse et du faux Riantz. Franjoté ne réclame que le bénéfice de sa prétendue mort, et, avant de partir pour toujours, il met la main de son ami dans celle de sa femme, les exhortant à se marier. Mais l'émotion a rendu la comtesse malade et elle meurt entre son mari et son amant. La Chateigneraye, inconsolable pendant six semaines (c'est beaucoup pour l'époque), finit par épouser Mlle Caroline de Caigny, « d'une vertu tout à fait déplacée sous la Régence. » Franjoté retourne chez son menuisier vivre en philosophe et jouer du violon.

Les portraits ont une grande ressemblance historique. Le marquis est bien le type des roués de la Régence, aimables, spirituels, prodiges, élégants, galants, viveurs, volages, ce qui ne les empêchait nullement d'avoir du cœur. Les femmes sont bien aussi de leur temps; elles ont les mœurs et les manières, le langage, les grâces et les défauts. Franjoté est un bon type d'artiste philosophe, débabusé des grandeurs humaines. Confiné dans sa retraite sans autre compagnon que son violon, il est vraiment fort original. Le style est un habile pastiche de l'époque. Il est fin, délié, souple, élégant, semé de saillies fort ingénieuses. Le fond du récit est historique et tire des *Mémoires* de Franjoté, qui s'arrêtent en 1730. Les autres nouvelles se lisent également avec intérêt, et l'auteur y montre le même talent pour la narration. Sous ce titre : les *Airs de Franjoté*, la veuve Duchesne, rue Saint-Jacques, à la Lyre d'argent, a publié le recueil de la musique écrite par le musicien philosophe. On dirait un pressentiment des opéras de Grétry.

Violon de faïence (LE), recueil de nouvelles, par M. Champfleury (1862, in-18). Ce volume contient un certain nombre de récits publiés antérieurement dans des journaux et des revues; le plus long, les *Amis de la nature*, a même paru à part dans un volume. L'auteur a ajouté au début et à la fin du livre quelques pages destinées à rejoindre ces anciennes œuvres. Ces pages ne sont dépourvues ni d'intérêt ni de talent. Le *Violon de faïence* en particulier, qui donne son titre au livre, est la peinture très-étudiée et très-vive d'une manie, celle du collectionneur, poussée jusqu'à la plus folle passion. Quel que soit son objet, du moment où elle est sincère, la passion ne peut manquer d'inspirer, dans le roman comme dans la vie, de la sympathie pour ses héros et de la pitié pour ses victimes. Plusieurs traits frappants de vérité sont pris sur nature, ce qui n'est pas étonnant, car M. Champfleury est lui-même un grand collectionneur de faïences.

VIOLONAR s. m. (vi-o-lo-nar — augment. de *violon*). Mus. Nom donné par Castil-Blaza à la contre-basse.

VIOLONCELLE s. m. (vi-o-lon-sè-le — ital. *violoncello*; de *violone*, violon). Mus. Instrument à quatre cordes comme le violon, mais beaucoup plus grand, et que l'on

place entre les jambes pour en jouer : *Jouer du violoncelle*.

— Par ext. Artiste qui joue de cet instrument : *Un habile violoncelliste*. || On dit plus ordinairement *violoncelliste*.

— **Encycl.** Le *violoncelle* est l'un des plus admirables instruments de musique; d'un caractère noble et majestueux dans son ensemble, tendre et mélancolique dans ses cordes moyennes, énergique et sonore dans le grave, suave et limpide à l'aigu, le *violoncelle* est profondément émouvant lorsqu'on l'entend en solo, et sa résonnance puissante dans l'orchestre, venant se juxtaposer sur les notes de la contre-basse, soutient on ne peut mieux le tissu harmonique.

Le *violoncelle*, comme tous les autres instruments, a subi des transformations multiples; il était loin de posséder à sa naissance toutes ses éminentes qualités. Autrefois, comme aujourd'hui, la base de l'orchestre consistait dans la réunion des instruments à cordes; on avait des dessus de violon à cinq, sept et neuf cordes, faisant l'office de nos violons actuels; des ténors de violon, accordés une quinte plus bas que les précédents, et tenant la place que nos altos occupent aujourd'hui; puis des basses de violon, ou *viola da gamba* (c'est l'instrument qui devint le *violoncelle*), et enfin des contre-basses de violon, qui étaient montées de neuf cordes et qui n'avaient pas moins de 9 pieds de hauteur. Dès ces derniers instruments, le dessus de violon et le ténor de violon se jouaient sur le genou, avec l'archet renversé; la *viola da gamba* (virole de jambe) se tenait entre les jambes, comme l'indique son nom, et se jouait aussi avec l'archet renversé.

Il est difficile d'établir au juste l'époque à laquelle le *violoncelle* vint remplacer la basse de violon. Ces sortes de substitutions ne s'opèrent pas d'ailleurs d'un seul coup, et ce n'est la plupart du temps qu'après de longs essais, de longs tâtonnements, à la suite de perfectionnements longtemps cherchés et laborieusement trouvés qu'on en vient à un changement radical. Ce qu'on sait, c'est que le *violoncelle* naquit en Italie et que ce fut un Florentin du nom de Giovanni Battistini qui l'introduisit en France sous le règne de Louis XIV. Ce ne fut que vers l'an 1720 qu'il fut définitivement substitué, dans les orchestres, à la basse de violon.

Le *violoncelle* a, dans des proportions très-agrandies, à peu près la forme du violon; outre les différences de dimension, son épaisseur, d'une échelle à l'autre, est beaucoup plus considérable. Comme le violon et l'alto, le *violoncelle* est monté de quatre cordes, dont les deux plus graves sont filées; ces cordes sont accordées de quinte en quinte en montant, à partir de l'ut situé une octave au-dessous de l'ut de l'alto, ce qui fait que ces quatre cordes donnent les notes *ut, sol, ré, la*. L'étendue de l'instrument est d'environ trois octaves dans la musique d'ensemble, mais dans le solo elle complète une sixte au-dessus de la troisième octave et va jusqu'au *contre-la*.

Le *violoncelle*, dit Castil-Blaze, a par la nature de son timbre, l'étendue de ses cordes et celle de son diapason, un caractère grave, sensible et religieux. Il chante sans rien perdre de sa majesté, et lorsqu'il sert de régulateur dans l'accompagnement, on sent au milieu de son austère influence qui retient tout dans l'ordre qu'il finira par céder à l'expression en prenant part au dialogue. Ne l'emploie-t-on que comme simple accompagnement, il est tellement nécessaire à l'harmonie que l'oreille ne saurait s'en passer; elle sollicite le son grave, le son générateur qui sert de base à l'édifice et dont la marche régulière, l'aplomb bien senti déterminent l'effet de la mélodie. Cherche-t-on à faire chanter le *violoncelle*, c'est une voix touchante et majestueuse, non de celles qui peignent les passions et qui les allument, mais de celles qui les modèrent en élevant l'âme à une région supérieure. Veut-on en tirer parti dans la difficulté, il sait se prêter à tous les jeux de l'harmonie, de la double corde, de l'arpeggio, des sons harmoniques. Mais il a des bornes qu'il ne faut pas outrepasser; la gravité de sa marche ne lui permet point de mouvements aussi empoignés qu'au violon, qui est plus souple, plus délicat et plus varié. Le *violoncelle* figure tout à tour dans le solo, la sonate, le concerto, l'air varié, le quatuor, le quintette. Après avoir admiré sa fougue véhémence et ses brillantes folies, on aime à lui entendre redire ces chants d'une délicieuse suavité, modules par le tendre Boccherini.

Tous les grands compositeurs ont écrit d'une façon remarquable pour le *violoncelle*, et il faut compter d'abord parmi eux tous ceux qui ont travaillé dans le genre de la musique de chambre. Le *violoncelle*, en effet, est l'âme du quatuor et du quintette; Haydn, Mozart, Beethoven, Boccherini, Paganini, et tant d'autres l'ont fait chanter d'une façon admirable, avec une variété d'accent qui tient du prodige. Parmi les grands virtuoses sur cet instrument, il en est aussi beaucoup qui lui ont consacré de nobles inspirations, entre autres Romberg, Servais, Seligmann, Jacques Franco-Mendes, Franchomme, etc. Enfin, de célèbres compositeurs dramatiques ont trouvé, grâce à lui, des effets tout nouveaux et parfois sal-

issants : Rossini a écrit l'introduction de sa magnifique ouverture de *Guillaume Tell* pour cinq *violoncelles* principaux tenant chacun une partie séparée; Herold, au troisième acte du *Pré aux Clercs*, a écrit tout un mélodrame dont le chant, empreint d'un véritable sentiment de terreur, est confié aux altos et aux *violoncelles*, qui tous ont leur quatrième corde baissée d'un ton entier et sonnant le si bémol. Le compositeur, par un coup de génie, a trouvé là un effet d'une nature poignante et indescriptible.

Autrefois on employait, pour écrire les parties de *violoncelle*, des clefs de cinq ou six sortes différentes. Aujourd'hui on se borne à peu près exclusivement à l'usage de la clef de *fa* quatrième ligne, excepté pour les passages très-élevés, qui doivent être exécutés dans le haut du manche, alors on emploie la clef d'*ut* quatrième ligne, et non la clef de *sol*, comme l'a dit à tort Castil-Blaze. V. *VIOLONCELLISTE*.

VIOLONCELLISTE s. (vi-o-lon-sè-li-ste — rad. *violoncelle*). Mus. Artiste qui joue du *violoncelle*, qui cultive cet instrument : *Un habile violoncelliste*. M. Offenbach est un *violoncelliste* bien connu. (G. Héquet.)

— **Encycl.** Depuis l'époque où le virtuose florentin Giovanni Battistini introduisit le *violoncelle* en France, sous Louis XIV, l'histoire de l'art musical a enregistré les noms d'un certain nombre de *violoncellistes* célèbres. Pour la France, le premier nom qui soit à enregistrer est celui de Berteau, qui naquit dans les premières années du XVII^e siècle, et qui doit être considéré comme le fondateur de l'école française de *violoncelle*. Son talent, paraît-il, était vraiment merveilleux. Après lui, il faut citer son élève Jean-Baptiste Cupis, frère cadet du violoniste de ce nom et de la célèbre danseuse Camargo (leur nom de famille était Cupis de Camargo). A peine âgé de vingt ans, celui-ci était considéré comme l'un des plus habiles *violoncellistes* de France. Jean-Baptiste-Aimé-Joseph Janson, dit Janson l'aîné, qui fut professeur au Conservatoire de musique de Paris lors de sa création et compris dans la réforme qui fut opérée en l'an X dans cet établissement, était aussi élève de Berteau, ainsi que son frère Louis-Auguste-Joseph Janson. Mais le plus célèbre des disciples de Berteau fut sans contredit Jean-Pierre Duport, connu sous le nom de Duport l'aîné, pour le distinguer de son frère, et qui peut être considéré comme le plus fameux des *violoncellistes*. Celui-ci obtint d'éclatants succès au Concert spirituel, fut attaché à la musique particulière du prince de Conti, puis devint premier *violoncelliste* de la chapelle du roi de Prusse, Frédéric II, et surintendant des concerts de la cour de Berlin. Son frère cadet, Jean-Louis Duport, possédait aussi un talent des plus remarquables, qu'il fit apprécier d'abord au Concert spirituel, au Concert des amateurs, aux séances de la Société olympique et aux réunions musicales du baron de Bagge, riche amateur de ce temps. Après avoir longtemps voyagé, après avoir été attaché au service du roi d'Espagne, Charles IV, Duport jeune, de retour en France en 1812 et âgé de plus de soixante ans, parut dans des concerts donnés à l'Odéon et enthousiasma le public par la jeunesse, le feu et la verve de son talent; l'impératrice Marie-Louise lui offrit une place dans sa musique, et il devint presque aussitôt *violoncelliste* solo de la chapelle impériale et professeur au Conservatoire. Le meilleur élève de ce grand virtuose fut Lamare, l'ami du fameux violoniste Rodé et son compagnon dans ses voyages artistiques. Lamare brilla dans sa jeunesse aux concerts du théâtre Feydeau, qui alors attiraient tout Paris; puis, comme son maître, il devint professeur au Conservatoire et s'en alla ensuite en Russie, où il fut attaché au service de l'empereur et où son talent magistral excita un véritable enthousiasme. Il existe sous le nom de Lamare des concertos et des airs variés pour le *violoncelle*, qui ont obtenu de brillants succès et dont on a remarqué les formes originales autant que la piquante harmonie; tous ces ouvrages ont été écrits par Auber. Ces concertos portent son nom parce qu'Auber qui les écrivit spécialement pour lui, n'avait mis qu'à cette condition sa plume au service de son ami. Au nombre des élèves des frères Duport, il faut citer Pierre-François Levasseur, dit Levasseur l'aîné, qui se fit une réputation aux concerts Feydeau et au Concert spirituel. Jean-Henri Levasseur, dit le jeune, pour le distinguer du précédent, quoiqu'ils ne fussent pas de la même famille, était élève de Cupis et reçut aussi des leçons de Louis Duport; il fut longtemps *violoncelliste* solo à l'Opéra et professeur au Conservatoire, où il forma de nombreux élèves, parmi lesquels Baudiot et Norblin. Baudiot, dont Janson l'aîné fut aussi le professeur, fut un *violoncelliste* de grand talent et devint aussi plus tard professeur au Conservatoire. Son condisciple Norblin, artiste très-distingué, fut comme lui, mais un peu plus tard, professeur au Conservatoire et premier *violoncelliste* solo au Théâtre-Italien; Norblin eut l'honneur, avec Lamare, d'être au nombre des artistes dans les fameuses séances de quatuors. Aujourd'hui M. Franchomme, dont le talent s'associe de même à celui de notre excellent violoniste Alard pour

ses séances de musique de chambre, est le représentant le plus distingué de cette grande école française de *violoncelle*, si riche, on le voit, en sujets du premier ordre. A sa suite, il faut citer M. Chevillard, comme lui professeur au Conservatoire, puis quelques jeunes artistes d'un vrai talent, MM. Léon Jacquard, Tolbecque, Pañcet, etc.

En Allemagne, le chef de l'école du *violoncelle* est sans contredit Bernard Romberg, l'un des plus célèbres *violoncellistes* qui aient existé. Bernard Romberg, fils d'un bassoniste habile, fit admirer dans toute l'Europe son talent magistral et visita tour à tour l'Italie, l'Angleterre, la France, l'Espagne et le Portugal. A Paris, on le retint en lui offrant une place de professeur au Conservatoire; mais il n'y resta que fort peu de temps et s'en alla occuper à Berlin l'emploi de *violoncelliste* solo de la chapelle royale de Prusse. Puis il se fit entendre en Danemark, en Suède, en Hollande, en Belgique et en Russie. Un de ses cousins, beaucoup plus jeune que lui et son élève, André Romberg, acquit aussi un grand talent sur le *violoncelle* et voyagea dans toute l'Allemagne, en Hongrie et en Bohême, après quoi il se fixa à Saint-Petersbourg, où il fut attaché à la chapelle de l'empereur. A leur suite, on doit mentionner Ignace Mara, qui fut aussi un *violoncelliste* habile, et surtout son fils Jean Mara; époux de la célèbre cantatrice de ce nom, il joignait malheureusement à un talent du premier ordre des vices déplorables, un ignoble penchant à l'ivrognerie, et il mourut dans l'abrutissement et la misère.

Pour l'Italie, nous ne trouvons guère à signaler que le célèbre compositeur Boccherini, qui était lui-même un *violoncelliste* extrêmement remarquable, mais chez lequel la gloire du compositeur a éclipsé celle du virtuose. Ce n'en était pas moins un instrumentiste des plus distingués, et dont le nom, même sous ce rapport, a droit au souvenir.

La Hollande a produit aussi en ce genre un artiste fort habile, Jacques Franco-Mendes, frère aîné du violoniste de ce nom, qui s'est fait applaudir non-seulement dans son pays, où il devint *violoncelliste* solo de la chapelle royale, mais aussi en Allemagne et en France, où il obtint de très-grands succès. Enfin, l'Angleterre elle-même a donné le jour à un *violoncelliste* d'un véritable mérite, Jean Crossdill, qui naquit à Londres en 1755. Il reçut en France des leçons de Janson l'aîné, fit partie de la direction du fameux chevalier de Saint-Georges, de l'orchestre du concert des Amateurs et fut considéré en Angleterre comme le plus habile virtuose de son temps, ce qui était un peu exagéré.

VIOLONE s. m. (vi-o-lo-né — mot ital. formé de *viola*, violon). Mus. Gros violon qui était autrefois la contre-basse des violons.

VIOLONE s. f. (vi-o-lo-ne — fem. de *violon*). Femme qui joue, qui sait jouer du violon. || Mot burlesque créé par Scarron.

VIOLONER v. n. ou intr. (vi-o-lo-né — rad. *violon*). Fam. Jouer du violon.

VIOLONET s. m. (vi-o-lo-né — dimin. de *violon*). Mus. Nom donné par Castil-Blaze à un instrument intermédiaire entre l'alto et le *violoncelle*.

VIOLONEUR s. m. (vi-o-lo-neur). Pop. Joueur de violon : *Quand tu auras envie d'en connaître plus long, tu iras dans les grandes villes, où les violoneurs t'apprendront le menuet et la contredanse*. (G. Sand.) || Le peuple de certaines provinces dit *violoneux* : *Trois violoneux ouvrent la marche*. (Dejeu.)

Violoneux (Lé), opérette, paroles de MM. Mestepès et Chevalet, musique de M. Offenbach; représentée aux Bouffes-Parisiens en août 1855. Cette pièce est amusante; on a remarqué les couplets de Berthelier : *Conserit, conserit, je suis conserit*; la ronde du violoneux, chantée par Darcier, et le duo du militaire, par cet artiste et Mlle Schneider.

VIOLONISTE s. (vi-o-lo-ni-ste). Mus. Artiste qui joue du violon, qui cultive cet instrument : *Un célèbre violoniste*. Une *violoniste distinguée*.

— **Encycl.** Pour tous les instruments à archet, l'exécution se compose de deux parties absolument distinctes et indépendantes l'une de l'autre en ce qui concerne l'étude : le doigtier, qui est relatif à la main gauche, et le manœuvre de l'archet, qui se rapporte à la main droite. La pression des doigts sur les cordes, pour y former les intonations nécessaires, constitue ce qu'on appelle le doigtier. Cette pression ne peut produire des sons d'une grande netteté qu'à la condition d'être extrêmement énergique; le *violoniste* doit donc, à une grande prestesse dans l'action des doigts, joindre beaucoup de force dans la pression exercée par ceux-ci sur les cordes. Mais ce n'est pas tout, et le point le plus important encore est la justesse à obtenir dans les intonations. Or, on reconnaît que ce dernier point est d'une extrême difficulté si l'on songe qu'une différence de 0,0001 sur la place occupée par le doigt suffit pour fausser une intonation. Il faut réfléchir, d'ailleurs, que plus on monte sur le manche, c'est-à-dire plus on avance vers le

chevalet, plus l'espace se rétrécit entre chaque doigt, et que cette inégalité dans le jeu de ceux-ci, selon les diverses divisions du manche, constitue une difficulté d'un autre genre. Un troisième ordre de difficulté se présente dans ce qu'on appelle la double corde. Dans les traits ainsi nommés, et qui produisent un effet analogue à celui de la réunion de deux voix, l'archet embrasse deux cordes à la fois et fait résonner simultanément deux intonations qui sont le résultat de la combinaison des doigts de la main gauche. Au point de vue de la justesse, la double corde est assurément l'une des plus grandes difficultés de l'exécution des instruments à archet.

L'action des doigts de la main gauche n'a d'influence que sur la justesse des intonations, mais cette justesse dépend exclusivement des doigts; en ce qui concerne la pureté des vibrations, la main droite et la main gauche y concourent chacune de leur côté. Quant à la qualité des sons, à leur durée, à leur force ou à leur douceur, à leur vignet ou à leur moelleux, tout cela est l'affaire de la main droite seule et le résultat du maniement de l'archet. Ce maniement, qui semble à celui qui le considère d'une extrême simplicité, est au contraire d'une difficulté excessive. Tout d'abord, il faut remarquer qu'on ne peut obtenir l'ensemble parfait du jeu de l'archet et de celui des doigts qu'en affaiblissant autant que possible l'action du bras lui-même et en restreignant cette action au poignet, qui doit se mouvoir librement, sans roideur aucune. Lorsqu'on examine les mouvements d'un *violoniste* habile, rien ne paraît plus facile et plus simple que cette indépendance absolue du poignet; pourtant il faut plusieurs années pour l'acquiescer, et les exercices qu'elle nécessite sont tellement fatigants, qu'ils en deviennent souvent extrêmement douloureux pour le jeune élève.

Ce n'est pas là tout encore. Le tirer et le pousser de l'archet sont susceptibles d'une multitude de combinaisons dont chacune présente une nouvelle difficulté à vaincre. Quelquefois une quantité considérable de notes se coulent par le même coup d'archet, ce qui demande beaucoup de prudence et de ménagement dans le développement du bras; d'autres fois, au contraire, toutes les notes se font dans un mouvement rapide par un nombre de coups d'archet égal à celui des notes, et ceci exige une précision étonnante, un ensemble parfait entre les mouvements du bras droit et ceux des doigts de la main gauche. Les différentes espèces de coups d'archet sont très-nombreuses : il y a le grand détaché, le petit détaché, le coulé, le martelé, le staccato, le trémolo, l'arpeggio, le sautillé, le piqué, etc., et ces différentes espèces s'enchevêtrent, s'entremêlent, se combinent de façon à créer toujours de nouvelles difficultés à l'exécutant.

Mais ce n'est pas seulement, dit M. Pottis, à vaincre ces difficultés de mécanisme que l'artiste doit s'attacher; l'art de modifier la qualité des sons doit être aussi l'objet de ses études. On croyait autrefois ne pouvoir obtenir une bonne exécution qu'au moyen d'un archet très-rigide, parce que, les effets étant peu variés, on n'exigeait de l'instrumentiste qu'un jeu large et franc, où presque tous les sons étaient détachés. Pour obtenir cette rigidité nécessaire, on avait imaginé de donner à l'archet une courbe convexe, à peu près semblable à celle d'un arc, dont le crin formait la corde. Plus tard, on s'aperçut qu'un archet flexible est plus propre à produire des sons moelleux et purs qu'un archet roide et tendu; la baguette fut d'abord remise en ligne droite et finit par prendre la courbe concave qu'on lui voit aujourd'hui. Les artistes modifièrent maintenant la légère tension de leur archet par le moyen d'une vis, en raison de la qualité de leur jeu et des traits avec lesquels ils sont familiarisés. Au moyen de cet archet flexible et léger, les effets qu'on peut produire sur le violon sont de beaucoup d'espèces. Près du chevalet, les cordes ayant une tension très-énergique, l'archet ne les peut mettre dans un état de vibration complète qu'avec beaucoup de difficulté, et les sons qu'elles produisent, quand elles sont touchées dans cet endroit, ont quelque chose de nasillard et de ressemblant la vielle. Si l'on écarte un peu l'archet de cette position, les cordes rendent un son volumineux, mais peu agréable et même dur; cependant on tire bon parti de ces sons dans les traits détachés qui demandent de la force. Plus l'archet se rapproche de la touche, plus les sons prennent une qualité moelleuse, mais moins ils ont d'intensité. On joue aussi quelquefois sur la touche; dans cette position de l'archet, les sons deviennent très-doux, mais ils sont sourds. A mesure que l'archet s'éloigne du chevalet, l'artiste diminue la force de pression sur les cordes. L'inclinaison plus ou moins considérable de la baguette et sa pression plus ou moins forte entre les doigts modifient aussi la qualité des sons. De tous ces faits, qui ont été successivement observés, résulte la variété inépuisable d'effets qu'un grand artiste parvient à tirer de son instrument. Peut-être reste-t-il encore beaucoup à découvrir pour porter l'exécution des instruments à archet aussi loin qu'elle peut aller; cependant, sous le rapport de la variété d'effets et de la difficulté vaincue, Paganini

paraît avoir porté l'art de jouer du violon à ses dernières limites.

Le nom de Paganini nous amène à parler des *violinistes* mêmes, maintenant que nous avons fait connaître la pratique de leur exécution et les obstacles qu'ils ont à vaincre; car on a dit avec raison que le violon est, de tous les instruments, le plus difficile à jouer.

C'est en Italie que se forma la première école de violon. Cette école eut pour initiateur le célèbre Arcangelo Corelli, qui vécut à la fin du *xvii*^e et au commencement du *xviii*^e siècle, et dont les sonates et les concertos sont encore considérés comme des modèles classiques. Après lui vinrent Vivaldi et Tartini, ce dernier si justement fameux et dont la renommée fut européenne; puis Nardini, Pugnani, Geminiani, Locatelli, Campagnoli, Galleazzi, Bruni, Mestrino, Porpora, Puppo; puis encore Lolli, Barbella, Diana, Borra, Olivieri, Molino, Traversa, Borghi et enfin le sublime Viotti. C'est cette école qui donna naissance à l'école française; si admirable elle-même et d'un caractère tout différent. Dans des temps plus rapprochés, l'Italie produisit le virtuose incomparable qui eut son nom Paganini et qui, par le fait de facultés exceptionnelles, poussa si loin les bornes de la difficulté vaincue, que jusqu'à ce jour il n'a pu être non-seulement dépassé, mais atteint. Un peu après lui se produisirent les deux sœurs Milanollo, dont l'aînée surtout, Teresa, avait un jeu admirable et touchant. Depuis lors, plusieurs *violinistes* italiens ont obtenu des succès, entre autres MM. Camillo Sivori, Sigheicelli, Antonio Bazzini; mais on peut dire que l'Italie est bien déchue sous ce rapport et ne possède plus d'école.

Quant à l'école française, puissante, variée, élégante et noble, elle a été, on peut le dire, l'une des gloires de l'art national. Nous ne voulons parler ni de Baptiste, ni de Guignon, ni de Mondonville, ni de Dumaouir, *violinistes* habiles sans doute, mais de peu de portée cependant. Notre école commence en réalité à Leclair, qui vivait dans les premières années du *xviii*^e siècle, pour aboutir à M. Léonard. M. Pétis en a présenté un très-bon tableau, que nous allons reproduire ici.

« Les *violinistes* français, dit-il, sont célèbres dans toute l'Europe depuis plus d'un siècle. Leclair, dont la manière appartenait à l'école de Corelli, fut le premier qui parvint à lutter sans désavantage avec les grands artistes italiens. La musique qu'il composa pour son instrument fut considérée longtemps comme un modèle classique; elle n'est pas sans difficulté pour les *violinistes* de nos jours, malgré les progrès immenses qu'on a faits dans l'art de jouer du violon. Guillemain, Pagin et quelques autres qui vinrent après Leclair eurent plus de grâce dans leur jeu, mais moins de largeur dans le style et dans le son. Gaviniès, qu'on a surnommé le Tartini français, fut digne de ce surnom par les grandes proportions de son jeu. L'art du maniement de l'archet, qu'on avait négligé en France jusqu'à lui, pour s'occuper de la main gauche, attira son attention, et il acquit une habileté que Viotti lui-même admirait. Les études qu'il a publiées, sous le titre des *Vingt-quatre matinales*, resteront comme un monument de son talent.

Après commence ce qu'on peut appeler l'école moderne. Kreutzer (Rodolphe), Rode et Baillot en sont les chefs. Le premier n'avait point fait d'études classiques; mais son heureuse organisation lui révéla le secret d'une sorte de style chevaleresque, brillant, léger et plein de charme. Plus correct, plus pur, le talent de Rode fut un modèle de perfection. Admirable par la justesse de ses intonations et l'art de chanter sur son instrument, il se faisait aussi remarquer par la prestesse de son doigt; on ne pouvait lui reprocher que de manquer un peu de variété dans le maniement de son archet. Les deux grands talents que je viens de citer n'étaient déjà plus que des souvenirs qui appartenaient à l'histoire de l'art, et Baillot, leur contemporain, Baillot, le répertoire vivant de toutes les traditions classiques de la France et de l'Italie, Baillot, naguère grand-debut, brillait de jeunesse et de verve, grandissait avec l'âge et semblait défier à la fois et le siècle qui venait de finir et celui qui s'avancait. C'est à ce grand artiste qu'appartient surtout la gloire d'avoir établi en France l'école de violon la plus brillante qu'il y ait eu en Europe, tant par les élèves qu'il a formés que par l'exemple qu'il a donné d'un mécanisme admirable et du style le plus élevé. Sa variété d'archet était prodigieuse; mais l'habileté n'était en lui qu'un moyen de secondar ses inspirations, qui étaient toujours profondes et passionnées. Baillot donnait surtout l'essor à son talent lorsqu'il exécutait la musique des grands maîtres; aussi peut-on affirmer qu'il fut le plus varié des *violinistes*, lors que dans la même soirée il faisait entendre des quatuors ou des quintettes de Boccherini, de Haydn, de Mozart, de Beethoven. Chacun de ces compositeurs prenait sous sa main le caractère qui lui appartenait, et l'on croyait entendre successivement des *violinistes* différents.

Aux trois grands artistes que nous venons de nommer, il faut joindre Lafont, qui, sans avoir ce qu'on nomme communément de l'école, c'est-à-dire une théorie de l'archet et du doigt, s'était fait, par un travail assidu,

un jeu remarquable sous le rapport de la justesse, de la douceur des sons et du fini. Les *violinistes* dont il vient d'être ici question ont formé une multitude d'élèves, qui sont devenus des artistes distingués et qui assurent aux orchestres français une supériorité incontestable.

Dans les énumérations faites par M. Fétis, ce critique a oublié Cartier, qui fut aussi un grand *violiniste* et qui a laissé les souvenirs d'un artiste de premier ordre. On doit citer aussi, pour le commencement de ce siècle, quelques virtuoses vraiment remarquables: Blasius, Bertheaume, Guénin, La Housaye, etc. Parmi les disciples des artistes mentionnés ci-dessus, il faut distinguer surtout Habeneck, Mazas, Thys, Haumann, Labarre, Libon. Aujourd'hui, quoique notre école de violon soit moins florissante que jadis, elle est brillante encore, et les noms de MM. Alard, Charles Dancal, Maurin, Armingaud, Charles Lamoureux, Garcin, sont là pour l'affirmer.

L'Italie et la France avaient mis en ligne des artistes admirables, que l'Allemagne ne possédait pas encore un *violiniste* digne de ce nom, à l'exception de Jarnowick, qui se fit entendre au Concert spirituel avec un succès véritable. L'école allemande finit par se former pourtant et produisit d'abord Starnitz, Stad, Van Malder, Kennis, Fraenjel. Plus tard, le célèbre Louis Spohr se fit remarquer comme virtuose et comme professeur et fit l'éducation d'un grand nombre d'artistes distingués: Molique, Hartmann, Müller, Antoine Bohrer. Puis vinrent Kalliwoda, Maurer, Joachim, Ernst, Wilhelmj, Mme Norman-Neruda et quelques autres.

L'école belge fut des plus brillantes, il y a quarante ans, et fournit à l'Europe plusieurs virtuoses d'un talent exceptionnel. Ce fut d'abord Charles de Bériot, le second époux de la Malibran, artiste au jeu souple, élégant et plein de charme; puis Artot, mort malheureusement trop jeune; puis Léonard, artiste sérieux, nourri de l'étude des classiques, et enfin Henri Vieuxtemps, le *violiniste* qui, par son jeu sévère et pur la façon dont il se jouait des difficultés les plus ardues, s'est le plus rapproché de Paganini.

L'Angleterre elle-même, sans jamais avoir eu d'école proprement dite, a produit quelques *violinistes* d'un talent distingué, parmi lesquels il faut citer; Salomon Cramer, père du pianiste de ce nom, Bartheleman, et le grand compositeur Wallace.

Enfin, pour terminer cette longue liste de *violinistes* célèbres, nous citerons, pour l'Espagne, le seul artiste d'une vraie valeur auquel ce pays ait donné le jour, Manfredi.

Violoniste aveugle (LE), tableau de Wilkie; Galerie nationale, à Londres. Un pauvre musicien ambulant, sa femme et deux enfants arrivent dans la demeure d'un habitant de la campagne; on les accueille avec bonté, et l'humble artiste répond à ce bienfait en jouant ses airs les plus gais. Tous les membres de la famille, depuis le vieux grand-père jusqu'aux plus petits enfants, laissent de leur côté leurs occupations diverses et se pressent autour du joueur de violon avec la joie la plus franche. Les traits sévères du vieillard s'épanouissent au souvenir du temps passé et ramènent le sourire sur son visage flétri. Le père, robuste ouvrier, marque la mesure avec son doigt, en même temps qu'il chante et qu'il joue avec l'enfant qui est sur les genoux de sa mère; la bonne femme a même suspendu les préparatifs du dîner. Un jeune garçon, dans l'excès de sa joie, imite, avec une baguette et le soufflet, les mouvements du ménestrier; sa sœur aînée voudrait bien lui faire des remontrances de cette interruption, si elle pouvait s'empêcher elle-même de sourire à cette espièglerie. On connaît aussi le talent imitateur d'un des jeunes membres de la famille par le dessin naïf cloué sur l'armoire. Les deux autres enfants, la physionomie brillante de joie, écoutent avec ravissement ces accords harmonieux, sans pouvoir comprendre comment ils sont produits. L'ensemble de ce tableau est parfait, dit Duchesne; les groupes, l'expression, le clair-obscur et le coloris sont également remarquables. Il fut peint en 1806, avant que l'artiste eût atteint sa vingtième année, pour sir G. Beaumont, qui l'a donné à la Galerie nationale. Il a été gravé avec talent par Burnet et par Réveil.

VIOLURATE s. m. (vi-o-lu-ra-te). Chim. Sel de l'acide violurique.

— Encycl. V. VIOLURIQUE.

VIOLURIQUE adj. (vi-o-lu-ri-ke). Chim. Se dit d'un acide de la série urique. Il se produit: 1^o par l'action de l'acide azotique, de l'acide azoteux ou d'un azotite métallique sur l'acide hydrique;

— Encycl. L'acide *violurique* ou nitroso-barbiturique

$C_4H_3Az_2O_4 = C_4H_3Az_2(AzO_2)O_3$ est un composé de la série urique. Il se produit: 1^o par l'action de l'acide azotique, de l'acide azoteux ou d'un azotite métallique sur l'acide hydrique:

$C_4H_3Az_2O_4 + H_2O_3$
Acide hydrique. Acide azotique.
 $= C_4H_3Az_2O_3 + C_4H_3Az_2O_4 + H_2O$
Acide violurique. Alloxane. Eau.

$C_4H_3Az_2O_4 + K_2AzO_3 + 2HAzO_3$
Acide hydrique. Azotite de potassium. Acide azoteux.
 $= C_4H_3K_2Az_2O_4 + C_4H_3Az_2O_4 + 2H_2O + 2AzO$
Violurate de potassium. Alloxane. Eau. Bioxyde d'azote.

2^o En même temps que d'autres substances, par la réduction partielle de l'acide diliturique $C_4H_3Az_2O_5$, lorsqu'on chauffe ce dernier corps avec soin après l'avoir mélangé de glycérine, ou lorsqu'on fait agir une solution de cyanure potassique sur le diliturate ferreux.

— **PRÉPARATION.** Pour préparer l'acide *violurique*, on chauffe de l'acide hydrique avec de l'eau et de l'azotate de potassium. Il se forme un violurate de potassium bleu foncé, dont on peut accroître la quantité en ajoutant successivement au liquide de petites quantités d'acide acétique, destiné à neutraliser au fur et à mesure la potasse qui devient libre et qui exercerait une action décomposante, et de nouvelles quantités d'azotate de potassium. Après filtration de l'eau mère, il reste un résidu de violurate potassique, qu'on lave avec une petite quantité d'eau et qu'on mêle ensuite avec une solution chaude de chlorure barytique. Il se précipite du violurate barytique qu'on recueille, qu'on lave et qu'on décompose par la quantité strictement nécessaire d'acide sulfurique. La liqueur, filtrée, évaporée entre 60^o et 70^o, donne un poids d'acide *violurique* pur qui représente les $\frac{3}{5}$ du poids de l'acide hydrique employé.

L'acide *violurique* cristallise en octaèdres rhombiques jaunâtres brillants, qui renferment une molécule d'eau de cristallisation. Ces cristaux perdent la moitié de leur eau à 100^o. L'eau froide les dissout passablement, l'eau chaude les dissout facilement, l'alcool ne précipite pas la solution.

La solution aqueuse d'acide *violurique* se recouvre rapidement de moisissures et se décompose à la température de l'ébullition. L'acide sec se décompose également par une forte chaleur en répandant des fumées rouges. L'acide azotique le convertit en acide diliturique (nitrobarbiturique).

Le brome, agissant sur sa solution aqueuse, le convertit en bromure d'alloxane ou en acide dibromobarbiturique, en même temps qu'il se dégage de l'acide bromhydrique et de l'anhydride azoteux:

$2C_4H_3Az_2(AzO)_3 + 4Br_2 + H_2O$
Acide violurique. Brome. Eau.
 $= C_4H_3Br_2Az_2O_3 + 4HBr + Az_2O_3$
Acide dibromobarbiturique. Acide bromhydrique. Anhydride azoteux.

Chauffé avec le chlorure de chaux, l'acide *violurique* donne de la chloropirine.

Chauffé avec une lessive de potasse caustique, il dégage une petite quantité d'ammoniaque et se convertit en acide hydroviolurique, composé qui n'a pas été étudié jusqu'ici.

Chauffé avec la chaux sodée, il perd la totalité de son azote à l'état d'ammoniaque. Les agents réducteurs, tels que les acides sulfhydrique et iodhydrique, convertissent l'acide *violurique* en uramile (acide amidobarbiturique):

$C_4H_3(AzO)Az_2O_3 + 2H_2S$
Acide violurique. Acide sulfhydrique.
 $= C_4H_3(AzH_2)Az_2O_3 + S_2 + H_2O$
Uramile. Soufre. Eau.

Avec le sulfate d'ammonium, il donne de l'acide sulfurique et du thionurate d'ammonium.

Avec l'acide diliturique, il se combine directement et donne de la violantine. V. ce mot.

— **VIOLURATES.** L'acide *violurique* est monobasique. Il décompose les acétates, mais non les chlorures. Ses sels se distinguent par la grande variété et la beauté de leurs couleurs.

Le violurate d'ammonium $C_4H_3(AzH_4)Az_2O_4$ cristallise en prismes obliques anhydres d'un bleu foncé.

Le sel de potassium $C_4H_3K_2Az_2O_4 \cdot H_2O$ forme des lamelles ou des prismes bleu foncé, qui se dissolvent dans l'eau plus facilement à chaud qu'à froid, en donnant une solution bleu foncé. Entre 115^o et 120^o, ce sel perd son eau et devient d'un bleu verdâtre. Sa solution, additionnée d'un excès de potasse, tourne au rouge, par suite peut-être de la formation d'un sel basique. Une solution de violurate potassique dans l'acide chlorhydrique chaud et concentré laisse déposer, par le refroidissement, le composé

$(KCl, C_4H_3Az_2O_4)_2 \cdot HCl, 6H_2O$.

Ce composé se présente en gros prismes efflorescents brillants et incolores, facilement solubles dans l'eau, peu solubles dans l'alcool; à 100^o, ces cristaux perdent de l'eau et de l'acide chlorhydrique et laissent le composé

$KCl, C_4H_3Az_2O_4$.

Le violurate de sodium forme des nodules rouges, composés de courtes aiguilles, facilement solubles dans l'eau chaude.

Le violurate de baryum

$C_4H_3Ba''Az_2O_8, 6H_2O$

se précipite en tables quadratiques brillantes

lorsqu'on ajoute du chlorure de baryum à une solution de violurate potassique. Ce sel est presque insoluble dans l'eau froide; il perd la totalité de son eau de cristallisation aux environs de 230^o.

Le violurate de calcium forme des cristaux rouge brique.

Le sel cuivrique est un précipité vert olive amorphe.

Le sel ferreux prend naissance lorsqu'on ajoute de l'acide *violurique* à une solution aqueuse d'acétate ferreux; il forme une solution bleu foncé, d'où l'alcool le précipite en tables à six pans données de l'éclat métallique et facilement solubles dans l'eau, dans laquelle ils régénèrent la liqueur bleue primitive.

Le sel de plomb $C_4H_3Pb''Az_2O_8, 4H_2O$ se forme par double décomposition. Il se présente en petits cristaux rouges, qui se foncent encore en couleur par la dessiccation. On obtient un sel basique rougeâtre (renfermant 68 pour 100 de plomb et 0,5 d'oxygène) en précipitant le violurate de potassium par le sous-acétate de plomb.

Le violurate de magnésium

$C_4H_3Mg''Az_2O_8, 6H_2O$

se sépare par le refroidissement d'un mélange fait à chaud d'acétate de magnésium et d'acide *violurique* en solution aqueuse. Il forme des cristaux rhombiques durs, brillants, rouge pourpre, qui passent au rouge foncé par la dessiccation. Le sel d'argent est un précipité gélatineux violet.

VIOMÉNIL (Antoine-Charles du Houx, baron DE), général français, né à Pauconcourt (Vosges) en 1728, mort en 1792. Lieutenant à quinze ans, capitaine à dix-neuf, il assista au siège de Berg-op-Zoom, où il fut blessé, puis aux campagnes de Hanovre et de Corse, devint maréchal de camp en 1770 et partit alors pour la Pologne, où il combattit dans les rangs des confédérés de Bar et prit part à la défense du château de Cracovie. En 1780, il fut envoyé en Amérique comme commandant en second, sous les ordres de Rochambeau, et se signala surtout à la prise de New-York. Promu lieutenant général en 1781, il fut nommé gouverneur de La Rochelle à son retour en France et, en 1789, fut attaché à l'armée réunie à Paris sous les ordres du maréchal de Broglie. Tout dévoué à la royauté, il donna à Louis XVI des conseils énergiques, qui ne furent point suivis. A l'attaque des Tuileries le 10 août 1792, de Vioménil reçut, en défendant la famille royale, une blessure des suites de laquelle il mourut trois mois plus tard. Plusieurs années après sa mort, on fit paraître les *Lettres particulières du baron de Vioménil sur les affaires de Pologne en 1771 et 1772* (Paris, 1808, in-8^o).

VIOMÉNIL (Charles-Joseph-Hyacinthe du Houx, marquis DE), frère du précédent, maréchal et pair de France, né à Ruyne (Lorraine) en 1734, mort à Paris en 1827. Entré au service, il assista à la bataille de Lawfield et au siège de Berg-op-Zoom, fit la guerre de Sept ans comme aide de camp de Chevert et commanda en Corse l'avant-garde du maréchal de Vaux, qui, dans un rapport au roi, lui rendit ce témoignage, que « la conquête de la Corse était due à sa valeur. » Nommé brigadier en 1770, maréchal de camp en 1780, il combattit en Amérique dans le corps d'armée de Rochambeau et reçut, en 1789, le gouvernement de la Martinique. Il revint en France en 1790, mais il émigra aussitôt pour entrer dans l'armée de Condé, dont il fut un des organisateurs et des meilleurs soldats. Au licenciement de ce corps, il passa en Russie, où Paul 1^{er} l'éleva au grade de lieutenant général, et se rendit à Lisbonne après la paix d'Amiens. Jean VI lui donna, avec le titre de maréchal général, le commandement de toutes ses troupes, poste qu'il dut quitter, en 1808, par suite de l'invasion du Portugal par les Français. Réfugié en Angleterre, il rentra dans sa patrie en 1814, avec Louis XVIII, qui le chargea de l'organisation des volontaires royaux de Vincennes. L'année suivante, au retour de Napoléon de l'île d'Elbe, lui, vieillard octogénaire, s'honora, au milieu de tant de défaites, en restant le dernier à son poste. A la seconde Restauration, il obtint le commandement de la 22^e division militaire, puis de la 13^e, et, le 3 juillet 1816, Louis XVIII lui conféra le bâton de maréchal.

VION-DALIBRAY (Charles), poète français. V. DALIBRAY.

VIONNET (Georges), jésuite français, né à Lyon en 1712, mort en 1754. Il professa la rhétorique au collège des jésuites de sa ville natale et en fut nommé directeur quelques années avant sa mort. On a de lui : *Nummarius nummarius* (1734, in-8^o), poème didactique, qui traite de la connaissance et de l'utilité des médailles; *Xerxes*, tragédie représentée en 1747 et imprimée deux ans plus tard; *Berga-ad-Zonam a Gallis expugnata* (Lyon, 1748).

VIONNIER s. m. (vi-o-nié). Vitic. Cépaga blanc, cultivé dans les vignobles de Côte-Rôtie : *Le vignonnier exige une taille longue, parce qu'il ne charge bien qu'à l'extrémité du sarment.* (Morogues.)

— Encycl. Ce cépage fait le fond du vignoble de Condrieux, dont les vins ont du

corps, du spiritueux, de la sève et un bouquet très-suaive. Il est également en majorité dans le vignoble de Château-Grillé, commune de Saint-Michel (Loire), dont le vin ne le cède en rien à celui de Condrieux, si ce n'est en réputation. Le raisin est excellent à manger, mais sa qualité vineuse le fait réserver pour le pressoir. Le *viornier* concourt avec la serine à former le vin de Côte-Rôtie. Voici ses caractères distinctifs :

La souche est peu vigoureuse. Le sarment est faible, de couleur acajou, dur, flexible, fortement strié, peu long, couché; les nœuds sont écartés, peu saillants. Les bourgeons sont pointus et s'ouvrent au commencement d'avril. Les vrilles sont longues, fines et rameuses; les feuilles, moyennes fines, à cinq lobes, dont les deux pétioles sont peu prononcés. La face supérieure des feuilles est vert clair uni, de même que la face inférieure; les nervures sont fines et jaunâtres; la pétiole est moyen, de couleur jaunâtre, à d'ovet non persistant.

La fleur résiste à la couleure. La grappe, belle, allongée, est pourvue d'ailes bien découpées; les grains sont ronds, petits, tellement serrés, qu'ils semblent former plusieurs couches ou séries superposées. Le grain est juteux, très-sucré; la peau est est fine, la maturité tardive; on vendange rarement ce raisin avant le 15 octobre dans le Rhône. Il est plus sujet à pourrir que la serine, avec laquelle il est mêlé à Côte-Rôtie.

On distingue trois variétés de *viornier* :
1° Le petit *viornier*.
2° Le *viornier* jaune.
3° Le *viornier* vert; c'est celui dont nous avons donné ci-dessus les caractères distinctifs.

VIONVILLE, ancien village et comm. de France (Moselle), arrond. de Metz; 450 hab. Ce village, qui a été cédé à la Prusse par le traité de Francfort (10 mai 1871) et qui est compris depuis lors dans l'Alsace-Lorraine, faisait anciennement partie de la province des Trois-Évêchés. Il est situé sur la route de Metz à Verdun par Mars-la-Tour et Mailheulles, à 20 kilom. de Metz et à 45 kilom. de Verdun. Le 16 août 1870, Vionville fut le théâtre d'une sanglante bataille, livrée par les Prussiens à l'armée du maréchal Bazaine, qui fut attaqué à la fois à Vionville et à Doncourt-lez-Confians, tandis qu'il cherchait à se replier de Metz sur Verdun.

VIORNE s. f. (vi-or-ne — lat. *viturnum*; de *viere*, lier, par allusion à la *flexibilité* des rameaux). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des caprifoliacées, tribu des sanbucées, comprenant environ quatre-vingts espèces, qui croissent surtout dans les régions tempérées de l'hémisphère nord : La *VIORNE laurier-tin* est un grand arbrisseau toujours vert. (P. Duchartre.) Les cultivateurs emploient les *VIORNES* à peupler et consolider les haies de clôture. (Th. de Bernesud.) La *VIORNE cotonneuse* est un arbrisseau qui croît fréquemment dans les buissons et les bois taillis. (V. de Bonare.) Il on trouve quelquefois ce nom employé au masculin. *VIORNE* aux pauvres ou simplement *VIORNE*, Nom vulgaire de la clématite commune.

— Encycl. Les *viornes* sont des arbrisseaux rameux, à feuilles opposées, pétioles, dentelées ou lobées; les fleurs, blanches ou rosées, groupées en corymbes, présentent un calice persistant, tubuleux-ovoïde, à cinq divisions; une corolle tubuleuse, ou campanulée, ou rotacée, à cinq lobes; cinq étamines; un ovaire à trois lobes uniovulés, surmonté de trois stigmates sessiles, obtus; le fruit est une baie ovoïde ou globuleuse, uniloculaire et monosperme par avortement. Ce genre comprend un grand nombre d'espèces, répandues surtout dans les régions tempérées de l'hémisphère nord et qui croissent de préférence dans les lieux montagneux et boisés. Quelques-unes se recommandent par leurs applications économiques ou médicales, et beaucoup sont cultivées dans les plantations d'agrément.

La plupart sont des plantes rustiques et végètent bien en plein air sous nos climats; toutefois, quelques-unes sont assez délicates pour exiger la serre froide ou tempérée; d'autres se contentent d'un paillis pendant les grands froids. On les multiplie aisément de semis, de marcottes ou de boutures faites à l'ombre; quelques espèces ne se propagent bien qu'à la greffe.

L'écorce des *viornes* renferme un principe âcre, susceptible de produire la vésication; elle contient aussi une substance visqueuse, épaisse et gluante qui la fait employer, ainsi que les jeunes rameaux, pour fabriquer de la glu; on peut la récolter toute l'année; mais elle est rarement employée. Les feuilles passent pour être astringentes et antidiysentériques. Les fruits renferment un acide qu'on avait d'abord appelé viburnique, mais dont on a plus tard reconnu l'identité avec l'acide valerianique, amylique ou phocénique. Ils partagent les propriétés médicales des feuilles et servent aussi à faire des gargarismes; on les mange même dans certains pays; on a soin, pour ces divers usages, de les recueillir à leur parfaite maturité.

La *viorne cotonneuse*, vulgairement nommée *manciennne*, *coudre manciennne*, *bourdaine blanche*, *bardeau*, etc., est un arbrisseau à rameaux flexibles, couverts d'une écorce griseâtre, pubescents et pulvérulents au sommet,

portant des feuilles opposées, ovales ou oblongues, dentées, cotonneuses en dessous, à nervures saillantes; les fleurs, blanches, à corolles rotacées, sont disposées en corymbes rameux, terminaux, plans, portés sur des pédoncules cotonneux; le fruit est un petit drupe comprimé, d'abord d'un rouge vif, puis noir à la maturité et couronné par le limbe persistant du calice. Cet arbrisseau est commun en Europe; il croît surtout dans les bois des pays montagneux et fleurit en été. Ses fleurs sont légèrement odorantes, et ses fruits, doux et visqueux, sont recherchés par les oiseaux et même par les enfants; on les regarde comme astringents et rafraîchissants, et on les administre en gargarismes contre les maux de gorge. Les bestiaux mangent ses feuilles, que l'on fait sécher dans certains pays, pour nourrir les chèvres durant l'hiver.

On emploie ses jeunes pousses, en guise d'osier, pour faire des liens et des ouvrages de vannerie; pour cela, on coupe les pieds rez terre tous les deux ans; dans un bon terrain un peu ombragé, ils produisent des pousses droites et longues de 1 à 2 mètres. Le bois des vieux pieds est blanc, léger et renferme une moelle abondante; le charbon qu'on en obtient peut entrer dans la fabrication de la poudre à canon. L'écorce des racines sert à fabriquer de la glu, et le suc des baies à faire de l'encre. Les feuilles donnent une bonne couleur jaune paille pour teindre la laine. Les cultivateurs emploient quelquefois cette espèce et quelques autres pour regarnir et consolider les haies de clôture. Enfin, on la fait entrer avec avantage dans la composition des massifs des jardins paysagers, où elle produit un bon effet par ses fleurs ou ses fruits; on en a une variété à feuilles panachées.

La *viorne obier*, vulgairement *obier* ou *aubier*, *caillebotte*, *sureau de marais*, est un arbrisseau à rameaux cassants, glabres, à écorce gris cendré, à feuilles pétioles, palmées, trilobées, glabres en dessus, blanchâtres et pubescentes en dessous; les fleurs, groupées en corymbe, sont blanches, celles du pourtour beaucoup plus amples et stériles; les fruits sont d'un rouge vif. Cette espèce croît abondamment dans les bois humides et fleurit au milieu du printemps. Recueillie, elle repousse vigoureusement et pourrait servir à peupler en peu de temps les terrains marécageux; on en fait aussi de bonnes haies défensives. Son bois blanc et mou n'est bon qu'à brûler; mais le charbon peut servir à faire de la poudre à canon. Ses feuilles sont très-recherchées par les bestiaux, notamment par les chevaux et les cochons. Ses baies se mangent dans certaines contrées, malgré leur astringence très-marquée. Cette *viorne*, par l'élégance de son port, la beauté de son feuillage et de ses fleurs, figure avec distinction dans les plantations d'agrément; on recherche surtout les variétés à feuilles panachées et celle dont les fleurs, toutes stériles, forment d'amples corymbes globuleux; cette dernière, bien connue sous les noms vulgaires de *boule-de-neige* ou *rose de Gueldre*, produit un très-bel effet dans les massifs; mais il faut la soumettre à une taille très-moderée, ou plutôt se borner à régulariser sa forme en coupant avec la serpette les branches qui prennent trop de développement.

La *viorne-tin*, vulgairement *laurier-tin* ou *lauretin*, est un arbrisseau buissonnant, à rameaux dressés, portant des feuilles ovales oblongues, d'un beau vert foncé, persistantes; ses fleurs, rouges au dehors, blanches en dedans, groupées en cymes corymbiformes terminales, se montrent fréquemment à la fin de l'hiver, et le plus souvent il y a une seconde floraison à l'automne; les fruits sont de petits drupes secs, d'un noir bleuâtre. On possède des variétés à feuilles larges ou arrondies, velues ou luisantes, panachées, à cymes florales plus larges, etc. Originaire du midi de la France, cette espèce demande, dans le Nord, une exposition sèche et un peu ombragée; il est bon, en hiver, de couvrir le pied d'un bon paillis. Elle prend facilement, par la taille, toutes les formes qu'on veut lui imposer; mais c'est surtout en boule ou en parasol qu'elle produit un bon effet. La *viorne rugueuse*, de Madère, ressemble beaucoup à la précédente, dont elle se distingue par sa taille plus petite, ses fleurs plus grandes, ses feuilles plus larges et son tempérament plus délicat.

Quelques espèces moins importantes méritent néanmoins une mention. La *viorne à fruits comestibles* ressemble beaucoup à notre *viorne obier*, mais s'élève moins haut; ses fruits sont plus gros. Elle croît au Canada, le long des cours d'eau; on mange ses fruits et on en obtient une boisson vineuse, dont on peut extraire de l'eau-de-vie. La *viorne lisse* est un grand arbrisseau, à fleurs blanches, qui habite la Caroline; on fait avec ses feuilles une infusion théiforme qui passe pour excellente. Les *viornes à manchette* et à *feuilles de prunier*, originaires de l'Amérique du Nord, sont rustiques et peuvent croître à peu près dans tous les sols. La *viorne de DuRoi* a des fleurs tubuleuses et jaunâtres; cette espèce, l'une des plus belles du genre, est très-rustique. La *viorne à grosse tête*, originaire de la Chine, se fait remarquer surtout par la grosseur de ses capitules.

Parmi les espèces qui, sous le climat de

Paris, exigent la serre froide ou même tempérée, nous citerons : la *viorne pubescente* et la *viorne luisante*, ainsi nommées à cause de l'aspect de leurs feuilles, du reste toutes deux à fleurs blanches et croissant dans l'Amérique du Nord; la *viorne odorante*, à fleurs blanches, d'un arôme très-agréable; cette dernière habite la Chine et se trouve aussi au Japon.

VIOTTI (Barthélemy), médecin italien du xvi^e siècle. Il exerça son art à Turin et laissa deux ouvrages, l'un en italien sur la thérapeutique (*Sul metodo de medicare*) et l'autre en latin sur l'action des bains. Ce dernier, utile surtout pour avoir une idée des connaissances balnéologiques à cette époque, a pour titre : *De balnearum naturalium virtutibus libri quatuor* (Turin, 1553).

VIOTTI (Jean-Baptiste), célèbre violoniste et compositeur de musique, né à Fontanetto (Piémont) en 1755, mort à Londres en 1824. Il commença dès l'enfance l'étude du violon et bel instrument qui devait faire sa gloire et eut pour maître Pugnani, virtuose de grand renom, qu'il devait surpasser. Il n'avait que douze ans quand Pugnani l'emmena à Londres. Revenu à Turin, il se mit à étudier l'harmonie d'après les ouvrages des maîtres. A vingt-deux ans, il était déjà un artiste consommé, et il se remit en route avec Pugnani pour visiter les principales villes de l'Europe. En passant par Genève pour gagner l'Allemagne, ils rendirent visite au patriarcho de Ferney et eurent pour introducteur chez lui l'académicien Chabanon, qui aimait beaucoup le violon. Pugnani et Viotti exécutèrent ensemble des duos. La figure grotesque du premier, ses manières bizarres, quelquefois même la dureté de son jeu, contrastaient avec l'élégance du second et faisaient encore ressortir ses qualités brillantes. C'était donc au jeune Viotti que Voltaire adressait toujours la parole, et à chaque éloge qu'il lui donnait, il ne manquait jamais de l'appeler Pugnani. Cette méprise réitérée blessa tellement l'amour-propre du maître, que plus tard, toutes des fois qu'on parlait devant lui de Voltaire, il disait : « Votre Voltaire, il est oume bête; il ne sait faire que de trazedies. » Les deux virtuoses donnèrent des concerts à Genève et furent secondés par Imbault, venu de Paris, avec lequel Viotti se lia. Ils parcoururent ensuite le nord de l'Europe et se firent entendre notamment à Berlin, à Varsovie, à Saint-Petersbourg et à Moscou. Ce fut toute une série de succès d'enthousiasme. Viotti n'a jamais fait les tours de force excentriques de Pugnani, mais il avait plus de grâce dans le jeu, plus de moelleux, plus de suavité et plus de correction; pour ce qui est du sentiment, il n'a pas été surpassé. A Berlin, il joua dans un concert chez le prince royal, pour ainsi dire sans préparation, et fut ce jour-là audessus de lui-même. Son comédiateur, Jar-nowick, eut alors l'inconvenance de lui adresser des compliments ironiques; mais lui-même, on ne sait comment, resta court au milieu de l'exécution d'un de ses rondos, et, à son tour, Viotti alla le féliciter. Un de ses biographes appelle cela « de justes représailles. » On aimerait mieux voir Viotti, qui était naturellement bon et sensible, affecté de l'échec d'un artiste renommé.

A Berlin, Viotti et Pugnani se séparèrent. Pugnani regagna Turin, et Viotti, précédé de la plus brillante réputation, se rendit à Paris (1782), où il se fit entendre aux Concerts spirituels pendant deux ans. C'était là qu'avant lui avaient brillé Gaviniès et Bruni, deux artistes d'un haut mérite. Viotti se posa décidément comme créateur du concerto, et on peut dire que personne ne s'est plus élevé que lui dans ce genre magistral; mais, par le fait d'une susceptibilité d'amour-propre assez mesquine, il refusa, au bout de ces deux années, de se faire entendre aux Concerts spirituels. Nous ne parlerons point des rivalités qui existèrent entre lui et d'autres violonistes; en fin de compte, ce fut toujours lui qui l'emporta, et il eut l'avantage de se lier avec Cherubini, qui le prit avec lui et chez lequel il logea pendant six ans. Durant ce laps de temps, il avait pris la direction du Théâtre-Italien, dont son administration marque une des phases artistiques les plus considérables. La Révolution arrêta la prospérité de ce théâtre et ruina l'artiste, compromis, de plus, auprès des patriotes; car son nom figurait sur le Livre rouge pour une faible pension. Viotti partit pour l'Angleterre. A Londres, il fit la fortune des concerts de Hanover Square et retrouva Jarnowick, avec lequel il avait lutté jadis à Berlin. Après quelques moments d'un silence froid et composé, Jarnowick n'y tint plus; il aborda Viotti brusquement et lui dit : « Il y a longtemps que je vous en veux; vidons la querelle; apportons nos violons, et voyons enfin qui de nous deux sera César ou Pompée. » Le défi fut accepté, et Jarnowick fut véritablement le Pompée de cette nouvelle Pharsale; mais il ne perdit pas la carte et sut s'écrier à propos : « Ma foi, mon cher Viotti, il faut convenir qu'il n'y a que nous deux qui sachions jouer du violon. »

Viotti passa vingt années en Angleterre, où il publia une série de concertos très-remarquables. Il dirigea ensuite le Théâtre-Italien et en conduisit l'orchestre, tout en s'occupant avec zèle d'un commerce de vins.

Le désir de rétablir sa fortune put seul le décider sans doute à donner une partie de son temps à un travail qui, assurément, n'avait rien d'artistique. Il comptait bien des amis dévoués en Angleterre; mais ses opinions libérales ne laissèrent pas de lui causer quelques désagréments, et il alla pour quelque temps à Hambourg, où il passa d'agréables moments, se livra à son art, composa et noua des relations dont il n'eut qu'à se louer. Il revit Paris en 1802, oubliant ses anciens griefs d'amour-propre, consentit à exécuter encore des concertos et eut plus de succès que jamais. D'autres voyages à Paris eurent lieu en 1814 et en 1818; enfin, il revint s'y établir en 1819 et fut investi de la direction de l'Opéra. Il n'eut guère que des soucis et des tribulations dans l'exercice de ces fonctions administratives, qui altérèrent profondément sa santé. Libre enfin en 1824, il croyait entrevoir le repos tant désiré, lorsqu'il mourut à Londres, où il était allé pour le règlement d'affaires d'intérêt.

Viotti était passionné pour la campagne, les paysages, les bois, les montagnes, les fleurs, tout ce qui provoque l'enthousiasme ou porte à la rêverie. C'était une complète nature d'artiste. Il eut pour élèves et amis deux autres violonistes célèbres, Rode et Baillet. L'œuvre de Viotti se compose de vingt-neuf *Concertos* pour le violon, de deux *Symphonies concertantes*, de trente-six *Duos*, de six *Sérénades*, de vingt-trois *Trios*, parmi lesquels on remarque surtout les 16^e, 17^e, 18^e et 19^e; de dix-sept *Quatuors* et de plusieurs morceaux pour piano et violon.

On ne sera pas fâché, sans doute, de connaître le style et quelque chose des sentiments du célèbre virtuose. Voici une note écrite en Suisse, et qui accompagnait l'envoi d'un *Ranz des vaches* qu'il avait noté : « Ce *Ranz des vaches*, dit-il, n'est pas celui que notre ami J.-J. Rousseau nous a fait connaître. Je ne sais s'il est connu de beaucoup de gens. Tout ce que je sais, c'est que je l'ai entendu en Suisse et que je l'ai appris pour ne jamais plus l'oublier. Je me promennaiis seul, vers le déclin du jour, dans ces lieux sombres où l'on n'a jamais envie de parler; le temps était beau; le vent, que je déteste, était en repos; tout était calme, tout était analogue à mes sensations, et je portais dans moi cette mélancolie qui, tous les jours, à cette même heure, concentre mon âme depuis que j'existe. Ma pensée errait et mes pas la suivaient. J'allais, je venais, je montais, je descendais sur ces rochers imposants. Le hasard me conduisit dans un valon, au quel je ne fis aucune attention d'abord; ce ne fut que quelque temps après que je m'aperçus qu'il était délicieux et tel que j'en avais souvent vu la peinture dans Gessner; fleurs, gazons, ruisseaux, tout y était, tout y faisait tableau et formait une harmonie parfaite. Là, je m'assis machinalement sur une pierre, sans être fatigué, lorsque tout à coup mon oreille, ou plutôt toute mon existence, fut frappée par des sons tantôt précipités, tantôt prolongés et soutenus, qui paraissaient d'une montagne et s'enfuyaient à l'autre, sans être répétés par les échos. C'était une longue trompe; une voix de femme se mêlait à ces sons tristes et doux, et formait un unisson parfait. Frappé comme par enchantement, je sors de ma léthargie, je répands quelques larmes et j'apprends ou plutôt je grave dans ma mémoire le *Ranz des vaches* que je vous transmets ici. J'ai cru devoir le noter sans rythme, c'est-à-dire sans mesure. Il est des cas où la mélodie veut être sans gêne pour être elle, elle seule. Ce chant, noté en mesure, serait dénaturé. Pour le rendre dans son véritable sens et tel que je l'ai entendu, il faut que l'imagination vous transporte là où il est né; tout en l'exécutant à Paris, il faut réunir toutes ses facultés pour le sentir en Suisse. »

Le violoniste Baillet a consacré une excellente notice à Viotti, son maître. « Cet artiste devait à Pugnani, dit le biographe, le fond de la méthode; mais l'élégance, la grâce, le pathétique, l'entrainement, la poésie, le sublime, il n'en fut redevable qu'à lui-même. » C'était donc un talent éminemment original.

VIOLTE s. f. (vi-oul-te). Bot. Nom vulgaire d'une espèce d'érythron.

VIOX (Antoine-Joseph), homme politique français, né à Lunéville en 1803, mort à Versailles en 1874. Il reçut une bonne instruction, puis s'établit dans ses propriétés et se fit remarquer à la fois par ses opinions républicaines, par son désintéressement et par son dévouement aux intérêts matériels et moraux du pays. Nommé, après la révolution de février 1848, sous-commissaire à Lunéville, il fut élu peu après représentant de la Meurthe à l'Assemblée constituante, où il vota avec les républicains modérés. Non réélu à la Législative, il expia après le coup d'Etat du 2 décembre, par près de dix ans d'exil, son attachement à la cause du droit et de la République et sa protestation contre l'attentat de Louis-Napoléon. Porté en 1869 candidat de l'opposition dans la 2^e circonscription de la Meurthe, il n'échoua que de quelques voix. Le 8 février 1871, Viox fut élu le second député de la Meurthe à l'Assemblée nationale. Il alla siéger dans les rangs de la gauche républicaine, vota constamment pour les mesures propres à affer-

mir la République attaquée par tous les partis monarchiques, appuya M. Thiers le 24 mai 1873, vota contre le septennat et mourut avant d'avoir vu le triomphe définitif du gouvernement républicain. D'un grand désintéressement, il n'avait jamais touché un denier de ses émoluments de député, qu'il distribuait chaque mois aux pauvres.

VIPERANO (Giovanni-Antonio), littérateur italien, né à Messine en 1535, mort à Giovenazzo (Pouille) en 1610. On manque de renseignements sur ses débuts. Nous savons seulement que vers 1580 il se rendit en Espagne, où Philippe II lui conféra les titres d'historiographe, de chapelain et de chantre de la chapelle royale de Palerme. Plus tard, Sixte V le nomma évêque de Giovenazzo. Ses écrits, parmi lesquels on distingue les traités suivants : *De scribenda historia*, *De rege et regno*, *De summo bono*, *De poetica*, *De virtute*, ont été réunis à Naples en 3 vol. in-fol. (1606).

VIPÈRE s. f. (vi-pè-re — lat. *vipera*). Ce mot latin est, selon plusieurs étymologistes, pour *viopara*; de *vivus*, vivant, et de *parere*, enfanter, parce qu'en effet les petits de ce reptile sortent vivants du corps de leur mère). Erpét. Genre de reptiles ophidiens venimeux. Type de la famille des vipéridés, comprenant de nombreuses espèces, répandues dans les diverses régions du globe : *Même quand il n'est pas mortel, le venin de la vipère laisse souvent après lui des suites fâcheuses et durables.* (R. Baudement.) *Les effets du venin de la vipère agissent différemment sur l'homme.* (L. Desmarest.) *Les vipères ne hantent ni ne sautent jamais.* (V. de Bonville.) *Les vipères s'accouplent au mois de mai.* (Pennant.) *On trouve les vipères dans les cantons montagneux et boisés.* (Bosc.) *Les amours des vipères sont des orgies de luxure.* (Toussenel.) *« Vipère à lunettes, Nom vulgaire du naja. » Vipère cornue, Nom vulgaire de l'ammodyte. » Vipère fer-de-lance, Nom vulgaire d'un trigonocéphale. » Vipère psyché, Nom vulgaire d'une espèce d'élaps.*

— Par ext. Personne méchante, qui cherche à nuire en secret : *Chaque fois que cette jeune vipère passe devant ma cellule, elle me bouleverse le sang!* (V. Hugo.)

— Fig. Poison, venin; cause secrète, intérieure de mort ou de ruine : *Les sectes sont les vipères de la Révolution.* (Proudh.) *La mort de la dernière République est due à la morsure d'une vipère que la loi Falloux recelait sous ses fleurs.* (Toussenel.)

... La haine est impie ;
Et c'est un frisson plein d'horreur
Quand cette vipère assoupie
Se déroule dans notre cœur.

A. DE MUSSER.

— *Langue de vipère*, Personne méchante, qui cherche à nuire par ses paroles.

— *Réchauffer une vipère dans son sein*, Faire du bien à un ingrat, qui en abusera pour nuire à son bienfaiteur.

— Alchim. *Prendre la vipère de Reza et lui couper la tête*, Oter la noirceur à la matière contenue dans l'œuf.

— Ichtyol. *Vipère marine*, Nom vulgaire d'une murène.

— **Encycl.** Erpét. On donne généralement le nom de *vipères* à tout un genre de reptiles ophidiens que Linné avait confondus avec les couleuvres, mais que Daudin a classés en un genre particulier, actuellement admis par tous les zoologistes. Le caractère essentiel qui distingue le genre *vipère* du genre couleuvre est la présence chez les *vipères* de deux crochets mobiles sur la mâchoire supérieure, communiquant avec deux glandes qui sécrètent un venin très-subtil, dont l'animal se sert pour empoisonner sa morsure. Rien de pareil n'existe chez les couleuvres, tandis que ces mêmes crochets se retrouvent chez tous les serpents venimeux, en général, et toujours annexés aux os maxillaires supérieurs. « Ces os, dit Cuvier, sont fort petits, portés sur un long pédicule analogue à l'apophyse ptérygoïde externe du sphénoïde et très-mobiles; il s'y fixe une dent aiguë, percée d'un petit canal qui donne issue à une liqueur sécrétée par une glande située sous l'œil. C'est cette liqueur qui, versée dans la plaie par la dent, porte le ravage dans le corps des animaux et y produit des effets plus ou moins funestes, suivant l'espèce qui l'a fournie. Cette dent se cache dans un repli de la gencive quand le serpent ne veut pas s'en servir, et il y a derrière elle plusieurs germes destinés à se développer et à la remplacer si elle se casse dans une plaie. Les naturalistes ont nommé les dents venimeuses crochets mobiles; mais c'est proprement l'os maxillaire qui se meut; il ne porte point d'autres dents, en sorte que, dans ces serpents malfaisants, l'on ne voit dans le haut de la bouche que les deux rangées de dents palatines. » La *vipère* se distingue encore de la couleuvre par la forme de sa tête, qui est plus large en arrière et plus obtuse; par l'extrémité caudale, qui est plus courte et moins effilée. La *vipère*, en général, présente un corps cylindrique, écailleux, d'une longueur moyenne de 2 pieds, plus volumineux vers la partie moyenne qu'aux deux extrémités. La tête est triangulaire, aplatie, large postérieurement et terminée en forme de museau. Sous le ventre se trouvent des

plaques transversales et sous la queue deux rangées de demi-plates. Le groupe *vipère* a été divisé en cinq genres, qui sont : les trigonocéphales, les platères, les najas, les élaps (v. ces mots) et les *vipères* proprement dites, les seules dont nous ayons à parler ici.

« La *vipère* commune, dit Orfila, a une longueur totale de 2 pieds environ, rarement de 26 à 30 pouces; celle de la queue est de 3 à 4 pouces. Sa grosseur dans le milieu du corps est d'environ 1 pouce; elle est beaucoup moindre du côté de la queue; celle-ci est communément plus longue et plus grosse chez le mâle que chez la femelle. Sa couleur est d'un cendré olivâtre, verdâtre ou grisâtre, plus intense sur le dos que sur les flancs. Depuis la nuque jusqu'à l'extrémité de la queue, le long du dos, on remarque une bande noirâtre composée de taches de la même couleur, de forme irrégulière, qui, en se réunissant en plusieurs endroits les unes aux autres, représentent assez bien une chaîne dentelée en zigzag. On voit sur chaque côté du corps une rangée de petites taches noirâtres, symétriquement espacées, dont chacune correspond à l'angle rentrant de la bande en zigzag. Un nombre infini d'écailles carénées couvrent la tête et le dos; la couleur de ces écailles varie selon qu'elles répondent aux taches noirâtres ou aux autres parties du dos. Le ventre et le dessous de la queue sont garnis de plaques transversales d'une couleur d'acier poli; les plaques abdominales sont simples et au nombre de cent cinquante-cinq; les plaques caudales, plus petites, d'un noir bleuâtre, avec le bord plus pâle, sont disposées sur deux rangs et au nombre de trente-neuf paires. La tête est en cœur, plus large postérieurement, plus plate et moins longue que celle des couleuvres, quoiqu'elle soit un peu plus considérable que celle du corps; elle est encore susceptible de s'élargir dans la colère; parmi les écailles qui la recouvrent, celles qui sont au-dessus des yeux sont un peu plus larges; le bout du museau, comme tronqué, forme un rebord saillant, retroussé comme le boutoir des cochons, sur lequel on voit une grande écaille trapézoïdale tachetée de blanc et de noir. Le sommet de la tête présente deux lignes noires, divergentes d'avant en arrière, très-écartées, de manière à représenter la lettre V; ces lignes sont séparées par une tache noirâtre en forme de fer de lance. Les yeux sont très-vifs, étincelants, l'iris rouge et la prunelle noire; on voit derrière chaque œil une bande noire, large, qui se prolonge jusqu'à la quinzième plaque abdominale. Le bord de la mâchoire supérieure est blanc, tacheté de noir; celui de l'os maxillaire inférieur est noir. La langue est fourche, grise, susceptible de s'allonger, molle et incandescente, de blesser l'animal la dent souvent lorsqu'il est en repos. La queue, plus courte que celle des couleuvres, est un peu obtuse. La *vipère* commune ne se trouve qu'en Europe. Les principales variétés de la *vipère* commune sont : 1^o celle dont la bande en zigzag est formée de taches arrondies sur le dos; et de taches transversales sur la queue; 2^o la *vipère* commune roussâtre, ayant le cu très-innace et la tête bigarrée; 3^o la *vipère* commune avec une tache blanche entourée d'un trait arqué brun sur l'occiput; 4^o celle qui offre sur le sommet de la tête une tache divisée en plusieurs parties; 5^o la *vipère* aspic, dont la bande anguleuse et noire du dos est souvent interrompue par la couleur brune ou rousse du fond, avec les taches des flancs plus marquées. Le venin de la *vipère* est sécrété par deux glandes, situées une de chaque côté de la tête, derrière le globe de l'œil, sous le muscle crotaphite (temporo-maxillaire); ces glandes présentent un canal excréteur. La mâchoire supérieure offre une ou, plus communément, deux dents très-différentes des autres, connues sous le nom de crochets à venin, environnées jusqu'à deux tiers d'une poche membraneuse, mobile d'avant en arrière, sur la convexité desquelles on aperçoit une petite cannelure qui conduit à un canal dont l'intérieur de la dent est creusé. D'autres dents, beaucoup plus petites que les précédentes et destinées à les remplacer lorsqu'elles sont cassées, se trouvent également attachées à l'os maxillaire supérieur. Lorsque l'animal veut mordre, il ouvre sa bouche; le muscle élévateur de la mâchoire supérieure, en se contractant, presse la glande et facilite la sécrétion du venin; celui-ci sort du canal excréteur, arrive à la base de la dent, traverse la gaine qui l'enveloppe et entre dans sa cavité par le trou qui se trouve à cette base; alors il coule le long de la rainure des dents et sort par le trou qui est près de leur pointe, pour pénétrer dans la blessure. Le venin de la *vipère* n'est ni acide ni alcalin, car il ne rougit point la teinture de tournesol, et il ne verdit point le sirop de violettes. Il n'est ni âcre ni brûlant; il ne produit sur la langue qu'une sensation analogue à celle de la graisse fraîche des animaux; il a une légère odeur semblable à celle de la graisse de *vipère*, mais effervescence avec les acides; il ne fait pas l'eau, il en occupe le fond; si on le mêle à ce liquide, il le trouble et le blanchit légèrement. Il ne brûle pas lorsqu'on l'expose à la flamme d'une chandelle ou sur des charbons ardents. Lorsqu'il est frais, il est un peu visqueux, et lorsqu'il est desséché, il s'attache

comme de la poix. Il paraît être de nature gommeuse. » (Orfila, *Traité des poisons*.)

La *vipère* est commune dans plusieurs parties de la France; elle habite de préférence les bois élevés et les endroits rocaillieux. On en trouve en quantité à Montmorency et dans la forêt de Fontainebleau. Ce reptile se nourrit d'insectes, de vers et de petits quadrupèdes, comme les mulots, les taupes, les crapauds, etc. Pendant l'hiver, les *vipères* sont engourdies par le froid; elles s'enfoncent profondément dans les trous et s'enroulent, s'entortillent plusieurs ensemble jusqu'à l'époque du printemps. Dès que la chaleur les réveille, elles sortent de leur retraite et vont ordinairement s'étendre sur les rochers exposés aux rayons du soleil. Les *vipères* se reproduisent par ovulation, mais la femelle ne pond pas les œufs; elle les porte dans la matrice jusqu'au moment de l'éclosion et met bas les petits nus et vivants. Le travail de la gestation dure huit mois environ. L'organisation de la *vipère* est absolument la même que celle de tous les reptiles ophidiens en général; ce qu'elle offre de plus intéressant à étudier, c'est l'action de son venin sur les animaux et sur l'homme en particulier. Fontana, qui a fait près de six mille expériences sur la morsure et le venin de la *vipère*, est arrivé à conclure que le venin de la *vipère* n'est pas un poison pour tous les animaux; ainsi les sangsues, les limacs, l'escargot, l'aspic, la couleuvre, l'orvet, la *vipère* et la plupart des animaux à sang froid ne sont nullement influencés par la morsure ou par l'injection du venin de la *vipère*; mais les choses se passent tout différemment pour les animaux à sang chaud. Pour les plus petits d'entre ces derniers, le venin cause des accidents constamment mortels; et pour les plus gros, cet agent toxique est d'autant plus dangereux que la *vipère*, au moment de la morsure, en possède en plus grande quantité, qu'elle mord en plusieurs endroits différents et que le temps est plus chaud. Un centième de grain de venin introduit dans les muscles d'un moineau suffit pour le faire mourir. Il en faut six fois plus pour tuer un pigeon; et la progression ascendante se continue selon le poids et la grandeur des individus. Fontana calcule qu'il faudrait trois grains pour tuer un homme et douze grains pour faire périr un bœuf. Or, comme une *vipère* ordinaire ne porte dans ses vésicules qu'environ deux grains de venin, et que celui-ci ne peut être épuisé par une seule morsure, il en résulte que l'homme peut supporter la morsure de plusieurs *vipères* sans en mourir. Le venin de deux *vipères*, injecté dans la veine jugulaire de plusieurs gros lapins, déterminait la mort en moins de deux minutes, au milieu de cris et de fortes convulsions. Les effets du venin sont moins prompts, moins énergiques et quelquefois même insensibles, lorsque la substance toxique est simplement appliquée sur une écorchure de la peau.

Les observations de Pualet et les expériences du professeur Mangili ne donnent pas tout à fait les mêmes résultats que celles de Fontana. D'après un mémoire publié par Pualet sur la *vipère* de Fontainebleau (*vipera berus*), il résulte que le venin de cette *vipère*, inoculé par une plaie ou par la piqure qu'elle fait, est, en général, mortel pour les hommes et les animaux, principalement pour ceux qui sont faibles et susceptibles de s'effrayer facilement. Un enfant âgé de sept ans et demi fut mordu au-dessous de la mâchoire interne du pied droit et mourut dix-sept heures plus tard. Un autre enfant de deux ans, piqué à la joue, succomba trois jours après l'accident. Un cheval, déjà affaibli par des maladies antérieures, périt d'une morsure à la joue au bout de dix-huit heures. Fontana avait annoncé que le venin de la *vipère*, introduit dans l'estomac, pouvait donner la mort, et que ce même venin perdait toutes ses propriétés toxiques après avoir été desséché pendant plusieurs mois. Mais les expériences de Mangili détruisent complètement ces assertions; Orfila les résume ainsi : « On fit avaler à un petit merle le venin fluide de trois *vipères*; un autre prit le venin de quatre de ces animaux; on introduisit dans l'estomac d'un troisième le venin de cinq *vipères*, et dans celui d'un quatrième le venin de six de ces animaux. Ils parurent d'abord plongés pendant quelque temps dans un état de stupeur et d'inertie; mais une heure s'était à peine écoulée qu'ils se montrèrent, comme auparavant, vivaces et pleins d'appétit. Un des assistants avala tout le venin qui put être extrait de quatre grosses *vipères*, et n'en fut nullement affecté. Un corbeau, qui était à jeun depuis douze heures, prit sans inconvénient le venin de seize *vipères*. Quatre petits morceaux de pain trempés dans le venin lancé par sept grosses *vipères*, furent donnés à un pigeon, qui d'abord parut abattu, mais qui redevenu bientôt tout aussi bien portant qu'avant. Un autre pigeon avala, avec les précautions convenables, tout le venin que purent fournir dix *vipères* très-grosses, sans offrir la moindre trace d'empoisonnement. Quelques jours après, on introduisit dans une des pattes de deux pigeons un petit fragment de venin bien sec, recueilli et conservé depuis quatre mois dans un petit vase de verre bien fermé; l'un et l'autre donnèrent bientôt des signes manifestes d'empoisonnement et suc-

combèrent au bout de deux heures environ. Du venin conservé avec soin pendant dix-huit mois, pendant vingt-deux mois et même pendant vingt-six mois, fut introduit dans la patte de plusieurs pigeons, et tous moururent empoisonnés au bout d'une demi-heure ou d'une heure. » (*Annales de physique et de chimie*, février 1817.)

Ces expériences sont d'une grande importance au point de vue du traitement des morsures de la *vipère*. Elles prouvent qu'on peut, immédiatement après l'accident, se livrer sans danger à la succion de la plaie, pourvu qu'on n'ait pas d'écorchure aux lèvres. Les effets de la morsure de la *vipère* sur l'homme sont toujours graves; la mort n'en est que rarement la suite, mais on l'a observée plusieurs fois. Toutes choses égales d'ailleurs, les accidents sont d'autant plus graves que l'animal est plus irrité au moment de la morsure, que les vésicules à venin sont plus pleines, que la chaleur est plus intense et que l'individu piqué a un tempérament plus faible. L'état du moral paraît avoir aussi une grande influence sur les suites de la morsure; un individu timide, profondément affecté, sera beaucoup plus gravement atteint qu'un individu robuste dont le moral n'est point affecté. La morsure de la *vipère* est presque immédiatement suivie d'une douleur très-vive qui se propage au loin avec une extrême rapidité. La plaie est très-peu apparente; on aperçoit le plus souvent une ou deux petites ouvertures, selon que l'animal a introduit un seul ou des deux crochets à venin. Quelquefois même ces ouvertures sont presque imperceptibles, parce que la pointe seule des crochets a pénétré dans les tissus. Bientôt apparaît autour de la piqure une auréole inflammatoire; les parties voisines se gonflent et la douleur devient de plus en plus vive; il se forme souvent des phlyctènes; les parties molles se tuméfient, deviennent pâteuses, d'un jaune livide ou d'un rouge terne; il se développe parfois des eschares gangréneuses sur différents points du membre piqué. En même temps que ces symptômes locaux, il survient des symptômes généraux plus ou moins graves : un malaise général, des nausées, des vomissements bilieux, des lithymies, des syncopes, une vive céphalalgie; le pouls est dur et fréquent, petit et presque insensible pendant les crises; la face et les paupières sont injectées, l'œil est hagard, fixe; la langue est sèche, la soif intense, et le délire ne tarde pas à se manifester; on observe encore de l'ictère, des sueurs froides et des déjections alvines très-abondantes. Si c'est un membre, comme le bras ou la jambe, qui est le siège de la morsure, le gonflement gagne rapidement les parties profondes, et en quelques heures le membre acquiert cinq ou six fois son volume normal. A ce moment, le malade paraît plongé dans un état de fièvre adynamique des plus graves; il survient des sueurs froides et visqueuses, l'haleine est fétide, la plupart des sphincters sont paralysés, et par suite l'excrétion des urines et des matières fécales a lieu involontairement. Si, par une médication bien dirigée ou par les efforts de la nature, la gravité du mal n'éprouve pas d'amélioration, la mort vient terminer cette scène douloureuse. Heureusement que cette issue est assez rare, car presque toujours les symptômes généraux ne tardent pas à diminuer d'intensité et quarante-huit heures suffisent ordinairement pour que tout rentre dans l'ordre. Les symptômes locaux disparaissent plus ou moins vite; la petite plaie suppure et il se forme parfois une eschare qui se détache au bout de quelques jours.

— **Traitement.** Le traitement de la morsure de la *vipère* comprend trois indications; il faut : 1^o s'opposer à l'introduction du venin dans l'économie; 2^o le neutraliser dans la plaie; 3^o combattre ses effets lorsqu'il a été absorbé. La première indication est facile à remplir; si la forme et la situation de la partie où siège la morsure le permettent, on pratique une ligature entre la plaie et le cœur. Cette ligature, placée immédiatement après la morsure, doit être modérément serrée. On ne se servira ni de ficelle ni d'autres liens trop minces qui irriteraient la peau; un mouchoir tordu sur lui-même peut suffire au besoin. La ligature ne sera pas continuée pendant longtemps, car elle augmenterait la teinte livide et favoriserait le développement de la gangrène. On laissera saigner la plaie, et même on la pressera doucement pour en retirer le venin. S'il est possible, on trempa pendant quelque temps la plaie mordue dans l'eau tiède; on la pressera légèrement et on enveloppera d'un linge mouillé. Aussitôt après, on appliquera une ventouse et on la laissera agir sur la blessure pendant vingt ou vingt-cinq minutes. Si la maladie est grave, que l'enflure soit trop considérable, les douleurs très-vives, etc., on supprimera la ligature, dont l'objet n'était que de retarder la circulation du sang en le gênant, et on se gardera bien de faire des incisions, des scarifications multipliées, qui aggravent souvent les accidents.

On cauterisera la plaie avec le fer rouge, la pierre infernale ou la pierre à cauter, le beurre d'antimoine, etc. (Orfila.) La cauterisation, qui a pour but de détruire le venin dans la plaie, n'agit pas sur le fond de la blessure si l'on n'a préalablement incisé les

parties molles; aussi, contrairement à l'opinion d'Orfila, la plupart des médecins conseillent d'élargir la morsure afin d'être plus sûrs des résultats de la cautérisation. Le fer rouge est le moyen le plus sûr et celui qu'on peut se procurer le plus facilement. Il suffit d'une clef, d'un morceau de fer quelconque, qu'on chauffe jusqu'au rouge blanc et qu'on applique ensuite sur la morsure. Il ne faut pas craindre de le chauffer fortement, parce que plus il est chaud moins la cautérisation est douloureuse. La plupart du temps on se contente, lorsque les accidents ne paraissent pas très-graves, de scarifier légèrement la morsure et d'appliquer une compresse imbibée d'ammoniaque liquide.

La troisième indication, qui consiste à combattre les effets de l'absorption du venin, constitue un traitement interne. Les Indiens ont recours au suc d'une plante, le guaco, qu'ils regardent comme un spécifique infailible contre la morsure des serpents venimeux dont leur pays est infesté. Le suc du guaco doit être inoculé au malade, et aussitôt tous les accidents disparaissent s'ils existaient déjà; s'ils n'existaient pas, ils ne se montrent point. On prétend même que les serpents refusent de mordre les individus qui se sont frictionnés avec les feuilles de cette plante. En Europe, où le guaco est inconnu parce qu'il n'y croît point, il faut recourir à d'autres moyens. Aussitôt après la cautérisation, on applique sur les plaies engorgées, voisines de la plaie, un mélange fait avec une partie d'alcool volatil et le double d'huile. Lorsque les principaux accidents sont bien déterminés, on ôte le caustique et on le remplace par un linge imbibé d'huile d'olive, puis on frotte de temps en temps le membre avec la même huile, à laquelle on ajoute quelques gouttes d'alcali volatil. Enfin, bientôt après, la plaie n'offre aucune espèce de danger et doit être pansée avec de la charpie comme les plaies simples. Immédiatement après l'accident, et pendant que l'on s'occupe du traitement externe, on fera prendre au malade un verre d'eau de sureau ou de feuilles d'orange, dans lequel on versera six ou huit gouttes d'alcali volatil; on renouvelera cette boisson toutes les deux heures; on pourra aussi administrer un petit verre de vin de Madère ou de Xérès. Le malade sera placé dans un lit bien couvert, et, s'il transpire, on évitera de le refroidir. L'ipécacuanha ou l'émétique seraient administrés si des vomissements bilieux ou la jaunisse se manifestaient. Si la gangrène faisait des progrès, on donnerait une potion de quinquina. Si au contraire l'intensité de la maladie diminuait et que l'individu fût prêt à entrer en convalescence, on n'accorderait aucun aliment solide dans les premiers jours; on permettrait seulement deux ou trois soupes légères et peu copieuses. Si la morsure n'a occasionné qu'une maladie légère, que l'enflure soit peu considérable, que le malade n'ait ni envies de vomir, ni défaillances, on se borne à écarter les bords de la blessure avec précaution; on y verse une ou deux gouttes d'alcali volatil, puis on la couvre d'une compresse mouillée avec le même alcali, et on la maintient à l'aide d'un bandage; on frotte légèrement le membre avec de l'huile d'olive tiède, et on l'enveloppe de linge trempé dans l'huile. On fait prendre à l'intérieur, toutes les deux heures, une tasse d'eau de feuilles d'orange, de fleurs de sureau ou de camomille, à laquelle on a ajouté cinq ou six gouttes d'alcali volatil. (Orfila, *Traité des poisons*.)

—Thérap. et pharm. La vipère a été considérée par les anciens comme un médicament acide dans une foule de maladies qu'il nous semble inutile d'énumérer, puisqu'il est prouvé que ce reptile et ses nombreuses préparations, sirop acide et pénétrant, huile excitante, sel, poudre, trochisques, vin, gelée, ne possèdent pas de propriétés médicales supérieures à celles des serpents non venimeux. Cependant sa chair est quelquefois, par de vieux praticiens, présentée en bouillon, dans quelques cas de syphilis invétérée, de scorbut, d'épuisement; et telle est la crédulité de beaucoup de malades, que l'on en fait encore une énorme consommation en France, à ce point que les vipères de France sont insuffisantes et que l'on en importe d'Italie pour une somme considérable. On faisait autrefois entrer la vipère dans plusieurs préparations composées, telles que l'orviétan, la poudre de pattes d'écrevisse composée, etc. Celle qui fait partie de la theriaque de Venise n'est pas notre vipère, mais une autre espèce encore plus venimeuse connue sous le nom d'aspic de Cléopâtre. Les Egyptiens expédiaient autrefois à Venise une grande quantité de ces animaux desséchés. Dans le midi de la France, chaque paysan a toujours en réserve de la graisse de vipère, remède souverain, dit-il, contre la morsure de ce reptile.

VIPEREAU s. m. (vi-pe-rô — dimin. de vipère). Erpét. Nom vulgaire des jeunes vipères : *Le corps des femelles est plus gros lorsque les vipereaux sont prêts à voir le jour*. (V. de Bomare.) *Dès leur naissance, les vipereaux sont abandonnés à eux-mêmes par leur mère*. (E. Desmarest.)

VIPERIDE adj. (vi-pé-ri-de — de vipère, et du gr. *eidos*, aspect). Erpét. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre vipère. # On dit

aussi VIPEROÏDE, VIPÉRIFORME, VIPÉRIDÉ, ÉR et VIPÉRIN, INE.

— s. m. pl. Famille de reptiles ophiidiens venimeux, ayant pour type le genre vipère.

VIPÉRIER s. m. (vi-pé-rié — rad. *vipère*). Homme qui s'attache à la destruction des vipères.

VIPÉRIN, INE adj. (vi-pé-rain, i-ne — rad. *vipère*). Erpét. Qui a rapport à la vipère. # *Couleur vipérine* ou substantiv. *Vipérine*, Espèce de couleuvre.

— Fig. Perfide comme la vipère : *Langue vipérine*.

VIPÉRINE s. f. (vi-pé-ri-ne — de *vipère*, par allusion à l'aspect du végétal). Bot. Genre de plantes, de la famille des borraginées, tribu des anchusées, comprenant plusieurs espèces, qui habitent l'Europe centrale, la région méditerranéenne et le Cap de Bonne-Espérance : *Les vipérines s'élèvent comme de superbes candélabres, en formant un vide autour de leur centre, et en portant vers le ciel leurs bras épineux chargés, dans toute leur longueur, de girandoles à fleurs violettes*. (B. de St-P.) # *Vipérine de Virginie*, Syn. de SÉPENTINAIRE DE VIRGINIE.

— Erpét. Espèce de couleuvre.

— Encycl. Bot. Le genre *vipérine* comprend des plantes herbacées ou frutescentes, à feuilles alternes, généralement couvertes de poils roides; les fleurs sont disposées en cymes ou grappes scorpioides dont l'ensemble constitue une grande panicule terminale; elles présentent un calice à cinq divisions presque égales; une corolle tubuleuse ou en entonnoir, à gorge dilatée et nue et à limbe divisé en cinq lobes; cinq étamines inégales; un ovaire quadrilobé, surmonté d'un style filiforme, velu, terminé par un stigmaté bilobé; le fruit se compose de quatre nucules ovoïdes ou coniques, scabres et ridés. Les nombreuses espèces de ce genre sont répandues dans les contrées chaudes et tempérées des deux continents. L'Europe en possède une dizaine, indépendamment des espèces exotiques cultivées dans les jardins d'agrément. Plusieurs se recommandent par leurs propriétés médicinales ou économiques, d'autres encore par leur mérite ornemental.

La *vipérine* commune, appelée aussi herbe aux vipères, est une plante bisannuelle, à racine volumineuse, fusiforme et pivotante; la tige, haute de 0m,50 en moyenne, ferme, rude, dressée, est couverte de poils roides et presque piquants, ainsi que les feuilles, qui sont sessiles, longues, étroites, lancéolées ou linéaires, les radicales plus grandes et étalées en rosette; les fleurs sont d'un bleu violacé, plus rarement roses ou blanches; le fruit est renfermé dans le calice persistant. Cette plante est abondamment répandue en Europe; elle croît dans les champs incultes, au bord des chemins, sur les coteaux pierreux et autres lieux analogues. On ne la cultive que dans les jardins botaniques, où l'on se contente le plus souvent d'en transplanter les pieds sauvages. Comme elle est très-rustique et n'est pas dépourvue d'agrément, elle pourrait figurer dans les jardins paysagers; mais on la remplace avantageusement par d'autres espèces du même genre.

On emploie en médecine la racine, les feuilles et les fleurs de cette plante, qui possèdent les propriétés de la bourrache et de la buglose, mais à un degré plus faible. La racine peut être récoltée en toute saison; les feuilles avant la floraison, parce qu'elles sont alors mucilagineuses et émollientes; quand la plante est en fleur, ces feuilles, riches en principe extractif, sont plus spécialement amères et toniques; enfin, à la maturité des fruits, elles acquièrent des propriétés diurétiques très-prononcées. On doit recueillir les fleurs quand elles sont bien épanouies, autant que possible le matin, après que la rosée est dissipée. Elles conservent beaucoup mieux leur couleur bleue en séchant que les fleurs de bourrache; aussi sont-elles souvent mélangées ou substituées à celles-ci; mais il est facile de les reconnaître à leur tube allongé et à leur gorge nue.

Cette plante a reçu le nom de *vipérine* à cause de la forme de ses fruits, qui représente, avec beaucoup de bonne volonté, la tête d'une vipère, ou bien des taches blanches dont ses feuilles sont parsemées et qui simulent un peu la peau de ce reptile, ou bien enfin de ses poils roides, dont on a comparé la piqure à celle d'une dent d'ophidien. De ces divers caractères extérieurs est née la croyance ou plutôt le préjugé qui a longtemps fait regarder la *vipérine* comme un antidote souverain contre la morsure des vipères; c'était surtout la racine qu'on employait. Aujourd'hui cette réputation est tombée dans un oubli mérité. L'infusion de cette racine dans du vin a été préconisée aussi contre l'épilepsie; elle a également cessé d'être employée dans ce cas. Les feuilles et les racines fleuries passent pour adoucissantes, émollientes, béchiques et pectorales. En agriculture, la *vipérine* n'offre qu'un médiocre intérêt; les poils roides dont toutes ses parties sont couvertes s'opposent à ce que les bestiaux la mangent; toutefois, les vaches et les moutons broutent quelquefois ses jeunes pousses, et ses fleurs sont recherchées par les abeilles. Mais le meilleur parti qu'on puisse en tirer dans les endroits où elle est abondante consiste à la couper ou à l'arracher

vers la fin de l'été, pour chauffer les fours, pour obtenir de la potasse, ou même pour augmenter la masse des litières et des engrais.

La *vipérine* de Crète, appelée aussi *vipérine* rouge, est une plante annuelle, à peu près de la taille de la précédente, à fleurs nombreuses, d'abord rouges, puis violacées, paraissant en juillet et août. Originaire de l'Orient, elle peut être cultivée en plein air sous nos climats. « C'est, disent MM. Vilmorin, une plante propre à décorer les massifs et les corbeilles des jardins où le terrain est consistant, mais très-sain, sec, et même en pente, pierreux, calcaire ou sableux, les décombrés et plâtras, les talus, et enfin dans ceux où l'on ne peut donner grand soin aux fleurs, cette espèce n'en demandant aucun. Si le terrain lui convient, il suffit de semer les graines en place d'avril en mai et de ne plus s'en inquiéter; il y a même lieu de s'abstenir d'arrosements, qui lui sont plutôt nuisibles qu'utiles. » La racine de cette espèce est employée pour la teinture en rouge, sous le nom d'orcanette d'Orient; mais il ne faut pas la confondre avec la véritable orcanette. V. ce mot.

Parmi les autres espèces, nous citerons la *vipérine* à feuilles de plantain, qui croît dans nos contrées méridionales et qu'on trouve aussi au Brésil, où ses fleurs remplacent celles de la bourrache; la *vipérine* d'Italie ou pyramidale, dont la racine fournit une couleur rouge employée en guise de fard; la *vipérine* cynoglosse, arbrisseau à feuilles cendrées, à fleurs bleues et rouges, originaire des Canaries, ainsi que la *vipérine* blanchâtre, qui lui ressemble beaucoup; la *vipérine* à grandes fleurs, arbrisseau à rameaux pendants et à fleurs rose tendre, qui croît au Cap de Bonne-Espérance; la *vipérine* gigantesque, etc.

VIRION s. m. (vi-pi-on). Entom. Genre d'insectes hyménoptères, de la tribu des brachéons, comprenant plusieurs espèces, qui habitent Java.

VIPSANIA (famille), maison plébéienne distinguée de l'ancienne Rome. Cette famille, dont on ne trouve pas le nom dans l'histoire des trois premiers siècles de la république, dut un grand éclat à l'un de ses membres, M. Vipsanius Agrippa, qui devint tribun du peuple en 715, consul en 717, et ensuite tribun deux fois avec Auguste, dont il fut l'ami et le plus fidèle ministre. Il fut marié trois fois. Sa première femme, fille de Pomponius Atticus, lui donna une fille, Vipsania Agrippina, épouse d'abord de Tibère, dont elle eut Drusus, et ensuite d'Asinius Gallus, fils d'Asinius Pollio, dont elle eut cinq fils. Sa seconde femme fut Marcella, nièce d'Auguste, dont il eut quelques enfants qui ne paraissent pas dans l'histoire, probablement parce qu'ils moururent jeunes. Auguste exigea qu'il se séparât de Marcella pour épouser Julie. Cette princesse lui donna cinq enfants : P. et L. César; Vipsania Agrippina, qui épousa Germanicus; Julia Agrippina, qui fut l'épouse de L. Émilien Paulus, et le malheureux M. Agrippa Posthumus. Dans le ix^e siècle, on trouve encore quelques Vipsanins ou Vipsianus, qui appartenaient peut-être à la même maison.

VIQUE ou **BIÈQUE**, îles des Antilles. V. BIQUE.

VIQUELIN s. m. (vi-ke-lain). Comm. Nom donné, dans les environs de Rouen, à des fagots dont les brins ont près de 0m,03 de diamètre.

VIRADE s. f. (vi-ra-de — rad. *virer*). Jeux. Nom de la retourne, au vingt-quatre.

VIRAGE s. m. (vi-ra-je). Mar. Action de virer au cabestan. # Action de virer de bord. # Espace nécessaire pour virer de bord. # Action de hisser des fardeaux avec des poulies.

— Photogr. Opération qui a pour but de modifier la couleur trop sèche que le fixage donne aux images positives : *Le virage se fait généralement par le chlorure d'or*.

VIRAGO s. f. (vi-ra-go — du lat. *vir*, homme. V. VIRIL). Femme robuste, qui a une force et des manières masculines : *Qu'on ne croie pas voir en Mlle Corday une virago féroce qui ne comptait pour rien le sang*. (Michelet.)

— Mythol. lat. Surnom de Diane et de Minerve.

VIRAKTA s. m. (vi-ra-ktia). Adorateur de Siva.

— Encycl. Les *viraktas* forment une subdivision de la grande secte des dévots de Siva ou *Siva-baktas*. Comme les autres sivaïstes, les *viraktas* se reconnaissent aisément à leur bizarre costume, dont la couleur est le *cavy*, c'est-à-dire un jaune très-foncé tirant sur le rouge; ils se reconnaissent aussi aux longs chapelots de grains appelés *rou-drakchas*, qu'ils portent suspendus au cou, ainsi qu'aux cendres de fiente de vache dont ils se barbouillent le front, les bras et les autres parties du corps; ils se reconnaissent enfin à l'obscur lingam, qu'ils portent ordinairement suspendu à leur cou dans une petite boîte qui leur descend sur la poitrine (pour plus de détails sur le lingam, nous renvoyons le lecteur à l'article consacré à ce mot dans le *Grand Dictionnaire*). Les *viraktas*, à l'exemple des brahmes, s'abstiennent

de toute nourriture animale, de tout ce qui a en un principe de vie, comme les œufs, et même de quelques productions de la terre. Au lieu de brûler leurs morts, comme le font la plupart des Indous, ils les enterrent. Ils n'admettent pas les principes généralement reconnus par les autres castes concernant la souillure, principalement celle qui est occasionnée par les lochies et le flux menstruel des femmes, par la mort et les funérailles des parents; ils ne reconnaissent pas, en plusieurs occasions au moins, la vertu et le mérite des ablutions; enfin, ils rejettent entièrement le *marou-djemma*, c'est-à-dire la métémpsycose, qui est l'article fondamental de la religion du pays. Les deux principaux objets de leur vénération sont le taureau et le lingam. Les *viraktas* ont aussi parmi eux un grand nombre de religieux mendians, qui n'ont pour la plupart d'autre ressource pour subsister que l'aumône qu'ils vont demander en troupe. Loin, du reste, d'être humiliés de cette profession, ils regardent comme leur droit et comme leur devoir en même temps d'aller relancer la générosité des pauvres Indous; aussi le font-ils non seulement sans pudeur, mais avec insolence parfois et avec menace, allant jusqu'à pénétrer de vive force dans les maisons qui s'ouvrent trop lentement à leur gré et causant tout ce qu'ils trouvent sous leurs mains jusqu'à ce qu'ils aient obtenu satisfaction. Quelques-uns de ces hommes religieux vivent cependant retirés dans des *matas*, espèces de couvents auxquels sont ordinairement attachées quelques terres, dont le revenu, joint aux offrandes des dévots, suffit à leur entretien. Les *viraktas* ne diffèrent pas sur des points essentiels des autres sivaïstes; ils ont cependant leurs systèmes particuliers, leurs mystères, leurs *mantrams*, leurs sacrifices, ainsi que quelques rites et croyances propres. Les chefs *viraktas* n'aiment pas ceux des autres sivaïstes; toutefois, quand les intérêts de la secte en général sont menacés, ils se rapprochent de ceux-ci et font cause commune avec eux.

VIRALVA s. m. (vi-ral-va). Ornith. Syn. de GÉLOCHÉLYDON et de STERNE. # On dit aussi *VIRALVE* s. f.

VIRANA s. m. (vi-ra-na). Bot. Nom vulgaire de l'andropogon muricé, plante commune dans l'Inde.

VIRA-OMBÉ s. m. (vi-ra-on-bé — mot madagasse). Ornith. Oiseau du genre figuier, qui habite Madagascar : *Le vira-ombé a l'iris jaune, ainsi que la gorge*. (V. de Bomare.)

VIRA-SEIVA s. m. (vi-ra-sèi-va). Membre d'une secte d'adorateurs de Siva.

— Encycl. Les *vira-seivas* appartiennent à la grande secte des Siva-baktas ou dévots à Siva. Les *vira-seivas* rejettent la distinction des castes et soutiennent que le lingam rend tous les hommes égaux; un paria même qui a embrassé ce culte n'est pas, à leurs yeux, inférieur à un brahme. « Là où se trouve le lingam, disent-ils, là aussi se trouve le trône de la divinité, sans distinction de rang ou de personne; et l'humble chaumière du paria où est ce signe sacré est bien au-dessus du palais somptueux où il n'est pas. » Ils le portent quelquefois attaché à leurs cheveux ou à leurs bras, renfermé dans un petit tube d'argent; mais le plus souvent ils le suspendent à leur cou, et la boîte qui le contient leur descend sur la poitrine.

VIRAT s. m. (vi-ra). Ichtyol. Nom vulgaire du maquereau dans le midi de la France. # On dit aussi *VIRAT*.

VIRIAL adj. m. (vi-bi-al). Antiq. rom. Se disait des flammes attachées au culte de Virbuis : *Les flammes VIRIAUX*.

VIR BONUS DICENDI PERITUS (*Un homme de bien qui sait parler* [Quintilien, *Institutions oratoires*, XII, 1]). La première qualité de l'orateur, c'est la probité. Les anciens ont défini l'orateur un homme de bien qui sait parler. Pour être digne de persuader, il doit être incorruptible. Dans tout ce que dit un homme véritablement éloquent, on reconnaît la double autorité du talent et de la vertu. On ne peut s'empêcher d'aimer et d'estimer un tel caractère. « De même, dit La Bruyère, dans le genre évangélique, il y a des hommes saints et dont le seul caractère est efficace pour la persuasion; ils paraissent, et tout un peuple qui doit les écouter est déjà ému et comme persuadé par leur présence; le discours qu'ils vont prononcer fera le reste. »

Le servile dévouement de Laffemas aux moindres volontés du cardinal ministre ne peut être comparé qu'à celui de Laubardemont. Boisrobert raconte que, lorsqu'il faisait une belle journée, Laffemas s'écriait : « Ah! le beau temps pour faire pendre! » Un plaisant, modifiant la définition de l'orateur, écrivit au bas du portrait du trop fameux lieutenant civil : « *Vir bonus, strangulandi peritus* (Homme de bien, habile à pendre). »

« Si la liberté d'action, si les droits de l'avocat sont presque sans limites, il a des devoirs nombreux, importants à remplir; sur sa tête et sur son cœur pèse une immense responsabilité! Sous ce rapport, Caton et Cicéron le définissent d'un seul mot : *Vir*

bonus, dicendi peritus, l'homme énergique, probe, d'une éloquence persuasive. »
LEPILLETIER (de la Sarthe).

« Ainsi doivent agir ceux qui prennent au sérieux l'art de la parole ; ainsi doit se préparer l'orateur honnête, consciencieux, *vir bonus, dicendi peritus*, qui veut consacrer son noble talent à la justice, à la vérité, au bien, et non le prostituer au service des passions et des partis. »

BAUTAIN.

VIRBOUQUET s. m. (vir-bou-kè). Syn. de VERBOUQUET.

VIRCHOW (Rodolphe), célèbre médecin et homme politique allemand, né à Schivelbein (Poméranie) le 13 octobre 1821. Il fit ses études médicales à Berlin, où il prit le grade de docteur en 1843, et s'y fixa. D'abord sous-médecin à la Charité, il devint en 1846 prosecteur de cet hôpital et, l'année suivante, privat-docent à l'université, où ses leçons sur l'anatomie pathologique et chirurgicale eurent un grand succès. Le jeune professeur, dès cette époque, posa en principe que la physiologie pathologique constitue la base de la science médicale, dont l'anatomie et la clinique ne sont que les annexes ; et sa méthode, accueillie favorablement dans toute l'Allemagne, dit le docteur Pichler, imprima aux études médicales une activité sans cesse croissante. En 1847, il fonda les *Annales d'anatomie pathologique et de chirurgie médicale*, qu'il dirigea d'abord avec son ami Reichardt, puis seul après la mort de ce dernier. Au commencement de 1848, le ministre de l'instruction publique le chargea de se rendre dans la Silésie supérieure pour y étudier et combattre une épidémie de typhus causée par la famine. Peu après son retour, la révolution de 1848 éclatait. M. Virchow l'accueillit avec enthousiasme, prononça des discours dans un club, réclama des réformes et fut élu représentant à l'Assemblée nationale de Francfort ; mais son élection ne put être validée, parce qu'il n'avait pas trente ans. A la même époque, il fonda un journal hebdomadaire, médical et politique, intitulé la *Réforme médicale*, qui fut supprimé à Berlin en 1849, lorsque la réaction triompha. M. Virchow fut en même temps destitué ; mais l'université de Würzburg s'empressa de lui offrir une chaire d'anatomie pathologique, qu'il accepta. Peu après son arrivée dans cette ville, il y fonda une Société physique et médicale, dont il devint d'abord le secrétaire, puis le président. En même temps, l'éclat de son enseignement donnait à l'université une vie nouvelle et y appelait un grand concours d'étudiants étrangers, désireux de suivre les leçons du jeune maître. En 1852, Virchow fut chargé d'une mission scientifique dans le Spessart, décimé par la famine. Deux ans plus tard, l'université de Zurich lui offrit une chaire, qu'il refusa. La réputation que lui avaient acquise ses travaux et ses recherches scientifiques décidaient, en 1856, le ministre prussien de Manteuffel à le rappeler à Berlin. Non-seulement ce ministre lui donna la chaire d'anatomie pathologique et de thérapeutique, mais encore il le nomma directeur de l'Institut pathologique, qu'il réorganisa et dont il fit un établissement modèle, et enfin médecin en chef de l'hôpital de la Charité. Cette même année, M. Virchow devint membre honoraire de la Société de médecine de Londres et, en 1859, correspondant de l'Académie des sciences de Paris.

Depuis dix ans, ce savant était resté étranger à la politique active, lorsque, en 1859, le parti libéral put enfin entrer en lutte ouverte avec la réaction, jusque-là toute-puissante. Nommé à cette époque membre du conseil municipal de Berlin, M. Virchow attaqua avec ardeur des abus de divers genres qui s'étaient introduits dans la police municipale et fut élu, en 1860, membre de la Chambre des députés à la fois à Saarbrück et à Berlin. Toujours attaché aux idées démocratiques, il alla siéger dans les rangs de l'opposition, dont il devint bientôt un des chefs les plus en vue, et combattit avec ardeur le ministère et le parti de la Croix. Lorsque M. de Bismarck eut pris la présidence du conseil (septembre 1862), il attaqua les projets de réorganisation de l'armée du ministre dirigeant, ses abus de pouvoir, la législation draconienne sur la presse, poussa la Chambre à entrer en conflit ouvert avec le cabinet et lui fit, en janvier 1863, voter le projet d'adresse, dans lequel elle déclarait que le ministère avait violé la constitution. Pendant plusieurs années, cette assemblée retint des longs débats et des luttes oratoires dont les deux champions les plus acharnés étaient M. de Bismarck et le docteur Virchow, et les choses en vinrent au point qu'un cartel fut échangé entre eux en 1865, sans être toutefois suivi d'effet. La guerre de 1866 et les succès de la Prusse sur l'Autriche eurent pour effet, en surexcitant le chauvinisme allemand, de faire oublier la cause de la liberté et de faire perdre au parti progressiste que dirigeait M. Virchow l'autorité qu'il avait conquise dans le pays. En 1867, ce dernier fut envoyé comme député, par la ville de Saarbrück, à la diète de l'Allemagne du Nord et se montra très-hostile à cette constitution. Bientôt les excès du gouverne-

ment autoritaire et du militarisme lui permirent de rentrer en campagne et d'attaquer de nouveau la politique du cabinet. A la fin de 1869, justement effrayé pour le repos de l'Europe de voir les grands Etats dépenser des sommes énormes en armements ruineux, il demanda que les gouvernements s'entendissent pour procéder à un désarmement international. Mais sa voix ne fut point écoutée, et la Chambre des députés prussienne, après avoir entendu M. de Bismarck, repoussa une motion qu'il fit en ce sens. La terrible guerre de 1870-1871 entre la France et l'Allemagne réduisit encore une fois M. Virchow au silence. Cosmopolite humanitaire, mais en même temps patriote allemand, il ne vit alors que le triomphe de son pays. A ses yeux, du reste, c'était la France qui avait provoqué cette guerre, et il ressentait une médiocre sympathie pour cette France qu'il la traita de haut et avec mépris, parce qu'il la considérait à tort comme un nid à jésuites et à imbéciles, comme le peuple « où l'on croit aux miracles ! » En mars 1871, il refusa la candidature au Reichstag, que lui offraient les électeurs de Berlin, parce que, « dans les circonstances présentes, leur écrit-il, il est impossible de changer ou d'améliorer la constitution du soi-disant empire allemand dans le sens de la liberté. » Néanmoins, il fut réélu député. En mars 1872, il écrivit à la *Gazette du peuple*, de Berlin, pour protester contre une invitation faite aux savants allemands de donner leur démission de membres de sociétés savantes françaises. A la Chambre, il siégea dans les rangs du parti progressiste constitutionnel et s'est rapproché de M. de Bismarck depuis que cet homme d'Etat est entré en lutte avec le parti ultramontain. En 1873, il a proposé à la Chambre des députés de Berlin de supprimer le patronage des églises et de voter des projets de loi sur le mariage civil obligatoire, sur la tenue des registres de l'état civil par les bourgmestres, sur la constitution des communautés religieuses et sur la suppression du caractère confessionnel des cinétières.

Ce libre penseur est un des savants qui font le plus d'honneur à l'Allemagne, et sa réputation est aujourd'hui européenne. Ses travaux brillent à la fois par l'originalité des vues, par la nouveauté des aperçus et l'importance des découvertes. « Nous mentionnons en première ligne, dit M. Fichler, les études sur l'inflammation des vaisseaux, notamment sur la phlébite ; elles datent de l'époque où M. Cruveilhier avait dit : « La phlébite domine toute la pathologie. » Ces études comprennent une infinité de recherches accessoires sur la fibrine du sang, sur ses globules non colorés et sur les métamorphoses de ce liquide. Toutes ces recherches particulières ont été consignées dans diverses publications. Citons ensuite des vues tout à fait nouvelles sur l'ichorémie, l'embolie, la thrombose, la découverte de l'hématodine et des travaux sur les cristaux d'hémine, dont la constatation peut servir à résoudre une importante question de médecine légale ; d'autres recherches sur les pigments pathologiques, sur l'endocardite et l'endoartérite ; puis des études approfondies concernant la formation des tumeurs, le cancer, le cholestéatome, les tumeurs colloïdes de l'ovaire, l'échondrome, le myosarcome. Viennent après cela les nouvelles théories sur la structure du tissu conjonctif, des tissus cartilagineux et des os ; l'histoire de leur développement et du rachitisme ; des études sur la forme et les déformations du crâne dans leur rapport avec le crétinisme et les affections mentales. Signalons en outre, en pathologie, la découverte des corps amyloïdes et la dégénérescence amyloïde, l'histoire de l'inflammation parenchymateuse, chondrite, ostéite, maladie de Bright ; la nouvelle théorie sur l'irritabilité des tissus et les conséquences qui en résultent au point de vue de la pathologie cellulaire, conséquences que l'auteur a résumées dans cette loi : *Omnis cellula ex cellula*. Enfin, mentionnons ses intéressantes études sur les trichines, sur la myopie, sur l'hygiène des écoles, etc. A la vaste étendue du savoir, M. Virchow joint le piquant de l'originalité et infiniment d'esprit. Doué d'une affabilité parfaite, il attire les élèves autant par le charme de ses leçons que par les richesses scientifiques que leur révèle son enseignement. »

Outre d'innombrables articles dans les *Archives d'anatomie pathologique*, la *Réforme médicale*, etc., on lui doit : *De rheumatismo præsertim cornæ* (1843), thèse ; des mémoires, publiés de 1845 à 1847, *Sur la phlébite*, *Sur la thrombose*, *Sur l'embolie*, traduit en français par Pelard (1860, in-8°) ; *Sur la leucémie*, *Sur les tumeurs colloïdes des ovaires*, *Sur le cancer* ; *Communication sur le typhus de famine dans la Silésie supérieure* (1848) ; *Sur le choléra* (1848-1849) ; la *Médecine scientifique dans ses tendances à l'unité* (1849) ; *Sur les fluxions de l'utérus*, *Sur la scrofule*, *Sur la tuberculose*, *Sur la fièvre typhoïde* (1850) ; *Pathologie cellulaire appliquée à l'enseignement physiologique et pathologique*, traduit en français par P. Picard (1860, in-8°) ; *Sur le tissu conjonctif, rachitis, développement des os* (1851) ; *Rapport annuel sur le progrès de la médecine dans tous les pays* (1851 et suiv.) ; la *Famine dans le Spessart* (1852) ; *Dégénérescence amyloïde* (1853) ; *Recueil de mémoires* (1856) ; *Sur le morbus spedalska*

(1859), maladie de peau épidémique en Norvège ; *Sur le développement de la base du crâne dans l'état sain et à l'état morbide, de l'influence qu'il exerce sur la forme du crâne, sur la physionomie et la configuration du cerveau* ; *De l'inflammation et l'irritabilité*, traduit en français par Petard (1859, in-8°) ; la *Syphilis constitutionnelle*, traduit par Picard (1860, in-8°) ; *Trichiniasis* (1860), curieux ouvrage traduit par Onimus sous le titre de *Des trichines* (1864, in-8°) ; *Discours sur la vie et la maladie* (1862) ; *Gæthe naturaliste* (1861) ; *L'Education des femmes d'après leur vocation* (1865) ; *Sur le typhus en Hongrie* (1868) ; *L'Hygiène des familles* (1869), traduit en français par Decaisne (1873, in-8°), etc.

VIRE (ia), petit fleuve de France. Il prend sa source au pied de la colline de Saint-Sauveur-de-Chaulieu, sur les confins de la Manche et du Calvados, coule au N. dans le département de la Manche, baigne Vire, Saint-Lô et se jette dans la Manche, près d'Isigny, après un cours de 132 kilomètres, navigable sur 21 kilomètres.

VIRE, anciennement *Viria*, ville de France (Calvados), ch.-l. d'arrond., à 59 kilom. S.-O. de Caen, sur la Vire ; pop. aggl., 6,366 hab. — pop. tot., 6,778 hab. L'arrondissement comprend 6 cantons, 95 communes et 77,004 hab. Collège communal, bibliothèque de 30,000 volumes ; chambres consultatives des arts et manufactures et de commerce. Fabriques de draps, filatures ; commerce de grains, eaux-de-vie, toiles, papiers, etc. Vire est une ancienne et jolie ville située sur un rocher coupé presque à pic d'un côté, sur la Vire. Il ne reste plus guère aujourd'hui que des ruines de l'ancien château et des fortifications de cette ville. Les restes les plus intéressants du château fort consistent en cheminées, dont l'une, énorme, se trouve au premier étage. Les principaux monuments de Vire sont : l'église Notre-Dame, bel édifice gothique du XIII^e siècle, dont le chœur date seulement du XVI^e ; l'hôtel-Dieu, construit sous les ducs de Normandie, réparé en 1208 par l'évêque de Coutances, Hugues de Morville ; l'hôpital Saint-Louis, autrefois couvent des Ursulines, et la tour de l'Horloge, monument de la Renaissance. A 500 mètres de la ville, on rencontre les deux charmantes et fraîches vallées traversées par la Vire et la Virene et connues sous le nom de *Vaux de Vire*. Rien de plus gracieux que ce site enchanté, tout parsemé d'usines qu'on prendrait pour des chalets suisses. Au pied d'une colline qui encadre le paysage, on voit encore la maison où naquit au XVI^e siècle le célèbre foudroyant Olivier Basselin.

— *Célébrités*. Outre Olivier Basselin, Vire compte encore, parmi ses illustrations : les astronomes Duhamel et Gasselien, le poète satirique Sonnet-Courval, les deux frères Robert et Antoine Lechevalier d'Aigneaux, traducteurs d'Horace et de Virgile ; le physicien Polinière, le naturaliste Castil, le géographe La Renaudière, Chénedollé, auteur du poème du *Génie de l'homme* ; de Cailly, du Calvados, membre du conseil des Cinq-Cents, et le général Brouard.

— *Histoire*. Vire fut fondée, suivant quelques historiens, en 50 av. J.-C., par un chef gaulois nommé Viridorix. Charlemagne y fit élever un château fort sur la rive droite de la Vire, pour défendre le pays contre les invasions normandes. Les pirates s'en emparèrent vers 900. A la fin du XII^e siècle, Vire était devenue un bourg considérable, que les ducs de Normandie, en même temps rois d'Angleterre, firent, dans le siècle suivant, clore de hautes murailles flanquées de grosses tours. C'est à Vire que plusieurs barons normands suspects de défection, entre autres le comte de Chester, Foulques Painsel, Jean des Préaux et Robert Tesson, comparurent devant Jean sans Terre et lui donnèrent des otages pour gage de leur fidélité (1199 ou 1200). En 1203, Philippe-Auguste s'en empara et accorda aux habitants une chartre de commune. Après le désastre de Poitiers, Edouard III d'Angleterre obtint du roi Jean, prisonnier à Londres, la cession de Vire, dont la situation offrait de précieux avantages ; mais le dauphin régent refusa la ratification de cette cession, et Vire échappa à la convoitise anglaise quand la paix fut signée à Brétigny (1360). Huit ans plus tard, les grandes compagnies se présentèrent sous ses murs, emportèrent la place et la mirent à sac. C'est, dit-on, pendant ce siège que le poète virois, Olivier Basselin, composa sa célèbre chanson :

Tout à l'entour de nos remparts,
Les ennemis sont en furie.
Sauvez nos tonneaux, je vous prie, etc.

C'est à Vire qu'en 1370 Du Guesclin donna rendez-vous aux troupes qu'il conduisait contre l'armée de Knolles, débarquée à Calais. Sous Charles VI (février 1418), Henri V d'Angleterre vint mettre le siège devant la place, s'en empara en quelques jours et ordonna d'en réparer les fortifications. Vire devint alors la principale place d'armes de la Normandie, et les Anglais s'y maintinrent pendant trente-deux ans. En 1450, le gouverneur de Vire, Henri de Norbery, fut fait prisonnier à la bataille de Formigny. Son fils prit le commandement de la place, devant laquelle ne tarda pas à se présenter, au nom du roi de France, le connétable de Riche-

mont. Vire se rendit (1450) et Charles VII en confia le commandement au connétable. Le duc de Bretagne, François II, la surprit pendant ses démêlés avec Louis XI (1467), mais ses troupes l'évacuèrent au bout de quelques mois. En 1562, les réformés y dominèrent, après en avoir, sous la conduite de Montgomery, livré les églises aux flammes. Le maréchal de Maignon enleva la place et y exerça de sanglantes représailles ; il en était à peine sorti que Montgomery reparaisait sous les murs de Vire et s'en emparait. Cette seconde occupation protestante valut à la ville des scènes de carnage et de pillage. A la fin de 1568, Vire rentra sous l'obéissance royale. Les habitants, ruinés par tant de désastres, se trouvaient à cette époque réduits à une si profonde misère, que Charles IX dut leur faire remise de tous impôts. En 1574, les calvinistes s'emparèrent encore une fois de la ville, mais ils en furent chassés bientôt par le duc d'Elampes. Vire jouit alors de quinze ans de paix ; à la mort du duc de Guise, les habitants se laissèrent entraîner dans le parti de la Ligue ; mais Henri IV assiégea la ville et accorda le pillage à ses soldats. Le château ne se rendit qu'après la ville (1589-1590). La paix permit à Vire de se relever de ses désastres : des fabriques de draps s'y installèrent et y ouvrirent une source de richesses. Sous Louis XIII, les protestants parvinrent encore à s'en rendre maîtres ; mais leur domination ne fut que de courte durée (1621). En 1639, la sédition des *nupieds*, née à Avranches, ayant gagné Vire, les mutins envahirent le lieu des séances des officiers de l'élection, chassèrent les magistrats, assommèrent à coups de pierres et de bâtons le président Sarcilly et incendièrent sa maison, ainsi que celles des autres magistrats municipaux. Ces désordres, œuvre de la population des faubourgs de Vire, soulevèrent bientôt la bourgeoisie du quartier central ; une collision s'ensuivit, et les séditieux laissèrent plusieurs de leurs sur le carreau. Les faubourgs, pour se venger, investirent alors la cité ; mais Maignon parvint à réconcilier ces concitoyens prêts à s'égorger. Une maladie contagieuse décima la population en 1642. Depuis cette époque jusqu'à nos jours, Vire ne présente plus aucun épisode digne d'être mentionné. Avant la Révolution, c'était l'un des sièges royaux du bailliage de Caen, le chef-lieu d'une élection, le siège d'une maîtrise des eaux et forêts. Deux couvents très-importants, l'un de capucins, l'autre d'ursulines, y avaient été établis de 1623 à 1631.

VIREBOUQUET s. m. (vi-re-bou-kè). Syn. de VERBOUQUET.

VIRECTE s. f. (vi-rè-kte). Bot. Genre de plantes, de la famille des rubiacées, tribu des cinchonées, comprenant cinq espèces, qui croissent dans l'Afrique tropicale. || Syn. de SIPANÉE, autre genre de végétaux.

VIRÉE s. f. (vi-ré). Comm. Espèce d'étamine d'Amiens. || On dit aussi *viré* s. m.

— Bot. Section des léontodons, genre de chioracées.

VIRE-FLECHE s. f. Espèce de grosse fleche dont on se servait autrefois.

VIREL ou **VIRELLE** (Matthieu), ministre protestant français, né à Marchais (Beauvoisis). Il vivait au XVI^e siècle, prêcha la Réforme à Namur en 1561 et desservit dans la suite l'église française de Bâle. On a de lui : *Regulæ generales et perpetuæ de rebus ad calendarium spectantibus*, etc. (Bâle, 1579, in-8°) ; *Dialogue de la religion chrestienne, distingué en 10 chap. ; ensemble un brief sommaire et conférence d'icelle avec toutes les autres religions* (1582, in-8°). On a encore de Virel un traité, *De visibilitate veræ Ecclesiæ*.

VIRELAI s. m. (vi-re-lè — de *virer*, et de *lai*). Littér. Refrain du lai. || Espèce de poésie en petits vers, sur deux rimes, avec des refrains :

Des *virelais* pleins de molle langueur.

A. SOUMET.

— Chorégr. Sorte de danse. || Air sur lequel on l'exécute.

— Encycl. Le *virelai*, à l'origine, était soumis à l'obligation rigoureuse d'être construit avec le même nombre de vers que le lai et sur les mêmes rimes disposées dans un ordre différent. La pièce entière se trouvait, la plupart du temps, composée de dix-huit vers, sur deux rimes. Compris de cette façon, le *virelai* est inséparable du lai (v. ce mot), et, en traitant de cette forme difficile de la poésie, nous en avons donné quelques exemples.

Transformé peu à peu et soumis à des règles moins rigoureuses, le *virelai* a fini par avoir, de nos jours, une existence propre, à former un genre à part. Mais, avant d'être ainsi métamorphosé, il subit un grand nombre de modifications. Dès le XIV^e siècle, on le rencontre, simple refrain de quatre vers, accompagnant un lai de deux strophes ; sa seule règle est d'être construit sur les mêmes rimes que les quatre derniers vers de la strophe. Tel est ce *virelai* de Froissard :

On dit que j'ai bien maniéré
D'estre orgueilleux et ;
Bien affiert à estre fière
Jone puolette.

Hui matin me leval,
Droit à l'ajournée,
En un gârdinet entrâi
Dessus le rousée;
Je cuidai estre prembre
Ou clos sur l'erbette,
Mès mon doulz amis y lero
Coellans le fleurite.
On dist que j'ai bien manière
D'estre orghillousette;
Bien affert à estre fière
Jone pucelette.
Un chapelet li donnai
Fet de le vesprée.
Il le prist, bon gré l'en sai;
Fuis m'a appelée :
• Voellids oyr ma prière,
Tres belle et douchette;
Un petit plus qu'il n'afièrè
Vous m'estes durette.
On dist que j'ai bien manière
D'estre orghillousette;
Bien affert à estre fière
Jone pucelette.

Au x^ve siècle, les règles du *virelai* sont plus rigoureuses. Dans la pièce suivante, d'Eustache Deschamps, le refrain, qui n'a qu'un vers isolé, répété deux fois à titre et sans rimer avec les strophes du lai, fait attendre le *virelai* d'une manière originale :

LAI.
Sui-je, sui-je, sui-je belle ?
Il me semble, le nez à mon avis,
Que j'ay beau front et doulz viz (visage),
Et la bouche vermeillette;
Dites moy se je sui belle.
J'ay vers yeulx, petit sourcis,
Le chief blont, le nez traitis (délicat),
Ront menton, blanche gorgette;
Sui-je, sui-je, sui-je belle ?
J'ay dur sein et hault assis,
Lons bras, gresles doys aussis,
Et, par le faulx (la taille), sui greslette;
Dites moy se je sui belle.
J'ay piez rondes et petiz,
Bien chausans, et biaux habis,
Je suis gaye et follette;
Dites moy se je sui belle.
J'ay manteaux fourrés de gris,
J'ay chapiaux, j'ay biaux profils,
Et d'argent mainte espinglette;
Sui-je, sui-je, sui-je belle ?
J'ay draps de soye, et tabis,
J'ay draps d'or, et blanc et bis,
J'ay nainte bonne chosette;
Dites moy se je sui belle.
Que quinze ans n'ay, je vous dis;
Moult est mes trésors jolys,
S'en garderay la clavette (la clef);
Sui-je, sui-je, sui-je belle ?
VIRELAI.
C'est un mondains paradiz
Que d'avoir dame toudiz (tous les jours),
Ainsi fresche, ainsi nouvelle;
Sui-je, sui-je, sui-je belle ?
Entre vous, accourdiz,
Pensez à ce que je diz;
Cy fine (ici finit) ma chansonnelles;
Sui-je, sui-je, sui-je belle ?

Les poètes contemporains ont fait du *virelai* un petit poème sur deux rimes, dans lequel un refrain est ramené par intervalles. Ils se sont exercés sur cette forme difficile, comme sur la plupart de nos anciens rythmes poétiques. L'un d'entre eux, M. Daniel Bernard, a donné le titre de *Virelais* à un volume de vers, publié en 1865, et qui contient, avec des sonnets et autres pièces, des *virelais* en assez grand nombre. Voici l'un des mieux réussis :

LE CONCERT RIDICULE.
Elle était assise au vieux clavecin,
Vieux ! — comme un début de poème épique
Elle estropiait un air. — Le serin
En cage sifflait cet air magnifique.
Le serin était, de la république,
Le plus furieux et le plus chagrin.
Car il entendait, le soir, le matin,
En russe, en anglais, en grec, en latin,
Cet air où l'ennui donnait la réplique !
Elle était assise au vieux clavecin,
Vieux ! — comme un début de poème épique !
Je la regardais tandis que sa main
Traduisait la note hiéroglyphique.
L'ivoire était jaune — et la mécanique
Fatiguée, hélas ! restait en chemin.
• Demain, dit la belle au chant inhumain,
Vous m'écouteriez de nouveau. — Demain,
J'attendais un parent venu d'Amérique. •
Elle était assise au vieux clavecin,
Vieux ! — comme un début de poème épique !
Comme je bâillais, elle dit : • Voisin,
Vous êtes ce soir d'humeur prosaïque.
Ma romance est-elle un soporifique ?
Vous êtes aussi galant qu'un cousin. •
Et moi, déroulant un œil assassin :
• C'est, mademoiselle, au fond de mon sein
Que chante la voix de votre musique ! •
Elle était assise au vieux clavecin,
Vieux ! — comme un début de poème épique !

VIRELAN s. m. (vi-re-lan). Numism.
Monnaie d'argent des ducs de Bourgogne.

VIREMENT s. m. (vi-re-man — rad. vi-
rer). Action de virer.

— Fin. Opération qui consiste à transpor-

ter une dette active d'un créancier à un autre créancier à qui l'on doit une somme égale : *Faire un VIREMENT*. || Opération qui consiste à transporter à un chapitre du budget des crédits votés pour un autre chapitre.

— Photogr. Syn. de VIRAGE.

— Mar. *Virement d'eau*. Retour de marée ou renvoi d'eau. || *Virement de bord*. Action de virer de bord, de prendre sur place une direction exactement opposée. Sedit au figuré pour signifier Changement de conduite, d'opinion, de parti : *Les députés ministériels sont toujours prêts à opérer un VIREMENT DE BORD*.

— Encycl. Fin. Le *virement* est une opération de comptabilité employée surtout dans les banques et qui, à elle seule, explique tout le mécanisme si compliqué de la circulation et du crédit. Son nom et son usage sont originaires de l'Italie et remontent au xii^e siècle. Les premières banques connues furent, comme l'indique leur nom, *banco del giro*, des banques de *virement*. Elles avaient été fondées par des orfèvres génois; les orfèvres étaient alors les maîtres du commerce, puisqu'ils détenaient les métaux précieux, sans lesquels toute transaction était impossible. Mais cette situation présentait aussi son danger; si les rues des villes étaient peu sûres, les routes l'étaient encore bien moins, et il y avait de graves périls à s'en aller sur les marchés, emportant avec soi de l'argent ou de l'or, pour y traiter des affaires. D'autre part, les métaux précieux étaient alors presque la seule valeur jouissant de la confiance et de la faveur publiques, de telle sorte qu'il fallait ou s'exposer aux attaques des détresseurs et coupe-bourse ou ne point faire de commerce. Pour sortir de ce dilemme, les juifs inventèrent la lettre de change; les orfèvres italiens inventèrent la banque de *virement*. C'était au fond à peu près la même chose, l'idée des juifs pourtant valait mieux. Les orfèvres déposaient dans un comptoir ou banque une certaine quantité de métaux précieux, dont il leur était délivré un reçu. Cette banque devenait ainsi une caisse générale de dépôts. L'orfèvre qui avait déposé là de l'or en barre traitait des affaires et, au lieu d'effectuer le paiement avec l'argent de son escarcelle ou de sa sacoche, il payait avec un bon sur la banque, quelque chose approchant de ce que nous connaissons aujourd'hui sous le nom de chèque. Celui qui avait reçu ce bon devenait propriétaire, par cela même, de la part de métal ou de numéraire indiquée par la somme du bon formant le dépôt fait à la banque, où il pouvait aller prendre suivant son désir ou ses besoins. C'est ce changement de propriétaire qui fit donner à ces banques le nom de *banco del giro*. Pour les créateurs de ces banques, les dépôts faits n'étaient pas de simples garanties; l'idée de garantir les transactions et de s'en tenir, pour le paiement, à un simple échange de valeurs, sans intervention de numéraire, était trop avancée pour ce temps, et les clients des banques de *virement* n'étaient point allés jusque-là; ils entendaient payer et être payés en monnaie métallique, avec cette seule différence qu'au lieu de la recevoir immédiatement dans la main ils acceptaient un titre qui les rendait propriétaires de cette même monnaie déposée dans les coffres ou les caves d'une caisse générale, d'une banque de *virement*, où ils devaient aller chercher. La clientèle de ces banques, on le devine, était assez restreinte, et les *virements* qu'elles effectuaient étaient relativement peu nombreux et peu compliqués. Il était rare que les bénéficiaires du *virement* retirassent la partie du dépôt qu'ils avaient acquise; ils payaient avec elle comme ils avaient été payés, ce qui leur paraissait beaucoup plus sûr; de telle sorte qu'une certaine quantité d'affaires étaient faites sans qu'il apparût la moindre monnaie; celle-ci était donc comme si elle n'avait pas existé. Il semble que ce fait était tout à la fois assez simple et assez éloquent pour frapper l'esprit de ceux qui étaient en état de le constater chaque jour, pour ainsi dire, et qu'il devait les amener en peu de temps à comprendre et à concevoir la théorie et le mécanisme du crédit. Il n'en est rien. Il fallut plusieurs siècles pour en arriver à cette connaissance qui, d'ailleurs, est loin d'être aussi complète et aussi précise qu'on pourrait le désirer.

Quoique le *virement* soit la démonstration la plus concluante et la pratique la plus simple et la plus parfaite de l'échange et du crédit, ce n'est pas sans raison que nous avons dit plus haut que l'idée des juifs, la lettre de change, valait mieux que celle des orfèvres génois. Ceux-ci, en effet, en créant les banques de *virement*, n'avaient trouvé qu'un procédé ingénieux pour éviter certains ennuis et certains périls, mais ils n'avaient pas songé à tirer la conclusion des faits qui naissaient de l'usage de ce procédé; tout en innovant, ils restaient dans la routine; tandis que les juifs, en créant la lettre de change, ont voulu non-seulement éviter les mêmes périls, mais encore fonder l'échange des valeurs contre des valeurs et rendre sinon inutile, du moins secondaire, l'emploi des espèces. C'était là une incontestable progrès, et c'est à cette idée que se rattache la fondation des banques d'Angleterre, d'Ecosse et d'Amsterdam et plus tard de celle de Law.

Autrefois, dans les banques de *virement*, on n'opérait les changements qu'au profit des clients de la banque, c'est-à-dire que les opérations ne pouvaient être faites qu'entre les clients de la même banque. Maintenant les banques qui font ces transactions n'établissent aucune distinction; elles se considèrent avec raison comme des caisses générales et acceptent les ordres du premier dépositaire et des acquéreurs, qui, par le *virement*, deviennent dépositaires à leur tour; seulement, elles ne font pas d'avances à ces derniers, comme il arrive pour ceux qui y ont un compte courant.

Beaucoup de banques aujourd'hui sont à la fois banques de *virement* en même temps que banques d'escompte ou de dépôts; elles cumulent ces diverses fonctions. Pour le *virement* entendu dans le sens qu'il avait autrefois, car il en a un nouveau dont nous allons parler, les individus déposent des métaux précieux, soit en lingots, soit en monnaie, à la banque, puis ils effectuent leurs paiements à l'aide d'un bon tiré sur cette banque. Par ce bon, le dépositaire donne avis au banquier qu'il ait à porter la somme indiquée de son crédit au crédit du porteur. Il va sans dire que le dépositaire est débité de cette somme, c'est-à-dire que son dépôt est diminué d'autant, à moins qu'un nouveau *virement* ne soit ordonné par un tiers en sa faveur. C'est là ce qu'on appelle le *virement* des parties; c'est, comme on le voit, l'ancienne méthode, l'ancien procédé.

Il est un autre *virement* qui n'a plus seulement pour objet un dépôt en espèces, mais bien toutes sortes de valeurs. C'est certainement le plus intéressant et le plus curieux à étudier. Nous avons vu jusqu'à présent des possesseurs de capital métallique échanger ce capital, lui faire subir des mutations sans le faire sortir des caisses où il est déposé; mais le capital métallique n'est pas la seule richesse; tous les produits sont des richesses, eux aussi, et peuvent devenir des valeurs, par l'échange. Seulement, il peut se faire que l'échange ait lieu sans intervention de la monnaie, si ce n'est d'une manière nominale et pour fixer le taux, la valeur des produits. Dans ce cas, le paiement est effectué à l'aide d'effets qui seront un jour, à l'échéance, remboursés en espèces ou échangés contre des marchandises. Celui qui a livré les produits en débite sur ses livres celui qui les a reçus, et celui-ci crédite d'autant le premier. Mais celui qui est débiteur à l'égard de X est créancier à l'égard de Z; il doit, et on lui doit. On lui doit quoi? des produits évalués à un certain chiffre ou l'équivalent, soit en espèces, soit en tous autres produits à sa convenance. Que doit-il de son côté? exactement la même chose. Il ne reste plus qu'à connaître la différence entre les sommes dues respectivement. C'est cette situation qui fait l'objet du *virement*. Le commerçant porte les effets qu'on lui a souscrits, les lettres de change ou les traites qu'il a tirées à la banque qui fait ce genre d'opérations. Ces effets constatent ce qui lui est dû; sur les livres de la banque, il est crédité de leur montant. C'est absolument comme s'il eût déposé de l'or en barre dans une caisse ou des marchandises dans des docks. Le banquier, qui a reçu ces effets les fera circuler; il en fera le recouvrement à l'échéance, s'il y a lieu. Mais s'il reçoit d'une autre personne un effet souscrit par ce déposant, une lettre de change ou une traite tirée sur lui, il paye soit avec l'une des créances qui lui appartiennent, soit avec des fonds recouvrés en son nom, soit enfin avec des espèces avancées par la banque en raison de la garantie qu'elle possède en portefeuille. Dans tous les cas, le compte de celui pour qui on paye est débité de la somme payée. Rien de plus simple : le banquier devient ainsi le caissier et le comptable commun d'un certain nombre de personnes. Quand ce banquier doit rendre des comptes à ses clients, établir leur situation, comme on dit dans le commerce, il transcrit toutes les sommes qu'il a reçues soit en effets, soit en espèces ou toutes autres valeurs, et qui forment le crédit du titulaire du compte, puis il place en regard toutes les sommes qu'il a payées en son nom et qui forment le débit, et la différence entre les deux totaux est soldée par le banquier si le crédit surpasse le débit, par le client si le débit est en excès sur le crédit. Mais, dans l'un ou l'autre cas, on ne soldé point toujours en espèces; le plus souvent, le client, lorsque la différence est à son débit, remet de nouvelles créances ou valeurs commerciales au banquier, ou, si la différence est à son avantage, son crédit est établi par le solde du compte, et les opérations continuent de part et d'autre, comme précédemment.

Tout ce qui vient d'être dit peut s'appliquer, il est vrai, aussi bien au compte courant qu'au *virement*. Ce qui distingue ce dernier, c'est que le banquier qui l'opère n'emploie point ou, du moins, emploie peu les espèces métalliques pour les paiements qu'il doit faire au nom de ses clients, si ce n'est comme appoint et pour les différences. Le reste n'est qu'une affaire d'écritures. Pour saisir le mécanisme de cette opération, supposons que la situation de quatre clients, A, B, C et D, soit celle-ci : A doit à D 50 fr. et 75 à C; B doit à A 150 fr.; C doit à B 50 fr., ainsi que 50 à D; enfin D doit à B 100 fr.; soit un total de 475 fr. Le banquier,

au lieu de recevoir et de payer à chacun ce qui leur est dû, inscrit, à mesure que les avis lui parviennent ou que les créances lui sont remises, cette situation de la manière suivante :

Compte de A.	
Fr.	Fr.
Doit A à D . . . 50	AVOIR B à A . . . 150
— A à C . . . 75	
Solde créditeur . . 25	
150	150

Compte de B.	
Fr.	Fr.
Doit B à A . . . 150	AVOIR C à B . . . 50
— D à B . . . 100	
150	150

Compte de C.	
Fr.	Fr.
Doit C à B . . . 50	AVOIR A à C . . . 75
— C à D . . . 50	Solde débiteur . . 25
100	100

Compte de D.	
Fr.	Fr.
Doit D à B . . . 100	AVOIR C à D . . . 50
— A à D . . . 50	
100	100

Quand il s'agit de payer à A ce qui lui est dû par B, on lui remet les créances qu'on a sur lui D et C, et, après avoir marqué à son crédit la somme que B lui doit, on inscrit à son débit celle qu'il doit aux deux autres, et ainsi de suite pour les suivants. De telle sorte que, lorsque tous les comptes sont balancés, il ne reste que deux différences, l'une, de 25 francs, au crédit de A; l'autre, de même somme, au débit de C. Si A l'exige, il touche ce solde, C le paye, et tous les comptes sont liquidés. Il a suffi, on le voit, de 25 francs en espèces pour régler une circulation de 475 francs, c'est-à-dire la dix-neuvième partie de cette somme. On remarquera en outre que, dans l'exemple choisi, c'est justement C, qui avait une créance sur A, qui reste, en définitive, le créancier de celui-ci, grâce au *virement* qu'on a opéré du crédit d'un compte au débit d'un autre, et *vice versa*. Il n'en faut pas davantage pour démontrer de quelle manière les échanges peuvent se passer de la monnaie, dans une très-large mesure, pour prouver qu'elle n'y est point indispensable et pour expliquer de la manière la plus positive et la plus pratique ce que c'est que la circulation et ce que peut être le crédit.

La banque d'Angleterre, à l'aide de ce procédé et de l'usage des chèques, en est arrivée à restreindre même son émission de papier, ce qui, sur ce chapitre, lui permet de réaliser une très-notable économie. Elle règle par des *virements* un grand nombre de comptes et ne se sert de ses espèces ou de ses propres billets que pour solder les différences, lesquelles sont dans les proportions indiquées plus haut. Elle reçoit les chèques à titre de créances, et, après avoir opéré les *virements* dans ses écritures, elle les remet en paiement à leurs signataires. Il se fait chaque jour, sur le marché de Londres, un chiffre considérable d'affaires qui sont liquidées de cette façon. Dans ces dernières années, quelques banques, en très-petit nombre, se sont fondées en France pour généraliser ce genre d'opérations. Elles prennent le titre de banques de *virement* ou de banques de compensation, et elles arriveront, par l'expérience de la pratique, à ruiner le préjugé mercantile, à prouver cette vérité économique que les produits s'échangent contre des produits et que les échanges n'ont pas besoin de monnaie pour être opérés; qu'il suffit, pour cela, d'un système d'écritures, appuyé de chèques ou bons, et d'une comptabilité générale où s'exécuteraient sur une vaste échelle les *virements*, de la même manière qu'on les opère dans une banque particulière.

Le *virement* dont nous venons d'expliquer le mécanisme est un procédé d'écritures employé dans la comptabilité, non-seulement pour le compte des particuliers, mais encore pour équilibrer certaines dépenses. C'est à l'aide de ce procédé que sont masquées la plus généralement les opérations frauduleuses des comptables infidèles ou des administrateurs qui se livrent à l'exploitation des actionnaires bien plus qu'à celle d'une entreprise. C'est aussi à l'aide de ce procédé que l'administration cache certaines dépenses ou les soustrait au contrôle des Chambres. Les crédits étant ouverts en vue de certaines destinations, on les affecte pour une certaine part à une destination indiquée et on leur fait subir un *virement* de chapitre de la même façon que nous l'avons indiqué dans l'exemple des clients A, B, C, D. Seulement, ici, ce sont des comptes généraux qui remplacent les comptes des particuliers. Il s'ensuit que les sommes votées dans l'ouverture des crédits sont dépensées, mais d'une façon différente de celle qu'on avait prévue, et pour l'examineur peu exercé il n'y paraît point, chaque chapitre ayant atteint le chiffre qui lui était alloué. Mais ce chiffre est obtenu par l'inscription des dépenses réelles, d'une part, et, de l'autre, par le solde créditeur ou le solde débiteur

qui résulte des *virements* qu'on a opérés d'un chapitre à un autre. C'est là la science, non pas de combler, mais de masquer les déficits.

VIRÉON s. m. (vi-ré-on). Ornith. Genre de passereaux, de la famille des muscicapédées, comprenant quatre espèces, qui habitent l'Amérique du Nord.

— **Encycl.** Les *viréons* sont caractérisés par un bec court, un peu comprimé, courbé et échancré vers le bout de la mandibule supérieure, l'inférieure étant retroussée à la pointe; des narines arrondies, situées à la base du bec; une bouche ciliée sur ses angles; des ailes de longueur moyenne, à premières rectrices à peu près égales et les plus longues; des tarses forts, mais de médiocre longueur. Ce genre, formé aux dépens des gobe-mouches et des tangaras, comprend quatre espèces, qui habitent l'Amérique du Nord. « Les *viréons*, dit M. Z. Gerbe, habitent les bosquets, les buissons situés dans les lieux arides, sur des monticules et à proximité des terrains cultivés, se nourrissent d'insectes, font entendre un chant assez agréable et nichent sur les arbrisseaux. »

VIRÉONINÉ; **ÉE** adj. (vi-ré-o-ni-né — rad. *viréon*). Ornith. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre *viréon*.

— s. f. pl. Tribu de passereaux, de la famille des muscicapédées, ayant pour type le genre *viréon*.

VIRÉOSYLVE s. f. (vi-ré-o-sil-vi — de *viréon*, et de *sylve*). Ornith. Genre de passereaux, de la famille des viréoninées.

VIRER v. n. ou intr. (vi-ré). — Ce mot, qui correspond à l'espagnol, portugais, provençal *virar*, est communément rattaché au latin *gyrare*, tourner en cercle, de *gyrus*, cercle; mais Diez rejette cette étymologie communément reçue, la syllabe *gi* ne se changeant jamais en *vi*. Il fait dériver le verbe *virer* du vieux français *viré*, dialecte italien *viro*, *vera*, cercle, anneau. Or, ce substantif *viré* représente le latin *virta*, espèce de braccet, dont le diminutif *virtula* est aussi le type du français *virole*, espagnol et provençal *virola*, d'où le catalan *virollet*, girouette. Il est fort probable que le latin *virta*, quelle que soit sa provenance immédiate, se rattache à la racine sanscrite *var*, entourer. Tourner sur soi-même; s'emploie souvent avec le mot *tourner*, dont il est cependant synonyme : *Ne faire que tourner et virer*. On *virer* encore quelques pas dans une espèce d'entomoir tortueux, et tout à coup on se trouve face à face du pont du Diable. (Chateaub.) L'hirondelle est l'oiseau du retour; elle tourne et *virer* sans cesse. (Michelet.)

— Fig. Changer, se transformer : *L'opinion *virer* à tout vent*. (G. Sand.)

— *Virer à*, Tendre vers, se transformer en : *Ce vert a viré au bleu*. *Ce vin virer à l'aigre*. *Le cog virer au chapon par une tendance fatale*. (Toussaint.)

— Subir l'opération du virage : *Ces épreuves *virer* bien*.

— Mar. Faire tourner le navire : *Virer au large*. *Virer sur l'ancre*. *Virer à la côte*. « *Virer au cabestan*, Tourner le bâtiment de façon que, étant ancré d'un bord au plus près, il puisse être amuré de l'autre. « *Virer en carène*, Coucher ou incliner un bâtiment sur le côté pour en réparer la carène. On dit plus ordinairement *ABATTRE EN CARÈNE*. « *Virer en quille*, Abattre un navire jusqu'à ce que la quille paraisse au-dessus de l'eau. « *Virer de bord*, l'aïre un demi-tour pour changer complètement de route, mouvement dans lequel les deux bords du navire échangent leur position. Au fig., Changer de conduite, de parti, d'opinion. « *Virer de bord vent devant*, *Virer de bord de façon que le navire, en tournant, présente un instant sa proue au vent*. « *Virer de bord vent arrière ou lof pour lof*, *Virer de bord de façon que le navire, en tournant, présente un instant sa poupe au vent*.

— v. a. ou tr. Tourner : *Il laisse mûrir à l'air sa terre de bruyère, de temps en temps la *virer*, la remue*. (P.-L. Courier.) « N'est plus guère usité que dans quelques provinces.

— Fam. *Tourner et virer quelqu'un*, Essayer de toutes façons de le sonder, de le faire parler : *On eut beau tourner et virer ce témoin*.

— Fin. *Virer les parties*, Payer par cession des droits qu'on a soi-même sur un débiteur.

— Photogr. Soumettre à l'opération du virage : *Virer des épreuves*.

— Mar. Tourner, changer la direction de : *Virer le cap au nord*. « Imprimer un mouvement de rotation à : *Virer le cabestan*.

Se virer v. pr. Se tourner : *Virer-vous, que je vous voie*.

Jamais légère girouette
Au vent siôt ne se *virer*;
Nous verrons, bergère Rosette,
Qui premier s'en repentira. DESPORTES.

§ Vieux mot.

— Fig. Changer : *Je suis tantôt sage et tantôt libertin, tantôt menteur, chaste, impudique, puis libéral, prodigue et avare, selon que je me *virer**. (Montaigne.) « Inus.

VIRE s. f. pl. (vi-re — du lat. *virix*, braccets). Blas. Anneaux concentriques au

nombre de deux, de trois ou de quatre : *Albiss, en Provence : De gueules, à deux *vires* d'or, au chef d'argent, chargé d'une croix de sable*.

VIRE ACQUIRIT EUNDO (*Elle acquiert des forces dans sa course*). Virgile (*Énéide*, liv. IV, v. 175) fait le portrait de la Renommée : « Sa vie est dans sa mobilité; elle acquiert des forces dans sa course : d'abord faible et timide, bientôt s'élevant dans les airs, son pied touche la terre et son front se cache dans la nue. »

De la renommée à la calomnie, il n'y a qu'un pas, et Beaumarchais s'est sans doute souvenu du *vires acquirit eundo* dans ce passage célèbre du *Barbier de Séville* : « La calomnie, monsieur !... D'abord un bruit léger, rasant le sol de la terre, comme l'hirondelle avant l'orage, *planissimo* murmure et file et sème en courant le trait empoisonné; telle bouche le recueille, et *piano, piano* vous le glisse en l'oreille adroitement. Le mal est fait, il germe, il rampe, il chemine, et *rinforzando*, de bouche en bouche, il va le diable; puis tout à coup, ne sais comment, vous voyez la calomnie se dresser, siffler, s'enfler, grandir à vue d'œil. Elle s'élance, étend son vol, tourbillonne, enveloppe, arrache, entraîne, éclate et tonne, et devient, grâce au ciel, un cri général, un *crescendo* public, un chorus universel de haine et de proscription. »

Quand Pierre le Grand vint à Paris, il visita l'hôtel des Monnaies; on frappa en sa présence une médaille dont la légende était une allusion au résultat fécond de ses voyages : *Vires acquirit eundo*.

« Ce n'était plus un mot ni une phrase qu'on me reprochait, mais tout un long discours, mais toute une série de leçons, mais... mais... On allait presque jusqu'à me reprocher mon enseignement, tant est vrai le *vires acquirit eundo*. »

GATIEN ARNOULT.

« Un principe, c'est une force qui marche comme un conquérant : *Vires acquirit eundo*. Une fois qu'une idée est déposée dans l'âme humaine, elle germe, elle se développe, elle s'accroît chaque jour et finit par s'élever jusqu'aux cieux. »

PIERRE LEROUX.

« C'est avec plaisir que l'on voit l'histoire devenir progressivement plus ample, plus circonstanciée, s'enrichir de détails et prendre de l'intérêt à mesure qu'elle s'approche de nous : *Vires acquirit eundo*. »

KELLER.

« Quiconque lira les *Questions de mon temps* fera cette remarque que M. de Girardin n'a pas été un enfant gâté de la nature; ce n'est pas le don inné, c'est le travail qui l'a fait ce qu'il est. Ses premières pages portent les traces de tâtonnements et d'hésitations, qui disparaissent de plus en plus à mesure qu'on avance dans la lecture de son œuvre. Son style, faible d'abord, prend de la vigueur en marchant : *Vires acquirit eundo*. »

EDMOND TEXIER.

VIRESCENCE s. f. (vi-réss-san-se — du lat. *virescere*, devenir vert). Bot. Métamorphose des organes appendiculaires en organes foliacés.

VIRET (Pierre), réformateur religieux, né à Orbe en 1511, mort à Orthez en 1571. Il commença ses études dans sa ville natale et vint ensuite à Paris, où les innovations de Luther éveillèrent dans son esprit des doutes que fortifia le commerce de Lefèvre d'Étaples et de Guillaume Farel. La persécution le ramena dans sa patrie, et il hésita entre les anciennes croyances et les nouvelles jusqu'au moment où Farel se rendit en Suisse. Farel en fit un réformateur. Le nouveau ministre se mit à l'œuvre en 1531 et commença par la réforme de sa propre famille et de sa ville natale. Il alla ensuite à Granson, puis à Payerne, où un prêtre ne trouva pas de meilleur argument à lui opposer qu'un coup d'épée, qui lui fit une grave blessure. Arrivé à Genève en 1534, avec Farel et Froment, Viret remporta de si brillants succès que les chanoines lui firent donner un poison auquel il échappa, mais qui ruina pour toujours sa constitution. Il se rendit ensuite à Neuchâtel et revint à Genève en 1541, après avoir établi la Réforme à Lausanne. Calvin aurait voulu le garder auprès de lui; il pria le sénat de Berne de ne pas rappeler son compagnon d'œuvre. Ils avaient ensemble étendu les conquêtes de la Réforme; mais, écrivait Calvin, « j'ai de plus belles espérances encore pour l'avenir, si on me laisse Viret... Toutes les fois que je pense à son départ, je suis plus mort que *vif*. » Rappelé quand même, Viret ne tarda pas à être pour Lausanne ce que Calvin était pour Genève. Comme lui, il pensait que la Réforme n'aurait de solidité que dans un changement moral des esprits, et ce changement n'était possible, suivant lui, que par l'établissement d'une discipline sévère. Tous ses efforts tendirent de ce côté. Mais le gouvernement bernois refusa de s'associer à ce projet, ainsi qu'à la cession du droit d'excommunication qui aurait donné à l'Eglise un pouvoir excessif. Une lutte s'ensuivit entre le gouvernement et les minis-

tres; quelques-uns de ces derniers se démentirent de leurs fonctions. Quant à Viret, il fut déposé à cause de son opiniâtre opposition. Il se retira à Genève, où la république lui témoigna sa reconnaissance en lui accordant les droits de bourgeoisie (1559), et fit, pendant deux ans, des prédications qui obtinrent le plus étonnant succès. Mais sa santé était ruinée. « Son corps, dit Grenus, fut tant débilité et fut mis si bas qu'il ne pouvait attendre autre chose, selon son jugement, sinon d'être porté en terre. » Il demanda donc un congé, que le conseil lui accorda avec beaucoup de peine, « vu, lit-on dans Grenus, le danger qu'il pourra courir d'être insulté par les ennemis de la religion, et vu, que plusieurs savants nous ayant déjà quittés, notre ville finira par être dépourvue d'habiles gens. » Viret arriva à Nîmes, et ses fatigues ne l'empêchèrent pas de prêcher le surlendemain devant un auditoire immense. Vers la fin de la même année, il fit un court séjour à Paris, où il émerveilla les nombreux auditeurs accourus pour l'entendre. Ce voyage est contesté cependant par les auteurs de la *France protestante*, et avant eux par Bayle; mais on lit dans les registres de la république de Genève, à la date du 30 décembre 1561 : « On prête Pierre Viret à l'Eglise de Paris, où l'on espère qu'il fera beaucoup de fruit et contribuera à convertir le parlement. » Quoi qu'il en soit, Viret était de retour à Nîmes au commencement de 1562, et il profita de ce voyage pour aller à Montpellier consulter les médecins de cette fameuse école. Dans le cours de la même année, il se rendit à Genève et sollicita cette fois du conseil un congé définitif, qui lui fut accordé. Il séjourna ensuite quelque temps à Lyon, où ses ennemis lui firent appliquer un édit de Charles IX qui défendait aux sujets de la religion d'avoir des ministres nés hors du royaume, et il se rendit alors à Orange et de là en Béarn, appelé par la reine de Navarre, qui le chargea d'enseigner la théologie dans son collège d'Orthez; c'est là qu'il mourut quelques années après.

Dans ses *Etudes sur les écrivains français de la Réformation*, M. A. Sayous apprécie en ces termes les talents d'écrivain du réformateur : « Il y avait chez Viret l'étoffe d'un moraliste, pénétrant et la verve d'indignation qui fait les éloquentes satiriques. Il semble ne pas s'en tenir à l'unique point de vue du réformateur, et, involontairement, il jette sur le monde un coup d'œil plutôt philosophique, selon le sens moderne de cette expression. Ce n'est pas seulement en théologie et en chrétien réformé qu'il juge; à son insu peut-être, il lui arrive de porter aussi son regard sur la société humaine, en dehors du cercle où le réformateur la circonscrit. De là, dans ses écrits, malgré la vivacité du sentiment religieux qui y domine, un caractère je dirai un peu plus profane et mondain que chez les autres écrivains théologiques de l'école calviniste... Professeur populaire, Viret devait s'accommoder aux habitudes de ses auditeurs, et il en avertit lui-même les lecteurs qui pourraient s'étonner de son rude langage. Viret, non plus que les autres réformateurs, n'est artiste; il a son but tout à fait en dehors de la littérature et ne vise qu'à la force et à la clarté, pour gagner ou conserver à sa foi, par l'enseignement, des disciples et des défenseurs. La véhémence et le sarcasme sont ses plus ordinaires beautés et lui tiennent lieu des grâces tranquilles du bien dire. » Ces procédés de composition donneront aux ouvrages de Viret un succès populaire très-considérable, si considérable que ses livres, surtout ses dialogues satiriques, sont d'une extrême rareté, bien qu'ils aient eu un assez grand nombre d'éditions.

Les ouvrages de Viret sont très-nombreux. Nous nous contenterons de citer les principaux, renvoyant à la *France protestante* ceux qui voudront en connaître le catalogue complet : *Exposition familière, faite par dialogues, sur le symbole des Apôtres*, etc. (Genève, 1543, in-8°; 1544, 1546, 1552, 1557, in-12; 1560, in-12); *Disputations chrestiennes, en manière de devis, divisées par dialogues, le premier intitulé l'Alchimie du purgatoire; le deuxième, l'Office des morts; le troisième, Anniversaires; le quatrième, l'Adolescence de la messe; le cinquième, les Enfers; le sixième, le Requiescant in pace du purgatoire* (Genève, 1544, in-8°); *Tractatus de usu salutationis angelicæ et ortu capellæ et eorum abusu* (Genève, 1544, in-8°), trad. en français, sous ce titre : *Petit traité de l'usage de la salutation angélique et de l'origine des chapeliers* (Genève, 1545, in-16; nouv. édit., Genève, 1561, in-12); *Seconde et troisième partie des Disputations chrestiennes : Dialogues du désordre qui est à présent au monde et des causes d'icelui et du moyen pour y remédier : desquels l'ordre et le titre est le monde à l'Empire (allant pire), le monde difforme, la métamorphose, la réformation* (Genève, 1545, in-8°; trad. en latin, Genève, 1545, in-8°); *Remonstrance aux fidèles qui controversent entre les papistes, et principalement à ceux qui sont en cour et offices publics, etc.* (Lausanne, 1547, 1559, in-12); *De la vertu et usage du ministère de la parole de Dieu et des sacrements dépendans d'icelle* (Genève, 1548, in-8°; Lyon, 1565, in-8°); *Physicæ palatii dialogi V* (Genève, 1551), trad. en français sous ce titre : *la Physique*

papale, faite par manière de devis et par dialogues (Genève, 1552, in-8°); *l'Office des morts fait par dialogues en manière de devis* (Genève, 1552, in-30); *Disputations chrestiennes touchant l'estal des trépassés* (Genève, 1552, 1554, in-8°); *Métamorphose chrestienne* (Genève, 1552, in-8°); *Admonition et consolation aux fidèles* (Genève, 1559, in-12); *Satyres chrestiennes de la cuisine papale* (Genève, 1560, in-8°); *Sommaire des principaux points de la foy et de la religion chrestienne* (Genève, 1561, in-16); les *Cantèles et canons de la messe* (Lyon, 1563, 1564, in-8°).

VIRETON s. m. (vi-re-ton — rad. *virer*). Flèche dont la plume était contournée en spirale, ce qui lui imprimait un mouvement de rotation quand on la lançait; flèche d'arbalète : *Le VIRETON était une véritable flèche rayée. Le VIRETON empenné siffla et vint se fixer dans son bras gauche*. (V. Hugo.)

— **Encycl.** Il est très-souvent fait mention du *vireton* dans nos différents auteurs de la guerre de Cent ans; entre autres, l'auteur de l'*Histoire de Charles VI* en parle au sujet d'un assaut donné à Melun par les Allemands au service de l'Angleterre (1420) : « Mais en remontant les fossés, dit-il, les arbalétriers de la ville les servoient de *viretons* par le dos (leur tiraient des *viretons* dans le dos) qui entroient jusques aux pennons, c'est-à-dire jusqu'à l'endroit où ils étaient empennés. On trouve dans quelques cabinets d'antiquités des modèles de ces armes, qui consistaient en une flèche armée d'un fer pyramidal. Ambroise Paré nous a laissé quelques détails sur leur configuration et sur la cure des blessures qu'elles occasionnaient.

VIREUR s. m. (vi-reur — rad. *virer*). Techn. Ouvrier papetier qui lève les feutres placés sur chaque feuille et les entasse, pour qu'ils soient prêts à servir de nouveau.

VIREUSE s. f. (vi-reu-se — rad. *virer*). Techn. Jeune ouvrière employée à mettre les asples en mouvement, dans les filatures de soie : *Dans les filatures à vapeur, on pourrait économiser la moitié de ces enfants en n'en plaçant qu'une pour desservir deux asples; ce moyen aurait pour résultat d'économiser la moitié des frais de VIREUSES, de former des fileuses et de nous donner des soies moins défectueuses*. (L. de Teste.)

VIREUX, **EUSE** adj. (vi-reu, eu-se — rad. *virer*). Qui tient du poison; qui a des propriétés vénéreuses : *Côût VIREUX*. *Odeur VIREUSE*. Plante VIREUSE. *Le tabac a les propriétés VIREUSES de la jusquiame et du datura stramonium*. (Lemaout.)

VIREVAUDE s. f. (vi-re-vô-de). Syn. de VIRE-VIRE.

VIREVEAU ou **VIREVAUT** s. m. (vi-re-vô — rad. *virer*). Mar. Treuil placé à l'avant des petits navires pour lever l'ancre. « Morceau de bois dont on s'aide pour tourner les grosses cordes.

VIRE-VENT s. m. (vi-re-van — de *virer*, et de *vent*). Ornith. Nom vulgaire du martin-pêcheur, sur les bords de la Loire.

VIRE-VIRE s. f. (vi-re-vi-re — rad. *virer*). Mar. Endroit de la mer où l'eau forme un tourbillon. « On dit aussi VIREVAUDE.

VIREVOLTE s. f. (vi-re-vol-te — de *virer*, et de *volte*). Tour que l'on fait sur soi-même : *Au nom de Dieu, lui dis-je en me débarrassant assez violement de ses mains pour le forcer à exécuter une des plus belles VIREVOLTES dont la complexité jamais étouffé le barreau*... (Ch. Nod.) « On a dit autrefois VIREVOUSSE, VIREVOUSTE et VIREVOUTE.

VIREVOLTER v. n. ou intr. (vi-re-vol-té — rad. *virer*). Faire des virevoltes, tourner sur soi-même. « Vieux mot. On a dit aussi VIREVOUSSER, VIREVOUSTER et VIREVOUTER.

VIREY (Jean de), littérateur français, né près de Caen, qui vivait au XVI^e siècle. Ayant embrassé la carrière des armes, il s'attacha au maréchal de Matignon, alors gouverneur de Normandie, et obtint le commandement de la ville et du château de Cherbourg. Passionné pour la poésie dramatique, il employa ses loisirs à mettre en vers plus que médiocres l'*Histoire des Macchabées*, dont il fit deux tragédies, ainsi qu'il les intitula, bien qu'elles ne fussent divisées ni en actes, ni en scènes. Ces deux pièces inconnues, dans lesquelles se trouvent des détails révoltants, ont été publiées sous ce titre : *la Macchabée, tragédie du martyre des sept frères et de Salomone, leur mère, avec une préface et quelques œuvres chrétiennes en vers* (Rouen, 1598, in-12); la *Divine et heureuse victoire des Macchabées sur le roi Antiochus* (Rouen, 1600, in-12).

VIREY (Jules-Joseph), médecin et physiologiste français, né à Hortes (Haute-Marne) en 1776, mort à Paris en 1847. Il servit dans les hôpitaux militaires pendant la Révolution, devint ensuite pharmacien en chef du Val-de-Grâce, se fit recevoir docteur et professa ensuite l'histoire naturelle à l'Athénée. Reçu membre de l'Académie de médecine, il y défendit la doctrine du vitalisme et combattit les théories de Lamarck et de Broussais. L'indépendance de ses opinions lui fit refuser en 1825 la chaire d'histoire naturelle des médicaments à l'Ecole de pharmacie. Ses concitoyens le nommèrent membre de la Chambre des députés. Virey était un homme

d'un esprit cultivé et d'une imagination peu commune. Outre les articles fournis au *Journal complémentaire du Dictionnaire des sciences médicales*, il publia les ouvrages suivants : *Histoire naturelle du genre humain* (3 vol. in-80; 2^e édit., Paris, 1817); *Histoire naturelle des médicaments, des aliments et des poisons tirés des trois règnes de la nature* (Paris, 1820, in-80); *Histoire des mœurs et de l'instinct des animaux* (Paris, 1822, 2 vol. in-80); *De la puissance vitale dans les fonctions physiologiques* (1823, in-80); *De la femme, sous les rapports physiologiques, moraux et littéraires* (Paris, 1825, in-80); *Hygiène philosophique appliquée à la civilisation moderne* (Paris, 1828, in-80); *Traité de pharmacie théorique et pratique* (4^e édit., Paris, 1833, 2 vol. in-80); *Philosophie de l'histoire naturelle* (1835, in-80); la *Physiologie considérée dans ses rapports avec la philosophie* (Paris, 1844, in-80).

VIREYE s. f. (vi-rè-ïe — de Virey, natur. fr.). Bot. Syn. d'ALLOPLECTE et de RHODODENDRON, genres de végétaux.

VIRGAIRE s. m. (vir-gière — du lat. *virga*, verge). Chantre d'église, à Rome.

— s. f. Genre de champignons.

VIRGILE s. m. (vir-ji-le). Poète qui a le genre ou le mérite de Virgile : *L'art peut produire des milliers de Théocrites et de Virgiles*. (B. de St-P.)

Un Auguste aisément peut faire des Virgiles.

BOILEAU.

— Livre qui contient les œuvres de Virgile : Un *VIRGILE doré sur tranche*.

VIRGILE (Publius Virgilius ou Vergilius Maro), illustre poète latin, né au village d'Andes, près de Mantoue, l'an 70, mort à Brindes le 22 septembre de l'an 19 avant notre ère. Ses parents, sans être pauvres, étaient au moins dans une médiocre condition. On ne sait au juste quelle était la profession de son père; les uns disent qu'il était serviteur à gages d'un *viator*, officier de justice d'un ordre inférieur, les autres qu'il était potier. Quoi qu'il en soit, de même qu'Horace, Virgile n'eut pas à se plaindre de l'éducation que sa famille lui donna. Il resta à la maison paternelle jusqu'à l'âge de sept ans; après quoi, il alla à Crémone, et c'est là qu'il fit ses premières études. A seize ans, il revêtit la robe virile, le jour même, rapporte-t-on, où mourait Lucrèce. Mais cette légende n'a rien de certain; elle a probablement été inventée par l'imagination pieuse de ceux qui aimaient les deux grands poètes. En quittant Crémone, il se rendit à Milan et un peu plus tard à Naples, où il étudia la médecine, la physique et la philosophie. Il y suivit les leçons du philosophe épicurien Syron, sans trop accepter ses idées, et de Parthenius, grammairien grec et poète, qui l'initia à la connaissance des légendes mythologiques.

On rapporte, en général, à cette époque la composition des petits poèmes attribués à Virgile; pour quelques-uns, il n'est point certain qu'ils aient été écrits par lui; mais, pour la plupart, le doute n'est pas permis. Il y a dans le *Moretum*, par exemple, des vers qui ne sont pas indignes du poète des *Géorgiques* et de l'*Énéide*.

L'Italie était alors bouleversée; les triumvirs se la partageaient. Pollion commandait dans la Gaule Cisalpine; Virgile lui fut présenté, et c'est à l'instigation du proconsul qu'il écrivit les *Bucoliques*, de l'an 71 à Rome (43 av. J.-C.) à l'an 717 (37 av. J.-C.). La pièce qui, dans le recueil, occupe la seconde place (*Formosum pastor Corydon...*) fut, dit-on, composée la première et passe pour être adressée à un jeune esclave nommé Alexandre, que Pollion lui avait donné. La première églogue est un remerciement à Octave. Après la bataille de Philippi, les vétérans des triumvirs s'étaient partagé beaucoup de terres en Italie; et le petit patrimoine de Virgile était devenu leur proie; Virgile vint à Rome redemander à Octave son patrimoine, qui lui fut ainsi rendu; c'est alors que, pour témoigner sa reconnaissance, il écrivit cette touchante églogue :

Deus nobis hæc oïa fecit!

« C'est un Dieu qui nous a fait ces loisirs! » En même temps, Virgile était présenté à Mécène et devenait un de ses amis; c'est lui qui, de concert avec Varius, présenta Horace au favori d'Octave (716). En 717, Mécène se fit accompagner de Virgile, en même temps que d'Horace et de Varius, dans le voyage à Brindes; Virgile, vers cette époque, écrivit la septième églogue, œuvre essentiellement littéraire, et, en 717, la dixième, où il retraçait l'amour malheureux et désespéré de son ami Cornelius Gallus.

Il avait composé les *Bucoliques* sur les conseils de Pollion; c'est d'après l'invitation de Mécène qu'il écrivit les *Géorgiques*, de 717 à 724 (37 à 30 av. J.-C.). L'Italie venait d'être ravagée par la guerre civile; le goût de l'agriculture s'éteignait; il s'agissait de rendre aux vétérans l'amour des champs. Mécène songea à un poème sur l'agriculture écrit par Virgile; les vétérans des triumvirs devaient-ils être capables d'apprécier les beautés tendres de la muse virgilienne? On en doute; mais il est impossible de nier que le conseil d'écrire les *Géorgiques* ait été donné

par Mécène à Virgile; le poète le déclare lui-même au livre III des *Géorgiques*. Si cette œuvre n'est point née d'elle-même dans l'esprit et dans le cœur de Virgile, si elle ne s'est point imposée en quelque sorte au poète, si même elle a été suscitée par un ami, il n'en est pas moins vrai qu'elle est entièrement sincère; la commande faite, puisqu'il y a eu commande, Virgile s'est livré à son sujet, il y a mis tout son talent et aussi tout son cœur; jamais peut-être la campagne n'a été mieux ni plus sincèrement louée.

Après les *Géorgiques*, Virgile écrivit l'*Énéide* (725-733). Il mit près de onze ans à composer cette œuvre, toute patriotique et toute romaine. C'est la légende de Rome que Virgile a reprise et qu'il a chantée. Tout le monde, à Rome, connaissait l'œuvre entreprise par Virgile, et on sait quelle attente elle suscitait. On connaît les vers de Propertius : « Je ne sais quoi de plus grand que l'*Illiade* est en train de naître; »

Nescio quid majus nascitur Iliade.

Auguste demanda à entendre des parties de l'œuvre avant l'entière composition, et on lui lut les livres II, IV, VI. Tous les esprits sont familiers avec le récit de la douleur d'Octavie écoutant la louange du jeune Marcellus.

Pour mettre la dernière main à son ouvrage, Virgile voulut aller visiter la Grèce et l'Asie, où se passait la première partie de son action. A Athènes, il rencontra Auguste, qui revenait de l'Orient et qui le détermina à rentrer en Italie. Sa santé, déjà affaiblie, fut ébranlée peut-être par la fatigue du voyage; il mourut au retour, à Brindes; il était âgé de cinquante et un ans. Son corps, transporté à Naples, fut enseveli sur le chemin de Pouzzoles; sur son tombeau, on grava cette épitaphe que lui-même avait composée :

Mantua me genuit, Calabri rapuere, tenet nunc Parthenope; cecini pascuæ, rura, duces.

Virgile, dans son testament, avait demandé que son *Énéide*, œuvre inachevée, fût brûlée. Auguste ne le voulut point, et L. Varius et Plotius Tucca furent chargés de la corriger; il ne leur était pas permis d'y rien ajouter.

Virgile était d'une douceur de caractère extrême. Asconius vante sa bienveillance, son goût pour la vertu, sa science, son humilité. Auguste ne le voulait point, et L. Varius et Plotius Tucca furent chargés de la corriger; il ne leur était pas permis d'y rien ajouter. Virgile était d'une douceur de caractère extrême. Asconius vante sa bienveillance, son goût pour la vertu, sa science, son humilité. Auguste ne le voulait point, et L. Varius et Plotius Tucca furent chargés de la corriger; il ne leur était pas permis d'y rien ajouter.

..... Anima quales neque candidiores Terra tulit.

Il aimait peu le monde et le bruit; il se plaisait dans la solitude et venait rarement à Rome, où il était respecté presque à l'égal de l'empereur. Un jour, au théâtre, le peuple se leva devant lui comme devant Auguste. Les dernières années de sa vie, il les passa presque tout entières dans la campagne de Naples, et, si l'on se rappelle certains vers des *Bucoliques* et des *Géorgiques*, il n'est point difficile de rêver quelle vie menait alors Virgile, vie toute de silence et de paix, adonnée à la contemplation, aux douces lectures, aux tristesses sereines, vie voilée, en un mot; c'est là qu'il couvrait ses vers, en quelque sorte, qu'il les polissait on lui-même, longuement, avec un soin et une tendresse extrêmes, *more urstino*, comme l'ours lèche ses petits, ainsi que dit un commentateur. Virgile est là tout entier, dans ses promenades solitaires, et nous nous surprenons à être jaloux de ses pensées intimes, de ses sentiments muets, de tout ce qu'il ne nous a point dit; il nous fait bien entrer par quelques mots dans sa vie intérieure, mais cette vie intérieure est encore obscure pour nous, et il nous plairait infiniment de la pénétrer. Mais ne soyons point trop avides; ne demandons point trop à connaître ces retraites de l'âme; Virgile nous a dévoilé quelque chose de son âme; laissons lui ce qu'en son charmant et mystérieux égoïsme il n'a pas voulu nous donner. Les poètes ont leur virginité.

Pourquoi faut-il que, dans cette vie douce et tendre de Virgile, pleine d'émotions si vraiment humaines, nous trouvions matière à reproche? Nous ne parlerons pas d'un malheureux amour, d'une passion grecque qui l'a consumé; telle qu'il nous l'a dépeinte, cette passion est presque chaste, quoique ardente, et si elle choque nos mœurs, il faut bien dire qu'elle n'était en rien contraire aux mœurs anciennes et qu'elle devient ainsi moins coupable. Mais ce à quoi nous faisons allusion, ce qu'il ne nous est pas permis de passer sous silence, c'est son amitié pour Octave, pour Auguste. Nous connaissons tous les arguments qu'on peut avancer pour l'excuser. Octave avait rendu à Virgile son patrimoine qui lui était si cher; pourquoi s'étonner de la reconnaissance affectueuse de Virgile? Le poète aimait le repos, la solitude, les loisirs; on lui donnait tout cela. Comment son cœur aurait-il pu n'être pas touché de tant de bienveillance? On ajoute que Virgile était peu ou point mêlé à la politique, que, renfermé en lui-même, avec ses beaux rêves, son amour des champs, ses souvenirs

du passé, dans la compagnie des héros de l'ancienne Rome, il était indifférent au présent. Assurément, il faut tenir compte du caractère de Virgile, fait de tendresse et peu ouvert à la haine; nous ne lui demandons point une opposition hautaine, et nous ne dirons pas en voyant ses rapports avec l'empereur que ce n'était qu'un courtisan; non, Virgile n'était capable ni de résistance fière, ni de courtoisie; mais il pouvait au moins, il devait s'éloigner d'Octave et vivre moins en amitié avec lui; sa délicatesse aurait dû être froissée par le contact de ce sanglant hypocrite. On regrette que non-seulement Virgile n'ait point évité Octave, mais qu'il l'ait loué, qu'il l'ait loué outre mesure et, disons le mot qui n'est que juste, qu'il l'ait adulé. Il ne l'a point fait trop souvent, sans doute; mais il l'a fait, et il faut, pour que nous l'oublions un peu, que nous songions à toutes ses qualités charmantes et tristes, à cette tendresse de cœur infinie.

Après sa mort, Virgile fut aimé et même honoré pieusement; le jour de sa naissance devint une fête pour les dévots littéraires, et le poète Silius Italicus lui éleva un autel. Au moyen âge, Virgile, mal étudié, mal compris, devint une sorte d'enchantement, de magicien; Dante, qui avait pour lui un respect célèbre, n'était pas étranger à ces erreurs et le considérait comme le représentant le plus élevé de la science et de la sagesse humaines.

Nous n'avons jusqu'alors guère fait que raconter la vie de Virgile; mais, à propos de cet auteur, on soulève des questions qu'il est nécessaire d'examiner. Virgile a-t-il été imitateur, et en quoi a-t-il été imitateur? Quel est le caractère propre de son génie? Quelles sont ses idées philosophiques? Quel est, chez ce chantre des *Géorgiques*, le sentiment de la nature? Enfin, quel est le caractère moderne que nous pouvons trouver en lui?

Il est évident que Virgile a été un imitateur, dans les *Bucoliques* surtout. Il imite Théocrite, et il ne se contente pas de lui emprunter ses sujets, il lui prend parfois des vers et des développements tout entiers; il se sert pour la seconde églogue des idylles III, XI et XXIII de Théocrite; pour la troisième, des idylles IV et V; pour la cinquième, des idylles I et VII; pour la septième, des idylles VI et VIII; pour la huitième, des idylles II et III. Mais il est inutile d'insister sur les imitations qu'on trouve à chaque pas dans les *Bucoliques*; ce n'est guère là qu'un essai poétique de Virgile et comme une œuvre de jeunesse. L'imitation a une tout autre importance dans les *Géorgiques* et dans l'*Énéide*. Les emprunts ne sont guère dissimulés dans les *Géorgiques*; il traduit souvent et presque littéralement Aristote, Théophraste, Démocrite, Xénophon, Thucydide, Aratus, Nicandre; le Carthaginois Magon, à Rome Caion et Varro avaient parlé avant lui de l'agriculture; Lucrèce, que Virgile aimait tant et dont il semble avoir rêvé la destinée, Lucrèce avait aimé et chanté la nature, et il a certainement beaucoup inspiré Virgile. Mais toutes ces imitations, Virgile les fait siennes. Au reste, écoutons à ce sujet un maître, Sainte-Beuve : « En vain, du temps de Virgile et depuis, dit-il, des critiques ont-ils essayé de réclamer sur ce grand nombre d'imitations et d'introduire à ce sujet l'accusation odieuse de plagiat. On a fait des volumes tout composés de passages empruntés aux Grecs par Virgile; il y en a eu des recueils qui ont paru chez les Romains peu après la publication de l'*Énéide*, et dans une pensée de dénigrement; on a refait de tels recueils à l'usage des modernes depuis la Renaissance, et dans une simple vue d'érudition. Dès longtemps, la question est jugée, et le sentiment qui a prévalu est celui qui ex-prime ainsi l'illustre Fox : « J'admire Virgile plus que jamais pour cette faculté qu'il a de donner l'originalité à ses plus exactes imitations. » Plus on examine, plus on en revient à cette conclusion qui concilie les droits du talent à tous les degrés et aux divers âges.

Cependant, il faut tout dire : s'il s'agit des Latins, et en exceptant Lucrèce, qu'il semble avoir honoré comme un véritable ancêtre, Virgile en use un peu librement et certes avec un moindre sentiment de respect. C'est ainsi qu'en même temps qu'il prend à Nævius pour le fond, il dérobe à Ennius surtout, à Attius et sans doute à d'autres encore le petit nombre de bons vers et de beaux mots qui méritent d'être sauvés du naufrage et de l'oubli. Il fait comme Molière, il prend son bien où il le trouve. Comme on lui demandait ce qu'il faisait d'un Ennius qu'il avait entre les mains : « Je tire de l'or, répondit-il, du fumier d'Ennius. » Ici, on sent moins le disciple pieux et l'admirateur que le poète, souverain à son tour, et qui use de son droit avec licence. Il sait bien qu'il fait honneur à ces vieux poètes italiotes et tout pleins de rusticité en leur prenant ce qu'ils ont de bon. S'il y a un beau vers perdu quelque part chez eux et comme tombé de leurs œuvres, il le place chez lui et le loge dans son palais de marbre en un lieu éclairé. Voilà leur vers devenu immortel ! Ils n'ont qu'à le remercier, et non à s'en plaindre. »

Ainsi Virgile imite, mais sans s'astreindre à une imitation servile; il fait passer tout ce qu'il dit, même ce qu'il emprunte, par son esprit et par son cœur, et on ne s'y trompe

point, on sent que tout ce qu'il dit est personnel. Esprit délicat, âme douce et sensible, il n'a point la fougue magnétique de Lucrèce; il nous parle doucement, il rêve peut-être plus qu'il ne pense ce qu'il exprime; il goûte tout ce qui est noble et délicat; il va naturellement à ce qui est plein d'une touchante harmonie, aux sentiments les plus intimes, aux idées les plus belles. C'est ainsi qu'en philosophie il se laisse aller ici et là, sans système arrêté, à l'épicurisme, au stoïcisme, à l'école académique. Il explique dans la sixième églogue la formation de l'univers, et il l'explique comme Lucrèce, en empruntant même ses expressions; ailleurs, il parle de l'âme immense qui vit dans la nature, qui se communique en toutes choses, par qui tout naît à la lumière et à la vie, et à qui tout revient après la dissolution de l'être; ailleurs encore, il s'étend en vers magnifiques sur la purification et sur la résurrection des âmes. A quoi bon chercher au milieu de toutes ces doctrines celle que Virgile devait préférer? Il était comme tant d'autres, et il les acceptait toutes, selon qu'elles charmaient davantage son imagination; il n'exprimait pas des doctrines, il épanchait des rêves.

Cette élévation d'esprit, cette noblesse de sentiments, cette tendresse qui anime Virgile dans ses rêves philosophiques, nous les retrouvons dans l'amour qu'il a pour la nature. Lucrèce, lui aussi, l'avait aimée; dégouté de toutes choses, il s'était rejeté en elle; il avait chanté en elle la puissance créatrice d'où tout naît; il lui avait demandé la paix, et nous sentons dans toutes ses descriptions frémir le cœur du poète. Virgile aime la nature d'une façon plus calme, plus sereine, mais il ne l'aime pas avec moins de tendresse; enfant, il vécut avec elle, et toute sa vie il lui conserva de l'amour; il n'a guère vu en elle la puissance éternelle et féconde qui donne la vie à toutes choses; il s'est attaché seulement à toutes ses parties, il les a aimées, il leur a presque donné une vie humaine. La meilleure traduction ne peut donner l'idée de ces descriptions simples, pleines d'une vie tranquille et heureuse, parfois un peu voilées par un sentiment triste mais toujours doux. Horace avait bien raison quand, pour louer Virgile, il disait :

....Molle atque facetum

Virgilio annuerunt gaudentes rure Camenæ.

« Les Muses amies, de la campagne, ont donné à Virgile le charme et la tendresse. » On peut dire que c'est la nature elle-même qui se chante dans les vers de Virgile.

Il est bien rare que ceux qui vivent à la campagne et qui l'aiment n'aient point au fond du cœur quelque tristesse, le plus souvent cachée, mais qui de temps en temps vient doucement troubler le cœur. C'est cette tristesse aimable, sans troubles douloureux, qu'a Virgile. Il en avait sans doute été touché dès son enfance, et nous aimons à nous le représenter jeune encore, ému d'une vague tristesse, dans les champs brumeux de Mantoue. M. Ampère, dans son *Voyage dantesque*, a dit à ce propos : « En approchant de Mantoue, il semble véritablement qu'on entre dans un autre climat. Des prairies marécageuses s'élève le plus souvent une brume fort épaisse. Par moment, on pourrait se croire en Hollande. Tout l'aspect de la nature change; au lieu de vignes, on ne voit que des pruniers, des prés virgiliens, *herbosa prata*. On conçoit mieux ici la mélancolie de Virgile, dans cette atmosphère brumeuse et douce, dans cette campagne monotone, sous ce soleil fréquemment voilé. » D'un autre côté, voici comment Chateaubriand essayait d'expliquer la tristesse de Virgile : « Une des premières causes de la mélancolie de Virgile fut sans doute le sentiment des malheurs qu'il éprouva dans sa jeunesse. Chassé du toit paternel, il garda toujours le souvenir de sa Mantoue; mais ce n'était plus le Romain de la république, aimant son pays à la manière dure et âpre des Brutus; c'était le Romain de la monarchie d'Auguste, le rival d'Homère et le nourrisson des Muses. Virgile cultiva ce germe de tristesse, vivant seul au milieu des bois. Peut-être faut-il ajouter à cela des accidents particuliers. Nos défauts moraux ou physiques influent beaucoup sur notre humeur. Virgile avait une difficulté de prononciation; il était faible de corps, rustique d'apparence. Il semble avoir eu dans sa jeunesse des passions vives, auxquelles ces imperfections naturelles purent mettre des obstacles. Ainsi, des chagrins de famille, le goût des champs, un amour-propre en souffrance et des passions non satisfaites s'unirent pour lui donner cette rêverie qui nous charme dans ses écrits. »

La renommée de Virgile, immense déjà de son temps, ne fit que s'accroître durant la décadence des lettres romaines et ne subit même aucun déclin durant l'obscurité du moyen âge. Mais, par une bizarrerie singulière, le poète se métamorphosa en saint et en magicien. Toutes sortes de superstitions se groupèrent autour de son nom, ses œuvres étant à peine connues de quelques-uns, et se transmettent pieusement jusqu'à notre époque, surtout dans les environs de Naples et à Pouzzoles, où l'on montre son tombeau. Il n'y a pas longtemps encore, plus d'un lazzarone parlait de saint Virgile, avec un peu moins de vénération, il est vrai, que de

saint Janvier. Ceux qui le tenaient pour un grand magicien prétendaient que ce fut lui qui, par la vertu de ses charmes, a ouvert le chemin de Naples à Pouzzoles à travers le Pausilippe; qu'il avait construit, par art magique, le grand cheval de bronze qui était autrefois à la place de saint Janvier, qui fut renversé et brisé par un tremblement de terre, et dont la tête colossale fut transportée dans la cour du palais Caraffa, et l'on ajoutait qu'il avait communiqué à ce cheval la vertu de guérir tous les chevaux malades qu'on faisait tourner autour de lui ou passer sous son ombre. En recherchant ce qui peut avoir donné lieu à ces singulières croyances, on arrive à penser que ce sont ses rares connaissances en tout ce qui concernait l'agriculture; le soin du bétail et des troupeaux a pu être regardé par un peuple ignorant et se transmettre ainsi comme quelque chose de surnaturel; et quant à ce qu'on dit de la vertu qu'il avait communiquée au cheval de bronze, cette bizarre idée paraît être venue des connaissances vétérinaires qu'avait Virgile, et qu'il avait appliquées souvent avec un succès qu'on trouvait miraculeux. On lit à ce sujet dans une vie de Virgile, imprimée en tête de la traduction de l'*Énéide* en vers italiens, par Annibal Caro, qu'il avait étudié à Naples la médecine et les mathématiques; qu'étant allé à Rome il guérit beaucoup de chevaux malades des écuries d'Auguste; qu'en conséquence il fut compris au nombre des officiers, commensaux de l'empereur, qui avaient part à la distribution journalière de pain qui se faisait à son palais; qu'ayant ensuite reconnu et annoncé tous les vices d'un jeune cheval d'une beauté rare, dont les Crotoniates avaient fait présent à l'empereur, et en même temps guéri des chiens de chasse qui lui avaient été envoyés d'Espagne, il eut une double part dans cette même distribution. Tout cela n'a rien d'inraisemblable, et c'est sans doute la tradition de ces cures heureuses et de ces succès qui, dans les siècles postérieurs, se sera grossie et aura propagé les croyances populaires dont nous avons parlé. Cette bizarre opinion a de bonne heure préoccupé les savants, qui ont cherché à en retrouver l'origine; plusieurs même ont supposé qu'il avait réellement existé au moyen âge un Virgile magicien, absolument distinct du Virgile poète et contemporain d'Auguste. Parmi les auteurs qui ont traité la question en l'envisageant de différentes manières, nous citerons Dobeneck, dans ses *Croyances populaires et légendes héraldiques du moyen âge*; Schmidt, dans ses *Contributions à l'histoire de la poésie romantique*; les *Mémoires de Trévoux*, San-Marco, Dunlop, Keller, Sibenhauer, Fr. Michel, etc. Un de ceux qui nous semblent avoir exposé le problème le plus lucidement est M. Edélestand Duméril, dans ses *Mélanges archéologiques*.

Les ouvrages du moyen âge dans lesquels le rôle surnaturel de Virgile est le mieux accentué sont : l'*Image du monde*, le *Roman de Clémades*, le *Roman de Renars Contrefais*, la *Fleur des histoires*, etc. M. Duméril commence par combattre l'opinion qui veut compter deux Virgile différents, un appartenant à l'antiquité et l'autre au moyen âge. « Les relations avec un empereur Octavien, dit-il, qu'attribuaient à ce Virgile les récits du moyen âge, son séjour alternatif à Rome et à Naples, la place de son tombeau et un passage très-significatif de Placidius Fulgentius ne permettent point de douter qu'il ne s'agisse réellement du grand poète romain. Comme dans la plupart des traditions populaires, quelques rapports de nom ou d'histoire y ont mêlés des éléments de pure imagination. »

Au commencement du xvi^e siècle, on montrait gravement à Florence le miroir dont Virgile se servait pour ses opérations de nécromancie, et, sans y attacher la même importance superstitieuse, encore dans le dernier siècle on en gardait un semblable dans le trésor de Saint-Denis. L'image de Virgile se portait au cou comme un talisman contre les enchantements, et la croyance à son pouvoir magique était universellement reçue. Quelques superstitions populaires recueillies çà et là dans les *Bucoliques* comme traits de couleur locale parurent des formules magiques, et les plus incrédules regardèrent le VI^e livre de l'*Énéide* comme l'expression des doctrines secrètes de quelques philosophes, pour lesquels la mort elle-même n'avait plus de secrets. Comme il arrive après un certain temps dans toutes les traditions, des circonstances fortuites et sans aucune signification réelle, furent interprétées dans le sens de l'opinion populaire et rendirent la magie de Virgile plus vraisemblable. Son aïeul maternel se nommait Magius, et l'on en conclut que ses connaissances surnaturelles étaient un héritage de famille. Il avait ordonné en mourant que l'on brûlât un livre imparfait, qu'il jugeait indigne de son génie, et cette preuve, d'ailleurs fort suspecte, d'une timidité maladroite parut un de ces désirs si familiers aux enchanteurs d'emporter avec eux leurs secrets dans la tombe. Son nom (Virgilius) lui fit attribuer cette divination de l'avenir ou l'on composait des oracles en jetant au hasard de petites baguettes (*virgæ*) marquées chacune d'une lettre différente. On prétendit même, en s'appuyant sur les vers célèbres,

Magnus ab integro...

que Virgile avait prédit la venue de Jésus-Christ; aussi l'Eglise lui donna une place dans ses chants liturgiques à titre de prophète; on chantait, le jour de Noël : *Maro, Maro, vates gentiliū, da Christo (testimonium)*. On s'imaginait même, par suite d'un anachronisme naïf, que saint Paul entreprit un voyage exprès pour le convertir et tenta de s'emparer des livres magiques dont on lui attribuait la possession. En résumé, l'autorité de Virgile était devenue souveraine en toute chose dans le moyen âge; Dante l'appelait *virtù somma*; le *Roman de la Rose* le citait comme une preuve irrécusable des plus aventureuses assertions. Aussi, au bout de quelque temps, cette popularité commença à porter ombrage au clergé, qui le proscrivait double titre, comme poète et comme magicien. Alcuin affectait d'en parler avec mépris; Nokter détournait son élève Salomon d'une lecture si peu chrétienne; et en résistait au charme qui l'attirait à l'étude de l'*Énéide*, l'abbé de Cluny, saint Odon, croyait obéir à un songe surnaturel. En s'exagérant outre mesure, ces dévotes répugnances contribuèrent à la réputation de magie du poète, que tout le monde semble avoir acceptée dans le xiii^e siècle.

Pour légitimer la grande renommée de Virgile, on lui attribua donc des œuvres plus propres à le grandir. Quelques-uns en firent un fondateur de villes; mais la plupart lui attribuèrent des choses qui préoccupaient le plus vivement les esprits de leur temps, et, par la conséquence naturelle du changement qui s'était fait dans les idées, il se trouva aussi changé en un savant maître et en un puissant magicien. S'il fut mort après l'ère chrétienne, on l'eût sans doute reconnu pour un saint; mais l'époque de sa naissance rendait cette canonisation trop difficile, et le peuple se contenta d'en faire un prophète qui avait prédit la venue du Christ. Dès lors le champ est ouvert à toutes les fantaisies de l'imagination populaire qui prête à Virgile des actes tout à fait fantastiques et le rend absolument méconnaissable; on rattacha au fond historique de sa vie une foule de légendes isolées, hétérogènes, de provenance et de nationalités diverses, dont on forma un tout factice et sans unité, constituant la tradition du Virgile magicien, insoluble si on la prend toute faite, mais parfaitement explicable si, comme nous l'avons fait avec M. Edélestand Duméril, on remonte jusqu'à ses origines et à la première phase de sa création.

On a un grand nombre de manuscrits de Virgile; six, en lettres onciales, sont antérieurs aux barbares. L'édition princeps de Virgile est de 1469, *Publius Virgilius Maro, Opera* (Rome, Conrad Sweynheim et Arnold Pannartz, pet. in-fol., caract. ronds); une 2^e édit. sans date, donnée par les mêmes imprimeurs, doit être de 1471; il y a une autre édition, s. l. n. d., in-fol. goth., imprimée avec les caractères de J. Mentelin, premier imprimeur de Strasbourg (vers 1469); elle est fort rare. Brunet en cite un exemplaire vendu 760 francs à la vente La Vallière, un autre vendu 1,200 francs, à celle de D'Ourches, et 100 liv. 16 sh. (2,520 francs) à celle de Hubert. *Virgili Bucolica, Georgica et Aeneis* (Venise, par Vindein de Spire, 1470, in-fol.), est une édition plus belle, plus correcte et presque aussi rare que les précédentes. Parmi les autres éditions, nous citerons : en 1472, celles de Venise, par Barthélemy de Cremona (in-fol.); celle de Milan, par Zarot (gr. in-4^o) et plusieurs autres édit. in-fol. ou pet. in-fol.; en 1473, l'édition de Brescia (in-fol.), celle de Rome (également in-fol.) et celle de Léonard Achates, imprimeur à Bâle (in-fol.); en 1474, celle de Milan (gr. in-4^o), qui renferme des variantes que Maittaire a rapportées dans son édition de Londres en 1715; en 1475, celle de Modène par Jean Wuester, celle de Milan par Ant. Zarot, et celles de Venise, l'une par Nicolas Jenson, l'autre, *cum commentariis M. Servii Honorati*, par Jacques Lerouge, dans laquelle, pour la première fois, le commentaire de Servius se trouve joint au texte. Il y a une édition de Louvain, par Jean de Westphalie (1475-1476, en 2 part.); elle est de format in-fol., ainsi que les précédentes. Nous citerons encore, parmi les anciennes éditions de Virgile, celles de Vicence, par Jean de Vienne (1476, in-fol.); de Milan, par Léonard Pachel d'Ingolstadt et Ulric Scinzenzeler (1478, in-fol. goth.; 1481, in-fol.); de Paris, par Ulric Gering (1478, gr. in-4^o); de Parme, par André Portilia (1479, in-fol.); de Vicence, *cum commentariis Servii Mauri Honorati* (Venise, Jacques Lerouge, 1480, in-fol.); de Milan, par Zarot; de Parme et de Venise (1482, in-fol.); de Brescia (1484, in-fol.); de Brescia (1485, in-fol., en caract. rom., avec des sign. et un registre); de Venise (1486, in-fol.); de Florence (1487, in-fol.), les cinq dernières avec les commentaires de Servius; de Venise (1491, in-fol.), avec commentaires de cinq auteurs : Servius, Donat, Landinus, Calderinus et Mancinelli, et qui fut réimprimée à Venise cinq ou six fois avant l'année 1500; de Lyon (1492, in-fol.), avec les commentaires de Donat, de Landinus et de Servius; celles de Paris (Ulric Gering, 1493 et 1498, in-4^o, en lettres rondes); *Aeneis Virgiliana cum Servii Honorati grammatici commentariis, Ph. Beroldi annotationibus, Jodoci Badii Aescensii elucidatione, etc.* (Paris, Thielm. Kerver, 1500, pet. in-fol.),

1^{re} édit. du *Virgile* de Badius; on joint à ce volume : 1^o *Bucolica et Georgica* (Th. Kerver, s. d.), avec une préface de Badius, datée de 1500, et la notation des tons du chant de ces poésies; 2^o P. Virgili Mar. *Culex Diræ, Aethna, Moretum, etc.* (Lutèce, Th. Kerver, 1501, in-fol.); *Virgilius (sic)* (Venise, Aldé, 1501, in-8^o); premier livre imprimé avec le caractère d'italique; un imprimeur de Lyon a donné une contrefaçon de cette édition en 1502; P. Virgili Maronis *Opera, cum quinque commentariis* (Strasbourg, J. Grieninger, 1502, in-fol. goth., fig. sur bois par Séb. Brandt, lesquelles ont été reproduites dans une édition imprimée à Lyon, 1517, in-fol.); *Virgilius* (Venise, Aldé, 1527, in-8^o), édit. rare, dont un exempl. aux armes de Grolier, rel. en mar. jaune, a été vendu 1,600 francs à la vente Renouard en 1854, et revendu 1,905 et 2,850 francs; un autre exempl. en mar. noir, également aux armes de Grolier, moins bien conservé que celui de Renouard, 1,260 francs.

Les principales éditions latines de Virgile sorties des presses parisiennes depuis le commencement du xvi^e siècle sont les suivantes : celles de Simon de Colines (1526, in-8^o, lettres rondes); de Rob. Estienne, 1532, in-fol.; 1533, in-8^o; de Jean Petit (1535, in-8^o); de Fr. Renault (1537, pet. in-8^o, avec fig. sur bois); de Jean Macé (1540, in-4^o); de Mich. Fezandat (1541, in-4^o, édit. réputée pour sa correction); de Séb. Nivelle (1600, in-fol.), dans laquelle le texte du Servius est amélioré et le commentaire de J. Philargyrius publié pour la première fois; de l'imprimerie royale (1641, in-fol.); *Ad usum Delphini, cum interpret. et notis Car. Ruæi* (1682, in-4^o); de Barbon (1767, 2 vol. in-12, fig.); de Pierre Didot (1791, pet. in-fol.); du même (1798, gr. in-fol., fig. d'après Gérard et Girodet), chef-d'œuvre de typographie, également recommandable pour sa correction; du même (an VI, 1799, in-18), la première et la plus belle de toutes les éditions stéréotypes de P. Didot; de Leffevre, impr. par P. Didot (1821, 2 vol. gr. in-32, portr.); celle de la *Bibliothèque classique latine* de Lemaire : P. *Virgilius Maro, qualem omni parte illustratum tertio publicavit Ch. Gottl. Heyne, cui Servium pariter integrum et variorum notas, cum suis subjunctis N.-E. Lemaire* (Paris, 1819-1822, 9 vol. in-8^o, fig.); le IX^e vol. contient la *Flora de Virgile*, par L.-A. Fée; enfin l'édition de la collection elzévirienne de Firmin Didot (1858, in-16, fig. et fil.). Les autres éditions les plus remarquables imprimées en divers endroits sont : *Virgili Poemata, novis scholiis illustrata, quæ H. Stephanus pariter domitiani, partim et virorum doctissimorum libris excerpta dedit, etc.* (Genève, vers 1576, avec la marque de H. Estienne), réimpr. par le même en 1583, et par Paul Estienne en 1599 (in-8^o); *Bucolica, Georgica et Aeneis, argumentis, explicationibus, notis illustrata, auctore J.-L. de La Cerda* (Lyon, Cardon, 1612-1617, 3 vol. in-fol.); l'édition originale est de Madrid (1608-1617, 3 vol. in-fol.); *Virgili opera, cum commentario Fr. Taubmanni, ex editione Chr. Taubmanni* (Wittenberg, 1618, in-4^o); *Virgili opera, ad J. Pontani castigatones excussa* (Sedan, 1625, in-32); *Virgili opera, nunc emendatiora, ex recensione D. Heinsii* (Leyde, Elzevir, 1636, pet. in-12), édit. peu exacte, mais des plus jolies et des plus recherchées; celle d'Amsterdam (1676, pet. in-12) est plus correcte, mais bien inférieure comme exécution typographique; *Virgili opera, cum notis variorum, edente Corn. Schrevelio* (Leyde, 1681 ou 1686, in-8^o); *Virgili opera, per J. Ogilvium edita et sculpturis aeneis adornata* (Londres, 1658, gr. in-fol., grav.); *Virgili opera, cum notis variorum, quibus accedunt observationes J. Emmeressii* (Leyde, 1680, 3 vol. in-8^o, fig.); *Virgili opera, ex recensione Mich. Maittaire* (Londres, 1715, in-12); *Virgili codex antiquissimus a Rufio Turcio Aproniano distinctus et emendatus qui tenet Florentin, in bibliotheca Mediceo-Laurentiana, ad servatorem typis descriptus* (Florence, 1741, pet. in-4^o); *Antiquissimi codicis Virgiliani fragmenta et pictura, ex biblioth. Vaticana, ad priscae imaginum formas a Pet. Sancte Bartholi incisæ* (Rome, 1741, in-fol.), avec 55 pl. qui avaient d'abord paru en 1677 (in-4^o) et en 1725 (in-fol. sans texte), plus 3 pl. tirées d'un autre manuscrit de Virgile, du Vatican; il y en a une dernière édition (Rome, 1782, in-4^o); *Virgili opera, cum integris commentariis et notis variorum, quibus et suas animadversiones addidit P. Burmannus, etc.* (Amsterdam, 1746, 4 vol. in-4^o, bonne édition); *Virgili Bucolica, Georgica et Aeneis* (Birmingham, J. Baskerville, 1757, gr. in-4^o), chef-d'œuvre de cet imprimeur; *Virgili opera, ex antiquis monumentis, cura et stud. H. Justice* (La Haye, 1757, 5 vol. gr. in-8^o); la curiosité de cette édition consiste en ce que le texte est gravé; *Virgili opera* (Parma, Bodoni, 1793, 2 vol. gr. in-fol.); *Virgili opera, emendabat et notulis illustrabat G. Wakefield* (Londres, 1796, 2 vol. pet. in-8^o); *Virgili opera* (Londres, 1800, 2 vol. gr. in-8^o, fig.), belle édition, dont les figures sont copiées sur celles de Gérard et Girodet de l'édition de Pierre Didot; *Virgilius Maro, variatæ lectionis et perpetua annotatione, etc., illustratus, a C.-G. Heyne; editio novis curis emendata et aucta tertia* (Leipzig, 1800, 6 vol. gr. in-8^o, fig.), belle et bonne édit., regardée comme un des chefs-d'œuvre de la

critique classique et dont Lemaire s'est servi pour l'édit. de Virgile de sa *Bibliotheca classica latina*; Valpy pour son édition de Londres (1819, 10 vol. in-8^o); Priestley pour une autre édition de Londres (1821, 4 vol. gr. in-8^o); Wagner en a publié une nouvelle édit. (Leipzig et Londres, 1830-1841, 5 vol. gr. in-8^o); *Virgilius* (Londres, G. Pickering, 1821, in-48), avec titre gravé et portr., impr. en caractères diamants; *Virgili opera recensuit O. Ribbeck* (Leipzig, 1859-1862, 3 vol. in-8^o).

— *Œuvres complètes de Virgile, en six langues*, texte latin d'après Heyne; trad. en vers français par Tissot et Delille; en vers espagnols, par Gusman, Velasco et Luis de León; en vers italiens, par Ariotti et Annibal Caro; en vers anglais, par Warton et Dryden; en vers allemands, par Voss; précédées de la *Vie de Virgile* et de notices bibliogr., etc., par J.-B. Monfalcon (Paris, 1835-1838, gr. in-8^o à 2 col.); *Georgicorum libri IV et Aeneidis lib. XII, græco carmine heroico expressi, studio et labore Eug. de Bulgaris* (Petersbourg, 1786-1792, 4 vol. in-fol., texte latin avec la traduction grecque); les *Œuvres de Virgile, traduites de latin en français, les Bucoliques et les Géorgiques, par Michel, dit de Tours, et l'Énéide, par Octavien de Saint-Gelais, le tout en vers* (Paris, Gallot du Pré, 1529, in-fol. goth., avec fig. sur bois); les *Œuvres de Virgile, traduites de latin en français, les Bucoliques et Géorgiques, par Cl. Murot et R. Le Blanc*; les *XII livres des Énéides, par Loys des Mazures* (Paris, 1578, 1580, 1588, et Lyon 1606, pet. in-12; Rouen, 1608, et Coligny, près de Genève, 1615, in-16); *Virgili opera, e cod. Mediceo-Laurent. descripta, ab Ant. Ambrogio italicis versu reddita* (Rome, 1763-1765, 3 vol. gr. in-fol., fig.; 1770, 4 vol. pet. in-8^o); *The Works of Virgilius, translated and illustrated with annotations, by John Ogilvy* (Londres, 1654, 1661, in-fol., avec 100 fig. de Holbar, Faithorn et Lombard); *Virgili's Works, translated into english verses, by Dryden* (Londres, 1693, in-fol. fig., souvent réimpr.; Londres, 1772, 4 vol. in-12); une des meilleures édit. est celle qui a été revue et corrigée par John Carey (Londres, 1806, 3 vol. in-8^o, fig.); *Notes on Dryden's Virgil, by L. Milbourne* (Londres, 1698, in-8^o); *The Works of Virgil in latin and in english, the Aeneid translat. by Chr. Pitt, the Eclogues and Georgics with notes on the whole by J. Warton* (Londres, 1753, 4 vol. in-8^o, fig.; 1778, 4 vol. in-8^o); *The Works of Virgil, transl. by R. Andrews* (Birmingham, 1766, in-8^o); *Translation of the works of Virgil, partly original, partly altered from Dryden and Pitt, with numerous notes by John King* (Londres, 1820, 2 vol. gr. in-8^o); *Werke, übersetzt. von J.-H. Voss* (Brunswick, 1799, 1822, 3 vol. in-8^o, traduct. en vers allem.); *Werke, übersetzt. von Ludw. Neuffer und C.-N. Oestander* (Stuttgart, 1830-1836, 6 vol. in-16).

— Éditions séparées des *Bucoliques*, des *Géorgiques* et de l'*Énéide*. La plus ancienne édition séparée des *Bucoliques* est d'Ulric Zell (Cologne, vers 1467, in-4^o); il y en a une autre s. l. n. d. (vers 1475, in-4^o goth.); puis on cite celles de Brescia (vers 1480, in-4^o goth.), de Deventer (1492, 1496 et 1499, in-4^o); 1494, in-fol., avec comment.), de Londres, Caxton (1512, in-4^o), etc.; les *Bucoliques de Virgile Maron, avec cinq autres livres par lui composés... tous par rime traduits nouvellement de latin en français*, par Guill. Michel, dit de Tours, avecques l'exposition et comment. en prose (Paris, 1516, pet. in-4^o goth.); les *Eclogues de Virgile, trad. en carmes français*, la première par Cl. Marot, les autres par R. Le Blanc (Paris, 1555, in-8^o); les *Bucoliques*, trad. par Gresset (Blois, 1734, in-12); les *Bucoliques*, par Tissot (1801, in-4^o); les *Bucoliques de Virgile, trad. en vers français* par de Langeneac (Paris, 1806, gr. in-4^o, avec 10 fig.); les *Bucoliques*, trad. par Tissot (Paris, 3^e édit., 1812; 4^e édit., 1822, gr. in-18); c'est la meilleure traduction des *Bucoliques* en vers français; les *Bucoliques* de Virgile, précédées de plusieurs idylles de Théocrite, de Bion et de Moschus, trad. en vers français par Firmin Didot (gravé, fondu et impr. par le traducteur, Paris, 1806, pet. in-8^o; réimpr. en 1823, in-12); les *Bucoliques... en vers français, avec tous les passages des auteurs grecs et latins imités par Virgile et des auteurs des diverses nations qui ont imité Virgile*, par Saint-Maison de Launay (Paris, 1821, in-8^o); *Las Bucolicos de Virgilio, tornados en bers agenez, d'umbe lou latî à coustat, per fa beire la fidelitat de la traduction*, par Guill. Delprat (Agen, 1666, in-12); *La Bucolica di Virgilio, tradotta da Bernardo Pulci, con le Bucholiche di Fr. de Aschischi, di Hieron. Benivieni e di Jac. Fiorino de Boninsegni* (Florence, 1481, in-4^o; 1494, pet. in-4^o); *Bucholica vulgare de Virgilio, composta per Fossa de Cremona* (Venise, 1494, in-4^o); *Georgica P. Virgili Maronis in quinque linguis conversa, hispanicam a Jo. de Gusman, germanicam a Jo.-H. Voss, anglicam a G. Sotheby, italicam a J. Delille* (Londres, 1827, in-4^o impr.); les *Géorgiques traduites de latin en français et moralisées*, par G. Michel (Paris, 1519, in-8^o goth., fig. sur bois); les *Géorgiques trad. en vers français*, ouvr. posthume de Martin (Rouen, 1708, in-8^o); les *Géorgiques, trad. en vers français, avec des notes*, par J. Delille (Paris, 1770, gr.

in-80, fig.; plusieurs autres éditions, dont la plus belle a été imprimée par P. Didot l'aîné, 1807, gr. in-40, avec 5 fig.). Citons encore les traductions en vers français de Lefranc de Pompignan (1784, in-80) et de Mollevaut (1830-1834, 4 vol. in-18); *Virgil's Husbandry, with notes critical and rustic* (Londres, 1794); *Virgilii Georgicarum libri IV. Eclogæ X. with an english translation and notes by John Martyn* (Londres, 1741-1749, 2 vol. in-40, fig.). Bensley a imprimé à Londres, en 1813, une édit. gr. in-80 de la traduct. des *Géorgiques* par Martyn, avec 37 pl. de botanique coloriées.

Les premières éditions de l'*Énéide* sont celles de Barcelone (vers 1490, in-40, fort incorrecte) et de Deventer (vers 1495, in-40 goth.); les *Eneydes de Virgille translatez de latin en françois par messire Octavian de Saint-Gelaiz* (Paris, Ant. Verard, 1509, in-fol. goth. à 2 col., avec fig. sur bois; 1^{re} édit. de cette traduct., Paris, Mich. Le Noir, 1514, pet. in-fol. goth.); l'*Énéide*, trad. en vers français par L. des Mazures (1560, in-40), par Perrin (1648-1658, in-40), par Segrais (1668-1681, 2 vol. in-40), par de Marolles (1673, 2 vol. in-40), par Boissière (1798, 2 vol. in-80); l'*Énéide*, trad. en vers français par J. Delille (Paris, an XII [1804], 4 vol. gr. in-40, avec 4 fig.; 1814, 4 vol. gr. in-80, fig.); l'*Énéide*, trad. en vers français par J.-M. Hyacinthe Gaston (Paris, 1804-1807, 2 vol. in-80 et 4 vol. in-12). Nous citons encore la traduction de l'*Énéide* en vers français par Barthélemy (Paris, 1835-1838, 4 vol. in-80) et la traduction en prose par Pongerville (1843, in-12); l'*Énéide de Virgilio, del commendatore Annibal Caro* (Venise, 1581, in-40); Paris, 1760, 2 vol. gr. in-80, fig.; Milan, 1816, in-80, portr.; Rome, 1819, 2 vol. gr. in-fol., fig., édit. de luxe exécutée aux frais de la duchesse de Devonshire); l'*Énéide di Virgilio tradotta da Cl. Bondi inventata, e incisa all' acqua forte da B. Pinelli* (Rome, 1811, in-fol. obl., avec 50 pl.; belle édit. d'une traduct. de l'*Énéide*, vers ital., dont la première édit. est de Parme, 1790, en 2 vol. in-80; elle a été réimpr. dans les *Œuvres* de Bondi en 1800); l'*Énéide di Virgilio, tradotta in versi da Vit. Alfieri* (Londres [Pise], 1804, 2 vol. in-80, dans les *Œuvres posthumes d'Alfieri*); l'*Énéide di Virgilio dipinta in scandinavo da Nicolao Abbati; i disegni incisi da Ant. Gajani di Bologna, ed illustrati con una memoria del cav. G.-B. Venturi* (Modène, 1821, gr. in-fol.); la *Eneida de Virgilio, traduzida en octava rima y verso castellano, por Gr. Hern. Velasco* (Valence, 1793; 2 vol. pet. in-80; la 1^{re} édit. est celle d'Anvers, s. n. du traducteur, 1557, in-12); *Eneida portugueza de Virgilio, por Joao-Franco Barreto* (Lisbonne, 1666-1670, 2 vol. in-12, 1763, 1803, 2 vol. pet. in-80); *The whole XII books of Æneidos of Virgil, where of the first IX. and part of the tenth, were converted into english by Th. Phaer* (Londres, 1573, in-40); *The Æneide translated by Chr. Pitt* (Londres, 1740, 2 vol. in-40, réimpr. dans les *Œuvres de Virgile* publi. par Warton); l'*Énéide de Virgile en arménien* (Venise, 1845, gr. in-80, fig.).

L'*Énéide* a donné lieu, en outre, à un certain nombre d'imitations et de travestissements, dont voici les principaux : le *Libre des Énéides* (Lyon, 1483, in-fol. goth.), espèce de roman en prose dont l'*Énéide* a fourni le sujet; *The Book of Eneydos* (Londres, Caxton, 1490, in-fol.); traduct. de l'ouvrage franç. extrait de Virgile, Lyon, 1483; le *Virgile travesty en vers burlesques*, par Scarron (Paris, 1668, pet. in-12; cette édit. contient seulement les huit livres composés par Scarron; le même ouvrage, avec la suite de Moreau Brasel, nouv. édit. par Victor Fournel (Paris, 1858, gr. in-18); *Virgile en France ou la Nouvelle Énéide, poème héroïque en style françois-gothique, orné d'une figure à chaque chant, pour servir à l'histoire de nos jours*, par Le Flat du Temple (Bruxelles, 1807, 2 vol. in-80); ces deux vol. ont été saisis par la police française aussitôt leur publication; ils renferment les six premiers livres de l'*Énéide* de Virgile et les six premiers chants de la *Nouvelle Énéide*; l'auteur n'en a pas donné la suite; *Virgile virai en borgeignon* (ai Dijon, ché Ant. de Fay, 1718-1719-1720, 1 vol. in-12, traduct. des deux premiers livres de l'*Énéide* et du commencement du troisième); *Virgile virai en borgeignon*, choix des plus beaux livres de l'*Énéide*, publié par C.-N. Amanton (Dijon, 1831, in-18); ce volume contient les livres II, IV et VI, avec quelques épisodes; *Virgile degoisat, o l'Eneido burlesco, del Sr de Valés, de Moun-tech* (Toulouse, 1648, in-40); l'*Eneido de Virgilio, librè quatriesme, revestit de naou, et habillat à la brullesco*, suivi du *Retour de Didon*, par le sieur de Bergeing (Narbonne, 1652, in-40; il y a une autre trad. en vers languedociens des livres I^{er}, II, IV et VI, par un sieur d'Estagniol, avocat, Béziers, 1682, pet. in-12); *Liber Eneidos* (Vicence, 1476, in-40), traduct. italienne d'un abrégé de l'*Énéide* en prose et distribué par chapitres en forme de roman, originellement composé en langue vulgaire grecque pour l'usage de Constant, fils de l'empereur Constantin (réimpr. à Venise, 1528, in-80); *Il Libro de lo famoso et eccellente poeta Virgilio Mantoano chiamato lo Eneida vulgare* (Bologne, 1491, in-40), poème en octaves d'un auteur inconnu, qui a traité le même sujet que Virgile, sans s'as-

treindre à faire une traduction fidèle de l'*Énéide*; *Æneis travestit*, von A. Blumauer (Vienne, 1784-1788, 3 vol. in-12); *Æneida*, a Joa. Lucenbergyio (Frankfort, 1576, pet. in-40), pièce en dix actes composés de centons tirés de Virgile; *Proba Falconis cento Virgilianus, seu centimetrum de Christo, versibus Virgilianis compaginatum* (Venise, 1472, in-fol.; Cologne, 1601, in-12; Magdebourg, 1719, in-80); A. Ross, *Virgilii evangelizantis Christiades, libri XIII* (Londres, 1634-1638, in-80); Rotterdam, 1653, in-12); c'est un centon sur la vie du Christ, tiré des œuvres de Virgile, et qui a été beaucoup admiré lors de sa publication; *Eleganties variorum Virgilio-Ovidio-Centones de opificio mundi, Christo Deo, Deique Matre, etc.* (Mons, 1617, in-80); P. Virgilii Maronis Sibylla Capitolina poematum interpretatum et notis illustratum a S. L. [P. Daude] (Oxford, 1726, in-80); ces centons sont relatifs à la dispute occasionnée par la bulle *Unigenitus*; L. Schroterus, *Opus epithetorum, phrasium et synonymorum ex Virgilio collectorum* (Servest, 1593, in-40); J. Feller, *Flores philosophici ex Virgilio collecti* (Leipzig, 1861, in-80).

Parmi les biographies et commentaires de Virgile, nous citerons : Aulu-Gelle (*Sat.* in-vi); Macrobie (*Sat.* I, 24; v, 12 et suiv.); Servius (*Comm. ad Virgilium*); Donatus (*P. Virgilii Maronis vita*); Fabricius (*Bibl. lat.*, t. 1^{er}); Sixe (*Onomasticon liter.*); Chr. Landinus, *Allegoria in Virgilium*, à la suite de sa dissertation *De vita contemplativa* (vers 1481, in-40); P. Beni, *Comparatione di Homero Virgilio e Torquato et a chi di loro si debba la palma nell' heroico poema* (Padoue, 1607, in-40); J. P. Sabini, *Commentarii in Virgilii opera* (Bâle, 1544, in-80); F. Petit, *Opera Virgilii in locos communes digesta* (Cologne, 1601, in-80); A. Gentilis, *Variaz lectiones Virgilianæ*, (Hanovre, 1603, in-80); Salomon Codomann, *Oratio poetica de P. Virgilio Marone* (Giessen, 1610, in-80); *Ejusdem commentarii in VI lib. priores Virgilii, etc.* (Padoue, 1614, in-40); T. Gallucci, *Virgilianæ vindicationes* (Rome, 1621, in-40); Johan. Schuller, *Oratio de Virgilio poetarum latinorum principe* (Francfort-sur-l'Oder, 1630, in-40); Th. Farnaby, *Notes ad Virgilium* (Londres, 1634, in-80); *Observations on the poems of Homer and Virgil, translated from the french by J. Davies* (Londres, 1672, in-12); R. Rapiin, *Discours sur la comparaison entre Virgile et Homère* (Paris, 1668, in-40; trad. en anglais (Londres, 1672, in-80) en lat., Utrecht, 1684, in-80); Mich. Barth, *Vita P. Virgilii Maronis, carmine heroico descripta, etc., multis in locis corrector et emendator*, édit. J.-Fr. Hecker (Zwickau, 1676, in-40); *Some general critical observations, and several new remarks upon Virgil, by J. Dent*, à la suite de ses *Remarks on Blackmore's prince Arthur* (Londres, 1696, in-80); J.-W. Berger, *Dissertatio de P. Virgilio oratore* (Wittenberg, 1703, in-40); *Critical observations on the principal ancient and modern poets, by W. Coward*, avec sa *Licentia poetica discussa* (Londres, 1709, in-80); B. Averani, *In Virgilium dissertationes XLV* dans ses *Opera omnia* (Florence, 1717, 3 vol. in-fol.); Erhard Reusch, *Disquisitio de P. Virgilio Marone jurisconsulto, ex ecloga III, v. 17-24 instituta* (Helmstadt, 1728, in-40); W. Benson, *Virgil and Milton's arts of verse*, avec ses *Letters concerning poetical translations* (1739); *Histoire de la guerre entre les partisans de Virgile et ceux d'Homère*, par Boivin (*Hist. de l'Acad. des inscriptions*, t. 1^{er}, p. 176); G. Meusel, *Commentatio de Theocriti et Virgilii poesi bucolica* (Gœttingue, 1766, in-40); Carl-Gottlieb Francke, *Dissertatio de P. Virgilio Marone, scientissimo similitudinis architecto* (Friedrichstadt, 1770, in-40); J.-A.-H. Titmann, *De Virgilio Homerum imitante* (Leipzig, 1787, in-40); Gott.-Chr. Lauter, *Dissertatio de Virgilio imitatore Homeri* (Heidelberg, 1796, in-40); *Études sur Virgile, comparées avec toutes les poésies épiques et dramatiques des anciens et des modernes*, par P.-F. Tissot (Paris, 1825-1830, 4 vol. in-80); *Quelques recherches sur le tombeau de Virgile au mont Paustippe*, par Gabr. Peignot (Dijon, 1840, in-80); Oskar Arrhenius, *Tal om P. Virgilius Maro* (Carlstadt, 1841, in-80); *Rome, ses novateurs, ses conservateurs et la monarchie d'Octave Auguste; études historiques sur Lucrèce, Catulle, Virgile, Horace*, par J. Legris (Paris, 1846, in-80); *Itamarques sur Virgile, sur Homère, etc.*, par P. Paydit (Paris, 1705-1710, 2 vol. in-12); M. Barth, *De Virgilio sermo heroticus panegyricus continens ferme narrationem vitæ illius* (Leipzig, 1558, in-40); Seybold, *Ueber den Virgil* (Buchsweiler, 1789, in-40); F.-G. Klopfer, *Moretum quod Virgilio adscribitur, cum vers. et anim.* (Zwickau, 1806, in-40); G. Dornseiffen, *Onomasticon poeticum in primis Virgilii, Horatii et Ovidii* (Utrecht, 1808, in-80); G. Waddel, *Animadversiones criticae in loca quædam Virgilii, Horatii, Ovidii et Lucani* (Edimbourg, 1734, in-12); *Remarks and dissertations on Virgil*, by E. Hemdsworth, *published with notes, etc.*, by Spence (Londres, 1768, in-40); *An attempt towards a defence of Virgil against the attack of J.-D. Israëli* (Londres, 1795, in-80); Malilière, le *Génie de Virgile*, publié avec des notes et des additions par P.-A. Miger (Paris, 1810, 4 vol. in-80); A *Metrical Guide to the right intelligence of Virgil's versification*, by J. Carey (1818); *Commentarii in V. Serotiani, sive com-*

mentarii in Virgilium qui Mauro Servio Honorato tribuuntur (Gœttingue, 1826, 2 vol. in-80); T.-F.-G. Reinhardt, *Virgiliana* (Hildesbourg, 1838, in-40); M.-V. Probus, *In Bucolica et Georgica comment.*, ed. H. Keil (Halle, 1848, in-80); A. Riese, *De commentario Virgiliano qui M. Valerii Probi dicitur* (Bonn, 1862, in-80); G.-W. Pertz, *Ueber die Berliner Handschrift des Virgil* (Berlin, 1863, in-40); *Études grecques sur Virgile ou Recueil de tous les passages des poètes grecs imités dans ses œuvres*, par Eichhoff (Paris, 1835, 3 vol. in-80); Lersch, *Antiquitates Virgilianæ ad vitam populi romani* (Bonn, 1843, in-80); Ropert, *De l'influence de Virgile au moyen âge* (Vienne, 1851, in-80, en allem.); Sainte-Beuve, *Virgile* (Paris, 1857, 2 vol. in-80); Reinaud, *Relations politiques et commerciales de l'empire romain* (ch. II); F. Breier, *De Virgilio epicæ poeta, disputationes* (Lubeck, 1855, in-40); *Géographie de Virgile ou Notice des lieux dont il est parlé dans les ouvrages de ce poète*, par Helliez (Paris, 1771, 1809, in-80; augmenté de la *Géographie d'Horace* et publié par J.-G. Mas-selin, Paris, 1820, in-12); H. Toeffer, *Virgilii geographia in Æneide exhibitâ* (Amsterdam, 1828-1834, in-40, part. I-IV); J.-L. Ummius, *Dissertatio de mari purpureo Virgilii Georg. IV, 273* (Brême, 1786, in-40); la *Flora de Virgile ou Nomenclature méthodique et critique des plantes, fruits et produits végétaux mentionnés dans les ouvrages du prince des poètes latins*, par L.-A. Fée (Paris, 1822, in-80; cet ouvrage forme la seconde partie du tome VIII du Virgile de la Bibliothèque classique de Lemaire); P.-P. Vergerio, *De Virgilii statua Mantus eversa per Carolum Malatestam* (Venise, s. d. [1540], in-80).

Virgile travestis, par Scarron. V. ENÉIDE TRAVESTIE.

Virgile. Iconogr. Au palais de la Raison, à Mantoue, on voit sous un dais une statue antique représentant un personnage assis qu'on prétend être Virgile. D'autres images du poète ornent divers monuments et lieux publics de la ville où il est né; une statue a été élevée sur la belle place que le comte de Miollis, administrateur de Mantoue sous le premier Empire, fit établir au nord de cette ville, sur l'emplacement d'un marais desséché. Une statue de marbre, représentant *Virgile enfant*, a été exposée par Mme Lefèvre-Déunier au Salon de 1857. M. Jules Thomas a exécuté, en marbre, sur la commande de l'État, une statue qui a paru au Salon de 1861, et de qui Th. Gautier a dit : « Le Virgile de M. J. Thomas est une des meilleures figures que la statuaire moderne ait produites; c'est bien lui, tel que l'imagination se le représente à l'aide de quelques vestiges incertains, le chaste poète qu'on appelait la Vierge, le timide ami d'Auguste, de Mécène, d'Horace et de Varius, le trop modeste écrivain qui, par testament, livrait l'*Énéide* aux flammes. Une mélancolie inconnue des anciens attendrit son regard et, sur son front pensif, luit comme un rayon du christianisme près de naître et qu'il semble annoncer dans sa faimeuse égluque. Jamais poète antique ne fut plus humain et, en ce sens, plus moderne. Chez lui, sous la beauté plastique, vibre l'accent du cœur. S'il a la blancheur délicate du marbre, il n'en a pas la froideur; il devine le premier la sensibilité et les larmes des choses : *Sunt lacrymæ rerum*, mot immortel et qui ouvre tout un monde! Aussi le moyen âge a-t-il refusé de le damner, quoique païen. Le farouche Dante, qui l'appelle son maître et son auteur, le prend pour guide dans son voyage au monde souterrain, où il erre exempt de supplices. Déjà la crédulité naïve des âges barbares en avait fait un saint, confondant le poète avec le martyr. Une pure forme antique, animée par un sentiment moderne, comme les vers d'André Chénier, tel est le Virgile de M. Thomas. Toute la figure s'ajuste avec une rare élégance; le bras repilé sur la poitrine, comme pour indiquer que l'inspiration vient du cœur, discipline la draperie, empêche les plis de flotter au hasard et les force à serrer le corps. Cette disposition heureuse dégage la statue et lui prête une sveltesse sans maigreur. Les bras, quoique suffisamment pleins, ne sont pas ceux d'un athlète ou d'un travailleur. Les mains ont la délicatesse élégante, nerveuse et fine de mains littéraires, dont tout le labeur est de fixer les paroles ailées, les vers immortels destinés à voltiger sur les lèvres des générations. » M. Thomas a représenté Virgile debout, dans l'attitude de la méditation, tenant d'une main le style avec lequel il note ses pensées, et de l'autre un rouleau de papyrus sur lequel il semble relire l'hexamètre qu'il vient de tracer. A ses pieds un pipeau, une gerbe et une épée symbolisent les *Bucoliques*, les *Géorgiques*, l'*Énéide*, les trois genres de poème où il a excellé. Une couronne de laurier ceint son front rêveur et presse ses cheveux.

Au Salon de 1853, M. Préalut a exposé un médaillon de Virgile, en bronze. Parmi les peintures provenant de la collection Campana se trouvaient quatorze portraits de docteurs de l'Eglise, de philosophes, de poètes, de savants, qui décoraient autrefois le palais des ducs d'Urbain et que quelques connaisseurs croient avoir été exécutés par un artiste flamand, travaillant en Italie dans la se-

conde moitié du xvs siècle. Un de ces portraits nous montre Virgile assis, vêtu d'une robe rouge, couronné de laurier et tenant un livre sous son bras gauche. Une gravure de Lucas de Leyde, datée de 1525, représente Virgile suspendu, dans un panier, à la fenêtre d'une maison, et une femme, placée à une fenêtre voisine, excitant les passants à se moquer du poète; cette aventure a été imaginée, croit-on, par un ancien auteur allemand nommé Albert d'Eib. Ingres a peint Virgile récitant, en présence d'Auguste et de Livie, le fameux passage : « *Tu Marcellus eris*. » Ch. de Boissefont et Gassies ont représenté aussi le poète lisant l'*Énéide* en présence d'Auguste; le tableau du premier, commandé par l'État, a paru au Salon de 1812; le tableau du second a été exposé en 1814. MM. Victor Duval et Bellel ont représenté *Virgile composant ses Géorgiques* (Salon de 1842 et Salon de 1869). Un tableau de M. Schlützenberger, *Virgile buvant du lait*, a figuré au Salon de 1867. Au musée du Luxembourg est un tableau de M. Ch. Jalabert, qui représente *Virgile, Horace et Varius chez Mécène*; cette peinture a paru au Salon de 1847. Conder a peint, pour M. H. Didot, en 1857, la *Mort de Virgile*, ouvrage médiocre. Parmi les nombreuses éditions illustrées des œuvres de Virgile, il nous suffira de citer celle que Monaldini a publiée à Rome de 1763 à 1765, en 8 volumes in-folio, et dont les planches ont été gravées par A.-G. Barbazza, Igu. Benedetti, P.-L. Bombelli, etc.

Virgile (TOMBEAU DE). Cet ancien monument, dont l'authenticité paraît certaine, a été longtemps une sorte de lieu de pèlerinage pour les poètes. Il est situé dans les jardins qui bordent la croupe du Paustippe, au couchant de Naples, en tournant de la pointe du Morgellino, du côté de l'ouverture de la grotte sur une plate-forme pratiquée dans le rocher. C'est un petit édifice de brique, de forme pyramidale, voûté en dedans. Aux côtés sont quelques petites niches destinées à contenir des urnes cinéraires. Il ne reste dans le milieu ni dans les côtés aucun vestige de la place qu'a dû occuper celle de Virgile. Ce bâtiment, qui a eu évidemment autrefois un revêtement et quelques ornements extérieurs, en est entièrement dépouillé aujourd'hui; on a seulement fixé dans le rocher une bande de marbre blanc sur laquelle est gravée l'épithaphe que nous avons rapportée dans la biographie du poète. Audessus de la voûte est le prétendu laurier qui crut spontanément sur le tombeau dès que les cendres de Virgile y eurent été déposées. Il a l'air très-vieux, en effet, c'est-à-dire que cet arbre, au moins la branche principale qui paraît, semble avoir toujours cinquante ou soixante ans. On dit qu'on a beau le couper ou l'arracher, il repousse toujours; et il est certain que le jardinier, de peur que l'espèce n'en périsse, a soin d'en tirer des boutures qu'il replante autour et qui y croissent aisément, de même que beaucoup d'autres arbrustes qui ont pris racine sur cette vieille construction, située dans un endroit frais et presque toujours à l'ombre.

Virgile (ÉCOLE DE). On donne ce nom à une très-remarquable ruine située dans le golfe de Pozzuolos, à l'ouest du Paustippe et non loin du tombeau du poète. C'est là peut-être que, de Naples, Virgile allait prendre des bains, car ce mot école, *schola*, ne veut pas dire ici que Virgile tint école; il signifie, comme on le voit dans Virgile (l. V, ch. x), le vestibule, qui était à l'entrée des études, chez les Romains, et qui en était comme la salle d'attente. Quoique les eaux de la mer s'en soient emparées, il est aisé de voir que ces ruines occupaient un espace d'un peu plus de 1,000 mètres. On aperçoit encore les conduits qui devaient servir à y amener les eaux de la montagne. C'était un portique ou vestibule de bains à l'usage des maisons de campagne voisines et qui paraît avoir appartenu à quelques-uns de ces grands domaines que les Lucullus et les Pollion possédaient sur cette heureuse côte de la Campanie; et si on l'a désigné sous le nom d'*École de Virgile*, c'est sans doute à cause du voisinage et de la célébrité du tombeau de Virgile, ou par suite de quelque ancienne tradition.

VIRGILE (saint), évêque d'Arles, mort en 610. Il fut élevé, en 588, à la dignité épiscopale, devint, sept ans plus tard, vicaire du saint-siège en Bourgogne et en Austrasie et sacra, en 596, saint Augustin, premier archevêque de Cantorbéry et apôtre de l'Angleterre. La fête de saint Virgile se célèbre le 5 mars.

VIRGILE (Polydore), théologien et érudit italien. V. VERGILIUS.

VIRGILIEN, IENNE adj. (vir gi-li-ain, i-ène). Littér. Qui a le caractère de la poésie de Virgile : *Un style VIRGILIEN. Des hexamètres VIRGILIENS. Un génie tout VIRGILIEN respire dans Paul et Virginie.* (Ste-Beuve.)

— Art divin. *Sort virgilien*, Présage que l'on tirait en ouvrant au hasard un Virgile, et lisant le premier vers qui tombait sous les yeux, pour en appliquer le sens à la circonstance sur laquelle on voulait s'éclaircir.

VIRGILIER s. m. (vir-ji-lié — de Virgile, poète latin). Bot. Genre d'arbres et d'arbrisseaux, de la famille des légumineuses, tribu des sophorées, comprenant plusieurs espè-

ces, qui croissent au Cap de Bonne-Espérance : *Les bourgeois du VIRGILIER, de même que ceux du platane, sont renfermés dans le pétiole.* (Th. de Beaucaud.) Il Syn. de GAIL-LARDIE, genre de composées.

— Encycl. Le *virgilier jaune*, appelé aussi *cladraste* ou *sophora tinctorial*, est un arbre de 12 à 15 mètres, à feuilles imparipennées, d'un vert gai, à bourgeons complètement recouverts par la base du pétiole, à fleurs blanches réunies en grappes terminales pendantes; le fruit est une gousse oblique, comprimée, un peu allongée. Cet arbre croît aux Etats-Unis; au commencement de ce siècle, il a été importé en France, où il végète parfaitement en plein air. Son bois, le cœur surtout, est assez dur, d'un grain fin, d'un très-beau jaune; on l'emploie dans l'ébénisterie et en teinture; les feuilles fournissent une sorte d'indigo. Le *virgilier du Cap* a des graines comestibles, et on a préconisé ses racines contre les coliques.

VIRGILLE-LABASTIDE (Charles DE), savant français, né près de Nîmes en 1682, mort en 1755. Il s'appliqua à l'étude des sciences les plus diverses et écrivit sur une foule de sujets des mémoires qui se trouvent consignés dans le recueil de l'Académie des sciences de Paris et dans le *Mercur de France*. Un seul de ses écrits a été publié à part sous le titre d'*Observations physiques sur les terres qui sont à la droite et à la gauche du Rhône, etc.* (Avignon, 1733, in-49). Virgille-Labastide avait fait plusieurs inventions, telles que celles d'une lampe brûlant sous l'eau, d'une cloche à plonger d'un nouveau genre, d'une machine pour remettre à flot les vaisseaux submergés; mais, bien que ses procédés eussent obtenu l'approbation de plusieurs savants, il ne paraît pas qu'ils aient jamais été exploités.

VIRGIN-GORDA, île du groupe des Vierges, dans l'Amérique centrale, par 18° 20' de latit. N. et 66° 30' de longit. O. Elle a 30 kilom. de longueur sur 13 de largeur et possède un bon havre.

VIRGIN (Christian-Adolphe), navigateur suédois, né à Gothenbourg en 1797. Entré, en 1812, à l'École des cadets de la marine, il devint capitaine de vaisseau en 1834, puis capitaine commandant en 1843 et fut appelé en 1851 au commandement de la frégate *Eugénie*, avec laquelle il exécuta un voyage de circumnavigation qui dura deux ans et dont il a été publié deux relations par le docteur Anderson (Stockholm, 1853-1854, 2 vol. in 8°) et par C. Skogmann (Stockholm, 1854-1855, 2 vol.). Au retour de cette expédition, M. Virgin fut promu contre-amiral et, l'année suivante, fut durant quelques mois ministre de Suède auprès de la cour de Londres. Il devint membre de l'Académie des sciences de Suède et de l'Académie des sciences militaires.

VIRGINAL, ALE. adj. (vir-ji-nal, a-le — lat. *virginalis*; de *virgo*, vierge). Qui appartient ou convient aux vierges, à une vierge : *Innocence, candeur, modestie VIRGINALE. Voile, bandeau VIRGINAL. Les livres et les maîtres flétrissent l'ignorance VIRGINALE.* (B. de St.-P.) La jeune fille morte en sa vierge *virginale* Renait avec des traits d'une grâce idéale.

A. BARNIER.

— Poétiq. Très-blanc, cette couleur étant le symbole de la virginité :

... Ce lis virginal
Fenche et se décolore.

C. DELAVIGNE.

— Fig. Qui a quelque chose de chaste, de pur : *Raphaël est VIRGINAL, Rubens sensuel, Rembrandt mystérieux, Ostade rustique.* (Th. Gaut.)

— *Lait virginal*, Cosmétique liquide qui est une dissolution de benjoin dans l'alcool.

— Mythol. rom. *Fortune virginala*, Nom sous lequel on adorait Vénus, protectrice des jeune filles.

— s. m. Antiq. Temple de Minerve où les vierges avaient seules le droit de pénétrer, où l'on n'immolait même que des femmes qui n'avaient pas encore porté.

— Mus. Epinette en usage au XVII^e siècle : *A peine se tenaient-elles debout, que le vieux Blondeau, ménestrier du sire, avait posé leurs petites mains sur les touches d'ivoire du VIRGINAL; elles n'avaient pas eu d'autre hochet.* (Th. Gaut.) Il On trouve aussi VIRGINALE s. f.

VIRGINALEMENT adv. (vir-ji-na-le-man — rad. *virginal*). A la façon des vierges, comme il convient à une jeune fille : *Elle portait, comme toujours, une simple robe blanche, VIRGINALEMENT agrafée à la racine du cou.* (Méry.)

VIRGINÉIQUE adj. (vir-ji-né-i-ke). Chim. Se dit d'un acide gras, extrait de la racine du polygala de Virginie.

VIRGINIE s. m. (vir-ji-ni). Comm. Tabac de la Virginie : *Ne priser que du VIRGINIE.* — s. f. Hortic. Variété de tulipe.

VIRGINIE, un des Etats unis de l'Amérique du Nord, borné au N. par la Pennsylvanie et le Maryland, à l'E. par l'Océan Atlantique, au S. par la Caroline du Nord et le Tennessee, à l'O. par le Kentucky et l'Ohio, entre 36° 50' et 40° 50' de latit. N., 78° et 86° de longit. O.; 525 kilom. sur 310. L'Etat, qui,

en 1798, comptait 748,308 hab., en possède aujourd'hui 1,666,794. Ch.-l., Richmond.

La Virginie est traversée par les diverses chaînes des Apalaches : 1° les montagnes du Sud-Est, coupées par le Potomac près du pic conique appelé le Pain de sucre (Sugar Loaf), entrent en Virginie par le comté de London et en sortent par le comté de Henry; 2° les montagnes Bleues, coupées par le Potomac à Harper's Ferry (le bac de Harper), traversent tout l'Etat de Virginie, qu'elles séparent en deux grandes divisions, la Virginie orientale et la Virginie occidentale; les pics de l'Otter, dans cette chaîne, sont compris parmi les plus hauts sommets du système des Apalaches; ils sont situés vers le centre de l'Etat; 3° la chaîne du Kittatinny entre dans la Virginie sous le nom de montagne du Nord (North mountain), forme le centre du grand plateau de Virginie et sort de l'Etat sous le nom de montagnes de Fer (Iron mountains); 4° la chaîne des Alleghany forme le côté occidental du plateau de la Virginie et court parallèlement aux montagnes Bleues (Blue ridge); à l'O. de la chaîne, le versant va graduellement s'abaissant jusqu'au lit de l'Ohio; mais plusieurs autres chaînes traversent cette section, dont les principales sont : les montagnes aux Châtaigniers (Chestnuts ridge) et les montagnes aux Lauriers (Lauriel mountains), qui, dans la partie S.-E. de l'Etat, sont connues sous le nom de montagnes du Cumberland.

La surface de l'Etat peut être partagée en quatre sections : 1° De la côte de l'Atlantique aux points où remonte la marée dans les fleuves, le pays est bas, plat et marécageux ou sablonneux. Les terrains maigres sont couverts de pins et de cèdres; mais les bords des rivières sont composés d'une terre grasse et riche dont la végétation est luxuriante. C'est un terrain d'alluvion à la surface duquel on rencontre des ossements et des coquilles marines. 2° Des points où la marée remonte dans les fleuves jusqu'aux montagnes Bleues, le terrain, qui commence à s'élever, devient pierreux et accidenté. Le sol y est bien supérieur à celui des basses terres. 3° Dans la vallée entre les montagnes Bleues et l'Alleghany, le sol, qui repose sur un lit de roche calcaire, est très-fertile en grains et en trèfle rouge. Il contient de la craie en quelques points. 4° La partie O. de l'Etat, ou cette partie qui se trouve entre les montagnes et l'Ohio, présente une surface fort accidentée et généralement stérile. Le terrain n'est plan qu'en un petit nombre de points, excepté sur la côte orientale de la baie de Chesapeake et vers l'embouchure des fleuves. A l'O. de la baie, le pays s'élève graduellement pour former des hauteurs et des vallées. La partie centrale est un haut plateau qui surgit quelquefois en pittoresques sommets, entre lesquels se creusent de belles et fertiles vallées. A l'O. des Alleghany, le sol est montueux et accidenté et une grande partie des terrains continue à être revêtue de ses belles forêts primitives. Les principaux cours d'eau sont : le Potomac, le Shenandoah, le fleuve James, le Rappahannock, le York et le grand Kanawha. La moitié extérieure de la baie de Chesapeake se trouve dans la Virginie, et par sa profondeur, son étendue et les nombreux fleuves qu'elle reçoit, elle sert puissamment à la navigation.

En allant à l'O. de Norfolk vers l'Ohio, on rencontre presque tous les arbres, arbrisseaux et herbes indigènes des Etats-Unis, ainsi que les productions cultivées dans les Etats du N. et du S. Le tabac et le froment sont les récoltes les plus productives. Le daim commun, connu sous le nom de daim de Virginie, se rencontre encore dans les districts boisés de cet Etat. L'opossum y abonde. Les grues, la caille, les turkey buzzards (espèce de vautour) et les moqueurs s'y distinguent parmi les tribus emplumées. La partie O. de l'Etat renferme du calcaire et du gypse. Des mines de fer de la meilleure qualité sont abondamment distribuées partout, et des mines de plomb productives sont exploitées dans le comté de Wythe. On trouve aussi de la houille bitumineuse à l'O. des montagnes. Les sources salées du grand Kanawha et du Holston sont remarquables par la force de leur saumure. Les cavernes de calcaire fournissent de grandes quantités de nitre ou salpêtre. Dans la partie orientale de l'Etat, on trouve du calcaire qui en divers points, entre le Potomac et le fleuve James, donne un excellent marbre. Les mines de fer, la plombagine, la houille, le cuivre et l'or se rencontrent dans cette région. Le terrain dans lequel se recueille ce dernier métal s'étend depuis Fredericksburg, dans la direction du S.-O., à travers la Virginie et les Etats qui l'avoisinent au S.

L'étendue de cet Etat et les accidents de sa surface y produisent une grande diversité de climats. Dans le bassin de l'Atlantique, près de la mer, les chaleurs de l'été sont longues et accablantes, le printemps est court et variable, les hivers y sont extrêmement doux et la neige n'y séjourne jamais plus d'un jour. Les sécheresses y sont fréquentes en été et en automne. Les habitants ont la complexion faible à cause des chaleurs de l'été et des maladies bilieuses de l'automne. Dans les montagnes, l'air est frais et salubre, les habitants sont grands et musculeux, leurs formes sont robustes et leur contenance annonce la santé. On y fait du feu pendant cinq

mois de l'année. La chaleur de l'été est considérable pendant le jour, mais les nuits y sont toujours fraîches. Sur le versant occidental des montagnes, le climat est plus froid de quelques degrés qu'il ne l'est sur la côte sous le même parallèle. La vallée de l'Ohio est excessivement chaude en été; mais pendant l'hiver la rivière gèle à ce point qu'on peut quelquefois y passer sur la glace pendant deux mois de suite. L'automne y est pluvieux, tempéré et sain. Entre la contrée montagneuse et les plaines voisines de la mer, on trouve des terrains ondulés où le climat est à la fois chaud et salubre. L'agriculture varie beaucoup, mais presque partout elle est mal ordonnée. La pratique de défricher les terres et de les cultiver chaque année jusqu'à ce qu'elles soient épuisées et puis de les laisser se reposer et refaire sous l'influence de la nature prévaut dans la majorité des fermes. Le tabac est l'objet d'une culture étendue dans la Virginie orientale; mais il n'est cultivé que çà et là dans la partie S. de la vallée centrale. Le coton est planté avec une certaine extension dans l'E. et le S., et le chanvre croît avec succès dans quelques-unes des meilleures terres au-dessus de la marée haute. La Virginie de l'O. possède d'excellents pâturages. Le froment, le maïs, le seigle, l'avoine et le sarrasin sont les principales céréales cultivées des deux côtés des montagnes. La partie de l'E. est presque entièrement labourée par les anciens esclaves.

Cet Etat possède d'immenses avantages pour les opérations manufacturières : le travail à bon marché, d'inépuisables provisions de combustible et une immense force hydraulique; cependant les plantations et le fermage sont les principales industries. On rencontre quelques manufactures de coton, de tissus de laine, de verre, de fer, de papier, de cordages, d'étain calciné, de plomb, etc., dans l'O. et le N. de l'Etat; les salines du Kanawha ont de l'importance. Mais en général les facilités que la Virginie offre pour les manufactures sont loin d'avoir été pleinement utilisées. Le commerce n'est pas étendu et consiste principalement dans l'exportation des produits de l'agriculture.

La Virginie possède plusieurs établissements d'instruction supérieure, savoir : le collège de Guillaume-et-Marie, une des plus anciennes institutions du pays; le Ham, den Sydney College, dans le comté du Prince-Edouard; Washington College, à Lexington, et l'université de Virginie, à Charlottesville.

L'Etat est divisé en 119 comtés, et les villes principales sont : Richmond, Norfolk, Gosport, Petersburg, Fredericksburg, Lynchburg, Williamsburg, York ou Yorktown, Mont-Vernon, Wheeling, Winchester, Shepherdstown, Martinsburg, Stanton, Lexington, Fincastle, Charlestown, Abingtoe, Monticello. Les noirs entrent pour un tiers dans la population; ils habitent surtout dans la partie orientale.

Sir Walter Raleigh visita ce pays en 1584 et l'appela Virginie, en l'honneur de la reine vierge Elisabeth, qui lui en donna la souveraineté. En 1606, Jacques 1^{er} transporta ce privilège à deux compagnies dites de Londres et de Plymouth, et dont les chefs étaient sir Thomas Gates, sir Georges Sammers et Richard Hakluyt, du chapitre de Westminster. La charte réglait la condition des personnes et des terres de la façon la plus favorable pour encourager l'émigration. La compagnie était autorisée à engager comme colons tous les sujets anglais disposés à passer en Amérique. Au début, quand on était campé plutôt qu'établi sur un sol menacé par les invasions indiennes, on essaya d'une vie toute militaire, d'une vie commune; aussi la colonie fut-elle dans un état languissant jusqu'au jour où un gouverneur plus avisé fit donner à chaque colon un lot de terre particulier; de ce jour date la prospérité de la Virginie. La colonie étant l'œuvre et en quelque façon la propriété d'une société dont le siège était à Londres, c'était à Londres qu'on avait établi le conseil supérieur auquel appartenait le gouvernement. Mais comme on ne peut administrer que sur place, la direction fut remise à un président et à un conseil local, nommés tous deux par le conseil supérieur, sous le contrôle du roi. Ces deux autorités se partageaient le pouvoir exécutif et le pouvoir législatif. Les décisions comme les ordonnances rendues dans la colonie n'étaient toutefois valables qu'autant qu'elles n'étaient pas en opposition avec les lois d'Angleterre, et le conseil supérieur ainsi que le roi pro- y était commis, c'était en Angleterre qu'on devait envoyer l'accusé pour être jugé. Pour les délits, le président et le conseil les punissaient du châtiment qu'ils jugeaient convenable. Quant aux colons, on ne leur accordait point de droits politiques. Ils étaient soumis aux ordonnances d'une corporation commerciale dont ils ne pouvaient être membres, à la domination d'un conseil local qu'ils ne nommaient pas, au contrôle d'un conseil supérieur qui ne leur reconnaissait aucun titre au gouvernement et enfin à l'arbitraire du souverain. Le tabac fut longtemps la seule production et la seule exportation de la Virginie; il devint même la monnaie courante, la mesure commune des valeurs de la colonie.

Un vaisseau hollandais, arrivant de la côte de Guinée, entra en 1620 dans la rivière Saint-James et vendit vingt esclaves aux co-

lons. Le grand profit qu'on pouvait tirer du travail des esclaves fit naître chez les planteurs le désir d'acquiescer beaucoup de noirs. Le nombre des nègres augmenta si rapidement que, malgré une taxe de 5 pour 100 et plus tard de 10 pour 100 sur chaque esclave introduit dans l'Etat, le nombre des noirs, à partir de 1671 jusqu'à 1790, s'éleva de 2,000 à 23,427. Depuis lors, l'importation des nègres a été prohibée. Après treize ans d'épreuves, les aventuriers étaient devenus planteurs, chefs de famille, propriétaires de domaines considérables. C'est alors que se réveilla le vieil esprit anglais; la charte coloniale parut oppressive; on réclama comme un droit inaliénable les privilèges, les libertés dont le citoyen anglais jouissait dans la mère patrie. Pour apaiser cette agitation, sir Yardley, gouverneur de la colonie en 1619, convoqua une assemblée générale composée des représentants des diverses plantations et leur permit de prendre et d'exercer à côté du gouverneur et du conseil colonial les hautes fonctions de la législature. Ce fut la première assemblée représentative établie en Amérique. Une invasion indienne mit l'établissement nouveau à toute extrémité et fut suivie d'une guerre sanglante où les Anglais rivalisèrent de perfidie et de cruauté avec les sauvages. Le roi Jacques ordonna une enquête sur les lieux. A la suite de cette enquête, il fit annuler les pouvoirs de la compagnie; la Virginie devint alors province royale et garda cette situation jusqu'en 1776.

A l'époque de la guerre de l'Indépendance, la Virginie, quoique n'étant ni envahie ni même menacée, prit parti pour les autres colonies révoltées contre la métropole, et ce fut son intervention qui donna aux combattants du nouveau monde l'avantage d'avoir pour chef Washington. Sur les cinq premiers présidents de l'Union, quatre furent parmi les Virginiens; le second président des Etats-Unis, le seul des cinq auquel on n'accorda pas l'honneur de conserver le pouvoir pendant une seconde période, était aussi le seul qui ne fût pas de la Virginie.

Cependant la Virginie avait été amenée peu à peu à faire sa spécialité de l'esclavage, et depuis qu'une loi avait interdit l'introduction d'esclaves venant d'Afrique, c'est elle surtout qui approvisionnait d'esclaves les Etats du Sud. Bien que l'élection de Lincoln fût aussi pleine de dangers pour elle que pour la Caroline du Sud, elle se trouvait trop liée par le glorieux souvenir de son passé pour se hâter de détruire cette union, à la création de laquelle ses citoyens avaient pris la plus grande part. Aussitôt qu'il devint clair que les Etats du Sud étaient déterminés à se séparer, la première pensée de la Virginie fut de tenter de trouver un moyen de les en empêcher. Elle s'offrit pour servir de médiateur entre eux et le gouvernement fédéral; mais quand la guerre éclata, la Virginie se rangea du côté de la rébellion. Son adjonction à la liste des Etats confédérés fut accueillie par ceux-ci avec une joie triomphante, et ils prirent aussitôt la résolution de transférer leur capitale de Montgomery à Richmond. La part de la Virginie dans la lutte gigantesque que l'Union eut à supporter contre les Etats esclavagistes fut des plus énergiques; mais depuis la victoire du Nord, elle a su se résigner; elle est rentrée dans l'Union et a accepté l'amendement à la constitution qui accorde les droits civils et politiques aux hommes de couleur. Aux termes de sa constitution d'Etat, le pouvoir exécutif est exercé par un gouverneur élu pour quatre ans par l'assemblée générale. Celle-ci se compose d'un sénat de 50 membres élu pour quatre ans et d'une Chambre des députés de 152 membres élus pour deux ans. L'Etat envoie au congrès deux sénateurs et treize représentants.

VIRGINIE, jeune Romaine, dont la destinée tragique a quelque analogie avec celle de Lucrèce. M. Michelet la nomme la Lucrèce plébéienne. Comme la chaste matrone, en effet, elle perdit la vie, 449 avant notre ère, parce qu'on voulut attenter à son honneur, et sa mort fut le signal d'une révolution importante dans la cite. Elle était fille du plébéien Virginius, centurion à l'armée d'Algidé, et fiancée à Icilius, ancien tribun du peuple. Sa beauté excita les desirs du déceuvir Appius Claudius (v. *Claudius*) qui, ne pouvant triompher de sa vertu, ourdit une trame abominable dont le succès devait la faire tomber entre ses mains. Il se servit d'un de ses clients, qui réclama la jeune fille comme son esclave et évoqua l'affaire devant le tribunal du déceuvir. Au moment où Appius prononçait en faveur de son client, Virginius, qui était accouru de l'armée, saisit un couteau sur l'étal d'un boucher, parmi les boutiques dont la place était bordée, et, pour sauver sa fille de l'esclavage et du dés-honneur, lui perça le cœur en s'écriant à la vue de tout le peuple : « Appius, c'est par ce sang innocent que je dévoue ta tête aux dieux infernaux. » Puis, pendant qu'Icilius promène le corps sanglant à travers la cite pour exciter l'indignation publique, il se rend au camp, où sa présence et son désespoir déterminent un soulèvement qui amena la chute des déceuvirs (449 av. J.-C.). Cet épisode dramatique de l'histoire romaine a été traduit sur la scène par un grand nombre de poètes.

Virginie, tragédie italienne d'Alfieri (1776). Avant Alfieri, ce sujet dramatique avait déjà tenté deux poètes, Campistron et Laharpe. Campistron oublia d'introduire Virginius dans sa pièce, c'est-à-dire le personnage qui doit être naturellement le pivot de l'action; de plus, il présenta une Virginie violée. C'était déplacer tout l'intérêt. Un M. Leblanc eut, cent ans plus tard, une idée à peu près semblable; il offrit en 1781 le tableau d'Appius cherchant à satisfaire, sur la scène, ses infâmes desirs. Laharpe, avec toute la sévérité de son goût, se renferma dans le récit historique. Sa pièce, quoiqu'elle ait une fort belle scène au premier acte, ne méritait point de rester au théâtre. Une autre tragédie de *Virginie*, celle de Doigny, en trois actes, été représentée au commencement de la Révolution.

Alfieri a mieux réussi que les poètes français. Il regardait le sujet de Virginie « comme le plus noble, le plus sublime, le plus terrible, le plus touchant, le plus facile à traiter. » Le premier acte de la *Virginie* d'Alfieri est bien dessiné; son exposition est très-heureuse et se fait naturellement. L'action s'engage même si fortement dans les deux premiers actes, que l'auteur est obligé de faiblir un peu au troisième. Alfieri pense que sa pièce n'a point de quatrième acte « et que des vers en tiennent la place. » Cependant, la scène entre Appius et Virginius est belle; elle avance l'action, puisqu'elle instruit Virginius des intentions d'Appius. Dans le cinquième acte de la tragédie de Laharpe, on voit avec peine Virginie égarée aux yeux de son amant, qui ne peut la défendre. Alfieri a évité cet écueil en faisant périr Icilius au commencement de son cinquième acte. Appius, tel qu'il est peint par le tragique italien, est ferme, inébranlable, marchant droit à son but. Alfieri a tiré un grand parti du personnage de Virginius, vagabond et presque nu dans les autres tragédies. Il a su en profiter pour opposer à un tribun fougueux et irrité un soldat blanchi sous les drapeaux et rompu par la discipline militaire. Icilius est un ancien tribun, présentant toujours sa propre cause comme étant celle du peuple entier. On remarque une sortie d'Icilius contre l'esclavage, dans le premier acte. « Tout me plaît et tout m'enchanté dans *Virginie*, dit Calsabigi (*Dissertation sur la tragédie*). Les discours hardis d'Icilius, les artifices d'Appius, les scènes tendres du père et de la fille sont de la plus grande vérité. La scène III^e du IV^e acte, entre la mère, le père, la fille et l'époux, mérite d'être longtemps méditée. »

Virginie, tragédie en cinq actes et en vers, par M. Latour de Saint-Ybars; Théâtre-Français, 5 avril 1845. L'auteur, dans le but de réagir sans doute contre le goût moderne et ce qu'on appelle les abus du romantisme, a voulu imiter Ponsard, qui venait de remporter à l'Odéon un succès éclatant avec sa *Lucrèce*. La tragédie de M. Latour de Saint-Ybars ressemble à toutes les tragédies composées par des hommes d'un talent médiocre; elle est ennuyeuse. Les vers en sont faciles, quelquefois fermes, le plus souvent mous et sans couleur. Depuis que tous les procédés de la versification ont été révélés par les vrais poètes, rien n'est plus facile que de faire des vers médiocres. Cependant, cette tragédie a produit quelque effet à la scène, parce qu'elle a été jouée par Rachel et que le sujet, dans sa simplicité antique, est très-dramatique. Voici le compte rendu qu'en a donné Th. Gautier : « Virginius va marier sa fille au jeune Icilius. Appius arrive et reproche à Virginius de s'occuper d'affaires de famille quand l'intérêt de Rome le réclame. Virginius répond fort sensément qu'il y a temps pour tout et conduit sa fille à l'autel. Appius, resté seul avec son confident Maxime, dit qu'il a gagné les augures et qu'ils feront retarder le mariage par quelque prodige menaçant. En effet, le cortège rentre sans que l'hymen soit conclu, et Virginius part pour l'armée, ainsi que son futur gendre. Le décevoir à pour Virginie une de ces passions qui ne connaissent pas d'obstacle. Il a fait tuer Icilius, et, profitant de l'absence de Virginius, il vient trouver la fille du vieux soldat et lui déclare sa flamme, qu'elle repousse avec horreur. « Comment osez-vous parler d'amour à la fiancée d'un autre ? s'écrie la chaste enfant. — Icilius est mort, répond le décevoir. — Assassiné par vous ! » s'écrie Faustina, la sœur de la victime, qui a découvert le crime. Ce moyen n'ayant pas réussi, Appius fait enlever Virginie. Maxime prétend qu'elle est la fille d'un esclave à lui et que, par conséquent, elle lui appartient. Selon le syco-phante, elle n'a passé pour la fille de Virginius qu'à l'aide d'une supposition, la vraie Virginie étant morte en bas âge. Des témoins payés soutiennent cette calomnie infernale. Fâché, le patron de Virginius, réclame en vain la pauvre enfant. Appius prétend la garder chez lui jusqu'à ce que le procès ait été jugé. Virginius, fait prisonnier, est parvenu à briser ses liens; il revient à Rome, après avoir fait payer cher sa captivité aux ennemis. Il trouve son foyer désert; la chambre de Virginie est vide. Il apprend alors tous les horribles événements qui se sont passés pendant son absence. Transporté de fureur, il s'élance pour courir chez Appius; mais, sur le seuil, il rencontre sa fille, qui s'est

échappée des mains de l'infâme et n'a pu sauver sa pudeur qu'en menaçant, le poignard à la main, de se suicider. Ce récit à peine terminé, les lecteurs viennent sommer Virginius de paraître devant le décevoir. Virginius tâche d'ameuter la foule, lasse déjà des violences d'Appius; mais le décevoir monte à son tribunal, et les lecteurs ont facilement raison des mutins. Maxime et les faux témoins apostés soutiennent que Virginie est fille d'un esclave, et le jugement est prononcé contre elle. Virginius, voyant qu'il n'y a plus d'espoir, saisit un couteau sur l'étau d'un boucher et tue sa fille. Le peuple indigné se rue sur Appius et l'assomme. » Tel est le plan de la tragédie de M. Latour de Saint-Ybars. Il a suivi de très-près le récit de Titus-Live et n'en a pas dénaturé la belle simplicité. Cette réserve mérite des éloges. Mais quant à la tragédie elle-même, il est difficile de la louer. Le succès en a été dû surtout à Rachel, qui s'est montrée, là comme toujours, tragédienne de génie.

Virginie, tragédie lyrique en trois actes, paroles de Désaugiers aîné, musique de Berton (théâtre de l'Opéra, 11 juin 1823). Ce qui nuit à ce sujet, c'est le sujet lui-même. L'unité de lieu est à peu près impossible, et toute la force de l'intérêt est dans le dénoûment, qu'il faut savoir faire attendre au spectateur, impatient de l'émotion qu'il vient chercher. Désaugiers aîné l'a éprouvé comme les autres. Il a présenté le trait historique dans toute sa pureté, et malgré le talent qu'il a mis dans la disposition des scènes et des effets, son ouvrage a pu paraître long et languissant dans les premiers actes. On sent bien que toute la partie politique du sujet a été écartée ou a été laissée sur le second plan; la musique n'aurait su qu'en faire. L'amour d'Icile et de Virginie, la tendresse de Virginius et de Valérie pour leur fille et la passion d'Appius sont les seuls sentiments que le poète a exposés. Les contrastes ont été habilement ménagés. Au milieu des fêtes célébrées pour le mariage de Virginie, Claudius vient la réclamer comme esclave. Les douleurs de sa mère et de son amant, l'émotion que cette violence cause parmi le peuple sont le sujet d'un beau finale au premier acte. L'auteur a cru pouvoir s'écarter des usages de Rome pour produire encore un effet dramatique et musical à la fin du second acte. Les vestales sortent de leur temple et viennent enlever Virginie du palais des décevoirs, où Appius veut la retenir jusqu'au moment du jugement. Cette violation des mœurs romaines, qui ne permettaient pas aux prêtresses de Vesta de sortir du lieu sacré, peut trouver son excuse dans la nécessité où était l'auteur de terminer l'acte par un coup de théâtre; mais cette fois le compositeur n'a pas soutenu les efforts du poète. Les chants de la grande prêtresse et le chœur qui accompagne la marche des vestales manquent de caractère et d'effet. La grande scène du troisième acte, celle du jugement d'Appius et du meurtre de Virginie, a été largement dessinée par Désaugiers, et Berton a répondu à cette inspiration. Le spectacle est beau, l'intérêt progressif, et la catastrophe produit un intérêt assez vif pour qu'on ne s'aperçoive pas que le chœur final est maigre et sans expression. La situation est, en effet, terrible et touchante; elle a déterminé le succès de l'ouvrage. Parmi les morceaux remarquables, nous citerons la première partie de l'ouverture, l'air d'Icile : *Où, mon amour est pur et sans alarmes*; le morceau d'ensemble : *Faut-il qu'un devoir trop sévère*, et le chœur : *Son innocence, à ses charmes*.

Virginie, tragédie lyrique en trois actes, livret de Cammarano, musique de Mercadante; représentée pour la première fois au théâtre de San-Carlo, de Naples, en mars 1866. C'est l'un des ouvrages les plus considérables du second compositeur, tant par le nombre des morceaux, qui ne s'élève pas à moins de trente-huit, que par l'importance des situations et les aspirations du musicien vers les formes grandioses et les effets les plus dramatiques que l'art puisse atteindre. Je n'affirme pas qu'il ait réussi dans son entreprise; cependant, aux yeux des connaisseurs, *Virginie* est un des bons opéras modernes. Dans le premier acte, la belle prière de Virginie : *Sulle materne ceneri*, chantée avec succès par la signora Lotti Della Santa; le rondello : *E grande al par d'Icilio*, morceau de bravoure écrit très-haut et d'une exécution fort difficile; dans le troisième acte, la scène et le prélude de cor anglais, suivis du duo de Virginie et Virginius : *Sacri penati, ah! l'ultimo è forse quest' addio* est très-pathétique; l'allegro qui le termine est violent peut-être, mais il est fort dramatique : *E piena è compiuta la sorte funesta*.

VIRGINIEN, IENNE s. et adj. (vir-ji-ni-en, i-é-ne). Géogr. Habitant de la Virginie; qui appartient à ce pays ou à ses habitants : *Les VIRGINIENS riches aiment les courses à cheval, ce qui les a engagés à élever des chevaux excellents*. (M.-Br.)

— s. m. Espèce de pristipome.

VIRGINIQUE adj. (vir-ji-ni-ke — du lat. *virgo*, vierge). Moll. Se dit d'une espèce d'huitre.

VIRGINITÉ s. f. (vir-ji-ni-té — lat. *virginitas*, de *virgo*, vierge). Etat des personnes

vierges : *Garder sa VIRGINITÉ. Perdre sa VIRGINITÉ. Faire vœu de VIRGINITÉ. La fleur de la VIRGINITÉ. La VIRGINITÉ était, de toutes les qualités de la reine Elisabeth, la plus douteuse*. (Fonten.) *Les signes de la VIRGINITÉ sont ou imaginaires ou très-incertains*. (Buff.) *La demi-liberté ne saurait pas plus exister que la demi-VIRGINITÉ*. (E. de Gir.)

— Poétiq. ou fam. Etat de ce qui est intact, de ce dont personne n'a usé, de ce que personne n'a touché : *Vous jetez loin de vous la rose que la cantharide a infectée la veille, pour respirer celle qui s'est épanouie dans sa VIRGINITÉ au vent parfumé de la nuit*. (G. Sand.) *Il buvait très-franchement du vin de Champagne, gardant pour la VIRGINITÉ de la carafe placée sur sa table une honorable continence*. (J. de St-Foix.)

— Fig. Pureté, candeur : *L'innocence est la VIRGINITÉ de l'âme*. (Latena.) *La modestie est la VIRGINITÉ des belles âmes*. (E. de Gir.)

— *Refaire une virginité*, Rendre l'innocence ou la réputation.

— **Encycl.** Mœurs. Voilà un sujet délicat et qu'il nous faut toucher, comme dit Shakespeare, avec des mains gantées de prudence. Essayons toutefois. C'est une chose bien naturelle qu'un mari, le soir de ses nocces, aime à acquiescer la certitude que nul autre avant lui n'a joint de celle à qui il vient d'unir sa vie. On dit pourtant que de vieux Turcs ramollis, lorsque la jalousie les pousse à renfermer leurs femmes, craignent les labeurs de la première nuit et savent bon gré à celui qui les leur épargne. D'autre part, Hérodote raconte qu'aucune Babylonnienne ne pouvait se marier sans s'être prostituée à un étranger, coutume dont s'est fort égayé Voltaire; peut-être a-t-il raison de se refuser à croire une pareille chose. Les mœurs babyloniennes, assyriennes, carthagoises nous sont mieux connues qu'à lui, et on n'oserait guère maintenant traiter de fable l'assertion d'Hérodote, car bien d'autres documents sont venus la confirmer en partie; mais l'historien grec a dû exagérer, de très-bonne foi, et prendre pour un fait général, absolu, une coutume particulière seulement à la basse classe. On trouve, en effet, non-seulement à Babylone, mais dans certaines colonies grecques et à Carthage, cette coutume établie que les filles pauvres pouvaient, sans déshonneur, gagner leur dot de cette manière. De là à ce que toutes les filles du pays y fussent contraintes de par la loi, il y a quelque distance. Maintenant encore, les peuplades nègres du Dahomey, du Darfour, du Gabon n'attachent aucun prix à la *virginité*. Toujours est-il que, chez les peuples civilisés, très-peu de maris se soucient d'être, le soir des nocces, dans la position de celui dont parle Béranger :

Mais, pris au trébuchet,
L'époux, quelle disgrâce!
De l'oiseau qu'il cherchait
N'a trouvé que la place.

De là les précautions singulières qui ont été prises souvent pour s'assurer de la chose et pour la certifier. Chez beaucoup de peuples, le lendemain du mariage, on étalait dehors et aux yeux de tous le linge sanglant qui prouvait la vertu de la mariée. Brantôme raconte que de son temps cet usage subsistait encore en Italie et en Espagne. En Catalogne, le lendemain matin, le mari faisait étendre à la fenêtre de la chambre nuptiale les draps ensanglantés, et tout le voisinage, qui se tenait aux aguets, s'écriait en battant des mains : *Virgen la tenemos !* (Nous la tenons pour vierge). Voici ce qui se passe encore en Egypte, au rapport de M. Jules de Voris (*Flâneries orientales*) : « Des que le cortège est signalé à l'époux, il se précipite pour simuler un enlèvement. Il prend son épouse à bras-le-corps et l'emporte au harem, où l'attend un barbier-femme chargé de lever les voiles, puis il la couche à terre, enveloppe son doigt d'un mouchoir blanc et...; je n'oserais raconter la fin de la cérémonie qu'en latin, mais je crains les solécismes. Toujours est-il que les parents de la jeune fille poussent de fameux cris d'allégresse quand le barbier vient leur apporter le linge ensanglanté... S'il ne l'était pas?... Mais il l'est toujours ! »

La science a parfaitement démontré que cette preuve ne prouvait rien du tout, que souvent elle ne pouvait être fournie par l'innocence la plus entière, tandis qu'elle pouvait être apportée par la corruption savante et raffinée. La Fable parle d'une fontaine où Junon s'était plongée après avoir été séduite par Jupiter et où elle avait aussitôt reconstruit sa *virginité*. Ce n'est qu'un voile allégorique qui fait allusion à l'habitude de certaines matrones dont l'expérience est venue souvent se substituer à la nature.

— **Allus. littér.** *Ton amour m'a refait une virginité*, Vers de Victor Hugo, dans son drame de *Marion Delorme* (acte V, scène II). La courtisane, purifiée par un amour sincère, profond, répond à Lucien, dont elle repousse la condition qu'il met à la délivrance de son amant Didier, et en se tournant vers la prison de celui-ci, auquel elle s'adresse réellement :

Fût-ce pour te sauver, redevenir infâme,
Je ne le puis ! Ton souffle a relevé mon âme,
Mon Didier ! Pres de toi, rien de moi n'est resté ;
Ton amour m'a refait une virginité.

Ces vers, qui ont été supprimés à la représentation, ne figurent qu'à titre de note dans les œuvres imprimées de V. Hugo.

• En Angleterre, ce noble pays des parlements, le Parlement d'Elisabeth passa un acte pour régler la situation des enfants bâtards de la reine, toujours vierge. M. de Montalembert croit, avec le même sang-froid, à l'indéfectible intégrité de sa vierge parlementaire; il l'entoure d'un aussi imperturbable respect dans le moment qu'elle fait ses couches, comme on vient de le voir en Belgique. Va, Marion !

• *Mon amour t'a refait une virginité*.

LOUIS VEUILLLOT.

• Parmi les blessés de la Bourse, quelques-uns, n'osant rentrer chez eux, vont demander l'hospitalité à la Belgique ou se refaire une virginité en Californie. (Le Figaro.)

VIRGINIUS (Aulus), tribun du peuple romain, de l'an de Rome 291 à l'an 301. Il fut nommé tribun en même temps que Terentilius Arsa, qui proposa de nommer des commissaires chargés de déterminer dans une loi la manière de rendre justice aux citoyens. Virginius poursuivit le fils de Cincinnatus, Cæso Quintius, qui avait voulu s'opposer par la violence à la proposition de Terentilius (293). L'année suivante, il essaya d'empêcher les Romains de s'armer pour repousser le Sabins Herdonius, qui voulait surprendre le Capitole, et il se fit maintenir dans ses fonctions jusqu'à la nomination des décevoirs appelés à rédiger un corps de lois.

VIRGINIUS (Lucius), père de Virginie. V. VIRGINIE.

VIRGINIUS ROMANUS, poète comique romain. Il vivait au I^{er} siècle avant notre ère, du temps d'Auguste, et composa d'abord des pièces minuscules, puis des comédies satiriques qui, d'après Plinius le Jeune, étaient écrites en un style élégant et spirituel, et dans lesquelles l'auteur attaqua les vices avec beaucoup de verve. Aucun fragment de ces pièces n'est parvenu jusqu'à nous.

VIRGINIUS RUFUS (Lucius), général romain, trois fois consul (63, 70 et 97 de J.-C.). Gouverneur de la haute Germanie, en 69, il battit Vindox, soulevé contre Néron, et refusa deux fois la pourpre que lui offrirent ses légions. Il mourut avant la fin de son troisième consulat, et Tacite, qui lui fut subrogé, prononça son éloge.

VIRGOULEUSE s. f. (vir-gou-leu-ze — de *Virgultie*, village près de Limoges). Hort. Variété de poire fondante, qui se mange en hiver : *Poirier de VIRGOULEUSE*.

— **Encycl.** La poire *virgoleuse*, appelée aussi *vigoureuse*, *virgilloue*, *virgoule*, *virgule*, *virgulette*, *virgule*, etc., est un des meilleurs fruits, bien que son mérite ait été quelque peu effacé par certaines variétés nouvelles. Le premier auteur qui en ait fait mention est Bonnefond, dans son *Jardinier français*, en 1653. L'arbre qui la produit a des rameaux nombreux, légèrement étalés et arqués, très-longs et très-gros, et des feuilles d'un beau vert brillant. On le cultive en pyramide, mais surtout en espalier, en le greffant sur cognassier; il croît avec vigueur, et sa fertilité est remarquable. Le fruit est d'une grosseur au-dessus de la moyenne, d'une forme ovoïde régulière, un peu mamelonné au sommet. Sous une peau d'un jaune blafard nuancé de vert, il renferme une chair jaunâtre, plus ou moins fine, fondante, aqueuse, un peu pierreuse, remplie d'une eau abondante, acidule, très-sucrée, douée d'un parfum particulier et prononcé qui la rend plus savoureuse. Cette poire, originaire du village de Virgoulée, près de Limoges, ne tarda pas à se répandre à Paris et aux environs. C'est un fruit de première qualité, qui commence à murir dès la fin de novembre et atteint facilement la mi-janvier. On lui rapproche de prendre l'odeur des objets sur lesquels on le pose; de noircir en dedans et en dehors, au moindre choc ou à la moindre pression; d'avoir parfois un goût de cire; enfin de se crevasser assez souvent sur l'arbre, d'où il tombe ensuite à peu près pourri. Ces défauts, auxquels il est facile de remédier, n'en ont pas moins nu à la propagation de cette excellente variété.

VIRGRAIN s. m. (vir-grain). Impuretés, menues pailles qui restent mêlées au blé quand on l'a criblé.

VIRGULAIRE adj. (vir-gu-le-re — rad. *virgule*). Gramm. Qui ressemble à une virgule : *Théodore Bertin, célèbre sténographe, admettait des signes VIRGULAIRES ou des points pour remplacer les voyelles au commencement ou à la fin des locutions*. (Breton.)

— s. f. Zooph. Genre de polypiers nageurs, de la famille des pennatulaires, comprenant trois espèces, qui vivent dans la mer : *Les VIRGULAIRES ne laissent dans l'eau que leur partie couverte de polypes*. (E. Baudement.) *Les VIRGULAIRES se trouvent sur les côtes de Normandie*. (M. Edwards.)

— Bot. Syn. de GÉRARDIE, genre de personnées.

— **Encycl.** Zooph. *Les virgulaires*, ainsi nommées à cause de leur forme, sont des po-

lypiers nageurs, très-voisins des pennatules, avec lesquelles on les confondait autrefois. Ce qui les en distingue surtout, ce sont leurs pinnules polypifères fort petites, obliques, non épineuses, emb assant la tige et occupant l'extrémité d'un rachis libre, cylindrique, linéaire, de telle sorte que l'ensemble représente plutôt une petite verge qu'une plume. De plus, au lieu de flotter dans l'eau comme les pennatules, elles ne laissent dans le liquide que la partie polypifère et enfonce le reste dans le sable ou la vase. Le type du genre est la *virgulaire jonc*.

VIRGULE s. f. (vir-gu-le — lat. *virgula*, dimin. de *virga*, verge). Gramm. Petit trait un peu courbé vers la gauche (,), que l'on place à droite et vers le bas des mots, pour indiquer un léger repos dans la lecture, une légère suspension dans le sens : *Une virgule omise ou mal placée répand de la confusion dans une phrase.* (Champagnac.)

On aura quelque part omis une virgule ; Que sais-je ? On n'aura pas mis les points sur les i ; Aussitôt cela forme un procès ridicule.

LA CHAUSSÉE.

¶ *Point et virgule* ou *Point-virgule*, Signe formé d'une virgule surmontée d'un point (:) ; qui indique un repos plus long que celui de la virgule et moins long que celui du point.

— Fam. Petit objet un peu recourbé et terminé en pointe vers le bas comme une virgule : *Des moustaches et une royale se hérissaient en virgules autour de sa bouche sensuelle et lippue.* (Th. Gaut.) *Elle était coiffée d'un léger turban de cachemire qui ne laissait apercevoir sur les oreilles que deux virgules de cheveux blancs.* (Méry.)

— Pop. Cicatrice de forme allongée : *Avoir une virgule sur la joue.*

— Observer les points et les virgules, Montrer une exactitude très-précise.

— *C'est une virgule dans l'Encyclopédie*, S'est dit d'une personne qui ne compte ou ne mérite d'être comptée pour rien.

— Paléogr. Signe usité dans les anciens manuscrits pour indiquer un mot à effacer.

— Mus. S'est dit pour **QUEBEC DE NOTE**.

— Typogr. Nom donné, à cause de leur forme, à deux pièces qui, dans la presse Stanhope, couronnent l'arbre et la colonne, et ont pour objet de maintenir le régulateur.

— Techn. Nom donné à des baguettes plates de luiton, employées dans la fabrication du velours, et qu'on appelle aussi **FERS**. ¶ *Montre à virgule*, Celle dont la verge n'a qu'une seule saillie en forme de crochet ou de virgule.

— Eucycl. Gramm. V. **PONCTUATION**.

VIRGULÉ, ÉE (vir-gu-lé) part. passé du v. *Virguler*. Ou les virgules sont marquées : *Phrases virgulées.*

— Fam. *Ponctué et virgulé*, Qui est d'une exactitude précise : *Cet homme est ponctué et virgulé.*

— Arachn. *Atte virgulé*, Aranéide marquée de petits points blancs ou fauves de chaque côté du dos, et que l'on trouve aux environs de Paris, en Suède, en Allemagne.

VIRGULER v. a. ou tr. (vir-gu-lé). Gramm. Marquer de virgules : *Virguler ses phrases.*

VIRGULINE s. f. (vir-gu-li-ne — dimin. de *virgule*). Foram. Genre de foraminifères, de la famille des polymorphines, comprenant des espèces fossiles des terrains crétacés et tertiaires.

VIRIATHE, chef des Lusitaniens révoltés contre la domination romaine, tué en l'an 140 av. J.-C. Il avait été père et chasseur. Echappé au massacre ordonné par le propretre Sergius Galba (149 av. J.-C.), il prit hardiment en main la cause de la liberté nationale, rassembla autour de lui les plus résolus de ses compatriotes et fit d'abord la guerre de partisan dans les montagnes. Peu à peu, sa troupe se grossit et devint bientôt une armée. Pendant cinq ans de suite (149-144), il écrasa constamment les préteurs et leurs lieutenants et souleva la Celibérie, que les Romains parvinrent, à force de persévérance et après deux mois de luttes continuës, à reconquérir en partie. Mais dans les montagnes de la Lusitanie, la fortune fut plus favorable à Viriathe, qui continua à battre les généraux romains. Il enferma dans un défilé le consul Fabius Servilianus et, maître de l'ennemi avec son armée, proposa généreusement la paix. La fierté romaine s'humilia, et l'on convint qu'il y aurait paix entre le peuple romain et Viriathe (141). On ignore les limites des Etats dont l'indépendance était garantie par ce traité ; on conjecture qu'ils comprenaient la plus grande partie de l'Espagne ultérieure. Mais suivant l'invariable coutume des Romains d'appeler la pitié au secours de leur ambition quand la force était impuissante, le consul Servilius Cépion attaqua inopinément Viriathe qui, néanmoins, le tint en échec et se rendit de nouveau redoutable. Quoique vainqueur, il n'en continua pas moins de proposer la paix. Le Romain, après l'avoir trompé par de perfides négociations, jugea plus prudent de le faire assassiner à prix d'or. Avec l'indomptable capitaine perit la liberté espagnole. Ses guerriers, qu'il conservait unis et dévoués sous son commandement, se divisèrent par bandes dans les montagnes et continuèrent pendant quelque temps une lutte inégale. Ce

genre de défense alerte et incessante, qui semble tenir au caractère des habitants autant qu'à la nature du pays et qui offre déjà la vive image des guerillas modernes, ne put cependant sauver l'indépendance nationale, ensevelie quelques années plus tard sous les ruines de l'héroïque Numance (133).

VIRIDET (Jean), médecin français, né dans le Charolais en 1655, mort à Rolle vers 1736. Il fit ses études médicales à Montpellier, passa son doctorat à Valence, puis alla se perfectionner à Paris. La révocation de l'édit de Nantes l'ayant forcé à s'expatrier comme protestant, il se retira à Genève, où il resta quelque temps, et se fixa définitivement à Rolle, dans le pays de Vaud. On lui doit les deux ouvrages suivants : *Dissertation sur les capteurs* (Yverdon, 1726, in-8°).

VIRIDIFLORE adj. (vi-ri-di-flo-ro — du lat. *viridis*, vert; *flos*, fleur). Bot. Qui porte des fleurs de couleur verte : *Cynoglosse viridiflore*.

VIRIDIFOLIÉ, ÉE adj. (vi-ri-di-fo-li-é — du lat. *viridis*, vert; *folium*, feuille). Bot. Qui a des feuilles vertes.

VIRIDINE s. f. (vi-ri-di-ne — du lat. *viridis*, vert). Chim. Matière qui colore en vert les végétaux.

VIRIDIPÈDE adj. (vi-ri-di-pè-de — du lat. *viridis*, vert; *pēs*, pied). Zool. Qui a les pattes vertes.

VIRIDIPENNE adj. (vi-ri-di-pè-ne — du lat. *viridis*, vert; *penna*, aile). Zool. Qui a les ailes vertes.

VIRIDITÉ s. f. (vi-ri-di-té — du lat. *viridis*, vert). Etat, couleur de ce qui est vert.

VIRIDULE adj. (vi-ri-du-le — de *viridulus*, dimin. de *viridis*, vert). Hist. nat. Qui est d'un vert léger : *Le chironome viridule*.

VIRIEU, bourg de France (Isère), ch.-l. de cant., arrond. et à 12 kilom. S.-E. de la Tour-du-Pin, sur une colline qui domine la vallée de la Bourbre ; pop. aggl., 770 hab. — pop. tot., 1,130 hab. Fabriques de tissus de coton, soieries, chapellerie, serrurerie. On y voit un magnifique château féodal parfaitement conservé.

VIRIEU-LE-GRAND, bourg de France (Ain), ch.-l. de cant., arrond. et à 12 kilom. N.-O. de Belley, dans le vallon de l'Arène ; pop. aggl., 901 hab. — pop. tot., 950 hab. Récolte et commerce de vins rouges et blancs. Débris du château féodal où Honoré d'Urfé écrivit *l'Astrée*.

VIRIEU (François-Henri, comte DE), homme politique français, né à Grenoble en 1754, d'une famille ancienne, mort à Lyon en 1793. A l'époque de la Révolution, il était colonel. Nommé député de la noblesse aux états généraux, il ne se signala guère que par sa versatilité, passant de gauche à droite et de droite à gauche avec une souplesse qui devint proverbiale. On cite de lui un mot plaisant. Lors de l'abandon des privilèges, dans la fameuse séance du 4 août, il proposa la destruction des colombiers, en disant : « J'apporte, moi aussi, mon mouepa sur l'autel de la patrie. » En mai 1792, il accompagna Madame à Turin, se jeta l'année suivante dans Lyon révolté, reçut de Précé le commandement de l'arrière-garde de la colonne qui tenta de se faire jour à travers l'armée républicaine, et perit les armes à la main.

VIRIL, ILE adj. (vir-il, i-le — lat. *virilis* ; de *vir*, homme, mot qui appartient sans doute à la même racine que le sanscrit *virā*, héros, guerrier, comme adjectif fort, puissant, d'où *virga*, *viratā*, force, vigueur, héroïsme, *virāra*, prouesse, valeur, *virāra*, héros, etc.). Qui appartient ou convient à l'homme : *Seize virils*. *Force virile*. *L'honneur, c'est la pudeur virile*. (A. de Vigny.) *A un père appartient la partie virile de l'éducation d'un homme*. (Mme Guizot.) *S'il nous faut une ambition, ayons celle de faire beaucoup de bien, la seule ambition virile*. (J. Simon.) *Qui appartient ou convient à l'homme fait : La caducité qui suivra nous fera regretter l'âge viril, où nous sommes encore, et que nous n'estimons pas assez*. (La Bruy.)

L'âge viril, plus mûr, inspire un air plus sage, Se pousse auprès des grands, s'intrigue, se ménage, BOILEAU.

— Qui appartient à chaque homme pris à part ; ce sens est un latinisme peu usité : *Je veux, pour ma part virile, travailler au succès de cette affaire*. *L'homme qui fait le bien par force est un être inoffensif, et voilà tout ; il n'acquiesce point la dette virile qu'il doit à la société et à son prochain*. (T. Delord.)

— Fig. Mâle, énergique : *Un courage viril*. *Une âme virile*. *Une action virile*. J'ai peu de force encor, mais mon âme est virile. CAMPENON.

— *Membre viril*, Pénis de l'homme.

— Jurispr. *Portion virile*, Celle qui revient à chaque héritier dans un partage par égales parts : *Renoncer à sa portion virile*.

— Antiq. rom. *Toge ou robe virile*, Robe que les jeunes Romains prenaient en quittant la prétexte, à l'époque de leur majorité : *Les jeunes gens, à peine sortis de l'école, se hâtent de prendre possession de l'oisiveté comme d'une robe virile*. (Mme de Staël.)

— Mythol. rom. *Fortune virile*, Déesse que les dames romaines invoquaient pour qu'elle

dérobat à leurs époux la connaissance de leurs défauts corporels.

VIRILEMENT adv. (vi-ri-le-man — rad. *viril*). D'une façon virile, avec la mâle énergie qui convient à des hommes : *Les dames romaines se comportèrent virilement dans les pertes, dans les calamités de la république*. (Trév.)

VIRILISER v. a. ou tr. (vi-ri-li-zé — rad. *viril*). Donner un caractère viril, un caractère d'homme à : *S'étant chargé de l'éducation des deux princes, Louis XIV et son frère Philippe, il avait virilisé l'un et efféminé l'autre*. (Toulotte.)

VIRILITÉ s. f. (vi-ri-li-té — lat. *virilitas* ; de *virilis*, viril). Age viril : *Parvenir à la virilité*. *Une jeunesse studieuse amène naturellement une virilité instruite*. (Delille.)

— Ce qui constitue le sexe masculin : *Les signes de la virilité*. || Capacité d'engendrer : *Des signes, des preuves de virilité*. || Apparences masculines : *Au comptoir trônait une femme d'âge indécis et de sexe équivoque, à cause de la virilité de son extérieur*. (A. Aulavre.)

— Par ext. Ensemble de personnes du sexe masculin : *La débile vieillesse peut-elle, sans secours étrangers et criminels, sortir victorieuse d'une lutte téméraire contre la virilité* ? (Boiste.)

— Fig. Mâle énergie : *Le poète n'arrive pas à la virilité intellectuelle ; il est vain, capricieux, poltron, comme l'enfant ou comme la femme*. (L. Veuillot.) *Pour être un homme, que faut-il de plus que de la rectitude dans l'esprit et de la virilité dans le caractère* ? (E. de Gir.)

— Encycl. La virilité est l'époque de la vie de l'homme à laquelle il atteint le plus grand développement de ses forces. C'est la période qui s'écoule entre la jeunesse et la vieillesse et qu'on peut fixer de trente à cinquante ans. Durant cette période, le corps et l'esprit humain se montrent, d'ordinaire, dans l'état le plus parfait de développement. Le signe le plus irrécusable de la virilité est la puissance génitale ; puissance qui se développe, à la vérité, à l'époque de la puberté, mais qui, à cet âge, n'est pas encore accompagnée de tous les phénomènes physiques de l'homme viril. Celui-ci, en effet, vers l'âge de trente ans, possède toutes les forces vitales qui le rendent plus apte à la propagation de son espèce. Son corps a acquis cette forme carrée, ce développement du thorax, cette solidité des muscles, cet air mâle et assuré qui caractérisent l'homme fait. On ne remarque en lui rien de ce que l'on observe chez les eunuques ou castrats, qui demeurent toujours efféminés, timides et rampants ; leurs chairs sont molles, leur voix grêle, leur caractère pusillanime, et leur manque d'énergie les rend incapables de dominer. Quelque chose d'analogue se remarque chez les individus énervés par des jouissances anticipées ou plongés dans les plaisirs voluptueux ; ils sont lâches, affaiblis, indolents et efféminés ; le moindre déploiement de force les décourage et les abat. L'homme viril ne montre aucun de ces défauts. Le développement de l'appareil masculin imprime à la fibre plus de ton et de densité ; il a des os plus compactes et plus robustes, une chair plus ferme, des tendons plus durs, une poitrine plus large, une respiration forte et étendue, une voix plus grave et plus retentissante, un poulx plein et plus lent que celui de la femme. Il montre pareillement un cerveau plus ample et plus étendu. L'épine dorsale et la moelle épinière sont plus volumineuses chez le mâle que chez la femelle. Il s'ensuit que le système nerveux cérébro-spinal a plus d'activité et de vigueur chez l'homme, tandis que le système nerveux trisplanchnique, ou grand sympathique, paraît dominer, au contraire, chez la femme ; soit pour présider plus efficacement à l'appareil utérin, à la nutrition et au développement du fœtus, soit pour rendre la femme plus sensible aux affections morales du cœur et la faire mieux sympathiser avec les enfants, puisque le soin de la famille lui est plus naturellement dévolu. L'homme, au contraire, est plus propre aux actions fortes ; il a plus de vigueur de muscles ; son intelligence est généralement plus développée que celle des êtres délicats dont l'existence dépend de ses travaux et de sa protection. (Virey, *Dict. des sciences méd.*) La virilité de l'homme tient à la sécrétion du sperme, et plus celui-ci est répandu avec abondance, plus les facultés viriles sont affaiblies. Rien n'use tant la sensibilité que l'excès des plaisirs voluptueux, et personne n'ignore l'affaiblissement qui succède à la copulation. Lorsque celle-ci est trop souvent répétée, l'économie tout entière est atteinte d'épuisement, les qualités physiques et morales se débilitent, l'homme devient incapable des moindres efforts. Chaque nouveau plaisir est une nouvelle saignée du système nerveux, et l'exténuation n'est pas moins grande que celle qui succède à une forte hémorragie. L'histoire des peuples orientaux est là pour nous prouver les fatales conséquences de l'abus des plaisirs vénériens.

VIRLIQUE s. m. (vir-li-ke). Jeux. Au romestecq, Réunion dans une main de quatre cartes de même valeur : *Virlique d'as, de rois, de dix, de sept*.

VIRLOYS (Charles-François-Roland LE), architecte, né à Paris en 1716, mort en 1772. Après s'être fait recevoir maître es arts, il se consacra tout entier à l'architecture et, ayant acquis une certaine réputation, fut chargé de la direction de travaux importants, entre autres de la construction du théâtre de Metz (1751). Il se fit connaître, en outre, comme l'inventeur du pantographe de perspective et obtint les titres d'architecte du roi de Prusse et de l'impératrice Marie-Thérèse. Outre des traductions des *Éléments de physique* de S'Gravesande (1747, 2 vol. in-8°) et des *Éléments de la philosophie newtonienne* de Pimberton (1775, 2 vol. in-8°), on a de lui un *Dictionnaire d'architecture civile, militaire et navale, ancienne et moderne et de tous les arts qui en dépendent* (Paris, 1770, 3 vol. in-4°, avec 101 planches), ouvrage qui laisse à désirer, bien qu'il soit plus complet que celui de d'Aviler.

VIROFLAY, village et commune de France (Seine-et-Oise), cant., arrond. et à 3 kilom. E. de Versailles, près du bois de Meudon ; 1,282 hab. Fabrique d'épingles, de bougies. Nombreuses et belles villas.

VIROIS, OISE adj. (vi-ro, oi-ze). Géogr. Habitant de Vire ; qui appartient à cette ville ou à ses habitants : *Les Virois*. *La population viroise*.

VIROLAGE s. m. (vi-ro-la-je — rad. *virole*). Techn. Action de munir un outil d'une virole. || Action d'introduire les flans dans la virole où ils doivent être frappés : *Le virolage s'opère au moyen de la main-poseur*.

VIROLE s. f. (vi-ro-le — lat. *virola*, dimin. de *viria*, espèce de bracelet. Plume nous apprend que ces deux mots latins sont d'origine celibérique). Techn. Anneau de métal, à surface un peu large, que l'on met au bout de certains objets, pour les empêcher de se fendre, de s'user ou pour tout autre motif : *Une virole en cuivre, en fer*. *La virole d'un manche d'outil, d'un couteau, d'une canne, d'une masse de mail*. *Les viroles de fusils, de pistolets sont destinées à tenir la baguette*. || Moule d'acier dans lequel on place les flans qu'on veut frapper, et qui porte en creux les dessins et caractères qui doivent être reproduits en relief sur la tranche des monnaies.

— Blas. Pavillon ou cercle qui termine le cornet, le luchet ou la trompe.

— Bot. Genre de plantes, de la famille des myristicées, voisin des muscadiers, et comprenant une seule espèce, la virole sébifère.

— Encycl. Bot. La *virole sébifère*, appelée aussi *arbre à suif* ou *muscadier porte-suif*, est un arbre d'environ 20 mètres de hauteur, à rameaux nombreux, divergents, étalés, tortueux, couverts d'une écorce rougeâtre, dure, rugueuse, gercée et portant des feuilles alternes, oblongues, acuminées, presque cordiformes, veinées, réticulées, d'un beau vert en dessus, tomenteuses et d'un rouge ferrugineux en dessous. Les fleurs, dioïques, sont réunies en grappes axillaires et recouvertes d'un duvet roussâtre. Le fruit, semblable à celui du muscadier, est globuleux ou ovoïde, tomenteux, à enveloppe coriace (brou), s'ouvrant en deux valves et laissant voir une noix entourée d'une arille rouge, renfermant une amande huileuse, veinée de rouge et de blanc.

Cet arbre est répandu dans toute la Guyane et notamment à Cayenne ; on en distingue plusieurs variétés. Il se plaît dans les terrains humides et se couvre de fleurs et de fruits pendant la saison de l'année qui correspond à notre hiver. En pratiquant des incisions à la tige et aux rameaux, on obtient un suc laiteux, rougeâtre, acre, astringent, assez abondant. On s'en sert pour guérir les aphtes, le scorbut et diverses affections cutanées ; on en imbibe du coton qu'on applique sur les dents pour apaiser la douleur. On l'administre aussi, mélangé avec de l'huile et du jus de citron, contre les vers auxquels les enfants sont sujets. Mais ce n'est pas seulement au point de vue médical que cet arbre est précieux pour l'humanité. « Il l'est surtout, dit M. Lemaire, sous le rapport économique. Son fruit sert à fabriquer de fort bonnes chandelles. Après avoir fait sécher au soleil une plus ou moins grande quantité de ces fruits, on sépare les graines de leurs coques en les foulant avec un rouleau ; après les avoir nettoyées et vannées, on les pile pour en former une pâte, que l'on fait bouillir l'espace d'une heure ou deux, en ayant soin de ramasser avec une spatule le suif qui nage à la surface. Quand celui-ci est figé, on le fond de nouveau pour le clarifier et lui ôter un peu de sa couleur jaunâtre ; on le passe alors à travers un tamis, et on en fait ensuite des chandelles fort en usage dans toute la contrée. On dit que ce suif, par l'acreté de sa nature, ne saurait être employé extérieurement comme le suif animal sur les plaies, les ulcères, etc., sans y causer de l'inflammation. Nous doutons de ce fait, parce qu'il contredirait alors les excellentes propriétés attribuées au suc qui découle de son tronc par incision et à l'huile essentielle qu'on en extrait. »

Quelquefois, on se contente de brasser les amandes pilées dans un chaudron, puis de les mettre à la presse pour en retirer le suif, qui ne tarde pas à se figer. C'est ordinairement en mars que l'on fait la récolte

des fruits ou des graines. On a tenté d'introduire aux Antilles cet arbre utile ; mais les essais n'ont pas eu de suite. Sous nos climats, la *virole* ne peut se cultiver qu'en serre chaude, comme le muscadier.

VIROLÉ, ÉE (vi-ro-lé) part. passé du v. Viroler. Muni d'une virole : *Manche virolé*.

— Blas. Se dit des truchets, cors de chasse et trompes, qui ont des viroles d'un émail particulier : *De Nesmond : D'or, à trois cors de chasse de sable, liés et virolés de gueules*.

VIROLER v. a. ou tr. (vi-ro-lé — rad. *virole*). Techn. Munir de viroles : **VIROLER** un manche d'outil, de couteau. || Introduire dans la virole : **VIROLER** des flans.

VIROLET s. m. (vi-ro-lé — rad. *virex*). Sorte de petit moulin à vent dont s'amusaient les enfants. || Vilebrequin. || Canne à dard. || Vieux dans tous ces sens.

— Mar. Cylindre de sapin long et mince, mobile autour d'un axe, que l'on place debout dans les corderies, pour changer la direction d'un fil de caret, et dans l'entre-pont pour empêcher le frottement des cordages contre les corps qui les useraient.

VIROLEUR s. m. (vi-ro-leur — rad. *virole*). Techn. Ouvrier qui fait des viroles pour manches d'outils.

VIRSCALE s. f. (vir-ska-le). Anc. cout. Sorte de juridiction, en Flandre.

VIRTUALITÉ s. f. (vir-tu-a-li-té — rad. *virtuel*). Caractère de ce qui est virtuel : puissance virtuelle : *La virtualité est une puissance et non un fait. La nature de l'homme est formée par une agglomération de virtualités spécialisées en chaque créature.* (Proudh.)

VIRUEL, ELLE adj. (vir-tu-él, -éle — du lat. *virtus*, force). Qui est en puissance et non en acte, qui n'a pas d'effet actuel : *Nous avons tous la faculté virtuelle d'être bons, et par conséquent heureux.* (Ch. Nod.)

— Philos. scolast. *Distinction virtuelle*. Dans la théorie des thomistes, différence en puissance et non en substance.

— Théol. *Intention virtuelle*, Intention pré-cédente non révoquée, et en vertu de laquelle on agit, bien qu'elle ne soit pas accompagnée d'un acte formel et actuel de la volonté.

— Méd. Qui agit par une cause secrète et inconnue.

— Physiq. *Foyer virtuel*, Point d'où semblent partir des rayons lumineux ou calorifiques, quoiqu'ils n'en viennent pas effectivement, mais où ils concourraient si on les prolongeait en sens contraire de celui dans lequel ils se propagent. || *Image virtuelle*, Image résultant de l'ensemble des foyers virtuels fournis par les différents points d'un objet.

— Mécan. *Vitesse virtuelle*, Déplacement infiniment petit du point d'application d'une force, dans la direction de cette force. || *Moment virtuel*, Produit de la force par la vitesse virtuelle.

— Encycl. Mathém. On donne la qualification de *virtuel* ou *virtuelle* à une cause, un effet, un résultat dont l'existence est concevable sans que les conditions en soient remplies, qui prendrait naissance s'il y avait lieu, mais qui reste à l'état de pure hypothèse. Ainsi, qu'un solide repose en équilibre sur une surface fixe, la force de frottement qui naîtrait du mouvement, s'il commençait à se produire, sera *virtuelle*, et cependant elle concourra le plus souvent au maintien de l'équilibre ; que les rayons lumineux émanant d'un corps éclairé se réfléchissent sur un miroir de manière à diverger de points situés en arrière de la surface réfléchissante, l'image de l'objet, lieu des points de divergence des rayons réfléchis, sera *virtuelle* ; que l'on considère un solide en repos et qu'on imagine qu'il tende à se mettre en mouvement, les vitesses que prendront ses différents points ne pouvant pas être toutes indépendantes les unes des autres, on pourra avoir à les comparer, et ces vitesses futures seront *virtuelles* ; que l'on suppose des forces s'équilibrant sur un solide libre ou fixé, d'ailleurs en repos, les travaux de toutes ces forces seront séparément nuls, mais ils prendraient certaines valeurs si le solide venait à se déplacer d'une manière définie, compatible avec ses liaisons, on peut avoir à comparer entre eux ces travaux, et on les qualifera de *virtuels* ; l'unité concrète à laquelle on suppose rapportées toutes les grandeurs d'une même espèce qui entrent dans un même calcul algébrique n'est jamais spécifiée ; elle n'a qu'une existence virtuelle.

VIRUELLEMENT adv. (vir-tu-é-le-man — rad. *virtuel*). D'une façon virtuelle, en germe, en puissance : *Le grand mérite de l'invention première est de contenir virtuellement toutes les autres.* (Rigault.) *La vie est virtuellement dans toute semence avec toutes ses conditions et toutes ses lois.* (J. Simon.)

VIRTUOSE s. (vir-tu-o-se — ital. *virtuoso*, de *virtù*, vertu, mérite ; *virtuoso* signifie proprement habile homme). Personne qui a du talent pour les beaux-arts, et particulièrement pour la musique : *Le temple du goût était environné d'une foule de virtuoses, d'artistes et de juges de toutes espèces, qui s'efforçaient d'entrer, mais qui n'entraient pas.*

(Volt.). On peut être une honnête fille et être une virtuose. (Destouches.)

Les virtuoses font, sous leurs doigts secs et frêles, Des stradivarius grincer les chanterelles.

Th. GAUTIER.

— Amateur dans un genre quelconque : *Napoléon 1er fut un grand virtuose de batailles et de victoires ; toute sa vie est une épopée dans le goût du peuple et des anciens.* (Proudh.)

— Encycl. La définition que Castil-Blaze donne du mot *virtuose*, dans son *Dictionnaire de musique*, peut sembler au moins singulière : la voici dans toute son ingénuité : « *Virtuose*. Nom que l'on donne au musicien qui excelle dans la composition, le chant ou l'exécution instrumentale. » Or, jamais la qualification de *virtuose* n'a été donnée à un compositeur. Un *virtuose* est un artiste habile dans l'exécution matérielle de la musique, soit vocale, soit instrumentale, et nous disons à dessein « dans l'exécution matérielle », parce que la virtuosité ne va pas au delà et qu'un *virtuose* très-remarquable peut n'être, sous le rapport du sentiment, de l'âme, de la passion, voire parfois du goût, qu'un artiste médiocre. On peut, à la rigueur, être un grand artiste sans être un *virtuose* très-habile ; on peut savoir chanter ou jouer d'un instrument, avec un style sévère et pur, avec un goût parfait, avec un grand sentiment des nuances, et n'en être pas moins surpassé, au point de vue des difficultés pratiques de l'exécution, par un artiste qui éblouira ses auditeurs par des prodiges de mécanisme, par toutes sortes de broderies, de fioritures, mais qui, d'autre part, sera dans l'impossibilité complète de les charmer, de les émouvoir, de les étonner, de les éblouir. Or la musique, art de sensation et d'expression par excellence, est plus faite, on en conviendra, pour charmer, toucher et émouvoir, que pour étonner et éblouir. Tous les casse-cou du monde, exécutés avec un aplomb et un bonheur imperturbables, ne vaudront jamais une simple cantilène chantée par une artiste dont le jeu simple ou émouvant, expressif ou contenu, saura pénétrer jusqu'au fond de votre cœur et vous arracher des larmes. Certainement on a vu des chanteuses aussi habiles que la Malibran sous le rapport de l'exécution vocale proprement dite, mais qui n'avaient ni sa passion fougueuse, ni ses pleurs déchirants, ni son inspiration sublime ; celles-là étaient de grandes *virtuoses*, celle-ci seule était une grande artiste.

Le public prend parfois le change, dès l'abord, sur la valeur d'un exécutant qui n'a pour lui que les qualités d'une virtuosité brillante et irréprochable, et qui n'y suit pas joindre les facultés naturelles ou acquises, qui font le grand artiste. Mais toujours le suffrage général se prononce au bout de quelque temps pour celui qui rentre dans cette catégorie, et ce n'est que justice. Le premier en effet fonctionne comme un appareil bien établi ; le second sent la musique qu'il chante ou exécute.

VIRTUOSITÉ s. f. (vir-tu-o-si-té). Caractère, qualités, talent d'un virtuose : *Le palefrenier était si hors de lui de la virtuosité de son maître, qu'il se précipitait par terre et venait lui baiser les pieds.* (Champfleury.)

VIRTUS POST NUMMOS (La vertu après l'argent), Mots d'Horace (*Épîtres*, l. 1^{re}, ép. 1, vers 54) :

O cives, cives, quærenda pecunia primum est : Virtus post nummos !

« Citoyens, citoyens, il faut gagner de l'argent d'abord ; la vertu ne vient qu'après l'argent ! »

Le conseil ironique d'Horace a été traduit par Boileau :

L'argent, l'argent, dit-on ; sans lui tout est stérile, La vertu sans argent n'est qu'un moule inutile.

Et par Boursault, dans son *Esope à la cour* (acte IV) :

La vertu toute nue a l'air trop indigent, Et c'est n'en point avoir que n'avoir point d'argent.

« Quand l'amour effréné des richesses s'empare de tous les esprits, quand on ne vit, qu'on ne respire que pour en acquérir et pour se procurer les jouissances qu'elles donnent ; quand une nation mérite le reproche que le poète de l'ancienne Rome faisait à ses contemporains de mettre la vertu après l'argent, *virtus post nummos*, alors que deviennent la bonne foi, l'honneur, la noblesse des pensées et des sentiments ? »

FRAYSSINOU.

« Des êtres dépourvus de sentiment et de mœurs ne craignent pas de se déshonorer chez les nations où l'argent fait tout pardonner, jusqu'à la violation de la tendresse paternelle et de la piété filiale. *Virtus post nummos* est la devise des pays où le luxe s'est établi sur la ruine des mœurs. »

D'HOLBACH.

« L'avocat qui exerce, qui possède du talent et de l'instruction, est l'humble serviteur de l'avoué ; c'est le caractère de la féodalité financière : *Virtus post nummos*. »

TOUSSENEL.

VIRUÉS (Alonso DE), prélat espagnol, mort

à Tolède en 1545. Il entra dans l'ordre des bénédictins, devint prédicateur de Charles-Quint et, en 1539, suivit ce prince en Allemagne pour y prendre part aux controverses et aux discussions avec les réformateurs. En 1542, il fut nommé évêque des Canaries. On a de lui : *Philippica disputationes XX* (Anvers, 1541), recueil de dissertations dirigées contre Philippe Mélanchthon ; *De matrimonio regis Angliæ* ; *Collationes septem*, à l'adresse d'Erasme, qui était cependant l'ami et l'admirateur de l'auteur.

VIRUÉS (Cristobal DE), poète espagnol, né à Valence vers 1545, mort en 1609. C'est, avec Lope de Vega, qui fut un de ses amis, l'écrivain dramatique qui contribua le plus à l'amélioration de la scène espagnole. Il inaugure la période que l'on regarde à juste titre comme l'âge d'or du théâtre castillan ; mais, emporté encore lui-même d'un peu de rudesse, il semble préparer la transition entre les vieux maîtres et les nouveaux. On lui doit aussi un essai épique considérable.

Presque tous les poètes espagnols ont été, en outre, soldats ou prêtres, et quelquefois les deux, successivement. Virués était un soldat. Il fit les guerres d'Italie et combattit surtout dans le Milanais ; il y atteignit le grade de capitaine ; c'est sous le nom de capitaine Virués qu'il est connu dans les histoires littéraires. Il assista aussi à la bataille de Lépante.

C'est par des comédies et des tragédies qu'il débuta dans les lettres, à Valence. Le théâtre espagnol hésitait encore entre deux écoles, l'école classique, qui poussait à l'imitation des chefs-d'œuvre grecs, et l'école nationale, qui, ne s'inspirant que de sa fantaisie, devait s'ouvrir une voie bien plus féconde. Virués hésita aussi entre l'une et l'autre route ; cependant il chercha plutôt à se rapprocher de l'antique. De 1579 à 1588, il fit jouer cinq pièces, *Cassandra*, *Marcela*, *Attila furieux*, *Sémiramis* et *Elisa Didon*. Les deux premières sont des compositions extravagantes, des essais d'un genre inculte, pleins toutefois de verve et d'invention. *L'Attila furieux*, par la diffusion de l'action et le nombre des personnages (50 environ), semble se rapprocher de certains drames de Shakespeare. L'action de *Sémiramis* dure près de quarante ans. Et cependant ce poète désordonné est le créateur d'*Elisa Didon*, une pièce jetée presque tout entière dans le moule classique, et qu'on regarde comme son chef-d'œuvre. Virués ne s'est pourtant pas inspiré de Virgile ; c'est dans un autre épisode de la vie de Didon qu'il a cherché le sujet de son drame émouvant, et il ne l'a fait valoir qu'à force d'invention. C'est une œuvre notable pour le temps.

En 1585, lors des plus grands succès dramatiques du capitaine Virués, Lope de Vega était exilé à Valence. Les deux poètes se lièrent d'amitié. L'ambition de rivaliser avec Lope de Vega, maître dans tous les genres, conduisit peut-être Virués à s'essayer dans le genre épique ; mais avec son génie original, il choisit un sujet bizarre, la légende de Garin, un ermite des solitudes de Montserrat. Il consacra vingt chants à cette pieuse histoire, qui par elle-même fournissait à peine les éléments d'un petit conte en vers ; c'est assez dire qu'il lui fallut toute la puissance de son imagination créatrice, toute sa fougue de composition pour remplir un cadre aussi vaste. Il n'a réussi pourtant qu'à faire une chronique rimée plutôt qu'un poème épique ; mais les peintures et les descriptions en sont d'une grande beauté. Malgré ses imperfections et le désordre d'idées poussé parfois jusqu'à l'extravagance, le capitaine Virués a mérité les éloges qu'ont faits de lui Lope de Vega et Cervantes.

VIRULENCE s. f. (vi-ru-lan-se — rad. *virulent*). Nature de ce qui est violent, de ce qui tient du virus : *La virulence des humeurs. Rien n'égale la virulence et la redoutable énergie de l'huile empyreumatique que l'on retire du tabac.* (Porret.)

— Fig. Caractère de violence : *Des critiques pleines de virulence. Il y a dans l'Écossaise beaucoup moins d'art que d'amertume et de virulence.* (Laharpe.)

VIRULENT, ENTE adj. (vi-ru-lan, an-te — rad. *virus*). Qui est produit par un virus, qui a l'action violente des virus : *Maladie virulente. Humeurs virulentes.*

— Fig. Qui est d'une violence énergique : *Des attaques, des critiques virulentes.*

VIRURE s. f. (vi-ru-re). Mar. Rang de madriers qu'on place bout à bout, de distance en distance, dans toute la longueur du navire, pour relier les couples dont on forme sa charpente intérieure. || Hauteur entre deux virures successives : *Le bâtiment s'est enfoncé d'une virure.*

VIRUS s. m. (vi-russ — mot lat. qui appartient à la même famille que le grec *îos* pour *Fios* et le sanscrit *vish*, *vishas*, *visham*, poison, probablement de la racine *vish*, pénétrer, d'où aussi le grec *îed*, *îémi*). Principe actif de la contagion : *Virus variolique. Virus syphilitique. Virus rabique. Les virus sont les maladies qui ont la plus grande part dans la dégénération de l'espèce humaine.* (Maquiel.) *Les races des champs sont moins étioilées, moins affaiblies par toutes sortes de virus héréditaires que les races des villes.* (Cormen.)

— Fig. Cause, principe de contagion morale : *Dès 1830, tout le monde est plus ou moins infecté du virus révolutionnaire.* (T. Delord.)

— Encycl. Pathol. Les *virus* proprement dits sont, selon le sens restreint qu'on attribue aujourd'hui à cette expression, des principes morbides qui ont la propriété de développer sur un sujet sain le mal lui-même auquel ils doivent leur formation. Ils constituent une catégorie dans la classe des poisons, venins, etc. ; leur état le plus ordinaire est l'état liquide ; quelquefois ils affectent l'état gazeux, et quelquefois aussi l'état solide ; c'est ce qui arrive, pour le premier cas, lorsqu'il suffit d'entrer dans un local dont l'air est chargé de miasmes varioliques pour contracter la variole, et pour le second, lorsqu'on vaccine un individu avec des croûtes sèches de vaccin délayées dans de l'eau.

Sur la nature des principes virulents, la science en est encore réduite à des hypothèses, ces principes ne s'étant encore révélés jusqu'ici que par leurs effets et ayant échappé à toutes les recherches de la chimie et de la micrographie. Mais au moins leur existence est-elle incontestable et leurs effets sont-ils assez constants pour les faire distinguer parfaitement des autres poisons et agents délétères ; ces effets consistent dans une reproduction, toujours identique, quand elle a lieu, de la maladie qui a produit le virus, quoique la nature du véhicule, tel que la salive dans la rage, le pus dans la variole, etc., n'ait subi aucune altération appréciable. De cette particularité mystérieuse, beaucoup de pathologistes ont cru pouvoir conclure que les *virus* n'existent pas comme substances isolables et distinctes de l'organisme, qu'en réalité il n'y a pas de *virus*, mais seulement des matières organiques virulentes, c'est-à-dire des matières ayant éprouvé un genre particulier d'altération qui rend leur existence dans le corps incompatible avec la santé. D'après ces théoriciens, les tissus, ou humeurs, devenus virulents ne diffèrent pas en substance des autres ; ils n'en diffèrent que par une modification moléculaire intime que les moyens physiques et microscopiques ne permettent pas de déceler.

Quoi qu'il en soit, tandis que les poisons agissent dans un lieu déterminé et commencent toujours par produire une maladie locale, les matières virulentes agissent sur toutes les parties de l'organisme, infectent toute sa masse et donnent naissance d'emblée à une maladie générale. La matière empoisonnée renferme un poison que l'on constate ; la matière virulente ne renferme pas de *virus* ; elle ne contient rien de surajouté ; elle est métamorphosée au plus profond de sa constitution moléculaire. Ce qu'il y a de plus remarquable encore, c'est que les substances virulentes n'agissent point par leur masse, mais seulement par leur qualité. Il suffit de la plus petite quantité d'une substance virulente quelconque pour transformer en matière virulente une grande quantité de matière organisée normale. Du moment qu'une altération virulente a commencé quelque part dans un organisme, elle se continue plus ou moins rapidement, molécule à molécule, de proche en proche, et tout l'organisme se trouve bientôt infecté ; c'est une sorte d'ébranlement pour lequel il a suffi d'une impulsion première quelquefois très-petite (v. *Miasme*). Bref, l'action des *virus* est une perturbation, non un empoisonnement. Les parties de l'organisme qui s'infectent le plus facilement sont celles qui renferment le plus de matières organiques en état de rénovation, c'est-à-dire les humeurs.

Le mode d'action des *virus* diffère encore de celui des poisons par sa lenteur. Tandis que pour la plupart des poisons l'effet produit se manifeste avec une grande rapidité, il n'en est pas de même pour les *virus*, et la durée de ce qu'on appelle leur incubation est quelquefois très-considérable. L'incubation est le temps qui s'écoule entre l'introduction des *virus* dans l'économie et les premières manifestations extérieures. Pour la vaccine, cette incubation dure de trois à quatre jours ; pour la variole de cinq à sept ; pour la rougeole de un à deux ; pour la pustule maligne de trois à huit ; pour le charbon de six à soixante heures. Pour la syphilis et la rage, c'est encore bien plus variable ; dans la rage, par exemple, le mal peut couvrir durant près d'une année après la morsure.

Les *virus* charbonneux, syphilitique, rabique, etc., se transmettent par inoculation. Ceux de la suette, du choléra, de la dysenterie, du typhus sont transportés par l'air atmosphérique sous forme de miasmes. Enfin il en est qui comportent à la fois ces deux modes, comme ceux de la variole, de la scarlatine et peut-être du choléra.

Nous avons dit que les humeurs sont surtout le siège de la virulence. Or l'altération virulente qui donne à certaines humeurs des propriétés si redoutables ne réside point dans le sérum de ces humeurs, ainsi qu'on l'a cru longtemps, mais dans les éléments anatomiques qu'elles tiennent en suspension. Lorsqu'on prend de ces humeurs et que, par un moyen quelconque, on sépare le sérum et les éléments solides ou organiques qu'elles tiennent en suspension, on observe en inoculant ce sérum et ces éléments que les éléments solides

reproduisent la maladie virulente, c'est-à-dire sont eux-mêmes virulents. Les expériences faites en 1866 par le célèbre physiologiste Chauveau avec l'humeur du vaccin, de la variole et de la morve ne laissent aucun doute là-dessus. Le sérum des humeurs virulentes n'est pas doué de l'activité spécifique qui constitue la virulence. Cette activité réside exclusivement dans les corpuscules élémentaires en suspension dans ces humeurs. On n'a pas étudié à ce point de vue la salive de la rage.

Les matières virulentes peuvent conserver pendant longtemps leurs propriétés. Le vaccin, par exemple, se conserve très-longtemps. Des peaux de bêtes atteintes de la morve ou du charbon peuvent communiquer ces maladies plusieurs mois après la mort des animaux.

La putréfaction, les acides forts, les alcalis, le chlore, les chlorures, la chaleur, etc., détruisent les virus.

Dans certains cas les organes et les humeurs ayant subi une altération virulente retournent à l'état normal sous l'influence d'un régime approprié; cela revient à dire que la maladie guérit. Dans d'autres, les désordres sont tels que la mort arrive presque fatalement (rage, morve). Enfin, certains virus, sans mettre la vie en danger, ne quittent plus l'organisme et l'infectent pour toujours (syphilis); toutefois ces virus s'épuisent quelquefois par leur propre activité. Il existe en effet des cas relativement nombreux de variole mortelle survenus chez des gens vaccinés, de syphilis nouvelle survenue chez des individus parfaitement syphilités à une certaine époque. Cependant, si le virus syphilitique ne dure quelquefois pas même une génération, il y a des cas où malheureusement il s'étend à plusieurs. Ce phénomène de transmission héréditaire se conçoit assez facilement; il suffit qu'il se soit trouvé une quantité quelconque de matière organique virulente dans la liqueur fécondante du père ou dans le sang de la mère pour qu'une modification virulente identique se soit communiquée au produit de la conception.

Maintenant, de quelle nature est en soi l'altération qui détermine la virulence? C'est le secret de l'avenir. Tout ce qu'on peut dire jusqu'à ce jour de probable, c'est que cette altération est une altération isomérique des matières albuminoïdes contenues soit dans le sérum, soit dans les éléments anatomiques des humeurs, altération qui constitue entre les humeurs virulents et les humeurs saines une différence analogue à celle qui existe entre le phosphore ordinaire et le phosphore amorphe; le premier est vénénéux, le second ne l'est pas; c'est pourtant un seul et même corps; ils ne diffèrent l'un de l'autre que par l'arrangement moléculaire.

VIS s. f. (viiss). — Le vieux français *vis*, *viz* et le provençal *viz* signifiaient également escalier tournant en colimaçon. Le mot *vis* représente le latin *vitis*, vrille de vigne, pampre, en bas latin *vis* de pressoir et *vis* en général. En italien, le mot *vis* réunit les acceptions de vigne et de vis. En provençal moderne, *vis* signifie sarmant, jet de la vigne). Techn. et mécan. Pièce cannelée en spirale, que l'on enfonce, en la faisant tourner sur elle-même, soit dans une matrice, soit dans un milieu résistant par l'effet combiné de la pression et de la rotation : *Une vis en acier, en fer, en cuivre, en bois. Une vis à tête plate, à tête ronde. Les moutons de Valachie ont les cornes élevées et tournées en vis.* (Cuv.) *■* Pièce toute semblable, mais fixe, autour de laquelle on fait avancer ou reculer un écrou, selon qu'on le fait tourner dans un sens ou dans l'autre : *Une vis de pressoir. ■ Pas de vis.* Tour de spire d'une vis, quantité dont une vis avance ou recule lorsqu'on lui fait exécuter un tour entier sur elle-même : *Un pas de vis très-allongé. ■ Vis allée.* Celle dont la tête est élargie, pour qu'on puisse la manœuvrer avec les doigts. *■ Vis fraisée.* Vis à tête plate en dessus, conique en dessous, destinée à disparaître complètement dans le milieu où on l'enfonce, de façon à laisser une surface unie. *■ Vis noyée.* Celle dont la tête ne fait aucune saillie après qu'elle a été enfoncée. *■ Vis en goutte de suif.* Celle qui a la tête arrondie en dessus. *■ Vis femelle.* Nom que l'on donne quelquefois à l'écrou destiné à recevoir une vis proprement dite. *■ Vis en blanc.* Celle dont le filet n'est pas encore creusé. *■ Vis de marteau.* Celle qu'on manœuvre pour régler la pointe de descente du métier à bas. *■ Vis de pression.* Celle qui sert à serrer un objet contre un autre. *■ Vis de rappel.* Vis assujettie à tourner entre deux points fixes, et dont le mouvement de rotation amène ou éloigne un objet tarabué, engagé sur la vis, mais dispose de façon à ne pouvoir tourner avec elle. *■ Vis calante.* Vis disposée dans le pied d'un instrument, et servant à lui donner une position verticale. *■ Vis différentielle.* Axe portant des filets de vis, dont le pas est différent, de sorte que, lorsque l'un se meut dans un écrou, l'autre meut, avec une vitesse différente, un écrou mobile et guidé, dans lequel il est engagé. *■ Vis sans fin.* Vis dont les filets agissent sur les dents d'une roue placée dans le même plan, et lui impriment un mouvement de rotation dans un sens per-

pendiculaire à celui de la vis. *■ Vis d'Archimède.* Machine élévatrice consistant en un cylindre incliné, dont l'intérieur est cloisonné en spirale. *■ Vis hollandaise.* Sorte de vis d'Archimède modifiée en ce sens que le cylindre est fixe, l'axe et les cloisons en spirale se mouvant à l'intérieur.

— **Physiq.** *Vis micrométrique.* Vis dont le pas est très-court, la tête très-large, ce qui permet d'apprécier facilement la quantité dont la tête a tourné et par conséquent la quantité dont la vis s'est avancée, bien que cette quantité soit très-petite.

— **Archit.** *Escalier à vis.* Celui dont les marches sont disposées en spirale, soit qu'elles tiennent par le centre autour d'un axe, ou qu'elles soient fixées par l'autre extrémité sur une paroi cylindrique. *■ Vis dessinée.* Escalier à vis dont les marches sont soutenues par un noyau central. *■ Vis de Saint-Gilles.* Escalier à vis dont les marches, soutenues par des voûtes d'une coupe particulière, semblent être suspendues dans les airs. Il en existe un modèle célèbre dans le prieuré de Saint-Gilles, en Languedoc. *■ Vis de colonne.* Ligne spirale d'une colonne torsée.

— **Artill.** *Vis de pointage.* Vis qui sert à régler la direction de l'âme d'une pièce à feu.

— **Typogr.** Nom donné à la partie de l'arbre d'une presse manuelle, qui a la forme d'une vis, et étendu quelquefois à l'arbre tout entier.

— **Moll.** Genre de mollusques gastéropodes pectinibranches, de la famille des buccinoides, comprenant plus de cent espèces, répandues dans les diverses mers, et un grand nombre de fossiles des terrains secondaires et tertiaires : *L'animal des vis présente de grands rapports avec celui des buccins.* (E. Baudement.) *Les vis sont des coquilles remarquables par leur forme très-allongée.* (Th. de Bernéaud.) *■ Vis de pressoir.* Nom d'un turbo et des moules d'encrinites fossiles.

— **Encycl. Mécan.** Une vis est un cylindre revêtu d'un filet engendré par le mouvement d'une figure polygonale dont le plan passe constamment par l'axe du cylindre et dont un côté s'appuie constamment sur une génératrice de ce cylindre, tandis que l'une de ses extrémités décrit une hélice. On n'emploie guère, pour engendrer le filet, que le triangle ou le rectangle. Les vis à filets triangulaires sont les plus usitées, mais aussi les plus communes; les vis à filets carrés s'emploient dans les instruments de précision; elles sont plus régulières et supportent plus longtemps la fatigue. Le pas de la vis est la distance de deux spires de l'hélice directrice, comptée sur une génératrice du cylindre. L'écrou est comme le moule de la vis; le mouvement relatif de l'une des pièces par rapport à l'autre se compose d'une rotation autour de l'axe du cylindre et d'une translation parallèlement à cet axe. Si l'écrou est fixe, la vis, en faisant un tour de 360°, avance d'un pas; si la vis ne peut que tourner autour de son axe et que l'écrou soit mobile le long de cet axe, on fait avancer l'écrou d'un pas en faisant faire un tour à la vis.

— **Vis différentielle.** Lorsqu'on veut obtenir un mouvement excessivement lent d'une pièce guidée, on se sert d'une tige entourée en deux portions de sa longueur de filets de vis tracés en sens contraires; l'un d'eux passe dans un écrou fixe et l'autre dans un autre écrou faisant corps avec la pièce mobile. Lorsque la vis fait un tour, un de ses points s'avance, dans le sens de l'axe, d'un pas du premier filet, et la pièce guidée parcourrait le même chemin, dans le même sens, si elle pouvait tourner en même temps que la tige; mais, comme elle est retenue par les rainures, elle remonte d'un pas du second filet, de sorte que, pour un tour de la vis, le chemin parcouru par la pièce n'est que la

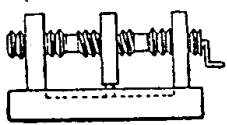


Fig. 1.

différence des deux pas; on peut rendre sans inconvénient cette différence aussi petite que l'on veut, tandis que le pas d'une même vis ne pourrait diminuer beaucoup sans que le filet cessât d'offrir une résistance suffisante.

— **Vis sans fin.** La vis sans fin est employée pour transmettre le mouvement entre deux arbres rectangulaires; le filet n'en occupe que la partie moyenne, les extrémités tournent librement dans deux collets fixes; elle ne peut prendre aucun mouvement dans le sens de sa longueur. Le filet est généralement carré. L'arbre auquel il faut transmettre le mouvement porte une roue, dont le plan passe par l'axe de la vis, et cette roue est armée de dents qui peuvent se loger dans les creux ménagés entre deux spires consécutives du filet. Lorsque la vis tourne autour de son axe, la tranche du filet, qui se trouve dans le plan de la roue, avance dans le sens de l'axe, et la dent en prise est obligée de marcher dans le même sens. Supposons, pour

rendre l'explication plus facile, que la roue n'ait pas d'épaisseur; toutes les sections de la vis faites par des plans passant par son axe étant identiques, la rotation de cette vis produit, par rapport à la roue, exactement le même effet que produirait son transport parallèlement à l'axe. L'engrenage de la vis

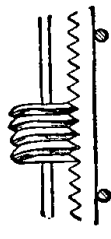


Fig. 2.

sans fin rentre donc dans celui de la crémaillère, c'est-à-dire que le profil de la dent de la roue doit être une développante de cercle. Cela posé, la roue présentant une certaine épaisseur, la surface convexe d'une dent ne peut pas être celle d'un cylindre perpendiculaire au plan de la roue, puisque le plan tangent à la surface hélicoïdale du filet n'est pas lui-même perpendiculaire au plan de cette roue. Supposons que le contact doive toujours avoir lieu sur la section de la dent faite par un plan mené à égale distance des deux faces; cette section devra former la développante de cercle dont il est parlé plus haut, et l'on pourra engendrer la surface latérale de la dent par le mouvement d'une droite s'appuyant sur cette développante et qui, lorsque le point où elle la coupe deviendrait le point de contact de la dent idéale avec la section axiale du filet, se confondrait avec la tangente à l'hélice tracée sur le filet à partir du point de contact.

Lorsque la vis a fait un tour, la dent en prise doit se trouver dans la même position où était celle qui était primitivement en contact; par conséquent, à chaque tour de la vis, il s'échappe une dent de la roue, ou bien un point de la circonférence de cette roue parcourt une des divisions formées du plein d'une dent et du creux voisins.

— **Vis multiples.** L'engrenage de la vis sans fin ne peut être réciproque qu'autant que l'obliquité de l'hélice directrice du filet est assez grande; mais une trop forte obliquité rendrait le pas excessivement long, et l'on ne pourrait avoir constamment une dent en prise. Pour remédier à cet inconvénient, on peut disposer deux ou trois filets équidistants sur le noyau de la vis; chacun d'eux conduit pendant un demi-tour ou un tiers de tour.

— **Vis tangente.** La vis tangente est une modification de la vis sans fin; la denture de la roue, au lieu d'être terminée à un cylindre de révolution concentrique ou cylindre primitif, se termine par une gorge en forme de tore embrassant la vis sans fin. On l'emploie dans les machines à diviser, où elle a l'avantage de donner aux deux pièces un contact suffisamment intime pour empêcher le plus petit recul. Wollaston a fait usage de la vis tangente pour l'établissement d'un compteur destiné à enregistrer le nombre de tours faits par un arbre à mouvement très-rapide.

— **Equilibre de la vis.** Supposons qu'une vis verticale, mobile dans un écrou fixe, supporte un poids P et qu'on lui applique une force Q , au moyen d'une manivelle de longueur a fixée à sa tête, de manière que le mouvement de cette force par rapport à l'axe soit Qa . On pourra concevoir que la force P soit décomposée en parties appliquées en tous les points de contact du filet et de l'écrou, et que de même le couple Qa soit décomposé en d'autres ayant pour bras de levier les distances des mêmes points de contact à l'axe. Soient h le pas de la vis, p la distance d'un des points de contact à l'axe, p la portion de la force P appliquée en ce point, q la portion correspondante du moment Qa ; l'équilibre du point considéré, qu'on pourra regarder comme placé sur un plan incliné faisant avec l'horizon un angle i dont la tangente serait

$$\frac{h}{2\pi p},$$

cet équilibre exigera la condition

$$\frac{q}{p} = \frac{h}{2\pi p} \quad \text{ou} \quad q = \frac{ph}{2\pi}.$$

En supposant l'équilibre établi de cette manière en chaque point, on aura une suite d'équations analogues à la précédente, et ces équations ajoutées membre à membre donneront

$$\sum q = \frac{h}{2\pi} \sum p$$

ou

$$Qa = \frac{hP}{2\pi}, \quad \text{d'où} \quad \frac{Q}{P} = \frac{h}{2\pi a}.$$

Ainsi l'équilibre de la vis se traduit par la condition que la puissance soit à la résistance comme le pas est à la circonférence que décrit la manette à laquelle on applique la puissance.

— **Frottement dans la vis à filet carré.** Nous n'avons pas tenu compte, dans l'analyse précédente, du frottement considérable

qu'exercent l'une sur l'autre les deux surfaces en contact de la vis et de l'écrou; il n'est pas difficile d'y avoir égard; il suffit pour cela d'appliquer la théorie qui a été développée pour le plan incliné. Supposons encore qu'il s'agisse de faire monter le poids supporté par la vis, c'est-à-dire que le mouvement ascendant soit sur le point de naître; dans ce cas, le frottement s'exercera dans le sens de la pente de la tangente à l'hélice tracée sur le filet à partir du point de contact. La somme des composantes parallèlement à cette tangente des forces en action ne sera plus comme dans le cas précédent

$$p \sin i - q \cos i,$$

mais

$$p \sin i - q \cos i + f(p \cos i + q \sin i),$$

f désignant le coefficient de frottement. La condition d'équilibre sera donc

$$p \sin i - q \cos i + f(p \cos i + q \sin i) = 0,$$

d'où l'on tire

$$q = p \frac{\sin i + f \cos i}{\cos i - f \sin i}$$

ou

$$q = p \frac{\tan i + f}{1 - f \tan i}.$$

c'est-à-dire en remplaçant $\tan i$ par sa valeur

$$\frac{h}{2\pi p},$$

$$q = p \frac{h + 2\pi pf}{2\pi p - fh}.$$

En multipliant cette équation par p et sommant toutes celles qu'on obtiendrait de même en tous les points de contact, il viendrait

$$Qa = \sum p \frac{h + 2\pi pf}{2\pi p - fh},$$

mais on peut considérer le facteur

$$\frac{h + 2\pi pf}{2\pi p - fh}$$

comme sensiblement constant, les valeurs de p ne pouvant varier que dans l'intervalle d'une saillie du filet, laquelle est toujours très-petite par rapport au rayon du cylindre qui forme le noyau. En désignant par R le rayon de ce noyau augmenté de la moitié de la saillie du filet, on peut regarder

$$\frac{h + 2\pi pf}{2\pi p - fh}$$

comme se confondant avec

$$R \frac{h + 2\pi pf}{2\pi R - fh},$$

et alors l'équation d'équilibre prend la forme définitive

$$Qa = PR \frac{h + 2\pi pf}{2\pi R - fh}.$$

On voit par cette équation que Q deviendrait infini si fh atteignait la valeur $2\pi R$, c'est-à-dire si f devenait égal à $\cotang i$. Ce mouvement ne sera donc possible qu'autant que l'angle de frottement sera moindre que le complément de l'inclinaison, de sorte qu'une vis à pas trop allongé ne pourrait être mue dans son écrou. Si l'on voulait la condition pour que le mouvement descendant commençât à naître, il faudrait, dans l'équation précédente, changer f en $-f$, ce qui donnerait

$$P = \frac{Qa}{R} \frac{2\pi R + fh}{h - 2\pi pf}.$$

Le poids P , quelque grand qu'il fût, ne pourrait pas déterminer le mouvement si l'angle de frottement était supérieur à l'inclinaison.

— **Presse à vis.** On met à profit la théorie qui précède dans la construction de certaines presses. Les deux parois de la presse sont, d'une part, la face inférieure de l'écrou et, de l'autre, la face supérieure d'une plaque reposant sur une saillie par laquelle se termine la vis du côté opposé à sa tête. L'inclinaison du filet étant très-petite, la vis peut aisément se mouvoir pour rapprocher les deux parois, mais le mouvement en sens contraire ne peut pas être produit par la force élastique de l'objet mis en presse.

— **Vis d'Archimède.** Cet appareil a été employé pour élever l'eau à de petites hauteurs. On s'en sert encore aujourd'hui en le modifiant comme on verra ci-après. Pour en saisir la théorie, il est nécessaire de considérer d'abord un simple canal hélicoïdal de très-petite section. Supposons donc qu'un tube de verre très-mince soit enroulé sur un cylindre en forme d'hélice. Si l'on donne à ce cylindre une position verticale, toutes les tangentes à l'hélice étant également inclinées sur l'horizon, une molécule liquide introduite dans l'intérieur du canal ne pourra se trouver nulle part en équilibre; elle descendra comme sur un plan incliné. Mais si l'on donne à l'axe du cylindre une direction de plus en plus oblique, il arrivera un moment où, sur chaque spire de l'hélice, deux éléments diamétralement opposés présenteront une direction horizontale. Pour savoir à quel instant ce fait se présentera, il suffit d'observer que les tangentes à l'hélice, transportées parallèlement à elles-mêmes en un point de l'axe, forment autour de cet axe un cône de révolution, dont le demi-angle au sommet est fourni par l'équation

$$\tan i = \frac{2\pi R}{h},$$

R désignant le rayon du cylindre et h le pas

de l'hélice. Si l'on incline l'axe de manière qu'il ne fasse avec l'horizon qu'un angle égal à α , la génératrice du cône directeur, qui se trouvera dans le même plan vertical que l'axe et au-dessus de lui, sera horizontale. Chaque génératrice du cône correspondant à deux tangentes à l'hélice, menées en deux points diamétralement opposés, il y aura donc à cet instant, sur chaque spire, deux éléments horizontaux. A la vérité, l'équilibre d'une molécule ne pourrait pas encore y être stable, parce que les éléments voisins se-

raient inclinés dans le même sens par rapport à l'horizon. Mais supposons qu'on incline encore davantage le cylindre, les éléments horizontaux supérieurs seront alors les origines d'arcs descendant d'abord pour remonter ensuite, et dans chacun desquels un filet liquide pourra se loger en équilibre. Ces arcs prennent le nom d'arcs hydrophores. Pour juger de la longueur d'un de ces arcs, projetons le cylindre et l'hélice sur un plan vertical parallèle à l'axe. L'hélice se projettera suivant une sinusoïde ABC (fig. 3),

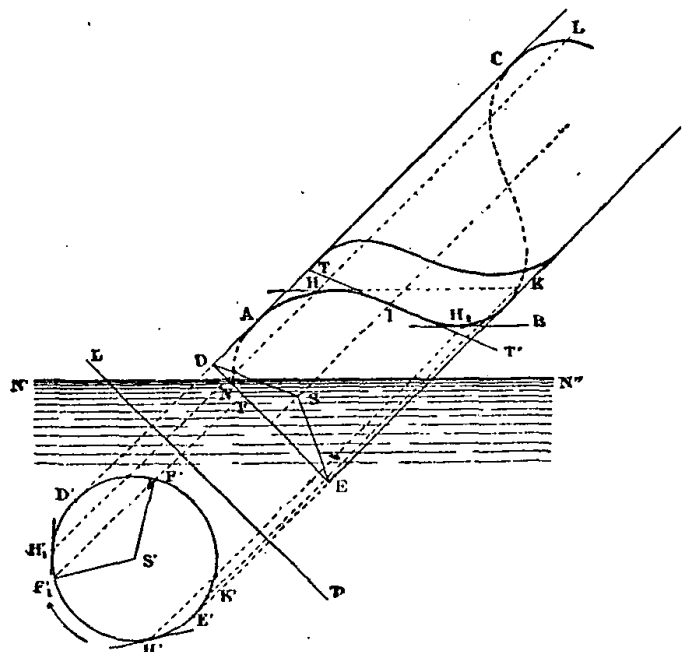


Fig. 3.

et la tangente TT' au point d'inflexion I fera avec l'axe l'angle α dont la tangente est

$$\frac{2\pi R}{h}$$

Prenons pour base du cône directeur la base même DE du cylindre, nous en aurons le sommet S en menant DS parallèle à TT'. Menons par ce sommet un plan horizontal, la trace verticale SF de ce plan sera la projection commune des deux génératrices horizontales du cône. Prenons un second plan de projection parallèle au plan de la base du cylindre. Les projections SF', SF'', sur ce plan, des génératrices horizontales du cône s'obtiendront en menant FF', FF'', parallèles à l'axe. Les projections sur le même plan des tangentes horizontales à l'hélice seront les tangentes au cercle DE' menées parallèlement à SF' et SF''. Les points de contact de ces tangentes sont en H' et H''. Si par ces points nous menons des parallèles à l'axe, nous aurons les projections verticales des génératrices du cylindre passant par les éléments horizontaux de l'hélice, et, par suite, nous aurons les points centraux H et H', de ces éléments. Cela posé, si par le sommet H nous

concevons un plan horizontal, il ira couper l'arc caché de l'hélice en un point K, et l'arc hydrophore sera HH', dont la projection sur le plan de base est H'K'.

Un filet liquide placé dans l'arc HH', K s'y tiendra donc en équilibre. Cela posé, imaginons que le cylindre tourne autour de son axe, dans le sens indiqué par la flèche, les points de l'arc HH', K... viendront successivement se projeter en tous les points de H', H, et dès que l'un d'eux parviendra à cette position, il sera devenu le sommet de l'arc hydrophore occupé par le même filet d'eau qui ainsi se transportera de bas en haut parallèlement à l'axe du cylindre, jusqu'à parvenir à l'extrémité supérieure du tube, par laquelle il s'échappera dès qu'en cette extrémité la tangente sera devenue horizontale pour devenir ensuite plongeante.

L'extrémité inférieure du tube doit alternativement plonger dans le bassin, pour que l'arc hydrophore puisse se remplir et arriver à l'air libre, pour que les filets consécutifs, remplissant les divers arcs hydrophores, soient séparés les uns des autres par une petite quantité d'air, sans quoi, ne pouvant se comporter autrement que dans des vases com-

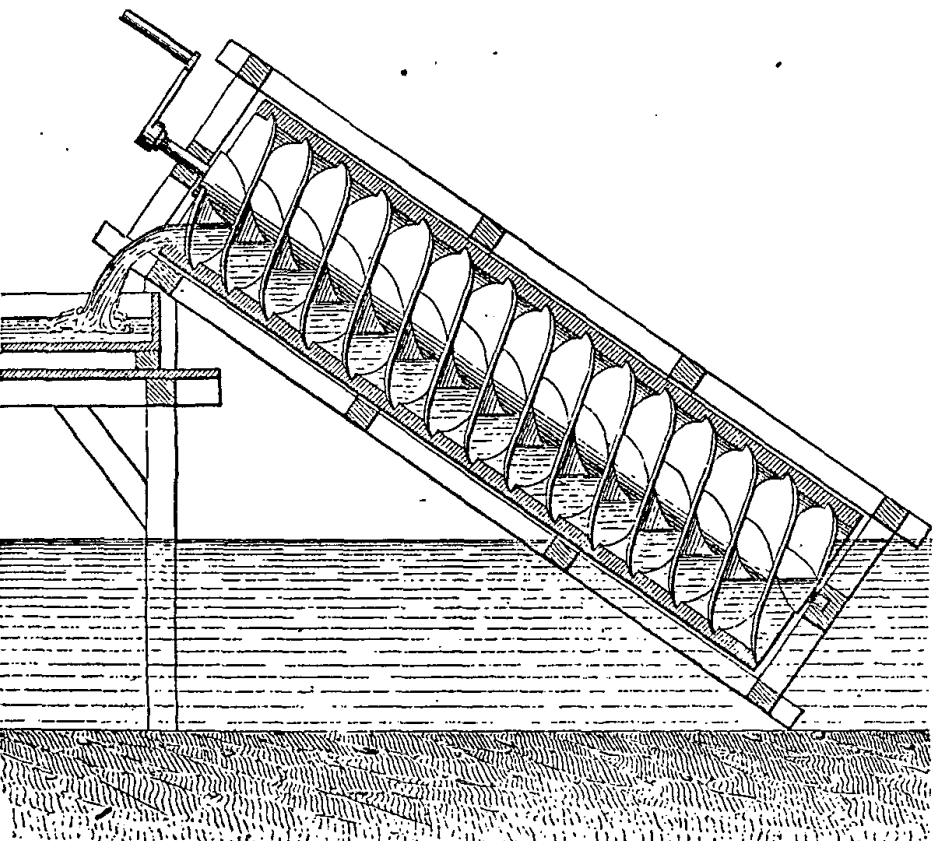


Fig. 4.

muniquants, le liquide ne pourrait pas s'élever le long de l'axe. Mais il n'est pas indifférent de plonger plus ou moins l'appareil au-dessous

du niveau du bassin. Pour qu'un filet puisse comprendre toute l'étendue d'un arc hydrophore, il faut qu'au moment où la pointe in-

ferrière du tube sort de l'eau la tangente y soit horizontale. Le niveau de l'eau doit donc être élevé au moins jusqu'à la hauteur du pied N de la génératrice sur laquelle se trouvent les sommets des arcs hydrophores. Dans cette hypothèse, l'arc parcouru dans l'air par la pointe du tube a sa moitié représentée en projection par ND et H'D', tandis que la partie vide qui sépare deux arcs hydrophores est représentée en projection par KCL et par K'D'H'. Il en résulte que l'air emprisonné entre deux filets liquides serait considérablement dilaté et que, par suite, la pression atmosphérique s'exercant à la partie supérieure refoulerait le liquide de haut en bas d'un arc hydrophore dans le suivant, il y aurait donc perte de travail. On pourrait remédier à cet inconvénient en perçant le long du tube de petits trous à bords pointus et plongeant dans l'intérieur. L'air pénétrerait aisément par ces trous sans que l'eau pût s'en échapper, la capillarité formant obstacle. Mais l'appareil que nous avons supposé jusqu'ici n'est pas celui qu'on emploie dans la pratique.

Les vis d'Archimède dont on fait usage sont formées par une cloison, reproduisant un filet de vis à filet carré, par exemple, implantée d'une part dans un noyau cylindrique solide formant l'axe, et de l'autre dans la surface cylindrique qui sert d'enveloppe; quand on veut allonger le pas, on dispose dans sa longueur deux et même trois cloisons.

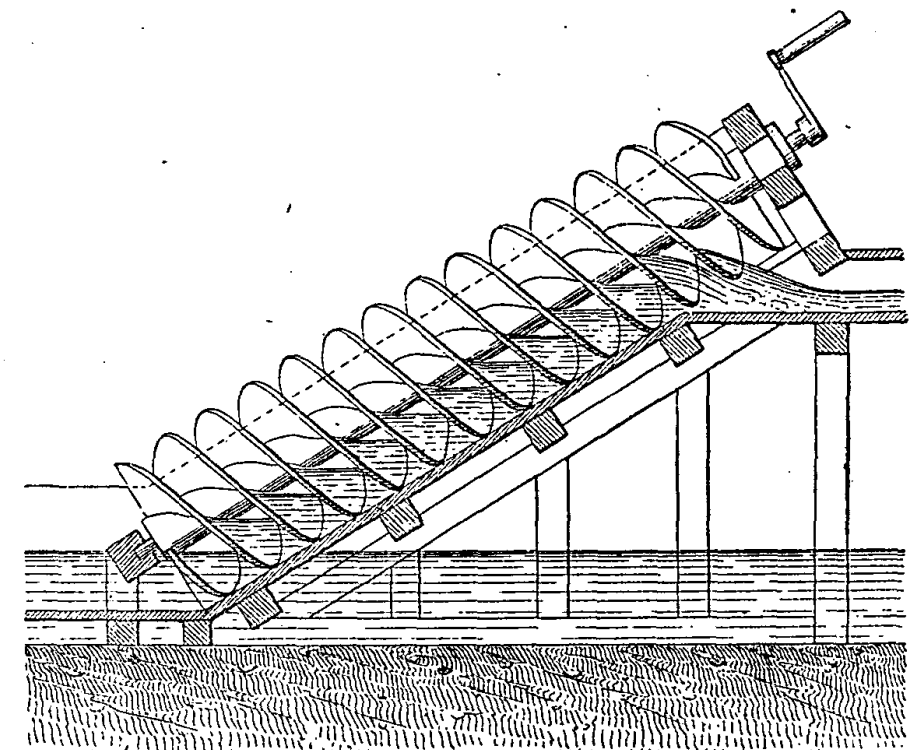


Fig. 5.

meuvent dans sa concavité avec le moins de jeu possible; on la réduit habituellement à sa partie inférieure, limitée à un plan passant par l'axe et ayant son inclinaison. Les figures 4 et 5 représentent les coupes des deux vis par des plans verticaux menés suivant leurs axes.

— **Physiq. Vis micrométrique.** Cet appareil se compose d'un cadre métallique et d'une vis en acier, arrondie à l'une de ses extrémités, traversant un écrou porté par l'un des côtés du cadre. Le pas de la vis est très-petit, de 0m,0005, par exemple, elle est travaillée avec soin. Elle porte près du bouton fileté, qui sert à la manœuvrer, un cercle vertical divisé en un certain nombre de parties égales, 400 ou 500 généralement; enfin elle est munie d'un repère, règle horizontale divisée et dont les divisions sont égales au pas de la vis. Les divisions du plateau défilent devant ce repère.

La vis, qui est folle à ses extrémités, porte en son milieu un écrou auquel est fixé perpendiculairement à la direction du mouvement un levier coudé terminé par une pointe de diamant. Si l'on fait tourner la tête de la vis et qu'on l'arrête successivement dans des positions telles que le repère ait parcouru des divisions égales du cercle vertical, la pointe de diamant aura parcouru chaque fois la même distance dans le sens de l'axe de la vis, les traits marqués sur une règle parallèle à cet axe, à l'aide de la pointe de diamant, dans toutes les stations successives, seront donc également espacés.

— **Moll.** Les vis forment un genre, établi par Adamson, mais modifié par Lamarck, qui le plaça à la fin de sa famille des purpurifères, immédiatement après les buccins. Les caractères distinctifs de ce genre sont : animal en spirale très-élevée, à tête très-large; tentacules distants, très-petits et courts; les yeux à peine apparents, placés vers le milieu de la longueur des tentacules; le pied arrondi en avant, allongé en arrière, portant un opercule médiocre, ovalaire, légèrement onguculé; entre les tentacules s'avance une trompe assez longue, cylindrique, labiale et

L'intervalle de deux cloisons consécutives peut être considéré comme formé d'un faisceau de tubes hélicoïdaux analogues à celui que nous avons considéré jusqu'ici; mais, tandis que dans tous ces tubes le pas est le même, comme les circonférences des cylindres sur lesquels ils seraient enroulés iraient en diminuant à mesure qu'on les approcherait de l'axe, l'angle α n'a plus qu'une très-petite valeur pour les tubes voisins de cet axe. Il en résulte qu'il faudrait incliner considérablement l'axe pour trouver sur ces derniers tubes des arcs hydrophores. L'angle de l'axe avec l'horizon conservant une valeur de 25° à 30°, par exemple, si d'ailleurs le rayon du noyau n'est pas trop grand, les tubes voisins de l'axe n'ont plus d'arcs hydrophores, ce qui revient à dire que, l'eau emprisonnée entre deux cloisons consécutives, ne mouille pas le noyau. L'air peut donc circuler librement d'un intervalle à l'autre le long du noyau.

Pour construire les cloisons d'une vis d'Archimède, lorsqu'on veut se servir d'un métal, de zinc par exemple, on prend simplement des disques annulaires, fendus suivant un rayon, que l'on étire dans le sens perpendiculaire à leur plan, de manière à en former une sorte de tire-bouchon.

La vis dite hollandaise est une simple modification de la vis d'Archimède. L'enveloppe cylindrique ne fait plus corps avec le système des cloisons; elle est fixe et les cloisons se

sans crochets, au fond de laquelle est la bouche, également interne; la coquille est allongée, tuniculée, très-pointue au sommet, à tours nombreux, rapprochés, rarement convexes, à suture superficielle; l'ouverture est médiocre, longitudinale, beaucoup plus courte que la spire, échancrée profondément à sa base; la columelle est droite, rarement plissée, tronquée obliquement ou tordue à sa base; l'opercule est ovale, corné, à éléments lamelleux et comme imbriqués.

Les vis ont été tout récemment le sujet de plusieurs travaux fort importants. On en connaît vingt-cinq espèces fossiles et trente-cinq espèces vivantes. Les coquilles fossiles n'ont été rencontrées jusqu'à présent que dans les couches plus nouvelles que la craie.

Parmi les espèces vivantes, celle que l'on peut considérer comme type du genre est la *terebra maculata* (la vis tachetée). C'est une coquille allongée, qui atteint près de 0m,2 de longueur; elle est d'un fauve clair, marqué de taches en séries transversales de teinte plus foncée. Elle appartient à la mer des Indes.

VIS s. f. (viss — mot lat. qui signif. *force* et qui s'emploie dans les locutions suivantes). Littér. *Vis comica*, Energie particulière du style et de la pensée, qui produit au théâtre l'effet comique voulu.

— **Physiol. Vis a tergo**, Force qui pousse le sang des petits vaisseaux dans les gros et de la dans le cœur.

VIS, rivière de France. Elle prend sa source au signal de Guiral, sur les limites des départements du Gard et de l'Aveyron, coule d'abord au S., puis, tournant au N.-E., forme la limite entre les départements du Gard et de l'Hérault, enfin entre dans ce dernier département et se jette dans l'Hérault, en amont de Ganges, après un cours de 65 kilom.

VISA s. m. (vi-za. — Ce mot est tiré de la formule de chancellerie *visa est*, la pièce a été vue et approuvée; de *visus*, vu, participe passé passif de *videre*, voir). Attestation accompagnée de la signature de celui qui la délivre, pour rendre un acte authentique

ou valable : *Le visa du garde des sceaux sur des lettres patentes. Le visa d'un consul sur un passe-port. L'ouvrage de Copernic fut condamné par la congrégation de l'index; le pape n'apposa jamais son visa à cet acte d'intolérance.* (Arago.) *Attestation apposée sur un acte par un magistrat ou officier judiciaire, pour faire foi que cet acte lui a été remis ou présenté : Les personnes publiques préposées pour recevoir certaines significations doivent mettre leur visa sur l'original de l'acte qui leur est signifié.* (Acad.) *Pl. visas.*

— *Dr. ecclési.* Acte par lequel un évêque confère un bénéfice à charge d'âmes au sujet que le patron du bénéfice lui présentait : *L'évêque ne pouvait refuser son visa sans donner par écrit les raisons de son refus.* (Acad.) *Nouvelle provision délivrée par un évêque ou un grand vicaire à un bénéficiaire déjà pourvu par le pape.*

— *Comm.* Déclaration apposée sur un titre, pour faire foi qu'il a été présenté et vu.

— *Hist.* *Chambre du visa.* Chambre établie en 1781, après la chute de Law, pour juger les officiers préposés au visa des billets de banque, et qui étaient accusés de malversation.

— *Encycl. Jurispr.* *Visa des actes.* Le visa est une formalité qui est très-souvent exigée à peine de nullité. Elle a pour but, non-seulement de prouver que la pièce visée a été examinée par la personne qui donne sa signature, mais encore d'empêcher que cette pièce ne soit modifiée dans sa teneur.

Les fonctionnaires publics doivent viser l'original de toutes les significations qui leur sont faites; en cas de refus de leur part, il est visé par le procureur de la République. Le procureur de la République doit aussi viser les exploits de saisies-arrests qui sont faites au trésor ou entre les mains des détenteurs des sommes dues par l'Etat, quand les fonctionnaires chargés de les recevoir s'y refusent.

Le greffier, en matière de scellés, vise les exploits d'opposition aux scellés; en matière de partage, il est tenu de viser l'exploit du demandeur destiné à prouver quelle a été la partie la plus diligente; en matière de récusation de juges, il doit viser l'original de la signification de l'acte par lequel on recuse le juge de paix.

Les commandements de saisie immobilière sont visés par le maire.

Les officiers de l'état civil doivent viser les actes d'opposition à un mariage. En matière de contributions indirectes, le procès-verbal dressé pour refus d'exercice est visé par le maire.

Le maire doit viser les commissions des gardes champêtres.

Peuvent encore être soumis à la formalité du visa : 1° les passe-ports au moment de leur délivrance; on peut exiger qu'ils soient visés par le sous-préfet, et, en cas de changement de destination, par le fonctionnaire qui aurait eu qualité pour le délivrer; 2° les affiches de théâtre, qui peuvent être soumises au visa du maire. L'adjoint peut, dans tous les cas, lorsque le maire est absent ou empêché, donner pour lui son visa.

Quand le visa est obligatoire, il est toujours donné sans frais. Mais les huissiers chargés de requérir le visa ont droit à une taxe.

Les préfets revêtent quelquefois d'un visa les arrêtés des maires; mais cette formule n'ajoute rien à la force exécutoire de ces arrêtés.

Les arrêtés de cessibilité pris par les préfets doivent être, à peine de nullité, revêtus du visa ministériel.

Quant aux actes authentiques, ils sont exécutoires sans qu'il soit besoin de visa.

VISA, ville de la Turquie d'Europe, dans le pachalik d'Andrinople, chef-lieu de livah, à 130 kilom. N.-O. de Constantinople; 3,800 hab.

VISABLE adj. (vi-za-ble — rad. *viser*). Que l'on peut viser, chercher à atteindre avec un projectile : *Les bâtiments à feu ont un développement visible de peu d'étendue.* (Corbière.)

VISACCI (Antonio Cimatori, dit le), peintre italien, né à Urbain, vivait au xvi^e siècle. Il étudia son art sous la direction du Baroque; il excellait surtout dans les peintures à caméfeu et dans les dessins à la plume. Son tableau le plus remarquable est une *Sainte Monique*, qui se trouve dans l'église Saint-Augustin à Urbain.

VISAGE s. m. (vi-za-je — le vieux français *vis*, encore conservé dans l'expression *vis-à-vis*, face à face, tête à tête, représente le latin *visus*, vue, action de voir, qui, au moyen âge, peut-être sous l'influence de l'allemand *gesicht*, visage, de *sehen*, voir, a pris la valeur du latin *vultus*). Face humaine, partie antérieure de la tête limitée par les cheveux, les oreilles, le dessous du menton : *Un visage rond, ovale, allongé. Un visage maigre, pâle, rouge, vermeil, plein, bouffi. Un visage agréable, déplaisant. La bouche et les lèvres sont, après les yeux, les parties du visage qui ont le plus de mouvement et d'expression.* (Acad.) *Les défauts de l'esprit augmentent en vieillissant, comme ceux du visage.* (La Rochef.) *Un beau visage est le plus beau spectacle qu'on puisse envisager.* (La Bruy.) *Le visage humain exerce un grand empire et sur*

l'esprit et sur le cœur. (Mme de Staël.) *Le chagrin rend sublimé le visage d'une jeune femme très-belle.* (Balz.) *La pensée sculpte le visage, elle cisele les traits, elle refait le masque.* (Mme E. de Gir.)

Les ruines d'une maison
Se peuvent réparer; que n'est cet avantage
Pour les ruines du visage!

LA FONTAINE.

Expression des traits de la face : *L'humanité n'est pas de ces vertus superficielles qui ne résident que sur le visage.* (Mass.) *Dans bien des occasions, il faut avoir un visage qui ne soit pas le miroir de son cœur.* (J. Joubert.)

Les visages souvent sont de doux imposteurs.

CORNEILLE.

Traits factices, air que l'on se donne au moyen du fard :

Tous les jours un nouveau visage!
C'est en visage un peu trop dépenser.

BRÉBEUF.

Par ext. Personne, considérée au point de vue de ses traits : *Il me semble que j'ai vu ce chien de visage-là quelque part.* (Mme de Sév.)

— Poët. Face :

La lune dans les champs montrait son blond visage

H. CANTEL.

Lune, dis-nous, chère et blanche lumière,
Pourquoi voiler ton visage si doux!

A. BARDIER.

Fig. Aspect, face, apparence : *Toute vérité a deux visages, toute règle deux surfaces, tout précepte deux applications.* (J. Joubert.)

Aux yeux embarrassés des juges les plus sages,
Tout sens devint douteux, tout mot eut deux visages.

BOILEAU.

Faux visage, Masque : *Se mettre un faux visage.* *On disait autrefois fol visage.*

Visage d'excommunié, de déterré, Visage de l'autre monde, Visage de bois flotté, Face extrêmement pâle et défective.

Visage de cuir bouilli, Figure grotesque.

Visage de Hamnagrobis, Visage frais et vermeil.

Visage allongé, Mine décontentée, désappointée : *Ils ont le visage allongé d'un demi-pied.* (Mme de Sév.)

Visage de pleine lune, Face large et ronde.

Visage cousu, Face extrêmement maigre.

Nouveau visage, Visage nouveau, Visage neuf, Personne qu'on ne connaissait pas encore, qu'on n'était pas habitué à voir : *Je suis une femme d'habitude, et n'aime point les nouveaux visages.* (Le Sage.)

Moi je suis las, monsieur, de cette vie errante;
Toujours visages neufs, cela m'impatisse.

GRESSER.

Bon visage, Mauvais visage, Air de santé ou de maladie :

Et quel âge avez-vous? Vous avez bon visage.

RACINE.

Air affectueux ou maussade : *Je commande surtout de régaler d'un bon visage cette personne-là.* (Mol.) *Ne vous allez pas aviser de lui faire mauvais visage.* (Mol.)

Changer de visage, Changer de couleur, pâlir ou rougir, se troubler.

Se composer le visage, Prendre un air qui déguise les sentiments que l'on éprouve.

Avoir deux visages, Etre habile à composer ses traits pour déguiser ses sentiments. *A deux visages*, Trompeur, plein de duplicité : *Un homme à deux visages, Catherine de Médicis fit, dans sa jeunesse, l'apprentissage de cette politique à deux visages qui fut le secret de sa vie.* (Balz.)

N'avoir rien d'humain que le visage, N'avoir aucune humanité, être barbare, cruel.

Trouver visage de bois, Trouver la porte fermée, ou bien ne pas trouver chez elle la personne qu'on allait voir.

Son visage lui fait honneur, Se dit d'une personne maigre de corps, dont le visage cependant est frais et plein.

Cela paraît comme le nez au milieu du visage, ou ironiq. *Cela ne paraît pas plus que le nez au milieu du visage*, Cela est tout à fait évident, impossible à cacher ou à déguiser.

A visage découvert, Sans masque, sans voile sur le visage : *Les danseurs de l'Opéra, qui paraissaient autrefois masqués sur le théâtre, se montrent aujourd'hui à visage découvert.* (Acad.) *Fig.* Sans déguisement : *Soyez franc, montrez-vous à visage découvert.*

Pop. Visage sans nez, Derrière.

Syn. Visage, face, figure. V. FACE.

VISAN, bourg de France (Vaucluse), cant. de Valréas, arrond. et à 26 kilom. S.-O. d'Orange, sur le versant d'une colline; pop. aggl., 1,035 hab. — pop. tot., 2,220 hab. Cultures de soie; commerce de soie et de laine. On y voit les ruines imposantes d'un château du xii^e siècle, construit par les dauphins du Viennois. L'église paroissiale renferme un magnifique tableau de Mignard.

VISAPOUR, ville de l'Indoustan anglais. V. BEDJAPOUR.

VISARGA s. m. (vi-zar-ga). Signe sembla-

ble à nos deux points (:), qui, dans l'écriture sanscrite, se met quelquefois à la fin d'une syllabe, pour indiquer une légère aspiration.

VIS-À-VIS loc. prépos. (vi-za-vi — rad. *vis*, ancienne forme du mot visage, proprement *visage à visage, face à face*). En face de, à l'opposite de : *Vis-à-vis l'église. Vis-à-vis le château.* *S'emploie plus régulièrement avec la préposition de : Vis-à-vis du mont Aventin est le mont Janicule, sur lequel Porsenna plaça son armée.* (Mme de Staël.)

Fig. En comparaison de; en présence de : *Il est encore plus rare d'être sincère avec soi, que de l'être vis-à-vis des autres.* (La Roch.-Doud.) *Les femmes ont, vis-à-vis les uns des autres, des habitudes d'indiscrétion qu'elles n'ont pas vis-à-vis des hommes.* (Mme Romieu.)

Loc. fam. *Se trouver vis-à-vis de rien*, Se trouver sans ressource, sans fortune : *Après vingt ans de travail, je me trouve vis-à-vis de rien.*

Adv. En face, à l'opposite : *Nous demeurons vis-à-vis. Nos portes sont vis-à-vis.*

s. m. Personne placée en face d'une autre : *Causar avec son vis-à-vis. Faire vis-à-vis à quelqu'un.* *Situation des personnes ainsi placées :*

J'ai pourtant soutenu ce triste vis-à-vis.

DESMARIS.

Sorte de voiture qui n'a qu'une place dans chaque fond : *Il occupait avec une dame les coussins d'un vis-à-vis magnifique.* (Rog. de Beauv.) *Petit canapé disposé de façon que les deux personnes qui y sont assises puissent commodément causer face à face.*

Chorégr. Chacun des deux couples qui se font face dans un quadrille. *Danseur placé en face d'un autre danseur : Vous me ferez vis-à-vis. Mon vis-à-vis ne savait pas danser.*

Gramm. Quelques écrivains ont employé cette locution prépositive comme synonyme de *envers*, à l'égard. L'Académie ne lui reconnaît pas cette acception, et il ne faut suivre l'exemple de ces écrivains qu'avec beaucoup de réserve.

Syn. Vis-à-vis, en face, à l'opposite. V. FACE.

VISBY, ville de Suède. V. WISBY.

VISCACHE s. f. (vi-ska-che — pér. *viscachos*, même sens). Mamm. Genre de mammifères rongeurs, type de la tribu des viscachiens, originaire de l'Amérique du Sud : *La viscacha est de la taille d'un fort lapin.* (P. Gervais.) *On dit quelquefois viscaque.*

Encycl. La viscacha est de la taille d'un gros lièvre; son pelage gris plombé, nuancé de brun et de blanchâtre, est moins doux que celui du chinchilla; sa queue est longue et sa bouche garnie de fortes moustaches noires. Elle a quatre doigts aux pieds de devant, et trois à ceux de derrière. Cet animal habite les pampas de l'Amérique du Sud; on le trouve surtout au Brésil et au Chili. Ses mœurs sont celles des lapins. Il est nocturne, et vit dans des terriers qu'il creuse avec ses ongles puissants, en familles de huit à dix individus. Il est timide et marche en sautillant. Il nuit beaucoup aux cultures. On lui donne la chasse; mais c'est un médiocre gibier. Sa peau ne vaut rien comme fourrure; mais son poil sert à faire d'excellents tissus feutrés.

VISCACHÈRE s. f. (vi-ska-chè-re — rad. *viscache*). Chasse. Terrier de viscachés.

VISCACIEN, IENNE adj. (vi-ska-si-ain, i-è-ne — rad. *viscache*). Mamm. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre viscacha.

s. m. pl. Tribu des mammifères rongeurs, ayant pour type le genre viscacha.

VISCAINO (Sebastiano), navigateur espagnol, qui vivait dans la seconde moitié du xvi^e siècle. Mis, par le comte de Monterey, gouverneur du Mexique (1596), à la tête d'une expédition ayant pour but l'exploration de la Californie, il fut repoussé par les indigènes, après son débarquement, se dirigea sur Acapulco, et reçut, dans cette ville, l'ordre d'entreprendre une nouvelle reconnaissance. Viscaino releva avec le plus grand soin les côtes de la Californie et insista vivement auprès du gouvernement espagnol pour que cette magnifique contrée fût colonisée. Mais Philippe III, qui n'avait point vu, comme il l'espérait, affluer l'or, ne donna pas la moindre attention aux réclamations de Viscaino. Celui-ci mourut au moment où il préparait une nouvelle expédition.

VISCAIRE s. f. (vi-skè-re — du lat. *viscum*, matière visqueuse). Bot. Genre de plantes, de la famille des caryophyllées, tribu des dianthées; formé aux dépens des lychnis ou lychnides.

VISCAQUE s. f. (vi-ska-ke). V. VISCACHE.

VISCAUTSCHINE s. f. (vi-ska-ou-tchi-ne). Chim. Substance glutineuse et visqueuse contenue dans la glu, en même temps que la viscine.

Encycl. V. VISCINE.

VISCÈNE s. m. (viss-sè-ne). Chim. Substance huileuse, qui prend naissance dans la distillation sèche de la viscine.

Encycl. V. VISCINE.

VISCÉRAL, ALE adj. (viss-sé-ral, a-le — rad. *viscère*). Anat. Qui a rapport, qui appartient aux viscères : *Selon Broussais, la sensibilité est un produit nerveux, la passion un acte viscéral, et l'intelligence une sécrétion cérébrale.* (Mignet.)

Fig. Qui tient à l'essence, aux entrailles de la chose : *Les conditions viscérales d'un contrat.*

VISCÉRALEMENT adv. (viss-sé-ra-le-man — rad. *viscère*). Dans les entrailles. *Peu usité.*

Fig. Essentiellement : *Des conditions viscéralement modifiées.* *Peu usité.*

VISCÉRALGIE s. f. (viss-sé-ral-ji — de *viscère*, et du gr. *algos*, douleur). Pathol. Rhumatisme viscéral. *Peu usité.*

VISCÉRATION s. f. (viss-sé-ra-si-on — lat. *visceratio*; de *viscera*, entrailles). Antiq. rom. Distribution de la chair des victimes, après le sacrifice.

VISCÈRE s. m. (viss-sè-re — du pluriel latin *viscera*, qu'on fait venir de *viscum*, glu, à cause de la surface visqueuse des viscères). Anat. Nom générique des organes principaux situés dans les grandes cavités du corps, tels que le cœur, l'estomac, les poumons, le foie, le cerveau, etc. : *Nous savons que le sang circule, que les viscères et les glandes font les fonctions nécessaires pour entretenir et réparer les forces.* (Condill.)

Bot. Nom donné quelquefois aux vaisseaux des plantes disposés en faisceaux.

Syn. Viscères, entrailles. V. ENTRAILLES.

Encycl. V. SPLANCHNOLOGIE.

VISCH (Charles des), biographe belge, né à Bulscamps (Flandre) en 1596, mort à Bruges en 1666. Entré chez les moines de Cléaux, il professa la théologie au monastère d'Erbach près de Mayence, puis revint à Bruges et fut élu prieur de l'abbaye des Dunes. On cite, parmi ses ouvrages : *Bibliotheca scriptorum ordinis Cisterciensis* (Douai, 1649, in-4°); *Vita Adriani Cancellier, monasterii Dunensis abbatii* (Bruges, 1655, in-12); *Vita Eberhardi de Commeda et Richardi de Frisa* (Bruges, 1855); *Compendium chronologicum abbatii de Dunis* (Bruxelles, 1660, in-12); une édition des *Œuvres* d'Alain de Lille (Anvers, 1653, in-fol.).

VISCHE, bourg du royaume d'Italie, province de Turin, district d'Ivrée, mandement de Strambino; 2,400 hab.

VISCHER (Pierre), sculpteur et fondeur allemand, né vers le milieu du xve siècle, mort en 1530. Il studia son art en Italie, et, de retour dans sa patrie, il posa les bases de sa réputation en exécutant le tombeau de l'archevêque Ernest de Magdebourg (1497). Mais son œuvre capitale est le monument de saint Sébald, dans l'église consacrée à ce saint, à Nuremberg, ville où Vischer était venu s'établir en quittant Magdebourg. Aidé de ses cinq fils, Pierre, Hermann, Hans, Paul et Jacques, qui vivaient avec leurs femmes et leurs enfants dans la même maison que lui, il travailla treize ans (1506-1519) à l'exécution de cette œuvre, qui ne lui fut payée, cependant, que 2,402 florins. Parmi les figures qui ornent ce monument, on remarque surtout douze statuettes représentant les apôtres et le portrait de l'artiste lui-même dans ses habits de travail. — L'un de ses fils, Hermann Vischer, étudia aussi en Italie et fut presque égal à son père en talent; il mourut en 1540. Sandrart rapporte qu'aucun étranger de distinction ne passait à Nuremberg sans aller rendre visite à Vischer, dont les œuvres se répandaient surtout en Bohême, en Pologne et dans les pays voisins.

VISCHER (Frédéric-Théodore), esthéticien allemand, né à Ludwigsborg en 1807. Il fit ses premières études à Stuttgart, puis entra, en 1821, au séminaire de Blaubeuren, qu'il quitta, en 1825, pour celui de Tübingue. Nommé, en 1830, vicaire à Horheim et, l'année suivante, répétiteur au séminaire de Maulbronn, il visita, de 1832 à 1833, Göttingue, Berlin, Dresde, Vienne, le Tyrol et Munich, et trouva l'occasion de se livrer au goût qui l'entraînait vers l'étude de l'histoire de l'art. Après avoir encore été, de 1833 à 1836, répétiteur au séminaire de Tübingue, il renoua la carrière ecclésiastique, se fit recevoir docteur en philosophie à l'université de Tübingue, y fut nommé, en 1837, professeur extraordinaire et, à dater de 1838, se consacra presque exclusivement à l'étude de l'esthétique et de la littérature allemande. Toutefois, il ne s'occupa guère que d'art pendant les voyages qu'il fit, de 1839 à 1840, en Italie et en Grèce et, pendant l'automne de 1843, dans la haute Italie. En 1844, il fut nommé professeur titulaire de philosophie à l'université de Tübingue et, dans son discours d'inauguration (Tübingue, 1844), se posa en adversaire déclaré des ennemis de la libre pensée. Le parti ecclésiastique et le parti piétiste prirent occasion de quelques passages de ce discours, ainsi que d'un autre ouvrage de Vischer, intitulé *Excursions critiques* (Tübingue, 1844), pour lancer les plus vives attaques contre leur auteur et contre le ministre Schlager, qui suspendit pour deux ans le cours de Vischer. Ce dernier reprit son enseignement vers la fin de l'année 1847 et fut élu, quelques mois plus tard, représentant du district électoral de Reutlingen-Urach

à l'Assemblée nationale allemande, où il vota avec la gauche modérée et où il appartint au parti dit *grand allemand* jusqu'à la fin des débats relatifs à la question de l'unité de l'Allemagne. Il passa ensuite dans le parti de Gotha, suivit, en 1849, le reste du parlement à Stuttgart et reprit, peu de temps après, possession de sa chaire. En 1855, il fut nommé professeur au Polytechnicum fédéral et à l'Ecole supérieure cantonale de Zurich, et remplit ces fonctions jusqu'en 1866, où il accepta une chaire d'esthétique et de littérature allemande à l'université de Tubingue, en même temps qu'à l'Ecole polytechnique de Stuttgart. Il professa à la première de ces institutions pendant le semestre d'hiver et à la seconde pendant le semestre d'été. On a encore de lui : *Du sublime et du comique* (Stuttgart, 1837); *l'Esthétique ou la Science du beau* (Stuttgart, 1847-1858, 3 vol.), son ouvrage le plus remarquable, dans lequel il a retracé l'histoire du développement de l'esthétique spéculative depuis Kant jusqu'à Hegel et qui est supérieur à tous les traités analogues qui aient paru jusqu'à ce jour en Allemagne; *Excursions critiques* (Stuttgart, 1861-1866, 2e série, 6 livr.); *Faust, troisième partie de la tragédie* (Stuttgart, 1862), satire ingénieuse de la 2e partie du *Faust* de Goethe; *Epigrammes de Baden - Baden* (Stuttgart, 1867), ouvrage anonyme, qui a obtenu beaucoup de succès, etc.

VISCHER (Corneille), graveur hollandais. V. VISSCHER.

VISCHER (Rømer), poète hollandais. V. VISSCHER.

VISCIDITÉ s. f. (viss-si-di-té). Viscosité. ■ Peu usité.

VISCINE s. f. (viss-si-ne). Chim. Substance visqueuse contenue dans les différentes parties du gui.

— **Encycl.** La *viscine* est une substance visqueuse, ainsi que son nom l'indique, qui est contenue dans la tige, les feuilles et principalement les baies du gui (*viscum album*). C'est le principal élément constituant de la glu. Cette substance est également contenue dans le réceptacle et les enveloppes florales du *atractylis gummifera*, dans l'écorce du houx (*ilex aquifolium*), dans le suc laiteux du *figus religiosi* et dans la substance glutineuse qui recouvre les branches du *robinia viscosa*.

On obtient la *viscine* brute en broyant l'écorce de gui finement concassée et en la pétrissant avec de l'eau aussi longtemps que ce liquide en extrait quelque chose. Il reste alors une masse jaune très-visqueuse et glutineuse qui renferme, outre les fibres ligneuses, dont une partie peut être séparée mécaniquement, de la *viscine*, une substance cirreuse soluble dans l'alcool et une masse insoluble dans l'alcool et dans l'éther, la *viscine-chine*. Pour séparer de ce mélange la *viscine* pure, on fait bouillir le tout à plusieurs reprises avec de l'alcool fort. La portion insoluble est mise à macérer à cinq ou six reprises avec de l'éther, à la température ordinaire, pendant douze heures. L'éther, en s'évaporant, laisse un extrait qu'on pétrit d'abord avec de l'alcool, puis, quand l'alcool ne dissout plus rien, avec de l'eau.

La *viscine* ainsi obtenue est claire, incolore, insipide et presque inodore. Sa consistance est celle du miel à la température ordinaire. Elle peut être tirée en fils très-fins. Sa densité est la même que celle de l'eau. A 30°, elle devient plus fluide et, à 100°, elle devient aussi fluide que l'huile d'amandes; elle laisse alors une tache grasseuse sur le papier. Sa réaction est acide.

La *viscine* se décompose par la distillation sèche, le point d'ébullition s'élevant de 210° jusqu'au-dessus de 275°. Il passe d'abord une huile, le *viscène*, puis une huile verdâtre et ensuite une masse cristalline qui a la consistance du beurre, tandis qu'il reste dans le vase distillatoire une matière noire qui présente l'aspect de l'asphalte.

Le *viscène* est une huile jaunâtre très-moible, de 0,85 de densité et distillant presque complètement à 226°. Mélangé avec une lessive de soude, il se prend en une pulpe cristalline qui, distillée avec de l'eau, donne une huile piquante, nommée *viscinol*, tandis que le sel de sodium impur, qui reste pour résidu, renferme un acide qui, à l'état libre, est une huile douée d'une forte réaction acide et dont l'odeur, assez faible, rappelle assez bien celle de l'acide angelique. Cet acide porte le nom d'acide *viscique*.

La *viscautschine* se trouve dans la partie de *viscine* brute qui est insoluble à la fois dans l'eau, l'alcool et l'éther. Pour la purifier, on traite à plusieurs reprises ce résidu par l'es-ence de térébenthine qui dissout la viscautschine et laisse les fibres ligneuses pour résidu. On ajoute de l'eau à la solution térébenthinique et l'on évapore. Le résidu jaunâtre clair est traité par l'éther dans lequel il est devenu soluble. Ce liquide étant évaporé, la viscautschine reste sous la forme d'une masse, qu'on lave à l'alcool et qu'on dessèche à 100°.

La viscautschine a une densité de 0,978. Elle est extrêmement glutineuse et visqueuse; c'est, en fait, la substance à laquelle la glu doit ses propriétés adhésives. A 190°, elle présente la consistance de l'huile d'olive. La *viscine* brute renferme environ 0,5 partie

de *viscine*, 0,2 de viscautschine et 0,3 de matière cirreuse.

VISCINOL s. m. (viss-si-nol). Chim. Substance huileuse qui se produit lorsqu'on agite le *viscène* avec une lessive de soude, et qu'on distille ensuite avec de l'eau.

— **Encycl.** V. VISCINE.

VISCIQUE adj. (viss-si-ke). Chim. Se dit d'un acide qui se forme lorsqu'on agite le *viscène* avec une lessive de soude.

— **Encycl.** V. VISCINE.

VISCIVORE adj. (viss-si-vo-re — du lat. *viscum*, gui; *vorō*, je dévore). Zool. Qui mange les fruits du gui : *Merle viscivore*.

VISCLÈDE (LA), littérateur français. V. LA VISCLÈDE.

VISCOÏDE s. m. (vi-sko-i-de — du lat. *viscum*, gui, et du gr. *eidos*, aspect). Bot. Syn. de RONASÉE, genre de rubiacées.

VISCOÏDÉ, ÉE adj. (vi-sko-i-dé — du lat. *viscum*, gui, et du gr. *eidos*, aspect). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte au gui.

— s. f. pl. Groupe de plantes dicotylédones, ayant pour type le gui, et correspondant à la famille des Ioranthacées.

VIS COMICA. Mots latins extraits d'une épigramme de César, et qu'on traduit fausement par la *force comique*. L'auteur y regrette que le talent comique de TERENCE brille plus par l'agrément que par la force : *Lenibus atque utinam scriptis adjuncta foret vis, Comica ut equato virtus poteret honore* !

« On parle toujours du *vis comica*; l'expression est tirée de cette épigramme latine de César. Mais la phrase, mieux lue et mieux ponctuée, ne laisse pas subsister cette association de mots que sépare une virgule; le *comica*, au lieu d'aller à *vis*, se rapporte au substantif qui suit, à *virtus*, qui n'a plus le même sens. C'est égal, le *vis comica* est en circulation et y restera, nonobstant la meilleure leçon. Ce sont des erreurs qu'il est plus commode de garder que de corriger. Plût à Dieu qu'il n'y en eût pas de plus grosses ! »

SAINT-EUVE.

« Le comique, ce que les Latins appellent *vis comica*, est le ridicule vrai, mais chargé plus ou moins, selon que le comique est plus ou moins délicat. Il y a un point exquis en deçà duquel on ne rit point et au delà duquel on ne rit plus, du moins les honnêtes gens. »

L'abbé SABATIER DE CASTRES.

« Il s'abîma dans les joies de son triomphe; il venait de jouer un homme supérieur; il venait, non pas de lui arracher son masque, mais de lui en voir dénouer les cordons, et il riait comme un auteur à sa pièce, c'est-à-dire avec le sentiment de la valeur immense de ce *vis comica*. »

BALZAC.

« Si, nous autres Français, nous avons de la peine à sentir le *vis comica* de Falstaff, tandis que nous comprenons la douleur de Desdémone, c'est que les peuples ont différentes manières de rire, et qu'ils n'en ont qu'une de pleurer. »

CHATEAUBRIAND.

VISCONTI (les), célèbre famille de Milan, longtemps à la tête du parti gibelin, et qui conserva pendant près de deux siècles la souveraineté de cette ville. Les principaux personnages de ce nom furent :

VISCONTI (Othon), archevêque de Milan, né à Ugogne, près du lac Majeur, en 1208, mort en 1295. Elevé à l'épiscopat en 1263, par le pape Alexandre IV, il se trouva en butte à l'hostilité des Della Torre, tout-puissants à Milan, qui l'empêchèrent de prendre possession de son siège et persécutèrent ses partisans. Se considérant, dès lors, moins comme un pasteur que comme un chef de parti, Othon rassembla autour de lui tous les mécontents, les nobles exilés, les gibelins, et fit à ses adversaires une guerre acharnée. Toutefois, il n'entra à Milan qu'en 1277, après sa victoire de Desio. En prenant possession de son siège et de la seigneurie perpétuelle, il publia une amnistie générale et interdit toute vengeance aux émigrés qui composaient son parti. En mourant, il assura dans sa famille la souveraineté qu'il avait fondée.

VISCONTI (Matthieu Ier), dit le *Grand*, neveu du précédent, né à Masino, sur le lac Majeur, en 1250, mort en 1322. Il s'attacha à la fortune de son oncle et le servit fidèlement dans toutes ses guerres. De son côté, Othon, dès qu'il fut parvenu à la seigneurie, lui donna la principale part dans l'administration, puis lui confia le commandement des armées milanaises. Matthieu acquit Verceil en 1290, Côme en 1292, reçut d'Adolphe de Nassau le titre de vicair impérial en Lombardie (1294) et succéda à son oncle dans la seigneurie de Milan en 1295. Attaqué par les Della Torre, les guelfes et Albert Scoto, seigneur de Plaisance, il fut dépouillé en 1302, exilé par les Milanais, qui rétablirent un moment la république, et vécut pendant sept ans dans l'obscurité. Rétabli en 1310 par

l'empereur Henri VII, il étendit sa domination sur les principales villes de la Lombardie, fit la guerre à l'Eglise, dont il s'attira à plusieurs reprises les excommunications. Ses compatriotes le surnommèrent le *Grand*, parce qu'il avait cette habileté peu scrupuleuse considérée par les Italiens de cette époque comme la première des qualités. En 1322, il abdiqua en faveur de son fils Galéas et se retira dans un couvent, où il mourut quelque temps après.

VISCONTI (Galéas Ier), fils aîné du précédent, né en 1277, mort en 1328. Il succéda en 1322 à son père et fut chassé par une sédition de Milan, où il resta trente-quatre jours après. Tour à tour guelfe ou gibelin, au gré de ses intérêts, miné par les jalousies de sa propre famille, il fut enfin dépouillé de la souveraineté et jeté en prison par ordre de Louis de Bavière, lors de l'entrée de cet empereur en Italie (1327). Il recouvra la liberté l'année suivante, sur les instances de Castruccio Castracani, qui le prit à son service et l'employa au siège de Pistoie. Cet ancien souverain devenu condottiere mourut peu de temps après.

VISCONTI (Azzo), fils aîné du précédent, né en 1302, mort en 1339. Emprisonné avec son père et nommé ensuite par l'empereur vicair de l'empire à Milan (1328), il ne se crut pas toutefois obligé à une longue-fidélité envers un monarque qui avait persécuté sa famille et ne lui avait rendu la liberté à lui-même et le pouvoir que moyennant une énorme rançon. Dès la même année, il lui refusa les portes de Milan, se réconcilia avec le pape, fit partie de la ligue contre Jean de Bohême, qui descendait en Italie dans le dessein de l'asservir, et soumit à son autorité presque toute la Lombardie (1337). Azzo passait parmi ses contemporains pour un capitaine de grand mérite. Il n'avait pas eu d'enfants de sa femme Catherine de Savoie.

VISCONTI (Marco), oncle du précédent et fils de Matthieu. Il fut un des plus braves capitaines de son temps. A la tête de l'armée gibeline, il assiégea Gènes en 1318, força, en 1320, Philippe de Valois à battre en retraite, battit Raynond de Cordoue à Bussignano en 1322 et les guelfes de Milan à Trezzo (1323). Enorgueilli de ses succès, il ne vit pas sans irritation son frère Galéas prendre pour lui seul la souveraineté (1322) et négocier un rapprochement avec le pape. Marc excita contre son frère Louis IV de Bavière, qui, arrivé à Milan en 1327, fit arrêter Galéas, son fils Azzo et ses frères Luchino et Jean. Mais Marc Visconti ne tarda pas à se repentir de son action et contribua à faire rendre la liberté à ses parents (1328). Gardé comme otage, il acquit un tel ascendant sur une partie de l'armée de Louis IV, qu'elle se mit sous ses ordres et qu'il s'empara avec elle de Lucques (1329). Il vendit cette ville à Spinola pour payer la solde des soldats allemands, puis retourna à Milan. L'accueil enthousiaste qu'il reçut de la population fit craindre à Azzo qu'il ne voulût s'emparer du pouvoir. Il l'invita à un somptueux repas, à la suite duquel il le fit étrangler.

Visconti (MARCO), *Histoire du XIV^e siècle, tirée des chroniques de cette époque* (*Storia del secolo XIV^e, etc.*), roman historique du poète italien Thomas Grossi (1840). C'est une douloureuse aventure du moyen âge, à laquelle le poète milanais a su donner une sorte de grâce élégiaque. Pour écrire son œuvre, Grossi feuilleta les livres et les manuscrits, mais ce fut plutôt pour y trouver un thème à d'ingénieux développements, à une succession d'épisodes, que pour faire un roman véritablement historique. Au lieu d'un peuple, Grossi ne ressuscita qu'un homme; encore donne-t-il au féroce capitaine du moyen âge des mœurs douces et généreuses, qu'il n'a pas dans l'histoire et qui ressemblent beaucoup à celles dont l'auteur trouvait le modèle en lui-même. Mais, en prenant Visconti tel qu'il le dépeint, on est étonné qu'il le laisse en dehors de l'action; il semble y avoir deux lignes parallèles, suivies l'une par le fameux condottiere et par Lupo, son fidèle écuyer, l'autre par les autres personnages, Pelagrua, type de scélérat; Ermeninda, la femme chaste, la mère résignée; Bice, l'héroïne véritable du roman, par son amour malheureux; Lauretta, sa suivante dévouée; Tremacoldo, le bouffon, et ces deux lignes parallèles sont si constamment suivies qu'elles ne se rencontrent jamais. Marco Visconti n'agit presque en aucune façon sur les événements.

Mais, si l'on fait abstraction des emprunts malheureux que le poète milanais a faits à l'histoire, si l'on considère ses sujets et ses personnages comme de pures créations de son esprit, il faut admirer la connaissance du cœur humain dont Grossi fait preuve dans ce roman. Il a le sentiment moral à un très-haut degré. Il connaît les passions, il sait leur faire parler leur véritable langage, il nous émeut, il nous arrache des pleurs et nous fait aimer ses personnages, et lui plus qu'eux tous, parce qu'on sent bien que c'est son âme qui les anime. D'ailleurs, l'œuvre renferme d'excellents morceaux descriptifs; tels sont les joutes et tournois, le château de Rosate, le palais gothique de Lucques. Aussi, malgré des longueurs, des hors-d'œuvre et des invraisemblances, ce livre mérite une

place distinguée parmi les romans de l'Italie contemporaine.

VISCONTI (Luchino), frère de Marc, troisième fils de Matthieu, né vers 1287, mort en 1349. Il s'était distingué dans toutes les guerres de son temps, lorsqu'à la mort de son neveu Azzo il fut reconnu seigneur de Milan et partagea d'abord le pouvoir avec son frère l'archevêque Jean, qui finit par se renfermer dans ses fonctions épiscopales et abandonna toute l'autorité à Luchino. Celui-ci conquiert quelques pays voisins, qu'il gouverna avec une sévérité excessive, et fut empoisonné en 1349 par sa femme, Isabelle de Fiesque, dont il se préparait à punir les scandaleux débordements. Son frère Jean reprit le pouvoir à sa mort.

VISCONTI (Jean), frère du précédent, le quatrième fils de Matthieu, mort en 1354. Il entra dans les ordres, fut nommé cardinal par l'antipape Nicolas V, puis reçut du pape Jean XXII l'évêché de Novare, où il jeta en prison Tornielli pour s'emparer de la souveraineté. Devenu, en 1333, administrateur de l'archevêché de Milan, il fut nommé archevêque de cette ville en 1343 et succéda en 1349, comme seigneur de Milan, à son frère Luchino. D'une ambition démesurée, il employa tous les moyens pour agrandir ses Etats, acheta Bologne aux Pepoli (1350), malgré les réclamations du pape Clément VI, fit attaquer, en 1351, Florence, par son fils naturel Jean Visconti d'Oleggio, qui fut repoussé, devint, en 1353, le maître de Gènes et mourut au moment où il se préparait à s'emparer de Mantoue, de Vérone, de Ferrare et de Padoue.

VISCONTI (Matthieu II), neveu du précédent, mort en 1355. Son père, Etienne, fils de Matthieu, n'avait joué qu'un rôle insignifiant. Appelé, à la mort de son oncle Jean (1354), au partage de ses Etats, Matthieu fut associé dans la seigneurie de Milan à ses frères Galéas et Barnabo, et reçut en propre Bologne, Lodi, Plaisance, Parme, etc. C'était un prince inepte et débauché. Il mourut empoisonné par ses frères.

VISCONTI (Galéas II), frère du précédent, né vers 1320, mort en 1378. Il eut en partage dans la succession de son oncle Jean, outre sa part dans la souveraineté de Milan, les seigneuries de Côme, Novare, Verceil, Asti, Tortone et Alexandrie. Les petits princes de Lombardie, qui avaient formé une ligue contre Jean Visconti, continuèrent la guerre sous ses neveux. Galéas ne parut jamais à la tête des armées, et sa vie s'écoula dans la mollesse et les plaisirs, pendant que les compagnies d'aventuriers de toutes les nations, qui combattaient pour les divers partis dans ces luttes féodales, écrasaient ses sujets d'extorsions et de pillages. Il contribua au meurtre de son frère Matthieu, et quoique la politique le liât toujours à Barnabo pour le gouvernement de Milan, tous deux vivaient dans une méfiance continuelle et dans des châteaux séparés. Son avarice et sa cupidité excitèrent des révoltes nombreuses, qu'il réprima avec une cruauté excessive. Il voulut cependant passer pour un protecteur des lettres et témoigna une grande bienveillance envers Pétrarque, qui s'efforça de s'acquitter par les plus basses flatteries. Ce fut par les conseils du poète qu'il fonda la bibliothèque et l'université de Pavie.

VISCONTI (Barnabo), frère des deux précédents et leur associé dans la seigneurie de Milan, né en 1319, mort en 1385. Il possédait en propre Crémone, Crème, Brescia et Bergame, et il y ajouta Lodi et Parme après avoir empoisonné Matthieu. Il passa la plus grande partie de sa vie à faire la guerre, soit aux petits princes d'Italie, soit à l'empereur Charles IV et au pape Urbain V. C'était un prince sanguinaire, despote et débauché. Il fut jeté en prison, puis empoisonné par son neveu, Jean-Galéas.

VISCONTI (Jean-Galéas), neveu du précédent et fils de Galéas II, né en 1347, mort en 1402. Ayant hérité de son père d'une part de la souveraineté de Milan, il empoisonna son oncle Barnabo en 1385 et régna sur la plus grande partie de la Lombardie. Il joignit bientôt Vérone et Vicence à ses possessions, enleva même pour un temps Padoue et Trévise à François de Carrare et acheta de l'empereur Venceslas le titre de duc de Milan (1395) pour lui et ses descendants, en faisant comprendre dans ce duché les provinces qu'il avait conquises sur les bords de l'Adriatique. Les républiques de Pise, de Sienne, de Pérouse et d'Assise se livrèrent successivement à lui (1399-1400), et il sut résister à la ligue des Florentins, des guelfes et de l'empereur Robert, qui fit sans succès une descente en Italie (1401). Enfin, il compléta ses conquêtes par la soumission de Bologne et mourut de la peste. — Sa fille Valentine avait épousé Louis d'Orléans, frère de Charles VI, et lui avait apporté avec le comté d'Asi des droits éventuels sur le Milanais. V. VALENTINE DE MILAN.

VISCONTI (Jean-Marie), fils aîné de Jean-Galéas, né en 1389, mort en 1412. Il succéda à son père en 1402, sous la tutelle de Catherine Visconti, sa mère, dont l'incapacité fit tomber la Lombardie dans l'anarchie et laissa renaître les factions guelfe et gibeline. Les

gibelins, au nom du jeune duc, prirent les armes contre sa mère, l'enfermèrent au château de Milan et l'y firent périr par le poison (1404). Jean-Marie s'abandonna dès lors aux excès les plus tyranniques et aux actes de la plus effroyable férocité. On raconte qu'il se faisait livrer les malheureux condamnés par ses juges, pour les chasser ensuite avec des dogues qu'il nourrissait de chair humaine. Des révoltes éclatèrent de toutes parts contre lui, et il fut enfin massacré par Astorre, fils naturel de Barnabo.

VISCONTI (Philippe-Marie), deuxième fils de Jean-Galéas et frère du précédent, né en 1391, mort en 1447. Il avait reçu le comté de Pavie comme apanage, et, après le meurtre de Jean-Marie, il s'empara de l'autorité par un acte de vigueur, se fit reconnaître à Milan, épousa la veuve de son frère et la fit ensuite périr sur l'échafaud, sur une fausse accusation d'adultère. Lâche et dissimulé, il entreprit cependant de reconquérir toute la Lombardie, mais avec l'épée du célèbre condottiere Carmagnola, qu'il dépouilla plus tard (1485) de tous les biens et de tous les honneurs qu'il lui avait conférés. Carmagnola étant pa-sé alors dans le parti de ses ennemis, il lui opposa Piccinino et François Sforza, et donna sa fille à ce dernier avec la souveraineté de Crémone et de Pontremoli (1441). Sans cesse occupé de projets dont on ne comprenait pas toujours le but, il troubla et dévasta l'Italie pendant tout son règne, combattit son gendre, avec lequel il se réconcilia plusieurs fois, et s'agita en vain pour imposer sa suprématie en Italie. A sa mort finit la dynastie des Visconti dans la Lombardie. Son gendre Sforza devint la tige d'une nouvelle maison ducale qui régna pendant plusieurs générations. V. Sforza.

VISCONTI (Lodovico), général, neveu de Mathieu I^{er}, seigneur de Milan. Il vivait au xiv^e siècle. En 1322, il prit une grande part à la révolution qui éclata à Milan contre son cousin Galéas Visconti, mais il ne tarda pas à en avoir regret et aida ce dernier à recouvrer le pouvoir. Lorsque Louis de Bavière entra en Italie, il se joignit à Marc Visconti pour engager ce prince à renverser Galéas et devint membre du conseil suprême qui gouverna Milan. Lorsque sa famille eut recouvré la souveraineté de Milan, Lodovico se mit à la tête d'une bande de volontaires allemands, appelée compagnie de Saint-Georges, et marcha contre Milan, livra plusieurs combats à l'armée milanaise commandée par Lucino Visconti et fut fait prisonnier en 1339. Rendu à la liberté après l'avènement de Jean Visconti (1349), il se signala encore une fois en mettant en déroute sur le Tessin (1356) la grande compagnie qui était entrée en campagne contre Galéas et Barnabo Visconti.

VISCONTI (Gabriel-Marie), fils naturel de Jean-Galéas, mort en 1408. Devenu après la mort de son père seigneur de Crème et de Pise, il se rendit odieux dans cette dernière ville par sa tyrannie et ses exactions. Pour se maintenir au pouvoir, il demanda la protection du maréchal Boucicaut, alors à Gênes, qui lui accorda moyennant un tribut et Livourne (1404). Quatre ans plus tard, pour obtenir l'alliance et des subsides des Florentins, Boucicaut leur proposa de leur livrer Pise. A cette nouvelle, les Pisans se soulevèrent (21 juillet 1408) et forcèrent Gabriel-Marie, qui s'était réfugié dans la citadelle, à abandonner la souveraineté de Pise moyennant une somme qu'on lui donna. Le fils de Jean-Galéas se retira alors à Gênes; mais Boucicaut, pour le déjouer, imagina de l'accuser du crime de haute trahison et le fit mettre à mort.

VISCONTI (Astor), fils naturel de Barnabo Visconti, mort en 1412. Après la mort de son père, il se jeta dans le parti guelfe par haine de son cousin Jean-Galéas. Lorsque Jean-Marie Visconti perdit la vie à la suite d'une conspiration (16 mai 1412), les conjurés proclamèrent Astor duc de Milan. Celui-ci accourut dans cette ville, où il fut acclamé par le peuple; mais le gouverneur de la citadelle refusa de se soumettre à lui et reconnut pour souverain Philippe-Marie Visconti. Celui-ci arriva de son côté à Milan, se rendit à la citadelle et alla assiéger dans Monza Astor, qui s'y était réfugié. Astor fut tué en défendant le château, après quatre mois de siège.

VISCONTI (Gasparo), poète italien, de l'illustre famille de ce nom, né à Milan en 1461, mort dans la même ville en 1499. Profondément érudit, il s'adonna spécialement à la musique et à la poésie, et ses contemporains le regardaient comme un émule sérieux de Pétrarque. Il passa la majeure partie de sa vie à la cour de Galéas Sforza, qui le nomma sénateur, puis ambassadeur près de diverses puissances étrangères. On a de lui : *Ritmi* (Milan, 1493, in-4°); *Poema di Paolo e Maria amanti* (Milan, 1495, in-4°). On lui doit aussi une édition de Pétrarque (Milan, 1494, in-fol.).

VISCONTI (Giuseppe), érudit italien, né à Milan vers 1570, mort dans la même ville en 1633. Il était entré dans les ordres et, grâce à sa légitime réputation de savoir, il fut choisi, par le cardinal Borromeo, fondateur de la bibliothèque Ambrosienne, pour le classement des ouvrages traitant des rites et des cérémonies de l'Eglise. Visconti a publié : *De ca-*

pitazioni (Milan, 1611, in-4°); *Observationes ecclesiasticæ* (1615, 4 vol. in-4°).

VISCONTI (Jean-Baptiste-Antoine), antiquaire italien, né à Vernazza, diocèse de Sarzane, en 1722, mort en 1784. Il descendait d'un fils naturel de Barnabo Visconti. Il commença par apprendre la peinture sous la direction d'Antoine-Marie, son oncle, puis il s'adonna exclusivement aux langues anciennes. Au milieu de ses travaux scientifiques et littéraires, son goût dominant l'entraînait vers l'étude des monuments de l'antiquité, et, après la mort de Winckelmann, son ami, il fut nommé préfet des antiquités de Rome. Il contribua à l'organisation du musée Pio-Clementin, dont il fut le premier conservateur. On a de lui des notices, des mémoires et des dissertations du plus grand intérêt sur des statues, médaillons ou inscriptions.

VISCONTI (Ennius-Quirinus), célèbre archéologue français d'origine italienne, né à Rome en 1751, mort à Paris en 1818. Peu d'artistes ont joui d'un renom plus glorieux et plus mérité. Son père, qui lui aussi a laissé des traces brillantes dans l'archéologie philologique, ayant deviné l'heureuse organisation de son fils, mit à l'instruire la plus vive sollicitude. A deux ans, dit-on, il reconnaissait sur les médailles les effigies de tous les empereurs, depuis César jusqu'à Gallien. A trois ans et demi, il lisait également bien le grec et le latin, ce qui fut constaté par un examen public. A dix ans, soumis à un second examen, il étonna ses juges par ses connaissances dans la géographie, l'histoire, la chronologie, la numismatique, la géométrie; et, à douze ans, dans une troisième épreuve faite avec solennité à la bibliothèque Angelica, il résolut, dit-on, les problèmes les plus élevés de la trigonométrie, de l'analyse et du calcul différentiel. Ce qui est vraiment hors de doute, c'est qu'en 1764, à l'âge de treize ans, Visconti traduisit en vers italiens l'*Hécube* d'Euripide et qu'il en fit l'année suivante une première édition avec une préface remarquable. En 1769, Joseph II voulut voir ce jeune prodige, et Visconti offrit à ce prince son éloge rimé en grec, en latin et en italien.

Ces divers essais de versification plus ou moins heureux ne montraient que l'un des côtés de son esprit. Déjà s'éveillait en 1769 cette curiosité sérieuse qui devait être la marque du xix^e siècle. Dans le domaine des arts, Piranesi avait montré les *Antichità edificate di Roma* en 1751; les *Antichità del comite di Caylus*, les dissertations de Mariette et de Le Roy, les travaux de Winckelmann, les ruines de Palmyre, de Balbeck et de Pessum, les fouilles d'Herculanum avaient ouvert un monde nouveau. Mais ce monde, personne ne l'avait encore complètement visité. Cette gloire était réservée à Visconti. Son père avait été chargé par Clément XIV de classer au Vatican le produit des fouilles; à l'avènement de Pie VI, il conserva ses fonctions, et quand l'éminent archéologue mourut en 1784, son fils fut appelé à le remplacer. Il était déjà son collaborateur depuis deux ou trois ans et il avait signé avec lui le premier volume du *Musée Pio-Clementin*. On sait le succès de ce magnifique travail, que les études contemporaines n'ont pas encore dépassé. Le second volume, fait et signé par Ennius Visconti seul, parut à la fin de 1784. Pour se faire une idée de l'enthousiasme qui accueillit ce deuxième volume, il faudrait lire les études critiques de Stefano Borgia, de Gio-Cristoforo Amaduzzi, de Gaetano Marini, de Giuseppe Carletti, savants archéologues eux-mêmes, qui s'inclinaient avec admiration devant leur maître à tous. En 1787, Visconti se fit l'éditeur d'un ouvrage précieux dont il modifia la forme après avoir complété le fond : *Monumenti scritti del museo del signor Tommaso Jenkins* (grand in-8°). En 1788 parut encore un volume du *Musée Pio-Clementin*, qui obtint les succès éclatants des volumes antérieurs. Il écrivit quelques mois après les *Observazioni su due musici antichi istoriati* et quelques autres dissertations moins importantes. A cette époque, il opéra aussi l'une des restaurations les plus connues dans l'histoire de l'art. En comparant une tête en marbre casquée, trouvée en 1772 dans les fouilles de la villa Adriana, avec celles de plusieurs figures plus ou moins endommagées par le temps, qui lui parurent toutes des répétitions d'un même original, il acquit la certitude que cette tête était celle du principal personnage d'un groupe exposé sur une place de Rome appelé *Pasquino*, composition dont on n'avait jamais reconnu le sujet, à cause des mutilations du marbre.... En recomposant ce groupe par le moulage, sur l'avis de Visconti, d'après les plus belles parties existantes à Rome et à Florence, on le restitua en entier dans sa beauté première, et les hommes éclairés y ont reconnu une des productions les plus énergiques et les plus achevées de la sculpture antique : *Ajax soulevant au milieu des guerriers troyens le corps mort de Patrocle* (v. Fasquin). En 1790-1792 parurent deux volumes encore du fameux *Musée Clementin*. En 1793 fut imprimée à Padoue la célèbre brochure, *Observazioni sopra un antico cameo rappresentante Giove Egeico*, où à propos de Jupiter l'auteur fait une profonde étude des théogonies antiques. Les marbres triopéens lui donnèrent en même temps l'occasion de faire la lumière sur ces morceaux mal connus encore, bien qu'ils fussent découverts au

xviii^e siècle. Ce travail parut en 1794 sous le titre de *Iscrizioni greche Triope, ora Borghesiane, con versioni, etc.*

Ennius Visconti en était à de sa glorieuse carrière, quand les troubles d'Italie de 1798 et 1799 lui firent chercher un refuge en France. A son arrivée à Paris, il y trouva le double brevet de conservateur des Antiques et de professeur d'archéologie à l'Ecole des beaux-arts. A la fin de 1803, il fut appelé à l'Institut. Il venait de publier la *Description des vases peints du musée et la Description de la tapisserie de la reine Mathilde*. En 1804, Napoléon lui commanda l'immense recueil qui s'appelle l'*Iconographie grecque et romaine*, l'un des beaux monuments de l'œuvre de Visconti. Depuis ce moment jusqu'à sa mort, l'éminent archéologue a produit d'innombrables notices sur les divers morceaux que le hasard lui faisait découvrir, sans compter les articles séparés donnés pour le *Dictionnaire des beaux-arts*, dont l'Institut avait entrepris la publication. En 1815, à propos des marbres grecs de lord Elgin, il fut appelé à Londres, où son opinion prévalut entre toutes. Revenu en France, il reunit ses observations sous la forme de *Mémoire sur des fragments de sculpture du Parthénon, de l'Acropole et sur une épiqramme grecque* (Paris, 1818). Ce fut son dernier travail. La mort l'enleva quelques mois après.

VISCONTI (Philippe-Aurélien), archéologue italien, frère du précédent, né à Rome en 1754, mort dans cette ville en 1831. Partisan fervent de l'archéologie comme son frère, il se consacra spécialement à l'étude des médailles et devint successivement commissaire du musée et des antiquités de Rome, secrétaire de l'Académie archéologique, président de l'Académie des beaux-arts, inspecteur des églises. Enfin, en 1816, il a été nommé secrétaire de la commission consultative des beaux-arts. On a de ce savant : une édition de la *Rome de Venise*, publiée en 1803; le premier volume du *Musée Chiaramonte*, le catalogue du *Musée Obiziano* de Venise et du *Musée Borgiano* de Velletri, ainsi qu'un grand nombre de notices et des descriptions de fresques ou de sculptures antiques.

VISCONTI (Louis-Tullius-Joachim), architecte français, fils d'Ennius-Quirinus, né à Rome en 1791, mort à Paris en 1853. Naturalisé Français dès l'âge de huit ans, il fit ses premières études auprès de son père, qui habitait le Louvre et était alors chargé de la classification des chefs-d'œuvre du musée. Un artiste ne pouvait avoir un milieu plus favorable au développement de ses instincts. Aussi le jeune Visconti se fit-il bientôt remarquer par la rapidité de ses progrès et la solidité de son intelligence. Entré à l'Ecole des beaux-arts en 1805, il en sortit en 1814 avec le second grand prix et, malgré son rare mérite, ne put obtenir le premier. Au sortir de l'Ecole, il accepta une modeste place de conducteur de travaux à l'entrepôt des vins (1820). En 1822, les fonctions plus lucratives d'inspecteur des travaux au ministère des finances lui permirent de dessiner à ses heures. Mais il le faisait timidement et comme s'il eût été persuadé d'avance qu'il ne trouverait jamais l'occasion de placer ses plans et ses projets. Ainsi se passèrent quelques années durant lesquelles il fut tour à tour architecte du III^e et du VIII^e arrondissement. La monotonie de cette existence fut accidentée en 1824 par la commande d'une fontaine, celle qui s'est nommée plus tard fontaine Gaillon. Ce n'est pas un chef-d'œuvre, mais le monument a de l'aspect et une certaine étrangeté d'ornementation. Cette fontaine fut remarquable; elle valut à l'auteur l'attention plus particulière de l'administration municipale, qui lui confia la fontaine Mollière. Mieux réussie, cette dernière création mit son nom en relief. C'est alors qu'il bâtit successivement, au Père-Lachaise, les tombeaux des maréchaux Suchet, Lauriston, Gouvion-Saint-Cyr, Soult, etc. En 1835, la fontaine de la place Louvois s'éleva aussi d'après ses dessins et sous sa direction. D'un dessin peu commun, ce monument encadre avec goût les figures du statuaire Klagmann; il accusait chez l'auteur un véritable talent, qui se manifesta plus complètement encore dans la fontaine de la place Saint-Sulpice. L'idée n'en est pas, il est vrai, absolument originale, mais les détails montrent du goût et tout s'y tient dans un ensemble très-harmonieux. Ce travail précéda l'hôtel Pontalba et l'hôtel Collet, édifices remarquables dont la construction accrût la notoriété de l'auteur déjà grande à cette époque. Louis Visconti avait déjà fait d'assez bonnes affaires pour se bâtir, rue Fortin, aux Champs-Élysées, un petit palais napolitain, où il donnait des fêtes superbes.

En 1840, lors de la rentrée des cendres de Napoléon, ce fut lui qui dirigea toutes les décorations de cette solennité, et voici en quels termes le *Moniteur* rendit hommage au talent de l'architecte : « Rien n'est plus éphémère que les constructions improvisées pour les rejoissances publiques; mais rien aussi n'est plus difficile que d'y réunir ce double caractère de grandeur et de goût qu'il faut à une ville comme Paris. En ce genre, Visconti n'avait point de rivaux, et lui seul a trouvé le secret de se surpasser à chaque grande solennité nouvelle. » Ces hommages devaient être effacés par le triomphe que lui valut la construction du tombeau de l'empereur aux In-

valides. Après un concours glorieux et des difficultés énormes, Visconti se mit à l'œuvre. Citons encore le *Moniteur* : « Restait à construire le tombeau même; ici l'architecte eut devoir franchir les limites étroites du crédit primitivement fixé. Il envoya donc chercher au loin les marbres rares que la France ne pouvait lui fournir; il fit venir à grands frais de Carrare ces blocs cyclopéens qui forment la galerie du tombeau et dans l'épaisseur desquels l'illustre Pradier put sculpter avant de mourir les douze Victoires colossales qu'on y admire. Pour enfermer le cercueil, Visconti ne jugea digne de cet honneur aucun des marbres connus; ayant appris qu'il existait en Finlande une sorte de porphyre dont les savants n'ont pas encore déterminé le vrai nom, mais qui joint à la beauté la dureté indestructible du diamant, l'architecte n'hésita pas; bientôt des extrémités du Nord lui arriva ce bloc précieux que la vapeur seule a pu façonner... »

L'œuvre capitale de Visconti est la réunion du Louvre aux Tuileries. Le décret qui ordonnait ces immenses travaux et en confiait la direction à L. Visconti parut en 1852. Dès la fin de juillet de cette même année, la première pierre était posée; au commencement de 1853, toute la périmétrie était construite, les bâtiments voisins de la galerie Henri IV étaient à moitié de leur hauteur et la façade de la rue de Rivoli allait, jusqu'à faite. L'activité prodigieuse déployée par le maître en cette occasion fut telle, qu'il succomba au moment où son œuvre se réalisait. Depuis, ses plans furent sensiblement modifiés; mais son nom n'en restera pas moins glorieusement attaché à l'un des plus grands travaux des temps modernes. C'est au mois d'août 1853 seulement, et comme à la veille de sa mort, qu'il fut nommé membre de l'Institut. C'était un homme de cœur, et il y a dans son testament deux phrases qui le prouvent : « J'ai cherché toute ma vie à obiger; cela a été ma seule jouissance. Je recommande à mes enfants de ne point perdre de vue que, pour vivre heureux, il faut faire tout le bien qu'il est possible de faire et pardonner à ceux qui nous ont offensés. »

VISCONTI (Pierre-Hercule), archéologue italien, parent du précédent, né à Rome au commencement de ce siècle. Il s'adonna de bonne heure à l'étude de l'archéologie, devint en 1856 commissaire des antiquités dans sa ville natale, puis fut attaché comme professeur d'archéologie à l'Académie de France, à Rome. M. Visconti a été chargé de diriger plusieurs fouilles importantes, notamment celles d'Ostie et de la catacombe de Saint-Alexandre. On lui doit un grand nombre de *Notices* et de *Mémoires*, publiés dans le *Giornale Arcadico* et dans les *Mémoires de l'Académie pontificale d'archéologie*. Cet érudit distingué est commandeur de la Légion d'honneur et membre correspondant de l'Académie des beaux-arts de Paris.

VISCONTI-OLEGGIO (Jean), seigneur de Bologne. V. Oleggio.

VISCONTI-VENOSTA (Emilio), homme d'Etat italien, né dans la Valteline vers 1827. Il s'était fait connaître comme journaliste, lorsque Cavour, qui appréciait son talent, l'envoya en 1859, pendant la guerre de l'Indépendance, auprès de Garibaldi, en qualité de commissaire royal. Après la défaite des Autrichiens, M. Visconti-Venosta se rendit avec M. Farini à Parme et à Modène pour préparer l'annexion de ces duchés au Piémont. L'habileté dont il fit preuve en cette circonstance lui valut d'être chargé au commencement de 1860, concurremment avec le comte Epoli, de se rendre à Paris et à Londres pour faire accepter par les gouvernements français et anglais les faits accomplis en Italie. A cette époque, il devint membre de la Chambre des députés. De Cavour le nomma membre du comité du contentieux international au ministère des affaires étrangères, puis le chargea en octobre 1860 de se rendre à Naples, où Farini venait d'être envoyé avec le titre de lieutenant du roi, pour s'y occuper des affaires extérieures. Il occupa peu de temps ce poste et revint à Turin, où il devint secrétaire général du ministère des affaires étrangères. M. Visconti occupait ces fonctions lorsque, le 24 mars 1863, il reçut le portefeuille des affaires étrangères qu'il conserva jusqu'à l'année suivante. Il reprit alors son siège à la Chambre des députés, où il vota avec le parti libéral. Lors de la formation du cabinet Lanza-Sella (14 décembre 1869), M. Visconti fut appelé de nouveau au ministère des affaires étrangères. Les graves événements qui suivirent, la guerre entre la France et la Prusse, la prise de possession de Rome par une armée italienne (20 septembre 1870), la chute du pouvoir temporel du pape, l'unification complète de l'Italie, l'installation à Rome du gouvernement italien, fournirent à M. Visconti-Venosta l'occasion de montrer de remarquables qualités diplomatiques. Il sut maintenir de bons rapports entre l'Italie et les puissances étrangères et répondre par la modération de sa conduite et la dignité de son attitude aux attaques furibondes des ultramontains. Accusé en 1872, à la Chambre des députés, de trop grande modération envers le Vatican dans les questions politico-religieuses, il répondit le 28 novembre : « L'Italie, dans la suppression du pouvoir temporel, a contre elle la

réaction du monde entier. Cette réaction, sans doute, ne nous épouvante point, car nous avons pour nous ce qui est plus fort qu'elle, un mouvement irrésistible de la civilisation moderne, auquel l'Italie est heureusement associée. Toutefois, prenons garde; il ne faut pas que ce parti de la réaction puisse invoquer contre nous de vraies et légitimes préoccupations de la conscience religieuse. Il ne faut pas que des actes peu réfléchis, des lois faites dans un esprit passionné lui servent de prétexte pour se dire autre chose que ce qu'il est véritablement, un parti de réaction politique. » Le 5 juillet 1873, M. Visconti-Venosta conserva le portefeuille des affaires étrangères lors de la formation du cabinet Minghetti. Peu après, il accompagna Victor-Emmanuel dans ses voyages à Vienne et à Berlin. Dans un banquet que lui offrirent ses électeurs de Tirano en octobre 1874, il fit l'apologie du parti modéré, dont il était un des chefs, et montra qu'en suivant le programme tracé par Cavour il avait puissamment contribué à la rénovation de l'Italie. Au commencement de 1876, le cabinet Minghetti ayant été renversé, M. Visconti a donné sa démission de ministre des affaires étrangères.

VISCOSITÉ s. f. (vi-sko-si-té — du lat. *viscosus*, visqueux). Etat de ce qui est visqueux : *La chair crue n'a qu'un incovenient, c'est de s'attacher aux dents par sa viscosité.* (Brill.-Sav.)

VISDELOU (Claude de), missionnaire français, né au château de Bienassis (Côtes-du-Nord) en 1556, mort à Pondichéry en 1737. Entré à quinze ans chez les jésuites, il étudia assidûment les langues mortes et les langues vivantes; aussi, quand Louis XIV résolut d'envoyer des missionnaires en Chine, Visdelou fut-il choisi en raison de sa connaissance de l'idiome et de l'écriture du pays. Arrivé dans le Céleste Empire, le missionnaire se mit à débrouiller les annales de Chine et de Tartarie répondant à un espace de vingt-cinq siècles (travail qui fut publié sous le titre d'*Histoire de la Tartarie*, 1777, 4 vol. in-4°), puis il fut nommé vicaire apostolique et évêque de Claudopolis. Chargé successivement de Peking et de Nankin par l'empereur de Chine irrité des empiétements des jésuites, Visdelou se retira à Macao et fut ensuite contraint de se réfugier à Pondichéry, où un ordre du régent lui enjoignit de rester jusqu'à sa mort. On a encore de cet auteur : *Lettre apologétique à Louis le Grand* (Cádiz, 1742, in-8°).

VISDOMINI (Eugène), poète italien, né à Parme vers le milieu du xiv^e siècle, mort en 1622. Reçu, en 1570, docteur en utroque, il renoua à la jurisprudence pour s'adonner à la culture des lettres, et sa maison devint bientôt le rendez-vous des beaux esprits de l'époque. Il y fonda, en 1574, l'académie des *Inimicati*, qui ne dura que quelques années, mais dont furent membres Guarini, Buldi, Manfredi et le Tasse. Visdomini devint gouverneur de Novare et secrétaire des ducs Octave et Ranuccio Farnèse, qui l'employèrent à différentes missions diplomatiques. Les seuls, parmi ses écrits, qui aient été imprimés sont une traduction *in ottava rima* du poème de Sanzaazir, *De partu Virginis* (Parme, 1575, in-12), et des *Sonnets* placés en tête de divers ouvrages de ses amis. Il laissa en manuscrit plusieurs tragédies, une traduction d'Homère, un poème héroïque, un poème comique en vingt-huit chants, etc.

VISÉ, ÊE (vi-zé) part. passé du v. Viser. Que l'on cherche à atteindre, à frapper, en parlant d'un but : *Toucher le point visé.*

— Fig. Que l'on se propose d'atteindre, en parlant d'un résultat : *Le succès visé n'a pas été obtenu.*

— Fam. *Pas mal visé pour un borgne, pour un aveugle.* Se dit d'un succès obtenu contre toute probabilité, malgré la maladresse ou l'incapacité de celui qui l'a obtenu. « Se dit aussi, ironiq., d'un insuccès complet.

VISÉ ou **VIZÉ** (Jean DONNEAU de), littérateur français. V. DONNEAU DE VIZÉ.

VISÉE s. f. (vi-zé — du lat. *visus*, vue). Direction que l'on donne à son regard pour observer un point : *Ligne de visée.* Prendre sa visée.

— Fig. But, intention, prétention : *Bonaparte, sa première visée de génie passée, n'a perçevait plus que de l'argent et des soldats.* (Chateaub.)

Vous voyez de quel air on reçoit vos joyaux : Croyez-moi, c'est tirer votre poudre aux moineaux. Elle est sage, elle m'aime, et votre amour l'outrage; Prenez visée ailleurs, et trouvez-moi bagage. **MOLIÈRE.**

VISÉNIE s. m. (vi-zé-ni). Bot. Genre d'arbres, rapporté avec doute à la famille des byttneriacées, et comprenant des espèces qui croissent dans l'Inde et à Java.

VISER v. a. ou tr. (vi-zé — du lat. *visere* ou *visure*, fréquentatif de *videre*, voir). Regarder pour atteindre; diriger son coup vers : *Viser le blanc.* *Viser un oiseau.* *Viser un homme au cœur, un animal à la tête.*

— Fig. Chercher à atteindre, poursuivre, rechercher : *Il en est des bonheurs comme des perdrix : quand on les vise de trop loin, on court grand risque de ne pas les atteindre.* (A. Karr.)

— Absol. : *Viser trop haut.* *Viser de trop loin.* *Tirer sans viser.* *L'hypocrite, comme le loup, regarde d'un côté et vise de l'autre.* (Echobaud.) *Il est toujours bon de viser haut, parce qu'on n'atteint jamais si haut qu'on vise.* (St-Marc Girardin.)

— Pratiq. Marquer de son visa : *Viser une ordonnance, des lettres de grâce, un passe-port.* *Viser des livres de commerce.* « Citer, renvoyer à : *Viser un article du code.*

— V. n. ou intr. *Viser* d. Diriger son coup vers : *Viser au blanc.* *Viser au cœur.* « Aspirer à, chercher à atteindre, diriger ses efforts vers : *Viser à l'effet.* *Viser à la fortune, aux honneurs, au succès.* *Celui-ci veut s'immortaliser par un in-12, celui-là par un in-40 ; un autre, qui a de plus belles inclinations, vise à l'in-folio.* (Montesq.) *Le courtisan vise également à se faire des patrons et des créatures.* (La Bruy.) *Dans le mariage, il faut d'abord viser à l'idéal, puis se contenter de l'im-compl. t ; se proposer le mieux et accepter le moins quand Dieu nous l'envoie.* (Mme Necker de Saussure.) *Tout ce qui vise à l'effet est de mauvais goût.* (Balz.) *Rivarol vise, en traduisant, à ce style soutenu déclaré impossible.* (Sainte-Beuve.)

Vieille Iris, un homme à carrosse
Vous marque de l'empressement;
Vous croyez qu'il vise à la noce,
Il ne vise qu'au testament. **SENÈQUE.**

« Tendre vers : *La maladie vise à l'hydro-pisie.*

Se *viser* v. pr. Etre visé : *Un oiseau qui vole ne peut se viser à l'aise.*

— Diriger mutuellement son arme l'un contre l'autre : *Deux adversaires qui se visent en même temps.*

— Syn. *Viser*, mirer. V. **MIRER.**

VISETTI (Jacques), poète italien, né à Padoue en 1736, mort après 1812. Il étudia la théologie au séminaire dirigé par le cardinal Rezzonico, pape plus tard sous le nom de Clément XIII, et y devint dans la suite professeur de philosophie, puis d'histoire ecclésiastique. Il fut, en outre, nommé en 1778 à la cure de Sainte-Lucie, qu'il occupa jusqu'à sa mort. Il est surtout connu comme l'auteur d'une épopée héroïque, intitulée le *Triomphe de l'Eglise* (1775-1786, 8 vol. in-8°; 1787, 2^e édit., 8 vol. in-12), dont il semble avoir puisé l'idée dans l'*Apocalypse* de saint Jean, et qui obtint beaucoup de succès en Italie.

VISEU, en latin *Verurium*, *Vicus Aquarius*, ville du Portugal, province de Beira, chef-lieu de comarca, à 75 kilom. N.-E. de Coimbra; 9,000 hab. Evêché suffragant de Braga. Collège. Grande foire au mois de septembre, la plus importante du royaume. Commerce de bijoux, ouvrages d'or et d'argent, draps, bestiaux; fabriques de coutil, filature de soie. Viseu porte le titre de duche.

VISEUR, **EUSE** s. (vi-zeur, eu-ze — rad. *viser*). Personne qui vise.

— s. m. Mar. Appareil servant à vérifier et rectifier divers instruments d'observation.

VISIBILITÉ s. f. (vi-zî-bi-li-té — du lat. *visibilis*, visible). Qualité, caractère de ce qui est visible : *La visibilité fait défaut à presque tous les gaz.*

— Théol. Caractère assigné par les théologiens catholiques comme essentiel à la vraie Eglise, et qui consiste en l'exercice extérieur et notoire de son culte, en la profession ouverte de ses dogmes : *Le ministère de la prédication et des sacrements entraîne nécessairement la visibilité perpétuelle de l'Eglise.* (Gousset.)

VISIBLE adj. (vi-zî-ble — lat. *visibilis*; de *visere*, fréquenter de *videre*, voir). Que l'on peut voir, qui est sensible à l'organe de la vue : *Des corps visibles à l'œil nu.* *Si l'écriture est le corps visible et persistant du langage, la prononciation en est l'âme.* (Ch. Nod.) *Pleurer, ou, si mieux on aime, le pleurer est la manifestation visible d'un trouble intérieur.* (A. Fée.)

— Par ext. Qui tombe sous les sens, qui peut être perçu par eux : *Tout le monde visible n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature.* (Pasc.) *Une langue est la forme apparente et visible de l'esprit d'un peuple.* (Villem.)

— Qui reçoit des visites, qui est en état d'en recevoir : *Monsieur est-il visible? Je serai visible dans une heure.*

— Fig. Evident, manifeste, facilement perceptible : *Un embarras visible.* *Une intention visible.* *Il est visible qu'il s'en repent.* *Plus un livre rend les sentiments visibles, plus il est littéraire.* (H. Taine.)

VISIBLEMENT adv. (vi-zî-ble-man — rad. *visible*). D'une façon visible, sensible à la vue : *La liqueur du thermomètre monte visiblement quand on le porte dans un lieu chaud.* (Acad.)

— Fig. D'une façon manifeste, évidente : *Etre visiblement embarrassé.* *Cela est visiblement faux.* *La lumière est visiblement nécessaire aux plantes.* (F. Pillon.)

VISIÈRE s. f. (vi-zî-zê-re — de l'ancien fr. *vis*, visage; proprement chose qui garantit le visage). Pièce d'un casque percée de trous pour voir et respirer, que l'homme d'armes

pouvait baisser sur son visage ou relever à son gré : *Baisser la visière.* *S'altiquer visières baissées.* *Recevoir un coup de lance dans la visière.* *Ajazz combat la visière levée et en face du ciel.* (Ste-Beuve.)

— Pièce de certaines coiffures qui forme une sorte de petit toit au-dessus des yeux : *La visière d'une casquette, d'un shako.*

— Fam. Vue, œil : *Avoir la visière nette, trouble, courte.* « Esprit, pénétration, perspicacité : *Les hommes à visière courte.* « Opinion, sentiment :

Ce monsieur bas-normand me choque la visière. **REGNARD.**

Il peste contre vous d'une belle manière, Quand vos déportements lui blessent la visière. **MOLIÈRE.**

— *Rompre en visière*, Rompre sa lance dans la visière de son adversaire. « Fig. Rompre brusquement, se séparer sans ménagement, contredire ouvertement : *Jean-Jacques, misanthrope parce qu'il était malheureux, rompit en visière avec son siècle et, dans ses écrits, prit le contrepied de ce qu'il voyait.* (Saint-Marc Girard.)

Je n'y puis plus tenir, j'enrage, et mon dessein Est de rompre en visière à tout le genre humain. **MOLIÈRE.**

— Techn. Ouverture servant de passage aux essais, dans un fourneau de recuisson. « Pièce placée à l'arrière du canon d'un fusil et qui sert à régler le tir selon les distances.

VISIF, IVE adj. (vi-ziff, i-ve — du lat. *visus*, vue). Qui concerne la vue : *On est en peine de savoir où réside la puissance visive, si c'est dans la rétine, ou dans le nerf optique, ou dans le cerveau.* (Trév.) « Peu usité.

VISIGA s. m. (vi-zî-ga). Mets que l'on prépare avec les cartilages de l'esturgeon, dans la Bessarabie.

VISIGOTH ou **WISIGOTH**, **OTE** s. et adj. (vi-zigo, o-te). Hist. Membre de la nation qui, avec les Ostrogoths, composait le peuple goth. V. **WISIGOTH.**

— Par ext. Homme grossier, inculte : *Quel malheureux visigoth peut, après Cinna et Andromaque, bannir les vers du théâtre.* (Vol.)

— Adjectiv. Qui appartient, qui a rapport aux Visigoths : *Les armées visigothes.*

— Fig. Inculte, grossier.

VISIGOTHIQUE, adj. V. **WISIGOTHIQUE.**

VISIN (Denis-Ivanovitch de), célèbre littérateur russe, né à Moscou en 1745, mort en 1792. Il fit ses études à l'université de sa ville natale et fut un des élèves désignés pour accompagner à Saint-Petersbourg le recteur de cette université, qui le présenta au comte Schouvalof. Dans la capitale, Visin se lia avec l'auteur Volkof et avec Lomonossov, dont les conseils eurent une influence décisive sur sa carrière. De retour à Moscou, il débuta dans la littérature en traduisant les fables d'Holberg et le roman philosophique de Terrasson intitulé *Sethos*, ainsi que l'*Alzire* de Voltaire, que Visin, à cette époque, admirait autant qu'il le détesta plus tard. Ces essais lui valurent la protection du comte Panin, qui lui donna dans son ministère un emploi, ou plutôt une véritable sinécure qui lui permit de continuer ses travaux littéraires. Peu de temps après, cependant, Visin donna sa démission et mena pendant assez longtemps une existence vagabonde. Ayant repris enfin ses études favorites, Visin reprit de régénérer complètement le théâtre russe en écrivant des pièces empruntées à la vie et aux mœurs du peuple. Sa première œuvre, le *Brigadier*, représentée en 1764, obtint un succès remarquable, qui cependant ne sembla pas encourager l'auteur, car ce ne fut que dix-huit ans plus tard qu'il écrivit sa seconde pièce, le *Niedorosl* ou le *Jeune corrompu*. Cette œuvre excita un tel enthousiasme, que le prince Potemkin dit à Visin, après la première représentation : « Il ne vous reste plus rien à faire qu'à vous retirer chez vous et à mourir, car, vivriez-vous éternellement, vous n'écririez jamais rien qui soit de moitié aussi bon que cette pièce. » Visin prit sans doute ce compliment au sérieux, car, à dater de cette époque, il n'écrivit plus rien qui mérite d'être mentionné, à part cependant ses *Confessions*, sorte d'autobiographie dans laquelle il semble avoir complètement abjuré les idées de sa jeunesse. Les œuvres de Visin ont été publiées à deux reprises, et, quoiqu'elles ne renferment, à part les productions que nous avons mentionnées, rien qui soit digne d'être transmis à la postérité, nous ne pouvions passer sous silence le nom du créateur du drame national en Russie.

VISINET (Auguste-Théodore), publiciste et économiste, né à Paris en 1797, mort en 1856. Il était étudiant en droit lorsqu'il s'enrôla, en 1815, parmi les fédérés parisiens. Reçu licencié, il se fit inscrire comme avocat au barreau de Paris, plaida dans diverses causes politiques, notamment pour Asnès, prit part, en 1827, à la fondation de la société politique *Aide-toi, le ciel t'aidera*, et publia le *Manuel de l'électeur dans l'exercice de ses fonctions*, où se trouvait en quelque sorte le programme de la société. En 1828, Visinet devint rédacteur en chef du *Journal de Rouen*, qui défendit avec chaleur les idées

libérales. Lors des journées de juillet 1830, le commissaire de police ayant voulu empêcher par ordre son journal de paraître, Visinet protesta au nom de la légalité et marqua l'entrée de ses bureaux à l'agent de police. Sous le règne de Louis-Philippe, il continua à rédiger le *Journal de Rouen*, dans lequel il prit en main la défense de la liberté commerciale et industrielle, et continua à faire preuve d'un grand esprit d'indépendance. En même temps, il s'adonnait avec succès à l'industrie. Après la chute de Louis-Philippe, Visinet devint lieutenant-colonel de la garde nationale de Rouen et vint se mettre à la disposition de Cavaignac lors des journées de juin 1848. Celui-ci le nomma préfet de l'Orne, et il conserva ces fonctions jusqu'au mois de novembre 1849. Il rentra alors définitivement dans la vie privée et reprit la direction de son journal. On a de lui un recueil d'articles intitulé : *Aperçus économiques* (1849, in-8°).

VISIOMETRE s. m. (vi-zî-o-mè-tre — de *vision*, et du gr. *metron*, mesure). Instrument à l'aide duquel on mesure l'étendue de la vue et l'on détermine le choix des verres optiques qui lui conviennent.

VISION s. f. (vi-zî-on — lat. *visio*; de *videre*, voir, qui répond à la racine sanscrite *vid*, savoir, connaître, rechercher). Physiol. Action de voir, perception opérée par l'organe de la vue : *Phénomène, mécanisme, théorie de la vision.* *Vision distincte, confuse.* *Vision directe, réfléchie, réfractée.* *On ignore comment l'acte de la vision donne naissance à la sensation.* (Arago.)

— Perception intellectuelle : *Lorsque l'homme découvre des idées nouvelles, il ne fait autre chose que discerner, voir à part, individualiser ce qui auparavant était absorbé dans la vision uniforme du tout.* (Lamenn.)

— Perception surnaturelle, par les yeux du corps ou par l'intelligence, de choses que la nature a cachées aux hommes; perception d'objets chimériques : *Les visions des prophètes.* *Les visions des saints.* *Les visions des magnétisés, des illuminés.* *Avoir des visions.* *On est véritablement désespéré de l'accablante monotonie qui règne dans les visions et les miracles des théosophes et des thaumaturges de tous les temps.* (Challamel-Lacour.) *L'imagination est le miroir des visions et l'appareil de la vue magique.* (Vaillat.)

— Imagination vaine; idée sans fondement réel : *Erreur pour erreur, les agréables illusions des poètes valent bien les tristes visions des philosophes.* (De Pompiignan.) *Tremble, malheureux, de prendre les visions de ton cerveau malade pour les clartés de la science!* (Froudh.)

J'aime mieux mettre encore cent arpents au niveau Que d'aller follement, égaré dans les nues, Me laisser à chercher des visions corruées. **BOILEAU.**

— Philos. *Vision en Dieu*, Théorie de Malebranche, d'après laquelle les sensations physiques ne se produiraient pas directement par l'action des corps sur l'âme, mais par un acte divin.

— Théol. *Vision béatifique* ou *intuitive*, ou simplement *Vision*, Perception de l'essence divine, qui, d'après les théologiens catholiques, fait sentir sa présence à peu près comme la vue fait percevoir les objets matériels, et qui passe pour être réservée aux bienheureux comme une récompense : *Esprit-Saint, donnez à nos cœurs un essai de la vision dans la foi, un avant-goût de la possession dans l'espérance.* (Boss.) *Si nous ouvrons les livres saints, nous y trouverons que l'homme est destiné à la vision intuitive de Dieu.* (Gousset.)

— Pathol. Hallucination de la vue.

— Encycl. Physiol. et anat. La vue ou la vision est une sensation particulière qui nous décode la présence des corps en nous fournissant la notion de leur couleur et de leur forme. Les corps n'agissent pas directement sur l'œil. Il y a entre eux et l'œil un fluide particulier destiné à transmettre les rayons lumineux, fluide que les physiiciens appellent éther. Trois conditions sont indispensables pour que le phénomène de la vision soit possible, à savoir : 1° la présence d'un corps lumineux ou éclairé; 2° une membrane sensible sur laquelle l'impression lumineuse sera reçue et sentie; 3° un appareil ou système de lentilles qui rassemble les rayons émanés des objets éclairés et les réunisse sur la membrane sensible. La rétine est cette membrane, et le globe de l'œil est cet appareil. V. **ŒIL.**

C'est aux mouvements de l'iris que sont subordonnées les contractions et les dilata-tions de la pupille, et cette dernière est la porte d'entrée des rayons lumineux dans l'œil. Les mouvements de l'iris sont complètement involontaires et ne se manifestent que sous l'influence d'un excitant. Certaines substances agissent sur l'iris pour le dilater, comme la belladone; d'autres pour le resserrer, comme la strychnine et la fève de Calabar. L'iris sert à graduer en quelque sorte l'intensité de la lumière qui arrive sur la rétine; c'est le régulateur de la vision. Il ne laisse pénétrer dans l'œil que la quantité de lumière proportionnée à la sensibilité de la rétine. Lorsque l'œil se dirige sur des objets très-éclairés, la pupille se resserre, et, lors-

qu'il se tourne vers des objets peu éclairés, elle se dilate. Lorsque l'œil cherche à distinguer les objets au milieu d'une obscurité presque complète, la pupille est à son maximum de dilatation. Si l'on approche vivement une lumière d'un œil dont on ouvre brusquement les paupières, le resserrement de la pupille est porté à son plus haut point.

La membrane nerveuse sur laquelle a lieu l'impression de la lumière étant la rétine, les images des objets doivent nécessairement se former sur la rétine et toujours sur la rétine. Or, dans nos instruments d'optique, l'image formée au foyer se rapproche de la lentille quand l'objet lumineux s'éloigne; l'image s'éloigne de la lentille, au contraire, quand l'objet lumineux se rapproche. Dès lors, comment se fait-il que dans l'œil l'image coïncide toujours au même point et qu'elle soit toujours à la rétine pour toutes les distances de l'objet? C'est que l'œil s'accommodé à toutes les distances de l'objet lumineux par un ensemble de modifications particulières. On a proposé plusieurs théories touchant cette accommodation. Magendie, examinant par transparence l'image d'une lumière au fond de l'œil d'un lapin albinos, et voyant que cette image persistait quand il éloignait ou rapprochait la lumière, conclut de cette expérience que les milieux de l'œil sont tellement disposés que, sans qu'on puisse s'en rendre compte par les lois de la physique, le foyer de l'image est invariable pour toutes les distances de l'objet. Pouillet a émis une théorie qui repose sur l'inégalité de densité et de réfrangibilité des diverses couches du cristallin. Il pense que, parmi les rayons qui traversent le cristallin, il n'y en a qu'une partie qui se réunissent en foyer sur la rétine. Pour les objets rapprochés, les rayons passant par le centre viendraient seuls converger en foyer à la rétine; pour les objets éloignés, les rayons passant par la circonférence du cristallin feraient seuls aussi la même chose. Dans le premier cas, le rétrécissement de la pupille qui accompagne la vision des objets rapprochés interceptant les rayons marginaux, l'image au foyer résulte de la totalité des rayons réfractés par le cristallin. Dans la vision des objets éloignés, l'élargissement de la pupille permettant aux rayons marginaux de former l'image à leur point de convergence sur la rétine, les foyers des rayons centraux se trouvent alors situés en avant de la rétine et ne concourent point à la formation de l'image.

De même que le globe oculaire se meut dans l'orbite pour aller en quelque sorte à la recherche des images, de même les milieux réfringents de l'œil se meuvent aussi de quantités infiniment petites, il est vrai, pour se mettre en rapport avec les objets diversement éloignés. Les expériences de Helmholtz, Cramer, Rouget et autres ne laissent aucun doute à cet égard. Quand, d'ailleurs, nos regards successivement des objets placés à des distances diverses, nous avons parfaitement conscience qu'il s'accomplit dans notre œil un changement accompagné d'un véritable effort. Or, cet effort est d'autant plus sensible que les objets sont plus rapprochés; il devient même douloureux lorsqu'ils sont très-rapprochés. Si, après avoir regardé fixement pendant longtemps des objets très-rapprochés, nous jetons les yeux sur des objets situés à des distances considérables, nous sentons comme une sorte de détente et de bien-être. La construction optique de l'œil paraît donc disposée de telle sorte que, dans l'état de repos de l'œil, le foyer des rayons lumineux sur la rétine correspond à la vision des objets éloignés, et que l'effort d'accommodation s'opère à mesure que la distance des objets diminue. A mesure que cette distance diminue, la distance de l'image au cristallin augmente. Il en résulte que l'effort qui a lieu concorde parfaitement avec les fonctions du muscle tenseur de la choroïde, dont les contractions déforment le cristallin, augmentent son diamètre antéro-postérieur et, par conséquent, sa réfringence. C'est une locution vulgaire et vraie que de dire que la vision attentive des objets rapprochés tire les yeux.

L'œil aperçoit les corps lumineux placés dans l'espace à des distances très-grandes et s'accommodé à l'observation des objets très-rapprochés. Néanmoins, l'accommodation a des limites. Quand l'augmentation des courbures du cristallin est portée à ses dernières limites et que l'objet continue à se rapprocher de l'œil, la vue cesse d'être possible, au moins d'une manière nette. La vision cesse d'être possible pour la plupart des hommes aux distances inférieures à 0m,1. Les myopes voient à des distances plus ou moins inférieures, et les presbytes ne peuvent voir qu'à des distances plus ou moins supérieures.

Nous avons dit que la rétine était le lieu des impressions visuelles. Néanmoins, il existe un point de cet épanouissement nerveux où la sensibilité est sinon absente, du moins très-obtuse. Ce point, situé dans la partie centrale, a été appelé *punctum caecum*. Les rayons qui y arrivent ne sont point annulés en même temps qu'ils produisent leur effet utile, parce que la choroïde et son pigment ne correspondent point à cette région de la rétine, et alors ces rayons, renvoyés par réflexion au travers de la membrane

qu'ils viennent de traverser, donnent lieu à une confusion qui peut nous faire croire à l'insensibilité d'une portion de la rétine. Une petite expérience assez curieuse rend ce fait sensible. Sur une feuille de papier blanc, dessinez une petite croix et, à 0m,06 environ de distance horizontale, du côté droit, faites une tache noire circulaire de la grandeur d'un pain à cacheter; fermez l'œil gauche et regardez la petite croix avec l'œil droit; approchez alors lentement le papier de l'œil, et, à un certain moment, quand il s'en trouvera à la distance convenable, la tache noire disparaîtra; continuez à approcher le papier, et, quand il se trouvera tout près de l'œil, la tache noire redeviendra visible de nouveau. Cela vient de ce que, pendant quelque temps, la tache noire a eu son foyer dans la partie insensible de la rétine.

Le mode intime d'action de la lumière sur la rétine nous est à peu près inconnu. La rétine étant transparente, il est certain qu'elle est traversée tout entière et en quelque sorte baignée par la lumière. Suivant Helmholtz, l'intensité de l'impression sur la rétine n'est pas toujours en proportion avec l'intensité de la source lumineuse. Au delà d'un certain degré de lumière, nous jugeons mal ou nous ne jugeons plus exactement des changements survenus dans la source lumineuse. C'est dans une faible lumière que ces changements sont le mieux appréciés, et c'est en vertu de cette propriété que les objets blancs nous paraissent le soir beaucoup plus clairs que pendant le jour, par rapport aux corps qui les environnent.

Les ébranlements qui donnent lieu sur la rétine à la sensation de lumière peuvent être déterminés par d'autres excitants que les sources lumineuses. Ainsi, la nuit, en se comprimant le globe oculaire d'avant en arrière ou sur les côtés, on aperçoit des lueurs plus ou moins intenses appelées *phosphènes*. L'électricité appliquée sur les tempes produit aussi un ébranlement de la rétine qui se traduit par des phénomènes lumineux subjectifs.

La lumière n'agit pas d'une manière instantanée sur l'organe de la vision. L'ébranlement de la rétine dure un certain temps, et, de plus, cet ébranlement a besoin aussi d'un certain temps pour se communiquer au *sensorium*. Il arrive, en conséquence, que nous pouvons avoir la sensation d'un objet alors que celui-ci a cessé d'impressionner la rétine, peut disparaître avant que la sensation soit perçue. Ces particularités dans la durée de l'impression et de la transmission de la lumière donnent naissance à un certain nombre d'illusions d'optique. Ainsi, quand nous imprimons à un corps incandescent un mouvement rapide de rotation, il semble que nous ayons devant les yeux une circonférence continue. Quand une fusée volante s'élève dans les airs, on dirait qu'elle conduit une longue traîne de feu. Quand une voiture se meut avec une grande vitesse, les jantes qui réunissent la circonférence des roues avec les moyeux disparaissent. Dans tous ces cas, l'illusion dépend de la persistance des impressions sur la rétine. On estime à un tiers de seconde la durée des impressions sur la rétine. Inversement, quand un corps mu par un mouvement rapide de translation parcourt un espace égal à son diamètre en un temps moindre que celui de la durée de l'impression sur la rétine, il échappe complètement à la vue. C'est pour cela que nous ne voyons ni une balle ni un boulet au sortir des armes qui les projettent.

Pour être visibles, les objets doivent avoir une certaine dimension. Quand ces dimensions sont trop faibles, nous n'apercevons les objets qu'au moyen d'instruments grossissants. Voici pourquoi notre œil n'est pas sensible aux objets très-petits. La rétine se compose d'éléments nerveux ayant 3 millimètres de millimètre de diamètre. Or, chacun de ces éléments ne transmet et ne peut transmettre qu'une seule impression en même temps. Il s'ensuit que, quand deux points d'un objet sont assez rapprochés l'un de l'autre pour que l'angle opposé par le sommet qu'ils sous-tendent sur la rétine soit mesuré par une distance inférieure à 3 millimètres de millimètre, ces deux points cesseront d'être visibles séparément et ne donneront lieu qu'à une impression confuse.

L'une des conséquences de la constitution de l'œil, c'est le renversement des images sur la rétine. Comment pouvons-nous voir les objets droits tandis que leur image est renversée au fond de l'œil? Buffon et Lecat prétendent que primitivement nous voyons les objets renversés, et que le toucher et l'habitude nous font rectifier cette erreur. Muller dit que rien n'est renversé quand rien n'est droit, et que les deux idées n'existent que par opposition. Ce redressement est dû, suivant les physiologistes modernes, à une disposition organique des parties qui perçoivent et de l'origine cérébrale du nerf optique.

Une autre question controversée est celle de savoir comment les objets nous paraissent simples du moment que nous avons deux yeux. Ce phénomène n'a pas encore reçu d'explication complètement satisfaisante.

On peut compter aussi parmi les illusions d'optique les illusions de coloration. Si l'on place perpendiculairement un écran entre les deux yeux et si l'on reçoit isolément dans

l'œil gauche un faisceau de lumière rouge et dans l'œil droit un faisceau de lumière verte, on ne perçoit qu'une seule impression, celle de la lumière blanche. Il en est de même pour tous les faisceaux de lumière qui représentent deux couleurs complémentaires. Les portions identiques des deux rétines ne donnent, en effet, naissance qu'à une seule image, et, celle-ci résultant de la superposition de deux couleurs complémentaires, il en résulte la sensation de la lumière blanche. Ce fait nous explique comment, sous certains angles d'incidence, les signaux de lumière sur les chemins de fer ont pu induire en erreur les conducteurs de train, et leur faire croire à des feux de lumière blanche alors que ces feux étaient diversement colorés.

Les impressions de la rétine sont transmises à l'encéphale par le nerf optique, et rien que par le nerf optique. Quand celui-ci est coupé, détruit ou comprimé par une tumeur, la vue est nécessairement troublée ou anéantie.

La vision ne fournit que des signes indirects de la distance où se trouvent les objets; nous ne voyons partout qu'une étendue plane, marquée par la délimitation des couleurs, par l'opposition des ombres et de la lumière, par les diverses figures que l'on peut tracer sur un plan. Est-on en présence d'une sphère un peu éloignée, on ne voit pas une sphère, mais un disque circulaire et plan, avec une certaine disposition de teintes et de nuances, de lumière et d'ombre réparties sur cette surface. De même pour tous les solides. L'apparence visible d'un cylindre est une figure plane, composée de deux lignes parallèles interceptées entre deux courbes; celle d'un cône se résout en un triangle à base circulaire, et ainsi de toutes. A chacune des formes solides correspond pour la vue, en même temps qu'une certaine forme plane, une distribution particulière de la lumière et de la couleur. On voit cette couleur, on voit cette forme, et rien de plus. Mais qu'on se déplace et qu'on soumette au toucher le corps qui donne lieu à ces apparences visibles, on trouve sous l'une une sphère, sous une autre un cylindre, sous une troisième un cône. Et à chaque nouvelle expérience on rencontre toujours, unis aux mêmes apparences, les mêmes corps solides. Ces apparences deviennent ainsi les signes de la présence de ces corps. C'est par un procédé tout semblable qu'on estime les distances et les mouvements. A chaque degré d'éloignement du même objet correspond une forme visible, toujours la même, mais plus petite ou plus grande, selon que l'objet est plus voisin ou plus proche. Ayant associé, par une constante expérience, à chacune de ces distances une apparence de grandeur, on juge, si celle-ci est petite, que l'objet est loin; si elle est considérable eu égard aux dimensions habituelles de l'objet, qu'il est près; si elle augmente, qu'il s'approche; si elle diminue, qu'il s'éloigne. La vivacité croissante ou décroissante de la couleur, la confusion ou la distinction des lignes servent de signes secondaires.

Distinguons donc les perceptions de la vue en *naturelles* et en *acquises*. Les naturelles sont toujours exactes; mais les acquises, qui ne sont qu'indirectes, ou plutôt qui sont des inductions, non des perceptions, peuvent être fausses. Toutes les illusions d'optique, comme on les appelle, sont des applications illégitimes du principe sur lequel reposent d'ailleurs tous les enseignements de la vue; étant donnée l'apparence visible, qui est le signe, l'esprit conclut à la chose signifiée, laquelle peut quelquefois être absente, et la vue, qu'on accuse, n'est pas alors ce qui nous trompe; nous nous trompons nous-mêmes en tirant d'une sensation normale, origine d'une perception vraie, une induction ténébreuse.

Quand l'eau courbe un bâton, ma raison le redresse, a dit La Fontaine. Une raison savante le redresse, une raison plus naïve l'affirme courbé, la vue n'en dit rien. La vue n'offre qu'une image; elle offre l'image exacte d'un bâton plongé en partie dans l'eau: c'est à nous de bien interpréter ce signe.

Nous ne parlerons point ici des différentes perturbations de la vision qu'on peut appeler pathologiques; nous en avons parlé aux mots *ŒIL* et *HALLUCINATION*.

Philos. *Vision en Dieu*. Cette célèbre théorie philosophique de Malebranche est intimement unie à celle des causes occasionnelles (v. *OCCASIONALISME*) et à tout le système de ce philosophe idéaliste. Fontenelle disait que le système de Malebranche est tout plein de Dieu. En effet, sa tendance générale est de donner, comme Spinoza, toute activité et toute réalité à Dieu seul, en réduisant par là même le rôle des créatures à une passivité bien voisine du néant. Sans parler ici des créatures matérielles (auxquelles s'applique la théorie des causes occasionnelles), que reste-t-il d'être et de réalité aux créatures spirituelles? C'est ce que prétend expliquer la vision en Dieu.

L'âme, imparfaite, contingente, individuelle et bornée en toutes ses puissances, peut-elle par elle-même penser et agir de quelque manière que ce soit? Croire que l'esprit n'a besoin que de lui-même pour apercevoir les objets et qu'il découvre en soi les choses du dehors, c'est une pensée d'orgueil que Malebranche repousse. « Ne dites pas, s'écrie-t-il, que vous êtes à vous-même vo-

tre propre lumière. L'âme n'aperçoit en elle-même que ses sentiments et ses propres modifications, mais non les choses du dehors. Elle connaît tous les êtres, elle connaît des choses infinies; comment, étant limitée, les contiendrait-elle éminemment? Etre particulier et contingent, comment apercevrait-elle en elle-même le général et le nécessaire? Dieu seul, qui a tout créé, voit en lui-même, d'une manière spirituelle, l'essence des créatures et leur existence dans les décrets de sa volonté.

« Que reste-t-il donc, sinon de croire que nous voyons toutes les idées en Dieu? Dieu a certainement en lui les idées de tous les êtres, puisqu'il les a tous créés; nos esprits sont certainement unis avec lui, puisque nous avons toujours présente l'idée de l'infini, qui est Dieu même, puisque nous apercevons le fini dans l'infini. Dieu est étroitement uni à nos âmes par sa présence, il est le lien des esprits comme l'espace celui des corps; donc l'esprit peut voir en Dieu tous les ouvrages de Dieu, à supposer que Dieu veuille qu'il les y découvre. Il le veut indubitablement, parce qu'il agit par les voies les plus simples. Dieu peut faire voir aux esprits toutes choses en voulant simplement qu'ils voient ce qui est au milieu d'eux-mêmes, c'est-à-dire ce qui, dans lui-même, a rapport à ces choses et les représente; il veut que ce qui est en lui qui les représente nous soit découvert. » Remarquons que Malebranche cherche ici déjà à se mettre en garde contre le reproche, qu'il prévoit, de mettre le particulier en Dieu: « Nous croyons, dit-il, que l'on connaît en Dieu les choses changeantes et corruptibles, parce qu'il n'est pas nécessaire pour cela de mettre quelque imperfection en Dieu, puisqu'il suffit que Dieu nous fasse voir ce qu'il y a en lui qui a rapport à ces choses. »

Dépendant, n'allons pas croire que nous voyons Dieu lui-même; ce n'est pas sa substance que nous saisissons, puisque ce que nous voyons en lui est imparfait, variable, fini, etc. Ce n'est pas non plus les objets eux-mêmes que nous voyons de la sorte, mais seulement leurs idées. Ce qui réside en Dieu et ce que nous voyons en lui et par lui, ce n'est pas l'homme, le cheval, l'arbre réels; c'est l'homme intelligible, le cheval intelligible, en un mot des corps seulement intelligibles.

Telle fut la forme première de la vision en Dieu, celle que Malebranche expose dans sa *Recherche de la vérité*; mais c'est dans les *Méditations chrétiennes* et dans les *Entretiens métaphysiques* qu'il faut chercher cette doctrine à son plus haut degré de clarté. Ainsi, tandis que, dans la *Recherche de la vérité*, Malebranche semble mériter le reproche de placer en Dieu des choses particulières et contingentes, il établit dans tous ses ouvrages ultérieurs que nous ne voyons en Dieu que le général et l'absolu. Arnauld veut lui opposer saint Augustin, selon lequel nous ne voyons en Dieu que ce qui est immuable. Malebranche répond que son opinion est la même que celle de saint Augustin; il ne prend pas le mot *voir* dans le sens d'une vue matérielle et sensible, mais dans le sens d'une vue par idée. Or, nous ne voyons par idée que des choses éternelles et immuables, les nombres, l'étendue, les essences des choses. « J'avoue, dit-il dans les *Conversations chrétiennes*, que nous voyons en Dieu les vérités éternelles et les règles immuables de la morale. Un esprit fini et changeant ne peut voir en lui-même l'éternité de ces vérités et l'immuabilité de ces lois, il les voit en Dieu; mais il ne peut voir en Dieu des vérités et des choses corruptibles, puisqu'il n'y a rien en Dieu qui ne soit immuable et incorruptible... Voici comment nous voyons en Dieu ces mêmes choses... Nous ne les connaissons pas comme Dieu même, mais nous les connaissons par le sentiment que Dieu cause en nous à leur présence. Lorsque je vois le soleil, je vois l'idée de cercle en Dieu, et j'ai en moi le sentiment de lumière qui me marque que cette idée représente quelque chose de créé et d'actuellement existant. Ainsi, dans toutes les connaissances sensibles que nous avons des choses corruptibles, il y a une idée pure et sentiment. L'idée est dans Dieu, le sentiment est dans nous, mais venant de Dieu. C'est l'idée qui représente l'essence de la chose, et le sentiment fait seulement croire qu'elle est existante, puisqu'il nous porte à croire que c'est elle qui la cause en nous, à cause que cette chose est pour lors présente à notre esprit et non pas la volonté de Dieu, laquelle seule cause en nous ce sentiment. »

Théol. *Vision béatifique ou intuitive*. Les docteurs chrétiens distinguent trois manières de voir ou de connaître Dieu; la première, qu'ils appellent *vision* abstractive, consiste à connaître la nature et les perfections de Dieu par la considération de ses ouvrages. C'est la seule manière dont on puisse voir et connaître Dieu dans cette vie.

La seconde manière consiste à voir Dieu immédiatement et en lui-même; ou la *vision* intuitive ou béatifique; c'est celle dont les saints jouissent dans le ciel. Saint Paul en a donné l'idée lorsqu'il a dit: « Nous voyons à présent comme dans un miroir et d'une manière obscure; mais alors, après cette vie, nous verrons face à face. »

La troisième, que l'on appelle *vision* compréhensive, ne convient qu'à Dieu infini dans sa nature et dans tous ses attributs; lui seul peut se voir et se connaître tel qu'il est.

Les Arméniens et les Grecs schismatiques croient que les justes et les saints sortis de ce monde ne jouiront de la *vision* intuitive de Dieu qu'après la résurrection générale et le jugement dernier, qu'en attendant ils jouissent du repos dans l'attente de leur parfait bonheur. Cette opinion fut condamnée dans le concile de Florence tenu en 1439. Il y fut décidé que les âmes des justes, à qui il ne reste aucun péché à expier, jouissent de la *vision* beatifique immédiatement après leur mort.

Visions (LES) [*Los Suenos*], œuvre satirique de l'Espagnol Francisco de Quevedo (xvii^e siècle). C'est un des livres les plus singuliers, les plus étourdissants de verve, d'âpreté, de satire amère, écrit de ce style si vivant, si coloré qui distingue tout ce qui est sorti de la plume de Quevedo. Ces *Visions* sont au nombre de six et, quoique très-variées dans leur forme, ont entre elles un air de parenté; ce sont des sortes de revues funèbres, passées en songe, dans l'enfer, sous l'escorte de la Mort. Ce serait lugubre sous une autre plume que celle de Quevedo, mais ce grand moraliste est aussi le railleur le plus impitoyable et l'écrivain le plus gai. *L'Alguacil alguacilado* (*L'Alguacil endiablé*) batoue la vénalité des gens de justice, cause si profonde de la désorganisation de l'Espagne; un diable habite la peau de l'alguacil, mais ces gens-là ont une si triste renommée qu'il ne veut pas qu'on dise qu'il est un alguacil démoniaque, mais un démon *alguacil*. La *Vision des têtes de mort* (*el Sueño de las calaveras*) et les *Estables de Pluton* (*las Zahradas de Pluton*) sont deux grandes compositions qui semblent une parodie de l'Enfer de Dante; c'est l'enfer aussi, mais un enfer grotesque, fourmillant de têtes grimaçantes. Et pourtant, sous cette forme plaisante, où la raillerie est plus triste que gaie, Quevedo châtie aussi rudement les vices et les passions des hommes; il cloue au pilori les hypocrites et les scélérats d'une main aussi ferme que le vieux poète florentin. La *Visite aux facétieux* (*la Visita de los chistes*) est encore une descente aux enfers. Les médecins, les chirurgiens, les apothicaires, les avocats, confondus avec les barbiens et les arracheurs de dents, forment à la Mort un cortège ironique, auquel se joint le poète, en curieux. La Mort, cette fois, lui fait voir toutes sortes de personnages de fantaisie, célèbres par leur bonne humeur dans les romans picaresques, don Diego de Noche, Pedro de Hurdemalas, Jean des Chausse-Blanches, etc., mêlés à des personnages très-réels. C'est une revue très-plaisante. Le *Dedans du monde* (*el Mundo por dentro*) poursuit la même satire implacable des vices humains. Le monde, aux yeux du poète, est comme un fruit d'apparence savoureuse, et plein de poussière. Quevedo l'ouvre et en montre l'intérieur; chaque état a son hypocrisie, ses bassesses; chaque homme renferme des passions cachées, chaque mot de la langue couvre d'un terme décent des choses honteuses. Nous ne voyons que des apparences, des enveloppes; il faut regarder, il faut ouvrir et voir ce qu'il y a dedans. La *Maison des fous d'amour* est la satire la plus fine du désordre mental que causent les passions. Ces compositions sont toutes, au point de vue littéraire, d'une grande beauté; il est impossible de rencontrer un style plus vif, plus pénétrant, des traits plus cruels et plus acérés. Des qu'on a pénétré dans ce monde bizarre évoqué par le poète, son exagération passionnée vous captive, le grotesque et l'exorbitant vous semblent vrais. Tout est réel, tout est vivant, hommes et bêtes, vices et vertus; mais tout est agrandi ou rapetissé, on n'a devant soi que des masques; il semble qu'on se voie dans ces boules de verre qu'on fait servir à l'ornement des jardins et qui reflètent admirablement les passants et les paysages, mais en les déformant d'une façon grotesque.

Quevedo, et ses *Visions* en particulier, est l'homme qui a eu le plus à souffrir des traducteurs; ses idées originales séduisaient les écrivains, mais bien peu ont résisté à la tentation d'émouder ce style si touffu, si luxuriant. Presque rien du texte espagnol ne surnage dans la traduction de Lagene-te, les *Visions de don Francisco de Quevedo* (Paris, 1633, in-12), moins encore dans celle de don Galeo, les *Nuits sevillanes* ou *Visions de don Francisco de Quevedo* (Bruxelles, 1770, in-12); ce dernier ne se contente pas de l'abréger, de le rogner de toutes parts, il le travestit de la façon la plus ridicule. Une traduction allemande, sous ce titre bizarre: les *Visions de don Quevedo, Satyrische Gesichte Philanders von Sittenait* (Frankfort, 1644, 2 vol. in-12), est une amplification assez savante de l'original; mais le traducteur y a mêlé d'autres œuvres, que jamais Quevedo n'a écrites, et n'a pas plus respecté le texte que Lagene-te ou don Galeo. C'est bien pour tous ceux-là que le proverbe italien est vrai: *Traduttore, traditore!*

Visions du château des Pyrénées (LES), roman d'Anne Radcliffe (1803). Ce livre offre une série d'aventures extrêmement romanesques et fantastiques, au milieu desquelles

défile une procession de personnages divers: des jeunes femmes errantes et persécutées, des brigands, des moines, des religieuses, etc. Le principal personnage de ce drame embrouillé est Victoria, une jeune orpheline qui, à la mort de son père, est élevée avec son frère Alphonse par sa tante, la duchesse de Vicence. Les tuteurs des jeunes orphelins sont des époux bien assortis; la vicomtesse est une femme méchante, débâchée; le comte est vicieux et capable de tout pour satisfaire ses passions. Aussi, dès qu'Alphonse est en âge de prendre du service, quitte-t-il ces mauvais parents; quant à Victoria, arrivée à l'âge nubile, elle se voit bientôt en butte aux criminelles obsessions de son oncle, le comte de Vicence, et, pour échapper aux dangers que court son honneur, la jeune fille prend la route de l'Espagne, où elle espère retrouver son frère. Au lieu de rencontrer son protecteur, elle tombe aux mains de farouches brigands qui la conduisent au château des Pyrénées, repaire d'une bande nombreuse et redoutable. A sa grande surprise, elle y retrouve le comte de Vicence, qui tente de nouveau de la séduire en lui offrant sa délivrance pour prix de ses faveurs; mais elle repousse ces propositions honteuses. Le chef de la bande, don Manuel, épris des charmes de sa captive, la sollicite également, mais avec un égal insuccès; prières, menaces, promesses, tout est inutile. Victoria a des compagnons de malheur, entre autres un vieillard, Sébastien, et un jeune homme, Hippolyte, que don Manuel a réduit à la condition de domestique. Touché de l'infortune de la jeune fille, Hippolyte la sauve et, après mille dangers, ils abordent en Provence, où elle est accueillie par des pères charitables. On la mène ensuite chez une chaîne du voisinage, qui n'est autre que la comtesse de Vicence, et les deux femmes se reconnaissent avec stupefaction. Victoria fait à sa tante le récit de ses aventures depuis leur séparation, et la comtesse, jalouse de la beauté et de la vertu de sa nièce, l'humilie en lui faisant épouser son sauveur Hippolyte, dont la vie, lui fait-elle accroire, est à ce prix.

Quelques jours après, Hippolyte est repris par les brigands et réemprisonné au château des Pyrénées. Ici commence une nouvelle série d'aventures pour Victoria, qui se met à la recherche de son mari; elle finit par le retrouver dans un état à faire pitié. Elle rencontre, également captifs des brigands, Alphonse, son frère, don Sébastien et une jeune fille nommée Mathilde, dont les relations avec Hippolyte excitent sa jalousie. C'est ici que les voiles tombent: don Sébastien apprend aux jeunes gens qu'il appartient à l'une des premières familles de l'aristocratie italienne, qu'Hippolyte et Mathilde sont ses enfants. Rien ne doit plus troubler le bonheur de Victoria, car elle a épousé, non un domestique, mais un gentilhomme, le duc de Palerme, et Mathilde est la sœur et non la maîtresse d'Hippolyte. Alphonse épouse cette aimable jeune personne, et les deux couples réunis vivent désormais heureux.

On ne peut faire à l'auteur un reproche du manque fréquent de vraisemblance, puisque son genre est de rechercher l'in vraisemblable; on ne peut donc lui demander que de l'intérêt et du style. Ce dernier est simple, animé, large, brillant et poétique; mais l'intérêt ne mérite pas les mêmes éloges. Les personnages sont trop pâles, trop effacés; ceux qui attachent le plus sont les plus vicieux. Le comte de Vicence, par exemple, dans ses obsessions auprès de Victoria, ne manque pas d'une certaine énergie âpre et sauvage qui plait parce qu'elle est dans la nature. Quant à Victoria, le principal personnage, elle touche par sa beauté, sa jeunesse, sa vertu et ses malheurs, mais c'est une nature par trop impressionnable. La moindre émotion, soit pénible, soit agréable, lui cause des syncopes et la retient pendant quinze jours au lit. A peine peut-elle faire deux pas sans s'évanouir: évanouissement quand les brigands s'emparent d'elle; évanouissement quand elle entre au château des Pyrénées; évanouissement quand elle revoit dans ce repaire son impudique tuteur; évanouissement quand on la sauve; évanouissement quand elle arrive chez les charitables; enfin, elle a des évanouissements pour toutes les raisons, et même sans raison. On remarque d'assez bonnes figures de moines dans cette fiction embrouillée, entre autres celle d'un certain père Anselme, le protecteur de Victoria. Quant aux visions de Victoria dans le château des Pyrénées, elles sont si extraordinaires et si fantastiques, qu'elles dépassent les imaginations des *Contes des Fées*.

Vision d'Hébal (LA), poème symbolique de Ballanche (1820, in-8°). Hébal, doué de seconde vue, saisit dans un éclair de la pensée toute l'évolution historique de l'humanité. Ce livre, très sommaire, est le résumé de la philosophie de Ballanche. On y remarque, comme dans les autres ouvrages de l'auteur, une placidité de composition tout à fait particulière, de l'élevation et une pureté presque irréprochable dans le style, mais en même temps quelque chose d'infiniment vague dans les idées. La *Vision d'Hébal* est demeurée une de ces œuvres qui ne peuvent être adop-

tées ni même comprises par des lecteurs non accoutumés aux méditations de la philosophie la plus transcendante.

« Et afin que l'immense conception de cet écrivain soit entièrement accomplie, dit M. Mazure, voilà que la *Vision d'Hébal*, passant dans une revue rapide et comme sous l'influence du vertige ou de l'extase, l'histoire universelle de la race humaine, et se projetant dans l'avenir infini; voilà que cette vision vient achever la pensée du théosophe et se perdre elle-même dans la contemplation des temps derniers, où la perfectibilité indéfinie de ce monde sera devenue la perfection véritable et infinie. »

Vision d'un hôpital (LA), tableau de Fuseli; collection Guildford. Milton, dans son poème du *Paradis perdu*, raconte la vision que l'archange Michel offrit aux yeux d'Adam; c'était le triste tableau des maux sans nombre qui devaient affliger l'humanité. Le passage suivant a servi d'inspiration au peintre: « Un lieu de désolation, infect, sombre, une espèce d'hôpital lui apparut; il vit une multitude de malheureux en proie à toutes sortes de maladies: syncopes affreuses, douleurs aiguës, déficiences, convulsions, épilepsie, frénésie démoniaque, mélancolie, folie lunaire, phthisie languissante, peste cruelle et consomption; enfin l'asthme et l'hydropisie faisant d'affreux ravages. L'agitation était cruelle; on entendait des soupirs lamentables, le désespoir se trouvait à chaque lit, près de tous les malades; la Mort triomphante brandissait son dard sur eux, mais elle tardait à frapper. » Ce tableau magnifique est regardé comme un des meilleurs de Fuseli. « La conception est élevée, dit M. Thoré, le dessin correct, les têtes remplies d'expression et le clair-obscur d'un bon effet. » Il a été fait pour la galerie de Milton et parut à la première exposition du Salon britannique. Ce ne fut, toutefois, qu'après trois délibérations des directeurs de l'établissement qu'il fut décidé que l'on pouvait sans inconvénient offrir aux yeux du public un si terrible sujet. Évalué alors 7,500 francs, il devint la propriété de sir Thomas Coutts; il appartient maintenant à la collection de Guildford et a été gravé par Moïse Haughton et par Réveil (au trait).

Vision d'Ézéchiél (LA), chef-d'œuvre de Raphaël. V. EZÉCHIEL.

Vision de Charles IX (LA), tableau de M. H. Scheffer. V. CHARLES IX.

VISIONNAIRE adj. (vi-zi-o-nè-re — rad. vision). Qui s'imaginerait avoir des visions, des révélations; qui croit percevoir d'une façon surnaturelle des choses cachées aux hommes: *Un moine visionnaire*.

— Qui a des idées folles, des imaginations extravagantes: *Tout poète est plus ou moins visionnaire*. n Fou, extravagant, dépourvu de tout fondement, en parlant d'une idée, d'une imagination:

« Dans ses chagrins visionnaires, il donne à tous des torts imaginaires.

DELLILLE.

— Substantif. Personne qui croit avoir des visions; personne qui se livre à des imaginations extravagantes: *Les visionnaires ne sont que des penseurs égarés*. (Ailh.-rt.) *La suite des pensées que le visionnaire n'est pas la même que dans le raisonneur tranquille*. (H. Taine.)

VISIR, VISIRIAL, VISIRAT ou VISIRIAT. V. VIZIR, VIZIRIAL, VIZIRIAT.

VISIR-KAN s. m. (vi-zi-kan). Métrol. Mesure de capacité, valant à Leipzig 1111,4044, et à Dresde 1111,4048.

VISIR-MASS s. m. (vi-zi-mass). Métrol. Mesure de capacité, valant à Augsbourg 1111,1772, à Nuremberg 1111,1452.

VISITANDINE s. f. (vi-zi-tan-di-ne). Religieuse de l'ordre de la Visitation:

Les petits soins, les attentions fines
Sont nées, dit-on, chez les visitandines.

GRESSSET.

— Encycl. Les *visitandines* appartiennent à un ordre institué en 1610, à Annecy, par saint François de Sales et Françoise Frémiet, veuve de Christophe de Rabutin, baron de Chantal, en mémoire de la visite que la sainte Vierge fit à sa cousine, sainte Elisabeth. Ce ne fut, dans l'origine, qu'une congrégation de filles et de veuves qui se donnaient pour mission de visiter et de consoler les malades et les pauvres. En 1618, à l'instigation du cardinal de Marquemont, le pape Paul V érigea cette congrégation en ordre religieux, sous la règle de saint Augustin. Le Père Hélyot nous apprend (*Histoire des ordres monastiques*, Paris, 1715, t. IV, p. 323) que « saint François de Sales ayant institué cet ordre pour la retraite des filles et femmes infirmes, il ne les a point obligées par les constitutions à de grandes mortifications ni austérités. » La règle des *visitandines* était assez douce; elle ne contenait ni abstinences trop prolongées, ni macérations extraordinaires; les religieuses ne pouvaient se livrer à des jeûnes, à des disciplines ou autres austérités corporelles, qu'avec la permission de la supérieure, et si plusieurs ont eu la permission de prendre la discipline, elles la doivent prendre le vendredi, l'espace d'un *Ave maris stella*, toutes ensemble, afin d'observer en toutes choses,

autant qu'il se peut, la communauté. » Il est recommandé aux religieuses d'avoir la plus grande déférence pour la supérieure, de ne rien lui cacher de leurs actions et de leurs pensées les plus intimes. Afin de combattre efficacement l'esprit de propriété, contraire au vœu de pauvreté et au détachement complet des choses de ce monde, dont les religieuses doivent faire profession, il est ordonné que tous les ans elles changeront de chambre, de lit, de croix, de chapeliers, d'images et autres choses semblables. Les constitutions de l'ordre divisent les religieuses de la Visitation en trois classes: les choristes, les associées et les domestiques. Les choristes chantent l'office au chœur; les associées et les domestiques ne sont point obligées à l'office, mais seulement à dire un certain nombre de *Pater* et d'*Ave*. Les choristes et les associées sont seules admises à remplir toutes les charges de la communauté.

La réputation de cette nouvelle institution se répandit dans tous les pays catholiques, notamment en France, en Italie, en Allemagne et en Pologne où l'ordre compta bientôt un grand nombre de maisons. La baronne de Chantal fonda des couvents de la Visitation à Moulins, à Grenoble et à Bourges; en 1619, à la sollicitation de plusieurs personnages illustres et sur l'invitation de saint François de Sales, elle conduisit elle-même à Paris trois religieuses de son ordre, qui demeurèrent pendant quelque temps au faubourg Saint-Marceau. Cette petite communauté s'accrut en peu de temps dans de telles proportions, qu'en 1620 il fallut la transférer dans une maison plus vaste, située faubourg Saint-Michel; en 1621, un nouveau déplacement devint nécessaire; les filles de la Visitation allèrent habiter l'hôtel du Petit-Bourbon, situé rues du Petit-Musc et de la Cerisaie. En même temps elles faisaient construire un couvent dans la rue Saint-Jacques. En 1628, l'hôtel du Petit-Bourbon étant à son tour devenu trop étroit, la supérieure, Hélène-Angélique Lhuillier, acheta l'hôtel de Cossé, dont le jardin était contigu à celui des religieuses, et y fit faire les aménagements nécessaires pour l'usage de la communauté. L'église du couvent fut construite aux frais du commandeur de Silvery, qui en posa la première pierre le 31 octobre 1632. Le 14 septembre 1634, cette église fut dédiée, sous le titre des Saints-Angeles, par André Frémiot, archevêque de Bourges, frère de la baronne de Chantal. Ce monument est construit sur les dessins de François Mansard, qui s'inspira du plan de l'église Notre-Dame-de-la-Rotonde, à Rome; l'architecture en est assez remarquable comme ensemble; toutefois le portail peut être critiqué et beaucoup de détails de l'intérieur sont d'un goût douteux; le dôme, d'une grande simplicité, ne manque pas d'élégance; il est soutenu par quatre arcs entre lesquels des pilastres corinthiens portent une grande corniche régnant dans tout le pourtour; la porte d'entrée, élevée sur un perron de quinze marches et ornée de deux colonnes corinthiennes fuselées, est sous un des arcs. Le fameux surintendant Nicolas Fouquet, décedé en 1680, fut inhumé dans l'église de la Visitation. La Révolution, qui supprima le couvent, laissa subsister l'église, qui sert, depuis 1802, de temple aux protestants de la confession de Genève.

Outre la maison de la rue Saint-Antoine et celle de la rue Saint-Jacques, les *visitandines* eurent à Paris, avant 1790, deux autres établissements. L'un, situé vers Chailot, avait été fondé en 1651 par Henriette de France, fille de Henri IV et veuve de Charles I^{er}, roi d'Angleterre, dans une maison bâtie par Catherine de Médicis; l'autre, institué en 1660, par la comtesse d'Enfréville-Cisai, fut d'abord placé dans la rue Montorgueil et transféré, en 1673, dans la rue du Bac. Sur l'emplacement de ce couvent, supprimé en 1790, a été ouvert le passage Sainte-Marie.

Les religieuses de la Visitation ont encore en France plusieurs établissements; elles possèdent à Paris, dans la rue d'Enfer, au quartier de l'Observatoire, un couvent considérable dont la chapelle est construite avec beaucoup de goût; on y voit, entre autres objets précieux, la porte principale de l'appartement particulier de saint François de Sales au palais épiscopal d'Annecy.

Visitandines (LES), opéra-comique en deux actes, paroles de Picard, musique de Devienne; représenté à Feydeau le 7 juillet 1792. On ajouta un troisième acte, mais il fut supprimé. Cette pièce a dû sa célébrité aux circonstances. Les *Visitandines* eurent la vogue jusqu'à l'époque où ce genre de sujets fut interdit au théâtre. Le livret offre quelques scènes fort comiques; mais presque partout l'in vraisemblance le dispute au mauvais goût. On n'y rencontre aucune situation de nature à émouvoir le spectateur. Le livret du *Domino noir* a été mieux conçu sous ce rapport par M. Scribe pour le compositeur. La méprise du valet prenant un couvent pour une auberge, le coup de cloche des matines étouffant la voix de l'amant qui veut chanter une romance, la scène des deux ivrognes, contribuèrent au succès de l'ouvrage. Quand on relit la partition des *Visitandines*, on ne peut qu'attribuer aux idées

du temps et au choix du sujet le long succès de cet ouvrage. La musique en est plate, commune, sans caractère. Ce sont des airs de vaudeville, des passe-partout. Si on en excepte la romance d'Euphémie, chantée avec accompagnement de harpe :

Dans l'asile de l'innocence,
Amour, pourquoi m'embraser de tes feux ?
Eloigne-toi ; la froide indifférence
Doit seule régner dans ces lieux,

qui pourrait supporter aujourd'hui les paroles et la musique du roudeau de Belfort : *Enfant chéri des dames, de l'air Qu'on est heureux de trouver en voyage*, chanté par Frontin, et des couplets du Père Hilarion : *Un soir de cet automne ? Les Visitandines* ont reparu à l'Opéra-Comique après la Restauration sous le titre de *Pensionnat de jeunes demoiselles*, le 5 mars 1825, retouchées par Vial, et à l'Odéon sous celui-ci : les *Françaises au sérail*, le 28 juin 1825, retouchées encore par Hyacinthe Albertin. Le rôle de Frontin a été chanté par Martin. Le *Pensionnat* a été repris au Théâtre-Lyrique le 11 février 1852.

VISITATEUR, TRICE s. (vi-zi-ta-teur, tri-se — du lat. *visitare*, visiter). Personne qui visite.

— s. f. Religieuse chargée de visiter les divers monastères de son ordre ou de sa province.

VISITATION s. f. (vi-si-ta-si-on — lat. *visitatio*; de *visitare*, visiter). Action de faire une visite ; ne se dit que de la visite que Marie fit, pendant sa grossesse, à sa cousine Elisabeth, et de la fête que l'Eglise célèbre en mémoire de cette visite : *La VISITATION de la Vierge. La fête de la VISITATION*.

— Tableau, image quelconque représentant la visite de Marie à sa cousine : *La VISITATION de Rubens*.

— *Mort causée par la visitation de Dieu*, Périphrase usitée en Angleterre pour désigner une mort subite.

— Hist. ecclésiastique. Ordre de religieuses fondé par saint François de Sales en 1610 : *Couvent de la VISITATION. Filles de la VISITATION*.

— **Encycl.** Liturg. Il est dit dans l'Evangile que l'ange Gabriel, en annonçant à Marie le mystère de l'incarnation, lui apporta que sainte Elisabeth, sa cousine, qui jusqu'alors avait été stérile, était grosse de six mois ; que Marie alla voir cette parente qui demeurait avec Zacharie, son mari, dans une ville de la tribu de Juda. Il paraît que c'est à Hébron, ville située à 25 ou 30 lieues de Nazareth. Elisabeth n'eut pas plus tôt entendu la voix de sa cousine que, suivant la légende, elle sentit son enfant tressaillir dans son sein. En même temps, elle fut remplie du Saint-Esprit et s'écria : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni. Et d'où me vient cette faveur, que la mère de mon Seigneur vienne à moi ? L'enfant que je porte vient de tressaillir de joie. Vous êtes heureuse d'avoir cru, parce que tout ce que vous a été dit par le Seigneur s'accomplira. » Ce fut alors que Marie prononça le cantique qui commence par le mot *Magnificat* (v. ce mot). Après avoir demeuré environ trois mois chez sa cousine, elle retourna à Nazareth.

L'institution de la fête de la *Visitation* est due à saint Bonaventure, général de l'ordre de saint François. Il en fit un décret dans un chapitre général tenu à Pise, l'an 1263, par toutes les églises de son ordre. Dans le siècle suivant, le pape Urbain étendit cette fête à toute l'Eglise ; sa bulle, de 1379, ne fut publiée que l'année suivante par Boniface IX, son successeur. En 1431, le concile de Bâle l'ordonna de même pour toute l'Eglise et en fixa le jour au 2 juillet.

— Hist. ecclésiastique. **VISITANDINES**.

Visitation. Iconogr. L'évangéliste saint Luc raconte ainsi l'épisode de la visitation : « En ces jours-là Marie, se levant, part et marche avec promptitude dans le pays des montagnes, à une ville de Judée ; et elle entra en la maison de Zacharie, et salua Elisabeth. Dès qu'Elisabeth eut ouï la salutation de Marie, l'enfant tressaillit dans son sein, et, remplie du Saint-Esprit, elle s'écria d'une voix forte : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni. » Et Marie dit : « Mon Seigneur est avec vous. » Une des peintures les plus anciennes que nous connaissions de cet épisode est due à Cimabue : Elisabeth sort en hâte de sa demeure et se précipite dans les bras de Marie. Derrière celle-ci se tient une servante, les mains jointes ; au fond s'élève une habitation. Entre les deux femmes, l'artiste n'a pas marqué assez l'opposition d'âge, de condition, de caractère ; Elisabeth est trop jeune et Marie n'est pas assez ; on ne sent point la supériorité de celle-ci sur celle-là. Néanmoins, la simplicité de la scène n'est pas sans grandeur. Giotto a bien surpassé Cimabue, son maître, dans le tableau de la *Visitation* que l'Académie des beaux-arts de Florence a de lui. Il a suivi son exemple en plaçant une servante derrière la Vierge ; mais il a donné à chaque figure sa dignité relative. Marie relève Elisabeth qui veut s'agenouiller devant elle, et elle met dans cet acte de condescen-

dance une tendresse pleine de douceur et de bonté. Une joie divine rayonne à travers l'humilité qui enveloppe ces deux figures. Elisabeth s'incline profondément devant la Vierge. Cette peinture est fort belle et conserve l'empreinte d'un accent religieux très-vif.

Les artistes de la Renaissance se sont écartés pour la plupart de la vérité biblique et de la noble simplicité de Giotto. Sous prétexte de représenter la *Visitation*, ils ont figuré l'entrevue de deux grandes dames de leur temps, escortées de leurs époux et d'une nombreuse suite d'amies et de servantes. C'est ainsi que Domenico Ghirlandajo, dans une de ses plus belles fresques de Santa-Maria-Novella, à Florence, a placé la Vierge et sainte Elisabeth au milieu de toutes les élégances mondaines et des plus exquises recherches de l'architecture florentine ; trois femmes se tiennent derrière Marie, et deux derrière Elisabeth ; au fond, à gauche, se déroule un paysage animé de petites figures accessoires ; à droite s'élèvent de superbes palais. Ghirlandajo a traité le même sujet avec plus de simplicité dans un tableau qui est au Louvre et auquel nous consacrons ci-après un article spécial. Andrea del Sarto, dans une peinture de la confrérie du Scalzo, à Florence, a donné une rue même de cette ville pour théâtre à la rencontre de Marie et d'Elisabeth ; celle-ci pose familièrement la main sur l'épaule de la Vierge, qu'accompagne saint Joseph ; trois serviteurs montent les marches du palais. Le Pontormo, dans une fresque que nous décrivons ci-après, n'a pas groupé moins de quatorze personnes autour des deux figures principales. Giovanni Santi, le père de Raphaël, s'est contenté, dans une fresque qui décore l'église Santa-Maria-Nuova, à Fano, de placer deux femmes derrière Elisabeth, et deux autres femmes, ainsi que saint Joseph, derrière Marie ; il a, d'ailleurs, transformé en palais l'habitation de l'épouse de Zacharie, et lui a donné pour horizon les montagnes de l'Ombrie.

Le Pinturicchio a représenté plusieurs fois la *Visitation*, notamment dans une des chambres de l'appartement Borgia, au Vatican ; outre saint Joseph, il a placé derrière la Vierge sept figures parmi lesquelles une mère et un enfant, tandis que, derrière sainte Elisabeth, il a introduit quatre jeunes femmes et deux plus âgées, les unes assises, les autres debout, celles-ci tenant une quenouille, celles-là occupées à d'autres ouvrages domestiques, et devant elles un bambin jouant avec un chien. « Ces différents groupes ont un charme incontestable, dit M. Gruyer, une noblesse instinctive en rehausse la familiarité. Néanmoins, ce sont des intrus qui ont forcé l'accès du sanctuaire. Si l'on regarde en outre la loge qui forme le fond du tableau, si l'on considère les riches arabesques qui décorent les pilastres, on perd complètement les traces des saintes Ecritures et l'on est bien près d'en oublier l'esprit. La Vierge, cependant, avec son visage pâle par le temps, avec sa gorge demi-nue, avec son long manteau bleu qui tombe de sa tête jusqu'à terre, est ravissante, et rarement Pinturicchio s'est élevé à ce degré de beauté. Mais est-ce bien la mère du Dieu ? »

Le musée des Offices possède un tableau de la *Visitation* peint par Mariotto Albertinelli ; la Vierge et Elisabeth sont seules en scène, elles se donnent la main et sont toutes deux de profil ; Marie est enveloppée dans un manteau bleu qui encapuchonne sa jeune tête ; la vieille Elisabeth a une robe verte, un manteau jaune et un capuchon blanc. Ce tableau est remarquable par son coloris souple et moelleux. Il a été gravé par V. della Bruna.

Il était réservé à Raphaël de représenter la *Visitation* avec autant de délicatesse de sentiment que de hardiesse de conception. Nous décrivons ci-après son tableau. Parmi les autres artistes italiens qui ont peint la *Visitation*, nous citerons : Cristofano Allori (au palais Strozzi, à Florence), Andrea del Sarto (gravé par Gio. B. de Cavalleriis, 1572), Michele Anselmi (église de la Fontegiusta, à Sienne), Antonio Veneziano (musée de Modène), Barca (chapelle Pellegrini, à Vérone), le Baroque (musée du Belvédère, gravé par G. van Veen), Federico Bianchi (église Saint-Laurent, à Milan), Carlo Bonone (église S. Maria-in-Vado, à Ferrare), P. Boschi (église S. Guetano, à Florence), Buonvicino (gravé par Fr. Cecchini, 1799), Calisto de Lodi (église S. Maria Cucchera, à Bre-scia), Annibal Carrache (gravé par Michel Lasne), Louis Carrache (église Saint-Dominique, à Bologne), B. Cesi (fresque de la chapelle du palais, à Bologne), le Dominiquin (peinture de la chapelle Nolfi, à Fano, gravé par D. Cunego), Gaudenzio Ferrari (église Saint-Jacques, à Savone), le Garofalo (palais Doria, à Rome), Luca Giordano (musée du Belvédère), le Guerchin (musée de Rouen et église de Monza), le Guide (gravé par W. de Gheyn), Carle Maratte (église S. Maria-della-Pace, à Rome, gravures de L. Heckenauer, 1678, et de P. Picault), Gio. Maria Morandi (musée des Offices, gravé par Noël Le Mire), B. Naldini (cathédrale de Florence), Palma le Vieux (musée du Belvédère), Ercole Procaccini (musée de Naples), Salvati (gravé par J. Matham, par Ghisi Mantovano, par B. Passarotti, etc.), le

Titien (pinacothèque de Venise, gravé par Viviani), G. Vasari (gravé par Diana Ghisi, 1588), Agostino Veracini (église S. Lorenzo, à Florence), Andrea Vicentino (musée des Offices), etc. Parmi les rares représentations de la *Visitation* que nous fournit l'école espagnole, nous mentionnerons celles de Vicente de Juanes et de V. Carducci qui sont au musée de Madrid ; le tableau du premier de ces artistes nous fait voir sainte Elisabeth agenouillée aux pieds de la Vierge, tandis que saint Joseph et Zacharie s'empressent ; un valet et un âne complètent la composition.

Un recueil, publié à Rome sous le titre d'*Analecta juris pontificii*, a donné les indications suivantes au sujet de la manière dont les peintres doivent représenter la *Visitation* : « Il faut prendre garde de placer la scène dans les champs, puisque l'Evangile porte expressément que la sainte Vierge entra dans la maison de sainte Elisabeth. Cette maison ne doit pas être un palais qu'on croirait sorti des mains du plus habile architecte du monde. La présence d'un âne n'a rien que de très-plausible ; vraisemblablement la sainte Vierge ne fit pas ce grand voyage à pied. Les peintres se plaisent à faire embrasser les deux cousines ; cela est communément reçu. Mais il ne faut pas décrire la salutation en présence de saint Joseph et de saint Zacharie ; car, si saint Joseph accompagnait sa femme, on doit bien croire que le colloque de la sainte Vierge et de sainte Elisabeth fut secret, puisque trois mois après, ainsi que nous l'apprenons par l'Evangile, saint Joseph ignorait le mystère de l'incarnation. Une autre erreur serait de peindre saint Zacharie conversant avec saint Joseph ; l'Evangile nous apprend qu'il resta muet jusqu'à la naissance de saint Jean. » Si quelques-unes des erreurs signalées dans le passage qu'on vient de lire ont été commises par des peintres italiens ou espagnols, beaucoup d'autres infractions à la vérité évangélique et à la couleur locale pourraient être relevées dans les peintures de la *Visitation* qu'on voit aux écoles du Nord, par exemple dans les tableaux de Hans Holbein le vieux (à la pinacothèque de Munich), J. Lievens (au Louvre), Rubens (cathédrale d'Anvers), Th. van Thulden (musée du Belvédère), Johannes Victor (église Saint-Jacques, à Anvers), Martin de Vos (musée de Dijon), etc. Lievens a représenté la Vierge pressant dans ses bras Elisabeth, qui est vêtue d'une longue robe de velours violet garnie de fourrure et que suit un petit chien blanc ; Joseph s'entretient avec Zacharie, qui est debout sur le seuil de sa porte. Dans le tableau de J. Victor, sainte Elisabeth, mi-prosterne, embrasse les flancs arrondis de la jeune épouse mystique ; celle-ci est le portrait de la femme de Rubens.

L'ancienne école française a produit quelques bons tableaux de la *Visitation* ; il y en a un du plus beau style, par le Poussin, au musée de l'Ermitage, et un de Jouvenet, au musée de Madrid. D'autres ont été exécutés par L. de Boullogne (daté de 1688, vente Fesch), Michel Corneille (gravé par P. Daret), le frère Jean-André (à l'hospice de Toulon), Houasse (musée de Toulon), Ch. de Lafosse (musée de Tours), Lagrenée (musée de Madrid), E. Leveque (autrefois dans la chapelle de l'hôtel du président Turgot, à Paris), Lovieux (église de la Madeleine, à Aix), Nic. Quentin (musée de Dijon), J. Estella (gravé par Ch. Audran), H. Fragonard, etc. Parmi les peintres de notre temps, nous citerons : L.-E. Rioult (Salon de 1850), Meynier (Salon de 1874), Félix Barrias (église Notre-Dame, à Clignancourt), Cl. Jacquand (église Saint-Philippe-du-Roule, gravé par Baudran), Loustau (Salon de 1861), Staal (Salon de 1864), Caminade (église Saint-Etienne-du-Mont, à Paris), Emile Lecomte (Salon de 1849), J.-E. Delaunay (peinture murale au monastère de la Visitation, à Nantes), Claude Thévenin (Salon de 1844), etc.

Visitation (LA), tableau de Domenico Ghirlandajo ; au Louvre (n° 204). La Vierge, enveloppée dans un grand manteau bleu, qui tombe jusqu'à terre, se penche modestement vers sainte Elisabeth agenouillée devant elle ; l'entrevue se passe sous un vestibule dont les arcades s'ouvrent sur un vaste paysage. Derrière l'épouse de Zacharie, une jeune femme, debout et joignant les mains, s'incline avec respect vers la Vierge ; derrière celle-ci est une autre femme qui se redresse avec dignité, comme pour marquer combien elle a lieu de se glorifier d'être la suivante de la mère du Sauveur. « Ces deux figures accessoires sont admirables, dit M. Gruyer (*Iconogr. de la Vierge*, II, p. 75) ; ce sont deux anges moins les ailes ; la seconde surtout est d'une beauté à côté de laquelle pâlit la beauté des personnages principaux. » Le rédacteur du catalogue du Louvre désigne ces deux femmes comme étant l'une Marie Cléophas, mère de saint Jacques le Mineur, l'autre Marie Salomé, épouse de Zébédée.

Ce tableau a été apporté de Florence vers le commencement de ce siècle. On croit que c'est celui qui a été désigné par Vasari comme ayant été commencé pour l'église de Castello par Domenico Ghirlandajo et terminé par ses frères Davide et Benedetto.

Visitation (LA), tableau de Raphaël ; au

musée royal, à Madrid. Elisabeth et Marie, accourues avec empressement l'une vers l'autre, se sont séparées de leur suite et se rencontrent sur les bords du Jourdain. « Seules, elles compoient la scène, dit Emeric David ; mais toutes deux offrent le signe extérieur de leur maternité, et leur état très-visible appelle la principale attention du spectateur, comme il paraît la principale cause de l'émotion qu'elles éprouvent elles-mêmes. Au premier abord, elles se sont donné mutuellement la main. Elisabeth avance son bras gauche sur la ceinture de Marie pour l'embrasser et, par le regard le plus animé, en inclinant légèrement son front, elle exprime à sa jeune parente et sa vive affection, et sa joie, et son religieux respect. Dans cette disposition du groupe, l'une des deux saintes femmes laisse voir pleinement le sein où le Sauveur du monde repose, et l'autre recouvre en partie de son bras droit le simple mortel qui doit dire un jour de Jésus : « Je ne suis pas digne de dénouer les cordons de sa chaussure. » Etonnée de son inexplicable position, Marie appuie la main gauche sur son sein et baisse les yeux. Son embarras et son innocence se peignent à la fois sur son visage. Elle n'est pas âgée de plus de quinze ou seize ans. Ses longues paupières noires, en s'abaissant, rendent plus sensible l'expression de sa modestie. Les deux figures offrent entre elles un remarquable contraste. Autant la jeune Marie a les formes délicates, autant la vieille Elisabeth a la stature vigoureuse. La femme de Zacharie est chargée d'années, mais n'en est point accablée ; sa taille, que le respect seul incline, deviendrait imposante si elle se redressait ; son visage, sillonné de rides, est comme illuminé par la vacuité du regard ; ses cheveux sont enveloppés d'une écharpe en forme de turban qui vient se rattacher sous le menton ; son vêtement se compose d'une robe bleue, retenue à la taille, et d'un manteau brun rouge, noué sur l'épaule gauche ; ses pieds sont chaussés de sandales. Cette femme, qui porte si fièrement son grand âge, est saisie d'allégresse à la vue de la mère du Sauveur. Celle-ci est vêtue d'une tunique violette et d'un manteau rougeâtre attaché sur l'épaule gauche ; ses cheveux blonds, noués au-dessus du front comme dans les statues antiques, se relèvent de chaque côté des tempes et s'étagent en nattes épaisses reliées par des bariolures au sommet de la tête ; ses pieds, chaussés de sandales bleues, sont d'un très-beau dessin. Elle se tient droite, le corps légèrement renversé, dans l'attitude d'une femme qui porte le fardeau maternel. Dans le fond du paysage, sur l'autre rive du Jourdain, saint Jean-Baptiste baptise Jésus, dont les vêtements sont tenus par deux archanges, et au-dessus duquel plane la mystique colombe, tandis qu'un ange apparaît le Père éternel, soutenu lui-même par deux anges. On a voulu voir dans ce dernier sujet une allusion au bain de baptême du donataire du tableau, Jean-Baptiste Brancaccio d'Aquila, chambellan du pape ; mais la vérité est, comme l'a fait remarquer M. Gruyer, que Raphaël, en rapprochant la visitation du baptême de Jésus-Christ, n'a fait que se conformer à une tradition théologique adoptée par l'art chrétien dès ses origines : « Elisabeth est auprès de Jésus-Christ. Jean-Baptiste, figurant le vieux monde, va naître d'une femme ancienne et stérile ; Jésus-Christ, image de la vie future, repose dans le sein d'une mère jeune et vierge. »

Tel est ce tableau, dont la conception appartient tout entière à Raphaël, mais à l'exécution duquel on croit qu'un de ses élèves, Francesco Penni, a eu part. On ne trouve pas, en effet, dans toutes les parties de cette peinture la manière franche, aisée, limpide, qui est celle du maître. Toutefois, il ne faut pas se dissimuler que l'œuvre a dû être fort altérée par les nombreuses restaurations qu'elle a subies. Telle qu'elle est, elle offre des morceaux excellents. « La tête de sainte Elisabeth, dit Passavant, est surtout d'une extraordinaire beauté de coloris et d'expression. Moins satisfaisante est la tête de la Vierge qui, posée sur un cou mince et grêle, n'a pas dans l'expression cette finesse naïve que l'on est accouru à trouver dans les madones de Raphaël. Néanmoins, cette tête est très-belle et a bien le coloris du maître : grisâtre dans les ombres, rougeâtre dans les demi-teintes et bleuâtre dans les clairs. La carnation de sainte Elisabeth est beaucoup plus colorée et plus chaude. Le paysage est d'un faire large et magistral et avec un ton bleu énergique dans les lointains. »

Après avoir longtemps décoré l'église de Saint-Sylvestre, à Aquila, la *Visitation* fut achetée, en 1655, par le roi Philippe IV d'Espagne, qui la fit placer au palais de l'Escurial. Elle prit place au Louvre du temps du premier Empire et fut alors transportée de son vieux panneau sur toile. Elle a été rendue à l'Espagne après 1815. Elle a été gravée par Boucher-Desnoyer (1824), par Esteban Boip, par Normand, etc.

Visitation (LA), fresque du Pontormo ; dans la cour de l'Annunziata, à Florence. Marie, jeune et charmante, relève la vieille Elisabeth qui veut s'agenouiller devant elle. Quatorze personnes, d'âges et de sexes diffé-

rents, se tiennent autour de ce groupe principal. On remarque, dans le nombre, une jeune femme, d'une tournure très-élégante, qui porte un paquet sur la tête; une autre qui porte son enfant, une troisième qui est assise sur les degrés d'un escalier et dont le gracieux visage est entouré d'une draperie blanche. Derrière Elisabeth, Joseph, appuyé sur un bâton, paraît rendre compte à Zacharie de l'objet du voyage. A droite, au premier plan, un beau jeune homme est debout, tenant un grand livre ouvert; près de lui est assis un enfant nu, qui est devenu classique.

Cette peinture, que le Pontormo exécuta à l'âge de vingt-deux ans, peu de temps après être sorti de l'école d'Andrea del Sarto, se ressent beaucoup du style de ce maître. « moribonda » et d'harmonie, et nous apprend que le Pontormo reçut des services la somme de 16 écus pour ce beau travail ! Le dernier des rapins, aujourd'hui, ne consentirait pas à faire un portrait pour ce prix. La *Visitation* a été gravée dans l'*Etruria pittrice* (pl. 44); il y a aussi une gravure au trait par Alessandro Chiari. Une copie assez peu exacte de cette fresque se voit au musée du Louvre (n° 159); elle a été attribuée au Rosso et a été gravée dans le recueil de Landon (VII, pl. 33).

Visitation de la Vierge (LA), tableau de Sébastien del Piombo; musée du Louvre (n° 239). La Vierge, accompagnée de deux femmes, est reçue par sainte Elisabeth; on aperçoit plus loin Zacharie qui descend les degrés d'un palais. Un homme, vu de dos, lui annonce l'arrivée de la Vierge. Dans le fond, à gauche, on voit des fabriques. Le tableau est signé : *Sebastiam Venetus faciebat Romæ M.D.XXI*. Cette peinture est une des meilleures de Sébastien; il l'exécuta dans toute la force et la maturité de son talent, alors qu'il avait reçu les conseils de Michel-Ange. On admire surtout la tête de la Vierge et celle de sainte Elisabeth, d'une irréprochable pureté de dessin. On prétend même, s'il faut en croire le Père Dan, que la tête de la Vierge aurait été peinte par Michel-Ange lui-même. Après avoir longtemps décoré les palais de Fontainebleau, de Versailles et du Louvre, cette *Visitation* avait été reléguée dans un grenier d'où elle a été retirée sous le premier empire; la peinture a été reportée du panneau sur toile et les raccords nécessaires ont été faits avec beaucoup d'habileté. Cette *Visitation* a été gravée dans les recueils de Filhol et de Landon, et en manière noire par Louis-Sébastien Duocq (1866).

VISITE s. f. (vi-zi-te — du lat. *visere*, examiner). Action d'aller voir quelqu'un chez lui; se dit surtout d'un déplacement de ce genre fait par civilité ou par devoir : *Les visites du premier de l'an. Faire une visite. Recevoir des visites. La liste des visites que reçoit une dame anglaise est quelquefois de deux cents personnes.* (Mme de Staël.) *Une femme bien élevée ne reçoit jamais la visite d'un homme dans sa chambre à coucher.* (Boitard.)

— Par ext. Personne qui fait une visite : *Toutes mes visites m'ont fait défaut. J'attends encore une visite. J'ai congédié toutes mes visites. S'il vient une visite, vous direz que je n'y suis pas.*

— Action d'un médecin qui va voir un malade pour examiner son état et essayer de le guérir : *Attendre la visite du docteur. Faire payer cher ses visites.* « Tournée des médecins et des élèves dans un hôpital, pour examiner les malades, prescrire un traitement, pratiquer des opérations : *L'heure de la visite. Assister à la visite.* »

— Tournée d'inspection d'une nature quelconque : *La visite d'un inspecteur de l'enseignement. La visite pastorale d'un évêque. La visite d'un provincial de capucins.*

— Examen détaillé d'une nature quelconque : *Faire la visite d'un navire, d'une construction, d'une charpente.*

— Carte de visite, Carré de carton que l'on dépose chez les personnes qu'on ne trouve pas ou que l'on est censé ne pas trouver chez elles, et qui porte le nom du visiteur.

— Visite de condoléance, Celle que l'on fait à quelqu'un après un malheur qui lui est arrivé, un décès survenu dans sa famille : *A Rome, les visites de condoléance sont de mauvais goût.* (E. About.) « Visite de digestion, Visite que l'on fait aux personnes chez qui l'on a dîné. Cette locution très-familière est regardée comme peu convenable. »

— Visite de cérémonie, Celle que l'on fait en tenue et avec un certain appareil. On disait autrefois *Visite en robe détreussée*, parce que les dames laissaient traîner les queues de leurs robes dans les visites de ce genre.

— Rendre visite à quelqu'un, Lui faire une visite, aller le voir chez lui. « Rendre une visite à quelqu'un, Lui faire une visite après en avoir reçu une de lui : *La duchesse d'York a été à Versailles voir la reine, qui lui rendra demain sa visite, et jeudi elle décampera.* » (Mme de Sév.)

— Jurispr. Visite domiciliaire, Inspection d'un domicile que fait la justice, pour y découvrir une personne ou des objets que l'on soupçonne y être cachés. « Visite des matrones, Examen corporel de certaines fem-

mes, fait par ordre de justice, pour constater un crime dont elles auraient été victimes ou qu'on les soupçonne d'avoir commis.

— Dr. des gens. Droit de visite, Droit que diverses nations se sont accordé les unes aux autres, par des traités, de faire visiter en mer par leurs vaisseaux de guerre les navires marchands qu'ils rencontrent, afin de s'assurer que les navires ne se livrent pas à la traite des noirs : *Donner aux Anglais le droit de visite, c'est constituer les Anglais les gendarmes de la mer.* (Dupin.)

— Relig. Acte de dévotion qui consiste à se transporter dans certains lieux pour gagner certaines indulgences attachées à cet acte : *La visite des prisonniers. La visite des églises.*

— Modes. Sorte de petit manteau de femme.

— Techn. Visites de monnaies, Pièces frappées, avec des flans ordinaires, à l'occasion des visites des princes dans les ateliers monétaires.

— Econ. domest. Petit fagot de bois sec qui sert à faire rapidement du feu quand on reçoit une visite.

— Entom. Fourmis de visite, Nom donné, dans les contrées tropicales, à des fourmis qui pénètrent en très-grand nombre dans les habitations et les débarrassent des insectes et des débris de toute nature.

— Encycl. Mœurs et cout. Le savoir-vivre a ses lois, que nul n'est censé ignorer, comme toutes les autres lois, quoiqu'elles ne soient écrites dans aucun code et qu'on ait négligé de les promulguer officiellement. L'usage les a établies, l'étiquette les a consacrées, et l'on risque, en les transgressant, de passer pour un homme impoli ou mal élevé. Le plus simple est donc de se conformer à l'usage, quelles ennuyeuses et inutiles que soient les corvées qu'il impose.

Au premier rang de ces corvées nous placerons les visites dites de cérémonie. Qu'elles soient tout à fait inutiles et souverainement banales, personne ne le contestera; mais nous ne conseillerons à personne de s'en exonerer sous ce mauvais prétexte. On doit une visite, au jour de l'an, à un certain nombre de personnes, supérieures, parents, alliés, etc.; après avoir accepté un dîner, après un mariage, une naissance ou un décès dont il vous a été fait part; après une maladie, à toutes les personnes qui vous ont visité ou qui ont fait prendre de vos nouvelles; au moment de quitter pour un certain laps de temps la ville où l'on réside, à toutes les personnes avec lesquelles on est en relation suivie; au retour, on doit encore une visite aux mêmes personnes; accidentellement, on doit aussi une visite à celles de ses connaissances auxquelles il arrive un accident heureux ou malheureux, coup de fortune ou de disgrâce. L'étiquette a réglé l'ordre et la marche de chacune de ces visites en particulier.

Règle générale, les visites de cérémonie doivent être courtes; dix minutes, un quart d'heure au plus suffisent. On doit même les abrégier encore s'il survient une autre personne; n'y eût-il que cinq minutes qu'on est là, l'arrivée d'un visiteur vous autorise à prendre congé; loin d'être une impolitesse, ce prompt départ est une marque de savoir-vivre.

Les visites du jour de l'an se font cérémonieusement, en grande toilette; on doit les faire la veille aux supérieurs et aux grands parents; le jour même aux père et mère, oncles et tantes, sœurs et frères aînés; dans la huitaine, aux cousins, cousines et autres personnes alliées; dans la quinzaine, aux intimes; dans le mois, aux simples connaissances.

La visite après dîner, dite visite de digestion, se fait obligatoirement dans la huitaine; si l'on est empêché, il est nécessaire de s'excuser par lettre et non par une simple carte de visite.

La visite de félicitation pour un mariage ou pour une naissance se fait dans la quinzaine; la visite de condoléance mortuaire, dans la huitaine.

Si une personne de vos amis ou de votre connaissance vient d'obtenir un haut emploi, une faveur quelconque, vous devez l'en féliciter au plus tôt, soit par lettre, soit en envoyant votre carte; il est de bon goût de ne lui faire visite que plus tard ou même de s'abstenir tout à fait, de peur de passer pour un solliciteur; au contraire, après une disgrâce, un revers de fortune, une visite prompte sera la meilleure preuve de sympathie.

Les visites pour cause de maladie présentent deux catégories distinctes; on c'est vous qui avez été malade, et vous devez vous rendre à tous ceux qui sont venus vous voir ou prendre de vos nouvelles; cette visite doit se faire aussitôt après le rétablissement complet. Dans le cas contraire, rendant visite à un ami ou à une connaissance malade, ce qu'on doit faire aussitôt qu'on a appris l'événement, il est de bon goût de ne pas insister pour être reçu et de se borner à prendre des nouvelles; en d'autres termes, on ne doit entrer que s'il y a insistance à vous recevoir.

D'autres visites ne sont réglées par aucune étiquette; ce sont celles que l'on fait régulièrement ou à des époques indéterminées aux

personnes chez lesquelles on est reçu. Elles dépendent du degré d'intimité où l'on est avec ces personnes; la seule règle, c'est de ne se présenter qu'aux heures où l'on sait pouvoir être reçu, c'est-à-dire dans l'après-midi, et, pour les personnes qui ont par semaine un jour ou deux de réception, seulement ces jours-là.

Les visites dites pour prendre congé, au départ pour la campagne ou pour un voyage, et les visites dites de retour ne se font qu'aux personnes avec lesquelles on est en grande relation; aux simples connaissances, on se contente de porter ou d'adresser par la poste sa carte marquée des lettres P. P. C. ou du mot *Retour*.

— Visite (cartes de). V. CARTE

— Législ. Visite domiciliaire. Le principe de l'inviolabilité du domicile a été explicitement affirmé par la plupart de nos constitutions et de nos chartes. La constitution consulaire de frimaire an VIII elle-même rendait hommage à l'inviolabilité de la vie privée et du foyer des citoyens en des termes qui ne manquaient pas d'une certaine emphase. La loi du 21 juillet 1791 prenait, à juste titre, un surcroît de précaution pour protéger les demeures privées durant la nuit. Une disposition spéciale du code de procédure, celle de l'article 1037, fixe la période légale de nuit, qui varie avec les saisons de l'année. On trouvera les détails qui se réfèrent à cette matière dans notre article VIOLATION DE DOMICILE. Enfin, l'article 184 du code pénal de 1810 complète ce système de garanties en punissant de l'emprisonnement et de l'amende les agents quelconques de l'autorité qui, même durant le jour, pénétreraient dans un domicile privé contre le gré du maître de la maison, hors des cas où la loi leur permet de s'y introduire et sans observer les formes protectrices qu'elle prescrit.

Les termes dans lesquels est conçue la prohibition de cet article 184 font eux-mêmes pressentir qu'il existe des restrictions et des dérogations au principe de l'inviolabilité du domicile. Ces dérogations se produisent, en matière civile, pour les officiers publics chargés d'intimer des interpellations judiciaires, c'est-à-dire de notifier des exploits ou de procéder à l'exécution des jugements et autres décisions de justice. Des restrictions à la règle de l'imperméabilité des demeures privées se produisent encore en matière criminelle, quand il s'agit de rechercher les indices des crimes et des délits et d'en saisir les auteurs ou les complices. C'est spécialement dans ce dernier ordre de dérogation au principe que rentre la matière des visites domiciliaires qui forment l'objet de cet article. En règle générale, c'est au juge d'instruction seul, magistrat investi de la plénitude des attributions de la police judiciaire, qu'il appartient de se livrer à des visites et à des perquisitions à domicile en vue d'y rechercher la trace et les preuves des délits qui tombent sous l'action de la justice répressive. Les articles 87, 88, 89 et 90 du code d'instruction criminelle déterminent dans quelles conditions et dans quelles formes il doit être procédé par le juge d'instruction à ces perquisitions domiciliaires. L'article 87 est ainsi conçu : « Le juge d'instruction se transportera, s'il en est requis, et pourra même se transporter d'office dans le domicile du prévenu pour y faire la perquisition des papiers, effets et généralement de tous les objets qui seront jugés utiles à la manifestation de la vérité. » Il résulte des termes de cet article que le juge d'instruction peut procéder à une visite domiciliaire, soit sur la réquisition du ministère public, soit d'office, c'est-à-dire d'une manière spontanée et de son propre mouvement. Ce magistrat, en effet, en même temps qu'il est juge, exerce des fonctions actives, et il peut agir par son initiative propre et sans attendre les réquisitions du procureur de la république. Mais le juge d'instruction ne procède pas en cette matière uniquement d'office; l'article 87 porte qu'il peut être requis de faire les perquisitions au domicile du prévenu. On a agité la question de savoir si ce magistrat est rigoureusement tenu d'obtempérer aux réquisitions qui lui sont faites à cet égard; hâtons-nous de dire que la jurisprudence s'est prononcée à peu près unanimement dans le sens de la négative. Le juge d'instruction est avant tout juge et, par conséquent, ne doit d'obéissance hiérarchique à personne; s'il estime dans sa conscience d'homme et de juge que des perquisitions domiciliaires requises par le ministère public sont intempestives ou inconvenantes, il demeure parfaitement libre de ne point obtempérer aux réquisitions qui lui sont adressées.

L'article 87 que l'on vient d'analyser autorise des perquisitions au domicile du prévenu. L'article 88 va au delà, et il permet au magistrat instructeur de procéder à des investigations domiciliaires même dans la demeure des tiers étrangers à l'inculpation, lorsqu'il existe de sérieuses présomptions que les papiers ou objets quelconques pouvant mettre sur la trace du délit recherché ont été recelés au domicile de ces tierces personnes. Les présomptions qui peuvent autoriser cette mesure délicate et même périlleuse sont d'ailleurs, quant à leur consistance et à leur gravité, nécessairement livrées à l'appréciation du magistrat. Du reste, tout

est ici inévitablement du ressort de la confiance et de la délicatesse personnelle du juge. L'opération est de nature à froisser les plus légitimes susceptibilités. Les investigations dans les papiers du prévenu ou même d'un tiers livrent au magistrat jusqu'aux correspondances les plus intimes et les plus étrangères au crime ou au délit qui fait l'objet de la poursuite. Pour faire le triage des documents utiles, il peut être obligé de toucher aux plus secrets papiers de famille. Son honorabilité personnelle est la seule garantie qu'il n'y touchera que d'une main discrète et détournera la vue de tout ce qui n'intéresse pas directement l'instruction. On peut penser que cette garantie est complètement insuffisante.

Le juge d'instruction doit rédiger un procès-verbal détaillé des perquisitions domiciliaires auxquelles il procède, et il doit coter et sceller les différentes pièces dont il opère la saisie et qui doivent devenir des éléments de preuve. On a débattu la question de savoir si le juge d'instruction est obligé de rendre et de rédiger une ordonnance prescrivant la visite domiciliaire à laquelle il se dispose à procéder. Le code du 3 brumaire an IV exigeait expressément que cette ordonnance préalable fût rendue. Le code actuel d'instruction criminelle est muet sur ce point, et son silence a reçu des interprétations diverses. M. Hélie se prononce pour la nécessité de l'ordonnance, par la raison qu'elle est en soi un des actes de l'instruction qui doit laisser sa trace dans la procédure et qui doit exister matériellement, puisque, de même que toutes les évolutions et tous les actes du procès, elle pourrait être frappée d'opposition et devenir ainsi l'objet d'un incident du débat. M. Dalloz pense, au contraire, que le procès-verbal que rédige le juge de ses perquisitions à domicile suffit amplement pour présenter sur ce point toutes les constatations désirables.

Les visites et perquisitions domiciliaires rentrent exclusivement, avons-nous dit, en règle générale, dans les attributions du juge d'instruction. Néanmoins, les articles 35 et suivants du code d'instruction criminelle permettent aussi au procureur de la république de procéder à ces mesures délicates d'instruction, mais uniquement dans le cas de flagrant délit et lorsqu'il s'agit de faits pouvant entraîner l'application de peines afflictives et infamantes, c'est-à-dire de peines criminelles et non simplement correctionnelles. La gravité de la prévention motive alors la dérogation à la règle, et la circonstance de flagrant délit appelle d'ailleurs une action immédiate qui peut obliger de passer sur les démarcations ordinaires de la compétence.

Une question d'un réel intérêt, et qui a été débattue avec une certaine chaleur, est celle de savoir si le juge d'instruction peut, pour une visite domiciliaire, se substituer un auxiliaire inférieur de la police judiciaire et déléguer l'opération à un juge de paix ou à un commissaire de police. La négative est soutenue avec force par plusieurs criminalistes, par M. Hélie notamment. Ces jurisconsultes font remarquer qu'en principe les fonctions publiques doivent être remplies par les magistrats qui en ont été personnellement investis. L'autorité ou une fraction quelconque de l'autorité publique doivent être régulièrement exercées par le magistrat qui en a reçu le dépôt; l'autorité n'est point communicable, et l'exercice n'en peut être délégué à des agents subalternes que lorsque cette communication ou cette délégation ont été autorisées par une disposition expresse de la loi. Or, en matière de visite domiciliaire, la loi (art. 90, code d'inst. crimin.) n'autorise explicitement la délégation que dans un cas unique, à savoir dans le cas où les papiers ou objets quelconques sur lesquels il s'agit d'opérer une perquisition judiciaire se trouvent en la possession d'une personne domiciliée hors du ressort du magistrat qui procède à l'instruction. Dans ce cas, et uniquement dans ce cas, l'article 90 donne au magistrat instructeur la faculté de déléguer l'opération, par voie de commission rogatoire, au juge d'instruction de l'arrondissement où la perquisition doit être exécutée. Il importe de se renfermer ici dans les limites exactes de la loi. Les visites domiciliaires sont des mesures d'instruction qui requièrent plus que toute autre du tact et de la discrétion dans le fonctionnaire qui en est chargé; il importe d'éviter qu'elles ne dégénèrent en vexations et en violation brutale du secret de la vie domestique; il est donc essentiel de ne pas en charger des agents subalternes. D'ailleurs, il est constant que les instructions opérées par voie de délégation sont le plus souvent mal faites. Toutefois, ces règles si saines, et qui semblent commandées par les dispositions mêmes de la loi, sont mal observées dans la pratique. On vise avant tout la célérité dans la procédure et à l'économie dans les frais, et les juges d'instruction délèguent souvent pour procéder à des visites et à des perquisitions domiciliaires soit le juge de paix du lieu, soit même un simple commissaire de police.

— Mar. Les navires marchands sont soumis à plusieurs sortes de visites. soit au moment du départ, pour constater l'état de navigabilité, soit à l'arrivée, pour constater la

nature des marchandises et percevoir les droits.

Les *visites* sanitaires sont celles qui sont effectuées par des commissions d'officiers de santé, pour statuer sur l'état sanitaire d'un navire, afin de décider s'il est nécessaire de le soumettre au régime d'une quarantaine.

La régie a droit de visiter tous les navires et même les vaisseaux de guerre qui entrent dans les ports et rades du territoire français ou qui en sortent. Elle peut exercer le même droit à l'embouchure et dans le cours des rivières. Les vaisseaux de guerre étrangers sont soumis à des règles particulières que déterminent les traités conclus avec les nations auxquelles ils appartiennent.

La *visite* en temps de paix a été inaugurée par l'Espagne et par l'Angleterre; ces deux puissances étaient aussi jalouses, aussi ombrageuses l'une que l'autre. Le droit de *visite* a-t-il sauvé l'Espagne? Sauvera-t-il l'Angleterre? Nul navire étranger ou même espagnol ne pouvait s'approcher des côtes américaines sans subir une *visite* minutieuse.

Les Anglais agissent de même. Les maîtres de la mer se ressemblent; ils sont avarés, rapaces, soupçonneux et jaloux; il sont d'autant plus craintifs que leur surveillance est plus difficile à exercer.

Le droit de *visite* est l'un de ceux qui ont donné lieu aux controverses les plus vives et qui sont devenues l'une des plus fréquentes occasions de conflit entre les peuples. Il était absolument inconnu à l'antiquité et au moyen âge. Il est bien entendu que nous parlons du droit de *visite* exercé en temps de paix. En temps de guerre il a dû exister de tout temps, car les premières coutumes furent de confisquer les marchandises transportées sur navires neutres en pays ennemi. Le droit de *visite* était donc une conséquence inévitable de cet usage. Les plaintes contre le droit de *visite* commencèrent à s'élever lorsque le mal tendait à s'amoindrir. Jusqu'alors le droit de *visite* avait été plutôt sous-entendu qu'exprimé; on n'avait pris aucune mesure pour en réglementer l'usage.

Le traité des Pyrénées (1659) est un des premiers qui se soient occupés de déterminer les formes de la *visite*. Avant cette époque, Christine, reine de Suède, donnait aux chefs de ses escadres l'ordre de repousser par la force les tentatives qui seraient faites pour soumettre à la *visite* les navires dûment escortés.

Deux ans après, la Hollande essayait d'obtenir de l'Angleterre, dans un traité de commerce, la reconnaissance du même principe, mais la politique britannique ne se montra pas disposée à restreindre l'exercice du droit de *visite*, que, dans l'intérêt de sa domination maritime, elle désirait au contraire développer au delà de toutes mesures. D'ailleurs les Hollandais se permettaient souvent d'exercer ce même droit sur tous les navires qui approchaient de leurs côtes.

L'Angleterre a toujours pratiqué l'exercice du droit de *visite* en face même des vaisseaux de guerre des puissances neutres convoyant leurs propres navires marchands et répondant d'eux. Toutes les nations maritimes de l'Europe et de l'Amérique ont protesté contre cette prétention; on a vu des vaisseaux neutres soutenir les combats les plus inégaux et succomber sous la force plutôt que de souffrir cette offense. Jamais peut-être l'Angleterre ne fut aussi ombrageuse que pendant les guerres de la Révolution et de l'Empire. Voyant des rivaux dans toutes les autres puissances maritimes, elle les surveillait avec une morgue qui révoltait les esprits les mieux disposés en sa faveur. Hollandais, Espagnols, Danois, Turcs, Italiens, Russes devaient subir la *visite*. L'Angleterre n'avait d'alliés que sur le continent; en mer, elle n'avait que des rivaux, pour ne pas dire des ennemis, et comme le droit de *visite* n'avait jamais été bien déterminé, et qu'il était encore moins à cette époque, elle en abusait. La paix venue, le peuple britannique voulut encore tyranniser la mer; à cet effet, il inventa l'abolition de la traite, principe qui a produit des résultats meilleurs que les Anglais ne l'avaient espéré.

Le droit de *visite* réciproque fut établi, notamment entre Français et Anglais, par des traités qui datent de notre Révolution de 1830, et qui permettaient ces *visites* dans certains parages déterminés, pour parvenir à l'abolition de la traite des noirs. Lorsque l'Angleterre avait fait un traité à ce sujet avec une puissance, elle se permettait d'en visiter tous les navires, même lorsqu'ils portaient le pavillon militaire, bien plus pour connaître les ressources des puissances rivales que pour réprimer la traite des nègres.

Sous le ministère de M. Guizot, le gouvernement français, voulant rentrer dans le concert européen, consentit un traité qui donnait à l'Angleterre le droit de visiter nos navires sur une vaste étendue de l'Océan. Aussitôt une grande rumeur s'éleva en France, et la Chambre des députés vota à la presque unanimité, dans son adresse en réponse au discours de la couronne, un paragraphe qui blâmait d'avance un traité fait dans de telles conditions. L'opinion publique se prononça avec tant d'énergie (1840) que le ministère n'osa pas ratifier le traité signé par l'ambassadeur. C'est alors que les Anglais soulevèrent la question de savoir si un

gouvernement pouvait se soustraire aux obligations d'un traité signé. Il fallut donc, pour donner satisfaction à l'opinion publique et aux Anglais, négocier un nouveau traité en vertu duquel la France dut armer autant de navires que la Grande-Bretagne pour croiser sur les côtes d'Afrique, et, grâce à cet accommodement, elle put échapper, au prix d'énormes sacrifices, à une inspection aussi vexatoire (29 mai 1845). Les Américains des Etats-Unis, qui ne veulent ni s'immiscer dans les affaires des autres puissances, ni souffrir que ces puissances s'immiscent dans les leurs, ne reconnurent jamais aux Anglais le droit de visiter leurs navires. De grandes discussions s'élevèrent entre les deux gouvernements. Un changement de ministère dans la Grande-Bretagne mit fin à ces querelles, et les Américains réprimèrent longtemps eux-mêmes la traite faite par leurs nationaux.

D'ailleurs, il ne faut pas s'y méprendre, le droit de *visite* est tyrannique en temps de paix. Les Espagnols l'avaient inventé pour maintenir l'Amérique dans l'abrutissement. Les Anglais ont essayé de le conserver pour faire la police secrète des mers. La France ne l'a jamais subi qu'avec indignation. Le second Empire en a presque aboli l'usage. Les Anglais ne nous surveillent plus que dans quelques mers, et encore jamais un capitaine n'est visité sans protester; mais il faut plier sous la loi que l'Angleterre maintient au prix des plus grands sacrifices. Cette puissance est enfin parvenue, après bien des tentatives inutiles et grâce aux guerres civiles, à faire accepter son droit de *visite* par les Etats-Unis.

Les Etats-Unis et l'Angleterre ont fini par conclure, le 7 avril 1862, un traité par lequel ces deux puissances s'accordaient mutuellement, pour dix années, le droit de *visite* et de recherche sur des navires soupçonnés.

Après avoir fait connaître l'histoire du droit de *visite*, nous devons donner un aperçu des formes dans lesquelles il s'exerce ou devrait s'exercer.

M. Cauchy, dans le *Droit maritime*, distingue trois degrés de vérification ou de contrôle :

1^o La production des lettres de mer, passeport naval qui indique la nationalité, le port de départ et la destination du navire.

2^o La représentation de chartes parties ou noisement où se trouvent déclarées l'origine, la nature et la quantité des marchandises.

3^o La *visite* proprement dite ou la recherche directe du contenu du navire, la fouille.

Ce dernier mode de vérification a été comparé à un commencement d'instruction criminelle. C'est celui qui a donné lieu aux nombreuses protestations dont nos nationaux et les étrangers ont fait retentir la presse.

Les lois internationales ont institué la *visite* en mer, laquelle a pour but unique de s'assurer : 1^o de la nationalité du navire rencontré; 2^o de vérifier s'il porte des objets déclarés contrebande de guerre chez l'ennemi du croiseur. A cet effet, un coup de canon à poudre tiré par le croiseur, ce qui s'appelle une *semonce*, avertit le navire rencontré qu'il a une *visite* à subir. Le capitaine doit aussitôt s'arrêter, recevoir l'officier envoyé à son bord et montrer tous les papiers propres à prouver la nationalité du navire et sa destination. Les navires marchands, placés sous l'escorte d'un bâtiment de guerre, ne sont point soumis à *visite*; il suffit de la déclaration verbale de l'officier commandant le convoi pour affirmer la nationalité et la parfaite neutralité de tout ce qui navigue sous sa protection. Quant aux navires de guerre, ils ne sont en aucun cas soumis au droit de *visite*. Ce droit ne peut être exercé que par des navires de guerre ou par des corsaires des puissances belligérantes; et cela seulement dans le territoire maritime de ces puissances ou dans un espace dont l'usage est commun à tous, comme la pleine mer. Lorsque le visiteur le juge convenable, il se contente de faire venir à son bord le capitaine avec tous ses papiers.

« Dès que la *semonce* est faite, le navire à qui elle est adressée, ami, allié ou neutre, est obligé d'amener ses voiles, de mettre sa chaloupe en mer et d'envoyer à bord du bâtiment qui a tiré un ou plusieurs de ses hommes avec tous les papiers propres à justifier de quelle nation est le navire *semoncé*. (Bravard, p. 486.) Quand le navire navigue seul, on peut le visiter; mais si l'on n'a pas de soupçons de faux, on doit se retirer sans procéder à aucune *visite*.

« Hors des ports français, les commandants en chef des vaisseaux de l'Etat ont droit de *visite* et de police sur tout corsaire. » (Décret du 15 août 1851.)

Voici comment s'exprime Martens : « Le simple pavillon neutre arboré par un navire marchand rencontré n'étant pas une preuve suffisante qu'il n'est pas ennemi, la loi naturelle ne peut refuser aux puissances belligérantes le droit de visiter les navires marchands que leurs vaisseaux de guerre ou leurs amateurs rencontrent dans un lieu où il serait permis de saisir le navire ennemi, et, par conséquent, d'amener de tels vaisseaux, si la preuve qu'ils ne sont pas sujets à confiscation est insuffisante. Mais, d'après le droit des gens universel, la décision du litige survenu entre les sujets des deux nations

sur la légitimité de cette prise n'appartient à aucune d'elles exclusivement, et, à défaut d'un accommodement à l'amiable, il faudrait établir un tribunal mixte pour la juger. »

Un navire marchand qui se refuse à la *visite* est suspect et court le risque d'être déclaré de bonne prise. La vente des faux papiers de mer étant souvent pratiquée en temps de guerre, il est surtout essentiel de rechercher si les navires visités n'ont pas plusieurs expéditions destinées à cacher leur véritable caractère, et dont ils peuvent se servir, à leur choix, selon l'occasion. On peut, pour y parvenir, faire ouvrir devant soi, par des hommes du navire visité, les armoires, les bureaux, les écoutilles, les ballots, colis, etc. Enfin, tous les moyens dont peut user un bâtiment pour procéder à l'enquête du pavillon d'un navire suspect sont à plus forte raison permis à ce bâtiment, quand il s'agit de faire mettre en panne celui dont il croit devoir effectuer la *visite*. Toutes ces formalités, qui ont, nous le reconnaissons, leur raison d'être dans certaines circonstances, ne laissent pas que d'être blessantes lorsqu'on les exécute.

Il est une foule d'abus qui tiennent au mode de pratiquer la *visite*, lorsqu'on n'y apporte pas des formes polies, lorsque les recherches sont soupçonneuses et inquisitoires ou blessantes. C'est par là que le droit de *visite* est devenu l'occasion la plus fréquente de plaintes fondées et de discussions irritantes entre peuples maritimes, car rien ne blesse la susceptibilité des marins comme ces sortes d'avaries.

Visite à Bedlam (UNE), vaudeville en 1 acte, de Scribe et Delestre-Poirson, représenté au théâtre du Vaudeville, le 22 avril 1818. Alfred de Roseval, qui adore Amélie, sa jeune femme, se voit forcé d'entreprendre un long voyage. L'absence produit le plus fâcheux effet sur les époux, qui se querellent réciproquement, la plume à la main, et finissent même par se brouiller sérieusement. Amélie va alors habiter un château que son oncle, le baron de Saint-Ellue, possède en Angleterre, près de Bedlam. Alfred qui, pour essayer d'oublier sa femme, a fait mille extravagances, se propose justement de visiter la célèbre maison de fous. Le baron, instruit de ce projet, métamorphose son château en succursale de Bedlam, et y attire Alfred. En effet, Crescendo, un des hôtes du baron, chez qui la passion de la musique tourne à la monomanie, peut aisément passer pour un fou, sans le savoir. Quant à Amélie, guidée par son oncle, elle simule la folie amoureuse avec une telle coquetterie et un charme si irrésistible qu'Alfred devient plus que jamais épris de ses charmes. Il apprend plus tard qu'il est joué et simule à son tour d'avoir perdu la raison. Mais l'amour l'emporte, et les jeunes époux se réconcilient. La première partie de cette pièce rappelait un peu trop le *Petit Courier*, joué quelques années auparavant sur le même théâtre, mais les détails étaient charmants et les couplets tournés de main de maître. « Quoique cette pièce soit pleine de réminiscences, disait le critique Martinville, les emprunts y sont disposés avec tant d'art, les scènes si bien disposées, si adroitement filées, il y a tant d'esprit dans le dialogue et les couplets, qu'on ne sera pas tenté de disputer aux auteurs le droit de propriété sur ce qu'ils ont pris dans d'autres ouvrages. Au théâtre, l'heureux emploi légitime l'acquisition. » Une *Visite à Bedlam*, reprise au théâtre du Gymnase, le 7 mai 1823, avec un grand succès, a charmé l'Europe entière, et les airs de certains couplets sont restés populaires.

Visite de nocces (UNE), comédie en un acte, en prose, de M. Alex. Dumas fils (théâtre du Gymnase, octobre 1871). L'auteur a entrepris de démontrer cette vérité : l'homme se croit jaloux par amour, quand au contraire il est amoureux par jalousie; et voici le moyen scabreux qu'il a employé pour sa démonstration. Un certain de Gigneroy a eu pour maîtresse pendant deux ans la comtesse de Morancé; il la quitte pour se marier et n'a guère que cinq minutes de remords. Un an après il lui rend, accompagné de sa femme, d'un bambin de trois mois et de la nourrice, la visite de nocces obligatoire. Là il apprend par un ami de la maison, un sceptique du nom de Lebonnard, que Mme de Morancé l'a bien vite oublié; d'abord, de son temps, du temps où il se croyait adoré, elle avait un autre amant, un Espagnol qu'elle aimait bien davantage, sans compter Lebonnard lui-même, qui avait offert ses petits services aussitôt acceptés; maintenant, elle a un Anglais très-riche et vit dans la joie. On croit que ces révélations vont faire mépriser à Gigneroy cette infidèle; pas du tout, il se reprend à l'aimer avec fureur; il entrevoit ce qu'il a perdu en délaissant une femme que tout le monde se dispute. Là-dessus Mme de Morancé entre et il lui jette à la tête les plus sanglants reproches; elle se justifie très-simplement : elle a pris un premier amant parce qu'elle s'ennuyait; un second, parce qu'il était l'ami du premier; un troisième, parce qu'il est bon et riche, etc. En écoutant cette confession le vertige le gagne; décidément Mme de Morancé est une maîtresse délicateuse, il lui propose de laisser la femme et enfant et de fuir avec elle n'importe où. Elle feint d'accepter, mais il n'a

pas tourné les talons qu'elle laisse échapper un : Ah ! pouah ! significatif. Toutes ces prétendues révélations et confessions ne sont que des mensonges; c'est une comédie imaginée par Lebonnard. Mme de Morancé est restée sage, après comme pendant sa liaison avec Gigneroy, et Lebonnard a imaginé cela parce qu'il craignait, chez cette femme tendre, un retour en faveur de celui qu'elle avait aimé. Grâce à cette supercherie, elle a vu le fond de son sac et le déteste maintenant très-cordialement. De son côté, Gigneroy, en apprenant que sa maîtresse est décidément vertueuse, ne se sent plus de goût pour le voyage; il n'a pas besoin d'une femme honnête, puisqu'il en a déjà une, la sienne. Il emmène tout simplement Lebonnard déjeuner.

Cette pièce est vive et menée, dans ses endroits scabreux, avec une grande habileté.

Visite de l'amoureux (LA), chef-d'œuvre de Gabriel Metsu. Une jeune et jolie Hollandaise, en long corsage de velours rouge et jupe de satin blanc brodée d'or, passe ses deux belles mains, avec un geste d'adorable souplesse, sous un filet d'eau qui tombe d'une aiguière d'argent dans un bassin tenu par une servante. Un gentilhomme, habillé de noir et tenant son chapeau à la main, pousse discrètement la porte de la chambre et salue la dame qu'il surprend ainsi à sa toilette : un petit chien aboie amicalement, et la sobrette sourit d'un air qui prouve que le visiteur est assez bien avec la maîtresse. Ce tableau est une des œuvres les plus gracieuses, les plus coquettes, les plus soignées de Metsu. L'attitude du jeune homme est pleine de distinction, les noirs de son costume sont d'un ton superbe et sa tête est charmante d'expression à la fois tendre et respectueuse. La figure de la servante, au sourire fin et narquois, est tenue dans un ton extrêmement fondu et harmonieux qui fait valoir le costume riche et brillant de la maîtresse; le mouvement de celle-ci est tout à fait ravissant et l'expression de son visage est rendue avec un rare bonheur. Ce chef-d'œuvre a été gravé dans le recueil de la galerie de Choiseul; il a passé successivement dans les collections Schuylenburg (La Haye, 1735), Hœzenburg (Amsterdam, 1743), Gaignat (Paris, 1768), Choiseul (1772), Randon de Boisset (1777), Robit (1801), duchesse de Berry (1837), Demidoff (San-Donato). A la vente de cette dernière collection, il a été payé 51,000 francs; il n'avait atteint que le prix de 10,000 francs à la vente de la duchesse de Berry, en 1837.

Un tableau de Terburg intitulé : la *Visite*, a été payé 10,900 francs à la vente de la comtesse Le Hon, en 1861. La même année, une composition de Frans van Mieris portant le même titre a été payée 1,925 francs à la vente Leroy d'Etolles. Le musée de l'Ermitage possède un autre tableau de Mieris et une composition d'Ochterveid sur un sujet analogue. M. Willems a exposé à Paris, en 1867, un joli tableau représentant une dame, en robe de satin rose, petit manteau gris et chapeau à haute forme, et un cavalier en pourpoint jaune, manteau noir et bas blancs, rendant visite à une dame vêtue de satin blanc. M. Accard a peint une *Visite sous Louis XV* (Exposit. univ. de 1855); M. Armand Leleux, la *Visite de convalescence* (1875); M. Billouin, une *Visite d'amateurs* (Salon de 1857); M. Lanfant, de Metz, une *Visite chez le brocanteur* (Salon de 1853); M. de Nittis, une *Visite chez l'antiquaire* (Salon de 1875); M. Pio Joris, une *Visite chez un curé antiquaire* (Salon de 1875); M. Plassan, la *Visite au tiroir* (Salon de 1861); H. Bellangé, la *Visite du curé* (gravée par S. Himely); Mme Armand Leleux, la *Visite du médecin* (Exposit. univ. de 1855); J. Beaume, la *Visite du camarade à l'invalidité mourant* (Salon de 1824); D. Wilkie, la *Visite inattendue du contrebandier* (gravée par F. Bacon); H. Morland, la *Visite au retour de la campagne* (gravée par W. Nutter, 1789); Fr. Franck, la *Visite d'un prince dans le trésor d'une église* (au Louvre); Ch. Baignet, la *Visite à la veuve* (Salon de 1865); Granet, la *Visite pastorale dans un couvent de religieuses à Rome* (Salon de 1833); Th. Gide, la *Visite du pape dans un couvent* (Salon de 1867); Henri Decsiune, la *Dernière visite de Raphaël à son atelier* (Salon de 1849); Fl. Willems, la *Visite de Marie de Médicis à Rubens* (Exposit. univ. de 1867); Hammon une *Visite à l'atelier de Murillo* (gravée par Gauthier); H.-W. Bunbury, la *Visite au camp* (gravée par J. Bretherton); Mme Hersent, la *Visite de Sully à la reine le lendemain de la mort de Henri IV* (Salon de 1822); H. Dupray, une *Visite aux avant-postes en décembre 1870* (Salon de 1874); Jules Vauthier, les *Visites du jour de l'an* (gravé par N.-F. Bertrand); B. Nordenberg, la *Visite du jour de l'an chez un prêtre en Norvège* (Salon de 1864), etc. Une gravure fort curieuse de Debucourt est intitulée : les *Visites du premier jour du xix^e siècle*.

Visite à l'accouchée (LA), tableau de Metsu. Dans une chambre meublée avec luxe, une jeune mère, en corsage de velours rouge bordé d'hermine et jupe de satin blanc, est assise dans un fauteuil et tient sur ses genoux son enfant emmaillotté dont le berceau est devant elle; son air de langueur indique

sa récente maternité. Une amie, élégamment vêtue, vient lui rendre visite. Tout le monde fut accueilli à cette visiteuse : le mari de l'accouchée lui présente ses compliments ; une servante lui apporte une chaise et une chauffe-étoupe ; une vieille femme, assise derrière le berceau, lui sourit de la façon la plus aimable. Metsu a rendu cette scène familière avec une finesse exquise. Les accessoires, qui sont nombreux, sont délicatement et spirituellement traités : on remarque surtout, derrière l'accouchée, sur une table recouverte d'un riche tapis, une aiguère et son plateau, d'un travail admirable. Ce tableau a fait partie de la célèbre collection Braamcamp, à la vente de laquelle il a été payé 1200 florins en 1871.

Une piquante gravure d'Abraham Bosse représente des dames en conversation avec une accouchée à laquelle elles viennent rendre visite. Plusieurs artistes ont traité des sujets analogues. M. Florent Willems, le Meissonier belge, a exposé au Salon de 1844 un tableau intitulé : *la Visite à la nourrice*, et, au Salon de 1864, une composition des plus importantes intitulée : *l'Accouchée*. Sous le titre de *Visite à la nourrice*, des tableaux ont été peints par Aubry (galerie Boittelle), par Mlle Adèle Ferrand (lithographie par Ch. Voigt, Salon de 1842), B. Fernandez (Salon de 1866), etc. Un tableau de M. Calisch, *la Visite à l'accouchée*, est au musée Van der Hoop, à Amsterdam. M. Jules Goupil a exposé au Salon de 1865 un tableau intitulé : *Visite à la jeune mère*, et M. Stephens Jacob a exposé en 1873 une toile sous ce titre : *Visite au nouveau-né*. M. H. Merle a peint *la Visite des grands-parents* (gravée par Annedouche) ; M. Léon Billotte *la Visite à la fiancée* (Salon de 1864) ; M. Charles Pécuris, *la Visite des parents le lendemain des noces* (Salon de 1865) ; M. Fleury-Chenu, *la Visite de noces* (un nouveau couple arrivant par un temps de neige, dans une carriole de village, et s'arrêtant à la porte d'une famille amie, tableau traité avec beaucoup de finesse et qui a obtenu un grand succès au Salon de 1872), etc.

Visite de saint Antoine à saint Paul l'Ermitte (LA), tableau de Velazquez (Madrid). « Dans une solitude de la Thébaïde, dit M. Viardot dans ses *Musées d'Espagne*, dans une solitude de la Thébaïde dont on dirait que le Poussin lui-même a disposé tous les détails, trois scènes sont représentées : à droite, l'étranger frappe à la porte de la cellule que le solitaire a creusée dans le roc ; au milieu, les deux vieillards en intime et sainte conférence reçoivent la double ration que leur apporte le corbeau, fidèle et intelligent pourvoyeur ; à gauche, saint Antoine prie sur le cadavre de Paul, tandis que deux lions creusent pieusement avec leurs griffes la fosse du défunt. Sauf la pluralité des sujets dans le même cadre, qu'on a proscrire avec raison, mais qui était encore de mise, ce tableau doit être compté parmi les chefs-d'œuvre du genre. Rien de plus admirable que la belle horreur de cette nature sauvage, si ce n'est l'expression de ces deux vénérables têtes et la pantomime de ces miraculeux serviteurs ; au reste, ce paysage, comme tous ceux de Velazquez, est peint d'une manière entièrement opposée à celle des autres grands paysagistes, de Claude ou de Ruysdael par exemple, dont il faut regarder les œuvres de près et comme à la loupe. Plus semblable à Rubens, Velazquez fait du premier jet ; sa toile est à peine couverte, les contours des objets ne sont pas arrêtés ; terre, arbres, ciel, tout est masse et sans détail. Si l'on s'arrête trop curieusement, l'œil ne rencontre, comme dans une décoration de théâtre qu'on touche du doigt, que l'incertitude, la confusion et le chaos. Recule-t-on de quelques pas, les ténèbres se dissipent, les éléments se séparent, les êtres prennent vie, le monde est de nouveau créé, et la nature est là, belle, simple et sublime. »

Comme presque tous les ouvrages de Velazquez, ce tableau appartient au musée de Madrid ; sa hauteur est de près de 8 pieds, sa largeur de près de 9 pieds.

VISITER v. a. ou tr. (vi-zî-ter — latin *visitare*, fréquentatif de *visere*, mot allié à *vis-à-vis*, voir). Aller voir chez lui ; faire une visite à : **VISITER** un ami. **VISITER** un malade. **VISITER** ses juges. A Florence, Milton visita Galilée presque aveugle et demi-pri-sonnier de l'inquisition. (Chateaub.)

— Parcourir en examinant : **VISITER** une cité. **VISITER** un bois fréquenté par les voleurs. **VISITER** sa cave. Il Parcourir, aller voir en voyageant : **VISITER** le nord de l'Asie. **VISITER** les monuments de la Grèce. Quand Nérone visita la Grèce, il n'osa entrer dans Lacédémone. (Chateaub.)

— Examiner, inspecter dans le détail : **VISITER** ses papiers. **VISITER** son coffre-fort. **VISITER** ses pistolets. **VISITER** les bagages des voyageurs. **VISITER** la plaie d'un blessé.

— Fig. Se montrer, signaler sa présence dans ou chez : *Le soleil ne visite jamais ma chambre. Le malheur nous a visités. Depuis longtemps la famine ne visite plus l'Europe.* (F. Bastiat.)

Si le malheur m'a visité,
Si quelquefois mes yeux ont répondu des larmes,
Au jour de la félicité
Ces orages légers prétaient de nouveaux charmes.
F. LELAND.

— Absol. : **VISITER** partout. *Je n'ai pas visité dans le grenier.*

— Relig. Aller voir par dévotion ou charité : **VISITER** une église. **VISITER** les prisonniers. Il Soumettre à quelque épreuve utile pour le salut : *Vous êtes malheureuse, c'est que Dieu vous aime : Dieu ne visite que ses élus.*

— Techn. **VISITER** la lettre. Examiner si un caractère d'imprimerie est bien fondu.

VISITEUR, **EUSE** s. (vi-zî-teur, eu-ze, — rad. *visiter*). Personne qui est en visite, qui est chez quelqu'un à qui elle fait une visite : *Bien accueillir ses visiteurs. Causer avec une aimable visiteuse. L'art suprême du visiteur est de savoir se retirer à propos.* (Boitard.) Il Personne qui aime à faire des visites, qui en fait beaucoup : *C'est un grand visiteur.*

— Voyageur qui parcourt certaines contrées, personne qui vient voir certains objets de curiosité : *Les visiteurs du Louvre. L'Italie attire de nombreux visiteurs. Les visiteurs de l'Assistance publique.*

— Personne chargée d'une inspection, d'un examen détaillé : *Les visiteurs de la douane. Les visiteurs des denrées alimentaires.*

— Hist. relig. Religieux chargé d'inspecter certains couvents de son ordre. Il **VISITEUR** apostolique, Légal du pape chargé de parcourir certaines contrées pour y examiner l'état de la religion.

— Fr.-maçon. Frère étranger admis dans une loge.

— Adjectiv. : **Frère VISITEUR**. **Père VISITEUR** d'un ordre religieux.

VISMES DU VALGAY (Anne-Pierre-Jacques DE), né à Paris en 1745, mort à Caudébec en 1819. Il était sous-directeur des fermes, lorsqu'il acquit pour douze années le privilège de l'Académie royale de musique en 1778. Il engagea la première troupe de bouffons qu'on ait entendue à Paris et fit entendre en France les ouvrages d'Anfossi et de Paisiello. La représentation des deux ouvrages de Piccini, *Roland* et *Atys*, fut le signal des intrigues qui ruinèrent de Vismes. Gluckistes, raimistes, lui istes se ligèrent contre lui ; il fut contraint de résilier son bail, tout en restant administrateur, et enfin, en 1780, le privilège de l'Opéra lui fut retiré. Il fut toutefois renommé directeur en mars de l'année 1800, mais, au mois de décembre de la même année, son titre fut supprimé. On lui doit : *Pastologie* (Paris, 1806, in-8°) ; *Eléonore d'Amboise, duchesse de Bretagne*, roman historique (Paris, 1807, 2 vol. in-12) ; *Recherches nouvelles sur l'origine et la destruction des pyramides d'Égypte* (Paris, 1812, in-8°) ; la *Double récompense*, *Eugène* et *Lanval*, opéras-comiques. — Sa femme, Jeanne-Hippolyte MOYRON, née à Lyon vers 1767, possédait un talent remarquable sur le piano et écrivit la musique de *Praxitèle*, opéra qui fut représenté en 1800.

VISMES (Alphonse-Denis-Marie DE), dit de Saint-Alphonse, auteur dramatique français, frère du précédent, né à Paris en 1746, mort en 1792. Il fut successivement officier d'artillerie, lecteur du cabinet du prince de Condé, fermier général et directeur général des fermes pour la partie des salines. Il fit représenter à l'Académie royale de musique : *les Trois âges de l'opéra*, en un acte, avec musique de Grétry (1778) ; *Amadis de Gaule*, de Quinault, réduit à trois actes (1779) ; *Hellé*, etc.

VISMIE s. f. (vi-smî). Bot. Genre d'arbres et d'arbrisseaux, de la famille des hypericées, tribu des élodées, comprenant une vingtaine d'espèces, qui habitent l'Afrique et l'Amérique tropicales.

VISNAGE s. m. (vi-sna-je). Bot. Syn. d'AMM., genre d'ombellifères. Il On dit aussi VISNAGUE.

— Encycl. Le visnage commun, appelé aussi ammi visnage, fenouil ammi, herbe aux gencives ou aux cure-dents, est une plante annuelle, à feuilles tres-découpées en segments linéaires ; ses fleurs sont blanches ; à la maturité, son ombelle est contractée, et ses rayons soudés en une sorte de réceptacle presque charnu. Cette plante se trouve dans le midi de l'Europe et habite surtout les pâturages maritimes. On la cultive quelquefois dans les jardins. Toutes ses parties, ses fruits surtout, sont âpres et aromatiques. Les Orientaux emploient les rayons de ses ombelles en guise de cure-dent, et aussi pour donner à leur haleine une odeur agréable. La plante est usitée en médecine comme stomachique, carminative, emménagogue, stimulante et diurétique.

VISNÉE s. f. (vi-sné — de Visne, botan. portug.). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des ternstroemiées, tribu des ternstroemiées, dont l'espèce type croît aux îles Canaries. Il Syn. de BARBACENIE, autre genre de végétaux.

— Encycl. La visnée mcanère est un arbrisseau d'environ 2 mètres de hauteur, à feuilles alternes, coriaces, ovales, dentées, à fleurs solitaires sur de courts pédoncules axillaires ; le fruit est une baie sèche, à trois loges, couronnée par le limbe persistant du calice. Cet arbrisseau croît aux îles Canaries. Son fruit est comestible et se vend sur les marchés du pays. D'après Bory de Saint-

Vincent, on en fait par décoction un sirop épais, agréable au goût, et qu'on emploie en place du miel dans le traitement de certaines maladies. D'après Berthelot, on l'administre encore avec succès comme styptique. Cet arbrisseau se rencontre quelquefois dans nos cultures ; il exige la serre tempérée et se propage aisément de graines, de boutures et de marcottes.

VISO (mont), le *Vesulus mons* des Romains, montagne des Alpes Cottiennes, sur la limite du département français des Hautes-Alpes et de la province italienne de Sa-luces, formant la ligne de faite entre le Rhône et le Pô. Son point culminant s'élève à 3,840 mètres au-dessus du niveau de la mer. Le Viso donne naissance au Pô. Le col du Viso fut, dit-on, traversé par Bellovèse, puis par Annibal, lors de leur descente en Italie.

VISON s. m. (vi-zon). Mamm. Nom d'une espèce de martre : *Le vison du Canada ressemble beaucoup à la fouine.* (Buff.)

— Encycl. Le vison a pour caractères spécifiques : les grands poils du corps bruns, plus ou moins teints de fauve et luisants noirs pardessous ; un duvet très-doux, très-touffu, de couleur cendrée, claire, depuis la racine jusqu'à la pointe, qui a une teinte fauve pâle ; queue peu touffue, médiocrement longue, de couleur noire ; pieds garnis de poils. Longueur de la tête et du corps, 0m,40. Le vison vit sur les bords des eaux et habite sous terre. Sa femelle produit trois ou quatre petits par portée. Sa nourriture consiste en poissons, oiseaux aquatiques, rats, souris, moules, œufs de tortue, etc. Quelquefois il pénètre dans l'intérieur des habitations rurales et y commet les mêmes dégâts que les fous, les belettes et les putois. Sa fourrure est soyeuse et très-estimée. La patrie de cette espèce est le Canada, ou d'une manière plus générale le nord des États-Unis. Lesson l'indique comme propre au Poitou et à la Saintonge ; mais c'est par erreur que ces localités ont été indiquées.

VISON-VISU loc. adv. (vi-zon-vi-zu — du lat. *visum*, a voir ; *visu*, à être vu). Fam. En face, vis-à-vis : *Comme ils sont logés vison-vis, ils se tarabustent toujours sur le chapitre de leurs femmes.* (La Font.)

VISORUM s. m. (vi-zo-ri-omm — du lat. *visus*, vu). Typogr. Appareil fixé à la casse, où le compositeur plaquait et fixait la copie pour l'avoir sous les yeux pendant son travail, mais qui est aujourd'hui à peu près abandonné.

VISSOYE s. f. (vi-zot). Comm. Variété de châtaigne des environs de Périgueux.

VISQUEUX, **EUSE** adj. (vi-skeu-eu-ze — lat. *viscosus* ; de *viscum*, gui, baie du gui, glu, gluau, qui est aussi le type du français *gui*.) Qui adhère aux corps et y forme une couche molle et gluante : *Humeur visqueuse. Lorsque les poissons sont hors de l'eau, leurs cou-leurs se fanent, leur suc visqueux se dessèche.* (Lacép.) *La fourche, dans les terres compactes et visqueuses, remplace la hêche avec avan-tage.* (Kaspail.) Il Qui est couvert d'un enduit gluant : *Une peau visqueuse. Les murailles étaient suantes et visqueuses comme si des limaçons les eussent engluées de leur bave.* (Th. Gaut.)

— s. m. Erpét. Reptile du genre cécilie, qui habite l'Inde et l'Amérique.

— Syn. **Visqueux**, gluant. V. GLUANT.

VISSAGE s. m. (vi-sa-je — rad. *visser*). Techn. Action de visser : *Le vissage d'une serrure.* Il Défaut que présentent quelquefois les pièces de poterie façonnées sur le tour, et qui consiste en des lignes ou sillons plus ou moins sensibles, qui, partant de la base du vase, s'élèvent en spirale comme les pas d'une vis : *Le vissage provient des pressions inégales exercées par le tourneur, soit avec les doigts, soit avec l'éponge ; il nuit à la pureté du trait, occasionne du gauche et donne quelquefois lieu à des fissures.* (Brongniart.)

VISSCHER (Roemer ou Romain), poète hollandais, né à Amsterdam en 1547, mort à Alkmaar en 1620. Commerçant et à la tête d'une belle fortune, il consacrait ses loisirs aux lettres, et on peut le considérer comme un des créateurs de la langue néerlandaise actuelle. On a de lui : un recueil d'emblèmes (*Zinneoppen*) [Amsterdam, 1614, in-4°] et un recueil d'épigrammes (*Drabbelingen*) [Leyde, 16... in-12].

VISSCHER (Anne), artiste et poète hollandais, fille du précédent, née à Amsterdam en 1587, morte dans la même ville en 1651. Douée des talents les plus variés, elle composait des chansons et des poésies, était une excellente musicienne et s'adonnait à la peinture et à la gravure. Anne épousa Bouth van Wesel. Heusius, qui avait un vif attachement pour elle, a célébré ses charmes et son esprit dans des pièces de vers flamands.

VISSCHER (Marie-Tesselschade), artiste et poète hollandaise, sœur de la précédente, née à Amsterdam en 1597, morte dans la même ville en 1649. Plus belle que sa sœur, elle était poète, musicienne et douée d'infiniment d'esprit. Huyghens, Barlaeus et Hooft lui adressèrent des vers et des lettres. Admiree, chantée, elle se vit entourée d'une cour d'admirateurs. Elle épousa à vingt-six ans

Allard de Krombalg, qu'elle suivit à Alkmaar ; mais après la mort de son mari (1634) elle revint à Amsterdam.

VISSCHER (Nicolas-Jean), graveur hollandais, né à Amsterdam en 1550. Il s'adonna avec succès à la gravure et exécuta, soit des paysages ornés de figures, soit des portraits, parmi lesquels on cite ceux de Calvin, d'Erasmus, de Charles Ier, de Jacques II, de Laud, de Monmouth, etc.

VISSCHER (Cornille), graveur hollandais, parent du précédent, né à Harlem vers 1620, mort dans cette ville en 1658. Elève de Pierre Souman, qu'il ne tarda pas à surpasser, il grava d'abord au burin, puis y joignit l'eau-forte et obtint par ses habiles procédés un faire moelleux et large qui lui acquit une grande réputation. Dans les gravures de ce remarquable artiste, le dessin correct et ferme est à la hauteur de l'exécution. On cite, parmi les meilleures estampes : *le Marchand de mort aux rats*, *la Faiseuse de beignets*, *le Joueur de vielle*, *la Fricasseuse*, *la Bohémienne*, *le Chat couché*, *Suzanne au bain*, *Abraham recevant des anges l'ordre de quitter son pays* ; les portraits de J. de Paep, de Winius, de Guillaume de Ryck, de Gelius de Bouma, de Huyghens, *l'Homme aux pistolets*, etc. — Son frère, Jean VISSCHER, né à Amsterdam en 1636, mort en 1680, s'adonna aussi à la gravure, mais lui fut de beaucoup inférieur. On a de lui des estampes d'après Van Ostade Berghem, Karel Dujardin, Wou-wermans, etc. — Un autre frère des précédents, Lambert VISSCHER, fit le voyage de Rome et exécuta des gravures qui sont loin de valoir même celles de Jean. La meilleure est *Antiochus et Stratonice*, d'après Pietro de Cortone.

VISSCHERS (Auguste), administrateur et économiste belge, né à Maëstricht en 1804. Successivement conseiller des mines, puis directeur de la section des mines au ministère des travaux publics, il est devenu président ou vice-président de plusieurs commissions administratives et membre de diverses sociétés savantes. M. Visschers est très-versé dans les matières d'administration et de législation. On lui doit un remarquable rapport relatif aux pensions civiles et ecclésiastiques, les statuts de la caisse de retraite et de secours pour les employés des chemins de fer de l'État, la création de plusieurs sociétés ouvrières à Bruxelles, etc. Enfin, il a pris une part active aux débats de divers congrès de la paix, notamment à ceux du congrès de Bruxelles (1849), dont il fut président. Outre des mémoires insérés dans le compte rendu du congrès international de statistique, il a publié : *De l'établissement d'une caisse de prévoyance en faveur des ouvriers mineurs* (1838, in-8°) ; *De la situation et de l'avenir des caisses de veuves et orphelins* (1859, in-4°) ; *Nouvelle étude sur les caisses d'épargne* (1861, in-8°), etc.

VISSÉ, **ÉE** (vi-sé) part. passé du v. Visser. Retenu par des vis : *Une serrure solidement viscée.*

— Fam. Solidement établi : *Personne mieux que toi ne sait rendre et ramasser les guides, faire pioffer un cheval et rester viscé sur sa selle.* (Balz.)

VISSER v. a. ou tr. (vi-sé — rad. *vis*). Fixer avec des vis : **VISSER** une serrure. Il Serrer en faisant tourner sur une vis : **VISSER** un écrou. **VISSER** un manchon sur un tour. **VISSER** le couvercle d'une boîte.

Se visser v. pr. Etre viscé : *Le tire-bourre se visse à l'extrémité de la baguette du fusil.* (Acad.)

— Fam. S'attacher, se fixer solidement, fermement : *Il s'était viscé sur sa chaise ; on ne put le décider à la quitter.*

— Attacher solidement sur soi : *L'individu qui s'était ainsi viscé une panoplie sur le corps disparaissait tellement sous l'habit de guerre, qu'on ne voyait plus de sa personne qu'un nez effronté, rouge, retroussé.* (V. Hugo.)

VISSERIE s. f. (vi-se-ri — rad. *vis*). Comm. Vis et articles analogues, comme écrous et boulons.

VISSERY DE BOISVALLE, physicien français, qui vivait dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Ce savant modeste n'a attaché son nom à aucun travail important, mais il est le héros d'une anecdote que nos lecteurs nous sauront gré de rapporter. En 1783, il habitait Saint-Omer, où il s'occupait de travaux de physique. Ayant eu connaissance de la découverte de Franklin, il fit poser sur le toit de sa maison un paratonnerre terminé par un globe dans lequel était adaptée une épée qui semblait menacer le ciel. A la vue de ce paratonnerre, la ville entière s'émut et fit un tel tapage que les magistrats de Saint-Omer enjoignirent au physicien d'abattre son appareil. Vissery protesta ; la contestation vint devant les tribunaux et c'est Maximilien Robespierre qui présenta la défense de Vissery. L'avocat gagna son procès ; l'arrêté de la municipalité de Saint-Omer fut cassé par le tribunal d'Arras, et le paratonnerre fut hissé de nouveau sur la maison du physicien.

VISSO, ville du royaume d'Italie, province de Macerata, district de Camerido, ch.-l. de mandement ; 4,500 hab.

VISTRE, rivière de France (Gard). Elle

prend sa source près de Cabrières, dans le canton de Marguerites, arrond. de Nîmes, coule au S.-O., passe au S. de Nîmes, dont elle reçoit les eaux de fontaine, chargées de toutes les immondices de cette ville, baigne le territoire de Millau et se jette dans le canal de la Radelle, à Aigues-Mortes, après un cours de 73 kilom.

VISTULE, en allemand *Weichsel*, fleuve d'Europe. Il prend sa source dans la Silésie autrichienne, au versant septentrional du mont Barania, partie des Karpathes, coule d'abord au N., puis au N.-E., entre dans la Gallicie, passe à Cracovie, sert de limite entre la Pologne russe et la Gallicie, arrose Sandomir, pénètre dans la Pologne, où il sert de limite aux provinces russes de Radom et de Lublin, traverse Varsovie, puis se dirige au N.-O., entre en Prusse, baigne Thorn, Culm, Elbin, Marienbourg et se jette dans la Baltique par trois embouchures, dont l'une est à Dantzig et les deux autres sur le Frischer-Haff. La Vistule, qui a un cours de 1,070 kilom., sur lesquels 530 appartiennent à la Pologne russe, devient navigable avant son entrée dans le royaume, qu'elle partage en deux parties ayant à peu près la même étendue; elle reçoit à droite le San, le Wieprz et le Boug-Narew; à gauche, la Niha, la Kamionka, la Pilica et la Bzura. La Warthe avec la Prosna à l'O. et le Niémen à la frontière N.-E. offrent, comme voies de débouchées, de grands avantages au commerce intérieur et extérieur. La Czarna-Hansa est l'affluent le plus important du Niémen, qu'elle met en communication avec la Vistule, au moyen du canal d'Augustowo, dont la construction a coûté 6,575,348 francs. La Vistule, que sillonnent de Varsovie à Dantzig les bateaux à vapeur et les remorqueurs d'une société d'actionnaires de Varsovie, ne forme pas seulement la voie la plus naturelle et la plus commode pour le transport des produits de la Pologne méridionale à la mer Baltique; mais elle offre encore, en cas de guerre, tous les avantages d'un cours d'eau navigable, en communication avec les parties intérieures du royaume et dont les bords sont garnis d'entrepôts bien approvisionnés et bien défendus. Elle ne peut cependant servir de ligne de défense aux armées russes que sur l'étroit espace qui s'étend entre l'embouchure du Wieprz et celle de la Narew. Pour assurer, au point de vue stratégique, le pouvoir de la Russie sur la Vistule, on a établi la citadelle d'Alexandrow à Varsovie, puis, 15 kilom. plus bas, la forteresse de Nowogrodek ou Modlin, à l'embouchure du Boug-Narew, et la forteresse d'Iwangorod (autrefois Dablin) à l'embouchure du Wieprz, sur le cours supérieur duquel la forteresse de Zamossk protège les communications avec la forteresse Brzesko-Litewski; cette dernière, à son tour, forme en quelque sorte la clef de l'approvisionnement, de la réunion et de la retraite d'une armée russe ayant à opérer en Pologne.

VISU (DE) loc. adv. (dé-vi-zu — mots lat. qui signifient de vue). Pour l'avoir vu : *Connaitre un pays par visu*, en parler de visu. A Rome, un nouvel ordre religieux, les Socconi, a été établi dans un but de police religieuse; ils entrent dans les maisons les jours d'abstinence, découvrent les pots et les marmites, et s'assurent du visu que la loi du maigre est fidèlement observée. (Proudh.)

VISUEL, **ELLE** adj. (vi-zu-èl, è-le — du lat. visus, vue). Physiq. Qui appartient à la vue : *Perception visuelle*. Il *l'usage visuel*, ligne droite que parcourt la lumière émise par l'objet et perçue par l'organe. *Angle visuel*, angle dont le sommet est sur la rétine, et dont les côtés sont formés par les rayons émis par deux points que l'organe perçoit : *L'angle visuel est inversement proportionnel à la distance*.

VISURGIS, nom latin du WESER.

VISWACARMA, fils de Brahma. V. TWACHTRI.

VISWÂMITRA, dans la mythologie indienne, mouni ou sage indien, né prince de la dynastie lunaire. Suivant le *Rândyana*, il était le quatrième, suivant le *Bhâgavata*, le quinzième descendant de Brahma; les deux livres s'accordent à lui donner pour père Gadhi. Viswâmitra était souverain de Canoge et fut en guerre avec le sage Vasichtha, pour la possession de la vache qui procure tout. Dans cette lutte, la vache enfanta de nombreuses troupeaux, particulièrement des *mitichthas* ou barbares, qui contribuèrent à donner la victoire à Vasichtha. Cette histoire est évidemment allégorique. La vache, c'est l'Inde ou la portion de l'Inde la plus précieuse, dont deux princes ou deux castes, comme celles des brahmanes et des kchatryas, se disputaient le gouvernement. Un des deux partis appela à son aide les barbares, les Perses, peut-être les Gr-ecs, et triompha grâce à leur concours. Viswâmitra était né sage, parce que sa mère avait partagé une nourriture magique préparée par le mouni Ritchika pour sa femme, qui était fille de la mère de Viswâmitra. Ayant remarqué l'ascendant des brahmanes, il se livra à de longues et pénibles austérités, pour s'élever de la caste des kchatryas, où il était, jusqu'à celle des brahmanes. Brahma fut ainsi contraint de lui accorder cette faveur. Il fut l'ami et le conseiller du célèbre Rama.

VISWAYASOU, demi-dieu d'un ordre inférieur, appartenant à la classe des gandharbas, ou musiciens célestes, dans la mythologie indienne.

VITA s. m. (vi-ta). Littér. Sorte de gouverneur comblant qui figure dans les drames indiens.

VITA, bourg du royaume d'Italie, dans la Sicile, province de Trapani, district d'Alcamo, mandement de Calatafimi; 4,000 hab.

VITA (Jean DE), théologien et archéologue italien, né à Bénévent en 1708, mort en 1774. Il fut successivement directeur du séminaire diocésain de sa ville natale, grand vicaire du diocèse et évêque de Rieti (1764). On a de lui : *Thesaurus antiquitatum Beneventanarum* (Rome, 1754-1764, 2 vol. in-fol., avec fig.); *De origine et jure decimarum ecclesiasticarum* (Rome, 1757, in-4°); *De vero corpore sancti Bartholomæi, etc.*, dans le tome IX de la *Raccolta Calogerana*.

VITACE, **ÉE** adj. (vi-ta-sé — du lat. vitis, vigne). Bot. Syn. d'AMPELIDE.

VITAL, **ALE** adj. (vi-tal, a-le — de vita, vie). Physiol. Qui appartient à la vie, qui est essentiel à la vie ou qui constitue la vie animale ou végétale : *Force vitale*. *Energie vitale*. *Principe vital*. *Parties vitales*. *Organes vitaux du corps humain*. *Fonctions vitales des organes*. *Les animaux à sang froid ont une résistance vitale plus grande que les animaux à sang chaud*. (Maquiel.) *La force de constitution, c'est la résistance vitale aux maladies, à la mort*. (Maquiel.) *Qui donne ou conserve la vie : Les sucs vitaux de la sépe*. *L'air respirable le plus vital, c'est l'air atmosphérique, pur de toute émanation étrangère à sa constitution*. (Raspail.) *Les esprits vitaux*, Parties subtiles du sang, que l'on a crues être le principe même de la vie animale.

— Fig. Essentiel, fondamental, nécessaire à l'action ou à la conservation : *Les forces vitales d'un pays*. *Une question vitale pour une société*. *Les nationalités sont les différences vitales de l'humanité*. (Saint-Marc Girard.) *Chaque époque a son problème vital qu'il faut résoudre, son sphinx dont il faut triompher, sous peine de périr enlacé par ses diresintes*. (De Carné.) *La liberté aujourd'hui est la condition vitale du travail*. (L. Faucher.)

VITAL (saint), né à Tierceville, diocèse de Bayeux, vers le milieu du x^e siècle, mort au prieuré de Dampierre en 1122. Entré dans les ordres, il devint, vers 1080, chapelain de Robert, comte de Mortain, frère utérin de Guillaume le Conquérant, et il abandonna ses bénéfices au bout de dix ans, pour distribuer ses biens aux pauvres et se retirer d'abord dans les rochers de Mortain, et enfin dans la forêt de Savigny, où il fonda (1112) l'abbaye de ce nom, à laquelle il donna la règle de saint Benoît. C'était le religieux le plus instruit et le plus éloquent de son époque. L'Eglise l'honore le 28 avril.

VITAL (Etienne-Louis), général français, né à Martigné en 1738, mort à Paris en 1818. Après avoir fait ses études militaires à La Fère, il entra au service actif dans le génie et se distingua, en qualité de capitaine, dans la campagne de Corse de 1768-1769. Il s'enrôla ensuite dans les armées de la République, servit dans la Vendée, où il devint chef de brigade en 1793, et passa de nouveau, l'an II, en Corse, où il prit part au siège de Bastia. Créé général de brigade l'année suivante, il combattit en Italie en l'an III et en l'an IV, et se retira du service en 1805, après avoir exercé les fonctions d'inspecteur général du génie.

VITAL (Orderic), historien ecclésiastique. V. ORDERIC VITAL.

VITAL DE BLOIS, poète latin, né à Blois. Il vivait au x^e siècle et était contemporain de Pierre de Blois, de Mathieu de Vendôme et de Gauthier de l'Isle; c'est tout ce qu'on sait de son existence. Il est auteur d'un poème intitulé *De querolo*, imitation du *Querolus* attribué à Plaute, et à la suite duquel il fut imprimé en 1595 par Riterhuys. On ne sait si l'on doit attribuer au même Vital l'ouvrage publié par A. de Montaiglon, sous ce titre : *le Livre de Geta et de Birria ou l'Amphitryonéide*, poème latin du x^e siècle, composé par un auteur inconnu nommé Vitalis et publié d'après cinq manuscrits de la bibliothèque (Paris, 1848, in-8°). Le texte latin de ce poème et du *Querolus* avait déjà été édité par M. F. Osanne, qui désigne le *Querolus* sous le titre d'*Autularia*. Voici du reste le titre complet de l'édition donnée par lui : *Vitalis Blesensis Amphitryon et Autularia eclogæ*, édité par Osannus (Darmstadt, 1839, in-8°). Enfin, Thomas Wright a inséré dans ses *Early mysters and other latin poems* (Londres, 1836, in-8°) une *Comedia Babionis*, qu'il donne comme l'œuvre de Vital de Blois.

VITALEMENT adv. (vi-ta-le-man — rad. vital). D'une façon vitale : *Des organes vitalelement nécessaires*.

VITALI ou **VITALIS** (Jean-François), poète italien de la première moitié du x^e siècle. Sa vie est complètement inconnue; on sait seulement, par le titre de ses ouvrages, qu'il était originaire de Palerme. On a de lui : *Imperii panegyricus* (in-4°, sans lieu ni date, vers 1512), opuscule d'une excessive

rareté, qui renferme le panégyrique en vers d'une célèbre courtisane du nom d'Imperia; *De divina trinitate* (Rome, 1521, in-8°), poème dédié au pape Léon X; *Triumphus Ferd. Fr. Davali Aquinotis, magni Pescariæ marchonis* (Rome, 1525, in-8°); *Lacrymæ in obitum Fr. Ferd. Davali* (in-8°, sans date).

VITALI (Josephine, dame Augusti), cantatrice italienne, née en 1846. Fille de deux artistes distingués, le ténor Vitali et la Ferlotti, elle fit d'excellentes études musicales. Elle débuta fort jeune au théâtre de Modène, chanta pendant une saison à Forlì, puis au *communale* de Bologne, où elle obtint, en 1863, le plus vif succès. Engagée l'année suivante à Drury-Lane, elle se montra sous les traits de Gilda, de *Rigoletto*. Sa voix de soprano si fraîche et si pure, son beau style, son jeu tour à tour passionné et gracieux lui valurent des applaudissements unanimes. Elle débuta aux Italiens le 8 février 1865, dans cette même pièce de *Rigoletto*. « Mlle Giuseppina Vitali », écrivait Théophile Gautier, est une jeune personne à l'aspect frêle, mais énergique; des les premières notes qu'elle émet, on sent qu'elle est de race. Sa voix pure, franche, sonore et hardie convient à la musique passionnée de Verdi, pleine d'accents douloureux et de cris déchirants. » Elle interpréta avec le même charme plusieurs rôles, notamment *Annetta de Crispino e la comare*, *Norina de Don Pasquale*, *Martha*, etc. Au commencement de 1869, Mlle Vitali donna quelques représentations à Prague, où on lui fit une ovation. La même année la vit, au Caire, fort acclamée dans *Rigoletto*, dans *L'Elisir d'amore* et dans *Faust* (février 1870). Depuis elle a chanté sur différentes scènes en Italie et a épousé le ténor Augusti. Elle s'est fait entendre en dernier lieu, en même temps que Marie Sass, au théâtre de San-Carlo, à Naples, où elle était encore avec son mari vers la fin de l'année 1875.

VITALIANO (SAN-), bourg du royaume d'Italie, province de la Terre de Labour, district de Nola, mandement de Marigliano; 2,200 hab.

VITALIBUONAFEDE (Bonaventure-Ignace), dit l'Aaronne, médecin italien, né en 1686, mort en 1745. Reçu docteur à Parme et attaché comme médecin au régiment de Caylus, il assista à la déroute des Français sous les murs de Turin et y fut grièvement blessé. A peine guéri de sa blessure, il alla continuer ses études médicales à Rome, puis à Londres, où il résida trois ans et où il se trouvait lors de la peste qui ravagea cette ville en 1710. De là, il se rendit en France, puis, en moins d'un an, visita successivement les Pays-Bas, le Danemark et la Suède et, après être revenu en Hollande, partit pour le Portugal, où il devint surintendant des fonderies royales. Mais il résigna bientôt cet emploi pour recommencer à voyager, parcourut le littoral de l'Europe et de la France et, de retour en Italie, visita les principales villes de cette contrée. Après avoir professé en plusieurs endroits les sciences médicales et physiques, il devint directeur des mines du duché de Parme, d'une partie de celles de la république de Venise, et enfin se fixa, en 1743, à Vérone, où il fut nommé premier médecin de l'hôpital. Lorsque la mort le surprit, il se disposait à aller prendre possession d'une chaire que le roi de Prusse lui avait offerte à l'université de Halle. On a de lui : *Court traité de la peste et de son origine* (Londres, 1710); *Des eaux bouillantes d'Aix dans le Montferrat* (1714); *Discours académique sur la question de savoir s'il y a de l'acide dans le sang* (1723); *les Thermes de Massino, dans la Vallée* (1734); *la Belle néromancienne*, comédie (1735); *Lettre sur les maladies contagieuses* (1743).

VITALIEN s. m. (vi-ta-li-ain). Hist. relig. Nom donné aux membres d'une secte d'apolinaristes, qui choisirent Vitalis ou Vitalius pour évêque en 363.

— Hist. Nom sous lequel on désigne des pirates qui ravagèrent les côtes de la mer Baltique et de la mer du Nord au xiv^e et au x^e siècle.

— Encycl. Hist. On a beaucoup discuté en Allemagne sur l'origine du nom de ces pirates, sans parvenir à éclaircir entièrement la question. Tout ce qu'on sait, c'est qu'après la défaite, en 1389, du roi de Suède Albrecht et de son fils Erick, à Galkoping, plusieurs villes de Suède refusèrent de se soumettre à la reine Marguerite de Danemark et restèrent fidèles au souverain déposé. Parmi les villes fidèles étaient Stockholm et quelques places fortes situées sur les côtes. Le duc de Mecklembourg, parent du roi de Suède, les villes libres de Rostock et de Wismar, non contents de s'unir avec les sujets du roi de Suède restés fidèles, contractèrent une alliance étroite avec des bandes de flibustiers qui tenaient probablement la mer depuis longtemps. Ces descendants des anciens Northmans eurent l'accès libre de tous les ports confédérés, à condition de ravager les côtes des trois Etats scandinaves. Ils se chargeaient, en outre, de ravitailler Stockholm tenue constamment en échec par les partisans de l'union scandinave.

Comme les Etats n'avaient que peu ou point de marine militaire, la guerre maritime n'étant pas dans les mœurs du temps, et

que les villes maritimes n'étaient pas fortifiées suffisamment, les pirates eurent beau jeu. Ils saccagèrent les bords de la mer en Danemark et en Suède. Leurs succès et l'espoir du butin attirèrent sur leurs navires une foule de gens sans aveu et sans occupations régulières. La situation devint grave; les partisans de l'autonomie suédoise combattaient en volontaires dans les rangs des *vitaliens*. Le commerce maritime de la hanse teutonique, alors si florissant, fut presque anéanti. Les villes intéressées se ligèrent pour résister; mais on n'improvisa pas une marine militaire, et les déprédations des *vitaliens* continuèrent. Pourtant, en 1398, le grand maître de l'ordre Teutonique, Conrad de Gunzigen, qui était originaire de l'île de Gotland et avait vu mettre sa patrie à sac par les brigands, réunis des forces imposantes et parvint à les chasser de la Baltique. La reine Marguerite de Danemark, les villes de Lubeck et de Hambourg contribuèrent du reste à pacifier les côtes. Quelques-uns des aventuriers rentrèrent chez eux gorgés de richesses; d'autres allèrent chercher fortune dans la mer du Nord, où ils furent accueillis par les Frisons. Ce concours leur rendit un moment toutes leurs forces. Cette fois, le commerce anglais fut rangé ainsi que celui de Flandre, comme l'avaient été les navires danois et hambourgeois. Tous les gouvernements durent se liguier contre les *vitaliens*, dont l'audace allait croissant. Ils furent vaincus dans une grande bataille navale livrée en 1402 près de l'île, aujourd'hui anglaise, d'Helgoland. Deux de leurs principaux chefs, Claus Stortebeker et Wigmann, furent exécutés publiquement à Hambourg. D'autres, tels que Gotke Michael et Wigbold, tombèrent aux mains des marins de la hanse. Leurs déprédations, néanmoins, ne s'arrêtèrent pas, et ils tentèrent encore une fois d'attaquer de front la hanse teutonique. La plupart furent exterminés en 1429, avec les Frisons, leurs complices. Les historiens admirent la sauvagerie grande de leurs exploits. A partir de 1429, seulement, leurs déprédations se restreignirent dans un cercle étroit, sans que toutefois ces écumeurs cessassent d'être redoutables, car, en 1439, ils pillèrent et mirent à feu et à sang la ville de Bergen, en Norvège. C'est leur dernière affaire importante dont l'histoire fasse mention. Ils ont laissé un nom dans les annales de la marine et des souvenirs sur la plupart des lieux qu'ils avaient dévastés.

VITALIEN, pape, né à Segni (Campanie), mort à Rome en 672. Il remplaça Eugène I^{er} en 658 sur le siège pontifical. Au début de son pontificat, il envoya des légats à Constantinople. L'empereur Constantin lui fit remettre un exemplaire des Evangiles, couvert d'or et de pierreries, et, cinq ans plus tard, il vint lui-même faire une visite politique à Rome, soit pour se dérober à l'animosité de ses sujets, soit pour resserrer les liens politiques qui unissaient la vieille Rome à l'empire de Constantin. Il fit une entrée magnifique dans la capitale du monde chrétien, le 5 juillet 663, donna à l'église de Saint-Pierre un riche tapis d'or, mais s'indemnisait de ses cadeaux et des dépenses de son voyage en enlevant tout l'airain qu'il put trouver dans Rome, y compris la couverture de l'église de Sainte-Marie-des-Martyrs.

Le pape, quoique sujet de l'empereur de Constantinople, était déjà considéré en Occident comme le chef suprême de l'Eglise latine et, à ce titre, investi d'une puissance très-réelle sur l'opinion. En 664, Egbert, roi de Kent (un des royaumes de l'Heptarchie saxonne d'Angleterre), et Oswi, roi des Northumbriens, envoyèrent au pape Vitalien des ambassadeurs chargés de lui offrir des vases d'or et d'argent et lui demandèrent de fixer certains points de liturgie, entre autres d'indiquer le jour où l'on devait célébrer la fête de Pâques. Wilfrid, un des ambassadeurs, revint avec une décision du pape et un grand nombre de reliques. Le souverain pontife profita de la circonstance pour mettre à la tête de l'archevêché de Canterbury et investir de la primatie sur toutes les Eglises anglo-saxonnes un moine du nom de Théodore, natif de Tarse, en Cilicie; c'était un homme avisé, servant fidèle de l'Eglise romaine. Ce prélat fit adopter aux Anglo-saxons la liturgie latine. Pendant que l'autorité du pape s'établissait ainsi aux extrémités de l'Europe, elle était contestée aux portes de Rome par l'archevêque de Ravenne, que poussa la cour de Byzance. Maurus s'était révolté contre la suprématie du saint-siège et, soutenu par l'exarque, il avait refusé de comparaître pour rendre compte de sa conduite. Les anathèmes n'ayant pas eu de résultat, le pape fut obligé de susciter contre le rebelle la colère de tous les prélats d'Italie. Maurus répondit par les mêmes armes et légua ses prétentions à ses successeurs. Cet archevêque essaya par tous les moyens d'assujettir l'Eglise latine au patriarcat de Constantinople. La tentative échoua, mais Vitalien mourut avant que la querelle fût terminée. La tradition attribue à ce pontife l'introduction des orgues dans les églises et l'emploi de la musique instrumentale dans les offices ecclésiastiques.

VITALIEN, général scythe, mort en 520. Il fut comte ou chef, sous Anastase et ses successeurs, de la confédération des peu-

plades de la Thrace, de la Mésie et de la Scythie. Attaché à l'eutychianisme et appelé à Constantinople par les catholiques persécutés, il vint camper avec son armée sous les murs de la ville et imposa ses volontés à l'empereur. Celui-ci se crut dégagé de sa parole après le départ de Vitalien et envoya même contre lui une nombreuse armée, qui fut vaincue. Cependant les persécutions d'Anastase ayant fait naître une sédition à Constantinople, le peuple demanda à grands cris Vitalien pour empereur. Celui-ci s'avança de nouveau (518), et, comme la première fois, il n'exigea que le rappel des évêques exilés et la convocation d'un concile œcuménique. Anastase jura de se soumettre aux conditions qu'on lui imposait, mais il viola bientôt son serment. Justin fit venir le général scythe à Constantinople et le nomma consul (520). Peu de mois après, il fut assassiné par la faction des *bleus* à l'instigation du César Justinien, et peut-être du consentement de l'empereur.

VITALIENNE s. f. (vi-ta-li-è-ne). Bot. Syn. de GRÉGORIE, genre de primulacées. || On dit aussi VITALIANE.

VITALINE f. f. (vi-ta-li-ne — rad. vital). Préparation à laquelle on attribue la propriété d'arrêter la chute des cheveux.

VITALIS (Jean-Baptiste), chimiste français, mort en 1832. Il entra dans les ordres, puis s'adonna avec ardeur à l'étude des sciences et, lors de la création des écoles centrales, fut nommé à celle de Rouen professeur de chimie appliquée aux arts. Il remplit, en outre, pendant dix-huit ans, les fonctions de secrétaire de l'Académie de cette ville et, vers 1820, fut nommé curé de la paroisse Saint-Eustache, à Paris. Outre un *Rapport sur l'extraction du sucre de betterave* (Rouen, 1812, in-8°), on a de lui deux ouvrages excellents, qui ont pour titres : *Manuel du teinturier sur fil et coton* (Rouen, 1810, in-8°) et *Cours élémentaire de teinture sur laine, soie, lin, chanvre et coton* (Paris, 1823, in-8°; 1827, 2^e édit.).

VITALIS (Eric), poète suédois. V. SJÖBERG.

VITALISER v. a. ou tr. (vi-ta-li-zé — rad. vital). Rendre vital, donner les qualités vitales à : *Vitaliser des éléments inorganiques.*

VITALISME s. m. (vi-ta-li-sme — rad. vital). Doctrine physiologique qui admet un principe vital distinct de l'organisme, et fait dépendre de lui toutes les actions organiques.

— Encycl. V. BARTHÉLÉMY et PRINCE VITAL.

VITALISTE s. m. (vi-ta-li-ste — rad. vital). Partisan du vitalisme.

VITALITÉ s. f. (vi-ta-li-té — rad. vital). Etat de vie; aptitude à la vie; énergie du principe vital, de la force vitale chez les animaux et les végétaux : *La vitalité est très-énergique chez la tortue. Le mouvement est pour l'homme le véritable signe de la vitalité.* (Cabanis.) *Les bains chauds abaissent la vitalité des gens bien portants.* (Maquiel.)

La nature toujours a de quoi satisfaire Aux besoins renaissants de la vitalité.

A. BARBIER.

— Fig. Aptitude à la durée, énergie propre qui donne la durée : *En dépit des théories professées sur la vitalité de la monarchie turque, la question se décide par le fait dans le sens de la rénovation, bien plus que de la conservation.* (Barraut.)

VITAM IMPENDERE VERO (Donner sa vie à la vérité), l'assage de Juvénal (*Satires*, IV, v. 91). Ces mots furent pris pour devise par J.-J. Rousseau et servirent d'épigramme à plusieurs journaux de la Révolution, notamment à celui de Marat.

• La stoïque devise que les libres penseurs ont popularisée, c'est justement le fait de l'émigration protestante, bravant la mort et les galères, pour rester digne et véridique : *Vitam impendere vero*, La vie même pour la vérité.

MICHELET.

• Un homme ose-t-il écrire au-dessous de son propre portrait : *Vitam impendere vero*, gagez, sans information, que c'est le portrait d'un menteur; et lui-même vous l'avouera un jour qu'il lui prendra fantaisie de dire la vérité.

JOSEPH DE MAISTRE.

• C'est l'amour désintéressé de la justice qui fait les grands hommes, les grands citoyens, ces hommes magnanimes, capables de sacrifier, quoi qu'il en coûte, leur temps, leurs forces, leur vie même à la recherche, à la manifestation de la vérité, à la réalisation de la justice, *vitam impendere vero*, au bonheur de leurs concitoyens, à la gloire et au salut de leur patrie.

BAUTAIN.

VITA NUOVA, de Dante. V. VIE NOUVELLE.

VITICEDDA, rivière de la Russie d'Europe, dans le gouvernement de Vologda. Elle prend sa source dans la partie orientale de ce gouvernement, coule d'abord au S., puis à l'O., et se jette dans la Dwina, après un cours de 260 kilom.

XV.

VITCHOURA s. m. (vi-tchou-ra). Modes. Sorte de par-dessus polonais garni de fourrure, que portent les hommes et les femmes : *Il bâilla, regarda le paysage et posa la main sur le bras d'une jeune femme soigneusement enveloppée dans un vitchoura.* (Balz.)

VITE adj. (vi-te. — Diez, dans la première édition de sa grammaire, rattachait le mot vite, anciennement viste, prompt, alerte, italien visto, au latin vegetus, avec intercalation de s. Diefenbach propose de rattacher vite à l'italien visto, vu, du latin visus, videre, voir. Le mot signifierait à peine vu, ou à première vue, d'un coup d'œil. On pourrait aussi, d'après lui, le regarder comme une corruption du latin vividus, dérivé de vivus). Qui marche, qui se meut avec célérité; qui fait beaucoup de chemin en peu de temps : *Lorsque David déplora la mort de deux fameux capitaines, il leur donna cet éloge : Plus vites que les aigles, plus courageux que les lions.* (Boss.) *Le pas ordinaire de l'éléphant n'est pas vite.* (Buff.)

Tu te vantais d'être si vite,

Qu'as-tu fait de tes pieds ?...

LA FONTAINE.

■ Prompt à l'action : *Aussi vifs étaient les regards de Condé, aussi vite était son attaque.* (Boss.) ■ Sens vieilli.

— Escrime. Se dit d'un tireur dont les coups et les parades se suivent rapidement.

— Adv. De façon à faire en peu de temps beaucoup de chemin : *Courir, marcher vite. Tourner vite, trop vite. Cette montre va trop vite. Les hommes qui montent vite prennent aisément le vertige.* (Lamart.)

— Avec activité, d'une façon prompte et vive : *Les Français parlent vite et agissent lentement.* (Volt.) *La bienfaisance a beau être active, elle va moins vite que le mal.* (J. Simon.) ■ Bientôt, en peu de temps, sans tarder : *Arrivez vite. Je serai vite ici. On est vite lassé d'écouter. Il n'est point de bout qu'on trouve aussi vite que celui de son esprit.* (Lamenn.)

Qu'il passe vite, hélas ! le printemps de la vie !

MOLLEVANT.

— Interjectiv. Faites promptement, hâtez-vous : *Vite, vite, un médecin, vite, dépêchez. La liberté de la presse est une vraie peste : vite des censeurs ! Sauvons... quel le roi ? bagatelle ! le ministère.* (Chateaub.)

— Aller vite que le pas ; Travailler avec précipitation.

— Aller vite en besogne, Travailler, agir avec promptitude, avec activité.

— Loc adv. Au plus vite. Le plus tôt possible : *Les procès sont comme les dents malades, il faut s'en délivrer au plus vite.* (La-boulaye.)

— Syn. Vite, promptement. V. PROMPTEMENT.

VITEBSK, ville et gouvernement de la Russie d'Europe. V. VITEBSK.

VITEGRA ou **VITEGRA**, rivière de la Russie d'Europe. Elle prend sa source dans le S.-E. du gouvernement d'Olonets, coule au N.-O., passe par la ville de son nom et se jette dans le S.-E. du lac Onega, après un cours de 60 kilom. Elle est navigable. Le canal de Maisienskoi, qui la joint à la Kova, établit une ligne navigable entre la mer Noire et la Baltique.

VITEL (Jean DE), poète français, né à Lentilles, près d'Avranches, en 1560. Après avoir fait ses études à Rennes, il se livra entièrement au culte de la poésie et publia un recueil de ses vers sous ce titre : *Les Premiers exercices de Jean Vitel, Avranchois.* (Paris, Pierre Hurry, 1588, in-8°). Il se compose d'un poème sur la prise du Mont-Saint-Michel en 1575, d'une description de la ville d'Avranches, d'une énumération des personnes illustres qui y sont nées, de l'hymne à Pallas, d'épigrammes, d'idylles, d'épigrammes et d'odes. On ne connaît que trois exemplaires de ce recueil, dont un se trouve à la bibliothèque Mazarine, à Paris, un autre dans celle de Caen.

VITELLAIRE s. f. (vi-tèl-lè-re — du lat. vitellus, jaune d'œuf). Bot. Genre de sapotacées, dont on ne connaît que le fruit.

VITELLESCHI (Jean VITELLI ou), condottiere et cardinal italien, mort à Rome en 1440. Ce personnage, sur lequel Machiavel et surtout le savant chroniqueur Paul Jove ont laissé des documents curieux, est une des physionomies les plus saillantes que nous présente l'Italie au xiv^e siècle. Il était originaire de Corneto, petite ville sur les frontières de la Toscane, et il offrit d'abord ses services à un capitaine des plus fameux de l'époque, Tartaglia, condottiere au service des Sforza. Tartaglia ayant eu la tête tranchée sur la place publique d'Aversa, par ordre du pape Martin V, son lieutenant, resté sans emploi, vint à Rome et se fit recevoir à la cour du pape, qui le remarqua et le nomma protonotaire. Sous le pontificat d'Eugène IV, sa fortune prit un accroissement plus rapide. Ardent, acuf, impétueux, réussissant merveilleusement dans tout ce qu'il entreprenait, il ne tarda pas à acquérir un crédit immense. Il semblait tenir dans ses mains le salut et la dignité de l'Eglise; le pape fit de lui son bras droit. On le vit unir au pouvoir de légat le commandement des troupes pon-

tificales. Il devint en outre évêque de Recanati, peu de temps après patriarche d'Alexandrie, puis archevêque de Florence, et enfin, sur la nouvelle d'une victoire impatiment désirée, il reçut le chapeau de cardinal (1437). A ce degré de puissance, Vitelleschi brava facilement ses ennemis et ses envieux. L'homme d'Eglise, déployant l'énergie et la cruauté du condottiere, débarrassa le saint-siège de toute une nuée de petits souverains acharnés à empiéter sur les Etats du pape; mais il n'y eut pas un de ses faits d'armes qui ne fût souillé par d'horribles violences. Jacob de Vico, seigneur de Viterbe; Conrad de Trinci, prince de Poligno, furent par ses ordres massacrés de sang-froid après la victoire. Antoine de Pise, brave guerrier, érudit et littérateur distingué, fut pendu pour lui avoir résisté dans un petit château de la campagne de Rome. A Rome, une émeute ayant éclaté et le pape, poursuivi par les mutins, ayant été obligé de passer le Tibre en toute hâte, Vitelleschi procéda avec la plus extrême férocité à la recherche et à la punition des coupables. Il fit établir des échafauds, ou plutôt une boucherie en permanence, dans le champ de Flore, et là, sur les plus légers indices, nombre d'infortunés furent mis à mort sans pitié. Vitelleschi ne commença à déchoir auprès du pape que lorsqu'il montra quelque clemence, pour une raison ou pour une autre, probablement parce qu'on l'achetait. Envoyé à Naples pour soutenir René d'Anjou contre le roi Alphonse, il battit et fit prisonnier Orsini, prince de Tarente, qu'il renvoya sain et sauf à la stupefaction générale. Un peu auparavant, devant Francesco Sforza, qui occupait la marche d'Ancone, le cardinal-soldat, exécutant une retraite inexplicable, gagna la mer et laissa échapper son adversaire, qu'il lui eût été facile de battre. Acculé près de Salerne par le roi Alphonse, Vitelleschi, pour sortir de cette dangereuse position, conclut avec le roi une suspension d'armes de trois mois, puis, avant l'expiration de la trêve, le traître s'allia avec Candola et tombe à l'improviste sur Alphonse, qui prenait tranquillement ses quartiers d'hiver. C'était le jour de Noël, et Alphonse, assistant au service divin, venait de s'approcher de l'autel pour communier. Il était déjà agenouillé, quand soudain on annonce à grands cris que les gens de Vitelleschi arrivent, tuant tout sur leur passage. Le roi fut obligé de fuir, et les soldats du condottiere envahirent l'église, qu'ils mirent au pillage. Cet acte souleva l'exécration universelle et indigna le pape, qui commença à réfléchir sur la mauvaise foi et l'insigne cruauté de son lieutenant. Toutefois, le pape n'aurait pas eu de peine à pardonner en faveur de l'intention, si Vitelleschi, parvenu si haut, n'avait osé porter ses vues jusque sur la tiare. Il était fortifié dans ses espérances par l'appui qu'il comptait trouver dans ses troupes et par la possession de toutes les places fortes; il avait de l'or à semer à pleines mains pour acheter les suffrages. Les seuls ennemis qu'il redoutait étaient les Florentins et les Vénitiens, auxquels il avait voué une haine implacable. Il s'allia secrètement avec leur ennemi, Niccolò Piccino, général renommé, qui, à la tête des troupes de Philippe-Marie, duc de Milan, faisait une guerre acharnée aux deux républiques coalisées; mais ce plan avorta. Les dépêches de Vitelleschi à son allié furent interceptées; elles étaient en chiffres, il est vrai, et l'on ne pouvait en connaître précisément le contenu, mais ce mystère même accusait vivement le cardinal. Cette découverte fit éclater l'orage. Le conseil d'Eugène IV était présidé par Ludovic de Padoue, patriarche d'Aquilée, qui de médecin était devenu cardinal, esprit vif, pénétrant, astucieux, et de plus ennemi personnel de Vitelleschi. Il fit un tableau effrayant des crimes et des mœurs dissolues de son rival et conclut en disant que, tant que ce cardinal vivrait, le pape serait toujours dans une espèce de tutelle. Bref, il obtint l'ordre de se saisir de sa personne et chargea de ce soin Antonio Rido, qui avait le commandement du château Saint-Ange. Celui-ci parvint à s'emparer de Vitelleschi par surprise et l'enferma dans la citadelle. Ses troupes soulevées redemandaient à grands cris leur capitaine; on les apaisa en leur disant qu'il avait été arrêté par l'ordre du pape et pour de graves motifs. Peu après, Vitelleschi mourut, probablement empoisonné. On ne lui accorda ni tombeau ni honneurs funéraires; cependant les habitants de Corneto lui élevèrent un peu plus tard un tombeau de marbre, qui existait encore du temps de Paul Jove et qu'on visitait par curiosité. Un palais qu'il s'était fait bâtir dans sa ville natale fut transformé en hospice.

VITELLI (Nicolo), condottiere italien, mort en 1497. Son dévouement à la maison de Médicis lui valut la souveraineté de Citta-di-Castello, qui lui fut enlevée, en 1477, par le pape Sixte IV; mais il y fut rétabli en 1482 et la conserva jusqu'à sa mort.

VITELLI (Vitellozzo), condottiere italien, fils du précédent, mort en 1502. Il succéda à son père dans la souveraineté de Citta-di-Castello et embrassa le parti des Orsini contre le pape Alexandre VI, sur les troupes duquel il remporta une victoire signalée. Il se mit ensuite au service des Florentins,

avec son frère Paul; mais celui-ci, qui commandait l'armée chargée du siège de Pise, n'ayant pas réussi à s'emparer de cette ville, fut arrêté, torturé et mis à mort par ordre des autorités florentines (1499). Vitellozzo se jeta alors dans Pise et se mit à la tête des assiégés, dont il fut dès lors le fidèle allié. Ligué contre César Borgia avec les autres condottieri de la province, il se laissa, ainsi que ceux-ci, prendre aux promesses et aux serments du fils perfide d'Alexandre VI, et, s'étant remis entre ses mains, il fut massacré en même temps qu'Oliverotto da Fermo et les Orsini.

VITELLI (Ciapino), célèbre capitaine italien du xiv^e siècle, de la même famille que les précédents. Il se mit au service de Cosme de Médicis, qui lui dut une partie de ses succès pendant la guerre de Sienna. Appelé ensuite au commandement des bandes italiennes qui allaient seconder les Espagnols contre les Maures en Afrique (1564), il se signala à la prise de Peñon-de-Velez, sauva, par sa valeur, d'une défaite certaine, l'armée espagnole attaquée à l'improviste par les Maures au moment du débarquement, et passa ensuite dans les Pays-Bas, où il eut le grade de grand maréchal. Après la mort du comte d'Arenberg à la bataille de Groningue (1568), il prit le commandement de l'armée, la ramena dans les positions qu'elle avait quittées et, s'avançant ensuite dans l'intérieur de la Hollande, s'empara de plusieurs villes avec une telle rapidité, que le duc d'Orange n'eut pas le temps de les secourir. Vitelli mourut en 1576, des suites d'une chute de voiture. Brantôme parle de lui avec éloge dans le chapitre XLVI de ses *Vies des capitaines étrangers*.

VITELLIEN, IENNE adj. (vi-tèl-li-ain, i-è-ne. — Les uns font venir ce mot de Vitellius, nom propre, les autres de vitellus, qui signifie à la fois veau, poulet, jaune d'œuf; mais le sens ne convient pas, car il faut renoncer à voir autre chose qu'une coïncidence dans le rapport du nom de poulet donné aujourd'hui aux billets doux, et celui de lettres de poulet, tabellæ vitellianæ, que lui donnaient les Latins). Philol. anc. *Tabellæ vitellianæ*, Tablettes sur lesquelles on écrivait des billets d'amour. || Recueil de pensées sur des sujets légers ou galants.

— Encycl. Le mot vitellien, dont on ignore l'origine, s'appliquait aux tablettes sur lesquelles s'écrivaient les correspondances amoureuses, à ce que nous appellerions des billets doux. Elles étaient d'ordinaire en bois. Quelquefois la galanterie recherchait pour cet objet un bois précieux, comme le citrus; on poussait même le luxe jusqu'à se servir d'ivoire. Dans tous les cas, elles étaient enroulées de cire à l'intérieur, et sur cette cire le style traçait les paroles inspirées par la passion de l'amour. A portée vite le style, la cire et les tablettes, » dit Plaute :

Effert cito stylium, ceram et tabellam.

Dans une ancienne peinture du musée de Naples, on voit l'Amour présentant à Polyphème des tablettes de ce genre.

On a donné aussi le nom de vitelliens (vitelliani) à des recueils de vers ou de pensées érotiques. Ces recueils unissaient l'obscénité à la galanterie et comprenaient des épigrammes, des inscriptions, légères et spirituelles, avec la liberté d'expression que se permettait le latin, « dans les mots bravant l'honnêteté. » On pourrait les comparer à nos volumes de poésies fugitives, si on levait le voile de périphrases décentes et d'expressions équivoques dont celles-ci revêtent des pensées souvent fort immorales.

VITELIFÈRE adj. (vi-tèl-li-fè-re — du lat. vitellus, jaune d'œuf; *fero*, je porte). Hist. nat. Qui contient un jaune d'œuf.

VITELLIN, INE adj. (vi-tèl-lain, i-ne — rad. vitellus). Physiol. Qui appartient au vitellus : *On trouve toujours dans la membrane vitelline le vitellus ou jaune enveloppé de la vésicule et la tache germinative.* (Quatrefores.) || *Membrane vitelline* ou substantiv. *Vitelline*, Membrane qui enveloppe immédiatement le vitellus.

— s. i. Chim. Substance blanche azotée, ayant la plupart des propriétés de l'albumine, et qui se trouve dans le jaune d'œuf, dont on l'isole facilement en traitant par l'éther le jaune d'œuf dur émietté.

— Encycl. Physiol. La vitelline offre, relativement au volume de l'ovule, une assez grande épaisseur; elle est épaisse, transparente, hyaline, très-résistante, homogène, amorphe et élastique; elle renferme le vitellus. Elle a, au microscope, l'aspect d'un double anneau, parce qu'elle est transparente et qu'on aperçoit seulement les deux lignes limitant sa paroi en dedans et en dehors. Le contenu du vitellus est une masse granuleuse, visqueuse, transparente et cohérente, qui constitue la paroi la plus essentielle de l'œuf. L'eau pénètre par endosmose la membrane vitelline et détermine la rétraction du vitellus.

VITELLIO ou **VITELLO**, mathématicien polonais. Il vivait au xiii^e siècle, appartenait à l'illustre famille des Ciolk et, selon l'usage de l'époque, il latinisa son nom, qui, en polonais, signifie taureau. Il nous est resté de lui un traité curieux d'optique, publié longtemps après sa mort sous ce titre : *Vitelionis per-*

speciæ libri decem (Nuremberg, 1533), et qui a été réédité deux fois depuis, la première en 1551, la seconde en 1572. Cet ouvrage est le premier où ait été apprécié en Occident le phénomène de la réfraction. Ni Regiomontanus ni Purbach n'en avaient tenu compte dans leurs observations astronomiques. Il est probable que Vitellio ne connaissait ni le traité d'optique de Ptolémée, qui contient, pour les passages de la lumière de l'air dans l'eau ou dans le verre et de l'eau dans le verre, les tables des réfractions sous les incidences de dix en dix degrés, ni le *Thesaurus opticae* d'Alhasen, qui a été joint à ses dix livres dans l'édition de 1572. Quoi qu'il en soit, les tables de Vitellio sont beaucoup plus exactes que celles de Ptolémée; elles se rapportent, du reste, aux mêmes milieux. Quant à la réfraction astronomique due à l'interposition de notre atmosphère, que Ptolémée et Alhasen avaient signalée comme une cause d'erreur, Vitellio n'en parle pas; mais on n'a pu commencer à en tenir compte que longtemps après lui.

VITELLIUS (Aulus), empereur romain, né à Luceria l'an 15 de J.-C., de Lucius Vitellius, un des plus vils courtisans de Caligula, de Claude et de Messaline, mort à Rome l'an 69. Elevé à Caprée sous les yeux de Tibère, Vitellius se donna toute sa vie le digne élève de ce maître en corruption. Il plut à Caligula par son habileté dans les courses de chars, à Claude par sa passion pour le jeu, à Néron pour l'universalité de sa dépravation, à tous par la lâcheté de ses flatteries. Consul sous Claude, puis proconsul en Afrique, il administra cette province mieux qu'on n'aurait pu l'espérer d'un pareil homme. Devenu édile, il pilla les offrandes et les ornements des temples, ce qui n'empêcha pas Néron de lui conférer de nouvelles dignités et même des sacerdoces. Quand Galba lui eut confié, vers 68, le commandement de la basse Germanie, il s'attacha son armée par ses largesses et ses basses familiarités, et prit la pourpre après la mort de Galba, pendant qu'Otton se faisait proclamer à Rome. L'armée de la haute Germanie, la Belgique et la Gaule Lyonnaise se déclarèrent pour lui; mais aussi poltron, aussi mou qu'il était glorieux, il continua à se livrer à ses excès de table pendant que ses lieutenants, Valens et Cæcina, marchaient sur l'Italie et gagnaient sur les troupes d'Otton la décisive bataille de Bédriac, qui livrait le monde à un Vitellius (69). Il se mit alors en marche par la Gaule et voulut visiter, avant de se rendre à Rome, le champ de bataille, encore couvert de cadavres qui exhalait une odeur infecte. C'est dans cette circonstance qu'il prononça ces horribles paroles : « Le corps d'un ennemi mort sent toujours bon, surtout si c'est un compatriote. » Il fit son entrée à Rome suivi de 60,000 soldats, comme lui toujours en état d'ivresse. Son règne ne fut qu'une goinfrie sans fin. Les Romains avaient eu des maîtres plus infâmes peut-être; ils n'en subirent point de plus ignobles. D'une voracité inexprimable, il faisait un nombre infini de repas dans la même journée, et entre chacun d'eux il se provoquait aux vomissements pour maintenir son appétit bestial. La prodigalité de ses festins dépassait tout ce qu'on avait vu jusqu'alors. Dans un dîner que lui donna son frère Lucius, on vit paraître jusqu'à 2,000 poissons et 7,000 oiseaux rares. Tacite dit que toutes les contrées de l'Italie étaient mises à contribution et tous les chemins couverts par les pourvoyeurs de sa table, qui, ajoute Josephé, eût épuisé toutes les richesses de l'empire si ce règne eût duré plus longtemps. Suétone le dépeint plus vorace encore que sensuel, et il donne sur cette voracité les plus hideux détails. En même temps, il dépensait des sommes immenses pour les jeux du cirque, les bêtes féroces, les gladiateurs, etc. Méprisable et abruti par tant de vices ignominieux, il se rendit encore exécrable par ses cruautés, fit périr un grand nombre de ses propres amis et des citoyens de toute condition. Il n'oublia pas non plus de livrer au supplice ses anciens créanciers. Cependant Vespasien avait pris la pourpre en Judée et était venu se faire reconnaître en Egypte, pendant que, en Italie, son lieutenant Antonius Primus s'avavançait jusqu'à Ferrare. Vitellius se réveilla à peine de son abrutissement; le péril ne lui fit point réformer sa vie crapuleuse. Il se contenta d'envoyer au-devant de l'ennemi Cæcina, qui alla se faire écraser à Crémone par les troupes de Vespasien. Primus vint investir Rome, et hors des murs, au camp des prétoriens, se livrerent, entre ces soldats de toutes les nations, des combats si meurtriers, que Josephé et Dion Cassius portent le nombre des morts à 50,000. Le peuple, dit Tacite, assistait à ces horreurs comme aux jeux du cirque, applaudissant à l'un et à l'autre parti et s'associant aux pillages. Vitellius, en voyant la perte des siens, essaya de s'enfuir, suivi de son boulanger et de son cuisinier. Forcé de rentrer dans son palais, il le trouva désert, se cacha épouvanté dans la loge de son portier, en fut arraché par les soldats, traîné la corde au cou et demi-nu à travers la ville, au milieu des insultes et des outrages, et enfin mis en pièces et jeté dans le Tibre. « Vitellius s'assit à l'empire, qu'il avait pris pour un banquet. Ses convives le forcèrent d'achever le festin aux gémonies. »

(Chateaubriand.) Son règne avait duré huit mois.

— Iconogr. Les portraits antiques de Vitellius, que l'on conserve dans les musées du Vatican, des Offices, du Louvre, au palais royal de Gènes et dans d'autres collections, répondent parfaitement à la description que Suétone nous a donnée de la taille énorme, du visage gras et coloré de cet empereur. Le buste que possède le Louvre est particulièrement expressif et vivant; le modèle large et souple rend à merveille la carnation épaisse et grasseuse; la bouche, quoique charnue, est petite et spirituelle; les yeux sont pleins de feu.

Un sculpteur moderne, Auguste Préault, a exposé au Salon de 1870 un bas-relief de bronze représentant la tête de Vitellius; il a poussé jusqu'à la caricature les traits empâtés et boursoufflés du modèle antique. Au musée de Dresde est une figure de *Vitellius couronné de laurier*, peinte par Frans Floris.

VITELLIUS (Erasmus), prélat et diplomate polonais, né à Cracovie en 1470, mort en 1522. Ayant été élevé aux frais de la famille Ciolek, il prit par reconnaissance le nom de ses bienfaiteurs, qu'il latinisa en celui de Vitellius. Reçu docteur à Cracovie en 1491, il sut gagner les bonnes grâces du prince Alexandre, qui, après son avènement au trône de Pologne, le nomma évêque de Plock (1504) et le chargea de deux missions auprès du pape. Le roi Sigismond l'envoya en 1518 à la diète d'Augsbourg pour y solliciter des secours contre les Turcs. C'était le moment de l'élection d'un successeur à l'empereur Maximilien, et Vitellius prit une part importante aux négociations entamées à ce sujet. Il alla même à Rome pour y appuyer auprès de Léon X l'élection de Charles-Quint; mais le pontife, peu désireux de voir à la tête de l'Allemagne un prince aussi puissant, offrit à Vitellius le chapeau de cardinal s'il voulait abandonner les intérêts du petit-fils de Maximilien, et le prélat polonais, séduit par cette offre, cessa d'agir dans le sens de la volonté de son souverain, qui lui fit de sévères reproches pour sa désobéissance. Vitellius n'en continua pas moins à suivre les inspirations de Léon X; mais la mort de ce pontife (1521) vint anéantir ses espérances et lui porta un coup mortel. Il succomba lui-même quelques mois plus tard.

VITELLIUS (Jacques), théologien et poète polonais, né vers 1590, mort en 1648. Il fit ses études à l'Académie de Cracovie, y devint professeur de théologie, puis, en 1639, bibliothécaire et obtint en outre le titre de chanoine de la collégiale de Sainte-Anne. On a de lui : *Confutatio convicii a Stanislawo Zakrzewski contra academiam Cracoviensem jacitati* (Cracovie, 1623, in-40); *Hermes Trismegistus* (Cracovie 1629, in-49), poème écrit en trois langues (hébreu, grec et latin); *Augusta regni felicitas in inauguratione Vladislai IV* (Cracovie, 1833, in-49); *Chrysologus Romanus defunctus sive Oratio in funere Abrahami Bzovii* (Cracovie, 1637, in-49), etc.

VITELLUS s. m. (vi-tèl-luss — mot. lat.). Physiol. Jaune de l'œuf. « Substance particulière, qui compose en grande partie l'ovule et qui est destinée à fournir à la nutrition du fœtus : Le **VITELLUS** est surtout composé de matières organiques et nutritives. (Quatre-fages.) Chez tous les vivipares, le **VITELLUS** est fort petit. (Quatre-fages.)

— Encycl. Les physiologistes sont loin d'être d'accord sur ce qu'il faut entendre par le *vitellus*. Les uns veulent qu'on appelle ainsi le jaune de l'œuf ou la portion de l'œuf qui représente le jaune; les autres veulent qu'on réserve cette dénomination à la portion de l'œuf qui subit le phénomène caractéristique de la segmentation, et qui, finalement, donne naissance à l'embryon. Pour le plus grand nombre, ces deux organes mériteraient peut-être le nom de *vitellus*; mais il faudrait distinguer alors un double *vitellus* : un *vitellus germinatif*, qui donne naissance à l'embryon, et un *vitellus nutritif* ou jaune proprement dit, qui fournit au jeune embryon formé sa première nourriture. Mais il est des partisans plus exclusifs de la première interprétation, qui entendent réserver le nom de *vitellus* à la partie germinative de l'œuf. Ceux-ci d'ailleurs regardent, par extension, comme autant de *vitellus* les protoplasmas germinatifs de tout ovule, de tout œuf, de toute graine végétale ou animale; et même tout élément générateur mâle, spermatozoïde ou grain de pollen, est pour eux un produit de la segmentation du *vitellus* mâle. Nous ne suivons pas les physiologistes des diverses écoles dans le développement de ces théories, et nous nous contenterons de regarder le jaune de l'œuf comme un *vitellus* simple ou double, représentant, en tout cas, la partie fondamentale de l'œuf des animaux supérieurs. Dans ces termes, nous avons à étudier le *vitellus* en premier lieu dans l'œuf humain, puis dans l'œuf des animaux.

Au moment où l'œuf humain sort de la vésicule de Graaf, il ne possède guère qu'un septième à un dixième de millimètre de diamètre; mais il est lui seul tout l'œuf et tout le jaune, c'est-à-dire que l'œuf humain, réduit à un *vitellus*, n'est pas enveloppé, comme l'œuf des oiseaux, d'une couche albumineuse plus ou moins épaisse, qui forme le blanc.

Ainsi constitué, l'ovule humain est composé d'un petit amas de matière granuleuse enroulée d'une humeur visqueuse et renfermée dans une membrane mince qui est la zone transparente ou membrane vitelline. Mais si l'ovule est fécondé, c'est-à-dire s'il est appelé à se développer ultérieurement pour donner naissance à un embryon, la série des métamorphoses qu'il doit subir commence, pour ainsi dire, immédiatement après la fécondation. C'est au sein du *vitellus* que s'accomplit nécessairement la première de ces métamorphoses. A une époque, disons-nous, très-rapprochée du moment de la fécondation, le *vitellus* entier se segmente. Voici en quoi consiste ce phénomène, regardé comme caractérisant toute formation vitelline. La masse du *vitellus*, qui remplissait complètement sa cavité, se racornit; elle diminue de volume; elle flotte librement dans la sphère enveloppante et se détache de la paroi, puis un espace ovoïde, clair et transparent se dessine à son centre. Bientôt, aux deux extrémités de son diamètre, apparaît une échancre, qui, augmentant progressivement de profondeur, la divise en deux masses ovoïdes juxtaposées. Un peu après, par un mécanisme en tout semblable, ces deux premières moitiés, ramenées d'abord à la forme sphérique, se divisent en deux; puis, cette division dichotomique se continuant incessamment, le *vitellus* se trouve fractionné en quatre, huit, seize, trente-deux, etc., parties égales, sphériques et de plus en plus petites. Chacune de ces sphères possède d'ailleurs, vers son milieu, une petite cellule qui est, suivant M. Coste, le centre actif de la segmentation.

Ce phénomène accompli, le *vitellus* a changé de structure; il constitue le corps mûriforme, et est ainsi appelé parce qu'il représente, à certains égards, le fruit du mûrier. Après cette segmentation, le liquide albumineux qui occupe le centre de la sphère vitelline paraît augmenter de volume; il refoule les petites sphères du centre vers la circonférence et finit par les appliquer contre la paroi extérieure, où elles semblent constituer une couche unique et continue. Elles sont en effet polygonales par le fait de leur pression réciproque. Alors elles se fondent ensemble, s'unissent définitivement et donnent naissance à une membrane mince et sphérique, dont la cavité est pleine de liquide; c'est le blastoderme, aux dépens duquel va se former incessamment l'embryon futur.

Ici se termine l'évolution du véritable *vitellus*, car il est impossible de regarder comme tel le liquide albumineux qui remplit la cavité blastodermique. Ce liquide est, toutefois, un important annexe du *vitellus*. Si la masse mûriforme a constitué un *vitellus* germinatif qui va produire l'embryon, le liquide central qui remplace les granulations va, de son côté et des les premiers moments, servir de nourriture à cet embryon; il est donc un *vitellus* nutritif. Il a pour enveloppe une membrane de nouvelle formation, le feuillet interne du blastoderme, et constitue d'abord une vésicule en communication directe avec l'embryon; mais, au fur et à mesure que celui-ci se forme, se courbe, cette vésicule s'étrangle d'elle-même en subissant l'incursion du feuillet muqueux; de la résulte comme une sorte de bourse appendue à l'embryon, partie extra-fœtale désormais, à laquelle on donne le nom de vésicule ombilicale. C'est cette bourse, cette poche nutritive qui va fournir à l'embryon son premier aliment. Mais lorsque, à une époque plus avancée de son développement, l'embryon s'est pourvu d'une vésicule allantofœtale, au fur et à mesure que cette nouvelle vésicule se développe, la vésicule ombilicale s'atrophie, le liquide qu'elle contenait semble se resorber et toute la poche s'amoindrit; puis l'ouverture elle-même, qui établissait une communication large et béante avec l'embryon, se rétrécit, se pélicularise; enfin, le pélicule lui-même devient filiforme et se rompt, moins de quarante-cinq jours après la conception, et les vestiges de la vésicule ombilicale flottent inutiles dans le liquide extra-fœtal, où l'on peut en retrouver les traces jusque vers les derniers temps de la gestation.

Telle est, en quelques traits rapides, l'histoire du développement et des fonctions du *vitellus* de l'embryon humain. Nous n'avons rien à y ajouter en ce qui concerne les autres mammifères, car les modifications que subit leur *vitellus* sont absolument identiques à celles que subit le *vitellus* de l'homme.

Le *vitellus* de l'œuf des oiseaux est, au contraire, assez différent de celui que nous venons de décrire. Sans parler de la position particulière qu'occupe le jaune de l'œuf au centre d'une épaisse couche albumineuse (blanc de l'œuf), nous devons noter un important détail de sa constitution. Il est, en quelque sorte, formé de deux parties : l'une est un amas granuleux d'éléments disséminés dans la sphère vitelline; l'autre est constituée par une sorte d'épaississement des granulations qui occupe un point périphérique. Cet épaississement est le cicatricule; c'est lui qui va donner naissance à l'embryon, à l'exclusion du reste de la sphère granuleuse.

Il y a donc, en quelque sorte, deux *vitellus* dans l'œuf de l'oiseau : un *vitellus* périphérique, germinatif, qui va subir la segmentation, et un *vitellus* central, nutritif et

qui ne prend aucune part à la formation de l'embryon. Mais si, dans l'œuf de l'oiseau, le *vitellus* se dédouble ainsi, il faut dire que, par compensation, le *vitellus* nutritif, le jaune d'œuf proprement dit, a une tout autre importance que le liquide albumineux qui remplit la cavité blastodermique dans l'œuf des mammifères. Sa constitution est déjà bien différente. Formé de granulations huileuses et jaunâtres, il est l'aliment essentiel du jeune embryon, aliment bien autrement nutritif que le contenu de la vésicule ombilicale des mammifères. Mais ce résultat était facile à prévoir, car l'embryon de l'oiseau doit suffire à sa nourriture à l'aide de l'œuf pendant tout le cours de l'incubation et au delà, tandis que l'embryon du mammifère trouve ses éléments de nutrition dans l'utérus qui le reçoit.

Cependant le jaune de l'œuf des oiseaux est une véritable vésicule ombilicale, qui a la même origine que celle de l'œuf des mammifères, mais dont la destinée est différente. Chez les oiseaux, elle persiste jusqu'au temps du développement et devient le siège d'une absorption très-étendue. Elle fournit à l'embryon une matière très-richement nutritive, et le jeune oiseau, en sortant de l'œuf, emporte avec lui, dans son abdomen, sa vésicule ombilicale, encore remplie d'une certaine quantité de substance alimentaire.

Quant aux autres animaux, la constitution de leur *vitellus* se rapproche des deux types que nous venons d'étudier. Chez les uns, la cicatricule est distincte et indépendante du jaune, en sorte qu'il y a un *vitellus* germinatif et un *vitellus* nutritif : tels sont les oiseaux, les reptiles écailleux, les poissons cartilagineux et les céphalopodes; chez les autres, il y a, comme chez l'homme, un *vitellus* uniquement germinatif : tels sont les mammifères, les batraciens et la plupart des invertébrés, à l'exception des céphalopodes. Il y a certainement des types intermédiaires, et les poissons osseux nous en fournissent un exemple. La vésicule ombilicale a aussi, chez eux, une tout autre importance et constitue, chez la plupart des animaux inférieurs, un organe essentiel de la nutrition du premier âge. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer à ce sujet dans des développements qui ont trouvé place ailleurs. V. ŒUF, JAUNE, VITELLINE.

VITELOT s. m. (vi-te-lo — dimin. du lat. *vitta*, bandelette). Art culin. Non donne à des rubans de pâte que l'on fait cuire dans du lait ou que l'on sert avec une sauce piquante.

VITELOTTE s. f. (vi-te-lo-te). Agric. Variété de pomme de terre appelée aussi VIQUELOTTE.

— Pop. Nez bourgeonné et de forme irrégulière.

— Encycl. La *vitelotte* est une pomme de terre à tubercules très-allongés, quelquefois plus gros à une extrémité qu'à l'autre, fermes, longs et estimés. Les *vitelottes* forment une des trois grandes catégories des pommes de terre. « Parmi les variétés de cette catégorie, dit Joigneaux, nous plaçons la jaune longue de Hollande, la kydaey naïve, appelée aussi marjolin et quarantaine, la *vitelotte* de Paris, la corne de chèvre, la longue d'Islande, la longue violette et la longue de Maëstricht ou crinocotte des Ardennes. La marjolin est précocée par sa précocité; c'est cette variété que l'on force sur couches; elle est délicate et sujette à la maadie. La corne de chèvre tend à disparaître; elle est incon nue à la halle de Paris. C'est, à notre avis, la meilleure des pommes de terre connues; aussi eût-il été à désirer qu'on la regrettât par le semis. La longue d'Islande, très peu répandue encore, est une variété excellente et robuste. La longue violette et la longue de Maëstricht, l'une et l'autre fort recherchées en Belgique, nous semblent dégoûtées et, par conséquent, faibles; cependant, on pourrait les maintenir encore avec avantage dans les terrains sablonneux des climats doux. La jaune longue de Hollande et la *vitelotte* de Paris sont toujours ici les variétés par excellence. »

La *vitelotte* proprement dite, que l'on appelle souris, taupe, rognon, a cause de sa forme, présente les caractères suivants : les tiges en sont élançées, le feuillage peu fourni, les fleurs blanches, les baires assez rares, les tubercules garnis d'un grand nombre d'yeux dans des cavités profondes, ce qui en rend la surface raboteuse. La chair, d'un blanc rougeâtre, d'un bon goût, assez farineuse et ne se délayant point par la cuisson, est très-recherchée pour la table; aussi le prix de la *vitelotte* est-il comparativement élevé.

Cette pomme de terre exige un bon terrain, très-amendé; elle ne produit que faiblement dans les terrains médiocres et rien dans les terrains mauvais. Elle se cultive comme les autres pommes de terre; mais elle est un peu plus précoce et moins productive.

VITEMENT adj. (vi-te-man — rad. *vite*). Fam. Vite, promptement; bientôt : Arrive ici vite. Entrez vite. Cours vite.

Que les jours, gais pour toi, pour moi seul ennuyeux, Te font vite belle et moi vite ment !
ROLAND ET DU ROY.

VITENÈS, grand-duc de Lithuanie. V. WITENÈS.

VITERBE, en italien *Viterbo*, ville du royaume d'Italie (province de Rome), ch.-l. d'arrondissement, à 90 kilom. N.-O. de Rome, au pied du Ciminio, par 42° 24' de latit. N. et 12° 37' de longit. E.; 22,000 hab. Evêché. Manufacture de verreries; industrie agricole; eaux minérales. Commerce de blé, vins, raisins secs, soufre et fer. Viterbe est une ville entourée de murailles, bien bâtie, aux rues régulières et pavées de larges dalles de lave. La place principale est entourée de portiques. On y trouve plusieurs fontaines élégantes et de nombreux jardins.

— **Monuments.** La cathédrale de Viterbe, placée sous l'invocation de saint Laurent (San-Lorenzo), appartient au style gothique. Elle occupe, dit-on, l'emplacement d'un ancien temple d'Hercule. Gui de Montfort assassina en 1270, au pied même du maître-autel, le prince Henri de Cornwall d'Angleterre, neveu de Henri III. C'est également devant l'entrée principale de la cathédrale de Viterbe que le pape Adrien IV se fit tenir l'épée par l'empereur Barberousse. Indépendamment des tombeaux des papes Jean XXI, Alexandre IV, Alexandre V, Clément IV, on remarque à l'intérieur de l'édifice un grand tableau de Romanelli, représentant le patron de l'église dans une gloire, et un autre tableau attribué à Albert Dürer, le *Christ et les quatre évangélistes*.

L'église Sant'-Angelo-in-Spata présente une façade ornée d'un beau sarcophage romain, avec un bas-relief représentant une *Chasse au sanglier*. C'est dans cette église que fut enseveli au XII^e siècle la belle Galiana, qui renouela au moyen âge l'épisode fameux de la belle Hélène. Elle fut la cause d'une guerre sanglante entre Viterbe, alors un instant constituée en république, et Rome. « On rapporte, dit M. du Pays, que la victoire resta aux troupes viterbiennes et que les Romains, en se retirant, ne demandèrent dans la capitulation que de pouvoir contempler une dernière fois Galiana, qui leur fut, en effet, montrée de l'une des fenêtres existant encore à l'extérieur d'une vieille tour de l'ancienne porte Saint-Antoine. » Les poètes du temps ont chanté cet épisode.

C'est dans l'église de Santa-Rosa, à laquelle des restaurations successives ont enlevé son caractère primitif, que fut enseveli au XIII^e siècle la sainte du même nom, canonisée, dit-on, de son vivant même. Véritable Jeanne Darc viterbienne, c'est à sa voix éloquente que la ville se souleva contre la tyrannie de l'empereur Frédéric II.

Les autres églises de Viterbe ne se signalent guère que par les ouvrages de peinture qu'elles renferment. San-Francesco possède une belle *Descente de croix*, par Sébastien del Piombo; on y voit aussi le tombeau du pape Adrien V; on remarque à Sant'Ignazio le maître-autel, œuvre du cavalier d'Arpino, et un *Christ au jardin des Oliviers*, par Marcello Venusti; à Santa-Maria-della-Verità, une grande fresque de Lorenzo di Giaccone da Viterbo (1469), remplie de portraits historiques et qui conta à son auteur vingt-cinq années de travail; à l'église della-Monte, l'*Incrédulité de saint Thomas*, tableau de Salvator Rosa; enfin, à l'église des Osservanti-del-Paradiso, une fresque, la *Vierge et les saints*, par Léonard de Vinci, et une *Flagellation*, par Sébastien del Piombo.

Les principaux édifices civils de Viterbe sont : le Palais public (Palazzo publico), commencé en 1264, terminé sous Sixte IV. La cour est ornée de tombeaux étrusques et d'une fontaine. A l'intérieur, on remarque de belles fresques par Balassare Croce, élève d'Annibal Carrache; le palais San-Martino, qui possède un escalier tournant praticable pour les voitures et conduisant jusqu'au dernier étage. L'appartement et le portrait de la célèbre Olympia Maialuchini Panfilì, belle-sœur du pape Innocent X, méritent également une mention.

Citons enfin, parmi les monuments divers : la fontaine Grande, la fontaine de la place aux Herbes, édifices du XIII^e siècle; la fontaine de la place della Rocca, attribuée à Virgile (XVI^e siècle), etc.

— **Histoire.** Viterbe (de *vetus urbs*, vieille ville) fut fondée vers 773 par Didier, roi des Lombards, sur l'emplacement d'un ancien temple étrusque (*fanum Voltumnae*). A partir de 1077, elle forma la capitale du patrimoine de saint Pierre, donné à la papauté par la grande comtesse Mathilde et dans lequel Viterbe avait été comprise. Ce fut là qu'en 1515 fut conclu entre Léon X et le roi de France François I^{er} le traité par lequel, après la conquête du Milanais, le pape consentit à renoncer à Parme et à Plaisance. Dans le plébiscite qui suivit, le 20 septembre 1870, l'entrée de l'armée italienne à Rome, les habitants de Viterbe se prononcèrent à une immense majorité pour l'annexion au royaume d'Italie et la suppression du pouvoir temporel des papes. Viterbe a vu naître le célèbre Annus, dit Annus de Viterbe.

L'ancienne délégation de Viterbe, devenue depuis 1871 un arrondissement de Rome, a 90 kilom. sur 75 et 130,000 hab. La surface en est montagneuse au N., entrecoupée de plaines et de collines au milieu, et, vers la mer, composée de plaines. Elle est arrosée par le Tibre, la Paglia, la Chiana, la Fiora,

le Mignone, le Capino, l'Arrone et quelques autres cours d'eau moins considérables, et renferme les lacs Bolseno et Vico. Il y a de belles forêts; beaucoup de parties sont très-fertiles, mais ne sont pas cultivées avec assez de soin. Néanmoins, on récolte une quantité considérable de vin, d'huile, de grains. On y élève aussi du gros et du menu bétail. Il existe dans diverses parties des mines d'alun.

Viterbe (TRAITÉ DE), conclu le 13 octobre 1515 entre le pape Léon X et le roi François I^{er}. Léon X s'était montré l'ennemi constant de la France; il s'était allié contre François I^{er} avec l'empereur Ferdinand le Catholique et les Suisses. Mais après la bataille de Marignan, où ceux-ci essayèrent une si rude défaite, il dut renoncer à l'espoir de constituer Parme, Plaisance, Modène et Reggio en une principauté au profit de son frère Julien, espoir qu'il avait caressé, et il comprit la nécessité d'apaiser le ressentiment du roi de France, dont il s'était presque déclaré l'ennemi personnel. Il tourna donc ses vues d'un autre côté, car, en homme avisé, il ne renonçait à un projet que pour en former un autre, en s'inspirant des circonstances. A l'aide de Raymond de Cordoue, il avait opéré une révolution dans le gouvernement de Florence et rétabli dans cette ville l'autorité des Médicis. Dans le but de l'y maintenir, il abandonna l'idée d'une souveraineté en Lombardie, préférant assurer sa domination dans sa ville natale et lui donner le duché d'Urbain. De son côté, François I^{er} ne désirait pas moins vivement en arriver à un accommodement, puisqu'il avait atteint le but de son expédition en Italie; les Suisses avaient repris le chemin de leur pays; toutes les villes du duché de Milan avaient fait leur soumission au roi; le château de Milan, où s'était renfermé Maximilien Sforza, ainsi que celui de Crémone, essayèrent de résister; mais le duc se vit bientôt forcé de capituler et conclut à Pavie un traité par lequel il cédait à François I^{er} tous ses droits sur le Milanais. En retour, le roi de France promit de demander pour lui la dignité de cardinal, de lui payer une somme de 94,000 livres et de lui procurer un revenu de 36,000 livres en bénéfices ecclésiastiques. Léon et François I^{er}, éprouvant un égal besoin de paix, s'entendirent donc facilement. Le pape promit d'assister le roi par des troupes et de l'argent toutes les fois qu'il serait troublé dans la possession du duché de Milan, secours qui devait consister en 500 hommes d'armes et la solde de 3,000 Suisses. Toutes les autres discussions sur les intérêts respectifs des deux souverains furent ajournées à une entrevue qu'ils se promirent d'avoir ultérieurement à Bologne, et qui eut lieu en effet le 10 décembre suivant. Le pape permit à François I^{er} d'occuper Parme et Plaisance et s'engagea à favoriser ses prétentions sur Naples, à condition qu'il ne les ferait valoir qu'après la mort du roi d'Aragon. Il promit également de restituer Modène et Reggio au duc de Ferrare, et, de son côté, François I^{er} s'engagea à ne pas prendre les intérêts du duc d'Urbain, neveu du pape Jules II, prédécesseur de Léon X. Cette entrevue de Bologne est justement restée célèbre à un autre titre encore : c'est dans ces circonstances que fut conclu le concordat qui a réglé les rapports de l'Eglise de France avec le saint-siège jusqu'à la Révolution de 1789.

VITERBIEN, IENNÉ s. et adj. (vi-tér-bi-ain, i-e-ne). Géogr. Habitant de Viterbe; qui appartient à cette ville ou à ses habitants : Les VITERBIENS. La population VITERBIENNE.

VITERIC, roi des Wisigoths, mort en 610. Il commença par entrer dans un complot ourdi contre Riccède le 1^{er}, et le complot ayant avorté, il obtint sa grâce en dénonçant ses complices. Liuva II ayant succédé à Riccède, Viteric se révolta de nouveau, mit à mort Liuva et monta sur le trône. Ses attaques contre l'empire grec ayant échoué, il donna sa fille en mariage à Thierry, roi de Bourgogne, qui répudia sa femme après une courte cohabitation. Pour venger cette insulte, Viteric s'allia aux rois de Neustrie, d'Austrasie et des Lombards; mais, malgré ses excitations, la guerre ne fut point déclarée et il fut contraint de subir en silence son affront. L'insuccès de ses armes, ses persécutions contre les catholiques soulevèrent le peuple, et Viteric fut tué dans une orgie.

VITESSE s. f. (vi-tè-se — rad. vite). Célérité de la marche ou du mouvement; action ou faculté de parcourir beaucoup d'espace en peu de temps : *Courir, marcher avec vitesse.* La VITESSE elle-même est une qualité qui ne se développe complètement chez le cheval que sous l'influence des soins de l'homme. (Toussenel.) || Rapidité relative de la marche ou du mouvement : Grande, petite VITESSE. La VITESSE d'un animal n'est que l'effet de sa force employée contre sa pesanteur. (Buff.)

— **Activité**, promptitude de l'action : Le temps fuit avec VITESSE. Dans les villes principales, l'argent circule avec plus de VITESSE. (Condill.)

Travaillez à loisir, quelque ordre qui vous presse, Et ne vous piquez point d'une folle vitesse. BOILEAU.

— **Gagner quelqu'un de vitesse**, Le dépasser sur son chemin, aller plus vite que lui. || Le prévenir, le devancer, gagner du temps sur lui dans l'exécution de quelque entreprise.

— **Comm.** Grande vitesse, Service accéléré du transport des marchandises ou des voyageurs : *Expédier un colis par la GRANDE VITESSE. Partir par la GRANDE VITESSE.* || Petite vitesse, Service moins rapide du transport des marchandises ou des voyageurs : *La PETITE VITESSE ne convient pas à la plupart des denrées alimentaires.*

— **Mécan.** Rapport du chemin parcouru au temps employé à le parcourir, chemin parcouru dans l'unité de temps : On obtient la VITESSE en divisant le chemin par le temps. La VITESSE de la lumière n'est pas moins de 77,000 lieues par seconde. (Arago.) La VITESSE du son ayant été calculée, elle peut faire connaître à peu près à quelle distance la foudre tombe. (A. Martin.) || Vitesse uniforme, Celle où les espaces parcourus sont toujours dans un même rapport avec le temps employé à les parcourir. || Vitesse accélérée, Celle qui devient de plus en plus grande : VITESSE uniformément accélérée. || Vitesse retardée, Celle qui diminue de plus en plus : VITESSE uniformément retardée. || Vitesse initiale, Vitesse du mobile à l'origine du mouvement. || Vitesse virtuelle, Déplacement infiniment petit, possible, mais idéal, d'un point qui peut d'ailleurs être en repos ou en mouvement : Principes des VITESSES VIRTUELLES. || Vitesse angulaire, Angle décrit, dans l'unité de temps, par le rayon vecteur du mobile. || Vitesse aérolaire, Aire décrite, dans l'unité de temps, par le rayon vecteur du mobile.

— **Escrime.** Rapidité des mouvements du tireur : VITESSE de main. VITESSE de corps.

— **Mar.** Ligne de vitesse, Ligne de bataille qu'on forme sans tenir compte des positions occupées par les navires qui doivent concourir à la former. || En vitesse, Commandement usité à bord des bateaux à vapeur, pour indiquer au mécanicien que la marche doit être accélérée.

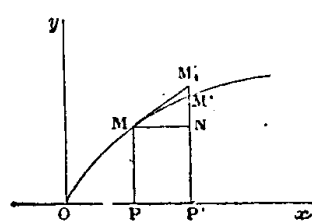
— **Syn.** Vitesse, activité, célérité, etc. V. ACTIVITÉ.

— **Encycl.** Mécan. On nomme vitesse moyenne d'un mobile, d'une époque à une autre, le quotient du chemin parcouru pendant cet intervalle de temps par le nombre d'unités de temps écoulées. Ainsi, la vitesse moyenne d'un mobile qui vient de parcourir 13 mètres en quatre secondes a été de $\frac{13}{4}$.

La vitesse moyenne d'un mobile change habituellement lorsque l'intervalle de temps considéré, tout en commençant toujours à la même époque, a une durée plus ou moins grande. Si la durée de cet intervalle décroît indéfiniment, la vitesse moyenne tend vers une certaine limite; cette limite est la vitesse du mobile à l'époque considérée. Ainsi, la vitesse d'un mobile à un instant quelconque est la limite du quotient du chemin infiniment petit qu'il va parcourir par le temps infiniment petit qu'il emploiera à le parcourir; c'est la dérivée de l'espace par rapport au temps exprimé en unités définies. La vitesse d'un mobile est donc une longueur; elle est d'autant plus grande, le mouvement restant le même, que l'unité de temps est elle-même plus grande. La vitesse d'un mobile peut s'exprimer par un nombre d'unités de longueur, et ce nombre est d'autant plus grand que l'unité de longueur est plus petite. Ainsi, quand on représente la vitesse d'un mobile par un nombre, ce nombre varie proportionnellement à l'unité de temps et en raison inverse de l'unité de longueur.

Si s représente l'espace parcouru par un mobile sur sa trajectoire à partir d'une origine fixe, que t représente le temps compté à partir de l'instant où le mobile était à cette origine, que V désigne la vitesse à l'époque t et que S=f(t) soit la loi du mouvement, ou la relation de l'espace au temps, la vitesse sera donnée par la formule $V=f'(t)$.

Si l'on a représenté graphiquement la loi d'un mouvement en construisant la courbe dont les abscisses seraient les valeurs du temps et les ordonnées les distances parcourues, on déduira aisément de la figure une valeur de la vitesse à l'époque que l'on voudra.



En effet, si l'on veut, par exemple, la vitesse du mobile à l'époque représentée par OP, où il a déjà parcouru la distance PM, il suffira de prendre PP' égal à la longueur adoptée pour représenter l'unité de temps, de construire l'ordonnée P'M, de la prolonger jusqu'à sa rencontre en M', avec la tangente en N et de mener MN parallèle à l'axe des x; NM', représentera la vitesse cherchée.

Lorsqu'on veut représenter géométriquement la vitesse d'un mobile, on lui donne la direction de la tangente à la trajectoire au point où se trouve ce mobile, et on porte sur la parallèle à cette tangente, dans le sens du

mouvement, une longueur égale à la vitesse effective.

La vitesse d'un mouvement curviligne est toujours absolue, c'est-à-dire qu'on ne lui donne pas de signe. Lorsque, au contraire, le mouvement est rectiligne, on peut donner à la vitesse le signe + ou le signe —, suivant que le mouvement a lieu dans un sens ou dans l'autre sur la trajectoire droite. On applique quelquefois les mêmes procédés de distinction aux mouvements curvilignes lorsqu'on ne s'occupe que de la loi du mouvement $S=f(t)$, indépendamment de la figure de la trajectoire.

La vitesse d'un mobile peut être absolue ou relative suivant que le mouvement, de ce mobile est lui-même absolu ou relatif, c'est-à-dire rapporté à des repères fixes ou mobiles. Lorsque l'on connaît la vitesse relative d'un mobile rapporté à des repères eux-mêmes mobiles et la vitesse d'entraînement du point où se trouve ce mobile, considéré comme lié aux repères, on en déduit sa vitesse absolue par la règle du parallélogramme (v. COMPOSITION DES VITESSES). Inversement, si l'on connaît la vitesse absolue et la vitesse d'entraînement, on en déduit la vitesse relative en composant avec la vitesse absolue une vitesse égale et contraire à celle du mouvement d'entraînement.

Lorsqu'on projette un mouvement quelconque sur un plan ou sur une droite, en projetant sur le plan ou sur la droite toutes les positions successives du mobile par des droites parallèles entre elles ou des plans parallèles entre eux, la vitesse du mouvement mis en projection est à chaque instant la projection de celle du mouvement projeté. En effet, l'espace parcouru pendant un temps quelconque dans le mouvement mis en projection est la projection de l'espace parcouru pendant le même temps dans le mouvement projeté; la même relation se conserve entre les espaces parcourus pendant un même temps infiniment petit; mais les vitesses des deux mouvements ont les directions de ces espaces infiniment petits et leur sont proportionnelles; elles sont donc l'une la projection de l'autre.

Il résulte de là que, lorsque l'on rapporte un mouvement à trois axes de manière à concevoir les coordonnées variables du mobile comme des fonctions du temps, si en même temps on imagine trois mobiles parcourant les trois axes de manière à suivre dans leurs mouvements les extrémités des coordonnées du mobile de l'espace, la vitesse du mouvement étudié est à chaque instant représentée en grandeur et en direction par la diagonale du parallélépipède construit sur les vitesses des mouvements des trois mobiles subsidiaires. Si $x=f(t)$, $y=f_1(t)$, $z=f_2(t)$ sont les équations du mouvement, les vitesses des extrémités des coordonnées du mobile sont $v_x=f'(t)$, $v_y=f_1'(t)$ et $v_z=f_2'(t)$, et la vitesse du mobile est représentée par la droite qui irait de l'origine au point $x=f'(t)$, $y=f_1'(t)$, $z=f_2'(t)$. Si les axes sont rectangulaires, cette vitesse est

$$v = \sqrt{f'(t)^2 + f_1'(t)^2 + f_2'(t)^2}.$$

Lorsqu'un solide de dimensions finies se déplace dans l'espace, tous ses points ont en général des mouvements différents; par conséquent, ils ont à une même époque quelconque des vitesses différentes. On ne peut donc pas dire que le corps lui-même ait une vitesse définie. Pour se faire une idée nette du mouvement d'un pareil solide, on le décompose en deux, un mouvement de translation et un mouvement de rotation. Le mouvement de translation on considère peut être celui d'un point quelconque du solide; le mouvement de rotation correspondant s'effectue autour du point choisi. La manière la plus fréquemment usitée de décomposer le mouvement d'un solide consiste à prendre pour point directeur son centre de gravité. La vitesse de ce point est alors la vitesse de translation du corps qui est, de plus, animé d'une vitesse de rotation autour d'un certain axe passant par son centre de gravité.

Lorsqu'un corps solide tourne autour d'un axe fixe, tous ses points décrivent en même temps des circonférences de cercles ayant leurs centres sur l'axe et leurs plans perpendiculaires à cet axe. Ils parcourent d'ailleurs dans le même temps des arcs semblables de leurs trajectoires respectives. Le quotient de l'un de ces arcs par le temps employé à le parcourir est la vitesse angulaire moyenne du mobile pendant le temps considéré, et la limite vers laquelle tend cette vitesse moyenne, lorsque l'intervalle de temps décroît indéfiniment à partir d'une origine fixe, est la vitesse angulaire du corps à l'époque correspondant à cette origine.

Lorsqu'un solide se déplace d'une manière quelconque dans l'espace, en général l'axe, mené par son centre de gravité, autour duquel se fait sa rotation, change à chaque instant de direction à la fois dans l'espace et dans le corps. Il prend le nom d'axe instantané de rotation, et la vitesse angulaire de rotation autour de cet axe est sa vitesse angulaire instantanée.

Dans le mouvement le plus général d'un solide, la vitesse d'un quelconque de ses points résulte par composition de la vitesse générale de translation et de vitesse du point considéré qui est due à la vitesse angulaire

instantanée commune. Si r désigne la distance du point considéré à l'axe, et que ω soit la vitesse angulaire, ωr est la vitesse du point due à la vitesse angulaire, et elle doit être portée, dans le sens du mouvement, sur une perpendiculaire au plan de l'axe et du rayon. Quant à la vitesse de translation v_t , elle peut être quelconque et dirigée n'importe comment. La vitesse du point est représentée en grandeur et en direction par la diagonale du parallélogramme construit sur les droites qui représentent en grandeur et en direction les vitesses v_t et ωr .

Si, au lieu de décomposer, comme on vient de le supposer, le mouvement d'un solide, en choisissant à volonté le centre de gravité de ce solide ou tout autre point pour servir à définir le mouvement général de translation, ou à déterminer en particulier le point, du reste variable, dont la vitesse est parallèle à l'axe instantané de rotation, la vitesse de translation v_t est alors à angle droit par rapport à la vitesse ωr d'un point quelconque du solide, de sorte que la vitesse vraie de ce point est

$$\sqrt{v_t^2 + \omega^2 r^2}.$$

On voit par cette formule que tous les points d'un solide situés à la surface d'un cylindre de révolution autour de l'axe instantané de rotation glissent out au même instant même vitesse, sinon en direction, du moins en grandeur, et cette vitesse est d'autant plus grande que le rayon du cylindre est plus grand; elle est minimum et se réduit à v_t pour les points situés sur l'axe même.

On conclut encore de là ce remarquable théorème : si par un même point de l'espace on mène des droites égales et parallèles à celles qui représentent à une époque quelconque, en grandeur et en direction, les vitesses de tous les points d'un même solide, ces droites auront toutes leurs extrémités sur un même plan perpendiculaire à l'axe du plan instantané de rotation glissant et la distance au point choisi sera la vitesse v_t .

Il résulte de là que les vitesses de deux points d'un même solide ne peuvent pas être parallèles sans être égales, à moins toutefois que le mouvement en soit simplement la rotation.

VITET s. m. (vi-té — alterné, du lat. *vitez*, gattilier). Bot. Un des noms vulgaires du gattilier.

VITET (Louis), médecin français, né à Lyon en 1736, mort à Paris en 1809. Ses études terminées, il eut d'abord quelque velléité d'entrer dans les ordres monastiques; mais il renonça à ce projet pour s'adonner à l'art médical, comme son père. Il suivit d'abord les cours de l'école de Montpellier, puis il vint achever son éducation à Paris. La pratique de l'art et l'enseignement de l'anatomie, de la chimie et de la vétérinaire partagèrent sa vie laborieuse. Il fut un moment entraîné dans le torrent des affaires politiques par la confiance de ses concitoyens, qui le choisirent pour maire de Lyon en 1792, puis il fut envoyé à la Convention nationale, où il prit rarement la parole. Proscrit comme modéré après le 31 mai 1793, il se réfugia en Suisse, rentra après le rétablissement du calme et siégea ensuite au conseil des Cinq-Cents. Les sanglantes représailles exercées par la réaction dans la cité lyonnaise remplirent son âme de douleur. Il fit tous ses efforts pour faire cesser les assassinats odieux qui se commettaient journellement dans les rues ou dans les environs de la ville. On lui doit des ouvrages qu'on peut encore consulter avec fruit; en voici les titres : *Observations sur les maladies régnantes à Lyon* (Lyon, 1768-1784, in-4°); *Dissertation sur les noyés* (Lyon, 1768, in-12); *Mémoire sur l'administration médicale du grand hôpital de Lyon* (Genève, 1768, in-12); *Matière médicale réformée ou Pharmacopée médico-chirurgicale* (1770, in-4°); *Médecine vétérinaire* (Lyon, 1771, 3 vol. in-8°); *Médecine expectante* (1803, 6 vol. in-8°); la *Médecine du peuple* (1813, 13 vol. in-12); *Traité de la sangsue médicinale* (Paris, 1809, in-8°). On doit encore à Vitet plusieurs rapports sur les prisons, les hôpitaux, l'école de médecine et l'école vétérinaire de Lyon.

VITET (Ludovic), littérateur et homme politique, petit-fils du précédent, né à Paris le 18 octobre 1802, mort le 5 juin 1873. Admis à dix-sept ans à l'Ecole normale, il s'adonna pendant quelque temps à l'enseignement, auquel il renonça pour suivre la carrière des lettres. A cette époque, il avait suivi les leçons de Jouffroy, qui laissèrent dans son esprit une ineffaçable empreinte, et s'était lié d'une vive amitié avec le comte Duchâtel, avec qui il fit un voyage en Suisse et en Italie. De retour en France, il débuta comme écrivain dans le *Globe*, organe du parti libéral et doctrinaire, dans lequel il écrivit des articles sur la littérature et les arts. Peu après, il publia successivement, sous la forme de scènes dramatiques, trois ouvrages, les *Barbades* (1826, in-8°); les *Etats de Blois* (1827, in-8°) et *Mort de Henri III* (1829, in-8°), trilogie à laquelle il donna le titre de *Ligue* dans une édition postérieure (1844, 2 vol. in-18). Ces compositions, pleines de verve et de couleur historique, animées d'un souffle de jeunesse et de liberté, eurent beaucoup de succès et

commencèrent la réputation de Vitet, qui avait été en 1827 un des fondateurs de la Société *Aide-toi, le ciel t'aidera* ! Il venait d'achever en 1829 la *Mort de Henri III*, lorsque, ayant fait un voyage à Bruges, il sentit naître en lui un goût très-vif pour l'interprétation du beau, pour ce qu'il appelait la psychologie appliquée à l'art. Dans cette voie nouvelle, Vitet apporta ses qualités de style, son talent d'analyse, son sens pittoresque et montra bientôt une réelle supériorité. La révolution de 1830, qui amena au pouvoir les chefs du parti doctrinaire, valut à M. Vitet la place d'inspecteur des monuments historiques, que M. Guizot créa pour lui (1830). Trois ans plus tard, son ami, M. Duchâtel, devenu ministre du commerce, le choisit pour secrétaire général. Cette même année 1834, il alla siéger à la Chambre comme député de Bolbec (Seine-Inférieure) et son mandat lui fut renouvelé jusqu'à la chute de la monarchie. M. Vitet partagea son temps entre les travaux littéraires et la politique. Tout en siégeant à la Chambre, où il fut peu en vue, car il paraissait rarement à la tribune et s'occupait surtout des travaux faits dans les commissions, il devint membre du conseil d'Etat (1836), dont il fut un des vice-présidents à partir de 1846. En outre, il fut nommé membre de l'Académie des inscriptions en 1849, officier de la Légion d'honneur en 1843 et succéda à Soumet en 1845 comme membre de l'Académie française. Combé d'honneur, M. Vitet trouvait naturellement la monarchie de Juillet le meilleur des gouvernements possibles. Son ancien libéralisme s'était évanoui, et la moindre réforme trouvait en lui un adversaire acharné. Aussi le vit-on soutenir avec une aveugle ardeur la politique de résistance du grand pontife des doctrinaires, M. Guizot, dont l'entêtement et les courtes vues précipitèrent la chute de Louis-Philippe. En désarçonnant M. Vitet et en le rejetant dans la vie privée, la révolution de 1848 prit à ses yeux l'aspect d'une catastrophe. Il ne pouvait pardonner aux républicains d'avoir renversé un état de choses qui était le triomphe de la bourgeoisie riche et satisfaite. Elu député à l'Assemblée législative en 1849, dans le département de la Seine-Inférieure, il alla siéger parmi les monarchistes, devint un des burgraves qui, en haine de la République, s'attachèrent à étouffer toutes les libertés et préparèrent par un esprit d'inepte réaction le despotisme bonapartiste. Le coup d'Etat du 2 décembre 1851 commença, mais trop tard, à dessiller les yeux de M. Vitet, qui protesta à la mairie du X^e arrondissement contre l'attentat de Louis Bonaparte. Rendu de nouveau à la vie privée, il resta à l'écart tant que dura l'Empire et employa ses loisirs à des travaux sur l'art. Après la révolution de septembre, pendant le siège de Paris, il fit paraître dans la *Revue des Deux-Mondes*, du 15 octobre 1870 au 31 janvier 1871, sept lettres inspirées par un chaud patriotisme et qui furent très-remarquées. Aux élections pour l'Assemblée nationale, le 8 février 1871, il obtint, sans être élu, 62,085 voix dans le département de la Seine, mais fut nommé député dans la Seine-Inférieure par 72,885 voix. Lors de la constitution du bureau de la Chambre à Bordeaux, M. Vitet devint un des vice-présidents et fut constamment réélu jusqu'à sa mort. Il signa la proposition Grévy ayant pour objet de faire nommer M. Thiers chef du pouvoir exécutif, puis fit partie de la commission de quinze membres qui accompagna à Versailles M. Thiers pour traiter avec M. de Bismarck des préliminaires de paix, et vota le 1^{er} mars pour la paix et pour la déchéance de l'Empire. Après l'installation de l'Assemblée à Versailles (mars 1871), il alla siéger au centre droit dans les rangs des orléanistes, fit partie de la réunion Feray, vota l'abrogation des lois d'exil, la validation de l'élection des princes d'Orléans et la loi sur les conseils généraux. Chargé de faire un rapport sur les propositions Adnet et Rivet (28 août 1871), il se prononça pour cette dernière proposition, en vertu de laquelle M. Thiers reçut le titre de président de la République française, mais en même temps pour le pouvoir constituant de l'Assemblée. M. Vitet vota ensuite contre le gouvernement au sujet de la pétition des évêques, contre le retour de l'Assemblée à Paris, contre le maintien des traités de commerce et la proposition Feray, pour la suppression de la garde nationale, etc. Dans un avant-propos écrit en 1872 et qui figure en tête de la *Notice du comte Duchâtel*, M. Vitet déclare que les partis monarchiques, se trouvant dans l'impossibilité de rétablir le gouvernement de leur choix, doivent se résigner non-seulement à accepter la République, mais encore concourir à l'établissement d'une république conservatrice, pour empêcher le retour de l'Empire, car, dit-il, l'Empire a éterné et endort; il corrompt et gangrène ce qu'il ne brise pas. Un peuple est mort si le bonapartisme parvient plus de deux fois à se faire son sauveur. Et il ajoute, au sujet de la république conservatrice : « Si tous les conservateurs de France savaient se donner le mot pour accepter franchement et sans arrière-pensée cette façon d'atteindre leur but, c'est-à-dire d'assurer au pays la possession d'un grand élément de contrôle, d'ordre, de règle et de liberté, nous sommes convaincu que rien ne serait plus facile, à la seule condition d'une sincérité entière et sans réserve. Il faudrait

dans une telle entreprise mieux que de la désignation, une volonté ferme et un certain entraînement. » Avec de telles vues, M. Vitet eût dû marcher entièrement d'accord avec M. Thiers; néanmoins, entraîné par son parti, il trouva que M. Thiers n'allait pas assez avant dans la voie de la réaction, et concurremment avec les délégués de la majorité, justement ridiculisés sous le nom de *bonnets à poil*, il essaya en juin 1872 d'amener le président de la République à livrer entièrement le pouvoir aux adeptes de la monarchie. M. Thiers ayant résisté, M. Vitet lui fit à partir de ce moment une sourde opposition, contribua à sa chute, le 24 mai 1873, et mourut quelques jours après ce vote, qui pendant deux années livra la France à tous les excès d'une réaction aussi odieuse qu'effrénée. D'une très-médiocre valeur comme homme politique et comme orateur, M. Vitet a acquis une réputation méritée comme écrivain, principalement pour ses travaux sur les beaux-arts. A ce point de vue, M. Vitet, dit Charles Blanc, était un de ces heureux écrivains qui, en exprimant leurs pensées, ont le talent de faire naître celles des autres. Il a eu ce privilège que ces premiers travaux ont été excellents et qu'à son entrée dans la carrière il n'a pas été égaré par l'inexpérience et la légèreté naturelles à tous les commençants. On peut dire, sous ce rapport, qu'il a fait peu de progrès, parce qu'il en avait peu à faire, ayant eu dans sa jeunesse la fermeté et la sûreté de l'âge mûr, et dans sa maturité la chaleur et l'entraînement de la jeunesse. Un de ses titres à la maîtrise, c'est d'avoir été le premier parmi nos critiques à s'occuper sérieusement et à fond de l'architecture, et d'être parvenu à y intéresser tout le monde, alors que les livres d'architecture étaient pour le public lettres closes. Outre les ouvrages précités et de nombreux articles dans le *Journal des savants*, la *Revue des Deux-Mondes*, la *Revue contemporaine*, etc., on lui doit : *Rapport au ministre de l'intérieur sur les monuments, les bibliothèques, etc., de l'Oise, de l'Aisne, etc.* (1831, in-8°); *Histoire de Dieppe* (1838, 2 vol. in-8°); *Eustache Lesueur, sa vie et ses œuvres* (1843, in-8°), livre fort remarquable; *Monographie de l'église de Notre-Dame de Noyon* (1845, in-4°), avec atlas de planches par Daniel Ramée, regardée comme un chef-d'œuvre du genre; *Fragments et mélanges* (Paris, 1846, 2 vol. in-12), comprenant des articles de critique artistique et littéraire et d'archéologie; *Histoire financière du gouvernement de Juillet* (1848, in-12); les *Etats d'Orléans* (1849, in-3°), scènes dramatiques dans le genre de celles de *Ligue*, mais qui lui sont inférieures; le *Louvre* (1852, in-8°), excellente monographie; *L'Académie, royaume de peinture et de sculpture* (1861, in-8°); *Essais historiques et littéraires* (1869, in-8°); *Etudes sur l'histoire de l'art* (1863-1864, 4 séries in-12), livre fort intéressant, dans lequel l'auteur a touché tous les problèmes qui s'y rattachent; la *Science et la foi* (1865, in-12); *Lettres sur le siège de Paris* (1870-1871, in-18); *Etudes philosophiques et littéraires* (1874, in-18), précédées d'une notice de M. Guizot; le *Comte Duchâtel* (1875, in-8°), étude publiée en 1870 dans la *Revue des Deux-Mondes*.

VITEX s. m. (vi-tèkss — mot lat. dérivé de *vireo*, lier, par allusion aux rameaux liants). Bot. Nom scientifique du genre gattilier.

VITI (archipel). V. FIJJI.

VITICASTRE s. m. (vi-ti-ka-stre — du lat. *vitez*, gattilier). Bot. Genre d'arbres ou d'arbrisseaux, de la famille des verbénacées, dont l'espèce type croît dans l'Inde.

VITICÉ, ÉE adj. (vi-ti-sé — du lat. *vitez*, gattilier). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte au gattilier.

— s. f. pl. Tribu de la famille des verbénacées, ayant pour type le genre gattilier.

VITICELLE s. f. (vi-ti-sè-le — dimin. du lat. *vitis*, vigne). Bot. Section du genre clématite. || Syn. de GALAX, autre genre de végétaux.

VITICOLE adj. (vi-ti-ko-le — du lat. *vitis*, vigne; *colo*, je cultive, j'habite). Qui a rapport à la culture de la vigne : *Société viticole*. || Syn. de GALAX, autre genre de végétaux.

— Hist. nat. Qui vit ou croît dans les vignes.

VITICULEUX, EUSE adj. (vi-ti-ku-leu, eu-ze — du lat. *vitis*, vigne). Bot. Qui ressemble aux vrilles des vignes. || Peu usité.

VITICULTEUR s. m. (vi-ti-kul-teur — du lat. *vitis*, vigne; *cultor*, cultivateur). Agric. Celui qui se livre à la culture des vignes, qui s'occupe de cette culture : *Un viticulteur distingué*.

VITICULTURE s. f. (vi-ti-kul-tu-re — du lat. *vitis*, vigne, et de *culture*). Culture de la vigne : *S'occuper de viticulture*. *Cours de viticulture*.

— Encycl. V. VIGNE.

VITIEN, IENNE s. et adj. (vi-ti-ain, i-è-ne). Géogr. V. FIJJIEN.

VITIFÈRE adj. (vi-ti-fè-re — du lat. *vitis*, vigne; *fero*, je porte). Qui produit des vignes : *Terrain vitifère*.

VITIFLORE s. m. (vi-ti-flo-re — du lat. *vitis*, vigne; *flos*, fleur). Ornith. Syn. de TRAQUET.

VITIGÈS, roi des Ostrogoths d'Italie, mort

sur la frontière de Perse en 542. D'abord simple soldat dans l'armée de Théodoric, il se distingua dans la guerre contre les Gépides, sous les yeux de son roi, qui lui confia le commandement des troupes envoyées en Campagne contre Bélisaire. Après avoir déposé Théodoric, les soldats proclamèrent Vitigès, qui fit mettre Théodoric à mort. Il céda aux Francs ses possessions au delà des Alpes, afin de se faire des alliés contre les Grecs, assiéger vainement Rome, dont le général de Justinien s'était emparé (537), et punit avec la plus épouvantable cruauté plusieurs villes d'Italie qui s'étaient révoltées, notamment Milan, où tous les hommes furent égorgés et les femmes vendues comme esclaves aux Burgondes. Malgré la vigueur de sa résistance, et bien qu'il cherchât partout des alliés contre Justinien, d'une extrémité du monde à l'autre, il ne se maintint que difficilement. Une invasion de Francs et de Burgondes dans le nord de l'Italie le laissa hors d'état de tenir la campagne. Il s'enferma dans Ravenne, où Bélisaire vint l'assiéger et le contraignit à capituler (538). L'année suivante, il fut conduit à Constantinople et créé patrice par Justinien, qui lui concéda des terres sur les frontières de Perse.

VITIKIND, célèbre chef saxon. V. WITIKIND.

VITILIGO s. m. (vi-ti-li-go — mot lat. fait de *vitulus*, veau, parce que dans cette maladie la peau présentait l'aspect blanchâtre de la chair de veau). Pathol. Nom donné par les anciens à une maladie mal connue, et repris par quelques modernes pour être appliqué à une décoloration partielle de la peau et des poils. || On a dit aussi *VITILIGES* s. f.

— Encycl. Le *vitiligo* congénital ne peut se rencontrer que chez des nègres, auxquels on donne pour cette raison le nom de *nègres pies*. Le *vitiligo* accidentel, le seul que l'on rencontre chez les blancs, peut se développer sur toutes les portions du corps. Son apparition n'est annoncée par aucune sensation de chaleur, de douleur ni de démangeaison. Il se manifeste par des plaques assez ordinairement arrondies, où la peau offre un aspect lisse, poli, quelquefois luisant, une couleur opale d'un blanc de lait fort remarquable, sans la moindre trace de desquamation, sans aucune altération de la sensibilité. Le *vitiligo* peut occuper en même temps ou exclusivement les régions pourvues d'un système pileux abondant, le scrotum, le pubis, la barbe et surtout le cuir chevelu. Là, comme ailleurs, il offre la même physionomie, seulement son début est obscur; il reste inaperçu pendant un temps plus ou moins long, et lorsque l'existence de l'affection est révélée aux malades, on trouve déjà une surface décolorée, décolorée, blanchâtre, mal délimitée, dont la teinte se confond avec celle des surfaces voisines. Peu à peu, la plaque s'élargit, prend une forme plus circulaire; l'alopecie fait aussi des progrès, et il arrive un moment où la maladie est constituée par une plaque chauve, arrondie, bien lisse, unie, glabre, d'un blanc mat et dont la circonférence est garnie par des cheveux aussi touffus, aussi fournis que dans toutes les autres parties du cuir chevelu. Pas plus qu'au début, il n'existe ni chaleur ni démangeaison. Le *vitiligo* du cuir chevelu se développe de préférence à la partie postérieure de la tête et aux tempes; rarement il envahit la partie antérieure. Sa durée est en général très-longue. Quand il doit guérir, rarement d'une manière spontanée, mais sous l'influence d'un traitement rationnel, on voit la teinte blanche perdre son éclat; peu à peu, la peau s'anime, revient à sa couleur normale; les cheveux repoussent, grêles et blanchâtres d'abord, puis consistants ensuite, et ils acquièrent la même épaisseur et la même teinte que les autres. On les voit quelquefois rester grêles et décolorés, surtout chez les personnes déjà âgées et d'une constitution affaiblie.

Les causes du *vitiligo* sont très-obscurées. S'il existe à tous les âges, il est plus ordinaire de le rencontrer de vingt à trente ans; on le trouve encore assez souvent chez les enfants; il semble aussi moins commun chez les hommes que chez les femmes. Il n'est jamais contagieux. Le *vitiligo* n'est pas une affection grave. Si sa durée est très-longue, il est vrai de dire qu'il guérit presque tous les jours, que les cheveux finissent par repousser, surtout quand il siège au cuir chevelu et chez des sujets encore jeunes. Le succès est moins certain quand il attaque des personnes déjà avancées en âge.

Le *vitiligo* doit être combattu par les moyens qui peuvent ranimer les surfaces malades, exciter leurs fonctions languissantes ou suspendues. On peut se servir avantageusement des pommades au rhum, au quinquina par exemple. Nous avons vu M. Cazenove employer avec succès la pommade au tanin, dans la proportion de 4 grammes pour 30 grammes d'axonge, des frictions sèches et mieux des frictions avec une teinture alcoolique saturée de sulfate de quinine. (Chausit.)

VITIM, rivière de la Russie d'Asie, dans la Sibérie, gouvernement d'Iakoutsk. Elle sort des monts de la Daourie, à l'E. du lac Baikal, coule au N. et tombe dans la Léna, après un cours d'environ 1,500 kilom.

VITIS s. m. (vi-tiss — mot lat.). Bot. Nom scientifique du genre vigne.

— s. f. Antiq. rom. Bâton qui fut d'abord un sarmant de vigne, et dont les centurions se servaient pour battre les soldats.

— Encycl. Antiq. rom. Le bâton du centurion était fait d'un sarmant de vigne, et de là venait son nom (*vitis*, vigne). Chaque centurion commandait à 100 hommes ou à une centurie. Ovide a dit : « Un bon chef lui confia 100 soldats à gouverner par la *vitis* ; »

Dux bonus hunc centum commisit vite regendis.

La *vitis* jouait un rôle assez fréquent dans le commandement du centurion. Cet officier, qui avait à prendre soin que les soldats accomplissent tous leurs devoirs, qui inspectait leurs armes et leurs vêtements, qui dirigeait leurs travaux, leurs exercices et veillait sur leur conduite, remplissait aussi envers eux les fonctions de juge, quand il s'agissait de délits peu graves, et avait le pouvoir de leur infliger des châtimens corporels. Il se servait pour ces châtimens de la *vitis*. Nous lisons dans Tacite (*Annales*, I, 23) que, dans une conspiration militaire, on tua le centurion Lucilius, pour qui les soldats avaient inventé plaisamment le surnom *Donne-m'en une autre*, parce que, s'il avait brisé sa *vitis* sur le dos d'un soldat, il en demandait une autre et même une troisième : *Et centurio Lucilius interficitur, cui militibus facilius vocabulum, Cedo alteram, indiderant; quia fracta vite in tergo militis, alteram clara voce, ac rursus aliam poscebat.*

VITISATEUR s. m. (vi-ti-za-teur — lat. *vitigator*; de *vitis*, vigne; *sator*, celui qui sème, qui plante). Mythol. rom. Surnom de Bacchus, de Saturne et de Sabinus.

VITISÉ, ÉE (vi-ti-zé-é). Bot. Syn. de **VITACE**, ÉE ou **AMFÉLÉDÉ**.

VITIVAR s. m. (vi-ti-var). Bot. Syn. de **VÉTIVER** : *Tout le vitivar que l'on montre à Paris n'a jamais vu le ciel des tropiques.* (Th. de Bernaud.)

VITIYÂRAMBAM s. m. (vi-ti-â-ran-bamm). Cérémonie qu'on célèbre, dans le Malabar, lorsqu'un enfant entre à l'école.

— Encycl. Pour célébrer le *vitiyârambam*, on prépare une tente de la même manière que pour les autres cérémonies ; on purifie la maison avec de la fiente de vache, on baigne l'enfant et on le revêt de ses plus beaux habits. Quand tous les amis et les parents sont rassemblés, on va convier le maître d'école, ainsi que tous ses écoliers. On place au milieu de la tente une idole de Pillaiyar et à côté quelques fleurs et un livre oint de safran qui contient un alphabet ; on place devant le livre un plat de *rice poudal*, de morceaux de coco, de pois cuits et de sucre, ainsi qu'un autre plat rempli de figues, de bétel, d'arcs et de chaux, puis on casse un coco. Le maître d'école fait adresser à Pillaiyar, par l'enfant, un salut qui consiste à se battre trois fois les tempes avec les poings, les bras croisés, à faire trois révérences à la manière des femmes et à offrir une adoration, les mains jointes et élevées sur la tête ; il engage ensuite l'enfant à se prosterner devant le livre et à répéter après lui l'alphabet. On distribue alors du *tirumirou* à tous les assistants, puis on place l'enfant dans un palanquin et on le promène par toutes les rues de la ville, accompagné de ses parents, des amis de sa famille et d'un grand nombre de joueurs d'instruments.

VITIZA, avant-dernier roi des Wisigoths d'Espagne. Associé au trône par son père en 696, il régna seul en 701. Son règne fut un des plus malheureux dont l'histoire de sa race fasse mention, et son incapacité amena la catastrophe qui livra l'Espagne aux Arabes. Pendant que le comte Julien, beau-frère du roi, défendait glorieusement Ceuta, Mouça, gouverneur de l'Afrique pour le calife Walid, s'emparait des îles Baléares et faisait explorer les côtes de la péninsule pour préparer une invasion que devaient faciliter les dissensions des grands. Vitiza, précipité du trône par la révolte de Rodrigue (Roderik), qu'il avait outragé, fut aveuglé par ordre de son vainqueur, qui demeura maître du trône (710), et mourut peu de temps après.

VITMANNIE s. f. (vi-tma-ni — de *Vitmann*, botan. allem.). Bot. Syn. de **SAMADÈRE**, de **NOLTEA** et d'**OXYBAPHE**, genres de végétaux.

VITO (SAN-), bourg du royaume d'Italie, dans la Sardaigne, province et district de Cagliari, mandement de Muravera ; 2,750 hab.

VITO-CHIETINO (SAN-), bourg du royaume d'Italie, province de l'Abruzzo Citérieure, district de Lanciano, chef-lieu de mandement ; 3,700 hab.

VITO-D'ASIO, bourg du royaume d'Italie, province d'Udine, district de Spilimbergo, mandement de la même ville ; 2,700 hab.

VITO-DEI-NORMANNI (SAN-), ville du royaume d'Italie, province de la Terre d'Otrante, district et à 24 kilom. O. de Brindisi, chef-lieu de mandement ; 6,000 hab.

VITO-SULL' IONIO (SAN-), bourg d'Italie, province de la Calabre Ulérieure IIe, district de Catanzaro, mandement de Chiaro-valle ; 3,000 hab.

VITO-UDINESE (SAN-), ville du royaume d'Italie, province d'Udine, chef-lieu de dis-

trict et de mandement, à 42 kilom. S.-O. d'Udine, sur la Lemene ; 8,000 hab. Fabriques de toiles et de chapeaux.

VITODURANUS (Joannes), chroniqueur suisse, né à Winterthur (le *Vitoduranum* des Romains), d'où le surnom sous lequel il est exclusivement connu, mort à l'abbaye des franciscains de sa ville natale en 1348. On a de lui une *Chronique*, qui raconte l'histoire d'Allemagne depuis la mort de Frédéric II (1250) jusqu'à l'an 1348 et qui a été insérée dans le tome Ier du *Corpus historicorum medii ævi* de J.-G. Eckhart (Leipzig, 1723, in-fol.).

VITONNIÈRE s. f. (vi-to-niè-re). Mar. Gond du gouvernail. On dit aussi **AGUILLOT**. || Nom donné aussi aux canaux pratiqués à fond de cale pour amener les eaux sous la pompe.

VITORIA, ville forte d'Espagne, chef-lieu de la province d'Alava, à 335 kilom. N.-E. de Madrid, près de la Zadorra, par 42° 40' de latit. N. et 6° 4' de longit. O. ; 12,200 hab. Evêché ; autrefois siège d'une université, réunie à celle de Valladolid depuis 1842. Ecole de dessin ; bibliothèque publique ; cabinet de monnaies et antiquités romaines. Fabriques de velours, soie, chapeaux, toiles, bougies, chandelles, armes blanches, ébénisterie, poterie en terre, ustensiles de cuisine ; tanneries. Commerce de fer brut et travaillé, chocolat, confitures, laine, draps, soieries, chaussures et chapeaux. Cette ville est assez bien bâtie, au milieu de belles et fertiles campagnes. La principale église de Vitoria, Santa-Maria, ancienne collégiale, est du XII^e siècle. L'ensemble de l'édifice appartient au style gothique pur. Il est surmonté d'une tour plus moderne, mais d'un caractère très-remarquable. L'intérieur, qui appartient également au style gothique, se divise en trois nefs avec galeries et arcs d'une grande hardiesse. La chapelle de Santiago mérite une mention ; il en est de même des nombreux tombeaux qui contiennent l'antique collégiale. La sacristie, décorée d'un tableau de la *Piété*, œuvre de Murillo, suivant les uns, de Van Dyck, suivant les autres, contient le trésor. Une autre église, placée sous l'invocation de saint Michel, appartient également au XII^e siècle et, comme la précédente, est partagée en trois nefs. Le maître-autel, œuvre du XVIII^e siècle, décoré de sculptures et de bas-reliefs par Juan Velazquez et Gregorio Hernandez, est un des plus beaux monuments du genre. Vitoria possédait encore à la fin du siècle dernier plusieurs couvents ; aujourd'hui supprimés et occupés par des magasins, ils n'offrent plus aucun intérêt, si nous en exceptons celui de la Concepcion, qui a conservé un maître-autel et deux retables d'un intérêt artistique capital. Les autres monuments de Vitoria sont : le *palacio de la Deputacion* ou palais de la Députation, édifice construit en 1844 et où a été rassemblée une galerie de tableaux ; l'Académie de dessin ; le *palacio de la Sociedad Vascongada* ; la maison du cardinal d'Utrecht, élu pape en 1522 sous le nom d'Adrien VI ; la maison d'Alphonse le Sage (1226) ; une troisième maison, habitée un instant par François I^{er}, captif de Charles-Quint ; enfin, le théâtre, construction moderne. Vitoria possède, en outre, un hôpital, un institut de sciences et de nombreuses écoles.

Les promenades de la ville sont : les Arceaux de la place Neuve et les *Arquillos* (Petits-Arceaux), le *Campo de las Brigadas*, le *Campo de Arana*, la *Florida*, enfin le *Prado*, relié à la *Florida* par une avenue avec un pont qui traverse le chemin de fer.

La fondation de Vitoria remonte à 581 ; elle est due à Léovigilde, roi des Wisigoths, qui, ayant vaincu les Vascons révoltés sur l'emplacement même de la ville actuelle, donna à cette ville le nom de Vitoria, afin d'immortaliser le souvenir de sa victoire. Vitoria prit un accroissement rapide, fut fortifiée par don Sanche le Grand, puis par Jean I^{er} et atteignit sous Ferdinand le Catholique l'apogée de sa prospérité. Elle joua un rôle décisif dans la guerre d'Espagne de 1808 ; ce fut là que Wellington battit les Français en 1813 (v. ci-après). Plus d'une fois depuis cette époque, Vitoria eut à soutenir des attaques contre les partis qui se sont disputé l'Espagne. En 1834, la ville repoussa une tentative de Zumalacarre qui fut des lors choisie comme centre des opérations de l'armée carliste dans la province d'Alava. En 1841, Manuel de Oca, ancien ministre de la marine, était parvenu à gagner la garnison et la milice au parti carliste ; mais, par suite de mesures mal prises, les généraux royalistes Zurbano, Alonson et Rodil eurent le temps d'occuper la place avec des forces imposantes avant que le mouvement eût éclaté. La milice fut désarmée avec dégradation et privation de bannière ; quant à Manuel de Oca, conduit sur la Florida, une des promenades de la ville, il y fut fusillé.

Vitoria (BATAILLE DE), gagnée sur les Français, le 21 juin 1813, par le duc de Wellington, commandant les Anglais, les Espagnols et les Portugais réunis. Une des premières conséquences de la désastreuse campagne de 1812 fut de relever le courage des ennemis de la France, abattus par une si longue suite de prospérités. Les Espagnols surtout, dans leur admirable patriotisme, saluèrent avec enthousiasme ce

déclin de la fortune napoléonienne, et ils élurent le duc de Wellington comme généralissime de toutes les forces hispano-portugaises, auxquelles se joignirent 45,000 Anglais d'excellentes troupes, en tout 90,000 hommes. Si toutes les forces françaises eussent été concentrées, le roi Joseph eût pu en opposer 100,000 et écraser Wellington partout, car on ne comptait guère l'appoint des soldats indisciplinés et inexpérimentés de l'Espagne et du Portugal. Malheureusement, ces forces étaient disséminées en plusieurs armées, et Joseph, ou plutôt le maréchal Jourdan, qui commandait sous ses ordres, avait tout au plus 55,000 hommes à opposer au futur vainqueur de Waterloo. Joseph dut abandonner sa capitale et se diriger vers la France, serré de près par Wellington, dont l'attention bien visible était de lui livrer bataille et, en cas de succès, de franchir les Pyrénées à sa suite. L'armée française touchait au pied même de ces montagnes, lorsqu'elle fut jointe par les coalisés dans la plaine de Vitoria. L'action s'engagea aussitôt, avant que le roi Joseph et Jourdan eussent pu étudier le champ de bataille. Au pied du mont Arrato, en arrière et à droite de notre position, le général Reille gardait les ponts de la Zadorra avec les divisions françaises Lamarinière et Surru et le reste d'une division espagnole. Mieux eût valu détruire tous ces ponts et défendre les gués avec de l'artillerie, qu'on avait en abondance. Wellington, en voyant ces dispositions, ordonna au général Graham de se porter en avant avec deux divisions anglaises, les Espagnols et les Portugais, afin de forcer le général Reille sur la Zadorra. Son centre, commandé par le maréchal Beresford, ayant trois divisions sous ses ordres, devait exécuter un mouvement analogue, mais vers le milieu de la plaine, de manière à aboutir au pont de Trespuentes, en face du général d'Erlon et sur le flanc de la position du Zuazo, éminence occupée par nos troupes et qui dominait la sortie du défilé. Enfin, sa droite, ayant pour commandant le général Hill, devait forcer le défilé de la Puebla et venir déboucher au pied même de Zuazo. Joseph et Jourdan firent alors porter au général Gazan, lancé en avant, l'ordre de rétrograder vers Zuazo, d'où l'on pouvait cribler les Anglais à leur sortie des défilés ; malheureusement, le général Gazan était déjà engagé lui-même avec l'ennemi, et il lui était absolument impossible d'exécuter le mouvement prescrit, qui eût peut-être sauvé notre position. On lui ordonna alors de s'emparer des hauteurs situées à notre gauche et occupées en grande partie par les troupes espagnoles, afin de rejeter ces dernières dans le défilé de la Puebla et de se lancer à leur suite contre le flanc du général Hill. Mais le général Gazan perdit un temps considérable à cette opération ; il ne fit pas attaquer avec assez d'énergie et d'ensemble les Espagnols qui, habitués à la guerre de montagne, bien abrités derrière des rochers et des bois, dirigèrent sur nos soldats un feu plongeant des plus meurtriers. Lorsque le général Gazan se décida enfin, sur les ordres réitérés du roi et du maréchal Jourdan, à prendre une attitude plus décisive, il n'était plus temps ; il réussit bien à refouler les Espagnols, mais il ne put empêcher les Anglais de faire irruption dans la plaine, d'où il devenait pour ainsi dire impossible de les refouler. Le roi et le maréchal ordonnèrent alors un mouvement rétrograde sur le Zuazo, qu'ils firent couvrir d'artillerie. En quelques instants, la scène changea ; la fortune parut vouloir se retourner vers nous. Le général Tirlet, avec 45 bouches à feu bien disposées, couvrit de mitraille les Anglais qui débouchaient du défilé de la Puebla, ainsi que ceux qui avaient forcé le passage de la Zadorra à Trespuentes et joncha la terre de leurs morts. Mises en désordre par ce feu terrible, les troupes anglaises se reformèrent néanmoins, s'avancèrent au pas et furent une seconde fois rejetées en arrière. Il eût fallu pouvoir alors lancer 4,000 ou 5,000 hommes sur les masses ébranlées des Anglais, on y eût peut-être jeté un désordre irréparable. Mais le général Gazan ne s'était point replié sur le Zuazo, et nous n'avions là que de l'artillerie sans appui. Le général d'Erlon pouvait à peine suffire à la défense des ponts au-dessus et au-dessous de Trespuentes ; quant au général Reille, isolé au fond de la plaine, il lutta comme un lion contre le flot toujours montant des ennemis, qu'il repoussait des ponts avec un infatigable acharnement. Mais, en même temps, il annonçait qu'il ne tarderait pas à être forcé s'il ne recevait promptement des renforts. Il devenait donc urgent d'aviser à la retraite si on ne voulait pas s'exposer à un désastre complet, et le maréchal Jourdan la conseilla au roi Joseph. L'ordre en fut donné aussitôt. Malheureusement elle s'exécuta sans la régularité et l'ensemble qui doivent présider à un mouvement rétrograde, et l'on dut abandonner à l'ennemi 200 bouches à feu et 400 caissons. Joseph perdit même sa propre voiture, qui contenait tous ses papiers. Les pertes étaient à peu près égales, de part et d'autre, en morts et en blessés. La guerre d'Espagne, commencée par la perfidie, finissait par la honte d'un désastre.

VITRAGE s. m. (vi-tra-je — rad. *vitre*). Action de vitrer ; ensemble des vitres em-

ployées dans un bâtiment : *Le vitrage de cet hôtel a coûté des sommes énormes.*

— Porte vitrée ; châssis de verre servant de séparation ou de fermeture : *Le vitrage d'une montre de magasin. Un cabinet séparé de la chambre par un vitrage. Autrefois les artisans habitaient de misérables masures qu'aucun vitrage ne protégeait contre les injures du temps.* (Ch. Dupin.)

— Techn. Défaut de la soie qui consiste en ce que les brins, ayant été mal ou trop peu croisés, se distribuent irrégulièrement, s'appliquent les uns sur les autres et n'ont alors qu'un éclat terne et vitreux : *On sent que le vitrage, que l'on confond souvent avec la première croisure, est le plus grand des défauts qu'on puisse rencontrer dans la soie.* (L. de Teste.)

VITRAIL s. m. (vi-trail ; l'ill. — rad. *vitre*). Grande croisée à croisillons de fer, quelquefois de pierre, avec châssis de métal garni de vitres : *Au XVI^e siècle, les vitraux étaient réservés au fenestration des châteaux et des églises.* (Chateaub.) || Se dit particulièrement des grandes croisées de ce genre dans les églises, surtout quand les verres sont peints : *Les vitraux de la Sainte-Chapelle.*

Aux vitraux diaprés des sombres basiliques, Les flammes du couchant s'éteignent tour à tour. TH. GAUTIER.

— Rem. L'Académie ne donne ce mot qu'au pluriel ; d'autres dictionnaires prétendent que le singulier a vieilli, au moins dans le sens de croisée d'église ; c'est une erreur complète ; le mot *vitrail* se dit et s'écrit tous les jours.

— Encycl. B.-arts. On donne le nom de *vitraux* aux vitrières colorées qui ferment les baies des églises et des cathédrales. L'origine de cette fabrication, qui brilla avec tant d'éclat pendant la période du moyen âge, semble remonter à la plus haute antiquité ; les Asiatiques paraissent avoir été les premiers qui aient employé ce genre de décoration translucide. Dans de nombreux passages de leurs œuvres, les auteurs grecs et latins de la fin du IV^e siècle parlent de vitres de hautes fenêtres, formées en verre de diverses couleurs ; il est à supposer que c'est à dater des rapports de Rome avec l'Asie que l'on introduisit en Italie les mosaïques composées de cubes de pâtes de verre colorées. Il est difficile de préciser l'époque à laquelle l'usage des vitres colorées se répandit dans les Gaules. On sait par Pliny que la vitrification existait depuis longtemps dans ces contrées. Grégoire de Tours, qui écrivait au VI^e siècle, dit qu'en 521 les soldats de Théodoric pénétrèrent dans l'église de Brioude par une fenêtre dont ils brisèrent les vitraux. Saint Fortunat, saint Philibert et saint Ouen parlent à l'envi de l'effet que produisaient sur les murs la lumière décomposée par les vitraux aux premières approches de l'aurore. On sait, en outre, que les évêques saint Wilfrid et saint Benoît Biscop furent des premiers à propager l'usage des vitres en Angleterre et qu'ils firent venir, dans ce but, des ouvriers de France ; il paraît aussi que saint Audeane et saint Rumbert, apôtres de Suède et de Danemark, apprirent en France l'art de la vitrification.

D'après les vieilles chroniques de Grégoire de Tours et les documents conservés par Léon Ostiensio, on peut croire que, dans nos provinces méridionales, les fenêtres étaient closes avec des tablettes de marbre percées de trous ronds ou carrés, dans lesquels étaient adaptés des verres de couleur. Quant à l'époque où l'on a commencé à disposer les verres teintés pour en composer des sujets et à appliquer à leur surface des couleurs vitrifiables, il est difficile de la fixer d'une manière précise. M. Emeric David, un de nos érudits les plus distingués, dit : « Le règne de Charles le Chauve et celui de Louis le Débonnaire nous offrent un fait très-mémorable : c'est l'invention de la peinture sur verre. L'historien du monastère de Saint-Bénigne, à Dijon, lequel écrivait en 1052, assure qu'il existait encore de son temps, dans l'église de ce monastère, un très-ancien vitrail représentant le mystère de sainte Paschasie, et que cette peinture avait été retirée de la vieille église restaurée par Charles le Chauve. Il faut croire que ce monument rustique et élégant, suivant les expressions de la chronique, datait au moins du règne de l'empereur Charlemagne, mais il ne saurait remonter beaucoup au delà. »

M. Batisier, dans sa savante *Histoire de l'art monumental*, partage l'opinion de M. Emeric David ; d'autres auteurs pourtant hésitent à faire remonter aussi loin la connaissance de la peinture sur verre en France, attendu que l'on n'a point retrouvé de vitraux émaillés antérieurs au XII^e siècle, bien qu'il soit hors de doute que, déjà depuis longtemps avant cette époque, en Italie et en Grèce, on connaissait l'art de peindre le verre avec des couleurs vitrifiables. M. Viollet-le-Duc pense aussi que cet art était antérieur au XII^e siècle. Voici comment cet architecte s'exprime à ce sujet : « Quoi qu'il en soit de ces origines un peu lointaines, on fabriquait des vitraux colorés en grand nombre dès le XII^e siècle en Occident, et le moine Théophile, qui appartient à cette époque, ne présente pas les moyens de fabrication de ces objets comme étant une nouveauté. Son texte,

au contraire, dénote une longue pratique de ce genre de peinture translucide, et les vitraux que nous possédons encore, datant de ce siècle, sont, comme exécution, d'une telle perfection qu'il faut bien supposer, pour obtenir ce développement d'une industrie dont les moyens sont passablement compliqués, une longue expérience.

Les plus anciens vitraux que nous possédions ne remontent pas au delà du xii^e siècle et même ne datent vraiment que de la fin de ce siècle, c'est-à-dire de l'époque où apparaissent les grands monuments. Au xiii^e siècle, les vitraux se composaient de verres teintés ou incolores, qui formaient le fond du tableau, et de verres avec couleurs appliquées au pinceau et cuites au moufle; en général, ces verrières n'offraient qu'un assemblage de pièces de verre de petite dimension, agencées entre des lamelles de plomb qui divisaient les principaux motifs de la peinture ou même les différentes couleurs; cet ensemble était consolidé par une armature en fer, pour le mettre à même de résister au vent. Les vitraux ont la partie supérieure du panneau terminée en ogive et quelquefois en plein cintre; ils représentent des sujets de légendes chrétiennes ou empruntées à l'Ancien et au Nouveau Testament; ces compositions sont entourées de cartouches elliptiques, disposés en sautoir; elles se détachent sur un fond le plus souvent bleu, avec des baguettes rouges; les angles sont arrangés en fleurons ou en petites rosaces, entremêlées d'arabesques. Les figures, en général de petites dimensions, appartenant au style byzantin, comme on peut en juger par les vitraux du xii^e siècle de Saint-Maurice et de Saint-Serge, à Angers, de l'église de la Trinité, à Vendôme, de Saint-Père, à Chartres, et de la cathédrale de Bourges. Les peintres verriers du xiii^e siècle, comme les Gréco-Byzantins dans leurs peintures, cherchaient toujours à faire apparaître le nu, en dépit des draperies qui le couvrent; les vêtements les plus amples paraissent, dans leurs œuvres, collés sur les parties saillantes du corps et se développaient en dehors de la forme humaine, comme entraînés par le vent.

En considérant les vitraux, on remarque que la peinture sur verre, à cette époque, n'était autre chose que de la décoration; le peintre et le dessinateur ne cherchaient pas la reproduction plus ou moins exacte de la nature, mais bien l'harmonie des couleurs, et les chefs-d'œuvre qu'ils ont produits montrent assez clairement qu'ils possédaient à un haut degré les moyens de créer, avec une matière translucide et des couleurs peu nombreuses, les effets les plus agréables à la vue.

Au xiii^e siècle, l'art de peindre le verre se conserva avec les mêmes principes et la même méthode, c'est-à-dire que la verrière ne fut pas autre chose qu'une mosaïque transparente, éblouissante des couleurs les plus vives et les mieux agencées. La seule différence que l'on remarque entre les œuvres des maîtres de ce temps et ceux du xii^e siècle, c'est une tendance vers la copie de la nature; ils commencèrent à donner moins d'importance au nu, et, par suite, à abandonner le style byzantin; leurs figures sont mieux drapées et d'une expression plus vraie, comme nous le montrent les nombreux vitraux qu'il nous ont laissés, tels que ceux de la cathédrale de Rouen, de l'église Sainte-Radegonde de Poitiers, des cathédrales de Bourges, d'Angers, de Tours, de Chartres, de la Sainte-Chapelle de Paris, de la cathédrale de Clermont-Ferrand, de Strasbourg, de Laon, de Troyes et, enfin, de Notre-Dame de Paris; le transept méridional de cette dernière renferme la plus belle rose colorée connue.

Ces deux siècles, qui marquent l'apogée de la fabrication des vitraux, se distinguent par les procédés de dessin adoptés, procédés qui sont, à proprement parler, les seuls convenant à la peinture sur verre et qui se perdirent avec le développement des écoles latines. Dans les compositions de cette époque, on évitait les agglomérations de personnages ou de parties d'ornement, pour laisser deviner le fond dans toute l'étendue du motif et pour éviter, par suite de la vivacité des tons translucides, qu'il devienne difficile pour l'œil, à une certaine distance, de distinguer séparément les figures groupées en grand nombre. Aussi remarque-t-on, dans les vitraux du xii^e et du xiii^e siècle, que les peintres ont cherché à créer des échappées, permettant de dessiner le contour de chaque figure. Pour les mêmes raisons, ils accentuaient vivement les mouvements, les gestes des personnages, les ornements; souvent même ils les exagéraient.

Avant de pousser plus loin cette étude sur les vitraux, nous emprunterons à M. Viollet-le-Duc l'explication qu'il donne des procédés de fabrication employés au xiii^e siècle, procédés que la traduction de l'ouvrage : *Deversorium artificum schedula*, du moine Théophile, qui vivait dans la seconde moitié du xii^e siècle, lui a permis de déterminer de la manière suivante : « D'abord, faites une table de bois plane et de telle largeur et longueur que vous puissiez tracer dessus deux panneaux de chaque fenêtre (Théophile, I, II, ch. xvii). Cette table est enduite d'une couche de craie détrempée dans de l'eau et fro-

tée avec un linge. C'est sur cette préparation bien sèche que l'artiste trace les sujets ou ornements avec un style de plomb ou d'étain; puis, quand le trait est obtenu, avec un contour rouge ou noir, au pinceau. Entre ces linéaments, les couleurs sont marquées, pour chaque pièce, au moyen d'un signe ou d'une lettre. Des morceaux de verre conveaux sont successivement posés sur la table, et les linéaments principaux sur ces verres, lesquels sont découpés au moyen d'un fer chaud et du grès (le diamant remplace avantageusement aujourd'hui le fer chaud). Théophile ne dit pas clairement s'il indique sur la table (que nous appellerons carton) le modelé complet des figures ou ornements. Il ne parle que du trait; cependant, lorsqu'il s'agit de peindre, c'est-à-dire de faire le modelé sur les verres découpés, il dit qu'il faudra suivre scrupuleusement les traits qui sont sur le carton... Sur ces morceaux de verre, le modelé n'est autre chose qu'une suite de traits dans le sens de la forme. » Théophile indique la recette pour faire la grisaille, le modelé, le trait répété sur les verres : « Tous les vitraux fabriqués pendant le xii^e et le xiii^e siècle sont faits avec des verres colorés dans la pâte, et le modelé n'est obtenu qu'au moyen d'une peinture noire ou noir brun appliquée au pinceau sur ces verres et vitrifiée au feu. » Cette couleur noire, Théophile la compose de cuivre mince brûlé dans un vase de fer, de verre vert et de saphir grec. « Il y a tout lieu de croire que ce saphir grec, dont Théophile ne donne pas la composition, était un verre bleuâtre des fabriques de Venise, qui avait une propriété fondante. Ces trois substances sont broyées sur une tablette de porphyre, mêlées en parties égales et délayées avec du vin et de l'urine. » Aujourd'hui, c'est le protoxyde de fer que l'on emploie en place du cuivre brûlé. « Cette couleur, placée dans un pot, est appliquée au pinceau, soit claire, soit plus sombre, soit épaisse, pour faire des traits noirs et fins, ou bien elle est étendue sur le verre en couche mince et est enlevée avec un style de bois, de façon à former des ornements très-déliés ou des touches se détachant en lumière sur un fond obscur, mais encore translucide. Les verres, ainsi préparés, sont mis au four afin de vitrifier cette peinture monochrome. »

Une question importante dans la fabrication des vitraux, c'est la manière d'obtenir les feuilles de verre; d'après Théophile, on employait deux procédés : le premier consistait à souffler la masse de verre incandescente, de manière à lui donner la forme d'une bouteille, puis à percer son extrémité inférieure et à la dilater à l'aide d'un morceau de bois; cette espèce de vessie ainsi obtenue, on formait un huit avec l'une des bases, et le verre ainsi préparé était remis au feu pour être dilaté, fondre et aplani. Dans la seconde méthode, avec laquelle on obtenait des verres dits en boudines, on soufflait une vessie dont on dilatait l'une des extrémités, puis on faisait tourner très-rapidement la canne, de manière à étendre le verre par l'effet de la force centrifuge et à obtenir un disque concentrique plus épais au centre que vers le bord.

Pour colorer le verre, aussitôt que le verrier avait cueilli une boule de verre blanc dans le creuset, il la trempait dans un autre creuset contenant du verre incandescent, dans lequel on avait jeté des oxydes métalliques; il égalisait la prise sur une pierre chaude, et il soufflait comme il est dit plus haut; de cette façon, il obtenait un verre teint dans la masse et non doublé comme ceux que l'on rencontre à partir du xiv^e siècle. « Au point de vue décoratif, les verres en boudines, ou grossièrement étendus, présentaient un avantage. Comme ces verres étaient teints dans la masse, les différences d'épaisseur de la feuille de verre laissaient apparaître des dégradations de tons que les artistes verriers employaient avec beaucoup d'adresse, en coupant le verre de manière que la partie la plus mince se trouvât du côté du clair. Même pour les fonds noirs, ces différences d'épaisseur donnaient à toute coloration un aspect chatoyant qui, à distance, augmentait singulièrement l'intensité des tons. »

Les vitraux du xii^e siècle étaient modelés avec des demi-teintes; Théophile indique clairement le procédé employé pour les poser : « Lorsque vous aurez fait les ombres principales sur les draperies de ce genre et qu'elles seront sèches, tout ce qui reste de verre sera couvert d'une teinte légère, non aussi dense que la seconde ombre, non aussi claire que la troisième, mais qui tiennne le milieu entre deux. Cela se fait, avec la hampe du pinceau vous ferez, de chaque côté des premières ombres posées, des traits fins, de sorte qu'il reste des linéaments délicats entre les premières ombres et la seconde teinte. » De la trois opérations pour faire le modelé, premièrement la pose des premières ombres, deuxièmement du glacis et troisièmement des clairs pour obtenir les grandes lumières. M. Viollet-le-Duc examine de la façon suivante les résultats obtenus sur les vitraux du xii^e siècle : « Sur ces vitraux, on remarque, en effet, un premier travail d'ombres fait par hachures, non absolument opaques,

très-fines et transparentes à leur naissance, très-pleines aux points où l'ombre prend de l'importance, mais encore transparentes. Après ce premier travail, le verre a dû subir une première cuisson... Le peintre posait alors la deuxième teinte, qui faisait la demi-teinte forte, et il avait le soin de limiter son étendue, de dessiner son contour en grattant le verre avec la hampe du pinceau, notamment entre cette demi-teinte forte et l'ombre... Faisait-il la demi-teinte plus légère avant celle plus intense? Cela est probable, rien ne l'empêchait de le faire; mais ce qui est important, et dont Théophile ne dit mot, c'est que, par-dessus l'ombre principale cuite, sombre, mais transparente, le peintre posait des traits opaques, le pinceau étant chargé d'une couleur épaisse, pour obtenir des renforts d'ombres sans aucune translucidité. Les verres étaient de nouveau remis au four et les demi-teintes ainsi que les traits de force se vitrifièrent. »

Dès le commencement du xiii^e siècle, on renonça à faire deux cuissons, pour éviter les dépenses qu'elles occasionnaient et arriver à confectionner plus rapidement les vitraux, dont les surfaces devenaient de plus en plus grandes. A cet effet, on posait les demi-teintes à côté des ombres, et l'on ne mettait au four qu'une seule fois. M. Viollet-le-Duc donne la classification suivante des verres employés par les artistes du xiii^e siècle, verres qui sont loin d'être aussi nombreux que ceux que nos procédés chimiques nous permettent d'obtenir aujourd'hui :

Bleus	1 ^o Bleu limpide légèrement turquoise.
	2 ^o Bleu clair, mais verdissant.
	3 ^o Bleu indigo intense.
	4 ^o Bleu azuré, très-clair, gris de lin.
Jaunes	1 ^o Jaune paille, fumeux.
	2 ^o Jaune safran ou or bistré.
Rouges	1 ^o Rouge non doublé, orangé très-doux et égal de ton.
	2 ^o Rouge intense, jaspé.
	3 ^o Rouge clair, fumeux.
Verts	1 ^o Vert jaune, limpide.
	2 ^o Vert émeraude.
	3 ^o Vert bouteille.
Pourpres	1 ^o Pourpre clair, chaud.
	2 ^o Pourpre limpide, azuré.
	3 ^o Pourpre sombre, vineux.
	4 ^o Pourpre très-clair, fumeux, pour les chaires.
Tons rares	1 ^o Mordoré, couleur vin d'Espagne.
	2 ^o Vert sombre, chaud.
Blancs	1 ^o Blanc jaunâtre, fumeux.
	2 ^o Blanc gris, glauque.
	3 ^o Blanc nacré.

Les jaunes de sel d'argent ne datent que du xiv^e siècle, aussi n'en trouve-t-on pas d'application dans les vitraux du xii^e et du xiii^e siècle. Au xiv^e, la peinture sur verre secoua, comme les autres arts, l'influence étrangère; le dessin devint plus correct et l'exécution plus belle, on chercha le clair-obscur, les ombres, les reflets, et la nature fut copiée plus fidèlement; malgré ces progrès, elle resta inférieure à celle des siècles précédents. Comme effet et comme rendu, elle ne vaut pas la mosaïque transparente du xii^e et du commencement du xiii^e siècle. Cette infériorité provient de ce que le dessin incline vers le maniéré et que l'on recherche les tons brillants pour faire contraste aux tons de grisaille. Les fonds sont remplis de damasquinages, pour éviter le rayonnement de la lumière sur les figures traitées avec maigreur; enfin on évite les figures et l'on donne chaque jour plus d'importance aux grisailles.

Parmi les vitraux les plus remarquables du xiv^e siècle, on peut citer ceux de l'église Saint-Thomas à Strasbourg et les figures de saint Valère et de saint Maxime à la cathédrale de Limoges; on voit dominer la grisaille dans ces deux panneaux; les têtes sont étudiées avec soin et les draperies ont une certaine souplesse, bien que encore un peu sévère. A Carcassonne, on remarque la rose de Saint-Nazaire, où sont très-heureusement combinés des lignes et des feuillages entrelacés; dans la chapelle Saint-Piat, à Chartres, on trouve, de la même époque, de grandes figures sur un fond bleu, réticulé et fleurdélié.

Au xv^e siècle, les progrès que la pratique du dessin avait faits dans le courant du siècle précédent apparaissent d'une manière brillante dans les vitraux, mais dans des conditions étrangères à l'art ancien. Le costume des personnages, le style des parties architectoniques et l'étude de la nature se rapprochent plus de la réalité; grâce à quelques innovations heureuses dans l'exécution, on voit les verres se doubler, ou mieux, se fonder à deux couches, l'une incolore, l'autre rouge ou bleue, ou jaune. Ces moyens de doublage leur permettaient d'obtenir des tons d'une puissance inconnue jusqu'alors; on faisait des verres violets avec un doublage rouge sur un bleu pâle, des verts au moyen de plusieurs couches de verres blancs, jaunes et bleus superposés, des mordorés avec une couche de jaune sur un pourpre; ils employaient déjà aussi les couleurs d'émail sur le blanc, de manière à obtenir des

colorations douces et fondues, des bleus pâles, des roses, des lilas. Outre ces progrès dans la fabrication du verre, les verriers de cette époque avaient encore à leur disposition différents procédés qui leur permettaient d'obtenir des effets merveilleux; ils enlevaient à la molette une partie des doublures, ainsi qu'on le fait aujourd'hui, pour les verres dits de Bohême, et ils obtenaient ainsi des broderies, des détails délicats qu'ils pouvaient encore colorer avec le jaune d'argent ou certaines couleurs d'émail. Malgré tous ces perfectionnements, les œuvres de cette époque sont blafardes, confuses et dures, et elles ne sont, comme dit M. Viollet-le-Duc, « que des cartons de peintres rapportés sur verre. »

La peinture en émail devint générale et l'usage de peindre les vitres en grisaille très-commun; cette dernière sorte de peinture ne remonte pas au delà du xiii^e siècle, et les premières grisailles qui parurent ne furent mêlées d'aucune partie colorée. Dans la composition de ces sortes de vitraux, les plombs forment les compartiments principaux et sont combinés de manière à éviter les angles nigus trop fragiles. On les composait souvent de verres noirs, bruns ou verdâtres, se détachant sur le fond composé de verres blancs de diverses nuances; on produisait aussi des effets chatoyants, tels que ceux des damas de soie dans lesquels, suivant que la lumière frappe les surfaces, le dessin se détache en ton obscur sur un fond clair ou en clair sur un fond obscur. Vers le milieu du xiv^e siècle, alors qu'on était arrivé à appliquer le jaune au moyen des sels d'argent, on rehaussa parfois les grisailles blanches avec des touches jaunes; au xv^e siècle, le mode de grisailles tapisseries se perdit et est remplacé par des traces d'architecture blanche et jaune, avec quelques figures colorées d'un effet médiocre. M. Thévenot, dans son *Essai historique sur les vitraux*, caractérise les progrès, les allures et les tendances de la peinture sur verre dans la seconde moitié du xiv^e siècle : « Dans la seconde moitié du xiv^e siècle, dit-il, le champ des vitraux se garnit de portiques en grisailles chargées de figurines, de fabriques, d'arbres et de jointains, quelquefois assez heureusement imités, mais faits pour être vus de très-près; cette innovation fut portée à son dernier point de perfection dans le xiv^e siècle; on peut juger des deux époques en comparant la chapelle de la Trinité et celle de Jacques-Cœur à Bourges; le Jugement de Salomon à Saint-Gervais, à Paris (1531), et les vitraux de la Sainte-Chapelle de Vincennes (vers 1600). Ce système servit plutôt à faire briller le talent du peintre qu'à rendre l'expression fidèle de la nature; plusieurs causes s'y opposèrent toujours : la distance énorme à laquelle le spectateur se trouve de ces tableaux en ôte le principal mérite, la finesse de l'exécution. Indépendamment de ce qu'il n'est guère possible de se mettre au véritable point de vue d'un tableau peint sur verre et placé à une grande hauteur, il y a toujours un obstacle impossible à vaincre : c'est que les couleurs, dans un tableau peint à l'huile, sont vues par réflexion et, dans une verrière, par transmission; ce qui s'oppose à la production des effets de clair-obscur de la peinture à l'huile. » Il faut conclure de ce passage, tiré de l'ouvrage si précieux à plus d'un titre de M. Thévenot, que la peinture sur verre, en se perfectionnant, a dépassé les limites qui lui étaient naturelles et est allée au delà de son véritable but. M. Viollet-le-Duc, tout en admirant le travail et le fini de ces grisailles et de ces vitraux du xiv^e et du xv^e siècle, pensait aussi « que ces moyens décoratifs sont trop maigres pour produire de l'effet de loin sur ces grandes surfaces translucides. »

Parmi les vitraux les plus remarquables du xiv^e siècle, nous citerons ceux de la cathédrale d'Evreux, de l'église de Walbourg (Bas-Rhin), de la cathédrale de Bourges, des églises Saint-Gervais, Saint-Séverin et Saint-Etienne-du-Mont à Paris, de la Sainte-Chapelle de Riom, et des hautes voûtes de Notre-Dame de Rouen.

Au xv^e siècle, jusqu'en 1550, les travaux de peinture sur verre offrent les mêmes caractères que ceux de l'époque précédente, abandon à peu près général des sujets de l'écriture, fin du travail, grande entente des nuances, tendance à faire des tableaux sur le verre, et oubli complet du but primitif de la peinture sur verre, qui ne devait être qu'une décoration monumentale dont chaque partie, même la plus petite, doit contribuer à l'effet de l'ensemble. Le xiv^e siècle fut l'époque de la décadence de l'art; les vitraux qu'il fournit sont, il est vrai, exécutés avec une délicatesse fine; mais ces petites plaques de verre, assemblées comme les morceaux noirs et blancs d'un damier, nuisent à leur effet et les empêchent de produire cette lumière si douce, si mystérieuse que l'on rencontre dans les vieilles basiliques chrétiennes du xii^e siècle. En vain, Jacques de Paroy en Bourgogne, Senpy, Perrin, Pierre Tacheron, Claude-Jean Niquet, Anquetil, Mahiet, Evrard s'opposèrent-ils de toute leur force à cette décadence : la peinture sur verre tomba et se réfugia dans la reproduction des blasons, connue sous le nom de vitraux suisses.

Au XVIII^e siècle, Leveil fit d'inutiles efforts pour ramener les artistes aux grandes traditions; les secrets ne se perdirent pourtant point; car l'art, de nos jours, a reparu assez brillant. Sous les Bourbons, Robert fit des essais très-heureux à la manufacture de Sévres. Nous avons en France la manufacture de Choisy-le-Roi, où l'on fabrique des vitraux et des grisailles; on peut citer parmi nos meilleurs peintres sur verre MM. Dohl, Brongniart, Demane, Leglay, Mortelegue, Paris, Leclair, Constantin, Béranger, Vigné, Hesse, Schelt, Maréchal, Lobin, Thévenot, Thibaud, Bontemps et Lussan, qui ont eu l'honneur de contribuer à la renaissance de l'art qui s'était pour ainsi dire éteint avec le style ogival.

Parmi les travaux de fac-simile et de restauration exécutés de nos jours, nous citerons les panneaux de restauration de la Sainte-Chapelle, dus à MM. Lussan et Steinheil; ceux des fenêtres du XII^e siècle de l'abbaye de Saint-Denis, dus à M. Gerente, et la restauration des vitraux de Bourges et du Mans faite par M. Coffetier.

En Orient, l'architecture emploie aussi des vitraux de couleurs variées; mais ils ne sont pas, comme ceux d'Europe, encastrés dans une armature de plomb, ils sont montés sur une plaque de plâtre coulé dans des bâtis percés à jour, de l'épaisseur de 0m,5, avec des dessins de dentelles à plusieurs reliefs, dont l'inclinaison est calculée suivant la position qu'on veut leur donner et selon la distance où l'on veut qu'ils soient de l'œil du spectateur. La mosaïque de verre, protégée et régularisée par cette armature, est fixée sur le côté extérieur de l'édifice. C'est surtout aux reliefs du plâtre et aux ombres qu'il porte directement sur le verre aux différentes heures du jour, que sont dus la netteté des dessins, la variété et le charme des effets produits par ces vitraux. V. VERRE, VITRE, ÉMAIL.

VITRE s. f. (vi-tre — du lat. *vitrum*, verre). Panneau de verre qu'on place dans un châssis, et qui sert à empêcher l'introduction de l'air extérieur, tout en laissant pénétrer la lumière : *Les vitres d'une fenêtre, d'une voiture. Les anciens, au lieu de vitres, employaient des lames de corne.*

— Par ext. Vitrage : *Ouvrir, fermer la vitre.*

— Pop. Œil : *Tu vas te faire crever une vitre.*

— Carreaux de vitre, Lunettes.

— Casser les vitres, Faire de l'éclat, du scandale, ne rien ménager : *Il est homme à casser les vitres. Il ne faut pas casser les vitres, mais il faut les bien nettoyer.* (Arnaut.)

— Art vétér. Cornée transparente de l'œil du cheval.

— Agric. Nom donné dans le Calvados aux balles de céréales avortées, parce que l'absence du grain leur donne une demi-transparence.

— Moll. *Vitre chinoise*, Nom vulgaire d'une coquille du genre *placune* : *La vitre chinoise est appelée placune chez les Hollandais.* (V. de Bornare.)

— Encycl. V. VERRE et VITRIER.

VITRÉ, ÉE (vi-tré) part. passé du v. *Vitrer*. Adjectif des vitres : *Châssis vitrés. Porte vitrée.* || Ferné de vitrages : *Cabinet, appartenement vitrés. Hangar vitrés.*

— Comm. *Parchemin vitré*, Celui qui la transparence rend définitive.

— Techn. Se dit des peaux rendues transparentes : *Parchemin vitré.*

— Physiq. *Électricité vitrée*, Fluide électrique que l'on développe sur le verre, ou qui a les mêmes propriétés que celui qu'on développe sur le verre. || On dit aussi ÉLECTRICITÉ POSITIVE.

— Anat. *Humeur vitrée*, Liquide transparent, légèrement coloré, qui remplit le fond du globe de l'œil : *L'humeur vitrée est de couleur de l'opale.* (Buff.) *L'humeur vitrée est un peu plus dense que l'humeur aqueuse et contient les mêmes principes, en plus grande quantité seulement.* (Lecocq.) || *Corps vitré ou tunique vitrée*, Nom commun à l'humeur vitrée et à la membrane hyaloïde. || *Lame vitrée*, Table interne des os du crâne.

— Pathol. *Pituite vitrée*, Pituite épaisse et transparente.

— Hist. nat. Qui a l'apparence du verre : *Minéral vitré. Coquille vitrée.*

— Moll. Syn. de VITRINE.

— Encycl. Anat. Les anatomistes ont donné le nom de corps vitré au plus volumineux des milieux transparents de l'œil, à cause de sa ressemblance avec du verre fondu. Il occupe exactement les trois quarts postérieurs du globe oculaire et se trouve enveloppé en arrière ainsi que sur les côtés par trois membranes superposées qui sont de dedans en dehors : la rétine, la chorloïde et la sclérotique. En avant, il présente une petite dépression dans laquelle se loge la partie postérieure du cristallin. Le corps vitré se compose d'une humeur, l'humeur vitrée, et d'une membrane d'enveloppe, la membrane hyaloïde, ainsi nommée du grec *halos*, verre. L'humeur vitrée est à demi fluide comme l'alumine, comme elle coagule par certains réactifs et d'un aspect finement strié au microscope. Chez le fœtus, chez le jeune sujet

et même chez l'adulte, elle contient quelques leucocytes. Elle a, suivant la direction de l'axe optique, une épaisseur de 0m,0125. Sa densité est de 1,005 et son indice de réfraction est de 1,339, celui de l'air étant pris comme unité. Son pouvoir réfringent se trouve ainsi le même que celui de l'humeur aqueuse. Le cristallin est donc placé au sein d'une atmosphère transparente composée de deux milieux (humeur aqueuse et humeur vitrée) qui réfractent la lumière d'une quantité sensiblement égale. La marche des rayons lumineux dans le corps vitré est ainsi tout à fait comparable à celle que suit la lumière à sa sortie d'une lentille convergente dont les deux faces regardent le même milieu réfringent. Tous les rayons convergent vers un foyer commun situé sur la rétine.

La membrane hyaloïde épaisse au plus de 0m,002, homogène, très-transparente, est en rapport immédiat par sa face externe avec la rétine. Pour démontrer son existence, il n'y a qu'à faire au corps vitré quelques ponctions. Elles laisseront écouler le liquide intérieur et il restera une fine pellicule qui n'est autre chose que l'hyaloïde. De la face interne de cette membrane partent des prolongements lamelleux très-minces, en nombre indéterminé, qui cloisonnent l'humeur vitrée de telle sorte qu'elle ne puisse s'écouler complètement par une seule piqûre. La congélation permet d'apprécier assez exactement les dimensions et la forme de ces loges. Un point controversé dans l'histoire de la membrane hyaloïde, c'est la manière dont cette membrane se comporte avec le cristallin. On admet généralement qu'elle arrive à 0m,002 environ de la circonférence du cristallin elle se divise en deux lames, dont l'une passe derrière ce corps, tandis que l'autre passe au devant. Dans cette manière de voir, l'espace triangulaire qui règne autour du cristallin, et qui a été décrit par François Petit sous le nom de *canal godronné*, serait intercepté entre les deux lames de l'hyaloïde et la circonférence du cristallin. D'autres anatomistes disent, au contraire, que la membrane hyaloïde ne se divise pas en deux lames, qu'elle se porte tout entière derrière le cristallin pour revêtir la partie antérieure du corps vitré. (Cruveilhier.)

VITRÉ, ville de France (Ille-et-Vilaine), chef-lieu d'arrond. et de canton, à 36 kilom. de Rennes, sur la rive gauche de la Vilaine; pop. aggl., 6,901 hab. — pop. tot., 8,752 hab. L'arrond. comprend 6 cantons, 61 communes et 77,735 hab. Tribunal de 1^{re} instance; justice de paix. Commerce de toile, de bonneterie et sayons de peaux de chèvre, sortes de pardessus d'hiver très en usage chez les familles de cultivateurs. Vitré étage sur une colline ses maisons dominées par les ruines d'un château fort que précède une longue ligne de remparts et de tours. Une ancienne enceinte murale, parallélogramme allongé de l'est à l'ouest et percé de trois portes, enferme encore aujourd'hui ce que l'on appelle le Vieux-Vitré; c'est la partie la plus pittoresque de la ville. Le Vieux-Vitré est considéré avec raison comme la ville bretonne ayant le mieux conservé sa physionomie moyen âge. Les embellissements ne tarderont pas à faire disparaître ce cachet personnel, et l'œuvre a déjà commencé par la destruction ou la dégradation des portes fortifiées du château. Aujourd'hui Vitré, ouvert à l'est et à l'ouest, ne présente plus au midi que de longues courtines éventrées couvertes de constructions parasites, quelques tours démantelées, et au nord un rempart appuyé sur l'escarpement de la colline taillée à pic dans le schiste noir. A l'intérieur de son enceinte, Vitré est une petite ville triste, percée de trois rues longitudinales reliées entre elles par des ruelles. Les maisons, de pierre ou de bois, sont couvertes et bardées d'une grossière ardoise et imprégnées profondément, pour la plupart, de lichens et de mousse.

— *Monuments.* Vitré possède de curieux monuments historiques. Nous devons en première ligne mentionner son château. Fondé à la fin du XI^e siècle, cet édifice fut reconstruit du XIV^e au XV^e. Il s'élève au sommet de la colline et affecte la forme triangulaire. Sa porte d'entrée, dit M. Joanne, dont nous résumons la description très-complète, s'ouvre à l'est sous un arc ogival terminé par des consoles en forme de lions. Cette porte est flanquée de deux grosses tours à mâchicoulis, les consoles séparées par des arcs trilobés; au-dessus s'élèvent de sveltes tourelles, terminées par des toits coniques. Cette masse principale, qui est la mieux conservée, et qui s'appelle les Châtelets, se relie par d'épaisses courtines à une série de tours crénelées; les principales sont : le vieux donjon, à gauche, avec ses paliers d'escaliers voûtés en arcades dont les retombées ont lieu sur des consoles historiées; puis la tour de l'Argenterie, la tour Flombée ou de Montallant, qui relevait tant au spirituel qu'au temporel des évêques de Dol, et les tours de la Madeleine ou des Archives et de Saint-Laurent. L'intérieur de la cour du château de Vitré n'offre plus que d'informes ruines. On distingue au pignon d'un bâtiment qui formait jadis le pignon du château les restes d'une petite tourelle à cinq pans, dans laquelle s'ouvrent des arcs à plein cintre soutenus par d'élégants pilastres chargés

d'arabesques, de rinceaux et de figurines artistiques travaillées. Aujourd'hui le château de Vitré est devenu une prison.

Vitré possède aussi plusieurs édifices religieux remarquables. L'église Notre-Dame, ancien prieuré de l'abbaye de Sainte-Madeleine de Rennes, porte l'empreinte de plusieurs styles. Une des parties les plus anciennes est l'ancien chœur des bénédictins (XII^e siècle); il s'ouvre comme une longue chapelle absidiale derrière le chœur actuel; on y remarque la tombe de Marie de Retz, morte en 1457. La nef se compose de six grandes arcades à nervures prismatiques; le style ogival flamboyant (fin du XIV^e siècle, ou commencement du XV^e) règne dans les collatéraux et dans les chapelles latérales. Une flèche en pierre surmontait jadis la tour placée sur le carré central, commencée en 1420 et terminée en 1442. Cette flèche, emportée en 1704 par la foudre, a été relevée de nos jours par M. Raffray, architecte. La tour, y compris sa pyramide à crochets, mesure une hauteur totale de 62 mètres. La longueur de l'église est de 61 mètres et sa largeur de 22m,50. La façade sud offre une succession de sept pignons ornés de frontons aigus à crochets, séparés par des contre-forts amortis en pinacles flamboyants. On remarque, appliquée extérieurement à l'un de ces contre-forts, une chaire de pierre Renaissance d'un travail exquis. La porte centrale est également digne de remarque et le portail ouest, en plein cintre classique, porte inscrit au-dessus du tympan le millésime de 1578. A l'intérieur de Notre-Dame de Vitré, nous signalerons une belle verrière représentant l'Entrée de Jésus-Christ à Jérusalem; enfin un grand triptyque, l'un des plus beaux de France, figurant en trente-deux petits tableaux sur cuivre émaillé des scènes du Nouveau Testament.

L'église Saint-Martin, édifice du XV^e siècle, à tour quadrangulaire, surmontée d'un dôme polygonal, possède de beaux retables du style Louis XIII. L'église Sainte-Croix, ancien prieuré de l'abbaye de Marignolles fondée en 1076 par Robert de Vitré, a été reconstruite au commencement de ce siècle dans le style gréco-romain. Enfin, la chapelle de l'hôpital Saint-Nicolas (XV^e siècle) renferme le tombeau de l'effigie du fondateur Robert de Gramenil, mort en 1500. Le tribunal, la mairie, le sous-préfecture et la bibliothèque (riche de 6,000 volumes) sont installés dans les bâtiments de l'ancien couvent des bénédictins, et le couvent des ursulines a été converti en collège communal.

Les plus étranges et les plus bizarres de toutes les vieilles rues de Vitré sont la rue Poterie et la rue de la Boudrairie, inextricable pêle-mêle de maisons de bois à ressauts, aux auvents curvilignes. Le rez-de-chaussée de ces maisons est occupé par des porches qui supportent des piliers grossièrement équarris; elles communiquent ensemble par des degrés plus ou moins périlleux et forment des espèces de galeries couvertes sous lesquelles s'ouvrent d'obscures boutiques. On ne saurait rien imaginer de plus bizarre ni de plus fantastique que ces divers groupes de vieilles habitations bretonnes, antérieures pour la plupart à la moitié du XVIII^e siècle et ornées de statuettes ou de sculptures. Il faut mentionner spécialement, entre autres, une maison Renaissance, rue Notre-Dame, avec escalier en bois ouvragé, et, rue de la Poterie, une autre maison de la même époque où l'on remarque une admirable cheminée.

— *Promenades.* Les promenades de Vitré sont : le Val, longeant le pied du rempart septentrional, et le Parc, où se voient encore les restes d'un château détruit pendant la Révolution. On peut comprendre sous la même rubrique le magnifique parc de la Barrière, propriété de Legonidec de Tressan, ouvert en tout temps aux habitants de Vitré.

— *Célébrités.* Vitré a vu naître : Pierre Landais, ministre du duc de Bretagne François II, et célèbre surtout par sa fin tragique, et Bertrand d'Argentré, jurisconsulte et historien de la Bretagne, auquel Rennes a élevé une statue.

— *Histoire.* Vitré, ancienne baronnie de Bretagne, était au X^e siècle l'apanage des Juveigneux, branche cadette des comtes de Rennes. Robert de Vitré y fonda en 1064 le prieuré de Sainte-Croix. André de Vitré fut tué à la bataille de la Massoure et laissa pour héritière Philippette, laquelle épousa Gui, baron de Laval, et lui apporta la baronnie en dot. La maison de Vitré dépendit des lords des mêmes seigneurs que le comté de Laval, c'est-à-dire des maisons de Rieux, de Coligny et de La Tremoille. En sa qualité de ville close, Vitré eut à soutenir plusieurs sièges au moyen âge. Charles VIII s'en empara (1488). Dès le commencement du XVI^e siècle la maison de Laval-Vitré tombait en quenouille, et Catherine de Laval, sa dernière héritière, apportait ses deux seigneuries en mariage à Claude de Rieux (1518). Le nom s'éteignit en la personne de leur fille unique, Renée de Rieux, qui mourut en 1567 sans postérité. Les seigneuries constituant son héritage passèrent alors dans les mains de Gui-Paul de Coligny, seigneur d'Andelot, son neveu, et plus tard en celles de Henri de La Tremoille (1605). Depuis lors jusqu'à la Révolution la seigneurie de Vitré ne sortit plus de cette dernière maison. Vitré joua un

rôle important à différentes époques; les Rieux, puis les Coligny y introduisirent de bonne heure la religion réformée, et bientôt les gentilshommes, les bourgeois et les paysans des environs suivant l'exemple des seigneurs, Vitré devint le centre d'une redoutable coalition protestante. Pendant la Ligue, la ville servit de place forte aux huguenots, qui y installèrent un prêche. Le duc de Mercœur, chef de la Ligue en Bretagne, marcha sur Vitré et l'assiégea; mais le prince de Dombes le contraignit à se retirer après cinq mois d'infructueux efforts. Pendant les deux derniers siècles, les états de Bretagne se réunirent plusieurs fois à Vitré. On peut consulter à ce propos les piquants détails donnés par Mme de Sévigné sur la tenue des états de 1671. La révocation de l'édit de Nantes fit sentir jusqu'à Vitré ses rigueurs. Le prêche protestant, ouvert depuis plus d'un siècle, fut fermé. Depuis lors aucun événement notable ne signale plus Vitré à l'attention de l'histoire.

VITRÉ ou **VITRAY** (Antoine), imprimeur, né à Paris vers 1505, mort en 1674. Il s'établit vers 1616 et publia en 1621 son premier livre, le *Brélaire des moutins des Rochelais* (1621). Nommé imprimeur du roi en langues orientales, il devint successivement imprimeur du clergé, syndic de sa communauté, consul, directeur de l'hôpital général, directeur de l'imprimerie royale. C'est lui qui imprima la Bible polyglotte, dont les frais ruinèrent l'avocat Le Jay (v. Le Jay). On cite encore, parmi les livres imprimés par Vitré, le *Dictionnaire latino-arabique* de J.-B. du Val (1622), un *Psautier* syriaque et latin (1625) et le *Corpus juris civilis* de Denis Godefroid (1628, 2 vol. in-fol.).

VITRÉAIS, AISE s. et adj. (vi-tré-é, é-ze). Géogr. Habitant de Vitré; qui appartient à cette ville ou à ses habitants : *Les Vitréais. La population VITRÉAISE.*

VITREC s. m. (vi-trék). Ornith. Nom vulgaire du cul-blanc ou motteux.

VITRELLE s. f. (vi-tré-le — dimin. du lat. *vitrum*, verre). Moll. Genre de mollusques gastéropodes tectibranches, du groupe des acères.

VITRER v. a. ou tr. (vi-tré — rad. *vitre*). Garnir de vitres ou de vitrages : *Vitrer une porte, une fenêtre. Vitrer un cabinet, une maison, une serre.*

— Techn. *Vitrer des peaux*, Donner de la transparence aux peaux destinées à faire des cribles et des tambours, ce qu'on obtient en les exposant plus ou moins longtemps au soleil.

Se vitrer v. pr. Devenir transparent, ce qui est un défaut pour le parchemin destiné à l'écriture, ainsi que pour les peaux chamoisées.

VITRERIE s. f. (vi-tre-ri — rad. *vitre*). Fabrication des vitres; commerce des vitres : *Connaitre la vitrerie. S'enrichir dans la vitrerie.* || Marchandises du vitrier : *Acheter de la vitrerie.*

VITRESCIBILITÉ s. f. (vi-trèss-si-bi-li-té — rad. *vitrescible*). Caractère de ce qui est vitrescible, de ce qui peut se vitrifier.

VITRESCIBLE adj. (vi-trèss-si-ble). Qui peut se transformer en verre, devenir du verre : *Sables vitrescibles.*

— Syn. *Vitrescible, vitifiable*. Le premier de ces adjectifs est moins usuel que l'autre; il ne s'emploie que pour qualifier le corps au point de vue de la science. Quant à *vitifiable*, il appartient à tous les langages, même à celui de la science, et il peut seul être employé quand on doit préciser la manière dont s'opère la transformation en verre; c'est ainsi que Buffon a dû dire : *Tout est vitrescible dans la nature, à l'exception de ce qui est calcaire; les quartz, les cristaux, etc., sont vitrifiables par le feu de nos fourneaux.*

VITREUSEMENT adv. (vi-treu-se-man). Physiq. Par l'électricité vitrée : *Corps électrisé vitreusement.* || On dit aussi POSITIVEMENT.

VITREUX, EUSE adj. (vi-treu, eu-ze — du lat. *vitrum*, verre). Qui a l'apparence ou la nature du verre : *Le trachyte constitue les montagnes qui sont d'une nature vitreuse ou ponceuse.* (A. Maury.) *Le plus souvent, on ne découvre dans les porphyres de l'Amérique espagnole que du feldspath vitreux.* (Humboldt.)

— Se dit d'un œil qui a un éclat terne et sans regard : *Œil vitreux. Regard vitreux. L'œil vitreux est un des signes de la vieillesse.*

— Comm. *Porcelaine vitreuse*, Porcelaine tendre.

— Minér. *Cassure vitreuse*, Cassure semblable à celle du verre.

VITREY-SUR-MANCE, bourg de France (Haute-Saône), chef-lieu de cant., arrond. et à 44 kilom. N.-E. de Vesoul; pop. aggl., 913 hab. — pop. tot., 932 hab.

VITREY (René-Stanislas), médecin français, né à Bourbonne-les-Bains (Haute-Marne) en 1836. Il est par sa mère arrière-neveu de François de Neufchâteau, qui fut membre du Directoire. Son père, M. P.-C. Vitrey, suivit la carrière de l'enseignement. Habile latiniste, il collabora au *Dictionnaire latin* de Noël et publia, entre autres écrits,

une *Arithmétique décimale* (1843, in-12) et des *Thèmes français* (1848, in-12). Ce fut sous sa direction que M. Stanislas Vitrey fit ses études. Après avoir passé son baccalauréat en lettres et en sciences à Dijon, il s'est fait recevoir successivement pharmacien, officier de santé, docteur en médecine et s'est fixé dans sa ville natale, où il exerce son art. Attaché au parti républicain, le docteur Vitrey a commencé à se faire connaître dans des polémiques où il a fait preuve d'autant de verve que d'esprit. On lui doit un ouvrage très-remarquable : la *Vie, les passions et la mort* (Bourbonne-les-Bains, 1874, in-8°). Étudier l'homme, saisir en lui l'existence de deux individualités, l'une physique et animale, l'autre intellectuelle et morale, établir les rapports qui les attachent l'une à l'autre, démontrer l'influence de l'éducation et des milieux sur le tempérament, du tempérament sur les passions et des passions sur la durée de la vie ; tracer, en un mot, le tableau de la vie humaine tel est le but que s'est proposé le docteur Vitrey. Dans cette œuvre difficile, il a fait preuve d'autant de savoir que de tact, et il a su présenter ses observations sous une forme vive, animée, propre à séduire l'imagination du lecteur et à l'arrêter avec fruit sur des questions ordinairement réservées aux seules spéculations de la science.

VITRIC s. m. (vi-trik). Anc. cout. Mari de la mère par rapport aux enfants d'un précédent époux ; beau-père.

VITRIER s. m. (vi-trié — rad. *vitre*). Marchand ou fabricant de verre de vitre. « Ouvrier qui pose les vitres dans leurs châssis : Un vitrier ambulant. On bâtit dans sa jeunesse, et on meurt quand on est aux peintures et aux vitriers. » (La Bruy.)

— Pop. Chasseur de Vincennes, peut-être à cause des sacs en cuir verni que portaient d'abord ces soldats, et qui reluisaient au soleil comme les vitres que les vitriers ambulants portent sur leur dos.

— Techn. *Mastic de vitrier*, mastic fait de blanc de céruse et d'huile siccativ, dont les vitriers se servent pour boucher les vides qui existent entre les vitres et les châssis.

— Encycl. La profession du vitrier a deux objets totalement différents : l'un d'employer le verre en tubes pour le réduire en vitre et en garnir des fenêtres, des châssis, des tableaux, etc.; l'autre est de peindre le verre, et c'est de là que les vitriers portaient autrefois le nom de maîtres vitriers peintres.

Leur communauté de la ville de Paris avait reçu ses premiers statuts sous le règne de Louis XI, qui leur en fit expédier les patentes le 24 juin 1467. Ces statuts furent modifiés par Louis XIV en 1668. L'apprentissage des vitriers était de quatre ans et le compagnonnage de six.

Poser des vitres est extrêmement simple; tout l'art se réduit à débiter le verre en carreaux de grandeur convenable et à les appliquer dans des cadres. Après avoir coupé le verre à l'aide d'une règle et d'un diamant, l'ouvrier l'assujettit dans la rainure avec quatre pointes en fer, puis avec du mastic de blanc d'Espagne et d'huile de lin.

Le vitrier est en même temps encadreur d'estampes, colleur de papier, de tapisserie, de paravent et quelquefois peintre à l'huile pour devantures et enseignes, et enfin doreur et vernisseur. Mais ces métiers appartiennent plutôt au peintre en bâtiment. Le vitrier ambulant forme un type assez curieux. C'est à ce titre que Gavarni lui a consacré quelques dessins dans les *Français peints par eux-mêmes*. Nous extrayons quelques passages de cet ouvrage : « Piémontais d'ordinaire, le vitrier ambulant se répand sur toute la surface du continent; on le rencontre dans les grandes villes, dans les bourgs, dans les villages, dans les hameaux; car sa clientèle est partout où il y a des fenêtres pour recevoir les vitres et des coups de vent pour les briser. Son costume se compose ordinairement d'un gilet rond ou d'une veste de chasse d'une couleur verdâtre, d'un pantalon sur lequel il semble avoir étendu son mastic, à l'effet d'en raffermir les endroits faibles, d'une casquette à visière, de guêtres et de souliers ferrés. Sur son dos, est soutenue par des courroies une espèce de cadre de bois chargé d'une certaine quantité de lames de verre de toutes les dimensions et de toutes les nuances, depuis le vert foncé de la vitre commune jusqu'à la blancheur cristalline de la vitre de Bohême. Une règle aplatie, qui lui sert en même temps de mesure, une sorte de crayon dont la pointe est un diamant, avec lequel il trace sur le verre les lignes qui doivent le séparer; un rouleau de mastic, un marteau et un couteau à lame flexible forment tout le reste de son établissement. C'est merveille de le voir ainsi équipé traverser les foules les plus compactes, passer dans les rues les plus glissantes sans faire un faux pas et sauver adroitement de tous les embarras sa fragile marchandise... »

... Les vitriers ambulants marchent d'ordinaire par couple, suivant les trottoirs de droite et de gauche et disant alternativement, à l'instar des ramoneurs, leur petite chanson. Il serait difficile d'indiquer par la notation en usage la mélodie : Au vitrier ! Ces deux mots subissent des variantes et deviennent quelquefois incompréhensibles pour

ceux qui ne font que les entendre sans voir les marchands, comme, par exemple, lorsqu'ils se transforment en ceux-ci : Au tri ! Ils sont généralement moitié chantés, moitié parlés. La première syllabe au est chantée très-haut et fortement criée, tandis que le mot vitrier est dit très-bas et se trouve presque couvert par le premier son. Celui-ci m'a souvent rappelé le hoquet convulsif des passagers tourmentés par le mal de mer, au moment tragi-comique où une lutte pénible s'engage entre la volonté de garder et le besoin de jeter par-dessus le bord ce qui leste leur estomac.

« J'ai rencontré un vitrier qui donnait l'accord du fa mineur en descendant. J'en citerai un autre qu'on peut regarder comme une rareté de l'espèce. A la fin de : Au vitrier ! il remonte la gamme par des quarts de ton, comme lorsqu'on monte une corde de violon et, arrivant ainsi très-haut, son cri se transforme en un coup de sifflet si aigu, si perçant, qu'il coupe l'air comme un diamant coupe un carreau. »

VITRIÈRE s. f. (vi-tri-ère — rad. *vitre*). Comm. Fer-en verges carrées, semblable à celui qu'on emploie dans les verreries d'église.

VITRIFIABLE adj. (vi-tri-fi-able — rad. *vitrier*). Qui peut être changé en verre : *Sable vitrifiable. Le sable des environs de Bordeaux est facilement vitrifiable.* (V. Hugo.)

— Syn. *Vitrifiable, vitrescible*. V. **VITRESCIBLE**.

VITRIFICATEUR, TRICE adj. (vi-tri-fi-ka-teur, -trice). Qui vitrifie, qui est propre à vitrifier : *Méthode vitrificatrice.*

VITRIFICATION s. f. (vi-tri-fi-ka-si-on — rad. *vitrier*). Transformation en verre : *La vitrification du sable.*

— Fusion qui donne, après le refroidissement, l'éclat, la transparence et la dureté du verre aux matières fondues.

— Matière vitrifiée : *De belles vitrifications.*

— Alchim. Union, par le grand chaud, du sec et de l'humide interne en un corps transparent et fragile.

VITRIFIER v. a. ou tr. (vi-tri-fi-é — du lat. *vitrum*, verre; *facere*, faire). Prend deux f. de suite aux deux prem. pers. du pl. de l'imp. de l'ind. et du prés. du subj. : *Nous vitrifions; que vous vitriez.* Changer en verre par la fusion : *Vitrifier du sable, des oxydes.*

Se vitrifier v. pr. Être vitrifié : *L'oxyde de plomb se vitrifie aisément.*

VITRINE s. f. (vi-tri-ne — rad. *vitre*). Vitrage d'une boutique : *Bijoux exposés dans les vitrines du Palais-Royal.* Table dont le dessus est fermé par des châssis garnis de vitres, et sur laquelle on expose certains objets : *Les vitrines du Louvre.*

— Pop. Lorgnon; besicles.

— Anat. Humeur vitrée de l'œil. « Liquide transparent contenu dans le labyrinthe de l'oreille. »

— Moll. Genre de gastéropodes pulmonés, comprenant un certain nombre d'espèces, dont plusieurs vivent en Europe : *Les vitrines sont de petites hélices à coquille très-mince.* (E. Baudement.)

— Encycl. Moll. Les vitrines ont le corps allongé, demi-cylindrique, muni de quatre tentacules et d'un collier charnu ; la coquille est très-petite, spirale, mince, transparente, fragile; elle s'accroît rapidement dans le sens horizontal; aussi a-t-elle la spire courte, à dernier tour très-grand, ainsi que l'ouverture, la columelle solide, spirale, se confondant presque toujours avec le tour de l'ouverture. Ces mollusques vivent sur les plantes, sous les feuilles mortes, dans les mousses, dans les lieux humides, les bois, le creux des rochers, au bord des sources, des étangs ou des ruisseaux. L'espèce la plus commune en France est la vitrine transparente, dont la coquille jaune verdâtre ne peut renfermer l'animal. Les pays chauds en possèdent des espèces d'assez grande taille.

VITRINGA (Campegius), théologien hollandais, né à Leeuwarden (Frise) en 1659, mort en 1722. Il fit ses études aux universités de Franeker et de Leyde, fut reçu en 1779 docteur en théologie et devint, deux ans plus tard, professeur de littérature orientale à Franeker, où il obtint en outre, en 1683, la chaire de théologie, et, en 1693, celle d'histoire sacrée. Vitringa fut l'un des plus savants théologiens de son époque, et ses ouvrages, écrits en majeure partie en latin, sont encore en haute estime parmi les théologiens contemporains. On cite surtout ses commentaires sur différentes parties des saintes Écritures. Ses principaux écrits sont : *Commentarius in Isaiam* (2 vol. in-fol.); *Anacrisis Apocalypsoos Johannis apostoli* (1719, in-4°); *Commentarius in Zachariam prophetam*; *Typus theologiae practicae*; *Observationes sacrae* (1711, in-4°); *Doctrina religionis christianae per aphorismos descripta*; *Explication des paraboles évangéliques*; *Introduction à la juste interprétation du temple d'Ézéchiël*, etc.

VITRIOL s. m. (vi-tri-ol — du lat. *vitreo-lus*, couleur de verre). Chim. Nom donné

anciennement à tous les sulfates : **VITRIOL de plomb, de fer, de zinc.** « **Vitriol ammoniacal**, Sulfate d'ammoniaque. « **Vitriol blanc**, Sulfate de zinc. « **Vitriol bleu ou de Chypre**, Sulfate de cuivre. « **Vitriol calcique**, Sulfate de chaux. « **Vitriol magnésien**, Sulfate de magnésie. « **Vitriol vert ou martial**, Sulfate de fer. « **Vitriol d'argile**, Alun. « **Vitriol de Goslard**, Sulfate de zinc. « **Vitriol de Vénus**, Deuto-sulfate de cuivre. « **Huile de vitriol** ou simplement **Vitriol**, Acide sulfurique concentré.

— Bot. **Vitriol végétal**, Nom vulgaire du nostor.

— Encycl. Chim. V. **SULFURIQUE** (acide).

VITRIOLAGE s. m. (vi-tri-o-la-je — rad. *vitrioler*). Techn. Opération qui consiste à passer les toiles dans un bain d'acide sulfurique très-étendu, pour détruire les matières ferrugineuses et calcaires.

VITRIOLE s. f. (vi-tri-o-le). Nom vulgaire de la parietaire.

VITRIOLÉ, ÉE (vi-tri-o-lé) part. passé du v. *vitrioler*. Qui contient du vitriol : *Eau vitriolée.*

— Techn. Soumis au vitriolage : *Toiles vitriolées.*

VITRIOLER v. a. ou tr. (vi-tri-o-lé — rad. *vitriol*). Anc. chim. Additionner de vitriol : *Vitrioler un liquide.*

— Techn. Soumettre à l'opération du vitriolage : *Vitrioler le lin, le chanvre.*

VITRIOLERIE s. f. (vi-tri-o-le-ri — rad. *vitriol*). Fabrique de vitriol.

VITRIOLIQUE adj. (vi-tri-o-li-ke). Anc. chim. Qui est de la nature du vitriol. « *Acide vitriolique*, Acide sulfurique. « *Ether vitriolique*, Ether sulfurique. « *Gaz vitriolique*, Acide sulfureux.

— Fig. Ardent, dévorant, rongeant : *Que vous dirais-je? L'exaltation de mes idées, la foudre de mon amour, une nature vitriolique, on ne commande pas à ces tyrans-là.* (Cogniard.)

VITRIOLISATION s. f. (vi-tri-o-li-za-si-on — rad. *vitrioliser*). Anc. chim. Production du vitriol.

— Minér. Efflorescence consistant en du sulfate de fer pulvérisé qui se produit sur les pyrites en décomposition.

VITRIOLISER v. a. ou tr. (vi-tri-o-li-zé). Anc. chim. Changer en vitriol : *Vitrioliser un sulfure.*

VITRIPEPNE adj. (vi-tri-pè-ne — du lat. *vitrum*, verre; *penna*, aile). Entom. Qui a les ailes transparentes.

VITROLLES (Eugène-François-Auguste d'ARNAUD, baron DE), homme politique, né en Provence en 1774, d'une vieille famille parlementaire, mort en 1854. Il émigra à la Révolution, combattit contre la France dans les rangs de l'armée de Condé, rantra dans sa patrie sous le Consulat et devint un des agents royalistes les plus dévoués et les plus actifs. Mis en rapport avec Talleyrand, il fut chargé par ce diplomate de combattre, au congrès de Châtillon, la proposition du maintien de Napoléon sur le trône. Mal accueilli par les plénipotentiaires autrichiens et russes, il s'adressa directement à l'empereur Alexandre, près duquel il plaida avec chaleur la cause de Louis XVIII et du retour des Bourbons. Après la rupture du congrès de Châtillon, rupture à laquelle il contribua efficacement, il alla offrir au comte d'Artois les services de Talleyrand; puis, nommé secrétaire d'Etat dans le conseil provisoire formé par ce prince, il devint, quelque temps après, secrétaire des conseils du roi, nominativement et sans exercer de fonctions réelles. Son influence avait beaucoup baissé; sa résolution effrayait les Bourbons mal assis sur leur trône et hésitant sur la conduite à tenir; il alla cependant organiser les soulèvements du Midi, fut arrêté et emprisonné jusqu'après l'abdication de Bonaparte. Louis XVIII oublia les nombreux services qu'il lui avait rendus; on lui conféra seulement les titres purement nominaux de ministre d'Etat et de membre du conseil privé. Élu député par le département des Basses-Alpes, il prit place à la Chambre parmi les membres du parti ultra-royaliste, sous la direction du comte d'Artois. Rayé en 1818 de la liste des ministres d'Etat, il fut réintégré dans son poste en 1824, à l'avènement de Charles X, qui ne lui témoigna toutefois qu'une médiocre sympathie. Envoyé en Toscane avec le titre d'ambassadeur (1827), il fut expulsé en 1828 et poussa à la formation du ministère Polignac. Bien que nommé pair en janvier 1830, il ne possédait pas la confiance du roi, et il ne fut point instruit des ordonnances de juillet. Après 1830, M. de Vitrolles ne reparut que lors de l'insurrection de la Vendée (1832), dans laquelle il joua le rôle d'agent secret des Bourbons, et, quand les espérances de la duchesse de Berry eurent été complètement ruinées, il rentra dans la vie privée. On a de lui deux brochures : *L'Economie publique réduite à un principe* (Paris, 1801, in-8°); le *Ministère dans le gouvernement représentatif* (Paris, 1814, in-8°).

VITRUE (Marcus Vitruvius Pollio), architecte latin, né, suivant les suppositions les plus vraisemblables, vers l'an 85 avant

notre ère, mort vers l'an 26. On connaît peu de détails sur sa vie; Plinius Frontin font seuls mention de lui, et ce n'est que par quelques notions éparses dans ses écrits qu'on a pu hasarder des conjectures biographiques. Issu d'une famille aisée, il reçut une excellente éducation, servit en Gaule et en Espagne sous César, qui l'employait à la construction des machines de guerre et qui le récompensa par une pension viagère, ou plutôt par des gratifications régulières, que lui continua Auguste. Il construisit la basilique de Fano, monument dont il nous a laissé la description et qui se faisait remarquer par quelques innovations architecturales. C'est surtout par son *Traité d'architecture* que Vitruve est connu. Il en termina la composition dans un âge avancé et la présenta à Auguste vers l'an 27 avant notre ère. Cet ouvrage, résumé des connaissances architecturales à cette époque, est divisé en dix livres; les sept premiers traitent de l'architecture proprement dite (des qualités nécessaires à l'architecte, du choix des lieux, des matériaux, de l'extraction des pierres, de la coupe des bois, des temples, des ordres d'architecture, des ornements et de la décoration, etc.); le huitième livre est consacré à l'hydraulique, le neuvième à la gnomonique, le dixième à la mécanique appliquée à l'architecture et aux machines de guerre. Le style est souvent obscur; mais ce défaut tient au grand nombre de mots techniques que l'auteur dut créer et qui, ne se retrouvant pas ailleurs, restent sans explication. On aurait pu aussi tirer de grandes lumières des dessins dont il avait accompagné son traité et qui, malheureusement, ont été perdus. Le premier exemplaire de Vitruve a été découvert dans la bibliothèque du Mont-Cassin. La première édition est de Venise (1497). Depuis, il a été réimprimé un grand nombre de fois. L'une des meilleures éditions est celle de Schneider (Leipzig, 1808). Il a été traduit en français, un peu librement toutefois, par Claude Perrault (1678-1684); le même auteur en a publié un *Abrégé* en 1694. M. Maufrais a donné en 1847, dans la deuxième collection Panckoucke, une traduction plus estimée que celle de Perrault.

Depuis la Renaissance jusqu'à nos jours, Vitruve a fait autorité; il a été le maître de tous les architectes qui se sont succédé depuis Alberti et Brunelleschi jusqu'au commencement de notre siècle. Jusqu'à cette époque, jamais il n'avait été contredit, « par la double raison, dit M. Charles Blanc, qu'il était le seul auteur qui nous eût transmis des règles écrites sur l'architecture antique et que, faute de connaître les beaux, les vrais modèles de l'art grec, les grands artistes italiens n'étaient pas en mesure de découvrir les erreurs de Vitruve. » Ces erreurs ont sauté aux yeux depuis la guerre de l'indépendance grecque. C'est alors qu'on a pu étudier le Parthénon, les Propylées, l'Erechthéon et tant de ruines admirables, qui ont mis en lumière les splendeurs de l'architecture grecque et montré combien peu l'ordre dorique, promulgué par Vitruve, est tronqué, défiguré et tel qu'on l'enseignait depuis trois siècles sur sa parole, était différent de l'ordre dorique véritable. Vitruve ne connaissait point les grands chefs-d'œuvre de l'art grec; il n'en dit pas un mot; il n'a pas l'air de savoir qu'ils existent.

VITRY, bourg de France (Pas-de-Calais), ch.-l. de cant., arrond. et à 18 kilom. N.-E. d'Arras, sur la Scarpe; pop. aggl., 2,606 hab. — pop. tot., 2,608 hab. Brasseries, tanneries, huileries, raffineries de sel et de sucre. Élevé de bestiaux. Restes d'un château fort démantelé en 1542.

VITRY-LE-FRANÇOIS, ville forte de France (Marne), ch.-l. d'arrond., à 32 kilom. S.-E. de Châlons-sur-Marne, à 205 kilom. de Paris, sur la rive droite de la Marne; pop. aggl., 5,792 hab. — pop. tot., 7,177 hab. Tribunal de 1^{re} instance, collège, bibliothèque, port sur la Marne; commerce de grains et de céréales; filatures de coton, fabriques de bonneterie, de chapellerie, etc. Le principal monument de la ville est l'église Notre-Dame. L'évêque de Châlons, Henri Clausse, en posa la première pierre en 1629, et les deux énormes tours et la portail furent terminés en 1670. L'ensemble de l'édifice est imposant et majestueux. A l'intérieur, on remarque la nef principale, deux chapelles d'une élégante ornementation, le chœur pavé en marbre et garni de belles stalles et quelques bons tableaux. L'ancienne église des récollets sert aujourd'hui d'arsenal; l'hôtel de ville, le palais de justice et la bibliothèque, riche de 12,000 volumes, occupent les anciens cloîtres du couvent. Le collège, l'hôpital général, une caserne spacieuse, un temple protestant et une synagogue ne méritent qu'une mention. La place d'Armes, plantée de tilleuls, est décorée d'une jolie fontaine, et la statue de Royer-Collard, par Marochetti, représentant le célèbre doctrinaire à la tribune (bas-relief en bronze), orne depuis 1846 la principale place de Vitry-le-François.

— *Célébrités*. Vitry a vu naître le jurisconsulte Durand, auteur de la *Commune de Vitry* (1481); le mathématicien Abraham Moivre; le mécanicien Gambey.

— *Histoire*. Vitry-le-François fut fondé au village de Maucourt, par François 1^{er} après la destruction de Vitry-en-Perthois,

dit Vitry-le-Brûlé, et avec les débris de cette ville. Jérôme, architecte boulois, traça le plan de la ville, et le roi, afin de contraindre les habitants à quitter leur ancienne demeure, fit raser les vieilles maisons au fur et à mesure qu'ils en construisaient de nouvelles, joignant d'ailleurs à l'offre d'un asile dans la nouvelle cité la dispense de loger les gens de guerre. C'est ainsi que Vitry-le-François prit naissance. En 1590 il était devenu la cité importante que nous connaissons, quand Henri IV vint mettre le siège devant ses murs; le gouverneur, Jean de Matigny, l'un des principaux chefs ligueurs, lui opposa une énergique résistance; mais il périt sur la brèche, et la place fut emportée d'assaut. Le lendemain, Vitry retomba au pouvoir de la Ligue, et ses habitants ne se décidèrent à faire leur soumission au roi qu'au prix de 20,000 écus. Après l'abjuration de Henri IV, les protestants se réfugièrent à Vitry-le-François pour fuir les persécutions dont ils se croyaient menacés. Les habitants, catholiques fervents, leur firent payer cet asile par des servitudes humiliantes. A peine l'esprit d'hostilité des deux religions s'éteignit-il dans le sentiment du danger commun, lors de la fameuse peste de 1631; le fléau sévit avec une telle fureur, que la population épouvantée s'enfuit de la ville. Depuis cette époque jusqu'à la fin de l'Empire (1814), Vitry-le-François, à part le passage de Louis XIV traversant la Champagne pour aller assiéger Gand, et les nouveaux incendies de 1681, 1783, 1784 et 1791 (la ville continuait à être prédestinée à ce genre de désastres), n'offre plus à l'histoire d'épisode marquant. Le 2 février 1814, les alliés s'en emparèrent; l'empereur de Russie, le roi de Prusse et le général Schwarzenberg s'y trouvèrent un instant réunis sous la garde de forces insuffisantes, et peu s'en fallut qu'ils ne tombassent au pouvoir de Napoléon lorsqu'il prit la ville. En 1815, Vitry, assiégé une seconde fois par les troupes de la coalition, résista héroïquement et ne se rendit qu'après la déchéance de l'empereur. Le 25 août 1870, Vitry se rendit aux Allemands. C'est de Vitry que part le beau canal de la Marne au Rhin, ainsi que le canal latéral à la Marne, qui n'en est, à proprement parler, que le complément.

Vitry-le-François (PRISE DE), un des nombreux épisodes de la guerre franco-allemande de 1870-1871. Cette petite place, une de celles que le génie appelle « déclassées », et qui ne sont que des « nids à bombes », se trouvait sur la route du prince royal de Prusse, marchant à la tête de 150,000 hommes. Assurément, une bicoque de ce genre ne pouvait pas se flatter de soutenir un siège contre des forces si écrasantes. Elle n'avait pour garnison que des mobiles complètement étrangers au service et aux exercices militaires. Le 22 août, 35 artilleurs seulement avaient renforcé cette garnison, qui comptait en tout 900 hommes et ne pouvait disposer que de 6 canons. Cependant, le commandant supérieur de la place, le chef d'escadron d'artillerie Terquem, voulait opposer une résistance énergique. Mais les autorités civiles, façonnées au patriotisme spécial des hommes de l'Empire, refusèrent de s'associer à cette résolution virile et déclarèrent qu'elles n'apporteraient aucun concours à la défense. Le commandant Terquem en référa alors au ministre de la guerre, qui, par dépêches du 20 et du 23 août, prescrivit l'évacuation de la place, en ordonnant toutefois d'enclouer les canons, de détruire les munitions de guerre, les ponts et les tunnels du chemin de fer, ordres que le commandant eut le tort de ne pas exécuter avant d'abandonner la ville à l'ennemi le 25 août.

Dans sa séance du 23 octobre 1871, le conseil d'enquête a émis l'avis suivant sur l'occupation de Vitry-le-François :

« Considérant que, malgré les travaux de défense et d'armement opérés par la garnison, sous l'active surveillance du commandant supérieur, du commandant de la place et de l'officier du génie, la place de Vitry-le-François n'était pas en état de soutenir un siège;

« Que la garnison était exclusivement composée de gardes nationaux mobiles complètement ignorants des exercices et du service militaire;

« Que, le 22 août seulement, elle avait été renforcée d'un détachement de 35 artilleurs commandés par un officier;

« Que la ferme volonté du commandant supérieur et du commandant de la place était de se défendre, mais que les autorités civiles manifestaient hautement leur intention de ne pas apporter leur concours à cette défense;

« Considérant que, par dépêche du 20 août, confirmée le 23, le ministre de la guerre, informé de cette situation, prescrivait l'évacuation de la place et ordonnait d'enclouer les canons et, en se retirant, de détruire les munitions de guerre, les ponts et tunnels du chemin de fer;

« Est d'avis que le commandant supérieur de Vitry-le-François, le chef d'escadron Terquem, est blâmable de n'avoir pas, avant son départ, fait enclouer les canons, détruit les munitions de guerre et de s'en être rapporté, pour l'exécution de ces prescriptions, à des autorités civiles qu'il savait animées de sentiments peu patriotiques. »

VITRY-EN-PERTHOIS, dit aussi **VITRY-LE-BRÛLÉ**, en latin *Legio Vitricis*, village et commune de France (Marne), cant., arrond. et à 4 kilom. N.-E. de Vitry-le-François, sur la rive droite de la Saulx; 770 hab. Ce village s'élève sur l'emplacement d'une ville jadis considérable, qui était, dit-on, d'origine romaine. Les armes, les médailles et les inscriptions antiques qu'on y a trouvées à diverses époques confirment cette opinion. Après la défaite de Syagrius, qui tint longtemps Vitry en son pouvoir, cette ville passa sous la domination des Francs. Thierry, roi d'Austrasie, prit cette ville en 531 et y fit égorger Mundéric, fils naturel de Clovis. En 1144, Louis VII, pour se venger du comte Thibaut de Champagne, foudra sur cette malheureuse ville et en égorga tous les habitants; 1,300 personnes, qui s'étaient réfugiées dans l'église, y furent brûlées par son ordre. Vitry fut brûlé une seconde fois, en 1544, par Charles-Quint. Vitry-le-Brûlé présente quelques débris intéressants, entre autres l'église, les ruines de Sainte-Geneviève, pèlerinage jadis fameux; les restes d'un mur romain, entouré de fossés et de retranchements, et une croix élevée à l'endroit où l'on brûla les juifs au xiv^e siècle. On voit encore, sous le petit monticule où se trouvait l'ancienne forteresse, les ouvertures des souterrains qui s'étendaient sous la ville.

VITRY-SUR-SEINE, bourg et commune de France (Seine), cant. de Villejuif, arrond. et à 8 kilom. N.-E. de Sceaux, à 8 kilom. S.-E. de Paris, sur un coteau; pop. aggl. 3,257 hab. — pop. tot., 3,758 hab. Culture maraîchère et d'arbres fruitiers; exploitation de pierre à bâtir; fabrication de pâtes d'Italie, tanneries, teintureries; fours à plâtre. Ancienne église paroissiale, fondée au xiii^e siècle et reconstruite au xv^e siècle.

VITRY (Jacques DE), historien français, né au bourg d'Argenteuil, près de Paris, où il vit sa vie, mort à Rome en 1244. Il embrassa la vie religieuse, devint chanoine régulier et curé d'Oignies, puis évêque de Ptolemais, légat du pape Innocent III, avec la mission de prêcher la croisade contre les albigeois en Belgique et en Allemagne, et reçut enfin de Grégoire IX la pourpre et l'évêché de Tusculum. Ses écrits les plus remarquables sont : *Histoire orientale*, qui renferme un curieux tableau des opérations militaires de la première croisade et la description de la terre sainte; des trois livres dont cette histoire se compose, Bongars en a inséré deux dans les *Gesta Dei per Francos*; *Histoire occidentale*, résumé de l'histoire de l'Eglise à cette époque, de l'origine et des progrès des ordres religieux. On a encore de J. de Vitry des *Lettres*, des *Sermons*, etc.

VITRY (Louis GALLUCIO DE L'HOSPITAL, marquis DE), capitaine français, né vers le milieu du xvi^e siècle, mort à Paris en 1611. Issu d'une famille napolitaine établie en France depuis le commencement du xiv^e siècle, il fut d'abord gentilhomme du duc d'Alençon, qu'il accompagna dans toutes ses expéditions. En 1584, il entra au service de Henri III, passa ensuite dans le parti de la Ligue et devint un des plus utiles lieutenants du duc de Mayenne. Il se signala par son courage dans la défense de Paris contre Henri IV. Envoyé auprès de ce prince pour lui conseiller d'abjurer le protestantisme, il ne réussit point dans sa mission, et alors il combattit le Béarnais à Chartres, à Amale et à la retraite de Gaudetec. Vitry, qui s'était prononcé énergiquement contre les prétentions des Espagnols aux états généraux de Paris (1593), assista aux conférences de Suresnes, rendit la ville de Meaux à Henri IV après sa conversion et se rallia ensuite à la cause de ce prince. Henri IV le récompensa en le nommant (1595) chevalier de ses ordres, capitaine de ses gardes, mestre de camp, gouverneur de Meaux, etc. Ce fut lui qui fut chargé (1602) de l'arrestation du maréchal de Biron.

VITRY (Nicolas DE L'HOSPITAL, marquis, puis duc DE), fils aîné du précédent, né en 1581, mort à Nandy, près de Melun, en 1644. Ayant hérité de son père la dignité de cupulaire des gardes du roi (1611), il complota avec de Luynes la perte du maréchal d'Ancre et obtint du roi un ordre de le tuer. Il exécuta cet assassinat le 24 avril 1617, dans la cour du Louvre, et reçut en récompense le bâton de maréchal. Lors du soulèvement des huguenots (1621), il soumit au roi les villes de Châteauneuf, de Gien et de Jargeau, contribua, sous le prince de Condé, à la prise de Sancerre et de Sully, conduisit les opérations du blocus de La Rochelle et fut nommé en 1631 gouverneur de la Provence. Plusieurs abus d'autorité et un acte de violence envers l'archevêque Sourdis le firent mettre à la Bastille (1637), et il n'en sortit qu'à la mort de Richelieu (1643). L'année suivante, il fut créé duc et pair et mourut quelques mois après sa nomination.

VITRY (Edouard DE), philologue et numismate français, né en 1670, mort en 1730. Il entra dans l'ordre des jésuites, se signala bientôt par son savoir et son érudition, professa successivement les mathématiques, l'astronomie et la théologie à Caen, et fut appelé, en 1724, à Rome, pour y diriger des travaux d'archéologie et de numismatique qui furent interrompus par sa mort. Outre une

foule de dissertations insérées, de 1716 à 1722, dans les *Mémoires de Trévoux*, on a de lui : *Thèse sur la pleine lune éclipse et pascale du 17 avril 1707* (Caen, in-4°); *Tumulus Titi Flavii Clementis viri consularis et martyris illustratus* (Urbis, 1727, in-4°); *Lettres au père Soucier sur les poids et mesures des Romains* (1729), etc.

VITTADINIE s. f. (vita-di-ni — de *Vittadini*, botan. ital.). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des astérées, comprenant cinq ou six espèces, qui croissent en Australie et à la Nouvelle-Zélande. || On dit aussi VITTADÉNIE.

VITTAIRE s. f. (vitt-tè-re — du lat. *vitta*, bandelette). Bot. Genre de fougères, de la tribu des polypodiées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent dans les pays chauds.

VITTEAU s. m. (vi-to). Ornith. Nom vulgaire de la buse rousse.

VITTEAUX, bourg de France (Côte-d'Or), chef-lieu de cant., arrond. et à 33 kilom. S.-E. de Semur, dans une plaine, sur la Brenne; pop. aggl., 1,401 hab. — pop. tot., 1,634 hab. Fabrication de draps communs, serges, droguets, tissus, mérinos; filature de laine, moulins à tan, à farine et à foulon; tanneries. Commerce de laines très-estimées; chanvre et fil. Ce bourg est bien bâti, dans une situation agréable et au milieu d'une plaine fertile; on y remarque une jolie promenade plantée de platanes, et les ruines d'un ancien château, rasé en 1631 par ordre de Louis XIII.

VITTEL, ville de France (Vosges), chef-lieu de cant., arrond. et à 21 kilom. de Mirecourt; pop. aggl., 1,238 hab. — pop. tot., 1,326 hab. Eaux minérales. Commerce de dentelles, de broderies, de tanneries. Vittel est situé dans une belle plaine, sur le petit Vair, qui le divise en deux parties, reliées entre elles par plusieurs ponts. Avant la Révolution, Vittel relevait de l'église Saint-Pierre de Remiremont pour le droit de haute justice et était le siège d'un archidiaconé considérable. Vittel est surtout connu aujourd'hui par l'exploitation de sources minérales qui attirent chaque année un certain nombre de baigneurs. Les propriétés de ses eaux, qui s'exportent aussi en quantité considérable et s'emploient indifféremment en bains et en boissons, sont à peu près les mêmes que celles des eaux de Contrexéville. On les emploie avec succès contre la gravelle, le catarrhe de la vessie, les maladies chroniques de l'estomac et des intestins, l'appauvrissement du sang ou affaiblissement constitutionnel, spécialement chez les femmes et les jeunes filles. Les sources sont au nombre de trois, situées au fond d'un vallon. Les eaux, qui sortent du muschelkalk, coulent au milieu d'une prairie et déposent un sédiment ocreux; leur température est de 11° centigrades. Suivant M. Ossian Henry, elles se composent des mêmes éléments que les eaux de Contrexéville : « Seulement, dit-il dans son compte rendu, la proportion entre la magnésie et la chaux s'y trouve dans les rapports les plus avantageux. » Très-limpides, elles ont une saveur fraîche, légèrement atramentaire et un peu aigrelette, à cause du gaz acide carbonique qu'elles contiennent. La Grande-Source est surtout diurétique; la source Marie est purgative; la source des Demoiselles est avant tout reconstituante. La saison des eaux de Vittel commence le 15 mai et se continue jusqu'à la fin de septembre. Le traitement, analogue à celui de Contrexéville, dure de vingt à vingt-cinq jours. L'établissement des bains se compose de pavillons contenant les cabinets, un kiosque abritant la source, une galerie couverte, longue de 44 mètres et qui sort de promenoir, un grand salon de conversation et un beau parc, coupé de belles pelouses. Vittel possède une église paroissiale appartenant à l'époque de transition du style ogival; cette église, qui n'offre extérieurement rien de remarquable, comprend à l'intérieur trois nefs, séparées par des piliers ronds, et un chœur roman. Nous citerons encore une chapelle ogivale, récemment construite.

VITTIGÈRE adj. (vitt-ti-jè-re — de *vitta*, bande, bandelette, et *gerere*, porter). Hist. nat. Qui a des bandes colorées.

VITTMANNIE s. f. (vi-tma-ni). Bot. V. VITMANNIE.

VITTORELLI ou **VETTORELLI** (André), théologien italien, né à Bassano vers la fin du xvi^e siècle. Fixé à Rome, il consacra tout son temps à l'étude et refusa diverses fonctions ecclésiastiques, afin de ne point être distrait de ses travaux. On connaît de lui, entre autres écrits : *Deus tractatus de angelis gardiens* (Padoue, 1605, in-4°); Venise, 1616, in-8°); *Histoire des jubiles pontificaux* (Rome, 1625, in-8°).

VITTORIA, ville du royaume d'Italie, dans la Sicile, province de Syracuse, district et à 26 kilom. N.-O. de Modica, chef-lieu de mandement; 15,900 hab. Élevé de bestiaux et d'abeilles. Récolte de soie. Commerce de soie et de miel.

VITTORIA (Fernandez GUADELUPE), homme politique américain, né à Durango (Nouvelle-Espagne) en 1791. Étudiant à l'époque où commençaient les troubles du Mexique, il y prit une part active, fut d'abord l'un des partisans d'Iturbide, mais se déclara contre

lui lorsqu'il le vit aspirer à l'empire. Proscrit jusqu'à la chute de cet usurpateur (1823), il reparut à cette époque sur la scène politique et, l'année suivante, fut élu président du gouvernement central fédéral. Après avoir conservé quatre ans l'autorité présidentielle, il fut remplacé par Pedrazzo et ne prit plus aucune part aux affaires publiques. On ignore l'époque de sa mort.

VITTORINO DA FELTRO, célèbre pédagogue italien, né à Feltré vers 1379, mort en 1447. Il fit ses études à Padoue, où il apprit le grec de Guarino de Vérone et où il obtint, en 1422, une chaire de rhétorique et de philosophie; mais il y renonça dès l'année suivante, et alla ouvrir à Venise une école, qui réunit rapidement un grand nombre d'élèves. En 1425, il se rendit à Mantoue, sur l'invitation du duc Jean-François de Gonzague, qui lui confia l'éducation de ses enfants, et sous les auspices duquel il fonda une nouvelle école, où l'on accourut bientôt de l'Italie, de la France, de l'Allemagne et même de la Grèce. Vittorino n'a laissé aucun ouvrage; on ne connaît de lui qu'une *Lettre* adressée à Traversari et insérée par Vittorelli dans son *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de Saint-Michel* (1779). La *Vie de Vittorino* a été écrite par Prandilacqua, l'un de ses élèves; son caractère et l'influence qu'il exerça sur l'enseignement en Italie ont été le sujet de différents ouvrages, dont le plus récent est celui de M. Benoit, qui a pour titre : *Vittorino de Feltré ou De l'éducation en Italie à l'époque de la Renaissance* (1853).

VITTORIO, ville du royaume d'Italie, province et à 45 kilom. N.-E. de Trévise, chef-lieu de district et de mandement; 14,300 hab. Le nom de Vittorio a été donné depuis 1866 à la ville de CENEDA. V. ce mot.

VITU (Auguste-Charles-Joseph), journaliste français, né à Meudon (Seine-et-Oise) en 1823. Il fit ses études à Paris et entra, en 1841, en qualité de surnuméraire, dans l'administration de l'enregistrement et des domaines, où, pendant ses heures de bureau, il écrivait de petites comédies pour les théâtres de second ordre. En 1842, il donna sa démission, devint secrétaire chez le baron de Delmar et fournit des notices à la deuxième édition de la *Biographie Michaud*. A partir de ce moment, il collabora à divers journaux littéraires et artistiques, entre autres au *Courcier des spectacles*, au *Mercur des théâtres*, au *Charivari*, au *Corsaire-Satan*, à la *Silhouette*, etc. Quelques-uns de ses articles, réunis en volumes, parurent sous les titres de *Paris lété* (1847, in-32), les *Dals d'hiver*, *Paris masqué* (1848, in-18), etc. M. Vitu fonda, le 28 février 1848, avec M. de Balathier, le *Girondin*, qui s'éteignit avant la fin de la première semaine. Le 2 mars suivant, il entra, avec M. Lepoitevin-Saint-Alme, à la *Liberté*, qu'il quitta pour succéder, le 1^{er} mai, à Amédée Achard en qualité de rédacteur en chef du *Pamphlet*, journal réactionnaire. Après avoir rédigé les comptes rendus du théâtre pendant quelque temps à l'*Avenir national* de 1848, fondé par Paul Féval, M. Vitu, au mois d'avril 1849, alla créer à Clermont-Ferrand un journal intitulé le *Bon sens d'Auvergne*, destiné à assurer l'élection des amis de l'ordre, ainsi que se qualifiaient MM. de Moray, Rouher et de Chazelle. Traduit en justice par le procureur général de Riom pour excitation à la haine entre les citoyens, il fut acquitté sur la plaidoirie de M^e Du Miral. M. Odilon Barrot, alors garde des sceaux, destitua le procureur général, coupable d'avoir défendu la république.

En février 1850, M. Vitu, pour contre-balancer l'influence du *Patriote des Alpes*, journal socialiste, créa à Grenoble l'*Ami de l'ordre*, qu'il abandonna au mois de juin pour s'attacher à M. Granier de Cassagnac, rédacteur en chef du *Pouvoir*, et prit la place de directeur de cette feuille lorsque, le journal ayant été condamné à 5,000 francs d'amende par l'Assemblée législative, M. Granier de Cassagnac passa au *Constitutionnel*. Le *Pouvoir* cessa de paraître en janvier 1851. C'était le moment où l'on agita la question de la révision de la constitution. M. Vitu réclama le rétablissement du suffrage universel dans une brochure intitulée : *Révision ou révolution*; puis il accepta la direction du *Mémorial d'Amiens*. De concert avec M. Lepoitevin-Saint-Alme, il guerroyait contre le journal du général Changarnier, le *Courrier d'Amiens*, lorsqu'eut lieu le coup d'État du 2 décembre. Le préfet d'Amiens, démissionnaire, fut remplacé par M. Bérard, ancien secrétaire de l'Assemblée législative, qui prit M. Vitu pour chef de cabinet. Il suivit M. Bérard à la préfecture de l'Isère, où il resta trois années, jusqu'au moment où, en qualité de rédacteur du *Pays*, journal de l'Empire, il rentra dans la presse. Le 1^{er} février 1860, il fut attaché au *Constitutionnel*, qu'il quitta pour prendre la direction de l'*Étendard*, dont il eut la chance d'être dépossédé en août 1868, avant le retentissant procès intenté au gérant Jules Pic. En 1869, M. Vitu passa en qualité de chroniqueur au *Figaro*, où il signa ses chroniques l'*Inconnu*. Il a continué à écrire depuis lors dans ce journal, devenu complètement réactionnaire, et dans le *Gaulois*, journal bonapartiste. Deux articles qu'il publia dans le *Figaro*, au commencement de 1872, sur le général Trochu parurent diffamatoires à ce dernier, qui le poursuivit. Ce procès, qui eut un grand re-

tentissement, se termina par la condamnation de M. Vitu à un mois de prison et 3,000 fr. d'amende pour outrage envers le général. De 1848 à 1867, ce journaliste a fait partie du comité de la Société des gens de lettres, dont il a été deux fois président. Outre ses innombrables articles, il a publié : les *Chauveurs du Nord* (1845-1846, 5 vol. in-8°), roman publié sous le nom de Vidocq; *Révision ou révolution* (1851, in-18); *L'Empereur à Grenoble* (1852); *L'Histoire de Napoléon III et du rétablissement de l'Empire* (1854, in-8°); *Études littéraires sur la révolution française* (1854, in-18); la *Résurrection de Lazare*, avec Henri Murger, *Ombres et vieux murs* (1860, in-8°); *Contes à dormir debout* (1860, in-12); le *Budget de 1862* (1861, in-8°); le *Guide financier* (1864, in-12); *L'Histoire civile de l'armée* (1868); *Qui mange le budget?* (1869); les *Révolutions publiques à Paris* et les *Révolutions électorales à Paris* (1869), brochure où l'auteur n'a pour documents que des rapports de police qui démontrent complètement que partout la pensée des orateurs; le *Lendemain de l'Empire* (1874, in-18), etc.

VITULAIRE adj. (vi-tu-lè-re — du lat. *vitulus*, veau). Art vétér. Se dit d'une sorte de fièvre puerérale particulière aux vaches.

— s. f. Genre de mollusques gastéropodes, du groupe des pourpres.

— **Encycl.** Art vétér. La fièvre vitulaire est une maladie particulière à la vache et qui survient dans les trois ou quatre jours qui suivent la parturition. Cette affection consiste dans une paralysie générale qui se produit subitement, sans prodromes. Cependant on observe quelquefois, une ou deux heures avant la chute de l'animal, que l'appétit est un peu dérangé et la rumination suspendue; les yeux mornes et larmoyants sont à moitié fermés, la conjonctive est rouge, le mufle est sec; la peau est froide, le poulx est vite et serré, le train de derrière est vacillant. Bientôt la vue est troublée, le regard est hébété; la tête est insensible à ce qui se passe autour d'elle, puis tout à coup elle tombe, agite les membres, surtout ceux de devant, soulève la tête en divers sens et la laisse retomber de tout son poids sur le sol; la vue s'éteint complètement, la pupille est très-dilatée; le poulx, très-acceléré, cesse de battre par intervalles; la respiration suit la même marche; tout le train postérieur est privé de mouvement; enfin, au bout de cinq à six heures après la chute, les membres antérieurs cessent de s'agiter pour demeurer à peu près immobiles, le train postérieur est complètement insensible; la sensibilité du thorax disparaît aussi au bout de quelques heures; les membres antérieurs et l'encolure conservent encore un peu de sensibilité pendant les quatre ou cinq premières heures; la défécation est nulle, la langue pend hors de la bouche, les yeux se vident, les extrémités se refroidissent promptement, et la mort arrive vingt-quatre ou trente heures après le début. M. Festil, dans un mémoire qu'il présente à la Société centrale de médecine vétérinaire à Paris, intitulé : *Apoplexie cérébrale après le part chez la vache*, vint éclaircir tous les doutes qui existaient encore sur la nature de cette maladie. « Je me suis convaincu, dit-il, d'après mes recherches, que cette maladie est une apoplexie et qu'elle n'est point exclusivement particulière aux vaches bretonnes et gâtinaises, mais bien aux vaches laitières, et surtout aux meilleures laitières, c'est-à-dire à celles qu'on utilise exclusivement pour le lait. J'ai eu occasion de voir et de traiter cette affection six fois dans ma vie : trois fois sur des vaches bretonnes, une fois sur une gâtinaise et deux fois sur deux belles auvergnates. Sur ces six cas j'ai obtenu, ou du moins la nature a obtenu, une seule cure. Il ne faut pas la confondre avec la paralysie, qui attaque assez souvent les vaches qui viennent de mettre bas. Les symptômes sont trop faciles à différencier pour que j'établisse ici un tableau comparatif. L'apoplexie cérébrale, une fois guérie, est susceptible de récidiver. A la parturition suivante, les prodromes sont pour ainsi dire insaisissables, la marche foudroyante et la terminaison à peu près toujours funeste. » Les altérations pathologiques sont celles de l'apoplexie cérébrale : épanchement de sang sous-arachnoïdien, caillots en plus ou moins grand nombre, tant sur le cerveau que sur le cervelet; vaisseaux de la pie-mère tout gorgés de sang. Tous les vétérinaires s'accordent à considérer l'état pléthorique des vaches, au moment de la parturition, comme la cause prédisposante de la fièvre vitulaire. En effet, cette maladie se rencontre ordinairement chez les vaches ayant beaucoup d'embouppement, nourries de résidus de distillerie, de drêche, etc., ou d'autres aliments très-substantiels, et à tout âge comme en toute saison. On la remarque rarement chez les animaux livrés à de grands exercices, tels que ceux qui circulent sur les foires et marchés ou qui servent au labour, etc. »

Puisqu'il est démontré que la fièvre vitulaire est une apoplexie cérébrale, qui attaque les bonnes vaches laitières douées d'embouppement et pléthoriques, les moyens de traitement doivent être préventifs. C'est pourquoi il faut soumettre les animaux à un régime délayant pendant un mois avant le part, et même pratiquer une ou deux

saignées de précaution. Enfin, comme moyens curatifs, M. Coenraets emploie les saignées, les breuvages purgatifs et les lavements de même nature et les révulsifs sur la peau par des frictions irritantes.

VITULANO, bourg du royaume d'Italie, province et district de Bénévent, chef-lieu de mandement; 2,900 hab.

VITULER (SE) v. pr. (vi-tu-lé — du lat. *vitulus*, veau). Pop. Se vautrer, se coucher à terre tout de son long à la façon des animaux bien repus.

VITUPÉRABLE adj. (vi-tu-pé-ra-ble — rad. *vituperer*). Digne de mépris, de blâme : *Pour le service et la reconnaissance de son roi, on ne peut commettre aucune chose reprochable ni vitupérable.* (Brantôme.) || Vieux mot.

VITUPÉRATIF, **IVE** adj. (vi-tu-pé-ra-tiff, i-ve — rad. *vituperer*). Injurieux : *Il possède un vocabulaire vitupératif très-varié.* (L. Desnoyers.) || Peu usité.

VITUPÈRE s. m. (vi-tu-père — lat. *vituperium*; de *vituperare*, mépriser). Blâme, mépris : *Action digne de vitupère.* *Vie exemple de vitupère.* || Vieux mot.

VITUPÉRER v. a. ou tr. (vi-tu-pé-ré — latin *vituperare*, mot dont l'origine est controversée; quelques-uns croient qu'il est composé du préfixe sanscrit *vi*, qui marque privation ou séparation, et d'un verbe *uperare*, allié à la racine sanscrite *tup*, frapper. D'autres croient que *vituperare* est composé de *vitū* pour *vitium*, vice, et *perare* pour *parere*, produire, enfanter. Ce mot signifierait ainsi proprement tourner à vice, tourner à défaut, blâmer, reprocher. Change *en é* devant une syllabe muette : *Je vitupère; qu'ils vitupèrent*; excepté au fut. de l'ind. et au prés. du condit. : *Je vitupèrerais; tu vitupèrerais*. Blâmer, reprendre, désapprouver, mépriser : *Vitupèrer quelqu'un, les actions de quelqu'un. Loin de s'associer aux manifestations de joie de ses collègues, la Gazette de France vitupère les cardinaux et leurs amis.* (La Bédollière.) || Vieux mot, qui ne peut plus être employé que par plaisanterie.

VIU, ville du royaume d'Italie, province, district et à 35 kilom. N.-O. de Turin, sur la Chiara, affluent de la Stura, chef-lieu de mandement; 3,400 hab.

VIVACE adj. (vi-va-se — lat. *vivax*; de *vivere*, vivre). Qui est constitué, organisé de façon à vivre longtemps, à résister longtemps aux causes de mort : *Les femmes sont plus vivaces que les hommes.* (Virey.)

— **Fig.** Qui a de profondes racines, qui est propre à durer, à résister longtemps aux causes de destruction : *Des préjugés vivaces. Des institutions vivaces. Le despotisme est, de sa nature, très-vivace.* (Louvain.) *L'amour de l'égalité est le seul sentiment profond et vivace en France.* (Vacherot.)

— **Bot.** Se dit des végétaux, et surtout des plantes herbacées qui vivent plus de deux ans, et qui fleurissent et fructifient plusieurs fois : *Le chardon des blés est une des plantes vivaces qui nuisent le plus aux céréales.* (M. de Dombasle.) *Le myosotis vivace se distingue des autres myosotis par le tube de sa corolle, qui s'évase, et par ses fleurs d'un bleu plus foncé.* (H. Berthoud.)

— **Encycl. Bot.** Les plantes vivaces sont celles qui vivent plusieurs années, ou mieux qui fructifient plusieurs fois dans le cours de leur existence; aussi les appelle-t-on plus exactement *polycarpes*. On les reconnaît généralement à leurs racines plus développées, et qui le plus souvent sont de véritables tiges souterraines ou rhizomes. Ces plantes jouent un grand rôle en agriculture. Outre la multiplication par graines, on peut encore les propager par boutures, par marcottes, par rejetons ou par la division des pieds. Bien que les végétaux ligneux soient aussi vivaces, on ne désigne généralement par ce dernier terme que les plantes dont la partie aérienne meurt tous les ans, tandis que la partie souterraine seule subsiste; telle est la luzerne.

VIVACE adj. (vi-va-tché — mot ital.) Mus. Vif, rapide, animé. Se met en tête des morceaux dont l'exécution doit avoir ce caractère.

VIVACISSIMO adj. m. (vi-va-tchi-si-mo — mot ital., superlatif de *vivace*). Mus. Très-vif, très-rapide, très-animé. S'écrit en tête des morceaux auxquels on veut donner ce caractère.

VIVACITÉ s. f. (vi-va-si-té — rad. *vivace*). Promptitude, activité, rapidité des mouvements et des actes : *La vivacité des enfants et des jeunes animaux se calme avec l'âge. La vivacité des mouvements est une suite de la mobilité de l'esprit.*

— **Par ext.** Vif éclat : *La vivacité des couleurs, de la lumière. La vivacité du teint. La vivacité du regard. La vivacité ou la langue des yeux fait un des principaux caractères de la physiognomie.* (Buff.)

— **Fig.** Animation, ardeur, entraînement : *La vivacité du combat, de la dispute, de la discussion. Cela m'est échappé dans la vivacité du discours.* || Force, violence, activité, emportement : *La vivacité de l'amour, de l'amitié. La vivacité de la passion. La vivacité d'une douleur. La vivacité des souvenirs. Dans les animaux, la vivacité des be-*

soins est la mesure de l'intelligence. (Dider.) || Caractère vif; penchant, aptitude à agir promptement : *La vivacité de l'âge. La vivacité qui augmente en vieillissant ne va pas loin de la folie.* (La Rochef.) *La pétulance est un excès de vivacité.* (Mme Mounarson.) || Emportement léger, acte prompt et irréfléchi : *Il faut tâcher de réprimer ses vivacités.* (Acad.)

Autrefois j'étais vif et j'enrageais d'attendre, Rien ne pouvait calmer mes desirs excités; Mais l'âge a mis un frein à mes vivacités.

DESTOUCHES. || Pénétration prompte et active, mobilité et délicatesse de l'esprit : *Souvent, à mesure que la vivacité de l'esprit augmente, le jugement diminue.* (De Bignoncourt.)

— **Syn.** *Vivacité, pétulance, turbulence.* V. *PÉTULANCE.*

VIVANDIER, **ÈRE** (vi-van-dié, iè-re — de *vivande*, forme ancienne de *vienne*, du latin *vivenda*, mot de forme barbare, qui doit signifier *ad vivendum necessaria*, choses nécessaires pour vivre, de *vivere*, vivre). Personne qui accompagne les troupes et leur vend des vivres et des boissons : *La vivandière du régiment.*

Mandons aux vivandiers, buvetiers, taverniers De clore à l'instant même et taverne et boutique.

V. Hugo.

|| **CANTINIER**, **ÈRE** est aujourd'hui plus usité.

— **Encycl.** V. *CANTINIER.*

VIVANT, **ANTE** adj. (vi-van, an-te — rad. *vivre*). Qui vit, qui a la vie, qui est organisé pour vivre : *Êtres vivants. Animal vivant. Plante vivante. Le monde n'est qu'une cohue de gens vivants, faibles, faux et prêts à pourrir.* (Fén.) *On respecte morts ceux qu'on ne connaissait pas vivants.* (Guizot.) *Le corps de l'être vivant est une machine en continuelle réparation.* (Fr. Pillon.) || Organisé, qui a rapport aux êtres vivants, qui se compose des êtres vivants : *La matière vivante. Le retour des oiseaux, au printemps, est le premier signal et la douce annonce du reveil de la nature vivante.* (Buff.) *L'air, qui fait vivre, n'est pas vivant.* (Dider.) *Aide d'une rame vivante, le poisson parcourt les mers.* (A. Martin.) *Le fluide nerveux est exactement le fluide électrique, modifié seulement par l'organisme vivant.* (E. Pelletan.)

S'emploie souvent d'une manière absolue avec un nom ou un pronom; il a alors la valeur d'un véritable participe, ou, si l'on veut, d'un adjectif accompagné du participe étant, c'est-à-dire qu'il signifie durant la vie de : *Moi vivant. Elle vivante.*

Vivant, nous blessons le grand homme; Mort, nous tombons à ses genoux.

LEBRON.

— Qui vit d'une certaine manière; qui mène une existence, une conduite d'un genre déterminé :

... Il est aux enfers des chaudières bouillantes, Où l'on plonge à jamais les femmes mal vivantes.

MOLIÈRE.

— Qui se compose d'êtres animés : *Les soldats en ligne forment un mur vivant.*

En quadruples remparts, ses bataillons puissants Offrent aux émeutes des boulevards vivants.

BELLY.

— *Vivant* qualifie souvent un nom d'être inanimé, mais qui s'applique à un être animé; il exprime alors que l'être dont il s'agit possède à un haut degré les qualités de cet être inanimé, qu'il n'en est, pour ainsi dire, que la personnification : *Le magistrat doit être la loi vivante. Cet homme est une bibliothèque vivante. Cette femme est un squelette vivant. L'irrogue est un tonneau vivant. Cet enfant est le portrait vivant de sa mère.*

— **Par ext.** Fréquenté, animé par une grande multitude : *Un quartier vivant. Un port vivant.*

— **Fig.** Actif, animé, efficace : *Les faits sont la vérité vivante.* (Guizot.) *La presse est le clairon vivant qui sonne la diane des peuples.* (V. Hugo.)

Où, le bien sort vivant des entrailles du mal.

A. BARBIER.

|| Puissant, vigoureux, frappant : *La parole est l'expression vivante de l'âme.* (Lacordaire.)

— *Homme vivant*, avec une négation, Nul, parmi les hommes actuellement existants : *Homme vivant ne peut assurer avoir vu rien de plus étonnant.* || *Âme vivante*, Personne absolument : *Je n'ai rencontré chez vous âme vivante.*

— *De la vie vivante de*, Jamais, durant toute la vie de : *De ma vie vivante il ne mètra les pieds chez moi. De votre vie vivante vous ne trouverez si belle occasion.* || Cette locution a vieilli.

— *Tableau vivant*, Personnes groupées de façon à représenter une scène ou un tableau connu.

— *Langue vivante*, Langue actuellement parlée par un peuple : *Les langues vivantes ne sont point fixes; au contraire, elles sont sujettes au caprice et à l'inconstance de l'usage.* (Th. Cornille.) *Les grammaires et les dictionnaires sont à la langue vivante ce qu'un herbier est à la nature.* (Vinet.)

— **Relig.** Qui jouit de la vie de la grâce : *Celle dont nous regrettons la mort est vivante.*

en Dieu. (Fléch.) || *Dieu vivant*, Titre donné à Dieu dans la Bible, par opposition aux dieux des nations, et que lui donnent aussi les écrivains ecclésiastiques : *Le Dieu vivant est désormais pléni avec le monde laïque qu'avec le monde ecclésiastique.* (Quinet.)

Soldats du Dieu vivant, défendez votre roi.

RACINE.

|| *Pain vivant*, Eucharistie. On dit plus ordinairement *PAIN DE VIE*.

— **Substantiv.** Personne vivante : *Les vivants et les morts. On est jaloux des vivants, on ne rend justice qu'aux morts.* (Acad.) *Les morts se moquent de la calomnie, mais les vivants peuvent en mourir.* (Chateaub.)

Vivants! vous êtes des fantômes.

V. Hugo.

— **Fam.** *Bon vivant*, *Gros vivant*, Homme très-gai, réjoui et d'un commerce agréable : *Ce gros vivant qui ordonne tout dans la maison, qui tranche, qui taille, qui rogne?* — *Ce n'est que mon compère.* (Danc.)

Notre hôte est bon vivant, disons la vérité.

REUNARD.

— s. m. Vie, durée de la vie. Il n'est usité que dans la locution suivante :

— *Du vivant de*, durant la vie de : *Plusieurs hommes devenus célèbres sont restés inconnus de leur vivant.* || *En son vivant*, Pendant qu'il vivait : *Il fut, en son vivant, un bien joyeux compagnon.*

— **Syn.** *Vivant*, *vif*. V. *VIF*.

VIVARAIS, **AISE** s. et adj. (vi-va-rè, è-ze). Géogr. Habitant du Vivarais; qui appartient à ce pays ou à ses habitants : *Les Vivarais. La population vivaraise.*

VIVARAIS (le), en latin *Vivariensis pagus*, ancien pays de France, dans la ci-devant province du Languedoc, entre le Forz au N., le Dauphiné à l'E., dont il était séparé par le Rhône, et le Rouergue au S.-O. Capitale, Viviers; villes principales, Tournon, Annonay, Aubenas, Joyeuse et Bourg-Saint-Andéol. Son territoire forme actuellement le département de l'Ardeche et une faible partie (20,000 hectares) de celui de la Haute-Loire.

VIVARÈS (François), graveur français, né dans le Rouergue en 1709, mort en 1780. Il étudia le dessin à Londres, sous la direction de l'Italien Amironi, et s'adonna ensuite à la gravure, où il obtint beaucoup de succès, surtout dans le paysage. Il a gravé un grand nombre de planches d'après Duguet, dit Poussin. Vivarès s'était marié trois fois et eut trente-trois enfants de ses trois femmes.

VIVARINI, nom d'une famille de peintres, originaire de l'île de Murano, dans les Etats vénitiens. Les membres les plus connus sont les suivants :

VIVARINI (Luigi), dit *l'Anclon*, peintre italien de la première moitié du xve siècle. On ne connaît de lui qu'un tableau, qui porte son nom et la date de 1414, et qui se trouve dans l'église des Saints-Jean-et-Paul, à Venise. Lanzi prétend que cette date est fautive et que ce tableau est l'œuvre d'un autre Louis Vivarini, qui vivait à la fin du même siècle (v. ci-dessous). — Après ce Luigi, Ridolfi et Zanetti mentionnent un Giovanni et un Antonio Vivarini ou da Murano; mais Lanzi a fait remarquer que Giovanni devait être allemand, parce qu'il est connu surtout sous le nom de *Joannes de Alemania*. Il est fait mention d'Antonio jusqu'en 1451. Il peignit des toiles en société avec Jean l'Allemand et avec son frère Bartolomeo Vivarini. Plusieurs de ses compositions nous ont été conservées et sont surtout remarquables par la vivacité du coloris et par une correction de dessin bien rare à cette époque. On voit au musée de Berlin une *Salutation des trois rois* signée Antonio et Bartolomeo Vivarini. — Bartolomeo Vivarini, frère d'Antonio, eut encore plus de talent que lui; le premier parmi les peintres de Venise, il fit de la peinture à l'huile, et son premier tableau en ce genre porte la date de 1473; le dernier que l'on connaisse de lui est daté de 1498. La galerie nationale de Londres possède de cet artiste une *Vierge à l'Enfant*. — Luigi Vivarini le Jeune, contemporain du précédent, eut également un talent remarquable pour son époque; on regarde comme son chef-d'œuvre un *Saint Jérôme caressant un lion, à l'aspect duquel quelques moines effrayés prennent la fuite*. Cette toile se voit à l'école de Saint-Jérôme, à Venise, où l'on trouve encore, dans la salle des Antiques et à l'Académie, plusieurs autres œuvres de Bartolomeo et de Luigi Vivarini.

VIVAT interj. (vi-vatt — mot latin qui signifie proprement Qu'il vive, et qui est la troisième personne du présent du subjonctif du verbe *vivere*, vivre). Acclamation usitée pour exprimer une vive approbation : *Crier vivat. Ah! vivat!* || *Vivat!* j'ai gagné ma cause. (Danc.) *Crions vivat!* la royauté s'est écroulée. (C. Desmoullins.)

Vive, vive Crispin et vitat la folie!

REUNARD.

— s. m. Action de crier vivat; acclamation approbative : *Le peuple salua Lamartine de mille vivat et rentra dans ses foyers en chantant la Marseillaise.* (D. Stern.)

— **Fr.-maçon.** Acclamation qui suit cha-

que *batterie*, dans le rit français, et qui se répète deux fois après la seconde batterie, trois fois après la troisième. Il On dit *houzzé*, dans le rit écossais.

VIVE s. f. (vi-ve — rad. *vif*). Ichthyl. Genre de poissons, de la famille des percoides, comprenant plusieurs espèces, qui habitent la Méditerranée et l'Océan : *C'est au mois de juin que la vive s'approche en plus grand nombre des rivages pour déposer ses œufs*. (A. Guichenot.)

— **Encycl.** Les *vives* ou trachines ont pour caractères : un corps allongé, comprimé, couvert de très-petites écailles; la tête aplatie latéralement, munie de tubercules ou d'aiguillons; le museau court, à gueule fendue obliquement, ce qui leur donne une physiologie toute particulière; les yeux avancés; les opercules dentelés sur une ou deux pièces; les catopes placées sous la gorge, en avant des pectorales; l'anus très-avancé vers la poitrine; la queue allongée. Ce genre ne renferme qu'un petit nombre d'espèces, dont la plupart habitent nos mers. Ce sont des poissons chasseurs, qui se tiennent de préférence près du rivage et se cachent souvent dans la vase, soit pour surprendre plus aisément leur proie, soit pour se soustraire aux poursuites de leurs ennemis.

• Les *vives*, dit A. Guichenot, sont des poissons dont la chair est très-recherchée et dont la pêche est très-avantageuse; mais les épines fortes et pointues dont leurs pièces operculaires et leur nageoire dorsale sont garnies et dont ces poissons se servent avec beaucoup d'adresse les font craindre des pêcheurs, auxquels ils font des blessures dangereuses, non pas que ces épines soient venimeuses, comme on le croit vulgairement, mais parce qu'étant très-pointues elles pénètrent à une grande profondeur. Aussi a-t-on soin, lorsqu'on les prend, de leur arracher ces armes cruelles; car, comme ces poissons sont très-vivaces (d'où leur vient le nom qu'ils portent), ils pourraient blesser celui qui les croyant sans vie, s'en approcherait sans défiance pour les manier. C'est pour cela qu'il est très-rare de trouver sur les marchés de Paris des *vives* entières et armées de leurs aiguillons.

La *vive* commune, appelée vulgairement dragon de mer, peut atteindre 50 de longueur, elle a les formes générales déjà décrites; sa couleur est d'un brun jaunâtre sur le dos et blanchâtre sous le ventre; les flancs sont rayés de lignes brunes; la première dorsale est noire, rayée de jaune; son regard a quelque chose de dur et de farouche. Elle habite surtout la Méditerranée et se trouve aussi dans l'Océan et les mers du Nord. Elle a la vie très-dure. Plie avait déjà remarqué que, si on la jette sur le sable aussitôt après qu'elle est prise, elle ne tarde pas à s'y pratiquer un trou, dans lequel elle s'enfonce avec une agilité surprenante. Penant ajoute que, lorsqu'elle est ainsi enfouie dans le sable, elle laisse passer le bout de son museau et frappe de ses aiguillons celui qui a l'imprudence de la fouler aux pieds; le même auteur assure avoir vu ces poissons mesurer leurs coups avec autant de justesse que le font les coqs lorsqu'ils se battent entre eux.

• La piqure des aiguillons dont la première nageoire dorsale est garnie, dit V. de Bonnaire, occasionne des tumeurs et de l'inflammation, accompagnée de douleurs cuisantes et quelquefois de la fièvre. Ces douleurs persistent avec violence pendant douze heures et plus, après quoi elles se ralentissent. Des pêcheurs se sont imaginés qu'elles avaient du rapport avec le flux et le reflux, en sorte qu'elles commençaient à s'apaiser après l'intervalle d'une marée. Il y a des charlatans qui se vantent d'avoir des secrets pour calmer ce mal. Les pêcheurs le préviennent autant qu'ils peuvent en rompant ou en arrachant les aiguillons aux poissons qu'ils tirent de l'eau, et, quand ils n'ont pu éviter d'être piqués, ils appliquent sur la partie malade le foie écrasé ou le cerveau nouvellement retiré du poisson. D'autres auteurs prescrivent, en pareil cas, les uns l'application du lentisque, d'autres celle du sable de mer, quelques-uns les fèves de marais, d'autres un mélange d'oignons et de sel, etc.

• C'est probablement, dit le même auteur, cette qualité malfaisante des aiguillons de la *vive* qui lui a fait donner le nom d'*araneus* (araignée), parce qu'on regarde cet insecte comme étant lui-même venimeux. On prétend encore que les aiguillons dont il s'agit n'ont pas perçu toute leur qualité malfaisante quand l'animal est mort; et si, par hasard, les cuisiniers en sont piqués, il leur arrive presque les mêmes accidents que si l'animal eût été vivant. Aussi est-il ordonné par les règlements de police aux pêcheurs et aux marchands de poisson de couper ces aiguillons avant d'exposer ces poissons en vente. La *vive* se nourrit surtout de petits poissons et de crustacés. Pendant l'hiver, elle se retire dans les grands fonds, où elle s'enfonce; la on ne peut guère la prendre qu'avec des dréges. En juin et juillet, elle s'approche du rivage pour déposer ses œufs; on en prend alors un grand nombre avec des filets ordinaires, des nasses ou dans les maunets tendus pour la pêche des maquereaux. La vie persiste chez ce poisson assez longtemps après qu'on l'a retiré de l'eau, et il en

donne encore quelques signes même pendant qu'on le prépare pour la cuisine. La *vive* est un poisson fort estimé; sa chair, ferme sans être dure, est d'un goût exquis et se sert sur les meilleures tables; elle a d'ailleurs l'avantage de se conserver longtemps et de pouvoir être transportée fraîche à de grandes distances. Assez ordinairement, avant de la préparer, on la vide, on lui coupe la tête et on l'écorche comme une anguille, parce que sa peau est très-dure.

Les autres espèces sont : la *vive* vipère ou boideroc et la *vive* osbeck, qui sont de l'Océan et de la Manche, et la *vive* araignée ou grande *vive*, qui habite la Méditerranée. On peut appliquer à cette dernière presque tout ce que nous avons dit de l'espèce type du genre.

VIVE-JAUGE s. f. Agric. Opération qui consiste à déchausser les racines d'un arbre languissant, pour les recouvrir de fumier ou de terre. Il Opération qui consiste à recouvrir de fumier et de terre une plantation d'asperges.

— **Encycl.** Cette opération se pratique sur les arbres dont la végétation est languissante; pour les rétablir, on déchausse les racines au commencement de l'hiver; puis, au printemps, on les recouvre avec du fumier, sur lequel on étend une légère couche de terre. Ce procédé ne réussit pas toujours, et souvent même il peut entraîner la mort du sujet; aussi est-il beaucoup moins employé aujourd'hui qu'autrefois. En général, on préfère enlever la terre usée ou mauvaise qui se trouve autour des racines et la remplacer par une terre neuve et de bonne qualité. On appelle du même nom une opération analogue, qu'on applique aux couches d'asperges et qui consiste à étendre sur celles-ci du fumier que l'on recouvre de terre; mais ici encore, bien que le danger soit moindre, il vaut mieux améliorer le sol avant la plantation.

VIVE-LA-JOIE s. m. Fam. Bon vivant, homme toujours gai : *C'est un vive-la-joie*.

VIVELLE s. f. (vi-ve-le). Techn. Petit réseau fait à l'aiguille pour boucher un trou. — Ichthyl. Un des noms vulgaires de la scie.

VIVELLOTTE s. f. (vi-ve-lo-te — rad. *vivre*). Anc. cout. Pension alimentaire que la femme pouvait réclamer sur les terres tenues par son mari en coterie et de main ferme : La *vivellotte* différait du douaire, qu'on s'entendait que des biens féodaux. (Complém. de l'Acad.) Il On disait *VIVENOTTE*, dans la coutume de Lille.

VIVEMENT adv. (vi-ve-man — rad. *vif*). Avec vivacité, avec ardeur, avec entrain : *Poursuivre vivement l'ennemi. Reprimander quelqu'un vivement. Répliquer vivement. Travailler vivement.* Il Profondément, d'une manière très-sensible : *Être vivement ému, vivement piqué. Le plaisir de la critique de celui d'être vivement touché de fort belles choses.* (La Bruy.) La femme juge vite, parce qu'elle sent vivement et ne raisonne pas. (L'abbé Bautain.)

VIVENS (François), sectaire cévenol, né à Valleraige vers 1664, mort en 1692. Au moment où l'édit de Nantes fut révoqué, Vivens, de son état cardeur de laine, se sauva dans les montagnes avec un grand nombre de ses coreligionnaires, et tint des assemblées où il se fit remarquer par une sorte d'éloquence sauvage. Il parcourut les Cévennes en missionnaire, relevant les courages abattus, et l'intendant du Languedoc, le cruel Bâville, dut humilier son orgueil jusqu'à traiter avec lui. Vivens partit alors pour la Hollande. Mais, irrité de ce qu'au mépris des conventions Bâville eût déporté les prédicants et les émigrants volontaires, Vivens s'estima délié de son traité avec l'intendant et repartut dans les Cévennes au commencement de 1689. Les montagnards protestants accoururent à sa voix. Il organisa l'insurrection, et, à la nouvelle que Bâville et Broglie étaient dans le Vivarais, il marcha sur le pont de Montvert; mais ses calculs l'avaient trompé. Bâville et Broglie fondirent sur lui à l'improviste, et ce ne fut pas sans peine qu'il échappa aux troupes mises en campagne pour le saisir. On le chercha pendant deux ans avec d'autant plus d'activité que Bâville avait promis 5,000 livres à celui qui rapporterait sa tête; mais les perquisitions furent inutiles. Vivens s'était retiré dans une caverne, connue seulement de quelques amis sûrs. Bâville ayant condamné à mort plusieurs personnes soupçonnées de lui avoir donné asile, Vivens résolut d'en tirer vengeance. Quelques jours après, les curés persécuteurs de Saint-Marcel et de Conquerac furent égorgés, ce dernier de la main de Vivens; mais ce n'était pas encore assez pour Vivens. Il connaissait dans le régiment réfugié de Schomberg, alors en Savoie, un soldat cévenol. Il le chargea de proposer à son colonel un projet de descente en Languedoc. Schomberg accepta ce plan, qui fut envoyé à Pictet, à Genève; malheureusement, celui qui le portait fut arrêté et fouillé aux portes de Genève, et le fatal mémoire fut envoyé à Bâville, ainsi que le porteur, qu'il fit pendre immédiatement. Peu après, un des compagnons de Vivens ayant été pris fut mis à la torture. Brisé par les souffrances, il révéla

l'asile du rebelle. • M. de Chantereyne, escorté d'un corps de soldats et de milices, se fit conduire vers la grotte où se cachait Vivens. Celui-ci entendit la marche des troupes, brûla à la hâte ses papiers et, prenant son fusil, se posta à l'entrée de la caverne, à l'affût des ennemis. Le premier qui parut fut tué; deux soldats tombèrent morts après lui; un quatrième coup de feu blessa un lieutenant. Vivens couchait encore en joue le commandant d'Alais, lorsque le lieutenant des milices, l'apostat Jourdan, étant monté par derrière sur le rocher, aperçut Vivens allongeant la tête hors de la grotte et le tua d'un coup de fusil. • Bâville fit faire le procès de son cadavre, qui fut traîné sur la claie et brûlé à Alais.

VIVÈRE s. f. (vi-vè-re). Ichthyl. Nom vulgaire de la vive, dans certains pays.

VIVERO, ville d'Espagne, province et à 70 kilom. N. de Lugo, sur une baie du golfe de Gascogne, où elle a un port de commerce, ch.-l. de juridiction civile; 4,800 hab. Collège, séminaire. Importante fabrication de toiles, linge de table, couvertures de lin, faïence, tabatières, paniers, etc.; manufacture royale de munitions de guerre. Commerce actif; pêche abondante. Cette ville, assez bien bâtie et bien percée, conserve quelques restes des anciennes murailles qui la protégeaient autrefois.

VIVEROLS, bourg de France (Puy-de-Dôme), ch.-l. de cant., arrond. et à 20 kilom. S.-E. d'Ambert, sur la rive gauche du ruisseau de la Ligonie; pop. aggl., 639 hab. — pop. tot., 1,095 hab. Fabrication de dentelles. Ancien château féodal.

VIVERRA s. m. (vi-vè-ra — mot lat.) Mamm. Nom scientifique du genre civette.

VIVERRIDÉ, ÉE adj. (vi-vèr-ri-dé — du lat. *viverra*, et du gr. *eidōs*, forme). Mamm. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre civette ou viverra.

— s. m. pl. Famille de mammifères carnassiers, ayant pour type le genre civette.

— **Encycl.** Zool. La famille des *viverridés*, dans la classification d'L.-G. Saint-Hilaire, fait le pendant de celle des *potidés* et contribue, avec elle, à constituer toute la catégorie des carnassiers carnivores plantigrades ou semi-digitigrades. Les *viverridés* diffèrent des *potidés* en ce qu'ils ont les doigts beaucoup moins profondément divisés. Cette famille comprend six tribus, savoir : les *ursiens*, les *mustétiens*, les *viverrins*, les *caniniens*, les *hyénidés* et les *félidés*. V. chacun de ces mots et *POTIDÉS*.

VIVERRIN, IENNE adj. (vi-vèr-ri-ain, i-ène — rad. *viverra*). Mamm. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre civette ou viverra.

— s. m. pl. Tribu de la famille des *viverridés*, ayant pour type le genre civette.

— **Encycl.** Zool. Cette tribu des plantigrades ou semi-digitigrades, carnivores *viverridés*, se distingue par un corps mince, allongé, des jambes courtes, un cou mince, une tête oblongue, une queue longue, pendante; les yeux sont petits, les oreilles de grandeur variable; les doigts sont au nombre de cinq à chaque patte et armés d'ongles presque toujours rétractiles. Les *viverrins* ont près de l'anus deux ou trois glandes qui sécrètent un liquide particulier, à odeur forte, souvent désagréable, et qui s'amasse quelquefois, comme chez la civette, dans une poche spéciale. Les *viverrins* ressemblent à nos martres, et ils les représentent dans le sud de l'ancien continent. Ils ont la même conformation extérieure, la même agilité, la même soif de sang; ils en ont, en un mot, tous les caractères physiques et moraux; mais ils possèdent à la mâchoire une molaire de plus que les mustétiens. Ils ont, d'ailleurs, la vraie dentition des carnassiers; de petites incisives, de fortes canines, tranchantes, des molaires hérissées en pointe. La colonne vertébrale est formée de trente et une vertèbres, portant treize ou quinze côtes, et la queue en compte de vingt à trente-quatre.

Le cercle de dispersion des *viverrins* est assez restreint. A l'exception d'une espèce américaine, qui, d'ailleurs, diffère beaucoup des autres, tous habitent l'ancien continent, et principalement le sud de l'Afrique et de l'Asie. Deux espèces seulement vivent dans les régions méridionales de l'Europe, et l'une d'elles est absolument confinée en Espagne. Leurs habitats sont très-variés. Beaucoup se trouvent dans les régions stériles et sèches, dans le désert, dans les steppes, dans les montagnes, ou dans les forêts clair-semées de l'Afrique et de la haute Asie; d'autres préfèrent les cantons fertiles, le bord des rivières, les fourrés de roseaux; les uns s'approchent des habitations humaines, les autres s'enfoncent dans l'intérieur des forêts les plus épaisses; ceux-ci vivent sur les arbres, ceux-ci ne quittent pas la surface du sol; quelques-uns même vont à l'eau. Des crevasses de rochers, des cavernes, des arbres creux, des terriers dont ils chassent les propriétaires, des buissons épais sont leurs lieux de refuge et de repos pendant le jour. La plupart des *viverrins* sont nocturnes; bon nombre d'entre eux, cependant, la où l'homme ne vient pas les déranger, chassent durant le jour. Il en est peu qui soient lents, paresseux; presque tous, au contraire, sont remarqua-

bles par la vivacité de leurs mouvements. Les premiers marchent en appuyant sur le sol toute la plante du pied; les autres sont de vrais digitigrades, à plante des pieds couverte de poils. En général, ils grimpent avec une agilité remarquable, et presque tous sont capables de monter sur un arbre incliné. Leurs sens, surtout la vue, l'ouïe et l'odorat, sont très-développés.

Les *viverrins* sont on ne peut mieux organisés pour la rapine, et ils sont les dignes représentants de nos martres. Tous ont l'instinct du brigandage au plus haut degré; tous ont soif de sang et attaquent les animaux qu'ils peuvent espérer de vaincre. Leur nourriture habituelle consiste en petits mammifères, en oiseaux, en œufs et en reptiles; beaucoup se nourrissent aussi de poissons ou de crustacés. L'agilité et le courage que déploient quelques-uns en combattant les serpents venimeux les ont rendus célèbres chez les peuples, dès la plus haute antiquité, et ont donné lieu aux fables les plus surprenantes. Ils rôdent sans cesse dans leur domaine, inspectent chaque fente, chaque crevasse, parcourent chaque champ, fouillent chaque taillis, chaque fourré de roseaux, dans l'espoir d'y rencontrer une proie. Au repos, ils se couchent ordinairement roulés en boule, dans un lieu tranquille et silencieux, généralement là où le jour les a surpris, car bien peu ont une retraite fixe.

Leur voix est tantôt un grognement sourd et rauque, tantôt un sifflement aigu sur une seule note, tantôt un cri d'auxiété. Plusieurs espèces exhalent une forte odeur de musc, substance que sécrètent, comme nous l'avons dit, des glandes anales. Le nombre des petits par portée varie d'un à six. La mère témoigne beaucoup d'attachement à sa progéniture; chez quelques espèces, le mâle lui donne aussi des soins. Pris jeunes, les *viverrins* s'apprivoisent facilement; ils se montrent aussi doux et confiants que les vieux sont sauvages et méchants. Ils supportent très-bien la captivité. Dans quelques pays, on élève beaucoup d'individus de certaines espèces pour recueillir le produit de leur sécrétion; ailleurs, quelques autres sont gardés en chambre pour faire la chasse aux petits rongeurs. En somme, les dégâts que peuvent causer les *viverrins* sont compensés par leurs produits ou par les services qu'ils rendent. Du reste, ce qu'ils dérobent directement à l'homme est, en quelque sorte, insignifiant; on sait, au contraire, combien ils lui sont utiles en détruisant, même en liberté, une foule d'animaux nuisibles. C'est en reconnaissance de leurs services que, dans l'antiquité, les Égyptiens avaient fait de l'un d'eux, l'ichneumon, un animal sacré.

La tribu des *viverrins* se subdivise en deux groupes, dont le premier se distingue par la plante du pied nue, et le second par la plante du pied velue. Le premier groupe comprend les neuf genres suivants : 1° *suricate*, le seul n'ayant que quatre doigts partout; 2° *ictide*; 3° *paradoxure*; 4° *hémigale*; 5° *cyngale*; ces genres ont cinq doigts partout et des pouces postérieurs bien développés; 6° *managoste*; 7° *crossargue*; 8° *galidie*; 9° *galidictis*; ces quatre derniers genres ont les pouces postérieurs très-courts, mais, comme les précédents, cinq doigts partout.

Le deuxième groupe, à plante du pied velue, comprend six genres : 1° *cyneictis*, le seul qui n'a que quatre doigts en arrière; 2° *ailure*; 3° *civette*, qui porte une poche odoriférante; 4° *genette*; 5° *bassaride*; 6° *ichneumon*, dont l'espèce type est l'ichneumon. V. *VIVERRIDÉ*.

— **Paléont.** Si, dans la nature actuelle, les *viverrins*, ainsi que tous les *viverridés*, sont remarquables par une grande variété de genres et d'espèces, les débris fossiles trouvés jusqu'à présent en sont assez rares. Les terrains tertiaires et diluviens d'Europe paraissent n'en renfermer qu'une très-petite quantité. Cette tribu comprend : 1° les *civettes*, dont deux espèces proviennent du miocène d'Auvergne, la *viverra antiqua*, connue par deux fragments de mâchoire, et la *viverra primæva*, caractérisée par sa tuberculeuse inférieure unradiculée; les terrains diluviens renferment aussi quelques fragments de civettes; on en a trouvé des débris au Bengale et quelques-uns dans les cavernes de la Nouvelle-Hollande; 2° les *palæonictis*, qui ne sont connues que par une mâchoire inférieure à six molaires, comme les civettes, et ayant comme elles la tuberculeuse armée de pointes aiguës à caractère insectivore; la seule espèce connue est la *palæonictis gigantea* de Muirancourt, près de Noyon (Oise), et dont la taille devait égaler celle des grandes hyènes; 3° les *soricictis*, dont la première molaire a une seule racine, la carnassière trois pointes à son lobe antérieur et la tuberculeuse une couronne formée de deux tubercules en avant et d'une sorte de talon en arrière; deux espèces ont été trouvées dans le miocène d'Auvergne.

VIVERRIN, IENNE adj. (vi-vèr-ri-ain, i-ène — du lat. *viverra*, civette). Mamm. Qui ressemble à une civette.

VIVÈS (Jean-Louis), savant littérateur espagnol, né à Valence en 1402, mort à Bruges en 1540. Il fit ses études à Paris, puis il se rendit à Louvain et s'y lia avec Erasme, sous la direction duquel il se perfectionna dans les langues grecque et latine. Il pro-

fessa ensuite les belles-lettres à Louvain, fut appelé en Angleterre pour y exercer les fonctions de précepteur de la princesse Marie, fille de Henri VIII, et fut jeté en prison par ce prince, dont il avait osé désapprouver le divorce avec Catherine d'Aragon. Rendu à la liberté au bout de six mois, il alla s'établir à Bruges, où il finit ses jours usé par le travail. Vivès occupa une place distinguée parmi les philosophes qui, vers la fin du XVII^e siècle, sapèrent dans ses fondements l'influence des scolastiques et donnèrent une vive impulsion à l'étude de la littérature classique. Il forma avec Erasme et Budé ce qu'on nommait le triumvirat dans la république des lettres. Budé était l'esprit, Erasme la parole et Vivès le jugement. Ce dernier a écrit un grand nombre d'ouvrages d'un style qui ne manque pas de pureté, mais entaché de sécheresse. Ses *Œuvres complètes*, traitées de littérature et de philosophie, dissertations, traductions, commentaires, etc., ont été publiées à Bâle (1555, 2 vol. in-fol.).

VIVÈS (Vincent Riqueno *v*), antiquaire espagnol. V. RIQUENO *v* **VIVÈS**.

VIVES-BAUX s. f. pl. Mar. Marées hautes des Byzgyes. || Eaux mises en mouvement par le sillage d'un navire.

VIVEUR, EUSE s. (vi-veur, eu-ze — rad. *vivre*). Néol. Personne amoureuse du plaisir, et qui est habituellement préoccupée des moyens de s'amuser : *La plupart des joueurs vulgaires sont des viveurs et des hommes d'instinct*. (Thore.) || Le féminin est peu usité.

VIVIA s. f. (vi-vi-a). Ornith. Genre d'oiseaux grimpeurs, tribu des picumninées, dont l'espèce type vit au Bengale.

VIVIAN (Richard Hussey, baron), général anglais, né en 1775, mort en 1842. Entré au service à dix-huit ans, il fit ses premières armes pendant la campagne de Hollande (1794-1795), combattit au Helder (1799) et fut envoyé en 1808 en Espagne, où il prit part à divers combats et où il revint l'année suivante. Attaché à l'armée du duc de Wellington, il assista plus tard à la bataille d'Orthez et à celle de Toulouse, où il fut blessé, et, à son retour en Angleterre, fut promu major général. Il se distingua, en 1815, à Waterloo, où il commandait une brigade de cavalerie. Elevé à la dignité de baronnet en 1828 et au grade de lieutenant général en 1830, il fut créé pair en 1841, mais se fit peu remarquer à la Chambre des lords. — Son fils, Charles Crespigny, baron Vivian, né à Truro en 1808, suivit d'abord la carrière militaire et fut promu, en 1834, major de husards. Membre de la Chambre des communes de 1837 à 1842, il entra, à cette époque, à la Chambre des lords, où il siégea dans les rangs du parti libéral. Il est, en outre, devenu député lieutenant d'Angleterre en 1841 et lord lieutenant de Cornwall en 1856.

Vivian ou l'Homme sans caractère, roman, par miss Edgeworth (Londres, 1813, 3 vol. in-80). Une femme très-sensée donne en mourant à son fils cette unique et importante instruction : « Accoutumez-vous de bonne heure à savoir dire : Non ! » C'est ce précepte qui, développé et mis en action, a fourni le sujet de *Vivian*. Le héros est un jeune seigneur doué de fort heureuses qualités ; il a de l'esprit, de l'instruction, beaucoup de noblesse et d'élevation dans les sentiments, de l'élégance dans les manières ; mais de si belles qualités sont gâtées par une irrésolution qui le fait flotter entre tous les partis et par une facilité de caractère qui ne lui permet jamais de résister. Il agit presque toujours contrairement aux lumières de son propre jugement, quelquefois même contre le cri de sa conscience. Vivian ne sait pas dire : Non ! Quelquefois, il veut se roidir contre ce penchant funeste, et alors il ne manque pas de mépriser un salutaire avis pour faire croire qu'il ne se laisse pas conduire, ou de prendre un mauvais parti pour montrer du caractère. Tel est Vivian dans sa conduite habituelle, tel il est aussi dans ses amours. D'abord, il aime une jeune personne pleine de grâce et de vertus, à qui il inspire les mêmes sentiments. Des obstacles s'opposent à l'accomplissement de ses vœux ; néanmoins, il parvient à aplanir ces obstacles, puis, maître de son bonheur, il le diffère sous de vaines prétextes, toujours épris cependant et bien décidé, du moins il le croit, à s'unir avec l'objet de son amour. Mais il fait connaissance avec une coquette qu'il n'aime ni n'estime, qu'il veut quitter cent fois et qui toujours l'enlace par de petites considérations, si bien qu'il l'enlève ou plutôt se laisse enlever par elle. Bientôt, honteux de sa conquête, honteux de lui-même, il veut mettre ses regrets, ses remords et de nouvelles protestations d'amour aux pieds de Séline, sa première passion ; mais celle-ci, éclairée sur les défauts de son caractère et le regardant comme incorrigible, le plaint, l'aime toujours et le refuse. Vivian, quoique au désespoir, ne tarde pas à tomber amoureux d'une autre jeune personne, à laquelle il ne peut parvenir à faire partager ses sentiments et dont il finit par épouser la sœur, à qui il a inspiré une vive passion sans l'aimer lui-même et aux bonnes qualités de laquelle il ne sait pas rendre justice ; il la rend malheureuse, malgré ses bonnes intentions. Telle est l'histoire abrégée de ses amours. Sa conduite politique pré-

sente encore plus d'irrésolutions, de contradictions et d'inconséquences et se termine par une catastrophe. Après avoir été l'orateur par excellence de l'opposition, il se laisse vendre au ministère par son beau-père, qui obtient un marquisat pour sa négociation. Insulté par un des membres du parti qu'il vient d'abandonner, il le provoque et tombe frappé mortellement dans un combat singulier, victime de son manque de caractère.

Le sujet de *Vivian* est traité avec énergie et talent. Les caractères des quatre femmes que le héros aime ou croit aimer successivement, ou espère pouvoir aimer dans la suite, offrent des coups de pinceau pleins de vérité et de finesse. Le sien est tracé de main de maître, et ce roman est une excellente leçon de la première de toutes les sciences, l'art de vivre. Le style n'est pas mauvais ; mais, entraîné par la facilité d'une plume qui trouve toujours l'expression et la crée quelquefois, miss Edgeworth ne se méfie pas assez de son abondance.

Vivian Grey, roman anglais, par M. Disraeli (1827, in-80). Ce roman fut le début de l'auteur, qui avait à peine dépassé sa vingtième année. M. Disraeli a manifesté la crainte que la critique ne voulût lire ses aventures à travers celles de Vivian Grey, et il existe, en effet, entre l'auteur et son héros plus d'un point de ressemblance. Vivian Grey est le fils d'un homme de lettres doué d'un esprit aimable, d'une fortune honnête et d'une précieuse modération de caractère. Il s'en faut que Vivian apporte dans la vie publique ce philosophe dédain des grandeurs agitées, qui a permis à son père de goûter en sage épicurien les plaisirs de l'intelligence et de la fortune. Vivian entre dans le monde altéré d'ambition ; il est Anglais, et cette ambition est naturellement politique. Vivian marque son but au plus épais de la mêlée ; il s'insinue dans les bonnes grâces d'un noble marquis qui a été longtemps ministre. Il persuade à cet homme d'État émérite de travailler à rentrer aux affaires. Devenu son agent, il lui fait nouer des alliances avec d'importants personnages qui, ainsi que lui, ont à se plaindre du ministère. A ces influences coalisées il manque un organe dans la Chambre ; un seul homme pourrait remplir ce rôle, c'est Cleveland, mais il est momentanément dégoûté de la politique et brouillé avec le marquis. Vivian Grey les réconcilie, ses plans vont réussir, lui-même compte entrer à la Chambre des communes, lorsqu'une femme qu'il avait insécutée rompt la maille de son intrigue. La coalition se dissout. Chassé du château du marquis, provoqué dans un club par Cleveland, Vivian est forcé de se battre avec l'homme qu'il admire, et il le tue. Après avoir consommé lui-même la ruine de ses rêves, Vivian quitte l'Angleterre. Là finit réellement le roman, bien que l'auteur nous raconte les aventures ultérieures du héros en Allemagne. « Malgré les invraisemblances délibérément commises, il faut le dire, qui abondent dans *Vivian Grey*, dit M. P. Chasles, bien que toutes les règles de proportion y soient outragées, de nombreuses pages se lisent avec intérêt. L'entraînement du style rend quelquefois avec bonheur les mouvements devineux de l'intrigue, le dialogue court avec verve et hardiesse ; on y rencontre plus d'un trait frappé au bon coin de cette mordante impertinence, de cette tranchante ironie, de ce *coupant* si aimé des Anglais, qu'on pourrait appeler le sel britannique. »

VIVIANE, fée dont l'apparition se perd dans la nuit des traditions armoricaines. C'est elle qui enleva Lancelot du Lac, dont elle fit l'éducation ; ce même Lancelot, plus tard un des paladins de la Table ronde et amoureux de la femme du roi Arthur. On attribue à Gauthier Map, trouvère anglo-normand du XII^e siècle, archidiacre d'Oxford sous Henri II, un roman écrit en prose où sont racontées les aventures de Lancelot et de Viviane.

VIVIANI (Vincent), savant italien, né à Florence en 1622, mort dans la même ville en 1703. Disciple de Galilée, à qui s'attacha particulièrement à Torricelli après la mort de leur maître commun. Son premier ouvrage, *De maximis et minimis geometrica divinitio in quantum conicorum Apollonii Pergaei nunc desideratum* (Florence, 1659), répandit bientôt sa réputation dans toute l'Europe ; les Médicis le comblèrent aussitôt de leurs bienfaits ; Colbert l'inscrivit sur la liste des savants étrangers auxquels le roi faisait des pensions ; le grand-duc Ferdinand le nomma son géomètre et son premier ingénieur. Il devint successivement membre des Académies del Cimento et des Arcadiens, associé étranger de la Société royale de Londres et de l'Académie des sciences de Paris. Il refusa, pour ne pas quitter sa patrie, la place de premier astronome, que lui offrait Louis XIV, et les offres séduisantes de Casimir, roi de Pologne. Le plus important de ses ouvrages est *De locis solidis secunda divinitio geometrica in V libros, injuria temporum amissos, Aristæi senioris geometra*, qui ne parut qu'en 1701. Viviani y avait travaillé près de quarante ans. Il est principalement connu par le problème célèbre qu'il proposa en 1692 aux amateurs de la nouvelle analyse ; en voici l'énoncé : « Il y a parmi les antiques monuments de la Grèce un temple consacré à la géométrie, dont le plan est ci-cuitaire et qui est cou-

ronné d'un dôme hémisphérique. Ce dôme est percé de quatre fenêtres égales avec un tel art, que le restant de la surface est absolument carrable. On demande de quelle manière on s'y était pris. » Viviani, qui avait une solution géométrique simple de cet intéressant problème, s'adressait principalement aux disciples de Leibniz. Les solutions arrivèrent de toutes parts ; Leibniz et Jacques Bernoulli, le marquis de L'Hôpital, Wallis et David Grégory ont donné chacun une, mais celle de Viviani avait l'avantage de la simplicité ; il en a donné l'indication dans son *Exercitatio mathematica de formatione et mensura fornicum*, qui contient, en outre, les solutions d'un grand nombre d'autres problèmes. Les démonstrations en ont été données par le Père Guido Grandi sous le titre *Vivianeorum problematum demonstratio*. On a encore de Viviani l'opuscule *Enodatio problematum universis geometricis propositorum à Cl. et R. D. Claudio Comiers*, relatif à la trisection de l'angle.

VIVIANI (Quirico), littérateur italien, né dans le Trévise en 1785, mort en 1835. Sa vie fut tout entière consacrée à l'étude et aux belles-lettres, et il employa plusieurs années à faire dans les principales bibliothèques de l'Italie des recherches pour une nouvelle édition du Dante. Cette édition fut publiée d'après un manuscrit du XIV^e siècle, dit *Manuscrit Bartholinien*, et avec le secours de soixante-cinq autres manuscrits ou éditions anciennes (Udine, 1823-1827, 3 vol. in-80) ; on la regarde comme une des plus importantes de la poésie, car elle renferme une foule de leçons non encore recueillies. On a aussi de Viviani : *Chants militaires* (Brescia, 1807) ; les *Hôtes de Resia*, roman (1827) ; des discours, des portraits, des dissertations, etc. ; une traduction du roman de Louis Bonaparte intitulé *Marie ou les Hollandais* ; des éditions des *Nouvelles* de Barbieri (Udine, 1823, in-4°) et de la *Madonna Dianova* de Boccaccio (Udine, 1827). Il avait commencé à publier un *Manuel philosophique de la langue italienne*, que la mort ne lui laissa pas le temps de terminer.

VIVIANIE s. f. (vi-vi-a-ni — de *Viviani*, botan. ital.). Bot. Genre de sous-arbrisseaux, de la famille des geraniacées, ou type de celle des vivianies, comprenant une dizaine d'espèces, qui croissent au Chili. || Syn. de MELANOPSIDIUM, GUETTARDE et ANDROMAQUIE, autres genres de végétaux.

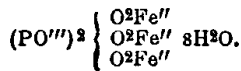
VIVIANIE, ÈE adj. (vi-vi-a-ni-è — rad. *viviane*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte à la viviane.

— s. f. pl. Famille de plantes dicotylédones, ayant pour type le genre viviane.

VIVIANITE s. f. (vi-vi-a-ni-te). Minér. Nom donné par les minéralogistes à un phosphate ferreux natif.

— **Encycl.** La *vivianite* est un minéral découvert par M. Telling dans plusieurs localités des Cornouailles et qui présente la composition d'un phosphate ferreux. Certains spécimens de ce minéral sont bien cristallins et présentent une teinte d'un vert bleuâtre très-pâle ; d'autres ont une forme nodulaire et présentent une couleur bleu foncé ; ces masses nodulaires renferment parfois des cristaux plus ou moins parfaits, de couleur brun foncé et qui, à la lumière réfléchie, ont une teinte rougeâtre.

La première de ces variétés se rencontre surtout dans les cavités avec des cristaux de quartz et de chalybite dans une gangue composée en majeure partie de blende, d'un peu de galène, de pyrites de fer, de pyrites de cuivre et quelquefois de mispickel. On la rencontre aussi, associée à l'isingérite et à la limonite, dans des cavités, au milieu de pyrites de fer massives, ou encore, rarement, avec de superbes cristaux brillants de scorodite, ou bien avec la chalybite et la cronstedite dans le quartz. Cet assemblage de minéraux ressemble beaucoup à celui que l'on trouve dans les spécimens des environs de Sainte-Agnès. La variété de teinte pâle et bien cristallisée a été examinée cristallographiquement par le professeur Von Rath. Piliée dans un mortier, elle se convertit en une poudre qui, presque incolore d'abord, passe très-vite au bleu tendre ; ce changement de teinte démontre dans la substance une instabilité qui oblige à prendre quelques précautions pour en faire l'analyse. Ces précautions étant prises, on reconnaît que le minéral est un orthophosphate ferreux, octohydraté, presque pur :



La variété cristalline brune renfermée dans les nodules de la *vivianite* pulvérulente est également, comme le prouve l'analyse, un orthophosphate presque pur, et la différence de couleur qui distingue cette variété de la précédente tient seulement au degré d'oxydation d'une petite portion du fer. Ces cristaux sont, comme les précédents, octohydratés.

La variété terreuse et friable, qui forme la masse des nodules dans lesquels les cristaux bruns sont contenus, présente une couleur bleu indigo foncé. A l'analyse, elle apparaît comme ayant une composition moins simple que les deux variétés précédentes. Les nombres que l'on trouve conduisent à

l'envisager comme résultant de l'union de 5 molécules d'orthophosphate ferreux octohydraté avec 1 molécule de phosphate diferré également octohydraté et avec 4 molécules de carbonate ferreux. Probablement cette substance complexe résulte de la décomposition, par l'eau chargée de carbonates alcalins, de la matière cristalline plus pure dont on retrouve ce qui reste dans le centre de presque tous les nodules.

La collection minéralogique du British Museum contient plusieurs cristaux très-déliés de *vivianite* de Fernando-Po, donnés par sir John Barrow, secrétaire de l'amirauté. Ces cristaux sont d'un noir bleuâtre très-foncé lorsqu'on les regarde par réflexion, et d'un bleu indigo lorsqu'on les regarde par transmission. En lames très-minces, ils sont souvent presque incolores.

D'après leur analyse, ces cristaux appartiennent à une variété intermédiaire entre la variété cristalline brune et la variété bleue et terreuse. Ils renferment 10 molécules d'orthophosphate ferreux hydraté et 1 molécule du phosphate diferré octohydraté dont nous avons parlé plus haut.

VIVIDE adj. (vi-vi-de — lat. *vividus*, même sens). Néol. Qui a un vif éclat : *Couleurs vivides*.

VIVIEN (SAINT-), bourg de France (Gironde), ch.-l. de cant., arrond. et à 16 kilom. N.-O. de Libourne, près des marais de la rive gauche de la Gironde ; pop. aggl., 464 hab. — pop. tot., 1.259 hab. Marais salants. L'église paroissiale, autrefois fortifiée, présente quelques détails intéressants, principalement dans le chœur et l'abside.

VIVIEN, héros de plusieurs chansons de geste du XIII^e siècle, qui se rattachent au cycle de Guillaume au Court-Nez. Les deux principales sont : les *Enfances Vivien* et la *Chevalerie Vivien*. Garin d'Anseune, pris par les Sarrasins de Lusenne, est soumis aux plus cruels tourments ; on lui demande pour rançon de livrer son jeune fils Vivien ; l'échange a lieu ; mais, peu de jours après, Vivien est enlevé aux Sarrasins par des pirates. Ceux-ci le vendent à une marchande, qui lui donne l'éducation en rapport avec sa profession ; cependant les instincts guerriers du fils d'une si noble race ne tardent pas à se manifester. Voyageant en Espagne en compagnie d'autres marchands, il se prend de querelle à Lusenne avec les mécréants, les tue, les disperse et s'empare de la citadelle, où les Sarrasins l'assiègent. Le bruit de cette aventure se répand en France ; Garin d'Anseune découvre que le jeune marchand n'est autre que son propre fils, et il décide le roi Louis à lever une armée pour le secourir. Les Sarrasins sont battus, Vivien est délivré et Lusenne livrée aux flammes.

Dans le second roman, la *Chevalerie Vivien*, le jeune homme est reçu chevalier par son oncle Guillaume ; c'est alors qu'il fait le serment de ne jamais reculer devant les Sarrasins de la longueur de 1 pied mesuré. Ensuite Vivien, n'écoulant plus que sa haine, rassemble bon nombre d'écuyers et de chevaliers et s'avance sur le territoire ennemi. Ayant chassé les mécréants de la Provence, il envoie à l'amiral de Cordoue une nef chargée de 700 Sarrasins horriblement mutilés. Cet acte cruel est le signal d'un soulèvement général des populations sarrasines. La Provence est envahie par une armée innombrable. Vivien, lié par son serment de ne jamais reculer, ne se retire pas pour chercher du secours auprès de son oncle Guillaume. Il marche au-devant de l'ennemi. Une terrible bataille se livre dans la vaste plaine d'Aleschans ; blessé et aveuglé par le sang, Vivien va toujours de l'avant frappant au hasard, lorsqu'il se rencontre avec son oncle Guillaume qui, prévenu de sa situation critique, était venu à son aide avec une troupe de chevaliers ; l'oncle et le neveu se reconnaissent et s'embrassent. Cependant la chance de la bataille est contre les chrétiens ; ils se débattent et fuient. Vivien prie son oncle de le redresser sur son cheval, de resserrer les bandes qui retiennent ses entrailles ouvertes et de le lancer au milieu des plus épais bataillons sarrasins ; c'est là que le vaillant chevalier trouve la mort.

Ces deux poèmes, dont les auteurs sont inconnus, renferment des situations tragiques et des scènes vraiment grandes et belles.

VIVIEN (Joseph), peintre français, né à Lyon en 1657, mort à Bonn en 1735. Élève de Le Brun, il remporta en 1678 le prix de peinture ; mais il abandonna l'huile pour le pastel et acquit dans ce genre une grande célébrité. L'électeur de Bavière le manda à sa cour, et il vint se fixer à Bonn, où il résida jusqu'à sa mort. Parmi ses principales œuvres, on cite les portraits de Max-Emmanuel, l'électeur, de Thérèse Sobieska, de Joseph-Clement, électeur de Cologne ; de l'empereur Charles VII et de Philippe V d'Espagne. On voit de lui au Louvre les portraits de Robert de Cotte, l'architecte, et du sculpteur Girardon, et à Versailles celui de Fénelon.

VIVIEN (Alexandre-François), homme politique, ministre et juriconsulte, né à Paris en 1799, mort en 1854. Il occupait un rang honorable au barreau d'Amiens, lorsque éclata la révolution de 1830. Le nouveau pouvoir, assuré de sa sympathie et de son dévouement, l'appela aux fonctions de procureur

général à la cour royale d'Amiens, puis le nomma conseiller d'Etat et préfet de police à Paris en 1831. Dans ce poste important et difficile, il déploya un zèle monarchique qui parut excessif. C'est ainsi qu'en juillet de la même année des combattants de juillet, des étudiants, des membres de sociétés populaires, ayant annoncé une visite à la place de la Bastille, pour célébrer l'anniversaire de la grande victoire du 14, M. Vivien publia le 13 une proclamation calomnieuse et provocatrice dans laquelle il travestissait ces citoyens en complices et en instruments de la légitimité, les représentant comme des artisans de troubles, des ennemis du peuple, qui, pour dissimuler leurs véritables desseins, s'emparaient des nobles souvenirs du 14 juillet, comme des instruments coupables de la faction déchuë; enfin il annonçait que l'autorité ferait justice de ces perturbateurs, etc.

Le lendemain, en effet, les patriotes furent assommés par des mouchards sur la place de la Bastille, sans que le moindre désordre eût donné prétexte à cette brutale exécution.

On sait d'ailleurs qu'à cette époque c'était une manœuvre des fonctionnaires de Louis-Philippe de voter les républicains à la haine publique en les signalant effrontément comme des carlistes déguisés. Ce coup de Jarnac a plus d'une fois réussi.

Elu député de Saint-Quentin en 1832, M. Vivien contribua au vote des lois de septembre, présentées par le gouvernement contre la presse. Ministre de la justice en 1840, il soutint avec talent, devant la Chambre des pairs, l'importante loi sur l'expropriation pour cause d'utilité publique. On n'eut d'ailleurs rien de remarquable à signaler dans sa gestion ministérielle, si ce n'est qu'il n'abusait pas trop contre la presse de la massue des lois de septembre. Plus tard il prit comme député l'initiative pour demander l'abrogation de la loi sur les annonces judiciaires, dont les ministres tiraient un parti scandaleux. Il siégeait alors au centre gauche.

Après la révolution de 1848, il fit partie de l'Assemblée constituante, comme représentant de l'Aisne, et fut appelé au comité de constitution, ainsi que quelques autres dynastiques chargés comme lui d'organiser la république. On ne dit pas si ces augures de l'orléanisme, en brassant leur besogne révolutionnaire, parvenaient à se regarder sans rire. M. Vivien vota généralement avec la droite, quelquefois avec les républicains modérés. Naturellement il repoussa l'amendement Grévy et vota pour l'institution monarchique de la présidence. En septembre, il reçut de Cavaignac le portefeuille des travaux publics, dans ce cabinet Dufaure qui marquait un pas de plus dans la réaction, fut porté par l'Assemblée troisième candidat à la vice-présidence de la république, et devint conseiller d'Etat, président de la section de législation. Il se retira des affaires après le 2 décembre 1851. On a de lui : le *Jeu à Paris* ou les *Jeux dans leurs conséquences sur la moralité des individus et la fortune des familles* (1825, in-18); *Traité de la législation des théâtres* (1840, in-8°); *Etudes administratives* (1853, 2 vol. in-8°, 2^e édit.).

M. Vivien était membre de l'Académie des sciences morales et politiques.

VIVIEN DE SAINT-MARTIN (Louis), géographe français, né à Caen (Calvados) en 1802. Lorsqu'il eut terminé ses études, il se rendit à Paris et ne tarda pas à se passionner pour les études géographiques. A vingt et un ans, il fit paraître une *Carte électorale et administrative* suivie, en 1825, d'un *Atlas universel*, fort bien fait. En 1828, M. Vivien de Saint-Martin fonda, avec M. Baillieu, le *Bibliomappe*, journal destiné à répandre le goût de la géographie, et qui cessa de paraître en 1830. En 1829, il fut attaché pour la partie littéraire et scientifique au *Constitutionnel*, dans lequel il publia des articles jusqu'en 1842. Dans l'intervalle il s'occupa de travaux très-divers sans abandonner toutefois ses études favorites. Il publia un grand ouvrage sur l'agriculture, refondit le *Dictionnaire français de Verger*, traduisit les *Œuvres de Walter Scott* (1836-1839, 25 vol. in-8°) et fit paraître quelques ouvrages historiques. En 1845, M. Vivien de Saint-Martin devint rédacteur en chef des *Nouvelles annales des voyages*, qu'il dirigea jusqu'en 1854. En outre, de 1847 à 1848, il eut la direction de l'*Athenæum* français, dont il était le fondateur. A partir de ce moment il s'occupa exclusivement de géographie et fit de louables efforts pour propager le goût de cette science si négligée dans notre pays. Il collabora à la *Revue contemporaine*, à la *Revue germanique*, à la *Presse*, où il rédigea un *Bulletin des sciences historiques*, publia de savants mémoires, de savants ouvrages, et commença en 1863, sous le titre d'*Année géographique*, une revue annuelle dans laquelle il enregistrait les voyages, les explorations, les travaux et les ouvrages relatifs à la géographie, etc., et qui n'a cessé de paraître chaque année depuis lors (1863-1875, 14 vol. in-18). M. Vivien de Saint-Martin est membre et président honoraire de la Société géographique de Paris, membre des Sociétés géographiques de Berlin, Saint-Petersbourg, Darmstadt, Dresde, etc.; de la Société d'éthnologie, etc. Très-instruit, il sait donner par l'agrement du style de l'intérêt aux sujets dans lesquels

il fait preuve d'une savante érudition. Sous sa plume, la géographie n'est pas une nomenclature aride, une série de noms et de positions qui fatigue la mémoire et rebute l'intelligence; il sait embrasser à la fois la terre et l'homme, et, ainsi comprise, la géographie devient une des sciences les plus élevées et les plus dignes d'étude. Nous citerons de lui : *Tables chronologiques* (1827, in-4°); *Géographie de la France* (1832, in-8°); *Cours complet d'agriculture* (1834, 4 vol. in-8°); *Histoire générale de la Révolution française, du Consulat, de l'Empire, etc.*, de 1789 à 1839 (1840-1842, 4 vol. in-8°); *Histoire de Napoléon* (1843, 2 vol. in-8°); *Histoire des découvertes géographiques des nations européennes* (1845, 2 vol. in-8°), ouvrage inachévé; *Recherches sur les populations primitives et les plus anciennes traditions du Caucase* (1847, in-8°); *Mémoire historique sur la géographie ancienne du Caucase* (1848, in-8°); *Etudes de géographie ancienne et d'éthnographie asiatique* (1850-1854, 2 vol. in-8°); les *Sciences historiques et géographiques envisagées dans leur mouvement actuel* (1851, in-8°); *Etat actuel de la cartographie en Europe* (1855, in-8°); *Etude sur la géographie grecque et latine de l'Inde* (1858-1860, in-8°, avec cartes); *Etudes sur la géographie et les populations primitives du nord-ouest de l'Inde* (1860, in-8°); *Mémoire analytique sur la carte de l'Asie centrale et de l'Inde* (1858, in-8°); le *Nord de l'Afrique dans l'antiquité grecque et romaine* (1863, in-8°); *Eclaircissements géographiques et historiques sur l'inscription d'Adulis* (1864, in-8°); *Histoire de la géographie et des découvertes géographiques depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, avec atlas de douze feuilles (1875, in-8°), ouvrage fort remarquable, etc.

Vivienne (RUE), une des principales rues de Paris; comme la rue de Richelieu, elle sert de trait d'union entre le Palais-Royal et le boulevard. Elle n'a pas toujours eu l'étendue que nous lui connaissons et ne s'est agrandie que peu à peu. Au xvi^e siècle vivait à Paris un sieur Louis Vivien, seigneur de Saint-Marc, échevin de Paris (1599) sous la prévôté de Jacques Danès, qui fit ouvrir sous son nom (rue Vivien) une rue allant de la rue Neuve-des-Petits-Champs à la rue des Filles-Saint-Thomas. L'usage féminisa le nom de cette voie nouvelle, qui garda le nom de rue Vivienne. Dès le commencement du xvi^e siècle, elle s'étendit jusqu'à la rue Feydeau; un peu plus tard (1642) les constructions du couvent des filles Saint-Thomas la forcèrent de reculer. En 1790 ce couvent, supprimé, devint propriété nationale et la rue Vivienne se reforma sur une partie de l'emplacement des bâtiments démolis. La Bourse en occupe une autre partie. Mais la rue Vivienne se trouvait encore sans issue, enclavée entre les rues Neuve-des-Petits-Champs et Feydeau; en 1809 on projeta de lui donner accès sur le boulevard. Les événements retardèrent l'exécution du projet qui, repris en 1829, fut exécuté l'année suivante. Quant à la dernière ouverture à lui donner, la rue Vivienne avait dès 1806 franchi lestement la rue Neuve-des-Petits-Champs pour descendre jusqu'au Palais-Royal.

La rue Vivienne fut, dès la Révolution, une rue aristocratique; elle eut ses morts et ses blessés au 13 vendémiaire, du côté des sections royalistes. Lors de l'invasion des alliés, les grands noms prussiens et russes coururent rue Vivienne; Blücher y eut son tailleur; l'empereur Alexandre y acheta mille objets à l'intention de Mme de Krüdner. Sous Louis-Philippe, Musard y ouvrit un concert qui n'eut pas la vogue attendue. La rue Vivienne est aujourd'hui encore, avec la rue Richelieu, un des centres du luxe parisien, du haut commerce et des objets artistiques. Le voisinage de ces trois foyers : le Palais-Royal, la Bourse, le boulevard, lui donne une animation extraordinaire pendant la semaine. Quant au dimanche, elle offre ceci de particulier qu'elle semble une vraie rue anglaise : boutiques closes, voitures et passants rares. Musset l'a dit dans deux vers d'une césure originale :

Un dimanche (observez qu'un dimanche la rue Vivienne est absolument vide, et la cohue Est aux Panoramas ou bien aux boulevards), etc.

Telle est cette rue à la mode, une de celles dont le Parisien pouvait être fier avant le percement de tant d'autres qui depuis l'ont fort éclipsée.

VIVIER s. m. (vi-vié — du lat. *vivarium*, réservoir d'animaux, surtout de poissons; de *vivus*, vivant, vif. Ce réservoir est ainsi désigné, soit parce qu'il contient des êtres vivants, soit parce qu'il contient généralement des eaux vives). Pêche. Pièce d'eau dans laquelle on met du poisson pour l'y nourrir et le pêcher au besoin : *On prend les poissons, dans les viviers, avec la trouble ou la seine*. (Bosc.) Il Bateau muni d'un réservoir, dans lequel on conserve le poisson vivant. Il Pièce d'eau poissonneuse, alimentée par des sources de fond.

— *Encycl.* Le vivier est ordinairement un bassin entouré de murs de terre ou de maçonnerie, rempli d'eau courante ou dormante. Des grilles en bois ou en fer laissent un passage ouvert à l'eau, en même temps qu'elles empêchent le poisson de s'échapper.

Le vivier doit être d'assez peu d'étendue,

afin que le propriétaire puisse le surveiller. Il est situé dans un enclos, près des maisons, exposé, autant que possible, au soleil levant ou au couchant, assez profond pour que les gelées ne puissent pas solidifier toute la masse liquide. Comme le poisson que l'on y place est déjà gros et en grand nombre pour un aussi petit espace, on est forcé de le nourrir en lui jetant soit des viandes, soit du pain, ou encore des légumes cuits.

Pendant l'hiver, on brise la glace des viviers, afin de pouvoir nourrir le poisson. Les voraces, tels que le brochet et la truite, doivent être placés dans des viviers à part et nourris, soit avec du poisson blanc, soit avec de l'alevin des étangs supérieurs.

Dans les villes situées sur des rivières, on conserve le poisson dans de grands coffres percés de trous et plongés dans la rivière, ou dans des bateaux disposés de telle sorte que le milieu forme un coffre semblable à celui dont nous venons de parler, tandis que les deux extrémités ne communiquent point avec la rivière. On possède ainsi de petits viviers ambulants, que l'on ferme d'un cadenas et qui peuvent conserver longtemps le poisson.

Aucun peuple n'a peut-être été plus prodigue que les Romains dans la construction des viviers. Comme le poisson était très-cher à Rome, les viviers produisaient beaucoup et augmentaient considérablement le prix d'une maison de campagne; il faut dire qu'ils coûtaient très-cher à construire. Les historiens et les poètes ne parlent que de la magnificence des viviers qu'on voyait dans toutes les maisons de campagne, où des propriétaires se ruinaient à les construire. Dans cet ordre de dépenses, nul n'égalait Lucullus, qui, pour nourrir du poisson de mer et en avoir quand il voulait, avait fait creuser des canaux de la mer à sa maison de campagne, située aux environs de Naples; pour la construction de ces canaux il fallut percer une montagne et faire une dépense telle, que le surnom de *Xerxes togatus* resta à Lucullus. On cite encore les viviers de C. Herius et de Vedius Pollio, qui jetait, dit-on, vivants à ses lampiroies les esclaves qu'il avait condamnés à mort.

« Nos grands, dit Cicéron, se croient les plus heureux des hommes lorsque, dans leurs viviers, ils possèdent un mulet ou une barbe de mer qui vient prendre la nourriture dans leurs mains. »

Les viviers creusés dans le roc passaient pour être les meilleurs. A défaut de roc, on battait la terre sur les bords, et, dans le fond, on creusait différentes cavités, les unes taillées carrément, pour servir de refuge aux poissons à écailles, les autres contournées en spirale, destinées aux murenes.

On donnait communément à l'eau 9 pieds de profondeur au-dessous de la surface de la mer. Alors les viviers n'étaient pas, comme les nôtres, destinés au poisson d'eau douce; mais aujourd'hui on a complètement abandonné les viviers de poisson de mer et renoncé à faire les folles dépenses qu'ils entraînaient. Depuis l'établissement des chemins de fer, ces viviers auraient perdu beaucoup de leur utilité, puisqu'il n'est, pour ainsi dire, pas de point en France où le poisson de mer n'arrive en quelques heures.

VIVIER (LE), bourg maritime de France (Ille-et-Vilaine), cant. de Dol, arrond. et à 4 kilom. de Saint-Malo, sur la baie de Cancale et le ruisseau de Cardequint; 930 hab. Port de cabotage, syndicat maritime; pêche; commerce de céréales, lin, chanvre et pommes de terre.

Vivier (CHÂTEAU DU). Les ruines de cet ancien château de France, jadis résidence royale, existent encore au hameau du Vivier (Seine-et-Marne), commune de Fontenay-Trésigny, arrondissement et à 23 kilom. de Coulommiers. Quelques historiens donnent, sans fondement, pour fondateur de ce château le roi Clovis. Ce qui est certain, c'est qu'il appartenait aux comtes de Brie et de Champagne et qu'il passa dans le domaine des rois de France, à la fin du xiii^e siècle, par le mariage de Jeanne de Navarre avec Philippe le Bel. En 1343, Philippe de Valois le transmit par une chartre à son fils, depuis Jean le Bon, et Charles V en fit plus tard en quelque sorte sa résidence habituelle. Charles VI habita aussi le château du Vivier, où, devenu fou, il fut relégué par Isabeau de Bavière. Ce fut au Vivier que le médecin de Charles VI inventa, dit-on, les cartes, pour distraire un peu son royal client. A partir de Charles VI jusqu'à Henri IV, le Vivier continua d'être une résidence royale. La Révolution vendit l'ancien domaine historique comme bien national, et, vers 1830, ses derniers restes, acquis par un charpentier, moyennant 1,200 francs, allaient tomber sous le marteau, lorsque M. Parquin, ancien bâtonnier des avocats, racheta le vieux manoir royal, le dégagés des immondices qui le couvraient et le restaura, en maintenant debout l'ancienne enceinte, qui avait résisté aux outrages du temps, en débouchant les ogives de la chapelle et en abattant le toit qui surplombait le sanctuaire, depuis longtemps métamorphosé en étable. Parmi les plus intéressants débris de l'ancien manoir, la chapelle, le donjon, les oubliettes méritent un souvenir spécial. La chapelle du Vivier, qui appartient à l'art du xiv^e siècle, est remar-

nable par son élégance, par la disposition bien entendue et symétrique de ses ogives, par la hardiesse de ses rosaces. Le donjon, qui porte de temps immémorial le nom de donjon de la Surveillance, est un admirable débris de tour à la carcasse gigantesque. Pour arriver aux oubliettes, « il vous faut descendre, dit M. Jubinal, un escalier en voûte arrondie, dont la forme insuistée frappe d'une profonde terreur et dont la porte de fer ramène à l'instant le souvenir du cachot qui fit frémir Dante... Puis nous sommes dans un cachot de forme ronde, qui a peut-être mille années d'existence et qui est venu jusqu'à nous sans perdre une seule de ses pierres. Six arceaux solides et artistement taillés montent du sol jusqu'en haut et se rejoignent en bloc à la clef de la voûte. Vous diriez ces raies de fer qui cerclent et emprisonnent un cadavre pour l'éternité, dans les cercueils des grands. L'enfouissement se faisait ainsi : on amenait le condamné dans cet étage de la tour, on levait à grand effort une lourde trappe de fer, on approchait l'homme vivant de cette fosse mortuaire, puis on le poussait; alors la trappe retombait; on abaissait par-dessus elle un énorme plancher de bois, dont les marques existent encore aux murailles latérales, et désormais les vivants pouvaient, sans entendre une seule plainte ni redouter le moindre gémissement, marcher sur la tête de ce mort qui était en vie, en attendant que cet homme vivant se fût changé en mort. »

VIVIER (Eugène), virtuose et compositeur français, né dans l'île de Corse en 1821. Le parti extraordinaire qu'il a su tirer du cor l'a placé au premier rang des cornistes de tous les temps. Caractère original et factieux, il s'est, en outre, acquis une assez grande renommée par ses réclames excentriques et ses mystifications. Son père, originaire de la Normandie, exerçait en Corse les fonctions de receveur des contributions. Envoyé dans le département de la Haute-Loire, il plaça son fils au collège de Brioude. Vivier commença ensuite son droit à Poitiers, et il l'abandonna bientôt pour la musique. Parmi tous les instruments, un seul le captivait, le cor, que le hasard avait mis dans ses mains et qu'il étudia avec la plus grande persévérance. Il vint à Paris vers 1841; les indiscrétions de ses amis permettent de conjecturer que ce fut à la suite d'un coup de tête. Connaissant déjà sa valeur, il avait résolu de vivre à Paris de son talent de corniste et prit à peine quelques leçons du professeur le plus en vogue alors, Gallay. Dès 1842, il était attaché à l'orchestre du Théâtre-Italien et à celui du Grand-Opéra. « En 1843, dit M. Fétis, Vivier fixa tout à coup l'attention par la découverte qu'il fit d'un phénomène acoustique dont il n'a point été donné jusqu'à ce jour d'explication satisfaisante. Ce phénomène consiste dans la production de plusieurs sons simultanés par le tube du cor, lesquels font harmonie consonnante. On pourrait croire que ce phénomène est analogue à celui de la corde vibrante, qui, outre le son principal, fait entendre ses harmoniques de tierce majeure, quinte, octave, et même septième mineure et neuvième; mais ces harmoniques ont une faible résonnance, tandis que les trois sons produits par le cor de Vivier ont une intensité égale et beaucoup d'éclat. D'ailleurs, dans une chasse pour trois cors, qu'il joue seul, il ne fait pas entendre seulement des accords de tierce et quinte, mais aussi des accords de tierce et sixte et de quarte et sixte. Quelques personnes ont cru expliquer l'effet produit en supposant que l'artiste chante, dans le tube, des sons pendant qu'il en forme d'autres par l'impulsion des lèvres sur la colonne d'air; mais de ce moyen il ne résulterait que deux sons, et il en fait entendre trois et quelquefois quatre. »

Il est à souhaiter que Vivier n'emporte pas son secret avec lui, mais, de son vivant, il ne paraît pas du tout disposé à le lâcher. Ajoutons que, à ce secret, il joint encore de très-grands mérites d'exécution; outre les effets d'harmonie qu'il tire du cor, il en joue avec un charme puissant, il a une belle qualité de son et chante bien, quoique dans un espace resserré qui ne dépasse guère l'octave. Il a peu composé; on a cependant de lui quelques romances dont les mélodies sont en général distinguées. Mais, quelque sincère que soit sa passion pour le cor, Vivier paraît avoir eu encore un plus grand amour du lucra, et personne n'a eu recours plus que lui à la réclame, à la publicité sous toutes ses formes. Il a tout fait pour amasser la foule autour de lui, ce dont on ne peut guère lui faire un reproche. Ses mystifications sont restées célèbres. « A côté de sa réputation de virtuose, dit M. Fétis, que ce talent original a toujours trouvé bienveillant, Vivier s'en est fait une autre de mystificateur et de plaisant, qui lui a aussi procuré des succès dans le monde et près de quelques grands personnages. Sa faculté d'imitation est fort remarquable; il s'en sert d'une manière très-amusante. » Citons-en quelques traits. Au fruit on connaît l'arbre; au récit de quelques-unes de ses farces, on connaît Vivier, ce gai compagnon. Nous en empruntons le fond à un livre de M. Oscar Comettant, *Musique et musiciens*. Un jour (c'était à Londres), Vivier monta dans un omnibus; à peine y est-il assis que sa figure prend un caractère de profonde in-

quiétude. Il fouille dans ses poches, se tâte partout avec des mouvements convulsifs et désespérés; des exclamations sourdes s'échappent de sa poitrine haletante; de temps à autre il lève ses mains au ciel, et des gouttes de sueur perlent sur son front. Son émotion est extrême. Machinalement, il va jusqu'à tâter ses bottes, pour s'assurer si l'objet qu'il paraît avoir perdu, et auquel il attache tous les voyageurs suivent avec intérêt les phases de son désespoir, en se disant : « C'est un Français qui a perdu son portefeuille. » Tout à coup, Vivier, obéissant à une inspiration soudaine, fait un bond sur lui-même, ôte brusquement son chapeau et jette les yeux dans l'intérieur. Un bonheur ineffable succède alors à des inquiétudes mortelles. Le corniste regarde le fond de son chapeau avec cette émotion souveraine qu'on éprouve à retrouver le plus précieux des biens dont on se croyait à jamais privé. Des larmes de joie s'échappent de ses yeux. Tout entier à ses émotions et paraissant oublier jusqu'aux personnes présentes, Vivier envoie des baisers à l'objet si miraculeusement retrouvé. Mais quel est cet objet si cher à son cœur ? Les voyageurs de l'omnibus, qui, avec le conducteur, ne quittent plus de leurs regards le chapeau de l'artiste, vont enfin l'apprendre. Vivier, après quelques démonstrations de bonheur, plonge lentement une main dans son feutre pour ramener à lui cet ineffable trésor. Sans le bruit de la voiture qui roulait, on eût entendu battre les cœurs dans toutes les poitrines. Quelques secondes encore d'une attente perplexe, et les spectateurs de cette scène si palpitante d'intérêt voient, quoi ? Une cocotte en papier ! Vivier, qui n'a pas l'air de s'apercevoir qu'on l'observe, prend délicatement cette cocotte par la queue, la contemple sous toutes ses faces, la caresse, l'embrasse avec transport et la cache ensuite précieusement dans sa poitrine; puis il descend de l'omnibus. Qu'on juge de la stupéfaction des voyageurs à ce dénouement si peu prévu !

La plus étourdissante des plaisanteries de Vivier, parce qu'elle a demandé, pour pouvoir être conduite à bonne fin, des mois entiers de patience et de sacrifices personnels inouïs, est celle que le célèbre corniste a faite à un propriétaire chez lequel il demeurait. Intraitable à l'endroit des animaux, ce propriétaire avait signifié à l'artiste qu'il eût à se défaire d'un chat, d'un chien et d'un corbeau, ses colocataires. Vivier parut se résigner; il se sépara, non sans regret, des trois vieux amis. Quelque temps après, divers locaux se plainquirent au concierge et au propriétaire d'être réveillés pendant la nuit et au point du jour par un son étrange et prolongé, qui semblait partir de l'appartement occupé par Vivier. Un Américain crut pouvoir affirmer au propriétaire que ce son mystérieux était la voix d'un buffle : « Je connais parfaitement le mugissement du buffle, disait-il, pour l'avoir chassé dans les montagnes Rocheuses, et je vous assure que vous avez un buffle chez vous. — Un buffle chez moi, et au quatrième étage ! allons donc ! vous rêvez, monsieur, répondit le propriétaire; c'est simplement le son du cor, dont mon locataire s'amuse à jouer de temps à autre. » Six mois se passèrent. A la fin, les beuglements du buffle, suivant les uns, le son du cor, suivant les autres, devinrent intolérables, et le propriétaire se décida à voir par lui-même ce qu'il en était. Il sonna à la porte de Vivier, qui le reçut dans la salle à manger. Après les compliments d'usage, le propriétaire allait adroïtement faire allusion au son mystérieux et perturbateur, lorsqu'un terrible et long mugissement se fait entendre dans la pièce adjacente, le salon. « Ah ! mon Dieu, dit le propriétaire, qu'y a-t-il donc dans votre salon ? — Dans mon salon ? reprend Vivier avec indifférence. — Eht oui, dans votre salon ! — C'est une vache, monsieur. — Une vache, chez moi ! — Chez vous, non ; chez moi, oui. — Monsieur, c'est une infamie ! Je vous donne congé, et vous allez immédiatement signifier le sien à cet ignoble animal ! — De la modération, monsieur, reprend Vivier, de la modération. Souvenez-vous que vous êtes marié, qu'on ne sait pas ce qui peut arriver, et qu'il est au moins maladroit, dans votre position, d'insulter les bêtes à cornes. » La génisse, trop grande pour passer par les escaliers, fut démenagée par la fenêtre avec une peine infinie. Vivier n'avait mis personne dans la confidence de cette farce si longuement préméditée. Une belle nuit, il avait apporté cette génisse chez lui, quand elle n'avait encore que quelques jours d'existence, et l'avait soigneusement nourrie jusqu'au jour où le propriétaire, qui ne voulait ni chiens ni chats, découvrit qu'on se livrait dans sa maison à l'élevage du gros détail.

Sous l'Empire, Vivier, qui était un des familiers des Tuileries et surtout de Compiègne, aimait souvent l'ex-empereur par ses caractères excentriques plus encore que par son talent de virtuose. En retour, il fut toujours pourvu de grasses sinécures financières; ainsi, on le nomma inspecteur d'une exploitation minière du Midi. Comme ces fonctions n'avaient rien de réel que les appointements, les petits journaux répandirent alors le bruit qu'il allait être créé bibliothécaire du bois de Boulogne.

VIVIERS, anciennement *Alba Augusta*, *Vivarium*, ville de France (Ardèche), ch.-l. de cant., arrond. et à 39 kilom. S.-E. de Privas; pop. aggl., 1,560 hab. — pop. tot., 2,937 hab. Evêché suffragant d'Avignon; séminaire. Fabriques de chaux hydraulique. La ville se compose de deux parties distinctes : le vieux Viviers, situé entre la route et le Rhône, au pied et sur les pentes d'un rocher supportant la cathédrale et des débris de fortifications; le Viviers neuf, longeant la route. La première partie, la plus pittoresque, a conservé jusqu'à nous ses rues étroites et escarpées et ses vieilles maisons moyen âge et Renaissance, aux portes et aux fenêtres sculptées. Le principal monument de Viviers est sa cathédrale, classée avec raison au nombre des monuments historiques. Elle est dédiée à saint Vincent. La nef en est moderne, mais le chœur et la tour appartiennent au style ogival. Cette tour, d'une architecture aussi hardie que sévère, est divisée par un cordon en deux étages ornés de cintres, dont des pilastres soutiennent les retombées. La partie supérieure du clocher est octogone, et chacune de ses faces présente une ogive ornée. Une ligne de créneaux véritables, coiffant la plate-forme, donne à l'édifice l'apparence d'une forteresse. A l'intérieur de la cathédrale, on remarque un tableau de Mignard, très-renommé. Il faut encore mentionner : le palais épiscopal, édifice du XVII^e siècle, entouré de vastes jardins; l'ancien hôtel de la recette générale; l'hôtel d'Alber de Noé (style de la Renaissance); une ancienne maison particulière, dite maison des Chevaliers, et classée, comme la cathédrale, au nombre des monuments historiques; l'observatoire rustique de l'astronome Flaubergues, né et mort à Viviers; enfin le séminaire diocésain, construction moderne. A moins de 1 kilom. de Viviers se trouve la grotte de Saint-Victor, ainsi nommée, dit-on, du nom de l'apôtre du Vivarais, qui y fut martyrisé, si l'on en croit la tradition.

— *Histoire*. Viviers, ancien *castellum* au temps de la domination romaine, devint, au VI^e siècle, après la destruction d'*Alba Augusta* par les Vandales, la capitale de l'Helvie. Il dut plus tard un nouvel accroissement d'importance à son siège épiscopal. Charlemagne déclara le premier l'autorité temporelle réunie à l'autorité spirituelle dans l'Eglise de Vézille. On vit, dans la suite, plusieurs évêques de Vézille refuser, en conséquence, l'obéissance au roi de France. Philippe le Bel supprima ce pouvoir hostile, et dès lors la décadence de Viviers commença. Les guerres de religion achevèrent l'œuvre de ruine, et c'est ainsi que Viviers, qui comptait un instant, au moyen âge, jusqu'à 15,000 hab., est tombé au rang inférieur qu'il occupe aujourd'hui.

VIVIEZ, bourg de France (Aveyron), cant. d'Aubin, arrond. et à 39 kilom. de Villefranche, au confluent de trois petits ruisseaux, non loin du Lot; pop. aggl., 801 hab. — pop. tot., 2,200 hab. Mines de houille; fondrière de zinc et de cuivre, verrerie; atelier pour la réparation et la construction de locomotives.

VIVIFIANT, ANTE adj. (vi-vi-fi-an, ante — rad. *vivifier*). Qui vivifie, qui ranime; qui augmente la vie, la vigueur, le mouvement : *L'air est vivifiant parce qu'il cède au sang une partie de son oxygène*. (L. Cruevilleh.)

— Fig. Qui accroît la vie, l'activité de l'esprit : *Le souffle vivifiant de la liberté suffit certes à féconder les talents*. (Ste-Beuve.)

— Théol. Qui donne la vie de l'âme : *Grâce vivifiante*.

VIVIFICATEUR, TRICE adj. (vi-vi-fi-ka-teur, tri-se — rad. *vivifier*). Qui vivifie : *Souffle vivificateur*. Action vivificatrice.

VIVIFICATION s. f. (vi-vi-fi-ka-si-on — rad. *vivifier*). Action de vivifier; agent qui vivifie : *La vivification des chairs*. Il faut profiter des secours, des vivifications que la nature a partout en réserve. (Michelet.)

VIVIFIER v. a. ou tr. (vi-vi-fi-é — lat. *vivificare*; de *vivus*, vivant, et de *facere*, faire). Prend deux i de suite aux deux prem. pers. pl. de l'imp. de l'ind. et du prés. du subj. : *Nous vivifions; que vous vivifiiez*. Donner la vie à, conserver ou accroître la vie, l'énergie vitale de : *L'oxygène vivifie le sang*. *L'eau doit vivifier toutes les parties du globe et tous les membres du genre humain*. (B. de St-P.) Il Faire vivre, donner des moyens d'existence à : *L'avare ne vit que pour lui, sa mort en vivifie d'autres*. (Boiste.)

— Par ext. Donner du mouvement, de l'activité à : *Vivifier un quartier de la ville en y ouvrant de grandes rues*. *Vivifier un pays par des établissements industriels*. *Le commerce a vivifié des contrées désertes*.

— Rendre comme vivant, ressusciter en quelque manière; donner une apparence de vie à : *L'histoire vivifie le passé*. *Le sculpteur vivifie le marbre*. *Cuvier fouille une parcelle de gypse, y aperçoit une empreinte, et vous crie : Voyez !... Alors il déroule des mondes, animalise les marbres, vivifie la mort*. (Balz.)

— Fig. Animer; donner de l'énergie, de la vigueur à : *Notre mémoire, aussi bien que les instructions qu'elle retient, n'est qu'un corps inanimé et judaïque sans l'esprit qui doit le*

VIVIFIER. (Pasc.) *L'amour a quelque chose de moral qui vivifie le cœur et le porte à la vertu*. (A. Martin.) *La liberté vivifie l'industrie*. (Mich. Chev.)

— Prov. *La lettre tue, l'esprit vivifie*. La saine interprétation des textes n'est pas dans le sens littéral, mais dans celui que l'auteur a voulu donner aux mots. Ce proverbe est emprunté à l'Evangile.

— Techn. *Vivifier le plomb*. Le couvrir de cendre et de braise, pendant qu'il est en fusion.

VIVIFIQUE adj. (vi-vi-fi-ke — lat. *vivificus*; de *vivus*, vivant; *facere*, faire). Qui vivifie, qui donne ou conserve la vie : *Sucs vivifiques*.

— Fig. Qui donne l'activité, la vigueur morale : *L'esprit vivifique de Dieu*.

VIVIPARE adj. (vi-vi-pa-re — du lat. *vivus*, vivant; *pario*, j'enfante). Zool. Qui met au monde des petits vivants : *Blennie vivipare*. Tous les mammifères sont vivipares. Certaines mouches sont vivipares. La vipère est vivipare. Les pucerons, vivipares et ovipares tour à tour, naissent tout vivants l'été, pour être plus vite à la besogne. (Michelet.)

— Bot. Se dit des végétaux sur lesquels se produisent accidentellement des rameaux ou de jeunes individus, par suite du développement des graines ou des embryons latents : *Le paturin vivipare*.

— s. m. Zool. Animal qui met au monde des petits vivants : *Les vivipares et les ovipares*.

— s. m. pl. Entom. Groupe d'insectes diptères myodaires.

— s. f. Ichtyol. Nom spécifique d'une espèce de blennie.

— Moll. Syn. de PALUDINE. Il *Vivipare à bandes*. Nom donné par quelques auteurs à la paludine vivipare.

— Encycl. Physiol. On appelle animaux vivipares, par opposition aux ovipares, les animaux qui mettent au jour leurs petits vivants et débarrassés des enveloppes de l'œuf, qui est éclo dans l'intérieur de l'appareil reproducteur. Les mammifères seuls sont complètement dans ce cas. Chez eux, le germe a une enveloppe molle et délicate; demeurant toujours à couvert dans le sein de la mère, il n'a pas besoin d'une plus forte défense. Le fœtus vient au monde déjà tout formé et conserve pendant toute sa vie l'apparence qu'il avait en naissant.

On peut distinguer deux sortes de vivipares, les vrais et les faux, qui sont aussi nommés, et avec plus de justesse, *ovovivipares*. Les vrais sont, comme nous venons de le dire, les mammifères qui allaitent leurs petits; les autres sont des ovipares dans le sein desquels les œufs sont couvés et éclosent avant l'expulsion du petit, expulsion qui devient en quelque sorte pour lui une seconde naissance. Ces derniers prennent généralement peu de soin de leur progéniture.

Au reste, les mammifères eux-mêmes, tels que l'homme, les quadrupèdes, les cétacés, sont radicalement ovipares. Chez ces animaux les plus parfaits, l'œuf fécondé sort de l'ovaire, entre dans la matrice par les trompes de Fallope, s'attache, au fond de cette membrane par la caduque et le placenta, dans lequel les vaisseaux de la matrice viennent apporter le sang et les sucs nourriciers nécessaires à l'embryon. Il s'établit ainsi un commerce de vie entre la mère et le fœtus, qui reçoit directement et à chaque instant, depuis sa première forme d'œuf jusqu'à sa naissance, la nourriture de l'organisme maternel lui-même. Dans les ovovivipares, au contraire, l'œuf, après être entré dans l'oviducte, qui tient lieu de matrice, y demeure isolé, libre. Dans cet œuf, le fœtus se développe aux dépens de la provision qui y a été d'avance accumulée, sans contracter union avec la mère; puis il se dégage des membranes qui l'entourent et qui constituent la périphérie de l'œuf; c'est l'éclosion, et enfin la mère le met bas.

On voit que les ovovivipares tiennent le milieu entre les vivipares et les ovipares proprement dits.

— Zool. On trouve exceptionnellement de ces vivipares incomplets chez les reptiles (vipère, salamandre, etc.), chez les poissons (blennie, vulgairement baveuse, etc.), chez les mollusques (paludine et plusieurs autres) et même chez les articulés (la tsetse par exemple, à ce qu'il paraît). On a vu aussi des faits pareils, par exception, chez certains oiseaux. Il suffit, pour la réalisation de ce phénomène, que l'œuf qui était destiné à être pondue et à éclore après avoir été couvé au dehors soit retenu dans le corps de la mère, y soit couvé par la chaleur qui s'y développe sans cesse et que le fœtus y éclore avant d'être déposé par la mère. C'est ce qui est arrivé pour des poules qu'on a vues pondre des poulets au lieu de pondre des œufs. Par une raison contraire, il peut arriver qu'un animal, naturellement ovovivipare, puisse quelquefois pondre ses œufs avant l'éclosion ou produire en même temps des œufs et des petits. Il suffit qu'il se passe dans la mère un phénomène correspondant à celui d'un accouchement avant terme et ce phénomène est fréquent chez les salamandres, les lézards et les orvets; ces reptiles produisent presque indifféremment des œufs ou des pe-

tits vivants selon les circonstances. On peut encore le provoquer en ouvrant, en temps de frai, une salamandre pleine; ses œufs peuvent éclore et vivre. Cette observation ramène jusqu'à Plin. Aristote avait déjà constaté le même fait chez la vipère, et de nos jours l'expérience a mis ces observations hors de doute.

Les poissons ovovivipares, qu'on nomme improprement *vivipares*, méritent une attention particulière. La femelle de ces poissons est munie dans le bas-ventre d'une membrane qui reçoit les œufs et dans laquelle ceux-ci restent en incubation jusqu'à l'éclosion des fœtus. A cette catégorie appartient la blennie vivipare, poisson sans écailles, de 0m,50 de longueur, d'un jaune foncé, rayé de noir sur le dos et blanc grisâtre sous le ventre, qui gagne la pleine mer au solstice d'été, après avoir passé la saison précédente sur nos rivages, dans nos détroits et surtout dans la Baltique. Chez ce poisson, les œufs commencent à se former dans l'ovaire vers l'équinoxe de printemps; ils sont alors blanchâtres et très-petits; au commencement de juin, ils grossissent et se colorent en rouge. Peu de temps après, ils éclosent dans le sein même de la mère. On a trouvé dans une seule femelle près de trois cents fœtus. D'après Schoneveld, la femelle dépose ses petits après l'hiver; bientôt l'ovaire devient flasque et se retire comme une vessie vide d'air. Les mâles alors ne diffèrent plus extérieurement des femelles, si ce n'est qu'ils sont plus petits et d'un jaune plus vif.

VIVIPARISME s. m. (vi-vi-pa-ri-sme — rad. *vivipare*). Zool. Condition des animaux vivipares. On dit aussi VIVIPARITÉ et VIVIPARIE s. f.

VIVISECTEUR s. m. (vi-vi-sè-cteur — du lat. *vivus*, vivant; *sector*, celui qui coupe). Celui qui pratique des vivisections.

VIVISECTION s. f. (vi-vi-sè-ksi-on — du lat. *vivus*, vivant; *sectio*, action de découper). Anat. Dissection anatomique d'un animal vivant : *Les vivisections ont créé presque toute la physiologie du système nerveux*. (H. Taine.)

— Encycl. Les vivisections sont des expériences pratiquées sur les animaux vivants. Ces expériences consistent à modifier ou à séparer certaines portions de la machine vivante, afin de se rendre un compte exact de leurs usages ou de leur utilité. Après avoir disséqué les animaux morts, il convient de les disséquer vifs pour mettre à découvert et voir fonctionner les parties cachées de l'organisme. Sans cela, il n'y a ni physiologie ni vraie médecine possibles. Pour apprendre comment l'homme et les animaux vivent, il est indispensable d'en voir mourir un grand nombre, attendu que les mécanismes de la vie ne peuvent se dévoiler et se prouver que par la connaissance des mécanismes de la mort.

La vivisection, considérée comme méthode analytique d'investigation sur le vivant, comprend un grand nombre de degrés successifs, car on peut avoir à agir soit sur les appareils organiques, soit sur les organes, soit sur les tissus ou sur les éléments histologiques eux-mêmes. En général, la vivisection se compose de mutilations, incisions, excisions, ablations, injections, sections, etc., faites au moyen d'instruments divers et dans le but de pénétrer le mécanisme des fonctions de la vie.

A toutes les époques, on a pratiqué des vivisections. On raconte que les rois de Perse livraient les condamnés à mort aux médecins, afin qu'ils fissent sur eux des vivisections utiles à la médecine. Selon Galien, Attale III Philométor, qui régna 137 ans av. J.-C., à Pergame, expérimentait les poisons et les contre-poisons sur des criminels condamnés à mort. Celse rappelle et approuve les vivisections d'Hérophile et d'Erasistrate, pratiquées sur des criminels et avec le consentement des Ptolémées. Il n'est pas cruel, dit Celse, d'imposer des supplices à quelques coupables quand ces supplices doivent profiter à des multitudes d'innocents pendant le cours de tous les siècles. Le grand-duc de Toscane fit remettre à Fallope, professeur d'anatomie à Pise, un criminel, avec permission de le faire mourir et de le disséquer à son gré. Le condamné ayant une fièvre quarte, Fallope voulut expérimenter l'influence des effets de l'opium sur les paroxysmes. Il administra 2 gros d'opium pendant l'intermission; la mort survint à la deuxième expérimentation. Des exemples analogues se sont retrouvés plusieurs fois. En 1474, un archer de Meudon, condamné à mort et qui avait souffert de la pierre, fut livré aux médecins, qui pratiquèrent sur lui plusieurs opérations dont il guérit. Le franc-archer eut sa grâce.

On peut considérer Galien comme le fondateur des vivisections sur les animaux. Il institua ses expériences en particulier sur des singes ou sur de jeunes porcs, et il décrivit les instruments et les procédés employés pour l'expérimentation. Il ne pratiqua guère, d'ailleurs, que des expériences dites *perturbatrices* et qui consistent à blesser, à détruire ou à enlever une partie, afin de juger de son usage par le trouble que sa soustraction produisait. Galien a étudié ainsi les effets de la

destruction de la moelle épinière, ceux de la perforation de la poitrine d'un côté ou des deux côtés à la fois; les effets de la section des nerfs, des artères, etc. Depuis Galien, de nombreux physiologistes ont fait des *vivisections*. Il faut citer, parmi les plus illustres, Graaf, Harvey, Aselli, Pecquet, Haller, Bichat. De nos jours, Magendie, Flourens, Claude Bernard et beaucoup d'autres sont parvenus à faire entrer définitivement la *vivisection* dans la physiologie et dans la médecine comme un procédé d'étude habituel et indispensable.

Cependant, de tout temps et de nos jours encore, les *vivisections* ont rencontré des détracteurs acharnés : les uns les attaquent comme immorales, d'autres prétendent qu'elles sont inutiles à la science. En 1841, on vit entrer au cours de Magendie un homme d'un âge respectable, grand, vêtu de noir, gardant sur sa tête un chapeau à très larges bords, portant un habit à collet droit et des culottes courtes. C'était un quaker. « Je demande à parler à Magendie, » dit-il. Magendie se désigna, et le quaker continua : « J'avais entendu parler de toi, et je vois qu'on ne m'avait pas trompé, car on m'avait dit que tu faisais des expériences sur les animaux vivants. Je viens te voir pour te demander de quel droit tu en agis ainsi et pour te dire que tu dois cesser ces sortes d'expériences, parce que tu n'as pas le droit de faire mourir les animaux ni de les faire souffrir, et parce qu'ensuite tu donnes un mauvais exemple et que tu habitues tes semblables à la cruauté. » Magendie répondit alors au quaker : « Il faut se placer à un autre point de vue pour juger les expériences sur les animaux vivants. Il est certain que, si elles n'avaient pas pour but et pour résultat d'être utiles à l'humanité, elles pourraient être taxées de cruauté; mais le physiologiste qui est mû par la pensée de faire une découverte utile à ses semblables ne mérite aucunement ce reproche. Votre compatriote Harvey n'aurait pas découvert la circulation s'il n'avait fait des expériences sur les biches du parc du roi Charles I^{er}, qui oserait nier que cette découverte ait rendu les plus grands services à l'humanité? La guerre, continua Magendie, ne serait qu'une cruauté barbare, si l'on ne considérait son but et ses résultats pour l'humanité. Mais ce que l'on pourrait condamner peut-être, c'est la chasse... — Oh ! certainement, interrompit le quaker, je condamne la guerre et la chasse aussi bien que les expériences sur les animaux vivants. Dans tous les cas, l'homme se donne des droits qu'il n'a pas, et je voyage pour faire disparaître du monde ces trois choses : la guerre, la chasse et les expériences sur les animaux vivants. » Le quaker ne fut pas convaincu par Magendie pas plus que Magendie par le quaker, mais Magendie avait raison.

Comme le dit admirablement Claude Bernard, « dans la science, c'est l'idée qui donne aux faits leur valeur et leur signification. Il en est de même dans la morale, il en est de même partout. Des faits identiques matériellement peuvent avoir une signification morale opposée, suivant les idées auxquelles ils se rattachent. Le lâche assassin, le héros et le guerrier plongent également le poignard dans le sein de leurs semblables. Qu'est-ce qui les distingue, sinon l'idée qui dirige leur bras? Le chirurgien, le physiologiste et Nérone se livrent également à des mutilations sur les êtres vivants. Qu'est-ce qui les distingue encore, sinon l'idée? »

Les gens du monde qui attaquent les *vivisections* sous prétexte de morale se trompent comme ceux qui en dénie l'utilité scientifique. La sensibilité des premiers ne doit pas plus toucher les physiologistes que l'ignorance des seconds, et, tout en respectant le sentiment charitable du quaker de Magendie, les médecins ne feront des progrès dans la guérison des maladies qu'en sacrifiant actuellement beaucoup d'animaux.

La première condition pour pratiquer la *vivisection* est une connaissance parfaite de l'anatomie. On comprend, en effet, que, quand il s'agit de couper un nerf, de lier un conduit ou d'injecter un vaisseau, il est absolument indispensable de connaître les dispositions anatomiques des parties sur lesquelles on opère. Il y a des expériences qui seraient impossibles chez certaines espèces animales, et le choix intelligent d'un animal présentant une disposition anatomique heureuse est souvent la condition essentielle du succès d'une *vivisection*. Les dispositions anatomiques peuvent parfois présenter des anomalies qu'il faut également bien connaître, ainsi que les variétés qui s'observent d'un animal à l'autre.

Les résultats obtenus par les *vivisections* pratiquées sur les animaux sont pleins d'enseignement pour la physiologie de l'homme, attendu que les propriétés fondamentales des tissus sont les mêmes chez tous les animaux. Ceux-là se trompent qui prétendent que les conclusions de l'expérience physiologique ne sont pas applicables à l'espèce humaine et que la physiologie expérimentale déduite des animaux est illusoire.

Aujourd'hui, les *vivisections* sont entrées dans la pratique physiologique et, dans tous les laboratoires de physiologie, deviennent le plus habituel des moyens d'étude. La grenouille, le rat, le lapin et le chien sont les principaux animaux qui servent aux inves-

tigations de l'expérimentateur. Pour toutes les expériences un peu longues et un peu douloureuses à pratiquer sur le lapin et le chien, on chloroformise ces animaux et on les soustrait ainsi à la douleur.

Les progrès de la physiologie sont liés à l'emploi des *vivisections*, c'est-à-dire des expériences pratiquées sur les animaux vivants. Renoncer aux *vivisections* serait condamner cette science à un éternel *statu quo*. Si l'on réfléchit maintenant qu'il n'y a pas de clarté en pathologie sans clarté en physiologie, et que la médecine pratique ne peut se perfectionner qu'autant qu'on connaît mieux le mécanisme des fonctions et l'action intime des substances médicamenteuses, on reconnaîtra l'immense utilité des *vivisections*, non pas seulement au point de vue spéculatif et théorique, mais encore au point de vue des applications les plus urgentes, celles qu'on en fait à l'art de guérir.

VIVIT SUB PECTORE VULNUS (*La blessure vit toujours au fond du cœur*), fin d'un vers de Virgile (*Enéide*, liv. IV, v. 67). Le poète emploie, pour peindre la passion naissante de Didon, cette image qui a déjà servi, au premier livre, à exprimer le ressentiment de Junon, blessée par le jugement de Paris : *Aeternum servans sub pectore vulnus* (Gardant au fond du cœur son éternelle blessure).

Se dit, dans l'application, de toute injure dont on conserve un ressentiment profond et caché :

« Le ressentiment et la reconnaissance sont, pour me servir d'une expression célèbre, la mémoire du cœur. Plus l'injure a été sentie vivement, plus elle laissera de traces dans l'âme, plus le ressentiment sera profond : *Vivit sub pectore vulnus*. »

BAUTAIN.

VIVAIN, bourg et commune de France (Sarthe), canton de Beaumont-sur-Sarthe, arrond. et à 24 kilom. de Mamers; 1,250 hab. Il est situé dans une position pittoresque, sur les bords de la Sarthe. On y remarque l'église Saint-Hippolyte, fort beau monument, qui dépendait autrefois d'un prieuré conventuel de bénédictins. Un corps de ferme occupe aujourd'hui les débris des anciens bâtiments claustraux. Une grande porte, ouverte près du portail de l'église, y donne accès. L'église de Vivain est, sous le rapport de l'art, un des plus curieux spécimens du style du XIII^e siècle. Elle affecte dans son plan la forme d'une croix latine. La nef est du XI^e siècle, longue, étroite et simplement lambrissée; le plus grand nombre des fenêtres est aveugle. Il faut encore mentionner : le portail occidental, décoré de colonnettes, ouvrage du XIII^e siècle; les voûtes appareillées du chœur et des chapelles, qui soutiennent, le long des murailles, des colonnes groupées d'une grande légèreté; le vitrail oriental de l'église, divisé en quatre travées et représentant, dans des médaillons du XIII^e siècle, la vie de saint Hippolyte; enfin, à l'intérieur, une statue tumulaire du XIII^e siècle et une belle pierre tombale qui paraît remonter à la même époque. On voit, dans le chœur et dans la chapelle de la Vierge, les restes assez bien conservés d'un dallage incrusté du XIII^e ou du XIV^e siècle. Ayant l'église, on peut cependant encore mentionner une maison historique qui servait autrefois d'hôpital et où l'on remarque une belle porte romane. Des fouilles récentes ont amené, sur le territoire de Vivain, la découverte de nombreux vestiges gallo-romains, haches celtiques, médailles, etc.

VIVONNE ou **VIVONE**, bourg de France (Vienne), ch.-l. de canton, arrond. et à 20 kilom. S. de Poitiers, dans une belle vallée couverte de prairies, au confluent du Clain et de la Vonne; pop. aggl., 1,189 hab. — pop. tot., 2,290 hab. Filature; fabrication de grosses étoffes, tailanderie, teinturerie, mégisserie, tanneries.

VIVONNE (Louis-Victor de ROCHECHOUART, comte, puis duc de MORTEMART et DE), maréchal de France, né en 1636, mort à Chaillot en 1688. Il fut l'un des six enfants d'honneur de Louis XIV, dont il conquit la sympathie grâce à cet esprit, inné chez les Mortemart, qui est passé en proverbe. En 1654, il entra au service et fit ses premières armes en Flandre, sous Turenne. En 1663, il fut envoyé en Italie, prit part à la déplorable expédition de Gigeri, dirigée par le duc de Beaufort, et devint, en 1669, général des galères de la Méditerranée. Il passa, en 1667, à l'armée de Flandre, alla, après la paix d'Aix-la-Chapelle, imposer un traité de commerce aux Algériens, suivit Beaufort à la désastreuse entreprise de Candie et revint à la cour, où sa sœur, Mme de Montespan, avait remplacé Mlle de La Vallière. La guerre ayant été déclarée à la Hollande, il se distingua au passage du Rhin, puis au siège de Maëstricht, et reçut, en 1674, le gouvernement de la Champagne et de la Brie. En 1675, il fut nommé gouverneur et vice-roi de Sicile. Après avoir enporté Messine, Agosta, après la victoire de Palerme, où il écrasa la flotte hispano-hollandaise, il se vit rappelé par un caprice de Louis XIV et abandonna ses coûteuses conquêtes, avec la réputation d'un gouverneur prudent et d'un bon politique. La mort de son père, arrivée en 1675,

reporta sur sa tête les titres de duc et de premier gentilhomme de la chambre; dès lors, il ne quitta plus la cour que pour suivre le roi au siège de Gand et pour commander, après le départ de celui-ci, l'armée de Flandre, que la paix de Nimègue réduisit à l'inaction. Adonné aux plaisirs, de mœurs peu avouables, Vivonne avait une réputation d'esprit constatée par les contemporains. Ami de Boileau et de Molière, il se mêlait aux querelles littéraires du temps et combattait les modernes. Les mémoires du temps raillent souvent son embonpoint excessif, dont il était, du reste, le premier à rire. Il mourut à cinquante-trois ans, entre les mains d'un charlatan, « aussi pourri, dit Mme de Sévigné, d'âme que de corps. » Mme de Sévigné a été injuste. Celui qu'elle appelait sans vergogne le *gros curé* lui avait voué une véritable affection et lui avait donné le charmant surnom de *Maman mignonne*.

VIVORIO (Agostino), mathématicien italien, né à Vicence en 1744, mort en 1822. Après avoir fait ses études chez les jésuites, il entra chez les augustins de Vicence, puis il alla étudier la philosophie à Vérone et s'adonna en même temps aux mathématiques. Il exerça ensuite les fonctions de précepteur auprès de plusieurs familles nobles et, enfin, devint professeur de belles-lettres, d'histoire et de géographie au collège de Vérone. Ses principaux ouvrages sont : *Augusti Vivorii de cubicis ac biquadratis æquationibus tractatus* (Vérone, 1769, in-4°); *Sublimitatis geometriæ opuscula* (Venise, 1772, in-4°); *Instrumenti diviseri* (Vérone, 1794, in-8°); *Force des impressions du premier âge* (Vicence, 1810, in-8°); *L'Éducation physique* (Vicence, 1811, in-8°); *L'Éducation morale* (Vicence, 1814, in-8°); *Première éducation intellectuelle* (Vicence, 1815, in-8°).

VIVOTER v. n. ou intr. (vi-vo-té — rad. vivre). Vivre petitement, mesquinement, sans aisance, sans agrément : *On se ratatine pour se soustraire au danger, garder ce qu'on a, vivoter en paix*. (Chateaub.) *On vivote avec son mari, ma chère; on ne vit qu'avec son amant*. (Balz.)

Il vaut mieux vivoter que de cesser de vivre.

DESTOUCHES.

— Fig. Subsister, se soutenir mesquinement : *Beaucoup de journaux sont réduits à vivoter*.

VIVRE v. n. ou intr. (vi-vre — lat. *vivere*, même sens. V. *vie*, *vis*, *tu vis*, *il vit*, *nous vivons*, *vous vivez*, *ils vivent*; *je vivais*, *nous vivions*; *je vécus*, *nous vécûmes*; *je vivrai*, *nous vivrons*; *je vivrais*, *nous vivrions*; *vis*, *vivons*; *que je vive*, *que nous vivions*; *que je vécusse*, *que nous vécussions*; *vivant*; *vécû*. Le passé défini faisait autrefois : *Je véquais*, *nous véquâmes*. Être en vie, posséder la vie : *La cornette vit très-longtemps. Certains arbres vécurent plusieurs milliers d'années. Le chef-d'œuvre de l'homme est de vivre à propos*. (Montaigne.) *Qui a vécu un seul jour a vécu un siècle : même terre, même monde, mêmes sensations*. (La Bruy.) *Les femmes vivent plus longtemps que les hommes*. (Miquel.) *Vivre, c'est assimiler pour dépenser et agir*. (L. Cruveilhier.)

Qui vit aimé de tous à jamais devrait vivre.

FRADON.

Qui vivra sera libre, et qui meurt l'est déjà.

C. DELAVIGNE.

— Passer sa vie : **VIVRE à la campagne**. *Qu'il est doux de vivre dans un pays où les lois nous mettent à couvert de la volonté des hommes!* (St-Evremond.) *L'Allemagne est faite pour y voyager, l'Italie pour y séjourner, l'Angleterre pour y penser, la France pour y vivre*. (Montesq.) *L'homme vaut ce que vaut le milieu où il naît, où il grandit, où il vit, où il meurt*. (R. de Gir.)

Vivre seul, c'est languir, c'est attendre de vivre.

LAMARTINE.

Heureux qui peut, au sein du valon solitaire, Naître, vivre et mourir dans le champ paternel

V. HUO.

— Être, exister, durer, se maintenir; conserver sa force, son activité : *On ignore combien le monde a vécu, et plus encore combien il vivra. La vieille société fait semblant de vivre et n'en est pas moins à l'agonie*. (Chateaub.) *Le commerce ne vit que par la liberté*. (B. Const.) *Il n'est pas plus difficile de faire vivre un gouvernement que de faire vivre un journal*. (E. de Gir.)

Mais savez-vous qui fait vivre un ouvrage?

C'est le génie...

J.-B. ROUSSEAU.

Le génie a besoin de liberté pour vivre.

Il faut un large verre à l'homme qui s'enivre.

A. BARDIER.

Il Conserver une existence factice, se perpétuer par le souvenir : *La critique n'a jamais tué ce qui doit vivre, et l'éloge surtout n'a jamais fait vivre ce qui doit mourir*. (Chateaub.)

— Se nourrir, entretenir sa vie, trouver des moyens d'existence : *Travailler pour vivre. On a le temps d'avoir les dents longues lorsqu'on attend pour vivre le trépas de quelqu'un*. (Mol.) *Nous vivons aux dépens d'une multitude d'animaux*. (Raspail.) *En Egypte, celui qui ne pouvait prouver qu'il vivait par des œuvres honnêtes était puni de mort*. (E. de Gir.)

Tout le monde veut vivre aux dépens de l'Etat. C. BONJOUR.

Si l'on peut pardonner l'essor d'un mauvais livre, Ce n'est qu'aux malheureux qui composent pour

[vivre].

MOLIÈRE.

Apprenez que tout flatteur Vit aux dépens de celui qui l'écoute.

LA FONTAINE.

— Prendre ses repas : **VIVRE dans une pension bourgeoise**. **VIVRE à l'hôtel**.

— Jouir des agréments, des avantages, de la réalité utile de la vie; posséder une vie digne de ce nom : *Nous ne vivons jamais, nous espérons de vivre*. (Pasc.) *Il y a des gens qui commencent à vivre lorsqu'il faut cesser de vivre, ou plutôt qui ont cessé de vivre avant de commencer*. (Boss.) *La plupart des hommes meurent sans avoir vécu*. (Volt.) *Lutter, lutter encore, c'est vivre; cesser la lutte, ce n'est plus qu'exister*. (V. Parisot.) *Vivre, c'est espérer et attendre*. (De Sénancourt.) *Vivre, c'est agir, c'est changer de lieu, c'est se transformer*. (B. Haureau.) *Un homme ne sait jamais bien vivre, à moins que les femmes ne s'en soient mêlées*. (De Mère.) *Vivre, ce n'est pas apprendre, c'est appliquer*. (E. Legouvé.) *Vivre, c'est sentir la vie, c'est avoir des sensations fortes*. (H. Bayle.)

Ne cherchez pas un mot qui n'est pas dans le livre, Four savoir comme on vit, n'oubliez pas de vivre;

Aimez, car tout est là.

TH. GAUTIER.

— Passer sa vie dans un certain état, d'une certaine manière : **VIVRE dans la misère**. **VIVRE dans l'attente**. **VIVRE content**. *La plupart des hommes vivent comme des fous*. (Volt.) *Vivre sans peine n'est pas un état d'homme; vivre ainsi, c'est être mort*. (J.-J. Rouss.) *Nous vivons bien moins en nous que hors de nous*. (Chateaub.) *Vivre sans rien faire est aujourd'hui le signe de l'infirmité de capacité et d'éducation*. (Mme Guizot.) *Vivre d'abord, c'est la première loi des corps; mais vivre libre est la première loi des âmes*. (Vacherot.)

[Tre.]

Voulez-vous vivre heureux, vivez toujours sans mal-

VOLTAIRE.

Ah ! celui-là vit mal qui ne vit que pour lui.

A. DE MUSSET.

Quelque jeune qu'on soit, quand on a su bien vivre, On a toujours assez vécu.

Mme DESHOULIÈRES.

— Se conduire : **VIVRE en honnête homme**. *L'art de bien vivre est l'art de s'abstenir*. (Alibert.) *C'est en apprenant à vivre qu'on s'instruit à mourir*. (J. Droz.)

Savoir feindre, c'est savoir vivre.

Mme DESHOULIÈRES.

De LA BOUSSIE.

— Vivre de, Se nourrir de, entretenir son existence au moyen de : **VIVRE de pain sec**. **VIVRE de ses rentes**. **VIVRE de son travail**. *La condition naturelle de l'homme est de cultiver la terre et de vivre de ses fruits*. (J.-J. Rouss.) *L'avoué et l'avocat vivent des procès, comme le médecin de la maladie*. (Raspail.) *Celui qui sert à l'autel doit vivre de l'autel*. (Proudh.)

Des sottises d'autrui nous vivons au palais.

BOILEAU.

Il Entretenir son existence, durer au moyen de : *Les peuples vivent de ce qui tue la royauté*. (A. Billiard.) *La comédie vit du rire qu'inspire la ridicule*. (St-Marc Girard.) *Nourrir son esprit de, passer toute sa vie dans : Vivre de foi, Vivre de tourments. L'intelligence se nourrit du passé, comme la foi vit de l'avenir*. (St-Augustin.) *L'homme ne vit pas seulement des choses matérielles, il vit aussi des choses de l'esprit*. (L. Cruveilhier.) *L'homme ne vit que de mystère et de crainte*. (Alme E. de Gir.)

Vivre toujours d'espoir, c'est vivre de chimère.

DORAT.

Non, l'homme ne vit pas uniquement de pain; Il vit de sentiment, et son cœur en a faim.

A. BARDIER.

— Vivre d'industrie, Trouver dans son adresse et son savoir-faire des moyens d'existence.

— Vivre de régime, Prendre une nourriture réglée et modérée, soit pour raison de santé, soit par défaut de ressource : *Les gens faibles vivent de régime*. (De Bonald.)

Il vivait de régime et mangeait à ses heures.

LA FONTAINE.

— Vivre de ménage, Vivre petitement, ménager sa dépense.

— Vivre de la grâce de Dieu, N'avoir rien ou presque rien pour entretenir son existence : *L'homme qui travaille a besoin d'un salaire, il ne peut pas vivre de la grâce de Dieu*.

— Vivre à discrétion, En parlant des soldats, Vivre aux dépens des habitants, en tirant d'eux tout ce qu'on veut, et sans que les extorsions soient réprimées. Dans le langage ordinaire, N'être pas limité dans sa dépense, prendre à son gré ce dont on a besoin :

La, vivant à discrétion,

La galande fit chère lie,

Mangea, rongea, Dieu sait la vie

Et le lard qui périt en cette occasion !

LA FONTAINE.

— *Vivre au jour le jour, au jour la journée*. Ne gagner que pour satisfaire ses besoins immédiats, n'avoir aucune avance, ne faire aucune épargne sur son travail. *Il ne pas connaître l'avenir ou ne pas s'en préoccuper, ne s'inquiéter que du moment présent : Je vis au jour la journée, et je n'ai pas encore le courage de rien décider.* (Mme de Sév.)

— *Vivre avec*. Passer sa vie avec, fréquenter, être en relation habituelle avec : *VIVRE AVEC ses parents, avec un ami. Quand on ne sait pas hurler avec les loups, il ne faut pas vivre avec eux.* (Mme de Staël.) *Il faut vivre avec les dames pour ne pas devenir sauvage.* (J. de Maistre.) *Il Cohabiter, être en concubinage avec : Cet homme vit avec sa cousine. Cette femme vit avec un médecin.* *Il Se comporter avec : Vivre bien, vivre mal avec sa femme. Comment vivez-vous avec elle? Croyez tout le monde honnête, et vivez avec tous comme avec des fripons.* (Cal Mazarin.) *C'est le triomphe de la raison que de bien vivre avec les gens qui n'en ont pas.* (Volt.)

Le grand art est d'apprendre à bien vivre avec soi.

GRENET.

— *Être bien, être d'accord/ou ami avec : On ne saurait vivre avec ces gens-là.*

— *Vivre pour quelqu'un*. En faire l'objet de ses préoccupations ; s'occuper exclusivement de lui, de ses intérêts : *Ne vivre que pour ses enfants. Ne vivre que pour soi. Vivre pour Dieu. Rien de plus haïssable que les gens qui nous font sentir qu'ils ne vivent que pour eux.* (Mme de Lambert.) *C'est vivre deux fois que de vivre pour un autre.* (La Rochef.-Doud.)

Comme je vis pour moi, je veux vivre à ma guise.

MARMONTEL.

Qui ne vit que pour soi n'est pas digne de vivre.

BOISSY.

— *Vivre pour*, suivi d'un nom de chose ou d'un verbe à l'infinitif, faire le but de sa vie, de : *VIVRE POUR la gloire. VIVRE POUR jouir. Il faut manger pour vivre et non pas vivre pour manger.* (Mol.) *Les bons magistrats vivent pour servir leur pays ; les mauvais les servent pour vivre.* (Péit-Senn.)

— *Vivre sur*. Entretenir son existence au moyen de, tirer sa subsistance de : *VIVRE SUR le budget.*

— *Vivre sous*. Être le sujet de ; être gouverné, être régi par : *VIVRE sous un tyran. Vivre sous des lois cruelles.* *Être dominé par : Vivre sous une femme acariâtre, sous les lois d'une femme hâtive.*

— *Avoir vécu*. Avoir cessé de vivre, être mort : *Le pauvre homme a vécu.*

Non, non, avant ce jour, Sabine aura vécu.

CORNILLE.

— *Savoir vivre*. Avoir des manières convenables, savoir se comporter avec les gens bien élevés : *L'honnête homme est un homme poli et qui sait vivre.* (Bussy-Rab.) *C'est ne savoir pas vivre que de demander justice à ses juges quand ils ont résolu de se divertir.* (Mars.)

C'est peu d'être agréable et charmant dans un livre, il faut savoir encore et converser et vivre.

BOILEAU.

— *Substantif. Savoir-vivre*. V. ce mot à son rang alphabétique.

— *Apprendre à vivre*. S'instruire de la politesse, des manières usitées entre gens bien élevés. *Apprendre à vivre à quelqu'un*. Le corriger ; le faire repentir de ses torts, de sa malhonnêteté : *C'est fort bien fait d'apprendre à vivre aux gens et de leur montrer leur bévue.* (Mol.)

— *Vivre pais et aise*. Passer sa vie dans l'aisance et dans la tranquillité.

— *Être aisé à vivre*. Avoir bon caractère, être d'une humeur facile et liante.

— *Il a trop d'esprit, il ne vivra pas*. Se dit d'un enfant très-précoce, et quelquefois, par ironie, d'une personne qui veut paraître spirituelle.

— *Prov. Il faut que tout le monde vive*. Il faut fournir à chacun ou laisser chacun se procurer les moyens d'existence : *Ne tuez pas les petites industries ; il faut que tout le monde vive.* *On ne sait ni qui vit ni qui meurt.* On ignore le moment de sa mort et de celle des autres, ou, en général, On ne sait ce qui peut arriver : *Il est toujours bon de se ménager avec tout le monde, on ne sait ni qui meurt ni qui vit.* (Bussy-Rab.) *Il fait bon vivre et ne rien savoir, on apprend toujours.* Adage ironique par lequel on feint de vanter l'ignorance. *Il faut vivre à Rome comme à Rome.* Il faut se conformer aux mœurs du pays où l'on vit. *Qui a honte de manger a honte de vivre.* Se dit pour encourager une personne timide que la honte empêche de manger. *Asses jeune qui pauvrement vit.* Les personnes pauvres ne sont pas tenues d'observer les jeûnes de l'Eglise.

— *Interjectif. Vive ou Vivent*. Cri par lequel on exprime pour une personne ou une chose un souhait de longue vie ou une simple approbation : *Vive le roi ! Vive la République ! Vivent les lettres, vivent les arts, vivent ceux qui ont un peu de goût pour eux !* (Volt.) *Que voulez-vous faire d'une nation qui ne sait que crier vive le roi ?* (Mirab.)

Ma foi, vive Mignot et tout ce qu'il apprête !

BOILEAU.

Vivent les grands esprits pour former les grands

Le sage dit, selon les gens :
Vive le roi ! vive la Ligue !

Les gueux, les gueux
Sont les gens heureux ;
Ils s'aiment entre eux,
Vivent les gueux !

— *Vive Dieu !* Exclamation exprimant l'étonnement, l'admiration ou la résolution : *Vive Dieu ! qu'elle est gentille ! Vive Dieu ! est-ce possible ?* *Vive Dieu ! il me la payera.* *Substantif. Vive la joie.* Bon vivant, joyeux compagnon : *Il partit en compagnie de deux vivres la joie comme lui.*

— *Qui vive ?* Cri par lequel les sentinelles et les patrouilles invitent les passants à décliner leurs noms et qualités :

Qui vive ? — Grand prévôt. — Garde à vous, sen-

C. DELAVIGNE.

— *Substantif. Être sur le qui-vive*. Être dans un état d'attention inquiète : *Nous sommes toujours ici sur le qui-vive. Ces places des frontières, où l'on vit et où l'on dort sur le qui-vive, ont volontiers l'esprit de leur position et le privilège d'enfanter des âmes guerrières.* (Ste-Beuve.)

— *Théol. Être en état de grâce : L'âme meurt par le péché et vit par la grâce.* *Jouir du bonheur des élus : Les saints vivront éternellement avec Dieu.*

— *v. a. ou tr. Passer, mener, en parlant de la vie : Ma profession en cette vie est de la vivre mollement, pour la jouir au double des autres.* (Montaigne.) *Ma vie, l'ai-je vécue, où l'ai-je rêvée ?* (J.-J. Ampère.) *Il Souvent le verbe n'est actif qu'en apparence, les mots pendant, durant étant sous-entendus avant le mot qu'on pourrait prendre pour un régime direct : Il a vécu cent ans. Dans soixante ans qu'il a vécu, il a souffert vingt ans.*

— *s. m. Action de vivre ; jouissance de la vie : Le bien-vivre est un bien, le vivre est souvent un mal. Le simple vivre est incomparablement plus malaisé que le bien-vivre.* (Pasc.) *L'industrie, le bien-vivre et les jouissances domestiques sont les intérêts principaux de l'Autriche.* (Mme de Staël.)

— *Allus. hist. Le roi est mort, vive le roi !* Cri par lequel, en France, un héros annonçait au peuple la mort du roi et l'avènement de son successeur. V. ROI.

— *Allus. littér. Vive le roi ! vive la Ligue !* La Fontaine a emprunté ce vers au souvenir des troubles qui signalèrent le règne de Henri III, pendant lequel la Ligue, ayant pour chef le duc de Guise et soutenu par les Espagnols, chercha à renverser les Valois.

Dans l'application, ce vers peut servir de devise à ceux qui, sans courage et sans dignité, affichent successivement les couleurs de tous les partis, au gré des circonstances et de leurs intérêts :

« De même on trouve, dans la doctrine des jésuites, des armes pour toutes les politiques ; soyez démocrate avec la Ligue, adorez le roi absolu sous Louis XIV, vous aurez raison aujourd'hui comme vous aviez raison hier. »

LANFREY.

« En France, dans les classes élevées, on mourrait de honte si on était surpris trichant au jeu ou s'adonnant solitairement à la boisson. On en rit parmi les paysans. Mais trafiquer de ses droits politiques, exploiter son vote, se mettre en contradiction avec soi-même, crier tour à tour : *Vive le roi ! Vive la Ligue !* selon l'intérêt du moment, ce sont des choses qui n'ont rien de honteux dans nos mœurs. »

BASTIAT.

« Nous pratiquons surtout le précepte divin d'obéir aux puissances ; mais, avertis tard des changements, de peur de ne pas crier à propos : *Vive le roi ! vive la Ligue !* nous ne criions rien du tout. »

P.-L. COURIER.

« Les mesures prises à l'égard des journaux paraissent avoir deux objets : le premier, de les empêcher de dire ce qu'on ne voulait pas qu'on sût ; le second, de leur faire dire ce que l'on avait besoin de faire savoir. La censure remplissait parfaitement le premier de ces objets ; mais elle était insuffisante pour le second. Elle pouvait toujours supprimer un article qui lui déplaisait ; mais elle n'avait pas de moyen coercitif pour en faire faire qui lui plussent. Elle pouvait empêcher de crier *Vive le roi !* mais elle ne pouvait forcer à crier *Vive la Ligue !* »

HATIN.

— *Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses, l'espace d'un matin*, Vers de Malherbe. V. ROSE.

Vive l'empereur ! tableau de M. Muller. Cette composition, qui contient plus de deux

cents figures et fut exécutée en moins de trois ans, est la paraphrase d'une tirade officielle de Méry. Elle obtint au Salon de 1855 un succès de vogue et fut très-discutée. C'est le 30 mars 1814. Le ciel gris laisse filtrer un jour pâle ; aux fenêtres des maisons du boulevard se tiennent des spectateurs nombreux, tandis que quelques squelettes d'arbres se détachent sur le fond ; au milieu de la chaussée coule une armée de blessés de toutes armes, héros de la vieille garde, lanciers, artilleurs, qui le bras en écharpe, qui la tête enveloppée de linge, qui la jambe écopée, tous pâles du sang perdu, rentrent abattus et navrés de leur défaite, plus glorieuse que toutes les victoires de l'Empire. C'est à qui les soutiendra et les pansera. L'officier aveuglé par un coup de feu a déjà son Antigone ; des femmes du peuple entourent de bandelettes la jambe d'un vieux soldat ; quelques blessés russes, reconnaissables à leurs habits verts et à leurs plumes de coq, reçoivent aussi des soins ; cependant le terrible défilé continue et jette en passant le cri fanatique : *Vive l'empereur !* Cette procession chancelante, dit M. E. About, ne ressemble pas mal à la descente éplorée d'une Courtille où l'on s'est battu. C'est une collection de grimaces pénibles, de gestes disgracieux et de cris discordants. Le sujet commence à droite du tableau et finit à gauche sans autre idée de composition ; vous diriez une vignette destinée à une histoire de l'Empire ; mais M. Raffet a dessiné mille vignettes qui ont plus d'ensemble et de grandeur. Le tableau de M. Muller ne présente ni le caractère populaire des œuvres de Charlet, ni le mouvement lesté et rapide des moindres croquis de Vernet ; il ne parle ni à l'esprit ni aux yeux ; il n'existe ni par la composition, ni par le dessin, ni par la couleur. C'est un vaste néant étalé sur le mur d'un salon. »

Vive Henri IV ! air de danse des *Tricotets*, en vogue au XVIII^e siècle. Longue vie au bon Henri ! longue vie au vert-galant ! crie avec le peuple l'auteur anonyme de la chanson. Il y aurait bien des objections à faire à cet enthousiasme exagéré ; mais ce n'est pas ici le lieu de la critique historique. Admettons le bon Béarnais quand même, acclamons l'ami des belles et arrêtons-nous seulement à l'air de la chanson, car les paroles ne supportent pas l'examen. Cette musique, reproduction de l'air dit des *Tricotets*, donne une faible idée des talents chorégraphiques de nos ancêtres. Franchement, il faut avouer qu'ils ne devaient point se fatiguer les jambes avec un rythme aussi lourd et aussi lent. Qu'est-ce que Rigolboche, la Comète, Filandreux et Cie eussent pu improviser sur cette lugubre mélodie, ce quadrille de mercredi des cendres ?

Allegretto.

1^{er} COUPLET. Vive Hen - ri qua - tre, Vi -

ve ce roi vail - lant ! Vive Hen - ri

qua - tre, Vi - ve ce roi vail -

lant ! Ce diable à qua - tre A

le tri - ple ta - lent de boire et de

bat - tre et d'être un vert ga - lant.

DEUXIÈME COUPLET.

Chantons l'antienne

Qu'on chantera dans mille ans :

Que Dieu maintienne

En paix ses descendants,

Jusqu'à ce qu'on prenne

La lune avec ses dents !

TROISIÈME COUPLET.

J'aimons les filles

Et j'aimons le bon vin ;

De nos bons drilles

Voilà tout le refrain :

J'aimons les filles

Et j'aimons le bon vin.

QUATRIÈME COUPLET.

Moins de soudrilles

Eussent troublé le sein

De nos familles,

Si l'igueux plus humain

Eût aimé les filles,

Eût aimé le bon vin.

VIVRE s. m. (vi-vre — verbe vivre pris

substantif.). Nourriture, aliments : *Capitali-*

ser, c'est préparer le VIVRE aux générations

futures. (F. Bastiat.)

— *Le vivre et le couvert*. La nourriture et le logement : *En général, les monastères étaient des hôtelleries où les étrangers trouvaient en passant LE VIVRE ET LE COUVERT.* (Chateaub.)

— S'emploie le plus souvent au pluriel, pour désigner les aliments, l'ensemble des matières dont on se nourrit : *Les vivres sont chers à Paris. La place manquait de vivres. Les magasins de vivres furent incendiés. La nature donne les vivres ; les hommes font la famine.* (Duclos.)

— *Couper les vivres*. Les empêcher de parvenir à l'ennemi, les saisir en route. *Fig. Couper les vivres à, Réduire à l'impuissance : La vérité sera toujours proscrite, lapidée par ceux auxquels elle coupe les vivres.* (Boiste.)

— *Administr. milit. Entreprise de la fourniture des aliments destinés à l'armée : Cet homme a fait sa fortune dans les vivres.* *Quelquefois on fait suivre le mot vivres des mots pain, viande, pour désigner la nature de la fourniture : VIVRES-PAIN. VIVRES-VIANDS.*

— *Anc. cout. Vivre naturel*, Pension alimentaire.

— *Syn. Vivres, nourrices, subsistances.*

V. DENRÉES.

— *Encycl. Dans l'administration militaire*, on entend par *vivres* les farines, le pain, le biscuit, les viandes, le riz, les légumes, le vin et l'eau-de-vie. Depuis le commencement de nos guerres d'Afrique, on y a ajouté le café. Les anciens entendaient par *vivres* tout ce qui sert à la nourriture d'une armée ; on comprend dès lors qu'un général y apporte toute son attention ; car, si la maxime de Caton : *La guerre nourrit la guerre*, est admissible dans certains cas, lorsqu'il s'agit, par exemple, de petites armées agissant dans des pays fertiles, il est bien évident que, pour nourrir des troupes nombreuses comme celles que les Perses, les Romains et les modernes ont mises sur pied, il faut s'être assuré d'avance de pouvoir les nourrir pendant au moins une campagne. Cambyse conseillait à Cyrus de ne s'engager dans aucune expédition sans avoir vu par lui-même si l'on avait pourvu à ce premier besoin de la guerre ; Paul-Emile, avant de partir pour la Macédoine, voulut s'assurer du transport des *vivres*. Malheureusement, le successeur de Cyrus et Darius I^{er} ne prit pas la même précaution ; ils virent périr leurs armées, le premier dans les sables de l'Éthiopie, le second dans les déserts de la Scythie. Hérodote, dans son récit de cette expédition contre les Éthiopiens, nous apprend que, « avant la cinquième marche, les *vivres* manquèrent ; on eut d'abord recours aux bêtes de somme, puis aux plantes et aux racines tant que les troupeaux purent en trouver dans la terre ; mais lorsqu'on fut entré dans les pays de sable, les soldats tiraient entre eux au sort et mangeaient un des leurs sur dix. » Il ne suffit pas, pour être général, de savoir commander les troupes, les diriger un jour d'action ; les généraux habiles sont ceux dont le génie prévoit toutes les difficultés à vaincre. Les meilleurs généraux ont toujours eu le soin de s'assurer des *vivres* de toute espèce et d'établir des magasins près de leur camp. Lorsque Xerxès envahit la Grèce, il fallut, au dire d'Hérodote, plus de six cent mille boisseaux de blé par jour pour la nourriture de son armée. Il faut rendre cette justice au roi des Perses qu'il n'avait rien négligé pour ses approvisionnements, ce qui n'empêcha pas ses bataillons d'être réduits par la famine. Plutarque dit que l'armée de Darius III eût été affamée, s'il avait suivi les avis de Memnon de Rhodes, qui voulait que, pour nourrir les troupes, on ravagât dans l'Asie Mineure une certaine étendue de pays où ce prince devait passer. Le peuple qui s'occupa le moins des *vivres* fut le peuple grec. Il y avait à Athènes un insouciant des *vivres* dont les attributions consistaient simplement à emmagasiner les grains et à les distribuer aux soldats. A l'armée, les généraux étaient chargés de cette distribution, et, plus tard, on créa des stratèges questeurs qui s'en occupèrent. La première et la seconde guerre punique montrent que les Carthaginois ne se mettaient jamais en campagne sans être abondamment approvisionnés. Chez les Romains comme à Athènes, la nourriture des troupes était confiée à des questeurs. Chaque fantassin recevait quatre boisseaux de blé par mois. Le cavalier avait droit à douze boisseaux, parce qu'il avait deux domestiques. La quantité de blé des officiers augmentait en proportion de leur paye. Les fantassins portaient sur leurs épaules leurs *vivres* de plusieurs jours, ce qui diminuait d'autant l'attirail des bagages. On ne distribuait guère de pain cuit que lors des embarras, le soldat devant, à terre, moudre son blé au moyen d'un petit moulin qu'il portait avec lui et faire cuire son pain, non dans un four, mais sur des charbons ou sous la cendre. Le questeur était chargé des moyens de transport des *vivres* depuis le lieu de départ de l'armée jusqu'à la tente de la guerre. Polybe parle des magasins de toute espèce que les consuls avaient formés à Erbesse pour être en mesure de combattre les Carthaginois. Hannon avait enlevé ces magasins, les Romains furent réduits à la famine. Cassius animait ses troupes en leur dépeignant l'embarras d'Octave et d'Antoine

qui ne pouvaient tirer leurs ressources que du fond de la Macédoine, tandis que lui faisait venir promptement les siennes par mer. César eût infailliblement péri avant la bataille de Pharsale, faute de vivres, si Pompée avait su gagner du temps. Végèce, dans ses écrits, donne de curieux détails d'économie sur les vivres et la police des magasins. L'empereur Adrien regardait les entrepôts de vivres comme l'une des précautions les plus importantes à la guerre. Alexandre Sévère avait formé des magasins dans toutes les villes considérables des frontières de l'empire; ces magasins auraient pu fournir à une armée entière pendant un an. Lorsque l'empire fut démembré, les barbares suivirent les anciennes coutumes pendant quelque temps; mais ces coutumes se perdirent insensiblement et firent place à de nouvelles. Les Français furent les premiers à les changer ou plutôt à les régler de nouveau. La première fourniture réglée fut faite par les comtes des rois, sous Philippe le Bel, en 1311. Louis XI, roi organisateur, créa deux commis généraux des vivres en 1470. Au xvii^e siècle, les troupes étant dans l'obligation de pourvoir elles-mêmes à leur nourriture, le gouvernement n'y concourait qu'en veillant à ce que les lieux qu'elles occupaient ou traversaient fussent convenablement approvisionnés. Cette action du gouvernement devint bientôt insuffisante. Henri II fut obligé d'établir, sous le titre de commissaires des vivres, des officiers chargés spécialement de veiller aux approvisionnements. Il y avait deux sortes de commis ou commissaires. Les uns, établis dans les lieux de passage des troupes, y formaient des magasins de denrées. Les autres approvisionnaient les garnisons et les places frontières. Les habitants fournissaient par réquisition les voitures pour le transport des vivres. Henri II, pour soulager le peuple, créa 20 offices de capitaines de charrois pour lever 4,000 chevaux de trait, 1,000 charretiers et 600 charrettes. Dès que la guerre finissait et que les troupes étaient licenciées, chaque commis dressait un état de la recette et de la dépense des vivres dont il avait eu la gestion. Ce qui restait en magasin était distribué aux personnes que le roi voulait gratifier. Henri III changea cette méthode aux états de Blois (1579) : il voulut que l'on distribuât les vivres aux populations. Vers la même époque, le maréchal de Montpensier inventa la méthode des traités avec des fournisseurs. Tous les autres généraux imitèrent son exemple, mais cette mode devint trop coûteuse et trop fertile en abus; Sully en revint à l'action et à la surveillance immédiate du gouvernement. Louis XIII érigea en titre d'office quatre commissaires généraux, nommés conseillers surintendants des vivres. Ils avaient la direction des fournitures particulières de vivres que l'on faisait aux gens de guerre. Ils avaient, outre 3,000 livres d'appointements, un droit de 4 pour 100 sur les fournitures. Ils avaient leurs entrées aux conseils du roi et pouvaient y proposer tout ce qu'ils trouvaient à propos de soumettre au sujet de leur charge. Le roi créa, en même temps, six trésoriers des vivres, qui avaient la manipulation des fonds. Avec le siecle de Louis XIV et sous le ministère de Louvois s'étendit et se consolida le règne des fournitures. On traita avec des entrepreneurs pour les fournitures aux troupes cantonnées dans les places frontières, et ce service fut appelé le service des garnisons. Les troupes restées dans le centre du royaume continuèrent d'être livrées aux anciens usages, c'est-à-dire à leurs propres soins ou à ceux des autorités locales. La fourniture aux troupes était alors partagée entre plusieurs compagnies. Dans les traités, les prix n'étaient stipulés que pour un an, parce que l'on ne croyait pas alors que des hommes sages pussent garantir un prix invariable pendant six ou sept années sans se réserver de très-grands avantages. Toutes les dépenses étrangères à la panification et à la distribution restaient à la charge du gouvernement, ainsi que certaines dépenses d'administration. Aux armées, le général des vivres communiquait avec le général en chef et ne recevait d'ordres que de l'intendant général. Il avait accès auprès du ministre. Le duc de Choiseul, devenu ministre, mit le service des vivres en régie dans un but d'économie. Ce ministre dit, dans ses mémoires : « Je prouverai, quand on voudra, que la régie économise au roi 500,000 livres par année. Je n'ai fait de tort qu'au ministre de la guerre, à qui j'ai ôté, dans toutes les parties, les moyens de placer ses protégés. » (T. I^{er}, p. 150). Le duc de Choiseul quitta le ministère en 1771, et quelques difficultés survenues de la part de l'abbé Terray, alors contrôleur des finances, déterminèrent M. de Monteynard à rappeler les compagnies. Le comte de Saint-Germain les écarta de nouveau en 1776 et rétablit la régie, qui se maintint sous le prince de Montbarrey jusqu'en 1784. Alors le maréchal de Segur la transforma en entreprise et réunit dans un seul traité les deux grandes divisions du nord et du midi. En 1788, on admit l'opinion que tout ce qui se rapporte à l'existence du soldat peut et doit être exécuté par lui. On remit aux régiments le soin d'acheter et de manutentionner les grains, sous la surveillance du directeur de la guerre; mais, dès le mois d'avril 1790, il fallut rappeler les munitionnaires des vivres et des fourrages. L'Assemblée constituante

xv.

décréta le 7 septembre 1791 que les fournitures militaires seraient adjugées au rabais, à l'exception de celles des vivres et des fourrages, pour lesquelles le ministre traita de gré à gré avec des compagnies. Aussitôt après ce décret, il se forma une compagnie des vivres, divisée en deux sections, qui passa un traité avec le ministre. Ce traité n'eut point d'exécution à cause des troubles qui agitaient alors le pays à la fin de 1792. Le ministère établit un directoire d'achats et une régie manutentionnaire. En 1796, il y eut cinq ou six entreprises à la ration et des traités avec diverses administrations. Nous voyons en 1797 se former quatre grandes compagnies auxquelles on distribua l'intérieur et les armées voisines des frontières. Ces quatre compagnies furent réunies en une seule l'année suivante, puis on en revint aux entreprises. Au mois d'octobre 1807 commença une régie dirigée par le comte Maret, conseiller d'Etat. En 1814, une entreprise succéda à la régie. Elle cessa son service en mai 1817, après la mauvaise récolte de l'année précédente. Au moment d'entrer en campagne en 1823, les vivres ne parurent pas suffisamment assurés; les marchés Ouvrard, de scandaleuse mémoire, furent passés. La direction ne se releva pas de cet échec et sa suppression fut décidée. A partir du 1^{er} septembre 1827, on ne dit plus le service des vivres, mais le service des subsistances. De nos jours, le service des subsistances militaires dépend de l'intendance (v. ce mot). Il se divise en deux sections distinctes : 1^o Le service des vivres destinés à l'homme, de leur conservation et de leur distribution. 2^o Le service des fourrages. 1^o Service des vivres. En temps de paix, les magasins de l'Etat fournissent seulement le pain aux troupes. Le pain, fabriqué par les manutentions militaires et connu sous le nom de pain de munition, doit provenir d'une farine de pur froment, bien fabriquée et blutée avec extraction de 20 pour 100 de son, s'il s'agit de blé tendre, et de 12 pour 100 seulement s'il s'agit de blé dur. La ration de pain est de 7 hectogrammes et demi. Les pains sont de deux rations; leur forme est ronde; chaque pain pèse 1 kilogramme et demi. Lorsque le pain, dit M. Haussmann, sous-intendant militaire en retraite, doit être conservé pendant plusieurs jours, on le biscuite, c'est-à-dire qu'on lui fait subir une longue cuisson de manière à dessécher la mie. Pour le service des armées en campagne et des approvisionnements de siège, on fabrique, au lieu de pain, du biscuit en galettes ordinairement carrées, qui subit une manipulation et une cuisson particulières et renferme sous un moindre poids la même quantité de matières nutritives. La ration de biscuit n'est que de 5 hectogrammes et demi. Les grains nécessaires à l'approvisionnement des magasins de la guerre proviennent ou des marchés passés par suite d'adjudications publiques pour chaque place, ou des marchés de gré à gré conclus avec l'autorisation du ministre de la guerre. La réception de ces blés se fait sous la surveillance des fonctionnaires de l'intendance militaire. Dans certain nombre de places importantes, telles que Paris, Lyon, Marseille, etc., l'administration militaire possède des moulins, mus par la vapeur ou par un moteur hydraulique, faisant partie de ses établissements manutentionnaires et où ses blés sont moulus par les soins des officiers d'administration comptables. Dans les autres places, les moutures se font dans les moulins du commerce et par les meilleurs procédés. Les officiers comptables sont pourvus des instruments nécessaires pour vérifier l'exactitude du blutage au taux réglementaire de 20 pour 100 pour les blés tendres et de 12 pour 100 pour les blés durs. On emploie le même mode d'achat pour les liquides dont on approvisionne les magasins militaires, le vin, dont la ration est d'un quart de litre, l'eau-de-vie, dont la ration est d'un seizième. Les liquides ne sont distribués que dans des cas exceptionnels ou les jours indiqués par le règlement. Les denrées nécessaires en campagne sont achetées de la même manière par l'administration militaire. La ration de viande est d'un quart de kilogramme par homme et par jour; la ration de légumes secs est de 6 décagrammes, celle de riz de 3 décagrammes, celle de sel d'un soixantième de kilogramme. Inutile d'ajouter que ces denrées sont souvent, en cas de nécessité, remplacées par d'autres. 2^o Service des fourrages. Les fourrages pour les chevaux de l'armée comprennent le foin, la paille, l'avoine et l'orge. La ration en est proportionnée à la taille de ces animaux. Quand les armées françaises se trouvent en pays étranger, les fournitures et approvisionnements sont nécessairement subordonnés aux nécessités de la guerre ou aux marchés et conventions qui ont pu intervenir entre les autorités françaises et les fournisseurs français ou étrangers. — Allus. littér. Le vivre et le couvert : que faut-il davantage? Vers de La Fontaine. V. COUVERT. VIVRE s. f. (vi-vrè — corrupt. du mot lat. *viperæ*, vipère, qui avait donné une forme

plus altérée encore, celle de *guivre*, laquelle avait pris le sens général de serpent). Erpét. Ancien nom de la vipère. — Blas. Sorte de flet qui présente, sur toute sa longueur et de chaque côté, des angles alternativement saillants et rentrants : *De Leval de La Marche : D'or, à la croix de gueules, à la vivre d'azur, brochante en chef.* « Se dit aussi pour *guivre*. VIVRÉ, ÉE adj. (vi-vrè — rad. *vivre*). Blas. Se dit des bandes, des fascies, des pals, des chevrons et de quelques autres pièces, dont les bords présentent, sur toute leur étendue, des angles alternativement rentrants et saillants : *De Thiennes : De gueules, au pal vivré d'argent.* VIVRIER s. m. (vi-vri-é — rad. *vivre*). Administrateur ou fournisseur des subsistances de l'armée : *C'étaient des magasins de blé que Louvois, ce grand vivrier, entretenait sur les derrières de nos armées.* (Menou.) VIVROGNE s. f. (vi-vro-gne; *gu mil.*). Art vétér. Maladie des bêtes à laine, connue aussi sous le nom de NOIR MUSEAU. VIX, bourg et commune de France (Vendée), cant. de Maillezeais, arrond. et à 15 kilom. S. de Fontenay-le-Comte, dans un marais qui était autrefois une île; pop. aggl., 1,889 hab. — pop. tot., 2,855 hab. Le territoire de cette commune est fertile en lin et en chanvre d'excellente qualité et dont il se fait un commerce considérable. VIZAGAPATAM, ville de l'Indoustan anglais (Madras), sur une langue de terre, à l'embouchure d'une petite rivière dans le golfe du Bengale, à 980 kilom. de Calcutta, par 17° 40' de latit. N. et 81° 18' de longit. E. Commerce de céréales, d'indigo, de cire, de toiles, de sel. VIZCHACA s. f. (vi-zcha-ka). Mamm. Syn. de VISCACHE. VIZENTINI (Augustin), acteur et auteur français, né vers 1780, mort en 1836. Il appartenait à une famille de comédiens. Dès 1810, il était déjà connu et tenait une agence dramatique rue du Caire. En 1813, il composa une pièce intitulée *le Palron Jean ou le Pêcheur provençal*, puis fit paraître un recueil devenu rare : *Costumes de tous les ouvrages dramatiques représentés avec succès sur les grands théâtres de Paris* (1819, in-4°). Il composa ensuite *Rataplan* ou *le Petit tambour* (1822). Acteur original, plus spirituel dans ses rôles que dans ses pièces, il représentait les caricatures avec un talent remarquable. Engagé à l'Odéon en 1830, il s'y fit applaudir dans des rôles très divers, puis il entra en 1833 à l'Opéra-Comique, où il eut encore plus de succès en abordant tout à tour les rôles de Desgravières des *Rendez-vous bourgeois*, d'Armentières du *Médecin sans médecine*, Baptiste du *Maçon*, Colin du *Nouveau seigneur du village*, Ferville du *Maison à vendre*, Leblond du *Souper du mari*, etc. Il se retira définitivement du théâtre en 1834. VIZENTINI (Augustin), acteur français, fils aîné du précédent, né en 1811. D'abord acteur de province, il débuta en 1833 à la salle Feytaud par le rôle de Thibaut des *Deux jalousies*. Il devint successivement ensuite régisseur général de l'Opéra, sous la direction de Léon Pillet, puis directeur de l'Odéon en 1847, époque à laquelle il publia une *Note à messieurs les députés* (in-4°); régisseur général au Vaudeville, directeur du théâtre de Lille en 1869, administrateur du Théâtre-Français, au Caire, en 1874. C'est M. Vizentini qui a apporté dans la mise en scène du *Voyage dans la lune* sa grande expérience et son excellent goût. « Il a trouvé, dit Victorin Joncières, des effets très-pittoresques dans la façon dont il a groupé les masses qui se meuvent sur le théâtre. » VIZENTINI (Jules), acteur français, frère du précédent, né vers 1813. Après avoir joué en province, il devint en 1847 le pensionnaire du Cirque-Olympique, où il jouait, dans les pièces militaires, les généraux, puis partit pour Libourne en 1858, entra, en 1863, à l'ancien Théâtre-Historique. Engagé en dernier lieu à la Galté et au nouveau Théâtre-Lyrique, il interpréta, entre autres rôles, Nathaniel du *Bossu*, Mathias de la *Petite Pologne*, Rhadamante d'*Orphée aux enfers*, Lancelot de *Geneviève de Brabant*, Trinquetfort de la *Chatte blanche*, Rectangle du *Voyage dans la lune*, le bey d'*Obéron* (1876). Comme auteur dramatique, on a de lui : les *Deux magots* ou un *Bal de carnaval*, folie en un acte (Marseille, 1840); *Robert Macaire* et *Bertrand* ou les *Suites d'un cauchemar*, folie en un acte (Paris, 1849). VIZENTINI (Albert), musicien et littérateur français, fils d'Augustin, né à Paris le 9 novembre 1841. Il avait à peine six ans quand il joua à l'Odéon, que dirigeait son père, un rôle d'enfant dans le *Dernier banquet* de Camille Doucet. Devenu l'élève de Fétis et de Léonard, il fit ses études musicales au conservatoire de Bruxelles, où il obtint, en 1861, les premiers prix de violon et de composition. La même année, il fut second chef d'orchestre au théâtre d'Anvers, puis successivement, en 1862, violon solo aux Bouffes-Parisiens; en 1863, violon solo au Théâtre-Lyrique; en 1867, premier violon aux

concerts Pasdeloup; en 1868, chef d'orchestre à la Porte-Saint-Martin; en 1869, 1870 et 1871, chef d'orchestre des théâtres Saint-James, Lyceum et Princess's, à Londres; en 1872, chef d'orchestre à la Galté jusqu'au 1^{er} juillet 1875, époque à laquelle il remplaça Offenbach comme directeur de ce théâtre. Il eut juste le temps de monter le *Voyage dans la lune* avant de tenter, à la salle du square des Arts-et-Métiers, la résurrection du Théâtre-Lyrique. Quoique subventionné par l'Etat, la ville de Paris l'ayant forcé de modifier son titre, il prit celui de Théâtre-National-Lyrique, dont l'ouverture s'effectua au mois de mai 1876 par *Dimitri*, grand opéra en cinq actes, de M. Victorin Joncières. Outre des fantaisies pour violon sur des opéras en vogue et plusieurs cantates exécutées à Anvers, à Paris, au Vaudeville et à la Porte-Saint-Martin, on doit à M. Albert Vizentini : *Tzigane*, opérette en un acte (Folies-Marigny, 1865); le *Moulin ténébreux*, opérette en un acte (Bouffes-Parisiens, 1869); des chœurs, chants, ballets, ouvertures, entr'actes, à la Porte-Saint-Martin et à la Galté, dans le *Bossu*, *Nos ancêtres*, *Cadio*, *Patrie*, la *Poule aux œufs d'or*, etc. Comme critique musical, il a collaboré au *Grand Journal*, au *Charivari*, à l'*Entr'acte*, à l'*Événement illustré*, au *Paris-Magazine*. Il a signé à l'*Art musical* ses premiers articles sous le pseudonyme de Jacques Sincère et a fondé le *Télégraphe*, journal de musique que l'année de la guerre vit naître et disparaître. On a aussi de lui quelques ouvrages : *Derrière la toile* (1868, in-12) et plus récemment : *Paris lyrique*, notes et critiques musicales; *Mémoires d'un claqueur*, histoire de trente ans; la *Flora théâtrale*, croquis et portraits. VIZILLE, ville de France (Isère), ch.-l. de cant., arrond. et à 17 kilom. S.-E. de Grenoble, sur la rive droite de la Romanche; pop. aggl., 2,903 hab. — pop. tot., 3,515 hab. Ecole de sourds-muets, bibliothèque publique. Manufacture de toiles peintes, impressions sur étoffes, fabrication de foulards, filature de soie, tissage de taffetas, papeterie, fabrication de crin végétal, scierie de marbre, peignage de chanvre, fonderie. Vizille, bâtie dans une plaine fertile, était autrefois défendue par un château fort, construit sur le rocher qui sépare la route de Grenoble de la riante vallée de Vauvray et dont on voit encore les ruines. Pendant les guerres civiles du xvii^e siècle, ce château, par sa position, était une place assez importante. En 1563, ce château fut vivement attaqué par les protestants, qui s'en emparèrent; mais la paix religieuse le rendit aux catholiques. Bonne de Lesdiguières, devenu chef du parti protestant, tenta vainement plusieurs fois de le reprendre. Cependant, plus tard, lorsqu'il eut obtenu de Henri IV le gouvernement du Dauphiné, la terre de Vizille lui fut engagée. Il fit alors construire, de 1611 à 1620, le château actuel, où, en 1623, il reçut le roi Louis XIII avec toute sa cour. La terre et le château de Vizille furent possédés après le comte de Créquy par le maréchal de Créquy et ses descendants directs jusque vers la fin du xviii^e siècle; ils passèrent ensuite à la famille de Villeroi, et c'est du dernier duc de ce nom que le château fut acquis par un négociant de Grenoble, M. Périer, père du célèbre ministre de Louis-Philippe, Casimir Périer. Le château fut restauré en 1825. La statue équestre en bronze du comte de Créquy, l'entrée principale, près d'un escalier double formant trois perons, ornés de balustrades en amphithéâtre. Entre les deux escaliers, on voit les restes d'une fontaine, détruite en 1792, et deux groupes mutilés représentant des athlètes, terrassant l'un un lion, l'autre un taureau. Une des façades du château donne sur une belle pièce d'eau, près de laquelle s'étend un vaste parc, où l'on voit des arbres contemporains de Lesdiguières. Mais le côté le plus intéressant de cet édifice est à coup sûr l'ensemble des souvenirs historiques qui s'y rattachent. C'est, en effet, dans le château de Vizille que les députés des municipalités dauphinoises se réunirent le 21 juillet 1788 et préludèrent à la grande Révolution française, en réclamant la convocation des états généraux. VIZIR ou VISIR s. m. (vi-zir. — Les Arabes prononcent ce mot *vizir*, les Turcs et les Persans *vézir*. Quant à sa signification primitive, les uns le font dériver de *vizar*, fardeau, parce que le prince se déchargea sur son ministre du poids des affaires; les autres de *wezer*, refuge, parce que le prince a recours au vizir dans les circonstances difficiles; les autres, enfin, de *azr*, appui, force). Hist. ottom. Nom que portent les ministres et principaux officiers du grand sultan : Un vizir aux sultans fait toujours quelque ombage. RACINE. « Grand vizir, Premier ministre du Grand Sultan : Les préfets du prétoire, pour le pouvoir et pour les fonctions, étaient à peu près comme les GRANDS VIZIRS. (Montesq.) — Fam. Personne qui commande d'un ton despotique, hautain, absolu : Ce préfet est un véritable VIZIR. — Encycl. Le vizir était à l'origine un lieutenant ou un conseiller du souverain. Mahomet, traduisant la Bible dans le Coran, fait dire à Moïse : « Donne-moi, seigneur, un vizir choisi parmi les membres de ma famille. » Et ailleurs : « Son frère Aaron lui fut donné

pour *vizir*. • Mahomet entendait donc par ce mot un lieutenant et un conseiller. La dignité de *vizir* ne date que de 750 chez les califes abbassides et de 1328 chez les Ottomans. Ce titre paraît pour la première fois dans l'histoire musulmane au commencement de la dynastie des Abbassides. Haroun-al-Raschid eut successivement trois *vizirs* de la famille des Barmécides, famille célèbre par son élévation subite, sa libéralité et ses malheurs. Après la mort de Djaffar, qui eut la tête tranchée, tous les Barmécides furent égorgés, et l'on prit dans d'autres familles des *vizirs*, qui continuèrent à gouverner d'une manière plus ou moins absolue jusqu'à l'arrivée des Turcs.

La dignité de *vizir* était le plus haut emploi civil; elle donnait à celui qui en était revêtu l'accès auprès du sultan. Il est vrai que souvent ces honneurs étaient dangereux et que la proximité du maître absolu ne laissait pas d'avoir ses inconvénients. Cependant, lors de l'organisation militaire de l'Égypte après la conquête turque, la place de *naib*, mot arabe signifiant vice-roi, qui fait au pluriel *navvab*, d'où le mot si connu de *nabab*, ne tarda pas à supplanter celle de *vizir* et à obtenir la prééminence. En même temps, les attributions du vizirat furent altérées et restreintes; souvent le *vizir* portait le simple titre de *sahib*, maître. Le sultan Barkokk particulièrement contribua beaucoup à cette réforme, en transportant à d'autres officiers les prérogatives les plus importantes du *vizir*, auquel il ne laissa guère que quelques occupations secondaires. Le titre de *vizir* n'était pas seulement employé en Orient. Les Omniades d'Espagne avaient aussi des *vizirs* (conseillers d'État), placés sous l'autorité immédiate des ministres (*hadjeb*) et n'étant pas ministres eux-mêmes.

Les Fatimites d'Égypte eurent aussi des *vizirs*. Le dernier, Aboul-Kasim, périt assassiné et, vers cette même époque, Saladin étant venu en Égypte prit pour lui le titre de *vizir* des Fatimites et s'en servit pour effacer le nom de cette dynastie. Sous les premiers Ayoubites et les sultans mameluks, la charge de *vizir* déclina pour ne plus se relever. Les officiers qui portaient ce nom avaient perdu peu à peu leurs attributions et, au xve siècle, il ne leur restait plus que l'administration d'une petite partie des cantons, la surveillance des contributions indirectes, de quelques bureaux, des machines hydrauliques et de la cuisine du sultan.

Chez les Turcs, le titre de *vizir* est honorifique, puisque tous les pachas à trois queues y ont droit; mais il s'applique plus particulièrement aux six *vizirs* dits *vizirs* du banc, qui siègent au divan avec voix consultative, quand le grand *vizir* daigne les interroger. On choisit pour remplir la charge de *vizir* des hommes versés dans la connaissance du droit et ayant déjà eu quelque emploi important. Comme on le voit, les *vizirs* turcs sont loin d'avoir les prérogatives des *vizirs* arabes, puisque ce ne sont plus que de simples conseillers.

Toute la puissance ministérielle est entre les mains du grand *vizir*, chef de toute l'administration turque, *alter ego* du sultan, qu'il dirige de ses conseils et dont il est le représentant dans l'ordre civil et politique. Rien n'est présenté à la sanction du sultan que par son canal; rien n'est décidé *proprio motu* qui ne passe par son intermédiaire pour être exécuté. Ses pouvoirs lui sont conférés par un *hatti-scheriff*, que le sultan lui adresse en l'élevant à sa dignité. Ses ordonnances s'appellent *firmans*. Il a sa résidence officielle à la Porte (*Pacha capouci*, Porte du pacha), nom sous lequel le gouvernement ottoman est souvent désigné.

Lors de sa nomination, il reçoit un cachet portant le chiffre du Grand Seigneur; ce cachet lui confère de pleins pouvoirs pour commander au nom du sultan; il doit le porter constamment sur sa poitrine, comme signe distinctif de sa dignité.

Le grand *vizir* n'est pas seulement chargé des finances et de la justice, il a encore le département de la guerre et le commandement des armées. Il ne marche que précédé par trois queues de cheval, terminées chacune par une pomme dorée, signe militaire appelé *thou* ou *thouf*. À l'armée, il reçoit du sultan une des aigrettes de son turban. Cette aigrette, placée à la tête des troupes, signifie que le sultan ne peut prendre le commandement des soldats et qu'il a désigné son grand *vizir* pour le représenter.

Le grand *vizir*, de même que son maître, jouit du droit de vie et de mort sur tous les sujets turcs, sans distinction de race, de sexe, ni de position sociale. Depuis quelques années, cependant, un ordre de ce ministre ne suffit plus pour faire étrangler ses ennemis; il est obligé d'y mettre quelques formes, au grand désespoir des conservateurs de ce pays. Il va quelquefois la nuit visiter les prisons et se fait accompagner d'un bourreau qui exécute ceux qu'il juge coupables ou qui lui déplaisent. Il doit, ou plutôt il devrait laisser libre l'entrée de son palais et y donner audience à tout le monde, pauvres et riches. Ses appointements sont très-élevés et se doublent par suite des présents que lui font presque tous les officiers, et principalement les gouverneurs de province, pour obtenir des charges ou conserver celles qu'ils ont; c'est une espèce de tribut indispensable. Le grand *vi-*

zir entretenait de nombreux officiers ou domestiques dans son palais et ne doit se montrer en public que dans un costume d'une richesse éblouissante; le harnais de son cheval est orné de rubis et de turquoises, la housse brodée d'or et de perles. Il paye de ses deniers les 400 ou 500 soldats de sa garde, etc., etc. Tout cela explique les exactions dont il se rend coupable pour arriver à payer tout ce faste.

Ces dépenses ne sont pas les seules qu'il a à faire le grand *vizir*. Sa charge lui impose le devoir de présenter souvent des cadeaux à tous ceux qui commandent dans le sérail après le sultan. Il faut qu'il se montre magnifique envers la sultane mère, les chefs des eunuques noirs et la sultane favorite. Pour peu qu'il ne soit pas assez généreux, ces personnes deviennent ses ennemis, font observer jusqu'à ses moindres gestes, poussent les troupes à la révolte, jusqu'à ce que le sultan lui retire son cachet pour l'envoyer à un autre.

Le Grand Seigneur lui-même prend un vrai plaisir à l'honneur de quelques-unes de ces visites qu'il lui fait payer cher, ou à lui envoyer demander de temps en temps des sommes considérables. Pour subvenir à de si grandes dépenses, le grand *vizir* met toutes les charges à l'encre.

Un homme capable de porter un aussi lourd fardeau est difficile à rencontrer. Cependant, il s'en est trouvé qui ont rempli leur charge avec tant d'éclat, qu'ils ont fait l'admiration de leur siècle. Les Cuperlis père et fils ont été comparés aux Richelieu, et ils sont les premiers grands *vizirs* qui soient morts tranquillement dans leur lit; car, dans les temps passés, la destitution était presque toujours accompagnée de l'exil, de l'emprisonnement ou de la mort. La charge de grand *vizir* fut instituée en 1370 par Mourad Ier, qui la confia à Djendari-Cara-Kalitz, avec le titre de *vezir d'zam*. Suspendue pendant quelques mois en 1453, mais bientôt restaurée, cette dignité a toujours, depuis cette époque, été la première de l'État après celle de sultan.

VIZIRAT ou **VISIRAT** s. m. (vi-zi-ra — rad. *vizir*). Dignité, fonctions du *vizir*; exercice de ces fonctions. ■ On dit aussi **VIZIRIAT** ou **VISIRIAT**.

VIZIRIAL ou **VISIRIAL**, **ALE** adj. (vi-zi-ri-al, a-le — rad. *vizir*). Qui concerne le *vizir* : Autorité **VIZIRIALE**. Despotisme **VIZIRIAL**. ■ Qui émane du *vizir* : Lettre **VIZIRIALE**. ■ On dit aussi **VIZIRIEL**, **ELLE**.

VIZORI s. m. (vi-zo-ri). Membre d'une tribu de Guzarate.

VIZZANI (Pompeo), historien italien, né à Bologne en 1540, mort dans la même ville en 1607. Issu d'une famille riche, il se fit bâtir un magnifique palais, qu'il orna de tableaux de prix et d'une splendide bibliothèque. En 1589, il abandonna ses heureux loisirs pour suivre à l'École le cardinal Santa-Croce; mais, après la mort de ce dernier, il revint dans son pays reprendre ses travaux philosophiques et historiques. Ses principaux ouvrages sont : *Storia di Bologna* (Bologne, 1596, in-4°); *Compendio della scienza de' costumi* (Bologne, 1609, in-4°) et une traduction italienne de l'*Ane d'or* d'Apulée (Bologne, 1607, in-8°).

VIZZANI (Carlo-Emmanuele), philosophe italien, petit-neveu du précédent, né à Bologne en 1617, mort à Rome en 1641. A seize ans, il était reçu docteur en philosophie et, deux ans après, il était investi d'une chaire à l'université de Bologne. En 1638, il professa la logique à Padoue; puis, appelé à Rome par de graves intérêts, il renonça à l'enseignement, entra dans les ordres et devint successivement avocat consistoral, référendaire des deux signatures, chanoine de Saint-Pierre du Vatican et enfin recteur de l'université de la Sapienza. On a de lui : *Epistola græco-latina super raptum Helenæ depictum a Guidone de Reno* (Bologne, 1633, in-4°); traduction latine d'*Ocellus Lucanus* (Bologne, 1646, in-4°); *De mandatis principum* (Amsterdam, 1656, in-4°).

VIZZINI, ville du royaume d'Italie, dans la Sicile, province de Catane, district de Caltagirone, ch.-l. de mandement; 13,400 hab. Collège.

VLAARDINGEN, ville du royaume de Hollande, province de Hollande méridionale, arrond. et à 14 kilom. O. de Rotterdam, près de la rive droite de la Meuse; 7,600 hab. Port de commerce, chantiers de constructions navales. Commerce de harengs. Vlaardingen était anciennement une ville importante et fortifiée; mais, comme toutes les villes hollandaises qui vivent de la mer, elle est aujourd'hui déchuë de son antique splendeur. Dans de petites rues étroites et basses, des maisons en brique, penchées comme des vaisseaux qu'incline le vent, abritent des ménages de pêcheurs. Les habitants, dont la propriété fait toute la richesse, ont un aspect simple et modeste, mais pas triste. À Vlaardingen, on ne rencontre guère dans les rues pendant l'été que des femmes et des enfants; la plupart des hommes sont à la mer et se livrent à la pêche.

VLA-AU interj. V. **VELAUT**.

VLAQC (Adrien), géomètre hollandais du xviii^e siècle. Il a prolongé les tables de loga-

rithmes de Briggs et construit celles des logarithmes des sinus, tangentes et sécantes pour toutes les minutes du quadrant. Ces tables parurent à Gouda en 1628. Cinq ans après, l'auteur en publiait d'autres où les arcs ne croissaient plus que par 10 secondes et où les logarithmes étaient calculés avec 10 décimales. Il n'est que juste, en appréciant un si prodigieux labeur, de tenir compte des services rendus.

VLADIKA s. m. (vla-di-ka). Chef monté-négrin.

VLADIMIR, ville de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouvernement de son nom, sur les collines qui bordent la rive gauche de la Kiazma, à 213 kilom. E.-N.-E. de Moscou, par 56° 7' 8" de latit. N. et 38° 4' 56" de longit. E.; 15,000 hab. Archevêché; cour d'appel; gymnase. Elle est mal percée et mal bâtie; mais, quoique déchuë de son ancienne splendeur, elle renferme encore quelques monuments remarquables, comme le palais archiepiscopal, l'église Saint-Dimitri, la porte d'Or, etc. Fabriques de toiles et d'étoffes de coton, peu de commerce. Une chaussée terminée en 1840 la relie aujourd'hui avec Moscou et Nijni-Novgorod. Quelques historiens prétendent que cette ville fut bâtie par Vladimir le Grand, dans le x^e siècle; d'autres, qu'elle le fut par Jouri Vladimirovitch Dolgorouki, dans le xiii^e siècle. Elle appartient d'abord à la principauté de Rostov; le prince André Rosolouïski, fils de Dolgorouki, embellit et agrandit beaucoup Vladimir, dont il fit, en 1157, le siège du grand-duché. En 1238, ce siège fut transféré à Moscou par Ivan Danilovitch. Vladimir fut ravagé par les Tartares en 1257 et 1410.

VLADIMIR (GOVERNEMENT DE), entre ceux de Kostroma et d'Iaroslavl au N., de Nijni-Novgorod à l'E., de Tambov et de Riazan au S., de Tver et de Moscou à l'O.; 42,288 kilom. carr., 375 sur 240; 1,218,000 hab. Sa surface, en général plate, est entrecoupée de vastes forêts et de marais. Il est arrosé par l'Oca, la Kizma, la Nerl, les deux Kerjatch, la Kokolcha, le Kulp, le Long, la Samotcha, la Teza, la Viasma et d'autres rivières moins considérables, et renferme plusieurs grands lacs, dont les plus considérables sont ceux de Pereslavl-Zaleski ou Pletichtchejevo et de Pojanovoë. Le climat y est sain, mais les hivers y sont très-froids et les étés très-chauds. Le sol cultivé est en général très-fertile. Ses principales productions consistent dans les différentes espèces de céréales du pays, légumes, chanvre, lin, houblon, fruits et surtout pommes et cerises. On y élève une grande quantité de chevaux, du gros bétail et des moutons, mais en petit nombre. Il y existe des mines de fer, des carrières d'albâtre et quelques-unes de pierre, de la terre à potier, etc. L'industrie manufacturière, qui y est florissante, compte plus de trois cent quarante fabriques et manufactures de draps, cotonnades, toiles, linge de table, lainages et ustensiles de fer; des savonneries, des tanneries, des papeteries, des verreries, des distilleries de grains, etc., dont les produits donnent lieu à un commerce assez actif. L'exploitation des forêts y acquiert chaque jour une nouvelle importance et occupe un grand nombre de bras. On se livre en grand dans le gouvernement de Vladimir à la culture des plantes potagères et des fruits.

VLADIMIR 1^{er}, surnommé le Grand, grand-duc de Russie, mort en 1015. Il était fils de Sviatoslav et d'une esclave; aussi, lorsque son père, méditant la conquête de la Bulgarie, partagea, en 970, ses États entre ses deux fils légitimes, Yaropolk et Oleg, Vladimir n'obtint-il que le gouvernement de Novgorod, ville que son état permanent d'insoumission faisait dédaigner par les princes légitimes. Après la mort de Sviatoslav (972), ses fils demeurèrent en paix entre eux pendant cinq ans; mais, en 977, Yaropolk, qui régnait à Kiev, déclara la guerre à Oleg et, après l'avoir tué dans une bataille, s'empara de ses États. Vladimir, craignant d'être attaqué à son tour, se réfugia de l'autre côté de la mer, chez les Varétiens ou Varègues (Scandinaves), et Novgorod tomba au pouvoir des officiers d'Yaropolk. Vladimir revint, deux ans plus tard, avec une troupe nombreuse d'aventuriers, auxquels se joignirent les habitants de Novgorod. Il déclara ouvertement la guerre à son frère et demanda la main de Rogneda, fille du Varézien Rogvold, prince de Polotsk. Cette princesse, qui était fiancée à Yaropolk, rejeta sa demande, en disant qu'elle ne voulait pas épouser le fils d'une esclave. Sur ce refus, le fils de l'esclave marcha sur Polotsk, tua Rogvold et ses deux fils et épousa Rogneda. Il se dirigea ensuite sur Kiev, et Yaropolk, se voyant trahi par ses sujets, s'enfuit de sa capitale; mais il fut peu après forcé de se rendre et fut mis à mort par l'ordre de son frère.

Vladimir réunit alors sous ses lois tout l'empire de son père, qui s'étendait depuis la Baltique jusqu'à la mer Noire. Il est vrai que sa souveraineté sur cette vaste étendue de terrain ne consistait guère qu'en la perception d'un tribut sur les différentes populations slaves et finnoises qui l'habitaient, et encore ce tribut n'était-il payé qu'autant que ceux qui étaient chargés de le percevoir étaient les plus forts. Vladimir établit un

système de gouvernement plus régulier et plus efficace. Il soumit toutes les peuplades qui avaient recouvré leur indépendance pendant le règne de son prédécesseur et construisit plusieurs villes fortes pour les maintenir en état de dépendance. Il semble aussi avoir eu l'idée de cimenter l'union des parties hétérogènes de ce vaste empire par les liens puissants de la religion et fit ériger à Kiev l'idole de Péroun (le Tonnerre), divinité suprême des Slaves, et celles des divinités inférieures Khors, Dadzbog, Stribog, Semarglo et Mokosh; les trois premières étaient des divinités slaves, les deux autres des divinités finnoises, circonstance qui paraît impliquer l'idée de fondre les cultes de deux races différentes. Vladimir se débarrassa de ses alliés scandinaves en leur persuadant d'entrer au service de l'empereur grec et mit dès lors tous ses soins à amener la fusion des Varétiens et des Slaves. Il s'attacha surtout à se concilier l'affection et le respect de ses sujets, en leur donnant des fêtes publiques d'une splendeur qui leur était inconnue jusqu'alors, et le souvenir des magnificences de sa cour s'est perpétué jusqu'à nous dans les chants populaires de la Russie. Les chroniques, qui exaltaient la sagesse et la valeur de ce prince, l'accusent d'un grand relâchement dans ses mœurs. Outre Rogneda, il avait épousé la veuve de son frère, une jeune et belle religieuse grecque, qui avait été la prisonnière de leur père Sviatoslav, et il avait encore trois autres femmes légitimes. Quant à ses concubines, leur nombre, disent les chroniques, égalait celui des femmes de Salomon. Il en avait trois cents à Vichgorod, trois cents à Belgorod, deux cents à Berestov, et nulle femme de son empire ne pouvait espérer être à l'abri de ses desirs.

Kiev était déjà depuis plus d'un siècle en relations avec Constantinople, où Olga, aïeule de Vladimir, avait été baptisée en 955. Quoique son exemple n'eût pas été suivi par son petit-fils, il avait cependant trouvé beaucoup d'imitateurs parmi ses sujets, et le commerce qui avait lieu entre ces deux villes avait attiré à Kiev beaucoup de Grecs. Cette circonstance et des motifs de pure ambition décidèrent Vladimir à se convertir à la religion grecque. Une alliance par mariage avec la maison impériale de Constantinople était alors fort recherchée par tous les chefs des populations barbares qui habitaient les frontières de l'empire. Dans le but d'assurer le succès de ses desseins, Vladimir déclara la guerre aux Grecs, et, s'étant emparé de la ville de Kherson, demanda la main de la princesse Anne, fille de l'empereur Romain II, sœur des empereurs Constantin et Basile, alors régnants, et de Théophanie, femme de l'empereur d'Allemagne Othon II. Il promettait, si sa demande était acceptée, d'embrasser le christianisme avec tous ses sujets et de devenir un allié de l'empire. Sa requête fut agréée, et, après avoir reçu le baptême à Kherson, il épousa la princesse grecque en 988. Il s'appliqua aussitôt avec le plus grand zèle à établir la religion chrétienne dans son empire; toutes les idoles furent détruites par ses ordres, et les habitants furent baptisés par milliers. Il construisit des églises, établit des écoles et eut d'autant moins de peine à faire adopter la nouvelle foi, qu'il existait déjà une version slavonne de la Bible par Cyrille et Méthode et plusieurs livres liturgiques dans la même langue. C'est à l'ardeur déployée par ce prince pour la propagation du christianisme qu'il doit d'avoir été placé au nombre des saints que révère l'Eglise russe. Après sa conversion, il eut encore à soutenir quelques guerres contre les peuples voisins de son empire, dont il triompha aisément, et le reste de son règne fut employé à des réformes intérieures, destinées à assurer le bonheur de ses sujets et l'homogénéité de son empire. Il compromit cependant cette homogénéité en partageant, à sa mort, ses États entre ses douze fils, dont les luttes intestines amenèrent la ruine totale de la Russie, qui, pendant le siècle suivant, fut fractionnée en une foule de principautés indépendantes, hostiles les unes aux autres.

Vladimir (ORDRE DE SAINT-), en Russie. Le jour anniversaire de son couronnement, l'impératrice Catherine II fonda, en 1782, l'ordre de Vladimir, en mémoire de celui qui avait établi la religion chrétienne en Russie. Les militaires et les artistes, les employés et les bourgeois étaient appelés à cette distinction. L'ordre se compose de quatre classes, et l'on n'est pas obligé de passer hiérarchiquement par les dernières pour arriver à la première. Les fonctionnaires civils, après trente-cinq ans d'un service fidèle, ont droit à la décoration. Un certain nombre de chevaliers reçoivent une pension. L'ordre tient tous les ans un chapitre pour statuer sur les prétentions des candidats à la décoration. La fête de l'ordre est célébrée le 22 septembre. Cet ordre, suspendu sous le règne de Paul 1^{er}, fut rétabli par Alexandre 1^{er}, qui en étendit les statuts. Quoique, au péril de sa vie, sauve dix personnes des eaux ou du feu, a le droit également d'être admis dans l'ordre de Saint-Vladimir. Le ruban est rouge, avec deux bandes noires de chaque côté. La croix a quatre branches; elle est émaillée rouge et noir et bordée d'or; le revers de l'écusson énonce la date de la création de l'ordre, 22 septembre 1782. La plaque au centre un écusson

rond, chargé de la croix de l'ordre, avec les lettres S. P. K. B. aux angles. Ces lettres, en russe, signifient *Saint apôtre prince Vladimir*. Dans un cercle rouge qui les entoure, on lit ces mots : *Utilité, Honneur, Renommée*. Les rayons de la plaque sont en argent et les quatre sous-rayons d'angle en or. Les chevaliers de 1^{re} classe portent la croix attachée à un ruban qui passe de droite à gauche ; ils ont, en outre, la plaque sur la gauche de l'habit ; les chevaliers de la 2^e classe ont la croix en sautoir et la même plaque ; ceux de la 3^e n'ont point de plaque et ceux de la 4^e portent la croix à la boutonnière.

VLADIMIR II, surnommé *le Monomaque*, czar de Russie, arrière-petit-fils de Vladimir I^{er}, né en 1053, mort à Kiev en 1126. Il s'était distingué par sa bravoure, notamment contre les Polovtzi, infatigables ennemis de la Russie, avant d'être appelé au trône de Kiev par le vœu unanime de ses sujets, pour succéder à Sviatopolk II. Il pacifia ses États ravagés par les guerres intestines et, se consacrant entièrement à l'administration intérieure, confia le commandement des armées à ses fils, qui soulevèrent les Livoniens, les Finlandais, les Bulgares et les Kumans. Lui-même, pour venger la mort de Léon, son gendre, assassiné par les ordres d'Alexis Comnène, il envahit la Thrace et allait marcher sur Constantinople, quand l'empereur grec s'empressa de désarmer la colère de Vladimir en lui envoyant des cadeaux précieux. Il eut ensuite à étouffer dans son royaume les germes des guerres civiles et régna paisiblement treize ans à Kiev. Ce prince est resté célèbre, dans l'histoire de la nationalité, plus par sa libéralité et sa grandeur d'âme que par l'éclat de ses victoires.

VLADIMIR, prince de Novgorod, mort vers 1052. Fils aîné d'Yaroslav, grand-duc de Kiev, il reçut de ce prince, en 1038, la souveraineté de Novgorod et eut d'abord à combattre les Finnois, qu'il soumit à ses lois. Peu après, il fut mis à la tête d'une expédition dirigée contre Constantinople ; mais, au début, sa flotte fut dispersée dans le Bosphore par celle des Grecs, qui eurent recours au feu grégeois, et un corps de 6.000 Russes, qui était resté à terre, fut entièrement détruit, à part 800 soldats, qui, faits prisonniers, furent conduits à Constantinople et eurent les yeux crevés. Vladimir réussit à réunir ceux de ses vaisseaux qui avaient échappé au terrible engin destructif des Grecs et, ayant attaqué une de leurs flottes, remporta une victoire complète et fit un riche butin. Vladimir était le beau-frère de Henri I^{er}, roi de France, qui avait épousé sa sœur, Anne.

VLADIMIR ANDRIEYEVITCH, dit *le Brave*, prince russe, mort en 1410. Il était neveu d'Ivan II, et, à la mort de ce prince (1359), il aurait dû, selon l'usage établi, lui succéder comme étant le plus âgé de la famille ; mais il comprit que le seul moyen de fonder la grandeur de sa patrie était d'établir un ordre constant de succession au trône, qui appartiendrait toujours au fils aîné du dernier souverain, et ce fut dans ce but qu'il reconnut pour grand prince, par un traité solennel (1364), le fils d'Ivan II, Dmitri, qui était alors âgé de seize ans à peine. Ce fut encore lui qui, après l'incendie de Moscou en 1366, engagea Dmitri à faire construire une citadelle en pierre, afin d'avoir un solide point de résistance contre les Tartares, qui avaient déjà pillé et brûlé Kiev et dont les invasions désolaient la Russie, qui était obligée de leur payer un tribut. Dmitri refusa ce tribut en 1377, et, appelant à son aide les autres princes russes, il marcha contre les barbares, sur lesquels il remporta, en 1378, une première victoire sur les bords de la Voja. Deux ans plus tard eut lieu la célèbre bataille de Koulikov (v. Dmitri IV), dans laquelle Vladimir conquit le surnom de *Brave*. A la mort de Dmitri (1389), il devint le plus ferme soutien de son fils, Vassili II, et réussit encore à préserver la Russie de deux invasions (1395 et 1408).

VLADISLAS ou **LADISLAS**, nom commun à plusieurs rois ou princes de Pologne, de Hongrie et de Bohême, dont les principaux sont :

ROIS DE POLOGNE.

VLADISLAS I^{er}, surnommé *Hermann*, né en 1043, mort en 1102. Fils de Casimir I^{er}, il succéda, en 1081, à son frère, Boleslas le Hardi, soutint de longues guerres contre les Prussiens, les Poméraniens et les Bohémiens, comprima une révolte de son fils, Zbigniew, auquel il pardonna, et partagea, de son vivant, ses États entre ce prince et son autre fils, Boleslas.

VLADISLAS II, né en 1104, mort en 1159. Il succéda, en 1139, à son père, Boleslas III, tenta de déposséder ses trois frères des apagnes immenses qu'ils avaient reçues, se rendit odieux par sa cruauté et excita une révolte, à la suite de laquelle il fut contraint de s'enfuir en Allemagne, où il mourut.

VLADISLAS III, surnommé *Laskonogi* (*Jambes défilées*), à cause de la longueur et de la maigreur de ses jambes, né en 1168, mort en 1231. Il hérita de son père, Mieczyslas III, du duché de Posen et fut élu, en 1203, duc de Cracovie et roi de Pologne. Mais il s'attira par ses violences la haine des grands, qui le déposèrent et élurent à sa

place Lech le Blanc (1207). Toutefois, il lui resta la Grande Pologne, d'où il fut chassé plus tard par le duc de Poméranie, et il alla mourir en Allemagne.

VLADISLAS IV, dit *Lokietek* (*le Bref*), à cause de la petitesse de sa taille, né en 1250, mort à Cracovie en 1333. Élu, après la mort de Lech le Noir (1296), par le clergé et la noblesse du palatinat de Cracovie, il eut à lutter contre trois compétiteurs, fut déclaré déchu par la noblesse en 1296 et alla à Rome réclamer l'appui du pape Boniface VIII, pendant que Venceslas, roi de Bohême, était sacré roi de Pologne (1300). Ce ne fut qu'après la mort de ce dernier qu'il remonta sur le trône, et il ne fut universellement reconnu qu'en 1309. Il ne put empêcher la Poméranie de se rendre indépendante, mais il forma une ligue contre les chevaliers teutooniques, les battit à Radziechow (1331), leur enleva Bromberg et Dobrzyn. Il eut pour successeur son fils, Casimir III.

VLADISLAS V, fondateur de la dynastie des Jagellons. V. JAGELLON.

VLADISLAS VI, dit *le Warnétois*, né en 1423, mort à Varna en 1444. Fils de Vladislav Jagellon, il succéda, dès l'âge de dix ans, à son père, sous la direction d'un conseil de régence, composé de sa mère et de hauts dignitaires civils et religieux. Il s'efforça d'apaiser les dissensions qui déchiraient son royaume, et, après la mort de l'empereur Albert II, roi de Hongrie, il fut appelé au trône de ce pays par les Hongrois, désireux de se soustraire à l'influence autrichienne. Il quitta la Pologne pour n'y plus rentrer et alla se faire couronner à Bude en 1440. Attaqué par les Turcs, il envoya contre eux le célèbre Jean Huniade et, plus tard, marcha en personne contre le sultan Amurat. Il fut vaincu et tué, après des prodiges de valeur, à la sanglante bataille de Varna.

VLADISLAS VII, né à Cracovie en 1595, mort à Merecz en 1648. Il était fils de Sigismond III. En 1610, lorsque le czar Vassili V fut détrôné, les Russes avaient voulu élire Vladislav pour leur souverain, à la condition qu'il embrasserait la religion grecque ; mais Sigismond rejeta ces conditions avec hauteur. Vladislav acquit cependant (1610) les duchés de Smolensk et de Tchernigov. A peine fut-il couronné (1632), qu'il eut à lutter contre Michel Romanov, qui voulait lui reprendre les deux duchés que nous venons d'indiquer, mais qui échoua. Il repoussa ensuite les attaques des Turcs, des Tartares et des Suédois, et conclut avec la cour de Rome un concordat très-avantageux. Ce prince établit dans son royaume un service de poste pour le transport des dépêches.

ROIS DE HONGRIE.

VLADISLAS I^{er}, surnommé *le Saint*, né en 1041, mort en 1095. Élu en 1077, il repoussa plusieurs invasions de Tartares, battit les Bulgares, les Serbiens, les Valaques, les Russes, les Polonais, et ajouta à ses États la Croatie et la Dalmatie. À la gloire du conquérant, il joignit celle du législateur, donna des lois nouvelles à son peuple et protégea le commerce. L'Eglise catholique l'a mis au rang de ses saints. Il fut canonisé en 1198 par le pape Célestin III.

VLADISLAS II, né vers 1134, mort en 1162. Il était le troisième fils de Béla II, et, à la suite de dissensions avec son frère, Geysa II, il se retira à la cour de Manuel, l'empereur byzantin, son beau-frère. A la mort de Geysa, Vladislav se trouva en compétition pour le trône de Hongrie avec son neveu, Etienne III, et avec son propre frère, Etienne IV. Les Hongrois élurent Vladislav, qui fut couronné en 1161 et qui mourut après un règne de six mois.

VLADISLAS III, né vers 1185, mort en 1205. Élu en 1204, pour succéder à son père Emeric, il se vit enlever par les Vénitiens la ville de Zara et mourut après un règne de six mois, au moment où il s'appretait à marcher contre les envahisseurs.

VLADISLAS IV, surnommé *le Cuman*, né vers 1250, mort en 1296. Il était fils d'Etienne IV, auquel il succéda (1272). Il aida l'empereur Rodolphe à détrôner Otokar, roi de Bohême, et fit de nombreuses guerres contre les Kumans et les Tartares, qui parvinrent à le faire prisonnier et le massacrerent.

VLADISLAS V, roi de Hongrie. V. VLADISLAS VI, roi de Pologne.

VLADISLAS VI, dit *le Posthume*, né en 1439, mort en 1457. Il était fils d'Albert d'Autriche et fut proclamé roi, sous la tutelle de Jean Huniade. Lors de l'invasion des Turcs, le lâche Vladislav s'enfuit, laissant la défense de ses États à Huniade, qui battit les envahisseurs. Pour récompenser le héros, Vladislav fit périr un de ses fils. Devenu odieux à ses sujets, qui se révoltèrent, il se réfugia à Prague, où il mourut.

VLADISLAS VII, né vers 1450, mort en 1516. Il était fils de Casimir I^{er}, roi de Pologne, et avait déjà été appelé, en 1471, au trône de Bohême, quand les Hongrois lui offrirent la couronne (1490). Cette élection coûta à la Hongrie toutes les conquêtes de Matthias Corvin, tant en Pologne qu'en Autriche, et les nobles profitèrent des embarras du roi pour lui arracher de nombreux

privileges. En 1515, Vladislav signa la paix avec Maximilien II, son éternel compétiteur au trône de Hongrie, et mourut l'année suivante, au milieu des efforts qu'il faisait pour relever l'esprit militaire de la nation.

ROIS DE BOHÈME.

VLADISLAS I^{er}, né vers 1066, mort en 1125. Élu en 1109, il eut à lutter contre ses proches, même contre ses frères, qui lui disputaient le trône, et à force de courage parvint à triompher de ses compétiteurs. En 1117, il tenta de résigner le pouvoir entre les mains de Borzivoi, son frère, qui déclina cette offre brillante. Vladislav mourut regretté de ses sujets.

VLADISLAS II, mort en Thuringe en 1174. Fils du duc Vladislav I^{er}, il parvint au trône après la mort du duc Sobieslas (1140), son oncle, et avec l'appui de l'empereur Conrad III, qui l'aidera à vaincre les résistances de la noblesse. Frédéric Barberousse lui donna le titre de roi (1157). Vladislav, par reconnaissance, l'accompagna dans sa campagne contre la ligue lombarde et se distingua à la prise de Milan. En 1147, il avait déjà accompagné l'empereur et le roi de France en terre sainte.

VLADISLAS III, fils du précédent, mort à Otmütz en 1222. Il succéda, en 1197, à son oncle, Henri Brzetislav, qui le détenait depuis longtemps en prison. Aussitôt son frère, Przemyslas, accourut de l'étranger pour lui disputer la couronne. Le pays entier s'était divisé en deux partis, et une épouvantable guerre civile allait éclater, lorsque Vladislav, pour écarter ce fléau, résigna le pouvoir et se retira en Moravie.

VLADISLAS DE HUNIADÉ, ban de Croatie, né vers 1417, mort en 1457. Fils aîné du grand Huniade, il fut élevé dans les camps sous les yeux de son père et donné en otage au duc de Serbie après la défaite de Huniade à Cassovo (1448). Rendu à la liberté, il fut nommé, par le roi de Hongrie, Vladislav V, duc de Croatie et de Dalmatie et envoyé dans la haute Hongrie, pour soumettre quelques magnats révoltés. Menacé par Ulrich de Cillej, dont la famille puissante était ennemie de la sienne et formait une des grandes factions de l'État, il le tua dans Belgrade et fut lui-même décapité par ordre du roi, qui l'accusait d'aspirer à la couronne.

VLAMING (Pierre), poète hollandais, né à Amsterdam en 1636, mort à Hoogerwoerd en 1733. Il fit son droit à Leyde, puis s'adonna à la poésie et abandonna la carrière du barreau, qu'il suivait. En 1719, il accepta un emploi dans la Compagnie des Indes et continua de rimer à ses moments perdus. On connaît de lui un recueil intitulé : *Dischtielvende Eitspanningen* (*Détachements poétiques*) [Amsterdam, 1710, in-8°], une traduction de l'*Arcadie* de Sammar et des éditions du *Hertsiegel* de Henri Spiegel, de l'*Art poétique* de David van Hoochstraten, des *Opera latina Sammar* et enfin des *Mich. Hospitalii carmina*.

VLAMINGIE s. f. (vla-main-ji — de *Vla-minig*, navigateur hollandais). Bot. Genre de plantes, de la famille des lobéliacées, dont l'espèce type croît en Australie.

VLAN ou **V'LAN** interj. (vlan). Sorte d'onomatopée, par laquelle on imite un bruit soudain, une action subite, et particulièrement un coup appliqué à quelqu'un : *VLAN ! attrape ça ! VLAN ! ça y est. V'LAN ! au même instant, je me sens un coup de pied dans les chevilles qui coupa court à mon bonheur.* (F. Soulié.)

Aussi tu disparais, *v'lan !* sans dire bonsoir.

PONSARD.

VLASTA, héroïne tchèque. V. WLASTA.

VLECKIE s. f. (vlè-ki). Bot. Syn. de *LOPHANTHE*, genre de labiées.

VLEMINCKX (Jean-François), médecin belge, né à Bruxelles en 1800. Il s'est fixé dans sa ville natale, où il a acquis beaucoup de réputation comme praticien. Inspecteur général du service de santé de l'armée, président de l'Académie royale de médecine en Belgique, associé étranger de l'Académie de médecine de Paris (1853), M. Vleminckx est l'auteur d'un grand nombre de dissertations et de mémoires très-estimés. Nous nous contenterons de citer son *Manuel du service sanitaire de l'armée, des prisons et de l'administration des chemins de fer, contenant les dispositions législatives, ministérielles et administratives actuellement en vigueur* (Bruxelles, in-8°, 1864.)

VLERICK (Pierre), peintre belge, né à Courtray en 1539, mort en 1581. Il commença ses études artistiques sous la direction d'un peintre en détrempe et les continua d'abord chez Charles d'Ypres, puis chez différents maîtres de Malines et d'Anvers. Il partit ensuite pour l'Italie et, à Venise, sut gagner l'amitié du Tintoret, qui, pour le retenir auprès de lui, voulut lui faire épouser sa fille. Mais Vlerick refusa pour se rendre à Rome, où il étudia avec ardeur les maîtres anciens. Il visita ensuite Naples, où il a laissé, ainsi qu'à Rome, un assez grand nombre de toiles. Il revint ensuite se fixer à Courtray, où il obtint bientôt une grande réputation. En 1569, cependant, il alla s'éta-

blir à Tournay, où il mourut de la peste onze ans plus tard. On cite, parmi ses toiles les plus remarquables : *les Quatre évangélistes, Judith coupant la tête à Holopherne* et un *Crucifix entre la Vierge et saint Jean*. Avant lui, les peintres représentaient le Christ debout, étendu sur la croix ; ce fut lui qui, le premier, le représenta le corps affaissé et soutenu seulement par les clous dont ses mains sont percées.

VLI ou **V'LI** interj. (vli). Sorte d'onomatopée, qui a la même valeur que *vlan*, et qui ne s'emploie jamais qu'avec lui, pour exprimer une succession de coups ou d'actions :

Vli, vlian ! taisez-vous ;

Quoi ! monsieur croit qu'on l'attrape ?

Vli, vlian ! taisez-vous ;

Je me venge de deux époux.

BÉRANGER.

VLIB ou **VLIBELAND**, en latin *Flevolandia*, île du royaume de Hollande, dans la mer du Nord, au N.-E. de l'île de Texel. Elle fait partie de la province de Hollande septentrionale, mesure 15 kilom. de longueur du N.-E. au S.-O. et 3 kilom. dans sa plus grande largeur. Elle renferme deux villages, Posthaus au S. et Ost-Vlieland au N.-E., dont la population totale est de 727 hab., qui s'occupent de pêche et de navigation.

VLIERDEN (Lambert DE), historien flamand, né à Herstall en 1564, mort vers 1640. Il étudia à Aix-la-Chapelle et à Cologne, suivit d'abord la carrière des armes, fit plusieurs campagnes et, dégoûté de la vie militaire, s'adonna à l'étude du droit. Après avoir pris ses grades à Louvain en 1590, il se fit inscrire au barreau de cette ville et, pendant près de cinquante ans, y exerça avec succès sa profession. On a de lui : *Panegyriques d'Ernest et de Ferdinand de Bavière, évêques de Liège ; De l'élection et du couronnement de l'empereur Ferdinand*, poème ; *Traité sur les trente-deux tribus des artisans de la ville de Liège ; Fastes magistrals* (sic) *de la ville de Liège ; Histoire de la ville de Liège ; l'Hercule Belgique ou Histoire du comte de Bucquoy*, etc.

VLIET (Guillaume VAN), peintre hollandais, né à Delft en 1584, mort en 1642. Il cultiva d'abord le genre historique, où il obtint quelque réputation, mais il l'abandonna ensuite pour s'adonner au portrait et devint en ce genre l'un des maîtres de son époque.

VLIET (Henri VAN), peintre hollandais, neveu du précédent, dont il fut l'élève. Il vivait au XVII^e siècle. Comme lui, il peignit presque exclusivement le portrait, après avoir cultivé d'abord l'histoire et le paysage. Les connoisseurs estiment particulièrement ses clairs de lune. Avant 1815, le musée du Louvre possédait de cet artiste une *Tête de jeune homme vêtu de noir et portant un hausse-col*. — Jean-Georges VAN VLIET, graveur hollandais, vivait à peu près à la même époque, a exécuté des estampes fort estimées, entre autres *Saint Jérôme dans une caverne et Loh et ses filles*, toutes les deux d'après Rembrandt.

VLIET (Jean VAN), en latin *Vlittus*, philologue hollandais, né vers 1610, mort en 1666. Il s'adonna de bonne heure à l'étude des littératures anciennes, surtout de la poésie latine, fit plusieurs voyages en Angleterre et en France et, à une certaine époque, qu'il lut tout ce que les anciens avaient écrit sur cet exercice. En 1651, il fut nommé par le prince d'Orange greffier de la magistrature de Bréda et, la même année, fut chargé d'accompagner, comme secrétaire, l'ambassade envoyée à Londres par les états généraux. On a de lui : *Venatio novantia* (Leyde, 1645, in-18), ouvrage que l'auteur présenta, en 1653, à la reine Christine, sous ce nouveau titre : *Auctores rei venaticæ antiqui, cum commentariis Jani Vlitti ; un Alimnach de Bréda pour 1664*, remarquable surtout à cause des recherches philologiques et du recueil de *Proverbes frisons*, qu'il renferme ; un ouvrage sur le droit de succession, d'après les coutumes de la ville et de la banlieue de Bréda ; *Oraison dominicale en vingt idiomes germaniques septentrionaux* ; une édition du *Glossaire gothique* de François Junius (Dordrecht, 1665, 2 vol. in-4°) ; des poésies latines, éparées dans divers recueils, etc.

VLOO interj. V. VELAUT.

VLOTE-SCUTE s. f. (vlo-te-sku-te). Mar. Sorte de gabare hollandaise, en usage sur le Zuyderzée.

VLOTHO, ville de Prusse, province de Westphalie, régence de Minden, cercle et à 31 kilom. N.-E. de Herford, sur la rive gauche du Weser ; 2.800 hab. Fabrication de tabac, chicorée, savon, vinaigre, couleurs, sucre et papier. Aux environs, sources minérales. Commerce de fil, navigation active sur le Weser.

VOACANGE s. m. (vo-a-kan-ge) Bot. Genre d'arbres, de la famille des apocynées, tribu des plumbées, dont l'espèce type croît à Madagascar.

VOADOUROU s. m. (vo-a-dou-rou). Bot. Fruit de Madagascar ; arbre qui produit ce fruit. || On dit aussi VOAFONTSI.

— Encycl. Le *voadourou* est un fruit de

Madagascar, qui paraît provenir d'une espèce de baobab, il croît en grappes ou régimes, qui rappellent par leur longueur un épi de maïs. On écrase ces fruits pour les réduire en une sorte de farine, qui, mélangée avec du lait, forme une bouillie alimentaire; on en retire aussi de l'huile, par expression. Ce fruit remplace encore, pour les habitants, la noix d'aréquier, qu'ils mâchent habituellement, mélangée à la feuille de bétel. La plante a des feuilles longues de 2 mètres et larges à proportion; on s'en sert en guise de nappes ou de serviettes, et pour couvrir les cases; les tiges de la plante servent dans les constructions.

VOAMENES s. m. (vo-a-mé-nèss). Bot. Nom du CONDORI, à Madagascar.

VOANDZIE s. f. (vo-and-zé). Bot. Genre de plantes, de la famille des légumineuses, tribu des phaséolées, dont l'espèce type croît à Madagascar.

VOCAL s. m. (vo-ka-ble. —lat. *vocalum*; de *vocare*, appeler). Gramm. Mot; dénomination; nom, substantif: *On n'est jamais autorisé à considérer un VOCABLE roman comme frère des VOCABLES allemands, latins et celtiques.* (E. Littré.)

— Liturg. Invocation, consécration: *Chapelle dédiée sous le VOCABLE de Saint-Benoît.*

VOCABULAIRE s. m. (vo-ka-bu-lè-re —rad. *vocabul*). Dictionnaire d'une langue contenant ses mots classés par ordre alphabétique, et accompagnés d'une courte définition ou d'une traduction dans une autre langue: *VOCABULAIRE français. VOCABULAIRE italien-allemand. Le VOCABULAIRE d'une langue s'étend avec les arts et les événements.* (De Bonald.) *Grâce à de nombreux barbarismes, les rabbins ont réussi à se former un VOCABULAIRE assez complet.* (Renan.) *Le Dictionnaire des mots employés dans un art, une science: VOCABULAIRE de musique. VOCABULAIRE de chimie, de philosophie.*

— Ensemble des mots dont se servent une personne ou une collection de personnes: *Le VOCABULAIRE d'un ignorant est plein de barbarismes. VOCABULAIRE du peuple est riche en images. Franklin avait fini par supprimer dans son VOCABULAIRE les mots certainement, indubitablement.* (Ste-Beuve.) *Le VOCABULAIRE de la bohème est l'enfer de la rhétorique et le paradis du néologisme.* (H. Murger.)

— adj. *Accent vocabulaire*, Accent dont un mot est marqué.

— Syn. *Vocabulaire, dictionnaire, glossaire.* V. DICTIONNAIRE.

— Encycl. Un *vocabulaire* est un dictionnaire où les mots d'une langue, rangés alphabétiquement, ne sont accompagnés que d'une explication succincte et non raisonnée. Dans le dictionnaire proprement dit, on ne se borne pas à une simple nomenclature; on y explique les idiotismes, et l'on donne des exemples qui facilitent l'intelligence des observations et des règles (v. DICTIONNAIRE). Tout art, toute science, ayant sa langue particulière, peut donner lieu à un *vocabulaire*. On dit: le *vocabulaire* philosophique, le *vocabulaire* de la chimie, de la physique, de la botanique, de la médecine, de la peinture, etc. Cependant on a quelquefois, par abus, donné le nom de *vocabulaire* à de véritables dictionnaires.

Vocabulaire essentiel de la langue norvège (*Det norske prosasentistiske Ordforraad*), par Holmboe (Vienne, 1852, 1 vol. in-4°). L'ancienne langue norvège ou norvégienne, plus connue sous le nom d'islandais, langue dans laquelle ont été composés les chants de l'*Edda* et les sagas du Nord, est la mère du danois et du suédois actuels, la sœur du gothique et de tous les dialectes germaniques. Une souche commune la rattache donc comme eux à la vaste famille indo-européenne, et la filiation si intime qui lie à l'Orient le midi de l'Europe s'étend avec la même précision et la même persistance jusqu'aux confins du pôle. Cette vérité, déjà prouvée par les transmissions des dogmes religieux et des traditions historiques, M. Holmboe a voulu la rendre évidente par l'analyse raisonnée de son idiome natal. Versé dans l'étude des langues de l'Orient, il rapproche et compare avec succès les sons, les mots et les flexions du sanscrit, du zend, du parsi, de l'indoustani, du grec, du latin, des dialectes germaniques et slaves, et même de l'hébreu, de l'arabe et de l'arménien, avec ceux de cette langue du Nord, si expressive et si originale; sous forme de vocabulaire, il passe en revue toutes ses racines, toutes ses formes les plus usitées; il les explique en les comparant, et il fixe leur sens fondamental. Cet ouvrage a donc à la fois un grand intérêt philologique et littéraire, puisque, en déterminant exactement un des anneaux de la grande chaîne de langues qui s'étend de Ceylan à l'Islande, il jette en même temps un nouveau jour sur les traditions scandinaves et sur les images si énergiques et souvent si obscures de l'*Edda*.

VOCABULISTE s. m. (vo-ka-bu-li-ste —du lat. *vocabulum*, mot). Auteur d'un vocabulaire: *Heureusement, les VOCABULISTES s'empressent de recueillir ces idées, qui s'évanouiraient comme des ombres fugitives, si on*

ne se hâtait de les revêtir de formes durables et transmissibles. (Le Mesle.) *Peu usité.*

VOCAL, ALE adj. (vo-kal, a-le —lat. *vocalis*, de *vox*, voix, qui est au-si le type du substantif féminin *voyelle*). Qui appartient, qui a rapport à la voix: *Sons VOCALX. Organe VOCAL.* *Articulations VOCALX.* *L'écriture hiéroglyphique s'est formée de l'emploi simultané des représentations des objets, de signes vocaux et de figures symboliques.* (A. Maury.)

— Relig. Qui se prononce, qui se fait par des paroles: *Prière VOCALE. Oraison VOCALE.* *Il se dit par opposition à mental.*

— Mus. *Mustque vocale*, Musique destinée à être chantée, par opposition à la musique instrumentale.

— Anat. *Cordes vocales*, Replis intérieurs du larynx qui entrent en vibration dans le phénomène de la phonation.

— Substantif. Hist. ecclési. Religieux, religieuse ayant droit de vote dans une élection: *Les votes des VOCALX se partageront entre les candidats.*

— Encycl. Anat. *Cordes vocales*. Les cordes vocales sont au nombre de deux de chaque côté: les cordes vocales supérieures et les cordes vocales inférieures. Les cordes supérieures sont à peine saillies dans l'intérieur du larynx; elles sont formées de faisceaux fibreux peu nombreux, qui s'insèrent dans l'angle rentrant du cartilage thyroïde, et d'autre part au tubercule de la face antérieure du cartilage aryénoïde. Ces faisceaux fibreux sont recouverts par la membrane muqueuse qui tapisse l'intérieur du larynx. Les cordes vocales inférieures sont beaucoup plus saillantes et beaucoup plus importantes que les précédentes. Quand on regarde le larynx par son orifice supérieur, on aperçoit la saillie qu'elles forment dans le larynx, tandis que celle des supérieures, placées plus près de l'orifice, est moins marquée. Les cordes vocales inférieures ont la même direction et les mêmes insertions que le muscle thyro-aryénoïdien; elles contiennent une partie de ce muscle dans son épaisseur. Indépendamment des fibres charnues du muscle thyro-aryénoïdien, la corde vocale inférieure est formée par des fibres parallèles de tissu élastique, occupant son bord libre. Elle est d'ailleurs, de même que la supérieure, tapissée par la membrane muqueuse du larynx. Les cordes vocales ne sont pas libres, ainsi que leur nom semblerait l'indiquer, mais adhérentes aux parois du larynx et faisant saillie dans la cavité du larynx par leur bord interne. Les cordes vocales supérieures ne sont pas nécessaires à la phonation, ainsi qu'on l'a démontré plusieurs expériences dans lesquelles, avec un larynx pourvu seulement de ses cordes vocales inférieures, on a obtenu les divers tons de la voix humaine. L'observation laryngoscopique a conduit aux mêmes conclusions. Les choses se passent-elles de même chez les animaux? Lorsqu'on examine l'intérieur du larynx sur un chien ou sur un chat vivant, on remarque, il est vrai, que les cordes vocales supérieures se tendent et se rapprochent de la ligne médiane, et ce rapprochement est surtout remarquable sur le chat; mais on peut les enlever sans que la phonation soit détruite, et les troubles qui surviennent alors dans certaines qualités du son peuvent être attribués à l'opération, aussi bien qu'à l'ablation de la corde vocale elle-même. Il n'y a pas lieu, d'ailleurs, d'être surpris qu'une seule paire de cordes vocales puisse servir à former la voix humaine. Les oiseaux qui, de tous les animaux, ont la voix la plus étendue et la plus variée, n'ont pourtant que des cordes vocales simples.

VOCALÉMENT adv. (vo-ka-le-man —rad. *vocal*). De bouche, en parlant: *Prier VOCALÉMENT.* *Il se dit par opposition à MENTALÉMENT.*

VOCALIQUE adj. (vo-ka-li-ke —rad. *vocal*). Gramm. Qui a rapport aux voyelles. *Peu usité.*

VOCALISATEUR, TRICE s. (vo-ka-li-zateur, tri-se —rad. *vocaliser*). Mus. Personne qui vocalise, qui sait vocaliser. *On dit aussi VOCALISTE.*

VOCALISATION s. f. (vo-ka-li-za-si-on —rad. *vocaliser*). Mus. Art ou action de vocaliser, de chanter de la musique sur une ou plusieurs syllabes, sans prononcer les paroles ni nommer les notes: *Les chanteurs et les cantatrices les plus habiles s'exercent tous les matins à la VOCALISATION, pour se dérouiller la voix et affermir l'intonation.* (Castil-Blaze.)

— Par ext. Emission de sons vocaux non articulés: *L'homme est arrivé; il tenait de la nature animale la propriété de la VOCALISATION ou du cri.* (Ch. Nod.)

— Gramm. Changement d'une consonne en voyelle.

— Encycl. Mus. La *vocalisation* est l'art de diriger la voix dans le mécanisme du chant, au moyen d'exercices muets, c'est-à-dire exécutés sans paroles et sur une voyelle. Vocaliser, c'est donc assouplir la voix par ces exercices incessamment répétés; c'est l'obliger, par un travail constant, très-varié dans ses moyens, mais unique dans son but, à se jouer de toutes les difficultés de l'art du

chant. Le travail de la *vocalisation* est pour les chanteurs ce qu'est l'étude du mécanisme pour les instrumentistes. La perfection de l'exécution musicale comprend trois choses distinctes: 1° la pose et la qualité du son; 2° la justesse de l'intonation; 3° l'habileté et l'agilité du mécanisme. Pour les chanteurs, cette dernière partie est tout entière comprise dans l'étude de la *vocalisation*, qui est la vraie préparation au chant, un travail intermédiaire entre l'étude du solfège et l'exécution des compositions vocales.

La *vocalisation* comprend tous les artifices de l'art du chant: gammes diatoniques ou chromatiques, ascendantes et descendantes; sauts d'intervalles de toutes sortes, tierces, quarts, quintes, sixtes, septièmes ou octaves; *gruppelli*, trilles, arpegges, etc., etc. On vocalise, non-seulement pour apprendre à passer un grand nombre de notes sur la même syllabe, mais encore pour égaliser la voix dans tous les tons, dans tous les registres, car on comprend qu'un travail de ce genre, mené avec intelligence et persévérance, est fait pour assouplir l'organe vocal et le rendre obéissant aux volontés des virtuoses. On voit donc que la *vocalisation* n'est autre chose, en réalité, que l'art même du chant dans ce qu'il a de plus consommé, la question de style mise à part, le style étant, en musique comme en toute chose, l'essence même de l'art.

« Quant à la manière d'exécuter les traits si fréquents dans la musique moderne, dit Choron dans son *Manuel de musique*, leur véritable expression dépend du goût de l'exécutant. Ils consistent en une tirade de notes différentes sur une même syllabe. Ces notes ne sont qu'une imitation de la mélodie instrumentale dans certaines occasions; et, soit pour orner le chant, soit pour ajouter à l'expression, on les emploie avec avantage pour suspendre le discours et prolonger la mélodie. Pour parvenir à bien exécuter ces traits, il faut d'abord s'exercer à vocaliser dans un mouvement modéré; ensuite, à mesure que l'on acquiert de la facilité dans cet exercice, on presse petit à petit le mouvement, jusqu'à ce qu'on parvienne à rendre séparément chaque note avec la plus grande vitesse. On doit aussi prendre garde, en exécutant ces traits, de remuer la langue ou le menton; car, outre le ridicule de cette exécution, on ne pourrait leur donner la clarté qu'ils exigent. En s'exerçant à vocaliser comme je viens de le dire, on se servira d'abord de la voyelle *a*, comme plus sonore et plus commode au gosier pour attaquer légèrement et avec netteté les notes qui composent les traits. On se sert ensuite des voyelles *o* et *é* qui, dans toute espèce de chant, doivent se prononcer la bouche ouverte; car il n'y a que les voyelles *i* et *u* qui se prononcent presque toujours plus doucement. »

C'est des Italiens, si experts jadis en matière de chant et si supérieurs dans toutes les parties de la pratique de cet art admirable, que les artistes français ont appris à vocaliser. Pour donner une idée de leur expérience sous ce rapport, et faire comprendre en même temps toute l'importance de la *vocalisation*, nous allons rapporter une anecdote.

Porpora, le compositeur fameux, l'un des maîtres les plus illustres de l'Italie et l'un de ceux dont l'enseignement était le plus justement renommé, avait pris en amitié un jeune *castrato*, son élève, dont les dispositions et la voix exceptionnelle l'avaient charmé. Il lui demanda un jour s'il se sent le courage nécessaire pour suivre sans mot dire et sans se décourager la route qu'il lui tracer, quelque ennuyeuse que celle-ci puisse lui paraître. Sur la réponse affirmative de l'élève, il prend une page de papier de musique, et note sur cette page toute une série d'exercices: gammes diatoniques et chromatiques, ascendantes et descendantes, sauts d'intervalles de diverses natures, pour habituer la voix à franchir ces intervalles et à bien porter le son; puis des trilles, des groupes, des appoggiatures et des traits de *vocalisation* de différentes espèces.

Pendant un an entier, cette simple feuille de musique occupe seule l'élève et le maître; l'année suivante y est encore consacrée, et la troisième n'apporte aucune modification dans le travail; l'élève commence à se fatiguer et à murmurer. « Tu m'as promis l'obéissance, lui dit Porpora; tiens ta parole et suis mes conseils, autrement je t'abandonne. » Le jeune homme se résigne, malgré la monotonie des études auxquelles il se voit condamné. La quatrième année s'écoule en tout semblable aux précédentes; la cinquième la suit, et l'éternelle feuille est toujours l'unique objet des constants efforts du maître et de l'élève. Enfin la sixième année amène un léger changement; on n'abandonne point la feuille maudite, mais on y joint quelques leçons d'articulation, de prononciation et aussi de declamation. A la fin de cette sixième année, l'élève, qui croyait n'en être encore qu'aux éléments de son art, tomba de stupeur quand son maître lui dit affectueusement: « Va, mon fils, je n'ai plus rien à t'apprendre; la gloire sera ton partage, car dès aujourd'hui tu es le premier chanteur de l'Italie et du monde! » Il disait vrai, car celui dont il venait de terminer l'éducation

n'était autre que l'artiste qui devint si fameux sous le nom de Caffarelli.

Tous les chanteurs, et même les plus célèbres, ne se sont pas tous également distingués sous le rapport de la *vocalisation*. Mme Fodor laissait à désirer au point de vue de la netteté; Mme Pasta trahissait un défaut d'éducation préliminaire; Mme Mombelli hasardait ses traits plutôt qu'elle ne les faisait; Mme Pisoni, comme Mme Malibran, manquait quelquefois de goût dans le choix de ses traits, mais elle les exécutait à merveille; Galli faisait désirer plus de souplesse et d'égalité; Zucchelli, plus heureux sous ce rapport, manquait parfois d'élan, Bubini de force. Quant à Garcia, il était à peu près parfait, mais n'atteignait pas à la hauteur admirable des artistes italiens de l'ancienne école, les Caffarelli, les Farinelli, les Crescentini, Elisi, Gizziello, Manzoli, Vittoria Tesi, Faustina Bordoni, Guadagni, Pacchiarotti, Guarducci, Marchesi, Gabrielli, Mingotti, etc.

De nos jours, on a pu citer au moins deux cantatrices incomparables en ce genre, Mmes Alboni et Adeline Patu; sous le rapport de la justesse de l'intonation, de l'égalité des sons, de la fusion des registres, de la netteté de l'accent, de la légèreté et de l'habileté du mécanisme, on peut dire que ces deux artistes sont à peu près uniques. Parmi nos chanteuses françaises, on peut citer Mmes Miolan-Carvalho, Marie Sass et Christine Nilsson (au point de vue de l'art, cette dernière est toute Française) comme des vocalistes fort remarquables.

Les professeurs de chant ont donné le nom de *vocalises* aux exercices écrits pour l'étude de la *vocalisation*; MM. Paneroni, Bordogni et quelques autres ont publié des recueils de vocalises.

VOCALISE s. f. (vo-ka-li-zé —rad. *vocaliser*). Manière ou action de vocaliser, de faire des vocalisations: *Des VOCALISES légères, élégantes. Alboni, avec son chant merveilleux et ses prodigieuses VOCALISES, attire une foule énorme à l'Opéra.* (Th. Gaut.)

VOCALISER v. n. ou intr. (vo-ka-li-zé —rad. *vocal*). Chanter de la musique sur une ou plusieurs syllabes, sans prononcer les paroles ni nommer les notes: *A force de VOCALISER, Garat était parvenu à donner à son gosier toutes les cordes de l'échelle.* (Mme de Bawr.) *On doit être aussi libre de penser, de parler, d'écrire, d'imprimer, qu'on est libre de VOCALISER ou de déclamer.* (E. de Gir.)

— Fig. Varier agréablement son style ou ses idées: *Saint-Simon gronde, Mue de Sévigné VOCALISE, Rabutin siffle, Dangeau psalmodie.* (P. de St-Victor.)

— Actif. Exécuter en vocalisant: *En parlant ainsi, l'artiste fit résonner les cordes de l'instrument et se mit à VOCALISER le chant sublime du Désir de Beethoven.* (G. Sand.)

VOCALISME s. m. (vo-ka-li-sme —rad. *vocal*). Gramm. Théorie des voyelles. *Le Système des voyelles d'une langue. L'Ensemble des voyelles d'un mot.*

VOCALISTE s. (vo-ka-li-ste). V. VOCALISATEUR.

VOCATIF s. m. (vo-ka-tif —lat. *vocativus*; de *vocare*, appeler). Gramm. Cas des noms et pronoms qui expriment l'interpellation, des adjectifs et des participes qui s'accordent avec des noms ou pronoms. Dans le français, qui n'a pas de cas, le vocatif se rend souvent par la suppression de l'article ou par l'addition de l'interjection *ô*. *SÉNTIMENTS, prenez garde à nous! LIBERTÉ, c'est toi que j'invoque.*

— Encycl. Dans les langues qui ont admis des cas pour les noms, pronoms et adjectifs, le *vocatif* est le cas qui exprime la relation de l'appel ou qui ajoute à l'idée primitive du mot décliné l'idée accessoire d'un sujet à la seconde personne. Ainsi, dans cette phrase: *Exaudi, Domine, vocem meam*, *Domine* est au *vocatif*, parce qu'il présente le Seigneur comme le sujet à qui l'on parle de lui-même.

De la définition de ce cas, il résulte nécessairement que les pronoms de la première et de la troisième personne ne peuvent avoir de *vocatif*, car les idées de première et de troisième personne sont essentiellement incompatibles avec celle de la seconde personne. De là il résulte aussi que les adjectifs possessifs de la seconde personne ne peuvent admettre le *vocatif*. Et, en effet, ces adjectifs désignent l'idée générale d'une dépendance relative à la seconde personne. Quand on fait usage de ces adjectifs, c'est pour qualifier les êtres dont on parle par l'idée de cette dépendance, et ces êtres doivent être différents de la seconde personne dont ils dépendent par la raison même de leur dépendance; donc ces êtres ne peuvent jamais, dans cette hypothèse, se confondre avec la seconde personne, et, par conséquent, les adjectifs possessifs qui tiennent à cette hypothèse ne peuvent jamais admettre le *vocatif*, qui la détruirait en effet.

Voyons maintenant les règles qui déterminent la formation du *vocatif* dans nos langues indo-européennes, du moins dans les principales de celles qui admettent la flexion.

Au *vocatif* des trois nombres, le sanscrit ramène l'accent sur la première syllabe du thème, s'il ne s'y trouve déjà placé. Exemples: *pitar*, père, *dévar*, beau-frère, *mâtâr*, mère, *duhitâr*, fille, *rágaputra*, fils de roi,

tandis qu'à l'accusatif nous avons *pīlaram, dēvaram, mātaram, dūhīlaram, rāgāputram*. Le grec a conservé quelques restes de cette accentuation; nous avons notamment les *vocatifs pater, dēter, mēter, thūgater*, qui sont, sous le rapport de l'accent, avec leurs accusatifs *patera, daera, thūgatera*, dans le même rapport que les *vocatifs* sanscrits que nous venons de mentionner avec leurs accusatifs respectifs.

Si, de l'accent, nous passons à la forme du *vocatif*, nous observons ou bien qu'il n'a pas de signe casuel dans les langues indo-européennes, ou bien qu'il est semblable au nominatif. L'absence de désinence casuelle est la règle, et c'est par une sorte d'abus que le *vocatif* reproduit dans certains mots la forme du nominatif. Cet abus est borné en sanscrit aux thèmes monosyllabiques terminés par une voyelle; exemple : *bī-s*, peur, de même qu'en grec nous avons *kī-s*; *gāu-s*, vache, *nāu-s*, navire; ici, au contraire, le grec a le thème *nu, bod, nad*.

En sanscrit et en zend, l'a final des thèmes reste invariable; en lithuanien, il s'affaiblit en *e*. Le grec et le latin, dans la déclinaison correspondante, préfèrent également, pour leur *vocatif* dénué de flexion, le son de l'e bref à l'o et à l'u des autres cas. On comprend, en effet, que la voyelle finale du thème a dû s'altérer plus vite au *vocatif* qu'aux autres cas, où elle est protégée par la terminaison. Il faut donc se garder de voir dans les *vocatifs* *type, eque* des désinences casuelles; ces formes sont avec le sanscrit *asau* dans le même rapport que le grec *penite*, latin *quingue*, avec le sanscrit *panca*; l'ancien *a*, devenu *o* dans *typos*, *u* dans *equus*, est devenu *e* à la fin du mot.

Le grec a assez bien conservé ses *vocatifs*. Dans plusieurs classes de mots, il emploie le thème *nu*, ou le thème ayant subi les altérations que les lois euphoniques ou l'amollissement de la langue ont rendues nécessaires; exemples : *talui* par opposition à *talas*; *charien* au lieu de *charient*, par opposition à *chariens*; *pai* au lieu de *paid*, par opposition à *païs*. Les thèmes terminés par une gutturale ou une labiale n'ont pu se débarrasser, au *vocatif*, du *s* du nominatif, *ks* et *ps* étant des combinaisons qu'affectionne le grec et pour lesquelles il a même créé des lettres spéciales. Remarquons toutefois le *vocatif ana*, qui coexiste à côté de *anaks* (*anax*) et qui est conforme à l'ancien principe; en effet, un thème *anakt*, privé de flexion, ne pouvait conserver le *kt*, ni même, selon les règles ordinaires du grec, le *k*. « Au reste, ainsi que le fait observer Buttmann, on comprend sans peine que des mots qui ont rarement occasion d'être employés au *vocatif*, comme *poëds*, *piëd*, par exemple, prennent plutôt, le cas échéant, la forme du nominatif. »

VOCATION s. f. (vo-ka-si-on — lat. *vocatio*; de *vocare*, appeler). Intention de la Providence qui appelle chaque homme à un genre de vie particulier : *Suivre sa VOCATION. Résister à sa VOCATION. Étudier sa VOCATION. Se faire prêtre sans VOCATION. Sans la VOCATION, le clerc est un enfer*. (Mme de Pompadour.) Les VOCATIONS manquées déteignent sur toute l'existence. (Balz.) Destination naturelle : *La VOCATION de l'homme est d'être utile à ses semblables*. (Auz.) On ne travaille que pour jouir; cette attente de peine et de jouissance est une véritable VOCATION. (J.-J. Rouss.) Le bonheur est la VOCATION de l'homme. (Lacordaire.) Nous n'avons pas d'autre VOCATION que de cultiver notre cœur et notre intelligence. (Proudh.) Le dévouement aux lettres et le pur enthousiasme de l'étude est la première VOCATION et la dernière préférence des talents faits pour la gloire. (Villien.)

J'ai fait trois mille vers : allons, c'est à merveille. Baste ! il faut s'en tenir à sa vocation.

A. DE MUSSET.

« Inclination, penchant qui est considéré comme un signe de destination à une carrière spéciale : *Avoir une VOCATION irrésistible pour les lettres*.

— Théol. *Vocation extérieure* ou simplement *Vocation*, Appel des supérieurs ecclésiastiques qui engage certains fidèles à entrer ou à avancer dans l'état ecclésiastique.

— Hist. sainte. *Vocation des gentils*, Dans la croyance des chrétiens, Appel que Dieu fit aux gentils par Jésus-Christ et les apôtres, pour les admettre à la foi religieuse, d'où ils avaient été exclus jusque-là. « *Vocation d'Abraham*, Choix que Dieu fit du patriarche Abraham pour être le père des croyants, le chef de son peuple : *La VOCATION d'ABRAHAM fait époque dans la chronologie*.

— Syn. *Vocation, disposition, goût*, etc. V. DISPOSITION.

— Encycl. Théol. Dans le Nouveau Testament, le mot *vocation* signifie ordinairement le bienfait que Dieu a accordé aux Juifs et aux gentils en les appelant à croire en Jésus-Christ par la prédication de l'Évangile. Saint Paul nomme les fidèles les bien-aimés de Dieu appelés à la sainteté. Aujourd'hui cette *vocation* est une grâce accordée à ceux qui, nés dans un pays chrétien, ont été baptisés et ont ensuite reçu une instruction religieuse. On peut dire en ce sens qu'il y a beaucoup d'appelés; malheureusement, il y a peu d'élus, et pour ceux qui doivent être damnés,

on ne voit guère qu'ils aient à se féliciter de leur *vocation*.

Il y a ensuite une autre *vocation* beaucoup moins générale qui consiste dans les grâces particulières que Dieu accorde à quelques personnes pour les rendre propres à exercer certaines fonctions religieuses. Ainsi, il y a des grâces particulières pour l'état ecclésiastique, il y en a d'autres pour les femmes qui vivent dans les cloîtres, et nul ne doit choisir ce genre de vie s'il ne se sent une *vocation* bien marquée, c'est-à-dire s'il n'y est attiré par des motifs complètement étrangers aux avantages matériels qui peuvent s'y trouver attachés, c'est-à-dire par une sorte d'inspiration venue d'en haut. Il va sans dire que de telles *vocations* paraissent complètement chimériques à ceux qui rejettent tout ce qui est d'ordre surnaturel.

— Philos. mor. L'esprit et l'imagination ont quelquefois leurs aptitudes, leurs passions, leur volonté qui les poussent dans l'une des quatre grandes routes du travail humain : science, art, industrie, commerce, et ces aptitudes, ces goûts particuliers prennent le nom de *vocation*. La *vocation*, quand elle existe, se décide souvent dès le premier âge, et elle est quelquefois tellement forte qu'elle résiste aux entraînements des passions, à un labeur impitoyable, à des contrariétés incessantes. Mais on se tromperait beaucoup si l'on se persuadait que tous les enfants ont ainsi une *vocation* spéciale. La plupart des enfants naissent avec des dispositions naturelles qui les rendent propres à tout comprendre, à tout aimer; si leur intelligence se porte ensuite dans un sens plutôt que dans un autre, si leurs goûts s'attachent à certains objets, c'est tout simplement l'effet des circonstances, de la manière souvent irrationnelle dont ils ont été élevés. Il vient un moment dans la vie où beaucoup d'enfants semblent montrer des *vocations* spéciales; mais la plupart ne sont que de fausses *vocations*, et si les parents les jugent mauvaises pour le bonheur de leurs enfants, ils ont le droit de chercher à les modifier, pourvu toutefois qu'ils n'aillent jamais jusqu'à la violence physique ou même morale. L'enfant qu'on fait entrer de force dans une carrière quelconque n'y obtient jamais de succès, et il y est toujours malheureux.

Mais ces fausses *vocations* n'écloraient jamais si nous ne faussions nous-mêmes l'esprit de nos enfants par une fausse éducation. En venant au monde, les enfants ne sont ni des anges ni des démons. Généralement, l'enfant pleure parce qu'il souffre; s'il pleure sans souffrir, c'est que déjà nous lui avons appris à jouer de notre faiblesse. C'est une preuve d'instinct. Il faut changer de tactique, et le même instinct dira à l'enfant de changer de conduite. Rien de moins étonnant qu'une saillie, qu'un élan, que l'intelligence, que l'activité chez l'enfant, qui est spontanée d'essence. Il faut, bien loin d'admirer, de gâter l'enfant, considérer comme naturel ce qui l'est, et en revanche il faut nous avouer que l'éducation et la société nous ont enlevé le naturel. Nous sommes monotones, nos intérieurs sont tristes, les écoles sont affreuses, les livres assomment, et nos enfants s'ennuient. Ce qui reçoit usuellement le nom de *vocation* n'est en réalité qu'un moyen cherché par l'imagination de l'enfant de quitter papa et maman, très-bon pour lui, mais très-peu récréatif, de déchirer les cahiers et de faire un pied de nez au magister. L'enfant veut être soldat ou marin pour être libre, pour voir du pays, pour goûter d'une vie nouvelle; il s'engagera à dix-huit ans. Le père crie, la mère pleure; de l'entêtement d'un côté, de la maladresse de l'autre, et le malheur s'accomplit. Ou bien l'enfant veut être peintre ou musicien, parce que, habitué à voir tout le monde céder à tous ses caprices dans une foule de circonstances, il trouve qu'on ne lui donne pas assez d'images, qu'on ne le laisse pas assez longtemps tirer des sons discordants de la mauvaise trompette de fer-blanc qu'on lui a donnée pour ses étrennes. Les *vocations* réelles n'existent réellement que pour les natures d'élite, dans des circonstances exceptionnelles de famille et de milieu. Goethe, Pascal, Mozart, Bonnet, Mme de Staël ont été préparés par des pères qui étaient des éducateurs hors ligne. Le patriarche nous a donné les deux Racine, les deux Bernoulli, les trois Jussieu, les deux Bernoulli, les Herschel, etc. Le talent, comme l'hommeur, devient l'appanage des familles qui savent faire une guerre à mort à l'ennui et à la vanité, par suite à la paresse, fille de l'un et de l'autre et mère de tous les autres vices.

Vocation de saint Pierre et de saint André (LA), fresque de Domenico Ghirlandajo; dans la chapelle Sixtine, au Vatican. Jésus, marchant le long de la mer de Galilée, vit les deux frères, Simon, appelé Pierre, et André, qui jetaient leurs filets; il s'approcha d'eux et leur dit : « Suisz-moi et je vous ferai pêcheurs d'hommes. » Ghirlandajo a retracé cette scène avec beaucoup d'ampleur sur l'un des murs de la chapelle Sixtine. Jésus, debout au centre de la composition, adresse la parole aux deux frères, qui sont agenouillés devant lui et dont l'un joint les mains, tandis que l'autre a les bras croisés. Derrière le Messie, un vieillard à barbe et cheveux blancs exprime son admiration et son dévouement par son attitude et ses gestes. Beaucoup

d'autres personnes, placées à droite et à gauche de ce groupe principal, sont témoins de la vocation des deux apôtres; la plupart de ces figures doivent être des portraits. La mer de Galilée se déroule en perspective dans le fond du tableau; des montagnes s'étagent sur ses rives. Près du bord le plus voisin du spectateur, Jésus, debout dans une barque, parle à la foule. Une autre scène évangélique se passe sur la rive opposée.

La *Vocation de saint Pierre et de saint André* a été peinte encore par Masolino da Panicale (gravé par Lasinio), le Baroque (musée de Bruxelles), Philippe de Champagne (musée des Offices), le Cortone (gravé par Joseph Goupy), le Cigoli (gravé par Gio.-Ant. Lorenzini). Dans le tableau du Baroque, saint Pierre, tenant de la main son bonnet de pêcheur, est prosterné devant Jésus; André descend de la barque, qu'un jeune garçon pousse vers le rivage en s'aidant d'une longue perche. Dans le fond, la mer de Galilée s'étend vers un horizon très-élevé; sur la gauche, deux barques se dirigent vers une côte garnie d'arbres et de fabriques. Ce tableau a été gravé par Adr. Collaert et par G. Sadelier. La composition de Ph. de Champagne offre un beau paysage; le Christ, debout au premier plan, étend les mains vers les deux frères comme pour les bénir. Cinq autres figures sont placées, à droite, dans la barque. Une estampe de Dirk von Stern représente le même sujet, qu'on intitule aussi la *Pêche miraculeuse*.

Vocation de saint Matthieu (LA), tableau de Louis Carrache, à la pinacothèque de Bologne. Le Christ, suivi de deux disciples, s'arrête devant le comptoir du publicain Matthieu, lui tend la main et l'invite à le suivre. Matthieu, richement vêtu, met la main sur sa poitrine en signe de dévouement et abandonne tout pour obéir au Messie. Les gens venus pour payer l'impôt au publicain témoignent par leurs gestes et l'expression de leurs physionomies la stupeur qu'elles éprouvent; l'un d'eux même met ses lunettes pour mieux voir et s'assurer qu'il n'est pas dupé d'une illusion. Une belle architecture sert de fond au tableau; on remarque surtout une colonne enrichie de bas-reliefs. À droite et à gauche, la vue s'étend sur la campagne. Ce tableau, qui a malheureusement beaucoup poussé au noir, est un des meilleurs de Louis Carrache. Il était autrefois dans l'église Santa-Maria-della-Pieta, à Bologne, et fut transporté à Paris après la conquête de l'Italie par Bonaparte; il a été rendu en 1815. Il a été gravé par G.-M. Mitelli. Le même sujet a été traité par Jacopo da Empoli (galerie de l'Académie des beaux-arts de Florence), Juan de Pareja (musée de Madrid), Velazquez (grand tableau ayant fait partie, vers 1770, du cabinet de M. Caulet d'Hauteville, à Paris), Jan van Hemessen (musée du Belvédère, à Vienne, et pinacothèque de Munich), W. Dieterling (musée du Belvédère), le Pordenone (galerie de Dresde), Otto Venius (musée d'Anvers), etc. Citons aussi une estampe de Sigismond Holbein (xve siècle) et une eau-forte exécutée par Mme Henriette Browne, d'après Bida, pour la superbe édition des *Évangiles*, publiée par Hachette.

La pinacothèque de Venise possède un très-beau tableau de Marco Basaiti, daté de 1510, et représentant la *Vocation de Jacques et de Jean, fils de Zébédée*; il a été gravé dans le recueil de cette galerie publié par Zanotto. La même scène a été peinte par Lucio Massari (pinacothèque de Bologne).

VOCEM s. m. (vo-sèmm — mot lat. qui signifie, la voix). Liturg. Nom que l'on donne quelquefois au cinquième dimanche après Pâques, dont l'introit commence par les mots *Vocem jucunditatis*.

VOCERATRICE s. f. (vo-tché-ra-tri-tché). Femme qui, en Corse, chante un vocero. V. ce dernier mot.

VOCERO s. m. (vo-tché-ro). Chant funèbre usité en Corse. V. PL. VOCERI.

— Encycl. Le *vocero* est une sorte de nénie, comme avaient coutume d'en chanter les Romains dans la cérémonie des funérailles. C'est toujours une improvisation en vers dans le dialecte corse, qui se débite dans la maison mortuaire, près du corps du défunt. Cette manière particulière d'honorer les morts, tombée aujourd'hui en désuétude dans les villes, subsiste encore tout entière à la campagne et surtout dans les montagnes de l'intérieur. Dans la plus grande pièce de la maison, on couche le mort sur une table, le visage découvert; les cierges brûlent autour de la table. Cependant, la famille du mort, sa veuve, ses fils et ses filles, les amis de la famille, hommes et femmes, sont rassemblés pour lui faire honneur. Les femmes se rangent d'un côté de la chambre, les hommes de l'autre; ceux-ci se tiennent debout, la tête nue, les yeux fixés sur le cadavre, dans un profond recueillement. Chacun, en entrant, s'approche du mort, le salue (à Bocognano on l'embrasse), fait un signe de tête à la veuve ou aux enfants, puis va prendre place dans le cercle sans proférer une parole. A un moment donné, une vieille femme vêtue d'une robe noire et à larges plis, ramenée sur la tête, suivant l'usage des matrones du pays, s'approche d'abord lentement du mort et le regarde longtemps comme pour se pénétrer

des tristes pensées que son aspect fait naître, puis enfin elle commence le *vocero*.

Ces lentes et solennelles cantilènes sont d'une poésie qu'on ne trouve pas dans les livres, poésie de la nature, simple, énergique et familière comme elle. Un de nos amis qui a assisté à une de ces scènes de *vocero* nous raconte qu'une vieille femme improvisa des vers, dont la traduction suivante rend le sens, mais le sens seulement, et non l'accent et le mouvement singuliers :

Ami, pourquoi mourir ?

Nous n'étions pas encore lassés de te chérir. Époux, pourquoi quitter ta fidèle compagne ? Chasseur, le sanglier court enor la montagne ; Fauqueur, pourquoi dormir à côté du sillon ? Ne reviendras-tu pas pour cueillir ta moisson ?

Ami, pourquoi mourir ?

Le *pourquoi mourir* ? répété au bout de chaque strophe, produit un effet monotone et lugubre qu'on pourrait presque comparer au son d'une cloche mue lentement, surtout lorsqu'il est prononcé d'une voix sourde et impassante, et il en est ordinairement ainsi. Les assistants gardaient un silence religieux; les hommes, honteux de pleurer, ossuyaient leurs yeux, et les femmes sanglotaient tout bas. Peu d'oraisons funèbres prononcées sur des tombes de marbre émeuvent aussi sincèrement ceux qui les écoutent.

VOCHYSIACÉ ou **VOCHISACÉ**, **ÉE** adj. (vo-ki-zi-a-sé — rad. *vochysie*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre *vochysie*.

— s. f. pl. Famille de plantes dicotylédones, ayant pour type le genre *vochysie* : Les *vochysiées* ont quelques analogies avec les *poigalées* et les *violariées*. (F. Hæfer.)

— Encycl. La famille des *vochysiées* renferme des arbres et des arbrisseaux, à feuilles opposées ou verticillées, quelquefois alternes, coriaces, penninervées, entières, munies de stipules, qui sont souvent remplacées par des glandes. Les fleurs, portées sur des pédicelles articulés et munis de bractées, sont rarement solitaires, plus souvent réunies en grappes, en panicules ou en cymes terminales. Elles présentent un calice à cinq sépales inégaux, libres ou soudés à la base; une corolle à pétales presque toujours moins nombreux que les sépales, souvent réduits à un seul; une à cinq étamines, dont trois au plus sont fertiles; un ovaire le plus souvent libre, à trois loges, dont chacune renferme un ou plusieurs ovules, surmonté d'un style simple, trigone, élargi au sommet et terminé par un stigmate trilobé. Le fruit est une capsule coriace ou ligneuse, à une ou trois loges, renfermant chacune une ou plusieurs graines, à embryon dépourvu d'albumen.

Cette famille, qui a des affinités avec les *polygalées*, les *violariées*, les *combrétacées* et les *guttifères*, comprend les genres suivants, groupés en deux tribus. I. *Vochysiées* : *eulistiène*, *vochysie*, *amphibolie*, *qualéa*, *schuëchie*, *salvertie*. — II. *Erismées* : *erisme*, *ditumaire*. On y rapporte aussi, mais avec doute, le genre *lozanie*. Les *vochysiées* croissent à la Guyane et au Brésil. Elles sécrètent un suc résineux; mais leurs propriétés sont peu connues.

VOCHYSIE ou **VOCHISIE** s. f. (vo-ki-zi). Bot. Genre d'arbres et d'arbrisseaux, type de la famille des *vochysiées* et de la tribu des *vochysiées*, comprenant une trentaine d'espèces, qui croissent au Brésil et à la Guyane. « On dit aussi *vocy* ou *u*. »

VOCHYSIÉ ou **VOCHISIÉ**, **ÉE** adj. (vo-ki-zi-sé — du rad. *vochysie*). Bot. Qui ressemble à une *vochysie*.

— s. f. pl. Tribu de la famille des *vochysiées*, ayant pour type le genre *vochysie*.

VOCIFÉRANT, **ANTE** adj. (vo-si-fé-ran, an-te — rad. *vociférer*). Qui vocifère, qui crie.

VOCIFÉRATEUR, **TRICE** s. (vo-si-fé-rateur, tri-se — rad. *vociférer*). Personne qui vocifère, qui a l'habitude de vociférer.

VOCIFÉRATION s. f. (vo-si-fé-ra-si-on — rad. *vociférer*). Action de vociférer; paroles accompagnées de clameurs : *Pousser des vociférations. Les écroulements des toitures, les sifflements de la flamme et des vents, les vociférations des soldats barbares que l'ardeur de l'embrasement épouvantait, se confondaient en un seul cri*. (A. Guiraud.)

VOCIFÈRE s. m. (vo-si-fè-re — du lat. *vocifer*, qui crie). Ornith. Espèce de faucon, qui habite l'Afrique australe.

— Encycl. Le *vocifère* est à peu près de la grosseur de l'orfraie; il a la tête, le cou, la poitrine et la queue blanchâtres; tout le reste du plumage d'un brun rougeâtre; les plumes des ailes noires et marbrées de roux; une peau nue et jaune entre les yeux et le bec, qui est bléâtre; les pieds jaunâtres. Cet oiseau habite les déserts de l'Afrique australe; il remplit l'espace de ses cris sonores et continus, qui lui ont valu son nom vulgaire. Il vit ordinairement de poissons et de reptiles; mais il attaque aussi les gazelles et en fait sa proie. Il place son aire sur la cime des rochers ou des plus grands arbres. Il se rapproche, du reste, des faucons par l'ensemble de ses mœurs.

VOCIFÉRER v. n. ou intr. (vo-si-fè-ré — lat. *vociferari*; de *vox*, voix; *ferre*, porter). Pousser des clameurs, parler en criant et

avec l'accent de la colère : *Vociferer contre quelqu'un. Le bon droit parle et discute, la passion s'empporte et vocifère.* (J. Levallois.)

— Activ. Prononcer, énoncer en vociférant : *Vociférer la paix.* (Chateaub.) ¹ Peu usité.

VOCONCES, en latin *Vocontii*, peuple de la Gaule romaine, dans la Viennoise, au N. des Cavares et à l'E. des Ségalunsiens. « Ils sont cités dans Tite-Live, en parlant de la route que tint Annibal pour se rendre au passage des Alpes. Selon Strabon, ils s'étendaient jusqu'à la frontière des Allobroges, dans des vallées profondes et de difficile accès. On trouve leur nom dans Méla, qui fait mention de *Vasio*, leur capitale. Plinè témoigne qu'ils étaient puissants, en leur attribuant, indépendamment de deux villes capitales, dix-neuf villes d'un ordre inférieur, et à ces deux capitales, on pourrait ajouter *Dea Vocontiorum* (Die). » [D'Anville, *Notice de l'ancienne Gaule*.]

VOCONIA (Loi). La loi Voconia est une des lois romaines les plus controversées et les plus difficiles à expliquer. Elle était destinée à arrêter les progrès du luxe à Rome et à réprimer les excès des femmes qui, bien que toujours mineures, étaient parvenues à posséder personnellement des biens qu'elles administraient elles-mêmes ou par l'entremise d'un intendant exclusivement affecté à leur service. La loi Voconia dut régler les droits des femmes à la succession de leurs pères et fut portée en 168 par Voconius Aseus. « Voconius, dit Cicéron, décida que dans la suite personne ne pourrait nommer héritière une jeune fille ou une femme mariée. » Nous n'en retrouvons pas dans la discussion des articles de cette loi, interprétés de diverses façons par les critiques modernes. Nous donnons seulement les résultats les plus récents. Voici la loi, dont nous ne possédons pas le texte, restituée d'après les indications des auteurs anciens : « Art. 1^{er}. Si le père appartient à l'une des quatre premières classes, la fille, fut-elle mineure, ne peut hériter à titre de succession ; elle ne peut être que légataire. Art. 2. Le père d'une fille unique peut lui laisser, mais à titre de legs seulement, la moitié de sa fortune, quelle qu'elle soit, et jamais davantage. Art. 3. S'il a plusieurs enfants, il ne peut léguer à sa fille qu'une somme fixe de 250,000 as, soit 21,550 francs de notre monnaie. Cette loi, dit Cicéron, était fort injuste pour les femmes. En effet, elle leur retirait absolument le droit d'hériter et, selon les cas, les dépouillait du quart, du tiers et même de la moitié de la fortune paternelle. Aussi chercha-t-on à l'éluder par des fidéicommiss. Puis, les progrès de l'improbité rendant cette voie périlleuse, on s'avisa d'un moyen plus sûr, c'était de n'avoir pas d'enfants. La loi eut pour effet d'empêcher les mariages et de dépeupler l'Italie. Auguste, pour y remédier, adoucit les rigueurs de la loi Voconia en faveur des femmes qui auraient trois enfants. Il en était réduit à sévir contre les célibataires et à proposer des primes pour le mariage et pour la paternité.

VODENA ou **VODINA**, anciennement *Edesse de Macédoine*, ville de la Turquie d'Europe, dans la Roumélie, sanguine et à 75 kilom. N.-O. de Salonique, sur la Vistritza et au pied du mont Tourla ; 8,500 hab. Fabriques d'étoffes de laine et de coton.

VODO, bourg du royaume d'Italie, province de Bellune, district de Pieve-di-Cadore, mandement de la même ville ; 2,170 hab.

VOECHT ou **VOECHTUS** (Gilles), historien hollandais, né dans la Campine vers la fin du xvie siècle, mort à l'abbaye d'Everbeem (ordre des chanoines réguliers de Prémontré), de laquelle il était proviseur depuis quarante-cinq ans, en 1653. Il laissa en manuscrit : *Historia episcopatum totius mundi*; *Commentarium de jure abbatum*; *De comitatu Lousens in Tungria et Tazandria*, ouvrage inséré en partie, par l'abbé Ghesquière, dans le tome 1^{er} de ses *Acta sanctorum Belgii*.

VOEL (Jean), humaniste français, né à Vaux-le-Moncelot, bailliage de Gray, en 1541, mort en 1610. Entré chez les jésuites, il professa les humanités dans plusieurs collèges de son ordre ; puis, en 1591, il fut envoyé à Tournon pour y occuper les chaires de grec et de rhétorique. Ses principaux écrits sont : *De ratione conscribendi epistolas utilissimæ præceptiones* (Dôle, 1586) ; *Index in breviarum romanum ad conciones formandas aptissimus* (Tournon, 1609, in-16).

VOERESMARTY (Michel), littérateur hongrois, né à Nyer, comitat de Stuhlweissembourg, en 1800, mort en 1855. Il étudia le droit à Pesth, fut reçu avocat en 1824 et renouça bientôt au barreau pour se consacrer à la littérature, dans laquelle il s'était déjà fait connaître avantageusement. Ses premières œuvres : le *Roi Salomon*, tragédie (1821), la *Victoire de la fidélité*, poème romantique, et le *Roi Sigismund*, drame (1823), avaient attiré l'attention universelle, et l'on voyait déjà dans leur auteur l'un des restaurateurs de la littérature hongroise. Voersmarty fonda surtout sa réputation par ses poèmes épiques, intitulés : la *Fuite de Zalan* (1825), *Cserhaton* (1826) et la *Vallée enchantée* (1827), qui sont encore aujourd'hui regardés comme les chefs-d'œuvre de ce genre

de la littérature hongroise. Il fit aussi paraître à la même époque une tragédie, *Kont* (1825), une autre épopée, *Eger*, et fournit de nombreux articles à l'*Aurora* de Kisfaludy. En 1830, il devint membre de l'Académie hongroise de Pesth, qui le choisit peu après pour son secrétaire. Ce littérateur est plus connu dans les classes élevées que dans le peuple, à cause de la pureté trop classique de son style ; une de ses chansons cependant, *Szozat* ou l'*Appel*, écrite en 1810, a acquis en Hongrie une popularité aussi grande que celle dont jouit la *Marseillaise* en France, et l'Académie hongroise fit présenter à l'auteur d'un ducat par chaque vers de ce chant.

Pendant la révolution de 1848, Voersmarty fut élu député du comitat de Bacska à l'Assemblée nationale, mais il ne montra point, au sein de cette Assemblée, l'énergie et la décision qu'on était en droit d'attendre du poète du *Szozat*, et sa conduite mécontenta la majorité des patriotes. L'un d'eux même, le populaire et fougueux Petöfi, fut tellement indigné par l'un de ses votes, qu'il lui adressa une épître en vers, dans laquelle il déclarait renoncer à son amitié. Après le triomphe des Autrichiens, Voersmarty fut condamné comme l'un des chefs de la révolution. Il recouvra cependant sa liberté après une courte détention ; mais la funeste issue de l'insurrection avait brisé toutes ses forces morales et il vécut plusieurs années dans une profonde retraite, sans vouloir voir ni plume ni papier. Ce ne fut qu'en 1854 que ses amis parvinrent à l'arracher à sa profonde mélancolie. Il se remit alors à traduire les œuvres de Shakespeare, dont il avait déjà popularisé plusieurs drames en Hongrie, mais la mort ne lui laissa pas le temps de terminer sa tâche. François Deak, son ami d'enfance et le tuteur de ses enfants, qui restaient sans ressource, ouvrit, en faveur de ces derniers, parmi les patriotes hongrois, une souscription qui produisit 103,000 florins.

Les œuvres de Voersmarty ont été réunies et publiées à différentes reprises, soit par lui, soit par d'autres, notamment sous ces titres : *Œuvres complètes* (Pesth, 1833, 3 vol.) ; *Œuvres nouvelles* (Bude, 1840, 4 vol.) ; *Œuvres complètes* (Pesth, 1845-1847, 10 vol.), publiées par Bajza et Schedel dans la *Bibliothèque nationale hongroise*. Une nouvelle édition en a été donnée par Paul Gyulai (Pesth, 1865-1866, 10 vol.), qui y a joint une excellente biographie. Les écrits de Voersmarty se distinguent plutôt par la correction classique de leur forme que par une originalité bien tranchée. Ses poèmes narratifs sont écrits en vers hexamètres, rythme auquel le hongrois est peut-être plus propre qu'aucun des autres langues modernes. Ses poésies épiques et lyriques sont placées très-haut par les critiques hongrois, mais les qualités qui en font principalement le mérite sont très-difficiles, pour ne pas dire impossibles, à rendre dans toute autre langue.

VOET (Gisbert), théologien hollandais, né à Heusden en 1593, mort en 1680. Il fit ses études à Leyde et remplit jusqu'en 1634 les fonctions de ministre dans sa ville natale. Nommé à cette époque professeur de théologie et de langues orientales au séminaire d'Utrecht, qui fut transformé deux ans plus tard en université, il se fit le défenseur de chairs des doctrines adoptées par le synode de Dort, attaqua en outre avec violence la philosophie de Descartes, qu'il appelait tour à tour athée et jésuite, et en vint même jusqu'à le citer devant les magistrats civils d'Utrecht. Ses controverses avec Cocceius, professeur à Leyde, divisèrent les théologiens hollandais en coccéiens et en voetiens ; enfin catholiques romains, philosophes, arminiens le trouvaient toujours prêt à rompre une lance avec eux, et il eut à lutter à la fois contre Desmarets, Volzogen, Regius, Schoockius, Dumoulin, Aesterga, etc. Cette polémique incessante ne semble pas avoir eu une influence fâcheuse sur sa santé, car il parvint jusqu'à sa quatre-vingt-septième année. Parmi ses nombreux ouvrages, dont Gaspard Burman a donné la liste complète dans son *Trajectum eruditorum*, nous ne citerons que les *Selectæ disputationes theologicae* (Utrecht et Amsterdam, 1648-1669, 5 vol. in-4^o) et la *Politica ecclesiastica* (Utrecht et Amsterdam, 1663-1676, 4 vol. in-4^o).

VOET (Paul), jurisconsulte, théologien et littérateur hollandais, fils du précédent, né à Heusden en 1619, mort en 1677. Il professa tour à tour la logique, la métaphysique, le grec et le droit civil à l'université d'Utrecht et publia sur ces différentes matières plusieurs ouvrages, parmi lesquels il faut citer : *De duellis licitis et illicitis* (Utrecht, 1646) ; *Harmonie des Evangelis* (Utrecht, 1654) ; *Theologia naturalis reformata* (Utrecht, 1655-1657) ; *De usu juris civilis et canonici in Belgio unito* (Utrecht, 1657) ; *Disquisitio juridica de mobilibus et immobilibus* (Utrecht, 1666) ; *Commentarius ad institutiones juris* (Gorkum, 1668), etc. On lui doit, en outre, une histoire de la famille de Bréderode, qui a été traduite en français, divers écrits de polémique religieuse en faveur de son père et des notes sur Musæus, Callimaque et Hérodien.

VOET (Jean), jurisconsulte hollandais, fils du précédent, né à Utrecht en 1647, mort en 1714. Il fut professeur de droit successi-

vement à Utrecht, à Herborn et à Leyde. Son ouvrage le plus estimé est un *Commentarius in Pandectas* (Leyde, 1698, 2 vol. in-fol.). On lui doit encore : *De jure militari* (1670) ; *Compendium juris* (Leyde, 1683) et plusieurs brochures.

VOET (Daniel), érudit hollandais, frère de Paul, né à Heusden en 1629, mort en 1660. Il professa la philosophie à Utrecht et on a de lui des *Metemata philosophica* et des *Physiologica sive de rerum natura libri VI*, qui parurent à Amsterdam un an après sa mort et qui furent réédités, avec notes, par Vriès en 1688.

VOET (Jean-Eusèbe), littérateur hollandais, né vers 1705, mort en 1778. Dans son *Histoire de la poésie hollandaise*, Vriès le représente comme un poète de quelque mérite. Il était inspecteur des octrois de La Haye et possédait des connaissances étendues en physique. Ses œuvres poétiques ne traitent guère que de sujets mystiques.

VŒU s. m. (veu — latin *votum*, promesse faite aux dieux, souhait, désir ; de *vovere*, promettre aux dieux. Nous ignorons l'origine de ce mot latin). Promesse volontaire de faire une chose que l'on croit agréable à Dieu, et à laquelle on n'était pas obligé : *Faire vœu de chasteté, de pauvreté, d'obéissance. Faire vœu d'aller en pèlerinage. Les religieux ont changé leurs vœux de chasteté, d'obéissance et de pauvreté en trois choses qui leur sont plus convenables : l'intérêt, l'orgueil et la haine.* (Alme de Grignan.) *Faire un vœu pour toute sa vie, c'est se faire esclave ; comment peut-on souffrir le pire des esclavages dans un pays où l'esclavage est proscriit ? Il est plaisant de promettre pour toute sa vie ce que nul homme n'est sûr de tenir du soir jusqu'au matin.* (Volt.) *Parmi les Espagnols qui allèrent à la conquête des Indes, il y en eut qui firent vœu de massacrer douze Indiens par jour, en l'honneur des douze apôtres.* (Raynal.) ¹ Objet promis par un vœu ; ex-voto :

Sire Jupin, dit-il, prends mon vœu, le voilà.

LA FONTAINE.

— Promesse que l'on se fait à soi-même, résolution que l'on prend et que l'on veut regarder comme sacrée : *Je fais vœu de me venger. J'ai fait vœu d'être plus sage à l'avenir.*

— Expression d'un désir : *Les anciens états généraux ne faisaient pas des lois, ils exprimaient des vœux. Le gouvernement ne réunit la majorité des vœux qu'en favorisant la majorité des intérêts.* (De Segur.) ¹ Souhait : *Mon vœu est de la revoir. Je fais des vœux pour votre succès. Que chacun examine ce qu'il a souhaité toute sa vie ; s'il est heureux, c'est parce que ses vœux n'ont pas été exaucés.* (Prince de Ligne.) *L'homme est aussi trompé par la réussite de ses vœux que par leur désappointement.* (Chateaub.)

Souvent nous trahissons nos plus chers intérêts, En fatiguant le ciel par des vœux indiscrets.

QUINAULT.

¹ Désirs amoureux : *Agréer les vœux d'un amant.*

— Prescription, intention : *Satisfaire au vœu de la loi.*

— Loc. fam. *N'avoir pas fait vœu de.* Ne s'être pas engagé irrévocablement à : *Vous n'avez pas, je pense, fait vœu d'obéir à votre femme ?*

— Relig. Acte solennel par lequel on contracte, sous forme de vœu, des obligations particulières, et l'on s'engage pour la vie ou pour un temps déterminé dans un état religieux : *Prononcer ses vœux. Faire ses vœux. Le renouvellement des vœux.* Cérémonie annuelle dans laquelle les religieux prononcent de nouveaux les vœux qu'ils ont faits en entrant au religion. ¹ *Vœux monastiques*, Vœux de chasteté, de pauvreté et d'obéissance que font les religieux. ² *Vœu solennel*, Vœu fait avec les formalités requises et reconnu par l'Eglise. ³ *Vœu simple*, Celui qui, étant fait sans les formalités prescrites pour les vœux solennels, n'est qu'un engagement de conscience dans lequel l'Eglise n'est pas intervenue. ⁴ *Vœu de stabilité*, Engagement que prennent certains religieux de demeurer toujours dans le même monastère.

— Hist. rom. Prières publiques et sacrifices que l'on renouvelait tous les cinq, dix ou vingt ans, pour obtenir aux empereurs la protection des dieux.

— Syn. **Vœu, serment. V. SERMENT.**

— Encycl. Hist. Tous les peuples anciens pensaient que, lorsqu'une divinité leur accordait une faveur quelconque, ou pour obtenir qu'elle la leur accordât, ils devaient, en retour, faire une action qui lui fût agréable. Plus on remonte dans l'antiquité, plus cette idée est manifeste. Ainsi les anciennes races aryennes, comme on peut le voir dans les *Védas*, traitant leurs dieux sur un pied d'égalité complète, leur donnaient à boire et à manger. Sous les régimes théocratiques, ces coutumes persistèrent au plus grand bénéfice des prêtres, qui les inspiraient et en tiraient profit. Plus tard, le sacrifice prit un autre caractère ; il devint une cérémonie abstraite, figurée par la libation.

Le vœu est un débris de ces antiques et naïves coutumes ; primitivement, c'était le prix auquel l'homme achetait l'assistance de la divinité ; il promettait par avance une

part du bénéfice qu'il comptait réaliser, du butin qu'il espérait faire. C'était une sorte de marché. Nous voyons, dans Homère, Hector s'écrier : « Si je suis triomphant, je ne réclame pour trophée que les armes du vaincu, afin de les consacrer à Apollon. » Voilà un vœu.

Longtemps après l'époque homérique, les généraux, en entrant en campagne, faisaient des vœux avec une grande solennité. Ils promettaient d'offrir aux dieux les dépouilles qu'ils enlèveraient aux ennemis, les armes, les machines, les chars, les vaisseaux, etc., toutes choses qui ressemblaient beaucoup à la peau de l'ours dont parle La Fontaine. Pour tenir leur promesse, quand il leur arrivait de remporter la victoire, ils faisaient un grand monceau des trophées, y mettaient le feu et anéantissaient ainsi le produit de plusieurs années de labeur, digne offrande faite par des guerriers à des dieux ! Chez les Juifs, il est fait mention des vœux. Dès les temps les plus reculés (*Genèse*, xxviii, 20), on les prononçait principalement dans un danger pressant, dans une affaire dont l'issue pouvait être douteuse ; enfin, dans toute circonstance où l'on espérait l'entremise directe de Jéhovah (*Genèse*, xxviii, 20 ; *Juges*, xi, 30 ; Joseph, *Guerre des Juifs*, II, xv, 1). Tout vœu prononcé devait être religieusement accompli (*Deutéronome*, xxiii, 22 ; *Nombres*, xxx, 3). Les personnes que la loi ne considérait pas comme indépendantes, les filles, les esclaves et les femmes, n'avaient point le droit de prononcer un vœu sans le consentement de leur père, de leur maître ou de leur mari (*Nombres*, xxx, 4). Un vœu, pour être absolument obligatoire, devait être fait non pas mentalement, mais articulé à voix haute (*Deutéronome*, xxiii, 24).

Dès la fondation de Rome, ou peu de temps après, nous voyons Romulus faire un vœu, ce qui dénote que cet usage était déjà répandu en Italie. Le fondateur de Rome, emporté par les siens qui fuyaient devant les Sabins, s'arrêta sur le mont Palatin et dit en s'adressant à Jupiter, depuis appelé Stator : « O père des dieux et des hommes, chasse les ennemis de ce lieu et suspends cette fuite honteuse, et je fais vœu (*voveto*) de bâtir un temple en ton honneur pour reconnaître la faveur que j'implore. » A Rome, il était d'usage de faire le vœu du printemps sacré (*ver sacrum*), vœu qui consistait à immoler le bétail qui naissait au printemps. Il faut être un peuple guerrier, plus soucieux de sa grandeur que de son intérêt, pour adopter une coutume aussi barbare, bien capable d'annuler la disette. Les Romains croyaient tellement à l'efficacité de ce vœu qu'ils le faisaient dès qu'il leur arrivait un malheur. Ainsi, lorsque Annibal les eut défaits au lac Trasimène, les décevants, après avoir consulté le livre des sibylles, rapportèrent qu'il fallait faire le vœu du printemps sacré, si l'issue de la guerre était heureuse.

Un autre usage, encore beaucoup plus commun, consistait à voter la dime, le dixième du butin pris à l'ennemi. Ainsi, Camille s'écrie avant le siège de Véies : « O Apollon l'ythien, guidé par ta grâce et soutenu par ton divin secours, je marche pour détruire Véies et je fais vœu de l'offrir la dime des dépouilles que j'en rapporterai. »

Le moyen âge eut ses vœux, dictés comme ceux des patens par la superstition. Les chevaliers firent vœu de visiter les lieux saints, de rapporter dans les églises les armes des infidèles, ou encore de faire des jeûnes et des pénitences. C'était là une nouvelle espèce de vœu, propre au christianisme, un vœu négatif, consistant à s'abstenir, en l'honneur de la divinité, d'une chose agréable ; à lui offrir, non quelque chose de matériel, comme les races païennes, mais une privation, un renoncement, une souffrance. Cette spiritualisation du vœu mérite d'être remarquée ; c'est l'origine des vœux de religion. Les vœux du moyen âge ont reçu communément le nom de vœux de chevalerie, et ce nom leur a été donné à juste titre. Les vœux de la chevalerie n'avaient, en effet, de commun avec ceux de l'antiquité que le désir de se rendre la divinité favorable et d'obtenir d'elle le succès de telle ou telle entreprise.

Notons, comme particularités bizarres, le vœu du paon ou faisau et le vœu du héron ; la chair du paon et du faisau était regardée comme la nourriture favorite des preux et des amoureux, et l'on considérait comme inviolable un vœu prononcé sur le corps de l'un de ces animaux. Voici comment s'exécutait la cérémonie. Dans un bassin de métal précieux, un paon ou un faisau, quelquefois rôti, mais toujours paré de ses plus belles plumes, était apporté avec une sorte de grave solennité par des damoiselles ; alors, les chevaliers présents faisaient chacun son vœu sur l'oiseau ; après quoi, il était dévoré séance tenante.

Le vœu du faisau fut prononcé dans un festin en 1453, à l'occasion d'une croisade contre les Turcs, croisade qui n'eut pas lieu. Voici comment les choses se passèrent, au dire de Matthieu de Coucy et d'Olivier de La Marche : « Dans un festin donné par le duc de Bourgogne, une dame, par un degré fait exprès, monta sur la table, se mit à genoux et posa sur la tête du prince une couronne de fleurs, en annonçant que le duc devait donner un banquet à quelques jours de là. Le jour venu, au milieu d'une fête, un faisau

en vie, orné d'un collier d'or, fut apporté au nom des dames et remis au duc, qui prononça le *vœu* de combattre les infidèles, et son exemple fut aussitôt suivi par tous les seigneurs présents; les uns s'engageant à ne point coucher dans un lit, les autres à ne point manger sur nappe, d'autres à s'abstenir de viande, ceux-ci à ne se vêtir que d'une partie de leur armure, ceux-là à la porter jour et nuit, etc., etc., jusqu'à la défaite des Turcs. Puis, des dames vinrent, qui firent *vœu* d'accompagner les nobles chevaliers, et on se mit à festoyer joyeusement. »

Un poème du moyen âge, intitulé le *Vœu du héros*, nous apprend que Robert d'Artois, ayant dans une chasse tué un de ces oiseaux, qui passaient pour craintifs et lâches, le présenta à Edouard d'Angleterre, comme emblème de son indifférence pour la couronne française. Piqué au vif, le prince frémit de rage et fit *vœu* sur ce héros de ne point laisser finir l'année sans avoir vengé sur les terres de France l'affront qui venait de lui être fait. Le comte de Salisbury s'approche d'une dame, lui fait appliquer un de ses doigts sur son oeil gauche et fait *vœu* de ne plus ouvrir cet oeil avant d'avoir livré bataille aux Français, et pendant tout le temps que dura la guerre, le comte ne se permit pas de regarder de cet oeil. Tous les seigneurs de la cour vinrent à leur tour faire un *vœu* sur le héros, et l'on était en trop bon chemin pour s'arrêter. La reine s'approcha et fut encore plus expressive que les autres. Elle annonça qu'elle était enceinte et fit *vœu* de ne point accoucher avant le départ de son mari, menaçant, si ce dernier persistait dans son inactivité, de se percer le flanc avant l'heure critique. Saisi d'horreur à ces paroles, le roi ordonna de cesser les *vœux*. Le héros fut décapité, la reine en mangea, et la guerre fut déclarée.

Dans l'Eglise catholique, les *vœux* sont indispensables lorsqu'on fait profession de vie monastique, ou lorsqu'on veut recevoir les ordres; ils sont un des éléments nécessaires de la consécration. Les canonistes distinguent les *vœux* simples et les *vœux* solennels. Les *vœux* simples sont ceux que tous les fidèles prononcent en certaines occasions, comme par exemple lors de la première communion; les *vœux* solennels sont ceux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, que font ceux qui entrent dans les ordres monastiques. La loi civile ne reconnaît aucune validité à ces sortes de *vœux*. Le décret du 13 février 1790 les avait abolis en abolissant les ordres monastiques; le code civil leur enlève toute sanction, en déclarant que nul ne peut aliéner sa volonté, ni se dépouiller de la capacité d'acquiescer. Un décret impérial du 18 février 1809 autorisa le rétablissement des sœurs hospitalières, mais en limitant à cinq ans la durée maximum de leurs *vœux*. Le même décret déclarait nuls les *vœux* prononcés avant l'âge de seize ans, et depuis seize jusqu'à vingt, et un ans il n'autorisait que des *vœux* d'une année. Une loi du 24 mai 1825 a légalisé l'existence en France des communautés de femmes, et comme elle n'a rien statué sur la durée des *vœux*, les jurisconsultes en concluent que les *vœux* n'ont toujours aux yeux de la loi qu'une durée obligatoire de cinq ans, aussi bien pour les hommes que pour les femmes. Quant au *vœu* de chasteté prononcé par les ecclésiastiques, nous avons examiné la question dans notre article PRÊTRES (mariage des), t. XIII, p. 125.

Vœux d'un solitaire, par Bernardin de Saint-Pierre (1789-1791). Une partie de ces *vœux* avaient déjà été formulés dans les *Etudes de la nature* en 1784; mais, disséminés dans l'ouvrage, ces souhaits avaient passé inaperçus. Bernardin de Saint-Pierre, l'un des esprits les plus rêveurs du XVIII^e siècle, qui passait sa vie à dresser des plans pour le bonheur du genre humain, crut en 1789 que l'occasion se présentait naturellement de proposer, lui aussi, sa constitution et il fit imprimer ses *Vœux d'un solitaire*. Il marche souvent sur les pas de l'Assemblée nationale, mais parfois aussi il s'en écarte sur des questions importantes. Par exemple, l'Assemblée n'admet que deux pouvoirs primitifs dans la monarchie, le pouvoir législatif et le pouvoir exécutif, et attribue le premier à la nation, le second au roi. Bernardin de Saint-Pierre conçoit dans la monarchie, ainsi que dans toute puissance, un troisième pouvoir nécessaire au maintien de son harmonie, qu'il appelle modérateur. C'est tout bonnement la théorie de la monarchie constitutionnelle avec deux chambres, l'idéal des Guizot, des Thiers, des Odilon Barrot. Ainsi, il se prononce pour la sanction royale et le maintien du veto. « La sanction royale, dit-il, est nécessaire à toutes les puissances de l'Etat: 1^{re} elle est de droit par rapport au roi comme homme, sinon il serait au-dessous du moindre de ses sujets; 2^o elle est de justice par rapport au roi comme monarque, le roi ne pouvant faire exécuter des lois dont il n'aurait pas sanctionné l'utilité et la nécessité; 3^o elle est nécessaire à la tranquillité de la monarchie, car elle coupe court aux menées de l'aristocratie; 4^o elle est nécessaire à la permanence des lois et au respect qui leur est dû, surtout de la part du peuple, qui a plus de respect pour ce qui est plus éloigné de lui. »

Les *Vœux d'un solitaire* peuvent se résum-

mer ainsi : 1^o établissement d'un comité de confiance, formé réciproquement d'arbitres choisis dans chaque ordre par l'ordre qui lui est opposé d'intérêt, comité qui substituerait aux intrigues de la politique la franchise; 2^o permanence de l'Assemblée nationale et retour périodique de ses membres; 3^o établissement d'assemblées à la fois permanentes et périodiques dans tous les villages, villes et provinces du royaume, à l'instar de l'Assemblée nationale, avec laquelle elles doivent correspondre, avec extension de ces dispositions à nos colonies. Ces assemblées s'occuperaient du soin de détruire les maux avant de faire le bien. Elles aboliraient d'abord ceux qui affligent l'agriculture, cette mère nourrice de l'Etat, comme les capitaineries, les droits de chasse, les gabelles, les corvées, les milices et la taille; ceux qui désolent le commerce, comme les impôts onéreux et disproportionnés, les péages des rivières, les droits à l'entrée des villes sur les vins, qui doivent y payer à proportion de leur prix; ceux qui affligent les corps politiques, comme la vénalité des charges, les survivances, les pensions non méritées; enfin, ceux qui attaquent la liberté de l'homme dans ses opinions, dans sa conscience, et même dans sa personne. Elles s'occuperaient de la réforme de la justice civile et criminelle, de celle de l'éducation, sans laquelle aucun plan de législation n'est stable; et, après avoir remédié aux maux qui intéressent notre postérité, elles étudieraient leurs recherches sur ceux qui regardent les autres nations et qui se communiquent à nous des correspondances que la nature a établies entre toutes les familles du genre humain. En résumé, liberté civile, politique, religieuse, liberté individuelle et liberté de conscience, voilà ce que réclame le solitaire. Comme corollaire, il exige en outre que l'Assemblée nationale veille sur l'emploi des revenus et des impôts; qu'elle porte une attention particulière sur le caractère des hommes employés par les ministres comme fonctionnaires; que le mandat des députés soit de plus longue durée. Il désire, en outre, que les prêtres disent aux puissances ambitieuses : Nous n'avons pas été envoyés pour exciter les hommes aux fureurs de la guerre, mais à la concorde, à l'amour et à la paix, pour bénir des vaisseaux de guerre, des vaisseaux négriers, des régiments, mais, à l'exemple de Jésus, des enfants et des mariages. Enfin, il fait des *vœux* pour l'harmonie des quatre ordres qui composent la nation : le roi, le clergé, la noblesse et le peuple.

Pour mieux cimenter cette union, Bernardin de Saint-Pierre ajoute quelques considérations fort justes : « Non-seulement le peuple fut composé dans l'origine des mêmes familles que son clergé et sa noblesse, mais c'est lui qui est en particulier l'unique cause de la splendeur de ces deux corps; c'est de son sein que sortent les hommes chargés de leur éducation et de leur inspirer de l'honneur et de la vertu; c'est lui qui est la principale source de la lumière, de l'industrie, de la puissance militaire même; c'est lui seul qui fait fleurir l'agriculture, l'industrie et le commerce. Que dis-je? le peuple est tout; il est le corps national, dont les deux autres ordres ne sont que des membres accessoires; il peut exister sans eux et ils ne peuvent être sans lui. On n'a jamais vu de nations uniquement formées de prêtres et de nobles, mais il y a beaucoup de nations florissantes composées du simple peuple. Le peuple est tellement la base de la puissance publique, même dans les monarchies, que l'Etat est tombé, comme le prouve le Bas-Empire des Grecs, dès que la noblesse et le clergé ont séparé leurs intérêts des siens. »

Si quelques points des *Vœux d'un solitaire*, très-beaux en théorie, deviennent impossibles en pratique, il n'en faut pas moins reconnaître qu'en général les souhaits de l'auteur étaient inspirés par le bon sens et le plus pur patriotisme. Le charme du style ajoute encore à celui des sentiments et, après avoir lu ce livre, on est tout disposé à ne pas trouver Bernardin de Saint-Pierre un esprit si chimérique qu'on veut bien le dire.

Vœux téméraires (LES) ou l'*Enthousiasme*, roman de Mme de Genlis (1813, in-12). Mme de Genlis a voulu faire voir dans ce roman les résultats dangereux d'une délicatesse excessive et d'une sensibilité trop exaltée. La moralité du livre est que, sans la sagesse, la sensibilité n'est qu'un don funeste; que, sans la raison, la vertu même, perdant son caractère, n'agit plus qu'avec l'imprudence et l'impétuosité des passions les plus aveugles.

L'héroïne du roman est une Anglaise bien née, douce, vertueuse, compatissante, intelligente, mais en même temps d'une imagination et d'une sensibilité excessives, exaltées encore par une éducation intelligente. Mariée à lord Clarendon, un des seigneurs les plus distingués de l'Angleterre, Constance, c'est le nom de l'héroïne, ne tarde pas à empoisonner son bonheur par des soupçons et de vaines alarmes. Elle redoute un changement funeste dans sa situation : « Que deviendrais-je, si l'essui de m'aimer? » se demande-t-elle sans cesse. Cette idée accablante s'offre continuellement à son esprit; les témoignages de la tendresse de lord Clarendon, au lieu de la faire disparaître, la lui rendent plus terrible encore. Bientôt les af-

fares politiques éloignent souvent son mari de Constance; elle voit dans ses absences un refroidissement, et, ne tardant pas à pousser ses conjectures à l'extrême, elle finit par se croire délaissée. Trop fière et trop délicate pour se plaindre, au lieu d'une explication franche, elle adopte le parti du silence et de la froideur. Surpris d'abord, puis choqué de cette attitude, Clarendon, après de vaines tentatives d'explication, laisse Constance dans l'isolement et noue des relations avec une courtisane pleine de séductions, la belle Ophélie. Désespérée, Constance s'enferme dans son appartement et ne veut plus recevoir personne, à l'exception du comte d'Elby, ami intime de lord Clarendon. Encore n'a-t-elle fait exception en sa faveur que dans l'espoir qu'il lui ramènerait son époux, car il est dans la nature de Constance d'éprouver en quelques instants les sentiments les plus opposés. Mais, loin de revenir à sa femme, lord Clarendon, trompé par de fausses informations, l'accuse d'introduire son amant chez elle pendant la nuit et l'exile de la demeure conjugale. Les assiduités du comte d'Elby l'accompagnent dans sa retraite; Constance se sent aimée de lui, et, par vengeance conjugale autant que par faiblesse féminine, elle est sur le point de se donner à lui, quand elle acquiert la preuve de sa duplicité. En même temps elle apprend que lord Clarendon est atteint d'une fièvre putride; elle accourt à son chevet, l'assure et le convainc de son innocence, et le perd au moment où aucun nuage ne semblait plus devoir troubler leur sérénité. Constance fait alors le *vœu* téméraire de pleurer et d'honorer la mémoire de son mari par un vœuage éternel. Elle voyage en Suisse, en Italie, et finit par vivre en solitaire dans une petite localité du département de l'Aude, près de Limoux. Elle y est depuis une année, quand arrivent de Paris deux jeunes gentilshommes, le comte de Sainville et le baron de Vercueil, qui, fatigués de l'existence tourmentée, des splendeurs et des faciles amours de la capitale, vont chercher dans leurs terres des distractions nouvelles. La belle et mystérieuse étrangère ne tarde pas à inspirer à Sainville une violente passion, dont le baron cherche à le guérir, en lui faisant accroire avec une bonne foi équivoque, car lui aussi il aime Constance, que l'étrangère n'est autre que la courtisane Ophélie. Mais Sainville acquiert la certitude qu'Ophélie vient d'entrer en religion et il arrive à connaître la vie de Constance. Son amour redouble et il lui demande sa main. Constance lui fait part de son *vœu* éternel et, désespérée, Sainville en fait une maladie. Pour le sauver, Constance lui jure son *vœu* et lui accorde sa main; mais le remords de violer son serment la suffoque; elle tombe malade et meurt de ce dernier excès de sensibilité.

Le style de ce roman est élégant et plein d'une douce chaleur; ça et là brillent quelques observations ingénieuses et qui denotent une profonde connaissance du cœur humain.

Vœu de Louis XIII (LE), tableau d'Ingres, dans la cathédrale de Montauban. V. Louis XIII (vœu de), t. X, p. 704.

Des estampes d'Abraham Bosse et de Grégoire Huet (1635), artistes contemporains de Louis XIII, représentent ce monarque et sa femme vouant le dauphin à la Vierge.

VŒUX (A-V. des), théologien protestant français, qui vivait au XVIII^e siècle. Il était né catholique. Les miracles du diacre Paris et les extravagances du cimetière Saint-Médard le révoltèrent au point de déterminer son abjuration. Il passa alors en Angleterre et devint pasteur de l'église française de Dublin, où il continua le journal littéraire fondé par Brox en 1774. On lui doit : *Défense de la religion réformée* (Amsterdam, 1736, 4 vol. in-8°), contre Desmahis; *Critique générale du livre de M. de Montgeron sur les miracles de M. l'abbé de Paris ou Nouvelles lettres sur les miracles* (Amsterdam, 1740, 2 vol. in-8°); *Trois sermons, Sur la véritable patrie des Français réfugiés, Sur la révolution de 1688, Sur l'obligation indispensable de soutenir les droits du roi contre les rebelles* (Dublin, 1746, in-8°); *Essai critique et philosophique sur l'Ecclesiaste* (1764, in-4°), son œuvre capitale. Des *Vœux* montra une grande érudition dans la partie philologique de son travail. On ignore la date de sa mort.

VOGEL (Jean-Guillaume), minéralogiste allemand, né à Ernstroda, duché de Cobourg, en 1657, mort en 1723. Il se rendit en 1673 en Hollande et entra, comme mineur et essayeur, au service de la Compagnie des Indes, qui l'envoya à Sumatra (1679). Au bout de quelques années, il y devint directeur de mines importantes, puis revint en Europe (1687) et fut chargé, en 1690, de diriger les mines de Saxe. Outre des ouvrages restés manuscrits, on lui doit : *Journal de mes voyages en Hollande et dans les Indes orientales* (Frankfort, 1690, in-12), souvent réédité; *Modèle pour tous les comptes qu'on peut avoir à dresser* (Gotha, 1694); les *Indes orientales anciennes et modernes* (Gotha, 1812, in-8°).

VOGEL (Rodolphe-Augustin), médecin allemand, né à Erfurt en 1724. On ignore la date de sa mort. Il professa la médecine à l'université de Göttingue et dirigea, de 1751 à 1771, un ouvrage périodique intitulé la *Bi-*

bliothèque de médecine. On lui doit, entre autres ouvrages : *Institutiones chemiæ* (Göttingue, 1755, in-8°), très-souvent rééditées; *Système minéral* (Leipzig, 1762, in-8°); *Prælectiones de cognoscendis et curandis corporis humani affectibus* (1772, in-8°).

VOGEL (Samuel-Gottlieb), médecin allemand, fils du précédent (Rodolphe-Augustin), né à Erfurt en 1750, mort à Rostock en 1837. Reçu docteur à Göttingue en 1771, il pratiqua dans cette ville, puis devint, en 1780, médecin de la cour et de la garnison de Mecklembourg-Strelitz, médecin pensionné de la ville et du pays de Ratzebourg, et, en 1789, il fut nommé professeur de médecine à l'université de Rostock. Ses ouvrages, tous écrits dans un esprit essentiellement pratique, méritent d'être lus. Les principaux sont : *Essai sur quelques observations médicales pratiques* (1777, in-8°); *Manuel de médecine pratique* (Strasbourg, 1781-1816, in-8°); *Instructions à l'usage des parents et des maîtres, à l'effet de découvrir sûrement l'habitude de l'onanisme* (1786, in-8°), trad. en plusieurs langues; *Examen des maladies* (1796, in-8°); *Petits écrits de médecine populaire* (1816-1817, 3 vol. in-8°); *L'étude des maladies* (1796, in-8°); *Quelques expériences anthropologico-médicales* (1805, in-8°); *Recherches médico-diagnostiques* (1824, in-8°).

VOGEL (Zacharie), médecin allemand, mort à Lubeck en 1772. Praticien habile, il publia un ouvrage important sur les hernies et deux recueils d'observations médicales remplis de faits intéressants. La plupart de ces observations avaient été communiquées à l'Académie des Curieux de la nature, dont il faisait partie.

VOGEL (Adolphe - Frédéric), chirurgien allemand, né à Lubeck le 23 octobre 1748, mort en 1785. Il fit ses études médicales à Kiel, où il fut reçu docteur le 15 mai 1771. Les talents dont il avait fait preuve et les grandes espérances fondées sur son avenir déterminèrent le sénat à lui fournir les moyens de voyager pendant trois ans pour son instruction dans les diverses contrées de l'Allemagne, en Suisse, en France et en Angleterre. A son retour à Lubeck, il vit les clients affluer dans son cabinet et conquit à la fois fortune et considération. Vogel avait déjà livré au public les premiers fruits de son expérience, et il se proposait de continuer, quand il fut emporté à la fleur de l'âge. Les seules productions qu'on possède de lui sont trois opuscules de peu d'étendue, mais remplis de faits intéressants : *Dissertatio medica observationes quasdam chirurgicas continens* (Kiel, 1771, in-4°); *Chirurgische Wahrnehmungen, erste Sammlung* (Lubeck, 1778, in-8°); *Zweite Sammlung* (1780, in-8°).

VOGEL (Jean-Christophe), célèbre compositeur allemand, né à Nuremberg en 1750, mort à Paris en 1788. Il prit des leçons de Gram, maître de chapelle de Frédéric II, vint à Paris en 1776, et sentit son génie s'enflammer en écoutant les chefs-d'œuvre de Gluck. Ce ne fut que dix années plus tard qu'il parvint à faire représenter un opéra, la *Toison d'or*, dont plusieurs morceaux furent vivement applaudis. Il s'occupa ensuite de la mise en musique de l'opéra de *Démophon*. L'ouverture, qu'il fit exécuter deux fois devant un cercle d'amateurs, fut regardée généralement comme un chef-d'œuvre. On attendait impatientement la représentation de l'ouvrage entier, lorsque l'auteur, qui se livrait à de fréquents excès d'intempérance, succomba à une fièvre maligne, le 23 juin. *Démophon* fut représenté le 22 septembre 1789, et obtint un succès prodigieux. Gluck a dit de Vogel, que son talent était d'autant plus rare, qu'il ne le tenait pas de la pratique, mais de la nature. Cependant, quel qu'ait été le succès de la partition entière de *Démophon*, cet opéra n'a point été repris; l'ouverture seule est devenue classique.

VOGEL (Adolphe), compositeur français, petit-fils du précédent, né à Lille en 1805. Son père, violoniste habile, lui apprit les éléments de la musique et l'envoya ensuite à Paris, où il fut admis, en 1821, au Conservatoire, dans la classe d'harmonie et de composition de Reicha. M. Vogel composa, après la révolution de juillet 1830, la musique du chant national les *Trois couleurs*, qui eut une certaine vogue. En 1832, il fit représenter à l'Opéra-Comique un acte intitulé le *Podestat*; puis, il composa pour le même théâtre un opéra intitulé *Marie Stuart*, qui resta dans les cartons du théâtre. Découragé par cette dédaigneuse indifférence, il renonça momentanément au théâtre et composa des mélodies très-distinguées, dont quelques-unes, l'*Ange déchû*, le *Martyr*, le *Kabyle* et *Cain* obtinrent un succès européen. En 1847, M. Vogel voulut tenter la chance à l'étranger et donna au théâtre de La Haye un grand opéra en quatre actes, le *Siège de Leyde*, poème d'Hippolyte Lucas, qui eut un éclatant succès (4 mars 1847). Après cette consécration solennelle de son talent, l'artiste revint à Paris, espérant qu'il pourrait produire ses œuvres sur nos grands scènes lyriques. Repoussé au grand Opéra, il fit recevoir à l'Opéra-Comique deux ouvrages, mais ces opéras ne furent point joués. Seul, le théâtre Lyrique admit et représenta une partition en quatre actes, la *Moissonneuse* (3 septembre 1853), dont un

poème lugubre et une mauvaise exécution déterminèrent la chute, en dépit des qualités de premier ordre que le musicien avait déployées, telles que la noblesse du style et l'abondance des mélodies. Depuis lors il a fait représenter : *Gredin de Pigoche*, opérette en un acte, jouée aux Folies-Marigny (19 octobre 1866) et la *Filleule du roi*, opéra-comique en trois actes, représenté aux Fantaisies-Parisiennes en mai 1875. Citons enfin de ce compositeur distingué le *Jugement dernier*, opéra biblique, qui a été joué sur l'ancien théâtre de la Renaissance.

VOGEL (Chrétien-Leberecht), peintre allemand, né à Dresde en 1759, mort en 1816. Il était primitivement destiné au métier de sellier; mais, entraîné par sa vocation pour la peinture, il se livra, sans maître d'abord, à l'étude de cet art et se perfectionna ensuite à l'Académie de sa ville natale. En 1780, il fut appelé à Wildenfels par le comte de Solm, qui lui fit exécuter les portraits des membres de sa famille et, à dater de ce moment, il résida dans cette localité jusqu'en 1804, époque à laquelle il revint à Dresde, où il venait d'être élu membre de l'Académie, dont il fut nommé professeur en 1814. Son premier grand tableau, exécuté pour l'église de Lichtenstein, représente un épisode de la vie du Sauveur (*Laissez venir à moi les petits enfants*); le dernier qu'il peignit, trente ans plus tard, pour l'église de Wildenfels, traite le même sujet. Ses portraits se recommandent par leur ressemblance, leur fermeté de touche et d'exécution et leur arrangement artistique; c'était surtout dans les portraits d'enfants qu'il excellait. Parmi ses petites compositions, on cite comme les plus remarquables : *L'Amour et Psyché* et *Ganymède*.

VOGEL (Guillaume), acteur et auteur dramatique allemand, né à Mannheim en 1773, mort en 1844. Il abandonna l'étude de la médecine pour se faire acteur, mais n'obtint point le succès sur lequel il comptait. En 1798, il prit la direction d'une troupe de comédiens avec laquelle il donna des représentations dans diverses villes d'Allemagne. Après avoir été, de 1814 à 1824, secrétaire général des théâtres de Vienne, il vécut dans la retraite et mourut dans un état voisin de la misère. Vogel composa un certain nombre de pièces qui eurent du succès, bien qu'elles n'aient qu'un mérite très-secondaire. Nous citerons entre autres : *Ce qui se ressemble s'assemble*, *le Majorat*, *les Quatre étoiles*, *Charles XII*, *Christine de Suède*, *Un autographe de Frédéric II*, etc.

VOGEL (Jean-Charles-Christophe), pédagogue allemand, né en 1795 à Stadt-Ilm, dans le duché de Schwarzbourg-Rudolstadt, mort en 1862. Il étudia la philologie et la théologie à l'université d'Iéna, devint en 1816 professeur à l'établissement pédagogique de Lang, qui se trouvait alors à Tharandt et qui fut transféré plus tard à Wackerbarthstrasse, près de Dresde, et, après avoir fait un voyage scientifique en Angleterre, en France, en Belgique et en Hollande, il fut nommé, en 1821, codirecteur de cet établissement, qui fut supprimé deux ans plus tard. Vogel fut alors appelé à la direction de l'école secondaire supérieure de Crefeld, qu'il conserva jusqu'en 1832, et fut alors envoyé avec le titre de directeur à l'école secondaire générale de Leipzig. Il réussit à la réorganiser complètement et prit une part éminente à toutes les réformes qui furent introduites à cette époque dans l'enseignement secondaire; ce fut lui qui fonda l'école des arts et métiers de Leipzig, la première de ce genre qu'ait possédée la Saxe. Parmi ses nombreux écrits pédagogiques, nous citerons : *Livre de lecture pour l'école et pour la maison*; *Livre de lecture anglais*; *Atlas classique de géographie moderne*, auquel se rattache un *Manuel pour l'encouragement de la science géographique*, divisé en trois parties, savoir : *Tableaux de la nature*, *tableaux de l'histoire* et *Tableaux de la campagne*, ainsi que des *Tables historiques* basées sur la géographie; *Dictionnaire élémentaire de la langue allemande*; *Germanica*, livre allemand de lecture pour les classes supérieures; *L'Ecole secondaire de Leipzig* (Leipzig, 1842). Depuis 1852 il rédigeait avec Kœrner un journal pédagogique, *L'Ecole secondaire supérieure*.

VOGEL (Edouard), voyageur allemand, fils du précédent, né à Crefeld en 1829, mort en 1856. Il fut élevé à Leipzig, et étudia, à partir de 1847, à l'université de cette ville, l'astronomie et les sciences naturelles. Après avoir perfectionné à Berlin, en 1851, ses connaissances astronomiques sous la direction d'Enke, il devint, la même année, aide de Hind à l'observatoire de Bishop à Londres, et eut une part notable aux travaux et aux découvertes de cet astronome. En 1853, le gouvernement anglais le plaça à la tête d'une expédition chargée d'aller en Afrique continuer les recherches de Richardson, de Barth et d'Overweg. Pourvu d'instructions précises, d'excellents instruments et d'abondantes ressources pécuniaires, il s'embarqua le 20 février 1853 pour Tripoli, et, après avoir fait quelques excursions dans les environs de cette ville, se mit en marche pour le Bornou, en suivant la route ordinaire. Le 5 août il atteignit Mourzouk, et, après un long voyage à travers le désert, parvint, le

13 janvier 1854, à Kouka, capitale du Bornou, qu'il avait choisie, comme ses devanciers, Denham et Clapperton, Barth et Overweg, pour le point de départ de ses expéditions futures. Après avoir fait quelques petites excursions dans les environs de cette ville, il accompagna, du 24 mars jusqu'au milieu de juin, le cheik de Bornou à une chasse aux esclaves dans les pays de Mousgou et de Tabori et eut ainsi l'occasion de pénétrer un peu plus avant au sud que Barth et Overweg. Le 19 juillet 1854, il entreprit une expédition au plateau de Mandara, mais il se vit retenu prisonnier plus d'un mois à Mara, capitale de cette contrée, et fut même menacé de mort, à l'instigation du cheik de Bornou, qui lui était devenu hostile. Il parvint à s'enfuir dans la province d'Udié (Bornou méridional), et y reçut l'heureuse nouvelle que le cheik de Bornou avait été détrôné, et que son prédécesseur, Omar, était revenu au pouvoir. Pendant un voyage qu'il fit à Sinder, dans la seconde moitié de novembre, il rencontra Barth, le 1^{er} décembre, au-dessous de Boudi. Il revint de Sinder à Kouka, le 29 décembre, et y passa quelques semaines avec Barth. Le 20 janvier 1855, il se mit en marche pour Yakoba, qu'il atteignit heureusement, vers le milieu de mars, et où il fut frappé d'une dangereuse maladie. A peine rétabli, il poursuivit sa route vers le Benoué, qu'il traversa le 30 avril dans le Hamarroua; mais, comme il lui fut impossible de s'avancer jusqu'à Yola, capitale de l'Adamaoua, il revint par une autre route à Yakoba. De là, il repartit une seconde fois pour le Benoué, et parvint jusqu'à la capitale du Kouana, qui est située au sud de ce fleuve. En novembre il se remit en route pour le Bornou par Yakoba, et arriva à Kouka le 1^{er} décembre. C'est là tout ce qu'on a pu apprendre par les manuscrits de Vogel; ce n'est que plus tard que l'on a connu le sort de l'infortuné voyageur. On sait aujourd'hui qu'il quitta Kouka le 1^{er} janvier 1856, pour s'aventurer à l'Est dans les régions du Nil; qu'il fit route sur la côte méridionale du lac Tsad, par Fitri, Yao, Birket-Fatima, Bororit et Wara, capitale du Ouadai, qu'il atteignit cette ville vers le 25 janvier et qu'il y fut mis à mort le 8 février par ordre du sultan. Quoique Vogel n'ait pu laisser une relation étendue de son voyage, on lui doit cependant des renseignements précieux sur la situation des localités et des montagnes du nord de l'Afrique, ainsi que sur la géographie de cette contrée. L'incertitude où l'on était demeuré sur son sort pendant plusieurs années provoqua l'envoi à sa recherche de Neimans, de Cuny, de Beurmann, de Heuglin, qui ont presque tous trouvé la mort en Afrique. La sœur de Vogel, Elise Vogel-Polko, a écrit sa biographie sous ce titre : *Souvenir sur un homme qui a cessé de donner signe de vie*; *Notes et lettres écrites par Edouard Vogel et à son sujet* (Leipzig, 1863).

VOGEL (Charles), médecin allemand, né à Dessau en 1798, mort en 1837. Reçu docteur à Halle, il exerça d'abord la pratique de son art à Liegnitz et devint, en 1826, médecin de la cour de Weimar. On a de lui : *De Pancreatis nosologia generalis* (Halle, 1819, in-8°); *Mémoire de médecine pratique* (Liegnitz, 1821-1826); *Essai d'une nouvelle exposition de la médecine pratique* (Berlin, 1830, in-8°); *Principes de médecine pratique* (Iéna, 1832, in-8°); la *Dernière maladie de Gœthe*, dissertation insérée dans le *Journal de médecine de Hufeland*.

VOGEL (Théodore), botaniste allemand, né vers 1810, mort en 1841. Il fit ses études à l'université de Berlin, où il s'occupa surtout de sciences naturelles, et, après avoir été reçu docteur en philosophie, il fut nommé professeur de botanique à l'université de Bonn. Deux mémoires qu'il avait publiés, l'un en collaboration avec Scheiden *Sur le développement de l'albumine dans les plantes légumineuses*, et l'autre, seul, sous le titre de *Monographie du genre Cassia*, prouvent qu'il appartenait à cette école de botanistes physiologistes, qui depuis un quart de siècle ont fait faire de si grands progrès à la botanique scientifique. En 1841, il fut adjoint, comme botaniste, à l'expédition envoyée par l'Angleterre pour explorer le bassin du Niger; mais, à peine débarqué en Afrique, il fut atteint de la fièvre qui enleva la plus grande partie des membres de l'expédition et succomba lui-même à Fernando-Po, après six mois de souffrances.

VOGEL (Charles), économiste et statisticien français, né à Strasbourg en 1818. Il entra en 1843 au ministère du commerce, comme employé à la division du commerce extérieur et y resta attaché jusqu'en 1868. A cette époque, M. Vogel devint secrétaire du prince Charles de Roumanie, qui l'a nommé depuis conseiller intime et chef de son cabinet. On lui doit, entre autres ouvrages : *le Portugal et ses colonies* (1860, in-8°); *De commerce et des progrès de la puissance commerciale de l'Angleterre et de la France* (1864-1867, 2 vol. in-8°); *le Monde terrestre* (1876), précis de géographie qui paraît par livraisons et des traductions d'ouvrages allemands : la *Constitution de l'Angleterre*, par Fischel; *l'Histoire du commerce de toutes les nations*, par Scherer; les *Mœurs romaines du règne*

d'Auguste à la fin des Antonins, par Friedlaender, etc.

VOGEL DE FALCKENSTEIN (Ernest-Frédéric-Edouard), général prussien, né en 1797. Son oncle, le prince-évêque de Breslau, le destinait à l'état ecclésiastique; mais, lorsqu'en 1813 la jeunesse allemande courut aux armes pour repousser l'invasion française, il s'engagea comme volontaire dans un régiment d'infanterie. La même année il fut promu officier, et, pendant la campagne de 1814, reçut la croix de fer, après le combat de Montmirail. Comme tous les officiers de son bataillon avaient été blessés, il en fut, pendant longtemps le seul chef, bien qu'il eût à peine atteint sa dix-septième année. Durant la longue période de paix qui suivit, il s'éleva lentement aux grades supérieurs, et, en dehors de ses études militaires, s'occupa de dessin et de peinture, circonstance qui le mit en relation avec le prince royal, plus tard roi sous le nom de Frédéric-Guillaume IV, par lequel il fut chargé d'établir des ateliers de peinture sur verre. Lors des journées de mars 1848, il commandait un bataillon du régiment de l'empereur François, avec lequel il fit ensuite la première campagne de Danemark. Nommé, peu après, chef de l'état-major général du commandant en chef des marches, il suivit le général de Wrangel dans ses grandes manœuvres de cavalerie en Russie, puis à Constantinople, et fut promu, en 1855, au grade de général. Lors de l'explosion de la guerre de Danemark, en 1864, il redeint chef de l'état-major du feld-marchal de Wrangel, et, lorsque le prince Frédéric-Charles eut pris le commandement en chef, il fut appelé au commandement du 3^e corps d'armée, qui occupa le Jutland. A la paix, il passa au commandement général du 7^e corps d'armée, et fut promu, en 1865, général d'infanterie. Au début de la guerre de 1866, il envahit le Hanovre, vers le milieu de juin, et, le 28 juin, força l'armée hanovrienne à capituler. Ce fut alors qu'il commença avec ses trois divisions, qui reçurent le nom d'*Armée du Mein*, cette série de brillantes opérations contre les troupes des Etats du sud de l'Allemagne, deux fois supérieures en nombre.

Le 1^{er} juillet, il concentra ses troupes près d'Eisenach, afin de se jeter entre l'armée bavaroise, qui occupait la vallée de Fulda, et le 8^e corps de l'armée de la Confédération, qui se trouvait alors près d'Herford. Après le combat de Dermbach (4 juillet), il s'enpara de Fulda, puis franchit, le 9 juillet, la frontière bavaroise, et, le 10 juillet, battit près de Kissingen et d'Hammelnburg, les Bavarois, qui se mirent en retraite sur Schweinfurt. Le général Vogel marcha alors à l'improviste sur Aschaffenburg, et battit près de cette ville les Autrichiens, après avoir battu la veille, près de Fronhofen et de Laufach, une division de l'armée hessoise. Ayant reçu l'ordre d'occuper les pays situés au nord du Mein, il se dirigea sur Francfort, où il entra le 16 juillet. Au milieu de ses succès, il fut nommé gouverneur général de la Bohême et dut céder son commandement au général de Manteuffel. Après la conclusion de la paix, il fut appelé au commandement général du 1^{er} corps d'armée et reçut, en récompense de ses services, une riche dotation, qui lui permit d'acheter au prince héritier d'Augustenbourg la seigneurie de Dolzig. Elu député au Reichstag de la confédération germanique du Nord, en 1867, il y siégea parmi les membres hostiles à toutes les idées libérales. Après la déclaration de guerre entre la France et la Prusse, le général Vogel de Falckenstein devint, le 25 juillet 1870, gouverneur de l'ex-royaume de Hanovre et du duché de l'Elbe et commandant en chef des forces militaires chargées de défendre les côtes de la Baltique en cas de débarquement d'une armée française. Dans ce but, il fit élever les phares et bouées lumineuses du littoral, organisa des corps de marins et fit harceler la flotte française par de légers bateaux. Cette flotte, du reste, qui ne portait aucun corps de débarquement, fit une expédition sans résultat, et, lorsque l'écrasement de nos armées eut réduit la France à l'impuissance, les troupes de réserve du général Vogel vinrent occuper des villes de notre territoire. Arrivé à un grand âge, ce général a été mis à la retraite en janvier 1874.

VOGEL DE VOGELSTEIN (Charles-Christien), peintre allemand, né à Wildenfels en 1783, mort en 1868. Il reçut de son père les premiers leçons de son art, suivit quelque temps les cours de l'Académie de Dresde et partit en 1808 pour Saint-Petersbourg, où il s'acquit une certaine réputation comme peintre de portraits. En 1813, il se rendit en Italie, où il se convertit plus tard au catholicisme, et résida tour à tour à Rome, à Naples et à Florence. A Rome, il fit le portrait du pape Pie VII, qui lui avait été commandé par le roi de Sardaigne, Frédéric-Auguste, puis ceux de Thorwalden et du roi de Hollande, Louis. En 1820, il fut nommé professeur à l'Académie de Dresde et y devint, quatre ans plus tard, peintre de la cour. Ce fut à cette époque qu'il exécuta le portrait en buste et le portrait en pied du roi de Sardaigne. De 1826 à 1829, il fut occupé à peindre à la fresque, dans la nouvelle chapelle de Pilsnitz, des épisodes de la vie de la vierge Marie, et revint en 1842 à Rome pour y exécuter une grande toile, empruntée à la

Divine comédie de Dante, qu'il vendit au grand-duc de Toscane. Ce prince le chargea plus tard de peindre, comme pendant à ce tableau, le *Faust* de Gœthe. En 1853, Vogel se démit de ses fonctions à l'Académie de Dresde et se retira à Munich, d'où il exécuta, en 1856, un troisième voyage à Rome. En Italie, Vogel était devenu l'un des adeptes les plus fervents de la nouvelle école, alors à son aurore, et il mérita une place distinguée parmi les coryphées de cette école. Peu d'artistes ont étudié avec autant d'ardeur et de circonspection que lui les œuvres des anciens maîtres et l'histoire de l'art. Il avait formé un riche album de portraits d'artistes célèbres, qu'il avait lui-même dessinés et qui furent achetés par le roi de Sardaigne pour la collection de Dresde, abstraction faite des trois cents premiers portraits que Vogel avait déjà donnés au roi. Ce fut pour reconnaître ce présent que le roi l'anoblit, sous le nom de *Vogel de Vogelstein*. L'album renferme plus de sept cents sujets. Dans ses dernières années, Vogel peignit, outre des portraits, plusieurs tableaux religieux, entre autres un grand retable d'autel pour l'église catholique de Leipzig; deux toiles colossales, représentant le *Christ sur la croix* et son *Apparition après la mise au tombeau*, pour la cathédrale de Dresde; trois retables d'autel pour l'église d'Alstätt, près de Sonthofen, etc. Il laissa, en outre, un recueil de dessins d'après les maîtres italiens, depuis Giotto jusqu'à l'école de Raphaël, comprenant en tout 133 feuilles, qui sont aujourd'hui en la possession de l'Académie de Vienne.

VOGELIE s. f. (vo-gué-llé — de Vogel, botan. allem.). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des plombaginées, dont l'espèce type croît au Cap de Bonne-Espérance. Il Syn. de BURMANNIE et de NESLIE, autres genres de plantes.

VOGELSBERG, chaîne de montagnes de l'Allemagne du Nord, dans la partie septentrionale du grand-duché de Hesse-Darmstadt, située au N. de la ligne du Mein, entre le bassin de ce fleuve et celui du Weser; elle se rattache, vers le S.-E., au Spessart et au Rhœngebirge, et, à l'O., au Taunus. Le groupe du Vogelsberg, de formation basaltique, est dominé par le plateau de l'Oberwald, dont les points culminants s'élèvent à 796 mètres. On y exploite le fer, le basalte le grès et la houille.

VOGELWEIDE (Walther de), minnesinger allemand. V. WALTHER DE VOGELWEIDE.

VOGESUS MONS, nom latin de la chaîne des Vosges.

VOGHERA, anciennement *Iria* et *Vipueria*, ville du royaume d'Italie, province et à 38 kilom. S.-O. de Pavie, ch.-l. du district et du mandement de son nom, sur la rive gauche de la Staffora; 13,800 hab. Evêché. Commerce de soie, vins et céréales; fabriques de soie. Cette ville, entourée de vieilles murailles, s'élève sur l'emplacement de l'ancienne *Via Claudia*, comme on peut s'en assurer par l'*Itinéraire* d'Antonin. On y remarque une belle cathédrale, un hôpital et une belle place où se tient le marché.

VOGHT (Gaspard, baron de), économiste et philanthrope allemand, né à Hambourg en 1752, mort en 1839. Fils d'un négociant de sa ville natale et destiné aussi à la carrière commerciale, il parcourut, de 1772 à 1775, l'Angleterre, la France, l'Espagne, la Suisse et l'Italie, et revint ensuite seconder son père dans ses affaires, dont il prit seul la direction en 1781. Quatre ans plus tard, il fonda à Hambourg, avec le concours de quelques autres personnes bienfaisantes, une maison particulière de travail pour les indigents sans ouvrage, qui, dès l'année suivante, fut transformée en un établissement public. Plus tard, il créa successivement, dans la même ville, des écoles industrielles, des écoles d'apprentissage et des écoles du dimanche. De 1793 à 1795, il visita l'Angleterre, l'Ecosse et l'Irlande pour étudier l'état agricole et industriel, ainsi que les institutions philanthropiques de ces trois contrées, et y écrivit un *Account of the management of the poor in Hamburg between the years 1788-1794* (Londres, 1817, nouv. édit.). La réputation qu'avait obtenue l'établissement fondé à Hambourg par Voght le fit appeler à Vienne, en 1801, par l'empereur François II, qui le chargea d'établir à Vienne, sur le même plan, des asiles de pauvres. Il reçut en récompense le titre de baron et alla, en 1802, remplir à Berlin une mission analogue. En 1805, il avait acheté à Flottbeck-sur-Elbe quelques fermes qu'il avait réunies en une exploitation agricole; il y fit cultiver en plein champ la pomme de terre, que l'on regardait jusqu'alors comme une plante de jardin, et y introduisit aussi la culture de la betterave. Trois ans avant que Thaeer eût fait connaître les procédés de l'agriculture anglaise, ils étaient mis en pratique à Flottbeck, qui, de misérable hameau, s'était graduellement transformé en une bourgade importante, où Voght établit aussi une école. En 1807, il fut chargé par le gouvernement français de visiter les maisons de secours et les prisons de Paris, ainsi que d'autres grandes villes de l'empire français. A dater de 1815, il ne s'occupa plus que de transformer Flottbeck en un établissement

d'agriculture modèle pour le nord de l'Europe, et il atteignit complètement le but qu'il s'était proposé. En 1831, la vieillesse le força à renoncer à la direction de cet établissement. On a encore de lui : *Recueil d'écrits sur l'agriculture* (Hambourg, 1825) ; *L'Agriculture supérieure de Flottbeck* (Hambourg, 1829) ; *Documents pour l'histoire de l'établissement des pauvres de Hambourg* (Hambourg, 1838), etc.

VOGL (Jean-Népomucène), poète allemand, né à Vienne en 1802, mort en 1866. Sa vie presque tout entière s'écoula dans sa ville natale, où, dès l'âge de dix-sept ans, il avait été attaché comme employé aux états provinciaux de la basse Autriche. Tous les loisirs que lui laissait sa place étaient consacrés à la littérature, et il devint bientôt un écrivain des plus féconds, ainsi que le prouve la liste complète de ses œuvres, dont nous nous contenterons de citer les plus remarquables, et ce catalogue sera encore bien long : *Ballades et romances* (1835) ; *Feuilles lyriques* (1836) ; *Nouvelles* (1837) ; *Voix et chants de la Hongrie* (1839) ; *Récits d'une grand-mère* (1840) ; *les Plus anciennes légendes populaires des Russes* (1841) ; *Dernières poésies* (1843) ; *Feuilles et grappes* (1844) ; *Tambour et drapeau* (1844) ; *Légendes du clocher* (1845) ; *les Éclats des charbonniers, traditions et légendes chrétiennes du pössé* (1845) ; *Chants du soldat* (1849) ; *Du fond de l'enfer, poésies des montagnes* (1849) ; *L'Ordre du général, drame poétique en trois parties* (1850) ; *Scènes de la vie militaire* (1851) ; *Marko Kratjevit, légende populaire serbe* (1851) ; *Fleurs, romances, chansons et proverbes* (1852) ; *le Passiflore, cycle de légendes* (1854) ; *Nouvelles poésies* (1856) ; *la Poésie dans le vin* (1857) ; *Twardouski, le Faust polonais* (1861) ; *Du paradis des enfants, poésies enfantines* (1861) ; *le Vademecum du chasseur : gaudrioles, poésies et chansons de chasse pour chaque mois* (1862) ; *Vienne ancienne* (1865), etc. Vogl a, en outre, publié une foule d'albums et de recueils annuels, tels que : *le Panegyrique des femmes* (1835-1838) ; *le Ménestrel* (1836) ; *Thalie* (1842-1853) ; *Calendrier populaire autrichien* (1845-1867, 23 années) ; *Calendrier poétique, humoristique et satirique du chasseur* (1862-1863), etc.

Voici le jugement qu'a porté sur Vogl Rodolphe Gottschall : « En guerre et en paix, sur terre et sous terre, tour à tour poète épique, chansonnier folâtre ou sentimental, barde patriotique, auquel l'ennemi et la guerre de l'indépendance ont seuls manqué pour qu'il devint un Arndt ou un Körner, Vogl n'a peut-être pas laissé passer une des foires de Leipzig sans y faire paraître un petit livre ; c'est un perroquet jovial et lyrique, dans la cage duquel retentit tour à tour, sur tous les tons, un chant toujours juste et alerte. Le génie de Vogl excelle essentiellement à reproduire les sentiments tendres et les ardeurs de la passion ; ses *Ballades* renferment d'heureuses descriptions et des traits charmants ; mais le terrain idéal de sa poésie est placé à une trop grande profondeur pour que la vive atmosphère de l'imagination puisse s'y développer à l'aise. »

VOGLER (Valentin-Henri), médecin allemand, né à Helmstedt en 1682, mort dans la même ville en 1677. Il fit ses études médicales dans sa ville natale, alla exercer à Oppenheim et à Francfort-sur-le-Mein, puis revint occuper une chaire à Helmstedt. On a de lui, entre autres ouvrages : *Dissertatio de chyli generatione* (Helmstedt, 1856, in-4°) ; *Physiologia historica passionis Jesu-Christi* (Helmstedt, 1673, in-4°) ; *De valetudine hominis cognoscenda* (1674, in-4°) ; *Universalis introductio in notitiam cujusque generis bonorum scriptorum*, ouvrage posthume (1691, in-4°), etc.

VOGLER (l'abbé George-Joseph), compositeur et habile organisateur, né à Wurtzbourg en 1749, mort à Darmstadt en 1814. Il eut pour maîtres le Père Martini et Valotti, obtint la direction de la chapelle Palatine, à Mannheim, en 1775, et établit dans cette ville une école de musique dont la réputation attira bientôt des élèves de toutes les parties de l'Allemagne. De 1780 à 1788, il parcourut l'Europe, faisant admirer partout son talent comme organisateur et son étonnante facilité d'improvisation. Il se plaisait à faire des morceaux de musique imitative, qu'il appelait des *tableaux*, comme le *Lever* et le *Coucher du soleil*, un *Orage*, un *Combat naval*, l'*Écrasement des murs de Jéricho*, etc. Vogler accepta, en 1810, la place de professeur de musique à l'université de Prague et, plus tard, celle de maître de chapelle de la cour de Darmstadt. Il est l'inventeur d'un nouvel orgue, appelé *orchestration*, qui a été quelque temps en usage en Allemagne et en Angleterre. On cite, parmi les élèves de Vogler, Meyerbeer, Weber et Winter.

VOGLÈRE s. f. (vo-glè-re). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des légumineuses, tribu des lotées, formé aux dépens des genêts, et dont l'espèce type croît en Allemagne.

VOGLI (Giovanni-Giacinto), médecin italien, né près de Bologne en 1697, mort dans cette ville en 1762. Il fit ses études médicales à Bologne, et, après sa réception au doctorat, il se rendit à Florence, où il fut attaché à l'hôpital de Santa-Maria-Novella. Puis il

revint à Bologne et fut nommé, en 1739, titulaire de la chaire d'anatomie. Ses principaux ouvrages sont : *Fluidi nervi historia* (Bologne, 1750, in-8°) ; *Tavole chronologiche degli uomini illustri dell'università di Bologna* (1726, in-4°).

VOGLIE s. f. (vo-lle ; ll mll. — mot ital. qui signifie *volonté*). Bon gré, volonté. « Vieux mot.

— Anc. mar. *Rameur de bonne voglie* ou simplement *Bonne voglie*, Rameur qui s'engageait volontairement, par opposition aux forçats.

VOGMARE s. m. (vo-gma-re — island. *vogmar*, même sens). Ichtyol. Genre de poissons, de la famille des ténéioïdes, qui semble devoir être réuni aux trachypètres.

VOGORIDES (Stefanaki), prince de Valachie, né à Constantinople en 1775, mort en 1862. En 1810, il suivit en Moldavie le prince Charles Callimachi, qui le nomma préfet du district de Galatz. En 1821, il remplaça, avec le titre de calimacan, Michel Soutzo, puis, l'année suivante, il donna sa démission et revint à Constantinople, où il se concilia la bienveillance du sultan, malgré la défaveur qui, à ce moment, pesait sur les Grecs auprès du gouvernement turc. En 1834, il représenta, dans la capitale de l'empire ottoman, son beau-père, Michel Siouriza, hospodar de Valachie, et devint, l'année suivante, gouverneur de l'île de Samos, d'où les exactions de ses agents le firent chasser par la population révoltée. Pour dédommager Végorides, la Porte lui concéda le titre purement honorifique de prince de Valachie. Cet homme d'Etat était dévoué à la politique anglaise, et, dans les mystérieuses intrigues ourdies à Constantinople, il a joué un rôle mystérieux qu'il est difficile sinon impossible d'éclaircir.

VOGORIDES-KANAKI (Nicolas), homme d'Etat moldave, fils du précédent, né à Jassy en 1821, mort à Bucharest en 1863. Devenu, en 1846, gendre du logothète Kanaki, il joignit à son nom celui de son beau-père et fut nommé, en 1856, ministre des finances de Théodore Balche, élu calimacan de Moldavie. A la mort de ce prince (1857), Végorides lui succéda, et, dans la grave question de la fusion des principautés moldo-valaques, qui divisait alors la politique européenne, il se déclara violemment contre les unionistes. La réunion des principautés enleva à Végorides son autorité ; il retourna à Constantinople et cherchait à se remettre en évidence, quand la mort le frappa. Cet homme d'Etat fut un des agents les plus actifs de l'Angleterre et de l'Autriche, et, pour lui, témoigner la satisfaction de ses services, l'empereur François-Joseph lui avait accordé le grand croix de la Couronne de fer.

VOGT (T.-K.-A.), médecin et anatomiste allemand, né à Gersleben en 1762, mort en 1807. Il fit ses études médicales à Wittemberg et devint professeur de la Faculté de médecine de cette ville en 1796, supplantant de Leonhardi en 1802 et enfin professeur ordinaire d'anatomie et de physiologie en 1804. Nous citerons, parmi ses écrits : *Programma, quo puerperam tanquam personam graviter vulneratam tractari debere ostenditur* (1802, in-4°) ; *Terrorum pergravis abortus causam esse, nupero exemplo probatur* (1802, in-4°) ; *De habitu oculi cum habitu cutis maxime consistente* (1802, in-4°) ; *De vitiis systematis chylopoietici mechanici et organici* (1804, in-4°) ; *Studium anatomie practicum exponitur* (1804, in-4°), etc.

VOGT (Auguste-Georges-Gustave), musicien français, né à Strasbourg en 1781, mort en 1870. Admis au Conservatoire en 1796, il remporta, l'année suivante, le premier prix de hautbois, puis étudia l'harmonie sous la direction de Rey. Attaché, en 1804, à la musique de la garde impériale, il fit avec elle la campagne de 1805. Par la suite, il entra à l'orchestre du théâtre Feydeau, devint professeur adjoint de hautbois au Conservatoire en 1808 et remplaça à l'Opéra, en 1814, Sallentin en qualité de premier hautbois. En 1829, il fut décoré. Vogt quitta l'Opéra en 1835, mais continua quelques années encore son enseignement au Conservatoire et fit partie de la Société des concerts. On lui doit des *Concertos*, des *Nocturnes*, des *Sérénades*, une grande marche militaire, intitulée la *Bordelaise*, des *Airs variés*, etc.

VOGT (Charles), naturaliste allemand, né à Giessen le 5 juillet 1817. Fils d'un naturaliste distingué, il fit ses études au gymnase de Giessen et les termina à l'université de la même ville, où il s'occupa d'abord de médecine et où il travailla six mois dans le laboratoire de Liebig ; puis il suivit à Berne son père, qui venait d'obtenir une chaire de clinique à l'université de cette ville. Il y étudia l'anatomie et la physiologie avec le professeur Valentin et, ayant pris ses grades en 1839, se rendit à Neuchâtel, où il fit la connaissance du célèbre Agassiz, dont il fut le collaborateur pour l'*Histoire naturelle des poissons d'eau douce*, pour les *Poissons fossiles* et pour les *Etudes sur les glaciers*. Presque au même moment, il fit paraître seul d'autres ouvrages : *Montagnes et glaciers* (Soleure, 1843) ; *Traité de géologie et des pétrifications* (Brunswick, 1846 ; 1866, 3^e édit.) ; *Lettres physiologiques* (Stuttgart, 1845-1846 ;

Giessen, 1862, 3^e édit.). En 1844, M. Vogt vint à Paris, où il résida deux ans et vécut dans le commerce des savants ; il partit ensuite pour l'Italie et ne revint qu'en 1847 à Giessen, où on lui offrait une chaire. Lors des événements de 1848, il fut obligé de donner sa démission et se lança dans la politique. Elu à l'Assemblée nationale allemande, il se distingua parmi les orateurs les plus ardents de l'extrême gauche, mais aussi parmi les plus éloquents. Lorsque le Parlement eut été transféré à Stuttgart, il se rendit dans cette ville et soutint la cause nationale jusqu'à la dernière heure. Après la chute de ses espérances, M. Vogt fut obligé de s'exiler. Il se retira à Berne, d'où il alla résider à Nice pour s'y livrer à ses études zoologiques. En 1852, il fut nommé professeur d'histoire naturelle à Genève, puis membre du grand conseil et conseiller fédéral. En 1856, il accompagna dans les mers du Nord le prince Napoléon. Depuis lors, il s'est livré à de nombreuses excursions scientifiques et a fait avec un succès extraordinaire des leçons dans diverses villes d'Allemagne, notamment sur les microcéphales et les théories de Darwin, dont il est partisan. Démocrate et libre penseur, ce savant de premier ordre fit partie du petit nombre d'Allemands qui protestèrent contre la guerre de 1870 et contre les annexions violentes de la Prusse. Le 6 septembre 1870, il écrivit à M. Etienne Arago pour le mettre en garde contre des illusions généreuses et pour lui montrer la nécessité d'entamer immédiatement des négociations de paix. Dans d'autres lettres rendues publiques, il prit le parti des vaincus, sachant qu'il perdrait sa popularité chez les vainqueurs. A partir de ce moment, il a cessé ses tournées scientifiques en Allemagne, et il est devenu recteur de l'université de Genève. Cet homme éminent, qui mène de front la zoologie, la géologie, la peinture, la politique, enseigne et écrit à son gré dans plusieurs langues et expose les sciences les plus arides avec une netteté, une verve, une profondeur d'aperçus, une hardiesse de vues qui lui assignent un des premiers rangs parmi les savants de notre époque. Outre les ouvrages déjà cités, on a de M. Ch. Vogt : *Océan et Méditerranée* (Francfort, 1848) ; *Recherches sur les animaux qui vivent en société* (Francfort, 1851) ; *Scènes de la vie des animaux* (Francfort, 1852), ouvrage réédité avec le précédent sous ce titre : *Du vieux et du neuf sur la vie des animaux et des hommes* (Francfort, 1859, 2 vol.) ; *Superstition et science* (Giessen, 1853-1855), ouvrage extrêmement remarquable, dirigé contre Rodolphe Wagner et l'intervention des idées religieuses dans la science ; *Lettres zoologiques* (Francfort, 1851) ; *L'Education artificielle des poissons* (Leipzig, 1859) ; *Principes de géologie* (Brunswick, 1860) ; *Recherches sur la sécrétion de l'urée* (Giessen, 1860), etc. Depuis quelques années, l'attention de M. Vogt s'est portée particulièrement sur la physiologie et sur l'histoire primitive de l'homme, ainsi qu'en témoignent ses ouvrages intitulés : *Leçons sur l'homme, sa place dans la création et dans l'histoire de la terre* (Giessen, 1863-1864, 3 vol. in-8°) et *Des microcéphales ou hominés* (Brunswick, 1866). Citons enfin de lui : *Lettres politiques* (1871), traduites en français par M. Marchand, et *Lettres physiologiques* (1875, in-8°).

VOGT (Gustave), économiste allemand, né à Giessen en 1829. D'abord directeur du bureau fédéral de Berne, il est devenu professeur d'économie politique à l'université de cette ville. Il est connu par divers écrits relatifs à la science qui fait l'objet de son enseignement.

VOGUE s. f. (vo-ghe. — Ce mot vient du verbe *voguer* et signifie proprement mouvement d'un navire, puis, figurément, cours. Comparez, en vieux haut allemand, la locution *in wago wezan*, être en vogue. V. *VOGUEUR*). Mar. Impulsion donnée à un bâtiment par le mouvement des rames : *Voguez lente. Voguez rapide, pressée.* « Vieux en ce sens.

— Fig. Crédit, estime qui a quelque chose de général, et qui met quelqu'un en faveur ou en réputation : *Il ne suffit pas d'avoir du mérite pour avoir la vogue.* (Volt.) *Les vogues excessives, les engouements universels n'ont qu'un temps.* (Lestiboudois.)

C'est souvent du hasard que naît l'opinion, Et c'est l'opinion qui fait toujours la vogue.

LA FONTAINE.

« Mode, engouement dont jouissent certains objets et qui les fait rechercher par un très-grand nombre de personnes : *A défaut de mérite, ce titre a la vogue. Les courses sont aujourd'hui en vogue.*

— Nom que l'on donne aux fêtes patronales, dans certains départements du Midi : *Les fêtes patronales sont nommées vogues dans les Hautes-Alpes.* (A. Hugo.) « On dit *voge* (de *votum*, vœu, fête votive) dans d'autres départements, et *vogue* pourrait bien n'être qu'une forme corrompue.

— Syn. *Vogue*, *mode*. V. *MODE*.

VOGUÉ (Léonce, marquis DE), homme politique, né à Paris en 1805. A dix-huit ans, il entra comme sous-lieutenant dans un régiment de cavalerie, fit les campagnes d'Espagne et d'Alger et quitta le service après la révolution de juillet 1830, pour ne pas prêter serment au nouveau roi. M. de Vogué, quel-

que temps après, créa dans le Cher une fondation, s'occupa en même temps d'agriculture et fut élu, en 1839, membre du conseil général. Rien que notoirement connu comme légitimiste, le marquis de Vogué déclara subitement, après la révolution de 1848, qu'il était républicain, adressa aux électeurs du Cher des circulaires électorales signées Vogué, forgeron, se fit porter sur la même liste que Félix Pyat et fut élu député à l'Assemblée constituante par 14,321 voix. Là, il vota à peu près constamment avec la droite, se prononça toutefois pour une Chambre unique et pour l'abolition de la peine de mort et appuya la politique de réaction de Louis Bonaparte. Réélu en 1849 à l'Assemblée législative, il accusa de plus en plus son hostilité contre la République, vota notamment la loi du 31 mai contre le suffrage universel et rentra dans la vie privée après le coup d'Etat du 2 décembre 1851. Sous l'Empire, M. de Vogué devint membre de la Société impériale d'agriculture (1863), s'occupa de propagande légitimiste et fut poursuivi pour avoir distribué une lettre du comte de Chambord. Elu député à l'Assemblée de 1871 dans le Cher par 52,000 voix, il alla siéger à la droite légitimiste, ne prit part, comme dans les Assemblées précédentes, à aucune discussion publique, mais appuya constamment de ses votes les mesures hostiles à la République et à la liberté. Il se prononça notamment pour la paix, pour l'abrogation des lois d'exil frappant les deux branches des Bourbons, pour la pétition des évêques, pour le pouvoir constituant de l'Assemblée, contre le retour de la Chambre à Paris, contre la dissolution, pour l'abrogation des traités de commerce. Le 24 mai 1873, il contribua à renverser M. Thiers du pouvoir, donna son appui constant au gouvernement de combat, repoussa la liberté des enterrements civils, vota en faveur de la circulaire Pascal, de l'érection de l'église du Sacré-Cœur, pour le septennat, contre les propositions Périet et Maleville, contre la constitution républicaine du 25 février 1875, pour la loi de l'enseignement supérieur, etc. En janvier 1876, le marquis de Vogué posa sa candidature au Sénat dans le Cher, mais ne fut point élu, et ne fut pas plus heureux aux élections du 20 février suivant pour la Chambre des députés.

VOGUÉ (Charles-Jean-Melchior, comte DE), archéologue et diplomate, parent du précédent, né à Paris en 1829. Il partit en 1853 pour l'Orient, où il resta deux ans, explorant la Syrie et la Palestine, et, après son retour en France, il publia divers ouvrages qui lui valurent d'être nommé membre libre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres en remplacement du duc de Luynes. Le 3 mars 1871, M. Thiers le nomma ambassadeur à Constantinople. Le comte de Vogué a rempli ces fonctions jusqu'au 8 mai 1875, époque où il a été appelé à l'ambassade d'Autriche. On lui doit les ouvrages suivants : *les Églises de la terre sainte* (1860, in-4°, avec pl.) ; *les Événements de Syrie* (1860, in-8°) ; *Inscriptions hébraïques de Jérusalem* (1864, in-8°) ; *le Temple de Jérusalem*, monographie du Haram-ech-chérif, suivie d'un *Essai sur la topographie de la ville sainte* (1865, in-8°) ; *l'Architecture civile et religieuse, du 1^{er} au vi^e siècle, dans la Syrie centrale* (1865-1868, in-4°), avec planches.

VOGUEUR v. n. ou intr. (vo-ghe. — Ce mot, qui correspond à l'italien *vogare*, espagnol *bogar*, portugais et provençal *vogar*, nager, vient du germanique : vieux haut allemand *wagôn*, altéré en *wagon*, se mouvoir, d'où l'allemand *wagen*, flotter. Le vieux haut allemand *wagôn* est allié au gothique *vigan*, *gavigan*, être agité, *gavagja*, remuer, qui se rattachent à la racine sans-crite *vah*, porter, conduire, couler, en zend *vaz*, en grec *ochéô* pour *fochéô*, en latin *vehô*, en ancien slave *vesti*, en lithuanien *vesti* et *weza*, etc. Les dérivés de divers genres de cette racine sont très-nombreux et s'appliquent surtout aux véhicules de toute espèce). Mar. Ramer, pousser un bâtiment avec des rames. Ce sens est vieux ; mais il est encore usité dans le Midi. « Être poussé sur l'eau à l'aide de rames : *La galère commençait à voguer.* « Nager, être poussé sur l'eau par un moyen quelconque, en parlant d'un bâtiment : *Le vaisseau, incapable de gouverner, voguait en travers, jouet du vent et des lames.* (B. de St-P.)

Et vogue la nacelle
Qui porte mes amours.

PLANARD.

« Être emporté par un bâtiment, en parlant d'un navigateur : *C'est lorsque, à travers l'Atlantique, il croyait voguer vers l'Asie, berceau de l'ancien monde, que Colomb rencontra un monde nouveau.* (Béranger.)

— Par ext. Avancer sur l'eau, nager : *On a remarqué qu'ordinairement les dauphins voguaient contre le vent.* (Lacép.)

... Sur un beau lac où le feuillage tremble,
Deux cygnes dans l'azur au loin voguent ensemble.

TH. DE BANVILLE.

— Fig. Avancer, progresser dans la vie ou dans un état quelconque : *VOGUEUR sur la mer du monde. VOGUEUR dans les grandes eaux du pouvoir. Nous voguons sur un milieu vaste, toujours incertain et flottant, poussés d'un bout vers l'autre.* (Pasc.)

Lorsque sur cette mer on voguait à pleines voiles, Qu'on croit avoir pour soi les vents et les étoiles, Il est bien malaisé de régler ses desirs.

LA FONTAINE.

Qu'importe ? Il faut rompre le câble ;
Il faut voguer, voguer toujours,
Ramer d'un bras infatigable,
Comme vers un port secourable,
Vers le gouffre où tombent nos jours.

SAINT-BEUVE.

■ Errer, divaguer : *Celui-là laisse voguer ses pensées, sans que vos discours arrêtent son esprit distrait.* (Boss.) *Ainsi voguaient mes pensées, tandis que les chevaux m'emportaient.* (Chateaub.)

— Fam. *Vogue la galère !* En avant et arrive que pourra : *Ma foi, voguer la galère ! Je n'ai pas peur de déranger mes affaires, elles le sont bien.* (Scribe.)

— Techn. *Faire voguer l'étoffe*, En termes de chapelier, Faire voler sur la cluie des matières destinées à faire des capades.

— Substantiv. Art ou action de ramer : *Mon père me montra seulement le maniement de la rame à deux mains, le voguer de la barquette, et il m'envoya gagner ma vie à Venise en qualité d'aide gondolier.* (G. Sand.)

— v. a. ou tr. *Voguer tout*, Employer tous les moyens possibles pour obtenir une marche rapide : *La Menacante reçut si rudement l'Algérienne, qu'elle fut forcée de virer de bord et de s'en retourner à Alger en voguant tout.* (E. Sue.)

— Techn. *Voguer l'argile*, La préparer avec les mains avant de la mettre sur le tour. ■ On dit aussi *VOGUEUR*.

VOGUEUR s. m. (vo-gueur — rad. *voguer*). Rameur. ■ Vieux mot.

— Appareil au moyen duquel on peut, sans savoir nager, se soutenir sur l'eau.

VOHIER s. f. (vo-i-ri). Bot. Syn. de **VOIRA**.

VOI! interj. (voi — autre forme de *ouais*, introduite par la ressemblance des sons); Marque l'étonnement ou l'impatience :

J'irais trouver mon juge et lui dirais... — Oui. — [Vo]

Et lui dirais : Monsieur... — Oui, monsieur. — [Voi]

RACINE.

VOÏART (Anne-Elisabeth PETITPAIN, dite Elisa), femme de lettres française, née à Nancy en 1786, morte dans la même ville en 1866. Son père, qui était organiste, étant mort, laissant sa famille dans la gêne, Elisabeth aida sa mère à élever ses frères et sœurs et reçut de l'impératrice Joséphine une pension de 500 francs. Par la suite, elle épousa Jacques-Philippe Voïart, ancien administrateur des vivres à l'armée de Sambre-et-Meuse. Voïart employait ses loisirs à cultiver les lettres et faisait des vers avec facilité. Il avait d'un premier mariage deux filles, dont l'une devait être un poète distingué, Mme Tastu. Placée dans un milieu littéraire, Elisabeth Petitpain y prit le goût des lettres. Femme de beaucoup d'esprit, douée des plus aimables qualités, elle ne tarda pas à être très-recherchée dans le monde et prit rang parmi les femmes les plus distinguées de son temps. Elle débuta par des traductions d'ouvrages anglais et allemands, collabora à l'*Encyclopédie des dames*, au *Livre des cent et un*, aux *Femmes de Shakespeare*, au *Dictionnaire de la conversation* et publia un certain nombre d'ouvrages originaux, notamment : *L'Algérien* (1816); la *Vierge d'Ardenne* (1820), roman remarquable; *Notice sur Proudhon* (1824); la *Femme ou les Six amours* (1827-1828, 6 vol. in-12), livre qui obtint un prix Montyon en 1828; *Fridolin* (1829, in-80); le *Mariage et l'amour* (1834, in-80); *Mignonne* (1834, 2 vol. in-89); le *Livre des enfants* (1836, 8 vol. in-18), avec Mme Tastu; les *Enfants de la vallée d'Andlau* (1837, 2 vol. in-12), avec la même; *Or, devinez!* (1838, 2 vol. in-80); *Jacques Callot* (1841, 2 vol. in-89); la *Petite chapelle* (1845, in-18); la *Petite fille voquée au blanc* (1845, in-32); *Petit Pierre et Pierrette* (1845, in-32); le *Petit livre vert* (1845); *Nédor, le bon chien* (1845); le *Jour de l'an* (1845); le *Cheval de bois* (1845); le *Bethléem* (1848); *Anna* (1849); le *Nid de pinsons* (1849). Enfin, on lui doit des traductions des *Aveux du tombeau* (1817), de la *Croix du meurtre* (1831), etc., d'Auguste Lafontaine; des *Nouveaux contes populaires*, de miss Edgeworth; du *Robinson suisse*, de Wys (1837); des *Petits livres roses*, de Glatz, etc.

VOICE s. f. (voi-se). Agric. Nom que l'on donne, dans l'Anjou, à la vesce cultivée.

VOICHIVE s. f. (voi-chi-ve). Agric. Nom donné, dans les Ardennes, à la partie de la grange où l'on conserve les grains.

VOICI prép. (voi-ci). — Les deux prépositions *voici* et *voilà* équivalent à *vois ci* ou *ici*, *vois là*. Chevallet fait remarquer qu'on écrivait autrefois en deux mots *voici*, *voilà*, et qu'on plaçait immédiatement après l'impératif *vois* le pronom représentant la personne ou la chose que l'on voulait indiquer; ainsi, on disait *vois-me ci*, *vois-me là*, *vois-le ci*, *vois-le là*, *vois-le ci*, *vois-le là*, *vois-vous ci*, *vois-vous là*, *vois-en ci*, *vois-en là*, etc., au lieu de *me voici*, *me voilà*, etc. D'autres fois, on mettait le verbe au pluriel : *voiez* ou *veez-me ci*, *veez-*

me là, etc.). Sert à indiquer un objet présent ou qui s'approche, un objet que l'on montre comme présent : *Voici votre argent. Voici le train qui arrive. Me voici. Le voici. Ah! te voici ! je t'attendais. Voici votre chemin.*

Voici qui vous dira les volontés des cieux.

RACINE.

■ Sert aussi à indiquer ce que l'on va dire : *Voici mes raisons. Voici ce qu'il faudra faire.*

Voici trois médecins qui ne nous trompent pas : Galté, doux exercice et modeste repas.

DEMOSTHÈS.

■ Sert à indiquer le moment présent ou celui qui s'approche, un état actuel ou prêt à se réaliser : *Voici le moment d'agir. Sauvons-nous, voici la pluie.*

— Mis en opposition avec *voilà*, *voici* exprime soit un objet ou un moment plus rapproché, soit simplement un objet distinct, lorsqu'on ne considère pas l'éloignement du temps ou du lieu : *Voici votre place à côté de moi; voilà là-bas celle de votre frère. Voici la Madeleine à droite; voilà, à gauche, le palais du Corps législatif.*

Un jour tout sera bien, voilà notre espérance; Tout est bien aujourd'hui, *voici* l'illusion.

VOLTAIRE.

— *Voici* est souvent suivi d'un verbe, surtout du verbe *venir*, à l'infinitif; c'est un gallicisme par lequel on annonce comme actuelle l'action marquée par le verbe : *Voici venir les frères avec des ornements royaux.* (Vaugelas.)

Des maux que j'ai prédits *voici* venir le temps.

DELLILLE.

■ *Voici que*, avec un verbe à un mode personnel, a la même valeur : *Voici que votre père arrive.*

— Fam. *Voici parler*, C'est là parler clairement, s'exprimer comme il faut. ■ On dit plus ordinairement *VOILÀ* qui EST PARLER.

— *Nous y voici*, Indique l'arrivée actuelle ou prochaine dans un lieu vers lequel on tendait; la réalisation ou l'approche d'un état prévu, d'une circonstance attendue : *Nous y voici; arrêtez, cocher. Un peu de patience, nous y voici dans cinq minutes. Enfin, nous y voici; le moment est venu.*

— *En voici bien d'une autre*, Se dit pour exprimer l'arrivée d'une chose tout à fait singulière ou inattendue.

VOID, bourg de France (Meuse), ch.-l. de canton, arrond. et à 8 kilom. S.-E. de Commercy, sur le Flénet; pop. aggl. 1,266 hab. — pop. tot., 1,284 hab. Hùleries, papeterie; fabrication de fromage à la crème renommée. Commerce de bestiaux et d'huile de navette.

VOIE s. f. (voi — latin *via*, pour *veha*, *vea*, que l'on trouve dans la langue rustique et qui appartient à la même famille que le sanscrit *vaha*, route, le gothique *vigs*, scandinav *vegr*, anglo-saxon et ancien allemand *weg*, etc., et peut-être l'arabe *hih*, chemin, route. La racine commune de tous ces termes est dans le sanscrit *vah*, porter, transporter, conduire, en zend *vaz*). Route, chemin que l'on suit; endroit par lequel on passe : *Voie sûre, commode. Voie dangereuse. Prendre la grande voie.* ■ Se dit particulièrement des grands chemins construits par les Romains : *La voie Appienne. La voie Flaminienne. La voie Flavienne. Suivez l'indestructible voie Appienne, vous trouverez des tombeaux, des aqueducs.* (Michelet.)

— Direction que l'on suit en voyageant ou que l'on fait suivre aux objets que l'on expédie : *Prendre la voie de terre, la voie de mer. Expédier par la voie de Marseille, de Southampton.* ■ Moyen de transport, de transmission : *Ecrire par la voie de la poste. Partir par la voie du coche.*

— Intermédiaire : *Ecrire au ministre par la voie du préfet.*

— Fig. Moyen qui conduit à un but, considéré au point de vue du résultat désiré : *La voie du salut, du ciel, du paradis. La voie des richesses, des honneurs. Rien n'est impossible; il y a des voies qui conduisent à toutes choses, et si nous avions assez de volonté, nous aurions toujours des moyens.* (La Rochef.) *L'analyse est la voie des découvertes.* (Condill.) ■ Moyen qui conduit à un but, considéré au point de vue de sa nature; sens, caractère de la conduite : *Les voies de la douceur, de la sévérité. La voie du bien, du mal, de l'honneur, de la honte. Il faut toujours tenter les voies les plus douces.* (Boss.)

La raison, pour marcher, n'a souvent qu'une voie.

BOILEAU.

— *Voie publique*, Endroit public préparé pour le transport, le passage des personnes et des voitures d'un lieu dans un autre : *Les rues, places, chemins, canaux et autres voies publiques. Les objets trouvés sur la voie publique doivent être déposés au greffe. On exige de toutes les voitures un péage modique pour l'entretien des voies publiques.* (Voit.) ■ *Voie de communication*, Travaux exécutés entre divers pays pour aller de l'un dans l'autre : *Les routes, canaux, chemins de fer et autres voies de communication. Les voies de communication rapprochent les produits et les consommateurs.* (Mich. Chev.)

— *Etre en voie de*, Suivre la marche nécessaire pour arriver à : *ETRE EN VOIE DE réussir. ETRE EN VOIE DE se ruiner. Etre*

malade, c'est ÊTRE EN VOIE DE mourir. (Raspail.)

— *Laisser quelque chose en voie*, Ne pas l'enfermer, le laisser hors de sa place : *Quand on LAISSE tout EN VOIE, les plus grands logements sont bientôt insuffisants.* ■ Loc. vieillie.

— *Etre toujours par voies et par chemins*, Etre toujours en route, voyager continuellement.

— Relig. Moyens dont Dieu se sert pour l'accomplissement de ses desseins : *Les voies de Dieu sont des voies d'amour.* (Lamenn.)

— Ecrit. sainte. *Voie large*, Chemin de l'enfer, à cause de la facilité que l'on trouve à se damner. ■ *Voie étroite*, Chemin du paradis, à cause de la peine que l'on trouve à faire son salut. ■ *Corrompre sa voie*, Se souiller de crimes : *Il est dit qu'avant le déluge toute chair AVAIT corrompu sa voie.*

— Jurispr. Recours, moyen d'action judiciaire : *Voie de droit. Voie d'appel. La voie de la requête civile. Voie de fait*, Acte de violence exercé sur ou contre une personne; violation ouverte du droit d'autrui. ■ *Par voie parée*, En forme exécutoire.

— Administr. *Voies et moyens*, Ressources de l'impôt : *Discuter les VOIES ET MOYENS du budget de l'année.*

— Vénér. Chemin parcouru par le gibier; ensemble des marques qui trahissent son passage : *Les chasseurs distinguent les coups par les pieds, c'est-à-dire par les voies, les traces qu'ils laissent sur la terre.* (Buff.)

■ *Voie chaude, vive, fumante*, Celle où le gibier vient de passer immédiatement. ■ *Voie double*, Celle sur laquelle la bête est revenue. ■ *Voie légère*, Celle que les chiens ont de la peine à suivre et sur laquelle ils dansent. ■ *Voie surpluée ou surneigée*, Celle sur laquelle il a plu ou neigé. ■ *Voie du relevé*, Voie déjà vieille. ■ *Voie de bon temps*, Celle qui n'a qu'une heure ou deux. ■ *Voie de hautes herbes*, Voie de la veille. ■ *Mettre sur la voie*, Amener sur le chemin que la bête a suivi, et fig. Renseigner, mettre en état d'arriver à son but : *Vous ne devinez pas? je vais vous METTRE SUR LA VOIE. Je n'ai pas fait sa fortune, mais je l'ai mis SUR LA VOIE pour la faire lui-même. Etre à bout de voie*, Se dit des chiens qui s'arrêtent, ne trouvant plus la suite de la voie qu'ils suivaient. ■ Au fig. S'arrêter faute de moyens pour poursuivre : *L'utopiste à bout de voie saisit la plume et devient un peintre.* (Ste-Beuve.) ■ *N'avoir plus ni vent ni voie*, Se dit du chien à qui manquent à la fois les traces sur la terre et les émanations dans l'air, et fig. de celui qui est complètement à bout de ressources. ■ *Asseoir la voie*, La reconnaître.

— P. et chauss. Distance entre les roues d'un véhicule : *La voie des voitures est réglée par des ordonnances de police. Cette charrette a trop peu de voie. Le chemin passait dans des gorges à peine ouvertes à la voie de la calèche.* (Chateaub.) *Cette carriole a-t-elle la voie?* (V. Hugo.) ■ Ornières, traces laissées sur le sol par les roues d'une ou de plusieurs voitures : *Quitter la voie de la calèche. Sortez de la voie, vous aurez le chemin plus beau.*

— Chem. de fer. Deux lignes parallèles de rails que suivent les trains : *Les chemins de fer qui n'ont qu'une seule voie offrent de graves dangers de collision. On change de voie au moyen d'aiguilles manœuvrées à la main.* ■ Espace compris entre deux lignes de rails : *Traverser la voie, rester sur la voie au moment du passage du train. Voie ferrée*, Chemin de fer. ■ *Voie de garage*, Bout de voie établi le long de la voie principale, pour recevoir les trains qui doivent se garer pour laisser le passage libre à d'autres trains. ■ *Accessoires de la voie*, Ensemble des divers appareils destinés à faire passer un convoi d'une ligne sur une autre ou à l'empêcher de quitter sa direction primitive. ■ *Couvrir la voie*, Faire un signal d'arrêt à un train pour éviter une collision avec un train qui le précède sur la même voie.

— Mar. *Voie d'eau*, Ouverture faite par accident dans la coque du navire et donnant passage à l'eau : *Avoir une voie d'eau. Boucher, aveugler une voie d'eau.*

— Métrol. Quantité de marchandises équivalant à une charretée ordinaire ou environ 2 stères : *Une voie de bois. Une voie de sable, de plâtre, de moellons.* ■ *Voie de charbon*, Sac de charbon de bois contenant 1 hectolitre. ■ *Voie d'eau*, Deux pleins seaux de porteur d'eau, contenant ensemble 30 litres.

— Techn. Ouverture laissée par le passage de la scie : *Cette scie donne trop, ne donne pas assez de voie.* ■ Nom que l'on donne, dans l'industrie drapière, au passage d'une pièce d'étoffe sur l'appareil à lainer : *Quand plusieurs VOIES se sont succédé, dix environ, on renouvelle ordinairement les chardons.* (Maigne.) ■ Nom donné à huit passages successifs de l'étoffe sous l'appareil à calandrer.

— Astron. *Voie lactée*, Grande trace de lumière blanche et diffuse, qui forme presque un grand cercle de la sphère céleste en passant dans le voisinage des pôles : *La grande bande de la voie lactée n'est autre chose qu'un immense amas d'étoiles extrêmement petites pour nos yeux, et dont la nature nébuleuse n'est qu'apparente.* (A. Maury.)

— Anat. Canal : *VOIES urinaires. VOIES spermatiques. VOIES biliaires. VOIES digestives.* ■ *Premières voies*, Celles des voies digestives qui sont parcourues par les aliments et par leurs résidus. ■ *Secondes voies*, Ensemble des vaisseaux qui portent le chyle et le sang, produits de la digestion.

— Chim. Manière d'opérer, nature des moyens employés. ■ *Voie sèche*, Opération conduite par le feu, en dehors de l'emploi des liquides : *La chimie est parvenue à liquéfier, par la voie sèche, la matière des montagnes primitives, qui sont toutes composées de gneiss, de granit, etc.* (G. Cuv.) ■ *Voie humide*, Emploi des dissolvants liquides : *La sensation du goût est une opération chimique qui se fait par voie humide.* (Brill.-Sav.)

— Syn. *Voie, chemin, route*. V. **CHEMIN**.

— *Voie, moyen*. V. **MOYEN**.

— Encycl. Hist. *Voies romaines*. Les Romains n'ont jamais été surpassés dans ce genre de travaux, qui avait été si négligé en Grèce. Ces immenses routes, véritables artères qui partaient du cœur de l'empire pour répandre la vie et la civilisation jusqu'à ses frontières les plus reculées, s'étendaient, dit Bergier dans ses *Grands chemins de l'empire romain*, depuis les extrémités occidentales de l'Europe et de l'Afrique jusque sur les rives de l'Euphrate et autres endroits de l'Asie Mineure; de l'une de ces extrémités à l'autre, il y avait vingt à vingt-cinq grands chemins, chacun de 1,500 à 1,600 lieues de développement. Non-seulement ces voies faisaient communiquer les villes entre elles, mais elles aboutissaient même jusque dans les villages et dans les plus petites bourgades. Les historiens latins désignent ces routes, suivant leur importance, ainsi qu'il suit : routes publiques, consulaires, prétoriennes, militaires, royales, solennelles. Puis, comme nous l'apprend Isidore de Séville, on les distinguait en *voies vicinales*, agraires ou privées. On a enfin subdivisé les chemins particuliers en plusieurs : l'*iter* était la route où l'on voyageait à pied ou à cheval; l'*actus* était la route pour les voitures de charge et les animaux; la *via* était la route qui réunissait les deux précédentes et servait pour le transport et le voyage. La première avait 2 pieds romains de largeur, la seconde 4 et la troisième 8. *Voici* comment on procédait pour établir les *voies* les plus belles et les plus solides, les *viæ strætæ*. On indiquait premièrement la largeur de la chaussée par deux sillons parallèles, puis on enlevait tout le terrain meuble sur la surface comprise entre les deux sillons. L'excavation qui en résultait, jusqu'au sol résistant, était comblée avec des matériaux de choix; c'était le *pavimentum*. Quand on avait bien tassé et bien battu le sol avec des pilons ferrés, on établissait là-dessus la première couche du chemin; elle se composait de pierres, de moellons plus ou moins volumineux, posés à plat, noyés dans du mortier, mais le plus souvent rangés à sec les uns à côté des autres. On appelait cette couche *statumen*. Le second lit, *rudus*, *ruderalitio*, était un blocage de petites pierres concassées et mêlées avec de la chaux. Si les pierres n'avaient jamais servi, on appelait cette couche *rudus novum*, et *rudus redivivum* quand elles avaient été déjà mises en œuvre. Le troisième lit, le *nucleus*, était formé d'un mélange de chaux, de craie, de briques, de tuiles concassées et de terre franche battues ensemble. C'est sur cette couche ainsi faite qu'on plaçait la quatrième, ou *summa dorsum*, *summa crusta*, composée de cailloux ou de pierres plates généralement taillées en polygones irréguliers, quelquefois équerries à angle droit. La largeur du chemin se divisait en trois parties; celle du milieu, la chaussée, *agger*, un peu plus large que les autres, était bombée pour que l'écoulement des eaux fût facile. Les deux parties latérales, *crepidines*, *umbones*, *margines*, ou trottoirs, étaient plus élevées que la chaussée et couvertes de cailloux, *gompis*, ou de dalles. Quand les *voies* étaient pratiquées sur un remblai, les bords en étaient soutenus par des murs en maçonnerie. On peut dire, en résumé, que la perfection des routes était toujours en rapport avec l'importance des communications qu'elles établissaient. Elles prenaient leur nom soit du personnage qui les avait fait faire, soit du lieu principal où elles aboutissaient. La construction des *voies* était regardée, sous le gouvernement impérial, comme un travail capital, et l'on y consacrait des sommes énormes. Appius Claudius, l'an 442 de Rome, fit la plus ancienne *voie* romaine; elle s'étendait depuis la porte Capène jusqu'à Capoue; elle porte encore le nom de *voie Appienne*. Dès le temps de César, l'Italie était sillonnée de routes dans tous les sens; mais c'est au règne d'Auguste que se rapportent celles qui ont été exécutées dans les provinces. Agrippa fut chargé d'en faire construire dans les Gaules. On y comptait : la *via Domitia*, faite par Domitius Ahenobarbus, laquelle traversait la Savoie et la Provence; la *voie* faite par les ordres de Pompée, qui s'étendait depuis l'Italie jusque dans les Gaules, à travers les Alpes; la *via Aurelia*, qui allait de Civita-Vecchia à Arles; celle d'Emporium, près des Pyrénées, jusqu'au passage du Rhône; enfin, la *voie* qui aboutissait à Lyon, après avoir passé le val d'Aoste, fut continuée, par Agrippa, dans quatre direc-

tions principales qui conduisaient, suivant Strabon : 1° dans l'Aquitaine, par l'Auvergne; 2° au Rhin, près de l'embouchure de la Meuse; 3° à Lyon, par la Bourgogne et la Picardie; 4° à Marseille, par Nîmes. Ce sont là les principales voies; il y en avait un grand nombre d'autres qui, ainsi que nous l'avons dit, mettaient en communication les villes et les bourgs. Pour terminer, nous dirons que les grands chemins romains étaient espacés de mille en mille pas (1,481^m,48) par des bornes milliaires, *milliarit lapides*. Ces bornes, rondes ou carrées, étaient dépourvues de chapiteau et avaient de 5 à 8 pieds de hauteur. Des bases cubiques ménagées dans le bloc servaient à les fixer en terre. Chaque colonne portait une inscription latine faisant connaître le nom du consul ou de l'empereur qui avait fait construire ou réparer la route. On y trouvait ensuite l'indication numérique de la colonne, donnant plusieurs distances soit en milles, soit en lieues; les chiffres sont précédés des lettres M ou M P, qui signifient *milliarium* et *milliarium passuum*, mille pas. M. Hayaux du Tilly a publié, en 1875, chez Pilon, éditeur, une belle *Carte de la Gaule ancienne*, indiquant l'ancienneté et l'importance relatives des voies romaines, d'après les itinéraires d'Antonin et de la *Table de Peutinger*.

— Chem. de fer. Dans les chemins de fer, on donne le nom de *voie* à l'ensemble de toutes les constructions exécutées sur la plateforme des terrassements pour permettre la circulation des locomotives et des véhicules à voyageurs et à marchandises. La *voie* comprend la *voie* proprement dite et les accessoires de la *voie*. La *voie* proprement dite se compose : des rails sur lesquels roulent les machines et les wagons; des traverses qui supportent les rails, et de tous les modes de fixation de rails, tels que coussinets, coins, chevilletes, crampons, etc. Les accessoires de la *voie* sont : les changements de *voie* au moyen desquels on fait passer les voitures ou les machines d'une *voie* sur une autre; les croisements de *voie*, les traversées, les plaques tournantes, les chariots de service, les grues hydrauliques, les grues élévatoires, les signaux, les réservoirs d'eau, etc. La *voie* des chemins de fer fut d'abord composée de simples bandes saillantes ou plates, que l'on plaçait sur les routes d'exploitation des mines; mais cette *voie* unique, composée de deux files de rails seulement, devint insuffisante dès que les chariots durent se croiser ou se dépasser. On posa alors deux *voies*, ou quatre files de rails, sur toute la longueur de la route, ou, du moins, de distance en distance, sur une partie de la longueur, et on se ménagea les moyens de passer à volonté d'une *voie* sur une autre. De là naquirent les chemins appelés à double *voie*, pour les distinguer des premiers, nommés chemins à simple *voie*. On appelle *voies* d'évitement ou de garage les parties des chemins à une seule *voie* sur lesquelles on a posé une double *voie*; cette dernière se raccorde avec la *voie* principale de circulation au moyen de changements de *voie*. Sur les chemins à simple *voie*, les *voies* d'évitement sont quelquefois disposées de telle sorte que deux trains, allant en sens contraire, puissent continuer leur marche sans ralentir leur vitesse. Dans ce cas, le départ des deux trains est combiné de manière qu'il ne se rencontrent qu'au point où ils doivent le faire, et, arrivés à ce point, l'un d'eux passe sur la *voie* d'évitement, tandis que l'autre reste sur la *voie* principale. Dans la construction de la *voie* d'un chemin de fer, il y a deux choses à considérer : 1° les dimensions de la *voie*; 2° son mode d'établissement. En France, et en Belgique, on a donné 1^m,44 à 1^m,45, ou même 1^m,46 de largeur entre les faces intérieures des rails; 1^m,44 est la distance qui correspond aux faces extérieures du rebord des jantes des roues des véhicules, de sorte qu'en ne donnant à la *voie* que cette dimension il y aurait un frottement presque continu du boudin des roues sur les rails, qui augmenterait considérablement le travail à demander à la machine. On donne alors quelques millimètres de jeu pour les parties droites, pour éviter ou au moins diminuer ce travail nuisible, et dans les courbes on est obligé de faire varier le jeu de 0^m,02 à 0^m,03; de sorte qu'en tenant compte de la largeur des rails, qui est, en général, de 0^m,060, on donne 1^m,50 à 1^m,51 de distance entre ces rails, et l'on dit que la *voie* a 1^m,50 d'axe en axe. Au chemin de Londres à Yarmouth, dit *Eastern Counties Railway*, la *voie* a été établie avec 1^m,52 de largeur; sur les chemins de Dundie à Arbroath et d'Arbroath à Forfar, cette largeur est de 1^m,68; sur les chemins d'Irlande et sur celui de Saint-Petersbourg à Poulask, on l'a portée à 1^m,83; sur ceux de Hollande, à 1^m,93; enfin, sur le chemin de Bristol, M. Brunel a adopté une *voie* large de 2^m,13 de dedans en dedans. En Espagne, la largeur de la *voie* est de 1^m,70. Le principal but que l'on s'est proposé en augmentant les dimensions de la *voie* a été de se ménager la possibilité de construire des machines locomotives plus larges avec des roues d'un plus grand diamètre, munies de chaudières plus puissantes, et, par suite, capables de marcher à des vitesses supérieures. Mais il résulte des travaux d'une commission anglaise, chargée d'étudier la largeur de *voie* la plus convenable : 1° que

l'élargissement de la *voie* ne présente aucun avantage en ce qui concerne la sûreté et le confort des voyageurs; 2° qu'avec les larges *voies* on pourrait atteindre, il est vrai, de plus grandes vitesses; mais qu'il y aurait danger à dépasser le maximum de vitesse obtenu sur les *voies* ordinaires de 1^m,50; 3° que cette dernière largeur est préférable pour le transport des marchandises, et qu'elle est mieux appropriée aux exigences du commerce; 4° qu'il est très-important que, dans un même pays, la largeur de la *voie* soit uniforme pour qu'un chargement puisse faire tout son trajet sans transbordement. Les différences dans la largeur des *voies* remontent à l'origine des chemins de fer; comme on ne connaissait pas alors le rôle que les nouvelles *voies* de communication étaient appelées à jouer, chaque ingénieur agissait comme il l'entendait, sans se préoccuper de l'utilité qu'il y aurait à coordonner ses travaux avec ceux de ses voisins. Ailleurs, on adoptait des dimensions particulières afin d'exclure le matériel étranger et de réserver les transports à celui de la compagnie ou du pays qui l'on représentait. Depuis que les idées ont pris une direction plus rationnelle, on a émis le vœu que tous les railways eussent une largeur uniforme, afin que l'on pût aller, par exemple, d'une extrémité de l'Europe à l'autre sans être obligé de changer de wagon; mais l'énormité de la dépense qu'exigerait le remaniement des travaux exécutés s'opposera probablement, pendant plusieurs siècles, à la réalisation de ce grand progrès. La largeur de la *voie* de la plupart des chemins de fer est de 1^m,50 d'axe en axe des rails ou de 1^m,44 de la face intérieure d'un rail à celle de l'autre. De l'avis des ingénieurs, les plus compétents, c'est la plus convenable pour le matériel, tel qu'il existe aujourd'hui. Dans les chemins à double *voie*, les *voies* sont séparées par un espace libre auquel on a donné le nom d'entre-*voie*; la largeur de cette dernière est déterminée de façon que, deux convois qui marchent en sens contraire venant à se croiser, il reste entre les caisses des voitures une distance assez grande pour que les marchepieds ne puissent se choquer, que les voyageurs ne puissent se blesser en sortant la tête par la portière, et qu'un homme pris entre ces deux trains puisse circuler ou au moins se garantir contre tout accident. La largeur de l'entre-*voie* est de 1^m,80 sur la plupart des chemins de fer de France et de Belgique; sur le chemin de Lyon, elle est de 2^m,20; sur celui de Londres à Birmingham, de 1^m,92; sur celui de Bristol, de 1^m,87, et sur le chemin de Bruxelles à Mons, de 2^m,50. Cette dernière largeur devrait être adoptée sur toutes les lignes pour pouvoir donner plus de largeur aux caisses des voitures et établir au dehors des galeries qui seraient d'une grande utilité pour le service du contrôle.

En général, la *voie* des chemins de fer se compose de rails en fer, en bois et fer ou en fonte, fixés directement, ou par l'intermédiaire de pièces en fonte, sur des traverses en bois ou des dés en pierre. Ce dernier mode d'établissement a été complètement abandonné, à cause du peu de solidité qu'il existait entre les dés. En effet, ceux-ci, n'étant liés que par les rails supportés, se déversaient soit dans le sens du rail, soit latéralement, et déterminaient des ondulations dans la *voie*, tantôt dans le même sens et tantôt dans un sens contraire; par suite, la largeur de la *voie* se trouvait gravement modifiée, et la conséquence de cette modification était ou une augmentation du frottement latéral ou un danger de déraillement. Le bois, malgré les inconvénients qu'il présente, a été généralement adopté pour remplacer les dés; on en a fait des traverses ou des longrines, qui présentent une assiette effaçante sur le sol, établissent une grande solidarité entre les deux lignes de rails, et offrent une rigidité et une élasticité telles que, sans donner lieu à des chocs rudes, elles s'opposent efficacement à des dépressions trop marquées. Les rails que l'on employait autrefois, lors de l'apparition des chemins de fer, étaient en fonte; on les a remplacés aujourd'hui par des rails en fer forgé, ou en acier, ou simplement avec des mises d'acier. Les formes ont été modifiées de façon à diminuer le frottement et la résistance à vaincre et à augmenter leur section, sans cependant avoir des points considérables. A cet effet, on les a fabriqués en forme de T simple ou de double T, en répartissant ainsi aux deux bases la matière travaillant utilement sous le genre d'effort qui les sollicite. Les rails simple T, qu'on appelle encore rails américains et rails Vignolles, donnent leur nom à la *voie* pour laquelle on les emploie; ainsi, on dit : *voie* Vignolles. Les rails à double T, encore appelés rails à double champignon, donnent également leur nom à la *voie* qu'ils forment; ainsi, on dit : *voie* à double champignon. Ces champignons peuvent être égaux ou inégaux; les premiers permettent le retournement après l'usage de l'un d'eux, celui qui a primitivement servi au roulement; mais cet avantage est bien discuté et ne paraît vraiment pas réel, quand on réfléchit que la partie encastée dans le coussinet est soumise à un martèlement continu, qui déforme la surface de ce champignon, l'écrase et le rend, pour ainsi dire, impropre à un roulement dans de bonnes conditions. On donne aux rails un léger bombement à la partie supérieure, pour

rapprocher le point de contact de la jante des roues coniques des véhicules de la ligne médiane de la surface supérieure, et, par suite, pour réduire autant que possible le mouvement d'oscillation latérale des machines, connu sous le nom de mouvement de lacet. Les rails se posent généralement suivant une inclinaison, intérieure à la *voie*, de 1/20 de leur hauteur. Cette inclinaison, qui a pour but, avec le bombement du champignon supérieur, de diminuer encore le mouvement de lacet, s'oppose aussi aux efforts qui tendent à produire le déversement extérieur; dans les courbes, cette inclinaison de 1/20 est à peu près la direction de la résultante de la force centrifuge, qui tend à faire sortir les véhicules de la *voie*, et du poids des véhicules, agissant toujours suivant le sens de la pesanté, c'est-à-dire verticalement. On désigne encore quelquefois la *voie* par le nom donné à différentes formes de rails; tels sont les rails Brunel, Barlow, etc.; ainsi on dit : *voie* Brunel, *voie* Barlow, etc. Ce dernier système est complètement abandonné aujourd'hui à cause de son peu d'élasticité et de stabilité. On rencontre encore quelques exemples de la *voie* Brunel, qui, comme la précédente, commence à disparaître; on peut citer comme application de ce système : les chemins d'Auteuil, de Dôle à Salins, une partie de ceux du Midi et celui de Gray à Saint-Dizier. Dans ces dernières années, on a essayé différents systèmes de *voie*, parmi lesquels nous citerons celui qu'on doit à M. Barberot. Dans cette *voie*, le coussinet qui supporte les rails n'existe plus; ce dernier repose directement et sans intermédiaire sur la traverse dans une entaille pratiquée suivant la moulure du champignon, et il est soutenu de chaque côté par deux cales ou coins en bois debout, coupés selon la forme du rail du côté où elles s'arc-boutent contre lui, et appuyées de l'autre côté dans une entaille qui permet de les serrer et de les retirer sans efforts. Les principaux avantages de ce système, essayé avec succès au chemin de Strasbourg et sur le chemin de Rouen, se résument de la manière suivante : la *voie* est plus douce, elle est moins coûteuse d'établissement, l'entretien en est plus facile, les vis qui retiennent les cales ne sont pas exposées à se soulever et à se détacher comme les chevilletes. Dans le système ordinaire, les rails glissent le long des coins, suivant la direction du mouvement; dans la *voie* Barberot, au contraire, plus la charge qui vient fouler les rails est pesante, plus ils sont étreints entre les deux cales qui agissent sur eux comme deux pincettes d'un levier. Pour assurer une certaine stabilité à l'ensemble de la *voie* et mettre les traverses à l'abri de l'humidité et des influences atmosphériques, on enveloppe ces dernières dans une couche épaisse de ballast, en ayant soin de les faire porter par tous leurs points sur une première couche servant de fondation à la *voie*. Les accessoires de la *voie*, ou, à proprement parler, le matériel de la *voie*, représentent les engins nécessaires à l'exploitation d'une ligne de fer; les appareils dont ils se composent ayant été traités aux mots qui servent à les dénommer, nous renvoyons à chacun d'eux pour l'étude de leur ensemble et des diverses combinaisons adoptées.

— Jurispr. *Voies de fait*. On désigne sous le nom de *voies de fait* toutes les actions qui blessent une personne, dans son corps, dans son honneur, ou dans ses biens, ou qui seulement contrarient ses prétentions, comme violence, dommage, méfait injurieux, mauvais traitement, construction ou destruction d'ouvrages, dégradation, détérioration, spoliation, trouble dans la possession, etc. Merlin adopte cette définition, en ajoutant que, dans une acception plus étroite et plus ordinaire, le mot *voie de fait* se dit de tout acte par lequel on exerce, de sans autorité privée, des prétentions ou des droits contraires aux droits et aux prétentions d'autrui. « Il ne faut pas confondre, dit-il, la violence avec la *voie de fait*. Toute violence est *voie de fait*, mais toute *voie de fait* n'est pas violence. »

Les *voies de fait* commises contre des particuliers constituent des crimes, des délits ou des contraventions, selon l'intention de celui qui en est l'auteur et aussi suivant les résultats. La loi a dû, pour chaque classe d'infractions punissables, rechercher la criminalité relative de telle ou telle action afin d'établir le plus ou moins de gravité de la peine. Toutes les législations ont essayé d'apprécier ainsi le degré de culpabilité, qui dépend toujours d'une foule de circonstances variables, telles que la cause occasionnelle, la force physique de l'agent, son intention avant et pendant la *voie de fait*, la position de la victime, les résultats accidentels, etc.

Sous la loi romaine, la seule action de pousser simplement quelqu'un n'était considérée que comme une injure réelle, et il fallait qu'il y eût eu une douleur causée pour que l'acte fût qualifié de coup. Elle établissait en même temps des distinctions d'après la condition des personnes et leurs rapports respectifs.

Sous l'ancienne législation française, les *voies de fait* qui avaient lieu lorsqu'on frappait ou maltraitait quelqu'un « en lui donnant un coup de pied ou de poing, ou en le frappant avec une canne, bâton, fouet, arme de plomb, pierre ou autres armes offensives qui

peuvent blesser, » étaient réputées injures réelles exercées sur la personne. La loi française considérait comme plus grave la *voie de fait* commise en donnant « un soufflet ou tout autre coup sur le visage, surtout entre personnes qualifiées; » plus graves encore, « les blessures qui occasionnent la perte de quelque membre ou l'affaiblissement de quelques parties du corps dans la personne de l'offensé, comme quand on frappe quelqu'un de coups de bâton, de pierre, ou autrement, sur la tête; ou quand on le blesse au visage avec un vase de verre, ou de terre, ou en lui jetant de la chaux dans les yeux pour le rendre aveugle. » (Jousse, *Justice criminelle*.)

Les *voies de fait* punissables subissent d'autres distinctions sous la législation de 1791. Les simples *voies de fait*, qualifiées de violences légères, étaient punies d'une amende et de quelques jours de détention. Lorsque la personne maltraitée était rendue incapable de vaquer pendant plus de quarante jours à aucun travail corporel, le coupable était puni de deux années de détention. Toute mutilation commise dans la personne du père et de la mère naturels ou légitimes, ou de tout autre ascendant légitime des coupables, était punie de la peine de vingt années de fers. La peine de mort était portée contre le crime de castration.

Les auteurs du code de 1810 ne se dissimulaient point la difficulté qu'il y avait « à apprécier dans cette partie la juste mesure de la gravité du crime et de la perversité de son auteur. » En conséquence, le code pénal a disposé :

Article 309. Sera puni de la peine de la reclusion, tout individu qui aura fait des blessures ou porté des coups, s'il est résulté de ces actes de violence une maladie ou incapacité de travail personnel pendant plus de vingt jours.

Article 310. Si le crime mentionné au précédent article a été commis avec préméditation ou guet-apens, la peine sera celle des travaux forcés à temps.

Article 311. Lorsque les blessures ou les coups n'auront occasionné aucune maladie ni incapacité de travail personnel de l'espèce mentionnée en l'article 309, le coupable sera puni d'un emprisonnement d'un mois à deux ans et d'une amende de 16 francs à 200 francs. S'il y a eu préméditation ou guet-apens, l'emprisonnement sera de deux ans à cinq ans, et l'amende de 50 francs à 500 francs.

Article 312. Dans les cas prévus par les articles 309, 310 et 311, si le coupable a commis le crime envers ses père ou mère légitimes, naturels ou adoptifs, il sera puni ainsi qu'il suit : si l'article auquel le cas se réfère prononce la prison et l'amende, le coupable subira la peine de la reclusion; si l'article prononce la peine de la reclusion, il subira celle des travaux forcés à temps; si l'article prononce la peine des travaux forcés à temps, il subira celle des travaux forcés à perpétuité.

Article 316. Toute personne coupable du crime de castration subira la peine des travaux forcés à perpétuité. Si la mort en est résultée avant l'expiration des quarante jours qui auront suivi le crime, le coupable subira la peine de mort.

Le code de 1810 s'est ensuite occupé des causes d'atténuation. Il a prononcé un simple emprisonnement de six jours à deux mois, avec amende de 16 francs à 100 francs, pour les blessures faites involontairement. Il a déclaré excusables les coups et blessures provoqués par des violences graves envers les personnes ou nécessités par le besoin de la défense de l'habitation; il excuse également la castration immédiatement provoquée par un outrage violent à la pudeur; enfin, il a regardé comme licites les blessures ou coups occasionnés par la nécessité actuelle de la légitime défense de soi-même ou d'autrui.

Certaines de ces dispositions ont été modifiées en 1832 par les réviseurs du code. Ainsi, l'article 309 prononce seulement la peine des travaux forcés à temps, lorsque les coups ou blessures volontaires ont involontairement causé la mort; et l'article 310 a été complété par une disposition punissant des travaux forcés à perpétuité, dans le cas de préméditation ou de guet-apens, l'homicide involontaire causé par des blessures volontaires. Quant à la peine d'emprisonnement prononcée par l'article 311 pour les blessures n'ayant point occasionné une maladie ou incapacité de travail personnel de plus de vingt jours, elle a été abaissée au minimum de six jours; elle est même facultative.

M. Chauveau et Hélie critiquent justement les bases sur lesquelles notre code actuel a établi ces distinctions et démontrent combien son incrimination entière est incomplète. « La qualification des violences, lorsqu'elle se fonde uniquement sur les suites qu'elles ont eues, ne peut se justifier que par ce seul motif, qu'en général le délit acquiert une gravité plus grande de la gravité du préjudice qu'il a causé; et, en effet, indépendamment de ce dommage qui semble appeler, à raison de son importance, une réparation plus efficace, on ne peut nier que sa gravité ne soit un indice de la volonté qui a dirigé les coups, et, par conséquent, de la perversité de l'agent. Mais cet indice est loin d'être infailible, et la gravité des résultats peut être purement accidentelle. La loi n'exige qu'une condition de moralité, c'est que l'agent ait

frappé volontairement, c'est-à-dire avec la volonté de frapper et de blesser. Mais voulait-il ne donner qu'un coup léger, voulait-il faire un mal plus grave, cherchait-il à estropier sa victime, à la mutiler? La loi n'a point demandé compte de ces nuances de la criminalité. Les résultats plus ou moins graves des coups portés servent seuls à la graduer; or, que de causes accidentelles peuvent se jeter à travers l'événement et en modifier les résultats! L'agent doit-il être responsable de la constitution débile de la victime, du hasard qui a dirigé les coups, de la blessure qu'elle s'est faite en tombant, du manque de soins, de l'imprudence du malade, de l'impéritie du médecin? Doit-il, dans un sens contraire, bénéficier de la bonne constitution de l'homme qui a frappé avec une méchante intention, et de l'habileté de l'homme de l'art qui a su abréger sa maladie par les soins? N'est-il pas évident que la loi, en faisant abstraction de ces circonstances accidentelles, substitue une justice apparente à la justice réelle, et se remet au hasard du soin de mesurer le châtiment à la gravité du délit? Il est juste, toutefois, d'ajouter que le système des circonstances, sans effacer le vice de la loi, en a modifié les effets, puisqu'il permet d'avoir égard, dans une certaine mesure, aux circonstances du fait pour la fixation de la peine. MM. Chauveau et Hélie justifient ces observations en citant à l'appui certaines législations étrangères: la loi brésilienne, qui aggrave la peine de la réclusion, lorsque l'offenseur s'est réellement proposé la mutilation qui a été effectuée; le code des Etats-Unis, qui considère comme une circonstance aggravante de la blessure le fait d'avoir défiguré la personne blessée ou de lui avoir causé quelque infirmité permanente.

Les voies de fait contre les personnes sans coups et blessures et sans injures verbales sont qualifiées par la loi de violences légères. D'après le code pénal de 1791, les blessures qui avaient été faites volontairement, mais qui ne portaient point les caractères prévus par la loi, pouvaient donner lieu à des dommages et intérêts et à des peines correctionnelles, sur lesquelles il était statué d'après les dispositions du décret sur la police correctionnelle. Le code du 3 brumaire an IV a été plus loin. Aux termes de l'article 605, sont punis des peines de simple police les auteurs de rixes et attroupements injurieux ou nocturnes, *voies de fait ou violences légères*, pourvu qu'ils n'aient blessé ou frappé personne et qu'ils ne soient pas notés comme sans aveu, suspects ou malintentionnés, auquel cas ils ne peuvent être jugés que par le tribunal correctionnel.

Notre code pénal actuel n'a point prévu les violences légères qui peuvent avoir lieu sans coups ni blessures. Ces violences doivent-elles, à raison du silence de la loi, rester impunites, bien qu'elles puissent souvent être fort désagréables à ceux qui en sont l'objet? Merlin admet la négative. Sa doctrine se trouve consacrée par un arrêt de la cour de cassation du 14 avril 1821, maintenant la condamnation prononcée contre un sieur Charlier, qui, sans lui avoir porté aucun coup, sans lui avoir fait la moindre blessure, avait saisi une jeune fille par derrière, sur la place publique, et lui avait rempli la bouche de son. Le fait de cracher au visage de quelqu'un a été également jugé punissable par la cour de Toulouse (arrêt du 21 septembre 1849).

Trois cas qui peuvent être assimilés aux violences légères ont été prévus par le code pénal, qui punit d'une amende et quelquefois de la prison ceux qui ont imprudemment jeté des immondices sur des personnes; ceux qui ont jeté des pierres ou autres corps durs ou des immondices contre les maisons, édifices ou clôtures d'autrui, ou dans les jardins ou enclos, et ceux qui ont volontairement jeté sur quelqu'un des corps durs ou des immondices; enfin, les auteurs ou complices de bruits ou tapages injurieux ou nocturnes troublant la tranquillité des habitants. V. TABLE.

Aux termes de l'article 279 du code, tout mendiant ou vagabond qui s'est livré à quelque *voie de fait* envers les personnes est puni de la réclusion, sans préjudice de peines plus fortes, s'il y a lieu, à raison du genre et des circonstances de la violence.

Certains jurisconsultes distinguent deux sortes de *voies de fait*: les *voies de fait* réelles, qui consistent à usurper matériellement des droits qu'on n'a pas, et les *voies de fait* personnelles, qui sont celles dont nous avons parlé plus haut.

La loi pénale ne réprime point les *voies de fait* purement personnelles. Ainsi, le conseil d'Etat a décidé que le fait d'avoir repris possession par violence de la maison dont on a été judiciairement expulsé ne tombe sous aucune disposition pénale; mais une peine devrait être appliquée si ce fait était accompagné de bris de clôtures.

— Des *voies de fait* commises sur les animaux. Il existe dans certains Etats de l'Allemagne, en Suisse, en Angleterre, des ins-

tutions protectrices pour les animaux, et des dispositions pénales ont été édictées contre ceux qui se rendent coupables de mauvais traitements envers eux. La Société protectrice des animaux en France s'est établie en 1846, avec l'approbation du gouvernement. En 1849, parut une loi de police, due à l'initiative du général de Grammont, et qui est connue sous le nom célèbre de loi Grammont. Elle complète les dispositions actuelles du code pénal sur la matière.

— Linguist. La *voie lactée* est trop remarquable dans le ciel pour n'avoir pas de tout temps attiré l'attention des hommes; aussi les noms qu'on lui a donnés sont-ils aussi anciens que variés. Mais presque tous se rattachent à l'idée d'une route céleste, image si naturelle qu'elle se retrouve chez plusieurs peuples d'origine diverse.

Il est donc déjà très-probable, d'après cela, que les anciens Aryas l'ont conçue de la même manière, mais on peut appuyer cette probabilité de quelques indications plus spéciales et plus décisives.

Dans le Rigvéda, il est plus d'une fois question des *pathand devayāna*, ou des chemins qui émanent les dieux quand ils descendent du ciel pour venir assister aux sacrifices, et Colebrooke présume que l'on entendait par là la *voie lactée*.

Cela est certain pour la *suravithi* ou route des dieux, appelée dans les épopées *vipula nakshatramdrga*, la vaste route des étoiles, et qui traverse la *svargaloka*, ou monde du ciel.

C'est sans doute aussi la *voie lactée*, comme la route que suivaient les âmes pour aller dans l'autre monde, qu'il faut entendre sous le nom du chemin de *Yama*, le dieu des morts, ou du chemin d'*Aryamar*, le souverain du monde des bienheureux.

C'est ici surtout que l'on peut signaler quelques analogies remarquables chez les peuples congénères.

D'après une croyance populaire répandue chez les Germains et les Slaves, les âmes s'échappaient du corps sous la forme d'oiseaux, et c'est par suite de la même idée que les Lithuaniens appellent la *voie lactée*, *patkszczā kēlas*, le chemin des oiseaux, c'est-à-dire des âmes. (Grimm, *D. Myth.*, 214, 478.)

En bas allemand, un de ses noms est *kaupai-kupfæd*, le chemin des vaches.

Ce nom s'explique d'abord par l'assimilation que l'on faisait des vaches aux étoiles. Une fois les étoiles comparées à un troupeau de vaches célestes, on était conduit à voir dans la *voie lactée* le chemin qu'elles suivent pour aller au pâturage et en revenir.

Le sanscrit *gōdīthi* n'a pas, il est vrai, ce sens, et s'applique à une portion de l'orbite lunaire, tandis que la *voie lactée* est appelée *suravithi* ou *devayāna*, le chemin des dieux.

Le synonyme de *gōdīthi* est *gōpātha*, qui ne s'est trouvé jusqu'à présent que comme titre d'un *brāhmana*, ou traité de théologie védique. Mais ici Kuhn signale une remarquable coïncidence dans le bas allemand *kaupai-hupfæd*, exactement le sanscrit *gōpātha*, et qui est un des noms populaires de la *voie lactée*. (Zeitsch. f. v. Spr. F. II. 311.)

Ce rapprochement n'est appuyé d'ailleurs par aucun autre exemple connu, mais Pictet soupçonne que le *galaxias kuklos*, *circulus lacteus* des Grecs, la *voie lactée*, a tiré son origine d'une idée analogue, celle du lait que les vaches aux mamelles pleines laissent couler en marchant, et que, plus tard seulement, s'est formé le mythe du lait répandu par Junon en allaitant le petit Hercule.

Peut-être qu'une connaissance plus complète et plus étendue de la littérature védique achèvera d'éclaircir cette question.

Du reste, il est possible de donner encore une autre explication de ce nom de chemin des vaches, et si l'on songe au rôle assigné à la vache en tant que conductrice des âmes, dans les épopées indiennes aussi bien que dans la mythologie Scandinave, on peut croire aussi que, après leur avoir fait traverser la rivière *Vāitarani* et le pont des Morts, elle était censée les accompagner au ciel par la *voie lactée*, le chemin de Yama et d'Arzaman, ce qui justifierait fort bien les noms de *gōpātha* et de *kaupai*.

A la divinité païenne, le moyen âge chrétien substitua un saint, et la galaxie devint le chemin de Saint-Jacques, en espagnol *camino di Sant-Yago*, en allemand *Jacobstrasse*, etc.

Les Kymris l'appelaient encore, d'après quelques traditions mythiques, *llwybr caer gwion*, la route de l'enceinte de *Gwion*, un de leurs anciens dieux du ciel sans doute.

De même que les Scandinaves l'appelaient *vetrarrant*, le chemin de l'hiver, ils la nommaient aussi *heol y gwynnt*, le chemin du vent.

— Astron. La nébuleuse la plus remarquable entre toutes est celle à laquelle appartient notre soleil avec tout son cortège de planètes. Les anciens l'ont désignée sous le nom de *voie lactée*, qui lui est resté.

Elle se présente à nos yeux, dans les nuits sereines, comme un immense anneau de matière lumineuse, qui fait le tour du ciel et se détache en gris cendré sur le fond noir du firmament, comme une voie magistrale, ou comme un fleuve, tantôt large, tantôt rétréci, parsemé d'îles et herissé de rochers, d'où le nom que lui donnaient les astronomes arabes de *fleuve céleste*.

La largeur et l'intensité lumineuse de la *voie lactée* sont très-variables: en certains endroits, près de l'équateur, elle mesure 16° et 22°; mais, à ce point, elle est divisée en deux branches. Sa plus grande largeur d'une seule pièce est entre Orion et le Petit Chien. Partout ailleurs, elle mesure à peine 3° ou 4°. La largeur de la *voie lactée* est à peu près égale sur toute son étendue; cependant on distingue des endroits obscurs, suivis de points très-lumineux, comme le Sac à charbon à côté de la Croix du Sud.

D'après les observations de William Herschel, la *voie lactée* aurait la forme d'une lentille un peu aplatie. Vers le milieu de cette lentille, et enfoncé dans le sens de son épaisseur, se trouve notre soleil, qui, en comparaison de tant d'étoiles admirables, paraît une des plus petites étoiles.

Le vif éclat de la *voie lactée* dans les parages des constellations d'Orion, du Navire, du Centaure et du Grand Chien, où les étoiles sont plus brillantes que partout ailleurs, nous prouve que notre monde est sensiblement rapproché du pôle austral, et que notre soleil n'est pas placé au vrai centre de la lentille, mais un peu plus près de la Croix du Sud. A cette zone appartient l'Alpha du Centaure, l'étoile la plus rapprochée de notre monde.

Au bord extrême de la *voie lactée*, il y a encore des parties nébuleuses que les meilleurs télescopes n'ont pu résoudre en étoiles. William Herschel a calculé que ces nébuleuses étaient 2,000 fois plus éloignées de nous que l'Alpha du Centaure, l'étoile la plus rapprochée de la terre. Or, l'Alpha étant 226,400 fois plus éloigné de la terre que le soleil, dont la distance est de 38,000,000 de lieues, en multipliant ce chiffre par 226,400 on a la distance d'Alpha à la terre, qui est de

8,603,200,000,000 de lieues; lequel chiffre, étant multiplié ensuite par 2,000, donne pour les nébuleuses irréductibles de la *voie lactée* une distance de

17,206,400,000,000,000 de lieues.

La lumière, qui parcourt 77,000 lieues par seconde et nous arrive en huit minutes dix-sept secondes du soleil, en trois ans et demi de l'Alpha, en vingt-deux ans de Sirius, met plus de sept mille ans pour nous arriver des nébuleuses irréductibles de la *voie lactée*. C'est dans la *voie lactée* que se trouvent condensées le plus grand nombre d'étoiles. Entre Béta et Gamma du Cygne, il y a un point éclatant de lumière, où dans l'espace de 50 (la grandeur d'un disque quatre fois grand comme la lune), se trouve réuni un amas d'étoiles qui dépasse le nombre de 330,000.

A l'aide de bons télescopes, on a pu compter sur le parcours de la *voie lactée* jusqu'à 18,000,000 d'étoiles.

Voie lactée (LA), tableau du Tintoret; dans la collection du comte de Darnley, en Angleterre. Le fils d'Alcmène, cramponné à la gorge de Junon, fait jaillir de cette gorge divine comme des fusées laiteuses qui éclatent en étoiles sur la voûte azurée. Mercure, suspendu dans les airs, le corps enveloppé d'une draperie flottante, cherche à arracher le petit Hercule du sein de la déesse. Celle-ci, jeune et charmante, écarte les bras pour exprimer sa surprise; elle est nue, jetée en travers de la toile sur des draperies et des nuées; trois Amours voltigent autour d'elle, l'un tenant une flèche, l'autre un arc et le troisième une écharpe. Deux paons, oiseaux consacrés à Junon, et l'aigle de Jupiter tenant la foudre dans ses serres complètent cette composition, qui est une des plus vigoureuses et des plus hardies du Tintoret. « La Voie lactée est une peinture qui touche à l'excellent, dit M. Ch. Blanc; elle sans doute bizarre de lignes et manière en haine du trivial; mais, grand Dieu! la belle couleur! Elle est nourrie, riche, et néanmoins transparente, discrète, claire, et cependant profonde. » Ce tableau a fait partie de la galerie du duc d'Orléans; il a été gravé dans le recueil de cette galerie célèbre et sur bois dans l'*Histoire des peintures de toutes les écoles*.

Le même sujet a été traité par Rubens, dans un tableau qui est au musée royal de Madrid et qui a été lithographié dans la collection des tableaux de ce musée publiée par Madrazo.

Voie lactée (LA) ou Junon allaitant Hercule, Museo del Rey, Madrid. Ce tableau représente la *voie lactée* ou plutôt sa formation mythologique, lorsque Junon, sur l'avis de Mercure, donne le sein au petit Hercule, qui aspire si fortement que plusieurs ruisseaux de lait jaillissent dans l'empyrée.

Une goutte de lait dans la plaine éthérée Tomba, dit-on, jadis du haut du firmament. La Nuit, qui sur son char passait en ce moment, Vint ce pâle sillon sur sa robe azurée, Et, secouant les plis de sa robe nacrée, Fit au ruisseau céleste un lit de diamant.

Telle est la poétique traduction du miracle antique par Alfred de Musset. Poète, lui aussi, Rubens l'a rendu par un chef-d'œuvre de grâce et de coloris. Le beau corps de Junon est supporté par des nuages qui l'entourent vaporeusement, et la déesse fait jaillir de son sein d'albâtre quatre petits filets de son lait divin. Le petit Hercule se précipite sur cette bienfaisante liqueur qui doit lui assurer l'immortalité; le reste tombe dans le firma-

ment et se change en scintillantes étoiles. Derrière la déesse est son char traîné par des paons. Le dessin de cette composition est, en outre, d'une finesse et d'une distinction qui manquent souvent aux plus gracieuses compositions de Rubens; elle a été gravée par Réveil dans le *Musée français*.

VOIGT (Godefroi), théologien et physicien allemand, né à Delitzsch, en Misnie, en 1644, mort à Hambourg en 1682. Il fit de brillantes études et soutint à Altenbourg une thèse qui fut si remarquée que, à vingt-trois ans, on lui confia le rectorat de l'école de Gustrow. En 1680, il fut nommé recteur de l'école de Saint-Jean, à Hambourg. Parmi ses nombreux écrits, nous citerons : *Curiositates physicae* (Gustrow, 1668, in-8°); *Deliciae physicae* (Rostock, 1671, in-8°); *Antiquitates Græcorum nondum christianorum ecclesiasticæ* (1678, in-4°); *Amusements de la physique* (Leipzig, 1694); *Thysiasierologia* (Hambourg, 1709, in-8°).

VOIGT (Jean), érudit allemand, né à Berwinstedt (Hanovre) en 1695, mort à Brême en 1765. Il étudia la théologie à Wittenbourg, devint ensuite prédicateur à Hornebourg et enfin fut attaché à la cathédrale de Brême. Ses principaux ouvrages sont : *Historia literaria Constantini Magni* (Hambourg, 1720, in-8°); *Bibliotheca hæresologica* (1723, 2 vol. in-8°); *Histoire de la réforme à Hornebourg* (Stade, 1725, in-fol.); *Monumenta inedita* (Brême, 1740, 2 vol. in-8°); *Historia fistulae eucharisticae* (1740, in-4°).

VOIGT (Jean-Christien), médecin allemand, né à Zoppoten, près de Lobenstein, en 1726, mort à Schwarzbach en 1810. Il fit ses études médicales à Erlang, fut reçu docteur en 1750 et pratiqua son art à Schwarzbach. Outre plusieurs articles fournis à la *Gazette de Lobenstein*, il a publié plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *De lepra* (Erlangen, 1750, in-4°); *Notanda circa lactis naturam* (Schwarzbach, 1773, in-8°); *Physikalische Bemerkungen ueber die Bienen und eine ihrer Krankheiten* (1775, in-8°).

VOIGT (Chrétien-Dieudonné DE), homme d'Etat allemand, né à Alistedt en 1743, mort en 1819. Il étudia le droit à l'université d'Iéna, exerça, de 1770 à 1777, les fonctions de bailli dans sa ville natale et fut appelé à cette époque à Weimar, en qualité de conseiller du gouvernement. Le duc Charles-Auguste l'éleva successivement aux plus hautes dignités, jusqu'au poste de ministre d'Etat, et lui accorda des lettres de noblesse. Il vécut dans l'intimité la plus étroite avec Musæus, Wieland, Herder, Schiller et Goethe, et contribua, de concert avec eux, à faire de la cour et de la ville de Weimar le centre littéraire et artistique le plus remarquable de l'Allemagne à cette époque. O. Jahn a publié les *Lettres de Goethe à Chrétien-Dieudonné de Voigt* (Leipzig, 1868).

VOIGT (Chrétien-Dieudonné DE), homme d'Etat allemand, fils du précédent, né en 1774, mort en 1813. Il fut élevé à Weimar, sous la direction de Herder, étudia le droit à l'université d'Iéna et devint, en 1796, assesseur près la régence de Weimar, puis successivement archiviste intime et conseiller intime du gouvernement (1806). Il fut, en outre, chargé d'enseigner le droit au prince héritier Charles-Frédéric et remplit, en 1801 et en 1804, deux missions à Saint-Petersbourg, où il négocia le mariage de ce prince avec la grande-duchesse Marie Paulovna. Il mourut à Weimar, des suites de l'effroi que lui avait causé son arrestation et sa translation à Erfurt, sur l'ordre du maréchal Ney.

VOIGT (Jean-Charles-Guillaume), minéralogiste allemand, oncle du précédent, né à Alistedt en 1752, mort en 1821. Il étudia d'abord le droit à Iéna, puis, cédant aux goûts qu'il avait pour les sciences naturelles, la minéralogie en particulier, suivit, de 1776 à 1779, les cours de l'Académie des mines de Freiberg. En 1780, il exécuta, aux frais du grand-duc, dans le duché de Weimar, une exploration dont il a rendu compte dans ses *Voyages minéralogiques* (Dessau et Weimar, 1782-1785, 2 vol.). Puis il accompagna, en qualité de naturaliste, le grand-duc dans ses excursions et fit aussi, aux frais du prince-évêque de Fulda, l'exploration minéralogique de son diocèse. Mais ses travaux eurent principalement pour objet des recherches sur le basalte et sur les fossiles. Lorsque Werner eut fait connaître ses nouvelles idées sur le basalte, qu'il regardait comme étant d'origine neptunique, Voigt prit une part active à la querelle que cette théorie provoqua dans le monde des minéralogistes. En 1785, il fut nommé secrétaire des mines et, trois ans plus tard, conseiller des mines à Ilmenau. On a encore de lui : *Trois lettres sur l'orologie* (Weimar, 1785), rééditée sous le titre de *Manuel de minéralogie pratique* (Weimar, 1792); *Voyage minéralogique aux mines de houille et aux basaltes de la Hesse* (Weimar, 1802); *Histoire du charbon de terre, de la houille et de la tourbe* (Weimar, 1802, 2 vol.), ouvrage qui fut couronné par l'université de Göttingue; *Histoire de l'exploitation des mines d'Ilmenau* (Sondershausen, 1821).

VOIGT (Bernard-Frédéric), libraire allemand, fils du précédent, né à Weimar en 1787, mort en 1859. Il ouvrit en 1811, à Son-

dershausen, une librairie, qu'il transféra successivement à Ilmenau et à Weimar (1834), et fut, en outre, député de cette ville aux états du duché. Parmi les ouvrages qu'il a publiés, il faut citer le *Théâtre des arts et métiers*, dont plus de 300 volumes avaient paru en 1808, et le *Nouveau nécrologe des Allemands* (années 1 à XXX, 1823-1852).

VOIGT (Jean-Henri), mathématicien allemand, né à Gotha en 1751, mort en 1823. Son existence tout entière consacrée au travail n'offre aucune particularité biographique intéressante. En 1774, il fut nommé professeur de mathématiques au gymnase de sa ville; puis il obtint, en 1802, une chaire à l'université. Ses principaux écrits sont : *Principes de mathématiques pures* (Iéna, 1791, in-8°); *Essai d'une nouvelle théorie du feu* (1793, in-8°); *Principes fondamentaux des mathématiques appliquées* (Weimar, 1799, in-8°); *Théorie générale de la température* (Rudolstadt, 1808); *Développements cosmographiques des principales notions nécessaires à la connaissance du ciel et du globe terrestre* (Weimar, 1810, in-8°).

VOIGT (Jean), historien allemand, né à Bettenham (Saxe) en 1786, mort en 1863. Bien que destiné par son père à l'art médical, il fit ses études de philosophie et de théologie à l'université d'Iéna. En 1809, il fut appelé à Halle, comme professeur particulier, et trois ans après il recevait l'agrégation. En 1815, il publia son premier ouvrage, le *Pape Grégoire VII et son temps*, puis, en 1818, une *Histoire de la ligue lombarde en Allemagne*. Vers 1828, il fit, aux frais du gouvernement, un voyage avec mission de se livrer à des recherches historiques pour une histoire de l'ordre Teutonique qu'il se proposait de publier. L'année suivante, il fit paraître sa notice *De Lacertarum societate* (la société des Lézards, ordre de chevalerie rival des Teutons). Il obtint, en 1822, une chaire d'histoire moderne à l'université de Königsberg et publia, deux ans après, dans la même ville, les *Annales ou Chronique de Johann Lindenblau*. La même année parut son *Histoire de Marienburg* et, de 1827 à 1829, une *Histoire de la Prusse depuis les temps les plus reculés jusqu'à la fin de la domination de l'ordre Teutonique*. Nous citerons encore de Voigt : les *Tribunaux de Westphalie dans leurs rapports avec la Prusse* (Königsberg, 1836); *Code diplomatique prussien* (1836-1853, 6 vol.); *Correspondance des savants les plus distingués de l'époque de la Réformation avec Albert de Prusse* (1846); *Manuel de l'histoire de Prusse jusqu'à la Réformation* (1842-1843); *Table nominale des fonctionnaires de l'ordre Teutonique, grands maîtres, etc.* (1843); le *Margrave Albert-Albrecht de Brandebourg-Kulmbach* (Berlin, 1852); *Histoire générale de l'ordre Teutonique dans tous les pays de l'Allemagne* (Berlin, 1857-1859, 2 vol.); la *Conquête de la Nouvelle-Marche, but et succès de la politique de Brandebourg, sous les électeurs Frédéric Ier et Frédéric II* (1863). Voigt avait écrit en 1861 son *Autobiographie pour la Bibliothèque nationale allemande*.

VOIGT (Georges), historien allemand, fils du précédent, né à Königsberg en 1827. Il étudia la philologie et l'histoire à l'université de sa ville natale et y fut reçu docteur en 1851. Il avait eu pour maîtres Drumann, Schubert et surtout son père, qui l'avait initié à l'étude du moyen âge et qui avait fait avec lui deux grands voyages scientifiques. Après être devenu, en 1855, conservateur de la bibliothèque de l'université de Königsberg, M. Voigt fut appelé à Munich, en qualité de professeur honoraire, et fut chargé d'y publier, sous la direction de M. de Sybel, les actes de la diète germanique. En 1860, il fut nommé professeur d'histoire à Rostock, d'où il a passé, avec le même titre, à Leipzig en 1866. On a de lui : la *Renaissance de l'antiquité classique ou le Premier siècle des humanités* (Berlin, 1859) et *Zinea Silvio Piccolomini, pape sous le nom de Pie II, et son époque* (Berlin, 1856-1863, 3 vol.), ouvrage d'une haute portée historique. Il a, en outre, fourni un grand nombre d'excellents articles au *Journal historique* publié par de Sybel.

VOIGTEL (Charles-Edouard-Richard), architecte allemand, né à Magdebourg en 1829. Il étudia son art à l'Académie d'architecture de Berlin, fit exécuter différents travaux hydrauliques à Berlin, à Dirschau et à Posen, et fut chargé, en 1853, de diriger la construction d'une église sur les bords du Rhin. Là il se lia avec Zwirner, architecte de la cathédrale de Cologne, dont la faible santé exigeait le concours d'un aide et qui, en 1855, s'adjoignit M. Voigtel en cette qualité. Les travaux affluèrent entre les mains de ce dernier; il fut chargé de faire construire la tour du milieu, qui a plus de 110 mètres de hauteur, et le toit en bronze du corps principal de l'édifice. Zwirner étant mort en septembre 1861, ce fut M. Voigtel qui le remplaça. Il poursuivit la construction de la cathédrale, qui fit des progrès rapides sous sa direction. Pendant les années 1862 et 1863, on déplaça le mur de séparation entre le chœur et la nef, on termina le toit du dôme, la tour du milieu, toute la partie centrale de la cathédrale et les voûtes de la grande nef; le toit provisoire fut démolit, et les nouvelles mosaïques sur verre de la nef furent exécutées et mises en place. En 1864 commença la

construction de la tour du nord, qui doit avoir 155 mètres de hauteur. Dans le même intervalle furent démolies les constructions qui masquaient la cathédrale, et l'espace qu'elles couvraient auparavant fut transformé, d'après les plans de M. Voigtel, en une belle place publique, ornée de terrasses, d'escaliers, de fontaines et de jardins. Outre cette œuvre immense, qui suffirait pour établir la réputation d'un artiste, M. Voigtel a encore fourni les plans d'un grand nombre d'églises et d'édifices publics dans le grand-duché de Posen; il a restauré la belle église de Sinzig, l'église des Minorites, à Cologne, le château de Moyland, etc. La fondation pour la construction de la cathédrale (Dombauhütte), qu'il dirige à Cologne, est un établissement artistique modèle et a déjà exercé une heureuse influence sur les progrès de cette branche de l'art. En 1862, il a été nommé inspecteur général des travaux d'architecture au ministère du commerce et des travaux publics et il a reçu, en 1864, le titre d'inspecteur royal d'architecture.

VOIGTIE s. f. (voi-gît — de Voigt, savant allem.). Bot. Syn. de FULCADÉE et de ROTHIA, genres de composées.

VOIGTLAND, en latin *Terra Advocatorum*, pays de l'Allemagne du Nord, comprenant une partie de la Saxe Royale, cercle de Zwickau, des grands-duchés de Saxe-Weimar et de Saxe-Gotha. Plauen en était le chef-lieu.

VOILÀ prép. (voi-la. — V. voici). Sert à désigner un objet que l'on montre, mais qui est généralement un peu éloigné; cette dernière circonstance n'est cependant pas de rigueur, et le sens du mot *voilà* peut être identique à celui de *voici*: VOILÀ là-bas notre maison de campagne. Vous cherchez un livre? le VOILÀ. VOILÀ le train qui arrive. Sert aussi à désigner ce que l'on vient de dire ou ce qui vient d'être fait : *Toujours plus de souffrance que de jouissance, VOILÀ la différence commune à tous.* (J.-J. Rouss.) *Comment l'homme peut-il être heureux? VOILÀ ce que l'on se demande.* (J.-J. Rouss.) *La soif de l'or, VOILÀ le principe des crimes et des malheurs.* (Florian.) *Mystère, amour et pudeur, VOILÀ la femme.* (Beauchêne.)

Aimer et s'occuper, *voilà* le vrai bonheur.

DEMOUSTIER.

— Sert aussi à désigner une personne présente; un moment, un état actuel; une action ou une manière d'être réalisée et indiquée comme ayant succédé à une autre : VOILÀ l'heure qui sonne. *Mé VOILÀ, je suis à vos ordres.*

Comme te *voilà* fait! Je t'ai vu si joli!

LA FONTAINE.

Vous *voilà* fagoté d'une plaisante sorte!

MOIÈRE.

Il Désigne aussi un moment ou un état prochain, donné hyperboliquement comme réalisé : *Nous VOILÀ à la ville; cinq minutes seulement. La vicéillesse? VOILÀ, m'y VOILÀ.* (Mme de Sév.)

— Mis en opposition avec *voici*, *voilà* désigne un objet plus éloigné, ou seulement un objet différent : *Voici ma maison, VOILÀ la sienne. Voici un livre pour vous, en VOILÀ un autre pour votre père.*

— *Voilà tout* indique qu'il n'y a rien autre que ce que l'on a dit :
Ce que j'ai dit, ce n'est pas pour affaires,
C'est pour causer, et *voilà tout*.

SCRIBE.

— *Voilà*, Suivi d'un verbe à l'infinitif, désigne une action que l'on qualifie immédiatement ou qui est approuvée, si cette appréciation ne suit pas : VOILÀ agir en habile homme. VOILÀ parler comme un sauvage. VOILÀ parler, au moins. *Souffrir, agir, VOILÀ vivre, VOILÀ être homme.* (J. Simon.) *VOILÀ que*, Suivi d'un verbe à un mode personnel, indique une action passée ou actuelle, qui arrive soudainement : VOILÀ qu'il se mit à pleuvoir. VOILÀ qu'il pleut.

— Fam. *Ne voilà-t-il pas* ou simplement *Voilà-t-il pas*, ou même *Voilà pas*, Indique une action capable de causer de la surprise : NE VOILÀ-T-IL PAS, VOILÀ-T-IL PAS, VOILÀ PAS qu'il se fâche à présent!

Voilà-t-il pas monsieur qui ricane déjà.

MOIÈRE.

Il Elliptiq. Il n'y a pas là de quoi s'emporter, se formaliser, s'étonner : *Qu'est-ce que c'est, reprit l'archidiacre, que cet individu dont vous avez déchiré la robe? — Ah bah! une mauvaise cape de Montaigu VOILÀ-T-IL PAS!* (V. Hugo.)

— *En veux-tu, en voilà*, Sert à indiquer une grande quantité d'objets : *Il m'en a donné EN VEUX-TU, EN VOILÀ.*

— Interjectiv. Se place à la fin du discours comme pour résumer, pour appuyer ce que l'on vient de dire : *Tu me flattes maintenant pour me faire parler; eh bien! je ne parlerai pas, VOILÀ!* (G. Sand.) Il S'emploie aussi pour appuyer ce qui vient d'être dit, pour reconnaître la difficulté, l'objection qu'on vient d'énoncer : *Mais il peut refuser. — Ah! VOILÀ!*

VOILE s. m. (voi-le — lat. *velum*, mot qui signifie proprement tissu, comme l'ancien irlandais *fal* et l'armoricain *gwel*, et se rapporte, avec ces derniers termes, à la racine sanscrite *ud, vayati*, qui paraît la première

avoir désigné l'action de tisser. Toutefois, plusieurs étymologistes rattachent le latin *velum*, voile, ainsi que le verbe *velare*, voiler, à la racine sanscrite *val, var*, couvrir, cacher, qui a produit un assez grand nombre de dérivés dans les langues de la famille indo-européenne. V. à VOILÉS. f. une autre explication). Pièce de linge ou d'étoffe qui sert à couvrir ou à protéger : *Statue couverte d'un voile. Pendant les jeux du cirque, un immense voile était tendu au-dessus de l'enceinte.* Il Pièce d'étoffe dont certaines personnes, des femmes surtout, se couvrent la tête et le visage : *Baisser, relever son voile. Les femmes, en Orient, ne sortent point qu'elles ne soient couvertes d'un voile.* (Acad.)

Que ces vains ornements, que ces voiles me présentent!
RACINE.

— Poétiq. Vêtement considéré comme servant à cacher une partie du corps : *Les statues seules peuvent gagner à se montrer sans voiles. Le voile qui voltige est plus indiscret que le voile qui tombe.* (A.-d'Houdetot.)

Chaque voile qui tombe offre un charme de plus.

BAOUR-LORMIAN.

Il Objet quelconque servant à cacher : *L'horizon est caché par un voile de nuages. Les paupières sont deux voiles mobiles tendus au devant de l'œil, qu'ils recouvrent et laissent alternativement à découvert.* (Richerand.) Il Obscurité; objet qui la produit : *Les voiles de la nuit commencent à se déployer dans les airs.* (Barthé.)

— Objet qui cache, qui déguise, qui empêche de comprendre ou de connaître : *Le voile de l'ignorance. Le voile de l'allégorie. Le voile de l'hypocrisie. Publier un livre sous le voile de l'anonyme. La plus profonde iniquité est celle qui se couvre du voile de la pitié.* (Boss.) *La délicatesse cache sous le voile des paroles ce qu'il y a dans les choses de rebutant.* (Vauven.) *Si modeste que soit le mérite, si présomptueuse que soit l'intrigue, toute difficulté de les distinguer disparaît dès qu'on ne met pas de voiles épais à la publicité.* (E. de Gir.)

... Le moindre désir qui l'effleure de l'aille

Met un voile de pourpre à la sainte pudeur.

A. DE MUSSET.

— Avoir un voile sur ou devant les yeux, Être livré à des illusions, être aveuglé.

— Hist. juive. Grand voile qui, dans le temple des Juifs, séparait le saint des saints du reste de l'édifice.

— Liturg. Pièce d'étoffe ornée, que l'on met sur le calice pendant une partie de la messe. Il Pièce d'étoffe dont on couvrait anciennement la tête des néophytes, après l'onction sainte, et qu'ils devaient garder huit jours, comme un symbole de liberté. Il Pièce d'étoffe dont l'abbé couvrait la tête de ses moines pendant l'ordination, et qu'ils ne retiraient qu'au bout du septième jour, l'ordination étant considérée comme un second baptême. Il Pièce d'étoffe que les religieuses et les novices portent sur leur tête, et dont elles se couvrent le visage : *Le voile des professes est noir, celui des novices est blanc. Ce n'est pas en vain qu'on vous donne un voile comme un rempart de votre pudeur.* (Boss.) Il Prendre le voile, Entrer en religion, en parlant d'une femme : *Elle a pris le voile dans tel couvent.*

— Comm. Etoffe dont on fait les voiles des religieuses, et qui sert aussi à d'autres usages : *Robe, manteau de voiles. Doublure de voile.*

— Cost. *Pied de voile*, Bord supérieur d'un voile de femme.

— Fr.-maçon. Nappe. Il On dit aussi GRAND DRAPÉAU.

— Peint. Etoffe noire transparente, qu'on étend sur un tableau, pour en décalquer le dessin.

— Mus. Pièce d'étoffe que l'on place sur la peau des timbales, pour en assourdir le son.

— Anat. *Voile du palais*, Membrane charnue attachée par sa partie supérieure à la voûte du palais, flottante par le bas vers la base de la langue. Il *Piliers du voile du palais*, Replis membraneux qui se trouvent sur les côtés du voile, et se continuent avec la langue et le pharynx. Il *Voile médullaire supérieur*, Valvule de Vieussens. Il *Voile médullaire inférieur*, Bandelette médullaire qui met en communication le cercelet avec les tubercules quadrijumeaux et la moelle épinière.

— Bot. Syn. de SPATHE et de VOLVA.

— Encycl. Cost. Les femmes grecques, lorsqu'elles sortaient, se voilaient le visage au moyen d'un coin de leur peplum ou de la draperie appelée credemnon, calyptra, etc., usage encore soigneusement conservé par les femmes d'Orient. Les voiles grecs étaient d'une étoffe légère et transparente, fabriquée dans les îles de Cos et d'Amorgos, en Lydie, à Tarente et à Siris, d'où ils prenaient le nom de *coa*, *amorgina* et *sirina*. Cette étoffe se faisait avec la plus belle espèce de lin, le byssus. Les voiles phéniciens étaient teints en pourpre, et on en exportait dans la Grèce. Les plus anciens auteurs grecs parlent de voiles. Hésiode en a parlé Pandore. Pénélope paraît voilée devant ses prétendants. Phédre, dans ses ardeurs, supporte

impatiemment son voile. Les femmes thébaines avaient un *voile* d'une sorte particulière; elles se l'appliquaient exactement sur la figure comme un masque et le perçaient de deux trous pour les yeux. Chez les Spartiates, les jeunes filles paraissaient en public découvertes; les femmes mariées seules se voilaient. Toutefois, dans l'antiquité, les femmes obtinrent parfois quelque extension à leurs droits de coquetterie, et l'on voit par des médailles et des pierres gravées qu'elles s'en couvraient la tête d'un *voile*, sans toutefois s'en couvrir le visage; femmes et jeunes filles devaient pourtant être voilées quand elles sortaient. Leurs voiles étaient d'ordinaire teints en rouge ou en pourpre. L'usage du *voile* existait aussi chez les Cellibériens, chez les peuples de l'Asie Mineure, les Mèdes, les Perses, les Arabes, etc. Dans les cérémonies nuptiales des Grecs et des Romains, la fiancée était couverte d'un *voile*. Se voiler, s'envelopper la tête était un signe de deuil, dans l'antiquité. Certaines cérémonies religieuses, le respect dû à certaines divinités exigeaient aussi le *voile* à Rome et en Grèce. Enée se voile pour sacrifier à Minerve, Édipe pour prier les Euménides; les vestales ont la tête couverte du *suffibulum* pour offrir leurs sacrifices. Les voiles de deuil des Grecs étaient de couleur noire; ceux des Romains étaient blancs. Aux funérailles, chez ces derniers, les fils sont voilés lorsque c'est le père qui est mort, et les filles ont, au contraire, la tête découverte. Les hommes, à Rome, sortaient souvent aussi la tête enveloppée pour toutes sortes de motifs, soit pour ne pas être reconnus ou dérangés, soit pour raison de santé. Toutefois, quand ils rencontraient alors quelque personnage important, ils devaient par respect se découvrir. Le *voile* fut adopté et conservé par les femmes chez les premiers chrétiens. Elles avaient la tête voilée, non-seulement quand elles sortaient, mais pour prier et prophétiser. Mais le *voile*, *flammeum virginal*, fut surtout l'insigne des vierges. Les évêques consacraient les vierges par l'imposition du *voile*. Il était simple, court, sans ornements, en laine pourpre. Quelques-unes cependant en portaient de flottants, de couleur violette. Le *voile* et la prise de *voile* jouent encore aujourd'hui le même rôle dans les congrégations de femmes qu'aux premiers siècles du christianisme. Les femmes au moyen âge firent souvent usage du *voile* comme principal ornement de coiffure, notamment au *x^e* siècle, où il enveloppait les épaules et descendait presque à terre; au *xii^e*, où elles s'en paraient surtout le dimanche pour aller à l'église. Le *voile* s'appelait alors le dominical, et les statuts synodaux enjoignaient de l'avoir sur la tête quand on allait communier. Au *xiii^e* siècle, les chapelains rivalisèrent avec les *voiles* dans le costume des femmes. A partir de cette époque, l'importance des *voiles* diminua, et ils commencèrent à devenir ce qu'ils sont actuellement. Les voiles modernes, en étoffe transparente, gaze, tulle, dentelle, servent à préserver le visage du froid ou de la poussière. Ils sont de couleur blanche, noire, brune ou bleue. Toutefois, en Espagne et dans tous les pays d'Amérique conquis par les Espagnols, le *voile* est resté la coiffure nationale. Dans tous les pays mahométans, les femmes sont toujours strictement voilées lorsqu'elles sortent.

— Hist. relig. Dans les usages sacrés des différents peuples, certains monuments du culte sont ornés ou recouverts de *voiles*. Ainsi la Caaba, fameux temple des musulmans à La Mecque, est entièrement couverte d'un *voile* de soie noire, où sont brodés des versets du Coran, et que le sultan renouvelle chaque année. Il est apporté par la grande caravane des pèlerins, qui se partagent les morceaux du *voile* de l'année précédente. Les autels des premiers temps du christianisme étaient entourés de *voiles* que l'on tenait dépliés durant une partie de la messe, afin d'indiquer toute la vénération qu'on portait aux mystères religieux. L'Eglise grecque voilait entièrement le sanctuaire, auquel était consacré, dans sa liturgie, une oraison dite *du voile*. En Occident, au *xiii^e* siècle, on paraît n'avoir gardé que les *voiles* latéraux en général, car certaines peintures de cérémonies religieuses font voir aussi le *voile* postérieur et même un *voile* antérieur relevé pendant la messe. Les autels furent voiles, sinon en totalité, du moins en partie, jusqu'à la fin du *xvii^e* siècle. Les *voiles* ou rideaux étaient soutenus par des tringles attachées à des colonnes. En enlevant les rideaux, on laissait subsister parfois les colonnes. Ces *voiles* étaient faits d'étoffes précieuses.

Voile du temple. On lit dans le récit de la passion d'après saint Matthieu : « Et Jésus, poussant un grand cri, rendit l'âme. Et aussitôt le *voile du temple* se déchira en deux, du haut jusqu'au bas; la terre fut ébranlée, et les pierres se brisèrent. » Ce *voile* du temple dont il est fait mention dans ce récit était un *voile* d'étoffe précieuse, suspendu, dans le temple de Jérusalem, entre deux colonnes et séparant le sanctuaire du reste de l'enceinte sacrée. Il se trouvait aussi entre l'arche, renfermée dans le sanctuaire ou saint des saints, et l'autel sur lequel on brûlait les parfums du sacrifice.

« Cette circonstance, dit Bergier, a paru

remarquable aux Pères de l'Eglise. Dieu, disent-ils, témoignait ainsi que le temple de Jérusalem n'était plus le sanctuaire dans lequel il voulait habiter désormais, et que cet édifice serait bientôt détruit; que le culte qu'il y avait reçu allait bientôt faire place à un culte plus pur et plus agréable à ses yeux. Jésus-Christ lui-même l'avait ainsi annoncé à la Samaritaine.

— Anat. *Voile du palais*. Le *voile* du palais présente une forme à peu près quadrilatère, dont le bord supérieur fait suite au plancher des fosses nasales et à la voûte palatine; le bord inférieur, libre et flottant au-dessus de la base de la langue, offre sur sa partie moyenne un prolongement appelé lueite; les bords latéraux se continuent avec la langue et le pharynx par deux replis musculueux, désignés sous le nom de piliers du *voile* du palais. L'espace libre compris entre la base de la langue, les piliers et le bord inférieur du *voile* du palais porte le nom d'isthme du gosier. La face antérieure ou buccale du *voile* du palais est concave et présente sur son milieu un raphé antéro-postérieur, qui est la continuation du raphé médian de la voûte palatine; la face postérieure ou nasale est convexe et prolonge en arrière le plancher des fosses nasales. Les piliers, au nombre de quatre, deux pour chaque côté, sont distingués en piliers antérieurs et piliers postérieurs. A leur extrémité supérieure, les piliers antérieurs et postérieurs sont en contact, tandis qu'à leur extrémité inférieure ils s'éloignent l'un de l'autre et laissent entre eux un espace libre triangulaire, dans lequel se trouve l'amygdale. Le *voile* du palais est extrêmement mobile, et il doit cette mobilité aux muscles nombreux qui entrent dans sa structure. Ces muscles sont au nombre de douze, disposés symétriquement six de chaque côté; nous ne ferons que les nommer; ce sont les muscles palato-staphylin, péristaphylin interne, péristaphylin externe, occipito-staphylin, pharyngo-staphylin et glosso-staphylin. Les deux derniers contribuent à former en grande partie les piliers antérieurs et postérieurs du *voile* du palais. Leur action est d'abaisser cet organe, tandis que les autres muscles, au contraire, le relèvent. L'ensemble des muscles qui forment le *voile* du palais prend ses insertions mobiles sur une lame fibreuse qui prolonge le plancher postérieur des fosses nasales. La muqueuse buccale revêt la face antérieure, tandis que la face postérieure est tapissée par la pituitaire. On trouve encore, dans l'épaisseur du *voile* du palais, des glandes, des vaisseaux et des nerfs. Les artères sont fournies par la palatine et les pharyngiennes; elles sont accompagnées de leurs veines satellites. Les nerfs proviennent du trijumeau et du glosso-pharyngien. Le *voile* du palais contribue aux modifications de la voix, mais il sert particulièrement à la déglutition, pendant que le bol alimentaire passe de la cavité buccale dans le pharynx, le *voile* du palais se relève, s'applique sur l'ouverture des fosses nasales et empêche les aliments et les boissons de pénétrer dans ces cavités.

— Pathol. Le *voile* du palais est sujet à une anomalie congénitale, c'est la division en deux parties sur la ligne médiane (v. STAPHYLOLORRHAPHIE). Les autres maladies du *voile* du palais sont l'inflammation, les ulcérations syphilitiques et mercurielles (v. ANGINE, CHANCRE, SYPHILIS). On observe encore le cancer du *voile* du palais, qui coïncide quelquefois avec le cancer des amygdales. On combat cette affection par la cautérisation, la ligature ou l'extirpation. Cette dernière opération peut donner lieu à une hémorragie souvent difficile à arrêter. Mais la plus fréquente de toutes ces affections est celle que nous avons décrite au mot LUTÉTIS.

Voile blanc (LE), paroles de l'abbé de L'Ecluse, musique de H. Monpou. Cette romance, pleine de grâce et de distinction dans sa sobriété mélodique, est une des compositions de Monpou qui ont établi le plus solidement sa réputation. On a beaucoup chanté le *Voile blanc*. Les strophes de l'abbé de L'Ecluse sont un peu mignardes et grêles, mais la mélodie du musicien dissimule, comme sous une blanche vapeur sonore, la maigreur de l'idée poétique.

Andantino.

1^{er} COUPLET. Quand ton é-poux, Vieux et ja-loux

S'en i-ra, châ-te-

lai-ne, A-vec ses fous

Chas-sur aux loups Dans la fo-rêt pro-



DEUXIÈME COUPLET.
Tu chanteras
Tout bas, bien bas,
Tes doux refrains de femme;
Et ton époux
Qui chasse aux loups
Ne saura pas, mon âme,
Pourquoi, dans la brise du soir,
Sur les créneaux de ton manoir,
Comme une étoile au firmament,
Flotte ton voile blanc!

TROISIÈME COUPLET.
Quand, sur la tour,
Laira du jour
La lumière ennemie,
Sache tes yeux;
Et, pour adieux,
Jure-moi bien, ma mie,
Que je verrai, quelque autre soir,
Sur les créneaux de ton manoir,
Comme une étoile au firmament,
Flotter ton voile blanc!

VOILE s. f. (voi-le). — Les Latins ne distinguent pas le *voile* de la *voile*. Curtius voit dans le latin *velum*, qui désigne l'un et l'autre, une contraction de *velhelum*, proprement ce qui porte, ce qui transporte, ce qui conduit le vaisseau; du verbe *vehere*, porter, transporter, qui répond à la racine sanscrite *vah*, même sens, en zend *vaz*, en grec *ocheo*, en latin *veho*, en ancien slave *vesti*, en lithuanien *vesti* et *vezu*, etc. Les dérivés de cette racine sont très-nombreux et s'appliquent surtout aux véhicules de toute espèce. V. *voile* s. m.). Mar. *Pièce de toile* qu'on déploie le long des mâts ou des antennes, pour recevoir l'effort du vent et faire avancer le navire : *Voile carrée*, *Voile triangulaire*, *Basses voiles*, *Voiles de misaine*, *de perroquet*, *Plier*, *déployer* les voiles. *Serrer*, *carguer* la *voile*. *Livrer* les voiles au vent. *Aller à la voile* et *à la rame*.

Le vent avec fureur dans la voile frémit.

BOILEAU.
Couverte de sa voile blanche;
La barque, sous son mât qui penche,
Glisse et creuse un sillon mouvant.

LAMARTINE.

« *Grand voile*, Voile envergure sur la grand'verue. « *Voile aurique*, Voile de forme trapézoïdale. « *Voile latine*, Voile de forme triangulaire. « *Fausse voile*, Voile aurique d'un bâtiment carré. « *Voiles d'étai*, Voiles attachées directement sur les étais, au lieu d'être portées par des vergues. « *Voiles d'eau*, Voiles attachées si bas qu'elles traînent dans l'eau. « *Fin de voile*, Se dit d'un navire qui marche bien avec le vent seul : *Il n'y aurait d'autre expédient que d'abandonner tous les vaisseaux qui ne seraient pas fins de voile, ce qui ne se peut pratiquer*. (Tourville.) « *A pleines voiles*, Les voiles étant complètement déployées, et fig. Sans restriction, sans obstacle : *Naviguer à PLEINES VOILES dans les eaux du pouvoir*. *Aller à PLEINES VOILES vers la perle*. « *Aller à la voile*, Marcher avec l'aide du vent : *Quotique leurs pirogues n'ont ni mâts ni vergues, ils attachent quelquefois une chemise à deux avirons en croix et vont ainsi à LA VOILE, avec moins de fatigue qu'à la rame*. (La Pérouse.) « *Mettre à la voile*, Déployer les voiles pour partir. « *Mettre toutes les voiles dehors*, Faire force de voiles, Forcer les voiles, Déployer toutes les voiles pour faire le plus de chemin possible, et fig. User de tous ses moyens, faire les progrès les plus rapides. « *Faire voile*, Naviguer à la voile : *FAIRE VOILE vers l'Afrique*. « *Faire de la voile*, Augmenter la voilure. « *Régler les voiles*, En déployer ce que demande la force du vent.

— Par ext. Navire : *La flotte se composait de cinquante VOILES*.

— Fig. Moyen d'action, de progression : *Il vogue vers la fortune et a déployé toutes ses VOILES pour atteindre ce rivaie désiré. Il est vrai que de l'eau rouge avec du chétif bords n'enfle qu'une voile de l'éloquence anglaise*. (V. Jacquemin.)

— Prov. *Il faut tendre la voile selon le vent*, Il faut régler ses projets selon les circonstances.

— Navig. fluv. Nom que l'on donne, sur la Meuse, aux trains de bois de construction.

— Constr. *Surface de voiles*, Surface de plancher dont les poutrelles sont taillées en dessus de façon à former une courbure.

— Moll. *Voile déployée*, *Voile roulée*, Coquilles du genre strombe. « *Voile latine*, Espèce de poulpe.

— Acal. Nom vulgaire des vélèles, genre d'acaléphes.

— Encycl. Mécan. Parmi les procédés de locomotion et de propulsion des navires, il y en a deux qui ont précédé tous les autres et qui se sont très-probablement succédé de bonne heure dans l'histoire de la navigation : la marche à la rame et la marche à la *voile* ont été remarquées chez tous les peuples; elles ont pris place dans toutes les civilisations, et tous les hommes observateurs en ont eu l'idée à la vue des oiseaux aquatiques qui se déplacent au moyen de leurs pattes palmées et de leurs ailes ouvertes au vent.

Pline attribue à Icare l'invention de la *voile* et à Dédale celle du mât et de l'anterne qui servent à la *voile* de point d'appui; Pausanias donne au père tout le mérite de l'invention et explique que Dédale fit usage de la *voile* pour éviter, à la faveur du vent, la flotte de Minois et s'enfuir de Crète. On s'est occupé de savoir si les anciens employaient plusieurs *voiles* sur le même navire; quelques auteurs n'ont pas cru devoir admettre cette opinion et pensent que « l'idée de *voiles* superposées, permettant d'employer un moteur toujours puissant, mais toujours proportionné, est assez récente. » (Pâris, *Construction navale*.) Les textes de Pline et de Sénèque prouvent néanmoins que l'usage combiné de plusieurs *voiles* était fréquent et commun du temps d'Auguste, et il est à supposer que cette question du développement de la voilure dut préoccuper les premiers navigateurs.

La forme et la grandeur relative des *voiles* ont été l'objet de bien des essais, et suivant les pays les solutions ont été différentes. Les progrès scientifiques de la mécanique maritime n'ont pas encore permis de se décider d'une manière définitive sur les proportions et la coupe qu'il convient de donner aux différentes parties de la voilure d'un bateau.

La *voile* carrée est celle que les navires anciens employaient de préférence; on la retrouve sur tous les monuments antiques; elle portait quelquefois une échancrure dans les navires de guerre. La *voile* carrée moderne n'est, à proprement parler, qu'un trapèze isocèle dont la plus grande base est à la partie inférieure. Toutes les *voiles* superposées d'un mât de navire à *voiles* carrées forment une sorte de long triangle dont la base, dit M. Jal dans son *Glossaire nautique*, est la ralingue inférieure de la *voile* basse, et le sommet le triangle qu'on pourrait supposer placé au-dessus d'une *voile* plus petite que le cacatois. Les chasse-maree, un certain nombre de petits navires et d'embarcations se voient avec des trapèzes à bases verticales suspendus aux antennes par un point pris au tiers de la longueur de leurs vergues, et qu'on nomme *voiles* au tiers. Ces *voiles* trapézoïdales se retrouvent encore sous le nom d'artimon dans les navires de grandes dimensions.

Les bateaux de la Méditerranée, et notamment ceux de la marine provençale, portent des *voiles* triangulaires, connues sous le nom de *voiles* latines. La *voile* latine était en usage au siècle d'Auguste, et si les monuments des époques postérieures n'en portent pas de traces, tout fait croire cependant que l'usage s'en est transmis sans interruption depuis cette époque jusqu'à nous. On retrouve les *voiles* latines au vie siècle; les bateaux génois de saint Louis étaient *voiles* à la latine.

La voilure est l'ensemble des *voiles* d'un bâtiment; c'est aussi l'ensemble des *voiles* sur lesquelles agit le vent à un moment donné et qui concourent à la propulsion du navire.

L'allure d'un bateau à la *voile* est la direction de sa route par rapport au vent. On peut aller vent arrière; on navigue alors le vent frappant directement la poupe du navire, parallèlement à la quille; on va vent large lorsque le vent est à peu près perpendiculaire à la quille et venant d'arrière; enfin, on va au plus près lorsque l'on reçoit le vent dans ses *voiles* sous le plus petit angle possible, en se rapprochant autant que possible de la direction du vent. Cette dernière allure est celle qui permet le mieux de juger la coupe et la proportion d'une voilure.

Sous l'action du vent, sensiblement répartie en tous points d'une manière égale, une *voile* tend à prendre la forme d'une chaudière (v. ce mot). Et comme, d'ailleurs, les *voiles* sont coupées et attachées de manière à présenter du mou vers leur partie centrale, elles affectent nécessairement, sous l'action du vent, une forme courbe, bien que le cadre d'attache soit plan; l'expérience démontre que cette courbure augmente le travail utile dû au choc, lorsqu'elle ne dépasse pas 1 quart de la largeur de la *voile*.

Nous ne tiendrons pas compte de cette légère courbure des *voiles*, que nous supposons planes. Quand la direction du vent est perpendiculaire au plan de la *voile*, la résultante des pressions passe par le centre de

gravité de la surface de la *voile*, et par conséquent à une hauteur différente, suivant qu'elle est carrée, trapézoïdale ou triangulaire; ce point varie un peu, suivant que les côtés sont rectilignes ou arqués.

Si la direction du vent est oblique par rapport à la *voile*, il se forme en avant de celle-ci une couche mobile et épaisse de molécules réfléchies sur sa surface et qui viennent contrarier l'effet des molécules suivantes. Cette action, contraire à l'action générale du vent, est, en un point déterminé, d'autant plus sensible que ce point est plus sous le vent; la résultante de l'action du vent ne passe plus par le centre de gravité de la *voile*; elle se trouve un peu en avant de ce centre, du côté d'où vient le vent. Cet écart est d'autant plus grand que le vent est plus oblique.

Il en résulte qu'une *voile* attachée à un mât passant par le centre de gravité de sa surface et librement exposée à l'action d'un courant atmosphérique se range d'elle-même dans une direction perpendiculaire à ce courant. Si elle n'est pas libre, l'action du vent développe un couple qui exerce son effet dans le sens de ce mouvement de rotation autour de la verticale passant par le centre de gravité.

Solent à l'angle du vent et de la *voile*, V l'effort oblique du vent. Ce dernier se décompose en deux, l'un dirigé suivant le plan de la *voile* et représenté par $V \cos \alpha$, qui ne sert aucunement à la propulsion; l'autre normal au plan de la *voile* et représenté par $V \sin \alpha$; c'est l'action totale utile. On ne tient compte que de cette composante, et on considère l'effort réel d'un fluide sur une surface comme toujours perpendiculaire à cette surface en chaque point.

Pour se rendre compte de l'effet d'une *voile* sur un navire, dit à ce sujet M. Lagrené, il faut se rappeler que toute force appliquée en un point quelconque autre que son centre de gravité donne toujours lieu à une force égale et parallèle appliquée au centre de gravité, et à un couple dont le bras de levier est la perpendiculaire abaissée du centre de gravité sur la direction de la force.

Nous considérerons avec cet auteur les *voiles* orientées et coupées de l'une des façons suivantes :

Voile brassée carrée avec vent arrière. La *voile* est coupée par le mât en deux parties égales et orientée dans un plan vertical perpendiculaire à la quille. Nous supposons le vent parallèle à cette dernière. La résultante des actions du vent passera par le centre de gravité de la *voile* et sera remplacée par une force égale et parallèle appliquée au centre de gravité du navire et par un couple. La force agira pour faire avancer le navire suivant le prolongement de la quille. Le couple tend à faire plonger l'avant, et son action sera d'autant plus grande, à surface égale, que le centre de gravité de la *voile* sera plus élevé au-dessus du centre de gravité du navire.

Voile brassée carrée avec vent oblique. Supposons que la *voile* placée dans les mêmes conditions par rapport au navire subisse l'action d'un vent venant de la poupe, mais oblique sur la quille. La résultante des pressions du vent passera par un point différent du centre de gravité de la *voile* et, par conséquent, se trouvera en dehors du plan vertical de la quille et des centres de gravité du navire et de la *voile*. Cette force est encore parallèle à la quille. Elle se décomposera dans le plan horizontal qui la contient en une force de même direction rencontrant le mât et un couple horizontal ayant pour bras de levier la distance du mât au point réel d'application de la résultante.

La force appliquée au mât produit une force d'impulsion appliquée au centre de gravité du navire et un couple tendant à faire plonger la proue du navire.

Quant au couple horizontal, il tend à produire un mouvement de rotation en sens contraire du vent.

En résumé, toute *voile* brassée carrée qui reçoit d'arrière un vent oblique subit les effets suivants : elle pousse le navire en avant, le fait baisser de l'avant et lui communique un mouvement de rotation autour de la verticale passant par son centre de gravité.

L'action de ce couple a un effet utile dans le cas où le bateau viendrait à dévier et à recevoir le vent plus obliquement; l'action de celui-ci sur les *voiles* tendra à ramener le bateau dans la direction convenable.

Voile orientée obliquement par rapport à la quille. On se rend compte, au moyen de considérations de même nature, des effets résultant de l'action du vent et qui se décomposent de la manière suivante : mouvement de propulsion dans la direction de la quille, mouvement de dérive, mouvement de rotation autour de la verticale passant par le centre de gravité du navire, mouvement de rotation autour de l'horizontale du centre avec immersion de la proue, enfin mouvement d'inclinaison latérale ou de bande.

Ce qui a lieu sur une *voile* unique se reproduit sur toutes les parties de la voilure. Et pour un navire quelconque, toutes les actions du vent se réduisent à cinq, qui sont les résultantes des actions précédemment indiquées sur chacune des *voiles*. Le point d'application de la résultante totale qui

donne lieu à ces cinq mouvements est ce qu'on appelle le centre de voilure. On admet qu'il se confond avec le centre de gravité de l'ensemble des voiles, ce qui revient à supposer que l'effort exercé sur chaque voile passe par son centre de gravité, ce qui n'a réellement lieu que sous l'action d'un vent normal.

Le centre de voilure est alors indépendant de la direction du vent; mais il dépend de la coupe, du nombre, de la position des voiles du navire. On déterminera ce point pour un ensemble de conditions données, en exprimant que le moment de la résultante des actions du vent sur la voilure tout entière est égal, par rapport à trois plans coordonnés, à la somme des moments par rapport à chacun de ces plans de l'action du vent sur chaque voile.

On simplifie habituellement la question, qui serait ainsi encore assez compliquée, et on désigne sous le nom de centre de voilure la position particulière que l'on obtient pour ce point, en supposant toutes les voiles orientées dans le plan vertical passant par la quille du navire. Il suffit alors de prendre les moments des actions particulières par rapport à deux axes situés dans ce plan vertical; on prend généralement pour l'un d'eux l'horizontale de flottaison et pour l'autre une verticale en dehors de la voilure.

On calcule la surface S de chaque voile; le moment de l'action qu'elle subit par rapport à l'axe vertical, soit m ; le moment par rapport à l'axe horizontal, soit m' , et les coordonnées du centre de voilure sont obtenues par les quotients $\frac{\sum m}{\sum S}$ et $\frac{\sum m'}{\sum S}$. On connaît d'ailleurs, en grandeur et en direction, la résultante totale de la pression du vent sur les diverses voiles.

Les proportions de la voilure doivent être telles qu'elles permettent d'imprimer au navire la plus grande vitesse compatible avec la sécurité et les conditions de construction. On sait que la résistance est proportionnelle à la surface B^2 du mât; le couple, l'action propulsive est proportionnelle à la surface des voiles S ; on aura donc une idée des vitesses imprimées par des voiles différentes au moyen du rapport $\frac{S}{B^2}$. On ne peut supposer que S varie entre des limites quelconques. La sécurité de la marche est en quelque sorte mesurée par le couple de stabilité transversale qui prend naissance par le déplacement du centre de pression de l'eau et du centre de gravité du navire. Ce moment de stabilité, variable avec les changements, doit en tout cas être supérieur à celui du couple de bande dont nous avons indiqué l'action précédemment. Ce couple est proportionnel à S et à la hauteur H du centre de voilure au-dessus du centre de gravité du navire. De là résultent des limites, d'une part pour S , d'autre part pour H .

Budin, dit M. Lagrené, la position du centre de voilure dans le sens de la largeur n'est pas non plus indifférente. Si ce centre se trouve en arrière du centre de résistance de la carène, celui-ci est soumis à un couple horizontal qui le rend ardent, c'est-à-dire qui tend à le rapprocher du vent. Si, au contraire, ce sont les voiles de l'avant qui l'emportent sur celles de l'arrière, le navire devient mou, c'est-à-dire qu'il tend à s'écarter du vent. Dans le premier cas, on dit que le navire a une tendance à lofer; dans le second, qu'il a une tendance à arriver.

Le gouvernail sert à détruire ces couples et à obtenir la marche directe du navire. Mais il faut, à cet effet, que le centre de voilure s'écarte peu du centre de carène; afin de rendre moins pénible le travail du gouvernail. Avec un vent très-faible ou une légère brise, ils peuvent se projeter verticalement l'un au-dessous de l'autre; l'action du gouvernail est inutile; mais, sous l'action d'un vent frais ou d'une forte brise, le mouvement de bande s'accroît, les deux centres cesseront d'être situés sur la même verticale, il y aura tendance à lofer et le gouvernail devra être mis barre au vent.

On doit tenir compte, pour les mêmes raisons, de la position longitudinale du centre de voilure, et on s'arrange de telle manière, en général, que le bâtiment soit dans de bonnes conditions, sans qu'on fasse usage du gouvernail par un vent moyen. On ne connaît pas le centre de résistance de la carène; mais on peut admettre, comme solution du problème, que la distance entre le plan moyen du navire et le centre de voilure doit conserver un rapport constant avec la longueur totale de la ligne de flottaison.

Les considérations qui précèdent, dit en forme de conclusion M. de Fréonville (*Construction des navires*), font voir que la voilure d'un navire ne peut pas être établie d'une manière invariable, mais qu'il faut, au contraire, que le manœuvrier ait la faculté de la modifier dans de très-larges limites, suivant les circonstances; qu'il puisse lui donner tout son développement par une petite brise, la réduire lorsque le vent fraîchit et, enfin, faire porter plus ou moins de voile soit à l'avant, soit à l'arrière, suivant que le navire devient ardent ou mou.

La valeur numérique des rapports qui servent à déterminer la voilure pour les bâtiments de la marine militaire est fixée par

un règlement ministériel du 16 juin 1857; les valeurs de $\frac{S}{B^2}$ sont un peu faibles.

Vaisseaux. Le rapport augmente quand le nombre de canons diminue, et varie de 27,62 pour les navires de 120 canons à 30,20 pour ceux de 74 canons.

Frégates de 60 canons, 36,70; de 44 canons, 39.

Corvettes de 32 canons, 37,70; de 18 canons, 48,30.

Bricks de 20 canons, 46,80; de 10 canons, 56,20.

Canonnières de 8 canons, 60,90.

Les proportions de la voilure d'un bâtiment à vapeur diffèrent notablement de celles d'un bateau à voiles, et il convient encore de distinguer la propulsion à aubes et la propulsion à hélice.

Quant aux embarcations, elles peuvent être grées et voilées de bien des manières, consacrées par l'expérience. On détermine la surface de la voilure en prenant un rapport particulier constant, suivant chaque espèce d'embarcation; celui de la voilure S à la surface R^2 du rectangle circonscrit à la flottaison.

On donne à ce rapport $\frac{S}{R^2}$ les valeurs suivantes :

Chaloupes, 3; grands canots et canots de service à couples de 10 mètres et au-dessus, 2,50; canots de service de toutes sortes, 2,50; yoles, baleinières, youyou, 1,50.

Pour ce qui est du centre de voilure, la position de ce point, déterminée dans des conditions de vent quelconques, diffère peu lorsque la voilure ne change pas de surface sur un navire; mais, sur les canots dont les voiles ne sont pas symétriques par rapport au mât, le même fait ne se représente plus. Pour une route large, le centre de voilure est bien plus avant que pour une marche au plus près.

Il faut tenir compte de cette variabilité de position dans la manœuvre de l'embarcation. Il faudra s'efforcer encore d'augmenter la surface de voilure en diminuant la hauteur du centre de gravité autant qu'on peut le faire par l'adoption d'une voile presque rectangulaire, un peu évasée du bas. La voilure de lougre remplit convenablement ces diverses conditions.

Parmi les voiles employées pour les embarcations, il convient de mentionner celles de goélette, de cotre, de chebec, de mistic, de houari, des rafiaux et des yoles à une voile ou à deux voiles.

VOILÉ, ÉE (voi-lé) part. passé du v. Voiler. Couvert d'une voile : *Une statue voilée. Quand les femmes turques sortent, elles sont toujours voilées.* (Buff.) *Dans je ne sais quel pays, les femmes sont voilées, et c'est au plaisir qu'on choisit sa fiancée.* (Mme A. Esquiros.)

— Par ext. Couvert, caché : *Un ciel voilé.*

Le soleil est voilé, mais son disque invisible. Porte un jour tendre et doux sur le monde paisible. SAINT-LAMBERT.

— Fig. Secret, inconnu, tenu caché : *Il y a des vices qui ne peuvent être voilés du manteau de l'hypocrisie.* (Boiste.) *Il Affaibli, rendu moins vif : Des souvenirs voilés par le temps.* *Rendu à dessein obscur, moins cru, plus honnête : Des termes voilés. Le style d'Alfred de Vigny est pudique et voilé comme son Eloi.* (G. Planche.)

Tout y sera voilé, mais de gaze, et si bien que je crois qu'on n'en perdra rien. LA FONTAINE.

— Voix voilée; Voix qui manque de timbre, de sonorité.

— Regard voilé, Regard qui a perdu son éclat : *Des regards voilés par les larmes.*

— Mar. Se dit de la manière dont un navire porte ses voiles : *Bâtiment bien voilé, mal voilé, voilé en brick, en goélette.*

— Techn. Déjeté, courbé : *Planche voilée par l'humidité.* *Porcelaine voilée.* Celle dont la blancheur est ternie par l'effet de la cuisson.

— Bot. Fruit voilé, Celui dont le calice persiste, tout en restant lâche, et n'entoure qu'une partie du fruit.

VOILER v. a. ou tr. (voi-lé — rad. voile). Couvrir d'une voile : *VOILER son visage. VOILER une statue.*

— Par ext. Couvrir, dérober à la vue : *Un nuage a voilé le soleil.*

Ses paupières jamais sur ses beaux yeux baissées Ne voilaient son regard d'innocence rempli. LAMARTINE.

Lune, dis-nous, chère et blanche lumière, Pourquoi voiler ton visage si doux? A. BARRIER.

— Fig. Cacher; tenir, rendre secret : *VOILER ses desseins. Le temps voile et dévoile tout.* (Imbert.) *L'excès de l'amour-propre voile l'esprit et dévoile la sottise.* (Mlle de Somery.) *VOILER une faute sous un mensonge, c'est remplacer une tache par un trou.* (Petit-Senn.) *Il Guiser, obscurcir, rendre moins intelligible : VOILER ses expressions. On peut toujours déguiser une pensée des mots qui la voilent.* (Chateaub.)

— v. n. ou intr. Se déjeter, se courber :

Cette planche a voilé. Les parois des chaudères sont sujettes à VOILER.

Se voiler v. pr. Devenir voilé, couvert, caché : *Le ciel s'est voilé.*

... Voyez sur cette tour La lune se voiler comme pour un mystère. V. HUGO.

— Couvrir son visage d'une voile : *A Madrid, à Lisbonne, les madones baissent les yeux, se voilent, soupirent.* (B. Const.)

— Voiler à soi, couvrir à soi avec un voile : *Se VOILER le visage.*

— Fig. Se déguiser : *Les amants se voilent toujours des plus séduisantes apparences.* (Boiste.)

— Techn. Se déjeter, se courber, se déformer : *Cette planche s'est voilée. Les chaudères en tôle de fer sont sujettes à se VOILER sous l'influence d'efforts trop considérables ou inégaux entre eux.* (Tourneux.)

— Syn. **Voiler, cacher, celer**, etc. V. CACHER.

VOILERIE s. f. (voi-le-ri — rad. voile). Mar. Atelier où l'on fait, où l'on répare les voiles. *Magasin où on les garde.*

VOILETTE s. f. (voi-lé-te — dimin. de voile). Petit voile que les dames portent attaché au bord de leur chapeau.

— Mar. Petite voile latine qu'on grée sur la vergue de mestre, dans les mauvais temps. *Il On dit aussi VILETTE.*

VOILEUR s. m. (voi-leur — rad. voile). Navig. fluv. Marinier qui conduit, sur la Meuse, les trains de bois appelés voiles.

VOILIER, IÈRE adj. (voi-lié, ière — rad. voile). Mar. Se dit d'un bâtiment pour exprimer ses qualités de marche à la voile : *Une frégate bonne VOILIERE.*

— Ornith. Se dit des oiseaux, pour exprimer les qualités de leur vol : *Le faucon est bon VOILIER.*

— s. m. Navire considéré au point de vue de son aptitude à aller sous voiles : *Un fin voilier. Un bon voilier.* *Il Ouvrier qui fait ou raccommode les voiles. **Voilier emballeur**, Ouvrier qui, au débarquement, ouvre les balles de marchandises, les répare ou les remplace.*

— Ornith. Oiseau considéré au point de vue de la grandeur de ses ailes ou de la puissance de son vol : *Les grands VOILIERES. Les bons VOILIERES. La charpente des plus fins VOILIERES de l'air est une merveille de légèreté, de grâce et de solidité.* (Toussnel.)

— Ichthyol. Genre de poissons, de la famille des scombriformes, comprenant trois ou quatre espèces de très-grande taille, qui habitent la haute mer : *Les VOILIERES se rapprochent beaucoup des espadons.* (E. Baudement.)

— Moll. Nom vulgaire de l'argonaute, d'Espèce de poulpe.

— s. f. Géom. Courbe formée par une voile enflée par le vent.

— Encycl. Ichthyol. Les voiliers sont caractérisés surtout par de fausses pinnules et l'absence d'armure à la ligne latérale. Leur nageoire dorsale, très-développée, leur sert en quelque sorte de voile et leur permet de saider du vent pour se diriger. Ils se rapprochent beaucoup des espadons par la forme du bec. *Les voiliers*, dit E. Baudement, sont des poissons de très-grande taille, qui se servent de leurs armes contre leurs ennemis naturels, les baleines et autres grands céta-cés; quelquefois ils prennent les vaisseaux pour ces grands mammifères et pous-ent leur bec dans la cale avec tant de violence qu'il se rompt et y demeure fixé. Les muséums gardent des débris de bordages où reste enfoncé le fragment du bec qui les a traversés. *»* V. ISTHORIENS.

VOILLERIE (Léon), chirurgien français, né à Chaumont (Haute-Marne) en 1816. Il fit ses études médicales à Paris et, après avoir été interne lauréat des hôpitaux, il fut reçu docteur en 1842. Déjà, en 1839, il avait obtenu une médaille d'or pour un mémoire intitulé *Sur la fièvre puerpérale*, dont il avait recueilli les matériaux pendant son internat et qui a été inséré dans le *Journal des connaissances médico-chirurgicales*. Dans le cours de la même année, il publia un mémoire *Sur les luxations du poignet* et, en 1841, un autre *Sur les fractures de l'extrémité inférieure du radius*. Nommé au concours professeur agrégé à la Faculté en 1844, il fut reçu chirurgien des hôpitaux en 1847. Depuis lors, il a été chirurgien de l'hôpital de Lariboisière, de Saint-Louis et de l'Hôtel-Dieu. Il est, en outre, membre de la Société de chirurgie et de la Société médicale d'observation et membre de l'Académie de médecine (1873). M. Voillier est chargé du cours de clinique des maladies des voies urinaires. On lui doit la publication des travaux suivants : *Mémoire sur l'étranglement de quelques hernies* (1844, in-8°); *Sur les anévrysmes variqueux du pli du bras* (1843, in-8°); *Sur les grossesses extra-utérines* (1845); *Sur les accouchements; Sur la claudication* (1844); *Des kystes du cou* (1851); *Clinique chirurgicale* (1861, in-8°); *Traité des maladies des voies urinaires* (1868, in-8°); *De l'excision d'une partie du périnée* (1874, in-8°).

VOILURE s. f. (voi-lu-re — rad. voile). Mar. Ensemble des voiles d'un bâtiment ou d'un de ses mâts : *La VOILURE d'un brick. La*

VOILURE du grand mât. *Il Ensemble des voiles sous lesquelles navigue un bâtiment : Diminuer, augmenter la VOILURE. Vous naviguerez dans les eaux de la frégate anglaise, sous la plus petite VOILURE possible.* (E. Sue.)

— Techn. Etat d'un objet voilé, déjeté, déformé : *La VOILURE d'une planche, d'une feuille de tôle.*

— Encycl. V. VOILE.

VOINESCO (Jean), homme politique et publiciste roumain, né à Bucharest vers 1810, mort en 1855. Major et aide de camp du prince Ghika en 1840, il entra dans la magistrature après que ce dernier eut été obligé de déposer le pouvoir et devint procureur du divan civil (1843), puis de la cour de révision (1846). Chargé du ministère des affaires étrangères par le gouvernement provisoire de 1848, il fut proscrit peu après et se réfugia à Paris, où il habita jusqu'à sa mort. Outre un grand nombre d'articles de critique dans différents journaux roumains, ainsi que des traductions de différentes pièces de Molière, on a de lui : le *Tableau historique* (1842, in-fol.), ouvrage important traduit de l'allemand; les *Arabesques* (Paris, 1852), recueil de nouvelles, et *Doctes* (Paris, 1855), poésies d'Alexandri traduites en français.

VOIR v. a. ou tr. (voir — lat. *videre*, moi qui représente la racine sanscrite *vid*, savoir, connaître, explorer, rechercher, etc., d'où le sanscrit *vidā, vidyā, veda, vitti*, science; *vidita, didas, vettā*, un sage, etc. La signification primitive de *vid* a-t-elle été celle de voir, au sens physique, comme semblent l'indiquer le grec, le latin et le lithuanien? Pictet croit que cela est possible; mais il pense qu'en tout cas la transition au spirituel remonte à l'époque de l'unité aryenne. *Je vois, tu vois, il voit, nous voyons, vous voyez, ils voient; je voyais, nous voyions, je vis, nous vîmes; je verrai, nous verrons; je verrais, nous verrions; vois, voyons, voyez; que je vote, que nous voyions; que je visse, que nous vissons; voyant; vu, que.* Percevoir par le moyen des yeux; saisir, distinguer à distance par l'intermédiaire de la lumière : *Voit un homme, un animal, un objet. Voit les étoiles. Où êtes-vous? je ne vous vois pas. Nous aimons mieux voir ceux à qui nous faisons du bien que ceux qui nous en font.* (Vauven.) *La femme a seule la propriété de voir sans regarder.* (Pictet.) *Rome est la seule ville du monde où l'on n'a jamais tout vu.* (E. About.)

— Regarder : *VOYEZ un peu cette étoile. Allons voir la foire. Il faudra VOIR cela au microscope.*

— Lire, trouver dans un livre, on écrit : *J'ai vu cela dans Tacite. On voit dans Homère de nombreux détails sur les usages domestiques des anciens.*

— Percevoir à l'aide d'un sens autre que la vue : *Les aveugles VOIENT avec les doigts. Le chien voit de l'odorat.* (Buff.)

— Parcourir, visiter, aller dans : *Je n'ai jamais vu l'Espagne. Il a vu le monde entier. Les gens qui ont beaucoup vu sont bons à entendre.* (Mme Roland.)

Un sourcil tout jeune et qui n'avait rien vu Fut presque pris au dépourvu. LA FONTAINE.

— Être témoin ou contemporain de, assister ou prendre part à : *Il a vu la bataille des Pyramides.*

J'ai vu ces maux, et je n'ai pas vingt ans. VOLTAIRE.

J'ai trop vu, trop senti, trop aimé dans ma vie. LAMARTINE.

J'ai vu l'invasion à l'ombre de nos marbres Entasser ses lourds chariots. A. BARRIER.

Il Se dit aussi des lieux où certains faits se sont passés : Heureux le pays qui n'a jamais vu la guerre! Avant Pierre Ier, la mer n'avait jamais vu de vaisseaux moscovites. (Fonten.)

Paris n'a jamais vu de transports si divers, Tant de feux d'artifice et tant de mauvais vers. VOLTAIRE.

— Examiner, faire attention à, se rendre compte de : *Il faudra VOIR les pièces du procès. Je n'ai pas encore eu le temps de voir votre manuscrit. VOYEZ un peu si cela peut vous convenir. Les chefs, accablés d'affaires, ne voient rien par eux-mêmes; des commis gouvernent l'Etat.* (J.-J. Rouss.) *Il Se mêler de : Qu'avez-vous à VOIR là-dedans? On se mêle des affaires d'autrui, où l'on n'a rien à voir.* (De Jussieu.) *Il Essayer, éprouver, faire l'expérience de : VOYEZ si vous réussirez mieux que moi. VOYONS qui est le plus adroit. Je veux voir ce qu'il répondra. Il Réfléchir, prendre du temps pour délibérer : Il faudra VOIR. Je verrai. On verra. Nous verrons, répondit le comte. Mot fatal! pour les grands politiques, le verbe voir n'a pas de futur.* (Balz.)

— S'informer, tâcher de savoir : *VOYEZ si votre frère est arrivé.*

... Voyez, je vous prie, Si mon mari n'est point dans cette galerie. MOLIERE.

— Fréquenter, faire des visites habituelles à : *Il y a longtemps que je ne les vois plus. Tout homme oisif qui veut voir le monde doit au moins en prendre les manières jusqu'à un certain point.* (J.-J. Rouss.) *Qui vient me voir me fait honneur, qui ne vient pas me fait plaisir.* (J. Janin.)

— Se livrer au plaisir de l'amour avec : Elle a dit qu'elle ne verrait plus son mari. Son mari ne la voit plus depuis qu'il a une maîtresse. Ce jeune chanoine voit secrètement la fille d'un maître d'hôtellerie. (Le Sage.)

— Rencontrer, trouver : Peu d'ouvrages sont élogieux ; mais on voit des traits d'éloquence semés dans plusieurs écrits. (Vauven.) Le mal qu'on voit a longtemps existé avant d'être vu. (E. Alletz.)

— Remarquer, reconnaître, regarder, trouver : Dans un coupable, un père ne voit que son fils. Les sauvages ne voient de honte ni à tromper ni à fuir. (E. Const.) En baissant les pieds des idoles, on voit qu'ils sont d'argile. (Lemonty.) Rien n'est plus répandu que la faculté de ne pas voir ce qu'il y a dans un livre et d'y voir ce qui n'y est pas. (E. Scherer.) Un jour viendra où la justice ne verra dans un coupable qu'un sot ou un malade. (Raspail.)

— Juger, apprécier : Ne pas voir les choses comme les autres. On voit toujours mal les choses quand on les voit de trop loin. (Volt.) Tout homme a son caractère, sa manière de voir et de s'exprimer. (J. de Maistre.)

— Deviner, saisir, s'apercevoir de : Je vois ce que vous voulez. Je vois bien qu'il faudra se fâcher.

— En parlant d'un malade, Le visiter pour lui donner des soins : Quel est le médecin qui voit votre mari ? Le curé de Saint-Eustache l'a vu durant sa dernière maladie.

— Dominer sans obstacle interposé, avoir vue sur : Ce fort voit la place.

— Absol. Jouir du sens de la vue ; exercer ce sens : Voir clair. Voir trouble. Voir est le premier des dons de la nature. Si les hiboux voient mal pendant le jour, ils voient très-bien pendant la nuit. (Buff.) Il y a une grande différence entre voir et regarder. (Condill.) En fait de science et de philosophie, croire n'est qu'un mot pour qui ne voit pas. (Vacherot.) Tous les peuples ont désigné sous le nom d'acte de foi l'opération d'un homme qui ferme les yeux pour mieux voir. (E. About.) Les femmes voient sans regarder, à la différence de leurs maris qui regardent souvent sans voir. (L. Desnoyers.) Il on dit y voir dans le même sens : Je n'y vois plus. On n'y voit pas clair. J'essaye de comprendre, mais je n'y vois rien du tout.

— Avoir ses règles : Cette femme est enceinte ; elle n'a pas vu depuis deux mois. On dit populairement VOIR SOPHIE dans le même sens.

— Voir ses juges, Aller chez eux pour les solliciter, leur recommander son procès.

— Ne voir personne, S'enfermer chez soi, faire dire qu'on n'y est pas : Baptiste, je NE VOIS PERSONNE de toute la matinée. Il vitre dans la retraite, ne faire ni ne recevoir de visite : Depuis la mort de sa femme il NE VOIT PLUS PERSONNE.

— Voir la fin de quelque chose, En venir à bout, l'épuiser : Je ne puis VOIR LA FIN DE ce liore. Je désire bien VOIR LA FIN de cette affaire. J'AURAI vu bientôt LA FIN de mes écus. Il n'y a rien dont on VOIT mieux LA FIN que d'une grande fortune. (La Bruy.)

— Quand des coquettes surannées ont au cœur d'un jeune homme attaché le grappin, Cela tient comme un diable, on n'en voit pas la fin. LA CHAUSSÉE.

— Voir la fin de quelqu'un, Occasionner sa mort : Je crois que tu veux VOIR MA FIN, toi.

— Voir le jour, Naître : Le pays où j'ai vu LE JOUR. Il vitre, exister : Tu vois le jour, Cinna ; mais ceux dont tu le tiens furent les ennemis de mon père et les miens. CORNEILLE.

— Être publié, en parlant d'un ouvrage ; être rendu public, en parlant d'un objet quelconque : Ce liore VERRA bientôt LE JOUR. Ces projets de loi n'ont pas encore vu LE JOUR.

— N'être pas digne de voir le jour, Être indigne de vivre, être tout à fait infâme.

— Voir naître quelqu'un, Exister au moment de sa naissance : Je suis plus vieux que vous, je vous AI vu NAÎTRE. Il se dit aussi du pays où du temps où a eu lieu la naissance : Le pays qui m'a vu NAÎTRE.

— Apollon présidait au jour qui m'a vu naître. VOLTAIRE.

— Voir la mort de près, Être sur le point de périr.

— Voir double, Avoir la vue trouble, ne pas distinguer nettement les objets.

— Voir la feuille à l'envers, V. FEUILLE.

— Avoir vu le feu, Avoir pris part à des combats : Comme c'est gauche un soldat qui n'a pas vu LE FEU ! (Scribe.)

— N'y voir que du feu, Être ébloui, ne rien distinguer : Un boulet de canon, ça vous étourdit, on n'y voit que du FEU. (Scribe.) Il s'agit de pas comprendre : Avez-vous compris ? — Je n'y AI vu que du FEU.

— Voir trente-six chandelles, Voir les étoiles en plein midi, Recevoir un coup violent à la tête, éprouver une émotion subite et en être ébloui.

— Avoir vu le loup, Être aguerri, expérimenté : Ne vous inquiétez pas de lui, il a vu LE LOUP. En parlant d'une femme, N'en être plus réduite à une pudique timidité : Oh ! celle-là A vu LE LOUP ; ne craignez pas de l'effaroucher.

— En avoir vu bien d'autres, S'être trouvé dans des circonstances bien autrement extraordinaires ou difficiles.

— Voir le coup de temps, Prévoir l'action d'un autre, et se tenir prêt à l'empêcher, à s'y opposer.

— Voir l'heure, le moment que, Être sur le point de, peu s'en falloir que : J'ai vu LE MOMENT qu'il allait tomber.

— Faire voir du pays à quelqu'un, Lui donner du mal, de la fatigue : Ne vous attaquez pas à lui ; il est homme à vous FAIRE VOIR DU PAYS.

— N'avoir rien vu de pareil à, Se dit à propos d'une chose tout à fait extraordinaire, inouïe : Vous n'AVEZ jamais RIEN vu DE PAREIL à cette scène.

— Voir de ses yeux, Voir personnellement, connaître pour avoir vu et non par oui-dire : Je ne vous dirai point, reprit l'autre, comment ; Mais enfin, je l'ai vu, vu de mes yeux, vous dis-je. LA FONTAINE.

— Voir d'un certain œil, Juger, apprécier d'une certaine façon : DE quel ŒIL VOIT-ELLE son beau-fils ? Il n'a pas vu ce mariage de bon ŒIL. L'envieux VOIT de mauvais ŒIL le bonheur d'autrui.

— Voir de près, Examiner attentivement : Je veux VOIR DE PRÈS toute cette affaire. Il N'êre que peu éloigné de : J'ai vu la mort DE PRÈS. J'ai vu DE PRÈS le danger.

— Voir de loin, Voir loin, Avoir de la pénétrance, de la pénétration : Voir clair et VOIR LOIN, c'est le plaisir suprême. (V. Chéribuliez.) VOIR DE LOIN n'empêche pas toujours de voir juste et distinctement. (E. de Gir.)

— Ne voir ou N'y voir pas plus loin que son nez, que le bout de son nez, Manquer tout à fait de perspicacité :

Capitaine renard allait de compagnie Avec son ami bouc des plus hauts encornés : Celui-ci ne voyait pas plus loin que son nez, L'autre était passé maître en fait de tromperie. LA FONTAINE.

— Voir de haut, Avoir une grande hauteur de vue, de jugement : Tout se tient et se lie, surtout pour qui voit DE HAUT. (Mme Guizot.)

— Voir venir, Apercevoir à distance quel'un ou quelque chose qui s'approche : Je VOIS VENIR votre frère. D'ici nous VERRONS VENIR la diligence.

— C'est faiblesse d'attendre Le mal qu'on voit venir sans vouloir s'en défendre. CORNEILLE.

— Pressentir, deviner à l'avance ce qu'une personne se propose de dire ou de faire : Je vous VOIS VENIR, vous allez me demander de l'argent. Je vous VOIS VENIR, vous voulez me tirer le ver du nez. (Destouches.) Il l'étudier la marche des faits ou des actions pour les juger et y pourvoir au besoin : Laissez faire ; il faut attendre et VOIR VENIR.

— Voir venir quelqu'un avec ses gros sabots, Deviner ce qu'il va faire ou dire, à cause de la maladresse qu'il met à cacher ses intentions.

— Faire voir, Montrer : FAIRE VOIR des animaux à la foire.

— Faites voir à l'Asie un autre Mithridate. RACINE.

— Donner le spectacle ou l'exemple de : FAIRE VOIR un grand courage.

— Mais fussiez-vous issu d'Hercule en droite ligne, Si vous ne faites voir qu'une bassesse indigne, Ce long amas d'aleux que vous difamez tous Sont autant de témoins qui parlent contre vous. BOILEAU.

— Prouver, démontrer : Je lui FÉRAI VOIR qu'il a tort. Je veux lui FAIRE VOIR qu'on ne se moque pas de moi.

— Faire beau voir, Se dit à propos d'un spectacle déplaçant ou ridicule que donne quel'un : Il FÉRAIT BEAU VOIR vous jeter à ses pieds. Il FAIT BEAU VOIR un vieillard faire de ces folies.

— Voir faire, Être témoin de quelque chose sans y prendre part :

Celui qui le premier a pu l'apercevoir En sera le gobeur ; l'autre le verra faire. LA FONTAINE.

— Laisser voir, Montrer de quelque manière, ne pas cacher entièrement : LAISSER VOIR de la jalousie, du ressentiment.

— Voir en songe, Croire voir en rêvant : Cet Hyrcanien Astyage commande de noyer son petit-fils Cyrus au berceau, parce qu'il a vu EN SONGE sa fille Mandane, mère de Cyrus, pisser si copieusement qu'elle inonde toute l'Asie. (Volt.)

— A voir, En voyant, quand on considère : A VOIR sa dépense, on le croirait millionnaire. A le VOIR ainsi vêtu, on lui donnerait l'aumône.

— Pour voir, Pour essayer, pour en faire l'expérience, pour bien juger : Essayez, POUR VOIR. Je voudrais qu'il m'attaquât, POUR VOIR.

— Être à voir, Offrir quelque attrait de curiosité : L'exposition EST à VOIR cette année.

— Voyons, Sorte d'exhortation usitée pour encourager à l'action, pour demander que l'on parle ou que l'on agisse : VOYONS, parlons. VOYONS, où est votre mal ? Allons, VOYONS, expliquez-vous.

— Vois-tu, Voyez-vous, Réflexion incidente destinée à attirer l'attention : L'argent, vois-tu, il n'y a que ceux qui en ont qui en

méditent. Il faut, voyez-vous, se défer du zèle de certains amis.

— Ne railons point de la magistrature, Vois-tu, je ne veux point être un juge en peinture. RACINE.

— Voyez ou Voir, Sert à exprimer un renvoi : VOYEZ plus haut. VOIR la page trente-deux.

— Voyons voir, Voyez voir, Pléonasme qu'on emploie familièrement pour dire Voyons, voyez, examinons, examinez.

— Que vois-je ? Sert à exprimer la surprise : QUE VOIS-JE ? vous ici !

— Allez-y voir, Invitation ironique que l'on fait à ceux qui montrent de l'incrédulité : Si vous ne le croyez pas, ALLEZ-Y VOIR.

— J'aime mieux le croire que d'y aller voir, Se dit pour exprimer à la fois un doute et une indifférence qui dispense de chercher à s'éclairer.

— Un beau venez-y voir, Un objet sans intérêt, sans valeur, sans mérite : Voilà qui est vraiment UN BEAU VENEZ-Y VOIR. (Mol.)

— Qui ne l'a pas vu n'a rien vu, Se dit d'une chose extrêmement remarquable.

— Ne voir les choses que par le trou d'une bouteille, Ne les voir, n'être à même de les apprécier que d'une façon étroite et imparfaite : Vous NE VOYEZ LES CHOSES QUE PAR LE TROU D'UNE BOUTEILLE. (Volt.)

— N'avoir jamais vu le soleil que par un trou, Être complètement dépourvu d'expérience.

— Je le vois d'ici, Se dit d'une personne ou d'une chose que l'on se représente comme si on les avait sous les yeux.

— Je lui ferai voir que son cheval n'est qu'une bête, Je lui prouverai qu'il est un sot. — Philos. Voir tout en Dieu. Attribuer tout à Dieu, même les impressions des sens et les actes de la conscience, comme faisait Malebranche.

— Pratit, Assigner quelqu'un pour voir dire et ordonner..., L'assigner pour qu'il soit présent lorsqu'on dira et ordonnera...

— Théâtre. Voir à l'huile et au gaz, Juger de l'effet d'une pièce à une répétition générale, le lustre et la rampe étant allumés.

— Jeux. Accepter de jouer le jeu : Je vois.

— v. n. ou intr. Voir à, Surveiller : VOYEZ un peu AUX ouvriers, je vous prie. Il s'occupe de, veiller à : VOYEZ à ce qu'il ne manque rien. Je VERRAI à vous faire souper. Ce n'est pas à moi à VOIR à vos affaires.

— Voir sur, Être tourné du côté de, être en face de : A gauche, on entrerait dans une belle salle à manger dont les fenêtres VOYAIENT sur la rue. (Balz.)

— Se voir v. pr. Être, pouvoir être vu : La ville se VOIT d'ici. Le vaisseau ne se VOIT pas encore.

— Arriver, se rencontrer : Cela s'EST vu quelquefois. Pareille fête ne s'est jamais vue.

— Voir sa personne ou son image : SE VOIR dans une glace.

— Se juger, se connaître, s'apprécier : Il faudrait se VOIR avec l'œil de son voisin. (Pétil-Senn.)

— On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain. LA FONTAINE.

— Souvent de nos défauts notre œil est écarté, Et nous ne nous voyons que du meilleur côté. V. HUGO.

— Être, se trouver : SE VOIR hat de tous. SE VOIR dans l'opulence. Quand on s'est vu riche, il est dur de cesser de l'être. (Marmon-tel.)

— Réciproq. S'apercevoir, se distinguer l'un l'autre : Le brouillard est si épais qu'on ne se voit plus à deux pas. L'idée de SE VOIR si peu de temps gâte tout le plaisir d'être ensemble. (J.-J. Rouss.) Il se faire des visites réciproques : Il y a dix ans que nous NOUS VOYONS.

— Quand on se voit beaucoup, on s'aime beaucoup (moins). C. BONJOUR.

— Ne pas être brouillés, avoir encore des relations amicales : Depuis cette affaire, nous avons cessé de nous VOIR. Il se dit quelquefois par menace, pour annoncer une querelle qu'on se propose de faire à quelqu'un : Eh bien ! nous nous verrons seul à seul chez Barbin. BOILEAU.

— Se faire voir, Se montrer, au propre et au figure : Un géant qui se FAIT VOIR à la foire. En abandonnant noblement ce qui nous quitte, on se FAIT VOIR au-dessus de ce qu'on perd. (Mme de Staël.)

— Du rang où notre esprit une fois s'est fait voir, Sans un fâcheux éclat nous ne saurions déchoir. BOILEAU.

— Impersonnell. Il se voit, On voit, il est, il existe : Tout est grand et admirable dans la nature ; il ne s'y voit rien qui ne soit marqué au coin de l'ouvrier. (La Bruy.)

— Gramm. Ne voir goutte. V. la note sur le mot GOUTTE.

— Syn. Voir, apercevoir, découvrir, etc. V. APERCEVOIR.

— Allus. littér. J'ai voulu voir ; j'ai vu. Hémistiche de Racine dans Athalie (acte II, scène VII). Athalie croit avoir fait disparaître toute la race de David ; mais un rêve étrange, au milieu duquel elle croit voir un enfant qui

lui perce le sein, éveille ses soupçons. Elle pénètre dans le temple et aperçoit le même enfant à l'autel, aux côtés du grand prêtre ; elle le fait venir en sa présence, et c'est alors qu'a lieu cette scène entre Athalie et Joas, l'une des plus belles qui soient au théâtre. Cette entrevue ne fait que confirmer les craintes d'Athalie, qui se retire en disant :

... Adieu, je sors contente ; J'ai voulu voir, j'ai vu. ...

Dans l'application, ce dernier hémistiche est toujours l'expression d'un doute éclairci, où il entre quelquefois un sentiment de colère, un ton de menace :

« Le Sage assure qu'on trouve dans son Théâtre de la foire des caractères, du plaisant, du naturel, de la variété. C'est beau-coup, et quoique ce fût ici un auteur parlant de ses propres écrits, j'ai cru un moment, sur sa parole, qu'il y aurait au moins quelque chose de tout cela, parce qu'enfin l'amour-propre d'un homme d'esprit ne laisse pas de différer de celui d'un sot. Je n'en connaissais rien, absolument rien ; j'ai voulu voir, j'ai vu, et non-seulement il n'y a pas, mais il ne peut y avoir dans ce genre de pièces rien de ce qu'on a voulu y voir. » LAHARPE.

« J'étais tenté de faire encore cette guerre d'Espagne, et je l'ai demandé, mais on m'a refusé. Une si belle occasion de m'aller faire estropier sur les pas des Césars ne reviendra plus pour moi, car si Dieu ne change mes résolutions, je mettrai bientôt mon armure au croc. Je sais à présent ce que c'est que la guerre et les guerriers ; je m'en vais et dis comme Athalie : J'ai voulu voir, j'ai vu. » P.-L. COURIER.

— Quiconque a beaucoup vu Peut avoir beaucoup retenu. Réflexion de La Fontaine, dans la fable de l'Hirondelle et les petits oiseaux :

Une hirondelle en ses voyages Avait beaucoup appris. Quiconque a beaucoup vu Peut avoir beaucoup retenu.

Les écrivains rappellent fréquemment ces deux vers :

« L'intention de l'évêque d'Avranches était de faire un livre profane, de fournir à la postérité des renseignements sur l'histoire de son siècle ; lui-même nous le dit. Dans sa longue carrière, il avait beaucoup vu, et ... Quiconque a beaucoup vu Peut avoir beaucoup retenu. » CHASSANG.

« Pour ma part, je me suis tout d'abord résigné à faire l'école buissonnière à la suite de Clément Marot, et, sans perdre de vue le but du voyage, je me suis arrêté à toutes les curiosités de la route. Je demanderai donc au lecteur la permission de continuer comme j'ai commencé. Si je m'attarde un peu, je n'en aurai que plus à dire l'arrivée comme l'hirondelle du bon La Fontaine, car ... Quiconque a beaucoup vu Peut avoir beaucoup retenu, et ici je prends l'engagement de raconter tout ce que j'aurai vu. » (Revue de l'instruction publique.)

VOIRE adv. (voir -e — lat. vere, vraiment). Vieux mot qui signifiait Oui : Êtes-vous des champs, ma mie ? — VOIRE, monsieur. (Bér. de Verv.)

— Par ext. Et même : Il est fort malade, car on a appelé le notaire, VOIRE le curé.

J'appelle un bon, voire un parfait hymen, Quand les conjoints se souffrent leurs sottises. LA FONTAINE.

— J'ai maints chapitres vus Qui pour néant se sont ainsi tenus, Chapitres non de rats, mais chapitres de moines, Voir chapitres de chanoines. LA FONTAINE.

— On dit souvent VOIRE MÊME, ce qui est un pléonasme : Une portière sait tout ce qui se passe dans une maison, VOIRE MÊME dans un hôtel. (Scribe.)

VOIREMENT adj. (voir -e -man — rad. voire). Vraiment, véritablement, en vérité : J'y suis tout entier, j'y suis VOIREMENT. (Montaigne.) Il y a VOIREMENT quelques articles qui semblent n'avoir plus aucun usage. (Saint François de Sales.) Il Vieux mot.

VOIRIE s. f. (voir -i). — Ce mot est pour voirie et vient de voyer, qui représente le latin viarius, inspecteur des chemins ; de via, voie, chemin, route. V. VOIE). Administr. Ensemble des services publics qui ont pour objet la police des voies publiques et des bâtiments ou constructions sur la voie publique : Être employé à la VOIRIE. Il Grande voirie, Administration des rues des villes et des grands chemins : La GRANDE VOIRIE a décidé l'élargissement de toutes ces rues. Il Petite voirie, Administration des chemins vicinaux.

— Féod. Charge héréditaire de certains fonctionnaires qui veillaient à la sûreté des routes.

— Lieu où l'on dépose les boues et immon-

dices : *Le Calvaire était la voirie de Jérusalem. Les anciens jetaient à la voirie les corps de certains criminels.*

— Par ext. Cadavre, débris d'animaux : *Le loup dévore les voiries les plus infectes.* (Buff.) *L'ibis suit pendant plus de cent lieues les caravanes qui vont à La Mecque, pour se repaître des voiries qu'elles laissent après elles.* (Buff.) *Ce fut un grand travail que de dessécher ce cloaque (Marly) de tous les environs qui y jetaient leurs voiries.* (St-Simon.) « Ce sera un vieilli.

Fig. Charogne, personne vile, méprisable :

Qui nous a fait recevoir parmi nous Cette voirie ? . . .

¶ Sens vieilli.

— Ordures et débris sans valeur, dans le langage des bouchers.

— **Encycl.** Administr. On distingue d'abord : 1° la grande voirie, qui comprend toutes les grandes voies de communication d'un intérêt général : les routes nationales et départementales, les routes stratégiques, les chemins de fer, les fleuves et rivières navigables ou flottables, les havres, ports et rades de commerce, les places et les rues des villes, bourgs et villages formant prolongement des routes, et les rues de Paris, qui font toutes partie de la grande voirie ; 2° la petite voirie, qui embrasse les rues et places non classées parmi les routes, les chemins vicinaux, les cours d'eau non navigables, enfin toutes les voies qui ne présentent qu'un intérêt local. Cette distinction existait sous l'ancien régime, mais elle reposait sur d'autres bases. On comprenait alors dans la grande voirie le tracé, l'ouverture, l'alignement et l'entretien des routes royales, les chemins communaux et toutes les rues des villes, bourgs ou villages, et dans la petite voirie la police de conservation de ces routes, chemins et rues.

On admet encore, et même plus généralement, deux autres distinctions : la voirie urbaine, comprenant toutes les voies situées dans les villes, bourgs ou villages, les rues, les places, les promenades, les avenues, les passages, et la voirie vicinale ou rurale, qui comprend les chemins vicinaux et les chemins ruraux.

Toutes ces voies de communication faisant, dans ce *Dictionnaire*, l'objet d'articles spéciaux, nous nous contenterons d'exposer ici, à grands traits, les différentes phases qu'a subies la législation sur la matière et de faire connaître les dispositions actuellement en vigueur.

Ce ne fut guère qu'à la fin du xiv^e siècle que la voirie fut réglementée en France d'une manière générale. Nous trouvons des lettres du roi (5 avril 1399) qui mettent l'entretien du pavé à la charge des propriétaires riverains. « Cette ordonnance, dit Dalloz qui a fait, dans son *Repertoire de législation*, un traité très-étendu et en même temps très-méthodique sur la matière, constitue encore aujourd'hui le droit local pour Paris. »

Le 19 janvier 1552, des lettres patentes ordonnèrent de planter des arbres le long des grands chemins et voiries.

Henri IV, ayant reconnu, ce sont les termes de l'édit de 1607, « combien il importait au public que les grands chemins, chaussées, ponts, passages, rivières, places publiques et rues des villes de cestuy notre royaume fussent rendus en tel estat que, pour le libre passage et commodité de nos sujets, ils n'y trouvassent aucun destourbier ou empeschement... », « fixa par cet édit les attributions du grand voyer, indiquant la juridiction en matière de voirie, ainsi que la police des rues et chemins. Cette dignité de grand voyer de France, créée par un édit de 1599, fut supprimée en 1626. Le grand voyer « avait l'autorité et superintendance sur tous les voyers établis et qui le pourroient être en toutes et chacune des villes du royaume. » Ce fonctionnaire, dans les premiers temps de son institution, jouissait de droits singuliers. Par exemple, chaque duel lui rapportait 15 sous pour le loyer de la place où il avait lieu ; chaque marchand lui devait un objet de son commerce ; ainsi, le cordonnier lui devait une paire de pantoufles ; le boucher, un pied de veau ; le mercier, deux aiguilles ; le pâtissier, un gâteau, etc.

Le 22 septembre 1600, le prévôt de Paris, par mesure de police générale, enjoignit aux propriétaires de prendre alignement avant de construire ou réparer.

Un arrêt du conseil de 1765 contient les permissions de construire et les alignements sur les routes : « Fait Sa Majesté défense à tous particuliers, propriétaires ou autres, de construire, reconstruire ou réparer aucuns édifices, poser échoppes ou choses saillantes le long des routes, sans en avoir obtenu les alignements ou permissions desdits trésoriers de France, commissaires de Sa Majesté, ou, dans le cas ci-dessus spécifié, d'un autre trésorier de France dudit bureau des finances, à peine de démolition desdits ouvrages, confiscation des matériaux et de 300 livres d'amende. » Cet arrêt ne fait qu'étendre à tout le royaume les dispositions d'une ordonnance du bureau des finances de la généralité de Paris (1754).

En 1776, un arrêt divisa les routes en quatre catégories.

Jusqu'à la Révolution, la voirie fut réglementée par un grand nombre d'ordonnances

xv.

du bureau des finances, par des déclarations royales et par plusieurs arrêts du conseil d'Etat. La grande voirie relevait alors, à Paris, du bureau des finances de la généralité, et la petite des commissaires généraux de la voirie.

Un des plus grands bienfaits de la Révolution fut d'abolir tous les droits que possédaient les seigneurs sur toutes les voies publiques.

Sous l'empire de la législation actuelle, les maires ont l'administration de la voirie ainsi que de la police municipale, et les tribunaux de simple police connaissent des contraventions commises en cette matière.

Il arrive souvent que, par suite de l'exécution de travaux de voirie, les immeubles joignant les voies nouvelles acquièrent une plus-value considérable. Ce cas a été prévu par la loi du 16 septembre 1807, d'après laquelle les propriétaires de ces immeubles peuvent être contraints de payer une indemnité. Cette indemnité de plus-value, qui peut évaluer la moitié de la valeur acquise par les propriétés, est réglée par une commission spéciale ; elle est acquittable soit en argent ou en rentes constituées à 4 pour 100 net, soit par le délaissement d'une portion de l'immeuble. La loi de 1841 n, en outre, décide que, si l'exécution des travaux doit procurer une augmentation de valeur immédiate et spéciale au restant de la propriété, cette augmentation devra être prise en considération dans l'évaluation du montant de l'indemnité à allouer (art. 51).

L'alignement et l'autorisation de construire sont donnés par écrit dans les formes d'un acte administratif, on ne saurait y suppléer par une autorisation verbale ou tacite.

En matière de grande voirie, c'est au préfet qu'il appartient de délivrer l'alignement et l'autorisation de construire. Il peut arriver que, soit par vétusté, soit par vice de construction, un bâtiment joignant la voie publique menace ruine ; le préfet ou le maire, suivant qu'il s'agit de grande voirie ou de voirie urbaine, sont compétents pour en ordonner la démolition. Un bâtiment peut être démolé pour cause de péril dans les cas suivants : lorsque, par vétusté, une ou plusieurs jambes étrières sont en mauvais état ; lorsque le mur de face sur la voie publique est en surplomb de plus de moitié de son épaisseur ; lorsque le mur de face sur la voie publique est à fruit et qu'il a occasionné sur la face opposée un surplomb égal au fruit de la façade sur la voie publique ; lorsque les fondations sont vicieuses ; lorsque, dans les parties inférieures du mur de face, il existe un bombement égal au surplomb. Les contraventions, en matière de grande voirie, sont constatées par les adjoints, les ingénieurs et les conducteurs des ponts et chaussées, les piqueurs des ponts et chaussées, les cantonniers, les gardes champêtres, les commissaires de police et la gendarmerie. Le conseil de préfecture, sauf recours au conseil d'Etat, est compétent pour connaître de ces contraventions.

Lorsqu'il s'agit de voirie urbaine, c'est au maire, sauf approbation préfectorale, qu'il appartient de délivrer l'alignement. Le maire est encore chargé de réglementer les ouvrages en saillie, la disposition des gouttières destinées à l'écoulement des eaux pluviales et tout ce qui concerne le balayage des rues, de prohiber les constructions en bois lorsque ces constructions peuvent augmenter les chances d'incendie.

Contraventions. Sont punis d'une amende de 1 franc à 5 francs (code pén., art. 471) et, en cas de récidive, d'un emprisonnement de trois jours au plus : 1° les particuliers qui négligent de nettoyer les rues et passages dans les communes où ce soin est laissé aux habitants ; 2° ceux qui embarrassent la voie publique en y déposant ou y laissant sans nécessité des matériaux ou des choses quelconques qui empêchent ou diminuent la liberté ou la sûreté du passage ; 3° ceux qui, en contravention aux lois et règlements, négligent d'éclairer les matériaux par eux entreposés ou les excavations par eux faites dans les rues et places publiques ; cette contravention ne peut être excusée sous le prétexte que la largeur de la voie publique et la place qu'y occupaient les matériaux déposés devaient prévenir tout accident, ou que ces matériaux n'étaient arrivés qu'après le départ des ouvriers dans le lieu où ils avaient été déposés (cass., 8 nov. 1849). L'éclairage des matériaux déposés sur la voie publique est obligatoire toute la nuit et pendant toutes les saisons (cass., 21 sept. 1849) ; 4° ceux qui négligent ou refusent d'exécuter les règlements ou arrêtés concernant la petite voirie ou d'obéir à la sommation émanée de l'autorité administrative de réparer ou de démolir les édifices menaçant ruine ; 5° ceux qui jettent ou exposent au devant de leurs édifices des choses de nature à nuire par leur chute ou par des exhalaisons insalubres ; 6° ceux qui auront contrevenu aux règlements légalement faits par l'autorité administrative, et ceux qui ne se seront pas conformés aux règlements ou arrêtés publiés par l'autorité municipale en vertu des articles 3 et 4, titre XI de la loi des 16-24 août 1790 et de l'article 46, titre 1^{er} de la loi des 19-22 juillet 1791.

La voirie de Paris est réglementée par une législation spéciale ; toutes les rues de la capitale sont soumises au régime de la grande voirie. A Paris, c'est le préfet de la Seine qui délivre les alignements et qui accorde les permissions nécessaires à l'établissement des ouvrages en saillie. Le préfet est assisté par des commissaires voyers. Pour la sûreté de la circulation, si active à Paris, il importait de prendre des mesures spéciales. Voici quelles sont les principales défenses qui sont faites aux propriétaires, et qu'on trouve dans l'ordonnance du 24 décembre 1823 : Il est défendu d'établir des barrières fixes au devant des maisons, tant dans les rues et places que sur les boulevards, à moins qu'elles ne soient reconnues nécessaires à la propriété et qu'elles ne gênent point la circulation. Dans aucun cas, la saillie de ces barrières ne doit excéder 1m,50. On ne peut placer des bancs au devant des maisons que dans les rues qui ont au moins 10 mètres de largeur. Les bancs doivent être en pierre, ne pas dépasser l'alignement de la base des bornes et être établis, dans toute leur longueur, sur maçonnerie pleine et chanfreinée. Il est également défendu de construire des perrons en saillie sur la voie publique. Il est permis d'établir des bornes aux angles saillants des maisons formant encadrement de rue ; mais lorsque ces encadrements seront disposés en pan coupé de 0m,60 au moins et de 1 mètre de largeur au plus, une seule borne sera placée au milieu du pan coupé. On ne peut établir de grands balcons que dans les places et carrefours et dans les rues de 10 mètres de largeur et au-dessus, et leur établissement n'est autorisé qu'après une enquête de commodo et incommodo. Aucuns tableaux, enseignes, montres, étalages et attributs quelconques ne seront suspendus, attachés ni appliqués, soit aux balcons, soit aux auvents. On peut néanmoins placer sous les auvents des tableaux ou plafonds en bois, à la condition qu'ils soient posés dans une direction inclinée. Tout étalage formé de pièces d'étoffe disposées en draperie et guirlande et formant saillie est interdit au rez-de-chaussée. Aucun tuyau de poêle ne peut déboucher sur la voie publique. Les perches et étendoirs des blanchisseuses, teinturiers, dégraisseurs, couveteurs, etc., ne peuvent être établis que dans des rues écartées et peu fréquentées, et après enquête. Les évier pour l'écoulement des eaux ménagères sont permis, mais leur orifice extérieur ne doit pas s'élever à plus de 0m,10 au-dessus du pavé de la rue. Aucune construction en encorbellement n'est tolérée. La hauteur des façades des maisons bordant les voies publiques est déterminée par la largeur légale de ces voies. Cette hauteur, qui est mesurée du trottoir ou du pavé au pied des façades des bâtiments, et prise dans tous les cas au milieu de ces façades, ne peut excéder, y compris les entablements, attiques et toutes les constructions à plomb du mur de face, savoir : 11m,70 pour les voies publiques au-dessous de 7m,80 de largeur ; 14m,60 pour les voies publiques de 7m,80 et au-dessus jusqu'à 9m,75 ; 17m,55 pour les voies publiques de 9m,75 et au-dessus. Enfin, la plus grande hauteur des bâtiments est fixée à 20 mètres dans les rues ou boulevards de 20 mètres de largeur et au-dessus, mais à la charge par les constructeurs de ne faire, en aucun cas, au-dessus du rez-de-chaussée plus de cinq étages carrés, entre-sol compris (décret du 27 juillet 1859). Le premier établissement du numérotage des maisons est fait par la ville, mais son entretien est à la charge des propriétaires ; la ville de Paris supporte, en outre, les frais d'inscription du nom des rues ; cette dépense est, du reste, à la charge de toutes les communes. Mais les propriétaires dont les maisons sont situées à l'encadrement des rues doivent disposer leurs constructions de manière à permettre le placement de l'inscription du nom de la rue.

Aux termes du décret du 26 mars 1832, dans tout projet d'expropriation pour l'élargissement, le redressement ou la formation des rues de Paris, l'administration a la faculté de comprendre la totalité des immeubles atteints, lorsqu'elle juge que les parties restantes ne sont pas d'une étendue ou d'une forme qui permette d'y élever des constructions salubres ; dans ce cas, l'indication des parties est faite sur le plan soumis à l'enquête, et il est fait mention du projet de l'administration dans l'avertissement dressé conformément à la loi du 3 mai 1841. Les parcelles de terrain acquises en dehors des alignements et non susceptibles de recevoir des constructions salubres sont réunies aux propriétés contiguës, soit à l'amiable, soit par l'expropriation de ces propriétés. Tout constructeur de maisons doit, avant de se mettre à l'œuvre, non-seulement demander l'alignement, mais encore le nivellement de la voie publique au devant de son terrain. Il doit, en outre, adresser à l'administration un plan et des coupes cotés des constructions qu'il projette et se soumettre aux prescriptions qui lui seront faites dans l'intérêt de la sûreté publique et de la salubrité. Vingt jours après cette transmission au secrétariat de la préfecture de la Seine, le constructeur peut, s'il ne lui a été notifié aucune injonction, commencer ses travaux d'après son plan. Tout architecte constructeur doit remettre à la préfecture une coupe géologique des fouilles pour fondation de bâtiment. Toute construction nouvelle

dans une rue pourvue d'égouts doit être disposée de manière à y conduire les eaux pluviales et ménagères. La façade des maisons doit être constamment tenue en bon état de propreté. Sur l'injonction qui sera faite par l'autorité municipale au propriétaire, celui-ci devra gratter, repeindre ou badigeonner sa maison au moins une fois tous les dix ans, à peine d'une amende qui ne pourra excéder 100 francs. Les propriétaires riverains des voies publiques empierrées ont à supporter les frais de premier établissement des travaux, d'après les règles qui existent à l'égard des propriétaires riverains des rues pavées.

Toutes ces dispositions, que contient le décret du 26 mars 1852, ont été appliquées à un grand nombre de villes, sur leur demande, par des décrets spéciaux, rendus dans la forme des règlements d'administration publique.

— **Voies d'immondices.** On porte dans ces voiries des ossements d'animaux, des débris de charognes, des débris de végétaux, des cendres, des débris minéraux de dernière espèce et des boues. A Paris, où l'on enlève chaque jour 400 à 500 mètres cubes d'immondices, il existait, il y a une vingtaine d'années, trois dépôts d'immondices : à l'entrée de Vincennes, à Montrouge et à Clichy. Les réclamations énergiques des habitants du voisinage les ont fait supprimer complètement. Il est cependant beaucoup de villes où ces voiries d'immondices existent encore. Elles sont à ciel ouvert, disposées en amas, entourées de flaques d'eau croupissante, le tout dégageant, surtout pendant les chaleurs, une odeur infecte. Ces émanations peuvent amener de graves accidents. Dans les villes où l'on est encore obligé de conserver les voiries comme dépôts intermédiaires publics, on peut en faire disparaître la plupart des inconvénients par une construction convenable. Les dispositions que l'on doit chercher à obtenir sont les suivantes : 1° un triage convenable des matières à leur arrivée, triage qui a pour but de séparer les matières les plus azotées de celles qui le sont moins ; 2° un écoulement facile des eaux qui sortent du dépôt, écoulement qui doit avoir lieu dans des canaux fermés ; 3° l'enfouissement des matières les plus azotées et les plus infectes pour les convertir en terreau. Chevalier a proposé de renfermer les immondices dans de grands bâtiments fermés, munis de cheminées d'aérage. Ce moyen, certainement excellent, serait inapplicable dans beaucoup de localités, à cause de leur prix de construction et d'installation. Relativement aux dépôts privés de gadoue, on ne peut les supprimer complètement, attendu qu'il est nécessaire que les immondices subissent une fermentation putride suffisante avant d'être bons à employer comme engrais ; il faudra leur appliquer, autant que possible, les règles que nous avons tracées plus haut ; nous ajouterons seulement, en terminant, que l'ordonnance de 1839 a réglé quelques-unes des conditions à observer.

Cette ordonnance range les voiries dans les établissements insalubres de première classe ; elle oblige de les établir à 200 mètres au moins de toute habitation, à 100 mètres des grandes routes ou des routes départementales. Les matières doivent être étendues sur le sol, dans les vingt-quatre heures qui suivent leur apport aux champs. Les fumiers ordinaires, qui proviennent des chevaux, des vaches et des moutons, ne sont pas compris dans cette classe d'immondices.

— **Voies de matières fécales.** Les voiries de matières fécales constituent un mal nécessaire, et on ne pourra probablement pas les supprimer complètement. Les matières doivent, en effet, être enlevées du sein des villes et conduites dans un endroit spécial, dans le but de constituer un dépôt où l'industrie et l'agriculture viennent prendre des matières premières destinées à être utilisées. Les matières fécales destinées à constituer ces voiries, ces dépôts temporaires, sont celles de l'homme et des animaux carnivores ; car celles qui proviennent des animaux herbivores sont loin de donner les mêmes produits infects par la décomposition ; aussi peuvent-elles être conservées dans le voisinage des habitations, jusqu'à ce qu'elles aient éprouvé la fermentation qu'il est nécessaire de leur laisser subir avant de les employer comme engrais. L'étude des voiries de matières fécales, à Paris, éclairera beaucoup la question hygiénique qui s'y rapporte. Nous suivrons ici M. Tardieu, dans l'exposé qu'il en a fait. De 1726 à 1781, il y avait à Paris trois voiries de matières fécales, une dans le faubourg Saint-Marceau, une à Montfaucon. En 1781, cette dernière fut seule conservée ; des réclamations nombreuses fondées sur son insalubrité reconnue conduisirent enfin l'administration municipale à la supprimer, et à la remplacer par l'état de choses actuel, qui nous semble devoir être donné comme modèle à toutes les grandes villes. A Paris, la voirie de matières fécales est composée de deux parties : 1° un dépôt situé au port d'embarquement, à la Villette, et qui sert au déversement et au départ des matières extraites par la vidange des fosses ; 2° une voirie dans la forêt de Bondy, où sont entrainées, d'une part, les matières liquides par un conduit souterrain, et, d'autre part, les

matières solides par des bateaux naviguant sur le canal. Pour bien comprendre le mécanisme ingénieux de la voirie nouvelle, il faut savoir qu'une ordonnance de police du 8 novembre 1851 exige deux conditions qu'il est indispensable de remplir pour que la vidange et le départ des fosses se fassent avec le plus de salubrité possible. D'après cette ordonnance, la séparation des matières solides et des matières liquides doit avoir lieu dans la fosse même, et, de plus, les matières contenues dans cette fosse doivent être désinfectées avant d'en avoir été extraites. Le dépotoir est formé d'un bâtiment central contenant neuf galeries parallèles de citernes placées au-dessous et de conduits destinés soit à amener l'eau du canal de l'Ourcq, soit à transmettre les parties liquides à Bondy par un canal souterrain. Il y a deux machines à vapeur destinées à refouler dans ce dernier les matières liquides versées dans les galeries et, de là, dans les citernes, pour les conduire jusqu'à Bondy; elles ont de plus pour but de puiser l'eau dans le canal pour aider au refoulement et à l'expulsion des produits liquides. Ces diverses opérations ont lieu la nuit. La vidange se fait dans le bâtiment où sont situées les galeries, et toutes les précautions sont tellement bien prises, qu'aucune odeur ne peut sortir au dehors. La voirie de Bondy est située sur les bords du canal, au-dessus du village de Bondy. Elle est encadrée de tous côtés par la forêt, qui forme une sorte d'abri naturel contre les émanations. Cette voirie a 1 kilomètre de longueur; tous les liquides qui arrivent par les conduits souterrains sont immédiatement conduits dans une fabrique de sels ammoniacaux établie au nord de la voirie, et ce n'est qu'après avoir été épuisés que ces liquides sont repris par une conduite de retour qui les ramène dans la Seine, où ils se perdent à la hauteur de Labriche, près de Saint-Denis; quant aux parties solides, elles sont soumises à la dessiccation et converties en poudrette; cette dernière opération se fait même dans les voiries particulières; aux environs de Paris, il y en a plusieurs, parmi lesquelles on peut citer comme ayant une certaine importance celles de Bercy et de La Chapelle. Dans le nord de la France et dans quelques pays étrangers, on se sert pour remplacer nos voiries de citernes à engrais. Les matières extraites des latrines sont directement transportées dans des fosses bien closes, où on les laisse séjourner plus ou moins longtemps, pour ensuite, sans aucune préparation, être directement enlevées et répandues dans le sol. Ces citernes ne donnent aucune odeur; le seul inconvénient qu'elles présentent résulte des émanations fétides qui s'échappent lors du chargement et du déchargement de l'engrais. Ces établissements ne sont donc ni insalubres ni dangereux, comme on la prétend.

Causes d'insalubrité des voiries. Nous suivrons encore Tardieu dans l'étude de ces conditions, dont il fait cinq classes : 1^o l'emplacement sur lequel la voirie est établie. C'est ainsi que le rapprochement plus ou moins grand des habitations, les vents régnant habituellement et pouvant porter ces émanations fétides dans la direction de ces dernières, sont autant de conditions désavantageuses dont on doit tenir compte dans l'établissement d'une voirie; 2^o le sol peut être sec ou humide, il peut être perméable ou imperméable; la perméabilité est surtout une des conditions les plus désavantageuses. C'est ainsi qu'autrefois la voirie de Montfaucon était établie sur un sol perméable et aléluient infecter une partie des puits et même des caves du faubourg du Temple; 3^o la nature des matières. M. Tardieu cite à cet égard des faits bien curieux et d'après lesquels les matières présentent des qualités différentes, suivant qu'elles viennent de quartiers pauvres ou de quartiers riches, d'habitations isolées ou de casernes, etc. Il ressort en particulier de ces faits que les matières sont d'autant plus fétides qu'elles proviennent de quartiers plus pauvres; 4^o le système de vidange. La séparation préalable dans la fosse des matières solides et des matières liquides, l'arrivage isolé des unes et des autres à la voirie, enfin la désinfection préalable dans la fosse même sont les conditions les plus avantageuses pour que l'insalubrité soit la moins grande possible; 5^o le mode d'exploitation des voiries; c'est ainsi qu'il est incontestable que l'insalubrité sera d'autant moins grande que le mode se rapprochera davantage de celui employé à Paris. Les dépôts de matières fécales ne peuvent être organisés partout comme dans les grandes cités, ou au moins dans les villes d'une certaine importance. Il y a une foule de localités où le système ancien des voiries de matières fécales est nécessairement en vigueur. Il y a donc lieu de s'occuper de leurs conditions d'insalubrité et des moyens d'y remédier. Dans le système ancien, les matières sont déposées dans des fosses plus ou moins vastes, plus ou moins profondes et elles y dégagent des ferments de vapeur putride. Pour y remédier, on doit chercher soit à conduire les matières liquides dans des puisards absorbants, soit à les diriger par des conduits souterrains, et, autant que possible, dans les cours d'eau qui ne traversent pas ensuite les cités d'où proviennent ces

matières. Il arrive souvent qu'on y jette du terreau usé, de la tourbe, des cendres de tourbe et d'autres matières inertes capables d'augmenter ainsi la quantité d'engrais. Quant aux matières solides qu'on trouve au fond après l'épuisement des matières liquides, elles doivent nécessairement être étalées sur les terrains voisins des voiries et divisées ensuite au moyen de la herse. Une fois desséchées, elles doivent être passées au crible, puis mises en monceaux plus ou moins volumineux jusqu'à ce qu'elles soient bonnes pour l'agriculture. Pendant ces dernières opérations, les matières dégagent nécessairement des vapeurs fétides qui se répandent surtout dans la direction où soufflent les vents régnants. C'est principalement ce qui arrive quand ces amas, venant à s'échauffer considérablement, éprouvent une fermentation active et se décomposent rapidement. Dans ces cas divers, le dégagement des vapeurs fétides des matières fécales est-il nuisible à la santé? C'est une question qui n'est pas encore complètement résolue. Il paraît cependant que l'opinion de Parent-Duchâtelet, bien qu'un peu exagérée, est au fond vraie, et que ces vapeurs, disséminées dans l'espace, n'ont aucune influence nuisible sur la santé. Pour terminer ce qui est relatif à l'assainissement des matières fécales, il faut dire un mot des désinfectants, que Tardieu classe en deux ordres : 1^o ceux qui agissent physiquement en absorbant les gaz putrides; 2^o les substances qui agissent chimiquement en modifiant la composition des matières. Cette question de la désinfection des matières fécales et urinaires dans les fosses a pris aujourd'hui une grande importance, car elle se rattache directement à celle des engrais. Dans les procédés actuels, une partie très-notable des substances fertilisantes se trouve perdue, au grand dommage de l'agriculture; aussi l'étude de la transformation immédiate des résidus divers en engrais est-elle à l'ordre du jour. Restituer à la terre toutes les matières azotées, salines, etc., qu'elle a données, tel est le problème qui intéresse à la fois et la salubrité et l'économie rurale.

— **Voies d'animaux morts.** Elles sont destinées à servir de dépôt aux cadavres des animaux domestiques qui ne servent pas à l'alimentation, ou à ceux des animaux comestibles qui, par suite d'une circonstance quelconque et en particulier de leurs altérations, ne sont plus propres à cet usage. Autrefois, ces voiries, et en particulier à Paris, étaient placées à côté des voiries de matières fécales; on y laissait les chairs dépouillées exposées à l'air; elles s'y décomposaient et laissaient dégager une masse énorme de vapeurs fétides. C'est en 1812 que les progrès de la chimie industrielle commencèrent à faire changer un tel état de choses, et à Paris il n'existe plus de voirie d'animaux morts; il n'y a plus que des chantiers d'équarrissage. V. ce mot.

VOIRINE s. f. (voir-i-ne — du vieux français *voire*, verre). Double de *voirine*, Pierre fine qu'on collait sur du verre coloré, pour augmenter son éclat et son épaisseur apparente.

VOIROL (Théo; hite, baron), général français, né à Tavane (Suisse) en 1781, mort à Besançon en 1853. Il était commis marchand à Bâle, lorsqu'il s'enrôla dans le bataillon auxiliaire du Mont-Terrible. Voirol prit part comme sous-lieutenant à la bataille d'Austerlitz, combattit ensuite à Polusk et en Espagne, où il fut promu chef de bataillon, et fit la campagne de Russie en 1812. Promu colonel l'année suivante, il se distingua pendant la campagne de France, notamment à Nogent-sur-Seine et à Bar-sur-Aube (1814), et reçut de Napoléon le grade de général de brigade. Pendant les Cent-Jours, Voirol coopéra à la défense de Strasbourg. Au début de la seconde Restauration, il tomba en disgrâce, et son grade de général de brigade lui fut enlevé; mais on le lui rendit en 1823. En 1828, il devint inspecteur de la 9^e division militaire. Les campagnes de Belgique, qu'il fit en 1831 et 1832, lui valurent les épaulettes de général de division (1833). Après avoir été commandant des forces militaires de l'Algérie, il reçut le commandement de la 5^e division militaire à Strasbourg. Lorsque Louis-Napoléon Bonaparte essaya de soulever la garnison de cette ville, il fit prisonnier le général Voirol, qui fut délivré presque aussitôt. Louis-Philippe lui donna un siège à la Chambre des pairs et des lettres de grande naturalisation (1839); toutefois, à la suite du procès de Louis Bonaparte, il fut rappelé de Strasbourg, et quelque temps après il reçut le commandement de la 6^e division militaire, qu'il garda jusqu'à la révolution de 1848. Le 17 avril de la même année, il fut mis à la retraite.

VOIRON, ville de France (Isère), ch.-l. de cant., arrond. et à 25 kilom. N.-O. de Grenoble, sur la Morge, au pied de la montagne de Voyse; pop. aggl., 7,500 hab. — pop. tot., 10,262 hab. Papeteries, aciéries, tannerie, fonderie; fabriques de chandelles, toiles, liqueurs; forges. Commerce de fil à tisser, chanvre, toiles, bestiaux, liqueurs et poterie. Cette petite ville est bien bâtie, propre et assez bien percée. On y voit une belle place d'armes, ornée d'une fontaine monumentale, et une tour ronde, seul débris d'un ancien château des comtes de Savoie.

VOIS (René de), théologien français, né à Poitiers en 1665, mort en 1738. Il appartenait à l'ordre des carmes, dont il fut commissaire apostolique en Angleterre et commissaire général en France. On a de lui : *Remarques historiques de l'occasion de la sainte hostie miraculeuse de Saint-Jean-en-Grève* (Paris, 1725-1727, 2 vol. in-12).

VOISE, petite rivière de France. Elle prend sa source sur le plateau de la Beauce (Eure-et-Loir), dans le canton d'Auneau, coule au N.-O., baigne Gallardon, Armonville et se jette dans l'Eure, à Maintenon, après un cours de 45 kilom.

VOISENON (Claude-Henri de Fusée, abbé de), littérateur français, né au château de Voisenon, près de Melun, en 1708, mort au même lieu en 1775. Il vint au monde très-débilé et accablé d'infirmités précoces; aussi avait-il coutume de dire : « La nature m'a formé dans un moment de distraction. » Cela ne l'empêcha pas d'atteindre l'âge de soixante-sept ans. Voisenon fut sous la direction de son père, qui se chargea de son éducation, des progrès rapides, et en cinq années il dépassa son professeur. Son goût pour la poésie se révéla de bonne heure, et il avait à peine onze ans quand il adressa une épître à Voltaire. La réponse qu'il reçut l'encouragea, et il revint à la charge. Ce fut alors que Voltaire lui écrivit : « Vous aimez les vers; je vous le préis, vous en ferez, et de charmants; soyez mon élève et venez me voir. » Voisenon s'empressa de rendre visite à l'auteur de *Candide*, et ainsi s'établit une amitié inaltérable entre l'abbé et le grand philosophe, qui l'appela son *cher ami Grotesque*. Il alla ensuite à Paris, où Mme Doubilet, sa marraine, le fit admettre dans les meilleures sociétés, où sa vivacité d'intelligence, son fin badinage, le pétilement de sa conversation, qui le faisait qualifier par le marquis de Polignac de *Petite poignée de puce*, le classèrent immédiatement parmi les esprits les plus brillants de l'époque.

Ce fut par l'intermédiaire du comédien Le Grand, auquel il avait communiqué quelques essais informés, que Voisenon aborda le théâtre; il donna tour à tour *L'ombre de Molière*, *l'Ecole du monde* et le *Retour de l'ombre de Molière*. La première et la troisième de ces pièces, où l'esprit abonde, firent bien augurer de l'avenir de l'auteur. Quant à *L'Ecole du monde*, ce n'est qu'un titre heureux; on ne trouve dans la pièce ni action ni intrigue.

En raison de sa faible complexion, son père le poussait à entrer dans les ordres; il ne se pressait pas de prendre un parti, quand un inconvénient fortuit vint mettre fin à ses hésitations. Ayant offensé par quelques propos imprudents un officier, il dut se battre en duel et blessa son adversaire. Voisenon, désespéré de cet événement, entra au séminaire et s'adonna à l'étude de la théologie. Henriot, évêque de Boulogne-sur-Mer, son parent, le fit chanoine de son église, l'ordonna prêtre, puis le fit grand vicaire. Bien que la profession cléricale ne fut pas absolument sympathique au jeune abbé, il sut se concilier l'estime de la ville et du clergé de Boulogne, qui envoyèrent une députation au cardinal Fleury pour demander que le grand vicaire fût promu au siège vacant à la mort de Henriot. L'abbé, ayant eu vent de cette démarche si honorable pour lui, se rendit pendant la nuit à Versailles, courut chez le ministre et le supplia de repousser la requête qui allait lui être présentée par les Boulognais. Le ministre lui donna, au lieu de l'évêché, l'abbaye royale de Jard, qui n'obligeait pas à la résidence. Voisenon, redevenu libre, s'adonna de nouveau à la poésie et se remit de plus belle à hanter les cercles littéraires de Paris, dont surtout : celui dont Voltaire et le marquis du Châtelet étaient les chefs, et celui de Mlle Quinault du Frêne, dont faisaient partie, entre autres, Crébillon fils, Fagan, Moncrif, Collé et Ducloux. Les membres de cette spirituelle assemblée dînaient tantôt chez le comte de Caylus, tantôt chez Mlle Quinault. Là, chacun payait son écot en prose ou en vers. Voisenon prit une part active à la rédaction des recueils collectifs que publia cette petite Académie, parmi lesquels il en est deux entièrement de lui : les *Bals de bois* et les *Fêtes roulantes*; il fit aussi la plupart des contes qu'on réunit en 2 vol. in-12.

L'ancien vicaire général hésitait à écrire de nouveau pour la scène; ses scrupules furent vaincus par Mlle Quinault, qui lui fournit le sujet de la *Coquette fixée* (1746), pièce qui réussit pleinement, ainsi que le *Reveti de Thalie*, les *Mariages assortis* (1744), la *Jeune Grecque* et divers opéras, *L'Amour et Psyché*, *Hydas et Zélis*, *Jupiter et Calisto*. Voisenon écrivit aussi, à la même époque, des oratorios, les *Fureurs de Saül*, les *Israélites sur la montagne d'Horeb*. Admis à la cour, l'abbé de Voisenon séduisit par les agréments de son esprit le duc de Choiseul, qui voulut lui confier un poste diplomatique; il refusa en prétextant des motifs de santé; le duc, alors, chercha un autre moyen de lui témoigner son estime. Il le fit charger par Louis XV de composer les *Essais historiques*, travail dont le roi avait en l'idée, et obtint pour lui une pension de 6,000 livres sur les affaires étrangères. Voisenon, alors en crédit, sut user de l'amitié du prince et de Mme de Pompadour en faveur de divers gens de lettres.

Le duc de Choiseul lui ayant ouvert les archives des affaires étrangères, il y puisa bon nombre de matériaux historiques. Il en résulta des travaux dont nous n'avons que des fragments relatifs aux négociations de la paix d'Utrecht et au ministère de Colbert. L'abbé pouvait, s'il l'eût voulu, se faire nommer historiographe de France, l'emploi étant vacant; mais cela ne le tenta point.

Nous voyons ensuite Voisenon ministre plénipotentiaire, près la cour de France, du prince-évêque de Spire, et reprenant « quelques négociations interrompues depuis longtemps, qu'il termina à la satisfaction de l'évêque, de la cour de France, et peut-être à son grand étonnement. »

En 1763, l'Académie française le choisit pour remplacer le tragique Crébillon. C'était passer du grave au doix. Voisenon fut un académicien modèle pour le goût, l'exactitude, le jugement et fit les honneurs de la compagnie au roi de Danemark et au prince héritaire de Brunswick. Son élection n'avait pas marché toute seule. On lui reprochait certains ouvrages licencieux et des contes où, selon l'expression de Laharpe, l'ordure est mise en calembours. Ces contes, qui ne furent imprimés que clandestinement et se vendirent sous le manteau sont : le *Sultan Misapouf* (Londres, 1746); *Zulmis et Zemaidé* (1747); *l'Histoire de la félicité*; *Thémidore* (Amsterdam, 1751); *Tant mieux pour elle* (Liège, 1760). Il était de plus l'amant en titre de Mme Favart, et sa vie n'était pas des plus régulières. A la suite d'une maladie qui le mit en danger de mort, il n'obtint l'absolution que grâce à un recours au pape et à la condition de donner 1,000 écus au saint-siège, 6,000 francs aux pauvres, et de promettre de lire son bréviaire tous les matins. Le pape s'étant montré de bonne composition, l'Académie ne pouvait faire une longue résistance, et l'abbé de Voisenon fut élu, principalement sur la recommandation de Voltaire.

Voisenon était habile à lancer le mot et en a fait d'excellents. Exemple : « Henri IV fut un grand roi; Louis XIV fut le roi d'un beau règne. »

Lorsqu'il se sentit mourir, il partit pour Voisenon, « afin, disait-il, de se trouver de plain-pied avec la sépulture de ses pères. » Bienfaisant et charitable, il distribuait, chaque année, le revenu de son abbaye aux pauvres et ne gardait, pour vivre, que la pension de 6,000 livres qu'il devait à la protection du duc de Choiseul et quelques rentes. Peu de temps avant de mourir, il constitua un capital de 6,000 livres en faveur des indigents de Voisenon. Il soutenait aussi plusieurs familles catholiques anglaises réfugiées en France.

On a composé plusieurs épitaphes pour l'abbé de Voisenon. Il y en a une dans les *Mémoires de Bachaumont*, qui commence ainsi :

L'académicien Voisenon
A rendu son âme légère...
On cite surtout celle qui a Voltaire pour auteur :
Ici gît ou plutôt frétille
Voisenon, frère de Chaulieu.
A sa muse vive et gentille
Je ne prétends point dire adieu;
Car je m'en vais au même lieu
Comme cadet de la famille.

Les *Œuvres complètes* de l'abbé de Voisenon ont été recueillies (Paris, 1781, 5 vol. in-8°); elles se composent, outre les ouvrages dramatiques et les contes dont nous avons parlé plus haut, d'*Anecdotes littéraires*, recueil de jugements et d'épigrammes sur les contemporains; de *Fragment historiques*, compilation faite à l'aide des documents tirés des archives étrangères; une édition plus complète parut en 1788 (3 vol. in-8°); de *Poésies fugitives*, qui sont ce que Voisenon a laissé de meilleur; enfin, de *Discours académiques* et de *Lettres*.

VOISIN, INE adj. (voi-zain, i-ne — lat. *vicinus*; fait de *vicius*, village, qui appartient au même groupe que le sanscrit *vêga*, maison, de la racine *vic*, entrer, le grec *oikos*, etc. *Vicinus* signifie donc proprement qui est du même village). Qui demeure, qui se trouve auprès, en parlant des personnes : *Nous sommes fort voisins, puisque nous demeurons sur le même puits*. *Nous nous sommes trouvés voisins au théâtre*. *Les peuples voisins de l'Océan, voyant les grandes marées inonder leurs rivages à la pleine lune, ont dû croire que la lune était cause de tout ce qui arrivait au monde* (Vol.). Qui est situé auprès, en parlant des lieux et des choses : *Les villages voisins de Paris*. *Les grandes inégalités du globe se trouvent voisines de l'équateur*. (Buff.) *Le moulin le plus proche et le marché le plus voisin sont pour ce paysan les bornes de l'univers*. (J.-J. Rouss.) *Les grands hommes d'un pays sont très-souvent ignorés dans le pays voisin*. (A. Fée.)

— Rapproché par le temps, peu éloigné du moment actuel, d'un moment ou d'un état déterminé : *Les siècles voisins de celui d'Auguste*. *Un malade voisin de la mort*. *Un négociant voisin de sa ruine*.

— Fig. Peu différent, rapproché par sa nature : *La langueur et la mollesse du style sont les écueils voisins de l'élégance*. (Marmontel.) *Le chat et le tigre sont deux espèces*

très-VOISINES. (Flourens.) *Il y a un rire qui est VOISIN des larmes.* (H. Taine.)
Le galimatias est voisin de la pompe.

BOURSAULT.

— Substantif. Personne qui demeure ou qui se trouve auprès d'une autre : *Un VOISIN matinal. Éveiller ses VOISINS. Incommoder ses voisins dans une voiture. Je jolis des bonnes qualités des VOISINS et leur passe les mauvaises.* (Picard.) *Après les parents, de bons VOISINS sont les meilleurs amis que l'on puisse trouver.* (De Théis.)

C'est un triste et fâcheux destin
Que d'avoir un mauvais voisin.

FERRAUD.

Hélas ! est-ce une loi sur notre pauvre terre
Que toujours deux voisins auront entre eux la guerre ?

ANDRIEUX.

Un ignorant hérita
D'un manuscrit qu'il porta
Chez son voisin le libraire :
« Je crois, dit-il, qu'il est bon ;
Mais le moindre ducaton
Ferait bien mieux mon affaire. »

LA FONTAINE.

— Par ext. Prochain, personne considérée par rapport à une autre : *Qui songe à son VOISIN en ce bas monde ? On blâme en son VOISIN les vices que l'on excuse en soi-même. Chacun s' imagine être au-dessus de son VOISIN.* (Le Sage.) *Molière me fait plus rire de mes VOISINS. La Fontaine me ramène plus à moi-même.* (Chamfort.) *Personne n'est content de son sort, chacun envie le lot de son VOISIN : c'est l'éternelle folie de l'homme.* (Ménier.) *Celui qui brûle ses vaisseaux n'aime pas à voir son VOISIN radouber les siens.* (A. d'Houdetot.) *La fanfaronnerie du vice, souvent innocente pour le fanfaron, est funeste à ses VOISINS.* (St-Marc Girard.)

... Il n'est point de fou qui, par belles raisons,
Ne loge son VOISIN aux Petites-Maisons.

BOILEAU.

— En voisin, En bon voisin, Comme un voisin doit ou peut faire, avec amitié : *Se conduire EN BON VOISIN.*

— Prov. Qui a bon voisin a bon matin. Avec des voisins honnêtes, peu tapageurs, on dort tranquille, on vit en paix. *Un bon avocat, mauvais voisin.* Les hommes de loi voient partout des procès, et il est dangereux d'écouter leurs conseils. *Un grand clocher, mauvais voisin.* Le voisinage des grands est dangereux.

— Argot. Vol au voisin. Vol que l'on exécute dans une boutique, en s'y donnant comme employé dans un établissement voisin.

— Syn. Voisin, adjacent, atenant, etc. V. ADJACENT.

Voisin Raymond (mon), roman de Paul de Kock (Paris, 1822). Dieu nous préserve à jamais d'un pareil voisin ! Si vous avez le malheur de lui confier un secret, il le divulguera ; de lui laisser apercevoir votre maîtresse, il vous l'enlèvera ; de le présenter à votre femme, il lui fera trahir ses serments. C'est l'histoire de l'infortuné Eugène Dorsan, que le ciel, en un jour de fureur, a gratifié du voisinage de M. Raymond. Un soir, Eugène est accosté dans la rue par une petite bouquetière, qui lui demande aide et assistance contre des gens qui veulent la battre. Il est tard, la petite n'ose pas rentrer chez sa mère et demande incessamment à Eugène la permission d'aller coucher chez lui. Eugène a bon cœur, et il consent. Mais il faut dire aussi que Nicette est charmante et qu'Eugène est un jeune homme. Cependant, la nuit se passe, et devant l'innocence et la naïveté chaste de la jeune fille, toute idée de séduction a fait place, dans l'esprit de Dorsan, à un vif sentiment d'intérêt pour Nicette. Il la force à accepter 100 écus, avec lesquels elle pourra monter une petite boutique de fleurs et continuer à vivre honnêtement. Mais le voisin Raymond, qui se tenait aux écouts depuis plus de deux heures, ouvre sa porte au moment où Nicette sort de chez Eugène, et on prévoit les bavardages et les cancans qui circulent bientôt dans toute la maison. Nicette est restée pure cependant, et c'est pour cela sans doute qu'Eugène pense toujours à elle. Il ne veut même pas chercher à la revoir, car il aurait trop peur de ne plus se laisser assez attendre par sa résistance et ses larmes. D'ailleurs, il a rencontré au bal de Tivoli une petite modiste très-gracieuse et point du tout farouche, avec laquelle il compte bien se dédommager de son respect pour la vertu de la bouquetière. Caroline, en effet, n'est pas à son coup d'essai. Depuis plusieurs mois déjà elle est entretenue par Eugène, à qui elle jure un amour éternel, quand celui-ci découvre, grâce aux bons soins de son ami Raymond, qu'il est trompé et que sa chère Caroline se fait offrir des cachemires par un vieillard millionnaire. C'est alors que le souvenir de Nicette lui revient plus que jamais, d'autant plus que, chaque soir, il trouve un bouquet planté dans la serrure de sa porte. Nicette fait ses affaires ; elle s'est établie dans un beau quartier de Paris où tous les dandys viennent lui acheter des fleurs, espérant lui acheter un jour sa beauté ; Nicette se contente des bénéfices de sa petite boutique, et elle pense toujours à son bienfaiteur. Eugène la revoit enfin, et chaque jour il l'aime davantage ; car elle a profité de sa petite aisance pour prendre des professeurs et s'instruire. Mais

un jour, en passant devant la boutique, il voit un homme qui presse tendrement la main de Nicette, et cet homme, qui ne peut être qu'un amant, c'est Raymond.

Las de perdre une à une ses illusions, Eugène consent enfin à céder aux instances de sa famille et se laisse marier à une petite provinciale bien gauche, bien timide, avec laquelle il ne compte certes pas trouver l'amour, mais au moins la sécurité. Après deux ans passés en province, il revient avec sa femme à Paris et revoit ses anciens amis, voire même son voisin Raymond. Mais à Paris, on perd vite la timidité de la province, et la jeune Mme Dorsan ne tarde pas à faire concevoir des craintes sérieuses à son mari. Un soir, Eugène rentre plus tôt que de coutume et veut entrer dans la chambre de sa femme. La porte est fermée ; il frappe, point de réponse, et pourtant il entend parler ; il regarde par le trou de la serrure et voit... son voisin Raymond en conversation criminelle avec Mme Dorsan. Cette fois, la mesure est comble. Il se sépare de sa femme et va reprendre tout seul son ancien logement de garçon. Mais ce n'est plus un voisin qu'il a sur son carré, c'est une voisine ; car Raymond a déménagé, et cette voisine, c'est Nicette. La bouquetière, se trouvant assez riche, a vendu son établissement et a voulu venir demeurer dans la maison où elle avait, pour la première fois, vu son bienfaiteur. Eugène se trouve un jour en face d'elle. Une explication a lieu. Raymond n'a jamais été son amant, et elle n'a jamais cessé d'aimer Eugène de toute la force de son âme. A quelques temps de là, Mme Dorsan meurt, et désormais les deux amants pourrissent livrer, en toute liberté, aux joies de leur amour. Quant au voisin Raymond, c'est une indignation d'œufs durs qui lui donne la mort, et il faut avouer qu'il l'a bien méritée. Il faut répéter à chaque roman de M. Paul de Kock ce qu'on a dit des autres. Mais le meilleur éloge qu'on puisse faire de celui-ci, c'est de conseiller aux uns de le lire et aux autres, c'est-à-dire à ceux qui l'ont lu, de le relire.

Voisins (LES), comédie en un acte et en prose, de Picard (théâtre de la Cité, 9 juillet 1799). Le sujet de cette pièce échappe à l'analyse, mais les détails sont d'une vérité d'observation assez remarquable. « Tous mes amis, dit Picard, s'accordent à regarder les Voisins comme une des meilleures comédies en un acte. Je suis de leur avis, et j'en tirerais bien plus d'orgueil si la pièce était tout entière de moi. Mais, outre la *Maison de campagne* de Dancourt, dont le fond a quelque ressemblance avec celui des Voisins, je suis obligé d'avouer que le rôle de Malinval, mon principal personnage, se trouve plus qu'indiqué dans un proverbe de Cariontel, intitulé le *Sot ami*. Suivant son usage, Cariontel n'a fait que dessiner le caractère ; je crois lui avoir donné une couleur vive et comique ; mais enfin je ne suis pas le peintre. Ce qui est vraiment à moi, ce sont les caractères des deux autres voisins. Lambert, homme personnel, mais ne croyant pas l'être, prodiguant de bonne foi les promesses, les offres de service et s'arrêtant tout à coup quand il est pris au mot, trouvant des obstacles, craignant de se compromettre, faisant d'ailleurs l'empresé, la mouche du coche et accusant la lenteur ou la maladresse des autres, me paraît un bon caractère de comédie. Il ne sert ici que d'ornement à la pièce. Le rôle de Montbrun me paraît aussi comique et plus heureusement placé pour l'action. Égoïste actif, ne se bornant pas à ne rien faire pour les autres, cherchant à nuire pour avancer, il vient réparer la gaucherie de Malinval par une gaucherie d'un autre genre et qui fait le bien de son rival, ce qui produit un bon dénouement, sortant bien du fond du sujet et du jeu des caractères. La situation de Durmont, reconnaissant Armand pour le fils de son bienfaiteur, tient un peu du roman, et je suis tout près de tomber dans le drame ; mais, comme cette reconnaissance s'opère par l'entremise de Montbrun, qui croit faire merveille contre Armand en disant son véritable nom, le spectateur y trouvera peut-être encore quelque comique. Il me semble que les mensonges officieux de Malinval et les vérités inofficieuses de Montbrun sont un moyen de satire assez ingénieux contre les mœurs de l'époque où je donnai l'ouvrage. Les calembours, les madrigaux, les romans noirs d'Anne Radcliffe et les chevaux de Francini se portaient à la vogue sur nos différents théâtres. On voyait, sur la scène et dans le monde, des adultères et des voleurs intéressants et délicats ; les faillites commençaient à devenir un moyen de fortune ; les scrupules de probité commençaient à devenir ridicules ; la soif de s'enrichir et la passion du jeu étaient presque générales. On ne se faisait aucun scrupule d'avouer qu'on avait de l'argent placé dans des maisons de jeu clandestines ou tolérées. Presque toutes nos dames portaient l'amour de la dépense jusqu'à la fureur. Quelques-unes d'entre elles avaient contracté, pendant le système des assignats, l'habitude du commerce et du courtage, et on les voyait courir Paris le matin en cabriolet, pour obtenir à des amis reconnaissants des radiations, des places ou des fournitures. C'est à cette pièce que je crois avoir pris l'habitude d'un style

en prose, qui a sa couleur, son cachet, s'il m'est permis de me servir de cette expression, et que j'ai conservé depuis dans tous les ouvrages que j'ai donnés. Ce style a ses défauts et ses qualités. Son principal défaut, je suis obligé de l'avouer, c'est une imitation trop exacte de la conversation, qui le rend souvent diffus et qui amène des locutions trop familières. Son principal mérite, je crois pouvoir le dire, c'est le naturel et quelquefois une espèce de naïveté satirique. »

VOISIN (Joseph du), hébraïsant français, né à Bordeaux vers 1610, mort en 1635. A vingt ans, il était conseiller au parlement de sa ville natale ; mais son goût pour l'étude l'ayant emporté, il renonça au barreau et entra dans les ordres. Sa traduction française du *Missel romain* (1660) fut condamnée par les évêques français et mise à l'index à Rome. Cependant, sans s'effrayer du nombre de ses adversaires, il publia plusieurs écrits pour démontrer l'injustice des persécutions dont il était l'objet et parvint à convaincre ses adversaires les plus ardents. Ses principaux ouvrages sont : *Theologia Judæorum* (Paris, 1647, in-4°) ; *Liber de lege divina* (Paris, 1650, in-8°) ; *Commentarius in Novum Testamentum* (Paris, 1659, 2 vol. in-8°) ; *Traduction et explication du missel en langue vulgaire* (1661, in-4°) ; la *Semaine sainte traduite en français* (1662, in-12).

VOISIN (Catherine DES HAYES, veuve MONVOISIN, connue sous le nom de la), devineresse et empoisonneuse du XVII^e siècle, brûlée à Paris le 22 février 1680. Elle avait été sage-femme à Paris. Cette profession ne lui fournissant pas les moyens de satisfaire son goût pour les plaisirs, elle imagina de spéculer sur la crédulité publique et se mit à faire les cartes, à tirer les horoscopes, à prédire l'avenir, à trouver les objets cachés ou perdus. En outre, elle vendait de prétendus secrets pour gagner au jeu, pour se rendre invulnérable, pour conserver l'aspect de la jeunesse. La Voisin joignait à ce métier, qui lui rapportait beaucoup d'argent et lui permit bientôt de mener un train de vie luxueux, d'autres industries criminelles. C'est ainsi qu'elle se chargeait de faire avorter les femmes enceintes. D'après le témoignage de sa servante Margot, nombre d'enfants étaient enterrés dans son jardin. Elle faisait consumer dans un four les restes des mort-nés et se servait du sang des enfants nés viables pour faire de prétendues conjurations. Enfin la Voisin vendait en secret des poisons qu'on nommait alors poudre à succession. A cette époque si profondément corrompue, sous son apparence cafarde, la Voisin comptait dans sa clientèle des membres de l'aristocratie princière et de la riche bourgeoisie. A sa porte venaient frapper Olympe de Mancini, comtesse de Soissons ; la duchesse de Bouillon, le maréchal de Luxembourg, le duc de Vendôme, le prince de Clermont-Lodève, Mme de Montespan, etc. Les uns lui demandaient de voir le diable, et alors elle se servait de l'entremise d'un de ses amants, Lesage, et d'un prêtre de Bonne-Nouvelle, nommé Davot, qui se livraient à d'incroyables jongleries et à des actes dégoûtants ; d'autres venaient chercher le moyen de se débarrasser par le poison d'un mari gênant, comme la duchesse de Bouillon, ou d'une rivale, comme Olympe Mancini ou la Montespan. Compromise par les révélations de la marquise de Brinvilliers, la Voisin ne fut arrêtée cependant que lors de l'établissement de la Chambre ardente, le 12 mars 1679, en même temps que son principal complice, Adam Coëuret, dit Lesage, et un grand nombre d'individus compromis dans les innombrables empoisonnements dont la révélation jeta alors l'épouvante dans la société. Enfermée à la Bastille et soumise à la torture, elle fit des aveux qui compromirent au plus haut point un grand nombre de personnages de la cour. Sans attendre que les nombreuses poursuites dont ses révélations étaient la cause fussent tirées au clair, les commissaires de la Chambre ardente, vraisemblablement par ordre supérieur, décidèrent de se débarrasser de ce témoin gênant, avant de l'avoir confrontée avec tous ceux qu'elle chargeait, et la condamnèrent à être brûlée vive, après avoir été soumise de nouveau à la question. La Voisin résista à cet horrible supplice, auquel succomba la Vigoureux. Loin d'être accablée à la pensée de l'épouvantable mort qui l'attendait, elle demanda à boire, chanta des chansons et montra le plus grand cynisme. Le 22 février, dit Mme de Sévigné, elle vint en carrosse de Vincennes à Paris. Elle étouffa un peu et fut embarrassée. On voulut la faire confesser, point de nouvelles. A cinq heures, on la lia et avec une torche à la main elle parut dans le tombeau, habillée de blanc. Elle était fort rouge, et on voyait qu'elle repoussait le confesseur et le crucifix avec violence. A Notre-Dame, elle ne voulut jamais prononcer l'amende honorable, et à la Grève elle se défendit autant qu'elle put de sortir du tombeau ; on l'en tira de force ; on la mit sur le bûcher, assise et liée avec du fer ; on la couvrit de paille ; elle jura beaucoup, elle repoussa la paille cinq ou six fois ; mais enfin le feu s'augmenta, on la perdit de vue, et les cendres sont en l'air présentement. « Coyvel a gravé le portrait de la célèbre empoisonneuse.

VOISIN (Félix), médecin français, né au

Mans en 1794, mort à Paris en 1872. Il vint étudier la médecine à Paris, où il passa son doctorat en 1819. M. Voisin s'occupa d'une façon toute spéciale des maladies mentales, suivit les cours du savant Esquirol à la Salpêtrière, puis fonda en 1821, à Vanves, près de Paris, avec le docteur Falret, une maison de santé pour les aliénés. Dix ans plus tard, il devint médecin d'une division des aliénés à Bicêtre, puis fut nommé associé libre de l'Académie de médecine et reçut la croix de la Légion d'honneur en 1841. M. Voisin fut un des hommes sortis de l'école d'Esquirol qui ont le mieux senti le besoin de remonter du trouble de l'intelligence à ses conditions fondamentales, c'est-à-dire de rattacher chaque espèce d'aliénation aux diverses conditions physiques et morales, ou primitives ou secondaires du cerveau, au milieu desquelles elle se déclare. Cette manière d'étudier les maladies mentales, qui n'est en définitive que l'application de la phrénologie à cette étude, est devenue le sujet de plusieurs ouvrages qui ont assigné à ce médecin une place des plus honorables parmi les savants attachés de nos jours à cette importante spécialité. Ces ouvrages sont : *Des causes morales et physiques des maladies mentales et de quelques autres affections nerveuses, telles que l'hystérie, la nymphomanie, le satyriasis* (Paris, 1826, in-8°) ; *De l'homme animal* (Paris, 1839, in-8°) ; *De l'idiotie chez les enfants, et des autres particularités d'intelligence ou de caractère qui nécessitent pour eux une éducation spéciale ; de leur responsabilité morale* (Paris, 1843, in-8°) ; *Mémoire en faveur de l'abolition de la peine de mort* (1848, in-8°) ; *Du traitement intelligent de la folie* (1847) ; *Analyse de l'entendement humain* (1851-1857, 2 vol. in-8°) ; *Nouvelle loi morale et religieuse de l'humanité* (1862, in-8°) ; *De l'homme considéré dans ses facultés intellectuelles, etc.* (1867, in-8°). Le titre seul de ces ouvrages indique les vues éminemment philosophiques au développement desquelles ils sont consacrés. D'après le docteur Voisin, l'intelligence est rarement assez dégradée, l'homme n'est jamais assez déchu pour que tout espoir de le rendre à quelques-unes des douceurs de la vie sociale soit à jamais perdu. Ce n'est pas le lieu de chercher si c'est à M. Voisin que revient tout le mérite de cette idée, mais ce qu'on ne saurait méconnaître, c'est qu'il a été un des premiers à passer à son égard de la théorie à la pratique, et que ses essais ont eu les plus heureux résultats. Indépendamment des ouvrages que nous avons cités, M. Voisin a publié plusieurs mémoires, insérés, pour la plupart, dans le recueil de la Société phrénologique. Nous citerons particulièrement son mémoire *Sur le bégayement, ses causes, ses différents degrés, son traitement*, dans lequel il a un des premiers posé ce principe, dont il a fait l'application sur lui-même, que le bégayement, résultant moins d'un vice de conformation des organes vocaux que d'un défaut d'accord entre ces organes et le cerveau, c'est à régulariser l'action de ce dernier que l'on doit surtout s'attacher. L'intonation fortement accentuée ou même musicale est le moyen qu'il conseille ; l'expérience a depuis démontré les avantages de cette méthode.

VOISIN (Auguste-Félix), médecin français, fils du précédent, né à Paris en 1829. Après avoir été, plusieurs années, interne des hôpitaux de Paris, il a été reçu, en 1858, docteur en médecine et est devenu médecin de l'hôpital de Bicêtre, membre de la Société anatomique, de la Société médicale d'observation et de la Société de médecine de la Seine. Outre de nombreux articles, publiés dans la *Gazette des hôpitaux*, la *Gazette de médecine*, le *Bulletin général de thérapeutique*, etc., on a de lui : *De l'anesthésie cutanée hystérique* (1858) ; *Des signes propres à faire distinguer les hémorragies cérébrales des hémorragies cérébrales* (1859) ; *De l'hématocèle rétro-utérine et des épanchements sanguins non enkystés de la cavité péritonéale du petit bassin* (1860, in-8°, avec fig.) ; *De l'état mental dans l'alcoolisme* (1864, in-8°) ; *Recherches cliniques sur le bromure de potassium* (1866, in-8°) ; *De la méningo-myélite occasionnée par le froid* (1865, in-8°) ; *Contribution à la thérapeutique de l'épilepsie* (1870, in-8°) ; *Du traitement curatif de la folie par le chlorhydrate de morphine* (1874, in-8°) ; *De l'emploi du bromure de potassium dans les maladies nerveuses* (1875, in-4°) ; *Traitement de la folie par les injections sous-cutanées* (1875, in-8°) ; *Nouveaux pavillons de secours aux noyés* (1875, in-8°), etc.

VOISIN (Félix), magistrat et homme politique, frère du précédent, né à Paris en 1832. Il étudia le droit, se fit recevoir docteur et exerça la profession d'avocat, qu'il quitta en 1868, pour entrer dans la magistrature comme substitut à Melun. Envoyé au même titre à Versailles, il fut nommé, après la révolution du 4 septembre 1870, procureur de la République à Melun. Ayant refusé, pendant l'invasion, de rendre la justice au nom du roi Guillaume et fait emprisonner des espions, il fut arrêté et envoyé prisonnier en Allemagne, où il se trouvait encore lors des élections du 8 février 1871. A cette époque, un de ses amis posa sa candidature à l'Assemblée nationale dans le département de Seine-et-Oise et déclara, en son nom, qu'après Sedan la France ne pouvait plus trouver son

salut que dans la République. Elu député par 25,812 voix, il alla siéger à l'Assemblée dans le groupe du centre gauche et fit partie de la réunion Ferry. Il vota pour la paix, l'abrogation des lois d'exil, la validation de l'élection des princes d'Orléans, le pouvoir constituant de l'Assemblée, la proposition Rivet, la suppression de la garde nationale et soutint la politique de M. Thiers jusques et y compris le 24 mai 1873. Mais, après le triomphe momentané de la coalition monarchique qui avait forcé le président de la République à quitter le pouvoir, il abandonna le groupe des républicains conservateurs pour devenir un chaleureux défenseur du gouvernement de combat et de réaction à outrance contre la République et la liberté. C'est ainsi qu'il vota en faveur de la circulaire Pascal, contre la liberté des enterrements civils, pour le septennat, pour le maintien de l'état de siège et la nouvelle loi sur les maires, contre les propositions Périé et Maleville, contre le maintien de l'électorat à vingt et un ans, etc. Toutefois, à la fin de 1874, il se rapprocha du centre gauche et vota la constitution du 25 février 1875. M. Voisin, qui a fait presque constamment partie du bureau de la Chambre comme secrétaire, fut chargé de divers rapports, notamment sur la loi relative à la surveillance de la haute police (1873) et sur l'éducation et le patronage des jeunes détenus (1874). L'inconsistance de ses opinions politiques et la facilité avec laquelle il avait abandonné les idées libérales après le 24 mai 1873 lui avaient justement aliéné la sympathie de ses électeurs, et il allait rentrer dans la vie privée après la dissolution de l'Assemblée, lorsque, M. Léon Renault ayant donné sa démission de préfet de police, il fut chargé de le remplacer d'abord provisoirement (9 février 1876), puis à titre régulier le 8 mars suivant.

VOISIN (Auguste), littérateur belge, né à Tournay en 1800, mort à Gand en 1843. Entré dans l'enseignement, il professa la rhétorique au collège de Courtray; puis il devint successivement professeur de poésie à l'Académie de Gand, bibliothécaire de l'université de cette ville et secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts. Il a laissé de nombreux écrits, parmi lesquels on cite : *Annales de l'école flamande moderne* (Gand, 1831, in-8°); *Documents pour servir à l'histoire des bibliothèques de Belgique* (1840, in-8°); *Examen critique des historiens de Jacques van Artevelde* (1841, in-8°).

VOISIN (Daniel-François), chancelier de France. V. VOISIN.

VOISINAGE s. m. (voi-zi-na-je — rad. voisin). État des voisins, des personnes, des animaux qui habitent près les uns des autres : *Le merle de roche n'est sauvage que par défiance et connaît tous les dangers du voisinage de l'homme*. (Buff.) *Il n'est pas de démon, fût-ce même celui de la tristesse, qui ose affronter le voisinage des petits enfants*. (Ste-Beuve.) *Sans le voisinage d'un plus riche, qui donc se douterait qu'il est pauvre?* (Topffer.)

— Rapports entre voisins; caractère et conduite des voisins : *Un voisinage agréable. Des relations de bon voisinage*.

— Voisins, personnes qui habitent dans les environs : *Être détesté de tout le voisinage*.

..... Déjà de leur ramage
Les coqs ont éveillé tout notre voisinage.

VOISINAGE s. m. (voi-zi-na-je — rad. voisin). État des lieux ou des objets peu éloignés : *Le voisinage de la mer. Il n'y a que le voisinage de la lune qui lui donne sa grande apparence*. (La Bruy.) *La vapeur d'alcool prend feu au voisinage de la flamme*. (Raspail.) *Il y a des voisins : J'étais un égrillard dans ma jeunesse, je faisais trembler les pères et les maris de mon voisinage*. (Le Sage.)

VOISINER v. n. ou intr. (voi-zi-né — rad. voisin). Fam. Se voir, se fréquenter, en parlant des voisins : *Le trait distinctif du colon français qui sent le besoin de voisiner et de causer est vivement saisi dans le livre de Voiney*. (Ste-Beuve.) *Causer, babiller avec les voisins : La tante Angélique était absente, en train de voisiner sans doute, et la porte était fermée*. (Al. Duval.)

— Prov. *Il n'est voisin qui ne voisine*. Celui qui ne voisine pas n'est pas un vrai voisin. *Tous les voisins voisinent*.

VOISSIEU s. m. (voi-sieu). Mamm. Nom vulgaire du loup, en Bourgogne. *On dit aussi VOISSIEU*.

VOIT (Charles), physiologiste allemand, né à Amberg (Bavière) en 1831. Il fit ses études médicales aux universités de Munich et de Wurzburg, fut reçu docteur à Munich en 1854 et s'adonna, dès lors, presque exclusivement à la physiologie. Après avoir étudié la chimie à Göttingue pendant l'hiver de 1855, il devint, l'année suivante, aide à l'institut physiologique qui venait d'être établi à Munich, sous la direction de Bischoff, et se fit recevoir, en 1857, agrégé à l'université de cette ville, où il fut nommé, en 1860, professeur extraordinaire de physiologie et conservateur des collections physiologiques de l'Etat. Ses premiers travaux scientifiques furent des recherches sur le choléra épidémique, insérées dans le *Journal de médecine*

rationnelle (1854), et dans lesquelles il démontrait la présence de l'urée dans les muscles. Son attention se porta ensuite spécialement sur la composition des tissus et sur la nutrition du corps animal. Parmi ses ouvrages qu'il a publiés sur ce sujet, nous citerons : *Recherches de physiologie et de chimie* (Augsbourg, 1857), dans lesquelles il traite de la circulation de l'azote dans l'organisme animal, ainsi que de l'absorption du mercure et de ses combinaisons dans le corps; *De l'influence du sel de cuisine, du café et du mouvement des muscles sur les transformations de la matière* (Munich, 1860); *Les lois de la nutrition du carnivore*, en collaboration avec Bischoff (Munich, 1861); *De la théorie de la nutrition* (Munich, 1868). Il a, en outre, inséré différentes études *Sur les variations de nutrition dans le Journal de biologie*, qu'il a fondé avec Pettenkofer, Buhl et autres. Désireux de connaître les différents produits de nutrition qui abondent le corps sous la forme de gaz, il a travaillé en commun avec Pettenkofer, qui avait réussi à construire un grand appareil respiratoire artificiel. Comme résultat de ses observations sur cette matière, il a publié dans le journal que nous venons de mentionner des *Recherches sur la respiration. Sur la respiration du chien nourri de viande. Sur la déperdition de matière de l'homme normal. Sur la déperdition de matière dans le diabète sucré*, etc.

VOITE s. f. (voi-te). Argot. Voiture.

VOITEUR, bourg de France (Jura), ch.-l. de canton, arrond. et à 11 kilom. N.-E. de Lons-le-Saunier, sur la Saône, au pied de la montagne de Château-Chalon; pop. aggl., 843 hab. — pop. tot., 1,098 hab. Fabrication de savon et de toiles de chanvre, clouterie; pépinières. On y voit un ancien château, converti en couvent d'ursulines. Aux environs, ruines d'une chapelle et d'un ermitage.

VOITIE s. f. (voi-si). Bot. Genre de mousses, de la tribu des phascées, comprenant deux espèces, dont une qui sert de type au genre qui croît sur les montagnes de la Carinthie.

VOITURAGE s. m. (voi-tu-ra-je — rad. voiture). Transport en voiture : *Fanfares, lauriers, décorations, portraits enluminés, voiture du triomphateur à bras d'homme et haranques ampoulées, rien n'y manque*. (Cormen.)

VOITURE s. f. (voi-tu-re — lat. *vectura*, mot qui signifie proprement transport et vient du verbe *vehere*, porter, transporter, conduire. Ce dernier mot se rattache à la racine sanscrite *vah*, même sens, en zend *vaz*, en grec *oché* pour *Foché*, en gothique *vigan*, en ancien slave *vesti*, en lithuanien *vesti* et *vezu*, etc.). Véhicule servant au transport des personnes et des choses : **VOITURE publique**. **VOITURE par eau**. *Être écrasé par une voiture*. *Se dit particulièrement des véhicules suspendus destinés à porter des personnes : Monter en voiture. Descendre de voiture. Faire avancer sa voiture. Quand on partage les souffrances du pauvre, on a le sentiment de l'égalité sociale; on n'est pas plutôt monté en voiture que l'on méprise les gens à pied*. (Chateaub.) *On salue plus volontiers une connaissance en voiture qu'un ami à pied*. (Petit-Senn.)

— Par ext. Personnes qui sont ensemble dans un véhicule : *Toute la voiture jeta les hauts cris*. *Chargement, objets dont un véhicule est chargé : Une voiture de pierres, de ballots. Ce charretier n'a qu'une demi-voiture, n'a pu trouver de voiture pour le retour*.

— Moyen de transport : *La voiture se fait par charroi, par mulets, par bateaux*. *Le voyage de transport : Il touche vingt francs par voiture*. *Prix du transport des voyageurs et des marchandises : Payer sa voiture. J'ai eu pour vingt francs de voiture*.

— *Voiture de place*, fiacre, carrosse, cabriolet qui stationne sur la voie publique, et dont chacun peut se servir moyennant une rétribution. *Voiture de remise*, Véhicule du même genre et destiné aux mêmes usages, mais ordinairement plus élégant et qui stationne dans une remise.

— *Voiture à bras*, Voiture traînée ou poussée par une personne.

— *Lettre de voiture*, Lettre dont un voiturier qui transporte des marchandises doit être muni, et qui contient le détail du chargement.

— Pop. *Voiture à talons*, *Voiture des cordeliers*, Jambes, considérées par plaisanterie comme un véhicule.

— Comm. *Voiture de chevaux*, Bande de chevaux envoyés ensemble au marché.

— **Encycl.** Nous ne nous occuperons pas ici des véhicules qu'on appelle généralement *voitures* de transport; cet historique ne pourrait offrir aucun intérêt. Ce moyen de déplacer l'usage de ses forces se présente si naturellement à l'esprit de l'homme, qu'il dut le mettre en pratique dès l'antiquité la plus reculée; procédés primitifs, grossiers d'abord, et qu'il perfectionna sans grand effort d'imagination, en s'inspirant des développements successifs de l'industrie. Nous ne dirons rien non plus des *voitures* à forme et à destination spéciales, telles que les chars ou

chariots, les carrosses, les diligences, les fiacres, etc.; nous ne ferions que répéter les détails que le lecteur trouvera à chacun de ces mots. Nous nous restreindrons donc à cette sorte de *voitures* qu'on appelle *voitures* publiques, parce qu'il y a là une partie de législation utile à connaître, bien que ces *voitures* aient perdu beaucoup de leur importance depuis l'établissement des chemins de fer.

On désigne sous le nom de *voitures* publiques toutes celles qui sont à la disposition du public, quelles que soient leur nature et la longueur du trajet qu'elles parcourent; mais on désigne plus spécialement par ce mot les messageries et autres *voitures* qui font un service régulier plus ou moins important entre deux points distincts.

L'université de Paris possédait autrefois le privilège exclusif d'établir des messageries dans tout le royaume, et ce ne fut qu'en 1775 qu'on établit des messagers royaux, tout en maintenant ceux de l'université. Jusqu'à cette époque, les rois de France eux-mêmes n'avaient point pour le transport de leurs dépêches des courriers à jour et heure fixes. Mais les droits de l'université finirent par être abolis, et les messageries furent mises en ferme générale au profit de l'Etat. Plus tard, un régime de liberté pour l'industrie des entrepreneurs de *voitures* publiques fut établi par la loi du 29 août 1790; mais, en 1793, les messageries furent constituées en régie sous le nom de Messageries nationales, et ce fut la nation qui se chargea elle-même de l'entreprise des transports.

Le décret du 25 vendémiaire an III proclama de nouveau la liberté de la concurrence et lui donna une plus grande extension, mais tout en laissant subsister les Messageries nationales, qui furent abolies par la loi du 9 vendémiaire an VI; cette loi soumit les entrepreneurs de *voitures* publiques à la déclaration préalable et établit sur le prix des places un impôt du dixième.

Sous le régime actuel, le mot *voitures* publiques s'applique aux *voitures* de terre, aux *voitures* d'eau et aux wagons de chemin de fer; la législation de l'impôt est basée sur ces trois catégories.

La matière est régie par plusieurs lois, décrets, ordonnances, parmi lesquels nous citerons le décret du 14 fructidor an XII, la loi du 25 mars 1817, l'ordonnance royale du 16 juillet 1828, le décret du 28 août 1808, les ordonnances des 4 février 1820 et 27 septembre 1837, les ordonnances des 15 février 1837, 5 octobre 1843, 29 octobre 1845, la loi du 23 juillet 1872 sur les contributions qui frappent les chevaux et *voitures*.

D'autre part, suivant les articles 475 et 376 du code pénal, ceux qui contreviennent aux dispositions des ordonnances et règlements ayant pour objet la solidité des *voitures* publiques, leur poids, leur mode de chargement, le nombre et la sûreté des voyageurs, l'indication, dans l'intérieur des *voitures*, des places qu'elles contiennent et du prix des places et l'indication, à l'extérieur, du nom du propriétaire sont punis d'une amende de 6 à 10 francs; ils peuvent, en outre, être condamnés à trois jours d'emprisonnement, au maximum, par le tribunal de simple police; de leur côté, les conseils de préfecture ont à réprimer les contraventions dont la nature rentre dans la police du roulage.

Les propriétaires ou entrepreneurs de *voitures* publiques sont responsables de tous les accidents provenant de leur négligence ou du fait de leurs employés. Mais lorsque des bagages se détériorent par une cause cachée ou par la faute du voyageur, lorsqu'ils n'ont point été déclarés ni enregistrés, lorsque leur perte est occasionnée par des cas fortuits, ils ne sont point responsables.

— **I. VOITURES À SERVICE RÉGULIER.** Tout individu qui veut organiser une entreprise de *voitures* publiques allant à destination fixe doit faire, à Paris, devant le préfet de police, et dans les autres départements que celui de la Seine devant le préfet ou le sous-préfet, la déclaration du nombre des places que ces *voitures* contiennent, du lieu de leur destination, du jour et de l'heure de leur départ, de leur arrivée ou de leur retour; il doit faire une nouvelle déclaration toutes les fois qu'un changement a été opéré dans la destination, le nombre des places, etc.

La loi du 30 mai 1851 sur la police du roulage (V. ROULAGE) a déterminé le mode de construction, de conduite et d'enrayage des *voitures*, le nombre de personnes qu'elles peuvent contenir, la police des relais, les mesures que doivent prendre les conducteurs et les cochers.

Les compartiments des *voitures* publiques doivent être disposés de manière à satisfaire aux conditions suivantes : largeur moyenne des places, 0m,48; largeur des banquettes, 0m,45; distance entre la banquette du coupé et le devant de la *voiture*, 0m,35; hauteur du pavillon au-dessus du fond de la *voiture*, 1m,40; hauteur des banquettes, y compris le coussin, 0m,40; pour les *voitures* parcourant moins de 20 kilomètres et pour les banquettes à plus de trois places, la largeur moyenne des places pourra être réduite à 0m,40 (art. 23, loi du 10 août 1852). Il peut être placé sur l'impériale une banquette destinée au conducteur et à deux voyageurs, ou à trois

voyageurs lorsque le conducteur se placera sur le même siège que le cocher. Cette banquette, dont la hauteur, y compris le coussin, ne doit pas dépasser 0m,30, ne peut être recouverte que d'une capote flexible. Aucun paquet ne doit être chargé sur cette banquette (art. 24).

Le coupé et l'intérieur doivent avoir une portière de chaque côté. La caisse de derrière ou la rotonde peut n'avoir qu'une portière ouverte à l'arrière. Chaque portière doit avoir un marchepied (art. 25).

Les essieux doivent être en fer corroyé, de bonne qualité et arrêtés à chaque extrémité, soit par un écrou assujéti au moyen d'une clavette, soit par une boîte à huile, fixée par quatre bouillons traversant la longueur du moyeu, soit par tout autre système qui serait approuvé par le ministre des travaux publics (art. 36).

Toute *voiture* publique doit être munie d'une machine à enrayage agissant sur les roues de derrière et disposée de manière à pouvoir être manœuvrée de la place assignée au conducteur. Les *voitures* doivent être, en outre, pourvues d'un sabot et d'une chaîne d'enrayage, que le conducteur doit placer à chaque descente rapide. Les préfets peuvent dispenser de l'emploi de ces appareils les *voitures* qui parcourent uniquement des pays de plaines (art. 27).

Les *voitures* publiques doivent, pendant la nuit, être éclairées d'une lanterne à réflecteur placée à droite et à l'avant de la *voiture* (art. 28).

Chaque *voiture* porte à l'extérieur, dans un endroit apparent, indépendamment de l'estampille délivrée par l'administration des contributions indirectes, le nom et le domicile de l'entrepreneur et l'indication du nombre des places de chaque compartiment (art. 29).

Elle porte à l'intérieur des compartiments : 1° le numéro de chaque place; 2° le prix de la place depuis le lieu du départ jusqu'à celui de l'arrivée. L'entrepreneur ne peut admettre dans les compartiments de ses *voitures* un plus grand nombre de voyageurs que celui indiqué sur les panneaux, conformément à l'article précédent (art. 30).

Chaque entrepreneur inscrit sur un registre coté et paraphé par le maire le nom des voyageurs qu'il transporte; il y inscrit également les ballots et paquets dont le transport lui est confié. Il remet au conducteur, pour lui servir de feuille de route, une copie de cet enregistrement, et à chaque voyageur un extrait, en ce qui le concerne, avec le numéro de sa place (art. 31).

Les conducteurs ne peuvent prendre en route aucun voyageur ni recevoir aucun paquet sans en faire mention sur les feuilles de route qui leur ont été remises au point de départ (art. 32).

Toute *voiture* publique dont l'attelage ne présente de front que deux rangs de chevaux peut être conduite par un seul postillon ou un seul cocher. Elle doit être conduite par deux postillons ou par un cocher et un postillon lorsque l'attelage comporte plus de deux rangs de chevaux (art. 33).

Les postillons ou cochers ne peuvent, sous aucun prétexte, descendre de leurs chevaux ou de leurs sièges. Ils doivent observer, dans la traversée des villes et des villages, les règlements de police relatifs à la circulation dans les rues. Dans les halles, le conducteur et le postillon ne peuvent quiter en même temps la *voiture*, tant qu'elle reste attelée. Avant de remonter sur son siège, le conducteur doit s'assurer que les portières sont exactement fermées (art. 34).

Lorsqu'un roulier ou conducteur de *voiture* n'a pas cédé la moitié de la chaussée à une *voiture* publique, le conducteur ou postillon qui se plaint de cette contravention est tenu d'en faire la déclaration à l'officier de police du lieu le plus rapproché, en faisant connaître le nom du voiturier, d'après la plaque de sa *voiture*. Les procès-verbaux de contravention sont sur-le-champ transmis au procureur de la République qui fait poursuivre les délinquants (art. 35).

Les entrepreneurs de *voitures* publiques, autres que celles conduites par les maîtres de poste, doivent, à Paris, à la préfecture de police, et, dans les départements, à la préfecture ou à la sous-préfecture du lieu où sont établis leurs relais, faire la déclaration des lieux où ces relais sont situés et du nom des relayeurs. Chaque fois qu'ils traitent avec un nouveau relayeur, ils doivent faire une déclaration semblable (art. 36).

Les relayeurs ou leurs préposés doivent être présents à l'arrivée et au départ de chaque *voiture*, et s'assurer par eux-mêmes, et sous leur responsabilité, que les postillons ne sont pas en état d'ivresse. La tenue des relais, ainsi que tout ce qui intéresse la sûreté des voyageurs, est surveillée, à Paris, par le préfet de police, et, dans les départements, par les maires des communes où sont établis les relais (art. 37).

Nul ne peut être admis comme postillon ou cocher, s'il n'est âgé de seize ans au moins et porteur d'un livret délivré par le maire de la commune de son domicile, attestant ses bonnes vie et mœurs et son aptitude pour le métier qu'il veut exercer (art. 38).

Il existe à chaque bureau de départ et d'arrivée et à chaque relais un registre coté et paraphé par le maire, pour l'inscription des

plaintes que les voyageurs peuvent avoir à former contre les conducteurs, postillons ou cochers. Ce registre est présenté aux voyageurs à toute réquisition par le chef de bureau ou par le relayeur. Les maîtres de postes conduisant des voitures publiques présentent aux voyageurs qui le requièrent le registre qu'ils sont obligés de tenir d'après le règlement des postes (art. 39).

Les articles 16 à 38 de la loi du 12 août 1852 sont constamment placardés, à la diligence des entrepreneurs des voitures publiques, dans le lieu le plus apparent des bureaux et des relais. Les articles de 28 à 38 inclusivement sont imprimés à part et affichés dans l'intérieur de chacun des compartiments des voitures (art. 42).

La loi du 9 vendémiaire an VI soumit à un impôt de 10 pour 100 du prix des places les voitures partant à jour et heure fixes pour se rendre d'une localité à une autre localité déterminée à l'avance, et elle imposa de 20 à 75 francs par année, suivant le nombre des places, les voitures d'occasion et à volonté, telles que voitures de place ou de remise, fiacres, etc. Au droit de 10 pour 100 du prix des places, la loi du 5 ventôse an XII ajouta un droit de 10 pour 100 sur le transport des marchandises, à solder par les entrepreneurs de voitures affectant un service régulier. Le système de l'abonnement pour les voitures de terre fut autorisé par le décret du 31 août 1805. La loi du 17 juillet 1819 porta du quart au tiers la déduction pour places vides. Par la loi du 28 juin 1833, les omnibus circulant dans les villes et les autres voitures à service régulier ne sortant pas d'un rayon de 15 kilomètres furent compris dans la classe des voitures d'occasion.

— II. VOITURES D'OCCASION. Il n'est pas nécessaire, en principe, de se pourvoir d'une autorisation préalable pour les mettre en circulation, et cette formalité n'est exigée que dans les villes, telles que Paris, par exemple, où l'autorité locale a établi un règlement à cet effet.

Les voitures d'occasion et à volonté, quel que soit le nombre des roues, sont soumises au tarif suivant, payable par trimestre :

Voitures à 1 et 2 places	40 francs.
— à 3 places.	60 —
— à 4 places.	80 —
— à 5 places.	90 —
— à 6 places.	110 —

Pour chaque place au-dessus de 6, à 10 —

— III. VOITURES EN SERVICE EXTRAORDINAIRE OU EXCEPTIONNEL. Les voitures en service extraordinaire sont celles qu'on emploie lorsque les véhicules à service régulier ne suffisent point au nombre des voyageurs. Ces voitures doivent être estampillées et leur emploi autorisé par le préfet. Elles sont soumises à un impôt calculé comme pour les voitures ordinaires, c'est-à-dire d'après le nombre des places que les voitures contiennent, sous la déduction d'un tiers, et d'après le prix ordinaire du transport lorsqu'elles marchent concurremment avec les voitures ordinaires. Mais quand elles n'effectuent qu'un voyage isolé, les droits sont perçus à raison de 10 pour 100 des sommes reçues par les entrepreneurs.

Les voitures en service accidentel sont celles que les voituriers utilisent dans certaines circonstances, aux fêtes patronales, foires, etc., la loi du 20 juillet 1837 les a soumises à une taxe de 0 fr. 15 par place et par jour.

— III. VOITURES D'EAU. Ce sont les paquebots, bateaux à vapeur, etc., servant au transport des personnes; elles sont soumises à un droit fixe en principal à 10 pour 100 du produit des places. La régie a la faculté de refuser l'abonnement. Les voitures d'eau ne sont passibles de l'impôt qu'autant qu'elles mettent en communication immédiate au moins deux points établis, à l'intérieur, sur des fleuves, rivières ou canaux, par exemple : Paris et Rouen ou Rouen et Le Havre. Lorsque venant de la mer, elles arrivent directement à un point quelconque de l'intérieur et vice versa, l'impôt n'est pas dû. De même, il n'y a pas ouverture à la perception de l'impôt lorsque, sans point intermédiaire d'arrêt, elles mettent simplement en communication, par la mer, deux ports situés même au-dessus de l'embouchure des fleuves ou rivières, comme par exemple Rouen et Caen. La navigation est alors considérée comme exclusivement maritime, et l'on applique le principe de *mare liberum*. (Charles Roucou.)

— IV. VOITURES PUBLIQUES EN USAGE DANS LES VILLES. Voitures de place. On désigne sous ce nom des véhicules plus ou moins élégants à deux ou quatre places et qui stationnent sur la voie publique en des lieux désignés par l'autorité préfectorale. Ces voitures payent un impôt fixe de 1 franc par jour. Leur tarif est fixé par le préfet de police à Paris. Ce tarif a souvent varié depuis la mise en service des voitures de place, aussi nous abstiendrons-nous d'en parler plus longuement. Il nous suffira de dire que le prix du transport par les voitures varie suivant que la voiture est à 2 ou 4 places, suivant qu'elle est prise à la course ou à l'heure et enfin selon qu'on s'en sert durant la journée (six

heures du matin à minuit et demi en été, sept heures du matin à la même heure en hiver) ou durant la nuit. Les voitures de place doivent faire dans Paris 8 kilomètres à l'heure au moins. Quand un voyageur se fait conduire hors de Paris, dans une des communes indiquées sur le numéro que doit délivrer tout cocher au moment où il charge, il est tenu, s'il ne ramène la voiture à Paris, de payer une indemnité de retour. Les voitures de place stationnent sur la voie publique en des lieux où se trouve ce qu'on appelle un bureau des petites voitures. C'est dans ce bureau que doit être fait le contrôle des feuilles où les cochers inscrivent les détails de leur service. De nombreuses plaintes s'étant élevées à Paris contre les cochers, dont l'insolence était devenue proverbiale, les bureaux de voitures ont été occupés par des agents de police qui font le service et assurent avec énergie le respect dû par les cochers aux voyageurs. Les voitures de place sont fournies : 19 par une compagnie dite des Petites-Voitures; 20 par des entreprises rivales récemment fondées.

— Voitures de remise. Le nombre de ces voitures a considérablement diminué, et presque tous les véhicules dits de remise se sont transformés en voitures de place. Ils ont deux tarifs, l'un plus élevé de quelques sous seulement est applicable lorsque la voiture est prise sous la remise, l'autre, qui est entièrement conforme à celui des voitures de place, est appliqué lorsque le voyageur prend le véhicule sur la voie publique. Les voitures de place et de remise sont à Paris au nombre de 18,000 environ. Elles portent toutes un numéro qui est délivré par la préfecture de police et sont poinçonnées par les préfets de la Seine et de police.

— Voitures de grande remise. On désigne sous ce nom des voitures à quatre et même six places et qui servent généralement pour mariages ou promenades. Ces voitures se louent de gré à gré, à la journée ou même à la demi-journée. Elles ne peuvent prendre des voyageurs ni à l'heure ni à la course. Les tarifs varient avec les maisons. Enfin, on désigne quelquefois sous le nom de voitures de grande remise celles qui sont louées au mois et même à l'année. Ces voitures sont généralement aussi belles que les voitures de maîtres et se louent depuis 1,000 jusqu'à 2,000 francs par mois.

— V. LETTRE DE VOITURE. Le voiturier est un dépositaire et un serviteur à la fois; il n'est pas, comme la plupart des industriels et comme le commerçant, un spéculateur qui acquiert la marchandise à ses risques et périls pour la revendre soit dans des conditions spéciales, soit après lui avoir donné une façon nouvelle, mais toujours sous sa responsabilité et de façon à en retirer un bénéfice. J.-B. Say et les économistes de son école ne prétendent que le voiturier et le navigateur donnaient une façon au produit; il n'en est rien, il ne fait que rendre un service, il exécute une besogne absolument identique à celle de l'homme de peine qui transporte un ballot d'un rayon à un autre, de la cave ou du grenier au magasin; seulement si le service est le même, il faut une durée plus longue pour l'accomplir; si la besogne est semblable, la qualité de celui qui l'exécute est différente. Le voiturier n'est pas, comme l'employé, le commis, l'homme de peine, le garçon de magasin, attaché à la maison pour laquelle il effectue des transports; il ne fait point partie de son personnel. Il est, à ce point de vue, un industriel indépendant, quoique salarié. De plus, les marchandises qu'il déplace sont abandonnées entre ses mains, il en devient donc dépositaire responsable. Pour ces raisons, il doit dresser un acte établissant le dépôt qui lui a été confié, et les qualités et valeur des marchandises, de telle façon qu'il ne soit responsable que de son action sur le dépôt; en second lieu, il a à s'engager, quant aux conditions de prix de transport et de temps dans lesquelles le service sera accompli, ce qui présente tous les caractères d'un contrat. Telle est la lettre de voiture. Elle doit être datée, exprimer la nature et le poids ou la contenance des objets à transporter, ainsi que le délai dans lequel le transport doit être effectué; elle indique le nom et le domicile du commissionnaire par l'entremise duquel le transport s'opère, s'il y en a un, puis le nom de celui à qui la marchandise est adressée, et enfin le nom et le domicile du voiturier. Elle énonce le prix de la voiture et l'indemnité due pour cause de retard; elle présente en marge les marques et le nombre des objets à transporter. Elle est signée par l'expéditeur ou le commissionnaire, copiée sur un registre coté et parafé et transcrite sur le livre-journal. La lettre de voiture forme donc un contrat présentant, par suite de ces dispositions, toutes les garanties désirables, quant à la responsabilité; aussi peut-elle servir de preuve, de même que le connaissance, qui est, pour la navigation ou transport maritime, ce qu'est la lettre de voiture pour le transport par terre. Elle fait foi pour la délivrance des acquits à caution, quoique les préposés aux douanes conservent le droit de vérifier si la nature, le poids ou la capacité et la valeur des objets mentionnés sont bien tels que l'indique la lettre de voiture. Mais il est rare que ce droit s'exerce, le contrôle du commissionnaire responsable étant une garantie pres-

mable de la sincérité des déclarations faites et consignées. Il n'y a guère que dans le cas où la douane est prévenue qu'il y a fraude et connivence entre l'expéditeur et le commissionnaire qu'elle établit une surveillance et use de son droit de vérification. Par un décret du 3 janvier 1809, les lettres de voiture et les connaissances sont et demeurent, ainsi que les chartes parties et polices d'assurances, assujetties au timbre. Mais les parties pour rédiger ces actes peuvent se servir des papiers timbrés de telles dimensions qu'elles le jugent convenable et ne sont pas tenues d'employer exclusivement à cet usage du papier frappé du timbre de 1 franc. Toutefois les propriétaires qui font conduire par leurs voituriers ou leurs propres domestiques les produits de leurs récoltes ne sont point contraints à se pourvoir de papier timbré pour leurs lettres de voiture.

La loi du 11 juin 1842 a confirmé les précédentes dispositions, ajoutant les conditions suivantes : Les lettres de voiture et les connaissances ne pourront être rédigées que sur du papier timbré par l'administration ou sur du papier timbré à l'extraordinaire et frappé d'un timbre noir et d'un timbre sec. Les particuliers qui, dans les départements autres que celui de la Seine, voudront faire timbrer à l'extraordinaire des papiers destinés aux lettres de voiture seront admis à les remettre, en payant préalablement les droits, au receveur du timbre à l'extraordinaire établi au chef-lieu de chaque département. Ces papiers seront transmis par le directeur à l'administration, qui les fera timbrer et les

Cinq colis
savoir :
3 sacs café
M. O. n° 21. . . 95 kil.
22. . . 98
23. . . 97
290 kil.
2 barriques
sucre.
A. B. n° 6. . . 590 kil.
7. . . 591
1,181 kil.
A Monsieur
Charles Cravant,
rue Bossuet, n° 15,
à Dijon.
(Côte-d'Or.)

Dans le cas où l'on stipulerait une somme déterminée pour le retard, on ajouterait à la formule précédente, après les mots « sous peine pour le voiturier » : de payer la somme de... comme dommages-intérêts pour le retard. Pour le reste, il n'y a qu'à changer les noms et les chiffres et à les remplacer par ceux qui sont à indiquer.

On le voit, c'est le réceptionnaire qui par cette lettre est invité à payer le transport au voiturier; celui-ci paye à l'expéditeur le prix du papier timbré et, à son tour le réclame comme il est convenu et indiqué, au réceptionnaire. S'il y avait dans le cours du transport des droits d'octroi ou de douanes à payer, le voiturier en aurait fait les avances, qui lui seraient remboursées lors de la réception des marchandises, et l'expéditeur aurait ajouté à la lettre, après les mots : Vous rembourserez soixante-quinze centimes pour le timbre de la présente : « ainsi que les frais d'octroi ou de douanes dont la quittance vous sera présentée. »

— Ch. de fer. Dans les administrations de chemins de fer, on appelle voitures les compartiments destinés à contenir des voyageurs : il y a des voitures de 1^{re}, de 2^e et de 3^e classe. Les détails administratifs qui concernent ce genre de voitures trouveront plus naturellement leur place au mot *WAGON*.

— Hyg. En restituant au mot *voiture* son acception la plus étendue, nous trouvons encore quelques détails que nous jugeons utile de faire ressortir au point de vue hygiénique.

L'exercice de la voiture, dit Becquerel dans son *Traité d'hygiène*, produit des effets variables, selon le véhicule dont on fait usage, et la différence sous ce rapport est grande entre les chariots sans ressorts des anciens et nos molles voitures, supportées par des ressorts d'une souplesse extrême. La somme du mouvement qui se communique alors est relative aux irrégularités du sol, à la vitesse des chevaux et à la perfection des ressorts, qui brisent la violence des chocs. Les secousses répétées des voitures non suspendues, telles que les chariots, charrettes, etc., égalent certainement les exercices les plus violents; elles ébranlent les organes, tiraillent les muscles et activent la circulation. Les effets de pareilles secousses peuvent avoir quelques résultats pour diminuer l'embonpoint ou pour combattre certaines maladies, telles que l'hypochondrie, l'aménorrhée. Il est bien entendu qu'elles doivent être sévèrement prosrites dans la grossesse, les maladies des organes circulatoires, les lésions de la vessie et de l'utérus. Les voitures modernes traduisent leurs effets par un doux balancement et par un mouvement ondulatoire qui se transmet au corps d'une ma-

renverra immédiatement. Les frais de transport seront à la charge de l'administration. La même loi, pour les dérogations aux dispositions précédentes, édicte en ces termes une pénalité : « Pour toute lettre de voiture ou connaissance non timbrée ou non frappée du timbre noir et sec, la contravention sera punie d'une amende de 30 francs payable solidairement par l'expéditeur et par le voiturier s'il s'agit d'une lettre de voiture, et par le chargeur et le capitaine s'il s'agit d'un connaissance. »

Il n'est pas besoin d'indiquer dans la lettre de voiture que le commissionnaire ou le voiturier est responsable et garant des marchandises qui lui ont été remises. Cela est acquis de droit; il n'est que la convention contraire qui doit être stipulée. La loi à cet égard est formelle. « Le commissionnaire, dit-elle, est garant de l'arrivée des marchandises et effets dans le délai déterminé par la lettre de voiture, hors les cas de force majeure légalement constatée. Il est garant des faits du commissionnaire intermédiaire auquel il adresse les marchandises. Il est garant des avaries ou pertes des marchandises et effets s'il n'y a pas stipulation contraire dans la lettre de voiture ou force majeure. » (Art. 97, 98, 99 du code de commerce.)

Dans cette lettre, comme dans tous les contrats; la date, les jours accordés au voiturier, le poids ou la contenance des marchandises et le prix ne doivent point être écrits en chiffres, mais en toutes lettres. Voici d'ailleurs un bon modèle de lettre de voiture donné par M. Chevalier dans un traité de comptabilité.

Paris, 25 février 1850.

A la garde de Dieu, vous recevrez par la voiture de Louis Perrotte, de Semur (Côte-d'Or) et dans dix jours, sous peine pour le voiturier de perdre le tiers de sa voiture :

Trois sacs café Haiti;
Deux barriques sucre brut Martinique, portant les marques et les numéros ci-contre, et pesant ensemble mille quatre cent soixante et onze kilogrammes.

Ces marchandises ayant été rendues en bon état devant la porte de votre magasin, vous en payerez la voiture à raison de sept francs cinquante centimes les cent kilogrammes, et vous rembourserez soixante-quinze centimes pour le timbre de la présente.

L. CHEVALIER.

Voiture. . . 110 fr. 32
Timbre. . . 111 fr. 07

nière presque insensible. Sous leur influence, le système musculaire est presque dans l'inaction, et il y a à peine une légère excitation des principaux organes. Si le mouvement de la voiture était le seul exercice auquel on eût recours, il serait insuffisant pour l'homme adulte et bien portant. Les promenades en voiture sont tout au plus suffisantes pour les convalescents qui viennent d'avoir des maladies aiguës ou chroniques. En pareille circonstance, la promenade dans une bonne voiture est plutôt un moyen de respirer et de changer d'air qu'un exercice proprement dit. Un convalescent, qui sort pour la première fois, effectue presque toujours sa sortie en voiture; il est toutefois nécessaire que ce soit dans une voiture fermée, autrement on pourrait craindre que l'impression de l'air ne déterminât l'accumulation du sang dans quelque organe et ne produisît des congestions diverses, ou même une rechute de la maladie. Si l'on est dans une belle saison et si les forces du convalescent le lui permettent, il est préférable pour lui d'effectuer ses trois ou quatre premières sorties à pied et doucement, dût-il ne faire que quelques pas. Si les forces ne sont pas suffisamment revenues pour cela, il est douteux qu'une sortie en voiture puisse faire du bien. L'exposition à l'air un peu vif ne convient jamais à un individu qui relève de maladie. Dans les affections organiques du cœur, les promenades en voiture sont excellentes et procurent aux malades une grande sensation de bien-être. Les voitures favorisent, en général, la digestion. Elles réussissent parfaitement aux personnes nerveuses et impressionnables. Les longs voyages ayant lieu forcément aujourd'hui en chemin de fer, on doit tenir compte de ce système de locomotion; mais, il faut bien le dire, ce mode de transport s'accomplit dans de détestables conditions pour les voyageurs qui, en France surtout, semblent avoir été sacrifiés à la cupidité des entrepreneurs. Rien de plus odieux que ces wagons de troisième classe, où les malheureux sont entassés sur des banquettes de bois, exposés à un froid glacial pendant l'hiver, étouffés pendant les chaleurs de l'été. Il est impossible d'afficher plus ouvertement le mépris qu'ont les compagnies pour le client qui ne peut payer cher.

Voitures versées (LES), opéra-comique en deux actes, paroles de Dupaty, musique de Boieldieu; représenté à Feydeau le 29 avril 1820. L'auteur a fait un livret d'opéra du vaudeville intitulé : le *Séducteur en voyage*, représenté au Vaudeville le 4 décembre 1806. La pièce est assez amusante et fournit très-bien des prétextes à des airs et à des duos. La musique est tout à fait gracieuse et charmante. Martin triomphait dans l'air :

Apollon toujours préside au choix de mes voyageurs, et dans le duo : O douce concerto, variations ingénieusement brodées sur le mo-

tif : Au clair de la lune. Nous nous contenterons de citer, entre autres, le morceau suivant :

Maestoso.

A - pol - lon tou-jours pré - si - de Au choix de mes vo - ya -

geurs; A - pol - lon tou-jours pré - si - de Au choix de mes vo - ya -

très-doux

geurs; Ja - mais les jar - dins d'Ar - mi - de N'ont vu de - tels en - chan -

teurs; Ja - mais les jar - dins d'Ar - mi - de N'ont vu de tels en - chan - teurs.

J'ai re - çu, dans ma re - trai - te, Trois a - ca - dé - mi - ci - ens! Un

jour me tombe un po - è - te, Un jour des mu - si - ci -

ens, Et quels mu - si - ci - ens! Et quels mu - si - ci - ens! L'un ex - cel - le sur la

tr

flû - te; Et, par un tou - chant bô - mol, Dans u - ne bril - lan - te lutte, Est l'é -

gal du ros - si - gnol. J'ai tan - tôt la cla - ri - net - te, Le bas -

son, le bas - son et le haut - bois, La flû - te, le cor, le bas - son, le haut -

bois! J'eus même, un jour, la trom - pet - te, la trom - pet - te, la trom -

pet - te! Quel con - cert! quel jour de fé - te! Quand tout ça verse à la fois! Quel con -

cert! quel jour de fé - te! Quand tout ça verse à la fois! Quand tout ça verse à la

fois! Quand tout ça verse à la fois! Est - il che - min plus com -

mo - de, Et sait - on quel bon - heur j'ai, Quand nos ac - teurs à la

mo - de Pren - nent un pe - tit con - gé, Pren - nent un pe - tit con - gé? A - pol -

lon tou - jours pré - side Au choix de - mes vo - ya - geurs; Ja -

mais les jar - dins d'Ar - mi - de N'ont vu de tels en - chan -

teurs; Ja - mais, ja - mais, ja - mais n'ont vu de tels en - chan -

teurs; Ja - mais, ja - mais, ja - mais n'ont vu de tels en - chan -

- teurs! L'an pas - sé, quel - le vic - toi - re! J'eus le mo - der - ne Le -

- kain, Ferme au sen - tier de la gloi - re, Il ver - sa dans mon che - min.

Il nous a jou - é Thy - es - te, Il nous dé - cla - ma Né - ron,

Et, dans les fu - reurs d'O - res - te, Fit fré - mir tout le can - ton, Fit fré -

- mir tout le can - ton, Fit fré - mir tout le can - ton. Des ser - pents de la fu -

- ri - e J'en - ven - dais le sif - fle - ment, le sif - fle - ment, le sif - fle -

Allegro vivace

- ment. J'ai tan - tôt la tra - gé - di - e, tan - tôt la tra - gé -

- di - e. Tan - tôt l'o - pé - ra, l'o - pé - ra! C'est char - mant! C'est char - mant! C'est char -

Un peu plus vite.

- mant! C'est charmant! C'est charmant! J'ai re - çu dans ma re - trai - te Po -

- è - te, a - ca - dé - mi - ci - ens, Ac - teur, mu - si - ci -

- ens. Tan - tôt j'ai la cla - ri - net - te, La flû - te, le cor, tan - tôt le bas -

- son, Tan - tôt le haut - bois! Quel plai - sir! quel jour de fé - te! Quand tout

ça verse à la fois, Quand tout ça verse à la fois, verse à la fois, verse à la

fois, verse à la fois!

VOITURE (Vincent), littérateur français, né à Amiens en 1598, mort en 1648. Il fut élevé à Paris, reçut une éducation distinguée et se fit connaître dès sa jeunesse par quelques poésies latines et par des *stances* adressées à Gaston d'Orléans, qui dans la suite le combla de bienfaits. Admis à l'hôtel de Rambouillet, il devint un des oracles de ce cercle célèbre, acquit la protection des grands par son esprit et ses flatteries ingénieuses, et fut nommé introducteur des ambassadeurs chez Gaston d'Orléans. Il suivit ce prince en Lorraine, à Bruxelles et dans le Languedoc, rentra avec lui à main armée en France et fut son ambassadeur auprès de la cour d'Espagne, pour obtenir du duc d'Oliveras des secours contre le roi de France (1633). Quand Monsieur se fut réconcilié avec la cour, Voiture rentra en grâce auprès de Richelieu par une lettre où il célébrait la prise de Corbie sur les Espagnols. En 1638, il fut envoyé à Florence pour notifier au grand-duc la naissance du fils de Louis XIII, devint maître d'hôtel du roi, interprète des ambassadeurs chez la reine, premier commis du contrôleur général des finances, etc. Ainsi ce bel esprit fut comblé de plus de grâces que tous les grands génies du siècle de Louis XIV ensemble. C'est qu'il possédait au suprême degré l'esprit de son époque, vif, ingénieux, louangeur, maniéré et quintessencé. Les personnages les plus graves en ont subi la séduction, depuis Richelieu jusqu'à la reine Anne d'Autriche. Un mot de lui, un quatrain étaient répétés, commentés et admirés sans réserve dans la haute société, qui composait alors tout le public, et dont il était l'idole. On connaît la fameuse querelle des *uranistes* et des *jobelins*; c'est ainsi qu'on nommait à la cour les partisans du sonnet d'*Uranie*, par Voi-

ture, et ceux de *Job*, autre sonnet par Ben-serade. Après de longs débats, le prince de Conti, chef des *jobelins*, termina cette lutte en disant des deux sonnets :

L'un est plus grand, plus élevé;

Mais je voudrais avoir fait l'autre.

La vérité est qu'ils sont fort médiocres tous les deux, et l'on a peine à concevoir aujourd'hui cet enthousiasme immodéré, qui fut partagé par les esprits les plus éclairés de l'époque, et dont le sévère Boileau lui-même ne fut pas exempt. Les œuvres de Voiture ont été publiées pour la première fois en 1650, deux ans après sa mort. Elles se composent principalement de poésies et de lettres. Les pointes à l'italienne, l'équivoque, les jeux de mots, l'affectation et la recherche en composent la meilleure partie. Plein d'esprit, de facilité et d'instruction, Voiture n'a cependant su tirer d'autre parti de ses talents que de donner une forme littéraire au caquetage des ruelles, à ce jargon précieux dont Molière a fait justice et qui passait alors pour la dernière expression du sublime. Quelques-unes de ses lettres ne manquent pas d'agrément.

Ses poésies ont quelquefois de la grâce, souvent de l'esprit, rarement du naturel. On cite ses rondeaux et plusieurs chansons pleines d'une gaieté malicieuse, dont il semble avoir dérobé l'inspiration à Marot. Ce fut lui qui introduisit dans la poésie française les romances à la manière espagnole. Voltaire a fort judicieusement critiqué cet écrivain, et son jugement, empreint des sévérités du bon goût, a reçu la sanction universelle.

Voiture (Lettres de) [1^{re} édit., 1729; nouvelle édit., par A. Ubicini, 2 vol., 1855]. Recherchées et admirées des contemporains,

dépréciées par la suite, les *Lettres de Voiture*, ont reconquis dans l'opinion une estime qu'il ne faudrait pas exagérer. Juger ces lettres comme une œuvre d'imagination ou de philosophie, destinée par l'auteur à subir les vicissitudes d'un livre composé pour l'impression, serait chose inique. Il faut prendre un écrivain tel qu'il est, et ne lui demander que ce qu'il a voulu donner. Les *Lettres de Voiture* ne sont, après tout, que la gazette de l'hôtel de Rambouillet. C'est déjà quelque chose. Mais, à distance, elles sont plus que le journal intime d'une société élégante et polie; elles marquent, dans la littérature française, le premier essai de la prose spirituelle et délicate. Obligé d'écrire souvent à des personnes qui n'ont amour ni affaires ensemble, Voiture n'est admis et toléré dans les salons de la noblesse qu'autant qu'il maintient l'égalité à force d'esprit et d'agrément; et comme cette société aristocratique ne s'occupe ni de politique ni de philosophie, il se rejette sur ce qui l'intéresse et l'amuse. A tout prix, il lui faut du nouveau, de l'imprévu. Surprendre son monde, l'éblouir, le forcer à s'extasier, est sa grande affaire. Enigmes de galanterie, madrigaux alambiqués, compliments parfumés, allusions subtiles, conceits étincelants, caprices de langage, jeux frivoles d'une vive imagination, tous de force merveilleux, comme telles ou telles éptres où le blâme est mêlé à l'éloge et la hardiesse à la prudence, c'est là le fond des *Lettres de Voiture*. A qui la faute? Supposez-le grand seigneur, ou ambassadeur, ou membre d'un parlement, le correspondant des Condé, des Grammont, des La Valette, des d'Avaux, des Montansier, il écrira sur des sujets sérieux avec esprit et enjouement peut-être, mais certainement sans recherche et sans affectation. Les hautes questions sont interdites à Voiture, ou par l'humilité de sa naissance, ou par la constitution politique de son pays, et le voilà réduit à inventer de jolis riens, à découper des paillettes de clinquant. Est-il vrai toutefois que ces *Lettres* ne contiennent que des bagatelles curieuses? Si l'on veut bien les lire attentivement, on y trouvera aussi des idées et une sensibilité que l'écrivain a dû déguiser sous une forme badine, sa passion devenant ridicule si elle se présentait avec une gravité offensante. Voiture a plus que de l'esprit; il a du tact et du jugement. Du tact, car il change de ton et de couleurs selon les personnes auxquelles il s'adresse; du jugement, car il comprend, lui le négociateur de Gaston auprès du comte d'Oliveras, la grandeur des desseins de Richelieu, et il se rallie à la politique du cardinal. La preuve qu'il ne s'abuse pas sur la valeur de son badinage, c'est qu'il sait causer aussi familièrement.

Il créa, dit M. Ubicini, la finesse et la délicatesse de la langue, en même temps que Balzac en créait la pompe et l'éclat. Il affina le style, assouplit la phrase, inventa des tours, des combinaisons nouvelles et posséda à un certain degré l'art d'écrire... Il n'a pas assez lu, assez réfléchi, assez comparé. Sa vue est faible, et faite pour les horizons étroits. Il n'est rien moins qu'érudit, bien que ses lettres à Costar touchent à faire entendre le contraire. Les plaisirs et la politique ne lui laissent guère de temps pour l'étude. Ne lui parlez pas des Grecs, il vous répondrait que tout Français de par Francus, descendant d'Hector, n'a garde d'avoir quelque chose à démêler avec les ennemis de ses pères. Les Latins, à la bonne heure; on voit qu'il les a pratiqués de longue main, d'abord parce qu'il les cite à tout propos, Horace surtout, Virgile, Catulle et Ténace. En même temps, il a retenu quelque chose de la manière de Sénèque; il aiguise sa phrase, taille son style à facettes comme lui et se donne une peine infinie pour rassembler toujours à lui-même : *Nunquam ipsa, semper alia, etsi semper ipsa, quando alia*, comme dit Tertullien de la queue du paon. De plus, il s'était nourri des Italiens et des Espagnols, nos maîtres à cette époque... En résumé, Voiture n'est nullement l'homme de tous les temps, comme le sont les écrivains de génie; il n'est pas même l'homme de son siècle; souvent le génie se contente de cela; il est l'homme de la société dans laquelle il vit. Quelquefois l'œil de l'observateur découvre dans l'espace, à des distances infinies, un de ces météores qui brillent pour disparaître, satellite fortuit de quelque monde éphémère. Tel fut Voiture. Il n'a pas de lumière propre; il reflète, voilà tout. Il ne possède guère de son fonds que la grâce et la facilité de son esprit. Aussi n'a-t-il pas fait école; ou si l'on revient à lui de notre temps c'est par amour du pastiche, par gentilhomme littéraire. Tout au plus pourrait-on dire qu'à quelque cent ans de là il a contribué à former Marivaux. Encore aimé-je mieux la manière de Marivaux, si fine, si déliée, si apprêtée qu'elle soit, si amie de la métaphore et de l'antithèse, et partant si monotone. Au moins y a-t-il un grain de sentiment mêlé à ces cliquetis de mots; on sent là quelque chose qui remue; le sang inuane un peu les veines de sa phrase. Elle ne sonne pas le creux comme celle de Voiture. L'un et l'autre ont une délicatesse infinie, mais la délicatesse de Voiture vient uniquement de l'esprit; celle de Marivaux a sa source dans ces terrains vagues qui sont entre l'esprit et le cœur.

En résumé, les *Lettres de Voiture* méritent plus qu'une estime banale. Elles ne peuvent

être oubliées dans aucune histoire de la littérature française. On est tenu d'expliquer au moins l'engouement des contemporains. Ils y ont vu le premier modèle de la prose enjouée, une fine ironie, une grâce coquette, un badinage de bonne compagnie tout nouveau par la forme et par le ton, quelquefois un naturel parfait, et alors Voiture est un excellent écrivain. Ils y virent aussi sans doute une utile réaction contre le genre ennuyeux si cultivé au XVI^e siècle.

VOITURÉE s. f. (voi-tu-ré — rad. *voiture*). Personnes qui sont ensemble dans une voiture : *Et moi d'engager la VOITURÉE de donner pour boire au cocher en arrivant.* (G. Sand.)

VOITURER v. a. ou tr. (voi-tu-ré — rad. *voiture*). Transporter, en parlant des voyageurs et des marchandises : *VOITURER par terre, par eau, par charroi, à dos de mulet.* Les aunes, les peupliers, les saules sont plus faciles à VOITURER que les arbres dont le bois serait plus pesant et plus dur. (Buff.) Mener dans sa voiture : *Voulez-vous bien me VOITURER jusque chez moi?*

— Par ext. Transporter d'un lieu dans un autre, d'une place à une autre : *Une de ses mains est posée sur la table; l'autre VOITURE à sa bouche de petits morceaux élégamment coupés.* (Brill.-Sav.) Par la télégraphie, la foudre asservie VOITURE les messages de l'homme. (Toussenel.)

Nous vous VOITURERONS par l'air en Amérique. LA FONTAINE.

VOITURIER, IÈRE adj. (voi-tu-ri-é, ière — rad. *voiture*). Qui se rapporte au transport par voitures : *Les opérations industrielles, agricoles, extractives, VOITURIÈRES.* (Proudh.)

— s. m. Ouvrier qui conduit une voiture de transport; industriel qui a une entreprise de transport par voitures : *Si le VOITURIER peut et doit être dit producteur, le commerçant l'est également.* (Proudh.)

— Encycl. Sous le nom de *voiturier*, on comprend non-seulement les rouliers et les bateliers, mais encore les messagers, les maîtres de coche, les maîtres de poste, les loueurs de voitures, etc. Le *voiturier* est donc la personne qui se charge du transport des personnes et des marchandises par terre ou par eau.

Nous n'avons point à répéter ce que nous avons dit déjà à notre mot *TRANSPORT* et à plusieurs autres endroits; mais nous ne pouvons nous dispenser de dire quelques mots sur la législation qui régit les *voituriers*.

Le *voiturier* est responsable des voyageurs et des marchandises, ainsi que des avaries et des pertes. Il est tenu d'avoir un livre sur lequel il doit inscrire la nature et même la valeur des marchandises qui lui sont confiées. En outre, il doit être porteur d'une lettre de voiture datée.

Le *voiturier*, est de plus garant du transport dans le délai déterminé, à moins qu'une force majeure n'ait occasionné le retard.

Le *voiturier* et le commissionnaire en marchandises, quand on ne s'est pas adressé directement au *voiturier* pour le transport, ont les mêmes devoirs; la garantie à laquelle ils sont astreints est la même.

Les articles 1782, 1783, 1784, 1785, 1786 du code civil, 96 et 108 du code de commerce contiennent les dispositions générales qui dominent toute la matière.

Le vol par un *voiturier* des choses qui lui ont été confiées est puni de la réclusion. Dans le cas où l'un d'eux aurait falsifié les marchandises, il peut être condamné à l'emprisonnement variant entre un mois et une année, et à la réclusion si l'altération a eu lieu par le mélange de matières falsifiantes.

Le *voiturier* est un de ces anciens types qui se perdent tous les jours, emportés par une nouvelle civilisation. Les commissionnaires de roulage, les rouliers, les charretiers, les conducteurs, les postillons, supplantés par les conducteurs de locomotive, les chefs de gares, etc., ne subsistent plus guère, comme les maîtres de postes, que dans les petites villes provinciales n'ayant pas encore pu obtenir, malgré leurs réclamations, de posséder un chemin de fer.

VOITURIN s. m. (voi-tu-rain — ital. *vetturino*; de *vettura*, voiture). Nom que l'on donne aux cochers de voitures de louage en Italie : *Le VOITURIN chante, avec accompagnement de grelots et de coups de fouet, une délicieuse chanson du pays.* (Th. Gaut.) Voiture conduite par un de ces cochers : *Louer un VOITURIN.*

VOIVODE s. m. V. VAYVODE.

VOIVODIE s. f. V. VAYVODIE.

VOIX s. f. (lat. *vox*, mot qui représente exactement le sanscrit *vach*, voix, de la racine *vach*, énoncer, parler, d'où aussi le sanscrit *vachas*, moi, chant, *vachjan*, *vachanam*, discours. Cette racine est aussi conservée dans le latin *vocare*, appeler, *invitare*, inviter, *convitium*, injure; l'ancien haut allemand *wahan*, *gawuhlan*, raconter, *gihalt*, mention; l'ancien prussien *enwackemai*, nous invoquons, serbe *vikati*, vocifère). Sons formés par l'air qui sort des poumons et de la bouche de l'homme; faculté d'émettre ces sons : *Voix forte, puissante, sonore. Voix faible, grêle, mourante. Voix haute, grave, aiguë. Parler à haute voix, à voix basse. Faire*

entendre sa voix. Perdre la voix. Manquer de voix. La voix change dans les hommes à l'âge de puberté. (Buff.) *L'homme a trois sortes de voix, savoir : la voix parlante ou articulée, la voix chantante ou mélodieuse, et la voix pathétique ou accentuée, qui sert de langage aux passions et qui anime le chant et la parole.* (J.-J. Rouss.) *En Angleterre, les femmes ne se mêlent jamais aux entretiens à voix haute.* (Mme de Staël.) *Ecrire au crayon, c'est comme parler à voix basse.* (Mme Swetchine.) *L'âme peut passer tout entière dans la voix aussi bien que dans le regard.* (Lamart.) *Se dit particulièrement des sons émis en chantant et de la faculté de les émettre : Ce chanteur a une belle voix, manque de voix, gouverne bien sa voix. Les gens qui ont la voix fausse n'entendent pas également bien des deux oreilles.* (Buff.)

— Sons émis par les poumons et modifiés par la bouche des animaux : *La voix des oiseaux.* *La voix du rossignol.* *La voix du cheval, du chien, du loup.* *La voix des fanfreluches est facile, pure, légère.* (Buff.) *La chèvre a quelque chose de tremblant et de sauvage dans la voix.* (Chateaub.)

Le pinson remplit l'air de sa voix éclatante. MICHAUD.

A ces mots, le corbeau ne se sent pas de joie, Et pour montrer sa belle voix,

Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie. LA FONTAINE.

— Son, bruit quelconque : *La voix du tonnerre, des flots, des vents, des forêts.* *Les pins, traversés par la brise, chantent d'une façon plaintive, mais avec une voix bien plus douce et plus harmonieuse que les autres arbres.* (H. Taine.)

Les cloches dans les airs, de leurs voix argentines, Appellent à grand bruit les chœurs à matines. BOILEAU.

— Par ext. Parole, discours, langage : *La voix de Fénelon n'est ni voix d'homme ni voix de femme; mais, comme la voix de la sagesse, elle n'a pas de sexe.* (J. Joubert.) *Quand la voix d'un ennemi accuse, le silence d'un ami condamne.* (Latenau.)

Heureux qui dans ses vers sait, d'une voix légère, Passer du grave au doux, du plaisant au sévère. BOILEAU.

Il Conseils, avertissements : *Ecouter la voix d'un ami. Être docile à la voix de ses parents.* Pourquoi, sourd à la voix d'une mère immortelle, Et d'un père éperdu négligeant les avis, Vais-je chercher la mort tant promise à leur fils? RACINE.

— Vote, suffrage : *Recueillir les voix. Donner sa voix à quelqu'un. Aller aux voix. Les voix sont partagées. Mettre une proposition aux voix.*

— Fig. Opinion, sentiment : *Le Cid n'a eu qu'une voix pour lui à sa naissance, qui a été celle de l'admiration.* (La Bruy.) *Il Influence, autorité, crédit : Les peuples qui n'ont plus de voix n'en ont pas moins de la mémoire.* (B. Const.) *De plus en plus les intérêts obtiennent dans la direction de ce monde une voix prépondérante.* (Renan.) *Il Moyen de se manifester; impulsion qui porte vers un but ou qui en détourne : La voix de la conscience. La voix de la justice, de l'honneur, de la vérité. Étouffer la voix du sang. La voix de la nature est le meilleur conseil que doit écouter un bon père pour bien remplir ses devoirs.* (J.-J. Rouss.) *Dans l'âme de tous les hommes opprimés, il y a une voix sourde qui parle de liberté.* (Jouffroy.) *La voix de la nature n'est pas toujours une bonne conseillère.* (J. Joubert.) *Dans une lutte désespérée, la voix de l'honneur, qui conseille de résister le plus longtemps possible, est toujours bonne à écouter.* (Thiers.) *La voix du peuple est la loi du pouvoir, en attendant qu'elle devienne la voix de la liberté.* (Proudh.)

La nécessité parle, il faut suivre sa voix. DELATOCHE.

— *Voix de la Renommée, Voix publique.* Bruit public : *J'ai appris cet événement par la voix de la Renommée.* *Voix publique.* Signifie aussi Opinion, jugement du peuple : *Le secret de régner, c'est d'écouter sans cesse cette VOIX PUBLIQUE qu'on ne méprise pas impunément.* (L. Laboulaye.)

— Poétiq. Déesse aux cent voix, Renommée : *La Déesse aux cent voix ne parle d'autre chose.* LA FONTAINE.

— *De vive voix*, En parlant, et non par écrit ou autrement : *Donner ses instructions de vive voix.*

— *Tout d'une voix*, A l'unanimité des suffrages : *Me voilà enfin votre confrère dans cette Académie française où ils m'ont élu tout d'une voix.* (Volt.)

— *Avoir voix au chapitre*, Avoir du crédit, de l'autorité, être écouté : *Je me tais, car je n'ai pas voix au chapitre.*

— *Avoir des larmes dans la voix*, Parler d'un ton douloureusement ému, attendri.

— *Être en voix*, Être bien disposé pour chanter, avoir accidentellement la voix pure et sonore : *Je ne suis pas en voix aujourd'hui.* (Scribe.)

— *Élever la voix*, Parler ou chanter plus haut, et fig. Manifester ses sentiments, dire sa pensée; prendre la parole : *Sous le règne de Louis XIV, Fénelon seul a osé ÉLEVER LA*

VOIX. (Mme de Staël.) *Est-ce au moment où le critique ÉLÈVE LA VOIX pour parler de haut, qu'il lui est permis de détonner?* (Ste-Beuve.)

— *Élever la voix pour*, en faveur de, Embrasser hautement les intérêts de : *On ne peut trop ÉLEVER LA VOIX EN FAVEUR DE l'innocence opprimée.* (Volt.)

— *Forcer sa voix*, L'enfler, (tâcher de lui donner plus de force ou d'étendue qu'elle n'en a naturellement : *Un chanteur qui FORCE SA VOIX n'aura bientôt plus de voix.*

— *Grossir sa voix, faire la grosse voix*, L'enfler, la rendre forte ou grave pour effrayer quelqu'un : *FAIRE LA GROSSE VOIX aux enfants est un moyen de répression fort usité et fort inutile. Là ! là ! ne vous pressez pas tant de GROSSIR VOTRE VOIX ; qui sait ce que vous serez demain ?* (Th. Leclercq.)

Je fais la grosse voix; les gros yeux, enfin comme Sous des dehors mielleux se cache un faux bon-

homme,

Je suis un faux méchant sous mon masque trom-

peur.

DUMANOIR.

— Mus. Chanteur : *Il y a trop peu de voix dans ce chœur.* *L'Opéra possède de belles voix de ténor.* *Partie dans un morceau qui en a plusieurs devant être chantées chacune par une seule personne : Morceau à deux, à trois, à quatre voix, à trois voix égales.* *Voix principale.* Celle des parties d'un morceau qui en exprime le mieux le caractère. *Voix extérieures.* Parties les plus aiguës et les plus basses d'un morceau. *Voix humaine.* Jeu d'orgue imitant une personne qui chante. *Voix angélique.* Jeu semblable à la voix humaine, mais d'une octave en dessous. *Voix cuivrée.* Voix éclatante et dont le timbre rappelle celui des instruments de cuivre. *Voix fêlée.* Voix irrégulière, formée de plusieurs sons simultanés ou successifs discordants. *Voix blanche.* Voix de ténor claire, nette, mais dépourvue de timbre et de mordant. *Voix de poitrine.* Celle qu'on fait entendre dans le registre naturel de sa voix. *Voix de tête.* Celle qu'on fait entendre hors du registre de sa voix, en imitant par artifice la voix de femme ou d'enfant.

— Pathol. *Voix croupale.* Son particulier et caractéristique que prend la voix des personnes atteintes du croup. *Voix soufflée.* Voix thoracique produite par un souffle bronchique ou caverneux. *Voix chevrotante.* Sorte de voix tremblante appelée aussi ÉCOPHONIE. *Voix convulsive.* Voix pénible, saccadée, discordante.

— Anc. cout. *Prendre la voix du roi.* Faire une proclamation au nom du roi.

— Chasse. *Donner de la voix.* Aboier, et fig. Clabauder, faire grand bruit :

Que me font, après tout, les vulgaires abois

De tous les charlatans qui donnent de la voix ?

A. BARBIER.

— Gramm. Voyelle : son figuré par une voyelle : *Voix simple.* *Voix nasale.* *Voix articulée, inarticulée.* *La voix a sa forme en ouvrant fort la bouche.* (Noël.) *Des deux voix qui forment la diphthongue, la première, la plus faible, est appelée sous-dominante, la seconde, paraissant déterminer le son, reçoit le nom de dominante.* (Jubin.) *Il Formes du verbe propres à exprimer certaines relations de l'action avec le sujet ou avec le complément : Les langues africaines sont extrêmement riches sous le rapport des voix du verbe.* (A. Maury.) *Voix active ou objective.* Celle dans laquelle l'action est faite par le sujet, comme dans les verbes *j'aime, je dors*, etc. *Voix passive ou subjective.* Celle qui exprime une action reçue par le sujet, comme dans *je suis aimé*, etc. *Voix moyenne.* Celle qui exprime une action faite et reçue par le sujet, comme dans le grec *louomat*, je me lave, etc. Toutefois cette forme grecque a très-souvent le sens de la voix active.

— Politiq. *Voix active.* Droit d'élire. *Voix passive.* Capacité pour être élu : *En France la voix passive, aussi bien que la voix active, appartient à tous les citoyens.*

— Monnaie. Son que rendent les espèces quand on les jette sur le tas, et qui sert à faire apprécier leur qualité.

— Encycl. Physiol. La *voix* est produite par un appareil particulier, dit appareil de phonation, et dont les organes essentiels sont : 1^o le larynx, qui est le générateur du son ; 2^o le poulmon et la trachée-artère, qui constituent le soufflet et le porte-vent ; 3^o le pharynx, la bouche et les fosses nasales, qui constituent le tuyau vocal.

L'élément le plus important de la *voix* est le son, qui est produit par l'air traversant la glotte. Un son peut être fort ou faible, élevé ou bas et enfin résonner d'une certaine manière, en sorte que le son d'une flûte ne ressemble pas à celui d'un violon, ni celui d'un violon à celui d'un piano. Le son a ainsi trois qualités : l'intensité, la hauteur et le timbre. La glotte est le lieu de production du son de la voix humaine. C'est la vibration des rubans vocaux de la glotte, à la manière des instruments à anche, qui détermine le phénomène en question. Les tons de la *voix* dépendent de la tension variée des rubans vocaux et de l'étendue variée de leur portion vibrante. Ils dépendent aussi d'une troisième condition, peu étudiée jusqu'ici, à savoir les changements de volume et de densité qu'en-

traîne dans les rubans vocaux la contraction des muscles placés dans leur épaisseur.

Les cordes vocales inférieures engendrent ainsi par leurs vibrations, instinctivement et harmoniquement combinées, les différents tons de la *voix*. Mais quelle est d'une manière précise la partie vibrante initiale? Est-ce toute l'épaisseur de la corde vocale, c'est-à-dire la muqueuse, les ligaments thyro-ary-ténoïdiens et le muscle du même nom, ou bien est-ce seulement la plus superficielle de ces parties, la muqueuse? Les recherches de M. Fournié (1866) tendent à établir que c'est seulement la muqueuse.

Lorsqu'une ouverture a été pratiquée sur la trachée-artère, au-dessous du larynx, et que l'air ne sort plus par le larynx, il en résulte l'aphonie. Dans toutes les lésions qui portent au-dessus du larynx, la *voix* n'est pas détruite. Ces faits prouvent que la *voix* a bien son siège dans le larynx. Néanmoins, les parties qui surmontent la glotte ne restent pas étrangères à la production de la *voix*. Elles la renforcent et concourent à lui donner le timbre qui la caractérise.

Chez l'homme qui parle, une grande quantité de parties entrent en vibration à l'unisson du son produit par la glotte. Non-seulement le pharynx, les fosses nasales, la bouche, mais encore la poitrine et jusqu'aux corps solides sur lesquels repose l'homme, entrent en vibration. Le timbre de la *voix* résulte de tous ces facteurs, dont il est important d'assigner le rôle précis. La *voix* du vieillard n'est pas celle de l'adulte. Le développement du larynx et les modifications qu'il subit avec l'âge portent sur la nature des cartilages, qui deviennent moins élastiques et subissent une ossification partielle. Les modifications moins profondes, mais si variées, si multiples et si délicates, à l'aide desquelles nous distinguons souvent, sans le voir, les personnes qui nous sont connues, tiennent à des conditions très-complexes, liées à la conformation individuelle du larynx, de la bouche, des fosses nasales et de leurs sinus.

Les rubans vocaux supérieurs du larynx ne sont point nécessaires à la phonation. Les ventricules du larynx sont, comme toutes les cavités que traverse le son avant de sortir au dehors, destinées à renforcer la *voix*. Quant à l'épiglotte, elle semble agir à la manière des couvercles élastiques qu'on place au-dessus des anches dans les tuyaux d'orgue, couvercles qui ont la propriété de rendre le son tremblant sans en changer la hauteur.

Lorsque l'homme parle, c'est-à-dire lorsqu'il se sert de la *voix* articulée, le registre des sons qu'il emploie est peu varié et ne dépasse pas une demi-octave. Quand il chante, sa *voix* parcourt une échelle bien plus étendue. Une bonne *voix* moyenne est ordinairement de deux octaves à deux octaves et demie. Mais chaque chanteur ne possède qu'un certain nombre de notes en rapport avec l'organisation de son larynx et qui correspondent aux diverses *voix* de basse-taille, de baryton, de ténor, d'alto et de soprano. Le son le plus bas de l'échelle des tons de la *voix* humaine correspond à 160 vibrations par seconde, le plus élevé correspond à 2,048 vibrations. La *voix* de basse-taille, celle de baryton et celle de ténor appartiennent surtout à l'homme, celles d'alto, de contralto, de mezzo-soprano et de soprano à la femme. Pourtant la castration peut donner à l'homme une *voix* de femme, et on rencontre des femmes qui ont une *voix* de ténor. La *voix* d'une femme, celle d'un enfant et celle d'un adulte présentent des différences manifestes, dues à la nature différente des pièces vibrantes du larynx et à la dimension variée des cordes vocales.

Arrivons maintenant à l'explication de ces expressions : *voix de poitrine*, *voix de fausset*, *voix claire*, *voix sombrée*. Dans la *voix* sombrée et dans la *voix* claire, les changements sont dus au tuyau vocal (pharynx, bouche, fosses nasales), dont la paroi s'altère dans les maladies ou dont on modifie la forme au moyen d'efforts particuliers. La *voix* de poitrine est cette *voix* à timbre plein et sonore, accompagnée d'un frémissement vibratoire de la cage thoracique, qu'on sent parfaitement en appliquant la main sur la poitrine. La *voix* de fausset est caractérisée par un son doux et flûté. Elle met le larynx en possession d'un registre de notes moins étendu que celui de la *voix* de poitrine, mais pouvant monter ou la *voix* de poitrine ne peut atteindre. Lorsqu'on observe à l'aide du laryngoscope une personne qui émet un son dans le registre de poitrine, on voit vibrer la corde vocale inférieure dans une certaine portion de sa longueur. Si la personne passe au registre de fausset en continuant à émettre la même note, on voit : 1° les rubans vocaux s'écarter l'un de l'autre, de manière que la fente linéaire de la glotte est remplacée par une ouverture ovale; 2° diminuer la longueur de la portion vibrante des rubans vocaux.

La *voix* a quelquefois le timbre dit nasonné. Cela se produit de deux manières : ou bien le son s'échappe par les fosses nasales, tandis que la bouche est fermée; ou bien le son s'échappe par la bouche, tandis que les fosses nasales sont obliérées. C'est le retentissement de l'air dans les fosses nasales qui détermine le timbre du nasonnement. Le chant peut se produire en timbre clair ou en timbre sombré. Les Français ne chantent

guère que dans le premier, qui est le timbre normal. Les causes du timbre sombré, qui donne tant de charme à la *voix* de quelques chanteurs italiens, sont à peu près inconnues. Dans le timbre sombré, le larynx est très-abaissé; le pharynx a, par conséquent, toute sa capacité, et au moment de l'émission de la *voix*, le voile du palais se rapproche légèrement de la base de la langue, de manière que le son, tout en s'échappant par la bouche, va résonner dans la partie supérieure du pharynx, sous la voûte basilaire.

Nous ne répétons pas ici les remarques que nous avons faites dans notre article EMISSION DE LA VOIX, et qui intéressent surtout les chanteurs de théâtre.

Lorsque l'homme porte ses lèvres en avant et les contracte de manière à conserver entre elles une ouverture arrondie, il peut siffler et produire des sons de hauteur diverse et des aïrs variés. Les lèvres font ici l'office de glotte, car l'air y arrive non résonnant. Ainsi disposées, les lèvres constituent une véritable glotte labiale. Dans le sifflement, le son est plutôt produit par l'écoulement de l'air à travers l'ouverture circonscrite par les lèvres que par une vibration réelle de celles-ci. Elles agissent non comme une anche membraneuse, mais comme formant l'ouverture d'un instrument à vent. Le plus ordinairement, la *voix* se fait entendre au moment de l'expiration. Le son produit par les lèvres de la glotte traverse les parties supérieures du tuyau vocal, où il prend le timbre qui caractérise la *voix*, ou bien il devient articulé et donne naissance à la parole. C'est seulement dans les mouvements convulsifs des muscles respiratoires, tels que le rire, le sanglot, le hoquet, etc., que les sons se produisent pendant l'inspiration.

Tel est l'ensemble des données positives qui constituent la théorie de la phonation. C'est un des chapitres les plus difficiles et les plus délicats de la physiologie. Il y reste encore bien des obscurités, et cependant les savants les plus éminents en ont fait l'objet de minutieuses et longues recherches. Nodding, Jean Müller, Savart, Longuet, Merkel et d'autres y ont attaché leur nom. De nos jours, Segond, Battaille, tous deux chanteurs et physiologistes, Édouard Fournié, etc., y ont consacré un grand nombre d'observations et d'expériences, auxquelles on doit les plus importantes des vérités que nous avons exposées.

— Pathol. Altération de la *voix*. La *voix* et la parole présentent divers troubles et altérations, par suite de la lésion des organes qui les forment ou par l'effet d'une modification morbide de l'appareil central de l'innervation. La *voix* devient convulsive, discordante dans plusieurs maladies cérébrales, dans le délire et surtout dans les accès hystériques. Elle est sibilieuse et en fausset chez les individus atteints de tétanos. La faiblesse de la *voix* s'observe dans les affections des organes vocaux et respiratoires, à cause de la gêne et de la douleur qu'occasionne l'exercice de la phonation, et en général dans toutes les maladies aiguës et chroniques à leur dernière période, alors que tous les organes locomoteurs sont frappés d'une prostration ou d'une faiblesse que partagent nécessairement les appareils musculaires de la phonation et de la respiration. L'aphonie est la disparition complète de la *voix*. On l'observe dans un certain nombre de maladies (v. APHONIE). L'absence de *voix* articulée ou de langage (mutisme) ne s'observe que dans certains cas, par suite de l'imperfection congénitale du cerveau ou à cause de la surdité de naissance, qui s'oppose à l'imitation des sons non entendus. Quant aux altérations de la *voix*, telles que bégayement, bredouillement, balbutiement, grassement, blésité (substitution d'une lettre à une autre), il en a été traité à part.

Il nous reste, pour terminer cet article, à parler de la *voix* considérée dans la série animale et à dire quelques mots des maladies de la *voix*.

Les mammifères, les oiseaux, quelques reptiles ont un larynx disposé pour la production des sons; les poissons et les invertébrés n'ont pas de larynx et, par suite, pas de *voix*. La *voix* des mammifères sera traitée à part, comme rentrant dans le cadre de l'art vétérinaire. Chez les oiseaux, qui ont deux larynx, la *voix* est très-étendue et susceptible de modulations très-variées. Parmi les reptiles, quelques-uns ont une véritable *voix*. Les grenouilles et les crapauds font entendre ce qu'on appelle le coassement, qui est une sorte de bruit sourd. Les grenouilles mâles possèdent de chaque côté du cou, sous l'oreille, un appareil de renforcement, consistant en une poche membraneuse, élastique, qui s'ouvre dans la bouche, sur les côtés de la langue et qui se gonfle quand l'animal coasse.

Les insectes, qui respirent par des trachées, n'ont rien qui ressemble à un larynx. Le bruit qu'ils produisent résulte tantôt du frottement de leurs cuisses dentelées contre le bord externe de leurs élytres, tantôt du frottement contre les anneaux de leur abdomen, tantôt du frottement des élytres entre eux ou des anneaux du thorax entre eux. Chez les cigales, le bruit est déterminé par une suite d'oscillations d'une petite membrane sèche située sur les côtés du corps, os-

cillations produites à l'aide de muscles particuliers.

— Art vétér. Chez nos animaux domestiques, la *voix* présente des modifications nombreuses, dont les causes tiennent à la fois à la conformation du larynx et à la disposition des cavités situées au-dessus de la glotte. Ces modifications, dont les causes tiennent aussi à la manière suivant laquelle l'appareil vocal est mis en jeu, varient non-seulement d'espèce à espèce, mais encore d'individu à individu et d'un sexe à l'autre. Ainsi, le volume du larynx a une grande influence sur les sons et la force de la *voix*. Chez les grands animaux, la *voix* est plus forte et plus grave que chez les petits. Cette différence est frappante quand on compare des espèces de haute stature avec les petites espèces du même genre, le lion et le chat, par exemple; ou de très-jeunes sujets avec des sujets arrivés à l'âge adulte. En effet, la *voix* devient plus forte et plus grave à mesure que les animaux arrivent plus près du terme de leur accroissement et, par conséquent, à mesure que leur appareil vocal augmente de volume. L'organisation propre à chaque espèce entraîne, à elle seule, des différences bien caractérisées; on en compte un grand nombre : le hennissement du cheval, le braiment de l'âne, le beuglement ou le mugissement du bœuf, le grognement du porc, l'aboïement du chien, le hurlement du loup, le rugissement du lion, le miaulement du chat, etc. Le sexe, l'état de l'appareil reproducteur en déterminent aussi quelques-uns, en général moins sensibles dans les animaux que dans l'espèce humaine. La différence est très-faible, en effet, entre le mugissement du taureau et celui de la vache, entre le grognement de la truie et celui du verrat, de même qu'entre la *voix* du chien et de la chienne, du chat et de la chatte, etc.; la différence n'est pas aussi marquée entre la *voix* du bœuf et celle du taureau qu'entre la *voix* de l'homme et celle de l'ennuque. Cependant, le contraste est frappant chez quelques animaux : le cheval hongre et la jument ne hennissent plus guère, tandis que l'âne et le mulet qui ont été mutilés continuent à braire.

Les solipèdes, dont l'organisation est si remarquablement uniforme, sont loin d'avoir une *voix* et un larynx semblables pour tous. Le hennissement du cheval consiste en une succession de sons saccadés, d'abord très-aigus, puis graduellement plus graves, mais toujours très-purs et d'un éclat remarquable. Le hennissement est propre au cheval entier; le cheval hongre et la jument ne hennissent pas, si ce n'est très-rarement; alors la *voix* que ces derniers font entendre diffère assez notablement de celle qui appartient à l'animal entier; elle est plus brève, plus aiguë et moins éclatante que cette dernière. Le cheval a encore un cri aigu, parfois assez prolongé, mais ordinairement très-court, qu'il fait entendre lorsqu'il se maltraite ou lorsqu'il subit une opération douloureuse. Chez l'âne, la *voix* ou le braiment diffère essentiellement du hennissement du cheval. Le braiment consiste en une succession de sons aigus, alternant régulièrement avec des sons très-graves, sur une même octave. On a remarqué que les premiers se forment dans l'inspiration et les seconds dans l'expiration. La *voix* de l'âne n'offre pas de variétés remarquables; celle de l'ânesse, suivant l'observation de Buffon, est plus claire et plus perçante, et celle de l'âne hongre plus basse que la *voix* du mâle entier. Quant au mulet, il a une sorte de braiment sonore, mais court. La *voix* du bardot se rapproche, au contraire, du hennissement.

La *voix* du cheval se fait entendre dans les maladies aiguës, et notamment dans celles qui affectent les organes respiratoires. Cependant, dans le début d'une maladie très-redoutable et trop fréquemment mortelle, la fièvre charbonneuse, le cheval entier fait entendre de très-fréquents hennissements. Le cheval et la jument hennissent quelquefois lors du début et pendant le cours de la rage. Dans ce cas, le hennissement du cheval est altéré et cassé. Cette altération du timbre de la *voix* est également sensible chez la jument enragée. Pendant les douleurs provoquées par certaines opérations, les chevaux et les juments surtout font souvent entendre un cri perçant, mais bref. Durant le cours des maladies aiguës du pharynx, et surtout du larynx, le hennissement est court, enroué ou voilé. Dans les affections chroniques, et principalement dans celles qui ont amené une altération des cordes vocales et un rétrécissement plus ou moins marqué de la glotte, la *voix* du cheval n'est plus aussi pure et paraît être nasillée. Ce timbre particulier, ou le constate fréquemment dans le cornage. Il est d'autant plus marqué que le cornage est plus ancien. Le nasillement est toujours très-fort lorsque le cornage a son lieu d'origine dans les cavités nasales et qu'il résulte d'un rétrécissement de ces cavités. La *voix* de l'âne, du mulet et du bardot ne se fait que rarement entendre dans le cours des maladies; le braiment de l'âne annonce toujours la convalescence. Dans le début des maladies des voies respiratoires, l'âne cherche quelquefois à braire, mais les secousses imprimées dans les appareils de la respira-

tion occasionnant de la douleur, le braiment est aussitôt interrompu.

Dans l'espèce bovine, la *voix* du taureau consiste tantôt en une série continue de notes basses et rudes; d'autres fois, au contraire, le mugissement commence par une note très-haute, qui passe progressivement au médium. Dans l'un comme dans l'autre cas, la *voix* s'opère exclusivement pendant l'expiration. Le beuglement de la vache consiste en un cri prolongé occupant le médium et se produisant, comme chez le taureau, pendant l'expiration, mais avec élévation de la tête et ouverture de la cavité buccale. Celui du veau est plus faible et un peu plus grave. Le gros bétail manifeste presque toujours le besoin de manger par des beuglements fréquents. Les vaches nourrices en font surtout entendre lorsqu'elles sont séparées de leur veau. A l'état pathologique, les taureaux et les vaches font, dans quelques cas, entendre des mugissements réitérés dans le début de la fièvre charbonneuse. La rage est aussi fort souvent annoncée par des beuglements brefs et cassés.

Chez le mouton et chez la chèvre, la *voix* consiste en un bêlement, presque toujours trembloté et sur le même ton. Ce bêlement est grave et bref chez les bœliers; il est aigu chez les agneaux. Les mâles châtres ne bêlent que très-rarement. La bête à laine ne bêle point lorsqu'elle est malade, si ce n'est à l'approche du début et pendant le cours de la rage. Ce bêlement alors est toujours bref, rauque, bas et semble presque étouffé.

La *voix* du porc, si remarquable par son timbre et le contraste qui existe entre les sons graves et les sons aigus dont elle résulte, est en rapport avec une organisation tout à fait exceptionnelle de l'appareil laryngien (v. LARYNX). Le grognement du porc présente plusieurs variétés : il est sourd et répété à de courts intervalles lorsque l'animal est inquiet; il s'élève un peu lorsqu'il est pourchassé; il devient aigu quand il se fait ou qu'il reçoit un coup de pied; très-aigu au moment où on le saigne. Les sons du grognement sourd sont trop graves pour être parfaitement exprimés par des notes musicales, mais ceux de la *voix* aiguë pourraient sans doute être notés facilement. Le porc grogne fréquemment lorsqu'il est malade. Ce grognement est presque continu, sourd et rauque dans le début et le cours de la rage. Dans l'angine diphthérique, la *voix* perçante du porc prend un timbre particulier; elle est rauque et nasillée. Elle offre ce même timbre dans le début du charbon à la gorge. Elle est rauque et étouffée dans l'inflammation rapide et gangréneuse des amygdales et du voile du palais.

La *voix* du chien présente deux états particuliers. L'aboïement consiste en un cri articulé et bref, s'opérant pendant l'expiration et avec ouverture plus ou moins considérable de la gueule, et dont le timbre est variable selon les races et la taille. Le chien aboie fréquemment pendant la nuit, lorsqu'il veille ou qu'il est excité au combat. Sa *voix* prend alors un timbre animé, et l'aboïement se succède avec rapidité. Des cris prolongés, aigus et déchirants annoncent toujours une vive douleur. Le hurlement constitue un cri prolongé, commençant souvent par quelques aboiements qui se rapprochent et ne forment bientôt plus qu'un cri sourd, continu, prolongé et s'éteignant peu à peu. Ce hurlement sinistre, le chien le fait entendre pendant la nuit, lorsqu'il est inquiet et s'ennuie. Il ne faut pas le confondre avec l'aboïement rauque et cassé qui annonce le début de la rage. Le chien aboie rarement lorsqu'il est malade et sans inquiétude. Dans les vives douleurs intestinales que ressentent les jeunes chiens affectés d'invagination des intestins, ils font cependant souvent entendre de petits cris plaintifs. Lors du début de la rage, la *voix* du chien prend un timbre caractéristique. Cette *voix* n'est ni l'aboïement, ni le hurlement ordinaire, c'est un cri rauque, cassé, étranglé, tenant tout à la fois de l'aboïement et du hurlement. Ce cri sinistre, le chien le fait entendre de temps en temps et le réitère deux et trois fois de suite, soit pendant le jour, soit pendant la nuit, et sans qu'aucune cause appréciable en provoque la manifestation. Il suffit d'avoir entendu une seule fois cet aboiement cassé pour le reconnaître toujours et pour ne jamais le confondre avec le hurlement du chien en bonne santé. L'aboïement du chien enragé, lorsqu'il est provoqué, est sourd, rauque et étouffé; il ne paraît s'opérer que dans le fond de la gorge. Ce timbre particulier de la *voix* du chien enragé est produit tout à la fois par une influence nerveuse anormale, par une inflammation plus ou moins vive du larynx et sans doute aussi par la difficulté qu'éprouve le chien de faire agir la mâchoire inférieure, qui, comme on le sait, devient paralysée pendant la période d'augmentation de la maladie. Chez les oiseaux de basse-cour, le chant du coq, du canard, de l'oie est souvent enroué dans les plegmasies des organes respiratoires, et notamment du larynx, où la *voix* se produit.

— Gramm. • Le verbe attributif, dit Sylvestre de Sacy dans sa *Grammaire générale*, entre l'idée de l'existence avec relation à un attribut, renferme encore l'attribut. Cet attribut exprime toujours ou une

action ou une qualité. Dans l'attribut qui exprime l'idée d'une action, cette action peut être considérée par rapport au sujet qui agit et comme produite par lui, et alors l'attribut se nomme *actif*; ou par rapport à la chose sur laquelle tombe l'action et comme faite sur cette personne ou sur cette chose, abstraction faite de l'agent et de son concours, et alors l'attribut se nomme *passif*. Dans cet exemple : *Je lirai ce livre*, ce qui équivaut à *Je serai lisant*, l'attribut est actif; car lire est ici une action du sujet. Dans cet autre exemple : *Ce livre sera lu*, l'attribut est passif, car lire est ici une action dont le livre est l'objet et qui sera faite sur le livre par un autre agent. Si je dis : *Ce livre vaut 6 francs*, l'attribut est neutre, car *vaut* signifie *est valant*, et *valant* n'est ni actif ni passif. Des deux points de vue différents sous lesquels on peut envisager la même action naissent naturellement deux formes nommées *voix*, l'une *active*, l'autre *passive*. Les langues monosyllabiques, telles que le chinois, n'ont aucune flexion ni aucune forme pour exprimer les *voix*; l'actif et le passif ne diffèrent en chinois que par leur place; quelquefois aussi le passif doit y être exprimé par un détourné, par exemple : *Voir protection*, c'est-à-dire *Être protégé*, *Kian-pao*.

Les langues agglutinantes ont généralement un grand nombre de *voix*; le verbe, entre autres, est capable de produire une foule de formations qui donnent à la signification une relation *transitive*, *passive*, etc. Ces relations sont exprimées à l'aide de certaines syllabes interposées entre le radical et la terminaison du temps ou des personnes.

Ces syllabes pouvant être employées plusieurs à la fois, il en résulte des combinaisons très-nombreuses, qui peuvent être regardées comme formant de véritables *voix*. Ce qu'on a coutume de regarder, en hébreu et dans quelques autres langues, comme différentes conjugaisons du même verbe est plutôt une suite de différentes *voix*. La raison en est que ce sont autant de suites différentes d'inflections et de terminaisons verbales, entées sur un même radical et différenciées entre elles par la diversité des sens accessoires ajoutés à celui de l'idée radicale commune.

Outre la *voix active* et la *voix passive*, le sanscrit a aussi la *voix moyenne*, peignant l'action réfléchie sur nous-mêmes; la *voix causative*, indiquant la cause efficiente; les *voix desiderative* et *intensive*, marquant le désir et l'insistance, gradations que les autres langues rendent généralement par des verbes dérivés.

Le verbe grec a trois *voix*, l'*actif*, le *moyen* ou *réfléchi* et le *passif*, ce dernier presque identique au moyen, dont il ne s'écarte qu'au futur et à l'aoriste.

Les Latins ont la *voix active* et la *voix passive*, avec laquelle se confond la *voix moyenne*, aussi appelée chez eux *déponente*.

La plupart des langues modernes n'ont que la *voix active*, et, pour suppléer à la *voix passive*, elles ont recours à des périphrases composées d'un des temps du verbe *être* et du participe passé du verbe que l'on veut conjuguer; quant à la *voix réfléchie*, elles l'expriment en joignant le pronom réfléchi aux diverses formes de l'actif. La conjugaison du verbe gothique offre encore quelques traces d'une *voix passive*, qui ont complètement disparu dans les idiomes germaniques plus modernes.

— Allus. littér. Les restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint. Mots par lesquels Bossuet termine l'admirable péroraison de son oraison funèbre du prince de Condé : « Au lieu de déplorer la mort des autres, grand prince, dorénavant je veux apprendre de vous à rendre la mienne sainte. Heureux si, averti par ces cheveux blancs du compte que je dois rendre de mon administration, je réserve au troupeau que je dois nourrir de la parole de vie les restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint. »

Les écrivains font souvent allusion à ces magnifiques paroles, qui portent l'âme à la réflexion et respirent une mélancolie grave et touchante.

« La langue française prit dans la bouche de Bossuet un accent qu'elle ne retrouva pas après lui; mais il en reste un certain écho dans la voix des grands orateurs de la chaire qui lui succèdent sans l'égaliser. Ce n'est pas en vain qu'on élève le diapason de l'éloquence d'un peuple. La voix s'éteint, l'orateur passe, mais le diapason reste. »

LAMARTINE.

« S'il plait aux chefs quelconques de notre mobile gouvernement de me laisser devenir, comme tant de braves gens beaucoup moins sots qu'on ne le pense, un capitaine en cheveux blancs, je n'accuserai pas ma destinée. Je consacrerai avec bonheur à mon troupeau, pour parler comme un illustre prélat, les restes d'une ardeur prête à s'éteindre. »

P. DE MOLÈNES.

« Personne n'a mieux accentué que Brous-

xv.

sais une parole de dédain, personne n'a mieux fait vibrer un sarcasme, dardé une invective. Un feu intérieur animait et colorait toutes ses paroles. Quand ce feu n'a plus rien eu à dévorer, Broussais a perdu toute sa force. Ses cours à la Faculté et ses leçons de phrénologie n'ont été que les restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint. »

L. PEISSE.

« Depuis vingt ans, les directeurs de nos grands théâtres ne cessent de chercher des ténors. Ils parcourent en vain et nos provinces et l'étranger; ils font retentir tous les échos de leurs plaintes inutiles. Mais les échos demeurent sourds, et nos scènes lyriques sont condamnées à payer à prix d'or les restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur au gain qui ne s'éteint pas. »

LOUIS FIGUIER.

Voix des peuples (LES), recueil de poésies, par Herder (1778, in-80). Mme de Staël a traduit à tort le titre de l'ouvrage allemand (*Die Stimmen der Völker*) par *Chansons populaires*. L'expression ne rend pas la pensée intime de Herder, qui voulait faire revivre ces sources primitives de l'histoire et retrouver dans ces monuments poétiques et fragiles le caractère de chaque peuple. « Herder, dit Gervinus, a frappé le rocher, et tous les courants poétiques de l'humanité, jaillissant à son appel, ont sillonné la terre allemande. » Ce ne sont pas simplement des chansons populaires que Herder a réunies, c'est la poésie de chaque peuple qu'il a évoquée devant lui, les chants de toutes les nations qu'il a écoutés, pour les grouper en un recueil précieux. Là, on peut surprendre sur le vif l'imagination des peuples; là on peut étudier la poésie naturelle, celle qui a précédé les lumières et la civilisation, celle qui ne connaît ni artifices ni ornements. Un détail heureux, que Mme de Staël, d'ailleurs, a fort bien noté, c'est que la flexibilité de l'allemand permet de traduire ces naïvetés primitives du langage de chaque pays. Les mots par eux-mêmes, dans les poésies populaires, ont une certaine grâce qui émeut; et les Allemands, qui analysent toutes les sensations et jusqu'à ces nuances qui se refusent à la parole, savent seuls rendre ces impressions singulières. Successivement Herder a scruté l'histoire, la poésie, la théologie, et toujours dans ses méditations il cherchait les titres de noblesse de l'humanité. Il n'a pas failli à sa tâche dans les *Voix des peuples*, et en fouillant dans les siècles il a découvert des trésors de poésie. Le premier il a fait connaître en Allemagne les poésies espagnoles et portugaises, et son exemple a entraîné une foule de savants à consacrer leurs études à la poésie du moyen âge, aux *Eddas*, aux *Nibelungen*, aux *Romaneros*. Les traductions des poètes indiens, arabes, grecs, italiens, espagnols, anglais se succédèrent et furent la gloire littéraire de la fin du XVIII^e siècle, époque si féconde en travaux distingués et en penseurs illustres.

Ce splendide recueil des *Voix des peuples* a été admirablement apprécié par Edgar Quinet dans un langage digne du sujet : « Comme autant de moissonneuses qui cherchent à alléger le poids du jour, les nations, haletantes et courbées sous la main qui les presse, s'en vont en chantant dans leur longue carrière. Chaque période nouvelle de croissance ou de déclin fait naître un chant nouveau; et, frivoles et légères, elles oublient plus promptement que ces monuments, si frêles en apparence, l'émotion des révolutions et le nom de leurs oppresseurs. Il ne faut pas longtemps pour que le bruit des batailles s'éteigne et que les marguerites des champs couvrent les tombes des chevaliers; mais après de longs siècles, les jeunes filles viennent encore sous les voûtes de l'Alhambra répéter les romances d'Abénamar, du roi Juan et des guerres civiles de Grenade; le montagnard d'Ecosse prolonge ses soirées en entonnant les ballades d'Edouard, de Robin Hood, des querelles des Percy et des Douglas; les enfants du nord de l'Allemagne grossissent leurs voix pour redire les accents rudes et surannés des minnesingers du moyen âge; et tous ceux qui passent près de là, sentant la puissance des vieux siècles, disent en eux-mêmes : En vérité, jamais je n'entendis ces chants sans être plus ému que par le bruit du clairon; et pourtant ceux qui les psalmodient sont des enfants et des mendians aveugles. Le rare mérite de Herder est d'avoir reproduit dans le rythme original les voix si remarquables de ces poèmes, convaincu que le ton, la cadence, l'accent musical en font véritablement l'essence, et que, détachés de ce fond nécessaire, il en reste à peine l'ombre. Ainsi réunis, ils forment une sorte d'histoire universelle, où le retentissement des empires, réduit à une impression fugitive, à un soupire de l'âme, se prolonge sous une forme irréfléchie, de génération en génération, dans la conscience des peuples. Non-seulement l'historien y retrouve les grands rapports des races, les haines et les affections nationales; mais ils répandent sur les classes inférieures l'intérêt des longs souvenirs et concourent au maintien de la dignité morale. Du

fond des vallées et des forêts, du bord des haies et des ruisseaux, de naïfs rapsodes font entendre des stances épiques, qui à chaque point de la durée forment le lien du peuple avec le passé, attachent au pays où l'on est né et associent à l'honneur des temps antiques ceux qui en ont supporté tout le fardeau. Poursuis ta complainte dans tes bruyères, heureux enfant, et que cette guirlande de verveine te soit une auréole de gloire. Ton ancêtre fut un des bardes de l'ingal, et c'est sur le tombeau du roi de Morwen que commença ce triste chant d'adieu qu'il t'a légué. Repose-toi sur ton sillon, vieillard rempli d'années; que tes gesses soient dorées, que tes troupeaux soient abondants. Il portait le même nom que toi et mourut près de ton champ, celui qui sauva dans Alcocer la bannière du Cid et atteignit de sa dague le chef des mécréants. Bénie soit cette tour à demi ruinée que le lilas et le chèvrefeuille ombragent de toutes parts; que l'oiseau le plus aimé du ciel y fasse chaque année son nid. Berceau d'une *Iliade* nouvelle, dans ce manoir vécurent, plus renommés que les Héraclides des Grecs, les quatre fils Aymon, dont l'histoire, née des chants et répétée sous le chaume, étend l'horizon du père de la vallée par delà la cour tudesque de Charlemagne, jusqu'au tombeau du prophète de l'Arabie et aux palais des péris de l'Iram. »

Voix du prophète (LA) [*A voz do propheta*], poème portugais, d'Herculano de Carvalho, un des plus célèbres poètes lyriques contemporains. La *Voix du prophète* est un poème en prose, d'un style élevé, d'une couleur biblique. Il est écrit par versets, à la manière des *Prophètes* et des Évangiles et rappelle, pour le fond comme pour la forme, les *Paroles d'un croyant*, de Lamennais. L'imitation est d'autant plus visible que la *Voix du prophète* est postérieure de deux ans au livre de Lamennais et qu'elle a été écrite au moment de son plus grand retentissement (1836). La situation politique du Portugal, décimé depuis dix ans par le despotisme et les proscriptions de dom Miguel, en proie à la guerre civile; les intrigues de la cour, la misère profonde du peuple, qui vivait au hasard au milieu de tous ces déchirements, ont inspiré au poète de belles pages. On l'excuse en songeant au spectacle qu'il avait sous les yeux, d'avoir vu l'avenir de son pays sous d'aussi sombres couleurs, d'avoir cru à une irréversible décadence, à la ruine complète de l'indépendance et de la nationalité portugaises. Tel est le sens, en effet, de cette grande composition; c'est le glas des morts sonné sur la patrie par un nouvel Ézechiel. L'avenir s'est heureusement chargé de démentir ces prévisions funestes.

La *Voix du prophète*, bientôt suivie d'un recueil de vers, la *Harpe du croyant*, a valu à Herculano de Carvalho une très-grande notoriété poétique. On le considère comme le Victor Hugo portugais.

Voix intérieures (LES), recueil de poésies, par V. Hugo (1837, in-89). Ce recueil succède aux *Feuilles d'automne* et aux *Chants du crépuscule*; il est écrit avec plus de calme et de sérénité. Un critique, cependant, G. Planche, le trouva inférieur. « Son autorité s'affaiblit, dit-il en parlant de Victor Hugo. Une inattention dédaigneuse accueille depuis cinq ans ses recueils lyriques. Il semble que l'auteur ait besoin d'une lutte acharnée pour exciter l'attention; depuis que la lutte a cessé, l'attention languit et le moment n'est point peut-être loigné où elle s'endormira sans retour. M. V. Hugo doit se renouveler, commencer une série d'œuvres inattendues. Quant à ses œuvres depuis vingt ans, il faut qu'il se résigne à les voir disparaître dans l'oubli. Son nom cependant restera comme celui d'un hardi, habile, persévérant novateur. Il n'arrivera jamais à se surpasser dans la voie qu'il a suivie jusqu'ici. » Nous ne partageons point cette opinion. On remarque, au contraire, une marche ascendante du poète, des *Odes aux Orientales*, des *Orientales* aux *Feuilles d'automne*, des *Feuilles d'automne* aux *Chants du crépuscule*. Dans les *Voix intérieures*, loin de faire halte ainsi que le disait Gustave Planche, le poète nous semble s'être haussé de plusieurs coudées. Ici, en effet, on ne trouve plus l'enthousiasme presque naïf et la redondance des premières odes; ici, autre chose que de la couleur, comme dans les *Orientales*; presque plus de ces découragements et de cette amertume qui se remarquent dans les *Feuilles d'automne*, de l'hésitation qu'on peut noter dans les *Chants du crépuscule*. Le poète, toujours ému comme dans les *Odes*, habile à manier la langue, comme dans les *Orientales*, triste aussi quelquefois, parce que la tristesse est aussi une des sources de la poésie, plane maintenant au-dessus des petites choses de ce monde, des petites opinions, des petits intérêts, des petits partis : « Être de tous les partis, dit-il, par leur côté généreux, n'être d'aucun par leur côté mauvais... »

Shakspeare parle quelque part de « la musique que tout homme a en soi. » — « Malheur, dit V. Hugo, à qui ne l'entend pas. » Cette musique, la nature aussi l'a en elle. Si le livre qu'on va lire est quelque chose, il est l'écho bien confus et bien affaibli sans doute, mais fidèle, l'auteur le croit, de ce chant qui ré-

pond en nous au chant que nous entendons hors de nous. »

Le recueil est dédié au père du poète, le général comte Hugo, dont le nom a été omis sur l'arc de triomphe de l'Étoile où figurent tous ses compagnons d'armes. Une des plus belles pièces est précisément intitulée *l'Arc de triomphe*. Le fils a réparé l'oubli de la nation et ce nom qu'il a écrit sur la première page des *Voix intérieures*, sur une feuille de papier, passera peut-être moins vite que les noms écrits sur la pierre. Les savants cherchent à deviner où fut Troie, et les chants d'Homère qui raconta la chute de la grande cité vivent immortels; les jardins du Lycée ont disparu foulés et détruits par le temps et les rêveries sublimes dont ils berçaient Platon sont venues jusqu'à nous; la villa de Sirmium n'est plus et les vers que Catulle y composa vivent encore et vivront éternellement. C'est Horace qui l'a dit : « Les beaux vers sont plus durables que l'airain. »

Notons encore : *Dieu est toujours là, Pendant que la fenêtre était ouverte, A un riche, Tentanda via est, A Olympie*; la pièce intitulée : *Sunt lacrymarum rerum*, dans laquelle V. Hugo constatait l'indifférence complète des Français à l'annonce de la mort du roi Charles X. Elle commence ainsi :

Il est mort. Rien de plus. Nul groupe populaire
Urne d'où se répand l'amour et la colère,
N'a jeté sur son nom pitié, gloire ou respect.

A *Virgile, Soirée en mer* comptant encore parmi les plus remarquables morceaux du recueil. Il est une pièce, surtout, qui mérite tous les suffrages; c'est celle qui a pour titre : *A des oiseaux envolés*. Revenez, dit le poète à ses enfants que, dans un moment d'humeur, il avait renvoyés.

« Toute ma poésie,

C'est vous, et mon esprit suit votre fantaisie.

Vous êtes les reflets et les rayonnements
Dont j'éclairai mon vers si sombre par moments.

Enfants, vous dont la vie est faite d'espérance,
Enfants, vous dont la joie est faite d'ignorance,

Vous n'avez pas souffert et vous ne savez pas,
Quand la pensée en nous a marché pas à pas,

Sur le poète morne et fatigué d'écrire,
Quelle douce chaleur répand votre sourire.

Il n'est pas possible d'écrire des vers mieux sentis et d'exprimer mieux l'amour que l'on doit avoir pour les jeux et les rires de l'enfant, du bandit aux lèvres roses, comme le poète l'appelle. Ces vers suffiraient pour assurer la durée du succès qu'ont obtenu tout d'abord les *Voix intérieures*, où l'on remarque encore tant de magnifiques pages, telles que *Une nuit qu'on entendait la mer sans la voir*, *Pensar, dudar*, et enfin les strophes que le poète adresse à son frère Eugène Hugo, mort avant l'âge; cette dernière pièce ne le cède en rien aux plus belles de Victor Hugo : les souvenirs d'enfance, la mélancolie des regrets profonds, la philosophie de la vie, tout s'y rencontre, tout y est décrit avec ce merveilleux talent que l'on connaît. Citons ce passage où le poète parle du tombeau de son frère :

Là, tu n'entends plus rien que l'herbe et la brousse
Le pas du fossoyeur dont la terre tressaille, [saillie,
La chute du fruit mûr,

Et, par moments, le chant, dispersé dans l'espace,
Du bouvier qui descend dans la plaine et qui passe
Derrière le vieux mur!

Voix de prison (UNE), par François de Lamennais, 1839. Cet ouvrage, qui a une grande parenté, quant au fond et à la forme, avec les *Paroles d'un Croyant*, fut composé sous les verrous de Sainte-Pélagie; d'où son titre. Dans le premier chapitre, l'auteur, par une fiction familière aux esprits mystiques comme le sien, suppose que le Seigneur lui apparaît et lui ordonne de peindre en traits de flamme les crimes et les malheurs des sociétés humaines : « Va, et dis-leur ce que tes yeux ont vu. — Ils n'écouteront pas, Seigneur. — Qu'importe qu'ils l'écoulent? Les bons l'écouteront, et ta parole, empreinte invisiblement dans les autres, leur apparaîtra toute vivante quand le feu de ma colère les pénétrera. — Seigneur, vous le savez, je suis vieux et je n'ai plus de voix; laissez votre serviteur reposer un peu avant qu'il s'en aille; encore quelques instants et il ne sera plus. — Et c'est pour cela qu'il n'en faut pas perdre, c'est parce que le jour baisse qu'il faut se hâter. Ne cherche pas le repos où il n'est pas; le repos viendra en son temps. Va donc et ne crains rien, je serai près de toi dans ma force et je mettrai sur tes lèvres ce que tu devras annoncer. La terre est recouverte d'une vapeur de crimes, j'enverrai la tempête pour la balayer. Parle aux tyrans, verse mes menaces dans leurs oreilles; attache à leur âme la froide peur, qu'elle soit leur premier supplice. Ils se sont dit que je n'étais pas; ils comprendront si je suis. Parle aux oppresseurs, enveloppe-les des plaintes, des gémissements, des cris de leurs victimes; qu'ils les entendent dans leur sommeil et les entendent encore dans leur veille, qu'ils les voient errer autour d'eux comme de pâles fantômes, comme des ombres livides; que partout les suive l'effrayante vision; que ni le jour, ni la nuit elle ne s'éloigne d'eux; qu'à l'heure du crépuscule, lorsqu'ils s'en vont à leurs fêtes impies, ils sentent sur leur chair l'attouchement de ces spectres et qu'ils frissonnent d'hor-

reux. Parle aux opprimés : dis-leur que mon œil est ouvert sur eux, que la voix de leurs souffrances a monté jusqu'à moi, que je la changerai en voix d'allégresse. » Lamennais remplit ces prescriptions imaginaires dans une série de tableaux éloquentes et de fictions brillantes et variées de l'écrivain fait intervenir Dieu, l'humanité, Satan et les puissances infernales, les bons et les mauvais génies. Lamennais explique les malheurs de l'humanité par l'idée chrétienne de la chute et de l'indignité de l'homme punis par la vengeance divine. Mais le triomphe du mal sur la terre sera-t-il sans fin ? Non, répond Lamennais, et c'est encore le christianisme qui lui fournit cette doctrine plus consolante que la première, et qui, de plus, a le mérite d'être d'accord avec la théorie philosophique de la perfectibilité humaine et de la réalisation du progrès continu : « J'ai déposé, dit le Seigneur, au fond du mal même le germe de biens qui se développent en leur temps, comme sur le lit des mers j'ai semé une moisson invisible de plantes qui, peu à peu, montent du fond de l'abîme et s'épanouissent à sa surface. » L'auteur développe cette consolante théorie dans deux admirables fictions, dont la première nous présente Satan rassemblant un jour les siens et leur disant, au milieu des sons discordants, des cris aigres, des sifflements des haleines embrasées mêlés d'accents de fureur, de menaces et de blasphèmes : « Nous avons beau tenter les hommes de mille manières, les pousser sur la pente, notre œuvre avance peu. Je veux bâtir la cité du mal, j'en veux jeter les fondements sur cette terre que me dispute une puissance rivale. Établissons un centre d'où rayonne notre action, d'où elle s'étende de proche en proche et s'insinue par mille voix diverses jusqu'aux extrémités de ce grand corps qu'ils appellent la société. »

La seconde fiction est une magnifique parabole dans laquelle un père console son fils des maux présents par la perspective d'un avenir heureux : « Mon père, le travail est rude aujourd'hui ; le hoyau rebondit sur la terre desséchée. — Mon fils, celui qui envoie les souffles brûlants envoie aussi les nuées humides. A chaque jour sa peine et son espérance, et, après le travail, le repos. — Mon père, voyez ces pauvres plantes, comme elles languissent, comme leurs feuilles jaunies s'abaissent le long de la tige affaissée sur elle-même. — Elles se relèveront, mon fils ; pas un brin d'herbe n'est oublié, il y a toujours pour lui dans les trésors célestes des pluies fécondes et de fraîches haleines. — Mon père, les oiseaux se taisent dans le feuillage. — Mon fils, Dieu rendra aux oiseaux leur voix et aux génisses leurs forces épuisées par cette chaleur ardente. Déjà glisse sur les mers la brise qui les ranimera, » etc. Les fictions n'ont d'autre ordre que celui que leur assignent la fantaisie et le goût de l'écrivain. Elles affectent généralement, nous le répétons, une teinte sombre de pensée et de style. Toutefois, dans le nombre il s'en trouve de riantes et de gracieuses qui font l'effet d'un rayon de soleil au milieu d'un ciel chargé d'orages.

Voix du silence (LES), par M. V. de Laprade (1855). Le caractère de la conception poétique des *Voix du silence* se rapproche assez de celui des *Harmonies* de Lamartine ; mais ce recueil est autre chose qu'une heureuse imitation ; il est animé d'un souffle, d'une haine du vice, d'une admiration de la nature, d'une aspiration vers le bien, qui lui donnent un cachet d'originalité. A l'exemple de M. Michelet, dont on connaît le beau livre intitulé : *la Montagne*, M. de Laprade se plaît sur les hauteurs. C'est sur le sommet des montagnes qu'il va chercher l'inspiration, et c'est là surtout qu'il la trouve. La pièce intitulée *Retour aux Alpes* en est un éloquent témoignage ; l'auteur dit à ces montagnes grandioses :

Sitôt qu'en votre azur près de lui (Dieu) je m'élève,
Tout grandit dans mon âme et tout monte avec moi ;

Je cueille en vos sentiers, où l'on dit que je rêve,
Des fleurs pour mes amours, des clartés pour ma foi.

Par vous j'aime à braver ce que mon siècle loue,
Et ses lâches grandeurs et ses plaisirs épais ;
J'apprends de votre neige à mépriser leur boue,
J'apprends de leur tumulte à chérir votre paix.

Vous m'avez enseigné l'horreur des choses viles,
Des idoles qu'encense un vulgaire hébété,
Vous dressez pour ma foi, qui se perd dans les villes,
Deux autels : l'un à Dieu, l'autre à la liberté.

Tout homme qui frémit sous quelque joug infâme
Dans vos livres détestés s'échappe à ses tyrans ;
De ces chastes hauteurs où vous portez mon âme
Coulent de froids dédains que je verse à torrents.

A côté de pièces d'une poésie élevée et sévère, comme celle dont nous venons d'extraire quelques citations, se trouvent de petites pièces fraîches comme la rosée et dont les strophes s'élancent légères comme l'oiseau : *Adieu, jardin*, la *Première neige*, *Berthe* sont dans l'espèce de ravissants petits tableaux.

Voix du peuple (LA). Il a été publié plusieurs journaux sous ce titre : un en 1789, par de Marciillac, quaker, quatre numéros in-8° ; un autre en 1830 ; un autre en 1832 ;

trois en 1848 ; enfin le fameux journal de Proudhon, qui faisait suite au *Représentant du peuple* et au *Peuple*, tués par les procès et les amendes, et qui fut lui-même continué par le *Peuple* de 1850.

La Voix du peuple parut du 1^{er} octobre 1849 au 14 mai 1850, deux cent vingt-trois numéros in-folio. Elle avait pour principaux rédacteurs : Proudhon, d'abord ; puis Vassenter, mort exilé aux États-Unis ; Georges Duchêne, qui a reparu dans le journalisme sous l'Empire ; Darimon, depuis député, fameux par sa défection ; Fr. Favre, plus tard rédacteur du *Réveil*, etc. Ce fut un journal de combat, socialiste et révolutionnaire, comme toutes les feuilles fondées et dirigées par Proudhon. Il fut écrasé sous un déluge de procès et d'amendes.

Voix des femmes (LA), journal qui fit quelque bruit en 1848. Fondé et dirigé par Mme Eugénie Niboyet, il parut du 19 mars au 20 juin, quarante-six numéros in-folio. Comme son titre l'annonce, c'était une tribune pour la revendication des droits de la femme, droit à la vie, au travail, à l'égalité civile, politique et sociale avec les hommes. Les doctrines en étaient un peu aventureuses peut-être, mais en définitive assez raisonnablement exposées, et l'on n'y trouve aucune des excentricités légendaires qui lui ont été très-faussement attribuées par la presse satirique et réactionnaire. Beaucoup des idées prêchées par cette feuille, accablée des plus méchants quolibets, ont été reprises depuis par Mme André Léo et autres femmes aussi recommandables par le caractère que par le talent.

Voix humaine (LA), opéra en deux actes, paroles de Mélesville, musique de G. Alary, représenté à l'Opéra le 30 décembre 1861. La donnée du livret est ridicule. Il y est question d'un organisiste amoureux qui compte sur l'effet du jeu de voix humaine de son instrument pour arriver à la gloire et à la possession de l'objet aimé. Un rival, en mutilant le mécanisme de l'orgue, veut le priver de ces avantages. La rusé est découverte et l'organiste triomphe. Le jeu de voix humaine est remplacé par celui d'une femme cachée dans le buffet. On ne conçoit pas qu'on puisse faire parade de tant de puérilité. La musique a été impuissante à faire vivre cet opéra. Il a été chanté par Marié, Coulon, Roudil, Dulaurens, Mlles de Taisy et Laure Durand. Il a eu treize représentations.

VOJÉ ou **VOJ**, lac de la Russie d'Europe, dans le gouvernement de Novgorod. Il a 45 kilom. de longueur sur 18 kilom. de largeur et communique par le Svid avec le lac Latcha, qui est plus au nord.

VOJET s. m. (vo-jé). Moll. Nom donné à une coquille du genre triton, qui habite les mers du Sénégal.

VOKAKA s. m. (vo-ka-ka). Boisson sacrée dont les habitants de Madagascar font usage dans certaines cérémonies.

VOL s. m. (vol — du lat. *volare*, voler. V. ce dernier mot). Zool. Suite de mouvements d'ailes au moyen desquels on se soutient dans les airs : *Le vol des oiseaux, des insectes, des chauves-souris. Vol rapide, puissant, élevé. Vol lourd, bas, faible, lent. Le chardonneret a le vol bas.* (Buff.) *La mouche exécute toutes sortes de vols, et, quand il lui plaît, elle s'arrête en l'air et y devient stationnaire.* (B. de St-P.) *Le vol des oiseaux guide Christophe Colomb vers l'Amérique.* (Chateaub.) *L'autruche est impropre au vol, et cependant elle a des ailes.* (H. Taine.) L'espace qu'un oiseau parcourt ou peut parcourir en volant, sans se reposer : *Le vol de la perdrix n'est pas long.* (Acad.) *Les coucous parcourent chaque jour un terrain considérable, sans cependant faire jamais de longs vols.* (Buff.)

— Quantité d'animaux qui volent ensemble : *Un vol de perdreaux. Un vol de sauterelles.*

— Mouvement rapide d'un objet qui se transporte d'un lieu dans un autre :
Le vol sifflant des dards, le choc des boucliers.

DEUILLE.

— Fig. Passage d'un lieu ou d'un temps dans un autre : *Le vol du temps. Le choléra nous arriva d'un vol rapide.* Essor, progrès, extension que l'on donne à son action : *Il n'y a vol si haut et si fort qui ne défaille dans l'immensité des cieux.* (Chateaub.) *Le vol de notre esprit est toujours plus puissant que celui de la nature.* (H. Taine.)

Je mesure mon vol à mon faible génie.

BOILEAU.

Rien ne peut arrêter le vol de la pensée.

A. SOUMET.

— *Oiseau de haut vol*, Oiseau qui vole habituellement dans les régions élevées de l'atmosphère.

— *Au vol*, Pendant le vol : *Tirer, tuer un oiseau au vol. L'hirondelle se nourrit de mouches qu'elle happe au vol.* (J. Macé.) *En l'air : Arrêter une balle au vol.* *En courant très-rapidement : Miss Elmina descendit au vol, l'escalier du perron et s'assit sur un petit siège rustique.* (Méry.) *Lelement et en saisissant rapidement l'occasion : Pour peindre certains détails, il faut saisir ses premières impressions au vol.* (De Custine.)

Je la saisis au vol, cette bonne pensée.

E. AUGIER.

— *A vol d'oiseau*, Directement, sans faire aucun détour, comme pourrait faire un oiseau en volant : *De Paris à Rouen, il n'y a que vingt lieues à vol d'oiseau.* (Acad.) *Il d'en haut, d'un point situé au-dessus de tous les accidents du terrain : Vue de Paris à vol d'oiseau.*

— *De plein vol*, Sans passer par les degrés intermédiaires : *Arriver de plein vol au ministère.*

— *Avoir le vol pour*, Etre naturellement propre à : *C'est un homme qui a été employé dans plusieurs affaires importantes, il a le vol pour les négociations.* (Acad.) *Il Vieille loc.*

— *Prendre son vol, un vol*, S'élancer dans les airs et voler, voler d'une certaine manière : *Certains oiseaux prennent difficilement leur vol quand ils sont à terre. Les oiseaux rapaces prennent un vol rapide pour s'élancer sur leur proie.* Fam. S'en aller, partir : *Les collégiens ont pris leur vol vers le toit paternel.* Fig. Commencer à agir, progresser, avoir des succès d'un certain genre : *La Fontaine n'a pris son vol que fort tard.*

— Hist. Partie du personnel et du matériel de la vénérie du roi qui avait pour destination la chasse des oiseaux.

— Fauconn. Chasse faite avec des oiseaux de proie : *La chasse au héron était autrefois parmi nous le vol le plus brillant de la fauconnerie.* (Buff.) *Il Gibier à plume. Vieux en ce sens. Il Vol à la couverture*, Manière d'attaquer l'oiseau, qui consiste à l'approcher de très-près en se tenant à couvert, de façon à n'en être pas aperçu. *Il Vol à la renverse*, Manière de lancer l'oiseau de proie de façon qu'il rencontre le gibier. *Il Vol à la source*, Manière de chasser la perdrix, qui consiste à lâcher le faucon au moment du départ du gibier. *Il Vol à la toise*, Manière de chasser la perdrix, qui consiste à lâcher le faucon au moment où l'on entend bourrir le gibier.

— Anc. cout. *Vol du chapon*, Partie d'une terre seigneuriale, d'une étendue variable suivant les pays, qui était située autour du manoir, et qui revenait de droit à l'ainé de la famille : *Dans la coutume de Paris, le vol du chapon était estimé à un arpent de soixante-douze verges ou quinze cent quatre-vingts pieds, environ un demi-kilomètre.*

— Blas. Meuble d'armoiries composé de deux ailes d'oiseau jointes ensemble, et dont les bouts s'étendent vers le haut de l'écu l'un à droite, l'autre à gauche : *Du Costal de Verines : D'azur au vol d'or. Il Vol abaissé*, Vol dans lequel les bouts des ailes sont tournés vers le bas de l'écu : *Léon de Saint-Olon : D'azur, à trois vols abaissés d'argent. Il Vol banneret*, Vol que l'on met en cinquier, et qui est fait en forme de bannière, ayant le dessus coupé en carré, comme celui des anciens chevaliers. *Il Demi-vol*, Meuble de l'écu figurant une aile d'oiseau déployée.

— Théâtre. Appareil qui descend des dessus et sert à faire paraître ou se mouvoir dans l'air les génies et les divinités : *Les vols sont surtout usités dans les fêtes et les pièces mythologiques.* *Il* Emploi d'un de ces appareils, action d'un acteur qui paraît ou s'élève dans les airs : *Il y a dans cet opéra des vols bien hardis, bien exécutés.*

J'ai vu des vols prompts et subtils ;
J'ai vu la Justice en balance,
Et qui ne tenait qu'à deux fils.

PANARD.

— Syn. Vol, essor, volée. V. ESSOR.

— Encycl. Zool. Ce phénomène, si remarquable chez certains animaux, tels que les chauves-souris, les insectes, mais surtout les oiseaux, est assez analogue à celui du saut ; il a lieu dans un fluide aérien très-peu dense, mais dont la résistance remplace, jusqu'à un certain point, celle du sol. Nous avons décrit, à l'article ALLE, les organes à l'aide desquels s'exécute ce mode de locomotion ; il nous reste à voir comment ils agissent. Ils sont susceptibles de se plier et de s'étaler à la volonté de l'animal, de manière à présenter une surface alternativement très-large et très-étroite. Dans le premier cas, cet organe très-étendu frappe l'air, dont la résistance et le ressort lui communiquent une force d'impulsion qui dirige, qui lance en quelque sorte l'animal en avant ; mais, d'un autre côté, celui-ci s'arrêterait bientôt, par suite de la résistance qu'il éprouverait de la part du fluide, s'il continuait à tenir les ailes étendues. Il est donc obligé, une fois l'élan donné, de les replier de telle sorte qu'elles présentent la moindre surface possible. Néanmoins, il arrive toujours un moment où la force d'impulsion est épuisée, où la vitesse acquise est éteinte par la résistance du milieu ; alors l'animal ouvre et étend de nouveau ses ailes et donne une nouvelle impulsion, et ces mouvements alternatifs se continuent ainsi de suite. Leur degré d'énergie et de rapidité varie suivant les espèces, ce qui explique les différences considérables qu'on observe dans le vol.

En général, les oiseaux qui ont les ailes longues ont le vol plus rapide, plus soutenu et plus élevé ; tels sont le condor, les friga-

tes, les goélands, etc. Ceux au contraire qui ont les ailes plus ou moins courtes, relativement au volume du corps, volent moins vite et sont forcés de se reposer plus fréquemment. Les plumes sont ordinairement entières dans le premier cas, échanquées dans le second. Du reste, on observe à cet égard des nuances infinies. « Il y a des oiseaux, dit V. de Bomare, qui pressent leurs ailes en volant, après avoir frappé l'air d'un seul coup ; d'autres ne peuvent voler qu'ils ne remuent souvent les ailes ; d'autres s'élancent par reprises ou avancement par bonds ; d'autres semblent glisser dans l'air ou le fendre d'une course égale. Les uns vont toujours terre à terre ; d'autres s'élèvent jusqu'aux nues ; ceux-ci ne s'élèvent de terre qu'en jetant un grand cri avant de partir ; ceux-là ne font aucun bruit ; quelques-uns s'élèvent tout droit de terre ; d'autres ne peuvent s'élever sans prendre leur course ; d'autres partent du sommet de quelque hauteur ; d'autres enfin savent diversifier leur vol : ils montent en ligne oblique ou circulaire, ou paraissent se laisser tomber et se relever tout d'un coup, se suspendre et demeurer comme immobiles, planer ensuite, s'écarter à droite, à gauche, rebrousser chemin, etc. »

Dans l'action du vol, ce sont surtout les ailes qui supportent tout le poids du corps de l'oiseau ; pour conserver son équilibre, il doit avoir le centre de gravité placé à peu près sous les épaules et aussi bas que possible ; c'est pour cela qu'il tend le cou, porte la tête en avant et contracte son corps de manière à lui donner, autant que possible, une forme courte et ramassée. « Pour s'élever verticalement, dit M. Milne Edwards, il faut que les ailes de l'oiseau soient entièrement horizontales ; mais ce n'est pas ordinairement le cas ; en général, elles sont inclinées d'avant en arrière, de façon à imprimer à l'animal un mouvement ascensionnel oblique ; quelquefois même cette inclinaison est telle que, pour monter à peu près verticalement dans l'atmosphère, l'oiseau est obligé de voler contre le vent. La longueur relative des rémiges influe sur la facilité avec laquelle il peut s'élever dans un air calme ; les oiseaux dont les rémiges antérieures sont les plus longues et les plus résistantes à leur extrémité ont le vol plus oblique que ceux dont l'aile est tronquée au bout. Ainsi, les faucons, qui ont les ailes pointues, ne peuvent s'élever qu'en zigzag, comme un vaisseau qui court des bordées, ou bien en volant contre le vent ; tandis que les éperviers, les aigles et les autres oiseaux de proie dits *ignobles*, dont les ailes sont tronquées au bout, peuvent s'élever verticalement. » Il en résulte aussi que les oiseaux auxquels on a amputé le bout de l'aile ne peuvent plus voler ; leur vol, si l'on peut lui donner ce nom, ne consiste qu'en sauts courts et pesants.

Nous n'avons jusqu'à présent parlé que des ailes ; néanmoins, il est d'autres organes qui, pour ne jouer dans le vol qu'un rôle secondaire, ont une importance très-réelle. Ainsi, la forme effilée de la tête et surtout du bec sert à l'oiseau pour fendre l'air et se frayer commodément un chemin à travers ce fluide. La disposition du bassin, de la poitrine, de l'appareil respiratoire n'est pas moins remarquable ; l'oiseau a la faculté d'enfermer son corps et de faire des provisions d'air en volant ; ainsi, il rend à volonté ce corps spécifiquement plus lourd ou plus léger et peut contre-balancer le poids de la tête et du cou. Tandis que les ailes font en quelque sorte l'office de rames, la queue lui tient lieu de gouvernail ; il peut à sa guise maintenir l'équilibre du vol, ou tourner à droite ou à gauche. Enfin, les pieds, chez beaucoup d'espèces, servent en quelque sorte de lest. Tout cela contribue à introduire de la variété dans le vol.

« L'oiseau, ajoute V. de Bomare, pour descendre du haut de l'air lentement, resserre peu à peu ses ailes ; s'il veut se précipiter, en resserant les plumes des ailes et de la queue il laisse agir le poids de son corps, qui l'entraîne la tête en bas ; la queue est la dernière voile que l'oiseau ploie et qu'il ne ferme qu'en atteignant le point sur lequel il veut se reposer. Les oiseaux qui, comme les hérons, les cigognes, la grue, ont la queue courte et les jambes fort longues étendent les pieds en arrière parallèlement au corps lorsqu'ils volent ; ces pieds portent ainsi supplément aux plumes de la queue comme gouvernail ; si la queue est grande, l'oiseau enveloppe approche ses pieds de son corps et tient les doigts fermés ; quelques oiseaux à queue moyenne laissent pendre leurs pieds ; l'oiseau qui a peu de queue ou qui n'en a point, comme le colombe, vole difficilement ; il bat l'air plus souvent et à le corps presque droit en l'air. »

Il est assez curieux de voir un oiseau prendre son premier élan pour s'élever de terre ; il saute alors sur ses pieds et étend ses ailes de manière à pouvoir frapper l'air avant de retomber ; si ses ailes sont très-longues, il est forcé de sauter plus haut ; mais si ses pieds sont trop courts pour cela, il a beaucoup de peine à prendre son essor ; cet acte lui devient plus facile s'il est placé sur un point élevé ; aussi la plupart des oiseaux perchent-ils bien plus souvent qu'ils ne se posent à terre. Quand il est lancé, son vol peut présenter trois actions distinctes : s'élever, s'élever en avant, planer au-dessus du même

lieu. Pour la première, il élève et abaisse tour à tour l'aile, qui frappe l'air et le roule de haut en bas; l'impulsion ci-dessus décrite opère la seconde, et, en combinant les deux, il exécute la troisième.

Avec des appareils moins parfaits, les chéiroptères et les insectes présentent des phénomènes analogues, qu'il est inutile de décrire à nouveau.

Depuis une vingtaine d'années environ, on s'est beaucoup préoccupé de reproduire mécaniquement le vol de l'oiseau. Nous empruntons à un compte rendu de l'Académie des sciences de Paris le récit des travaux exécutés à ce sujet par M. Marey :

« Après avoir déterminé les divers mouvements de l'aile de l'oiseau pendant le vol et les réactions que ces mouvements imprimant au corps de l'animal, M. Marey a travaillé dans une direction nouvelle, cherchant à produire, au moyen d'appareils mécaniques, des coups d'aile capables de soulever des poids plus ou moins lourds.

« En comparant la vitesse du coup d'aile de ses appareils à celle qu'il avait constatée en enregistrant les mouvements de l'aile d'oiseaux véritables, il fut bien surpris de voir que, pour se soulever, la machine devait avoir un coup d'aile trois ou quatre fois plus rapide que l'oiseau. Or, ce qui règle la vitesse d'un pareil mouvement, à force motrice égale, c'est la résistance qui lui est opposée; il fallait donc que l'air résistât de neuf à seize fois moins à son appareil qu'il ne résiste à l'aile d'un oiseau volant.

« M. Marey reconnut que c'est la translation de l'oiseau qui produit cet accroissement de la résistance que rencontre l'abaissement de son aile. Si l'oiseau volait sans changer de place, comme l'appareil de M. Marey, ses ailes rencontreraient dans l'air sur lequel elles s'appuient une résistance qui irait brusquement en diminuant par suite du mouvement imprimé à la colonne d'air, mouvement qui se continue; tandis que, lorsque l'oiseau se déplace, ses ailes trouvent à chaque battement d'aile une nouvelle couche d'air non encore remuée, et qui lui offre le maximum de résistance.

« L'exactitude de cette interprétation a été démontrée expérimentalement. M. Marey a construit un oiseau artificiel dont les ailes étaient actionnées par une pompe à air. Une machine à vapeur, travaillant uniformément, commandait cette pompe et imprimait ainsi aux ailes des battements parfaitement réguliers. L'oiseau artificiel, placé à l'extrémité d'un long bras de manège, pouvait à volonté battre des ailes sur place ou recevoir, en même temps, un mouvement rapide de translation.

« Dans ces conditions, pendant l'immobilité de l'appareil, l'amplitude des mouvements des ailes, entre ses deux positions extrêmes, était d'environ 60°. Tandis que, lorsque le manège tournait de manière à communiquer à l'oiseau factice une vitesse de translation de 10 mètres par seconde, l'amplitude des mouvements se réduisait à 30° et même à 20°. Or, rien n'était modifié dans la force motrice ni dans la fréquence des battements; il fallait bien admettre un accroissement de la résistance de l'air pendant la translation, pour expliquer cette diminution dans l'amplitude, c'est-à-dire dans la vitesse des coups d'aile.

« Cette influence de la translation horizontale sur la résistance de l'air aux coups d'aile des oiseaux semble expliquer comment s'obtient le point d'appui dans le vol; elle rend compte de certains faits que l'observation ou l'expérience révèle :

« Lorsqu'un oiseau s'envole, les mouvements de ses ailes sont bien plus étendus que lorsque le transport horizontal de l'oiseau est devenu rapide.

« Quand un oiseau vole attaché à un fil, il tombe, malgré ses coups d'aile, aussitôt que la tension du fil arrête sa translation horizontale.

« Pourquoi un oiseau qui s'envole s'orientait-il généralement le bec au vent? C'est parce que le vent, apportant sans cesse de nouvelles couches d'air sous ses ailes, le place dans les mêmes conditions que la translation horizontale; il éprouve plus de facilité.

« Quand on suspend un oiseau vivant au bras d'un manège qui lui permet d'exécuter les mouvements de ses ailes et de voler circulairement, on voit que, si l'on imprime au manège un rapide mouvement de rotation, les battements des ailes prennent une lenteur extrême. La révolution de l'aile d'un pigeon peut alors durer plus d'une seconde, au lieu d'un huitième de seconde, qui est sa durée normale. Comme tout mouvement musculaire se ralentit en raison des résistances qu'il éprouve, cette expérience est une preuve convaincante de l'accroissement de la résistance de l'air par la vitesse de translation de l'oiseau.

« Fauconn. La chasse au vol est la plus curieuse; c'est celle qui étonne le plus les gens étrangers aux habitudes de cet art. C'est un exercice fastueux plutôt qu'utile; on peut en juger par les espèces de gibier qu'on se propose de prendre dans les vols.

On a des vols pour le héron, pour le milan royal, pour les buses, le corbeau, etc.

Le vol le plus rarement exercé, bien que

les amateurs le considèrent comme le plus noble, est celui du milan. Lorsqu'on aperçoit, au fond des nues, passer un de ces oiseaux, on cherche à le faire descendre en l'attirant par la vue d'un duc, sorte de hibou qu'il abhorre; quelquefois, et pour attirer davantage l'attention du milan, on ajoute au hibou une queue de renard. Lorsque l'oiseau de proie s'est convenablement approché, on jette les gerfauts qui doivent le voler.

Le vol du héron se passe à peu près de la même manière.

Le vol pour pie est plutôt comique. Cet oiseau se sent vaincu dès qu'il est attaqué, et telle est sa frayeur qu'il se laisse quelquefois prendre par le chasseur plutôt que de s'exposer à un combat.

Le vol pour les perdrix, les faisans, les canards, les cailles, les alouettes, les merles, etc., est moins accidenté; il n'en est pas moins recherché pour cela, parce qu'il est le moins fatigant et le plus utile.

— Blas. Nous énumérons les blasons où figurent des vols ou des demi-vols.

— Familles qui portent des vols dans leurs armes. Anisson du Perron : d'argent, au vol de sable, au chef d'azur, chargé d'une croix d'or accostée de deux coquilles du même. — Beaulieu, en Champagne : d'azur, à un vol d'argent surmonté de deux étoiles d'or. — Bouffay, en Normandie : d'hermine, au vol de sable. — Chalmot, en Ponthieu : d'azur, au vol d'argent accompagné de trois étoiles d'or, deux en chef et une en pointe, et au chef d'or accompagné de trois quintefeuilles de gueules. — Du Costal, en Bourgogne : d'azur, au vol d'or. — Dulong, en Languedoc : d'argent, au vol de sable. — Eplau : d'azur, au vol d'or, au chef du même, chargé de trois étoiles de gueules. — Laisire, en Champagne : d'azur, à un vol d'or, surmonté d'un oeil du même. — Mathieu : d'azur, à la fasce d'argent chargée d'un vol de gueules. — Osmont, en Normandie : de gueules, au vol fendu d'hermine. — Poix, en Ponthieu : d'or, à deux vols de gueules. — Sateau, en Languedoc : de sable, au vol d'argent, au chef du même. — Vleq : d'azur, au vol d'argent.

— Familles qui portent des demi-vols dans leurs armes. Athenas, en Languedoc : de gueules, au demi-vol d'argent, accompagné de trois étoiles du même, deux en chef et une en pointe. — Albertas, en Provence : échiqueté d'or et d'azur, au chef d'argent chargé de trois demi-vols de sable. — Alès, en Languedoc : d'or, à deux demi-vols de gueules, au chef d'azur chargé d'un soleil du champ, à la bordure du second émail chargée de huit besants du premier. — Allerman : d'azur, au demi-vol d'or, à la bordure du même, contrebandée de gueules, écartelée d'or, à trois fasces de gueules. — Alletagne, en Auvergne : de gueules, au demi-vol d'or. — Bérard, en Languedoc : d'azur, au demi-vol d'argent. — Bérard de Monastel, en Languedoc : de gueules, au demi-vol d'argent. — Boudet du Max, en Berry : d'or, au demi-vol de sable. — Cey : d'azur, à trois demi-vols d'argent. — Costas : d'or, au demi-vol d'azur. — Docetville : d'argent, à trois demi-vols de gueules. — Donnet, en Limousin : d'azur, à trois demi-vols d'or. — Grain de Saint-Marsault, en Bourgogne : de gueules à trois demi-vols d'or; alias, Green de Saint-Marsault. — La Lonne : d'azur, à un demi-vol d'argent. — Maniquet, en Dauphiné : d'azur, à trois demi-vols d'argent. — Maranac, en Guyenne et Gascogne : parti, au 1 d'azur, à un demi-vol d'or; au 2 d'argent, à un roseau de sinople sur un lac d'azur. — Patey, en l'île-de-France : d'azur, à trois demi-vols mouvants d'une rose de gueules, posée au centre de l'écu. — Perroux, en Ponthieu : d'azur, à trois demi-vols d'or. — Revel, en Dauphiné : d'or, au demi-vol de sable. — Revest, en Dauphiné : d'argent, au demi-vol d'azur. — Robertier : d'azur, à la bande d'or, chargée d'un demi-vol de sable. — Royère, en Limousin : d'azur, à trois demi-vols d'or. — Vatteville, en Languedoc : de gueules, à trois demi-vols d'argent. — Wisset, en Berry : d'azur, à deux demi-vols d'argent.

VOL s. m. (vol. — V. VOLER). Action de voler, de dérober, de s'approprier injustement ce qui appartient à autrui : *Commencer un vol. Être condamné pour vol. Être accusé de vol avec effraction, de vol par escalade, de vols de grand chemin, de vols à main armée.* — Objet volé : *Cacher son vol. Vivre de vols et de rapines.*

— Jurispr. **Vol qualifié**, Vol accompagné d'une circonstance aggravante définie par la loi, comme abus de confiance, effraction, escalade, etc. : *L'auteur d'un vol qualifié est justiciable de la cour d'assises.* **Vol simple**, Celui qui n'est accompagné d'aucune des circonstances aggravantes définies par la loi : *Le vol simple est jugé en police correctionnelle.*

— Argot. **Vol à la tire**, Action de dérober des objets dans les poches de quelqu'un. **Vol à l'américaine**, Celui qu'on exécute en se faisant passer pour Américain ou pour étranger, afin de faire tomber dans quelque piège la personne qu'on veut dévaliser. **Il vol au bonjour**, Sorte de vol qu'on pratique en entrant dans les chambres d'hôtel, sauf à s'excuser, si l'on y rencontre quelqu'un, en disant qu'on s'est trompé de porte. **Il vol au**

pourrier, Vol pratiqué sur des hommes pris de vin qui dorment sur la voie publique.

— Encycl. Hist. et Jurispr. De tout temps, les lois ont cherché à assurer à chacun la libre et paisible possession de ce qui lui appartient; aussi toutes les législations se sont-elles accordées à réprimer le vol. Seulement, tandis que les uns, comme la législation hébraïque, ne frappaient le vol que de peines pécuniaires, les autres, comme la législation draconienne à Athènes ou les lois romaines en cas de vol manifeste, punissaient le voleur de la peine capitale. Dans les cas où le vol n'était pas manifeste, c'est-à-dire dans les cas où le voleur n'était ni pris sur le fait ni surpris dans l'endroit où il avait commis le délit, il y avait seulement lieu à la restitution au double des choses volées. Ce qu'il faut remarquer dans le droit romain, c'est qu'on y considérait comme vol non-seulement, comme aujourd'hui, le fait de soustraire frauduleusement une chose appartenant à autrui, mais encore le simple manquement (*contractatio*) de la chose d'autrui contre le gré du propriétaire. Dans notre ancien droit français, le vol fut, comme le meurtre, un de ces délits auxquels on appliqua des satisfactions pécuniaires, système qui réduisit la punition des crimes à la réparation d'un dommage privé envers la personne lésée ou ses parents. Peu à peu, sous l'influence du droit romain, des édits et de la jurisprudence des parlements, se dégagèrent cette idée que l'auteur d'un délit ne devait pas seulement réparation à la personne atteinte par son méfait, mais aussi à la société tout entière.

La distinction établie par les Romains entre le vol manifeste et le vol non manifeste n'a point été admise dans notre législation moderne; et c'est avec raison, car la culpabilité n'est en rien modifiée parce que le voleur aura été saisi sur le fait ou longtemps après l'avoir commis, et elle a été remplacée par une nouvelle distinction bien plus naturelle entre le vol simple et le vol qualifié, c'est-à-dire aggravé par les circonstances qui l'accompagnent. Dans les cas de vol simple, la peine, variable suivant les coutumes, était en général une amende ou une punition corporelle, si l'objet volé avait une valeur de plus de 10 livres. Dans les cas de vol qualifié, la peine était beaucoup plus grave; ainsi les vols commis par les serviteurs au préjudice de leurs maîtres étaient punis de mort; même chose pour les vols commis dans les églises; les vols commis avec violence entraînaient, suivant les circonstances, les galères à temps ou à perpétuité. Sous le droit intermédiaire, le code pénal de 1791 punissait de peines correctionnelles les vols qui n'étaient accompagnés d'aucune cause d'aggravation, tandis qu'il réservait la peine des fers ou la détention pour les cas où le vol était accompagné de circonstances aggravantes, et la durée de la peine variait précisément suivant le nombre et la gravité de ces circonstances. Les dispositions actuelles qui régissent le vol sont celles du code pénal de 1810, modifiées par la loi du 28 avril 1832, qui opéra une révision complète du code pénal, et plus récemment encore par une loi du 28 avril 1863. Nous allons examiner avec ces lois quels sont les caractères généraux du vol et les modifications auxquelles il est soumis, suivant les circonstances dans lesquelles il se produit.

L'article 379 du code pénal nous fournit la notion du vol dans notre droit : Quiconque, y est-il dit, a soustrait frauduleusement une chose qui ne lui appartient pas est coupable de vol. Des termes de cet article il résulte que, pour qu'il y ait vol, trois conditions doivent être remplies : 1° qu'il y ait soustraction, enlèvement d'une chose; 2° que cette soustraction soit frauduleuse; 3° que l'objet soustrait soit la propriété d'autrui. Le vol n'existerait qu'autant que ces trois éléments se trouveraient contenus dans le fait que l'on impute à la personne accusée de vol.

Et d'abord, que faut-il entendre par le mot soustraction? D'après l'interprétation de la cour suprême, interprétation qui a du reste prévalu dans la doctrine, soustraire ce n'est pas seulement manier, c'est prendre, enlever une chose, la faire sortir de la possession de celui qui la détient légitimement pour la faire passer en la possession d'un autre. Ainsi, un objet a été remis en dépôt à une personne qui refuse plus tard de le rendre au légitime propriétaire qui le réclame; sans doute il y a là un acte d'improbité aussi coupable en morale qu'un vol proprement dit, et pourtant on ne peut dire qu'il y ait là le caractère constitutif du vol, la soustraction; aussi ce fait échappera-t-il à la répression pénale et donnera-t-il lieu seulement à des réparations civiles. Autre exemple : on remet à quelqu'un un colis expédié par le chemin de fer; ce colis était destiné à une autre personne; il y a eu une erreur, qui s'explique peut-être par la conformité de nom; si celui qui a reçu le colis le garde, il ne pourra néanmoins être puni des peines du vol. Un homme se fait payer par un prétendu débiteur une dette imaginaire, ou bien, étant réellement créancier, il se fait payer plus qu'il ne lui est dû; le débiteur reconnaît plus tard son erreur et réclame la somme indûment payée; on lui oppose un refus; il ne pourra traduire son adversaire devant les

tribunaux correctionnels pour vol; seulement, il pourra, d'après les circonstances, le faire condamner pour escroquerie. Les immeubles, échappant par leur nature même à toute soustraction, ne peuvent être volés; mais il peut arriver que l'on mobilise certaines portions d'un immeuble, par exemple que l'on enlève du sable ou du gravier faisant partie intégrante d'un champ; dans ce cas, peut-on dire qu'il y a vol? Nous le croyons, avec la jurisprudence la plus récente de la cour de cassation, car les éléments constitutifs du délit se trouvent réunis dans ce fait.

La seconde condition pour que le vol existe, c'est qu'il y ait chez l'auteur de la soustraction l'intention coupable de s'approprier la propriété d'autrui. Ainsi, une personne prend une chose qu'elle croit lui appartenir, mais il se trouve qu'elle a enlevé la chose d'autrui; il y a eu erreur de sa part, mais on ne saurait dire qu'il y a vol. Supposons encore qu'un créancier se soit emparé de certains objets appartenant à son débiteur et qu'il soit prouvé qu'il n'avait pas d'autre but en le faisant que de rentrer dans la somme qui lui était due; il ne nous semble pas que l'on puisse considérer ce fait comme un véritable vol, car l'intention coupable fait défaut. Mais il faudrait bien se garder d'exagérer cette solution et de permettre, par exemple, aux créanciers d'un commerçant dont les affaires seraient en mauvais état de soustraire une portion des marchandises de leur débiteur au détriment de leurs créanciers; il y aurait alors un vol véritable. Si l'auteur d'une soustraction ne s'est emparé du bien d'autrui que pour satisfaire à une nécessité pressante, si par exemple, étant dans l'indigence, il a volé des aliments pour sa nourriture, peut-on dire que son intention n'est pas criminelle et que dès lors il n'y a pas vol? Le droit canonique, conforme en cela aux préceptes de l'Evangile, le décidait ainsi; mais sous les lois actuelles, bien que cette solution puisse amener en fait de regrettables résultats, aucun texte ne permet de soutenir qu'en ce cas le délit a disparu; seulement, il va sans dire que ce seront là des circonstances très-atténuantes, auxquelles la conscience du juge fera en général une large part.

Nous avons dit que le troisième élément constitutif du vol était que l'objet enlevé ne fût pas la propriété de l'auteur même de la soustraction, de telle sorte que celui qui soustrairait un objet dont il serait plus tard reconnu le légitime propriétaire ne commettrait pas un vol, de même que celui qui s'approprierait un de ces objets dont la propriété n'est à personne, par exemple celui qui tuerait un animal sauvage, ne pourrait être poursuivi comme voleur. C'est une question délicate de savoir si un cohéritier qui s'empare de certains objets, faisant partie de la succession, doit être passible des peines du vol. Ce cohéritier, en effet, ne peut-il pas dire que ces objets ne sont pas à son égard la propriété d'autrui et qu'il en est propriétaire pour partie? Pourtant la jurisprudence a repoussé cette considération, avec grande raison, suivant nous, car le cohéritier n'est propriétaire que d'une fraction, et pour le surplus, qui ne lui appartient pas, il y a vraiment soustraction de la chose d'autrui. Cette solution devra s'appliquer, et pour le même motif, à l'associé qui se sera approprié une partie des biens sociaux.

Des marchandises ont été vendues, et l'acheteur, sans en avoir encore payé le prix, vient les enlever furtivement; aura-t-il commis un vol? Il faut répondre à cette question par la distinction suivante : si la vente a été pure et simple, l'acheteur est devenu immédiatement propriétaire de l'objet vendu, et dès lors, quand il l'enlève, il ne fait que reprendre une chose qui lui appartient, il ne commet pas de vol; si, au contraire, la vente avait été conditionnelle, par exemple si la vente ne devait être parfaite qu'après que les choses vendues auraient été mesurées ou pesées, la soustraction antérieure au mesurage ou au pesage serait un véritable vol, car jusque-là l'acheteur n'a pas acquis la propriété, la chose dont il s'empare est chose d'autrui.

Une question sur laquelle les arrêts sont loin de s'accorder est celle de savoir si la personne qui a trouvé des objets perdus, en refusant de les rendre au propriétaire, commet par là même un vol? Si la volonté de s'approprier l'objet perdu existe au moment de l'appropriation de cet objet, nul doute qu'il n'y ait alors une soustraction frauduleuse; si cette volonté, au contraire, ne s'est manifestée qu'après que l'objet a été appréhendé, il y a bien plutôt une rétention qu'une soustraction; mais si l'on ne peut à la rigueur soutenir qu'il y a vol, il y a tout au moins une escroquerie tombant sous le coup de l'article 401 du code pénal.

Après avoir ainsi signalé les caractères généraux du vol et avant de passer aux circonstances qui l'aggravent ou le modifient, indiquons l'immunité accordée par l'article 380 du code pénal à certains parents ou alliés pour les soustractions qu'ils auraient commises à l'égard les uns des autres. Voici ce que porte l'article 380 : « Les soustractions commises par des maris au préjudice de leurs femmes, par des femmes au préjudice

de leurs maris, par un veuf ou une veuve quant aux choses qui avaient appartenu à l'époux décédé, par des enfants ou autres descendants au préjudice de leurs père et mère ou autres ascendants, par des pères et mères ou autres ascendants au préjudice de leurs enfants ou autres descendants ou par des alliés aux mêmes degrés, ne pourront donner lieu qu'à des réparations civiles. » Quel a été le but de cette disposition de la loi ? C'est qu'il fallait éviter les scandales qui résulteraient de la poursuite de pareils délits par le ministère public ; c'est qu'il fallait empêcher que des condamnations prononcées contre certaines personnes, sur la plainte et le témoignage des membres de leur famille, ne devinssent une source éternelle de discorde et de haines. On pourrait ajouter que la soustraction commise entre des membres de la même famille n'est pas au même degré que dans les autres cas une soustraction frauduleuse de la chose d'autrui, que l'auteur de la soustraction a pu croire qu'il n'était pas complètement sans droit sur les choses qu'il a enlevées. Mais l'effet de l'article 380 est-il de supprimer complètement le délit de vol ou de n'effacer que la conséquence relative à la punition du parent coupable ? La question n'offre pas seulement un intérêt théorique, et on l'a discutée pour savoir si le vol entre parents pouvait constituer une circonstance aggravante d'un autre crime ou délit ; ainsi, un gendre ayant tué son beau-père pour le voler ensuite, y avait-il là une circonstance qui permettait d'appliquer la peine de mort conformément à l'article 304 ? La cour de cassation se prononce dans le sens le plus rigoureux, et pourtant il nous paraît que, puisque ni le nom de vol ni la qualification de délit ne sont appliqués par l'article 380 aux soustractions entre parents, ces soustractions ne peuvent pas plus donner lieu à l'application d'une peine comme circonstance aggravante d'un autre crime que comme objet principal de la prévention.

L'article 380 décide que les individus autres que les parents qui auraient recélé ou appliqué à leur profit tout ou partie des objets volés seront punis comme coupables de vol. Mais que décider à l'égard de ceux qui, sans profiter des objets volés, auraient aidé et assisté l'auteur du vol comme complices ? Une jurisprudence constante décide que le complice des soustractions dont il s'agit ne peut être frappé d'aucune peine, et elle se fonde sur ce que la complicité suppose un délit et qu'ici, puisqu'il n'y a point de délit, il n'y a point non plus de complice. Mais il faut distinguer soigneusement du complice le coauteur qui a joué un rôle principal dans le délit, et ne pas faire profiter celui-ci de l'immunité accordée par l'article 380. En fait, la distinction entre le complice et le coauteur pourra être assez difficile, ce sera le rôle principal ou accessoire qu'aura joué le prévenu dans le délit qui servira à l'établir.

— *Modalités du vol.* Après avoir examiné les éléments constitutifs du vol et l'immunité accordée à certains parents ou alliés par l'article 380, nous allons indiquer brièvement quelles sont les causes d'aggravation du vol suivant le temps, le lieu où il a été commis, les circonstances qui l'ont précédé, accompagné ou suivi, enfin suivant la qualité de l'agent du vol.

Tout d'abord, le fait qu'un vol a été commis dans une maison habitée et ses dépendances, dans un parc ou un enclos, ne constitue pas à lui seul une circonstance aggravante ; mais si, de plus, le vol a été commis avec effraction ou escalade, ou s'il a été commis la nuit, la réunion de ces circonstances constituera une cause d'aggravation entraînant la peine de la reclusion. Que faut-il entendre par maison habitée ? C'est ce que l'article 390 explique en ces termes : « Est réputée maison habitée tout bâtiment, logement, loge, cabane même mobile, qui, sans être actuellement habitée, est destiné à l'habitation, et tout ce qui en dépend, comme cours, basses-cours, granges, écuries, édifices qui y sont renfermés, quel qu'en soit l'usage et quand même ils auraient une clôture particulière dans la clôture ou enceinte générale. » Ainsi, le vol commis dans des magasins dépendant d'une maison habitée, dans une écurie qui y est attenante, doit être réputé commis dans une maison habitée. Cela a même été décidé pour des bateaux dans lesquels se trouvait un logement pour le conducteur, bien que celui-ci n'en fit pas sa demeure habituelle.

Les vols commis dans les édifices consacrés à l'un des cultes reconnus en France ont été assimilés par la loi du 16 avril 1863 aux vols commis dans les maisons habitées. D'où il résulte que le vol commis dans un pareil édifice sera en principe un vol simple, mais qu'il deviendra crime et entraînera la peine de la reclusion s'il est commis la nuit ou par deux ou plusieurs personnes.

Le législateur a placé dans une catégorie spéciale et prout d'une façon très-rigoureuse les vols commis dans les dépôts publics. Quelque se rend coupable de soustractions, destructions ou enlèvements de pièces ou de procédures criminelles, ou d'autres papiers, registres, actes et effets, contenus dans des archives, greffes ou dépôts publics,

sera puni de la reclusion. Le greffier, archiviste ou dépositaire négligeant sera puni de trois mois d'emprisonnement et d'une amende de 100 à 300 francs. Si ce greffier ou dépositaire était lui-même l'auteur du crime, il encourrait la peine des travaux forcés à temps.

Le fait qu'un vol a été commis avec la réunion des cinq circonstances suivantes : 1° la nuit, 2° la pluralité de personnes, 3° le port d'armes apparentes ou cachées, 4° l'effraction ou l'escalade dans une maison habitée ou l'usurpation d'un titre de fonctionnaire public ou d'officier civil ou militaire, 5° la violence ou les menaces de violence, entraîne, pour celui qui s'en est rendu coupable, la peine des travaux forcés à perpétuité. Si le vol n'avait été commis qu'à l'aide d'effraction, d'escalade, de fausses clefs ou d'usurpation de titres, la peine ne serait plus que celle des travaux forcés à temps (art. 384, code pén.). Examinons en quoi consistent ces diverses causes d'aggravation : quant à l'effraction, la loi la définit dans l'article 393 tout forcement, rupture, dégradation, démolition, enlèvement de murs, toits, planches, fenêtres, portes, serrures, cadenas ou autres ustensiles ou instruments servant à fermer ou à empêcher le passage et de toute espèce de clôture, quelle qu'elle soit. De là on peut conclure que l'effraction a ce double caractère de consister en un forçement ou une rupture, alors que l'objet forcé avait pour but de s'opposer à l'action du voleur. Ainsi, le fait de briser des carreaux de vitres, d'enlever des grilles de fer scellées dans un mur constituerait une effraction, tandis que ce n'en serait pas une, par exemple, d'écarter la terre qui recouvre l'objet dont on veut s'emparer. Les effractions sont extérieures ou intérieures. Les effractions extérieures sont celles à l'aide desquelles on peut s'introduire dans les maisons, cours, basses-cours, enclos ou dépendances, ou dans les appartements ou logements particuliers. Les effractions intérieures sont celles qui, après l'introduction dans les lieux que nous venons de mentionner, sont faites aux portes ou clôtures du dedans, ainsi qu'aux armoires ou autres meubles fermés (art. 396, code pén.). Est compris dans la classe des effractions intérieures le simple enlèvement des caisses, boîtes, ballots sous toile et corde et autres meubles fermés qui contiennent des effets quelconques, bien que l'effraction n'ait pas été faite sur le lieu. On s'est demandé si le simple enlèvement d'une caisse fermée est assimilé à une effraction intérieure sans qu'il y ait eu effraction réelle, alors par exemple que la caisse a été retrouvée intacte, et les derniers mots de l'article 396, « bien que l'effraction n'ait pas été faite sur le lieu », semblent bien prouver qu'il faut qu'une effraction ait eu lieu hors de l'endroit où le vol a été commis ; mais la jurisprudence repousse cette interprétation et admet que le simple enlèvement d'une caisse fermée équivale à l'effraction, bien qu'il n'ait pas été suivi d'un forçement ou d'une rupture postérieure, car la qualification légale du vol ne peut dépendre de l'usage qui a été fait après coup de la chose volée, et doit résulter seulement des faits qui ont accompagné le délit.

L'escalade, d'après l'article 397, est toute entrée dans les maisons, bâtiments, cours, basses-cours, édifices quelconques, jardins, parcs et enclos, exécutée par-dessus les murs, portes, toitures ou toute autre clôture. L'entrée par une ouverture souterraine autre que celle qui a été établie pour servir d'entrée est une circonstance de même gravité que l'escalade. Ainsi, on réputera commis avec escalade le vol opéré en montant par-dessus un mur, en enjambant une fenêtre. Mais il faut bien remarquer que l'escalade n'est une circonstance aggravante qu'autant qu'elle a servi à s'introduire dans une maison, un bâtiment, un édifice quelconque, habité ou non. Si le voleur escaladait, non pour s'introduire dans une maison, mais pour atteindre seulement une certaine hauteur, il n'y aurait pas escalade. Celui qui monte sur le toit d'une maison sans s'introduire dans la maison même pour voler une gouttière de plomb a-t-il commis le vol avec escalade ? La cour de cassation, qui avait d'abord décidé la négative, par ce motif qu'il n'y avait pas ici introduction, a depuis changé sa jurisprudence, car l'entrée sur le toit est l'entrée sur une dépendance de la maison. C'est le fait de s'introduire par-dessus des murs ou des portes qui constitue l'escalade ; de sorte que, si un voleur n'arrive à la perpétration du délit qu'en traversant un ruisseau glacé, il n'y aura pas escalade.

Quant aux fausses clefs, nous trouvons dans l'article 398 qu'il faut entendre par là tous crochets, rossignols, passe-partout, clefs imitées, contrefaites, altérées ou qui n'ont pas été destinées par le propriétaire, locataire, aubergiste ou logeur aux serrures, cadenas ou aux fermetures quelconques auxquelles le coupable les aura employées. L'usage de fausses clefs n'est une cause d'aggravation qu'autant qu'il est constaté qu'elles ont servi à pénétrer dans un édifice, parc ou enclos, servant ou non à l'habitation ; de telle sorte que les peines du vol simple seront seules applicables si le jury repousse la circonstance de maison habitée et que, dans la question qui sera posée au jury relativement à la circonstance aggravante

de fausses clefs, le président du tribunal devra faire mention de l'habitation.

Après avoir examiné ces diverses causes d'aggravation de la peine du vol, voyons celles qui résultent de la qualité de l'agent du délit. L'article 386, 39, prononce la peine de la reclusion si le voleur est un domestique ou un homme de service à gages, même lorsqu'il aura commis le vol envers des personnes qu'il ne servait pas, mais qui se trouvaient soit dans la maison de son maître, soit dans celle où il l'accompagnait ; ou, si c'est un ouvrier, compagnon ou apprenti, dans la maison, l'atelier ou le magasin de son maître, ou un individu travaillant habituellement dans le lieu où il aura volé. Il y a là, avec raison, une répression d'autant plus sévère que le voleur domestique a plus de facilités pour commettre le vol et qu'il trahit la confiance que lui accordait son maître. Remarquons qu'il n'est pas nécessaire, pour que le vol commis par un domestique au préjudice de son maître soit un vol qualifié, qu'il ait été commis dans la demeure même du maître ; il suffit que la chose volée se trouve à la disposition du domestique par l'effet de la confiance du maître envers lui pour que la peine de la reclusion soit encourue. On voit qu'il n'en est pas de même pour l'ouvrier, qui n'encourt l'aggravation de peine que s'il a commis le vol dans l'atelier ou le magasin de son maître.

La même idée, que la personne à laquelle on accorde une confiance nécessaire doit être plus sévèrement punie que toute autre quand elle en abuse pour soustraire les objets confiés à sa garde, a fait prononcer la même peine de la reclusion contre les aubergistes, hôteliers, voituriers, bateliers ou leurs préposés lorsqu'ils auront volé tout ou partie des choses qui leur étaient confiées à ce titre (art. 386, 40). Si ces voituriers, bateliers ou leurs préposés avaient altéré ou tenté d'altérer des vins ou toute autre espèce de liquide ou marchandise dont le transport leur aurait été confié, et cela par le mélange de substances malfaisantes, ils seraient punis d'un emprisonnement de deux à cinq ans et d'une amende de 25 à 500 francs (art. 387).

Dans les cas de vol simple, lorsque le vol ne sera accompagné d'aucune des circonstances aggravantes que nous avons examinées, la peine sera d'un emprisonnement d'un an au moins et de cinq ans au plus, et on pourra condamner, en outre, à une amende de 16 à 500 francs. Les coupables pourront encore être interdits des droits civiques et mis sous la surveillance de la haute police pendant cinq ans au moins et dix ans au plus (art. 401, code pén.).

— *Histoire du vol. Haute et basse pègre.* Une statistique que nous fournit M. Moreau-Christophe, ancien inspecteur des prisons, dans son livre si curieux, le *Monde des coquins*, auquel nous emprunterons dans la suite de notre travail plus d'un détail intéressant, nous donne les chiffres suivants comme moyenne la plus approximative du chiffre annuel de la criminalité en France, en matière de vol :

Vols simples	26,760
Vols avec effraction	2,500
Vols domestiques	1,200
Vols sur les chemins publics	160

Ainsi, d'après cette statistique, les vols qualifiés proprement dits n'atteignent qu'au chiffre de 3,860, tandis que les vols simples sont environ de sept fois supérieurs à ce chiffre. L'énorme différence n'arrive même pas à être comblée si nous ajoutons à cette moyenne de 3,860 vols qualifiés la moyenne des faux divers, escroqueries, abus de confiance, banqueroutes simples, banqueroutes frauduleuses, fausse monnaie, etc., en un mot des crimes et délits contre la propriété que la loi ne qualifie point du nom spécial de vols. En effet, ces crimes et délits n'atteignent que les moyennes suivantes :

Faux	650
Escroqueries	1,930
Abus de confiance	1,530
Banqueroutes simples	460
Banqueroutes frauduleuses	180
Fausse monnaie	140

Total moyen des délits 4,890

Ajoutons-y la moyenne ci-dessus des vols qualifiés, soit 3,860

nous n'obtiendrons qu'un total général de 8,750

chiffre qui reste encore bien au-dessous de celui de la moyenne des vols simples. Une double cause explique cette disproportion : le progrès moral d'abord, qui marche, à pas lents il est vrai, mais enfin qui marche, quoi qu'en disent les pessimistes ; la seconde cause est la difficulté toujours croissante que rencontrent les voleurs, à mesure que la société redouble de surveillance et s'arme davantage. C'est ainsi, par exemple, que le vol sur les chemins publics ne figure dans notre statistique que pour le chiffre minime de 160 ; cela s'explique par la vigilance de l'autorité à rendre pour tous la circulation libre et sûre. Par cette double cause, le progrès moral d'abord et ensuite la difficulté sans cesse augmentant de la perpétration du vol qualifié, nous pensons avoir eu raison d'exprimer plus haut notre espérance, dans

un avenir plus ou moins éloigné, de la disparition de cette plaie sociale et de croire à sa guérison, d'elle-même, par la force des choses et par les efforts communs.

Ceci posé, nous abordons sans plus de préambule l'histoire du vol proprement dit, c'est-à-dire demandant avant tout ses moyens de réussite à la force et à la ruse.

En France, nous voyons les voleurs, d'abord isolés, se grouper au moyen âge en une association réelle, celle des truands (v. ce mot). Aujourd'hui, la truanderie parisienne s'est fondue dans l'association gigantesque et tacite que Victor Hugo a décrite sous des couleurs si sombres dans ses *Misérables* ; c'est celle de la haute et basse pègre.

On désigne sous le nom de haute pègre, ou pègre de la haute, l'aristocratie des assassins et des voleurs, et sous celui de basse pègre ou pégriots le prolétariat de l'association. Ce mot de pègre a une étymologie qui dit tout : c'est *pigritia* (paresse). « Le voleur de la haute pègre, dit M. Canler dans ses curieux *Mémoires*, est un homme jeune, élégant, distingué. Vous ne le rencontrez jamais qu'en coupé ou en tilbury. Au théâtre, il lui faut des avant-scènes ou des premières loges, et il dîne au café Anglais... Quel que soit l'endroit où il se trouve, quelle que soit la position des personnes qu'il approche, quelque élevée que soit la société dans laquelle il est, il sait tenir sa place avec dignité, élégance et bon goût. Aussi professe-t-il le plus profond mépris pour tous ces petits voleurs qui, dit-il, manquant complètement d'instruction et de génie, sont obligés, dans leur stupidité, de demander à la force brutale ou à une adresse toute matérielle des moyens de réussite que l'esprit seul devrait amplement fournir. » Le voleur de la haute pègre mène grand train, habite dans ses meubles les quartiers les plus luxueux et ne fait que deux ou trois fois par an. Mais quels coups et quels travaux ! Jamais il ne marche au hasard : il ne s'attaque qu'aux boutiques de joailliers, bijoutiers, changeurs, aux études de notaires ou d'avoués, aux appartements de millionnaires. Il n'arrive à son but qu'à force de persévérance et d'adresse ; il ne se décide à tenter le coup qu'après avoir longuement épilé les démarches, les habitudes de sa victime. Il sacrifie, s'il le faut, des mois entiers à cette œuvre préparatoire ; il en résulte qu'il agit presque à coup sûr. Une pareille manière de procéder exige, comme on le comprend bien, des conditions et des aptitudes spéciales ; les voleurs de la haute pègre sont des déclassés qu'un vice d'éducation ou une demi-instruction ont jetés dans le crime. Ils sont peu nombreux. M. Canler, dans tout son long exercice, affirme n'en avoir jamais connu qu'une vingtaine. Une bande célèbre, la bande des habits noirs, se composait d'un grand nombre de voleurs de la haute pègre, qui, avant de tomber dans les mains de la justice, menèrent pendant plusieurs années impunément la vie de jeunes gens de famille élégants et fastueux. La justice les a atteints pourtant, sauf un seul, nommé Piednoir, deux fois condamné par contumace à vingt ans de travaux forcés.

Quant aux vulgaires voleurs, aux voleurs de la basse pègre, ils se subdivisent en un grand nombre de variétés, que nous passerons en revue dans le paragraphe suivant. Ces variétés, ainsi qu'on le verra, ont pour base l'adresse morale et l'adresse physique. Elles ont reçu une impulsion prodigieuse d'un maître véritable, de Cartouche. Cartouche avait établi un quartier général de sa bande un mannequin d'épave suspendu au plafond par une corde. Un portefeuille et une bourse étaient placés dans les poches de l'homme de paille. En même temps, à son chapeau, à sa perruque étaient cousus des grelots et des sonnettes. Ce mannequin représentait le « pante » en effigie. Autour de lui, l'école des pégriots, dirigée par Cartouche, s'assemblait, et les élèves, à tour de rôle, s'essayaient à voler prestement le portefeuille et la bourse, sans que rien bougeât et sans que se fit entendre le moindre bruit de grelot. L'école de filouterie inaugurée par Cartouche ne fut pas, du reste, la dernière du genre. Longtemps après qu'il eut été roué en place de Grève, des bacheliers en vols donnaient, dans les faubourgs du Temple et Saint-Martin, des leçons à tant le cachet. Un sieur Armengaud, entre autres, surnommé Calvin, ouvrit dans les mêmes quartiers un nouveau cours de grinchage. « Lorsqu'il fut pris, dit M. Paillet, on trouva la liste de ses élèves, tant de première que de seconde et de troisième année. Ils étaient au nombre de trente, dont douze femmes. Leurs noms et sobriquets se trouvent aux archives de la police : l'Arche-de-Noé, Cul-à-Fauteuil, Petit-Dardant, Lampion, Pousse-Moulin, Seminariste, Fourreur-à-Procure, Amadou, Os-à-Moelle, Poulet-d'Inde, la Mord-le-Roi, la Mouchiquière, la Goualeuse, la Renflante, le Plat-à-Barbe, la Mauviette, la Debâcleuse, etc. On doit comprendre, dès à présent, comment une industrie si chaude-ment enseignée a pu prendre une extension immense, a pu se subdiviser dans les ramifications innombrables que nous allons essayer de faire connaître.

— *Principales variétés de vols et de voleurs stupides.* Nous passerons successivement et séparément en revue ces diverses variétés, qui toutes sont désignées par un nom d'argot généralement des plus significatifs.

— *Fourlineurs ou voleurs à la tire.* Les fourlineurs ont pour spécialité de vider adroitement les poches de leurs voisins. Les Anglais les appellent pick-pockets. Le fourlineur exerce son industrie dans les foules, dans les églises, dans les théâtres, dans les concerts, partout enfin où il y a réunion. Il est mis avec recherche, afin de ne pas exciter la méfiance des personnes qu'il approche. On peut le reconnaître à ce qu'il ne porte ni parapluie, ni canne, ni gants. Ces objets le gêneraient dans son travail. Le fourlineur porte, en revanche, toujours sur lui une petite mais solide paire de ciseaux, qu'il appelle en argot faucheurs. Ces ciseaux lui servent à couper les chaînes d'or qu'il ne peut soustraire par un autre moyen.

Le vol à la rencontre est encore une variété du vol à la tire; mais ce vol exige un compère (en argot, coqueur et noneur). La pratique en est des plus simples : l'un des voleurs suit de très-près la victime choisie, munie de la classique et traditionnelle chaîne d'or; l'autre vient à la rencontre précipitamment et heurte, comme par maladresse d'homme pressé, le passant sans méfiance; le voleur prie d'excuser sa brusquerie; mais il a déjà soustrait la chaîne d'or et l'a passée prestement à son compère, qui disparaît. Parfois le tour finit là, mais parfois aussi le volé s'aperçoit de l'absence de sa chaîne et met la main au collet de son assaillant; celui-ci alors de crier plus haut que le volé, d'exiger qu'on le fouille à l'instant même; on obtempère à sa demande et on ne trouve rien. Le volé est, de plus, forcé de faire au voleur des excuses à son tour. Ce vol est encore fréquemment exécuté.

Les tirailleurs sont la dernière et la plus modeste catégorie des fourlineurs. Ils traquent dans les carrefours ou dans les rues très-fréquentées et se mélangent pour cela aux attroupements de badauds formés devant un spectacle quelconque. Les omnibus sont aussi un des théâtres principaux de leurs exploits. Les tirailleurs ou les tireuses, car ce genre de vol emploie un grand nombre de femmes, jettent leur dévolu sur la victime dont ils ont entrevu le porte-monnaie bien garni quand il s'est agi de solder les 0 fr. 30 réglementaires. Les tirailleurs et tireuses travaillent en général isolément; aussi sont-ils fréquemment pris. L'expérience chèrement acquise des victimes rend leur industrie plus difficile de jour en jour.

— *Charrieurs.* Les charrieurs ont pour spécialité d'exploiter l'avidité du passant en le faisant dupe de son vice. Leur travail se subdivise en deux catégories : le vol à l'américaine et le vol au pot. Le vol à l'américaine, d'une malice primitive, est quelque peu évanoui aujourd'hui. Il exige, ainsi que le vol au pot, la présence d'un compère; le premier voleur avise une dupe, lie conversation avec elle sous un prétexte quelconque; quelques minutes après arrive l'Américain, qui, en baragouin anglais, demande le chemin à suivre pour aller à tel endroit, généralement fort loin du lieu où il se trouve. Les deux autres, le premier voleur et la dupe, se mettent à rire; on cause avec l'Américain, qui parle de sa grande fortune; on le conduit et, chemin faisant, l'insulaire fait cette proposition invraisemblable de changer tout ce qu'il a de pièces d'or sur lui contre autant de pièces d'argent. « Il est fou! » pense la dupe. Mais sa cupidité est éveillée et il s'empresse de profiter de ce qu'il croit un caprice fantasque. L'affaire est conclue et les trois personnages entrent chez un marchand de vin pour procéder plus aisément à l'échange des pièces. Mais tout à coup le compère prend un air de méfiance et demande à faire vérifier l'or de l'Américain pour savoir si on ne le trompe pas. « C'est trop juste, » dit l'Américain. On part chez un changeur; l'or est excellent. Rentrés chez le marchand de vin : « Changeons! » s'écrie la dupe. Et il étale ses pièces blanches. L'Américain les empêche; puis, comme se ravisant : « Vous avez, dit-il, fait toucher mon or par un changeur; je veux, avant tout, faire toucher votre argent. — Soit, dit la dupe. — Mais quel gage nous laisserez-vous en votre absence? » dit le compère. L'Américain retire alors ostensiblement de sa poche un sac à garniture d'acier, l'ouvre avec une clef et en retire une quantité de rouleaux de louis exactement de la forme des rouleaux de 1,000 francs fournis par la Banque; il éventre un de ces rouleaux, en extrait quelques louis qu'il met dans sa poche et referme le sac à clef. « Ce sac, dit-il, contient, vous avez pu le voir, plus de 10,000 francs; est-ce un nantisement suffisant contre les pièces blanches que j'emporte à votre ami? » On se recrie, et l'Américain sort sous prétexte d'aller chez le changeur. Le compère, agité, inquiet en apparence, ne tarde pas à le suivre. Inutile de dire que ni l'Américain ni lui ne reparessent. De guerre lasse, la dupe ouvre le sac qui forme sa garantie, s'empare des rouleaux, les ouvre et trouve... des lingots de plomb artistement fondus. Les pièces d'or enlevées à l'un d'eux n'étaient qu'un appeau. L'un par où il a péché, le malheureux en est pour ses

pièces blanches et n'a plus qu'à déposer sa plainte, ce qu'il ne fait pas toujours, par un sentiment de honte aisé à comprendre.

Le vol au pot a pour acteurs des personnages identiques, et l'entrée en matière est la même. Seulement, l'Américain, après avoir lié connaissance avec le compère et la dupe, leur propose de les régaler d'une partie amoureuse dans une maison de tolérance, partie dont il s'engage à faire tous les frais. La chose est adoptée plus ou moins aisément. A quelques pas de la maison, un scrupule vient au compère : « Ces maisons, dit-il, ne sont pas sûres; on y vole souvent; j'ai une assez forte somme sur moi et il me répugne de la faire entrer dans un pareil lieu. — Vraiment? s'écrie la dupe, le plus souvent un campagnard fraîchement débarqué; vous m'effrayez; j'ai aussi une certaine somme et je ne sais si je dois... — Faisons une chose, dit le compère : creusons un trou dans la terre et enterrons-y le magot. Nous le retrouverons en sortant. » Ainsi dit, ainsi fait. Puis on repart; mais, à la porte même de la maison, nouveaux scrupules du compère. « Mon Dieu, que je suis inquiet! Si on allait découvrir... » La dupe s'alarme et court au trou. Plus rien! un troisième larron, complice des deux premiers, a déjà tout détéré. Inutile d'ajouter que, quand le volé revient en s'arrachant les cheveux de désespoir, le compère et l'Américain ont absolument disparu. Tels sont les charrieurs, qui spéculent, on le voit, uniquement sur la sottise et sur la cupidité humaine. Paris et Lyon sont les deux théâtres principaux de leurs exploits.

— *Cambrioleurs.* Ici, il ne s'agit plus de tours de passe-passe. Ce nom de cambrioleurs désigne les plus hardis, en même temps que les plus dangereux voleurs, ceux qui dévalisent les appartements à l'aide d'effraction ou d'escalade et ne reculent pas devant un coup de couteau pour protéger leur fuite. Les cambrioleurs se subdivisent en six catégories : 1° les caroubiers, voleurs avec empreintes et fausses clefs, n'agissant jamais qu'avec la plus grande prudence et toujours en l'absence des personnes qu'ils se proposent de dévaliser; 2° les caroubiers à la flan ou à l'esbrouffe; ils vont au hasard frapper à une porte quelconque, tenant une délicate prête à justifier leur présence si on leur ouvre; si on ne leur ouvre pas, preuve évidente que le local est, au moins momentanément, inhabité, les caroubiers à l'esbrouffe y pénètrent à l'aide de leurs caroubes (fausses clefs) et font main basse sur tout ce qu'ils trouvent à leur convenance; 3° les grinchins au frie-frac, agissant comme les précédents, sauf qu'au lieu de se servir de caroubes ils ouvrent les portes en faisant sauter les serrures à l'aide d'une pégée; 4° les boucaniers, qui ont la spécialité de dévaliser les boutiques, dans lesquelles s'est souvent caché pendant le jour un apprenti voleur, qui, la nuit venue, en ouvre la porte à ses maîtres; 5° les vanteriers, qui, repoussant l'effraction, s'introduisent par les fenêtres au moyen de crochets ou d'échelles de corde; 6° les escarpes à la cambriole, qui sont, comme leur nom l'indique, à la fois voleurs et assassins.

— *Roulotiers ou valtreusiers.* Les voleurs à la roulotte, mot qui, en argot, signifie voiture, ne s'attaquent qu'aux bâches, valises et autres colis attachés ou simplement posés sur les voitures de roulage, de factage. On les appelle aussi voleurs au camion. Ils volent également aux abords des débarcadères les mailes et portemanteaux des voyageurs. Les roulotiers ne préméditent jamais un coup; ils travaillent à l'improviste et agissent généralement seuls.

— *Scionneurs.* On désigne ainsi les voleurs qui guettent la nuit les passants attardés. Ils se divisent en deux catégories : les scionneurs de rues et les scionneurs des ponts ou des quais déserts. Les premiers, au nombre de deux au moins, s'embusquent dans une encoignure, se jettent sur leur victime et se bornent le plus souvent à la dévaliser. Les seconds commencent par l'étrangler, puis, après l'avoir dévalisée, la précipitent dans le fleuve. Grâce à la surveillance active de la police, les scionneurs sont devenus de plus en plus rares; il y a quelques années, quatorze d'entre eux furent pris d'un seul coup de filet. Le plus coupable fut guillotiné; les treize autres furent envoyés au bagne. Ce terrible exemple a rendu les voies de communication plus sûres.

— *Voleurs à l'omnibus.* Le plus souvent, les vols commis dans les omnibus sont des vols à la fourchette, c'est-à-dire commis au moyen de deux doigts enfoncés prestement dans les poches. Voici un nouveau genre de ces vols dont on a vu récemment un exemple à Paris. Une dame parfaitement mise était montée dans un omnibus à son point de départ. Elle affectait de tenir les bras en croix sur sa robe; ses mains étaient élégamment gantées. Un mouvement très-rapide, produit par une main qui n'appartenait point aux deux bras croisés, attira tout à coup l'attention d'un monsieur qui se trouvait placé au fond de la voiture. Il crut remarquer que les bras immobiles n'étaient qu'un trompe-l'œil; ils étaient en caoutchouc, comme on put s'en convaincre quelques instants après, tandis que les deux bras naturels étaient cachés

sous la robe, d'où ils sortaient de temps en temps, par une large fente, pour explorer les poches des voisins. Dans le trajet, une grosse femme donna au conducteur le signal d'arrêt. Le monsieur profita de ce moment pour dénoncer la voleuse. « Pardon, madame, dit-il à celle qui se disposait à descendre, ne vous manque-t-il pas quelque chose? n'avez-vous rien perdu? — Mais, non, monsieur. — Eh bien, regardez dans votre poche de gauche. — Bonté du ciel! s'écria la femme, mon porte-monnaie m'a été enlevé. — Et vous, monsieur, continua l'observateur, en s'adressant au voisin assis à gauche de la dame gantée, ne vous manque-t-il rien aussi? » Le voyageur se fouilla, trouva bien son porte-monnaie, mais sa montre avait disparu. Au milieu de ces explications, la dame gantée fit mine de descendre; mais elle fut désignée à deux sergents de ville, qui arrivèrent fort à propos. Ils la fouillèrent et retrouvèrent sur elle la montre du monsieur de gauche, le porte-monnaie de la grosse femme et plusieurs autres objets.

— *Voleurs au poivrier.* En argot, être poivre, c'est être ivre. Les voleurs au poivrier ont pour spécialité de dévaliser les ivrognes qui, dans l'impossibilité matérielle de rentrer à leur domicile, ont pris machinalement le parti de se coucher sur un banc, le plus souvent sur un des boulevards extérieurs, absolument déserts dès avant minuit. On peut dire que ce genre de vol est le domaine des voleurs honteux.

— *Vol à la vrille.* Ce vol consiste à percer, dans une devanture de boutique ou dans un volet de fenêtre, une série de trous à l'aide d'une vrille ou d'un vilebrequin, puis à scier, à l'aide d'une scie très-fine, le morceau de planche compris entre cette série de trous. Il en résulte une ouverture assez grande pour passer le bras, ce qui permet de faire jouer intérieurement verrous et espagnolette, et le tour est fait.

— *Vol au bonjour.* Le voleur au bonjour travaille dans la première matinée, d'où son nom. Il s'introduit dans une maison à l'heure où les maîtres dorment encore, et, tout en s'excusant auprès de la bonne, en prétextant d'une erreur, il a eu le temps de mettre prestement dans sa poche argenterie et menus objets à sa convenance. Mais, plus souvent encore, c'est dans les hôtels garnis que les bonjouriers s'exercent; ils y passent souvent inaperçus. Pris sur le fait, ils pleurent et se prétendant des fils de famille que le désespoir a jetés follement dans le mal, ils obtiennent souvent un pardon qu'ils méritent peu.

— *Vol à la carre.* Les carreurs sont des voleurs qui, tandis qu'un marchand leur rend de la monnaie, trouvent moyen de lui enlever quelques menues marchandises. Une variété de carreurs pratique le vol au rendez-moi, lequel consiste à se faire rendre la monnaie d'une pièce déjà rendue à un autre, ou à rendre un sou blanc qu'on dit avoir regu pour une pièce de deux francs pièce. Les autres variétés de carreurs comprennent le vol au batteur de dig-dig, le vol à l'avale-tout-cru et le vol à la broquette. Le vol au batteur de dig-dig consiste à entrer chez un bijoutier avec un compère et à y marchander quelques objets : tout à coup le compère simule une attaque d'épilepsie, voire même simplement une syncope. On court, on s'empresse et, pendant ce temps-là, l'autre bon apôtre met prestement dans sa poche quantité d'objets de prix. D'autres fois, le compère est un mendiant qui vient demander l'aumône : le complice lui remet adroitement, en même temps que son offrande, les bagues ou diamants qu'il est parvenu à glisser dans la paume de sa main, préalablement enduite de glu. Les voleurs à l'avale-tout-cru, ainsi que le mot l'indique, n'hésitent pas à avaler, sans en avoir l'air, les diamants ou pierres, ou autres menus objets sur lesquels ils ont jeté leur dévolu. Les broquetteurs sont une autre peste pour les bijoutiers. Souvent bijoutiers eux-mêmes, ils parviennent parfois à substituer à une pièce d'orfèvrerie de grande valeur une pièce identique en métal faux.

— *Vol à la détourné dans les magasins.* Ce vol est habituellement pratiqué par deux femmes qui, vêtues d'habillements amples, munies de vastes poches invisibles, feignent de choisir longuement entre une quantité de pièces d'étoffes déployées devant elles à cet effet. Au milieu du bouleversement, elles parviennent à glisser sous leurs vêtements une ou deux de ces pièces encore roulées, après quoi elles font une emplette insignifiante et disparaissent.

— *Vol au voisin.* Ce genre de vol s'exécute de la manière suivante : Un individu ayant la tournure d'un commis, nu-tête et la plume derrière l'oreille, entre dans un magasin et dit au chef de l'établissement que monsieur un tel, son patron, qui demeure à côté, le prie de lui prêter une somme dont il a besoin et qu'il fera remettre dans la journée. Le commerçant, sans défiance, livre la somme, et lorsque, ne voyant pas le confrère la lui rendre, il croit devoir la réclamer, il apprend qu'il a été victime d'un audacieux voleur. Au lieu d'argent, ce sont souvent des marchandises que l'escroc se fait livrer. D'autres fois, un homme, enveloppé d'une

robe de chambre ou seulement couvert d'une petite veste, entre chez un horloger ou un bijoutier et demande une montre ou un bijou de prix; mais, avant de le payer, il veut montrer l'objet à la personne à laquelle il le destine, et il prie le marchand de le faire accompagner par un commis, qui touchera l'argent si l'acquisition est trouvée convenable. Arrivé à la porte cochère d'une maison de belle apparence, le prétendu voisin se fait ouvrir, oblige, par politesse, le commis à passer le premier et, aussitôt que celui-ci est entré, il tire vivement la porte et se sauve. L'escroc est déjà loin quand le commis a pu se faire tirer le cordon.

— *Vol au voyageur.* Ce genre de vol est commun aux abords des grandes villes et se pratique ordinairement de la manière suivante. Le voleur se met en embuscade sur une route et se tient à son poste jusqu'à ce qu'il avise un piéton doué d'une physionomie convenable et paraissant porteur d'une bourse bien garnie. Quand il l'a trouvé, il l'aborde et entre en conversation avec lui. « Vous allez à Paris, sans doute? dit-il au pauvre diable qui chemine péniblement, courbé sous le poids de son havre-sac. — Oui, monsieur, répond celui-ci. — Il est, dit-on, facile d'y faire fortune, aussi je fais comme vous. Connaissez-vous cette grande ville? — Ma foi non, je n'y suis jamais venu. — C'est comme moi. Aussi, comme il n'est pas agréable de vivre seul, nous logerons, si vous le voulez bien, dans le même hôtel. » Cette proposition, faite par un étranger à un autre étranger, est acceptée sans peine. Les deux nouveaux camarades entrent dans le premier cabaret qui se présente et y boivent une bouteille de vin que le voleur veut absolument payer, puis ils se remettent en route. « Vous avez un sac qui paraît diablement lourd, dit le fripon. — C'est vrai, répond la dupe, il contient mes effets et un peu d'argent. — J'ai mieux fait que vous. J'ai mis le mien au roulage : on voyage plus commodément quand on n'est pas chargé. — Vous avez raison, mais le mal est fait. — Vous devez être fatigué; permettez-moi de porter votre sac un bout de chemin, cela vous soulagera. » Le voyageur refuse d'abord, mais il finit par accepter. On arrive à Paris. Les deux camarades ont bientôt trouvé une auberge; le voleur y dépose le sac qu'il n'a pas quitté, puis, comme il n'a, dit-il, de l'argent à toucher chez un parent ou un ami, il sort et prie le voyageur de l'accompagner. Après avoir promené son compagnon de rue en rue : « C'est ici, dit-il; attendez-moi chez ce marchand de vin, je vais monter chez mon parent; je reviendrai dans quelques minutes. » Mais, au lieu de monter chez son prétendu parent, il court à l'auberge, s'excuse de ne pouvoir y prendre gîte et se fait remettre le sac, ce qu'il obtient sans peine, puisque c'est lui qui l'a apporté.

Nous terminerons par quelques variétés moins importantes.

— *Vol à la location.* La façon de procéder à ce vol est à peu près celle du vol au bonjour : seulement ici le voleur a pris ses sûretés en se faisant accompagner du concierge, pour visiter des appartements encore occupés et qu'il annonce avoir l'intention d'arrêter pour le terme le plus prochain.

— *Piliers de courtauds de boutanche.* On désigne sous ce nom les commis complices des voleurs. On classe aussi, dans cette catégorie, les domestiques qui, adoptant cette profession servile qu'affin de mettre plus aisément la main sur tout ce qu'ils trouvent à leur convenance chez leurs maîtres.

— *Piliers au paquebot.* Ce sont encore des commis, les commis-voyageurs du vol en quelque sorte. Voleurs nomades, ils ont pour spécialité d'exploiter les cafés et les hôtels garnis. Leur devise semble être cette phrase de Bilboquet dans les *Saltimbanches* : « A qui cette malle? — Elle doit être à nous. »

— *Changeurs.* Les changeurs sont ces voleurs d'occasion qui, à la sortie d'une réunion nombreuse et profitant du tohu-bohu du vestiaire, échangent un vieux gibus contre un chapeau neuf et un mauvais paletot contre un pardessus garni d'astrakhan. Ajoutons que ce tour se fait aussi bien au café que dans la meilleure société.

— *Rats ou ratons.* On appelle ainsi des apprentis voleurs de taille exiguë qu'on introduit le jour dans des caisses percées de trous, d'où ils sortent la nuit pour ouvrir la porte de la maison à leurs complices apostés aux environs.

— *Francs-bourgeois ou drogueurs de la haute.* Cette variété de voleurs comprend les quêteurs à domicile, qui vous escroquent votre argent sous prétexte de charité ou de souscription, pour une veuve, pour une famille jadis riche qui a tout perdu à la Révolution, etc. Les drogueurs s'abritent aussi sous le manteau de la religion.

— *Papillonneurs.* Ce nom poétique désigne les habiles voleurs qui voltigent de préférence aux abords des bateaux à lessive, des lavoirs et des voitures de blanchissage. Le linge blanc, le plus fin qu'ils puissent aviser, est la proie préférée des papillonneurs, qui changent chaque jour le théâtre de leurs vols.

— *Neps.* Les neps sont des joailliers d'oc-

casion qui vendent au client naïf des cailloux communs pour des pierres fines et des bijoux de cuivre pour de l'or. Les ramastiques sont une variété des neps.

— **Solliciteurs de zif.** On désigne ainsi les marchands au rabais de marchandises de contrebande prétendue, tels que foulards annoncés venir des Indes et qui viennent directement de Lyon. On appelle encore les solliciteurs de zif *empousteurs* et *solliciteurs à la gourde*.

— **Trancheurs.** On désigne ainsi des filous nomades qui parcourent les foires et les marchés, et qui, à l'aide de macarons, d'objets en sucre et autres appeaux qu'ils font tirer au sort, parviennent à former des attroupements de dupes qu'ils parviennent aisément à voler.

— **Boutenniers, robignoleurs et cocangeurs.** Ce sont, comme les précédents, des coureurs de foires et de fêtes publiques; leur spécialité consiste dans des tours d'escamotage à l'aide de coques de noix, de gobelets, et d'une petite boule blanche dite robignole. Les robignoleurs profitent adroitement de l'attention qu'ils excitent pour compléter l'illusion en escamotant l'argent de leurs trop confiants auditeurs.

— **Romanichels.** Les romanichels sont les héritiers directs des truands : filous de la dernière catégorie du vol, ce sont de véritables bohémien qui parcourent de préférence les campagnes, vivant de gueuseries et de rapines, sous la conduite d'un chef qui les gouverne comme le grand coëtre gouvernait jadis les truands.

— **Endormeurs.** La variété des endormeurs s'attaque aux rouliers momentanément arrêtés dans les auberges. Ils se lient avec eux, les invitent à boire et versent sans être vus quelques gouttes d'un narcotique puisant dans le verre de leur victime. Après quoi, celle-ci succombant invinciblement au sommeil, les endormeurs s'emparent aisément de l'argent et des vêtements, objets ordinaires de leur cupidité.

— **Voleurs à la cire.** Ceux-ci travaillent de préférence dans les restaurants bien tenus. Ils s'y font servir un bon repas et, ce repas fini, collent sous la table, avec de la cire ou de la poix, une cuiller ou une fourchette, après quoi ils payent la dépense et sortent avec aisance, tandis qu'un compère se présente au restaurant, s'attable à la place que le voleur à la cire vient de quitter et décroche ou plutôt décolle les objets volés. L'adoption du roulez par la grande majorité des cafés et restaurants, en échange de l'argenterie massive, a été un coup funeste pour l'industrie des voleurs à la cire.

— **Voleurs à la filée.** On les désigne ainsi parce que, toujours au nombre de trois, ils ont soin de se placer de manière que, au restaurant, lieu ordinaire de leurs exploits comme dans l'article précédent, deux d'entre eux puissent glisser chacun un couvert dans la poche du troisième placé au centre, avec de grandes poches béantes, et qui se retire le premier. Même observation finale que pour la variété ci-dessus.

— **Fourgats.** Les fourgats sont les recéleurs, dernier anneau de la chaîne du vol. Ils savent encourager la rapine et profiter habilement de son produit qu'ils dénaturent pour pouvoir en faire le trafic impunément.

— **Noneurs, coqueurs.** Nous avons déjà eu occasion d'écrire ces mots, par lesquels on désigne les complices quasi passifs des travailleurs actifs. Le coqueur et le noneur se tiennent à part : le noneur presse et bouscule la victime du voleur principal qui, à la faveur du choc, enlève prestement l'objet de ses desirs, qu'il passe au coqueur, lequel disparaît aussitôt.

Toutes les variétés de vols que nous venons d'énumérer se subdivisent encore en catégories infinies; nous croyons inutile de nous y arrêter. Il nous suffit d'avoir donné une idée des rouages de cette industrie honteuse, qui a ses mœurs, son langage, ses moyens de travail parfaitement organisés.

— **ORGANISATION DU VOL. LES BANDES.** L'association, ce levier puissant du progrès moderne, ne pouvait échapper à l'industrie des coquins, toujours prêts à calquer les procédés sociaux ou plutôt à les contrefaire. Les voleurs se sont donc fréquemment réunis par groupes d'aptitudes, ont choisi un chef dont ils ont reconnu l'autorité; chacun de ces groupes, fonctionnant sous une direction spéciale, dans un but déterminé, a été désigné, dès l'origine, sous le nom de bande. Chaque bande varie, pour le nombre de ses membres, entre six, douze, dix-huit, quelquefois plus, selon l'importance du coup à tenter ou la série d'affaires à entreprendre. La plupart sont des hommes éprouvés, c'est-à-dire des repris de justice. Leur chef, qui s'est recommandé à leur choix par un ou plusieurs coups particulièrement audacieux et bien conduits, par des aptitudes exceptionnelles, ou par une longue expérience, dirige les opérations de la bande et concentre en lui la diversité des ressorts à mettre en jeu. Nous allons raconter brièvement l'histoire des bandes de voleurs qui ont le plus fait parler elles.

— **Bandes de Paris. Bande de Cartouche** (1721). La bande de Cartouche ne comptait pas moins de deux mille affidés : c'était une véritable société secrète dans toute l'acceptation du mot. A l'époque du mouvement d'intrigues et d'argent suscité par le système de Law, elle comptait des adeptes et correspondants dans les classes chez lesquelles on les eût soupçonnés le moins. Il y en avait jusque dans l'armée. Et on sait que le fameux bandit fut trahi et livré par un certain du Châtelet, gentilhomme poitevin et soldat aux gardes françaises, soupçonné, avec raison, d'affiliation à la bande. Cartouche avait installé, en plein Paris, une sorte d'Etat dans l'Etat, mettant à contribution les grands et les petits, au moyen d'une force armée mieux organisée pour l'attaque que ne l'étaient les forces sociales pour la résistance. Le nombre des complices jugés après la mort de Cartouche s'éleva à 3661. Que sont les bandes modernes auprès de celle-là ? De ce côté, il y a véritablement une heureuse décadence.

— **Bande Soufflard et Lesage** (1836-1838). Le grand nombre de vols qualifiés qui effrayèrent la population parisienne à cette époque avait déjà fait soupçonner l'existence d'une de ces associations monstrueuses de malfaiteurs, qui s'organisaient alors avec la plus grande facilité, quand, le 5 juin 1838, un assassinat horrible, commis en plein jour, dans la chambre et sur la personne de la femme Renaud, marchande au Temple, vint mettre sur la trace d'une bande des plus dangereuses. Les membres s'en recrutaient parmi les quatre à cinq mille condamnés libérés qui, aux termes de la loi de 1832, pouvaient rendre la surveillance à laquelle ils étaient soumis illusoire en payant un cautionnement. Quarante-six individus, accusés de ce meurtre et des vols s'y rattachant, furent traduits en justice, ainsi que huit autres, accusés de vols antérieurs avec circonstances aggravantes. Les principaux étaient deux forçats libérés, nommés Soufflard et Lesage, le commis voyageur Micaud, la femme Volard, sœur de Lesage, la fille Alliette, maîtresse de Soufflard et de Micaud; Leveillé, Coléne, Bicharelle, Lemonnier et l'introuvable Piednoir. Soufflard et Lesage, condamnés à mort, se suicidèrent après le prononcé de l'arrêt, le premier en s'empoisonnant avec de l'arsenic, le second en s'étranglant à l'aide de sa cravate.

— **Bande Chatelain, Hug, etc.** (1836-1842). A peu près à la même époque, diverses bandes tombèrent également dans les filets de la police : en 1836, c'est la bande Chatelain; en 1840, la bande des cinquante-cinq; en 1841, la bande Hug. La découverte de ces bandes amena quatre-vingt-dix-sept voleurs qualifiés sur les bancs de la cour d'assises. C'est même année 1841, on découvrit la bande Chivrat, la bande Jamet et la bande Dagory, dont la première eut sept membres, la seconde quinze et la troisième neuf, condamnés sur preuves.

— **Bande Charpentier** (1843). Cette bande, très-nombreuse, fut jugée en 1843. Charpentier, son chef, s'est amendé depuis et est devenu un travailleur et un honnête homme. La cour d'assises prononça contre cette bande fameuse soixante-dix condamnations.

— **Bandes Courvoisier, Gautier, etc.** La même année 1843, une autre bande, dirigée par Courvoisier et par le serrurier Mignard, tomba entre les mains de la justice et y perdit vingt de ses membres. La découverte, très-rapprochée, des bandes Souque, Gautier et Chapon amena bientôt la condamnation de quatre-vingt-dix autres malfaiteurs.

— **Bandes Poulmann, Hénon, etc.** Ici nous allons rencontrer l'assassinat escortant le vol. La bande Poulmann (1843), bien que composée de sept membres seulement, fut la plus dangereuse qui eût paru depuis longtemps. Son chef, trop célèbre, rivalisait de froide férocité avec Lacenaire, cette autre illustration du crime. Viurent ensuite la bande Boudin, la bande Hénon, la bande Marchetti, dite des *vanteriers* (v. plus haut, pour le sens de ce mot), lesquelles comptaient quarante et un individus; enfin la bande Courtot, qui en comptait quarante-deux à elle seule. Tous ces malfaiteurs furent découverts et condamnés.

— **Bande des escarpes.** Escarpe, on le sait, veut dire en argot assassin. C'est dire assez ce que fut cette bande dangereuse qui fut découverte en 1844. Elle se réunissait chez un logeur nommé Pageot. Ses chefs se nommaient Teppaz et Magnien : c'étaient des repris de justice. Elle comptait neuf membres principaux et un grand nombre de membres secondaires. Quinze furent arrêtés; un seul fut condamné à mort. Les deux chefs achèteront la vie au prix d'infâmes révélations.

— **Bande des habits noirs** (1844). V. HABITS NOIRS.

— **Autres bandes diverses** (1845-1847). En 1845, la bande des habits noirs vit sa succession reprise par le sieur Mallet, capitaine de la garde nationale et négociant, place de la Madeleine, d'où lui resta le nom de M. Madeleine que lui donnaient communément ses affiliés. La bande Mallet tomba bientôt entre les mains de la justice, qui prononça contre elle dix-huit condamnations. Puis ce fut le tour de la bande des porteurs d'eau, composée de treize Auvergnats, tous condamnés sur les aveux de Gaillard, leur chef, comme voleurs avec circonstances aggravantes; puis de la bande Peyron, de la bande Privat, de

la bande Pichery, de la bande Auquez, de la bande Lepaire : quarante-sept condamnations furent le dénouement de ces diverses associations dont le vol était le mobile unique. Citons encore, la même année 1847, la bande Lanckpaëp, dite des endormeurs (dix-sept condamnations), et la bande Marchand, composée de soixante malfaiteurs, dénoncés par leur chef.

— **Bande Thibert.** Cette bande fit son apparition vers le même temps : ce fut la plus célèbre après celle des habits noirs, bien qu'elle ne fût jamais composée que de voleurs à la roulotte. Les débats établirent qu'elle renfermait près de huit cents individus réunis dans un intérêt commun et remplissant des fonctions diverses : marchands forains, escrocs de grande ville, tireurs vulgaires, recéleurs, etc. Quarante et une condamnations furent prononcées; mais la bande ne fut pas totalement dissoute pour cela : un fragment de huit associés fut encore découvert en 1856. Entre autres attentats, ces malfaiteurs avaient volé à M. de Ségur d'Aguesseau une grosse malle sur la voiture même qui le conduisait au chemin de fer d'Orléans à son hôtel.

— **Bande des Nathan** (1802-1852). Il s'agit ici d'une famille de plusieurs générations de voleurs. Le doyen des Nathan, dit l'historien déjà cité par nous, fait remonter sa première condamnation pour vol à l'an XIII de la république; il subit la dernière en 1852, à l'âge de soixante-dix ans. La tribu des Nathan, composée du père, de la mère, de six filles et de six gendres, réunissait sur ses diverses têtes, à cette dernière époque, deux cent neuf ans de condamnations judiciaires. Tous étaient voleurs à la carie ou à la détourné, chacun suivant sa spécialité; le père joignait à son travail actif le métier de recéleur.

— **Bande du café du XIX^e siècle.** Cette bande, découverte en 1860, avait élu pour quartier général le café d'où lui vient son nom et qui n'était, d'ailleurs, nullement un repaire de voleurs. Ses exploits se bornaient à des vols généralement simples, commis avec adresse et sans violence, en profitant habilement des circonstances. La justice lui demanda compte de quatre-vingt-onze méfaits, accomplis en un très-court espace de temps.

— **Bandes en province. Bandes de voleurs de diligences** (1819-1824). Pour nous, habitués aux chemins de fer, ce genre de malfaiteurs nous paraît fossile, antédiluvien : il fut un temps, cependant, et ce temps est encore bien près de nous, où il fallait trembler les voyageurs. En 1819, quinze voleurs de diligences furent jugés aux assises de Montpellier. Deux ans après, une autre bande attaqua à main armée la diligence venant de Rodez et qui portait une somme de 200,000 francs, produit des recettes de l'Aveyron. Mais l'escorte de gendarmes qui accompagnait la voiture publique parvint à disperser les assaillants. Moins heureuse, la même année, la diligence de Bergerac, attaquée dans des circonstances identiques, fut en quelque sorte prise d'assaut, après une lutte sauvage où deux gendarmes trouvèrent la mort. En 1823, ce fut le tour de la diligence de Moissac : cette fois, il y eut transaction moyennant 33,000 fr. Inutile de dire qu'il n'y avait pas d'escorte militaire. Les bandits ne doutant plus de rien, après de tels succès, eurent le tort de vouloir en rapprocher le théâtre des abords de la capitale. Ce fut leur perte. En 1824, la police, avertie que la diligence venant de Lyon devait être attaquée dans la forêt de Senart, posta dans cette forêt, aux environs de la grande route, un véritable bataillon d'agents déguisés. Ces agents, après un combat acharné, parvinrent à se rendre maîtres de vingt et un bandits, parmi lesquels trois, convaincus de meurtres antérieurs, furent condamnés à mort et exécutés. Cet exemple sembla avoir mis fin aux bandes de grande route quand, tout récemment encore, nous les avons vues reparaitre dans le midi de la France. Ajoutons que ces réactionnaires du vol ont été pris et condamnés : la plupart étaient Italiens (1866-1867).

— **Bande des brigands de la Vienne** (1834). Cette bande, commandée par Praust, exploita pendant six ans la bourse de la plupart des habitants du département, mais sans avoir jamais recours au meurtre. Tombés entre les mains de la justice, douze de ses membres furent, ainsi que Praust, condamnés aux travaux forcés, à perpétuité ou à temps, suivant leurs méfaits.

— **Bande de l'auberge aux tueurs** (1835). Ce nom, véritablement mélodramatique, rappelle une des bandes les plus terribles de ces dernières années. Elle avait pour repaire une auberge de Gaillac, dans le Tarn, et pour chef un nommé Fabre, dit Mina, dont la longue impunité ne s'explique que par la terreur qu'il inspirait aux habitants d'alentour. Mise enfin, par une révélation, sous la main de la justice, cette bande eut pour bilan : trente-cinq accusés, cinq procès successifs, quatre condamnés à mort et tout le reste des accusés aux travaux forcés.

— **Bande du grand creux de Rassat** (1837). Cette bande ne fut pas moins terrible que la précédente, et, comme pour elle, la lâche terreur des habitants laissa s'accomplir, pendant un espace de dix ans, environ huit assassinats; le théâtre de ces meurtres était le grand chemin creux de Rassat, où les passants

tombaient victimes d'Aumaitre, dit Comte, vieux bandit de soixante-dix ans, et de Jean Gadrat, son complice, âgé de vingt-quatre ans. La découverte, due au hasard, de quatre cadavres, amena la condamnation à mort d'Aumaitre et celle de Gadrat à quinze ans d'emprisonnement seulement, en raison de ses nombreuses révélations.

— **Bande Graft** (1857). Nous touchons à la fin de cette nomenclature sinistre. Tout le monde se rappelle encore l'effet produit en 1857 par la nouvelle de l'assassinat de l'horloger Pédard, à Caen, assassinat qui révéla l'existence et amena la capture d'une bande des plus dangereuses. Graft et Pascal, chefs de cette bande, furent condamnés à mort et exécutés. Mayer, leur principal complice, fut condamné aux travaux forcés à perpétuité; le reste de la bande à la réclusion et à l'emprisonnement. Cette bande était composée tout ensemble d'industriels et d'assassins. La physionomie de Graft, l'homme important de l'association, se détachait des autres par un caractère tranché d'audace froide et réfléchie, auquel se mêlait une certaine distinction extérieure de formes et de langage.

— **Bande Lemaire** (1821-1857). Cette bande nous offre, comme la bande Nathan, une longue génération de voleurs, avec le meurtre en plus comme auxiliaire. Etablie dans tout le pays appelé le Santerre, formé d'une partie des arrondissements de Péronne et de Montdidier, dans la Somme, elle se composait d'une véritable dynastie de voleurs et d'assassins, exerçant leur industrie de meurtres et de rapines, de père en fils, comme un héritage de droit successif, paisiblement, au même point, quasi au grand jour, et cela pendant plus de trente ans, vivant côte à côte avec d'honorables familles, qui n'osaient dénoncer les coupables à l'autorité. En 1821 cependant, sur une dénonciation timide, quatre des chefs de la bande de 1857 portèrent leurs têtes sur l'échafaud. Puis plus de trente ans se passèrent, et ce ne fut qu'en 1852 qu'un redoublement d'incendies, de vols et d'assassinats appela de nouveau l'attention et la main de la justice sur le Santerre désolé. « Quatorze accusés, lisons-nous dans un document officiel, prévenus de cinquante-six crimes, comparurent en 1857 devant la cour d'assises de Laon, appartenant tous, directement, collatéralement ou par alliance, aux descendants des guillotins de 1821. C'étaient : Henri Lemaire, journalier; Hippolyte Villet, vouturier; Victorine Lemaire, sa femme; et Félicie Villet, sa fille; Prosper Villet, son fils, et Jean Villet, son frère; puis Louis Hugot, marchand de peaux de lapin; Rabache, briqueur, et François Bourse, forçat libéré. Lemaire, Bourse, Hippolyte Villet et Hugot furent condamnés à mort et exécutés, sauf ce dernier qui, comme révélateur, vit sa peine commuée en celle des travaux forcés à perpétuité. Les autres furent condamnés à la réclusion ou à l'emprisonnement. Deux seulement furent acquittés. »

.. Dans le passage des Panoramas, deux individus venaient de soustraire des bagues chez un bijoutier qui, s'en apercevant presque aussitôt, se mit à leur poursuite. Un des deux s'esquiva; l'autre fut arrêté par les passants et conduit au poste. Chemin faisant, il suppliait le bijoutier de le lâcher. « Ce n'est pas pour moi, disait-il; mais si je ne rentre pas, ma famille va être inquiète. »

.. Jean Galéas fut le plus célèbre des Visconti, ducs de Milan. Il protégea les arts et les lettres. La cathédrale de Milan, la citadelle de Pavie, le pont du Tessin et la chartreuse de Pavie, où il est enterré, sont ses ouvrages. S'il eût vécu plus longtemps, peut-être fût-il devenu roi de toute l'Italie. Il faisait très-sévèrement observer à ses sujets la justice, qu'il violait impudemment lui-même : « Je veux, disait-il, qu'il n'y ait point d'autre voleur que moi dans mes Etats. »

.. L'abbé de Molières était un homme simple et pauvre, étranger à tout, hors à ses travaux sur le système de Descartes; il n'avait point de valet et travaillait dans son lit, faite de bois, sa culotte sur sa tête par-dessus son bonnet, les deux côtés pendant à droite et à gauche. Un matin, il entend frapper à sa porte. « Qui va là ? — Ouvrez... » Il tire un cordon et la porte s'ouvre. L'abbé de Molières, ne regardant point : « Qui êtes-vous ? — Donnez-moi de l'argent. — De l'argent ? — Oui, de l'argent. — Ah ! j'entends, vous êtes un voleur ? — Voleur ou non, il me faut de l'argent. — Vraiment oui, il vous en faut ? Eh bien ! cherchez là-dedans. » Il tend le cou et présente un des côtés de la culotte; le voleur fouille : « Eh bien ! il n'y a point d'argent. — Vraiment non, mais il y a ma clef. — Eh bien ! cette clef... — Cette clef, prenez-la. — Je la tiens. — Allez-vous-en à ce secrétaire; ouvrez... » Le voleur met la clef dans un des tiroirs. « Laissez donc, ne dérangez pas, ce sont mes papiers. Ventrebien ! finirez-vous ? ce sont mes papiers. — Le voilà. — Eh bien ! prenez. Fermez donc le tiroir... » Le voleur s'enfuit. « Monsieur le voleur, fermez donc la porte. Morbleu ! il laisse la porte ouverte ! Quel chien de voleur ! Il faut que je me leve par le froid qu'il fait ! Maudit vo-

leur ! » L'abbé sort du lit, va fermer la porte et revient se remettre au travail sans penser peut-être qu'il n'avait pas de quoi payer son dîner.

CHAMFORT.

Une dame de Londres, se trouvant un soir, fort tard, égarée dans le parc de Saint-James, est entourée de quelques voleurs qui ne lui parlent pas encore, mais qui la suivent avec affectation. Ne sachant quel parti prendre, elle a recours à la hardiesse, s'adresse à l'un de ces industriels et le prie de la reconduire chez elle. Le voleur fut flatté de cette marque de confiance; il donna le bras à la dame, fit avec son mouchoir un certain signe à ses camarades qui s'éloignèrent, accompagna la belle égarée jusqu'à sa porte et eut la délicatesse de ne pas accepter l'invitation qu'elle lui faisait de se reposer un instant dans sa maison.

LE PRÉDICATEUR FLAQUIER.

Certain prédicateur en chaire
Déclamait un sermon d'autrui;
Sans cesse aboyait, devant lui,
A pleine gueule un gros cerbère...
« Quel animal ! veux-tu te taire ?
— Eh ! pourquoi, dit un auditeur,
Pourquoi ne pas le laisser faire ?
C'est un chien qui crie au voleur. »

— Hist. littér. *Vois littéraires*, V. FLAQUIER et SUPERCHERIES LITTÉRAIRES.

— ALLUS. HIST. *Vol favorisé à Sparte*, Allusion à une bizarre particularité de mœurs des Spartiates.

Lycurgue, en donnant des lois à Sparte, voulut en faire une nation forte et belliqueuse; tous ses efforts tendaient à former des soldats plutôt que des hommes; de là oubli absolu, dans cette dure législation, de certaines lois morales. Si un jeune Spartiate apportait en naissant quelque vice de conformation, il était impitoyablement sacrifié. Les enfants passaient la plus grande partie de leur temps dans les exercices du gymnase; on les accoutumait à supporter le chaud et le froid, à faire de longues courses sans prendre de nourriture et à se contenter des mets les plus grossiers. On cherchait surtout à les accoutumer à la souplesse, à l'habileté et à la ruse; on leur permettait le vol dans les jardins et dans les repas publics, mais le malfaiteur qui se laissait surprendre dans son larcin était battu de verges et condamné à un jeûne prolongé. La honte qui résultait de cette maladresse inspirait souvent les actions les plus extraordinaires.

Un d'eux avait dérobé un jeune renard, qu'il tenait caché sous sa robe. Il était soupçonné et on l'interrogeait; pendant qu'il répondait aux questions avec calme et sang-froid, le renard déchirait sa poitrine et lui rongeaient les entrailles.

Si la situation du jeune Spartiate rencontre de rares analogies dans l'ordre physique, elle en a de fréquentes dans l'ordre moral; aussi y fait-on allusion quand on veut peindre une douleur vive, un chagrin profond caché sous des apparences calmes. Ces tempêtes du cœur, dissimulées par la placidité du visage, sont le contraire des tempêtes de l'Océan, qui reste tranquille au fond, alors qu'il est agité à la surface.

« Les guêpes ont vraiment fort à faire. Vingt ou trente mille bouches à nourrir, c'est une bien grosse maison. Si elles n'avaient que la sage activité des abeilles, leur cité mourrait de faim. Il leur faut une rapidité violente, furieuse, meurtrière; il leur faut les apparences d'une glotonnerie immense; il leur faut le culte et l'amour que *Spartie* avait pour le vol. »

MICHELET.

« La police est parfaite à Rome, d'autant plus parfaite que les rouges en sont invisibles. J'ai souvent laissé sortir à moitié mon mouchoir de ma poche, dans tous les lieux où il y a quelque affluence populaire, et pas un seul va-nu-pieds n'a daigné faire le *La-cédémonien*. »

(Tablettes romaines.)

« Les malheurs qui n'ont pas été causés par notre inconduite, et que nous pouvons confier à la sympathie des étrangers, ne sont que des blessures légères qui se guérissent aisément; mais ceux que le crime a produits, et que la honte cache comme le *renard volé du jeune Spartiate*, attaquent les parties vitales, et il nous faut faire mystère de nos souffrances pendant qu'elles nous rongent le sein. »

Comte DE BLESSINGTON.

« Un repas de noce est une sorte d'exhibition où les mariés sont toujours en scène. On épie leurs moindres gestes, on veut pénétrer jusqu'à leurs pensées. On ne peut se faire une idée du tourment auquel m'assujétissaient les railleries, les jeux de mots, les allusions. J'ai éprouvé bien des douleurs dans ma vie, jamais d'aussi aiguës que ce jour-là. Dans une autre disposition d'esprit, ces accessoires de toute noce n'eussent été

qu'un ennui; frappé au cœur comme je l'étais, ils devenaient une torture. Le *Spartiate* qui se laissait dévorer vivant plutôt que de se trahir n'avait pas à supporter des souffrances plus vives que celles dont j'endurais les atteintes. »

LOUIS REYBAUD.

« En apprenant que le mariage de Nadège avec le prince russe était résolu et officiellement annoncé, Maxime devint pâle et froid comme un marbre, et il demanda la permission de se retirer.

« Ah ! monsieur, s'écria Ivanowitch en le voyant changer de couleur, pardonnez-moi; sans le vouloir, je crois que je vous ai fait souffrir.

« — Au contraire, reprit Maxime avec l'héroïque sourire du jeune *Spartiate* à qui le *renard volé* mange la poitrine; je souffrais, et vous m'avez guéri ! »

LOUIS ENAULT.

« Nous poursuivons les pingouins dans leurs dernières limites, dans les demeures tortueuses où ils se sont réfugiés, et là, avec nos longues pointes de fer, nous sondons le terrain. Mais les vaillants oiseaux reçoivent ces piqûres profondes sans faire entendre le plus léger murmure. Ils bravent la douleur, comme cet enfant *lacédémonien* qui, sans pousser un soupir, se laissait manger le ventre par un *renard* qu'il avait dérobé. »

JACQUES ARAGO.

VOLABLE adj. (vo-la-ble — rad. *volere*). Qu'on peut voler, dérober : *Des effets volables*. (Acad.) *J'étais environné de petites choses volables que je ne regardais même pas.* (J.-J. Rouss.)

« Qui peut être volé, à qui l'on peut dérober quelque chose : *Ce n'est pas un homme volable, il ne possède rien.* (Acad.) *Etes-vous un homme volable, quand vous renfermez toutes choses et faites sentinelle jour et nuit ?* (Mol.)

VOLAGE adj. (vo-la-je — lat. *volaticus*). Mot que l'on trouve déjà dans Sénèque : *volaticus et levis*, et même dans Cicéron : *academiam volaticam*, et qui vient du verbe *volare*, voler). Léger, changeant dans ses goûts : *Amant volage*. *La jeunesse est volage*. (Acad.) *Les femmes accusent les hommes d'être volages, et les hommes disent que les femmes sont légères.* (La Bruy.) *La haine n'est pas moins volage que l'amitié.* (Vauven.) *L'enfant est aussi volage dans son désir que léger dans son attention.* (L'abbé Bautain.)

Le grand monde est léger, inappliqué, volage; Sa voix trouble et séduit; est-on seul, on est sage.

VOLTAIRE.

— Pathol. *Feu volage*, Nom vulgaire d'une sorte d'éruption qui vient au visage, et particulièrement aux lèvres, surtout chez les enfants.

— Mar. *Embarcation, bâtiment volage*, Embarcation, bâtiment qui a peu de stabilité, qui s'incline beaucoup sur un bord ou sur l'autre. *Compass volage*, Aiguille de boussole qui a une extrême mobilité. *Canon volage*, Canon qui a beaucoup de recul.

— Anc. cout. *Vagabond*, qui n'a pas de domicile.

— Substantiv. Personne volage : *C'est un volage*. *Vous êtes un volage.*

— Syn. *Volage, changeant, inconstant*, etc. V. CHANGEANT.

VOLAILLE s. f. (vo-la-ille; Il mll. — lat. *volatilis*, animaux qui volent, oiseaux; de *volatus*, qui vole, forme de *volare*, voler. V. ce dernier mot). Oiseaux de basse-cour, et particulièrement gallinacés qu'on élève en domesticité : *Élever de la volaille*. *Faire le commerce de la volaille*. *Il faut tenir la volaille dans une enclos close, si l'on veut augmenter le revenu de la maison rurale.* (Th. de Bernesaud.) *Hachée, l'ortie est bonne pour la volaille.* (V. Hugo.)

Ma partie en mon pré laisse aller sa volaille.

RACINE.

« Oiseau de basse-cour : *Manger une volaille*. *Les civettes cherchent, comme les renards, à entrer dans les basses-cours pour emporter les volailles.* (Buff.)

— Pop. Femme débauchée ou méprisable.

— Encycl. Sous ce nom, comme autrefois sous celui de *poulailler*, on comprend tous les oiseaux, poules, canards, pigeons, dindons, etc., qui s'élèvent dans la basse-cour et forment à la fois un agrément pour la ferme, un passe-temps pour ses habitants, une ressource variée pour le ménage, souvent même une spéculation avantageuse. Mais il faut pour cela que la volaille soit bien gouvernée. Il est bon aussi de n'élever qu'un nombre d'oiseaux proportionné à l'étendue de l'exploitation ou aux ressources dont on dispose. Dans certains pays, etc., l'éleveur de la volaille est arrivé à un haut degré de perfection. Les volailles sont sujettes à la pépie, à la mue, à l'ophthalmie, à la goutte, aux tumeurs, etc. V. ces mots et BASSE-COUR.

— Hygiène. Les volailles constituent un des aliments de l'homme. Les espèces de volaille

dont il se sert le plus sont au nombre de quatre, que, par ordre de digestibilité, nous classerons ainsi : 1^o le poulet; 2^o le dindon; 3^o le canard; 4^o l'oie. La composition de la fibre musculaire de ces animaux, le peu de densité de leur fibrine, la petite quantité de gélatine qui sépare les mailles de leurs tissus, la faible proportion d'osmazone qu'ils contiennent, expliquent leur facile digestion. Les volailles se digèrent d'autant mieux qu'elles sont plus jeunes. Lorsque ces animaux sont vieux, les fibrilles musculaires se rapprochent, se condensent et durcissent. Cependant, le canard et surtout l'oie sont d'une digestion plus difficile que le poulet et le dindon; cela tient à la densité plus grande de leurs fibres, ainsi qu'à leur plus grande quantité de graisse. La densité musculaire explique la digestion assez difficile de ces oiseaux aquatiques. La condition de domesticité rend leur chair plus molle, plus soluble dans le suc gastrique que l'état sauvage. La manière de les élever exerce également une influence sur la nature de leur chair. Renfermés et nourris à satiété, ces animaux deviennent plus gros, plus chargés de graisse et plus indigestes. Le mode de préparation influe sur leur digestibilité. Lorsque la volaille est grillée, elle est dans les meilleures conditions; on peut même la considérer comme supérieure à la volaille rôtie; lorsqu'elle est bouillie, sa faculté digestive diminue. Les parties de la volaille les plus tendres sont naturellement celles dont l'animal se sert le moins. Aussi les ailes sont toujours plus tendres que les cuisses.

VOLAILLER s. m. (vo-la-illé; Il mll. — rad. *volaille*). Marchand de volaille. « Peu usité.

— Lieu où l'on élève la volaille. « Peu usité.

VOLAIN s. m. (vo-lain). Techn. Serpe de cerclier.

VOLANE (la), petite rivière de France (Ardèche). Elle descend du versant méridional de la chaîne du Coiron, près de Mézillac, court au S.-E., baigne Antraignes, Vals et se jette dans l'Ardèche, près du village de La Bégude, après un cours de 25 kilom. dans une étroite vallée, riche en accidents basaltiques et en sources minérales. Les eaux de cette rivière, très-impides et très-poissonneuses, font mouvoir un grand nombre de filatures et de moulins à soie.

VOLANGE, acteur français de la fin du XVIII^e siècle, dont la réputation fugitive fut immense, grâce à sa comique et spirituelle création du type de Janot. Il était fils d'un notaire de Nantes. On ignore la date de sa naissance. Il passa aux colonies et joua la comédie à Saint-Domingue. Il parut pour la première fois à Paris en 1779, sur le petit théâtre des Variétés-Amusantes, situé au coin de la rue de Bondy et de la rue de Lancry, et y attira la foule par sa façon d'interpréter les rôles de Janot. Janot, personnage d'une pièce de Dorvigny, les *Battus payent l'amende*, devint, grâce à son jeu inimitable, un des types comiques les plus caractérisés. Les comédiens du Théâtre français déclarèrent Volange le premier dans son genre et vinrent l'approuver; le peuple accourut en foule, puis la ville, puis la cour. La famille royale le manda à Versailles, et Janot fut modelé en biscuit de Sèvres. La gravure reproduisit ses traits et ses diverses attitudes. On le mit sur les éventails, et tout fut bientôt à la Janot, les modes, les coiffures. Il y eut même un potage à la Janot. Le prodigieux succès qu'avait obtenu Volange lui donna l'ambition de se montrer sur une scène plus élevée. Il obtint un ordre de début pour la Comédie-Italienne. Ce fut le 22 février 1780 que Volange débuta aux Italiens dans les *Trois jumeaux vénitiens*. Jamais la curiosité ne fut plus vivement excitée. Il faut lire les récits du temps pour s'en faire une idée. Il y eut encombrement et batailles; plusieurs cabales se croisaient, et les janotistes des boulevards, furieux de se voir enlever leur idole, redemandaient leur Janot à grands cris pour le ramener aux tréteaux. Son second début attira autant de monde que le premier; mais, obligé de varier ses rôles, il se montra ensuite dans les *Fausse confidences*, dans le *Tonnellier* et dans quelques autres pièces du répertoire où il ne s'éleva pas à la hauteur de sa réputation; trouvant d'ailleurs qu'il était traité par ses nouveaux camarades d'une façon trop peu convenable, il revint sagement au boulevard; le public l'y suivit et lui rendit toute sa faveur. Lorsque le théâtre des Variétés-Amusantes s'établit au Palais-Royal, dans une salle de bois, à l'endroit où s'est élevée depuis la salle du Théâtre-Français, Volange fit partie de la troupe qui y jouait, et qui réunissait à ses côtés une collection de comiques des plus rares, Bordier, Baulieu, Michot, Baptiste cadet, Frogères. Il y excellait dans *Gilles ravisseur*.

La fortune de Volange fut un instant assez brillante; il eut la fantaisie d'être seigneur de village. Il acheta un château avec toutes sortes de droits seigneuriaux; il eut son banc à l'église, son morceau de pain béni, et le curé l'encensa! On ignore si monseigneur Janot perdit son château avant ou après la Révolution; mais, en 1790 et 1791, il jouait à Bordeaux, et, en 1798, il était au théâtre Montansier, où il reprenait son ancien répertoire; il alla ensuite donner

des représentations en province et mourut dans un état voisin de l'indigence.

VOLANT, ANTE adj. (vo-lan, an-te — rad. *volere*). Qui vole; qui a la faculté de voler, de se soutenir et de se mouvoir dans les airs : *Poissons volants*. *Le dragon ou le reptile volant de la Fable avait disputé à l'homme la possession de la terre.* (L. Figuière.)

— Léger; entraîné et agité par l'air.

Muses, qu'avez-vous fait de ces robes volantes, Avec quoi, dans les bois, on vous voyait danser ?

LA FONTAINE.

« Qui n'est pas retenu, qui n'est pas fixé, qui se meut librement autour d'un point de suspension : *Une corde volante*.

— Que l'on change de place à volonté, qui est mobile : *Cabestan volant*. *Manœuvre volante*. *Escalier volant*. *Cloison volante*. *Le plus poétique tableau qu'offrit la fête de San-Gallo, c'était la boutique volante du célèbre Zamarica, le prince des faiseurs de beignets.* (P. de Musset.)

— Qui se fait d'une manière isolée, et non point d'une manière fixe et réglée : *J'allai, il y a environ quarante ans, faire une visite volante au curé de Breguier, homme de grande taille, et dont l'appétit avait une réputation baillagère.* (Brill.-Sav.)

— Feuille volante, Simple feuille d'impression ou d'écriture, qui n'est attachée à aucune autre : *Son discours était écrit sur des feuilles volantes*. « Brochure de peu d'étendue : *Les feuilles volantes sont la perte de la littérature.* (Vol.) *Le Français léger ne fait pas que des lourds volumes; le gros Anglais veut mettre tout en feuilles volantes.* (P.-L. Courier.)

— *Cochet volant*, *Cachet* que l'on fixe sur le pli supérieur seulement de la lettre ou de l'enveloppe, de façon que celle-ci ne soit réellement pas cachetée, et qu'on puisse la lire sans rompre le cachet.

— Fam. *Pistole volante*, Pistole qu'on suppose revenir toujours à celui qui l'a dépensée, et qui explique comment il a toujours de l'argent malgré ses prodigalités : *Cet homme est d'une étonnante prodigalité, il faut qu'il ait la pistole volante.* (Acad.)

« Vieille loc.

— Hist. *Escadron volant*, Cardinaux qui, dans un conclave, ne s'attachent au parti d'aucune cour.

— Blas. Se dit des oiseaux et des insectes qui ont les ailes étendues : *Borel du Chambray : D'azur, à la colombe volante d'argent, au soleil d'or, mouvante de l'angle dextre supérieur.*

— Pyrotechn. *Fusée volante*, Fusée attachée à une baguette qui s'élève d'elle-même en l'air quand on y a mis le feu : *On tira à cette fête un grand nombre de fusées volantes.* (Acad.) « Fig. Traits d'esprit brillants : *Ses idées sont un feu d'artifice toujours en fusées volantes.* (Vol.)

— Art mil. *Camp volant*, Petite armée composée surtout de cavalerie, qui tient la campagne pour faire des courses sur les ennemis ou pour les observer : *Commander un camp volant*. « *Artillerie volante*, Artillerie à traction de chevaux, qui se transporte avec une grande rapidité. On l'appelle plus ordinairement, aujourd'hui, *ARTILLERIE LÉGÈRE*. « *Pont volant*, Pont qu'on jette à volonté pour le passage d'un cours d'eau. « *Sape volante*, Travail de tranchée en rase campagne, que l'on protège par des gabions qu'on déplace à mesure que le travail avance.

— Econ. domest. *Assiettes volantes*, Assiettes qui ne font point partie du service, et sur lesquelles on apporte quelques mets légers.

— Méol. *Petite vérole volante*, Nom vulgaire de la varicelle.

— Ichthyol. Se dit de divers poissons appartenant aux genres épinouche ou gastral, pégnase, trigle, etc., qui sont munis d'appareils au moyen desquels ils peuvent se soutenir plus ou moins longtemps dans l'air.

VOLANT s. m. (vo-lan — rad. *volere*). Petit projectile léger, garni d'un rang de plumes, qu'on fait voler en le frappant avec une raquette ou avec une palette; jeu auquel on se livre avec ce projectile : *Un volant mal emplumé*. *Jouer au volant*. « *On ne se met point en garde contre un volant qui tombe, il ne fait de mal à personne.* (J.-J. Rouss.)

... Nous voyons ces messieurs les galants

Marcher écarquillés ainsi que des volants.

MOLIÈRE.

— Fig. Personne sans volonté, sans énergie, ballotée entre des influences contraires, comme un volant que les joueurs se renvoient l'un à l'autre : *L'homme, cet être immortel, n'est qu'un volant que le vin et les femmes se renvoient comme des raquettes.* (Tobin.)

— Mécan. Arbre garni de palettes, qui sert à modérer la rapidité d'un mouvement circulaire : *Le volant d'une pendule, d'un tournebroche*. « Aile de moulin à vent : *Raccommodez un volant de moulin*. *Remettre un volant à un moulin.* (Acad.) « Roue très-pesante, fixée sur l'arbre d'une machine à vapeur, pour en régulariser le mouvement

et lui faire franchir les points morts, à l'aide de la vitesse acquise.

— Techn. Axe de fer qui, dans les machines de filature, appelées batteurs, frappe avec une grande rapidité la matière textile pour en chasser les corps étrangers. On l'appelle aussi **FRAPPEUR**. « Organe des machines à carder, consistant en un cylindre placé à la gauche des chapeaux, qui tourne avec une extrême vitesse, et dont les dents sont presque droites, au lieu d'être courbes comme celles des autres cylindres. » Caisse supérieure ou inférieure d'un soufflet de forge, suivant sa construction, celle qui est mise en mouvement.

— Modes. Garniture en dentelle ou en étoffe tuyautée, que l'on dispose autour des jupes de femme, au bas lorsqu'il n'y en a qu'une, et à diverses hauteurs lorsqu'il y en a davantage : **Robe à trois, à quatre VOLANTS**. Mettre un volant à sa robe.

— Chasse. Perche pliante sur laquelle on dispose des gluaux.

— Entom. **Volant doré**, Espèce de lépidoptère nocturne.

— Bot. **Volant d'eau**, Nom vulgaire d'une plante aquatique de la famille des najaïdées. « **Volant des étangs**, Nom vulgaire du nymphaea blanc.

— Arboric. Grosse serpe attachée à une perche, avec laquelle on taille les arbres.

— Hortie. Instrument employé dans les jardins, pour tondre les gazons. On l'appelle aussi **FAUCHERON**.

— Encycl. Mécan. Les **volants** qu'on adapte aux arbres destinés à transmettre l'action des moteurs sont des anneaux massifs, de poids et de rayon considérables, dont l'inertie est employée à régulariser le mouvement de la machine. On donne à la section transversale de l'anneau la forme elliptique, le grand axe dirigé vers le centre, afin de diminuer la résistance de l'air; l'anneau est calé sur l'arbre et doit être exactement centré car possible; il est relié à l'embrasse de l'arbre par des bras amincis dans le sens où le mouvement doit se produire.

Quelle que soit l'irrégularité d'action d'un moteur, on peut toujours, en employant un volant convenable, restreindre les variations de vitesse de la machine dans les limites que l'on veut. Il suffit pour cela de faire que le volant ait par rapport à l'axe de l'arbre un moment d'inertie suffisant; lorsque l'action du moteur est momentanément ralentie, une petite partie de la force vive du volant s'emploie à maintenir la vitesse générale à peu près égale à ce qu'elle était; au contraire, lorsque la force motrice subit une petite modification, l'excès du travail qu'elle produit s'emmagasine sous forme de force vive dans le volant, sans accroissement sensible de la vitesse générale. L'intervention des volants dans l'établissement des usines est de la plus grande importance; en effet, les trop grandes variations dans la vitesse nuiraient d'abord à la conservation des pièces en occasionnant des flexions, des compressions ou des étirements, mais elles nuiraient aussi généralement à la bonne exécution du travail qu'on aurait en vue.

La détermination rigoureuse du moment d'inertie à donner à un volant, dans le but d'obtenir un effet complètement défini, peut présenter de grandes difficultés analytiques, lorsque l'énergie de la force motrice varie suivant une loi compliquée. Mais la pratique n'exige pas l'intervention de calculs bien compliqués; on peut toujours, en effet, substituer à l'effort variable du moteur son effort moyen, calculé assez approximativement. Dans ce qui va suivre nous supposons que la machine motrice soit une machine à vapeur, ce qui serait l'un des cas les plus compliqués, la tension de la vapeur changeant d'une manière continue pendant toute la durée de la période de détente, et même probablement selon que la lumière d'admission est plus ou moins ouverte; mais nous supposons à cette tension sa valeur moyenne de manière que la seule variable dont dépende le moment de la force motrice par rapport à l'axe de l'arbre soit le bras de levier de cette force.

La machine peut être à simple ou à double effet; enfin deux machines peuvent être couplées sur le même arbre, comme cela a lieu dans les locomotives. Nous examinerons ces trois cas successivement; ensuite nous traiterons la question des volants d'outils, dont l'utilité, aussi grande que celle du volant principal, tient cependant à une condition toute différente.

— **Manivelle à simple effet**. Supposons d'abord que la force motrice P , dirigée comme l'indique la flèche, n'agisse que pendant un demi-tour de la manivelle, de A en A' , tandis que la résistance Q agira pendant toute la durée du mouvement; soient a la longueur de la manivelle OB et b le rayon de la roue à laquelle la résistance est appliquée tangentielle; la force motrice conservant une intensité et une direction constantes, le travail moteur pour le tour entier sera

$$P \times AA' \text{ ou } 2aP;$$

quant au travail résistant, il sera représenté par $2\pi bQ$. Pour que la machine soit dans un état normal de fonctionnement, il faudra que

le travail moteur égale le travail résistant; ainsi la condition

$$aP = \pi bQ$$

doit être l'hypothèse fondamentale dans la question qui nous occupe. L'accélération angulaire $\frac{d\omega}{dt}$ de l'arbre soumis aux actions simultanées des forces P et Q est le quotient de

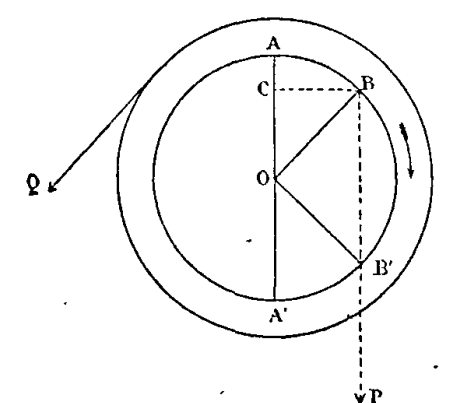


Fig. 1.

la différence des moments de ces deux forces, par rapport à l'axe, par le moment d'inertie de l'ensemble des pièces portées par l'arbre. La vitesse angulaire est donc maximum ou minimum lorsque les moments des deux forces sont égaux. Soit α l'angle variable AOB décrit par la manivelle, à partir du point mort A , et α_1 sa valeur à l'instant où la vitesse est maximum ou minimum; le moment de la puissance est toujours

$$Pa \sin \alpha;$$

l'angle α_1 , pour lequel la vitesse angulaire est maximum ou minimum, est donc donné par la formule

$$Pa \sin \alpha_1 = Qb;$$

les deux angles auxquels correspondent le maximum et le minimum sont donc

$$\arcsin \frac{Qb}{Pa} \text{ ou } \arcsin \frac{1}{\pi}.$$

Le plus petit de ces deux angles, supplémentaires l'un de l'autre, est de $180^\circ 33',4$. C'est évidemment celui auquel correspond le minimum, car de A en B le moment de la puissance étant moins grand que celui de la résistance, la vitesse doit aller en diminuant. Le maximum arrive au contraire en B' . Cela posé, on aura une relation entre les deux vitesses maximum et minimum ω et ω' en égalant l'accroissement de force vive au double de l'excès du travail moteur sur le travail résistant dans l'intervalle correspondant. Le travail moteur, dans cet intervalle, est évidemment

$$2Pa \cos \alpha_1 \text{ ou } 2Pa \sqrt{1 - \frac{1}{\pi^2}};$$

quant au travail résistant, sa valeur est

$$2\pi bQ \frac{180^\circ - 2\alpha_1}{360^\circ},$$

et comme

$$Pa = \pi Qb,$$

la différence est

$$2Pa \left[\sqrt{1 - \frac{1}{\pi^2}} - \frac{180^\circ - 2\alpha_1}{360^\circ} \right];$$

en désignant donc par I le moment d'inertie de l'arbre joint au volant, la relation cherchée entre ω et ω' s'exprime par

$$\frac{1}{2} I (\omega'^2 - \omega^2) = 2Pa \left[\sqrt{1 - \frac{1}{\pi^2}} - \frac{180^\circ - 2\alpha_1}{360^\circ} \right].$$

En effectuant les calculs numériques, on trouve

$$\sqrt{1 - \frac{1}{\pi^2}} - \frac{180^\circ - 2(180^\circ 33',4)}{360^\circ} = 0,5521.$$

L'équation précédente se réduit donc à

$$\frac{1}{2} I (\omega'^2 - \omega^2) = 2Pa \times 0,5521.$$

La question est de diminuer le plus possible la différence $\omega' - \omega$; on peut s'imposer la condition de la réduire au même de la vitesse moyenne; cette vitesse moyenne peut être considérée comme égale à

$$\frac{1}{2} (\omega + \omega');$$

en la désignant par W , l'équation de condition devient

$$\frac{1}{2} IW^2 = 2Pa \times 0,5521.$$

Dans cette équation, le travail moteur pour un tour, $2Pa$, est naturellement connu d'avance; il dépend de la nature de la machine motrice; la vitesse moyenne W , à laquelle on veut faire marcher la machine, est aussi connue; la seule inconnue est donc la quantité I , ou la somme des moments d'inertie de l'arbre et du volant; le moment d'inertie de l'arbre étant connu, on peut obtenir celui du volant.

— **Manivelle à double effet**. Si la force P agit constamment pendant tout le temps que le bouton de la manivelle met à parcourir la circonférence, mais qu'elle se renverse lorsque le bouton arrive à l'un des points morts A ou A' , son action devient plus uniforme, et le volant, par suite, n'a plus à exercer une action régulatrice aussi considérable; la masse peut en être par conséquent diminuée.

La condition de permanence est alors

$$4Pa = 2\pi bQ \text{ ou } 2Pa = \pi bQ;$$

l'angle α_1 décrit à partir du point mort A par le bouton de la manivelle, au moment où l'accélération angulaire est nulle, est toujours donné par l'équation

$$Qb = Pa \sin \alpha_1;$$

mais il en résulte alors

$$\sin \alpha_1 = \frac{2}{\pi} \text{ et } \alpha_1 = 39^\circ 32',4.$$

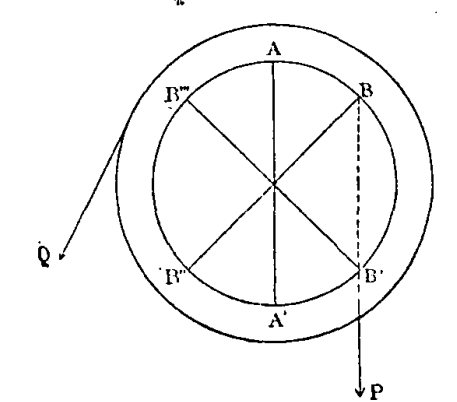


Fig. 2.

Du reste, cet angle correspond à deux minimums B et B'' et à deux maximums B' et B''' .

En achevant le calcul, comme dans le cas précédent, on obtient

$$\frac{1}{2} IW^2 = 0,10524 Pa.$$

Le moment d'inertie I n'est plus alors que la fraction

$$\frac{1052}{5521}$$

de ce qu'il devait être dans le cas précédent.

— **Machines couplées**. On diminue encore les variations de la vitesse, ou, ce qui revient au même, on réduit les dimensions du volant nécessaire pour obtenir l'uniformité, en faisant agir simultanément sur l'arbre deux machines reliées à des manivelles à angle droit, de sorte que, lorsque le bouton de l'une d'elles passe à un point mort, celui de l'autre se trouve, au contraire, dans la position où la force qui y est appliquée obtient son effet maximum.

L'équation de permanence est alors

$$8Pa = 2\pi bQ \text{ ou } 4Pa = \pi bQ;$$

l'angle décrit à partir du point mort A par le bouton de l'une des manivelles, au moment où l'accélération angulaire est nulle, est donné par l'équation

$$Qb = Pa(\sin \alpha_1 + \cos \alpha_1),$$

et il résulte de la combinaison de cette équation avec la précédente

$$\sin \alpha_1 + \cos \alpha_1 = \frac{4}{\pi}.$$

On en conclut

$$\alpha_1 = 19^\circ 12' \text{ ou } \alpha_1 = 70^\circ 48'.$$

Il y a ainsi quatre minimums et quatre maximums, mais on ne voit plus immédiatement à quelles positions du système des deux manivelles correspondent le minimum et le maximum. Pour savoir ce qu'il en est, il faut faire le calcul dans une hypothèse particulière. Supposons donc que le bouton de l'une des manivelles soit en A , la somme des moments des deux forces P se réduira alors à Pa , celui de la force Q sera toujours Qb ; or, en vertu de la condition

$$Pa = \frac{\pi}{4} Qb,$$

on voit que la somme Pa des moments moteurs sera moindre que le moment résistant Qb , puisque $\frac{\pi}{4}$ est moindre que 1; la vitesse à ce moment diminuera donc, et, par suite, elle diminuera jusqu'à ce que la manivelle qui passait en A ait décrit un angle de $19^\circ 12'$, qui, ainsi, correspond à un minimum; l'angle de $70^\circ 48'$, au contraire, doit par conséquent correspondre à un maximum.

Cela posé, en cherchant toujours à réduire à $\frac{1}{2}$ de la demi-somme des vitesses minimum et maximum la différence de ces deux vitesses, on parvient à la condition

$$\frac{1}{2} IW^2 = 0,01068 Pa.$$

Le moment d'inertie I n'est donc plus que la fraction

$$\frac{106}{1053}$$

de ce qu'il devait être dans le cas de la machine à double effet et seulement la fraction

$$\frac{106}{5591}$$

de ce qu'il devait être dans celui de la machine à simple effet.

Il faut remarquer que les chiffres 5521, 1052 et 106 ont été établis en supposant les bielles indéfinies; ces chiffres doivent être un peu augmentés pour se trouver d'accord avec les conditions pratiques.

La fraction $\frac{1}{n}$ est naturellement arbitraire;

on prend n d'autant plus grand que le travail à effectuer exige une plus grande régularité. Dans les filatures, où l'uniformité absolue serait presque indispensable, on va pour n jusqu'à 32; la masse du volant croissant avec n , on ne peut guère aller au delà.

Le volant doit toujours être solidement calé sur l'arbre, sans quoi les changements de vitesse amèneraient des chocs graves lorsque la pression changerait de sens. La force centrifuge qui tend les bras est très-considérable; il faut que la section transversale de ces bras soit calculée de manière que la résistance soit suffisante, la rupture pouvant, dans bien des cas, avoir des conséquences très-graves et présenter de grands dangers. Les variations brusques de vitesse donneraient naissance à une autre force dont l'effet serait de faire fléchir les bras dans une direction tangentielle et qui pourrait aussi bien les briser. L'arrêt brusque de la machine peut donc offrir aussi de sérieux dangers.

— **Volants d'outils**. Les différentes machines-outils d'un atelier reçoivent ordinairement le mouvement d'arbres secondaires dont chacun en mène plusieurs. Chaque renvoi se fait à l'aide d'une courroie passée sur deux poulies calées l'une sur l'arbre moteur, l'autre sur l'arbre lié aux engrenages qui doivent mener l'outil. Or, on dispose toujours un petit volant près de chaque poulie de renvoi, sur l'arbre lié à l'outil, un peu en arrière de la poulie, c'est-à-dire du côté opposé à celui qui conduit à la machine motrice. Ces volants secondaires jouent un rôle important qu'il

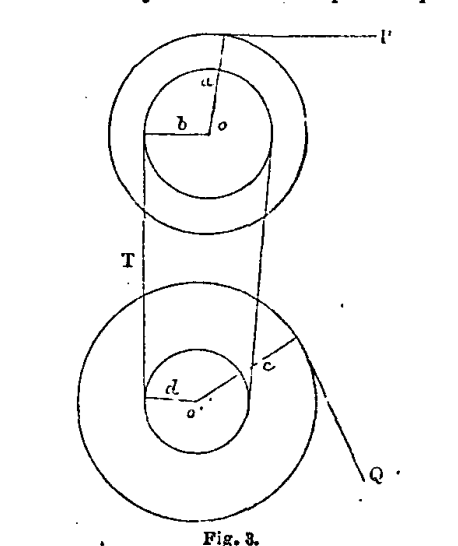


Fig. 3.

s'agit de faire concevoir. Considérons deux arbres o et o' auxquels soient appliquées la puissance P et la résistance Q tangentielle; à des roues de rayons a et a' ; soient, d'ailleurs, b et b' les rayons des poulies de renvoi, I et I' les moments d'inertie des deux arbres et T la tension de la courroie sur le brin qui établit la liaison; les accélérations angulaires des deux arbres seront

$$\frac{d\omega}{dt} = \frac{Pa - Tb}{I} \text{ et } \frac{d\omega'}{dt} = \frac{Td - Qc}{I'};$$

d'ailleurs, si la courroie ne glisse pas, ω et ω' seront liées par la relation

$$\omega b = \omega' d, \text{ d'où } b \frac{d\omega}{dt} = d \frac{d\omega'}{dt}.$$

La tension variable T sera donc fournie par l'équation

$$\frac{Pab - Tb^2}{I} = \frac{Td^2 - Qcd}{I'},$$

d'où l'on tire

$$T = \frac{PabI' + QcdI}{d^2I + b^2I'}.$$

Tant que la machine marchera normalement, $\frac{d\omega}{dt}$ et, par suite, $\frac{d\omega'}{dt}$ seront nuls, c'est la condition de permanence; on aura donc

$$Pa = Tb \text{ et } Td = Qc,$$

d'où

$$Pad = Qbc.$$

La puissance et la résistance devront en moyenne satisfaire à cette condition, sans quoi le mouvement ou bien s'accélérait indéfiniment, ou s'arrêterait bientôt; mais supposons que, par une cause quelconque, l'outil rencontre momentanément une résistance surpassant $\frac{Pad}{bc}$ ou Q d'une petite quantité h , la tension T sera alors

$$\frac{PabI' + QcdI}{d^2I + b^2I'} + \frac{hdI}{d^2I + b^2I'}.$$

La première partie de cette expression représentant la valeur normale de T, l'accroissement brusque qu'aura subi cette tension sera

$$\frac{hdI}{d^2I + b^2I'} \quad \text{ou} \quad \frac{cd}{d^2 + b^2I'}$$

Cet accroissement sera d'autant moindre que $\frac{I'}{I}$ sera plus considérable; il y aura donc avantage à charger l'arbre lié à l'outil.

D'un autre côté, la variation brusque subie par la tension T tendant à communiquer à l'arbre moteur une certaine accélération à laquelle il ne pourrait pas céder en raison de ses liaisons avec l'ensemble du reste des appareils, il pourrait arriver que cet arbre se tordît un peu au delà de la poulie de renvoi; il convient donc d'armer aussi l'arbre d'un petit volant calé à quelques centimètres de cette poulie, du côté par où arrive la force motrice.

Ainsi, en résumé, les *volants*, à leur qualité caractéristique d'organes régulateurs, joignent encore celle d'organes conservateurs. On les emploie dans des circonstances exceptionnelles, où ils prennent le nom de balanciers (v. ce mot), comme marteaux puissants. Lorsqu'un volant d'une grande masse et d'un grand rayon a été animé d'une grande vitesse, si la transmission du mouvement est brusquement interrompue au moyen d'un embrayage, la force vive du volant et de l'arbre auquel il est lié doit s'annuler en un temps très-court; les surfaces qui prêtent pour cet effet leur résistance éprouvent une pression énorme, et d'autant plus grande qu'elles cèdent moins facilement, puisque dans le travail résistant, opposé à la force vive qu'il s'agit de dépenser, les deux facteurs force et chemin sont en raison inverse l'un de l'autre. On peut donc avec avantage utiliser la force vive d'un volant pour obtenir des empreintes en matière dure, telles que celles des pièces de monnaie, etc.

— *Volant à ailettes*. Le régulateur connu sous le nom de volant à ailettes emprunte à l'air la résistance nécessaire pour uniformiser un mouvement entretenu par une force supérieure aux résistances passives que crée le frottement. On l'adapte aux petits appareils, tels que tourne-broches, mécanismes de sonnerie des horloges et pendules, moulins hydrauliques, anémomètres, etc. Le principe sur lequel est fondé l'usage des *volants à ailettes* consiste en ce que la résistance de l'air croît plus vite que la vitesse. On admet ordinairement qu'elle croît proportionnellement au carré de cette vitesse. Soient F la force motrice qui agit à une distance a de l'axe de rotation de l'appareil, ω la vitesse angulaire de rotation, R la résistance de l'air appliquée à la distance b du même axe et calculée dans l'hypothèse où la vitesse relative ωb de la surface mobile par rapport à l'air est l'unité; enfin soit α l'exposant de la puissance de la vitesse à laquelle la résistance de l'air est proportionnelle; le travail de la résistance de l'air pour un tour sera

$$2\pi KRb(\omega b)^\alpha,$$

K désignant une constante, et celui de la puissance

$$2\pi Faw;$$

la condition de l'équilibre ou de l'uniformité du mouvement sera donc

$$Faw = KRb(\omega b)^\alpha.$$

Cette équation déterminera la vitesse maximum que l'appareil pourra acquérir. Si l'on suppose α = 2, elle donnera

$$\omega = \frac{Fa}{KRb}.$$

La résistance R est à peu près proportionnelle à la surface totale de l'ensemble des ailettes; quant à b, c'est la distance à l'axe du centre de poussée de l'air sur une des ailes; on peut le regarder comme coïncidant avec le centre de gravité de la surface d'une aile, dans l'hypothèse où chaque élément superficiel de cette aile aurait une densité proportionnelle au carré de sa distance à l'axe, puisque la résistance de l'air croît proportionnellement au carré de la vitesse.

— *Ichthyol. Poisson volant*. V. DACTYLOPTÈRE.

VOLANTE s. f. (vo-lan-te — rad. *voler*). Ichthyol. Nom vulgaire de l'exocet.

VOLANUS (André), théologien protestant polonais, né dans la province de Posen en 1530, mort à Wilna en 1610, où il était pasteur de l'Eglise réformée. Il eut, de son temps, une grande célébrité par ses controverses avec les jésuites, qui l'attaquèrent avec une extrême violence et auxquels il ne répondit pas moins vivement. Outre un grand nombre d'écrits de polémique qui eurent beaucoup de retentissement, on a de lui un remarquable ouvrage intitulé : *De libertate politica seu civili* (Cracovie, 1582).

VOLARD s. m. (vo-lar). Pêche. Nom donné à de menues branches avec lesquelles on fait les clayonnages.

VOLATERRAN, ANE s. et adj. (vo-la-tér-ran, a-ne). Géogr. anc. Habitant de Volaterris; qui appartient à ce pays ou à ses ha-

bitants : Les *VOLATERRANS*. La population VOLATERRANE.

VOLATERRANUS, littérateur italien V. MAFFEI (Raphaël).

VOLATERRES, en latin *Volaterræ*, ville ancienne d'Etrurie, une des douze lucumonies. Les Romains y battirent les Etrusques en 298 av. J.-C.

VOLATIL, ILE adj. (vo-la-til, i-le — lat. *volatilis*; de *volare*, voler). Chim. Qui se résout en vapeur ou en gaz : *Huile VOLATILE*. *Alcali VOLATIL*. *Substance VOLATILE*. (Acad.) *Le mercure est le plus VOLATIL de tous les métaux*. (Buff.) *Les éthers sont de tous les liquides connus les plus VOLATILS*. (C. de Gassiot.)

— Fig. Dont l'action s'étend, se propage avec facilité : *L'esprit est quelque chose de mobile, de vif, de pénétrant, de VOLATIL*. (L'abbé Bautain.)

VOLATILE adj. (vo-la-ti-le — lat. *volatilis*; de *volare*, voler). Qui vole, qui est organisé pour le vol : *Insectes VOLATILES*. *La perdrix est, après la caille, la plus féconde des espèces VOLATILES non réduites en domesticité*. (Toussnel.)

— s. m. Animal organisé pour le vol, oiseau ou insecte : *Chaque arbre, chaque plante a, pour ainsi dire, une âme dans un VOLATILE qui l'habite, va, vient, saute, chante ou murmure autour de lui*. (B. de St-P.) La Fontaine a fait ce mot féminin :

La volatile malheureuse,
Traînant l'aile et tirant le pied,
Demi-morte et demi-boiteuse,
Droit au logis s'en retourna.

LA FONTAINE.

VOLATILISABLE adj. (vo-la-ti-li-za-ble — rad. *volatilis*). Chim. Qui est susceptible de se volatiliser : *Minéraux VOLATILISABLES*.

VOLATILISATION s. f. (vo-la-ti-li-za-si-on — rad. *volatilis*). Chim. Action de volatiliser un corps, de le réduire en gaz ou en vapeur : *La volatilisation du mercure, du soufre, la camphre*. *La chaleur détermine souvent la fusion et même la volatilisation des corps solides*. (Pelouze.)

VOLATILISER v. a. ou tr. (vo-la-ti-li-zé — rad. *volatilis*). Chim. Réduire en gaz ou en vapeur : *On volatilise le soufre pour produire la fleur de soufre*.

— Fig. Rendre tenu, subtil, délicat à l'excès : *Murmonne raffiné, sans doute, et il subtilise; il note le soupir, il distille une larme, il égrène le mot, il volatilise la pensée; on doit le respirer, et non s'en nourrir*. (P. de St-Victor.)

Se volatiliser v. pr. Etre volatilisé, se dissiper en vapeur ou en gaz : *L'arsenic se volatilise aisément*. *Beaucoup de substances doivent leur odeur à des huiles essentielles qui se volatilisent*.

— Fig. Devenir subtil, léger, délicat à l'excès : *L'esprit se volatilise à la fleur du feu brillant des épigrammes, des pointes; il se condense au flambeau de la logique, de la vraie philosophie*. (Ch. Nod.)

VOLATILITÉ s. f. (vo-la-ti-li-té — rad. *volatilis*). Chim. Caractère de ce qui est volatil : *La VOLATILITÉ de l'éther*.

— Aptitude à voler, à s'élever, à être porté dans les airs : *Au moyen de la VOLATILITÉ des graines, ces pays sont devenus les lieux de la terre les plus abondants en plantes*. (B. de St-Pierre.) *L'aile, attribut essentiel de la VOLATILITÉ, est le cachet idéal de perfection dans presque tous les règnes*. (Toussnel.) Peu usité.

— Fig. Légèreté, finesse, délicatesse extrême : *La VOLATILITÉ de l'esprit, de la pensée*.

VOLATILE s. f. (vo-la-ti-ile; 11 mll. — rad. *volatilis*). Fam. Se dit de petites espèces d'oiseaux qui sont bons à manger : *Il ne leur donna à dîner que de la VOLATILE*. (Acad.) Peu usité.

VOLATINE s. f. (vo-la-ti-ne — rad. *voler*). Mus. Trait diatonique rapide, petite roulade qui n'excède guère les bornes d'une neuvième : *VOLATINE descendante*. *Les chanteurs placent la VOLATINE sur les points de repos ou dans certaines finales*. (C. Blaze.)

VOL-AU-VENT s. m. (L'origine de ce terme culinaire n'est pas connue; peut-être renferme-t-il l'idée de chose creuse et vient du latin *vola*, paume de la main [v. *virole*]). Anciennement, on disait d'une chose de néant, d'une chose vide, *vole* et *vain*. Scheler signale le mot champenois *vole*, pâte bien levée. Il se pourrait aussi que l'orthographe primitive fût *vole-au-vent*, et que ce terme exprimât l'extrême légèreté de la pâte que l'on emploie). Espèce de pâtisserie chaude, dans laquelle on met du poisson ou des viandes délicates, et dont les bords, assez élevés, sont de pâte feuilletée : *VOL-AU-VENT à la financière*. *Ce pâtissier est renommé pour ses VOL-AU-VENT*. (Acad.) *Les petits pâtés au jus, les VOL-AU-VENT, les pâtés chauds ornent le début d'un dîner*. (Grimod.)

— *Encycl.* La pièce de pâtisserie appelée *vol-au-vent* se fait avec de la pâte à feuilletage, à laquelle on donne six tours et qu'on abaisse en une nappe de 0m,02 d'épaisseur en-

viron. On met ensuite sur cette nappe un couvercle de casserole ou un moule; on coupe tout autour avec un couteau la pâte qui débord; on renverse l'abaisse sur une feuille d'office, et avec le dos du couteau on trace tout autour de petites empreintes de distance en distance. On dore la surface avec du jaune d'œuf; mais la dorure ne doit pas couler sur les bords de la pâte, parce que cela l'empêcherait de lever. Alors on met le *vol-au-vent* dans le four; quand il est cuit à point et de belle couleur, on le retire du four, on enlève vivement le couvercle et on retire la portion intérieure de la pâte qui n'est pas cuite. Pour ressuyer le *vol-au-vent*, on le présente un moment à la bouche du four; on le met ensuite sur un plat, et il ne reste plus qu'à le garnir du ragout qui a dû être préparé à part, et dans lequel on peut faire entrer de la fricassée de poulet, de la compote de pigeon, des quenelles de volaille, du ris de veau, de la morue à la Béchamel ou à la provençale, des filets de sole, de l'anguille, etc., avec des champignons, des crêpes et des rognons de coq, et tous les ingrédients propres à relever le goût. Le *vol-au-vent* à la financière est ainsi nommé parce qu'on le garnit avec le ragout dont nous avons donné la description au mot *FINANCIÈRE*.

VOLCAN s. m. (vol-kan — du lat. *Vulcanus*, Vulcain, dieu du feu). Ouverture, gouffre qui s'ouvre dans la terre, ordinairement dans une montagne, et d'où il sort de temps en temps des tourbillons de feu et des matières embrasées : *Le cratère, la bouche d'un VOLCAN*. *Les éruptions d'un VOLCAN*. *Un VOLCAN émet*. *Un volcan est un canon d'un volume immense dont l'ouverture a souvent plus d'une demi-lieue*. (Buff.) *Le Vésuve est de tous les VOLCANS celui qui a été le mieux étudié*. (L. Figuier.) *Les nungas pelotonnés de vapeurs qui partent des VOLCANS sont sillonnés d'éclairs continus*. (L. Figuier.) Ouverture naturelle d'où il s'échappe une matière quelconque : *VOLCAN de boue*. *VOLCAN d'eau chaude*.

— Fig. Intrigue sourde, danger imminent, mais caché : *Nous sommes sur un VOLCAN*. *Vous marchez sur un VOLCAN*. *C'est se placer, c'est dormir sur un VOLCAN*. (Acad.) *L'oïstiveté, qui en physique ne présente que l'idée du repos, est un volcan furieux dans l'ordre politique*. (Lemontey.) *Nos prétendus hommes d'Etat agissent toujours comme si le VOLCAN révolutionnaire en était à sa dernière éruption*. (B. de Gir.) Ce qui est ardent impétueux : *Son imagination est un VOLCAN*. *La tête de ce jeune homme est un VOLCAN*. (Acad.)

En mil sept cent deux, mon cœur
Vous déclara son ardeur;
J'étais un petit volcan,
Souvenez-vous-en.

DÉSAGUÏERS.

— *Physiq.* *Volcan artificiel ou de Lémery*, Mélange de fleur de soufre, de limaille de fer et d'eau, qui brûle en projetant des matières incandescentes.

— *Encycl.* Un volcan consiste en une cravasse qui traverse la croûte solide du globe et pénètre jusqu'au noyau en fusion, qui se trouve mis ainsi en communication avec l'extérieur par une bouche servant à l'exhalation de la matière incandescente dans un état solide, liquide ou gazeux. Le conduit souterrain se nomme cheminée volcanique, et son ouverture supérieure porte le nom de cratère.

Cette définition s'applique aux *volcans* en activité ou éteints, pourvu que l'on reconnaisse que leur existence ne remonte pas au delà des âges modernes. M. de Humboldt donne de ces phénomènes une définition qui comprend tous les temps : il les regarde comme les produits et les restes de l'état de fusion par lequel a passé notre planète, sous l'influence du refroidissement qui a fini par solidifier sa surface; de là, la formation de produits distincts constituant les roches volcaniques anciennes, qui diffèrent des roches volcaniques modernes. Lorsqu'un *volcan* existe depuis longtemps, son cratère occupe presque toujours le sommet d'un cône édifié peu à peu par l'accumulation des matières expulsées; ce cône plus ou moins tronqué se trouve enté sur les couches de la plaine, qui, relevées ou disloquées, constituaient le pourtour du cratère lors de la première phase de la formation du *volcan*. Les cratères débouchent les uns dans la couche gazeuse qui enveloppe notre planète, les autres dans la masse d'eau qui couvre une partie de la terre; les premiers se nomment simplement *volcans*, les seconds sont qualifiés de *volcans sous-marins*. On appelle *volcans actifs* ceux dont le cratère est en communication directe avec le feu central, communication qui se manifeste par divers phénomènes, tels que l'épanchement des laves ou roches en fusion, l'émission de torrents de vapeurs et de gaz et la projection de divers produits fragmentaires, tels que les cendres, les scories volcaniques et les fragments de roches. Ces *volcans* ne sont pourtant pas toujours en activité; ils peuvent se reposer durant des mois, des années, des siècles, des milliers d'années, puis, tout à coup surviennent des éruptions ou paroxysmes d'une grande violence. Plus d'une fois, des *volcans* qu'on regardait comme éteints et dont on ne soupçonnait pas même la présence, couverts

qu'ils étaient par de vieilles forêts ou des terres cultivées, se sont soudain réveillés de leur long assoupissement et ont jeté la terreur et la désolation dans toute la contrée environnante. On compte sur la surface de la terre 360 *volcans* connus en activité, dont les éruptions sont continues ou intermittentes.

Les *volcans* en éruption permanente depuis le commencement des temps historiques, ou même seulement depuis des siècles, sont très-rare. Le Stromboli dans les îles Lipari, l'Amatitlan dans le Nicaragua, l'Isalco dans l'Amérique du Sud, le *volcan* du Fogo (une des îles du Cap-Vert) sont dans ce cas, et peut-être pourrait-on citer quelques autres exemples parmi les *volcans* encore peu observés de l'Océan Pacifique. On connaît aussi plusieurs *volcans* qui sont depuis de longues années dans une phase d'activité modérée presque continuelle, interrompue de temps à autre par des éruptions relativement pacifiques. Tels sont le Pichincha, le Popocatepetl et quelques autres de la chaîne des Andes et ceux de Barren-land, d'Ayuna, etc. Mais le cas le plus général dans l'économie des *volcans*, c'est de présenter de longues phases de repos, interrompues de loin en loin par des éruptions terribles. A cette catégorie se rattachent les *volcans* atlantiques de l'Islande, des Açores, des Canaries, des îles du Cap-Vert, des Caraïbes, une grande partie de ceux des Cordillères, des deux Amériques; de ceux de Sumatra, de Java, des Molques, du Japon, du Kamchatka et des nombreux archipels du Pacifique.

Tous les *volcans* ne présentent pas strictement l'une ou l'autre de ces trois manières d'être; il en existe, au contraire, beaucoup qui passent successivement de l'une à l'autre. Ainsi le Vésuve et d'autres *volcans* sont restés pendant de longues périodes, des siècles entiers, sans donner signe de vie. Le cratère du Vésuve, après l'éruption du temps de Pliny en 79, s'est tellement refroidi qu'il s'est couvert de végétaux, d'arbres et de pâturages, où, d'après la tradition, des troupeaux allaient paître. En Amérique, d'autres cratères sont remplis par de petits lacs, dans lesquels on trouve des poissons; et la vie organique règne là où, dans des temps antérieurs dont le souvenir est resté dans la mémoire des Indiens, des éruptions ont eu lieu.

On nomme *volcans éteints* ceux dont l'activité ne se trouve mentionnée ni par la tradition ni par l'histoire, et qui ne sont réputés *volcans* que par leurs caractères extérieurs. En France, toute la plaine centrale est formée presque entièrement par d'anciens *volcans*. L'action des *volcans* a reçu le nom d'éruption volcanique. Il n'y a pas d'exemple d'éruptions plus ou moins importantes sans émission de fluides élastiques; ce sont les *volcans* ordinaires, en effet, qui soulèvent la lave des profondeurs et qui projettent dans l'air toute sorte de fragments. Ce sont, en général, des acides carbonique, sulfureux, hydrosulfureux, chlorhydrique, de l'azote plus rarement, et des vapeurs de sels métalliques, arsenic, fer, étain.

La vapeur d'eau joue le principal rôle; c'est elle qui constitue la colonne et l'épais et lourd nuage qui plane sur le *volcan*. Elle se résout en pluie torrentielle, en brume ou en neige. Les acides chlorhydrique, sulhydrique et sulfureux accompagnent toujours la vapeur d'eau; ils se dissolvent dans ce liquide et désorganisent les plantes; si le vent refoule le nuage sur la plaine, leur odeur incommoda beaucoup et peut même asphyxier les animaux.

Ces gaz pénètrent souvent dans le sol environnant et leur dégagement dure pendant de longues périodes; c'est le cas pour l'Auvergne, où sur plusieurs points on reconnaît le dégagement de l'acide carbonique; dans les solfatares de Naples et de la Sicile, dans la grotte du Chien, près de Pouzzoles. Ces courants gazeux exercent sur les roches qu'ils traversent une puissante action de décomposition et déposent beaucoup de soufre. Pendant l'éruption, les gaz inflammables qui se dégagent brûlent à l'orifice volcanique sous forme de flammes légères. L'acide carbonique et l'azote apparaissent, dit-on, seulement vers la fin de l'éruption; mais, par contre, leurs émanations appelées *mofettes* se continuent plus longtemps que celles des autres gaz, et elles se présentent dans beaucoup de contrées dont les *volcans*, assoupis depuis bien des siècles, ont leurs cratères complètement obstrués et couverts de verdure.

Les produits solides sont assez nombreux; les *volcans* rejettent d'énormes blocs, provenant le plus souvent de la montagne elle-même, mais pouvant appartenir aussi à des terrains préexistants. L'espace parcouru par ces débris peut donner une idée de la force des décharges. En 1533, les Espagnols commandés par Sébastien de Belalcázar furent témoins d'une éruption du Cotopaxi qui recouvrit la plaine environnante, dans un rayon de plus de 6 lieues, de gros fragments de rochers, dont plusieurs mesuraient un diamètre de plus de 9 pieds. De Humboldt cite un rocher de plus de 200 tonnes qui fut lancé à une hauteur de plusieurs centaines de pieds pendant une éruption du même *volcan*. Comme nous l'avons déjà dit, lorsque la surface de la lave bouillante atteint un point suffisamment élevé dans la cheminée, aussitôt les explosions des fluides gazeux lancent

dans l'air des fragments de cette lave liquide. Quelques-uns prennent, par suite du mouvement de rotation, une forme globuleuse, ellipsoïde ou piriforme, qu'ils conservent lorsqu'ils se refroidissent suffisamment avant de tomber sur le sol; ce sont les bombes ou larmes volcaniques. Mais le plus grand nombre de fragments de lave lancés en l'air sont pâteux et ont déjà une grande consistance; aussi se solidifient-ils rapidement, et les gaz qu'ils tiennent emprisonnés leur donnent un aspect spongieux; ces produits ont été nommés scories, à cause de leur ressemblance avec les résidus des hauts fourneaux. Les scories provenant de roches feldspathiques ont reçu le nom de ponces. Quelques laves sont tellement liquides, visqueuses et tenaces que les lambeaux projetés à chaque explosion s'étirent en longs filaments déliés, soyeux et nacrés, offrant tout à fait l'aspect du verre filé, et si fins qu'ils flottent quelques instants dans l'air avant leur chute; ces filaments s'appellent cheveux volcaniques. Les débris des scories qui, par une trituration prolongée, se réduisent en une sorte de graviers rugueux ont reçu le nom de pouzzolane. Enfin les débris qui sont très-fins sont les cendres volcaniques.

Les cendres volcaniques sont entraînées parfois à de grandes distances par les courants aériens, et on les a vues recouvrir des bâtiments en mer à plus de 100 lieues des côtes.

Quant aux bruits souterrains qui ont précédé certaines éruptions, ils se sont entendus quelquefois dans des rayons de 300 et 400 lieues; mais alors la transmission avait lieu par le sol, que l'on sait meilleur conducteur du son que l'air.

La lave est le plus intéressant de tous les produits volcaniques. La lave, qui s'épanche soit du cratère, soit des crevasses, se repand en coulées qui se comportent de diverses manières, selon l'inclinaison du terrain. Le plus grand degré de fluidité qu'elle présente ne semble pas dépasser celle du miel. Sur les pentes abruptes, une grande coulée se meut avec rapidité; elle renverse ou franchit tous les obstacles et laboure même profondément le sol; mais sitôt que les pentes diminuent, sa marche se ralentit. A une faible distance de sa source, la coulée de lave se recouvre rapidement d'une croûte solide conduisant si mal la chaleur, que, après qu'une maison a été entourée par la lave, les habitants peuvent se sauver en fuyant sur cette surface durcie, tandis qu'en dessous il y a une chaleur de plusieurs centaines de degrés. Cette croûte enveloppe complètement la coulée, qui se meut dans son intérieur comme dans une gaine. Lorsqu'un courant de lave rencontre un obstacle qui lui barre le passage, il peut se comporter de diverses manières; le plus souvent, le courant s'accumule au devant de l'obstacle et le contourne en formant un coudé dont la masse est considérable; mais si le courant est enveloppé par une couche résistante qui se forme rapidement à mesure qu'il avance, il ne pourra ni refluer en arrière ni s'étendre en largeur, et, poussé en avant par l'afflux incessant de nouvelle lave, il continuera à couler en montant, jusqu'à ce que, arrivé au sommet du pli de terrain qui lui sert de barrière, il redescende la pente et continue sa marche. Si le torrent rencontre une surface plane, perpendiculaire à sa direction, il s'arrête comme par enchantement à une très-faible distance de cette surface. Pendant la terrible éruption de 1669, la lave qui s'échappa de l'Etna détruisit sur son passage quatorze villes et coula jusqu'à Catane. Arrivée là, elle s'arrêta devant les fortifications, hautes de 20 mètres, et elle s'amoncela jusqu'à ce qu'elle fût assez élevée pour les franchir, en se précipitant par-dessus en cascades flumboyantes. Lorsqu'un torrent de lave envahit un sol marécageux, une lutte terrible s'engage entre les deux éléments; l'eau est soudainement vaporisée et de violentes explosions se produisent, lançant au loin des fragments de roches en feu. Si une grande coulée se décharge dans la mer, la lutte n'est pas moins violente; dans les points où la lave plonge sous les vagues, l'eau bondit tumultueusement et d'immenses colonnes de vapeurs s'élèvent dans l'air; mais, à une faible distance du rivage, la mer présente ses allures habituelles.

Lorsqu'un volcan va s'ouvrir, les gaz et la lave en ébullition ébranlent l'écorce terrestre et, dans un suprême effort, la soulèvent et la crèvent pour se répandre dans l'air. Les couches sédimentaires ou les roches massives qui constituaient la plaine sont brisées en lambeaux, relevées autour du soubassement, et, ainsi disposées, elles forment l'échafaudage où s'accumulera le cône d'éruption. Autour de ce cratère, les matières rejetées s'entassent en un cône tronqué, dont les pentes varient entre 30° et 40°. Une faible partie des laves qui descendent de l'orifice de décharge se coagule sur les pentes et forme des contre-forts. Des années ou des siècles après cette éruption, il en survient une seconde, une troisième, et ainsi de suite, et chaque paroxysme recouvre le cône de nouvelles couches soit de produits fragmentaires, soit de laves, qui viennent consolider l'édifice. Nous savons quelles quantités considérables peuvent vomir les volcans, et ainsi le cône s'étend et finit par atteindre des proportions colossales. Dès que la montagne ig-

nivome a acquis une certaine altitude, d'autres causes concourent à augmenter sa solidité et ses dimensions. Ainsi, lorsque le poids considérable de la colonne de lave qui monte dans la cheminée produit des fissures, ces cavités sont aussitôt injectées par la roche en fusion, qui se coagule dans l'intérieur en agglutinant une masse de fragments; de là un nombre immense de filons qui s'entre-croisent dans toutes les directions, mais principalement suivant la verticale. Vers la base du volcan, de nombreux cônes adventifs de cendres et de scories, qui sont autant de sources de lave, sont édifiés par suite des déplacements de l'éruption. Dans la suite des temps, ces cônes adventifs sont ensevelis par des coulées de lave et par des pluies de blocs et de débris, qui s'accumulent au pied de la montagne. A mesure que le cône de déjection s'élève en hauteur et s'accroît en volume, la cohésion de toutes ses parties augmente par l'entre-croisement des filons de lave. Ainsi s'accroissent les volcans pendant toute la durée de leur activité, et les exemples suivants, pris parmi les plus remarquables, prouvent combien est grande la hauteur qu'ils peuvent atteindre : l'Etna a 3,350 mètres; le pic de Ténériffe, 3,700 mètres; le Kluchew (Kamtchatka), 4,900 mètres; le Mowna-Roa (Hawaï), 4,840 mètres; l'Érêbe (terre de Victoria), 3,700 mètres; le Popocatepetl et l'Orizaba (Mexique), 5,400 mètres; le Chimborazo, 7,000 mètres; le Coropaxi, 5,300 mètres; l'Aconcagua, 7,600 mètres. Les cratères changent sans cesse d'aspect, de forme et de grandeur, suivant les circonstances. Ainsi, souvent l'extrémité supérieure du cône éruptif est détruite, et on a ainsi un cratère qui peut avoir plusieurs kilomètres d'étendue; d'autres fois, il reste au milieu un débris qui forme comme un piton. Dans les contrées volcaniques, on rencontre çà et là des cratères en forme d'entonnoir ou de cuve, entourés d'un rebord peu élevé, composé de cendres, de sable et autres produits fragmentaires. Ce n'est que très-rarement que ces cratères ont vomi des laves; leurs parois abruptes laissent voir que les terrains stratifiés sont à peine dérangés de leur situation primitive; ils se trouvent sur les pieds des volcans ou au loin dans la plaine; leur diamètre varie de plusieurs mètres à plusieurs kilomètres. Ces cratères leur ont valu le nom de cratères d'explosion; mais, comme ils sont généralement remplis d'eau, on les appelle plus souvent cratères-lacs.

Après avoir étudié les volcans terrestres, il nous reste à dire quelques mots des volcans sous-marins. Les eaux recouvrent près des trois quarts de la surface de notre planète, et les phénomènes volcaniques peuvent se manifester sur un point quelconque, il est à présumer que les volcans sous-marins, parsemés au fond de l'Océan et des mers intérieures, sont en plus grand nombre que les volcans aériens que nous connaissons à la surface des terres émergées. Le hasard seul a fourni à des navigateurs instruits l'occasion d'observer des éruptions de ces volcans sous-marins. Cependant on possède sur ces événements un bon nombre d'observations précises. De ces observations, on a pu conclure que les volcans sous-marins présentent la plus grande analogie, dans leurs manifestations, avec ceux de la terre ferme, malgré l'énorme différence qui existe entre la densité de l'eau et celle de l'air. Si les forces souterraines entr'ouvrent le lit de l'Océan en un point situé au-dessous d'une couche d'eau de plusieurs mille mètres d'épaisseur, on peut conjecturer que les phénomènes suivants accompagnent l'éruption : au moment de la rupture, les vapeurs brillantes contrebalancent l'énorme pression qu'exerce sur elles la colonne d'eau qui les surmonte, et elles s'élançant vers l'atmosphère; mais, énergiquement comprimées et refroidies par la masse d'eau qui les entoure, elles abandonnent leur calorique au liquide ambiant, se condensent et se dissolvent. La condensation subite de ces immenses bulles gazeuses et les trépidations du fond impriment à l'eau des mouvements violents qui se propagent jusqu'au niveau supérieur. Les matériaux pesants qui sont rejetés s'entassent autour de l'orifice, les scories légères s'élèvent rapidement et viennent flotter à la surface, les fragments finement triturés restent en suspension dans l'eau agitée, et la lave, fortement comprimée, apparaît sans bouillonner et se déverse sur le fond de l'Océan. Ces éruptions profondes se traduisent jusqu'à la surface; de sourdes rumeurs s'élèvent du fond des abîmes; les navires éprouvent des secousses comme s'ils talonnaient; la mer bouillonne et mugit, tandis que le plus grand calme règne dans l'atmosphère; des vapeurs sulfureuses se dégagent des eaux, qui se troublent et se colorent; des amas de scories ponce surnagent sur l'eau, dont la température s'élève souvent de plusieurs degrés. Si l'orifice volcanique est situé à une profondeur médiocre, il est possible, dans beaucoup de cas, d'observer directement tous les phénomènes de l'éruption. L'eau est soulevée avec furie; les fluides élastiques la refoulent même complètement, et des jets de scories étincelantes et des blocs de rochers, accompagnés d'un torrent de vapeurs chargées de cendres, s'élèvent du sein des flots; de temps à autre, le poids du liquide fait équilibre à la force d'explosion, puis les forces souterraines

trionnent de nouveau, entr'ouvrent les vagues, et une nouvelle gerbe de feu vient s'épanouir dans l'atmosphère pour retomber de nouveau à la mer, et ainsi de suite. L'eau, déjà fortement échauffée, bout avec violence lorsque la lave s'épanche en grandes coulées. L'élévation de la température, les phénomènes électriques, le dégagement des gaz délétères font périr les animaux marins qui se trouvent dans la sphère d'activité du volcan; de grands bancs de poissons morts viennent flotter à la surface. Le calme s'étant rétabli, si l'on approche du lieu de l'éruption, on reconnaît la présence soit d'un haut-fond, soit d'un flot de scories et de cendres qui disparaît bientôt, miné et dispersé par les courants marins. Très-rarement, l'îlot de nouvelle formation est en partie constitué par des coulées de lave, et son existence est alors moins éphémère. Les éruptions volcaniques peuvent se renouveler fréquemment et durer des mois et des années. Les cônes immergés gagnent alors sans cesse et bientôt atteignent la surface de l'eau et la dépassent; dès lors, leurs éruptions sont identiques à celles des volcans aériens, et ils deviennent ainsi le noyau d'îles volcaniques dont la superficie et la hauteur s'accroissent sans cesse.

En Irlande, à 74 kilomètres du cap Féroë, il se forma une île, produit d'un volcan sous-marin qui éclata en 1783. Un même phénomène fut remarqué aux Açores en 1811, et le 8 juillet 1831 parut l'île de Julia, près de la Sicile. L'île de Santorin, en Grèce, nous présente un des faits les mieux observés, les plus anciens et les plus continus des volcans sous-marins, quoiqu'il ne s'y soit encore produit aucun volcan à éruption avec cratère. Depuis Strabon, qui rapporte l'apparition de l'île d'Hiera (196 ans av. J.-C.), et, dans la suite, au xiv^e, au xv^e et au xviii^e siècle, etc., toutes ces îles sont formées de couches calcinées, comme les terrains qui sont aux environs, et prouvent que tout le fond a été soulevé par une même cause. Au Monte-Nuovo, près de Pouzzoles, sous les scories et les ponces provenant des éruptions volcaniques, on trouve des couches inclinées, à sédiment calcaire et contenant des coquilles, qui prouvent, par leur concordance et leur homogénéité autour du cône, que cette montagne est due à l'effet du soulèvement causé par l'éruption volcanique.

De tout temps, on a fait des hypothèses sur les causes des éruptions volcaniques. D'abord, on attribua ces phénomènes à la combustion de profonds engrais de bitume, de houille et de lignite enflammés par la décomposition des pyrites. D'après l'attribua à la décomposition et à la réaction chimique de plusieurs métaux. Mais aujourd'hui, l'hypothèse la plus admise et la plus probable est qu'il faut attribuer la cause des volcans à la contraction qui résulte du refroidissement du globe et à la force expansive des gaz qui se dégagent encore de son intérieur, qui est à l'état de fluidité ignée. La croûte de la planète que nous habitons est d'une ténuité considérable relativement à l'immense noyau de minéraux en fusion sur lequel elle repose, comme un radeau flexible. Les gaz qui, autrefois, lorsque notre globe était lumineux, venaient brûler à la surface se trouvent aujourd'hui emprisonnés dans la masse par la croûte coagulée, qui exerce sur eux une pression énorme; mais, si quelque fissure se forme par suite du retrait qui accompagne le refroidissement, ou par l'effet des grandes marées qui se font sentir dans l'océan de minéraux fondus, ces gaz, toujours prêts à se dégager, refoulent les matériaux qui obstruent les fissures et s'élancent dans l'atmosphère en faisant explosion et en entraînant avec eux des flots de roches fondues.

Les volcans se trouvent indifféremment sous toutes les latitudes, sous tous les méridiens; cependant, ils ne sont pas éparpillés au hasard à la surface du globe; ils se présentent en grandes rangées ou en longues séries linéaires; comme les chaînes de montagnes, ils sont alignés sur le trajet de grandes lignes de fractures qui parcourent en divers sens l'écorce terrestre. Les rangées d'orifices volcaniques sont parallèles aux grandes chaînes de montagnes et quelquefois en couvrent les principaux sommets, comme on le voit dans les Andes. La plus remarquable de toutes les rangées est celle qui entoure l'océan Pacifique. Commencant à la Terre-de-Feu, elle longe les rivages occidentaux du continent américain jusqu'à l'océan Glacial; la péninsule d'Alaska et les îles Aléoutiennes la relient au Kamtchatka; puis elle suit les Kouriles, le Japon, etc.

— Volcans de boue et d'eau chaude. V. Salse et Geyser.

— Volcans lunaires. Les télescopes et les procédés photographiques dont on dispose aujourd'hui nous permettent de saisir quelques traits de la constitution de la lune. La surface de notre satellite est parsemée d'un très-grand nombre de montagnes ayant presque toutes la forme d'un bourlet circulaire, au milieu duquel existe une cavité. Laplace y voyait des traces évidentes d'éruptions volcaniques. Il ajoutait que la formation de nouvelles taches et les étincelles observées plusieurs fois dans la partie obscure indiquent même des volcans en activité. C'est à eux qu'il attribuait les aéroolithes qui viennent de temps en temps se précipiter sur

notre globe. De nouvelles recherches ont considérablement modifié ces idées. On croit pouvoir attribuer la vue des étincelles à des illusions d'optique. Les contours des terres lunaires, dessinés avec le plus grand soin par les astronomes et photographiés même, ne paraissent nullement changer, et une théorie des aéroolithes différente de celle de Laplace prévaut aujourd'hui. Mais, si des éruptions récentes ne peuvent être constatées sur le globe qui nous accompagne, nous trouvons des preuves nombreuses de l'existence d'une époque où la réaction de l'intérieur de cet astre sur sa croûte superficielle a été extrêmement violente. Quand on compare les reliefs des terrains sur la terre et sur la lune, on est surpris du manque de proportionnalité entre les montagnes; elles sont relativement beaucoup plus hautes que sur notre satellite, et l'on en compte vingt-deux qui dépassent l'altitude du mont Blanc (4,800 mètres); la montagne appelée Dœrfel dépasse 7,603 mètres de hauteur, 200 mètres de moins que le pic le plus élevé de l'Himalaya. Cette extension des aspérités paraît en rapport avec la diminution de la pesanteur, qu'on trouve, par le calcul, six fois moindre sur la lune que sur la terre. Pour bien voir les cavités, il faut choisir l'instant de l'observation à l'époque du premier ou du dernier quartier. On est aussitôt frappé de l'idée d'une parfaite analogie entre ces formations lunaires et nos formations volcaniques terrestres. Les flancs de la protubérance rejoignent la plaine par une pente modérée, tandis que l'escarpement intérieur est extrêmement abrupt. Dans la partie centrale du fond, on aperçoit le plus souvent des éminences, qui représentent très-bien les petits cônes volcaniques. Les cratères sont excessivement nombreux; on en compte plus de deux mille sur la surface visible de l'astre.

— Allus. hist. Nous dansons sur un volcan. V. DANSER.

VOLCANICITÉ s. f. (vol-ka-ni-si-té — rad. volcan). Géol. Caractère des roches volcaniques.

VOLCANIEN, IENNE adj. (vol-ka-ni-ain, i-è-ne — rad. volcan). Qui a rapport aux volcans : *L'œil n'est pas moins surpris de voir les cônes noirs des montagnes volcaniques vomissant le feu au milieu des forêts.* (B. de St-P.) Peu usité.

VOLCANIQUE adj. (vol-ka-ni-ke — rad. volcan). Géol. Qui appartient aux volcans, qui vient d'un volcan : *Des scories volcaniques. Les solfatares sont souvent d'anciens dépôts dus à des éruptions volcaniques.* (A. Maury.)

La sont tous les trésors enfouis si longtemps
Dans les mornes cités que respectait le temps,
Sous le sol refroidi des laves volcaniques.

Mlle DE POLIGNY.

¶ *Roches volcaniques*, Matières minérales qui portent l'empreinte de l'action du feu des volcans. ¶ *Terrains volcaniques*, Groupe de terrains comprenant ceux qui sont dus à l'action des volcans : *Le spinelle noir se rencontre particulièrement dans les terrains volcaniques.* (Th. Gaut.)

— Fig. Ardent, prompt à s'exalter : *Une tête volcanique. Une imagination volcanique. Des passions volcaniques.*

— Bot. Se dit de quelques plantes qui croissent au milieu des déjections volcaniques.

— Encycl. *Roches volcaniques*. V. IGNÉ.

VOLCANIQUEMENT adv. (vol-ka-ni-ke-man — rad. volcanique). D'une manière volcanique, par l'action des volcans : *Les roches d'éruption sont celles qui sont sorties de l'intérieur de la terre, ou volcaniquement, à l'état de fusion, ou plutoniquement, à l'état de ramollissement plus ou moins marqué.* (Humboldt.)

VOLCANISATION s. f. (vol-ka-ni-za-si-on — rad. volcaniser). Production de roches volcaniques : *Les terrains volcaniques du Midi de la France appartiennent à trois ou quatre époques de volcanisation : la plus ancienne est celle qui a formé des montagnes dont les sommets couverts de basalte n'offrent aucune trace de cratère.* (Ste-Beuve.)

VOLCANISER v. a. ou tr. (vol-ka-ni-zé — rad. volcan). Amener à l'état volcanique : *Les causes qui ont volcanisé les basaltes.*

— Fig. Animer, exalter : *Il faut peu de chose pour volcaniser la tête d'un jeune homme.*

Se volcaniser v. pr. Être volcanisé, prendre les caractères des roches volcaniques.

— Fig. Prendre un caractère excessivement ardent : *Cette tête s'est volcanisée.*

VOLCANISME s. m. (vol-ka-ni-sme — rad. volcan). Géol. Action des volcans.

VOLCANISTE s. m. (vol-ka-ni-ste — rad. volcan). Géol. Partisan des formations ignées, géologue qui attribue à l'action du feu la forme et la constitution actuelles du globe.

VOLCANITE s. f. (vol-ka-ni-te — rad. volcan). Minér. Pyroxène noir des volcans.

VOLCANO ou **VULCANO**, la *Hiera* ou *Vulcania* des Romains, île du royaume d'Italie, dans la mer Tyrrhénienne, archipel de

Lipari, près de la côte septentrionale de la Sicile, à 2 kilom. S. de la Grande-Lipari, par 38° 22' de latit. N. et 12° 35' de longit. E. Elle mesure 9 kilom. de longueur sur 6 de largeur. Le sol est hérissé de montagnes, dont la principale est le mont Aria, volcan en ignition qui donne beaucoup de soufre. Elle n'est habitée que par des lapins.

VOLCELEST ou **VOLCELET** s. m. (vol-se-lé — abrégé de *vois-le, ce l'est*). Vener. Manière de sonner du cor qui indique que l'on revoit de la bête fauve qui va fuyant.

VOLCES, en latin *Volca*, peuples de la Gaule romaine. Deux peuples, auxquels le nom de Volces était commun, l'un distingué par le nom d'*Arecomici*, l'autre par celui de *Tectosages*, occupaient dans la province Narbonnaise tout l'intervalle qu'il y a du Rhône à la Garonne. Les *Arecomici* étaient voisins du Rhône et s'étendaient le long de la mer dans ce qu'on appelle plus tard le bas Languedoc. Lorsque Annibal traversa la partie méridionale de la Gaule, les *Arecomici* n'étaient point bornés par le Rhône et ils possédaient des terres au delà de ce fleuve. Ils avaient pour voisins au N. les *Rutènes*, les *Gabules* et les *Helviens*. Leurs villes principales étaient *Narbo* et *Nemausus* (Narbonne et Nîmes). Les *Tectosages*, à l'O. des *Arecomices*, avaient pour voisins au N. les *Cadurces* et au S.-O. les *Convenæ*; leur ville principale était *Tolosæ* (Toulouse). Entre les divers peuples de la Gaule qui se signalèrent par des expéditions au dehors, les Volces *Tectosages* méritent une mention particulière. Selon César, ils avaient pénétré en Germanie et, s'étant établis dans les meilleurs cantons aux environs de la grande forêt Hercynienne ils s'y maintinrent avec une grande réputation de justice et de courage. Justin rapporte qu'un corps de *Tectosages* avait pénétré dans l'Illyrie et s'était fixé dans la Pannonie. Mais leur plus célèbre établissement est celui qu'ils avaient formé dans une partie de la Phrygie, où, en conservant le nom de *Tectosages*, ils occupaient la ville d'*Ancyra*, capitale du pays qui prit le nom de Galatie.

VOLCESY interj. (vol-se-zî — abrégé de *vois-le ici*). Vener. Cri que font entendre les chasseurs quand ils reviennent d'une bête.

VOLCKAMMER (Jean-Georges), médecin et botaniste allemand, né à Nuremberg en 1616, mort dans sa ville natale, où il exerça la pratique de son art, en 1693. Outre deux traités sur le chocolat et l'opobalsame, on a de lui, sous le titre de *Flora Noribergensis* (1718, in-4°, 2^e édition), un catalogue des plantes qui croissent naturellement dans les environs de Nuremberg, ainsi que de celles qui y sont cultivées dans le jardin des médecins. — Jean-Christophe VOLCKAMMER, autre médecin nurembergeois, qui vivait à peu près à la même époque, est auteur d'un traité fort estimé sur la culture des oranges et des citronniers. Cet ouvrage est intitulé : *Noribergensium Hesperidum liber* (Nuremberg, 1708-1714, 2 vol. in-fol.).

VOLCKMANN (Jean-Jacques), historien et géographe allemand, né à Hambourg en 1732, mort à Tschortau, près de Leipzig, en 1803. Il n'est connu que par ses ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Nouvelles lettres historiques et critiques sur l'Italie* (Leipzig, 1770, 3 vol. in-8°); *Nouveau dictionnaire géographique* (1778, in-8°); *Voyage en Angleterre* (1781, 4 vol. in-8°); *Voyage en Ecosse et en Irlande* (1785, in-8°); *Voyage en France* (1787, 3 vol. in-8°). Il a, de plus, traduit en allemand des ouvrages de Barrow, Denina, Sestini, Bruce, Townsend, etc.

VOLDER (Pierre-Jean de), compositeur belge, né à Anvers en 1767, mort à Bruxelles en 1841. Il reçut des leçons de Redemi, fut attaché, à seize ans, comme premier violon à la cathédrale d'Anvers, puis il alla se fixer à Gand (1794). Là, tout en s'adonnant à la composition, Volder se mit à la tête d'une fabrique d'orgues. Il apporta divers perfectionnements à cet instrument et en exécuta un grand nombre, dont les plus remarquables sont ceux de l'église Saint-Wandru, à Mons, et de l'église Saint-Michel, à Gand. Parmi ses compositions, nous citerons : la *Jeunesse de Henri V*, opéra; la *Bataille d'Jéna* et la *Bataille de Waterloo*, morceaux à grand orchestre; des symphonies, des concertos, des nocturnes, des messes, des quatuors, etc.

VOLÉ s. f. (vo-lé. — Ce mot paraît être une altération de l'italien *volta*, fois, coup). Jeux. Coup qui consiste à faire toutes les levées : *Faire la VOLÉ*. Cette VOLÉ lui a valu cinquante jetons. (Acad.)

Puis sur une autre table, avec un air plus sombre Elle va méditer une vole au jeu d'ombre.

BOILEAU.

VOLÉ, ÊE (vo-lé) part. passé du v. *Voler*. Dérobé : *Objets VOLÉS*. Les enfants préfèrent les fruits VOLÉS en secret à ceux qu'ils peuvent manger à table. (Balz.)

— Qui est victime d'un ou plusieurs vols : *Etre VOLÉ en plein jour*. *Etre VOLÉ par ses gens*, par ses employés. *Etre VOLÉ au jeu*.

— Fam. Attrapé, trompé dans son attente : *Le ténor est enrhumé, nous sommes VOLÉS*. *Et moi qui comptais qu'on m'inviterait à dîner je suis VOLÉ*.

— Prov. *Bien volé ne profite jamais*, *Le vol ne profite pas à celui qui le commet*.

— Subst. Personne qui est victime d'un vol : *On peut craindre pour le VOLÉ que sa caution ne semble pas suffisante aux voleurs*. (Ph. Busoni.)

VOLÉE s. f. (vo-lé — d'un type latin *volata*, qui vient de *volare*, voler, et signifie proprement action de voler, d'où les acceptions de vol, bande d'oiseaux, et mouvement ou explosion de plusieurs choses à la fois). Action de voler; distance qu'un animal parcourt en volant, sans se reposer : *Prendre sa VOLÉE*. *Une hirondelle peut traverser la Méditerranée tout d'une VOLÉE*.

Il a la voix perçante et rude,
Sur la tête un morceau de chair,
Une sorte de bras dont il s'élève en l'air,
Comme pour prendre sa volée.

LA FONTAINE.

— Fam. Départ, action de s'en aller : *Les collégiés ont pris leur VOLÉE*.

Je prendrai la volée
Au premier bruit fâcheux.

N. LEMERCIER.

— Action de s'émanciper, de sortir de tutelle : *Les jeunes gens n'aspirent qu'à prendre leur VOLÉE*. — Manière de vivre, règle de conduite : *Il faut que temps à un hibou de mon espèce pour s'accoutumer à la cage d'un collége et régler sa VOLÉE au son d'une cloche*. (Chateaub.)

— Bande d'oiseaux qui volent ensemble : *Une VOLÉE de pigeons*. *Une VOLÉE d'écourneaux*. *Une VOLÉE de moineaux*. Les VOLÉES de mouettes suivent sur les mers les colonnes de harengs qu'elles dévalent aux pêcheurs. (A. Martin.) Des VOLÉES de pinsons, de charbonnets, de fauvettes, de rossignols, égayent les bois et les prairies. (A. Martin.)

Le soir, on voit dans les vallées
De noirs oiseaux de nuit qui s'en vont par volées.

V. HUGO.

— Par anal. Nombre de personnes qui vont ou se trouvent ensemble, ont le même état ou sont de même condition : *Une VOLÉE de jeunes gens*. *Une VOLÉE de jeunes écoliers*.

Au lieu de quatre amis qu'on attendait le soir, Quelquefois de fâcheux arrivent trois volées,
Qui du parc à l'instant assiègent les allées.

BOILEAU.

— Rang, qualité, élévation, mérite : *C'est une personne de la plus haute VOLÉE*; *de la première VOLÉE*. *Il ne doit pas traiter d'égal à égal avec lui, il n'est pas de sa VOLÉE*. (Acad.)

Tu veux donc faire prendre un air modeste et sage
Aux gens de ma volée, aux marquis de mon âge?

QUINAUT.

— Nombre de coups que l'on reçoit : *Donner une VOLÉE à quelqu'un*. *Recevoir une VOLÉE de coups de poing*, *de coups de bâton*, *une VOLÉE de bois vert*.

— Son d'une cloche mise en branle : *Les VOLÉES de la cloche de Nemours appelaient les habitants à la messe du dimanche*. (Balz.)

— Sonner à toute volée, à grande volée, Mettre les cloches tout à fait en branle.

— Pratiq. Nom que l'on donnait, avant la Révolution, à l'ensemble des avocats qui se faisaient inscrire en même temps sur le tableau : *Lorsqu'on était d'une même VOLÉE, on était en quelque sorte autorisé à user d'une familiarité commencée sur les bancs de l'école et du stage, quels que fussent les talents déployés et l'éclat d'une réputation acquise par la marche des années; mais cette familiarité, qui se traduisait par le tutoiement, était exclue du commerce que pouvaient avoir les jeunes avocats avec leurs anciens, d'une VOLÉE par conséquent bien antérieure à la leur*. (De Bast.)

— Artill. Décharge de plusieurs pièces qu'on tire en même temps : *La muraille fut abattue dès la première VOLÉE de canons, dès la première VOLÉE*.

J'entends des canons sourds les tonnantes volées,
Les clameurs aux clameurs mêlées,
Les chocs fréquents du fer, le bruit pressé des pas.

V. HUGO.

— Se dit quelquefois d'un seul coup de canon : *Il eut la tête emportée par une VOLÉE de canon*. (Acad.) — Partie d'une pièce comprise entre la bouche et le second renfort. — *Tirer à toute volée*, Combiner le tir de façon à lui faire produire les plus grands effets possibles.

— Jeux. A la paume et au ballon, *Jouer de volée*, *Prendre de volée*, à la volée, Pousser la balle, renvoyer la balle ou le ballon avant qu'il ait touché à terre. — *Avoir la volée homme*, la volée sûre, Etre fort adroit à prendre la balle de volée et à la placer. — *Donner de volée dans la grille, dans l'ais*, Donner dans la grille, dans l'ais, sans que la balle touche ni à terre ni au tambour. — *Prendre une balle*, *Prendre un coup entre bond et volée*, Prendre la balle dans le moment qu'elle s'élève après avoir touché à terre. — *Fig. Obtenir, attraper une grâce, une faveur tant de bond que de volée, entre bond et volée*, L'obtenir en saisissant une conjoncture heureuse. — *Faire une chose tant de bond que de volée*, La faire comme on peut, de façon ou d'autre.

— Chasse. *Volée d'assise*. Moment du soir où passent les bécasses. — Vieille loc.

— Archit. Partie d'un escalier comprise entre deux paliers successifs.

— P. et chauss. Partie qui se ferme ou se baisse dans un pont mobile, et qui surplombe quand ce pont est fermé ou baissé.

— Techn. Pièce de bois de traverse qui s'attache au timon d'un carrosse, d'un fourgon, d'un chariot, et à laquelle les chevaux sont attelés : *Un cheval de VOLÉE*. — Série de coups de mouton sur la tête d'un pieu, se succédant à de courts intervalles et suivis par un temps de repos. — Appareil formé de deux planches assemblées à angle droit, dont les mâgons se servent pour transporter du mortier. — Partie d'une grue sur laquelle est fixée la poulie qui reçoit le câble ou la chaîne. — *Banc de volée*, Banc de pierre à peine adhérent au banc situé en dessous et s'en détachant presque sans effort.

— Econ. rur. *Volée de mars*, *volée d'août*, Pigeons éclos en mars, en août.

— Hortic. Action de plusieurs hommes rangés de front qui battent un terrain dans toute sa longueur.

— Loc. adv. A la volée, Pendant le vol : *Tirer un oiseau à LA VOLÉE*. — En l'air, au passage : *Je lui jetai ma bourse, il la saisit à LA VOLÉE*. — En saisissant très-prestement l'occasion. *Il parle si vite qu'il faut saisir ses paroles à LA VOLÉE*. *Il est toujours en course, il faut le prendre à LA VOLÉE*. (Acad.) A la guerre, si vous ne saisissez pas l'occasion à LA VOLÉE, elle disparaît et ne revient plus. (Berthier.) — Inconsidérément : *Il fait toutes choses à LA VOLÉE*. *Il ne sait ce qu'il dit, il parle à LA VOLÉE*. (Acad.) *On ne doit rien faire à LA VOLÉE*. (J.-J. Rouss.) *Tout ce qui entre dans l'esprit à LA VOLÉE s'en va de même*. (Ch. Nod.)

Je ne dois pas ici rien faire à la volée.

MOLIÈRE.

— Anc. pratiq. *Juger une affaire à volée de bonnet*, La juger tout d'une voix et sans délibérer.

— Agric. *Semer à la volée*, Semer en jetant les graines, les semences par poignées sur la terre préparée pour les recevoir : *Le mode le plus généralement pratiqué pour répandre les semences est la semence à LA VOLÉE*. (M. de Dombasle.) *Le ray-grass prospère dans le même sol que le trèfle et la luzerne, et se sème à LA VOLÉE*. (Raspail.) *En France, les semences de blé se font à LA VOLÉE; en Angleterre, la méthode dominante est celle du semoir*. (Mich. Chev.)

— Techn. *Trempe à la volée*, Trempe de barres d'acier pièce à pièce, et non par paquets.

— Syn. *Volée, essor*, vol. V. ESSOR.

— Enceyl. Techn. Les deux planches dont se compose la volée des mâgons sont maintenues par quatre barres de bois. Deux de ces barres font saillie de 0m,40 à 0m,50 environ sur le sommet de l'angle droit; ces saillies sont taillées pour envelopper le cou de l'ouvrier, qui les met à califourchon sur ses épaules, et les bouts en sont arrondis en poignée pour qu'il puisse les tenir dans les mains quand il porte la volée. Pour remplir cette volée, dont on fait un si fréquent usage sur les chantiers de construction, le garçon la pose à une hauteur un peu inférieure à ses épaules, sur un chevalet destiné à cet usage.

Les volées des grues sont fixes ou variables, ou mieux mobiles; les volées fixes sont reliées à la colonne principale d'une manière invariable à l'aide d'un tirant et d'une contre-fiche rigides; les volées mobiles, que l'on applique avec tant de succès depuis quel temps aux grandes grues de construction, se composent d'une contre-fiche mobile à sa base autour d'un axe fixé à la colonne principale, et d'un palan remplaçant le tirant supérieur. Ce palan a une de ses extrémités attachée au sommet de la contre-fiche, et son autre extrémité au sommet de la colonne principale; la charge est appliquée en haut de la contre-fiche. Pour rendre cette volée mobile, on agit sur le palan, soit en tirant, soit en l'abandonnant au poids de la contre-fiche et de la charge; de cette façon, on peut prendre un fardeau en un point situé près de l'arbre de la grue, et le transporter en un autre point à 6 ou 8 mètres, sans qu'il soit nécessaire d'opérer un bardage et un transport sur rouleau ou à bras d'homme. Ces volées mobiles ont été employées avec avantage à la construction des grands hôtels de Marseille, ainsi qu'à celle du nouveau Vaudeville à Paris.

— P. et ch. Dans les ponts-levis, les ponts à bascule et les ponts tournants, les volées, placées en porte à faux, sur des tourillons ou des pivots, doivent être équilibrées par la culasse ou par un contre-poids, dont le moment par rapport à l'axe de rotation soit égal à celui de la volée par rapport à ce même axe. Lorsque le passage d'un fossé ou d'un canal excède 7 à 8 mètres, on donne aux ponts-levis, aux ponts à bascule et aux ponts tournants deux volées, que l'on fait appuyer l'une contre l'autre avec une inclinaison d'un plus 0m,01, pour éviter que la compression ne soit trop grande et ne fende ou n'écrase les poutres sous l'action de la charge.

VOLER v. n. ou intr. (vo-lé — du lat. *volare*, mot rattaché par Curtius à la racine

sânsrite *gal*, aller, se mouvoir). Se soutenir et se mouvoir en l'air par le moyen des ailes : *Un oiseau qui vole haut, qui vole bas, qui vole à tire-d'aile*. *Il s'est trouvé des hommes qui ont cherché l'art de VOLER, le secret de VOLER*. (Acad.) *Rousseau s'occupait d'une machine avec laquelle il comptait apprendre à VOLER*. (Grimm.) *Le vol est l'état naturel, je dirai presque l'état nécessaire de l'hirondelle : elle mange en volant, elle boit en volant, se baigne en volant, et quelquefois donne à manger à ses petits en volant*. (G. de Montbel.) *Un moucheron qui voltait sans son ordre était aux yeux de Napoléon un insecte révolté*. (Chateaub.) *Le chat-huant vole d'une aile silencieuse comme étouffée de ouate*. (Michelet.)

L'aigle vole au soleil, le vautour à la tombe.

V. HUGO.

L'oiseau vole à son nid, le cœur à ce qu'il aime.

C. OSTROWSKI.

— Par ext. Courir avec une grande vitesse, aller en toute hâte, s'élancer avec ardeur : *Ce cheval VOLÉ*. *Il ne court pas, il vole*. *VOLER au secours d'un ami*. *VOLER à l'ennemi, au combat, à la victoire*. — Etre porté, poussé avec une grande vitesse, avec une grande force d'impulsion : *Un char qui vole dans la carrière*. *Les flèches volaient*. *Le vent faisait voler les tuiles*. *Les nuées qui volent au-dessus de nous sont des espèces de mers suspendues pour arroser les terres*. (Fén.) *Les nouvelles font voler les armées comme des grues, et tomber les murailles comme des cartons*. (Montesq.)

Les feuilles que l'hiver entasse,
Sans savoir où le vent les chasse,
Volent en pâles tourbillons.

LAMARTINE.

— Etre porté de côté et d'autre : *Que la feuille imprimée vole sans être alourdie par le fisc, qu'importe!* (Th. Gaut.)

— Fig. S'écouler rapidement, en parlant du temps : *Le temps vole et m'emporte malgré moi*. (Mme de Sév.) — Se produire, se manifester, se réaliser promptement, agir rapidement, en parlant d'un agent, d'un effet quelconque : *J'écrirai jusqu'à demain; mes pensées, ma plume, mon encre, tout vole*. (Mme de Sév.)

Le lâche fuit en vain, la mort vole à sa suite,
C'est en la défiant que le brave l'évite.

VOLTAIRE.

— Se répandre, se propager avec rapidité : *Un nom qui vole de bouche en bouche*. *Haletons après une renommée qui ne volera pas à quelques lieues de notre tombeau!* (Chateaub.) — Se porter, s'élever, atteindre :
Et ne savez-vous pas que sur le mont sacré
Qui ne vole au sommet tombe au plus bas dégré?

BOILEAU.

— Se porter avec empressement :
Mon cœur pour le chercher volait loin devant moi.

RACINE.

Tout vole à la faveur, tout quitte la disgrâce.

GRESSER.

— Faire voler la tête de quelqu'un, La lui abattre d'un seul coup.

— Vouloir voler avant d'avoir des ailes, sans avoir d'ailes, Entreprendre quelque chose sans avoir les moyens nécessaires pour y réussir. — *Voler de ses propres ailes*, Agir par soi-même, sans le secours d'autrui.

— Entendre voler une mouche, Les mouches. Se dit pour indiquer un profond silence : *On entendrait voler une mouche*. *Il se fit un profond silence; on entendait voler les mouches*. (J. Sandeau.)

— Fauconn. Se livrer à la chasse au vol : *Le roi se promena le matin dans ses jardins et l'après-dînée alla voler dans la plaine de Vésinet*. (Dangeau.) — *Voler de poing en fort*, Se dit quand on jette les oiseaux de poing après le gibier. — *Voler d'amour*, Se dit des oiseaux qui volent en liberté, pour soutenir les chiens. — *Voler en rond*, *Voler en tournant* au-dessus de sa proie. — *Voler en long*, *Voler en droite ligne*. — *Voler en pointe*, Se dit quand l'oiseau va d'un vol rapide, soit en s'élevant, soit en s'abaissant. — *Voler en coupant*, Se dit quand l'oiseau de proie coupe le vent, vole perpendiculairement à la direction du vent.

— v. a. ou tr. Chasser, poursuivre, en parlant des oiseaux de proie : *Cet oiseau vole la pie, vole le héron, vole la perdrix*. (Acad.) — Lancer ses oiseaux de proie à la poursuite de : *Il se plait à voler la corneille, à voler le héron*. *Je volerais la pie cette après-dînée*. (Acad.)

— s. m. Action de voler : *Le VOLER naturel est celui qui s'exécute par l'assemblage et la structure des parties que la nature a destinées à cette action*. (Lav.)

VOLER v. a. ou tr. (vo-lé. — Pris dans le sens de dérober, ce mot semblerait, à première vue, avoir une autre étymologie que *voler*, se soutenir en l'air par le moyen des ailes. Cependant il n'y a aucun mot simple, en latin, en celtique, en grec, ni en allemand, d'où il soit possible de faire dériver *voler*, dans le sens de dérober. Or, comme nous avons observé que bien souvent un même mot latin, par un changement graduel de la prononciation, a produit deux mots français distincts, nous pourrions admettre ici un dé-

doublement semblable causé par un changement graduel de la signification. Nous ne pouvons, bien entendu, nous contenter de recourir à une supposition purement gratuite, ni supposer sans preuve qu'un larron a été appelé *voleur*, voleur, parce que, quand il est découvert, il s'envole, en quelque sorte, loin de ceux qui le poursuivent; mais nous savons qu'en vieux français *voleur* se dit *embler*, ce qui est le bas latin *imbulare*, qu'on rencontre, par exemple, dans la loi salique. Cet *imbulare* est le latin *involare*, qui se disait des oiseaux qui s'abattaient, des hommes et des femmes qui, dans leur colère, se jettent les uns sur les autres, des soldats qui fondent sur l'ennemi, des voleurs qui s'élancent pour saisir une chose qui ne leur appartient pas. Ce même mot *involare* est pris en italien dans le sens de dérober, et dans le dialecte florentin on le prononce *imbulare*, ce qui rappelle le français *embler*. C'est ce verbe *involare*, avec le sens de saisir, qui devint, par abréviation, le français *voleur*. *Voler* a donc signifié originairement, non pas s'envoler, mais voler, fondre sur. D'un autre côté, *voleur*, dérober, pourrait, à la rigueur, être envisagé comme dérivant directement de *voleur*, se mouvoir dans les airs; ce ne serait qu'une extension du terme de vénerie: *voleur* la corneille, le héron, etc., poursuivre en volant la corneille ou le héron, chercher à les saisir au vol. Mais ce ne sont là que des hypothèses fondées sur l'identité peut-être fortuite de deux mots. Si l'on préfère une explication historique, il y en a une que nous allons donner sous toutes réserves. Un juriconsulte donne en ces termes l'étymologie du mot *voleur*: « C'était, dit-il, à l'époque de la fauconnerie. Les marchands apportaient des faucons de tous les pays du monde, la Suède et la Norvège, l'île de Chypre et la Turquie, l'Espagne et le Maroc. Un faucon se payait quelquefois 400 écus, somme énorme pour ce temps-là. L'arrivée d'un marchand de faucons était une affaire dont on s'entretenait six mois à l'avance. On allait à sa rencontre, fort loin, pour choisir. On payait quelquefois sans marchander, d'autres fois on prenait sans payer. Certains amateurs de chasse attendaient les marchands sur la route et leur enlevaient leurs oiseaux. De là vient le mot *voleur* pour désigner ceux qui s'emparaient de la sorte des oiseaux de vol ». Prendre, s'approprier injustement: *VOLEUR* la bourse de quelqu'un. *VOLEUR* de l'argent. *VOLEUR* des hardes. *VOLEUR* les deniers de l'Etat. (Acad.) Il y a des gens qui cachent leur fortune comme s'ils l'AVAIENT VOLÉE. (A. d'Houdetot.)

On respecte un moulin, on vole une province.

ANDRIEU.

« S'emparer injustement du bien de : *Ce domestique a VOLÉ son maître. Quand les pères ne donnent rien aux enfants, les enfants les volent.* (Brueys.) Donner à qui nous menace, c'est nous laisser *VOLER*. (E. Alletz.) Le marchand qui *VOLÉ* l'acheteur est précisément aussi coupable que l'acheteur qui *VOLÉ* le marchand. (A. Kurr.)

— S'attribuer, s'approprier sans droit: *VOLER* un titre.

Et de quel droit, monsieur, me volez-vous mon nom ?

REGNARD.

— Fig. S'emparer par la ruse, par la fraude de : *VOLER le secret de quelqu'un est souvent pire que de lui voler sa bourse.* (Boitard.) « Emprunter et donner comme sien, en parlant des pensées, des termes d'un auteur: *VOLER un passage entier d'un auteur inconnu.*

— Absol. : *VOLER* sur les grands chemins. *VOLER avec effraction. On vole dans ce quartier, depuis quelques jours. C'est un homme qui VOLERAIT jusque sur l'autel.* (Acad.) Chez les Romains, l'esclave qui AVAIT VOLÉ était précipité de l'arche Tarpeienne. (Montaigne.) Le sauvage *VOLÉ* sans honte et sans remords, non parce qu'il est dépravé, mais parce qu'il est ingénu. (Proudh.)

— Fam. Ne l'avoir pas volé, Se dit de quelqu'un à qui il est arrivé, par sa faute, quelque chose de fâcheux : *Il est malheureux aujourd'hui, mais il ne l'a pas VOLÉ. S'il vous battait vous ne l'auriez pas VOLÉ.* « Se dit d'une personne à qui son enfant ressemble parfaitement : *Il ne faut pas demander si vous êtes son père; vous ne l'avez pas VOLÉ.*

— *Voler* quelqu'un, Ne pas lui procurer ce qu'on lui avait promis ou ce qu'il attendait : *Quelle mesquine illumination! L'administration nous a VOLÉS.*

— Prov. Qui vole un œuf vole un bœuf, Celui qui commet un vol de peu d'importance marque par là qu'il est capable d'en commettre un plus considérable.

Se voler v. pr. Etre volé, dérobé : *Il se vole beaucoup d'argent dans les voitures publiques.* « Etre dérobé, pris par fraude : *Il n'en se vole plus aisément que la renommée.* (Boiste.)

— Se priver, se dépouiller soi-même : *Le prodigue se vole lui-même.* (Boiste.)

— Prendre le bien les uns des autres : *Quand deux voleurs se volent, dit un proverbe, le diable en rit.*

— Syn. *Voler, dérober, escroquer.* V. DÉROBER.

VOLÉREAU s. m. (vo-le-ro — dimin. de

voleur). Fam. Petit voleur; voleur maladroit, inhabile :

Il faut se mesurer; la conséquence est nette; Mal prend aux voleureaux de faire les voleurs.

LA FONTAINE.

VOLERIE s. f. (vo-le-ri — rad. *voleur*, se mouvoir dans l'air). Chasse qui se fait avec les oiseaux de proie : *La plus curieuse des voleries est celle du héron, et le faucon qu'on y affaie doit être bien instruit à connaître le vif et à monter.* (Baudrillart.)

— *Haute volerie*, Celle qui se fait sur des oiseaux dont le vol est puissant, comme le héron, la grue, etc. « *Basse volerie*, Celle qui se fait sur des quadrupèdes ou des oiseaux dont le vol n'est pas bien puissant, comme le lièvre, la perdrix, etc.

VOLERIE s. f. (vo-le-ri — rad. *voleur*, dérober). Fam. Suite de vols, pillerie. C'est une vraie *VOLERIE*, une grande *VOLERIE*. Il s'est enrichi par ses *VOLERIES*. (Acad.)

C'est ainsi que toute la vie N'est qu'un cercle de *voleur*

LAMOTTE.

VOLERO, plébéien romain, élu tribun du peuple l'an 472 av. J.-C., comme récompense de sa courageuse résistance à des actes arbitraires des consuls. C'était un homme de la dernière classe du peuple, *ab infima plebe*, inculte et peu préparé à remplir cette fonction; mais il avait une grande énergie et un dévouement éprouvé à la cause populaire. Il proposa une loi qui donnait à des pomices par tribus, dans lesquels les votes se comptaient par tête, l'élection des tribuns et des édiles; cette forme était aux patriciens les moyens d'influencer par leurs clients le choix de ces magistrats. Pendant un an, malgré les menaces, Volero poursuivit l'accomplissement de son projet. L'année suivante, il fut élu de nouveau avec Lætorius, et le sénat lui opposa un consul de cette dure et impitoyable famille Claudia, dont tous les membres se sont héréditairement signalés par leur violent mépris envers la plèbe. Les débats furent longs et orageux dans le Forum, et le jour du vote fut un combat; cependant, malgré les menées des nobles, malgré les déclamations véhémentes d'Appius Claudius, le peuple vota cette loi importante qui garantissait la sincérité des élections tribunitiennes.

VOLET s. m. (vo-lé — Ce mot signifie sans doute proprement aile, instrument pour voler. Les volets seraient ainsi envisagés comme des ailes ou des battants de fenêtre. Comparez le mot *VOLANT* s. m.). Constr. Panneau de menuiserie qui sert à garantir en dedans les châssis d'une fenêtre, et qui s'ouvre ou se ferme à volonté : *Le volet d'une fenêtre. Fermer les volets. Ouvrir les volets.* (Acad.) Voltaire vint un soir demander asile à la duchesse du Maine, qui le cacha dans un appartement écarté, où les volets restaient fermés tout le jour. (Ste-Beuve.)

Des filous effrontés, d'un coup de pistolet, Ebranlent ma fenêtre et percent mon volet.

BOILEAU.

« Se dit abusivement pour *CONTRÉVENT* : *Fermer les volets extérieurs. Un silence solennel permettait d'entendre les sifflements sourds d'une pluie de neige qui fouettait sur les volets.* (Balz.) « Chacun des panneaux dont on garnit extérieurement, pendant la nuit, le vitrage d'une boutique. « *Volet de brisure ou Volet brisé*, Celui qui s'ouvre en deux ou plusieurs parties, pouvant se replier les uns sur les autres. « *Volet de parement*, Celui qui est tout d'une pièce.

— Par anal. Panneau ayant la forme d'un volet de croisée et servant à couvrir un objet quelconque : *Les volets d'un triptyque.*

— Blas. Nom donné aux lambrequins qui sont en forme de lanières flottant au vent. « Nom donné anciennement aux tourteaux de sinople.

— Liturg. Morceau de carton garni d'une étoffe précieuse, qui sert à couvrir le calice sous le voile.

— Mar. Petite boussole portative dont on se sert dans les canots et chaloupes, pour de petites courses accidentelles. « *Volet de sabord*, Syn. de MANTELET.

— Pêche. Nom donné à des gaules menues et pliantes, sur lesquelles les pêcheurs montent le filet de leur boteux ou grande truble.

— Techn. Chacune des ailettes d'une roue hydraulique.

— Econ. rur. Pigeonnier, lieu où l'on abrite des pigeons, et dont l'ouverture se ferme par un petit ais : *Il avait autrefois un colombier à pied, mais il n'a plus qu'un petit volet.* (Acad.) « Ais qui ferme le pigeonnier.

« Ais que l'on met horizontalement à l'entrée du pigeonnier, et sur lequel se posent les pigeons.

— Econ. domest. Tablette, petit ais rond, sur lequel on trie des choses menues, comme des graines, des pois, des lentilles, etc. « Fam. *Trier sur le volet*, Choisir avec soin entre plusieurs choses, plusieurs personnes : *Il n'a que des livres TRIÉS sur le volet. Il ne fréquente que des personnes TRIÉS sur le volet.* (Acad.) Cette complexion difficile me rend délicat à la pratique des hommes; il me les faut TRIER sur le volet. (Montaigne.)

— Entom. Nom donné à deux des trois pièces dont se compose le masque des larves de libellules.

— Bot. *Volet des étangs*, Nom vulgaire du nénufar.

— Encycl. Constr. Les volets se composent de un, de deux ou de plusieurs battants, de traverses, de panneaux et de frises. Le nombre des battants varie en raison de la largeur du châssis qu'ils doivent couvrir et de la profondeur des embrasements. Les vantaux des volets se font à rainure et languette ou simplement à feuillure, et on les suspend avec des fiches à nœuds sur l'arête ou avec des pivots. En général, on donne aux feuilles des volets qui portent les fiches depuis 0m,054 jusqu'à 0m,068 de largeur, plus les feuillures et la moulure, et 0m,006 et même 0m,013 de moins à celles des rives; les feuilles de brisure doivent avoir ensemble 0m,08 à 0m,10 de largeur et 0m,03 à 0m,035 d'épaisseur. Les traverses des volets, placées en haut, en bas et au milieu, doivent avoir 0m,067 à 0m,08 de champ, plus la largeur des moulures et des feuillures. Leurs assemblages sont toujours placés derrière la rainure et ont une épaisseur égale aux 2/7 de celle des volets. Les volets formés d'un plus ou moins grand nombre de vantaux étroits, réunis les uns aux autres par des charnières et pouvant se plier et se déplier de la même manière que les paravents, sont connus sous le nom de *volets brisés*. Les progrès rapides que l'on a faits dans ces derniers temps dans la fabrication du fer et de la tôle, ainsi que dans la construction des ouvrages métalliques, ont amené les architectes à remplacer dans un grand nombre d'édifices les volets en menuiserie, dont l'aspect était lourd, par des volets en tôle unie ou ornée, présentant non-seulement une plus grande légèreté, mais encore une fermeture plus hermétique et plus à l'abri des coups de main. La facilité avec laquelle on peut les établir en lames étroites et minces permet de les employer dans les embrasements les plus petits, sans être obligé de pratiquer des niches pour les loger, comme cela est nécessaire avec les volets en bois. Des volets en métal de quatre à cinq feuilles ne demandant pas plus de 0m,02 à 0m,03 lorsqu'ils sont pliés, il en résulte qu'on peut parfaitement les loger dans l'épaisseur du montant vertical du châssis dormant des fenêtres, lequel a, comme on le sait, 0m,04 à 0m,05 de largeur. La variété des systèmes de volets métalliques est tellement grande aujourd'hui qu'il serait trop long de les énumérer, ce genre de construction comprenant, en général, toutes les fermetures en tôle pleine, depuis le simple contrevent en tôle à un seul battant jusqu'aux volets à coulisse des magasins et des boutiques, qui se manœuvrent à l'aide de petits appareils de mécanique et qui ont été appliqués pour la première fois par M. Maillard, de Paris.

VOLETER v. n. ou intr. (vo-le-té — rad. *voleur*). Double le t devant un e muet : *Je volete nous volerons*. Voler çà et là de petites distances, comme font les petits oiseaux qui n'ont pas la force de voler longtemps, ou comme les insectes : *Le papillon ne cesse de voleter autour de la chandelle.* (Acad.) *Lorsque les ailes des cigognes commencent à croître, elles s'exercent à voleter au-dessus du nid.* (Buff.)

Tout autour oiseaux voletaient Et si très-doucement chantaient, Qu'il n'est cœur qui n'en fût joyeux.

A. CHARTIER.

— Etre agité par le vent : *Leurs cheveux voletaient au vent en petites mèches mutines.* (A. Delvaux.)

— Fig. S'essayer, s'évertuer sans atteindre une grande élévation : *Nous sommes de jolis oiseaux à qui on a rogné les ailes; nous voletons, nous ne volons pas.* (Volt.)

— Syn. *voleur, voltiger*. *Voleter* est un diminutif de *voleur*; il signifie voler à peine, s'essayer à voler, faire de petites volées interrompues à chaque instant par l'impuissance de voler longtemps. *Voltiger* présente aussi l'action de voler comme fréquemment interrompue, mais c'est moins par l'impuissance d'aller plus loin que par l'inconstance, le besoin de changer de direction. De plus, *voleter* est d'un emploi très-rare et familier. *Voltiger* peut seul être pris au figuré pour exprimer l'idée même de l'inconstance.

VOLETTE s. f. (vo-lè-te — rad. *voleur*). Techn. Petite claie sur laquelle on épluche la laine.

— Econ. rur. Claie en osier sur laquelle on fait égoutter les fromages.

— s. f. pl. Rang de cordelettes dont on borde le réseau qui couvre un cheval et qui éloignent les mouches par leur mouvement.

VOLEUR s. m. (vo-leur — rad. *voleur*, se mouvoir dans l'air). Faucon. Oiseau de chasse considéré au point de vue des qualités de son vol : *Un beau voleur. Un excellent voleur.*

VOLEUR, EUSE s. (vo-leur, eu-ze — rad. *voleur*). Personne qui a volé ou qui vole habituellement : *Les voleurs de grands chemins. Des voleurs de nuit. Un voleur domestique. Crier au voleur. Arrêter le voleur. C'est une voleuse. Une bande de voleurs. Au voleur! à l'assassin! Je suis perdu, on m'a coupé la gorge, on m'a dérobé mon argent.* (Mol.) *Quand le voleur était surpris avec la chose volée, cela était appelé chez les Romains vol manifeste.* (Montesqu.) *Emprunteur ou voleur,*

c'est à peu près la même chose quand on n'a rien. (J.-J. Rouss.) *Sous la féodalité, on arrachait les yeux aux voleurs d'église et aux faux monnayeurs.* (Chateaub.) *Le mépris des riches pour les pauvres fait plus de voleurs que le besoin.* (A. Guyard.) *Le nom de propriétaire fut d'abord synonyme de brigand et voleur.* (Proudh.) *Ailleurs les voleurs forment une bande; à Madrid, c'est une corporation.* (V. Hugo.)

Les grands et les petits voleurs, Sans huisseries et sans procureurs, Ne peuvent compliquer ni traher leur affaire. D'HOUSTIER.

— Personne qui se fait donner, qui exige, qui demande au delà de ce qui est juste et convenable : *Les marchands qui prennent des bénéfices de 50 pour 100 sont des voleurs bien autrement redoutables que ceux qui vidant nos poches dans l'omnibus.*

— Par ext. Personne qui nous prive de ce qui nous serait utile : *Le médisant est un voleur; celui qui l'écoute est receleur.* (Boss.)

Votre œil, en tapinois, me dérobe mon cœur. Au voleur! au voleur! au voleur! au voleur!

MOLIÈRE.

— Fam. *Voleur de meutes de moulin*, Honnête homme accusé d'une mauvaise action dont il est tout à fait incapable. « *Etre fait comme un voleur*, Avoir ses vêtements en désordre ou en très-mauvais état.

— Prov. *Les grands voleurs perdent les petits*, Les puissants punissent, chez les pauvres, certaines fautes qu'ils commettent eux-mêmes.

— Adjectif. Qui vole, qui a l'habitude de commettre des vols : *Le sauvage est voleur, cruel, dissolu, mais il l'est autrement que nous.* (J. de Maistre.) *Le gamin de Paris est vagabond d'habitude et voleur par occasion.* (L. Faucher.)

— Syn. *Voleur, escroc, filou, etc.* V. ESCROC.

— Encycl. V. VOL.

Voleurs et volés, par Léon Paillet, avocat (1855, in-16). Ce livre, écrit par un homme que sa profession avait mis à même de bien connaître, est une sorte de manuel préventif contre les voleurs. Au moment de l'Exposition de 1855, M. Léon Paillet crut devoir mettre les étrangers à couvert des malices des grinchins de la capitale et, pour ce, dévoila tous leurs trucs. Pas une des variétés du genre n'est oubliée dans ce musée de la grande et de la petite filibuste. Le papillonneur y figure à côté du bonjourneur, non loin du voleur au poivrier. Chaque grade de cette cour des miracles a son représentant, même l'ignoble serinette qui vous accusera de propositions immorales en pleine rue, espérant que vous lâcherez un louis plutôt que d'avoir une affaire avec la police. Tous ces différents types sont spirituellement dessinés et le plus souvent le portrait est accompagné d'anecdotes explicatives amusantes. Voulez-vous savoir, par exemple, ce que c'est que le rat. Il n'est ici question ni du rongeur, qui habite sous le plancher, ni de celui qui figure sur les planches de l'Opéra; le rat est un maigre et petit voyou qu'on introduit dans une caisse chez un négociant et qui, la nuit venue, sortant de sa boîte à surprise, ouvrira la porte à ses honorables associés. « Sous la Restauration, raconte M. Paillet, un rat, nommé Charles, dit le Mouchie, fut ainsi caché chez un épicer absent pour quelques jours. La nuit arrivée, il ouvrit à ses complices et entra dans la chambre de l'épicière : « Charles, dit une voix mielleuse, le vilain avaré n'est pas là, voici la montre que je t'ai promise. » Le Mouchie tend la main et prend.... mais il est pris en même temps par une robuste poignée, celle du vrai Charles. C'était le garçon épicer. Ce ne fut que par le procès que l'épicer apprit toute l'étendue de la collaboration que lui prêtait son garçon. »

Le volume se termine par un recueil de bons conseils qu'un voleur repentant a laissés à la société. Ils se distinguent par une certaine originalité, témoin celui-ci : « Quand vous louerez dans une maison, tâchez que le portier soit portier, et non savetier ou tailleur en vieux. » Fin comme un juge d'instruction, ce vieux voleur!

Voleur (Lé), journal, ou plutôt recueil hebdomadaire, fondé par M. Emile de Girardin pour la reproduction des morceaux de littérature, de sciences, etc. L'idée était ingénieuse, le titre original; la spéculation fut heureuse et commença la fortune du célèbre publiciste. Le *Voleur* eut un immense succès, mais attira quelques procès de propriété littéraire à son éditeur. Commencé le 5 avril 1833, ce recueil, après avoir passé par plusieurs mains, est devenu aujourd'hui le *Voleur illustré*. Il est dirigé avec beaucoup d'habileté par M. Balathier-Brugelonne.

Voleur, Iconogr. Pieter van Laar, que les Italiens avaient surnommé le *Bamboche* et dont les compositions familières ou bambochades obtinrent un grand succès en Italie, est un des premiers peintres qui aient mis en scène des voleurs; il a représenté souvent des voyageurs attaqués dans des bois ou sur des routes solitaires et il a traité ce genre de sujets avec beaucoup de vivacité et d'esprit. Un de ses tableaux a été payé 300 livres à la vente La Roque, en 1745. En Italie, Pieter van Laar eut de nombreux imitateurs; mais

aucun n'égala son compatriote Philippe Wouwerin, de qui le musée du Belvédère, à Vienne, possède une *Attaque de voleurs* qui est un véritable chef-d'œuvre. Sur une route qui traverse une contrée sauvage, des brigands arrêtent des voyageurs; deux se précipitent au-devant d'une grande carriole couverte, au fond de laquelle une femme éperdue joint les mains; un troisième fait feu sur le conducteur de la voiture, qui fouette son cheval à tour de bras; deux autres bandits à cheval, comme le précédent, cherchent à arrêter un marchand qui tire par la bride son propre cheval chargé de ballots. Sur la gauche, un voyageur se sauve en emportant un paquet sur son dos; au sommet du coteau, deux voleurs arrêtent un cavalier. Cette composition a été gravée par J. Passini et par Réveil. Le musée de Bordeaux a deux petits tableaux de Nicolas Boudewyns représentant des *Voleurs attaquant un village* et des *Voleurs mis en déroute*. Dans la même galerie est un tableau de l'Italien M.-A. Cerquozzi, qui représente une *Embuscade de voleurs*. Joseph Goupy a gravé une scène de *Voleurs*, d'après Salvator Rosa, qui vécut pendant quelque temps au milieu d'une troupe de brigands des Abruzzes et fut, par conséquent, en état de peindre d'après nature ces héros de grande route.

Loutherbourg a exposé au Salon de 1765 deux tableaux intitulés : *Voleurs attaquant des voyageurs dans une gorge de montagnes* et *Voleurs pris et conduits par des cavaliers*. « Il n'y a rien à ajouter à ces titres, dit Diderot; ils disent tout. Les petites figures qui composent les sujets sont on ne saurait plus joliment, plus spirituellement faites; les montagnes qui s'élevaient des deux côtés, traitées à merveille et de la plus forte couleur, et les ciels charmants de couleur et d'effet. » John Hall a gravé d'après J. Hamilton Mortimer, en 1780, des *Voleurs jouant aux dés* et des *Voleurs dans un marché*. J.-L. Demarne a peint une *Scène de voleurs* (Salon de 1800), F. Biard, des *Voleurs espagnols* (pour la galerie de la duchesse de Berry); Grenier, les *Petits voleurs de bois arrêtés par un garde-chasse* (gravé par Jazet); Ed. Girardet, le *Petit voleur de pommes* (lithogr. par Cl. Régnier et J. Bettanier); Octave Tassaert, les *Voleurs volés* (Salon de 1843); A. Leleux, les *Voleurs et l'âne*; S. Robert, des *Voleurs endormis* (gravé par Michens, 1850); Alfred Hodencq, le *Supplice des voleurs au Maroc* (Salon de 1867); Otto von Thoren, des *Voleurs de bœufs* et des *Voleurs de chevaux en Hongrie* (Salon de 1865); Eugène Fromentin, des *Voleurs de nuit dans le Sahara algérien* (Salon de 1865), etc. Ce dernier tableau, qui a reparu à l'Exposition universelle de 1867 et qui a été acquis par l'Etat, représente des Arabes rampant à travers des terrains couverts d'alfa et venant dérober des chevaux; l'un d'eux coupe les entraves d'un magnifique cheval blanc qui prend peur; dans le lointain brillent des feux de tentes; le ciel est parsemé d'étoiles.

VOLFUS (Jean-Baptiste), prêtre français, né à Dijon en 1734, mort en 1822. Entré chez les jésuites, il devint, après la suppression de leur ordre, professeur d'éloquence au collège de sa ville natale, embrassa avec enthousiasme les idées de la Révolution et prêta serment à la constitution. En 1791, il fut élu évêque constitutionnel de la Côte-d'Or et remplit ces fonctions jusqu'en 1801, époque à laquelle il donna sa démission. Il vécut dès lors dans la retraite. On a de lui : *Discours prononcé, le 18 mai 1790, à la cérémonie du serment fédératif* (Dijon, 1790); *Rhétorique française* (1810, 3e éd.).

VOLGA, ancien *Rha*, fleuve de la Russie d'Europe. Il prend sa source vers 57° de lat. N. et 30° de longit. E., dans un petit lac de la partie occidentale du gouvernement de Tver, district d'Ostachkov, et coule d'abord à l'E., en arrosant les gouvernements de Tver, Iaroslavl, Kostroma, Nijni-Novgorod et Kazan; parvenu à la ville de ce nom, il tourne au S. et conserve cette direction à travers les gouvernements de Simbirsk, de Saratov et d'Astrakhan. C'est sur le territoire de ce dernier qu'il se jette dans le N.-O. de la mer Caspienne, par soixante-dix branches formant d'innombrables îles. Son cours est d'environ 3,800 kilom.; il arrose plusieurs régions fertiles et de belles forêts en orient les rives dans quelques parties. Il baigne les villes de Tver, Ongitch, Iaroslavl, Kostroma, Balakhna, Nijni-Novgorod, Kostomoniensk, Tchéboksar, Kazan, Simbirsk, Sizran, Saratov, Tzaritzin et Astrakhan, située sur une île près de la mer Caspienne. Les principaux affluents du Volga sont : à droite, l'Oka, la Soura, le Terechka, la Sarpa, et à gauche, la Tvertza, la Medviditza, la Mologa, le Cheksme, la Kostroma, l'Ounja, la Vetlonga, le Kama, le Tchereimchan, la Samara, l'Elan-Tchagra, les deux Irghiz, le Krouslan. Le bassin de ce fleuve a 1,750 kilom. du N.-O. au S.-E. et à peu près autant du N.-N.-E. au S.-S.-O.; il est limité à l'E. par les monts Oural et Obouchev-Siert, du côté des bassins de l'Oïbi et de l'Oural, au N. et au N.-O. par de faibles hauteurs qui font partie de la grande arête européenne, et qui le séparent des bassins de la Petchora, de la Dwina septentrionale, de la Nèva et de la Dwina méridionale. On remarque parmi ces hauteurs les monts Valdai et Volkouski; à

l'O. et au S.-O., le bassin du Volga est borné, du côté du Dniéper et du Don, tributaires de la mer Noire, par des collines auxquelles on donne, dans une assez grande étendue, le nom de montagnes du Volga. Différents canaux, qui relient ses affluents à ceux de la Nèva, établissent une ligne de communication entre la mer Caspienne et la mer Baltique. Au moyen d'autres canaux, le Volga communique par la Dwina avec la mer Blanche et par le Don avec la mer Noire. En hiver, tout le fleuve se couvre de glace; mais, en raison de la diversité des climats qu'il parcourt, du 57° au 46° de latitude septentrionale, l'arrivée et la durée de la saison des glaces varie beaucoup. Chaque année, sans exception, la débâcle est très-forte, et parfois elle cause sur certains points de grandes dévastations. La navigation importante du fleuve commence à Tver; cette navigation est facile et sûre, car le cours du Volga est calme et régulier, et aucune cataracte ne s'y rencontre; malheureusement sa profondeur diminue graduellement. Au commencement du XVIII^e siècle, les vaisseaux à sel de la Sibirie pouvaient encore se charger de 150,000 pounds de cette matière; aujourd'hui ils ne peuvent en prendre plus de 90,000. Plus de 5,000 barques chargées descendent annuellement le Volga. Il n'est navigable que deux cents jours de l'année. De toutes les pêcheries exploitées sur les lacs et dans les fleuves de l'Europe, les pêcheries du Volga sont, sans contredit, les plus importantes. Mais la pêche principale, la seule qui soit l'objet de grandes spéculations, c'est celle de l'esturgeon; on en prend de plusieurs espèces qui, en russe, sont connues sous les dénominations suivantes : le *biéluga*, l'*acétra*, le *séurga* et le *startet*, qui est le plus délicat et le plus recherché. Au fur et à mesure que le poisson sort de l'eau, on le dépèce, on en extrait le frai et on le sale.

VOLGER (Guillaume-Frédéric), pédagogue allemand, né à Netze, près de Lünebourg, en 1794. Il était destiné à l'état ecclésiastique, mais il renonça à l'étude de la théologie pour se livrer à celle des sciences naturelles, de la géographie et de l'histoire, entra, en 1815, comme professeur au Johanneum de Lünebourg, devint successivement sous-directeur (1819), puis directeur (1830) de cette école, conservateur de la bibliothèque (1839), et, depuis 1844, directeur de l'École des arts et métiers de la même ville. Il a pris sa retraite en 1867. On a de lui un grand nombre d'ouvrages très-estimés pour l'enseignement élémentaire de l'histoire et de la géographie. Son *Manuel de géographie* (Hanovre, 1846-1847, 2 vol., 3e éd.), a longtemps joui d'un grand crédit en Allemagne. Outre plusieurs autres *Guides* et *Manuels*, nous citerons encore de lui : *Manuel d'histoire* (Hanovre, 1835, 2 vol.); *Tableaux historiques pour l'enseignement scolaire et l'enseignement privé* (Lünebourg, 1847-1854, 3 parties); *Recueil des archives de la ville de Lünebourg* (Lünebourg, 1865 et ann. suiv.) et diverses monographies sur l'histoire de la même ville.

VOLGER (Georges-Henri-Othon), minéralogiste allemand, fils du précédent, né à Lünebourg en 1822. Il étudia les sciences naturelles à l'université de Göttingue, s'y fit recevoir, en 1847, agrégé de minéralogie, de géologie et de paléontologie, et devint, deux ans plus tard, professeur d'histoire naturelle au couvent de Muri, dans le canton d'Argovie. En 1851, il fut appelé à une chaire analogue à l'école cantonale de Zurich, puis obtint le titre d'agréé à l'université de cette ville. En 1856, il fut nommé professeur de minéralogie et de géologie au musée de Senckenberg, à Francfort-sur-le-Mein, et occupa cette chaire jusqu'en 1860, époque à laquelle il donna sa démission. L'année précédente, il avait fondé le *Grand chapitre (Hochstift) libre allemand pour les sciences, les arts et la civilisation universelle*, dont il est demeuré le directeur et où il fait des cours libres sur la géologie et la minéralogie. Il est, en outre, propriétaire de plusieurs mines et a fait construire, de 1865 à 1868, à ses risques et périls, les fontaines destinées à approvisionner d'eau la ville de Francfort. Outre plusieurs manuels d'histoire naturelle et des monographies sur différents minéraux, on a de lui : *Documents pour la connaissance géologique de la vallée de l'Allemagne du Nord* (Göttingue, 1846); *Études sur l'histoire de la formation des minéraux* (Zurich, 1854); *Histoire de la formation des minéraux de la famille des talcs* (Zurich, 1855); *la Terre et l'éternité* (Francfort, 1857); *la Cristallographie* (Stuttgart, 1855); *Recherches sur les phénomènes des tremblements de terre en Suisse* (Gotha, 1857-1858, 3 vol.); *la Formation houillère de la Saaxe* (Gotha, 1860); *la Montagne de sel gemme de Lünebourg* (Francfort, 1865), etc.

VOLGSK, ville de la Russie d'Europe, dans le gouvernement d'El et à 137 kilom. N.-E. de Saratov, ch.-l. du district de son nom, sur la rive droite du Volga; 15,000 hab. Industrie assez active. Entrepôt des produits agricoles du territoire du district. Navigation importante sur le Volga.

VOLHYNIE (GOVERNEMENT DE), division administrative de la Russie d'Europe, dans l'ancienne Pologne, entre les gouvernements

de Grodno et de Minsk au N., de Kiev à l'E., de Podolie au S., la Galicie autrichienne au S.-O. et le gouvernement de Lublin à l'E., dont il est séparé par le Boug. Il mesure 405 kilom. de longueur de l'E. à l'O. et 270 kilom. de largeur du N. au S.; 78,200 kilom. carrés de superficie; 1,550,000 hab. Chef-lieu, Jitomir. Le gouvernement de Volhynie présente un pays généralement plat, sillonné à l'O. par quelques collines qui font partie de la grande arête européenne séparant le versant de la Baltique de celui de la mer Noire. Les principales rivières qui l'arrosent sont : le Boug, qui forme sa limite occidentale, le Pétère, le Horyn, le Sloutch, le Sty et le Pripet. Au N., une bande du territoire est couverte par les marais de Pinsk. Les principales richesses minérales consistent en fer, kaolin, salpêtre, pyrite, gres et lignite. C'est un des pays les plus chauds qu'en Podolie et les fruits y mûrissent deux ou trois semaines plus tard. On y récolte surtout du blé, du chanvre, du lin, et on y élève beaucoup de bestiaux et d'abeilles; on y compte 250,000 chevaux, 621,600 bêtes à cornes, 1 million de moutons ordinaires, dont 400,000 mérinos, 400,000 porcs et 25,000 chèvres. L'industrie locale a surtout pour objet la fabrication des toiles, de la potasse, la préparation des cuirs et la confection de quelques ustensiles en fer. Au point de vue administratif, il se divise en douze districts, qui portent les noms de leurs chefs-lieux.

VOLHYNIEN, **IENNE** s. et adj. (vo-li-ni-ain, i-è-ne). Géogr. Habitant de la Volhynie, qui appartient à ce pays ou à ses habitants : *Les Volhyniens. La population volhynienne*.

VOLIÈRE s. f. (vo-li-ère — rad. vol). Lieu ordinairement fermé de fils d'archal, où l'on élève des oiseaux; grande cage ayant la même destination : *Les volières du Jardin des plantes. Construire une volière dans son jardin. Il a une volière dans sa chambre*. (Acad.) *Il faut que la volière soit pourvue de vases destinés à contenir la boisson et la nourriture*. (Parmentier.)

— Econ. rur. Réduit où l'on élève des pigeons : *Les pigeons de volière sont les plus délicats*. (Acad.) *Un couple de pigeons est suffisant pour peupler une volière*. (Guizot.)

— Encycl. Les anciens employaient un luxe prodigieux dans la construction de leurs volières. Nous allons rapporter ce que Varro nous apprend à ce sujet dans le troisième livre de son ouvrage intitulé : *De re rustica* : « Nos ancêtres, dit-il, ne connaissaient d'autre volaille que des poulets et des pigeons, et ils n'avaient point de volières. Les poules et les poulets se promenaient dans la basse-cour, où on les engraisait. Quant aux pigeons, on les enfermait dans les greniers ou dans des étages élevés au-dessus de la villa. Aujourd'hui, on se sert de volières auxquelles on donne le nom d'*ornithon* et qui sont souvent plus grandes et plus spacieuses que des maisons de campagne. C'est là qu'on élève et qu'on nourrit des grives et d'autres oiseaux. »

Varro distingue deux sortes de volières : la *volière utile*, contenant des oiseaux de table, et la *volière d'agrément*, contenant des oiseaux au brillant plumage ou au chant harmonieux.

La *volière utile* avait la forme d'un carré long et elle était assez spacieuse pour renfermer plusieurs milliers de grives, de cailles, de merles, d'ortolans, etc. L'intérieur en était sombre, la porte peu élevée, les fenêtres rares pour ôter aux captifs la vue de la plaine et des oiseaux libres du dehors, ce qui, en leur inspirant le désir de jouir de leur liberté, aurait pu les empêcher d'engraisser. Les murs étaient revêtus d'un enduit très-lisse, pour fermer tout accès, dans l'intérieur, aux animaux nuisibles. De nombreux bâtons fixés aux murs servaient de perchoirs. A côté de cette volière s'en trouvait une autre plus petite, servant à enfermer les oiseaux morts, afin que le gardien pût rendre compte des oiseaux qui lui étaient confiés. Les volières d'agrément étaient de jolis pavillons, au milieu desquels se trouvait ordinairement une enceinte en filets renfermant des oiseaux.

Lénius Strabo fut, dit-on, le premier qui construisit de ces volières; Lucullus l'imita en augmentant l'étendue du filet. Enfin, Varro fit construire, dans sa campagne, une belle et grande volière dont il nous a laissé une description.

De nos jours, les volières sont moins luxueuses. Elles se composent d'une enceinte entourée de grillages et où l'on enferme des pigeons, des faisans, des perdrix, etc.

La position d'une volière doit être au levant ou au midi. On l'éloigne du fumier, des eaux croupissantes, des lieux de passage où il se fait du bruit.

Le grillage est en fil de fer ou en bois, et on lui donne toutes les formes et toutes les grandeurs.

Il y a de l'avantage à accoler les volières à un mur et à les couvrir en partie d'un toit, qui sert d'abri aux oiseaux. On y fait quelquefois passer un filet d'eau courante.

Le sol d'une volière doit être entretenu dans un état permanent de propreté; c'est pour cela qu'il est sablé la plupart du temps. On peut établir une volière très-commode

et très-économique, si l'on a à sa disposition une chambre ou même un simple cabinet suffisamment aéré et éclairé; on peut y laisser les oiseaux vivre en toute liberté, pourvu qu'on ait eu le soin de fermer les fenêtres par un grillage en fil de fer. Il est bon d'y mettre quelques arbustes, dont la vue égaye les oiseaux et contribue ainsi à les maintenir en bonne santé. Dans le cas où l'on ne pourrait disposer d'une chambre entière, on peut faire entourer d'un treillage en fer la fenêtre, ou même simplement un des côtés de celle-ci, à telle hauteur et largeur qu'on désire; on y adapte un fond en bois, et on laisse une porte au treillage; on peut même laisser dans la partie supérieure une ouverture, à laquelle on adapte une petite cage ouverte, où les oiseaux peuvent passer la nuit ou se retirer quand il leur plaît. Les habitants de cette petite volière s'y trouvent très-bien, surtout si l'on y place des arbrisseaux à feuilles persistantes, dont les branches leur servent pour se poser.

En général, on ne doit avoir dans une volière que des espèces granivores, les oiseaux exclusivement carnivores étant méchants pour les autres. Parmi les habitudes intéressantes de certains hôtes d'une volière qui excitent l'attention des amateurs, dit F. Prévost, se trouve la manie d'entrelacer des fils entre les barreaux de la cage : le bec-de-corail, le cap-more, le troupiale commandeur, l'ignicolore ne laisseront pas un bout de fil que l'on attachera à un barreau sans le prendre avec le bec, former des nœuds avec leurs pattes et l'entrelacer. En plaçant quantité de fils de soie ou de laine de différentes couleurs, ils formeront très-artistiquement une espèce de tapisserie qui pourra couvrir la cage; et, comme ces oiseaux travaillent ainsi à toute époque de l'année et sans être apprêtés, on ne peut attribuer au désir de faire un nid l'instinct qui les porte à tisser ainsi leur cage. Quand un oiseau est occupé avec le fil, il ne laisse pas approcher les autres.

Les grandes volières rurales et de produit sont surtout consacrées à l'élevage des pigeons dits de volière; mais on peut aussi les utiliser pour d'autres. Elles doivent être pourvues de nids, dont la nature et la forme varient suivant les circonstances locales, ainsi que de vases destinés à recevoir la boisson et la nourriture. Les premiers consistent en vases de grès à long col, renversés dans un vaisseau de terre fait exprès; les seconds, en une sorte de trémie qu'on divise quelquefois en plusieurs compartiments, pour y mettre diverses espèces de grains.

VOLIGE s. f. (vo-li-je). Techn. Planche mince de bois de sapin ou d'autre bois blanc.

— Adjectif. *Lattes voliges*. Celles qui portent les ardoises.

VOLIGEAGE s. m. (vo-li-je-aj — rad. voliger). Techn. Action de voliger; résultat de cette action : *Le voligeage d'un toit. Un voligeage bien fait*.

VOLIGER v. a. ou tr. (vo-li-jé rad. volige). Prend un e après le y devant a et o : *Il volige; nous voligeons*. Techn. Garnir de voliges : *Voliger un toit*.

VOLIS s. f. (vo-li — rad. voler). Sylvic. Cime d'un arbre qui a été rompue et enlevée par le vent. On dit aussi VOLINS et ROMPIS.

VOLITION s. f. (vo-li-si-on — latin barbare *volitio*, mot forgé par les philosophes, du latin *volere*, vouloir, qui est aussi une forme barbare pour *velle*). Philos. Acte par lequel la volonté se détermine : *La volition est l'acte spirituel par lequel le moi tend à une action dont il attend sa satisfaction*. (Ed. Scherer.) *Le caprice, c'est la volition dénuée de tout motif*. (Charma.)

— Encycl. V. VOLONTÉ.

VOLITIONNEL, **ELLE** adj. (vo-li-si-o-nèl, è-le — rad. volition). Philos. Qui a rapport à la volition. « Peu usité.

VOLK (Guillaume), écrivain mystique allemand, né à Berlin en 1804. Il entra dans la magistrature et, après avoir occupé différents emplois, devint, en 1838, conseiller de régence à Erfurt. Il s'occupa surtout de l'étude de la religion catholique, à laquelle il finit par se convertir, avec sa femme, en 1855. Outre des traductions allemandes d'ouvrages mystiques, tels que les *Œuvres complètes de sainte Thérèse*, la *Cité mystique*, de Marie d'Agreda; les *Révolutions spirituelles de sainte Brigitte*, on a de lui : les *Virgées extatiques du Tyrol* (1838), ouvrage « où, dit M. Vapereau, il essaye d'expliquer les phénomènes mystiques par des analogies tirées de la nature de l'âme humaine; » *Histoire de la littérature espagnole pendant le moyen âge*; la *Suède ancienne et moderne*; *Manuel de la littérature italienne*; *Aveux d'un protestant*; l'*Apprentissage de la foi*. Ces deux opuscules, qui, ainsi que les précédents, sont les *Virgées extatiques*, ont paru sous le pseudonyme de *Clarus*, ont eu beaucoup de retentissement et ont valu à leur auteur de nombreuses attaques de la part de ses anciens coreligionnaires.

VOLKACH, en latin *Vulmarchia*, ville de Bavière, cercle de basse Franconie, à 28 kilom. N.-E. de Wurtzbourg, sur le Mein, chef-lieu du bailliage de ce nom; 2,500 hab.

VOLKAMÉRIE s. f. (vol-ka-mé-ri — de

Volkamer, botan. allem.). Bot. Genre d'arbres et d'arbrisseaux, de la famille des verbénacées, tribu des vitées, comprenant trois ou quatre espèces, qui croissent dans les régions chaudes de l'Amérique et aux Antilles. On dit aussi **VOLKAMERIA** et **VOLKAMIER** s. m. : *L'oiseau volait de branche en branche parmi les roses d'un immense VOLKAMERIA toujours fleuri*. (Balz.)

— **Encycl.** Les *volkameries* sont des arbres ou des arbrisseaux, à feuilles opposées ou verticillées, la base des pétioles étant souvent persistante et épineuse; les fleurs, groupées en cymes axillaires ou terminales, présentent un calice turbiné à cinq divisions plus ou moins profondes; une corolle plus longue, à limbe divisé en cinq lobes presque égaux, étalés; un stigmate à deux divisions inégales; le fruit est un drupe, renfermant deux noyaux à deux loges, ou quatre noyaux uniloculaires, toutes les loges étant monospermes. Les espèces assez nombreuses de ce genre croissent dans les régions chaudes des deux continents, et plusieurs sont cultivées dans nos serres. La *volkamérie* aiguillonnée ou épineuse présente aux insertions des feuilles des aiguillons courts ou des épines rudimentaires; elle croît à la Barbade; son écorce jaunâtre sert quelquefois à sophistiquer celle des quinquinas. La *volkamérie* odorante a des rameaux étalés, chargés de grandes feuilles d'une odeur désagréable, tandis que ses belles fleurs blanches, à calices rouges, exhalent un parfum suave; originaire de la Chine et du Japon, elle a été, vers la fin du siècle dernier, introduite dans nos jardins, où on la multiplie aisément de boutures, de marcottes et de rejets; elle fleurit deux fois dans l'année. La *volkamérie* écarlate a de grandes feuilles d'un vert foncé et de belles fleurs d'un rouge écarlate vif; cette espèce habite la Chine, et on la cultive dans nos serres chaudes. La *volkamérie* du Japon n'est pas épineuse; ses feuilles sont cordiformes, ovales, aiguës, et ses fleurs sont pourpres en dehors, blanches en dedans; on la tient aussi en serre chaude. On peut citer encore les *volkameries* inerme, grimpante, à feuilles dentées, etc.

VOLKELIUS (Jean), socinien polonais, né à Grumma, dans la Saxe, mort en 1618. Il arriva, en 1585, en Pologne, y embrassa les doctrines des sociniens et fut nommé directeur de l'école de Wengrow, d'où il passa successivement, en la même qualité, aux écoles de Filipowski, de Rejowski et de Smigiel. Il prit une part des plus actives aux controverses religieuses de son époque et publia, entre autres ouvrages : *Refutatio vanæ dissolutionis nodi Gordii de vocatione ministrorum* (Cracovie, 1614, in-4°); *Responsio ad vanam refutationem dissolutionis nodi Gordii* (Cracovie, 1618, in-4°); *De vera religione libri quinque* (Rakow, 1630, in-4°). Cet ouvrage, réimprimé à Amsterdam en 1642, fut saisi la même année par les autorités de cette ville et brûlé publiquement, et l'éditeur fut condamné à une forte amende; ce qui n'empêcha pas qu'il fut traduit en hollandais et réimprimé secrètement en 1649. C'est un exposé complet de la doctrine des sociniens.

VOLKHARDT (Guillaume), peintre allemand, né à Herdecke, sur la Roer, en 1815. Ce maître, qui passe aujourd'hui pour un des portraitistes les plus distingués de l'Allemagne, aborda différents genres avant de trouver sa voie véritable. Après avoir achevé ses études à l'Académie de Dusseldorf, il exposa un *Bon pasteur*, qui passa inaperçu, et peignit deux ou trois tableaux d'observation qui ne furent pas remarqués davantage. En 1840, il attira l'attention par son *Frühling* et *Ingeborg*, petite composition intéressante au point de vue du sentiment et dont l'arrangement est pittoresque. Il en faut dire autant de *Hermine pansant Tancrède blessé*, de la *Vierge de la roche aux Dragons*, de la *Promenade de Faust et Wagner*, qui figurent parmi les meilleures inspirations de l'artiste.

M. Volkhardt, moins imitateur que la plupart de ses confrères de l'école de Dusseldorf, prouvait dans ces morceaux une sorte d'originalité. Sa couleur, quoique peu brillante, était harmonieuse, sans rappeler cependant les tons cuits de la vieille peinture. On pouvait croire que M. Volkhardt éviterait de tomber dans ces errements trop communs à l'école allemande. Il en fut autrement. Le *Meurtre du chanteur Rizzo*, la *Mort de Marie Stuart*, l'*Abdication de la reine au château de Lochleven* ne sont autre chose, à certains points de vue, qu'un très-paste pastiche de la peinture du xvi^e siècle. C'est l'histoire décorative et conventionnelle, avec des costumes chatoyants et des personnages trop mouvementés. Il manquait à l'artiste, pour compenser cette tendance fautive, d'avoir une forme savante; l'érudition lui faisait défaut. Il essaya de l'acquiescer en Italie par l'étude des maîtres, et ne réussit au contraire qu'à accentuer davantage son penchant à l'archaïsme. Durant ce voyage, il exécuta la *Scène des Macchabées*; *Charles IX et Catherine de Médicis s'enquérant de Coligny*; *Maria Stuart et Jean Knox*; *le Duc d'Albe et la comtesse de Rudolstadt*; *Wallenstein*; la *Comtesse de Helfenstein demandant la grâce de son mari*, etc. La critique se montra sévère pour ces dernières œuvres, et depuis M. Volkhardt ne peignit plus que des portraits.

VOLKHOV, rivière de la Russie d'Europe. Elle sort du lac Ilmen, dans le gouvernement de Novgorod, un peu au-dessous de la ville de ce nom, coule au N.-E., baigne Novgorod, entre dans le gouvernement de Saint-Petersbourg et se jette dans le lac Ladoga, par la rive méridionale, près de Novala-Ladoga, après un cours de 225 kilom.; navigable pendant les hautes eaux.

VOLKMANN (Alfred-Guillaume), physiologiste allemand, né à Leipzig en 1801. Il fit ses études à l'école des princes de Meissen, puis à l'université de Leipzig et s'adonna aux sciences médicales. En 1826, il se fit recevoir docteur, et vint successivement à Paris et à Londres pour faire des études pratiques dans les principaux hôpitaux. Admis à l'agrégation en 1828 à la faculté de Leipzig, il fut nommé, six ans plus tard, professeur adjoint. Vers la même époque, il publia d'importants articles dans les *Archives de physiologie* de Müller et dans les *Annales de Poggendorf*, puis fit paraître une *Anatomia animalium tabulis illustrata* (Leipzig, 1831-1833) et *Recherches pour servir à l'étude de la physiologie de l'organe de la vue* (Leipzig, 1836). L'année suivante, il fut nommé professeur de physiologie à l'université de Dorpat et occupa ce poste jusqu'en 1843. Durant ce temps, il continua ses recherches sur les nerfs optiques et sur la circulation du sang. Il fit paraître successivement la *Science de la vie corporelle* (Leipzig, 1837); *l'Indépendance du système nerveux sympathique* (1842); il obtint ensuite une chaire de physiologie à Halle, où il devint aussi titulaire d'une chaire d'anatomie et conservateur du musée d'anatomie de Meckel, qui appartient à l'université de Halle. M. Volkmann s'est depuis livré à d'intéressantes études sur l'irritabilité des muscles, a collaboré activement au *Dictionnaire physiologique* de Wagner et a encore publié un traité sur *l'Hémodynamique* (Leipzig, 1850) et des *Recherches sur l'optique* (Leipzig, 1863-1864, avec 34 gravures sur bois).

VOLKMANN (Jules), juriconsulte allemand, frère du précédent, né à Leipzig en 1804. Il étudia le droit à l'université de sa ville natale et y prit ses grades en 1830. Il exerça depuis lors la profession d'avocat à Chemnitz. On a de lui deux ouvrages estimés : *Manuel du droit criminel en vigueur dans le royaume de Saxe* (Leipzig, 1831, 2 vol.); et *Système de la procédure civile et administrative saxonne* (1841-1845, 2 vol.).

VOLKMANN (Adalbert-Guillaume), juriconsulte allemand, frère des précédents, né à Leipzig en 1815. Il est attaché au barreau de sa ville natale et a le titre d'avocat de la Société des libraires. Outre un grand nombre d'articles sur les droits d'auteur et d'éditeur, insérés dans la *Gazette de la presse*, dans le *Journal de jurisprudence* et d'administration et dans les *Annales du droit pénal saxon*, on lui doit plusieurs brochures sur des questions d'actualité et un ouvrage intitulé : *les Œuvres d'art dans la législation allemande pour la protection des droits d'auteur* (Munich, 1856).

VOLKMANNIE s. f. (vol-kma-ni—de *Volkmann*, natur. allem.). Bot. Genre de végétaux fossiles, voisin des astérophyllites.

VOLKMAREN, ville de Prusse, province de Hesse, cercle et à 11 kilom. N.-O. de Wolfhagen, sur la Twiste; 2,900 hab., presque tous catholiques. Importantes tanneries, fournissant annuellement près de 4 millions et demi de quinquas de tourbe. On y voit les ruines de l'ancien château fort de Kigelburg.

VOLKOF ou **VOLKOFF** (Théodore), le créateur du théâtre russe, né en 1729, mort en 1763. Fils d'un marchand de Kostroma, il fut envoyé à l'Académie ecclésiastique de Moscou pour se préparer à l'étude de la théologie. Les élèves de ce séminaire avaient, à cette époque, l'habitude de se livrer à des exercices d'art dramatique et de représenter tantôt des pièces religieuses et des mystères, tantôt des comédies traduites ou imitées de Molière. Nous ne savons pas les progrès que fit Volkof dans les différentes branches de l'enseignement; mais, dans l'art dramatique, il n'eut pas plus tôt été élève, qu'il montra tous les talents d'un maître; il apprit aussi avec beaucoup de facilité la peinture, la musique et le chant. Ayant renoncé au projet de suivre la carrière ecclésiastique, il entra, en 1746, chez un banquier de Saint-Petersbourg, dont il ne tarda pas à devenir le favori et avec lequel il alla, à diverses reprises, voir jouer les opéras italiens au théâtre de la cour. Volkof ne songea plus, dès lors, qu'à se lier avec les acteurs du théâtre de la cour, à se rendre la langue italienne familière et à pénétrer tous les secrets de la scène. De retour à Iaroslavl, où demeurait sa mère, il forma une petite troupe d'amateurs, composée de ses frères et de leurs amis, et donna des représentations auxquelles toute la ville fut invitée. Une grange avait été transformée en théâtre à cet effet. Tel fut l'enthousiasme que les jeunes acteurs excitèrent parmi leurs concitoyens, que les plus riches d'entre eux, qui ouvrirent immédiatement une souscription pour établir un théâtre permanent, et Volkof en fut à la fois l'architecte, le peintre de décors, le machiniste, le directeur, le pourvoyeur de nouveautés, le poète et l'un des

acteurs. Telle fut l'origine du premier théâtre public de la Russie, le précurseur des magnifiques et colossaux édifices dont cette contrée peut aujourd'hui s'enorgueillir. Il ne fallut pas longtemps pour que la réputation du théâtre d'Iaroslavl parvint jusqu'à Saint-Petersbourg, et l'impératrice Elisabeth voulut que Volkof et ses compagnons donnassent une représentation sur son théâtre particulier. Ils se rendirent donc à Saint-Petersbourg et jouèrent devant elle la pièce de Soumarokof, intitulée *Sinaf et Truvor*. Le succès qu'ils obtinrent dépassa toute attente, et l'impératrice retint toute la troupe à Saint-Petersbourg; quelques-uns de ceux qui la composaient furent placés à l'école des cadets pour y terminer leur éducation et d'autres furent envoyés dans les pays étrangers pour y étudier l'art dramatique et y perfectionner leur talent. En 1756, Volkof fut chargé d'établir un théâtre à Moscou, et il s'acquitta de cette mission avec tant de zèle et d'habileté qu'en moins de deux ans cette scène se trouva parfaitement organisée et pourvue d'acteurs de mérite. Jouissant de toute la faveur d'Elisabeth, Volkof ne fut pas moins bien vu de Catherine II, qui succéda à cette princesse et qui voulut l'anoblir; mais il refusa cette distinction pour lui-même et pria l'impératrice de l'accorder à son frère, qui était marié et avait des enfants. Malheureusement, il ne devait pas jouir longtemps de la faveur de Catherine, car, chargé de presider à l'organisation des fêtes publiques qui devaient avoir lieu à Moscou à l'occasion du couronnement de cette princesse, il s'aventura à sortir, en simple uniforme, par un froid rigoureux, pour inspecter les travaux, et fut atteint d'un refroidissement, auquel succéda une fièvre inflammatoire qui l'emporta le 4 avril 1763. Il avait à peine trente-quatre ans. Volkof avait traduit un grand nombre de pièces étrangères et en avait écrit quelques-unes originales; mais, comme elles ne furent pas imprimées, il ne nous en est parvenu aucune, et la postérité ne peut le juger comme auteur dramatique qu'après le succès que ses compositions obtinrent de son vivant. Il avait aussi formé un recueil manuscrit des drames bibliques de saint Démétrius, métropolitain de Rostow, et en avait fait présent au prince Orloff; mais on ignore ce qu'est devenu ce manuscrit.

VOLKONSKI (Pierre-Michailovitch, prince), général russe, né en 1776, mort en 1852. Entré au service à l'âge de quinze ans, il devint, en 1797, capitaine et aide de camp du czarévitch Alexandre, et, à l'avènement de ce prince (1801), fut promu aide de camp général. A Austerlitz, il dégagea son souverain, qui était serré de près par les Français, et, après l'entrevue de Tilsit, il fut envoyé en France, où il consacra deux années à étudier l'organisation de l'état-major de notre armée. Ce fut d'après les observations qu'il avait recueillies qu'il organisa l'état-major général russe, dont il peut être regardé comme le véritable créateur. Il établit en outre, en 1810, une école de guides de la garde, qui devint en quelque sorte la pépinière de cet état-major. Le prince Volkonski prit une part importante aux opérations de 1812, et, l'année d'après, il fut nommé chef d'état-major général de l'empereur. Il rendit d'éminents services lors de la bataille de Leipzig, ainsi que pendant la campagne de France, et, plus tard, accompagna l'empereur Alexandre à tous les congrès qui se succédèrent jusqu'en 1823. Sous Nicolas, il devint ministre de la maison impériale, reçut le titre d'altessse sérénissime et le grade de prince dans son expédition contre les luthériens d'Alsace, et vint se fixer à Paris pour y faire imprimer quelques ouvrages. On cite de lui : *Enchiridion musices de Gregoriana et figurata*, etc. (sans date, in-4° goth., très-rare); *Traité nouveau de la dégradation et exécution actuelle de Jehan Castellan* (1525, in-4° goth., très-rare); *Histoire et recueil de la triomphante et glorieuse victoire contre les abusés luthériens du pays d'Aulays* (Paris, 1526, in-fol. goth.); *Épître abrégée en vers huitains des empereurs, rois et ducs d'Austrasie* (Paris, 1530, in-4°).

VOLKONSKI (Nicolas-Grigoriévitch), général russe. V. REPNIN-VOLKONSKI.

VOLKYRE, **VOLKYR** ou **VOLCYRE** (Nicole), seigneur de SÉROUVILLE, érudit français, né à Bar-le-Duc vers 1486, mort vers 1542. Il fit ses études à Paris et prit le grade de docteur en théologie, sans embrasser toutefois l'état ecclésiastique. Sa réputation de savoir était assez solidement établie pour que, vers 1516, Antoine, duc de Lorraine, le choisit pour secrétaire. Après avoir suivi ce prince dans son expédition contre les luthériens d'Alsace, il vint se fixer à Paris pour y faire imprimer quelques ouvrages. On cite de lui : *Enchiridion musices de Gregoriana et figurata*, etc. (sans date, in-4° goth., très-rare); *Traité nouveau de la dégradation et exécution actuelle de Jehan Castellan* (1525, in-4° goth., très-rare); *Histoire et recueil de la triomphante et glorieuse victoire contre les abusés luthériens du pays d'Aulays* (Paris, 1526, in-fol. goth.); *Épître abrégée en vers huitains des empereurs, rois et ducs d'Austrasie* (Paris, 1530, in-4°).

VOLLENHOVE (Jean), théologien et poète hollandais. Il vivait à la fin du xvi^e et au commencement du xvii^e siècle. On ignore les particularités de son existence, mais son nom a survécu comme poète, et l'auteur du *Triomphe de la croix* (La Haye, 1750, in-4°) est encore populaire dans son pays. On con-

nait encore de Vollenhove des *Sermons* (Leyde, 1713, in-4°).

VOLLENHOVEN, ville du royaume de Hollande, province d'Over-Yssel, arrond. et à 28 kilom. N.-O. de Zwoll, sur le Zuyderzée; 2,500 hab. Fabrique de calicots; navigation active et pêche.

VOLLENHOVEN (Cornelle), juriconsulte et publiciste hollandais, né à Amsterdam en 1778, mort vers 1830. Il étudia le droit à Leyde, puis se fit inscrire au barreau de sa ville natale et devint successivement procureur impérial au tribunal de la même ville, avocat au conseil d'Etat et enfin référendaire au ministère de l'intérieur. On a de lui : *Mémoire sur les enfants trouvés du royaume des Pays-Bas et sur l'état des pauvres dans ce royaume* (1815); plus des traductions du *Traité des avaries*, de Baldasseroni, et du *Plan d'éducation des enfants pauvres*, de Laborde.

VOLLON (Antoine), peintre français, né à Lyon en 1833. Après avoir fait ses études à l'Ecole des beaux-arts de sa ville natale et y avoir puisé le goût de la peinture de fruits et de nature morte, M. Vollon vint à Paris et ne tarda pas à s'y faire remarquer par la vigueur de son exécution et le réalisme énergique et savant de sa composition. Il débuta en envoyant deux tableaux au Salon de 1864; dans l'un, intitulé *Art et gourmandise*, il mit en scène un singe entouré de fruits et d'instruments de musique; dans l'autre, *Intérieur de cuisine*, il représenta une brune fille, solidement posée et modelée, debout près d'une fontaine de grès d'où l'eau coule dans un seau et sur laquelle il y a un poulet plumé, à côté d'une table où sont placés des fruits, un plat, un vase et d'autres objets. Ce dernier tableau attira l'attention d'un de nos premiers critiques, W. Bürger, qui en fit cet éloge : « C'est par de solides qualités de peinture que se recommande la *Cuisine* de M. Vollon... Tous les objets sont peints d'une pâte abondante et d'un ton profond dans la manière de Chardin. » M. About écrivit de son côté : « Parmi les noms nouveaux que le public a appris cette année, je vous recommande spécialement M. Vollon. Le livret du Salon ne nous dit pas sous quels maîtres il a travaillé, ni de quel atelier il sort armé de toutes pièces. Si le spiritisme n'était pas une pure ineptie, je croisais que Chardin s'est relevé la nuit pour donner des leçons à ce jeune homme. Ses deux tableaux sont traités avec une décision, une fermeté, une liberté déjà magistrales. Les tons sont justes et francs; ce jeune homme est vraiment fort. » M. Vollon soutint vaillamment sa réputation naissante en exposant au Salon de 1865 un nouvel *Intérieur de cuisine* qui lui valut une médaille. Deux autres médailles lui furent décernées en 1868 et en 1869, et il reçut, en 1870, la croix de chevalier de la Légion d'honneur. Il lui a suffi ainsi de six années pour parvenir à prendre place parmi les premiers peintres de notre école, bien que ce soit à un genre essentiellement secondaire qu'appartiennent ses ouvrages. Dans la peinture des poissons de mer, il égale les meilleurs maîtres flamands et hollandais, Frans Snyder, Jacob Gillig, Van Beyeren; il rend à merveille l'humidité gluante et les formes à la fois lourdes et molles des bars, des rougets, des saumons, etc.; on peut dire de ses tableaux de marée, de celui qui est au musée du Luxembourg par exemple, ce que Diderot écrivait de la *Rue dépeuplée* de Chardin : « C'est la chair même du poisson, et l'aspect même de la chose n'affecterait pas autrement. » Le tableau du Luxembourg a figuré au Salon de 1870. M. Vollon a exposé d'autres *Poissons de mer* au Salon de 1867, au Salon de 1872 (le *Chaudron*), au Salon de 1874 (un *Coin de halle*). Dans le tableau intitulé le *Chaudron*, l'ustensile de cuivre n'est pas moins habilement peint que les poissons et les légumes qui sont à côté. M. Vollon tire des effets d'une puissance étonnante du jeu de la lumière sur des objets métalliques; ses *Curiosités*, du Salon de 1869, et ses *Armures*, du Salon de 1875, sont au ce genre des merveilles de vérité et de couleur. Son *Retour du marché*, du Salon de 1866; ses *Italiens du midi*, du Salon de 1867, montrent qu'il peint les légumes et les fruits avec une vigueur et une justesse peu communes. Il a fait preuve de fantaisie et d'humour dans les tableaux qu'il a intitulés : *Après le bal* (Salon de 1869); un *Coin de mon atelier* (Salon de 1870); et le *Jour de l'an* (Salon de 1872); ce dernier morceau nous offre un entassement pittoresque d'oranges, de bonbons, de confiseries et de jouets, peint dans des tons clairs et brillants qu'on voudrait trouver plus souvent chez ce maître. M. Vollon n'a pas craint d'aborder plusieurs fois la figure humaine; il a exposé, en 1863, le portrait d'un vieux pêcheur (*Pierre Pluchet, de Mers*), traité dans une manière réaliste assez voisine de celle de Courbet, et, en 1876, une œuvre capitale représentant une *Femme du Pollet, à Dieppe*. M. Marius Chaumelin a dit de ce dernier ouvrage : « La *Femme du Pollet* ne cherche pas à rappeler l'antique et n'a aucune prétention à l'idéal; elle affecte, au contraire, le réalisme le plus cru; et pourtant, quelle tournure sculpturale! quelle grandeur d'allure! C'est une forte fille de pêcheur, couverte de guenilles, qui marche d'un pas pressé, sur

la plage grise, en regardant la mer assombrie et en portant sur le dos une énorme corbeille d'osier. La fierté du mouvement relève ici la grossièreté du type. La puissance de la couleur relève la pauvreté du costume. Au reste, le col solidement enmanché aux épaules, les seins qui se font jour à travers les haillons, les jambes que l'eau de mer ont rougies, prouvent que M. Vollen sait dessiner et modeler le nu mieux que beaucoup d'académiciens. » M. Vollen a peint aussi quelques portraits, notamment celui du docteur Magitot.

VOLLORE-VILLE, bourg et commune de France (Puy-de-Dôme), cant. de Courpière, arrond. et à 13 kilom. S. de Thiers; pop. aggl., 780 hab. — pop. tot., 2,450 hab. Ancienne église paroissiale en style roman. Sur un tertre, on a trouvé les restes d'une colonne milliaire, érigée l'an 45, en l'honneur de l'empereur Claude. Ruines d'un vieux château, qui fut assiégé et pris par Thierry, roi de Metz, en 532. Ce bourg est l'ancien *Volotrense Castrum*, dont parle Grégoire de Tours.

VOLMAR (Jean), littérateur italien, né en 1779, mort en 1829. Il est connu par différents ouvrages en prose et en vers, tels que: le *Suicide*, la *Cecilia*, *Adam et Ève sur le seuil de l'Éden*, la *Nuit de la naissance*, la *Passion*, etc. Aucune de ces productions ne s'élève au-dessus d'une honnête médiocrité.

VOLMÉRANGES (Benot PELLETIER), auteur dramatique français. V. PELLETIER.

VOLMUNSTER, ancien bourg de France (Moselle), chef-lieu de cant., à 35 kilom. E. de Sarreguemines, cédé à la Prusse par le traité de Francfort (10 mai 1871) et compris depuis lors dans l'Alsace-Lorraine; pop. aggl., 528 hab. — pop. tot., 1,125 hab. Fabrication d'alun, vitriol et rouge de Prusse. Ancienne église paroissiale, fondée au XIII^e siècle.

VOLNAIS (Mlle), actrice française, née en Amérique en 1787, morte à Paris en 1837. Sa famille ayant subi des revers de fortune, elle étudia à la fois la peinture et l'art dramatique, et, sur la recommandation de Joseph Bonaparte, débuta à la Comédie-Française, à l'âge de quinze ans, dans les rôles de Junie, de *Britannicus*, et d'*Adèle*, de *Sémiramis*; puis elle aborda *Andromaque* et *Zaire*, où elle obtint un grand succès. Mlle Volnaïs dut à son talent réel, autant qu'à sa beauté, une vogue réelle dans les grands rôles du répertoire tragique, et les anciens habitués de l'orchestre des Français ont gardé le souvenir de ses éminentes qualités. Après avoir régné pendant vingt ans sur la scène de la rue de Richelieu, cette artiste quitta le théâtre en 1822, et sa retraite ne lui fut accordée qu'à la condition expresse qu'elle ne reparaitrait sur aucune autre scène. Estimée de tous ceux qui l'approchaient, Mlle Volnaïs avait la sympathie de l'impératrice Joséphine, qui la recherchait avec empressement.

VOLNAY s. m. (vol-nè). Vin renommé, que l'on récolte aux environs de Volnay: *Une bouteille de VOLNAY*.

VOLNAY, village et commune de France (Côte-d'Or), cant., arrond. et à 6 kilom. S.-O. de Beaune; 600 hab. Église paroissiale gothique; ancien château féodal. Ce qui recommande ce village à notre attention, c'est un vignoble de 215 hectares qui couvre une partie du territoire de la commune et qui produit le plus léger, le plus délicat, le plus fin, le plus agréable des vins de la Côte de Beaune et peut-être de toute la France. Quelques propriétaires, croyant bonifier leurs vins, emploient des procédés de vinification qui, en augmentant leur couleur et leur corps, les privent des qualités qui faisaient autrefois leur principal mérite. En effet, ces opérations, bonnes en quelques lieux, sont toujours préjudiciables dans la Côte-d'Or. Les vins de ce pays ont un bouquet qui leur est propre et qui ne se développe souvent qu'au bout de trois ou quatre ans. On les altère chaque fois qu'on y introduit des substances aromatiques ou d'autres vins, quelle qu'en soit la qualité. Il ne convient même pas de les mélanger entre eux, car la réunion de deux vins de la première classe ne produit plus qu'un vin de deuxième ou même de troisième classe.

Volnay, très-ancien village, était autrefois un pignage des ducs de Bourgogne, qui y possédaient un vaste château fort et qui s'y plaisaient beaucoup en raison de la beauté du site et de l'excellence de l'air, des eaux et des vins. Le site est, en effet, charmant; le village se présente comme en amphithéâtre dans un enfoncement à mi-côte.

Quelques écrivains ont cru voir dans l'enfoncement de la roche qui est au-dessus de Volnay un volcan éteint; ils ont donné pour raison de leur opinion, que cet enfoncement, appelé la Cave, avait la forme d'un ancien cratère, et que les vins blancs qui proviennent des vignes plantées en cet endroit ont un goût sulfureux; mais M. Morelot réfute ces allégations.

Voici les cantons les plus distingués de la Côte au milieu de laquelle se trouve Volnay. Le premier que l'on rencontre en sortant de Meursault est Sautenot, qui fait partie du territoire de ce dernier village et dont le vin rivalise avec les meilleurs de la Côte-d'Or;

puis les Caillerets, dont les vins jouissent d'une très-haute estime. En suivant, on trouve les Champans et au-dessus, les Tailles-près. Quand on sort de ces vignes, on trouve Pomard. Tous les vins récoltés aux environs de Volnay ont une finesse, une délicatesse, un goût suave qui ne se rencontrent en aucune espèce de vins; aussi, quand ils ne sont ni trop nouveaux ni trop vieux, on leur donne la préférence sur tous les autres crus.

On faisait autrefois à Volnay ce qu'on appelait du vin de primeur. On ne laissait les raisins en cuve que quelques heures, et dès que la fermentation était établie, on mettait sur le pressoir. Alors la fermentation se continuait dans les tonneaux, qui se couvraient près de la bonde d'une écume épaisse nommée liage. Le vin fait de cette manière était prêt à boire dès la seconde année. Les inconvénients résultant de cette méthode ont fait admettre d'autres procédés plus sûrs et plus avantageux, sans diminuer les mérites du vin de Volnay.

Le noirien, cultivé à Volnay, semble ne se plaire qu'en ce lieu; en vain a-t-on essayé de l'exporter dans l'espoir d'obtenir ailleurs des produits équivalents à ceux que l'on recueille dans ce village; il se détériore et ne donne que de mauvais produits, et les exportateurs ont toujours été trompés dans leurs espérances. On pourrait leur adresser la réponse que M. Brunet, de Beaune, fit au prince de Condé, qui lui reprochait que les plants de Volnay apportés à Chantilly n'avaient pas prospéré: « Monseigneur, il fallait aussi y apporter la terre et l'exposition. » Ce plant n'a réussi qu'au Cap de Bonne-Espérance, où il donne le fameux vin de Constance, vin qui n'a d'ailleurs rien de commun avec le bourgogne.

VOLNEY (Constantin-François de CHASSEBŒUF, comte de), illustre savant et écrivain français, né à Craon en 1757, mort à Paris le 25 avril 1820. Son père, avocat à Angers, lui fit quitter le nom de Chassebœuf, qui lui avait valu à lui-même d'ennuyeuses plaisanteries, et lui fit prendre celui d'une terre patrimoniale, Boisjirais; ce fut sous ce nom que le jeune homme fit ses études à Angers et à Angers; il ne prit qu'à vingt-cinq ans le nom de Volney. Venu à Paris pour étudier le droit (1774), il se dégoûta de cette science et commença à suivre les cours de l'École de médecine, pour les abandonner également presque aussitôt. L'histoire et les langues anciennes étaient ce qui lui agréait le plus. La mort de sa mère l'ayant mis en possession d'une petite rente, et une succession lui étant échue à peu près en même temps, il se mit à voyager. L'Égypte et la Syrie l'attiraient; il s'y rendit en assez mince équipage, le havre-sac sur le dos et quelques milliers de livres en or dans sa ceinture, s'enferma huit mois dans un couvent de Coptes pour apprendre l'arabe, parcourut ensuite l'Égypte et la Syrie et recueillit un grand nombre d'observations. A son retour en France, il publia son *Voyage en Égypte et en Syrie* (1787, in-8°), et telle était l'exactitude des renseignements qu'il y donnait que son livre put servir de guide lors de l'expédition de Bonaparte. C'était s'éloigner des chemins battus, car jusqu'alors les relations de voyage n'étaient guère que des impressions purement personnelles, agréables à lire, si l'auteur avait du talent, mais inutiles à la science. « Volney ne dit point, dit le comte Daru, par où il passe, ce qui lui est arrivé, quelles impressions il a éprouvées; il évite avec soin de se mettre en scène. C'est un habitant des lieux, qui les a longtemps et bien observés, qui nous décrit l'état physique, politique et moral. L'illusion serait complète si on pouvait supposer dans un vieil Arabe toutes les connaissances, toute la philosophie d'un Européen qui se trouve réunies à la maturité dans un voyageur de vingt-cinq ans. »

Volney fit suivre cet ouvrage de la publication de *Considérations sur la guerre des Turcs avec les Russes* (1788, in-8°); il y montrait les difficultés de cette guerre et se trouvait prédire, sans y songer, celles que rencontrerait l'expédition d'Égypte. « D'abord, dit-il, il faudra soutenir trois guerres: la première de la part de la Turquie, la seconde de la part des Anglais, la troisième enfin de la part des naturels de l'Égypte, et celle-là, quoiqu'en apparence la moins redoutable, serait, en effet, la plus dangereuse. Si des Français osaient y débarquer, Turcs, Arabes, paysans s'armeraient contre eux; le fanatisme tiendrait lieu d'art et de courage. » C'est, en effet, ce qui arriva.

Dans ses voyages, il avait conçu quelques projets d'améliorations agricoles; il résolut de les appliquer à la Corse, d'acheter un domaine dans ce pays et d'y essayer l'acclimatation de l'indigo, de la canne à sucre, du café, etc. Le ministère, auquel il communiqua ses plans, lui fit voir qu'il les appliquerait avec plus de facilité dans une situation officielle, pour le compte du gouvernement, et le nomma directeur de l'agriculture et du commerce en Corse. On était en 1789, et les événements de la Révolution retirèrent Volney en France; le tiers état de la sénéchaussée d'Anjou l'envoya siéger aux états généraux, et il donna immédiatement sa démission de la place qu'il tenait du gouvernement. A l'Assemblée constituante, Volney joua un

certain rôle comme défenseur résolu des libertés publiques et comme adversaire non moins résolu du clergé et, en général, de tous les cultes. Il fut nommé secrétaire de l'Assemblée en 1790. Parmi les mesures importantes qu'il provoqua ou auxquelles il prit une part active, il faut citer la résolution prise par l'Assemblée de ne pas se former en comité secret et qui fut adoptée sur sa proposition; l'organisation des gardes nationales, la division de la France en départements et en communes; il vota contre le droit de paix ou de guerre que l'on voulait donner au roi, pour le réserver à l'Assemblée, et fit aussitôt voter la résolution suivante: « La nation française s'interdit dès à présent d'entreprendre aucune guerre tendant à accroître son territoire. » Dans le débat sur la vente des biens nationaux, il émit les considérations les plus justes sur les avantages de la division des propriétés, considérations qu'il reproduisit avec plus de détails dans le *Moniteur*.

Ses travaux législatifs ne l'empêchaient pas de continuer ses publications purement littéraires ou théoriques. Il concourut en 1790 pour un prix proposé par l'Académie des inscriptions sur cette question: *Établir la chronologie des douze siècles antérieurs au passage de Xerxès en Grèce*. Son mémoire a été inséré par Naigeon dans le *Dictionnaire d'antiquités de l'Encyclopédie méthodique*. L'année suivante, il fit paraître un de ses plus importants ouvrages, les *Ruines ou Méditations sur les révolutions des empires* (1791, in-8°), auquel nous avons consacré un article spécial (v. RUINES). A la dissolution de l'Assemblée, il se rendit en Corse, acheta près d'Ajaccio le domaine de la Confina et essaya de réaliser ses anciens projets agricoles. Paoli ne lui en laissa pas le temps; le domaine fut mis à l'encan par le dictateur et Volney fut forcé de rentrer en France. Le comité de défense lui demanda un rapport sur les moyens militaires du pays qu'il venait de quitter et sur les dispositions politiques de ses habitants. Volney entreprit à ce sujet un assez vaste travail, *Précis de l'état de la Corse*, dont une partie parut au *Moniteur* (mars 1793); la même année, il publia sa *Loi naturelle ou Catéchisme du citoyen français* (1793, br. in-16), petit manuel qui est resté un des meilleurs livres de l'époque et qui constitue un excellent traité de morale. Il a été réédité dans ses *Œuvres complètes* sous le titre de *Principes physiques de la morale*, titre très-juste, car Volney montre précisément dans ce petit livre que la morale est une science soumise aux règles et aux calculs des sciences exactes.

Volney était sincèrement attaché aux principes républicains; il n'en fut pas moins incarcéré sous la Terreur comme suspect de royalisme; son crime était d'avoir déploré la mutilation de la Convention au 31 mai. Fort heureusement, on l'oublia en prison et, après une captivité de dix mois, il recouvra la liberté au 9 thermidor. Lors de la réorganisation de l'instruction publique, entreprise par la Convention presque au lendemain de ce grand événement, l'École normale fut fondée (1794) et Volney y trouva place immédiate. Il fut appelé à la chaire d'histoire, et ses cours, qui attirèrent un immense auditoire, sont restés un de ses meilleurs titres littéraires. Volney y inaugura la critique de l'histoire, et on lui reprocha naturellement d'affaiblir toute certitude en posant les règles qu'il doit servir de base à cette certitude même; il démontrait, en effet, que peu d'ouvrages, jusqu'alors estimés et recommandés, satisfaisaient à ces règles, et il en détruisait par conséquent l'autorité. Mais il sera considéré avec raison comme l'un des chefs de l'école historique moderne qui, par la profondeur de ses investigations et le sévère contrôle des documents, a su approcher de la certitude autant qu'il est humainement possible; c'est Volney qui lui a montré la voie.

La suppression de l'École normale (1795) le rendit prématurément au repos. Il résolut d'aller visiter l'Amérique. « Je m'embarquai au Havre, dit-il, avec le dégoût et l'indifférence que donnent le spectacle et l'expérience de l'injustice et de la persécution. Triste du passé, soucieux de l'avenir, j'allais avec défiance chez un peuple libre voir si un ami sincère de cette liberté profanée trouverait pour sa vieillesse un asile de paix dont l'Europe ne lui offrait plus l'espérance. » C'est par anticipation que Volney parlait de sa vieillesse, car il n'avait alors que trente-huit ans. Aux États-Unis, il ne rencontra que des tribulations. Il y venait avec l'intention de s'y fixer; Washington le reçut cordialement et l'honora de son amitié; mais John Adams, qui fut élu en 1797 et dont il avait vivement critiqué la *Défense des constitutions des États-Unis*, le fit passer pour un agent de la police française; on l'accusa même d'avoir tramé une conspiration dont le but était de rendre la Louisiane à la France, et il se vit forcé de quitter l'Amérique au printemps de 1798. En son absence, il avait été nommé membre de l'Institut dès la fondation, et, après le 18 brumaire, Bonaparte lui proposa de l'associer au consulat, puis de le nommer ministre de l'intérieur. Volney refusa; il était personnellement ami de Bonaparte, et c'est à son intervention que celui-ci avait dû, en 1794, d'être réintégré dans son grade, après une suspension de quelques mois motivée par

ses attaches au parti qui avait succombé le 9 thermidor; mais, sincèrement républicain et très-clairvoyant, il ne voulait être ni le second ni l'instrument de celui qui allait achever de tuer la République. Il fit néanmoins partie du Sénat, où sa vive opposition aux mesures que Bonaparte prenait pour relever le clergé et au projet de concordat ne tarda pas à le faire voir d'un mauvais œil par le maître. Lorsque Bonaparte fit proposer un sénatus-consulte qui lui permettait d'échanger le titre de consul contre celui d'empereur, Volney vota contre et alla même jusqu'à dire: « Mieux vaudrait ramener les Bourbons; » il donna sa démission le jour même. Elle fut refusée, et même à cette occasion un nouveau sénatus-consulte fut porté par lequel le Sénat s'interdisait de recevoir la démission d'aucun de ses membres. Volney continua donc de siéger; mais il fit constamment partie de cette petite minorité composée de Cabanis, Lanjuinais, Destutt de Tracy, Garat et autres idéologues, comme les appelait Napoléon, qui essaya inutilement d'opposer quelque barrière au despotisme. Napoléon, qui affectait de l'estimer comme homme, tout en le dédaignant comme idéologue, le fit comte et commandeur de la Légion d'honneur. Volney vécut dans la retraite pendant presque toute la durée de l'Empire et profita de ce repos pour continuer ses études historiques. Il publia successivement son *Tableau du climat et du sol des États-Unis* (1803, in-8°), ouvrage qui fait pendant, pour la vérité et l'exactitude des observations, à son *Voyage en Égypte*; son *Supplément à l'Hérodote de Larcher*, qui renferme des *Tables chronologiques* excellentes (1808, in-8°); sa *Chronologie d'Hérodote* (1809, in-8°) et ses *Recherches nouvelles sur l'histoire ancienne* (1814, in-8°), excellent ouvrage de critique appliquée à l'histoire sainte. L'un des premiers, Volney eut l'idée d'appliquer à l'Ancien Testament les règles ordinaires de la critique historique; ce que Voltaire avait fait en badinant, il le refit à un point de vue plus sérieux et avec un égal succès. Notons encore, dans le même genre, une *Histoire de Samuel*, inventeur du sacre des rois (1819, in-16), composée à l'occasion du sacre projeté de Louis XVIII et qui est un modèle de fine critique et d'ironie.

Une autre série d'ouvrages de Volney est tout entière consacrée à des études de linguistique. Il avait conçu une idée d'alphabet unique, propre également aux langues européennes et aux langues orientales, et il employa à la réalisation de cette utopie une notable partie de son activité. Son système se trouve exposé dans quatre traités: *Simplification des langues orientales* ou *Méthode nouvelle et facile d'apprendre les langues arabe, persane et turque avec des caractères européens* (1795, in-8°); *Rapport sur les Vocabulaires comparés des peuples de toute la terre, du professeur russe Pallas* (1805, in-8°); *l'Alphabet européen appliqué aux langues asiatiques* (1819, in-8°); *l'Hébreu simplifié* (1820, in-8°). Le système de Volney a été combattu par la majeure partie des orientalistes, entre autres par Langlès et Silvestre de Sacy; mais l'Académie de Calcutta ne le jugea pas aussi irréalisable, car, malgré la guerre acharnée que se faisaient alors la France et l'Angleterre, elle inscrivit aussitôt l'auteur au nombre de ses membres et lui fit parvenir ses félicitations. A cette même série peuvent se rattacher divers autres ouvrages de Volney: son *Discours sur l'étude philologique des langues*, lu à l'Académie française en 1819, et dans lequel Volney entrevoit avec beaucoup de sagacité tout ce que la linguistique et la grammaire comparée peuvent fournir de renseignements précieux à l'histoire; sa *Lettre au comte Lanjournais sur l'antiquité de l'alphabet phénicien* (1819, in-8°); ses *Vues nouvelles sur l'enseignement des langues orientales*, ouvrage posthume (1826, in-8°). La date de quelques-uns de ces ouvrages, imprimés en 1819 et 1820, montre que Volney travailla avec ardeur jusqu'à l'année même de sa mort. En 1814, il avait voté le décret de déchéance; Napoléon ne le rétablit pas sur la liste du sénat, aux Cent-Jours, et Louis XVIII, qui l'avait fait pair de France lors de la première Restauration, lui conserva cette dignité à son retour. Il ne parut du reste jamais à la tribune.

En mourant, il légua à l'Institut le capital d'une rente de 1,200 francs destinée à être donnée annuellement en prix à l'auteur du meilleur mémoire sur le problème de linguistique qui l'avait occupé lui-même une partie de sa vie. Ce prix est décerné par les cinq Académies réunies. Jusqu'en 1832, l'Institut essaya de se conformer aux intentions du fondateur en proposant des questions relatives à la transcription des langues orientales en alphabet romain; mais les résultats médiocres de ces concours, pour lesquels le plus souvent il ne fut présenté aucun mémoire, lui fit abandonner cette voie. Depuis 1842, le prix Volney a été décerné aux plus remarquables ouvrages de linguistique et spécialement à des travaux de grammaire comparée. Parmi les ouvrages couronnés, il nous suffira de citer le *Dictionnaire des racines de la langue grecque* de Benfey (1842); la *Philologie comparée de langues indo-européennes* de Max Müller (1849); les *Études philologiques et historiques sur l'origine et la formation de la langue française* de M. de Chevallet (1850);

le *Traité des synonymes de la langue latine* de MM. Barrault et Grégoire (1853); les *Traité des langues africaines* de M. Koelle (1855-1856); la *Grammaire comparée des langues slaves* de M. Miklosich (1857); l'*Essai sur la langue chinoise* de M. de Rosny (1861); les *Leçons sur la science du langage* de Max Muller (1862); les *Origines indo-européennes*, par Pictet (1863); enfin l'immense ouvrage de M. Bopp, la *Grammaire comparée des langues indo-européennes* (1867).

Les *Œuvres complètes* de Volney ont été réunies (Paris, 1820-1826, 8 vol. in-8°).

VOLNYS (Charles JOLY, dit), acteur français, né en 1802. Après avoir joué en province jusqu'en 1829, il entra aux Nouveautés où, dans l'emploi des premiers amoureux, il aborda plusieurs rôles importants, entre autres celui de Henri VIII dans les *Trois Catherine*. En 1831, il se fit remarquer au Vaudeville dans *Marie Mignot*, puis créa successivement *Mirabeau et Sophie*, les *Deux sœurs de charité*, le *Favari* ou la *Cour de Catherine II*, les *Jours gras sous Charles IX*, l'*Honneur d'une femme* (1833); l'*Ami Grandet* (1834), etc. Il débuta avec succès au mois de septembre 1835 à la Comédie-Française par le rôle d'Alceste de la *Misanthropie*; mais il fut mieux accueilli le même soir dans le rôle de Victor des *Comédiens*. Il interpréta avec plus de succès encore le personnage de *Tom Jones*, comédie de Desforges. Marié avec la célèbre Léontine Fay, qui fut engagée vers cette époque au Théâtre-Français, il cessa de jouer l'ancien répertoire, qui convenait moins à la nature de son talent et à son organe un peu voilé que la comédie ou le drame contemporain. Il réussit plus complètement à côté de Mme Mars, dans les rôles de Luigi d'*Une famille au temps de Luther*, de Nérus de *Julie* ou une *Séparation*, du comte de *Valérie*, de Charles de *Marie* ou les *Trois époques*, du duc de Richelieu de la *Lovelace française*, du prétendant fugitif d'*Edouard en Écosse*, d'Edgar des *Indépendants* (1837), etc. Lors du départ de Mme Volnys pour Saint-Petersbourg, il quitta en même temps la Comédie-Française. Quand sa femme, de retour une première fois à Paris, reprit sa place sur notre première scène, il ne put se faire admettre, comme pensionnaire ou du moins il ne voulut pas doubler Brindeau et Leroux, qui étaient sociétaires. Depuis, il a changé d'emploi et parcouru la province, puis il a joué à Paris sur un théâtre de genre avant de prendre sa retraite définitive vers 1866. Il est avec Bouffé le seul survivant de l'ancienne troupe des Nouveautés et du Vaudeville.

VOLNYS (Léontine FAY, dame JOLY, dite), actrice française, femme du précédent, née en 1811 de parents comédiens. Elle débuta tout enfant, vers 1816, sur le théâtre de Francfort dans *Adolphe* et *Clara*; elle parcourut, à partir de ce moment, la Belgique et la France, saluée partout du nom de « petite merveille » et partout acclamée. En 1824, elle vint au Gymnase jouer au milieu d'un engouement qu'on a peine à se représenter aujourd'hui la *Petite sœur*, le *Mariage enfantin*, *Aladin*, le *Vieux garçon*, le *Diplômé*, assurant par la vivacité, la grâce et le charme de son jeu, la précocité de son intelligence, la vogue des petites pièces de Scribe et autres auteurs en renom de ce théâtre. Un de ses meilleurs succès fut le *Mariage de raison* (1827), pièce où elle figurait avec Jenny Vertpré. Après de nouveaux succès en province, où elle alla en représentation avec son père et sa famille, elle épousa, en 1829, l'acteur Charles Joly dit Volnys, dont elle prit désormais le nom; elle reparut au Gymnase jusqu'en 1834, joua quelque temps à la salle Bonne-Nouvelle et fut appelée en même temps que son mari à la Comédie-Française, où elle débuta le 17 octobre 1835 par le rôle de doña Florinda du *Don Juan d'Autriche* de Casimir Delavigne. Admise à figurer les amoureuses du drame moderne, elle justifia l'excellente opinion qu'on s'était faite de son talent, mais se renferma bientôt dans la comédie de genre, qui convenait mieux à ses moyens. Parmi ses rôles de cette époque, nous rappellerons celui créé par Mme Dorval à la Porte-Saint-Martin dans le *Marino Faliero* de Casimir Delavigne, repris aux Français en 1836; la *Catarina d'Angelo* de Victor Hugo, la *Camaraderie*, Marion Delorme dans la *Marquise de Senneville*, Mme Michelin dans *Lovelace*, *Louise de Lignerolles*, l'*Abbé de l'Épée*. Elle refusa de jouer le rôle de Messaline du *Caligula* d'Alexandre Dumas, sous prétexte qu'une honnête femme ne pouvait représenter ce personnage sans blesser les convenances. En butte aux intrigues des camarades jaloux de ses triomphes, elle se retira et revint au Gymnase, où nous la voyons créer successivement le *Roman intime*, Cécily du *Lion amoureux*, les *Honneurs et les méurs* (1840), le *Docteur Robin* et la plupart des rôles principaux dans les pièces où Bouffé figurait alors. En 1844, elle fut engagée de nouveau au Théâtre-Français et y reparut dans une de ses meilleures créations, celle de *Louise de Lignerolles*. Mme de Silly dans la *Femme de quarante ans*, Ursule dans le *Mari à la campagne* lui valurent des applaudissements qui rappelleront ses meilleurs jours; elle y parut moins minaudière, moins exagérée que de coutume. En 1845, à propos de la représentation de l'*Enseignement mutuel*, où Mme Léontine Volnys avait un rôle de femme mûre,

M. Théophile Gautier écrivait, parlant de cette artiste : « Mme Volnys ne mérite pas encore l'affront de ces rôles infiniment trop chargés de lustres auxquels elle semble vouée maintenant. Sans doute elle ne serait plus vraisemblable dans les boutons de rose, mais elle pourrait encore très-bien jouer les jeunes femmes à un théâtre où Mme Mars a représenté les Agnès jusqu'à soixante ans. Ses beaux yeux et ses grands sourcils noirs pourraient utiliser plus agréablement leurs éclairs et leurs contractions. » De taille moyenne, Mme Léontine Volnys était, en effet, une jolie brune; ses yeux, d'un noir profond, avaient une expression admirable qui cadrait parfaitement avec le lustre de jais de sa chevelure. Douée d'une voix claire et mélodieuse, elle brillait par sa diction pleine de goût et de finesse; on lui a quelquefois reproché de mettre dans son jeu un peu trop de vigueur et d'énergie et de se laisser trop entraîner par sa propre sensibilité. C'est, en effet, à ces défauts, d'autres disent à ces qualités, que Mme Léontine Volnys a dû sa réputation de comédienne. En 1845, Mme Volnys quitta de nouveau le Théâtre-Français, où elle n'avait pu réussir à se faire admettre comme sociétaire. Elle se rendit en Russie et y devint première lectrice de l'impératrice douairière, qu'elle accompagna dans ses voyages. De retour en France, elle joua de nouveau au Théâtre-Français en 1846 et 1847. Quelque temps après, elle retourna à Saint-Petersbourg. En 1852, Mme Léontine Volnys fit, en vertu d'un congé, une courte apparition à Paris, où elle vint marier sa fille. Depuis, elle s'est retirée à Nice, où elle habite avec son mari.

VOLO, ville de la Turquie d'Europe (Jannina), port de commerce sur le golfe de Volo (golfe Pélasgique ou Pagasétique des anciens), dans l'Archipel, à 62 kilom. S.-S.-E. de Larisse; 4,000 hab., généralement juifs. Archevêché grec. Les maisons, toutes bâties en pierre, lui donnent de loin un aspect assez agréable. Principale échelle de la Thessalie, Volo approvisionne la contrée de denrées coloniales et des articles manufacturés de provenance anglaise et autrichienne. Les blés, les huiles d'olive, les sésames, les cotons, les laines, les cotons de soie, les tabacs, les moutons, les porcs, les bœufs, les peaux sèches de mouton et de chèvre constituent les articles les plus importants de son exportation. L'importation, qui se borne aux articles nécessaires à la consommation, s'effectue presque en entier par les soins du commerce autrichien et par la voie de terre, et elle a peu d'importance. Volo n'a pas de relations directes avec l'Europe occidentale. Le cabotage sous pavillons grec, ottoman, russe, samaritain et valaque apporte des marchandises européennes avec les produits de l'Archipel et de la Turquie d'Asie. Cette ville est bâtie sur l'emplacement de l'ancienne Pagase ou d'Iolcos.

VOLO (golfe de), autrefois golfe Pélasgique, vaste baie de la Turquie d'Europe, formée sur la côte de Thessalie par l'Archipel, au N.-O. de l'île de Négrepont. Il est formé à l'E. par la presqu'île de Zagora et au S.-E. par celle de Trikeri, qui n'est que le prolongement de la première. Ce golfe, de forme à peu près ovale, présente une longueur de 30 kilom. du N. au S., sur 28 de l'E. à l'O. On y remarque au N. le port de Volo et au S. la petite île de Trikeri, qui contribue à rétrécir son entrée déjà fort étroite.

VOLODIMER, ville de la Russie d'Europe. V. VLADIMIR.

VOLOGDA, petite rivière de la Russie d'Europe, dans le gouvernement de Vologda. Elle prend sa source dans un marais, à 112 kilom. au-dessus de la ville de son nom et se jette à 27 kilom. au-dessous dans la Soukhona, après un cours de 139 kilom., dont 27 sont navigables. Elle est très-poissonneuse.

VOLOGDA, ville de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouvernement de son nom, à 710 kilom. S.-E. de Saint-Petersbourg, sur la rivière de son nom, par 59° 13' de latit. N. et 37° 31' de longit. E.; 14,200 hab. Siège de l'évêché de Vologda et Oustiang; résidence du gouverneur de la province; cour criminelle et cour d'appel. Gymnase avec bibliothèque. Importante fabrication de cuirs et maroquins; fabriques de chandelles, de savons, de toiles, tanneries; commerce actif avec Saint-Petersbourg et Arkhangel, consistant en chanvre, suif, peaux, toiles, soies de porc, poisson séché, pelleterie, etc. Vologda est bâtie au fond d'une vallée et entourée de massifs de verdure, ce qui lui donne pendant l'été l'aspect le plus riant.

Nous mentionnerons parmi ses églises l'antique cathédrale de Sainte-Sophie, assise sur un parallélogramme de 30 mètres de longueur sur 38 mètres de largeur. L'élévation de l'édifice est de 32 mètres, sans compter la hauteur des coupes, qui sont au nombre de cinq. Pour peu qu'on soit versé dans l'art architectonique, on y reconnaît sans peine le caractère du style byzantin vénitien. On montre à l'intérieur douze tombeaux contenant les restes de douze archevêques. On ignore l'époque précise de sa fondation; toutefois, on est presque certain qu'elle a été bâtie vers le x^e siècle par les Novgorodiens. Au xiii^e, Vologda était déjà une ville considérable. Toutefois, les Polonais l'ayant prise et pillée

plusieurs fois, mais surtout de fréquents incendies y ayant causé de grands ravages, sa prospérité, au lieu d'augmenter successivement, est restée stationnaire.

VOLOGDA (GOVERNEMENT DE), division administrative de la région septentrionale de la Russie d'Europe, comprise entre le gouvernement d'Arkhangel au N., les monts Ourals à l'E., qui la séparent du gouvernement asiatique de Tobolsk, des gouvernements de Perm et de Viatka, de Kostroma et d'Iaroslavl au S., ceux de Novgorod et d'Olonets à l'O. Ce gouvernement, un des plus vastes de la Russie d'Europe, mesure 1,237 kilom. du N.-E. au S.-O., et sa plus grande largeur est de 585 kilom.; superficie, 396,550 kilom. carrés; 825,000 hab. russes, finnois et samoyèdes. Ch.-l., Vologda. Le sol de cette contrée est sillonné dans sa partie N.-E. par quelques montagnes, ramifications occidentales des monts Ourals; les autres reliefs du sol, qui séparent le bassin de l'océan Glacial de celui de la mer Caspienne, ne sont que des collines de peu d'élévation. On y trouve de vastes plaines, de belles vallées arrosées par plusieurs cours d'eau, dont les plus importants sont : la Dwina du Nord, la Soukhona, la Louza, l'Ioug, la Véga, la Petchora, la Pénaga, la Sisola, toutes tributaires de l'océan Glacial; dans la partie méridionale de la province, on rencontre la Maloma, qui dépend du bassin du Volga. On y trouve aussi plusieurs lacs, dont le plus considérable est le Konbinko. De vastes marais couvrent une partie du sol, garni sur d'autres points par d'immenses forêts. L'étendue de terres arables n'est pas très-grande, à cause de la rigueur du climat, qui ne permet pas la culture des céréales dans les districts septentrionaux. Mais on y trouve de beaux pâturages qui nourrissent un nombreux bétail. La race chevaline y compte 185,000 têtes, la race bovine 425,000, la race porcine 50,500 et la race ovine 336,000. L'industrie manufacturière y est représentée par de nombreuses fabriques de cuirs, maroquins, suif, eau-de-vie de grains, huile, gros draps, térébenthine, cordes et papiers. On y trouve aussi plusieurs forges. C'est surtout avec Arkhangel que se fait le commerce des produits de Vologda. Ce gouvernement est subdivisé administrativement en dix districts, qui portent les noms de leurs chefs-lieux.

VOLOGÈSE I^{er}, roi des Parthes, qui régna de l'an 50 à 80 ou 90 de notre ère. Il céda à ses frères la Médie et l'Arménie, défendit ce dernier pays contre les Romains, et, après avoir été vaincu une première fois par Corbulo (55), le battit à son tour. Sans profiter de sa victoire, il conclut une nouvelle trêve avec les Romains, fit sa soumission à Néron et obtint de ce prince le titre de roi d'Arménie pour son frère (66). Il vécut depuis en bonne intelligence avec les Romains et se préparait à repousser l'invasion des Alains quand il mourut.

VOLOGÈSE II, roi des Parthes, de 122 à 149. Il acheta à prix d'or la retraite des Alains et envoya une ambassade à l'empereur Antonin pour le féliciter de son avènement. Plus tard, il reclama le rétablissement du trône d'or des Arsacides, renversé par Trajan, et entra en Arménie pour commencer les hostilités; mais il céda aux représentations d'Antonin et licencia ses troupes.

VOLOGÈSE III, roi des Parthes, fils du précédent. Il commença à régner vers 149. A la mort d'Antonin, il envahit l'Arménie, battit tour à tour les généraux romains Severianus et Cornelianus. L'empereur Verus marcha contre lui, et ses lieutenants Cassius et Statius Priscus, après s'être emparés de Séleucie, de Ctésiphon et d'Artaxate, qu'ils livrèrent aux flammes, battirent, dans une grande bataille sur les bords de l'Euphrate, Vologèse, qui fut contraint de céder la Mésopotamie aux Romains.

VOLOGÈSE IV, roi des Parthes, mort en 207 ou 208. Il était probablement le fils de Vologèse III, auquel il succéda vers l'an 190. Il embrassa le parti de Pescennius Niger, qui disputait l'empire à Septime-Sévère, et, après la défaite et la mort de son allié, il accueillit ses soldats fugitifs. En 198, Septime-Sévère envahit les États de Vologèse, s'empara de Babylone et de Séleucie, que ce dernier avait fait évacuer, et enfin vint assiéger le roi des Parthes dans Ctésiphon, sa capitale, qui dut ouvrir ses portes aux Romains. Vologèse réussit à s'enfuir avec quelques cavaliers. On ne sait plus rien de lui, sinon qu'il régna encore une dizaine d'années.

VOLOGÈSE V, roi des Parthes, mort vers 220. Il disputa la couronne à son frère, Artaban V, et n'obtint que les débris des anciennes capitales sur le Tigre, la Susiane, la Perse et les contrées méridionales (212). Le Perse Artaxerces I^{er}, fondateur de la dynastie des Sassanides, souleva ses compatriotes contre Vologèse, qui fut vaincu et tué. Son frère Artaban succomba en 226 et fut le dernier Arsacide qui ait régné sur les Parthes.

VOLOGNE, petite rivière de France. Elle prend sa source sur l'arête des Vosges, dans le département de ce nom, à une petite distance de la source de la Meurthe, traverse le lac de Retournemer, puis celui de Longemer, forme la belle cascade du Saut-des-Cuves, reçoit les eaux du lac de Gérardmer par le

ruisseau de la Jamagne, s'enfonce dans une gorge étroite et profonde que dominent des rochers et des sapins, forme, au-dessus du village de Tendon, le Saut-du-Scout, la plus belle cascade des Vosges, et va se jeter dans la Moselle, à Jarmenir, après un cours de 60 kilom., pendant lequel elle sert de force motrice à de nombreuses usines, scieries et papeteries.

VOLOKOLAMSK, ville de la Russie d'Europe, dans le gouvernement et à 100 kilom. N.-O. de Moscou, ch.-l. du district de son nom, sur la Lama; 3,000 hab. Au milieu de la ville s'élève une éminence couronnée par un fort en terre. On y compte huit églises. Magasins de sel.

VOLO s. m. (vo-lon — mot lat. dérivé de *vol*, je veux). Antiq. rom. Esclave qui, exceptionnellement, prenait du service dans l'armée.

— Encycl. Le mot *volon* ou *volontaire* fut appliqué aux esclaves qui s'enrôlèrent de leur propre mouvement ou à ceux qui, dans certaines circonstances d'une nécessité pressante, furent appelés à prendre les armes pour la défense de Rome. Ainsi, durant la seconde guerre Punique, après la bataille de Cannes, le nombre des hommes libres n'étant pas suffisant pour compléter l'armée, des esclaves jeunes et vigoureux, au nombre de huit mille, proposèrent de servir. Ils furent acceptés et formèrent deux légions. On les acheta de leurs maîtres et on leur donna des armes aux frais du trésor public. Comme ils se comportèrent avec bravoure, on les affranchit après deux années de service. Ces esclaves, soldats volontaires, avaient reçu la dénomination de *volons*; la même dénomination fut donnée par la suite à tous les esclaves qu'on admit dans l'armée. On nomma également *volons* les esclaves qui étaient appelés à prendre les armes pour la défense de leur maître; ce qu'ils faisaient, en général, d'autant plus volontiers, qu'ils en étaient presque toujours récompensés par l'affranchissement.

VOLONNE, bourg de France (Basses-Alpes), ch.-l. de canton, arrond. et à 12 kilom. S.-E. de Sisteron, sur la rive gauche de la Durance, au pied d'une colline escarpée; pop. aggl., 852 hab. — pop. tot., 988 hab. Commerce de bois de construction. On y voit les ruines d'une forteresse et un beau pont suspendu sur la Durance.

VOLONTAIRE adj. (vo-lon-té-re — lat. *voluntarius*; de *voluntas*, volonté). Que l'on fait sans contrainte, par un acte de sa volonté : *Action volontaire. Accord, traité volontaire. Contribution volontaire. Enrôlement volontaire. Liberté, c'est choix, c'est détermination volontaire au bien ou au mal.* (La Bruy.) *La politesse est un échange secret de sacrifices volontaires.* (De Cuzine.) Qui agit de sa propre volonté, sans y être contraint : *Un esclave volontaire. Des soldats volontaires.* Qui est doué de volonté ou réglé par la volonté : *L'homme n'est pas seulement une force volontaire et libre; il est encore doué de sensibilité et d'intelligence.* (Artaud.) *L'imagination est une puissance active, volontaire et libre, fondée sur le sentiment, l'amour pur et la raison.* (Maignard.)

— Qui a de l'entêtement, une volonté obstinée et déraisonnable : *Des enfants volontaires. Quand j'avais en âge, je devins volontaire, adonné aux plus étranges caprices.* (Baudelaire.)

— Physiol. *Nerfs volontaires*. Ceux qui se distribuent dans certains muscles et y transmettent l'action de la volonté. *Muscles volontaires*. Ceux qui sont soumis, par l'intermédiaire des nerfs, à l'action de la volonté. — Substantif. Personne volontaire, opiniâtre : *Vous ne ferez jamais rien de cet enfant, c'est un petit volontaire.* (Acad.) — Soldat qui est entré au service par un engagement contracté librement : *Un corps de volontaires. Un bataillon de volontaires. Servir en qualité de volontaire.* Il Soldat qui prend part librement à une campagne ou à une affaire, sans faire partie des troupes engagées en cette occasion : *Cet officier n'était pas commandé; il alla à cette action comme volontaire, il y alla volontaire.* (Acad.)

— Hist. Nom donné aux esclaves romains qui demandaient à servir dans l'armée. Syn. de *volon*. Il Nom donné à des soldats de différents corps formés par des enrôlements libres, pendant les premiers temps de la Révolution française : *Les volontaires de la Bastille. Les volontaires de la Meuse. Il Volontaires royaux*, Corps de volontaires formé en 1815.

— Manège. Cheval de tirage.

— Encycl. Hist. milit. A toutes les époques et chez tous les peuples, on a vu des hommes servir librement leur pays ou un pays étranger; la plupart des héros grecs furent d'illustres volontaires, tantôt marchant seuls à leur but, tantôt entraînés à leur suite une armée de volontaires comme eux. Chez les Romains, le *voluntarius miles* n'était pas autre chose que l'engagé volontaire de nos jours, servant non dans un corps exclusivement composé de soldats comme lui, mais mêlé au reste des citoyens.

En France, c'est Louis XI qui parut avoir organisé le premier corps de volontaires français. Sous François I^{er}, l'usage d'enrôler les

soldats à prix d'argent étant devenu général, le mot *volontaire* ne servit plus qu'à désigner un homme de qualité qui n'avait ni emploi, ni grade, ni solde fixes et qui s'associait aux expéditions périlleuses soit pour acquérir de la gloire, soit pour perfectionner son instruction dans l'art militaire. Ainsi voyons-nous se rendre en poste, à la bataille de Cérissolles, quantité de gentilshommes qui avaient appris à la cour le jour du combat, connu d'avance. C'est comme *volontaires* que Turenne, Condé, Vendôme et Villars firent leur apprentissage de la guerre.

Louis XIV créa plusieurs corps de *volontaires*, qui prirent aussi le nom de *partisans*; toutefois, les *volontaires* proprement dits ne commencent à jouer un véritable rôle qu'à l'époque de la guerre de l'Indépendance américaine. Alors La Fayette entraîne à sa suite une foule de jeunes et brillants officiers servant à la manière de la noblesse d'autrefois.

Mais ce sont les *volontaires* nationaux, les *volontaires* de la Révolution française qui ont surtout créé l'illustration de leur rôle et de leur nom; illustration d'autant plus pure, que ce n'était pas un vain amour de la gloire qui poussait toute une génération sur les champs de bataille, mais le sentiment le plus héroïque qui puisse soulever tout un grand peuple, l'amour de la patrie. On sait les prodiges exécutés par ces hommes à peine initiés au métier des armes; ils vainquirent les vieilles bandes de l'Europe coalisée contre nous.

La Restauration eut aussi ses *volontaires*, levés en vertu de l'ordonnance du 16 mars 1815. Des élèves des Ecoles de droit et de médecine, qui suivirent le roi à Gand et furent licenciés à Vincennes le 13 septembre 1815, composèrent les quatre premiers bataillons, organisés à Vincennes. Vers la fin de juin 1815, nombre d'autres corps, ceux de Normandie, de Bretagne, de l'Est, du Midi, etc., prirent le titre de *volontaires royaux*. « On distinguait parmi eux : les deux légions de Marie-Thérèse, formées à Bordeaux et à Toulouse; le régiment Royal-Louis, formé à Marseille; celui de la Couronne, organisé à Cambrai; les miquelets royaux du Gard; la légion royale de Seine-et-Oise ou de Champeaux et les chasseurs royaux de Henri IV. » (Gral Bardin.) L'ordonnance du 3 août 1815 licencia tous les corps de *volontaires*, et leurs débris, qu'on appela *verdets*, troublèrent quelque temps les régions méridionales de la France.

Nous ne nous occupons pas ici des *volontaires* qui se sont fait connaître sous des noms particuliers, tels que la garde mobile en 1848, les francs-tireurs dans la malheureuse guerre de 1870; on trouvera à ces mots mêmes les détails qui les concernent.

Volontaires anglais. L'Angleterre a eu aussi ses *volontaires*. On sait de quelle ténacité belliqueuse elle fut piquée en 1859; Naudin en a fait une de ses meilleures chansons. On se réunit en meetings, on fit appel au sentiment patriotique, et l'utilité de créer une libre armée fut démontrée. Une liste d'engagements fut aussitôt ouverte et couverte d'adhésions par trois classes de *volontaires* : 1^{re} les membres effectifs, qui s'engageaient à payer leurs armes et leur uniforme; 2^e le corps de réserve, dont les membres promettaient de servir en cas d'invasion; 3^e les non-effectifs ou membres honoraires, qui encourageaient l'idée par une souscription annuelle, sans payer de leur personne. L'Etat n'apparut dans cette organisation que pour donner une autorisation qu'il ne refuse jamais.

Au reste, l'Angleterre avait déjà eu ses *volontaires*, en 1798, lorsque le général Humbert (celui que Ponsard a mis en scène dans le *Lion amoureux*) descendit sur les côtes d'Irlande à la tête de 1,100 soldats seulement, et en 1805, lorsque le patriotisme anglais se trouva si vivement surexcité par les menaces de descente de Napoléon. Alors, tous les rangs de la société se mêlèrent et se confondirent dans le mouvement de la défense nationale. Le duc de Clarence, fils du roi, servait comme simple soldat dans un régiment de *volontaires*. A un banquet, l'admirer Shaw proposa cette santé : « Au plus grand homme d'Angleterre, William Pitt, colonel des *Cinq ports volontiers* ! » On applaudit. Alors, Sheridan se leva et dit : « Gentlemen, permettez-moi aussi de vous proposer un toast. Je fais un appel aux verres pour boire à la santé de Charles Fox, simple soldat dans les *Chertsey volunteers*, le plus honnête homme d'Angleterre ! » Pitt et Fox, tour à tour premiers ministres, représentaient, on le sait, les deux grands partis de l'Etat, les tories et les whigs. Walter Scott servait comme adjudant dans un régiment de cavaliers *volontaires*, le *Royal-Mid-Lothian*. On l'avait mis dans la cavalerie parce qu'il était boiteux. Son zèle et sa bonne humeur le rendirent bientôt populaire dans le régiment. Il composa même un chant de guerre; mais, comme il n'était pas encore célèbre, sa poésie fut rière au lieu d'enthousiasmer. Parmi les souvenirs de ce temps-là qu'il nous a laissés, on retrouve celui-ci :

Deux *volontaires* se trouvaient pour affaires à Edimbourg et un pen en retard sur leurs camarades en marche. La femme d'un de ces gentlemen et la mère de l'autre, une veuve, envoyèrent les armes, l'uniforme et les che-

xv.

vaux des deux *volontaires* pour qu'ils pussent rejoindre leur corps. Comme Walter Scott plaignait la plus vieille d'être ainsi séparée de son fils : « Monsieur, s'écria-t-elle avec ardeur, nul mieux que vous ne peut savoir que mon fils est le seul soutien sur lequel s'appuie notre famille depuis la mort de son père; mais j'aimerais mieux le voir étendu mort et sans vie sur le plancher de cette chambre que d'entendre dire qu'il a été de la longueur d'un cheval en arrière de ses camarades dans la défense de son pays. » Ceci se disait à Edimbourg, et non à Sparte ou à Rome.

VOLONTAIREMENT adv. (vo-lo-n-té-re-man — rad. *volontaire*). De bonne volonté, sans contrainte : *La patience s'exerce à souffrir VOLONTAIREMENT et longtemps pour remplir des devoirs pénibles.* (Marmontel.) *La liberté consiste à obéir VOLONTAIREMENT à ce qui est ordonné par la raison.* (Colins.) *La liberté veut être conquise; jamais elle n'est concédée VOLONTAIREMENT.* (Lamenn.)

— Syn. *Volontairement, de bon cœur, de bonne grâce, etc.* V. CŒUR (DE BON).

VOLONTARIAT s. m. (vo-lo-n-ta-ri-a — du lat. *voluntarius*, volontaire). Art milit. Engagement, service des volontaires.

— **Encycl.** Lorsque, après la terrible guerre de 1870-1871, il devint évident pour tous que notre armée avait besoin d'une réorganisation radicale, on reconnut la nécessité d'établir le service militaire personnel et obligatoire pour tous; on comprit que le seul moyen d'élever le niveau moral, singulièrement amoindri, de l'armée, c'était d'appliquer strictement le principe d'égalité qui domine toutes nos lois civiles, de confondre dans l'armée nouvelle toutes les classes de la société et d'anneuler leur rapprochement en les faisant vivre d'une vie commune pendant les années de service. En conséquence, dans la loi de recrutement du 27 juillet 1872, le législateur s'exprima, dans l'article 1^{er}, de formuler ce principe : « Tout Français doit le service militaire personnel; » puis il ajouta, dans l'article 37 : « Tout Français qui n'est pas déclaré impropre à tout service militaire fait partie de l'armée active pendant cinq ans. » Ces règles générales étant admises, le législateur ne songea plus qu'à les atténuer. On trouva que la durée de cinq années de service actif était beaucoup trop longue, qu'elle apporterait une entrave sérieuse à la carrière des jeunes gens qui suivaient des professions libérales, et, au lieu de diminuer la durée du service en l'abaissant de cinq à trois ans, au lieu, ce qui eût été beaucoup plus simple, de décider que le service actif cesserait pour tout soldat qui, à la suite d'un examen, aurait montré qu'il possédait les connaissances requises, le législateur préféra instituer, sous le nom de *volontariat d'un an*, une sorte de privilège qui a été vivement et justement critiqué. D'après l'article 53 de la loi du 27 juillet 1872, modifiée par la loi du 31 décembre 1875, les jeunes gens qui ont obtenu des diplômes de bachelier es lettres ou de bachelier es sciences, des diplômes de fin d'études ou des brevets de capacité, institués par les articles 4 et 6 de la loi du 21 juin 1865, ceux qui font partie de l'Ecole centrale des arts et manufactures, des Ecoles nationales des arts et métiers, des Ecoles nationales des beaux-arts, du Conservatoire de musique; les élèves des Ecoles nationales vétérinaires, des Ecoles nationales d'agriculture et de l'Ecole des haras du Pin; les élèves externes de l'Ecole des mines, de l'Ecole des ponts et chaussées, de l'Ecole du génie maritime et les élèves de l'Ecole des mines de Saint-Etienne sont admis, avant le tirage au sort, lorsqu'ils présentent les certificats d'études émanés des autorités désignées par un règlement, à contracter dans l'armée de terre des engagements conditionnels d'un an, selon le mode déterminé par ledit règlement. D'après les articles 54-58, indépendamment des jeunes gens indiqués en l'article précédent, sont admis, avant le tirage au sort, à contracter un semblable engagement ceux qui satisfont à un des examens exigés par les différents programmes préparés par le ministre de la guerre et approuvés par des décrets rendus dans la forme des règlements d'administration publique. Le nombre des engagements conditionnels d'un an sera fixé chaque année par département et en proportion du contingent. Le nombre de ces admissions est fixé chaque année par le ministre. Si (d'après la loi du 31 décembre 1875) un jeune homme, s'étant présenté pour l'engagement conditionnel d'un an, a été reconnu impropre au service, et qu'ensuite, au moment de la révision de sa classe, il soit déclaré bon, il est admis à remplir dans l'armée les conditions requises pour le *volontariat*. L'engagement volontaire d'un an est habillé, monté, équipé et entretenu à ses frais. Toutefois, le ministre de la guerre peut exempter de tout ou partie de ces obligations les jeunes gens qui ont donné dans leur examen des preuves de capacité et qui justifient être dans l'impossibilité de subvenir aux frais résultant de ces obligations. L'engagement volontaire d'un an est incorporé et soumis à toutes les obligations de service imposées aux hommes présents sous les drapeaux. Il est astreint aux examens prescrits par le ministre de la guerre. Si, après un an de service, l'engage-

mentaire d'un an ne satisfait pas à ces examens, il est obligé de rester une seconde année au service, aux conditions déterminées par ledit règlement. Si, après cette seconde année, l'engage ne satisfait pas à ses examens, il est déclaré déchu des avantages réservés aux volontaires d'un an et reste soumis aux obligations qui sont imposées aux hommes de la première partie de la classe à laquelle il appartient par son engagement. Il en sera de même pour les volontaires qui, pendant la première ou la seconde année, auront commis des fautes graves et répétées contre la discipline. En temps de guerre, le volontaire d'un an est maintenu au service. En cas de mobilisation, il marche avec la première partie de la classe à laquelle il appartient par son engagement. Dans l'année qui précède l'appel de leur classe, les jeunes gens mentionnés dans l'article 53 qui n'auraient pas terminé les études de la Faculté ou des Ecoles auxquelles ils appartiennent, mais qui voudraient les achever dans un laps de temps déterminé, peuvent, tout en contractant un engagement d'un an, obtenir de l'autorité militaire un sursis avant de se rendre au corps pour lequel ils se sont engagés. Le sursis peut leur être accordé jusqu'à l'âge de vingt-quatre ans accomplis. D'après la loi du 31 décembre 1875, jouiront du même privilège, sous la condition d'avoir contracté un engagement conditionnel d'un an : 1^o les élèves des Ecoles supérieures d'agriculture subventionnées par l'Etat; 2^o les élèves des Ecoles supérieures du commerce subventionnées par les chambres de commerce. Enfin, après que les engagés volontaires d'un an ont satisfait à tous les examens exigés, ils peuvent obtenir des brevets de sous-officier ou des commissions au moins équivalentes.

Ces prescriptions générales de la loi du 27 juillet 1872 sur le *volontariat* d'un an ont été complétées par des décrets et règlements du ministre de la guerre. Le décret du 31 octobre 1872 porte que les jeunes gens qui demandent à contracter un engagement conditionnel d'un an, en vertu de l'article 54 de la loi du 27 juillet 1872, ont à subir deux épreuves successives devant des examinateurs nommés par le ministre de la guerre et choisis parmi les agriculteurs, industriels et commerçants, ou des citoyens ayant exercé l'une de ces professions. La première épreuve consiste en une dictée écrite en français. La seconde épreuve est un examen oral public. Les candidats sont rangés à l'avance en trois séries correspondant respectivement à l'agriculture, au commerce, à l'industrie. Chacune de ces séries passe devant un examinateur différent. Cet examen se compose de deux parties : la première roule sur les matières composant l'enseignement que le candidat a dû recevoir à l'école primaire; la seconde sur les notions élémentaires et pratiques relatives à l'exercice de la profession spéciale. Après l'achèvement des examens oraux, les examinateurs des trois séries se réunissent sous la présidence du général commandant le département ou d'un officier supérieur délégué par lui, auquel est adjoint un membre du conseil général désigné par ce conseil ou, à son défaut, par la commission permanente, et constituent ainsi une commission qui arrête la liste générale des candidats admissibles.

Voici le programme des examens :

Agriculture. Natures diverses des terrains au point de vue de la culture. — Engrais et amendements. — Climats, saisons, leurs rapports avec la culture. — Moyens d'utiliser les eaux ou de s'en préserver. — Instruments et machines agricoles. — Méthodes et procédés de culture. — Conservation des récoltes. — Bétail et animaux domestiques. — Comptabilité agricole. — Débouchés des principaux produits agricoles de la région. **Commerce.** Marchandises qui font l'objet de la spécialité du candidat; leur provenance, leur emploi et leur prix de revient. — Comptabilité et tenue de livres. — Dénomination des livres de commerce. — Principales opérations de commerce ou de banque. — Formules usuelles du billet à ordre, de la lettre de change, du mandat, du chèque, etc. — Signification des principaux termes de commerce ou de banque.

Industrie. Caractères et propriétés des matières premières ou matériaux; leur extraction, leur préparation, leur transformation ou leur emploi. — Moteurs, machines, instruments et outils dont le candidat fait habituellement usage. — Procédés au moyen desquels il obtient les produits de son industrie spéciale. — Nature de ces produits.

Un second décret du 1^{er} décembre 1872 a réglé les conditions exigées pour l'engagement volontaire d'un an et a été suivi de longues instructions explicatives publiées dans le *Journal officiel* du 9 janvier 1873. La somme exigée des volontaires d'un an fut fixée à 1,500 francs. Ce taux si élevé, qui permet seulement aux jeunes gens dont la famille est dans l'aisance de profiter du *volontariat*, a soulevé de nombreuses et justes réclamations. Pour atténuer ce que cette mesure a d'excessif, la loi de 1872, ainsi que nous l'avons indiqué plus haut, a permis de dispenser de tout ou partie de cette indemnité de 1,500 francs les jeunes gens qui ont donné des preuves de capacité dans leur

examen ou qui sont dans l'impossibilité de faire le versement. D'après une circulaire ministérielle du 4 janvier 1873, les jeunes gens qui contractent un engagement d'un an dans les conditions de l'article 54 de la loi du 27 juillet 1872 peuvent seuls être exemptés du versement, à l'exclusion de ceux qui s'engagent dans les conditions de l'article 53. Le nombre des engagements qui sert de base à la fixation des exemptions de versement est celui des jeunes gens admis à l'engagement dans les conditions de l'article 54. Les exemptions peuvent être réparties sur deux, trois ou quatre candidats; mais il n'est pas accordé plus d'une exemption totale sur cent engagés, ce qui rend à peu près illusoire le bénéfice de l'exemption.

Les engagements des volontaires d'un an doivent être souscrits du 24 octobre au 4 novembre, au chef-lieu du département ou au chef-lieu de la subdivision de région, et la mise en route a lieu le 8 novembre. Le versement de la somme de 1,500 francs doit être effectué du 15 octobre au 4 novembre. Les demandes d'exemption du versement de la prestation à la suite d'examen ne sont reçues qu'autant que les postulants ont obtenu dans ces examens de 51 à 60 points, ce qui équivaut à la mention très-bien. Jusqu'en 1876, les jeunes gens engagés étaient admis à faire choix d'un corps, suivant l'ordre d'inscription de leur demande sur le registre de la préfecture. A cette époque, le ministre de la guerre a décidé que les jeunes gens susceptibles de contracter l'engagement conditionnel seront appelés à faire choix du corps dans lequel ils désirent servir suivant un ordre déterminé par voie du tirage au sort.

Le *volontariat* d'un an est loin d'avoir donné les résultats satisfaisants que s'en promettaient d'avance ses partisans. Les aspirants au *volontariat* ont donné jusqu'ici des preuves trop flagrantes de leur ignorance pour ne pas prêter largement le flanc à la raillerie. Au corps, les volontaires d'un an sont embarrassants pour leurs supérieurs et assez mal vus de leurs camarades, forcés de servir cinq ans. Ceux-ci, les accusant de devoir la faveur dont ils jouissent à leur état de fortune plus qu'à leur savoir réel, et de ne passer une année dans l'armée que pour se débarrasser au meilleur marché possible des véritables charges du service, leur ont donné le sobriquet de *quinze cents francs et de réfractaires d'un an*.

VOLONTARIÉTÉ s. f. (vo-lo-n-ta-ri-é-té — rad. *volontaire*). Physiol. Puisseance de la volonté sur le système organique; action de la faculté volontaire du sensorium.

VOLONTÉ s. f. (vo-lo-n-té — lat. *voluntas*). V. pour plus de détails le mot *VOULOIR*. Faculté de se porter librement vers certains objets, de se déterminer à certains actes : *La VOLONTÉ est souvent déterminée par la passion.* (Acad.) *La VOLONTÉ n'est autre chose que l'âme, en tant qu'elle veut et qu'elle choisit.* (Boss.) *Il n'y a point de véritable VOLONTÉ sans liberté.* (J.-J. Rouss.) *Le plus puissant de tous les leviers, c'est la VOLONTÉ.* (De Jussieu.) *Le devoir oblige la VOLONTÉ et n'est pas soumis à la VOLONTÉ.* (Lamenn.) *Notre VOLONTÉ est une force qui commande à toutes les autres, lorsque nous la dirigeons avec intelligence.* (Buff.)

La volonté de l'homme est bien ambulatorie. REONARD.

La volonté nous détermine, Non l'objet ni l'instinct; je parle et je chemine, Je sens en moi certain agent. LA FONTAINE.

« Energie, fermeté de l'âme qui veut : Avoir beaucoup de VOLONTÉ. Manquer de VOLONTÉ. C'est la faiblesse qui produit les miracles de la VOLONTÉ et de la passion. (Mme de Staël.) Une VOLONTÉ inflexible surmonte tout et l'emporte même sur le temps. (Chateaub.) Il n'existe pas de grand talent sans une grande VOLONTÉ. (Balz.) C'est la VOLONTÉ qui fait les grands hommes : parvenir, c'est persévérer. (Mme C. Fée.)

— Acte de la faculté de vouloir, détermination de l'âme; intention arrêtée; ordre, décret : *Manifestez, dictez, imposez, expliquez ses VOLONTÉS. Les hommes ont la VOLONTÉ de rendre service, jusqu'à ce qu'ils en aient le pouvoir.* (Vauven.) *L'homme doit avoir plus de VOLONTÉS, et l'enfant plus de fantaisies.* (J.-J. Rouss.) *L'enfer éternel par la VOLONTÉ divine est le plus horrible blasphème qui ait jamais été prononcé contre Dieu.* (A. Guyard.) *L'autorité souveraine est fondée sur la VOLONTÉ des peuples.* (Dumarsais.) *Les nations que les rois assomblent et consultent commencent par des vœux et finissent par des VOLONTÉS.* (Carnot.) *Tout despotisme est illégal; rien ne peut le sanctionner, pas même la VOLONTÉ populaire qu'il allègue.* (B. Const.) *Toute société vraiment politique repose sur le consentement des VOLONTÉS libres.* (Vacherot.) « Caprice, fantaisie optimiste; s'emploie surtout au pluriel : *Il aime à faire ses VOLONTÉS. Il voudrait soumettre tout le monde à ses VOLONTÉS. Il semble que ses VOLONTÉS soient des lois.* (Acad.) *Ce n'est que par les femmes que les médecins acquièrent leur réputation, c'est par les médecins que les femmes font leurs VOLONTÉS.* (J.-J. Rouss.) *S'accoutumer à faire toutes ses VOLONTÉS, c'est préparer pour son impuissante vieillesse un affreux esclavage.* (Ch. Nod.)

— *Bonne volonté*, Bon sentiment, bienveillance : *Il a montré beaucoup de BONNE VOLONTÉ pour nous. Je vous remercie de votre BONNE VOLONTÉ.* || Intention réelle, effective ; désir prononcé ; ardeur véritable : *Ce n'est pas la BONNE VOLONTÉ qui nous manque. Ce jeune homme est plein de BONNE VOLONTÉ.* (Acad.) *Il ne faut pas se montrer trop difficile avec les hommes de BONNE VOLONTÉ.* (J. de Maistre.) *Il n'y a rien de plus rare en France que des contribuables de BONNE VOLONTÉ.* (Cormen.) || *Homme de bonne volonté*, Officier ou soldat prêt à exécuter tous les ordres qu'on lui donne, à s'exposer volontairement dans les occasions périlleuses : *Il nous faut pour cette expédition des HOMMES DE BONNE VOLONTÉ.* (Acad.)

— *Mauvaise volonté*, Défaut de désir réel, intention réelle contraire au but que l'on semble ou qu'on devrait poursuivre : *S'il n'a pas réussi, c'est qu'il y a mis de la MAUVAISE VOLONTÉ. Il est dans la nature de l'homme d'endurer patiemment la nécessité des choses, mais non la MAUVAISE VOLONTÉ d'autrui.* (J.-J. Rouss.)

— *Dernières volontés*, *Volonté dernière*, Intentions que l'on manifeste avant de mourir, et que l'on veut être accomplies après qu'on sera mort : *Manifestez, dictez, écrivez ses DERNIÈRES VOLONTÉS. Exécutez religieusement les DERNIÈRES VOLONTÉS d'un ami. Les DERNIÈRES VOLONTÉS des hommes sont presque toujours leurs dernières faiblesses.* (Ch. Nod.) Elle m'a déclaré sa volonté dernière.

RACINE.

— *N'en faire qu'à sa volonté*, Ne pas écouter les ordres, les avis, les conseils d'autrui : *Il est impossible que celui qui n'en veut FAIRE qu'à SA VOLONTÉ ne fasse jamais d'autre mal que celui-là même.* (Vitet.)

— *Prov.* La bonne volonté est réputée pour le fait, On tient compte des bonnes intentions autant que des actes. || *Les volontés sont libres*, On ne peut forcer les gens à faire ce qu'ils ne veulent pas.

— *Théol.* *Volonté de signe*, Intention divine révélée par quelque signe extérieur, tel que conseil, précepte, exemple. || *Volonté de bon plaisir*, Détermination intérieure, désir réel et formel. || *Volonté antécédente*, Celle qui se rapporte à l'objet considéré en lui-même. || *Volonté conséquente*, Celle qui considère l'objet par rapport aux conséquences. || *Volonté efface*, Celle qui est suivie d'effet. || *Volonté inefficace*, Celle qui est rendue inutile par la résistance de l'homme. || *Volonté absolue*, Celle qui ne dépend d'aucune condition.

— *Jurispr.* *La volonté est ambulatoire jusqu'à la mort*, Un testament est toujours révocable tant que vit le testateur.

— *Manège*, *Volonté gagnée*, Docilité d'un cheval obtenue méthodiquement.

— *Loc. adv.* *A volonté*, Comme on veut ou Quand on veut : *Un ressort qui joue à volonté.* (Acad.) *L'homme ne se souvient pas à volonté et de prime abord.* (L'abbé Bautain.) *Au milieu de la multitude, comme dans un élément qu'il soulevait à volonté, Danton était l'homme le plus puissant de Paris.* (Thiers.)

— *Billet payable à volonté*, Billet payable quand celui à qui il est dû voudra être payé.

— *Voiture à volonté*, Voiture qui est à la disposition de tous ceux qui veulent la louer.

— *Service à volonté*, Service de domestiques qu'on loue pour une circonstance déterminée.

— *De volonté*, Par le fait seul de la volonté, volontairement : *De cœur et de VOLONTÉ je demeure chez toi.* (P.-L. Courier.)

— *Syn.* *Volonté, dessein, intention.* V. DESSEIN.

— *Encycl.* Philos. On peut dire que la *volonté*, considérée dans sa plus grande généralité, est un attribut essentiel de l'animalité ; c'est, en effet, par la *volonté* que l'animal diffère du végétal. Tout acte de *volonté* est une volition ; cet acte suppose nécessairement l'existence d'un cerveau, ou de quelque chose d'analogue au cerveau, et l'ablation des hémisphères cérébraux chez un animal fait immédiatement disparaître toute volition. Mais nous ne nous proposons point ici de considérer la *volonté* à ce point de vue tout physiologique ; nous voulons parler de la *volonté* chez l'homme considéré comme être pensant et doué de raison, et nous voulons surtout exposer à ce sujet les théories soutenues par les philosophes spiritualistes, pour qui l'homme n'est un animal que par la partie la moins noble de sa personnalité, et qui, sans nier formellement l'existence d'une sorte de *volonté* chez les animaux, prétendent que chez l'homme elle est d'une tout autre nature.

Toute volition a pour objet une action et suppose un motif ; mais elle se distingue et du motif qu'elle suppose et de l'action qu'elle a pour objet. La volition est un fait spécial, *sui generis*, irréductible à tout autre, et relève d'une faculté qu'il ne faut confondre ni avec l'intelligence, ni avec la sensibilité, ni avec le pouvoir d'agir. Cette faculté est la *volonté*. Il est rare qu'on la confonde avec l'intelligence ; il n'est pas rare qu'on la confonde avec le pouvoir d'agir, ou avec le désir. Il est vrai qu'on est porté à vouloir ce qu'on désire ; cependant on ne le veut pas toujours, et il arrive plus d'une fois que l'on combat son propre désir ; ce n'est point le

désir qui combat le désir, c'est la *volonté*, et l'action est la suite naturelle de la volition ; mais encore arrive-t-il souvent qu'une action échappe à qui ne l'a pas voulue, ou que qui a voulu n'agisse pas. *Vouloir et pouvoir sont deux.* Ce qui appartient au vouloir, c'est l'effort pour agir, ce n'est point l'action, qui n'est que l'objet du vouloir. On veut agir : agir est donc le terme du vouloir, non le vouloir même.

La volition n'a point d'autre cause efficiente que le moi, l'âme, ou, de quelque nom qu'on le nomme, l'homme moral ; le moi peut toujours commencer ou cesser, continuer ou suspendre le vouloir, sur lequel nulle contrainte, nul empêchement n'ont de prise ; il n'est point de puissance au monde qui soit capable ni de faire qu'il veuille, ni de faire qu'il ne veuille pas. Il a son vouloir dans sa main et le tient dans la mesure précise où il se possède lui-même ; il en dispose souverainement.

Que se passe-t-il dans l'âme humaine, quand elle veut ? Que trouve-t-elle en elle-même ? En premier lieu, la conception d'une action à faire, jointe à celle des moyens de la faire et du but en vue duquel on la tente ; à cette triple conception s'ajoute celle des motifs qu'on peut avoir de la faire ou de ne pas la faire, et celle-ci s'accompagne de mobiles qui affectent l'homme et le poussent dans un sens ou dans un autre. S'il y a dans son âme, au moment du vouloir, des mobiles qui influent sur lui par affection et des motifs qui influent sur lui soit par conseil, soit par ordre, alors il délibère : fera-t-il ou ne fera-t-il pas l'action ? Il donne en quelque sorte la parole aux divers motifs qui se disputent l'action future ; et quand chacun a parlé, il se fait comme un vote, qui est la conclusion de la délibération. Cette conclusion est suivie de la détermination qu'il prend, et qu'il faut d'autant moins confondre avec elle qu'elle peut lui être contraire ; combien de fois n'arrive-t-il pas que l'on conclut qu'il faut agir dans un sens, et que l'on n'agit point dans ce sens, mais dans un autre dans lequel on a conclu qu'il ne faut pas agir ! La détermination enfin, ou la résolution, ou la volition (car c'est tout un), est suivie de l'action.

L'action voulue peut être un mouvement du corps, exécuté pour des fins bien diverses. Je veux remuer mon bras, je le remue ; et c'est pour me procurer la sensation du mouvement, ou pour me témoigner à moi-même ma puissance de me mouvoir, ou pour toute autre fin qui n'a rien de commun avec la sensation. L'action voulue peut être une opération de l'intelligence : je veux connaître, je veux me rendre compte, je veux m'assurer d'une vérité, ou m'élever à quelque découverte, ou composer une œuvre ; je considère, je compare, et soit que je juge, ou que je raisonne, ou que j'imagine, je suis attentif ; l'attention est la condition de toute opération de l'esprit, et elle n'est autre que l'intervention de la *volonté* dans l'intelligence. L'action voulue peut être un gouvernement de l'âme par elle-même, un commandement, un empire sur soi ; je veux amoindrir en moi les tendances viles, intéressées, basses, l'égoïsme, l'envie, les appétits inférieurs, accroître les inclinations généreuses, les nobles sentiments ; et quoique je ne me sois pas donné ma propre nature sensible, j'agis sur elle à mon gré, et jusqu'à un certain point je la change par mon vouloir. L'action voulue peut être enfin un empire sur autrui : elle est alors un mouvement du corps exécuté dans ce but, car l'homme ne peut atteindre aucun de ses semblables, ni aucune chose, que par l'intervention de son corps.

Ce qui ressort, avant toute autre conclusion, de cette analyse, c'est que la volition, expressément distincte et de la délibération qui la précède et de l'action qui la suit, est libre. La liberté, tel est donc le caractère propre de la *volonté* ; la liberté, c'est-à-dire le pouvoir de se déterminer à une action avec la conscience qu'on pourrait se déterminer à une autre.

Si la *volonté* seule est libre, elle seule donc est responsable. Qui a voulu bien faire, qui a eu le bon vouloir, alors même qu'il n'a pas eu le pouvoir, du bien qu'il a voulu, a bien agi ; à moins qu'il ne se fût mis lui-même, par suite d'un fait antérieur dont il se serait rendu coupable, dans l'impossibilité de bien agir. Qu'il réponde de l'habitude contractée par la pratique du mal ! Mais, que ce soit dans le présent ou dans le passé, la *volonté* peut seule être mauvaise, seule être bonne. Il suffit qu'elle soit réelle, c'est-à-dire qu'elle ne se contente pas de n'être qu'une intention, mais qu'elle aille jusqu'à être l'effort.

Peut-être l'école ne dit-elle pas assez quand elle dit que vouloir c'est se déterminer, se résoudre. Il est vrai que vouloir n'est pas agir, mais c'est faire effort pour agir ; la volition, distincte de l'action, n'est pas seulement l'intention, mais déjà le mouvement initial. Elle en est le principe. Aussi n'est-ce point sans raison que l'on transporte à l'action le caractère de la volition même, et qu'on parle de bonnes ou de mauvaises actions, quoiqu'il n'y ait et qu'il ne puisse y avoir que le vouloir seul qui comporte le bien ou le mal moral, puisqu'il n'y a que le bien vouloir qui soit libre.

La *volonté* est ce qu'il y a en nous de plus proprement nôtre, elle est nous-même ; c'est elle qui constitue la personne humaine. Nous

ne faisons pas nos pensées ni nos sentiments, nous faisons nos volitions ; l'intelligence et la sensibilité ne sont que nôtres, la *volonté* est nous. On peut vouloir l'impossible, l'absurde, le mal comme le bien ; on sera coupable de mal faire, on sera insensé de faire l'absurde, et l'on ne fera pas l'impossible, mais on peut le vouloir ; vouloir est un, faire est un autre. Il n'est rien qu'on ne puisse vouloir ; dirons-nous qu'on ne peut vouloir ce dont on n'a nulle idée ? Mais on le pourrait vouloir à la condition d'en avoir l'idée ; la borne ici n'est donc pas dans la *volonté*, elle est dans l'intelligence.

S'il en est ainsi, si la *volonté*, parce qu'elle est libre, est en quelque sorte sans limites, peut-on dire qu'elle soit toute la personne humaine ? Non ; la personne humaine, individuelle, concrète, résulte d'un certain rapport entre cette *volonté* idéale et les puissances organiques qui déterminent, qui circonscrivent, qui mesurent son être. Elle n'est pas la *volonté*, mais la *volonté* mesurée dans sa réalité, déterminée et circonscrite dans sa manifestation actuelle par un organisme. Elle est moins une *volonté* qu'une activité. Il ne faut pas confondre ces deux termes ; l'activité n'est pas la *volonté*, mais elle en dérive.

Le philosophe allemand Schopenhauer a créé un système dont nous devons dire ici quelques mots, parce qu'il attribue à la *volonté* un rôle immense dans le grand ensemble des choses. Kant avait enseigné que l'homme ne peut connaître que des phénomènes ; quant à la substance, à la chose en soi, Kant le croyait condamné à l'ignorer toujours. Schopenhauer répond : « Oui, je ne vois que des phénomènes dans le monde qui m'environne, mais je puis m'étudier moi-même, je puis descendre au fond de mon âme, et quand j'aurai atteint la substance de mon être, transportant ma découverte hors de moi et l'appliquant par analogie à l'ensemble des choses, j'aurai le secret du monde. »

La psychologie, une psychologie circonscrite et féconde, voilà l'arme de la science contre ces objections effrayantes qui réduisent l'homme à n'être que le jouet d'une fantasmagorie. Cette substance que Kant appelait la chose en soi, Schopenhauer essaye de l'atteindre par le procédé psychologique, et, quand il croit être arrivé au but de ses efforts, il s'écrie triomphalement : « Quelle est donc cette chose en soi, ce principe, cette substance, cette réalité mystérieuse que Kant interdit à la connaissance ? Je réponds : la *volonté* ! et c'est là la grande découverte de ma vie. » Pour Schopenhauer, la *volonté* est le fondement du moi, le principe de la personne humaine ; or, transportant au non-moi ce principe intérieur attesté par la conscience, il conclut que le principe des êtres, la substance et le fondement du *cosmos*, c'est la *volonté*. Une *volonté* immense, éternelle, infinie préside à l'ensemble des choses. Les philosophes alexandrins font de l'intelligence la première hypostase ; Spinoza et Hegel ont répété le même principe en le modifiant selon leurs propres idées. Schopenhauer place la *volonté* avant tout : la *volonté* est la substance de l'univers. On comprend la valeur d'une telle métaphysique à l'époque où elle se produisit ; on peut la discuter et la combattre, mais il est impossible de méconnaître l'inspiration d'où elle est née. Schopenhauer cherchait et croyait avoir trouvé un refuge contre les entraînements du panthéisme. Au moment où l'esprit fini, c'est-à-dire l'esprit de l'homme, n'apparaissait plus à tous les philosophes que comme un phénomène, une modification de l'esprit infini ; au moment où le panthéisme semblait dominer tous les penseurs, avec une puissance irrésistible, la revendication de la *volonté* semblait un moyen sûr de sauver la liberté humaine. Mais, par une étrange inconscience, après avoir déduit de la *volonté* humaine l'existence d'une *volonté* suprême, il s'appuie sur celle-ci pour prouver que la *volonté* humaine est une chimère, et que la vraie sagesse consiste dans l'anéantissement de nos *volontés* particulières.

La théorie spiritualiste de la *volonté*, telle qu'elle vient d'être exposée, donne lieu à de graves objections. Il y a quelque chose d'étrange dans cette distinction de l'âme qui voit en elle des motifs, et du moi qui est en dehors de ces motifs et qui en choisit un pour le faire sien en rejetant les autres. D'après quelle règle ce choix peut-il être fait, puisque tous les motifs de choisir sont dans l'âme et non dans le moi qui choisit ? Si on les pressait là-dessus, il est probable que les spiritualistes attribueraient au moi la faculté de discerner le vrai et le juste, laissant à l'âme ce qu'ils appellent les motifs ou les mobiles ; mais alors le moi devrait toujours faire un choix conforme à la vérité et à la justice, ce qui est démenti par l'expérience. D'ailleurs, cette distinction de l'âme et du moi, ils ne la font que par une sorte de surprise, pressés par l'extrême difficulté de l'explication qu'ils veulent donner ; hors de là, ils font comme tout le monde, ils identifient complètement l'âme et le moi. Des lors, s'il y a des mobiles dans l'âme, c'est dans le moi qu'ils résident, et, au lieu de dire que le moi se détermine, il serait plus simple de reconnaître que les mobiles agissent d'eux-mêmes, par leur force propre, entraînant le moi dont ils font partie, avec lequel ils se confondent.

Les spiritualistes sont bien plus près de la vérité quand ils reconnaissent que vouloir dit plus que se déterminer, que la volition est le mouvement initial de l'action voulue elle-même, et, pour rendre cette définition de la *volonté* tout à fait exacte, il suffirait d'ajouter que ce mouvement initial doit être produit directement par un mobile, une idée, une disposition intérieure formant un des éléments constitutifs du moi pensant, de l'âme. Cependant, pour qu'il y ait *volonté*, il n'est pas nécessaire que la chose voulue soit nettement et distinctement perçue ; c'est par là précisément que la simple *volonté* se distingue du désir et de la résolution, qui supposent nécessairement la perception de la chose désirée ou résolue. Supposons, par exemple, qu'un homme lève un doigt pour nous montrer un objet quelconque ; il pense à cet objet, il ne pense pas du tout au doigt qu'il lève, et pourtant nous avons le droit de dire qu'il lève son doigt volontairement, qu'il veut le lever, parce que l'impulsion initiale qui produit le mouvement du doigt vient de quelque chose qui fait partie de l'être pensant ou du moi. Pour que ce mouvement fût involontaire, il faudrait qu'il eût une cause extérieure, comme si, par exemple, un autre homme prenait le doigt par plaisanterie et le soulevait avec sa main ; ou bien il faudrait que le mouvement fût produit par un tic nerveux complètement étranger à la pensée.

Dans les cas mêmes où la pensée a conçu nettement un acte comme objet d'un désir ou d'une résolution prise, il y a dans cet acte un moment où l'on peut dire qu'il est simplement volontaire ; c'est précisément le moment où cet acte commence, par l'impulsion du désir, de la résolution qui sont dans l'âme, dans la pensée. Mais distinguer l'homme qui veut et l'homme qui commence les premiers mouvements de l'acte, c'est une pure chimère, à moins que l'on ne confonde la *volonté* simple avec un désir ou un projet bien arrêté.

Volonté (LA), comédie en quatre actes, en vers, de M. Jean Du Boys (Théâtre-Français, septembre 1864). Philippe Michon est un jeune clerc d'huisier de campagne. Poussé, comme tant d'autres, par le désir de faire fortune, il vient à Paris et se présente chez le banquier Lacroix, dont le neveu Marcel a été son camarade. Philippe n'a qu'une éducation fort médiocre et il se voit refusé, parce qu'il ne sait ni l'anglais, ni l'allemand, ni la tenue des livres. Il a beau dire : « J'apprendrai, j'apprendrai, » le banquier le repousse et lui conseille rudement de rester avec son ignorance dans son village :

Qui vitote en province à Paris meurt de faim. Mais Philippe obéit à un puissant aiguillon ; il est timide amoureux de Laure, la fille du banquier, et s'est juré de l'épouser. La belle Laure aime ou croit aimer son cousin Marcel, et elle l'épouserait tout de suite si ce jeune homme n'était éloigné du mariage par sa légèreté et sa dissipation. Un an s'est écoulé, le banquier sort de table et est en train de faire à son neveu un beau sermon sur le travail, quand se présente un jeune commis en nouveautés qui apporte une robe pour Laure : c'est Philippe ; il sait l'anglais, l'allemand et la tenue des livres. Il a appris tout cela au milieu d'une vie de privation et de courage. Le banquier est émerveillé et le prend, séance tenante, pour caissier :

Ce garçon sait vouloir, ce garçon parviendra.

Il parvient en effet, et très-vite, non-seulement à la fortune, par la *volonté*, mais au bonheur, par l'amour. Marcel s'est laissé entraîner à toutes sortes de folies, et le jeu le ruine. Philippe le tire de l'abîme et, sacrifiant héroïquement l'amour à la reconnaissance, ramène à Laure son rival repentant et confus. Mais Laure n'aimait pas Marcel aussi profondément qu'elle l'avait pensé ; elle s'est éprise pour Philippe, fils digne de son amour, et c'est lui qu'elle épousera. Le banquier, fier de Philippe, lui expose sa théorie sur la *volonté* :

Est-ce la volonté, ces flammes d'un moment ? Non, c'est de la folie ou bien de l'impuissance. Le courage n'est rien, il faut la persistance.

Vis-tu jamais un cric soulever des fardeaux ? L'ouvrier patient, sombre, courbant le dos,

A peine à chaque tour hisse l'énorme masse ! Mais le travail toujours sur le travail s'accumule !

Au fronton des palais le dur bloc est monté. Ce cric tenace et lent, voilà la volonté !

PHILIPPE.

Voilà la volonté !

M. LACROIX.

Prendre un parti bizarre,

Rechercher un danger brillant, un péril rare, Se camper en héros de drame, en incompris,

Quand au milieu de tous on resterait sans prix, N'ayant point de valeur se créer une pose,

Ce n'est rien. Mais vouloir toujours la même chose, Lutter de front avec une difficulté,

Fût-elle sans grandeur, voilà la volonté.

Cependant, il reste pour consoler Marcel et le fixer dans une voie meilleure la cousine de Laure, nommée Louise, parente pauvre adoptée par M. Lacroix.

La pièce de M. J. Du Boys tend à développer une pensée juste et morale ; mais on y trouve des tirades qui sentent un peu la

déclamation, et elle n'a obtenu qu'un succès d'estime.

VOLONTIERS adv. (vo-lon-tié — rad. *volonté*). De bonne volonté, de bon gré, de bon cœur, avec plaisir : *Il écouterait volontiers cette proposition. Ferez-vous cela? — Je le ferais volontiers, bien volontiers, très-volontiers.* (Acad.) *La chère vient à l'homme volontiers; elle se familiarise aisément.* (Buff.) *Le pauvre qui donne volontiers un peu fait plus que le riche qui donne beaucoup à contre-cœur.* (Ch. Nod.) Il facilement, aisément, ordinairement, naturellement : *Cette plante vient volontiers de bouture.* (Acad.) *Ces places des frontières, où l'on vit et où l'on dort sur le qui-vive, ont volontiers l'esprit de leur position et le privilège d'enfanter des âmes guerrières.* (Sto-Bouve.) *L'homme croit volontiers au merveilleux.* (St-M. Girard.) *Les hommes n'admirent volontiers que les choses qu'ils ne comprennent pas.* (A. Karr.)

Fille se coiffe volontiers

D'amoureux à longue crinière.

LA FONTAINE.

Volontiers on fait cas d'une terre étrangère.

Volontiers gens boiteux haïssent le pays.

LA FONTAINE.

— Syn. *Volontiers, de bon cœur, de bonne grâce. V. cœur* (de bon).

VOLOTSCHOK, ville de la Russie d'Europe, dans le gouvernement et à 130 kilom. N.-O. de Tver, ch.-l. du district de son nom, près de la Tzua; 6,500 hab. Elle donne son nom au grand système de navigation fluviale qui unit la Caspienne à la Baltique.

VOLPAGO, bourg du royaume d'Italie, province de Trévise, district de Montebelluna, mandement de Biadene; 4,200 hab.

VOLPATO (Jean), habile graveur italien, né à Bussano en 1733, mort à Rome en 1802. Dessinateur sur étoffes jusqu'à l'âge de vingt ans, il apprit sans maître à manier le burin et publia ses premières estampes sous le nom de *Jean Bernard*. Il prit ensuite des leçons du célèbre Bartolozzi et devint l'un des premiers graveurs de son temps. C'est à lui que Rome est redevable de la brillante école qu'elle possède. Il a perfectionné les estampes peintes à l'aquarelle et a fait de nombreux dessins en miniature, également coloriés. On a, sous son nom : *Principes du dessin, tirés des meilleures statues antiques* (Rome (1786, in-fol., avec 36 pl.). Raphaël Morghen était son élève et son gendre. On voit dans l'église des Saints-Apôtres, à Rome, un monument élevé à Volpato et dû au ciseau de Canova.

VOLPI (Joseph), historien italien, né à Bitello en 1680, mort en 1756. Il étudia à Rome la théologie et la jurisprudence et se destinait à l'état ecclésiastique, lorsqu'il se maria pour obéir à la volonté de son père. Sa vie presque tout entière s'écoula dans la petite ville de Capaccio, dont l'un de ses oncles était évêque. On a de lui : *Généalogie de la famille des Volpi* (Naples, 1718, in-4°); *Chronologie des évêques de Capaccio* (Naples, 1720, in-4°); *Histoire des Visconti et des principaux événements d'Italie pendant leur domination* (Naples, 1737-1748, in-4°).

VOLPI (Jean-Antoine), philologue italien, né à Padoue en 1686, mort en 1766. Il fit ses études dans sa ville natale et acquit une profonde connaissance des langues latine et grecque. En 1717, il établit chez lui, avec le concours de son frère Gaétan Volpi, une imprimerie spécialement destinée à la publication d'éditions correctes des auteurs classiques. Parmi les éditions sorties de cette imprimerie, qui est connue sous le nom de *Volpi-Comitiana*, il faut citer celles de Tibulle, de Propertius et surtout celle de Catulle (Padoue, 1737, in-4°), qui est fort recherchée des philologues et pour laquelle il regut de la ville de Verone, patrie du poète latin, une médaille d'or. Volpi devint plus tard professeur de philosophie et de rhétorique à l'université de Padoue. On lui doit encore : *Liber de satyræ latinæ natura et ratione, etc.* (Padoue, 1744); une traduction du *Dialogue de Zacharias Scholasticus*; des éditions des poésies de Sannazaro et du Dante; enfin, trois livres de poésies latines originales, auxquelles il joignit celles d'un de ses ancêtres, Jean-Antoine Volpi, qui avait été évêque de Côme et l'un des Pères du concile de Trente.

VOLPI (Gaetano), érudit italien, frère du précédent, né à Padoue en 1689. Il entra dans les ordres, puis il prit une part active à la direction de l'imprimerie et de la librairie fondées par son frère, et s'occupa particulièrement de corriger les éditions et de surveiller les tirages jusqu'en 1756. On ignore la date de sa mort. On lui doit une bonne édition de Salluste (1722) et un ouvrage intitulé : *la Libreria dei Volpi et la stamperia comitiana* (1756, in-8°), ouvrage devenu rare, dans lequel il rend compte de ses travaux et de ceux de son frère.

VOLPI (Joseph-Rocco), érudit italien, frère des précédents, né en 1692, mort en 1746. Il se fit admettre dans l'ordre des Jésuites, devint préfet des études au collège grec de Rome et remplit, en outre, les fonctions de censeur des livres et de membre du conseil de la congrégation des rites. Volpi

termina le grand ouvrage du cardinal Corradini, intitulé : *Vetus Latium profanum* (Padoue, 1728-1736, 9 vol. in-4°). On lui doit, en outre : *Tabula antiqna e ruinis veteris Autii nuper effossa* (Rome, 1726, in-4°); *Venetia sacra purpurata* (Padoue, 1730-1734, 2 vol. in-fol.), recueil des vies des cardinaux de Venise; les *Vies* de plusieurs saints et prélats, etc.

VOLPI (Thomas), chirurgien italien, né vers 1760, mort à Pavie en 1824. Disciple distingué de Scarpa, il fut, en 1790, nommé chirurgien du grand hôpital de Pavie. Ses ouvrages se composent de : *Saggio di osservazioni e di esperienze medico-chirurgiche fatte nello spedale civico di Pavia* (Pavie, 1816-1821, 3 vol.); *Quadro generale delle malattie curate nel anno scolastico* (1817-1818 et 1818-1820).

VOLPIANO, ville du royaume d'Italie, province, district et à 17 kilom. N.-E. de Turin, ch.-l. de mandement; 4,000 hab.

VOLPICELLA (Vincent), jurisconsulte italien, né à Molfetta (Pouille) en 1748, mort à Naples en 1833. Il étudia avec ardeur la jurisprudence et se fit inscrire au barreau, où son éloquence naturelle lui valut d'honorables succès. Pendant les diverses révolutions qui agitérent le royaume de Naples, il ne craignit point de protester hautement de son antipathie pour la forme républicaine et pour la domination étrangère, et déclina la présidence de la cour d'appel d'Alamurà. Cependant, il accepta les fonctions gratuites d'avocat au conseil d'Etat et de membre de la chambre de discipline des avocats. Quand Ferdinand fut réintégré en 1820 sur le trône de Naples, Volpicella devint membre de la junte d'instruction publique, membre de la commission consultative temporaire et, enfin, juge à la cour suprême de Naples. On a de lui, entre autres ouvrages : *Commentaire sur la coutume de Naples* (Naples, 1780, in-4°); *Du tribunal compétent au sujet des successions laissées par les militaires* (1793, in-4°); *Discours sur la nécessité économique de fixer les paiements qui devront être faits en espèces sonnantes* (1799, in-4°).

VOLPINI (Jean-Baptiste), médecin italien, né à Asti, dans le Montferrat, mort dans la même ville vers 1714. Il n'est connu que par ses ouvrages, dont les principaux sont : *Hæmophobis triumphus* (Lyons, 1697, in-12); *Spasmodiologia sive clinica contracta, etc.* (Asti, 1710, in-4°).

VOLPINI (Giuseppe), médecin italien, frère du précédent, né vers la fin du XVIII^e siècle. Il est l'auteur d'un recueil intitulé : *Opere medico-pratiche e filosofiche* (Parme, 1726, in-4°).

VOLPINI (Emilie), cantatrice italienne, née dans l'Andalousie vers 1841. Elle chanta fort jeune au Liceo de Barcelone et se maria avec un artiste italien qui était à la fois chanteur et impresario. Elle débuta le 29 octobre 1861, à la salle Ventadour, dans *Marta*. « La Volpini, dit M. A. de Rovray, est une jolie personne, d'une figure et d'une tournure élégantes; les cheveux et les yeux noirs, le teint mat et uni, les traits délicats. Elle a une voix de soprano aigu, fort sympathique dans le médium et d'une grande pureté dans les notes hautes. Sa méthode laisse peu à désirer; son intonation est juste, son agilité suffisante; mais elle a surtout une sensibilité vraie et communicative. » L'année suivante, elle se fit vivement applaudir dans le rôle d'Adalgisa de la *Norma*. Engagée en 1863 au théâtre impérial italien de Saint-Petersbourg, elle devint bientôt l'idole du public. Elle contracta ensuite un engagement avec l'impresario Ferdinand Strackosch, en train de former une troupe d'élite pour aller jouer sur les théâtres de Stockholm et de Copenhague, puis vint chanter à Londres, avec un grand succès, Philine de *Mignon*, rôle pour lequel Ambroise Thomas composa exprès pour la diva une cavatine intercalée au troisième acte. Depuis, elle s'est fait entendre à Hambourg (1871), à Saint-Petersbourg (1873), à Séville, à Moscou (1874) dans *I Puritani*, où elle phrasa avec un goût parfait l'andante du premier acte; à Barcelone (1875), à Moscou (1876), enfin à Monte-Carlo (Monaco), où elle a chanté avec Zucchini les duos bouffes de *L'Elisir d'amore* et de *Don Pasquale*. Elle a été engagée pour l'automne 1876 au théâtre de Trieste.

Volpone ou le *Renard*, comédie de Ben Johnson; représentée à Londres au théâtre du Globe en 1605. Cette pièce resta au répertoire jusqu'à la dispersion finale des comédiens et la fermeture des théâtres pendant la révolution, et fut une des premières que l'on reprit après la restauration des Stuarts. Elle eut pendant un siècle la faveur du public, et elle est encore populaire en Angleterre. C'est, de l'aveu de tous les critiques, la pièce la plus achevée de Ben Johnson. Volpone est un riche Vénitien dont le génie exploite la cupidité de l'espèce humaine. Il mène une existence double; plein de vigueur et de santé, dans la force de l'âge, il s'est entouré, dans son palais, d'esclaves, de courtisanes, de danseurs et de musiciens, tous au service de ses passions et de ses caprices; voilà sa vie intime. Mais, pour le monde, il prend un masque; c'est

encore lui, mais il est vieux, presque mourant, dans une de ses chambres splendides; il n'a ni femme, ni enfants, ni parents. Heureux qui sera son héritier, car l'héritage ne semble pas devoir se faire attendre! Il s'étend sur des coussins, et il attend la visite des dupes qui aspirent à être portées sur son testament et qui ne peuvent s'approcher de son lit sans lui apporter quelques cadeaux de prix. Dans cette œuvre de profonde dissimulation, il a pour auxiliaire un personnage très-spirituel et très-plaisant, dont Johnson a tracé le portrait avec beaucoup d'art, le parasite Mosca. Ces deux fourbes jouent chacun leur rôle en acteurs consommés. Mosca reçoit les visiteurs, encourage les espérances de tous, les assure à tour de rôle de ses bons offices et leur extorque leur or. Nous voyons défilier tous ces affamés de la mort. C'est d'abord l'avocat Voltore, puis Corbaccio, un vieux gentilhomme, puis le marchand Corvino et, enfin, lady Politick-would-be, femme de quarante ans, envieuse et avide. Volpone paraît si malade qu'il parle à peine, mais Mosca fait de longs apartés avec chacun d'eux; il dit à Voltore que son maître le préfère à tous, parce qu'il lui a toujours donné de bons conseils. Il persuade au vieux Corbaccio de déshériter son fils et de faire son testament en faveur de Volpone; tout cela pour la forme, car celui-ci va mourir, et cette générosité le décidera en sa faveur. Quand arrive Corvino, Mosca lui apprend que son maître est devenu si sourd qu'il n'entend plus rien de ce qu'on dit, et tous deux font mille plaisanteries sur son état désespéré. Cependant, Corvino a une femme jeune et belle, dont Volpone devient amoureux et qu'il veut à tout prix posséder sur-le-champ. Le fidèle Mosca se met aussitôt en campagne, comptant pour réussir sur la bassesse et la cupidité de Corvino. Il lui annonce que Volpone va mieux et que les médecins ont déclaré qu'il n'y avait qu'un moyen de rendre un peu de santé au malade, c'était de lui donner pour compagne une femme jeune et bien portante. Mosca signale le danger à l'avidé marchand. Déjà ses concurrents à l'héritage prennent leurs mesures pour circonvenir Volpone et le docteur Lupus a fait offrir sa propre fille. La confiance de Mosca produit l'effet qu'il en attendait. Corvino, tremblant qu'un rival ne vienne à le supplanter, propose de conduire sa femme auprès du malade; il se charge même de vaincre les scrupules de Célia et de décider sa vertu à ce sacrifice. La jeune femme est, en effet, conduite par son mari, malgré sa résistance, sous le toit de Volpone. Ce dernier n'est pas plus tôt seul avec Mme Corvino, qu'il se démasque, tombe à ses genoux et veut la persuader de céder à son amour. Celle-ci s'indigne et le repousse avec horreur. Volpone ne reculerait pas devant la violence, mais un défenseur inattendu se précipite, arrache la jeune femme des bras de l'infâme et sort avec elle. Le sauveur est le jeune Bonario, fils de Corbaccio. Mosca l'avait caché dans un cabinet, d'où il avait pu tout entendre. Le jeune homme et la jeune femme, unis dans un même malheur, tous deux menacés par les artifices de Volpone, portent plainte contre lui devant le tribunal de Venise. Mais l'habileté de Mosca déjoue tous leurs efforts; il a pris les devants, il a lui-même porté plainte le premier pour une blessure qu'il a reçue de Bonario, et il organise en faveur de Volpone une ligue formidable de tous les aspirants à sa succession. L'éloquence de Voltore, soutenue par les artifices de Mosca, l'emporte. Un verdict d'acquiescement rend à Volpone la liberté et le pouvoir de faire de nouvelles dupes. C'est alors que Volpone se propose de mystifier cruellement tous ceux qui aspirent à sa succession. Il fait repaître le bruit de sa mort, rédige un testament fictif dans lequel il institue Mosca son héritier, et se cache derrière une tapisserie pour observer les physionomies déçues de Voltore, de Corbaccio et de Corvino, qui viendront certainement rôder autour du corps et flairer leur proie. Cette scène seule mériterait d'immortaliser le nom de Johnson, car nos plus grands comiques n'en ont pas conçu de meilleure. Le sang-froid et l'insolence de Mosca, l'ironie avec laquelle il persifle ceux qu'il a si longtemps leurrés de ses promesses, achèvent la peinture de ce caractère comique, qui ne le cède ni aux esclaves de la comédie antique, ni aux Scapins de la comédie moderne. La scène dans laquelle il mystifie les héritiers remplit de joie Volpone, qui a tout entendu, caché derrière une tapisserie. Mais l'avocat Voltore, furieux contre Mosca, prend un parti extrême. Lui aussi il est habile, dangereux, sans scrupules. Volpone a eu tort de ne pas le ménager davantage. Il n'a plus d'intérêt à soutenir l'accusation portée contre Célia et Bonario, puisqu'il n'a plus l'espoir d'hériter; il calcule que l'apparence d'un bon sentiment, un semblant de repentir lui rapportent peut-être plus que la dissimulation dont il a fait preuve jusque-là. Il pense qu'une fois dans sa vie il peut lui être utile de dire la vérité, et il la dit. Il va trouver les juges, il leur raconte le complot qui a été formé contre une jeune femme et un jeune homme innocents, et il dénonce Mosca. L'affaire alors change de face. On parle de confisquer, au profit de la République, les biens

qui ont été légués au parasite. Volpone sent alors la nécessité d'avertir son serviteur; il commence à s'inquiéter de ce testament dont Mosca pourrait bien abuser. Il accourt au tribunal et dit tout bas à Voltore qu'il est vivant et qu'il n'a feint d'être mort que pour éprouver son monde. Nouvel argument de l'avocat contre Mosca, qui prétend avoir enterré son maître. « Fourbe, lui dit Volpone, tu vas trop loin. — Donnez-moi la moitié de vos biens, répond-il à son maître, et je dirai que vous êtes vivant. » Volpone hésite d'abord; il refuse, puis il consent. « Tu en auras la moitié, dit-il à son parasite. — Ce n'est plus assez, » dit l'autre. Volpone, se voyant perdu, jette le déguisement sous lequel il s'était rendu à l'audience et se fait reconnaître. Les juges voient enfin clair dans ce dédale d'intrigues et de manœuvres souterraines qui les ont abusés; ils démentent la part de culpabilité de chacun et ils prononcent contre tous ceux qui ont participé au crime un jugement sévère, mais juste. Mosca, l'âme du complot, est condamné au fouet et aux galères à perpétuité; Volpone voit sa fortune confisquée au profit de l'hôpital des incurables et il est emmené en prison; Voltore est chassé du barreau; Bonario héritera du vivant de son père; Corvino, enfin, sera promené sur le grand canal avec un bonnet d'âne en place de cornes et sa femme retournera dans sa famille avec un douaire triplé. « Cette comédie donne la mesure exacte des qualités et des défauts de Ben Johnson, dit Mézières, qui consacre à cette pièce un savant et long article; quand on la lit, on éprouve un mélange d'admiration pour la force de son style et sa verve comique, et de mécontentement, quelquefois même de dégoût, en voyant les moeurs bizarres et violents dont il se sert pour amener les meilleures scènes. Il connaît bien les difformités de l'espèce humaine, et il les met en relief avec une rare énergie, mais il aime les peintures étranges, singulières, excessives. Ce ne sont pas des hommes qu'il nous présente, mais des monstres. Les principaux personnages ont quelque chose d'odieux et en même temps de singulier; ils ne se contentent pas des fautes ordinaires; ils aspirent à se singulariser dans le crime. Ils arrivent par là à frapper vivement les imaginations, mais c'est toujours aux dépens de la vraisemblance. Ces caractères exceptionnels, qui sortent de la mesure commune, ne peuvent pas non plus se mouvoir dans le cercle habituel des événements humains. Le poète en vient nécessairement à inventer pour eux une action spéciale, dont son esprit fait tous les frais, comme il a fait tous ceux de leurs portraits... Johnson se serait donné beaucoup moins de peine, et il aurait mieux réussi, s'il s'était contenté, comme Shakespeare, de prendre ses sujets dans les recueils de nouvelles italiennes ou dans les contes populaires. Il y aurait trouvé ce que ses laborieuses méditations n'ont jamais pu lui fournir, des fables intéressantes, des situations vraisemblables et des plans suivis. Il faut cependant reconnaître chez Ben Johnson des qualités qui manquent à ses contemporains et même à ses successeurs : l'érudition, le goût et le respect des règles classiques. En résumé, si Johnson n'a pas les qualités aimables du poète comique, il possède, du moins, toutes celles que donnent la force de la raison et l'originalité de l'esprit; s'il n'a pas laissé une comédie parfaite, il a écrit des scènes que le génie seul pouvait concevoir et achever, et nulle part on n'en peut trouver un plus grand nombre que dans le *Volpone*.

VOLPULE s. m. (vol-pu-le — dimin. du lat. *vulpes*, renard). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la tribu des hydrophilins, comprenant deux espèces, qui habitent l'île Maurice.

VOLSINIUM, nom latin du lac de BOLSENA.

VOLSK, ville de la Russie d'Europe, gouvernement et à 130 kilom. N.-E. de Saratov, sur le Volga, ch.-l. de district; 8,000 hab. Ecole des sciences, dite les Propylées. Tanneries, briqueteries. Commerce en poissons et grains.

VOLSQUES (*Volci*), ancienne et puissante nation de l'Italie. Ces peuples, dont l'établissement remontait à une haute antiquité, occupaient la côte de la mer depuis Antium jusqu'à Terracine et les terres qui s'étendent des frontières des Latins jusqu'à l'Apennin et au pays des Samnites. Malgré la différence de leurs mœurs avec celles des Osques, ils n'étaient pas sans affinité d'origine avec ceux-ci. C'est dans les terres qu'ils possédaient avant d'être assujettis aux Romains qu'étaient situés les Marais Pontins, sur les bords desquels étaient *Suessa Pontina*, leur capitale, et *Privernum*, aujourd'hui Piperno, située sur une montagne très-élevée et escarpée de tous les côtés, excepté du côté de Rome, où la pente est un peu plus douce, jusqu'à l'entrée de la ville, où elle devient très-rapide. D'après les légendes mises en œuvre par Virgile, la guerrière Camille était de Privernum, d'où son père Metabus fut banni par une faction qui lui était opposée. Au delà du Liris, les Volsques avaient Arpinum, future patrie de Marius et de Cicéron, et Aquinum. D'après Virgile, les Volsques prirent les armes en faveur de Turnus contre les Troyens

conduits par Enée (*Enéide*, I. VII). Dans leur armée parut avec éclat cette Camille que Virgile a chantée. Ces légendes symbolisaient sans doute la longue résistance que les Volques firent à la puissance naissante de Rome. C'étaient des peuples belliqueux et indépendants. Lorsque les Etrusques franchirent le Liris et vinrent s'établir dans la Campanie, les Volques se réfugièrent dans les Apennins, où les envahisseurs n'osèrent les attaquer; ils reprirent même un peu plus tard le pays plat sur les Etrusques et furent continuellement en guerre avec leurs voisins, les Marses, les Samnites et les Latins. Tite-Live dit qu'ils semblaient avoir été donnés au soldat romain pour le tenir sans cesse en haleine.

Au moment de leur plus grande puissance, ils possédaient, outre les villes citées plus haut : Velletri, Cora, Norba, Segni, où il reste encore des vestiges des murailles dont ils avaient entouré la ville; Circeis, Sulmona, Enna et Frigelles, sur les bords du Liris; sur Atina et Casinum. Leurs ports principaux étaient Antium et Terracine. Les Volques étaient d'excellents marins et leurs navires sillonnaient toute la mer Tyrrhénienne et une partie de la Méditerranée. Leurs luttes continuelles contre toutes les petites nations du Latium eurent pour effet de faciliter les conquêtes de Rome, qui ne trouva plus devant elle que des peuples à demi détruits; mais il lui fallut soumettre les Volques eux-mêmes et la résistance fut longue. Les annales romaines ont conservé le souvenir de quatre guerres des Volques. Dans la première, les Romains furent d'abord vaincus; les Volques leur prirent Antium, dont ils firent leur principal port, et Circeis (265-270 de la fondation de Rome); Corioli leur reprit la petite ville de Corioles, d'où il tira son surnom, et Antium; banni de Rome, il se réfugia chez les Volques, se mit à leur tête, reprit aux Romains les conquêtes que ceux-ci lui devaient et vint camper aux portes de Rome avec son armée victorieuse (295). Il se retira sur la rive de sa mère, et les Volques consentirent aussitôt, avec une condescendance bien rare, à perdre le fruit de cette rapide campagne. Toute cette histoire a été traitée avec raison de fable par Niebuhr. Dans la seconde guerre, les Romains, sous la conduite du dictateur Anlus Tubertus Posthumus, parvinrent à refouler les Volques et les battirent complètement sur les bords de l'Algidus (306 de Rome). La troisième guerre eut des effets encore plus marqués; Rome, faisant face à la fois aux Etrusques et aux Volques, prit à ceux-ci Terracine (349). La quatrième guerre fut la plus longue et la plus acharnée; les Volques, vaincus par Camille à Satricum, se relevèrent promptement et battirent à leur tour les Romains en 376; mais ceux-ci s'emparèrent de Vélie (Velletri) après un siège de trois ans; une partie du territoire volque fut incorporée dans la tribu appelée Pomptina (402); les Volques d'Antium et de Privernum furent vaincus en 409 et Vélie incorporée à la tribu Scaptia en 417; les vaisseaux d'Antium, devenus la proie des vainqueurs, furent conduits dans les arsenaux de Rome. Il y eut encore çà et là des tentatives de résistance, mais la nationalité volque avait vécu.

VOLT s. m. (volt — lat. *vultus*, même sens). Visage. Il Vieux mot.

— Superst. Figure de cire soumise à certains mauvais traitements, que la personne représentée par cette figure était censée subir elle-même.

VOLTA s. f. (vol-ta — mot ital.). Mus. Fois, reprise. Il Mot usité dans les expressions italiennes *Prima volta*, *Seconda volta*, etc., Première fois, seconde fois.

VOLTA, ville du royaume d'Italie, province de Brescia, district de Castiglione-delle-Stiviere, à 17 kilom. N.-O. de Mantoue, ch.-l. de mandement; 4,400 hab.

VOLTA, petit fleuve d'Afrique, dans la Guinée septentrionale. Il descend du versant méridional des monts Koung, dans le royaume de Dahomey, coule au S., entre le royaume des Achantis et le Dahomey, et se jette dans le golfe de Guinée, sur la côte d'Or, près du cap Saint-Paul, après un cours de 620 kilom. Des rochers et surtout de vastes bancs de sable en obstruent l'embouchure.

VOLTA (Alexandre), illustre physicien italien, né à Côme (Milanais) le 18 février 1745, mort dans la même ville le 6 mars 1827. Il était déjà à dix-huit ans en correspondance avec l'abbé Nollet sur toutes les questions importantes de la physique. A vingt-quatre ans, il tenta de donner une théorie de la bouteille de Leyde; mais ce premier essai ne contient que des idées systématiques, souvent peu justes, dont la science n'a tiré aucun profit. Un second mémoire, donné par lui en 1771, produisit une impression plus profonde et valut au jeune physicien la place de régent de l'Ecole royale de Côme et bientôt après celle de professeur de physique. Dans ce second mémoire, Volta étudiait les différentes manières de produire les phénomènes électriques par pression, par percussion, etc., et essayait de déterminer dans chaque cas le genre d'électricité développé sur le corps soumis à l'expérience. Peu de temps après, il imagina l'électrophore perpétuel, dont l'a-

sage est si commode dans toutes les recherches continues où l'on se propose de comparer entre elles les quantités d'électricité développées dans une série d'expériences, d'étudier la loi de la distribution de l'électricité à la surface des corps, celle de sa déperdition dans l'air, etc. C'est encore vers la même époque que Volta fit l'invention du condensateur électrique, au moyen duquel des quantités, autrement imperceptibles, d'électricité peuvent être rendues facilement sensibles. En 1776 et 1777, des recherches sur la nature et la composition du gaz inflammable des marais suggérèrent successivement à Volta l'idée de l'eudiomètre, qui a rendu tant de services aux chimistes; celle de la lampe perpétuelle à gaz hydrogène; enfin celle du pistolet électrique.

Jusqu'alors, Volta n'était pas sorti de sa ville natale. En 1777, il visita Haller à Berne, Saussure à Genève, Voltaire à Ferney, et apporta la pomme de terre à ses compatriotes. La relation que Volta a écrite de ce voyage scientifique a été imprimée en 1827. Une chaire de physique ayant été créée en 1779 à l'Ecole de Pavie, il fut appelé à la remplir et il l'a occupée avec éclat jusqu'en 1819. De 1780 à 1782, il visita la France, l'Allemagne, la Hollande et l'Angleterre, pour y lier des relations scientifiques avec Lavoisier et Laplace, Lichtenberg, Van Marum, Priestley, et rassembla les éléments du cabinet de physique de l'Ecole où il venait d'être appelé. C'est pendant ce voyage qu'il concourut avec Lavoisier et Laplace à l'importante découverte de la cause à laquelle on peut attribuer l'électricité atmosphérique. La célèbre expérience qui conduisit à cette découverte est de 1780 : les trois illustres savants, ayant fait évaporer l'eau contenue dans un vase métallique isolé, constatèrent, à l'aide du condensateur de Volta, que ce vase se chargeait d'électricité négative. Cette découverte a malheureusement donné lieu à des revendications amères entre Volta et les deux savants français. De 1785 à 1787, Volta s'occupa d'expériences sur l'électricité atmosphérique. Il avait déjà imaginé son électromètre à pailles sèches, dont l'écart mesure à peu près exactement l'intensité électrique de la source; il conçut l'idée heureuse d'augmenter la puissance de la tige dont s'était servi Saussure pour tirer l'électricité de l'air environnant, en terminant cette tige par une mèche enflammée. Le succès de cette expérience lui avait donné l'idée de paratonnerres à flammes, qui n'ont pas été expérimentés en grand.

Nous arrivons maintenant à la découverte de la pile voltaïque. On sait que l'origine de cette merveilleuse découverte se trouve dans la singulière observation, qui se présenta fortuitement à Galvani, des mouvements excités dans les membres d'une grenouille dépouillée par l'interposition d'un arc métallique entre deux parties différentes du tronc. Galvani avait cru remarquer que l'effet obtenu était plus considérable lorsque l'arc métallique réunissait un muscle et un nerf. Là-dessus, il avait imaginé que les muscles et les nerfs, chargés d'électricité contraire, formaient comme les deux armatures d'une bouteille de Leyde et que l'arc jouait le rôle d'excitateur. Volta, en variant les expériences de plusieurs manières, en vint de son côté à se persuader que la commotion était produite par l'accouplement de deux métaux différents dans l'arc employé pour former le circuit, que c'était dans ce contact de deux métaux que se trouvait la source de l'électricité produite, et que la grenouille servait simplement de conducteur. Il est certain que le phénomène se présente avec des caractères plus tranchés dans les circonstances indiquées par Volta, mais il réussit toujours plus ou moins dans toutes les autres, c'est-à-dire quel que soit l'arc métallique, simple ou composé, et quelles que soient les parties de la grenouille que cet arc touche par ses extrémités. On ne savait, du reste, pas encore s'il se dégageait véritablement de l'électricité dans ces expériences. Les galvanistes, à la recherche de découvertes physiologiques, continuèrent de varier ces expériences et de les étendre aux débris de tous les animaux récemment morts; quant à Volta, se retirant sur le terrain ferme de la pure physique, il marcha pas à pas à la découverte de sa pile. Il remarqua d'abord que, lorsqu'on place la langue entre deux rondelles métalliques de natures différentes, se touchant à l'extérieur, on ressent un saveur alcaline ou acide, selon l'ordre dans lequel les deux métaux sont placés. Cette remarque venait confirmer l'hypothèse qui s'était déjà présentée à lui; pour la mettre hors de doute, il imagina de mettre en contact deux larges disques de cuivre et de zinc, tenus à l'aide de manches isolants, et, après les avoir séparés, de les présenter l'un après l'autre à l'électromètre condensateur. Les deux disques se trouvèrent sensiblement chargés d'électricités contraires, le zinc portant l'électricité positive et le cuivre l'électricité négative. En renouvelant plusieurs fois le contact, Volta parvint à charger une bouteille de Leyde. C'était déjà un grand pas de fait. Volta franchit le dernier en 1800, et ce qu'il y a de particulièrement remarquable dans cette longue série de recherches qu'il venait de parcourir, c'est qu'il avait été théoriquement amené de l'une à l'autre par d'habiles

inductions fondées sur des analogies heureusement comprises. C'est, au reste, le caractère général de toutes les découvertes de Volta, qu'aucune n'est due au hasard, et que ses plus savantes combinaisons étaient faites pour ainsi dire à coup sûr.

La découverte de la pile, bientôt suivie de celle des nombreux effets physiques et chimiques qu'on en obtient, excita l'admiration de toute l'Europe. Bonaparte en appela l'heureux auteur à Paris en 1801, pour y répéter ses expériences devant l'Institut, et il voulut y assister lui-même. Il proposa de décerner une médaille en or à l'illustre physicien, ce qui fut voté par acclamation, ajouta 2,000 écus au nom du gouvernement et fonda un prix de 60,000 francs en faveur de celui qui ferait faire à la science un nouveau pas comparable à ceux qu'on devait à Franklin et à Volta; il nomma en outre celui-ci comte et sénateur du royaume d'Italie. Depuis lors, Napoléon ne cessa de s'intéresser à l'illustre savant. « Je ne saurais consentir, dit-il en 1804, à la retraite de Volta; si les fonctions de professeur le fatiguent, il faut les réduire. Qu'il n'ait, si l'on veut, qu'une leçon à faire par an; mais l'université de Pavie serait frappée au cœur le jour où je permettrais qu'un nom aussi illustre disparût de la liste de ses membres. D'ailleurs, un bon général doit mourir au champ d'honneur. » Toutes les Académies d'Europe tinrent à honneur de s'associer l'heureux professeur de Pavie.

Postérieurement à 1800, Volta ne donna plus que deux mémoires, l'un en 1806, sur le *Phénomène de la grêle*, l'autre en 1817, sur la *Périodicité des orages et le froid qui les accompagne*. A partir de 1819, il cessa à peu près toute relation avec le monde savant. Une légère attaque d'apoplexie vint le surprendre en 1823 et donna de graves inquiétudes. Une fièvre l'emleva en quelques jours en 1827. Il s'était retiré depuis huit ans dans sa ville natale. Côme célébra ses obsèques avec la plus grande pompe et toute l'Italie s'associa au deuil du Milanais. Un beau monument lui a été élevé près du village de Camnago, dont sa famille était originaire.

« Intelligence forte et rapide, dit Arago, idées grandes et justes, caractère affectueux et sincère, telles étaient les qualités dominantes de Volta. L'ambition, la soif de l'or, l'esprit de rivalité ne dictèrent aucune de ses actions. Chez lui, l'amour de l'étude resta pur de toute alliance mondaine. »

Volta s'était marié en 1794, à l'âge de quarante-neuf ans, et il eut trois enfants. Il prenait un soin particulier de leur éducation et ressentit vivement la perte de l'un d'eux, qui donnait de grandes espérances et déjà montrait une aptitude singulière pour les mathématiques. Toutes ses découvertes ont été exposées par lui, avec non moins de clarté que de simplicité, dans des *Lettres* et des *Mémoires*, qu'avec une trop grande modestie il n'a pas même pensé à recueillir en une seule édition. C'est à un Toscan, amateur éclairé de ces études, le chevalier Vincent Antinori, que le public est redevable de la *Collezione delle opere del cav. conte Alessandro Volta* (1816, 5 vol. in-8°). En lisant ce recueil, on aime à voir avec quelle sagacité ce grand homme surprenait la nature dans ses opérations les plus secrètes, et on ne se lasse pas d'admirer les moyens et les appareils si simples et si ingénieux qu'il inventait pour s'assurer par l'expérience de ce que ses réflexions lui avaient fait entrevoir. Il faudrait, pour compléter l'œuvre d'Alexandre Volta, joindre aux cinq volumes donnés en 1816 par Vincent Antinori : un poème latin sur les principaux phénomènes de la physique et de la chimie, la vocation de l'auteur aux recherches sur l'électricité y perce dans plus d'un endroit; un petit poème italien sur le voyage fait par Saussure au mont Blanc et plusieurs autres pièces de vers; des observations et d'expériences sur les vapeurs, ouvrage resté inédit; de nombreux articles de physique et de chimie, disséminés dans différents recueils périodiques d'Italie, de France, d'Angleterre et de Suisse.

VOLTA (Léopold-Camille), littérateur italien, né à Mantoue en 1751, mort en 1823. Reçu avocat dans sa ville natale, il se rendit à Vienne dans le but d'y compléter ses études et se lia dans cette ville avec différents personnages influents, grâce à la protection desquels l'impératrice Marie-Thérèse le nomma, en 1778, secrétaire de délégation et directeur de bibliothèque. Il revint plus tard dans sa patrie, où, jusqu'à sa mort, il s'adonna avec ardeur à la culture des lettres. On a de lui : *Panegyrique en vers de Marie-Thérèse* (Mantoue, 1774); *Essai historique sur la typographie mantouane du xve siècle* (Venise, 1768); *Journal de la littérature* (Mantoue, 1793-1795, 5 vol.); *Journal de la littérature étrangère* (Mantoue, 1793, 2 vol.); *Compendium chronologique et critique de l'histoire de Mantoue* (Mantoue, 1807), etc.

VOLTAÏQUE adj. (vol-ta-i-ke). Physiq. Se dit de la pile électrique de Volta et en général de l'électricité développée par les piles : *Pile voltaïque. Electricité voltaïque.*

VOLTAÏQUEMENT adv. (vol-ta-i-ke-man — rad. *voltaïque*). Physiq. Au moyen de la pile voltaïque : *Electricité développée voltaïquement.*

VOLTAIRE s. m. (vol-tè-re — de l'écri-

vain de ce nom). Grand fauteuil dont le siège est bas et le dos assez élevé pour y appuyer la tête : *S'asseoir dans un VOLTAIRE. En 1817, deux choses étaient populaires : le VOLTAIRE Tonquet et la tabatière à la charte.* (V. Hugo.)

VOLTAIRE (François-Marie AROUET DE), l'un des plus puissants génies des temps modernes, né à Châteauneuf, près de Sceaux, ou plus vraisemblablement à Paris, le 20 février 1694, mort à Paris le 30 mai 1778. Il naquit si débile, qu'on ne put le baptiser que neuf mois après sa naissance. Son père, François-Arouet, était trésorier de la chambre des comptes. Il eut pour parrain l'abbé de Châteauneuf, qui fut aussi son premier maître d'incrédulité. Au collège Louis-le-Grand, où il fut élevé, il étonna ses maîtres, les Pères Porée, Tournemine, Lejay, par la hardiesse et la vivacité de son esprit, à ce point que ce dernier pressentit en lui le futur coryphée du déisme. Quelques vers heureux qu'il fit à douze ans, ses réparties spirituelles charmèrent la fameuse Ninon de Lenclos, qui lui laissa par son testament 2,000 francs pour acheter des livres. L'abbé de Châteauneuf le conduisit de bonne heure dans les sociétés épicuriennes, et notamment au Temple, où de beaux esprits et quelques grands seigneurs spirituels professaient, avec les maximes de l'épicurisme, l'indépendance philosophique et le scepticisme religieux. Mais le père du jeune Arouet, qui rêvait pour lui un avenir dans la magistrature, l'arracha à cette société brillante, pour l'envoyer en Hollande comme page du marquis de Châteauneuf. L'éclat d'une intrigue amoureuse le força bientôt à le faire revenir à Paris, et il le plaça quelque temps dans l'étude d'un procureur. Un séjour à la campagne, auprès d'un ami de sa famille, M. de Camartin, vieillard qui lui racontait longuement les événements des règnes précédents, lui fournit, dit-on, la première idée de la *Henriade* et du *Siècle de Louis XIV*. Il revint à Paris comme ce prince venait de mourir. Faussement accusé d'une satire politique qui courut à ce moment, il fut jeté à la Bastille, où il fit l'esquisse de son épopée historique, qu'il nomma d'abord la *Ligue*, et composa en partie sa tragédie d'*Œdipe*. La découverte du véritable auteur de la satire le fit mettre en liberté par le régent, qui le *dédonna*, suivant l'usage du temps, par une gratification, et qu'il remercia spirituellement de vouloir bien continuer à se charger de sa nourriture, mais en le priant de ne plus se charger à l'avenir de son logement. Ce fut alors qu'il changea son nom d'Arouet en celui de Voltaire, emprunté à un petit domaine de sa mère. Bientôt il fit représenter sa tragédie d'*Œdipe* (1718), qui fut accueillie avec un enthousiasme dont on n'avait pas d'exemple depuis Corneille et Racine. Dans cette tragédie, ses tendances philosophiques se révélaient déjà par des traits singulièrement hardis, tels que les deux fameux vers :

Nos prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense; Notre crédulité fait toute leur science.

Comme poète tragique, Voltaire ne s'est pas élevé à la hauteur de Corneille et de Racine; mais il vient immédiatement après eux. Ses plans sont généralement bien conçus; son style est pur, élégant et limpide, souvent frappant d'énergie, quelquefois prosaïque; ses caractères sont bien peints, quoique un peu uniformes; il trouve souvent des situations d'un grand effet et des passages isolés pleins de force et de passion; mais il tient trop peu compte de la vérité locale, et ceux qui placent en première ligne l'illusion dramatique lui reprochent d'avoir surtout considéré le théâtre comme une tribune pour la diffusion de ses idées. A l'*Œdipe* succédèrent *Artémire*, *Marianne* et le poème de la *Ligue*, audacieuse tentative du jeune poète pour enrichir la langue française d'une épopée. Avec le succès vinrent les ennemis et les envieux, dont les attaques passionnées faillirent attirer sur lui les rigueurs ecclésiastiques. A ce moment, une aventure cruelle vint changer le cours de sa vie et dessiner plus nettement sa carrière. Le chevalier de Rohan, personnage décrié, qu'il avait contredit dans une discussion, eut la lâcheté de l'attirer dans un guet-apens et de le faire frapper par ses valets. Le poète provoqua en duel son indigne ennemi, qui le fit mettre pour six mois à la Bastille, puis bannir de France (1726). Réfugié en Angleterre, il dut à ce séjour la conscience de sa mission comme philosophe et comme penseur. Un nouvel horizon s'ouvrit devant ses yeux. L'étude de la langue, de l'histoire et de la littérature de l'Angleterre, le spectacle d'institutions libérales, la fréquentation d'esprits les plus distingués donnèrent à ses pensées un cours nouveau, et après trois ans de séjour il put faire connaître à la France la métaphysique de Locke, le déisme de Bolingbroke, les théories scientifiques de Newton, la poésie de Shakespeare et d'Addison. C'est à cette époque que se rapportent les *Lettres sur les Anglais*, les tragédies de *Brutus*, la *Mort de César*, *Zaïre*, etc. Il vécut quelque temps tranquille à Paris; mais à la mort d'Adrienne Lecouvreur, à qui la sépulture chrétienne avait été refusée, il publia une élogie qui lui fit craindre des poursuites. Il se réfugia secrètement à Rouen, où il fit imprimer l'*Histoire de Charles XII* et les *Lettres philosophiques*, qui furent brûlées

par la main du bourreau. Une autre production de lui, *l'Épître à Uranie*, où la divinité de Jésus-Christ était mise en question, lui suscita de nouveaux embarras, bien qu'il l'eût désavouée, par un artifice familier aux temps de compression et dont il usa souvent. Il jugea prudent de s'éloigner pendant quelques années et accepta l'asile que lui offrait Mme Du Châtelet dans son château de Cirey. Il s'occupa activement avec cette dame de géométrie et de sciences physiques, concourut en même temps qu'elle pour un prix sur la nature du feu, et offrit à cette époque l'exemple le plus remarquable de ses facultés brillantes et multiples, en produisant coup sur coup ses *Éléments newtoniens*, *Alcibiade*, *Zulime*, *Mahomet*, *Méropé*, les *Discours sur l'homme*, etc., pendant qu'il préparait le *Siècle de Louis XIV* et *l'Essai sur les mœurs*. Le séjour de plusieurs années qu'il fit à Cirey fut entrecoupé de divers voyages. Déjà l'Europe était pleine du bruit de son nom; le prince royal de Prusse (depuis Frédéric II) recherchait par lettres son amitié et le chargeait de publier son *Anti-Machiavel*. Ces succès brillants, toutefois, étaient troublés par les attaques d'obscurs pamphlétaires dont il eut le tort de triompher dans des factums aussi violents que les attaques. Irritable à l'excès, il ne gardait plus aucune mesure quand son amour-propre littéraire était blessé; mais chez lui l'impétuosité du caractère était tempérée par la bienveillance naturelle et la bonté du cœur. En 1743, après le succès de *Méropé*, il reprit quelque faveur à la cour, obtint, par la protection de Mme de Pompadour, le brevet d'historiographe de France et la charge de gentilhomme de la chambre du roi. En même temps, l'Académie française, qui l'avait repoussé deux fois, l'admit dans son sein. Ses compositions de cette époque se ressentent de sa vie frivole. Ce sont les opéras du *Temple de la Gloire*, de *Samson*, de *Pandore*; la ballet de la *Princesse de Navarre*, etc. Bientôt il se lassa de cette existence de poète de cour, d'autant plus que le roi le traitait froidement et que Mme de Pompadour lui préférait Crébillon. Il quitta Versailles pour la petite cour de Sceaux, où il rejeta dans les surplussants quelques-unes des tragédies du rival qu'on lui opposait : *Electre* (dans *Oreste*), *Catiline* (*Rome sauvée*), le *Triumvirat*, etc. Après la mort de la marquise Du Châtelet, il céda aux sollicitations de Frédéric II et se rendit à la cour de Berlin (1750), où l'attendaient une position brillante, la clef de chambellan et un traitement considérable. On connaît le résultat de cette liaison célèbre entre un roi et un philosophe. Des deux amis, l'un ne put dissimuler longtemps l'humeur altière du maître, ni l'autre effacer sa supériorité intellectuelle, malgré son extrême souplesse. Les jalousies des hommes de lettres français, une querelle avec Maupertuis, que soutenait le roi, des mots piquants et diverses autres causes précipitèrent la rupture. Voltaire quitta la Prusse en 1753, non sans avoir essuyé plus d'une avanie. L'ouvrage le plus important qu'il publia pendant son séjour à Berlin est le *Siècle de Louis XIV*, qui est resté son chef-d'œuvre historique. Ayant acquis la certitude que le gouvernement français ne verrait pas avec plaisir sa présence à Paris, il voyagea pendant plusieurs années en Allemagne, en Suisse et en France, et finit par se fixer à Ferney (1758), où il fit construire une habitation somptueuse et où il passa les vingt dernières années de sa vie. Il exerçait alors une véritable dictature intellectuelle en Europe. Des souverains lui écrivaient les lettres les plus flatteuses et s'efforçaient de mériter ses éloges; d'illustres personnages, des grands, des princes venaient comme en pèlerinage visiter celui qu'on nommait le *Patriarche de Ferney*; enfin tous les penseurs, tous ceux qui luttaient pour la diffusion des lumières, le progrès, la tolérance, tournaient les yeux vers lui et s'inspiraient de ses conseils. Cette dernière période de sa vie est marquée par de prodigieux travaux et par de nobles actions qui recommanderont à jamais son nom et feront oublier bien des égarements. Il dota une petite-niece du grand Corneille tombée dans le donjon; il recueillit la famille de Calas et fit réhabiliter la mémoire de cet infortuné après trois années de luites et de travaux; il s'élève avec indignation contre le supplice atroce du chevalier de La Barre; il sauve les époux Sirven et la veuve de Montbailly; il prend la défense du malheureux Lally; il plaide pour l'affranchissement des serfs du Jura; il poursuit enfin le redressement d'une foule d'injustices et la réforme de lois barbares et d'abus révoltants.

Quelle que soit l'opinion définitive que l'on adopte sur ses doctrines philosophiques et sur ses nombreux écrits contre les dogmes chrétiens, on ne saurait contempler sans admiration un exercice aussi plein, aussi soutenu des plus nobles facultés de l'âme. Cet amour pour les opprimés et les malheureux, cette haine vivace et active de l'injustice et des violences de toute nature, ces efforts persévérants pour faire triompher l'humanité, la tolérance, la modération, justifient en quelque sorte l'étrange paradoxe de Diderot, qui écrivait de lui au moment de l'affaire Calas : « Quand il y aurait un Christ, je vous assure que Voltaire serait sauvé. » Rien dans sa conduite ne saurait faire oublier tant de ser-

vices rendus à la cause des lumières et de la civilisation, de la raison et du droit. D'ailleurs, il se méprenait lui-même sur le fond même de ses idées, et quand il parlait « d'écraser l'infâme », il n'entendait certainement désigner que la superstition, le fanatisme et l'intolérance, restes impurs du moyen âge, qui non-seulement n'ont rien de religieux, mais sont même subversifs de toute idée religieuse. On l'a souvent accusé d'athéisme; mais il n'était que déiste, ainsi que l'avait prédit le Père Lejay. Pendant un temps, il s'abandonna, il est vrai, au scepticisme; mais il revint définitivement au déisme dans les dernières années de sa vie, comme le témoignent ses écrits de cette époque. On se rappelle aussi sa réponse à Franklin, qui lui présentait son petit-fils à bénir. Il étendit simplement la main au-dessus de la tête de l'enfant et ne prononça que ces paroles : « Dieu et la liberté ! »

Pour donner une idée du genre de vie que menait Voltaire à Ferney, nous rapporterons le récit de Moore, qui, dans un voyage fait en France à cette époque, ne manqua pas d'aller voir le patriarche de Ferney :

« Les yeux les plus pénétrants que j'aie vus de ma vie, dit Moore, sont ceux de Voltaire, âgé maintenant de quatre-vingts ans. On découvre à la fois sur sa physionomie le génie, la pénétration et une extrême mobilité de sentiments.

« Le matin, il a l'air inquiet et mécontent; mais cela s'efface graduellement, et, après le dîner, il paraît assez enjoué. Cependant une teinte d'ironie n'abandonne jamais sa figure; on peut toujours l'observer dans ses traits, soit qu'il sourie ou qu'il fronce le sourcil.

« Lorsque le temps est favorable, il sort en carrosse avec sa nièce ou avec quelques-uns de ses hôtes. Quelquefois il se promène dans son jardin, et si le temps ne lui permet pas d'aller dehors, il emploie ses heures de loisir à jouer aux échecs avec le Père Adam, ou à recevoir les étrangers, ou enfin à dicter ou à lire des lettres. Mais il passe la plus grande partie de son temps dans son cabinet, et, en lisant ou en écoutant lire, il a toujours une plume à la main pour prendre des notes ou faire des remarques.

« Un auteur écrivant pour vivre ne saurait travailler plus assidûment, ni un jeune poète courir avec ardeur après la renommée se montrer plus avide de gloire que le riche seigneur de Ferney.

« Il vit d'une manière hospitalière, et sa table est très-bonne. Il a toujours chez lui deux ou trois personnes de Paris, qui y restent un mois ou six semaines. Quand elles partent, elles sont aussitôt remplacées par d'autres; il y a ainsi une circulation continue de commensaux à Ferney. Ces habitudes, avec la famille de Voltaire, composent un cercle de douze ou quinze personnes qui dînent journellement à sa table, soit qu'il y paraisse ou non; car lorsqu'il est occupé à préparer quelque nouvelle production pour la presse, indisposé ou de mauvais humeur, il ne dîne pas avec la compagnie et se contente de venir passer quelques minutes avec elle avant ou après le dîner.

« Le matin n'est pas un temps favorable pour visiter Voltaire. Il ne peut souffrir que ses heures d'étude soient interrompues; cela seul suffit pour le mettre en colère. D'ailleurs il a souvent quelque disposition à quereller, soit qu'il souffre de leurs infirmités inséparables de la vieillesse, soit pour toute autre raison; en un mot, il est toujours moins bien disposé dans cette partie du jour que dans toutes les autres.

« Ceux qui sont invités à souper le voient de la manière la plus avantageuse; il se livre très-vivement à la conversation avec ses convives et semble heureux de dire des choses spirituelles. Mais quand une remarque vive ou un bon mot vient d'un autre, il y applaudit, s'en amuse, et l'indulgence qu'il a montrée ajoute à sa gaieté. Lorsqu'il est entouré de ses amis et animé par la présence des femmes, il semble jouir de la vie avec la sensibilité de la jeunesse. Son génie, dégagé alors des entraves de l'âge, brille et sème les observations fines, les traits heureux, emprints souvent d'une ironie délicate.

« Son aversion pour le clergé le conduit à laisser ramener souvent la conversation sur ce sujet et à écouler là-dessus des gens qui n'ont pas toujours l'esprit nécessaire pour rendre leurs railleries tolérables.

« Il compare la nation anglaise à un baril de bière, dont le dessus est écumeux, le fond chargé de lie et le milieu excellent.

« Avec ses inférieurs, Voltaire paraît sous un jour très-favorable; il est affable, humain et généreux pour ses tenanciers et tous ceux qui dépendent de lui; il aime à les voir prospérer et s'occupe de leurs intérêts particuliers avec l'attention d'un patriarche; il emploie tous les moyens qu'il peut inventer pour animer autour de lui l'industrie et les manufactures. Par ses soins et sa protection, le misérable village de Ferney, dont les habitants croupissaient dans la paresse, est devenu une petite ville commode et florissante....

« Voltaire avait autrefois dans sa maison un petit théâtre; les pièces étaient représentées par des personnes de sa société, et lui-même prenait ordinairement quelque rôle important; mais, si l'en croit tous les récits,

il ne brillait jamais beaucoup dans cet emploi.

« Les amusements dramatiques de Ferney donneront l'idée à une troupe de comédiens français de venir y donner, l'été, des représentations.

« J'ai été fréquemment à ce théâtre : les acteurs sont médiocrement bons. Le fameux Lekain, qui est maintenant à Ferney, vient y jouer quelquefois; mais je suis principalement attiré par le désir de voir Voltaire, qui se rend assidûment au spectacle toutes les fois qu'on représente une de ses pièces ou que Lekain joue.

« Il s'assied sur le théâtre, derrière la scène, mais de manière à être vu de la plus grande partie de l'auditoire, et il prend autant d'intérêt à l'exécution de la pièce que si sa réputation en dépendait. Si quelqu'un des acteurs fait un contre-sens, il semble chagrin et choqué; mais s'il trouve qu'il joue bien, il lui donne, du geste et de la voix, les marques d'approbation les plus vives. Il entre dans les situations touchantes avec tous les symptômes d'une émotion réelle, et même verse des larmes avec l'effusion d'une jeune fille qui assiste pour la première fois à une tragédie.

Quoique Voltaire eût fait reconstruire à ses frais l'église de Ferney, il eut plus d'une fois d'assez vifs démêlés avec son curé, qui se plaignait à l'évêque. On dit que, dans un de ces moments de crise, il fit ses pâques publiquement dans l'église de Ferney sans s'être confessé, voulant, disait-il, remplir ses devoirs de chrétien, d'officier du roi et de seigneur de paroisse. Un autre jour, empiétant sur la prérogative curiale, il s'avisa de monter en chaire et de faire aux paroissiens une espèce de sermon sur le vol. Nous ne donnons pas ces faits comme certains; mais quand on songe au caractère et au genre d'esprit de Voltaire, ils n'ont rien d'in vraisemblable.

En 1778, Voltaire quitta Ferney pour faire un voyage à Paris, où il n'avait pas paru depuis vingt-sept ans. On suit le triomphe inouï qu'il attendait. L'Académie, le théâtre lui envoyèrent des députations; les hommes les plus illustres par le talent ou la naissance, les femmes du plus haut rang vinrent lui présenter leurs hommages; le peuple entier l'accueillit par des ovations sans exemple chaque fois qu'il parut en public; son buste fut couronné dans tous les théâtres. Ce n'était pas seulement le génie qu'on acclamait ainsi, mais encore le défenseur de Calas, le protecteur des opprimés, l'apôtre de la tolérance universelle. Après la représentation de sa tragédie d'*Irène*, il fut reconduit en triomphe jusque chez lui. « Vous voulez m'étoffer sous des roses ! » s'écria le vieux poète, qui s'enivrait de sa gloire. Tant de fatigues et d'émotions hâtèrent en effet sa fin et ramènèrent une strangurie qui l'avait déjà tourmenté et qui le conduisit rapidement au tombeau. Il avait d'ailleurs près de quatre-vingt-quatre ans. Pressé par des ecclésiastiques, il fit, dit-on, quelques concessions de paroles pendant sa maladie; mais il est hors de doute qu'au dernier moment, sommé par le curé de Saint-Sulpice de souscrire au dogme de la divinité de Jésus-Christ, il ne répondit que ces mots : « Laissez-moi mourir en paix. » Il paraît que le rapport écrit de cet ecclésiastique existe dans les archives de l'archevêché. Une circonstance qui suffirait à trancher la question, c'est que la sépulture chrétienne fut refusée à l'illustre mort, dont le neveu, l'abbé Mignot, fit conduire hâtivement le cadavre à son abbaye de Scellières, où il demeura jusqu'au jour où la Révolution le rapporta triomphalement au Panthéon. Il faut rejeter comme une fable odieuse et ridicule des récits inspirés par un fanatisme haineux et d'après lesquels Voltaire serait mort comme un damné, fou de terreur et de rage, « mangeant ses excréments et portant à sa bouche son vase de nuit pour étancher la soif ardente qui le dévorait. » Plus d'un prédicateur a répété cette fable en chaire et a présenté cette mort horrible comme une juste punition des sarcasmes que Voltaire avait lancés contre un passage de la Bible où le prophète Ezechiel joue un rôle si singulier.

Le 30 mai 1791, l'Assemblée nationale décréta que Voltaire était digne de recevoir les honneurs décernés aux grands hommes et que ses cendres seraient transférées au Panthéon. Cette translation, à laquelle on donna le caractère d'une fête nationale, eut lieu le lundi 11 juillet. David et Cellerier en furent les ordonnateurs, et M.-J. Chénier composa l'hymne suivant, que Gossec mit en musique :

Ah ! ce n'est point des pleurs qu'il est temps de répandre;
C'est le jour du triomphe, et non pas des regrets.
Que nos chants d'allégresse accompagnent la cendre
Du plus illustre des Français.

Jadis par les tyrans cette cendre exilée
Au milieu des sanglots fuyait loin de nos yeux;
Mais, par un peuple libre aujourd'hui rappelée,
Elle vient consacrer ces lieux.

Salut ! mortel divin, bienfaiteur de la terre;
Nos murs, privés de toi, vont te reconquérir;
C'est à nous qu'appartient tout ce qui fut Voltaire;
Nos murs l'ont vu naître et mourir.

Ton souffle créateur nous fit ce que nous sommes;
Reçois le libre encens de la France à genoux;
Sois désormais le dieu du temple des grands hommes.
Toi qui les as surpris tous.

Le flambeau vigilant de ta raison sublime
Sur des prêtres menteurs éclaira les mortels;
Fils de ces tyrans, tu découvris l'abîme
Qu'ils creusaient au pied des autels.

Sur cent tons différents ta lyre enchantresse,
Fidèle à la raison comme à l'humanité,
Aux mensonges brillants inventés par la Grèce
Unit la simple vérité.

La Barre, Jean Calas, venez, plaintives ombres,
Innocents condamnés dont il fut le vengeur.
Accourez un moment du fond des rives sombres;
Joignez-vous au triomphateur.

Chantez, peuples pasteurs, qui des monts helvétiques
Vites longtemps planer cet aigle audacieux;
Habitants du Jura, que vos accents rustiques
Portent sa gloire jusqu'aux cieux.

Fils d'Albion, chantez ; Américains, Bataves,
Chantez ; de la raison célébrez le soutien ;
Ah ! de tous les mortels qui ne sont point esclaves
Voltaire est le concitoyen.

Outre les ouvrages déjà cités, Voltaire a encore donné : *Philosophie de l'histoire*; la *Bible commentée*; *Examen important*; *Histoire de l'établissement du christianisme*; *Dictionnaire philosophique*; *Histoire de la Russie sous Pierre le Grand*; *Histoire du Parlement*; les romans et les contes de *Candide*, *Micromégas*, *Zadig*, *L'Homme aux quarante écus*, la *Princesse de Babylone*, *L'Ingénu*, etc.; les tragédies de *Tancrède*, *L'Orphelin de la Chine*, *Olympie*, les *Guébres*, les *Lois de Minos*, *Don Pédre*; les comédies de *Charlot*, *L'Ecossoise*, la *Dépositaire infidèle*, etc.; les poèmes de la *Pucelle*, du *Désastre de Lisbonne*; le *Précis de l'Écclésiastique*; *l'Épître aux Délices*; la *Loi naturelle*; les satires le *Pauvre diable*, le *Russe à Paris*, *Pégase* et le *Vieillard*, etc.; des contes en vers, des poésies légères, des mélanges, vingt volumes de correspondance, etc.

Les caractères les plus saillants du génie de cet homme extraordinaire sont la souplesse merveilleuse avec laquelle il passait sans effort du familier au sublime, de la prose à la poésie, du plaisant au pathétique, de l'invention épique aux plus riants caprices d'une imagination intarissable; la noblesse naturelle, la limpidité, l'élégance, la précision et la pureté de son style. Nul écrivain n'a jamais apporté plus de grâce dans le badinage, plus de verve et de sel dans la raillerie, plus d'éblouissante gaieté dans la controverse. Il a cultivé tous les genres littéraires, et, s'il est resté médiocre dans quelques-uns, il a montré dans tous la richesse de son imagination et la puissance génératrice d'un esprit qui semblait réparer ses forces par le travail, qui ordinairement les épuise.

V. dans ce *Dictionnaire* l'analyse des principales œuvres de Voltaire aux articles qui leur sont consacrés.

Un génie aussi vaste que celui de Voltaire dut nécessairement avoir beaucoup d'admirateurs, mais la vivacité de ses attaques contre tout ce qui lui paraissait faux, injuste ou entaché de superstition lui valut autant de détracteurs et l'on pourrait dire d'ennemis acharnés. Nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs quelques-unes des appréciations auxquelles ont donné lieu sa personne et ses écrits.

Voici d'abord un passage emprunté au livre de Mme de Staël sur la littérature :

« Les courtisans, ne réfléchissant pas sur la connexion intime qui doit exister entre tous les préjugés, espéraient tout à la fois se maintenir dans une situation fondée sur l'erreur, et se parer eux-mêmes d'un esprit philosophique; ils voulaient dénigrer quelques-uns de leurs avantages, et néanmoins les conserver; ils pensaient qu'on n'éclairerait sur les abus que leurs possesseurs et que le vulgaire continuerait à croire, tandis qu'un petit nombre d'hommes, jouissant, comme toujours, de la supériorité de leur rang, joindraient encore à cette supériorité celle de leurs lumières; ils se flattaient de pouvoir regarder longtemps leurs inférieurs comme des dupes, sans que ces inférieurs se lassassent jamais d'une telle situation. Aucun homme ne pouvait mieux que Voltaire profiter de cette disposition des nobles de France; car il se peut que lui-même il la partageât.

« Il aimait les grands seigneurs, il aimait les rois; il voulait éclairer la société plutôt que la changer. La grâce piquante, le goût exquis qui régnaient dans ses ouvrages lui rendaient presque nécessaire d'avoir pour juge l'esprit aristocratique. Il voulait que les lumières fussent de bon ton, que la philosophie fût à la mode; mais il ne soulevait point les sensations fortes de la nature; il n'appela pas du fond des forêts, comme Rousseau, la tempête des passions primitives, pour ébranler le gouvernement sur ses antiques bases. C'est avec la plaisanterie et l'arme du ridicule que Voltaire affaiblissait par degrés l'importance de quelques erreurs; il déracinait tout autour de lui le forage à depuis si facilement renversé; mais il ne pré-

voyait pas, il ne voulait pas la Révolution, qu'il a préparée.

Une république, fondée sur un système d'égalité philosophique, n'étant point dans ses opinions, ne pouvait être son but secret. L'on n'aperçoit point dans ses écrits une idée lointaine, un dessein caché; cette clarté, cette facilité qui distinguent ses ouvrages, permettent de tout voir et ne laissent rien à deviner.

Rousseau, portant dans son sein une âme souffrante, que l'injustice, l'ingratitude, les stupides mépris des hommes indifférents et légers avaient longtemps déchirée; Rousseau, fatigué de l'ordre social, pouvait recourir aux idées purement naturelles. Mais la destinée de Voltaire était le chef-d'œuvre de la société, des beaux-arts, de la civilisation monarchique; il devait craindre même de renverser ce qu'il attaquait. Le mérite et l'intérêt de la plupart de ses plaisanteries tiennent à l'existence des préjugés dont il se moque.

Voltaire a rempli à lui seul cette époque de la philosophie où il faut accoutumer les hommes comme les enfants à jouer avec ce qu'ils redoutent. Vient ensuite le moment d'examiner les objets de front, puis enfin de s'en rendre maître. Voltaire, Montesquieu, Rousseau ont parcouru ces diverses périodes des progrès de la pensée, et, comme les dieux de l'Olympe, ils ont franchi l'espace en trois pas.

La littérature du XVIII^e siècle s'enrichit de l'esprit philosophique qui la caractérise. La pureté du style, l'élégance des expressions n'ont pu faire des progrès après Racine et Fénelon; mais la méthode analytique, donnant plus d'indépendance à l'esprit, a porté la réflexion sur une foule d'objets nouveaux. Les idées philosophiques ont pénétré dans les tragédies, dans les contes, dans tous les écrits même de pur agrément; et Voltaire, unissant la grâce du siècle précédent à la philosophie du sien, sut embellir le charme de l'esprit par toutes les vérités dont on ne croyait pas encore l'application possible...

L'émotion produite par les tragédies de Voltaire est plus forte, quoiqu'on admire davantage celles de Racine. Les sentiments, les situations, les caractères que Voltaire nous présente tiennent de plus près à nos souvenirs. Il importe au perfectionnement de la morale elle-même que le théâtre nous offre toujours quelques modèles au-dessus de nous; mais l'attendrissement est d'autant plus profond que l'auteur sait mieux retracer nos propres affections à notre pensée.

Quel rôle est plus touchant au théâtre que celui de l'Anacréon?

Les pensées qui rappellent de quelque manière aux hommes ce qui leur est commun à tous causent toujours une émotion profonde; et c'est encore sous ce point de vue que les réflexions philosophiques introduites par Voltaire dans ses tragédies, lorsque ces réflexions ne sont pas trop prodiguées, rallient l'intérêt universel aux diverses situations qu'il met en scène...

On ne saurait nier que Voltaire n'ait fait faire un pas de plus, sous ce rapport, à l'art dramatique, et que la puissance des effets du théâtre ne s'en soit accrue.

Gœthe a dit :

On n'est point surpris que Voltaire se soit assuré en Europe, sans contestation, la monarchie universelle des esprits; ceux mêmes qui auraient des titres à lui opposer reconnaissent sa supériorité et donnaient l'exemple de n'être que les grands de son empire. Depuis sa mort, la renommée fait encore retentir d'un pôle à l'autre le bruit de sa gloire immortelle. Voltaire sera toujours regardé comme le plus grand homme en littérature des temps modernes, et peut-être même de tous les siècles; comme la création la plus étonnante de la nature, création où elle s'est plu à rassembler une seule fois, dans la frêle et périlleuse organisation humaine, toutes les variétés du talent, toutes les gloires du génie, toutes les puissances de la pensée.

Voici maintenant l'opinion de Joseph de Maistre :

Toujours alliée au sacrilège, sa corruption brave Dieu en perdant les hommes. Avec une fureur qui n'a pas d'exemple, cet insolent blasphémateur en vient à se déclarer l'ennemi personnel du sauveur des hommes; il ose, du fond de son néant, lui donner un nom ridicule, et cette loi adorable que l'Homme-Dieu apporte sur la terre, il l'appelle « l'infâme ». Abandonné de Dieu qui punit en se retirant, il ne connaît plus de frein. D'autres cyniques étonnèrent la vertu, Voltaire étonne le vice. Il se plonge dans la fange, il s'y roule, il s'en abreuve; il livre son imagination à l'enthousiasme de l'enfer, qui lui prête toutes ses forces pour le traîner jusqu'aux limites du mal. Il invente des prodiges, des monstres qui font pâlir. Paris le couronna, Sodome l'eût banni. Profanateur effronté de la langue universelle et de ses plus grands noms, le dernier des hommes après ceux qui l'aiment! Comment vous peindrais-je ce qu'il me fait éprouver? Quand je vois ce qu'il pouvait faire et ce qu'il a fait, ses innombrables talents ne m'inspirent plus qu'une espèce de rage sainte qui n'a pas de nom. Suspendu entre l'admiration et l'horreur, quelquefois je voudrais lui élever une statue... par la main du bourreau.

Nous empruntons à Saint-Marc Girardin l'appréciation suivante :

Voltaire a mieux fait que de réussir; il avait mérité son succès en soutenant les luttres de sa jeunesse, celles même qu'il s'attirait par ses défauts; il a continué à le mériter par les luttres de sa vie, où il a eu raison. Le mérite de Voltaire, à travers les luttres de sa jeunesse et de sa vie, est d'être toujours resté fidèle au bon goût et au bon sens. Jeune, il n'a pas trahi ses amitiés de l'ancienne cour, et cependant il était le chef et le docteur de l'école nouvelle; il avait des principes nouveaux et des affections anciennes. C'est là ce qui fait son originalité.

Il y avait avant lui, et dans l'ancienne cour même, bien des docteurs d'inertie insouciance; c'était la revanche immodérée du despotisme politique et ecclésiastique. Mais, avant lui, dans cette ancienne cour, parmi les courtisans de Louis XIV, parmi même les plus lassés de son despotisme, parmi les plus injustes envers cette vieillesse accablée de tant de calamités, où était le respect de la justice et de l'humanité, comme Voltaire l'a eu toujours? Voyez la défense de Calas, voyez la défense de tous les persécutés. Où était au XVIII^e siècle le goût de la liberté, même de la liberté politique, comme Voltaire l'a prêché dans ses lettres sur l'Angleterre? Où était enfin le bon sens et le goût français appliqué au gouvernement de la société, comme Voltaire l'a sans cesse réclamé et à fin par l'imposer? Où était l'impartialité dans l'histoire? Le plus grand défenseur de Louis XIV, le plus utile, le plus vrai, le plus sincère surtout, est Voltaire. Et non-seulement il lui a été donné de défendre Louis XIV, il lui a été donné une consolation et une revanche plus grandes que celles-là, il a défendu même le Régent; malgré les rancunes qu'avait dû lui inspirer la Bastille, il a défendu celui qui l'avait persécuté. Ce sont là les consolations et les revanches qui plaisent le mieux aux honnêtes gens.

Voilà ce que j'appelle l'unité du caractère de Voltaire. Je sais les mauvaises pierres que Babouc a pu mêler à la statue; je ne fais pas de cette statue un fétiche que je veuille adorer, à Dieu ne plaise! mais, comme Ithuriel, je me garde bien de la vouloir casser. Je sais quelles ont été les petites passions de l'homme, quelles ont été ses erreurs; mais, messieurs, souvenez-vous de l'humanité aimée et défendue sans affectation et sans déclamation; de la liberté défendue sans colère et sans envie; de la vérité dans l'histoire, cherchée sans malveillance et sans misanthropie; voilà ce que j'appelle l'unité de caractère de Voltaire! C'est ce que j'aime, ce que j'estime, c'est ce que je me propose de rechercher dans les publications de Voltaire qui feront l'objet de mes entretiens.

Enfin, M. Peyrat juge ainsi Voltaire dans un article de l'*Avenir national* du 28 janvier 1867 :

On prétend que Voltaire n'aimait pas le peuple et qu'il n'a jamais songé à l'éclairer... Les vrais sentiments de Voltaire pour le peuple éclatent dans toutes les parties sérieuses et importantes de ses livres. Pour l'instruire, le grand homme prend tous les tons, emploie tous les genres, la prose et les vers, l'histoire et la philosophie. Et il ne se borne pas à écrire et à parler, il agit. Il délivre six lieues de pays de toutes les oppressions, il fait d'un misérable village une ville florissante, un véritable petit État libre. Il donne de l'argent, appelle les ouvriers les plus habiles et leur procure des protecteurs et des acheteurs dans toutes les parties du monde.

On attaque son patriotisme, et on cite les fragments de sa correspondance avec les rois de son temps. Il nous serait facile de prouver que nul n'a plus aimé la France et n'en a parlé en termes plus élevés. Quant aux rois, s'il a été en relation avec eux, c'est pour leur prêcher la raison, la tolérance, l'amour du bien public, le respect du peuple et de ses droits. Il a été le défenseur de tous les opprimés, de toutes les victimes des préjugés et du fanatisme; il a travaillé pendant trois ans à la réhabilitation de Calas, et il a pu dire : « Durant tout le temps, il ne m'est pas échappé un sourire que je ne me le sois reproché comme un crime. »

Ce que ses ennemis et les nôtres ne lui pardonnaient pas, c'est justement d'avoir défendu et éclairé le peuple, que ses oppresseurs accablaient de scandales, d'iniquités et d'impôts. Ce qu'ils ne lui pardonnaient pas surtout, c'est la guerre éternellement glorieuse qu'il a faite à « l'infâme », c'est-à-dire au fanatisme, à l'intolérance, à la superstition. Dans cette guerre qui s'est faite après lui et que nous sommes forcés de continuer, son esprit est notre auxiliaire le plus puissant, car, en mourant, il nous a laissé, comme il l'a dit lui-même très-justement, « des ciseaux » et des limes pour limer les dents et rogner les ongles des monstres.

Les œuvres de Voltaire, publiées d'abord séparément, ont eu un nombre d'éditions considérable; nous nous bornerons ici à mentionner les principaux recueils de ses œuvres complètes ou choisies. Le premier en date, qui est fort incomplet, a pour titre *Œuvres de Voltaire* (Amsterdam, 1738-1739, 4 vol. in-8°) et a été revu par l'auteur, qui

en corrigea les épreuves. Puis viennent : *Œuvres diverses* (Londres, 1746, 6 vol. in-12); *Œuvres* (Dresde, 1748, 8 vol. in-8°); *Œuvres* (Dresde, 1752, 7 vol. in-12) et les éditions de Genève de 1757 (17 vol.), de 1764, (21 vol.), de 1768-1778 (30 vol. in-4°), de 1775 (40 vol. in-8°), dite édition *encadrée*, dont Voltaire revit les épreuves. La première édition des *Œuvres complètes de Voltaire* est celle de Kehl (1785-1789, 70 vol. in-8° et 92 vol. in-12), commencée par Panckoucke, puis exécutée par Beaumarchais, qui fonda dans ce but une imprimerie à Kehl et se servit de caractères achetés à l'imprimeur Baskerville. C'est dans cette édition, enrichie de notes de Condorcet, de Decroix, de Beaumarchais, qu'on trouve pour la première fois la *Correspondance* si pleine d'intérêt du grand philosophe. Parmi les éditions postérieures, nous citerons celles de Poinson (Paris, 1792-1800, 55 vol. in-8°), avec notes de Palissot; l'édition Didot des *Œuvres choisies* (1809, 52 vol. in-18); l'édition des *Œuvres complètes* par Desoer (Paris, 1817-1819, 13 vol. in-8°); celle de Renouard (Paris, 1819-1823, 66 vol. in-8°, avec 160 gravures); celle de Portic (Paris, 1820-1826, 60 vol. in-18); de Plancher (1822-1825, 44 vol. in-12); de Lequien (1822-1826, 70 vol. in-8°); de Touquet (Paris, 1821 et suiv., 75 vol. in-12); de Dupont (Paris, 1825-1827, 70 vol. in-8°); de Dalibon (Paris, 1824 et suiv., 95 vol. in-8°), avec notes, préfaces de Nodier, Daunou, Dubois, etc., et un meilleur classement de la correspondance, augmentée de lettres nouvelles; l'édition compacte de Sautet (1827, 3 vol. in-8°). L'édition de Beuchot (Paris, 1839 - 1834, 70 vol. in-8°), avec 2 vol. de tables par Miger, est particulièrement estimée, pour le soin avec lequel l'éditeur a revu les textes, recueilli les écrits authentiques inédits et écarté ceux qui étaient douteux ou faussement attribués à Voltaire. Cette excellente édition a été utilisée dans les éditions postérieures, parmi lesquelles nous citerons celles de F. Didot (Paris, 1859, 13 vol. in-8°), de Flachette (Paris, 1859-1861, 40 vol. in-18), de Barré (1856-1859, 20 vol. in-8°) et enfin celle d'Avenel, publiée par le *Siccle* (1860-1870, 8 vol. in-8°), excellente édition, publiée uniquement dans un but de vulgarisation et dont le bas prix (24 francs) la met à la portée de toutes les bourses.

Allus. hist. C'est la faute à Voltaire, c'est la faute à Rousseau. Phrase la plus souvent plaisante par laquelle on rejette sur quelqu'un, avec plus ou moins de justice, les conséquences d'une doctrine qui a eu de funestes résultats.

Les grands événements qui ont marqué la fin du XVIII^e siècle et qui ont si fortement ébranlé et amoindri pour jamais les deux pouvoirs les plus anciennement constitués, la royauté et la religion, ont été la conséquence de l'esprit d'examen et des idées philosophiques dont Voltaire et Rousseau sont les représentants les plus illustres; de là l'acrimonie, les haines, les invectives qui ont érigé ces deux écrivains en boucs émissaires, sur la tête desquels retombaient toutes les iniquités d'Israël.

De là ces mots passés en proverbe, mais qui ne se disent guère aujourd'hui que par forme de plaisanterie : *C'est la faute à Voltaire, c'est la faute à Rousseau!*

On se sert également, en parlant du premier, de l'expression suivante : *Cet affreux Voltaire*. M. Ponsard termine ainsi sa comédie de *l'Honneur et l'Argent* :

Eh bien! nous disions donc que cet affreux Voltaire...

Voici quelques applications de cette phrase pittoresque :

Après le roman, c'est le théâtre qui passe sous la férule de M. Granier. On disait autrefois : *C'est la faute à Voltaire*; on dit aujourd'hui : « C'est la faute à la littérature; » cela varie le refrain. Je comprends, du reste, jusqu'à un certain point, la mauvaise humeur du rédacteur en chef du *Pays* : M. de Cassagnac avait rêvé la régénération du théâtre, et il avait charpenté dans ce but louable une comédie morale en cinq actes; cette comédie a été froidement accueillie par le comité de lecture du Théâtre-Français.

EDMOND TEXIER.

Tandis que la religion se perd pour le peuple, elle devient pour les riches, comme la musique et les modes, un embellissement de l'existence, je dirai presque un objet de luxe. Quelle peut être la cause de ce revirement? Est-ce la faute de Voltaire? Est-ce la faute de Rousseau? Ou n'est-ce pas plutôt celle de l'Eglise?

P.-J. PROUDHON.

Passant de l'histoire à la polémique, nous trouvons, comme gage d'un esprit qui n'est pas tout à fait celui de la tolérance, les *Philosophes au pilori, étude historique et catholique*, par M. Ch. de Bussy. Nous ne savons ce que l'histoire et le catholicisme peuvent avoir à démêler avec un pamphlet de cette nature, où, sous le titre de philosophes, les noms les plus célèbres du passé ou les plus distingués du présent sont jetés en pâture à

des haines, Dieu merci, inoffensives. C'est une suite de variantes du fameux refrain : *C'est la faute à Rousseau, c'est la faute à Voltaire.*

VAPERAU.

Voltaire (VIE DE), par Condorcet (Genève, 1787, in-8°). Cette *Vie* de Voltaire, imprimée dans le tome LXX de l'édition in-8° des œuvres de Voltaire faite à Kehl, est plutôt, comme l'a fait remarquer M. Beuchot, un vaste et très-bon tableau de l'esprit de Voltaire que l'histoire de sa vie. « En lisant les ouvrages de Voltaire, dit Condorcet, on voit que personne n'a possédé peut-être la justesse d'esprit à un plus haut degré. Il la conserve au milieu de l'enthousiasme poétique, comme dans l'ivresse de la gaieté; partout elle dirige son goût et règle ses opinions, et c'est une des principales causes du charme inexprimable que ses ouvrages ont pour tous les bons esprits. Aucun esprit n'a pu peut-être embrasser plus d'idées à la fois, n'a pénétré avec plus de sagacité tout ce qu'un seul instant peut saisir, n'a montré même plus de profondeur dans tout ce qui n'exige pas une longue analyse ou une forte méditation. Son coup d'œil d'aigle a plus d'une fois étonné ceux mêmes qui devaient à ces moyens des idées plus approfondies, des combinaisons plus vastes et plus précises. Souvent, dans la conversation, on le voyait en un instant choisir entre plusieurs idées, les ordonner à la fois et, pour la clarté et pour l'effet, les revêtir d'une expression heureuse et brillante. »

De là ce précieux avantage d'être toujours clair et simple, sans jamais être insipide, et d'être lu avec un égal plaisir et par le peuple des lecteurs et par l'élite des philosophes. En lisant avec réflexion, on trouve dans ses ouvrages une foule de maximes d'une philosophie profonde et vraie, qui échappent aux lecteurs superficiels, parce qu'elles ne commandent point l'attention et qu'elles n'exigent aucun effort pour être entendues...

Tel fut Voltaire, et l'on trouvera peut-être, en lisant sa vie, qu'il a été plus admiré que connu; que, malgré le fiel répandu dans quelques-uns de ses ouvrages polémiques, le sentiment d'une bonté active le dominait toujours; qu'il aimait les malheureux plus qu'il ne haïssait ses ennemis; que l'amour de la gloire ne fut jamais en lui qu'une passion subordonnée à la passion plus noble de l'humanité. Sans faste dans ses vertus et sans dissimulation dans ses erreurs, dont l'aveu lui échappait avec franchise, mais qu'il ne publiait pas avec orgueil, il a existé peu d'hommes qui aient honoré leur vie par plus de bonnes actions et qui l'aient souillée par moins d'hypocrisie. Enfin, on se souviendra qu'au milieu de sa gloire, après avoir illustré la scène française par tant de chefs-d'œuvre, lorsqu'il exerçait en Europe sur les esprits un empire qu'aucun homme n'avait jamais exercé sur les hommes, ce vers si touchant :

J'ai fait un peu de bien, c'est mon meilleur ouvrage,

était l'expression naïve du sentiment habituel qui remplissait son âme.

Dès l'enfance, on est familier avec l'auteur de la *Henriade*, de *Zaïre*, de *Méropé* et de tant de chefs-d'œuvre; aussi Condorcet, tout en le louant dignement, n'insiste-t-il pas sur le génie de Voltaire. Ce qu'il se plaît à nous montrer en lui, c'est Voltaire n'ambitionnant qu'une gloire, celle de venger l'humanité et d'arracher des victimes à l'oppression; c'est Voltaire protestant contre l'intolérance ecclésiastique qui refusait les honneurs funéraires à l'illustre actrice Mlle Lecouvreur après sa mort; c'est Voltaire osant dire à M. Herault, lieutenant de police : « On fait bien de pendre ceux qui fabriquent de fausses lettres de cachet, en attendant qu'on traite de même ceux qui en signent de vraies; » c'est Voltaire sauvant l'honneur et la vie à l'abbé Desfontaines, ce folliculaire qui le couvrait de boue dans ses pamphlets; c'est Voltaire recueillant la nièce du grand Corneille en disant : « C'est le devoir d'un soldat de secourir la nièce de son général; » c'est Voltaire protestant contre l'exemple d'atrocité antique renouvelé des Carthaginois par l'Angleterre, qui unit de mort l'amiral Byng, coupable d'avoir été vaincu; c'est Voltaire faisant réhabiliter Calas, sauvant Sirven de l'échafaud, forçant les jésuites à rendre ses biens à la famille Desprez de Crassy, plaidant vainement la cause du chevalier de La Barre et de Lally-Tollendal, et délivrant de la servitude ecclésiastique ou de la tyrannie des fermes les paysans de Gex, de Saint-Claude et de tout le Jura; c'est Voltaire disant : « Pendant trois années que dura l'affaire de l'infortuné Calas il ne m'est pas échappé un sourire que je ne me le sois reproché comme un crime; tous les ans, le jour anniversaire de la Saint-Barthélemy, je suis obligé de me mettre au lit avec la fièvre. »

Voilà le Voltaire que célèbre Condorcet; c'est l'homme de génie faisant concourir toutes ses facultés à la défense du droit et du malheur, aux progrès de la tolérance et au bonheur de l'humanité; c'est le prophète de l'avenir, entrevoyant et facilitant, au prix de son repos, l'avènement de la liberté, de l'égalité et de la fraternité, au triomphe des-

quelles lui, Condorcet, devait sacrifier sa vie.

Bienfaisance, indulgence, pour les faiblesses, haine de l'injustice et de l'oppression, tel est le fond du caractère de Voltaire, qu'on peut compter, dit son biographe, parmi le très-petit nombre d'hommes en qui l'amour de l'humanité a été une véritable passion. Constant dans ses amitiés, s'il le fut dans ses haines, c'est que l'obstination de ses ennemis l'y contraignit. A ceux qui accusent Voltaire de jalousie, Condorcet répond par ce vers de *Tancrède* :

De qui dans l'univers peut-il être jaloux ?

et lui reconnaît autant de justice que de justesse dans l'esprit.

Qu'on ne se figure pas cependant que Condorcet admire aveuglément Voltaire ; il est juste dans ses appréciations et ne cache pas ses défauts, comme le prouvent les lignes suivantes : « Les heureuses qualités de Voltaire étaient souvent égarées par une mobilité naturelle que l'habitude de faire des tragédies avait encore augmentée. Il passait en un instant de la colère à l'attendrissement, de l'indignation à la plaisanterie. Né avec des passions violentes, elles l'entraînaient trop loin quelquefois, et sa mobilité le priva des avantages ordinaires aux âmes passionnées, la fermeté dans la conduite et ce courage que la crainte ne peut arrêter lorsqu'il faut agir, et qui ne s'ébranle point par la présence du danger qu'il a prévu. On l'a vu souvent s'exposer à l'orage presque avec témérité, rarement on l'a vu le braver avec constance, et ces alternatives d'audace et de faiblesse ont souvent affligé ses amis et préparé d'indignes triomphes à ses ennemis. » Ce n'est certes pas là le jugement d'un flatteur, c'est la postérité elle-même qui semble avoir dicté son appréciation à Condorcet. Son sujet l'a inspiré, et cet écrivain, auquel on reproche ordinairement de l'obscurité, un style entortillé et des négligences, a imité dans la *Vie de Voltaire* la clarté, la simplicité et la mesure de celui dont il fait l'éloge.

Voltaire (LE ROI), par M. Arsène Houssaye (Paris, 1858). « Quel est le souverain que vous craignez le plus en Europe ? demandait-on à Frédéric le Grand. — Le roi Voltaire, » répondit-il. Qu'eût-il manqué, en effet, à Voltaire pour lui constituer une royauté ? Pour ne procéder ni de la force, ni de la ruse, ni de quelque prétendu droit héréditaire ou divin, sa souveraineté n'en était que plus enviable et plus légitime ; il la devait à son génie. Ministres et alliés, amis et ennemis, courtisans et flagorneurs, ni plus ni moins qu'un roi de France ou de Prusse, le roi Voltaire avait tout cela. Son royaume était sans limites, sa puissance sans bornes ; l'univers entier était peuplé de ses sujets, sur lesquels il ne levait d'autre impôt que celui de la reconnaissance et de l'admiration, en échange des trésors d'intelligence qu'il ne cessait de dépenser à leur profit. Si royauté a jamais pu être déclarée légitime, à coup sûr c'est celle de Voltaire, c'est la royauté de l'esprit humain et de la raison humaine.

Le *Roi Voltaire* se compose d'une série de chapitres où l'auteur nous peint en pied, de face et de profil, Voltaire dans sa jeunesse, Voltaire à la cour et en exil, Voltaire à la ville et Voltaire à la campagne, les amours de Voltaire, Voltaire chez le grand Frédéric, à Cirey, à Ferney, à Paris, etc. Tous ces tableaux, finement tracés, scrupuleusement étudiés, prouvent chez l'auteur une profonde connaissance du sujet. Mais il est à regretter qu'on n'y trouve que peu d'idées personnelles, point d'aperçus originaux, pas une anecdote inédite. M. Arsène Houssaye s'est volontairement réduit au rôle de compilateur, ainsi que, d'ailleurs, il l'explique lui-même dans sa préface : « J'ai consulté l'oracle, dit-il, et j'ai demandé au grand agitateur des âmes le récit des agitations de son cœur. J'ai vu les drames secrets de cette conscience ; mais, tout en contant Voltaire, je lui ai laissé la parole chaque fois qu'il parlait de lui-même. Voltaire a sculpté sa statue par fragments. Je n'ai eu qu'à reprendre ça et là les précieux débris. Voltaire a dispersé dans son œuvre quelques pages déchirées de sa vie ; je n'ai eu qu'à réunir ces pages qui, depuis un siècle déjà, enrichissent le trésor de la mémoire française. » On le voit, ce ne sont pas des documents nouveaux qu'il faut chercher dans le livre de M. Arsène Houssaye, mais seulement une compilation ingénieuse, une série de dessins à la plume très-adroitement réussis pour la plupart, et qui forment un ensemble très-propre à donner une idée complète de cette immense individualité qui, avec Diderot, personnifie tout un siècle. Le dernier chapitre du volume résume d'une façon excellente la vie de Voltaire, et nous ne saurions mieux faire que d'en donner un aperçu : « La vie de Voltaire, dit M. Arsène Houssaye, est une comédie en cinq actes, en prose, où rayonne la raison humaine dans le génie français. Le premier acte se passe à Paris avec les grands seigneurs et les comédiennes ; il commence aux fêtes du prince de Conti et finit à la mort de Mlle Lecouvreur... C'est l'époque de la Bastille et de l'exil... Voltaire est déjà l'ami des rois et l'ennemi de leur royauté, car il pressent la sienne. Comme les dieux de l'Olympe, il a franchi l'espace en trois pas... Le second acte se passe au château de Cirey et à la cour

du roi Stanislas. Ce second acte peut s'appeler l'amour de la science et la science de l'amour... Le troisième acte se passe à la cour de Frédéric II, à Berlin, à Potsdam, à Sans-Souci. C'est une caricature du Sunium et du Palais-Royal... Le quatrième acte se joue à Ferney. Le roi Voltaire prend pied du même coup dans quatre pays, en attendant qu'il règne partout. Il a une cour, il a des vassaux, il a des curés ; il bâtit une église, il baptise tous les catéchumènes de la philosophie de l'avenir, il apprend l'amour aux puritaines de Genève ; il dote la nièce de Corneille, il venge la famille de Culas, il plaide pour l'amiral Byng, pour Montbailly, pour La Barre, pour tous ceux qui n'ont point d'avocat... Le cinquième acte se passe à Paris comme le premier ; mais cet homme qui, au début de l'action, était embastillé, proscrié, revient en conquérant. Tout Paris se lève pour le saluer ; l'Académie croit qu'Homère, Sophocle et Aristophane sont revenus sous la figure de Voltaire ; la Comédie le couronne de l'immortel laurier. Mais il est bien question du poète à cette heure suprême ! Paris tout entier le tue dans ses embrassements, ce roi de l'opinion qui lui apporte en mourant la conquête des droits de l'homme. »

Voltaire (MÉNAGE ET FINANCES DE), par M. Nicolardot. V. NICOLARDOT.

Voltaire. Iconogr. Deux portraits de Voltaire sont célèbres entre tous : la statue de Pigalle, qui le représente presque entièrement nu, et la statue de Houdon, qui est au Théâtre-Français ; nous leur consacrons ci-après des articles spéciaux. Une statue, par Espercieux, a été exposée au Salon de 1814. D'autres statues ont été exécutées depuis pour la façade de l'Hôtel de ville de Paris et la façade du nouveau Louvre. Parmi les innombrables portraits dus à la gravure, nous citerons ceux de Tardieu (d'après Largillière et d'après Houdon), Baléchou (d'après La Tour et d'après J.-M. Liotard), L. de Carmontelle (eau-forte représentant Voltaire se promenant dans les environs de son château des Délices), P.-M. Alix, B.-L. Henricquez, J. Barbé, Daniel Berger, Bernigeroch, Blanchard père, H. Bonvoisin (d'après Boitard), Etienne Fiquet (1762), J.-J. Haid, Soliman (1829), Mariage, Hopwood (Salon de 1837), Th.-Casimir Regnault (Salon de 1864), J.-D. Huber, etc. Le comte de Caylus a gravé une composition représentant Voltaire à la Bastille. Le même sujet a été gravé par A. Fauchery, d'après Deveria (Salon de 1833). Un tableau de Henry Schlesinger, intitulé le *Premier amour de Voltaire*, a paru au Salon de 1848. A. Blancher a gravé, d'après Steuben, *Ninon offrant sa bibliothèque au jeune Voltaire*. Une composition de G. de Saint-Aubin, Voltaire écrivant le poème de la *Pucelle*, a été gravée par Ransonnette. Le poète, vêtu de sa robe de chambre et assis dans un fauteuil, devant son bureau, regarde en souriant les médaillons de Jeanne d'Arc et de Charles VII que lui présente un Amour ; un petit Satyre tient l'encrier dans lequel le poète va tremper sa plume ; un autre Amour apporte les médaillons d'Agnès Sorel et de Dunois. M. Léon Dausart a exposé au Salon de 1865 un tableau intitulé : *Voltaire à Potsdam*. P.-C. Baquoy a gravé une composition de Monsiau, représentant Voltaire et Frédéric. Le *Couronnement de Voltaire au Théâtre-Français* a été représenté par plusieurs artistes, notamment par Ch.-Et. Guichet, d'après Moreau le jeune. Ce dernier est l'auteur des vignettes qui illustrent l'édition des *Œuvres de Voltaire* publiée par Beaumarchais de 1784 à 1789. Une estampe de Macret, d'après Fauvel, représente la *Réception de Voltaire aux champs Élysées*. Le Grand a gravé, d'après Dardel, *L'Apothéose de Voltaire*.

Voltaire (STATUE DE), par Houdon ; au théâtre de la Comédie-Française, à Paris. Le poète, enveloppé d'une toge, est assis dans un fauteuil, le corps légèrement penché en avant, la bouche sardonique, les yeux vifs et perçants. Cette statue, exécutée en marbre en 1779, n'est pas seulement le plus vivant et le plus expressif des portraits que nous ayons de Voltaire ; c'est encore, au point de vue le plus élevé de l'art, une œuvre d'un arrangement parfait et d'un goût exquis. « Il faut savoir gré à Houdon, dit Quatremère de Quincy, d'avoir rejeté l'habillement bourgeois et devenu suranné du vieillard de Ferney, costume qui seul eût déshonoré l'aspect d'une statue honorifique. Aussi tout le monde a rendu justice à l'emploi qu'il a cru devoir faire du genre de costume des philosophes antiques, en l'appropriant au caractère idéal d'un monument public. Ajoutons que l'artiste a su y opérer, par une fusion habile, l'heureux accord de la vérité personnelle de détails ou de portrait avec la propriété idéale d'un style conventionnel. » Une reproduction en plâtre de cette statue est au musée de Versailles. Une reproduction en bronze, dont les frais ont été couverts par une souscription organisée en 1867 par le journal le *Siècle*, a été érigée en 1870 à Paris, sur l'ancien boulevard du Prince-Eugène, qui a pris depuis le nom de boulevard Voltaire ; traversée par un boulet lors de l'insurrection de 1871, cette copie a été très-habilement restaurée et a été placée en

suite sur la petite place de l'Ecole-Polytechnique.

L'année même de la mort de Voltaire, en 1778, le statuaire Houdon avait fait un très-beau buste du philosophe. Ce buste, qui a servi évidemment de modèle pour la tête de la statue, appartient, comme celle-ci, à la Comédie-Française ; il est placé dans le foyer. Le musée de Versailles possède un autre buste sculpté par Houdon en 1782. Il y en a un autre au musée d'Angers, qu'on dit être antérieur de deux ans à la mort de Voltaire.

Voltaire (STATUE DE), par Pigalle ; dans la bibliothèque de l'Institut, à Paris. Le grand homme est assis sur un rocher ; il est presque entièrement nu, n'ayant qu'un manteau jeté sur l'épaule gauche ; il tient de la main droite un crayon et de l'autre un volume. Son regard s'élève vers le ciel ; un léger sourire effleure ses lèvres ; sa tête, que ne couvre pas la perruque historique, est chauve. A ses pieds est un masque.

Cette statue, terminée en 1776, portait primitivement cette épigraphe : « A Monsieur de Voltaire, par les gens de lettres, ses compatriotes et ses contemporains. 1776. » Le projet d'ériger ce monument fut conçu en 1770 par les encyclopédistes, dans une réunion qui eut lieu chez Mme Necker ; la *Correspondance littéraire de Grimm et de Diderot* nous fournit à cet égard d'intéressants renseignements : « Le 17 du mois dernier, il s'est tenu chez Mme Necker une assemblée de dix-sept vénérables philosophes, dans laquelle il a été unanimement résolu d'ériger une statue en l'honneur de M. de Voltaire... M. Pigalle, vers lequel M. l'abbé Raynal avait été député plusieurs jours auparavant, pour le prier de se charger de l'exécution, et qui avait accepté cette proposition avec la plus grande joie, produisit l'ébauche d'une première pensée modelée en terre, qui fut généralement admirée. Le prince de la littérature y est assis sur une draperie qui lui descend de l'épaule gauche par le dos et enveloppe tout son corps par derrière. Il a la tête couronnée de laurier ; la poitrine, la cuisse, la jambe et le bras droit nus. Il tient de la main droite, dont le bras est pendant, une plume. Le bras gauche est appuyé sur la cuisse gauche. Toute la position est de génie. Il y a dans la tête un feu, un caractère sublime, et si l'artiste réussit à faire passer ce caractère dans le marbre, cette statue l'immortalisera plus que tous ses précédents ouvrages. » Nous ne savons ce qu'est devenu ce premier modèle, qui diffère beaucoup de la statue. La *Correspondance* ajoute : « Les frais de l'entreprise seront un objet de 12,000 à 15,000 livres ; les dix-sept pairs du dîner du 17 avril se sont tous déclarés receveurs de l'argent des souscrivants et se sont engagés, indépendamment de leur première souscription, de suppléer solidairement à tous les fonds qui pourraient manquer à la somme requise. L'argent de la souscription est remis en dépôt chez M. de Lalen, notaire ordinaire de M. de Voltaire, qui fournira à M. Pigalle les sommes dont il aura besoin. L'assemblée des pairs a laissé l'artiste le maître absolu du prix. Ce procédé a paru le toucher. Il a fixé son honoraire à 10,000 livres, indépendamment du prix des marbres et des frais de voyage. » La souscription eut un grand succès. Le roi de Prusse écrivit à d'Alembert qu'il souscrivait pour la somme qu'on voudrait ; le maréchal de Richelieu, le duc de Choiseul et beaucoup d'autres grands seigneurs tirèrent à l'honneur de figurer parmi les souscripteurs. Jean-Jacques Rousseau, qui était l'ennemi de Voltaire, écrivit une lettre spirituelle pour demander la permission de souscrire. Quant à Voltaire, lorsqu'il eut appris le projet des encyclopédistes, il écrivit à Mme Necker : « Ma juste modestie et ma raison me faisaient croire d'abord que l'idée d'une statue était une bonne plaisanterie ; mais puisque la chose est sérieuse, souffrez que je vous parle sérieusement. J'ai soixante-seize ans et je sors à peine d'une grande maladie, qui a traité fort mal mon corps et mon âme pendant six semaines. M. Pigalle doit, dit-on, venir modeler mon visage ; mais, Madame, il faudrait que j'eusse un visage ; on en devine à peine la place ; mes yeux sont enfoncés de trois poices, mes joues sont du vieux parchemin mal collé sur des os qui ne tiennent à rien, le peu de dents que j'avais est parti. Ce que je vous dis là n'est pas coquetterie, c'est la pure vérité. On n'a jamais sculpté un pauvre homme dans cet état. M. Pigalle croirait qu'on s'est moqué de lui ; et pour moi, j'ai tant d'amour-propre que je n'oserais jamais paraître en sa présence. Je lui conseillerais, s'il veut mettre fin à cette étrange aventure, de prendre à peu près son modèle sur la petite figure de porcelaine de Sevres. Qu'importe après tout à la postérité qu'un bloc de marbre ressemble à tel homme ou à un autre ? Je me tiens très-philosophe sur cette affaire ; mais comme je suis encore plus reconnaissant que philosophe, je vous donne sur ce qui me reste de corps le même pouvoir que vous avez sur ce qui me reste d'âme. L'un et l'autre sont fort en désordre ; mais mon cœur est à vous, Madame, comme si j'avais vingt-cinq ans, et le tout avec un très-sincère respect. »

Quelques jours plus tard, Pigalle partit pour Ferney, porteur d'une lettre de d'Alembert à Voltaire, qui commençait ainsi : « C'est

M. Pigalle qui vous remettra lui-même cette lettre, mon cher et illustre maître. Vous savez déjà pourquoi il vient à Ferney, et vous le recevrez comme Virgile aurait reçu Phidias, si Phidias avait vécu du temps de Virgile et qu'il eût été envoyé par les Romains pour leur conserver les traits du plus illustre de leurs compatriotes. Avec quel tendre respect la postérité n'aurait-elle pas vu pareil monument, s'il avait pu exister ? Elle aura, mon cher et illustre maître, le même sentiment pour le vôtre. Vous avez beau dire que vous n'avez plus de visage à offrir à M. Pigalle ; le génie, tant qu'il respire, a toujours un visage que le génie, son confrère, sait bien trouver, et M. Pigalle prendra, dans les deux escarboucles dont la nature vous a fait des yeux, le feu dont il animera ceux de votre statue. » Pendant les premiers jours qu'il resta à Ferney, Pigalle ne put réussir à saisir les traits mobiles de Voltaire, et il faillit renoncer à l'entreprise. « Le patriarche lui accordait bien tous les jours une séance, liions-nous encore dans la *Correspondance de Grimm et de Diderot* ; mais il était pendant ce temps-là comme un enfant, ne pouvant se tenir tranquille un instant. La plupart du temps, il avait son secrétaire à côté de lui pour dicter des lettres pendant qu'on le modelait, et, suivant un tic qui lui est familier en dictant ses lettres, il soufflait des poils ou faisait d'autres grimaces mortelles pour le statuaire. Celui-ci s'en désolait et ne vit pour lui d'autre ressource que de s'en retourner ou de tomber malade à Ferney d'une fièvre chaude. Enfin, le dernier jour, la conversation se mit, pour le bonheur de l'entreprise, sur le veau d'or d'Aaron ; le patriarche fut si content de ce que Pigalle lui demanda au moins six mois pour mettre une pareille machine en fonte, que l'artiste fit de lui, le reste de la séance, tout ce qu'il voulait et parvint heureusement à faire son modèle comme il avait désiré. Il eut une si grande peur de gâter ce qu'il tenait dans une seconde séance, qu'il en fit faire le moule aussitôt par son mouleur, et qu'il partit le lendemain de grand matin et clandestinement de Ferney sans voir personne. J'ai vu le plâtre de Pigalle ; il est fort beau et très-ressemblant. »

Frappé de la maigreur extrême de Voltaire, Pigalle conçut l'idée originale de représenter le philosophe nu et tel qu'il était. Les encyclopédistes s'alarmèrent d'un projet dont la réalisation ne pouvait manquer de prêter matière aux railleries des ennemis de Voltaire ; le patriarche lui-même s'en émut et écrivit à Pigalle pour le dissuader ; mais l'artiste resta sourd à tous les conseils, à toutes les prières et s'obstina à profiter de l'occasion qui lui était donnée de montrer sa science de l'anatomie en sculptant un corps réduit presque à l'état de squelette. A la fin, Voltaire comprit que le mieux était de ne contrarier en rien l'inspiration du statuaire. Il écrivit au docteur Tronchin, son médecin : « Mon cher successeur des Délices, je m'en rapporte bien à vous sur la statue ; personne n'est meilleur juge que vous. Pour moi, je ne suis que sensible, je ne sais qu'admirer l'antique dans l'ouvrage de M. Pigalle. Nu ou vêtu, il ne m'importe. Je n'inspirerai pas d'idées malhonnêtes aux dames, de quelque façon qu'on me présente à elles. Il faut laisser M. Pigalle le maître absolu de la statue. C'est un crime en fait de beaux-arts de mettre des entraves au génie. Ce n'est pas pour rien qu'on le représente avec des ailes ; il doit voler où il veut et comme il veut. Je vous prie instamment de voir M. Pigalle, de lui dire comme je pense, de l'assurer de mon amitié, de ma reconnaissance et de mon admiration. Tout ce que je puis lui dire, c'est que je n'ai jamais réussi dans les arts que j'ai cultivés que quand je me suis écouté moi-même. »

Si l'on ne s'inquiète pas de savoir à quelle occasion cette statue fut exécutée et quel grand homme elle représente, si l'on n'y cherche pas autre chose que la pensée de l'artiste, a dit un des biographes de Pigalle, M. P. Tarbé, il faut saluer cette œuvre comme une magnifique étude de l'homme au déclin de sa vie. Mais, considérée comme étant le portrait du poète le plus spirituel, le plus brillant du XVIII^e siècle, c'est une œuvre dépourvue de goût. Emeric David a fait à cet égard les réflexions suivantes, qui sont pleines de justesse : « Vainement dirait-on, pour excuser Pigalle, que cette espèce d'apothéose relevait la gloire du grand homme à qui ce monument était consacré, puisqu'il se trouvait assimilé aux héros et aux dieux grecs, représentés généralement de cette manière. Il faut avouer que l'idée de montrer un écrivain aussi célèbre, âgé de soixante-quatorze ans, tel qu'il se trouvait alors, maigre, décharné, réduit à l'état de squelette, il faut, dis-je, avouer qu'une semblable idée devenait, à cause de ces circonstances, totalement inconvenante. C'était mettre au jour la nature humaine dans sa misère, là où d'ingénieux embellissements devaient, au contraire, en faire admirer la sublimité. L'artiste faisait trop voir, par cette indifférence pour la dignité d'un grand homme, combien le moral de l'art lui était étranger. Mais si, laissant à part cette faute contre le goût, on considère la statue en elle-même, si l'on remarque la vérité de l'imitation, la précision presque gé-

néral des attaches et des muscles, la fermeté des saillies, la vie qui respire dans l'ensemble de l'image, et si l'on se rappelle l'époque à laquelle cette figure appartient, on est étonné d'une étude si approfondie.

VOLTAIRIANISME s. m. (vol-tè-ri-a-ni-sme — rad. *voltairien*). Esprit voltairien; philosophie et incrédulité de Voltaire, dans le langage des hommes religieux : *Combattre le voltairianisme*.

VOLTAIRIEN, IENNE adj. (vol-tè-ri-nin, i-è-né). Qui tient de Voltaire; qui a rapport à Voltaire, à ses idées, à sa philosophie, à son incrédulité : *Esprit voltairien. Rire voltairien. Philosophie voltairienne. L'empereur philosophe Joseph II était tout empreint d'idées voltairiennes et encyclopédistes.* (Gér. de Nerval.) *Le royalisme voltairien, varié bizarre, a eu un pendant non moins étrange, le libéralisme bonapartiste.* (V. Hugo.) Qui est partisan de Voltaire, qui est imbu de l'esprit de Voltaire : *Ce bonhomme usait du privilège qu'ont les vieux gentilshommes voltairiens de ne point aller à la messe.* (Balz.)

— Substantif. Partisan de Voltaire et de sa doctrine; incrédule : *Un voltairien est un homme qui aime assez à voir clair en toutes choses.* (H. Bersot.) *L'empereur de Siam est un voltairien.* (De Bieville.)

VOLTÂISME s. m. (vol-ta-i-sme — rad. *Volta*). Physiq. Electricité développée par la pile de Volta, ou par des actions chimiques analogues à celles qui se produisent dans cette pile.

VOLTAMÈTRE s. m. (vol-ta-mè-tre — de *Volta*, et du gr. *metron*, mètre). Physiq. Instrument à l'aide duquel on mesure l'électricité d'un courant voltaïque.

— *Encycl.* L'appareil employé pour la décomposition de l'eau par la pile, disposé convenablement, peut servir à donner des indications comparables sur les intensités des courants expérimentés. Il suffit pour cela que les électrodes destinées à recueillir l'oxygène et l'hydrogène soient divisées en parties d'égale capacité et que l'eau acidulée soumise à l'expérience soit toujours chargée du même acide à la même dose; la quantité d'oxygène recueillie dans l'unité de temps pourra servir de mesure à l'intensité du courant. En effet, M. Faraday a constaté par la comparaison d'un grand nombre de faits que, toutes choses égales d'ailleurs, la quantité du poids des éléments séparés, dans une décomposition électro-chimique, est proportionnelle à la quantité d'électricité qui passe dans le courant.

VOLTE s. f. (vol-te — du lat. *volutes*, enroulé, V. *VOLUBLE*). Manège. Mouvement que le cavalier fait exécuter à sa monture en la menant en rond; cercle tracé par le cheval dans ce mouvement : *Mettre un cheval sur les voltes.* *Faire aller un cheval sur les voltes.* (Acad.) *Dans la volte, le cheval plie les reins, le dos et les bras, trousse les jambes de devant et chasse les hanches sous le ventre.* (Cardini.) Terrain marqué pour la première piste d'un cheval, dans un manège. Exercice particulier que les commençants font sur un cheval de bois. *Voltes de piste.* Celles que le cheval parcourt les hanches suivant les épaules, c'est-à-dire sans aller de côté. *Voltes de deux pistes.* Celles où le cheval va de côté. *Voltes renversées.* Celles que le cheval fait ayant la tête tournée vers le centre de la volte, et la croupe vers la circonférence. *Se coucher dans la volte, sur les voltes.* Se dit lorsque, en tournant au galop sur les voltes, le cheval penche ou côté où il tourne. *Couper la volte.* Changer de main en faisant des voltes. *Serrer la volte.* Approcher du centre de la volte. *Etayer, embrasser la volte.* Regagner le terrain qu'on a perdu, après avoir trop serré la volte. *Fermer la volte.* La terminer. *Mettre un cheval sur les voltes.* Le dresser à exécuter des voltes. *Regarder dans la volte.* Se dit d'un cheval lorsque, en faisant des voltes des deux pistes, il a la tête tournée où il va, ou lorsque, dans les voltes d'une piste, il a la tête tournée vers le centre de la volte. *Tenir un cheval sujet aux voltes.* Le soutenir quand il se traverse. *Demi-volte.* Moitié d'une volte, demi-rond que fait le cheval. *Serrer la demi-volte.* Faire revenir le cheval dans la piste sur laquelle la demi-volte a été commencée.

— Par anal. Mouvement en rond : *Le lion, par une volte d'une prestesse incroyable, se retourna et se précipita sur le grillage.* (E. Sue.) *Il obéit machinalement, et, comme un conscript à qui l'on commande l'exercice, il fit une volte sur les talons.* (L. Enault.)

— Chorégr. Ancienne danse, originaire d'Italie, dans laquelle le cavalier faisait tourner plusieurs fois sa dame, et terminait en l'aidant à faire un bond.

— Mus. Air à trois temps sur lequel s'exécutait la danse de la volte.

— Escrime. Mouvement qu'on fait pour éviter les coups de l'adversaire : *Les deux champions firent des passes et des voltes avec agilité.* (Volt.)

— Mar. Route, direction que l'on suit : *Prendre sa volte au nord.* Ancien nom de la manœuvre appelée aujourd'hui *BRANLEBAS DE COMBAT*.

— Fauconn. Cri particulier que l'on fait en apercevant le gibier.

— Jeux. Syn. de *VOLÉ*.

VOLTÉ, ÊE adj. (vol-té). Blas. Se dit d'une croix double.

VOLTE-FACE s. f. Mouvement de conversion, action de se retourner : *Faire volte-face pour attendre l'ennemi. Le bracomier fit volte-face et mit le garde en joue.*

— Fig. Changement complet et soudain d'opinion, de système, de manière d'agir : *Pour sortir de cette immense forêt vierge des préjugés humains, il a fallu bien des détours, bien des retraites, des changements de front, des volte-face.* (Proudh.)

VOLTER v. n. ou intr. (vol-té — rad. *volte*). Manège. Exécuter une volte, faire exécuter une volte à son cheval : *C'en était fait de moi, lorsque l'animal, étonné lui-même du nouveau péril, voltes en dedans par une pirouette.* (Chateaub.)

— Escrime. Changer de place pour éviter les coups de son adversaire.

VOLTERRA, la *Volterra* des Romains, ville du royaume d'Italie, province et à 57 kilom. S.-E. de Pise, près de l'Eur, chef-lieu de district et de mandement; 5,000 hab. Evêché, tribunal de 1^{re} instance, séminaire épiscopal, musée d'antiquités étrusques. Fabrication d'ouvrages en marbre et en albâtre, armes; moulage de soie. Aux environs, exploitation de riches salines, carrières de marbre et d'albâtre; on y trouve aussi de petits volcans à éruptions gazeuses du nom de Lagoni, qui fournissent à l'Europe presque tout le borax qu'elle emploie. Aucune ville en Italie ne présente mieux que Volterra l'image de la décadence. Placée comme un nid d'aigle sur le sommet d'une montagne escarpée, elle domine une vaste étendue de terrain. Au pied de cette montagne s'étendent les célèbres Maremmes ou Palus siennois. Les flancs de la montagne qui portent la ville sont couverts d'oliviers, dont le vert triste fait ressortir davantage la blancheur de la ville, qui, vue de loin, paraît opulente et peuplée. La vue des nombreux clochers et des tours qui s'élèvent dans les airs favorise cette illusion, qui cesse dès qu'on pénètre dans la ville. On ne voit plus que palais en ruine, maisons et couvents dépeuplés; on ne rencontre que de rares habitants au visage pâle et défilé, aux membres languissants et à la démarche lente et pénible.

Monuments. Volterra est de toutes les villes étrusques celle qui conserve le mieux sa marque d'origine. C'est ainsi qu'on peut y voir encore des restes très-importants de ses anciennes murailles, construites par assises régulières de gros blocs, sans ciment, et couvrant sur une étendue considérable, tantôt au fond des ravins, tantôt au sommet des crêtes les plus ardues. La plus grande partie de ces murs, qui mesurant à l'origine 10 kilomètres de circuit, fut détruite au moyen âge. Une partie très-bien conservée soutient la terrasse du couvent de Sainte-Claire. On comprendra la solidité à toute épreuve de ces constructions étrusques quand on saura que quelques-uns des blocs dont se composent ces murs ne mesurent pas moins de 6 mètres de longueur sur 2 ou 3 mètres de hauteur. La pierre est un calcaire très-dur, qu'on ne trouve qu'à une très-grande distance de Volterra et qui contient beaucoup de débris fossiles. La partie la plus curieuse, après celle que nous venons de décrire, est la porte de l'Arc (porta del Arco), autrefois porte d'Hercule. Quelques-uns, dit M. Du Pays, dont nous suivons ici en le résumant le savant travail, croient que le haut est romain. L'arc est composé de trois espèces de pierres; les montants de blocs sans ciment, d'une pierre volcanique dans laquelle nous croyons retrouver des grenats ou des macles; l'archivolte, d'un travertin qu'on trouve au delà de San-Gimignano, et les trois têtes, effacées, encastées dans l'archivolte et faisant saillie, d'une pierre d'un gris verdâtre de Montecatini. On retrouve au musée de Volterra cette même disposition architectonique sur un tombeau que d'ailleurs on croit appartenir à l'époque romaine.

Quelques portions de voûte, des gradins et des murs de soutènement d'un amphithéâtre romain, des débris de la porte de Diane et de l'ancienne nécropole complètent ces curieuses antiquités.

Volterra n'est pas moins riche en édifices modernes; en première ligne, il faut citer la cathédrale, commencée en 1220 et agrandie en 1254 par Nicolas de Pise, qui en dessina la façade. L'édifice subit, en 1574, une restauration qui en modifia le caractère primitif en ajoutant aux colonnes des chapiteaux corinthiens. A l'intérieur, on remarque la chaire, décorée de curieux bas-reliefs. Il faut aussi mentionner, parmi les peintures, les fresques du Dominiquin représentant la *Conversion de saint Paul*; une *Annunciation* et une *Vierge au milieu des saints*, par Leonardo de Pistoja (1516); une autre *Vierge avec l'Enfant Jésus*, de Fra Filippo Lippi, et une troisième du Volterran Franceschini. Le monument funéraire élevé en 1525 à saint Octavien par Cioli da Settignano, en marbre et décoré de deux anges par Andrea Ferrucci, est aussi digne d'une mention. L'église

est fort riche d'ailleurs en tableaux et ouvrages artistiques du même genre, trop longs à énumérer ici.

L'église San-Giovanni (Saint-Jean) a été complètement restaurée en 1823. On remarque à l'intérieur d'anciens fonts baptismaux, sculptés (xv^e siècle) par Contucci da Monte San-Savino; une *Ascension* du Pomerancio décoré le maître-autel.

L'église San-Francesco, reconstruite presque entièrement vers 1623, a de remarquables peintures, notamment une *Nativité de la Vierge*, par Donato Mascagni, et une *Vierge trônant au milieu des saints*, par Signorelli. Dans une petite chapelle gothique attenante à la même église, on remarque les fresques de la voûte représentant les évangélistes, par Jacopo da Firenze, et celles des murs, par Francesco di ser Cenni; un *Crucifiement* du Sodoma orne l'autel.

L'église San-Lino est un édifice de la fin du x^e siècle, terminé dans les premières années du xvi^e siècle. On remarque à l'intérieur le tombeau du théologien Maffei, surmonté de sa statue, par Mino da Fiesole.

Nous citerons encore les églises Saint-Michel (xiii^e siècle), San-Giusto (xvi^e siècle) et Sant'Agostino; l'abbaye de San-Salvadore, située dans la plaine et depuis longtemps abandonnée, par suite du danger continué des éboulements de terrain, etc.

Les principaux édifices civils de Volterra sont : le Castello ou citadelle, commencé en 1343 par le duc d'Athènes, continué en 1474 par Laurent de Médicis et converti de bonne heure en prison d'Etat. L'édifice, bien conservé, flanqué de grosses tours, contient aujourd'hui une prison cellulaire. De son sommet, on domine la Méditerranée. Le Municipio, ou ancienne résidence du premier magistrat de Volterra, fut construit de 1208 à 1567 et est encore aujourd'hui tel qu'à son origine, hormis la tour principale, restaurée en 1826. On y a installé la bibliothèque et le musée, qui contient une précieuse collection des antiquités étrusques, découvertes dans les fouilles pratiquées aux environs. Un palier de l'escalier du musée est orné d'une belle fresque du Sodoma. Une autre fresque d'un des Orcagna décora la bibliothèque.

Citons enfin deux maisons particulières : la casa Ducci, dont une inscription, gravée au-dessus de la porte, semble attribuer la possession à la famille de Perse, le célèbre satirique, et la casa Ricciarelli, ancienne demeure du Volterran, encore aujourd'hui occupée par les héritiers du peintre.

En terminant, nous rappellerons la vieille renommée de Volterra pour les vases et les ornements d'albâtre. D'immenses carrières, voisines de la ville, sont la source de cette branche d'industrie. Les Volterrans ont une habileté toute particulière pour travailler l'albâtre. Des familles d'artistes volterrans exercent sur une très-grande échelle l'industrie du travail de l'albâtre, et pendant que le chef exploite les carrières et sculpte la pierre au logis, il n'est pas rare de voir les fils faire leur tour du monde pour débiter les chefs-d'œuvre paternels. C'est aux Lagoni, à 16 kilomètres environ au sud de Volterra, que se trouve aujourd'hui une des plus importantes fabriques de borax de l'Italie; cette fabrique, fondée par M. Larderel, fournit presque à elle seule à la consommation de l'industrie de toute l'Europe.

La fondation de cette ville est antérieure à celle de Rome; Volterra, sous le nom de *Volathri*, fut, en effet, une des douze républiques étrusques. Sous la domination romaine, elle devint municipale libre et porta le nom de *Volterra*. Elle résista au parti de Sylla, qui s'en empara après un siège de plusieurs années. Au moyen âge, elle s'éleva en république indépendante; mais, dès 1361, elle tomba sous la domination des Florentins. Ce fut à partir de cette époque que commença la décadence de cette malheureuse ville, dont une peste affreuse, au xvi^e siècle, enleva les trois quarts des habitants. Ce fléau acheva ce que les circonstances politiques avaient commencé. Volterra a vu naître le poète latin Perse, le pape saint Lin, Peruzzi et Ricciarelli, dit le Volterran.

VOLTERRANO, peintre italien. V. *FRANCESCINI* (Baldassare).

VOLTERRE ou **VOLTERRA** (Daniel RICCIARELLI, plus connu sous le nom de Daniel DE), célèbre peintre italien. V. *DANIEL*.

VOLTI v. a. ou tr. (vol-ti — mot ital. qui signifie *tourner*). Mus. S'écrit au bas des pages, pour indiquer à l'exécutant que le morceau se continue à la page suivante. *Volti subito ou Volti presto*, Tournez rapidement. *Volti subito* s'écrit souvent par abréviation *v. s.*

— s. m. *Volti presto*, Sorte de pupitre à musique, disposé de façon qu'on puisse tourner très-rapidement les pages.

VOLTIGE s. f. (vol-ti-je — rad. *voltiger*). Corde lâche sur laquelle certains bateleurs exécutent des tours : *La voltige cassa, il se rompit une jambe.* (Acad.) Exercices exécutés sur une corde lâche : *Exceller dans la voltige. Spectacle de voltige.*

— Fig. Changements fréquents, inconstance habituelle : *La première infidélité commise, la voltige devient pour l'amour une ressource oblique.* (Proudh.)

— Manège. Art de monter à cheval légèrement et sans étrier : *Il fait ses exercices de voltige avec force, grâce et adresse.* (De-lécluze.)

VOLTIGEANT, ANTE adj. (vol-ti-jan, ante — rad. *voltiger*). Qui voltige : *L'hirondelle donne la chasse aux insectes voltigeants et suit avec une agilité souple leur trace oblique et tortueuse.* (Buff.)

— s. f. Argot. Boue des rues.

VOLTIGEMENT s. m. (vol-ti-je-man — rad. *voltiger*). Action de voltiger; mouvement de ce qui voltige : *Le voltigement d'un papillon, d'un rideau. Leur mouvement dans l'air est moins un vol qu'une espèce de voltigement incertain.* (Buff.)

VOLTIGEOLE s. f. (vol-ti-jo-le). Mar. Cordou qui séparait le corps de la galère de l'aisade de poupe.

VOLTIGER v. n. ou intr. (vol-ti-je — ital. *volteggiare*; de *volitare*, fréquentatif de *volare*, voler. Prend un e après le g devant a et o : *Il voltigea, nous voltigeons*). Voler çà et là, à petites distances, avec de fréquentes reprises, sans aucune direction déterminée : *Les abeilles, les papillons voltigent de fleur en fleur.*

— Par anal. Courir çà et là, aller rapidement de côté et d'autre, ou autour d'un objet : *Elles voyaient toutes les fleurs leur sourire; mais, semblables au papillon inconstant, elles voltigeaient de l'une à l'autre.* (Jaufret.)

... La barque vagabonde

Fuit, remonte, descend et voltige sur l'onde.

THOMAS.

« Courir çà et là à cheval : *Voltiger autour d'un carrosse. Un escadron ennemi voltigeait autour de nos avant-postes.* » Aller, flotter, être emporté de côté et d'autre au gré du vent : *Des cheveux, un étendard, un voile qui voltigent au gré du vent. Le voile qui voltige est plus indiscret que le voile qui tombe.* (A. d'Alouetot.)

— Fig. Se faire sentir d'une façon continue dans un milieu déterminé : *L'esprit ne fait que voltiger sur les matières, il n'en prend que la fleur.* (Boissy.) Ne s'attacher à rien, être extrêmement volage et inconstant : *Voltiger de livre en livre, c'est un moyen assuré de ne pas s'instruire.*

— Particulièrement. Exécuter des exercices de voltige : *Après avoir dansé sur la corde roide, il voltigea, il vint voltiger.* (Acad.)

Un homme qui montrait la lanterne magique

Avait un singe dont les tours

Attiraient chez lui grand concours;

Jacqueau (c'était son nom) sur la corde diastique

Dansait et voltigeait au mieux.

FLORIAN.

— Manège. Faire des voltiges sur un cheval de bois pour s'accoutumer à monter sans étriers : *Il apprend à voltiger. Il voltige déjà très-bien.*

— Syn. *Voltiger, voltier. V. VOLETER.*

VOLTIGEUR s. m. (vol-ti-jeur — rad. *voltiger*). Celui qui exécute des voltiges soit dans un manège, soit sur la corde tendue : *Un habile voltigeur.*

Sur la corde tendue un jeune voltigeur

Apprenait à danser. ...

FLORIAN.

— Art milit. Nom donné à des soldats, généralement de petite taille, qui formaient une compagnie d'élite placée à la gauche du bataillon, et qui étaient principalement destinés à irriter, à se porter rapidement de côté et d'autre. *Les voltigeurs de la garde*, Régiment de voltigeurs qui faisait partie de la garde impériale.

— Loc. fam. *Voltigeur* de 89, S'est dit de ceux qui citaient à tout propos les principes de 89. *Le Voltigeur de la charte*, celui qui invoquait à tout propos les principes de la charte de 1830.

— Superst. *Grand voltigeur hollandais*, Navire imaginaire qui, d'après une légende regue des marins du siècle dernier, portait dans ses flancs tout un peuple commandé par Satan.

— Mœurs et cout. Nom donné par les chiffonniers de Paris à ceux d'entre eux qui exercent sans médaille.

— Manm. Nom donné autrefois aux animaux dont les membres antérieurs sont conformés comme des ailes.

— *Encycl.* Art milit. Les seuls hommes d'élite de l'infanterie légère et de l'infanterie de ligne furent longtemps les grenadiers et les carabiniers. Les compagnies de *voltigeurs* ont été instituées par Napoléon I^{er} pour encourager les hommes de petite taille, qu'on tournait souvent en ridicule. Le décret du 3 mars 1804 crée une de ces compagnies d'élite par chaque bataillon d'infanterie légère, et le décret du 21 septembre de la même année introduisit les *voltigeurs* dans l'infanterie de ligne, une compagnie par bataillon.

Ces hommes d'élite furent d'abord destinés à être transportés rapidement par les troupes à cheval dans l'endroit attaqué par l'ennemi; aussi les exerçait-on à sauter légèrement en croupe. Ils étaient très-petits, mais très-vifs; leur taille ne pouvait dépasser 4 pieds 11 pouces. Ils étaient armés de fusils légers et d'un sabre-briquet, que le décret du 7 octobre 1807

leur retira. Ils ne marchaient pas au son du tambour; leur instrument de musique. Tout d'abord un cornet, espèce de petit cor de chasse, puis, dans la suite, un clairon. Les deux régiments de conscription chassés qui furent créés en 1809 pour faire partie de la jeune garde prirent, en 1810, le nom de *voltigeurs*. En 1814, à la première abdication, nous avions 19 régiments de *voltigeurs*.

Les *voltigeurs*, qui furent supprimés sous le second Empire, avaient une haute paye comme les grenadiers; ils étaient employés à la garde du drapeau comme ces derniers et tenaient la gauche du bataillon. Outre les compagnies de *voltigeurs* qui existaient dans chacun des bataillons d'infanterie de ligne, il se trouvait dans la garde 4 régiments de *voltigeurs*. Les épaulettes de ces soldats étaient jaunes; c'est ce qui les distinguait des autres hommes de troupe.

— *Voltigeurs corses*. Ce corps fut créé par ordonnance royale du 6 novembre 1822 et réorganisé par ordonnance du 17 juin 1845 pour la répression du banditisme dans l'île de Corse. Le bataillon des *voltigeurs corses*, qui n'avaient aucune analogie avec les *voltigeurs* de l'armée, était l'auxiliaire de la gendarmerie. Ils ont rendu des services que l'on ne saurait trop apprécier. Un décret, rendu le 23 avril 1850, a supprimé ce bataillon et l'a remplacé par un bataillon de gendarmerie mobile.

VOLTOLINA (Joseph-Milios), poète italien, né à Salò, sur le lac de Garde. Il vivait au xvi^e siècle et fonda, en 1564, à Salò, avec plusieurs autres littérateurs, l'Académie des *Umanes*. Le principal poème de Voltolina, qui a pour titre : *De hortorum cultura libri tres* (Brescia, 1574), peut être placé au rang des meilleures productions de cette époque. Le cardinal Quirini en a donné l'analyse et en a fait l'éloge dans le tome II du *Specimen Brizianensis litteraturæ*. On a encore de Voltolina un autre poème intitulé *Hercules Benacensis* (Brescia, 1575).

VOLTURI, ville du royaume d'Italie, province et à 11 kilom. O. de Gènes, district de la même ville, chef-lieu de mandement, au pied des Apennins et au fond du golfe de Gènes; 12,000 hab. Fabrication considérable de draps, de vernis et de pâtes. Papeteries dont les produits, selon les fabricants, ne craignent point la moisissure.

VOLTSCHANSK, ville de la Russie d'Europe, dans le gouvernement et à 80 kilom. N.-E. de Khar'kov, chef-lieu du cercle de son nom, sur la petite rivière de Voltschia; 6,000 hab.

VOLTULE s. f. (vol-tu-le — du lat. *volutus*, enroulé). Arachn. Genre d'araignées, de l'ordre des acariens.

VOLTURARA-APPULA, bourg du royaume d'Italie, province de la Capitanie, district de Foggia, à 25 kilom. O. de Lucera, chef-lieu de mandement; 3,000 hab. Evêché.

VOLTURARA-IRPINA, ville du royaume d'Italie, province de la Principauté Ulteriore, district et à 19 kilom. S.-E. d'Avelino, chef-lieu de mandement; 5,000 hab.

VOLTURINO, bourg du royaume d'Italie, province de la Capitanie, district de Foggia, mandement de Volturara-Appula; 3,073 hab.

VOLTURNO, anciennement *Vulturinus*, rivière du royaume d'Italie. Elle prend sa source dans les Apennins, près de Torre-de-la-Rochetta, dans la province de Samio, coule au S., au S.-E., de nouveau au S., puis à l'O.-S.-O., et se jette dans la mer Tyrrhénienne au village de Castelvolturno, après un cours de 180 kilom.

VOLTZIE s. f. (vol-tzi — de *Voltz*, ingénieur français). Bot. Genre de végétaux fossiles, de la famille des conifères : *Les fruits des VOLTZIES sont des cônes oblongs, à écailles lâchement imbriquées.* (L. Figuier.)

— *Encycl.* Le genre *voltzie* est caractérisé par des feuilles alternes, en spirale sur cinq ou huit rangs, sessiles et décurrentes, fort semblables à celles des cryptomériens et des araucariens. Les fruits sont des cônes oblongs, à écailles canaliculées, à trois ou cinq lobes obtus, lâchement imbriqués et non contigus, du moins en apparence. Ce genre, imparfaitement connu, paraît devoir être rapporté à la famille des conifères. Il renferme plusieurs espèces, toutes fossiles et propres au terrain du grès bigarré. On ne connaît pas bien la disposition des ovules ou des graines. Mais les caractères tirés de la ramification ou des feuilles ne laissent que peu de doute sur les affinités de ces végétaux.

VOLUBILAIRE s. f. (vo-lu-bi-lé-re — rad. *volubilis*). Bot. Syn. de DICTYMNIE ou DICTYOMNIE, genre d'algues.

VOLUBLE adj. (vo-lu-bi-le — du lat. *volubilis*, qui signifie proprement Qui se roule facilement; de *volvere*, rouler. Le latin *volvere*, rouler, appartenait à la même famille que le grec *volujan*, *atolujan*, ancien haut allemand *veltan*, rouler; *volutan*, enveloppe, *velista*, couronne, levée; le lithuanien *veltiti*, rouler, pelotonner, *voloti*, rouler ça et là. Il est probable que le latin *volvere* et ses analogues sont des formes redoublées de la racine *var* et signifient proprement couvrir dans tous les sens, envelop-

xv.

per). Bot. Se dit des tiges qui, ne pouvant se soutenir par elles-mêmes, ont la propriété de s'enrouler en spirale autour des corps voisins : *Les liserons ont des tiges VOLUBILES.*

— s. f. Syn. de VOLUBILIS.

— *Encycl.* On désigne sous le nom de *volubiles* ou *volubles* les tiges ou les rameaux très-allongés et qui, n'ayant pas assez de force pour se soutenir eux-mêmes, s'enroulent autour des corps voisins; les haricots, le houblon, les liserons en présentent des exemples bien familiers. Cette propriété est inhérente à la nature même de ces végétaux, en sorte que quand ils ne trouvent pas de support assez rapproché; ils s'enroulent sur eux-mêmes. Ils s'enroulent, les uns de gauche à droite, les autres de droite à gauche, mais toujours dans une direction constante pour chaque espèce. Les végétaux à tiges ou à rameaux *volubiles* forment une catégorie de ces plantes dites grimpantes, qui jouent un rôle si important dans la décoration des jardins.

VOLUBILIS s. m. (vo-lu-bi-liss — mot lat. qui signif. qui s'enroule. V. VOLUBILE). Bot. Nom vulgaire de la plupart des convolvulacées, notamment de l'ipomée pourpre : *Ce n'est qu'assez avant dans la nuit que les VOLUBILIS déplissent leurs fleurs.* (A. Karr.)

VOLUBILIS, ville de l'Afrique romaine, dans la Mauritanie Tingitane, dans l'intérieur des terres. C'est aujourd'hui la ville de GUALLI, dans l'empire de Maroc.

VOLUBILISME s. m. (vo-lu-bi-li-sme — rad. *volubilis*). Bot. Propriété des plantes volubiles.

VOLUBILITÉ s. m. (vo-lu-bi-li-té — lat. *volubilitas*; de *volubilis*, qui se roule facilement, qui tourne facilement, qui est prompt, rapide. V. VOLUBILE). Facilité à se mouvoir en rond : *Cela tourne avec une grande VOLUBILITÉ.* (Acad.)

— *Articulation nette et rapide : Parler, réciter, débiter, chanter avec VOLUBILITÉ.* Hoffman était un peu bête, tandis que l'abbé de Pradt était la VOLUBILITÉ même. (Sie-Beuve.) Jeune et vieille à la fois, l'Amérique bavarde avec une VOLUBILITÉ étonnante. (Baudelaire.) Grande habitude de parler beaucoup et vite : *Cet homme a une VOLUBILITÉ qui étourdit.* (Acad.)

— *Fig.* Promptitude et mobilité : *Rien n'arrête la VOLUBILITÉ de notre esprit.* (Pasc.) Inus.

— *Encycl.* Il y a *volubilité* quand l'articulation est à la fois nette et rapide. Si l'articulation est rapide sans être nette, il n'y a plus *volubilité*, mais bredouillement; c'est le cas du médecin Bahis auquel, dans l'*Amour médecin*, Molière a opposé le parler lent et lourd de M. Macrotou. « L'un va en tournée et l'autre court la poste. » Dans les *Plaideurs* de Racine, au contraire, c'est avec *volubilité*, mais avec une *volubilité* extrême, que parle l'intime rappelle au fait, et Dandin lui réplique avec toute raison :
Ta, ta, ta, ta. Voilà bien instruire une affaire!
Il dit fort posément ce dont on n'a que faire,
Et court le grand galop quand il est à son fait.

Une *volubilité* exagérée fatigue les auditeurs et ne leur permet pas de suivre dans tous les détails le développement du discours. Ce fut le défaut de Bourdaloue, dont Fénelon a dit : « Toute la différence qu'il y a entre les endroits où il veut s'animer et ceux où il ne le veut pas, c'est que, dans les premiers, il parle encore plus rapidement qu'à l'ordinaire. » Bourdaloue apprenait ses sermons par cœur et craignait toujours de manquer de mémoire; telle fut la cause de sa *volubilité* et en même temps de son manque d'action. Sa mémoire, dit l'abbé Maury, le préoccupait et l'inquiétait si habituellement que, pour éviter toute distraction dans son débit, il s'imposait la loi d'avoir sans cesse les yeux fermés. »

Au barreau, dans certaines affaires qui demandent de très-longues développements, la *volubilité* devient une qualité et souvent une qualité nécessaire. Il en résulte l'habitude d'un débit extrêmement rapide, même lorsque cela n'est pas utile. On a fait, il y a quelques années, le calcul comparé de la vitesse d'élocution des célébrités du barreau de Paris. La moyenne était de vingt-huit syllabes à la seconde. M^e Allou distançait tous ses émules.

A la tribune, les orateurs qui ont l'habitude des débats politiques se laissent rarement entraîner à une grande *volubilité*. Ceux qui y débutent, au contraire, sont quelquefois rapides jusqu'à l'excès. Parmi les membres du Corps législatif qui furent nommés aux élections générales de mai 1869, deux se firent remarquer par une *volubilité* excessive, M. Joliot et M. Clément Duvernois. On lisait, dans le *Temps*, sur le premier de ces députés : « M. Joliot, élu de la cinquième circonscription de l'Isère, est avocat. La parole lui sort des lèvres comme l'eau des fontaines et avec une rapidité prodigieuse. Il pourra bien être le plus rapide parleur de la Chambre et dépasser de plusieurs syllabes ses plus agiles collègues. » Mais, le lendemain, on avait entendu M. Clément Duvernois, et l'on disait qu'il fallait enlever le prix de célérité dans le débit à M. Joliot pour le donner à l'élu des Hautes-Alpes. On ajoutait : « Mais une si grande rapidité ne va pas sans confu-

sion, à moins d'une prononciation extrêmement nette, et les deux tiers du discours de M. Duvernois ne se sont pas élevés au-dessus des régions basses de la chambre; on ne voudrait même pas répondre qu'il n'en soit pas resté une bonne partie dans la barbe du député. » La *volubilité*, qui peut avoir par moments ses avantages, offre donc souvent des dangers, et elle touche à l'écueil qui apparaît aussitôt que la diction n'est pas d'une extrême netteté. Cet écueil est le bredouillement, l'un des plus grands défauts qui puissent affliger un orateur.

VOLUBLE adj. (vo-lu-ble — lat. *volubilis*, même sens. V. VOLUBILE). Qui tourne aisément. || Vieux mot.

— Bot. Syn. peu usité de VOLUBILE.

VOLUCELLE s. m. (vo-lu-sè-le — dimin. du lat. *voluer*, ailé). Mamm. Nom scientifique de l'assapanick, espèce de polatouche.

— s. f. Entom. Genre d'insectes diptères, de la famille des brachystomes, tribu des syrphes, formé aux dépens des syrphes et comprenant sept espèces, dont quatre habitent l'Europe : *Les larves des VOLUCELLES habitent dans le nid des bourdons et des guêpes et vivent à leurs dépens.* (Th. de Berneaud.)

— *Encycl.* Entom. Les *volucelles* ont la tête arrondie, un peu comprimée en avant; les antennes courtes, penchées; la trompe très-courte et cachée dans la cavité buccale durant le repos; le corps de forme variable; le corselet plus ou moins bombé; l'écusson grand et oblong; les ailes lancéolées, velues, écartées dans le repos; les pattes assez fortes et les tarses de longueur moyenne. D'après Le Pelletier de Saint-Fargeau, les *volucelles* de diverses espèces s'accouplent fort bien entre elles. Leurs larves sont apodes, de forme conique, ayant la tête au sommet. Elles habitent dans le nid des guêpes et des bourdons, où elles font de grands ravages en vivant aux dépens de ces hyménoptères. La *volucelle* zonée est fauve et rayée de noir; on la trouve aux environs de Paris. La *volucelle* bourdon vit dans toute l'Europe sur les églantiers.

VOLUCRAIRE s. m. (vo-lu-krè-re — du lat. *volucris*, oiseau). Littér. Poème sur les oiseaux, au moyen âge.

— *Encycl.* Le *volucraire* est un genre de poème qui fut usité en France dans le moyen âge, au xii^e et au xiii^e siècle. Il contenait la description des oiseaux, accompagnée de moralités et d'interprétations symboliques. Aux oiseaux réels les poètes mêlaient des oiseaux imaginaires que l'antiquité avait inventés et dont la crédulité du moyen âge acceptait l'existence sans examen. Les *volucraires* étaient quelquefois écrits en vers léonins, comme moyen mnémotechnique; on en possédait aussi en alexandrins ordinaires et en vers de huit syllabes. Dans tous, les rimes sont par couples et non par laisses (tirades). Ces singuliers traités d'histoire naturelle nous montrent bien la tendance générale des esprits à l'époque où ils furent composés, tendance qui consistait à faire tout concourir à l'enseignement religieux. Ils ont l'avantage de nous mettre sous les yeux toutes ces fables bizarres dont le monde physique était peuplé et qui prouvent une complète prédominance de l'imagination sur l'observation. Ils ont surtout l'utilité de nous enseigner la signification de la plupart des emblèmes employés par l'architecture, la sculpture et la peinture; ce sont des textes essentiels à consulter pour tous ceux qui se livrent à l'étude de l'art pendant cette période. Ils ont été, à ce point de vue, l'objet d'un travail remarquable des Pères Cahier et Mar-

— Bibliogr. V. LIVRE et TOME.

VOLUMÈNOMÈTRE s. m. (vo-lu-mé-nomè-tre — du lat. *volumen*, volume, et du gr. *metron*, mesure). Physiq. Instrument à l'aide duquel on détermine la densité des corps sans les plonger dans un liquide.

— *Encycl.* Le *voluménomètre* est un véritable manomètre à air libre dont on peut se servir pour déterminer la pression d'un gaz; il a été conçu par Say et perfectionné par M. Regnault. Deux tubes, AF, BG, contenant du mercure sont mastiqués dans une pièce en fonte FG et sont réunis par un robinet à trois voies H. Suivant qu'on place ce robinet dans l'une des positions (1), (2), (3),

tin dans leur publication intitulée : *Mélanges d'archéologie, d'histoire et de littérature* (Paris, 1851).

VOLUCREPIS s. m. (vo-lu-kré-piss — du lat. *voluer*, volatile; *crepis*, chaussure). Bot. Genre de plantes, de la famille des orchidées, tribu des épiphyllées, formé aux dépens des épiphyllées.

VOLUE s. f. (vo-lû — du lat. *volutus*, enroulé). Techn. Petite fusée qui tourne dans la navette et qui porte la tissure.

VOLUME s. m. (vo-lu-me — lat. *volumen*, rouleau, livre, venu lui-même de *volvere*, rouler, parce que, anciennement, on écrivait les livres sur des rouleaux de parchemin. Du sens de circuit, circonférence, tour, courbure, s'est déduit le sens de grosseur, étendue dans l'espace. Quant au verbe *volvere*, v. VOLUBILE). Livre relié ou broché : *VOLUME in-folio, in-quarto, in-octavo. Deux tomes reliés en un seul VOLUME. Ouvrage en un, en plusieurs VOLUMES. Ecrire des VOLUMES. Publier un VOLUME de vers. Lorsqu'on a écrit quelques pages réellement belles, on se permet de barbouiller des VOLUMES.* (J.-J. Rouss.) *Il ne faut pas toujours juger de la science de l'auteur par la grosseur du VOLUME.* (Girard.)

Bienheureux Scudery, dont la fertile plume

Peut tous les mois, sans peine, enfanter un volume.

BOILEAU.

Un roman, sans blesser les lois ni la coutume,

Peut conduire un héros au dixième volume.

BOILEAU.

— Manuscrit roulé comme on en voyait chez les anciens : *Les VOLUMES découverts à Pompéi.*

— Étendue, grosseur d'un objet; espace occupé par un corps, par un objet quelconque : *Le VOLUME d'un bloc de pierre. Le VOLUME d'un paquet. La baleine fait sortir par ses évents un assez grand VOLUME d'eau pour qu'un canot puisse être bientôt rempli.* (Lacép.) *On sait que l'eau en se congelant augmente de VOLUME.* (M. de Dombasle.) *Le VOLUME de Jupiter égale 1,333 fois le VOLUME de la terre.* (Mich. Chev.) *L'eau, en passant à l'état de vapeur, se dilate de 1,700 fois son VOLUME.* (Mich. Chev.)

— *Fig.* Importance relative : *Ce qui compose la sagesse éternelle des nations forme un VOLUME qui n'est pas lourd.* (L. de Gir.)

— Mus. Force, ampleur des sons : *Sa voix remplissait la salle d'un VOLUME harmonieux.* (Marinoni.) || Se dit quelquefois, mais moins bien, de l'étendue de la voix.

— Techn. Nom donné par les miroitiers aux morceaux de glace de grosseur quelconque.

— Syn. *Volume*, tome. V. TOME.

— *Volume*, masse. V. MASSE.

— *Encycl.* Géom. Les unités de *volume* sont : pour les solides, le mètre cube avec ses subdivisions en décimètre cube, centimètre cube, millimètre cube; pour les liquides et les grains, le litre, qui vaut un décimètre cube, avec ses multiples et ses sous-multiples, décalitre, hectolitre, décilitre, centilitre; pour les bois, le stère, qui vaut un mètre cube, avec ses multiples et sous-multiples, décastère, decistère, centistère, millistère, etc.

On trouvera les notions relatives à la mesure des *volumes* aux mots CUBE, POLYÈDRE, SPHÈRE, STÉRÉOMÉTRIE, etc. Nous nous bornerons ici à donner les formules propres à calculer les *volumes* engendrés par les polygones réguliers situés dans une révolution autour d'un de leurs côtés comme axe, et nous les donnerons : 1^o en fonction de leur rayon R; 2^o en fonction de leur côté c.

	10	20
Triangle	$\frac{3}{4} \pi R^2 \sqrt{3}$	$\frac{1}{4} \pi c^2$
Carré	$2\pi R^2 \sqrt{2}$	πc^2
Pentagone	$\frac{5}{4} \pi R^2 \sqrt{5+2\sqrt{5}}$	$\frac{1}{4} \pi c^2 (5+2\sqrt{5})$
Hexagone	$\frac{9}{2} \pi R^2$	$\frac{9}{2} \pi c^2$
Octogone	$2\pi R^2 \sqrt{4+2\sqrt{2}}$	$2\pi c^2 (3+2\sqrt{2})$
Décagone	$\frac{5}{2} \pi R^2 \sqrt{5}$	$\frac{5}{2} \pi c^2 (5+2\sqrt{5})$
Dodécagone	$\frac{3}{2} \pi R^2 (\sqrt{6}+\sqrt{2})$	$3\pi c^2 (7+4\sqrt{3})$

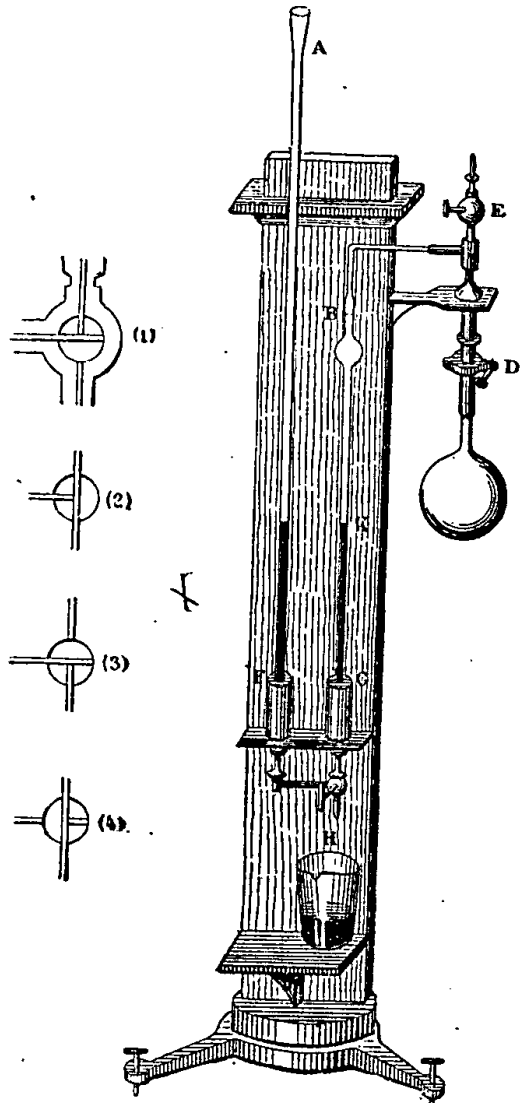
(4), on peut établir la communication entre les deux tubes, laisser s'écouler le mercure en même temps des deux tubes, ou de A seulement, ou de B seulement.

Le tube A est ouvert en entonnoir à sa partie supérieure et l'on peut y introduire du mercure à volonté. Le tube B porte un trait B et le volume BK peut être aisément évalué; car il suffit pour cela de verser assez de mercure dans A pour qu'il monte jusqu'en B dans l'autre tube, de placer le robinet dans la position (4), de laisser s'écouler le mercure de B en K et de peser la quantité écoulée. Soit v ce volume.

Le tube B se termine par un coude effilé et peut être mis en communication avec un

ballon, au moyen d'un robinet D; le robinet E sert à mettre le même tube B en communication avec l'atmosphère. La somme des volumes intérieurs du tube B, depuis le point B, du tuyau ED entre les deux robinets et du ballon peut être obtenue de la manière suivante : on verse du mercure jus-

qu'en K dans les deux tubes, le robinet E étant ouvert, de façon que B soit en communication avec l'atmosphère; on ferme ensuite le robinet E, et on ajoute du mercure en A jusqu'à ce que le niveau monte en B dans le tube BK, puis on mesure à l'aide du cathétomètre la différence des niveaux



dans A et dans B; on a alors tout ce qui est nécessaire pour déterminer le volume cherché. En effet, soient V ce volume et H la pression atmosphérique; le volume emprisonné d'air était $V + v$ à la pression H, et il est seulement V à la pression $H + h$; donc

$$(V + v)H = V(H + h);$$

on tire de là

$$V = v \frac{H}{h}.$$

Cela posé, si l'on veut mesurer le volume d'un corps, on l'introduit dans le ballon, ce qui réduira d'autant le volume de l'air emprisonné; puis répétant la même série d'opérations que précédemment, on aura

$$(V + v - x)H = (V - x)(H + h'),$$

h' désignant la différence des niveaux du mercure dans A et B, lorsqu'on aura fait monter la colonne de K en B dans le tube B. De cette équation on tirera

$$x = \frac{Vh' - vH}{h'}.$$

VOLUMÈTRE s. m. (vo-lu-mè-tre — de volume, et du gr. *metron*, mesure). Physiq. Nom donné à certains aréomètres qui font connaître la densité des liquides par les volumes déplacés.

— **Encycl.** On a donné le nom de *volumètre* aux aréomètres à poids constant gradués par des procédés rigoureux que Gay-Lussac a substitués aux pèse-acide, aux pèse-lait, aux alcoomètres, etc., en usage avant lui. Un même corps solide plonge successivement dans différents liquides, desquels il émerge en partie, en déplace des volumes variant en raison inverse de leurs densités, puisque le produit du volume déplacé de chacun de ces liquides par sa densité doit toujours donner pour résultat le poids même de ce corps. Il en résulte qu'on formera un aréomètre à indications comparables en divisant un flotteur quelconque en parties d'égale volume à partir du point par lequel ce corps, en raison de la disposition ou lest dont il sera chargé, pénétrera le plus profondément dans la masse liquide. On pourrait donc, par exemple, construire un *volumètre* au moyen d'un tube en verre parfaitement calibré, fermé à sa partie inférieure et dont on diviserait une des arêtes en parties d'égale longueur à partir de la base sur laquelle reposerait le lest. Le point d'affleurement dans l'eau étant marqué, par exemple, 100, si le *volumètre* plongé dans un autre liquide affleurerait au n° 82, par exemple, la densité de cet autre liquide serait $\frac{100}{82}$. Mais ce mode de graduation n'est

pas assez sûr, parce que la partie inférieure du tube, fermée à la lampe, ne présente généralement plus exactement la forme cylindrique. D'ailleurs, si l'on veut que le tube ne soit pas trop long, il convient de ménager à sa partie inférieure un renflement destiné à augmenter le volume déplacé et la division de ce renflement en parties de même volume présenterait des difficultés presque insurmontables. On préfère plonger successivement le *volumètre* dans l'eau et dans un autre liquide composé de manière à avoir une densité connue, $\frac{5}{4}$, par exemple; on marque alors 100 et 80 aux deux points d'affleurement qui doivent tomber sur la partie cylindrique du tube, on divise l'intervalle de ces deux points en 20 parties égales et on prolonge les divisions au delà dans les deux sens.

VOLUMÉTRIQUE adj. (vo-lu-mé-tri-que — rad. *volumètre*). Physiq. Qui a rapport à la détermination des volumes : *Analyse volumétrique*.

VOLUMÉTRIQUEMENT adv. (vo-lu-mé-tri-que-ment — rad. *volumétrique*). Physiq. Par des procédés volumétriques.

VOLUMINEUX, EUSE adj. (vo-lu-mi-neux, eu ze — du lat. *volumen*, volume). Qui a un grand volume, qui est fort étendu en tous sens, qui occupe beaucoup de place : *Ce paquet est volumineux. L'échèneis remora a la tête très-volumineuse.* (Lacép.)

L'armée en ce moment, serpent volumineux, autour d'Alexandrie a resserré ses nœuds.

BARTHÉLEMY.

— Qui est formé d'un grand nombre de volumes : *Un ouvrage volumineux. Une compilation volumineuse.* (Acad.) Qui se compose d'un grand nombre de manuscrits : *Une longue et volumineuse correspondance ministérielle est un arsenal où il y a des armes à tous tranchants.* (Napoli. 1er.)

VOLUMNIE, épouse de Coriolan. Elle se mit avec la mère de ce Romain à la tête des femmes qui, suivant la légende, vinrent en supplantes à son camp pour obtenir la levée du siège de Rome.

VOLUMNIUS (Titus), chevalier romain, mort l'an 41 avant notre ère. Ami intime de Lucullus, il revint avec lui à Rome après la bataille de Philippi et eut la douleur de le voir massacrer par les assassins au service de Marc-Antoine. Il se jeta alors sur le corps de Lucullus en poussant des cris de désespoir. Conduit devant Marc-Antoine, il lui déclara qu'ayant engagé Lucullus dans la guerre qui avait eu une si funeste issue, il

demandait à partager son sort. Le cruel triumvir ordonna qu'on le reconduisit près du cadavre de son ami et qu'on l'égorgeât.

VOLUMNIUS (Publius), chevalier romain du 1er siècle avant notre ère. Sa souplesse d'esprit et son enjouement lui avaient valu le surnom d'Eutrapelus. Ami d'Antoine et compasnon de ses plaisirs, il poussa le dévouement envers lui jusqu'à lui céder sa maîtresse Cytheris. Aussi, après la mort de César, Volumnius eut-il une grande influence dans l'Etat, et il en fit l'usage le plus honorable. Il protégea auprès d'Antoine Cicéron et Atticus et, à la prière de celui-ci, effaça sur les listes de proscription le nom du poète Julius Célidus. Deux lettres de Cicéron sont adressées à Eutrapelus.

VOLUPIE s. f. (vo-lu-pié — du lat. *Voluptas*, nom de la déesse du plaisir). Moll. Genre de mollusques acéphales, voisins des vénéus.

VOLUPIE, nom sous lequel les mythologues désignent quelquefois la volupté personnifiée. V. *VOLUPTE*.

VOLUPTE s. f. (vo-lu-pté — lat. *voluptas*, mot qui appartient évidemment à la même famille que l'adjectif *volupis*, agréable, et le nom propre *Volupta*, la déesse du plaisir. Curtius compare le radical qui est dans les mots grecs *elpô* pour *Felpô*, faire espérer, *elpomat*, espérer, *elpis*, espérance, *elpôre*, même sens, *elpizô*, espérer, *elpistos*, très-doux, très-agréable, etc. Il rapproche également le radical *eld* pour *Feld*, qui est dans *eldomat*, souhaiter, *eldôr*, vœu, souhait. La racine de tous ces termes est probablement dans le sanscrit *var*, vouloir, désirer, choisir, aimer mieux, d'où aussi le zend *verê*, choisir, demander, le grec *bolomat*, *boulomat*, vouloir, *boulê*, volonté, etc., le latin *volo*, *velle*, *voluê*, *voluntas*, *volonté*). Grand plaisir sensuel : *Se livrer à la volupté. Boire avec volupté. Ni les douleurs ne nous sont toujours à fuir, ni les voluptés toujours à suivre.* (Montaigne.) *Il faut prendre les voluptés comme on fait le miel, avec le bout du doigt, non en pleine main.* (Charron.) *Où la volupté domine, il n'y a plus de retenue.* (Vauven.) *Les premières voluptés sont toujours mystérieuses; la pudeur les assaisonne et les cache.* (J.-J. Rousseau.) *Se livrer à la volupté, c'est se dégrader; le plus sûr serait de ne pas s'approprier avec elle.* (Mme de Lambert.) *Presque toujours c'est par les yeux que la volupté commence ses attaques.* (Descartes.) *En plongeant au fond des voluptés, on en rapporte plus de gravier que de perles.* (Balz.) *La volupté engendre la paresse, et la paresse tue ou blesse la mémoire.* (Le P. Félix.)

Je me peins la Volupté

Assise, la bouche pleine,

Sur les débris d'un pâté.

DÉSAUVIERS.

Trompeuse Volupté, c'est toi que j'ai suivie,

Et peut-être, ô vertu, l'ennemi de la vie,

C'est toi qui la savais.

TH. GAUTIER.

— Grand plaisir, douce satisfaction : *Le malheur d'autrui est la seule volupté de l'envieux.* (De Ségur.) *La rêverie est la volupté des âmes aimantes.* (Alibert.) *Mourir en lèthargie, c'est n'être ni vivre ni mourir, c'est perdre tous les avantages, c'est ignorer toutes les voluptés de la mort.* (G. Sand.) *La cruauté est la volupté de l'égoïsme.* (Prevost-Paradol.) *La pensée est le labour de l'intelligence; la rêverie en est la volupté.* (V. Hugo.) *La persécution est la première des voluptés religieuses.* (Renan.)

La vertu fut toujours la volupté suprême.

DE POMPIGNAN.

— **Syn.** Volupté, jouissance, plaisir. V. *JOUISSANCE*.

— **Encycl.** Les moralistes de l'école sensualiste font consister la *volupté* dans une joie intime et modérée qui résulte aussi bien de la satisfaction de l'esprit que des jouissances des sens. Ils expliquent par elle toute la physiologie des passions humaines. Après avoir dit que l'état de *volupté* suppose une conscience exempte d'inquiétude, de chagrin et d'ennui, ayant au fond d'elle-même un bonheur secret toujours prêt à se développer, une conscience pour qui la vie est tissée de sentiments doux où n'entre ni le plaisir vif ni le chagrin amer, ils se défendent du reproche de sensualisme en faisant ressortir la supériorité des plaisirs de l'esprit sur les plaisirs du corps. Puisque le cœur est de toutes nos facultés celle d'où partent les mouvements les plus agréables, le genre de vie le plus heureux sera celui où les mouvements de bienveillance domineront davantage.

On tire de la *volupté* qui dérive de la bienveillance habituelle toute une morale qui fut celle de plusieurs philosophes anciens et du XVIII^e siècle. Rousseau a exposé les principes de cette morale dans la *Nouvelle Héloïse*, où Wolmar la personnifie. Rousseau, comme on doit le supposer d'après son caractère, trouve cette morale odieuse et froide. Il la considère comme une prescription hygiénique conciliée par l'égoïsme, dont le mérite est nul, le mobile plein de bassesse et les effets inefficaces. Ces effets sont, dit-il, tout à fait matériels. En réalité, cette morale se résume quand on est riche à secourir ceux qui sont pauvres, à les faire dîner, si l'on veut. Si l'on n'est pas riche, on désire qu'ils dînent, et la

conscience est en repos. On pourrait répondre à Rousseau qu'il faut pour goûter pleinement la *volupté* dont il s'agit quelque chose de plus qu'un simple et stérile désir; mais ce n'est point ici le lieu d'étudier les vrais principes de la morale.

Quant à la *volupté* sensuelle, les races efféminées de l'Orient l'ont frénétiquement tenue en grand honneur. L'amour est encore en Orient le principal encouragement au mérite militaire. Les Arabes du moyen âge en avaient fait, en quelque sorte, la religion du courage. La féodalité rapporta chez nous des croisades ce trait de mœurs; la chevalerie en a vécu durant plusieurs siècles. Pour donner son cœur, une noble damoiselle exigeait de son amant qu'il eût fait des prisonniers à la guerre, qu'il se fût distingué sur les champs de bataille. Elle aimait mieux le voir mourir que fuir. Les chroniques et les fabliaux sont pleins de témoignages caractéristiques à cet égard; même dans les tournois, la présence des femmes servait de stimulant au courage des combattants. On lit dans une ballade naïve :

Servants d'amour, regardez doucement,

Aux échafauds, anges de paradis;

Lors jouterez fort et joyeusement

Et vous serez honorés et chéris.

Les religions, du reste, comme la législation, ont souvent mis la *volupté* au service de leurs dogmes. Il en est encore ainsi dans l'Inde; il en a été de même à Babylone, en Syrie, en Asie Mineure. A une époque plus récente, Mahomet n'a mis dans le ciel musulman que de la *volupté*. Dans le paradis de Mahomet, chacun des élus aura la force de cent hommes pour satisfaire les desirs de la nature et ses passions; il n'y a que de la *volupté* sensuelle dans ce paradis; les houris en seront le plus bel ornement, et les houris sont des pucelles d'une beauté ravissante, que Dieu a créées pour le plaisir des élus et qui ont été destinées à chacun d'eux de toute éternité.

Dans certains états de civilisation, on prépare le culte de la *volupté* afin d'amollir les hommes et de les rendre plus faciles à gouverner; rien ne se manie plus aisément que la boue, dit un proverbe. A Rome, sous l'empire, les Césars poussaient les Romains dans cette voie, soit afin qu'ils ne s'occupassent point de politique, soit afin d'y gagner de la popularité.

Il faut voir dans Tacite et Juvénal de quels raffinements est susceptible l'art de corrompre les nations en les plongeant dans une *volupté* effrénée. Toutes les institutions convergent vers ce but. On y fait contribuer la religion, le trésor public, toutes les passions de l'âme. Les fêtes de la *Volupté* sont les fêtes nationales; à celles de Flora, instituées en 516 de Rome, les courtisanes allaient en procession dans les rues au son de la trompette (*tuba florum*) et toutes nues; on avait mis le divorce à la portée de tous; au lieu de dater par les consulats, les femmes dataient par les maris qu'elles avaient eus; tel événement était arrivé sous leur septième mari, par exemple. Les gens célèbres étaient les histrions et les courtisanes. La gloire d'Apicius dépassait celle des Scipions. Les sciences, les arts, les lettres étaient des instruments au service de la *volupté*. Tout cela s'est terminé par un effondrement gigantesque. La société s'écroula dans sa fange. Il reste donc acquis que la *volupté*, au lieu de produire le courage et de contribuer au développement de la civilisation, est leur pierre d'achoppement. La chute du monde romain en est un exemple, que tous les sophismes ne parviendront pas à détruire.

Les moralistes n'ont pas besoin de l'histoire pour condamner le débordement de la *volupté*. Il y a des besoins naturels et par cela même légitimes, qu'on est obligé de satisfaire sous peine d'outrage à la nature. Le tout est d'user d'une façon modérée des biens qui sont à notre portée, et quand il s'agit des plaisirs sensuels, l'excès est plus blâmable qu'en toute autre chose, puisqu'il détruit en même temps la vigueur du corps et celle de l'âme. Les casuistes chrétiens ont naturellement suivi des principes tout opposés; ils sont allés jusqu'à condamner la *volupté* qu'on éprouve à faire du bien et à exercer la charité, lorsque cette *volupté* prend sa source dans des sentiments tout humains. L'homme doit retrancher de son cœur tout ce qui le rattache aux créatures; il doit chercher son unique bonheur en Dieu, et c'est de Dieu même que doivent venir les mouvements qui le portent ainsi à s'absorber en lui. Cette théorie conduit tout droit à l'ascétisme, et le véritable manuel de l'ascétisme est l'imitation de Jésus-Christ.

— **Mythol.** La *Volupté*, que quelques mythologues appellent aussi *Volupie*, était chez les anciens une divinité allégorique, fille de l'Amour et de Psyché. Lorsque celle-ci, encore simple mortelle, fut présentée à la cour céleste par son époux clandestin, Jupiter l'accueillit par ces vers affables, à en croire Demoustier (*Lettres à Emilie*) :

Venez, Psyché, soyez ma fille,

Recevez l'immortalité;

Bientôt l'aimable Volupté

Doit avec vous entrer dans ma famille

Quelques jours après, en effet, Psyché mettait au monde une fille qui devait être la

Volupté, et que Noël (*Dictionn. de la Fable*) décrit ainsi :

« Cette molle déesse est une reine facile et fort peu occupée de l'opinion publique. Rien n'est plus séduisant que ses yeux, plus tendre que sa voix, plus enchanter que ses bras; mais souvent une pourpre empruntée brille sur ses joues, et tout l'éclat de son front ne lui appartient pas. Avec un air si naturel, l'artifice ne lui est pas étranger. Sa belle chevelure attire par les douces odeurs dont elle est imprégnée; ses épaules d'albâtre exhalent tous les parfums de l'Asie. Elle laisse flotter négligemment sa robe d'or et de soie; une gaze légère ne fait qu'ombrager les trésors de son sein; à peine cachée-t-elle aux yeux une seule de ses beautés; entourée de Génies légers et d'Amours brillants qui voltigent sur ses pas, elle promène sur eux des regards enchanter et leur jette en souriant des roses qui ne sont pas sans épines. »

Les artistes et les poètes représentent ordinairement la *Volupté* sous les traits d'une belle femme, aux joues colorées du plus vif incarnat, aux regards languissants, à l'attitude lascive. Elle est couchée sur un lit de fleurs et tient dans sa main une boule de verre qui a des ailes, symbole de la fragilité et de la rapidité du plaisir. La *Volupté* avait à Rome un temple dans lequel la statue d'Angerona, déesse du silence, était placée à côté de la sienne, alliance dont le sens est sans doute que le mystère est l'assaisonnement du plaisir.

Volupté, roman de Sainte-Beuve (1834, in-8°). Ce livre, le seul de ce genre qui soit sorti de la plume de l'éminent critique, est moins un roman qu'une étude. Sainte-Beuve l'a dit lui-même : « Le véritable objet de *Volupté* est l'analyse d'un penchant, d'une passion, d'un vice même et de tout le côté de l'âme que ce vice domine, et auquel il donne le ton, du côté languissant, oisif, attachant, secret et privé, mystérieux et furtif, rêveur jusqu'à la subtilité, tendre jusqu'à la mollesse, voluptueux enfin. » La scène se passe en Bretagne. Un prêtre, parti pour les missions d'Amérique, occupe la traversée à évoquer le souvenir de sa vie avec ses égarements et ses amertumes; il écrit sa confession, jour pour jour, souffrance par souffrance, à un ami qui lui veut arracher aux mêmes angoisses. Il lui raconte comment le jeu de la destinée l'a conduit, dégré par degré, jusqu'au succubus. Il a ressenti d'abord comme un premier amour frais et printanier; il a aimé une jeune fille ravissante de grâce et d'innocence, rapide et transparente vision du matin qui s'évanouit aussitôt. Puis, la connaissance de Mme de Couëhen est venue effacer l'image d'Amélie de Liners. Amaury (c'est le nom du héros) était alors dans ce qu'on pourrait appeler le second âge, dans ce moment critique où les sens s'éveillent et brûlent, où la nature fait impérieusement entendre sa voix et demande satisfaction. Cette seconde passion traîne en longueur et n'a point de résultat. Alors une sorte de dédoublement d'amour se produit dans le cœur d'Amaury, et, sans cesser de penser à Mme de Couëhen, il va s'adresser aux amours banales pour donner libre cours aux exigences de ses sens. Bientôt, la passion d'une demi-coquette vient compliquer la situation. Mais Mme de R., légère et faible aux premiers abords, demeure inexpugnable, et, pour la troisième fois, Amaury se voit condamné à ne rien espérer de son amour. Voyant alors que toutes les femmes qu'il a aimées lui manquent, il se lasse, se méprise et rougit de lui-même. Les trois femmes qu'il a préférées tour à tour disparaissent par trois sentiers différents. Il en reste un quatrième, le seul qu'Amaury puisse choisir : la grâce survient, elle triomphe et le voilà dans le port. Mais à peine Amaury a-t-il revêtu l'habit de prêtre qu'il est appelé auprès d'une mourante, et la femme sur laquelle il récite la prière des morts, c'est Mme de Couëhen. On a vu les trois sortes d'amour entre lesquelles il a été donné à Amaury de choisir. Amélie lui promettait le calme d'une existence toute de dévouement et de tendresse; dans Mme de Couëhen il aurait trouvé toutes les ardeurs, tous les élans passionnés de l'amour romanesque; avec Mme de R., il pouvait passer quelque temps d'un bonheur facile et souriant. Amaury n'a su rien vouloir. Il a demandé à Amélie d'attendre deux ans avant de prendre une détermination aussi importante que celle de leur mariage. Pendant ce temps, un autre amour est venu, mais il ne s'est pas senti assez de courage pour entreprendre la lutte dont il eût été bescin pour triompher du cœur de Mme de Couëhen. Enfin, il lui suffisait pour obtenir Mme de R. de ne pas lui laisser voir qu'elle avait deux rivales; il lui a laissé voir qu'elle n'avait de son amour qu'une faible part, et elle a renoncé à lui. Ainsi donc Amaury a fait le malheur des trois êtres qu'il a aimés, et cela parce que, après avoir puisé aux sources de la volupté l'effémination, la mollesse, et l'énerverment, il n'a pu trouver en lui-même ni volonté ni puissance. On ne saurait demander à un livre une morale plus sûre, un enseignement plus salutaire, et nul, mieux que l'auteur, n'a fait résonner la fibre humaine d'une façon plus savante. *Volupté* peut être regardée comme le type en France du roman purement psychologique. Il n'est

point fait à coups d'intrigues, les personnages ne s'y heurtent point; ils passent tour à tour devant le lecteur, éclairés en pleine lumière, analysés de main de maître, et encadrés dans une série de tableaux de famille, de paysages connus, d'intérieurs de monastères, de solitudes, de pèlerinages. Nous trouvons dans une lettre de Sainte-Beuve, datée de 1863, une révélation fort intéressante à propos d'un de ces tableaux si pleins de vérité qui abondent dans *Volupté* : « Lorsque je fis le roman de *Volupté* qui, au vrai, n'est pas précisément un roman et où j'ai mis le plus que j'ai pu de mon observation et même de mon expérience, j'avais eu à inventer une conclusion et je voulais qu'elle parût aussi vraie et aussi réelle que le reste. Ayant à conduire mon personnage au séminaire, je m'adressai à l'abbé Lacordaire pour qu'il voulût bien me donner des renseignements.... Le lendemain je reçus de lui une longue lettre. C'était un compte rendu exact et minutieux de tous les exercices du séminaire, et ce compte rendu était relevé de traits d'imagination comme sa plume en faisait jaillir inévitablement devant elle. Je n'eus donc pour ce chapitre de *Volupté* qui commence par ces mots : *Quand on entre au séminaire*, etc., qu'à reprendre les paroles mêmes de l'abbé Lacordaire et à les faire entrer dans le tissu de mon récit.... » Cette lettre révèle, outre la petite part de collaboration d'un homme illustre à ce roman, le rôle qu'y joue l'auteur lui-même sous le masque d'Amaury, et Gustave Planché a eu raison de dire : *Volupté* est un beau livre, plein de substance, nourri de pensées et surtout de sentiments vrais, surpris avec bonheur, étudiés avec précision. C'est un livre où ruisselle le sang des blessures, où l'artiste a laissé les lambeaux de son cœur, comme la brebis des lambeaux de sa toison dans la haie qu'elle franchit. » Le style de *Volupté* est à la hauteur des idées qu'il exprime, toujours pur, châtié, et surtout plein de mélodie; le seul reproche qu'on pourrait peut-être lui faire est d'être trop luxueux, trop image, trop riche en un mot. Mais un tel reproche est si rare que c'est presque un éloge : « Le livre de M. Sainte-Beuve, dit M. J.-J. Ampère, n'est point un hymne pften à la Volupté, c'est une confession écrite au point de vue chrétien; ce n'est pas une paraphrase de ce qu'a chanté Lucrèce; ce sont des aveux repentants et tendres, mêlés de flamme et de honte, entrecoupés d'élans vers Dieu, de méditations subiles, de prières ardentes, comme dans le livre de Saint-Augustin. Mais les temps sont profanes; l'âge des saints est passé. Augustin parlant à la jeune Eglise des désordres de son cœur lui parlait en termes couverts et mesurés, comme une jeune fille qui sait encore rougir; le prêtre qui raconte ici des égarements pareils n'a pas observé les mêmes ménagements avec des oreilles moins chastes. Il a déchiré les bandelettes, il a mis la plaie à nu, il l'a sondée jusqu'au fond. C'est qu'il ne parle pas à une jeune Eglise, mais à une société vieillie, et ce n'est pas même à cette société qu'il s'adresse directement, c'est à une âme solitaire et malade, qu'il veut guérir par le spectacle des misères qu'il a traversées. Tel est le cadre du roman, car ce livre est un roman, un roman de l'âme et de la pensée, un récit, non pas d'aventures, mais de sentiments, de rêves, de faiblesses, parmi des situations bizarres, douloureuses, vraies et invraisemblables, comme la plus simple vie en présenterait si on la connaissait tout entière. »

Volupté. Iconogr. Les Romains adoraient la Volupté sous le nom de Volupia; ils lui érigeaient un temple. Les poètes anciens la représentaient assise sur un trône, ayant le teint pâli par les excès et foulant aux pieds les Vertus. « La Volupté est communément représentée dans nos tableaux, dit de Prezel (*Dictionn. iconol.*, 1779), par une belle femme dont les regards languissants semblent inviter au plaisir. Une draperie légère vole autour de ses charmes, plutôt comme une ombre que comme un vêtement, et ses cheveux, négligemment bouclés et parsemés de fleurs, flottent sur ses épaules. A ses côtés est une cassette remplie de parfums. Mollement étendue sur un lit de roses, elle présente d'un air enchanter une coupe faite d'une pierre précieuse. Mais cette coupe est remplie d'un poison mortel, et ce n'est que pour en cacher l'effet funeste que la perfide l'a mêlée avec du miel. Quelquefois on lui fait tenir une boule de verre, à laquelle sont attachées des ailes, hiéroglyphe qui nous indique que les plaisirs que présente la Volupté sont fragiles, momentanés et passent promptement. » Dans un tableau qui appartient à la National Gallery et qui est connu sous le nom de *Rêve* ou *Vision du chevalier*, Raphaël a représenté la Volupté sous les traits d'une belle jeune femme, vêtue d'une robe rouge, parée de chaînes de corail et tenant des fleurs, emblèmes des plaisirs de la vie. Le sujet d'*Hercule entre la Vertu et la Volupté* ou le *Vice* a été retracé par une foule d'artistes, notamment par N. Poussin, qui a figuré la Volupté avec une draperie flottante, une ceinture brodée, des fleurs mêlées à sa chevelure, une attitude pleine d'abandon et le geste gracieux et persuasif. Annibal Carrache, en traitant

la même scène dans un tableau qui est au musée de Naples, a représenté la Volupté se dépoillant de ses vêtements et découvrant les charmes qu'elle croit plus puissants pour séduire Hercule que toutes les remontrances de la Vertu. Une charmante allégorie de la Volupté, par Prudhon, a été lithographiée par Aubry-Lecomte (Salon de 1853) et par P.-A. Lamy (Salon de 1869). M. Eugène Froment a fait sur le même sujet un panneau décoratif qui a figuré au Salon de 1861. Un délicieux tableau de Greuze, intitulé *la Volupté*, et qui a été gravé à l'eau-forte par M. de Courtry, représente une jeune fille aux yeux noyés de langueur et, tournés vers le ciel, à la bouche humide, aux épaules demies nues. Une autre toile du même genre, que R. Gaillard a gravée sous ce titre : *la Volupté*, a été payée 2,500 francs à la vente du duc de Choiseul en 1772 et 3,600 francs à la vente du prince de Conti en 1777; elle représente une jeune femme à une fenêtre, tenant une lettre à la main. M. Glaise a intitulé : *l'Esclavage* une composition où des hommes de diverses conditions, guerriers, poètes, philosophes, portent sur leurs épaules des femmes jeunes et indolentes, qui symbolisent les passions : une divinité belle et séduisante entre toutes, précédée par trois petits Amours et qui tient à la main une baguette magique, figure la Volupté. Ce tableau, d'une exécution un peu molle, a paru au Salon de 1861.

VOLUPTUAIRE, adj. (vo-lu-ptu-è-re — lat. *voluptuarius*; de *voluptas*, volupté). Jurispr. Se dit des dépenses consacrées aux constructions ou aux embellissements de luxe et de fantaisie : *Le vendeur de mauvaise foi est obligé de rembourser les dépenses voluptuaires à l'acquéreur évincé.* (Acad.)

VOLUPTUEUSEMENT adv. (vo-lu-ptu-eu-ze-man — rad. *voluptueux*). Avec volupté, d'une manière voluptueuse : *Vivre voluptueusement.*

VOLUPTUEUX, **EUSE** adj. (vo-lu-ptu-eu-ze — lat. *voluptuosus*; de *voluptas*, volupté). Qui aime, qui recherche la volupté : *Homme voluptueux. La femme voluptueuse est féroce jusqu'à la brutalité.* (Le P. Ventura.) Qui chante, qui célèbre la volupté : L'auteur voluptueux qui célébra Glycère. Prodiges au fils d'Octave un encre mercuriale.

VOLTAIRE.

— Qui inspire ou exprime la volupté; qui fait éprouver un sentiment de volupté : *Séjour voluptueux. Repas voluptueux. Baisers voluptueux. Vie voluptueuse. Attitude voluptueuse.* (Acad.) *La mollesse est une paresse voluptueuse.* (Vauven.) *Le sens de l'odorat est celui qui a le plus d'affinité avec les facultés voluptueuses.* (Beauchêne.)

— Substantif. Personne voluptueuse, qui se livre à la volupté : *Un de ces voluptueux de Rome, se faisant rapporter du bain dans une chaise, demandait à ses esclaves : « Suis-je assis, jam sedit? » C'est à peu près comme celui qui, étant à la chasse, demandait à ses gens : « Ai-je bien du plaisir? » Ce sont des futilités des grands, qu'il est bon de remarquer.* (Nicole.) *Le voluptueux se rassasie de plaisirs.* (Mass.) *Ne sacrifiez pas de longs jours à de courtes jouissances; les voluptueux sont les seuls qui meurent en calomniant la nature.* (Réveillé-Parise.)

On voit avec effroi tous ces voluptueux pâles, défigurés et la mort dans les yeux.

VOLTAIRE.

VOLUPTUOSITÉ s. f. (vo-lu-ptu-o-zité — du lat. *voluptuosus*, voluptueux). Qualité de ce qui est voluptueux.

VOLUSIANUS (Caius-Vibius), César romain, mort en 254. Il était fils de l'empereur Gallus, à l'avènement duquel (251) il reçut les titres de César et de prince de la jeunesse, auxquels il joignit, l'année suivante, ceux de consul et d'Auguste. Volusianus était, par ses vices et par ses excès, le digne fils de Gallus, et il tomba, en même temps que ce dernier, sous les coups de ses propres soldats, à Interamna.

VOLUSIE s. f. (vo-lu-zé — du lat. *volutus*, enroulé). Entom. Genre d'insectes diptères, de la famille des athéricères, tribu des muscides, dont l'espèce type vit aux environs de Saint-Sauveur.

Voluspe (LA), un des plus anciens fragments de l'*Edda* scandinave, connu aussi sous le nom de *Prophétie de Vola*. On sait qu'il y avait parmi les Celtes des femmes qui prédisaient l'avenir, rendaient des oracles et vivaient dans un commerce étroit avec la divinité. Tacite fait souvent mention de celle qui se rendit fameuse chez les Brachères, peuple german, sous le nom de Velléda. Il y en avait une en Italie, dont le nom approche encore plus de celui de Vola; c'est cette sibylle qu'Horace appelle Ariminensis Folia. Ce nom était peut-être un terme générique par lequel on désignait toutes ces femmes. Elles le méritaient, du moins, par l'enthousiasme que les animaux et l'agitation furieuse avec laquelle elles rendaient leurs oracles. *Vol* signifiait en gothique ce qu'il signifie en français, en anglais et dans presque toutes les langues du Nord. Le poème attribué à la sibylle du Nord contient, en deux ou trois cents vers, tout le système de mythologie de l'*Edda*. Ce laconisme ne laisse pas que de

produire des obscurités, mais on remarque aussi de la grandeur, de la force et quelques belles images dans cette œuvre d'une si haute antiquité.

Le commencement de la *Voluspa* est une espèce d'invocation poétique imposante et singulière :

« Silence, s'écrie la sibylle, silence, intelligences sacrées, grandes et petites! je suis la fille de Hœndall, et je veux te raconter, ô dieu des batailles, les antiques prophéties qui, dans un temps déjà bien éloigné, à moi seule furent révélées. »

Arrivant ensuite à parler de la création du monde et de l'espèce humaine, elle expose le système cosmogonique des Scandinaves en une trentaine de vers.

Voici quelques échantillons de la traduction donnée par Ampère de cet hymne sinistre, qu'on pourrait appeler l'*Apocalypse* du Nord :

« La vieille était assise à l'est, dans le bois de fer; là, elle mit au monde les enfants du loup Fenris. L'un d'eux doit devenir puissant et, sous une forme enchanter, dévorer la lune.

« Il se nourrit de la vie des hommes lâches. Du siège des dieux dégoutte le sang. Les rayons du soleil deviendront noirs, les vents sont empoisonnés.

« De loin, je vois venir le crépuscule des dieux et le dernier combat.

« Le déviant (c'est-à-dire le loup Fenris, le principe destructeur) pousse ses hurlements sur la bruyère de Guipa, les liens se brisent et le loup se précipite.

« Il se précipite à l'est à travers les vallées pleines de poison, de tourbe et de fange... »

Plus loin, on rencontre cette description dantesque de l'enfer et du supplice des damnés :

« Elle vit un palais loin du soleil, sur le rivage des cadavres. Les portes en sont tournées vers le nord. Des gouttes de poison y ruissellent à travers les soupapes. Il est pavé de serpents. Là, elle vit marcher dans des torrents pesants les parjures, les meurtriers et ceux qui séduisent les femmes d'autrui.

Ce dernier trait peint bien l'esprit du Nord. Séduire la femme d'autrui, serait-ce chez nous un péché capital? Non, c'est une pécadille toute véniale; mais on est plus sévère en Scandinavie. Encore quelques fragments de cette poésie énergique. Voici le tableau des derniers déchirements qui doivent précéder la fin du monde :

« Alors les frères combattront, et l'un tuera l'autre. Les enfants des sœurs brisent la parenté. Alors il est dur d'être en ce monde. L'adultère y règne. C'est l'âge des haches, l'âge des glaives; les boucliers sont fendus. C'est l'âge des tempêtes, l'âge des neiges; jusqu'à ce que le monde soit détruit, aucun homme n'épargnera un autre homme.

« Les enfants de Mimir jouent (traduisez : les vagues de l'océan sont déchaînées). L'arbre du monde s'embrase. Hœndall souffle dans la corne de Giallav; ces sons remplissent l'air. Odin converse avec la tête de Mimir. »

A la suite de ces sombres tableaux, nous trouvons dans la *Voluspa* plus riantes images. Après l'enfer et les coupables, voici l'Elysée et les bienheureux :

« Alors elle vit la terre admirablement verte de nouveau sortir de la mer; elle vit les cascades se précipiter et au-dessus voler l'aigle qui guette le poison du haut des rochers... Alors les moissons croîtront sans être semées; tout malheur sera détruit. Baldur (ou Balder, le dieu bienfaisant, le génie protecteur de l'humanité) viendra bâtir, avec Hault, son frère, la belliqueuse demeure d'Odin, le palais sacré des dieux. Comprenez-vous ceci? Savez-vous ce que je veux dire? Elle vit s'élever un palais plus beau que le soleil sur le haut Gimli. Là, habitent les bonnes races à jamais fortunées. »

La *Voluspa* remonte à une haute antiquité. Le mètre des vers, la nature des idées et, plus encore le caractère tout particulier du style qu'on y rencontre en sont autant d'indices manifestes. Malheureusement, le poème offre d'assez grandes lacunes; mais tel qu'il nous est parvenu, c'est un curieux monument.

VOLUTACÉ, **ÉE** adj. (vo-lu-ta-sé). Moll. Syn. de *VOLUTIDE*.

VOLUTADÉ, **ÉE** adj. (vo-lu-ta-dé). Moll. Syn. de *VOLUTIDE*.

VOLUTAIRE s. f. (vo-lu-tè-re — du lat. *volutus*, enroulé). Bot. Syn. d'*AMBERBOA*, genre de carduacées. Il On dit aussi *VOLUTARELLE*.

VOLUTE s. f. (vo-lu-té — du lat. *voluta*, enroulement, proprement chose enroulée; du part. *volutus*, tourné, roulé, qui vient de *volvere*, rouler, envelopper, v. *VOLUBLE*). Archit. Enroulement en spirale : *Les volutes d'un chapiteau ionique*. Partie ronde du bas d'un limon d'escalier, pièce sur laquelle pose le pilastre de la rampe.

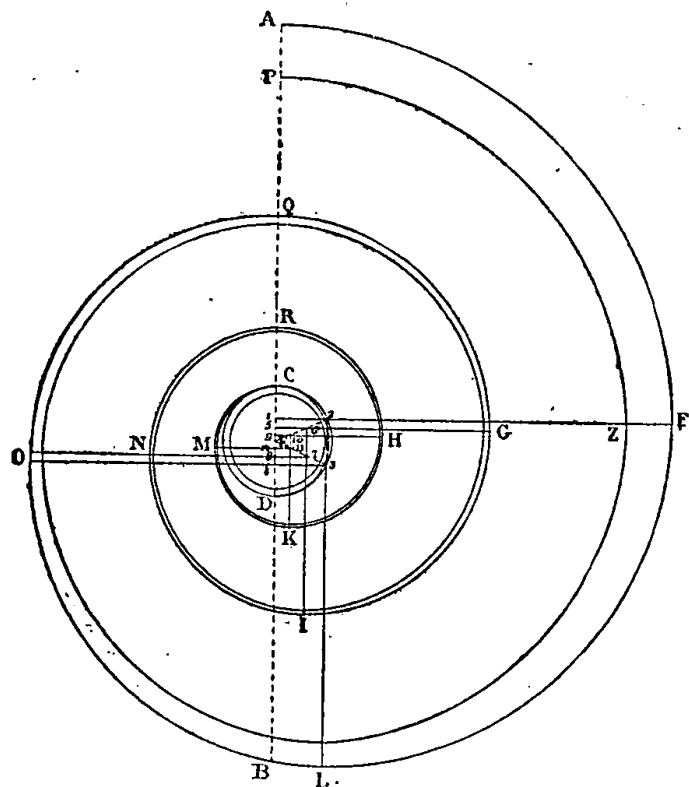
— Par anal. Objet quelconque enroulé en spirale : *La coquille des ammonites forme une volute élégante*.

— Moll. Genre de gastéropodes pectinibranches, comprenant plus de cent espèces, répandues dans les diverses mers, et beaucoup d'autres fossiles, qu'on rencontre dans les terrains crétacés et tertiaires : *La plupart*

des *VOLUTES* sont remarquables par leur grandeur et leur beauté. (E. Baudement.) *Volute conique*. Nom vulgaire des cônes. *Volute oreille de Juda*. Coquille du genre auricule. *Volute porphyre*. Olive de Panama.

— Encycl. Archit. La *volute* orne les chapiteaux des colonnes des ordres ionique et

corinthien. Pour tracer la *volute*, les membres du chapiteau ionique étant dessinés, on abaisse, à l'aplomb du talon, une verticale AB, que l'on nomme cathète, et à laquelle on donne une longueur égale à 16 parties du module. On prend, sur cette droite, AE égale à 9 parties. E est le centre de l'œil de la *volute*, A son point le plus élevé, L le plus bas



Du point E comme centre et d'un rayon égal à une partie, on décrit l'œil CD; on partage le diamètre CD en quatre portions égales, C1 = 1E = E4 = 4D; sur 1-4, on forme le carré 1, 2, 3, 4; du point E, on mène les droites E2, E3; on partage 1E et E4 chacune en trois portions égales; par les points de

division, on mène les ordonnées (5,6), (8,7), (9,10), (11,12); enfin, on mène parallèlement au diamètre les droites (6,7), (10,11), et l'on a ainsi 13 centres (1, 2, 3, ..., 12, E) numérotés comme l'indique la figure; cela posé, on trace par quart de cercle, savoir :

Du centre.	1, avec le rayon	1A, l'arc AF
—	2,	2F, — FL
—	3,	3L, — LO
—	4,	4O, — OQ
—	5,	5Q, — QG
—	6,	6G, — GI
—	7,	7I, — IN
—	8,	8N, — NR
—	9,	9R, — RH
—	10,	10H, — HK
—	11,	11K, — KM
—	12,	12M, — MC
—	E,	EC, — l'œil de la volute.

Pour obtenir la *volute* intérieure, on prend AP égale à une partie; puis, à droite et à gauche de E, on porte des distances qui soient les $\frac{7}{8}$ de E1 et de E4; sur les $\frac{7}{8}$ de (1,4), on forme un nouveau carré, que l'on désigne par 1', 2', 3', 4', on conduit les droites E2', E4', on partage E1', E4' chacune en trois parties égales et on achève le second tracé comme le premier; on obtient alors douze nouveaux centres, à l'aide desquels on trace successivement du centre 1' et du rayon 1'P l'arc PZ, du centre 2' et du rayon 2'Z l'arc ..., etc.

— Moll. Les *volutés* sont des mollusques à coquille ovale, un peu ventrue, à spire peu élevée et mamelonnée, à columelle excavée, garnie de plis obliques, dont les antérieures sont les plus grands; l'ouverture est grande, plus longue que large, échancrée en avant et à le bord droit arqué. L'animal est ovale, à tête distincte, munie de tentacules triangulaires et assez courts, avec des yeux sessiles à leur base; la bouche, placée à l'extrémité d'une trompe épaisse, est garnie de dents en crochets; le pied, fort large, débordé la coquille de toutes parts et se ploie longitudinalement pour y rentrer. Ce genre renferme un assez grand nombre d'espèces, qui habitent surtout les mers de l'Inde et de l'Australie. Elles vivent sur les fonds sablonneux, dans les parages où l'eau est tranquille. Leurs mœurs sont encore peu connues. Ces mollusques sont généralement carnassiers. La *volute éthiopienne* se sert des crochets dont sa bouche est garnie pour perforer les coquilles des autres mollusques et sucer leurs parties charnues; cette espèce vit dans les mers du Sénégal et acquiert parfois le poids de 3 à 4 kilogrammes; on mange sa chair dans le pays. On dit aussi que la *volute gondole* recueille ses petits pendant un certain temps et leur donne un abri dans l'épaisseur de son pied. Les *volutés* sont généralement remarquables par les dimensions, les formes élégantes et les couleurs riches et variées de leurs coquilles, qui les font rechercher pour les collections. Il y a plusieurs espèces fossiles des terrains crétacés et tertiaires.

VOLUTÉ, ÉE (vo-lu-té) part. passé du v. *Voluter*. Qui est contourné en volute : Des façades à pignons *VOLUTÉS* ou *taillés*. (V. Hugo.)

vere, enrouler). Moll. Genre de mollusques gastéropodes pectinibranches, formé aux dépens des *volutés*, et comprenant plusieurs espèces fossiles : Les *stries ponctuées* des *VOLVAIRES* prouvent que l'animal n'avait pas de manteau enveloppant la coquille. (E. Baudement.)

— Encycl. Les *volutaires* sont des mollusques à coquille cylindracée, fortement involuée, à spire non saillante, à columelle offrant plusieurs plis à sa partie antérieure; l'ouverture est étroite, aussi longue que la coquille, à bord droit, mince et tranchant. L'animal est peu connu; d'après Adanson, il serait presque semblable à celui des porcelaines. Les espèces peu nombreuses de ce genre habitent les mers des pays chauds. Leurs coquilles ont une forme élégante, des couleurs souvent fort jolies et un poli qui les a fait comparer à des perles. Les sauvages s'en servent pour faire des colliers. La *volutaire hyaline* est longue d'un peu plus de 0m,01, mince, transparente, d'un blanc corné, quelquefois rayé de fauve. On la trouve dans les mers du Sénégal.

VOLVE s. f. (vol-ve — du lat. *volva*, enveloppe, qui est allié à *volvere*, rouler, envelopper, d'où aussi *volumen*, volume, etc.). Physiol. Membrane qui enveloppe toutes les parties qui composent l'œuf : La *volve*, *voile général*, *enveloppe générale* ou *radicale*, est une membrane qui renferme tous les éléments de l'œuf. (D'Orbigny.)

— Bot. Enveloppe membraneuse qui entoure beaucoup de champignons dans leur jeune âge, et se rompt par les progrès de leur croissance.

— Encycl. Bot. La *volve* ou *volva*, appelée aussi *bourse* et par altération *bourre*, est une sorte de sac membraneux qui enveloppe de toutes parts et renferme complètement, dans leur jeune âge, certains champignons, tels que les amanites, les clathres, etc. Quand le champignon se développe, la *volve* se rompt, comme la coquille d'un œuf; elle reste alors en entier ou en partie à la base du pédicule, d'où on dit qu'elle est complète ou incomplète. Le plus souvent, la partie supérieure laisse sur le chapeau des débris qui forment des taches blanches ou des sortes de pustules, et qui fournissent quelquefois de très-bons caractères pour la connaissance des espèces alimentaires ou vénéneuses. C'est ainsi qu'on distingue l'orange de la fausse orange.

VOLVÉ, ÉE adj. (vol-vé — rad. *volve*). Bot. Qui est muni d'un *volva* : Champignons *VOLVÉS*.

VOLVERA, bourg du royaume d'Italie, province de Turin, district de Pignerol, mandement de None; 2,300 hab.

VOLVERELLE s. f. (vol-ver-è-le — rad. *volve*). Zooph. Genre de polypiers.

VOLVIC, en latin *Volvicum*, bourg et commune de France (Puy-de-Dôme), cant., arrond. et à 8 kilom. S.-O. de Riom, à la base d'un cône volcanique; pop. aggl., 2,228 hab. — pop. tot., 3,522 hab. Exploitation de carrières considérables de laves, fournissant la pierre nécessaire aux constructions de Clermont, de Riom et d'une grande partie de la Limagne, ainsi que pour les trottoirs de Paris. L'église paroissiale, classée au nombre des monuments historiques, est du style roman; le chœur est bâti extérieurement en mosaïque. Au milieu du bourg, on voit une belle fontaine surmontée d'une pyramide triangulaire et d'une urne. Aux environs, on voit les restes du château de Tournol. C'est une des plus belles ruines féodales du département du Puy-de-Dôme. Ce château est en partie démantelé, mais le donjon et quelques vieilles tours bien assises sur le rocher brulent encore les efforts du temps et des hommes. Cette forteresse fut regardée comme imprenable jusqu'à l'époque où Gui de Dampierre s'en empara, sous le règne de Philippe-Auguste. Charles d'Apchon, qui en était gouverneur, le défendit contre les ligueurs en 1590 et périt les armes à la main dans une sortie. Assiégé de nouveau par les ligueurs en 1594, il fut pris et en partie brûlé.

VOLVOCE s. m. (vol-vo-se). Infus. V. *VOLVOX*.

VOLVOCIEN, IENNE adj. (vol-vo-si-ain, i-è-ne — rad. *volvox*). Infus. Qui ressemble et qui se rapporte au volvoce.

— s. m. pl. Famille d'infusoires, ayant pour type le genre *volvox*.

— Encycl. Les *volvociens* sont indiqués dans la classification des infusoires du célèbre Ehrenberg comme constituant la troisième des sept familles qui, d'après ce micrographe, composent la seconde classe de ces petits êtres, celle des polygastriques, établie par lui en parallèle de celle des rotateurs (v. ces mots), et ils ont pour caractères : corps de forme constante, fissipare en un seul sens et globuleux. Ils se retrouvent aussi dans la classification toute moderne de M. Dujardin et y occupent le cinquième rang dans les dix-sept ordres d'infusoires de ce patient observateur, sous l'indication des caractères suivants : 1° dépourvus de cils vibratiles, de bouche et de cavité alimentaire; 2° appendices moteurs, formés d'expansions charnues; 3° animés d'un mouvement ondulatoire; 4° sans tégument distinct; 5° agrégés; 6° nus.

VOLVOCIVORE s. m. (vol-vo-si-vo-re — du lat. *volvox*, pyrale; *voro*, je dévore). Ornith. Genre de passereaux, du groupe des dentirostres, dont l'espèce type vit au Bengale.

VOLVOX s. m. (vol-voks — du lat. *volvox*, chenille de la pyrale). Infus. Genre type de la famille des *volvociens* : Les premiers observateurs ont regardé les *volvox* comme des individus isolés. (L. Laurent.) On dit aussi *volvoce*.

— Encycl. Infus. Ce genre est caractérisé par un corps très-petit, simple, transparent, gélatineux, sphérique ou ovoïde, tournant sur lui-même comme sur un axe, et renfermant souvent des globules plus petits, qui paraissent être des corps reproducteurs. L'espèce type est le *volvox globuleux*, qu'on trouve dans les eaux stagnantes. Toutefois, les zoologistes ne sont pas d'accord sur la nature de ces êtres; pour les uns, ce sont des individus isolés, à surface lisse ou garnie de cils vibratiles, servant à la locomotion; pour les autres, ce sont des agglomérations d'individus monadiformes, pourvus chacun d'un ou de deux cils ou filaments, et situés dans l'épaisseur ou à la surface d'une membrane commune, sphéroïde, creuse, remplie d'eau. Ces *volvox* s'accroissent les uns aux autres et forment des masses arrondies qui tourbillonnent et roulent dans l'eau, au moyen de mouvements que font les tentacules filiformes des individus ainsi associés. Ehrenberg a cru pouvoir attribuer à chacun des *volvox* une bouche, des vésicules organes de nutrition, des organes sexuels et même un œil. M. Dujardin, tout en admettant l'individualité de ces petits animaux, a rejeté chez eux l'existence d'organes aussi complexes. De plus, ce naturaliste a cru pouvoir distinguer différentes espèces de *volvox* qu'il désigne sous le nom de *volvox doré*, *étoilé*, etc. Mais on croit généralement que ces prétendues espèces ne seraient que des états différents d'un seul et même infusoire, le *volvox globuleux*. V. *VOLVOCIEN* et *INFUSOIRE*.

VOLVOXIS s. m. (vol-vo-kiss — du lat. *volvox*, pyrale). Entom. Syn. de *THALACRE* et d'*ANISOTOME*, genres d'insectes.

VOLVULE s. m. (vol-vu-le — du lat. *volvere*, rouler). Moll. Syn. de *MAILLOT* et de *CLAUSILIE*, genres de mollusques pulmonés.

VOLVULUS s. m. (vol-vu-luss — du lat. *volvere*, enrouler). Pathol. Invagination des intestins.

— Encycl. V. *ILÉUS*.

VOLVUR s. f. (vol-vur). Prophétesse et magicienne scandinave. On dit aussi *VOLUR*.

VOLVUS s. m. (vol-vuss — du lat. *volvere*, enrouler). Bot. Nom qu'on a donné quelquefois aux vrilles des plantes grimpantes.

VOLVY s. m. (vol-vi). Bot. Genre de champignons, comprenant une seule espèce, qui croît dans le Maryland, aux États-Unis.

VOMANO, le *Vomannus* des Romains, petit fleuve du royaume d'Italie, province de l'Abruzzo Ulérieure. Il prend sa source à 13 kilom. N.-E. d'Aquila, sur le versant oriental de l'Apennin central, coule au N.-E. et se jette dans l'Adriatique, à 8 kilom. N.-E. d'Atri, après un cours de 70 kilom.

VOMBAT s. m. (vom-ba). Mamm. Syn. de *PHASCOLOME*, genre de marsupiaux.

VOMER s. m. (vo-mér — mot lat. qui signif. soc de charue. Le latin *vomer* a été rattaché par quelques-uns à la même famille que le verbe *vomere*, vomir, qui vient lui-même de la racine sanscrite *vam*, lancer, vomir; mais ce rapprochement paraît peu sûr à Curtius). Anat. Os qui forme la partie postérieure de la cloison des fosses nasales, et qui a la forme d'un soc de charue renversé.

— Ichtyol. Genre de poissons, de la famille des scombréroïdes, type du groupe des vomérins, comprenant plusieurs espèces, qui vivent dans les diverses mers, quelques autres qui sont fossiles, et que l'on rencontre dans les terrains schisteux.

— Encycl. Anat. Le *vomer* est un os impair symétrique, mince et irrégulièrement quadrilatère, situé sur la ligne médiane dans les fosses nasales, dont il forme la cloison en arrière. On lui décrit deux faces et quatre bords.

Les deux faces du *vomer* sont ordinairement planes; cependant il n'est pas rare de les voir déjetées d'un côté ou de l'autre de la ligne médiane, et alors elles sont concaves et convexes en sens opposé. Elles sont lisses et tapissées par la muqueuse pituitaire. Le bord supérieur, le plus court et le plus épais de tous, présente une profonde gouttière destinée à recevoir la crête inférieure du sphénoïde. On donne le nom d'ailes du *vomer* aux deux lèvres de cette gouttière, qui forment en se déjetant en dehors un canal incomplet traversé par quelques petits vaisseaux et filets nerveux. Le bord inférieur, qui se termine en avant derrière l'épine nasale, est reçu dans une rainure formée en arrière par l'union des palatins et antérieurement par celle des deux os maxillaires supérieurs. Le bord antérieur s'articule en haut avec l'extrémité inférieure de la lame perpendiculaire de l'éthmoïde, et en bas avec le cartilage de la cloison. Le bord postérieur ou

gutturale libre, mince et tranchant, forme un angl. obtus avec le bord inférieur; il s'oppose les ouvertures postérieures des fosses nasales.

Le vomer, qui se développe par un seul point d'ossification visible vers la fin du deuxième mois de la vie fœtale, est formé de deux lames compactes adossées l'une à l'autre, en bas et séparées supérieurement par un peu de tissu spongieux.

— Ichtyol. Les vomers ont pour caractères principaux : un corps très-comprimé, plus haut que long, à écailles à peine visibles, si ce n'est sur la ligne latérale; le front tranchant et très-élevé, à cause de la saillie de la crête occipitale qui se continue sur le frontal; les mâchoires presque nues, peu extensibles, à bord tranchant et muni de dents assez petites pour être à peine sensibles au toucher; le ventre, aussi tranchant que le front, est soutenu par la charpente osseuse; l'anus avançant jusque sous les nageoires ventrales. Le vomer de *Brown*, espèce type du genre, atteint jusqu'à 0m,40 de longueur; il est relativement allongé et présente un profil presque vertical; mais un peu concave; le sommet de la tête est le point le plus élevé de la ligne dorsale; tout son corps est d'une couleur argentée, avec une teinte plombée le long du dos; les nageoires sont d'un gris jaunâtre.

VOMÉRIN, **INE** adj. (vo-mé-rain, i-ne — rad. vomer). Ichtyol. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre vomer. On dit aussi **VOMÉRIDE** et **VOMÉROÏDE**.

— s. m. pl. Groupe de poissons, de la famille des scombroïdes, ayant pour type le genre vomer.

VOMICINE s. f. (vo-mi-si-ne — rad. vomique). Chim. Alcaloïde extrait de la noix vomique.

VOMI-PURGATIF, **IVE** adj. (vo-mi-pur-ga-tif, i-ve — de vomitif et de purgatif). Méd. Qui est à la fois vomitif et purgatif : *Résine vomipurgative*.

— s. m. Remède vomipurgatif : *Administrer les vomipurgatifs*.

VOMIQUE adj. f. (vo-mi-ke — du lat. vomica, abcs, qui vient de vomere, vomir, et se rattache à la racine sanscrite vam, lancer, vomir, grec emérô, lithuanien vemju, etc. V. vomir). Bot. Noix vomique. Fruit du vomiquier, qui est un vomitif très-énergique.

— s. f. Pathol. Amas de pus qui est quelquefois évacué par une sorte de vomissement : *Il a rendu une vomique*. (Acad.)

— Encycl. La noix vomique est orbiculaire, aplatie, un peu convexe d'un côté, concave de l'autre, où elle offre son point d'attache. Son épisperme est gris, lisse et d'un aspect velouté au dehors. À l'intérieur, elle est constituée par un endosperme corné, d'une très-forte amertume, soudé intimement avec l'épisperme. Elle renferme, comme la fève de Saint-Ignace, de la strychnine et de la brucine (vomine de quelques chimistes). Des noix y a rencontré une troisième amine, l'igasurine. Elle renferme, en outre, de la cire, une matière colorante jaune, de l'amidon, de la gomme.

On y passerait rapidement en revue l'action physiologique de la noix vomique, traitée plus longuement au mot STRYCHNINE. Après l'ingestion de la poudre de noix vomique, l'animal éprouve du vertige, sa marche est moins sûre. Vient ensuite la contraction des muscles du cou. On observe encore de petites secousses convulsives, tétaniques, fulgurantes, comparables à de faibles décharges électriques. Les effets augmentent rapidement, les secousses deviennent plus prononcées. Les mâchoires se serrent (trismus), la tête se renverse, la bouche écume, les membres se roidissent, la respiration se ralentit, le pouls aussi, puis la mort vient terminer ces scènes, précédées d'un moment de profonde stupeur et d'insensibilité complète.

1 gramme de poudre suffit pour tuer un chien de forte taille. Murray cite l'empoisonnement d'une jeune fille avec 1gr,50. Son action se porte sur le système nerveux, sur le cerveau surtout. Les nerfs de la motilité sont surexcités violemment. Pendant que ces effets énergiques se font sentir, l'intelligence n'est pas troublée. Il ne survient pas d'hallucinations. On note cependant des éblouissements. A petite dose, chez l'homme, il ne survient de fourmillements que quatre à cinq jours après. Ces phénomènes se prolongent pendant quinze jours au plus. La pupille se dilate. Il y a de la somnolence. L'orgasme vénérien est porté, chez la femme, jusqu'à la nymphomanie. Cet effet se produit moins chez l'homme. Il est à remarquer que l'administration de la noix vomique détermine de la démangeaison du cuir chevelu, d'abord, du reste du corps ensuite.

Du côté de la circulation, on n'observe aucun phénomène notable. Le pouls reste toujours calme, quelle que soit la dose de substance ingérée.

L'action de la noix vomique sur le tube digestif augmente l'appétit, qui va quelquefois jusqu'à la boulimie. Les garde-robes sont plus fréquentes. Cette exaltation des facultés digestives persiste pendant l'emploi du remède et longtemps encore après, pourvu toutefois que la dose ne soit pas portée trop haut, car, dans ce cas, il n'est pas rare de voir survenir de l'anorexie.

Les urines sont augmentées; la miction devient plus fréquente. Quoique les alcaloïdes de la noix vomique restent quelque temps dans l'économie, ils sont à la fin rejetés par les reins, non décomposés. Un fait d'observation, c'est que la noix vomique est plus dangereuse, à dose égale, pour les carnassiers que pour les ruminants.

Les Arabes employaient la poudre de noix vomique contre la morsure des serpents. Dans l'Inde, elle servait à empoisonner les fleuves; pendant longtemps, en Europe, on ne s'en servait que pour détruire les animaux dont on voulait se débarrasser. Foucher d'abord, Bretonneau ensuite, connaissant, d'après les expérimentateurs, les propriétés physiologiques de cette substance, l'employèrent dans les paralysies en général, dans les paraplégies et les hémiplegies en particulier. D'après leurs essais thérapeutiques, elle agit mieux dans les paralysies anciennes. Dans les hémiplegies récentes, ils virent quelquefois les accidents cérébraux, sous son influence, prendre une intensité nouvelle. Trousseau l'essaya dans les anciennes paralysies symptomatiques d'hémorragies cérébrales et de ramollissements. Il en obtint des résultats inespérés. C'est surtout dans les paralysies par lésion ou compression de la moelle que la noix vomique donna de bons résultats. Tanquerel l'a beaucoup vantée dans les paralysies saturnines. « Les effets de la noix vomique sur les parties paralysées sont fort remarquables. Les étincelles, les secousses, les fourmillements se manifestent plus particulièrement dans les membres privés de sensibilité et de mouvement, et c'est même une condition de succès, car lorsque des parties paralysées ne sont pas vivement influencées par la noix vomique, il y a peu d'amélioration à espérer. » (Trousseau.) Les oculistes l'ont préconisée dans l'amaurose ne reconnaissant pas pour cause la compression du nerf optique. L'incontinence et la rétention d'urine ont été traitées avec avantage par l'usage de l'extrait de noix vomique, à la dose de 0gr,50 à 0gr,40 par jour. L'impuissance et la spermatorrhée disparaissent presque toujours. La darsse de Saint-Guy, ordinairement si rebelle, a plusieurs fois disparu par l'emploi prolongé de cet extrait. Quelques praticiens ont employé la noix vomique, pour son amertume, comme tonique, dans les dyspepsies. Il est probable, dans ce cas, qu'elle agit plutôt sur les fibres lisses (fibres musculaires de la vie organique). Schulz la donnait en poudre contre les vers intestinaux, et dans les pays d'Over-Yssel, elle est encore prescrite contre le ténia, associée aux drastiques. Hargstrom l'a administrée à des dysentériques. La plus grande prudence est recommandée dans l'emploi de ce médicament. On a vu des sujets chez lesquels de petites doses suffisaient déjà pour déterminer des effets très-violents et chez lesquels on était obligé de diminuer la dose du remède ou d'en suspendre tout à fait l'emploi. Il ne faut pas cependant se laisser effrayer par les légers spasmes qu'il produit d'abord. Ces spasmes ne peuvent avoir de gravité que s'ils sont portés trop loin.

La noix vomique s'administre sous la forme de poudre, d'extrait alcoolique et de teinture. Les alcaloïdes se donnent à doses bien plus faibles. La poudre de noix vomique s'administre à la dose de 0gr,05 à 0gr,75 dans les vingt-quatre heures; l'extrait alcoolique, le seul employé, à celle de 0gr,01 à 0gr,60. La teinture n'est guère conseillée que pour lotions ou fomentations à doses indéterminées.

— Pharm. La poudre de noix vomique s'obtient en soumettant la semence à la râpe, après l'avoir ramollie par l'exposition à la vapeur d'eau. On la passe aussi au moulin. Cette poudre sert surtout à l'extraction des alcaloïdes.

L'extrait alcoolique se prépare en évaporant de l'alcool à 90°, ayant macéré sur de la noix râpée. Elle fournit à ce menstrue le dixième de son poids d'extrait. L'extrait aqueux est rarement employé; on le dit plus actif.

La teinture se fait avec : alcool à 90°, 5 grammes; noix vomique, 1 gramme. Elle renferme les igasurates des amines, la matière colorante et la matière grasse.

La noix vomique fait la base de la poudre de Hufeland, employée avec succès dans quelques cas de dysenterie. Elle est un poison violent; aussi les pharmaciens ne la délivrent-ils que sur l'ordonnance signée d'un médecin. V. STRYCHNINE, BRUCINE, IGASURINE.

VOMIQUIER s. m. (vo-mi-kié — rad. vomique). Bot. Nom vulgaire d'une espèce de strychnos, dont le fruit est appelé noix vomique : *Le vomiquier, qui acquiert, en général, une grande hauteur et dont la circonférence est quelquefois d'environ 4 mètres, croît à Ceylan, au Malabar et sur la côte de Coromandel*. (R. Hyenue.)

— Encycl. Le vomiquier est le caniram de Rheede. Son tronc, élégant et des plus gracieux, se couvre d'un vert feuillage. Les feuilles sont opposées, ovales, arrondies, à cinq nervures; ses fleurs sont petites, disposées en ombelles axillaires, d'une odeur faible, agréable. Son fruit est une baie globuleuse, ayant la forme d'une orange, mais couverte d'une écorce rouge, dure et lisse; il est uniloculaire et ne présente d'autre vestige de la seconde loge de l'ovaire qu'une petite cavité observée dans l'épaisseur de la coque, près du pédoncule. L'intérieur est rem-

pli par une pulpe visqueuse, au milieu de laquelle sont logées un petit nombre de semences orbiculaires, aplaties, fixées par leur centre. Elles présentent, sur un point de leur circonférence, une légère proéminence répondant à la chalaze et à la radicule de l'embryon. Ces semences constituent la noix vomique. Rheede cite trois variétés de vomiquier : V. STRYCHNOS.

VOMIR v. a. ou tr. (vo-mir — lat. vomere, mot qui se rattache à la racine sanscrite vam, vaman, lancer, vomir, restée dans le grec emed, vomir, pour femed, et le lithuanien vemju, même sens. De là aussi le sanscrit vamanth, vomissement, vamanant, maladie, vamin, malade; le latin vomitus, vomissement, le lithuanien vemimas, même sens, et l'ancien norrois voma, nausée, vomen, avoir des nausées. Curtius croit que la comparaison du latin vomer, soc, est moins sûre que celle de vomica, abcs. Le rapprochement que Bopp établit avec le vieux haut allemand vemmjû, maculer, corrompre, vamus, tache, offre une différence de signification trop marquée). Rejeter par la bouche, hors de la gorge : *Vomir de la bile, du sang. Vomir son déjeuner*.

— Par ext. Lancer violemment hors de soi, dégorger : *Les canons vomissent le fer et le feu. La fontaine vomissait l'eau par trois têtes de mascarons. Le mont Etna, le mont Vésuve vomissent quelquefois des torrents de feu, des tourbillons de fumée*. (Acad.)

L'onde approche, se brise et vomit à nos yeux Parmi les flots d'écume un monstre furieux.

— Evacuer, en parlant d'un lieu occupé par des personnes : *Les théâtres commencent à vomir leurs flots de spectateurs*.

— Fig. Proférer, laisser échapper avec violence : *Vomir des injures, des blasphèmes*.

— Absol. Vomir facilement. Avoir de la peine à vomir. *Faire des efforts pour vomir. Il est ignoble de se gorger salement de nourriture et de boissons jusqu'à crever d'indigestion ou vomir de crampes, comme ces bêtes immondes qui vont se remplir des excréments mêmes*. (Virey.)

— Envies de vomir, Nausées, mouvement qui se produit dans les voies digestives supérieures, et qui annonce souvent les vomissements : *J'ai eu les intestins broutillés, des envies de vomir, de la fièvre, de l'insomnie; je devais être émetié aujourd'hui*. (Dider.)

— Pop. Vomir tripes et boyaux, Avoir de grands vomissements.

— Vomir feu et flamme, Prononcer des paroles extrêmement violentes.

— Cela fait vomir, ferait vomir; C'est à faire vomir, Cela est fort dégoûtant, au physique ou au moral : *C'est à faire vomir que d'entendre un valet se qualifier de baron*. (Am. Thierry.)

— Mar. Vomir des étoupes, Se dit des navires qui laissent sortir les étoupes par leurs coutures.

VOMISSEMENT s. m. (vo-mi-sé-man — rad. vomir). Action de vomir : *Être sujet aux vomissements. L'eau tiède provoque le vomissement. Il faut arrêter ce vomissement*. (Acad.) *Le vomissement a lieu quand la digestion stomacale est alcaline*. (Raspail.) *Toute cause qui provoque le vomissement agit à la manière des poisons*. (Raspail.)

— Retourner, revenir à son vomissement, Dans le langage de l'Écriture, Retourner dans ses erreurs, dans son péché.

— Encycl. Physiologie et pathol. Il y a vomissement quand les matières contenues dans l'estomac sont expulsées par la bouche. Cette expulsion a lieu lorsque, sous l'influence d'une cause perturbatrice dont le système nerveux est le point de départ, la contraction du diaphragme et celle des muscles abdominaux sont simultanées. L'orifice pylorique reste fermé, tandis que l'orifice cardiaque s'ouvre et laisse une issue aux matières contenues dans l'estomac. L'ouverture du cardia est déterminée par une contraction spasmodique des fibres longitudinales de l'œsophage, jointe à celle des muscles abdominaux et du diaphragme. La contraction de ces fibres diminue la longueur de ce conduit et tend à vaincre en même temps la contraction de l'orifice cardiaque.

Les causes actives du vomissement sont, en première ligne, la contraction des muscles abdominaux, et, en seconde ligne, la contraction du diaphragme (Magenie). Quand on suspend à la fois l'action du diaphragme par la section des nerfs phréniques et l'action des muscles abdominaux par l'ouverture de l'abdomen, le vomissement devient impossible. Il n'en résulte pas cependant que l'estomac reste inactif dans le phénomène. Outre la disposition nécessaire de l'orifice cardiaque, les contractions lentes de l'estomac appliquent les parois de cet organe sur les matières contenues dans son intérieur, de manière que ces matières ne fuient pas d'un point à l'autre de sa cavité quand les forces musculaires abdominales agissent. Les matières vomies sont expulsées par la bouche; le voile du palais, tendu et appliqué contre la paroi postérieure du pharynx, s'oppose à leur passage dans les fosses nasales. L'acte du vomissement se complique, la plupart du temps, du phénomène de l'effort dans lequel de nombreuses puissances musculaires sont mises en jeu.

Une foule de causes déterminent le vomis-

sement. La fumée de tabac, une classe considérable de substances toxiques et médicamenteuses, le balancement de l'escarpolette, le mouvement du navire ou de la voiture, le passage d'un calcul dans les voies biliaires ou urinaires exercent sur la moelle allongée l'influence sous laquelle sont produites les contractions spasmodiques du vomissement. La section des nerfs pneumo-gastriques n'empêche pas le vomissement, puisque ces nerfs ne gouvernent que l'estomac et l'œsophage. V. VOMITURITION.

— Vomissement de sang. V. HÉMATEMÈSE.

— Art vétér. On sait depuis longtemps que le cheval et les autres solipèdes ne vomissent pas ou ne vomissent que dans des circonstances exceptionnelles. L'obstacle au vomissement des solipèdes réside dans la constriction du sphincter cardiaque et dans celle du renflement musculaire de l'extrémité inférieure de l'œsophage. À cela se joint un ensemble de dispositions qui agissent dans le même sens. L'estomac des solipèdes est petit; il est séparé des parois de l'abdomen par les grosses courbures du colon; par conséquent, il est moins accessible que chez les carnivores à l'action des agents qui constituent les puissances principales du vomissement. Ce viscère ne se distend jamais beaucoup dans les circonstances ordinaires; les matières alimentaires y séjournent peu et passent vite dans l'intestin par un pylore presque toujours béant. Enfin, pour compléter la série de ces dispositions et de ces circonstances, pour éviter en quelque sorte une lutte entre ces obstacles et des tentatives qui n'auraient pas le résultat qu'elles ont habituellement chez les autres animaux, le système nerveux est peu impressionnable aux causes provocatrices du vomissement; l'ingestion de l'émétique dans les voies digestives ne provoque, comme on le sait depuis longtemps, ni nausées, ni efforts de vomissement; l'émétique et les autres vomitifs injectés dans les veines ne produisent rarement et de peu caractérisés; le pincement, l'étranglement de l'intestin, la ligature du pylore, dont les effets sont si remarquables chez les carnivores, ne déterminent point d'efforts chez les solipèdes. Mais cette faible impressionnabilité n'est point la cause unique du non-vomissement; car, s'il en était ainsi, le vomissement aurait lieu dès qu'une forte pression exercée sur l'estomac viendrait remplacer celle du diaphragme et des muscles abdominaux. Or, les expériences démontrent qu'une forte compression exercée sur l'estomac, fût-elle même supérieure à celle des puissances auxiliaires, ne parvient pas à effectuer, par le cardia, l'expulsion du contenu de l'estomac.

Malgré cet ensemble de combinaisons qui s'opposent au vomissement, le cheval peut vomir dans quelques rares circonstances. Il se produit dans diverses conditions, lorsqu'il y a indigestion avec surcharge d'aliments, hémies, invagination, affections intestinales; il se montre quelquefois chez les chevaux affectés du tic, chez ceux qui portent un jabot en communication directe avec l'estomac, etc. Le plus souvent, il entraîne la rupture du ventricule et la mort. Quoi qu'il en soit, le vomissement, dans le cheval, est généralement précédé de quelques nausées, mais il ne les suit pas toujours. Au moment de rendre des matières, l'animal se roidit sur les quatre membres, allonge la tête et le cou, ramène le menton vers le poitrail, fait une grande inspiration, contracte les muscles abdominaux, et on le voit expulser par les naseaux, rarement par la bouche en même temps, un liquide jaunâtre, verdâtre, acide, mêlé d'aliments mal élaborés, tantôt déliés, tantôt réunis en petites pelotes, tantôt en petite quantité et tantôt à peines naseaux. Le cheval qui vomit secoue la tête et fait une forte expiration. Le plus souvent, il ne vomit qu'une fois; cependant on a vu les efforts se renouveler et le vomissement se répéter plusieurs fois, après des intervalles plus ou moins rapprochés ou éloignés. Quand la rupture de l'estomac du cheval existe, des symptômes l'annoncent et l'accompagnent quelquefois; mais il est toujours très-difficile d'établir un diagnostic certain sur l'animal vivant; on ne peut même que présumer cette rupture par l'apparition des phénomènes qui décèlent un épanchement de substances alimentaires dans la cavité de l'abdomen; tels sont les anxiétés, le gonflement et les vives douleurs du ventre, les nausées, le vomissement, etc. Encore de tels phénomènes ne sont-ils pas toujours appréciables, bien que la rupture existe, et tel cheval, qui en est mort, n'a présenté, encore vivant, aucun mouvement qui annonçât qu'il voulait vomir. Mais, d'un autre côté, il y a des faits bien connus qui constatent que le vomissement a lieu, chez les solipèdes, sans rupture de l'estomac. Pour que le vomissement soit possible, il faut que le cardia et l'extrémité inférieure de l'œsophage soient relâchés, forcés, agrandis comme ces parties le sont, d'après toutes les observations, sur les chevaux qui ont vomé. La paralysie de l'estomac, loin d'être une condition indispensable à l'accomplissement de cet acte, serait, au contraire, un obstacle au vomissement, d'après M. Colin, qui a fait sur ce point des expériences concluantes.

Les ruminants ne vomissent pas habituellement, mais ils vomissent cependant quelquefois. En considérant la disposition de l'esto-

mac, du cardia et l'extrémité inférieure de l'œsophage, on ne voit rien qui empêche le vomissement de s'effectuer. Au contraire, tout paraît disposé pour en faciliter l'exécution; l'œsophage est large, à parois minces, disposé en infundibulum à son extrémité gastrique; l'estomac, d'un volume considérable, occupe la plus grande partie de la cavité de l'abdomen et peut être facilement comprimé par le diaphragme et les muscles abdominaux. Les substances provocatrices du vomissement, d'après M. Flourens, produisent des nausées et des efforts comme chez les autres animaux, sans cependant amener de vomissement effectif. Ainsi, après l'injection de l'émétique dans les veines, les animaux éprouvent des nausées et ne vomissent pas. De même, après l'établissement d'une fistule à la caillotte, ils sont essouffés, grincent les dents, se gonflent et font des efforts de vomissement comme si on leur eût injecté de l'émétique dans les veines. Ils ne présentent pas ces phénomènes lorsque les fistules existent au premier estomac et que le dernier est intact; d'où il suit, d'après M. Flourens, que les causes provocatrices du vomissement agissent sur la caillotte. Pour que le vomissement eût lieu, il faudrait que les matières fussent poussées de la caillotte dans le feuillet, de celui-ci dans le réseau, et de ce dernier dans la panse à travers des ouvertures dont les deux dernières sont fort étroites. Mais comme la contraction du dernier estomac entraîne celle des autres, et partant le resserrement de leurs ouvertures de communication, les aliments trouvent, par le fait même de cette contraction, un obstacle à leur cours rétrograde. Il était très-important que tout fût ainsi disposé pour rendre la réjection du contenu de la caillotte très-difficile, réjection qui eût amené le mélange de celui-ci avec les aliments non ruinés.

D'autres conditions, en expliquant la difficulté du vomissement de la caillotte, impliquent la possibilité du vomissement de la panse. La panse, dit M. Colin, est presque toujours remplie d'aliments après le repas; la caillotte ne l'est jamais complètement; il peut y avoir très-fréquemment indigestion de la panse, tandis qu'il n'y a sans doute jamais indigestion de la caillotte, attendu que la rumination amène au dernier estomac les aliments en petite quantité et à mesure qu'ils peuvent être chymifiés. Les matières du premier réservoir, si elles sont délayées, peuvent, de même que les liquides et les gaz, franchir aisément le cardia et remonter l'œsophage. On sait que sur le cadavre les matières fluides remplissent le conduit œsophagien et sortent par la bouche pour peu que la tête soit dans une position déclive. Il y a, chez l'animal vivant, surtout après le repas et lors des indigestions, des éructations fréquentes qui, peu-être, entraînent des liquides avec des bouffées de matières alimentaires, car, en appliquant l'oreille sur le trajet de l'œsophage, on entend à de fréquents intervalles des bruits qui paraissent indiquer de semblables réjections. Dès que ces matières sont arrivées à l'entrée de la bouche, elles sont immédiatement dégluties comme le sont celles qui reviennent normalement à cette cavité lors de la rumination. De ce que la réjection s'opère facilement, il ne faudrait pas croire que rien ne soit disposé pour la prévenir. Le cardia, si large, est constamment contracté chez l'animal vivant; l'extrémité inférieure de l'œsophage se resserre énergiquement; les piliers du diaphragme pressent aussi l'œsophage et notamment lorsque l'estomac est lui-même comprimé, c'est-à-dire lors de l'inspiration et au moment des grands efforts musculaires. Quoi qu'il en soit, les ruminants vomissent quelquefois. Tout porte à croire que les matières expulsées viennent du rumen, de telle sorte, dit M. Flourens, qu'il y a plutôt une réjection ordinaire viciée qu'un véritable vomissement.

VOMITIF, IVE adj. (vo-mi-tif, i-ve — lat. vomitius; de vomere, vomir). Qui fait vomir, qui provoque le vomissement : *Remède vomitif. Drogue vomitive.*

— s. m. Substance employée pour provoquer les vomissements : *Prendre un vomitif. Les vomitifs sont généralement des poisons.*

— Encycl. Les vomitifs exercent une influence spéciale sur l'estomac et sur les muscles abdominaux. En outre, ils donnent lieu à une accélération du pouls, à une augmentation des sécrétions et à une action revulsive qui s'exerce sur tout l'organisme. Ce sont de profonds perturbateurs de l'économie, et c'est pourquoi leur action est si rapidement efficace. Ils sont surtout indiqués au début des maladies, tandis que les purgatifs conviennent mieux vers la fin.

Les vomitifs sont souvent administrés dans les cas d'empoisonnement pour provoquer l'expulsion des substances toxiques et pour activer le travail sécrétoire qui pousse également les substances hors du corps. Dans les circonstances où les vomitifs minéraux peuvent être décomposés par le poison, on emploie des vomitifs végétaux. Lorsque, dans le début d'une fièvre continue, la langue et toutes les autres parties du tube digestif se revêtent d'un enduit saburral, les vomitifs sont indiqués, car non-seulement ils s'opposent à cette sécrétion morbide, mais encore ils réveillent et régularisent l'énergie des fonctions digestives. L'emploi continu des vomitifs, associé à celui des toniques, pro-

duit de bons résultats dans la phthisie pulmonaire.

Les vomitifs répétés coup sur coup sont un remède excellent dans la coqueluche, dans les bronchites et dans le croup. Les enfants surtout se trouvent bien de l'administration de ces médicaments. Notons enfin que la tolérance s'établit rapidement pour eux et que l'organisme arrive par l'habitude à en supporter impunément de fortes doses.

Les vomitifs fournis par le règne végétal sont la racine d'euphorbe, l'asarum europæum, plusieurs espèces d'apocynées et de violariées, le nardus, etc.; mais le plus précieux et le plus usité est l'ipécacuanha, céphalis ipécacuanha, de la famille des rubiacées. Le règne minéral fournit l'émétique ou tartrate d'antimoine et de potasse, le plus énergique des vomitifs; l'oxyde d'antimoine, le kermès ou oxy sulfure, etc.

VOMITINE s. f. (vo-mi-ti-ne — rad. vomitif). Chim. Principe auquel l'ipécacuanha doit sa propriété vomitive.

VOMITOIRE s. m. (vo-mi-toi-re — lat. vomitorium; de vomere, vomir). Antiq. rom. Nom donné aux portes qui, dans les théâtres et les amphithéâtres, donnaient accès à la foule dans les divers étages de gradins.

— Fam. Passage ménagé pour faciliter la circulation dans un théâtre moderne : *Les vomitoires de l'orchestre sont encombrés de gaillards qui font mentir les lois de l'équilibre et de la physique, en se tenant debout hors du centre de gravité.* (Th. Gaut.)

— Anc. méd. Vomitif.

— Encycl. Dans les amphithéâtres des Romains de l'antiquité, on appelait vomitoires les portes qui ouvraient sur l'intérieur de l'amphithéâtre et conduisaient les spectateurs aux couloirs et aux gradins. Ce nom leur était parfaitement approprié, puisqu'ils vomissaient la foule. Elles étaient en nombre considérable; ainsi, l'amphithéâtre Flavien, c'est-à-dire le Colisée, en comptait soixante-quatre. Les anciens nous disent que, grâce à tous ces vomitoires, au dégauchement des passages et des couloirs, chacun, sénateur, chevalier, plébéien, pouvait arriver à sa place et en sortir sans trouble ni confusion, et pourtant cet amphithéâtre pouvait recevoir facilement 80,000 spectateurs.

VOMITO-NEGRO s. m. (vo-mi-to-nè-gro — mots espagn. qui signif. vomissement noir). Méd. Maladie épidémique qui sévit dans certaines parties de l'Amérique, et qui est ainsi nommée à cause des vomissements de matières noirâtres qui l'accompagnent. Il On l'appelle souvent FIÈVRE JAUNE.

— Encycl. V. FIÈVRE JAUNE.

VOMITURITION s. f. (vo-mi-tu-ri-si-on — lat. vomituritio; de vomere, vomir). Méd. Vomissement peu abondant; envie de vomir non suivie d'effet; régurgitation incomplète de matières contenues dans l'estomac.

— Encycl. La vomituration diffère du vomissement. C'est un vomissement incomplet, fréquent, s'accompagnant de très-faibles secousses et n'amenant qu'une faible quantité de matières. Ce phénomène est symptomatique de plusieurs affections de l'estomac; on l'observe au début des fièvres graves, des affections éruptives, dans les crises nerveuses et surtout chez les enfants affectés d'embarras gastrique, d'entéro-colite ou de méningite. Quelquefois la vomituration est incomplète, et la matière de l'estomac ne parvient pas jusque dans la bouche.

VONCK (Français), homme politique belge, né dans les environs de Bruxelles vers 1735, mort en 1792. Après avoir étudié le droit à Louvain, il exerça avec succès la profession d'avocat à Bruxelles et il était regardé comme l'un des premiers jurisconsultes de cette ville, lorsque l'empereur Joseph II entreprit en 1789 d'introduire des réformes dans la situation politique de ses provinces belges. Vonck fut l'un des premiers à se montrer opposé à ces innovations, et il publia à cette époque une brochure qui eut beaucoup de retentissement, puis il se fit le chef d'un comité d'opposition dont le principal agent était Van der Noot. Ce dernier ne tarda pas à conquérir une influence supérieure à celle des autres membres du comité, et, poussé par l'aristocratie et le clergé, il combattit à outrance les tendances démocratiques des partisans de Vonck. Celui-ci, qui avait été obligé de chercher un asile à Lille, fut déclaré traître à la patrie. Dans sa retraite, il écrivit un mémoire apologétique de sa conduite; mais la plupart des exemplaires ayant été envoyés à Bruxelles y furent saisis par la police de Van der Noot. En 1791, Vonck obtint la permission de rentrer à Bruxelles, où il mourut l'année suivante, sans avoir reparu sur la scène politique.

VONCKISTE s. m. (von-ki-ste). Hist. Membre d'un parti démocratique fondé en 1787, et qui reconnaissait pour chef François Vonck.

VONCONDRES s. m. (von-kon-dre). Ichtyol. Poisson du genre cyprin, qui habite les fleuves et les rivières de l'Inde.

VOND ou **YONO**, le *Jasonum Promontorium* des anciens, cap de la Turquie d'Asie, formé par la mer Noire, sur la côte du pachalik de Trébizonde, à 50 kilom. N.-O. de Keresoun, par 41° 7' de latit. N. et 35° 28' de longit. E.

Sur ce cap, on trouve un petit village turc du même nom.

VONDEL (Juste VAN DEN), célèbre poète hollandais, né à Cologne, d'une famille d'anabaptistes que la persécution conduisit à Amsterdam, en 1587, mort dans cette dernière ville en 1679. Dépourvu d'instruction, vivant d'un commerce de bonneterie, il dut se former sans maître, apprit les langues anciennes et débuta dans la littérature par quelques tragédies, dont le succès détermina sa vocation. Il en composa successivement trente-deux, dont les plus remarquables sont : *Palamède*, où, sous le voile des traditions grecques, il bétrissait le meurtre judiciaire d'Olden Barneveldt par le stadhouder Maurice, qui le fit condamner à une amende de 300 florins; *Cisbert d'Amstel* ou le *Sac d'Amsterdam*, qui eut un succès national et qui se joue encore aujourd'hui; *Lucifer*, *Jephthé*, *Marie Stuart*, etc. Vondel fut à la fois un grand poète tragique, lyrique et satirique, et fit faire un pas immense à la langue et à la littérature hollandaises. Les chefs-d'œuvre de ses tragédies passent pour des chefs-d'œuvre. On a encore de lui des *Héroïdes sacrées*, des *Satires*, des *Poèmes*, etc. Il avait embrassé le catholicisme. Dans sa vieillesse, sa penurie l'obligea d'accepter un modique emploi au mont-de-piété d'Amsterdam. Ses Œuvres ont été réimprimées en 1850. Enfin, le 18 octobre 1867, une statue a été érigée au poète à Amsterdam.

VOND-SIRA s. m. (von-dsi-ra). Mamm. V. VANSIRE.

VONITZA, ville de la Grèce moderne, dans la monarchie d'Acarnanie et d'Étolie, sur une baie formée par le golfe d'Arta, où elle a un petit port de commerce, à 100 kilom. S. de Janina; 2,200 hab. Archevêché grec. Commerce de grains, d'huile d'olive, etc. Cette ville, dont les maisons sont entourées de jardins, et qui est regardée à tort comme l'antique Anactorium, fut pendant longtemps sous la dépendance des Vénitiens. Elle fut cédée aux Français par le traité de Campo-Formio, occupée par eux en 1797 et prise peu après par Ali-Pacha. A l'entrée de la ville, on voit les restes d'une redoute construite par les Français. La citadelle, bâtie sur une colline élevée, est un vieux château vénitien qui tombe en ruine.

VONONÉS 1^{er}, roi des Parthes, mort l'an 19 de l'ère chrétienne. Fils de Phraates IV, il fut envoyé à Rome comme otage, avec trois de ses frères, et, après la mort d'Orodès II (14 après J.-C.), Auguste le donna pour souverain aux Parthes. Vononés était demeuré près de trente ans à Rome, et il avait complètement adopté les mœurs policées de la société romaine. Aussi ses sujets à demi-sauvages furent-ils bientôt mécontents de ses hauteurs pacifiques et de son penchant pour les arts et la magnificence. Ils offrirent la couronne à Artaban, prince du sang des Arsacides, qui, vaincu dans une première rencontre, revint avec des troupes plus nombreuses et força Vononés à prendre la fuite. Le prince détrôné se retira d'abord dans l'Arménie, dont les habitants le prirent pour roi. Mais il ne put se maintenir sur ce nouveau trône et alla à Antioche demander un asile au gouverneur romain de la Syrie. Deux ans plus tard, Germanicus le relogua à Pompéiopolis, en Cilicie, et ce fut en cherchant à s'échapper de cette ville qu'il fut assassiné par un de ses officiers, au passage du Pyramus.

VONONÉS 2^e, roi des Parthes. Il était déjà roi de la Médie lorsque, en l'an 50 de notre ère, il succéda à son père, Gotarzès, sur le trône des Arsacides; mais il fut bientôt après renversé par Vologèse 1^{er}.

VONTACA s. m. (von-ta-ka). Bot. Grand arbre du Bengale, à fruits comestibles : *Le VONTACA est garni de quantité de rameaux épineux.* (V. de Bomare.)

— Encycl. Le *vontaca* est un grand arbre, à rameaux nombreux et épineux; ses feuilles se composent de trois folioles arrondies, dentées, luisantes; ses fleurs, disposées en grappe, ont une corolle à cinq pétales oblongs. Les fruits qui leur succèdent ont une double enveloppe, l'une mince et verdâtre, l'autre dure, ligneuse, presque osseuse; l'intérieur est rempli d'une pulpe visqueuse et jaunâtre, renfermant des graines oblongues et blanches. Cet arbre croît aux Indes orientales. Ses feuilles et ses fleurs exhalent une odeur agréable. Son fruit, appelé coing du Bengale, a une pulpe d'une saveur aigre-douce; on le mange à sa maturité; vert, on le confit au sucre ou au vinaigre. On l'emploie en médecine contre les cours de ventre.

VOORARA s. m. (vou-ra-ra). Syn. de CURARE.

VOORNE, île du royaume de Hollande, province de Hollande méridionale, à l'embouchure de la Meuse, à l'O. de Beyerland, dont elle est séparée par un étroit canal. Elle mesure 24 kilom. de longueur sur 10 kilom. de largeur; 28,000 hab. Chef-lieu, Briel.

VOORST (Abbas-Everard), médecin hollandais. V. VORST.

VOORST (Adolphe), médecin hollandais. V. VORST.

VOPISCUS (Flavianus), historien latin, né

à Smyrne. Il vivait au commencement du 4^e siècle, sous les règnes de Dioclétien et de Constance Chlore. Il vint des sa jeunesse à Rome, s'adonna aux lettres et composa les *Vies* d'Aurélien, de Tacite, de Florian, de Probus, de Carus, de Numérien et de Carin, qui sont comprises dans l'*Histoire Auguste*. On le regarde généralement comme le plus habile des six biographes auteurs de ce recueil. Il a de l'érudition, de l'exactitude et de la méthode; mais il manque de critique et partage les superstitions de ses contemporains. M. Baudement l'a traduit en français (collection Nisard).

VOQUER v. a. ou tr. (vo-ké). Techn. Préparer l'argile avec les mains, avant de la mettre sur le tour.

VORACE adj. (vo-ra-se — lat. vorax; de vorare, dévorer, qui est rattaché par l'artus, à cause de la permutation fréquente du y avec le v, à la racine sanscrita gar, dévorer, engloutir). Qui dévore, qui mange beaucoup et avec avidité : *L'aigle est un oiseau vorace. Le loup est un animal vorace. Le brochet est un poisson vorace.* (Acad.) *Les rats sont aussi lascifs que voraces.* (Buff.) *Le porc, qui est le plus vorace des animaux, est aussi celui qu'on engraisse le plus facilement.* (Miquel.) *Sancho, gros, court, ignoble, vorace, représente la raison pratique.* (Th. Gaut.)

— Qui demande, qui exige, qui digère une grande quantité de nourriture : *Un estomac vorace. Un appétit vorace qui survient tout à coup dans la violence d'une maladie aiguë annonce une mort prochaine.* (Chomel.)

— Par ext. Qui absorbe, qui dévore de grands biens, de grandes richesses, de grandes ressources : *Le budget vorace. La grasse Flandre était la tentation naturelle de ces gouvernements voraces.* (Michelet.)

— Fig. Très-actif, très-absorbant, très-avide : *Un grand amour est un crédit ouvert à une puissance si vorace, que le moment de la faillite arrive toujours.* (Baz.)

Les magistres qui font, parmi les paperasses, Manger l'heure du jeu par les pensums voraces. V. HUGO.

— Agric. Se dit des plantes qui épuisent le sol, de manière à nuire aux plantes voisines.

— Substantif. Personne vorace : *Lé vorace s'inquiète peu de la qualité des aliments.*

— Hist. Membre d'un corps franc, formé à Lyon en février 1848.

— Encycl. Hist. Le nom des voraces lyonnais vient de ce que le noyau de ce corps fut formé par les membres d'une association barbare et gastronomique, qui existait depuis longtemps. Cette garde irrégulière causa aux classes riches et à la bourgeoisie un grand effroi, qui ne fut, d'ailleurs, point justifié par les faits. A part quelques excéntricités révolutionnaires et quelques visées domiciliaires dans divers couvents, où l'on prétendait que des armes étaient cachées, les voraces ne commirent aucun excès sérieux.

VORACEMENT adv. (vo-ra-se-man — rad. vorace). D'une manière vorace, avec voracité, gloutonnement : *Manger voracement.*

VORACITÉ s. f. (vo-ra-si-té — lat. voracitas; de vorare, vorace). Avidité à manger; appétit vorace : *La voracité des loups, des oiseaux de proie. Manger avec voracité. La voracité des saurins giganterques des premiers âges semble avoir été préparée pour poser des limites à l'accroissement trop rapide des autres animaux.* (A. Maury.)

— Fig. Avidité extrême : *L'amour est d'une insatiable voracité.*

VORAGINE ou **VARAGINE** (Giacomo DA VARAGGIO, dit en français Jacques DE), auteur ou compilateur de la *Légende dorée*, né à Varaggio, sur la côte de Gènes, vers 1230, mort en 1298. Il prit l'habit de Saint-Dominique en 1244, professa les lettres sacrées et fut nommé archevêque de Gènes en 1292; il doit surtout sa célébrité à sa compilation de *Vies* des saints, nommée par l'enthousiasme de ses contemporains *Légenda aurea*. Peu d'ouvrages ont joui d'une faveur aussi éclatante; il a été réimprimé plus de cinquante fois dans le xve et dans le xvie siècle; mais il est depuis longtemps tombé dans le plus juste oubli, et les fables incroyables qu'il rapporte ont même été rejetées depuis par la plupart des écrivains ecclésiastiques. Il en existe plusieurs traductions françaises, entre autres une publiée à Paris en 1490. Voragine a laissé aussi un ouvrage assez curieux, l'*Histoire de Gènes jusqu'à 1297*. Muratori l'a inséré dans les *Rerum italicarum scriptores*, en en retranchant la partie purement légendaire.

VORARLBERG, en latin *Albergia Provincia*, pays de l'empire d'Autriche, formant un des quatre cercles que comprend le Tyrol. Le Vorarlberg, partie la plus occidentale de l'empire d'Autriche, est borné au N. par la Bavière et le lac de Constance, à l'E. par le cercle autrichien d'Innsbruck, au S. par le canton suisse des Grisons et à l'O. par la principauté de Lichenstein et le canton de Saint-Gall. Superficie, 352 839 hectares; 102,000 hab. Chef-lieu, Bregenz; villes principales, Feldkirch et Bludenz. Ce pays est très-montagneux; la chaîne de l'Arberg le traverse et lui donne son nom; diverses ra-

mifications des Alpes Grées les sillonnent au S.-E., où il présente quelques belles vallées qu'arrosent l'Ilz, l'Aach, le Lech et l'Ilzer. On y récolte peu de céréales, beaucoup de pommes de terre, des fruits et du vin. Les forêts couvrent près du tiers du territoire, qui présente de beaux pâturages, où l'on élève une grande quantité de bestiaux. On y exploite quelques mines de fer et l'or y fabrique des cotonnades, calicots, mousselines, batistes et bonneterie. Ce cercle se subdivise en trois districts.

VORCHEIM, ville de Bavière. V. FORCHHEIM.

VORDENBERG, bourg de l'empire d'Autriche, dans la Styrie, à 15 kilom. N.-O. de Leoben, cercle de Bruck; 3,000 hab. Riches mines de fer; nombreuses forges et usines à fer.

VORDRE s. f. (vor-dre). Bot. Nom du saule marceau, en Champagne.

VOREPE, bourg de France (Isère), canton de Voiron, arrond. et à 14 kilom. N. de Grenoble, sur la Roise; pop. aggl., 1,388 hab. — pop. tot., 2,769 hab. Carrières de molasse; tannerie, scieries à eau. Commerce de fil, de toile. Aux environs, ruines de l'ancien château des Dauphins.

VOREY, bourg de France (Haute-Loire), ch.-l. de canton, arrond. et à 20 kilom. N. du Puy, au confluent de l'Arzon et de la Loire; pop. aggl., 730 hab. — pop. tot., 2,310 hab. Commerce de bêtes à cornes et à laine; draperie et quincaillerie.

VORGANIUM ou **VORGIIUM**, ville de la Gaule romaine, dans la Lyonnaise IIIe, chez les Osismiens. C'est aujourd'hui CARHAIX. « Ptolémée nous apprend, dit d'Anville dans sa *Notice de la Gaule ancienne*, que le nom de la capitale des Osismii est *Vorganium*. Ce peuple occupait la partie occidentale de la Bretagne dans toute sa largeur. La position de leur capitale nous est indiquée par la table, où le nom est écrit *Vorgium*, par contraction, apparemment, de *Vorganium*. Cette position se rencontre sur une voie qui, traversant la Bretagne dans sa longueur depuis la capitale des Namnètes et passant à celle des Veneti, vient aboutir sur le bord de la mer, à un lieu dont le nom se lit Gesocribate dans la table, paraissant le même que *Bri-vates Portus*, aujourd'hui Brest. »

VORGE s. f. (vor-je). Bot. Nom vulgaire de l'ivraie.

VORRIER (Jean-Michel-Christian-Gustave), architecte allemand, né à Freudenbach, principauté d'Anspach, en 1778, mort à Munich en 1847. Après avoir fait de brillantes études littéraires à Erlangen et à Marbourg, il se livra spécialement à l'architecture et parcourut les grands centres européens, afin de se fortifier dans son art. Mais, poursuivant un but humanitaire, il faisait tendre ses observations, moins à trouver le style le plus favorable aux aspirations modernes, que les meilleurs procédés pour arriver à augmenter le bien-être des classes pauvres, au point de vue de l'habitation. Pour se mieux pénétrer de ces besoins, il occupa diverses fonctions dans la plupart des contrées qu'il visita. De 1806 à 1809, il fit partie de l'administration française des bâtiments publics. A cette dernière date, il vint à Munich, où il fut nommé inspecteur divisionnaire des bâtiments, puis directeur des constructions, enfin président de l'Ecole d'architecture. En Bavière comme en France, Vorrierr donna la mesure de son érudition profonde, de son bon goût et d'une connaissance rare des nécessités spéciales auxquelles devaient répondre les constructions qu'il faisait élever. Ses *Considérations sur l'organisation des travaux publics en Bavière* (1818) sont le résumé de ses théories et l'histoire des nombreuses entreprises qu'il a dirigées. Dans le même but, il créa plus tard, en 1822, la *Gazette de l'architecture et de l'embellissement du pays*, journal excellent, qui rendit de grands services. A la mort de Vorrierr, sa famille fit une collection de ses meilleurs dessins et projets. Cet album (1849, in-fol.) donne une haute idée du maître, qui fut non-seulement un architecte aussi habile que savant, mais encore un administrateur tout dévoué aux intérêts des masses.

VORIE s. f. (vo-ri). Entom. Genre d'insectes diptères, de la famille des athericères, tribu des muscides, formé aux dépens des tachines, et dont l'espèce type vit aux environs de Paris.

VORLY, village et commune de France (Cher), canton de Levat, arrond. et à 20 kilom. S. de Bourges, sur le canal du Berry; 550 hab. Aux environs, on voit les ruines imposantes du château de Boisvramé ou Boisvire-amié, qui fut habité par Agnès Sorel et Charles VII.

VORMARK, marche d'Allemagne. V. PRIEGNITZ.

WORMIEN adj. m. V. WORMIEN.

WORMS ou **WORMS**, île de la Russie d'Europe, dépendance du gouvernement d'Esthonia, à l'entrée du golfe de Finlande, entre le continent et l'île de Dago, par 59° de latit. N. et 20° 32' de longit. E. Elle a 13 kilom. de longueur sur 9 de largeur et renferme une

population de 1,100 hab., qui se livrent à la pêche et à l'agriculture.

VORONA, rivière de la Russie d'Europe. Elle prend sa source dans le gouvernement de Penza, coule dans la partie orientale du gouvernement de Tambov et sur la limite de celui de Voronège et se jette dans le Khoper, à Borisoglebsk, après un cours de 350 kilom., en grande partie navigable.

VORONÈJE ou **VORONÉJ**, ville de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouvernement de son nom, sur une hauteur escarpée et sur la rive droite de la Voronège, à 1,170 kilom. S.-E. de Saint-Petersbourg, 493 de Moscou, par 51° 39' 23" de latit. N. et 36° 51' 44" de long. E.; 41,000 hab. Archevêché; cour d'appel; séminaire, école de cadets et de fils d'employés civils, gymnase, bibliothèque. C'est une des plus anciennes villes de l'empire. Elle était très-importante sous Pierre le Grand, qui y avait fait construire un palais, des chantiers de construction et de vastes magasins destinés à recevoir tout ce qui était relatif à l'approvisionnement et à l'équipement d'une flotte. Mais tous ces bâtiments, ainsi que ceux de l'amirauté et plus de mille maisons particulières furent la proie de divers incendies, arrivés en 1672, 1703, 1748 et 1773. Il n'en reste qu'un seul magasin en briques, bâti sur une île et où l'on conserve un modèle de vaisseau d'une construction particulière, fait par Pierre le Grand lui-même. Malgré tant de désastres, Voronège est encore considérable. On y remarque les deux cathédrales, le palais archiepiscopal, l'hôtel du gouverneur et le séminaire, qui renferme une riche bibliothèque. Elle possède une manufacture considérable de draps, fondée par Pierre le Grand; des fabriques de canons et de boulets; des fabriques de poudres, de savon; des tanneries et des fonderies de suif. Il s'y fait un grand commerce avec les ports de la mer Noire, Orenbourg et la Sibérie. Le climat y est très-variables, et on y éprouve de grandes variations atmosphériques. N'importe, la vigne réussit on ne peut mieux dans les environs, mais les habitants ne la cultivent pas en grand. Cette ville est une des plus anciennes de la Russie; on la voit citée dans les chroniques dès l'an 1177. Elle dépendit d'abord de la principauté de Riazan. C'est vers Voronège que se fit la première invasion des Batou-khan en 1237. En 1590, sous le règne de Fédor Ivanovitch, les Cosaques de l'Ukraine se jetèrent sur cette ville et la saccagèrent. Elle fut pillée par les séditieux en 1613, sous leur chef Zaoutsky. Sous Fédor Alexiévitich en 1676, on reconstruisit les fortifications de Voronège.

VORONÈJE (GOVERNEMENT DE), division administrative de la Russie d'Europe, entre ceux de Tambov au N., d'Orel et de Koursk à l'O., de Kharkov au S. et le pays des Cosaques du Don à l'E. Il a 66,483 kilom. carrés, 450 sur 270, et 2,000,000 d'hab. Il est divisé en 13 districts : Voronège, Jemliansk, Zavonsk, Nijni-Devitsk, Bolrov, Ostrogorsk, Korotoyok, Broutche, Pavlovsk, Valouiki, Bohoutchar, Kharpersk et Sarabelsk. C'est un pays généralement uni et très-riche en blé, bois et pâturages, excepté au S., où s'étendent des steppes nus. C'est au bassin du Don qu'appartiennent toutes les eaux de ce gouvernement. Ce fleuve parcourt la contrée du N. au S. et y reçoit, à gauche, la Voronège et le Bitoung. L'Ardar et l'Oskol coulent dans la partie S., le Khoper dans la partie E. Les céréales et les bestiaux forment la principale richesse des habitants; on récolte beaucoup de lin et de chanvre. Les vergers abondent en excellents fruits de toute espèce, et l'on trouve des champs entiers semés de melons et de pastèques. On exploite du nitre dans quelques endroits et l'on recueille contre quelques collines crayeuses aux environs du Don. Les principales fabriques sont celles d'eau-de-vie de grain, de suif, de salpêtre, de savon, de cuirs, de bière, etc. Le gouvernement de Voronège est peu favorisé sous le rapport des voies de communication. La longue distance qui le sépare de Saint-Petersbourg est des plus fatigantes à franchir. Les routes y sont dans un état déplorable à partir de la chaussée de Riazan. C'est cependant un des principaux greniers d'abondance des ports de la mer d'Azov par sa position, et avec des voies bien entretenues, ce serait l'une des contrées les plus riches de la Russie; les disettes y sont inconnues et la vie facile. En juillet, les moissons y sont faites et rentrées. Les travaux des champs s'effectuent en quatre mois; le reste de l'année, le cultivateur n'a qu'à consommer tranquillement le fruit de son labeur. Les Kozars, les Petchenègues, les Polovtzi ont tour à tour occupé ce pays jusqu'à l'invasion des Tartares. Ceux-ci le dévastèrent horriblement, et deux de leurs hordes, celle des Nogais, à droite du Don, et celle de Crimée, à gauche, le possédèrent longtemps.

VORONIKIN ou **VORONIKHIN** (André-Nikolovitch), architecte russe, né en 1760, mort en 1814. Il était fils d'un serf du comte Alexandre Strogouof, et celui-ci ayant entendu parler du goût de Voronikine pour le dessin l'envoya, en 1777, à Moscou, où il reçut une éducation artistique des plus complètes sous la direction de Bazénof et de Kazakof, deux architectes éminents. Il suivit

ensuite dans ses voyages le fils de son seigneur, le comte Paul Strogouof, et, après avoir visité les provinces méridionales de la Russie, l'Allemagne et la Suisse, séjourna quelque temps à Paris, où il continua ses études architecturales. En 1790, il revint à Saint-Petersbourg et, par la protection du comte Strogouof, y fut aussitôt chargé de travaux importants. Mais l'œuvre à laquelle il doit principalement sa réputation est la construction de l'église de Notre-Dame-de-Kazan, qui est encore aujourd'hui l'un des plus beaux édifices de la capitale de la Russie. La première pierre en fut posée en 1801, par l'empereur Alexandre, et elle fut terminée complètement en 1811. Comme la façade principale de cette église s'étend en forme de colonnade semi-circulaire, on a accusé l'artiste d'avoir voulu copier l'église de Saint-Pierre à Rome; mais c'est là le seul point de ressemblance qui existe entre les deux édifices. Voronikine dirigea encore la construction d'un grand nombre de monuments publics et privés, entre autres, celle des jardins de Peterhof, des terrasses de Strelna, de plusieurs villas à Gatchin et à Pavlovsk, etc. Il était devenu, en 1800, professeur à l'Académie des beaux-arts de Saint-Petersbourg.

VORONTZOF, nom d'une illustre famille russe, dont les membres ont porté successivement les titres de comte et de prince, mais dont l'origine ne remonte guère au delà du milieu du xvi^e siècle, car elle ne doit pas être confondue avec la famille de boyards du même nom, célèbre en Russie au xve et au xvi^e siècle, et qui s'éteignit vers 1576. Le premier membre de la famille comtale fut Gavril Vorontzof, qui périt, en 1678, au siège de Tchigirin, dans la Petite-Russie.

VORONTZOF (Michel-Ilarionovitch, comte), homme d'Etat russe, petit-fils de Gavril Vorontzof né à Saint-Petersbourg en 1710, mort en 1767. Placé à l'âge de quinze ans comme page auprès de la grande-duchesse Elisabeth, il eut, quelques années plus tard, une part importante à l'élévation de cette princesse au trône de Russie. Elle le récompensa en le mariant à une de ses cousines, la comtesse Anna Skavronska, fille du frère de l'impératrice Catherine, puis elle le nomma, en 1744, vice-chancelier, lui confia la direction du ministère des affaires étrangères et obtint pour lui, de l'empereur Charles VII, le titre de comte de l'empire. Le comte Vorontzof se fit surtout connaître comme diplomate par le traité d'alliance qu'il conclut à Saint-Petersbourg le 25 juin 1745, entre la Russie et la Suède, et par celui qu'il conclut avec l'Autriche pour la défense de l'héritage de Marie-Thérèse. Ce fut lui également qui mena à bonne fin, en 1747, les négociations à la suite desquelles un corps russe de 37,000 hommes fut mis à la solde de l'Angleterre et marcha sur le Rhin. Vers la fin du règne d'Elisabeth, il fut à la tête du parti suédois, dont l'âme était le grand-duc Pierre. Sous ce dernier, il renversa Bestoujev, fut nommé grand chancelier à sa place et exerça une influence considérable à laquelle mit fin l'avènement de Catherine II, qu'il mécontenta par ses représentations qu'il lui fit lorsqu'elle voulut épouser Grégoire Orloff.

VORONTZOF (Alexandre, comte), diplomate russe, neveu du précédent, mort en 1805. Après avoir été, sous le règne de Catherine II, ambassadeur auprès de plusieurs cours de l'Europe et président du collège du commerce, il reçut en 1802, de l'empereur Alexandre, le titre de grand chancelier, la direction du ministère des affaires étrangères, et prit sa retraite deux ans plus tard.

VORONTZOF (Semen, comte), frère puîné du précédent. Il était ambassadeur de la Russie à Londres au moment de la Révolution française. Ce fut lui qui conclut, le 25 mars 1793, avec lord Grenville, le double traité qui prolongea pour six ans les relations commerciales entre l'Angleterre et la Russie, sur les stipulations du traité de commerce de 1766, si favorables à l'Angleterre, et qui établissait, en outre, entre les deux pays une alliance destinée à s'opposer aux progrès de la Révolution française. Sous Alexandre I^{er}, il prit part aussi aux négociations qui aboutirent à la formation de la troisième coalition par le traité de Saint-Petersbourg du 11 avril 1805. Après avoir rempli pendant vingt-deux ans (1784-1806) le poste d'ambassadeur à Londres, le comte Vorontzof obtint de son gouvernement l'autorisation de résider en simple particulier dans la capitale de l'Angleterre et y mourut en 1832, à l'âge de quatre-vingt-neuf ans. Les trois sœurs des deux précédents ont acquis également une certaine célébrité. L'aînée, Elisabeth-Romanovna Vorontzof, fut la maîtresse de Pierre III, avant que ce prince montât sur le trône; après sa mort, elle fut reléguée dans le voisinage de Moscou et épousa plus tard le sénateur Polianski. La seconde, Catherine-Romanovna Vorontzof, mariée au prince Daschkof, fut la confidente de Catherine II, forma, avec le comte Panin, le projet d'élever cette dernière sur le trône et eut une part importante à sa réussite. Elle choisit pour héritier de son immense fortune le fils de son cousin Ilarion Vorontzof, qui prit le nom de Vorontzof-Daschkof. Enfin, la troisième sœur, Maria-Romanovna Vorontzof, épousa le comte Boutourline et

fut célèbre par sa beauté et les grâces de son esprit.

VORONTZOF (Michel-Semenovitch, prince), diplomate et général russe, fils du prince Semen Vorontzof, né à Saint-Petersbourg en 1782, mort en 1856. Il suivit son père à Londres, fit ses études dans cette ville, entra à dix-neuf ans dans l'armée russe, fit les campagnes du Caucase, puis celles de 1812 et 1814 contre la France, fut mini-tre plénipotentiaire au congrès d'Aix-la-Chapelle en 1818 et devint, en 1823, gouverneur général de la Nouvelle-Russie et de la Bessarabie. Ce fut pendant le règne de Nicolas qu'il obtint ses plus grandes dignités, bien méritées, du reste. En juin 1826, il dirigea avec Ri-beaupierre les négociations d'Akiermann, et, après que Mentschikoff eut été blessé en 1828, il commanda le camp de siège de Varna. L'heureuse réussite de ses premières opérations militaires décida l'empereur à lui donner, en 1844, le commandement de la Caucase. Il prit d'assaut, le 18 juillet 1845, Dargo, la forteresse principale de Schamyl, et s'empara, en 1847, de Souti et, en 1848, de Gorgebil, pendant qu'il cherchait, par une politique conciliante, à gagner à la Russie les montagnards du Caucase. Il ne réussit pas cependant à triompher de la résistance de Schamyl et vit les difficultés de sa position encore accrues par la guerre avec la Turquie en 1853. Bien que retenu à Tiflis par une maladie, il fit chasser par ses lieutenants les Turcs d'Akaltsiche et les battit ensuite près de Bachkadyklor. Dans l'intervalle de ces luttes, il avait déployé le plus grand zèle pour l'administration de sa province. La Crimée, qui faisait partie de son gouvernement, lui est redevable de l'importance qu'elle a prise depuis. Etablissements militaires, voies de communication, industrie, agriculture, tout se développa sous lui avec une prodigieuse rapidité. Possesseur d'une immense fortune, il se fit élever à Aloupka une magnifique château et créa de vastes exploitations agricoles, où il s'appliqua surtout à la culture de la vigne; il réussit à acclimater les meilleurs plants de la France et de l'Espagne. La construction de S-Bastopol est en grande partie son ouvrage. Un quel, un boulevard et une rue de cette ville portent son nom. En mars 1854, l'état de sa santé le força à demander un congé de six mois, qu'il employa à faire un voyage aux eaux de Carlsbad et de Schlangensbad; mais il ne parvint pas à se rétablir et se vit obligé de prendre sa retraite en octobre de la même année. A l'occasion du couronnement de l'empereur Alexandre II, il fut promu au grade de feld-marschal. Il partit ensuite pour Odessa, avec le titre de gouverneur honoraire de cette ville, et il y mourut quelques semaines plus tard.

VORONTZOF (Semen - Michailovitch, prince), diplomate et général russe contemporain, fils du précédent. Il entra au service en 1847, comme capitaine d'état-major dans la garde, se distingua dans les combats du Caucase, fut promu, en 1849, colonel commandant du régiment de chasseurs portant le nom de son père et devint major général en 1852. Il résida une partie de l'année suivante en Angleterre, probablement en vue d'une mission secrète, et reçut, en 1854, le commandement d'une brigade de réserve de la garde du corps. — Un parent des précédents, le comte Ivan Vorontzof-Daschkof, né en 1791, mort en 1854, fit, de 1824 à 1828, ambassadeur de Russie à Munich, et passa ensuite, en la même qualité, à Turin, où il résida jusqu'en 1832. Rappelé alors à Saint-Petersbourg et nommé membre du conseil de l'empire, il représenta à diverses reprises le comte de Nesselrode comme ministre de l'extérieur et reçut plus tard le titre de grand maître des cérémonies. Il laissa la réputation d'un homme d'une haute instruction et d'un protecteur éclairé des beaux-arts.

VORORT s. m. (vo-ror). Conseil gouvernemental de la Confédération suisse : *Une décision du VORORT*.

VOROSMARTY (Michel), poète hongrois. V. VERGESMARTY.

VORST ou **VORSTIUS** (Ælius-Everard), médecin hollandais, né à Ruremonde en 1565, mort en 1624. Il étudia la médecine aux universités de Leyde, de Heidelberg, de Cologne et de Padoue, et, de retour dans sa patrie, obtint en 1598, à Leyde, une chaire de médecine, qu'il échangea, en 1609, contre une chaire de botanique, avec la place de directeur du jardin des plantes de l'Académie de la même ville. Il n'a laissé que quelques opuscules, tels qu'une *Lettre à Gorzius* et les *Uraisons funèbres de Lecluse et de P. Pauw*.

VORST (Adolphe), médecin hollandais, fils du précédent, né à Delft en 1597, mort en 1663. Il avait beaucoup de goût pour la théologie; mais, pour satisfaire au vœu de son père, il étudia la médecine, visita l'Angleterre, la France et l'Italie, et alla se faire recevoir docteur à Padoue en 1622. Il revint en Hollande, avec l'ambassadeur de la république vénitienne près les états généraux, et obtint, grâce à la recommandation de ce diplomate, le titre de médecin du prince d'Orange; à la mort de son père, il lui succéda dans sa chaire, ainsi que dans la direc-

tion du jardin botanique. Outre divers opuscules et une édition, encore aujourd'hui fort estimée, des *Aphorismes* d'Hippocrate (Leyde, 1628, in-16), on a de lui : *Calculus plantarum horti academici Lugduno-Batavi* (Leyde, 1636-1649, in-24) et *Oratio funebris Cl. Salmasii* (Leyde, 1652, in-4°), traduit en français par un anonyme (Leyde, 1663).

VORST (Conrad), en latin *Vorstius*, célèbre théologien allemand, né à Cologne en 1569, mort en 1622. Son père embrassa en secret la foi protestante, avec sa femme et ses dix enfants. Conrad fit ses études à l'université de Dusseldorf, puis à Cologne en 1586. Toutefois, il ne put pas prendre ses grades, d'abord parce qu'il ne voulut pas adhérer aux décisions du concile de Trente, et ensuite parce que son père n'était pas assez riche pour l'envoyer à une université protestante. Plus tard, cependant, Conrad trouva les moyens de se rendre à Herborn, où il se livra avec ardeur à l'étude de la théologie, sous la direction du fameux Piscator. Reçu, en 1594, docteur en théologie à Heidelberg, il visita, l'année suivante, plusieurs universités de la Suisse et prit une grande part aux controverses religieuses qui les agitaient à cette époque. Il fit à Genève des cours qui obtinrent un tel succès, qu'on lui offrit la chaire de théologie de l'université de cette ville; mais il la refusa pour devenir professeur au séminaire protestant de Steinfurt, et il acquit rapidement une grande réputation. Vers 1598, ses envieux l'ayant accusé d'avoir adhéré aux doctrines de Socin, Vorst dut aller se justifier de cette accusation devant la Faculté de Heidelberg. Malgré le grand talent qu'il déploya, il ne dissipa que pour un temps les préventions qui pèsent sur lui. Il allait être attaqué de nouveau. En 1610, il accepta la chaire de théologie de Leyde, vacante par la mort d'Arminius; mais sa nomination alarma les calvinistes de Leyde et même tous les réformés de la Hollande, qui, non contents de protester avec violence, sollicitèrent l'intervention de Jacques I^{er}, roi d'Angleterre, et des universités étrangères.

L'ouvrage de Vorst, sur lequel se basaient ses accusateurs, était un recueil de dissertations qu'il avait publiées en 1610 à Steinfurt, sous ce titre : *De Deo, seu disputationes decem de natura et attributis Dei*. Ce livre fut l'objet des attaques les plus violentes. Après l'avoir lu, le roi Jacques fit la déclaration d'hérésie, le fit brûler publiquement et engagea les états de Hollande à ne pas tolérer sur leur territoire la présence d'un hérétique tel que Vorst. Les états ordonnèrent d'ouvrir une enquête, et, comme la situation devenait plus tendue de jour en jour, Vorst se décida à quitter la Hollande et à attendre dans un autre pays la décision définitive. Le roi d'Angleterre écrivit contre lui, à la même époque, un traité dans lequel il déclarait que le bûcher était un supplice trop doux pour le coupable et engageait tous les protestants orthodoxes à se liguier contre l'hérésie d'Arminius. Ce ne fut qu'en 1619 que le synode de Dordrecht mit un terme à cette grande querelle : Vorst, déclaré indigne d'occuper la chaire à laquelle il avait été nommé, fut exilé pour toujours de la Hollande. Pendant deux ans, il se vit obligé de se cacher, ainsi que sa famille, et vit plusieurs fois sa vie menacée par des gens qui croyaient faire œuvre pie en le tuant. Enfin, le duc de Holstein lui offrit, à lui et aux débris de la secte d'Arminius, un asile dans ses États et leur assigna une certaine étendue de terrain, où ils bâtirent la ville de Friedrichstadt. Vorst arriva dans le Holstein pendant l'été de 1622, mais il fut presque aussitôt atteint d'une maladie qui l'emporta.

C'était un homme pieux et zélé. Rien ne prouve qu'il eût adopté les opinions d'Arminius avant son arrivée à Leyde, et Bayle remarque, avec beaucoup de justesse, que les persécutions exercées contre lui pour des doctrines qu'il n'avait point encore adoptées contribuèrent à le convertir à l'arminianisme. Homme de beaucoup d'érudition et d'une grande indépendance d'esprit, il écrivit un grand nombre d'ouvrages, qui ont presque tous pour objet la polémique religieuse et qui sont dirigés soit contre les doctrines de l'Eglise de Rome, soit contre les adversaires qu'il comptait parmi les protestants. On en trouvera la liste complète dans le *Dictionnaire historique* de Bayle et dans l'*Allgemeines Gelehrten-Lexicon* de Jöcher.

VORST (Guillaume-Henri), théologien allemand, fils du précédent, mort vers 1660. Après avoir partagé l'exil de son père, il revint en Hollande et fut élu pasteur de la commune des remontrants de Leyde. On a de lui : *Constitutiones de fundamentis legis R. Mosis P. Maimon latine reddita* (Amsterdam, 1638, in-4°); *Disceptatio de verbo vel sermone Dei, cujus creberrima fit mentio apud paraphrasistas chaldæos*, etc. (Amsterdam, 1643, in-4°); *Chronologia sacra profana a mundi conditu ad annum 5362, vel Christi 1592* (Leyde, 1644, in-4°); *Capitula R. Eliezer*, etc. (Leyde, 1644, in-4°).

VORST ou **VORSTIUS** (Jean), philologue allemand, né dans les Dithmarses en 1623, mort en 1676. Après avoir pris, en 1644, ses grades à l'université de Wittemberg, il devint successivement inspecteur de l'école de Rostock, recteur de celle de Flensburg (1653), puis du collège de Berlin (1660) et

bibliothécaire de l'électeur de Brandebourg. Il résigna ces dernières fonctions à la suite des violentes querelles que lui avaient attirées avec les théologiens luthériens les opinions indépendantes qu'il professait sur le dogme de la cène. Nous citerons, parmi ses écrits : *Philologia sacra seu de hebraïsmis Novi Testamenti* (Leyde, 1658); *De latinitate falso suspecta deque latinæ linguæ cum germanica conventientia* (Berlin, 1665, in-8°); *De latinitate merito suspecta deque vitis sermonis latini, quæ vulgo fere non animadvertitur* (Berlin, 1669, in-8°); *De latinitate selecta et vulgo fere neglecta* (Berlin, 1718, in-8°); *Veterum poetarum latinorum poemata* (Leipzig, 1675); *Veterum poetarum graecorum poemata* (Frankfort, 1692, in-8°), etc.

VORSTERMAN (Lucas), peintre et graveur flamand, né à Anvers vers 1578, mort en 1640. Il étudia d'abord la peinture sous la direction de Rubens; mais, d'après les conseils de ce maître, il se voua bientôt exclusivement à la gravure, dans laquelle il acquit un talent remarquable. Après avoir travaillé longtemps dans sa patrie, il se rendit, en 1624, en Angleterre, où, pendant dix ans, il exécuta un grand nombre de planches pour Charles II et les principaux seigneurs de sa cour. On estime surtout celles qu'il a gravées d'après les artistes flamands, telles que la *Déposition de croix* d'après Van Dyck, les *Sept péchés capitaux* d'après Adrien Brauwer, l'*Adoration des rois* d'après Rubens, etc. Il a aussi gravé un grand nombre de portraits d'après Van Dyck.

VORTEX s. m. (vor-tékss — mot lat. qui signif. *tourbillon*). Anat. Disposition de certains organes en cercles concentriques.

— Méd. Syn. d'hélicogone, section du genre hélice.

— Helminth. Genre de vers, du groupe des turbellariés.

VORTICELLE s. f. (vor-ti-sè-le — dimin. du lat. *vortex*, tourbillon). Infus. Genre type de la famille des vorticelliens, comprenant plusieurs espèces, qui vivent dans les eaux douces ou marines, et dans les infusions animales ou végétales : *La forme du corps des VORTICELLES est très-mobilité et variable*. (E. Baudement.) Les *VORTICELLES* ramifient indéfiniment leurs bouquets d'artifice sur la surface des tissus respiratoires aquatiques. (Raspail.) || On trouve aussi ce mot employé au masculin.

— Encycl. Les *vorticelles*, rangées autrefois parmi les infusoires, mais réunies aujourd'hui aux rotateurs, sont caractérisées par un corps presque pédonculé, contractile, se fixant spontanément; il présente, d'une manière plus ou moins distincte, trois divisions principales, qu'on a regardées comme une tête, un thorax et un abdomen; il n'offre d'appendices bien apparents qu'aux deux extrémités; les appendices antérieurs, en forme de cils, sont réunis en faisceaux et produisent l'effet d'une roue, quand ils sont en mouvement; les appendices postérieurs sont simples et terminaux. La *vorticelle* muguet, espèce type du genre, a la tête campanulée et un pédoncule qui se tortille; on la trouve dans les eaux douces et salées. La *vorticelle* rotateur, classée plus tard parmi les urceolaires, est devenue le type du genre rotateur. Il y a encore d'autres espèces, assez mal déterminées.

VORTICELLE s. m. (vor-ti-sèl-li-de — de *vorticelle*, et du gr. *eidōs*, aspect). Infus. Genre d'infusoires, formé aux dépens des vorticelles, et comprenant des espèces qui vivent dans la mer.

VORTICELLIEN, **IENNE** adj. (vor-ti-sèl-li-ain, i-ène — rad. *vorticelle*). Infus. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre vorticelle. || On dit aussi **VORTICELLAIRE**, **VORTICELLE**, **ÈRE** et **VORTICELLIN**, **INE**.

— s. m. pl. Famille d'infusoires, qui a pour type le genre vorticelle.

VORTICIALE s. f. (vor-ti-si-a-le — du lat. *vortex*, tourbillon). For. Syn. de **POLYSTROMELLE**.

VORTICIN, **INE** adj. (vor-ti-sain, i-ne — rad. *vortex*). Helminth. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre vortex.

— s. m. pl. Groupe d'helminthes, de l'ordre des turbellariés, ayant pour type le genre vortex.

VORTICULE s. m. (vor-ti-ku-le — dimin. du lat. *vortex*, tourbillon). Philos. Petit tourbillon.

VORTIGERN, *penteyrn* ou roi des tribus de la Grande-Bretagne, élu après le départ des légions romaines sous Honorius (445). Il invoqua le secours des Saxons pour repousser les Pictes et les Écossais et leur donna la province de Kent. Ces dangereux auxiliaires ne tardèrent pas à s'unir aux Pictes pour envahir le territoire des Bretons, et leur chef Hengist fit, pendant sept ans, une guerre acharnée à Vortigern. Vaincu, il eut recours à la trahison et fit égorger dans un festin tous les chefs bretons, à l'exception de Vortigern, qui ne recouvra la liberté qu'en cédant de nouvelles provinces. Ses compatriotes le crurent d'intelligence avec le chef saxon, lui donnèrent pour successeur Ambrosius Aurelianus, général d'origine romaine, mais né en Bretagne, et l'assiégèrent dans son châ-

teau de Cambri, dans l'incendie duquel il périt (485).

VOS adj. poss. (vo). Pluriel du mot **VOTRE**. V. ce mot.

VOS (Martin de), peintre flamand, né à Anvers en 1519, mort en 1604. Il alla perfectionner ses talents en Italie, mérita l'amitié du Tintoret, qui l'aidera de ses conseils et l'employa aux paysages de ses tableaux. Plusieurs portraits qu'il fit pour les Médicis étendirent sa réputation dans toute l'Italie; mais la perspective d'une fortune brillante ne put vaincre son désir de retourner à Anvers (1559), où l'Académie de peinture le reçut dans son sein. Parmi ses ouvrages les plus remarquables, on cite les *Noces de Cana*, *Saint Thomas l'incrédule*, *Saint Paul piqué par une vipère dans l'île de Mytilène*. Ce dernier tableau est au Louvre. La peinture de Vos a en général un aspect laiteux; mais plusieurs de ses tableaux ont une chaleur de coloris qui rappelle l'école vénitienne.

VOS (Cornille de), peintre flamand, né à Hulst vers 1585, mort en 1651. Il fut l'élève de David Remeus et se lia d'une étroite amitié avec Snyder et avec Van Dyck. Il a imité à la fois la manière de ce dernier et celle de Rubens, et s'est surtout fait connaître comme peintre de portraits. Il exécuta aussi quelques tableaux religieux, parmi lesquels on cite : *Saint Norbert recueillant les vases sacrés* (1630); *Adoration des mages*, toile qui se trouve, comme la précédente, au musée d'Anvers; le *Christ descendu de la croix*, triptyque dans la cathédrale de cette ville, etc. On trouve, en outre, des œuvres de ce peintre aux musées de Vienne, de Berlin et de Madrid.

VOS (Paul de), peintre flamand, frère du précédent, né à Hulst vers 1590, mort vers 1654. Il travailla sous la direction de Remeus et de Snyder, et excella surtout dans les sujets de chasse. Sa vie est peu connue; on sait seulement que la plupart de ses tableaux lui furent commandés par le roi d'Espagne. On cite parmi les plus remarquables : *Taureau poursuivi par des chiens*, *Levier blanc*, *Combat de chats*, toile qui se trouve, ainsi que les deux précédentes, au musée de Madrid; *Cheval dévoré par des loups*, au musée de Caen, etc.

VOS (Simon de), peintre flamand, né à Anvers en 1603, mort en 1676. Il n'était pas de la même famille que les précédents, mais il fut l'élève de Cornille de Vos et il doit surtout sa réputation à ce que des critiques modernes lui ont attribué plusieurs des œuvres de ce dernier. On ne connaît guère de toiles qui soient portées sous son nom dans les catalogues des musées de sa patrie et de l'étranger; on croit cependant qu'il est l'auteur d'une *Résurrection du Christ* que l'on voit au musée de Lille.

VOS (Jean), poète hollandais, né à Amsterdam, mort en 1667. Il exerçait l'état de vitrier et manquait de toute instruction littéraire lorsqu'il résolut d'écrire pour le théâtre. Plein d'imagination et de verve, mais dépourvu de goût et de style, il composa des tragédies dans lesquelles il s'affranchissait de toutes les règles et qui eurent néanmoins du succès. La vogue qu'il avait acquise lui valut d'être nommé un des directeurs du théâtre d'Amsterdam. Vos s'attacha à éloigner, par toutes sortes de vexations et d'intrigues, les auteurs dramatiques qui lui portaient ombrage et qui lui étaient supérieurs par le talent, notamment Vondel. Cette conduite mesquine et inspirée par une basse envie lui attira beaucoup d'ennemis. Parmi ses œuvres, nous citerons : *Aron et Titus* (1641), *Médée* et une farce intitulée *Oene*, dans laquelle il reproduisit les mœurs de la populace. Ses poésies ont été publiées à Amsterdam (1726, 2 vol. in-4°).

VOSAKAN ou **VOSAKAN** s. m. (vo-za-kan). Bot. Nom vulgaire de l'hélianthe multicolore.

VOSGES, en latin *Vogesus mons*, en allemand *Vogesen* et *Wasgau*, chaîne de montagnes de l'Europe occidentale, s'étendant entre la région orientale de la France et la province bavaroise du Palatinat. Les Vosges se développent du S.-O. au N.-E., sur une étendue de 250 kilom., depuis la source de la Moselle jusqu'à celle de la Lauter; l'extrémité septentrionale de la chaîne se continue au-delà des frontières françaises sous le nom de *Hardt* et va projeter ses derniers contre-forts jusqu'aux environs de Mayence; elle constituait avec le Rhin la première ligne stratégique à l'E. de la France. La chaîne vosgienne forme un remarquable pendant à la chaîne parallèle de la forêt Noire, qui s'élève de l'autre côté du Rhin, entre le pays de Bade et le royaume de Wurtemberg. Composée des mêmes roches et soulevée à la même époque géologique, elle commence et finit à peu près aux mêmes latitudes; comme la chaîne allemande, elle offre sur ses pentes de magnifiques forêts de sapins, tandis que les points culminants des deux chaînes sont simplement gazonnés; enfin comme la forêt Noire, les Vosges dressent d'un côté, à l'E., leurs escarpements rapides au-dessus des campagnes si fertiles qu'arrose le Rhin, tandis que de l'autre côté elles s'abaissent graduellement pour former un plateau accidenté de nombreuses chaînes de collines. Ces deux systèmes de montagnes présentent une

telle analogie qu'on a pu les considérer comme les contre-forts extérieurs d'une chaîne aujourd'hui disparue qui, après avoir rempli toute la longueur de la vallée rhénane, se serait d'abord effondrée dans le sens de la longueur et que les érosions du fleuve auraient ensuite presque détruite entièrement, en laissant comme témoins les deux chaînes parallèles de l'Alsace et de Bade. La chaîne des Vosges commence en France, immédiatement au N. de la dépression de Belfort, qui donne passage à un canal, à une route et à une voie de fer et sert de grand chemin aux armées ennemies en temps d'invasion. Des son origine la chaîne atteint une grande élévation et forme le Bœrenkopf (tête d'ours) haut de 1,005 mètres, puis le ballon de Servance et le ballon d'Alsace, auquel s'unissent au S.-E., un chaînon qui se relie au Jura; et à l'O., les monts Faucilles faisant partie de la grande ligne dorsale européenne. Au N. de ce groupe de montagnes, formé de masses granitiques autour desquelles se sont déposées des assises du grès vosgien, la chaîne se redresse encore au Bœlchenberg et au ballon de Guebwiller, le géant des Vosges (1,426 mèt.); puis elle se maintient à une hauteur moyenne de 900 mètres en élevant ses cimes à 1,319 mètres, au Rothenbach; 1,366 mètres, au Hohneck. Cette dernière montagne est une des principales des Vosges; c'est dans les vallons environnants que jaillissent les sources de la Meurthe, de la Vologne et de la Moselle, et que se trouvent les lacs charmants de Gérardmer, de Longemer et de Retourneirer. Au delà du Hohneck, la chaîne s'affaisse un peu; cependant elle offre encore des sommets élevés, tels que le Champ-de-Feu (1,095 mèt.), le Grand-Donon (1,113 mèt.), le Dronecy (1,024 mèt.); tous ces sommets sont situés, comme le ballon de Guebwiller à une certaine distance à l'E. de l'axe de l'arc central. Au-dessus de Servance, les Vosges, composées uniquement de cr. beaux grès rose auquel on a donné le nom de la chaîne, ont à peine le caractère d'une arête de montagnes et forment une large dépression (428 mètres), où passe la grande route de Paris à Strasbourg. Au N. de cette dépression les Vosges ne se relèvent que faiblement et atteignent à peine la hauteur de 500 mètres. Elles ne sont plus que le rebord accidenté et pittoresquement raviné du plateau de la Lorraine. Cependant dans le Palatinat, quelques parties de la chaîne vosgienne, qui porte dans cette contrée le nom de Hardt, quelques reliefs dépassent cette limite, entre autres le mont Tonnerre, qui s'élève à 780 mètres au-dessus du niveau de la mer. Mais là comme en France la chaîne présente les mêmes caractères géologiques et botaniques. Cette importante chaîne donne naissance à un grand nombre de cours d'eau; de son versant oriental descendent la Thur, la Teicht, la Bruche, la Lipvette, la Mossig, la Zorn, la Moder, les deux Zintzel, le Surbach, la Lauter, la Queich, l'Elbe et le Saig, tributaires du Rhin. De son versant occidental descendent la Meurthe, la Sarre, l'Elbach, tributaire de la Moselle, et la Lautern affluent de la Nahe. Les montagnes des Vosges, qui ont donné leur nom à un département français, renferment de grandes richesses minérales dont les plus importantes sont des mines de fer, d'argent, de cuivre et de plomb; des carrières de marbre, de porphyre, du schiste, du gypse et de nombreuses pétrifications de végétaux.

Vosges avant l'histoire (LES), par M. Félix Voulot (Mulhouse, 1872, gr. in-4°, avec pl.). Dans ce remarquable et curieux ouvrage, fruit de longs travaux et de patientes investigations, l'auteur s'est attaché à étudier les traditions, les institutions, les usages, les idiomes, les armes, les ustensiles, les habitations, les cultes, enfin les types de race des habitants primitifs des Vosges. Ce livre comprend deux parties. Dans la première, M. Voulot a donné près de cent dessins; exécutés par lui d'après nature, avec des descriptions explicatives, destinées à les compléter. Dans la seconde, il a exposé les déductions tirées de ses recherches, et a émis l'opinion que des peuples préhistoriques avaient longtemps séjourné dans les Vosges. Le résultat de fouilles opérées par lui dans un grand nombre de lieux divers lui a révélé l'existence d'ustensiles et d'instruments appartenant à l'âge de la pierre polie, et il a émis l'hypothèse que les Pélasges avaient habité les Vosges, où ils avaient laissé les traces de leur présence dans de nombreux et curieux monuments. Parmi les parties les plus intéressantes de cet ouvrage nous citerons celles qui ont trait au celt, et à l'ascia, considérés comme symboles dans l'antiquité; à la légende du Kar, à l'origine de quelques enceintes antiques des Vosges, aux fouilles pratiquées au mont Odile; enfin la partie qui traite des langues, des hiéroglyphes et des cultes préhistoriques vosgiens. Quelques-unes des hypothèses émises par M. Voulot semblent contestables; mais le savant et ingénieux auteur des *Vosges avant l'histoire* a avoué de la meilleure grâce du monde qu'il ne les présentait que comme des hypothèses et qu'il ne leur attribuait qu'une valeur toute provisoire, prêt à les sacrifier dès qu'on saura les remplacer avec avantage. ■

VOSGES (DÉPARTEMENT DES), division administrative de la région orientale de la France, formée en 1790 de la partie méridionale de la province de Lorraine et tirant son nom de la chaîne de montagnes qui occupe sa superficie. Ce département confine au N. aux départements de la Meuse et de Meurthe-et-Moselle; à l'E., à l'Alsace-Lorraine; au S., aux départements de la Haute-Marne et de la Haute-Saône; et enfin à l'O. à celui de la Haute-Marne. Sa plus grande longueur de l'E. à l'O. est de 132 kilom. et sa plus grande largeur d'environ 66 kilom.; son périmètre est évalué à 544 kilom. Superficie, 607,996 hectares, dont 256,533 en terres labourables; 85,176 en prairies naturelles; 5,022 en vignes; 2,167 en autres cultures arborescentes; 29,558 en pâturages, landes et bruyères; 229,540 en bois, forêts, étangs, chemins, cours d'eau, etc. Au point de vue administratif, ce département est divisé en cinq arrondissements: Epinal, chef-lieu; Mirecourt, Neufchâteau, Remiremont, Saint-Dié; il comprend, d'après le recensement de 1872, 30 cantons, 531 communes et 392,988 hab. Un nouveau canton, celui de Provenchère a été créé en 1873 et la loi du 31 mars 1873 a rattaché à ce département la commune de Raon-sur-Plaine, rattachée à la France par la convention du 31 mars 1873. Il forme le diocèse de Saint-Dié, suffragant de Besançon; il ressortit à la cour d'appel de Nancy, à l'académie de Nancy, à la neuvième conservation des forêts.

Le département des Vosges présente un pays élevé, presque entièrement montagneux, appuyé à l'E. au faite de la chaîne des Vosges, qui le traverse au N.-E.; sillonné au S. et de l'E. à l'O. par une chaîne secondaire qui porte le nom de monts Faucilles, et qui sert de trait d'union entre les Vosges et le plateau de Langres, séparant ainsi de ce côté le bassin du Rhin de celui du Rhône. A un point de vue général, ce département peut se diviser en deux régions, celle de la montagne et celle de la plaine. La première, qui comprend la partie orientale du département, est couverte, dit l'auteur de la *Géographie des Vosges*, de montagnes élevées, abruptes, de massifs boisés et séparés entre eux par des gorges étroites, bordées de rochers à pic, et par des vallées profondes et irrégulières, dont le fond est occupé par des torrents aux eaux rapides, et qui revêtent les aspects les plus variés. Sur les versants et dans les bas-fonds s'étendent souvent des pâturages tout parsemés de pierres grises. Le sol de cette région se compose de terres ingrates et sablonneuses qui ne produisent qu'à force de soins et dont les prairies font la principale richesse. La région de la plaine, qui occupe la partie occidentale du département, offre des plateaux peu élevés, des vallées assez étendues, très-couvertes, presque plates, et quelques coteaux dont les vignes produisent d'assez bons vins. Elle présente un sol calcaire plus ou moins mélangé d'argile, lequel produit assez abondamment toutes les denrées nécessaires à la vie. Les points culminants des Vosges sont: le Hohneck (1,366 mèt.); le Rotbach (1,319 mèt.); le ballon d'Alsace ou de Groumagny (1,250 mèt.); le Brevoir (1,231 mèt.); le Grand-Ventron (1,209 mèt.); le Drumont (1,208 mèt.); le Rossberg (1,196 mèt.); le ballon de Servance (1,189 mèt.); les plinches des Belles-Filles (1,150 mèt.); le Mulchen (1,128 mèt.); le Champ-de-Feu (1,095 mèt.), et le Borenkopf (1,005 mèt.). Les montagnes des Vosges donnent naissance à un grand nombre de rivières qui arrosent et fécondent le département; les plus importantes sont: la Moselle et ses affluents, la Vierge, le Durbion, le Modon, la Vologne et la Sarre; la Meurthe, la Saône, la Meuse, la Saulx, le Vair et la Vraine. On y trouve de nombreux étangs et plusieurs lacs, parmi lesquels ceux de Gérardmer, de Longemer, de Retournemer, de Blancheimer, du Carbeau, etc. La région des lacs du Cumberland en Angleterre jouit, comme pittoresque, d'une grande réputation; la région des lacs des Vosges mériterait au moins de l'égalité. Cette région, qui comprend les lacs de Retournemer, de Longemer et de Gérardmer et les vallées environnantes, offre plusieurs belles cascades qui bondissent encadrées entre des rochers sourcilieux et des arbres séculaires. Le département possède de nombreuses et célèbres sources minérales; nous citerons celles de Plombières, Contrexéville, Saint-Vallier, Bussang et Saint-Dié. Dans ce département, le sous-sol appartient en grande partie au terrain triasique et au grès vosgien; seuls, les arrondissements de Saint-Dié et de Remiremont appartiennent au terrain agalysien; le granit s'y montre à nu. Comme richesses minérales les Vosges renferment des mines de plomb argentifère, de zinc, de manganèse et de cuivre, des mines de fer, des dépôts de houille et de terre à faïence, des carrières de marbre, de pierre à bâtir, de pierre à chaux, de porphyre, serpentine, granit, gneiss, grès blanc et bigarré, etc.

Les montagnes des Vosges, couvertes de neige une partie de l'année, ont une grande influence sur la température du département, dont les différentes parties sont plus ou moins froides, sèches ou humides, selon qu'elles sont plus rapprochées ou plus éloignées des sommets des montagnes. En général, le climat y est plutôt humide que sec. La

xv.

neige y dure, année commune, environ cinq semaines. Les limites extrêmes du thermomètre sont de — 18° à + 30° centigrades. Les vents dominants sont ceux du N.-N.-E., pendant les mois de juin, juillet et août, du S.-O., pendant les mois de septembre, octobre et novembre. Le département des Vosges, depuis quelques années, est en progrès au point de vue agricole; le sol n'y est par lui-même que d'une médiocre fertilité, mais l'irrigation y a produit des résultats merveilleux, dont aucun autre département peut-être ne présente d'exemple. On peut dire, écrit à ce sujet M. de Lavergne, que la meilleure économie rurale de ces montagnes consiste à avoir la moitié en bois et l'autre moitié en prairies. Les Vosges sont le département le plus boisé de France; les forêts y occupent un tiers de la superficie ou 219,009 hectares. Dans la partie montagneuse, le sapin, le hêtre et l'épicéa dominent; dans la plaine c'est le hêtre, le chêne, le charme, l'érable et le bouleau. Le produit des forêts domaniales est évalué à 2,625,000 fr., et celui des forêts communales à 3,660,000 fr. Le pin, le sapin et l'épicéa sont une des richesses de l'agriculture vosgienne. On les abat à l'âge d'environ cent ans et on les débite en planches qui de la Saône d'abord, le Rhône ensuite transportent jusqu'à la Méditerranée. Le sapin de Lorraine est très-estimé pour la menuiserie et la charpente. La culture arable tend à se restreindre chaque jour davantage. Le blé, le seigle, le sarrasin, l'orge, la pomme de terre sont les principales cultures. On y fait venir, en outre, du houblon, du tabac, de la gentiane, de l'angelique, et beaucoup de fruits. On y cultive en grand le merisier pour la fabrication du kirsch, le lin, le chanvre et les graines oléagineuses. Les vignes y donnent annuellement 200,000 hectolitres d'assez bons vins. La plaine des Charmes est renommée pour sa fertilité. Le terrain y est difficile à travailler, en raison de sa grande ténacité. Les terres légères des environs d'Epinal doivent au voisinage de cette ville d'être estimées à une grande valeur. Du côté de l'est la nature accidentée du sol laisse peu de place à la culture arable, à peine un quart ou un cinquième du sol. On utilise les eaux pour l'irrigation par une disposition en terrasses, avec planches bombées, qui est très-ingénieuse. Pour compléter ce travail et le rendre parfait, il n'y aurait qu'à drainer pour faire écouler les eaux et à donner, de temps en temps, quelques fumures. Les animaux domestiques y sont nombreux, comme dans tous les pays de pâturages. Les chevaux y sont petits, mais assez bien conformés, sobres, robustes et pleins de vigueur; les bêtes à cornes, de petite espèce; les vaches fournissent du lait qui sert à fabriquer d'excellents fromages dans les régions montagneuses. Les porcs y sont aussi en grand nombre et on y trouve beaucoup de chèvres, de volailles et de nombreux essaims d'abeilles. On compte 65,000 chevaux, juments ou poulains; 150,000 animaux de l'espèce bovine; 100,000 de l'espèce ovine; 95,000 de l'espèce porcine; 25,000 de l'espèce caprine.

Aux environs de Gérardmer on fabrique des fromages connus sous le nom de *vachetins* ou fromages de Géromé, par corruption du nom de Gérardmer. Chaque vache donne en moyenne par an 200 kilogrammes de ces fromages pressés et crus, disposés en pains de 2 à 5 kilogrammes. Le lait des vaches de Gérardmer est assez riche, mais peu abondant. Les fromages sont vendus quinze à vingt jours après leur fabrication. On fait peu d'élevés; quelques veaux seulement sont vendus à l'âge de trois à quatre mois pour les boucheries de Nancy ou de l'Alsace.

Les loisirs forcés de l'hiver sont utilisés par la population agricole à diverses industries annexes de l'agriculture, telles que la fabrication du kirsch au Val-d'Ajol et aux environs de Plombières; la fabrication des dentelles à Nancy; la papeterie à Ducloux, Arches et Archette; la coutellerie à Bruyères, Neufchâteau, Plombières; la métallurgie à Framont, Bazouilles, Rebaucourt, Sionne, Villouxel; la quincaillerie à Fontenay-le-Château, Saint-Dié, Plombières; la filature et le tissage du coton et du lin à Bruyères, Rambervillers, Neufchâteau, Saulxure; la poterie à Bulgnéville; les instruments de musique à Mirecourt, Saulxure; la verrerie, la boissellerie, la fabrication des sabots, des couvertures de laine, etc.

L'industrie cotonnière est la plus importante du département des Vosges. On y compte près de 400,000 broches et 15,000 métiers. On y trouve aussi des filatures de laine, plusieurs fabriques d'images à Epinal, des verreries, féculeries, scieries hydrauliques, fabriques de dentelles, broderies, distilleries, huileries, tanneries; ateliers de grosse serrurerie, chaudronnerie, plomberie; fabriques de papiers peints, amidon, vermicelle, etc.

Ces diverses industries trouvent aujourd'hui un écoulement facile de leurs produits par de nombreuses voies ferrées livrées à la circulation et auxquelles viennent s'ajouter d'autres actuellement en cours d'exécution.

Le commerce a principalement pour objet l'exportation du blé, fécules, pommes de terre, bestiaux, chevaux, planches, bois de construction, tuiles, briques, verres, faïence,

couverts en fer battu, ouvrages en fer poli, fromages dits de Géromé, œufs, beurre, etc. Les articles d'importation sont surtout les vins, eaux-de-vie, huiles, houille, cotons, fils, etc.

Vosges (PLACE DES), ancienne place Royale, située au Marais, à Paris, entre la rue Saint-Antoine et la rue des Vosges. Elle fut commencée en 1604, par ordre de Henri IV, sur une partie de l'emplacement occupé jadis par l'hôtel des Tournelles, qui servait alors de marché aux chevaux. Henri IV fit construire à ses frais tout le côté qui borde la rue Saint-Antoine et le pavillon qui fait face à la rue de Birague. Les trois autres côtés, distribués par portions égales de terrain, furent cédés à des particuliers moyennant un écu d'or de cens, à la charge par eux de bâtir sur un plan symétrique et de n'élever que des habitations en tout semblables d'aspect extérieur à celles que le roi avait fait bâtir. Elle reçut en 1605 la dénomination de place Royale et fut terminée en 1612. Cette place se compose d'un terrain carré d'une superficie de 12,834 mètres, environné de constructions symétriques en brique et pierre de taille, divisées en trente-cinq pavillons à balcons, fenêtres hautes, mansardes et toits d'ardoises. Tout autour de la place et sous ces constructions court une galerie cintrée à piliers solides. Cette galerie, du côté de la place, est décorée d'un ordre toscan, sans entablement ni corniches. Deux pavillons principaux y donnent accès, l'un ouvre sur la rue de Birague, l'autre du côté opposé; ces pavillons, qui se font face, sont beaucoup plus importants que les autres. Le passage est ménagé au-dessous par une voûte assez haute et à arcade triple, une pour les voitures, deux pour les piétons. Ces pavillons sont décorés de pilastres d'ordre dorique, couronnés d'un entablement composé, au-dessus duquel s'élèvent deux étages surmontés d'un grand comble.

La place des Vosges proprement dite se composait autrefois d'un carré placé au centre, planté d'arbres, fermé par une grille, autour de laquelle une chaussée pavée de 40 pieds de largeur servait de voie publique. Cette grille fut posée sous Louis XIV, en 1655, et elle coûta 35,000 livres. C'est au milieu de l'enceinte plantée d'arbres que Richelieu, le 27 septembre 1639, fit élever la statue équestre de Louis XIII, renversée à l'époque de la Révolution et à laquelle a fait place depuis celle qu'on voit aujourd'hui.

L'ancienne statue offrait à peu près le caractère de l'actuelle. Louis XIII, en Romain, en chlamyde, casque en tête, une main sur les reins, étendait l'autre en signe de commandement. Sauf le casque, l'œuvre actuelle, on le voit, reproduit à peu près l'œuvre ancienne. La figure, de Biard fils, était d'ailleurs médiocre. Seul, le cheval, œuvre de Ricciardi, avait de la valeur.

Le premier grand souvenir historique qui se rattache à cette place, c'est le carrousel qu'y donna la reine Marie de Médicis en 1612 (deux ans après l'assassinat de Henri IV) pour célébrer la double alliance de la France et de l'Espagne.

Sous le terrible ministère de Richelieu et malgré l'édit contre les duellistes, la place Royale devint le rendez-vous à la mode pour les rencontres de ce genre. Le 12 mai 1627, à deux heures de l'après-midi, le comte de Montmorency-Bouteville et le comte de Deschappelles s'y battirent en duel avec Bussy d'Amboise et le marquis de Beuvron. Bussy fut tué roide par Deschappelles, qui s'enfuit ainsi que Bouteville; mais Richelieu les fit poursuivre; atteints aux environs de Nancy, ils furent ramenés à Paris, condamnés à mort et exécutés en place de Grève, malgré les protestations de la noblesse. Quelque temps après eut lieu un autre duel, non moins célèbre, entre le duc de Guise et Coligny. Le premier était petit-fils du Balafre, le second petit-fils de l'amiral. Monsieur d'Guise en mettant flamberge au vent, c'est aujourd'hui que nous allons régler les vieilles querelles de nos deux maisons. Et il le tua.

La place Royale devint bientôt le quartier à la mode. Les habitations qui la bordent furent le séjour de tout ce que Paris avait de plus grand en noblesse ou en illustration. Les Rohan, les d'Aligre, les Rotrou, les Guéméné y logeaient; le numéro 21 actuel, depuis habité par Victor Hugo, qui ne le quitta que pour l'exil, était la demeure de la célèbre Marion Delorme. Tout le xv^e siècle a défilé place Royale, véritable faubourg Saint-Germain de l'époque: Corneille, Condé, Marion, saint Vincent de Paul, Molière, Turenne, Mme de Longueville, de Thou, Cinq-Mars, Richelieu! A l'époque de la Révolution, elle était encore habitée par le duc de Richelieu (le cardinal s'y était fixé, après avoir fait don au roi du Palais-Royal), M. d'Ormesson, le prince de Talmon, le marquis de Tessé, l'évêque de Verdun, le marquis de Nicolaï, le comte de Chabot, le comte de Chabannes, etc.

A la Révolution commencent les vicissitudes de la place et peu à peu son abandon. Un arrêté de la Commune, du 19 août 1792, ordonna que la place Royale prendrait l'avenir le nom de place des Fédérés. Le 4 juillet 1793, elle reçut le nouveau nom de place de l'Indivisibilité. Enfin, un article du 17 ven-

tôse an VII, appliqué par le ministre de l'intérieur le 26 fructidor an VIII, déclara que le nom du département qui, au 20 germinal, aurait payé la plus forte partie de ses contributions serait donné à la principale place de Paris; le département des Vosges l'ayant emporté sur tous les autres, comme n'ayant pas d'arrière, la place Royale devient la place des Vosges.

A la rentrée des Bourbons, un arrêté préfectoral du 27 avril 1814 lui rendit son nom primitif. Une ordonnance du 14 février 1816 ordonna, en outre, le rétablissement de la statue à la place centrale, occupée depuis 1792 par une fontaine. La statue nouvelle, d'une médiocre valeur, fut érigée sous le règne de Charles X. Le roi est l'œuvre de Cortot, le cheval celle de Dupaty. Le piédestal est, comme la statue, en marbre blanc. Louis XIII en costume antique, une main étendue, mais la tête nue, domine la place. La révolution de 1848 débaptisa la place Royale, qui prit de nouveau le nom de place des Vosges; l'Empire (1852) lui rendit son premier nom, qui a disparu encore une fois après la révolution du 4 septembre 1870. La place des Vosges, abandonnée par le beau monde, est fréquentée aujourd'hui surtout par les bonnes d'enfants. On y remarque de belles avenues d'arbres, des bassins et des massifs de fleurs.

VOSGIEN, IENNE s. et adj. (vo-sji-ain, i-è-ne). Gogr. Habitant des Vosges; qui appartient aux Vosges ou à ses habitants: *Les Vosgiens*. *Les monts vosgiens*. *La population vosgienne*. *Patois vosgien*.

VOSGITE s. f. (vo-sji-te — rad. *Vosges*). Miner. Syn. de LABRADORITE.

VOSKRESENSK, ville de la Russie d'Europe, dans le gouvernement et à 46 kilom. N.-O. de Moscou, sur l'Istra; 1,800 hab. Fabrication de poteries. Grande foire annuelle. C'était à l'origine un pauvre village, que le patriarche Nikon acheta pour le couvent de la Nouvelle-Jérusalem qu'il y bâtit en 1636, sur le plan de l'église du Saint-Sépulchre de Jérusalem.

VOSNE, village et commune de France (Côte-d'Or), cant. de Nuits, arrond. et à 19 kilom. de Beaune, sur la côte de Nuits; 540 hab. On y récolte d'excellents vins rouges. A part les premières cuvées, qui appartiennent à la première classe des vins de Bourgogne, les autres viennent en seconde classe. La vigne a été cultivée dans ce pays dès la plus haute antiquité. Au moyen âge, les vignobles de Vosne étaient en pleine production, puisque nous voyons, en 630, le duc de Bourgogne Amalgaire faire don à l'abbaye de Beze des fonds de vignes qu'il y possédait, donation qui fut confirmée en 650 par Clotaire. En 1246, Ponce de Blaisy donna ses vignes de Vosne au prieur du lieu; Simon de Vergy légua à l'église de Saint-Denis, dont il était chanoine, ses vignes situées près des précédentes, à Vosne. C'est sur le territoire de Vosne que l'on trouve les Mal-Consorts, anciens pâis couverts de ronces et de broussailles qui ne furent convertis en vignobles que vers 1610; la Grand'Rue, les Varioilles, cantons très-concidérables, qui offrent nécessairement quelques variations dans leurs produits, en raison de leur étendue et de leur exposition. C'est sur ce même territoire que se rencontrent les crus dont la Bourgogne se glorifie; là est la Tâche, la Romanée-Conti, les Richebours, etc.

VOSS (Jean-Henri), critique et poète allemand, né à Sommersdorf (Mecklenbourg) le 20 février 1751, mort à Heidelberg le 30 mars 1826. Il fut élevé à l'école de Neu-Brandebourg par les soins d'amis généreux et montra de bonne heure de grandes dispositions pour l'étude de la littérature grecque et pour celle de la poésie allemande. Encore sur les bancs de l'école, il traduisit en vers allemands plusieurs poètes de l'antiquité. La misère de ses parents ayant interrompu le cours de ses études, il entra, vers 1769, comme professeur particulier, chez un gentilhomme des environs de Penzlin. Il s'y lia avec un vieux ministre protestant fort lettré, auquel il dut de connaître Shakespeare. Quelques poésies qu'il publia dans l'*Almanach des Muses* attirèrent l'attention de ce dernier, qui lui fit obtenir l'entrée gratuite à l'université de Göttingue et lui procura, en outre, des leçons. Voss, pouvant dès lors se livrer à son goût pour l'étude, s'adonna tout entier à la philologie, qui l'attirait tout particulièrement. Il suivait les cours du savant Heyne au séminaire philologique et faisait partie de la Société des amis de Göttingue, destinée à faire connaître la poésie nationale. Ce fut là la cause de sa brouille avec Heyne, qui, trouvant l'étude de la poésie incompatible avec celle de la philologie, finit par lui refuser l'entrée de son séminaire. Voss accepta, sans trop se plaindre, cet arrêt un peu sévère et, s'étant lié avec Klopstock et Claudius, succéda en 1774 à Boie dans la direction de l'*Almanach des Muses*, dont il changea le titre en celui d'*Anthologie*. En 1775, il abandonna Göttingue pour se fixer d'abord à Hambourg, puis à Wandsbeck, où il se maria avec la sœur de Boie. Enfin, il se rendit dans le Hanovre, où il fut nommé recteur du collège d'Osterndorf. Il entreprit alors sa traduction

en vers de l'*Odyssée*, dont il fit paraître divers fragments dans des recueils périodiques, outre des commentaires sur l'*Ile d'Ortygie* et sur l'*Océan des anciens*. La traduction complète parut en 1781. Cependant, comme sa santé déclina par suite de la rigueur du climat, Frédéric de Stolberg, son ami, lui fit obtenir au collège d'Eutin, dans le duché d'Oldenbourg, une place équivalente à celle qu'il occupait à Otterndorf. De 1781 à 1785, il traduisit, pour se délasser, la version française des *Mille et une nuits* en allemand. Pendant le long séjour qu'il fit à Eutin, il publia successivement une traduction de l'*Hymne à Cérès* (1797), que venait de découvrir Ruhner, puis une traduction allemande des *Géorgiques* de Virgile (1789-1800) et les deux traductions de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* réunies (1793, 4 vol.). En 1795, Voss, qui n'avait jamais abandonné son goût pour la poésie, publia une délicieuse pastorale, *Louise*, divisée en trois chants et qui a servi plus tard d'inspiration au grand Goethe pour son *Bermann et Dorothea*. Elle a été traduite en français par Griffet de La Baume (Paris, an IX, in-12). Il composa ensuite des *Idylles*, qui ont été publiées avec ses poésies complètes en 1802 et en 1825. Voss répondit, en outre, aux attaques que Heyne avait dirigées contre lui dans plusieurs notes de son Virgile par une brochure *Sur le style et sur l'interprétation de Virgile* (1791); et, dans ses *Lettres mythologiques* (Koenigsberg, 1794, 2 vol.; Stuttgart, 1827, 3 vol., 2^e édit., revue et augmentée), il combattit vivement les doctrines que son ancien maître émettait sur la mythologie antique dans son *Manuel mythologique*.

Il continuait en même temps ses travaux critiques sur l'antiquité, parmi lesquels nous citerons ses commentaires sur les *Eglogues* de Virgile (1797) et sur les *Métamorphoses* d'Ovide (1799), ainsi qu'un examen complet de l'œuvre de Virgile (1799). En 1802, sentant sa santé s'affaiblir, il résigna les fonctions qu'il occupait à Eutin et vint habiter Lénau, où il vécut dans le calme le plus parfait à l'aide d'une pension de 600 thalers que lui servait le duc de Holstein. Il accepta, en 1805, une chaire à Heidelberg. Il s'y remit à ses traductions d'auteurs anciens, parmi lesquelles il faut mentionner encore celles d'Hésiode et des *Argonautiques* d'Orphée (1806), d'Horace (1806, 2 vol.), de Théocrite, Bion et Moschus (1808), de Théocrite (1810), d'Aristophane (1821, 3 vol.), des *Phénomènes* et des *Signes* d'Aratus (1824) et de Propertius (1830). « Un grand service, dit M. Philartès Chasles, a été rendu à l'Allemagne par les traductions de Voss; il l'a familiarisée avec le monde antique par la représentation fidèle du style et du génie des anciens. Dans ses traductions se reflètent, reproduits comme dans un miroir fidèle, la forme métrique, les détails les plus minutieux d'expression et d'idée, les inversions et jusqu'aux moindres traits de l'auteur ancien. C'est un calque. En lisant Voss, on s'étonne de la facilité avec laquelle il répète l'empreinte exacte de la poésie grecque et latine. Voss est le poète qui a donné à l'hexamètre le plus d'harmonie et de précision. Ce rythme, moins monotone que notre alexandrin, devient sous la plume de Voss une véritable richesse que l'on ne saurait trop envier aux Allemands. »

Voss était fermement attaché à la religion protestante. Aussi il n'avait pu voir sans indignation la conversion de son ami Stolberg au catholicisme; plusieurs autres conversions qui eurent lieu à la même époque l'alarmèrent, et, pour s'opposer au nouveau courant religieux qui semblait vouloir s'introduire en Allemagne, il écrivit, en 1819, un article, imprimé dans le *Sophronion* sous ce titre : *Comment Frédéric de Stolberg est devenu illibéral*, et un pamphlet intitulé : *Confirmation des coupables menées de Stolberg*. Il y attaqua son ancien ami avec une telle violence, que l'on a été jusqu'à prétendre que le chagrin qu'en éprouva Stolberg abrégé ses jours.

La même année (1819), Creuzer publia sa *Symbolique*, qui était destinée en partie à développer les doctrines de Heyne. Voss n'avait pas oublié son ancienne polémique avec ce dernier, et il était peu disposé à laisser échapper l'occasion de la recommencer. Il se mit à l'œuvre aussitôt et écrivit son *Anti-Symbolique* (Stuttgart, 1824-1826, 2 vol.), où il s'attachait à réfuter toutes les opinions de Heyne sur l'antiquité mythologique. Mais il ne sut pas s'abstenir de personnalités contre son adversaire, et, de tous côtés, on blâma la violence de son langage. Creuzer ne fit aucune réponse, mais Wolfgang Meuzel publia, sous ce titre : *Voss et la Symbolique* (Stuttgart, 1825), une brochure spirituelle et mordante qui flagellait vivement la critique intolérante. À quelque temps de là, Voss mourut subitement d'une attaque d'apoplexie.

Outre les ouvrages que nous avons mentionnés au cours de cette notice, on a encore de Voss : *Dissertations sur la géographie ancienne*, publiées en 1790 dans la *Musée allemand* et en 1804 dans la *Gazette littéraire d'Iena*; *Lettres critiques sur Gatz et Hamler* (Mannheim, 1809); les *Œuvres dramatiques* de Shakespeare (Leipzig et Stuttgart, 1818-1829, 9 vol.), traduites par Voss en collaboration avec deux de ses fils, Henri et Abraham; *Œuvres critiques*, suivies de *Dissertations géographiques* (Stuttgart, 1829, 2 vol.); *Lettres*

de Jean-Henri Voss, avec supplément explicatif (Halberstadt, 1829-1833, 3 vol.); *Remarques et gloses sur les Grecs et les Romains* (Leipzig, 1838). Le recueil des œuvres poétiques de Voss, qui avait été publié pour la première fois à Hambourg (1785-1795, 2 vol.), a été plusieurs fois augmenté et réédité par l'auteur lui-même, en dernier lieu un an avant sa mort (Koenigsberg, 1825, 4 vol.). Il en a été publié encore une autre édition à Leipzig en 1835.

VOSS (Henri), littérateur allemand, fils aîné du précédent, né à Otterndorf en 1779, mort en 1822. Il fit ses études philologiques à Halle sous la direction de Wolf et fut nommé en 1804 professeur au gymnase de Weimar, où Goethe et Schiller l'accueillirent avec une grande bienveillance et l'admirent dans leur société habituelle. En 1806, il suivit à Heidelberg, comme professeur de philologie, son père, qu'il aida dans ses traductions d'Aristophane et de Shakespeare. Dans ses dernières années, il s'attacha, avec un respect et une affection qui tenaient de la passion, à Jean-Paul Richter, qui le destinait à être l'éditeur de ses œuvres posthumes. Mais le jeune savant précéda son vieil ami dans la tombe. Sa traduction d'Eschyle, qui fut en partie terminée par son père, ne parut qu'après la mort de ce dernier (Heidelberg, 1826). Ses *Lettres* (Heidelberg, 1833-1838), parmi lesquelles on remarque surtout sa *Correspondance avec Jean-Paul* et ses *Communications sur Goethe et Schiller*, prouvent qu'il possédait toutes les qualités du fils et de l'ami, du professeur et de l'écritain. L'éditeur de ces lettres fut son frère, Abraham Voss. Celui-ci, né à Eutin en 1785, mort en 1847, devint en 1810 professeur au gymnase de Rudolstadt, habita ensuite plusieurs années à Heidelberg, où il aida aussi son père dans ses travaux littéraires, et obtint en 1821 une chaire au gymnase de Kreuznach. On a de lui un ouvrage posthume, intitulé : *Les Femmes poètes de l'Allemagne* (Düsseldorf, 1843).

VOSS (Jules DE), littérateur allemand, né à Brandebourg en 1768, mort en 1832. Il suivit pendant quelques années la carrière militaire et y renouça plus tard pour se consacrer à la littérature. Il écrivit beaucoup pour le théâtre, mais ses pièces sont en général assez médiocres, et leur seul mérite, c'est de retracer assez fidèlement les mœurs de la société berlinoise dans les premières années de ce siècle. On a de lui : *Comédies* (1807-1813); *Petits romans* (1810 et années suiv., 11 vol.); *Vingt-cinq pièces de théâtre* (1822); *Nouvelles comédies* (1823, 2 vol.); *Tragédies* (1823).

VOSSBERG (François-Antoine), numismate et archéologue polonais, né dans le grand-duché de Posen en 1800. Pendant la guerre contre la France en 1815, il servit, comme volontaire, dans l'artillerie prussienne, entra ensuite dans l'administration des finances et devint en 1828 conseiller de chancellerie à Berlin. Il est membre d'un grand nombre de sociétés savantes de l'Allemagne et de la Société archéologique de Saint-Petersbourg. Il s'est surtout occupé de recherches relatives à la numismatique et à la sphragistique des provinces et des villes qui appartenaient d'abord aux chevaliers teutoniques et passèrent ensuite sous la domination de la Pologne. Les travaux qu'il a publiés sur ces matières peuvent être considérés comme entièrement originaux, car ils reposent sur des documents extraits de sources inexplorées jusqu'à ce jour. Outre un grand nombre de mémoires insérés dans les *Feuilles pour la numismatique, la sphragistique et l'héraldique* de Kschini, on a de lui : *Histoire des monnaies et des sceaux des grandes villes de Prusse à l'époque de l'ordre Teutonique* (Berlin, 1841, in-4°); *Histoire des monnaies et des sceaux de la Prusse à l'époque de l'ordre Teutonique* (Berlin, 1843, in-4°, avec 20 planches); *Histoire des monnaies de la ville d'Elbing* (Berlin, 1844, in-8°); *Histoire des monnaies de la ville de Thorn* (Berlin, 1845, in-8°); les *Etendards de l'ordre Teutonique et de ses alliés* (Berlin, 1849, in-8°); *Histoire des monnaies de la ville de Dantzic* (Berlin, 1852, in-4°); *Collection de sceaux et de cachets du moyen âge polonais, lithuaniens, silésiens, poméraniens* (Berlin, 1824, in-4°, avec 25 pl.); *Armorial des villes du grand-duché de Posen* (Berlin, 1866, in-4°, avec 145 gravures).

VOSSÉ s. m. (vo-se). Mamm. Espèce de blaireau de Madagascar.

VOSSIE s. f. (vo-si) — de Voss, savant allem.). Bot. Genre de plantes, de la famille des graminées, tribu des rotbéliées, dont l'espèce type croît dans les eaux douces du Bengale.

VOSSIUS (Gérard), théologien et érudit hollandais, né vers le milieu du xvi^e siècle, mort en 1609. Sa vie est peu connue, et on l'a souvent confondu avec Gérard-Jean, dont la biographie suit. On sait seulement qu'il passa plusieurs années en Italie et qu'il explora les bibliothèques, où il recueillit des copies et des extraits des ouvrages de plusieurs Pères de l'Eglise. On a de lui : *Rhetoricæ artis methodus per quæstiones* (Louvain, 1571, in-8°); *Commentaire sur le songe de Scipion* (Rome, 1575, in-8°); quelques discours de saint Jean Chrysostome, texte grec et traduction latine en regard (Rome, 1580, 3 vol., in-4°); *Gesta et monumenta Gregorii papæ IX*

cum scholiis (Rome, 1586); la première édition des œuvres de saint Ephrem (Rome, 1589-1598, 3 vol. in-fol.).

VOSSIUS (Gérard-Jean), célèbre littérateur, érudit, philologue hollandais, né près de Heidelberg en 1577, mort en 1649. Son père, originaire de Ruremonde, était ministre d'une église réformée dans le Palatinat, lorsque, ayant refusé d'adopter la doctrine de Luther sur l'eucharistie, il fut expulsé par l'électeur et se vit obligé de revenir en Hollande, où il mourut en 1584. Vossius, demeuré orphelin à l'âge de sept ans, fut élevé à Dordrecht, suivit plus tard les cours de l'université de Leyde et, en 1600, fut nommé directeur du collège de Dordrecht. Appelé quinze ans plus tard à la direction du collège théologique de Leyde, il perdit ce dernier emploi au bout de quatre ans, pour avoir fait une sorte d'apologie des remontrances dans son *Histoire du pélagianisme* (1618), qui fut mieux accueillie en Angleterre et valut à son auteur les bienfaits de Charles I^{er}. Vossius essaya cependant de calmer ses adversaires, les gomaristes, par quelques rétractations, et reçut, en 1633, à l'Académie d'Amsterdam une chaire d'histoire, qu'il conserva jusqu'à sa mort. Vossius s'était marié deux fois, et de ses deux femmes il avait eu dix enfants, qui étaient tous admirablement doués, à tel point que Grocius disait du père qu'il contribuait à l'ornement du siècle par sa race autant que par ses livres, et qu'on ne savait s'il était plus habile écrivain qu'heureux père : *Scriberetne accuratius, an gigneret felicius*. Cinq de ses fils se firent connaître par des travaux littéraires; mais un seul, Isaac, lui survécut (v. les articles suivants). Nous citerons, parmi les ouvrages de Vossius : *Commentarii rhetorici sive institutionum oratoriarum libri VI* (Leyde, 1606, in-4°); *Rhetorica contracta* (Leyde, 1606, in-8°); *Theses theologicæ et historicæ de variis doctrinæ christianæ capitibus* (Leyde, 1615, in-4°); *Historia de controversiis quas Pelagius ejusque reliqui moverunt libri VII* (Leyde, 1618, in-4°); *De rhetoricæ natura atque constitutione* (Leyde, 1622, in-8°); *Ars historica* (Leyde, 1623); *De historicis græcis libri IV* (Leyde, 1624, in-4°); *De historicis latinis libri III* (Leyde, 1627, in-4°); *Aristarchus sive de arte grammatica* (Amsterdam, 1635, in-12); *De cognitione sui* (Leyde, 1640, in-12); *De theologia gentili et physiologia christiana* (Amsterdam, 1641, 2 vol. in-4°); *De artis poeticæ natura et constitutione* (Amsterdam, 1647, in-4°); *Poeticarum institutionum libri III* (Amsterdam, 1647, in-4°); *Etymologicon lingvæ latinæ* (Amsterdam, 1665, in-fol.); *Epistolæ* (Londres, 1690). Le recueil complet des œuvres de Vossius a été publié à Amsterdam (1695-1701, 6 vol. in-fol.).

VOSSIUS (François), poète hollandais, fils du précédent, mort à la Haye en 1646, où il exerçait depuis seize ans la profession d'avocat. On a de lui : *Carmen de victoria navali duci M. H. Trompiti parta* (Amsterdam, 1640, in-fol.), poème où il célèbre une victoire de l'amiral Tromp.

VOSSIUS (Matthieu), historien hollandais, frère du précédent, mort en 1646. Il s'adonna à l'étude des annales de sa patrie et fut nommé historiographe des états de Hollande et bibliothécaire d'Amsterdam. On a de lui des *Annales Hollandiæ Zelandiæque*, qui furent terminées par son frère Isaac (Amsterdam, 1645-1646, 4 part. in-4°; 1680, in-4°).

VOSSIUS (Denis), frère des deux précédents, né en 1612, mort en 1633. Des l'âge le plus tendre, il montra de telles dispositions pour l'étude, qu'à quatorze ans il s'était rendu familières les langues grecque et hébraïque et connaissait la plupart des idiomes de l'Orient et des langues modernes. Sa réputation de savoir était si bien établie, qu'en 1632 on lui offrit une chaire à l'université de Dorpat. Mais il la refusa pour conserver son indépendance et se préparait à visiter la Suède, lorsqu'il mourut subitement. On a de lui : *Panegyricus ad Fred. Heuricum, Aragonensem principem* (Amsterdam, 1633, in-4°); *Concliator sive de conventu loco-rum sanctæ Scripturæ* (Amsterdam, 1633, in-4°), traduit de l'espagnol de Manassés ben-Israel; *Belgarum atque gentium annales* (Leyde, 1633, in-fol.), traduit du hollandais, d'Evert de Reid, et de *idolatria* (1641), d'après l'hébreu, de Maimonide. Il avait aussi écrit sur les *Commentaires de César* des remarques qui ont été insérées dans une édition de cet ouvrage (1697, in-fol.). — Un quatrième frère, Gérard VOSSIUS, né en 1620, mort en 1640, publia une édition annotée de *Velleius Paterculus* (Amsterdam, 1639, in-12).

VOSSIUS (Isaac), littérateur et érudit hollandais, frère des précédents, né à Leyde en 1618, mort en 1689. Dès l'âge de vingt et un ans, il publia une édition du *Periple de Scylax*, avec une version latine et des notes, refusa la chaire d'histoire laissée vacante par la mort de son père, fut attiré en Suède par la reine Christine, qui le nomma bibliothécaire et maître de littérature grecque. Les accusations calomnieuses de Saumaise, et peut-être des infidélités pécuniaires dans des achats de livres, le firent disgracier. En 1670, il alla se fixer en Angleterre, où il reçut un accueil honorable de Charles II, qui le nomma chanoine de Windsor. Louis XIV lui fit aussi

parvenir quelques gratifications par Colbert. Ses principaux ouvrages sont : *De vera mundi ætate* (La Haye, 1659, in-4°), écrit où il soutient la supputation établie par la version des Septante; *De septuaginta interpretibus eorumque translatione et chronologia* (La Haye, 1661, in-4°); *De lucis natura* (Amsterdam, 1662, in-4°); *De motu marium et ventorum* (La Haye, 1663, in-4°); *De Nili et aliorum fluminum origine* (La Haye, 1666), ouvrage où il explique fort judicieusement, et contrairement aux idées de son temps, la crue du Nil par les pluies de l'Éthiopie; *De poematum cantu et virtutibus rhythmi* (Oxford, 1673, in-8°), l'une de ses productions les plus originales, dans laquelle il réproche toute versification qui n'est pas fondée sur la prosodie musicale; *De sibyllinis aliisque oraculis* (Oxford, 1679, in-8°); *Observationum ad Pontopontum Metam ap. vulgata* (Londres, 1686, in-4°). Vossius a, en outre, publié des éditions estimées de Justin (Leyde, 1640), de Pomponius Mela (La Haye, 1658) et de Catulle (Londres, 1684).

VOSTITZA, l'*Ægium* des anciens, ville de la Grèce moderne, dans la nomarchie d'Achaïe, ch.-l. du dème de son nom, à 35 kilom. E. de Patras, sur le golfe de Lépatie; 4,000 hab. Port de commerce, évêché. L'antique *Ægium*, mentionnée par Homère, était une des douze cités de la ligue achéenne. C'est là qu'Agamemnon réunit les chefs grecs avant la guerre de Troie. Sous la domination de Rome, l'assemblée des Achéens se tint à *Ægium*; mais les colonies romaines de Patrus et de Corinthe enlevèrent à cette ville son ancienne importance. Elle prit le nom de Vostitza pendant la période byzantine. Les Turcs s'en emparèrent en 1453. La ville moderne, détruite par un tremblement de terre en 1819, a été reconstruite sur un plan plus large et plus commode. Elle s'élève entre deux petits promontoires, sur un plateau coupé à pic, à la hauteur de 15 mètres au-dessus d'une plage étroite qui la sépare de la mer. Sur ce terrain coulent plusieurs sources abondantes, dont la principale s'échappe d'un mur antique, à l'ombre d'un platane gigantesque qui compte plusieurs siècles d'existence. Pres du rivage s'étendent des magasins et quelques maisons modernes. Une rue escarpée conduit du port à la ville. De l'antique *Ægium* il ne reste que quelques débris des anciens murs, sur le contour duquel domine le port, quelques soubassements d'un temple et un souterrain près d'une des églises modernes.

VOSTOUNI, nom arabe de la moyenne Égypte.

VOSTRE (Simon), libraire français, mort après 1520. On manque de renseignements sur sa vie. On sait seulement, d'après les frontispices des livres édités par lui, qu'il habitait à Paris, rue Neuve-Notre-Dame, à l'enseigne *Saint Jehan l'évangéliste*. Il prend même, en quelques endroits, le titre de libraire de l'Université de Paris. Bien que son commerce s'étendît à différentes sortes d'ouvrages, c'est surtout par ses heures qu'il est demeuré célèbre. « Nous devons à son goût éclairé, dit M. J.-Ch. Brunet, les charmantes bordures en arabesques qui décorent toutes ses heures et les jolies petites figures qu'offrent ces mêmes bordures. » De 1486 à 1520, Simon Vostre publia environ quatre-vingt-dix éditions d'heures; mais on n'a pu établir s'il en fut autre chose que l'éditeur, car, dans presque toutes ses éditions, on trouve imprimée pour Simon Vostre et jamais imprimée par. Très-souvent même le nom de l'imprimeur est porté sur le titre. Simon Vostre mourut probablement vers 1522, car, cette année-là, Nicole Vostre (sa veuve ou sa fille?) lui succéda dans la même rue et à la même enseigne. On connaît deux éditions d'heures publiées par Nicole Vostre.

VOTANT, ANTE adj. (vo-tan, an-te — rad. voter). Qui vote, qui a le droit de voter : *Les membres votants. Les électeurs votants. L'assemblée votante.*

— Substantif. Personne qui vote ou qui a le droit de voter : *Un votant. Calculer le nombre des votants. Les votantes s'assemblèrent pour élire l'abbesse.*

VOTATION s. f. (vo-ta-si-on — rad. voter). Action de voter : *Mode de votation.*

VOTE s. m. (vo-te — du lat. *votum*, promesse faite aux dieux; souhait, désir, qui est aussi le type du français *vœux*). Suffrage, voix, vœu énoncé par chacune des personnes appelées à donner leur avis; décision prise par la voie des suffrages : *Donner son vote. Recueillir les votes. Annuler un vote. Le président doit empêcher que le vote de la Chambre ne soit surpris.* (Dupin.) *Partout où l'opinion publique intervient parla parole et le vote, la société cesse d'être un troupeau sous le bâton du pasteur.* (De Rémusat.) *Celui qui achète un vote ne fait pas un marché moins honteux que celui qui le vend.* (E. de Gir.)

— *Vote acquis*, *Vote définitif*, sur lequel il n'est plus permis de revenir.

— Hist. *Vote par ordre*, Manière de voter pratiquée dans les états généraux, lorsque les représentants des différents ordres se séparaient en trois chambres, dont chacune avait son vote indépendant des deux autres. *Vote par tête*, Autre manière de voter qui avait lieu quand tous les ordres se formaient

en une assemblée unique et décidaient à la majorité des voix. Il *Double vote*. Sous la Restauration, Droit qu'avaient les électeurs les plus haut imposés de voter deux fois dans la même élection, dans le collège départemental exclusivement ouvert à ces privilèges.

— **Encycl.** Nous ne nous occuperons pas ici de toutes les questions politiques qui se rattachent à celle du *vote* et que nous avons traitées aux mots *ÉLECTION* et *SUFFRAGE*; nous n'insisterons que sur le *vote* parlementaire. On vote dans nos assemblées par assis et levé, par appel nominal, par *vote* secret. Le premier de ces modes est le plus usité dans les assemblées. Le président, après la discussion, prévient les membres qu'il va procéder au *vote* par assis et levé : ceux qui sont d'avis d'adopter la mesure proposée se lèvent ou simplement lèvent la main, ceux des membres qui croient devoir voter contre n'ont qu'à rester assis. Le bureau, d'un rapide coup d'œil, apprécie le nombre de ceux qui approuvent et le compare à ceux qui rejettent la loi. Lorsqu'un seul des membres du bureau pense qu'il y a doute, on procède à une seconde épreuve. Lorsque celle-ci enfin ne fait pas naître l'évidence absolue, la Chambre, sur l'initiative du président, procède au *vote* d'une autre façon. Ajoutons que ce mode, le plus simple et le plus rapide de tous, ne peut être employé que lorsqu'il s'agit de projets de loi peu importants ou qui, par leur nature même, ne peuvent amener qu'une minorité restreinte d'opposants. On comprend, en effet, qu'il soit de la sorte impossible d'arriver à des résultats rigoureusement exacts. Le *vote* par appel nominal est aujourd'hui surtout employé en Angleterre. Ajoutons cependant qu'il a été fort en usage en France; c'est de lui qu'on se servit lors du jugement de Louis XVI. Le *vote* secret se fait par bulletins et par bandes de diverses couleurs : deux urnes sont préparées; l'une est destinée à recevoir les bulletins blancs favorables au projet, l'autre recueille les bulletins bleus qui repoussent la motion proposée. Ce mécanisme est tellement simple et si connu aujourd'hui qu'il nous semble inutile d'insister plus longuement.

En Angleterre et aux États-Unis, les assemblées délibérantes votent souvent par division; tel est le mot consacré. Au moment de voter, les membres de ces assemblées qui sont pour la négative quittent leur siège et vont se placer dans une galerie, ou corridor, ou toute autre pièce différente de celle des séances, et une fois les votants pour et les votants contre séparés les uns des autres, on compte leurs votes séparément. De là le nom de division. La publicité des *votes*, en Angleterre, est d'origine relativement récente. Tout en enfreignant dans mainte circonstance la règle du secret, les deux Chambres maintiennent cette règle en principe. Aussi, après la révolution de 1688, lors de la dissolution de 1689, les whigs et les torres publièrent, pour la première fois, des relevés de leurs *votes* respectifs sur les principales questions politiques. Sept ans plus tard, en 1696, la Chambre des communes, qui voyait d'un œil jaloux les efforts de l'opinion publique pour surveiller exactement la marche de ses débats, déclarait qu'en imprimant les noms des membres de la minorité on commettait une violation de privilège. Il en résultait qu'en dehors du petit nombre de membres qui prenaient part aux débats, la conduite de la majorité, qui gardait le silence, restait à peu près secrète. On ne pouvait savoir les noms des présents, ni comment ils votaient, ni qui étaient ceux qui composaient la majorité. Dès la seconde moitié du XVIII^e siècle, les graves objections constitutionnelles que soulevait ce mode de voter attirèrent l'attention des esprits réformateurs. Ce ne fut cependant qu'en 1836, quatre ans après l'acte de réforme, que la Chambre des communes adopta le plan sage et populaire de relever les *votes* de chaque membre et de les publier, jour par jour, comme faisant partie des actes de la Chambre. Cette mesure est considérée par les écrivains constitutionnels comme fournissant une pierre de touche exacte de la conduite des membres du Parlement, et si les corps électoraux manquent aujourd'hui au devoir d'envoyer des représentants capables et consciencieux, le tort en est tout entier à eux. Depuis, les communes ont encore étendu plus loin le principe de la publicité. L'admission des étrangers aux débats avait été regardée comme un grand bienfait, mais on avait jusqu'alors cru nécessaire de les en exclure pendant les divisions. En 1849, un comité avait déclaré que cette exclusion était nécessaire; mais, en 1853, un autre comité démontra qu'on pouvait leur permettre de rester dans les galeries sans qu'il en résultât aucune gêne pour les scrutateurs, et, depuis cette époque, ils assistent aux scènes, souvent si animées, du recensement des *votes* et partagent ainsi avec les membres de la Chambre l'émotion qui suit la déclaration des chiffres. Dans ces importants changements, la Chambre des lords a suivi la Chambre des communes. Depuis 1857, la Chambre haute publie tous les jours ses listes de division et, pendant une division, les étrangers peuvent rester dans les galeries.

VOTER v. n. ou intr. (vo-té — rad. *vote*). Donner sa voix, son suffrage dans une élection, dans une délibération : *Voter par assis*

et levé. (Acad.) On pense bien, aux yeux des gouvernements, quand on vote pour eux. (Rigault.) Il y a tels électeurs que l'on ne ferait pas renoncer à une foire pour aller voter. (Dupin.) Il ne suffit pas que des électeurs votent, il faut qu'ils votent avec discernement. (Proudh.) Le gouvernement, en France, est l'art de faire voter annuellement quinze cent millions d'impôts. (E. de Gir.) Voter n'est pas faire œuvre de fonctionnaire, mais acte de citoyen. (Vacherot.)

Qui vote seul est sûr de la majorité.

C. DELAVIGNE.

— v. a. ou tr. Décider ou demander par son vote : *Voter une loi. Voter un impôt. On vote à chaque session le budget de l'année.* (Acad.) Les Anglais votaient déjà librement l'impôt lorsque les contribuables en France étaient encore taillables et corvéables à merci. (L. Faucher.)

— Fam. Décider ensemble : *Nous votons des remerciements aux organisateurs de la fête.*

VOTIAKÉ adj. (vo-ti-a-ke). Linguist. V. PERMIEN, HENNE.

VOTIAKES, peuple de la race finnoise, répandu dans le gouvernement russe de Viakka et d'Orenbourg; 100,000 hab. environ. Les Novgorodiens les soumettent, et depuis la conquête les vaincus sont adonnés à l'agriculture, où ils excellent; ce sont de rudes travailleurs. A jeun, le Votiak est pusillanime et peureux; mais une fois excité par la koumyschka, sorte de bière aigre que la famille brasse pour les circonstances solennelles, il devient d'une brutalité sauvage. Une des propriétés de la koumyschka est de transformer en fou furieux l'homme qui en boit outre mesure, et il est rare qu'une fête de mariage ou de baptême ne soit pas assombrie par quelque meurtre. Ajoutons néanmoins que le vice d'ivrognerie commun à cette peuplade est contre-balancé par des qualités sérieuses. Le Votiak est d'une probité véritablement patriarcale. Sa parole est d'or; une fois qu'il vous l'a donnée, ne craignez rien, jamais il ne vous rendra victime d'une tromperie. D'autre part, il est aussi hospitalier que sociable. On ne lui fera sous aucun prétexte accepter le paiement du repas qu'il offre à l'étranger. Celui-ci n'a d'autre moyen de prouver sa reconnaissance que d'enfoncer le cadeau qu'il lui destine dans quelque fissure de la muraille. Alors la conscience du Votiak se rassure; il n'accepte pas de l'argent, il le trouve.

VOTIF, IVE adj. (vo-tif, i-ve — lat. *voti-vus*; de *votum*, vœu). Qui appartient au vœu, qui est fait en vertu d'un vœu, qui est offert pour acquiescer à un vœu : *Tableau votif. Selon Hérodote, on lisait encore de son temps à Delphes les inscriptions gravées par ordre d'Amphitryon sur les tripéda votifs.* (Pari-sot.) Les Romains élevaient des autels votifs aux nymphes de Luchon. (V. Borie.)

— Antiq. rom. *Main votive*, Main de bronze ornée d'attributs mystérieux, qu'on déposait dans un temple, en souvenir de la guérison d'un mal quelconque. *Jeux votifs*, Ceux que l'on célébrait pour l'accomplissement d'une promesse faite aux dieux. *Boucliers votifs*, Boucliers que l'on appendait quelquefois dans les temples ou dans d'autres lieux, soit pour se rendre les dieux favorables, soit en action de grâces.

— Numism. Se dit des médailles et monnaies frappées à l'occasion d'un vœu public.

— Liturg. *Messe votive*, Celle qui est dite dans une intention particulière, comme pour les malades, pour les voyageurs, pour les défunts, et qui n'est point de l'office du jour.

— s. m. Féod. Nom donné à des hommes de condition libre, ou même noble, qui se donnaient par dévotion à une église ou à une abbaye.

— **Encycl.** Numism. *Monnaies votives*. Sauf un denier de la famille Norria, qui appartient au temps de la république, toutes ces pièces ont été frappées sous l'empire, l'usage s'étant introduit, sous le règne d'Auguste, de faire, à des époques périodiques, des vœux pour le salut du souverain. Elles se reconnaissent au mot *votis*, qu'on y voit toujours, tantôt en entier, tantôt en abrégé, et qui est suivi d'indications destinées à faire connaître, avec la durée des vœux, s'il s'agit de vœux accomplis (*vota soluta*) ou de vœux simplement formés (*vota suscepta*). Ainsi, par exemple, la légende : *VOT. X. ET. XX.*, qui correspond à cette phrase, *votis decennalibus (solutis) et vicennalibus (susceptis)*, signifie qu'un premier vœu de dix ans ayant été acquitté, on en a fait un nouveau auquel on a assigné un délai de vingt ans. Le type des monnaies votives fabriquées avant Commodus représente l'empereur sacrifiant; celles qui datent d'une époque postérieure portent seulement la légende caractéristique, inscrite dans une couronne ou sur un bouclier tenu par une ou deux Victoires. Les dernières pièces de ce genre sont au nom de Théodose. On en trouve bien encore une au nom de Majorien; mais, sous ce dernier empereur, l'indication des vœux publics était une espèce d'acclamation à laquelle on n'attachait aucun sens pater.

VOTO (EX-) s. m. V. EX-VOTO.

VOTOMITE s. m. (vo-to-mi-te). Bot. Genre d'arbrisseaux, rapporté avec doute à la fa-

mille des rubiacées, et dont l'espèce type croît à la Guyane. Il On dit aussi *VOTOMÈTE* : *Quelques auteurs prétendent que le VOTOMÈTE est le clusier à feuilles veinées.* (V. de Bomare.)

VOTOMOS s. m. (vo-to-moss). Bot. Nom vulgaire du pistichier de Chio.

VOTRE pl. **VOS** adj. poss. (vo-tre, vô — lat. *vester*, même sens). De vous, qui est à vous, qui vous appartient ou vous concerne : *Votre père. Votre patrie. Votre religion. Votre bien. Votre vie. Vos dieux. Un de vos ancêtres. Votre beauté et votre santé tiennent ensemble.* (Mme de Sév.)

Faites votre devoir et laissez faire aux dieux.

CORNEILLE.

Sans cesse, en écrivant, variez vos discours.

BOILEAU.

Avant vos goûts, consultez vos besoins.

CAMPENON.

— Se dit familièrement d'une personne ou d'une chose qui a avec la personne à qui l'on parle une relation quelconque : *Elle bien! qu'est devenu votre Gascon?* Il Se dit d'une personne ou d'une chose que l'on désigne avec une certaine intention de mépris : *Fuyez donc, retournez dans votre Thessalie.*

RACINE.

Jamais votre marquis ne deviendra mon genre.

DESMARIS.

Votre duc, il me choque au suprême degré.

C. DELAVIGNE.

— Gramm. Pour distinguer les cas où l'on met *vo*tre avec un singulier de ceux où l'on met *vos* avec un pluriel, voir la note sur *LEUR*.

VÔTRE (LE, LA) pron. poss. (vô-tre — lat. *vester*, même sens). Ce qui est à vous; celui qui est à vous, qui vous appartient : *Quand vous aurez entendu nos raisons, nous écouterons les vôtres. Quelle idée est la vôtre? Quel bonheur est le vôtre! Ma maison est la vôtre.* (Acad.)

Tout en tout est divers; ôtez-vous de l'esprit

Qu'aucun être ait été composé sur le vôtre.

LA FONTAINE.

— S'emploie, sans être précédé de l'article, comme adjectif qualificatif : *Ces effets sont vôtres. Disposez de ma maison et de ma bourse comme vôtres.* (Scribe.)

Que cet objet est beau! vous en êtes tenté.

Qu'il sera laid s'il devient vôtre!

LAMOTTE.

Il Tout à vous, dévoué à vous :

Monsieur, je suis tout vôtre, et ma joie est extrême De pouvoir saluer en toute humilité Un homme dont le nom est partout si vanté.

MOLIÈRE.

— Ce qui est à vous, ce qui vous appartient, voire bien : *Vous ne donnerez rien du vôtre. Vous en serez du vôtre.* (Acad.) Il Ce qui vient de vous; ce qui a été inventé, imaginé par vous : *Vous y avez mis un peu du vôtre.* (Acad.)

— s. m. pl. Vos parents, vos compatriotes, vos amis, ceux de votre parti : *Vous et les vôtres. Les vôtres se sont bien battus, ont résisté courageusement.* (Acad.) Il Votre société, votre compagnie : *Serons-nous des vôtres ce soir? Je ne puis me rendre à son invitation, je ne serai pas aujourd'hui des vôtres.* (Acad.)

— *Des vôtres*, Vos farces, vos fredaines : *Madame Scaltiger, vous avez sans doute taillé et rogné; vous avez fait des vôtres.* (Volt.)

VOUACAPOUA s. m. (vou-a-ka-pou-a). Bot. Syn. de ANDIRA, genre de légumineuses de la Guyane.

VOUAPA s. m. (vou-a-pa). Bot. Genre de plantes, de la famille des légumineuses, tribu des césalpiniées, comprenant quatre espèces, qui croissent à la Guyane et au Brésil.

— **Encycl.** Le genre *vouapa* renferme de grands arbres à feuilles conjuguées, à fleurs disposées en panicules ou en corymbes terminaux; le fruit est une gousse large, comprimée, obtuse, coriace, renfermant une seule graine arrondie. Ces végétaux croissent dans l'Amérique du Sud, particulièrement à la Guyane et au Brésil. Leur bois, imprégné d'un suc résineux, passe pour être incorruptible à l'air et dans l'eau. On l'emploie pour la construction des maisons, des digues et surtout dans la menuiserie. Quand on le coupe frais, il laisse suinter une matière huileuse. Le *vouapa phasélocarpe*, espèce dont on ne connaît que le fruit, est un des arbres qui fournissent le suc résineux appelé copal du Brésil.

VOUARANA s. m. (vou-a-ra-na). Bot. Syn. de LUPANIE, genre de sapindacées de la Guyane.

VOUDROU-DRIOU s. m. (vou-drou-driou). Ornith. V. VOUDROU.

VOUÉ, ÊE (vou-é) part. passé du v. Vouer. Promis, offert par un vœu : *Virginité vouée à Dieu.* Il Consacré par un vœu : *Enfant voué à Dieu par ses parents.*

— Par ext. Désigné, réservé, entièrement consacré : *La femme est vouée à toutes les vertus discrètes.* (Mme Monmarson.) *L'envie est le tourment des hommes voués au culte des arts soi-disant libéraux.* (De Custine.) *Le genre humain est voué au travail et à la lutte dans la recherche de la liberté, non pas au repos dans le sein de la vérité.* (Guizot.)

— *Voué au blanc, Voué au bleu*, Se dit d'un enfant à qui ses parents ont promis, par un vœu, de faire porter des vêtements blancs ou bleus jusqu'à un certain âge, en l'honneur de la Vierge.

— Pop. *Voué au blanc*, Se dit d'un apprenti qui, au lieu de s'en aller à son travail, a pris l'habitude de polissonner dans les rues.

— s. m. Anc. pratiq. Avoué, avocat, défenseur d'une église.

VOUEDE s. f. (voué-de). Bot. Nom vulgaire de la guède ou pastel, en Normandie : *Tous les Bretons se peignaient avec le suc de la vouède.* (V. de Bomare.) *Le pastel, désigné dans le Calvados sous le nom de vouède, était autrefois cultivé dans un grand nombre de localités.* (A. Hugo.)

VOUER v. a. ou tr. (vou-é — lat. *vovere* [v. *vœu*]). *Je voue, nous vouons; je vouais, nous vouions, vous vouiez; je vouai, nous vouâmes; je vouerai, nous vouerons; je vouerais, nous vouerions; voue, vouons, vouez; que je voue, que nous vouions, que vous vouiez; que je vouasse, que nous vouassions; vouant; voué, ée).* Consacrer religieusement, promettre à Dieu : *Vouer un enfant à Dieu dès l'instant de sa naissance. Vouer sa virginité à Dieu. Les parents qui vouent leurs enfants à la religion ont une bien fautive idée d'elle.* (Ch. Nodier.) Il Mettre sous la protection spéciale d'un saint : *Vouer sa fille à la Vierge. Vouer un enfant à saint François.* (Acad.) Il Promettre par un vœu : *Vouer un temple à Dieu. Vouer une lampe à la Vierge.* (Acad.)

— Par ext. Promettre, donner irrévocablement : *Vouer obéissance au pape. Vouer ses services à un prince. Vouer à quelqu'un le plus fidèle attachement, une haine implacable, une admiration sans bornes.*

Je voue à votre fils une amitié de père.

RACINE.

Il Employer, appliquer exclusivement, consacrer entièrement : *Vouer sa plume à la défense de la liberté. La morale sociale consiste à vouer sciemment au bien commun toutes les forces réelles de la société.* (E. Littré.)

— Vouer un enfant au blanc, au bleu, Promettre qu'il sera toujours vêtu de blanc ou de bleu jusqu'à un certain âge, en l'honneur de la Vierge.

Se vouer v. pr. Se consacrer par un vœu : *Se vouer à Dieu, au service de Dieu.*

— Se destiner, s'appliquer irrévocablement ou exclusivement : *Tout homme qui se voue au célibat y voue nécessairement une fille.* (B. de St-P.) *L'homme qui se vouerait à la poursuite de la félicité parfaite serait le plus infortuné des êtres.* (Mme de Staël.)

— Se consacrer, s'attacher mutuellement : *Les personnes qui se vouent l'une à l'autre se font souvent un bien dangereux sacrifice.* (Ch. Nod.)

— Fam. *Ne savoir à quel saint se vouer*, Ne savoir à qui recourir, quel moyen employer pour sortir d'embarras : *La reine de Suède ne sait plus à quel saint se vouer.* (Gui Patin.) Il *Se vouer à tous les saints*, Essayer de tous les moyens pour se tirer d'embarras.

— Syn. Vouer, consacrer, dédier, etc. V. CONSACRER.

VOUET (Simon), peintre et graveur, né à Paris en 1590, mort dans la même ville en 1649. Il fut élève de son père, peintre médiocre, dont le musée du Louvre ne possède rien, et s'adonna d'abord au portrait. A quatorze ans, il s'était déjà acquis dans ce genre une telle habileté qu'étant allé à Londres faire le portrait d'une Française réfugiée en Angleterre, il reçut de la part d'un ministre de Charles I^{er} des propositions avantageuses, qu'il déclina. Emmené à Constantinople par l'ambassadeur de France (1611), il fit de souvenir un portrait très-ressemblant du sultan Achmet I^{er}, qu'il n'avait vu qu'une seule fois, passa ensuite en Italie, où il fit une étude suivie de la manière brillante et vigoureuse de Véronèse, et vint exécuter à Rome plusieurs grands tableaux, mais cette fois dans le style de Caravage. Le pape Urbain VIII, séduit par ce talent souple et hardi, l'employa à la décoration des églises Saint-Pierre et Saint-Laurent et le fit nommer prince de l'Académie de Saint-Luc. Le bruit de ses succès parvint en France, et il fut rappelé par Louis XIII, qui le nomma son premier peintre, lui donna une pension considérable et prit de lui des leçons de pastel. Vouet s'abandonna alors, par avidité, à une manière lâche et expéditive, qui eut la plus funeste influence sur son talent. On compte cependant quelques bons tableaux parmi tous ceux qu'il exécuta à profusion dans les églises et les hôtels de Paris, ainsi que dans les châteaux des environs. Ses principaux travaux de décoration, genre dans lequel il était très-habile, ont péri en grande partie. Louis XIII lui fit peindre des plafonds et des panneaux au Louvre, au Luxembourg et à Saint-Germain-en-Laye; Richelieu l'occupa, en 1632, au Palais-Royal et au château de Rouen; il peignit, en 1634, la fameuse galerie de l'hôtel Bullion, celle du maréchal d'Effiat, à Chilly, en 1635, celle du duc d'Anjou, la chapelle Séguier, un plafond à l'hôtel Bretonvilliers, etc. A cette époque, il se bornait souvent à dessiner les cartons et faisait peindre sur place par ses élèves, Fr. Penier, Nic. Chaperon, Paris Poerson, Dorigny, Louis et

Henri Testelin, etc. « Vouet, dit M. Villot (*Notice des tableaux du Louvre*), fut un peintre très-habile, savant en architecture, entendant bien la décoration et l'art de faire plafonner les figures, art que l'étude des ouvrages de Paul Véronèse lui avait enseigné. Les tableaux de son bon temps sont étudiés avec soin, peints avec vigueur. Surchargé de commandes, il tomba dans la manière, prodigua les têtes de profil, donna à toutes le même caractère, supprima les détails, coucha par grandes teintes plates les ombres et les lumières et opposa au ton uniformément rouge de ses figures d'homme des demi-teintes grises et verdâtres. Malgré tous ces défauts, on reconnaît toujours une fécondité d'invention, une sorte d'élégance et un effet pittoresque qu'il a été donné à peu d'artistes de posséder. » La facilité de son pinceau ne compense qu'à peine la décadence où il était tombé comme coloriste et comme dessinateur. Toutefois, il a rendu de grands services à l'art en le ramenant jusqu'à un certain point dans les voies du bon goût. Chef de la première grande école française, il eut la gloire de former Le Brun, Dufresnoy, Lesueur et Mignard. Le musée du Louvre possède de ce maître la *Présentation de Jésus au temple*, la *Vierge*, l'*Enfant Jésus et saint Jean*, la *Charité romaine*, un *Portrait de Louis XIII*, la *Richesse*, l'*allegorie*; la *Foi*, l'*allegorie*; l'*Éloquence*, la *Chaste Suzanne* (collection Lacaze). Beaucoup d'églises de Paris possèdent des tableaux de Simon Vouet; ils ont disparu pour la plupart; cependant, l'église Saint-Louis-en-l'Île possède encore un *Saint Louis communiant*; l'église Saint-Merri, un *Saint Merri*; et l'église Saint-Nicolas-des-Champs, une *Assomption*. Notons encore: un *Christ en croix*, au musée de Lyon; la *Vierge et l'Enfant Jésus*, au musée de Rennes; et un *Saint Etienne en prière*, au musée de Valenciennes. — Le frère de Simon Vouet, Aubin VOUEZ, né à Paris en 1595, mort dans la même ville à une date indéterminée, a laissé quelques tableaux, parmi lesquels on peut citer: une *Sainte Paule faisant l'aumône* (musée de Lyon); un *Saint ressuscitant un mort* (musée de Nantes); un *Christ entouré d'anges* (musée de Strasbourg); l'*Invention de la croix*; le *Serpent d'airain* (musée de Toulouse).

VOUEVAS s. m. (vou-vass). Agric. Nom picard d'un mélange par quantités égales de pois, de vesces, de lentilles et de seigle, qu'on sème après deux façons sur les terres qui ont porté l'avoine, et qu'on donne aux bestiaux.

VOUGAY (SAINT-), bourg et commune de France (Finistère), canton de Plouzevé, arrond. et à 29 kilom. O. de Morlaix; 1,290 hab. Minoteries. On y voit le beau château de Kerjean, immense forteresse construite en 1560 et surmontée de la tour de la Bretagne. Ce château est entouré d'un mur de 5 mètres d'épaisseur, qui défend à chaque angle une tour carrée à meurtrières et à machicoulis. Une aile des bâtiments a été détruite par un incendie au XVIII^e siècle, et quelques parties ont été dévastées pendant la Révolution.

VOUGE s. m. (vou-je). Ancienne arme de main, composée d'une lame large, tranchante d'un côté, terminée en pointe et fixée au bout d'une forte hampe : *Le vogue servait principalement à frapper de taille; au xve siècle, il était porté par des soldats appelés vougiers et par les archers.* On disait aussi *VOUGLE* et *VOULGIÈRE*.

— Vénér. Epieu de veneur à large fer.

— Agric. Serpe à long manche.

VOUGEOT s. m. (vou-jo). Vin très-renommé, que l'on récolte aux environs de Vougeot : *Une bouteille de vougeot.* On dit aussi *clos-vougeot*.

— *Creme de vougeot*, Ratafia de cassis.

VOUGROT, village et commune de France (Côte-d'Or), canton de Nuits, arrond. et à 20 kilom. N.-E. de Beaune, sur la petite rivière de Vouge, affluent de la Saône; 220 hab. C'est sur le territoire de cette commune que se trouve le célèbre vignoble du Clos-Vougeot (v. ce mot). On y voit un château construit en 1551 par Jean Loissier, abbé de Cl-teaux, et, sur le haut du Clos-Vougeot, l'antique pressoir des moines de Cl-teaux.

VOUGIER s. m. (vou-jié — rad. *vouge*). Art milit. anc. Soldat armé de la vouge.

Vougy (HÔTEL DE), ancien et célèbre hôtel de Paris, situé rue Coq-Héron et aujourd'hui occupé par la Caisse d'épargne. Construit en 1730 par le baron Thoinard de Vougy, l'un des plus riches fermiers généraux de l'époque, sur un terrain vague appartenant à l'archevêché, l'hôtel de Vougy passait au XVIII^e siècle pour une des résidences les plus magnifiques et les plus somptueuses de la capitale. Son fondateur y avait prodigué les dorures, les peintures et toutes les formes du luxe le plus raffiné. A Thoinard de Vougy succéda son gendre, M. de Nicolai, premier président de la cour des comptes, puis M. de La Briffe, président au parlement. De 1786 à 1798, l'hôtel de Vougy fut habité par M. Benoît d'Azy, directeur des contributions indirectes, dont le salon était le rendez-vous assidu de tout ce que Paris conservait encore de causeurs spirituels. Demoustier, l'auteur des *Lettres à Emilie*, en fut l'hôte assidu.

Mme Benoît d'Azy n'était autre, en effet, que l'Emilie du poète... Après le Directoire, l'hôtel de Vougy fut habité par les quatre frères Enfantin, qui y installèrent leur maison de banque, et vers le même temps aussi par Étienne Clavier, helléniste et légiste, ami de Paul-Louis Courier, qui épousa sa fille en 1814. Clavier fut disgracié, rayé des cadres de la magistrature pour sa belle réponse à ceux qui le pressaient de prononcer contre Moreau une condamnation à mort, avec promesse que le premier consul ferait grâce : « Et moi, qui fera grâce à ma conscience ? » Quelques années plus tard, la Caisse d'épargne y installa ses divers services. On remarque encore à l'hôtel de Vougy un grand nombre de panneaux sculptés artistement, de dessus de porte frappés des armes des Vougy et de boiseries d'un fin travail; la grande salle du conseil actuel est encore admirablement conservée. Contigu à l'hôtel de Vougy se trouve l'hôtel du comte de Miliot, où l'on remarque encore un bel escalier à rampe de fer. Il est aujourd'hui occupé par un hôtel meublé.

VOUILLÉ, bourg de France (Vienne), ch.-l. de cant., arrond. et à 16 kilom. N.-O. de Poitiers, sur l'Auzance; pop. aggl., 1,087 hab. — pop. tot., 1,651 hab. On remarque à Vouillé l'église romane de Sainte-Radegonde, qui date du XII^e siècle, la tour de Jérusalem et une construction du XIII^e siècle, près de la roche de Jéricho, double souvenir des croisades. On voit aussi près de Vouillé les tours d'un manoir pittoresque, sur la rive gauche de la rivière d'Auzance. Un aérolithe, pesant environ 20 kilogrammes, tomba sur cette commune dans la nuit du 13 au 14 mai 1831. Il figure encore aujourd'hui au Musée de Paris. Presque tous les historiens ont pris Vouillé ou Vouglé pour le Campus Vogladensis de Grégoire de Tours. D'après des études sérieuses et des recherches approfondies, faites par plusieurs archéologues modernes, il est bien établi maintenant que les armées de Clovis et d'Alaric se sont rencontrées en 507, non pas dans les champs de Vouillé, mais entre Voulon et Mougon (*Campus Voyladensis* et *Mogotensis*), au sud de Poitiers, sur la rive droite du Clain.

VOUILLÉ (BATAILLE DE), nom sous lequel les historiens modernes désignent improprement la bataille de Voulon, gagnée par Clovis sur Alaric. V. VOULON.

VOUISE ou **VOUEYSE**, petite rivière de France (Creuse). Elle prend sa source dans l'arrondissement d'Aubusson, près de Chenevaillat, passe à Gouzou et se jette dans la Tardre, à Chambon, après un cours de 50 kilom.

VOUIVRE s. f. (voui-vre). Syn. de *GUIVRE* : *C'est le fantastique qui avait ouvert un refuge impénétrable, dans le creux des rochers ou sous les créneaux des murs abandonnés, à la formidable famille des VOUIVRES et des dragons.* (Ch. Nod.)

VOULANT, **ANTE** adj. (vou lan, an-te — rad. *vouloir*). Qui veut, qui a la volonté : *La société était là présente, visible, palpable, VOULANTE et agissante.* (Proudh.)

VOULLAND (Henri), conventionnel français, né à Uzès en 1750, mort à Paris en 1802. Avocat à Nîmes avant la Révolution, dont il adopta les principes avec beaucoup de chaleur, et nommé député aux états généraux par le tiers-état de Nîmes et de Beaucaire, il se montra très-animé contre les manœuvres des partisans de l'ancien ordre de choses et fut admis dans le comité des recherches, institué pour les surveiller et les poursuivre. À la fin de la session de la Constituante, il passa au tribunal de cassation et siégea ensuite à la Convention nationale. Il vota la mort de Louis XVI sans appel au peuple ni sursis. « Je demande pour lui, dit-il, le supplice qui fut infligé par Brutus à son fils. C'est la troisième fois que le salut de la patrie me force de prononcer la peine de mort; je souhaite que ce soit la dernière. » Il ne devait pas en être ainsi. Membre du comité de Sûreté générale, Voulland prit part à toutes les mesures qui ont signalé le régime de la Terreur. Au 9 thermidor, il contribua à la chute de Robespierre, mais fut enveloppé ensuite dans la proscription qui atteignit tous les anciens membres des comités de gouvernement. Il échappa aux poursuites de la police en se cachant chez le libraire Maret jusqu'à l'amnistie de l'an IV. Le reste de sa vie s'écoula dans la retraite.

VOULLONNE, médecin français, qui vivait dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Il fit ses études médicales à Montpellier, où il fut reçu docteur, et devint professeur à la Faculté d'Avignon. Nous lui devons les deux mémoires suivants, qui sont très-remarquables et qui furent couronnés par l'Académie de Dijon : *Mémoire sur la question suivante : Déterminer quelles sont les maladies dans lesquelles la médecine agissante est préférable à l'expectante et celle-ci à l'agissante, et à quels signes le médecin peut connaître qu'il doit agir ou rester dans l'inaction, en attendant le moment favorable pour placer les remèdes* (Avignon, 1776, in-8°); *Mémoire sur la question suivante : Déterminer les caractères des fièvres intermittentes et indiquer par des signes non équivoques les circonstances dans lesquelles les fébrifuges peuvent être employés*

avec avantage et sans danger pour les malades (Avignon, 1782, in-8°).

VOULOIR v. a. ou tr. (vou-loir — lat. *volere*, forme barbare pour *velle*, vouloir, qui est rattaché par Pictet à la racine sanscrite *var*, vouloir, désirer, proprement choisir, préférer, aimer et aussi honorer, ce qui ramène la notion de volonté à celle de choix. *Je veux, tu veux, il veut, nous voulons, vous voulez, ils veulent; je voulais, nous voulions; je voulais, nous voulâmes; je voudrai, nous voudrions; je voudrais, nous voudrions; veux, voulons, voulez, pour recommander d'avoir une volonté ferme, veuillez, à cette personne seulement, avec une intention de prière; que je veuille, que nous voulions; que je voulusse, que nous voulussions; voulant; voulu, ue).* Avoir le désir, l'intention, la volonté de : *Il veut partir demain. Il veut faire ce voyage. Il le fera quand il voudra. Je veux être payé. Nul ne fait moins ce qu'il veut que celui qui veut faire tout ce qu'il veut.* (Boss.) *Les hommes veulent tout avoir, et ils se rendent malheureux par le désir du superflu.* (Fén.) *L'homme ne sait ce qu'il veut; il veut ce qu'il ne veut pas; il ne veut pas ce qu'il veut; il voudrait vouloir.* (J. de Maistre.) *Ceux qui veulent le bien sont les seuls qui savent éliminer ce qu'ils veulent.* (De Gérando.) *Celui qui fait toujours ce qu'il veut fait vivement ce qu'il doit.* (Beauchêne.) *Aimez et faites ce que vous voudrez, car vous ne voudrez rien que de juste et de bon.* (Lamenn.) *Les femmes se jouent des hommes comme elles le veulent, quand elles le veulent et autant qu'elles le veulent.* (Balz.) *Les avocats parlent pour qui veut, tant qu'on veut, sur ce qu'on veut.* (Cormen.)

Ce que veut une femme est écrit dans le ciel.

LA CHAUSSEE.

Tout vouloir est d'un fou, l'exéc est son partage.

VOLTAIRE.

Commander, exiger avec autorité : *Votez pour ce que vous aimez. Faites ce que je veux.*

Je l'ai dit, je le veux, ne me répliquez pas.

MOLIERE.

Exiger par sa nature; demander à : *Cette culture veut de grands soins. Il y a des enfants qui veulent être menés par la crainte.* (Acad.) *La nature veut être aidée.* (Boss.) *Les âmes humaines veulent être accablées pour valoir tout leur prix.* (J.-J. Rouss.) *Il y a des secrets qui ne veulent pas être dits.* (Baudelaire.) *La liberté veut être conquise; jamais elle n'est concédée volontairement.* (Lamenn.) *L'équité veut que la punition soit proportionnée au délit.* (L'abbé Bautain.) *La politique veut un certain mélange d'indifférence et de passion.* (Guizot.)

Larcins d'amour ne veulent longue pause.

LA FONTAINE.

L'autorité ne veut pas de partage.

VOLTAIRE.

Pouvoir; ne s'emploie qu'avec la négation : *Cette machine ne veut pas aller. Ce jet d'eau ne veut pas jouer. Ce bois ne veut pas brûler.* (Acad.) Être près de, sur le point de : *Le dedans de mes mains ne fait aucun semblant de vouloir se déseffier.* (Mme de Sév.) « Finir par : *Si mes enflures veulent bien me quitter après cinq semaines de martyre, je me retrouverai dans une parfaite santé.* (Mme de Sév.)

Consentir, se soumettre à : *Si c'est vrai, je veux être pendu. Je veux mourir si je sais ce qu'il me veut dire.* (Dest.)

Supposer, prétendre, affirmer; admettre comme hypothèse, par concession : *Je veux que je parviens à me placer parmi les grands, je n'en serai que plus en butte à la malignité des jugements.* (Gui Patin.) *C'est une étrange rage que celle de quelques messieurs qui veulent absolument que nous soyons misérables.* (Volt.) *Les hommes veulent bien que les dieux soient aussi fous qu'eux, mais ils ne veulent pas que les bêtes soient aussi sages.* (Rigault.)

Mais je veux que le sort, par un heureux caprice, Fasse de vos écrits prospérer la malice.

BOILEAU.

Demandeur, fixer comme prix : *Il veut cent mille francs de sa terre. Combien voulez-vous, que voulez-vous de ce cheval?* (Acad.)

On emploie quelquefois le conditionnel pour exprimer un désir auquel on voit quelque difficulté : *Je voudrais vous entretenir en particulier.*

Je voudrais bien déchausser ce que j'aime.

LA FONTAINE.

Je voudrais par la main tenir ma belle amie.

A. DE MUSSET.

Se dit aussi par forme de défi ou de menace : *Je voudrais bien voir cela.*

Je voudrais bien, pour voir, que de votre manière Vous en composassiez sur la même matière.

MOLIERE.

Je voudrais bien savoir, nous tous tant que nous sommes, Et moi tout le premier, à quoi nous sommes bons.

A. DE MUSSET.

Absol. Avoir de la volonté : *Qui veut peut. VOULEZ et vous pourrez. Celui qui veut mollement veut sans vouloir.* (Boss.) *Il n'y a qu'à bien vouloir pour parvenir à toutes les choses qui ne sont pas absolument impossibles.* (Fén.) *L'âme veut et commande.* (Buff.) *La chose la plus difficile dans le monde, c'est de vouloir.* (J. de Maistre.) *Il faut vouloir pour agir, et connaître pour vouloir.* (Lamenn.)

Dès qu'un roi dit : Je veux, sans aucun examen Les courtisans disent amen.

LACHAMBEAUDIE.

S'emploie, dans certaines phrases interrogatives, pour exprimer une impossibilité ou une difficulté extrême : *Comment voulez-vous que je fasse? Que voulez-vous que j'y fasse? Que veux-tu? la chose est faite.*

Veuillez, Ayez la bonté, la complaisance de : *VEUILLEZ permettre que je me retire. VEUILLEZ me faire le plaisir de m'écouter. VEUILLEZ n'en rien dire à personne.* (Acad.)

Vouloir bien, Consentir à : *Oui, je le veux bien. Ne dites pas : Je veux bien chasser la concubine, mais je ne veux pas me réconcilier; je veux bien me réconcilier, mais non pas quitter ce procès injuste; ne pensez pas faire avec Dieu une cote mal taillée.* (Lejeune.) « Je veux bien que cela soit, Je veux que cela soit, Je suppose que cela soit, Je vous fais cette concession, je veux bien admettre cela. » *Vous-vez-vous bien? Ordre que l'on donne sous forme de prière ou de menace : VOULEZ-VOUS BIEN vous taire? VOULEZ-VOUS BIEN fuir?*

Vouloir du bien, Vouloir du mal à quelqu'un, Avoir de l'affection, de la haine pour lui : *Il vous veut du bien, beaucoup de bien. Il lui veut du mal, grand mal.* (Acad.) *Il est défendu aux chrétiens de dire, de faire ou de vouloir du mal à personne.* (Boss.) *Plus on veut de bien aux autres, et plus on est heureux soi-même.* (Maquet.)

En vouloir à, Avoir de la haine, un sentiment de malveillance contre : *Il lui veut du mal. Les envieux, les jaloux de sa fortune lui en veulent. Il en veut à tout le monde.* (Acad.) *Chaque école poétique qui s'élève en veut à mort à l'école qui a précédé.* (Ste-Beuve.)

Toujours la calomnie en veut aux gens d'esprit.

GRESSOT.

Je n'en veux point aux sots, j'en veux à la sottise.

DU LORENS.

S'attaquer à, diriger ses efforts contre : *Il en veut à votre bourse. Quoiconque me parle de Dieu en veut à ma bourse ou à ma liberté.* (Proudh.)

Va, César est bien loin d'en vouloir à ta vie.

VOLTAIRE.

Oser s'attaquer à : *A qui EN VOULEZ-VOUS par ce discours-là?* (Acad.) « Avoir des prétentions, former des entreprises sur : *Il EN VEUT à cette fille. Il EN VEUT à cette charge.* (Acad.) *Le génie n'en veut qu'à la gloire.* (Mme de Staël.) *Les jeunes filles romaines ne supposent pas qu'on EN VEULE à leur cœur sans aspirer à leur main.* (E. About.) « Demander, chercher, avoir affaire à : *A qui EN VOULEZ-VOUS? C'est à vous qu'en EN VEUX.*

En veux-tu? en voilà! Se dit de quelqu'un à qui l'on accorde beaucoup plus qu'il n'a demandé, et aussi pour exprimer une très-grande quantité : *On lui en donna EN VEUX-TU? EN VOILA!*

Vouloir de, Accepter, agréer, consentir à prendre ou à garder : *Ne t'impose pas à ceux qui ne veulent pas de toi. Je ne veux pas de ce drap, sa couleur ne me plaît pas. On veut bien d'une femme à deux, pourvu qu'on soit le suborneur.* (Boncourt.) *VEUX-tu de moi pour esclave, pour chien, pour gnomme?* (Th. Gaut.) « Demander, attendre, désirer de : *Que VOULEZ-VOUS de moi?*

Ne savoir ce qu'on veut, Être irrésolu, ne savoir prendre un parti.

Vouloir ce qu'on veut, Le demander impérieusement; le poursuivre avec constance et fermeté : *On a beau parler avec dédain du caractère français, il veut énergiquement ce qu'il veut.* (Mme de Staël.)

Vouloir dire, Avoir intention de dire, de faire entendre; avoir certaines prétentions : *Que VOULEZ-VOUS DIRE? Je ne sais ce qu'il veut dire. Il a un certain sens : Que veut dire ce mot? Vertu veut dire force.* Être le signe de quelque chose : *Il vante son dévouement; on sait ce que cela veut dire. Que veut dire un pareil procédé?*

Savoir ce que parler veut dire, Comprendre le sens cache de certaines paroles.

Faire de quelqu'un ce qu'on veut, tout ce qu'on veut, Avoir grand empire sur son esprit, sur sa volonté : *Les hommes disent des femmes tout ce qu'il leur plaît, et les femmes FONT DES HOMMES TOUT CE QU'ELLES VEULENT.* (De Segur.)

A nul fâcheux débat jamais vous n'en viendrez, Et vous ferez de lui tout ce que vous voudrez.

MOLIERE.

Dieu veuille! Souhait que l'on forme le plus souvent en doutant qu'il se réalise :

DIEU VEUILLE que nous arrivions à temps ! J'espère que cela finira. — DIEU LE VEUILLE !
... Quand je songe à la femme
Dont j'étais le mari (Dieu veuille avoir son âme)
Je la crois bien défunte. . .

REONARD.

— Se faire bien vouloir, mal vouloir de quelqu'un, Gagner son affection, s'attirer son inimitié.

— A bouche que veux-tu ? Jusqu'à satiété : Boire, manger à bouche que veux-tu ?

— Si veut, Ancienne abréviation pour Ainsi le veut : Si veut la loi, si veut le roi. En fin de compte, si veut la nation, si veut la Chambre, si veut le roi. (Cormen.)

— Le malheur a voulu que, Il est arrivé par malheur que : LE MALHEUR A VOULU QUE JE LE RENCONTRASSE.

— Sans le vouloir, Involontairement, par mégarde, sans intention : Je l'ai fait SANS LE VOULOIR. Le prince de Mettrnich, seignant d'être russe en détestant la Russie, habitait sur la guerre SANS LE VOULOIR. (Cha-teaub.)

— Tu l'as voulu, Vous l'avez voulu, C'est par ta faute, par votre faute que vous trouvez dans la situation dont vous vous plaignez : VOUS L'AVEZ VOULU, George Dandin, VOUS L'AVEZ VOULU.

— Si vous voulez, Si cela vous plaît : Faudrait-il vous attendre ? — Si vous voulez, Si l'on veut, Se dit par forme d'aveu, de concession, qu'on rectifie aussitôt après : La campagne, si vous voulez, a ses agréments ; mais elle a des inconvénients aussi. Le tableau, si l'on veut, est assez bien conçu ; mais quelle pitoyable exécution !

— Que le mal que je lui veux m'arrive ! Je ne lui souhaite pas de mal.

— Prov. Vouloir, c'est pouvoir, On réussit toujours lorsqu'on a une ferme volonté de réussir. « Ce que femme veut, Dieu le veut, Les femmes veulent ardemment ce qu'elles veulent et viennent toujours à bout de leurs desirs. » Qui veut la fin veut les moyens, Quand on a résolu une chose, il faut prendre les moyens propres à la faire réussir : Laissons de côté les phrases déclamatoires : QUI VEUT LA FIN VEUT LES MOYENS. (Scribe.) « Chacun veut avoir le bon bout de son côté, Chacun met son intérêt avant celui des autres. » Le roi dit : Nous voulons, ou bien Le roi ne dit pas : Je veux, Se dit, par allusion à la formule des ordonnances royales, à une personne qui se sert du mot je veux, pour lui faire entendre que cette expression est vaine ment outrecuidante, que le roi même évite de s'en servir. Toutefois, le pluriel, dans les actes royaux, n'était pas une formule de modestie.

— Gramm. Régir : Cette préposition VEUT l'ablatif. Afin que, pourvu que VEULENT le verbe suivant au subjonctif.

— Manège. Vouloir l'égalon, Se dit d'une jument qui est en chaleur.

— Turf. Comme il veut ! Exclamation usitée, dans les courses, pour dire qu'un des chevaux lancés sur la piste est sur le point de vaincre sans peine ses concurrents.

Se vouloir v. pr. Vouloir à soi, désirer pour soi : Il est naturel de se VOULOIR du bien.

— Se vouloir du mal, Se vouloir mal, S'en vouloir, Se reprocher : Je ME VEUX beaucoup DE MAL d'être si loin de vous. (Volt.)

— Réciproq. Avoir de la haine, de la rancune l'un contre l'autre : Ces deux hommes S'EN VEULENT à mort.

— Allus. hist. Dieu le veut ! Cri de ralliement des croisés.

— Allus. hist. Si je n'étais Alexandre, je voudrais être Diogène. Alexandre, passant par Corinthe avant son expédition d'Asie, alla rendre visite à Diogène, auquel il demanda s'il désirait quelque chose : « Que tu t'ôtes de mon soleil, » lui répondit fièrement le cynique. Alexandre, frappé de ce désintéressement, s'écria : « Si je n'étais Alexandre, je voudrais être Diogène. » Cette réponse est, de la part des écrivains, l'objet de fréquentes applications :

« Si Rothschild le Grand entraînait avec tout son cortège de courtisans, d'escompteurs, d'expéditeurs, d'agents de change et de chefs de comptoir, avec lesquels il fait la conquête du monde, et qu'il lui dit : « Moïse Loque, demande-moi une faveur, et ce que tu veux dras sera fait... ; » je suis convaincu que Moïse Loque répondrait tout tranquillement : « Mouche-moi mes chandelles ! » Et Rothschild le Grand dirait avec admiration : Si je n'étais Rothschild, je voudrais être Loque. »

HENRI HEINE.

« Vive un médecin de faubourg ! Ses fautes sont moins en vue, et ses assassinats ne font pas de bruit. Oui, mon enfant, ajouta-t-il, ton sort me paraît digne d'envie, et, pour parler comme Alexandre : Si je n'étais pas l'abrice, je voudrais être Gil Blas. »

LE SAGE.

— Allus. littér. Tu l'as voulu, Georges Dandin, tu l'as voulu. V. GEORGES DANDIN.

VOULOIR s. m. (vou-loir. — V. le mot

précédent). Acte de la volonté, action de vouloir : Je n'ai point d'autre VOULOIR que le vôtre. L'apôtre dit que c'est Dieu qui nous donne le VOULOIR et le faire. (Acad.) Les bêtes ont des idées et des VOULOIRS qu'elles ne se donnent pas. (H. Cros.) Le VOULOIR, dans l'homme, est la puissance morale par excellence. (Reveillé-Parise.) C'est par son VOULOIR que l'homme décide sa destinée. (Le P. Félix.)

Les chrétiens n'ont qu'un Dieu, maître absolu de tout, De qui le seul VOULOIR fait tout ce qu'il résout.

CORNEILLE

— Bon vouloir, Bonne volonté, intention droite : Le crédit public n'existe en réalité que là où le BON VOULOIR du roi a fait place au vote d'une représentation nationale. (E. de Gir.)

— Mauvais vouloir, Malin vouloir, Mauvaise volonté, intention méchante ou coupable : Dès que nous remuons le boursier du MAUVAIS VOULOIR, nous plaçons dans l'absurde. (Raspail.)

Ce chat, au moins hypocrite,

Contre toute ta parenté

D'un mauvais vouloir est porté.

LA FONTAINE.

VOULON, village et commune de France (Vienne), au confluent de la Dive, de la Boule et du Clain, cant. de Couché, arrond. de Civray et à 28 kilom. de Poitiers, 330 hab. Ce fut sur le territoire de Voulon et non sur celui de Vouillé, comme la plupart des historiens l'ont écrit, que fut livrée la célèbre bataille où Clovis et les Francs vainquirent, en 507, Alaric et les Wisigoths (v. ci-après). On y voit le camp de Schar, que l'on croit avoir été le camp même de Clovis. C'est une vaste étendue de terrain qui pourrait contenir une armée de 100,000 hommes. Aux environs, on remarque des tombelles couvertes de bois, des tombes en pierre sèche et en maçonnerie, indices probables de sépultures élevées aux Francs tués dans la mêlée. Un monastère fut bâti dès l'origine sur le lieu du combat par les premiers disciples de saint Maixent.

Voulon (BATAILLE DE), improprement appelée par les historiens modernes bataille de Vouillé, gagnée par Clovis I^{er}, l'an 507, sur Alaric II, roi des Wisigoths. Le fondateur de la monarchie française voyait avec regret les Wisigoths occuper les belles provinces méridionales de la Gaule. Pour colorer ses projets de conquête d'un prétexte plausible, il appela la religion à son aide, motif d'autant plus avouable et naturel que les évêques catholiques du Midi le suppliaient de les délivrer de la domination des ariens. Au mois de mars 507, il convoqua tous ses guerriers francs à Paris. « Je supporte avec grand chagrin, leur dit-il, que ces Goths ariens possèdent une excellente partie des Gaules ; allons, avec l'aide de Dieu, nous les vaincrons et nous réduirons leur terre en notre puissance. » Cette proposition ne pouvait être qu'applaudie par des hommes toujours affaiblis de guerre et de pillage, et l'armée se mit en marche. Après avoir franchi la Loire, Clovis s'avança sur Poitiers, ville aux environs de laquelle Alaric s'était établi, en attendant les renforts qu'il avait mandés du fond de l'Espagne et ceux que devait lui amener son beau-père Théodoric. Clovis avait habilement choisi une position qui lui permettait de couper à son adversaire ses communications avec le Midi et de le tenir comme bloqué, tandis qu'il ravageait le pays sous ses yeux. Ces dévastations soulevèrent les murmures des Wisigoths contre leur roi ; ils se disaient entre eux qu'ils sauraient bien vaincre les Francs sans le secours de personne et qu'ils les valaient bien en force et en courage. Alaric se vit donc contraint de quitter ses retranchements et d'offrir la bataille à un ennemi qui ne demandait qu'à combattre.

« On en vint aux mains dans la plaine de Voulon (Vogladensis, Voeladensis campus). L'armée gothique était formidable par le nombre ; la loi des Wisigoths ordonnait, en cas de guerre nationale, la levée en masse de tous les hommes libres, barbares ou Romains, et du dixième des esclaves ; mais il n'y avait point, dans cette multitude incohérente, l'unité de sentiment qui associait, pour un moment, les hommes de races et de croyances diverses rassemblés sous la bannière de Chlodowig (Clovis) ; la plupart des Gallo-Romains de l'armée d'Alaric ne souhaitaient que d'être vaincus. La fortune des armes ne fut pas longtemps en balance : les Francs, sans répondre à la grêle de traits que les Wisigoths faisaient pleuvoir sur eux, aborderont brusquement l'ennemi, la hache et le glaive au poing ; les lignes d'Alaric furent enfoncées du choc ; les Wisigoths ne se rallièrent plus, et Alaric, tandis qu'il cherchait à arrêter la fuite de ses guerriers, fut terrassé et blessé mortellement de la propre main de Chlodowig, qui faillit payer sa victoire de sa vie. Deux soldats goths, se dévouant pour venger leur roi et leur nation, fondirent tout à coup avec rage sur Chlodowig, et le frappèrent à la fois de leurs lances dans les deux flancs ; mais la bonne trempée de sa cuirasse et la légèreté de son cheval le sauvèrent de ce péril. Avant la troisième heure du jour (neuf heures du matin), le sort de cette grande journée était décidé ; le

carnage continua jusqu'au soir ; les vainqueurs, furieux, massacraient indistinctement Goths et Romains. Il mourut en ce lieu une grande multitude d'Arvernes, qui étaient venus avec Apollinaris, fils du fameux Sido-nius, et les principaux d'entre les sénateurs tombèrent... Les cadavres étaient amoncelés en tel nombre, qu'on eût dit des montagnes de morts. » (Grégoire de Tours.)

« L'armée victorieuse se répandit, comme un torrent dévastateur, des bords de la Vienne jusqu'à ceux de la Garonne ; sans doute, les cités qui ouvrirent leurs portes, à l'instigation des évêques, ne furent point saccagées ; mais tout le plat pays, les bourgades, les villas furent livrés à des ravages que ces contrées n'avaient point eu à subir depuis la grande invasion de 407. » (Henri Martin.)

Les Gallo-Romains du Midi expièrent cruellement les vœux par lesquels ils avaient appelé celui qu'ils considéraient comme un nouveau Constantin. Ils appliquèrent à la venue des Francs un terrible prodige, qui était, dit-on, jadis apparu à Toulouse. « L'an II du règne d'Anthémius, racontent les chroniques, on vit au milieu de la cité de Toulouse un flot de sang jaillir du sein de la terre et couler pendant tout un jour, présageant la ruine du royaume des Goths et l'approche du règne des Francs. »

VOULOUS s. m. (vou-lou). Bot. Espèce de bambou de la Guyane : Les sauvages peignent le VOULOUS et le vernissent. (V. de Bonmare.)

— Encycl. Le vouloou est une espèce de bambou ou de grand roseau qui croît à la Guyane, au bord des marécages. Ses touffes se composent de brins longs de 3 mètres et plus, sur environ 0m,1 de diamètre. Il convient beaucoup, à cause de sa légèreté, pour faire des hamacs. Les naturels s'en servent en guise de cor ou de porte-voix ; ils l'emploient sur les rivières pour annoncer de loin leur approche ou leur arrivée. Ils croient aussi qu'en sonnant de cette espèce de cor ils forceront le vent qui leur manque à venir enfler leurs voiles ; c'est ainsi, disent-ils, qu'ils appellent le vent. Les nègres en font des sifflets destinés au même usage. On fait encore avec le vouloou de petits meubles qu'on peint et qu'on vernit.

VOULOUGOSA s. f. (vou-lou-go-sa). Bot. Espèce de cardamome de l'île de Madagascar.

VOULT s. m. (voul't — lat. vultus, même sens). Visage. « Image, portrait. » Vieux mot.

— Hist. relig. Saint-Voult, figure du Christ en croix, revêtu de riches habits : Le SAINT-VOULT de Lucques. Il y a un SAINT-VOULT imité de celui de Lucques dans l'église du Saint-Sépulchre, à Paris ; le peuple, par corruption, l'appela Saint-Vaudet, puis Saint-Godelu. (Complém. de l'Acad.)

VOULTE (LA), ville de France (Ardèche). V. LA VOULTE.

VOULTÉ (Jean), dit Valtelin ou Vautier poète français, né à Reims vers le commencement du XVI^e siècle, mort en 1542. Il professa les belles-lettres à Toulouse et fut l'ami d'Etienne Dolet. Il fut lié également avec Clément Marot, Rabelais et avec les plus beaux esprits de son temps ; il était, en outre, bien vu à la cour, et plusieurs de ses poésies font connaître des anecdotes curieuses relatives à François I^{er}. Il mourut assassiné par un homme qui avait perdu un procès contre lui. On a de lui : *Épigrammatum libri III* (Lyon, 1537, in-8) ; *Inscriptionum libri II* ; *Xentorum libellus* (Paris, 1538, in-16).

VOULU, UE (vou-lu, û) part. passé du v. Vouloir. Ordonné ou demandé comme nécessaire : Les formalités VOULUES par la loi. J'ai du courage et de la santé, et ce que je veux est d'autrement bien VOULU. (G. Sand.)

— Vu, considéré, aimé, estimé : Être bien VOULU, mal VOULU. Il faut être buse pour aller en Angleterre, mal VOULU du peuple anglais. (J.-J. Rouss.) Sens vieilli ; on dit aujourd'hui : ÊTRE BIEN ou MAL VU.

— Littér. et B.-arts. Apprêté, recherché, laissant trop voir l'intention de l'auteur : Un effet VOULU est un effet souvent manqué. Quand la grandeur est VOULUE, elle est théâtrale.

— Gramm. Précédé d'un complément direct, le participe voulu s'accorde avec ce complément s'il lui appartient en propre, ce qui est assez rare : Ce sont bien là les conditions que j'ai voulues ; je n'en ai pas voulu d'autres. Mais il arrive souvent que voulu est suivi d'un infinitif ou d'une proposition complétive ; il peut arriver aussi que l'on sous-entende après lui soit un infinitif, soit une proposition complétive, et, dans ces cas-là, le complément se rapporte presque toujours à l'infinitif ou au verbe de la proposition, d'où il résulte que voulu reste invariable : Voilà les pensées que j'ai voulu exprimer ; Ce ne sont pas là les précautions que j'ai voulu que vous prissiez ; Il a fait toutes les réserves qu'il a voulu, sous-entendu faire.

VOULZIE (la), petite rivière de France (Seine-et-Marne). Elle prend sa source près de Plessis-la-Tour, commune de Beauchery, passe à Provins, fait mouvoir une grande quantité d'usines et se jette dans la Seine, près de Brey, après un cours de 41 kilom. La Voulzie a été chantée par Hégésippe Moreau.

VOUNEI s. m. (vou-nè). Espèce de petite harpe, en usage dans l'Inde. « On dit aussi VOUNA. »

VOUNEUIL-SUR-VIENNE, bourg de France (Vienne), ch.-l. de cant., arrond. et à 12 kilom. S. de Châtelleraulx ; pop. aggl., 281 hab. — pop. tot., 1,351 hab. Fabriques de toiles et de chaux hydraulique. Ruines d'un vieux château.

VOURDA, rivière de l'Indoustan anglais, présidence du Bengale. Elle prend sa source dans la province de Gandwana, coule au S., arrose la province de Bérar, se dirige au S.-E., sépare la province de Bérar de celle de Berder et se jette dans le Godavery, près de la frontière septentrionale de la province d'Haidarabad, à l'O. de Somanour, après un cours de 450 kilom.

VOURINE s. f. (vou-ri-ne). Comm. Soie de Perse très-fine, appelée aussi soie LÉGIS.

VOURLA, l'antique Clazomènes, ville de la Turquie d'Asie, dans l'Anatolie, vilayet d'Adin, sur le golfe et à 35 kilom. S.-O. de Smyrne ; 5,000 hab. Petit port de commerce.

VOUROUDRIOU s. m. (vou-rou-dri-ou). Ornith. Syn. de coucou, genre d'oiseaux de Madagascar : Le VOUROUDRIOU a, ainsi que sa femelle, le bec d'un brun foncé et les pieds rougeâtres. (V. de Bonmare.) « On dit aussi VOU-DROU-DRIOU. »

VOURSTE s. m. (vour-ste). Char à bancs dont on se servait pour suivre la chasse, et qui pouvait recevoir un grand nombre de personnes. « On disait aussi WURST. »

VOUS pron. pl. de la deuxième pers. (vou — lat. vos, même sens). Votre personne. S'emploie comme sujet, comme attribut, comme régime direct et comme régime indirect.

— 1^o Comme sujet, vous se place ordinairement avant le verbe : Vous l'avez vu. Vous nous aidez. « Cependant, il se place après le verbe dans les phrases interrogatives, à moins que le verbe de l'interrogation ne soit précédé de la locution est-ce que : Viendrez-vous ? Que demandez-vous ? Est-ce que vous l'avez vu ? » Quand on veut insister sur répété vous sujet, et le second vous se place avant ou après le verbe : Vous, vous l'avez accepté ; nous avons refusé. Vous l'auriez accepté, vous. La seconde forme a plus d'énergie que la première.

— 2^o Comme attribut, vous ne donne lieu à aucune remarque particulière.

— 3^o Comme régime direct, vous se place ordinairement avant le verbe : Nous vous aiderons. Tel événement qui vous désespère peut vous conduire au bonheur. (Mme de Puiseux.) « Toutefois, si le verbe est à l'impératif, vous régime se place après ce verbe : Écartez-vous. »

Armez-vous de vertu, vous en avez besoin.

ROTHOU.

« Si cependant le verbe à l'impératif est accompagné d'une négation, vous se met encore avant le verbe : Ne vous dérangez pas. »

— 4^o Comme régime indirect, vous, s'il est précédé d'une préposition, se place toujours après le verbe : On a parlé de vous. J'aime mieux m'adresser à vous. Je veux me confier à vous. La peine est pour vous. « Sans préposition, vous s'emploie fréquemment pour à vous. Dans ce cas, il suit la même règle que s'il était régime direct, c'est-à-dire qu'il se place ordinairement avant le verbe ; après, cependant, si le verbe est à l'impératif ; avant encore, si l'impératif est accompagné d'une négation : On vous répondra. Donnez-vous du bon temps. Ne vous donnez pas cette peine. »

Monsieur le mort, laissez-nous faire, On vous en donnera de toutes les façons ; Il ne s'agit que du salubre.

LA FONTAINE.

— Vous se dit en parlant à une seule personne, par politesse, et quelquefois pour donner à des reproches un certain ton de solennité : Je vous crois, madame. Otez-vous de là, petit polisson.

— S'emploie comme une sorte de pronom indéfini : Ce monument a un air de grandeur qui vous ravit.

— S'emploie souvent, comme complément direct ou indirect, d'une manière explicative, pour donner une tournure familière et énergique à la phrase :

Il vous eût arrêté le carrosse d'un prince.

RACINE.

On lui lia les pieds, on vous le suspendit.

LA FONTAINE.

— Vous autres, Locution qui ne diffère en rien de vous, si ce n'est qu'elle isole ; qu'elle classe d'une manière plus précise une catégorie de personnes à l'exclusion des autres personnes : Vous le pourriez, VOUS AUTRES ; pour nous, la chose est impossible.

— A vous, Qui vous appartient : C'est un ami à vous.

— De vous à moi, Entre nous, sans que la chose s'ébruite ou se propage ailleurs : De vous à moi on peut se dire ces choses-là.

— Substantiv. Personne distincte de celle à qui l'on parle, mais qui lui est intimement unie par la communauté des sentiments ou des intérêts : Vous avez tous une âme que vous cherchez, une pensée que vous comprenez, un autre vous qui est associé de souvenir, ou d'inté-

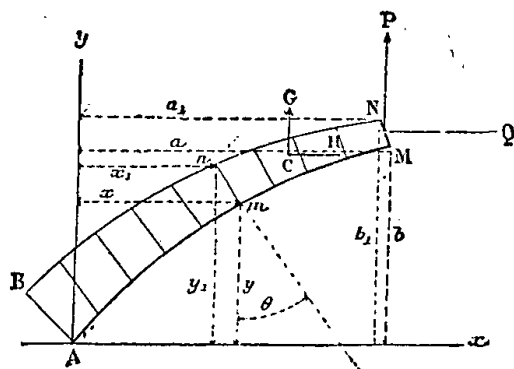
ré, ou d'espérance à votre passé, à votre présent et à votre avenir. (Ch. Nod.) Action de dire vous; mot vous employé par politesse pour désigner une seule personne: *Le vous est une invention des Romains de la décadence; il équivalait, dans l'origine, à un long compliment ainsi conçu: « Homme, tu as tant de vertu, de puissance et de gloire, que tu n'es pas un seul homme, mais dix ou douze hommes réunis en faisceau; agréés mon respectueux hommage. » Tous les peuples qui pensent qu'un homme en vaut un autre, et que le maître n'est pas à son domestique comme la dizaine à l'unité, ont gardé le tu.* (E. About.)

— Gramm. Par politesse, et quelquefois pour marquer le mécontentement, on emploie assez souvent vous pour tu. Alors on met au singulier les adjectifs et les participes en rapport avec ce pronom; mais les temps simples des verbes qui ont vous pour sujet et les auxiliaires, dans les temps composés, se mettent toujours à la deuxième personne du pluriel: *Monsieur, vous êtes libre d'agir comme il vous plaira; Mademoiselle, vous paraissiez souffrante.* V. la note sur les pronoms personnels.

Vous et les tu (LES). On désigne ainsi une des plus jolies épitres de Voltaire, adressée à Mme de Gouvernet (Mlle de Livry). Nous l'avons donnée au mot poésie (t. XII, p. 1348).

Vous et le toi (LE), opéra-comique en un acte, d'Aristide Valcour; théâtre de la Cité (Variétés), 9 frimaire an II. Cet ouvrage, inspiré par le décret qui invitait tous les citoyens à se tutoyer, fut accueilli avec enthousiasme. Nous n'en ferons pas l'analyse, cela étant à peu près impossible. Disons seulement que le public ordinaire du théâtre de la Cité fit répéter la plupart des couplets de circonstance et d'ailleurs assez joliment tournés, lesquels réunissaient « esprit, gaieté, patriotisme. » L'auteur de cette bagatelle sans prétention, Aristide Valcour, était connu déjà par son drame de *Charles et Victoire*, joué précédemment sur la scène, et dans lequel il avait exprimé avec énergie les sentiments républicains chers à la foule. Annouçant la réussite de ce petit acte, le *Moniteur universel* disait, dans un style qui porte bien sa date, « que Valcour savait écrire avec l'aimable facilité qui était autrefois le seul mérite de la plupart de nos pièces de théâtre. Nous invitons, poursuivait-il, les citoyens qui ont quelque répugnance à prononcer ce toi, qui doit être le lien de la fraternité universelle, à aller au théâtre de la Cité applaudir le *Vous et le toi*. Sans doute, comme le firent tous ceux qui assistèrent à la première représentation, ils sortirent en tutoyant leurs voisins. » A quelque temps de là, le théâtre National donnait une pièce de Dorvigny, dont le point de départ était aussi le tutoiement. On a aussi de Barré et Léger le *Vous et les tu*, à-propos joué au Vaudeville.

VOUSAILLÉ pron. pers. (vou-za-llé; llml.). Argot. Vous.



ABNM, formant une portion de voûte en berceau, appuyé en AB contre un plan fixe, et maintenu à l'autre extrémité par une force dont les composantes horizontale et verticale sont Q, P. Pour se former une idée nette de la nature de l'équilibre de ce système, on peut imaginer d'abord, pour plus de simplicité, que les *voussoirs* sont simplement soumis à l'action de la pesanteur, et supposer que l'on met en place successivement ces *voussoirs*, en commençant par celui qui s'appuie sur le plan fixe AB. Les premiers *voussoirs* pouront se soutenir par le seul effet du frottement, si l'inclinaison des joints sur l'horizon n'est pas trop grande; mais bientôt il sera nécessaire, pour les maintenir en place, d'appliquer contre le joint supérieur du dernier *voussoir* une certaine force, dont les composantes horizontale et verticale sont Q et P. 1^o Cette force devra être assez grande pour empêcher la totalité ou une portion quelconque des *voussoirs* mis en place de tomber, soit en glissant sur les joints, soit en tournant sur les arêtes inférieures des joints. 2^o Elle ne devra pas être assez grande pour causer le soulèvement de la totalité ou d'une portion quelconque des *voussoirs* mis en place, soit par un glissement sur les joints, soit par un mouvement de rotation sur les arêtes supérieures des joints. On voit donc, en général, que, considérant un joint quelconque mn, le système des forces appliquées à la portion

VOUSIEU s. m. (vou-zieu). V. VOUSSEIU.

VOUSSEAU s. m. (vou-sô). Syn. de VOUS-SOIR.

VOUSSEIU s. m. (vou-sieu). Mamm. Nom vulgaire du lérôt, en Bourgogne. On dit aussi VOUSSEIU et VOUSIEU.

VOUSOIR s. m. (vou-soir. — Ce mot et les formes analogues *vousseau*, *vousseure*, supposent un verbe *vousser*, qui, à son tour, accuse un type latin *volutare* pour *volutare*, de *volutus*, qui est le participe de *volvere*, rouler, tourner, courber, et dont le féminin *voluta* est aussi le type du français *volute* et *voûte*. Archit. Chacune des pièces qui forment le cintre d'une voûte ou d'une arcade: *Voussoirs sculptés. Poser des voussoirs.* *Voussoir à crossette*, Celui dont la partie supérieure fait un angle pour se raccorder avec une assise de niveau. *Voussoir à branches*, Celui qui, étant fourchu, fait liaison avec le pendentif d'une voûte d'arête. On dit aussi VOUSSEAU.

— Encycl. Dans les constructions en maçonnerie, les *voussoirs* sont en pierre de taille, en moellon, en brique ou en meulière, suivant qu'ils sont placés aux côtés extérieurs de la voûte ou dans son intérieur; ils prennent les noms de *voussoirs de tête* ou de *voussoirs de douelle*. Les premiers ont trois faces, qui demandent à être exécutées avec soin; ce sont: 1^o la partie qui fait parement, et que l'on voit à l'extérieur; 2^o les faces de côté, qui doivent servir à former les joints des *voussoirs* entre eux; 3^o la partie inférieure, qui appartient à la douelle. Les seconds ont cinq faces travaillées; ce sont celles des joints transversaux et longitudinaux, ainsi que la partie visible à la douelle. Quand les *voussoirs* sont construits en pierre de taille, les *voussoirs* sont généralement d'un seul moellon; dans celles qui sont exécutées en petits matériaux, moellon, brique, etc., ces pièces sont composées d'une, de deux, trois, etc., parties, suivant l'épaisseur que doit avoir le corps de la voûte. Les *voussoirs* sont généralement en nombre impair et placés symétriquement de chaque côté de celui du milieu, auquel on donne le nom de clef. Ils ont leurs surfaces de joints normales à l'intrados; on les raccordeait autrefois avec les tympans par des faces horizontales et verticales; mais ce système de construction est complètement abandonné aujourd'hui, et l'on établit sa courbe d'extrados d'une façon continue, comme celle d'intrados. Ce nouveau mode exige que les *voussoirs* de tête soient travaillés à l'extrados et qu'ils épousent la forme de la courbe. Dans les voûtes en métal, telles que celles en fonte, les *voussoirs* sont des portions d'arc que l'on relie ensemble par des boulons; leur intrados est raboté, pour éviter les jarrets et faire en sorte que l'arc soit exact sur toute la longueur de la voûte.

— Conditions de l'équilibre d'un assemblage de *voussoirs*. Soit un assemblage de *voussoirs*

mnNM dans le sens mn est: $(P+G) \cos \theta$, et que la force qui s'oppose à ce glissement est

$$(Q+H) \sin \theta + f(P+G) \sin \theta + f(Q+H) \cos \theta + yz;$$

d'où il suit que, pour qu'il y ait équilibre, le mouvement tendant à naître dans le sens de mn, on doit avoir

$$P(1-f \tan \theta) - Q(\tan \theta + f) = -G(1-f \tan \theta) + H(\tan \theta + f) + \frac{yz}{\cos \theta};$$

et par suite, pour que le glissement n'ait pas lieu, il faut que le premier membre de cette égalité soit plus petit que le second; 2^o que la force qui tend à faire glisser la même portion de voûte dans le sens mn est

$$(Q+H) \sin \theta,$$

et que celle qui s'oppose à ce glissement est

$$(P+G) \cos \theta + f(P+G) \sin \theta + f(Q+H) \cos \theta + yz;$$

d'où, pour l'équilibre dans le sens mn, on doit avoir

$$-P(1+f \tan \theta) + Q(\tan \theta - f) = G(1+f \tan \theta) - H(\tan \theta - f) + \frac{yz}{\cos \theta};$$

d'où il suit que, pour que ce glissement n'ait pas lieu, le premier membre de cette égalité doit avoir une valeur plus petite que le second. Pour exprimer les conditions relatives au mouvement de rotation autour des arêtes supérieure ou inférieure du joint mn, on suppose: 1^o que la portion de voûte mnMN tend à tourner de haut en bas sur l'arête m, et que les forces P et Q sont appliquées en N, point où elles ont moins de tendance à favoriser ce mouvement. Le moment des forces qui tendent à faire tourner la portion de voûte est

$$P(a_1 - x) + G(a - x),$$

et celui des forces qui s'opposent à ce mouvement est

$$Q(b_1 - y) + H(b - y) + \frac{1}{3} R x^2.$$

Ainsi, pour que le mouvement de rotation n'ait pas lieu, il est nécessaire que la somme des premiers moments soit plus petite que celle des seconds; 2^o que la portion de voûte mnMN tend à tourner de bas en haut sur l'arête n, et que les forces P et Q sont appliquées en M. Le moment des forces qui tend à produire la rotation est

$$Q(b_1 - y) + H(b - y),$$

et celui des forces qui s'opposent à ce mouvement est

$$P(a - x) + G(a - x) + \frac{1}{3} R x^2.$$

Ainsi, pour que ce second mouvement de rotation n'ait pas lieu, il faut que l'on ait

$$-P(a - x) + Q(b - y) < G(a - x) - H(b - y) + \frac{1}{3} R x^2.$$

La valeur de la pression exercée perpendiculairement au point mn est

$$T = (P+G) \sin \theta + (Q+H) \cos \theta.$$

En résumé, on voit que, pour que l'équilibre existe dans un système de *voussoirs*, il est nécessaire, en général, que les deux composantes P et Q satisfassent à quatre inégalités, qui doivent être vérifiées pour tous les joints de la voûte. Il en résulte qu'il existe certaines limites au-dessus et au-dessous desquelles les valeurs P et Q doivent se trouver. Si les conditions dont il s'agit ne se contredisent pas, et s'il existe des valeurs de P et Q au moyen desquelles on puisse y satisfaire, l'équilibre pourra subsister dans le système de *voussoirs* proposés. De plus, si l'on conçoit le dernier joint MN appuyé contre un plan fixe, comme l'est le premier joint AB, et le système soumis à l'action des forces qui sont appliquées aux *voussoirs*, on est assuré qu'il ne surviendra aucun mouvement.

VOUSOYER v. a. ou tr. (vou-soi-é ou vou-so-é — rad. vous. Change y en i devant un e muet: *Je voussoie; qu'ils voussoient*). Désigner par le mot vous, et non par tu et toi: *Voussoyer ses parents.* On dit aussi VOUSOYER.

— Absol.: *Il a l'habitude de voussoyer.*

VOUSOYEUR, EUSE s. (vou-soi-é ou vou-so-é — rad. voussoyer). Personne qui a l'habitude de voussoyer. On dit aussi VOUSOYEUR.

VOUSURE s. f. (vou-su-re — V. VOUSOIR). Archit. Surface courbe d'une voûte ou d'une arcade. *Arrière-vousure*, Surface engendrée par une droite assujettie à glisser sur une horizontale et sur deux arcs de cercle verticaux parallèles.

— Par ext. Courbure d'un objet fait en forme de voûte: *C'est à peine si la blanche étendue du désert, tout à l'heure si visible, se distingue de la noire VOUSURE du firmament.* (E. Sue.)

— Pathol. *Vousure précordiale*, Excess d'élévation du côté gauche de la poitrine, qu'on remarque dans certaines affections du cœur. *Vousure de la poitrine*, Dilatation de la poitrine, produite par certaines affections du poulmon.

— Encycl. Pathol. *Vousure précordiale*. On appelle ainsi un des signes des maladies du cœur fournis par l'inspection. Chez

un homme bien fait, les deux côtés de la poitrine sont égaux et parfaitement symétriques, en avant et en arrière, et la région du cœur ne se fait remarquer par aucune modification particulière de forme; mais il n'en est plus de même dans l'état pathologique; cette région peut s'élever d'une manière visible ce qui constitue alors la *vousure* précordiale.

Cette *vousure*, qui tient aux affections cardiaques, est située à gauche du sternum et en dedans du mamelon. Elle est formée, tout à la fois, par la projection en avant des cartilages des côtes et par l'effacement des espaces intercostaux, qui sont moins déprimés, moins creux que ceux du côté opposé. Elle s'étend généralement de la troisième à la cinquième ou sixième côte; souvent elle n'est bien prononcée que vers la base, tandis qu'à la pointe il y a une sorte de dépression, ou inversement. Son étendue varie donc de quelques centimètres à un décimètre; elle est généralement plus longue que large. Sa forme est celle d'une convexité fort légère, peu saillante au centre, à bords plus ou moins nettement arrêtés; chez quelques individus, elle se confond avec la saillie du bord inférieur du grand pectoral, quelquefois facile, le plus ordinairement difficile à apprécier; aussi le médecin devra-t-il se placer successivement à droite et à gauche du malade pour comparer le volume des deux parties du thorax. Il est cependant préférable, dit Racle, de faire coucher très-symétriquement le malade, de se mettre au pied de son lit et d'examiner comparativement les deux côtés de la poitrine. On a conseillé, pour constater la *vousure* précordiale, de mesurer la poitrine avec un ruban métrique (v. MENSURATION); mais c'est là un moyen très-souvent infidèle, et, de plus, la *vousure* n'est jamais assez prononcée, à moins de cas tout à fait exceptionnels, pour donner une différence en faveur du côté gauche de la poitrine, de plus de 0m,015 à 0m,02. Or, les différences normales entre les côtés de la poitrine peuvent aller jusque-là, et, de plus, les erreurs d'observation peuvent donner aussi le même chiffre; il s'ensuit que, si dans un cas de *vousure* réelle du cœur on trouvait, en faveur du côté gauche de la poitrine, une augmentation de 0m,02, on serait tenté de ne l'attribuer qu'à une erreur d'observation ou à une conformation particulière du thorax, de sorte que, loin d'être un auxiliaire utile, la mensuration deviendrait alors une source d'erreur.

Avant d'établir la valeur de la *vousure*, il est bon de mentionner les circonstances où elle peut être produite par d'autres causes que les maladies du cœur. Il y en a quatre principales: une conformation naturellement vicieuse de la poitrine, l'emphysème pulmonaire, la pleurésie, la saillie des muscles pectoraux; un examen attentif et portant sur tous les signes concomitants de ces affections permettra de ne pas faire d'erreur.

Les maladies du cœur dans lesquelles s'observe la *vousure* précordiale sont surtout: l'hypertrophie, la péricardite avec épanchement, l'endocardite et les tumeurs anévrismales de l'aorte. Celle de l'hypertrophie, qui dépend du volume augmenté du cœur, est ordinairement assez élevée, quelquefois générale, quelquefois bornée à la base de l'organe; elle résiste beaucoup à la pression et offre une maîté qui n'est pas aussi absolue que celle d'un épanchement; enfin, elle est permanente. Celle de la péricardite avec épanchement ne se manifeste que quand il y a une grande quantité de liquide, 500 à 1,000 grammes; une quantité de 100 à 200 grammes ne la produit pas d'une manière sensible. Elle est plus étendue, plus générale que dans le cas précédent, et jamais limitée à la base; elle est mate à la percussion, le cœur ne se sent plus; enfin la *vousure* se modifie facilement, et quelquefois avec une rapidité surprenante; une saignée copieuse la fait quelquefois disparaître. Celle à laquelle donne lieu l'endocardite, selon M. Bouillaud, serait le résultat de la tuméfaction fluxionnaire du cœur et d'un épanchement extracardiaque dû à la péricardite qui accompagne si habituellement l'endocardite.

— *Vousure de la poitrine*. Cette *vousure* occupe fréquemment les régions sus et sous-claviculaire, les deux côtés du sternum dans toute la hauteur de la poitrine, la base du thorax en arrière, ou la région intermédiaire à la colonne vertébrale et au bord interne de l'omoplate. Elle affecte la forme d'une élévation plane, sans sommet marqué, sans limites nettement arrêtées; l'on voit et l'on sent qu'une ou plusieurs côtes sont, dans ce point, plus élevées, plus saillantes que les côtes inférieures et supérieures ou que celles du côté opposé; les espaces intercostaux sont moins creux; les côtes ainsi élevées offrent quelquefois une résistance plus grande que les autres. Quand la *vousure* est peu prononcée, il faut faire coucher le malade horizontalement et dans une position très-symétrique, et se placer au pied de son lit. En regardant très-obliquement la surface du thorax, on distingue facilement l'excès de saillie d'un côté sur l'autre; au niveau de cette *vousure*, on constate, par la percussion, une augmentation ou une diminution de la sonorité, quelquefois un son normal. Quand la *vousure* occupe les régions sus et sous-claviculaire, on ne sent pas de saillies des côtes, mais il y a élévation des parties molles. A la

partie postérieure de la poitrine, la *voissure* ne peut être appréciée qu'en dedans de l'omoplate, où elle se traduit par une saillie exagérée de l'angle des côtes; et comme celles-ci forment une série continue, la *voissure* est disposée comme une espèce de bande verticale entre l'épine et l'omoplate. Lorsque la *voissure* occupe un côté de la poitrine, on remarque ce qui suit: le côté semble à la vue plus gros, plus arrondi, plus plein; les côtes sont moins dessinées que du côté opposé, par suite de l'élévation des espaces intercostaux; les mouvements sont moins appréciables à la vue et à la main. Dans la grande majorité des cas, c'est à la base du thorax, en arrière et en dehors, que la saillie est le plus prononcée; et quand elle se manifeste en avant, c'est qu'elle est extrêmement développée en arrière. En faisant asseoir le malade et le regardant de profil, on voit la base de la poitrine dépasser en arrière et en avant le plan du côté sain; si on le regarde de face, on voit le côté dilaté porté en dehors et quelquefois plus relevé que l'autre; il arrive aussi que l'épaule est sensiblement soulevée. La mensuration ne fait pas toujours aussi bien apprécier que la vue les différences qui peuvent exister entre les deux côtés de la poitrine.

Un grand nombre de causes peuvent donner lieu à la *voissure* de la poitrine. Telles sont la tuméfaction simple des organes intrathoraciques, des accumulations de gaz ou de liquides, des tumeurs solides, des abcès; mais les maladies dans lesquelles on remarque le plus fréquemment la *voissure* du thorax sont: la pleurésie, la pneumonie, la congestion et l'emphysème des poumons et le pneumothorax. La pleurésie donne lieu à une *voissure* très-remarquable, mais variable. Quand l'épanchement est médiocre, c'est surtout la partie postérieure et inférieure du thorax qui se dilate, quelquefois la partie inférieure latérale; les côtes s'écartent en s'élevant; les espaces intercostaux s'élargissent et s'effacent. Si l'épanchement occupe le côté droit, on constate de plus l'abaissement du foie; s'il siège à gauche, on reconnaît un abaissement de la rate et le refoulement du cœur du côté droit. La pneumonie donne lieu assez souvent à une *voissure*, mais celle-ci n'est pas constante. La bronchite, surtout chez les vieillards, donne aussi lieu à une *voissure*. L'emphysème pulmonaire est dans le même cas. Lorsqu'il est partiel, il occupe, dans la majorité des cas, le bord antérieur et le sommet des poumons; il n'y a pas alors de dilatation générale, mais seulement un ou plusieurs points de *voissure* qui siègent en dehors des bords du sternum, ou bien au-dessus ou au-dessous des clavicules. Quelquefois le sternum est aussi soulevé et porte en avant; au niveau de ces points, la sonorité est exagérée, le bruit d'inspiration presque nul, etc. Enfin, dans le pneumothorax, on observe une dilatation partielle ou *voissure*, lorsque l'existence de fausses membranes ou d'adhérences limite les espaces dans lesquels l'air peut se répandre. Cette *voissure* occupe le plus souvent la partie latérale et inférieure de la poitrine.

VOÛTE s. f. (voû-te. — V. vousoir). Archit. Ouvrage de maçonnerie fait en arc, et dont les pièces se soutiennent les unes les autres: *Voûte en plein cintre*. *Voûte en anse de panier*, en *demi-globe*. *Voûte surbaissée*. *Voûte en ogive*. *Cintre de la voûte*. *Il est constant aujourd'hui que les Égyptiens connaissent l'art de construire des voûtes*. (Batisier.)

Oh! que j'aime, aux voûtes gothiques,
Les vieux saints de pierre athlétiques!

A. DE MUSSSET.

Il *Clef de voûte*. Vousoir qui occupe la partie supérieure de la voûte, et qui maintient tous les autres vousoirs, et fig. Objet principal dont tous les autres dépendent: *Quand la clef de voûte d'un système est une hypothèse, le système lui-même n'est qu'un jeu d'esprit*.

— Par anal. Objet disposé en forme de voûte: *La voûte d'une cave, d'un antre*. *Une voûte de feuillage*. *Les anciens faisaient du ciel une voûte de cristal*. (A. Martin.)

Des marronniers les hautes avenues
S'arrondissent en voûte et nous cachent les nues.

CASTEL.

— Poétiq. *Voûte du ciel* ou *des cieux*, *Voûte céleste*, *Voûte azurée*, *Ciel*, firmament: *Quel est donc le puissant architecte qui a suspendu sur nos têtes la voûte immense des cieux?* (Vén.) *La Vérité, chassée de la terre, a repandu son flambeau à la voûte des cieux: le génie l'y aperçoit encore*. (Ch. Nod.)

Aimable Paix, vierge sacrée,
Descends de la voûte azurée.

J.-B. ROUSSEAU.

Il *Sous la voûte du ciel*, Sur la terre, dans le monde:

..... Hélas! nul mortel
Ne vit exempt de maux sous la voûte du ciel.

A. CHÉNIER.

— Fr.-maçon. *Voûte d'acier*, Suite d'épées croisées au-dessus de la tête des hauts dignitaires de la maçonnerie, par des maçons formant la baie sur leur passage.

— Mar. *Voûte d'arcasse*, Prolongement du pont, à l'arrière d'un navire. Il *Petite*

voûte, Saillie située au-dessus de la voûte d'arcasse.

— Techn. Partie antérieure de l'arc d'un fer de cheval, opposée à la pince. Il *Partie supérieure d'un fourneau à réverbère*, qui est disposée en forme de dôme.

— Anat. *Voûte du crâne*, Partie supérieure de la boîte osseuse qui forment les os du crâne. Il *Voûte du palais* ou *Voûte palatine*, Cloison qui forme la paroi supérieure de la bouche et la paroi inférieure des cavités nasales. Il *Voûte à trois piliers* ou *à quatre piliers*, Partie du cerveau consistant en une lame molle, blanche, fibreuse, ayant la forme d'un triangle recourbé sur lui-même, et dont le sommet, tourné en avant et en bas, serait bifurqué.

— Encycl. Archit. Le mot *voûte*, pris dans son acception la plus générale, donne l'idée d'une pièce courbe, qui conserve une forme déterminée en vertu des actions et des résistances qui lui sont appliquées. Les *voûtes* sont des constructions en pierre, en bois ou en métal, que l'art a imaginées pour remplacer les planchers et les combles, afin de les rendre plus durables et de les mettre à l'abri des incendies. C'est un assemblage de parties solides juxtaposées, auxquelles on a donné le nom de vousoirs. Ceux-ci sont séparés par des joints, le plus généralement normaux à la surface affectée par la *voûte*. Selon leur mode de génération, les *voûtes* sont en plein cintre, en arc de cercle, en anse de panier, en ogive; elles sont surbaissées ou surbaissées. Outre ces *voûtes*, que l'on peut appeler *voûtes cylindriques* ou en berceau, à cause du mode de génération de leur surface intérieure, et qui sont mises en usage le plus habituellement, on distingue: les *voûtes paraboliques*, elliptiques et en chabot; ces trois dernières espèces sont, comme les premières, surbaissées ou surbaissées, suivant qu'elles sont construites sur le grand ou sur le petit axe. Il en existe encore de différentes formes, que l'on appelle: *voûtes coniques*, *voûtes sphériques*, conoïdes ou sphéroïdes. Ces *voûtes*, classées parmi les *voûtes* simples, sont formées par des lignes droites, allant d'une courbe à une autre ou d'un point à une courbe, ou bien par des courbes de même genre, posées les unes sur les autres et diminuant dans un rapport déterminé selon d'autres courbes qui se croisent sur l'axe; ou bien encore par une courbe quelconque qui, en se mouvant autour de son axe, forme une surface composée d'autant de cercles que la courbe a de points. Les *voûtes* sont dites composées lorsqu'elles sont formées par la réunion de plusieurs parties de *voûtes* simples; telles sont: les *voûtes d'arête*, à une, à deux ou à trois arêtes; les *voûtes à nervures*; celles en éventail; les *voûtes* en arc de cloître, etc.

La surface intérieure d'une *voûte* se désigne sous le nom de douelle ou d'intrados, et la surface extérieure sous celui d'extrados. Les *voûtes* sont supportées par des piliers que l'on appelle pieds-droits, et les points où elles se raccordent avec ces derniers sont ce que l'on nomme les naissances. La montée d'une *voûte* ou la flèche est la hauteur verticale du sommet de l'intrados au-dessus des naissances.

Le vousoir placé au sommet de la *voûte* prend le nom de clef, et celui qui est situé immédiatement au-dessus des naissances le nom de vousoir de retombée. Les *voûtes* sont droites ou biaisées, selon que l'axe longitudinal coupe perpendiculairement ou obliquement l'axe transversal. Elles peuvent avoir leurs naissances de niveau ou inclinées, ce qui produit dans les *voûtes* simples beaucoup de variétés; de plus, elles peuvent être irrégulières, incomplètes ou composées de différentes parties combinées d'une infinité de manières, susceptibles de plus ou moins de difficulté. Les *voûtes* pratiquées dans des murs ou des massifs prennent le nom d'arcs ou arcades; les joints de leurs vousoirs forment des angles ou crossettes pour se raccorder avec les assises horizontales de ces murs ou massifs. Ces arcs, qui peuvent être droits ou biaisés, se font dans des murs à plomb, en talus, circulaires en plan ou en tour ronde. La rencontre d'une *voûte* cylindrique avec une autre forme, dans celle qui est pénétrée, une espèce d'évidement qu'on appelle lunette. La forme de cette dernière varie avec le diamètre et la direction des *voûtes* qui se rencontrent; de là sont sorties: les lunettes droites, résultant de deux berceaux qui se pénètrent perpendiculairement et horizontalement; les lunettes biaisées, lorsque la rencontre a lieu obliquement et horizontalement, et les descentes, lorsque l'obliquité d'un berceau qui en pénètre un autre, est dans le sens de la hauteur. Ces dernières sont, comme les lunettes, droites ou biaisées, selon que la direction de la projection sur le plan horizontal de l'axe de la descente est perpendiculaire ou inclinée à celle de la *voûte* rencontrée. Les *voûtes d'arête* peuvent être formées par plusieurs berceaux espacés également ou inégalement, parallèles entre eux ou obliques, de niveau ou inclinés; enfin, elles peuvent présenter une infinité de combinaisons différentes, dont le nombre peut être encore augmenté par la variété des courbes que l'on peut employer pour cintre primitif. Ces *voûtes* se projettent, soit sur un plan rectangulaire régulier ou irrégulier, soit sur un polygone régulier ou irrégulier, soit sur un plan circu-

laire ou elliptique. Elles sont de niveau ou surbaissées; dans le premier cas, les *voûtes* qui se croisent ont une montée constante dans toute leur longueur, de telle sorte que leur point de rencontre est placé au point de croisement des génératrices horizontales des berceaux; dans le second cas, ce point est placé à une hauteur plus grande des naissances des *voûtes* primitives que la clef de ces dernières. C'est par le recouvrement de *voûtes* en arcs ogivaux que sont formées les *voûtes* gothiques; on pourrait, avec n'importe quelle courbe, construire de même des *voûtes d'arête* surbaissées. Ces sortes de *voûtes* ne sont, à proprement parler, qu'une combinaison d'arcs droits qui se réunissent à une clef centrale ou à plusieurs clefs particulières, selon qu'elles sont à une, à deux ou à trois arêtes. Les *voûtes* en arc de cloître, comme les précédentes, peuvent présenter une infinité de combinaisons différentes, soit comme construction, soit comme projection. Elles s'exécutent sur des quadrilatères ou des polygones réguliers ou irréguliers, ou sur des plans circulaires et elliptiques. Ces sortes de *voûtes* sont appelées barlongues lorsqu'elles sont projetées sur un plan rectangulaire, c'est-à-dire lorsqu'elles ont deux côtes opposés plus longs que les deux autres. Elles ont sur les *voûtes d'arête* l'avantage de pouvoir soutenir un plafond, en leur milieu; ce mode de construction est fréquemment employé pour les grandes salles, dans les édifices importants. Les *voûtes coniques* ou conoïdes sont celles dont la surface intérieure est celle d'un cône, ou dont la forme se rapproche de la figure de ce solide. Ces *voûtes* sont droites, biaisées ou inclinées, à simple ou à double embrasement, selon qu'elles sont percées perpendiculairement ou obliquement, horizontalement ou dans une inclinaison avec l'horizon, dans un mur droit ou en talus. Les *voûtes coniques*, érigées sur deux murs qui forment un angle, de manière que le cintre de face représente la base du cône, prennent le nom de trompes; dans ce cas, elles sont droites; dans l'angle rattachant un angle saillant, ou dans l'angle rattachant une tour ronde, selon qu'elles sont construites pour supporter un mur droit en saillie sur un autre, ou deux murs se rencontrant suivant un angle saillant, ou un mur circulaire. Les *voûtes conoïdes* sont engendrées par une droite qui s'appuie sur une droite et une courbe et se meut parallèlement à un plan donné. La courbure de ces sortes de *voûtes* peut être quelconque: hyperbolique, parabolique, etc., et leur base, circulaire, ovale ou elliptique. Les *voûtes sphériques* sont formées en plan et en élévation par une demi-circconférence de cercle de même rayon. Ces *voûtes*, qui peuvent être construites aussi sur plan carré, sont si avantageuses, qu'on peut les couper en deux ou plusieurs parties égales par des plans verticaux passant par le centre. Ces parties de *voûtes* sphériques ou dômes prennent les noms de niches et de trompes en niche sur le coin. Les *voûtes sphéroïdes* peuvent être projetées sur des plans circulaires ou elliptiques; les premières, désignées aussi sous le nom de *voûtes* sphériques surbaissées ou de *voûtes* en cul-de-four, et encore de *voûtes* sphériques surbaissées, ne diffèrent des *voûtes* sphériques que par la courbe de leur cintre, formée par une ellipse ou imitation d'ellipse, au lieu d'une demi-circconférence de cercle. Les *voûtes sphéroïdes* sur un plan elliptique ont leur surface intérieure produite par l'ellipse du plan qui a tourné autour de son grand axe ou grand diamètre; en sorte que toutes les coupes ou sections verticales qui sont faites dans le sens de la largeur, parallèlement au petit axe ou petit diamètre, sont des demi-circconférences de cercle. Les parties de *voûtes* sphériques ou sphéroïdes qui résultent du retranchement de plusieurs portions de ces *voûtes* par des plans verticaux et horizontaux prennent le nom de pendentifs. Ces sortes de *voûtes* sont employées pour établir un plan circulaire ou elliptique sur un plan carré ou rectangulaire, ou sur un polygone quelconque dans lequel il paraît inscrit. Les dômes élevés au-dessus de la croisée des nefs d'une église sont érigés de cette manière. A ces différentes espèces de *voûtes*, qui représentent à peu près toutes celles qu'on a employées jusqu'à ce jour dans la construction des édifices, on peut ajouter les suivantes: la trompe en tour ronde sur un mur droit et les vis de Saint-Gilles rondes et carrées, dont on fait usage pour soutenir un escalier tournant autour d'un noyau plein ou évidé, et qui ne sont qu'un composé de *voûtes d'arête* et d'arcs de cloître.

Rondelet, dans son *Traité sur l'art de bâtir*, admet que le point de départ de la construction des *voûtes* a été l'emploi des pierres plates pour recouvrir les espaces vides. Ce genre de couverture, auquel on ne peut donner le nom de *voûtes* puisqu'il ne se composait que d'une seule pièce, a d'abord été formé d'une pierre plate posée horizontalement sur deux appuis extrêmes, puis de trois ou plusieurs pierres assés en saillie les unes sur les autres, de manière à couvrir l'espace vide et à obtenir une surélévation du plafond. A ces constructions, qui ont l'avantage de se soutenir sans poussée, mais qui sont rarement possibles, a succédé l'emploi des pierres plates posées obliquement sur les appuis et se contre-butant au sommet, ou disposées en forme de polygone. De cette der-

nière forme à celles qui sont adoptées aujourd'hui, il n'y avait qu'un pas à franchir, mais il ne le fut pas aussi rapidement qu'on pourrait le penser. Le mode de construction employé jusqu'aujourd'hui ne permettait pas aux constructeurs anciens de se rendre un compte immédiat des effets que produirait l'emploi d'une courbe, principalement comme résistance; en effet, dans le cas des couvertures horizontales, les pierres sont soutenues sur leurs lits dans toute leur étendue, tandis que, dans une *voûte* dont le cintre est un demi-cercle, par exemple, il ne paraît y avoir que les deux premières qui posent, toutes les autres ne se soutenant que par leurs joints, en vertu de leur forme en coin. Ces joints, qui sont plus ou moins obliques, doivent former, avec la surface courbe de la *voûte*, des angles égaux et droits, afin de procurer à chaque pierre une résistance égale et, de plus, une espèce de renvoi régulier des efforts d'une pierre à l'autre, depuis celle qui forme la clef jusqu'à celles qui portent sur les pieds-droits.

On admet, en général, que la première forme d'intrados fut la ligne circulaire, comme étant la plus facile à imiter. Après elle, et avec les progrès de la science, sont venus: les lignes paraboliques, elliptiques, hyperboliques, ainsi que la chaînette, la cissoïde et la cassinoïde.

L'appareil des *voûtes*, en général, varie avec la position qu'elles occupent dans l'espace et leur but. Le tracé et la coupe de chacune des pierres qui entrent dans leur construction sont du ressort de cette partie de la géométrie descriptive à laquelle on a donné le nom de stéréotomie. Nous n'entrerons pas dans le détail de ces tracés, qui varient avec la direction des efforts; nous nous contenterons de donner ici les croquis représentatifs des diverses formes de *voûtes*, avec le mode de génération propre à chacune d'elles.

Les *voûtes* en plate-bande sont de deux sortes: elles sont appareillées ou non appareillées. Ces dernières, employées par les anciens pour former les architraves des entrecolonnes pycnostyle, systyle et diastyle, étaient formées de pierres de grande dimension s'appuyant par leurs extrémités sur les colonnes et se touchant dans l'axe de celles-ci. La figure 1 fait voir la disposition adoptée pour ce genre de *voûtes*.

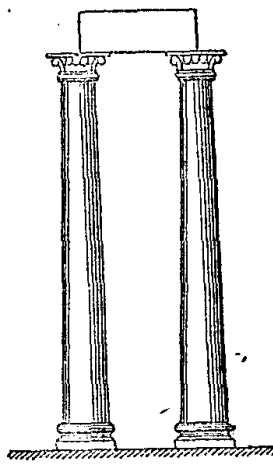


Fig. 1.

Les plates-bandes appareillées, représentées par la figure 2, et dont on fait un très-grand usage aujourd'hui pour couvrir les baies des fenêtres et des portes, semblent avoir été appliquées pour la première fois dans l'émissarium du lac Albano. Elles sont formées de vousoirs taillés en coin, de manière à empêcher le glissement d'une ou plusieurs d'entre elles. Ces *voûtes* plates, comme on le voit, sont établies sur des principes complètement opposés à ceux qu'on admet dans la construction des *voûtes* à surface courbe, pour lesquelles les joints des pierres qui se touchent doivent faire des angles droits et égaux avec les surfaces apparentes qu'elles

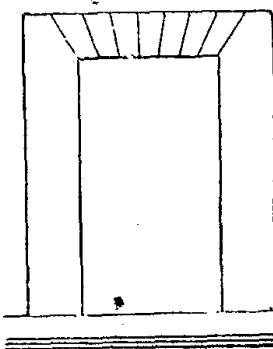


Fig. 2.

forment. Il faudrait, d'après ce principe, que les joints d'une *voûte* plate fussent verticaux; mais, comme il ne peut exister de cohésion suffisante entre des pierres jointes ensemble par des plans verticaux, on n'a pu obtenir cet effet qu'en déterminant sur les pieds-droits, au moyen de plans inclinés, des efforts latéraux, d'où résulte

une pression inclinée à l'horizon. Lorsque ces voûtes sont construites entre deux murs parallèles, la régularité de l'appareil exige que les voussoirs soient disposés selon la direction des faces de ces murs. Dans les voûtes plates établies sur un plan carré ou sur un plan circulaire, les rangs des claveaux forment des carrés ou des cercles concentriques, suivant le cas, et les clefs sont carrées ou rondes. Quant à celles qui soutiennent des piliers isolés, leurs claveaux sont parallèles aux faces intérieures et se rencontrent à angle droit sur les diagonales. Ce genre de voûtes, qui peut varier beaucoup par la forme de son plan, ne convient pas pour traverser les espaces d'une grande étendue. D'après Rondelet, on ne peut les employer qu'en donnant aux murs une épaisseur égale au quart ou au moins au cinquième de la portée. On les utilise encore quelquefois pour former des plafonds de peu d'étendue.

Les voûtes en plein cintre sont engendrées par une droite qui se meut en restant horizontale et en s'appuyant sur une demi-circonférence dont le diamètre est égal à la distance des pieds-droits. Les voûtes en arc de cercle sont engendrées par une droite qui se meut en restant horizontale, en s'appuyant sur un arc de cercle rencontrant les pieds-droits suivant un angle dont la valeur est moindre que 90°. Dans ces voûtes, comme dans toutes

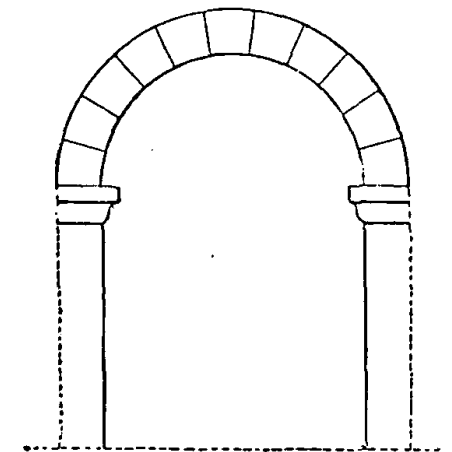


Fig. 3.

les autres en général, les joints sont perpendiculaires aux tangentes menées à l'intrados, aux points de rencontre de ces lignes avec la courbe. L'appareil de ces berceaux est excessivement simple et le plus facile à projeter; toutefois, lorsque les axes transversal et longitudinal se coupent suivant un angle moindre que 90°, c'est-à-dire lorsque les voûtes sont de celles dites biaisées, il existe certaines difficultés causées par la recherche des trajectoires donnant la direction des lignes de joints, de façon que chacune d'elles soit perpendiculaire aux têtes.

Les voûtes en anse de panier sont engendrées par une droite qui se meut en restant horizontale et en s'appuyant sur une courbe à plusieurs centres, dont les extrémités sont, comme dans le cas du plein cintre, tangentes

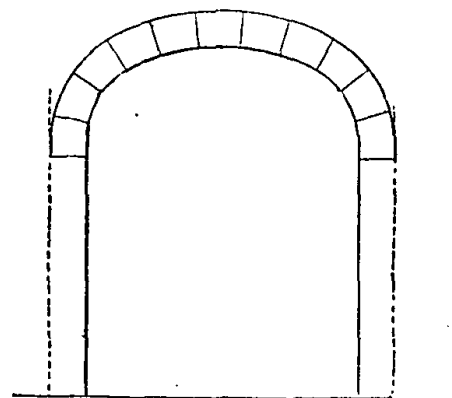


Fig. 4.

aux pieds-droits. Ces voûtes, qui ne présentent de difficultés que dans leur tracé, s'apparentent comme les précédentes. On décrit ordinairement l'intrados par rayons de courbure successifs, et la courbe est spécifiée par le nombre des centres: on en trace à trois centres, à cinq centres, à sept et jusqu'à vingt et un centres. La figure 4 représente une voûte en anse de panier à trois centres. Pour simplifier et même éviter les calculs assez compliqués que nécessite le tracé de l'intrados de ces voûtes, MM. Michal et Lerouge, ingénieurs des ponts et chaussées, ont dressé des tables qui renferment, pour diverses montées, les valeurs des rayons nécessaires pour effectuer le tracé.

Les voûtes en ellipse sont engendrées par une droite qui se meut en restant horizontale, et en s'appuyant sur une demi-ellipse dont l'axe, grand ou petit, suivant le cas, est égal à la distance des pieds-droits. L'appareillage s'exécute toujours en dirigeant les joints perpendiculairement à la courbe de l'intrados. Pour tracer cette dernière, on emploie les

méthodes connues et enseignées par la géomé-

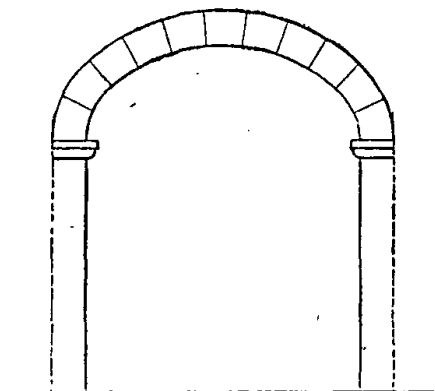


Fig. 5.

ration même de l'ellipse, ou bien on fait usage

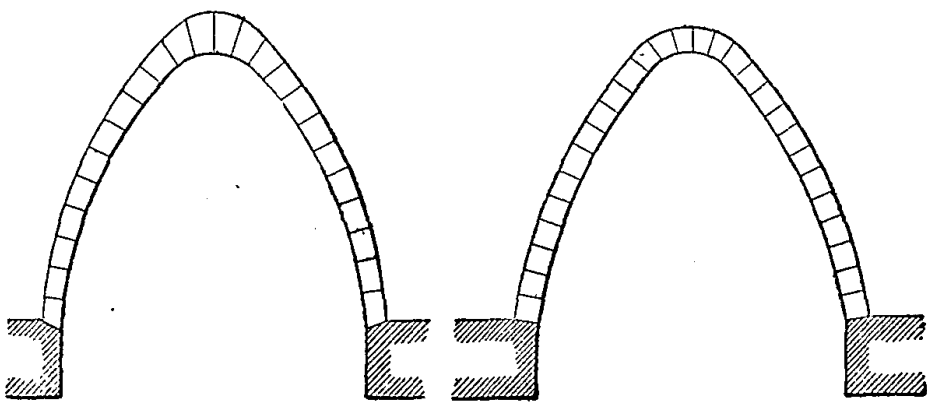


Fig. 6 et 7.

Les voûtes en ogive ou gothiques sont engendrées par une droite qui se meut sur

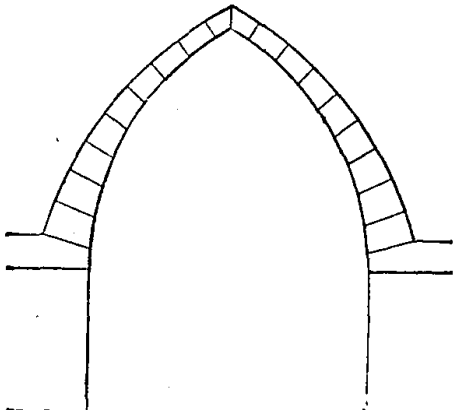


Fig. 8.

deux arcs de cercle qui rencontrent les pieds-droits tangentiellement ou suivant un cer-

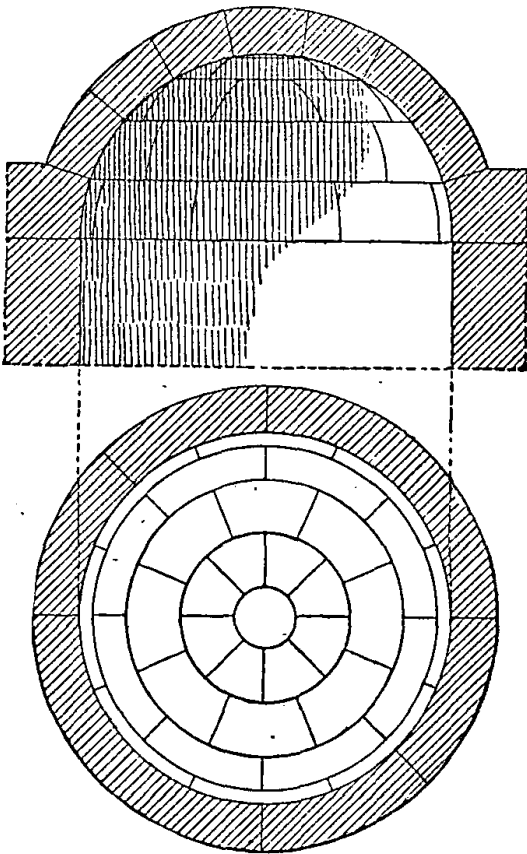


Fig. 9.

tiques; mais les difficultés qu'occasionne ce genre d'appareil l'ont fait abandonner; toutefois, on l'utilise encore pour les niches ou pour les trompes dans l'angle qui rachètent

d'un compas spécial établi sur la différence des demi-axes. Depuis quelques années, ces voûtes sont utilisées pour remplacer les voûtes en anse de panier, qui, malgré tout le soin apporté à leur construction, laissent toujours voir les points de raccord.

Lorsque les pieds-droits qui doivent soutenir la voûte ne sont pas d'aplomb, ou lorsqu'il n'y a pas d'inconvénient à ce que la voûte fasse un angle avec les pieds-droits, on peut y employer, outre le cercle et l'ellipse, une infinité d'autres courbes, telles que la parabole, l'hyperbole, la chaînette; les figures 6 et 7 représentent, la première une voûte parabolique et la seconde une voûte en chaînette. On peut remarquer en passant que, dans les voûtes circulaires et elliptiques, la clef a une épaisseur moindre que celle des naissances; que, dans les voûtes en chaînette, l'épaisseur est constante du sommet aux naissances, et que, dans les voûtes paraboliques, l'épaisseur à la clef est plus forte qu'aux naissances.

tain angle, et qui se réunissent sur la verticale passant au milieu de l'intervalle des pieds-droits. Ces voûtes peuvent être surbaissées ou surhaussées, suivant qu'elles sont tracées avec des rayons plus petits ou plus grands que la distance qui sépare les pieds-droits. Celles qui sont décrites avec cette dernière prennent le nom d'ogives tiers-point, parce que les lignes qui joignent les naissances entre elles et à la clef forment un triangle équilatéral, d'où il suit que, dans ce genre de voûtes, le plus généralement employé, la corde des arcs est égale au rayon, et, par suite, que la montée est environ les 0,866 du rayon.

Les voûtes sphériques ont leur surface intérieure engendrée par un quart de circonférence qui tourne autour de son rayon vertical pris comme axe. On donne le nom de dôme à la partie extérieure de ces voûtes, et celui de coupole à la partie intérieure. L'appareil qui convient le mieux aux voûtes sphériques, tant pour la solidité que pour la facilité de l'exécution, consiste à établir des rangs horizontaux formant des couronnes concentriques. On a aussi employé la méthode des rangs ver-

une tour, en en restreignant l'emploi aux constructions d'une très-faible étendue.

Les niches sont des demi-voûtes sphériques; elles peuvent s'appareiller de trois manières

différentes: ou par rangs horizontaux formant des demi-couronnes, ou par rangs verticaux, ou en forme de trompe. Celle que

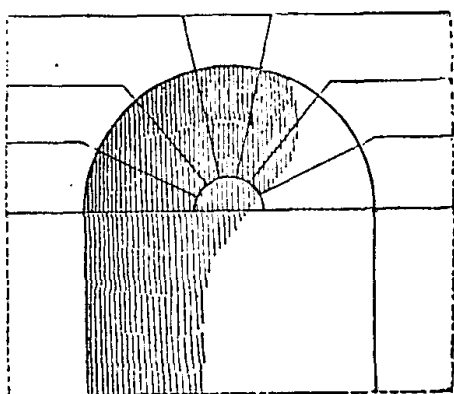


Fig. 10.

représente la figure 10 est appareillée en trompe.

La figure 11 fait voir la forme et la direction des joints d'une trompe en niche sur le

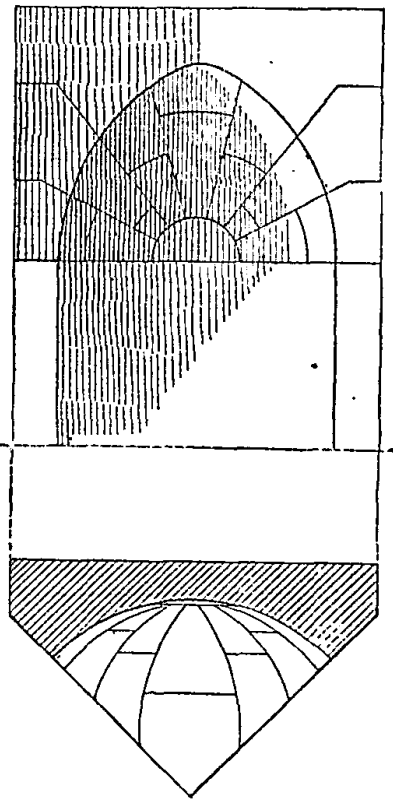


Fig. 11.

coin, qui n'est autre chose qu'une portion de voûte sphérique.

Les voûtes sphéroïdes ou en cul-de-four sont formées par une ellipse ou une imitation

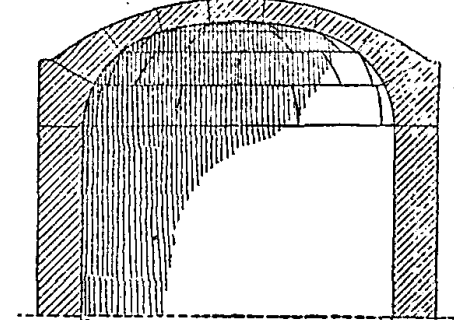


Fig. 12.

d'ellipse; la disposition d'appareil qui leur convient le mieux, tant pour la solidité que pour la précision et la facilité de l'exécution, est aussi la disposition par rangs horizontaux en forme de couronne. La figure 12 représente une voûte sphéroïde sur plan circulaire. Les pendentifs, qui, comme on l'a vu plus

haut, servent à établir un plan circulaire ou elliptique sur un plan carré ou polygonal quelconque, soit des triangles sphériques, qui paraissent ne porter que sur une pointe. Pour corriger ce mauvais effet et agrandir en même temps le diamètre de la voûte sphérique qu'ils contiennent, on a adopté, dans certains cas, une disposition en pan coupé en ligne droite, qui transforme la face des pendentifs en une surface irrégulière, à laquelle on a donné le nom de sphéro-cylindrique, et qui est terminée par trois arcs de cercle et une ligne droite, à sa base. Les voûtes en pendentifs s'appuient par rangs de voussoirs horizontaux, ou par voussoirs disposés en forme de panache; ce mode d'appareil leur a fait donner le nom de panaches. La surface de ces derniers est supposée formée par des arcs de cercle, qui, au lieu d'être compris dans des plans qui tendent à l'axe du dôme, le sont dans des plans qui se réunissent dans l'intérieur de chaque pilier.

Dans les voûtes composées, formées de la réunion de plusieurs parties de voûtes simples, les rangs des voussoirs sont disposés comme ils le seraient dans les voûtes dont ils proviennent. Ainsi, dans les voûtes d'arête et celle d'arcs de cloître, composées de parties de voûtes cylindriques dont les axes se croisent au centre, les rangs des voussoirs sont parallèles à ces axes. Les voûtes d'arête, telles

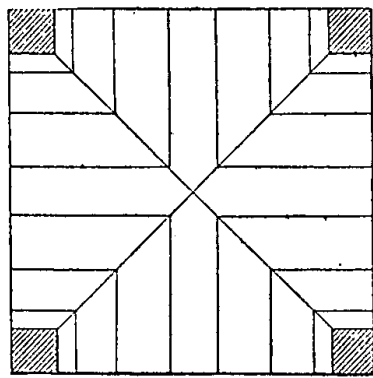
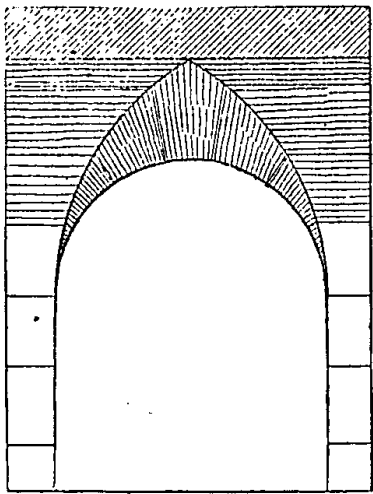


Fig. 13.

que celle que représente la figure 13, sont composées de parties triangulaires qui ont des angles pour appui; de plus, les rangs de voussoirs forment dans ces voûtes des angles saillants, qui sont d'autant plus aigus que le nombre des côtés du polygone sur lequel elles sont projetées est plus grand; il en résulte que les voûtes d'arête sur un plan polygonal ont d'autant moins de solidité que le nombre des côtés est plus grand.

Les voûtes d'arête établies avec des ogives prennent le nom de voûtes d'arête gothiques; elles sont à une seule, à double ou à triple arête; les figures 13, 14 et 15 font voir la forme qu'adopte chacune d'elles. Ces sortes de voûtes ne sont composées que d'une combinaison d'arcs droits ou segments de cercle, qui se réunissent pour former différents compartiments; l'endroit où tous ces arcs se rencontrent est la clef de la voûte, que l'on taille en pyramide tronquée et renversée. Dans les voûtes à double arête (figure 14), au lieu d'un seul plan coupant les parties de berceau en lunettes, on suppose deux sections au droit de chaque pénétration, formant ensemble un angle plus ou moins ouvert, et l'intervalle qu'elles laissent entre elles est rempli par une troisième partie de berceau qui se raccorde avec les deux autres. Les voûtes gothiques à triple arête (figure 15) ne sont qu'une combinaison d'arcs droits qui se réunissent à une clef centrale ou à plusieurs autres clefs particulières, en raison des compartiments que ces arcs forment entre eux. Ces voûtes sont encore dites à nervures, lorsque les arêtes sont appareillées en matériaux de grosse dimension, et que le remplissage est effectué avec des pierres de petit échantillon. Ces nervures, qui font saillie sur l'ensemble de la voûte, ont reçu différents noms, suivant leur place, leur but et les efforts qu'elles supportent ou qu'elles transmettent.

Les voûtes en éventail, dont l'origine peut

xv

être assignée au commencement du x^e siècle, furent substituées aux voûtes primitives, pour obvier aux difficultés de construction qui résultaient pour ces dernières de l'em-

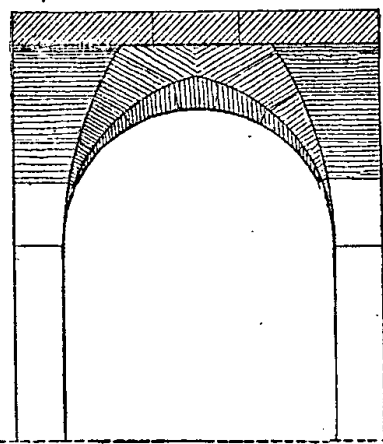


Fig. 14.

avec les précédentes, les nervures étant différentes les unes des autres. Dans beaucoup de ces voûtes, le plan de chaque travée est un carré; alors chaque partie en éventail occupe en plan un quart de cercle, et l'espace au sommet de la voûte est couvert d'une décoration formée de plusieurs cercles. Dans les grands espaces, la travée carrée augmentant outre mesure l'étendue des parties en éventail, on a adopté le parallélogramme. La construction de ces voûtes est très-variée; on en trouve des exemples fréquents en Angleterre, où elles ont, pour ainsi dire, pris naissance.

Les voûtes en arc de cloître sont composées de parties triangulaires; chacune d'elles a pour base le mur auquel elle correspond. On peut observer que chaque partie de voûte en arc de cloître se trouve formée par celles qu'on a retranchées des deux berceaux qui se croisent pour engendrer la voûte d'arête cor-

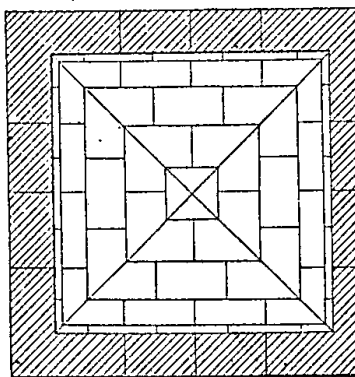
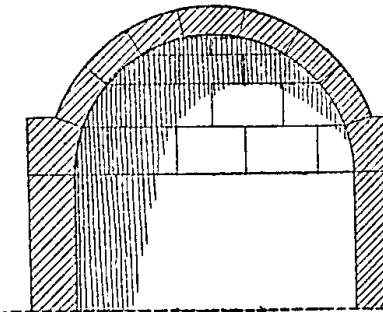


Fig. 16.

respondante, c'est-à-dire faite sur un plan de même figure et de même grandeur. Ces sortes de voûtes présentent une grande solidité et, en raison de leur forme, ont beaucoup moins de pousse que celles d'arête. Les rangs de voussoirs qui se recoupent forment des angles rentrants, qui deviennent d'autant plus ouverts que le polygone a plus de côtés;

ploi immodéré des nervures. Ces voûtes, engendrées par la révolution d'arcs de cercle autour de leur naissance, présentent une facilité d'exécution qu'on ne peut atteindre

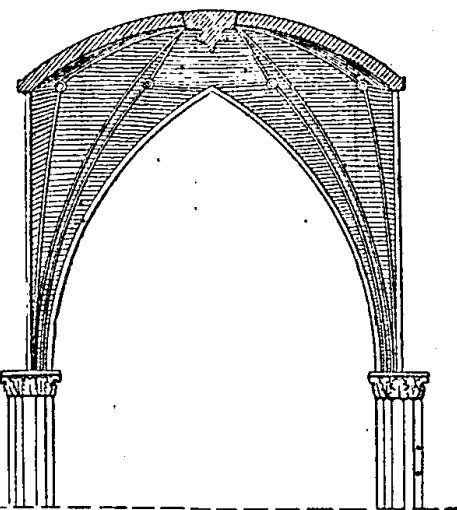


Fig. 15.

Cette condition, inhérente à la construction

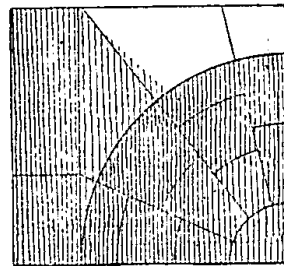


Fig. 17.

de ces voûtes, les rend beaucoup plus solides;

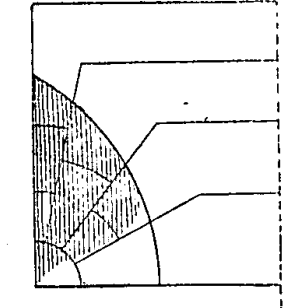


Fig. 18.

d'où il suit qu'à diamètre et à cintre égaux, les voûtes sphériques, que l'on peut consi-

dérer comme des voûtes d'arc de cloître d'une infinité de côtés, sont les plus solides et celles qui poussent le moins. Les voûtes de ce genre établies sur des plans irréguliers ont une forme désagréable et présentent peu de solidité; c'est pourquoi on les évite autant qu'il est possible. La figure 16 montre la disposition des voussoirs et des lignes de joints pour une voûte en arc de cloître sur un plan carré.

Les voûtes coniques, dont la définition a été donnée plus haut, peuvent être représentées ici par les trompes droites dans l'angle rattachant un angle saillant et dans un angle rentrant. Comme le montre l'appareil des figures 17, 18 et 19, tous les joints de l'arc de

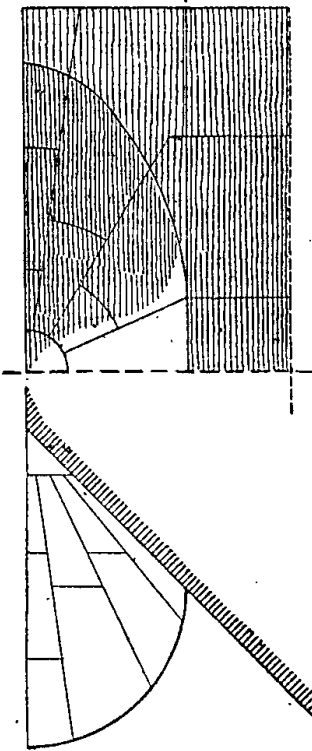


Fig. 19.

face tendent à l'angle qui forme le sommet du cône, et les voussoirs vont en diminuant de largeur jusqu'à la pierre centrale, appelée trompillon.

Construction des voûtes. Les matériaux employés le plus communément pour construire les voûtes en maçonnerie sont : les pierres de taille, les moellons de toute espèce, les briques et le béton. Les formes et les dispositions que l'on donne à ces matériaux sont soumises à des règles générales, que nous allons énumérer rapidement. L'analyse suivante de Monge, des voûtes en pierre de taille, résume ces règles d'une manière à la fois simple et pratique : « Les voûtes en pierre de taille sont composées de pièces distinctes, auxquelles on donne le nom générique de voussoirs. Chaque voussoir a plusieurs faces, qui exigent la plus grande attention dans l'exécution : 1^o la face qui doit faire parement, et qui, devant être une partie de la surface visible de la voûte, doit être exécutée avec la plus grande précision; 2^o les faces par lesquelles les voussoirs consécutifs s'appliquent les uns contre les autres, et qu'on nomme généralement joints. Ceux-ci exigent aussi la plus grande exactitude dans leur exécution, car, la pression se transmettant d'un voussoir à l'autre, perpendiculairement à la surface des joints, il est nécessaire que les deux pierres se touchent par le plus grand nombre possible de points, afin que, pour chaque point de contact, la pression soit la moindre, et que, pour tous, elle approche le plus de l'égalité. Il faut donc que dans chaque voussoir les joints approchent le plus de la véritable surface dont ils doivent faire partie, et, pour que cet objet soit plus facile à remplir, il faut que la surface des joints soit de la nature la plus simple et de l'exécution la plus susceptible de précision. C'est pour cela que l'on fait ordinairement les joints plans. Mais les surfaces de toutes les voûtes ne comportent pas cette disposition; dans quelques-unes, on blesserait trop les convenances si l'on ne taillait pas les joints suivant une surface courbe. On choisit, autant qu'il est possible, pour celle-ci, celles d'entre les surfaces courbes qu'il est le plus facile d'exécuter, soit celles qui sont engendrées par le mouvement d'une ligne droite et qui sont développables... Une des principales conditions auxquelles la forme des joints des voussoirs doit satisfaire, c'est d'être partout perpendiculaires à la surface de la voûte que ces voussoirs composent; car si les deux angles qu'un même joint fait avec la surface de la voûte étaient sensiblement inégaux, celui de ces angles qui excéderait l'angle droit serait capable d'une plus grande résistance que l'autre, et, dans l'action que deux voussoirs consécutifs exercent l'un sur l'autre, l'angle plus petit que l'angle droit serait exposé à éclater, ce qui, au moins, déformerait la voûte et pourrait même altérer sa solidité et diminuer la durée de l'édifice.

Lors donc que la surface d'un joint doit être courbe, il convient de l'engendrer par une droite qui soit partout perpendiculaire à la surface de la *voûte*, et si l'on veut de plus que la surface soit développable, il faut que toutes les normales à la surface de la *voûte*, et qui composent, pour ainsi dire, le joint, soient consécutivement deux à deux dans un même plan. Cette condition ne pouvant être remplie, à moins que toutes les normales ne passent par une même ligne de courbure de la surface de la *voûte*, il faut, si les surfaces des joints des voussoirs doivent être développables, que ces surfaces rencontrent celle de la *voûte* dans ses lignes de courbure. D'ailleurs, avec quelque précision que les voussoirs d'une *voûte* soient exécutés, leur division est toujours apparente sur la surface; elle y trace des lignes très-sensibles, et ces lignes doivent être soumises à des lois générales et satisfaire à des convenances particulières, selon la nature de la surface de la *voûte*. Parmi ces lois générales, les unes sont relatives à la stabilité, les autres à la durée de l'édifice; de ce nombre est la règle qui prescrit que les joints d'un même voussoir soient rectangulaires entre eux, par la même raison qu'ils doivent être eux-mêmes perpendiculaires à la surface de la *voûte*. Aussi les lignes de division des voussoirs doivent être telles, que celles qui divisent la *voûte* en assises soient toutes perpendiculaires à celles qui divisent une même assise en voussoirs. Quant aux convenances, il y en a de plusieurs sortes; mais il en est une principale : c'est que les lignes de division des voussoirs, qui, comme on vient de le voir, sont de deux espèces, et qui doivent se rencontrer toutes perpendiculairement, doivent aussi porter le caractère de la surface à laquelle elles appartiennent. Or, il n'existe pas de lignes sur la surface courbe qui puissent remplir en même temps toutes ces conditions, que les deux suites de lignes de courbure, et elles les remplissent complètement. Ainsi, la division d'une *voûte* en voussoirs doit donc toujours être faite par des lignes de courbure de la surface de la *voûte*, et les joints doivent être des portions de surfaces développables formées par la suite des normales à la surface, et qui, considérées consécutivement, sont deux à deux dans un même plan, en sorte que, pour chaque voussoir, les surfaces des quatre joints et celle de la *voûte* soient toutes rectangulaires. A cette analyse de Monge, il faut ajouter les considérations suivantes : une condition qui doit être généralement observée dans la construction des *voûtes*, c'est que les voussoirs soient, en nombre impair et placés symétriquement de chaque côté de celui qui doit se trouver au milieu de la *voûte*, pour la fermer, et que, pour cette raison, on nomme clef. Les dimensions des voussoirs dépendent des pierres que l'on a à sa disposition. Cependant, il ne faut pas que leur longueur soit trop grande par rapport à leur épaisseur, parce qu'ils se rompraient; il faudrait, dans ce cas, les composer de plusieurs morceaux.

La construction des *voûtes* comprend quatre phases distinctes : 1^o l'établissement et le levage des cintres, pour l'explication desquels nous renvoyons au mot CINTRE; 2^o l'exécution de la maçonnerie sur cintres; 3^o le décentrement (v. ce mot); 4^o les travaux complémentaires qui ne peuvent être faits qu'après le décentrement.

— *Exécution des voûtes.* 1^o *En pierre de taille.* Après avoir taillé et disposé les voussoirs d'après les règles précédentes, on procède à leur pose. Pour faire cette opération, on commence d'abord par établir la division des voussoirs, à chacune des extrémités du cintre, en marquant les points de division sur les couchis, soit par des encoches, soit en implantant des pointes; puis, lors de la pose de chaque rang de voussoirs, on trace au moyen de règles, sur les couchis, la ligne d'arase du lit supérieur de ce rang, en tendant un cordeau entre les points marqués. Afin de diriger tous les plans de joints normalement à l'intrados, on se sert de fausses équerres, dont l'un des côtés est une certaine longueur de l'arc d'intrados, et l'autre côté une normale à cet arc. Pour la pose des voussoirs, on interpose dans chacun des joints un lit de mortier d'une épaisseur uniforme de 0m,015 pour les voûtes de grande dimension, et d'au moins 0m,008 pour les petites; puis on les affermit, au fur et à mesure de leur pose, au moyen d'un maillet en bois, afin de ne pas faire d'écornures, et l'on veille à ce que les vides qui peuvent exister entre les lits et les joints, par suite de défauts dans les pierres, soient remplis avec des éclats enfoncés à bain de mortier. Les deux côtés de la *voûte* se montent en même temps, d'abord pour que leurs poussées se fassent équilibre sur le cintre et ne le détruisent pas, et ensuite pour que, les mortiers prenant la même consistance des deux côtés, le tassement qui a lieu après le décentrement soit égal. On ne commence une nouvelle assise de voussoirs que quand la précédente est terminée; cependant, depuis quelques années, on suit une autre méthode, qui a l'avantage de diminuer la charge sur le cintre et de ne la placer que progressivement. A cet effet, on commence par poser sur cales tous les voussoirs de tête, puis on fiche les joints au ciment de Vassy. Ces deux têtes

terminées, on procède à la pose des voussoirs intermédiaires, pour lesquels on emploie le même mode de fixation, c'est-à-dire qu'on les pose sur cales et qu'on les fiche au ciment au fur et à mesure, mais de manière à avoir toujours au moins deux assises non fichées, afin de ne pas déranger les voussoirs posés. Ce mode a été appliqué pour la première fois à la reconstruction du pont Notre-Dame, à Paris. La partie la plus délicate de l'exécution d'une *voûte* est sa fermeture, qui doit être faite de manière à limiter, autant que possible, l'abaissement au sommet lors du décentrement. Cette opération se fait de plusieurs manières différentes; la méthode suivante est celle que l'on préfère aujourd'hui. Elle consiste à poser à sec sur les cintres les contre-clefs et la clef, en les espaçant de manière à réserver l'épaisseur des joints, à remplir ensuite ces derniers en y coulant du mortier de ciment. Ce dernier étant coulé, on ébranle un peu chaque pierre afin de bien le faire pénétrer sur tous les points, ou on l'enfonce en la fichant avec une truelle. La plupart des *voûtes* fermées de cette manière ont éprouvé des affaissements peu sensibles lors du décentrement.

2^o *En petits matériaux.* Pour les *voûtes* en moellon, brique, etc., le mode d'exécution est à peu de chose près le même que pour les *voûtes* en pierre de taille. Les joints ne doivent pas se correspondre dans deux assises voisines, et quand la *voûte* est en moellon ou meulière piqués, ou en brique, on trace les joints longitudinaux sur les couchis. Les moellons ou meuliers doivent être un peu plus épais à la queue que vers le parement de douelle; s'il en est autrement, il faut remplir tous les vides résultant des moellons maigres de queue, au moyen d'éclats de pierre dure, qu'on enfonce à bain de mortier. Dans ces dernières années, M. de Lagallier, ingénieur des ponts et chaussées, fit l'application du ciment de Vassy. Le pont aux Doubles et le Petit-Pont, à Paris, sont établis avec ce ciment et ont démontré les avantages que l'on peut tirer de son emploi dans ce genre de travaux. La prise du mortier étant presque instantanée, la *voûte* ne forme alors qu'un seul voussoir après son achèvement, et n'éprouve aucun tassement sensible au décentrement. La pression à la clef se reporte d'une manière plus uniforme sur la totalité de l'épaisseur, et la force de cohésion du mortier dans chaque joint, tendant à diminuer notablement cette pression, permet de réduire sans danger la flèche et l'épaisseur à la clef. Les mortiers à prise prompte, tels que le plâtre, les ciments, etc., et les matériaux bien gisans permettent d'établir certaines *voûtes* sans faire usage de cintres. A cet effet, on les construit par zones obliques, que l'on ferme au fur et à mesure, afin que l'équilibre de la *voûte* ait lieu successivement.

— *Théorie des voûtes.* Les conditions de l'équilibre mathématique des *voûtes* ont occupé un grand nombre de géomètres et de savants; Parent et de La Hire, de l'Académie des sciences, passent pour être les premiers mathématiciens qui aient cherché à les déterminer; ils ont d'abord considéré les *voûtes* comme un assemblage de voussoirs ou pierres taillées en forme de coin, susceptibles de glisser sans obstacle les unes sur les autres comme des corps dont les surfaces seraient infiniment polies. La Hire, dans son *Traité de mécanique*, imprimé en 1695, a admis, pour évaluer les actions qu'une *voûte* exerce contre ses culées, l'existence d'un groupe de forces qui, eu égard aux dimensions de la *voûte*, paraissent conformes à la réalité. Il admet que toute *voûte* a la faculté de se rompre, de telle sorte qu'il y a un joint de rupture, placé à égale distance de la clef et de la naissance. Il considère les parties supérieure et inférieure de la *voûte*, y compris la culée, comme deux solides invariables et sans joints, et il calcule la pression au joint de rupture en le regardant comme absolument poli et en attribuant à la partie supérieure la fonction d'un coin qui exerce une pression normale contre le joint de rupture. Dans les *Mémoires de l'Académie des sciences* de 1729, Couplet adopte d'abord l'hypothèse des voussoirs polis; puis, en 1730, il considère les matières dont on compose les *voûtes* comme des corps tellement grenus qu'ils ne peuvent pas glisser. En 1732, Danisy, de l'Académie de Montpellier, fit des expériences publiques pour déterminer l'épaisseur qu'il est indispensable de donner aux pieds-droits pour les mettre à même de résister à la poussée des *voûtes*. Le Père Dorand et M. Gautier, architecte et ingénieur des ponts et chaussées, ont aussi établi des règles qui ne paraissent malheureusement reposer sur aucun principe. M. Frezier, dans son *Traité théorique et pratique de la coupe des pierres*, rappelle les théories de La Hire, Couplet, Bernoulli et Danisy; il est le premier qui ait tenté de les appliquer aux *voûtes* sphériques, sphéroïdes, annulaires et composées. Plus tard, Eytelwein perfectionna la théorie de La Hire sous le nom de *théorie du coin*; il la fit suivre d'une discussion où il considère le frottement entre les voussoirs et cherche les conditions d'équilibre de glissement, en supposant que les pierres de la *voûte* ne puissent être en équilibre sans l'intervention d'un frottement.

Coulomb présente, en 1773, à l'Académie des sciences, un mémoire sur l'équilibre des *voûtes*; il porta son attention, non-seulement sur l'équilibre de glissement, que La Hire prenait pour base unique de sa construction, mais aussi sur les conditions réelles de l'équilibre de rotation. Cette théorie, qui est encore adoptée aujourd'hui, a été successivement développée et perfectionnée par MM. Audry, Navier, Persy, Petit et Poncelet. En 1774 et 1776, Bossut fit imprimer deux mémoires sur la théorie des *voûtes* en berceau et sur celles en dôme. En Italie, MM. Lorgna et Mascheroni, de Bergame, publièrent, chacun de son côté, vers 1785, des ouvrages où il est question des coupes à bases circulaire, elliptique et polygonale. Les auteurs allemands Gerstner, Knochenhauer et Schubert fondent la théorie des *voûtes* sur la considération d'une chaînette ou de courbes analogues; après avoir imaginé que les points d'application des pressions résultantes sur les différents joints soient réunis par une ligne qui, pour des voussoirs de dimension finie, est polygonale, et pour des voussoirs infiniment minces, est une courbe continue, ils cherchent sous quelles conditions cette ligne sera en état de supporter les charges afférentes à la *voûte*, par la résistance longitudinale de ses éléments et les réactions latérales aux sommets d'angle. Pour exposer les conditions d'équilibre des *voûtes*, divers auteurs font usage d'une théorie nouvelle, fondée sur la considération des courbes des pressions; suivant M. Poncelet et divers auteurs, Moseley serait le premier qui ait pris pour base la courbe des pressions et qui ait cherché à lever l'indétermination où demeurerait la vraie courbe des pressions parmi toutes celles qui sont possibles dans une *voûte* stable; il y est arrivé en introduisant dans la science le principe de la moindre résistance, développé et perfectionné par M. le docteur Hermann Schaffler, dans son *Traité de la stabilité des constructions*, traduit et annoté, en 1864, par M. Victor Fournié, ingénieur des ponts et chaussées. D'autres auteurs ou écrivains, tels que M. Victorin Chevallier, ingénieur en chef des ponts et chaussées, réclament en faveur de M. Mury, ingénieur français, la priorité sur M. Moseley, pour avoir, dès 1822, rédigé un mémoire sur la stabilité des *voûtes* se fondant sur la théorie des courbes des pressions, tandis que M. Moseley n'aurait fait paraître ses études qu'en 1832, 1837 et 1843. Cette méthode de la courbe des pressions, telle que Méry et Moseley l'ont développée, laisse subsister l'indétermination qu'on rencontre dans une *voûte* stable; en effet, ces auteurs ne cherchent que les courbes correspondantes au minimum et au maximum de la poussée, et ils avancent que, dans chaque demi-voûte, la première courbe doit nécessairement toucher l'intrados près des naissances, et l'extrados dans le voisinage du sommet, et que la seconde doit toucher l'intrados près du sommet et l'extrados près des naissances. M. Hagen, en 1844, fonde également la théorie des *voûtes* sur la considération de la courbe des pressions; il fixe, une fois pour toutes, le point d'application de la poussée à la clef, au milieu de celle-ci, et le point inférieur de la courbe des pressions au milieu du joint des naissances, et il exige, en outre, que cette courbe passe par les milieux de tous les joints. M. Weisbach base simultanément la théorie des *voûtes* sur la chaînette et la courbe des pressions. M. Barlow (1847) adopte la théorie de Moseley, en considérant la courbe enveloppe de la courbe des pressions. M. Cavallo, ingénieur des ponts et chaussées, en 1853, fit paraître un mémoire sur la recherche de la position de la courbe des pressions, en admettant que la *voûte* est surmontée de tympans en maçonnerie, identiques à la matière des voussoirs, et en supposant les joints des voussoirs verticaux; dans cette théorie purement analytique, cet ingénieur rend la courbe des pressions complètement indépendante de l'extrados. En 1854, M. Yvon-Villaz, ingénieur des ponts et chaussées, a publié, dans le *Recueil des savants étrangers*, un mémoire sur la théorie des *voûtes*, dans lequel il admet que les matériaux superposés à la *voûte* peuvent, par certains artifices de construction, presser comme un liquide de densité égale à la leur, c'est-à-dire exercer sur chaque voussoir des actions normales à l'extrados, avec une intensité proportionnelle à la hauteur de l'horizontale qui limite le remplissage de la *voûte* au-dessus de ce voussoir. Il est amené à admettre en principe que la résultante des efforts appliqués sur chaque voussoir passe par le centre de gravité du voussoir en étant en chaque point tangente à la courbe des centres de gravité, et, par conséquent, normale aux divers joints traces suivant le rayon de courbure de cette courbe. A l'aide de cette théorie, on obtient une forme de *voûte* dont la stabilité n'exige ni l'intervention des frottements ni la cohésion du mortier, et qui exerce en chaque point des matériaux une égale pression. Il existe encore beaucoup d'autres théories et un grand nombre d'expériences faites dans le but de chercher la solution du problème indéterminé de l'équilibre des *voûtes*; jusqu'à ce jour, rien de bien positif n'a simplifié la détermination des dimensions à donner au corps des *voûtes* ainsi qu'à leurs culées; on en est encore, malgré tous les savants mémoires, à l'époque

des tâtonnements et des hypothèses; toutefois, la théorie de Coulomb et la recherche de la courbe des pressions mettent à même de construire des *voûtes* en équilibre et de se rendre compte, imparfaitement, mais suffisamment pour la pratique, de la manière dont les pressions se transmettent de voussoir en voussoir.

La figure et les dimensions générales d'une *voûte* sont déterminées par la destination de l'édifice dont cette *voûte* fait partie. Ainsi, on regarde ordinairement comme données l'ouverture de la *voûte*, la courbe d'intrados, la hauteur des pieds-droits, la distribution des poids que la *voûte* doit supporter. On se donne aussi d'avance, d'après l'exemple des constructions analogues à celle que l'on projette, et regardées comme les plus parfaites, l'épaisseur de la *voûte* au sommet. Cette épaisseur est conservée la même dans toute l'étendue de la *voûte*, ou bien on l'augmente progressivement du sommet aux naissances. Lorsque les dimensions d'une *voûte* et de ses culées sont réduites au point de ne pouvoir se soutenir, on remarque, au moment où l'équilibre va se rompre, qu'en général la *voûte* s'ouvre, comme l'indique la figure ci-dessous, à l'intrados à la clef, à l'extrados en des points dans les reins de la *voûte*, et que les pieds-droits tournent autour de l'arête extérieure de leur base. Quelquefois, à la rupture, on remarque que la *voûte* se fend à la clef et dans les reins, mais sans s'ouvrir, et que les pieds-droits glissent sur leur base. Il existe encore un troisième cas possible : c'est celui où le voussoir inférieur exerce, pour tomber en avant, un effort plus grand que celui que produit le voussoir supérieur pour le faire tourner en sens contraire. Alors la *voûte* s'ouvre, comme dans le premier cas, mais à l'extrados à la clef, à l'intrados aux reins, et les pieds-droits tournent autour de l'arête intérieure de leur base.

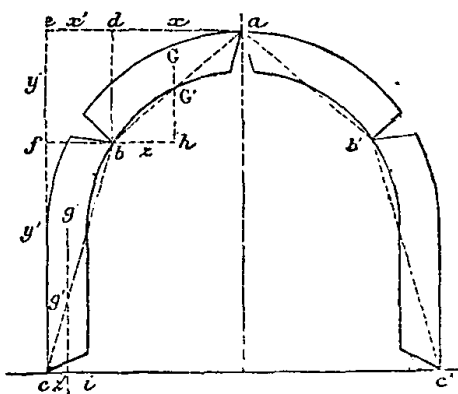


Fig. 20.

Premier cas. On peut considérer une *voûte* comme composée de quatre voussoirs séparés par les joints où la rupture est possible, se maintenant mutuellement en équilibre. Au moment où l'équilibre se rompt, on peut supposer théoriquement que les voussoirs ne posent plus entre eux et sur le sol que par des arêtes a, b, b', c et c' (voir figure ci-dessus); alors $ab, bc, ab', b'c'$ sont entre eux dans même état d'équilibre que les droites rigides $ab, bc, ab', b'c'$, dont les poids sont ceux des voussoirs, et dont les centres de gravité sont placés aux points G, g', G', g' , etc., situés sur les verticales passant par les centres de gravité G, g, G', g' , etc., des voussoirs. Pour abréger les calculs relatifs à la poussée des *voûtes*, on ne considère qu'une tranche de *voûte* de 1 mètre de longueur, et s'il y a équilibre sur 1 mètre, il est évident que l'équilibre subsiste dans toute l'étendue de la *voûte*. Soient : $ad = x; de = x'; ef = y; fe = y'; bh = z; ci = z'; P$ le poids du voussoir ab et Q celui du voussoir bc . Le poids P appliqué en G' ou même en h se décompose en deux forces verticales, l'une $P \frac{x}{x'}$ appliquée en a , et l'autre

$P \frac{x-x'}{x}$ appliquée en b . Le poids Q , agissant en g' ou même en i , se décompose également en deux forces verticales, l'une $Q \frac{x'}{x}$,

appliquée en b , et l'autre $Q \frac{x'-x'}{x'}$, appliquée en c . Les voussoirs de droite fournissent les mêmes composantes. Ainsi, au point a agit une force verticale $2P \frac{x}{x'}$, qui se décompose

en deux forces égales dirigées l'une suivant ab et l'autre suivant ab' . Représentant par C l'une de ces composantes, on a

$$C = Px \sqrt{\frac{x^2 + y^2}{x^2}}$$

Cette force, agissant suivant ab , peut être supposée appliquée au point b , où elle se décompose en deux autres : l'une verticale, égale à $P \frac{x}{x'}$, et l'autre horizontale et égale

à $P \frac{y}{x'}$. Considérant alors le voussoir bc , on voit qu'il est sollicité par la force horizontale $P \frac{y}{x'}$ appliquée au point b , et par les forces verticales $Q, P \frac{x-x'}{x}$ et $P \frac{x}{x'}$ appliquées,

la première au point g et les dernières au point b ; par conséquent, pour que ce vousoir ait de la stabilité, on doit avoir, tout calcul et toute simplification faits,

$$(1) \quad Qz + Px - P \frac{xy'}{y} > 0.$$

Ajoutant $Pz - Px$ au premier membre de cette inégalité, on a

$$Qz' + P(x' + z) - (Px + P \frac{xy'}{y}) > 0.$$

Qz' est le moment du vousoir bc pris par rapport au point c ; $P(x' + z)$ est le moment du vousoir ab , pris par rapport au même point; par conséquent, la somme des deux expressions est égale au moment total MA de la demi-voute, pris par rapport au point c ; on a $M = Q + P$, ou le poids de la demi-voute, et A la distance horizontale du centre de gravité de la demi-voute au point c . Le dernier terme du premier membre de l'inégalité précédente devient, en réduisant au même dénominateur,

$$Pz \frac{y + y'}{y} = PH \frac{z}{y},$$

$H = y + y'$, hauteur totale de la voute. L'inégalité (1) devient donc en définitive

$$H \left(\frac{MA}{H} - P \frac{z}{y} \right) > 0.$$

Il y aura rupture quand le terme négatif sera plus grand que l'autre; équilibre quand il lui sera égal, et on obtiendra une stabilité d'autant plus grande qu'il deviendra plus petit relativement à ce terme positif. $\frac{MA}{H}$

étant constant et $P \frac{z}{y}$ seul variable, il est évident que, si une voute doit se rompre, ce sera au point pour lequel ce dernier terme est maximum; la première chose à faire pour s'assurer qu'une voute projetée résistera, est donc de déterminer la position du joint qui donne $P \frac{z}{y}$ maximum.

Deuxième cas. Ce cas de rupture a lieu lorsque, par l'effet de la force horizontale maximum $P \frac{z}{y}$ du vousoir agissant, la culée ou pied-droit glisse sur sa base. Ce glissement ne pourra s'effectuer lorsque l'on aura

$$MK > P \frac{z}{y},$$

K étant le coefficient du frottement de la culée sur sa base; on peut le faire égal à 0,76 pour les maçonneries entre elles.

Troisième cas. Ce cas de rupture se présente quand, par la forme de la voute ou par la répartition de la charge, les pieds-droits tendent à tomber en avant; alors, la voute s'ouvre à l'intérieur aux reins, et à l'exté-

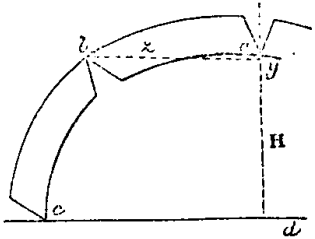


Fig. 21.

rieur à la clef, comme l'indique la figure ci-dessus. On établit, pour ce cas, les conditions d'équilibre comme dans la première hypothèse, en prenant pour axe de rotation des vousoirs les points a , b , c ; et, pour qu'il y ait stabilité, on trouve que l'on doit avoir

$$P \frac{z}{y} > \frac{MA}{H};$$

$H = ad$, hauteur de la voute mesurée à l'intrados; M , poids de la demi-voute; A , distance du centre de gravité de la demi-voute au point de rotation c ; P , poids du vousoir agissant ab ; z , distance horizontale du centre de gravité du vousoir agissant au point de rotation b ; y , distance verticale des points de rotation a et b .

Cette méthode, qui est toute de tâtonnement, est simplifiée en admettant, avec Perronet, la formule empirique suivante pour déterminer l'épaisseur de la voute sur laquelle on doit opérer :

$$e = 0,0347 d + 0,325,$$

dans laquelle : e est l'épaisseur de la voute à la clef, en mètres; d la distance des pieds-droits, si la voute est en plein cintre; dans les voutes surbaissées, d exprime le double du rayon qui a servi à tracer la directrice de l'intrados dans les voutes en arc de cercle, et l'arc supérieur de cette directrice dans celles en anse de panier. On vérifie encore l'équilibre d'une voute en employant la méthode des courbes de pression, qui consiste à chercher pour chaque vousoir le point de passage sur les joints de la résultante des efforts qui sollicitent la voute. Par ces points, déterminés par la recherche des moments des poids et de leur centre de gravité, on fait passer une courbe qui est très-

propre à éclairer sur l'équilibre de la voute. V. COURBE.

— Anat. Voute du crâne. V. CRÂNE.

— Voute palatine. V. PALAIS.

— Voute à trois piliers, Voute à quatre piliers ou trigone cérébral. V. TRIGONE.

VOÛTE-CHILLAC (LA), village de France (Haute-Loire). V. LAVOÛTE-CHILLAC.

VOÛTE-SUR-LOIRE (LA), village de France (Haute-Loire). V. LAVOÛTE-SUR-LOIRE.

VOÛTÉ, ÉE (voû-té) part. passé du v. Vouter. Qui est couvert d'une voute : Dans cette maison, toutes les offices sont voûtées. (Acad.)

— Par anal. Surmonté d'une partie courbée en forme de voute :

... Tes grottes, tes rochers
Sont de vastes palais voûtés par la nature.

DELLILLE.

■ Courbé en forme de voute :

Sur un front blanc comme l'ivoire,
Deux petits arcs de couleur noire
Étaient mignardement voûtés.

VOITURE.

— Courbé, plié en avant : Un homme voûté. Avoir le dos voûté, les épaules voûtées. Un dos voûté annonce la souffrance morale. (Th. Thoré.)

— Gramm. ar. Lettres voûtées, Nom donné aux quatre lettres *sad*, *tha*, *dhad* et *dha*, par opposition à toutes les autres, qui sont appelées ouvertes.

VOÛTER v. a. ou tr. (voû-té — rad. voute). Couvrir d'une voute : VOÛTER une cave, une salle de spectacle, une nef d'église. Dans les percements souterrains des chemins de fer, on est presque toujours obligé de VOÛTER la galerie pour soutenir les terres et rochers contre les éboulements. (Tourneux.)

— Techn. Vouter un fer à cheval, En rapprocher les deux branches, en frappant sur l'une des deux, lorsqu'il est trop ouvert.

Se vouter v. pr. Être formé, se former en voute : Les plafonds, qui s'appuient sur les frises, se VOÛTENT en coupes profondes pour recevoir des apothéoses de dieux, peintes à fresque par des artistes immortels comme eux. (L. Enault.)

— Devenir voûté, en parlant des personnes ou de la taille : Les personnes de grande taille se VOÛTENT plus promptement que les autres.

VOUTEZAC, bourg et comm. de France (Corrèze), cant. de Juillac, arrond. et à 25 kilom. N. de Brive; pop. aggl., 389 hab. — pop. tot., 2,426 hab. Houillère; carrière d'ardoise. Le hameau du Saillant, dépendance de la commune de Voutezac, occupe un des sites les plus pittoresques du Limousin, au bord de la petite rivière de Vézère.

VOÛTIS s. m. (voû-ti — rad. voute). Mar.

Partie extérieure de l'arcasse.

VOÛTURE s. f. (voû-tu-re — rad. voute).

Chir. Espèce de fracture du crâne.

VOÛTZ s. m. Autre orthographe du mot wootz.

VOUVANT, anciennement Volventum, bourg et comm. de France (Vendée), cant. de La Châtaigneraie, arrond. et à 13 kilom. de l'ontenay-le-Comte, près de la forêt de Mervent; 1,250 hab. En 900, Guillaume IV, dit le Grand, duc d'Aquitaine, concéda à l'abbé de Maillezeaux une partie du territoire de la commune de Vouvant, à la condition expresse d'y bâtir une église et un monastère. Le monastère a depuis longtemps disparu; seule, l'église a traversé les siècles intacte. Ce monument, de style byzantin, est extrêmement remarquable et la façade est un morceau de premier ordre. Un grand portail encastré dans son arc deux autres plus petits; tous trois sont à plein cintre, soutenus par des colonnettes et surchargés d'une ornementation luxuriante et fouillée, que la photographie seule pourrait rendre avec exactitude. Ils sont surmontés de deux grands bas-reliefs parallèles, le premier représentant la Cène, le second l'Ascension. Les personnages sont en ronde bosse; la roideur de leur pose, leur expression naïve leur donnent un caractère profondément religieux. Suivant l'Abécédairiste archéologique de M. de Caumont, ces bas-reliefs sont postérieurs de deux siècles au reste de l'édifice. Au-dessous figurent, se faisant pendant, deux statues de grande proportion et qui, suivant toute apparence, datent d'une époque encore plus rapprochée; on peut leur assigner le xve siècle. Celle de droite représente un chevalier couvert d'une armure; celle de gauche, la sainte Vierge, les pieds appuyés sur un croissant et tenant l'Enfant Jésus dans ses bras.

VOUVRAY, bourg de France (Indre-et-Loire), ch.-l. de cant., arrond. et à 11 kilom. E. de Tours, au confluent de la Cisse et de la Loire; pop. aggl., 1,071 hab. — pop. tot., 2,180 hab. Fabrique de chandelles, briques et toiles. Une partie des habitations du bourg sont creusées dans des rochers recouverts de terre cultivée. Sur le coteau de la Loire s'élève le château de Montcontour. Belle église paroissiale du xve siècle, récemment restaurée. On récolte dans cette commune des vins blancs entrant dans la quatrième classe des vins d'ordinaire de première qualité. Le vi-

gnoble de Vouvray, qui a environ 1,500 hectares, est assis sur un coteau calcaire à sous-sol argileux, assez incliné au midi, à l'E. et à l'O. On y récolte principalement des vins blancs, produits par le gros et le menu pinoux, qui n'ont rien de commun avec les pinoux bourguignons. Les quartiers les plus renommés sont : le clos Baudouin, le clos Bouchet, le Mont et Boissideau. Pendant sa végétation, la vigne reçoit trois façons : la première ou le lever, du 1er au 15 avril; la deuxième ou rabattage, vers la Saint-Jean, et enfin un binage en août. En général, on ne fume pas la vigne; mais il est d'usage de l'amender tous les quatre ou cinq ans, en reportant au sommet du coteau la terre dévalée des hauteurs. L'échalassement, le rognage, l'égorgement ne sont pas pratiqués, et l'on n'épampré que dans les années froides. On vendange très-tard, fin octobre et même en novembre. On foule à demi le raisin avec des sabots ou bien on le presse des son arrivée; on entonne, on ouille tous les trois ou quatre jours, puis toutes les semaines, puis tous les quinze jours; on bonde vers Noël; on soutire deux fois par an, en mars et avril, en méchant légèrement, afin de conserver la transparence du vin et de retarder sa fermentation. Quelques mois après le tirage en bouteilles, on fait subir au vin blanc un dégorgement analogue à ce qui se pratique en Champagne, procédé qui contribue singulièrement à lui conserver sa limpidité. Dans les grandes années, le vin de Vouvray est très-liquoreux, mais cette qualité est exceptionnelle. En général, c'est un vin capiteux qui a le goût de tuf ou de terroir. Bien que sa réputation soit quelque peu déçue, il ne se vend pas moins de 90 à 100 francs la pièce dans les années moyennes. C'est un vin au-dessus de l'ordinaire, qui ne saurait être élevé au rang de vin fin. Il perd rapidement sa douceur et devient bientôt violent. Les Pays-Bas en font une grande consommation.

VOUVRIILLON, ONNE s. et adj. (vou-vriillon, o-ne; ll mil.). Habitant de Vouvrillay; qui appartient à cette ville ou à ses habitants. Les VOUVRIILLONS. La population vouvriillonne.

VOUZERS, ville de France (Ardennes), ch.-l. d'arrond. et de cant., à 50 kilom. S. de Mézières, sur l'Aisne; pop. aggl., 2,954 hab. — pop. tot., 3,059 hab. L'arrondissement comprend 8 cant., 131 comm. et 55,906 hab. Tribunal de 1re instance. Fabriques de vannerie fine, huileries, briqueteries, taneries, exploitation de craie, tuffeau, filature de laine, brasseries. Commerce important de céréales, bestiaux, vins, houille et ardoise. Cette petite ville, située dans une contrée fertile, est propre et bien bâtie; elle possède une église du xve siècle, classée au nombre des monuments historiques. La façade, quoique inachevée, est remarquable; elle se compose de trois beaux portails du style de la Renaissance. Le 16 septembre 1872, on a inauguré à Vouziers un monument élevé à la mémoire des Ardennais morts pour la défense de la patrie pendant la guerre de 1870-1871.

VOUZON, bourg et commune de France (Loir-et-Cher), cant. de Lamotte-Beuvron, arrond. et à 44 kilom. N.-E. de Romorantin; 1,460 hab. Exploitation très-importante de bois de sapin, expédié à Paris sous forme de cotrets et servant à la consommation de la boulangerie; four à chaux; tuileries, briqueteries, poterie, fabrication de tuyaux de drainage. Aux environs, château de la Gril-lière, construit au xviie siècle sur pilotis, dans un marais; il fut acquis par Napoléon III.

VOVAN s. m. (vo-van). Moll. Espèce de coquille du genre telline.

VOVES, bourg de France (Eure-et-Loir), ch.-l. de cant., arrond. et à 23 kilom. S.-E. de Chartres; pop. aggl., 936 hab. — pop. tot., 1,845 hab. Fabriques de bonnets, gants et chaussures; élève de volailles pour Paris.

VOX CLAMANTIS IN DESERTO (La voix de celui qui crie dans le désert). Réponse de saint Jean-Baptiste aux Juifs qui lui demandaient s'il était le Christ ou s'il était prophète : « Je suis, leur dit-il, la voix de celui qui crie dans le désert; rendez droite la voie du Seigneur! » Aujourd'hui, sous les deux formes, les mots : Vox clamantis in deserto, Voix de celui qui crie dans le désert, ont un sens détourné du sens primitif. Ils signifient, dans l'application, prêcher, conseiller, parler en vain, et de là est venue l'expression crier, prêcher, parler dans le désert, c'est-à-dire parler sans être écouté :

« C'est votre vie, monsieur, et non pas la mienne, qui est utile au monde; je ne suis que vox clamantis in deserto. »

VOLTAIRE.

« La voix de saint Vincent de Paul, cette voix qu'on retrouve au-dessus de toutes les misères de notre nature, criant et implorant, vox clamantis in deserto, fut la seule qui s'éleva jamais en faveur des aliénés. »

ALPHONSE ESQUIROS.

« J'ai toujours dit la vérité, ou du moins ce que j'ai cru être la vérité. Sans doute, c'a été bien des fois vox clamantis in deserto; mais qu'importe, quand le devoir est accompli ! »

MATHAREL DE FERNES.

« L'histoire que je viens de raconter est l'histoire du coq de bruyère de la Laponie, de la Souabe, de la Sibérie, de la Bohême, etc., et non celle du coq de bruyère de France. Celui-ci, réduit à la continence par la misère des temps, et à qui sa pauvreté ne permet pas d'entretenir le nombre d'épouses légitimes que sa loi autorise, s'estime quelquefois heureux de trouver une poule qui réponde à sa voix. On en a vu qui ont préché des semaines entières dans le désert, et qui sont morts à la peine avant même d'avoir fait leurs frais. »

TOUSSENEL.

« Vous ne savez pas quel est le sort d'un journaliste en province... Incompris, froissé, dédaigné, les moindres phrases qu'il publie sont interprétées et commentées par la mesquinerie des intérêts privés, par une jalousie haineuse, par une stupidité méchante. Expri-met-il une idée généreuse, on en fait une idée cupide et basse; propose-t-il une amélioration, c'est, dit-on, parce qu'il doit y gagner quelque chose; attaque-t-il un abus, c'est un esprit de vengeance personnelle qui l'anime. Il faut qu'il cache, comme un vice, ses goûts littéraires, car on lui rirait au nez pour tant de présomption. Personne ne l'aide, personne ne l'approuve, même ceux qui le mettent en avant. Oh! voyez-vous, c'est une existence intolérable que d'être ainsi la voix qui crie dans le désert, que d'entendre des rires et des injures répondre aux paroles généreuses qu'inspirent la conscience du bien et l'amour du pays. »

HENRI BERTHOUD.

VOX FAUCIBUS HÆSIT (Ma voix s'arrête au gosier). Fin d'un vers de Virgile (Enéide, liv. III, v. 48). Enée vient de quitter les rives de Troie; il aborde en Thrace et se prépare à offrir un sacrifice aux dieux; il se dirige vers un bois épais afin d'y cueillir des branches pour orner l'autel improvisé. Mais à peine le fer a-t-il touché le premier arbre, que le sang jaillit, et une voix plaintive se fait entendre : « Enée, pourquoi déchirer un malheureux? Épargne les morts! » Celui qui parle ainsi, c'est Polydore, un des fils de Priam, confié aux soins de Polynestor, roi de Thrace, et massacré par celui qui devait le défendre.

C'est pour peindre son étonnement à la vue de ce prodige, qu'Enée s'écrie :

Obstupui, steteruntque comæ et vox faucibus hæsit.

« Je demeurai immobile d'étonnement; mes cheveux se dressèrent, ma voix s'arrêta dans mon gosier. »

Cette image a été souvent employée par les poètes pour peindre l'étonnement, la stupeur :

Mais sa langue en sa bouche à l'instant s'est glacée.

RACINE.

La force l'abandonne, et sa bouche, trois fois,
Voulant le rappeler, ne trouve plus de voix.

BOILEAU.

« Nous donnons le nom de faucet à la voix de tête, parce qu'elle n'est point formée dans la poitrine, mais inter fauces, dans la gorge, témoin cet hémistiche : Vox faucibus hæsit, cent fois répété par Virgile et les autres poètes latins. Vous voyez que ce mot faucet, d'origine antique, n'offre aucun rapport avec les qualités justes ou fausses de la voix. D'ailleurs, en musique, rien de faux ne saurait être admis. »

CASTIL-BLAZE.

« Voilà la lugubre vérité sur la Convention : la pitié, l'horreur, les vociférations du chœur sanguinaire, les rugissements des bourreaux, le cri prolongé et remuant des victimes, elle eut tout cela; mais ce n'était plus la langue, c'était des hoquets et des sanglotements d'agonie : Vox faucibus hæret. Plus on aime la Révolution, plus on doit flétrir la Convention. »

LAMARTINE.

VOX POPULI, VOX DEI (La voix du peuple est la voix de Dieu). Il est rare que le jugement de tous ne soit pas la révélation du vrai et de l'instinct du bien. Mais il ne faut pas confondre la voix du peuple avec les bruits populaires. Le proverbe ne signifie pas qu'il faut adopter l'avis de la multitude ignorante. La Fontaine a dit :

Le peuple est juge récusable;
En quel sens est donc véritable
Ce que j'ai lu dans certain lieu,
Que sa voix est la voix de Dieu?

Colbert, ce ministre tant regretté, faillit être déchiré par la multitude après sa mort; une femme du peuple qui avait été voir son convoi disait avec satisfaction en s'en retournant : « Je viens de donner de l'eau bénite à Colbert, parce que j'ai entendu dire que cela fait souffrir davantage les damnés. » Pourrait-on répéter ici : Vox populi, vox Dei?

« Vox populi, vox Dei. Je ne sais si jadis ce proverbe s'appliquait juste; mais si jamais il a dit vrai, je sais qu'aujourd'hui vox Dei,

quand elle prend pour organe *vox populi*, est assez mal écoutée, et qu'on ne se gêne pas pour lui dire : Taisez-vous, impertinente, vous êtes une factieuse. »

VICTOR DUCANGE.

« *Vox populi, vox Dei*, » avait répondu Danton, en entendant le premier coup de tocsin du 2 septembre, à un député qui le pressait d'intervenir en faveur des victimes. »

LANFREY.

« Le régime représentatif a élevé aujourd'hui le vieil adage, *vox populi, vox Dei*, au rang d'article de foi politique. »

MICHEL CHEVALIER.

« Le maître avait dit : « Quand vous serez plusieurs ensemble, mon esprit sera avec vous. » Le christianisme primitif se montra toujours fidèle à cette parole divine. Il a compris que le vrai sanctuaire de l'Esprit saint est la foule, le peuple, la société : *Vox populi, vox Dei*. »

VACHEROT.

« Quand il fut question d'introduire en France l'industrie des toiles peintes, toutes les manufactures du royaume jetèrent des cris de détresse. La ville d'Amiens se distingua entre toutes les autres par son indignation et son éloquence. Elle envoya au ministre une adresse qui se termine par ces paroles : « Au reste, il suffit, pour proscrire à jamais l'usage des toiles peintes, de rapeler que tout le royaume frémit d'horreur quand il entend annoncer qu'elles vont être permises : *Vox populi, vox Dei*. »

JULES SIMON.

VOY (SAINT-), bourg et comm. de France (Haute-Loire), cant. de Tence, arrond. et à 19 kilom. E. d'Yssingeaux, sur un affluent du Lignon; pop. aggl., 95 hab. — pop. tot., 2,522 hab.

VOYAGE s. m. (voi-ia-je ou vo-ia-je. — Ce mot répond par sa structure au latin *viaticum*, qui signifie proprement argent de voyage, de *via*, voie, chemin, mais qui est employé déjà avec l'acception moderne de cheminement dans Venantius Fortunatus. Le latin *viaticum* est aussi le type du français *viatique*). Action de se transporter du lieu où l'on était dans un lieu éloigné : *Faire un voyage, un long voyage, un grand voyage, un petit voyage, Voyage au Levant, dans le Levant, à Naples, en Italie, en Afrique, Voyage par mer, par terre, Voyage en voiture, à cheval, en poste, en aérostat, Voyage autour du monde. Le but, le terme d'un voyage. Les voyageurs usent le corps comme les équipages. (Mme de Sév.) Il n'y a point de meilleure école de sagesse que celle des voyages. (La Mothe-le-Vayer.) Les voyages se composent uniquement de départs et d'arrivées. (De Cus-tine.) Un voyage prouve moins de desirs pour ce que l'on va voir que d'ennui de ce que l'on quitte. (A. Karr.) Séjour dans un lieu où l'on ne fait point sa demeure ordinaire : Le voyage de la cour à Fontainebleau sera de trente jours. Il est du voyage de Compiègne. Mon voyage à ma terre sera de six semaines. (Acad.)*

— Par ext. Allée et venue d'un lieu à un autre : *J'ai fait vingt voyages chez lui sans le trouver. Il m'a fait faire plusieurs voyages inutiles.* Allée ou venue qu'on fait faire à un homme de peine, à un commissionnaire : *Ce crocheteur, ce charretier a fait deux voyages pour moi. Il faut payer ses voyages.* (Acad.)

— A signifié Fois, reprise, et est encore usité en Provence dans ce sens.

— Fig. Série d'actions que l'on accomplit successivement, et qui aboutissent à un terme : *La vie est un voyage. Il faut s'appropriationner, se préparer par l'étude pour le long voyage de la vieillesse. (Delille.) Il faut consulter ceux qui ont fait le voyage de la vie, car on ne peut avoir d'expérience qu'au retour. (Mme de Staël.) L'avare arrive toujours au terme du voyage sans avoir complété ses provisions. (Ch. Nod.) Excursion, digression : Un système est un voyage au pays de la vérité. (De Bonald.)*

— Voyage de long cours ou au long cours, Grand voyage sur mer.

— Voyage d'outre-mer, Voyage que les chrétiens entreprenaient autrefois pour faire la guerre aux musulmans.

— Fam. *Faire le voyage de l'autre monde, le grand voyage, Mourir.*

— Philol. Récit d'un voyage vrai ou feint : *Ma foi, je crois que lorsque Cyrano de Bergerac fit son voyage dans la lune, il en avait déjà un quartier dans la tête. (Ménage.) Pour bien écrire un voyage, il faut un littérateur avec des qualités de peintre, ou un peintre avec un sentiment littéraire. (Th. Gaut.)*

— Anc. pratiq. Frais de déplacement qu'on allouait à l'une des parties ou à des témoins : *Taxer les voyages.*

— Franc-maçon. Nom donné à certaines épreuves que l'on fait subir à ceux qui veulent entrer dans l'ordre, ainsi qu'aux adeptes qui veulent passer d'un grade inférieur à un grade supérieur.

— Encycl. L'histoire de tous les voyages serait l'histoire de la géographie et des relations de tous les peuples entre eux. Nous ne pouvons point tenter ici une œuvre d'une étendue si considérable; nous nous contenterons de présenter brièvement aux lecteurs les hommes qui, par leurs découvertes géographiques ou leurs connaissances des peuples étrangers, ont le plus aidé aux progrès de la science et à la connaissance des différentes races qui peuplent le globe. Les premiers voyageurs sont ces peuples qui, à une époque très-ancienne, se séparant de la grande famille, allèrent chercher une patrie à travers des régions inconnues. Les seuls monuments que nous conservons de ces premiers voyages ne subsistent plus que dans la langue et la religion, et il fallait, pour les y découvrir, que deux sciences nouvelles naussent du génie humain, la philologie comparative et la mythologie comparée. Dans les premiers temps et pendant de longs siècles, les hommes ne formèrent que des tribus errantes qui cherchaient, pour ainsi dire, un domicile. Mais une fois qu'elles furent fixées, peu à peu elles éprouvèrent le besoin de se reconnaître et de se fréquenter. De là, les rapports qui s'établirent entre elles. Un fait qui apparaît dans toute l'histoire grecque, c'est sa préoccupation de l'Orient. La Grèce s'y sentait appelée comme par un confus souvenir, un vague instinct de race qu'elle ne se définissait pas à elle-même. Cette tendance vers l'Orient est naïvement exprimée, en mainte occasion, par sa mythologie et par sa Fable, car il faut bien reléguer dans la Fable la tradition du voyage des Argonautes qui firent voile vers la Colchide. La guerre de Troie, où l'on vit 100,000 Grecs se diriger en Asie sur 1,200 navires, inaugura pour le monde une période nouvelle. L'Occident et l'Orient se sont connus dans les plaines de la Troade. Plus tard, les philosophes grecs, Thalès, Pythagore, Anaximandre, Leucippe, Héraclide, Xénophane, Anaximène, voyagèrent dans l'Orient à la recherche des grandes traditions de la sagesse. Homère aussi, le mendiant divin, fut un voyageur, comme son Ulysse, qui visita Chypre, la Phénicie, l'Égypte et la Libye. Mais le premier qui vraiment vint resserrer entre les Grecs et les Orientaux les liens de l'antique parenté oubliée, c'est Hérodote (484 av. J.-C.), qui visita les colonies grecques du Pont-Euxin, Suse, Babylone, Tyr, l'Égypte et la Cyrénaïque. La place qu'occupe Marco Polo dans les temps modernes, Hérodote l'occupe dans les temps antiques. Ils marquent l'un et l'autre un moment dans l'histoire humaine. A partir d'Hérodote, les voyages se multiplient. Déjà les vaisseaux phéniciens parcouraient en tous sens la Méditerranée; ils s'étaient risqués dans l'Océan Atlantique et peut-être avaient par mer abordé l'Inde. Le moment arrive des expéditions tentées dans un but scientifique ou commercial. Satastes, sous le roi Xerxès, se propose de faire le tour du monde, mais il ne va pas au delà des colonnes d'Hercule.

Le plus ancien livre de voyage que nous connaissions paraît être le *Périple* du navigateur carthaginois Hannon. Ce navigateur, chargé par ses compatriotes d'entreprendre un voyage au delà des colonnes d'Hercule et de fonder des villes phéniciennes sur les côtes de la Libye occidentale, prit la mer avec 60 vaisseaux. Ayant franchi le détroit qui sépare l'Europe de l'Afrique, il longea les côtes de la Libye, fonda un établissement important dans une île, qu'il nomme Cerné et que l'on croit être l'île d'Arguin, puis il navigua encore pendant vingt-six jours; mais le manque de vivres le força de rentrer à Carthage. On ne s'accorde pas sur le lieu qui fut le point extrême de son voyage. Les uns croient qu'il ne dépassa pas la Sénégambie; d'autres, qu'il alla jusqu'au cap des Serres-Pointes. La relation de son voyage, qu'il écrivit en carthaginois, fut placée par lui dans un temple; elle fut dans la suite traduite en grec; c'est cette traduction qui nous est parvenue. Les Grecs et les Romains, dit Walckenaër, marins peu entreprenants et qui jamais n'osèrent dépasser le cap de Nun, ne crurent pas à la navigation d'Hannon et s'en moquèrent comme on s'est moqué de la relation de Marco-Polo avant que les progrès des découvertes vins-sent en confirmer les détails. Les premiers modernes, tels que Ramusio, qui publièrent les relations des découvertes des Portugais sur la côte d'Afrique furent frappés de leur analogie avec la relation d'Hannon, et lui accordèrent une attention que l'incrédulité de Mela et de Plin lui avait refusée. Il y a dans le *Périple* d'Hannon des faits choquants et inadmissibles; mais ils ne suffisent pas pour faire rejeter la relation tout entière. Quant à l'époque où s'accomplit ce périple, les avis sont très-divers. Suivant les uns, il remonterait au x^e siècle av. J.-C.; tandis que d'autres ne le placent pas plus loin que l'an 300. L'opinion la plus probable est celle de Bougainville, qui le place au vi^e siècle av. J.-C.

Un autre voyage très-célèbre chez les Grecs fut celui de Pythéas, que l'on croit avoir vécu au i^{er} siècle avant notre ère. Il franchit les colonnes d'Hercule et, tournant au nord, atteignit le cap Finistère, traversa la Manche, séjourna en Bretagne, en Danemark, en Suède et s'arrêta à l'île de Thulé (probablement l'Islande). Les deux ouvrages

dans lesquels il consigna ses observations ne sont pas venus jusqu'à nous. Ils étaient intitulés : *De l'Océan et Périple de la terre*. Les anciens, et surtout Strabon, ont fait à ces écrits de nombreux emprunts. Vient ensuite le voyage du navigateur crétois Nearchus, que des bouches de l'Indus Alexandre envoya jusqu'à l'Euphrate, pour visiter les côtes de la Perse, et dont Arrien nous a donné le journal. On peut consulter avec fruit, sur ce voyage, l'ouvrage de William Vincent, intitulé le *Voyage de Nearchus*. Un autre périple grec d'une bien moins grande importance nous est parvenu; c'est le voyage de Scylax sur les côtes de l'Europe, de l'Asie et de la Libye. Il est antérieur à Alexandre et probablement du i^{er} siècle avant notre ère.

Les livres de voyages, rares chez les Grecs, le furent encore plus chez les Latins. Nous n'en pouvons citer qu'un, l'*Itinéraire* de Rutilius; mais il est précieux au point de vue littéraire. Rutilius Numatianus était Gaulois d'origine; il fut maître des offices et préfet du prétoire sous l'empereur Honorius. Vers l'an 420, il partit de Rome pour la Gaule, et fit par mer le voyage dont il a raconté les incidents dans un poème en vers élégiaques. La barque qui le portait touchait à terre chaque soir. Il visitait tous les objets curieux qui lui étaient signalés au passage. Ses descriptions présentent des traits heureux. Les jeux de mots, les antithèses, la déclamation, les défauts de cette œuvre. En général, l'auteur, suivant M. Villemain, n'a point d'ordre et ne se propose point de but; il se rappelle l'impression des lieux parcourus, et tour à tour décrit et déclame.

Au moyen âge, ce sont des Juifs et des Arabes qui continuent la littérature des voyages. Aboul-Kasem-Mohammed ou Ibn-Haoukal, voyageur arabe du x^e siècle, quitta Bagdad en 942 et visita une grande partie du monde musulman. Il recueillit des observations sur la géographie, l'histoire, le commerce, les mœurs et les coutumes des habitants, puis les consigna dans un ouvrage intitulé *les Routes et les royaumes (Al-Masalik wa al-Memalik)*. Benjamin de Tudèle, rabbin espagnol du xii^e siècle, voyagea dans le dessein de visiter les synagogues de l'Europe et écrivit la relation de ses voyages en hébreu sous le titre d'*Excursions (Mazahot)*. Au xiv^e siècle, le Maure Batuta parcourut l'Orient et alla même jusqu'en Chine. Ses voyages, très-curieux, ont fait le sujet d'un livre de Kosegarten, intitulé *De Muhammede Ebn Batuta, Arabe Tingitano, ejusque itinerarius commentario academica* (Lena, 1818, in-40).

Les chrétiens du moyen âge, à partir des croisades, répandirent dans l'Occident des notions sur les contrées orientales et particulièrement sur la terre sainte; mais ils les mêlèrent au récit des événements militaires ou politiques, et ne les racontèrent pas dans des ouvrages spéciaux. Vers la même époque, on dut au génie du commerce l'un des voyages les plus importants qui aient jamais été entrepris, le voyage de Marco Polo. Il est assez étrange qu'on ne sache pas en quelle langue fut écrit le texte primitif de cette relation. Les uns penchent pour le latin, d'autres pour l'italien; mais cette dernière opinion paraît devoir être abandonnée. Le comte Baldelli Boni a, en effet, démontré, dans les prologues de son ouvrage intitulé *Il Milione di Marco Polo* (Florence, 1827, 2 vol. in-40), que le plus ancien texte italien aujourd'hui connu, remontant à 1309, est la traduction d'une rédaction française antérieure. Cette rédaction française du livre de Marco Polo fut donnée par Marco Polo lui-même, en 1307, à Thiebault de Cépoy, représentant à Venise de Charles de Valois, fils du roi Philippe le Hardi; Jehan, fils aîné de Thiebault, remit à Charles de Valois une copie de l'original, et il en donna aussi des copies à ceux de ses amis qui les lui demandèrent. Elle porte pour titre : *Libre des merveilles du monde*. En voici le début : « Pour savoir la pure vérité de diverses régions du monde, si prenez ce livre et le faites lire; si y trouverez les grandismes merveilles qui y sont escriptes de la grant Hermetie (Arménie) et de Perse, et des Tartares et d'Inde, et de maintes autres provinces, si comme notre livre vous contera tout par ordre apertement; de quoi messire Marc Pol, sage et noble citoyen de Venise, raconte pour ce que il le vit. Mais auques y a des choses que il ne vit pas, mais il l'entendit d'hommes certains par vérité. Et pour ce mettrons-nous les choses veues pour veues, et les entendues pour entendues, à ce que nostre livre soit droit et véritable, sans nul mensonge. Et chascuns qui ce livre orra ou lira, le doit croire, pour ce que toutes sont choses véritables. » Le *Libre des merveilles du monde* contient donc une description historique de l'Asie orientale, contrée dont auparavant l'Europe soupçonnait à peine l'existence. Marco Polo parut pour l'Orient à l'âge de quinze ans, en 1271. Il y accompagnait son père et son oncle, qui, commerçants riches et entreprenants, avaient poussé vers 1260 leurs entreprises jusqu'en Perse et qui, ayant obtenu la faveur du grand khan de Tartarie, avaient été par lui envoyés en mission près du pape. Quand ils revinrent près du khan, et quand il vit Marc, qui estoit joinee bachelier, si demanda qui il estoit : « Sire, dit son père, il est mon filz et vostre homme. — Bien soit-il venu, » dit le seigneur. Le jeune Marc s'habituait bien vite

aux usages de la cour mongole. Il apprit si bien la coutume des Tartars et leurs langages, et leur lettres et leur archerie, que ce fut merveilles... Si que, quant le seigneur vit que il estoit si sages, et de si beau et bon portement, il l'envoya en un message en une terre où bien avoit six mois de chemin. Le joene bachelier fist sa messagerie bien et sagement. Et pour ce que il avoit veu et seu plusieurs foiz que le seigneur envoioit ses messages par diverses parties du monde, et quand ils retournent ils ne li savoiient autre chose dire que ce pourquoi ils estoient alés, si les tenoit touz à folz et à nices. Et leur disoit : « Je ameroie mieix ouïr les nouvelles choses et les manières des diverses contrées que ce pourquoi tu es alés; car moult se delectoit à entendre estranges choses. Si que, pour ce, en alant et retournant, il (Marc Pol) mist moult s'entente de savoir de toutes diverses choses, selon les contrées, à ce que, à son retour, le peust dire au grant khan. » Ainsi, c'est dans l'intention de plaire au grand khan et de satisfaire sa curiosité que Marco Polo étudia les contrées lointaines où il fut envoyé en mission, c'est-à-dire le Tankin, la Chine et la Cochinchine. C'est à ce désir que sont dues les observations et les idées géographiques de l'Europe. Citons encore, à ce sujet, Walckenaër : « Comme chaque jour les notions sur les pays décrits par Marco Polo, confirmées de plus en plus ce qu'il avait dit, les cosmographes les plus instruits s'en emparèrent, et, malgré la brièveté et le peu d'ordre de ses descriptions, ils dessinèrent d'après elles sur leurs cartes, comme d'après les seules sources authentiques, toutes les contrées de l'Asie, à l'orient du golfe Persique et au nord du Caucase et des monts Himalaya, ainsi que des côtes orientales d'Afrique. La science se trouva régénérée, et, quoique imparfaite et grossière, elle fut en harmonie avec les progrès des découvertes et les langues usitées à cette époque. On vit paraître pour la première fois sur une carte du monde la Tartarie, la Chine, le Japon, les îles de l'Orient et l'extrémité de l'Afrique, que les navigateurs s'efforcèrent dès lors de doubler. Le Cathay, en prolongeant considérablement l'Asie vers l'est, fit naître la pensée d'en atteindre les côtes et de parvenir dans les riches contrées de l'Inde en naviguant directement vers l'occident. C'est ainsi que Marco Polo et les savants cosmographes qui les premiers donnèrent du crédit à sa relation ont préparé les deux plus grandes découvertes géographiques des temps modernes : celle du Cap de Bonne-Espérance et celle du nouveau monde. Les lumières acquises successivement pendant plusieurs siècles ont de plus en plus confirmé la vérité du voyageur vénitien, et lorsque enfin la géographie eut atteint, au milieu du xvi^e siècle, un haut degré de perfection, la relation de Marco Polo servit encore à d'Anville pour tracer quelques détails du centre de l'Asie. Cette appréciation si élogieuse n'a rien d'exagéré. Les rapports adressés aux souverains de l'Espagne par Christophe Colomb prouvent, en effet, qu'il était sous l'influence des opinions suggérées par le livre de Marco Polo et que dans toutes les terres dont il faisait la découverte il voyait des dépendances du Cathay, c'est-à-dire de la Chine.

Ce fut sous Jean II, roi de Portugal, que Barthélémy Diaz et son frère Pierre parvinrent à doubler le cap de Bonne-Espérance, et sous le roi Emmanuel que Vasco de Gama fit la conquête des Indes. D'un autre côté, Ferdinand et Isabelle la Catholique, les souverains espagnols, venaient, par le génie de Christophe Colomb, de prendre possession du nouveau monde, où abordèrent peu de temps après lui Alonso Ojeda et Americ Vesputse, qui découvrirent le continent lui-même, et Vincent Pinçon, qui découvrit le Brésil. C'est donc aux Portugais d'abord, puis aux Espagnols que l'on doit les grands voyages maritimes qui font la gloire de cette époque et les intrépides navigateurs qui firent faire de si grands progrès à la science géographique. Digne continuateur des souverains qui l'avaient précédé, Charles-Quint favorisa également les hardies entreprises des navigateurs. Par ses ordres, Magellan entreprit, en 1519, l'expédition fameuse qui devait la première fois faire le tour du monde. Magellan mourut en route, laissant son nom à un détroit; mais le voyage de circumnavigation fut terminé par l'amiral Sébastien Cano, qui prit le commandement après lui. En récompense de ce fait, l'empereur anoblit Cano, et ses armes se composèrent du globe terrestre avec ces mots en exergue : *Primas me circumdedisti*. Sous Philippe II, Fernandez de Quiros et Alvar de Mendana découvrirent les îles de Salomon et la Polynésie en partie.

Vers ce temps parut un livre que l'on peut regarder comme la première histoire générale des voyages. Il avait pour titre : *Novus orbis regionum ac insularum veteribus incognitarum* (Bâle, 1532, in-fol.). L'auteur de cette compilation était Grægnus; il y avait réuni à la relation de Marco Polo les documents que l'on possédait sur les expéditions de Christophe Colomb, d'Améric Vesputse, de Fernand Cortez, etc.

Bientôt une grande émulation saisit les nations de l'Europe; toutes, l'Angleterre en tête, voulurent suivre l'exemple ou Portugal et de l'Espagne. Ce fut par l'ordre du roi

Henri VII que Sébastien et Jean Cabot, navigateurs italiens, découvrirent Terre-Neuve et la plus grande partie de l'Amérique du Nord. A partir de cette époque, l'Angleterre, qui sentait plus que toute autre contrée la nécessité d'avoir des colonies, et que son génie mercantile et aventureux poussait aussi vers les expéditions lointaines, lutta avec l'Espagne et le Portugal. Nous la voyons bientôt, en effet, envoyer Drake exécuter un voyage autour du monde. Sous Elisabeth surtout, la grande navigation fut en honneur. C'est d'abord sir Hughes Willoughby, qui ne réussit point à trouver un passage pour pénétrer du nord de l'Atlantique dans l'Océan Pacifique, mais qui eut du moins l'honneur de l'avoir entrepris. Puis Barlow, découvrit la Virginie, et Walter Raleigh visita pour la première fois la Guyane. On sait que ce navigateur, qui colonisa la Virginie, fut décapité par l'ordre de Jacques I^{er}.

Après Barlow, Hudson chercha le passage si désiré de l'Atlantique dans le Pacifique et donna son nom à la baie qu'il découvrit en cherchant ce passage. Cette recherche fut encore faite sans succès par plusieurs navigateurs, Forbisher, Davis et Phipps, connu plus tard, comme lord président de l'Amérique, sous le nom de Mulgrave. Davis donna son nom à ce détroit, qui paraît n'être en réalité qu'une grande baie, puisqu'il est continuellement fermé par les glaces. Après eux, Anson, Byron, Wallis, Carteret accomplirent avec bonheur les expéditions les plus hardies. John Cook fit, en 1771, le tour du monde, et son célèbre homonyme, accompagné de Vancouver, dont le nom n'est pas moins fameux, fit d'importantes voyages, à la fin desquels il périt, comme on sait, massacré par des sauvages des îles Sandwich. Ses travaux sont trop connus pour que nous les rapportions ici.

Parmi les plus célèbres navigateurs hollandais, nous devons citer Van Noort, Pierre Nuyts, Jacques Lemaire et Abel Tasman, qui découvrit la terre de Van Diemen. Les Russes ne comptent qu'un très-petit nombre de grands navigateurs, encore appartenant-ils tous à l'histoire contemporaine. Les deux plus connus sont : Kotzebue, fils du célèbre auteur dramatique allemand (v. ce nom) et Krusenstern.

Il nous reste à parler des navigateurs français. Il paraît que, dès le x^e siècle, des navigateurs de notre pays, dont le nom n'a pas été conservé, avaient découvert la côte de Guinée, découverte revendiquée pour Jean de Sautemere et Pierre Escobar vers la fin du x^e siècle.

En 1584, Jacques Cartier remonte le fleuve Saint-Laurent et découvre le Canada. L'édition originale du livre qui contient la relation des découvertes de Jacques Cartier est très-rare. Il est intitulé : *Brief récit et succincte narration de la navigation faite en îles de Canada, Hochelega, Saguenay et autres, et particulièrement des mœurs, langages et cérémonies d'habitants d'icelles* (Paris, 1545, pet. in-8°). On publia ensuite : *Discours du voyage de Jacques Cartier aux terres neuves de Canada, Norimbergue, Hochelega, Labrador et pays adjacents, dites Nouvelle-France* (Rouen, 1598, pet. in-8°). Les découvertes de Cartier furent continuées et fécondées par Samuel de Champlain, qui partit de Honfleur le 15 mars 1603. Il remonta le Saint-Laurent, pénétra dans l'intérieur des terres, en dressa la carte, et reprit la route de France, où, suivant la promesse qu'il avait faite avant son départ, il présenta au roi la relation de son voyage. Cette relation fut immédiatement imprimée sous ce titre : *Des sauvages ou Voyage de Samuel Champlain* (Paris, 1603, in-8°). Champlain retourna au Canada, fit de nombreuses explorations, tenta de trouver une route pour aller en Chine et dans l'Inde en passant par le nord de l'Amérique, et fonda la ville de Québec, dont il fit une colonie florissante. Les récits qu'il écrivit de ses voyages témoignent parfois d'une grande crédulité. Voici les titres de ceux qui succédèrent à la narration que nous avons déjà citée : les *Voyages et découvertes en la Nouvelle-France des années 1615 à 1618* (Paris, 1619, in-8°); les *Voyages de la Nouvelle-France occidentale, dite Canada, faits par de Champlain, et toutes les découvertes qu'il a faites en ce pays depuis 1603 jusqu'en 1629* (Paris, 1632, in-4°). Il faut compléter les relations de Cartier et de Champlain par l'*Histoire de la Nouvelle-France* (Paris, 1744, 3 vol. in-4°), ouvrage du Père Charlevoix, célèbre missionnaire né à Saint-Quentin.

Les guerres religieuses amenèrent, au x^e siècle, d'autres tentatives d'établissements français en Amérique. L'amiral de Coligny forma le projet d'y fonder une colonie, dans le but d'assurer un refuge aux calvinistes persécutés en France. Le vice-amiral Durand de Villegagnon, choisi d'abord pour exécuter ce projet, partit en 1515 et alla jeter l'ancre dans la baie de Rio-Janeiro. Il prit possession d'une île à laquelle il donna le nom de Coligny. Des émigrants, accompagnés de ministres, y arrivèrent en 1557; mais la concorde fut bientôt troublée par des discussions relatives à la célébration de la Cène. Villegagnon y joua un rôle despotique, puis abandonna la colonie, qui bientôt se donna aux Portugais. Les réformés appelèrent Villegagnon le Cain de l'Amérique. Avant son retour en France, Barré avait publié *Discours sur la navigation de Villegagnon en Amérique* (Paris, 1558, in-8°).

Coligny n'abandonna pas son dessein. La Floride, que Juan Ponce de Léon avait découverte en 1512 et dont les Espagnols avaient été plusieurs fois chassés par les naturels, lui parut convenir à une colonie de ses coreligionnaires. Charles IX l'ayant approuvé, il plaça sous le commandement de Jean Ribaut et de René de Laudonnière deux navires, où étaient embarqués 500 ou 600 marins et soldats d'élite, tous huguenots. L'expédition quitta Dieppe le 18 février 1562, et s'arrêta dans une baie, qui reçut le nom de Port-Royal (Caroline du Sud). Après avoir construit un fort, qu'ils nommèrent Charles, les deux chefs reprirent la mer et rentrèrent à Dieppe le 20 juillet. La colonie, restée sous la direction du capitaine Albert, ne prospéra pas; la rigueur de ce capitaine exaspéra les colons, qui l'assassinèrent et qui furent conduits ensuite par la misère à tous les excès, même à l'anthropophagie. Ces faits étant connus en France lorsque Laudonnière partit de nouveau pour la Floride, en 1564, avec de nombreux émigrants, entre lesquels se trouvaient des gentilshommes distingués. Il créa un nouvel établissement près de celui qui avait été si promptement ruiné, et construisit le fort Caroline. Après quelques mois de prospérité, la famine amena des troubles et des complots; Laudonnière fut enchaîné sur un navire et les mutins allèrent ravager les côtes de Cuba, préparant ainsi la vengeance des Espagnols. Quand Laudonnière recouvra son autorité, la colonie était presque détruite par le manque de vivres et la désertion. Un convoi de 400 personnes, sous le commandement de Ribaut, arriva le 27 août 1565. A peine les deux chefs avaient commencé à réparer le fort et à établir les nouveaux arrivants, qu'une flotte espagnole se présenta à l'improviste. Pedro Menéndez, qui commandait cette flotte, somma les Français de se rendre à merci, promettant « que les catholiques seraient humainement traités, mais que les hérétiques ne devaient espérer aucune grâce. » La première attaque qu'il tenta ne réussit pas. Ribaut, malgré les conseils de Laudonnière, voulut prendre l'offensive, et embarqua tous les hommes valides. Une violente tempête l'empêcha de joindre la flotte ennemie et le jeta en pleine mer. Les Espagnols, mécontents de cette circonstance à profit, se présentèrent devant le fort Caroline, où il ne restait pas 40 hommes en état de porter les armes. Laudonnière, après une défense énergique, parvint à s'échapper avec un seul soldat. Les principaux officiers furent attachés au gibet; Menéndez fit placer au-dessus de leurs cadavres cette inscription : « Pendus, non comme Français, mais comme hérétiques. » Tous les autres, même les plus inoffensifs parmi les colons, furent mis à mort avec une extrême barbarie. « Ces massacres et bourreaux d'Espagne, pour couronner leur sanglante tragédie, firent un beau grand feu de joie, et ayant entassé là dessus tous les corps de hommes, de femmes et des petits enfants, les réduisirent en cendres, disant que c'étoient des meschans luthériens qui estoient venus infecter ceste nouvelle chrestienté et y semer des hérésies. Cette furieuse troupe rejettoit même sa colère et sanglant despit sur les morts et les exposés, en montrant aux Français qui restoyent sur les eaux et taschoient à nager le cœur de ceux desquels ils ne pouvoient, comme ils eussent bien voulu, démembrer les corps; cararrachans les yeux des morts, les fichtoient au bout des dagues, et puis avec cris, burlemens et toute gaudisserie, les jetoient contre nos François vers l'eau. » (J. Le Moyne de Motegues. « Une tempête livra Ribaut à Menéndez; il fut poignardé par derrière, écorché encore palpitant, et les lambeaux de son corps, coupés en morceaux, furent plantés sur des piquets autour du fort. Laudonnière parvint à s'embarquer pour la France, où il arriva au mois de janvier 1566. Il raconta que 400 à 500 colons, hommes et femmes, vieillards et enfants, avaient été égorgés sans déclaration de guerre; que le brave Ribaut, avec 408 marins ou soldats, avait été mis à mort après s'être fié à la foi espagnole, et qu'il demanda vengeance pour ses amis ainsi que pour l'honneur de notre nation. Charles IX fit une démarche auprès de Philippe II; celui-ci démentit le fait; tout fut dit pour les deux gouvernements. Mais un simple particulier, Dominique de Gourgues, résolut de venger le nom français. Il équipa trois petits navires, monta par 80 marins et 150 hommes d'armes. Arrivé en vue de la Floride au mois d'avril 1568, il fit alliance avec les Indiens et attaqua vigoureusement les Espagnols. A la tête de ses hommes, il s'écriait : « Amis, voilà les voleurs qui ont volé cette terre à notre roi! voilà les meurtriers qui ont massacré nos Français. Allons, allons, revengeons notre roi, revengeons la France, montrons-nous Français! » Le choc fut impétueux. Les Espagnols, forcés d'abandonner leurs retranchements, se précipitèrent dans les bois, où ils tombèrent sous les coups des sauvages. Tous les prisonniers furent pendus aux mêmes gibets qui soutenaient encore les squelettes des Français. Au-dessus de leurs corps, de Gourgues fit inscrire ces mots : « Pendus, non comme Espagnols ou catholiques, mais comme traitres et assassins. » N'ayant pas des forces suffisantes pour occuper les lieux dont il ve-

naît de s'emparer, il ramena sa petite troupe en France, et entra à La Rochelle le 6 juin. La postérité a placé son nom parmi ceux des hommes héroïques; mais il fut bien mal récompensé, durant sa vie, de l'acte qui venait de l'illustrer à jamais. L'ambassadeur d'Espagne demanda sa tête. Il fut obligé de se cacher et vécut dans un état voisin de la misère. Jacques Le Moyne de Gourgues, peintre dieppois, qui avait accompagné Jean Ribaut, a écrit la *Relation du capitaine J. Ribaut à la Floride*; elle a été publiée pour la première fois dans le tome VI du recueil de Théodore de Bry, intitulé : *Narratio regionum Indiarum per Hispanos devastatarum* (1590-1598). René de Laudonnière a laissé : *Histoire notable de la Floride, contenant les trois voyages faits en icelle par des capitaines et des pilotes français* (Paris, 1586, in-8°). Bazanier a écrit le *Voyage du capitaine de Gourgues dans la Floride* (1586, in-4°), et la Bibliothèque nationale possède un manuscrit, la *Reprise de la Floride par le capitaine de Gourgues* (n° 10,537). Un roman publié en 1857 dans le journal le *Siècle*, par M. Fulgence Girard, et intitulé le *Talion*, a pour sujet la mémorable aventure de Dominique de Gourgues.

Deux voyageurs français, au x^e siècle, eurent une grande réputation, Tavernier et Chardin. Le premier avait déjà visité une grande partie de l'Europe à l'âge de vingt-deux ans; il partit en 1638 pour la Perse, à la suite d'une caravane; les tissus et les pierres précieuses qu'il en rapporta lui procurèrent un gain si considérable qu'il résolut de nouveaux voyages en Asie. Il retourna en Perse, parcourut le Mogol, une grande partie de l'Inde, alla aux îles Célèbes, à Sumatra et à Batavia. De retour en France après son sixième voyage, il vendit à Louis XIV pour 3 millions de diamants. Il fut admis à la cour, et reçut des lettres de noblesse en récompense des services qu'il avait rendus au commerce français dans l'Inde. Boileau écrivit pour son portrait les vers suivants :

En tous lieux sa vertu fut son plus sûr appui,
Et bien qu'en nos climats de retour aujourd'hui
En foule à nos yeux il présente

Les plus rares trésors que le soleil enfante,
Il n'a rien rapporté de si rare que lui.

Tavernier manquait d'instruction; mais il avait une grande mémoire, et les notes qu'il recueillait pendant ses voyages contenaient des renseignements d'une grande exactitude sur l'histoire, la géographie, les productions, les monnaies, les mesures, les mœurs et les usages des pays qu'il avait vus. D'après ces notes, Chappuzeau et La Chapelle rédigèrent les *Six voyages de J.-B. Tavernier, qu'il a faits en Turquie, en Perse et aux Indes pendant l'espace de quarante ans et par toutes les routes que l'on peut tenir* (Paris, 1676-1679, 3 vol. in-4°). Chardin, fils d'un riche joaillier, partit aussi, dans un but de commerce, pour les Indes orientales. Ses voyages eurent lieu de 1665 à 1677. Il en écrivit la relation, sous ce titre : *Journal du voyage du chevalier Chardin en Perse et aux Indes orientales par la mer Noire et par la Colchide* (Amsterdam, 1711, 3 vol. in-4° et 10 vol. in-12). Cet ouvrage jouit d'une grande estime. Le style en est d'une admirable simplicité. Les observations, surtout en ce qui concerne la Perse, témoignent d'une rare sagacité, et l'exactitude en a été constatée par tous les voyageurs modernes. L'administration, la législation, l'industrie, les sciences, les arts des Persans sont étudiés, ainsi que leurs mœurs, leurs usages et leurs costumes. L'érudition de Chardin lui a permis de contrôler sur les lieux mêmes les passages des historiens et des géographes de l'antiquité relatifs à ce pays, et de les rectifier ou de les compléter. Pour le x^e siècle, on cite surtout les *Voyages autour du monde* de Bougainville et de Cook. La relation de Bougainville, écrite par lui-même (Paris, 1771, in-4°), est d'un style gracieux et plein de mouvement. Le premier voyage de Cook fut rédigé par Hawkesworth (Londres, 1773, 3 vol. in-4°); le second, par Cook (Londres, 1777, 2 vol. in-4°); le troisième, par King (Londres, 1784, 3 vol. in-4°). Ils ont été traduits en français, les deux premiers par Suard (Paris, 1774-1778, 14 vol. in-8°); le troisième, par Deneuville (Paris, 1785, 8 vol. in-8°). Parmi les voyageurs allemands, dont les observations et les récits ont un caractère particulier d'exactitude, nous citerons surtout Forster, Alexandre de Humboldt, Lichtenstein, le prince Max de Neuwied, Martins, Pöppig, Tschudi, Ruppel, Lepsius, etc.

Nous citerons encore, parmi les voyages fameux, les expéditions scientifiques de Verdu de la Crène, de Fleurieu, de Chabert, de Borda et la malheureuse entreprise de La Pérouse.

Bruni d'Entrecasteaux, envoyé à la recherche de ce dernier, qui accompagna son expédition à la fin du règne de Louis XVI et au commencement de la Révolution, rapporta, au milieu de périls de toute sorte, des documents excessivement précieux qui lui ont servi pour rédiger la relation de son voyage.

Sous le Consulat, le capitaine Baudin est envoyé pour faire le tour du monde et rapporter de ce voyage de circumnavigation de précieuses découvertes sur des contrées à peine connues jusqu'à lui. Sous le gouverne-

ment de la Restauration, on cite le voyage scientifique de M. Louis Freycinet sur la corvette la *Physicienne*; celui de son lieutenant, M. Duperrey, sur la *Coquille*, destiné à recueillir des documents, à faire des expériences de toute sorte, en un mot, à faire de nombreuses recherches sur l'astronomie, la météorologie et les sciences naturelles proprement dites. A la même époque, le fils du fameux Bougainville entreprenait et terminait heureusement une expédition scientifique dans l'Océan Indien.

Dumont-d'Urville, dont on connaît la fin malheureuse, le 8 mai 1842, exécuta deux voyages autour du monde, à juste titre considérés comme les plus importants qui aient été entrepris.

Dans son premier voyage, qui dura plus de trois ans (1826-1829), il longea, pendant 400 lieues les côtes de la Nouvelle-Zélande, et pendant 350 celles de la Nouvelle-Guinée; il traça la carte hydrographique de l'archipel Viti, des îles Loyauté, Vanikoro, Hogoleu, Pelew, et releva un grand nombre d'îles et d'îlots inconnus. Dans le second voyage, qui dura à peu près le même espace de temps (de 1837 à 1840), après deux croisades aux pôles, il explora les quatre archipels les plus importants de la Polynésie : Nooka-Hiva, Tonga-Tabou, Taiti et la Nouvelle-Zélande. Il fit ensuite, en courant les plus grands dangers, des études hydrographiques sur quelques parties de l'Océanie, les îles Viti, les Nouvelles-Hébrides, les îles Salomon, Hogoleu, Pelew, releva les côtes de la Nouvelle-Guinée et de la Louisiane, ainsi que les passes du détroit de Torrès et l'archipel d'Asie, dans ses points principaux.

Toutes les nations commerçantes rivalisèrent longtemps pour chercher le fameux passage nord qui devait faire communiquer l'Europe avec les Indes par le nord de l'Amérique. On vit successivement naviguer dans les régions boréales, Ellis, Martens, Philipp, Davis, Gilbert, Hudson, Baffin, Fox, James, Munk, Jacob May, Owen, Koscheley, Hearn et Mackenzie; malgré tant d'efforts infructueux, cette recherche est poursuivie au commencement de notre siècle. Viennent alors Parry et Franklin; ce dernier reste perdu au milieu des glaces, et nombre d'expéditions vont à sa recherche; dans l'une d'elles se trouve notre compatriote Bellot, qui trouve la mort sur un glaçon; une autre est commandée par Mac-Clear, qui découvre enfin le fameux passage si longtemps cherché; une dernière procure à l'Américain Hayes l'occasion de découvrir la mer libre du pôle, vers laquelle allait s'élanter Gustave Lambert, lorsqu'il fut tué à Paris durant le siège de 1870-1871. L'Amérique avait été explorée par Vancouver, Robert Gray, Brongthon, Lewis, Clarke, Humboldt; aujourd'hui, malgré son éloignement, elle est aussi fréquentée par les Européens que si elle faisait partie de notre continent. L'Inde, si mystérieuse, n'a plus de secrets pour nous; on a déchiffré ses langues sacrées et pénétré le sens de ses mythes. Les sources du Gange ont été recherchées par Web, Raper, Hemsley et Holgson; Moorcroft a pénétré dans le petit Thibet, le Père Hue a parcouru la Chine et la Tartarie; enfin, les lettres de Victor Jacquemont restent un monument impérissable. En Afrique, à Mungo-Park, à Bowditch, à Tooli, à Belzoni, à Beaufort, à Peddic, à Wodney a succédé Livingstone qui, plus heureux qu'eux tous, a traversé le continent africain dans toute sa largeur. Il n'est pas de touriste aujourd'hui qui n'ait remonté les bords du Nil au moins jusqu'à Goudokoro; l'Anglais Baker, accompagné de sa femme, et l'Anglais Speke ont remonté jusqu'aux sources mystérieuses de ce fleuve et en ont trouvé l'origine dans le lac Nyanza; au pôle antarctique, le capitaine Smith a découvert la Nouvelle-Shetland, etc.

Les principaux recueils de voyages sont les suivants : *Collectio diversarum navigationum et itinerum*, par Hutich (Bâle, 1536, in-fol.); *Raccolta di navigazioni e viaggi*, par Ramusio (Venise, 1550-1559, 3 vol. in-fol.); *The principal Navigations*, par Hakluyt (Londres, 1598-1600, 3 vol. in-fol.); *Voyages faits principalement en Asie* (La Haye, 1735, 2 vol. in-4°); *Histoire générale des voyages*, par l'abbé Prévost (1746-1759, 20 vol. in-4°); *Abbrégé de l'histoire générale des voyages*, par Laharpe (Paris, 1780, 21 vol. in-8°); *Histoire générale des voyages*, par Walckenaër (Paris, 1826-1831, 21 vol. in-8°); *Voyages autour du monde*, recueil avec cartes, portraits et gravures, édité par Dumont-d'Urville (Paris, 1833-1844, 2 vol. in-8°).

On range quelquefois dans la littérature des voyages certains livres qui appartiennent bien plutôt au domaine purement littéraire. Ainsi l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, par Chateaubriand (1811); *Souvenirs, impressions, pensées et paysages pendant un voyage en Orient*, par Lamartine (1835); *Lettres d'un voyageur*, par George Sand (1836); *Impressions de voyage*, par Alexandre Dumas (1839-1841); le *Rhin*, par Victor Hugo (1842); *Voyage en Espagne*, par Théophile Gautier (1845); *Italia*, par le même (1853); *Constantinople*, par le même (1854); *Voyage en Orient*, par Gérard de Nerval (1856); *Voyage en Italie*, par M. Taine (1867), etc. Ces ouvrages ont quelquefois l'exactitude par laquelle se distinguent les vrais voyageurs; mais ils

offrent surtout des qualités de style, des vues littéraires ou des appréciations artistiques.

Voyages (ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES), par J.-F. de Laharpe (1780, 21 vol. in-8°). Les voyages sont une des sources de l'histoire; l'histoire des nations étrangères vient se placer, par la narration des voyageurs, auprès de l'histoire particulière de chaque pays. En outre, une histoire générale des voyages présente au lecteur le tableau de la science géographique et, pour nous servir de l'expression imagée de Chateaubriand, « la feuille de route de l'homme sur le globe. » C'est ce tableau que Laharpe a voulu donner aussi complet que possible en écrivant son *Histoire générale des voyages*, qui se divise en deux séries, comme il y a deux catégories de voyageurs, ceux de terre et ceux de mer. Il prend chaque partie du monde séparément et reproduit les récits des voyageurs qui s'y rapportent. Dès le début, nous lui adresserons un grave reproche, c'est, dans cette histoire ensembles générale, de ne pas même mentionner les voyages de l'antiquité, dont quelques-uns, tels que le *Périple* d'Hannon, eurent une réelle influence sur les relations des peuples entre eux. Les récits de voyageurs qui s'appellent Platon, Hippocrate, Xénophon, Aristote, Dicaërque, Eudoxe, Eratosthène, Polybe, Jules César, Strabon, Pomponius Méla, Tacite, Plin, Ptolémée et Pausanias renfermaient cependant des détails assez curieux, au double point de vue scientifique et historique, pour occuper une large place dans ces annales des découvertes géographiques. Après ces hommes illustres, que d'autres encore sont en droit de se plaindre d'avoir été omis par Laharpe ! Trois raisons amènent des voyages chez les peuples établis sur les ruines du monde romain : le zèle de la religion, l'ardeur des conquêtes, l'esprit d'aventures et d'entreprises mêlé à l'avidité du commerce. Le zèle de la religion surtout conduisit les premiers comme les derniers des missionnaires dans les pays les plus lointains. Les ouvrages des Pères de l'Eglise mentionnent une foule de pieux voyageurs. C'est une mine que Laharpe a négligée, que généralement on n'a pas assez fouillée, et qui, sous le seul rapport de la géographie et de l'histoire des peuples, renferme des trésors. Dès le IV^e siècle, les pèlerinages en terre sainte forment une partie considérable des monuments géographiques du moyen âge. A partir des croisades, sans parler des autres, n'avons-nous pas Villehardouin, Joinville et surtout Froissart, qui n'écrivent, à proprement parler, que ses voyages, c'était en chevauchant qu'il traçait son histoire. L'examen des voyages de cette époque aurait convaincu Laharpe que la civilisation domestique du XIV^e siècle était infiniment plus avancée qu'il ne se l'imaginait. Que de découvertes avaient faites les Arabes avant Marco-Polo, ce noble vénitien dont les relations devinrent le manuel des marchands en Asie et de tous les géographes en Europe !

Cependant le temps marchait, la civilisation faisait des progrès rapides; des découvertes dues au génie de l'homme séparèrent à jamais les siècles modernes des siècles antiques et marquèrent d'un sceau nouveau les générations nouvelles. La boussole était trouvée pour guider le navigateur, la poudre à canon pour le défendre, l'imprimerie pour conserver le souvenir de ses périlleuses expéditions. Ce n'est qu'à partir de cette époque que Laharpe juge à propos de recueillir les récits des hardis voyageurs marchant pacifiquement à la conquête de l'inconnu. Les Portugais, les Espagnols, les Hollandais commencent leurs fructueuses explorations. Vasco de Gama achève une navigation d'éternelle mémoire, malgré le *Génie des tempêtes*, et aborde à Calicut en 1498. Tout change alors sur le globe; le monde des anciens est détruit. La mer des Indes n'est plus une mer intérieure, un bassin entouré par les côtes de l'Asie et de l'Afrique; c'est un océan qui, d'un côté, se joint à l'Atlantique; de l'autre, aux mers de Chine et à une mer de l'Est, plus vaste encore. Cent royaumes civilisés, arabes ou indiens, mahométans ou idolâtres, des îles embaumées d'arômes précieux sont révélés aux peuples d'Occident. Une nature toute nouvelle apparaît. Le rideau qui, depuis des milliers de siècles, cachait une partie du monde se lève; on voit à nu cet Orient dont l'histoire se mêlait pour nous aux voyages de Pythagore, aux conquêtes d'Alexandre, aux souvenirs des croisades. Au moment où les Portugais abordaient l'Orient, un pauvre pilote genevois, longtemps repoussé de toutes les cours, Christophe Colomb, découvrait un nouvel univers aux portes du couchant, l'Amérique; il créait un monde et ouvrait la voie aux Cortés et aux Pizarre. Jean et Sébastien Cabot, Jacques Cartier, Ponce de Leon, Walter Raleigh, Ferdinand de Soto, Hudson, Baffin, Améric Vesputse et Sois continuaient les explorations de Colomb, et le vaisseau de Solis achevait le premier voyage autour du monde. Francis Drake, Lemaire, Behring fixaient les limites du globe, et Abel Tasman découvrait la Nouvelle-Zélande, pendant que Magellan prouvait la rondeur de la terre et l'existence des antipodes. A peine découverts, tous ces mondes devenaient une source de contestations entre les Portugais, les Espagnols, les Hollandais, les Français, les Gé-

nois, les Danois et les Anglais, tandis que les missionnaires tentaient de soumettre l'univers à l'empire de la croix.

Les premières relations de tant de découvertes sont, pour la plupart, d'une naïveté charmante; il s'y mêle beaucoup de fables, mais ces fables n'obscurcissent point la vérité. Les auteurs de ces relations sont trop crédules sans doute, mais ils parlent en conscience; chrétiens peu éclairés, souvent passionnés, mais sincères, s'ils vous trompent, c'est qu'ils se trompent eux-mêmes. Moines, marins, soldats employés dans ces expéditions, tous vous disent leurs dangers et leurs aventures avec une piété et une chaleur qui se communiquent. Ces espèces de nouveaux croisés qui vont en quête de nouveaux mondes racontent ce qu'ils ont vu ou appris; sans s'en douter, ils excellent à peindre, parce qu'ils réfléchissent fidèlement l'image de l'objet placé sous leurs yeux. On sent dans leurs récits l'étonnement et l'admiration qu'ils éprouvent à la vue de ces mers inconnues, de ces terres primitives qui se déploient devant eux, de cette nature qu'ombragent des arbres gigantesques, qu'arrosent des fleuves immenses, que peuplent des animaux inconnus.

Enfin, en descendant vers notre âge commencent ces voyages modernes où la civilisation laisse briller toutes ses ressources, la science tous ses moyens. Par terre, les Chardin, les Tavernier, les Bernier, les La Condamine, les Tournefort, les Niebuhr, les Pallas, les Norden, les Shaw, les Horneman marchent en avant. Sur la mer, Drake, Sarmiento, Candish, Sebald de Weert, Spilberg, Noort, Woode Rogers, Dampier, Gemelli-Carreri, La Barbinas, Byron, Wallis, Anson, Bougainville, Cook, Carteret, La Pérouse, Entrecasteaux, Vancouver ne laissent plus un écueil inconnu.

L'océan Pacifique, cessant d'être une vaste solitude, devient un riant archipel, qui rappelle la beauté et les enchantements de la Grèce. L'Inde, si mystérieuse, n'a plus de secrets; ses trois langues sacrées sont divulguées, ses livres les plus cachés sont traduits; on s'est initié aux croyances philosophiques qui partageront les opinions de cette vieille terre; la succession des patriarches de Bouddha est aussi connue que la généalogie de nos familles. Les sources du Gange ont été recherchées par Webb, Raper, Hearsay et Hodgson; Moorcroft a pénétré dans le petit Thibet; les pics d'Himalaya sont mesurés. Citer avec le major Renell mille voyageurs à qui la science est à jamais redevable, c'est chose impossible. En Afrique, le sacrifice de Mungo-Park a été suivi de plusieurs autres sacrifices: Bowdich, Toole, Belzoni, Beaufort, Peddie, Woodney ont péri. En Océanie et en Amérique, on a tout vu, tout raconté, tout peint, surtout depuis Mackenzie.

Le résultat de tant d'efforts, les connaissances acquises sur tant de lieux, le mouvement de la politique, le renouvellement des générations, le progrès de la civilisation ont changé le tableau primitif du globe. Colomb découvrit l'Amérique dans la nuit du 11 au 12 octobre 1492; le capitaine Franklin a complété la découverte de ce monde nouveau le 18 août 1846. Que de générations écoulées, que de révolutions accomplies, que de changements arrivés chez les peuples dans cet espace de trois cent trente-trois ans, neuf mois et vingt-quatre jours! Ce sont ces révolutions, ces changements que Laharpe a voulu nous faire apprécier en publiant son *Histoire générale des voyages*.

Tout ouvrage de cette valeur, outre ses enseignements spéciaux, doit contenir un enseignement moral. Celui qui ressort du recueil de Laharpe est évidemment l'éloge du progrès et nous semble parfaitement résumé par ce passage de Chateaubriand: « Est-il bon que les communications entre les hommes soient devenues aussi faciles? Les nations ne conserveraient-elles pas mieux leurs caractères en s'ignorant les unes les autres, en gardant une fidélité religieuse aux habitudes et aux traditions de leurs pères? J'ai vu dans ma jeunesse de vieux Bretons murmurer contre les chemins que l'on voulait ouvrir dans leurs bois, alors même que ces chemins devaient élever la valeur des propriétés riveraines. Je sais qu'on peut appuyer ce système de déclamations fort touchantes; le bon vieux temps a sans doute son mérite; mais il faut se souvenir qu'un état politique n'en est pas meilleur parce qu'il est caduc et routinier; autrement il faudrait convenir que le despotisme de la Chine et de l'Inde, où rien n'a changé depuis trois mille ans, est ce qu'il y a de plus parfait dans ce monde. Je ne vois pourtant pas ce qu'il peut y avoir de si heureux à s'enfermer pendant une quarantaine de siècles avec des peuples en enfance et des tyrans en décrépitude. Le goût et l'admiration du stationnaire viennent des jugements faux que l'on porte sur la vérité des faits et sur la nature de l'homme; sur la vérité des faits, parce qu'on suppose que les anciennes mœurs étaient plus pures que les mœurs modernes, complète erreur; sur la nature de l'homme, parce qu'on ne veut pas voir que l'esprit humain est perfectible. Les gouvernements qui arrêtent l'essor du génie ressemblent à ces oiseleurs qui brisent les ailes de l'aigle pour l'empêcher de prendre son vol. Enfin, on ne s'élève contre les progrès de la civilisation que par l'obsession des préjugés; on continue à voir les peuples comme on les voyait autrefois, isolés, n'ayant rien de commun dans leurs destinées. Mais, si l'on considère l'espèce humaine comme une grande famille qui s'avance vers le même but; si l'on ne s'imaginer pas que tout est fait ici-bas pour qu'une petite province, un petit royaume restent éternellement dans leur ignorance, leur pauvreté, leurs institutions politiques telles que la barbarie, le temps et le hasard les ont produites; alors, ce développement de l'industrie, des sciences et des arts semblera, ce qu'il est en effet, une chose légitime et naturelle. Dans ce mouvement universel, on reconnaîtra celui de la société qui, finissant son histoire particulière commence son histoire générale. »

Envisagée sous ce point de vue, l'*Histoire générale des voyages* de Laharpe est une œuvre utile, un recueil plein de renseignements précieux et qu'on ne consulte pas assez. S'il est populaire, ce n'est pas qu'on le connaisse; il le doit surtout aux comiques lamentations de Toussaint Lavenette dans les *Aventures de Robert-Robert*, cette charmante fantaisie de Louis Desnoyers. Le pauvre Lavenette, chaque fois qu'il lui arrive un désagrément, s'écrie: « Ah! monsieur de Laharpe! monsieur de Laharpe! oser appeler un vaisseau une *ville flottante*! » Et cependant Laharpe n'avait pas tort.

Voyages effectués par mer ou par terre dans les diverses parties du monde, depuis les premières découvertes jusqu'à nos jours (BIBLIOTHEQUE DES), revus et traduits par M. Albert Montémont (Paris, 1834-1835, 46 vol.). Les voyages sont l'école de l'homme, comme l'histoire est la leçon des rois; il ne peut faire un pas sans augmenter ses connaissances et en voir reculer l'horizon devant lui. A mesure qu'il avance, soit en observant par lui-même, soit en lisant les relations des autres, il perd un préjugé, développe son esprit, épure son goût, agrandit sa raison, s'accoutume à la bienveillance et, par besoin autant que par justice envers l'humanité, se sent porté chaque jour à devenir meilleur, en se disant avec le philosophe anglais Toland: « Le monde est ma patrie, et tous les hommes sont mes frères. » Le naïf Montaigne avait eu le bon sens de ne pas aller plus propre à façonner la vie que « de lui proposer la diversité d'autres vies, fantaisies et usances, et lui faire goûter une si perpétuelle variété de formes de notre nature. » C'est aux voyages que l'on a dû la certitude matérielle de la sphéricité de la terre, la sphéricité que les récits de Pythagore et les observations astronomiques laissaient entrevoir et que Magellan vint confirmer au commencement du XVI^e siècle, à son retour de la première circumnavigation du globe. Les rapports commerciaux des peuples, des gouvernements et des particuliers furent établis successivement par des voyages, depuis les Phéniciens, qui ouvrirent la carrière, jusqu'au XIX^e siècle, où ces rapports ont pris de si grands développements. Ce sont ces développements successifs que M. Albert Montémont a voulu nous faire connaître par sa publication des principaux voyages, contenant la description des mœurs, coutumes, gouvernements, cultes, sciences et arts, industrie et commerce, productions naturelles et autres des différents peuples.

Dans ce coup d'œil, nécessairement fort incomplet, par suite de l'immensité de l'horizon qu'il embrasse, le but de l'auteur n'a pas été de traiter la matière avec de longs développements, mais de donner sur tous les pays parcourus des notions exactes et précises. M. Albert Montémont reproduit d'abord les grands voyages autour du monde, en plaçant à leur tête les premières découvertes des Portugais sous Diaz, Gama, Cabral et Alphonse Albuquerque; elles sont immédiatement suivies du premier voyage de circumnavigation qui ait été exécuté, c'est-à-dire celui de Magellan, cet autre Portugais dont le nom est resté au détroit ou passage qu'il découvrit dans la partie méridionale de l'Amérique, pour s'élancer de là dans le grand Océan, à qui son calme apparent mérita dans ce lieu le nom de Pacifique. Après ces voyages généraux par mer, qui sont communs à plusieurs continents, M. Montémont nous offre les relations particulières à chacune des cinq grandes divisions du globe, en observant, autant que possible, l'ordre chronologique, indispensable pour apprécier les progrès des découvertes et la marche de la civilisation.

Les éléments de cette collection universelle et méthodique sont puisés aux relations originelles et aux grandes collections françaises, anglaises, espagnoles et portugaises les plus accréditées; toutefois, l'auteur a eu le soin d'élargir les détails purement techniques et autres superfluités ou circonstances indifférentes ou vulgaires, qui ne font que grossir les volumes sans avantage pour la masse des lecteurs, plus volontiers attachés aux descriptions de pays et plus désireux d'en connaître les mœurs et les usages, les productions et les gouvernements. Parmi les vastes compilations où l'auteur a repris ce qu'elles avaient déjà tiré d'ailleurs, celles de l'abbé Prévost, de Laharpe, de Pinkerton, de Navarrete et du président de Brosses occupent le premier

rang. Pour les relations plus modernes, M. Montémont a préféré, avec raison, avoir recours aux sources mêmes. Enfin, il a, on le voit, largement profité des indications renfermées dans le précieux travail de Boucher de La Richarderie, l'auteur de l'analyse complète, détaillée et raisonnée de tous les voyages anciens et modernes, analyse dans laquelle l'ordre chronologique a été rigoureusement suivi.

Les principaux voyages qui figurent dans cette importante collection sont: *Voyages autour du monde* de Magellan, Drake, Tasman, Dampier, Roggers, Roggeween, Anson, Bougainville, Cook, La Pérouse, Vancouver, Byron, Carteret, Baudin, Freycinet, Duperrey, Dumont-d'Urville, David, Porter, Krusenstern, Kotzebue, Basil-Hall, Weddell, Beechey, Marchand et Morell; *Voyages en Afrique* de Bruce, Levaillant, Mungo-Park, Burchell, Denham et Clapperton, Laing, Dochart et Gray, Bowdich, Hutton Thompson, Cooper-Rose et Lanier; *Voyages en Asie* de Chardin, Rottiers, Joubert, Fraser, Tavernier, de Guignes, Marc Carthney, Tinkowski et Amherst, Meyendorff, Mouraviev, Moorcroft et Burnes, Cox, Crawford et Fynlaison, Heber, Skinner, l'abbé Dubois, Belanger et Burekhardt; *Voyages en Amérique* de Christoph Colomb, Head, Beltrami, MacCulloch, Basil-Hall, miss Trollop-Wardin, miss Wright, Walsh, Humboldt, Mollien, Parry, Franklin et Ross; *Voyages en Océanie* de Dalrymple, Flinders, Cunningham, Sturt; *Voyages en Europe* de Pouqueville, Mimaut, Capel, Brook et vingt autres.

On conçoit qu'avec des éléments si divers l'unité ait été impossible à établir dans cet ouvrage. Les impressions des voyageurs dépendent, en effet, de leur caractère et varient avec les personnes. L'un s'attache surtout à la nature extérieure, un autre à l'étude des mœurs; l'un voit les nations étrangères avec les yeux d'un commerçant, l'autre avec ceux d'un philosophe, et chacun appuie naturellement du côté où il penche. Néanmoins, M. Albert Montémont est parvenu à coordonner assez habilement entre eux ces divers voyages, et son recueil forme une des lectures les plus attrayantes et les plus instructives que nous connaissions. C'était, avant le *Tour du monde* de M. Chardon, la meilleure publication en ce genre.

Voyage en Grèce, par Pausanias (III^e siècle après J.-C.). Cet important ouvrage est divisé en dix livres, qui, du nom des pays décrits, s'appellent *Attiques*, *Corinthiques*, *Laconiques*, *Messéniques*, *Éliques* (2 livres), *Archadiques*, *Arcadiques*, *Béotiques* et *Phocéïques*. C'est plutôt une description de l'ancienne Grèce, où l'auteur a jeté quelques morceaux historiques, qu'un voyage proprement dit. Pausanias décrit, dans cet ouvrage, les diverses contrées de la Grèce à une époque où ce pays était encore florissant; il s'attache surtout aux grands monuments, dont les ruines excitent des regrets si vifs quand on les rapproche des descriptions de cet écrivain. Il y a mêlé des faits historiques, des détails de géographie, de chronologie, de mythologie et des anecdotes sur les héros de la Grèce. C'est, en un mot, le travail le plus important que nous possédions sur l'archéologie de la Grèce. « Sans cet ouvrage, dit Schell (*Histoire de la littérature grecque profane*), un des plus importants que nous ayons sur les antiquités et l'archéologie de la Grèce, Barthélémy n'aurait probablement pu écrire son *Voyage d'Anacharsis*; au moins ne lui aurait-il pas donné le cadre qu'il a choisi ou l'aurait-il moins bien rempli. Dans ses recherches, Pausanias montre du jugement et de l'érudition; cependant, il tombe quelquefois dans des erreurs. D'ailleurs, il décrit les objets en voyageur qui n'a pas toujours eu le loisir nécessaire pour tout examiner, et il les décrit dans la supposition que la Grèce resterait toujours à peu près dans l'état où il la voyait. En conséquence, il s'est contenté le plus souvent d'indiquer les objets, et quand il les décrit, il le fait d'une manière fort succincte et quelquefois obscure. Par ces raisons, les notices de Pausanias ont souvent besoin d'être passées au creuset de la critique, quoique, en général, il fasse preuve d'un excellent jugement. Sous le rapport du style, Pausanias ne peut pas être cité comme modèle; le sien, qui est une mauvaise imitation de celui d'Hérodote, pêche souvent par une concision affectée; il n'y a chez lui ni liaison ni transition. »

La première édition de Pausanias fut annotée par Marc Musurus; Aldé l'ancien l'imprima à Venise (1516, in-fol.); elle est très-fautive. La meilleure est, sans contredit, celle de Clavier, qui a eu à sa disposition quatre manuscrits de la Bibliothèque du roi; elle forme 6 volumes in-8°, est accompagnée d'une traduction française et contient, en outre, un supplément avec notes, rédigé par P.-L. Courier. Cette édition, qui est certainement la plus estimée, a paru en 1814-1821.

Voyages ou Excursions de Benjamin de Tudèle (1178). On regarde ce rabbin espagnol comme le plus ancien et le plus célèbre des voyageurs du moyen âge. Le premier en Europe, il a renseigné le monde occidental sur les contrées lointaines de l'Orient. Il entreprit sa longue pérégrination autant dans les intérêts de son commerce qu'en vue d'étudier l'état moral et religieux de ses coreligion-

naires, répandus dans tout l'ancien monde, vraisemblablement en l'année 1160. De retour dans sa patrie en 1173, il écrivit sa relation en 1178. Son point de départ fut Saragosse, en Espagne; il vit successivement le sud de la France, l'Italie, la Grèce, l'Archipel, la Cilicie, la Syrie, la Palestine, la Mésopotamie et la Perse, d'où il revint par l'Arabie, l'Égypte et la Sicile. Il n'est pas probable qu'il ait pénétré dans l'Inde, le Thibet et la Chine, bien qu'il parle de ces pays, sans doute par ouï-dire. Il ne dit pas positivement qu'il ait visité tant de contrées diverses; parfois, il cite les garants de ce qu'il rapporte. En décrivant tout ce qui lui a paru le plus curieux sur le parcours de son voyage, le rabbin espagnol s'attache principalement à faire connaître les endroits où les juifs vivaient réunis en grand nombre; il retrace leur situation dans les différents États. A l'arrivée de la Perse, il parle de la ville de Samarkand, où se trouvaient alors 50,000 israélites. Il insiste de même sur le commerce florissant de Bassora, sur les juifs noirs de l'Inde, sur la culture du poivre et sur l'origine des perles. On a soulevé un doute au sujet de la réalité de son voyage; ses bévues en géographie, sa crédulité, des difficultés contradictoires, l'impossibilité d'identifier plusieurs noms anciens de localités avec les noms modernes ont motivé cette méfiance. Mais Benjamin de Tudèle a trouvé des apologistes. Beaucoup d'absurdités qu'on lui attribue proviennent de l'ignorance de ses traducteurs; il a recueilli les noms des lieux et les traditions locales de la bouche même des habitants de chaque endroit, et non sur des documents écrits; il accepte des fables et des récits surnaturels, mais il les donne comme tels. Le savant Lelewel a fait un examen géographique de ses voyages et a réussi à éclaircir et à rectifier quelques-unes des obscurités évidentes et des fausses indications de Benjamin de Tudèle, dont l'ouvrage renferme une foule de renseignements curieux.

Cet ouvrage resta comme oublié durant deux cents ans et plus; depuis la fin du xiv^e siècle seulement, il est mentionné dans les écrits des savants juifs. Imprimé pour la première fois en 1543 (Constantinople) et traduit en latin (Anvers, 1575), il a été depuis neuf éditions et vingt-six traductions latines, anglaises, françaises, hollandaises et allemandes.

Voyages en Asie et en Afrique, par Ibn-Batoutah (xiv^e siècle). Ce musulman fut le plus intrépide des voyageurs du moyen âge; sa relation est le plus important monument de la science géographique à cette époque. Ibn-Batoutah quitte, à vingt-deux ans, Tanger, sa ville natale, et n'y rentre qu'à l'âge de cinquante ans, après avoir parcouru la Berbérie, l'Égypte, l'Asie Mineure, la Russie méridionale, la Syrie, la Perse, l'Arabie, la Chine, l'Archipel indien, l'Espagne et après avoir visité le premier la capitale du Soudan, Tombouctou. Sa relation a été rédigée par Ibn-Djizay. Parti de Tanger sans un sou comptant, le voyageur arabe trouva partout bonne table et bon lit, et put, grâce à l'hospitalité orientale, traverser l'Europe, l'Afrique et l'Asie d'une extrémité à l'autre sans dépenser un dirhem. Il n'examine rien en érudit, en antiquaire; il ne voit partout que des choses superbes, magnifiques, uniques. Il ne faut lui demander ni un sentiment juste des beautés de l'art ou de la nature ni le savoir archéologique ou ethnographique des Occidentaux. La première partie de son excursion est, à vrai dire, un pèlerinage; Médine ou La Mecque sont l'objectif de ses courses, depuis Bougie, Tunis, Alexandria, Le Caire, Alep, Jérusalem et Damas. Le pieux musulman s'étend outre mesure sur les monuments religieux de La Mecque et entre dans une infinité de détails qui ne peuvent intéresser que les mahométans. Dans la deuxième partie de sa pérégrination, il accorde beaucoup plus d'attention aux mœurs des habitants, aux usages et aux diverses branches d'industrie des pays qu'il visite. Il passe par toutes sortes d'épreuves et de dangers; il est exposé aux tempêtes du golfe Persique et de la mer Noire, aux ouragans des déserts de l'Oman et du Kiptchak. Dans l'Inde et en Chine, il se tire des aventures les plus périlleuses; à Delhi et dans l'Archipel indien, on le fait cadi (juge) malgré lui; il n'échappe que par adresse à une mort probable. Ibn-Batoutah parle longuement des Turcs et de leur puissance naissante; il les trouve maîtres de Brousse et de Nicée; l'islamisme triomphant menaçait déjà Constantinople. Par la suite, il a l'occasion de visiter la capitale de l'empire byzantin. Se trouvant amené par ses courses sur le territoire d'un kan tartare, il reçoit la mission d'accompagner à Constantinople la première femme de ce chef. Il nous apprend que les empereurs grecs élevaient des jeunes filles d'une beauté distinguée, princesses ou non, mais supposées telles, qui étaient données en mariage aux princes tartares, flattés de s'allier à une famille impériale. Vers 1332, Constantinople n'est qu'un vaste monastère, peuplé de pupes et de caloyers; le voyageur arabe ne voit partout que des prêtres et des moines, des couvents et des églises.

Ibn-Batoutah a parcouru une étendue de pays deux fois plus grande que celle traversonnée par Marco-Polo et Rubruquis. Sa mémoire lui fait quelquefois défaut, mais il est toujours de bonne foi. Sa crédulité, entretenue par l'amour du merveilleux, est encore raffermie par les tours de force et les jongleries vraiment étonnantes dont les santon et les fakirs le rendent témoin. Son ouvrage serait un des monuments les plus curieux de l'histoire et de la science s'il avait toujours voyagé en observateur. Ses descriptions de villes laissent beaucoup à désirer, mais ses peintures de mœurs sont achevées. Il esquisse le portrait des hommes marquants qu'il rencontre, et il relève des détails très-intéressants sur le commerce et l'industrie des différents lieux où il s'arrête. Sa relation fourmille d'anecdotes fort bien contées, mais sans couleur historique; il faut y chercher, avant tout, la connaissance des mœurs, des idées et de la pensée des Arabes au xiv^e siècle de l'hégire et l'étudier comme un texte amusant. Le texte original, accompagné d'une traduction française, a été publié en 1854 par MM. C. Defrémery et le docteur Sanguinetti. Antérieurement, il avait paru, en Allemagne et en Angleterre, des traductions ou des commentaires de l'abrégé arabe de l'ouvrage.

Voyage des Français aux Indes orientales (DISCOURS DU), par Pyrrard de Laval (1615, in-8°). De tous les anciens voyageurs qui ont laissé des relations sur les Indes orientales, c'est bien certainement Pyrrard qui les a le mieux décrites. Il avait fait plusieurs voyages au long cours, quand il s'intéressa dans une expédition équipée par des marchands de Laval, de Vitre et de Saint-Malo, qui armèrent deux bâtiments, le *Corbin* et le *Croissant*. Subcargue à bord du *Corbin*, Pyrrard partit de Saint-Malo le 18 mai 1601. On relâcha aux îles d'Annohon, de Madagascar et de Comore. Par suite d'un naufrage aux îles Maldives, Pyrrard devint l'esclave du roi de Malé. Cinq ans plus tard (février 1607), une flotte bengalaise subjuguée les Maldives, et le prisonnier recouvra la liberté. Pyrrard visita Chartican, Montingue, Cananor, Calicut (1608). Faisant route pour Cochin avec deux de ses compagnons, il fut arrêté par les Portugais, et ceux-ci, le traînant à Goa, l'incorporèrent de force dans leurs troupes. Pyrrard fit ainsi plusieurs expéditions aux îles et pays de Ceylan, de Malacca, de Sumatra, de Java, d'Ormuz, de Cambay, etc. Rendu à la liberté le 30 janvier 1610, il rentra à Laval le 16 février 1611.

Ce qui distingue particulièrement ces voyages de presque toutes les relations qui ont paru vers le commencement du xvi^e siècle, c'est la concision et la netteté du récit, au style clair et simple, sans rudesse, l'exactitude des descriptions et surtout l'excellence de la méthode du voyageur, qualité si rare dans ceux de son temps. Sa véracité n'a jamais été mise en doute, et il a toujours été cité avec confiance par les écrivains les plus célèbres. La description que Pyrrard fait des îles Maldives est la plus complète et la mieux circonstanciée que pendant longtemps l'on ait eue de ces îles. Ce qu'il dit du Bengale, qu'il représente comme la puissance la plus considérable de l'Inde après celle du Mogol, est d'un grand intérêt. Les îles de Ceylan, de la Sonde et des Molouques sont rapidement décrites par Pyrrard, mais les principales singularités qu'elles offrent sont fidèlement observées. Il en est de même de la côte méridionale de l'Afrique et des royaumes de Cambay, de Surate et d'Ormuz. Le voyageur ne s'est pas borné à décrire exactement ces pays; il a donné d'intéressants détails sur le commerce d'importation. La description du Brésil n'est pas étendue, mais elle est pleine de choses. Pour ne pas jeter de confusion dans ses récits, Pyrrard a joint à son voyage un traité particulier, qui contient une description méthodique des animaux et des végétaux des Indes orientales, avec un vocabulaire des mots de la langue maldiva dont la signification est la plus utile pour voyager avec facilité et avec fruit dans ces îles.

La relation de Pyrrard a été imprimée en 1615 et 1679.

Voyage de Macaire, patriarche d'Antioche, en Turquie, en Moldavie et en Russie (xvii^e siècle). La rédaction de cet ouvrage n'appartient pas au patriarche Macaire, mais à son neveu, l'archidiacre Paul d'Alep, son compagnon de route. En quittant son Église, le prélat grec était muni par l'empereur d'obtenir des secours pécuniaires pour le siège d'Antioche, que les princes chrétiens du même rite devaient être disposés à favoriser plus ou moins de leurs subsides. Avant de se mettre en route (juillet 1652), Macaire avait demandé au patriarche de Constantinople et aux évêques de son obédience la permission de traverser leurs diocèses. Cette condescendance lui valut un accueil distingué auprès du pontife byzantin et de son clergé. Macaire fit donc une assez longue résidence à Constantinople. Ce qui attire et retient son attention, là et partout, dans les diverses stations de son pèlerinage, c'est le détail des affaires ecclésiastiques, des cérémonies du culte, etc. Un moine d'Occident, au moyen âge, n'aurait pas procédé autrement. Cette observation faite, il faut ajouter que les particularités et les aperçus d'un ordre plus relevé se présentent, dans le récit, en assez grand nombre

pour maintenir l'intérêt. Une entière simplicité préside aux rapports du narrateur, qui n'oublie pas de faire des remarques sur les principes moraux et religieux des diverses nations qu'il visite; il donne aussi des notions sur l'histoire politique et sur la statistique des contrées qu'il parcourt. A Constantinople, Macaire a vu de tous côtés, dans l'église de Sainte-Sophie, des restes du culte chrétien : croix, peintures, ornements. Ce fait curieux méritait une mention. Arrivé en Moldavie, où il est resté assez longtemps par une révolution, Macaire fait un brillant portrait du vovode ou bey Vasili, prince distingué, supérieur par l'esprit et par le caractère à tous ses sujets, mais qui perd soudain le pouvoir pour avoir favorisé les Grecs au détriment des Moldaves. Ceux-ci ne sont pas flattés par le patriarche; il déclare les hommes tous voleurs et assassins, et les femmes ou filles toutes dépravées. Passant en Valachie, il constate une différence de mœurs, toute à l'avantage des Valaques; il fait observer que les serviteurs de la cour et même les troupes forment un amalgame de toutes les races du sud-est de l'Europe : Serviens, Bulgares, Arméniens, Grecs, Hongrois, Turcs, Valaques; les palefreniers sont des Syriens ou des Égyptiens musulmans; une multitude d'esclaves noirs est disséminée dans le pays. Reconnaissant aux Moldo-Valaques une langue propre, le voyageur constate qu'il y a communauté de langue entre les Serviens, Bulgares, Cosaques et Moscovites. Au moment où il entra dans le pays des Cosaques (Podolie ou Petite-Russie), ce pays venait de se soustraire à la domination des Polonais et de se soumettre spontanément au czar Alexis; le Lithuanien Chmielnitzki ou Akh-mil, devenu leur hetman, avait été le fauteur de cette révolution, à laquelle on doit faire remonter le premier partage de la Pologne. Bien que la partialité de Macaire en faveur des Moscovites, partialité dérivant de la communauté de religion, mette le lecteur en garde contre ses affirmations, on ne peut contester certains faits, malheureusement trop vrais : l'oligarchie polonaise, au caractère ambitieux et insubordonné, s'aliéna les Cosaques en les opprimant, et une guerre d'extermination, soutenue de part et d'autre avec une égale fureur, creusa un abîme entre les deux nations. Cette partie du récit est très-intéressante et contient des faits curieux restés ignorés des historiens occidentaux. En pénétrant dans le territoire moscovite, Macaire rencontre la peste sur ses pas, la peste, fléau nouveau pour les Russes, dont un grand nombre succomba; il la retrouve à Moscou. Après avoir gémé du mauvais état des routes, le bon patriarche se plaint de l'excessive dévotion des Moscovites, de la durée de leurs cérémonies, de la sévérité de leurs pratiques religieuses. Lui et ses compagnons, se sachant surveillés, s'abstiennent même de rire. Cette contrainte perpétuelle ne les empêche pas de noter au passage les incidents et les traits de mœurs dont ils sont témoins; l'agriculture, la pêche, le caviar, l'architecture, les mines de fer, les monnaies, les serfs provoquent leur attention. Tel est le fanatisme des Moscovites pour le czar, qu'ils refusent les monnaies d'or étrangères et qu'ils vénèrent les mêmes monnaies coupées en quatre dès qu'elles ont été frappées au coin russe et qu'elles ont reçu une valeur quadruple. Durant leur séjour à Moscou, les voyageurs virent des Tartares, des Géorgiens, des Sibériens, venus de très-loin; ils virent aussi des Samoyèdes, dévorant des poissons crus et pourris et qui étaient réputés anthropophages, avec cette circonstance aggravante qu'ils mangeaient leurs morts. Le patriarche de Moscou, qui leur montra ces phénomènes, Nikon, prélat ambitieux et avide, partageait presque l'autorité du czar, qui ne décidait rien sans l'avoir consulté. Avant de quitter la Moscovie, Macaire put prévoir la conquête future de la Crimée, où les Tartares tenaient encore en échec la puissance russe.

Le Voyage du patriarche d'Antioche a été traduit de l'arabe en anglais par P.-C. Bel-four (1829).

Voyages de Bernier (1699 et 1710, 2 vol. in-12). Après avoir séjourné pendant un an au Caire, Bernier s'embarqua à Suez pour l'Inde, où il résida douze ans, dont huit en qualité de médecin d'Aureng-Zeyb. Sa relation jette une vive lumière sur les révolutions de l'Indoustan et sur les événements dont il y fut le témoin; elle fait connaître des contrées qu'aucun Européen n'avait visitées avant lui et qu'on n'a pas mieux décrites après lui. Bernier, disciple de Gassendi, avait puisé à bonne école cet esprit philosophique, ce talent pour l'observation qui placent son récit parmi les meilleurs ouvrages de ce genre. Ses connaissances en médecine, assez avancées pour un homme du xvii^e siècle, lui procurèrent dans les États du Grand Mogol, avec un sort agréable, beaucoup de facilités pour s'instruire sur l'état physique et moral du pays. Ses liaisons avec le favori du prince, l'emir Danichmend, à la fois ministre et général, auquel il avait inspiré une véritable passion pour la philosophie de Descartes et de Gassendi, devinrent encore une source d'agréments pour lui; elles contribuèrent surtout à lui faire faire avec fruit un voyage à la suite de l'armée d'Aureng-Zeyb, à travers les provinces du Mogol

et jusque dans le royaume de Cachemire; aussi sa relation est-elle bien supérieure à celle qu'a publiée Tavernier sur ces mêmes contrées. Aucun voyageur, avant Bernier, n'avait visité le Cachemire, et ce pays ne fut visité de nouveau que près d'un siècle après lui. Bernier a donné incidemment les premières notions exactes que l'on ait possédées en Europe sur la théogonie des Indous.

Voyage à la baie d'Hudson, par H. Ellis (Londres, 1748 et 1750). En 1746, le Parlement anglais avait voté une récompense de 20,000 livres sterling (500,000 francs) pour la découverte d'un passage au nord-ouest. Une compagnie d'armateurs se forma et offrit la direction supérieure de l'entreprise à Ellis, qui la refusa; il consentit seulement à représenter le comité d'armement, se chargeant, en outre, de recueillir les documents d'histoire naturelle, de géographie et d'hydrographie; il fut, en réalité, le véritable chef de l'expédition. Deux galiotes partirent de Gravesend le 24 mai 1746. Depuis les Orcades, des brumes épaisses et ensuite des glaçons menaçants se montrèrent jusqu'à l'entrée orientale du détroit d'Hudson. Dans ce bras de mer, on releva les îles de la Résolution, par 61° 40' de latit. N. et 67° 20' de longit. O. S'avancant jusqu'au 64° degré, on mit les embarcations en mer. Ellis dirigea cette recherche, dont l'objet était la découverte d'un passage libre; il remarqua plusieurs ouvertures spacieuses à l'occident de l'île de Marbre. Arrêtés par les glaces et par la mauvaise saison, les navires allèrent hiverner dans la rivière Hayes, par 57° 30' de latit. On construisit une habitation. L'hiver fut extrêmement rigoureux. Ellis cite des exemples extrêmes de l'intensité du froid; il déclare, toutefois, que le sort des habitants n'est pas à plaindre; la vie indépendante du chasseur a, paraît-il, ses compensations. Reprenant la mer le 24 juin, les deux bâtiments se dirigèrent vers le Welcome. Par le 61° 4', on explora toutes les ouvertures de la côte au moyen des embarcations. Sous le 62° degré, on constata que les aiguilles magnétiques perdent entièrement leur propriété. Après avoir dépassé le cap Fry, Ellis entra dans la baie de Wager, canal de plus en plus resserré, alimenté par un grand lac, que ferme une barre formant cataracte, par le 66° degré. Une tentative sur la côte nord de la baie n'aboutit pas. Ellis voulait prolonger ses recherches jusqu'à la baie Repulse, mais les officiers élevèrent des objections. On rentra dans le détroit d'Hudson, et les navires, séparés par une tempête, se rallièrent à la hauteur des Orcades; ils furent de retour le 14 octobre 1747.

Ellis soutient l'existence d'un passage au nord-ouest. Ce passage a été constaté seulement en 1851 par le capitaine Mac-Clure, qui, débouchant par le détroit de Behring, parvint dans le détroit de Melville, puis dans le détroit de Lancaster et dans la baie de Baffin, d'où il gagna l'Angleterre.

Une traduction médiocre de la relation d'Ellis a été imprimée (Paris, 1749, et Leyde, 1760, 2 vol. in-8°). Il ne faut pas confondre cet ouvrage avec la relation de William Ellis, le compagnon de Cook dans la troisième voyage de ce navigateur. Un autre H. Ellis, qui avait suivi lord Amherst dans son ambassade en Chine, a laissé également une relation (1818, 2 vol.).

Voyages de Kerguelen dans la mer du Nord et dans les mers australes (1771, 1 vol. in-4°; et 1782, 1 vol. in-8°). Le gouvernement français, voulant encourager et protéger la pêche de la morue le long des côtes de l'Islande, arma une frégate dont il donna le commandement à Kerguelen (1767). Kerguelen, après avoir croisé en vue de l'Islande, alla se ravitailler à Bergen, sur la côte de Norvège, et, reprenant la mer, s'éleva jusqu'au 69° parallèle N. L'année suivante, il remplit une mission semblable sous les mêmes latitudes. Ayant proposé au gouvernement un voyage de découvertes aux terres australes, auxquelles on attribuait encore une étendue immense, il reçut le commandement de cette expédition. La flûte la *Fortune* et la gabare le *Gros-Ventre* sortirent du port de Brest, le 1^{er} mai 1771, et mouillèrent à l'île de France le 20 août. Le 16 janvier 1772, il reprit la mer pour aller à la recherche des terres australes. Le 31 janvier, il découvrit les deux îles de la Fortune; puis, le 12 et le 13 février, par 50° 5' de latit. S. et 67° 52' de longit. E., une autre terre d'une étendue et d'une hauteur considérables. Cette île, qui mesure environ 40 lieues du N.-O. au S.-E., sur une largeur moyenne de 20 lieues, est d'une stérilité absolue; Kerguelen n'en prit pas moins possession; Cook la revit en 1776 et fut tenté de l'appeler l'île de la Désolation. Un coup de vent sépara les deux navires; Kerguelen retourna à l'île de France, et son lieutenant, Saint-Allouarn, fit le relevement de la nouvelle terre, qu'il trouva partout inaccessible.

A son retour en France, Kerguelen annonça la découverte d'un nouveau continent. Louis XV lui remit le commandement d'une nouvelle expédition. Le vaisseau le *Roland* et la frégate l'*Oiseau* devaient compléter la reconnaissance de l'île Kerguelen. Ces navires mirent à la voile le 29 août 1773, relâchèrent à l'île de France, et revirent le fameux continent le 15 décembre. L'expédition releva 80 lieues de côtes. Le marque de vivres,

les maladies, les tempêtes mirent fin à ses travaux. Kerguelen quitta ces parages sans s'être assuré s'il avait trouvé une île ou un continent et sans chercher de nouvelles découvertes. De retour en France en septembre 1774, Kerguelen fut en butte à diverses inculpations, et passa devant un conseil de guerre, qui le condamna à la dégradation et à l'emprisonnement. Après lui avoir rendu la liberté, le gouvernement fit saisir tous les exemplaires de la relation de son voyage aux terres australes. Dans cet ouvrage, l'auteur ne donne qu'une connaissance imparfaite de l'île Kerguelen. Dans la relation de son voyage dans la mer du Nord, il donne d'assez bons détails sur l'Islande, le Groenland, les îles Féroë, Shetland, les Orcades et sur la Norvège; il s'y montre navigateur soigneux et instruit.

Voyage à l'île de France, par Bernardin de Saint-Pierre (1773, 2 vol. in-8°). D'après une préface écrite par l'auteur, les lettres et le journal dont se composent les deux volumes du *Voyage à l'île de France* ne sont que les lettres qu'il adressa à ses amis pendant son absence et qu'il mit en ordre à son retour pour les faire imprimer. Son voyage commence vers la fin de 1767, où il s'embarqua à Lorient. Bernardin de Saint-Pierre double le cap de Bonne-Espérance et, après cinq mois de traversée, aborde à l'île de France. Nous trouvons consignés dans ses lettres toutes les impressions de son voyage et tous les incidents d'une longue traversée. Arrivé à l'île de France, l'auteur entre dans le véritable sujet de son travail, qui est d'étudier et de nous faire connaître cette colonie française. Il traite successivement de l'aspect et de la géographie de l'île, du sol et de ses productions naturelles, de son agriculture et de son commerce, des animaux particuliers à l'île de France, des productions maritimes, poissons, coquilles, madrépores; des conditions atmosphériques, des mœurs, des habitants tant blancs que noirs, des moyens de défense de l'île, des animaux et des plantes exotiques qui y sont acclimatés. L'auteur raconte ensuite son départ pour retourner en France, son arrivée à Bourbon, au Cap, sa halte et ses explorations dans cette région, son arrivée à l'Ascension, ses observations sur cette île et sa rentrée en France.

Au récit de son retour en France, Bernardin de Saint-Pierre mêle une explication abrégée de quelques termes de marine et d'entretiens contenant des observations nouvelles sur la végétation.

Le plan constamment suivi dans son ouvrage consiste à parler d'abord des plantes, des animaux, du climat et du sol de chaque pays, puis à en décrire les mœurs, le caractère et les habitants. On a accusé l'auteur d'avoir voulu écrire une satire; mais, en y regardant de près, on voit au contraire qu'il s'est plu à s'étendre sur le bien et n'a parlé du mal qu'avec modération et indulgence. A cette indulgence pour les hommes, Bernardin de Saint-Pierre joint les sentiments d'une philosophie pleine de mansuétude et d'humanité. C'est ainsi qu'après avoir tracé un effrayant tableau des traitements dont sont victimes les noirs de l'île de France, il proteste contre l'esclavage au nom de la philosophie et de la théologie : « Je suis fâché que les philosophes qui combattent les abus avec tant de courage n'aient guère parlé de l'esclavage des noirs que pour en plaisanter. Ils se détournent au loin; ils parlent de la Saint-Barthélemy, du massacre des Mexicains par les Espagnols, comme si ce crime n'était pas celui de nos jours et auquel la moitié de l'Europe prend part. Y a-t-il donc plus de mal à tuer d'un coup des gens qui n'ont pas nos opinions qu'à faire le tourment d'une nation à qui nous devons nos délices ? Ces belles couleurs de rose et de feu dont s'habillent nos dames, le coton dont elles outent leurs jupes, le sucre, le café, le chocolat de leur déjeuner; le rouge dont elles relèvent leur blancheur, la main des malheureux noirs à préparer tout cela pour elles. Femmes sensibles, vous pleurez aux tragédies, et ce qui sert à vos plaisirs est mouillé des pleurs et teint du sang des hommes ! »

Quand l'occasion s'en présente, l'auteur accompagne ses observations d'hypothèses et de conjectures scientifiques qui se lisent avec intérêt et dont quelques-unes sont passées à l'état de vérités. Outre l'utilité résultant des connaissances nouvelles renfermées dans l'ouvrage, on y trouve aussi de bonnes réflexions morales et humanitaires : « Je croirai, dit-il, avoir été utile aux hommes, si le faible tableau du sort des malheureux noirs peut leur épargner un seul coup de fouet, et si les Européens, qui crient en Europe contre la tyrannie et qui font de si beaux traités de morale, cessent d'être aux Indes des tyrans barbares. Je croirai avoir rendu service à ma patrie, si j'empêche un seul homme honnête d'en sortir et si je puis le déterminer à y cultiver un arpent de plus dans quelque lande abandonnée. » Mais ce n'est pas là, à nos yeux, le principal mérite de l'excursion de l'auteur à l'île de France. Ce qu'il en a rapporté de plus curieux et de plus admirable, c'est ce qu'il donne comme un épisode du voyage, *Paul et Virginie*.

Voyage de Carteret (1773). Le commodore Byron venait de visiter les îles Malouines, appelées Falkland par les Anglais; George III

ordonna de continuer l'exploration de l'hémisphère méridional. Trois vaisseaux partirent de Plymouth le 22 août 1766, sous les ordres du capitaine Wallis; Carteret commandait la frêle *Prince-Frédéric*, chargée de l'approvisionnement. Après avoir touché à Madère et au Cap-Vert, l'escadre pénétra dans le détroit de Magellan le 17 décembre; Carteret fut envoyé au Port-Egmont, tandis que les autres navires étaient retenus dans le détroit par la disette et par les vents contraires. A la sortie du canal (11 avril 1767), un coup de vent sépara les navires. Carteret, abandonné par Wallis sur un navire délabré, se porta sur l'île Massa-Fuéro, une des îles Juan-Fernandez, voisine de la côte du Chili, rendue célèbre par le séjour de Selkirk, le héros du *Robinson Crusoe*. Il découvrit l'île Pitcairn, à 150 lieues environ dans le sud-est de l'archipel Dangereux. Se dirigeant au nord-ouest, il découvrit encore quelques îles au sud de l'archipel des îles de la Société; il passa entre ces îles et les deux archipels des Amis et des Navigateurs, mais sans en avoir connaissance. Continuant sa route droit à l'ouest, il retrouva, à 109 de latitude S., l'archipel Santa-Cruz-de-Mendana, qu'il appela îles de la Reine-Charlotte. Au nord-ouest, il découvrit les îles Gower et Carteret, qui font partie des îles Salomon. Plus loin au nord-ouest, il pénétra dans une baie signalée par Dampier; il reconnut que c'était un vaste détroit, nommé par lui canal de Saint-Georges, lequel sépare la Nouvelle-Bretagne et la Nouvelle-Irlande. Il découvrit ensuite les îles Portland et le groupe de l'Amirauté. Passant au nord des Philippines et s'engageant dans les Molouques, il dressa la carte de toute la côte occidentale de l'île de Célèbes. De Macassar, il se rendit à Batavia, d'où il retourna en Europe par le cap de Bonne-Espérance. Accosté en mer (26 février 1769) par Bougainville, qui le suivait depuis plusieurs mois, il refusa ses offres de service. Ce voyage eut des résultats très-importants pour la géographie; ce succès était dû, non aux ressources matérielles du navire, mais au talent et à la persévérance de Carteret. La relation de ce voyage se trouve dans le premier volume des *Voyages de Cook* et dans le recueil d'Hawkesworth (1773).

Voyages dans l'Asie Mineure et en Grèce, par R. Chandler (1775 et 1776, 2 vol. in-4°). Chandler, helléniste renommé, fut envoyé par la Société des *Dilettanti* en Orient, avec mission de faire des recherches et des collections d'antiquités en commun avec les peintres Revett et Pars. De 1764 à 1766, il parcourut les îles Ioniennes, l'Attique, l'Argolide, l'Elide et une partie de l'Asie Mineure. Chandler rapporta en Angleterre une riche collection, qui lui servit à composer quatre ouvrages. Passé maître dans l'art de lire les inscriptions anciennes, de les copier avec exactitude et de suppléer heureusement aux lacunes, il a donné, sous le rapport des antiquités et de la géographie ancienne, ce qu'on peut faire de mieux en ce genre. Erudit, il ne poursuivait qu'un but déterminé, restreint; il a parfaitement atteint ce but, de l'aveu de Barthélemy. Chandler a adopté une méthode particulière : il suit pas à pas Pausanias pour la Grèce, Strabon pour cette contrée et l'Asie Mineure, Plin l'Ancien pour ce qu'il a recueilli sur ces deux pays. Mettant à profit les fragments échappés aux dévastations des barbares et aux ravages du temps, il recherche soigneusement les vestiges des cités de l'Asie Mineure et de la Grèce : temples, théâtres, cirques, aqueducs, édifices, etc. Souvent il est réduit à la nécessité de transcrire les descriptions données par les anciens auteurs. Sous ce rapport, son *Voyage* est beaucoup plus une relation historique de l'ancien état de l'Asie Mineure et de la Grèce que le tableau descriptif de leur situation actuelle. Bien qu'il rapproche tout de l'état moderne des lieux, il offre peu de renseignements sur la condition présente des contrées décrites et sur les mœurs des peuples juxtaposés qui les habitent. Chandler rapporte ce qu'il recueille de plus remarquable les précédents voyageurs, Spon, Wheler, Chishul, Pococke, etc. Par contre, les érudits et les voyageurs l'ont mis lui-même à contribution, sans le citer toujours. La partie la plus complète et la plus intéressante de son *Voyage*, c'est la description d'Athènes. Ses recherches ont embrassé les trois ports du Pirée, de Phalère et de Munychie; les tombeaux de la route qui mène à Cabilla; l'état ancien et actuel des Propylées et du temple de Minerve, l'Erechthéum, les ruines des temples de Neptune et de Minerve Polyade, les vestiges du temple de Bacchus et de l'Odéon, la situation de l'Aréopage, du Stade et du Muséum; enfin trois monuments assez bien conservés, le temple de Thésée, la tour des Vents et le monument choragique de Lysistrate. Le *Voyage* de Chandler a été traduit en français (1806, 3 vol. in-8°).

Voyages dans les Alpes, par de Saussure (1779-1796, 4 vol. in-4°). Le titre de cet ouvrage est trop restreint. Outre les Alpes, l'auteur a parcouru le Jura, les Vosges, les montagnes de la Suisse, de l'Allemagne, de l'Italie, de la Sicile et des îles adjacentes, et les volcans éteints de la France et des bords du Rhin. Toutefois, les Alpes ont été le but et le théâtre ordinaire des explorations du géologue; il les a traversées quatorze fois

par huit passages différents. Dans cet ouvrage, Saussure a fondé la véritable géologie, en établissant cette science sur une base solide, les faits et la comparaison. Il a pénétré la structure du globe. Il s'abstient d'élever prématurément aucun système général, bien qu'il fût préparé mieux que tout autre à édifier une théorie. Saussure préfère étudier en détail les substances qui composent la masse des montagnes, détruire les erreurs accréditées et signaler des faits nouveaux. Il se trompe quelquefois à son tour, parce qu'il n'a pas assez dégagé ses propres opinions des spéculations cosmologiques des auteurs qui l'ont précédé. Voici les règles générales et les principes théoriques qu'il constate : la chaleur intérieure de la terre n'est pas constante; elle va en diminuant de l'équateur au pôle; elle a pour foyer le soleil, et non le feu central. Le granit, la roche primitive par excellence, est le substratum; produit d'une cristallisation formée par couches dans un état liquide, il n'est pas dû à l'action du feu. Les couches des montagnes latérales sont inclinées vers la chaîne centrale et lui présentent leur escarpement. Ces montagnes latérales sont d'autant plus bouleversées et s'éloignent d'autant plus de la ligne horizontale, qu'elles remontent à une formation plus ancienne. Entre les montagnes de différents ordres, il y a toujours des amas de fragments, de pierres roulées, etc. Quelques-unes de ces opinions sont contestables. Saussure voit justement dans les glaces des hautes montagnes le réservoir naturel et permanent des grands fleuves. Il n'accorde pas assez d'attention aux pétrifications et à leur gisement. Ses descriptions sont d'une exactitude parfaite, et son récit aura toujours pour principal mérite la vérité. Un autre mérite a fait surnommer Saussure le premier peintre des Alpes. Il réunit une imagination puissante à l'exacte recherche du savant et la froide sagacité du philosophe. Son dessin est animé en même temps que correct. L'écrivain a le sentiment calme et serein des primitives beautés de la nature, et son style, quand il parle en poète, éveille des peintures dans l'esprit.

Voyage aux Indes orientales et à la Chine, par Sonnerat (1782, 2 vol. in-4°). Commissaire de la marine, mais naturaliste avant tout, Sonnerat a parcouru, de 1768 à 1778 et de 1783 à 1805, les îles de France, de Bourbon, de Madagascar, les Molouques, les Philippines, les îles des Papous, l'île de Ceylan, la côte de Malabar, les montagnes des Ghâtes dans l'Inde, le golfe de Cambay, la côte de Coromandel, la presqu'île au delà du Gange, la péninsule de Malacca, le littoral de la Chine, les provinces de Tanjouar et de Maduré, enfin d'autres parties de l'Inde et le Cap de Bonne-Espérance. Il avait visité la Nouvelle-Guinée, dans un premier voyage dont il a également donné une relation : *Voyage à la Nouvelle-Guinée* (1776, 1 vol. in-4°). Sonnerat n'a pas écrit de relation sur ses dernières courses dans l'Inde. Son principal ouvrage peut être considéré à deux points de vue : 1° sous le rapport anthropologique; 2° sous le rapport scientifique proprement dit, qui avait toutes les préférences de l'auteur. Il s'attache principalement à décrire les animaux et les plantes, après en avoir introduit dans nos colonies des spécimens, qui se sont acclimatés sur leur sol : le cacao, l'arbre à pain, le manguiier, etc. Aux îles des Papous, il avait chargé une quantité considérable de graines de giroflier et de muscadier. Le premier, il a décrit des quadrupèdes, des oiseaux et des végétaux peu connus, et de plus il les a dessinés avec beaucoup d'exactitude. Ses observations sur l'histoire naturelle des pays dont il parle sont la partie capitale de son ouvrage. De même, sa première relation renferme de curieux détails sur Manille, les Philippines et les Molouques. Sonnerat n'a pas perdu de vue les hommes. Il fait connaître avec exactitude, à part quelques erreurs, l'histoire, la topographie, le commerce, les mœurs, les coutumes, les arts, les sciences, l'astronomie, la mythologie et la religion des Indous, ceux surtout du Decan ou de la presqu'île de l'Inde. Un peu prévenu en leur faveur, il ne se trompe pas cependant quand il voit dans l'Inde le plus antique berceau de la civilisation. Dans le Cambodge, qui se rattache géographiquement à l'Indoustan, se dressent des ruines d'une grandeur colossale, d'immenses murailles en marbre sculpté, des édifices aux ruines gigantesques, le tout couvrant un cercle de terrain de 10 à 12 lieues de diamètre, des monuments si prodigieux et si somptueux, que le Vatican et le Colisée, mis à côté, paraîtraient d'infimes baraques. Quel est donc le peuple qui a construit ces temples et ces palais gigantesques? Sonnerat, il faut le répéter, n'a pas évité certaines méprises : il distingue les brahmes d'avec les brahmanes, ceux-ci ayant fait place aux premiers dans le cours des âges. A l'égard des Chinois, il se montre sévère plus que de raison; son blâme paraît être exagéré sur bien des points. De Guignes a réfuté le voyageur sur ce sujet (*Journal des savants*, 1783); mais, plaçant en érudit, *pro domo sua*, de Guignes a outrepassé à son tour la mesure d'un équitable optimisme. Sonnerat pêche par trop de crédulité; il manque d'ordre. En revanche, ses descriptions sont

d'une parfaite exactitude. Méry, l'auteur d'*Héva*, qui n'a jamais visité l'Inde, avait la relation de Sonnerat. La meilleure édition de cet ouvrage, édition corrigée et augmentée, est celle de 1806 (4 vol. in-8°, avec atlas).

Voyage pittoresque en Grèce, par le comte de Choiseul-Gouffier (3 vol.). La description de la Grèce par Choiseul-Gouffier comprend trois volumes, lesquels représentent trois phases du travail de l'auteur et de la publication de son livre. Le premier volume fut publié en 1782, le deuxième en 1809 et le troisième en 1820; le dernier, complété et revu par Barbié du Bocage et Letronne, n'est qu'en partie l'œuvre de l'auteur. Cet ouvrage, qui forme, à vrai dire, deux ouvrages d'un caractère différent, fut interrompu par la Révolution, et les matériaux rassemblés pour son achèvement furent dispersés et enlevés à l'auteur, qui dut combler les lacunes laissées dans ses manuscrits par de nouvelles investigations. Soit avant, soit après la Révolution, Choiseul-Gouffier s'adjoignit des collaborateurs divers, lesquels allèrent, à ses frais et d'après ses instructions, recueillir tous les renseignements et tous les dessins qu'il ne pouvait se procurer par lui-même. Barthélemy, Villolion, Delille, un officier de marine, un astronome, un ingénieur, un dessinateur et antiquaire, un érudit, Barbié du Bocage, furent associés à ce grand travail. En 1776, à l'âge de vingt-quatre ans, Choiseul-Gouffier fait son premier voyage en Grèce. Il voit par lui-même tous les lieux, tous les monuments que reproduisent les planches de son livre. Il se rend directement en Morée et aborde à Coron; il parcourt et décrit successivement les îles de l'Archipel. A défaut de monuments antiques, il y observe les mœurs, les habitudes, les costumes des Grecs modernes; il dessine les ruines, il recueille les inscriptions. Ensuite il explore l'Asie Mineure et les îles voisines. Plus tard, étant ambassadeur à Constantinople, il revient sur ce théâtre de ses premières investigations, quelquefois périlleuses; il envoie des artistes habiles parcourir la Syrie et une partie de l'Egypte. Partout et toujours, il cherche les traces, les restes d'une splendeur passée. Il fouille tous les débris, remue tous les décombres, interroge tous les vestiges. L'exploration de l'Asie Mineure lui fournit une riche collection de médailles, de pierres gravées, d'inscriptions. La Troade est le principal but de sa longue course. Les monuments homériques l'attirent et le retiennent. Il décrit la fameuse plaine de Troie; il détermine l'emplacement d'Ilion; il reconnaît le Scamandre et le Simoïs; il fouille avec respect les tombeaux d'Ajâx, d'Hector, d'Achille et de Patrocle. L'*Illiade* à la main, il parcourt le théâtre des combats et trace sur le terrain tout le mouvement militaire du grand drame antique. Il fait, en un mot, le commentaire topographique et stratégique de l'*Illiade*. Il achève la description de la Grèce par la description d'une partie de la Turquie; de belles planches représentent Constantinople ancienne et moderne. Le premier volume, qui fut reçu avec des applaudissements universels, révèle un élève de Barthélemy, un érudit enthousiaste, alliant l'imagination au savoir. Le discours préliminaire est un morceau remarquable, en ce sens que l'auteur devance et prépare le mouvement régénérateur de la Restauration, qui amena l'affranchissement de la Grèce. Choiseul-Gouffier s'indigne de la servitude des Grecs modernes; il évoque les ombres de Miltiade, de Thémistocle, d'Épaminondas, de Phocion, de Léonidas. Il adresse aux Hellènes un appel énergique à l'indépendance; il trace le plan d'un État libre en Morée. Le deuxième volume, composé dans l'âge mûr, dénote un esprit plus critique; les descriptions vives et animées du littérateur philhellène font place, de plus en plus, aux opérations géographiques, aux observations géologiques, aux recherches d'érudition. L'ouvrage de Choiseul-Gouffier, bien qu'il n'ait pas le mérite de l'unité de composition, est un livre indispensable à l'historien, à l'antiquaire et à l'artiste; c'est un livre qui sera toujours estimé. L'auteur a observé avec sagacité, choisi avec discernement et enregistré avec exactitude. Ses récits clairs, concis sans sécheresse et abondants sans longueur, sont parsemés de remarques et de réflexions utiles ou intéressantes. Son style, facile et orné, convient au sujet. Des cartes, des plans, des gravures pittoresques ajoutent à l'attrait et à la clarté du livre.

Voyage en Égypte et en Syrie, par Volney (1787, 2 vol. in-4°). C'est un des meilleurs ouvrages de l'auteur; il obtint tout d'abord une approbation dont il jouit encore aujourd'hui, et qui n'a semble que mieux méritée depuis que notre expédition d'Égypte et d'autres voyages entrepris avec de grandes ressources ont attesté l'exactitude et l'observation savante de ce voyageur isolé.

« Jamais livre, dit Quérard dans sa *France littéraire*, n'obtint un succès plus brillant, plus rapide et moins contesté. Il valut à son jeune auteur l'estime des savants, l'admiration de ses compatriotes instruits et une célébrité européenne. Grimm ayant eu la délicatesse d'en présenter un exemplaire à Catherine II de la part de Volney, sans l'avoir

prévenu, l'impératrice gratifia l'auteur d'une très-belle médaille en or, qu'il renvoya à Grimm lorsque Catherine eut pris parti contre la France, avec une lettre dans laquelle il témoignait le regret de ne pouvoir conserver cette marque flatteuse de l'estime d'une souveraine qui se déclarait l'ennemie des institutions que la France venait de se donner pour assurer sa liberté. » Volney prit pour épigraphe de son ouvrage cette phrase : « J'ai pensé que le genre des voyages appartenait à l'histoire et non aux romans. » En effet, il ne suivit pas la méthode ordinaire; il rejeta comme trop longs l'ordre et les détails itinéraires, ainsi que les aventures personnelles, et il ne procéda que par tableaux généraux. Au point de vue du style, le *Voyage en Egypte et en Syrie* ne le cède en rien aux *Ruines* du même auteur. Le *Voyage* a été traduit en espagnol en 1830.

Voyage du Bengale en Angleterre, par George Forster (1790 et 1798, 2 vol.). Employé civil de la Compagnie des Indes à Calcutta, l'auteur de cette intéressante relation entreprit l'un des plus audacieux voyages qui aient jamais été faits. Il possédait peu de connaissances scientifiques; mais il parlait l'hindou avec pureté et facilité, le maharatte de préférence; le persan lui était familier, ainsi que le sanscrit. Dans ces conditions, G. Forster conçut le projet de revenir en Angleterre par le nord de l'Inde et de la Perse. Déguisé en négociant musulman, il partit de Calcutta le 23 mai 1782. Evitant le Lahore (pays des Sikhs), il traversa le Gange et le Djemnah dans les montagnes et se rendit au Cachemire par la route de Djombo. Il passa ensuite l'Indus pour gagner Kaboul. Son intention était de poursuivre son voyage au travers de la Boukharie, ancienne Transoxiane; mais il suivit la route ordinaire des caravanes qui vont à Candahar. De cette ville, il se rendit à Hérat, puis à l'extrémité méridionale de la mer Caspienne, en traversant le Seistan, le Khorasan et le Mazandéran. Il avait mis un an pour aller d'Oude à la mer Caspienne et pour faire 900 lieues, dormant tantôt sous la pluie, tantôt sur la neige. Forster arriva en Angleterre en 1784, après avoir traversé la Russie jusqu'à Saint-Petersbourg.

Sa relation est un ouvrage curieux et instructif sous le double point de vue géographique et historique. Depuis Bernier, aucun voyageur européen n'avait visité la célèbre vallée de Cachemire; Forster décrit « le paradis terrestre de l'Indoustan. » Heureux climat, Eden poétique, jardin de roses, industrie merveilleuse! Mais à quel prix l'habitant de cette région splendide jouit-il et du fruit de son art et des présents de la nature? Jamais le despotisme, séculaire à Cachemire sous l'importation de la domination, jamais la tyrannie du sabre et la tyrannie de l'argent, l'usure et le fisc, n'ont produit des résultats plus désastreux soit dans l'ordre des faits moraux, soit dans l'ordre des faits économiques. Victor Jacquemont, a visité vers 1830 la vallée de Cachemire; ses renseignements confirment par des détails précis et par des chiffres lumineux les rapports de Forster. Suit-on qu'une fleuveuse, travaillant tout le jour, gagne 1 fr. 25 par mois? qu'un ouvrier habile gagne 0 fr. 40 par jour? que le tissier est obligé d'acheter son riz à son patron, lui-même obligé de l'acheter à l'Etat? que chaque objet fabriqué supporte un droit de 50 pour 100 de sa valeur? que le collecteur de l'impôt fait couper le châne sur le métier, au fur et à mesure que la pièce tissée s'étend, et qu'il faut recoudre ensuite ces bandes d'étoffe? que le prix des tissus se trouve triple ou quintuple soit par les exactions du fisc, soit par le brocantage des produits qu'expédient les banquiers persans ou indous? et qu'enfin les ateliers des tisserands sont plus infects que les taudis des plus misérables canuts de Lyon? La décadence morale est au niveau de cette misère industrielle, qui fait de tout ouvrier un infirme ou un aveugle avant cinquante ans. Le premier volume du *Voyage* de Forster parut à Calcutta en 1790; le second fut publié en 1798, d'après ses notes. Cet ouvrage a été traduit en français par Langlès (1802, 3 vol. in-8°).

Voyage en Abyssinie, par Bruce (Londres, 1790, 5 vol. in-4°). Avant d'entreprendre son exploration aux sources du Nil, Bruce avait parcouru la Barbarie et visité Palmyre et Balbek. Il avait toutes les connaissances générales requises pour mener à bien la mission dont lord Halifax l'avait investi. Comme Niebuhr, dans le même temps, parcourait l'Egypte, Bruce fut autorisé à traverser ce pays pour son amusement personnel; ses travaux sérieux ne devaient commencer qu'au delà des cataractes. Accompagné d'un dessinateur italien, Bruce se mit en route pour l'Abyssinie en 1768. Il visita les ruines d'Aksum et ce que l'on appelle les sources du Nil, dans une petite île verdoyante en forme d'autel, où elles sont placées sous la garde d'un grand prêtre. A Gondar, la capitale de l'Abyssinie, le roi lui fit un accueil distingué et lui donna le commandement de sa cavalerie. Bruce séjourna quatre ans en Abyssinie et parcourut le pays en tout sens. Il a cru trouver les sources du Nil dans celles du fleuve Bleu, déjà reconnues et décrites par un missionnaire portugais, le Père Pæz; il est aujourd'hui démontré que le Nil Blanc, la prin-

cipale branche du fleuve, a son origine dans trois grands lacs découverts dans les régions équinoxiales par Speke, Grant et Baker. Bruce retourna en Egypte par les grands déserts de la Nubie, échappant aux embûches du roi nubien, aux attaques des Arabes, au simoun, aux tempêtes de sable. En 1772, son expédition était terminée.

Des événements extraordinaires, des aventures d'un tour romanesque, des traits de mœurs d'un caractère étrange, une vanité non déguisée, un style quelque peu boursoufflé firent tourner en ridicule le voyageur scientifique, le nouvel Hérodote, dont la sincérité a été reconnue par ses successeurs. Johnson mit en doute jusqu'à son voyage; des épigrammes en prose et en vers furent la récompense d'un zèle désintéressé, d'une constance énergique dans les périls et les souffrances. Bruce a eu le tort de revendiquer pour son compte la découverte des sources du Nil. Mais, en général, son récit a le mérite de l'exactitude, mérite affirmé par les récents voyageurs. Il a fait connaître l'Abyssinie mieux qu'aucun voyageur, surtout pour l'histoire naturelle; il en a rapporté des plantes utiles et des manuscrits. Sa relation a été traduite en français par Castéra (5 vol. in-4° et 10 vol. in-8°, avec atlas).

Voyages en France pendant les années 1262, 1268, 1269, par Arthur Young (Londres, 1792-1793, 2 vol. in-4°). Ce livre du célèbre agronome anglais est divisé en deux parties distinctes, dont chacune forme un volume. La première contient le journal proprement dit des trois voyages faits par Young en 1787, 1788 et 1789. Cette partie, écrite avec enjouement et liberté, est la plus amusante, la plus curieuse et, à quelques égards, la plus instructive. L'auteur traverse la France d'un bout à l'autre à plusieurs reprises; il note en passant tout ce qu'il voit, et ses remarques sont en général si fines, si judicieuses, si pénétrantes, qu'on ne saurait trop admirer son étonnant coup d'œil. Le premier voyage dure environ cinq mois, du 15 mai au 15 novembre 1787; le second deux mois et demi, du 1^{er} août au 15 octobre 1788; le troisième, le plus long, dure huit mois, du commencement de juin 1789 à la fin de janvier 1790. Arthur Young entre partout en relation avec les hommes les plus éminents : à Paris, il a pour guides Broussonnet, le savant secrétaire perpétuel de la Société d'agriculture, Thouin, Parmentier, Lavoisier; en province, il ne manque pas de visiter les savants du lieu, les principaux membres de la noblesse, les correspondants de la Société d'agriculture; et il arrive ainsi à connaître la France plus et mieux qu'aucun Français ne la connaissait alors assurément. Cette première partie est pleine d'utiles renseignements sur les personnes et sur les choses, sur l'aspect des pays parcourus, les villes, les routes, les campagnes. Les lettres, les arts, les sciences, les coutumes, les mœurs, l'esprit de la société française à cette époque ont aussi leur place, et A. Young en parle en observateur exact et critique judicieux. Veut-on savoir, par exemple, ce qu'il pense de la conversation chez nous? « Si l'on m'était permis, dit-il, d'après ce que j'ai vu, de hasarder une remarque sur le ton de la conversation en France, j'en louerais la parfaite convenance, bien qu'en la trouvant insipide. Toute vigueur de pensée doit tellement s'effacer dans l'expression, que le mérite et la nullité se trouvent ramenés à un même niveau. Châtiée, élégante, polie, insignifiante, la masse des idées échangées n'a le pouvoir ni d'offenser ni d'instruire; là où le caractère est si effacé, il y a peu de place pour la discussion, et sans la discussion la controverse qu'est-ce que la conversation? Quoi de plus vrai, encore aujourd'hui, de plus sage et de mieux dit? De temps à autre, le bon sens pratique et l'humour anglais suggèrent à notre voyageur de brusques et piquantes saillies pour parler des abus contre lesquels il butte à chaque pas; à propos de l'abbaye des Bénédictins, à Paris, il s'écrie : « C'est la plus riche abbaye de France; l'abbé a 300,000 livres. La patience m'échappe quand je vois disposer de tels revenus comme on le faisait au x^e siècle, et non selon les idées du xviii^e. Quelle magnifique ferme on créerait avec le quart seulement de cette rente! Quels navets! Quels choux! Quelles pommes de terre! Quels trèfles! Quels moutons! Quelle laine! Est-ce que tout cela ne vaut pas mieux qu'un prêtre à l'engrais? Si un fermier anglais était derrière cet abbé, il ferait plus de bien à la France avec moitié de sa prébende que la moitié des abbés du pays avec toute la leur. Je suis passé près de la Bastille, autre objet propre à faire vibrer dans le cœur de l'homme d'agréables émotions. Je suis en quête de bons cultivateurs, et à chaque pas je me heurte contre les moines et les prisons d'Etat! »

La politique joue également un grand rôle dans cette première partie, et peut-être n'existe-t-il nulle part une peinture plus vivante du mouvement national de 1789, soit à Paris, soit en province. Cette peinture est accompagnée de réflexions originales, quelquefois peu justes, sur les débuts de la Révolution française et sur les principaux personnages de l'époque en politique, tels que Louis XVI, Mirabeau, l'abbé Sieyès, Barnave, Bailly et autres.

La seconde partie, qui développe en vingt chapitres des considérations générales sur l'agriculture en France, prête davantage à la critique. Le voyageur anglais essaye d'y résumer ses propres impressions et les renseignements qu'il a puisés dans les innombrables publications qui pleuvaient à cette époque. Les documents cités par Arthur Young sont toujours d'un grand prix, mais ses conclusions ne sont pas toujours irréprochables. Autant le premier volume est intéressant et digne de foi, autant le second doit être lu avec circonspection, car il renferme un perpétuel mélange d'erreurs et de vérités. Cependant, les dix premiers chapitres ont encore une grande valeur et contiennent de précieuses indications sur l'étendue de la France, le sol et l'aspect du pays, le climat, le produit du blé, la rente et le prix de la terre, les irrigations, les prairies, la luzerne, le sainfoin, la vigne et les clôtures. Le grand agronome traite avec beaucoup de sagacité ces détails techniques. C'est à partir du chapitre xi, *Du mode d'exploitation et de l'étendue des fermes*, que commence la partie contestable de cet ouvrage. L'auteur s'y montre le partisan déclaré de la grande culture et l'adversaire des petites fermes, ainsi que des petites propriétés, qu'il regarde comme la principale cause de l'état arriéré de l'agriculture française. C'est là une grave erreur. Les provinces les plus divisées, les plus morcelées étaient au contraire, alors comme aujourd'hui, les mieux cultivées, et l'on peut dire qu'en règle générale, avant comme après 1789, le progrès agricole a marché en France avec la division; l'extrême division et surtout la division forcée ont sans doute leurs dangers, et si l'écrivain anglais s'était borné à combattre ceux qui voulaient à tout prix diviser le sol, il serait resté dans le vrai; mais il est tombé dans l'exagération opposée en affirmant qu'en France la culture est toujours meilleure sur les grandes fermes que sur les petites. Dans le chapitre xiii, sur le *Capital employé en agriculture*, notre voyageur tombe dans une erreur nouvelle, en attribuant cette pauvreté de l'agriculture au développement de nos colonies et de notre commerce intérieur, qui auraient, selon lui, absorbé une très-grande partie du capital national. Arthur Young ne se contente pas de cette première attaque contre les colonies, il revient à la charge dans les chapitres xviii et xix relatifs au *Commerce et aux Manufactures*. D'ailleurs, il n'aime pas plus les colonies anglaises que les françaises; toute colonie lui paraît une sorte de vol fait à la mère patrie, et il le dit, comme il dit toujours, franchement et vivement. Le chapitre sur les *Manufactures* renferme d'inconciliables contradictions. Après avoir dit en propres termes : « Une société prospère par l'échange des produits de la terre contre ceux des fabriques, et plus cet échange est rapide, plus le bien-être est grand; la ville n'achète que parce qu'elle vend; si les campagnes ne lui achètent pas, elle n'achètera pas aux campagnes; » tout à coup, sans transition, sans explication, il se met à développer cette idée diamétralement opposée, que plus un pays se lance dans les manufactures, plus l'agriculture y est misérable. C'est surtout à la Normandie qu'il s'en prend, exemple assez mal choisi, car la Normandie était alors une des contrées de France les mieux cultivées. Il passe ensuite en Angleterre, en Italie, dans le reste de l'Europe, et partout il retrouve la même illusion. Mais le chapitre le plus défectueux est le chapitre xv sur la *Production*. L'auteur entreprend de donner le total de la production agricole en France, et, en l'absence de tout renseignement positif, il emploie une méthode, ingénieuse sans doute, mais bizarre et trompeuse : il divise une carte de France en régions de culture, région riche et fertile, région de bruyères, région des montagnes, région des plaines; il apprécie ce que doit produire, d'après lui, chaque région; puis il les découpe, les pèse chacune à part, pèse ensuite le tout et en déduit la somme de production. Par ce procédé, il arrive à un produit brut de 5,792,000,000. Or, Lavoisier, qui a fait le même travail pour l'Assemblée nationale en 1791, sur des documents recueillis de longue main par le comité d'agriculture sous Louis XVI, n'arrive qu'au total de 2,750,000,000.

Malgré l'infériorité relative de la seconde moitié du deuxième volume, elle renferme d'excellents chapitres, par exemple le xvi^e, qui traite de la *Population*, et le xvii^e, de la *Législation sur les grains*. Même, dans les chapitres les plus faibles, on trouve des indications d'une grande valeur. Ainsi le xviii^e et le xix^e chapitre sont précieux pour la quantité de documents qu'ils renferment sur le commerce et l'industrie de la France avant la Révolution. On y trouve, entre autres, le tableau comparatif des importations et des exportations en 1784 et 1787. L'étude de ces tableaux pourrait donner lieu à une foule d'observations utiles. Comme fait général, ils attestent l'importance croissante que prenait sous Louis XVI notre commerce extérieur.

L'ouvrage se termine par un aperçu général sur la Révolution française, écrit dans le dernier mois de 1789; l'auteur comprend assez mal cette Révolution. « Dans tout ce que j'ai avancé, dit-il, sur cette révolution immense

et sans exemple, je lui ai reconnu le mérite d'avoir aboli l'ancien régime, mais non d'en avoir établi un nouveau. Tout ce que j'ai vu en France m'a donné la conviction profonde qu'un changement était devenu nécessaire pour limiter l'autorité royale, supprimer les droits féodaux, restreindre les richesses de l'Eglise, corriger les finances et purifier l'administration de la justice; mais que, pour y arriver, il fallait bouleverser l'Etat, anéantir les distinctions, fouler aux pieds le roi et sa famille, attaquer la propriété, allumer une guerre civile, c'est une autre question. Selon nous, ces violences n'étaient pas nécessaires; une cour nécessaire, un ministère faible, un prince timide n'auraient pu refuser à l'Assemblée rien d'essentiel à la prospérité nationale. »

« Arthur Young, dit M. L. de Laverge, montre en économie politique, comme en politique proprement dite, une justesse extraordinaire d'idées. On voit, en le lisant, combien les esprits éclairés de son temps avaient déjà le sentiment des principes économiques les plus favorables à la production; mais une base lui manque pour asseoir ses théories, il ne connaît pas assez les faits ni la statistique, qui en était encore à ses premiers tâtonnements. » Quant au style, il est clair, net, vif, s'échappant en boutades pleines d'humour après une période plus ou moins solennelle. L'ouvrage de Young a été traduit en français par Soules (1793 1794, 3 vol. in-8°) et par M. Lesage (1860, 2 vol. in-12), avec une introduction par M. L. de Laverge.

Voyages de Thunberg en Afrique et en Asie (Upsal, 1788-1793, 4 vol. in-8°). Botaniste suédois et disciple de Linné, Thunberg partit du Tæxel en 1771, comme chirurgien, à bord d'un navire hollandais, et débarqua au Cap en avril 1772. Il employa trois années à des excursions aux environs du Cap même et à deux voyages dans l'intérieur des terres, jusqu'aux limites de la Caférie et le long des côtes de cette contrée. Ces excursions furent presque entièrement consacrées à des observations géographiques, physiques, zoologiques et botaniques. La relation néanmoins renferme l'histoire abrégée de l'établissement des Hollandais au Cap; une esquisse de l'état politique de cette colonie et de son administration; quelques curieux détails sur l'économie rurale et domestique des habitants du Cap; des considérations sur leurs mœurs, leurs usages, leur commerce et leur industrie; enfin une notice sur les Cafres, avec un parallèle entre eux et les Hottentots. En mars 1775, Thunberg s'embarqua pour Java, et en juin pour le Japon. Le naturaliste suédois recueillit un grand nombre de plantes rares et inconnues au Cap, à Java et à Caylan, où il passa au retour, il accompagna l'ambassadeur hollandais à la cour de l'empereur du Japon, à Yeddo. Dans son ouvrage, Thunberg a donné la nomenclature des empereurs ecclésiastiques et civils, des observations météorologiques et des notices sur les trois règnes de la nature. Le commerce surtout a fixé son attention. Le principal but de Thunberg, dans ses voyages, était de rassembler des végétaux exotiques et de faire des recherches dans les trois règnes. L'histoire naturelle forme donc une partie très-importante de cet ouvrage et méritait une attention toute particulière. Les observations de Thunberg étrangères à ces objets embrassent quelques considérations nouvelles sur le caractère physique et moral des Japonais; des détails intéressants sur plusieurs de leurs usages, leur vie domestique, leurs fêtes, leurs amusements publics et privés; des particularités curieuses sur leurs mœurs; un tableau rapide de leurs progrès dans l'agriculture, les arts mécaniques, les manufactures, la navigation, le commerce; des éclaircissements sur leur langue, avec une notice de quelques ouvrages publiés dans cet idiome; l'aperçu de leurs progrès dans les sciences physiques, mathématiques, morales, et dans les arts libéraux; enfin un coup d'œil sur la géologie et la minéralogie du pays. Esprit exact et méthodique, Thunberg insista toujours sur les applications rurales et médicales des plantes. Son ouvrage est écrit en suédois. Il en existe deux traductions allemandes, une anglaise et deux françaises. La plus estimée de ces dernières est celle de Langlès, revue pour l'histoire naturelle par Lamarck (Paris, 1796, 2 vol. in-4° et 4 vol. in-8°, avec des notes de Lamarck).

Voyage en Chine et en Tartarie, par Staunton (Londres, 1797, 2 vol. in-4°). En 1792, le gouvernement anglais envoya une ambassade extraordinaire en Chine. Staunton accompagna lord Macartney en qualité de secrétaire de légation, mais avec des pouvoirs personnels de ministre plénipotentiaire. Il alla chercher sur le continent des interprètes chinois; le hasard lui en fit découvrir deux à Naples. Le but de cette mission était d'ouvrir des communications commerciales suivies avec l'empire chinois. L'expédition partit sur trois navires, de Portsmouth, le 26 décembre 1792. Après avoir touché à Turon (Han-san) et à l'île de Callao ou Campello, on jeta l'ancre, le 21 juin, à Chouk-tchou (île des Larrons), on fit un relevé exact de ces parages, on passa entre les îles Quésan et l'on vint mouiller à Chu-san (mer

Jaune). L'ambassadeur voulut remonter la rivière Blanche (Pé-ho), mais les navires ne purent franchir la barre. Deux mandarins, l'un civil, l'autre militaire, vinrent de Pékin pour le recevoir. L'un des vaisseaux remonta la rivière, et Macartney prescrivit aux autres navires de l'attendre au Japon. A Ta-cou, le vice-roi de la province lui rendit visite et lui apprit que l'empereur Kian-loung était en Tartarie, à Zhé-hol. L'ambassadeur, se résignant, se mit en route pour la Mandchourie, traversant Tien-sing, Tong-chou-fou, Pékin. Arrivé à Zhé-hol, l'ambassadeur éleva des difficultés au sujet du *keou-teou*, prosternation dégradante aux yeux de tout Européen. Reçu en audience, il soumit des demandes importantes à la signature des ministres; mais ces vœux furent jugées trop ambitieuses. L'ambassade reçut, le 5 octobre 1793, un ordre subit de départ, qui lui accordait quarante-huit heures au plus. Elle opéra son retour par Canton, Macao, Java, le Cap et Sainte-Hélène. Elle débarqua à Portsmouth le 26 septembre 1794. L'ouvrage de Staunton fut lu avec empressement; il jouit en Angleterre d'un grand crédit.

L'auteur a mis à profit, outre ses propres notes, les papiers de l'ambassadeur et les journaux ou les observations des divers membres de l'ambassade. On peut lui reprocher une certaine emphase, un ton par trop officiel. Sa relation offre de nombreux renseignements sur l'empire et le peuple chinois, sur les mœurs, sur la cour de l'empereur, sur la configuration du sol, les côtes et les diverses mers, enfin sur les relations des Chinois avec les Européens. L'esprit critique n'a pas toujours présidé à la rédaction de l'ouvrage; par exemple, l'auteur assigne un chiffre invraisemblable à la population de la Chine. Des cartes exactes et très-précises, ainsi que des gravures bien exécutées accompagnent l'ouvrage. Il a été traduit par Castéra (1804, 5 vol. in-8).

Voyage de découverte au nord de l'océan Pacifique, par Vancouver (1798, 3 vol. in-4°, avec atlas). Compagnon de Cook dans son deuxième et son troisième voyage, le capitaine Vancouver reçut en 1791 le commandement de la *Découverte*, navire de 340 tonneaux, que devait seconder le brick *Chatham*, bâtiment de 135 tonneaux. Il était chargé de résoudre la question fort controversée : s'il existait une mer intérieure ou des canaux de communication entre l'Atlantique et le Pacifique, du 30° au 60° degré de latitude. Partant de Falmouth le 1^{er} avril 1791, les deux navires relâchèrent à Ténériffe et au Cap de Bonne-Espérance, et arrivèrent le 26 septembre en vue de la côte sud de la Nouvelle-Hollande. Par 35° 3' S. et 116° 35' E. de Greenwich, Vancouver découvrit la terre de Chatham, et, après avoir longé la côte sur un parcours de plusieurs milles, il découvrit le port George. Le 2 novembre, l'expédition mouilla à Dusky-Bay, à la Nouvelle-Zélande. Séparés par un coup de vent, les deux navires se retrouvèrent à Taïti, après avoir reconnu les écueils Snarers, l'île d'Opero et la petite île Chatham. Quittant Taïti le 24 janvier 1792, Vancouver fit route au nord; il arrivait à Owyhee, le 1^{er} mars, et à la Nouvelle-Albion le 16. De là, il alla explorer les côtes américaines depuis le cap Mendocino jusqu'au port de Conclusion, par 56° 14' N. et 225° 37' E.; il sonda et examina tous ces parages. Le 12 septembre 1794, il mouilla à Nootka. Après une relâche à Valparaiso, il doublait le cap Horn, passait à Sainte-Hélène, et rentrait en Angleterre le 13 septembre 1795. Vancouver a reconnu et relevé 632 degrés de la côte N.-O. de l'Amérique d'une manière si détaillée et si complète, qu'à cet égard il est au-dessus de tous les navigateurs, sans en excepter le célèbre Cook, son maître. Durant les trois années qu'il a passées sur cette côte extraordinaire pour sa forme et ses découpures, il a eu le temps le plus favorable. Non-seulement il a eu la hardiesse de conduire ses vaisseaux dans des détroits qui ne paraissent accessibles qu'à de petits navires, mais, ce qui paraît à peine croyable, lorsqu'il ne pouvait plus avancer sur ses gros bâtiments, ses détachements ont fait sans accident, sur des embarcations ouvertes, une route de 8 à 9 lieues, et il a pénétré ainsi jusqu'à la dernière extrémité des innombrables canaux liquides les eaux de l'Océan sont arrêtées. Vancouver a tout découvert et tout déterminé en fait d'hydrographie. Il présente d'ailleurs le tableau des tribus sans nombre qu'il a rencontrées; il décrit les établissements russes, les postes militaires, les missions fondées par les Espagnols sur la côte de la Californie. Ses cartes et son journal, monuments merveilleux de l'industrie humaine dans un si court espace de temps, ne laissent rien à désirer, ni sous le rapport de la navigation, ni sous ceux du commerce et de la politique, et ce travail embrasse 800 lieues en ligne droite de la côte N.-O. de l'Amérique, dont la majeure partie était absolument inconnue. Vancouver, en outre, a relevé et décrit une longue étendue de la côte S.-O. de la Nouvelle-Hollande, qu'aucun navigateur n'avait longée. Il a complété la reconnaissance des îles Sandwich et recueilli des détails très-intéressants sur les mœurs des habitants. La relation de Vancouver

ver a été traduite en français en 1799 (3 vol. in-4°) et en 1802 (6 vol. in-8°).

Voyages dans l'intérieur de l'Afrique, par Mungo-Park (1799 et 1815, 2 vol. in-4°). Cet explorateur du continent africain voulait étendre les connaissances en géographie, étudier des mœurs inconnues, ouvrir enfin de nouveaux débouchés au commerce. Il s'était proposé pour but déterminé de se rendre des bords de la Gambie à ceux du Niger, de reconnaître la source de ce fleuve, de suivre son cours et d'indiquer son embouchure. On croyait alors que le Niger était le père du Nil. Il s'agissait de traverser toute l'Afrique occidentale jusqu'en Abyssinie, pour suivre le Niger, et de retourner ensuite vers le nord, pour le côtoyer, alors qu'il avait pris le nom de Nil. Le 21 juin 1795, Mungo-Park arrive à l'embouchure de la Gambie; il remonte le fleuve jusqu'à Pisanla, le dernier comptoir anglais. Suivi de deux domestiques nègres, qui parlent différentes langues de ces contrées, et muni d'un bagage modeste, un sextant de poche, une boussole, un thermomètre, deux fusils de chasse, deux paires de pistolets, etc., il part de Pisanla le 2 décembre. Prenant sa route à l'est, puis au nord, il reçoit des indigènes un accueil amical, mais intéressé, en sorte qu'il se voit bientôt dépouillé à moitié de ses effets. La guerre ayant éclaté dans le haut pays, le roi de Kaarta dissuade le voyageur d'aller à l'est par le Bambara, pour arriver au Niger. Il se dirige vers Ludamar, pays habité par les Maures, alliés du roi de Bambara. Ali, souverain du pays, lui permet de traverser son royaume. Mandé au camp d'Ali, le voyageur tombe dans le piège que lui a tendu ce chef d'une race perfide. Accablé de mauvais traitements, entièrement dépouillé, laissé sans domestiques, il s'échappe; on l'arrête de nouveau, enfin on l'abandonne. Il s'éloigne dans l'est, emmenant son cheval, excédé de fatigue comme son maître. La soif les oppresse. Par bonheur, Park fait rencontre de quelques nègres fugitifs, qui acceptent, en paiement des provisions vendues par eux, les boutons de cuivre détachés de l'habit du voyageur. Le 20 juillet 1796, Park découvre le Niger, aussi large que la Tamise à Westminster, coulant à l'est avec une majestueuse lenteur. Arrivé à Sego, capitale du Bambara, il reçoit ordre du roi de s'éloigner au plus vite. Ce chef méfiant le gratifie néanmoins d'un sac de cauris (25 francs). Un guide le conduit le long du Niger jusqu'à Sansanding. Il poursuit sa route à l'est, jusqu'à Silla, villa considérable et située à 1,100 milles de l'embouchure de la Gambie. Malade, à demi nu, les pluies l'arrêtent. Il retourne du côté de l'ouest et retrouve son cheval qu'il avait abandonné. Apprenant que le roi de Bambara, cédant aux conseils des Maures, a ordonné de l'arrêter, il fait un détour pour éviter Sego; il revient vers le Niger, traverse un grand nombre de villages et de villes et quitte les bords du fleuve le 23 août, sur les frontières du pays mandingue. Dépouillé de tout, à plus de 500 milles de l'établissement européen le plus proche, Park continue sa route et rentre en possession de son cheval et de ses effets. Le 16 septembre, il atteint la ville de Kamalia, où un marchand d'esclaves lui donne l'hospitalité. La famille de ce traitant lui prodigue les soins les plus utiles, et il s'échappe à la mort. Le 19 avril 1797, il quitte Kamalia, avec son hôte et une nombreuse caravane d'esclaves, après avoir eu le temps de prendre beaucoup de renseignements sur l'intérieur du pays. Le 12 juin, il rentre au comptoir anglais; le 17, il part à bord d'un navire américain qui va aux Antilles, et le 2 septembre il est de retour en Angleterre. Dans cette exploration, Park s'était avancé près de 500 lieues vers l'est; il avait recueilli les notions les plus précieuses sur les sources jusque-là incertaines du Sénégal et de la Gambie, sur la source et le cours tant disputé du Niger, sur la situation et les rapports politiques des Maures et des nègres, le caractère, les mœurs, les coutumes de ces peuples, l'existence de nombre d'Etats divers, celle de villes grandes et peuplées. Park est un observateur judicieux et exact. Son récit intéresse autant qu'il instruit; on prend part aux anxiétés et aux espérances du voyageur. La deuxième exploration de Park devait avoir un dénouement moins heureux. Arrivé à Gorée le 28 mars 1805, il part du littoral, ayant pour guide un Mandingue, prêtre et marchand, et accompagné d'une escorte d'Européens. Le 19 avril, il retrouve le Niger, à Bamnako. Il s'arrête là, dans un triste état. Onze Européens seulement sont encore en vie; les quatre chefs de l'expédition sont malades; tous les ânes sont morts. Le 21, Park s'embarque sur le Niger, s'arrête à Marrabou et atteint Sansanding, au delà de Sego, le 27. L'officier et les trois derniers soldats survivants, dont un fou, font avec Park une grande barque des planches de deux vieilles pirogues. Park termine son journal le 16 novembre et le remet au marchand mandingue pour le résident du comptoir anglais. En descendant le cours du Niger, il passe dans une gorge resserrée, où des nègres lui ont tendu une embuscade. Ne pouvant échapper à la mort, il se précipite dans le fleuve. D'après une autre version, plus douteuse que la précédente, parce qu'elle a été donnée par

les gens du pays (royaume de Haoutta), Park se serait mépris sur les intentions des indigènes, qui lui auraient indiqué par leurs cris et leurs gestes l'existence des écueils dont la passe est semée; voulant se sauver à la nage, il se serait noyé. La relation de ce second voyage n'est que le canevas d'un récit. Les latitudes sont en partie erronées, Park ayant tracé inexactement sa route depuis Pisanla. Erreur bizarre: il donne 31 jours au mois d'avril qui n'en a que trente. Les *Voyages* de cet explorateur du continent africain ont été traduits en français par Castéra.

Voyages en Egypte, en Grèce et en Turquie, par Sonnini (1799, 3 vol. in-8°; 1801, 2 vol. in-8°, avec atlas). Avant d'exécuter ces voyages, Sonnini avait traversé toute la Guyane jusqu'au Pérou, et, de plus, il avait fait une expédition sur la côte occidentale d'Afrique. Attaché, sur sa demande, à l'expédition du fameux baron de Tott, il s'embarqua le 26 avril 1777 et trouva à Alexandrie des ordres particuliers de Louis XVI pour voyager en Egypte. Son intention était de traverser l'Afrique entière dans son milieu, depuis le golfe de la Sidra jusqu'au Cap de Bonne-Espérance; mais le gouvernement n'approuva pas ce projet gigantesque. Dès lors, Sonnini se borna à parcourir l'Egypte dans tous les sens, en l'étudiant de préférence sous le rapport des productions naturelles. Il visita d'abord les côtes; l'atterrissage d'Alexandrie, ses monuments, ses ruines, ses citernes, ses catacombes; le Delta, le jardin de l'Egypte; Raschid (Rosette), entourée de délicieux vergers; Aboukir. Puis il alla au Caire et il traça les portraits d'Ali-Bey et de Mourad-Bey, les intrépides adversaires du général Bonaparte. Il fit une excursion dans la Libye, aux lacs de natron. Les Arabes le dépouillèrent de tout, mais finirent par lui rendre son bien; plus d'une fois, il ne dut son salut qu'à son titre de médecin. Ses courses l'amèneront dans le Soud. Il voulut voyager en Nubie, mais son interprète syrien complota sa mort avec le chef de la caravane. Obligé de renoncer au voyage d'Abyssinie et à celui de la mer Rouge, il se rabattit sur Denderah, dont il décrit les temples. Sonnini constate la fertilité du sol d'Egypte. Ce sol, qui produit le blé, le riz, le dattier, cette providence de l'Afrique, peut devenir la pépinière des fruits et des cultures des deux mondes. Sonnini reconnaît l'utilité de l'expédition d'Egypte, où la France aurait pu fonder une colonie d'un immense avenir. Il étudie les animaux, les végétaux, l'air, la terre et l'eau du pays. Il décrit les caractères, les habitations, les mœurs, les maladies de la population. Il nous apprend que le mariage est un acte purement civil, et que la prétendue circoncision des femmes se réduit à l'excision d'une excroissance naturelle, apanage du beau sexe en ce pays. La relation de Sonnini n'a pas l'aridité d'un itinéraire, et elle n'est pas la répétition des autres voyages. Des observations neuves, des développements intéressants, des considérations générales, une manière facile, souvent gracieuse, élégante, adaptée au sujet, en rendent la lecture attrayante et utile. Sonnini a moins bien traité l'histoire naturelle qu'Hasselquist, disciple de Linné. Mais il a bien vu les hommes, les choses, les mœurs; il joint l'exactitude et la justesse des observations à l'exactitude et à la justesse d'expression. Sa relation est un digne et nécessaire supplément à l'ouvrage de Volney. Le deuxième voyage de Sonnini, qui eut pour théâtre la Grèce et la Turquie, est une suite de courses dans les différentes îles de l'Archipel et dans quelques parties de l'Asie Mineure, de la Macédoine et de la Morée. L'ouvrage commence par un parallèle du Copte et du Grec moderne, et le Copte n'a pas l'avantage. Toujours observateur de la nature, Sonnini considère les choses sous leurs rapports scientifiques, et au besoin il les décrit d'une façon agréable. Son âme ardente se peint dans ses écrits. En décrivant les amours de la tourterelle à collier du Sénégal, qu'il retrouve dans l'île de Rhodes, il esquisse un petit tableau plein de fine observation et de tendre sympathie. Ce voyage se termina en octobre 1780. Il existe deux traductions anglaises de ses relations.

Voyages en Afrique, en Egypte et en Syrie, par Browne (1799, in-4°; trad. franç., 1800, 2 vol. in-8°). Pendant que Mungo-Park parcourait l'ouest de l'Afrique, Browne, marchant à l'est, s'acquerrait des titres non moins sérieux. Débarqué à Alexandrie le 10 janvier 1792, il pénétra jusqu'à l'oasis de Syouah et reconnut les ruines du temple de Jupiter Ammon. Il s'avança vers le sud-ouest, mais dut rebrousser chemin. Après avoir visité Rosette et Damiette, puis les lacs de natron à l'ouest du Nil, il fit un séjour de quelques mois au Caire, afin d'y étudier la langue arabe et les usages orientaux. Le 10 septembre, il s'embarqua sur le Nil pour se rendre en Abyssinie; mais la guerre que se faisaient les tribus sur les confins de l'Egypte l'arrêta à Assouan. Obligé de redescendre le Nil jusqu'à Kéné, il traversa le désert jusqu'à Cosséir, sur la mer Rouge, en reconnaissant sur sa route les carrières de pierre des anciens Egyptiens. De retour au Caire au mois de décembre, Browne fit une excursion au lac Moëris et aux pyramides, puis au mont Sinaï et à Suez. Le 2 avril 1793, se joignant à la

caravane du Darfour, il s'embarqua sur le Nil et, à Siout, il prit des chameaux. Arrivé, le 23 juillet, à l'ouadi Masrouk, la première source qui se présente au voyageur dans le Darfour, il reçut du sultan une lettre qui lui prescrivait de se rendre à Cobbé, la capitale. Un homme qui avait accompagné Browne depuis le Caire l'avait secrètement desservi auprès du sultan. Le Darfour était encore un pays inconnu aux Européens. Inquiet de plus en plus et ne pouvant pressentir les dispositions d'esprit du prince africain, Browne entra à Cobbé le 7 août. Retenu comme prisonnier pendant trois ans, dépouillé en partie de ses effets, il n'obtint la permission de quitter le pays qu'en 1796. Pour se distraire dans la demi-captivité qu'il avait à subir, il avait acheté deux lions dans le but de les apprivoiser. Enfin, il repartit au Caire avec la connaissance exacte du Darfour et de plusieurs Etats voisins. Son retour en Angleterre s'opéra par la Palestine, la Syrie, le Liban, le Taurus, Kaisarieh, Angora, Constantinople, Vienne et Hambourg (1798). Browne avait pris l'habitude de penser en arabe et presque perdu l'usage de l'anglais; aussi sa relation est-elle écrite sans talent littéraire; la clarté et la concision sont les seules qualités de son style. Observateur judicieux et fidèle, l'auteur a recueilli, sur un pays à peine connu de nom, des matériaux précieux pour la géographie et l'ethnographie. Browne a fait encore d'autres voyages: de 1801 à 1804, il visita Trieste, Athènes, Smyrne, Constantinople, Antioche, Chypre, le Caire, la Macédoine, le mont Athos, l'Albanie, les îles Ionniennes, Venise, la Sicile, les îles Lipari; en 1812 et 1813, il traversa l'Anatolie, l'Arménie jusqu'à Erzeroum et la Perse jusqu'à 40 lieues de Téhéran; il fut assassiné par des brigands sur les rives du Kizil-Ozoun.

Voyages dans l'Amérique septentrionale, par Alex. Mackenzie (Londres, 1801, in-4°; 1802, 2 vol. in-8°). Agent d'une compagnie qui faisait le trafic des pelleteries, Mackenzie avait acquis la connaissance du pays et des habitants de l'extrémité septentrionale de l'Amérique; pendant huit ans, il avait résidé au fort Chipewyan, situé par 58° 40' de latit. N. et par 110° 30' de longit. O. de Greenwich, sur le lac Athabasca et d'une contrée déserte à l'O. de la baie d'Hudson. Ayant fait adopter le plan d'un voyage de découverte vers les régions voisines de la mer Glaciale, il se mit en route le 3 juin 1789, accompagné de quatre Canadiens, d'un Allemand, de trois Indiens et de quatre femmes. Toute la troupe, embarquée sur quatre pirogues, se dirigea vers le N.-O.; elle descendit la rivière de l'Esclava, atteignit le lac du même nom, et rencontra vers l'extrémité occidentale une autre rivière qu'on suivit (29 juin). La descente de ce fleuve ne se fit pas sans périls ni obstacles à son monter. Mackenzie arriva à l'océan Glaciel le 15 juillet; il donna son nom à la rivière découverte par lui; en avant de l'embouchure est une île, située par 69° de latit. et 135° de longit. Dès le lendemain, il remonta la même rivière, et il ne entra au fort Chipewyan (le 12 septembre) qu'après cent deux jours d'absence, durant lesquels le mécontentement de sa petite troupe, ou fatiguée ou inquiète, doubla pour lui les difficultés de la route. Se proposant de se frayer un chemin vers l'O., dans la direction de l'océan Pacifique, Mackenzie repartit le 10 octobre 1792 du fort Chipewyan, avec deux pirogues chargées de marchandises. Après avoir remonté l'Unjigah ou rivière de la Paix, il hiverna pendant six mois dans un poste situé vers le 56° degré de latit. S'étant embarqué avec six Canadiens, le 9 mai 1793, il fit avec la plus grande peine et au péril de sa vie la traversée des montagnes Rocheuses; on dut transporter la pirogue de forêt en forêt et de rocher en rocher. Suivant enfin le cours du Tacoutché-Tessé (rivière qui n'est pas la même que la Colombia, plus méridionale, comme l'a cru Mackenzie), il s'arrêta, le 23 juillet, à la côte de l'océan Pacifique, près de la pointe Menzies, par 52° 21' de latit. et 128° 21' de longit. Cette fois encore le retour fut pénible. Mackenzie rentra au fort Chipewyan en septembre 1793. Ses découvertes n'ont été utiles qu'à la géographie et au commerce; l'histoire naturelle lui était étrangère en tant que science. Sa relation manque de méthode et de clarté. Mais il ne donne modestement son voyage que pour le journal de sa route, quelquefois interrompu par l'esquisse d'une scène de la nature ou des mœurs des sauvages. En déclarant, dans la narration de son premier voyage, qu'il n'avait pas pu trouver de passage au N.-O., Mackenzie paraît persuadé que ce passage tant de fois cherché n'existe réellement pas. C'est pourquoi, dans son second voyage, il s'est attaché à chercher une communication commerciale entre les deux mers par les fleuves et par les lacs; la possibilité de cette communication lui paraît aussi démontrée que les grands avantages qu'on en tirerait pour le commerce des pelleteries dans le Canada. Un tableau historique de ce commerce et de ses progrès sert d'introduction à son voyage. L'ouvrage de Mackenzie a été traduit en français par Castéra (1802, 3 vol. in-8°).

Voyage de Denon dans la basse et haute

Egypte pendant les campagnes du général Bonaparte (1802, 2 vol. gr. in fol.). Dessinateur et graveur habile, Denon était déjà connu par un *Voyage artistique en Sicile et à Malte* (1788), quand il fut emmené par Bonaparte dans son expédition d'Égypte. Il fit avec Desaix la campagne du haut pays. Tous jours en avant, son portefeuille en bandoulière, il distançait les premiers guides pour avoir le temps de dessiner quelques fragments, en attendant que la troupe le rejoignit. Pendant que l'on se battait, il prenait des vues et fixait le souvenir des événements dont il était témoin. Le nombre des dessins qu'il fit alors est immense. Revenu en France, il s'occupa du soin de les publier. La vive impression que l'expédition d'Égypte avait produite : le caractère extraordinaire, aventureux qui lui était propre et qui était bien de nature à frapper les esprits ; l'étonnement que l'on éprouva à la vue de ces monuments, merveilleux séculaires de la patrie des pharaons et des Ptolémées, firent avidement rechercher un ouvrage où l'on trouvait, à côté de la description et de la vue des monuments, une relation spirituelle et animée des événements. Cette importante publication sert en quelque sorte de préface à la magnifique *Description* publiée par l'Institut d'Égypte. Elle se compose d'un volume de texte et d'un volume de planches (au nombre de 141), dessins précieux, esquissés sous le feu de l'ennemi et gravés par les plus habiles artistes. Le récit du voyageur, dont on reconnaît la bonne foi, présente l'Égypte et ses habitants sous des rapports presque inaperçus par les précédents voyageurs. Il commence par des vues graduées du Delta, prises à vol d'oiseau ; puis il dessine et décrit la forme précise des paysages et des monuments ; ensuite il exerce son crayon et sa plume sur les habitants, qu'il croque sur le vif. Ainsi se succèdent des tableaux divers, le passé et le présent, l'histoire ancienne et l'histoire contemporaine, les mœurs domestiques, les pyramides, les environs du Caire, les maisons des Turcs, les bains, les jardins, les tombeaux, les temples les mieux conservés, les bas-reliefs représentant les arts, les instruments, les outils, les combats, les jeux, les usages des anciens Égyptiens, les scènes épiques de la guerre, entre autres la bataille des Pyramides, les portraits caractéristiques dessinés d'après nature. Denon a copié aussi des inscriptions cursives et un zodiaque égyptien ; il avait découvert, en outre, le premier manuscrit égyptien que l'Europe savante ait connu. Son ouvrage, plusieurs fois réimprimé, a été traduit en diverses langues.

Voyage dans les îles d'Afrique, par Bory de Saint-Vincent (1804, 3 vol. in-8°, et atlas in-4°). Bory de Saint-Vincent partit du Havre avec l'expédition du capitaine Baudin, en qualité de naturaliste en chef. Il débarqua à Ténériffe. Arrivé à l'île de France, il se sépara de Baudin, que la moitié des officiers et des savants abandonnèrent. Il passa bientôt dans l'île de la Réunion, qu'il parcourut dans tous les sens ; il en dressa une belle carte topographique. En revenant en France, Bory relâcha dans diverses îles de l'Afrique, entre autres à Sainte-Hélène, dont il fit une excellente carte et d'où il rapporta un magnifique papillon, de grande taille, aux couleurs vives et variées, que Napoléon avait nommé prométhée. En intitulant son ouvrage *Voyage dans les quatre principales îles des mers d'Afrique*, Bory de Saint-Vincent n'a pas eu d'égard à leur étendue, puisque l'île de Madagascar, dont la description n'est pas entrée dans son plan, est plus considérable à elle seule que ne le sont ensemble les quatre îles de Ténériffe, de Maurice, de la Réunion et de Sainte-Hélène, qui sont l'objet de sa relation. C'est sous les rapports physiques, agricoles, commerciaux et politiques, qu'il a qualifié, sans doute, ces quatre îles comme les quatre principales des mers d'Afrique. Quelques critiques ont reproché à l'auteur de s'être presque uniquement occupé, quant aux îles de France et de la Réunion, de descriptions géologiques, d'observations météorologiques, de détails de botanique, et de n'avoir donné aucune notion sur les mœurs et sur les usages des habitants. En général, le style de Bory de Saint-Vincent est presque toujours coloré, mais déparé par des incorrections grammaticales. La botanique lui devra des espèces nouvelles, de nouveaux genres peut-être ; la zoologie, des descriptions plus exactes et plus variées ; la géologie, des observations curieuses et des théories quelquefois téméraires, parfois dignes d'attirer l'attention des savants.

Voyages de sir John Barrow (1806). Barrow avait fait partie de l'ambassade de lord Macartney en Chine (1792-1794). Son *Voyage en Chine*, par les îles de Madère, de Ténériffe et du Cap-Vert, le Brésil et l'île de Java, contient des renseignements nouveaux et authentiques sur l'état naturel et civil de ces divers pays ; à la suite vient une relation officielle d'un voyage au pays des Bousouhans, dans l'intérieur de l'Afrique australe. Il n'est pas l'auteur de cette relation. Barrow a principalement dirigé ses observations sur les anciennes navigations, les établissements coloniaux, le gouvernement, la cour, les lois, la police, l'armée, les finances, le ca-

ractère, les mœurs, les usages, le culte, l'agriculture, le commerce, les routes et canaux, les sciences et les arts, les spectacles, la langue de la nation chinoise, l'histoire naturelle du pays et sa population présumée. Les Anglais considèrent cet ouvrage comme le plus précieux qu'ils possèdent sur la Chine. Barrow a fait deux excursions dans la colonie du Cap. Dans sa relation (*Voyage dans la partie méridionale de l'Afrique*, 1797-1798, 2 vol. in-4°), il examine quelle est l'importance du Cap pour les différentes puissances de l'Europe, considéré comme station militaire et navale, comme boulevard du commerce et de la domination des Anglais dans l'Inde, comme centre des établissements pour la pêche de la baleine dans les mers australes, comme acquisition territoriale et comme entrepôt commercial en temps de paix. L'ouvrage est accompagné d'une description statistique, rédigée sur les documents les plus authentiques, et de huit belles cartes, contenant celle de la côte d'Afrique depuis la baie de la Table jusqu'à la baie de Saldanha, des cartes des baies de Bletenberg, d'Algoa, de Mossel et de False-Bay ; le plan militaire de la péninsule du Cap et ceux de la baie de la Table et du Kuisna. Les connaissances très-étendues de l'auteur sur différentes branches de l'histoire naturelle lui ont permis de décrire avec autant d'exactitude que de discernement tous les objets tenant à l'histoire des trois règnes de la nature. Cet ouvrage a été traduit en français par Grand-Pré.

Voyage classique et topographique en Grèce, par Ed. Dodwell (Londres, 1809, 2 vol. in-4°). Ce voyage a été exécuté pendant les années 1801, 1805 et 1806. L'auteur décrit la plus grande partie de la Grèce continentale ; en dépeignant chaque lieu, il rapporte et combine les textes anciens avec l'état présent des villes et des monuments, avec les usages actuels ; il discute les opinions de quelques-uns de ses prédécesseurs, et s'efforce de fixer les idées sur des points encore controversés ou obscurs. Partant de Trieste au mois d'avril 1801, le voyageur anglais longeait la côte orientale du golfe Adriatique, recueillit d'intéressantes observations sur les îles dalmates, s'arrêta à Corfou, passa à Sainte-Maure (Leucade), fit une excursion sur les ruines de Nicopolis et visita les îles d'Ithaque, de Céphalonie et de Zacinthe, aux puits de bitume. Abordant sur la côte d'Étolie, à Missolonghi, il se proposa de passer en Morée ; mais la peste, signalée à Corinthe, l'obligea à changer de plan ; au lieu de visiter le Péloponèse, il se dirigea vers le Phocide et la Béotie. Partant de Patras, il longeait la côte de l'Étolie et de la Locride, et il s'achemina par terre de Galaxidi vers la Phocide. Puis, de Delphes ou Castri, il se rendit à Platiee, et se dirigea de Thèbes vers Athènes. L'Attique et sa métropole le retiennent longtemps ; il visita tous les monuments, rechercha les ruines éparses, gravit toutes les montagnes de la contrée et entreprit le tour entier de l'Attique. Il recueillit de nombreuses observations qui intéressent surtout l'histoire de l'art. Après une excursion aux îles d'Égine et de Salamine, il se rendit aux Thermopyles, où il constata des changements physiques dans le cours des eaux. La vallée de Tempé fut le terme de son voyage dans le nord de la Grèce. Revenant sur ses pas, il traversa la Doride et la Phocide, et, prenant par l'est de la Béotie et de l'Attique, dans la direction d'Athènes, il traversa la plaine de Marathon. Le Péloponèse devint alors le but de ses courses d'antiquaire ; il suivit la route sacrée et passa à Eleusis, à Mégare, à Corinthe, à Sicyone. A partir de Patras, il longeait la côte occidentale du Péloponèse. Les ruines d'Elis se montrèrent à lui. La Messénie, l'Arcadie, la Laconie furent à leur tour le théâtre de son exploration. Après avoir vu les ruines de Sparte, il revint à Patras, où il s'embarqua pour Civita-Vecchia. Cette relation instructive est trop étendue ; l'ouvrage proprement dit a moins de prix que son complément, ou que la collection des magnifiques dessins rapportés de son voyage par l'auteur ; ces grands dessins sont vraiment dignes des beaux monuments et des beaux sites qu'ils représentent.

Voyages en Amérique et en Asie (1809-1825 et 1843-1848), par Alex. de Humboldt. Les voyages offrent un puissant intérêt à la curiosité des gens d'étude, quand les contrées parcourues sont un vaste théâtre de découvertes, et aussi quand le voyageur est un de ces esprits d'élite aptes à tout comprendre et à tout expliquer. Humboldt, surnommé l'*Aristote moderne*, était une intelligence encyclopédique ; il n'y a pas une science que ses voyages n'aient enrichie, développée. Le premier de ces pèlerinages scientifiques embrassa l'aire immense des régions équinoxiales de l'Amérique. Pendant cinq ans, de 1799 à 1804, Humboldt et son compagnon, Am. Bonpland, ont parcouru la Colombie, les Cordillères, les bords de l'Orénoque et de l'Amazone, le Pérou, le Mexique et Cuba. On a dit avec raison qu'ils avaient découvert une seconde fois le Mexique. Ils avaient exploré la belle vallée de Ténériffe et avaient fait l'ascension du pic de l'île. En plein Océan, ils s'étaient occupés du Gulf-Stream, l'immense torrent d'eau chaude, artère de la mer, qui con-

tourne le golfe du Mexique, d'où il va rayonner dans l'hémisphère nord, et de la grave question du refroidissement du globe. La splendide constellation appelée la Croix-du-Sud leur avait annoncé leur entrée dans la zone torride. Arrivés au port de Cumana, ils formèrent le projet de visiter tout le cours de l'Orénoque, une ligne mesurant de 700 à 800 lieues. Ils employèrent dix-huit mois à explorer les provinces de l'État de Venezuela. Gravissant les montagnes de Caripe, Humboldt s'aventura dans la caverne du Guacharo, à la fois Tartare et Styx des Indiens. Qu'on se figure une porte béante, surmontée d'arbres en panache ; la largeur de la voûte est de 80 pieds et sa hauteur de 72 ; une rivière de 30' pieds de largeur sort du souterrain, canal régulier, percé du sud au nord, entre une double muraille de stalactites, sur une longueur illimitée... Personne n'a pu arriver jusqu'à l'extrémité de cette galerie. Un phénomène d'un autre ordre que les deux naturalistes auraient pu voir peu de temps auparavant, mais non décrire, c'est le tremblement de terre de Caracas, qui engloutit toute une ville ; dix mille personnes périrent en une minute. L'étendue de la commotion fut pour Humboldt un indice de la grande profondeur des volcans. Quittant le littoral pour les savanes et bravant les dangers et les privations, il s'engagea dans les montagnes de los Teques et dans les savanes de Calabozzo, pampas au nord et llanos au sud ; au centre de ces régions, une forêt six fois plus grande que la surface de la France. Des troupeaux innombrables se multiplient dans cette zone ; des rivières sans nombre la sillonnent, ayant pour affluents des cours d'eau plus considérables que le Danube et pour ruisseaux des tributaires aussi importants que la Seine. Avant cette expédition, le bassin de l'Orénoque était peu connu ; les sources du grand fleuve se cachaient comme celles du Nil. D'autres analogies existent entre le Nil et l'Orénoque : les crues immenses de ce dernier donnent l'idée d'un déluge. Il y avait un fait à constater : la communication entre l'Amazone et le rio Negro, celle entre le rio Negro et le Cassiquari, et celle entre le Cassiquari et l'Orénoque. Une navigation de plus de 600 lieues de 25 au degré conduisit en soixante-quinze jours les explorateurs sur un réseau d'affluents, et ces embranchements d'une rivière à l'autre, courant en sens opposés, leur permirent de faire un véritable périple. Ces fleuves, aux panoramas sauvages et pittoresques, sont classés en eaux blanches et en eaux noires. Le périlleux passage des cataractes d'Aturès et de Maypures fut une péripétie émouvante de cette traversée fluviale. Après une fausse pointe sur Cuba, d'où il pensait se rendre aux Philippines par le Mexique, Humboldt alla dans le bas Pérou ; il observa au Callao le passage de Mercure sur le disque du soleil. Suivant le fleuve la Magdalena, il passa de Carthagène au plateau de Bogota et, traversant la Cordillère, il atteignit Quito. Pendant cinq mois, il explora la haute vallée de Quito et la chaîne des volcans à cimes neigeuses qui l'encadrent. Faisant l'ascension du Chimborazo, Humboldt et Bonpland s'élevèrent à une hauteur de 18,096 pieds au-dessus du niveau de la mer ; une crevasse énorme, un gouffre, les arrêta ; 200 pieds restaient encore à gravir. Un froid glacial et le manque d'air ne les empêchèrent pas de dresser leurs instruments de physique à cette extrême limite de la vie. Le Chimborazo était reconnu de beaucoup inférieur à l'Himalaya. Franchissant le défilé des Andes, ils descendirent par les forêts de quinquinas de Loxa dans la vallée de l'Amazone supérieure ; puis, franchissant le plateau de Caxamarca, ils passèrent sur le versant occidental des Cordillères du Pérou. A une hauteur de 9,000 pieds, ils virent l'Océan Pacifique se déroulant dans un horizon sans limites. Revenant au Callao, ils se rendirent à Mexico, par Guayaquil et Acapulco. Après avoir fait l'ascension du volcan de Toluca, ils se rendirent, à travers les forêts de chênes de Xalapa, à Vera-Cruz, où régnait la fièvre jaune. A la suite d'un nouveau séjour de dix mois à La Havane, les deux voyageurs s'embarquèrent pour Philadelphie. Jefferson leur réservait un cordial accueil à Washington. Le 3 août 1804, ils débarquaient à Burdeaux, Bonpland rapportant une collection considérable de plantes américaines. Cette mémorable expédition est restée célèbre ; trente ou trente-cinq volumes, de grand et de petit format, en ont été le fruit, en tout une dizaine d'ouvrages, renfermant des études, des documents, des données de toute espèce sur la géographie et les sciences annexes, l'anthropologie, l'ethnologie, l'archéologie américaine, l'économie politique et sociale, sur l'histoire physique et morale du nouveau continent. Humboldt s'arrêta à chaque pas, à chaque objet ; tout lui est un motif d'observation savante ou curieuse ; il interroge tous les êtres organiques ou inertes. Il élucide les sujets de son enquête au moyen de rapprochements avec ce qui existe en Europe, ou bien en montrant les contrastes, les oppositions. L'auteur passe des méditations de la science aux sentiments communs à tous les hommes. Que de préjugés il a renversés ! que de vues utiles ou ingénieuses il a jetées dans la circulation intellectuelle ! Humboldt démontre l'influence de la forme des conti-

nents sur la marche du progrès. Un littoral coupé d'anfractuosités favorise l'essor de la civilisation. Les plantes émigrent et les hommes les suivent. L'agriculture américaine remonte à une haute antiquité ; le règne végétal possède encore une fécondité merveilleuse. Des figures symboliques gravées sur les rochers et témoignant de l'existence d'une autre race d'hommes et d'une civilisation assez avancée ; les monuments mexicains qui ont une analogie surprenante avec les monuments égyptiens ; les idiomes américains, dont on retrouve les racines dans les vocabulaires asiatiques et qui présentent des rapports frappants avec les langues du Caucase, tous ces indices attestent l'antiquité de l'homme américain. Les Caraïbes, la plus ancienne nation que l'on découvre dans le nouveau monde, mais race condamnée à périr et réduite déjà à l'ombre d'elle-même, parlent un langage double, l'un à l'usage des hommes, l'autre réservé aux femmes. Ce dualisme de parole supposerait-il un autre enlèvement de Sabines, accompli par un peuple tout différent du peuple absorbé ? Humboldt déclare que les Indiens, chrétiens ou sauvages, n'ont aucune religion ; certains d'entre eux sont anthropophages ; habitués à manger des singes rôtis, ils passent à l'homme comestible par une transition naturelle. Il faut peu compter sur les moines espagnols pour régénérer l'Amérique centrale et méridionale. Humboldt marque aux jeunes républiques la voie qu'elles doivent suivre ; elles peuvent avoir foi en l'avenir, dès qu'elles voudront répudier les traditions anarchiques et se livrer au travail, à l'œuvre régulière des peuples civilisés. L'isthme de Panama peut être coupé par un canal ; on peut y ouvrir quatre ou cinq passages. Le premier, Humboldt a démontré que le relief de l'isthme favoriserait, au lieu de la contrarie, l'exécution d'une entreprise si avantageuse aux deux mondes.

Le *Voyage* de Humboldt, un des plus beaux monuments de la science et de la littérature moderne, a formé, dans un laps de vingt années, une série de sept ou huit ouvrages, écrits partie en français, partie en latin. Des savants distingués ont collaboré à cette encyclopédie américaine, ainsi divisée : 1° *Voyages aux régions équinoxiales du nouveau continent* (1809-1825, 3 vol. in-8°, avec atlas géographique, géologique et physique) ; c'est l'histoire de l'expédition ; 2° *Vue des Cordillères et monuments des peuples indigènes de l'Amérique* (1810, gr. in-fol.) ; 1816, 2 vol. in-8°) ; c'est la description et le dessin des principaux monuments de la civilisation primitive du nouveau monde, et particulièrement du Mexique et du Pérou ; 3° *Recueil d'observations de zoologie et d'anatomie comparées* (1805-1832, 2 vol.) ; 4° *Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne* (1811, 2 vol. in-4° ou 5 vol. in-8°) ; cette partie, traitant des mines, de l'agriculture, de l'industrie, du commerce, des finances et de la défense militaire de ce pays, est presque un ouvrage d'économie politique d'un bout à l'autre ; 5° *Recueil d'observations astronomiques, d'opérations trigonométriques et de mesures barométriques* (1808-1810, 2 vol. in-4°) ; cette partie est un répertoire inépuisable de positions et de déterminations ; 6° *Physique générale et géologie* (1807) ; 7° *Essai sur la géographie des plantes* (1805).

Les *Tableaux de la nature*, travail favori de Humboldt, traduit en français par M. Hofer sur la troisième édition (1849, 2 vol. in-8°), forment la transition entre les ouvrages qui précèdent et celui dont il va être question. L'auteur, mettant à contribution les souvenirs et les images qu'il avait rapportés de ses courses en Amérique et en Asie, a écrit pour les profanes ; le savant s'est fait peintre.

En 1829, Humboldt partit pour l'Asie centrale, en compagnie d'Ehrenberg et de G. Rose ; l'empereur Nicolas s'était chargé des frais de l'expédition. On se proposait d'étudier le système des monts Himalaya. Ce plan ne pouvant être mis à exécution, on explora l'Asie centrale depuis les monts Ourals jusqu'aux postes militaires de la Chine, dans la Dzoungarie. A l'aller et au retour, l'expédition battit les steppes en divers sens. Les steppes de l'Asie, les déserts de l'Afrique et les pampas de l'Amérique donnent lieu à des rapprochements d'une saisissante vérité. Dans ce parcours de 4,500 lieues, Humboldt recueillit des notions exactes sur la configuration du grand plateau asiatique et des régions avoisinantes. Sa relation redresse d'innombrables erreurs. Depuis Marco Polo, les géographes avaient admis un haut plateau dans l'Asie centrale ; Bailly y avait placé le berceau de son peuple primitif. Ce plateau n'a qu'une élévation modeste, et l'Asie occidentale s'affaisse jusqu'à une grande dépression. Humboldt a fait le jour sur la distribution géographique de cette partie du globe, systèmes de montagnes, climats, minéraux, lacs, cours d'eau, phénomènes et produits naturels. Il a trouvé de riches gisements de platine et d'or, des gisements de topazes, des mines de malachite, une mine de sel gemme, des mines d'argent sur la pente sud-ouest de la chaîne de l'Altai, des carrières de jaspes vert. Des déterminations précises se joignent aux aperçus originaux dans l'ouvrage de l'illustre savant, *Asie centrale* (1843-1848, 3 vol.).

Voyage de découvertes aux terres australes, par Péron (1811-1816, 2 vol. in-4° et atlas; 2^e édit., 1824-1825, 4 vol. in-8° et atlas). Quand l'expédition du capitaine Baudin fut résolue, Péron obtint d'être attaché à cette entreprise en qualité de médecin naturaliste et s'embarqua au Havre, sur le *Céographe*, le 19 octobre 1800. Un autre navire, le *Naturaliste*, faisait partie de l'expédition. Après être parvenue aux côtes occidentales des terres de Leuwin, d'Endracht et de Witt. On atterrit à l'île de Timor le 18 avril 1801. Péron avait le talent de se faire comprendre par signes; cette habileté mimique lui permettait de recueillir ou des renseignements ou des objets précieux. Attaqué par une épidémie de dysenterie, l'équipage arriva au cap sud la de terre de Van Diemen le 13 janvier 1802. Péron étudia les indigènes de cette île. Après avoir franchi le détroit de Banks le 29 mars, le navire commença l'exploration de la terre Napoléon (terre de Flinders), sur la côte sud-ouest de l'Australie. On reconnut ensuite une grande île (île Decrès, île aux Kangaroos). On tenta sans succès de se diriger sur la pointe sud de la Tasmanie. Après avoir abordé à Port-Jackson, l'expédition, franchissant le détroit de Bass, mouilla à l'île King. Péron, Lesueur, Leschenault, descendant sur le rivage, restèrent pendant douze jours abandonnés par le navire, chassé par la tempête. Une colonie de pêcheurs anglais les sauva. On visita ensuite le petit archipel des îles Hunter, les golfes de la terre Napoléon, la terre de Nuyt, la terre de Leuwin et la terre de Witt; cette reconnaissance fut marquée par la découverte des îles Joséphine. Après s'être arrêtée à Timor tout le mois de mai 1804, puis, les cinq mois suivants, à l'île de France, l'expédition regagna le port de Lorient le 25 mars 1804. Le navire rapportait un certain nombre d'animaux vivants qui n'avaient jamais été vus en Europe et une collection zoologique, préparée par Péron et Lesueur, et comprenant plus de cent mille spécimens d'animaux d'espèces grandes et petites. Cette collection contenait plusieurs genres importants et plus de vingt-cinq mille espèces nouvelles. Cuvier, le rapporteur de la commission chargée d'examiner les résultats du voyage, déclara que Péron et Lesueur avaient signalé, à eux seuls, plus d'animaux que n'en avaient fait connaître tous les naturalistes voyageurs qui les avaient précédés. Le ministre Decrès désigna Péron pour publier la relation du voyage et la description des sujets de zoologie. L'ouvrage devait avoir quatre volumes; les deux premiers, consacrés à l'histoire de l'expédition, sont entièrement de Péron. La relation de ce dernier a été reconnue exacte. Plus zoologiste que botaniste, Péron n'a pas toujours employé le style propre à la science, un style simple et concis.

Voyage dans l'intérieur du Brésil, par Mawe (Londres, 1812, in-4°). Mawe, qui était minéralogiste, se rendit à Montevideo avec l'expédition anglaise du général Beresford et fit ses préparatifs pour un voyage au Brésil. Un navire portugais, freté par lui en septembre 1807, le conduisit à l'île Sainte-Catherine, d'où il passa sur le littoral, qu'il suivit jusqu'à Santos; il s'embarqua pour Zapitara et pour Rio-Janeiro. Muni de lettres de recommandation, il reçut du vice-roi du Brésil un accueil bienveillant. Le vice-roi le pria d'inspecter des établissements publics et de diriger la ferme royale. Bientôt le prince régent de Portugal (Jean VI) se réfugia à Rio-Janeiro. Mawe obtint, par une faveur inouïe, l'autorisation de visiter les mines de diamants et d'entrer au préalable dans les bureaux des archives du gouvernement, où il devait examiner les cartes manuscrites et tous les documents officiels qui pouvaient le renseigner sur l'itinéraire à suivre. Il parcourut, de 1809 à 1810, la province de Minas-Geraes, les districts de Tijuco et de Mandanga, où s'exploitaient les mines de diamants. Son ouvrage fournit des renseignements utiles sur le territoire qu'il a exploré, sur les cantons les plus renommés pour leurs richesses minéralogiques, et ces détails intéressants sont présentés d'une manière agréable. Mawe est un observateur judicieux. L'or et les diamants du Brésil, la fécondité du sol, le luxe que ces trésors naturels procurent à quelques habitants ne dissimulent pas à ses yeux la misère trop réelle d'une population indolente, livrée à l'incurie et dominée par des préjugés nuisibles au progrès de la colonisation. La relation de Mawe, réimprimée plusieurs fois, a été traduite en portugais, en allemand, en russe, en suédois et en français (1816, in-8°).

Voyage au mont Caucase et en Géorgie, par Klaproth (Halle, 1812-1814, 2 vol.). Klaproth avait fait, en 1805 et 1806, avec l'ambassadeur Golowkin, un voyage scientifique jusqu'à la frontière chinoise; il avait parcouru 1,800 lieues. Le résultat de cette exploration scientifique fut un ouvrage intitulé: *Asia polyglotta*. Sur la proposition du comte Potocky, l'Académie impériale de Saint-Petersbourg chargea l'orientaliste allemand d'une mission au Caucase. Le voyageur devait fixer les données incertaines du gouvernement russe sur l'état physique et moral de ces contrées; il devait principalement étudier

l'histoire et les idiomes des peuples qui les habitent. Klaproth partit de Saint-Petersbourg au mois de septembre 1807 et se rendit par Moscou à Vieux-Tscherkask, principal village des Cosaques du Don; dans le voisinage, il visita les Kalmouks, qui professent la religion lamalque. Arrivé à Georgiewsk, chef-lieu du gouvernement du Caucase, il commença ses recherches pénibles et périlleuses. Il entra à Tiflis, capitale de la Géorgie, en janvier 1808. Il ne parcourut point le Caucase oriental, mais il recueillit des renseignements sur cette région auprès des indigènes. Il prit aussi des informations sur les tribus au midi de la chaîne. Ses excursions se renfermèrent dans le centre, le nord et l'est du massif caucasique. Il marchait avec une escorte militaire considérable, laquelle, garantissant la sécurité du voyageur, dut par contre devenir une difficulté pour l'observateur. De retour à Saint-Petersbourg en janvier 1809, Klaproth rencontra auprès du gouvernement russe des obstacles pour la publication de ses matériaux. C'est que les résultats étaient peu propres à flatter l'orgueil et les idées de suprématie despotique de ce gouvernement; ils prouvaient, au contraire, combien est précaire et fragile l'autorité que la Russie s'arroge sur les tribus du Caucase. La relation de Klaproth manque de méthode, de clarté et d'agrement; on y trouve des répétitions inutiles et même des contradictions; mais elle contient beaucoup de renseignements sur le Caucase et sur les diverses races qui l'habitent. Klaproth fait observer avec raison qu'on a donné à tort le nom de *caucasiques* aux peuples indo-européens, car le Caucase n'a jamais pu devenir une pépinière d'hommes, la configuration et la pauvreté du sol ne lui permettant pas de nourrir et de contenir une population considérable. Il est vrai que les pentes du Caucase recèlent des échantillons de toutes les races de l'Asie et de l'Europe; mais ce sont des débris de divers peuples, apportés par les courants et les contre-courants des émigrations. L'étude des différentes langues parlées dans ces vallées a été l'objet principal des recherches du voyageur; comme il avait déjà parcouru le nord et l'est de l'Asie, il a pu établir des rapprochements philologiques. Mais la grammaire comparée, la science du langage n'était pas encore assez avancée, et les inductions tirées par Klaproth de diverses similitudes qui se rencontrent souvent dans les vocabulaires les plus éloignés l'un de l'autre étaient prématurées.

Voyages en Perse, en Arménie et dans l'Asie Mineure, par J. Morier (Londres, 1812 et 1818, in-4°). Morier a fait deux voyages en Perse. En 1808, il accompagna, avec le titre de secrétaire de légation, sir Hartford Jones, ambassadeur envoyé à la cour de Téhéran pour détacher le roi de Perse de son alliance avec le gouvernement français. Cette mission fut couronnée d'un succès complet. Les envoyés du roi d'Angleterre arrivèrent en Perse par Bombay, Bouschire, Chiraz, Ispahan et Téhéran; Morier emmena l'ambassadeur persan Mirza-Abou'l-Hasan, et retourna en Angleterre par Constantinople. L'auteur esquisse l'histoire de la Perse depuis la mort de Thamas-Kouli-Khan jusqu'au règne de Feth-Ali-Schah. Il décrit divers moments anciens de la dynastie des Sassanides, et il émet à ce sujet des vues et des conjectures justes. Il donne des observations variées sur les mœurs, la religion, l'agriculture, le gouvernement, etc. Le deuxième voyage a duré cinq années, de 1810 à 1816. Morier accompagna, en qualité de secrétaire d'ambassade, l'ambassadeur anglais Ouseley et l'ambassadeur persan, qui rentraient en Perse. A Madère, la légation persane refusa de descendre à terre. A Rio-Janeiro, les Orientaux furent plongés dans l'étonnement en voyant que le nouveau monde ne différait pas de l'ancien. Ils rentrèrent dans leur patrie par Ceylan, Cochin, Bombay et Bouschire. Morier fit un assez long séjour à Chiraz, visita les ruines de Persépolis, revit les principales villes de la Perse. A diverses reprises, il fit le voyage de Téhéran à Tauris et passa un été à Hamadan, l'ancienne Ecabane, où l'on voit des inscriptions cunéiformes gravées sur les rochers. Après la conclusion du traité proposé à la cour de Téhéran, il partit pour l'Angleterre (6 octobre 1815). Sa seconde relation offre un plus grand intérêt que la première, à laquelle il renvoie, pour ne pas se répéter. Ses observations sont plus variées. Il décrit les principales villes; il étudie les antiquités. En appréciant les mœurs et le caractère des Persans, dont le principal défaut est un esprit de haine excessive, il se tient en garde contre toute opinion systématique. La traduction française de sa relation (1818, 2 vol. in-8°) est remplie de contre-sens et faite avec une grande négligence.

Voyages en Abyssinie, par Salt (Londres, 1814, in-4°). Dessinateur habile, Salt avait des connaissances littéraires et scientifiques. Lord Valentia l'emmena en qualité de secrétaire quand il entreprit ses voyages d'exploration dans l'Inde. Le 3 juin 1802, il s'embarqua sur la *Minerve*, et, le 20 juin 1803, il arriva à Calcutta. Les deux voyageurs firent une grande excursion dans l'intérieur de l'Inde. Salt écrivait, dessinait ce qui se présentait sur son passage; il levait le plan des

baies et des côtes. S'étant embarqués pour la mer Rouge, le noble lord et son secrétaire longèrent les côtes désertes de l'Arabie et de l'Afrique; puis, revenant à Bombay, ils firent des excursions aux pagodes et aux grottes de Salsette et d'Elephanta. De retour à Moka, en décembre 1804, il allèrent à Massouah et à Arekko (Adulis). Salt entra en relation avec les chefs abyssins et fut envoyé, en qualité d'ambassadeur officieux, avec une suite et des présents, en Abyssinie. Il ouvrit ainsi, entre les chrétiens d'Europe et les chrétiens d'Ethiopie, les communications qui étaient interrompues depuis près de trois siècles. De retour à Massouah, il visita les principales stations de la mer Rouge et les lieux les plus célèbres de la basse Egypte. Les deux voyageurs, passant par Alexandrie, Malte et Gibraltar, débarquèrent à Portsmouth (octobre 1806). Ce voyage avait duré cinq années.

En 1809, le gouvernement anglais chargea Salt d'une mission particulière, celle de négocier un traité d'alliance avec l'Abyssinie. Suivant en partie la route qu'il avait déjà parcourue, il s'appliqua à faire l'exploration hydrographique des côtes orientales de l'Afrique. Pénétrant dans la province de Tigre, il ne put aller au delà; ses efforts pour établir des relations régulières furent paralysés par les guerres civiles et religieuses qui divisèrent le pays. A Axum, il découvrit une inscription fameuse. Il retourna en Angleterre en janvier 1811.

Salt a écrit, outre la relation de ce dernier voyage, celle des voyages de lord Valentia; de plus, il a dessiné les gravures et les cartes qui accompagnent les deux ouvrages. L'atlas renferme des tableaux magnifiques. La partie neuve et intéressante de ces ouvrages est celle qui concerne l'Abyssinie; on y trouve des faits nouveaux, des vues utiles au commerce, de précieuses recherches géographiques et scientifiques, des observations sur l'histoire, la religion, les monuments, les productions, les mœurs, les usages et l'industrie des Abyssins. Les ouvrages de Salt ont été traduits en français (1814, 4 vol. in-8°).

Voyages aux terres australes, par Flinders et Bass (Londres, 1814, 2 vol. in-4°, avec atlas). Flinders et son ami Bass, chirurgien de marine, avaient tenté l'exploration du George's river et acquis la certitude d'un passage entre la terre de Van-Diemen et la Nouvelle-Hollande. Le gouverneur de Port-Jackson remit à Flinders le commandement d'une nouvelle corvette, à l'effet de vérifier l'existence du détroit supposé. Flinders et Bass découvrirent, en 1798, le détroit soupçonné, qui reçut le nom de Bass. Ils relevèrent une partie des côtes de Van-Diemen et recueillirent les matériaux nécessaires pour dresser une carte du canal exploré. Flinders reconnut ensuite les côtes au nord de Port-Jackson jusqu'au 25^e degré. Le gouvernement anglais ayant approuvé un plan qui avait pour objet la reconnaissance des côtes de la Nouvelle-Hollande, Flinders, l'auteur de ce projet, reçut le commandement de la corvette *Investigator*. Il employa les années 1801, 1802 et 1803 à explorer les côtes méridionales et orientales de la Nouvelle-Hollande et, au nord, le détroit de Torrès et le golfe de Carpentarie. Il reconnut les îles Northumberland et Cumberland et releva la chaîne des rochers appelée *Barrière-Noire*. A la suite de plusieurs détours dans les parages qu'il avait déjà parcourus, il retourna au nord pour compléter ses études sur le détroit de Torrès; mais son vaisseau, ainsi qu'une conserve, échoua sur les bancs de récifs qui s'étendent entre la Nouvelle-Calédonie et l'Australie (17 août 1803). Flinders alla chercher des secours à Port-Jackson, d'où il ramena deux corvettes au banc du naufrage. Passant le détroit de Torrès, il relâcha à Timor. Le mauvais état de son vaisseau ne lui permettant pas de continuer ses reconnaissances à l'occident de l'Australie, il fit voile pour l'île de France. Son passeport n'étant pas tout à fait en règle, le gouverneur français mit l'embargo sur le bâtiment anglais et retint prisonnier pendant six ans le capitaine, soupçonné d'espionnage. Flinders entra en Angleterre vers la fin de 1810. La relation de ce voyage et l'atlas qui l'accompagne placent Flinders au rang des hydrographes les plus distingués. L'ouvrage, précédé d'un morceau historique sur les découvertes des côtes de la Nouvelle-Hollande faites antérieurement, abonde en détails nautiques; il n'est, à vrai dire, qu'une longue analyse des cartes.

Voyages en Afrique et en Asie, par Ali-Bey (Badia) [1814, 3 vol. in-8°, avec atlas]. Au commencement de ce siècle, un Espagnol du nom de Badia avait formé le projet de visiter l'Afrique et l'Asie; il étudia la langue arabe, se fit circoncire, prit le nom musulman d'Ali-Bey et se donna pour un descendant des califes. Le favori Godof, prince de la Paix, approuva son plan et le put sans doute aux dépenses du voyageur, qui mena grand train, vécut avec faste, de manière à éblouir les musulmans. Badia débarqua à Tanger au mois de juin 1803. Les passe-ports d'Ali-Bey-el-Abbassi furent trouvés réguliers; son luxe, son nombreux domestique, ses largesses, ses pratiques musulmanes lui valurent une respectueuse considération. Il séjourna succes-

sivement à Méquinez, à Fez, à Rabat, à Maroc, à Mogador. L'empereur Mulei-Soliman lui rendit visite, lui donna des preuves d'une fraternelle amitié et l'emmena même avec lui dans quelques voyages à l'intérieur. Ayant manifesté l'intention de faire le pèlerinage de La Mecque, il reçut de l'empereur des lettres de recommandation pour les beys de Tunis et de Tripoli. Mais, arrivé à Ouschda, sur le territoire algérien, Ali-Bey trouva la route interceptée par une prise d'armes de tribus. Peu de jours après, des cavaliers marocains le rejoignirent et le ramenèrent de force à Tanger, d'où il s'embarqua pour Tripoli et ensuite pour Alexandrie, après avoir touché aux côtes de Morée et de Chypre. Il eut à Alexandrie une entrevue avec Chateaubriand, qui fut joué par le faux musulman. Au Caire, Ali-Bey reçut un noble accueil, pour les mêmes raisons qu'à Maroc. En 1807, il se rendit à La Mecque par Suez et Djeddah; il eut l'honneur de balayer la Caaba avec l'assistance du chérif. Cet acte de dévotion ne l'empêcha pas d'être dépouillé près de Médine par les Wahabites. De retour au Caire, il passa en Syrie, visitant Jaffa, Jérusalem, Saint-Jean-d'Acre, Nazareth, Cana, le lac de Tibériade, le Jourdain, les montagnes, Damas, Alep, il se rendit à Constantinople par Antioche, Tarsous, Konieh et Scutari, passa ensuite par Bucharest, et il arriva à Bayonne le 9 mai 1808. En 1818, Badia retourna en Syrie sous le nom d'Ali-Othman; il était chargé par le gouvernement français d'établir de nouveaux rapports entre la France et l'Orient. Il mourut à Alep, empoisonné, dit-on.

La relation de Badia excita d'abord une certaine méfiance, qui ne tarda pas à se dissiper. Ses récits sont pleins d'intérêt. Esprit original et homme de ressources, Badia ne possédait qu'imparfaitement la langue arabe; mais il avait des connaissances scientifiques très-étendues, du discernement, de la perspicacité. Très-succinct sur les mœurs des Arabes, il s'abstient de détails et se borne à des remarques générales. Badia est le premier voyageur chrétien qui ait décrit La Mecque avec la Caaba, la mosquée d'Omar à Jérusalem, etc. La deuxième partie de son ouvrage, laquelle devait contenir ses travaux scientifiques, n'a point paru. Cette relation précieuse a été traduite en anglais et en allemand.

Voyages dans le Béloutchistan et le Sinde, par H. Pottinger (Londres, 1816). Cette relation est divisée en deux parties: la première reproduit le journal de ce qui est arrivé au lieutenant Pottinger et au capitaine Christie depuis leur départ de Bombay, le 2 janvier 1810, jusqu'à leur retour, le 6 février 1811; la deuxième présente, sous un petit nombre de chapitres, tous les renseignements géographiques et historiques recueillis par l'auteur sur les pays compris sous le nom de Béloutchistan, soit pendant le cours du voyage, soit depuis le retour. Le lecteur est transporté dans des contrées fort peu connues et dont l'histoire présente d'immenses lacunes.

Vers la fin de l'année 1809, le gouverneur général de l'Inde envoya le général Malcolm en ambassade à la cour de Téhéran. Ses instructions prescrivaient de prendre tous les moyens possibles de s'assurer de la nature et des ressources de toutes les contrées par lesquelles une armée européenne pourrait tenter une invasion dans l'Indoustan. Tel était le projet que le gouvernement anglais attribuait, bien à tort, à Napoléon. Le lieutenant Pottinger et le capitaine Christie offrirent leur concours au général Malcolm, qui l'accepta. En route, ils se séparèrent pour se rejoindre à Téhéran. Ils étaient censés voyager comme agents d'un riche marchand de chevaux indien. Bien munis de traites et d'argent comptant et accompagnés de trois Indous, ils s'embarquèrent à Bombay. Le 16 janvier 1810, Pottinger aborda à l'embouchure de la rivière Pourallai, où il crut reconnaître le port d'Alexandre, de Nérarque. De là, il fit route pour Bela, capitale de la province de Las, puis pour Kélat, capitale de la province de Saravan et résidence du souverain. Dans cette ville, qui est fortifiée, régnait une grande activité; on y voyait un magnifique bazar. Le voyageur manqua d'y être reconnu, au grand péril de sa vie. Un homme qui avait voyagé lui demanda quel âge avait la très-honorable Compagnie; il prenait la Compagnie des Indes pour une vieille douairière à marier, à moins que sa question ne cachât une ironie. Le 6 mars, Pottinger quitta Kélat, traversa successivement Kirman, Schiraz et Ispahan, et arriva à Bagdad, d'où il s'embarqua pour Bombay, après avoir couru de nombreux dangers. Le capitaine Christie avait traversé depuis Nouskhaï une portion du Sistan, du royaume de Caboul et du Khoragan, en se rendant à Hérat, puis à Yazd et à Ispahan. Il mourut avant la publication de l'ouvrage; mais ses observations furent réunies à celles de son collègue. Les deux voyageurs, surtout Pottinger, avaient réuni une immense collection de faits et de remarques sur des contrées et des peuplades que les Européens n'avaient pas visitées avant eux; leurs notes ont augmenté beaucoup les connaissances géographiques et ethnographiques sur le Béloutchistan et le Sinde, qui n'étaient guère

connus que de nom. On leur doit des détails relatifs à la constitution physique, au climat, au sol, aux rivières, à la culture, aux produits naturels ou manufacturés, à la population, à l'alimentation, à la condition des femmes et des esclaves, à la religion, aux lois, aux mœurs et aux coutumes. Le Belouchistan comprend une vaste étendue de pays, habitée par quatre nations principales. Les Belouches ou Bolouches forment le grand noyau de la population. L'auteur les croit de race turcomane, tandis que d'autres leur assignent une origine arabe. Ce peuple est très-hospitalier; des institutions communales pourvoient à son bien-être et à sa sûreté. Pottinger a remarqué que la langue des Belouches a une grande affinité avec l'idiome persan; il déclare que la moitié des mots de leur vocabulaire est commune aux deux langues. Les trois autres nations occupant le pays sont : les Brahaoués, d'origine tartare; les Déhvars, descendants des Guebres, et les Indous, habitants originaires des provinces maritimes. La relation du lieutenant Pottinger est un livre instructif pour les esprits sérieux, surtout pour les géographes; un ton de simplicité et de franchise semble attester la véracité de l'auteur. Cet ouvrage a été traduit en français en 1818.

Voyages en Angleterre, en Suisse et en Italie, par Simond (1816, 1822, 1827, 6 vol. in-8°). Il ne s'agit ici ni de voyages d'exploration scientifique, ni de voyages de circumnavigation. Simond était un Français à moitié Américain et parlant l'anglais mieux qu'une langue maternelle; ses livres ont été littéralement traduits de l'anglais à mesure qu'il les écrivait. Le premier ouvrage traite de l'Angleterre, que le voyageur parcourut pendant les années 1810 et 1811. Sous la République et sous l'Empire, les Français connaissaient les Anglais aussi mal que les Anglais connaissaient les Français; un duel à outrance, prolongé pendant vingt ans, avait supprimé presque tous les bons rapports entre les deux peuples. Le Gallo-Américain Simond était on ne peut mieux préparé à faire une étude fructueuse sur la Grande-Bretagne; une absence de toute haine, un dégageant de tout préjugé, un esprit positif et un sens pratique, le tout joint à une dose raisonnable de philosophie, l'habitude alors peu commune de considérer la puissance d'un Etat au point de vue économique, la ferme volonté d'envisager le pour et le contre, c'étaient là autant de garants d'impartialité et de sagacité. Simond s'attache moins aux descriptions topographiques qu'à l'état politique et social du pays, à la constitution anglaise, au gouvernement, à l'administration judiciaire, aux finances, à la dette nationale, au papier-monnaie, à la liberté de la presse, aux élections, à la corruption parlementaire, au commerce, aux manufactures, à l'état militaire. Il n'oublie ni les mœurs ni les usages des habitants. Il relève sans ménagement les abus et les vices; toujours il raisonne avec franchise, et il juge avec esprit et finesse, sinon avec une sûreté infaillible. Ses observations sur la littérature et les beaux-arts sont la partie faible de son ouvrage. Il décrit, comme il voyage, à l'aventure.

Après l'Angleterre, Simond a visité la Suisse, pays qui a été l'objet de tant de descriptions. Sa manière, ni trop vive ni trop brillante, affecte une certaine précision. Les villes manufacturières l'ont arrêté de préférence, et la nature alpestre ne l'a pas enthousiasmé au point de lui faire négliger les précautions du touriste prudent, qui connaît le prix de la vie. Les notes historiques, quelquefois inexactes, qui terminent l'ouvrage se rapportent à l'histoire de la Suisse au commencement du siècle.

Le dernier ouvrage de Simond, relatif à l'Italie et à la Sicile, ne brille pas par le sentiment des beaux-arts; on y trouve, comme dans les précédents, des observations judicieuses et des aperçus ingénieux. Tous ces livres ont eu deux éditions.

Voyage dans l'Asie Mineure, l'Arménie et le Kurdistan, par J.-M. Kinnear (Londres, 1818). Le capitaine Kinnear a traversé l'Asie Mineure en plusieurs sens. Sa relation est moins le récit d'une course aventureuse ou d'une pérégrination scientifique que le tracé d'un itinéraire. C'est précisément pour cette raison que son travail, riche en données géographiques, est un travail précieux. Le capitaine Kinnear entreprit son voyage dans un but assez singulier : le gouvernement anglais l'avait chargé, vers la fin de 1812, de visiter les pays à travers lesquels une armée européenne devait passer pour se rendre aux Indes; il avait confié la même mission à d'autres officiers, qui devaient diriger leurs recherches sur une ligne différente. L'Angleterre avait pris au sérieux le projet d'expédition militaire dans l'Inde que le gouvernement français laissait discuter dans les journaux, compliqués ou dupes de sa politique. Il ne paraît pas cependant que Napoléon ait eu l'idée de mettre à exécution un plan si insensé. Après avoir visité l'Asie Mineure et la Perse, le capitaine Kinnear se proposait de parcourir les pays au nord-est de cette contrée et les vastes plaines qui s'étendent au nord de l'Oxus jusqu'aux limites de l'empire russe. Il avait choisi la route la plus longue, mais alors la plus sûre, pour se rendre à Con-

stantinople par la Russie. Cependant, les désastres de la campagne de Russie lui avaient ouvert un chemin plus direct. Dans l'été de 1813, il était à Constantinople. Muni d'un firman qui lui donnait le droit de prendre huit chevaux à chaque poste, il partit bientôt à la recherche d'une route stratégique. Malgré son firman, les pachas se montrèrent peu disposés à lui aplanir les difficultés du voyage et lui firent observer que le gouvernement anglais avait tout l'air de projeter la conquête de l'Asie Mineure pour son compte. Le service de la poste est confié à des Tartares, lesquels s'attribuent diverses prérogatives; on rencontre souvent ces messagers ou postillons courant au galop, les yeux fermés : ils ont l'habitude de crever leurs chevaux par des courses furieuses et de s'emparer du cheval du premier voyageur qui passe. Les ruines d'Angora, de Nicomédie, de Nicée occupèrent peu l'attention du capitaine Kinnear; l'état agricole du pays témoignait à ses yeux de la mauvaise administration des pachas; les villages émergent en masse d'une province à l'autre, selon qu'ils ressentent les effets d'une cupidité indépendante de tout contrôle. Outre les pachas, il y avait, sur les limites de leurs pachaliks, des chefs turcomans plus ou moins soumis à l'autorité de la Porte; l'un d'eux, le puissant Chapwan-Oglou, s'était taillé un petit royaume dans les possessions du sultan, quand le voyageur arriva à Ouscat, résidence de ce chef, esprit supérieur, qui augmentait chaque jour le nombre de ses sujets par un bon gouvernement. En se rendant de Kaisarieh (Césarée) à Tarsous (Tarse), sur le Cydnus, en Cilicie, le capitaine Kinnear constata que l'élevation de la chaîne du Taurus dépassait de beaucoup l'altitude supposée; cette chaîne, souvent supérieure à celle des Pyrénées, est presque égale à celle des Alpes. De Latakieh (Laodicée) il passa dans l'île de Chypre, et, revenant sur la côte de Cilicie, il visita Koniob, ville à l'aspect imposant.

Cette première excursion fut suivie d'une seconde tentative qui, ayant Constantinople pour point de départ (19 avril 1814), reçut une nouvelle direction. Arrivé à Trébizonde, le capitaine Kinnear se proposa de retrouver la route des Dix mille. Dans l'Arménie, il côtoya la rive occidentale du lac de Van; il y vit des châteaux forts et il y rencontra des Kurdes errants, armés et bardés comme les chevaliers du moyen âge. Ces Kurdes, peuple menteur et sans foi, brigand par tradition, du reste très-patriote, lui fournirent une escorte peu sûre qui le conduisit jusqu'à Mossoul, en Mésopotamie. Descendant le long de la rive gauche du Tigre jusqu'à Bassora, où l'on cultive quarante-quatre espèces de dattiers, il s'embarqua pour Bombay.

Les détails géographiques sont la partie la plus intéressante et la plus utile de ce *Voyage*; une carte exacte, des déterminations de latitudes, une description très-détaillée du cours du Tigre depuis Mossoul jusqu'à Bagdad, la route des Dix mille en partie retrouvée, en partie devinée, cinq itinéraires différents à travers l'Asie Mineure, une multitude de faits nouveaux classent honorablement cette relation.

Voyages du capitaine Basil Hall (1818, 1824, 1830). En 1816, le gouvernement anglais envoya une ambassade en Chine; la mission de lord Amherst aboutit à un échec politique, mais elle ne fut pas inutile à un autre point de vue. En effectuant son retour par la Corée et par les lies Lieou-kieou, l'expédition obtint pour la géographie des résultats imprévus. Commandant de l'un des navires mis à la disposition de l'ambassade, le capitaine B. Hall eut l'idée de noter les incidents de ce voyage. L'archipel Lieou-kieou (les Anglais écrivent Loo-choo) s'étend au sud du Japon et dans la direction de l'île Formose. Les marins anglais reconnurent avec surprise qu'une grande partie de l'espace qui figurait sur les cartes comme une partie de la Corée n'était qu'un immense archipel de petites îles à l'aspect verdoyant et dont le nombre était incalculable. Lieou-kieou est le point le plus important auquel l'expédition ait touché. Elle y admira l'étrange spectacle d'un peuple qui ignorait l'usage des armes à feu et celui de la monnaie, d'un peuple vivant dans un état de félicité primitive qui ressemblait plutôt aux fictions des poètes qu'aux réalités de la vie moderne.

En 1821 et 1822, le capitaine B. Hall fit une croisière sur les côtes du Pérou, du Chili et du Mexique. C'était l'époque glorieuse de l'histoire des colonies espagnoles, l'heure solennelle de leur affranchissement. Le capitaine B. Hall a connu les principaux auteurs des révolutions américaines, San-Martin, Bolivar et autres; il a débarqué à Valparaiso, Callao, Lima, Guayaquil, Panama, San-Blas, Yépic. Aussi fait-il le portrait des chefs de la guerre de l'Indépendance et retrace-t-il les faits d'armes, les vicissitudes de la lutte. Il assigne les causes de la révolution, non à l'empire d'idées abstraites, de principes philosophiques, mais à l'action de certaines nécessités locales. Les colonies ont réclamé l'indépendance parce que l'Espagne leur refusait la liberté du commerce. Ensuite, les vice-rois ne songeaient qu'à faire fortune. Beaucoup d'autres raisons auraient pu être alléguées; les griefs ne manquaient pas aux Espagnols eux-mêmes

contre leur monarchie ou leur monarchie. L'ouvrage du capitaine B. Hall est écrit avec facilité et esprit; les traits de mœurs y abondent, et ils ne donnent point une bonne opinion du clergé hispano-américain.

Un troisième ouvrage, *Voyage dans l'Amérique du Nord*, fait en 1827 et 1828, contient d'excellentes descriptions et de fines remarques; ses aperçus politiques, peu favorables aux institutions républicaines, donnèrent lieu de vives polémiques.

Voyage dans le pays des Achantis, par Bowdich (Londres, 1819, 1 vol. in-4°). Le gouvernement anglais avait résolu d'envoyer une ambassade auprès du roi des Achantis, pays dont on ne connaissait que très-imparfaitement la position et les limites. Bowdich, malgré sa jeunesse, reçut le commandement de cette entreprise périlleuse et difficile. Le gouverneur du fort de Cape-Coast et son conseil lui substituèrent un officier plus âgé et plus avancé en grade. Bowdich ne fut chargé que de la partie scientifique de l'expédition; mais la mollesse et l'impéritie du chef nominal, James, mirent son second dans la nécessité de déployer plus de courage et d'initiative, si bien que toute la troupe reconnut ses ordres, qu'il fut considéré comme le plénipotentiaire principal, qu'il ramena son monde sain et sauf à travers mille périls et que sa conduite fut approuvée par les autorités de la colonie. L'expédition était partie de Cape-Coast le 22 avril 1817 et avait suivi la côte jusqu'à Annabamou. L'auteur donne d'étonnantes détails sur la beauté du pays, sur la force et la richesse de la végétation. On arriva, après huit journées d'une marche excessivement pénible, à Commassie, capitale du roi des Achantis. On y entra au milieu d'un cortège sauvage, au bruit d'une musique effrayante et de danses frénétiques. L'ambassade ne voyait de toutes parts que palanquins recouverts de riches draperies, que parols de soie énormes, une magnificence excessive; l'or, les pierres précieuses, le satin brillant partout, sur les vêtements et sur les armures. Le bourreau occupait la place d'honneur dans cette fête. Des Maures, richement habillés, étaient présents à la cour du roi, dont ils éveillaient la méfiance. Des menaces terribles succédèrent aux paroles de bienvenue. Bowdich, se dévouant, sauva tout par une démarche hardie et décisive. Le roi africain reprit les négociations et admit Bowdich dans son intimité. Un traité d'amitié et de commerce, honorable et avantageux pour les Anglais, fut signé.

La relation de Bowdich a étendu les connaissances géographiques et rectifié des renseignements insuffisants. Cet ouvrage, écrit à la hâte et sans ordre, à bord d'un navire, plait par le naturel et l'aisance d'un style parfois incorrect, mais souvent énergique et pittoresque.

Bowdich avait entrepris, en 1822, un second voyage en Afrique; il venait d'arriver à l'embouchure de la Gambie, lorsqu'il succomba, en 1824, sous l'influence pernicieuse du climat. Dans la traversée de Lisbonne au fort Bathurst, il recueillit les matériaux d'un ouvrage intitulé : *Aperçu des découvertes des Portugais entre Angola et Mozambique* (Londres, 1824).

Voyage au Brésil, par le prince Maximilien de Newwied (Francfort, 1819-1820, 2 vol. in-8° et atlas). Quoique prince, l'auteur de cette relation a voyagé en naturaliste et en observateur. En 1815, il se rendit à Rio-Janeiro en compagnie de Freiress et de Sellow, avec une suite de dix domestiques. Traversant de vastes déserts, il arriva à San-Salvador. Dans l'été, il pénétra jusqu'à Morro-d'Arrara; il y rencontra la tribu des Botocoudys, sur laquelle il a donné les premiers détails exacts. La guerre intestine s'étant élevée entre les peuplades sauvages, le voyageur modifia son itinéraire, et se rendant à Villa-Viciosa, il visita successivement Caravallas, Santa-Cruz et Villa-Belmonte. Il découvrit des ruines considérables à Joussema. A travers les immenses forêts qui s'étendent au nord du fleuve Belmonte, il dut se frayer un chemin à coups de hache pour pénétrer dans la province de Minas-Geraes. Le mauvais état de sa santé lui fit suspendre ses excursions. Il arriva à Nazareth en passant par Sertam et Bahia. Arrêté comme Anglais, il se vit dévaliser en partie; mais il put se rembarquer le 10 mai 1817.

Son ouvrage, d'une exécution parfaite, abonde en renseignements précieux sur la côte orientale du Brésil, du 13e au 23e degré de latitude. Les animaux et les végétaux, l'homme indolent ou féroce, les mœurs, la géographie et l'histoire naturelle sont des sujets d'observation pour l'auteur. Après avoir exploré le Brésil, le prince de Newwied parcourut, en 1833, l'extrême ouest de l'Amérique du Nord. Accompagné d'artistes habiles, il s'avança jusqu'aux montagnes Rocheuses, recueillant un grand nombre d'objets et rapportant des vues de ces contrées. Il a publié, à la suite de cette excursion, un magnifique ouvrage de luxe, important pour l'éthnographie du pays (Coblentz, 1838-1843, 2 vol. in-4°, avec atlas).

Voyage de la Grèce, par Pouqueville (1820-1822, 5 vol. in-8°, avec fig.). Cet ouvrage renferme des parties bien traitées, des descriptions exactes et des aperçus statistiques utiles; mais il s'en faut que tout y soit neuf

et inédit, comme son auteur l'a prétendu. Les travaux des Spon, des Chandler, des Choiseul, etc., n'ont pas été inutiles à Pouqueville, et les contrées qu'il a explorées, d'autres les avaient parcourues et décrites avant lui.

Les cartes de ce voyage ont été dressées par le lieutenant-colonel Lape; elles prouvent, en les examinant à côté de celles qui ont été publiées avant 1820, que la Grèce avait reçu une espèce de restauration au moment où Pouqueville écrivait. L'ouvrage se divise en vingt et un livres. Il est précédé d'une assez longue et fort consciencieuse introduction, dans laquelle l'auteur explique son travail, analyse les ouvrages parus avant le sien et trace le plan de son livre. Une bonne table générale des matières termine le *Voyage de la Grèce*. La deuxième édition, qui date de 1826, comprend six volumes in-8°. Chateaubriand, dans la préface de son *Itinéraire de Jérusalem*, dit que « le meilleur guide pour la Morée serait certainement Pouqueville, s'il avait pu voir tous les lieux qu'il a décrits. Malheureusement, il était prisonnier à Tripolizza. » C'est là un éloge assez froid. Quoi qu'il en soit, le *Voyage de la Grèce* de Pouqueville obtint, dès son apparition, un immense succès. Il sembla tellement complet aux Grecs eux-mêmes, que, depuis leur insurrection, ils l'adoptèrent pour guide dans leurs marches militaires et dans leur administration publique. Aujourd'hui, cet ouvrage se trouve dans toutes les bibliothèques bien composées. On peut regarder l'*Histoire de la régénération de la Grèce*, du même auteur, comme un complément du *Voyage de la Grèce*.

Voyages de Belzoni en Egypte et en Nubie (Londres, 1820, in-4°, avec atlas). Un Italien d'un esprit aventureux, Belzoni, fit de 1815 à 1819 une suite de voyages et d'excursions dans la haute Egypte (Nubie) et dans le désert à l'est et à l'ouest du Nil. Il opéra pour le compte du consul anglais Salt, qui lui-même avait pénétré dans l'Abyssinie. Belzoni avait des connaissances spéciales en hydraulique. Son savoir et sa vigueur musculaire lui furent d'un égal secours. Ses excursions l'amènèrent dans le Saïd, à la côte de la mer Rouge, dans le Fayoum, à l'oasis d'Ammon et à la petite oasis. Explorateur infatigable et animé d'un véritable enthousiasme, Belzoni exécuta des fouilles à Karnak et à Gournah, sur l'emplacement de Thèbes; il débaya des sphinx énormes; il ouvrit la deuxième pyramide de Gizeh. Il pénétra dans le temple souterrain d'Ipsamboul, en Nubie, où il trouva un réseau d'escaliers, de galeries, de chambres, de salles, aux murs revêtus de peintures et de reliefs; un édifice enfoui sous le sol et creusé dans le roc; il découvrit dans les cryptes de Belan-el-Malouk le tombeau de Psammétique et un sarcophage du plus bel albâtre oriental, aux parois couvertes d'une centaine de figures soigneusement sculptées; ce sarcophage a été envoyé au British Museum; enfin il eut reconnu l'emplacement de Bérénice, à proximité des mines d'émeraude de Zambura. Belzoni a contribué dans une large mesure à dévoiler les mystères de l'antique Egypte. Son ouvrage a été traduit en français par Depping. Ce voyageur partit en 1823 pour Benin; son projet était de pénétrer jusqu'à Tombouctou; mais la mort l'arrêta au commencement de son itinéraire.

Voyage en Arménie et en Perse (1821, in-8°), par Amédée Jaubert. Chargé en 1806 d'une mission diplomatique, il partit pour la Perse muni d'instructions secrètes. Il traversa sans bruit l'Allemagne et les provinces danubiennes. A Constantinople, Selim III lui fit un accueil gracieux. De Trébizonde, il se rendit à Erzeroum. Jaubert avait franchi l'Araxe, lorsque des Kurdes l'attaquèrent et le livrèrent à Mahmoud, pacha de Bayazid, qui jeta le voyageur et ses compagnons dans une citerne infecte et leur fit subir les plus dures privations. Dans cette situation désespérée, Jaubert excita la pitié de la femme du gouverneur du château; elle fit parvenir à la cour de Perse un billet révélateur. Sur ces entrefaites, le prisonnier fut sauvé d'une mort imminente par la peste, qui enleva le pacha et son fils. Le successeur de Mahmoud fut somme tout à coup par le gouverneur de l'Arménie persane d'avoir à délivrer le captif; ces menaces intimidèrent le pacha. Jaubert dut néanmoins obtenir un nouveau firman de la Porte. Un autre pacha, Joussof, donna une escorte au voyageur, qui partit pour Van. Traversant les villes de Khoi, Tauris, Ardébil, Sultanieh, Baber, Caswin, il arriva à Teheran le 5 juin 1806. Feth-Ali-Schah l'accueillit avec honneur, lui remit des présents magnifiques, l'admit dans son palais, et, comme l'envoyé de Napoléon connaissait le turc et le persan, il lui donna des manuscrits orientaux. Le schah fit partir avec Jaubert un ambassadeur persan, Mirza-Mahmoud-Riza-Khan. Jaubert, de retour à Trébizonde, suivit la voie de terre, depuis Sinope jusqu'à Constantinople, d'où il se rendit à Varsovie, auprès de Napoléon (mars 1807). Dans son ouvrage, écrit sur un ton aimable de simplicité et de vérité, il trace un tableau assez étendu de la Perse considérée sous tous les rapports : mœurs, religion, usages, état de la civilisation, situation militaire, population, commerce et richesse de

l'empire persan. On y trouve des portraits de personnages historiques, des observations neuves, des discussions géographiques et une carte très-exacte des pays compris entre Constantinople et Téhéran. En 1818, le manufacturier Ternaux et le duc de Richelieu chargèrent Jaubert d'aller chercher en Orient un troupeau de chèvres du Thibet. Il arriva à Astrakhan par Odessa et Tiflis. Le général Yermoloff lui proposa de prendre sa route par Khiva, Tachkend et Kaschgar. Jaubert n'eut pas à traverser la Boukharie, contrée inhospitalière; il trouva dans l'Oural un troupeau de race thibétaine. Il acheta treize cents chèvres et en ramena environ quatre cents à Marseille. La relation de ce dernier voyage fut publiée dans la *Revue encyclopédique*.

Voyages de Scoresby (Edimbourg, 1823, in-8°). Scoresby avait fait depuis 1791 trente campagnes dans les mers polaires comme capitaine baleinier; accompagné de son fils dans ses derniers voyages, il avait eu des succès sans exemple; il ne prit pas moins de cinq cent trente-trois baleines. Navigateur distingué, il est le marin qui s'est approché le plus du pôle, par 81° 12' ou 30'. Parry a pénétré plus loin, mais en traîneau. Aussi nul n'a mieux connu les régions de glace et nul ne les a mieux décrites. Il a laissé deux ouvrages. Dans le premier (*Description des régions arctiques*, 2 vol.), on trouve des détails curieux sur l'histoire naturelle du Spitzberg et des îles adjacentes, des observations historiques et des scènes de la pêche des baleines, un tableau général des mers du Groenland et des recherches particulières sur les glaces polaires. Dans le second (*Voyage au Nord*), il donne le journal de cinq mois de navigation le long des côtes du Groenland, qu'il explora dans une étendue de 700 à 800 milles géographiques. Dans les instants de loisir que lui laissa l'objet principal de son voyage, la pêche de la baleine, il recueillit de nombreuses observations sur cette terre peu connue. Il s'occupa d'abord de tracer une carte du pays plus exacte que celles que l'on avait jusqu'à présent; mais il n'a pu terminer cet utile travail; quelques parties de la côte seulement furent mesurées par lui et sont indiquées sur la carte jointe à son ouvrage, qui a une grande valeur.

Voyage en Asie Mineure, par le colonel W.-M. Leake (Londres, 1824). Cet ouvrage a une forme presque didactique; il se divise en six chapitres. Le premier est la relation du voyage de l'auteur, de Constantinople à Konieh; le deuxième donne des éclaircissements sur la géographie ancienne de la partie centrale de l'Asie Mineure; le troisième contient la suite du voyage de Konieh à l'île de Chypre; le quatrième renferme des remarques sur la géographie comparative des pays qui avoisinent la route d'Adalia à Shughut; le cinquième est un mémoire sur les villes anciennes de la côte méridionale de l'Asie Mineure; le sixième est consacré à des remarques sur la géographie comparative des parties occidentales et septentrionales de l'Asie Mineure. L'ouvrage, complété par des notes, se termine par un parallèle entre les proportions relatives des principaux temples de l'Asie Mineure et quatre des plus célèbres temples de la Grèce européenne. L'auteur, en arrivant en Anatolie, avait constaté que, pour les routes, les cinq sixièmes de l'Asie Mineure en sont encore dépourvus. La côte occidentale, la partie la plus célèbre, était aussi la partie la plus explorée. C'est pourquoi le voyageur anglais a commencé ses recherches par le nord, en se dirigeant vers le centre. Il s'attache principalement aux questions d'antiquité et de géographie, qu'il traite avec beaucoup d'érudition et de sagacité. Il recueille des faits curieux sur la topographie, recherche l'emplacement des villes anciennes, discute sur leur identité, rectifie des données scientifiques, relève et déchiffre des inscriptions, explique les découvertes qu'il a faites, celle, par exemple, d'un grand nombre de rochers creusés en chambres sépulcrales (à seize heures au sud d'Eski-Sher) et celle d'un monument fort curieux à Doganlu. Il sauve l'aridité des discussions géographiques et des minuties archéologiques en y mêlant de temps en temps des aperçus neufs ou des indications intéressantes pour l'art ou l'architecture. Telles sont les observations sur l'introduction de l'architecture et du dialecte dorique dans la Carie.

Voyage dans le Brésil, par Martius et Spix (Munich, 1824-1832, 3 vol.). En 1817, les gouvernements de Bavière et d'Autriche confèrent à quelques savants l'exploration du Brésil. M. de Martius, chargé des travaux botaniques de l'expédition, s'occupa aussi d'éthnographie, de statistique, de géographie, etc. Au moment où MM. de Martius et Spix mettaient le pied sur le sol brésilien, un autre Allemand, naturaliste comme eux, le prince Max. de Neuwied, achevait l'exploration qu'il avait entreprise à ses frais. Pendant trois années, de 1817 à 1820, ils parcoururent une des plus belles et des plus vastes régions du globe. M. de Martius écrivit la relation de ce voyage, et pour rendre plus saisissantes ses descriptions, il eut recours au crayon. Il ne s'est pas borné à faire une relation de voyage; il a rapporté de son exploration les matériaux de

trois autres ouvrages, publiés dans un intervalle de quarante ans, et qui complètent l'histoire de ses excursions : 1° *Général et species plantarum* (1823-1845, 3 vol. gr. in-fol., avec atlas), œuvre classique sur les palmiers de l'Amérique australe; 2° *Flora Brasiliensis* (1840-1857, 10 vol. in-fol.), l'un des plus beaux monuments de la botanique moderne, ouvrage magnifique, encore inachevé; 3° *Essai sur l'éthnographie et sur les langues américaines* (1867, 2 vol. in-8°). Dans ce précieux travail sont concentrés les résultats ethnographiques du voyage; on y trouve une moisson abondante de faits et d'études. L'auteur y considère le présent et l'avenir de la race américaine; il y examine l'organisation des tribus aborigènes du Brésil; il en décrit les hordes rangées par familles et selon leur habitat géographique; enfin il donne un vocabulaire des langues brésiennes et un spécimen de leurs dialectes. M. de Martius a plus d'un trait de ressemblance avec l'illustre Humboldt, à qui les Allemands le comparent, toute proportion gardée. Un talent supérieur, une science profonde, un style coloré font de ses descriptions des tableaux vivants.

Voyages de Laing dans l'Afrique occidentale (Londres, 1825, in-8°). En 1822, sir Charles MacCarthy, gouverneur de Sierra-Leone, chargea Laing de reconnaître exactement la Gambie et les pays africains du voisinage. Quittant Sierra-Leone le 3 février 1822, Laing suivit la rive gauche de la Rokelle, put obtenir un guide qui le conduisit à la source de la Rokelle et établit avec le roi des Foulahs, de Fouta-Yallou à Tombouctou, capitale de ce pays, des relations qui s'étendirent de plus en plus par la suite. La guerre des Achantis, dans laquelle MacCarthy périt en 1824, le rappela à Sierra-Leone; il entra dans la colonie anglaise le 26 octobre. Ce voyage procura aux Européens les premiers renseignements un peu exacts que l'on ait obtenus sur la contrée qui s'étend depuis Tombouctou jusqu'à la source du Niger. Laing avait visité quatre peuplades différentes : les Mandingues, établis au bord du Kissi, au N.-N.-E. de Sierra-Leone, lesquels sont musulmans, pasteurs et agriculteurs; les Timannis, à l'est de Sierra-Leone et au sud des Mandingues, organisés sur une base presque démocratique, pauvres, ivrognes, débauchés, fripons et superstitieux; et dominés par une société secrète, le Pourrah, analogue à la Camorra napolitaine; les Kouranah, peuple agriculteur, industrieux, actif, fabriquant des toiles excellentes, et les Soulimas, population idolâtre, robuste, belliqueuse et hospitalière. Laing tenta une nouvelle exploration en partant de Tripoli, en juillet 1826, avec une caravane qui se rendait à Tombouctou. De Ghadanès, où il s'arrêta deux mois, il arriva à El-Salah (Ayn-El-Salah), oasis du grand désert, dont il recule à l'occident la longitude. Au sortir de l'Ouady-Touat, il fut attaqué et blessé par des brigands. Les Maures de la caravane le rappellèrent à la vie, et le chef de la tribu des Kountas le conduisit en sept jours à Tombouctou. Il observa que le grand désert du Sahara est divisé entre les tribus qui le parcourent, comme le serait un territoire cultivé. Dans une excursion sur l'entrepreneur d'une troupe de cavaliers tombouctains à Sandanding sur le Dialha, il fut arrêté par une bande de Zouats, vagabonds pillards, dont le chef voulait le contraindre à embrasser l'islamisme; Laing refusa et fut étranglé ou décapité. La relation de ce voyageur est écrite avec élégance et simplicité. Elle a été traduite en français par La Renaudière et Eyriès (1826, in-8°).

Voyage de Calcutta à Bombay par les provinces supérieures de l'Inde, par R. Heber (Londres, 1827, 1 vol. in-4°; 1828, 3 vol. in-8°). Evêque anglican de Calcutta, Heber voulut faire la visite pastorale de son diocèse, lequel embrassait tout l'Indoustan et l'île de Ceylan. Quittant l'opulente cité de Calcutta le 15 juin 1824, Heber remonta en canot le Hougly, bras du Gange, et arriva à la branche principale. A Patna, des porteurs l'amenèrent à Bénarès, où il reprit la voie fluviale jusqu'à Allahabad. Là, suivant une caravane d'Anglais et d'Indous, et passant par Cānpour, il se rendit à Lucknow, capitale de l'Oude; se séparant de son escorte, il s'avança jusqu'au pied de l'Himalaya, à 900 toises d'altitude au-dessus du niveau de la mer; reprenant son voyage vers le sud, il repassa le Gange, puis la Djemnah; à Delhi, où il s'arrêta, il reçut d'Akbar II des marques d'honneur. Sur toute la route jusqu'à Agra, et dans le pays des Radjepoutes, les petits princes se montrèrent empressés à lui donner une large hospitalité. S'embarquant à Surate, il arriva à Bombay le 19 avril 1825. Il visita les temples souterrains d'Éléphanta et de Kennerly, ainsi que le sanctuaire souterrain de Carli, après avoir gravi les Ghattes de l'ouest. De retour à Bombay, il se dirigea vers Ceylan et parcourut une grande partie de cette île. Une seconde fois, le prélat partit de Calcutta le 30 janvier 1826. Débarquant à Madras, il visita les villes de Mélapour, Mahavalpoum, Sadras, Goudelour et Tanjaur, tenant des conférences et s'acquittant de ses fonctions épiscopales. Le 4 avril, on le trouva noyé dans son bain. La relation de son voyage s'arrête

à son départ de Madras (15 mars 1826). Ce récit est complété par les lettres écrites à sa femme par Heber. Lettres et récit abondent en précieux détails, dont quelques-uns jettent beaucoup de lumière sur des événements même qui semblaient imprévus, comme la sanglante insurrection de 1856. Cet ouvrage intéresse comme témoignage historique, et comme tableau pittoresque de la nature et des mœurs de l'Indoustan. Sa relation a été traduite en français par Prieur de La Combe (1830, 2 vol. in-8°).

Voyages de Parker King, Fitzroy et C. Darwin (1823, 1839). Australien de naissance, King fut chargé de relever toute la côte australienne; sur l'ordre de l'amirauté britannique, il quitta Port-Jackson le 21 décembre 1817 et fit une campagne hydrographique de plus de quatre années; son travail s'étendit sur toute la côte australienne, depuis l'extrémité occidentale de la terre de Nuytz jusqu'à la pointe N.-E. du continent. La relation de ce voyage (1828, 2 vol. in-8°), l'un des meilleurs livres et des plus exacts en matière d'art nautique, présente une description détaillée des côtes S.-O., N.-O. et N.-E. de l'Australie, et renferme, outre des détails géographiques, des renseignements ethnologiques pleins d'intérêt. Un appendice sur la botanique des terres australes est dû au naturaliste Cunningham. La partie hydrographique, c'est-à-dire la carte des mers des deux tiers du continent, a été publiée par l'amirauté britannique. En 1826, King et Fitzroy eurent ordre d'aller relever les côtes de l'Amérique méridionale, depuis l'embouchure de la Plata jusqu'aux îles Chiloe. Le sloop l'*Adventure* et la conserve le *Beagle* firent l'examen hydrographique de toute la Terre de Feu, du cap Horn et du détroit de Lemaire. King suspendit ses recherches pour des motifs personnels, mais Fitzroy les continua jusqu'en 1836. Cette exploration a illustré ses auteurs. Fitzroy écrivit la relation du voyage (1839, 4 vol. in-8°); la partie géologique, traitée par Darwin, a une grande valeur. Darwin, devenu célèbre par son livre sur l'*Origine des espèces*, avait suivi Fitzroy en qualité de naturaliste; il rapporta de cette longue campagne les matériaux de plusieurs ouvrages.

Voyages d'Alexandre Burnes en Asie (Londres, 1834 et 1842, 3 vol.). Humboldt a appelé Burnes « le premier des voyageurs qui ont parcouru l'intérieur du continent asiatique. » Officier d'état-major distingué, Burnes avait pris part en 1825 à une expédition militaire dans le Cach; il avait vu les bouches de l'Indus, et il voulut remonter le fleuve jusqu'à Khiva. En 1828, il proposa au gouvernement anglais un plan d'exploration qui devait faire reconnaître la frontière du nord-ouest de l'Inde, très-imparfaitement connue. En 1830, le roi d'Angleterre envoya au roi de Lahore un présent de chevaux et de voitures, présent choisi à dessein pour pouvoir procurer à son agent ou émissaire un prétexte plausible et un libre passage sur les rivières; le gouverneur général de l'Inde remit la mission à Burnes, et celui-ci l'accepta dans un but scientifique. Il arriva par le Sind et par l'Indus à Lahore le 18 juillet 1831; il trouva à la cour du maharajah, Rundjit-Singh, le général Allard et Victor Jacquemont. En 1832, il entreprit son grand voyage de reconnaissance à travers l'Asie centrale, au milieu des pays barbares de Balkh, Koundouz et Boukhara, et il ne revint qu'en 1833, par la Perse. Dans cette longue course, Burnes visita la Bactriane, la Transoxiane, la Scythie et la Parthie, le Kharasm, le Khorassan et l'Iran. Il fit la plus grande partie de la route suivie par les Macédoniens, parcourut les royaumes de Porus et de Taxile, voguea sur l'Hydaspe, traversa la Caucase indien et résida dans la fameuse ville de Balkh. Il vit le théâtre des guerres d'Alexandre, des irruptions dévastatrices de Gengis Khan et de Timour, des campagnes et des hauts faits chevaleresques de Baber. Dans son voyage vers les côtes, il parcourut la route par laquelle Alexandre avait poursuivi Darius, tandis qu'en s'avancant vers l'Inde il suivait la côte de Mekran, qu'avait longée son amiral Nearque. En 1835, le gouvernement anglais, travaillant à s'assurer le cours de l'Indus, choisit encore Burnes pour remplir auprès des émirs et des princes de l'Afghanistan une mission géographique et commerciale, et plus tard politique. En 1838, cette mission n'était pas encore terminée, que, par un revirement inexplicable, l'Angleterre résolut de renverser le khan de Kaboul, Dost-Mohammed, prince usurpateur du trône de l'Afghanistan. Burnes rejoignit aussitôt l'armée d'invasion, et finalement il fut massacré à Kaboul le 2 septembre 1842, dans l'insurrection qui coûta la vie à 4,000 Anglais; il avait prévu les fautes politiques et militaires dont ce grand désastre fut la conséquence. Burnes avait des connaissances variées, une science pratique, les vues profondes d'une politique élevée, et enfin un remarquable talent d'écrivain, qui ont placé au premier rang la relation de son grand voyage, œuvre traduite dans presque toutes les langues. La traduction française (1835, 3 vol. in-8°) est d'Eyriès.

Voyage de Victor Jacquemont dans l'Inde (JOURNAL DU) (1834-1843, 6 vol. in-4°). Jacquemont a pris rang parmi les premiers voya-

geurs de notre époque. Quelques excursions en Europe et en Amérique l'avaient préparé au rôle d'explorateur de l'Inde septentrionale. A vingt-sept ans, au mois d'août 1823, il quitta la France avec la mission d'aller étudier la constitution physique et les productions naturelles de l'Indoustan supérieur. Il voyagea pour l'administration du jardin des Plantes. Muni de lettres de recommandation qu'on lui a remises à Londres, il s'embarqua à Brest sur la *Zélée*, touche successivement à Sainte-Croix-de-Ténériffe, à Rio-de-Janeiro, au Cap de Bonne-Espérance, où il fit connaissance avec Dumont d'Urville, relâche à Bourbon, puis à Pondichéry, et arrive à Calcutta le 5 mai 1829. Les autorités anglaises font un accueil cordial au jeune naturaliste. Reconnaisant qu'une subvention de 6,000 francs est insuffisante dans un pays où tout capitaine reçoit un traitement de 30,000 francs par an, il demande au gouvernement français une allocation supplémentaire, qu'il attend sept mois durant. Ce séjour est mis à profit; Jacquemont apprend l'indoustani et recueille tous les renseignements nécessaires à l'exécution de son plan; puis, se mettant en marche, il visite les villes les plus célèbres de l'Inde, Sasseram, Mirzapour, Agra, Callinger, Paniput, Bénarès. Il entre le 31 décembre à Bénarès, la cité sainte. Traversant tout le désert de sable brûlant qui s'étend depuis Syra jusqu'à Delhi, il se rend aux mines de diamants de Panna, ensuite à Delhi (10 mars 1830), où il est présenté au Grand Mogol, le vieux schah Mohammed-Akber-Rhazi; le descendant de Tamerlan tient tout exprès une cour solennelle. A Delhi, Jacquemont reçoit la nouvelle de la révolution de juillet 1830. Reprenant sa marche vers l'Himalaya, il en gravit les différents gradins et pénètre aux sources de la Djemma. Armé du bambou et du marteau, l'escalade ou descend chaque jour environ 1,500 mètres, sans compter les distances. Il franchit ainsi une chaîne de montagnes ayant 5,500 mètres d'élévation. Le 25 mai, il est entouré de sommets couverts de neiges perpétuelles; il pénètre dans les âpres vallées à travers lesquelles le Soudj descend de la région montueuse qui confine au Thibet occidental; il arrive jusqu'à Beker, première ville de la Tartarie chinoise. L'hospitalité des officiers du Céleste Empire l'oblige à rebrousser chemin. De retour dans le Pendjab en octobre 1830, Jacquemont reçoit une lettre du général Allard, commandant en chef des armées du célèbre Rundjit-Singh, souverain des Sikhs, indépendant des Anglais, alors à l'apogée de sa gloire et de sa puissance. Cette lettre invitait le voyageur à se rendre à Lahore et lui promettait aide et protection pour une excursion au nord du Soudj. Jacquemont, muni d'une lettre de recommandation de lord William Bentinck, gouverneur général des Indes, part pour Lahore; son voyage et son séjour sont « une véritable féerie, un rêve des *Mille et une nuits*. » A chaque étape, de nombreux et utiles présents l'attendent. Il traverse dans toute leur longueur les Etats du monarque sikh, et il arrive le 8 mai 1831 auprès de lui à Cachemire. Le général Allard l'installe dans un petit palais de plaisance et Rundjit-Singh lui donne diverses preuves d'affection. Après cinq mois de séjour dans sa poétique résidence, Jacquemont, brisé par l'excès de chaleur, va ranimer son énergie dans les montagnes froides qui séparent le Cachemire du Thibet. Riche d'observations de toute nature, il revient à Lahore le 19 septembre 1831; il refuse la vice-royauté du Cachemire, que Rundjit-Singh lui offre, sans doute pour l'éprouver. Après cette fructueuse pérégrination à travers les parties les moins étudiées jusqu'alors de l'Inde supérieure et de la région de l'Himalaya, Jacquemont retourne à Delhi. Le 14 février 1832, il se remet en route pour Bombay, en traversant la Radjputna; au mois de juin, à Poonah, il résiste à une attaque de choléra; épuisé de fatigue, il arrive le 9 octobre à Bombay et il y meurt le 7 décembre 1832, au moment d'aller visiter la presqu'île cisgangeétique. Lord Bentinck lui fit faire des obsèques splendides, et le consul français expédia à Paris ses collections. Le voyage du jeune naturaliste a duré trois ans et demi. Ses dessins, fort nombreux, ont été tracés par lui-même; ses croquis et ses papiers présentent des lacunes qu'une mort prématurée explique assez. Mais ces notes rapides représentent une masse immense de matériaux; ce journal, écrit sans une seule rature, est un des livres les plus précieux qui aient été publiés sur l'Indoustan; la géographie, l'éthnographie, la géologie, la botanique, la science morale et politique peuvent y puiser une foule de faits et d'observations. Le *Journal* de V. Jacquemont, comme sa *Correspondance*, qui le complète, est un modèle de bon goût et de pureté de langage. Ces écrits révélaient un esprit original, sagace, frondeur, gai, sceptique, une âme aimante et bonne.

Voyage fait à la recherche d'un passage au nord-ouest (RELATION DU), par le capitaine sir John Ross. Après les malheureuses tentatives du capitaine Parry, sir John Ross, qui déjà, en 1818, avait fait un voyage au pôle nord, voulut en essayer un second dirigé vers le nord-ouest, mais ce ne fut qu'en 1828 qu'il put mettre à exécution ce projet,

grâce à un négociant anglais, M. Sherif Booth, qui lui offrit de faire les frais de l'expédition. Aussitôt un bâtiment à vapeur fut commandé, tous les préparatifs nécessaires pour un tel voyage se firent activement, et bientôt, grâce au grand nombre d'hommes de bonne volonté qui se présentèrent, sir John Ross put s'embarquer avec un équipage choisi sur le navire la *Victoire*. Un autre bâtiment suivait, chargé de provisions de réserve, et la navigation commença sous d'heureux auspices. Mais, après quelques jours, l'équipage du dernier bâtiment se révolta, et le capitaine Ross fut obligé de l'abandonner; puis, peu après, la machine à vapeur de la *Victoire* se dérégla. Cependant, ceux qui s'étaient décidés à mener à fin l'expédition ne se découragèrent pas, et ils parvinrent jusqu'au milieu des glaces du pôle, plus loin encore que n'avait pénétré le capitaine Parry. Vers la fin de l'année 1839, le vaisseau fut disposé pour l'hivernage dans une baie où il se trouvait encaissé au milieu des glaces. Toutes les précautions imaginables furent prises pour se garantir du froid, de l'ennui et des maladies qui pouvaient résulter de ce séjour. Le bâtiment était approvisionné en conséquence, et des travaux continus, sans être excessifs, contribuèrent à entretenir la bonne santé de l'équipage, qui, dans l'espace de près de quatre années, ne perdit que trois hommes. Dans cette station où les glaces retinrent le vaisseau non-seulement tout l'hiver, mais encore l'été suivant, le capitaine Ross eut plusieurs fois des rapports avec les Esquimaux, dont il a décrit les mœurs. Dans les nombreuses excursions que firent les voyageurs pendant la longue captivité de leur navire, ils se livrèrent à des chasses et à des pêches dignes d'exciter au plus haut point la curiosité et l'intérêt. Mais ce qui surtout mérita de fixer l'attention de tous les hommes éclairés, ce sont les recherches du commandant Ross pour déterminer la place du pôle nord et les observations importantes qu'il a faites sur l'aiguille aimantée, après être parvenu à trouver d'une manière assez exacte le point même du pôle qui, au grand désappointement de nos voyageurs, ne se trouve indiqué par aucun signe extérieur dans la nature, tandis que leur imagination se plaisait à le placer sur quelque fantastique montagne. Après avoir vainement attendu, pendant environ trente mois, que les glaces permissent au bâtiment de quitter la baie où il était retenu prisonnier, sir John Ross se décida enfin à abandonner tout à fait son vaisseau, au mois de mai 1832. Là commence une longue série de souffrances, de travaux, de privations de toute espèce pour ces courageux marins. Emportant avec eux, sur des traîneaux, toutes les provisions qu'ils peuvent prendre et des pirogues pour traverser les bras de mer, ils entreprennent de se faire jour à travers les obstacles de toute sorte amoncelés devant eux. Le récit de cette lutte des hommes contre les forces de la nature est si vrai, si noble, qu'on ne peut s'empêcher d'admirer ces êtres courageux. Ils errèrent ainsi plus d'un an, conservant à peine l'espérance de revoir la terre civilisée, et cependant sans que le désespoir s'emparât jamais d'eux. Ce fut seulement au mois d'août 1833 qu'ils aperçurent un bâtiment de pêche et parvinrent, non sans peine, à se faire reconnaître pour ce qu'ils étaient. Cette remarquable relation de voyage a été traduite par M. Defauconpret.

Voyage dans l'Amérique méridionale, par Alcide d'Orbigny (1835-1849, 9 vol. gr. in-40, avec pl.). En 1826, le Muséum d'histoire naturelle de Paris chargea d'Orbigny une mission scientifique dans l'Amérique méridionale; le voyageur avait vingt-quatre ans. Il traversa le Brésil et l'Uruguay, et pendant quatre mois il explora le Parana et ses affluents. Ensuite il parcourut les pampas dans tous les sens pour le compte de la confédération Argentine, qui lui avait demandé un rapport sur la culture à introduire dans ces steppes herbeuses; la partie septentrionale de cette région était une terre à peine connue. Une fois entré dans la Patagonie, au froid climat, il fut obligé pour sa propre sûreté de prendre parti dans les luttes que se livraient les tribus; il séjourna huit mois dans cette partie du continent. De Montevideo, il passa au Chili, d'où il se rendit en Bolivie; il fit une exploration complète de ce dernier pays. Son long voyage, qui avait duré sept ans, se termina par le Pérou, le Mexique, la Guyane et quelques parties du Sud-Amérique étaient restés en dehors de son itinéraire. D'Orbigny avait étendu ses observations sur une ligne de 775 lieues du nord au sud et sur une autre ligne de 900 lieues de l'ouest à l'est. Il était de retour en France en 1833. La Société de géographie de Paris lui décerna le grand prix; l'Académie des sciences fit quatre rapports sur les travaux du voyageur naturaliste (zoologie, botanique, géographie, géologie), et, sur les conclusions favorables des rapporteurs, le gouvernement éditait l'ouvrage d'Alcide d'Orbigny (1834-1847, 9 vol. in-40, avec 500 planches coloriées). Cet ouvrage renferme un nombre considérable de cartes et de coupes géologiques; on y reconnaît un savoir profond et varié; le cadre en est presque encyclopédique. Il s'ouvre par une étude originale des races humaines du Sud-Amérique, des races non mélangées. Ce vaste travail se compose des parties suivan-

tes : I. *Homme américain*, considéré sous les rapports physiologiques et moraux. Il forme trois races principales : 1^o race *andopéruvienne* des montagnes de la partie occidentale, divisée en trois rameaux : *Péruviens*, *Araucaniens* et *Antisiens*, et distribuée en neuf nations distinctes; 2^o race *pampéenne* des plaines du centre de l'Amérique depuis la Patagonie jusqu'à Moxos, divisée en trois rameaux : *Pampéens*, *Chiquildéens* et *Mozéens*, et distribuée en vingt-sept nations; 3^o race *brasilio-guaranienne* : *Garibes* ou *Carabes*, *Guaranis*, etc., habitant toute la partie orientale depuis les Antilles jusqu'à la Plata. On y ajoute les *Azèques* (Mexicains) et les *Muyacas*, les *Muzos* du plateau de Bogota, ainsi que les *Tuquerres* de la province de Cauca. — II. *Mammifères*. — III. *Oiseaux*. — IV. *Reptiles*. — V. *Poissons*. — VI. *Crustacés*. — VII. *Insectes*. — VIII. *Mollusques*. — IX. *Fauninifères*. — X. *Bryozoaires* et *zoophytes*. — XI. *Paléontologie*: l'auteur y émet des vues nouvelles; par exemple, le renouvellement successif des espèces à chaque époque géologique, par l'extinction des races existantes au moment de chaque nouvelle genèse. — XII. *Géologie*: cette partie est riche en faits intéressants. — XIII. *Géographie*. — XIV. *Partie historique*, relation du voyage. — XV. *Botanique*.

Voyages en Afrique de Clapperton, Oudney, Denham et Lander (de 1822 à 1834). Ces noms sont inséparables; les travaux de ces explorateurs se complètent, leurs recherches se tiennent, leurs voyages ne forment qu'un même voyage; tous ces pionniers de la géographie africaine ont successivement péri sur le théâtre de leurs fatigues, après avoir épuisé le cercle des misères humaines. En 1822, le major Denham rejoignit à Tripoli le capitaine Clapperton et le docteur Oudney, et prit le commandement de l'expédition. Le bey leur fournit une escorte pour atteindre Mouzouk, dans le Fezzan, où ils arrivèrent le 8 avril 1822. A peu de distance de Kouka, capitale du Bornou, ils rencontrèrent un prince ou marchand arabe, Bou-Khaloum, avec lequel ils firent leur entrée à Kouka, où ils furent reçus par un détachement d'honneur. Là, ils se séparèrent. Denham prend vers le sud et à l'est et côtoie le lac Tchad, qui, d'après lui, ne reçoit pas de grandes rivières à sa droite. Ses deux compagnons suivent dans l'ouest une vallée fertile et peuplée. Oudney y mourut; mais Clapperton traverse bon nombre de villes et atteint Sakatou, la capitale, où il est accueilli par le sultan Bello, prince intelligent dont il reçoit beaucoup d'informations et qui manifeste un vif désir d'établir des rapports avec l'Angleterre. Quelques détails donneront une idée exacte de l'importance de cette expédition. Le lac Tchad est une espèce de Caspienne aux eaux douces, réservoir des rivières du Bornou, l'Yeu et le Chary, supposées l'une et l'autre avoir des communications avec le Niger; le lac, situé dans le Bornou, a presque la forme d'un cœur; il a plus de 220 milles de long; sur ses rives croissent des graminées et des roseaux; les éléphants, les hippopotames, les buffles y prospèrent. Denham a remonté la grande rivière Chary. Sur la frontière septentrionale du Bornou, séparé du Soudan par un désert sablonneux qui fut autrefois un immense lac salé, l'aspect du pays diffère de celui du pays de Bilma, le grand marché de sel du Soudan; cette région nourrit des troupes d'antilopes, des poules de Guinée, des tourterelles de Barbarie. Le sultan Bello, chef de l'empire des Fellatas, possédait plusieurs grandes villes, Kanoh, Kasynah, Sakatou; ce sultan disait à Clapperton que l'objet le plus merveilleux qu'il eût vu, c'était lui-même. Le cheik ou sultan du Bornou, ancien maître d'école, était le souverain d'un royaume de 2 millions d'âmes. Denham l'accompagna dans deux expéditions militaires, et il traversa ainsi, en payant de sa personne, des contrées fertiles et des populations belles et intelligentes. Le Bornou a des villes florissantes; une industrie développée, un commerce immense lui font cette prospérité. Le cheik a une garde noire, armée comme les anciens chevaliers francs et maures. Après s'être retrouvés à Kouka, Denham revenant du lac Tchad, et Clapperton arrivant du Soudan, les deux explorateurs repartirent à Tripoli le 26 janvier 1825. L'année suivante, chacun d'eux publiait une relation du voyage; celle de Denham, élégante et facile, a été traduite en français. Les deux voyageurs avaient exploré une étendue de 700 milles, de l'est à l'ouest, dans le centre de l'Afrique. En 1827, ils retournèrent aux mêmes périls. Un nouvel auxiliaire, Laing, parti de Tripoli et traversant le désert dans l'ouest du Fezzan, entre dans Tombouctou, où il périt tristement. Denham, s'avancant de Free-Town à Fernando-Po, où il rencontre Richard Lander, meurt de maladie, le 9 juin 1828. Clapperton, accompagné du capitaine Pearce, d'un chirurgien de marine, d'un dessinateur et d'un domestique de confiance, R. Lander, avait pris les devants. Après avoir débarqué au comptoir de Badagry ou Badagh, dans l'anse de Benin, il s'était dirigé au nord-est pour aller à Kanoh. Passant par Katangha, capitale du grand pays de Yarbah, et par Bousa, sur le Niger, théâtre de la mort de Mungo-Park, il était arrivé à Kanoh et enfin à Sakatou, ville importante, située au confluent de plusieurs pe-

tites rivières qui se jettent dans le Niger. Son but, en rentrant à Sakatou, était de solliciter du sultan la permission de visiter Tombouctou et le Bornou. Mais tous les gens de l'expédition, sauf Clapperton et Lander, étaient morts en route. Clapperton lui-même fut emporté par la dysenterie le 11 avril 1827, après avoir deviné que le Niger avait son embouchure, non dans un lac de l'est, mais dans le golfe de Guinée. Richard Lander, le serviteur intelligent de Clapperton, revint à travers mille dangers et publia la relation de ce voyage, d'après les papiers de son maître, mort dans ses bras. Cette relation, comme la première, a été traduite en français (1826-1829). Dans son second voyage, Clapperton a découvert la route la plus courte et la plus facile qui conduit dans les contrées peuplées de l'intérieur; il est le premier qui ait complété l'itinéraire à travers le continent africain, depuis Tripoli jusqu'à Benin. Cette ligne est appuyée sur des observations astronomiques. Le grand problème était résolu; mais il restait encore à suivre et à vérifier les détails. L'honneur de découvrir et de déterminer finalement le cours du Niger était réservé à Richard Lander. Aidé de son frère, il repart en janvier 1830, sous les auspices du gouvernement anglais. Débarqué sur la côte de Guinée le 22 février, il arrive à Badagry le 22 mars. Reçu assez mal par le roi Adouly, il quitte des hôtes dangereux, qui font des sacrifices humains aux démons. Prenant à peu près la même direction que Clapperton, il s'avance jusqu'à Yaouri et, s'embarquant alors sur le Niger, il trouve à droite et à gauche divers États et, sur les rives du fleuve, des villes considérables, non dépourvues d'éléments d'industrie; il débouche enfin, le 18 novembre, dans la mer, près du cap Formose, par la rivière Nun, qui n'est autre chose que la branche centrale du Niger. Il rentra à Portsmouth le 9 juin 1831. L'éditeur Murray lui paye le manuscrit de sa relation (3 vol.) 1,000 guinées. Richard Lander entreprit bientôt une seconde expédition pour le compte de quelques négociants de Liverpool, qui armèrent un bateau à vapeur, muni de canots, de manière à pouvoir remonter les divers affluents du Niger. Lander exploita, en 1832 et 1833, le cours du Tschadda, du Brass et des autres branches tributaires du grand fleuve. Le navire s'étant ensablé, l'équipage monta sur un canot, qui fut attaqué par les indigènes. Un coup de feu atteignit Lander à la hanche; l'entrepris jeune homme (il avait trente et un ans) mourut des suites de cette blessure, à Fernando-Po, le 16 février 1834. Les deux officiers survivants de l'expédition, MM. Laird et Oldfield, publièrent la relation de ce voyage (1837, 2 vol.).

Voyage en Espagne, par Théophile Gautier (1843 et 1845). Ce récit parut d'abord sous le titre de *Tra los montes*, titre à moitié castillan, qui eût dû être remplacé par celui-ci : *Tras las sierras* (Par delà les monts). Mais l'étiquette du livre n'en fait pas la valeur. Le voyage de Th. Gautier remonte à l'année 1840. Les choses ont peu changé en Espagne, malgré les chemins de fer et nos voyageurs français à vu, d'autres pourront le voir encore. Tous reconnaîtront la sincérité de son récit et l'exactitude de ses descriptions. Bien qu'il place sa personnalité au centre du panorama changeant qui se déroule dans sa narration, l'auteur n'écrit pas pour raconter des aventures plus ou moins imaginaires. Il n'initie pas non plus ces explorateurs de sentiers battus qui ne font grâce au lecteur ni d'un incident de table d'hôte ni d'une mé-aventure à la douane. Th. Gautier fait une promenade pittoresque, il voyage en artiste. Il entre en Espagne par le pont de la Bidassoa, et il en revient en s'embarquant à Valence. C'est à peine si, dans cet itinéraire, il pense une fois à l'Espagne politique, révolutionnaire. Tous ses regards, tous ses souvenirs sont pour l'Espagne de Calderon ou de Murillo. Ses illusions romantiques ne survivent pas toutes à cette étude sur place; mais l'observation directe et attentive lui révèle des beautés réelles, et lui ménage des surprises qui valent bien les chimères de la poésie. Le voyageur devine en curieux et admire en amant. Il décrit en peintre, et parfois il ciselé en sculpteur. Tout devient tableau, et tout se présente en bas-relief; rien n'est omis : les perspectives de montagnes, les paysages à demi africains, les vieilles cités andalouses et castillanes, les majestueuses cathédrales, les palais magnifiques, les promenades embaumées, les couvents sinistres, les cirques grandioses. Mais l'homme n'est pas sacrifié au marbre ou à la pierre. La jeune femme espagnole entortillée dans sa mantille noire; le mendiant espagnol, qui fume sa cigarette avec la sérénité du juste; le prêtre espagnol, à la silhouette terrifiante ou grotesque; le bandit espagnol, poignard au flanc, escopette sur l'épaule, et le toréador, la plus belle et la plus énergique de toutes ces figures, traversent les scènes du récit. Le voyageur peint les combats de taureaux avec une verve, un enthousiasme, une crudité de ton tellement saisissantes, que la répugnance instinctive du lecteur se tait devant les horreurs de ce spectacle émouvant. L'Espagne du Nord le laisse en quelque sorte dans une indifférence relative; l'admiration éclate, les transports, les ravissements redoublent quand

il salue l'Andalousie, au ciel éclatant, des hauteurs de la sierra sauvage qu'il vient de gravir en côtoyant des précipices gigantesques. Cette Espagne africaine, si luxuriante et si embaumée, aux horizons chatoyants, se déroule comme un décor de fête à ses yeux émerveillés. Vues de près, Grenade et ses antiquités moresques, l'Alhambra et le Generalife, lui font retrouver en détail les illusions qu'il avait apportées dans son bagage littéraire. Un laurier-rose du Generalife, s'épanouissant comme un feu d'artifice végétal, inspire au voyageur une page d'une précision plastique et d'un pittoresque merveilleux. Le talent descriptif convient de tout point à de tels aspects et à un tel pays. Jadis, pour les écrivains du siècle de Louis XIV, il suffisait d'un adjectif banal, d'un terme de convention (une beauté *incomparable*, un palais *magnifique*, etc.), quand ils voulaient caractériser un objet. Leurs successeurs de la fin du XVIII^e siècle, lesquels découvrirent la nature, ne firent plus de ces peintures indécises et ternes qui ressemblent à tout et à rien. Th. Gautier a fait un grand pas à la description physionomique des lieux, des cités, des monuments, des paysages, des costumes; il a renouvelé cet art, en combinant les procédés de l'analyse avec la méthode synthétique; il s'est créé un vocabulaire exact, particulier, expressif. Son *Voyage en Espagne* est plus qu'un récit amusant; il vaut un tableau d'après nature. Il donnerait une image plus vive de la réalité et une idée plus haute de l'auteur, si Th. Gautier y avait intercalé les pièces de vers où il a fixé ses plus intimes impressions de poète épris de toutes les belles choses. On a, il est vrai, la ressource de les lire dans ses *Poésies complètes*, où elles sont recueillies sous la rubrique : *España*.

Voyage de découverte, par le lieutenant Charles Wilkes (5 vol. in-40, avec atlas, Philadelphie, 1845). Ce voyage fut exécuté par ordre du gouvernement de Washington, pendant les années 1838, 1839, 1840, 1841 et 1842. Le gouvernement des États-Unis n'avait pris jusque-là aucune part à ces grandes explorations maritimes qui profitent au commerce et à la science. L'expédition confiée au lieutenant Wilkes était en défaveur dans l'opinion publique; plusieurs officiers avaient tout à tour refusé de s'en charger. Le lieutenant Wilkes réunissait les connaissances scientifiques et l'expérience du marin. Six navires, savoir : deux corvettes, un brick, un bâtiment de charge et deux petits bâtiments pilotes, furent attachés à l'expédition; l'équipage, tant officiers que matelots, se composait de 627 hommes. Une commission civile, composée de deux dessinateurs, six naturalistes et un philologue, fut jointe à l'expédition. On munit la flottille de tous les instruments de précision nécessaires aux observations astronomiques et physiques : baromètres, hygromètres, thermomètres de toutes sortes, chronomètres, appareils magnétiques, pendule portatif. Le voyage avait pour objet : 1^o d'explorer toutes les régions de l'Océan Atlantique et du Pacifique qui se trouvent sur le parcours du commerce américain; 2^o de recueillir tous les renseignements, toutes les données physiques, naturelles et politiques dont la connaissance pouvait servir à diriger ces entreprises avec plus d'avantages; 3^o de rechercher par voie scientifique de nouvelles terres pouvant fournir des points de relâche, ou des mers jusqu'alors ignorées offrant des champs d'exploitation encore vierges. Les instructions officielles traçaient un plan habile, où l'on reconnaît l'expérience pratique de l'Américain; elles se résument en ceci : « Partant d'abord du port de Norfolk, situé vers 37^o de latitude boréale, sur la côte orientale des États-Unis, descendre l'Atlantique du nord au sud jusqu'au cap Horn, en touchant aux principales stations des navires de commerce qui suivent cette route. Arrivée à cette extrémité australe du continent d'Amérique, l'expédition se partagera; une partie restera à un mouillage sûr de la Terre de Feu et l'autre fera voile vers le sud, sur les traces de Cook et de Weddell, jusqu'aux latitudes australes les plus élevées qu'il sera possible d'atteindre. Au retour de cette croisière, l'expédition remontera la côte occidentale de l'Amérique jusqu'à Valparaiso, où toute la flotte devra rejoindre. De là, se diriger vers l'Australie, et se rendre au port de Sydney, en explorant toute l'étendue de la mer interposée. Sydney sera le point de départ d'une nouvelle croisière vers le sud, pour pénétrer dans les régions antarctiques, à l'ouest de la terre de Van-Diemen, jusqu'à la terre d'Enderby. Cette tentative terminée, remonter aux îles Sandwich; puis, se porter sur la côte nord-ouest de l'Amérique jusqu'à la hauteur de la rivière Columbia, pour y explorer d'abord le littoral appartenant aux États-Unis, ensuite les côtes de la Californie, et principalement la baie de San-Francisco. Cette tâche remplie, se diriger vers la côte du Japon, en cherchant à reconnaître dans ces mers la route la plus courte et la plus sûre pour passer à la Chine et en revenir. Le retour aux États-Unis devra s'effectuer par les mers de l'Inde et le cap de Bonne-Espérance. » L'itinéraire suivi s'écarte peu de ce plan d'ensemble. Il suffira d'en faire connaître les points principaux, pour s'arrêter à un sujet de controverse que les résultats acquis par l'expédition ont fait naître entre les États-

Unis d'une part, et la France et l'Angleterre d'autre part. Partant de Norfolk le 17 août 1838, le commandant Wilkes passe à Madère, aux îles du Cap-Vert, dévie sur Rio-Janeiro, visite l'embouchure du rio Negro, longe la côte orientale de la Patagonie et ancre à l'entrée orientale du détroit de Magellan, sur la pointe nord-est de la Terre de Feu. Là, dans ce mouillage, il laisse ses plus gros bâtiments et en outre la commission scientifique. Le reste de la flotille se partage pour faire une double excursion dans la mer Australe : au nord-est, sur les traces de Weddell ; au sud-ouest, sur celles de Cook ; Wilkes et son second, Hudson, dirigent ces deux croisières. On éprouve toutes les difficultés et les résistances prévues : brouillards épais, banquises énormes, tempêtes effroyables. L'un reconnaît la grande terre dite de Palmer ou de Graham, située au sud de l'archipel appelé la Nouvelle-Shetland, et l'expédition rentre au mouillage de la Terre de Feu le 27 mars 1839. L'autre, courant des dangers pareils, mais rencontrant d'autres obstacles, n'obtient pas plus de succès ; il aperçoit plusieurs fois le phénomène de l'aurore australe ; au retour, il se dirige sur Valparaiso, le rendez-vous prévu de la flotille. Un petit bâtiment de Wilkes se sépare de lui, en tournant le cap Horn, et se perd corps et biens. Après avoir réparé ses avaries à Valparaiso, la flotille côtoie le Chili et le Pérou pendant les mois de mai, juin et juillet ; elle emploie le reste de l'été à faire des explorations hydrographiques dans les archipels de la Polynésie méridionale. Le 28 novembre, tous les bâtiments sont réunis au port de Sydney. On fait de nouveaux préparatifs pour entreprendre une incursion dans la mer Australe. On apprend la prochaine arrivée de sir James Ross ; bien que les vaisseaux soient mal disposés et trop faibles, on se résout à tout risquer. La flotille part de Sydney le 29 décembre 1839, et la commission scientifique reste à terre. L'un des bâtiments de Wilkes rencontre le vaisseau de Dumont d'Urville, dont les signaux d'amitié ne sont pas compris. Wilkes, pressé d'arriver le premier, marche à toutes voiles ; il suit le contour du cercle antarctique, du 16 janvier au 17 février 1840 ; il croit découvrir un continent austral, mais il ne met pied qu'une fois, par 66° 45' de latitude et 137° 49' de longitude orientale. Il rentre le 11 mars à Sydney, après avoir échappé comme par miracle à divers dangers. L'existence d'un continent austral n'est encore qu'une hypothèse ; sous ces hautes latitudes, les apparences sont trompeuses, et le lieutenant Wilkes a pris parfois l'illusion optique pour la réalité. Ses prétentions sont donc exagérées ; au reste, il a suivi le même itinéraire que Dumont d'Urville, lequel a découvert la terre *Adélie* quelques jours avant Wilkes. Toutefois, l'expédition américaine a accompli des travaux d'un mérite réel et suffisant. Elle a révélé des faits importants de physique générale et enregistré une foule de détails curieux ou utiles à connaître. L'itinéraire ultérieur de l'expédition est conforme à la marche tracée par le plan officiel.

Voyage au Darfour, par le cheik Mohammed Ibn-Omar-el-Tounsy (Paris, 1845-1850). En 1803, Mohammed, un Arabe natif de Tunis, rencontra par hasard en Egypte le marchand Ahmed-Badaouy, se rendit avec lui jusqu'à Sarf-el-Dadjadj et fit un assez long séjour dans le Darfour. En 1805, il visita le mont Marrah, habité par une population à peau très-noire, population indigène, brutale et superstitieuse, presque sauvage, entièrement étrangère à la langue et aux habitudes arabes. L'ouvrage de Mohammed-el-Tounsy est précédé d'une introduction dans laquelle il présente son histoire et celle non moins romanesque de sa famille. Il commence par un aperçu historique des événements qui se sont accomplis dans le Darfour depuis l'avènement de l'émir du sultan régnant en 1805 ; il se termine par une description assez détaillée du pays, complétée par des notions sur les pays adjacents. Le cheik assigne au Darfour une étendue en longueur de cinquante journées de marche sur une largeur d'environ dix-huit. Le gouvernement du Darfour n'est qu'un despotisme sans limites ; les bouffons de la cour, danseurs, baladins et virtuoses, exercent aussi les fonctions d'exécuteurs publics. Le débordement des mœurs dépasse toute idée. Le cheik décrit les costumes des habitants et fait connaître les animaux et les végétaux de la contrée, entre autres le baobab, non moins utile que le dattier par ses usages multiples. Connaissant parfaitement la langue arabe, respecte partout comme cher à Dieu, le cheik a pu recueillir sur le Darfour et sur les pays voisins une foule de renseignements instructifs. Si les recherches scientifiques, si les observations astronomiques font défaut dans sa relation, en revanche on n'y trouve pas d'idées préconçues, et son ouvrage, combattant une lacune regrettable, doit être accueilli avec reconnaissance. Le docteur Ferron, qui l'a traduit et publié dans le texte original, a vérifié le récit du cheik en interrogeant d'autres voyageurs arabes, qu'il a connus d'un séjour de quatre années en Egypte.

Voyages de L. Leichhardt en Australie (Londres, 1847). Leichhardt, naturaliste, Prussien d'origine, doué d'une intelligence remarquable et d'un courage à toute épreuve, avait

recueilli une riche collection d'histoire naturelle dans la Nouvelle-Galles du Sud, quand les autorités coloniales de l'Australie lui confièrent, en 1844, la conduite d'une expédition destinée à reconnaître par terre le pays compris entre Moreton-Bay et Port-Essington. L'expédition dura quinze mois ; elle coupa obliquement tout le nord-est de l'Australie, sur une longueur directe de plus de 3,000 kilomètres, à travers des pays pour la plupart inexplorés. Leichhardt, encouragé par ce succès, projeta de traverser l'Australie tout entière dans sa plus grande longueur, de l'est à l'ouest, une distance de 4,000 kilomètres au moins. Nul voyageur n'avait pu même approcher des parties centrales du continent australien, immenses étendues de désert sans eau. L'expédition partit de Brisbane, sur la baie Moreton, au commencement de 1848, munie d'instruments et de provisions pour deux années. Jamais on ne l'a revue. Les dernières nouvelles que la colonie ait reçues étaient datées du mois d'avril et écrites de la rivière Cagoon, à environ 300 milles à l'ouest de Brisbane. Un sombre mystère planait sur la destinée de l'entrepris Leichhardt. Des rumeurs recueillies parmi les tribus de l'Ouest faisaient supposer un massacre. Dix-sept ans après, la découverte d'initiales gravées sur un arbre fit élever des doutes à ce sujet. Une souscription publique et les subsides de diverses sociétés permirent d'organiser une expédition, qui dirigea ses recherches dans le bassin du golfe de Carpentarie. Les deux chefs, MacIntyre et Slowman, étant morts l'un après l'autre, Barnett prit le commandement de l'entreprise. Que Leichhardt et sa troupe aient succombé par suite des fatigues et du manque d'aliments, de la disette d'eau principalement, ce point ne saurait être mis en doute. L'infortuné explorateur du continent australien avait reçu des Sociétés de géographie de Paris et de Londres deux médailles d'or, au moment où l'entrepreneur sa seconde expédition.

Voyage en Abyssinie, par Th. Lefebvre (1847-1850, 5 vol. in-8°, avec atlas). L'auteur a eu un avantage considérable sur la plupart des voyageurs qui ont visité l'Abyssinie : il n'a pénétré dans ce pays qu'après en avoir appris parfaitement la langue. Sa mission était officielle ; elle a duré cinq années. M. Lefebvre partit en 1838, accompagné de deux naturalistes et d'un jeune négociant. La relation de son voyage s'ouvre par un travail à part, par un large tableau des institutions de l'Abyssinie. Dans cet exposé, l'auteur examine d'abord l'Etat avec son pouvoir religieux et son pouvoir politique ; puis la famille avec ses droits et ses coutumes ; enfin, l'individu et les différentes races de la contrée, leurs mœurs, leur caractère, leurs traditions, leur poésie. Les habitants des hautes terres sont chrétiens, mais quelque peu juifs (un auteur allemand place en Abyssinie le berceau du peuple israélite) ; sur le littoral de la mer Rouge, les Abyssins sont musulmans ; les Gallas, occupant les frontières méridionales, pratiquent un fétichisme particulier. Les chrétiens suivent les rites de l'Eglise copte schismatique d'Alexandrie ; leur patriarche ou *aboune* est toujours un étranger ; à côté de ce chef spirituel, il y a un autre dignitaire, *l'etichigni*, prêtre non marié, qui le contre-balance ; il a la haute main sur les corporations religieuses et sur la magistrature. Le gouvernement est à la fois féodal et absolu ; mais le lien fédéral est rompu ; il y a trois grands districts, l'Amarah, le Tigré et le Choa. Il n'y a plus que des chefs de parti, *raz*, en présence d'un chef qui vise à la suprématie. Tout le territoire est divisé en fiefs militaires. La première dignité militaire est celle de *raz* ; la première dignité civile est celle de grand juge. Dans le code, à la fois spirituel et temporel, on reconnaît un amalgame de prescriptions mosaïques, chrétiennes et musulmanes, et des *Institutes* de Justinien. La famille est fortement organisée : elle constitue un Etat dans l'Etat ; le père a droit de vie et de mort sur les enfants. On distingue plusieurs races ou tribus, bien séparées par leur origine et par leur physionomie ; elles offrent souvent des types purs, corrects, remarquables par l'élégance du profil et par la rectitude des lignes du visage. D'une nature insouciant et gaie, l'Abyssin est résigné dans les revers, laborieux au besoin, facile à émouvoir quand on excite sa vanité, en général fort ignorant et très-superstitieux. Il n'a aucune notion mathématique ; chez lui, les arts et les sciences sont dans l'enfance. La poésie est représentée par des trouvères, en même temps acteurs et jongleurs. Après cet exposé vient le récit du voyage, où les traits de mœurs ne font pas défaut. M. Lefebvre ne fait que traverser l'Egypte, et il est frappé des grandes choses accomplies par Méhemet-Ali ; il admire la calme et solennelle beauté des rives du Nil, le long desquelles s'étale la plus triste misère humaine. Il remonte le Nil jusqu'à Kéné, entrepôt important des céréales de la haute Egypte. De là, il se rend à Cosséir, port commercial en voie de prospérité, bien qu'il soit entouré d'un sol sablonneux, privé d'eau potable et affligé d'une chaleur suffocante. Une golette conduisit le voyageur à Djeddah, cité de 10,000 âmes, le port de La Mecque. La population de cette ville augmente, quand les navires anglais amènent les

pèlerins, à qui les capitaines rendent souvent le retour impossible par une surélévation excessive du prix de passage. A quelques lieues de Messouh, petite ville occupée par des races différentes, il franchit les frontières de l'Abyssinie ; le spectacle est grandiose : un rideau de hautes montagnes encadrées des gorges profondes et les pentes escarpées du Tarenta. Magnifique nature, mais population misérable. Pour se mettre en appétit, ces gens-là mangent 1 ou 2 livres de chair crue et palpitante. Le voyageur arrive auprès du puissant Oubié, qui s'est rendu maître à peu près absolu de tout le Tigré, soit par ruse, soit par violence. Ce chef fait à M. Lefebvre une réception solennelle, et lui propose de se charger d'une lettre pour le roi des Français ; M. Lefebvre lui demande de conclure un traité, stipulant la cession à la France de la baie d'Amphilah ; Oubié n'est pas le possesseur de cette baie, mais il s'engage à la conquérir. Muni de la lettre d'Oubié, le voyageur repart pour la France, en compagnie de quelques Abyssins. Par malheur, cette négociation tombe au milieu des complications politiques de 1840. Louis-Philippe rend présents pour présents, et M. Lefebvre reconduit les Abyssins, frappés d'une admiration naïve. De retour au Tigré, il assiste à la lutte dramatique d'Oubié contre ses compétiteurs. Parcourant les principaux districts de l'Abyssinie, il s'aventure dans la vallée de Ficho, qu'enrichit un vaste lac de sel ; ce lac change souvent de plan et de forme ; il s'enfonce, se soulève ou bien se déplace. Le sel représente le numéraire. M. Lefebvre s'avance dans le royaume de Choa et assiste, malgré lui, à une bataille sanglante. Au retour, après avoir perdu presque tous ses compagnons de route, victimes du climat abyssin, il voit le docteur Petit enlevé dans les flots du Nil par un crocodile. M. Lefebvre a rapporté les collections d'histoire naturelle, les dessins, les observations de physique et de géographie de ses collaborateurs, et il les publie dans son ouvrage. Le troisième volume renferme les notions recueillies sur l'histoire, la géographie, l'ethnographie, la langue et l'archéologie de l'Abyssinie ; les tomes IV et V, réservés à la partie botanique, sont de M. Richard, de l'Institut. Le deuxième volume a pour appendice un document fort étendu sur le commerce de la mer Rouge et sur l'avenir de ce golfe-canal. Depuis la défaite et la mort tragique du négus Théodoros, l'état politique de l'Abyssinie doit être redevenu le même qu'en 1840. Le consciencieux ouvrage de M. Lefebvre (qui est retourné en Abyssinie en 1854) conserve donc tout son intérêt rétrospectif ; les savants et les curieux peuvent y trouver la solution de maintes questions restées obscures ou indécises jusqu'au jour de sa publication.

Voyage d'exploration sur l'Euphrate et le Tigre, par le colonel F. R. Chesney (Londres, 1850-1858, 3 vol. in-8°). En visitant l'Orient, le capitaine Chesney (depuis général) conçut l'audacieux projet de résoudre, au moyen de la vapeur, le problème d'une communication directe avec les établissements de l'Inde, soit par l'Euphrate, soit par la mer Rouge. Il fallait d'abord comparer les deux voies, estimer le parcours des deux itinéraires. En premier lieu, il parcourut la mer Rouge, et il trouva qu'un steamer pouvait effectuer en vingt et un jours la traversée de Suez à Bombay. Traversant ensuite les déserts de l'Arabie et de la Palestine, il atteignit l'Euphrate à Ana, et, faisant construire un radeau, il descendit l'Euphrate sur une étendue de 800 milles, jusqu'au golfe Persique (janvier 1831). Il revint en Europe par la Perse, l'Asie Mineure, le haut cours de l'Euphrate et le pays compris entre les rives de ce fleuve et les ports de la Méditerranée. Non-seulement il avait dressé la carte de l'Euphrate, mais encore il s'était occupé d'une exploration détaillée des rivières de la Susiane. Il vérifia dans cette étude préliminaire un fait rapporté par les anciens auteurs et affirmé par quelques voyageurs modernes, la rapidité du courant du Tigre plus grande que celle de l'Euphrate. Le gouvernement anglais ouvrit au colonel Chesney un crédit de 500,000 francs pour une expérience définitive (1834). Deux bateaux à vapeur, des ingénieurs, des ouvriers, un détachement d'artilleurs d'élite furent mis au service de l'expédition. Le but était le même que celui de la première entreprise de Chesney. Arrivée en Egypte au commencement de l'année 1835, l'expédition éprouva des retards suscités par le mauvais vouloir d'Ibrahim-Pacha. Elle ne put commencer qu'en mars 1836 ses opérations. Le ministère anglais, connaissant tout le prix du temps, envoya à Chesney de sages instructions, auxquelles on se conforma. Elles contribuèrent autant que l'habileté du chef de l'expédition au succès de l'entreprise. Les bateaux remontèrent l'Oronte depuis son embouchure et furent transportés par terre jusqu'à la ville de Bir, sur l'Euphrate, fleuve qu'ils descendirent jusqu'à son embouchure. L'expédition termina son œuvre par des excursions à travers l'Arabie, de la Méditerranée jusqu'à l'Océan Indien. Cette expérience fut complète, décisive ; la route commerciale entre l'Inde et l'Angleterre était ouverte. En 1856, le colonel Chesney fut encore chargé par lord Palmerston d'étudier le tracé d'un chemin de fer qui re-

lierait l'ancien port de Séleucie à l'Euphrate. Diverses causes s'opposèrent longtemps peut-être à l'exécution de ce projet. Ingénieur habile et actif, le colonel Chesney s'est montré déplorable historien. Son ouvrage a été longuement élaboré ; bien que l'expédition n'eût pas un but scientifique, il expose des résultats très-importants pour la science, des faits présentés avec ordre et méthode, de nombreux détails sur l'histoire et sur la géographie de l'Orient. Mais on ne demandait pas à l'auteur un tableau historique des pays qu'il a traversés ; il devait donner d'abord la relation de son voyage, le compte rendu de ses travaux ; au lieu de cela, il n'a publié qu'un discours préliminaire, une introduction d'une étendue démesurée.

Voyage sur la côte et dans l'intérieur de l'Afrique occidentale, par H. Hecquard (1853, in-8°). Lieutenant de spahis, M. Hecquard commandait le fort de Bakel, sur le haut Sénégal, en 1846. C'est là qu'il ressentit un vif désir de pénétrer dans la haute région qui s'étend à l'est du Sénégal. M. Bouët-Willamez, gouverneur de la colonie, donna à son projet un plein assentiment. Ce voyage promettait d'être utile à la science et aux intérêts commerciaux. Le but de M. Hecquard était d'étudier la configuration des terres élevées où le Sénégal, la Gambie et le Dhioliba ont leurs sources, de voir la région de montagnes que les indigènes désignent sous l'appellation générique de Kong, de déterminer ce que c'est que ces montagnes (aucun voyageur ne les a vues) et d'en reconnaître exactement la hauteur, la direction et la fonction physique. Le lieutenant devait s'efforcer de gagner le bassin supérieur du Dhioliba pour arriver à Ségo, et même descendre de Ségo à Tombouctou. Ce programme d'exploration n'a pu être rempli jusqu'au bout. M. Hecquard ne put même atteindre le Dhioliba. En 1850 et 1851, il parcourut un cercle sur la Gambie, la Casamance et le haut bassin du Sénégal ; il recueillit d'excellentes notions, vit des territoires nouveaux et rapporta les éléments d'une des meilleures relations de la région sénégalienne. Le voyageur fut deux fois dévalisé ; il ne reçut un accueil bienveillant que dans le royaume de Fouta-Dialon, qui jouit d'une organisation sociale régulière. Les tribus nègres du littoral africain sont les plus dépravées, parce qu'elles ont ajouté à leurs vices propres les vices européens. A mesure que l'on s'enfonce dans le pays, on trouve des éléments d'harmonie et de régularité de plus en plus nombreux. Les tribus qui professent l'islamisme sont plus civilisées que les peuplades encore attachées au fétichisme. Dans le centre de l'Afrique, l'islamisme, ailleurs en décadence, est en plein progrès.

Voyage dans le nord de la Bolivie, par le docteur H.-A. Weddell (Paris, 1853). Le docteur Weddell avait déjà fait une première excursion en Bolivie, à la recherche des arbres qui produisent le quinquina. Il avait rapporté un peu de sable contenant des paillettes d'or. En 1851, l'administration du Jardin des plantes lui confia une mission scientifique ; elle le chargea spécialement d'étudier le rio Tipuani, torrent d'une longueur de trente lieues, qui descend des Cordillères à l'Amazonie. Arrivé à Chagres, il traversa l'isthme de Panama, visita Guayaquil, puis gagna un plateau désert entre Lima et Tarma. A 4,500 mètres d'altitude, le voyageur assista à un tremblement de terre. Après avoir traversé La Paz et les Cordillères, il suivit le cours du Tipuani, torrent aux bords escarpés, jusqu'aux plages aurifères. Ces sables sont riches ; l'exploitation, assez mal entendue, en est fructueuse. A la saison des pluies, M. Weddell retourna à La Paz, en faisant le voyage par eau, au lieu de tenter une seconde traversée des montagnes. La relation de M. Weddell a une valeur multiple. Naturaliste, il fait connaître la Bolivie, son terrain, la nomenclature de ses végétaux et de ses animaux. Il considère sous tous leurs aspects les plantes, les animaux, les minéraux. Sa qualité de savant ne lui a pas fait perdre de vue les mœurs et les usages. Il nous apprend que les Boliviens sont passionnés pour les combats de coqs et qu'ils mangent en bouillie une argile onctueuse qui remplace le chocolat. Il signale un impôt de capitation qui pèse sur les Indiens comme une cause permanente de révolte, etc.

Voyages de X. Hommaire de Hell (1844-1847 et 1854-1860). Géologue, Hommaire de Hell a exploré au point de vue scientifique le bassin de la mer Noire et une partie du bassin de la mer Caspienne. Ses voyages, comme ses relations, sont au nombre de deux. Le premier se place entre les années 1835 et 1842 ; le second a eu lieu de 1846 à 1848. Son but était de reconnaître la constitution géologique de la Crimée et celle des steppes de la Nouvelle-Russie, afin de résoudre la question, déjà débattue, de la rupture du Bosphore et de l'ancienne communication de la mer Noire et de la mer Caspienne ; en d'autres termes, il se proposait d'étudier sous leurs différents aspects les vastes contrées qui s'étendent entre le Danube et la mer Caspienne jusqu'au pied du versant septentrional du Caucase. Explorant d'abord les environs de Constantinople, il y constata l'existence de plusieurs mines de charbon, aujourd'hui exploitées. Se rendant ensuite à Odessa,

Il passa cinq années dans la Russie méridionale, qu'il sillonna en tous sens, suivant le cours des fleuves et des rivières, visitant toutes les côtes septentrionales de la mer Noire, de la mer d'Azow et de la mer Caspienne, étudiant le régime des eaux et mesurant le relief du sol, ou bien parcourant, pour le compte du gouvernement russe, la province d'Iékaterinoslaw, la Bessarabie et le pays des Cosaques. Sur les bords du Dnieper, auprès des cataractes, il découvrit une mine de fer. La dépression de la mer Caspienne fut l'objet d'un grand nombre d'observations. Ces recherches et ces études marchaient parallèlement avec d'autres enquêtes, soit ethnologiques, soit économiques. En 1846, le gouvernement français l'ayant chargé d'explorer les pays avoisinant la mer Noire et la mer Caspienne au triple point de vue de la géologie, de la géographie et de l'histoire, Hommaire de Hell commença par étudier les rivages méridionaux de la mer Noire. Outre le nivellement du Bosphore et la direction des courants, il se proposa la solution d'un problème déjà abordé dans l'antiquité : un canal de communication entre le golfe de Nicomédie et la mer Noire est-il praticable? Hommaire de Hell se prononce en faveur de cette hypothèse. Dans l'Arménie et sur le territoire persan, il eut à s'occuper d'un canal de dérivation à construire; il navigua sur l'Euphrate, et il passa par les véritables portes Caspiennes; il découvrit, près de Laskirt, d'immenses ruines. Ce voyage, arrêté par la mort de l'infortuné explorateur (août 1848), n'a pu produire tous les fruits qu'on pouvait en espérer. Les deux relations de ces voyages ont été écrites en partie par Mme Hommaire de Hell, qui avait accompagné son mari dans sa première mission. La première, intitulée *Voyage dans les steppes de la mer Caspienne, le Caucase, la Crimée et la Russie méridionale* (1844-1847, 3 vol. in-80, avec atlas), est plus pittoresque que scientifique dans les deux premiers volumes, consacrés à la description des lieux et aux usages des peuples; il y est question toutefois de la constitution du pays, de l'administration, de l'industrie, du commerce, etc. Le troisième volume, exclusivement scientifique, traite de la topographie, du climat, des produits végétaux, de la géographie physique et historique, de l'hydrographie et de la géologie des contrées que baignent les mers Noire et Caspienne. La deuxième relation, intitulée *Voyage en Turquie et en Perse* (1854-1860, 4 vol. in-80, plus un album de 100 pl.), comprend trois volumes pour la partie historique et un volume pour la partie scientifique; les dessins de l'atlas, sites, costumes, monuments, sont dus à M. J. Laurens, peintre qui avait accompagné Hommaire de Hell dans son dernier voyage. Les pages descriptives écrites par Mme Hommaire de Hell, pages d'un style élégant et agréable, ont formé un volume à part, réimprimé en 1860 et 1869.

Voyage de Mac Clure aux mers arctiques (Londres, 1856, in-80). Ce voyage a pris date dans l'histoire des navigations célèbres; c'est le capitaine Mac Clure qui a découvert le passage nord-ouest, et le premier il a pénétré de l'océan Pacifique dans l'océan Atlantique en contournant l'extrémité septentrionale du continent américain. Mac Clure avait fait un premier voyage en 1836 sous les latitudes polaires, avec G. Buck, et il avait accompagné, en 1848, James Ross, allant à la recherche de l'expédition de Franklin, jusqu'au détroit de Barrow. En 1850, l'amirauté anglaise organisa une nouvelle expédition destinée à rallier l'équipage de Franklin, en se dirigeant par le détroit de Behring vers l'île Melville. Deux navires, l'*Entrepise*, capitaine Collinson, et l'*Investigator*, capitaine Mac Clure, partirent de Plymouth le 20 janvier 1850, munis de provisions pour trois années. Separé de son collègue par un coup de vent dans le détroit de Magellan, Mac Clure le devança. Doublant la pointe Barrow, le cap Bathurst, le cap Parry, il s'engagea avec résolution le long du continent américain, à l'est, dans un chenal où des barques seules avaient passé avant lui. Les Esquimaux eurent des rapports fréquents avec son navire. A 50 milles au delà du cap Parry, il découvrit l'île Behring, puis une autre terre séparée de la première par un détroit. Il lui donna le nom de terre du Prince-Albert, et au détroit celui de détroit du Prince-de-Galles; mais les marins et les géographes lui ont substitué le nom de Mac-Clure ou de l'*Investigator*. Le navire avait parcouru un espace de 900 à 1,000 milles, complètement inconnu. Cerné par les glaces dès le 30 septembre 1850, Mac Clure resta dans cette position pendant trois années. L'été suivant, il fit des excursions et des chasses sur les terres nouvellement découvertes. Dans une reconnaissance dirigée par terre jusqu'au détroit de Bank, il constata l'existence du passage nord-ouest; le détroit de Mac-Clure communiquait avec les eaux de l'archipel. Quant à la découverte des débris de l'expédition de J. Franklin, elle était réservée au capitaine Mac Clintock, en 1859. L'*Investigator* fit de vaines tentatives pour déboucher au nord du détroit. Sa navigation autour de l'île de Behring fut périlleuse; on dut s'ouvrir un chemin à travers les glaces, au moyen de la mine. Arrivé dans le détroit

de Bank, Mac Clure hiverna à la baie de Merci. En 1852, il se rendit en traîneau sur l'île Melville, dans l'espoir d'y trouver un dépôt de provisions. Cette attente fut déçue; l'avenir s'annonçait sous de fâcheux auspices. Au printemps suivant (1853), le lieutenant Prim et le capitaine Kellet, venus à Winter-Harbour, sur l'île Melville, rencontrèrent les gens de l'*Investigator*. Mac Clure leur confia ses malades et ses infirmes et revint à sa station pour y attendre la rupture des glaces. Le 3 juin 1853, il dut abandonner l'*Investigator*; il hiverna à bord des vaisseaux du capitaine Kellet, stationnés à l'île Melville. Ces navires durent être abandonnés à leur tour. Les équipages se rendirent sur la glace à bord du *Nord-Star*, qui les ramena en Angleterre (octobre 1854). En pénétrant du détroit de l'*Investigator* dans celui de Barrow, c'est-à-dire dans l'océan Atlantique, Mac Clure avait découvert le passage nord-ouest. Une récompense nationale de 5,000 livres sterling lui fut accordée. Dans cette expédition, les navigateurs anglais constatarent un fait géologique d'un grand intérêt : l'archipel arctique offre aux regards de hautes collines de bois fossiles entassés, les uns décomposés, les autres stratifiés, les autres minéralisés. Ces montagnes ligneuses déroulent en quelque sorte un chapitre de l'histoire des formations géologiques. Les ossements abondent dans les terrains arctiques.

Voyages et recherches en Chaldée et en Susiane, par W.-K. Loftus (Londres, 1857). Les frontières qui séparent la Turquie de la Perse étaient restées dans un état incertain; les discussions soulevées à ce sujet menaçaient de dégénérer en hostilités; la Russie et l'Angleterre interposèrent leur médiation; une commission mixte de quatre plénipotentiaires fut chargée d'établir la ligne de démarcation, et ses travaux se prolongèrent de 1849 à 1852. M. Loftus fut attaché comme géologue à la mission du représentant anglais, le colonel Williams, le défenseur de Kars. Après avoir traversé la mer Noire et le mont Taurus, il rejoignit la commission anglaise à Mossoul, le 5 avril 1849, et arriva à Bagdad, lieu de rendez-vous convenu, le 5 mai. En attendant la présence du commissaire turc, il fit une excursion vers les ruines de Babylone. Traversant le désert, large de 50 milles, qui s'étend depuis Bagdad jusqu'aux ruines de Babylone, il reconnut les vestiges de nombreux canaux. Ensuite il détermina l'emplacement de Babylone, indiquée par d'immenses massifs de briques. De là, il alla explorer avec soin la partie occidentale de la Chaldée, région riche en souvenirs importants. Il visita la ruine imposante de Birs-Nemrod, vaste et haute agglomération de briques dont le faite est vitifié, ce qui s'explique aisément ou parce qu'elle servait de phare, ou parce qu'elle servait d'autel dans les grandes cérémonies; dans les deux cas, on y devait brûler du naphte, une huile minérale. En explorant le grand lac de Bahr-Nedjef, M. Loftus reconnut dans les marais qui l'entourent les canaux naturels de l'Euphrate occidentale; puis il visita Koufah, Nedjef, Kerbela. Ces deux dernières villes sont les nécropoles de la Perse actuelle. On y transporte des cadavres de toutes parts; c'est un spectacle repoussant. Nedjef possède une magnifique mosquée, dont l'accès est interdit par le fanatisme des habitants. De retour à Bagdad, M. Loftus s'enfonça dans l'intérieur de la Babylone, terre alors inconnue. Il y trouva encore de nombreuses traces d'anciens canaux. Ce sol est aujourd'hui tout à tour inondé ou desséché; les débordements du Tigre et de l'Euphrate le séparaient après l'avoir fécondé. L'homme a perdu, par sa faute, une de ses plus belles conquêtes sur la nature. Le voyageur anglais a exploré plus tard une seconde fois la situation de plusieurs villes importantes de l'ancienne Babylone. En général, il ne subsiste que d'immenses massifs de briques. Il ne reste qu'un temple assez bien conservé. M. Loftus croit que Nifur représente Babel. Il a trouvé d'autres ruines à Hamman, à Mugeyer, à Warika, où il a exécuté des fouilles en 1854. Ce lieu était la nécropole de Ninive, de Babylone, etc. Après avoir recueilli des inscriptions cunéiformes, des tablettes, des médailles, des fragments de sculpture, M. Loftus quitta les bords de l'Euphrate, traversa le désert jusqu'à Basrah (Bassora) et se dirigea vers les principales villes de la Susiane. Cette exploration complète celles de MM. Botta, Flandin, Layard, Place, Oppert, qui ont fait des découvertes si importantes en Mésopotamie.

Voyages et recherches d'un missionnaire dans l'Afrique méridionale, par David Livingstone (Londres, 1857 et 1865). Missionnaire protestant, le docteur Livingstone s'était proposé un triple but : propager l'Evangile, conquérir de nouvelles données à la science et enfin nouer avec des peuples inconnus des relations avantageuses pour sa patrie. Son premier voyage, effectué de 1840 à 1846, avait pour but déterminé l'exploration de la vaste région de l'Afrique australe marquée inconnue sur les cartes, et qui s'étend entre l'équateur et le Capricorne. S'étant installé pendant six mois dans le pays des Bakouains et initié au langage, aux

lois, aux mœurs de ces tribus, il partit vers le nord, en compagnie de MM. Murray et Oswell, le 1^{er} juin 1849. Il avait pour objectif le lac Ngami, supposé au delà du grand désert de Kolohari. Les Bakouains sont un peuple pasteur, doux, intelligent et reconnaissant des services qu'on leur rend. Le voyageur ne procédait pas comme un sectaire prêchant, il marchait en conciliateur, en apôtre de l'humanité et de la civilisation; il liait le commerce et l'apostolat. Après avoir traversé le pays des Boërs indépendants, peuplade habitée au pillage, et le désert de Kolohari, région qui n'est nullement stérile, il arriva, en suivant les bords de la Zouga, au lac Ngami. Ce lac est à cent vingt lieues de Kolobeng; il a de 65 à 100 milles géographiques de circonférence. La nouvelle de cette découverte devait produire une grande sensation dans le monde savant. Le lac Ngami, situé par le 28 degré de latitude sud, a depuis été exploré par le Suédois Andersson, qui, dans un récit plein de verve, en a fait connaître les immenses ressources. Retournant vers le sud, Livingstone y prit un repos de quelques mois. Il se remit en route vers le nord avec des guides; il arriva chez les Makololos. Le chef de cette tribu, judis vaincu par une autre, s'était établi sur les bords du Zambèze; vainqueur de quelques peuplades voisines, il était devenu maître d'un immense territoire et suzerain d'un grand nombre de tribus. Le voyageur anglais découvrit en juin 1851 une partie du grand fleuve central, le Zambèze, tout à fait ignorée des géographes. Ce fleuve navigable et qui se jette dans le canal de Mozambique traverse le centre africain dans sa partie méridionale, du nord-ouest à l'est, et paraît être appelé, comme le Niger au nord, à servir de canal pour introduire la civilisation moderne dans ce continent mystérieux. Le pays des Makololos, où Livingstone trouva un excellent accueil, est une terre fertile, bien arrosée, coupée de rivières navigables, de montagnes peu élevées, de vallées luxuriantes, de forêts séculaires, riche en mines abondantes et en nombreux troupeaux. L'industrie des indigènes est relativement assez avancée. Comprenez qu'il importait de trouver une voie sûre pour les commerçants et les missionnaires et d'établir un centre d'opérations pour détruire la vie sauvage et la traite des nègres, il se décida à tenter une exploration à travers tout l'intérieur du continent entre l'est, l'ouest et le midi. De retour au Cap en avril 1852, Livingstone embarqua sur un navire anglais sa femme et ses enfants. Il partit pour la quatrième fois le 8 juin, dans l'intention d'atteindre Saint-Paul-de-Loanda, sur la côte occidentale de l'Océan. Franchissant la rivière Orange, il arriva à Kuruman, longue le désert de Kolohari et arriva chez les Bakouains le 31 décembre 1852. Livingstone parle rarement et brièvement de ses souffrances et des périls qu'il courut. Renversé par un lion, il échappa à la mort, et il se vengea de son ennemi en traitant de lâche ce grand carnassier. Il trouva en usage chez une peuplade les phrases de Sparte. Il arriva à Linyanti chez les Makololos. Ce peuple est composé de deux races, les vainqueurs et les vaincus; il connaît l'agriculture et l'industrie, et il a le goût du commerce. Parvenu à Katonga, il reconnut un pays plat, rendu des plus fertiles par les travaux des termites. Le Zambèze est là un fleuve d'une rare beauté, arrosant de nombreux villages dont la population est industrieuse. Mais plus loin, les mouches tset-sés, mortelles pour les bœufs, les vaches, les chevaux et les chiens, font rebrousser chemin au voyageur. Il redescendit le fleuve, prépara une expédition vers la côte occidentale, prit une escorte de vingt-sept compagnons, remonta de nouveau le Zambèze à travers une vaste et fertile contrée qui peut nourrir des millions d'hommes, et atteignit le confluent de la Liba et du Zambèze. Il arriva, le 19 janvier 1854, à Kabompo ou Shinshe, chez les Balouas, où il fut bien reçu et où il trouva de singuliers indices de mahométisme et de christianisme. Plus il s'avancait vers le nord, plus il avait à se plaindre de la rapacité des naturels. Les nègres ont pris aux forbanx européens les vices que les nègres de l'intérieur ne connaissent pas encore. Enfin Livingstone atteignit les frontières de la colonie portugaise de l'Afrique occidentale; il reconnut la fertilité merveilleuse de la vallée du Congo et, d'autre part, le triste état commercial et industriel de cette vaste possession. A Saint-Paul-de-Loanda, ses Zambéziens prennent les monuments publics et les maisons pour des montagnes à plusieurs caves. Cet itinéraire a permis à l'explorateur de constater que les communications n'étaient point praticables au milieu des marais et des forêts de cette route. Livingstone quitta la station portugaise avec ses Makololos le 1^{er} janvier 1855, pour se frayer un chemin vers l'est. Il évita autant qu'il put la route pratiquée par les marchands négriers. Le 7 mai, il traversa le Moamba, reconnut le lac Dilolo, rentra le 27 juillet à Libonta et, à la fin d'août, à Linyanti. Après avoir ouvert le centre africain par le sud et par l'ouest, il voulut l'ouvrir par l'est. Il résolut de suivre et de longer la rive gauche du Zambèze jusqu'à son embouchure. Le 3 novembre, escorté du chef des Makololos et muni de précieuses ressources, il quitta Linyanti et sui-

vit le Zambèze jusqu'aux cascades gigantesques de Mosioatunya, cascades qui sont, sans contredit, l'une des plus grandes merveilles de la nature. Le 20 novembre, suivi de cent quatorze hommes, il se dirigea vers le nord pour gagner le Lékoné, qui coule, à travers un pays admirable, dans la direction du centre de l'Afrique. Il s'engagea dans une contrée rocailleuse, autrefois riche et peuplée, puis dans un district inhabité, et traversa le Kalomo, grande rivière qui ne tarit jamais. Il se trouva parvenu au point culminant des hautes terres, à 1,525 mètres, sur un plateau central où il n'y a ni fontaines ni marécages, et qui est la partie la plus salubre du continent. Le 4 décembre, après avoir traversé la Mazouna, il arriva sur les limites des Batokas indépendants. Il continua heureusement son voyage et trouva bon accueil dans le beau pays qu'il explorait; bientôt il revit le Zambèze. La contrée, des plus fertiles et des plus salubres, produit le coco, la cire, l'indigo, le coton, le quina, l'or, la canne à sucre. Il arriva enfin à la première station portugaise orientale, à Teké, où il recueillit les renseignements laissés par le capitaine Parker et le lieutenant Hoskins sur le Zambèze inférieur. Le 28 mai 1856, il entra à Quilimane, sur la côte orientale, après avoir traversé le continent africain dans toute sa longueur au sud. Livingstone a reconnu les bords du Zambèze, de son embouchure à sa source; ce fleuve remplit toutes les conditions nécessaires aux besoins du commerce. Depuis lors, l'intrepide voyageur a dirigé de nouvelles recherches dans l'intérieur de l'Afrique. Il a entrepris, en 1858, de remonter le Zambèze sur une petite chaloupe à vapeur, et, plus tard, il a tenté d'aller du Zambèze au lac Tanganyika, par la rivière Chiré et le lac Nyanza. Les deux relations publiées par Livingstone sont des livres écrits d'un ton simple et modeste, bien que l'auteur ait été justement appelé le Colomb de l'Afrique. Ces deux récits pleins d'intérêt ont été traduits en français par Mme H. Loreau (1859 et 1866, 2 vol. gr. in-80).

Voyages dans l'Afrique équatoriale, par Paul du Chaillu (1861 et 1867, 2 vol. in-80). M. du Chaillu, Américain d'origine française, a passé huit années sur la côte occidentale de l'Afrique équatoriale; en 1864, il a entrepris un nouveau voyage à l'Ogôbaï, fleuve situé au sud du Gabon. Il a écrit deux relations, dont la première suscita de nombreuses controverses dans la presse anglaise. On ne peut guère raconter la série d'aventures par lesquelles le voyageur a passé, ni résumer ses impressions ou ses observations. Le but de M. du Chaillu n'était pas de faire la reconnaissance géographique des rives du Gabon. Battre les forêts, telle était sa plus grande ambition, au moins dans son premier voyage de 1856 à 1859. S'avancant sur un terrain nouveau au point de vue géographique, dépourvu d'instruments, il pénétra dans un pays où nul Européen ne s'était aventuré avant lui. Il explora la partie de l'Afrique équatoriale que baigne l'Atlantique, à deux ou trois journées au sud du Gabon, et où se développe le delta de l'Ogôbaï. Il fit à pied, et sans être accompagné d'aucun autre blanc, environ 2,700 lieues. Il tua, empailla et rapporta plus de 2,000 oiseaux, dont plus de 600 espèces nouvelles, et il abattit plus de 1,000 quadrupèdes, dont il empailla et rapporta 200, avec plus de 80 squelettes. Parmi ces quadrupèdes, il n'y en avait pas moins de 20 espèces jusqu'alors inconnues à la science. Le théâtre de cette première excursion est le large estuaire qui commence au golfe de Benin. Une nature sauvage et très-pittoresque, une faune nouvelle et une population inconnue, tels étaient les éléments d'étude qui s'offraient au voyageur. L'histoire naturelle et l'ethnographie devaient s'enrichir des résultats de ses recherches. M. du Chaillu a observé et interrogé; il possède à un degré remarquable des qualités naturelles d'observateur et de peintre. Ses ouvrages donnent une idée générale très-fidèle de la nature du pays et de ses grands traits physiques. Ces aperçus d'ensemble sur l'aspect et la configuration de la contrée, ces tableaux de mœurs et ces remarques anthropologiques dénotent une sagacité instinctive et révèlent une touche descriptive qui serait peut-être déplacée dans un livre exclusivement scientifique. Les épaisses forêts parcourues par M. du Chaillu renferment peu d'hommes. Les seuls animaux vraiment domestiques qu'on y rencontre sont les chèvres et les poules. Les singes sont nombreux, ainsi que les reptiles et les grandes araignées; le monde des insectes pullule. Le gorille est le roi de ces régions boisées. Il est inutile de donner ici une description de ce singe colossal, d'une force herculéenne. M. du Chaillu lui a maintenu le nom de gorille, donné à ce quadrumane par l'amiral carthaginois Hannon; car c'est au delta de l'Ogôbaï que le péripète de cet ancien navigateur s'est arrêté. Depuis Hannon, les bouches de ce fleuve étaient restées inexploitées, et c'est ainsi que M. du Chaillu a ouvert une voie nouvelle à la géographie et à l'histoire naturelle. Malgré les dépouilles de gorilles qu'il avait rapportées en Europe, sa première relation avait suscité des critiques passionnées, qui mettaient plus souvent en cause la personne du voyageur que son ouvrage. Quel-

ques négligences dans la disposition des matériaux et quelques inexactitudes dans ses évaluations topographiques ne pouvant cependant diminuer le mérite d'un livre rempli d'intérêt et écrit avec simplicité. Ce mérite fut reconnu par les hommes les plus compétents, entre autres par le savant géographe Petermann, dont le jugement fut autorisé. La première tentative de M. du Chaillu était à poursuivre. Profitant des critiques aussi bien que des éloges, il voulut revoir la contrée sauvage qu'il avait visitée dans ses courses aventureuses, pour en mieux étudier la configuration et rectifier la première carte du pays. Après avoir consacré plusieurs mois en Angleterre à se familiariser avec l'usage des instruments et avec la pratique des observations astronomiques et physiques, il repartit pour le pays d'Ashungo, se proposant de pénétrer au cœur même du continent, en remontant le cours inconnu de l'Ogobaf, et peut-être d'arriver à la côte occidentale du Tanganyika, lac vu en 1858 par Burton et Speke. Ce plan est resté non accompli. M. du Chaillu n'a pas touché à l'Ogobaf, mais seulement à deux de ses tributaires méridionaux. La ligne suivie est presque la même que l'itinéraire du premier voyage. Néanmoins, M. du Chaillu a poussé notablement dans l'intérieur, et son voyage ne sera pas inutile au progrès de la géographie africaine. Un incident mit malheureusement fin à son exploration. Un des hommes de l'escorte tua par maladresse un indigène; ce meurtre souleva une hostilité générale; dans la retraite, ou plutôt dans la déroute de son moule, le voyageur perdit ses appareils photographiques et ses instruments. Sa dernière relation, intéressante et instructive à l'égard de la première, est écrite avec plus de circonspection. Les deux ouvrages ont été magnifiquement édités à Londres et à Paris.

Voyage dans l'Afrique ou Récits d'explorations faites en 1861 et 1862, par Thomas Baines (1863). L'objet principal du voyage raconté dans ce livre était l'ouverture d'une route commerciale de l'océan Atlantique à la mer des Indes, traversant l'Afrique à partir de la baie de Vallich. Ce but n'a pas été atteint, car M. Baines, s'étant embarqué dans la ville du Cap et ayant mis pied à terre dans la baie de Vallich, puis commencé ses explorations, fut obligé de s'arrêter aux chutes Victoria, où tout semblait conspirer contre lui et ses compagnons de voyage. Une partie avait péri par les effets de la peste, de la famine et des assassinats. M. Baines fut donc obligé de revenir sur ses pas au moment même où il espérait pouvoir, après quelques semaines, continuer sa route jusqu'à la mer des Indes en descendant le cours du Zambèze. Ce voyage n'offre donc pas les importantes conséquences de ceux de plusieurs de nos contemporains, tels que Grant et surtout le docteur Livingstone, qui, de 1840 à 1864, a parcouru le pays en tous les sens. Néanmoins, le récit ne laisse pas que d'en être fort intéressant, parce qu'il présente de curieux détails sur les lieux et les hommes que le narrateur a visités et étudiés avec une minutieuse attention. Les détails ethnographiques que donne M. Baines au sujet des Damaras, des Hottentots, des Maubas et de plusieurs autres peuplades offrent une lecture agréable et instructive. Notons que les observations de M. Baines ne concordent pas toujours avec celles des précédents explorateurs; ainsi, tandis que le docteur Livingstone fait grand cas des Bejumanas, qu'il considère comme une des peuplades les plus intelligentes de l'Afrique et des moins éloignées de notre civilisation européenne, M. Baines les présente comme des gens avides de meurtres et de brigandages et dépourvus même des sentiments de famille. Laissons à d'autres le soin de se prononcer entre les relations des deux voyageurs, nous allons emprunter à M. Baines de piquants détails sur les mœurs des fumeurs africains. « Un matin, dit-il, j'avais donné aux Boschimans un rouleau de tabac européen, ce qui, pour la première fois, me procura le spectacle d'une de leurs parties régulières de fumeurs. L'un d'eux en coupant d'abord une quantité suffisante pour remplir le fourneau, qui est inséré, au moyen d'un tuyau droit ayant 0m,120 à 0m,15 de longueur, dans le côté d'une corne recourbée; alors l'extrémité la plus longue est mise dans la bouche, et on en tire ou plutôt on en avale un volume de fumée presque suffoquant; le surplus s'échappe en un nuage qui n'est guère comparable à celui qui sort d'une cheminée. Alors la pipe est passée à un autre, tandis que le premier fumeur prend une gorgée de l'eau que contient une coquille d'œuf d'autruche. Cette eau, ceux qui peuvent le mieux supporter l'influence enivrante de la fumée la rejettent sur les épaules de leurs camarades moins aguerris, qui gisent par terre pris d'un rire nerveux et roulant des yeux jusqu'à ce que la pupille disparaisse sous la paupière. » Chez les Pngos, l'art de fumer est pratiqué d'une façon un peu plus systématique. La pipe est la même que chez les Boschimans. Les fumeurs s'asseyaient en rond. Le premier, après avoir aspiré la fumée délectable, passe la pipe à son voisin, prend une gorgée d'eau, sans l'avaler, et, au moyen d'un tube, rejette à la fois l'eau et la fumée dans un trou du terrain où se

trouve le cercle. Il paraît qu'on regarde comme une politesse chez eux de décharger sa gorgée dans le même endroit que le fumeur précédent.

Le *Voyage* de M. Baines renferme aussi des anecdotes amusantes et de fort intéressantes descriptions, par exemple celle des chutes Victoria. Cette description est d'un style beaucoup plus travaillé que le reste et prouve que l'auteur possède les qualités principales de l'écrivain unies au coup d'œil observateur de l'artiste. Le tableau de *l'île du Jardin*, formée au milieu des chutes Victoria, ressemble à un passage de Chateaubriand ou de Lamartine.

Voyage de Vambéry dans l'Asie centrale (Londres, 1864-1867). Hongrois expatrié, Vambéry avait étudié les langues orientales à Constantinople et à Téhéran. C'est dans son exil studieux qu'il conçut le projet de se rendre à Boukhara par la Perse, dans le but de rechercher parmi les tribus turcomanes les matériaux d'une histoire de la langue hongroise, et de fixer la place qui lui appartient au milieu des idiomes conglomérés. Prenant le nom de Raschid-Effendi et le costume d'un derviche, Vambéry partit de Téhéran en 1863 et traversa le désert turcoman. Il visita Khiva, sur l'Oxus, puis la ville de Boukhara. Dans son entrevue avec l'émir, Vambéry ne déroula ses soupçons qu'en prodigant dans son discours des citations du Coran. Il vit ensuite Samarkande, où il éprouva un désenchantement complet. Vambéry opéra son retour par Hérat, le Khorasan et Téhéran (janvier 1864). Il ramena avec lui, jusqu'à Constantinople et à Pesth, un de ses compagnons de voyage, un vrai derviche, en lui faisant croire qu'il le conduisait à La Mecque. Observateur sérieux, le voyageur hongrois ne s'est attaché qu'aux investigations philologiques et aux traits de mœurs; il rend compte de ses impressions personnelles, et certes les aventures ne lui ont pas manqué. Il fait connaître les derviches et les hadjis, les Turcomans, le désert turcoman, la tente et ses habitants, le khan de Khiva, la vie intime des tribus, la ville de Boukhara, le commerce des esclaves, la culture et les productions, la littérature de l'Asie centrale. C'est dans un ouvrage complémentaire : *Etudes spéciales sur les langues et l'ethnographie de l'Asie centrale* (Londres, 1867), qu'il expose l'état grammatical et lexicographique du turc oriental et qu'il esquisse la grammaire turco-orientale, en insistant sur les points dans lesquels elle diffère des règles ou des formes du turc ottoman. La relation de Vambéry, publiée simultanément en Hongrie, en Allemagne et en Angleterre, a été traduite en français par M. Forgues (1865).

Voyages en Abyssinie et dans le Kordofan, par de Heuglin, Munzinger, Burmann et les dames Tinné (Gotha, 1864-1865; Iena, 1867-1868). A la nouvelle de la fin malheureuse du voyageur Vogel, assassiné dans l'Ouâday, un comité national organisa une souscription populaire, qui produisit 60,000 francs; une expédition fut chargée de continuer la mission de Vogel et de rechercher les papiers du voyageur africain. Cette expédition devait faire entre le lac Tchad et le Nil ce que Barth avait fait entre le Tchad et Tombouctou. Un corps de savants fut attaché à cette mission par le comité de Gotha, qui choisit pour chef M. de Heuglin, ancien consul d'Autriche à Khartoum et auteur d'un *Voyage dans le nord de l'Abyssinie et sur les côtes de la mer Rouge* (Gotha, 1857). L'expédition s'embarqua à Trieste en février 1861, puis, passant par Djedda, elle se porta à Keren, en Abyssinie, à cent cinquante lieues à l'est de Khartoum. Là, elle s'adjoignit un jeune savant suisse, W. Munzinger. M. de Heuglin eut l'idée d'aller vers le fleuve Blanc, par la vallée du Sobat; ce nouveau plan dérangeait les combinaisons arrêtées. Informé de ce projet, le comité de Gotha retira à M. de Heuglin la conduite de l'expédition et la transféra à Munzinger; en même temps, il agréa les offres d'un naturaliste voyageur, Mauritz de Beurmann, qui devait opérer par la Cyrénaïque. En 1862, l'expédition se composait donc de trois branches distinctes : 1^o le corps principal, commandé par Munzinger, qui devait pénétrer directement dans l'Ouâday par Khartoum, le Kordofan et le Darfour; 2^o le corps auxiliaire, sous les ordres de Beurmann, qui devait aller de Benghazi à Mourzouk; 3^o le corps dissident, conduit par Heuglin, qui se proposait de traverser les hautes terres du sud et d'arriver au fleuve Blanc, par un de ses affluents. Cette expédition, bien pourvue et composée d'hommes distingués, fut brusquement interrompue à l'approche des grandes découvertes. Munzinger, suivant une chaîne d'oasis de l'est à l'ouest, depuis Khartoum, parvint dans le Darfour; mais le sultan de ce pays lui ayant refusé, sous un prétexte diplomatique, l'autorisation de passer outre, il retourna en Europe, non sans avoir recueilli des renseignements sur le sort de Vogel. Beurmann arriva à Mourzouk, puis au Bourou; il voulait suivre le même itinéraire que Vogel, mais, comme lui, il fut assassiné. Heuglin arriva à Gondar, voyant le chemin fermé par le négus Théodoros, il se rabattit sur Khartoum. Là, l'expédition fut dissoute. En somme, cette expédition n'est pas restée

stérile; la riche et vaste correspondance des savants voyageurs renferme des faits nouveaux sur le delta du Nil, quelques parties de l'isthme de Suez, la mer Rouge, la Nubie supérieure, le nord de l'Abyssinie et le Kordofan, le pays de Barkuh, le Fezzan et les oasis intermédiaires; la haute Nubie surtout a été l'objet d'observations scientifiques. En janvier 1863, M. de Heuglin et le docteur Staudner se joignirent aux dames Tinné, Anglaises qui voyageaient en Égypte et en Nubie avec un attrail princier. Ces dames disposaient d'une véritable flottille, destinée à remonter le haut fleuve Blanc et ses affluents, et de deux cents porteurs, pour s'avancer dans les terres. Cette expédition partit de Khartoum, arriva à la jonction du Bahr el-Ghazal avec le fleuve Blanc, et ne fut arrêtée que par des roches au-dessus de Gondokoro. Le docteur Staudner et deux dames Tinné succombèrent. Mlle Tinné et M. de Heuglin, atteints eux-mêmes de fièvres pernicieuses, rentrèrent à Khartoum. Dans le Nil supérieur, ils avaient vu des arbres de la plus grande beauté. Des observations physiques et des déterminations topographiques devaient compléter ou rectifier les données déjà acquises. Les lettres et les notes de M. de Heuglin ont été écrites sur place, depuis le mois d'août 1863 jusqu'au mois de décembre 1864. De ses observations il résulte que le Nil a pour principale source les grosses averses qui inondent le haut pays; son lit reçoit en réalité les eaux de cent tributaires.

Voyage dans l'Arabie centrale et orientale, par W.-G. Palgrave (Londres, 1865, 2 vol. in-80). Parti de Gaza le 27 mai 1862, après avoir longtemps séjourné à Damas, et se donnant comme médecin, M. Palgrave pénétra par le sud et le sud-est de la péninsule jusqu'à Nedjed; puis il se dirigea à l'est et atteignit Mascate, sur le golfe Persique. Oubliant son retour à Damas par l'Euphrate et par Bagdad, il se rendit à Beyrouth, et il entra en Europe en juillet 1863. En s'engageant dans l'intérieur du pays, le voyageur anglais s'était imposé la mission de rectifier des idées fausses et des notions incomplètes, de déterminer la position des montagnes, le cours des rivières, les gradations du climat, le caractère géologique des roches, la nature physique et animée de la péninsule. Mais son principal but était l'étude de l'homme même; il voulait acquiescer et révéler la complète et fidèle connaissance de la vie arabe, du pur esprit arabe et des véritables mœurs de la nation. Fait imprévu! les parties centrales de l'Arabie sont les plus remarquables. Le voyageur a vu et bien étudié deux régions principales, le Nedjed, pays des Ouâhabités, et le royaume d'Oman, qui occupe l'angle sud-est de la péninsule, à l'entrée du golfe Persique. Entre ces deux contrées, il a observé autant de rapports que de contrastes. Voici comment il faut désormais se représenter l'Arabie : la région centrale, partie habitable et salubre par excellence, jouit d'un climat relativement tempéré et est coupée de riches vallées, où l'on trouve des villes défendues par des remparts et où l'on élève la belle race des chevaux arabes; ce plateau central est entouré d'un cercle de déserts sabonneux ou pierreux; ce cercle est bordé d'une ligne de montagnes qui sert de ceinture au littoral. Les deux tiers de l'Arabie sont des terres cultivées ou cultivables. Aucune rivière digne de ce nom ne l'arrose; on y trouve très-peu d'eaux courantes, mais l'eau des rivières souterraines déborde souvent des puits creusés en grand nombre au-dessus de leur lit. Cependant un immense fleuve temporaire coule vers l'Euphrate : c'est le Ouâd-Roumma, dans la vallée de Zoufira, le même que le Phison de la Bible. On ne rencontre le vrai désert que dans le sud de l'Arabie. La population se divise en deux classes : les Bédouins ou nomades et les Arabes sédentaires des villes. On représenterait jusqu'ici les Bédouins comme une race chevaleresque; la poésie leur empruntait des types de roman; mais le voyageur n'a vu en eux qu'une branche dégénérée de la race arabe. Deux coutumes nationales, le blanc et le rouge, symbolisent les haines profondes qui se perpétuent entre les Arabes du Nord, au beau type juif, hommes pleins d'intelligence et de courtoisie, et les Arabes du Sud, d'une peau plus foncée, dont la physionomie se rapproche du type copte. L'illuminé parle dans le Nord est le pur arabe des livres; celui du Sud offre à l'analyse un rapport d'origine avec celui de l'Éthiopie. Possédant la langue arabe, le voyageur a pénétré chez les Wahabites du Nedjed. Les Wahabites sont les protestants de l'islam. Deux familles exercent le pouvoir religieux et civil. Le plus grand péché à leurs yeux est l'usage du tabac. Leur doctrine, en somme, se réduit à un panthéisme absolu. M. Palgrave voit dans le Coran le fleau de la nation arabe, sceptique au fond et non dégagée encore de superstitions religieuses antérieures à l'établissement de l'islam. Doué des qualités d'un grand voyageur, il a fait vraiment connaître l'intérieur de l'Arabie par des informations précises et étendues. Sa relation, très-importante pour la géographie et pour l'ethnographie, a été traduite en français par E. Jouvaux (1866, 2 vol. in-80).

Voyages dans l'Asie orientale, par le do-

teur Ad. Bastian (Leipzig, 1866-1869, 5 vol. in-80). Le docteur Bastian avait fait un voyage autour du monde, de 1851 à 1858, quand il s'arrêta aux parages orientaux du golfe du Bengale. De 1860 à 1863, il visita le Pégu, le Birman, le Siam, le Cambodge et la Cochinchine. Il revint à Pékin, par le grand archipel et le Japon, et de Pékin il reprit le chemin de l'Europe par la Mongolie, la Sibirie méridionale et le Caucase. C'est l'Indo-Chine qui fait le principal objet de ses études. L'auteur a mal distribué les matériaux de son livre; il fait marcher de front le récit de ses courses et le tableau historique des diverses nations de l'Indo-Chine, d'après leurs propres chroniques. Le voyageur arriva à la nouvelle capitale du royaume Birman en remontant l'Iraouaddy, et il revint à Moulmein, sur le golfe de Martaban, en traversant les territoires vassaux qui confinent à la Birmanie orientale et aux provinces siamoises, et en descendant depuis Toungou le cours de la Salouen, et finalement il arriva à l'entrée du royaume de Siam, dont il visita les principales villes. Dans le Cambodge, il vit les magnifiques ruines d'Angkor, et il a donné une description étendue de ses monuments, d'un caractère essentiellement bouddhique. Le docteur Bastian a recueilli une abondante moisson de documents dans l'intérieur de l'Indo-Chine, de nombreuses informations sur la population du pays et sur les tribus indépendantes des montagnes, des notions instructives sur le culte, les croyances et les superstitions populaires, sur la constitution sociale, les mœurs et les usages, les arts et les sciences, enfin vingt-cinq alphabets, tant anciens que modernes. Presque tous ces systèmes d'écriture, originaires de l'Inde, ont été adaptés aux diverses langues monosyllabiques. L'auteur se laisse aller parfois dans ses études ethnographiques à des rapprochements inattendus qui touchent au paradoxe. En rapportant les légendes des peuples de l'Indo-Chine, il s'abstient de les soumettre au creuset de la critique, de les comparer et de les discuter; il ne cite même pas les sources. On voit que son unique pensée a été l'investigation historique, archéologique et linguistique. Il a négligé de faire des observations physiques et des déterminations astronomiques. Les données topographiques font également défaut dans son ouvrage. Quoi qu'il en soit, son travail a, quant au fond, une valeur réelle.

Voyage autour du monde, titre de diverses relations. V. MONDE.

Voyage en Orient, titre de diverses relations. V. ORIENT.

Voyage en Perse, titre de diverses relations. V. PERSE.

Voyage en Italie, titre de diverses relations. V. ITALIE.

Voyages de Marco Polo. V. POLO (livre de Marco).

Voyages d'Hearné à l'océan Septentrional. V. Océan.

Voyage en Perse, par Brydges. V. PERSE.

Voyage en Sibirie, par M. Castren. V. Sibirie.

Voyage au Pérou, par le docteur de Tschudi. V. Pérou.

Voyages à Pékin, Manille, etc., par de Guignes. V. Pékin.

Voyage en Perse et autres lieux de l'Orient, de Chardin. V. PERSE.

Voyages en Orient et dans l'archipel Indien, par Fontanier. V. ORIENT.

Voyage en Laponie, par Regnard. V. LAPONIE.

Voyage en Norvège et en Laponie, par L. de Buch. V. NORVÈGE.

Voyage à l'embouchure de la mer Noire, par Andréossy. V. NOIRE.

Voyages aux montagnes Rocheuses, du colonel Fremont. V. MONTAGNES ROCHEUSES.

Voyage de B. Bergmann chez les Kalmecks. V. ce dernier mot.

Voyage d'exploration au Jourdain et à la mer Morte, par Lynch. V. JORDAÏN.

Voyage en Turquie, dans la Perse et aux Indes, par Tavernier. V. TURQUIE.

Voyage à Tombouctou, par R. Caillié. V. TOMBOUCTOU.

Voyages à Thèbes et à Méroé, par Cailliaud. V. THÈBES.

Voyage dans la Tartarie, le Thibet et la Chine, par le Père Huc. V. TARTARIE.

Voyage en Tartarie, par du Plan-Carpin. V. TARTARIE.

Voyage de Clavijo en Tartarie. V. TARTARIE.

Voyages en Syrie, en Arabie et en Nubie, par Burckhardt. V. SYRIE.

Voyage à la recherche de La Pérouse, par d'Entrecasteaux. V. LA PÉROUSE.

Voyages aux îles de la mer du Sud, à la recherche de La Pérouse, par le capitaine Dillon. V. LA PÉROUSE.

Voyage du Levant, par Tournefort. V. LEVANT.

Voyage de Levaillant dans l'intérieur de l'Afrique. V. LE VAILLANT.

Voyages dans diverses provinces de l'empire de Russie, par Pallas. V. RUSSIE.

Voyage à Madagascar, par le docteur A. Vinson. V. MADAGASCAR.

Voyages aux ruines de Ninive, de Layard. V. NINIVE.

Voyage géographique et astronomique dans les parties septentrionales de la Russie, par Billings. V. RUSSIE.

Voyage autour de la mer Morte et dans les terres bibliques, par M. de Saulcy. V. MORTE (mer).

Voyage d'Orenbourg à Boukhara, par G. de Meyendorff. V. ORENBURG.

Voyage de Pékin à travers la Mongolie, par Timokoffsky. V. PÉKIN.

Voyage en Sardaigne, par La Marmora. V. SARDAIGNE.

Voyage aux Pyrénées, par Taine. V. PYRÉNÉES.

Voyage amusant (LE) [*El Viaje entretenido*], ouvrage espagnol d'Agostino de Rojas (1803, in-4°). Ce livre est le *Roman comique* de l'Espagne; et qui l'aurait pu écrire mieux que ce Rojas qui passa sa vie sur les grands chemins, jouant des farces, dupant son public et son auberge, toujours réduit aux abois et toujours fertile en expédients? Ses amis l'appelaient le chevalier du Miracle, à cause de son industrie merveilleuse. Page, étudiant, puis soldat, prisonnier en France, où il servit le roi sur les galères, à la Rochelle, de retour en Espagne, il se fit historien, écrivain public, puis notaire. C'est cette vie pleine d'aventures dont il a retracé les épisodes marquants dans son *Voyage*, et encore sans doute l'a-t-il raconté que ce qu'il a bien voulu. Comme Villon, dans les moments extrêmes, il jouait volontiers du croc et de la pince, et il dut avoir quelques démêlés avec la sainte-hermandad. Il s'en cache à peine, et le *Viaje entretenido* relate comme de bonnes farces de véritables flout-ries. L'ouvrage est tout entier écrit de verve, et la lecture en est fort amusante.

Quatre bons amis, vovés à la même existence aventureuse, parcourent l'Andalousie, jouant la comédie de ville en ville; ce sont Rios, Ramirez, Solano et Rojas. En chemin, les amis dissertent, racontent des aventures, récitent des vers. Il n'y a pas plus de roman que cela; tout l'intérêt est dans ce dialogue et dans ces courtes narrations que Rojas coupe le plus souvent en recitant quelque *loa*. Ce sont sans doute des morceaux composés précédemment par lui, mimés dans les villages entre quatre chandelles et qu'il a euchassés de la sorte dans son livre. Ces compositions ont pour la plupart une grande originalité; quelques-unes sont bizarres et ressemblent à de vraies parades; il y a une dissertation grotesque sur la lettre R, et sept *loas* sur les sept jours de la semaine, qui ont dû faire pâlir d'aise le public de ce temps-là. Parfois, les narrations prennent la proportion d'un roman ou d'une nouvelle; telle est l'histoire du capitaine Leonardo, prise, quittée et reprise par les interlocuteurs pendant trois livres successivement; mais Rojas n'ennuie jamais. On trouve de tout dans ce singulier ouvrage, des renseignements curieux sur les villes que traverse la bande joyeuse, sur les églises, les pèlerinages, les mœurs locales de Séville, Carmona, Tolède, Jaén, Burgos, etc.; ils en connaissent les moindres ruelles et toutes les auberges borgnes. Mais la partie la plus originale traite de la vie des comédiens de ce temps et des aventures particulières des quatre pauvres diables. On se figure difficilement qu'au temps de Lope de Vega les comédiens de province fussent si misérables. Rojas, dans la page la plus amusante du livre, décrit les diverses espèces de troupes en voyage. Il en distingue huit : le *bulutú*, le *flaque*, la *gangarilla*, le *cambaleo*, la *garnacha*, etc. Le *bulutú* est un acteur tout seul; il va à pied et passe son chemin; s'il rencontre un village, il parle au cure, lui dit qu'il sait une comédie ou quelque *loa*, qu'on n'a qu'à réunir le barbier et le sacristain. Tout le monde prend place, il monte sur une malle et récite en disant : La dame entre et dit ceci et ceci. Le cure fait le tour de la grange son chapeau à la main; on réunit quatre ou cinq quartos, un morceau de pain, et avec cela bon voyage! Le *flaque* est composé de deux comédiens voyageant ensemble; ils savent un intermède, quelque peu d'*autos*, récitent des octaves et deux ou trois *loas*; ils prennent un ochavo par place, possèdent une barbe en peau de mouton et jouent du tambour. Ils vivent fort heureux, dorment habillés, cheminent tout nus, mangent s'ils ont faim, se couchent dans la paille

et souffrent moins de la vermine en hiver qu'en été. La *gangarilla* est une troupe plus considérable; ils sont trois ou quatre hommes avec un jeu de gars pour jouer les amoureux; ils représentent l'auto de la *Brebis égarée*, ont barbes et perruques, empruntent des robes et négligent parfois de les rendre, prennent un quarto d'entrée, demandent du pain, du fromage, des sardines, mangent cela en guise de rôti, boivent du vin, dorment par terre, cheminent menés, jouent dans les fermes et marchent en croisant les bras, d'autant mieux qu'ils n'ont pas de manteaux. Le *cambaleo* se compose d'une femme qui chante et de cinq hommes qui braillent; ils jouent les autos, traînent une malle d'effets que pourrait porter une araignée, demandent dans les fermes un morceau de pain, une grappe de raisin, et dans les villes six maravedis. Ils restent au même endroit cinq ou six jours, louent un lit pour la femme... A midi, ils mangent la soupe grasse, chacun six échelles toutes chaudes, s'assoyent à table et parfois sur le lit. La femme fait les parts, mesure le vin et chacun s'essuie où il peut, car ils n'ont entre eux tous qu'une serviette, et la nappe est si courte qu'il s'en faut de dix doigts que la table soit couverte. Dans une *garnacha*, ils sont cinq ou six hommes, une femme pour les premières amoureuses et un jeune garçon pour les secondes; ils ont une malle avec deux jupes, une robe, trois couvertures, barbes, perruques, etc. Ils restent huit jours, dorment quatre dans un lit, mangent la soupe et le bœuf ou le mouton, ont le vin par setier, la viande par once, le pain par livre et la fain par quintaux. La *bofiganga*, la *farandula* et la *compañia*, troupes de huit à quinze personnages, complètent cette curieuse série. Les représentations des troupes pauvres, du *flaque* et de la *gangarilla*, étaient entièrement primitives. Rojas raconte qu'il arrive un jour, lui troisième, dans un village et déclare qu'il va jouer *Cain et Abel*; au moment où Cain va tuer son frère, il s'aperçoit qu'il manque du couteau nécessaire et il l'orgorge avec une barbe en peau de mouton; le peuple siffle, tempête, et l'aubergiste vient réclamer des draps que Rojas lui a volés; la troupe décampe au plus vite. Une autre fois, ils jouaient la *Resurrection de Lazare*; l'imprésario faisait le Christ; mais il eut beau crier : Lazare, lève-toi ! personne ne bougeait. Lazare, qui s'était ennuyé au fond de sa boîte, était allé faire un tour. L'auteur cria au miracle et déclara que Lazare était monté directement au ciel; le public s'efforça d'y croire.

Scarron connaissait sans doute *El Viaje entretenido*, car il l'étudia benoûp la littérature espagnole; mais son *Roman comique* n'en est pas une imitation; suivant l'expression fort juste de M. de Poulbique, c'est un pendant à l'œuvre de Rojas, rien de plus, et le mérite des deux est égal.

Voyage de Chapelle et Bachaumont (1656, in-8°). Cette bluette, moitié vers et moitié prose, fut très-célèbre au XVII^e et au XVIII^e siècle. La fausseté du genre et les imitations nombreuses qui en ont été faites en ont un peu défloré pour nous la fraîcheur et la grâce. C'est la relation aimable d'un voyage fait dans le Midi par ces deux « bons compagnons », Chapelle et Bachaumont, dont le premier restera illustre dans l'histoire littéraire, moins par son talent que par son esprit et surtout par ses amitiés et ses fréquentations. Il avait déjà trente ans quand fut publié son *Voyage* (1656). Il a devancé ainsi de dix ans les premières *Satires* de Boileau et de trois ans les *Précieuses ridicules* de Molière. L'anecdote des précieuses de Montpellier, qui est un des endroits les plus agréables de son *Voyage*, indique déjà la révolution littéraire qui sera entreprise plus violemment par ses deux amis. Déjà, sous une plaisanterie affable et douce, il commence à se railler des futures victimes de Boileau. Cette date de 1656 a donc son importance et donne à l'œuvre de Chapelle une petite signification historique. Il ne faut point oublier qu'elle fut écrite en pleine littérature des Scarron, des Pellisson, des Chapelain, des Ménage, etc., et il faut lui savoir gré de n'être pas plus de son temps par le faux goût et par l'emphase. Si on pouvait supprimer les vers qui trop souvent redisent en rimes lâchées et diffusées les choses que la prose exprime avec beaucoup plus de finesse et de charme naturel, l'œuvre aurait moins vieilli et nous semblerait plus gracieuse, n'étant plus déparée par ce mélange tout à fait désagréable de la prose et des vers. Ce n'est point que parfois un couplet ne se détache avec assez de verve et une prestesse agréable. Parfois même, sans atteindre jamais à la grande poésie, quelques vers sont heureusement attendris, pour ainsi dire, d'une sorte de sentimentalité douce; comme, par exemple, cette description d'un bosquet dans le parc du comte d'Aubijoux, laquelle commence par ces deux vers :

Sous ces berceaux, qu'Amour exprès
Fit pour toucher une inhumaine.

Sainte-Beuve, qui a consacré, dans ses *Causeries du lundi*, un article au *Voyage de Chapelle et Bachaumont* (t. XI, p. 32), blâme comme de fort mauvais goût et comme très-désagréable l'aventure de d'Assoucy, qui y est racontée; et, de fait, elle détonne singulièrement dans cet ensemble charmant et léger.

Enfin, pour porter un jugement d'ensemble, ce *Voyage*, très-amusant en somme, est une œuvre toute naturelle et toute gracieuse de deux aimables épicuriens qui, sans autre souci que de bien boire et bien manger, se plaisent à rire doucement, plutôt à sourire, après boire. Voltaire, qui, dans son *Voyage à Berlin*, adressé à sa nièce, Mme Denis, a initié allégrement la bluette des deux amis, en parle ainsi : « N'allez pas imaginer que je veux égaler Chapelle, qui s'est fait; je ne sais comment, tant de réputation pour avoir été de Paris à Montpellier et en terre papale et en avoir rendu compte à un gourmand. » Le même, parlant encore du récit de ce voyage, dit que du « plus charmant badinage il fut la plus charmante leçon. » Or, Voltaire se conaissait en esprit et en badinage. Nous avons dit, en commençant, que Chapelle eut de nombreux imitateurs, ce qui suffit à prouver le succès et la vogue de son *Voyage*. En effet, à Voltaire déjà mentionné, il faut ajouter La Fontaine, qui a adressé à sa femme une relation d'un *Voyage de Paris en Linou-sin* (1662); Hamilton; Regnard, dans son *Voyage en Normandie*; Le Franc de Pompi-gnan, dans son *Voyage en Languedoc et en Provence* (1740); Desmahis, dans son *Voyage à Saint-Germain*; Boufflers, dans ses *Lettres sur la Suisse* (1762), et l'arny, dans son *Voyage en Bourgogne* (1777), etc., etc. Le *Voyage de Chapelle et Bachaumont* a eu d'assez nombreuses éditions; il a été publié en 1704 à Wrecht; à La Haye en 1732, chez Gosse; à Amsterdam en 1751, chez Zach. Chastelain; à Genève, en 1751 (in-12). L'édition de 1821, chez Le Bâque (Paris in-12), fait partie de la *Bibliothèque d'une maison de campagne*. Il a été encore réédité par Delangle freres (Paris, 1823, in-16), dans la *Collection des petits classiques français*.

Voyage du pèlerin (LE), par Bunyan (1688). Après la Bible, le livre le plus répandu en Angleterre est le *Voyage du pèlerin*, par le chaudronnier Bunyan. C'est, dit M. Taine, que le fond du protestantisme est la doctrine du salut opéré par la grâce, et que, pour rendre cette doctrine sensible, nul artiste n'a égalé Bunyan. Durant une captivité de douze ans, Bunyan composa ce livre, n'ayant pour toute lecture que la Bible et le *Livre des martyrs*. Le *Voyage du pèlerin* est un manuel de dévotion à l'usage des simples, en même temps qu'une épopée allégorique de la grâce. C'est un homme du peuple qui parle au peuple et qui veut rendre sensible à tous la terrible doctrine de la damnation et du salut. Voici l'analyse succincte de cet ouvrage. Du haut du ciel, une voix a crié vengeance contre la cité de la Destruction, où vit un pécheur nommé Chrétien. Effrayé, il se leva parmi les railleries de ses voisins et part pour n'être point dévoré par le feu qui consumera les criminels. Un homme secourable, l'Évangéliste, lui montre le droit chemin. Un homme perfide, l'Évangéliste-Mon-daine, essaye de l'en détourner. Son camarade, Maniable, qui l'avait d'abord suivi, s'embourbe dans les marais du Découragement et le quitte. Pour lui, il avance bravement à travers l'eau trouble et la boue glissante et parvient à la porte étroite, où un sage interprète l'instruit par des spectacles sensibles et lui indique la voie de la cité céleste. Il passe devant une croix, et le lourd fardeau des péchés qu'il porte sur ses épaules se détache et tombe. Il grimpe péniblement la colline escarpée de la Difficulté et parvient dans un superbe château, où Vignaut, le gardien, le remet aux mains des sages filles, Piété et Prudence, qui l'avertissent et l'arment contre les monstres de l'enfer. Il trouve la route barrée par un de ces démons, Apollyon, qui lui ordonne d'abjurer l'obéissance du roi céleste. Après un long combat, il le tue. Cependant la route se rétrécit, les ombres tombent plus épaisses, des flammes sulfureuses montent le long du chemin; c'est la vallée de l'Ombre de la Mort. Il la franchit et arrive dans la ville de la Vanité, foire immense de trafics, de dissimulations et de comédies, où il passe les yeux baissés sans vouloir prendre part aux fêtes ni aux men-songes. Les gens du lieu le chargent de coups, le jettent en prison, le condamnent comme traître et révolté, brûlent son compagnon Fidéle. Echappé de leurs mains, il tombe dans celles du géant Désespoir, qui le meurtre et, lui présentant des poignards et des cordes, l'exhorte à se délivrer de tant de malheurs. Il parvint enfin sur les montagnes Heureuses, d'où il aperçoit la divine cité. Pour y entrer, il ne reste à franchir qu'un courant profond où l'on perd pied, où l'eau trouble la vue et qu'on appelle la rivière de la Mort. « L'allégorie, le plus artificiel des genres, dit encore M. Taine, est naturelle à Bunyan. Il l'emploie partout par nécessité, non par choix. Comme les enfants, les paysans et tous les esprits incultes, il change les raisonnements en paraboles, il ne saurait les vérités lui échapper, il veut palper des formes et contempler des couleurs. C'est que les sèches vérités générales sont une sorte d'algèbre, acquise par notre esprit, fort tard et après beaucoup de peine, contre notre inclination primitive, qui est de considérer des événements détaillés et des objets sensibles, l'homme n'étant capable de con-

templer les formules pures qu'après s'être transformé par dix ans de lectures et de réflexions. » Ce curieux ouvrage a été traduit en français sous le titre de *Voyage du chrétien et de la chrétienne* (Neuchâtel, 1716, in-8°) et sous celui de *Pèlerinage d'un nouveau chrétien* (Paris, 1772, in-18), souvent ré-édité.

Voyages de Gulliver, roman satirique anglais, par Jonathan Swift. Ce livre immortel parut sous le voile de l'anonyme au mois de novembre 1726. Le témoignage des contemporains prouvera quelle immense impression il produisit immédiatement. Il y a environ dix jours, écrivait Gay à Swift, qui était alors en Irlande, le 17 novembre 1728, fut publié ici un livre sur les voyages d'un certain Gulliver, qui depuis fait l'entretien de toute la ville; toute l'édition fut vendue en une semaine, et rien n'est plus divertissant que d'entendre les opinions différentes de tout le monde sur ce livre, que tout le monde cependant s'accorde à goûter au dernier point. On dit généralement que vous en êtes l'auteur, mais le libraire déclare qu'il ne sait pas de quelle main il l'a reçu. Du haut en bas de la société, tout le monde le lit, du cabinet des ministres jusqu'à la chambre des nourrices. Vous voyez qu'on ne vous fait pas injure en vous l'attribuant. S'il est de vous, vous avez désobligé deux ou trois de vos meilleurs amis en ne leur donnant pas le moindre soupçon. Peut-être que, pendant tout ce temps, je vous parle d'un livre que vous n'avez jamais vu et qui n'a pas encore touché l'Irlande. S'il en est ainsi, je crois que ce que j'en ai dit suffit pour vous donner l'envie de le lire et que vous me prierez de vous l'envoyer. — « Gulliver ira aussi loin que John Bunyan, » lui écrivait Arbuthnot. Pope félicitait Swift sans détour : « Je prédis, écrivait-il, que ce livre fera désormais l'admiration de tous les hommes. »

L'ouvrage se divise en quatre parties : dans la première, le héros du livre est jeté sur la rive d'un pays inconnu; c'est Lilliput, où les hommes de la plus haute taille atteignent 5 ou 6 pouces anglais. Gulliver rend un service signalé au roi de ce pays en lui livrant la flotte de son ennemi, le roi de Blefuscu, qu'il ramène à la remorque au moyen d'un paquet de ficelles; mais, accusé de haute trahison, pour avoir éteint d'une façon irrévérencieuse un incendie dans les appartements de la reine, il est obligé de s'enfuir à Blefuscu, d'où un hasard heureux le ramène dans sa patrie. La seconde partie est consacrée au voyage à Brodingnag. Au lieu de pyramides, ce sont des géants que l'aventurier Gulliver rencontre dans cette nouvelle contrée, aussi sages, aussi bien gouvernés que les Lilliputiens sont fous et mal dirigés. Puis viennent, dans la troisième partie, les voyages à l'île volante de Laputa, aux Balnibarbes, à Luggnag, à Glubbdubdrib et au Japon. Enfin, la quatrième et dernière partie est consacrée au voyage dans le pays des Houyhnhnms, où les chevaux sont les rois du pays et ont pour esclaves une espèce d'hommes appelés Yahoos.

D'après cet exposé succinct, on peut voir que le plan de cette ingénieuse satire varie dans ses différentes parties. Le voyage à Lilliput est une allusion à la cour et à la politique de l'Angleterre; Walpole est peint dans le caractère du premier ministre Flimnap; les facieux des toiles et des whigs sont désignés par celles des talons hauts et des talons plats; les petits boutiens et les gros boutiens sont les papistes et les protestants. Le prince de Galles, qui traitait également bien les whigs et les tories, rit de bon cœur, dit-on, de la condescendance de l'héritier présomptif, qui portait un talon haut et un talon plat. Blefuscu est la France, où l'ingratitude de la cour lilliputiennne force Gulliver à venir chercher un asile, pour ne pas souffrir les tourments que l'on a décidés de lui infliger; allusion à l'ingratitude de la cour d'Angleterre envers Ormond et Bolingbroke, qui furent obligés de se réfugier en France. Les personnes qui sont innuées à l'histoire secrète du règne de George I^{er} saisiront facilement les nombreuses allusions dont fourmille cet ouvrage. Dans le voyage à Brodingnag, la satire est d'une application plus générale, et il est difficile d'y rien trouver qui se rapporte aux événements politiques et aux ministres du temps; c'est un jugement des actions et des sentiments des hommes porté par des êtres d'une force immense et en même temps d'un caractère froid et réfléchi, doués d'un esprit éminemment philosophique. Le roi de ce pays est la personification d'un monarque patriote, indifférent à ce qui est curieux, froid pour ce qui est simplement beau et ne prenant intérêt qu'à ce qui concerne l'utilité générale et le bien de son peuple. Dans le voyage à Laputa, on trouve des allusions aux systèmes philosophiques les plus accrédités au XVIII^e siècle; mais Swift dirige surtout son impitoyable raillerie contre l'abus de la philosophie et celui de la science elle-même. Le voyage chez les Houyhnhnms est une diatribe amère contre la nature humaine, inspirée par l'indignation qu'éprouvait l'auteur à la vue des malheurs de l'Irlande. Vivant, malgré lui, dans ce pays où il ne voyait que des tyrans égoïstes et des esclaves opprimés; ardent partisan de la liberté et de l'indépen-

dance qu'il voyait chaque jour foulées aux pieds, l'énergie de sa nature lui fit prendre en horreur et déshonorer dans ce dernier et virulent pamphlet une race capable de commettre et de souffrir de telles iniquités.

Les *Voyages de Gulliver* eurent un succès prodigieux. Jamais, peut-être, ouvrage n'eut autant d'attrait pour toutes les classes de la société. Les lecteurs du grand monde y trouvaient une satire personnelle et politique; le vulgaire, des incidents bas et grossiers; les amis du romanesque, du merveilleux; les jeunes gens, de l'esprit; les hommes graves, des leçons de morale et de politique; la vieillesse négligée et l'ambition déçue, des maximes de misanthropie sombre et amère. « Les *Voyages de Gulliver*, dit M. Hardinge Champion, ont le rare mérite de plaire aux enfants et de faire réfléchir les hommes graves; les deux premières parties sont les plus intéressantes; la troisième offre moins de suite dans le plan que les précédentes; c'est dans ces divers tableaux, remarquables par leur hardiesse et leur originalité, que Swift exhale à son aise toute sa bile de misanthrope et qu'il flagelle à tour de bras les passions mesquines de la nature humaine; rien de plus commode pour cela que son cadre, où tantôt il représente l'homme en miniature, tantôt sous des formes colossales; de là, pour lui, l'occasion de leçons philosophiques, empreintes presque toutes de cette misanthropie qui caractérise souvent les grands génies, esprits chagrins pour la plupart. » On peut reprocher à Gulliver la trivialité et le cynisme de quelques-uns de ses tableaux, un langage quelquefois obscène, dans lequel il semble se complaire; la quatrième partie a surtout ce caractère. Swift a souvent inspiré Voltaire. L'auteur des *Romans philosophiques*, en effet, a beaucoup de la verve mordante de l'auteur anglais, de son dédain des bienséances et surtout de sa maligne gaieté; seulement, Voltaire attaque plutôt l'organisation du monde, de la société; Swift, plus particulièrement l'homme, dont il cherche à abaisser l'orgueil. « C'est à l'homme, en effet, qu'en veut Gulliver, a dit Prévost-Paradol, et à tout ce que l'on voit de plus excellent en lui-même et dans le monde où il domine. La politique, rabaisée dans le voyage de Lilliput aux débats d'une fourmière, disparaît devant la calme sagesse des habitants de Brodgingnag et de ce roi philosophe qui, prenant dans sa main et caressant doucement le panegyriste éloquent des institutions et des mœurs de l'Angleterre, lui dit sans émotion que, d'après ses propres peintures, la plupart de ses compatriotes sont la plus pernicieuse vermine à qui la nature ait jamais permis de ramper sur la surface de la terre. Laputa est le théâtre décourageant et ridicule de nos sciences, de nos inventions, de nos efforts pour rendre le séjour de la terre plus supportable et abaisse les plus nobles occupations de l'esprit humain. Mais l'île des Houyhnhnms est l'abîme où l'humanité s'engloutit tout entière; les arts, les lois, les mœurs, la religion, la raison même, tout succombe, la beauté s'avilit, l'amour fait horreur, et, après cette universelle dégradation de tout ce qui peut occuper, charmer, élever l'homme sur la terre, on n'est plus surpris de voir le voyageur qui est rejeté parmi le genre humain, au sortir d'une telle épreuve, se voiler la face et refuser de voir les hommes. L'art profond de Swift pour prendre et soutenir un personnage apparaît ici consommé et arrivé à sa dernière perfection. Le monde où il nous conduit est hors du nôtre, mais c'est un monde animé où nous nous sentons mouvoir et respirer. C'est une autre vie que la nôtre, mais c'est encore la vie. En un mot, la raison nous défend seule contre des récits auxquels l'imagination se rend sans efforts, et, selon le langage des philosophes, c'est *a priori* que nous refusons d'y croire. Nos misères mêmes, qui sont le fond de ce livre, y sont moins exagérées que séparées de tout ce qui, dans le monde, les atténue au point de les faire parfois oublier. Ce que Lucrèce appelle les *Postrema vitæ*, voilà le théâtre où Swift nous conduit et nous enferme, et la vue prolongée de cette moitié de la réalité nous remplit d'horreur et de pitié sur nous-mêmes. C'est en ce sens qu'une des filles d'honneur, si maltraitée par Swift, se plaignant de cet avilissement de la femme et de l'amour, a pu dire : « qu'il était impie de déprécier ainsi les œuvres du Créateur. »

M. Taine a porté sur l'ouvrage de Swift un jugement remarquable que nous avons donné à la biographie de ce dernier. Considéré comme une œuvre d'imagination pure, Gulliver a tant de charmes, et on le lit si souvent qu'une bibliothèque passerait pour incomplète si on ne l'y trouvait pas. Cependant, ce livre a dû perdre de son intérêt avec le temps; il contenait une foule d'allusions et même de portraits aussi piquants pour les nationaux qu'insipides pour les étrangers et insignifiants pour la postérité. Walter Scott en a donné la clef; mais les originaux n'existaient plus, les copies s'estompent et s'effacent en tant que crayons historiques ou anecdotes. Ce fut Voltaire qui, le premier, vanta en France les *Voyages de Gulliver*. L'abbé Desfontaines en donna une traduction pitoyable (1727); il publia une continuation de Gulliver, qui est l'œuvre du traducteur, non de l'auteur. Depuis lors,

l'ouvrage de Swift a été fréquemment traduit en français. En dernière analyse, rappelons au lecteur amoureux d'un jugement sommaire que Voltaire a surnommé Jonathan Swift le Rabelais de l'Angleterre.

Ce voyage d'un homme qui est successivement géant dans un royaume de nains et nain dans un pays de géants offrait des situations d'une application trop naturelle pour ne pas enrichir la langue d'antithèses pittoresques, tirées du cœur même du sujet. Les littérateurs font des allusions fréquentes au chef-d'œuvre de Swift et aux diverses aventures dont Gulliver est le héros. La visite aux Lilliputiens est surtout souvent rappelée.

« Le petit garçon était fort pour son âge, mais laid, disgracié et farouche à l'excès. Depuis un an qu'on l'avait séparé de sa nourrice, il n'avait vu que deux êtres humains, son père et sa grand-mère, et il vivait entre ces deux colosses comme Gulliver dans l'île des géants. »

EDMOND ABOUT.

« Cent ans après la mort de saint Charles Borromée, on lui éleva une statue colossale, haute de 96 pieds. On raconte, entre autres choses merveilleuses à propos de cette statue, je ne sais quel dîner de douze couverts qui avait été donné dans la tête du saint archevêque; les cuisiniers étaient dans le livre et l'office dans le bras droit. Cela ressemblait beaucoup à l'histoire de Gulliver dans le pays des géants. »

AL. DUMAS.

« Gulliver ! tu fais rire les enfants et penser tristement le front du vieillard. Ton conte bleu est une sombre histoire, traie alors et vraie encore aujourd'hui. L'homme de génie n'est plus l'antique Prométhée enchaîné sur son roc et dévoré par des vautours; nous avons changé cela : il est surpris et emmêlé pendant son sommeil par des hommes de 6 pouces. »

LANFREY.

« Cette histoire de la détention de Napoléon à Sainte-Hélène, par Walter Scott, n'est autre chose que les aventures de Gulliver, livre qui m'a fait bien rire quand j'étais jeune garçon, et où l'on peut lire si commodément comme quoi les petits Lilliputiens ne savent que faire de leur grand prisonnier, comme ils grimpent par milliers sur son corps et l'attachent bien ferme avec une foule de cordes grosses comme des cheveux, quels immenses apprêts ils font pour lui bâtir tout exprès une grande maison, et comme ils se plaignent de l'énorme quantité de vivres qu'il leur faut lui fournir chaque jour; comme ils ne cessent de le noircir dans le conseil de l'Etat, et de déplorer qu'il coûte tant au pays; comme ils seraient bien aises de le tuer, mais comme ils le craignent encore après sa mort, parce que son cadavre pourrait produire la peste; comment enfin ils se décident pour la générosité la plus glorieuse, et lui laissent son titre, se contentant de lui vouloir crever les yeux. »

H. HEINE.

Voyage sentimental (Lé), par Laurence Sterne (1768, in-12). Ce voyage fantaisiste, aussi célèbre en France qu'en Angleterre, fut publié l'année même de la mort de l'auteur qui revenait d'un voyage entrepris par lui sur le continent (en France et en Italie) pour le rétablissement de sa santé. Il est impossible de donner l'analyse d'une œuvre dans laquelle l'auteur semble avoir pris à tâche de ne suivre aucun ordre et de n'adopter aucun plan; c'est un recueil d'anecdotes, de réflexions, de portraits, de citations; le tout est étincelant de verve comique; arabesques gracieuses et capricieuses, entremêlées de détails parfois libres et de touchante sentimentalité; Sterne y met tout en œuvre pour exciter le rire ou les larmes; lacunes, interruptions, réticences, tout lui est bon. Bien que moins important que *Tristram Shandy* (v. ce mot), le *Voyage sentimental* donne, mieux qu'aucun autre ouvrage, la mesure du talent de Sterne. « Aimez-vous Sterne, dit M. Girault de Saint-Fargeau dans l'appréciation de cette œuvre, Sterne, simple et bon, courant le monde, livrant avec délices sa pensée à un vague abandon, étudiant les petits faits de l'âme, et, au milieu de scènes si attachantes, se mettant lui-même en scène, avec une ravissante bonhomie, parce que lui, Sterne ou Yorick, a éprouvé et senti ce que chacun de nous, à sa place, aurait pu éprouver ou sentir ? Vous souvient-il combien il y a de délicatesse et d'émotion d'un cœur honnête dans l'échange de sa tabatière, à lui Sterne, avec la tabatière de corne du bon vieux moine ? Qu'il y a de crainte et d'abandon pudique à la fois dans son entrevue avec la fraîche et gentille soubrette en petit bonnet, en simple tablier ! Que de larmes dans le récit de la mort du chien de l'aveugle ! Que de mélancolie dans les pensées qu'éveille le chant plaintif du sonnet qui veut la liberté ! Puis que de laisser-

aller dans cette rencontre du fifre français, si bon, si franc, si jovial ! Et quelle exquise sensibilité dans ces entretiens avec la pauvre Marie, cette pauvre folle, si étonnante, si malheureuse, qui, assise avec sa chèvre sur le bord de la route de Moulins, jouait sur son chalumeau sa plaintive chanson du soir ! Aimez-vous Sterne ? Sterne donnant, comme il le dit lui-même, carte blanche à son imagination, à sa sensibilité, à son génie; Sterne qui, monté sur son *dada*, le laisse prendre la course, aller l'amble, caracolier, trotter ou marcher d'un pas triste et languissant ? Si vous l'aimez ainsi, prenez le *Voyage sentimental*. « Il s'est pourtant trouvé un sévère détracteur de ce charmant esprit; c'est Thackeray, l'une des gloires de la littérature moderne. On a peine à s'expliquer cette sévérité d'un auteur si bienveillant, d'autre part, pour Congreve, Steele, Prior, Smollett, Goldsmith et autres humoristes. » Avec Sterne, dit Thackeray dans ses *Humoristes anglais*, on ne sait jamais où s'arrête la vérité, où commence la fiction. Je me rappelle un acteur français qui, après nous avoir réjouis par des chansons du genre grivois, se mit tout à coup à nous chanter une mélancolique ballade. Il mit tant d'âme et d'expression dans son chant qu'il toucha toute l'assistance, et lui-même semblait ému au point que sa voix tremblait et que ses yeux s'emplissaient de larmes. Je suppose que Sterne possédait cette sensibilité factice du chanteur français et qu'il acquit à force d'étude et de persévérance le don des larmes. J'avoue que je ne saurais éprouver une grande sympathie pour cette fontaine intermittente; il me fatigue avec cet éternel appel aux larmes et au rire. Il me semble que je le vois me regardant pour juger de l'effet qu'il a produit sur moi et qu'il va me dire : « Admirez ma sensibilité ! Ré-sistez-vous à ce trait ? etc. » L'*Humour* de l'anglais Rabelais, dont il veut procéder, point de ces façons d'agir.... Sterne est un grand acteur, ce n'est point un humoriste. Il écrit de sang-froid, il se grime, il se déguise et entre bravement en scène. Je n'en veux d'autre preuve que son fameux *Voyage sentimental*. On y voit l'intention manifeste de viser à l'effet pour obtenir les applaudissements de la galerie. Il arrive à l'hôtel Dessein, il a besoin d'une voiture pour aller à Paris. Que fait-il ? Il prépare ses accessoires, comme disent les acteurs. Il trouve dans la cour de l'hôtel une petite berline du genre de celles qu'on appelle « désobligeantes »; voilà le texte d'une digression pour nous raconter ses maux et nous forcer à y compatir. Un mot lui a suffi, et Paillasse, monté sur la désobligeante, s'en sert comme d'un tremplin pour divertir l'honorable compagnie. Est-ce là de la vraie sensibilité qu'essayer de nous tirer des larmes à propos d'une vieille voiture ? Sterne me rappelle le vertueux prédicateur, Joseph Surface, passant pour un saint aux yeux de ses dupes crédules. Et l'échange de tabatière avec le français, et les sous qu'il jette aux mendicants de Montreuil, et le fameux âne mort sur lequel il répand un torrent de larmes à inonder son mouchoir de poche, et son oraison funèbre ! Va, mon ami, je ne donnerais pas un penny de ton âne et du reste. D'autant plus que ton âne est une reminiscence de celui que tu nous avais servi trois ans auparavant (1765) dans le septième et le huitième livre de *Tristram Shandy*. Arrêtons-nous, cette diatribe n'a pas moins d'une douzaine de pages et nous avouons, pour notre part, ne pas nous associer à l'indignation de Thackeray. A part un peu d'affectation et le ton quelque peu déclamatoire de certaines tirades, s'il est un livre, dont l'auteur profond sans y penser, et gai sans chercher à l'être, intéresse en nous initiant à tous les caprices d'une imagination vagabonde, cache une douce mélancolie sous l'apparence d'un récit exact et minutieux de ses sensations, et se joue à la fois du lecteur et de lui-même, c'est sans contredit le *Voyage sentimental*, véritable chef-d'œuvre et l'éternel désespoir des imitateurs. Sauf la critique anglaise que nous venons de citer, il n'y a qu'une voix sur le mérite incontestable de cet ouvrage.

On ignore généralement que ce Lafleur, le domestique, le compagnon et l'ami du voyageur sentimental, n'est point un personnage fictif, mais un être parfaitement réel et qui accompagna Sterne dans ses excursions sur le continent. Ce brave homme était Bourguignon. Dévoré, dès son enfance, de la passion des voyages, il s'enfuit du toit paternel, à l'âge de dix ans, pour courir le monde et les aventures. Il mena cette existence vagabonde jusqu'au jour où un sergent racoleur l'enrôla sur le pont Neuf. Il battif six ans la caisse dans les troupes françaises, déserta à la faveur d'un habit de paysan et arriva à Montreuil-sur-Mer, où il fut présenté, couvert de haillons, à Sterne, qui l'agréa immédiatement. Lafleur a donné de précieux détails sur Sterne pendant ce voyage. « Il y avait, dit-il, des moments où mon maître paraissait plongé dans une profonde mélancolie; alors il avait si rarement besoin de mes services que je me hasardais à entrer sans être appelé et à lui suggérer ce que je croyais le plus propre à le distraire; il souriait et je voyais que je le rendais heureux pour un instant. D'autres fois, on eût dit que ce n'était plus le même homme, le ciel de la France opérant sur lui et il s'écriait : « Vive la joie ! » Ce fut dans un de ces

moments qu'il fit connaissance avec la petite grisette du magasin de gants qui vint le voir chez lui à plusieurs reprises. L'âne mort n'est point une invention; le pauvre homme en pleurs était aussi simple et aussi intéressant que mon maître le dit. La pauvre Marie n'est pas une fiction, hélas ! lorsque nous la rencontrâmes, elle se roula à terre comme une enfant et se couvrait la tête de poussière; elle était charmante néanmoins. Mon maître l'aborde avec bonté et la prit dans ses bras; elle revint à elle, lui raconta ses malheurs et versa des larmes. Marie se dégagea doucement alors et lui chanta un cantique. Mon pauvre maître se couvrit le visage de ses mains et la conduisit jusqu'à sa chaumière. Il y trouva la vieille femme et lui parla sérieusement... Je leur portais tous les jours des aliments de l'hôtel, et lorsque mon maître quitta Moulins, il laissa de l'argent à la mère. J'ignore combien; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il donnait toujours plus qu'il ne pouvait. Ces curieux renseignements sont puisés dans l'ouvrage de Davy, intitulé *Macédoine* (*Oglio*). On y apprend aussi de Davy que la marquise L..., à qui Sterne fut redevable de son passe-port, est la marquise de Lambert. Terminons par le jugement porté sur le *Voyage sentimental* par M. Em. Montégut : « Avec le *Voyage sentimental*, nous avons affaire à un véritable chef-d'œuvre. C'est dans son genre la perfection même. Le livre n'a pas la portée de *Tristram Shandy* peut-être, quoique sous son apparente futilité il cache une réelle profondeur; mais la composition et la forme en sont autrement irréprochables, et la donnée première, quoique moins forte que celle de son aîné, est plus originale en ce sens qu'elle sort plus directement de la nature de l'auteur. Le *Voyage sentimental*, c'est du plus pur Sterne, libre, clarifié, réduit à l'état d'essence. Le *Tristram Shandy* a une tradition, il se rattache en partie à toute une vieille littérature oubliée... mais le *Voyage sentimental* se rapporte directement à Sterne et n'appartient qu'à lui seul. L'idée de ce livre est une de ces trouvailles heureuses qui classent immédiatement un auteur parmi les hommes originaux. « Non, s'est dit Sterne, je ne voyagerai pas comme ces singuliers touristes qui, avant de s'embarquer, semblent déposer leur cœur dans leur maison, arrêter jusqu'à leur retour la circulation de leur sang, pour qui le voyage équivaut à une suspension des fonctions de la vie, et que les pays étrangers voient transformés en automates contemplatifs. Non, pendant que le bateau, la diligence ou la chaise de poste m'emportent, mon cœur continuera de battre, mon cœur malade de soupirer et de désirer, mon âme de rêver. » Vous savez s'il a gentiment tenu sa résolution, vous tous qui avez lu le *Voyage sentimental*. Il n'y a dans toute la littérature de voyages qu'un autre livre qui soit sorti d'une idée aussi originale; j'ai nommé les *Heisebilder* de Henri Heine. »

Voyage d'Humphrey Clinker, roman, par Smollett (1771). La donnée de ce roman est la même que celle de la comédie de Ben Jonson, intitulée : *Every man in his humour*. Le livre est moins un roman que le récit ou même le journal d'un voyage entremêlé d'incidents et d'épisodes romanesques, et raconté sous la forme épistolaire. L'auteur y rend compte des impressions et des aventures d'une famille galloise, durant une tournée à Londres, aux eaux de Bath et de Harrogate, dans le nord de l'Ecosse, et dans plusieurs lieux remarquables. Chacun des voyageurs, suivant son tour d'esprit et son humeur, juge différemment des mêmes objets. A la tête de cette file d'originaux marche un vieux gentilhomme, Martin Bramble, personnage grognon, mais généreux, sorte de bourru bienfaisant qui passe son temps à être malade. Une extrême sensibilité nerveuse ajoute encore à son irritabilité naturelle. Dans toutes les occurrences de la vie, il n'aperçoit jamais que le côté incommode et déplaisant. Tout devient pour lui une source de vexations; il s'indigne des moindres contrariétés, et ses emportements sont quelquefois fort comiques. La délicatesse et la bienfaisance rachètent les défauts de ce personnage, qui a gardé un fond d'humeur caustique. Le caractère de Tabitha Bramble forme un parfait contraste avec celui de son frère. C'est une vieille fille, bigote, égoïste, revêche, en quête d'un mari; ses prétentions ridicules, ses puériles agaceries à tous les célibataires et son infatigable industrie pour se procurer un époux font de ce type exagéré une caricature. Melford, jeune homme fraîchement sorti de l'université d'Oxford, a la vivacité, l'étourderie et l'ardeur de la jeunesse. Sa sœur Lydie, jeune personne d'un cœur sensible et d'un tour d'esprit un peu romanesque, plat par sa candeur et sa naïveté. Leur satisfaction d'eux-mêmes et des autres, leur indulgence pour le monde et l'optimisme si naturel à leur âge, sont en opposition complète avec l'humeur sombre et chagrine de Bramble. Aussi, le journal de leur voyage diffère tout à fait du sien, et leurs descriptions des lieux qu'ils parcourent sont aussi riantes et gracieuses que celles de leur oncle sont mélancoliques et lugubres. Humphrey Clinker, qui donne son nom à l'ouvrage, on ne sait pourquoi, paraît assez tard sur la scène et joue un rôle fort secondaire. C'est un valet méthodiste, un sectaire enthousiaste, simple et crédule à l'excès, mais actif,

intelligent et attaché à ses maîtres. Son dévouement devient même une source de bévues. Il advient à la fin qu'il se trouve être fils naturel de Matthieu Brémble. Cette galerie d'originaux se complète par la figure de la femme de chambre, personne naïve et vaniteuse, qui estropie vaillamment l'orthographe, à l'exemple de sa maîtresse.

Cet ouvrage est le plus agréable des romans de Smollett. Les saillies d'un esprit observateur, qui tempère sa causticité par un sentiment d'indulgence, abondent dans le récit. Cependant l'auteur n'a pas montré la même fertilité d'invention ni la même verve de gaieté que dans les productions de sa jeunesse. Pour égayer et varier son sujet, il a eu recours à des rencontres de voleurs, à des incendies, à des scènes nocturnes, à des reconnaissances inattendues, etc. Il se permet fréquemment des digressions politiques et des allusions satiriques, et, suivant son habitude, il emploie des images rebutantes. Un des plus grands charmes du livre consiste dans la description de certains sites et localités de l'Angleterre. Les détails curieux qu'il donne sur la vie et les usages des montagnards écossais et sur les mœurs patriarcales des clans ont induit à Walter Scott l'existence de la riche mine qu'il a explorée. La gaieté humoristique de Smollett n'est pas toujours de bon goût, ses saillies ressemblent parfois à des grimaces. Toutefois, dans ce roman, le style est plus pur et plus soutenu que dans ses autres ouvrages.

Voyage autour de ma chambre, par le comte Xavier de Maistre (1795, in-8°). C'est à un duel que nous sommes redevables de ce spirituel opuscule; l'auteur lui-même nous l'apprend : « J'ai mené d'abord, dit-il un jour à un célèbre critique qui l'interrogeait sur sa vocation littéraire, la vie de garnison consciencieusement, c'est-à-dire sans songer à écrire et assez rarement à lire, et il est probable que, sans le duel dont j'ai parlé au troisième chapitre de mon *Voyage autour de ma chambre*, vous n'auriez jamais entendu parler de moi. » Il avait vingt-sept ans lorsqu'il composa cet ouvrage. Quelques allusions cependant semblent lui assigner une date postérieure : c'est qu'il le garda quelques années dans son tiroir et y ajouta un chapitre de temps en temps. Dans une visite qu'il fit à son frère à Lausanne en 1795, il lui porta le manuscrit : « Mon frère, dit-il, était mon parrain et mon protecteur ; il me loua de la nouvelle occupation que je m'étais donnée et garda le brouillon, qu'il mit en ordre après mon départ. J'en reçus bientôt un exemplaire imprimé et j'eus la surprise qu'éprouverait un père en revoyant adulte un enfant laissé en nourrice. J'en fus très-satisfait et je commençai aussitôt l'*Expédition nocturne*, opuscule destiné à faire suite au *Voyage autour de ma chambre*. Mon frère, à qui je fis part de mon dessein, m'en détourna ; il m'écrivit que je dessinais tout le prix que pouvait avoir cette bluette en la continuant ; il me parla d'un proverbe espagnol qui dit que « toutes les secondes parties sont mauvaises », et me conseilla de chercher quelque autre sujet. »

En relisant cet agréable *Voyage*, on apprend à en connaître l'auteur mieux que s'il se confessait à nous directement ; c'est une manière de confession d'ailleurs sous un air de demi-raillerie. Xavier de Maistre, sous prétexte de voyager chez lui et de nous servir de cicérone dans cette excursion à domicile, nous fait réellement voyager dans l'empire des rêveries et des chimères et, tout en nous exposant les divers sentiments qu'excitent en lui les différents objets de sa chambre, se joue, dans un ingénieux badinage, du public et de lui-même. Ses impressions de voyage ne s'analysent pas ; elles perdent tout leur charme ; nous ne pouvons qu'indiquer les points de vue les plus jolis et en détacher quelques tableaux. Une douce humeur y domine, mais moins marquée que dans *Sterne*, que plusieurs chapitres rappellent, toutefois : le dix-neuvième, où l'auteur laisse échapper une larme de repentir pour avoir brusqué son fidèle serviteur Joannetti, et le vingt-huitième, où tombe une autre larme pour avoir durement reçu le pauvre Jacques, un compatriote malheureux. On surprend les lectures et les goûts du jeune officier dans quelques pastels légers, dans sa passion de peindre et de dissertar sur la peinture. Mais on sent, malgré ses raisonnements, que cet art était surtout pour lui un moyen de fixer des traits chéris, un site heureux, toute reminiscence de l'amour et de la patrie. « La douce malice du voyage, dit Sainte-Beuve, se répand et se suit dans toutes les distractions de « l'autre », comme il appelle « la bête » (le corps), par opposition à l'âme. » L'observation du moraliste, sans air d'étonnement et de découverte, s'y produit en une foule de traits que la naïveté du tour ne fait qu'aiguïser. « J'ai reconnu clairement que l'âme peut se faire obéir par la bête et que, par un fâcheux retour, celle-ci oblige très-souvent l'âme d'agir contre son gré. Dans les règles, l'une a le pouvoir législatif et l'autre le pouvoir exécutif, mais ces deux pouvoirs se contraignent souvent. Messieurs et Mesdames, soyez fiers de votre intelligence tant qu'il vous plaira ; mais défiez-vous beaucoup de « l'autre », surtout quand vous êtes ensemble. J'avais couché mes pincettes sur la braise pour faire griller

mon pain, et, quelque temps après, tandis que mon âme voyageait, voilà qu'une souche enflammée roule sur le foyer ; ma pauvre bête porta les mains aux pincettes et je me brûlai les doigts. »

Chez Xavier de Maistre, le moraliste est d'autant plus agréable qu'il semble vous prendre en jouant, au moment où l'on s'y attend le moins. Qu'on se rappelle ce portrait de Mme Hautcastel (ch. xv), qui, comme tous les portraits et peut-être bien comme tous les modèles, sourit à la fois à chacun de ceux qui regardent et à l'air de ne sourire qu'à un seul : pauvre amant, qui se croit uniquement regardé ! Et cette rose sèche (ch. xxxv), cherchée, cueillie, autrefois si fraîche, dans la serre un jour de carnaval, avec tant d'émotion offerte à Mme Hautcastel, à l'heure du bal, et qu'elle ne regarde même pas ! Car il est tard, la toilette s'achève ; elle en est aux dernières épingle. « Je tins un second miroir derrière elle pour lui faire mieux juger sa parure, et, sa physionomie se répétant d'un miroir à l'autre, je vis alors une perspective de coquettes, dont aucune ne faisait attention à moi. Enfin, l'avouera-t-elle ? nous faisons, ma rose et moi, une fort triste figure. Au moment où la parure commence, l'amant n'est plus qu'un mari, et le bal seul devient l'amant. »

« Les divorces, querelles et raccommodements de l'âme et de « l'autre » fournissent, dit Sainte-Beuve, à l'aimable humoriste une quantité de réflexions philosophiques aussi fines et aussi profondes que le fauteuil psychologique en a jamais pu inspirer dans tout son méthodique appareil aux analystes de profession. L'élevation et la sensibilité s'y joignent bientôt et y mêlent un sérieux attendri. » Qu'on relise le touchant chapitre xxi, sur la mort d'un ami et la certitude de l'immortalité de l'âme. « Depuis longtemps, dit l'auteur, le chapitre que je viens d'écrire se présentait sous ma plume et je l'avais toujours rejeté. Je m'étais promis de ne laisser voir dans ce livre que la face riante de mon âme ; mais ce projet m'a échappé comme tant d'autres. » Chez Xavier de Maistre, en effet, la mélancolie n'est pas en dehors ; elle ne fait que se trahir par moments, mais sa bonhomie cache sa sensibilité et un fonds sérieux et mélancolique. D'ailleurs, ses qualités sont voilées et à demi dérobées par cette bonhomie modeste ; à peine s'il se livre par quelques mots : « La mort d'un homme sensible qui expire au milieu de ses amis désolés et celle d'un papillon que l'air froid fait périr dans le calice d'une fleur sont deux époques semblables dans le cours de la nature. L'homme n'est qu'un fantôme, une ombre, une vapeur qui se dissipe dans les airs. — Un lit nous voit naître et nous voit mourir ; c'est le théâtre variable où le genre humain joue tour à tour des drames intéressants, des farces risibles et des tragédies épouvantables. C'est un berceau garni de fleurs. C'est le trône de l'amour. C'est un sépulchre ! »

Le *Voyage autour de ma chambre* renferme toutes les notes, depuis la plus aiguë jusqu'à la plus grave. Le style clair, simple, facile, élégant semble couler de source, malgré une certaine dose de malice qui en relève le goût. « Cette fantaisie spirituelle à la manière de Sterne, dit M. N. David, repose du génie, trop souvent inaccessible à la moyenne des intelligences. » C'est, en effet, comme les *Nouvelles genevoises* de Topffer, une des plus charmantes récréations que nous connaissions. Xavier de Maistre se trouve un conteur gracieux, délicat et touchant, sans y avoir visé. Il écrit par hasard ; il communique son manuscrit à son frère, lui laisse le soin d'en faire ce qu'il jugera à propos, se soumet d'avance et les yeux fermés à sa décision, à ses censures, et se trouve un beau matin avoir acquis à côté de ce frère une humble gloire tout à fait distincte, qui rejait à son tour sur celle même de son frère et semble en atténuer par un coin l'éclatante rigueur en lui communiquant quel que chose de son charme. Le rôle de cadet d'un grand écrivain est toujours embarrassant ; Xavier de Maistre ne s'en est pas préoccupé ; il a trouvé sa place par le naïf, le sensible et le charmant.

Nous ne dirons qu'un mot de l'*Expédition nocturne autour de ma chambre*, suite du *Voyage*. L'auteur n'est pas inférieur à lui-même dans cette nouvelle excursion ; il s'amuse avec la même grâce qu'autrefois de ses propres idées ; il séduit, il entraîne par l'aimable facilité de son esprit, les mouvements affectueux, l'inspiration naturelle et douce ; mais, sans donner tout à fait raison au frère aîné qui voulait dissuader Xavier de Maistre de publier cette suite, nous dirons qu'elle est moins naturelle que le *Voyage*, que parfois l'esprit cherche un peu trop à s'y montrer.

Voyage d'Antenor en Grèce et en Asie, par Lantier (1798). Le fameux conte de Saint-Germain prétendait vivre depuis deux mille ans ; de cette existence imaginaire, Lantier fit un cadre pour décrire les mœurs des différents pays que cet aventurier disait avoir parcourus. La conformité du titre rappelait *Anacharsis*, et c'est à la réputation, si justement acquise, de l'ouvrage de Barthélémy, qu'*Antenor* dut une partie de sa faveur, comme aussi son discrédit auprès de quelques journalistes rebelles à l'engouement du public. Un cadre heureux, une étude profonde des mœurs et des usages des

anciens, des détails curieux et peu connus, des portraits pleins de vérité, et surtout un style pur et brillant, avaient assuré le succès d'*Anacharsis* ; dans *Antenor*, il est plus facile d'indiquer les beautés qui n'existent pas que d'énumérer les fautes que l'on rencontre. Rien n'a la couleur convenable ; les personnages n'ont de grec que le nom ; ils se ressentent du milieu social dans lequel vivait l'auteur : ces héros, au caractère moderne, font les actions et tiennent les discours des Français du XVIII^e siècle ; les mœurs et les coutumes des différents peuples n'offrent aucune différence ; les choses sérieuses sont livrées au ridicule ; la gaieté manque de naturel et de légèreté ; les tableaux les plus finis sont des ébauches superficielles. C'est de l'érudition d'amateur, qui voit le monde grec d'une loge de l'Opéra-Comique. Les anachronismes abondent dans ce roman d'imagination : on y trouve pêle-mêle des personnages réels qui ont vécu à plus d'un siècle d'intervalle les uns des autres. En somme, *Antenor*, avec son esprit, ses connaissances, sa philosophie et son impiété, et Phanor, avec ses aventures scandaleuses et ses plaisanteries, ne conviennent guère qu'aux lecteurs attardés qui font cas des *Lettres sur la mythologie* par Demoustier et des *Lettres sur la physique* par Aimé Martin. On a fort justement appelé *Antenor* l'*Anacharsis* des boudoirs. Cet ouvrage eut un succès prodigieux ; il s'en est fait plus de vingt éditions, et il a été traduit dans toutes les langues de l'Europe. Ce succès incompréhensible devait tenir à quelque chose : un intérêt dramatique et de plus un style facile, aux grâces aujourd'hui fanées, captivèrent sans doute les gens du monde, les femmes, les lecteurs enfin qui cherchaient une fiction là où les critiques ne voulaient voir qu'une imitation impuissante d'*Anacharsis*, ouvrage à son tour dépassé par les beaux travaux de la critique moderne.

Voyage de vingt-quatre heures (LE), par M. Kératry (Paris, 1860, in-12). La manière de cet ouvrage rappelle celle du *Voyage sentimental* de Sterne. Il est du nombre des écrits qu'on ne peut pas analyser, parce que son mérite consiste dans les détails. On y trouve des faits qui éveillent des souvenirs agréables, des traits de morale placés à propos ; quelques autres qui, trop souvent, font oublier le sujet, si sujet il y a. Le *Voyage de vingt-quatre heures* est moins le récit d'un voyage qu'un résumé d'observations sur une infinité d'objets qu'il eût été difficile de mettre en action. C'est pour cela, sans doute, que l'auteur a divisé son livre en une foule de petits chapitres, dans lesquels il s'abandonne à son imagination. Ce n'est pas une histoire, mais un recueil de scènes, de dialogues, de tableaux plaisants ou touchants, entremêlés de maximes de morale et assaisonnées de beaucoup d'esprit. L'auteur, au milieu de scènes simples et attachantes, se met lui-même en scène avec une bonhomie qui nous charme d'autant plus que chacun de nous à sa place aurait pu éprouver les mêmes sensations. Profond sans y penser, philosophe sans chercher à l'être, il nous intéresse en nous initiant à tous les caprices d'une imagination vagabonde, et cache une douce morale sous l'apparence du récit exact et minutieux de ses sensations. Le style de M. Kératry est ordinairement pur et assez simple.

Voyage de Grèce (LE), poème, par Pierre Lebrun (1828, in-8°). Jusqu'alors les poètes qui avaient chanté la Grèce ou pleuré sur elle ne s'étaient inspirés que des souvenirs de l'antiquité et de quelques pages de Chateaubriand et de Byron. Peintres de sujets qu'ils n'avaient pas vus, ils ne trouvaient ni couleurs ni originalité ; ils redisaient des noms glorieux, ils s'épuisaient sur des émotions déjà vieilles, et si, bien rarement, de beaux vers leur échappaient, c'était en quelque sorte par hasard. P. Lebrun résolut de s'inspirer sur les lieux mêmes et de voir les choses qu'il voulait peindre. Jamais il n'avait été encore et jamais depuis il n'a été mieux et plus naturellement inspiré.

Le poème est divisé en neuf chants : le *Thémisocle* (nom du navire sur lequel l'auteur s'était embarqué à Marseille), le *Péloponèse*, l'*Attique*, *Constantinople*, l'*Insurrection*, l'*Insurrection en Morée*, les *Montagnes*, le *Départ de la flotte*, le *Bazar de Smyrne*. Ce sont autant de tableaux où le poète se place lui-même en scène, à peu près comme lord Byron dans *Childe-Harold* ; mais il n'y a là aucune idée d'imitation, aucune analogie de sentiments ; c'est une forme toute naturelle et toute simple, toute nouvelle aussi. Lebrun a voyagé en Grèce, et il se montre voyageant. Les lieux, les hommes, les événements qu'il a eus sous les yeux, il les retrace avec toutes les émotions qu'ils lui ont données.

Voyage de Jean Patye à Rome (LE), poème en patois du canton de Bayeux (Fluquet, Rouen, 1834). Ce poème met en scène la légende suivante. Le chapitre de Bayeux était obligé, de temps immémorial, d'envoyer tous les ans un chanoine à Rome pour y chanter l'épître de la messe de minuit. Quand vint le tour de maître Jean Patye, chanoine de la prébende de Cambremer, il parut si peu s'occuper de l'obligation qu'il avait à remplir, que, la veille même de Noël, il était encore

à Bayeux. Tout le chapitre était dans l'angoisse, de peur d'une grosse amende, mais Jean Patye assurait formellement à ses confrères qu'il serait à Rome en temps utile. En effet, il ouvrit son grimoire, et quelques paroles lui suffirent pour faire venir le diable, diable effroyable,

Qui moult estoit crueux (cruel) et fors,
Et fel (fêlon) et plus irous (en colère)
Que chiens dervés (enragés), ne leus warous
[loup-garous]].

Jean Patye, sans se laisser intimider, lui donna ses ordres. « Il faut, lui dit-il, que tu me portes cette nuit à Rome et que tu m'y portes en pensée de femme (en aussi peu de temps qu'une femme en accorde pour l'accomplissement d'un de ses desirs). Attends-moi sous les orgues, et, au premier coup de neuf heures, je suis sur ton dos. » A l'heure dite, le chanoine grimpe sur sa monture, et, en un clin d'œil, il plane dans les airs : le voilà au-dessus de la mer. Le tentateur essaye alors un tour de son métier ; il conseille au chanoine de se signer. On comprend qu'au premier signe de croix le charme était rompu ; le diable disparaissait et maître Jean Patye se trouvait précipité dans les flots. Le chanoine fit la sourde oreille. Le diable se mit alors en frais de poésie et lui adressa, mais en vain, ces vers :

Signa te, signa, temere me tangis et angis :
Roma tibi subito motibus ibi amor,

c'est-à-dire, en ne tenant pas compte des solécismes : « Signe-toi, signe-toi ; tu me touches et tu me tourmentes témérairement ; ton désir d'aller à Rome sera vite satisfait. » Ce qu'il y a de vraiment diabolique dans ce distique, c'est que les deux vers qui le composent peuvent se lire à rebours, sans changer de signification ; difficulté moule que s'était créée à plaisir l'auteur inconnu de ce conte. Bref, le malin chanoine arrive à Rome, laisse le diable sous le portail de Saint-Jean-de-Latran, chante l'épître de la messe de minuit et réclame ensuite le titre qui constituait la sujétion imposée à son chapitre pour en vérifier l'authenticité. Mais à peine a-t-il entre les mains l'acte précieux, qu'il le brûle à un cierge, au nez des prélats romains stupéfaits, enfourché à la hâte son infernale monture et revient à Bayeux. Il avait été quatre heures en route. Le clergé de Bayeux fut, au fond, enchanté du tour ; mais, pour la forme, Jean Patye dut faire amende honorable, pieds nus et corde au cou ; après quoi, Augustin de Trivulce, évêque de Bayeux, lui fit grâce et daigna même le nommer doyen de son chapitre. Ceci se passait en 1537. Les poètes de Bayeux ont raconté dans leurs œuvres ce fait à jamais mémorable, et on le raconte encore, entre paysans, dans les veillées d'hiver.

Etienne Tabourot, dans ses *Bigarrures*, attribue la même aventure à saint Antide et rapporte également le fameux distique.

Voyage où il vous plaira, par Alfred de Musset et P.-J. Stahl (1836). Ce petit ouvrage, qui n'a jamais en la prétention d'être un livre, bien que la pensée qui l'a enfanté fût bonne et d'une excellente philosophie pratique, a eu tellement d'éditions et est si connu de notre génération, que nous voulons le lui remettre en mémoire plutôt que le lui expliquer. Les auteurs ne nous disent pas pourquoi ils partent, où ils vont, « parce que », lorsqu'on voyage, et faire, en tout bien tout honneur, les yeux doux au hasard. Aussi nous laissent-ils le petit bonheur des surprises, le bénéfice des rencontres. Ils nous invitent à les accompagner sans nous permettre autre chose que « la joie du départ et celle du retour, ce double gain de tout voyage, deux joies dont l'une vaut l'autre sans doute, et, entre ces deux joies si légitimes, les bonnes fortunes intermédiaires qui ne peuvent manquer à des voyageurs de bonne volonté. » Ce n'est pas tout ; ils ne veulent pas nous déranger : « Partir et rester, rester et partir, voilà le problème qu'ils entreprennent de résoudre. » Et, pour dernière gracieuseté, ils nous offrent de voyager où il vous plaira.

Pour ce faire, il nous suffira de suivre Franz, comme Franz suit Jacques. Qui Jacques ? qui Franz ? demanderez-vous. Deux intrépides voyageurs, qui ont parcouru le monde en tous les sens. Mais, à force de changer, comme il arrive à tout voyageur, son cheval borgne contre un cheval aveugle, son or contre de l'argent, et de courir deux lieues à la fois sans jamais en attraper aucun, ils ont écorné tant soit peu leur patrimoine. « Franz est sur le point de se marier avec Marie, une charmante jeune fille, et il est si décidé à ne plus se remettre en route qu'il brûle toute sa collection des voyages célèbres en rentrant chez lui. Au milieu de son premier sommeil, il entend frapper ; c'est Jacques, tout botté, tout éperonné, qui vient le chercher. Et Marie ? Marie, il l'adore, mais une force invincible l'entraîne à la suite de Jacques. Ils partent, et nous avec eux, chevauchant par monts et par vaux, recueillant des légendes et des impressions personnelles, tantôt dans l'eau, pour repêcher un amoureux qui veut noyer ses chagrins dans l'onde amère, tantôt dans le feu qui s'avise de brûler notre hôtel sans nous avoir prévenus de sauver nos bagages.

Nous n'entraînerons pas le lecteur derrière nous pour nous suivre pied à pied dans notre escapade; qu'il lise le *Voyage où il vous plaira*, il en connaîtra tous les incidents tragiques ou comiques; nous ne voulons pas lui déflorer la légende des fleurs ni celle du vaisseau *l'Espérance*, nous le ferons seulement assister à la catastrophe finale. Le vaisseau qui doit rapatrier Franz et Jacques et nous, leur compagnon de route, fait naufrage; nous poissions un cri de désespoir, la mort nous saisit déjà lorsque... nous nous réveillons dans la chambre de Franz, auquel le tailleur apporte son habit de nocce. Notre voyage n'était qu'un rêve, mais un rêve qui nous a assez émoussés pour que nous n'en oublions jamais la morale, qui peut se formuler ainsi: pierre qui roule n'amasse pas mousse, restez chez vous et vous serez plus heureux que de courir le monde.

Dire combien d'esprit ont dépensé les auteurs dans ce récit fantastique, quel cachet d'originalité est imprimé sur tout l'ouvrage, quel *humour* met en relief les plus petits détails, serait chose impossible. Le nom des auteurs, Alfred de Musset et P.-J. Stahl, peut en faire seul concevoir l'idée. C'est un récit du genre du *Voyage sentimental*, sans cependant avoir le moindre rapport avec l'œuvre de Sterne, ou plutôt c'est un livre *sui generis*, sans ancêtre et sans postérité. Une citation suffirait pour en faire connaître l'esprit à ceux qui auraient le malheur de ne pas le connaître: « La vie, nous raconte un malheureux que nous rencontrons, n'est point un chemin sans issue; on peut donc en sortir, mourons donc! Je résolus de m'entourer dans ce dernier acte de tant de précautions, que rien de ce que la prudence d'un simple mortel pouvait prévoir ne vint le troubler. Je pris donc à la fois une corde, un pistolet et du poison, et je me rendis, en outre, sur le bord de l'eau pour y chercher un lieu propre à exécuter mon dessein. Je m'arrêtai bientôt devant un arbre dont une des branches, s'avancant presque au milieu du fleuve, qu'elle couvrait en partie de son vert feuillage, favorisait singulièrement mes projets, et, ayant fixé à cette branche la corde que j'avais apportée, je bus le poison dont je m'étais muni, je me passai autour du cou la corde qui se balançait au-dessus de l'eau, et, quand je sentis qu'elle commençait à me serrer: « Amour! m'écriai-je, contemple ton ouvrage! Puis, levant le bras, j'appuyai sur mon front le canon de mon pistolet, que j'avais eu le soin de charger de deux balles. Je pressai alors la détente et le coup partit. O destins toujours ennemis! je n'étais pas mort! La charge du pistolet, que je tenais d'une main inexpérimentée, passant à quelques lignes de ma tête, était allée couper en sifflant la corde qui me tenait suspendu au-dessus de l'abîme, et je me sentis tomber. « Qu'un porte, me dis-je, on peut se noyer dans une rivière, et d'ailleurs, à défaut du reste, je ne puis-je compter sur le poison que mon sein renferme? » Je perdais alors toute connaissance, et pour le coup je me croyais mort et bien mort, quand je me retrouvai sur la rive, où le courant m'avait rejeté. Je m'aperçus, en outre, que l'eau que j'avais avalée en grande quantité m'avait débarrassé du poison, ma dernière ressource contre la vie! » Mery eût envié cette charmante gasconade!

Voyages en signe, par Topffer (Paris, 1844, gr. in-8°). Ce volume est le fruit des nombreuses excursions en Suisse de l'auteur. Pendant plusieurs années, en effet, Topffer guida ses élèves à travers les divers cantons de sa pittoresque patrie, leur menageant ainsi les plus agréables et les plus instructives vacances. Rentré, l'hiver, à Genève, il rassembla ses notes, écrivit les récits de ses excursions, et quelquefois les illustra. Les *Voyages en zigzag*, composés avec un soin tout particulier, remplis de cet humour que Topffer a su répandre dans tous ses ouvrages, écrits avec un naturel exquis et dans ce style original qui lui était habituel, ont obtenu un succès complet et mérité. Topffer y montre de l'esprit, et surtout du cœur, un sentiment profond de l'excellence des charmes de la nature. Non moins remarquable dessinateur qu'écrivain distingué, il achève avec le crayon les descriptions entreprises avec la plume, et son livre possède ainsi tous les attraits qui captivent les lecteurs de tous les âges. On reconnaît dans les *Voyages en zigzag* l'auteur des *Nouvelles genevoises* (v. ce mot), regardé à bon droit comme un des étrangers qui ont le mieux écrit en français.

Voyage au Parnasse (LE), par Cervantes. V. PARNASSE.

Voyage au Parnasse, par César Caporali. V. PARNASSE.

Voyage dans la lune, par Cyrano de Bergerac. V. LUNE.

Voyage du jeune Anacharsis en Grèce, par l'abbé Barthélémy. V. ANACHARSIS.

Voyage de Polydore, par le baron de Theis. V. POLYDORÉ.

Voyage d'un Slave autour de la chambre, par M. Tanski. V. SLAVE.

Voyage autour de mon jardin, par A. Karr. V. JARDIN.

Voyage interrompu (LE), comédie en trois actes et en prose, de Picard; représentée à Paris en 1793. Deux artistes gagnent à la loterie une somme de 24,000 francs; ils partent pour faire le tour du monde et s'arrêtent à Montargis, car des fenêtres de son auberge Dorlis aperçoit l'adorable Sophie Dercour, en devient amoureux et prie son ami Florimont de favoriser sa passion. Celui-ci s'ingénie à trouver le moyen de mettre Dorlis en rapport avec l'objet de son amour. Aidé de son valet, il se déguise en musicien italien, ainsi que ce dernier, et feint d'insulter la jeune fille et sa mère, pour que Dorlis prenne leur défense. Ces dames, reconnaissantes du service que leur a rendu le jeune étranger, l'invitent à les visiter; voilà le loup dans la bergerie, c'est tout ce que voulait Florimont. Est-il besoin d'ajouter que Dorlis et Sophie se marient, grâce à Florimont qui s'est chargé d'évincer La Mortillière, grotesque prétendant, après l'avoir mystifié de la façon la plus plaisante? « Cette pièce est plus bouffonne que comique, a dit Picard lui-même; il y a des scènes qui tiennent de la farce; mais plutôt ciel qu'on ait encore fait des farces comme celles de Molière! » Picard avait raison, et, de plus, il avait réussi à faire rire par le comique des situations et le plaisant des caractères; c'est ce qui explique la vogue de cette comédie lors de son apparition.

Voyage à Dieppe (LE), comédie en trois actes, en prose, par MM. Wafflard et Fulgence; représentée à l'Odéon le 1^{er} mars 1821. Le *Voyage à Dieppe* est d'une gaîté devenue proverbiale, et avec raison, car on enlasserait difficilement, dans trois actes, plus de traits piquants, de saillies ingénieuses, de folles plaisanteries, de verve et de véritable enjouement. Trois jeunes gens, Monbray, d'Hérigny et Lambert, un jour de jeudi gras, se sont échappés d'une partie gastronomique pour venir un instant respirer le frais à la porte du restaurant où ils ont laissé leurs convives. Le plus étourdi des trois, Monbray, pour achever dignement la journée, fait le pari qu'il mystifiera pendant vingt-quatre heures le premier bourgeois qui se présentera. Le pari est accepté, et l'occasion ne se fait pas attendre. M. d'Herbelin, un bon bourgeois de la rue de Buffon, sort de chez lui, et, tout rempli de ses projets de voyage, il fait confiance aux échos du bonheur qu'il se promet et de celui qu'il a ménagé à Mme et à Mlle d'Herbelin. Ils doivent partir tous dans la journée pour Dieppe; mais ce n'est pas tout. M. d'Herbelin a appris qu'un négociant, M. de Saint-Vallery, qu'il ne connaît pas de vue, mais avec lequel il a eu des relations d'affaires, partira le même jour pour la même destination, dans une berline à lui appartenant. C'est sur ces confidences indiscrètes que Monbray fonde l'espoir de gagner son pari. Il se présente à M. d'Herbelin sous le nom de M. de Saint-Vallery et offre à sa famille trois places dans sa voiture. Il est agréablement surpris de voir que M. d'Herbelin accepte avec reconnaissance l'offre qui lui est faite. Un carrosse de remise arrive; un domestique déguisé en postillon, et qui a reçu le mot d'ordre, est chargé de conduire les voyageurs. On s'embarque; la nuit est obscure; mais le voyage n'est qu'une affaire de douze ou quinze heures, et cela est bien vite passé. On court toute la nuit, et enfin, à la pointe du jour, on arrive... à la rue Charlot, en face du *Café Turc*, dans la maison d'Hérigny, qui, depuis longtemps, a des vues sur Mlle d'Herbelin, et qui compte bien profiter de la circonstance pour avancer ses affaires et déterminer les parents en sa faveur. Fatigué de la route, M. d'Herbelin se met au lit. Mais à peine a-t-il reposé quelques heures, que l'impatience de voir la mer l'entraîne aux douces heures du sommeil. Comme l'air de Dieppe est bien plus vif que celui de Paris! Comme il ouvre l'appétit! M. d'Herbelin ne peut consentir à faire sa promenade sur la jetée sans avoir mangé de ces bonnes huîtres parquées, si supérieures à celles qu'on trouve dans les restaurants de Paris. Le déjeuner ne se fait point attendre, et les huîtres de l'écaillère du coin ne sont point épargnées. Des que la première faim est apaisée, M. d'Herbelin s'échappe seul pour avoir les prémices du spectacle de la mer; un instant après, il rentre furieux, il a reconnu la rue Charlot, le *Café Turc* et le boulevard du Temple! Heureusement, un ami commun, homme sage et raisonnable, se charge d'apaiser le courroux de M. d'Herbelin, et Mlle d'Herbelin épouse d'Hérigny, qui est trop heureux, à ce prix, de payer à Monbray le montant de la gaucherie. Le *Voyage à Dieppe* n'est pas une comédie, c'est une farce, une scène de carnaval du plus franc comique, dont le succès n'a pu être épuisé, lors de son apparition, par des centaines de représentations.

Voyage de M. Perrichon (LE), comédie en quatre actes, en prose, par Mlle Labiche et Edouard Martin; représentée au Gymnase le 10 octobre 1860. M. Perrichon est un proche parent de Prudhomme. Marié à une honnête bourgeoise qui l'a rendu père d'une charmante fille, et récemment retiré du commerce de la carrosserie avec une quarantaine de mille livres de rente, il s'avise un beau matin de proposer à sa femme et à sa fille un voyage en Suisse, pays qu'il appelle la pittoresque

Helvétie; car, pour avoir été carrossier, il n'en a pas moins, à un très-haut degré, le sentiment poétique. La proposition est acceptée; on boucle les malles, on monte en voiture et on arrive à la gare du chemin de fer de Lyon. Ici se place une scène d'excellente comédie. Il faut voir Perrichon son sac de voyage dans une main, ses cannes et parapluies dans l'autre, une sacoche en sautoir et courant, se d'emment, interrogeant, rebondissant du bureau des places au guichet des bagages, halebant, soufflant, ahuri. C'est que ce n'est point une petite affaire, quand on n'en a pas l'habitude, qu'un départ pour « de lointains pays! » Néanmoins, le brave carrossier arrive à remplir toutes les petites formalités nécessaires, et en attendant l'heure du départ, il remet à sa fille un album sur lequel elle devra inscrire d'un côté les dépenses de route, de l'autre les impressions de voyage de la famille. Pour commencer, il lui dicte ces nobles paroles: « Adieu, France, reine des nations! » Mais il n'a pas le temps d'en dire plus; la cloche sonne, le sifflet retentit, il faut partir. A leur suite se glissent deux jeunes gens, Armand et Daniel, que les beaux yeux de Mlle Perrichon ont séduits et qui se sont entendus pour entrer dans le compartiment que choisirait la famille. Tous deux sont également épris de la jeune fille; mais ils se sont engagés mutuellement à se céder la place dès qu'il serait avéré que l'un est préféré à l'autre. Nous retrouvons donc les cinq voyageurs en Suisse, et là les auteurs nous font assister à des péripéties très-variées et du meilleur comique. En outre, à partir de ce moment, l'idée sur laquelle repose la pièce se dégage, fine et spirituelle autant que juste et sagace. Elle est d'ailleurs empruntée à la sagesse des nations, qui dit: « qu'à obliger un vilain on ne recueille que chagrin. » En effet, Armand a eu le malheur de rendre un service signalé à Perrichon; il lui a sauvé la vie au moment où il allait être lancé dans un précipice par un cheval qu'il avait eu l'imprudence de monter, et Perrichon, honteux de son impéritie, ne peut pardonner à son sauveur. Armand, qui a été le témoin et le réparateur de sa maladresse, devient sa bête noire, son cauchemar, tandis que Daniel est son Benjamin, celui qu'il se croit heureux d'avoir pour gendre. Or, la raison de cette préférence est fort simple: Daniel s'est arrangé de manière à se faire sauver la vie par Perrichon; il est donc son obligé, et s'il a usé de ce stratagème, c'est qu'il sait fort bien que les petits esprits supportent difficilement le fardeau de la reconnaissance, tandis qu'ils sont fiers de pouvoir à tout instant rappeler un service qu'ils ont eu occasion de rendre, pourvu toutefois que cela ne leur ait rien coûté. Les affaires d'Armand vont donc fort mal, et il serait obligé de se retirer devant Daniel si une heureuse circonstance ne venait enfin ouvrir les yeux au bonhomme Perrichon, en lui apprenant qu'il a été le jouet d'une ruse de la part de Daniel. Entre l'humiliation d'avoir été sauvé et celle d'avoir été berné, le carrossier choisit la moindre, et il accepte Armand pour gendre. Inutile de dire que nous avons dû passer sous silence une foule de détails très-intéressants et habilement liés à l'action. Contentons-nous de constater le succès de fou rire qu'a mérité et obtenu cette comédie, dans laquelle l'humour et la verve ne tarissent pas et sont joints aux plus fines observations.

Voyages de l'amour (LES), ballet en quatre actes, avec un prologue, paroles de Labruère, musique de Boismontier; représenté par l'Académie royale de musique le 3 mai 1796. Cet ouvrage fut monté avec un grand luxe et interprété par des artistes célèbres. Le rôle de l'Amour était rempli par Jelyotte, celui de Laphné par Mlle Pellissier; les autres étaient répartis entre Chassé, Dun, Cuivier, Tribou et Mlle Lemaire, Féi, Antier. Mlle Sallé parut dans la dernière entrée.

Voyage à Reims (LE) ou l'*Anberge du Lis d'or* (*Viaggio a Reims (il) ossia l'Anbergo del Giglio d'oro*), opéra italien en un acte, livret de Balocchi, musique de Rossini; représenté à Paris sur le Théâtre-Italien le 19 juin 1825. Rossini, alors engagé avec le ministère de la maison du roi, composa cet opéra de circonstance à l'occasion du sacre de Charles X. La disposition des esprits était favorable et la musique charmante; aussi, *Il Viaggio a Reims* fut très-applaudi. L'élite des chanteurs contribuait à la beauté de l'exécution; c'étaient Mmes Pasta, Cinti, Schiassetti, Mombelli, Amigo, Dotti, Rossi, MM. Levasseur, Zucchelli, Pellegrini, Graziani, Auletta, Donzelli, Bordogni et Scudo. Les richesses de cet ouvrage auraient peut-être été perdues pour la postérité si elles n'avaient passé de la scène italienne à l'Académie royale de musique. Trois ans plus tard, en 1828, la musique de *Il Viaggio a Reims* reparut dans le *Comte Ory*, escortée de nouvelles et remarquables compositions.

Voyage autour de ma chambre (LE), opéra-comique en un acte, paroles de Duvert et Lausanne, musique d'Albert Grisar; représenté à l'Opéra-Comique le 12 août 1859. Cette pièce, dont le sujet n'a aucun rapport avec la délicate fantaisie littéraire de Xavier de Maistre, convient mieux au genre du Palais-Royal qu'à celui de l'Opéra-Comique. La musique est toujours élégante et ha-

blement écrite. Joné par Couderc, Berthelier, Lemaire, Troy, Mlles Henrion et Prost.

Voyage de MM. Dunaun père et fils (LE), opéra-bouffon en deux actes et quatre tableaux, paroles de MM. Siraudin et Jules Moineaux, musique de M. Jacques Offenbach; représenté aux Bouffes-Parisiens le 22 mars 1862. La barcarolle: *A Venezia la bella*, a laissé quelques souvenirs.

Voyage en Chine, opéra-comique en trois actes, paroles de MM. Labiche et Delacour, musique de M. Bazin; représenté à l'Opéra-Comique le 9 décembre 1865. Le livret est amusant et spirituel, comme toute pièce de Labiche. Nous allons le résumer en quelques mots. M. Pompery a deux filles, dont l'une, pendant un voyage à Naples, a été fiancée par sa tante à un officier de marine. Or, Pompery, qui est Breton et entêté, refuse absolument de donner la main de sa fille à l'officier, Henri de Kernoisan, qui, en sa qualité de Breton, est aussi entêté que lui. S'étant rencontrés sur une grande route sans se connaître, ni l'un ni l'autre n'a voulu se déranger d'une ligne, de sorte que leurs voitures se sont violemment heurtées. A la suite de cet incident, Pompery refuse plus que jamais de prendre pour gendre de Kernoisan, qui, mis à la porte à Bellevue, s'empresse de suivre la famille Pompery à Cherbourg. Là, Pompery provoque un duel Kernoisan et feint de recevoir une blessure; mais ce dernier évalue la fraude et prend la résolution d'enlever Mlle Pompery. En ce moment, il reçoit l'ordre de s'embarquer dans deux heures pour la Chine. Au troisième acte, on est en mer. Pompery a voulu faire visiter à sa famille un navire, dont le capitaine, ami de Kernoisan, a consenti à céder pendant quelques heures le commandement à ce dernier. Tout à coup, Pompery voit apparaître Kernoisan, qui lui dit: « Prenez-moi pour gendre ou je vous emmène en Chine. — Jamais, » répond Pompery, qui essaye de faire révolter l'équipage. Sur un mot du capitaine, les matelots feignent de se révolter. Kernoisan apparaît, comprime la prétendue révolte et ordonne de pendre sur-le-champ l'instigateur de la révolte et ses complices. Amené la corde au cou, Pompery s'empresse de consentir à donner sa fille à l'entêté capitaine, et le navire, qui n'avait point quitté les côtes de Cherbourg, rentre au port. Pour cette pièce très-amusante et qui eut un grand succès, M. Bazin a composé une musique correcte, qui ne brille ni par l'invention ni par la hardiesse, mais qui renferme d'agréables morceaux et d'heureuses mélodies. Nous citerons notamment le joli duo des auteurs, le morceau: *Cinq cailloux, trois cailloux*, un bon duo bouffe: *Je suis Breton*, un finale bien travaillé et bien écrit, au second acte; enfin, au troisième acte, le chœur des matelots et l'air avec echo, chanté sur le tillac. La pièce fut très-bien jouée par Couderc, Moutaubry, Sainte-Foy, Prilleux et Mlle Cico. Elle a été reprise en janvier 1876 à l'Opéra-Comique, où elle n'a pas été moins bien accueillie qu'à son apparition.

Voyage dans la lune (LE), opéra-féerie en quatre actes et vingt-trois tableaux, paroles de MM. Leterrier Vanloo et Mortier, musique de M. Offenbach; jouée au théâtre de la Gaîté le 27 octobre 1875. Le roi Vlan, las du pouvoir, veut abdiquer en faveur de son fils, le prince Caprice, jeune homme de dix-sept ans; mais celui-ci, déjà blasé sur tout, n'a nulle hâte de prendre la couronne. Il rêve de fuir pour se désennuyer quelque entreprise extraordinaire, et l'idée lui vient de partir pour la lune. Vainement on essaye de le détourner d'un projet dont la réalisation est chimérique. Il s'obstine. On réunit à l'observatoire les plus grands astronomes du pays. A la suite d'une longue et orageuse discussion, les savants arrivent à cette conclusion, qu'il n'est pas impossible que le voyage soit possible, mais qu'il est possible qu'il soit impossible. Sur cette belle réponse, tous les astronomes sont distraits, et, en désespoir de cause, le prince Caprice s'adresse à son precepteur, Microscope, mécanicien habile, à qui il oronne sous les peines les plus sévères de lui fournir dans dix jours un véhicule pour aller dans notre satellite. Microscope se met à fondre un canon immense, dans la culasse duquel on introduit un obus, disposé intérieurement en forme de chambre. Au jour dit, le prince Caprice s'y installe, suivi par son père, le roi Vlan, qui n'a pas voulu le quitter, et par Microscope, qui reçoit l'ordre de les accompagner. Le coup part, et l'obus, lancé vers la lune, tombe sur le satellite en effondrant le palais de Cosmos, empereur de l'empire lunaire, au moment même où une commission de savants y démontrait que la terre ne pouvait être habitée. Le roi Vlan et l'empereur Cosmos sont bientôt au mieux, et les habitants terrestres étudient les mœurs du pays, qui diffèrent essentiellement des nôtres. Là, les médecins sont ennemis dans une tour, de peur qu'ils ne propagent les maladies qu'ils sont chargés de guérir; l'empereur vit dans un palais de verre, pour que le peuple puisse surveiller à toute heure ses actions, ce qui rend le métier très-génant; le ministre des finances est condamné au bannissement pour avoir enrichi, aux dépens de sa fortune, les caisses publiques; les lunariens reçoivent en naissant toutes les décorations du pays. Chaque fois qu'ils font une

action d'éclat, on leur en enlève une, de sorte que l'homme le plus honoré est celui qui n'a plus une seule décoration, etc. Pendant que le roi Vlan et Microscope étudient les mœurs du pays, le prince Caprice fait la cour à la belle princesse Fantasia, fille de Cosmos; mais celle-ci reste insensible. L'amour est inconnu dans la lune, par la raison qu'il n'y a point de pommiers et que, par conséquent, aucune femme n'a pu mordre au fruit défendu. Le prince Caprice, qui a précisément une pomme dans sa poche, la croque pour se consoler; les pépins tombent à terre, et, comme la lune est d'une fertilité prodigieuse, on voit des pommiers naître, grandir et se charger de fruits. Les femmes en mangent, et aussitôt tout change de face. Fantasia lance de tendres regards au prince Caprice, l'impératrice poursuit de déclarations passionnées Microscope. C'est une véritable révolution qui vient de s'accomplir. Pour les punir, il est décidé qu'on descendra au fond d'un volcan éteint les trois étrangers qui ont causé tous ces désordres; mais le volcan entre en éruption et rejette les prisonniers. Tout finit par un embrasement général; Caprice épouse Fantasia, qui consent à l'accompagner sur la terre. Cette pièce a beaucoup réussi. On y trouve de l'esprit, de l'invention et de la gaieté. Aux bonnes grosses malices de la vieille féerie, à ses procédés enfantins, les auteurs ont essayé de substituer les inventions subtiles d'un esprit raffiné et ont voulu faire de la satire de mœurs. M. Offenbach y a joint une musique agréable, mais véritablement exubérante. Quelques décors sont fort beaux, notamment ceux qui représentent le canon de 20 lieues de longueur, les villes fantastiques de la lune, l'éruption volcanique et le lever de la terre. Le ballet de la neige est une vraie trouvaille et du meilleur goût. La pièce a été fort bien jouée par Mlle Bouffar (le prince Caprice), Christian (le roi Vlan) et Mlle Marcus (Fantasia).

VOYAGER v. n. ou intr. (voi-ia-jé ou voi-ia-je — rad. *voyage*). Prend un e après le g devant a et o : *Je voyageai; nous voyageons*. Faire un voyage; aller en pays éloigné : *Voyager par toute l'Europe. Voyager en Italie, en Grèce, en Asie. Passer sa vie à voyager. Voyager par terre, par mer. Quand on ne veut qu'arriver, on peut courir en chaise de poste; mais quand on veut voyager, il faut aller à pied.* (J.-J. Rousseau.) **VOYAGER** est un des plus tristes plaisirs de la vie. (Mme de Staël.) *L'Anglais voyage pour voir, le Français pour dire ou.* (Rivaroli.) **VOYAGER**, ce n'est pas vivre, c'est chercher, c'est étudier, c'est promener son rêve. (Mme E. de Gir.) *On voyage pour changer, non de lieu, mais d'idées.* (H. Taine.)

Amants, heureux amants, voulez-vous voyager ?
Que ce soit aux rives prochaines.

LA FONTAINE.

— Par ext. Changer de lieu, se déplacer : *Si nous ne pouvons voyager, la terre voyage pour nous.* (B. de St-P.) *La lune voyage sans cesse autour de la terre.* (Libes.) *Les saisons qui se renouvellent sont les climats qui voyagent et qui viennent nous trouver.* (A. Karr.)

— Fig. Se trouver habituellement, être associé : *Le contentement voyage rarement avec la fortune, mais il suit la vertu jusque dans le malheur.* (Marie Leszcinska.) *Il progresser, se développer : Les idées ne marchent pas comme les divinités d'Homère, qui en trois pas traversent le ciel; la raison humaine voyage à petites journées.* (Voi.)

— Prov. Qui veut voyager ou Qui veut aller loin ménage sa monture, Il ne faut point faire d'excès; il faut user avec ménagement de ses forces, de ses facultés, pour les conserver longtemps :

Je lui dirais parfois : « Monsieur Perrin Dandin, Tout franc, vous vous levez tous les jours trop matin : Qui veut voyager loin ménage sa monture. Buvez, mangez, dormez, et faisons feu qui dure.

RACINE.

— Chorégr. Dévier de sa place en faisant une pirouette : *VOYAGER, c'est une manœuvre des plus dangereuses pour le souffleur; il n'est pas rare de voir le visage de celui-ci endommagé par un petit pied voyageur, et l'on cite des pirouettes qui ont mis en danger le chef d'orchestre lui-même.* ("".)

— s. m. Action de voyager : *Le VOYAGER me semble un exercice profitable.* (Montaigne.) *Il Vieux mot. Il Avec le latin, le roussin et le florm, on peut voyager par tout le monde.* On peut aller partout où l'on veut, quand on possède la connaissance du latin, un cheval et de l'argent. *Il Vieux proverbe.*

VOYAGEUR, EUSE s. (voi-ia-jeur ou voi-ia-jeur, eu-ze — rad. *voyager*). Personne qui est actuellement en voyage; personne qui a exécuté des voyages ou qui a l'habitude de voyager : *J'attends nos VOYAGEURS. Cette auberge est fort commode pour les VOYAGEURS. Cette voiture peut contenir vingt VOYAGEURS.* *La réverie du VOYAGEUR est une sorte de plénitude de cœur et de suite de tête, qui vous laisse jouir en repos de votre existence.* (Chateaub.) *Les voyages conservent généralement et fortifient la santé; si les VOYAGEURS sont atteints de maladie, c'est presque toujours quand ils sont restés pendant un certain temps dans un même lieu.* (Chomel.)

Les voyageurs entre eux font bientôt connaissance.
C. D'HARLEVILLE.

... La règle ordinaire
Est qu'un voyageur mente ou du moins exagère.
JAUFFRET.

— Par ext. Objet qui change de lieu, qui se déplace : *Si les fleurs n'ont pas la faculté de se mouvoir, elles peuvent envoyer des voyageurs jusqu'à d'assez grandes distances.* (A. Martin.)

— Fig. Personne qui se livre à des actes successifs, qui avance dans la vie : *Vous êtes un VOYAGEUR qui cherche la patrie.* (Lamenn.) *Il médite sans effort, il produit sans épuisement, il marche sans fatigue, et c'est le VOYAGEUR d'idées le plus rapide que se connaisse.* (Corinen.)

L'homme est un voyageur qui passe ou qui séjourne,
Et revient au néant.

CH. VARIN.

— Argot. Compère qui, mêlé aux spectateurs, aide un escamoteur dans les tours qu'il exécute sur la place publique. *Il Vol au voyageur*, Genre de vol pratiqué sur des voyageurs par des flous qui se lient avec eux en se donnant pour voyager aussi.

— Mar. Réflecteur placé sur une bouée, pour guider les navigateurs.

— Adjectif. Qui voyage habituellement : *Des oiseaux VOYAGEURS. L'hirondelle VOYAGEUSE. De tous les oiseaux VOYAGEURS, c'est la grue qui entreprend les courses les plus lointaines.* (Buff.) *La plupart des merles sont éminemment VOYAGEURS.* (E. Châpuz.)

— Qui a rapport aux voyages; qui se passe en voyages; qui pousse à voyager : *Habitudes VOYAGEUSES. Existence VOYAGEUSE. Humeur VOYAGEUSE.*

— Fig. Qui erre, qui s'égare :
Mon rêve voyageur se perd dans le ciel bleu.

H. CANTEL.

— Commis voyageur, Commis qui voyage pour les affaires d'une maison de commerce.

Voyageurs anciens et modernes (LES), excellent ouvrage d'instruction positive, résumé et coordonnant une foule de relations diverses, par MM. Ed. Charbon et G. Doin (1855-1857), livre couronné par l'Académie. Ces relations, classées suivant un ordre chronologique, commencent à une haute antiquité et descendent, de siècle en siècle, jusqu'à notre temps, de manière à dérouler successivement sous les yeux des lecteurs le tableau des grandes explorations qui ont notablement contribué à la découverte des diverses parties de notre globe.

L'ouvrage se divise en quatre volumes; le premier comprend les *Voyageurs anciens*: Hannon le Carthaginois, Hérodot, Ctésias, Pythéas le Marseillais, Nearchus, amiral d'Alexandre le Grand, Jules César, Pausanias et Fo-hian, moine chinois qui, vers l'an 399 de notre ère, a visité le Tibet, l'Inde et l'île de Ceylan; le second comprend les *Voyageurs du moyen âge*: Cosmas Indicopleustes, les pèlerins à Jérusalem, l'évêque français Arnoulph et saint Guillebaud, le juif Benjamin de Tudèle, Jean du Plan de Carpin, Marco Polo, l'Hérodote du moyen âge; le troisième et le quatrième volume sont consacrés aux *Voyageurs modernes*; troisième volume (xve et xvie siècles): Jean de Béthencourt, Christophe Colomb, Améric Vesputce, Vasco de Gama, Fernand de Magellan, Fernand Cortez; quatrième volume (xvie, xviiie et xviiiie siècles): Jacques Cartier, Drake, Barentz et Heemskerck, Mendana, Pyrard de Laval, Bougainville, Cook, La Pérouse.

« Les *Voyageurs anciens et modernes*, dit M. Villemain, forment une collection ingénieuse, distribuée avec art, savamment éclaircie et partout accompagnée de nouveaux détails. On a, pour ainsi dire, devant soi la découverte graduelle du monde, et à mesure qu'il se dévoile aux yeux de l'homme, on voit en même temps se dégager et ressortir les principes essentiels de la nature humaine, les principes qui la dirigent, qui la soutiennent et qui la consolent. »

Les gravures explicatives ajoutées au texte peuvent être considérées dans leur ensemble comme un essai d'*Iconographie des voyages*; aussi la valeur du texte et de son illustration mérite-t-elle la distinction dont l'a honorée l'Académie.

VOYANT, ANTE adj. (voi-ian ou voi-an, an-te — rad. *voir*). Qui voit, qui jouit du sens de la vue : *Vieillard aveugle et VOYANTS.*

— Qui possède la vision des choses surnaturelles : *Un prophète VOYANT.* *Il Qui possède le don de clairvoyance : La femme est VOYANTE à certains jours; elle a l'âme infinie du désir et du rêve.* (Michelet.)

— Qui a un grand éclat, qui attire l'œil : *Une couleur VOYANTE. Dans la classe moyenne de la société anglaise, l'homme s'excède de travail pour donner à sa femme des robes trop VOYANTES et pour mettre dans sa maison les cent mille brimborions du demi-luxe.* (H. Taine.)

— *Frères voyants*, Nom qu'on donne, aux Quinze-Vingts, aux hommes qui jouissent de la vue et qui sont mariés à des femmes aveugles. *Il Sœur voyantes*, Dans le même établissement, Femmes qui jouissent de la vue et qui sont mariées à des aveugles.

— Art vétér. Se dit d'un cheval affecté de myopie : *Les chevaux VOYANTS ont les yeux bombés et sont généralement peureux.* (Cardini.)

— Substantif. Personne qui possède la vision des choses surnaturelles : *Samuel le VOYANT. Il y avait des VOYANTS en Syrie, en Chaldée.* (Volt.) *La chasteté a été la vertu ou l'ambition des VOYANTS les plus illustres.* (Challamel-Lacour.)

— Par ext. Personne qui jouit d'une grande pénétration : *Il a la vue d'un lynx et la pénétration d'un voyant.* (Balz.) *On a répété à outrance que M. de Buzac était un observateur, un analyste; c'était mieux ou pis, c'était un VOYANT.* (Ph. Chasles.) *Il Personne qui, sous l'influence du somnambulisme, prétend avoir la vision des choses surnaturelles.*

— s. m. Mar. Instrument dont on se sert pour mettre en place les tins d'un bâtiment en construction, et pour juger de la courbure des ponts.

— Géod. Plaque de deux couleurs, mobile le long de la tige de la mire employée dans les opérations de nivellement.

— s. f. Hist. relig. Nom donné à des sortes d'illuminées des États-Unis.

— Encycl. Les *voyantes* des États-Unis d'Amérique sont les prêtresses d'un dogme nouveau. Elles ont pour fondatrice et pour pontife Elisabeth Denton. Les *voyantes* ont un but et l'avouent, c'est de remplacer la vaine science des anciens temps par une science nouvelle; elles voient à travers les pierres comme à travers les hommes; elles sont donees, voilà tout; ce n'est pas leur faute. Ces illuminées du nouveau monde admettent parmi elles quelques hommes, mais par pure complaisance; elles leur permettent quelquefois de venir partager leurs richesses et de projeter leur Évangile. Elles se réservent le « don, la grâce, l'influence, c'est-à-dire l'extase et la clairvoyance, » inaccessibles à leurs frères grossiers et à leurs rudes maris. La première *voyante* se nommait Anne Bridge. Son frère, William Denton, géologue, médecin, collectionneur, mari d'Elisabeth Denton, la fondatrice, mérite d'être signalé parmi les caractères de l'Amérique moderne. Rabalais ou Molière aurait fait un bon chapitre de l'événement pharmaceutique qui donna l'impulsion au nouveau dogme. Ayant appris d'un de ses amis, médecin, nommé Buchanan, que certains malades pouvaient être purgés par la seule imagination, c'est-à-dire en plaçant dans la paume de leur main les pilules purgatives, Denton, émerveillée de cette délicatesse d'organes, pria sa sœur d'essayer; elle ne manqua pas de correspondre au vœu fraternel et de prouver l'exquise sensibilité de ses nerfs, non-seulement en se purgeant par la paume de la main, mais en lui annonçant qu'elle lisait à première vue à travers toutes les enveloppes de lettres. Vous placiez sur le front de la *voyante* une lettre cachetée; aussitôt dans les plis de son cerveau se dessinait la figure de l'homme qui l'avait écrite; elle reconnaissait la taille, la physionomie, la couleur des cheveux. Elle livrait à son frère une description détaillée du personnage. Après bien des recherches, le mari de l'illuminée finit par déclarer que le soleil avait dû photographier, pendant qu'on écrivait la lettre, l'image, invisible à tous les yeux, de la personne qui tenait la plume. Ni lui, Denton, ni sa femme n'apercevaient cette photographie, mais elle était claire et visible pour des sens plus aiguisés; la sœur Anne déchiffrait tout. Puis bientôt Elisabeth Denton, la femme du géologue, voulut avoir sa part de la découverte, et avec un peu d'exercice elle y réussit parfaitement. La secte fut fondée et fit quelques progrès, sans toutefois faire parler d'elle outre mesure et sans expédier en Europe un échantillon de ses voyantes.

VOYE s. f. (voi-ïe ou voi-ïe). Pêche. Bouée qui sert à retrouver les filets tendus par fond.

VOYEL, ELLE adj. (voi-ïel ou voi-ïe-le. — V. VOYELLE). Vocal, qui est fait de vive voix : *Que la philosophie condamne hardiment cette lâcheté VOYELLE, si elle n'est ni cordiale ni stomacale.* (Montaigne.) *Il Vieux mot.*

VOYELLE s. f. (voi-ïe-le ou voi-ïe-le — lat. *vocalis*; de *vox*, voix. Ce mot latin est aussi le type de l'adjectif français *vocal*). Gramm. Simple émission de voix, indépendante de toute articulation, et susceptible d'être modifiée par les diverses articulations appelées consonnes; lettre qui représente cette émission de voix : *La diphthongue se forme de deux VOYELLES prononcées ensemble, comme dans ciel, Dieu, oui.* (Acad.) *Les Anglais ont perverti toutes les VOYELLES; ils les prononcent autrement que toutes les nations.* (Volt.) *Le muet est la seule VOYELLE douce que possèdent les Français.* (Castil-Blaze.) *L'habitude de ne point écrire les VOYELLES réduit les textes sémitiques à une sorte de squelette.* (Renan.)

Gardez qu'une voyelle, à courir trop hâtée,
Ne soit d'une voyelle en son chemin heurtée.
BOILEAU.

Il Voyelle simple, Celle qui a un son simple, ou improprement Celle qui s'écrit avec un seul caractère : A, é, i, o, u, ou, ai sont des VOYELLES SIMPLES. *Il Voyelle double*, Celle qui se compose de deux voyelles prononcées en une seule émission de voix, et qui s'écrit ordinairement au moyen de deux caractères, comme ia, ui, oi, etc. On dit plus ordi-

nairement **DIPHTHONGUE**. *Il Semi-voyelle*. V. ce mot à son rang alphabétique. *Il Points-voyelles*, Points ou petits signes destinés à représenter les voyelles, dans l'écriture hébraïque.

— Encycl. La *voyelle*, considérée en elle-même, est le cri spontané, l'écho de chaque impression qui frappe nos sens. Ces modulations, qui se combinent et se retiennent sous mille nuances, paraissent échapper, au premier coup d'œil, à toute analyse rigoureuse; mais un examen plus attentif démontre facilement le contraire, et, si l'on ne peut pas toujours saisir chaque transition mobile des voyelles, du moins peut-on déterminer la mode même de leur formation et par là leurs espèces.

Le professeur Czernak, en introduisant une sonde à travers le nez dans la cavité du pharynx, sentit distinctement que la position du voile changeait à chaque *voyelle* prononcée, que c'était pour a qu'il s'abaissait le plus, et qu'il s'élevait successivement avec e, o, u, i, atteignant avec cette dernière *voyelle* sa plus grande hauteur. Il prouva de même que la cavité du nez était plus ou moins ouverte suivant que l'on prononçait telle ou telle *voyelle*. En introduisant de l'eau dans le nez, il reconnut que, tandis qu'il prononçait i, u, o, l'eau restait dans le nez, mais qu'elle passait dans la gorge quand il arrivait à e, et que cet effet se produisait d'une manière encore plus marquée quand il prononçait a. Ces deux *voyelles*, a et e, étaient les seules *voyelles* que ne pût réussir à prononcer un jeune homme nommé Leblanc, dont le larynx était complètement fermé. Si, au lieu d'émettre librement à travers la bouche le son-*voyelle*, nous laissons s'abaisser le voile du palais et que nous forçons ainsi l'air à vibrer à travers les cavités qui rattachent le nez au pharynx, nous entendons les voyelles nasales *un, ou, in, an, etc.*, si communes en français. Il n'est pas nécessaire que l'air passe réellement à travers le nez; au contraire, nous pouvons fermer le nez, et nous ne ferons ainsi que rendre l'accent nasal encore plus marqué. La seule condition nécessaire est le déplacement du voile qui, dans les *voyelles* ordinaires, couvre plus ou moins complètement l'orifice postérieur des fosses nasales. Les différents degrés de cette fermeture ont été déterminés par l'expérience qu'a faite le professeur Czernak, au moyen d'un miroir métallique qu'il appliquait aux narines pendant qu'étaient successivement prononcées les *voyelles* pures et les *voyelles* nasales.

Duges, dans sa *Physiologie comparée des hommes et des animaux*, considère les *voyelles* comme des timbres particuliers imprimés à la voix brute par l'élargissement de divers points du porte-voix formé par le gosier et la bouche. Un autre savant médecin dit que ce qui constitue l'essence des *voyelles*, c'est d'être des sons stables, c'est-à-dire susceptibles d'être prolongés indéfiniment.

Le président Debrasses, dans son *Traité de la formation mécanique des langues*, se contente, pour définir la *voyelle*, de dire que c'est le son conduit dans le canal de la parole. Kempelen donne un peu plus de précision et d'exactitude à la définition du philologue français, en ajoutant que le canal dans lequel le son devient *voyelle* est formé par la langue et les lèvres.

La théorie que M. Valis a déduite de ses observations sur les sourds-muets mérite d'être citée ici, au moins en partie.

Ce n'était pas, dit-il, dans la disposition de la partie antérieure de l'organe qui pouvait consister la différence absolue qui devait se trouver entre la *voyelle* et la consonne; mais ce n'était pas non plus dans la partie la plus reculée; car, si le jeu du larynx eût été la partie essentielle de la *voyelle*, les *voyelles* n'eussent pas existé dans la parole à voix basse, tandis qu'en parlant aussi bas qu'il était possible on pouvait toujours faire entendre et distinguer entre eux les sons a, o, i, u, etc.

La *voyelle* est un son essentiellement guttural. Elle est à proprement parler le seul qui soit tel, et c'est à ce point de vue que l'on comprend la justesse de cette expression du poète latin :

Vox faucibus hæsit.

Il est bien constant pour nous, d'une part, que c'est le rétrécissement et non, comme l'ont cru Rush et Duges, l'élargissement du tuyau oral qui produit la *voyelle*, et, d'autre part, que cette partie du canal qui est formée par le palais, la langue et les lèvres sert, non pas comme le veut le premier, à constituer le son fondamental de la *voyelle*, mais simplement à le modifier et à multiplier ses variétés.

M. Valis ajoute que l'orifice extérieur du tuyau vocal est susceptible d'une tension plus grande pour les consonnes que pour les *voyelles*, et que des diverses classes de lettres les *voyelles* ne sont celles sur lesquelles on peut faire la plus longue tenue que parce que ce sont celles qui laissent le soufflé s'écouler le moins rapidement. Il avance aussi que le secours de *voyelles* n'est pas indispensable à la prononciation des consonnes.

Le fait, dit-il, est tellement vrai qu'en pressant la question on pourrait en faire sortir la conclusion diamétralement opposée et trouver que l'émission d'une *voyelle* déter-

mine nécessairement celle d'une consonne préalable et préparatoire, consonne qu'en l'absence de toute autre on peut encore reconnaître soit dans la légère aspiration, soit dans l'explosion gutturale ou pharyngienne dont il est aisé de constater l'existence nécessaire pour la production du son vocal; ces deux phénomènes peuvent être regardés chacun comme le type le plus simple, le plus rudimentaire d'une des deux classes d'articulations qui renferment toutes les consonnes possibles, la classe des explosives et celle des aspirées.

• Quelque essentielle que soit la différence que nous avons constatée entre la *voyelle* et la consonne, cependant, comme, en raison du point de l'organe sur lequel se passe le phénomène physiologique qui produit cette différence, elle peut échapper à une observation superficielle, on conçoit que chez certains peuples la distinction n'ait pas été faite avec netteté, et que, dans l'alphabet des plus importants rameaux de la famille sémitique, les Hébreux et les Arabes, certaines lettres, telles que l'*alef*, le *vau* et le *yod* ou *yé*, soient restées pour ainsi dire sur la ligne de démarcation des deux classes de lettres, et aient été attribuées par les grammairiens tantôt à l'une et tantôt à l'autre, étant prises par les uns pour le son vocal même, tandis que par les autres elles étaient confondues avec le degré d'aspiration que nous venons de voir accompagner régulièrement l'émission d'une *voyelle* isolée ou du moins initiale. C'est de cette manière que s'explique la confusion de l'*i* et du *j*, de l'*u* et du *v*, si longtemps faite chez les Latins et léguée par ceux-ci à nos ancêtres.

M. Vaisse essaye aussi d'établir une division physiologique des *voyelles* et rappelle d'abord les opinions des physiologistes qui ont tenté le même travail. Debrosses ne connaissait qu'une *voyelle*, mais il admettait dans cette *voyelle* une infinie variété de formes. Le physiologiste Dugès, cherchant à soumettre les diverses *voyelles* à un essai de classification, place ensemble d'une part, comme gutturales, les *voyelles* *a*, *e*, *i*, et d'autre part, comme gutturo-buccales, *o*, *eu*, *u*. De leur côté, MM. Savart et Deleau se sont efforcés d'établir que dans la formation de la voix c'est le palais qui est immédiatement frappé par le jet d'air pour les *voyelles* *a*, *e*, *i*, l'intervalle des dents légèrement écartées pour la *voyelle* *o*, et les lèvres divergentement figurées pour les *voyelles* *u* et *ou*.

Wallis et Annan ont aussi dressé des tableaux complets pour la classification des *voyelles*. Le premier voulait ramener ces lettres comme les consonnes aux trois classes des gutturales, des palatales et des labiales; mais, malgré ses habitudes de précision mathématique, le professeur d'Oxford ne parvint pas à faire cadrer d'une manière satisfaisante les rapports naturels des sons avec ceux des cases de son tableau. Il est juste de dire, observe M. Vaisse, qu'il est difficile de classer d'une manière complètement rigoureuse les *voyelles* et surtout de donner avec justesse au tableau qu'on en dresse des formes symétriques. La variété des *voyelles* est produite par celle des dispositions du tuyau vocal. Les parties molles et mobiles des parois de ce tuyau, telles que la langue et les lèvres, produisent dans la bouche un travail modificateur du son, travail analogue jusqu'à un certain point à l'action de la main de l'exécuteur dans le pavillon du cor. Mais le docteur Segond a fait avec raison remarquer que, dans la production des *voyelles*, certaines parties de l'organe peuvent se suppléer et que ce que nous pourrions considérer comme le pavillon de l'instrument vocal ne prend pas, pour la production d'un même son, une configuration identique chez tous les individus. On observe notamment qu'il peut s'établir une sorte de compensation entre la partie antérieure de la cavité buccale et celle de la partie postérieure. C'est là une circonstance de la prononciation des *voyelles* avec laquelle sont familières les personnes qui pratiquent la ventriloquie, puisque ces personnes parviennent à dissimuler presque complètement à l'œil le jeu des organes extérieurs ou plutôt à substituer à ce jeu celui d'une autre partie de l'appareil vocal. En général, on a remarqué aussi que les lèvres, la partie la plus extérieure de cet appareil, prennent à la prononciation une part plus active dans le Midi, où les poumons s'ouvrent avec bien-être à l'air tiède de l'atmosphère, tandis que les organes moins directement en contact avec l'air extérieur, sont de préférence mis en jeu dans le Nord, où, par l'occlusion plus habituelle de la bouche, on cherche à garantir les voies aériennes du contact trop fréquent d'une atmosphère glacée. Cette sorte de latitude dans le choix de la partie de l'organe à mettre en jeu pour la prononciation des *voyelles* donne à cette classe de sons quelque chose de moins défini qui explique le caractère secondaire du rôle qu'au point de vue de l'étymologie elle remplit dans certaines langues, dans toutes celles de la famille sémitique, par exemple... V. ALPHABET, DIPHTHONGUE, NÉOGRAPHIE.

VOYER v. n. ou tr. (voi-ié ou vo-ié — rad. *vote*). Change *y* en *i* quand la terminaison commence par un *e* muet : *Tu vois*; nous *voierions*. Techn. Faire écouler. *Voyer la*

lessive. Verser la lessive chaude sur le linge. *Voyer le papier*. Secouer les feuilles de papier pour en faire tomber la poussière, et les arranger de manière que l'une ne dépasse pas l'autre.

VOYER s. m. (voi-ié ou vo-ié — lat. *viarius*, inspecteur des chemins; de *via*, voie). Administr. Officier, agent proposé à la police des chemins et à celle des rues : *On ne saurait bâtir sur la rue sans la permission du voyer*. (Acad.) *Grand voyer*, Officier qui, sous l'ancienne monarchie, était chargé de l'administration générale des voies publiques.

— Adjectiv. : Agent **VOYER**. Architecte **VOYER**.

— Encycl. Le titre de *voyeur* a été emprunté à l'antiquité romaine.

Dans notre histoire, il est parlé de *voyers* et de sous-*voyers* dès le règne de Henri 1^{er}. Le *voyeur* était alors un juge de la moyenne justice appelée voirie, et il était aussi proposé à la police de la voirie proprement dite. Dès le temps de saint Louis, il y avait un *voyeur* à Paris.

A l'époque de Henri IV, la police de la voirie était confiée à des officiers locaux ayant le titre de *voyeur*. Au milieu de l'anarchie générale, rien ne stimulait l'apathie, rien ne mettait obstacle à la volonté de ces *voyers*, qui n'étaient soumis à aucune direction centrale. L'institution de la charge de grand *voyeur* de France, par édit de mai 1599, vint donc pourvoir à d'urgentes nécessités. Ce fut Sully qui obtint cette nouvelle charge. Il existait alors un *voyeur* de Paris, dont la charge fut réunie à celle du grand *voyeur*.

Les principales fonctions de ce dernier étaient de nommer tous les *voyers* de province et de surveiller leurs travaux. En 1626, l'office de grand *voyeur* fut uni au bureau des finances, et bientôt après le *voyeur* de Paris fut rétabli.

Aujourd'hui, dans chaque département, un agent *voyeur* en chef dirige le service sous l'autorité immédiate du préfet, et centralise au chef-lieu toutes les opérations. Chaque agent *voyeur* en chef a sous ses ordres les agents *voyers* d'arrondissement, qui sont préposés aux travaux des chemins de grande communication, et les agents *voyers* cantonaux, chargés de surveiller les chemins de petite communication.

Le traitement de chacun de ces agents *voyers* est déterminé par le conseil général du département. Les agents *voyers* sont admis après examen.

VOYER D'ARGENSON, nom de plusieurs personnages français qui ont rempli des fonctions importantes. V. ARGENSON.

VOYETTE s. f. (voi-ié-te ou vo-ié-te — rad. *voyer*). Techn. Grande eueille à manche, dont on se sert pour voyer la lessive.

VOYEUSE s. f. (voi-ié-ze ou vo-ié-ze). Espèce de tabouret.

VOYOU s. m. (voi-iou ou vo-iou. — M. Francisque Michel tire ce mot de *voie*. *Voyou* désignerait proprement, selon lui, l'homme de la voie publique, de la rue. M. Ch. Nisard croit que *voyou* vient de *loup-garou*, et voici comment : dans les villages de l'Artois, on entend dire souvent, en manière de juron ou d'apostrophe, à un homme qu'on croit rusé, malin et méchant : *vainlainarou*, c'est-à-dire *vain loup-garou*. *Lainarou* est le même que *loup-garou*. On dit en Picardie *louéroux*, *leuwarou*. *Leuwarou-démon* y est également un juron. C'en est aussi un en Bourgogne, où l'on dit : *sacré loup voirou* ou *voirou*. Toutes ces formes sont les mêmes, ou peu s'en faut. On dit encore en Bourgogne *crier comme un voirou* ou *voirou*, et l'on appelle de ce nom les mauvais sujets, les vagabonds, les hommes suspects, et généralement ceux dont la conduite et l'aspect sont un sujet de scandale et d'effroi. Jeune homme qui a pris des habitudes crapuleuses, et qui vit habituellement dans la rue : *Le gamin avait tourné au voyou*, puis le *voyou* était devenu *escarpe*. (V. Hugo.) *Le chiffonnier moderne, c'est le voyou insolent, sceptique, plus ignorant, plus crédule, aussi superstitieux, mais beaucoup plus méchant que le sauvage des grands lacs du nord de l'Amérique*. (Privat d'Anglemont.)

La race de Paris, c'est le pâle *voyou*. Au corps chétif, au teint jaune comme un vieux sou. A. BARBIER.

VOYOUCRATE s. m. (voi-iou-kra-te ou vo-iou-kra-te — de *voyou*, et du gr. *kratos*, force). l'am. Partisan de la voyoucratie.

VOYOUCRATIE s. f. (voi-iou-kra-si ou vo-iou-kra-si — rad. *voyoucratie*). Domination de la lie du peuple.

VOYOUTE s. f. (voi-iou-te ou vo-iou-te — fém. de *voyou*). Fille qui a les habitudes des voyous. *Peu usité*.

VOYOUTISME s. m. (voi-iou-ti-sme ou vo-iou-ti-sme — rad. *voyou*). Etat, condition du voyou.

VOYRA s. m. (voi-ra). Bot. Genre de plantes, de la famille des gentianées, comprenant une quinzaine d'espèces, qui croissent sur les troncs des vieux arbres, dans l'Amérique tropicale.

VOYS (Ary), peintre hollandais, né à

Leyde en 1641, mort on ne sait à quelle époque. Elève de Knupfer et de Van Temple, il acquit fort jeune beaucoup de réputation; mais, ayant fait un riche mariage, il cessa de travailler et ne songea qu'aux plaisirs. Au bout de treize ans, la fortune de sa femme étant entièrement dissipée, il fut forcé de revenir à la peinture et retrouva tout son talent d'autrefois. Il a peint des tableaux d'histoire et des paysages ornés de figures exécutées avec le plus grand soin. Par sa manière il se rapproche tantôt de Poelenbourg, tantôt de Brauwer; il a cherché aussi à imiter Teniers, mais il est demeuré bien inférieur à ce maître. On cite parmi ses compositions les plus remarquables : *Didon et Énée surpris à la chasse par l'orage*; *Sainte Cécile jouant d'un instrument de musique*; un *Soldat*, petite toile dont Houbraeken fait un éloge enthousiaste. On voit de cet artiste, au musée du Louvre, le *Portrait d'un négociant à son bureau* et un *Peintre à son chevalet*.

VOYSIN (Daniel-François), chancelier de France, né à Paris en 1654, mort en 1717. Il fut successivement conseiller au parlement, maître des requêtes, intendant du Hainaut, conseiller d'Etat, intendant de Saint-Cyr, secrétaire d'Etat de la guerre après Chamillard (1707), enfin chancelier après la retraite de Pontchartrain (1714). Créature de Mme de Maintenon, il contribua aux dispositions testamentaires de Louis XIV en faveur des princes légitimés, les écrivit lui-même, en vendit ensuite avec Villeroi le secret au duc d'Orléans et, quelques jours après la mort du roi, en proposa l'annulation au parlement, sous la condition que le régent lui payerait comptant 400,000 livres et lui conserverait les sceaux (1715). Il entra au conseil de régence; mais son avilissement l'empêcha d'y exercer aucune influence.

VOYVODE s. m. (voï-vo-de). V. VAYVODE.

VOYVODIE s. f. (voï-vo-di). V. VAYVODIE.

VRAC s. m. (vrak — corrupt. du mot *varre*, le *varre* ne demandant aucun arrimage dans les bateaux qui le transportent). Mat. Etat des marchandises que l'on jette pêle-mêle dans le navire, sans donner aucun soin à leur arrimage : *On charge les boulets en VRAC*. *On dit quelquefois VRAQUE ou VRAQUE*.

— Pêche. Poissons en *vrac*, Poissons mis en barils sans y être rangés.

— Chem. de fer. Mode d'expédition des marchandises non emballées : *Meubles expédiés en VRAC*.

— Econ. rur. *Engranger en vrac*, Engranger sans botteler.

— Ichtyol. Espèce de poisson du genre labre.

VRACENE, ville de Belgique, province de la Flandre orientale, arrond. et à 25 kilom. N.-E. de Termonde; 6,000 hab. Commerce de grains, bestiaux, toiles et bois.

VRAI, **VRAIE** adj. (vré, vré — du vieux français *verai*, qui, comme le provençal *verai*, même sens, vient d'une forme latine *veracius*, dérivée de *verus*, vrai. *Verus*, qui existait dans la vieille langue sous les formes *ver*, d'où *avérer* et *voir*, appartient à la même famille que le germanique *war*, le kymrique *gwyar*, l'irlandais *fir*, *firinne*, etc. Ces divers termes désignent la vérité comme ce qui est excellent en soi et se rattache à la racine sanscrite *var*, honorer, vénérer, choisir, préférer, désirer, etc.). Véritable, conforme à la vérité : *Cette proposition est VRAIE*. *Cela n'est pas VRAI*. *Cette nouvelle n'est pas VRAIE*. *Le fait est VRAI*. *Je veux savoir si les choses sont vraies avant que de les trouver belles*. (Fén.) *Rien ne vient de rien est aussi VRAI que deux et deux sont quatre*. (Volt.) *Rien de beau que le vrai, mais tout ce qui est VRAI n'est pas beau*. (Andrieux.) *On est bien loin de reconnaître pour VRAI ce qu'on imagine avoir intérêt à trouver faux*. (Lamenn.) *Il n'y a d'utile que ce qui est juste, de bon que ce qui est VRAI, de grand que ce qui est simple*. (E. de Gir.)

— Qui dit la vérité, qui a l'habitude de la dire; qui est franc, sincère : *La comparaison ne fait que trop sentir le prix des personnes VRAIES, douces, sûres, raisonnables, sensibles à l'amitié et au-dessus de tout intérêt*. (Fén.) *La plupart des caractères VRAIS sont inconnus*. (Mme de Staël.) *Il faut être VRAI, car il n'y a de force que dans la vérité*. (E. de Gir.)

Soyez vrai, mais discret; soyez ouvert, mais sage.

Vrai dans tous ses écrits, vrai dans tous ses discours.

Vrai dans sa pénitence à la fin de ses jours, Du maître qui s'approche il prévient la justice, Et l'auteur de Joconde est armé d'un cilice.

Il Qui ne dénature pas les choses, qui les fait voir comme elles sont : *La lunette qui rapetisse les objets n'est pas plus VRAIE que celle qui les grossit*. (A. Karr.)

— Qui justifie son nom, qui a les caractères de la personne ou de l'objet que ce nom désigne : *Le VRAI Dieu*. *Un VRAI diamant*. *Un VRAI talent*. *Un VRAI repentir*. *De VRAIS amis*. *Je me fais un VRAI plaisir de vous être utile*. *Le VRAI moyen d'adoucir ses*

peines, c'est de soulager celles d'autrui. (Mme de Maintenon.) *Le VRAI courage ne se laisse jamais abattre*. (Fén.) *Il faut distinguer avec soin le VRAI besoin, le besoin naturel, du besoin de fantaisie*. (J.-J. Rouss.) *On a eu raison de dire que le VRAI goût est aussi rare que le génie*. (Grimm.) *L'amour VRAI est un reflet du ciel*. (Mme Romieu.)

Un ami, don du ciel, est le vrai bien du sage.

VOLTAIRE.

Il Se dit souvent par exagération : *C'est un VRAI supplice, un VRAI martyre*. *Sa présence est pour moi un VRAI tourment*. *Cette femme est un VRAI fléau*. *Cet enfant est un VRAI prodige*.

— Convenable, préférable à tout autre : *Voici la VRAIE place de ce tableau*. *Voilà des rubans de la VRAIE couleur qu'il fallait à sa robe*. *C'est la VRAIE manière de s'y prendre*.

— Elliptiq. *Vrai?* Cela est-il vrai? *Je viendrai vous voir demain*. — *Vrai?* vous serez bien aimable.

— Interj. En vérité : *Eh bien, VRAI! celle-là est bonne*.

— *Vrai Dieu!* Sorte de juron, d'exclamation : *VRAI DIEU! s'écria-t-il, vous êtes un bon enfant*. (V. Hugo.)

— Fum. *Pas vrai?* N'est-ce pas? *Vous viendrez nous voir, pas Vrai?*

— Aussi vrai qu'il fait jour, *Vrai comme il faut mourir*. Aussi vrai que nous sommes ici, *Aussi vrai qu'il y a un Dieu*, etc., Façons de parler employées pour affirmer quelque chose avec plus de force.

— *Il est vrai de dire que, Il est vrai que*, S'emploie lorsqu'on veut expliquer, modifier ou restreindre ce qu'on vient de dire : *Il n'a mis que deux heures à faire ces six liques*; *Il est VRAI de dire que les chemins sont beaux*. *Je me sens un peu fatigué*; *Il est VRAI que j'ai travaillé plus que de coutume*. (Acad.) *Toujours est-il vrai de dire que, Toujours est-il vrai que*, Se dit pour néanmoins : *Il a quelques moments d'humeur; TOUJOURS EST-IL VRAI DE DIRE qu'il est aimable*. *Vous avez beau contester, TOUJOURS EST-IL VRAI QUE...* (Acad.)

— Loc. prov. *Cela est vrai, ou le roi n'est pas noble*, Cela est irrécusable, incontestable.

— Littér. et B.-arts. Qui rend, qui exprime les choses avec vérité, qui les présente sous leur véritable jour : *Un style VRAI*. *Un coloris VRAI*. *Des tons VRAIS*. *Des chairs VRAIES*. *Rien, dans un tableau, n'appelle comme une couleur VRAIE*. (Condill.) *Il faut que le style soit VRAI et que le mot se modèle sur l'impression, sans quoi il ment à l'esprit*. (Lamart.) Se dit aussi de l'écrivain et de l'artiste dont les œuvres ont un caractère de vérité : *Il faut être VRAI et ne point tromper son lecteur*. (Volt.)

— Astron. *Temps vrai*, Celui qu'on mesure d'après la marche apparente du soleil : *Les cadrons solaires marquent le TEMPS VRAI, et les horloges le temps moyen*. *Il Jour vrai*, Temps apparent que met le soleil à revenir dans un même méridien. *Il Lieu vrai*, Celui où l'on verrait un astre, sur la sphère céleste, si l'on était placé au centre de la terre. *Il Conjonction vraie*, Celle qui a lieu quand deux corps célestes ont la même longitude et la même latitude, en sorte qu'une ligne droite tirée du centre de la terre par le centre de l'un d'eux passerait par le centre de l'autre. *Il Éclipse vraie*, Celle dans laquelle l'astre éclipié est réellement privé de lumière, comme il arrive pour la lune; tandis que les éclipses dans lesquelles l'astre conserve sa lumière sont appelées *éclipses apparentes*, ce qui arrive pour les éclipses de soleil.

— Moll. *Coquille vraie*, Coquille formée de couches qui s'ajoutent successivement, à l'intérieur, aux couches déjà existantes. *Il Vrai clocher chinois*, Nom vulgaire du cône oblique. *Il Vrai tigre*, Nom vulgaire du cône damier.

— Bot. *Verticille vrai*, Celui dont les éléments partent tous à la même hauteur du pourtour de l'axe qui les supporte.

— s. m. Ce qui est vrai, vérité : *Voilà le VRAI*. *Discerner le VRAI d'avec le faux*. *Vous êtes dans le VRAI*. *Cela sort du VRAI*. (Acad.) *Le VRAI se conclut souvent du faux*. (Pasc.) *Il n'y a que le VRAI qui touche et qui ne s'épuise jamais*. (Vauven.) *La souffrance est un des moyens les plus sûrs de remettre dans le VRAI; Mme de Staël avait toujours envie de pincer les personnes affectées, pour voir si elles crieraient naturellement*. (Sismondi.) *Le beau est le rayonnement du VRAI*. (Lamenn.) *Le progrès intellectuel, c'est la marche dans le VRAI; le progrès moral, c'est la marche dans le bien*. (Le P. Félix.) *Le VRAI est absolu*. (E. de Gir.)

Si l'on se plat à l'image du vrai, Combien doit-on rechercher le vrai même!

LA FONTAINE.

— Littér. et B.-arts. Caractère d'une œuvre qui rend d'une manière juste et saisissante l'objet qu'on veut représenter, et l'offre sous des couleurs naturelles : *Il faut exprimer le VRAI pour écrire naturellement, fortement, délicatement*. (La Bruy.)

Le vrai se montre aux yeux et va saisir le cœur.

BOILEAU.

— adv. Avec vérité, avec sincérité : *On parle bien quand on parle VRAI*. (Michon.)

Mais, tiens, parle-moi vrai; nous sommes sans té-
moins.
GRESSET.

— Loc. adv. Au vrai, Conformément à la vérité : Contez-nous la chose au vrai. Voilà au vrai comme la chose s'est passée. (Acad.) Savoir au vrai pourquoi l'on est triste, c'est être bien près de savoir ce que l'on veut. (Pré-vost-Paradol.)

— Anc. administr. Etat au vrai, Etat arrêté au conseil, qu'on envoyait aux receveurs, pour ordonner des paiements qu'ils devaient faire, et sur lequel ils comptaient à la chambre.

— De vrai, Véritablement, en vérité :

Le ciel, défend, de vrai, certains contentements.
MOLIÈRE.

— Pour de vrai, Pour de bon, sérieusement, sans rire, dans le langage des enfants : Avoir une voiture pour de vrai, un cheval pour de vrai. Faisons la dinette. — Non, je vais dîner pour de vrai.

— A vrai dire, Pour parler avec vérité, sans déguisement : A VRAI DIRE, les sciences littéraires sont des sciences de représentation. (Laurentie.)

— Syn. Vrai, avéré, véritable V. AVÉRÉ.

— Vrai, véridique. V. VÉRIDIQUE.

— Vrai, droit, loyal. V. DROIT.

— Vrai, véridique. V. VÉRITÉ.

— Allus. littér. Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable, Vers de Boileau dans son Art poétique, chant III :

Jamais au spectateur n'offrez rien d'incroyable ;
Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.
Un merveilleux absurde est pour moi sans appas ;
L'esprit n'est point ému de ce qu'il ne croit pas.

Ce vers, qui exprime sous une forme concise et élégante une des pensées les plus justes, a éprouvé le sort des plus belles choses, il a été soumis à l'épreuve de la parodie :
Le vrai peut quelquefois n'être pas vrai sans blague.

Le goût si connu des Grecs pour le merveilleux et pour les fables, goût qui leur a été si souvent reproché par les écrivains latins, peut rendre suspecte leur véracité. Mais aussi l'on est tombé dans un autre excès en rejetant trop légèrement tout ce qui ne nous a pas paru conforme à des règles de vraisemblance qu'il n'est pas possible de déterminer d'une manière positive; car, dans l'histoire, comme dans le drame,

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable. •

LAHARPE.

• Une difficulté surtout qui a fort embarrassé les savants a été de savoir comment on s'y prendrait pour séparer la tribu des outardes de celle des gallinacés proprement dits. Des savants embarrassés pour distinguer un oiseau qui n'a que trois doigts d'un oiseau qui en a quatre ! La chose est vraie, sur mon honneur, si elle n'est pas vraisemblable. •

TOUSSAINT.

• Quand on veut mettre le roi Henri VIII sur la scène, on est placé entre deux écueils : entre l'inconvénient de le travestir pour le rendre supportable, et le danger de le rendre invraisemblable en le représentant tel qu'il est.

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

• Il semble que ce vers ait été fait pour Henri VIII. •

CUV-FLEURY.

— Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable, Vers de la IX^e épique de Boileau.

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable
Il doit régner partout, et même dans la fable;
De toute fiction l'adroite fausseté
Ne tend qu'à faire aux yeux briller la vérité.

Ce précepte de Boileau est souvent rappelé par les écrivains. Ducis l'a fait avec autant de grâce que d'esprit dans l'improvisu suivant, adressé à une dame qui l'avait prié d'écrire sur son souvenir un vers de l'un de nos grands poètes :

Sur votre souvenir, quand vous quittez Paris,
Vous voulez que ma main laisse un vers mémorable.
Or voici le vers que j'écris :

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.
Que ce vers est charmant et beau de vérité !
Au sévère Boileau votre aspect l'eût dicté ;
Jean-La Fontaine aussi vous avait déjà vue,
Quand il peignit si bien la candeur, la bonté,
L'art de plaire sans art, la douceur ingénue,
Et la grâce plus belle encore que la beauté.

• Le moyen le plus sûr d'avoir un style à soi, ce serait de s'exprimer comme la nature. Mais si le vrai seul est aimable, il faut avouer qu'il ne l'est pas toujours. Il est donc important de choisir dans la nature des détails dignes de plaire. •

MARTELL.

• Rien n'est beau que le vrai, a dit le poète ;
disons de même : Rien n'est fort que le vrai.

xv.

Tous les mouvements oratoires, tous les moyens les plus violents d'intéresser et d'é-mouvoir sont faibles à moins qu'ils ne portent sur des motifs sérieux et solides. •

MARTELL.

• On voit encore des nids, mais d'une autre saison, Où vivent s'entraîmer des couples d'hirondelles. Les couples d'à présent passent à tire-d'ailes, Devinant qu'un malheur a touché la maison.

• Ce trait d'une des poésies de M. André Le-moyne est aussi gracieux que faux. Il me semble que moins une maison est bruyante et animée, plus ses fenêtres offrent un abri sûr aux nids d'hirondelles. Il y aurait souvent à répéter aux poètes le précepte si rebattu : Rien n'est beau que le vrai. •

VAPEREAU.

Rien n'est beau que le vrai, dit un vers respecté.
Et moi, je lui réponds, sans crainte d'un blasphème :
Rien n'est vrai que le beau, rien n'est vrai sans beauté.

A. DE MUSSET.

Vrai (du), du beau et du bien, ouvrage philosophique, publié en 1853 par Victor Cousin. Ce volume nous offre la réunion des leçons faites à la Sorbonne en 1818, mais sévèrement révisées et condensées. L'auteur y a joint un chapitre, entièrement nouveau, sur l'art français au XVIII^e siècle. Ces leçons avaient déjà été publiées en 1858 par M. Adolphe Garnier, au nombre de trente-huit. M. Cousin, par une modestie littéraire bien rare, les a résumées, sentant que le style d'un livre est obligé à plus de sobriété que le style d'un discours.

La première partie, qui traite du vrai, expose les conditions fondamentales de toute connaissance, les principes qui dominent tous les ordres d'étude, depuis l'analyse de la conscience humaine et des lois qui régissent le monde extérieur jusqu'à la notion de la divinité et des rapports qui relient Dieu à l'homme et au monde. L'auteur, passant rapidement en revue les opinions capitales qui se sont produites sur l'origine et la légitimité de nos connaissances, va du platonisme et du péripatétisme à l'école écossaise en traversant la France et l'Allemagne. Partant de Socrate pour arriver à Reid, V. Cousin aboutit au spiritualisme, n'accordant pas moins de respect au sens commun qu'aux idées pures de l'Académie. Chemin faisant, il apprécie en quelques mots les affirmations de Locke et de Kant, les contrôlant l'un par l'autre. Il touche à tous les points importants de l'histoire et présente à la fois un résumé de notions solidement établies et un programme d'études à entreprendre en prenant la raison pour guide. Il place une telle confiance en elle qu'il s'écarterait volontiers avec Fénelon : « O raison, n'es-tu pas le dieu que je cherche ! »

La seconde partie renferme cinq leçons sur le beau, dont la première seule appartient à la philosophie pure ; elles sont ainsi divisées : Du beau dans l'esprit de l'homme, Du beau dans les objets, De l'art, Des différents arts et enfin De l'art français au XVIII^e siècle. Dans la première leçon, l'auteur détermine à la fois l'idée du beau pris en lui-même, sans acception de forme, et les facultés qui servent à la perception de cette idée, établissant que l'idée du beau ne peut être confondue avec l'idée de l'agréable. Ce qui plaît n'excite pas toujours l'admiration, sentiment distinctif de la beauté, et l'agréable ne fait naître que le désir. Le XVIII^e siècle, dit-il avec Locke et Condillac, a négligé l'esthétique, non par étourderie, mais par impuissance. Après avoir présenté la sensation comme l'origine de toutes les idées, ils ne pouvaient analyser le sentiment désintéressé d'admiration qu'éveille en nous la beauté. Ils n'ont pas remarqué qu'il peut exister entre l'admiration et le désir un rapport de succession, jamais un rapport de simultanéité, car, dans le premier cas, c'est l'âme qui domine ; dans le second cas, ce sont les sens. La doctrine spiritualiste seule a su nettement distinguer le trouble des sens de l'émotion de l'âme.

Si le beau est le but suprême de tous les arts, il est évident que toutes les formes de l'imagination, depuis les arts du dessin jusqu'à la musique, jusqu'à la poésie, ont pour loi une certaine expression. On le reconnaît surtout dans la poésie, le premier de tous les arts.

V. Cousin a eu tort de partir de la conscience pour aboutir au monde extérieur ; le contraire eût été plus logique. Procédant du général au particulier, au lieu de procéder du particulier au général, et pratiquant ainsi la déduction avant d'avoir vérifié l'induction, il a commis plusieurs erreurs dans l'histoire esthétique de la France au XVIII^e siècle. Il les eût évitées s'il s'était élevé de la réalité à la vérité.

La troisième partie, qui traite du bien, flétrit la morale de l'intérêt pour chercher en Dieu même le principe de l'idée du bien. Substituer l'utilité au devoir, c'est, d'après V. Cousin, légitimer la violation de tous les droits et l'anéantissement des notions les plus simples de la conscience.

Le style de V. Cousin dans cet ouvrage est élégant et d'une grande pureté.

VRAIMENT adv. (vrè-man — rad. vrai).

Véritablement, effectivement : Il est VRAIMENT sage. Il est VRAIMENT orateur. C'est VRAIMENT un grand fripon. (Acad.) Jamais un homme VRAIMENT supérieur ne souhaitera le rétablissement du pouvoir arbitraire. (Mme de Staël.) Les hommes VRAIMENT à plaindre ne se plaignent plus. (De Custine.) La femme n'a VRAIMENT d'existence que dans la famille. (Proudh.) Ce qui est VRAIMENT intelligent, VRAIMENT grand, VRAIMENT beau est éternel et général. (Th. Gaut.)

— Se dit souvent pour affirmer avec plus de force : Oui VRAIMENT. Non VRAIMENT. Oui vraiment, il n'est rien de plus doux dans la vie que d'aller, de venir au gré de son envie.

C. D'HARLEVILLE.

Il sert aussi à exprimer l'étonnement ou l'approbation ironique : VRAIMENT, vous voilà beau garçon maintenant !

Vraiment, c'est bien à moi d'avoir des serviteurs !

CORNEILLE.

Vraiment, c'est bien à lui de me traiter de fêlé !

RACINE.

VRAISEMBLABLE adj. (vrè-san-bla-ble — de vrai, et de semblable). L'adjectif latin *verisimilis* est formé de même de *verus*, vrai, et de *similis*, semblable. Qui paraît vrai, qui a l'apparence de la vérité : La chose est assez VRAISEMBLABLE. Cela n'est pas VRAISEMBLABLE. Rien de ce qui était VRAISEMBLABLE n'arriva. (Volt.) Ce que l'esprit humain tient pour VRAISEMBLABLE, ce que le cœur humain tient pour vrai, voilà l'histoire. (Nisard.)

— s. m. Ce qui est vraisemblable : Le vrai a été souvent beaucoup au delà du VRAISEMBLABLE. (D'Aguess.) Le plus haut degré du VRAISEMBLABLE est celui qui approche de la certitude physique, laquelle peut subsister peut-être elle-même avec quelque soupçon ou possibilité de faux. (Dider.)

Le vraisemblable est le vrai pour les sots.

COLARDEAU.

— Syn. Vraisemblable, plausible, probable. V. PLAUSIBLE.

— Allus. littér. Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable, Allusion à un vers de Boileau. V. VRAI.

VRAISEMBLABLEMENT adv. (vrè-san-bla-ble-man — rad. vraisemblable). Apparement, selon la vraisemblance : La philosophie donne moyen de parler VRAISEMBLABLEMENT de toutes choses. (Desc.) Ceylan n'avait VRAISEMBLABLEMENT plus d'habitants cannibales à l'époque où elle était visitée par les Arabes. (A. Maury.)

VRAISEMBLANCE s. f. (vrè-san-blan-se — de vrai, et de semblant). Apparence de vérité : Il n'y a pas de VRAISEMBLANCE à ce que vous dites. Cela choque la VRAISEMBLANCE. Cela pêche contre la VRAISEMBLANCE. (Acad.) La catomnie n'est pas absurde, elle cherche un peu de VRAISEMBLANCE pour colorer ses noirceurs. (Mirab.) Les Français donnent tout à la confiance, à la VRAISEMBLANCE. (Mme Roland.) Il en est des mensonges de la galanterie comme des fictions du théâtre, où la VRAISEMBLANCE a souvent beaucoup plus d'attraits que la vérité. (Desmahis.)

— Syn. Vraisemblance, apparence, probabilité. V. APPARENCE.

— Encycl. Philos. La théorie de la vraisemblance, ainsi que nous l'allons montrer tout à l'heure, diffère du scepticisme radical de Pyrrhon. La question de la certitude s'élevait singulièrement rétrécie depuis Platon et Aristote, qui, au-dessus de la certitude sensible, plaçaient la certitude rationnelle. Epicure fut le premier à la restreindre en formulant les quatre propositions suivantes : 1^o les sens ne trompent jamais ; 2^o la vérité ou la fausseté tombe sur l'opinion qui se joint à la sensation reçue ; 3^o l'opinion est vraie si l'évidence des sens la confirme ou ne la contredit pas ; 4^o l'opinion est fausse si l'évidence la contredit ou ne la confirme pas. Les sens sont donc le seul critérium du vrai et du faux. Mais il en est encore un autre, rien n'est faux, tout est douteux. Arcésilas, lui aussi, renonça à toute affirmation. Frappé de l'opposition de la raison avec elle-même, il entreprit de soutenir le pour et le contre et il essaya de renouveler la maxime de Socrate : « Ce que je sais, c'est que je ne sais rien. » mais en interprétant cette maxime dans le sens du doute absolu et non pas, comme faisait Socrate, dans le sens du doute méthodique. Il supprima donc le vrai et le faux et prétendit que le propre du sage était de retenir son assentiment sur toutes choses ; mais où Arcésilas se sépara de Pyrrhon, où la doctrine de la vraisemblance diffère du scepticisme absolu, c'est sur la question de la vie pratique ; il reconnut pour la conduite de la vie la nécessité d'un critérium, qu'il appela la vraisemblance rationnelle, et au moyen duquel il croyait pouvoir reconnaître ce qui est propre à rendre heureux. Etrange contradiction, qui sépare la théorie de la pratique, la science de la vie ! Ainsi, ce philosophe savait dans l'une et doutait dans l'autre ! Nous avons vu pareille contradiction se reproduire dans la philosophie moderne. La Critique de la raison pure de Kant mène droit au scepticisme en matière spéculative ; elle nie l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme, et la Critique de la raison pratique

relève sur les bases de la moralité ce que la première avait détruit. Peut-être une telle contradiction est inhérente à la nature de l'esprit humain. Peut-être aussi, Arcésilas, en admettant dans la vie l'idée du bien, s'appuyait sur elle pour remonter, comme Kant, jusqu'à la science et en affirmer l'incompréhensibilité.

Carnéade, successeur d'Arcésilas, fut moins sceptique que son maître. Au lieu d'établir entre la science et la vie cette distinction impossible, il se servit du vraisemblable comme d'un critérium nouveau, et pour la conduite de la vie et pour les recherches purement scientifiques. Au lieu d'admettre que le propre du sage est de retenir son assentiment sur toutes choses, il soutint qu'une forte impulsion, à laquelle nous devons nous abandonner, peut nous porter à croire, et que, par conséquent, le sage peut parfois se permettre d'avoir une opinion. Mais c'est là chose bien vague. • Sommé de définir et d'expliquer son critérium, Carnéade mit en usage les notions des stoïciens et non les idées de l'ancienne Académie. Ce qui devait entraîner l'assentiment, c'était une imagination à la fois croyable et inébranlable qu'on a examinée de toutes les manières. L'imagination, disait-il, se rapporte à deux sujets ; elle vient de l'un, elle a lieu dans l'autre ; elle vient par exemple d'un objet sensible, elle a lieu dans l'homme. En tant qu'elle se rapporte à celui qui imagine, elle peut seulement paraître vraie ou paraître fausse ; dans le premier cas, c'est ce que les académiciens nomment apparence intérieure, crédulité, imagination croyable ; dans le second, inapparence, incréduité, incroyance. L'imagination qui semble suffisamment vraie, c'est la forme commune du critérium et son premier degré. L'expérience prouve que cette imagination est quelquefois trompeuse ; mais il suffit qu'elle ait paru le plus souvent ne pas l'être pour qu'elle soit croyable. • (Renouvier, *Phil. anc.*)

Ajoutons qu'il y a des degrés dans la vraisemblance ; toutes ces imaginations dont parle Carnéade sont entre elles comme une chaîne. Voici par exemple un homme devant mes yeux : à sa présence se joignent de nombreuses circonstances caractéristiques, la couleur, la grandeur, l'habit, etc. Si toutes ces circonstances concordent entre elles, voilà un nouveau motif de croire.

On a donné d'ordinaire le nom de nouvelle Académie à l'école de Carnéade. Cette école fut en antagonisme constant avec l'école stoïcienne. Il n'est guère d'académicien qui n'ait écrit quelque livre contre les stoïciens, et réciproquement. Le stoïcien Chrysippe composa un traité pour défendre le témoignage des sens contre les attaques d'Arcésilas et de Carnéade. Mais ses propres armes se tournèrent contre lui-même ; en effet, il fit une analyse si complète des erreurs de la raison et des sens, que Carnéade lui-même en fortifia son demi-scepticisme.

Cette philosophie du vraisemblable fut apportée à Rome par son inventeur. Elle eut du mal à s'implanter dans le terroir romain. Les vieux Caton voyait avec effroi ces philosophes soutenant avec une égale facilité le pour et le contre. On suit qu'il proposa de les chasser de Rome. Ses efforts furent vains ; toutefois, la pénétration ne fut pas immédiate et rapide ; la littérature latine resta longtemps étrangère à la philosophie. L'épicurisme seul, sans doute plus facile à comprendre, ou plus en rapport avec le génie romain, trouva des interprètes. Quant au probabilisme de la nouvelle Académie, il s'infiltra lentement dans les esprits jusqu'à ce qu'il trouvât un interprète dans Cicéron. • Nous vivons au jour le jour, dit-il quelque part ; qu'une vraisemblance vienne à frapper notre esprit, nous parlons aussitôt. • Et ailleurs, dans les *Tusculanes* : • Ma parole ne fera pas la certitude comme ferait celle d'Apollon Pythien ; mais, comme un homme tout simple entre plusieurs autres, je conjecture le probable ; ou chercherai-je, en effet, quelque chose qui soit plus que semblable à la vérité (*verisimile*) ? Il n'est rien de si téméraire, de si indigne du sage, de sa constance et de sa gravité, que de soutenir, sans concevoir le moindre doute, une chose qui n'est pas encore assez explorée et qu'on ne connaît pas suffisamment. Nous donc qui nous rendons au probable, nous sommes également prêts à réfuter sans obstination et à nous entendre réfuter sans colère. Les choses en elles-mêmes sont obscures, le jugement de l'homme est faible. Nous poursuivons cependant la vérité ; nous désirons ardemment de la connaître ; nous mettons tout en œuvre pour que nos juges se forment une opinion, et la plus vraisemblable possible ; mais quant à nous, il nous est plus facile de croire que d'être assurés du vrai. Ainsi, du moins, nous demeurons libres parmi ces partisans obligés de la certitude qui se tiennent accrochés à quelque système, comme au premier rocher que le hasard leur a fourni au milieu des flots dans la tempête. Il faut cependant un principe à la raison, une règle à la vie ; mais si nous ne les trouvons pas dans le certain, nous les rencontrons au moins dans le vraisemblable, et cela suffit. A l'exemple de Socrate et de Carnéade, nous tirons notre opinion, nous réfuterons celle d'autrui, et en toute question nous chercherons ce qui approche le plus de la vérité. •

Sans doute, il serait préférable de pouvoir atteindre le vrai lui-même. Mais s'il n'existe aucun critérium de certitude qui ne puisse être contesté, il faut bien que l'homme se contente de la *vraisemblance*, comme il est forcé de le faire, par exemple, lorsqu'il s'agit de proposer des hypothèses ou d'examiner des faits qu'on ne connaît que par témoins. Une hypothèse ne doit être proposée qu'à la condition d'être vraisemblable, ce qui ne suffit pas pour qu'elle soit admise; mais, si elle n'est vraisemblable, elle ne peut même être proposée. Et, pour qu'un fait soit légitimement cru, plusieurs conditions sont nécessaires, les unes relatives aux témoins, les autres au fait même; parmi celles-ci se trouve la *vraisemblance* du fait. Non qu'un fait invraisemblable ne doive jamais être cru, car enfin il se passe des faits qui ne sont guère vraisemblables; mais de tels faits doivent être tenus pour douteux, à moins que les témoignages ne soient de telle nature que les témoins n'aient pu être ni trompés ni trompeurs. Et comment jugera-t-on qu'ils n'ont pu ni tromper ni être trompés? Toujours d'après la *vraisemblance*.

— Littér. Aucune œuvre ne peut nous toucher ou nous plaire si elle n'a l'apparence de la vérité, c'est-à-dire la *vraisemblance*. Corneille a dit cependant : « Je ne craindrai pas d'avancer que le sujet d'une belle tragédie doit n'être pas vraisemblable. » Et il se fonde sur le précepte d'Aristote, « de ne pas prendre pour sujet un ennemi qui tue son ennemi, mais un père qui tue son fils, une femme son mari, un frère sa sœur, etc. » Le sentiment de Corneille paraît, en cette circonstance, être opposé au sentiment de tous les écrivains, et il le serait, en effet, s'il n'avait ajouté que les faits non vraisemblables doivent avoir pour eux l'autorité de l'histoire ou de l'opinion commune. C'est dire que ces faits non vraisemblables en eux-mêmes doivent être acceptés comme vrais ou vraisemblables par le spectateur ou le lecteur. En effet, ainsi que le remarque Marmontel, le but que se propose immédiatement la fiction est de persuader; or, elle ne peut persuader qu'en ressemblant à l'idée que nous avons de ce qu'elle imite. La *vraisemblance* consiste donc dans une manière de feindre conforme à notre manière de concevoir, et si nous n'avons pas d'avance l'idée du sujet qui nous est présenté, nous n'y prendrons intérêt qu'après avoir été préparés, qu'après avoir été initiés à la conception du poète par des moyens conformes à la nature humaine. « Tant que le poète ne fait que nous rappeler ce que nous avons vu au dehors ou éprouvé au dedans de nous-même, la ressemblance suffit à l'illusion, et comme nous voyons dans la fausse l'image de la réalité, le poète n'a besoin d'aucun artifice pour gagner notre confiance. Mais que la fiction nous présente un événement qui n'ait point d'exemple, un composé qui n'ait point de modèle, comme la ressemblance n'y est pas, nous y cherchons la vérité idéale, et c'est alors que le poète est obligé d'employer tout son art pour donner au mensonge les couleurs de la vérité. Nous savons qu'il feint, nous devons l'oublier, et si nous nous en souvenons, le charme est détruit et l'illusion cesse. Ne vous êtes-vous jamais aperçu de la docilité avec laquelle votre âme obéit aux mouvements de celle d'Ariane ou de Ménélas, d'Orosmane ou de Brutus? C'est que, durant l'illusion, votre âme et la leur n'en font qu'une; ce sont comme deux instruments organisés de même et accordés à l'unisson. » Mais si vous êtes devant une œuvre dont l'auteur n'ait pas monté son âme au ton de la nature, vous ne trouverez plus chez les personnages des sentiments et un langage conformes à la vérité de la situation et du caractère. Vous resterez froid, vous serez même rebuté, presque irrité, parce que, vous mettant à la place des personnages mieux que ne l'a fait l'auteur, il y a désaccord entre ce que vous imaginez et ce qu'il représente. La *vraisemblance*, dans les choses de sentiment, n'est donc que l'accord parfait du génie du poète avec l'âme du spectateur.

Dans le développement d'un caractère, la *vraisemblance* cesse d'exister lorsqu'il se modifie brusquement et sans cause, ou que les qualités et les défauts en sont poussés à l'excès, au delà des limites que la logique de notre nature impose même aux inventions héroïques. Il n'est peut-être rien qui soit plus difficile à observer, dans l'art des lettres, que la *vraisemblance* des caractères. Molière, qui y a excéllé, n'a pas été cependant sur ce point exempt de toute erreur.

La *vraisemblance* dans l'intrigue, dans la fable du poème et l'action de l'œuvre dramatique résulte de l'enchaînement logique des causes et des effets. Si le sujet repose sur une donnée historique ou sur une tradition, la *vraisemblance* n'en est point par là même assurée auprès des lecteurs ou des spectateurs. Elle n'existera pas si les incidents ne sont pas amenés d'une manière naturelle. C'est en ce sens que Boileau a dit : Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Tout le monde comprend la nécessité de la *vraisemblance* dans l'expression des sentiments, dans la peinture des caractères, dans le développement de l'intrigue; mais plus d'un lecteur sera étonné que les grands poètes l'aient observée même dans l'emploi du

merveilleux. Le merveilleux n'est qu'une extension des forces et des lois de la nature. Il se produit dans la poésie sous deux formes, la fiction simple et l'allégorie. Pour cette dernière, comme elle n'est pas donnée pour une vérité positive, mais pour le symbole et le voile de la nature, elle est toujours suffisamment vraisemblable des lors qu'elle est claire et ingénieuse. Le merveilleux, à l'état de fiction positive, embrasse tous les êtres imaginaires qui ont pris la place des causes naturelles, ou qui sont venus à l'appui des vérités morales, comme les dieux et les héros des diverses mythologies. Le grand art d'être vraisemblable en employant le merveilleux consiste à le mêler avec la nature, de même que s'ils faisaient un seul ordre de choses, n'ayant qu'un mouvement commun. C'est ce qu'a fait Homère avec une aisance et une simplicité telles que la nature aurait à peine produit un plus admirable enchaînement. Ses dieux appartiennent au monde humain. C'est à peine si quelque trait de leur légende, ou quelque épithète consacrée, rappelle leur primitive et symbolique origine. Leur séjour habituel est sur les sommets de l'Olympe, Jupiter y tient sa cour, à l'image des rois de l'âge héroïque; on dirait Agamemnon élevé à l'immortalité et à la toute-puissance. L'épouse de Jupiter partage, comme une reine, ses honneurs et sa suprématie. Les autres dieux ne sont que les ministres du dieu souverain, ou des conseillers qui l'aident de leurs avis dans le gouvernement de l'univers. Il y a, dans le palais de Jupiter, des jalousies, des inimitiés sourdes ou déclarées, et l'assemblée céleste offre le même spectacle de lutte et souvent de confusion que ces conseils où les pasteurs des peuples, comme les appelle Homère, ne parvenaient pas toujours à s'entendre.

Bien que le merveilleux aujourd'hui soit abandonné dans les œuvres en vers comme dans les œuvres en prose, et que les écrivains échappent par là à la plus grande cause d'invraisemblance, il n'a peut-être jamais été plus utile qu'en notre temps d'insister sur la nécessité de la *vraisemblance*, car cette qualité essentielle est celle qui manque le plus à nos romans et à nos œuvres dramatiques.

VRAITA, *Fusus* des Romains, rivière du royaume d'Italie. Elle prend sa source dans la province de Saluces, au versant oriental du mont Viso, coule à l'E. jusqu'à Castiglione, puis se dirige au N. et se jette dans le Pô, après un cours de 87 kilom.

VRAMA, ville de la Turquie d'Europe, dans la Servie, sangiac et à 70 kilom. N.-O. de Ghiostendil, sur la Morava orientale; 3,000 hab. Fabrique d'armes. Aux environs, célèbres mines de fer d'Olassina.

VRARI s. m. (vra-ri). Syn. de **CURARE**.

VRATISLAS, nom de deux souverains de la Bohême. V. **VRATISLAS**.

VRATISLAVIA, nom latin de **BRESLAU**.

VRAZ (Stanko ou Constantin), publiciste slovène, né en 1810, mort en 1851. Il fit ses études à l'université de Graz, où il se lia avec Ant. Murk, l'auteur d'un dictionnaire slovène, ainsi qu'avec plusieurs autres jeunes gens qui cherchaient à relever la littérature nationale, depuis longtemps tombée dans un discrédit complet. Il s'associa à leurs efforts et entreprit de recueillir les chants populaires de son pays. En 1833, il se rendit à Agram dans l'intention d'y éditer ses ouvrages. Il y publia plusieurs recueils de chants, qui sont aujourd'hui au rang des monuments les plus intéressants de la littérature slovène, et fournit, en outre, à différents journaux illyriens des pièces de vers et des articles politiques fort remarquables. Une mort prématurée l'arrêta dans ses travaux, qui ont éminemment contribué à accélérer le mouvement de la renaissance littéraire de l'Illyrie.

VRÉDELÉE s. f. (vré-de-lé). Pêche. Filet dont les bouts sont montés sur deux perches.

VRÉE ou **VREDIUS** (Olivier DE), historien flamand, né à Bruges en 1578, mort en 1652. Après avoir terminé ses études, il entra dans l'ordre des jésuites; mais, s'étant aperçu qu'il était peu fait pour la vie religieuse, il quitta la soutane, se maria et obtint une charge dans la magistrature. Vrée était savant, profond même, et remarquable surtout par une indépendance de vues, une sûreté de critique qui étaient rares à l'époque où il écrivait. Il n'avance jamais rien qu'il n'appuie sur des documents authentiques, ou tout au moins sur des autorités respectables. Son érudition, assurément incontestable, n'a d'autre défaut que d'être immodérée, touffue à l'excès. Les excursions hors du sujet, si naturelles aux érudits, abondent particulièrement dans les œuvres de Vrée. Cet estimable savant avait pris toutes les précautions pour ne donner au public que des œuvres soignées à tous les points de vue; il avait même poussé le scrupule jusqu'à vouloir être son propre imprimeur et avait, à cet effet, établi un atelier dans sa maison. Malgré tout, ses œuvres ne lui ont pas survécu. Les nombreux exemplaires qu'il en avait tirés furent vendus, après sa mort, comme papiers de rebut, ce qui fait que ses livres, fort peu recherchés du reste, sont devenus aujourd'hui presque introuvables. Ils méritent néanmoins d'être cités : *Sigilla co-*

mitum Flandriæ et inscriptiones diplomatum ab iis editorum cum expositione historica (Bruges, 1639, in-fol.); *Genealogia comitum Flandriæ a Balduino Ferreo usque ad Philippum IV, Hispaniarum regem* (Bruges, 1642-1643, 2 vol. in-fol.), ouvrage traduit en français avec le précédent sous ce titre commun : la *Maison de Flandre ou l'Histoire généalogique des comtes de Flandre avec les preuves et les sceaux desdits comtes* (Bruges, 1641-1645, 3 vol. in-fol.); *Historia comitum Flandriæ, pars prima : Flandria ethnica a primo consulu C. Julii Cæsaris usque ad Clodowannum primum Francorum regem christianum* (Bruges, 1650, 2 parties in-fol.); *Historia comitum Flandriæ, pars secunda, seu Flandria christiana a Clodowazo primo ad annum 767* (Bruges, 1652, in-fol.). Cette histoire des comtes de Flandre, remarquable à bien des égards, contient particulièrement des dissertations savantes sur les origines de la Flandre, sur le rôle des comtes chez les Romains, les Gaulois et les Francs, etc. La seconde partie, mise au pilon après la mort de l'auteur, a failli ne point nous parvenir. Une édition, devenue aujourd'hui introuvable, en fut donnée en 1636, sans nom d'auteur, par Jansson-Waesberg, sur un exemplaire échappé à la destruction.

VREILLE s. f. (vrè-ille; il mll. — altér. de *vrille*). Bot. Nom vulgaire du liseron, dans l'ouest de la France.

VRESON s. m. (vre-zon). Agric. Sorte de charrie usitée dans le Poitou.

VRETOS (André-Papadopoulos), écrivain grec, né à Thèbes en 1800. Il fit ses études dans différentes universités d'Italie et revint occuper à Corfou une place de bibliothécaire. En 1830, il alla se fixer à Athènes, où il fonda un journal ministériel, le *Miroir grec*, publié en grec et en français. Nommé ensuite consul de Grèce à Varna (1849), il découvrit auprès de cette ville, à Kustendje, une inscription qui lui fit connaître le lieu réel de l'exil du poète Ovide. Après avoir rempli les fonctions de consul à Venise à partir de 1854, il se rendit, en 1855, en Russie, où on lui avait offert un emploi, et revint en Grèce trois ans plus tard. On a de lui : *Recherches historiques et critiques sur les trois villes anciennement connues sous le nom de Leucade*, en italien (Venise, 1830); *Mémoires biographiques et historiques sur le président Capo d'Istria*, en français (Paris, 1837); *Abregé de la vie de Scanderbeg*, en grec (Athènes, 1852); *Mémoire sur la découverte de Tomi et sur une inscription en deux langues trouvée à Varna*, en italien (Athènes, 1853); *Littérature de la Grèce moderne ou Catalogue raisonné des ouvrages publiés par des Grecs, en grec ancien et en grec moderne, depuis la chute de Constantinople jusqu'à la fondation du royaume grec en 1832*, en grec (Athènes, 1854); la *Bulgarie ancienne et moderne*, en français (Saint-Petersbourg, 1856), et enfin une *Biographie de l'archevêque Bulgare*, en grec (Athènes, 1860).

VRETOS (Marino), écrivain grec, né à Corfou en 1828. Il termina ses études à l'université de Pise, où il se fit recevoir docteur en droit. De là, il fit plusieurs voyages en France, où il résida et où, durant plusieurs années, il collabora à divers journaux et revues, tels que le *Moniteur*, la *Revue de Paris* et le *Journal de l'instruction publique*. A la fin de l'année 1855, il se rendit en Grèce, où il était appelé comme rédacteur en chef de la feuille officielle d'Athènes. En 1860, il est revenu à Paris, où il a continué à publier dans notre langue des ouvrages assez estimés. Nous citerons, entre autres : les *Contes et poèmes de la Grèce moderne* (Paris, 1855); les *Mélanges de la nouvelle Grèce* (Athènes, 1856); *Athènes moderne*, intéressante monographie de la ville de Minerve, avec des planches superbes (Paris, 1861); les *Grecs modernes*, ouvrage publié sous le pseudonyme de Duval, en réponse au livre de M. Grenier, la *Grèce en 1863*. M. Vretos fait paraître aussi, depuis quelques années, un *Almanach populaire*, en grec.

VRIDDHI s. (vri-di — de la racine sanscrite *vriddh*, croître). Gramm. sansc. Sorte de crâne qui transforme des voyelles brèves en voyelles longues.

VRIEMOET (Emon-Luce), philologue hollandais, né à Emon en 1699, mort en 1760. Il étudia la théologie à Utrecht, et, après avoir été ministre successivement à Loenen (1754) et à Harlingen (1757), obtint, en 1731, à l'université de Franeker, une chaire de langues orientales, à laquelle il en joignit bientôt après une d'antiquités hébraïques. On a de lui : *Arabismus, exhibens grammaticam arabicam novam et monumenta quædam arabica, cum miscellaneis et glossario arabico-latino* (Franeker, 1733, in-4°); *Observationum miscellanearum argumenti præcipue philosophici et theologici liber* (Leeuwarden, 1740, in-4°); *Ad dicta classica theologiæ dogmaticæ Veteris Testamenti selectæ adnotationes philologico-theologiæ* (Franeker, 1743-1757, 3 vol. in-12); *Athenarum Frisicarum libri duo* (Leeuwarden, 1758, in-4°), ouvrage qui renferme l'histoire de l'Académie de Franeker et les éloges de tous les professeurs qui y ont enseigné.

VRIENDT (François DE), dit **FRANS FLORIS**, peintre flamand. V. **FLORIS**.

VRIES (Jean-Fredeman DE), peintre hollandais, né à Leeuwarden en 1527, mort on ne

sait à quelle époque. Il étudia la peinture à Amsterdam, sous la direction de Renier Guertsen, fit une étude approfondie de la perspective et du dessin architectural, puis se rendit à Anvers, à Malines, et acquit beaucoup de réputation par des perspectives représentant des jardins, des galeries, des salons, etc., fréquemment exécutées de façon à faire illusion complète et à produire l'effet d'un trompe-l'œil. On cite particulièrement de lui, dans ce genre un peu dédaigné aujourd'hui, un tableau dans lequel il avait représenté un mur percé d'une claire-voie à travers laquelle on apercevait un jardin orné d'un parterre. L'illusion alla si loin, dit un naïf biographe, que le prince d'Orange lui-même y fut trompé. On peut se demander, toutefois, si l'erreur des oiseaux qui bequetaient une corbeille de faux raisins n'était pas, en cette matière, plus probante que l'erreur du duc d'Orange lui-même. Vries, heureusement, ne se livra pas exclusivement à ces amusements quelque peu enfantins. Nous ne citerons que pour mémoire les travaux décoratifs qu'il exécuta pour l'entrée triomphale de Charles-Quint à Anvers; ses restaurations intelligentes des ouvrages de Corneille de Vianen. Les ouvrages qui subsistent de lui, dans un genre plus original et plus sérieux, quoique secondaire, révèlent un véritable talent de coloriste, et surtout une remarquable entente des jeux de lumière; mais on désirerait dans ses inventions architecturales plus de grâce, de légèreté et de goût. Ces tableaux, où se trouvent des figures peintes par les plus remarquables artistes du temps, eurent une très-grande vogue et furent très-recherchés. Une de ses toiles les plus remarquables est celle qui représente une chambre dans laquelle se passe la Salutation angélique. Nous nous servons à dessein de cette tournure un peu inusitée, parce que, on le devine sans peine, pour un peintre de perspectives et d'intérieurs, la chambre est le véritable sujet, la salutation n'est qu'un accessoire. Vries travaillait avec une prestesse prodigieuse. On raconte qu'à l'occasion du passage d'une archiduchesse à Anvers, Vries fut chargé de lui élever un arc de triomphe, et exécuta cet ouvrage en cinq jours, bien qu'il fût orné avec une véritable profusion. On lui doit, en outre, un nombre considérable de dessins d'architecture, gravés pour la plupart, et un livre d'architecture en 50 planches, qu'il fit paraître en 1604. Il fut aidé, dans l'exécution de ce grand travail, par ses deux fils, Paul et Salomon, qui avaient appris de lui le dessin et la peinture, et qui se distinguèrent comme lui dans les tableaux d'intérieur, mais sans atteindre à sa perfection. Salomon mourut en 1604, et son père ne paraît pas lui avoir longtemps survécu.

VRIES (Martin-Gerritson), navigateur hollandais du XVII^e siècle. On ne connaît ni la date de sa naissance ni celle de sa mort. En 1643, Van Diemen, qui était alors gouverneur des possessions hollandaises dans l'Inde, lui confia le commandement d'une expédition destinée à explorer les régions situées au nord du Japon. Le conseil des Indes, qui avait ordonné cette expédition, avait l'intention de vérifier l'existence des mines d'or et d'argent d'Yesso, signalées par la rumeur publique. Or, la situation exacte d'Yesso, qu'on disait vaguement voisin du Japon, devait d'abord être relevée. On ne savait même pas bien si l'on avait affaire à une île ou s'il s'agissait d'une région continentale appartenant à la côte de Tartarie. M. Vries s'embarqua à bord du *Kastricum*, ayant sous ses ordres le *Breskens*, commandé par Henrik Cornelisz Schaeap. Les instructions portaient que les navigateurs opéreraient au nord du Japon et s'occuperaient tout d'abord de la recherche de la rivière de Polissange, que Marco Polo et d'autres navigateurs avaient désignée comme baignant un grand nombre de villes importantes, mais sans en indiquer exactement le cours. Les deux navires firent voile de Batavia le 3 février 1643; le 26 mai suivant, ils furent séparés par une tempête et ne purent se réunir que dans le cours de septembre. Dans l'interval, le *Kastricum* explora partiellement les îles situées dans le voisinage du détroit appelé depuis détroit de La Pérouse, et la description qu'il en a donnée a été confirmée par celle de La Pérouse et de Krusenstern. Le voyage de Vries fut plein d'intérêt. Il longea d'abord la côte orientale du Japon, attendit son compagnon jusqu'au 4 juin, et, le croyant perdu, prit sa route vers le nord, suivant les instructions qu'il avait reçues. Dès le 7 avril, il toucha au cap Eyrovi, sur la terre d'Yesso, but principal de son expédition. Cette contrée était alors couverte d'une neige épaisse. Une baie, que les navigateurs découvrirent, reçut le nom de Bonne-Espérance, et l'on nomma quelques petites îles des noms de Barbara et de Gebroken (entrecoupées). Enfin, une terre découverte au nord d'Yesso, par 44° 30' de latitude, fut appelée Terre des États. S'engageant ensuite dans le détroit qu'ils nommèrent détroit de Vries, ils atteignirent, non sans péril, la Terre de la Compagnie. La contrée d'Yesso était habitée par des populations misérables, mais de mœurs douces, avec lesquelles Vries avait pu se mettre en relation; la Terre de la Compagnie parut, au contraire, absolument inhabitable. Le mauvais temps obligea tantôt l'expédition à regagner

les côtes d'Yso, du côté du nord cette fois. Les navigateurs les trouvèrent habitées par un peuple moins misérable et plus policé. Les Hollandais n'étaient pas en état d'étudier la constitution minéralogique du sol; mais l'abondance des ustensiles et des bijoux d'argent leur fit croire à l'existence de mines abondantes. Une nouvelle tentative vers le nord fut de nouveau arrêtée par la tempête, et l'expédition dut se rabattre sur le détroit de Vries. On était alors au mois de juillet, et le pays était cependant couvert d'une neige abondante. Une longue excursion vers l'est (2 septembre) conduisit le *Kastricum* au cap Nambon, où Vries eut la joie inespérée d'être rejoint par le *Breshens*. Malheureusement, le capitaine et une partie de l'équipage de ce bâtiment avaient été retenus prisonniers par les Japonais, sous prétexte qu'ils avaient débarqué en secret des prêtres portugais dans l'île. Il fallut négocier longtemps, et Elserak, directeur du comptoir de Nangasacki, dut se rendre à Yedo, auprès du gouvernement japonais, pour confiner les déclarations du capitaine du *Kastricum*. Les prisonniers ne furent relâchés que le 24 juillet 1644. Deux ans plus tard, une courte relation du voyage de Vries parut à Amsterdam. Thénenot en a inséré un extrait dans sa *Collection des voyages*; d'Anville rectifia une partie de la côte du Japon sur la carte de la Chine publiée par les jésuites, d'après une carte manuscrite de la route du *Kastricum*; enfin, la copie réduite d'une partie de cette carte a été insérée dans la relation du voyage de La Pérouse. Ce dernier, ainsi que Krusenstern, parle avec éloge des talents de Vries comme navigateur et reconnaît que ses observations astronomiques sont très-justes, eu égard à l'imperfection des instruments que l'on possédait à cette époque. Buache, qui ne connaissait pas le hollandais, donne à tort à Vries le nom d'Ures, et cette erreur est reproduite dans la relation de La Pérouse.

VRIES (Jérôme DE), littérateur hollandais, né à Amsterdam en 1776, mort en 1853. Entré en 1794 dans les bureaux de la municipalité de sa ville natale, il y remplit différents emplois pendant l'espace de cinquante-sept ans et consacra ses loisirs à la culture des lettres. Jérôme de Bosch, son oncle, dont il fut l'élève et l'ami, lui inspira un ardent amour des lettres et de l'érudition. Le receveur von Ommeren fut aussi son professeur, et Wytenbach lui enseigna la philosophie. Ses fonctions municipales, qui occupèrent une si grande place dans son existence, auraient pu paraître incompatibles avec la nature de son savoir et de ses goûts; il les remplit cependant avec une exactitude, un zèle, une aptitude absolument irréprochables, et ses travaux ne nuisirent pas plus à ses fonctions que celles-ci n'entravèrent ses études. Cette fidélité inébranlable à ses travaux professionnels le mit à l'abri des effets ordinaires des révolutions, et il échappa aux événements de 1798, qui lui avaient fait craindre un instant la perte de sa modeste position. Ce fait est d'autant plus surprenant que Vries était journaliste en même temps qu'employé et littérateur. Il collaborait activement à l'*Arche de Noé*, journal qui ne brillait pas par la modération, étant en grande partie rédigé par des jeunes gens fort exaltés et ennemis assez audacieux des idées nouvelles. En 1803, Vries se maria. Il naquit sept enfants de cette union. Entouré de sa famille, de nombreux amis généralement assez entichés du passé, Vries partagea naturellement leurs idées, mais il eut le bonheur d'en modérer les manifestations par l'aménité et la modération naturelle de son caractère. Il connaissait plus ou moins intimement presque tous les hommes distingués de son pays et il a appliqué son talent de littérateur à écrire leurs biographies.

Dans les appréciations que lui imposait son titre de biographe, on a pu lui reprocher quelque partialité pour ses amis, quelques erreurs de jugement sur ses adversaires, mais jamais des injustices de parti pris. Il a connu intimement le docteur Athanasie Coquerel, qui devint plus tard se convertir, à Paris, une situation distinguée. Il avait voué à Biderik, dont il ne partageait pourtant pas les idées, une amitié et une amitié sans bornes, et, lorsque le poète fut exilé, il s'établit entre les deux écrivains un échange de bons procédés qui les honore également l'un et l'autre. En 1820, Vries fut nommé membre du conseil administratif de l'Académie des beaux-arts, titre auquel lui donnaient droit des travaux d'esthétique très-remarquables. Vries était surtout savant et ardent numismate; mais il ne faisait pas de cette science une pure science d'érudition, il y joignait un goût artistique très-prononcé, ne se bornant pas à déchiffrer les médailles du passé, mais favorisant de tous ses efforts la production de médailles modernes. Parmi les ouvrages qu'on a de lui, nous citerons : *Vie d'Amazagoras* (1806); *Eloge de Jérôme de Decker* (1807); *Histoire de la poésie hollandaise* (1808, 2 vol.); *Hugo Grotius et Marie de Heijersbergen* (1827), etc. Il avait, en outre, donné des éditions des *Poésies et discours de Nieuwland*, du *Flortège des poésies de Jérôme de Decker*, du traité de Grotius, *De veritate religionis christianæ*, en langue hollandaise (1844), etc., et ce fut en partie grâce à son initiative que l'on con-

tinua la *Description des médailles historiques des Pays-Bas*. Il avait publié avec Van Kampen, de 1831 à 1833, un recueil intitulé : *le Magasin littéraire*, et était membre de l'institut royal hollandais depuis l'organisation de cette société (1808).

VRIËS (Jeanne DE), cantatrice française, née en 1850, d'une famille originaire de La Haye. Sa mère, Mme Ross de Vriës, artiste lyrique douée d'une belle voix de mezzo-soprano, après avoir chanté en France, en Espagne, en Italie et aux États-Unis, donnait encore des représentations en septembre 1848, au théâtre royal de la Monnaie, à Bruxelles. Elle acheva elle-même l'éducation musicale de ses filles et les envoya de bonne heure à Paris suivre la classe de Duprez. Elles ne tardèrent pas l'une et l'autre à faire de rapides progrès, et Jeanne fut la première qui débuta au Théâtre-Lyrique le 17 juin 1867, par le rôle d'Amine de la *Somnambule*. Elle créa ensuite, le 26 décembre de la même année, Catherine Glover de la *folle fille de Perth*, et elle mérita des applaudissements. Mais elle eut un bien plus réel succès en 1868, en abordant le rôle de Violetta, qu'elle chanta au moins une trentaine de fois. Petite et mignonne, elle avait une physionomie mobile et gaie qui rappelait parfois la Patti. Devenue la première chanteuse du Théâtre-Lyrique, elle se montra tout à tour sous les traits de Martha, de Rosine et de Zerline. Après la fermeture du théâtre, elle contracta, au mois d'octobre 1869, un engagement pour le théâtre de la Monnaie, à Bruxelles. Elle y resta jusqu'en 1873, puis fut attachée au théâtre d'Anvers avec un jeune ténor, M. Dereins, qui plus tard devint son mari. L'année suivante, elle se fit applaudir sur le Grand-Théâtre de Lyon. Elle se maria en 1875 et alla jouer avec son mari au théâtre de Marseille. Elle a chanté en dernier lieu, avec M. Dereins, au théâtre du Lycée, à Barcelone, où elle a été engagée pour la saison de 1876.

VRIËS (Fidès DE), cantatrice française, sœur de la précédente, née vers 1851. Venue à Paris en 1867, elle fut engagée par M. Carvalho et débuta l'année suivante, sous la direction Pasdeloup, au Théâtre-Lyrique, qui ouvrit le 24 octobre par le *Val d'Audorre*. Avant Jeanne était vive et scintillante sous les traits de Rosine, autant Fidès était poétique et touchante sous ceux de Rose de Mai. Son succès, comme chanteuse, légère et comme comédienne, fut complet. Il dura un an. Elle reprit ensuite avec le même bonheur, le 24 janvier 1869, le rôle d'Elvire dans *Don Juan*. Engagée, au commencement de 1870, au théâtre de la Monnaie, à Bruxelles, elle resta à l'étranger jusqu'au mois de septembre 1871, époque à laquelle elle revint en France pour entrer à l'Opéra. Elle fit son premier début sur notre grande scène lyrique en mai 1872, dans *Robert le Diable*, et trouva le moyen, dit un critique, tout au contraire du ténor Sylva, de chanter d'une façon adorable, avec une voix peut-être un peu mince pour l'Opéra, le rôle de la princesse Isabelle. Le 2 décembre, elle parut dans *Hamlet*. Si une cantatrice pouvait prétendre à la succession immédiate de Mlle Nilsson, c'était bien elle. Elle en avait la beauté, la séduction et le charme. La voix de Mlle Fidès de Vriës s'élevait d'ailleurs dans les régions les plus pures et les plus transparentes du timbre musical. Elle chantait avec le même sentiment de poésie et de candeur toute germanique les blondes héroïnes de *Faust* et du *Freischütz*. Avant de porter le nom de Mme Alder, elle se montra dans Mathilde de *Guillaume Tell*, puis se fit entendre pour la dernière fois à la salle Ventadour, après l'incendie de l'Opéra, dans ce rôle d'Ophélie, qui a été son dernier et son plus grand triomphe (avril 1874). Depuis, elle n'a reparu sur aucune scène.

VRIËSIE s. f. (vri-è-zî — de *Vriëse*, botan. holland.). Bot. Genre de plantes, de la famille des broméliacées, formé aux dépens des tillandsiées, et dont l'espèce type croît au Brésil. Syn. de *VANDELLIE*, genre de personnalités.

VRIESLAND, nom allemand de la *FRISSE*. V. ce mot.

VRIHASPATI, dans la mythologie indienne, regent de la planète que nous appelons Jupiter. *Vrihaspati*vara, proprement *jour de Vrihaspati*, est le nom du jeudi (*Jovis dies*). Vrihaspati est fils du sage Angiras et maître spirituel et prêtre des dieux. Dans leurs palais, il leur explique les *Védas* et accomplit les rites religieux. Dans les combats, quand les dieux succombent, il les rappelle à la vie par son pouvoir magique. On le distingue par le nom de Gourou, qui signifie maître, et de Sourâcharya, ou précepteur des sages. On le peint en jaune; il est assis sur un lotus et a quatre bras; dans une main, il tient un chapelet de grains de roudrâkcha; dans l'autre, un plat pour recevoir les aumônes; dans la troisième, une massue, et de la quatrième il bénit. Celui qui est né sous cette planète aura un caractère aimable; il sera riche, religieux et honoré; aimé de tous, il n'aura qu'à désirer pour voir ses vœux accomplis. Telle est son influence pour les trois dernières castes, mais non pour les brahmanes;

car, brahmane lui-même, Vrihaspati ne veut pas élever ceux de son ordre.

VRILLAGE s. m. (vri-lla-je; 11 mll. — rad. *vrille*). Techn. Défaut que présentent quelquefois les matières textiles, et qui provient de ce que la torsion des fils a été poussée trop loin.

VRILLE s. f. (vri-llé; 11 mll. — Diez ne croit pas que ce mot, qui est pour *vérrille*, et ses paronymes, italien *verrina*, laceret, pignon à vis, rouchi *verin*, vis, français *verin*, machine pourvue de vis, viennent du latin *virare*, tourner, comme plusieurs l'ont prétendu; les dérivés de ce mot conservent tous en effet leur radical intact. Diez préfère les rapporter au latin *veru* ou *verum*, pique, broche. Il est possible aussi, selon Scheler, que le français *vrille*, par un type *vrilla*, tienne au vieux flamand *vriljen*, tourner, tordre, qui se rattache sans doute aux termes germaniques indiqués plus haut). Petit outil de fer terminé par une espèce de vis aigüe, qui sert à faire des trous dans le bois : *Percer des trous avec une VRILLE*.

— Loc. fam. *Avoir les yeux percés avec une vrille*, Avoir des yeux ronds et petits.

— Argot. *Vol à la vrille*, Genre de vol qui se pratique comme il suit : on perce, la nuit, à l'aide d'une vrille ou d'un vilebrequin, quatre trous dans une devanture de boutique ou de toute autre fermeture; on introduit dans un de ces trous une petite scie et l'on détache le morceau de planche qu'ils limitent; enfin, on introduit la main dans l'ouverture ainsi établie, on fait jouer les verrous ou les crochets, et l'on pénètre dans l'intérieur.

— Bot. Sorte de filament qui croît sur certaines plantes, et qui s'enroule en spirale sur les corps voisins : *Les vrilles de la vigne sont formées par la rafle des grappes*. (P. Duchartre.) *Les pétioles, les folioles, les stipules, les peduncles peuvent former des VRILLES*. (Lemoine.) *Les VRILLES ne sont pas des organes particuliers*. (F. Herincq.) Il Nom vulgaire du liseron des champs.

Encycl. Techn. La *vrille* est formée d'une tige en fer ronde, munie à sa partie inférieure d'un pas de vis conique et serré, terminé par une poignée.

On agit avec cet outil en le tournant toujours dans le même sens au moyen d'une poignée ou manche en bois qui lui est adapté. On appuie fortement sur le bois, la pointe pénètre, et après elle le pas de vis, par suite du mouvement de rotation. Il est bon de ne pas tourner trop vite, pour éviter l'échauffement de l'outil. Il faut également graisser légèrement ce dernier, pour faciliter la pénétration.

Les *vrilles* employées pour percer les bois durs ne sont pas formées d'une tige de fer pleine, mais d'une sorte de feuille d'acier, de façon à former un canal intérieur qui régne tout le long de l'outil. Ce canal est destiné à loger le bois enlevé par la *vrille*. Cela est utile pour le bois dur, afin de ne pas le fendre. Pour les bois mous, c'est moins nécessaire, parce qu'ils sont plus compressibles et se prêtent mieux, sans se fendre, à la pénétration d'un corps étranger.

Les *vrilles* manœuvrées à la main, et au moyen d'un manche y adhérent, ne prennent jamais de grandes dimensions. Lorsque leur taille augmente, on les nomme tarières, forets, mèches, etc., et on les manie à l'aide d'un vilebrequin ou de machines spéciales.

— Bot. Les *vrilles* sont des sortes de filaments que présentent certaines plantes, et qui, s'enroulant autour des corps étrangers, permettent à celles-ci de se soutenir et même de grimper, malgré leur faiblesse. Ces filaments s'accrochent comme des mains; aussi, de là est venu le nom de mains qu'on leur donne assez ordinairement dans le langage vulgaire. L'existence des *vrilles* dans les plantes ne se rattachant pas au plan général de leur organisation, ces organes sont regardés comme accessoires. En effet, ils ne proviennent généralement que de l'avortement ou de la dégénérescence d'autres organes, du prolongement des nervures ou d'autres causes analogues. Ainsi, les *vrilles* de la vigne sont formées par la rafle de grappes qui tantôt ont avorté complètement, et, dans ce cas, les *vrilles* sont entièrement stériles et filiformes; qui tantôt, au contraire, ont conservé quelques fleurs, et alors on trouve quelques grains à l'extrémité de ces filets. De même, dans beaucoup de légumineuses, la feuille composée pennée, au lieu de se terminer par une foliole impaire, présente son pétiole commun prolongé en une *vrille* simple ou rameuse, qui occupe évidemment la place de la foliole avortée.

VRILLÉ, ÉE (vri-llé; 11 mll.) part. passé du v. *vriller*. Percé avec une vrille : *Planche VRILLÉE*.

— Bot. Qui est muni de vrilles : *Tiges VRILLÉES*. Il Se dit aussi d'une feuille pennée, avec foliole impaire, dont le pétiole commun se termine par un filet uniforme.

— s. f. Bot. Nom vulgaire du liseron des champs. Il *Vrillée bâtarde*, Nom vulgaire de la renouée liseron et de la renouée des buissons.

VRILLER v. a. ou tr. (vri-llé; 11 mll. — rad. *vrille*). Techn. Percer avec une vrille : *VRILLER une planche*.

— v. n. ou intr. S'élever en décrivant une hélice : *Une fusée qui VRILLE*.

— Vener. Vermiller.

VRILLERIE s. f. (vri-llé-ri; 11 mll. — rad. *vrille*). Techn. Fabrication de vrilles. Il Atelier où l'on fabrique des vrilles. Il Nom donné par les taillandiers à tous les menus ouvrages et outils de fer et d'acier qui servent à certains ouvriers, tels que limes, forets, ciseaux, poinçons, burins, vrilles, etc.

VRILLETTE s. f. (vri-llé-te; 11 mll. — dimin. de *vrille*). Entom. Genre d'insectes coléoptères, de la famille des serricornes, tribu des ptiiniores, comprenant une vingtaine d'espèces, qui vivent en général dans les boiseries des maisons : *Autres larves de VRILLETES attaquent la farine*. (H. Lucas.) *La VRILLETTE des tables mérite notre attention par un petit bruit singulier qu'elle excite*. (V. de Bomare.) Il On les appelle aussi ANOBIONS.

— Encycl. Les *vrillettes* présentent, comme caractère principal, des antennes composées de onze articles, les trois derniers plus longs ou plus grands, le neuvième et le dixième en cône renversé ou allongé, le terminal ovoïde ou presque cylindrique. Ces insectes, que plusieurs auteurs ont confondus avec les dermestes, ont la faculté de retirer leurs antennes et leurs pattes, en restant comme immobiles et comme morts, quand on les touche. On a beau alors les piquer avec une épingle, leur couper une partie du corps, leur appliquer un objet brûlant, ils restent opiniâtrement sur place et ne se sauvent que plus tard, lorsqu'ils croient que le danger est passé. Les larves des *vrillettes* rongent les planches, les solives, les meubles en bois, les livres, etc., et y percent de petits trous ronds, semblables à ceux qu'on ferait avec une vrille très-fine; de là le nom du genre. On voit tous les jours, dans les maisons, les châssis des fenêtres, les tables et autres vieux meubles en bois percés d'une infinité de petits trous et tout vermoulus. Leurs excréments forment ces petits tas pulvéreux qu'on voit sur le plancher. Quelques espèces attaquent la farine ou les autres provisions de ménage, les pains à cacheter, les collections d'histoire naturelle, etc. Ces larves sont blanchâtres, hexapodes et vivent une année sous cet état dans les galeries qu'elles creusent; au bout de ce temps, elles tapissent de soie l'intérieur de ces galeries et s'y transforment en nymphes.

L'insecte parfait se montre au printemps; il a le corps oblong et la tête enfoncée dans le corselet, qui est convexe et comme arrondi en bosse. Il présente un phénomène bien remarquable : « Pour peu qu'on reste tranquille dans un appartement, dit V. de Bomare, on entend quelquefois un petit battement semblable au mouvement d'une montre. Ce bruit que fait l'insecte est dû aux coups redoublés dont il frappe le vieux bois pour le percer et s'y loger; en examinant doucement et de bien près vers l'endroit d'où part le bruit, on trouve le trou, l'atelier dans lequel l'insecte intimidé a cessé de travailler, et on surprend cet animal dans son opération; mais les pulsations recommencent bientôt quand on reste immobile; au moindre bruit, le petit ouvrier suspend ses travaux. » C'est surtout à l'époque de leurs amours que les *vrillettes* font entendre ce bruit singulier; alors les deux sexes, pour s'appeler entre eux et se rapprocher l'un de l'autre, frappent plusieurs fois de suite et rapidement, avec leurs mandibules, les boiseries dans lesquelles ils se trouvent, et se répondent mutuellement. Ce bruit avait été observé par les anciens, qui, pour cette raison, appelaient ces insectes *sonicephales*; aujourd'hui encore il passe, parmi les personnes superstitieuses, pour être de mauvais augure, ce qui lui a valu, comme à l'insecte qui le produit, le nom vulgaire d'horloge de la mort; on l'a aussi attribué à des araignées, à des psokes ou poux du bois.

Ces insectes ne sont que trop connus des cultivateurs, à cause de leurs dégâts. La *vrillette* marquée à 0,001 de longueur; elle est brune, avec des touffes de poils noirs sur le corselet et les élytres. Elle se rapproche beaucoup des dermestes. On la trouve dans les maisons. Sa larve vit dans le bois et aussi, si ce qu'on prétend, dans la viande desséchée. La *vrillette* opiniâtre est plus petite que la précédente; elle est d'un fauve brunâtre, avec le corselet bombé et les élytres striés. C'est à cette espèce surtout que s'appliquent les détails généraux que nous avons donnés sur les mœurs des *vrillettes*. Elle est commune dans les maisons et se propage très-rapidement. Elle attaque surtout l'aubier, dans le chêne et les autres bois durs; il est aussi des bois auxquels elle ne touche pas. On peut, du reste, les préserver tous en les trempant dans une dissolution saline, ou en les exposant longtemps à la fumée, ou bien encore en les enduisant d'une couche de peinture à l'huile. La *vrillette* petite est fauve clair; sa longueur atteint à peine 0,003; elle vit dans les bois des meubles, surtout dans les bois blancs. On la trouve très-souvent dans les maisons, aux mois de mai et de juin. La *vrillette* du pain diffère à peine de la précédente; elle vit dans la farine, dans le pain abandonné, etc.; mais elle est peu commune dans les maisons où règnent l'ordre et la pro-

prété; ses ravages ne sont pas d'ailleurs bien considérables.

VRILLER s. m. (vri-llé; 11 mil. — rad. vrille). Techn. Ouvrier qui fait des vrilles.

VRILLIÈRE (LA), nom de deux hommes d'Etat français. V. LA VRILLIÈRE et SAINT-FLORENTIN.

VRILLIFÈRE adj. (vri-lli-fè-re; 11 mil. — de vrille, et du lat. *fero*, je porte). Bot. Qui est muni de vrilles.

VRILLON s. m. (vri-llon; 11 mil. — rad. vrille). Techn. Sorte de petite tarière faite en forme de vrille.

VRILLONNER v. n. ou intr. (vri-llon-né; 11 mil. — rad. vrille). Former des espèces de vrilles, se contourner en hélice : *Les fils trop tordus VRILLONNENT.*

VROGNE s. m. (vro-gne; gn mil.). Bot. Nom vulgaire de l'aurone.

VROLIKIE s. f. (vro-liké — de *Vrotik*, sav. allem.). Bot. Syn. de HÉTÉRANTHIS, genre de personnées.

VRONCELLE s. f. (vron-sè-le). Bot. Nom vulgaire du liseron.

VROOM (Henri-Corneille), peintre hollandais, né à Harlem en 1566; on ignore l'époque de sa mort. Il perdit de bonne heure son père, qui était sculpteur, et reçut des leçons de peinture de Corneille Herickson, que sa mère avait épousé. Fort maltraité par ce dernier, Vroom se rendit à Amsterdam, puis passa en Espagne et en Italie. A Rome, il connut Paul Bril et exécuta des peintures pour le cardinal de Médicis. Après avoir visité les principales villes d'Italie, il retourna dans sa ville natale, où il obtint une grande vogue. Pendant un voyage qu'il fit en Espagne pour y porter des tableaux, il fit naufrage. Un tableau dans lequel il représentait la tentation de laquelle il avait échappé eut un tel succès, qu'à partir de ce moment il s'adonna à la représentation des sujets de marine. Vroom acquit en ce genre une grande réputation. Parmi ses tableaux de marine, on cite sept combats sur mer qu'il exécuta pour l'amiral anglais Howard, le *Départ de la flotte de Zélande*, le *Combat de Newport*, etc.

VRYGRAFF s. m. (vri-graff). Hist. Membre du tribunal secret de Westphalie. V. P. VRYGRAVES.

V. S. Mus. Abréviation des mots *Volte subito*. V. ces mots.

VSCHEVOLOD 1^{er}, grand-duc de Russie, né en 1029, mort en 1093. Second fils d'Iaroslav, il obtint en apanage, à la mort de son père (1054), Pereiaslaw, Rostow, Souzdal et les provinces des bords du Volga. D'abord fidèle allié de son frère aîné Isiaslas, qui régnait à Kiev, il se souleva, en 1073, contre lui avec son autre frère Svientoslas; mais, à la mort de ce dernier (1076), il se réconcilia avec Isiaslas et l'aider à reconquérir sa principauté. Ce prince ayant péri deux ans plus tard dans une bataille contre les princes Oleg et Boris, Vschevold lui succéda à Kiev, dont il conserva la paisible possession jusqu'à sa mort. Il eut pour successeur son fils Vladimir Monomaque.

VSCHEVOLOD 2^e, grand-duc de Russie, arrière-petit-fils du précédent, mort en 1147. Appelé en 1123 au gouvernement de Novgorod, du vivant de son grand-père Vladimir Monomaque, il porta d'abord la guerre en Finlande et, à la mort de Vladimir, s'empara des duchés de Blinsk et de Polotsk. En 1130, il ravagea la Livonie et l'Estonie, reparut, deux ans plus tard, dans ces contrées et prit d'assaut la ville de Dorpat. Rappelé en Russie par une révolte qui venait d'éclater à Novgorod, il eut d'abord le dessous; mais il parvint à triompher des rebelles, après avoir couru, ainsi que sa famille, les plus grands dangers. A la mort du grand-duc Yaropolk (1139), il profita des discordes intestines qui agitaient la Russie pour se rendre maître de Kiev et s'emparer de l'autorité souveraine, qu'il réussit à conserver jusqu'à sa mort. Adonné à la débauche et aux plaisirs les plus grossiers dans ses premières années, il fit preuve, dans les dernières, d'une modération et d'une sagesse qui ne contribuèrent pas médiocrement à affermir son autorité.

VSCHEVOLOD 3^e, dit le *Grand*, grand-duc de Russie, né en 1149, mort en 1212. Proclamé grand-duc en 1176, il fit aussitôt rentrer dans le devoir les princes de Rostov et de Riazan, qui n'avaient pas voulu reconnaître sa suprématie. Il n'en eut pas moins à lutter, pendant toute la durée de son règne, contre les petits princes apanagés qui s'étaient partagés la Russie, ainsi que contre les Polovtzes ou Koumans, sur lesquels il remporta une grande victoire; mais, peu de temps après, ils triomphèrent dans une bataille sanglante, et Igor, frère du grand-duc, ainsi qu'un grand nombre de seigneurs russes, tombèrent entre leurs mains (1184). Plus tard, ils s'allièrent à un prince russe, du nom de Rurik, et, en 1201, s'avancèrent jusqu'à Kiev, qu'ils prirent d'assaut et qu'ils pillèrent; ils emmenèrent ensuite captifs ceux des habitants qu'ils n'avaient pas massacrés. Vschevold se mit à leur poursuite, réussit à leur enlever une partie de leur butin et en tua un grand nombre. Les dernières années

du règne de Vschevold III ne furent plus troublées par aucune invasion de ses ennemis du dehors, et il put s'occuper en paix de l'administration de ses Etats, dans lesquels il établit une justice rigoureuse et égale pour tous. A sa mort, il fut surtout regretté des pauvres et des faibles, qu'il avait toujours protégés contre l'oppression des grands.

VSEVOLOYSKI (N. P.), chirurgien et publiciste russe, né en 1768, mort en 1857. Il était vice-président de l'Académie de chirurgie de Moscou et gouverneur civil de Tver. On a de lui : *Dictionnaire géographique et historique de l'empire de Russie* (1813-1816, 2 vol. in-8°); *Description géographique et topographique de la Russie d'Europe* (Paris, 1819, in-4°, avec cartes); *Introduction chronologique à l'histoire de Russie*; *Aperçu de l'histoire de la Turquie depuis la paix de Passarowitz*.

VSEVOLOD, nom de trois grands-ducs de Russie. V. VSCHEVOLOD.

VU, VUE (vu, vù) part. passé du V. Voir. Perçu par l'organe de la vision : *Les plaisirs de notre jeunesse, reproduits par notre mémoire, ressemblent à des ruines VUES aux flambeaux.* (Chateaub.)

— A qui l'on fait une visite :
Eh bien ! mon oncle est-il en état d'être vu ?

REGNARD.

— Qui attire les regards, qui est remarqué : *L'homme qui se repent est immense; mais qui voudrait aujourd'hui être immense sans être vu ?* (Chateaub.)

— Fig. Examiné, considéré, apprécié : *Les méthodes astronomiques, vues en elles-mêmes, sont très-dignes d'intérêt.* (Fr. Arago.) *Les plus grands hommes vivants ne sont vus de leur siècle que par les yeux de leurs rivaux ou de leurs ennemis.* (Lamart.) « Considéré, estimé, accueilli : *Athées et panthéistes sont mal vus, parce qu'il faut être comme tout le monde, parce que ces fronts sérieux effrayent le plaisir public.* (E. Bersot.)

— Loc. fam. *Ni vu ni connu*. Se dit d'une chose restée absolument secrète ou invisible. « *Ni vu ni connu, je t'embroûille*, Cherchez, vous ne trouverez plus rien.

— Littér. et B.-arts. Observé et senti : *Quand la nature est bien vue, elle est presque toujours bien rendue.*

— Banq. *Payable à lettre vue*. Se dit d'un effet que celui sur lequel il est tiré doit payer à présentation. « On dit aujourd'hui *PAYABLE à vue*.

— Jeux. *A boule vue*. Sans viser, la boule étant à peine arrêtée : *Tirer à BOULE VUE*. « Fig. Inconsidérément, sans examen, sans prendre garde à ce qu'on fait.

VU prép. (vu — rad. voir). Attendu, d'après, eu égard à, étant considéré : *Vu la difficulté de réussir. On l'autorisa provisoirement, vu l'urgence. La récompense devait être plus grande, vu ses services, vu son mérite.* (Acad.) *L'homme ne peut naître que par le moyen d'un autre homme; il ne peut aussi se conserver qu'à l'aide de son semblable, vu la longueur de son enfance et sa faiblesse individuelle.* (Mirab.)

— Loc. conj. *Vu que*, Attendu que, puisque : *Je m'étonne qu'il ait entrepris cela, vu qu'il n'est pas très-hardi.*

— s. m. Action de voir, connaissance que l'on a d'une chose, parce qu'on l'a vue : *Cela s'est fait au vu et au su de tout le monde.* « Examen que l'on fait directement, de ses propres yeux : *Sur le vu des pièces.*

— Pratiq. Partie d'un arrêt, d'une sentence qui précède le dispositif, et contient l'exposé des titres et des productions sur lequel on fonde la décision.

— Gramm. V. EXCEPTÉ.

VUBA s. m. (vu-ba). Bot. Genre de graminées du Brésil.

VUE s. f. (vù — rad. voir). Faculté de voir, sens par lequel on perçoit directement la lumière et les couleurs, d'où l'on conclut souvent la forme, la distance et le mouvement : *Le sens de la vue. Avoir la vue bonne, perçante, subtile, faible, mauvaise, tendre, courte, basse, trouble, égarée. Cela gêne, choque, blesse, éblouit, affaiblit, fortifie, réjouit la vue. Perdre la vue. Être privé de la vue. Recouvrer la vue. Une vue délicate est offensée par une lumière trop vive.* (Montesq.) *Le secret de secourir la vue affaiblie des vieillards par des lunettes, qu'on nomme besicles, est de la fin du XIII^e siècle.* (Volt.) *La vue est, de tous les sens, le plus fautif, précisément parce qu'il est le plus étendu.* (J.-J. Rouss.)

— Organe de la vue, yeux, regard; vision elle-même : *Je tez la vue là-dessus. Tournez la vue de ce côté-là. L'œil embrasse les petits objets, les grands confondent la vue.* (Volt.)

Un nuage confus se répand sur ma vue.

BOILEAU.

On croit le mal d'abord; mais, à l'égard du bien, il faut que la vue en réponde.

LA FONTAINE.

« Action de regarder, examen : *Regardez ces étoffes, la vue ne vous en coûtera rien, la vue n'en coûte rien.* (Acad.) *La jouissance négative d'exister sans souffrir peut, à ce qu'il*

semble, s'acquiescer par la vue de la destruction ou des tourments d'autrui. (Prévost-Pa-radol.) « Aspect, présence : *Il y a une sorte de honte d'être heureux, à la vue de certaines misères.* (La Bruy.)

Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue.

RACINE.

— Manière dont les objets se présentent aux regards : *Une vue de côté. Une vue de haut en bas, de bas en haut.*

— Etendue de pays qu'on peut voir d'un lieu déterminé : *Cette maison a une belle vue, n'a point de vue. Cette terrasse n'a qu'une vue bornée. Son appartement a vue sur la rue, sur la rivière. La plus belle vue nous fatigue bientôt lorsqu'on la voit trop souvent.* (X. de Maistre.)

— Tableau, dessin, estampe qui représente un lieu ou un édifice existant, pris sur nature : *Vue de Rome. Vue de Paris. Vue perspective. Prendre, dessiner une vue, des vues.*

— Fenêtre, ouverture d'une maison par laquelle on voit les lieux environnants : *Faire boucher, faire condamner des vues. Ouvrir une vue sur le jardin de son voisin. Réduire les vues d'une maison. Vue de servitude, de souffrance.* (Acad.)

— Fig. Perception intellectuelle, pénétration : *Le monde se connaît si peu en vertu solide, que la moindre apparence éblouit sa vue.* (Boss.) *C'est l'esprit des sociétés qui développe une tête pensante et qui porte la vue aussi loin qu'elle peut aller.* (J.-J. Rouss.) *La prospérité trouble la vue de l'esprit, comme la trop grande lumière celle du corps.* (Noël.) *La raison n'est que la vue du bien, la conscience en est le sentiment.* (Lacord.) *Il faut une bien bonne vue pour distinguer un honnête homme d'un homme habile.* (A. d'Houl.) « Manière de voir, aperçu : *Les nomenclateurs ont partagé la nature en différents départements qu'ils ont disposés suivant leurs vues.* (Fén.) *Un nouveau principe est une source inépuisable de nouvelles vues.* (Vauven.) *Une folie qui tourne bien est estimée une grande vue.* (Peyrat.) « Contemplation, considération : *La vue des événements passés nous éclaire sur le sens et la portée des faits contemporains.* « Dessin, but, intention; ne s'emploie guère qu'au pluriel : *C'est un homme qui a de grandes vues. Il n'a d'autre vue en cela que de vous obliger. Cet homme a des vues cachées, secrètes, des vues intéressées. Ses vues sont droites, pures, honnêtes. Les petites affaires sont des victimes qu'il faut toujours sacrifier aux grandes vues.* (Volt.)

J'ai bien innocemment contrarié vos vues.

A. DUVAL.

— *Vue courte ou basse*. Celle qui n'est distincte qu'à une faible distance. « Fig. Défaut de perspicacité : *Des politiques à vue courte.*

— *Vue longue*. Celle qui n'est distincte qu'à une distance plus ou moins considérable.

— *Echappée de vue*. Loin, loin que l'on aperçoit par un espace plus ou moins étroit, que lissent entre elles les parties d'un paysage : *Au milieu même du bois, une échappée de vue nous laisse voir les flots de l'Océan.*

— *Point de vue*. Objet sur lequel la vue se dirige et s'arrête dans l'éloignement : *Ce clocher sert de point de vue.* « Assemblage d'objets qui frappent, qui invitent le regard : *Un beau point de vue. Dans cette campagne, les points de vue sont très-variés.* « Point d'un tableau ou d'un dessin vers lequel convergent les lignes droites supposées perpendiculaires à la surface d'un tableau : *Placer trop haut, trop bas le point de vue. Les décors de théâtre ont souvent deux points de vue différents.* « Endroit précis où il faut se placer pour bien voir un objet; endroit où l'objet doit être placé pour être bien vu : *Vous ne pouvez juger ce portrait, vous n'êtes pas dans le point de vue. Ce tableau n'est pas dans son point de vue.* (Acad.) « Fig. Manière de considérer les choses; manière dont les choses ou les personnes doivent être considérées : *Vous avez votre point de vue, qui n'est pas le mien. Voir une affaire sous son vrai point de vue, sous un double point de vue.* (Acad.) *La distance qu'il y a des grands au peuple le leur montre dans un point de vue si éloigné, qu'ils le regardent comme s'il n'était pas.* (Mass.) *L'analyse a pour objet de développer ce qui doit être saisi sous différents points de vue.* (Coudill.)

— *Au point de vue de*. Sous le rapport de : *Au point de vue du progrès, la nudité est la laideur.* (E. Pellétan.) *C'est au point de vue des études grecques et chrétiennes que le syriaque présente une importance capitale.* (Rennan.)

— *En vue de*. A un endroit d'où l'on voit : *Nous étions encore en vue de la côte.* « En considération de : *C'est en vue des services qu'il a rendus et de ceux qu'il peut rendre, qu'on lui a fait cette grâce.* (Acad.) *Nous aimons cette disposition à idéaliser le mérite de ceux que l'on juge et à excuser les petits défauts en vue des hautes qualités.* (Mme E. de Gir.) *Rien ne se fait en vue de rien.* (Proudh.)

— *Avoir en vue*. Se proposer pour objet : *N'avoir que une idée en vue.*

— *Hors de vue*. Loin des regards, plus loin que les regards ne peuvent porter; à l'abri

des regards : *Le navire était déjà hors de vue. Il faut mettre tous ces papiers hors de vue.*

— *A la première vue*. A première vue, Rien qu'en voyant, la première fois qu'on voit, sans examen plus ou moins prolongé : *Juger un tableau, un homme à la première vue. L'aimour s'allume souvent à la première vue.* (Lantena.) *A la première vue, l'on se reconnaît par le cœur.* (Bougeart.)

Vous m'avez plu, mon cher, d la première vue. Et jamais mon instinct n'a commis de bévue.

E. AVOINE.

— *A vue d'œil*. Autant qu'on en peut juger par la vue seule : *A vue d'œil, ce morceau de viande pèse tant. Cette plaine peut avoir, à vue d'œil, une lieue de largeur.* (La mart.) « Très-rapidement, d'une façon qui est, en quelque sorte, sensible pour les yeux : *Cet enfant croit à vue d'œil. Ce malade dépit à vue d'œil.* (Acad.) *Nos finances diminuaient à vue d'œil.* (Le Sage.) *Ma santé s'altérât sensiblement; je ne sais d'où venait, qu'étant bien conformé par le coffre, et ne faisant d'excès d'aucune espèce, je déclinais à vue d'œil.* (J.-J. Rouss.)

— *A vue d'oiseau*. De haut en bas, en parlant d'un plan, d'un dessin : *Plan à vue d'oiseau.* « En grand, dans l'ensemble, sans détails : *Il voit tout du premier coup d'œil, et il voit tout à vue d'oiseau.* (Mme du Duffant.) « On dit plus ordinairement à VOL d'oiseau.

— *A vue de pays*. Sans connaître exactement sa route, en se guidant un peu au hasard par la vue des lieux environnants : *Marcher, voyager à vue de pays.* « Fig. En gros, et par la considération des circonstances : *A vue de pays, je connais à peu près le train des choses.* (Aol.) *A vue de pays, la succession du curé pouvait aller à une centaine de mille francs.* (Dider.)

— Par plaisant. *A vue de nez*. A peu près, sans préciser, sans avoir des données certaines pour décider : *A vue de nez, cela peut valoir douze cents francs.*

— *A perte de vue*. Si loin que le regard ne peut porter jusque-là : *S'en aller à perte de vue. Monter à perte de vue.* « Fig. D'une façon très-longue et peu concluante : *Faire des raisonnements, raisonner, discuter à perte de vue.* *Socrate, en son temps, se détournait des sophistes, des prétendus sages qui raisonnaient à perte de vue sur le principe des choses.* (Ste-Beuve.)

— *Perdre de vue*. Cesser de voir : *Il courrait si fort, que je le vis bientôt perdu de vue. Le vaisseau s'éloigna en peu de temps et nous le perdimus de vue.* « L'oiseau prit l'essor, et on le perdit bientôt de vue. (Acad.) « Qualifier, négliger, cesser de considérer : *Il s'agardent quelquefois le ciel sans perdre la terre de vue.* (Fléch.) « Il Cesser de fréquenter, de rencontrer dans le monde : *J'AVAIS PERDU ce jeune homme de vue.* « Cesser de s'occuper de, de songer à : *Je ne perds pas votre affaire de vue. Ne perdez pas de vue que l'on compte sur vous.*

— *Ne pas perdre de vue*. Surveiller constamment : *Cette mère ne perd pas sa fille de vue.*

— *Avoir la vue sur*. Suivre et examiner les actes de : *Soyez tranquille, j'aurai LA VUE SUR VOUS.*

— *Garder à vue*. Garder de sorte à voir constamment, à ne cesser de voir : *GARDER un prisonnier à vue. Affle de l'hoquetteure ÉTAIT GARDE à vue par cinq ou six religieux qui se relayaient.* (St-Sim.)

— *Connaître de vue*. Connaître de visage seulement, connaître seulement pour avoir vu : *Je te CONNAISSAIS DE VUE, mais il m'importait peu de te connaître ou non.* (Le Sage.)

— *Être en vue*. Être exposé à la vue, Être en un lieu où l'on est vu, où l'on est exposé aux regards : *Lorsque la poule d'Inde couve, il faut qu'elle soit en lieu sec, d une bonne exposition, et point trop en vue.* (Buff.) « Se trouver en position d'être remarqué, apprécier : *Il y a peu de personnes, surtout de celles qui sont en vue, qui ne jouent pas un rôle.* (E. Bersot.)

— *Être en belle vue*. S'apercevoir de fort loin et d'un grand nombre de points : *Ce château EST EN BELLE VUE.*

— *Mettre en vue*. Placer dans un lieu où l'on peut voir facilement. « Fig. Rendre visible, sensible, manifeste : *La Providence divine pouvait-elle nous METTRE EN VUE ni de plus près ni plus fortement la vanité des choses humaines ?* (Boss.)

— *Avoir des vues pour quelqu'un*. Avoir dessein de lui procurer quelque avantage. « *Avoir des vues sur quelqu'un*, Avoir dessein de l'employer à quelque chose. « *Avoir des vues sur quelque chose*. Former le dessein de l'acquiescer, de l'obtenir.

— *Donner dans la vue*. Envoyer ses rayons directement dans les yeux : *Le soleil nous DONNAIT DANS LA VUE et nous aveuglait.* « Frapper par un éclat agréable : *Cette étoffe DONNE DANS LA VUE plus que l'autre.* « Fig. Plaire beaucoup : *Cette charge lui a DONNÉ DANS LA VUE. Cette fille lui a DONNÉ DANS LA VUE. Mettez toujours de ce beau rouge pour lui DONNER DANS LA VUE.* (Le Sage.)

Grâces à Dieu, je crois avoir de quoi Donner encore à quelqu'un dans la vue.

LA FONTAINE.

« On dit plus ordinairement DANS L'ŒIL.

— Jurispr. *Vues et montrées*, Descente sur les lieux, action d'exposer au juge l'état d'un immeuble à l'occasion duquel nait le litige. Cette locution a vieilli. *Vue de coutume*, Fenêtre percée dans un mur mitoyen, à la hauteur réglée par les lois et coutumes. *Vue de servitude*, Celle qu'on doit souffrir en vertu d'un droit appartenant au propriétaire de l'immeuble. *Vue de souffrance*, Vue tolérée par celui sur la propriété duquel elle est ouverte. *Vue à temps*, Celle dont on jouit par titre, pour un temps limité. *Vue de terre*, Espèce de soupirail au rez-de-chaussée, servant à éclairer quelque pièce d'un étage souterrain. *Vue droite*, Celle qui est directement opposée à l'héritage du voisin. *Vue de côté*, *Vue bée*, Celle qui est prise dans un mur de face, et qui est distante de 0m,66 du milieu d'un mur mitoyen. *Vue de prospect*, Vue libre dont on jouit par titre jusqu'à une certaine distance et largeur, et devant laquelle personne ne peut élever de construction ni planter aucun arbre. *Vue fallière*, Petit jour pris vers le faite d'un comble, par une lucarne ou un œil-de-bœuf. *Vue dérobée*, Petite ouverture pratiquée au-dessus d'une corniche ou d'une plinthe, ou dans quelque ornement, de façon à être peu ou point visible à l'extérieur.

— Superst. *Seconde vue*, *Double vue*, Faculté prétendue de voir par l'imagination des choses réelles, qui existent ou arrivent dans les lieux éloignés : *Dans les bruyères de la Calédonie*, *Lucile eut été une femme cédée de Walter Scott, douée de la seconde vue*. (Chateaub.) *Clairvoyance*, prétendue d'une personne plongée dans le sommeil magnétique. *Par ext.* Pressentiment, perspicacité : *La seconde vue d'une mère ne s'acquiert point*. (Balz.)

— Vener. Fanfare que l'on sonne lorsqu'on voit l'animal par corps. *Aller à la vue*, Aller à la découverte pour savoir s'il y a des bêtes courables dans le pays. *Chasser, Courir à la vue*, Voir la bête en la poursuivant : *CHASSER un cerf à LA VUE*. *Les lésiers, n'ayant pas de nez, ne courent qu'à LA VUE*.

— Jeux. *Etre en vue*, Se dit, au jeu de mail, quand, de l'endroit où est la boule, le joueur voit en plein la passe.

— Mar. *Tenir en vue*, Naviguer de façon à voir toujours : *TENIR un navire, une côte en vue*. *Il Vue par vue et cours par cours*, Se disait autrefois lorsqu'on réglait sa navigation par les remarques de l'apparence des terres, comme on faisait avant l'invention de la boussole, ou quand on arrivait terre à terre.

— Armur. Nom que l'on donne aux fentes ou trous pratiqués dans la visière des anciens casques, pour permettre au guerrier de voir devant lui. *Partie du casque qui porte ces ouvertures*.

— Banque. *Lettre de change payable à vue*, Lettre de change payable à présentation. *Payable à trois, quatre, etc., jours de vue*, Payable à trois, quatre, etc., jours après la présentation.

— Art vétér. *Vue grasse*, Chez le cheval, Vue qui s'obscurcit par intervalle.

— Physiq. *Lunette de longue vue* ou simplement *Longue-vue*, Lunette d'approche qui sert à voir plus distinctement les objets éloignés.

— Syn. *Vue*, aspect. *V. ASPECT*.

— *Vues, but, dessein*. *V. BUT*.

— *Encycl. Physiol. V. VISION*.

— *Législ. V. SERVITUDE* (jours de).

VUEZ (Arnould de), peintre français. *V. DEVUEZ*.

VUILLAUME (Jean-Baptiste), luthier français, né en Belgique vers la fin du siècle dernier. Il vint se fixer à Paris et s'adonna à la fabrication des violons. M. Vuillaume s'est placé au premier rang des luthiers de notre époque par la perfection des produits sortis de sa maison, par les travaux et les études qu'il a faits pour obtenir des violons dignes d'être comparés à ceux des grands luthiers de l'Italie. Afin de reproduire les types du genre, il a inventé une machine destinée à façonner les tables et les fonds des instruments. Ses produits ont obtenu de nombreuses récompenses aux expositions, notamment à celles de 1827, de 1834, de 1839, de 1844, à l'exposition universelle de Londres, en 1851, et à celle de Paris, en 1855, où il a remporté une grande médaille d'honneur. M. Vuillaume a reçu, en 1851, la croix de la Légion d'honneur.

VUILLEFROY (Charles - Amédée), administrateur français, né à Soissons en 1810. Il fit ses études de droit à Paris, et entra, à vingt-deux ans, au conseil d'Etat comme auditeur. Auditeur de première classe en 1834, maître des requêtes en 1837, il remplissait ces fonctions lorsqu'il fut élu, par l'Assemblée constituante, conseiller d'Etat en 1848. Réélu par la législative, il fit acte de complète adhésion au coup d'Etat du 2 décembre 1851, et conserva ses fonctions dans le nouveau conseil d'Etat, en 1852. Quelques années plus tard, M. Vuillefroy devint président de la section de l'agriculture et des travaux publics, membre du conseil supérieur du commerce, de l'agriculture et de l'industrie, et membre du comité consultatif des

chemins de fer. Appelé à siéger au Sénat, en 1863, il reçut, deux ans plus tard, la croix de grand officier de la Légion d'honneur. Atteint d'une maladie assez grave, il ne prit que peu de part aux travaux du Sénat, et rentra dans la vie privée après la révolution de septembre 1870. On lui doit, entre autres écrits : *Principes d'administration* (1837, in-8°), avec Monnier; *Traité de l'administration du culte public* (1842, in-8°).

VUILLEMIN ou **VILLEMEN** (Jean), médecin et littérateur français, né à Arbois, dans le comté de Bourgogne, vers 1540, mort vers 1605. Il fit ses études à Paris, et se livra ensuite dans sa province à la pratique de son art avec un tel succès, que des écrivains du temps lui donnent les noms d'*Esculape bourguignon* et d'*Hippocrate séquanais*. Il s'adonna, en outre, à la culture des lettres, et se fit une certaine réputation comme poète latin. On a de lui : *Historia belli quod cum hæreticis rebellibus gessit, anno 1567*, *Claudius de Turaine, domina Turnonæ* (Paris, 1569, in-4°), poème historique en vers latins, qui a été traduit en français par Belleforest, sous ce titre : *Discours de la brave résistance faite aux rebelles, l'an 1567, par Mme de Tournon, comtesse de Roussillon, nommée Cl. de Turaine* (Paris, 1569); *Discours sur le trépas de François de Vigny, chevalier de la Toison d'Or et gouverneur du comté de Bourgogne* (Dôle, 1592).

VUITASSE (Charles), théologien français, né à Chauny en 1660, mort en 1716. Récru, en 1690, docteur en Sorbonne, il devint, en 1696, professeur de théologie à Paris et occupa cette chaire jusqu'en 1714, époque à laquelle son refus de se soumettre à la bulle *Unigenitus* le fit exiler à Noyon. Il demeura cependant à Paris et se tint caché jusqu'à la mort de Louis XIV, auquel il ne survécut que quelques mois. On a de lui un *Traité de la Pâque ou Lettre d'un docteur de Sorbonne touchant ce sujet* (1695, in-12), ouvrage qui souleva de nombreuses critiques, auxquelles l'auteur répondit par trois lettres insérées, en 1696 et 1697, dans le *Journal des sçavants*. C'est Vuitasse qui eut le premier l'idée d'établir une maison de retraite pour les prêtres âgés et infirmes, et qui provoqua, en 1700, la fondation, dans ce but, de la communauté des prêtres de Saint-François-de-Sales.

VUITRY (Adolphe), administrateur et homme politique français, né en 1812. Son père, député de Sens, lui fit étudier le droit. Inscrit comme avocat au barreau de Paris, il fut attaché, en 1831, au ministère de la justice et des cultes en qualité de chef de la première section de l'administration des cultes, emploi qu'il quitta en 1848 pour devenir maître des requêtes au conseil d'Etat. M. Vuitry continua ces fonctions après la révolution de 1848, devint sous-secrétaire d'Etat en 1851, et rentra l'année suivante, en qualité de conseiller, au conseil d'Etat, où il reçut peu après la présidence de la section des finances. En 1863, M. Vuitry succéda à M. de Germiny comme gouverneur de la Banque de France. Il reçut, cette même année, le titre de vice-président honoraire du conseil d'Etat, quitta la Banque en 1864 pour devenir ministre président le conseil d'Etat, et fut chargé de la lourde tâche de défendre, comme commissaire du gouvernement, la politique désastreuse de l'Empire. Nommé grand-croix de la Légion d'honneur en 1867, sénateur en juillet 1869, M. Vuitry rentra dans la vie privée après la révolution de septembre 1870. En 1862, l'Académie des sciences morales et politiques l'avait appelé à faire partie de ses membres. Dans ces dernières années, il a employé ses loisirs à l'étude du régime financier de la France, notamment sous les premières républiques.

VUK STEPHANOVITSCH KARADJITSCH, poète serbe. *V. KARADJITSCH*.

VUKASSOVICH (Philippe, baron de), général autrichien, né dans la Slavonie en 1755, mort en 1809. Il posa les bases de sa réputation militaire en 1789, pendant la guerre de Turquie, où il commandait un corps franc qui fit éprouver de grandes pertes à l'ennemi. Il servit ensuite contre les Français en Italie et, parvenu au grade de général, eut le commandement d'un corps d'armée sous les ordres de Beaulieu et Wurmsér. Après la bataille du Mincio, il se jeta dans Mantoue avec un corps de 5,000 hommes, livra plusieurs combats sous les murs de cette ville et, lorsque Wurmsér s'y fut enfermé à son tour, seconda ce général dans sa résistance jusqu'au jour où il se décida à capituler. Vukassovich continua à servir avec distinction en Italie jusqu'en 1809, époque à laquelle il reçut une blessure dont il mourut peu après.

VUKODLACK s. m. (vu-ko-dlak). Superst. Nom que l'on donne aux vampires chez les Morlaques.

VUKOVAR, ville de l'empire d'Autriche, dans l'Esclavonie, comitat et à 40 kilom. S.-E. d'Essek, à 220 kilom. S. de Bude, sur la rive droite du Danube et au confluent de la petite rivière de la Vuka; 5,600 hab. Education de vers à soie; pêche et commerce actif.

VULCAIN s. m. (vul-kain — du nom du dieu du feu chez les Romains). Poétiq. Ouvrier qui travaille le fer :

Un affreux serrurier, laborieux vulcain,
Qu'éveillera bientôt l'ardente soif du gain...
BOILEAU.

— Alchim. Nom donné au soufre par les alchimistes.
— Entom. Nom vulgaire d'un papillon du genre vannée.

VULCAIN, en latin *Vulcanus*, en grec *Hephaistos*, dieu du feu et des volcans, fils de Jupiter et de Junon, ou, suivant d'autres mythologues, de Junon seule, jalouse d'imiter son époux, qui avait conçu Minerve dans son cerveau. Comme il naquit laid et difforme, sa mère, dans un dépit de vanité, le précipita du haut de l'Olympe. Il tomba dans l'île de Lemnos, et resta boiteux de sa chute. Il établit des forges dans les îles Lipari et sous l'Etna. C'est là qu'avec les cyclopes il forgeait le fer, travaillait les métaux, et fabriquait ces ouvrages merveilleux célébrés par les poètes : les foudres de Jupiter, les armes d'Achille et d'Enée, le bouclier d'Hercule, le sceptre d'Agamemnon, le collier d'Hermione, etc. Jupiter lui donna pour épouse Vénus, dont il punisit les nombreuses infidélités en l'enfermant dans un filet avec Mars, son amant, aux regards de tout l'Olympe. On a remarqué la singulière ressemblance de son nom avec celui de Tubal-Cain, qui tra, suivant la Bible, le premier homme qui travailla les métaux. Le culte de Vulcain semble originaire de l'Egypte; il était répandu en Grèce, en Sicile et en Italie.

Tel est sommairement le mythe vulgaire de Vulcain. Nous allons maintenant donner quelques développements sur sa double physionomie hellénique et latine.

Les premiers Grecs, ainsi que les Aryas, avaient divinisé la flamme du sacrifice; ils adoraient comme un dieu le feu sacré, qui était en même temps celui du foyer domestique. Cependant Hephaistos est, à l'origine, la personnification du feu considéré comme l'agent immédiat de la création. Zénon le stoïcien définissait la nature « un feu artiste qui procède méthodiquement à la génération ». Hephaistos était aussi le grand organisateur, le grand artisan de l'univers. De même, dans la mythologie védique, Agni, le feu (*ignis*), est transformé graduellement en un dieu créateur et conservateur de l'univers. Une autre analogie s'offre avec le dieu védique Tvaschtri, personnification de la foudre, dieu démiurge et créateur et, par suite, comme Hephaistos, patron et prototype des artisans.

Le culte d'Hephaistos ne paraît pas avoir été général dans la Grèce primitive, et si ce n'est à l'Olympe, où il eut un autel et où il avait été transporté à une époque que l'on croit postérieure, on n'en découvre aucune trace dans le Péloponèse. Il conserva une grande importance dans les mystères de Samothrace, et c'est de Lemnos, son siège principal, qu'il fut, dit-on, apporté à Athènes, où son temple se trouvait au delà du Céramique. De Lemnos et de Samothrace, il aurait rayonné dans quelques autres îles, telles que Naxos et la Crète.

Dans la mythologie d'Hésiode, apparaît un personnage qui offre avec Hephaistos, dieu du feu, père des arts et personnification des artisans, certains rapports : c'est Prométhée. Mais ce génie de l'humanité, à la légende duquel est associé Hephaistos dans Eschyle, n'a rien de cette résignation aux volontés du maître qui fait le fond du caractère du vieux dieu.

Dans les diverses fables que l'*Illiade* et l'*Odyssée* contiennent sur ce dieu, il est facile de reconnaître une forme particulière du feu, c'est-à-dire la foudre. Hephaistos est assimilé à la foudre lorsqu'il devient l'accolché de Jupiter, c'est-à-dire qu'il fait sortir Athéné ou l'air pur, le ciel bleu, du fond du ciel chargé de nuages. Il descend alors sur la terre en zigzag, avec la démarche d'un boiteux.

Dans l'*Illiade*, Hephaistos épouse Charis, la grâce elle-même; dans la *Théogonie* d'Hésiode, Aglaë, la plus jeune des Charites, ce qui signifie l'alliance de l'art et du goût; dans l'*Odyssée* apparaît l'idée naturaliste : Hephaistos épouse Aphrodite, la grande puissance génératrice. De cette union mal comprise, on tirait dès lors les fables qui racontaient les mésaventures maritales du dieu. De l'union significative d'Hephaistos avec Athéné, on fit naître Pandore, la source des biens et des maux pour les mortels.

Hephaistos est, dans Homère comme aux temps primitifs, le dieu du feu, le grand artisan, le forgeron céleste; il partage avec Athéné l'honneur d'avoir enseigné les arts aux hommes : il est tombé, vis-à-vis des grandes divinités de l'Olympe, dans un rôle de véritable infériorité et comme de servitude. Le poète décrit au long son atelier, où il travaille sans cesse pour le compte de Jupiter et de tous les dieux. Là sont forgés et le lit de Zeus, et son sceptre, et son trône, et la cuirasse de Diomède, et la coupe du roi de Sidon, et les armes d'Achille. La poésie et l'art représentèrent encore Hephaistos comme ayant forgé une cuirasse et taillé une masque pour Hercule.

Le culte d'Hephaistos ne prit, au reste, presque aucun développement dans la Grèce; il n'y jouait guère que le rôle d'un héros, d'un demi-dieu qui passait pour auteur des merveilles de l'art, et, à ce titre, il est mis

plusieurs fois en rapport avec Prométhée, comme nous l'avons vu dans Eschyle. On lui attribua plusieurs des chefs-d'œuvre de l'industrie conservés dans les temples, et dont l'origine se perdait dans la nuit des temps. On lui prêtait même la fabrication des premiers vaisseaux.

Le retour d'Hephaistos au ciel, ramené par Dionysos qui l'a enivré, est un des sujets les plus habituellement représentés sur les vases. Un bas-relief en marbre du musée de Berlin représente Zeus le précipitant du ciel.

« L'art, dit fort bien M. Maury, présente la preuve des altérations que subit le type d'Hephaistos. Dans les œuvres d'ancien style, le dieu apparaît comme un jeune homme imberbe, sans coiffure, nu et de formes athlétiques; son port ne décelé en aucune façon cette claudication si célèbre dans la légende. Ce défaut physique est, au contraire, de plus en plus marqué sur les monuments postérieurs, et à mesure que l'on redescend le cours des âges, on voit sa figure perdre davantage de son idéal. Elle offre un type plus vulgaire, une taille plus ramassée, une poitrine plus large, des bras et des épaules plus robustes, des formes, en un mot, plus massives et plus anguleuses; son front s'arrondit, ses cheveux tombent en abondance par derrière sur ses épaules. On lui donne, comme aux cyclopes et aux cabires, le *pileus* ou calotte sphérique, le vêtement court, les tenailles et le marteau; tout, dans les représentations d'Hephaistos, contribuait à rendre ce dieu plus ridicule que respectable : son infirmité, ses images de petites dimensions et d'aspect bizarre que l'on suspendait au foyer domestique comme amulettes, ses deux chutes des cieux, et même son retour dans l'Olympe... Les monuments, les vases peints surtout, nous offrent fréquemment ces objets singuliers, dont le sens naturaliste disparaît sous le trivial de la représentation que la beauté de l'exécution ne saurait racheter. »

La personnification de Vulcain, chez les Latins, diffère de celle de Vesta en ce qu'il est le dieu de la force physique, du feu qui intervient pour donner la vie, mais aussi pour détruire, tandis que Vesta est la déesse du foyer, de la vie domestique.

Le nom de Vulcain s'écrit primitivement sous la forme *Vulcanus*; celle de *Vulcanus* est de date plus récente. On ne lui a pas trouvé, jusqu'à ce jour, d'étymologie satisfaisante. Le nom de *Mulciber*, qu'il porte quand on l'adore comme divin forgeron, s'explique beaucoup mieux; on le rapporte à *mulcere*, car c'est son influence qui amollit les durs métaux pour les plier aux usages de l'homme.

Dans les vieilles légendes, Vulcain apparaît, tantôt comme un dieu destructeur, tantôt comme un dieu bienfaisant, quelquefois aussi comme le dieu qui anime et qui crée, parfois même comme un dieu du foyer. C'est ainsi que, dans la légende de Preneste, Cæculus, le fondateur de la ville, passe pour un fils du dieu du feu, trouvé près du foyer de la ville. D'après la légende latine et romaine, Servius Tullius est aussi un fils de Vulcain, qui apparaît à cette occasion dans la flamme du foyer comme l'ère familier du palais des Tarquins. Plus tard, pendant le sommeil de Servius, on voit une flamme éblouissante briller autour de sa tête et de ses cheveux.

Vulcain recevait comme épouse la vieille déesse latine Maia, qu'on adorait à Rome sous le nom de *Maia Vulcani*, et à qui, le 1er mai, le flamme de Vulcain offrait un sacrifice.

Vulcain, dieu du feu dévorant et destructeur, est considéré tantôt comme celui à qui l'on voue ce qui doit être brûlé, tantôt comme celui qui commande aux incendies, et par conséquent qui peut en préserver. Dans le premier cas, il est souvent un dieu de la guerre, grâce à cet ancien usage qu'on avait en Italie de brûler, sur le champ de bataille même, une partie du butin. D'autre part, on avait généralement l'habitude d'invoquer le même dieu pour se préserver des incendies; on mettait les maisons sous sa protection en inscrivant sur leurs murailles toutes sortes de formules. L'Etrurie dut, avec ses superstitions, avoir une grande influence sur cette partie du culte de Vulcain. A Rome, on adorait à côté de lui une déesse, *Stata Mater*, préservatrice des incendies, protectrice des places et des rues, qui arrêtait le feu et préservait les maisons de ses désastreux ravages. Le premier exemple d'une image de cette *Stata Mater* qu'on vit à Rome était sur le Forum, et elle y fut mise après le pavage de cette place par Cotta; son culte se propagea rapidement dans tous les quartiers de la ville. Plus tard, Auguste joignit sur le Forum, à la statue de *Stata Mater*, celle de Vulcain, et l'inscription indicatrice nous en est parvenue; on fit de même dans le reste de Rome et dans les provinces. C'est par des motifs de ce genre qu'on préférait établir au dehors des villes les temples de Vulcain, considérés comme dieu des incendies. En effet, le seul temple de Vulcain qui existât à Rome était dans le champ de Mars, probablement non loin du cirque Flaminius, où se célébraient aussi, le 23 août, les jeux des *vulcanalia*.

Ce qui est resté surtout fameux dans l'*Odyssée* matrimoniale de Vulcain, ce sont ses infortunes conjugales, et le fameux filet dans

les mailles duquel il sut envelopper les amants coupables :

« Est-ce que M. de Talleyrand n'est plus aussi rusé que jadis, quand, nouvel Héphestos, il prit le puissant dieu de la guerre lui-même dans ses mailles de fer si habilement forgées ? » (H. Heine.)

« En achevant son récit, que je compris par ses gestes, l'infortunée se mit à pleurer. Les larmes d'une femme ont toujours fait sur moi une vive impression ; je me sentis ému ; je pris les mains de l'esclave, et je les serrai dans les miennes. En ce moment, le vent qui soufflait avec violence renversa la tente sur nos têtes, ce qui me rappela, d'une manière assez grotesque, la fable de *Mars et Vénus pris dans les filets de Vulcain*. » (J. Arago.)

« Durant huit jours entiers, il tenta l'analyse de sa plante pour arriver à connaître son nom ; il n'y put réussir. Dans le chaos de tant de mots étranges, rejeté d'un système à l'autre, égaré au milieu de cette lourde et vaste synonymie, véritable filet de *Vulcain* qui couvre la botanique d'un réseau comme pour cacher ses charmes, il consulta vainement tous ses auteurs et finit par maudire ses guides infidèles. » (Saintine.)

VULCAIN. Iconogr. Les représentations antiques de Vulcain sont assez rares. Au musée des Studi, une peinture provenant de Pompéi et une mosaïque trouvée à Herculanum le représentent forgeant les foudres de Jupiter avec l'aide des cyclopes ; une autre peinture nous le montre travaillant aux armes d'Achille en présence de Thésis. Une intaille qui a été publiée par Fracorini et par Millin nous le fait voir forgeant un bouclier devant Minerve qui est debout, armée de sa lance et appuyée sur son propre bouclier ; derrière la déesse, un casque est posé sur un cippe. Le Louvre possède un petit buste de Vulcain en bronze, qui a été trouvé à Sens ; le dieu a toute sa barbe et est coiffé d'un bonnet conique ; son épauie gauche est couverte d'un péplum ; la partie inférieure du buste est entourée d'un feuillage.

Les artistes modernes n'ont pas flâté le dieu du feu et des forgerons ; ils lui ont généralement donné des traits pleins de rudesse, une barbe noire, des cheveux crépus, un teint fauve, un torse musculeux et des jambes contr-faites. Un groupe de pierre symbolisant le feu et composé des figures de Vulcain et de deux cyclopes a été sculpté par Erard, Magnier et Drouilly pour la décoration d'un des pavillons du château de Versailles. F. Rude a sculpté un buste de Vulcain pour le palais du roi à Bruxelles. Suivant ce que nous apprend Vasari, Raphaël fit pour son compatriote Antonio Battiferri, premier notaire apostolique, plusieurs dessins qui, par allusion au nom même de ce personnage (battre de fer), représentaient Vulcain forgeant les foudres de l'Amour et les cyclopes fabriquant la foudre de Jupiter. Ces compositions devaient être peintes à fresque par Vincenzo da San-Gemiliano sur la façade de la maison du notaire, dans le Bourg du Vatican. Une seule nous a été conservée grâce à la copie que Jules Romain en a faite dans un précieux petit tableau qui est au Louvre, grâce aussi à l'estampe d'Agostino Veneziano : elle nous montre le dieu de Lemnos apportant à Vénus les foudres qu'il a forgés pour Cupidon ; la déesse, que son époux tient par la taille, est assise à l'entrée d'une espèce de tente ; elle emplit de traits le carquois de son fils, qui est debout devant elle et qui prépare son arc ; quatre Amours complètent la composition ; deux sont à droite et présentent à Vénus une corbeille pleine de fleurs ; dans le fond, on entrevoit une forge dont un cinquième Amour attise le feu. Le tableau de Jules Romain a appartenu au célèbre banquier Jachuch, qui le vendit au roi de France ; il a figuré longtemps dans la galerie de Versailles ; il a été gravé dans le *Musée français* par Ernest Morace, dans le *Musée Filhol* par Ph. Boutrois et dans les recueils de Landon et de Filhol. M. Villot est d'avis que la composition, comme l'exécution, est tout entière de la main de Jules Romain ; le Louvre a, d'ailleurs, le dessin lave et rehaussé de blanc, qui a servi à l'exécution même de cet ouvrage et qui est, à n'en pas douter, de la main de Jules ; mais, ne pourrait-on pas supposer que ce dessin même fut fait par l'élève d'après un croquis du maître ? L'estampe d'Agostino Veneziano, datée de 1530 et qui est tout à fait conforme au tableau du Louvre, porte ces mots : *Raph. Vrb. dum viveret incen.*

Au Louvre encore est un tableau de l'Albane intitulé *le Repos de Vénus et de Vulcain* : la déesse est à demi couchée sur un lit de repos, à l'ombre de grands arbres entre lesquels un rideau est tendu ; devant elle, au premier plan, Vulcain est étendu à terre et s'appuie sur son marteau. Deux Amours présentent à la déesse, qui sourit, une cible sur laquelle se dessine un cœur et que deux foudres ont percée ; au pied du lit, deux autres Amours sont occupés à éprouver un arc et une flèche ; à gauche, un bambin ailé aiguise un trait sur une meule dont un de ses camarades tourne la manivelle, tandis qu'un autre, voltigeant au-dessus de cette meule, verse de l'eau d'un vase pour faciliter le remouillage ; ceci se passe à l'entrée d'une grotte où une forge est installée : un Amour

tire le cordon du soufflet et deux autres entourent une enclume sur laquelle ils forgent des foudres. Enfin, dans une riante prairie entourée d'ombrages, d'autres petits guerriers de Cythère décochent des traits contre une cible semblable à celle qui est présentée à Vénus. Dans le haut du tableau, à droite, Diane et deux de ses compagnes, portées sur un nuage, semblent contempler avec des yeux inquiets l'activité de tous ces jeunes vauriens. Ce tableau a été gravé par B. Audran, par Bandet et dans les recueils de Landon et de Réveil. Le musée de Dresde possède aussi un tableau de l'Albane qui représente Vénus et Vulcain se reposant dans un paysage où des Amours s'exercent à tirer de l'arc : ici, le dieu s'appuie familièrement sur les genoux de son épouse.

Au musée des Studi est une cornaline gravée, du xve siècle, qui représente *Vulcain forgeant les foudres de Jupiter*. Le même sujet a été gravé par Cornelis Bos, en 1546, d'après Martin van Heemskerck ; il a été retracé aussi dans un tableau qui est au musée de Madrid. Velazquez a peint *Apollon récalcitrant à Vulcain l'infidélité de Vénus* ; le fils de Latone n'a pas ici les attributs de grâce et de beauté dont la poésie l'a investi ; mais Vulcain et les cyclopes, ses sombres compagnons, sont superbes. « Le divin forgeron, dit M. Stirling, est retracé, tel que nous le montre Homère, étourdi de la nouvelle de son déshonneur ; son regard a une expression de colère et de douleur ; le marteau pend à son côté, le fer se refroidit sur l'enclume ; l'espoir, l'idée de la vengeance n'est pas encore venue le consoler ; les trois cyclopes occupés autour de lui et celui qui, derrière eux, soufflé les fourneaux ont également suspendu leur travail ; leur physionomie exprime la curiosité ; leurs yeux, grands ouverts et éblouis, contemplent l'étranger céleste ; ils avancent leurs têtes que couvre une chevelure épaisse ; ils sont avides d'apprendre le scandale qu'il annonce. Ce tableau, peint à Rome par Velazquez, est aujourd'hui au musée du Rey ; il a été gravé par Glairol en 1798 et lithographié par Jolyet.

Un tableau de Boucher, qui est au Louvre, représente *Vénus commandant à Vulcain des armes pour Énée* : le dieu, assis sur un rocher et tenant une épée dont il touche la pointe, lève la tête vers la déesse, qui est portée sur des nuages et que les Grâces accompagnent ; près de lui, un Amour tient un casque d'or ; au fond, des cyclopes travaillent près de la forge. Ce tableau est daté de 1732. Une composition analogue du même artiste se voit au palais du Grand-Trianon. Dans un tableau que Van Dyck a peint sur le même sujet et qui appartient au Louvre, Vénus, précédée de Cupidon qui porte un glaive, et soutenue par un Amour, s'avance vers Vulcain ; celui-ci, ayant un genou en terre, a la main posée sur une cuirasse et est entouré de diverses autres pièces d'armures. Cette toile a été gravée par Langlois et dans les recueils de Filhol et de Landon. Une autre peinture de Van Dyck, appartenant au musée du Belvédère, représente *Vénus recevant de son époux les armes d'Énée* ; la déesse, debout devant son époux qu'elle regarde tendrement, se couvre elle-même de la cuirasse destinée à son fils ; elle est aidée par un cyclope et un Amour ; cinq autres Amours, dont l'un décoche une flèche à Vulcain, complètent cette composition, qui a été gravée dans le recueil de Réveil. Nous avons cité au mot *FORGE* (VIII, p. 603) divers tableaux et gravures représentant Vulcain recevant dans sa forge la visite de Vénus ; signalons encore un tableau de Boullongne le jeune, placé autrefois au château de la Menagerie, près de Versailles ; un tableau de Breughel, au palais Cambiase, à Gènes ; un tableau de Natoire, au Louvre ; un tableau de Rubens, au musée de Bruxelles ; un tableau du Tintoret, au palais ducal de Venise ; les gravures de Giorgio Ghisi (d'après Pierino del Vaga), John Murphy (d'après Luca Giordano), J. Falck (d'après le Caravage), Fr. del Pedro, Enea Vico (d'après le Parmesan, 1543), Jacopo da Leonardi (d'après F. Solimena, 1773), etc.

Un tableau de Titien, qui se voit au château de Blenheim, en Angleterre, représente *Vulcain caressant Cérés* ; le même sujet a été gravé par Jacopo Caraglio dans sa suite intitulée *les Amours des dieux*. B. Spranger a peint *Vulcain embrassant Maia* (musée du Belvédère, à Vienne).

VULCANAL, ALE adj. (vul-ka-nal, a-le — du lat. *Vulcanus*, Vulcain). Mythol. lat. Qui appartient, qui a rapport à Vulcain. *Flamine vulcanal*, Prêtre de Vulcain.

— s. f. pl. Antiq. rom. Fêtes en l'honneur de Vulcain, qui se célébraient au mois d'août. « Autre fête qu'on célébrait le 23 mai.

— Encycl. Antiq. rom. Les *vulcanales* avaient lieu chaque année, le 23 août (10 des calendes de septembre). Elles semblaient ouvrir les Vendémiales, séries consacrées à la récolte des fruits et aux vendanges, qui commençaient le 22 août ; aussi les voit-on présentées par Ausone comme étant la première annonce de l'automne :

Vulcanique dies, autumnus exordia primi.

Le jour des *vulcanales*, il y avait des jeux dans le cirque Flaminius, où se trouvait un temple consacré à Vulcain. Les victimes offertes à ce dieu, en cette occasion, étaient un

veau roux et un verrat. Le peuple avait coutume, en outre, de jeter des poissons dans le feu, afin de se rendre le dieu favorable et d'échapper au danger des incendies. Un autre usage, généralement pratiqué, consistait à commencer le jour de la fête en allumant une bougie ou une chandelle : c'était un auspice favorable d'ouvrir ainsi une journée consacrée au dieu du feu. Le consul O. Fulvius Nobilior ayant éprouvé une grave défaite de la part des Céliubiens le jour des *vulcanales*, dans l'année 153 avant notre ère, ce jour devint depuis cette époque un jour néfaste.

VULCANAL ou **AREA DE VULCAIN**, petite place située en haut du Forum romain et d'un niveau un peu plus élevé. Elle s'ouvrait sur le bord de la voie Neuve entre la voie Sacrée et l'angle N.-O. du mont Palatin. On remarquait sur cette petite place deux arbres, un lotus et un cyprès, d'une végétation très-vigoureuse et que la tradition faisait contemporains des premières années de Rome. Le Vulcanal était orné du temple rond de la Concorde, dont l'emplacement est encore visible aujourd'hui. On y voyait aussi une colonne surmontée de la statue de Lutatius, citoyen qui, frappé de la foudre dans le cirque, fut d'abord enseveli sur le Janicule ; plus tard, les oracles l'ayant ordonné, ses os furent enterrés sur le Vulcanal, à l'endroit même où on lui éleva plus tard une colonne statuaire. Le Vulcanal était encore orné d'une statue pédestre d'Horatius Coclès, remontant presque au temps de cet héroïque guerrier. Le Vulcanal fut un des lieux politiques importants de Rome ; en effet, il fut le siège du tribunal des consuls et ensuite du préteur ; ce tribunal était placé au pied de l'autel élevé à Vulcain, au centre de l'esplanade. L'étendue du Vulcanal devait être assez considérable, puisque, d'après Denys d'Halicarnasse, Romulus et Tatius avaient pu y tenir un conseil composé de leurs sénats respectifs. C'était du Vulcanal que les consuls consultaient les curies assemblées ; c'était sur le Vulcanal que le préteur rendait son jugement ; le tribunal était placé au-dessus du comitum et près de la curie, lieu des séances du sénat, c'est pour cela qu'il est dit dans les auteurs latins qu'on s'assemblait dans le comitum pour le jugement des causes. Sur le Vulcanal se trouvait aussi le semeculum, sorte de petit monument où s'assemblaient les sénateurs avant d'entrer en séance.

VULCANICITÉ s. f. (vul-ka-ni-si-té — rad. *vulcanique*). Physiq. Phénomènes qui se produisent sur l'écorce d'une planète, sous l'action du feu intérieur : *Longtemps on n'a vu dans la VULCANICITÉ qu'un phénomène isolé, une force locale, remarquable seulement par sa puissance de destruction.* (De Humboldt.) Il On dit aussi **VULCANICITÉ**.

VULCANIEN, IENNE adj. (vul-ka-ni-ai-n, i-è-ne). Mythol. lat. Qui appartient, qui a rapport à Vulcain.

— Physiq. Qui a rapport au vulcanisme : *Hypothèse VULCANIENNE*. *Il s. m.* Partisan du vulcanisme.

VULCANIENNES (Iles), nom ancien des Iles LIPARI.

VULCANIQUE adj. (vul-ka-ni-ke — du lat. *Vulcanus*, Vulcain, dieu du feu). Physiq. Syn. de **VULCANIQUE**.

VULCANISATION s. f. (vul-ka-ni-za-si-on — rad. *vulcaniser*). Techn. Préparation des bois par l'action du feu. *Préparation du caoutchouc à l'aide du soufre.*

— Encycl. Tout le monde connaît les précieuses propriétés du caoutchouc ; mais ces propriétés, qui tiennent surtout à son élasticité et à son imperméabilité, sont facilement annihilées par les circonstances climatologiques. La chaleur le ramollit au point de le faire adhérer à la peau ou aux vêtements ; le froid lui fait perdre ou diminuer notablement son élasticité. Heureusement, une ingénieuse découverte, celle de la sulfuration ou *vulcanisation*, a permis de parer à cet inconvénient. Voici en quoi consiste la méthode de *vulcanisation*, telle que l'a décrite M. Payen : « On plonge les articles fabriqués en caoutchouc, bien propres et bien secs, dans une solution contenant 2,5 de chlorure de soufre pour 100 de sulfure de carbone ; après une minute d'immersion, on les retire ; on fait évaporer le sulfure de carbone et les traces d'acide chlorhydrique formé, à l'aide d'un courant d'air, dans une étuve chauffée de 200 à 250°.

» Quand les objets sont secs, on les replonge une minute et demie dans la solution ; on les retire pour les faire sécher comme la première fois, puis on lave dans une solution alcaline et enfin dans de l'eau pure.

» Dans ces immersions, des feuilles de caoutchouc ayant de 0m,002 à 0m,004 d'épaisseur retiennent 12 à 15 centièmes de soufre.

» Si l'on vulcanisait des feuilles plus minces, on augmenterait la dose de chlorure de soufre et l'on diminuerait la durée de l'immersion ; il faudrait, au contraire, diminuer la dose de chlorure et augmenter la durée de l'immersion pour sulfurer des feuilles plus épaisses, afin d'éviter que la superficie n'absorbât trop de soufre.

En tout cas, il faut éviter de laisser trop longtemps les objets immergés dans un excès de liquide, car une trop forte proportion de

soufre les rend durs, cassants, dépourvus de ductilité et d'élasticité.

Cet ingénieux procédé, dû à M. Hancock, de Birmingham, a donné des résultats étonnants et tout à fait inattendus. En faisant varier la proportion de soufre incorporé au caoutchouc, on a pu lui donner des propriétés très-variées et presque opposées les unes aux autres. Les objets légèrement vulcanisés conservent une mollesse relative qui échappe à l'action des variations de température, mais qui laisse à la matière une très-grande partie de son élasticité. La plupart des tubes en caoutchouc, employés comme conduits à gaz, manchettes à eau, etc., appartiennent à cette catégorie. Un degré de plus dans la *vulcanisation* permet d'obtenir des objets plus rigides, mais encore assez flexibles, et convient pour les sondes chirurgicales, etc. Si l'on augmente la sulfuration, le caoutchouc acquiert la consistance de la corne ou de l'ivoire, et l'on peut l'employer à la fabrication d'objets de fantaisie ou de tableterie, comme cannes, peignes, etc. Le caoutchouc vulcanisé est particulièrement propre à fournir des fermetures hermétiques. Les chimistes s'en servent journellement pour assembler des tubes bout à bout ou pour les ajuster sur des flacons. Aucune matière ne saurait fournir des coussinets aussi parfaits pour amortir les chocs des wagons, et cette matière est d'autant plus précieuse qu'elle peut être considérée comme absolument inaltérable.

VULCANISER v. a. ou tr. (vul-ka-ni-zé — du lat. *Vulcanus*, dieu de feu, et nom du soufre chez les alchimistes). Techn. Préparer par l'action du feu, en parlant du bois : *VULCANISER des traverses de chemin de fer, des poteaux de télégraphie électrique.* *Il* Préparer avec du soufre, en parlant du caoutchouc.

VULCANISME s. m. (vul-ka-ni-sme — du lat. *Vulcanus*, Vulcain). Physiq. Système qui attribue à l'action du feu l'état actuel du globe.

— Encycl. Si par *vulcanisme* on entend désigner un système exclusif, attribuant au feu central seul les divers états successifs de la surface du globe terrestre, ce système a pour opposé le neptunisme, qui, de son côté, veut que tous les grands changements qu'a subis la surface terrestre aient eu pour cause le mouvement des eaux de la mer. Ce qu'il y a de vrai, c'est que le feu et l'eau ont agi simultanément ou successivement, qu'ils agissent encore et que probablement ils agiront jusqu'à la destruction totale de notre planète. Nous avons exposé l'une et l'autre action dans notre article GÉOLOGIE, aux paragraphes *Preuves de l'action des eaux et Preuves de l'existence et de l'action du feu central* (tome VIII, pages 1189 et 1190).

VULCANISTE s. m. (vul-ka-ni-s-te — rad. *vulcanisme*). Physiq. Partisan du vulcanisme : *Il semble que les VULCANISTES réclament justement les basaltes pour les placer dans le domaine du feu.* (Ferry.)

VULCANITE s. f. (vul-ka-ni-te — de *vulcaniser*). Substance inattaquable aux dissolvants ordinaires, et qui est composée de gutta-percha et de caoutchouc vulcanisé.

VULCANIUS (Bonaventure DE SMET, connu sous le nom de), philologue belge, né à Bruges en 1538, mort à Leyde en 1614. Il fit ses études sous la direction de Pierre Nannius, puis se rendit en Espagne, où il devint secrétaire et bibliothécaire du cardinal Mendoza. À la mort de ce dernier (1566), il remplit le même emploi auprès de son frère, qui était archidiacre à Tolède, et revint à Bruges en 1570. L'état de trouble dans lequel se trouvaient les Pays-Bas le décida à quitter ce pays. Après avoir vécu à Bâle et à Genève, il alla se fixer à Anvers, où il devint recteur du collège de cette ville. En 1580, il alla occuper une chaire de grec à l'Académie de Leyde, où il passa le reste de sa vie. Vulcanius était un homme très instruit et profondément indifférent en matière religieuse. On lui doit un grand nombre d'éditions d'ouvrages, notamment des *Œuvres* d'Apulée, de l'*Histoire des Goths* de Jornandes, des *Origines* d'Ildore de Seville, des *Questiops* de Theophraste Simplicius et de Cassius, d'un ouvrage fort ancien intitulé *De litteris et lingua Getarum sive Gothorum* (1597, in-8°), dont l'auteur est inconnu ; d'un *Thesaurus utriusque linguae* (1600, in-fol.), etc. En outre, il a traduit en latin plusieurs ouvrages grecs : l'*Expédition d'Alexandre* par Arrien (1575) ; les *Hymnes* de Callimaque ; les *Idylles* de Bion et de Moschus (1584) ; l'*Histoire* d'Agathias, etc.

VULCANO, île d'Italie, faisant partie du groupe des Iles Lipari, à 2 kilom. S. de Lipari, près la côte N. de la Sicile. Elle a environ 9 kilom. de longueur sur 6 de largeur et est très-montagneuse. On y remarque le mont Aria et deux ports, Porto-Paolante et Porto-Levante.

VULGAIRE adj. (vul-gè-re — lat. *vulgaris* ; de *vulgus*, *vulgus*, la multitude, le troupeau des hommes, qui correspond sûrement au sanscrit *braga*, troupeau, multitude). Qui est commun, communément reçu : *Préjugé VULGAIRE. Croyance VULGAIRE. Opinion VULGAIRE. En toutes les langues, les proverbes contiennent la morale VULGAIRE du pays, et ils*

méritent d'être conservés. (D'Olivet.) La *probité* vulgaire est moins une règle de conscience qu'une règle de conduite. (Latena.)

— Se dit d'une langue parlée communément, par opposition à la langue écrite ou savante. Traduction de la Bible en langue vulgaire. On commençait seulement au XVII^e siècle à sentir que le beau, pour être en langue vulgaire, ne perdrait rien de ses avantages. (D'Alemb.) La naissance de la langue vulgaire fut, en Italie, la naissance de l'esprit nouveau. (Lamenn.) De graves inductions amènent à regarder l'arabe vulgaire comme antérieur, dans l'usage, à l'arabe littéraire. (Renan.)

— Trivial, bas, commun, sans noblesse, sans élévation, sans distinction : Pensées vulgaires. Sentiments vulgaires. Esprit vulgaire. Ame vulgaire. Les hommes vulgaires tombent et ne se relèvent plus sous le poids du malheur. (Chateaub.) La douleur aiguë des âmes vulgaires. (Laloue.) La douleur ennoblit les personnes les plus vulgaires. (Balz.) Femme vulgaire, femme légère (Michelet.)

On s'ennuie aux exploits d'un conquérant vulgaire.

Il n'est de vulgaire chagrin.

Que celui d'une âme vulgaire.

A. DE MÜSSET.

— Mythol. gr. *Vénus vulgaire*, Nom sous lequel Vénus était adorée à Athènes.

— Substantif. Antiq. rom. Nom donné à tous les esclaves d'une maison qui, ne se distinguant de l'ensemble de la famille servile par aucune fonction plus relevée, étaient propres à tous les offices.

— s. m. Peuple, commun des hommes : Le vulgaire s'arrête à l'écorce et aux apparences. (Paillet.) Ceux qui méprisent le plus le vulgaire sont souvent obligés de parler et de paraître penser comme le vulgaire. (Voltaire.) Les succès emportés à coups de canon étourdissent le vulgaire. (Scribe.)

Je crois, quand une femme a le don de se taire, Quelle a des qualités au-dessus du vulgaire.

CORNEILLE.

Ce n'est pas pour toi que j'écris,

Indocte et stupide vulgaire.

DESMAREST.

Etendre son esprit, resserrer ses desirs, C'est là le grand secret ignoré du vulgaire.

LAMARTINE.

— Ce qui est vulgaire : On renonce au bon sens plutôt que de tomber dans le vulgaire. (Bouffant.) Le vulgaire est un vieux Narcisse qui s'adore lui-même et qui applaudit le vulgaire. (V. Hugo.)

— Prov. Il faut penser avec les habiles gens, mais parler avec le vulgaire. Il faut avoir des pensées élevées, mais il ne faut pas les exprimer devant tout le monde.

— Syn. Vulgaire, commun, ordinaire, etc. V. COMMUN.

— Allus. littér. Je hais le profane vulgaire et le tiens à l'écart. V. ODI PROFANUM VULGUS ET ARCEO.

VULGARISER adv. (vul-gà-re-man — rad. vulgaire). Communément : VULGARISERMENT parlant. On dit VULGARISERMENT que... Il d'une manière vulgaire, commune, peu distinguée : Apprenez à vous énoncer moins VULGARISERMENT. (Molière.)

VULGARISATEUR, TRICE s. m. (vul-gà-ri-za-teur, tri-se — rad. vulgariser). Personne qui vulgarise, qui rend une chose vulgaire, qui en répand l'usage : Les VULGARISATEURS sont en général des esprits faibles. (Proudh.) Le système d'enseignement du moyen âge, prolongé et modifié dans le XVIII^e siècle, produisit les livres penseurs, les VULGARISATEURS, et finalement la Révolution française. (E. Littré.)

— Adj. Qui vulgarise : C'est un esprit VULGARISATEUR et qui ne se paye pas de mots. (Proudh.)

VULGARISATION s. f. (vul-gà-ri-za-si-on — rad. vulgariser). Action de vulgariser, résultat de cette action : Employée d'abord exclusivement par l'Eglise à la vulgarisation des idées religieuses, l'imprimerie avait commencé bientôt à les saper. (Lamart.) Le théâtre, dernier organe de la vulgarisation des idées, commence à se préoccuper des chemins de fer. (Th. Gaut.)

VULGARISER v. a. ou tr. (vul-gà-ri-zé — rad. vulgaire). Faire connaître au grand nombre, rendre vulgaire : Il n'est dangereux de vulgariser les lumières et la vérité que chez un peuple corrompu. (Ch. Nod.)

Se vulgariser v. pr. Être vulgarisé, devenir vulgaire : Certaines idées trouvent beaucoup de peine à se vulgariser.

VULGARISME s. m. (vul-gà-ri-sme — rad. vulgaire). Chose vulgaire ; pensée, expression vulgaire.

VULGARITÉ s. f. (vul-gà-ri-té — rad. vulgaire). Caractère, défaut de ce qui est vulgaire : La VULGARITÉ d'une doctrine, d'une opinion. La VULGARITÉ du ton, des manières. La VULGARITÉ, en éteignant l'imagination, produit l'ennui. (H. Bayle.) O VULGARITÉ ! c'est elle qui perd la France, c'est elle qui la fait verser dans l'ornière profonde de toutes les idées fausses. (E. de Gir.)

— Rem. Mme de Staël croyait, à tort, avoir créé ce mot, peu usité du reste avant elle.

VULGATE adj. (vul-ga-te — lat. *vulgatus*, même sens. V. VULGAIRE). Philol. Qui est généralement accepté ou répandu : Le texte VULGATE d'Homère. Les éditions VULGATES de Virgile. Il Peu usité.

— s. f. Version latine de la Bible, qui est en usage dans l'Eglise catholique : La VULGATE a été déclarée authentique par le concile de Trente. (Acad.) On l'appelle aussi NOUVELLE VULGATE, par opposition à la suivante.

— Ancienne Vulgate, Traduction latine de la Bible, faite sur la version grecque des Septante.

— Encycl. V. BIBLE (tome II, page 680).

VULGIENNES, peuple de la Gaule romaine, dans la Narbonnaise II^e, capitale *Apta* ; aujourd'hui Apt.

VULGIVAGUE adj. (vul-ji-va-ghe — du lat. *vulgus*, vulgaire ; *vagus*, errant). Vagabond, qui erre d'objet en objet, qui ne se fixe pas : Le mariage est le plus grand triomphe de l'impudicité VULGIVAGUE. (Voltaire.) Il Peu usité.

VULGO adv. (vul-go — mot lat.). Vulgairement, dans le langage vulgaire : *Cartesius, vulgo Descartes*. Le *cratogeomys*, vulgo aubépine.

VULLIEMIN (Louis), historien suisse, né à Yverdon, canton de Vaud, en 1797. Il a été professeur à l'Académie de Lausanne et est président honoraire de la Société d'histoire suisse française. Sa vie se résume tout entière dans ses travaux, qui ont eu pour objet presque constant l'histoire de sa patrie. Il a traduit et continué, avec Monnard, l'*Histoire des Suisses* de Jean Muller, demeurée inachevée par suite de la mort de cet historien, et qui comprend dix-huit volumes in-8^o ; M. Vulliemin est l'auteur des tomes X-XIII, qui renferment l'histoire du XVIII^e et du XIX^e siècle et celle du commencement du XVIII^e. On a encore de M. Vulliemin : la *Reine Berthe* (1843, in-40) ; le 14 février, simple récit de la révolution du canton de Vaud (1845, in-80) ; Notice sur A. Gauthier (1858, in-12) ; l'*Eglise romaine en Suisse* (1857, in-80) ; le *Doyen Bridel* (1855, in-12) ; William Peen (1858, in-80) ; la Suisse dans la question de Savoie (1860, in-18) ; Un magistrat suisse, Auguste Pidon (1860, in-12) ; le Canton de Vaud (1862, in-12) ; Chillon, études historiques (1863, in-16) ; Souvenirs racontés à ses petits-enfants (1872, in-18), etc. On lui doit en outre différents travaux sur Charlemagne et son époque, un Tableau du canton de Genève, des études de biographie historique insérées dans le recueil de documents et mémoires de la Société pour l'histoire de la Suisse française, dont il a été l'un des fondateurs. Il a, de plus, collaboré à la Bibliothèque de Genève, à la Revue chrétienne de Paris, etc.

VULLIET (Adam), écrivain suisse, né à Commugny, près de Coppet, en 1814. Lorsqu'il eut terminé ses études, il se destina au ministère évangélique et se fit recevoir pasteur. M. Vulliet devint, par la suite, directeur de l'Ecole normale de la Société évangélique de France à Paris. De retour en Suisse, il s'est établi à Lausanne, où il a pris la direction de l'Ecole supérieure des jeunes filles. Il dirige le journal la *Famille*, qui paraît dans cette ville. M. Vulliet s'est fait connaître par un grand nombre d'ouvrages destinés à l'instruction et à l'éducation de la jeunesse, et dont plusieurs ont eu de nombreuses éditions. Nous citerons de lui : *Esquisse d'une histoire universelle envisagée au point de vue chrétien* (1844-1847, 6 vol. in-12), comprenant trois parties : Histoire ancienne, grecque et romaine ; Histoire du moyen âge et Histoire moderne ; Esquisse d'une nouvelle géographie physique destinée à intéresser la jeunesse à l'étude de cette science, à l'aide de l'histoire naturelle, de la description d'animaux, de minéraux, de plantes utiles, etc., et d'un grand nombre de gravures intercalées dans le texte (1853, 3 vol. in-12) ; Quelques merveilles de la nature et de l'art, lectures instructives pour les familles et les écoles (1856, in-18) ; Sarah, ou les Parfums d'une piété enfantine. Une nouvelle pour la jeunesse (1856, in-18) ; Albert, ou Entretiens d'une mère avec son enfant sur l'âme et sa destinée (1856, in-18), trad. libre de l'anglais ; Esquisse d'une nouvelle géographie de la France (1856, in-12), comprenant la géographie physique et la géographie historique, politique et industrielle ; Michel le mineur, narration hongroise (1856, in-18) ; Abrégé de géographie physique et politique (1857, in-12) ; Scènes et Aventures de voyages, histoires inédites et récits destinés à intéresser à l'étude de la géographie (1857-58, 6 vol. in-18) ; Récits d'histoire ancienne présentés aux enfants (1861, in-12) ; Histoire de l'Eglise chrétienne (1863, in-12), etc.

VULLY (mont), montagne de la Suisse, canton de Vaud, située entre le lac de Neuchâtel et celui de Morat. Du côté du lac de Morat, le mont Vully est couvert de vignes ; du côté de Neuchâtel, de forêts. La contrée environnante s'appelait au moyen âge comté de Vully et dépendait des comtes de Neuchâtel. Plus tard, il fut divisé en Vully vaudois et Vully fribourgeois. Cette jolie contrée ne contient que des villages, dont le plus connu est celui de Motiers, qu'il ne faut pas confondre avec Motiers-Travers, dans le canton de Neuchâtel.

VULNÉRABILITÉ s. f. (vul-né-ra-bi-li-té — rad. *vulnerabile*). Caractère de ce qui est vulnérable.

VULNÉRABLE adj. (vul-né-ra-ble — lat. *vulnerabilis* ; de *vulnerare*, blesser. V. VULNÉRAIRE). Qui peut être blessé : La cuirasse des chevaliers laissait peu d'endroits VULNÉRABLES.

— Par ext. Qui peut être attaqué avec succès : Le nord de la place est seul VULNÉRABLE.

— Fig. Faible, défectueux, sujet à donner prise : Le testament est olographe, il est par conséquent très-VULNÉRABLE. (Balz.) On n'est ridicule, on n'est VULNÉRABLE que par ses prétentions. (Mme E. de Gir.) Les ouvrages des plus grands génies ont eux-mêmes leur côté VULNÉRABLE. (Vitet.)

VULNÉRAIRE adj. (vul-né-rè-re — lat. *vulnerarius* ; de *vulnus*, blessure, mot qui répond exactement au sanscrit *vana*, même sens, dont on ignore du reste l'origine). Se dit des médicaments regardés comme plus particulièrement propres à guérir les plaies et les blessures : Eau VULNÉRAIRE. Le millepertuis est une des principales herbes VULNÉRAIRES. (Acad.) On prise fort les herbes VULNÉRAIRES des montagnes de Suisse. (Acad.)

— s. m. Médicament employé pour la guérison des plaies et des blessures. Il Plus ordinairement, Préparation liquide, qu'on administre dans des cas très-divers, mais plus particulièrement à la suite d'une blessure grave ou d'une émotion violente : Marchand de VULNÉRAIRE suisse. On se sert des VULNÉRAIRES pour les maux d'estomac, pour les coups à la tête, etc. (Acad.)

— s. f. Bot. *Vulnéraire des paysans*, *Vulnéraire rustique* ou simplement *Vulnéraire*, Noms vulgaires de l'anthyllide vulnéraire.

— Encycl. Pharm. Les anciens donnaient le nom de *vulnéraires* aux préparations médicamenteuses qu'ils regardaient comme convenables pour la consolidation des plaies. Les substances rangées dans les *vulnéraires* sont en général des végétaux astringents et aromatiques. On a aussi désigné par cette dénomination un grand nombre de plantes différentes. Le *vulnéraire* Suisse est le *fulcrum* ou thé suisse. Il se compose avec de l'achillée musquée, de l'*arthemisia mutellina*, de l'hysope, du *teucrium montanum*, du *thymus alpinus*, de l'asperule odorante, de la mélisse calament, de la *santula europæa* et de la *veronica officinalis*, de l'anthyllide vulnéraire, de l'*arvica montana*, du *geum montanum*, du *gnaphalium dioicum*, de la *scabiosa columbata*, de l'ulmaire et de la *viola calcarata*. Ce thé se prépare avec ces plantes venues sur les montagnes, et il est plus aromatique que celui qui serait préparé avec les mêmes plantes venues dans la plaine, les plantes des montagnes, comme on le sait, étant plus suaves que les autres. Le *vulnéraire* suisse est un remède populaire contre les coupures, les blessures, les contusions, les syncopes, etc. V. FALTRANK.

VULNÉRANT, ANTE adj. (vul-né-ran, ante — du lat. *vulnerare*, blesser). Qui produit une blessure : Les blessures varient selon la longueur, la grosseur, la forme de l'instrument VULNÉRANT. (Dupuytren.)

VULPANSER s. m. (vul-pan-sèrr — du lat. *vulpes*, renard ; *anser*, oie). Ornith. Syn. de TABORNE, genre de palmipèdes.

VULPATE s. m. (vul-pa-te). Chim. Sel produit par la combinaison de l'acide vulpique avec une base.

VULPÉCULE s. m. (vul-pé-ku-le — du lat. *vulpecula*, diminutif de *vulpes*, renard). Mamm. Nom donné à divers mammifères des genres *isatis*, loup noir, mangouste et mouffette.

— Arachn. Nom spécifique d'une aranéide de Géorgie, l'épéire vulpécule.

VULPIAN (Alphonse), avocat et vaudevilliste français, né en 1795, mort à Paris le 14 octobre 1829. Suivant la même carrière que son père, il fut admis dans l'ordre des avocats en 1814. Il plaida surtout avec succès dans les dernières années de sa vie. Il venait de sortir de l'audience, quand il éprouva les premières atteintes de la petite vérole confluente qui l'enleva rapidement. Comme il était sans fortune et qu'il avait été le conseil de plusieurs administrations théâtrales, l'Opéra-Comique donna le premier une représentation au bénéfice de sa famille. Il avait collaboré activement au *Courrier des tribunaux*, dont les rédacteurs, qui l'aimaient beaucoup, se cotisèrent pour aider, par une pension annuelle, sa mère, sa veuve et ses quatre enfants en bas âge. Vulpian publia l'année même de sa mort, avec M. Gauthier, un livre sur la législation et l'administration des théâtres, intitulé : le *Code des théâtres* ou *Manuel à l'usage des directeurs, entrepreneurs, actionnaires de spectacles, des auteurs, artistes, etc.* (Paris, in-18 de 440 pages.) Il a fait jouer sous le nom de Gustave, principalement au théâtre du Vaudeville : en 1823, les *Français en Espagne*, à-propos, avec Abel Hugo ; en 1824, la *Rue du Carrousel* ou le *Musée en boutique*, vaudeville, avec Théodore Anne ; la *Pièce de circonstance* ou le *Théâtre dans la caserne*, à-propos, avec Lassagne ; les *Maris anglais* ou la *Conversation criminelle*, vaudeville, avec Théaulon ;

en 1825, *Dansera-t-on?* ou les *Deux adjoints*, à-propos, avec Lassagne ; *Eveline* ou la *Mélancolie*, drame en un acte, mêlé de couplets, avec de Courcy ; en 1826, les *Dames à la mode*, à-propos, avec Brazier ; la *Nocce et l'enterrement*, vaudeville en trois tableaux, avec Davy (Alexandre Dumas) ; le *Roman par lettres* ou le *Chapitre XVIII*, avec de Courcy ; en 1828, le *Restaurant* ou le *Quart d'heure de Rubellais*, avec Lassagne. Il avait encore écrit la *Dédaigneuse*, vaudeville, et la *Redingote du maréchal*, qui furent jouées après sa mort, la première en 1831, la seconde en 1832. — Pierre-Marie Gustave VULPIAN, auteur dramatique, mort en 1872, probablement son fils, s'est fait connaître par quelques vaudevilles, parmi lesquels nous citerons : l'*Homme à la tuile*, comédie mêlée de couplets, avec Henri Thiéry (1866) ; le *Chemin des amoureux*, vaudeville en un acte, avec A. de Tullais (Bouffes-Parisiens, 1^{er} août 1867) ; un *Pierrot qui démenage*, comédie-vaudeville en un acte, avec Leon Morand (Folies-Dramatiques, 8 juin 1868). On lui doit aussi un drame en cinq actes, les *Pages mystérieuses d'une jeune fille*, représenté le 6 novembre 1867 au théâtre Beaumarchais, en collaboration avec M. Jules Dornay.

VULPIAN (A.), médecin et physiologiste français, né à Paris en 1826. Il fit d'excellentes études, puis suivit les cours de l'Ecole de médecine et prit le diplôme de docteur en 1854. Attache au Muséum, il y suppléa Flourens, se fit connaître par d'intéressants travaux sur le système nerveux, fut reçu agrégé à la Faculté et devint un des médecins de la Salpêtrière. Malgré les dénégations de M. Marret, évêque de Sura, qui l'accusa de matérialisme, le docteur Vulpian fut nommé professeur d'anatomie pathologique à l'Ecole de médecine, non toutefois sans une vive résistance de la part d'un grand nombre de membres du conseil académique (1867). Quelque temps après, un nommé Girard dénonça de nouveau son enseignement dans une pétition adressée au Sénat et qui fit grand bruit. Le savant professeur laissa, sans s'inquiéter, les écrivains se livrer à leurs ineptes délations, gardant une attitude pleine de dignité qui lui concilia la sympathie universelle du monde savant. En 1868, l'Académie de médecine l'appela à faire partie de ses membres. Lorsque, au mois d'octobre 1875, M. Wurtz se démit du décanat, le ministre de l'instruction publique offrit au docteur Vulpian de le remplacer ; mais celui-ci ne consentit à accepter les fonctions de doyen que s'il était désigné par ses collègues de la Faculté de médecine. Cette condition fut acceptée et remplie, et M. Vulpian entra en fonction comme doyen le 9 décembre 1875. Il a été élu, le 22 mai 1876, membre de l'Académie des sciences, en remplacement d'Andral. Le docteur Vulpian, par ses recherches si nombreuses et si importantes sur le système nerveux, par son érudition, par son esprit de sévère critique, a pris rang parmi nos premiers physiologistes. Outre des *Mémoires* fort remarquables, on lui doit : *Des pneumonies secondaires* (1860, in-80) ; *Leçons sur la physiologie générale et comparative du système nerveux* (1866, in-80), ouvrage qui a fondé sa réputation ; *Leçons sur l'appareil vasomoteur* (1875, in-80), livre tout à fait à la hauteur qu'il précède, et dans lequel il soumet les travaux antérieurs au sévère contrôle de l'expérimentation.

VULPIE s. f. (vul-pi — du lat. *vulpes*, renard). Bot. Genre des plantes, de la famille des *graminées*, formé aux dépens des *fétuques*.

VULPIN, INE adj. (vul-pain, i-ne — lat. *vulpinus* ; de *vulpes*, renard. Pott rattache ce mot latin à la racine sanscrite *lup*, déchirer, avec l'adjonction du préfixe intensif *vi*. La même racine a produit *lopakka*, renard, diminutif de *lopaka*, composé de *lopa*, reste, débris, qui vient de *lup* et de la racine *ap*, manger. Le chacal est également appelé *lopakka*, *lopakka*, et ce nom lui convient mieux qu'un renard, qui ne se nourrit en général que de proies vivantes. Mais *lopa*, comme son synonyme *lopaka*, signifie aussi butin, et dans ce sens il s'applique bien à l'animal qui vit de proie). Qui tient du renard : *Ruse VULPINE*.

— Arachn. Se dit d'une aranéide qui habite les environs de Naples, l'épéire vulpine.

— Bot. *Lichen vulpin*, Espèce de lichen. — s. m. Bot. Syn. d'ALOPÉCOURS ou queue-de-renard, genre de plantes, de la famille des *graminées*, tribu des *phéolides*, comprenant un assez grand nombre d'espèces, dont plusieurs sont communes en France, et dont les épis ressemblent à des queues de renard : On place au premier rang le VULPIN bulbeux. (Th. de Bernerud.) Le VULPIN des prés est un excellent fourrage que tous les bestiaux et surtout les chevaux aiment avec passion. (Bosc.)

— Encycl. Les vulpins sont des plantes généralement vivaces, à épi compacte, cylindrique, effilé, que sa forme a fait comparer à une queue de renard, d'où les noms français et latin (*alopecurus*) du genre. Il renferme un assez grand nombre d'espèces, dont plusieurs intéressent l'agriculteur, parce qu'elles fournissent un excellent ali-

ment aux bestiaux et qu'elles prospèrent dans des endroits où la plupart des autres plantes pommagères ne pourraient croître. La plus remarquable est le *vulpin* des prés ; c'est une plante vivace, haute de 0m,50 à 0m,70 à racines fibreuses, à feuilles légèrement velues, à fleurs disposées en long épi dressé. Cette plante croît dans toute l'Europe; elle est très-répandue dans les prairies, les pâturages et tous les lieux humides et herbeux.

On le cultive en prairies artificielles, comme le ray-grass, auquel on l'associe parfois. Il convient surtout aux terres fertiles et fraîches; toutefois, il y aurait avantage à le propager dans les sols pauvres et marécageux, dans les prairies basses. Son fourrage, précoce et abondant, se conserve vert et tendre assez longtemps après la floraison. Quoiqu'un peu gros, il est de bonne qualité, odorant, appétissant et nutritif. Tous les animaux domestiques, les chevaux surtout, l'aiment avec passion. Il bonifie beaucoup la paille à laquelle on le mêle. Dans les bonnes terres, il peut donner deux coupes par année, et ses toudes bien fournies présentent jusqu'à une dizaine d'épis. En Angleterre, on confond souvent cette plante avec la fléole ou *timothy*, à laquelle elle ressemble assez.

Le *vulpin* géniculé a les tiges courbées et couchées à la base; il se plat dans les sols tourbeux, les marais, au bord des étangs, des fossés; quelquefois ses feuilles flottent à la surface des eaux peu profondes. Il peut servir à exhausser et fixer les sols marécageux. C'est encore un fourrage très-précoce et que les bestiaux aiment beaucoup, au point même de s'exposer à des dangers pour aller le brouter dans les fondrières. Le *vulpin* bulbeux se reconnaît aux renflements bulbiformes de ses racines. Il habite l'Europe centrale et méridionale et croît surtout dans les marais et les prés bas; sa fane partage les qualités de celle des autres espèces, et ses racines sont fort recherchées par les cochons. Le *vulpin* des champs ressemble beaucoup au précédent, mais il croît dans les lieux secs.

VULPINALES s. f. pl. (vul-pi-na-le — lat. *vulpinalia*; de *vulpis*, renard). Antiq. rom. Fêtes qu'on célébrait le 19 avril, et dans lesquelles on brûlait des renards. Il Cernot, cité par certains auteurs, paraît être d'une antiquité douteuse.

VULPINE s. f. (vul-pi-ne — rad. *vulpin*). Chim. Principe colorant jaune, extrait du lichen *vulpin*. Il On dit aussi VULPULINE.

VULPINITE s. f. (vul-pi-ni-te). Minér. Sorte de pierre que l'on trouve à Vulpino, près de Milan, et que l'on emploie aux mêmes usages que le marbre.

VULPIQUE adj. (vul-pi-ke). Chim. Se dit d'un acide que M. Bébert a extrait d'une espèce de lichen nommé *cestraria vulpina*, et dont l'étude complète a été faite par MM. Moeller et Strecker.

— Encycl. L'acide *vulpique* C¹⁹H¹⁴O⁵ est un des principes constitutifs du *cestraria vulpina*, espèce de lichen très-abondante en Norvège. Il a été extrait de cette plante par Bébert et plus complètement étudié par MM. F. Moeller et A. Strecker.

— Préparation. Pour préparer l'acide *vulpique*, on fait macérer la partie du lichen avec 20 parties d'eau tiède; on ajoute une petite quantité de lait de chaux, et, au bout de six heures, on passe. Le résidu est épuisé par de nouvelles quantités d'eau et de lait de chaux, équivalent à la moitié des quantités primitivement employées. Les liqueurs réunies sont légèrement sursaturées par l'acide chlorhydrique, qui y fait naître un abondant précipité jaune floconneux.

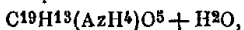
Ce précipité, indépendamment d'une petite quantité de chlorophylle et de matière résineuse, est essentiellement formé d'acide *vulpique*, qu'il est très-facile d'obtenir par voie de cristallisation dans l'alcool concentré et bouillant ou dans l'éther. Par le refroidissement de la solution éthérée, l'acide *vulpique* se sépare en aiguilles jaunes, transparentes; par l'évaporation lente de cette solution éthérée, on l'obtient en prismes obliques assez volumineux. Ces cristaux sont transparents et possèdent à peu près la couleur du soufre rhombique.

L'acide *vulpique* est sensiblement insoluble dans l'eau, même bouillante; l'esprit-de-vin étendu en dissout des traces, et pour le dissoudre il faut employer des quantités notables d'alcool absolu bouillant; par le refroidissement, la plus grande partie de la matière dissoute se sépare de nouveau.

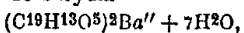
L'acide *vulpique* est plus soluble dans l'éther que dans l'alcool; mais son meilleur dissolvant est le chloroforme. Il fond au-dessus de 100° et se pre. d par le refroidissement en une masse cristalline. A une température plus élevée, il se décompose en donnant des produits empyreumatiques et un résidu charbonneux. Il ressemble beaucoup, dans ses propriétés, à l'acide usnique, retiré par MM. Schuedermann et Knopp de diverses espèces du genre *usnea*, etc. Mais, tandis que ce dernier acide fournit, en se dédoublant, sous l'influence des alcalis, de la p-orcine C²⁸H¹⁰O⁸, l'acide *vulpique* se dédouble en esprit de bois, acide oxalique et acide α-toluïque dans les mêmes conditions.

En effet, lorsqu'on fait bouillir l'acide *vulpique* avec une solution saturée à chaud

d'hydrate barytique, cet acide se dissout facilement et bientôt il se forme, dans la solution jaune, un précipité blanc d'oxalate de baryum, en même temps qu'il se volatilise un liquide spiritueux, qui n'est autre que de l'alcool méthylique. La solution barytique, séparée par filtration du dépôt d'oxalate de baryum, renferme, à l'état de combinaison avec la baryte, de l'acide α-toluïque ou phényl-acétique. (V. TOLUIQUE et PHÉNYL-ACÉTIQUE.) On a étudié le vulpate de potassium C¹⁹H¹³KO⁵ + H²O, qui cristallise en aiguilles jaunes; le vulpate d'ammonium



qui cristallise également en aiguilles jaunes; le vulpate de baryum



qui forme aussi des cristaux jaunes, et le vulpate d'argent C¹⁹H¹³AgO⁵, qui forme un précipité jaune non cristallisé.

VULPIUS (Christien-Auguste), littérateur allemand, né à Weimar en 1762, mort en 1827. Il fit ses études à Jéna, et à Erlangen. Il traduisit en allemand des histoires de chevalerie écrites en français et en italien, ce qui le conduisit à s'occuper de l'histoire et de la littérature allemande au moyen âge. Ensuite il publia les *Récits romantiques du temps passé*, qui forment douze volumes in-8°, et qui eurent du succès. Après avoir été quelques années commensal des comtes de Soden et d'Egloffstein, il remplit, à Wurtzbourg, les fonctions de précepteur; de là il passa à Bamberg, à Leipzig, puis à Weimar, où la protection de Goëthe, dont il était le beau-frère, lui fit obtenir la place de secrétaire de la direction du théâtre. Ce fut pendant les heures de loisir que lui laissait cet emploi, que Vulpius écrivit l'ouvrage qui a le plus illustré son nom, et qui a pour titre : *Rinaldo Rinaldini, capitaine de voleurs* (Leipzig, 1797; Tübingen, 1858, 8^e édition); il a été traduit en plusieurs langues et a servi de modèle à un grand nombre de publications du même genre. Vulpius avait, en outre, publié deux recueils périodiques : les *Curiosités du passé et du présent physique, littéraire, artistique et historique* (Weimar, 1810-1823, 10 vol.) et le *Passé* (Erfurt, 1817-1821, 4 vol.), qui ont encore aujourd'hui une certaine valeur, comme collections de matériaux, mais qui doivent être consultés avec réserve. — Sa sœur, Jeanne-Christienne Vulpius, née à Weimar en 1765, fit en 1788 la connaissance de Goëthe, en lui présentant dans le parc de Weimar une requête en faveur de son frère, qui habitait alors à Nuremberg. Elle inspira au poète une vive passion, qu'elle partagea du reste, et mit au monde, le 25 décembre 1789, un fils qui reçut le nom d'Auguste. Ce ne fut que le 19 octobre 1806 que Goëthe l'épousa publiquement, dans l'église Saint-Jacques, à Weimar. Elle mourut en 1816, profondément regrettée de son mari.

VULPULINE s. f. (vul-pu-li-ne). V. VULPINE.

VULSELLE s. f. (vul-sè-le). Moll. Genre de mollusques acéphales, de la famille des ostréacés ou de celle des mailleacés, suivant les divers auteurs, comprenant plusieurs espèces, dont le type vit dans la mer des Indes.

— Encycl. Les *vulselles* sont des mollusques à coquille allongée dans le sens perpendiculaire à la charnière, étroite, irrégulière, à deux valves presque égales, épidermée en dehors, nacrée au dedans, à crochets égaux. L'animal a le corps allongé, comprimé; le manteau très-prolongé en arrière; le pied de grandeur médiocre. Les *vulselles* sont des animaux marins, qui ont la singulière habitude de vivre enfoncés dans les éponges, les alcyons, etc., à la substance desquels ils sont fortement attachés par la face externe de leur coquille. Toutes les espèces vivantes de ce genre sont exotiques. La plus connue est la *vulselle* linguée, qui habite la mer des Indes. Plusieurs espèces fossiles sont indiquées dans les terrains crétacés et tertiaires.

VULSIRÉE s. f. (vul-si-ré). Entom. Genre d'insectes hémiptères hétéroptères, de la famille des scutellériens, tribu des pentatomites, comprenant plusieurs espèces, qui habitent l'Amérique.

VULSON (Marc), magistrat français, mort en 1640. Il fut conseiller au parlement de Grenoble, et, d'après le témoignage de Gui Allard, ce fut lui, et non son parent Vulson de La Colombière, qui, ayant surpris sa femme et l'amant de cette dernière en flagrant délit d'adultère, tua les deux coupables. Il obtint sa grâce, « malgré, dit Allard, toutes les oppositions des dames de la cour de Henri IV. » On a de lui les deux ouvrages suivants : *Traité des élections* (Grenoble, 1623), réimprimé sous le titre de *Questions singulières de droit sur les élections d'héritiers contractuelles et testamentaires* (Paris, 1659, in-12), et *De la puissance du pape et des libertés de l'Eglise gallicane* (Genève, 1635, in-4°).

VULSON (Marc), seigneur DE LA COLOMBIÈRE, heraldiste français, parent du précédent, né vers la fin du xvi^e siècle, mort en 1658. Il fit six campagnes en qualité de sergent-major d'un régiment de cavalerie, re-

eut plusieurs blessures et fut deux fois prisonnier. N'ayant point reçu d'avancement, il quitta le service, acheta une charge de gentilhomme de la chambre du roi et fut décoré de la croix de Saint-Michel. On a vu à l'article précédent que, selon toute vraisemblance, ce n'est pas à lui qu'il faut attribuer la catastrophe conjugale que la plupart des biographes mettent sur son compte. Ses principaux ouvrages sont : *Recueil de plusieurs pides et figures d'armoiries omises par les auteurs qui ont écrit jusques icy de cette science* (Paris, 1639, in-fol.). Il est à remarquer que dans cet ouvrage Vulson conseille aux graveurs de ne plus se servir, comme on l'avait fait jusque-là, des lettres de l'alphabet pour désigner les couleurs des armoiries, et leur propose un nouveau système plus simple et plus intelligible, celui des hachures, que tous les heraldistes ont adopté depuis lors; la *Science héroïque, traitant de la noblesse, de l'origine des armes, etc.* (Paris, 1644; in-fol.), ouvrage que l'on a attribué à Salvaing de Boissieu; *De l'office des rois d'armes, des héraults et poursuivants* (Paris, 1645, in-4°); *le Palais des curieux, etc.* (Paris, 1647, pet. in-8°); *le Vrai théâtre d'honneur et de chevalerie ou Mémoires historiques de la noblesse, contenant les combats, les triomphes, les tournois, les joutes, les carrousels, les courses de bayes, les carrels, les duels, les dégradations de noblesse, etc.* (Paris, 1648, 2 vol. in-fol.); ce livre, plein de recherches curieuses, est fort utile à ceux qui veulent connaître le cérémonial de l'ancienne chevalerie, et fournit des renseignements qui rendent plus intelligibles les détails contenus dans nos vieux romans; les *Portraits des hommes illustres français qui sont peints dans la galerie du palais Cardinal de Richelieu, etc.* (Paris, 1650-1655, in-fol. in-12); les *Oracles divertissants, où l'on trouve la décision des questions les plus curieuses, avec un Traité des couleurs des armoiries* (Paris, 1652, in-8°). Cet ouvrage, imité de l'italien, avait paru, avec quelques différences, en 1647, sous le titre de *Palais des curieux*; il a été reproduit en 1639 sous celui de *Questions plaisantes et récréatives*, et, en 1671, sous celui de *Palais de la Fortune*, où les curieux trouvent une réponse agréable aux demandes les plus divertissantes. Le portrait de Vulson a été gravé par Nanteuil, par Chauveau, par Bosse, format in-folio.

VULTUEUX, EUSE adj. (vul-tu-eu, en-ze — du lat. *vultus*, visage, qui est peut-être allié au verbe *velle*, vouloir, *vult*, il veut, sans doute parce que le visage marque les différentes impressions de la volonté. Mais ce rapprochement n'est qu'une simple conjecture). Méd. Rouge et gonflé, en parlant de la face : La face vultueuse est caractérisée par la turgescence, la rubéfaction, la saillie des yeux, l'injection des conjonctives, la distension des paupières, des lèvres, et l'expansion de tous les traits. (Chomel.)

— Par ext. Se dit de tout ce qui se distingue par une vive coloration sanguine et une notable expansion : La membrane muqueuse était d'une belle couleur rouge vermillon, d'un aspect vultueux. (Dupuytren.)

VULTUOSITÉ s. f. (vul-tu-o-zi-té — rad. *vultueux*). Etat d'une face vultueuse : Dans cette fréquence des gestes, dans cette fureur de paroles, dans cette vultuosité du visage bouleversé, ces véhéments figures ont quelque chose de ce qu'elles maudissent, de l'enfer et de l'hérésie. (Michelet.)

VULTURIDÉ, ÉE adj. (vul-tu-ri-dé — du lat. *vultur*, vautour, *eidōs*, aspect). Ornith. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre vautour. Il On dit aussi VULTURIDE et VULTURIN, INE.

— s. m. pl. Famille de rapaces diurnes, ayant pour type le genre vautour.

— Encycl. La tribu des *vulturidés* comprend tous les oiseaux de proie connus sous le nom de vautours, vivant ordinairement en troupes plus ou moins nombreuses, principalement dans les régions tropicales, et se nourrissant de chair morte.

Les *vulturidés* ont le bec plus long que les autres oiseaux de proie, droit à partir de sa base et recourbé seulement à son extrémité. Ils ont les yeux petits, la tête et le cou ordinairement nus, rarement recouverts de véritables plumes, le plus souvent d'un léger duvet ou de caroncules, sortes de tubercules charnus plus ou moins développés. Ils ont les ailes très-longues, traînantes et dépassant en arrière les plumes de la queue, qui est très-courte. Leurs pattes sont nues et munies d'ongles faibles, fort peu recourbés et à pointe mousse. Lorsqu'ils sont au repos ou lorsqu'ils marchent, leur corps prend une position presque horizontale, ce qui les distingue des autres rapaces, et surtout des falconidés, qui se tiennent presque droits et dont le port est beaucoup plus majestueux.

Les *vulturidés* pondent des œufs de forme ovale, à surface irrégulièrement poreuse, d'un grain épais, dur et rugueux, de couleur blanche ou légèrement bleuâtre, surtout par transparence, tantôt tout unie, tantôt pointillée, vers la grosse extrémité, de taches d'un brun de Sienne.

La tribu des *vulturidés* comprend trois familles : les *vulturinés*, les *sarcoramphinés* et les *gypaëtinés*, familles qui se subdivisent

elles-mêmes en un assez grand nombre de genres, tels que le genre vautour proprement dit, le genre condor, le genre catharte, le genre néophron ou perchoptère, le genre urubu, etc. Comme nous avons donné de longs détails à chacun de ces mots, surtout à l'article VAUTOUR, le plus important de tous, nous y renvoyons le lecteur.

VULTURINÉ, ÉE adj. (vul-tu-ri-né — du lat. *vultur*, vautour). Ornith. Qui ressemble ou se rapporte au genre vautour.

— s. f. pl. Tribu de la famille des vulturidées, ayant pour type le genre vautour.

VULTURIUS adj. m. (vul-tu-ri-us — mot lat. formé de *vultur*, vautour). Mythol. lat. Epithète d'Apollon, qui avait délivré un berger tombé dans un gouffre, en lui enseignant le moyen de se faire enlever par des vautours.

VULTURNAL, ALE adj. (vul-tur-nal, a-le). Antiq. rom. Qui appartient au dieu Vulturne : *Flamine VULTURNAL*.

VULTURNE V. VULTURNUS.

VULTURNUS, vent du sud-est, que les Romains appelaient ainsi à cause du Vultur, montagne située au sud-est de leur ville. Il portait aussi le nom d'EURONOTUS.

VULTURNUS, fleuve de l'ancienne Campanie; aujourd'hui VOLTURNO. On traduit quelquefois ce mot, en français, par VULTURNE.

VULVAIRE adj. (vul-vè-re — rad. *vulve*). Anat. Qui appartient à la vulve : *Artères VULVAIRES*.

— s. f. Bot. Nom vulgaire d'une espèce d'ansérine, dont l'odeur est très-fétide.

— Encycl. La *vulvaire* (*chenopodium vulvaria*) est excessivement commune dans les lieux incultes, le long des chemins et des murs. Les feuilles, lorsqu'on les froisse, répandent une odeur analogue à celle du poisson pourri. M. Chevalier y a trouvé une amine, qu'il dit être de l'ammoniaque, qui se dégage pendant la végétation et qui produit l'odeur dont nous parlons ci-dessus. Cette amine est la propylamine. On fait usage de cette plante en lavement, comme antispasmodique, dans le traitement des affections hystériques. V. ANSERINE et CHÉNOPODE.

VULVE s. f. (vul-ve — lat. *vulva*, ayant originairement le même sens que *vulva*, enveloppe, lequel vient de *volvere*, enrouler, envelopper). Anat. Ensemble des parties génitales externes chez la femme et les femelles des animaux : Dans quelques pays, on introduit la main dans la vulve du bœuf femelle pour l'engager à se laisser traire. (Cuv.) L'Ouverture que l'on trouve dans le cerveau, au devant de l'adossement des couches optiques, et au-dessus du pilier antérieur de la voûte.

— Moll. Dépression longitudinale que l'on remarque chez un grand nombre de coquilles bivalves, à la partie dorsale de la face externe.

— Encycl. Anat. La *vulve* comprend l'ensemble des parties génitales externes de la femme, savoir : le pénil ou mont de Venus, les grandes et les petites lèvres, le clitoris, le méat urinaire et les glandes vulvo-vaginales (v. chacun de ces mots). L'entrée de la *vulve* se présente sous la forme d'une fente longitudinale étendue du mont de Venus jusqu'à 0m,025 environ en avant de l'anus. De chaque côté se trouvent les grandes lèvres, replis cutanés contigus aux cuisses par leur face externe et appliqués l'un contre l'autre par leur face interne. Leur extrémité postérieure, très-amincie, s'unit sur la ligne médiane en formant un rebord membraneux qu'on appelle commissure postérieure ou fourchette. L'extrémité supérieure se perd insensiblement sur le mont de Venus. La face externe des grandes lèvres est recouverte de poils, et la face interne revêtue d'une muqueuse. En écartant les grandes lèvres, on aperçoit un peu plus profondément les petites lèvres, beaucoup plus minces et formées seulement d'une membrane muqueuse. Elles naissent à peu près au tiers postérieur de la *vulve*, se prolongent jusqu'à la partie supérieure, et là elles se bifurquent en s'unissant l'une à l'autre pour former le prépuce du clitoris. Le bord libre des petites lèvres est très-mince, et la membrane muqueuse qui les forme loge dans son épaisseur de nombreux follicules sébacés. Le clitoris se trouve à la partie supérieure de la *vulve*, et le méat urinaire à 0m,03, environ en arrière du clitoris. Le vagin s'ouvre à la partie postérieure de la *vulve*; son orifice n'est séparé de la commissure postérieure des grandes lèvres que par un petit intervalle désigné sous le nom de fosse naviculaire. Chez les vierges, cet orifice est en partie fermé par la membrane hymen, et, quand celle-ci a été déchirée par le rapprochement sexuel, les débris persistent sous forme de petits tubercules qu'on appelle caroncules myrtiliformes. La *vulve* est munie de plusieurs appareils glandulaires. Des follicules mucipares assez nombreux occupent le vestibule, le pourtour de l'urètre et les parties latérales de l'orifice vaginal; mais les deux glandes les plus importantes sont celles qu'on décrit sous les noms de glandes de Bartholin, de Méry, de Cowper, de Duverney, de glandes vulvo-vaginales. Elles sont profondément situées de

chaque côté et viennent s'ouvrir, par un canal excréteur, en dehors du bord adhérent de la membrane hymen ou des caroncules myrtiliformes qui la remplacent.

— *Absence de la vulve.* L'absence de la vulve est congénitale ou accidentelle. Dans l'absence congénitale de la vulve, vice de conformation fort rare, le vagin s'ouvre dans le rectum ou dans la vessie. Ce vice de conformation, qui peut, pendant les premières années de la vie de la femme, être confondu avec l'absence totale du vagin, est toutefois beaucoup moins grave par ses conséquences. Comme ce dernier vice de conformation, il est ordinairement méconnu jusqu'à l'âge de la puberté; mais, à l'époque où paraissent les règles, on reconnaît bientôt par le passage que le sang menstruel se fraye, soit par le rectum, soit par l'urètre, à quel genre de difformité l'on a affaire. On ne connaît que très-peu d'exemples de ces vices de conformation. Les plus connus sont ceux qui ont été rapportés par Louis et Morel de Dijon; le premier, d'une fille dont le vagin s'ouvrait dans le rectum, et qui, fécondée par cette voie, accoucha à terme, moyennant la déchirure du sphincter de l'anüs; le second était un cas d'ouverture du vagin dans la vessie; ces deux vices de conformation sont complètement incurables.

— *Difformités de la vulve.* Une des plus fréquentes difformités qu'on rencontre à la vulve, c'est le développement anormal des petites lèvres. Formées par un simple repli de la muqueuse qui ne dépasse pas ordinairement les grandes lèvres, les petites lèvres sont quelquefois tellement saillantes qu'elles pendent entre les cuisses comme des oreilles de chien (Vidal). Ce développement des petites lèvres est surtout extrêmement prononcé chez beaucoup de femmes de certaines contrées de l'Afrique. Ce vice de conformation expose à la contagion syphilitique, comme le phimosos chez l'homme. De plus, il y a une irritation continuelle produite par le frottement des cuisses pendant la marche. Il faut donc en venir à une opération nécessaire et des plus faciles. Elle consiste à exciser simplement avec des ciseaux toute la partie excédant des lèvres. La plaie donne ordinairement une légère hémorragie, qu'on arrête avec des lotions d'eau froide, ou bien par la cautérisation. Quelquefois le développement anormal, au lieu de porter sur les petites lèvres, envahit le clitoris, et cet organe devient tellement volumineux qu'il a fait croire, dans certains cas, à un hermaphrodisme. Le remède est encore ici bien facile à trouver. Il suffit d'enlever le clitoris d'un seul coup de ciseaux. S'il survenait une hémorragie, on s'en rendrait maître facilement par le caustère actuel. La vulve est parfois incomplètement formée. Elle se trouve en partie oblitérée à sa partie postérieure par un prolongement du raphé médian du périnée. L'orifice vaginal se trouve, dans ces circonstances, considérablement diminué. Aussi observe-t-on souvent une grande difficulté dans l'écoulement des règles, beaucoup de gêne dans l'acte du coït et un obstacle sérieux au dernier temps de l'accouchement. Un pareil vice de conformation porté à un si haut degré est pourtant assez rare. On rencontre plutôt des adhérences entre les lèvres, dues à des brûlures ou à des ulcérations dont la cicatrisation a été vicieuse. Dans tous ces cas, une opération est nécessaire, soit pour faciliter le coït, soit pour terminer un accouchement. Cette opération est des plus simples : on fait une petite ouverture avec la pointe d'un bistouri sur un point de la surface anormale; on introduit à travers cette ouverture une sonde cannelée, sur laquelle on fait glisser l'instrument tranchant pour terminer la section des parties.

— *Tumeurs sanguines de la vulve.* V. THROMBUS.

— *Névralgie de la vulve.* Tanchon et Lisfranc ont observé cette affection chez les femmes voisines de l'âge adulte, avant le premier accouchement, chez les veuves, et quelquefois à l'âge de retour. La sensibilité locale, chez ces malades, est telle que l'acte même du lavage des parties donne des trépidations, au point de faire redouter l'instant de la toilette. Les rapports conjugaux causent des souffrances tellement vives, que les femmes en éprouvent une appréhension et un éloignement, dans quelques cas, invincibles. L'exploration du vagin par le doigt est surtout très-douloureuse, et quelquefois même le passage de l'urine sur la vulve occasionne une douleur cuisante. A l'examen, on trouve presque toujours les parties parfaitement saines, ou bien il existe un léger écoulement muqueux; rarement on constate une petite inflammation de la vulve ou du vagin. Le traitement de la névralgie vulvaire consiste dans l'usage des bains généraux fréquemment répétés, dans une ou deux saignées du bras, et enfin dans l'emploi modéré des narcotiques, lorsque l'état de la femme le permet. Lisfranc conseille encore les bains froids, dans le but de modifier l'innervation.

— *Prurit de la vulve.* Selon Velpeau, le prurit de la vulve est le plus souvent un eczéma syphilitique; mais il y a beaucoup d'autres causes qui peuvent le déterminer; tels sont le repos trop prolongé, la station

xv.

assise longtemps conservée, les exercices trop prolongés, la malpropreté, ou, au contraire, les soins excessifs de toilette, qui enlèvent complètement les mucosités nécessaires pour lubrifier ces parties et atténuer l'effet irritant du frottement. Le prurit de la vulve se montre rarement chez les jeunes filles, plus souvent chez les femmes adultes et fréquemment chez celles qui ont passé l'âge de retour. Les démangeaisons de la vulve sont tantôt continues avec des degrés variés d'exacerbation, tantôt franchement intermittentes, tantôt irrégulières et se renouvelant plusieurs fois dans la journée. Les femmes ont le système nerveux dans un état d'excitation extrême; elles pâlisent, elles maigrissent, elles ont de la fièvre; il y a trouble des fonctions des organes digestifs; il y a desirs vénériens, incontinence ou rétention d'urine, dérangement des règles, fleurs blanches. Quelquefois, dit Lisfranc, la vulve paraît être à l'état normal, ce qui se présente lorsque les femmes supportent sans se gratter les démangeaisons qui les obsèdent; ordinairement elle est rouge, enflammée, excoriée; on y observe un assez grand nombre de petits boutons qui peuvent siéger aussi autour de la vulve; les parties génitales externes sont très-souvent tuméfiées. Le prurit de la vulve dure quelques jours seulement, ou persiste pendant plusieurs mois et même des années; dans ce dernier cas, il peut altérer beaucoup la constitution. Si le prurit est dû à la malpropreté, les grandes et les petites lèvres sont développées et tuméfiées; dans les replis profonds qu'elles forment, on trouve des dépôts de matières cérumineuses fortement adhérentes à la peau.

— *Traitement.* Lisfranc conseille, chez les femmes fortement constituées, deux saignées spoliatives, et plus tard une petite saignée révulsive. On se borne à celle-ci quand les femmes sont d'une constitution délicate et nerveuse. A ce premier moyen on ajoute les soins de propreté. S'il y a de l'irritation, de l'érythème, on emploie les émollients en lotions et les bains. Quand ces deux derniers symptômes ont disparu et que l'affection persiste, on a recours aux astringents, tels que : sulfate de zinc, 0gr,50; acétate de plomb, 0gr,80; eau de roses, 300 grammes; laudanum de Sydenham, 4 grammes. On emploie ce liquide en lotions plusieurs fois par jour, et si, au bout de quelques jours, il n'y avait pas d'amélioration dans l'état de la malade, on en viendrait aux lotions avec le nitrate d'argent, depuis 0gr,05 jusqu'à 0gr,2 ou 0gr,3 dans 150 grammes d'eau distillée. Raspail propose d'employer un mélange de cinq parties d'anidone et d'une partie de camphre, avec lequel on saupoudre la vulve une fois par jour, en ayant soin de nettoyer, le lendemain la poudre qui reste de la veille, avant de recommencer l'opération. Ce traitement doit être suivi plusieurs jours de suite. S'il survenait une chaleur et une cuisson simples appréciables pendant dix minutes après l'application de ce moyen, on augmenterait la dose du camphre; on la diminuerait au contraire si l'excitation était trop forte. Dans les cas rebelles, on doit en répéter l'usage deux et trois fois par jour. Lisfranc dit qu'il n'a jamais vu échouer le remède de Raspail. Velpeau préconise les lotions avec la solution chaude de mercure à l'intérieur. Si les démangeaisons étaient franchement intermittentes, il conviendrait d'administrer le sulfate de quinine à l'intérieur. Enfin, dans les cas qui résisteraient à tous ces moyens, on pourrait encore recourir à la cautérisation.

— *Éléphantiasis de la vulve.* L'éléphantiasis de la vulve n'est pas une affection très-fréquente, mais on le rencontre aussi souvent que l'éléphantiasis du scrotum chez l'homme. Il est plus fréquent dans les contrées orientales. Larrey l'a observé pendant l'expédition d'Égypte et décrit sous le nom de sarcocèle des femmes. Kiwisch et Scanzoni en ont rencontré un cas chez une fille de dix-sept ans, dont les lèvres descendaient jusqu'au delà du milieu des cuisses et étaient parsemées de nombreuses tubérosités brunâtres. Vidal rapporte un fait du même genre observé par le docteur Rigal, de Gaillac; la femme affligée de cet éléphantiasis avait les grandes lèvres formant une double tumeur énorme et tombant jusqu'au niveau du genou. Cette maladie peut être très-grave, et ce n'est pas sans danger qu'on enlèverait la tumeur quand elle a acquis un volume considérable.

— *Abcès de la vulve.* Les abcès se montrent à la vulve comme dans les autres régions du corps. Ils peuvent être superficiels ou profonds. On les observe chez les jeunes femmes, et principalement chez les nouvelles mariées. Ils sont dus aux excès de coït et à la disproportion qui existe entre le volume du pénis et les dimensions de l'ouverture vaginale. Plus rarement, ils sont occasionnés par une contusion, la malpropreté, la vaginite, etc. Les symptômes de ces abcès sont les suivants : douleur parfois extrêmement vive; tuméfaction de la moitié inférieure de la grande lèvre, qui forme une tumeur chaude, rosée, plus ou moins arrondie et pouvant atteindre le volume d'un œuf. Lorsqu'on introduit le doigt dans le vagin, on sent sur l'un des côtés de l'ouverture une masse dure qui

proémine vers la cavité vaginale. On constate la présence de la tumeur inflammatoire en prenant la partie inférieure de la grande lèvre entre le pouce et l'index. Si l'abcès est déjà formé, on peut percevoir la fluctuation. Si l'inflammation est violente, il peut exister des symptômes généraux. Ces abcès se terminent presque toujours par suppuration. Ils sont déterminés par l'inflammation de la glande vulvo-vaginale. Dès que la fluctuation est évidente, il faut donner une issue au pus. Il est préférable d'ouvrir l'abcès du côté de la peau; lorsqu'il s'ouvre du côté de la muqueuse, il reste une ouverture fistuleuse, entretenue par les liquides irritants qui s'écoulent de la cavité vaginale. Si cette ouverture spontanée survenait, il faudrait enfoncer une sonde cannelée vers la partie déclive du foyer et transformer l'orifice fistuleux en une large ouverture.

— *Cancer de la vulve.* Le cancer de la vulve est fort rare. Vidal en a observé trois cas à l'hôpital de Lourcine, où cette affection avait d'abord été prise pour une ulcération vénérienne. Jamais en a observé un cas à l'hôpital de la Charité, dans le service de Gerdy. Vidal toucha la surface ulcérée avec un caustère rouge à blanc; mais le mal marcha avec plus de rapidité. Gerdy fit l'ablation de toutes les parties dégénérées; la malade succomba assez rapidement. Ces chirurgiens recommandent de ne pratiquer l'opération que si le cancer est limité à une portion de la grande ou de la petite lèvre.

— *Chancre de la vulve.* Les chancres de la vulve sont placés sur la face interne des grandes et des petites lèvres; le plus souvent, on les trouve immédiatement en dehors des caroncules. Ils sont généralement plus superficiels et moins rebelles que chez l'homme, car ici le chancre induré est très-rare. Il est même remarquable de voir avec quelle facilité on les fait disparaître par une légère cautérisation et des bains.

— *Contusions de la vulve.* La vulve est souvent affectée de contusions. Cet accident, qui peut être plus ou moins grave, reconnaît quelquefois pour cause un coup ou une chute sur un corps dur et inégal; il se manifeste le plus souvent après l'accouchement, surtout lorsqu'il a été long et laborieux. La partie inférieure de la vulve est plus fréquemment exposée aux contusions que la partie supérieure. Les causes qui provoquent cet accident appartiennent à la mère, à l'enfant, ou dépendent des moyens jugés nécessaires pour la terminaison de l'accouchement. Ainsi, la contusion de la vulve peut être déterminée par l'étréitesse et la résistance des parties extérieures de la génération de la femme, par la pression exercée par les fesses ou par la tête de l'enfant, lorsque cette dernière est très-volumineuse; par l'emploi du forceps, surtout lorsqu'il est dirigé par une main inexpérimentée. La contusion peut encore reconnaître pour cause le toucher pratiqué trop souvent, la pression forte et répétée faite par les mains de l'accoucheur sur les parties latérales de la vulve. La région contuse est tuméfiée, rouge, quelquefois brune, livide, ordinairement douloureuse. Lorsque la contusion est légère, on en obtient la résolution par l'emploi de topiques émollients, auxquels on ajoute quelques gouttes d'acétate de plomb liquide. Le traitement doit être moins simple lorsque la contusion est considérable; la saignée du bras est alors quelquefois nécessaire. Dans ces cas, on applique toujours avec avantage des sangsues aux environs de la vulve ou du fondement; on baigne plusieurs fois par jour les parties lésées avec des décoctions émollientes. Toutes les fois que la femme veut uriner, on doit avoir le soin de garnir la vulve avec un linge enduit de cérat. Par là on prévient la forte cuisson que le contact des urines occasionnerait nécessairement sur des organes enflammés. Dès que la douleur et la chaleur ont disparu, on doit associer les légers résolutifs aux émollients; on a préconisé un mélange de vin et d'eau de cerfeuil, l'infusion de safran dans du gros vin rouge. Lorsque la contusion est considérable, elle se termine quelquefois par suppuration ou par gangrène. On doit continuer l'usage des émollients jusqu'à ce que la première de ces terminaisons ait lieu. Des que l'abcès est formé, il faut donner issue au pus; on fait une incision longitudinale; on soigne la cicatrice de manière qu'elle ne puisse pas gêner dans un autre accouchement. Les eschares gangréneuses tombent généralement d'elles-mêmes. On doit s'abstenir de pratiquer les scarifications; elles pourraient devenir nuisibles dans la région de la vulve, région qui, comme je l'ai déjà dit plus haut, abonde en tissu cellulaires.

— *Esthiomène de la vulve.* L'esthiomène de la vulve est une affection très-rare. Huguier, qui l'a étudiée avec soin, en décrit trois espèces principales :

a. L'esthiomène superficiel, ambulant ou serpigneux, qui se montre principalement sur le mont de Vénus, sur la face externe des grandes lèvres, etc. Il présente deux variétés : 1° l'esthiomène érythémateux, dans lequel les parties sont d'un rouge obscur, bleuâtre, sans tubercules et sans indurations circonscrites, sans éruption ni vésiculeuse ni pustuleuse; 2° l'esthiomène superficiel et tuberculeux, caractérisé par le développe-

ment de tubercules plus ou moins saillants. Ces tubercules se ramollissent, suppurent; on trouve alors à leur centre une ulcération plus ou moins étendue, à bords déchiquetés. Cette variété offre la plus grande analogie avec le lupus ou esthiomène de la face.

b. L'esthiomène perforant. Il se montre principalement sur la membrane muqueuse, au voisinage du méat urinaire, à la fourchette, à l'extrémité inférieure du vagin, à l'anüs; il détruit profondément les tissus. Ainsi, on a vu l'esthiomène, développé au vestibule, détruire toutes les parties molles qui séparaient le clitoris de l'urètre et arriver jusqu'au niveau du ligament sous-pubien. L'ulcération est anfractueuse, irrégulière, souvent très-profonde; elle laisse suinter une sérosité plus ou moins abondante.

c. L'esthiomène hypertrophique est caractérisé par le développement des parties envahies par la maladie. Cette hypertrophie est accompagnée de l'épaississement et de l'induration des tissus. Cette affection nous semble être la même que celle que nous avons mentionnée plus haut sous le nom d'éléphantiasis de la vulve. L'esthiomène de la vulve est une affection extrêmement grave, dont la guérison est difficile à obtenir. La maladie ne peut disparaître que par la cautérisation ou l'excision des parties hypertrophiques, et encore les récidives sont-elles excessivement fréquentes. Cazenave a préconisé l'emploi de la pommade au biiodure de mercure. Dans tous les cas, on doit instituer un traitement général tonique et antiscrofuleux.

— *Herpès de la vulve.* L'herpès de la vulve, ordinairement précédé de malaise, d'un dérangement de la santé et de fièvre, est caractérisé d'abord par une éruption de vésicules arrondies et assez volumineuses dès le principe de leur développement, tandis que les pustules de la folliculite sont d'abord petites et pleines. Les vésicules de l'herpès sont superficielles; elles sont tout de suite placées immédiatement au-dessous de l'épiderme et transparentes; elles ne sont ni rouges ni entourées d'une auréole inflammatoire; elles se déchirent, se dessèchent en se desséchant très-promptement, dans l'espace de quelques heures. Si elles suppurent, ce n'est pas un pus blanc et épais qu'elles renferment, mais bien un liquide opalin qui se mêle à la sérosité et lui donne l'apparence du petit-lait. Les pustules de la folliculite, plus profondes, sont opaques, rouges à leur surface comme à leur base. La suppuration s'y forme plus lentement; le pus s'accumule du centre à la circonférence de la petite tumeur, qui reste luisante et tendue pendant un ou deux jours. Quand la vésicule de l'herpès est déchirée et l'épiderme enlevé, il y a une légère excoriation, sans dépression de la muqueuse. Dans la folliculite, au contraire, la petite excoriation est plus profonde, sans être aussi étendue en surface. Il arrive qu'on observe à l'encontre une dépression circulaire, qui est l'ouverture du follicule agrandie ou un peu ulcérée. La compression du follicule fait sortir du pus ou de la matière sébacée, souvent ces deux produits à la fois. On ne fait rien sortir de l'herpès, ou tout au plus un peu de sérosité roussâtre ou sanguinolente. Pour le traitement, v. le mot HERPÈS.

— *Kystes de la vulve.* Les kystes de la vulve se trouvent ordinairement dans l'épaisseur des grandes lèvres. Ils sont d'origine différente. Ainsi, ils peuvent être dus à des tumeurs sanguines spontanées ou produites par un refroidissement, par une contusion. Ici le sang subit une des modifications que nous avons décrites en parlant de la contusion en général; la partie solide est absorbée, la sérosité reste; elle est circonscrite dans une poche; c'est alors un kyste qui peut augmenter ou diminuer la quantité du liquide qu'il contient, car il absorbe et exhale. Ces abcès peuvent être transformés en kystes; enfin, comme dans le tissu cellulaire des bourses, il peut se former dans celui de la vulve des kystes qui ne sont que le développement, l'exagération des cellules de ce tissu. Alors la tumeur est l'analogue de l'hydrocèle enkystée du cordon testiculaire chez l'homme. Ce sont ces tumeurs qui remontent le plus haut, qui se rapprochent le plus de l'anneau inguinal, ce qui a fait croire qu'il s'agissait réellement d'une hydrocèle, c'est-à-dire d'un épanchement de sérosité dans la portion du péritoine qui accompagne le ligament rond. Or, il est reconnu maintenant que ce ligament s'arrête sur le pubis et ne descend pas dans les lèvres, comme on le croyait à tort. Il y a une autre espèce de kyste que Vidal considère comme une bourse muqueuse. Chez les femmes qui, par goût, par passion ou par métier, ont souvent usé du coït, ce chirurgien est porté à croire que le frottement détermine la formation d'une bourse, comme on l'observe sur certains points de la peau qui sont soumis à des frottements souvent répétés. Il a été conduit à cette opinion par l'analogie, puis il a observé des faits confirmatifs à l'hôpital de Lourcine, surtout trois qui sont on ne peut plus favorables à son opinion. Des trois femmes qui lui ont fourni ces observations, deux étaient fortement constituées, l'autre était très-nerveuse; elles atteignaient toutes trois la trentième année. Deux d'entre elles ont

avoué, sinon l'abus, du moins un très-fréquent et long usage du coït. Les trois ont été opérées; on a extirpé des kystes à parois épaisses et contenant une humeur en tout semblable à une synovie un peu épaisse. Chez l'une d'elles, il y avait deux tumeurs, situées l'une devant l'autre; la plus reculée était très-voisine de la branche ascendante de l'ischion. Dans les autres kystes, on trouve ordinairement une tumeur dont la nature et les caractères dépendent de leur origine. Ainsi, si elles sont dues à un abcès, l'humeur sera plus ou moins blanchâtre et trouble; si c'est un dépôt sanguin, le liquide tirera plus ou moins sur le rouge ou le brun. Mauriceau parle d'un de ces kystes dont la ponction fit sortir une quantité de matière anévrysmale, semblable à la lie du vin rouge. Il est évident que c'était là un sang altéré. Le kyste avait été, dans son origine, une tumeur hématomique. Tous ces kystes doivent être extirpés complètement. Si l'on se contente de les ouvrir, ils se reproduisent. On risque même de les voir revenir si l'on n'enlève qu'une partie de leurs parois.

— *Inflammation des follicules vulvaires.* M. Robert a fixé l'un des premiers l'attention des praticiens sur cette affection, qui était restée à peu près inconnue ou qui était le plus souvent confondue avec des affections et des accidents d'une autre nature. Nous extrayons d'une note lue par M. Robert à l'Académie de médecine (séance du 23 septembre 1840) les considérations suivantes sur l'inflammation des follicules vulvaires: «Enflammés tantôt seuls, tantôt avec d'autres organes voisins, les follicules vulvaires ont donné lieu à beaucoup de confusion: 1° dans la blennorrhagie, ils sont fréquemment pris d'inflammation, surtout ceux qui avoisinent le méat urinaire. Outre la douleur et le prurit ressentis alors par les malades, la pression exercée aux environs du méat ou sur l'urètre donne lieu à l'issue d'un liquide jaunâtre que l'on pourrait croire facilement venir de l'urètre; 2° plus rarement, à l'inflammation des follicules vulvaires se rattache une ulcération simple ou graduelle du col utérin; 3° assez fréquemment on voit deux follicules latéraux de l'ouverture vulvaire isolément enflammés et, dans ce cas, si la sécrétion folliculaire est abondante, elle peut être prise pour une sécrétion vaginale, suite de blennorrhagie; 4° les accouchements laborieux et l'inflammation de la muqueuse utérine sont, avec la blennorrhagie, les causes les plus fréquentes des irritations de ces follicules; seulement ces dernières surviennent aux premières. Des douleurs assez vives, de la cuisson, la sécrétion blanchâtre, symptômes que la marche et les fatigues exaspèrent, peuvent faire soupçonner la maladie qui nous occupe. L'œil et le stylet confirment le diagnostic.

Quand ces inflammations ont persisté et sont devenues la seule affection des voies génitales, elles méritent un traitement à part. Le plus efficace est le suivant: on introduit un stylet fin jusqu'aux limites postérieures du follicule, qu'on ouvre dans toute sa longueur avec le bistouri. L'intérieur est ensuite cautérisé avec le nitrate d'argent.

Des dartres se montrent assez souvent aux parties génitales externes de la femme, mais elles sont rarement limitées aux grandes lèvres; elles s'étendent presque toujours au mont de Vénus et à la face interne et supérieure des cuisses. Elles déterminent une démangeaison très-vive, extrêmement incommodable, surtout pendant la marche, et s'accompagnent presque toujours d'un écoulement muqueux, âcre et abondant par le vagin. L'excrétion de l'urine et le coït donnent lieu souvent à des douleurs très-vives.

Le traitement est le même que pour les dartres des autres régions; on y joindra seulement avec avantage des injections détersives dans le vagin.

— *Lésions traumatiques de la vulve. Plaies et déchirures.* Les instruments tranchants, piquants ou contondants n'atteignent guère en général que les grandes lèvres. Les plaies des grandes lèvres, comme celles des petites lèvres quand celles-ci sont atteintes, ce qui peut arriver quelquefois, offrent ceci de particulier qu'elles saignent avec une très-grande abondance, et que l'écoulement qui s'échappe de la plaie en nappe est souvent très-difficile à arrêter et exige quelquefois l'application du caustère actuel. L'action des instruments tranchants n'a d'ailleurs que très-rarement occasion de s'exercer sur ces parties. La manière la plus fréquente dont les parties extérieures de la génération sont blessées, c'est, ou par suite d'une chute, les jambes écartées, sur des corps durs plus ou moins tranchants et inégaux, ou par des violences exercées dans une tentative de viol, par exemple. Aussi les plaies de la vulve sont-elles presque toujours des plaies contuses.

Les plaies contuses des grandes et des petites lèvres se réunissent rarement d'une manière immédiate: elles suppurent presque toujours avant de se cicatriser. Leur cicatrisation s'opère malgré cela avec assez de rapidité. Il suffit pour la seconde de panser à plat et de recouvrir la plaie de topiques résolutifs. Dans quelques cas il arrive que les bords de la plaie se cicatrisent isolément; il en résulte une difformité à laquelle on

pourrait remédier en rafraîchissant les bords séparément cicatrisés, en les affrontant de manière à obtenir une réunion immédiate.

Les déchirures peuvent avoir leur siège aux grandes lèvres, aux nymphes, au vagin, à la fourchette, au périnée, etc.; les plus communes sont celles qui ont lieu à la commissure postérieure des grandes lèvres, et c'est à peu près le seul genre de lésion dont cette partie puisse être le siège. Elles sont presque toujours le résultat du travail de l'accouchement; il est même rare qu'il ne se produise pas une déchirure plus ou moins étendue de la fourchette pendant une première parturition, surtout chez les femmes déjà parvenues à un âge un peu avancé. L'étroitesse des parties génitales, le défaut d'extensibilité de ces parties chez les femmes d'un certain âge, le volume disproportionné de la tête de l'enfant, la rapidité trop grande du travail expulsif, l'emploi du forceps, sont autant de circonstances qui concourent à rendre ces déchirures fréquentes. Cependant d'autres causes peuvent produire les déchirures de ces parties, telles que l'introduction de corps ou d'instruments plus ou moins volumineux dans le vagin, l'extirpation d'une tumeur volumineuse par cette voie, l'action de différents corps ou agents vulnérants, ainsi qu'on en voit d'assez nombreux exemples dans les auteurs.

Lorsque la déchirure est bornée à la fourchette, et surtout si elle est récente, elle a peu de gravité. Les bords de la déchirure se réunissent ordinairement d'eux-mêmes ou se cicatrisent isolément, ce qui n'offre point d'inconvénient. Mais il n'en est pas de même quand la déchirure comprend avec la fourchette les grandes et petites lèvres, le vagin et le périnée. On a vu quelquefois ces déchirures comprendre toutes les parties que nous venons d'indiquer et s'étendre jusqu'à l'anus, ne faisant plus de ces deux orifices qu'une seule ouverture. Elles constituent dans ce cas un accident fort grave. Les déchirures qui arrivent aux grandes lèvres, d'après Gardien, sont assez difficiles à guérir et assez douloureuses pour dissuader de recourir à la section que les sages-femmes avaient l'habitude de pratiquer avec l'ongle sur ces parties, lorsqu'elles offraient de la résistance.

«Si la déchirure s'étend au périnée, on doit recommander à la malade de tenir constamment les cuisses rapprochées, de rester couchée sur le côté, afin que les liquides qui découlent du vagin ne mettent pas obstacle à la réunion. On peut encore favoriser le rapprochement des parties à l'aide de bandeslettes agglutinatives. Par ces moyens, on parvient quelquefois à un heureux résultat, surtout quand la déchirure ne s'étend qu'à une partie peu considérable du périnée; mais lorsque la déchirure est plus longue, elle est plus difficile à guérir; la guérison est généralement impossible, lorsqu'elle s'étend jusqu'à l'anus.

«Lorsqu'on a négligé tout moyen de réunion dans le principe, les lèvres de la plaie se cicatrisent séparément; la seule ressource qui reste alors est de rafraîchir les bords de la division en excisant la cicatrice qui les couvre ou en y déterminant de l'inflammation avec des caustiques. Ces moyens pourraient réussir dans les cas de déchirement partiel; ils seraient insuffisants dans les déchirements complets. Si l'on tentait cette réunion, on devrait chercher à rapprocher les bords de l'ancienne plaie, par une position convenable, plutôt que par des suture dont l'expérience a fait connaître l'insuffisance.» (Boyer.)

— *Œdème des grandes lèvres.* L'œdème des grandes lèvres survient particulièrement chez les femmes enceintes. Quelques accoucheurs, et Mauriceau en particulier, ont observé que cet accident a lieu surtout chez celles qui sont grosses de plusieurs enfants. Il arrive aussi dans d'autres circonstances, et notamment dans certaines hydropisies. Les grandes lèvres sont gonflées, demi-transparentes, indolentes, molles, conservant l'impression du doigt; elles gênent mécaniquement les mouvements des cuisses et rendent la progression embarrassée. Elles pourraient mettre quelque obstacle ou quelque retard à l'accouchement; on doit, en conséquence, chercher à dissiper le gonflement œdémateux avant cette époque; mais, en général, la compression à laquelle ces parties sont soumises dissipe l'infiltration, qui disparaît après l'accouchement. Les moyens que l'on met en usage sont les mêmes que ceux qu'on emploie dans les autres hydropisies: les laxatifs, les diurétiques, les légers diaphorétiques. Si ces remèdes étaient insuffisants, et que l'œdème des grandes lèvres fût porté à un point de gêne très-grand et qui pût faire craindre quelque obstacle dans l'accouchement, on devrait y faire des mouchetures avec la pointe d'une lancette enfoncée seulement à une ou deux lignes.

— *Tumeurs fibreuses des grandes lèvres.* Il se développe quelquefois dans l'épaisseur des grandes lèvres des tumeurs dures, en apparence squirrheuses, mais dont le tissu blanc et fibreux diffère essentiellement de celui de ces dernières tumeurs et ressemble beaucoup à la substance des corps fibreux de l'utérus. Ces tumeurs ont généralement une forme arrondie, une résistance très-marquée; elles

ne causent aucune douleur et n'incommodent qu'à raison de leur volume. Leur surface est libre, et la membrane muqueuse de la grande lèvre qui les revêt à leur surface interne ne leur adhère pas. Elles peuvent durer fort longtemps sans prendre un nouveau caractère, bien différentes à cet égard des tumeurs squirrheuses, qui finissent toujours par dégénérer en cancer. Ces tumeurs ressemblent beaucoup aux kystes, et dans quelques cas il est presque impossible de les distinguer. L'erreur, au reste, n'a ici rien de fâcheux. L'extirpation convient également aux unes et aux autres. Cette opération ne présente pas ordinairement de difficultés; un tissu cellulaire très-lâche unit la tumeur aux parties voisines et le doigt sert autant que le bistouri pour l'isoler. Après que la tumeur a été enlevée, on n'a pas à craindre le retour de la maladie, comme après l'ablation d'une tumeur squirrheuse ou cancéreuse.

— *Pustules muqueuses de la vulve.* Les pustules muqueuses ou tubercules plats constituent un symptôme vénérien assez fréquent chez la femme. Elles sont parsemées sur le bord des lèvres, se répandent sur leur face interne, sur leur face externe, s'étendent au périnée jusqu'à l'anus. Vidal en a vu naître sur la face interne des cuisses. Ce symptôme syphilitique est surtout fréquent chez les femmes qui n'ont aucun soin d'elles. Généralement, dans les hôpitaux, on n'observe ce développement de pustules que chez les femmes de la campagne qui ont complètement négligé les soins de propreté. Rarement les filles publiques se présentent dans un pareil état, parce que leur profession les oblige à une hygiène négligée par les femmes du peuple qui ne sont soumises à aucune inspection. Les lotions, les bains émollients, le repos ont une influence très-marquée sur la guérison des pustules muqueuses. Il est remarquable de voir avec quelle rapidité elles disparaissent sous l'influence de ces moyens si simples, aidés de quelques attouchements avec le crayon de nitrate d'argent. Mais si on néglige le traitement général, on observera à coup sûr des récidives.

— *Gangrène de la vulve.* La gangrène de la vulve est un phlegmon gangréneux ou une gangrène par intoxication. Le premier cas se présente chez les enfants à la suite de la rougeole, et chez les femmes adultes à la suite de l'accouchement ou après des excès de coït. Les gangrènes par intoxication, plus rares, sont dues à des manœuvres abortives à l'aide des préparations de seigle ergoté, combinées avec des opérations sur l'utérus ou des brûlures du vagin par des mains criminelles. La gangrène de la vulve est quelquefois une complication des érysipèles vulvaires. La gangrène de la vulve s'accompagne toujours d'une dépression considérable des forces, avec tendance au refroidissement. La vulve, tuméfiée, dure, se recouvre de plaques noirâtres, qui ne tardent pas à exhiler une odeur fétide; les malades accusent des souffrances extrêmement vives. Le poulx est petit, la face anxieuse, et quelquefois les malades succombent subitement. La chute des eschares cause des cicatrices vicieuses des grandes et des petites lèvres, qui entraînent l'atrophie plus ou moins complète du vagin (Bouchut et Desprez). Le traitement se portera d'abord sur le phlegmon diffus (v. ce mot). Lorsqu'il y aura des eschares, on les pansera avec la poudre de quinquina seule ou mêlée avec du charbon pulvérisé. On ordonnera les toniques, les ferrugineux, le perchlorure de fer, l'extract de quinquina, etc. Enfin, on calmera les douleurs avec l'opium, qui est en outre un excellent tonique.

VULVITE s. f. (vul-vi-te). Pathol. Inflammation de la vulve.

— *Encycl.* Le mot *vulvite* est un nom en quelque sorte générique, servant à désigner plusieurs maladies, dont quelques-unes ne sont pas même inflammatoires. Ainsi, il peut n'exister qu'un simple érythème, une hyper-sécrétion des glandes vulvo-vaginales; mais bien plus souvent il y a blennorrhagie. Quelquefois l'affection est constituée par une hyper-sécrétion de la matière sébacée formant une espèce de couche membraneuse à la face interne des grandes lèvres, sur les petites et autour du clitoris. Lorsqu'on enlève cette lame solide, on trouve une surface muqueuse plus rouge qu'à l'état normal, sécrétant un mucus-pus qui tend à se concréter. La *vulvite* est due parfois à l'hyper-sécrétion des glandes mucipares, dont l'orifice est entouré d'un léger cercle inflammatoire. Quelle que soit la forme de la *vulvite* simple, elle est caractérisée par la rougeur, les démangeaisons, la tuméfaction des parties malades et la fétidité des sécrétions. Quand la maladie atteint un certain degré d'intensité, il n'est pas rare d'observer une adénite inguinale et l'œdème des grandes lèvres. Les causes ordinaires de la *vulvite* simple sont la malpropreté, l'excitation des organes génitaux chez les jeunes filles, la dentition chez les enfants.

— *Traitement.* Le traitement de la *vulvite* simple consiste surtout dans les soins de propreté, les lotions savonneuses ou alcalines, de potasse ou d'ammoniaque, pour dissoudre la matière sébacée. Lotions froides avec de l'eau blanche, une solution d'alun ou de sulfate de zinc; eau de sureau, décoction de

feuilles de noyer, de feuilles de ronces, de roses de Provins; vin aromatique ou un liquide astringent quelconque, lorsqu'il y a en même temps hyper-sécrétion muqueuse. Cataplasmes de fécule de riz ou de pommes de terre, de riz, de lycopode, de sous-nitrate de bismuth sur les glandules enflammées des petites lèvres, la malade gardant le lit et le repos pour éviter les frottements des organes. Prévenir ou combattre la constipation; défendre le coït ou surveiller les jeunes filles pour empêcher la masturbation (Courty). Pour la *vulvite* contagieuse, v. BLENNORRHOÏE.

La *vulvite* est souvent accompagnée d'une inflammation des glandes vulvo-vaginales, indépendamment de toute complication blennorrhagique. Il peut y avoir aussi hyper-sécrétion de ces mêmes glandes sans inflammation proprement dite. Cette affection appartient à la jeunesse, parce qu'elle est due presque toujours aux excitations sexuelles. L'excrétion du liquide se produit souvent d'une manière soudaine sous l'influence d'un attouchement voluptueux, d'un baiser lascif ou d'un songe érotique. Ce liquide est un mucus incolore, filant, moins gluant que le mucus du col utérin, neutre ou alcaloïde. Les femmes se plaignent seulement d'être mouillées. S'il y a en même temps inflammation, le liquide sécrété devient trouble et finit par constituer du pus qui, en s'accumulant dans la glande, détermine la formation d'un abcès. Au prurit, s'ajoute alors la douleur, la rougeur, une tumeur plus ou moins volumineuse, avec chaleur et élancements. L'abcès s'ouvre souvent spontanément, mais la malade n'est pas à l'abri des rechutes. Le traitement consiste dans l'usage des bains prolongés et des cataplasmes émollients. Si l'abcès occasionne des douleurs à la malade, il faut le ponctionner, au lieu d'attendre qu'il s'ouvre spontanément.

VULVO-UTÉRIN, INE adj. (vul-vo-u-té-rain, i-ne). Anat. Qui appartient à la vulve et à l'utérus. || *Canal vulvo-utérin*, Vagin.

VULVO-VAGINAL, ALE adj. (vul-vo-vagi-nal, a-le). Anat. Qui appartient à la vulve et au vagin: *Orifice vulvo-vaginal*.

VULVULINE s. f. (vul-vul-i-ne — dimin. du lat. *vulvula*, petite vulve). Foram. Syn. de GRAMMOSTOME.

VUORDEREN (Michel-Ange, baron DE), diplomate et historien belge, né dans le Hainaut en 1629, mort en 1699. Après avoir fait ses études à l'université de Douai, il devint précepteur du marquis de Renty, fils de la duchesse d'Havré, entra ensuite dans l'armée espagnole, avec laquelle il fit, en qualité de capitaine, les campagnes des Pays-Bas, s'attacha plus tard au comte de Fuensaldagne, qu'il suivit à Milan et à Paris, et, après la mort de ce diplomate, fut également employé par le marquis de La Fuente, qui était devenu ambassadeur à Paris. Mais n'ayant pu réaliser aucune des promesses qui lui avaient été faites, Vuorderen revint en Belgique, où il devint successivement grand bailli de Tournay et des états de Lille et chevalier d'honneur au parlement de Flandre. On a de lui un *Journal historique, contenant les événements les plus mémorables de l'histoire sacrée et profane* (Lille, 1684, 2 vol. in-8°), recueil d'éphémérides, où tous les événements mémorables du siècle de Louis XIV sont célébrés par des inscriptions latines. Il a, en outre, laissé manuscrits une dizaine d'ouvrages, qui sont conservés à la bibliothèque de Cambrai.

VUORGE s. m. (vuor-je). Anc. art milit. Arme en forme de faux.

VUOXEN, fleuve de la Russie d'Europe (Finlande). Il prend sa source par 64° 4' de latit. N., se dirige du N.-O. au S.-E., traverse le lac Salma, à peu de distance duquel il forme la belle cataracte d'Imatra, qui se divise en trois larges chutes, puis reprend son cours et va se jeter dans le lac Ladoga. Son cours est d'environ 520 kilom.

VUPPIPI s. m. (vu-pi-pi). Ornith. Oiseau du genre jacana, qui habite l'Inde.

VURZELBOUR, astronome nurembergeois, mort en 1725. On a de lui: *Uranies basis astronomica seu rationes solis motus annui ex observationibus seculorum XVI et XVII et Uranies Noricæ basis geographica*. Il rejetait avec opiniâtreté l'application des lunettes aux quarts de cercle.

VUTA-HUILICHE adj. (vu-ta-uill-i-che). Linguist. Se dit d'un idiome chilien.

— *Encycl.* V. CHILI (Linguist.).

VYASA, personnage indien, dont l'existence est bien hypothétique. Son nom signifie *compilateur*, et peut-être le sens de ce mot peut apporter par lui-même l'explication de plus d'une difficulté: A peu près douze cents ans avant notre ère vivait Parâsara, homme savant, qui eut de Satyavati un fils nommé Vyâsa, que l'on regarde même comme un avatar ou incarnation du dieu Vishnou. Satyavati devait être d'une naissance inférieure, peut-être la fille d'un pêcheur, car on prétend qu'elle fut trouvée dans le ventre d'un poisson, qu'elle en avait retenu une odeur que son amant, le mouni Parâsara,

changea en un parfum de lotus. Aimée ensuite du roi Santanou, elle en eut Vitchitravirya. Ainsi, Vyâsa était frère de ce prince du chef de sa mère. On raconte ensuite que, Vitchitravirya étant mort sans enfants, Vyâsa épousa sa veuve et en eut deux fils, Dhritarâchtra et Pândou; d'autres prétendent qu'il ne fut que leur tuteur et leur père spirituel. On le fait vivre longtemps; il assiste aux longs débats de sa famille, dont il a même raconté les malheurs et les triomphes dans le poème fameux intitulé le *Mahâbhârata*. Il arrangea les *Védas*, et il est connu généralement sous le nom de Vêda-Vyâsa. De sa femme Souki, il eut un fils appelé Soukadeva. Outre le poème *Mahâbhârata*, on lui attribue la forme sous laquelle sont aujourd'hui les *Védas*, les dix-huit *Pourânas*, les dix-huit *Oupa-pourânas*, le *Kâlki-pourâna* et d'autres encore, le *Vedantadarsana* ou principes de la secte philosophi-

que appelée *vedanta*. Au seul exposé de ces travaux, on sent qu'un même homme en est incapable. La saine critique défend aussi de les croire tous de l'antique Vyâsa. A chaque instant, ils portent l'empreinte d'un main moderne, qui y a ajouté des détails sur des événements arrivés longtemps après lui. C'est pour cette raison que quelques auteurs on cru devoir faire vivre Vêda-Vyâsa dans le xie siècle de notre ère. On peut admettre l'existence de plusieurs Vyâsas; on peut croire qu'on a voulu souvent s'étayer de l'autorité du nom qu'avait laissé le fils de Parâsara. Quel qu'ait été l'arrangeur moderne des *Védas* et des *Pourânas*, le fond de ces ouvrages est antique, et il est certain que le *Mahâbhârata* a été composé à une époque antérieure à notre ère.

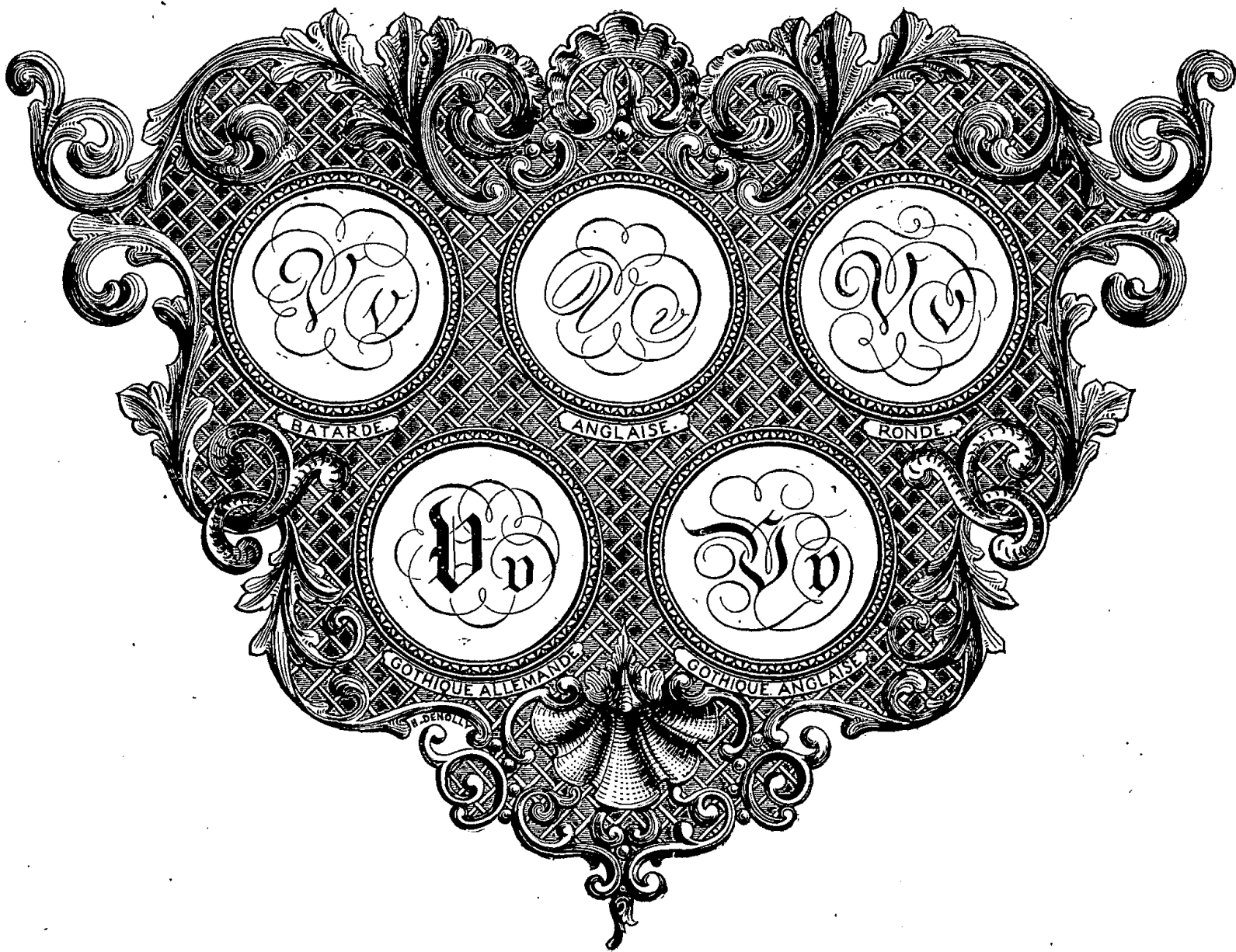
VYTCHEGDA, rivière de la Russie d'Europe. Elle prend sa source dans un marais

de la partie orientale du gouvernement de Vologda, se dirige vers le S., puis vers l'O., reçoit plusieurs affluents, notamment la Si-sola à gauche, l'Youlva et l'Yarenga à droite, et, après un cours d'environ 675 kilom., se jette dans la Dwina du Nord, au-dessous de Solvitchegodsk.

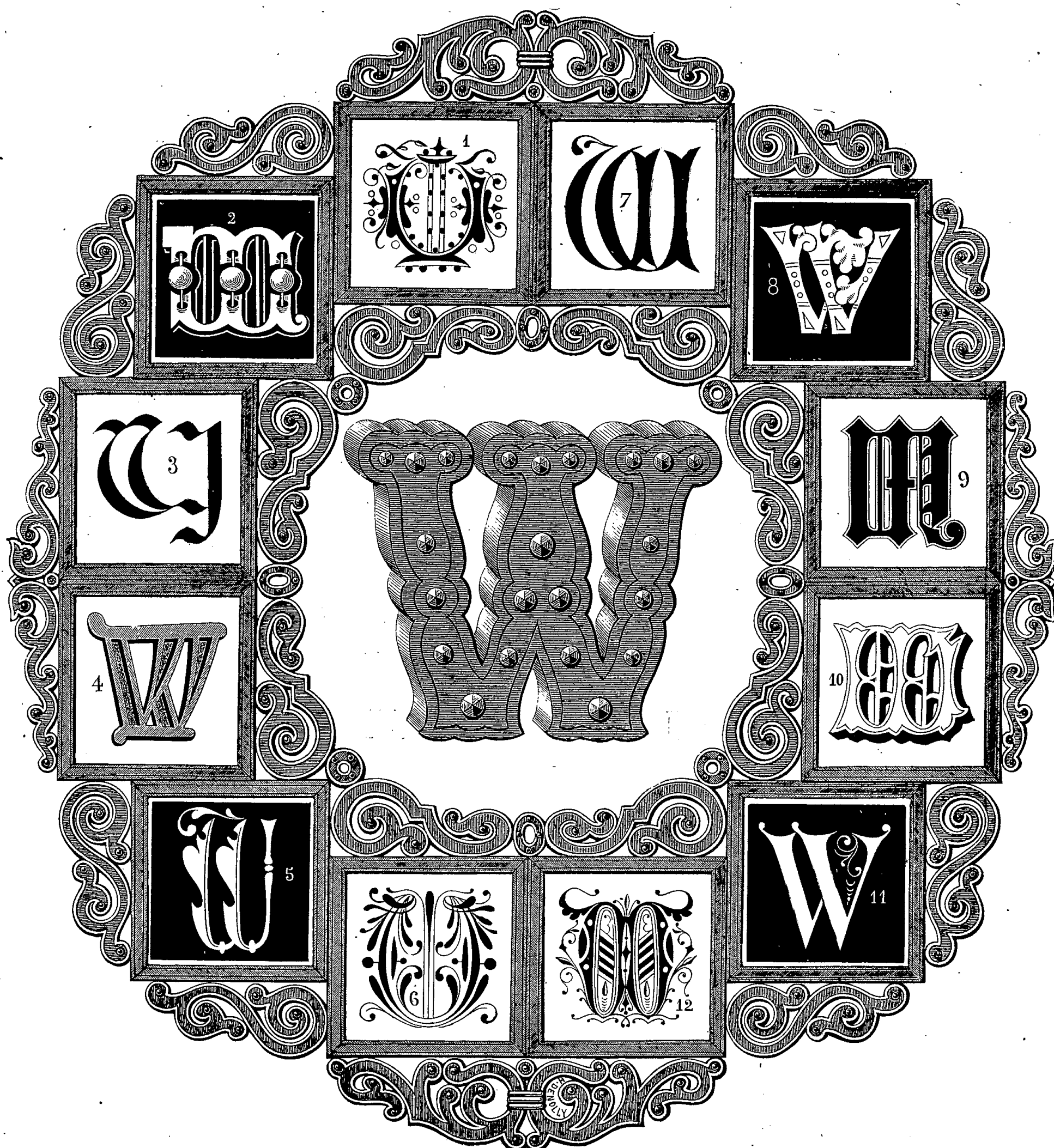
VYTEGRA, ville de la Russie d'Europe. V. VITEGRA.

VZESLAS 1^{er}, grand-duc de Russie, mort en 1101. Arrière-petit-fils de Vladimir le Grand, il obtint en 1044 le duché de Polotsk en apanage; mais, jaloux de voir la souveraineté de la Russie, qui était attachée à la possession du grand-duché de Kiev, aux mains des enfants d'Iaroslav, qui n'était que le fils cadet de Vladimir, tandis que lui, Vzeslas, avait pour aîné le fils aîné de ce prince, il marcha à l'improviste sur Novgorod, qu'il livra au pillage. Les fils d'Iaroslav

attaquèrent alors Polotsk, dont ils s'emparèrent et dont ils massacrèrent les habitants. Vzeslas se hâta d'accourir, mais il fut battu en 1067 sur les bords du Niemen et se vit obligé d'entrer en négociation avec ses adversaires. Sur la foi d'un sauf-conduit, il se rendit à Smolensk; mais il fut arrêté, au mépris de la parole donnée, chargé de fers et conduit à Kiev. Les habitants de cette ville, indignés d'une pareille trahison, se soulevèrent, chassèrent leur souverain Isiaslas et proclamèrent Vzeslas grand-duc (1068). Isiaslas revint bientôt après, à la tête d'une armée polonaise, et Vzeslas, trop faible pour lui résister, se retira à Polotsk. Cette ville ayant été prise et pillée peu après par Isiaslas, il s'en vengea en dévastant Smolensk. Dans la suite, cependant, il réussit à rendre complètement indépendante la principauté de Polotsk, dans laquelle ses descendants régnèrent après lui.

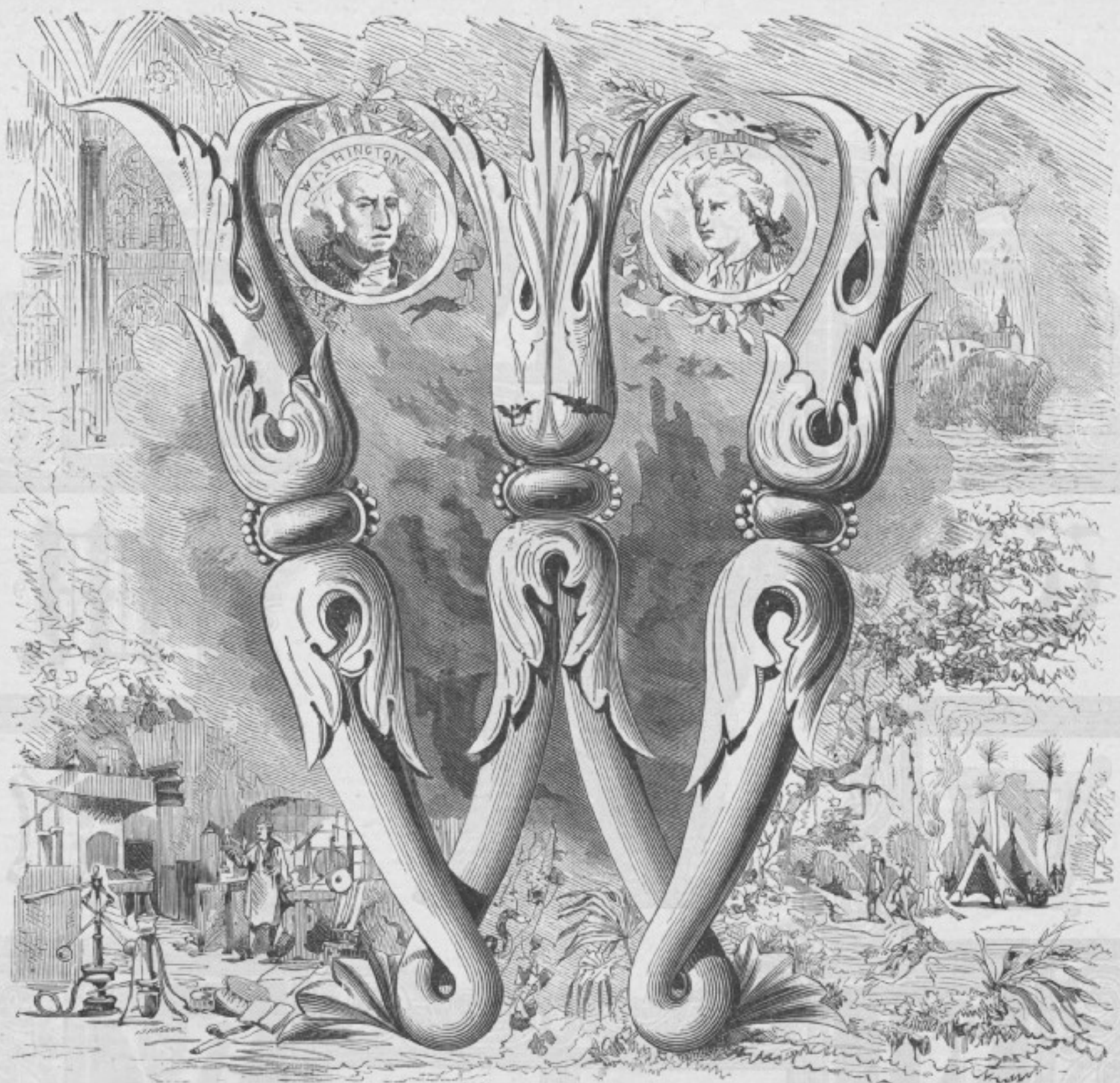


GRAND
DICTIONNAIRE
UNIVERSEL
DU XIX^E SIÈCLE



- 1 — Tiré d'un manuscrit de la Bib^l royale de Munich. — XII^e siècle.
 2 — Alphabet lapidaire de Turin. — XV^e siècle.
 3 — Tiré du missel du cardinal Cornelius. — XVII^e siècle.
 4 — Tiré d'un manuscrit du XVI^e siècle.
 5 — Lettres bullatiques d'Italie. — XVI^e siècle.
 6 — Tiré d'un manuscrit de Venise. — XV^e siècle.

- 7 — Tiré d'inscriptions sépulcrales de Vienne (Autriche). — XIV^e siècle.
 8 — Tiré d'un évangélaire de la Bib^l royale de Munich. — XI^e siècle.
 9 — Écriture d'église du XIV^e siècle.
 10 — Tiré d'inscriptions sépulcrales lapidaires de Naples. — XIII^e siècle.
 11 — Tiré de la Bible du surintendant Fouquet. — XIII^e siècle.
 12 — Alphabet vénitien du XVII^e siècle.



W s. m. (double v). Lettre propre aux langues du Nord, et qui n'est usitée en français que dans les mots empruntés à ces langues avec leur orthographe.

— En allemand, et dans les mots français empruntés à cette langue, *w* a la valeur du *v* simple; il est donc une véritable consonne, et les mots *Wagram*, *Waterloo*, etc., doivent se lire *Vagram* et *Vaterloo*.

— Dans l'anglais, le hollandais et le flamand, *w* est une vraie voyelle, qui a généralement le son de *ou*, comme dans *Wellington*, *weigh*, etc. Toutefois, cette règle a, dans l'anglais, d'assez nombreuses exceptions, et la voyelle *w*, surtout à la fin des mots, a des sons assez variés.

— *W* avait le son de *g*, dans le latin barbare, et l'on écrivait *wenti* pour *ganti*, *gant*.

— Comme abréviation, *w* signifie dans la marine *Variation*. Il signifie aussi *my*, forme anglaise de notre mot *mes*. En musique, il désigne quelquefois la Violon. En chimie, il représente le Wolfram ou tungstène.

— Sur les anciennes monnaies de France, *w* indiquait la ville de Lille, et surmonté d'un trait horizontal (*w̄*), il indiquait que la pièce avait une valeur de 3 livres tournois.

— Entom. Nom vulgaire d'un papillon du genre *phalène*, dont les ailes sont marquées de taches qui ont la forme d'un *W*.

— Rem. Il existe un assez grand nombre de mots qui n'appartiennent pas aux langues européennes, et qui ont le *w*. On remarquera que ces mots, d'importation anglaise

pour la plupart, sont orthographiés, non point d'après les langues auxquelles ils appartiennent, mais dans un système d'équivalents qui figure leur prononciation, à peu près comme nous figurons, dans cet ouvrage, celle des mots français; il convient donc de prononcer la plupart de ces mots à l'anglaise, et de donner à *w* le son de *ou*.

— Encycl. Il nous a été impossible de séparer l'étude du *w* de celle du *v* simple, dont il n'est très-souvent qu'une variété graphique. On trouvera donc à la lettre *V* les détails relatifs à *W*.

WAADT, nom allemand du canton de **VAUD**.

WAAG ou **VAAG**, le *Cusus* des Romains, *Vagus* en latin du moyen âge, rivière de l'empire d'Autriche, dans la Hongrie. Elle se forme près de Hibbe, dans le comitat de Liptau, par la réunion de deux petites rivières, le Waag-Blanc et le Waag-Noir, qui descendent du versant occidental d'une ramification des Karpathes, coule d'abord à l'E. à l'O. en baignant Sanct-Miklos, Neles, décrit une vaste courbe et se dirige au S. en passant par Trenesin, Neustadt, Leopoldstadt et Komorn, où elle tombe dans le Danube, après un cours de 400 kilom. Ses principaux affluents sont : à gauche, la Neitra; à droite, l'Arva et le Thurocs; elle est en partie navigable.

WAAG-BESTRITZ, bourg de l'empire d'Autriche, dans la Hongrie, comitat et à 35 kilom. N.-E. de Trenesin, sur la rive gauche de la Waag; 2,300 hab. Fabrication de poterie. Commerce de bestiaux.

WAAGEN (Gustave-Frédéric), critique et esthéticien allemand, né à Hambourg en 1794, mort en 1863. Il était fils d'un peintre, dans l'atelier duquel il trouva de bonne heure un riche aliment à son goût pour les beaux-arts, sur lequel Tieck, qui avait épousé une sœur de sa mère, exerça une influence décisive. Il était élève au gymnase d'Hirschberg, lorsqu'il s'engagea comme volontaire en 1813. Après avoir fait les campagnes de cette année et de l'année suivante contre la France, il alla étudier la philologie et l'histoire à l'université de Breslau et fut en relations dans cette ville avec Steffens, Frédéric et Charles de Raumer, Passow et le professeur Schneider. Il se consacra dès lors à l'étude de l'histoire de l'art et fit un assez long séjour à Dresde, puis à Heidelberg, où il vit, en 1819, la collection des frères Boisseree et où il suivit les cours de Creuzer; après avoir visité la Hollande, il séjourna encore trois ans à Munich, toujours dans l'intérêt de ses études. Déjà connu par diverses publications, il fut appelé, en 1823, à Berlin, où il prit part aux travaux d'installation du musée royal. Il se lia dans cette ville avec Guillaume de Humboldt, Schinkel et Frédéric de Raumer, et y fit aussi la connaissance de Cornelie Hirt, contre lequel il soutint plus tard (1839) une vive polémique littéraire. Nommé en 1830 directeur de la galerie de tableaux du nouveau musée de Berlin, il obtint en 1844, à l'université de cette ville, la chaire d'histoire de l'art et fut appelé en 1861 à Saint-Petersbourg pour y donner son opinion sur l'exposition et la classification des tableaux du musée impérial. On a de lui : *Sur quelques*

monies et d'autres antiquités égyptiennes qui se trouvent dans la collection de Munich (Munich, 1820); les *Peintres Hubert et Jean van Eyck* (Breslau, 1822); les *Œuvres d'art et les artistes en Angleterre et à Paris* (Berlin, 1837-1839, 3 vol.), ouvrage dont il avait recueilli les matériaux pendant un voyage en Angleterre et en France; les *Trésors de l'art dans la Grande-Bretagne*, en anglais (Londres, 1854, 3 vol.; vol. supplémentaire, 1857); la *Collection de tableaux de l'Ermitage impérial de Saint-Petersbourg* (Munich, 1864); les *Monuments les plus remarquables de l'art à Vienne* (Vienne, 1866-1867, 2 vol.). Il a, en outre, fourni à l'*Almanach historique* de Raumer des études sur le *Peintre Rubens* (1833) et sur les *Peintres Andrea Mantegna et Luca Signorelli* (1850), au *Calendrier de Berlin* pour 1844 une *Biographie de Raumer*, et aux *Annales de la science artistique* (Leipzig, 1866, t. 1er) des remarques que, pendant un voyage fait en Espagne en 1860, il avait recueillies sur les tableaux les plus remarquables de toutes les écoles qui se trouvent dans cette contrée.

WAAJEN ou **WAEYEN** (Jean van der), dit l'*Ancien*, théologien hollandais, né à Amsterdam en 1639, mort en 1701. Après avoir fait ses études à Heidelberg, à Genève et à Bâle, il revint dans sa patrie et remplit les fonctions de ministre sacré dans plusieurs villes et en dernier lieu (1672) à Middelbourg, qu'il fut obligé de quitter quatre ans plus tard, à la suite des désagréments que lui avaient attirés ses querelles religieuses. Il obtint l'année suivante une chaire de théologie et de lan-

gue hébraïque à Franeker, et devint plus tard prédicateur de l'université, puis historiographe de la Frise. Nous citerons, parmi ses nombreux écrits : *Summa theologiae christianae* (Francfort, 1684, in-4°); *Apologia pro vera et genuina reformatorem sententia adversus Lud. Wolsogenium*; *De Aetate contra clericum*; *Tractatus de numero septenario*; *De motibus a jurisconsultis nuper in Academia Frisia temere excitatis, ad Anslarium epistolam* (Francfort, 1687, in-4°); *Capita doctrinae de Testamento et fœdere* (Francfort, 1693, in-4°), etc. — Son fils, Jean VAN DER WAAJEN, dit le Jeune, né en 1676, mort en 1716, fut d'abord ministre, devint en 1701 professeur extraordinaire de théologie à Franeker et succéda la même année à son père comme prédicateur de l'université. On ne connaît de lui qu'une *Dissertatio de impotentia hominis animalis ad capiendam ea quæ sunt spiritus Dei*.

WAAL, un des bras du Rhin inférieur. V. WAHAL.

WAALIE s. f. (oua-a-li). Ornith. Espèce de pigeon d'Abyssinie.

WAAST-LA-HOUGUE (SAINT-), ville de France (Manche), cant. de Quettehou, arrondissement, et à 17 kilom. N.-E. de Valognes, avec un port sûr et commode sur la Manche; pop. aggl., 3,173 hab. — pop. tot., 3,664 hab. Consulat suédois. Construction de navires; armement pour la pêche de la morue, du hareng et du maquereau. Commerce de planches, mâts, houille, étain, fruits. On y voit une belle église ogivale moderne, remarquable par la hardiesse de sa voûte. Cette ville a donné son nom à la bataille navale de La Hougue ou de La Hogue, perdue par Tourville contre les Anglais en 1692.

WAAST ou VAST (saint), en latin *Vedastus*, mort en 540. Prêtre du diocèse de Toul et chargé par l'évêque de cette ville d'instruire Clovis dans les préceptes de l'Evangile, après sa victoire de Tolbiac, il fut recommandé par le roi franc à saint Remi, et il fut nommé, en 500, évêque d'Arras, puis de Cambrai en 510. Il rétablit la foi dans ces diocèses qui avaient été ravagés par les Huns et dont les habitants étaient retombés dans l'idolâtrie. A sa mort, il fut inhumé dans une petite chapelle près de la ville d'Arras, sur l'emplacement de laquelle on bâtit dans le vi^e siècle une église qui fut l'origine de la célèbre abbaye de Saint-Waast. L'Eglise catholique honore ce saint le 6 février.

WABASH, rivière des Etats-Unis. Elle prend sa source dans l'O. de l'Etat de l'Ohio, comté de Mercer, arrose celui d'Indiana, qu'elle sépare de l'Illinois, passe à Vincennes et se jette dans l'Ohio, rive droite, après un cours de 700 kilom. environ. Elle reçoit à droite le Vermillon, l'Embarras, le Petit-Wabash; à gauche, le Mississineva, le Burenço et le White-River. Elle est navigable pour les grands bateaux à partir de Ouitano, où sont des rapides.

WACE (Robert), célèbre poète anglo-normand, né dans l'île de Jersey vers 1112, mort en Angleterre vers 1184. Son nom est diversement écrit dans les anciens manuscrits de ses poèmes, mais l'usage a consacré celui que nous donnons ici. Les autres formes que l'on rencontre le plus souvent sont : *Gasse*, *Gace*, *Ganze*, *Huace* et *Huisance*, mots qui semblent être des abréviations de *Eustache*. Son prénom n'est pas connu d'une manière plus certaine, car la seule qualification qu'il se donne lui-même est celle de maître Wace. Du Cange croit qu'il s'appelait Mathieu, et Huot est le premier qui lui ait donné le prénom de Robert. Quelques auteurs reculent jusqu'à 1090 la date de sa naissance. Il fut élevé à Caen, alla terminer dans les Etats du roi de France ses études, qui semblent avoir eu la théologie pour objet principal, et revint ensuite à Caen, où Henri I^{er}, roi d'Angleterre, tenait ordinairement sa cour. Ce fut dans cette ville qu'il passa la majeure partie de sa vie, occupé surtout à composer des poèmes, auxquels il donna le nom de *romans*, parce qu'ils étaient écrits en langue romane. Le *Roman de Rou* (Rollon), qu'il commença en 1160, était dédié au roi Henri II et fut présenté par Wace à ce prince, qui récompensa l'auteur en lui donnant un canonicat à la cathédrale de Bayeux. D'après les capitulaires de cette église, il fut en possession de ce bénéfice de 1161 à 1171. Comme il se donne souvent lui-même le titre de « clerc lisant », on a supposé qu'il était attaché à la chapelle particulière de Henri II. Il se plaint cependant amèrement parfois que les récompenses qu'il reçut des ducs de Normandie ne répondirent pas à ses espérances et restèrent bien au-dessous des promesses qu'ils lui avaient faites. Les principaux détails de cette courte biographie de Wace sont empruntés à ce qu'il dit de lui-même dans son *Roman de Rou* :

« Lunge (longue) est la geste des Normanz Et a metre est grève (difficile) en romanz. Si l'on demande ki po dist (qui dit cela), Ki ceste estoire en romanz mist; Jo (je) di a dirai ke jo sui, Wace, de l'île de Gersui (Jersey), Ki est en mer vers occident, Al fleu (fleu) de Normandie appent (appartient) En l'île de Gersui fu nez. A Caen fu petit portez. Illec (là) fu a letres mis,

Puis fu lunge (longtemps) en France agris. Quand de France jo repairai (je revins) A Caen lunge conversai (demeurai); De romanz fere m'entremis, Mult (beaucoup) en ecri et mult en fis. Par Deu afe (aide) é par li rei Altrefors li (autre que lui) se voir ne dei. Me fut donné, Dex li rende A Baieus une provende; Del rei Henri segund vos di, Nevou Henri, père Henri. »

Cette chronique rimée, dont le titre complet est : le *Roman de Rou et des ducs de Normandie*, est le plus connu des ouvrages de Wace. On l'estime surtout comme un précieux monument philologique et historique, et quoique souvent inexacte dans les détails et inexacte dans les dates, elle n'en présente pas moins une peinture fidèle des mœurs et de la société de cette époque. Elle renferme l'histoire des ducs de Normandie, depuis l'invasion de Rollon dans cette contrée jusqu'à la huitième année du règne de Henri I^{er}, et non pas seulement, comme l'affirme Hallam, le récit de la bataille de Hastings et de la conquête de l'Angleterre par les Normands. V. Rou (Roman de).

Le poème contient en tout 16,547 vers. Wace y a pris en général pour guide de son récit Dudon et Guillaume de Jumièges, mais il a ajouté à leur relation une foule de détails curieux et intéressants, qu'il affirme avoir recueillis par lui-même. Le second grand poème de Wace est le roman de *Brut*, écrit antérieurement au *Roman de Rou*, et, d'après les lignes qui le terminent, achevé en 1155. Nous l'avons également analysé (v. Brut (roman de)). Il se compose d'environ 1,800 vers et quelques auteurs le regardent comme le premier ouvrage où se trouve en germe le roman de la Table ronde du roi Arthur. Un troisième ouvrage de Wace, la *Chronique ascendante des ducs de Normandie*, commence à Henri II et remonte jusqu'à Rollon. C'est un petit poème de 314 vers alexandrins; il a été publié dans les *Mémoires de la Société des antiquaires de Normandie* (1824, t. I^{er}) et a dû être écrit après 1173, car il mentionne les troubles excités cette année-là en Normandie par la révolte des fils de Henri II contre leur père. Les deux autres poèmes dont Wace est reconnu comme l'auteur sont moins intéressants et bien moins connus que les précédents; le premier, *l'Etablissement de la feste de la Conception, dicte la feste as Normanz*, a été édité par Mancel et Trébutien (Rouen, 1842); quant au second, la *Vie de saint Nicholas*, des extraits en ont été insérés par Hickes dans son *Thesaurus litterarum septentrionalis*.

On a encore attribué à Wace deux autres poèmes : le *Roman du chevalier au lion* et le *Roman d'Alexandrie*; mais, quoique ce soient incontestablement des productions du xii^e siècle, la grande majorité des critiques refuse de l'en reconnaître comme l'auteur. Les manuscrits de ces différents poèmes sont très-nombreux. La Bibliothèque nationale et celle de l' Arsenal, à Paris, en possèdent chacune un complet du *Roman de Rou*; celui de la Bibliothèque nationale a été écrit, croit-on, au xiv^e siècle. Le plus ancien de tous se trouve au musée Britannique, à Londres, et date, selon toute probabilité, des premières années du xiii^e siècle; il ne renferme cependant que la quatrième partie du *Roman de Rou*. M. de Bréquigny a inséré une étude remarquable sur les manuscrits de ce roman dans le cinquième volume de ses *Notices des manuscrits de la Bibliothèque royale*.

La meilleure édition du *Roman de Rou* est celle de Pluquet (Rouen, 1827, 2 vol.); la partie du texte donné par Pluquet qui se rapporte à l'histoire d'Angleterre a été rééditée, avec la traduction anglaise en regard, par sir A. Malet (Londres, 1860). L'édition la plus récente du *Roman de Brut* est celle de Leroux de Lincy (Rouen, 1836-1838, 2 vol.). Parmi les ouvrages que l'on peut consulter sur Wace et ses poèmes, nous citerons : *Essai sur les invasions maritimes des Normands dans les Gaules*, par Capeligne (1826); *Histoire des expéditions maritimes des Normands*, par Deping (1823); *Histoire des Normands*, par Wheaton, en anglais (Londres, 1831); *Notice sur la vie et les écrits de Robert Wace, suivie de citations extraites de ses ouvrages*, par Pluquet (Rouen, 1824); *Catalogue descriptif des matériaux relatifs à l'histoire de la Grande-Bretagne*, par S. Hardy (t. II, p. 428 à 437). Enfin, le *Glossaire de la langue romane*, de Roquefort (Paris, 1808, 2 vol.) est très-utile pour la lecture des œuvres de Wace.

WACH (Charles-Godefroy-Guillaume), musicien allemand, né dans la Lusace en 1775, mort en 1833. Il apprit dès son enfance à jouer de plusieurs instruments et, après avoir fait des cours complets de droit, il se consacra exclusivement à la musique. Il étudia surtout le violoncelle et la contre-basse, et acquit sur ce dernier instrument un talent des plus remarquables. Il passa la plus grande partie de sa vie à voyager, et il est bien peu de villes en Allemagne où il ne se soit fait entendre. On lui offrit, à différentes reprises, des emplois lucratifs, mais il les refusa toujours pour conserver son indépendance. Il a arrangé en quintettes, sextuors, etc., plusieurs opéras, entre autres la *Famille suisse* de Weigl, les *Sept paroles de Jésus-Christ* de Haydn, le *Prisonnier* de Della Maria, etc.

WACH (Guillaume), peintre allemand, né à Berlin en 1787, mort en 1845. Il étudia son art sous la direction de Kretschmer. Après avoir servi, comme officier, dans la landwehr prussienne pendant la campagne de 1813 et de 1815, il résida à Paris jusqu'en 1817 pour y étudier les collections artistiques de cette capitale et y travailler sous la direction des maîtres de l'époque, et partit ensuite pour l'Italie. De retour à Berlin en 1819 avec une riche collection d'études et d'esquisses, il se mit à l'œuvre et ne tarda pas à acquérir une brillante réputation. Nommé, peu après, membre du sénat et de l'Académie royale des beaux-arts, il fut chargé, de concert avec Hirt, Schinkel, Schlesinger et Waagen, d'organiser le nouveau musée, de diriger la restauration des tableaux et d'indiquer les nouvelles acquisitions à faire. Il combla une lacune qui existait dans la vie artistique de Berlin en y fondant une grande école de peinture. Ses tableaux se distinguent, en général, par l'intelligence de la composition, par la correction du dessin et par le soin et la sûreté de l'exécution. On admire surtout ses portraits, dont l'un, celui de la *Jeune fille de Veltre*, a été reproduit nombre de fois. Parmi ses grandes compositions, il faut citer les *New-Muses*, sur le plafond du nouveau théâtre Royal, des retables d'autel pour les églises de la garnison et de Werder, à Berlin, et pour celle de Saint-Pierre, à Moscou. Ce dernier est l'œuvre la plus remarquable de Wach. Cet artiste était le frère de la romancière Augusta de Paalzon.

WACHAU, village du royaume de Saxe, à 10 kilom. S. de Leipzig. Célèbre par la victoire remportée par les Français sur les Autrichiens le 16 octobre 1813 (1^{re} journée de la bataille de Leipzig). V. LEIPZIG.

WACHENDORFIE s. f. (oua-chain-dor-fi — de *Wachendorf*, botan. holland.). Bot. Genre de plantes, de la famille des hémorodacées, comprenant des espèces qui croissent au Cap de Bonne-Espérance : la *Wachendorfia à fleurs en thyrses se cultive dans quelques serres en France* (Th. de Berneaud.)

— *Encycl* Les *Wachendorffies* sont des plantes vivaces, à feuilles radicales plissées, engainantes, à tige portant de petites écailles foliacées, ramifiée au sommet, et donnant de nombreuses fleurs d'un coloris riche et varié. Ces plantes croissent au Cap de Bonne-Espérance, et plusieurs sont cultivées dans nos jardins, où on les multiplie de graines et de caeux. Elles viennent mieux en serre tempérée. La *Wachendorfia à fleurs en thyrses* a un bulbe petit, à chair rouge; une tige de 1 mètre à 1 m. 30; des feuilles larges et canaliculées; des fleurs grandes, campanulées, d'un beau jaune, en épi terminal, s'épanouissant en mai et en juin. La *Wachendorfia* graminée diffère de la précédente par ses feuilles en glaive et ses fleurs en panicule étalée.

WACHENHEIM, bourg de Bavière, cercle du Palatinat, bailliage et à 21 kilom. S.-E. de Durtheim, au pied du Harz; 3,200 hab. Récolte et commerce des meilleurs vins du Palatinat.

WACHLER (Jean-Frédéric-Louis), historien allemand, né à Gotha en 1767, mort en 1838. Il fit ses études philosophiques à Iéna et à Gœttingue, fut quelque temps précepteur, et devint successivement recteur à Herford (1790), professeur de théologie, puis d'histoire (1797) à l'université de Rinteln, de laquelle il devint bibliothécaire et d'où il passa à Marbourg en 1801. Nommé, en 1805, conseiller consistorial, il fut encore appelé, dix ans plus tard, à une chaire d'histoire à l'université de Breslau. Ses principaux ouvrages sont : *Essai d'une histoire générale de la littérature* (Lemgo, 1793-1796, 3 vol.); *Aphorismes au sujet des universités et de leur rapport avec l'Etat* (Marbourg, 1802); *Manuel de l'histoire générale de la culture littéraire* (Marbourg, 1804-1805, 2 vol.); *Histoire des investigations historiques et de l'art depuis la renaissance de la culture des lettres en Europe* (Gœttingue, 1812-1820, 2 vol.); *Lectures sur l'histoire et la littérature nationale de l'Allemagne* (Francfort, 1818-1819, 2 vol.); *Philomathie* (1819-1821); *Manuel d'histoire littéraire* (Leipzig, 1827); *Nouvelles annales de théologie*, recueil qui s'arrête en 1823; *Mélanges* (1835).

WACHSMUTH (Henri), jurisconsulte allemand, né en 1760, mort en 1836. Après avoir exercé à Delitzsch la profession d'avocat, il devint conseiller d'appel à Dresde en 1812, et prit sa retraite trois ans plus tard. Outre quelques œuvres dramatiques, inspirées par l'Osian de Macpherson, on a de lui un important *Traité sur la constitution de la juridiction patrimoniale des domaines équestres*.

WACHSMUTH (Ernest-Guillaume-Théophile), historien allemand, né à Hildesheim en 1784, mort en 1866. Il suivit, à dater de 1803, des cours de philosophie et de théologie, et devint professeur successivement à l'école du cloître de Magdebourg, au gymnase de Zerbst et à l'école supérieure des gymnases réunis de Halle. Nommé ensuite professeur d'italien et d'anglais à l'université de cette ville, il y publia une *Grammaire de la langue anglaise* (1816), ainsi que quelques mémoires qui furent insérés, de 1816 à 1818, dans la *Gazette des belles-lettres*. A cette époque, il fut chargé d'un cours d'his-

toire, et fit paraître son *Histoire ancienne de l'empire romain* (1818), œuvre savante que l'on a souvent placée à côté des travaux de Niebuhr. Il donna ensuite un *Essai d'une théorie de l'histoire* (Halle, 1820), ouvrage philosophique rempli de vues élevées et originales. Nommé, en 1820, professeur d'histoire à l'université de Kiel, il passa, cinq ans plus tard, en la même qualité, à l'université de Leipzig. Il y fêta, en 1861, la cinquantaine de son doctorat, et, trois ans plus tard, à l'inauguration du centième semestre de son professorat, il reçut le titre de conseiller aulique intime. Il était, depuis 1842, membre correspondant de l'Institut de France (Académie des inscriptions et belles-lettres). Nous citerons, parmi ses ouvrages : *Antiquités de la Grèce* (Halle, 1826-1830, 4 vol.); *Traits principaux de l'histoire générale des peuples et des Etats* (Leipzig, 1826); *Tableaux historiques extraits de l'histoire moderne* (Leipzig, 1831-1833, 3 vol.); *Histoire des mœurs européennes* (Leipzig, 1831-1839); *Histoire de France sous la Révolution* (Hambourg, 1840-1844); la *Cour des Muses à Weimar, de 1772 à 1807* (Berlin, 1844); *Histoire de l'époque de la Révolution* (Leipzig, 1846-1848, 4 vol. in-8°); *Histoire générale de la civilisation* (Leipzig, 1850-1852, 3 vol. in-8°); *Histoire des partis politiques* (Brunswick, 1853-1857, 3 vol. in-8°); *Histoire de la nationalité allemande* (Brunswick, 1860-1862, 8 vol. in-8°); *Histoire de la basse Saxe* (Berlin, 1863); *Histoire du chapitre et de la ville de Hildesheim* (Hildesheim, 1863). Wachsmuth avait été, en 1862, l'un des fondateurs des *Archives pour l'histoire de la Saxe*, recueil qui paraît à Leipzig.

WACHSMUTH (Ferdinand), peintre français, né à Mulhouse en 1802. Entré à l'atelier de Gros, il se montra le plus actif peut-être, sinon le plus habile des élèves de ce maître. Après un début assez insignifiant au Salon de 1830, ses relations de famille lui procurèrent la bonne fortune de faire un voyage en Algérie avec les princes d'Orléans, qui furent des lors ses protecteurs. A son retour en France, en 1832, M. Wachsmuth se mit au travail pour satisfaire aux commandes importantes qu'il avait reçues de l'Etat. En 1833, il exposa son *Episode de la prise d'Alger* et une *Vue prise à Staoueli*, qui obtinrent une 2^e médaille.

Dans les six années qui suivirent ce début, l'artiste en vogue exposa : *Louis XI et François de Paule*, les *Politiques de la barrière*, *Bonaparte à Valence*, le *Modèle et le rapin*, le *Suicide*, une *Régaleuse*, une *Inondation*, tableaux d'un mérite incontestable, qui furent reproduits par la gravure et par la lithographie. De 1840 à 1847 se succédèrent, pour M. Wachsmuth, des années marquées par des commandes et des succès. Citons : *Saint Thomas de Villanova* (ministère), *Baigneuse*, la *Siesta*, *Vivandière en Afrique*, *Saint Xavier prêchant dans les Indes* (apparaît à l'Etat), le *Chien de l'ermite*, *Caravanier-rail*, *Saint Louis de Gonzague*. Il envoya en outre au Salon de 1848 la *Jeunesse de Zurban* et le *Giorgiotto*; à celui de 1849, la *Prise des Tuileries*; à celui de 1850, *Salvator Rosa*. En 1857, M. Wachsmuth eut plus de succès avec *Michel-Ange dans le jardin des Médicis*, et, en 1859, le ministère de la guerre achetait le *Lendemain de la prise du Mamelon-Vert*. Signalons encore, parmi les peintures que M. Wachsmuth exécuta pour Versailles, sous le règne de Louis-Philippe, le *Siege et la prise du fort Saint-Philippe* en 1756, et la *Prise du fort l'Empereur, d'Alger*.

WACHTER (Jean-Georges), philologue et archéologue allemand, né en 1673 à Memmingen (Souabe), mort en 1757. Il se livra avec ardeur à l'étude des langues classiques, orientales et modernes, et acquit aussi de profondes connaissances en numismatique. Il fut quelque temps attaché au musée d'antiquités de Berlin, et devint membre de l'Académie de cette ville; mais les deux premiers rois de Prusse, Frédéric I^{er} et Frédéric-Guillaume I^{er}, ne prodiguant guère d'encouragements aux arts et aux sciences, il quitta Berlin pour se rendre à Leipzig, où il devint premier bibliothécaire et directeur du musée d'antiquités. Wächter a écrit plusieurs ouvrages, qui sont encore au premier rang parmi les meilleurs dans leur genre. Nous citerons, entre autres : *Glossari germanici specimen* (Leipzig, 1727, in-8°); *Glossarium germanicum continens origines et antiquitates totius linguae germanicae* (1736-1737, 2 vol. in-fol.), l'œuvre principale de l'auteur, qui lui a dû d'être regardé comme l'un des fondateurs de la grammaire comparée; *Archæologia numaria* (1740, in-4°), insérée dans les *Nova acta eruditorum*; *Natura et scriptura concordia commentario de litteris ac numeris primis illustrata*, etc. (1752, in-4°). Wächter fournit, en outre, aux *Miscellanea Berolinensia* et aux *Nova acta eruditorum* un grand nombre de mémoires importants, entre autres ceux qui ont pour titres : *Tyrannus in veteri gemma monstroso et portentoso emblemate representatus*; *De alphabeto naturæ et litterarum non naturalium*, etc. A sa mort, il légua le manuscrit de son glossaire à la bibliothèque de sa ville natale, où il est encore conservé de nos jours.

WACHTER (Ferdinand), historien et poète allemand, né en 1794 dans la Saxe électo-

rale, mort en 1861. Il commença par étudier le droit, qu'il abandonna bientôt pour l'histoire, et, après s'être fait recevoir agrégé pour cette faculté à l'université d'Iéna, il devint, un peu plus tard, professeur extraordinaire, puis, en 1834, professeur ordinaire. Il se démit de sa chaire en 1854 et, après avoir résidé quelque temps dans le Voigtland, se retira dans un petit bourg des environs d'Iéna, où il vécut dans un isolement complet. On savait qu'il gardait chez lui des sommes importantes, et une nuit des voleurs l'assassinèrent sur la grande route; ils s'introduisirent dans sa maison, mais ils durent se retirer sans avoir profité de leur crime. On a de Wachter : une thèse latine remarquable *Sur la légende de Siegfried* (1820); *Histoire de la Thuringe et de la haute Saxe, d'après les sources* (Leipzig, 1826-1830); *Forum de la critique dans le domaine de l'histoire et des sciences accessoires*, revue littéraire publiée à Altenbourg, de 1827 à 1830, et dans laquelle Wachter fit paraître, entre autres écrits, sa traduction des *Chants d'Helgi*; une traduction de l'ouvrage islandais de Inoni Sturleson, intitulé *Heimskringla* (Leipzig, 1835-1836, 2 vol.); *Œuvres dramatiques* (1845-1846, 2 vol.), recueil qui renferme, entre autres pièces, *Brunehilde et Rosemonde*, drames; les *Amoureux* et le *Pratride*, comédies; les *Six rivaux à la kermesse du village*, poème héroï-comique (Leipzig, 1854).

WACHTERSBACH, ville de Prusse, province de Hesse-Cassel, cercle et à 7 kilom. de Gelnhausen, chef-lieu du bailliage de son nom; 1,600 hab. Dans les environs, fabrication de poterie estimée. On voit à Wächtersbach le château des comtes d'Isenburg-Wächtersbach.

WACKÉ s. f. (va-ke). Minér. Matière opaque qui a de l'analogie avec le basalte et l'argile.

— **Encycl.** La *wacke*, appelée aussi *vake* ou *wake*, est une roche à base d'apparence simple, qu'on croit être composée d'eurite, de leptynite ou de pyroxène. Elle est homogène, tantôt assez dure et fragile, tantôt tendre et friable; quelquefois même elle se délaye dans l'eau, mais sans jamais y faire pâte comme les argiles; elle a d'ailleurs un tissu bien plus compacte que celui de ces dernières, avec lesquelles elle offre beaucoup de rapports. Elle ne happe pas non plus à la langue. Sa densité varie de 2,5 à 2,9. Elle fait ordinairement mouvoir l'aiguille aimantée, et fond facilement au chalumeau en un émail noir. Sa couleur, suivant les variétés, est brunâtre, grise, jaunâtre, rouge ou verdâtre. Elle provient de la décomposition des basaltes, et forme des veines, des couches, ou même des masses considérables, tantôt isolées, tantôt en relation avec les basaltes ou les amygdaloides qui en dérivent.

WACKEN, bourg de Belgique, province de la Flandre occidentale, arrond. et à 15 kilom. N.-E. de Courtrai; 2,500 hab. Distillerie; manufacture de tabac. Ce petit bourg est fort bien bâti et d'une propreté remarquable.

WACKENRODER (Guillaume-Henri, poète allemand, né à Berlin en 1773, mort en 1798. Il était lié intimement avec Louis Tieck, dont il avait été le condisciple à Berlin et à Halle. Il consacra à des travaux littéraires les loisirs que lui laissait l'emploi de référendaire auprès du tribunal de Berlin. En 1797, il fit paraître les *Epanchements de cœur d'un moine ami des arts*, qui obtinrent beaucoup de succès, surtout auprès des artistes allemands établis à Rome, car l'auteur y vantait avec une éloquence enthousiaste l'étude de l'histoire des beaux-arts, alors tombée dans un écrivain complet. Un peu plus tard, le jeune écrivain succomba à une maladie de poitrine. Il laissait en manuscrit deux ouvrages que Tieck publia sous ces titres : *Excursion de François Sternbald* (1798) et *Fantaisies sur l'art* (1799). Hottel a inséré sa correspondance avec Tieck dans la collection intitulée *Lettres adressées à Louis Tieck* (Berlin, 1864).

WACKENRODER (Henri-Guillaume-Ferdinand), chimiste et botaniste allemand, né en 1798, mort en 1854. D'abord pharmacien à Celle, il devint, en 1828, *privat-docent* à l'université de Göttingue, puis professeur de philosophie à celle d'Iéna, et enfin inspecteur des pharmacies du grand-duché de Weimar. On a de lui : *Commentarium de antheimicis regni vegetabilis* (Göttingue, 1826); *Tables chimiques pour servir à l'analyse des liaisons inorganiques* (Iéna, 1829, in-fol.); *Petites tables analytico-chimiques* (1847); *Classifications chimiques des corps simples et composés* (1851, in-8°). Wackenroder avait, en outre, édité avec Brandes, de 1838 à 1840, et avec Bley, de 1841 à 1842, les *Archives de la pharmacie*, tomes XV à XXXII.

WACKERBARTH (Auguste-Christophe, comte DE), général saxon, né dans le Mecklenbourg en 1662, mort en 1734. Entré, dans son enfance, parmi les pages de l'électrice palatine Guilhelmine-Ernestine de Saxe, il demeura depuis au service des princes de cette contrée, entra dans leur armée, et, à l'époque de la guerre de la succession d'Espagne, il était parvenu au grade de colonel. Promu, peu après, major général, il prit part aux campagnes de 1702 et 1703, et devint,

xv.

l'année suivante, commandant de Haguenau, qu'il fut obligé de rendre, en 1707, aux Français, après une longue résistance. Dans l'intervalle, il avait reçu différentes dignités militaires et avait été créé comte de l'empire par Joseph I^{er}. Promu ensuite lieutenant général, il passa dans les Pays-Bas et se signala devant Lille (1708) et Tournai (1709). A son retour en Saxe, il fut nommé ministre-secrétaire et général d'infanterie, fut envoyé, en 1715, dans la Poméranie, où il assiégea et prit Stralsund, fortifia Varsovie l'année suivante, et, en 1717, alla à Vienne négocier le mariage du prince électoral de Saxe avec l'archiduchesse Marie-Josèphe, nièce de Charles VI.

En récompense de ce dernier service, l'électeur le nomma gouverneur de Dresde, et il ne quitta guère cette ville jusqu'en 1730, époque à laquelle il parut encore avec éclat au siège de Zeithayn. Trois ans plus tard, il suivit à Cracovie l'électeur de Saxe, qui venait d'être élu roi de Pologne, et assista au couronnement de ce prince. Il mourut quelques mois plus tard.

WACKERNAGEL (Charles-Ernest-Philippe), littérateur allemand contemporain. Succèsivement professeur au gymnase de Wiesbaden, et directeur de l'Ecole industrielle d'Elberfeld, il a publié : *Choix de poésies allemandes pour les écoles supérieures* (Berlin, 1832); *Le Chant d'église allemand* (Stuttgart, 1841, 4 vol.), recueil de chants religieux allemands, depuis les temps les plus reculés jusqu'au commencement du XVII^e siècle, ainsi qu'une excellente *Bibliographie du chant d'église allemand* (Frankfort, 1854). On lui doit aussi des éditions des chants religieux de Paul Gehrhardt (Stuttgart, 1843) et de ceux de Luther (Stuttgart, 1848).

WACKERNAGEL (Charles - Henri - Guillaume), polygraphe allemand, frère puîné du précédent, né en 1806 à Berlin, mort en 1869. Il fit de profondes études littéraires sous le professeur Lachmann. Il alla ensuite habiter Breslau et Berlin, où il fit ses premiers livres. Vers 1833, il obtint une chaire de langue et de littérature allemandes à l'université de Bâle et se fit naturaliser Suisse en 1837. Il est devenu depuis membre du grand conseil (1854), puis du conseil d'Etat de cette ville (1856). Nous citerons, parmi ses travaux, qui portent presque tous sur la littérature et la philologie allemandes : la *Prière de Wessobrunn* et les *gloses de Wessobrunn* (Berlin, 1827); *Poésies d'un écolier en voyage* (Berlin, 1828); *Histoire de l'hexamètre et du pentamètre allemands jusqu'à Klopstock* (Berlin, 1831); les *Servants rendus par la Suisse à la littérature allemande* (Bâle, 1833); *Libre de lecture allemand* (Bâle, 1835-1836, 2 vol.; 1861, 4e éd.); les *Manuscrits en allemand ancien de la bibliothèque de l'université de Bâle* (Bâle, 1835); *Itos des Alpes* (Aarau, 1837-1839); *De la poésie dramatique* (Bâle, 1838); *Ch.-Fr. Drollinger* (Bâle, 1841); *Poésies nouvelles* (Zurich, 1842); *Poésies du jour* (Bâle, 1843); le *Petit livre du vin* (Leipzig, 1845); *Chants et lais en vieux français* (Bâle, 1846); *Walther de Klingen* (Bâle, 1846); *Vocabulaire optimus* (Bâle, 1847); *Histoire de la littérature allemande* (Bâle, 1848); *Pompeii* (Bâle, 1851); le *Droit de l'évêque de Bâle et de ses hommes-liges* (Bâle, 1852); *Seville* (Bâle, 1854); la *Peinture sur verre allemande* (Leipzig, 1855); *Ensa sur l'épique* (Bâle, 1860); le *Temps de la vie* (Bâle, 1862); la *Germanisation des mots étrangers* (Bâle, 1863, 2e édition), etc. M. Wackernagel a, en outre, donné une édition du *Miroir des Souabes* (Zurich, 1840), et inséré de nombreux articles dans différents recueils et journaux littéraires, tels que le *Musee suisse de science historique*, qu'il a fondé avec Gerlach et Hottinger; les *Feuilles de l'allemand ancien* et le *Journal d'archéologie allemande*; de Haupt; les *Documents pour l'histoire et la littérature*, de Kurz et de Weinbach; les *Feuilles protestantes mensuelles*, etc.

WAD s. m. (ouadd). Minér. Espèce de manganeso terreux du Derbyshire.

WADAY, l'un des principaux Etats du Soudan oriental, borné à l'E. par le Darfour, au N. par la région montagneuse des Tebon-Gradan, au N.-O. par le Bahr el Ghazel (vallée de la Gazelle) qui le sépare du Kanein, à l'O. par le Fithé (nom d'un lac de son territoire), au S. par le Darkonla ou Gonia; 11,000 kilom. du S. au N. et autant de l'E. à l'O.; capitale Wara. Le Waday est un lieu de transition entre la zone tropicale et la zone équatoriale, entre celle des Arabes et Berberes, et celle des Nègres proprement dits. Le Waday a des montagnes peu élevées et des plaines fertiles; il est convenablement boisé et arrosé. Il jouit par son climat des pluies équinoxiales sans en être submergé. Le sol est généralement sablonneux. Ce pays est ouvert de tous côtés, car ce n'est point une oasis comme le Darfour, dont il est séparé par un désert de trois journées seulement. De tous les déserts qui l'atteignent sur quelques points de ses frontières, il n'y en a pas un seul qui ne soit praticable dans la saison des pluies, époque où on y trouve de la verdure et de l'eau. Tous les cours d'eau du Waday ont leurs sources dans les montagnes du Darfour, sans doute dans le Djabal-Marruh, dont le versant occidental appartiendrait au bassin du Tchad,

tandis que le versant oriental et la presque totalité du pays de Four appartiendrait au bassin du Nil Blanc. Le Waday est essentiellement agricole. Les pastèques ou melons d'eau abondent dans les terres sablonneuses et y croissent sans culture; mais les espèces cultivées sont les meilleures. Outre les pastèques, le pays produit un grand nombre de cucurbitacées, courges, melons et concombres. En fait de légumes et de condiments, on ne trouve guère que les oignons, les aulx, le poivre rouge ou piment, le cumin, la coriandre, l'*ankolite*, dont la tige est sucrée. On trouve, dans les nombreux étangs du Waday, une plante aquatique traçante, dont on mange les tubercules. Une excellente race de chevaux, d'innombrables troupeaux de vaches, sans compter le menu bétail, enfin des chameaux d'une extrême sobriété, constituent la richesse territoriale des Wadaïens. Chez eux, un homme est réputé pauvre s'il ne possède que quarante vaches. Mais les lions et les panthères lèvent la tête sur les troupeaux. Parmi les autres animaux nous citerons les éléphants, les girafes, plusieurs espèces d'antilopes. Quant aux richesses minérales de cet empire, elles consistent en fer, cuivre, étain et zinc. Le meilleur minerai est tiré des montagnes du Midi. Les Wadaïens fabriquent avec le fer tous leurs instruments aratoires. Leurs sabres droits, à double tranchant, sont de fabrication allemande. Les principaux articles d'exportation sont les suivants : esclaves, gomme, dents d'éléphants, tamarin, fruits du baobab, peaux de bœufs, plumes d'autruche, le sel, divers fruits, etc. Importation : corail naturel et artificiel, ambre jaune, perles et verroteries, anneaux et bracelets, soie filée, tissus de coton et de laine en pièces et en habillements, parfums et épices, cuivre rouge et jaune, sulfure d'antimoine, aiguilles, rasoirs, selles avec feutres, papier à écrire, soufre en canon, cottes de mailles, sabres, livres musulmans, etc. Les relations de commerce sont établies, vers l'orient, avec l'Egypte et le Hedjaz; à l'ouest, avec le Bornou; au nord, avec Tripoli, où les caravanes se rendent par le Fezzan, et avec Benghazi, qu'elles atteignent directement à travers le désert de Libye, suivant une route qu'ouvrit, au commencement du siècle, le sultan Abd-el-Kavim-Saboun, et qui passe par Tekro, Kebabo (oasis de Kanfara) et Andjelah. En fait de produits industriels, le commerce n'en a d'autres à échanger que ceux que fournissent les métiers de tisser, forgeron, fleur, fondeur, teinturier en indigo, tanneur. Le pays ne possède pas de grand marché; le trafic est aux mains des Djellaba, marchands d'esclaves, qui font les affaires par compagnies, dont chacune a sa ligne de voyage déterminée. Le moyen d'échange à valeur fixe est la *tokia* (au pluriel, *tokaki*), consistant en des bandes de coton de Baghirmi, du Bornou et de l'Afrique occidentale. La monnaie des grandes opérations est le bétail ou les esclaves. Les monnaies européennes n'ont été que récemment introduites par les marchands de Benghazi; le talari ou dourro d'Espagne y est recherché.

Le gouvernement du Waday est despotique; toutefois les ulémas, ou interprètes de la loi musulmane, y exercent une grande influence; une portion de la population lettrée se sert de l'alphabet oriental, tandis que l'autre emploie l'alphabet occidental ou maghraby.

WADD, divinité des anciens Arabes, chez lesquels elle symbolisait le ciel.

WADDING (Pierre) théologien irlandais, né à Waterford en 1580, mort en 1644. Entré en 1600 chez les jésuites de Louvain, il professa dans cette ville jusqu'en 1610, et alla ensuite occuper une chaire à Louvain, puis à Prague, où il devint, plus tard, chancelier de l'université, et d'où il passa, dans la suite, à Graz en la même qualité. On a de lui : *Vers et observations critiques sur les sciences humaines*; *Traité contre les hérétiques*; *Brevis refutatio calumniarum quas collegio societatis Jesu Pragensi impetit scriptor famosi libelli, cui titulus Flagellum jesuiticum* (Heisse, 1634, in-4°); *Tractatus de incarnatione* (Anvers, 1634, in-4°); *Tractatus de contractibus* (Graz, 1644, in-4°).

WADDING (Luc), historien et biographe, de l'ordre de Saint-François, né en 1588, à Waterford (Irlande), mort à Rome en 1637. Il suivit jeune sa famille en Espagne, puis en Portugal, étudia au séminaire irlandais de Lisbonne, embrassa la règle des cordeliers à seize ans, professa la théologie à Salamanca, suivit à Rome l'évêque de Carthagène et fut pourvu dans cette ville d'une chaire de théologie et de fonctions importantes pour les intérêts de son ordre. On a de lui une édition de Duns Scott avec sa *Vie* (Lyon, 1644, in-8°), ainsi que plusieurs ouvrages, parmi lesquels on cite : *De hebraica lingua origine, præstantia et utilitate*; *Notitia, sive legatio Philippi III et IV, Hispaniarum regum, ad summos pontifices Paulum V, Gregorium XV et Urbanum VIII, pro definienda controversia immaculatæ conceptionis beatæ Mariæ Virginis* (Louvain, 1624, in-fol.); *Annales ordinis Minorum* (Lyon et Rome, 1623-1654, 8 vol. in-fol.), histoire très-estimée de l'ordre de Saint-François, traduite en français par le P. Castet (Toulouse 1680-1683); *Vita Petri Thomæ, carmelitæ patriarchæ Constantinopolitani* (Lyon, 1637, in-8°); *Scriptores*

ordinis Minorum (Rome, 1650, in-fol.), ouvrage très-utile, malgré de nombreuses inexactitudes et des omissions; *Immaculatæ conceptionis beatæ Mariæ opusculum* (Rome, 1655, in-8°), ouvrage curieux et rare.

WADDINGTON (Charles-Tzaut), également connu sous le nom de *Waddington-Kaoutz*, philosophe français, né en 1819. Il appartient à une famille protestante d'origine anglaise. En sortant du lycée de Versailles, il entra à l'Ecole normale (1838), se fit recevoir agrégé de philosophie quatre ans plus tard et, après avoir occupé une chaire à Bourges, il revint à Paris, où il fut professeur suppléant de philosophie aux collèges Henri IV et Louis-le-Grand. M. Charles Waddington devint ensuite maître surveillant à l'Ecole normale, prit le grade de docteur ès lettres (1848), fut reçu agrégé à la Faculté de Paris et fit sur la logique un cours complémentaire à la Sorbonne. En 1856, il quitta l'enseignement universitaire pour aller occuper une chaire au séminaire protestant de Strasbourg. M. Waddington revint à Paris en 1864 et fut nommé professeur de philosophie au lycée Saint-Louis. Depuis lors, il a été chargé de faire un cours à la Sorbonne. Il est membre correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques, à laquelle il a envoyé de remarquables mémoires, notamment sur les méthodes applicables aux différents ordres de sciences, sur Pyrrhon et le pyrrhonisme, etc. On doit à cet écrivain distingué : *De la psychologie d'Aristote* (1848, in-8°); *De Petri Rami vita, scriptis, etc.* (1848, in-8°); thèse de doctorat; *De l'utilité des études logiques* (1851, in-8°); *De la méthode déductive* (1852, in-8°); *Plamus, sa vie, ses écrits et ses opinions* (1855, in-8°), ouvrage couronné par l'Académie; *Essai de logique* (1858, in-8°); *De l'idée de Dieu et de l'athéisme contemporain* (1859, in-8°); *De l'âme humaine, études de psychologie* (1863, in-8°); *Dieu et la conscience* (1870, in-4°); *De la science du bien* (1875, in-8°), etc.

WADDINGTON (William-Henry), archéologue et homme d'Etat, cousin du précédent, né à Paris en 1826. Son père, riche manufacturier anglais qui s'était établi en France, l'envoya faire ses études à l'université de Cambridge. A son retour, M. H. Waddington opta pour la nationalité française et employa les loisirs que lui faisait une grande fortune à voyager et à faire une étude toute particulière de l'épigraphie et de la numismatique. En 1850, il visita l'Asie Mineure en archéologue. Deux *Mémoires*, qu'il adressa à l'Académie des inscriptions et belles-lettres sur les recherches numismatiques qu'il avait faites pendant son voyage, attirèrent l'attention de cette société savante et furent couronnés. Dix années environ plus tard, M. Waddington se rendit en Grèce et en Syrie pour y compléter ses premiers travaux. Ses ouvrages intitulés : *Mélanges de numismatique et de philologie* (1861, in-8°), *Édit de Dioclétien établissant le maximum dans l'empire romain* (1864, in-4°), le firent nommer, en 1865, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Il était en outre membre de la Société des antiquaires. En 1868, il publia la partie relative aux inscriptions grecques et latines qui figure dans le *Voyage archéologique en Grèce et en Asie Mineure* de Philippe Lebas (in-4°), puis fit paraître : *Inscriptions grecques et latines de la Syrie* (1870, in-4°). M. Henry Waddington s'était porté candidat de l'opposition au Corps législatif dans une élection partielle qui avait eu lieu dans l'Aisne en 1865, mais il avait échoué. Sous le ministère Olivier (1870), il fit partie de la commission de décentralisation présidée par M. Odilon Barrot. Aux élections pour l'Assemblée nationale (8 février 1871), il fut élu député dans le département de l'Aisne par 69,709 voix. Dans cette assemblée, M. Waddington ne fit d'abord partie d'aucun groupe politique bien tranché. Il vota les préliminaires de paix, la déchéance de l'Empire, l'abrogation des lois d'exil, la validation de l'élection des princes d'Orléans, et commença à se faire remarquer dans la discussion de la loi relative aux conseils généraux, dont il fut le rapporteur. Au mois d'août 1871, il se prononça pour la proposition Rivet, qui conférait à M. Thiers le titre de président de la République, vota contre le pouvoir constituant de l'Assemblée, contre la pétition des évêques, contre le retour de l'Assemblée à Paris et contre le maintien des traités de commerce. Élu, le 8 octobre 1871, dans le canton de Neuilly-Saint-Front, membre du conseil général de l'Aisne, il devint président de ce conseil. Ce fut dans un banquet donné, le 27 août 1872, par le conseil général au préfet de l'Aisne, que M. Waddington indiqua nettement pour la première fois la ligne politique qu'il ne devait cesser de suivre. Après avoir déclaré qu'il n'était point un républicain de la veille, qu'il n'avait pas servi l'Empire, qu'il était un conservateur libéral, il prononça ces paroles : « Nous devons avoir un but devant les yeux et le pays le veut aussi... Eh bien ! je le dis hautement, ce but, cet avenir, doit être la république conservatrice. Je le dis sans entraînement, sans passion, mais fermement et résolument, parce que je ne vois aucune autre forme de gouvernement libre qui soit possible dans notre pays. » M. Waddington seconda de tous ses efforts la politique de

M. Thiers et fut appelé par lui à faire partie, comme ministre de l'instruction publique, du cabinet du 19 mai 1873, chargé de présenter à l'Assemblée les lois destinées à organiser le gouvernement de la république. Cinq jours plus tard, la coalition de tous les partis monarchiques renversait du pouvoir M. Thiers, et M. Waddington donnait sa démission avec tous ses collègues (24 mai). Pendant la réaction sans frein dont le gouvernement de combat donna le démoralisant spectacle, le député de l'Aisne continua à défendre les idées libérales et à se prononcer hautement pour le maintien de la république, au moment où les monarchistes célébraient le prochain rétablissement de la royauté de droit divin (24 octobre 1873). Lors de la discussion sur la prorogation des pouvoirs du maréchal de Mac-Mahon, il proposa un amendement limitant la durée de ces pouvoirs à cinq ans (7 novembre) et vota contre le septennat (19 novembre). Le 13 mai 1874, il contribua à la chute du cabinet de Broglie, dont il n'avait cessé de combattre la politique, puis il vota les amendements Périet et Merville (juillet 1874) et la constitution républicaine du 25 février 1875. Dans une profession de foi qu'il adressa, conjointement avec M. Henri Martin et le comte de Saint-Vallier, aux électeurs sénatoriaux de l'Aisne, il affirma encore une fois la nécessité de maintenir la république et de ne reviser la constitution que pour l'améliorer dans le sens républicain. Il fut élu sénateur dans ce département le 30 janvier 1876, et, le 9 mars suivant, il reçut le portefeuille de l'instruction publique dans le cabinet dont M. Dufaure eut la présidence. Sous prétexte que M. Waddington est protestant, le ministère des cultes fut détaché de celui de l'instruction publique et réuni au ministère de la justice. Un de ses premiers actes fut de déposer à la Chambre des députés un projet de loi modifiant la loi sur l'enseignement supérieur et rendant à l'Etat la collation des grades (23 mars). Dans la discussion qui eut lieu à ce sujet, il prononça, le 3 juin, un discours fort remarquable et qui eut un très-grand succès. Le 7 juin, il se prononça contre le jury d'Etat, et la Chambre des députés vota à une énorme majorité son projet de loi. Le 14 juin, M. Waddington a exposé devant la commission du budget l'ensemble de réformes qu'il compte faire dans l'enseignement primaire, secondaires et supérieures. C'est le premier ministre de l'instruction publique en France qu'on ait vu entrer dans la voie des améliorations avec des vues aussi larges, et établir avec autant de précision les moyens d'exécution et l'ordre successif des réformes à espérer. Répandre partout l'instruction primaire en la rendant obligatoire et en créant partout des écoles, relever le niveau de l'instruction secondaire, élargir l'enseignement supérieur, améliorer la situation des membres de l'enseignement, tel est le but que s'est proposé M. Waddington, qui a obtenu l'approbation de tous, excepté, cela va sans dire, celle des cléricaux.

WADENSCHWYL, ville de Suisse, canton et à 20 kilom. S.-E. de Zurich, sur la rive occidentale du lac de Zurich; 5,900 hab. Fabrication de draps, étoffes de laine et de coton, cuirs, fromages. Cette ville est délicieusement située sur le flanc d'une éminence qui borde le lac; on y voit plusieurs bâtiments de belle apparence, tels que l'église, l'école et la maison communale. Il y avait jadis un château qui servait de demeure aux baillis; il fut brûlé pendant l'insurrection de 1804 et a été reconstruit depuis sur un plan tout moderne.

WADESBOROUGH, ville des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat de la Caroline du Nord, à 160 kilom. S.-O. de Raleigh, au milieu d'une belle contrée fertile en coton; 2,500 hab. Centre d'un commerce actif en coton, fer, bois, céréales et produits manufacturés.

WADIAM (Nicolas), philanthrope anglais, mort en 1609. On a peu de détails sur sa vie et il n'est guère connu que comme le fondateur du collège qui porte son nom à l'université d'Oxford. Il mourut même avant d'avoir complètement réalisé son projet, mais sa femme en poursuivit l'achèvement avec le zèle qu'il aurait pu y mettre lui-même, et le Wadiam-College fut ouvert aux élèves en 1612.

WADJIIH-EDDIN MAS'OU'D (Khodjah), roi du Khorasan, de la dynastie des Sarrédaïens, mort en 1344 de notre ère. Il succéda, en 1337, à son frère Abd-el-Rezzak. Aussi brave qu'habile, il battit avec une armée peu nombreuse le prince de Kelath, s'empara de Nischabour, vainquit Toga-Timour-Khan, qui régnait dans le Mazanderan, et remporta une nouvelle victoire sur Melik-Azzeddin-Houceïn, prince des Molouk-Kurts (1342). Dans une autre expédition, Wadjih-Eddin envahit Rostemdar et Firouzcouh. Mais, à son tour, il fut surpris par le prince de Rostemdar, qui lui avait tendu une embuscade, et y trouva la mort ainsi que la plupart de ses soldats. Il fut le prince le plus puissant de sa dynastie.

WADOWICE ou **WADETZ**, jadis *Myslenice*, ville des Etats autrichiens, province et à 45 kilom. S.-O. de Cracovie, sur la gauche de la Skawa, ch.-l. de cercle; 2,300 hab.

WADOWICE (CERCLE DE), entre ceux de Sandec et de Cracovie au N., la Silésie au-

trichienne à l'O. et la Hongrie (comitat de Trencsin et d'Arva) au S.; 384,250 hectares et 280,000 hab. La Skawa et la Sala parcourent ce cercle, qui est montagneux et peu fertile au S., mais très-fécond ailleurs.

WADSTENA, ville de Suède, dans le lan ou préfecture de Linköping, à 48 kilom. O. de cette ville, sur le lac Wetter; 2,300 hab. Fabrication de toile, préparation de tabac; blanchisseries. Chapitre luthérien de dames nobles.

WADSTROEM (Charles-Bernard), voyageur et philanthrope suédois, né à Stockholm en 1746, mort à Paris en 1799. Entré au service en qualité d'ingénieur, il obtint, grâce à ses connaissances étendues en minéralogie et en mécanique, la direction des mines de Trohætta, sur le canal Wener (1767-1768), fut nommé en 1769 surintendant des mines de cuivre d'Atvedaberg et devint, peu de temps après, directeur en chef du contrôle royal de l'or et de l'argent. Il profita des loisirs qu'il devait à cet avancement rapide pour visiter différentes contrées de l'Europe. La lecture des ouvrages de Swedenborg lui inspira, notamment, l'idée de l'existence d'un peuple chrétien dans l'intérieur de l'Afrique et, par suite, le désir de visiter cette contrée. Il persuada au botaniste Sparrmann et au minéralogiste Arrhenius de l'accompagner, et le roi Gustave III consentit à faire les frais de l'expédition. M. de Staël, ministre de Suède à Paris, entra chaleureusement dans ce projet et obtint pour les trois voyageurs le passage gratuit à bord d'un bâtiment français, du Havre au Sénégal. Ils s'embarquèrent en août 1787 et, après être arrivés au Sénégal, firent quelques excursions aux environs de Saint-Louis; mais rencontrant, à mesure qu'ils avançaient dans l'intérieur, des obstacles de plus en plus difficiles à surmonter, ils se rendirent à la colonie anglaise de Sierra-Leone, dans l'espoir d'y trouver les moyens de poursuivre l'exécution de leur projet. N'ayant pas réussi, ils quittèrent la colonie et s'embarquèrent pour l'Angleterre, où ils arrivèrent vers la fin de 1788. La question de l'abolition de la traite était alors l'objet des discussions les plus vives. Dès que l'on sut que Wadstroem et son compagnon Sparrmann arrivaient d'Afrique, ils furent appelés devant le conseil privé, puis devant un comité de la Chambre des communes, et, à dater de cette époque, Wadstroem devint un avocat zélé des idées de Clarkson, de Granville Sharpe et de Wilberforce. En 1789, il publia sous ce titre : *Observations sur le commerce des esclaves et description d'une partie de la côte de Guinée*, une brochure destinée à défendre les doctrines des abolitionnistes, et dans laquelle il émettait l'idée d'établir des colonies sur la côte occidentale de l'Afrique, comme le meilleur moyen de civiliser les naturels et, par suite, de mettre fin au commerce des esclaves. Ce fut cette idée que l'on mit en pratique pour l'organisation nouvelle de la colonie de Sierra-Leone et pour l'établissement de celle de Bulama. La dévastation de Sierra-Leone par une escadre française en 1794 amena, l'année suivante, Wadstroem à Paris, où il adressa sans résultat, au Directoire et au Corps législatif, un mémoire dans lequel il demandait que la France et l'Angleterre reconnussent comme territoires neutres Sierra-Leone, Bulama et toutes les autres colonies analogues qui pourraient être créées sur la côte d'Afrique. L'arrivée au ministère de Talleyrand l'engagea à persévérer dans ses efforts, et il écrivit alors (1798) une esquisse de l'histoire de Sierra-Leone et de Bulama; mais cet ouvrage n'eut d'autre effet que de piquer la curiosité du premier consul, et ce fut Wadstroem qui lui présenta lui-même le seul exemplaire de son ouvrage qu'il y eût en France. Il succomba peu après à une maladie de consommation. On a encore de lui un *Essai sur la colonisation particulièrement appliquée à la côte occidentale de l'Afrique* (1794-1795, 2 vol.), ouvrage où l'auteur a fait preuve d'un certain talent et d'un esprit vraiment philanthropique, mais où il émet des idées bien difficilement réalisables. Il a été traduit en français par C. Pougens (Paris, 1798, in-80).

WÄCHTER (Georges-Philippe-Louis-Léonard), littérateur allemand, connu sous le pseudonyme de *Veit Weber*, né à Uelzen en 1762, mort en 1837. Il étudia la théologie à Gœttingue, où il s'occupa aussi d'archéologie et de littérature, et vécut ensuite dans sa ville natale. En 1792, il s'engagea dans l'armée hanovrienne et fit contre les Français plusieurs campagnes. Blessé à Mayence, il quitta le service en 1793, devint, à cette époque, professeur à l'établissement pédagogique de Voigt, à Hambourg et, lorsqu'en 1814 Voigt fut nommé professeur à Riga, il prit la direction de cet établissement, qu'il sut maintenir dans l'état le plus florissant. Pendant la guerre de l'indépendance allemande, il donna, lors du siège de Hambourg, de nouvelles preuves de dévouement et de courage. On a de lui : *Légendes du passé* (Berlin, 1787-1798, 7 vol.; 1840, 2^e édit.); *Estampes* (Hambourg, 1793); *Histoires* (Hambourg, 1794), ouvrage dont la première partie a pour sujet l'établissement de la liberté de Hambourg; *Guillaume Tell*, tragédie qui parut en 1804, avant celle de Schiller, qui porte le même titre.

WÄCHTER (Georges-Frédéric-Everard DE),

peintre allemand, né à Ballingen (forêt Noire) vers 1770, mort à Stuttgart en 1852. Destiné à l'état ecclésiastique, il reçut une brillante éducation littéraire qui n'était pas encore complètement terminée quand le hasard le conduisit à Paris. Les peintures qu'il vit dans nos musées firent sur lui une impression profonde. Une visite à l'atelier de David déterminant sa vocation, et, renonçant à l'avenir que lui promettait la carrière qu'il devait embrasser, il se fit admettre parmi les élèves du maître français (1795). David eut pour lui des soins particuliers qui hâtèrent ses progrès. C'est en 1800 qu'il débuta par *Job et ses amis*, une *Mater dolorosa* et une *Sainte Famille*, tableaux d'un caractère grave, d'une exécution savante et réfléchie. Le charme n'en est pas grand, et l'esprit philosophique a soufflé sur le sentiment religieux et biblique, que l'on y chercherait vainement; mais on peut admirer l'érudition et le goût qu'il y a dans les types et l'arrangement des draperies, mérite assez rare pour être signalé. Ces tableaux furent immédiatement gravés par Rahl, sous les yeux et sans doute avec la collaboration de l'auteur. Les planches du célèbre graveur eurent une large part au succès de ces trois pages excellentes.

L'éclat de ce début plaça Wächter au premier rang parmi les jeunes peintres du temps. La cour de Vienne lui fit des commandes importantes qui furent toutes exécutées et exposées à Paris. Citons, entre autres : la *Mort de Socrate*, *Cornélie et ses enfants*, *Belisaire aveugle aux portes de Rome*, *Andromaque et Hector au tombeau d'Hector*, les *Heures envisagées comme symbole de l'ordre moral*, etc., gravés aussi par Rahl. La dernière de ces peintures est une allégorie dont le sens est difficile à comprendre à force de subtilité. Vers 1810, Wächter, déjà célèbre, voulut voir l'Italie et quitta Paris, où il ne devait plus revenir. Son séjour à Rome se serait prolongé sans doute, si l'empereur d'Autriche ne l'avait appelé à Vienne pour lui confier de grands travaux décoratifs dans les palais de la couronne et dans certains édifices publics. En quittant Vienne, le peintre vint s'établir à Stuttgart, où il fut nommé conservateur du cabinet royal des dessins et professeur à l'Ecole des beaux-arts, fonctions qu'il remplit jusqu'à sa mort.

WÄCHTER (Charles-Georges DE), juriconsulte allemand, né à Marbach en 1797. Après avoir étudié, de 1815 à 1818, le droit aux universités de Tubingue et de Heidelberg, il devint assesseur au tribunal d'Essling; mais il se démit bientôt de ces fonctions pour se livrer à l'enseignement et fut nommé professeur adjoint à l'université de Tubingue. Il devint titulaire de la même chaire en 1822 et, trois ans après, malgré son jeune âge, recteur de l'université. Il quitta cette dernière en 1833, pour aller professer à l'université de Leipzig, et retourna, trois ans plus tard, à l'université de Tubingue en qualité de chancelier et de professeur de droit. Nommé membre des états de Wurtemberg, M. de Wächter fut deux fois élu président de cette chambre, qui siégeait à Stuttgart. Lors des troubles politiques de 1848, il fut élu membre du parlement de Francfort et y fit partie de la commission dite des cinquante. Il revint ensuite à Stuttgart, où il entra dans le comité d'organisation nommé par le gouvernement wurtembergeois, puis il retourna professer à l'université de Tubingue. S'étant démis, en 1851, du poste de chancelier, il devint président de la haute cour de la ville libre de Lubeck, position qu'il occupa durant un an environ. Il fut nommé, en 1852, conseiller privé de la cour de Saxe, professeur de droit romain à la faculté de Leipzig, puis, en 1860, président de la commission d'examen pour les juristes. Nous mentionnerons, parmi les ouvrages les plus remarquables de M. de Wächter : *Manuel de droit pénal romano-germanique* (Stuttgart, 1825-1826); *Des peines et des prisons dans le Wurtemberg* (Tubingue, 1832); *Dissertations sur le droit pénal* (Leipzig, 1835); *Du droit commun allemand, et plus particulièrement du droit pénal* (1844); *Mémoires sur l'histoire d'Allemagne, et particulièrement sur l'histoire du droit pénal* (Tubingue, 1845); *Manuel de droit particulier au royaume de Wurtemberg* (Stuttgart, 1845-1846); *Commentaires sur les droits particuliers romano-germanique et wurtembergeois* (1845-1846); *Critique d'un plan de code civil destiné au royaume de Saxe* (Leipzig, 1853), etc. Nous citerons, en outre, les nombreux articles fournis par M. de Wächter aux *Archives de procédure civile*, aux *Nouvelles Archives de droit pénal* et au *Journal critique de jurisprudence*, dont il est un des fondateurs.

WÄCHTER (Oscar), juriconsulte et publiciste allemand, fils du précédent, né à Tubingue en 1825. Après avoir fait ses cours de droit, il s'établit, en 1849, comme avocat à Stuttgart et, tout en s'y livrant avec succès à la pratique du barreau, s'occupa de sérieuses études sur les questions les plus variées de la jurisprudence. Il s'était déjà fait connaître par plusieurs publications lorsqu'à l'occasion de l'agitation suscitée en 1860, dans le Wurtemberg, par le concordat que le gouvernement avait conclu avec la cour de Rome, il publia deux brochures : le *Wurtemberg et Rome il y a trois cents ans* (1860) et le *Concordat et le droit dans le Wurtemberg* (1861), qui contribuèrent à accroître l'irritation po-

pulaire et à amener l'annulation du concordat par l'assemblée des états. M. de Wächter leur dut, en outre, une popularité qui eut pour résultat son élection, en 1862, à cette assemblée, dans laquelle il fut, en 1866, du petit nombre des députés qui formèrent le parti allemand et qui votèrent contre la coopération du Wurtemberg à la guerre contre la Prusse. Nous citerons, parmi ses écrits de jurisprudence : le *Droit de publication* (Stuttgart, 1857-1858, 2 vol.); le *Droit de l'artiste* (1859); le *Droit des lettres et des photographies* (1863), dissertation insérée, comme la précédente, dans la *Revue trimestrielle allemande*; la *Doctrine du change d'après les lois allemandes et étrangères* (Stuttgart, 1861); le *Droit commercial d'après le code général du commerce allemand* (Leipzig, 1865, tomes I et III); le 9 novembre 1867 et les *droits de publication* (Leipzig, 1867). Un ouvrage de circonstance qu'il avait publié sur la *Base de la confession, l'Eglise et les sectes dans le Wurtemberg, d'après l'histoire, le droit et le dogme* (Stuttgart, 1862), et dans lequel il se prononçait pour la séparation de l'Eglise et de l'Etat, l'amena à s'occuper des écrits du célèbre théologien Bengel, auquel il a consacré les ouvrages suivants : *Esquisse de la vie de J.-A. Bengel, son caractère, ses lettres et ses sentences* (Stuttgart, 1865); *Matériaux pour l'état des écrits de J.-A. Bengel* (Leipzig, 1865); *Idees de J.-A. Bengel sur l'éternité* (Stuttgart, 1866); *Idees de J.-A. Bengel sur la révélation* (Stuttgart, 1867), etc. Depuis 1868, M. de Wächter publie le *Messager*, journal hebdomadaire d'économie politique et sociale, rédigé surtout à l'intention du peuple des campagnes.

WÄCHTLER (Jacques), théologien allemand, né à Grimmera en 1638, mort en 1702. D'abord professeur adjoint de philosophie à l'université de Wittenberg (1665), il devint ensuite archidiacre d'Oschatz, puis surintendant ecclésiastique de Gommern et de Belgiz. Nous citerons, parmi ses nombreux ouvrages : *Chilistica vanitatis demonstratio*, opuscule dirigé contre le système des millénaires; *Arca chilismi moderni*, ou le *Véritable memento*, Disce, gaude mori, du christianisme luthérien (Leipzig, 1721, in-80); *Harmonia sacra paracletica*; *Collegium logicum repetitorium*; *Monuments de Belgiz*, etc.

WÄCHTLER (Christfried), juriconsulte allemand, né à Grimmera en 1652, mort en 1731. Il étudia le droit à Leipzig et exerça avec beaucoup de succès la profession d'avocat à Dresde et à Leipzig. On a de lui, entre autres écrits : *Libri ad Nicetam Epilum et G.-G. L. (Leibniz) de veteri jure emulando* (1688); *Commentarius ad singulas leges tituli Digestorum de evictionibus*; *Vindiciae Ziegleri contra stricturas Henrici Hennings ad Gratium de jure belli et pacis*; *De iis quæ Patres concilii Tridentini dixerunt pro veritate evangelica secundum historiam Sfortis Pallavicini*, etc. Après la mort de Wächler, Christophe-Henri Troitz publia, sous le titre d'*Opuscula juridico-philologica rariora* (Utrecht, 1733, in-80), un recueil de quelques-uns de ses ouvrages.

WÄEL (Lucas DE), peintre flamand, né à Anvers en 1591, mort en 1676. Son père, qui était lui-même un peintre de quelque talent, mais qui mourut jeune, lui apprit les premiers principes de l'art, et il se perfectionna sous la direction de Breughel de Velours, dont il s'appropriait la manière. Après avoir consacré plusieurs années à voyager en France et en Italie, il revint s'établir dans sa ville natale, qu'il ne quitta plus jusqu'à sa mort. Ses tableaux, qui se trouvent dispersés en France et en Italie, représentent des paysages pittoresques, agrémentés ordinairement par des rochers escarpés, des chutes d'eau, des scènes d'orage, etc. Le coloris en est vif et naturel, et les effets de lumière surtout sont parfaitement rendus.

WÄEL (Cornille DE), peintre flamand, frère du précédent, né à Anvers en 1594, mort en 1662. Il eut aussi son père pour premier maître et travailla ensuite sous différents peintres. Il se fit d'abord connaître comme paysagiste, mais ce fut surtout à ses tableaux de batailles qu'il dut sa réputation. Appelé en Espagne par le duc d'Arsehot, qui le nomma son premier peintre, il exécuta pour ce seigneur et pour le roi plusieurs tableaux remarquables. Plus tard, il suivit son frère en Italie et revint, comme lui, s'établir dans sa ville natale. Les qualités principales des œuvres de cet artiste sont l'abondance de la composition, l'éclat et l'harmonie des couleurs, ainsi qu'un excellent arrangement des groupes; mais on doit lui reprocher d'être demeuré trop fidèle aux traditions de l'école flamande dans l'expression des figures, ainsi que dans les costumes.

WÄEREGHEM, ville de Belgique, province de la Flandre occidentale, arrond. et à 12 kilom. N.-E. de Courtrai; 6,500 hab. Commerce de toiles, lin et bêtes à cornes.

WÄERSCHOT, ville de Belgique, province de la Flandre orientale, arrond. et à 15 kilom. N.-O. de Gand, ch.-l. de cant., sur la Lys; 6,200 hab. Fabrication très-importante de toiles de fil et de coton; fabriques de métiers à tisser; teinturerie.

WÄES (pays DE), petite contrée de Belgique, dans la province de la Flandre orien-

tale, arrond, et au N.-E. de Gand, comprenant les deux villes de Saint-Nicolas et de Lokeren et 26 villages. C'est le pays de l'Europe le plus peuplé relativement à son étendue; on y compte 5.220 habitants par lieue carrée. Industrie agricole très-développée. On y trouve le lac de Berlaere, qui occupe une superficie de 151 hectares.

WAESMUNSTER, bourg de Belgique, province de la Flandre orientale, arrond. et à 6 kilom. N. de Termonde, sur la petite rivière de la Durine; 5.500 hab. Industrie active; fabrication de draps; toiles d'emballage, de fil, de coton et mouchoirs. Ancienne abbaye de chanoinesses.

WAESTEN, nom flamand de **WARNETON**.

WÆSTERAS, ville et préfecture de Suède. V. **WÆSTERAS**.

WAFER (Lionel), aventurier anglais du XVIII^e siècle. En 1677, il partit, comme chirurgien de marine, pour l'île Bantam, s'établit, deux ans plus tard, à la Jamaïque et se rembarqua, en 1680, avec des corsaires qui se réunirent au célèbre Dampier. Il assista à toutes leurs expéditions dans la mer des Antilles et dans le grand Océan, mais, ayant été blessé au genou en traversant l'isthme de Panama (1681), il fut abandonné par ses compagnons. Recueilli et guéri par les Indiens, il fut forcé de mener pendant quelque temps la même vie qu'eux, réussit à leur échapper en 1684 et, après être demeuré encore quatre années à bord des bâtiments de Dampier et de Davis, il alla habiter Philadelphie, d'où il revint dans sa patrie en 1690. On a de lui un récit de ses *Voyages* (Londres, 1699, in-8°; 1704, 2^e édit.), qui renferme la première relation exacte que l'on ait eue sur l'isthme de Panama. Cet ouvrage a été traduit en français par Montirat (Paris, 1706, in-12). On ignore l'époque de la mort de Wafer.

WAFFLARD (Alexis-Jacques-Marie), auteur dramatique français, né à Versailles en 1787, mort en 1824. Il servit comme simple soldat, entra ensuite dans les bureaux de la guerre, fut réformé à la Restauration et se consacra entièrement à la littérature dramatique, dans laquelle il avait déjà obtenu quelques succès. Le 25 octobre 1815, il fit représenter, avec la coopération de Béranger, les *Caméléons*, vaudeville qui était une critique fort spirituelle de la bureaucratie. Wafflard avait la *vis comica*. Ses comédies se recommandant par un dialogue plein de finesse, une parfaite entente de la scène. Ce sont, comme celles de Picard, des peintures de mœurs bourgeoises. Nous citerons les suivantes : *Haydn ou le Menuet de bœuf* (1812); *la Voile d'Angleterre* ou *la Revendeuse à la toilette* (1814); *Une promenade à Saint-Cloud* (1817); *Un moment d'imprudence* (1819); *Un jeu de bourse* ou *la Basculée* (1821); *le Voyage à Dieppe* (1821), comédie en trois actes, regardée comme le chef-d'œuvre de l'auteur et qui attira longtemps la foule au théâtre de l'Odéon; les *Deux Ménages* (1822); *la Célibataire et l'homme marié*; *l'Écolier d'Oxford* (1824).

WAPPIS s. m. (ouaff-piss). Ornith. Espèce de canard des côtes d'Afrique.

WAG s. m. (vagh). Métrol. Poids danois valant environ 18 kilogrammes. || On dit aussi **wog**.

WAGA (Théodore), historien polonais, né dans la province de Mazovie en 1739, mort à Varsovie en 1801. Il entra dans la congrégation des piaristes, professa l'histoire, la littérature et le droit, cultiva la poésie, fit des traductions et au jour des travaux historiques fort remarquables. Parmi ses ouvrages, qui ont eu pour la plupart un nombre considérable d'éditions, nous citerons : *Histoire des princes et des rois de Pologne, avec des notions géographiques sur ce royaume* (Suprasl, 1767); *Lois, statuts et constitutions de la couronne polonaise et du grand-duché de Lithuanie* (Varsovie, 1775, in-8°); *Connaissances qui sont nécessaires à un chevalier de Malte* (Varsovie, 1775, in-8°); *Juridiction des tribunaux jugeant en dernière instance en Pologne et en Lithuanie* (Varsovie, 1785, in-8°). Waga traduisit en polonais le *Traité des délits et des peines*, de Beccaria, et le publia en y joignant un *Traité sur la vertu et les récompenses*. Son *Histoire de Pologne* a été rééditée à plusieurs reprises par Joachim Lelewel.

WAGA (Jacques), botaniste polonais, né en 1797, mort à Varsovie en 1863. Il profita de sa fortune pour voyager et pour se livrer avec ardeur à l'étude de la botanique. Waga consacra beaucoup de temps à la rédaction d'un ouvrage considérable, pour lequel il avait rassemblé de nombreuses observations et où il exposa la vie des végétaux dans ses phénomènes successifs. Cet ouvrage, publié sous ce titre : *la Physiologie des plantes* (Varsovie, 1856, in-4°), obtint les suffrages des naturalistes les plus éminents. Outre divers mémoires relatifs à quelques infusoires, aux subulnaires, aux équisétacés, à la salvinie, à la chute des feuilles, etc., on doit encore à Waga : *Guide du botaniste en Pologne* (Varsovie, 1857, in-4°); *Analyse des substances végétales* (1857, in-8°); *Botanique en quarante leçons* (1858, in-4°); *Dictionnaire de botanique*, etc.

WAGA (Antoine), naturaliste polonais, né

dans la Mazovie en 1799. Il fit ses études chez les piaristes de Varsovie, devint, en 1818, professeur de zoologie au lycée de cette ville et fut envoyé, l'année suivante, aux frais du gouvernement, à l'université de Berlin. On a de lui : *Manuel des sciences naturelles*; *Théorie d'agronomie nationale*; *la Chasse des oiseaux*, traité écrit au XVIII^e siècle par Mathieu Cyganski, et que l'on a réédité et enrichi de nombreuses notes; *Histoire des mœurs et des instincts des animaux*, etc.

WAGELLE s. m. (oua-jè-le). Ornith. Syn. de **PROCELLAIRE**.

WAGENAAR (Luc-Jansen), cartographe hollandais, né dans le XVIII^e siècle, mort au commencement du XVIII^e. Il entra de bonne heure dans la marine marchande et devint un des meilleurs pilotes des Pays-Bas. Possédant des connaissances étendues, il entreprit de publier des cartes représentant des vues et des descriptions des ports de mer et des côtes qu'il avait visitées. Outre un grand nombre de cartes isolées qui parurent de 1577 à 1585, on a de lui sous ce titre : *Trésor du navigateur ou Itinéraire pour toutes les mers, avec les cartes y relatives* (Leyde, 1584-1585, in-4°), un ouvrage qui a été longtemps classique dans la marine hollandaise. Il a été traduit du hollandais en latin sous le titre de *Speculum nauticum* (Leyde, 1586, in-fol.) et en français sous celui de *Miroir de la navigation occidentale* (Anvers, 1590, in-4°).

WAGENAAR (Jean), historien hollandais, né à Amsterdam en 1709, mort en 1773. Il fut historiographe de sa ville natale et se distingua autant par sa charité que par ses talents littéraires. On lui doit : *État actuel des Provinces-Unies* (1739-1758); *Histoire de la patrie, comprenant les événements arrivés dans les Pays-Bas, et particulièrement en Hollande, depuis les anciens temps jusqu'en 1751* (Amsterdam, 1749-1760, 21 vol.), trad. en français (1757-1772); *Continuation de l'Histoire de la patrie de Wagenaar* (Amsterdam, 1758-1810, 48 vol.); *Description historique d'Amsterdam* (1760). Bien que ces ouvrages n'échappent pas à la critique sous le rapport du fond et de la forme, ils ont encore aujourd'hui une certaine valeur, car l'auteur raconte avec beaucoup de vérité et de simplicité, et la seule précaution à prendre en le lisant est de se tenir en garde contre sa partialité pour le parti orangiste.

WAGENDRUSSEL, bourg de l'empire d'Autriche, dans la Hongrie, sur la Gôlnitz, comitat de Zips, à 22 kilom. S. de Leutschau; 2.400 hab. Riches mines de fer.

WAGENER (Frédéric-Guillaume-Hermann), homme politique prussien, né à Segelitz, province de Brandebourg, en 1815. Après avoir étudié le droit et les sciences financières à l'université de Berlin, il entra dans la magistrature, remplit successivement différents emplois et devint, en 1847, assesseur consistorial à Magdebourg. Mais, comme il se montra peu disposé à suivre le courant des idées libérales de cette époque, il se vit obligé de donner sa démission en 1848, sous le ministère Schwerin. Les chefs du parti conservateur le chargèrent alors de fonder et de diriger un nouvel organe, la *Neuvelle gazette prussienne*, qui est plus connue aujourd'hui sous le nom de *Gazette de la Croix* (*Kreuzzeitung*). Il s'acquitta de cette tâche avec autant de courage que de succès, au milieu des attaques des différents partis; mais il quitta, en 1854, la direction de cette feuille, qui était devenue l'un des organes les plus influents de la Prusse, et renonça également, deux ans plus tard, à la profession d'avocat, qu'il avait adoptée après avoir donné sa démission. Depuis lors, il se consacra aux travaux parlementaires, comme représentant du cercle de Belgard-Schievelbein-Neustettin à la Chambre des députés, où il se plaça au premier rang parmi les chefs du parti conservateur, dont il a toujours défendu les intérêts avec la plus grande énergie. A la diète de la Confédération germanique du Nord, il fut l'un des champions les plus décidés de la nouvelle constitution. Au printemps de 1866, il fut nommé conseiller du gouvernement et conseiller rapporteur au ministère d'Etat. En février 1873, il a été publiquement accusé par M. Lasker, dans une séance du Landtag prussien, dont il fait partie, de s'être fait concéder un chemin de fer et de s'être livré à des manœuvres du caractère le plus répréhensible. Parmi ses écrits, il faut citer en première ligne le *Dictionnaire politique et social* (*Staats- und Gesellschaftslexicon*) (Berlin, 1858-1867, 23 vol.; *Supplément*, 1868), encyclopédie populaire, où il défend, souvent avec roideur, les tendances de son parti, mais qui renferme un grand nombre d'excellents articles de science et de critique.

WAGENFELD, bourg de Prusse, province de Hanovre, à 14 kilom. S.-E. de Diepholz; 2.800 hab. Commerce de toiles.

WAGENHARE ou **WAGHENARE** (Pierre DE), historien et poète hollandais, né à Nieupoort vers 1599, mort à l'abbaye Saint-Nicolas de Furnes (ordre de Prémontré), où il remplissait les fonctions de sous-prieur, en 1662. On a de lui : *S. Thomæ Cantuariensis et Henrici II Anglorum regis monomachia de libertate Ecclesiæ* (Cologne, 1626, in-8°); *Vita sancti Norberti dramatica; Epigrammatica*

aliæque poemata miscellanea (Douai, 1650); *Sanctus Norbertus in se et suis vario carmine et oratione soluta celebratus* (1650-1651, 2 vol. in-12).

WAGENSEIL (Jean-Christophe), érudit allemand, né à Nuremberg en 1633, mort en 1705. Il fit ses études aux universités de Rostock et de Greifswald et accompagna, en 1657, quelques jeunes nobles allemands dans un voyage à travers l'Europe occidentale. Pendant ce voyage, qui dura six ans, Wagenseil fut élu membre des Académies littéraires et scientifiques de Padoue et de Turin, et, dans cette dernière ville, découvrit, dans le musée des antiquités du duc de Savoie, la fameuse table d'Isis, qui avait appartenu primitivement au duc de Mantoue et qui avait disparu, on ne sait comment, de la bibliothèque de ce prince en 1630. En France, il reçut de la Faculté de droit d'Orléans le diplôme de docteur, et du ministre Colbert une pension de 1.500 livres. En 1667, Wagenseil fut nommé professeur d'histoire à l'université d'Aldorf, où il fit aussi des cours sur le droit canon et sur les langues orientales. En 1676, il devint premier gouverneur des jeunes comtes palatins. Il laissa une fille, Hélène-Sibylle, qui épousa le professeur Mollera et qui fut également renommée pour son savoir; elle fut, comme son père, membre de l'Académie de Padoue. On a de Wagenseil un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Sota, hoc est liber Mischnicus de uxore adulterii suspecta* (Aldorf, 1674, in-4°), traduction latine, avec le texte hébreu, de la *Mischna* et de la *Ghemara*; *Tela ignea Satanae* (Aldorf, 1681, 2 vol. in-4°); *De re monetali veterum Romanorum dissertatio* (Aldorf, 1691, in-12); *De cœna Trimalcionis, nuper sub Petronii nomine vulgata, dissertationes H. Valesii et J.-C. Wagenseilii* (Paris, 1666, in-8°); *Exercitationes varii argumenti*, publiées, après la mort de l'auteur par Roth-Scholtzius (1719, in-4°). Une biographie de Wagenseil en latin, avec un catalogue et un examen analytique de ses œuvres, a paru à Nuremberg en 1719 (in-4°).

WAGER-BOAT s. m. (oué-djèr-bôtt — de l'angl. *wager*, pari; *boat*, bateau). Navig. fluv. Skiff dont on se sert dans les régates.

WAGGART s. m. (ouagh-gartt). Bot. Espèce de silène d'Abyssinie, dont la souche est administrée, dans ce pays, contre le ténia.

WAGHAN (Thomas DE), célèbre alchimiste anglais. V. **PHILAETHE**.

WAGHORN (Thomas), voyageur anglais, né à Chatham en 1800, mort en 1850. Entré à douze ans comme midshipman dans la marine royale, il concourut, quatre ans plus tard, pour le grade de lieutenant et fut reçu; puis, arrivé à Calcutta, il abandonna momentanément la marine pour faire la guerre dans l'Aracan, en qualité de volontaire au service de la Compagnie des Indes. Blessé et malade, il revint à Calcutta et s'occupa de préparer l'exécution d'un projet qu'il avait conçu déjà depuis longtemps. Il s'agissait d'organiser un service de bateaux à vapeur entre l'Inde et l'Angleterre. C'était en 1827; le projet était hardi et pouvait passer pour impraticable. Waghorn, encouragé par le gouvernement du Bengale et par le gouverneur général de l'Inde, partit pour l'Angleterre afin de proposer son idée à la cour des directeurs. Partout où il relâcha, à Madras, à l'île Bourbon, au Cap, à Sainte-Hélène, il exposa et soutint publiquement son projet. Dès qu'il fut débarqué en Angleterre, il s'efforça par tous les moyens de faire partager sa conviction à ses concitoyens; il courut incessamment de Londres à Liverpool, à Manchester, à Glasgow, à Birmingham; il se multipliait. Mais, à cette époque, l'administration des postes était opposée à la navigation à vapeur sur mer, et la plupart des directeurs de la Compagnie des Indes partageaient cette opinion. Deux années s'écoulèrent sans que Waghorn, malgré son activité, son éloquence, sa persévérance, parvint à faire ouvrir les yeux à tous ces aveugles. Enfin, au mois d'octobre 1829, lord Ellenborough, alors président de la cour des directeurs, le chargea de se rendre dans l'Inde par l'Egypte, avec d'importantes dépêches pour le gouverneur de Bombay, et surtout de s'assurer si la navigation de la mer Rouge était praticable. Waghorn fit ce voyage en quatre mois et vingt et un jours, rapidité extraordinaire pour l'époque. Ne trouvant pas à Suez le steamer qui devait l'y attendre, il se hasarda sur la mer Rouge, qui passait pour extrêmement dangereuse, avec une barque non pontée. Enfin, il arriva à Bombay, après avoir déployé une activité presque surhumaine. Une fois dans l'Inde, il reprit son projet, convoqua des assemblées, exposa ses plans, les moyens d'exécution; c'était maintenant par la mer Rouge et l'isthme de Suez qu'il voulait établir le service de communication qu'il rêvait; mais les directeurs de la Compagnie des Indes continuèrent de le traiter de visionnaire. Heureusement, le pacha d'Egypte, Méhémet-Ali, goûta son idée et lui donna les moyens de l'exécuter. Waghorn, grâce à son concours, organisa en peu de temps un service de transports qui réalisait une économie de temps et une énorme réduction de frais, il établit aussi un service postal régulier, qui transportait les

lettres de Bombay à Londres en quarante-sept ou cinquante jours. Le succès des entreprises de Waghorn ouvrit enfin les yeux aux ministres anglais et aux directeurs de la Compagnie des Indes; ils comprirent que le visionnaire avait raison. Mais, par une ingratitude sans excuse, au lieu d'attribuer l'exploitation de cette route nouvelle à celui qui l'avait démontrée praticable, la Compagnie concéda le monopole de la malle des Indes à une société riche et puissante, qui organisa un service en face de l'entreprise de Waghorn et ruina celui-ci par une concurrence à outrance. Le malheureux, qui avait usé sa vie à faire aboutir une idée qu'il regardait avec raison comme d'une utilité capitale pour le commerce de l'Angleterre, criblé de dettes, vieilli avant l'âge, sans ressources, finit par abandonner ses établissements et partit pour l'Angleterre, où il eut toutes les peines du monde à obtenir de la Compagnie des Indes et des ministres une petite pension viagère, qui ne lui fut guère payée que pendant dix-huit mois environ, car le chagrin ne tarda pas à amener sa mort.

WAGLER (Charles-Théophile), médecin allemand, né en 1730, mort en 1778. Il fit ses études médicales à Göttingue, fut professeur de cette université jusqu'en 1762 et passa à cette époque, avec les mêmes fonctions, à l'université de Brunswick. Wagler est connu par plusieurs articles de journaux et par la publication de l'ouvrage suivant : *De morbo mucoso liber singularis* (Göttingue, 1765, in-4°).

WAGNER (Godefroi), philologue suisse, né à Fribourg. Il vivait au XVIII^e siècle et devint, en 1545, recteur de l'université de cette ville. Wagner a publié, sous le pseudonyme d'*Incognitus Carpentarius*, qui est la traduction latine de son nom allemand : *Eruditorum calibum centuria singularis* (Wittenberg, 1714, in-8°; 2^e édit., 1717, préférable à la précédente) et *Schurzleischiana ex scholiis Conradi Samuëlis Schurzleischii collecta* (Wittenberg, 1729, in-4°).

WAGNER (Gabriel), littérateur allemand. Il vivait au XVIII^e siècle, se fit recevoir maître es arts à Quedlimbourg et se rendit dans la plupart des universités allemandes sans se fixer nulle part. Compromis dans une affaire politique à Vienne, il parvint à fuir et se rendit en 1696 à Hambourg, où il professa la poésie et composa divers ouvrages, dont plusieurs sont signés du pseudonyme de *Realis de Vienna*. Nous citerons de lui : *Libellus artium liberalium accensitarum*; *Responsum ad Thomasi questionem de definitione substantiæ*; *De gravitatis et cohesionis causa*; *Refutation du programme de Thomasi sur l'imitation des Français*, etc.

WAGNER (Tobie), théologien allemand, né en 1598, mort en 1680. D'abord pasteur à Esslingen (1630), il fut nommé, en 1653, professeur ordinaire de théologie à l'université de Tubingue et y remplit plus tard les fonctions de vice-chancelier, puis de chancelier. Nous citerons, parmi ses nombreux ouvrages : *Compendiosum dialecticum* (Ulm, 1650); *Breviarium totius terrarum orbis geographicum* (Ulm, 1653); *Inquisitio in oracula sybilarum de Christo* (Tubingue, 1664); *Institutionum historicarum libri VII* (Ulm, 1668), etc.

WAGNER (Paul), jurisconsulte allemand, né à Leipzig en 1617, mort en 1697. Il se fit recevoir docteur en 1648, puis devint membre de la cour de justice souveraine, assesseur de la cour de droit et bourgmestre de Leipzig. On lui doit un certain nombre de *Dissertations* et un livre de prières (in-8°).

WAGNER (Chrétien), écrivain allemand, fils du précédent, né à Leipzig en 1663, mort en 1693. Reçu maître es arts en 1679, il devint, en 1685, assesseur de la faculté de théologie, puis pasteur à l'église de Saint-Jean. On doit à Wagner, qui donnait les plus brillantes espérances lorsqu'il fut enlevé par une mort prématurée, divers écrits, entre autres : *Thesis de numero mundorum*; *Animadversiones in Th. Burneti theoriâ telluris sacram*; *De divisione majestatis in realem et personalem* (1677, in-4°), etc. Il collabora aux *Acta eruditorum* de Leipzig.

WAGNER (Jean-Jacques), naturaliste suisse, né près de Zurich en 1641, mort en 1695. Il fit ses études médicales à Zurich et s'y livra ensuite à la pratique de son art. Il consacrait ses loisirs à l'étude de la botanique et obtint, par ses travaux sur cette science, la place de bibliothécaire de la même ville. On a de lui : *Historia naturalis Helvetiæ curiosa* (Zurich, 1680, in-12) et *Mercurium helveticum* (Zurich, 1688, in-12). — Son frère aîné, Godefroi WAGNER, né à Leipzig en 1652, mort en 1725, s'est fait connaître aussi par quelques travaux littéraires, tels que des écrits polémiques sur l'origine des Américains.

WAGNER (Louis-Frédéric), archéologue et jurisconsulte allemand, né à Tubingue en 1700, mort en 1789. Il exerça d'abord la profession de médaille à Bonn, devint plus tard conseiller aulique de l'archevêque de Cologne, et put, grâce aux largesses de ce prélat, satisfaire son goût pour la numismatique et la bibliographie. Il avait réuni chez lui une précieuse collection de médailles et de livres rares; mais, dans la suite, il s'endetta et finit par mourir dans la misère. On

a de lui : *De insigni præminentia principum imperii majorum præ principibus et statibus aliorum Europæ regnorum* (Tübingue, 1732, in-4°); *Catalogus nummorum et numismatum antiquorum* (Bonn, 1775, in-8°).

WAGNER (Pierre-Chrétien), médecin et naturaliste allemand, né à Hof en 1703, mort en 1764. Il fit ses études scientifiques à Halle et à Leipzig et, après avoir exercé dans différentes villes d'Allemagne, devint, en 1731, conseiller et médecin ordinaire du margrave d'Anspach. Plus tard, il fut nommé médecin à Erlangen, puis à Baireuth (1743). Outre un grand nombre de dissertations, insérées dans les *Recueil de Francoeur* et dans le *Commercium litterarum de Nuremberg*, on a de lui : *Dissertation de lapidibus judæis* (Halle, 1724, in-4°); *Représentations des pièces les plus rares et les plus belles du cabinet d'histoire naturelle de Baireuth, avec explications* (Nuremberg, 1762, in-fol.), ouvrage qu'il n'eut pas le temps de terminer.

WAGNER (Jean-Gérard), médecin allemand, né à Helmstadt en 1708, mort à Lubeck en 1759. Il fut reçu docteur à l'université de sa ville natale en 1731 et alla ensuite se fixer à Lubeck. Nous lui devons les publications suivantes : *Exercitatio physico-chemico-medica de medicamento arcano polychresto* (Lubeck, 1733, in-4°); *Observationes clinice* (Lubeck, 1737, in-4°), etc.

WAGNER (Ernest-Adolphe), littérateur allemand, né à Rossdorf en 1769, mort en 1812. Il était greffier du tribunal de sa ville natale et intendant du baron de Wichmar, lorsque le manque de ressources suffisantes pour son entretien et pour celui de sa famille le décida à aborder, en 1803, la carrière littéraire. Jean-Paul Richter le recommanda au duc Georges de Saxe-Meiningen, qui le nomma secrétaire de son cabinet. En 1804, il se fixa à Meiningen, où il se consacra tout entier à la littérature. Malheureusement, la mort ne lui laissa pas le temps de tenir tout ce que promettaient ses premières œuvres, parmi lesquelles nous citerons : *Aperçus de Willibald sur la vie* (Meiningen, 1805, 2 vol.; 1821, 3^e édit.); les *Peintres en voyage* (Leipzig, 1806, 2 vol.); les *Voyages de l'étranger au pays natal* (Hildburghausen, 1808-1810, 2 vol.); l'*A-B-C historique d'un fusilier de quarante ans* (Hildburghausen, 1810), ouvrage qui fut suivi aux *Peintres en voyage*; *Isidoro* (Tübingue, 1812, 3 vol.). Tous ces ouvrages, dans lesquels on reconnaît l'influence de Jean-Paul, sans que cependant leur originalité en soit altérée, témoignent d'une vive imagination et d'une profonde connaissance du monde et des hommes. Ce sont, en général, les idées sentimentales et mélancoliques qui y dominent. Un recueil des *Œuvres* de Wagner fut publié après sa mort (Leipzig, 1827-1829, 12 vol.; 1854 et ann. suiv., 8^e édit.). On doit à Mogensell des *Lettres sur le romancier Ernest Wagner* (Schmalzkade, 1826).

WAGNER (Dieudonné-Henri-Adolphe), littérateur allemand, né à Leipzig en 1774, mort en 1835. Il étudia d'abord la théologie à l'université de sa ville natale et s'y occupa en même temps de philologie et de philosophie, sciences auxquelles il se consacra bientôt entièrement. Étant allé en 1798 suivre à Iéna les cours de Fichte, de Schelling, des deux Schlegel et de Steffens, il se lia, dans cette ville, avec J.-A. Kanne, qui lui fit bientôt partager son goût pour l'étude de la science étymologique et de la philologie comparée. Il revint ensuite se fixer à Leipzig et y résida jusqu'à sa mort. Parmi ses ouvrages originaux, qui sont en trop petit nombre pour qu'on puisse se faire une idée bien juste de l'étendue de ses talents, nous citerons : *Biographies des réformateurs Zwingle, Wyclif, Erasme, Hutten, Jérôme de Prague et Écolanpude* (Leipzig, 1800-1804, 6 vol.); *Deux époques de la poésie moderne, peintes en Dante, Pétrarque, Boccace, Gœthe, Schiller et Wieland* (Leipzig, 1806); *Théâtre et public* (Leipzig, 1826). On lui doit, en revanche, de nombreuses traductions de différents écrivains étrangers, qui toutes, sans exception, attestent un travail consciencieux, bien qu'on lui ait fait le reproche de substituer trop souvent l'originalité du traducteur à celle de l'auteur. Les ouvrages les plus importants qu'il a traduits sont : l'*Histoire de la maison d'Autriche* de Coxé (Leipzig, 1817, 4 vol., en collab. avec Dippold); l'*Histoire de la peinture* de Lanzi (Leipzig, 1830-1833, 3 vol., avec Quandt); le traité de Murray *Sur la structure des langues européennes* (Leipzig, 1825, 2 vol.); le *Manfred* de Byron (Leipzig, 1819), etc. Il a, en outre, publié un excellent *Manuel de la langue italienne* (Leipzig, 1819); un *Parnasse italien* (Leipzig, 1826), ainsi que des éditions du *Dictionnaire anglais* de Fahrenkruger (Iéna, 1822); de l'*Orlando innamorato* de Bojardo (1834) et des écrits italiens de Giordano Bruno (Leipzig, 1832, 2 vol.). — Sa femme, connue en littérature sous le pseudonyme d'ADOLPHINE, a publié plusieurs romans intéressants, entre autres : *Feuilles de lotos, trois nouvelles* (Leipzig, 1835); *Ideal et réalité* (1838); *Contes et récits pour de jeunes lectrices* (1844); *Nouveaux contes et récits* (1846), etc.

WAGNER (Jean-Jacques), philosophe allemand, né à Ulm en 1775, mort en 1841. Il fit

ses études à Iéna et à Göttingue à une époque où Fichte et Schelling continuaient la révolution que Kant avait commencée dans la philosophie. Ce fut cependant plutôt sous l'influence des doctrines de Kant et de Platon que sous celle de Fichte et de Schelling qu'il écrivit ses premiers ouvrages, et il finit par devenir l'adversaire décidé de la philosophie de Schelling, qu'il appelait un mélange chaotique d'empirisme et de spéculation. Après avoir professé en qualité de privat-docent à Iéna, à Göttingue et à Heidelberg, il obtint à Würzburg une chaire de philosophie, dont il se démit plus tard, mais qu'il reprit en 1815 et qu'il conserva jusqu'en 1834, époque où il fut mis à la retraite. On a de lui : *Théorie de la chaleur et de la lumière* (Leipzig, 1802); l'*Art de l'éducation* (Leipzig, 1803); *Système de philosophie idéal* (Leipzig, 1804); *Principes des sciences politiques* (Leipzig, 1805); *De la philosophie et de la médecine* (Bamberg, 1805); *Idées pour une mythologie universelle du monde ancien* (Francfort, 1809); *Théodicée* (Bamberg, 1809), en dialogues dans le genre de ceux de Platon; l'*État* (Würzburg, 1815), ouvrage où, se conformant aux idées platoniciennes, il représente l'État comme la grande école de civilisation du genre humain et les anciens colléges de prêtres comme les premiers instituteurs de l'humanité; *Organon de la connaissance humaine* (Erlangen, 1830), l'un de ses ouvrages qui produisirent le plus de sensation; *Système d'économie privée* (Aarau, 1836); l'*École poétique* (1840). Wagner n'a pas fondé d'école philosophique particulière, malgré la nouveauté, la variété et l'éloquente vivacité de ses cours, qui attiraient autour de lui, à Würzburg, des auditeurs en nombre assez considérable pour rivaliser avec celui des élèves qui se pressaient autour de la chaire de Schelling.

WAGNER (Jean-Martin DE), sculpteur allemand, né à Wurtzbourg en 1777, mort en 1858. Fils d'un artiste distingué, il s'adonna, après avoir suivi les cours de l'université, à l'étude de la peinture et de la sculpture, et obtint en 1802, de l'Académie des beaux-arts de Vienne, un premier prix de dessin historique. Après un court séjour à Paris, il partit pour Rome en 1804, et ce fut dans cette ville qu'il exécuta ses deux premiers tableaux : le *Conseil des héros grecs devant Troie* et *Orphée aux enfers*. Il poursuivit en même temps ses études de sculpture et, chargé en 1810 par le prince royal, Louis de Bavière, de faire des achats d'antiques, réussit à acquérir pour le musée de Munich les fameuses sculptures d'Égine, à la restauration desquelles il travailla ensuite de concert avec Thorwaldsen. Il acheta aussi plus tard pour la glyptothèque de Munich le *Faune* de la collection Barberini, la *Minerve Ergane*, etc. L'esquisse d'une frise, dont il avait puisé l'idée dans les *Fêtes d'Eleusis* de Schiller, excita l'admiration du prince Louis, qui lui commanda, pour l'école d'équitation de Munich, un bas-relief représentant le *Combat des Centaures et des Lapithes*. L'année suivante, il fut chargé d'exécuter, pour l'intérieur de la Wallhalla, une frise longue de 100 mètres, à laquelle l'artiste travailla pendant douze ans, et qui fut placée en 1839. Dans l'intervalle, Wagner s'était occupé d'acheter et de restaurer les vases antiques qui forment aujourd'hui la magnifique collection de vases de Munich, où l'artiste se rendit en 1841 pour présider à la mise en ordre de ces antiquités. Il fut, à cette occasion, nommé directeur de la galerie centrale de tableaux en remplacement de Dill; mais il offrit quelques semaines plus tard au roi sa démission de cet emploi, tellement était vif son désir de revoir Rome. Il revint, au bout de quelques mois, dans cette ville, où il eut pour habitation la villa di Malta, qui appartenait au roi de Bavière. Il entreprit alors la dernière de ses grandes œuvres, une série de modèles en plâtre pour la décoration de la nouvelle porte de la Victoire, à Munich. Ils représentaient, sur les faces, les cercles de la Bavière en médaillons isolés, puis, sur les côtés, des combats entre des cavaliers et des fantassins; enfin, sur la partie supérieure de la porte, six Victoires et la Bavière montée sur un quadriga traîné par quatre lions. Ces modèles furent exécutés dans divers ateliers de Munich, et la porte fut ouverte à la circulation en 1850. Le faire de Wagner rappelle celui des anciens artistes grecs, dont il connaissait à fond l'histoire et les œuvres et dont il s'était, en quelque sorte, approprié la conception artistique.

WAGNER (Georges-Philippe), philologue allemand, né à Schenbrunn en 1794. Après avoir fait d'excellentes études à l'école de Schulpforta et à l'université de Leipzig, il fut nommé directeur du collège de Guben, puis, en 1817, professeur à la Kreuzschule de Dresde, dont il devint en 1833 l'un des recteurs. Il prit sa retraite en 1854. On a de lui des éditions savantes, la réimpression du fameux *Virgile* de Heyne, une édition de l'*Elegia ad Marcum Valerianum Corvinum Messalam* (Leipzig, 1816), et enfin, entre autres mémoires fort importants, la *Tragédie grecque et le théâtre d'Athènes* (Dresde, 1844).

WAGNER (Rodolphe), savant physiologiste

allemand, né à Baireuth en 1805, mort en 1864. Il fit ses études médicales dans les universités d'Erlangen et de Würzburg, fut reçu docteur en 1836 et se rendit alors à Paris, où il suivit les cours d'anatomie comparée de Georges Cuvier. Il parcourut ensuite, en naturaliste, les côtes de la Normandie et celles du midi de la France, et alla visiter l'île de Sardaigne, où il releva de curieux gisements d'animaux fossiles. De retour en Bavière, il ne put obtenir une chaire d'anatomie comparée à l'Académie de Munich, et, désolé de cet échec, il alla exercer la médecine à Augsbourg. Nommé trois ans plus tard professeur à l'université d'Erlangen, il obtint en 1832 la chaire de zoologie, et ses leçons eurent bientôt un tel retentissement qu'en 1840 il fut tout d'une voix nommé à la chaire de physiologie de Göttingue en remplacement de Blumenbach. La faiblesse de sa santé l'obligea à passer les hivers de 1845 et de 1846 en Italie, où il se livra à d'intéressants travaux sur les poisons électriques. Depuis, M. Wagner s'est fait surtout remarquer dans la fameuse querelle entre les savants matérialistes et les savants spiritualistes de l'Allemagne, et il s'est placé, par l'autorité de son talent, à la tête de ces derniers. Nous citerons, parmi ses écrits : *Etude d'anatomie comparée du sang* (Leipzig, 1833); *Partium elementarium organorum quæ sunt in homine atque animalibus mentiones micrometricæ* (Leipzig, 1834); *Tratado d'anatomie comparée* (Leipzig, 1834-1835); *Prodrome de l'histoire de la génération chez l'homme et chez les animaux* (Leipzig, 1836); *Études de physiologie comparée* (Leipzig, 1838); *Icones physiologicæ tabulæ physiologian et geneses historiam illustrantes* (Leipzig, 1839-1840); *Essai sur l'encyclopédie et la méthodologie des sciences médicales au point de vue historique* (Erlangen, 1838); *Traité de physiologie* (Leipzig, 1839); *Atlas d'anatomie comparée* (Leipzig, 1841); *Des rapports entre la physiologie, les sciences physiques et la médecine pratique* (Göttingue, 1842); *Dictionnaire de physiologie* (Brunswick, 1843-1853); *De la construction de l'organe électrique de la raie* (Göttingue, 1847); *Nouvelles recherches sur la construction et la terminaison des nerfs* (Göttingue, 1848); *Recherches neurologiques* (1854); la *Création de l'homme et la substance des âmes* (Göttingue, 1854); *Sur la science et la foi, par rapport surtout à l'avenir des âmes* (Göttingue, 1854); la *Lutte au sujet des âmes* (Göttingue, 1857), etc. Vers la fin de sa vie, Wagner s'était adonné avec une prédilection toute particulière à des études d'anthropologie, et, se servant de la collection de crânes de Blumenbach, il chercha à faire de nouvelles découvertes sur le mode de formation du crâne dans les différentes races. En septembre 1861, il provoqua la réunion à Göttingue d'une assemblée d'anthropologistes qui se mirent d'accord sur la méthode à suivre pour prendre des mesures sur le corps humain. Il publia avec Baër (Leipzig, 1861) un *Compte rendu* des résultats obtenus dans cette réunion. Quant à ses travaux particuliers sur les mêmes matières, il les a exposés dans les deux ouvrages suivants : *Études préparatoires à une morphologie et une physiologie scientifiques du cerveau humain, considéré comme l'organe de l'âme* (Göttingue, 1860-1862, 2 vol.), et *Études de zoologie et d'anthropologie* (Göttingue, 1861).

WAGNER (Maurice-Frédéric), voyageur et naturaliste allemand, frère du précédent, né à Baireuth en 1813. Il étudia jusqu'en 1829 au gymnase d'Augsbourg; mais à cette époque des raisons de famille le forcèrent d'embrasser la carrière commerciale. Il n'en continua pas moins à étudier avec ardeur les sciences naturelles et la géographie, pour lesquelles il avait montré de bonne heure beaucoup de goût, et renonça définitivement au commerce en 1834. Après avoir suivi aux universités d'Erlangen et de Munich des cours de zoologie, il parcourut, de 1836 à 1838, l'Algérie, où le gouvernement français le nomma membre de la commission qui accompagnait l'armée. Il a consigné les résultats de son séjour en Afrique dans l'ouvrage qui a pour titre : *Voyages dans la régence d'Alger pendant les années 1836, 1837 et 1838* (Leipzig, 1841, 3 vol., avec atlas), et qui, de même que les relations de ses voyages postérieurs, se distingue par la fidélité, la simplicité et la vivacité de la narration, ainsi que par la justesse des appréciations et l'intelligence des aperçus. A son retour de l'Algérie, Wagner reprit à l'université de Göttingue ses études d'histoire naturelle et, pendant trois ans, travailla surtout à acquérir des connaissances étendues en géologie. En 1842, il entreprit, aux frais de l'Académie de Berlin, un second voyage scientifique, qui dura trois années, et pendant tout ce temps il explora les bords de la mer Noire, le Caucase, l'Arménie, le Kurdistan et la Perse. Il en rapporta d'importantes collections, intéressantes surtout pour l'histoire naturelle de ces contrées, et qui se trouvent aujourd'hui dans les musées de Munich, de Vienne et de Paris. De 1852 à 1855, il parcourut avec Scherzer une grande partie de l'Amérique du Nord, notamment le Canada et les États-Unis, puis les Indes orientales. Il fut ensuite chargé par le roi Maximilien de Bavière d'explorer l'Amérique du Sud;

pendant les années 1853 et 1859, il visita les régions montagneuses, presque inconnues jusqu'alors, de l'État de Panama et, l'année suivante, les contrées non moins inexplorées qui s'étendent à l'est des Andes. De retour en 1860, il fut nommé professeur honoraire de géographie et d'ethnographie à l'université de Munich et conservateur du nouveau musée ethnographique de cette ville. Il y a, en outre, été élu membre de l'Académie. On a encore de lui les ouvrages suivants : le *Caucase et le pays des Cosaques* (Leipzig, 1847, 2 vol.); *Voyage en Colchide* (Leipzig, 1850); *Voyage dans l'Ararat et dans le plateau de l'Arménie* (Stuttgart, 1850); *Voyage en Perse et au pays des Kourdes* (Stuttgart, 1852, 2 vol.); *Voyages dans l'Amérique du Nord* (Stuttgart, 1854, 3 vol.); la *République de Costa-Rica* (Stuttgart, 1856). Il a commencé en 1868 la publication d'un grand ouvrage sur son voyage dans l'Amérique méridionale, dont il avait déjà fait connaître les résultats scientifiques dans un grand nombre de mémoires insérés dans les *Communications* de Petermann et dans le *Journal de géographie universelle* de Berlin.

WAGNER (Guillaume-Richard), compositeur et écrivain allemand, né à Leipzig le 22 mai 1812. Tout enfant, il perdit son père, qui était greffier d'un tribunal. Sa mère, qui avait épousé en secondes nocces l'acteur Geyer, le conduisit à Dresde, où il étudia à l'école de la Croix et reçut, des leçons de piano. De là, il retourna à Leipzig, entra dans l'école de Nicolaï et s'adonna avec ardeur à la poésie. Une symphonie de Beethoven, qu'il eut l'occasion d'entendre, fut pour lui une sorte de révélation. A partir de ce moment, il se passionna pour la musique et, tout en étudiant la philosophie et l'esthétique à l'université, il prit des leçons d'harmonie et de composition. Il avait dix-neuf ans lorsqu'il commença à écrire quelques morceaux, notamment une ouverture et une symphonie qui furent jouées avec succès dans des concerts. Après avoir passé quelque temps à Wurtzbourg, Wagner se rendit à Magdebourg et fut nommé en 1834 directeur de musique au théâtre de cette ville. A cette époque, il écrivit le livret et la musique d'un opéra en trois actes, intitulé les *Fées*, qu'il ne fit point représenter, puis il fit jouer à Magdebourg (1836) le *Novice de Palerme*, opéra dont la chute fut complète. Cet insuccès lui fut d'autant plus pénible, qu'il avait composé cet ouvrage d'après un nouveau système musical qu'il devait développer plus tard. Il quitta alors Magdebourg, devint en 1837 chef d'orchestre au théâtre de Königsberg, se maria étourdiment et tomba dans la misère. Ayant obtenu un emploi de directeur de musique au théâtre de Riga, il y continua ses études de composition. Dans cette ville, il commença à écrire, dans le genre d'Auber, un opéra qu'il n'acheva point, puis tira du roman de Bulwer, intitulé *Rienzi*, le sujet d'un opéra en cinq actes, dont il écrivit le livret (1839). Wagner venait de composer la musique des deux premiers actes, lorsqu'il résolut de partir pour Paris et d'y faire représenter son œuvre, espérant qu'elle lui apporterait la gloire. Pendant son voyage de Riga à Boulogne, son navire fut assailli par une tempête. Ce fut en assistant au spectacle de la mer en fureur qu'il conçut l'idée de son opéra le *Vaisseau fantôme*.

A son arrivée à Paris, Meyerbeer le recommanda vivement à Léon Pillet, directeur de l'Opéra. En attendant qu'il eût terminé *Rienzi*, il lui fallait vivre, et il était à peu près sans ressource. L'éditeur de musique Maurice Schlesinger lui rendit les plus grands services en lui donnant des travaux et en s'efforçant de le faire connaître. Mais les morceaux de musique qu'il écrivit pour des romances n'eurent aucun succès, et il en fut à peu près de même de tous les morceaux de fantaisie qu'il composa pour la *Gazette musicale*; il dut se résigner à arranger pour le violon et le cornet à piston la musique des opéras nouveaux. Pendant ce temps, il achevait son *Rienzi* et écrivait le livret du *Vaisseau fantôme* ou *Hollandais volant*. Dégoûté du séjour de Paris, où il n'avait éprouvé que des déceptions, il résolut de retourner en Allemagne. La nouvelle que son *Rienzi* venait d'être reçu au théâtre de Dresde et son *Hollandais volant* au théâtre de Berlin le combla de joie. Grâce à un nouveau travail que lui fournit Schlesinger et à la vente du sujet du *Hollandais volant*, que Léon Pillet lui acheta quelques centaines de francs pour composer un livret destiné à Dietsch, Wagner put retourner en Allemagne au commencement de 1842.

En arrivant à Dresde, tout parut enfin lui sourire. *Rienzi*, joué par de remarquables chanteurs, eut un succès complet (1842) et lui valut d'être nommé par le roi de Saxe maître de la chapelle royale, avec un traitement considérable. Cet opéra, du reste, ne marque encore d'une façon bien claire aucune phase essentielle dans le développement des vues sur l'art qui le dominèrent bientôt complètement. Le *Vaisseau volant*, joué dans la même ville en janvier 1843, échoua complètement et ne réussit pas mieux à Berlin en 1844. Dans ce dernier opéra, beaucoup plus que dans *Rienzi*, s'accusaient ses idées sur la transformation du drame musical. Cette chute lui fut donc extrême-

ment pénible et le jeta pendant quelque temps dans un découragement profond. Toutefois, comme ce découragement provenait, non de la pensée que son opéra était faible, mais de celle que la masse du public était à peu près incapable de le comprendre, il se remit bientôt à l'œuvre. Après cet opéra, qui inaugura sa seconde manière, il écrivit une ouverture pour le *Faust* de Goethe, un *Hommage à Frédéric le Bien-Aimé*, le *Banquet des Apôtres*, qui furent joués en 1844 et 1845, et acheva le *Tannhäuser*, qu'il avait commencé à Paris. Cet opéra en trois actes, sur lequel il comptait beaucoup, fut représenté à Dresde (20 octobre 1845); mais il n'eut point le succès que l'auteur espérait. En se plaçant sur le terrain de la légende, il avait pensé trouver des sujets plus poétiques et plus simples, lui permettant, mieux que des sujets historiques, le développement des sentiments et des passions, et il s'était attaché à écarter les détails de luxe et d'ornement pour mieux atteindre l'expression dramatique. La plupart des démarches qu'il fit pour faire jouer son opéra sur les premiers théâtres de l'Allemagne furent sans résultat. Il ne se remit pas moins immédiatement à la composition du *Lohengrin*, qu'il avait commencé en Bohême et qu'il acheva à la fin de 1847. Cet opéra en trois actes venait d'être mis à l'étude lorsque commencèrent les événements de 1848.

Wagner se jeta alors avec ardeur dans le mouvement révolutionnaire et fit partie des démocrates les plus avancés de l'Allemagne. Lorsque la réaction triompha, en mai 1849, il dut quitter Dresde et se réfugia en Suisse. S'étant établi à Zurich, il y devint directeur du Cercle musical et chef d'orchestre du théâtre. Cependant, son ami Liszt faisait tous ses efforts pour attirer sur lui l'attention publique et faire représenter ses œuvres, dont il était un partisan déclaré. Grâce à ses efforts, on joua à Weimar le *Tannhäuser* et, en 1850, le *Lohengrin*, le dernier et le plus remarquable opéra de la seconde manière. En 1852, il fit paraître à Leipzig les trois poèmes d'opéra: le *Hollandais volant*, le *Tannhäuser* et le *Lohengrin*, précédés d'une très-curieuse préface intitulée *Communication à mes amis*, sorte d'autobiographie. Cette même année, il publia dans la même ville *Opéra et drame*, ouvrage très-intéressant, dans lequel il exposa ses vues sur l'opéra, sur le but qu'il s'est proposé et sur ce qu'on a appelé, pour le ridiculiser, « la musique de l'avenir. » Cet ouvrage attira vivement sur lui l'attention publique. A partir de ce moment, il compta un grand nombre de partisans en Allemagne, et ses opéras reparurent sur les principales scènes de ce pays. A cette époque, Wagner, qui habitait toujours Zurich, composa le premier opéra de sa troisième manière, *Tristan et Yseult*, et l'*Anneau des Nibelungen*, trilogie comprenant *Rheingold* (l'Or du Rhin), la *Jeunesse de Siegfried* et la *Mort de Siegfried*. Le compositeur n'était guère connu que de nom en France, lorsque, en 1857, l'entrevue des deux empereurs, pendant laquelle on joua devant eux le *Tannhäuser*. Les journalistes et reporters français qui avaient suivi Napoléon III dans son voyage parurent beaucoup de cet opéra et de son auteur, et, à partir de ce moment, on joua dans les concerts de Paris des morceaux de Wagner. Pendant l'été de 1860, Richard Wagner se rendit à Paris. Il y trouva un puissant protecteur dans la princesse de Metternich, grâce à l'intervention de laquelle M. Royer, directeur de l'Opéra, reçut l'ordre de mettre le *Tannhäuser* à l'étude. M. de Gasperini, musicien érudit, qui a publié une excellente étude sur Wagner et ses œuvres, raconte de la manière suivante les péripéties qui précédèrent, à l'Opéra, la représentation du *Tannhäuser* :

« Wagner trouva d'abord, dans l'administration et chez les artistes, beaucoup de bienveillance et de sympathie. Une parole tombée du trône avait ouvert à l'auteur du *Tannhäuser* les portes du sanctuaire; on le savait, on le répétait avec force commentaires. En quelques jours, Wagner était devenu l'homme à la mode. Les journaux hostiles s'étaient subitement radoucis; les indifférents faisaient des avances. Au théâtre, sauf quelques rares artistes de l'orchestre, personne ne connaissait les œuvres du maître allemand; on avait entendu vaguement parler dans les journaux d'un croquignolet du nom de Wagner, d'un révolutionnaire farouche dont Marat était l'idole; mais on soupçonnait quelque exagération dans le tableau. D'ailleurs, on ne pouvait se décider à s'effrayer beaucoup d'un révolutionnaire chaudement appuyé par une princesse peu suspecte de jacobinisme, d'un iconoclaste qui paraissait très-fier d'entrer dans la maison de Meyerbeer et d'Halevy; et, soit curiosité, soit attrait du fruit défendu, on fit un excellent accueil au compositeur de l'avenir. La direction laissa le champ parfaitement libre à Wagner pour tout ce qui regardait les artistes, les décors, la mise en scène. Aux yeux de Wagner, il n'y avait qu'un homme au monde capable de jouer le rôle de Tannhäuser; c'était Niemann, un ténor allemand, très-jeune, très-content de lui, très-beau garçon, qui, depuis plusieurs années, jouait en Allemagne dans les opéras du maître et avait contribué à leur fortune; on fit

venir Niemann de Hanovre, on lui signa un somptueux engagement... Wagner avait stipulé par contrat que Niemann, « sous aucun prétexte, » ne chanterait d'autre opéra que le sien. Niemann parlait très-imparfaitement le français; il fut immédiatement confié à de nombreux professeurs, qui devaient lui assurer en peu de temps une diction épurée, une prononciation irréprochable, le style de la grande tradition... Les répétitions commencèrent le 24 septembre 1860... « La voilà donc, s'écriait Wagner dans un emportement de joie, cette représentation idéale que j'ai si longtemps attendu! La voilà! » Royer est converti, il m'a compris, je le tiens! On pourra enfin juger de ce *Tannhäuser* tant attendu, et c'est à la France que je devrai cette gloire! » C'est alors qu'il prit la résolution bizarre, extravagante, de retoucher l'opéra, d'y ajouter une scène tout entière et d'écrire cette scène dans le style de ses derniers ouvrages. « Je lui fis à ce sujet, dit M. de Gasperini, et je n'étais pas le seul, quelques observations amicales. Au nom de l'art même, au nom de son succès certain, je le priai de revenir sur un pareil projet, de ne pas rompre violemment l'unité d'une œuvre de jeunesse, fortement conçue, exécutée d'un seul jet... Tout fut inutile; il refit complètement les paroles de sa première scène, les donna à M. Ch. Nittier, qui n'osa se refuser à traduire, et, quelques jours après, la première scène entre Tannhäuser et Venus était écrite, mise en partition et donnée à la copie. L'administration de l'Opéra goûta médiocrement cette modification grave dans l'œuvre originale; les artistes s'en désolèrent, Mme Tedesco surtout, à qui Wagner n'épargnait pas d'horribles difficultés d'intonation, et qui, à dater de ce moment, commença à douter du succès. Il fallut reprendre à nouveau les répétitions, qui traînèrent en longueur depuis plusieurs mois, éloigner encore la date de la représentation, tant de fois reculée; bref, le mécontentement éclata de toutes parts. Sur ces entrefaites, Wagner tomba malade et fut forcé de garder la chambre pendant plusieurs semaines; nouveaux obstacles, nouveaux retards. L'opposition, qui grondait soudainement au théâtre même, dans le monde, dans la presse, se fit jour sans ménagement. L'orchestre était fort divisé; on y discutait très-chaudement, et l'avantage ne restait pas toujours aux partisans de Wagner. On lui reprochait d'ailleurs certaines allures un peu despotiques, certaines paroles irritantes, des prétentions peu justifiées... Wagner avait trouvé en haut lieu, autour de lui, des consolations, du renfort. Le lutteur réparait ses plus vaincus, plus indomptable que jamais. Il stimulait les uns, il gourmandait les autres; il écrivait lettre sur lettre au directeur de l'Opéra, qu'il faisait responsable de toutes ces déflections, de toutes ces hostilités. Je me rappelle avoir lu une lettre de Royer, écrite quelques jours avant la représentation: « Par grâce, monsieur, écrivait-il à Wagner, abs-tenez-vous de troubler les artistes à qui est confié le sort de votre œuvre; il faut que les événements suivent leur cours, et, par vos récriminations injustes, vos violences, vous vous démolissez de vos propres mains. » Je cite de mémoire, mais je suis sûr du sens de la lettre... Quand le jour de la représentation arriva, le compositeur, irrité, navré, malade, mécontent de tous et de lui-même, avait perdu tout espoir... Il ne se rendit pas au théâtre comme un homme qui va livrer bataille; il s'y laissa traîner comme un condamné (13 mars 1861)... Une cabale très-active, très-puissante, très-déterminée, s'était organisée de bonne heure. Un certain nombre d'abonnés de l'Opéra, qui savaient que la pièce n'avait pas de ballet et qu'épouvantait cette perspective désastreuse, étaient parfaitement décidés à ne pas supporter cet empiètement sur leurs droits les plus sacrés... Ils s'étaient groupés par bandes, n'attendant qu'un signal pour commencer le feu. L'Opéra, bien que renfermant des morceaux d'une réelle beauté, fut accueilli par des sifflets et des huées, et Wagner dut demander lui-même qu'on le retirât de la scène après trois représentations orageuses. Malgré cet insuccès, le compositeur conserva à Paris des partisans, dont le plus ardent fut M. Pasdeloup. Ce musicien fit jouer des morceaux d'opéra de Wagner dans ses concerts populaires, et, devenu directeur du Théâtre-Lyrique, il monta à grands frais l'opéra de *Rienzi*, dont l'insuccès contribua à sa ruine (1867).

En quittant Paris en 1861, Richard Wagner se rendit à Saint-Petersbourg, où il donna des concerts et trouva une chère protectrice dans la grande-duchesse Hélène. De retour en Allemagne, il alla à Vienne et voulut faire jouer son opéra de *Tristan et Yseult*; mais les chanteurs de la Porte-de-Carinthie le déclarèrent inexécutable. En 1864, son *Rienzi* obtint un éclatant succès à Cologne. Cette même année, le jeune roi Louis II monta sur le trône de Bavière. Passionné pour la musique et grand admirateur de Wagner, il fit monter à ses frais les principales œuvres du compositeur sur le théâtre de Munich. Après avoir entendu le *Vaisseau fantôme* (1864) et *Tristan et Yseult* (1865), il fit à Wagner une pension de 4,000 florins et l'attacha à sa cour. Depuis lors, le compositeur a fait représenter à Munich : les *Mat-*

tres chanteurs (1868), dont le succès fut très-grand; *Rheingold* (1869), qui fut beaucoup plus discuté, et *Walkyrie* (1871), où la fin du premier acte et tout le troisième sont au nombre des plus belles créations du compositeur. En 1869, l'Académie des beaux-arts de Berlin a appelé Richard Wagner à faire partie de ses membres. Dans ces dernières années, l'auteur de *Rienzi* s'est occupé de faire construire à Baireuth un théâtre moderne, dans lequel, d'après son projet, « chanteurs et musiciens offriraient chaque année au public de l'Allemagne tout entière des représentations qui, à ne les considérant que sous le rapport de la perfection de l'exécution, donneront une idée de ce que peut devenir l'art allemand. » Il a annoncé qu'il donnerait sur ce théâtre, au mois d'août 1876, une grande fête dramatique, dans laquelle on jouerait quatre opéras de lui : *Rheingold*, *Walkyrie*, *Siegfried* et *Götterdämmerung* (Crépuscule des dieux). Wagner ne s'est pas borné à écrire les livrets de tous ses opéras; il a composé quelques ouvrages, dont nous avons cité le plus remarquable, intitulé *Opéra et drame* (1852, in-8°). On lui doit en outre : *L'Art et la révolution* (Leipzig, 1849); *Œuvre d'art de l'avenir* (Leipzig, 1850); *Art allemand et politique allemande* (1868), etc. Le *Vaisseau fantôme*, *Tannhäuser*, *Lohengrin*, *Tristan et Yseult* ont été traduits en français sous le titre de *Quatre poèmes d'opéra, précédés d'une lettre sur la musique* (Paris, 1861, in-12). Quant à la réforme que Wagner a voulu introduire dans la musique, elle a été l'objet de controverses d'autant plus vives, qu'elle ne se dégage pas avec une parfaite netteté des écrits du célèbre compositeur. Wagner s'est proposé de transformer l'opéra moderne. « Les poètes dramatiques et les compositeurs de l'époque actuelle, suivant l'opinion de Wagner, dit Fétis, ont pour but unique l'art sensuel, c'est-à-dire qui vise à produire des sensations agréables, à plaire, à caresser les penchants de la multitude ignorante, tandis que lui songe à réformer cet art sans se préoccuper du plaisir qu'y pourront prendre les gens de cour et la bourgeoisie. » Par suite d'un enchaînement d'idées très-simple et très-logique, il en est arrivé à élaguer, systématiquement ou non, de l'opéra l'invention mélodique avec ses agréments et à substituer, dans sa troisième manière, à l'opéra tel qu'on le comprend aujourd'hui, « un drame musical, où le texte, dit M. Weber, garde toujours son importance et où la musique sert à lui donner toute l'accentuation et toute l'expression possible sans lui porter préjudice, ne fût-ce que pendant une seconde... Tous les efforts de Wagner vont à créer un drame poétique et musical d'une parfaite unité, et dont la forme et les éléments sont subordonnés au but suprême, l'expression des sentiments et des caractères et la gradation énergique de l'effet dramatique. » Wagner a mis au service de son système une grande science musicale. Aucun compositeur ne sait aujourd'hui manier mieux que lui l'orchestre et les masses vocales. Mais il abuse d'une sonorité puissante jusqu'à l'excès, et ses œuvres, surtout les dernières, d'une grande pauvreté mélodique, laissent à l'auditeur une impression de fatigue et d'invincible ennui. On consultera avec fruit sur Richard Wagner : *Lohengrin et Tannhäuser de M. Richard Wagner*, par F. Liszt (Leipzig, 1851), et le *Drame musical*, par M. Schuré (Paris, 1875, 2 vol. in-8°), dont le second est consacré à Wagner.

WAGNER (Jeanne), cantatrice et actrice allemande, nièce du précédent, née en 1828. Elle passa son enfance à Wurtzbourg, où ses parents étaient acteurs, et débuta elle-même à Balleinstadt en 1842, dans le rôle d'Abigail, du *Verre d'eau* de Scribe. Le succès qu'elle obtint peu de temps après dans le rôle de Catherine, de la *Reine de Chypre* d'Halevy, la décida à se consacrer exclusivement à l'opéra. Elle obtint à cette époque un engagement, comme chanteuse, au théâtre de la cour de Dresde, où son oncle était devenu maître de chapelle; et Mme Schröder-Devrient exerça à cette époque une grande influence sur le développement de son talent; en 1846, la direction du théâtre l'envoya à Paris se perfectionner dans l'étude du chant sous la direction de Garcia. Lorsque son oncle eut quitté Dresde, après les événements de mai 1849, elle se retira également du théâtre de la cour et accepta un engagement pour Hambourg, où elle excita le plus grand enthousiasme, surtout dans le rôle de Fidès, du *Prophète* de Meyerbeer. Elle parut ensuite, avec un succès sans précédent, à Vienne, puis à Berlin, où elle fut engagée à l'Opéra, et où elle fut nommée en 1853 chanteuse de la chambre royale. Après les opéras de Meyerbeer, c'est dans ceux de Gluck et de Richard Wagner qu'elle a obtenu ses plus beaux triomphes. Ayant épousé en 1859 M. Jachmann, conseiller provincial prussien, elle a quitté l'opéra et est entrée au théâtre royal de Berlin. Comme actrice, elle excelle surtout dans les grands rôles tragiques.

WAGNER (Frédéric-Guillaume), érudit allemand, né à Slava, près de Glogau, en 1814, mort en 1857 à Breslau, où il était, depuis 1845, professeur de philosophie. On a de lui : *De poetis elegiacis eorumque carminibus* (1838); *Poetarum tragicorum grecorum frag-*

menta (1844-1852); *Quæstionum de Ranis Aristophanis specimen* (1846); *De Moschonis poetæ tragici vita ac fabularum reliquiis* (1846); *Euripidis fragmenta* (1846).

WAGNER (Joseph), acteur allemand, né à Vienne en 1818. Son père désirait lui voir étudier la théologie; mais, cédant de bonne heure à la vocation qu'il éprouvait pour l'art dramatique, il obtint en 1835, par l'entremise de Holtei, un engagement au théâtre de la Josephstadt, à Vienne. Après avoir paru ensuite sur les scènes de Bude, de Prague et de Presbourg, il se rendit à Pesth, où il se lia avec l'acteur Henri Marr, qui le fit engager en 1845 au théâtre de la Ville, à Leipzig. Ce fut là que l'artiste se révéla et qu'il obtint dans les rôles d'amoureux et de héros un succès qui alla toujours croissant. Il fit aussi des excursions artistiques à Hambourg, à Weimar, à Vienne et à Berlin et contracta, dans cette ville, un engagement à vie avec Kistner. Il s'y maria en 1849 avec l'actrice Berthe Unzelmann, et, la même année, on offrit aux deux époux au théâtre du Château, à Vienne, un engagement, qu'ils acceptèrent après que Wagner eut résilié celui qui le liait à Kistner. Ils parurent ensemble sur la scène de Vienne, jusqu'en 1854, époque où Mme Wagner quitta le théâtre, tandis que son mari continuait à exercer une profession dans laquelle il comptait, en Allemagne, peu de rivaux d'un talent égal au sien.

WAGNER (Rodolphe-Jean), chimiste allemand, né à Leipzig en 1823. Il fit ses études à l'université de sa ville natale et à Paris, et s'appliqua surtout à la chimie, à la technologie et à l'économie politique. Nommé en 1847 adjoint au laboratoire de chimie technique de Leipzig, il s'y fit recevoir, en 1850, agrégé de la Faculté de philosophie, devint l'année suivante professeur de chimie technique à l'Ecole polytechnique de Nuremberg et obtint, en 1856, à l'université de Wurzburg, une chaire de technologie dans la Faculté des sciences politiques. Depuis 1858, il a été, chaque année, chargé par le gouvernement bavarois d'inspecter les écoles techniques du royaume et a, en outre, été envoyé en 1862 à Londres, puis en 1867 à Paris, comme membre du jury international de l'Exposition universelle. On lui doit plusieurs ouvrages fort estimés, entre autres : la *Chimie* (Leipzig, 1864, 5^e édit.); la *Technologie chimique* (1868, 7^e édit.); *Théorie et pratique des affaires* (1857-1861, 5 vol.; 1863, 2^e édit.); *Rapports annuels sur les progrès de la technologie chimique* (1856-1868, t. 1^{er} à XIII); les *Métaux et leur préparation* (1866, 2^e édit.); *Etudes sur l'Exposition industrielle de Paris en 1867* (Leipzig, 1868), etc.

WAGNERECK ou WANGNERECK (Henri), théologien allemand, né à Munich en 1595, mort en 1664. Entré à seize ans dans l'ordre des jésuites, il fut successivement professeur, prédicateur et missionnaire, et devint en 1655 chancelier de l'Académie de Dillingen. Nous citerons, parmi ses écrits : *Notæ in Confessiones sancti Augustini* (Dillingen, 1630); *Theses de angelorum prædestinatione*, etc. (Dillingen, 1644); *Antitheses catholice de fide et bonis operibus* (Dillingen, 1645); *Défense des motifs qui ont porté Christophe Berold à la foi catholique* (Augsbourg, 1643), etc.

WAGNERECK (Simon), numismate allemand, né à Munich en 1605, mort en 1657. Il entra aussi dans l'ordre des jésuites et occupa avec distinction une chaire d'éloquence à Munich. Les connaissances profondes qu'il possédait en numismatique le firent appeler à Vienne par l'empereur Ferdinand III, qui le chargea de mettre en ordre son cabinet de médailles antiques. On a de lui : *Mémoires sur quelques médailles du musée de l'électeur de Bavière* et une traduction latine du *Synagoga historicum*, publiée après sa mort par Delino (Vienne, 1660).

WAGNÉRIE s. f. (vagh-né-ri — de *Wagner*, natur.-alle.). Entom. Genre d'insectes diptères, de la famille des athéricères, tribu des muscides, dont l'espèce type vit dans les Pyrénées.

WAGNÉRISME s. m. (vagh-né-ri-sme). Procédé, système de Wagner, compositeur de musique.

WAGNÉRISTE s. m. (vagh-né-ri-ste). Partisan du système musical de Wagner.

WAGNÉRITE s. f. (vagh-né-ri-te — de *Wagner*, natur. allem.). Minér. Minéral très-rare, que l'on trouve près de Salzbourg.

— Encycl. La *wagnérite* est un sous-phosphate de magnésie fluoruré, avec un peu d'oxyde de fer et quelques traces d'oxyde de manganèse. C'est une substance blanche, qui cristallise et se clive facilement en prismes rhomboïdaux obliques. Sa pesanteur spécifique est 3,15. Attaquable par l'acide azotique, elle fond difficilement au chalumeau. Rayée par le feldspath, elle raye faiblement le verre. On en connaît deux variétés principales : l'une, cristallisée en prismes rhomboïdaux ou rectangulaires, diversement modifiés; l'autre laminaire, présentant les clivages qui la caractérisent; la première est beaucoup plus rare. La *wagnérite* se rencontre disséminée dans les veines de quartz qui traversent les schistes de la vallée de Höl-

graben, près de Werfen (Alpes de Salzbourg).

WAGNIÈRE (Jean-Louis), littérateur français, né en Suisse en 1739, mort après 1787. Voltaire le prit à son service en 1754, et, remarquant son désir de s'instruire, il lui donna lui-même des leçons de latin. En 1756, il succéda à Collini comme secrétaire de l'illustre philosophe, qui le conserva auprès de lui jusqu'à sa mort et dont il sut justifier la confiance par un inaltérable attachement; s'étant marié, il continua à vivre dans la maison de Voltaire avec sa femme. En 1778, il suivit son maître à Paris. Pendant une course qu'il fit à Ferney pour les affaires de Voltaire, celui-ci mourut à Paris, lui laissant par son testament 8,000 livres et une rente de 360 livres. Lorsque Catherine II acheta de Mme Denis la bibliothèque de Voltaire, elle fit venir à Saint-Petersbourg Wagnière, afin qu'il la disposât de la même façon qu'au château de Ferney (1779), et elle lui donna à son départ pour la France une pension viagère de 1,500 livres. Wagnière retourna habiter Ferney, où il résidait encore en 1787. On lui doit quelques ouvrages intéressants : *Additions ou Commentaire historique sur les œuvres de l'auteur de la Henriade*; *Relation du voyage de M. de Voltaire à Paris en 1778 et de sa mort*; *Examen des Mémoires secrets de Dachaumont et autres en ce qui concerne M. de Voltaire*; *Examen d'un ouvrage intitulé Mémoires pour servir à l'histoire de M. de Voltaire*, par dom Chaudon. Ces quatre ouvrages de Wagnière ont été publiés dans le recueil intitulé *Mémoires sur Voltaire et sur ses ouvrages*, par Longchamps et Wagnière (Paris, 1826, 2 vol. in-8°).

WAGNITZ (Henri-Balthazar), théologien allemand, né à Halle en 1755, mort en 1838 dans sa ville natale, où il avait été pasteur de l'établissement pénitentiaire et professeur de théologie. On a de lui, entre autres écrits : la *Morale en exemples* (6 vol.); la *Religion enseignée par des exemples* (2 vol.); *Memorabilia* (1 vol.); *Détails et observations sur les plus remarquables maisons de correction de l'Allemagne* (2 vol.).

WAGON, WAGGON ou **VAGON** s. m. (wagon — de l'angl. *wagon*, chariot, qui répond à l'anglo-saxon *waegen*, *waen*, scandinave *wagon*, *vôgur*, ancien allemand *wagan*, allemand *wagen*, etc. Comparez aussi le sanscrit *vaha*, *vāha*, *vahya*, *vahaka*, *vāhika*, char, zend *vaga* pour *vāza*, grec *ochlos*, *ocheton*, *ochéma* pour *Fochas*, etc., latin *vehiculum*). Voiture de voyageurs ou de marchandises sur un chemin de fer : *Wagon de première, de deuxième, de troisième classe*. Les *wagons anglais* ont parcouru en une seule année plus que la distance qui nous sépare du soleil. (A. Esquiros.)

Aujourd'hui les *wagons*, dans ces steppes fleuries, Devançant l'hirondelle...

TH. DE BANVILLE.

— Argot. Verre de vin d'une contenance plus grande que celle du verre dit OMNIBUS.

— **Encycl.** Dans les chemins de fer, on donne le nom de voiture aux *wagons* qui servent au transport des voyageurs; les *wagons* proprement dits ne servent qu'à transporter les matériaux, les marchandises, les bestiaux, etc. Les voitures pour voyageurs sont de première, de deuxième ou de troisième classe. Les voitures de première classe se composent de trois caisses de berline, ou de deux caisses de berline et de deux caisses de coupé. Les voitures de deuxième classe offrent l'assemblage de trois ou quatre caisses de voiture ordinaires dont les parois sont plates au lieu d'être bombées. Les voitures de troisième classe se composent d'une caisse divisée en quatre ou cinq compartiments suivant sa longueur. On établit souvent des voitures, dites mixtes, composées d'un compartiment de première classe compris entre deux compartiments de deuxième classe. On rencontre sur quelques lignes de chemins de fer des voitures à lit pour le transport des malades; quelquefois ces lits sont installés dans une voiture de première classe, dans laquelle on a réservé un coupé assez long pour permettre aux voyageurs de se coucher. Sur les grandes lignes de chemins de fer, on trouve aussi des voitures de luxe ou de cérémonie qui renferment un ou deux salons avec une ou deux chambres à coucher et des cabinets. Depuis quelques années, on construit des voitures à impériale couverte pour le transport des voyageurs à de petites distances; ce genre de *wagons* n'est mis en service que sur les chemins de banlieue. La construction des chemins départementaux, sur lesquels les voyageurs des premières classes doivent être peu nombreux, a engagé les constructeurs et les ingénieurs à chercher un moyen de diminuer les dépenses de l'exploitation résultant de l'emploi d'une voiture spéciale pour chaque classe. A cet effet, on a rassemblé les trois classes dans une seule voiture; les voyageurs de première et de deuxième classe sont placés au rez-de-chaussée, au niveau des trottoirs des gares, et ceux de troisième au premier étage, auquel on arrive à l'aide d'escaliers établis sur le devant et le derrière des voitures. Pour mettre ces derniers voyageurs à l'abri des intempéries de l'air, on a fermé complètement cette espèce d'impériale, en ménageant aux

deux extrémités une porte d'accès et un long couloir intérieur qui divise cette caisse supérieure en deux parties, dans le sens longitudinal. Les voitures à voyageurs, quelle que soit leur classe, sont montées sur un châssis rigide, qui lui-même est supporté par des ressorts de suspension, transmettant la charge aux roues par l'intermédiaire des boîtes à graisse et des coussinets dans lesquels tournent les fusées des essieux. Chaque châssis est formé de deux longerons, d'un certain nombre de traverses et d'un contreventement disposé en croix de Saint-André; les traverses d'avant et d'arrière sont munies de deux tampons de choc qui viennent agir sur des ressorts horizontaux placés à l'intérieur du châssis, et dont le but est d'amortir les chocs et les secousses des différentes voitures d'un convoi les unes contre les autres ou contre les obstacles qu'elles peuvent heurter. Elles sont, en outre, munies de deux chaînes d'attelage pour atteler les voitures entre elles, d'un crochet de traction et d'une barre d'attelage ou tendeur, qui servent à rapprocher les voitures les unes contre les autres, de façon que, les tampons se touchant au repos, l'intensité des chocs résultant de l'arrêt du convoi ou de la différence de vitesse des voitures soit limitée à celle que peut occasionner la faible dépression des ressorts de choc ou de traction sous l'effort de tirage produit par la machine en marche. La construction des caisses de voiture à voyageurs varie avec chaque ligne de chemin de fer; on admet en principe que les voitures de première classe doivent être aussi confortables que possible, sans toutefois être assez lourdes pour que l'usage en devienne onéreux pour l'exploitation. Les voitures de deuxième classe, sans être aussi commodées que celles de première classe, doivent l'être plus que celles de troisième. Il est assez difficile d'établir entre les voitures des différentes classes une juste proportion entre le confort et le prix des places, de manière que la réduction des prix n'induisse pas les voyageurs qui sembleraient devoir naturellement choisir les voitures de première classe à préférer les deuxièmes, ou ceux qui appartiennent à la deuxième classe à se contenter de la troisième. Les voitures à voyageurs des chemins de fer sont en général disposées ainsi qu'il suit : les compartiments des voitures de première classe reçoivent huit voyageurs assis en face les uns des autres sur deux banquettes placées perpendiculairement à la voie. Chaque banquette est partagée en deux par un accoudoir au milieu, prolongé verticalement pour former la stalle; un autre accoudoir existe à chaque extrémité des banquettes, et chaque voiture a trois compartiments, ce qui fait vingt-quatre voyageurs par voiture de première classe. L'intérieur des caisses est garni en drap gris ou bleu, décati, doublé en toile pour empêcher le crin de sortir et bordé de galons en laine et soie de même nuance que le drap. Ce dernier couvre les parois, la frise, le plafond et en général toutes les parties apparentes. Le plafond et la frise sont ornés de galon; les stalles, les accoudoirs et les dossiers sont rembourrés avec du crin de première qualité. Les angles sont arrondis; les accoudoirs et le dessous des cordons des glaces et des cordons des pilastres sont garnis en drap; les cordons sont terminés par des glands et retenus par des brides. Il y a des poignées en cuir pour tirer les portières et les fermer de l'intérieur de la voiture. Chaque compartiment contient quatre coussins piqués, dont le fond est orné d'un galon, et le dessous garni de maroquin ou de peau de chèvre de même nuance que le drap, pour que l'on puisse les retourner à volonté. Les portières sont garnies en drap bordé de galon. Les rideaux, de même que les stores, sont en mérinos ou en soie. Le plancher de chaque compartiment est recouvert de toile cirée faisant chemin devant les banquettes. Des filets, des patères, pour chapeaux, parapluies et sacs de nuit ou de voyage, etc., sont disposés à l'intérieur. Les glaces des châssis des portières sont en verre double, blanc, de première qualité, et chaque caisse est éclairée intérieurement, pendant la nuit, par une lanterne placée dans le plafond, et dont on peut amoindrir la clarté au moyen d'un store en mérinos ou en soie. Le plancher est, en outre, muni d'un tapis en moquette rose ou bleue, doublé en dessus de couil de fil pour l'été. L'hiver, des chaufferettes à eau chaude, placées sur ce plancher à raison de deux par compartiment, complètent ce confortable, que l'on est loin de trouver dans les autres classes, comme on va le voir par ce qui va suivre.

Les voitures de deuxième classe sont divisées en quatre compartiments par des cloisons entières et contiennent quarante voyageurs, dix par compartiment. L'intérieur de ces derniers est garni en couil de fil gris ou bleu rayé; sur quelques chemins de fer, tels que celui de Lyon, on a adopté le drap pour la garniture de cette classe. Cette garniture s'arrête au niveau de la partie inférieure des baies de glace de côté; elle est lisse, sans piqures extérieures, et le rembourrage se fait avec de la flasse et du crin de première qualité. Il y a deux coussins par compartiment; leur dessous est garni de fort couil ordinaire. Les châssis de glace des portières ont des cordons en cuir de vache. L'intérieur, au-

dessus de la garniture, ainsi que le pavillon, est peint généralement coulent de chêne. Deux lampes d'intérieur éclairent les quatre compartiments de ces voitures; on les dispose à cheval sur la cloison de séparation; ici, point de stores pour la nuit; du reste, comme on le voit, la lumière a peu d'intensité. Du fond de la banquette opposée à la lampe, il est difficile de s'occuper à autre chose qu'à songer qu'un peu plus de lumière permettrait de chasser l'ennui d'un long et pénible voyage par une lecture intéressante et utile. Les voitures de troisième classe contiennent en général cinquante voyageurs et sont divisées en cinq compartiments de chacun dix places et dans lesquels sont aménagées des banquettes intérieures transversales, avec dossier à mi-hauteur. L'intérieur de ces voitures n'est pas garni; tout ce qu'on a pu faire jusqu' alors au point de vue de l'amélioration et du confortable, c'est de donner aux banquettes une forme concave et au dossier une forme convexe, qui permettent aux voyageurs de prendre une position de repos. Hélas! quel repos, et dans quel état sort-on de ces voitures après trente-six ou quarante heures de voyage sur du bois! Le lit de camp du soldat offrirait plus de douceur, et quand on est enfermé dans ces caisses qui ressemblent plutôt à des boîtes à mouches qu'à des voitures à hommes, on l'envie quelquefois. L'intérieur est peint en chêne ou simplement en jaune; il est, en outre, éclairé pendant la nuit par deux lampes d'intérieur. Autrefois, cette classe était à découvert, de sorte que l'on était soumis à toutes les intempéries de l'air; on enfermait les bestiaux, on laissait les hommes à découvert. Aujourd'hui, et depuis longtemps, on ferme entièrement ces voitures et on les munit de châssis à glace, ainsi que de rideaux en mérinos permettant de changer la direction des courants d'air. Il est bon d'ajouter que depuis quelques années on s'occupe des moyens d'améliorer la situation des voyageurs de troisième classe, en chauffant toutes les classes pendant les grands froids et en donnant, au moyen du gaz portatif, une lumière plus abondante et en même temps plus économique. Les essais tentés jusqu'à ce jour n'ont pas encore rendu possible l'application de ces améliorations.

En Amérique, les voitures à voyageurs ne sont que d'une classe; elles sont d'une grande longueur et reposent sur deux trains de quatre roues chacun et articulés sur une cheville ouvrière pour faciliter le passage dans les courbes. Dans cette grande caisse se trouvent ordinairement vingt-quatre petits bancs à deux places chacun, rangés de chaque côté de la voiture de manière à laisser au milieu un espace vide assez large pour pouvoir circuler. Les bancs, en général recouverts en crin noir, sont à dossier mobile, pour que les voyageurs puissent à leur gré se placer dans le sens où l'on chemine ou au rebours. Ces grandes voitures marchent dans les deux directions sans pouvoir être jamais retournées aux stations. Au milieu de la chambre est un poêle en fonte en forme de petite colonne, toujours chauffé dans la mauvaise saison et autour duquel viennent se grouper les voyageurs. Aux extrémités de la voiture sont de petites plates-formes servant d'entrée et de sortie, abritées par un auvent et terminées par une barrière en fer. Pendant le trajet, les voyageurs peuvent y fumer; mais la place n'est pas assez large pour qu'on puisse s'y asseoir. Quand le convoi se compose de plusieurs voitures, on peut circuler de l'une à l'autre en enjambant l'espace qui sépare les plates-formes. Chaque train transporte avec lui un buffet à l'usage des voyageurs. Les dames ont pour leur usage particulier, à l'extrémité des voitures qu'elles occupent, un cabinet avec ses accessoires. D'autres voitures plus anciennes n'ont qu'une chambre où l'on est assis en carré, le dos appuyé contre les quatre parois. Tous les pieds se trouvent réunis dans le milieu et reposent sur un poêle chauffé en dessous, à l'une des extrémités. En Angleterre, les voitures de première classe ne contiennent que six voyageurs par caisse, soit dix-huit par voiture. Sur le chemin de Sheffield à Manchester et sur ceux d'Allemagne, il existe des voitures dans lesquelles on voyage debout et qui contiennent soixante voyageurs.

En général, les voitures à voyageurs sont à quatre roues; quelques ingénieurs préfèrent pour les convois à grande vitesse les voitures à six roues; le mouvement de lacet étant moins grand qu'avec les précédentes, elles sont moins sujettes à dérailler, et la caisse, en cas de rupture d'un essieu, est soutenue par les deux autres. En Angleterre, les voitures de voyageurs sont en général à quatre roues; on les trouve plus stables et plus sûres, surtout depuis qu'on fabrique des essieux assez forts et d'assez bonne qualité pour qu'ils ne cassent plus. Sur le chemin de fer du South-Eastern, on a mis en service des voitures à huit roues; l'expérience ne leur a pas été favorable.

Les *wagons* proprement dits diffèrent dans leur construction suivant l'usage auquel on les destine; aussi leur a-t-on donné des noms en rapport avec la nature des matières dont on les charge habituellement et pour lesquelles ils sont appropriés. On distingue : les *wagons* de terrassement, les *wagons* d'ensablement ou à ballast, les *wagons* à houille, les *wagons* à marchandises, couverts ou non cou-

verts; les *wagons* pour le transport des voitures de roulier et des voitures ordinaires montées sur leurs roues, les *wagons* à bestiaux, à moutons, à lait; les *wagons*-écuries pour le transport des chevaux, les *wagons* à bagages, les *wagons* pour le transport des grandes pièces de bois, de fer ou de fonte; les *wagons*-poste. A tous ces véhicules, il faut encore ajouter les *wagons* plats, tombereaux, à coke, à plaques tournantes, à maringotes, à farine, etc. Les *wagons* sont composés d'un train et d'une caisse; celle-ci, dont les formes et les dimensions sont très-variables suivant le genre de transport auquel elle est destinée, est portée sur le train, qui se compose généralement d'un cadre ou châssis en charpente dont la forme est à peu près la même pour tous les *wagons* employés dans un chemin de fer. Ce cadre repose sur les extrémités de ressorts de suspension, auxquels sont liées en leur milieu des boîtes à graisse. Celles-ci sont maintenues entre les deux saillies de plaques en tôle épaisse solidement fixées au châssis, dites plaques de garde. De cette manière, les boîtes à graisse peuvent glisser de bas en haut ou de haut en bas dans ces plaques en faisant jouer les ressorts suivant la charge appliquée sur les extrémités de ceux-ci; mais elles sont entraînées dans le mouvement de translation du *wagon*. Les boîtes à graisse reposent sur les extrémités des essieux et forcent à leur tour ceux-ci à suivre le mouvement du véhicule; on voit par là que tout le poids des *wagons* repose sur les extrémités des essieux par l'intermédiaire des ressorts et de ces boîtes. Enfin les châssis portent des appareils destinés à relier entre eux le moteur et les *wagons* qui composent le train. Les châssis se composent de deux pièces longitudinales, placées dans le sens de la voie, auxquelles on a donné les noms de longerons ou brancards. Ceux-ci sont assemblés à leurs extrémités avec deux pièces transversales ou traverses extrêmes et réunis, en outre, en trois endroits de leur longueur par trois traverses intermédiaires. Une croix de Saint-André, portant des traverses extrêmes et composée de deux pièces en bois qui se croisent à mi-bois, complète le système et donne au châssis l'invariabilité de forme dont il a besoin pour résister aux efforts auxquels il est soumis pendant la marche. Deux ressorts de choc et de traction sont attachés en leur milieu aux tiges de traction, munies de crochets à leurs extrémités et qui dépassent les traverses extrêmes. Par leurs deux bouts, ces ressorts appuient sur de petites manettes en fonte qui terminent les tiges des tampons, qui sont armées à leur extrémité de tampons en bois dur. Pour compléter cet appareil d'attelage et de choc, les traverses extrêmes portent deux chaînes d'attelage qui s'assemblent avec celles du *wagon* précédent et du suivant, ainsi qu'un tendeur, dont le but principal, outre qu'il forme un double attelage, est de permettre le plus ou moins grand rapprochement des tampons. Tout cet ensemble repose sur des roues en fonte et fer ou tout simplement en fer, dont le diamètre varie de 90 à 1 mètre. Les roues en fonte sont généralement abandonnées en Europe, à cause de leur fragilité; en Amérique, elles sont encore très-répandues. On les remplace aujourd'hui par des roues en fer avec moyeu en fonte ou des roues tout en fer; on a encore essayé dans ces dernières années, pour diminuer la résistance que l'air oppose à la marche du convoi, des roues pleines entièrement en fonte, ou en fer, fonte et bois, en disposant le bois sur les rails de manière à cacher les vides qui existent entre eux. Les fusées des essieux se placent généralement à l'extérieur des roues, afin de diminuer leur diamètre et de réduire le travail du frottement, qui constitue la partie la plus importante de la résistance des *wagons*. Il n'y a guère que les *wagons* de terrassement où les fusées soient intérieures. Les *wagons* de terrassement sont portés sur quatre roues; ils sont d'une construction simple et d'une solidité en rapport avec le temps pendant lequel on doit en faire usage et le service auquel on les destine. Leur hauteur ne dépasse pas 1 m. 60, afin qu'un homme de taille moyenne puisse les charger facilement, et leur poids est autant que possible réparti uniformément sur les quatre roues. La caisse est mobile autour d'un axe qui lui permet de verser par une extrémité du *wagon* ou sur le côté, et quelquefois à volonté sur le devant ou sur le côté. Elle charge environ 30 kilogrammes en moins du côté où elle se renverse, afin qu'elle n'oscille pas d'une manière continue et ne se renverse qu'à la volonté des conducteurs. Leur angle de versement n'est pas moindre de 40° à 45°, pour que les terres les plus adhérentes, telles que les terres argileuses ou humides, se détachent sans trop de difficulté. On donne à la caisse une forme trapézoïdale et on incline les parois latérales pour faciliter le déchargement. Le fond de la caisse est très-épais; on le fait en sapin ou en peuplier, ainsi que les côtés; mais le plus souvent ceux-ci sont en chêne. Dans les anciens *wagons*, la caisse, en se renversant, tourne autour d'un axe situé à un niveau supérieur aux roues; dans les nouveaux, dits anglais, la caisse tourne sur un des essieux, ce qui a permis de faire les roues plus grandes. Les *wagons* à bagages sont couverts en toile sablée et sont fermés sur chaque face par une porte à deux vantaux glissant ou

roulant horizontalement sur des tringles de fer plat. Ils sont éclairés pendant le jour par quatre petits châssis vitrés fixes, et pendant la nuit au moyen d'une lanterne d'intérieur protégée par une double croix en fer. Quand ils sont destinés aux trains de voyageurs, ils ont l'appareil complet de choc et de traction; pour les trains de marchandises, on supprime quelquefois les ressorts de choc. A l'intérieur, on dispose des tablettes et une petite armoire pour les objets précieux; sous les tablettes sont aménagées des niches pour les chiens; ces cages sont munies de portes en tôle qui s'ouvrent à l'extérieur. Ces *wagons* sont le plus souvent à frein; dans ce cas, le siège du facteur garde-frein est assez élevé pour qu'il puisse, étant assis, voir facilement le dessus des voitures. Les *wagons* à équipages ont deux côtés tombants qui viennent faire pont-levis au-dessus des tampons de choc et qui se relèvent à charnières pour clore le *wagon* après chargement. Les *wagons* à écuries se composent d'une caisse couverte divisée en trois compartiments, dans le sens de la voie, par deux cloisons longitudinales élevées à deux tiers environ de la hauteur du pavillon. Une traverse mobile rembourrée s'appuie contre le poitrail du cheval et l'empêche de se mouvoir. Les parois extrêmes sont formées de portes spéciales pour chaque compartiment; tantôt celles-ci sont à deux battants, dont l'un se rabat sur le quai et sert de pont au cheval pour entrer ou sortir et dont l'autre se relève en forme de toit; tantôt elles ont leurs charnières verticales. Ces *wagons* sont éclairés par deux grandes baies garnies de persiennes; les compartiments sont rembourrés dans tous les sens et garnis latéralement en treillis et sur la face postérieure en vache; un râtelier mobile est placé à la tête du cheval et à la disposition du palefrenier, pour lequel un compartiment avec banquettes est ménagé. Les *wagons* à marchandises sont complètement clos et couverts; leur fermeture se fait, comme celle des *wagons* à bagages, à l'aide d'une porte à deux vantaux, glissant sur deux tringles extérieures; une ouverture ménagée en haut, tout le long des parois latérales de chaque côté, est recouverte par un rideau enduit, pris sous la couverture du *wagon*; des cordes servent à fixer ce rideau, au moyen d'anneaux, le long de la caisse. Ces *wagons* se construisent de façon à pouvoir porter une charge maxima de 10,000 kilogr. sans crainte de détérioration. Les *wagons* à houille ont la caisse en bois ou en tôle; ils portent à chaque face latérale une large porte fermant à deux vantaux; les panneaux de ces faces s'élèvent à 1 mètre au-dessus du plancher, c'est-à-dire à la hauteur de la première traverse; le reste est à jour, ainsi que le toit; les panneaux du bout, transversaux à la voie, figurent le pignon d'un toit triangulaire. La charge de ces *wagons* est ordinairement de 10,000 kilogrammes. Pour la houille menue, on s'est servi de caisses pyramidales qui se vidaient au moyen de trappes s'ouvrant dans le fond entre deux essieux. Quelquefois on dispose ces caisses de manière qu'elles puissent être enlevées facilement de dessus le châssis et chargées sur un train ordinaire. Les *wagons* à marchandises sont, sans cesse, un plancher règne seul sur le châssis; il est divisé par cinq traverses transversales qui empêchent la charge de l'entamer; cette dernière est ordinairement de 10,000 kilogrammes. Ces *wagons* servaient autrefois pour transporter les voitures de roulier; on les chargeait au moyen d'une grue, après en avoir retiré les roues, et on les fixait avec des cordes qui passaient dans des anneaux placés aux extrémités des traverses composant la plate-forme. Les chemins de fer ont pris une telle extension que ces transports ont perdu de leur importance; on y a même entièrement renoncé sur la plupart des grandes lignes. Les chaises de poste et les voitures particulières sont transportées avec leurs roues sur des plates-formes munies d'un rebord qui, pour les deux petits côtés, peut se rabattre sur le quai de chargement et de déchargement. Les *wagons* à bestiaux, que l'on utilise souvent pour le transport des marchandises, sont de grandes caisses à panneaux percés d'ouvertures et fermés par de petites persiennes. Ces *wagons* sont recouverts d'une espèce de toit et munis de portes qui s'ouvrent latéralement. Les *wagons* à montons sont de grandes cages à deux étages, dont les planchers sont doublés de feuilles de zinc ou de plomb formant gouttière pour rejeter les urines au dehors. Cette garniture est placée sous les planchers, pour éviter que les moutons, en glissant sur le métal, ne tombent les uns sur les autres et ne se blessent ou ne s'étouffent. Les *wagons* à lait sont de grandes caisses à claire-voie et à deux étages, dont le plancher intermédiaire est composé de grillages en bois mobiles. Le lait est renfermé dans des boîtes cylindriques en fer-blanc de la contenance de 20 litres. On charge environ deux cents de ces boîtes dans chacun de ces *wagons*. Les *wagons* de la poste sont de véritables bureaux roulants, chauffés et éclairés, dans lesquels s'opère le triage des lettres.

WAGONNET, WAGGONNET ou WAGONNET s. m. (va-go-nié — dimin. de *wagon*). Petit wagon employé dans les travaux de terrassement ou de mine.

WAGONNIER, WAGGONNIER ou VAGO-

NIER s. m. (va-go-nié — rad. *wagon*). Chem. de fer. Homme employé à la manœuvre des wagons, dans une gare.

WAGON-POSTE s. m. Wagon exclusivement réservé au service de la poste.

WAGON-SALON s. m. Wagon disposé en salon.

WAGRAM, village de la basse Autriche, sur le Rusbach, à 9 kilom. N.-E. de Vienne; 600 hab. Célèbre par la victoire que Napoléon remporta sur les Autrichiens le 5 et le 6 juillet 1809. V. ci-après.

Wagram (BATAILLE DE), gagnée par Napoléon sur les Autrichiens, que commandait l'archiduc Charles, le 6 juillet 1809. Après la sanglante bataille d'Essling, Napoléon se concentra dans l'île Lobau et prit toutes les mesures pour frapper un coup décisif dans les plaines du Danube. Dans la nuit du 4 au 5 juillet, il fit franchir le dernier bras du fleuve à son armée, au milieu d'un orage et d'une canonnade épouvantable destinée à cacher à l'ennemi la véritable direction de nos troupes. Les Autrichiens, pensant que l'empereur se porterait de nouveau sur les villages d'Aspern et d'Essling, les avaient entourés de moyens de défense formidables; mais Napoléon déjoua ces prévisions un peu ingénues en débouchant sur un autre point. Le 5 juillet au matin, l'armée française se déploya dans la plaine, et le soir même l'empereur essaya de faire enlever le village de Wagram, situé seulement à 8 kilomètres de Vienne, et qui allait donner son nom à une des plus grandes batailles de ce siècle; mais ce village était défendu par des forces supérieures, et Napoléon remit au lendemain l'action générale, que l'ennemi semblait résolu à accepter. Le plan de Napoléon était de s'éloigner du Danube et de rejeter l'archiduc Charles sur la Bohême; celui-ci prétendait couper Napoléon du Danube, s'emparer de ses ponts et lui fermer la retraite. Malheureusement pour l'archiduc, Napoléon comprit clairement son but, et, pour encourager encore son adversaire, il ne laissa que peu de monde de ce côté. Il est vrai qu'il y laissait aussi Masséna. L'intrépide maréchal, blessé la veille d'une chute de cheval, commandait les troupes dans une calèche découverte.

Napoléon avait passé toute la nuit à rassembler ses forces sur le centre de l'ennemi, que celui-ci semblait disposé à dégarnir pour réaliser le plan dont nous venons de parler. Il se tenait de sa personne à une portée de canon de Wagram. Le 6 juillet, dès le matin, Bernadotte occupa la gauche, ayant en seconde ligne Masséna. Le prince Eugène, avec l'armée d'Italie, se tenait au centre, où se trouvaient également les corps des maréchaux Oudinot et Marmont, ceux de la garde et les divisions de cuirassiers. En même temps, le maréchal Davout marchait de la droite pour occuper aussi le centre, tandis qu'au contraire le général autrichien affaiblissait le sien pour garnir ses ailes et leur donner encore plus d'étendue. En conséquence, il mit le corps de Bellegarde en marche sur Stadelau, pour y renforcer sa droite. Les corps de Kollowrath, de Lichtenstein et de Hiller reliaient cette droite à la position de Wagram, où se trouvait le prince de Hohenloern, et à l'extrémité de la gauche, à Neusiedel, où débouchait le corps de Rosenberg, pour déborder également le maréchal Davout. Rosenberg et Davout, opérèrent un mouvement inverse, se rencontrèrent aux premiers rayons du soleil, et ce furent eux qui engagèrent la bataille. Napoléon se porta aussitôt sur ce point, fit renforcer Davout par la division des cuirassiers du duc de Padoue et prendre en flanc le corps de Rosenberg par une batterie de douze pièces de la division Nansouty. Il ne fallut pas une heure à Davout pour enfoncer les troupes de Rosenberg, qu'il culbuta et rejeta au delà de Neusiedel après lui avoir fait subir des pertes importantes. En même temps, une effroyable canonnade s'engageait sur toute la ligne, tandis que l'ennemi accentuait de plus en plus les dispositions qui devaient amener sa ruine. Toute sa gauche se garnissait d'une artillerie formidable, au détriment de son centre qu'il ne cessait d'affaiblir, alors que Napoléon se proposait de lui porter là même un coup mortel. Cette manœuvre parut d'abord si insensée que l'on craignit quelque piège, et Napoléon, ne pouvant croire encore à une telle faute de la part d'un général tel que l'archiduc, différa avant d'ordonner les mouvements qui devaient déjouer le plan de l'ennemi. En conséquence, il ordonna à Masséna de diriger une attaque contre un village occupé par les Autrichiens et au moyen duquel ils appuyaient sur notre centre; Davout reçut l'ordre de tourner la position de Neusiedel et de se porter de là sur Wagram, tandis que Marmont et Macdonald se formaient en colonne pour enlever la position au moment où déboucherait Davout.

Mais, à cette heure même, Masséna était sur le point de se voir écraser par les forces supérieures que l'archiduc, pour l'exécution de son plan, lançait continuellement contre lui; la gauche de l'armée française était débordée bien au loin, et une canonnade terrible retentissait à Gross-Aspern, position qui se trouvait reliée à Wagram par une immense ligne d'artillerie. Il n'y avait plus à en douter: l'ennemi avait commis une faute irréparable

en dégarnissant son centre pour peser sur Masséna, dont la position devenait de plus en plus compromise sous les efforts des masses autrichiennes et qui ne cessait de demander du secours. Napoléon songe alors à terminer la lutte en enfonçant le centre des Autrichiens. Il ordonne aussitôt à Macdonald de former les divisions Broussier et Lamarque en colonne d'attaque et le fait appuyer par la division de cavalerie du général Nansouty, par la garde à cheval et par une batterie de 60 pièces de la garde et de 40 pièces d'autres corps. A la tête de cette formidable batterie de 100 pièces, le général Lauriston s'avance au trot contre l'ennemi jusqu'à demi-portée de canon et, là, ouvre contre les Autrichiens un feu épouvantable, qui éteint bientôt le leur et sème d'affreux ravages dans leurs colonnes. Le général Macdonald marche alors au pas de charge, soutenu par la division Reille, des fusiliers et des tirailleurs de la garde. Pour rendre cette attaque irrésistible, la garde elle-même avait exécuté un mouvement de front afin d'y prendre part. Le centre des Autrichiens plia aussitôt sous ce choc, et en quelques instants il eut perdu une lieue de terrain; leur droite, épouvantée à la vue du désastre qui la menaçait elle-même, se hâta également de rétrograder sous les assauts furieux de Masséna, qui pouvait enfin prendre l'offensive. La gauche de l'ennemi était en même temps débordée par Davout, qui avait enlevé Neusiedel et qui, maître du plateau où s'élevait le village de Wagram, marchait sur cette position, tandis qu'Oudinot convergait vers le même point pour soutenir l'attaque de Davout. Là, comme au centre et à l'aile droite, les Autrichiens furent enfoncés et durent battre précipitamment en retraite. Dès lors la victoire était complète, et l'archiduc Charles, ne voulant pas exposer son armée à une ruine totale en s'acharnant à une résistance impossible, ordonna la retraite générale vers la Moravie.

La bataille de Wagram coûta aux Autrichiens 3 généraux tués, 10 blessés, 24,000 hommes tués ou blessés et 20,000 prisonniers. Nos pertes ne furent guère moins sensibles, car nous eûmes à regretter 3 généraux tués, parmi lesquels le brave Lasalle, un de nos meilleurs généraux de cavalerie; 24 blessés et plus de 20,000 hommes hors de combat. On le voit, les Autrichiens s'étaient énergiquement battus.

Une circonstance curieuse, c'est que, du haut de leurs maisons, les habitants de Vienne purent assister au douloureux spectacle de leur défaite; l'empereur d'Autriche lui-même, monté sur un belvédère, avait tout le champ de bataille sous les yeux. Quand il vit ses troupes vaincues, il se hâta de prendre la fuite.

Wagram (LA BATAILLE DE), tableau d'Horace Vernet; au musée de Versailles. Napoléon, à cheval, observe du haut d'une éminence l'effet que produit la batterie de cent pièces d'artillerie commandée par le général comte de Lauriston. A quelque distance, Bessières, duc d'Istrie, est blessé au moment où il dispose l'attaque de la cavalerie; un boulet tombe sur sa selle et lui fait une légère contusion; son cheval s'emporte.

Ce tableau, qui a 5m,43 de largeur sur 4m,65 de hauteur, a paru au Salon de 1836 avec trois autres peintures du même auteur représentant la *Bataille d'Iéna*, la *Bataille de Friedland* et la *Bataille de Fontenoy*. Gustave Planché en a fait une critique extrêmement vive: « Dans la *Bataille de Wagram*, dit-il, l'attitude de Napoléon est celle d'un conscrit pendant sa première leçon d'équitation. C'est à peine si la lorgnette placée dans la main du héros ébranle notre conviction. Je ne parle pas du cheval qui, malgré la réputation toute spéciale de l'auteur, est loin d'être d'aplomb sur ses jambes; car ce reproche pourrait s'appliquer, avec une égale justesse, aux chevaux d'Iéna et de Friedland. Dans Iéna surtout, le cheval de Napoléon ne pourrait exécuter le mouvement que le peintre lui attribue sans s'estropier d'une façon irrémédiable. Pour croire que Napoléon, dans la toile de Wagram, observe l'effet d'une batterie, il faudrait plus que de la complaisance, car le mouvement de la figure n'est pas un mouvement studieux et réfléchi. Placé, comme il l'est, sur une éminence, Napoléon n'a pas besoin d'étendre les jambes et de se dresser sur les étriers; il n'est pas forcé de tourner les genoux en dehors comme un cavalier de quinze jours; il est probable, au contraire, que, pour observer l'effet d'une batterie, il prendra l'attitude la moins pénible, c'est-à-dire qu'il se penchera sur le cou de son cheval ou du moins qu'il inclinera la poitrine. » Le véhément critique termine par ces réflexions: « En vérité, plus je regarde les batailles de M. Horace Vernet, plus je désespère de comprendre le but qu'il s'est proposé. A moins de croire qu'il a voulu ramener l'histoire héroïque de l'Empire aux proportions de la plus mesquine bourgeoisie, je suis forcé de renoncer à l'explication de ses énigmes enluminées. Il m'est arrivé plus d'une fois de voir, aux environs de Paris, dans les auberges de village, des batailles représentées sur papier peint, et je dois à la justice de déclarer que les auteurs anonymes de ces compositions avaient sur M. Horace Vernet un immense avantage, celui de la clarté. »

La Bataille de Wagram d'Horace Vernet a été gravée par J.-M. Fontaine.

Wagram (LA BATAILLE DE), tableau d'Hippolyte Bellangé; au musée de Versailles. Le moment choisi par le peintre est celui où, sur l'ordre de Napoléon, le général Macdonald dispose les divisions Broussier et Lamarque en colonne d'attaque; la division Nansouty, la garde à cheval et une batterie de cent pièces d'artillerie commandée par le général Lauriston s'ébranlent pour soutenir le mouvement.

Cette composition, qui a été exposée au Salon de 1837, est à peu près de la même dimension que le tableau d'Horace Vernet; elle n'est pas d'une exécution supérieure, mais elle donne beaucoup mieux l'idée d'une bataille. « M. Bellangé s'est montré, cette année, supérieur à lui-même, a dit Gustave Planché. Nous sommes loin de penser qu'il ait produit un chef-d'œuvre; mais, en comparant sa *Bataille de Wagram* à ses ouvrages précédents, nous sommes forcés de reconnaître un progrès important. Chaque figure, étudiée séparément, offre matière à des critiques nombreuses. Le dessin ne va jamais au delà de la peu près; la pâte est molle; la peau est rarement soutenue par la chair; il n'y a dans les soldats ni précision ni solidité anatomique; mais sa bataille est bien composée, ou plutôt bien disposée, car l'invention vraie ne se révèle nulle part. Mais le mouvement des escadrons est bien rendu; les moissons fouées par les pieds des chevaux sont traduites avec bonheur, et, quoique ce tableau n'émeuve pas puissamment, il y aurait injustice à ne pas louer l'adresse et le bon vouloir du peintre. Ce n'est pas là de la peinture historique; ni la composition ni le style ne s'accordent avec la gravité du sujet; c'est une grande lithographie, traitée habilement, pleine d'animation et de réalité dans plusieurs détails. »

Un autre tableau de Bellangé, *Napoléon à Wagram*, a paru au Salon de 1842; il a été gravé par H. Garnier et par René Rollet.

Sous le premier Empire, la bataille de Wagram avait été retracée par Carl Vernet dans un tableau de 5 mètres de longueur et par Gros dans une simple esquisse qui fut exposée au Salon de 1810. Cette esquisse, qui a été lithographiée, vaut mieux que les peintures achevées que l'on a sur le même sujet. Le moment choisi par Gros est celui où l'empereur ordonne le mouvement d'artillerie qui doit décider, en sa faveur, le gain de la bataille; Napoléon retient un instant l'ardeur de son cheval, dont l'élan témoigne une surexcitation belliqueuse; derrière lui sont deux officiers supérieurs de sa suite, le prince de Neuchâtel et celui qui devait prendre le nom de prince de Wagram; ils se montrent pleins d'émotion à la vue de Bessières blessé qui s'affaisse entre les bras d'un grenadier et ceux du colonel Lejeune. Le fond du tableau est occupé par nos troupes, dont les mouvements sont largement indiqués à travers les fumées de la poudre. Cette toile a été très-admiration lors de son apparition; les critiques ont surtout signalé l'entente habile de la composition, le mouvement du train d'artillerie qui défile à droite, sous les yeux de l'empereur, la vérité des détails et la vigueur de l'exécution. Suivant le jugement de Guizot, cette esquisse joignait à la verve accoutumée de l'auteur un dessin correct, « un style pur et même noble. » A ce même Salon de 1810 où parut cette belle esquisse, Adolphe Rohm exposa une toile représentant le *Déroulement de Napoléon sur le champ de bataille de Wagram*; cette composition, qui est au musée de Versailles, a été gravée par Guttenberg. Une médaille commémorative de la bataille de Wagram a été gravée par André Guille et exposée au Salon de 1822. Sous la Restauration, F. Adam et Jazet ont exécuté des gravures d'après une composition de Charles Langlois représentant cette même bataille. Sous Louis-Philippe, outre les tableaux d'Horace Vernet et d'Hipp. Bellangé, le gouvernement fit exécuter pour le musée de Versailles cinq aquarelles retraçant les diverses phases de la bataille; ces aquarelles, dont Siméon Fort est l'auteur, ont été exposées au Salon de 1836. Des tableaux représentant des épisodes de la bataille de Wagram ont été exposés par M. Eugène Bellangé fils en 1869 et par M. Brunet-Houard en 1870.

WAGRAM (le prince DE), maréchal de France. V. BERTHIER (Louis-Alexandre).

WAGRET (J.-P.), médecin français. Il vivait dans la première moitié du XVIII^e siècle; il exerça sa profession successivement à Valenciennes et à Douai et fut médecin des hôpitaux de ces deux villes. On lui doit un recueil d'observations, assez mal écrit, mais fort intéressant, qui a pour titre: *Observations de médecine et de chirurgie faites dans les hôpitaux de Valenciennes* (Paris, 1717, in-12), ainsi qu'un *Traité de la petite vérole* (Douai, 1718, in-80).

WAGRIE, ancien pays du Holstein, comprenant les villes de Lubeck, Oldenbourg, Ploen, Eutin, Travemünde, etc.

WAGSTADT, bourg de l'empire d'Autriche, dans la Silésie, cercle et à 28 kilom. S.-E. de Troppau, sur la petite rivière de la Wap; 4,300 hab. Fabrication et commerce de draps.

WAGSTAFFE (Jean), littérateur anglais, mort en 1667. Il n'est connu que par ses ou-

vrages, parmi lesquels nous citerons : *Remarques historiques sur l'édifice de Rome, Questions sur la magie, Traité des empoisonnements et des empoisonneurs* (Londres, 1669), livre auquel Méric Casaubon répondit par son traité *De la crédulité et de l'incrédulité*.

WAGSTAFFE (Thomas), prélat anglais, né en 1645, mort en 1712. Après avoir fait ses études à l'université d'Oxford, il fut pourvu successivement de plusieurs bénéfices importants sous le règne de Charles II; mais ayant, par attachement pour la famille des Stuarts, refusé de prêter serment à Guillaume III en 1688, il perdit toutes ses dignités ecclésiastiques. Il se créa alors des ressources en se livrant à la pratique de la médecine, qu'il avait étudiée à Oxford, mais il ne cessa pas néanmoins de porter le costume ecclésiastique. Il fut nommé, en 1693, évêque d'Ipswich, diocèse qu'il administra jusqu'à sa mort. Nous citerons, parmi ses écrits : *Réponse à l'ouvrage du docteur Sherlock intitulé : Apologie du cas d'allégeance* (Londres, 1692); *Agologie vengeresse du roi Charles le Martyr, où l'on prouve que Sa Majesté est l'auteur de l'Εκων βασίλει* (Londres, 1693); *l'Etat actuel du jacobitisme en Angleterre* (Londres, 1702), etc.

WAGSTAFFE (Thomas), littérateur et théologien anglais, fils du précédent, né à Londres en 1692, mort à Rome en 1770. Il voyagea à l'étranger et se rendit en 1712 à Rome, où il devint chapelain du chevalier de Saint-George, et s'adonna à l'étude des langues et de la littérature. On lui doit quelques écrits, entre autres : *Vino eucharistico aqua necessario admissenda*; la traduction des livres VI et VII de *l'Histoire de Charles XII*, par Voltaire; des épitaphes recueillies dans les *Antécédents littéraires* de Nichols, etc.

WAGSTAFFE (William), médecin anglais, parent du précédent, né en 1685, mort en 1724. Il fit ses études à Oxford et, après y avoir pris ses grades, exerça avec succès la pratique de son art à Londres, où il devint membre du collège des médecins et médecin de l'hôpital Saint-Barthélemy. On a de lui : *Commentaires sur l'histoire de Tom Thumb, Réfutation de Benjie* (Hoadly) par Crépin le Savetier, *Histoire du fantôme de Saint-Alban, Caractère de Richard Steele, Lettres du facétieux docteur Andrew Tripe à son frère*, etc. Tous ces opuscules sont écrits avec beaucoup d'esprit et de finesse, et le style de Wagstaffe a quelque chose de la vivacité de celui de Swift.

WAGUE s. f. (va-ghe). Anc. métrol. Mesure pour le charbon de terre, qui était usitée dans le Hainaut. || On disait aussi **WAGUE**.

WAGUEMESTRE s. m. (va-ghe-mè-stre). Autre orthographe du mot **VAGUEMESTRE**.

WAHABITE s. m. (oua-a-bi-te). Hist. relig. Membre d'une secte musulmane fondée en Arabie vers le milieu du XVIII^e siècle. || On les appelle aussi **WAHABYS** ou **WAHABIS**.

— **Encycl.** Les *wahabites* sont des tribus arabes qui occupent l'Arabie centrale ou pays du Nedjd. On leur donne pour ancêtres les Karmathes, peuple intrépide et belliqueux qui, sous les califes Abbassides, se rendit le fléau de l'islamisme et la terreur de l'Arabie. Ils doivent, dit-on, leur nom au cheik Abd-el-Wahab, dont ils adoptèrent la réforme religieuse. Le dogme fondamental de la religion des *wahabites* consiste à rejeter tout autre culte que celui de l'Etre suprême; ils refusent à Mahomet la qualité de prophète, et ont pour ses sectateurs une horreur et une intolérance bien plus grandes que celles qu'ils montrent envers les juifs et les chrétiens. Leurs mosquées sont dépourvues de toute espèce de décoration; on n'y voit ni minarets ni coupôles. Ils enterrent leurs morts sans aucune pompe funèbre et ne leur élèvent aucun monument. Leurs costumes sont aussi simples que leur culte; une parfaite égalité règne entre eux; ils n'ont aucune distinction, aucun titre; ils se traitent mutuellement de frères, et, tout en obéissant aveuglément à leur chef, ils conservent avec lui une familiarité complète. Leurs habitations ne sont que de misérables tentes ou de mauvaises maisons assez mal construites et offrant pour tout ameublement de grossiers tapis, des nattes et des vases de bois ou d'argile. Leur costume est très-simple et presque le même que celui des Arabes des environs de La Mecque. Ils sont d'une frugalité extrême; ils ne se nourrissent que de pain souvent fait de farine d'orge, de dattes, de poisson et rarement de riz et de viande de mouton. Comme tous les Orientaux, ils prennent leurs repas assis par terre, les jambes croisées, autour d'une peau taillée en rond, qui sert de plateau et de table. Le café leur est interdit ainsi que le tabac. Les *wahabites* peuvent se diviser en trois classes : les gens de guerre, les laborieux et les artisans. Loïn d'avoir pour l'agriculture la répugnance des Arabes du désert, ils s'y adonnent au contraire volontiers. Ils cultivent aussi les arts mécaniques, et leurs ouvrages de sparterie, leurs étoffes de laine ou de coton, leurs ouvrages même en cuir et en fer ne le cèdent en rien à ceux des autres Arabes. Quant aux qualités militaires des *wahabites*, elles sont remarquables; ils supportent sans se plaindre les fatigues et les privations les plus dures et affrontent avec un

merveilleux courage les dangers et la mort. Ils combattent ordinairement à pied et à dromadaire; il n'y a guère que les chefs qui combattent à cheval. Leurs dromadaires sont montés par deux hommes qui se tournent le dos, assis sur une selle à double bât. Le premier cavalier fait face à l'ennemi et répond à l'attaque, tandis que l'autre ne fait que charger les armes et guider le dromadaire. Leur cavalerie est peu nombreuse et ne donne qu'à la fin de l'action pour piller et dévaliser l'ennemi. Les principales armes des *wahabites* sont : la *djembyé*, espèce de poignard recourbé, qui est une arme terrible dans leurs mains, et le fusil, auquel, à défaut de pierre, ils mettent une mèche; ils se servent aussi, au lieu de plomb, de petits galets ou cailloux ronds, enveloppés de cuir. Les chefs portent, en outre, un casque, une longue et large épée à deux tranchants de fabrique indigène ou un sabre de fabrique turque, un petit bouclier au bras.

En 1801, la Porte, qui jusque-là était restée indifférente aux progrès de la doctrine et des conquêtes des *wahabites*, conquit de l'inquiétude et ordonna au pacha de Bagdad de les attaquer. Il confia l'expédition à un de ses lieutenants qui, ayant rassemblé une armée composée de Turcs et d'Arabes restés fidèles à l'islamisme, choisit le chef de ces derniers, Mohammed-Bey-Schavi-Zadeh, pour servir de guide à l'expédition. Après une marche pénible, cette armée pénétra au centre du pays des *wahabites*, les mit en fuite, ainsi que leur chef Abd-Elaziz. C'en était fait de leur puissance, si la ruse de celui-ci n'avait suppléé à l'infériorité de ses forces; il parvint à corrompre par argent Mohammed-Bey-Schavi-Zadeh, qui tout à coup se rendit médiateur entre les deux parties et les pacifia.

Quelques mois après, le 20 avril 1801, Abd-Elaziz, ayant rassemblé ses troupes éparses, foudroya l'improvisiste sur la ville d'Imam-Husein, située sur un bras de l'Euphrate. Depuis longtemps les *wahabites* convoitaient les richesses accumulées dans la chapelle de cette ville, où était le tombeau d'Ali, si révéré des Persans. Ils y commirent des horreurs inouïes, démolièrent la chapelle et se retirèrent en triomphe, emmenant avec eux deux cents chameaux chargés d'un riche butin.

Abd-Elaziz forma ensuite le projet de s'emparer de La Mecque. La situation politique de cette ville favorisait ses vues. Ghaleb, cheik régnant de La Mecque, avait usurpé sa dignité sur son frère Abd-Almain, qui, réfugié chez le chef *wahabite*, réclamait des secours pour être rétabli dans son rang. Abd-Elaziz somma Ghaleb de renoncer au chérifat. Celui-ci refusa et déclara qu'il se défendrait. Abd-Elaziz fit marcher contre La Mecque, sous la conduite de son fils Sehoud, 100,000 *wahabites*, qui, n'ayant pas éprouvé de résistance, y commirent peu de violences; d'ailleurs, eux-mêmes regardant La Mecque comme une ville sacrée, où la puissance divine s'est manifestée par des miracles, et ils ont une vénération profonde pour la Caaba, qu'ils croient être le plus ancien temple élevé au Créateur par la main des hommes.

Sehoud rétablit Abd-Almain dans le chérifat, fit abattre les mausolées magnifiques qui s'élevaient au dedans et au dehors de la place, enleva le tissu d'or qui couvrait le tombeau d'Abraham, s'approprias tous les objets précieux que renfermait la ville, y laissa une faible garnison et partit pour attaquer Djedda et Médine; il échoua dans cette expédition, et les habitants de La Mecque, le voyant repoussé et forcé de faire une retraite honteuse, chassèrent la garnison qu'il avait laissée chez eux et rétablirent Ghaleb dans le chérifat.

L'expédition malheureuse de Sehoud causa dans la capitale des *wahabites* une grande sensation, qui fut bientôt suivie d'une plus terrible par la fin tragique de son père Abd-Elaziz, poignardé le 3 novembre 1803 pendant qu'il faisait ses prières. L'auteur du crime était un nommé Hussein, qui avait perdu ses trois fils dans les derniers massacres. Il médita de s'en venger, se fit admettre dans la secte *wahabite* et au service du chef, dont il capta la confiance dans l'intention de l'immoler. L'assassin fut brûlé vif, quoique les musulmans, qui le regardent comme un martyr de leur religion, prétendent que les flammes n'ont pu le dévorer et qu'il fallut le décapiter. Sehoud succéda à son père Abd-Elaziz.

En 1808, Abdallah, fils de Sehoud, envahit la Syrie et prit Damas; mais il fut refoulé en Arabie par le fils de Méhemet-Ali. Plus tard, Méhemet-Ali lui-même fit Abdallah prisonnier et l'envoya à Constantinople, où le sultan le fit mettre à mort. Depuis cette époque, l'histoire des *wahabites* n'a présenté aucun fait intéressant.

WAHABITISME s. m. (oua-a-bi-ti-sme). Hist. relig. Doctrine des wahabites.

WAHAL, anciennement *Wahalis*, bras méridional du Rhin, qui s'en sépare au fort de Schenck et se jette dans la Meuse, au S.-E. de Gorcum, après un cours de 80 kilom.

WAHL (Joachim-Chrétien, comte de), général allemand, mort en 1644. Elevé dans la religion protestante, il se convertit au catholicisme et, au début de la guerre de Trente

ans, entra dans l'armée impériale. Il assista à la bataille de Prague (1620), où il perdit un bras, puis à celle de Lutter (1626) et à celle de Leipzig (1630), après laquelle il fut promu major général. Chargé, en 1634, de diriger les opérations militaires dans le haut Palatinat, il fit, pour le duc de Bavière, la conquête de cette province, de laquelle il fut nommé commandant, s'empara ensuite de plusieurs villes importantes et dut à ses succès de nouvelles dignités et, en dernier lieu, le grade de général d'artillerie et le titre de comte de l'empire. L'affaiblissement de sa santé l'obligea de quitter l'armée en 1643, et il mourut quelques mois plus tard.

WAHL (Christian-Albert), théologien allemand, né à Dresde en 1773, mort en 1853. Il fit ses études à l'université de Leipzig, remplit les fonctions de pasteur dans diverses localités et devint, en 1823, surintendant religieux à Oschatz, puis, en 1833, membre du conseil des cultes et de l'instruction publique et conseiller du consistoire. Ses principaux ouvrages sont : *Introduction historique et pratique aux livres de la Bible* (Leipzig, 1820); *Clavis Novi Testamenti philologica* (Leipzig, 1822, 2 vol.); *Clavis librorum Veteris Testamenti apocryphorum* (Leipzig, 1853).

WAHLBERG (Pierre-Frédéric), naturaliste suédois, né à Gothenbourg en 1800. Il étudia les sciences naturelles sous la direction d'un ancien élève de Linné, fut reçu, en 1827, docteur en médecine, devint, la même année, professeur adjoint, puis, l'année suivante, professeur titulaire à l'institut Carolin et entreprit, peu après, un voyage qui dura deux ans et pendant lequel il visita le Danemark, l'Allemagne, l'Italie, la Suisse et la France. Plus tard, il exécuta (1843-1847) une grande excursion botanique dans le nord de la Suède et, en 1848, succéda à Berzélius comme secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences de Stockholm, de laquelle il était membre depuis 1836. On a de lui des rapports annuels adressés, de 1832 à 1839, à l'Union suédoise des sciences botaniques; un grand ouvrage intitulé *Flora gothenburgensis* (1847), enfin une foule de mémoires insérés dans le recueil de l'Académie des sciences et de l'Académie des sciences militaires de Suède, dans la *Revue des médecins et des pharmaciens*, etc.

WAHLBERG (Jean-Auguste), voyageur et naturaliste suédois, frère du précédent, né à Lagklarebäck, près de Gothenbourg, en 1810, mort en 1856. Il s'adonna avec ardeur à l'étude des sciences naturelles, de la zoologie en particulier, et devint professeur d'histoire naturelle à l'Ecole forestière de Stockholm. Ses connaissances dans les sciences exactes lui valurent, en outre, le titre d'ingénieur du cadastre de la Suède. En 1837, le gouvernement le mit à la tête d'une expédition scientifique chargée d'explorer l'Afrique méridionale. Il séjourna près de six ans (1839-1845) dans cette contrée et rapporta en Suède une précieuse collection zoologique. En 1854, il fut chargé de diriger dans les mêmes régions une nouvelle expédition qui se composait de plus de 400 personnes, au nombre desquelles se trouvaient trois zoologistes anglais, Green, Kooleman et Cathcart-Kastry. On avait exploré les rives du lac Ngami et de la rivière Tioghé, lorsque Wahlberg, qui était passionné pour la chasse aux éléphants, fut tué par un de ces animaux, à la poursuite duquel il s'était imprudemment aventuré. Les nouvelles collections qu'il avait formées furent, par les soins de ses compagnons, transportées au Cap, d'où le consul de Suède les fit passer en Europe. Aujourd'hui, réunies aux premières, elles forment l'une des sections les plus intéressantes du musée de zoologie de l'Académie des sciences de Stockholm. Les insectes qui se trouvent dans la première de ces collections ont été décrits par Ch.-H. Boheman sous ce titre : *Insecta caffraria* (Stockholm, 1848).

WAHLBERGIE s. f. (val-bèr-ji — de *Wahlberg*, natur. suédois). Entom. Genre d'insectes diptères, de la famille des athéricères, tribu des muscides, dont l'espèce type habite la Suède et la Norvège.

WAHLBOM (Jean-Guillaume-Charles), peintre suédois, né à Stockholm en 1810, mort à Londres en 1858. Après s'être occupé successivement de sculpture et d'architecture, il se consacra à la peinture, qu'il étudia à l'Ecole des beaux-arts de Stockholm, où il eut pour professeurs MM. Ling et Bystroem. La rapidité et l'éclat de ses progrès lui valurent bientôt un subsidé de son gouvernement pour visiter l'Allemagne, la France et l'Italie. Ce voyage, qui dura quatre ou cinq ans, développa complètement son talent et en mit en relief les divers côtés. Il revint, en 1849, dans sa patrie, rapportant un grand nombre de projets et d'esquisses, dont il entreprit aussitôt l'exécution. Cependant il n'obtint pas immédiatement de véritables succès, et plusieurs de ses productions passèrent inaperçues. Toutefois, ses *Portraits nationaux*, longue galerie des personnages illustres de la Suède, offrent des types superbes, d'une grande physionomie et d'une pureté peu commune. La Bibliothèque nationale en possède un recueil gravé. Il faut citer encore un grand tableau qui fut remarqué à l'exposition universelle de 1855 : *l'Epouse de Gustave-Adol-*

phe abîmée de douleur à l'aspect du cadavre de ce héros. La mise en scène en est dramatique sans trop d'emphase, et les figures sont savantes et consciencieuses. Cette œuvre appartenait aux premières années de la carrière de l'auteur, car elle est reproduite dans son *Album lithographique*, qui date de 1836, année de son séjour en Italie. Wahlbom était malade; aussi le voyons-nous presque toujours en voyage, cherchant le climat le plus favorable à son tempérament, habitant tour à tour Rome, Paris et Londres. De ce malaise continu, il est resté dans son œuvre une inégalité assez grande. Il faut mentionner néanmoins, parmi ses peintures les moins incomplètes, la vaste scène qui est au musée de Stockholm et qui représente *Catherine Maziusdatter, femme d'Eric XIV, envoyée en exil et retrouvant ensuite ses enfants*. Le *Musée scientifique et historique* de Millin renferme de M. Wahlbom un grand nombre de dessins au trait reproduisant des monuments connus et d'autres originaux, qui sont probablement les projets de tableaux inexecutés.

WAHLBOMIE s. f. (val-bo-mi — de *Wahlbom*, natur. allem.). Bot. Syn. de **TETRACÈRE**, genre de diellénacées.

WAHLENBERG (Georges), botaniste suédois, né dans la mine de Skarphytan, province de Wermland, en 1780, mort en 1851. Il fit ses études médicales à l'université d'Upsal et y montra surtout beaucoup de goût pour l'histoire naturelle, ce qui lui valut une place d'adjoint au musée de cette université. Grâce à l'appui du baron d'Hermelin et des sociétés scientifiques de Stockholm et d'Upsal, il exécuta des excursions de botanique et de géologie dans les régions les plus reculées de la Scandinavie, dans la Laponie suédoise et norvégienne et dans la Gothie, partit ensuite pour la Bohême et la Hongrie, explora les Carpathes, visita la Suisse et les principales universités de l'Allemagne et revint, en 1814, à Upsal, où il fut nommé démonstrateur de botanique et, plus tard, professeur de botanique et de médecine. Ses ouvrages les plus remarquables sont : *Flora Lapponica* (Berlin, 1812); *Flora Carpathorum* (Göttingue, 1814); *Flora Upsaliensis* (Upsal, 1820); *Flora Suecica* (Upsal, 1824, 2 vol.; 1831-1833, 2^e édit.). Il avait aussi entrepris, en 1825, la publication du magnifique ouvrage intitulé *Botanique suédoise* (en suédois), dont il laissa plus tard le soin au professeur Wahlberg de Stockholm. Ne désirant point accroître indéfiniment les genres et les espèces des plantes, il s'en tint exactement à la nomenclature de Linné et n'admit d'autres plantes que celles qu'il avait vues lui-même ou qui avaient été recueillies par des hommes dignes de foi. Sa réputation comme géologue se fonde surtout sur sa scrupuleuse description du Kemi-Lappmark. Enfin, comme médecin, il s'occupa surtout d'introduire en Suède l'homéopathie, dont il était l'un des plus chauds partisans.

WAHLENBERGIE s. f. (va-lain-bèr-ji — de *Wahlenberg*, botan. suédois). Bot. Genre de plantes, de la famille des campanulacées, type de la tribu des wahlenbergiées, comprenant une centaine d'espèces, répandues dans les régions tempérées des deux hémisphères, et surtout au Cap de Bonne-Espérance : *La WAHLENBERGIE à feuilles de terre croît dans l'Europe occidentale*. (A. Dupuis.) || Syn. de **CRYPTISPERME** et de **STYLOCORYNE**, autres genres de végétaux.

WAHLENBERGIE, ÉE adj. (va-lain-bèr-ji-é — rad. *wahlenbergie*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre wahlenbergie.

— s. f. pl. Tribu de la famille des campanulacées, ayant pour type le genre wahlenbergie.

WAHLERSHAUSEN, village de Prusse, province de Hesse, cercle et à 6 kilom. O. de Cassel, sur la Drusel; 1,500 hab. On y voit le magnifique château de Wilhelmshöhe, appelé autrefois Weissenstein, où Napoléon III fut détenu prisonnier après Sedan. Ce château, commencé en 1606 par le landgrave Maurice sur l'emplacement de l'ancien couvent de Weissenstein, rebâti de 1701 à 1714 par le landgrave Karl, embellit et agrandi par le landgrave Wilhelm IX et par le prince électeur Wilhelm XI, est le plus beau de l'Allemagne. Il est bâti au pied d'une haute montagne, le Karlsberg, sur laquelle s'étendent son parc et ses dépendances; les eaux y sont très-abondantes. Une magnifique cascade, large de plus de 6 mètres et longue de 300 mètres, descend du sommet de la montagne par une série de gradins taillés dans le roc. Au-dessous de cette cascade est la chute dite de Steinhofen, où les eaux tombent perpendiculairement du haut d'un rocher pour aller ensuite alimenter les ruisseaux qui arrosent le parc, en y formant des chutes et des jets dont l'un s'élève à 60 mètres. L'Octogone ou château du Géant (Riesenschloss), situé sur le sommet de la montagne, domine la cascade. Sur la plate-forme s'élève une pyramide haute de 31 mètres et qui supporte une statue colossale d'Hercule, dans laquelle on peut monter. Près de la cascade se trouve le Lowenburg, imitation d'un ancien château fort, renfermant une collection d'armes anciennes et le tombeau de l'électeur Wilhelm I^{er}. Des aqueducs, des ponts, des grottes et de riches

décorations de toute espèce sont les principaux ornements du parc, qui renferme, en outre, des jardins, des pépinières et de beaux établissements d'exploitation rurale.

WAHLSTATT, village de Prusse, dans la Silésie, cercle de Liegnitz, près de la Katzbach; 400 hab. Ancien couvent de bénédictins, transformé en école de cadets. On y voit une église protestante, érigée sur l'endroit où l'on trouva le corps de Henri II, duc de Silésie, tué dans la bataille du 9 avril 1241, dans laquelle les Mongols défirent les chevaliers allemands. Près de ce village, le 26 août 1813, Blücher remporta une victoire sur les Français commandés par Macdonald. Le général prussien obtint en récompense le titre de prince de Wahlstatt.

WAIBLINGEN ou WIBLINGEN, ville du Wurtemberg, cercle du Neckar, à 14 kilom. N.-E. de Stuttgart, chef-lieu du bailliage de son nom; 3,400 hab. Maison d'éducation pour les enfants abandonnés; école latine. Fabrication de draps, tanneries; grande tilerie et fabrication d'objets en terre cuite. Commerce de bestiaux. Ville très-ancienne; suivant la tradition, lieu de naissance de l'empereur Frédéric Barberousse. Le nom de cette ville, pris pour cri de guerre à la bataille de Weinsberg, en 1141, par les partisans de la maison de Hohenstauffen qui y possédait un château, se changea plus tard par corruption en celui de Gibelin.

WAIBLINGER (Guillaume-Frédéric), littérateur allemand, né à Reutlingen en 1804, mort en 1830. Il montra de bonne heure de rares dispositions pour les lettres et, encore sur les bancs du gymnase de Stuttgart, où il était entré en 1819, écrivit un roman intitulé *Phaëton*, qui ne fut publié que plus tard (Stuttgart, 1823, 2 vol.). De 1821 à 1826, il étudia au séminaire théologique de Tübingen, tout en collaborant activement à la *Gazette du soir* (*Abendzeitung*), et fit dans cette ville la connaissance d'Heidelrein, alors atteint de démence, dont l'Hyperion lui avait inspiré l'idée de son *Phaëton*, et dont il écrivit une biographie intéressante dans les *Contemporains*. Il publia, dans le même intervalle, *Quatre récits de la Grèce* (Ludwigsbourg, 1821) et *Trois jours dans les enfers* (Stuttgart, 1826), ouvrages qui sont d'un intérêt palpitant et qui témoignent de la riche imagination et du talent d'exposition de leur auteur. Mais ils dénotent aussi en lui un caractère passionné à l'excès et un profond dégoût de la vie, qui alla toujours croissant et que ne put dissiper un voyage qu'il entreprit en 1827 en Italie, aux frais du libraire Cotta. Il ne devait pas revenir de ce voyage, dont les détails nous sont connus cependant par son *Agenda d'Italie et de Grèce* (Berlin, 1829-1830). Les *Œuvres complètes* de Waiblinger ont été publiées par H. de Canitz (Hambourg, 1840-1841, 9 vol.).

WAICURE s. m. (oué-ku-re). Linguist. Langue parlée par les Waicouros ou Guacouros, qui sont les Monkis ou Monquis de Horvans et de quelques autres auteurs : *Dans les missions de S.-Paz et de Dolorum, on parle le WAICURE le plus pur*. (Balbi.) *Les sons correspondants aux lettres f, g, l, o, x, z manquent à la langue WAICURE, qui est pauvre et imparfaite, soit dans la déclinaison, soit dans la conjugaison*. (Balbi.) *L'idiotisme WAICURE n'a pas d'expressions correspondantes aux substantifs métaphysiques des choses et de leurs qualités*. (Balbi.)

WAICURES ou GUAÏCOURROS. V. GUARANIS.

WAIDHOFEN, ville de l'empire d'Autriche, dans la basse Autriche, cercle et à 84 kilom. S.-O. de Saint-Polten, sur la rive gauche de l'Inn; 3,400 hab. Principal centre du travail du fer et de l'acier dans la basse Autriche; fabrication importante de lames d'épée, de faux, de faucilles, de couteaux, d'alènes, de clous, etc.; taillanderie et serrurerie. Exploitation de pierres à aiguiser et de houille.

WAIDI s. m. (oué-di). Hist. relig. Membre d'une secte mahométane, dont la morale est très-sévère.

WAIDOUA s. m. (vè-doua). Nom que les Zélandais donnent à l'âme humaine.

— Encycl. A la mort de chaque homme, le *waidoua* se sépare du corps, comme par une sorte de déchirement, et, après être resté trois jours à voltiger autour du cadavre, il se rend au rocher Reinga, où sont comptées les actions valeureuses du défunt. Puis un *atoua* (génie) emporte le *waidoua* soit dans le *rangui* (séjour de la gloire), soit dans le *ponoui* (séjour des ténébres).

WAIE s. m. (oua-i). Bot. Nom vulgaire d'un palmier du genre chamédorée.

WAIFRE ou GUAIFRE, duc d'Aquitaine, mort en 768. Il succéda, en 745, à Hunald, dont il était le fils ou le frère, et soutint pendant huit ans (760-768) une guerre désespérée contre Pépin le Bref, qui prit le prétexte de l'asile accordé à son frère Griflon pour s'emparer de l'Aquitaine. Vaincu et réduit à errer dans les forêts, Waifre fut assassiné par ses serviteurs.

WAIGATZ, île de la Russie d'Europe. V. VAIGATSCHE.

WAIKATOS, nom d'une tribu des Maoris. V. ce mot.

XV.

WAILLY, village de France (Aisne). V. WAILLY.

WAILLY (Noël-François DE), célèbre grammairien et lexicographe français, membre de l'Institut, né à Amiens en 1724, mort en 1801. Il dirigea longtemps à Paris une maison d'éducation. Les étrangers qui venaient dans la capitale pour y apprendre à parler et à prononcer purement le français s'adressaient habituellement à lui. Ses *Principes généraux de langue française* (1754, in-12) produisirent une révolution dans l'enseignement de la grammaire. Restant, qui régnait alors en maître dans les écoles, fut détrôné; la déclinaison fut abandonnée, la syntaxe fut séparée de la partie élémentaire, et l'on eut une définition plus simple des dix parties du discours, surtout de l'article et des pronoms. Quant aux verbes, Wailly échoua complètement; il voulut réunir sous la dénomination d'*actifs* tous les verbes exprimant une action, sans se préoccuper en aucune manière du régime; mais on a continué à suivre la classification, moins rationnelle, mais plus utile, des anciens grammairiens, qui divisent les verbes en actifs et en neutres; actifs, qui peuvent avoir un complément direct; neutres, qui ne sauraient admettre cette espèce de complément. La grammaire de Wailly, adoptée par l'Université et prescrite dans les collèges, eut un grand nombre d'éditions. L'auteur en fit un *Abrégé*, destiné à l'enseignement primaire. En 1771, il publia les *Moyens simples et raisonnés de diminuer les imperfections de notre orthographe* (in-12), livre composé d'après les principes de Voltaire, de Dumarsais, et particulièrement de Duclos. Il y demande que les mots s'écrivent comme ils se prononcent; mais quelques-unes de ses propositions seulement ont été consacrées par l'usage. Cette question de la réforme radicale de l'orthographe française a été soulevée depuis avec aussi peu de succès, toujours repoussée par les partisans de l'étymologie, qui se montrent peut-être trop exclusifs. Admis à l'Institut dès la formation de ce corps, Wailly concourut à la rédaction du *Dictionnaire de l'Académie*. Domergue nous la peint par ce mot, dans le discours qu'il prononça sur sa tombe : « Ses écrits enseignent à bien parler; sa conduite enseignait à bien vivre. » Outre les ouvrages cités plus haut, on a encore de lui : *Lettre en réponse aux difficultés proposées contre la déclinaison des participes français* (1759, in-12); *l'Orthographe des dames* (1782, in-12); *Nouveau vocabulaire français ou Abrégé du Dictionnaire de l'Académie* (1801, in-8°), le premier livre bien fait dans ce genre; perfectionné successivement par le fils et le petit-fils de l'auteur, il a été longtemps classique. On lui doit, en outre : des *Remarques sur la grammaire*, publiées dans les *Mémoires de l'Institut*; un *Dictionnaire portatif de la langue française*, extrait du *Dictionnaire* de Richelet; une édition du *Dictionnaire des rimes*, du même; des éditions revues et corrigées des *Principes de la langue latine* de Sanger, de *l'Art de peindre à l'esprit* de don Sensaric, de *Quintilien*, de *Salluste*, etc. Enfin il a pris part à l'édition du *Dictionnaire de l'Académie* en 1798, et revu des traductions des *Commentaires de César*, par d'Albancourt (1767); des *Œuvres choisies* de Cicéron, par Villefore (1772), etc.

WAILLY (Charles DE), architecte français, frère du précédent, né à Paris en 1729, mort en 1799. Il montra peu d'aptitude au collège, où il était toujours le dernier de sa classe; mais on en comprit bientôt la raison : il étudiait en secret l'architecture, et tout l'argent dont il pouvait disposer était employé à l'achat de plans et de dessins. Placé successivement chez Blondel, Lejay et Servandoni, il profita si bien des leçons de ces maîtres, qu'à l'âge de vingt et un ans il obtint le premier grand prix de Rome. En 1767, l'Académie d'architecture lui ouvrit ses portes, et celle de peinture l'admit quatre ans plus tard. Il entra à l'Institut dès sa formation, fut un des premiers fondateurs de la société des Amis des arts, devint conservateur du musée des tableaux en 1795 et, en cette qualité, recueillit en Belgique et en Hollande les chefs-d'œuvre destinés à enrichir l'établissement qu'il dirigeait. Ch. de Wailly excellait dans les décorations d'intérieur. On cite, parmi ses plus beaux ouvrages d'architecture : l'*Odéon*, qu'il construisit avec Peyre (1782); le *Château des Ormes*, en Touraine; le *Palais Spinoza*, à Gènes.

WAILLY (Etienne-Augustin DE), poète et grammairien, fils de Noël-François, né à Paris en 1770, mort en 1821. Il fit ses études au collège Sainte-Barbe, servit quelques mois en 1793, fut arrêté comme suspect et sortit de prison au 9 thermidor. Wailly entra ensuite à l'Ecole polytechnique, fut attaché comme censeur à un lycée de Paris, concourut avec distinction aux travaux de son père et devint, en 1805, proviseur du lycée Napoléon, dont il conserva la direction jusqu'à sa mort. On a de lui une traduction en vers des *Odes d'Horace* (1807 et 1818, in-18), où il a pris pour modèle J.-B. Rousseau, son auteur favori, dont il a donné plus tard les *Œuvres choisies*, à l'usage des collèges, avec de bonnes notes. Il a aussi donné plusieurs éditions de la *Grammaire* et du *Vocabulaire* de son père, revu le *Dictionnaire étymologique* des

mots français dérivés du grec, par Morin (1803, in-8°), publié au *Nouveau dictionnaire des rimes* (1812, in-8°), avec Drevet, et a collaboré, de 1802 à 1810, au *Mercur de France*.

WAILLY (Barthélemy-Alfred DE), lexicographe, fils d'Etienne de Wailly, né à Paris en 1800, mort dans la même ville en 1866. Il professa la rhétorique au collège Henri IV, dont il devint proviseur, puis fut successivement inspecteur général de l'enseignement secondaire, membre du conseil de l'instruction publique et recteur de l'Académie de Bordeaux. Outre une traduction en vers des *Hymnes* de Callimaque, des éditions classiques de Virgile, Horace et Cicéron, on lui doit : l'*Adjoint et l'aoné* (1824), comédie en deux actes; *Eptère* de J.-J. Rousseau (1826), couronnée par l'Académie française; un *Nouveau dictionnaire latin-français* (1829, in-8°); *Nouveau dictionnaire français-latin* (1832, in-8°); *Nouveau dictionnaire de versification et de poésie latine* (1839, in-8°), plusieurs fois réédité.

WAILLY (Gabriel-Gustave DE), auteur dramatique, frère du précédent, né à Paris le 13 juin 1804. Il débuta à l'Odéon en 1825 par une comédie en trois actes et en vers, le *Mort dans l'embarras*, puis donna l'année suivante au même théâtre un drame en cinq actes, en vers, imité de Schiller, *Amour et intrigue*, et un opéra en trois actes, *Ivanhoé*, musique de Rossini, arrangée par Pacini. Ces trois ouvrages réussirent moins qu'une petite comédie en prose, l'*Oncle Philibert*, que l'auteur fit suivre de la *Folle* ou le *Testament d'une Anglaise*, qui eut du succès au Gymnase en 1827. Il collabora ensuite avec Bayard à deux pièces, les *Anglais et les Français*, comédie-à-propos en un acte, et *Ma femme et ma place*, comédie en trois actes, qui resta longtemps au répertoire du second Théâtre-Français (1830). Maître des requêtes au conseil d'Etat, il fut, au commencement du règne de Louis-Philippe, directeur de la division centrale, fut promu officier de la Légion d'honneur le 30 juillet 1832 et devint inspecteur général de l'ancienne liste civile. Après la chute du gouvernement de Juillet, il se remit à travailler pour le théâtre, qu'il avait abandonné depuis vingt ans. Il a fait représenter successivement : *Elzéar Chalmazel* ou une *Assurance sur la vie*, comédie en trois actes, avec son frère Jules de Wailly (1849); *Monck* ou le *Sauveur de l'Angleterre*, comédie historique en cinq actes (Gymnase, 1850); les *Premières armes de Blaveau*, vaudeville en un acte, avec Jules de Wailly (1852). On lui doit, dans la *Bibliothèque latine-française*, la traduction du premier livre des *Bienfaits* de Sénèque, et plus récemment celle des quatre premiers livres de l'*Enéide*, dont M. Patin a fait un rapport à l'Académie française le 11 novembre 1875, en trouvant dans le dernier traducteur de Virgile « un vif sentiment de la beauté antique et des efforts quelquefois heureux pour y atteindre. » Cette traduction a partagé le prix avec une autre version de M. Pessonneaux.

WAILLY (Augustin-Jules DE), auteur dramatique, frère des deux précédents, né à Paris en 1806, mort en 1866. D'abord attaché au ministère de l'intérieur, il devint chef de bureau à la division des beaux-arts en 1846 et reçut la croix d'officier de la Légion d'honneur. Les événements de février 1848 le rendirent à la vie privée. Il n'avait pas attendu cette époque pour s'adonner au théâtre. En 1836, il avait fait jouer *Moiroud et compagnie*, comédie en trois actes, avec Bayard (Gymnase); en 1838, *L'Attente*, drame en un acte, en vers, sous le pseudonyme de Marie Sénan (Théâtre-Français); en 1839, le *Comité de bienfaisance*, comédie en un acte, avec Charles Duveyrier (Théâtre-Français); le *Péché de jeunesse*, comédie en un acte, avec Samson; en 1841, la *Maschera*, opéra-comique en deux actes, musique de Georges Kastner, avec Auguste Arnould (Opéra-Comique); en 1844, le *Mari à la campagne*, comédie en trois actes, avec Bayard (Théâtre-Français, 3 juin). Cette pièce, qui obtint le plus grand succès, est restée au répertoire. Depuis lors, il a fait jouer : *Amant matheux*, comédie-vaudeville en deux actes (1844); les *Deux compagnons du tour de France* (1845), vaudeville en deux actes, avec Locroy (Variétés); une *Partie de dominos*, vaudeville en un acte, avec Arnould (Folies-Dramatiques); en 1846, l'*Alcade de Zalamea*, comédie en trois actes, avec Samson (Odéon); en 1850, les *Deux célibats*, comédie en trois actes, avec Overnay; la *Famille du mari*, comédie mêlée de chant; en 1851, *Contre fortune bon cœur*, comédie-vaudeville en un acte, avec Overnay; en 1854, une *Rencontre dans le Danube*, opéra-comique en un acte, musique de Paul Henrion, avec Germain Delavigne (Théâtre-Lyrique). Il a collaboré à deux comédies de son frère, Gustave de Wailly.

WAILLY (Armand-François-Léon DE), écrivain français, cousin germain des précédents, né à Paris en 1804, mort dans la même ville en 1863. A son début littéraire, il composa, avec l'auteur des *lambes*, le libretto en deux actes de *Benvenuto Cellini*, qui fut aussi le premier ouvrage dramatique de Berlioz et tomba à l'Opéra le 3 septembre 1838. Cette chute le détourna du théâtre. Il s'essaya alors avec succès dans le roman et

s'acquit encore plus de réputation par ses traductions, qui sont justement estimées. Il a publié : *Angelina Kauffmann*, roman (1838, 2 vol. in-8°); le *Moine* de Lewis, traduction nouvelle, entièrement conforme au texte de l'édition originale (1840, in-12); *Tom Jones* de Fielding (1841, 2 vol. in-12); le *Voyage sentimental* de Sterne (1841, in-12); *Lettres de Yorick à Eliza* (1842, in-8°); *Simple histoire* de Mme Inchbald (1842, in-12); *Evelina* de miss Burney (1843, in-12); *Poésies complètes* de Robert Burns (1843, in-12); *Histoire d'Angleterre* de John Lingard (1843-1844, 6 vol. in-12); *Stella et Vanessa*, le meilleur roman de l'auteur (1846, in-4°); *Erreurs et préjugés populaires* (1847, in-8° de 16 pages); *Vie et opinions de Tristram Shandy* de Sterne (1848, in-12); *Œuvres de Walter Scott* (1848-1849, t. 1er à V); *Curiosités philologiques, géographiques et ethnologiques*, sous le voile de l'anonyme, dans la *Bibliothèque de poche* (1856, in-12); *Opuscules humoristiques* de Swift (1859, in-12); les *Deux filles de M. Dubreuil*, roman (1860, 2 vol. in-12). Il a traduit, en outre, les *Mémoires de Barry Lyndon* de Thackeray et les romans irlandais de Carleton. Enfin, on a de lui, dans les *Femmes de Shakespeare* (1847, in-8°), la *Vie et la mort de Richard III*, et, dans la *Revue des Deux-Mondes*, l'*Autre chambre*, *Sonnets de Shakespeare*, de la *tragédie avant Shakespeare*. Il a tiré de la traduction de la *Cabane de l'oncle Tom*, avec M. Edmond Texier (1854, in-8°), un drame en cinq actes, qui a eu peu de succès à la Gaîté. Il a emprunté également à son roman *Stella et Vanessa* le sujet du *Doyen de Saint-Patrick*, drame en cinq actes, qu'il a donné à l'Odéon le 22 novembre 1862, en collaboration avec M. Ulbach. Léon de Wailly a rédigé en 1857 la chronique littéraire de l'*Illustration*.

WAILLY (Jules DE), poète et romancier, fils du précédent, né à Paris en 1832, mort dans la même ville en 1875. Après avoir aidé son père dans ses derniers travaux littéraires et fourni aux journaux hebdomadaires des articles de fantaisie, il publia en 1860 les *Scènes de la vie de famille*, qui furent remarquées (1 vol. in-12). On a de lui : *Henriette*, les *Mortes aimées* (1862, in-12); la *Vierge folle* (1865, in-12). Comme presque tous les membres de la famille de Wailly, le théâtre l'attira aussi. Il a donné au Gymnase, en 1865, la *Voisine*, comédie en un acte, en vers, et aux Nouveautés, en 1867, la *Fille aux bruyères*, opérette en un acte, musique de Georges Rose. Le chagrin qu'il éprouva de la perte de son jeune enfant abrégé ses jours. Il a laissé quelques œuvres inédites.

WAILLY (Joseph-Noël, dit Natalis DE), érudit et paléologue français, de la famille des précédents, né à Mézières en 1808. Il étudia le droit à Paris, se fit recevoir avocat, puis obtint un emploi aux Archives, où il devint, après la révolution de Juillet, chef de la section administrative. Membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1840, il succéda en 1854 à Guérard comme conservateur des manuscrits à la Bibliothèque nationale et il a été nommé en 1868 officier de la Légion d'honneur. M. Natalis de Wailly a publié : *Éléments de paléographie* (1838, 2 vol. in-4°); *Notice sur Guillaume Guizot* (1846); les tomes XXI et XXII du *Recueil des historiens des Gaules*, avec Guignault et Delisle (1855-1865); une *Histoire de saint Louis*, par Joinville, en texte rapproché du langage modernisé (1865, in-18); *Mémoire sur la langue de Joinville* (1868, in-8°), etc. On lui doit, en outre, des articles publiés dans la *Gazette littéraire*, l'*Annuaire de la Société d'histoire de France*, le *Journal des savants*, etc., des dissertations insérées dans le recueil de l'Académie des inscriptions, dans la *Bibliothèque de l'Ecole des chartes*, notamment *Sur des fragments de papyrus écrits en latin* (1842); *Examen de quelques questions relatives à l'origine des chroniques de Saint-Denis*; *Sur les tablettes de cire conservées au trésor des chartes*; *Sur Geoffroy de Paris*; *Sur l'opuscule anonyme intitulé : Summaria brevis*; *Sur Villehardouin et Joinville*, etc.

WAINNEWRIGHTH (Jérémie), médecin anglais, mort dans la première moitié du XVIII^e siècle. Il n'est connu que comme auteur d'un *Traité mécanique des choses non naturelles* (Londres, 1707, in-8°), qui a été traduit de l'anglais en latin par Jean de Saint-Marc (Avignon, 1748, in-12). Cet ouvrage est tout simplement un traité d'hygiène assez développé, qui, à côté d'un certain nombre de vérités utiles, renferme de graves erreurs. Il n'en eut pas moins beaucoup de succès lors de sa publication.

WAINS-DESFONTAINES (Pierre-Jacques-Théodore), poète français, né à Alençon ou à Falaise en 1804, mort à Tulle en 1844. Après avoir débuté par la profession d'instituteur primaire, il entra dans l'enseignement universitaire et devint professeur de rhétorique à Agen, d'où il passa, l'année même de sa mort, au collège de Tulle. Il s'était livré de bonne heure, dit Lebreton, à son goût pour la poésie, et il composa un grand nombre de pièces de concours et obtint plus de vingt médailles de diverses sociétés savantes; il en reçut notamment de la Société libre d'émulation de Rouen, pour un dithyrambe sur l'inauguration de la statue de Cor-

neille en 1834; de l'Académie de la même ville, pour un dithyrambe sur la mort de Boileau (1836), et de l'Académie ébroïcienne, pour une légende intitulée : *la Corne du diable*. Ses autres productions poétiques sont : *Némésis à Barthélemy*, suivie d'une ode au général La Fayette (Alençon, 1832, in-8°); *Ma fronde, romances, vaudevilles et chansons politiques* (Alençon, 1835, in-12); le *Souper*, vaudeville-prologue (Alençon, 1835, in-8°); *Mes éphémères* (Moulins, 1840, in-18). Wains-Desfontaines avait fondé à Alençon l'*Abeille de l'Orne* et donné beaucoup d'articles à la presse provinciale. On trouve plusieurs de ses pièces de vers dans l'*Indiscret*, journal littéraire publié à Rouen en 1834.

WAITZ (Georges), historien allemand, né à Flensburg en 1813. Il étudia le droit, de 1832 à 1836, aux universités de Kiel et de Berlin, et finit par se consacrer exclusivement à l'étude de l'histoire. Il devint plus tard l'un des collaborateurs des *Monumenta Germaniae historica* de Pertz, ouvrage pour lequel il se mit à explorer les bibliothèques et les archives de Copenhague, de Lyon, d'Avignon, de Montpellier, de Troyes, de Paris, de Luxembourg, de Trèves, des villes de la Lorraine, de la Thuringe et de la Saxe, et, parmi les découvertes qu'il fit pendant ce voyage, il faut surtout mentionner, à Marsebourg, celle d'un poème germanique, datant de l'époque palenne, qui fut éditée par W. Grimm (Berlin, 1867, 2^e éd.). M. Waitz fournit aux *Monumenta Germaniae* des éditions de Widukind, d'une série de biographies de l'époque saxonne, de Marianus Scotus, d'Eckehardus Ursperg, des histoires des évêques de Metz, Toul et Verdun, et des auteurs français Adémar et Hugues de Fleury. Nommé en 1842 professeur à Kiel, il succéda, en 1846, à Christmann, comme représentant de l'université de cette ville aux états provinciaux du Holstein, dont la session fut dissoute peu de jours après. Lors des événements de mars 1848, il fit quelque temps partie, à Rendsbourg, du gouvernement provisoire, qui l'envoya défendre à Berlin les intérêts des duchés. Il devint ensuite membre de l'assemblée nationale allemande, dans laquelle il appartint au parti du Casino et dont il se sépara en même temps que Gagern, Dahlmann et autres. Il revint alors occuper à Göttingue une chaire à laquelle il avait été appelé en 1847. Ses principaux ouvrages sont : *Histoire de la constitution allemande* (Kiel, 1843-1861, 4 vol.; 1865, 2^e éd.); *His oire du Slesvig-Holstein* (Göttingue, 1851-1854, 2 vol.); *Lubeck sous Jurgen Wullenweber et la politique européenne* (Berlin, 1855-1856, 3 vol.); et *Principes de politique* (Kiel, 1862). On lui doit encore : *Annales de l'empire d'Allemagne sous Henri 1^{er}* (Berlin, 1837, 1833, nouv. éd.); *De la vie et de la doctrine d'Ultras* (Hanovre, 1840); *Etudes nordaustriennes*, avec Ratjen (Kiel, 1844-1851, 6 vol.); le *Droit ancien des Francs Saliens* (Kiel, 1846); le *Droit politique et héréditaire du duché de Slesvig*, avec différents collaborateurs (Kiel, 1849); *Abregé de l'histoire de la province de Slesvig-Holstein* (Kiel, 1864), ouvrage publié à l'occasion de la dernière guerre du Slesvig-Holstein; *Lettre de félicitation à L. de Ranke* (Göttingue, 1867), brochure dans laquelle il rend compte de son enseignement historique à l'université de Göttingue. Il publie, en outre, depuis 1862, avec Haussier et Steinel, les *Recherches sur l'histoire d'Allemagne*, pour la commission historique de Munich.

WAITZ (Théodore), philosophe allemand, né à Gotha en 1821, mort en 1884. Il étudia la philosophie et les sciences mathématiques à Leipzig et à Iéna, où il s'occupa surtout des œuvres de Platon, d'Aristote, de Kant et d'Herbart, et, pendant un voyage qu'il fit en France et en Italie de 1842 à 1844, il reunit les matériaux d'une nouvelle édition critique de l'*Organon* d'Aristote (Leipzig, 1844-1846, 2 vol.). Il se fit recevoir, en 1844, agrégé à l'université de Marbourg et y fut nommé, quatre ans plus tard, professeur extraordinaire. On cite comme ses ouvrages les plus remarquables : *Principes fondamentaux de la psychologie* (Hambourg et Gotha, 1846); *Manuel de la psychologie comme science naturelle* (Brunswick, 1849) et *Pédagogie universelle* (Brunswick, 1852). Dans ces différents écrits, il a cherché à démontrer la faiblesse de la philosophie idéale de Fichte, de Schelling et de Hegel, tant au point de vue de leur méthode que de la partie matérielle de leurs doctrines, et il s'est en même temps efforcé de faire de la psychologie la base de toute la philosophie, afin de se rattacher ainsi à Kant. Si, en ce point principal, ainsi que lorsqu'il transporte la psychologie sur le terrain des sciences naturelles et de l'anthropologie, il se sépare de Herbart, il s'en rapproche au contraire beaucoup lorsqu'il expose les principes de cette science. Dans la pédagogie, en revanche, il n'adopte presque aucune des idées de Herbart, et ne peut pas être regardé, ainsi qu'on l'a fait souvent, comme un disciple de ce philosophe. En dehors de la philosophie, Waitz s'était occupé longtemps d'études d'anthropologie et d'éthnographie, dont il a consigné les résultats dans l'*Anthropologie des peuples de la nature* (Leipzig, 1860-1864, t. I^{er} à IV; t. V, édité par Gerland, 1867 et suiv.). C'est là son principal ouvrage, celui surtout qui a

le plus fait connaître son nom à l'étranger. On lui doit encore un opuscule sur les *Indiens de l'Amérique du Nord* (Leipzig, 1864).

WAITZEN, ville de Hongrie, dans le comitat et à 37 kilom. N. de Pesth, sur la rive gauche du Danube, qui forme dans cette partie l'île Saint-André, par 47° 47' de latit. N. et 16° 45' de longit. E.; 11,000 hab. Evêché suffragant de Gran; lycée épiscopal, gymnase de piaristes, école de sourds-muets, papeterie, grands marchés de bestiaux. Cette ville a été bâtie par Geysa 1^{er} en 1076.

WAITZIE s. f. (vè-tzi — de Waitz, savant allem.). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des sénécionées, dont l'espèce type croît en Australie : *La floraison de la WAITZIE dorée a lieu en juin, juillet et août*. (Vilmorin.)

WAIZIE s. f. (oué-zi). Bot. Syn. de MONTBRETIE, genre d'iridées.

WAJACH s. m. (oua-ia-k). Mamm. Mammifère carnassier, du genre martre.

WAJAN, dieu du feu, chez les anciens Slaves. V. OGIEN.

WAJOU s. m. (oua-jou). Linguist. Dialecte de Célèbes. V. ce dernier mot.

WAKAKA s. m. (oua-ka-ka). Préparation alimentaire qui se compose de sucre, de cacao torréfié, de cannelle et de vanille, le tout additionné de rocou sec ou d'ambre gris et de musc, et que l'on emploie, dans certaines maladies, à la dose d'une cuillerée à bouche, dans du lait et du chocolat, ou bien dans un potage au riz ou au vermicelle.

WAKE. Minér. Syn. de VAKE.

— Ornith. Grue couronnée.

WAKE (Isaac), homme politique anglais, né en 1575, mort en 1632. Nommé, en 1604, orateur public à l'université d'Oxford, il prononça devant la cour plusieurs discours remarquables par l'élégance et la pureté de leur style et attira ainsi l'attention du roi, qui l'envoya comme ambassadeur à Venise, en Savoie et dans d'autres contrées d'Italie. En 1625, il fut élu député de l'université d'Oxford au Parlement et allait être nommé secrétaire d'Etat par Charles 1^{er}, lorsqu'il mourut à Paris. On a de lui : *Hex platonicus, sive de potentissimi principis Jacobi regis ad academiam Oxoniensem adventu*, anno 1605 (Oxford, 1607, in-4°), ouvrage dont un passage aurait, au dire de quelques auteurs, fourni à Shakspeare le plan de sa tragédie de *Macbeth*; *Traité sur les treize cantons de la ligue helvétique* (Londres, 1655, in-8°).

WAKE (Guillaume), prélat anglais, né à Blandford (comté de Dorset) en 1657, mort en 1737. Il entra dans les ordres en 1680, suivit, deux ans plus tard, à Paris, en qualité de chapelain, le vicomte Preston, envoyé extraordinaire anglais près la cour de France, et à son retour, en 1685, fut nommé prédicateur de Gray's Inn. Immédiatement après la Révolution, il devint clerc député du cabinet auprès du roi Guillaume et, après avoir été successivement appelé à diverses dignités ecclésiastiques, fut promu, en 1705, à l'évêché de Lincoln, d'où il passa, en 1716, à l'archevêché de Cantorbéry. Il fut mêlé à toutes les controverses religieuses de l'époque et entreprit, notamment avec Dupin et plusieurs autres chefs du parti janséniste en France, une négociation qui avait pour but d'établir une union entre l'Eglise française et l'Eglise d'Angleterre. A sa mort, il légua sa bibliothèque et sa collection de monnaies, estimées ensemble 250,000 fr., au collège de l'Eglise du Christ, à Oxford. Nous citerons, parmi ses nombreux écrits : *Exposition de la doctrine de l'Eglise d'Angleterre* (1686, in-4°), réponse à l'*Exposition de la doctrine catholique* de Bossuet, que Wake accusa d'avoir cédé aux objections des docteurs de la Sorbonne et d'avoir altéré la forme primitive de son ouvrage; deux *Défenses* (1686 et 1688) de cette *Exposition*, qui avait soulevé une polémique des plus vives, et qui est généralement connue sous le nom de *Catéchisme de Wake*; *Défense de l'autorité des princes chrétiens sur leurs synodes ecclésiastiques* (1697, in-8°); *Appel à tous les vrais membres de l'Eglise d'Angleterre pour le soutien de la suprématie ecclésiastique du roi* (1693); *l'Etat de l'Eglise et du clergé d'Angleterre* (1703, in-fol.). Un recueil des *Sermons* de l'archevêque Wake fut publié après sa mort en 3 vol. in-8°.

WAKEDI (Mahommed AL-), historien arabe, né à Médine en 747, mort en 822. D'abord esclave, il fut affranchi par son maître, qui appartenait à la tribu des Beni-Hachim, et se rendit à Bagdad, où ses connaissances étendues lui valurent la confiance du calife Mamoun, qui le nomma juge d'un des faubourgs de cette ville. Il existe en manuscrit, dans différentes bibliothèques de l'Europe, plusieurs ouvrages historiques qui portent le nom de Wakedi, mais qui, suivant l'opinion des critiques les plus autorisés, ne doivent pas tous lui être attribués. Les seuls qui aient été publiés sont les deux suivants : *Incerti auctoris liber de expugnatione Memphis et Alexandrie vulgo ascriptus Abou Abdalla Wakidzo Medinensi*, texte arabe, avec notes de Hamaker (Leyde, 1825); *Zibri Vakenit de Mesopotamia expugnatæ historæ* (Göttingue, 1827, in-4°), suivi d'un commentaire de l'éditeur G.-H.-A. Ewald.

WAKEFIELD, bourg et paroisse d'Angleterre (comté d'York), sur le penchant d'une colline au pied de laquelle coule la Calder, à 16 kilom. S. de Leeds; 24,000 hab. Elle est bien percée et bien bâtie. On y remarque : une magnifique chapelle gothique; le Market-Cross, superbe édifice entouré de colonnes d'ordre dorique et surmonté d'un dôme; une maison d'aliénés et de correction. Fabriques de lainages et de bonneterie, teintureries, filatures. Grands marchés aux grains et aux bestiaux. Mines de houille dans les environs. Près de là, Richard, duc d'York, fut vaincu et tué par les troupes de Henri VI en 1460.

Wakefield (LE VICAIRE DE), roman anglais d'Olivier Goldsmith (1876, in-8°). Dans la constitution de l'Eglise anglicane, les fonctions de vicar répondent assez bien à celles du curé catholique, et celles de curate aux attributions de vicaire. Il aurait donc fallu traduire le titre de cet ouvrage par le *Curé de Wakefield*, mais celui de *Vicaire de Wakefield* a prévalu. Le manuscrit de ce chef-d'œuvre devenu classique, que tout le monde a lu et qui fit la réputation de Goldsmith comme prosateur, fut vendu 60 liv. sterling au libraire Newbury, lequel avait une si mince opinion de son acquisition, que le *Vicar of Wakefield* resta chez lui en manuscrit pendant près de deux ans, et ne fut publié que lorsque la pièce intitulée le *Voyageur* eut attiré l'attention sur l'auteur. Il fallut, pour répondre à l'empressement du public, publier une seconde et une troisième édition dans la même année. Ce livre, qui a fait couler tant de larmes, est l'éloge la plus dramatique et la plus naïve qu'il y ait jamais été écrite, ou plutôt c'est l'épopée domestique, c'est le coin du feu sublime dans la pauvreté. D'une seule idée, celle de la famille, découlent toute la philosophie, toute la poésie, tout l'héroïsme du vicaire. L'analyse de cette œuvre peut se faire en peu de mots.

L'excellent docteur Primrose est un curé de campagne sincèrement religieux et affectueux; il a quelques petits défauts, des ridicules légers qui achèvent de rendre sa physionomie vraie et sympathique. Un peu raisonneur, un peu vaniteux de son savoir, le digne ministre est presque parfait. Serviable à tous, il a des cousins au quarantième degré qui viennent, sans crier gare, manger son diner. Sa femme, ménagère modèle, fait des conserves et des projets. Ses filles aspirent à l'élégance et confectionnent des eaux de toilette dans la poêle à frire. Son fils Moïse se fait duper à la foire et vend un poulain moyennant un assortiment de lunettes vertes. Lui-même, Primrose, compose des traités contre les seconds noces des ecclésiastiques. Son fils aîné se fait vagabond. L'adversité frappe ce père de famille, qui possédait jusqu'alors le bonheur domestique, le bonheur moral; il a perdu sa fortune; transporté dans une petite cure, il est devenu fermier. Le *squire* du voisinage séduit et enlève sa fille aînée; le feu prend à sa maison, il a le bras brûlé jusqu'à l'épaule en sauvant ses deux petits enfants. Mis en prison pour dettes, il a pour compagnons des brutes et des coquins qui jurent et blasphèment. Il subit leurs grossières railleries. Le sentiment du devoir soutient son caractère de prêtre; le sentiment de sa famille retrempe ses forces physiquement abattues. Il prescrit à chacun des siens sa tâche; il encourage, console et prêche les prisonniers. Il ne ressent ni haine, ni colère, ni orgueil. Sa vertu n'est pas faite de jansénisme ni de mysticisme. Doux et tendre, il reste paternel et sociable. Il ne médite pas la vengeance, mais il n'abdique pas sous le poids du malheur. Le *squire* repousse la noble prière du pauvre pasteur; il fait enlever la seconde fille et jeter le fils en prison sous une fausse accusation de meurtre. Plus de consolation, plus d'espérance! En cette calamité, le digne ministre s'attache encore plus fermement à l'accomplissement de son devoir, à sa double mission de père et de pasteur. Accablé par la maladie et obligé de s'appuyer contre le mur de la prison, il exhorte les siens et les prisonniers à la patience, au courage, à une bonne mort. Par raison, il s'élève jusqu'à la plus sublime vertu.

L'auteur, dans ce roman, s'est proposé de peindre les dangers de la vanité qui nous porte à sortir de la sphère où nous devons vivre. Ce but est parfaitement rempli; vérité dans les caractères, naturel dans les descriptions, pureté de style, intérêt toujours croissant, rien ne manque au mérite de cette composition, dont le charme tient surtout à un ton de bienveillance et de douce philanthropie. C'est chose merveilleuse combien on est doucement et délicieusement remué par cette lecture; à peine introduit sous ce modeste toit, on s'intéresse à cette bonne famille. A l'exception de quelques invraisemblances dans la composition du roman, la facilité, la grâce du style et la vérité des principaux caractères font du *Vicaire de Wakefield* une des plus ravissantes créations imaginées par l'esprit humain. « Quel caractère que celui du simple pasteur, doué, dit M. Girault de Saint-Fargeau, de toute la bonté et de toute l'excellence qui doivent distinguer les ministres du culte, et qui a cependant tout le pédantisme et la vanité littéraires nécessaires pour montrer à ses

ouailles qu'il a son lot des imperfections de l'humaine nature! Noble et simple à la fois, dans son triple caractère de pasteur, de père et d'époux, le bon vicaire nous offre une peinture de la fragile humanité dans l'attitude de la dignité la plus naturelle. Il forme un vrai contraste avec son excellente compagne, qui, avec sa finesse de mère, son économie, son affection conjugale, déjoue ses plus sages projets par sa vanité et sa folle complaisance pour ses filles. Enfin, le ministre du culte et sa femme, entourés de leurs enfants, composent un tableau de famille si parfait qu'il n'a peut-être jamais été égalé. Il est tiré de la vie réelle et s'éloigne de ces incidents extraordinaires auxquels ont recours les auteurs qui veulent surtout surprendre. » En somme, comme l'a dit Walter Scott dans ses *Vies des romanciers*, le *Vicaire de Wakefield* se lit à tous les âges de la vie, et l'on n'a que des louanges pour l'auteur qui a cherché à nous réconcilier avec la nature humaine. Soit que nous choissions les incidents pathétiques et déchirants de l'incendie qui dévora la maison de Primrose, soit que nous considérons les parties les plus gaies et les plus légères du roman, nous trouvons toujours les sentiments les plus vrais et les plus purs exprimés avec une rare élégance. Dans beaucoup trop d'ouvrages de ce genre, les critiques sont obligés de chercher à justifier ou de censurer des passages qui semblent dangereux pour l'innocence de la jeunesse; mais, à ce point de vue, l'œuvre de Goldsmith est sans tache; il a écrit pour faire aimer la vertu, pour rendre le vice odieux, et il a réussi à se placer au premier rang parmi les écrivains anglais.

Le *Vicaire de Wakefield* compte une dizaine de traductions françaises; celle de Mme Belloc passe pour être la meilleure.

WAKEFIELD (Robert), théologien anglais, mort en 1637. Il commença ses études à l'université de Cambridge, alla les compléter sur le continent et se rendit familières les langues classiques, ainsi que l'hébreu, qu'il enseigna successivement en Allemagne, à Paris et à Louvain. De retour en Angleterre, il y fut reçu avec faveur par Henri VIII. Cependant, lors du premier divorce de ce prince, il eut l'air d'embrasser la cause de la reine Catherine; mais sa conduite n'était qu'un adroit calcul pour se faire acheter par le roi, aux premières offres duquel il se rendit. Il écrivit en faveur de ce prince plusieurs brochures qui lui valurent un canonat et une chaire d'hébreu à Oxford. On a de Wakefield : *Oratio de laudibus et utilitate trium linguarum arabicæ, chaldaicæ et hebraicæ, cum idiomatis quæ in utroque Testamento inventiuntur*; *Synlogia de hebraeorum codicum correctione*; *Ketif codicis quo, præter Ecclesiæ decretum probatur conjugium cum fratria carnaliter cognita illicitum omnino interdictumque* (Londres, 1528, in-4°), etc.

WAKEFIELD (Gilbert), théologien, philologue et pamphlétaire anglais, né à Nottingham en 1756, mort en 1801. Il entra dans les ordres, obtint une cure à Liverpool; mais ayant, dans ses écrits, violemment attaqué l'Eglise anglicane, il dut renoncer à l'état ecclésiastique. Il poussa l'indépendance jusqu'à rejeter toute pratique religieuse, et, bien qu'il fût de mœurs exemplaires, la carrière de l'enseignement public qu'il avait embrassée lui fut fermée sans retour. Les particuliers même refusèrent de lui confier leurs enfants. Lorsque la Révolution française eut éclaté, il en propagea les principes parmi ses compatriotes. Dans un premier pamphlet, il mit les prétentions de l'aristocratie anglaise en opposition avec le véritable esprit du christianisme; plus tard, il attaqua avec vigueur la coalition; enfin, dans un écrit en réponse à l'évêque Watson, qui excitait l'Angleterre à la lutte contre la France, il se montra si véhément, que les tribunaux le condamnèrent à deux ans de prison (1798). Une souscription ouverte en sa faveur par les soins de Fox et Wilberforce, ses amis, produisit en peu de temps 5,000 liv. sterling, qui assurèrent l'existence de sa famille. Il mourut peu de temps après être sorti de prison. On a de lui, outre de bonnes éditions d'*Horace*, de *Virgile* et de *Lucrèce* : *Recherches sur les opinions des écrivains chrétiens des trois premiers siècles concernant la personne de Jésus-Christ* (1784); *Sylva critica, sive in auctores sacros profanosque commentarius philologicus* (1789-1795, 5 vol. in-8°); *Mémoires sur la vie de G. Wakefield*, écrits par lui-même (Londres, 1804, 2 vol. in-8°); *Correspondance de G. Wakefield avec Ch. Fox* (Londres, 1813, in-8°).

WAKEFIELD (Daniel), économiste anglais, né en 1776, mort en 1846. Après avoir fait ses études de droit, il s'occupa surtout d'économie politique et sociale, et publia sur différentes questions des ouvrages qui attirèrent sur lui l'attention publique et lui firent offrir, en 1805, un siège au Parlement; mais il ne voulut pas l'accepter et se fit inscrire, en 1807, au barreau de Lincoln's Inn, où il acquit en peu de temps une grande réputation. En 1833, il fut nommé membre du conseil royal. On a de lui : *Observations sur les finances* (1797); la *Décadence du système financier en Angleterre* (1797), lettres adressées à Thomas Payne; *Essai sur les dettes*

du royaume (1798); *Considérations adressées au peuple anglais à propos de la menace d'invasion des Français* (1803); *Pensées sur la question proposée par M. Macaulay à la Société pour la suppression des vices* (1805), etc. — Son frère aîné, Edouard WAKEFIELD, né en 1768, mort en 1854, est auteur d'un ouvrage plein d'utiles renseignements et qui produisit une grande sensation lors de sa publication, car il dévoilait les plaies honteuses du régime administratif auquel l'Irlande était alors soumise. Il est intitulé : *Compte rendu de la situation politique et statistique de l'Irlande* (Londres, 1812, 2 vol. in-4°).

WAKITE s. f. (oua-ki-te). Minér. Syn. de VAKITE.

WALA, abbé de Corbie. V. VALA.

WALAFRIDE s. f. (va-la-fri-de — de *Walafrid*, sav. allem.). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des sélaginées, dont l'espèce type croît au Cap de Bonne-Espérance. On dit aussi WALAFRIDIE.

WALAFRIDE, surnommé *Sirabus*. V. ce mot.

WALBAUM (Jean-Jules), médecin et naturaliste allemand, né à Wolfenbüttel en 1724, mort à Lubeck en 1799. Il fit ses études médicales à Wolfenbüttel, puis à Helmstadt, où il fut reçu docteur en 1748. Deux ans après, il alla à Göttingue se perfectionner par la fréquentation des hôpitaux et se fixa enfin à Lubeck. Il a inséré dans divers recueils périodiques un grand nombre de mémoires d'histoire naturelle et publié les ouvrages suivants : *De venæ sectione veterum ac recentiorum* (Göttingue, 1740, in-4°); *Pensées sommaires sur la décadence de l'obstétrique et sur son amélioration* (Lubeck, 1752, in-8°); *Catalogue d'une pharmacie complète* (Leipzig, 1767-1769, in-fol.); la *Difficulté de l'art d'accoucher, prouvée par des exemples* (Butzow, 1769, in-8°); *Chelonographia* (Lubeck, 1782, in-4°); *Bibliotheca ichthyologica* (Greifswalde, 1778, in-8°).

WALCH (Jacques ou Jacob), graveur allemand du xvi^e siècle, originaire de Nuremberg. On ne sait rien sur sa vie, et il n'est connu que par ses œuvres, qui sont fort rares et fort recherchées, moins à cause de leur mérite artistique que parce qu'elles appartiennent aux productions les plus anciennes de la gravure allemande. Les plus connues parmi les planches de Walch sont : *Jésus sur la croix entre les deux larrons*; la *Vierge portant l'Enfant Jésus qui tient une pomme*; *Deux anges tenant une étoile où est inscrit le nom de Jésus*; *Sainte Anne*; la *Vierge et l'Enfant Jésus*; un *Nauire en mer*, etc.

WALCH (Jean-Georges), théologien allemand, né à Meiningen en 1693, mort en 1775. Il fit ses études à l'université d'Iéna, où il devint successivement professeur de philosophie, d'éloquence et de poésie, puis, en 1724, professeur de théologie. Il occupa cette chaire jusqu'à sa mort. On a de lui : *Diatriba de vita et stylo Cornelii Taciti* (1714); *Historia critica latinæ linguæ* (Leipzig, 1716, in-8°), ouvrage qui obtint quatre éditions; *Introduction historique et théologique aux principales querelles religieuses* (Iéna, 1724-1736, 5 vol. in-8°; 1730-1739, 2^e édit.); *Dictionnaire philosophique* (Leipzig, 1726, in-8°; 1775, 4^e édit.), ouvrage qui est devenu classique jusqu'à l'époque de la création d'une nouvelle terminologie philosophique et de l'établissement de l'école de Kant; *Introduction aux sciences théologiques* (Iéna, 1746; 1753, 2^e édit.); *Bibliotheca theologica selecta* (Iéna, 1767-1765, 4 vol. in-8°). Il publia, en outre, des éditions de Veileius Paternulus (1712), de Lactance, (Leipzig, 1715) et des *Œuvres complètes* de Luther (Halle, 1740-1750, 24 vol. in-4°). Le quatorzième volume, contenant la version latine de la Bible par Luther, parut aussi séparément.

WALCH (Jean-Ernest-Emmanuel), théologien, archéologue et minéralogiste allemand, fils du précédent, né à Iéna en 1725, mort en 1778. Il étudia le droit à Iéna et entreprit en 1747, en compagnie de son frère Chrétien-Guillaume-François, un voyage en France et en Italie, pendant lequel ils se lièrent avec Assemani, avec les cardinaux Naffei et Passionei et d'autres hommes célèbres de l'époque. En 1759, J.-Ern. Emmanuel fut nommé professeur de théologie à Iéna et il occupa cette chaire jusqu'à sa mort. En dehors de la théologie, il s'était occupé avec une prédilection toute particulière de l'étude de la minéralogie et avait formé une précieuse collection de minéraux. Nous citerons, parmi ses ouvrages : *De christianorum sub Diocletiano in Hispania persecutione* (Iéna, 1751, in-8°); *Acta societatis latinæ Jenensis* (1752-1755, 4 vol. in-8°); *Dissertationes in acta apostolorum* (1756-1761, 3 vol. in-4°); *Catalogue de la collection minérale, etc.*, de Georges Knorr (Nuremberg, 1768-1773, 3 vol. in-fol.), traduit en français (1775) et en hollandais (1779), ouvrage qui peut encore aujourd'hui passer pour un modèle parmi ceux de ce genre; le *Règne minéral esquissé systématiquement* (Halle, 1769, 2 vol. in-8°, 2^e édit.); *De arte critica veterum Romanorum literaria* (Iéna, 1771, 3^e édit.); *Antiquitates medicæ selectæ* (1772, in-8°), etc.

WALCH (Chrétien-Guillaume-François), théologien allemand, frère du précédent, né à Iéna en 1726, mort en 1784. Il fit aussi ses

études théologiques à l'université de sa ville natale, suivit son frère en France et en Italie, devint, en 1750, professeur extraordinaire de théologie à l'université d'Iéna et passa, quatre ans plus tard, en la même qualité, à celle de Göttingue, où il fut nommé professeur ordinaire en 1757. Walch a écrit sur la littérature classique, sur la théologie et sur l'histoire ecclésiastique, un grand nombre d'ouvrages, qui sont au nombre des meilleurs dans leur genre et qui portent tous le cachet d'un esprit supérieur et d'une érudition étendue. Nous citerons, entre autres : *Antiquitates palatii philosophici veterum christianorum* (Iéna, 1746); *Historia patriarcharum Judæorum quorum in libris juris Romani fit mentio* (1751); *Compendium historiarum ecclesiasticarum recentissimarum* (Göttingue, 1757); *Plan d'une histoire complète des assemblées religieuses* (Leipzig, 1759); *Monumenta mediæ ævi bibliotheca regio Hanoverana* (Göttingue, 1758, 2 vol. in-8°); *Essai d'une histoire complète des hérésies, des divisions et des querelles religieuses jusqu'à l'époque de la Réformation* (Leipzig, 1762-1785, 11 vol. in-8°), ouvrage qui produisit beaucoup de sensation et qui valut à son auteur le surnom de *Walch l'hérétique*, sous lequel on le désigna dès lors habituellement pour le distinguer de ses frères, de son père et d'autres écrivains du même nom; *Principes de l'histoire ecclésiastique du Nouveau Testament* (Göttingue, 1772-1774, 4 vol. in-8°, 2^e édit.); *Histoire moderne de la religion* (Lemgo, 1771-1783, 9 vol.); *Principes de l'instruction divine naturelle* (1775, 2^e édition), etc. Walch publia aussi une excellente biographie de Catherine Bora, femme de Luther, précédée de son portrait, gravé d'après le tableau original de Lucas Cranach (Halle, 1751, in-8°).

WALCH (Charles-Frédéric), juriconsulte allemand, frère des deux précédents, né en 1734, mort en 1799. Il fut professeur de droit successivement à Göttingue et à Iéna, et publia plusieurs ouvrages de jurisprudence, entre autres : *Introductio in controversias juris civilis recentioris* (Iéna, 1771, 8 vol.); 1790, 3^e édit.); *Documenta pour le droit allemand* (Iéna, 1771-1793); *Esquisse de l'histoire de tous les droits usités en Allemagne* (Leipzig, 1780). — Son fils, Georges-Louis WALCH, né à Iéna en 1785, mort en 1838, fut professeur de langues classiques au Cloître-Gris, à Berlin, et à l'université de Greifswalde, et publia d'excellentes éditions de *Agricola* (Berlin, 1828) et de la *Germania* (Berlin, 1830).

WALCH (Albert-Georges), philologue allemand, né à Schleusingen (Saxe) en 1736, mort vers la fin du xvi^e siècle dans la même ville, où il était recteur du gymnase. Nous citerons, parmi ses nombreux écrits : *Commentatio critica qua regule styli poetici illustrantur* (1767); *De limitibus rationis in probanda animorum immortalitate* (1767); *De antipodibus commentarii* (1768-1771); les *Amazones*, drame en trois actes (1768); *De cultu asinino prisca quondam Judæis temere afflicto* (1769); *Commentatio de unitate Dei philosopho viæ demonstrabit* (1770); *De superstitione veterum circa defectus lunæ* (1775); *De theatro primis christianis exoso* (1777); *Geographiæ mathematicæ primæ linæ* (1783); *Manuel classique, généalogique, historique et géographique pour la connaissance des princes régnants de l'Europe et de leurs maisons* (1787-1789, 2 vol.).

WALCH (Bernard-Georges), érudit allemand, né à Meiningen en 1746, mort en 1805. Il fut bibliothécaire du duc de Saxe-Meiningen. Ses principaux ouvrages sont : *De expeditione in Massagetas* (1767); *Tableau de Paris* par Mercier, traduit en allemand (1783-1784, 8 vol.); le *Droit féodal de la Souabe* (1785-1786, 3 vol.); *Notes sur l'histoire de Laurent de Bibra, prince-évêque de Wurzburg* (1791), etc.

WALCH (Frédéric-Auguste), médecin allemand, né à Iéna en 1780, mort en 1837 dans la même ville, où il était devenu successivement directeur de la maison d'accouchement et professeur de médecine légale. Outre des éditions du traité *Des maladies vénériennes* de Hecker (Erfurt, 1815, in-8°) et du *Manuel d'accouchement* de Profler (Weimar, 1821, in-8°), on a de lui : *De cognoscenda et mendanda scarlatina* (Iéna, 1803); *De dolorum partus causa ejusque origine* (Iéna, 1805); *Exposé de l'origine de la connaissance de l'art de guérir la maladie vénérienne* (Iéna, 1811); *De la connaissance des fièvres* (Leipzig, 1813).

WALCHER (Joseph), ingénieur allemand, né à Linz en 1718, mort en 1803. Entré à l'âge de dix-neuf ans chez les jésuites, il se consacra surtout à l'étude des mathématiques et de la physique, et suivit attentivement les grands travaux hydrauliques qui s'exécutaient alors sur les rives du Danube. Il acquit de cette sorte des connaissances pratiques, qui complétèrent ses études théoriques, et, en 1750, il devint professeur de mathématiques à l'université de Vienne et au collège de Marie-Thérèse. La succès obtenu par ses cours attira l'attention du gouvernement, qui le nomma successivement directeur de la seconde division de navigation sur le Danube (1773) et assesseur à la direction supérieure des bâtiments (1784), puis à la commission des bâtiments de la cour. Il dirigea une grande partie des travaux hydrauliques qui furent exécutés de son temps dans le Ty-

rol, sur l'Adige et le long du Danube, et, en 1797, il recommença à donner des leçons de mécanique et d'hydraulique. L'université, qu'il avait dotée d'un cabinet de physique, le nomma, en 1802, directeur des sciences mathématiques et physiques. On a de lui : *Sur les montagnes de glace du Tyrol* (Vienne, 1773, in-8°); *Précis des cours publics sur la mécanique* (Vienne, 1776, in-8°); *Notice sur les travaux qui, depuis 1778 jusqu'en 1791, ont été faits le long du Danube pour la sûreté de la navigation* (Vienne, 1791, in-fol., avec gravures).

WALCHEREN, île du royaume de Hollande (Zélande), entre les deux grandes embouchures de l'Escaut dans la mer du Nord, à l'O. des îles Beveland, dont la sépare le canal étroit de Sloe; 36,500 hab. Ch.-l., Middelbourg. Elle est de forme oblongue, et a environ 19 kilom. sur 16. Elle est basse, mais elle est préservée des inondations de la mer par de hautes et belles digues. Le sol y est fertile et bien cultivé, et on y recueille les différentes espèces de céréales, et surtout de beau froment, des légumes et des pommes de terre en abondance, de la garance, etc. Malheureusement, les nombreux canaux et cours d'eau dont elle est entrecoupée la rendent malsaine. Villes principales : Flessingue, Weere. En 1809, une expédition anglaise, forte de 5,000 hommes, débarqua dans l'île de Walcheren; mais la résistance des généraux Monnet et Rousseau, de l'amiral Missiessy, enfin les opérations du maréchal Bernadotte et une épidémie les forcèrent à l'évacuer.

WALCHIE s. f. (val-cht — de *Walch*, sav. allem.). Bot. Genre de végétaux fossiles, de la famille des conifères.

WALCKENAER (Louis-Gaspard), l'un des plus illustres philologues modernes, né à Leeuwarden (Frise) en 1715, mort en 1785. Il professa la langue et les antiquités grecques à Franeker (1741), puis à Leyde (1766), où on le chargea également de la chaire d'histoire hollandaise. Parmi ses ouvrages, qui se distinguent par une saine critique et une profonde érudition, nous citerons : *De ritibus in jurando a veteribus Hebræis maxime ac Græcis observatis* (Franeker, 1735); *Spectamina academica* (Franeker, 1737); *De causis neglectæ litterarum græcarum culturæ* (Franeker, 1741); *Virgilius collatione scriptorum græcorum illustratus* (Leeuwarden, 1747); *De prisca et suprema rerum belicarum vicissitudine* (Franeker, 1749); *Euripidis Phœnissæ* (Franeker, 1755; Leipzig, 1824, 2 vol.); *De publicis Atheniensium moribus et de Philippo Mæcedonis indole* (Leyde, 1766); *Euripidis Hippolytus et diatribe in deperditas Euripidis tragædias* (Leyde, 1768); *Theocriti X idyllia* (Leyde, 1773, in-4°); *Theocriti, Dionis et Moschi carmina græce et latine* (Leyde, 1779); *Orationes* (Leyde, 1784). Parmi celles des œuvres de Walckenaer qui ne parurent qu'après sa mort, nous citerons : *Observationes academicae*, éditées par Everard Scheid (Utrecht, 1790, in-8°); *Callimachi elegiarum fragmenta*, publiés par Luzac, genre de l'auteur (Leyde, 1799); *Diatribe de Aristobulo Judæo* (Utrecht, 1806); *Opuscula philologica, critica, oratoria*, publiés par Erfurd (Leipzig, 1808, 2 vol.).

WALCKENAER (Jean), homme d'Etat hollandais, fils du précédent, né à Leyde en 1759, mort en 1821. Après avoir étudié le droit à l'université de Leyde, il obtint une chaire à celle de Franeker. Sa réputation comme juriconsulte, et plus encore son dévouement au parti orangiste, le firent appeler, en 1787, à une chaire analogue à l'université d'Utrecht; mais, la même année, le triomphe de Guillaume V, stathouder héréditaire de Hollande, le força à quitter sa patrie et à se réfugier en France. Il y fut du nombre des délégués de la Hollande qui, le 6 février 1793, se présentèrent à la barre de l'Assemblée nationale, pour lui demander d'envoyer une armée française au secours des patriotes hollandais. En 1795, les Français, sous les ordres de Pichegru, pénétrèrent en Hollande, et Walckenaer y rentra à leur suite. Il fut aussitôt nommé professeur de droit à l'université de Leyde et fonda un journal patriotique intitulé : *L'Avocat de la liberté batave*; il n'en put conserver longtemps la direction, car, au commencement de 1796, il fut envoyé en Espagne comme ambassadeur de la République batave. Il revint, en 1799, dans sa patrie; mais, peu de temps après, il reçut une nouvelle mission près de la cour de Madrid, où il résida jusqu'en 1801. Plus tard, il fut chargé d'aller négocier avec le gouvernement prussien le remboursement de l'emprunt autrichien, pour lequel on avait donné en gage la Silésie; il échoua dans cette mission. En mars 1810, Louis-Napoléon, roi de Hollande, l'envoya auprès de Napoléon pour éviter une rupture avec l'empereur des Français et prévenir l'annexion probable de la Hollande à la France. Le roi Louis ayant abdiqué quelques mois plus tard, les événements qui survinrent lors décidèrent Walckenaer à se retirer de la vie publique, et il passa ses derniers jours dans la retraite, partageant son temps entre l'étude et le commerce des savants. Il a écrit plusieurs brochures politiques, remarquables par la solidité de leurs arguments et l'élégance de leur style.

WALCKENAER (Charles-Athanase, baron),

savant géographe, entomologiste et biographe, né à Paris en 1771, mort en 1852. Il fit ses premières études à Paris, alla les terminer aux universités d'Oxford et de Glasgow, revint en France en 1791 et fut pendant dix-huit mois directeur des transports à l'armée des Pyrénées; mais, soupçonné de *modérantisme*, il jugea prudent d'abandonner sa place. Entré à l'Ecole polytechnique lors de sa formation, il en sortit peu après pour se retirer dans un de ses domaines, à quelques lieues de la capitale. L'Institut lui décerna le prix en 1811, sur cette question : « Quels ont été les peuples qui ont habité les Gaules Cisalpine et Transalpine avant l'année 410 de J.-C., l'étendue de leur territoire et l'emplacement de leur capitale ? » Le 8 octobre 1813, ce corps savant l'admit au nombre de ses membres. Il regut de Louis XVIII, en 1814, la croix de la Légion d'honneur, devint, en 1816, secrétaire général de la préfecture de la Seine, puis maire du Ve arrondissement, préfet de la Nièvre en 1826 et de l'Aisne en 1828. Révoqué de ce dernier poste à la suite de la révolution de 1830, il obtint pourtant, en 1839, les emplois de trésorier de la bibliothèque royale et de conservateur des cartes géographiques. Walckenaer était légitimiste; toutefois, dans sa carrière administrative, il resta toujours éloigné des luttes des partis et consacra tous ses loisirs à l'étude. Ses travaux sur l'entomologie jouissent d'une réputation méritée. En géographie, il s'est montré supérieur à ses devanciers, au moins par la clarté et la méthode; il nous a mieux fait connaître que d'Anville et Gosselin ces anciens itinéraires si utiles pour l'intelligence de l'histoire; il nous a initiés à tous les détails intéressants des entreprises tentées jusqu'à lui dans l'intérieur de la mystérieuse Afrique. Comme biographe, on lui doit la naturalisation en France d'un genre emprunté aux Allemands et aux Anglais, et qui consiste à encadrer la biographie d'un personnage dans les événements auxquels il a pu être mêlé de près ou de loin. Ce genre, en l'introduisant chez nous, il l'a perfectionné, élaguant toutes les minuties inutiles dont nos voisins remplissent trop souvent les *Vies* de leurs nationaux célèbres, il est toujours piquant, palpitant d'intérêt, instructif. On a de lui : *Essai sur l'histoire de l'espèce humaine* (1798, in-8°); *l'Île de Wight ou Charles et Angélica* (1799, 3 vol. in-12), roman; *Histoire d'Eugénie, racontée par une religieuse* (1803, in-12), autre roman; *L'aune parisienne* (1802, 2 vol. in-8°); *Histoire naturelle des aranéides* (1805-1808, 5 livraisons in-8°); *Tableau géographique et historique de la Polynésie et de l'Australie* (1819, 4 vol. in-8°); *Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine* (1820, in-8°); *Recherches géographiques sur l'Afrique septentrionale* (1821, in-8°); *Nouvelle collection des relations de voyages par terre et par mer* (1826-1831, 21 vol. in-8°), partie concernant l'Afrique, la seule parue; *Lettres sur les contes des fées* (1826, in-12); *Vies de plusieurs personnages des temps anciens et modernes* (1830, 2 vol. in-8°), tiré à part des articles fournis par l'auteur à la *Biographie Michaud*; *Géographie ancienne, historique et comparée des Gaules Cisalpine et Transalpine* (1839, 3 vol. in-8° et atlas); *Histoire de la vie et des poésies d'Horace* (1840, 2 vol. in-8°); *Mémoires sur Anne de Sévigné* (1844-1852, 5 vol. in-12), livre inachevé. Il faut ajouter à cette nomenclature les traductions d'un grand nombre de voyages, de bonnes éditions de *La Fontaine* et de *La Bruyère*, etc.

WALCKENAËRE s. f. (val-ke-nère — de *Walckenaer*, natur. fr.). Arachn. Genre d'araneïdes, de la tribu des aranéides, formé aux dépens des argus, et comprenant une douzaine d'espèces.

WALCKENDORF (Christophe DE), homme d'Etat danois, né à Copenhague vers 1525, mort en 1601. D'abord gouverneur de la province de Berghem, il fit preuve, en cette qualité, de talents qui lui valurent l'emploi de trésorier royal, puis celui de grand trésorier. Il introduisit des réformes radicales dans l'administration financière et trouva le moyen d'augmenter les trésors du roi, tout en diminuant les impôts payés par le peuple. Le roi Frédéric II le récompensa de ses services en le nommant grand maître de la cour et du royaume, et, après la mort de ce prince (1588), il fut l'un des quatre tuteurs de son fils mineur, Christian IV, et administra le royaume avec beaucoup de sagesse.

WALCOURT, bourg de Belgique, province de Namur, arrond. et à 9 kilom. N.-O. de Philippeville; 950 hab. Affinerie de fer; four à puddler et martinet. Ce bourg eut longtemps des seigneurs particuliers; il possède une église très-ancienne, avec une image de la Vierge qui attire de nombreux pèlerins tous les ans.

WALCOURT (Etienne DE), grammairien belge du xvi^e siècle. Il était originaire du comté de Namur et dirigea à Auvers une école pour l'enseignement de la langue française. On a de lui deux ouvrages, très-rares aujourd'hui, savoir : *Nouvel A B C contenant plusieurs sentences très-utiles pour apprendre à écrire et pour l'instruction de la jeunesse, le tout en rime française* (Anvers, 1576, in-8°); *Recueil de plusieurs belles chansons joyeuses, honnêtes et amoureuses, colli-*

gées des plus excellents poètes français (Anvers, 1576, in-12).

WALD, ville de Prusse, province du Rhin, régence et à 40 kilom. E. de Dusseldorf, cercle de Solingen; 4,500 hab. Fabrication de rubans, siamoises, cotonnades, quincaillerie en fer, cuivre et acier.

WALD, bourg de Suisse (Zurich), à 10 kilom. E.-N.-E. de Rappersweil; 4,400 hab. Tissage du coton et de la soie.

WALD (Samuel-Théophile), érudit et musicographe allemand, né à Breslau en 1760, mort en 1828. Il fut successivement professeur à Halle et à Königsberg et conseiller consistorial à Thorn. Son ouvrage le plus important a pour titre : *Historia artis musicæ specimen primum* (Halle, 1781, in-8°).

WALDAU (Georges-Ernest), théologien et historien allemand, né à Nuremberg en 1745, mort vers le commencement de ce siècle, fut ministre luthérien et professeur dans sa ville natale. Nous citerons, parmi ses nombreux écrits : *Usus versionis alexandrinæ in Novi Testamenti interpretatione* (Aldorf, 1770, in-4°); *Sur la vie et les écrits de Th. Murner, pour servir à l'éclaircissement de l'histoire de la Réformation* (Leipzig, 1771, in-8°); *Diptycha Norimbergensia continuata* (Nuremberg, 1779-1780, 2 vol.), recueil de biographies des ministres luthériens morts à Nuremberg depuis 1756; *Histoire des protestants en Autriche* (1784, in-8°); *Histoire de la guerre des paysans en Franconie* (1790); *Matériaux pour l'histoire de la guerre des paysans dans la Hesse, la Thuringe, etc.* (Chemnitz, 1791-1794, 3 vol. in-8°); *Thesaurus biographicus et bibliographicus* (Chemnitz, 1792, in-8°), etc.

WALDAU (Max), pseudonyme du littérateur allemand SPILLER DE HAUENSCHILD. V. ce mot.

WALDBILLIG, bourg du royaume de Hollande, dans le Luxembourg, à 7 kilom. S.-E. de Diekirch; 1,400 hab. Nombreuses distilleries. Ruines imposantes d'un ancien château de templiers.

WALDBURG, village du Wurtemberg, dans le cercle du Danube, près de Ravensburg; 300 hab. Ancien château qui appartenait aux barons de Waldburg, maîtres d'hôtel du saint-empire germanique par droit de naissance.

WALDBURG (Frédéric-Louis, comte DE TRUCHSESS-), général et diplomate prussien, né à Tangermünde en 1776, mort en 1844. Il entra, en 1793, dans l'armée prussienne et quitta le service en 1800 pour entreprendre en Europe un grand voyage, pendant lequel il épousa, en 1803, la fille du prince de Hohenzollern-Hechingen. Il prit alors du service en Wurtemberg, devint, en 1805, représentant de cette cour à Vienne et, après la paix de Presbourg, fut envoyé à Paris en la même qualité. Après la formation du royaume de Westphalie, sa femme fut nommée première dame d'honneur de la reine, et lui-même reçut, en décembre 1807, le titre de grand chambellan du roi Jérôme. Mais, un an plus tard, il donna sa démission et vécut retiré dans ses terres en Prusse. Promu, en 1813, colonel dans l'armée prussienne, il fut nommé, en 1814, l'un des quatre commissaires des puissances alliées chargés d'accompagner à l'île d'Elbe Napoléon, auquel sa présence parut déplaire tout particulièrement. A la paix, il quitta le service militaire, fut nommé, en 1816, chargé d'affaires de la Prusse près la cour de Sardaigne et eut à déployer une grande activité à l'occasion des congrès de Laybach et de Vérone. Ce fut lui qui contribua le plus à faire obtenir aux Vaudois opprimés un asile dans les vallées piémontaises situées à l'ouest de Saluces et de Pignerol. Il appela ensuite l'attention du roi de Prusse sur ces précurseurs de la Réformation qui, depuis des siècles, étaient persécutés à cause de leurs croyances, et, grâce à lui, non-seulement des souscriptions s'organisèrent à leur profit en Prusse, en Suisse, dans les Pays-Bas et dans les autres Etats de l'Allemagne, mais encore les différents gouvernements de l'Europe se montrèrent plus tolérants envers ces infortunés et s'engagèrent à les protéger contre toute agression. On peut consulter à ce sujet l'ouvrage de Dieterici qui a pour titre : *les Vaudois et leurs rapports avec la monarchie brandebourgeoise-prussienne* (Berlin, 1831). En 1827, le prince de Waldburg, qui avait été élevé, dans l'intervalle, au grade de major général, fut nommé ambassadeur à la cour de Hollande; cinq ans plus tard, il revint prendre son premier poste à Turin, et fut promu lieutenant général en 1837. On a de lui une *Relation du voyage de Fontainebleau à Fréjus* (Berlin, 1815), qui renferme d'intéressants détails sur cette époque de la vie de Napoléon.

WALDECK (PRINCIPAUTÉ DE), Etat de l'Allemagne (Confédération du Nord). Il comprend : la principauté de Waldeck, enclavée dans la Hesse-Cassel et dans les régences prussiennes de Minden et d'Arnsberg (Westphalie), et le comté de Pyrmont. Superficie, 1,121 kilom. carrés; 56,218 hab. en 1871, dont 7,000 pour le comté de Pyrmont. Capitale, Corbach; ville principale, Arolsen, où réside le prince de Waldeck. C'est un des pays les plus élevés de l'Allemagne. Les monts Rolhaar et les monts Egge, dont les ramifications le traversent du S.-O. au N.-E., dans les premières années de la Restauration, le baron de Wal-

deck fit un voyage dans le Chili, puis il explora le Guatemala, dont il dessina les antiques. S'étant ensuite rendu à Londres, il fut chargé, en 1822, d'exécuter pour un ouvrage du capitaine del Rio des lithographies représentant les ruines de Palenqué et de la province de Chiapa. Les dessins qu'on lui remit lui ayant paru inexacts, il résolut de partir pour le nouveau monde et d'en vérifier lui-même l'exactitude. Ayant obtenu une place d'ingénieur dans les mines argentifères de Tlalpujahua, il se rendit au Mexique, où pendant douze ans il explora le pays en archéologue et en naturaliste. Ce fut pendant ce voyage qu'il découvrit dans la bibliothèque d'un monastère de femmes l'exemplaire unique des illustrations dessinées par Jules Romain et gravées par Marc-Antoine Raimondi pour un ouvrage licencieux de l'Arétin, illustrations qui firent exiler le peintre et le graveur et dont tous les exemplaires furent brûlés, à l'exception de celui que trouva Waldeck. Le dictateur Santa-Anna lui ayant fait enlever une partie de ses dessins et de ses manuscrits, il revint en France. Il vendit au gouvernement des dessins représentant les ruines de Palenqué, qu'il avait étudiées pendant près de trois ans. A partir de ce moment, il s'occupa d'études iconologiques, de lithographie, de gravure et de peinture. Il réparait avec un art étonnant de vieilles estampes. Il excellait à réparer les gravures de Marc-Antoine, quelque détériorées qu'elles fussent, refusait les parties effacées avec une perfection qui tenait du prodige, surtout par le raccord imperceptible qu'il savait mettre entre les morceaux refaits et les parties anciennes. En 1837, à l'âge de cent ans, il envoya au Salon deux tableaux de nature morte : *le Vieux monde*, représentant des antiquités égyptiennes, grecques, romaines, etc.; *le Nouveau monde*, représentant des antiquités de l'Amérique centrale et du Mexique. Puis, il exposa, en 1868, des *Antiquités égyptiennes, grecques et romaines tirées du cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale*; en 1869, *Ariane donnant à Thésée la pelote de fil qui doit le guider dans le labyrinthe et un Episode de la guerre du Mexique en 1509*; en 1870, *Ariane abandonnée par Thésée à Naxos et Ruines de la province des Tzendales*. Ce robuste vieillard, un des exemples les plus extraordinaires de longévité, conserva jusqu'à la dernière heure toute sa lucidité d'esprit et, quelques semaines avant sa mort, on le voyait encore, vif et ingambe, se promener sur le boulevard. On a de lui un ouvrage intitulé : *Voyage archéologique et pittoresque dans le Yucatan* (1837). Le baron de Waldeck était membre du conseil de la Société d'archéologie américaine.

WALDECK (Georges-Frédéric, prince DE), général allemand, né en 1620, mort en 1793. Il ne remonte peut-être pas à Witkinds, comme elle en a la prétention, mais qui est dans tous les cas une des plus anciennes de l'Allemagne, mort en 1692. Il entra fort jeune au service de la Hollande, puis de l'empereur Léopold I^{er}, qui l'employa contre les Turcs et le nomma feld-marchal et prince de l'empire (1682). Placé à la tête des troupes de Franconie, il eut part à la glorieuse victoire de Vienne remportée par Sobieski sur les Turcs (1683), entra ensuite au service de la Hollande, reçut le grade de maréchal général, obtint quelques succès sur le maréchal d'Humières (1689), mais l'année suivante fut complètement défait à Fleurus par le maréchal de Luxembourg.

WALDECK (Chrétien-Auguste, prince DE), général autrichien, né en 1744, mort en 1793. Il commanda une division de l'armée autrichienne dans la guerre de 1790 contre les Turcs, assiégea Thionville sans succès en 1792, eut un bras emporté par un boulet sous les murs de cette place, montra autant de sang-froid que d'habileté à l'attaque des lignes de Wissembourg le 13 septembre de l'année suivante, repoussa les Français jusque sous les murs de Strasbourg, prit le fort Louis, mais dut bientôt battre en retraite, remplaça le général Mack comme quartier-maître général de l'armée de Flandres, donna sa démission, puis alla, en 1797, sur la demande du prince régent, prendre le commandement des troupes de Portugal, qu'il ne put parvenir à discipliner.

WALDECK (Jean-Frédéric-Maximilien, baron DE), voyageur, peintre et graveur, né à Prague le 16 mars 1766, mort à Paris, dans sa cent-dixième année, le 29 avril 1875. De très-bonne heure, il se prit de passion pour les voyages. A dix-neuf ans, il visita le Cap de Bonne-Espérance en compagnie de Levailant et, après avoir exploré une partie de l'Afrique méridionale, il se rendit à Paris. Là il s'adonna à l'étude de la peinture, d'abord sous la direction de Vien, puis sous celle de Prud'hon. A partir de ce moment, la France devint sa patrie adoptive, et, par la suite, il se fit naturaliser. Poussé par son humeur aventureuse, il s'engagea dans l'armée en 1794 et prit part au siège de Toulon. En 1799, il suivit les troupes françaises qui firent l'expédition d'Égypte, mais sans faire partie de l'armée, et se livra à diverses spéculations. Lorsque Menou signa la capitulation, il résolut, pour ne pas tomber entre les mains des Anglais, de s'échapper en gagnant la côte orientale de l'Afrique. En compagnie de quatre personnes qui adoptèrent son projet, il franchit le désert de Dongolah. Ses compagnons, épuisés par la fatigue et les privations ne tardèrent pas à succomber. Waldeck continua seul sa route et arriva enfin au bout de quatre mois aux établissements portugais de la côte. De là, il gagna Madagascar et l'île de France, d'où il s'embarqua pour revenir à Paris. Quelque temps après son retour, séduit par les exploits de Surcouf, il s'embarqua sur un navire de l'impétueux corsaire et fit la course avec lui dans les mers de l'Inde. Dans les premières années de la Restauration, le baron de Wal-

deck fit un voyage dans le Chili, puis il explora le Guatemala, dont il dessina les antiques. S'étant ensuite rendu à Londres, il fut chargé, en 1822, d'exécuter pour un ouvrage du capitaine del Rio des lithographies représentant les ruines de Palenqué et de la province de Chiapa. Les dessins qu'on lui remit lui ayant paru inexacts, il résolut de partir pour le nouveau monde et d'en vérifier lui-même l'exactitude. Ayant obtenu une place d'ingénieur dans les mines argentifères de Tlalpujahua, il se rendit au Mexique, où pendant douze ans il explora le pays en archéologue et en naturaliste. Ce fut pendant ce voyage qu'il découvrit dans la bibliothèque d'un monastère de femmes l'exemplaire unique des illustrations dessinées par Jules Romain et gravées par Marc-Antoine Raimondi pour un ouvrage licencieux de l'Arétin, illustrations qui firent exiler le peintre et le graveur et dont tous les exemplaires furent brûlés, à l'exception de celui que trouva Waldeck. Le dictateur Santa-Anna lui ayant fait enlever une partie de ses dessins et de ses manuscrits, il revint en France. Il vendit au gouvernement des dessins représentant les ruines de Palenqué, qu'il avait étudiées pendant près de trois ans. A partir de ce moment, il s'occupa d'études iconologiques, de lithographie, de gravure et de peinture. Il réparait avec un art étonnant de vieilles estampes. Il excellait à réparer les gravures de Marc-Antoine, quelque détériorées qu'elles fussent, refusait les parties effacées avec une perfection qui tenait du prodige, surtout par le raccord imperceptible qu'il savait mettre entre les morceaux refaits et les parties anciennes. En 1837, à l'âge de cent ans, il envoya au Salon deux tableaux de nature morte : *le Vieux monde*, représentant des antiquités égyptiennes, grecques, romaines, etc.; *le Nouveau monde*, représentant des antiquités de l'Amérique centrale et du Mexique. Puis, il exposa, en 1868, des *Antiquités égyptiennes, grecques et romaines tirées du cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale*; en 1869, *Ariane donnant à Thésée la pelote de fil qui doit le guider dans le labyrinthe et un Episode de la guerre du Mexique en 1509*; en 1870, *Ariane abandonnée par Thésée à Naxos et Ruines de la province des Tzendales*. Ce robuste vieillard, un des exemples les plus extraordinaires de longévité, conserva jusqu'à la dernière heure toute sa lucidité d'esprit et, quelques semaines avant sa mort, on le voyait encore, vif et ingambe, se promener sur le boulevard. On a de lui un ouvrage intitulé : *Voyage archéologique et pittoresque dans le Yucatan* (1837). Le baron de Waldeck était membre du conseil de la Société d'archéologie américaine.

WALDECK (Bénédict-François-Léon), jurisconsulte et homme politique prussien, né à Munster en 1802, mort à Berlin en 1870. Après avoir étudié, de 1819 à 1822, le droit et les sciences politiques à l'université de Göttingue, il entra dans la magistrature et occupa différents emplois jusqu'en 1846, époque où il fut nommé conseiller au tribunal supérieur secret de Berlin. L'activité dont il avait continuellement fait preuve et sa liaison avec plusieurs hauts fonctionnaires renommés pour leur libéralisme avaient rendu son nom populaire à tel point qu'en 1848 il fut envoyé simultanément par quatre circonscriptions électorales à l'Assemblée nationale prussienne. Il y fut l'un des membres les plus influents de la gauche et contribua surtout à faire adopter le plan d'après lequel l'Assemblée, mettant de côté les privilèges féodaux, ainsi que ceux qui tiraient leur origine du régime bureaucratique et militaire alors en usage, s'efforça d'établir l'égalité de tous devant la loi, en introduisant des réformes organiques dans l'armée, dans la magistrature et dans l'administration communale. Il eut aussi, en qualité de président du comité constitutionnel, la plus grande part à la rédaction du projet de la loi fondamentale et se mêla activement, toujours dans le même sens libéral, aux travaux législatifs de l'Assemblée, dont il défendit les droits jusqu'à sa dernière séance (15 novembre), où il protesta vigoureusement contre son ajournement et sa translation. Après avoir heureusement déjoué la tentative faite par le ministère, en décembre, pour l'éloigner du tribunal supérieur, à cause de ses principes politiques, il fut envoyé par les électeurs de Berlin au Landtag, convoqué conformément à la constitution octroyée le 5 décembre 1848, et qui dut se charger de la révision de cette loi fondamentale, révision qui amena, le 27 avril 1849, la dissolution de la seconde Chambre, après que celle-ci se fut, sur la motion de M. Waldeck, prononcée contre la légalité de la prolongation de l'état de siège. Un mois plus tard, M. Waldeck fut arrêté et emprisonné, comme complice d'une grande conspiration révolutionnaire, et ne recouvra sa liberté que le 5 décembre, lorsque les débats publics eurent prononcé que l'ensemble de l'accusation n'était qu'un tissu d'allégations toutes plus fausses les unes que les autres. Il demeura alors pendant plusieurs années à l'écart des affaires politiques, bien qu'il eût été plusieurs fois invité à s'y mêler de nouveau. Ce ne fut que lorsque l'installation du cabinet libéral de 1858 eut permis au parti avancé de prendre part derechef aux élec-

tions qu'il consentit à accepter un nouveau mandat. Élu en 1860 député par le cercle de Bielefeld, il se rangea, pendant les progrès du conflit entre le gouvernement et la Chambre, et notamment à propos de la réorganisation de l'armée et des débats sur la question de Danemark, dans les premiers rangs de l'opposition, moins parce qu'il voulait avoir une part directe à une nouvelle organisation de l'Allemagne, que parce qu'il voyait dans la protestation permanente de la Chambre le seul moyen d'ouvrir la voie aux réformes et surtout d'amener la réalisation de l'idée d'unité. A la diète constituante de la confédération germanique du Nord, il se rangea parmi ceux qui demandaient qu'une extension plus grande fût donnée à la loi fondamentale et vota par suite contre la constitution. En 1868, il devint membre de la diète régulière de cette confédération et continua jusqu'à sa mort à être un des plus fermes champions de la liberté en Allemagne. On a de lui plusieurs ouvrages de jurisprudence, entre autres : *Du droit de succession usité dans les campagnes en Westphalie* (Arnsberg, 1841); *la Loi de procédure de l'année 1843* (Berlin, 1845); *la Plainte de nullité comme le seul moyen juridique en dernière instance* (Berlin, 1861), etc. On peut consulter à son sujet : Zacharias, *Vie, activité et caractère de Waldeck* (Berlin, 1849); *Vie et procès de Waldeck jusqu'à son acquittement* (Breslau, 1849); Steinitz, *Waldeck et la question militaire* (Berlin, 1863).

WALDEGRAVE (James, comte DE), homme politique anglais, né en 1715, mort en 1763. Bien qu'il appartint à la famille des Stuarts par sa grand'mère, qui était une fille naturelle de Jacques II, il fut en grande faveur auprès de George II, qui, après l'avoir nommé gentilhomme de sa chambre (1743) et directeur des mines d'étain (1751), lui confia la direction de l'éducation de son petit-fils, le prince de Galles. Mais pendant que le roi se trouvait en Hanovre (1755), la princesse douairière de Galles, mère du jeune prince, intrigua afin de le faire arriver immédiatement au trône. Waldegrave, se trouvant dans une position des plus difficiles, demanda et obtint la permission de résigner ses fonctions. Il obtint peu après un emploi à la trésorerie, puis fut nommé membre du conseil privé. Il laissa des *Mémoires*, qui furent publiés beaucoup plus tard (Londres, 1821, in-4°) et qui ont été traduits en français (1825, in-8°).

WALDEMAR I^{er}, dit le Grand, roi de Danemark, né à Slesvig en 1131, mort à Ringsted (Seeland) en 1182. Fils de saint Canut et d'une Moscovite, il fut sauvé par celle-ci lors de l'assassinat de son père et élevé en Russie. Trois souverains, Magnus (1134), Eric II (1137) et Eric III (1147), se succédèrent sur le trône de Danemark au milieu des dissensions civiles, avant que sa mère pût le faire intervenir dans la lutte. A la chute d'Eric III, le pouvoir étant disputé par deux compétiteurs, Suénon III et Canut, Waldemar, alors âgé de seize ans, prit parti pour le premier contre le second, fils de l'assassin de son père. L'empereur Barberousse, invoqué comme arbitre par Canut, fit appeler les trois princes à Mersebourg et décida que Suénon garderait la couronne, que Canut aurait la possession du Seeland et Waldemar celle du Jutland. La guerre civile n'en continua pas moins, et Suénon ayant soulevé contre lui les principaux seigneurs danois par ses cruautés et ses vices, Waldemar se rapprocha de Canut, dont il épousa la fille, pour cimenter l'alliance (1153). L'année suivante, les deux princes, tombés dans un piège que leur avait tendu Suénon, faillirent être assassinés; les Jutlandais les proclamèrent tous les deux rois de Danemark; il ne restait plus qu'à obtenir le consentement de Suénon. Celui-ci proposa une conférence qui eut lieu dans l'île de Laaland (7 août 1157); on y débattit les conditions d'un nouveau partage. La Scanie devait appartenir à Suénon, le Slesvig et le Jutland à Waldemar, les îles à Canut. Un grand festin fut préparé pour solenniser cette convention; c'était encore un piège de Suénon. Au milieu du repas, des sicaires se précipitèrent sur Canut, Waldemar et leurs officiers; Canut est égaré; Waldemar parvient à s'enfuir, n'ayant reçu qu'une blessure insignifiante, et la guerre est aussitôt rallumée. La campagne fut courte; Suénon, battu à Grathe (23 octobre 1157), fut fait prisonnier dans sa fuite et massacré.

Waldemar, ayant ainsi réuni tout le Danemark sous son pouvoir, entreprit de réparer par une sage administration les désastres de ces longues guerres civiles. Il arrêta les empiètements du clergé, qui, à la faveur du désordre, s'était emparé de domaines considérables, et les lui fit restituer; il fit relever la grande muraille du Danemark élevée d'une mer à l'autre par ses prédécesseurs et rédigea les codes appelés *Loi de Scanie* et *Loi de Seeland*, qui forment encore le fond de la législation danoise.

Cette réorganisation intérieure ne lui fit pas négliger les instincts belliqueux de son peuple et surtout de la noblesse, mais il les tourna contre les ennemis héréditaires de la nation, les Wendes, qui avaient profité de la guerre civile pour faire sur les côtes du Danemark des excursions incessantes. Une première expédition tentée par lui contre eux en 1158 avait échoué, quoiqu'il eût fait des

préparatifs formidables; une seconde, dans laquelle il eut pour allié le duc de Saxe, Henri le Lion, fut plus heureuse; il leur infligea des défaites répétées, dans l'une desquelles leur roi périt (1161); lors d'une troisième expédition (1170), il les força dans leur dernier refuge, la ville d'Arcona, qui capitula. La prise de Stettin (1171), de Julin (1175) et quelques guerres heureuses contre des populations hostiles de la Baltique accrurent le prestige de ses armes. La fin de son règne ne fut troublée que par une révolte des Scaniens soulevés contre leur évêque, Absalon, frère du roi; il apaisa ce soulèvement en abolissant les dîmes, dont la suppression était réclamée. — Waldemar eut de sa femme, Sophie, deux fils, CANUT VI et WALDEMAR II, qui lui succédèrent; une de ses filles, INGEBURGE, épousa le roi de France Philippe-Auguste.

WALDEMAR II, surnommé *le Victorieux*, roi de Danemark, fils cadet du précédent, né en 1170, mort à Wordingborg (Seeland) en 1241. D'abord duc de Slesvig, sous le règne de son frère aîné, CANUT VI, qui mourut sans postérité, il lui succéda comme roi de Danemark en 1202. Quelques victoires qu'il remporta au commencement de son règne, la prise de Hambourg et de Lauenbourg, d'importantes acquisitions sur la Baltique, qui lui mettaient un pied en Allemagne, lui méritèrent son surnom. Il conquit le Holstein et tous les pays au nord de l'Elbe, la Poméranie orientale (Prusse), Dantzig, bâtie par son père; réédifia Lubeck, ruinée par un incendie; fonda Stralsund et assura ses frontières du côté de l'Allemagne; ses possessions lui furent assurées par Frédéric II, qu'il aida puissamment à se faire nommer empereur. Dans la suite, ses armes furent moins heureuses. Il échoua contre les populations de la Livonie, auxquelles il voulait imposer de force le christianisme, et il dut leur abandonner l'île d'Ösel; il fut de même vaincu par les Esthoniens, qui massacrèrent une partie de son armée (1218). Dans la bataille, il perdit sa bannière. Les traditions danoises rapportent que cette perte avait vivement impressionné les troupes, qui commençaient à ployer, lorsqu'il tomba du ciel un autre étendard, de couleur rouge avec une croix blanche au milieu. C'est le fameux Danebrog, qui figure encore dans les armoiries du Danemark et qui a donné lieu à la création d'un ordre de chevalerie. L'Esthonie fut soumise, grâce à des auxiliaires allemands; mais la suite du règne de Waldemar fut remplie de malheurs. Fait prisonnier par un de ses grands vassaux, Henri de Schwerin, dont il avait confisqué les terres au profit d'un de ses bâtards, il fut incarcéré au château de Dannenberg, dans le Mecklembourg. L'empereur Frédéric II intervint, sur la prière des nobles danois, mais Henri refusa de lui livrer son prisonnier, qui probablement n'aurait fait que changer de captivité. Waldemar était en effet un dangereux voisin, et Frédéric II n'aurait pas été fâché de le tenir. Henri de Schwerin consentit enfin à le relâcher moyennant une énorme rançon (1225). A quelque temps de là, Waldemar voulut tenter le sort des armes contre ce redoutable vassal; il échoua aux sièges de Segeberg et d'Itzeboe, perdit en 1227 une bataille où il eut un œil crevé et où il faillit être fait prisonnier; ses précédentes conquêtes lui échappèrent en partie; Lubeck se déclara indépendant, Lauenbourg se donna à la Saxe, le Holstein et le Mecklembourg firent retour à l'empire d'Allemagne. Accablé par tous ces désastres, Waldemar II ne voulut plus entreprendre une seule guerre et refusa même pour un de ses fils, Abel, la couronne d'empereur d'Allemagne qui lui fut offerte à la mort de Frédéric II. Il passa les dernières années de sa vie à achever l'œuvre de législation entreprise par son père. — Trois de ses fils, ERIC VI, ABEL et CHRISTOPHE, régnèrent successivement après lui.

WALDEMAR III, roi de Danemark, fils du précédent, né vers 1200, mort en 1231. Il fut couronné roi du vivant de son père (1218) et régna durant la captivité de celui-ci au château de Dannenberg. En 1230, il épousa Kléonore, fille d'Alphonse II, roi de Portugal, et mourut peu de temps après d'une blessure reçue à la chasse.

WALDEMAR IV, roi de Danemark, mort en 1375. Il était fils de Christophe II, qui mourut en 1333, laissant le royaume en proie à l'anarchie et presque complètement demembré par les Suédois et les seigneurs. Waldemar, réfugié à la cour de Louis de Bavière, ne monta sur le trône qu'en 1340, en faisant d'habiles concessions et en rachetant une partie de ses domaines engagés. Un de ses adversaires les plus redoutables était le comte de Holstein-Gottorp, qui s'était emparé du Jutland, et le duc de Slesvig, Waldemar; il signa la paix avec ce dernier en épousant sa fille, Edwige, et se concilia d'abord les populations en améliorant l'administration de la justice, en visitant les provinces pour y édifier des réformes. Mais bientôt la faveur dont jouissaient auprès de lui les Allemands irrita les nobles, et divers soulèvements eurent lieu. Pour s'assurer l'appui ou tout au moins la neutralité de la Suède, il renonça au Halland, à la Scanie et à la Blekingie, moyennant la somme de 49,000 marcs d'argent et la cession de Copenhague, racheta au moyen de cette somme diverses places qui s'obstinaient à ne pas le reconnaître, com-

prima toutes les révoltes et, ne parvenant pas à soumettre l'Esthonie, céda cette province à l'ordre Teutonique, moyennant 19,000 marcs d'argent. Les troubles survenus en Suède par suite de la rivalité de Magnus et d'Eric lui permirent de revenir sur la cession de provinces qu'il avait faite au premier; pour prix de son concours, il se fit restituer le Halland, la Scanie et la Blekingie et s'empara des îles de Gothland et de Öland. La Suède, la Norvège, le Holstein et le Mecklembourg se ligèrent alors contre lui; mais il battit les coalisés et conclut avec la Suède une trêve qui fut suivie du mariage de sa fille, Marguerite, avec le nouveau roi de Suède, Haquin VIII. La mort de son fils, héritier présomptif du trône (1363), donna à ce mariage une importance capitale. Waldemar IV profita de ce moment de répit pour voyager en Europe. Il se rendit d'abord en Poméranie, où il fit conclure le mariage d'Elisabeth, fille du duc, son parent, avec l'empereur Charles IV, puis il alla à Cracovie et à Prague et visita le pape à Avignon. Son retour dans ses États fut accueilli par une déclaration de guerre des villes hanséatiques, qui, au nombre de soixante-dix-sept, s'étaient ligées contre lui. A l'intérieur, un soulèvement de la noblesse ne lui laissant aucune chance de vaincre cette formidable coalition, il se retira dans le Brandebourg, puis en Bavière (1368). Les seigneurs, divisés entre eux, n'eurent aucune force pour repousser l'invasion et durent subir les conditions désastreuses imposées par la ligue des villes; Waldemar fut alors rappelé pour ratifier l'humiliant traité de Stralsund, conclu sans lui (1371). Ce traité l'obligeait à reconnaître le fils du duc de Mecklembourg pour son héritier. Il se préparait à reprendre les armes pour se dérober à cette humiliation lorsque la mort le surprit en 1375.

WALDEMAR I^{er}, roi de Suède, né en 1242, mort en 1302. Elu roi en 1251, il eut un règne prospère et tranquille, tant que vécut son père, Birger, qui gouverna à sa place; mais, après la mort de ce dernier, Waldemar eut à disputer sa couronne à ses trois frères, et, par la légèreté de sa conduite et par ses débauches, il s'aliéna l'esprit de ses sujets. Pendant un pèlerinage qu'il avait entrepris en terre sainte pour expier le crime qu'il avait commis en séduisant la sœur de sa propre femme, l'aîné de ses frères, Magnus, lui enleva un grand nombre de ses partisans et, après une lutte de plusieurs années, se fit proclamer roi en 1279. Waldemar essaya vainement de reconquérir son trône; il perdit plusieurs batailles, et, fait prisonnier en 1288, fut enfermé au château de Nîkøping. Il mourut sans avoir recouvré sa liberté.

WALDEMAR, l'avant-dernier et le plus grand des margraves de Brandebourg, mort en 1319. Il appartenait à la branche aînée de la dynastie ascanienne qu'avait fondée Albert l'Ours. Au commencement du xiv^e siècle, la marche de Brandebourg se trouvait partagée entre un grand nombre de princes, unis entre eux par les liens de la parenté, et, à une entrevue qu'ils eurent près de Rathenow, on ne compta pas moins de dix-sept margraves; mais ils moururent bientôt l'un après l'autre, et il ne resta plus que Waldemar et son cousin, Henri l'Enfant. Avant cette époque, Waldemar était déjà le membre le plus distingué de sa famille. Guerrier intrepide et entreprenant, il jouissait d'une haute réputation auprès de ses contemporains et le poète Henri Frauenlob avait composé un poème à sa louange. En guerre continuelle avec ses voisins, les Mecklembourgeois, les Poméraniens, les Polonais, les Silésiens, les Misniens et les Thuringiens, il ne put réussir à faire triompher les droits qu'il croyait avoir sur la Poméranie et les vendit en 1308 à l'ordre Teutonique. En revanche, il étendit considérablement la domination du Brandebourg à l'est et au sud, et, en 1312, Leipzig et Dresde tombèrent en son pouvoir. Il vint ensuite au secours de la ville de Stralsund, révoltée contre le prince Wizlaw de Rugen et contre le suzerain de ce dernier, le roi Eric de Danemark. A cette époque (1314), les souverains de Danemark, de Suède, de Saxe-Lauenbourg, de Mecklembourg, de Magdebourg et plusieurs autres princes du nord de l'Allemagne firent alliance entre eux contre Waldemar, qui ne fut soutenu que par les ducs de Poméranie-Stettin et de Poméranie-Wolgast. La lutte qui s'engagea alors et qui dura trois ans avec des chances diverses, contribua encore à accroître la renommée militaire de Waldemar, bien que, par le traité conclu en 1317, il eût été obligé de céder à ses adversaires quelques lambeaux de territoire. Deux ans plus tard, il mourut subitement à Bornwalde, à un âge encore peu avancé. Il eut pour successeur son cousin Henri l'Enfant, qui ne lui survécut qu'un an et avec lequel s'éteignit la dynastie ascanienne. L'empereur Louis IV de Bavière donna alors le Brandebourg à son fils Louis l'Ancien (1324-1351). Mais la veuve de Waldemar, Agnès, et son second époux, Othon l'Affable, duc de Brunswick, conservèrent la Vieille-Marche, comme douaire, jusqu'en 1343, et dans le même intervalle les princes voisins du Brandebourg s'emparèrent de parties notables du territoire de cette contrée. A l'intérieur s'éleva une agitation que rien

ne put calmer; le margrave Louis et ses conseillers bavarois se firent haïr par leurs abus, et les nobles, qui ne purent s'unir entre eux, ensanglantèrent la contrée par leurs luttes sauvages et leurs déprédations.

Ce fut à cette époque de misère et d'oppression qu'un faux Waldemar fit son apparition. Pendant l'été de 1348, à Wolmirstedt, où se trouvaient réunis l'archevêque de Magdebourg et plusieurs autres princes, se présenta un pèlerin, qui prétendit être le margrave Waldemar, mort depuis vingt-neuf ans. Il avait, racontait-il, fait jadis enterrer à sa place, à Chorin, le cadavre d'un de ses ennemis, s'était rendu en pèlerinage à Jérusalem pour faire pénitence de ses péchés et revenait arracher son pays à l'état d'anarchie dans lequel il se trouvait. On prétend que c'était un gargon menuet, nommé Jacques Rehbock, d'Hundeluf (Anhalt), ou un compagnon boulangier, nommé Meincke, de Belitz (Brandebourg), et que, l'un ou l'autre, à cause de sa ressemblance frappante avec le défunt margrave, aurait été aposté par les membres de la dynastie ascanienne, qui régnaient encore en Saxe et dans la principauté d'Anhalt, dans l'espoir qu'il parviendrait à rendre le Brandebourg à leur maison. Après avoir été formellement reconnu par les princes réunis à Wolmirstedt, le faux Waldemar se rendit avec eux dans le Brandebourg, où le peuple et les États lui rendirent hommage avec empressement. Seules, les villes de Francfort-sur-l'Oder et de Treuenbrietzen, ainsi qu'un petit nombre de vassaux, demeurèrent fidèles au margrave Louis. L'empereur Charles IV, entraîné par sa haine pour la maison de Bavière, se mêla aussi du complot et dans une entrevue au camp d'Heinodorf, devant Francfort (2 octobre 1348), reconnut comme margrave de Brandebourg le faux Waldemar, qui, à la diète impériale de Cologne en 1349, siégea dans le collège des princes électeurs. Les princes qui avaient pris part à la fraude s'enrichirent alors aux dépens du Brandebourg, car le faux Waldemar consentit, sans résistance, à leur abandonner une partie de ses nouveaux États. Mais la maison de Bavière et ses partisans ayant élu empereur, en 1349, Gunther de Schwarzbourg, Charles IV consentit à entrer en accommodation, reconnut le margrave Louis comme légitime possesseur du Brandebourg et cita le prétendu Waldemar à comparaitre devant la diète de Nuremberg pour y justifier de ses prétentions. Comme il ne comparut pas, il fut publiquement déclaré imposteur (6 avril 1350). La majeure partie du Brandebourg lui étant néanmoins demeurée fidèle, la lutte dura encore plusieurs années, et le roi de Danemark, Waldemar IV, allié des Bavarois, s'avança jusque sous les murs de Berlin. Enfin, le margrave Louis le Romain (1351-1355), successeur de Louis l'Ancien, finit par acheter la paix à tous ses adversaires. Les Ascaniens reçurent des sommes considérables, et, le 10 mai 1355, le faux Waldemar renoua solennellement à ses prétentions sur le Brandebourg. Il vécut encore une année à la cour d'Anhalt et, à sa mort, fut enterré à Dessau avec tous les honneurs dus à un prince. Consulter Kløden, *Histoire diplomatique du margrave Waldemar* (Berlin, 1844, 4 vol.). Sous le pseudonyme de Willibad Alexis, Høring a écrit un roman dont le sujet est emprunté à cette histoire, le *Faux Waldemar* (Berlin, 1843, in-8°).

WALDEMAR (Frédéric-Guillaume), prince de Prusse, né en 1817, mort en 1849. Il était le fils du prince Guillaume, père du roi Frédéric-Guillaume III, et de la princesse Marie-Anne de Hesse-Hombourg. Après avoir reçu une excellente éducation, il servit tour à tour dans les différentes armes et fut promu colonel dans les dragons de la garde. Il entreprit, en 1845, un grand voyage en Orient, parcourut successivement la Turquie, l'Égypte, les Indes orientales et se joignit, en 1846, à l'expédition anglaise contre les Sikhs. Il prit une part brillante aux sanglants combats livrés sur le Sutledge, où l'un de ses compagnons, le docteur Hoffmeister, fut tué à ses côtés, et il reçut ensuite de la reine Victoria la grand-croix de l'ordre du Bain. A son retour, il exécuta, en 1847, un voyage en Angleterre, où on lui fit l'accueil le plus distingué. Nommé commandant de la 13^e brigade de la cavalerie prussienne, il fut, peu de temps après, saisi à Munster d'une fièvre rhumatismale, aux suites de laquelle il succomba le 17 février 1849. Ce ne fut que quelques années après sa mort que parut la relation, magnifiquement illustrée, de ses voyages dans l'Inde (Berlin, 1855, 2 vol.). Kustner en a publié un extrait (Berlin, 1857).

WALDENBURG, ville de la Saxe royale, ch.-l. de la seigneurie de son nom, dans le cercle et à 17 kilom. N. de Zwickau, sur la rive gauche de la Mulde; 2,500 hab. Eaux minérales. Fabrication de cotons, pipes et creusets. Commerce de grains et de fil. Ancien et beau château des princes de Schönburg-Waldenburg.

WALDENBURG, ville de Prusse, dans la province de Silésie, régence et à 70 kilom. S.-O. de Breslau, ch.-l. du cercle de son nom; 3,000 hab. Direction et tribunal des mines pour la basse Silésie. Industrie active; fabrication très-importante de fils, toiles, lainages, faïence; carrière de grès,

exploitation de houille. Commerce de grains et de fils.

WALDENBURG, ville du Wurtemberg, cercle du Jaxt, à 45 kilom. N.-O. d'Elwangen, bailliage d'Öhringen; 850 hab. Ch.-l. de la principauté de Hohenlohe-Waldenburg-Schillingfurst.

WALDENBURG, ville des États prussiens (Silésie), à 70 kilom. S.-O. de Breslau; 3,500 hab. Ch.-l. de cercle. Houillères considérables. Industrie active des toiles et des lainages.

WALDHAUSER (Conrad), théologien allemand, regardé comme l'un des précurseurs de Jean Hus, né dans l'archiduché d'Autriche vers le commencement du xiv^e siècle, mort en 1369. Il appartenait à l'ordre des augustins et jouissait d'une grande réputation comme prédicateur, lorsque Charles IV, empereur d'Allemagne et roi de Bohême, l'appela à Prague et lui donna une des cures les plus importantes de cette ville. Ses prédications eurent un vif succès. Les théologiens et les historiens catholiques ne peuvent assez louer Waldhauser d'avoir tonné contre les vices et la corruption des laïques; ils ne lui pardonnent pas, en revanche, la virulence de ses attaques contre les désordres du clergé. A une époque où personne en Allemagne n'avait encore osé élever la voix contre les abus scandaleux commis au nom et sous le manteau de la religion, il eut le courage de censurer publiquement toute sorte de simonie, celle surtout des couvents qui exigeaient une dot des novices lors de leur admission, traita d'hypocrisie damnable et d'exagérations absurdes l'ascétisme et les pratiques des moines, et dévoila les mœurs dissolues et les honteuses débauches du plus grand nombre d'entre eux. Aussi fut-il constamment en butte à leurs attaques. Accusé, en 1364, d'hérésie par les dominicains, il n'eut pas même besoin de se justifier, car ses adversaires, intimidés par la protection dont le couvrait l'archevêque Ernest de Pardubitz, n'osèrent pas se présenter devant le tribunal de l'évêque de Prague, auquel ils l'auraient fait citer. Accusé de nouveau un peu plus tard, à la fois par les dominicains et par les augustins, il se défendit dans un mémoire qui nous a été conservé par Palacky et qui prouve combien Waldhauser était en avance sur les idées de son temps. Les tempêtes que sa hardiesse avait soulevées n'étaient pas encore apaisées lorsqu'il mourut. Consulter Zitte, *Biographie des trois précurseurs remarquables de Jean Hus* (Prague, 1786), et Jordan, *les Précurseurs du Hussitisme* (Leipzig, 1846).

WALDHEIM, ville du royaume de Saxe, cercle de Leipzig, à 16 kilom. E. de Rochlitz; 5,190 hab. Maison de détention. Fabriques de toiles, lainages, cotonnades.

WALDIS (Burckard), fabuliste allemand, né à Allendorf (Hesse) vers 1505, mort en 1554. On manque de détails sur sa vie, et l'on sait seulement que, d'abord religieux catholique, il se convertit à la Réforme et devint chapelain de Marguerite, femme du landgrave de Hesse. On a de lui : *Esopo complètement romanisé et mis en vers* (Francfort, 1548), souvent réimprimé, recueil de fables dont les sujets sont empruntés à Esopo, et qui sont remarquables par leur simplicité, leur ton naïf et leur style facile et coulant; le *Psautier mis en nouvelles cantiques et en rimes artistiques* (Francfort, 1553); une traduction en vers allemands du *Stegnum papipticum* de Kirchmaier (1555, in-4°); la *Parabole de l'enfant prodigue*, pièce qui fut jouée avec un grand succès à Riga en 1527 et qui a été réimprimée en 1851; enfin, une édition du *Theuerdanck* de Melchior Pfintzing (Francfort, 1553).

WALDEKIRCH, bourg du grand-duché de Bade, cercle du haut Rhin, chef-lieu du bailliage de son nom, à 15 kilom. N.-E. de Fribourg, sur l'Elz; 2,700 hab. Fabrication de coton, toiles, cuirs. Taille de grenats et cristaux de roche; horlogerie, orfèvrerie.

WALDEKIRCH (Jean-Rodolphe de), historien suisse, né à Bâle en 1678, mort en 1757. Il étudia le droit dans sa ville natale, où il revint le professer en 1722, après l'avoir enseigné successivement à Berne et à Lausanne. On a de lui : *Traité sur la torture* (1710); *Annotata in Pufendorfum, de officio hominis et civis* (1711); *Compendium historicum* (1714); *Histoire de la Suisse* (1721, 2 vol.). Ce livre, qui est l'œuvre capitale de l'auteur, s'étend jusqu'à l'année 1718 et est très-utile à consulter, car on y trouve réunies une foule de matériaux et de documents historiques, qui se trouvent épars dans les bibliothèques de la Suisse et de l'Allemagne.

WALDMANN (Jean), homme d'Etat suisse, né à Blieggensdorf, canton de Zug, vers 1426. D'abord tanneur, puis soldat, il servit pendant quelque temps en France, revint en Suisse et se mit à exercer la profession d'avocat à Zurich, où il obtint la bourgeoisie et entra dans la magistrature (1454). Lors de la bataille de Morat (1476), il fut un des chefs de l'armée suisse qui vainquit Charles le Téméraire. Waldmann fut ensuite ambassadeur des cantons auprès de Louis XI et du pape. En 1483, il obtint la première dignité du canton de Zurich, celle de bourgmestre, dont il fut investi de nouveau en 1485. Secondé par

quelques amis éclairés, il opéra alors des réformes qu'il avait depuis longtemps conçues. Il s'attacha à diminuer l'influence de la noblesse et du clergé, limita les dotations faites aux couvents, défendit les acquisitions de biens de mainmorte, diminua les jours de jeûne et fit d'excellents règlements pour l'agriculture. Devenu tout-puissant à Zurich, il acquit une grande influence aux diètes helvétiques, et l'empereur Maximilien, avec qui il traita en 1437, lui donna une pension et le fit le distributeur de ses grâces en Suisse. La puissance qu'il exerçait et les abus qu'il réprimait lui firent un grand nombre d'ennemis. Une augmentation des impôts et des règlements de police, notamment sur les chiens, parurent vexatoires et furent le prétexte d'un soulèvement contre lui. Des paysans se rendirent en armes à Zurich. Waldmann fut arrêté, jeté en prison et mis à la torture. Ses ennemis triomphants l'accusèrent alors d'avoir vendu le pays, d'aspirer à la tyrannie, etc. A ces calomnies ils en ajoutèrent une autre, dont l'effet devait être terrible. Une armée d'Autrichiens accourait, disait-on, pour délivrer Waldmann et venir brûler la ville d'Eglisau. A cette nouvelle, on condamna le bourgeois à avoir la tête tranchée. Conduit au supplice, Waldmann voulut parler au peuple, mais il en fut empêché par les prêtres qui l'entouraient et ses biens furent distribués aux paysans révoltés.

WALDMUNCHEN, ville de Bavière, cercle du haut Palatinat, à 79 kilom. N.-E. de Ratisbonne, ch.-l. du bailliage de son nom, sur la Schwaarz; 2,300 hab. Fabrication de lin; fabrication de toiles, verrerie.

WALDOR (Mélania VILLENAVE, dame), femme de lettres française, née à Nantes en 1796, morte en 1871. Fille d'un littérateur estimable, qui, durant la Révolution, mania avec verve la plume du journaliste, elle apprit de bonne heure à aimer les choses de l'esprit. Mariée sous la Restauration, elle commença à écrire vers 1831 et s'essaya un peu dans tous les genres, histoire, roman, esquisse de mœurs, poésie, théâtre. Son premier essai fut un roman historique : *l'Ecuyer d'Auberon ou l'Oratoire de Bon-Secours* (1831), après lequel elle fit paraître le *Livre des jeunes filles* (1834). En 1835, elle se révéla comme poète, dans un volume qui a pour titre *Poésies du cœur*, recueil de vers remarquables par le sentiment, le goût et l'élégance; il eut du succès à cette époque où brillaient cependant du plus vif éclat les maîtres de la poésie contemporaine. On doit encore à Mme Mélania Waldor : *l'Abbaye de Fontenelle* (1839, in-8°); *Athènes et Juliette* (1839, in-8°); *l'Ecole des jeunes filles*, drame en cinq actes (1841); *Heures de récréation* (1836, in-12); *Pages de la vie intime* (1836, 2 vol.); *la Rue aux Ours* (1837); *la Coupe de corail* (1842, 2 vol.); *André le Vendéen* (1843, 2 vol.); *le Château de Ramsberg* (1844, 2 vol.); *la Tirelire de Jeannette*, comédie-vaudeville (Théâtre de l'Ambigu, 16 avril 1859).

Indépendamment des ouvrages que nous venons de citer, Mme Mélania Waldor a donné un grand nombre de morceaux à divers recueils littéraires, la *Revue de Paris*, les *Heures du travail*, *Livre des femmes*, etc. Elle a aussi collaboré à la *Patrie*, où elle signait *Un bon bleu*.

WALDORP (Antoine), peintre hollandais, né à 't Bosch, près de La Haye, en 1803. Il a cultivé spécialement la peinture de marine. Il débuta par quelques études essentiellement décoratives. La mise à l'aspect, simplement, n'est pas sympathique aux Hollandais, amateurs du détail. Aussi les essais de M. Waldorp furent-ils assez froidement accueillis. Loin de se décourager, le jeune artiste se mit au travail avec une ardeur nouvelle et peu à peu il devint assez fort pour entrer en lice avec les maîtres de Paris. Il n'est guère connu en France que par ses envois aux Salons; ce sont : une *Marine* et la *Mer agitée*, exposées en 1845; les *Dunes de Hollande*, *Ville en hiver* (Salon de 1846), achetées par le musée de Harlem; *Mer houleuse dans le Zuyderzee* (1850); *Port hollandais et l'Eau calme* (Exposition de 1855); une *Marine* (1859); *Traversée du Nordyk par un temps calme au XVII^e siècle*, le *Canal du village*, *Eau calme* (1861). Depuis lors, il n'a plus exposé en France. M. Waldorp n'a jamais obtenu de médaille aux expositions françaises; en revanche, il a été fait chevalier du Lion néerlandais (1843), de la Couronne de chêne (1845) et de l'ordre de Léopold (1848).

WALDPOTT DE PASSENHEIM (Henri), premier grand maître des chevaliers de l'ordre Teutonique, mort en 1200. Il était issu d'une des familles les plus puissantes de l'Allemagne et prit part à la troisième croisade, pendant laquelle il acquit un grand renom de bravoure et de talents militaires. Aussi, lorsque Frédéric de Souabe et le pape Célestin III instituèrent l'ordre des chevaliers teutoniques, ce fut Waldpott qu'ils choisirent pour être le grand maître de la nouvelle confrérie. Il reprit aussitôt avec vigueur la guerre contre les infidèles et remporta sur eux plusieurs victoires. Il s'occupa ensuite de l'organisation de l'ordre, fit bâtir une église et un hôpital à Ptolémaïs, et réussit à triompher des obstacles que les templiers cherchaient à opposer à l'établissement du

nouvel institut. Lorsqu'il mourut, il y avait dix ans qu'il gouvernait l'ordre. Son successeur fut Othou de Kerpen.

WALDRAD ou **VALDRAD**, concubine de Lothaire II, roi de Lorraine, morte après 870. Elle appartenait à l'une des familles les plus illustres de l'Austrasie et avait pour oncle Gonthier, archevêque de Cologne; un de ses frères occupait le siège de Trèves. Elle inspira une violente passion à Lothaire et fut probablement la maîtresse de ce prince avant son mariage avec la princesse bourguignonne Teutberge (856). Mais cette union, que Lothaire n'avait contractée que par nécessité politique, ne put lui faire oublier Waldrade, et, dès 857, cette dernière avait remplacé l'épouse légitime, chassée de la cour comme coupable d'inceste avec son propre frère. Les évêques lorrains, réunis en 860 à Aix-la-Chapelle pour informer sur le crime dont la reine était accusée, cédèrent à l'influence des métropolitains de Cologne et de Trèves, la déclarèrent coupable et autorisèrent Lothaire à épouser Waldrade. Teutberge en appela de cette sentence au pape Nicolas I^{er}, qui envoya deux légats, chargés de prendre de nouvelles informations; mais, gagnés par l'or de Waldrade, ils confirmèrent au concile de Metz (860) la sentence des premiers juges. Nicolas I^{er}, persuadé de l'innocence de Teutberge et cédant en même temps aux influences secrètes de Charles le Chauve et des seigneurs neustriens, réunit au palais de Latran un concile particulier, formé seulement de prélats italiens, qui cassa les décisions des conciles d'Aix-la-Chapelle et de Metz et prononça la déposition des archevêques de Cologne et de Trèves. Forcé de se soumettre, Lothaire reprit Teutberge; mais il ne tarda pas à revenir à Waldrade, dont il ne voulut plus se séparer; le pape l'excommunia. A la mort de ce pontife (867), Lothaire obtint de son successeur, Adrien II, l'autorisation de se rendre à Rome et réussit à faire lever l'excommunication; mais il mourut peu de jours après à Plaisance. A la nouvelle de cette mort, Waldrade se retira au monastère de Remiremont, où elle éleva les trois enfants qu'elle avait eus de Lothaire et qui étaient exclus, comme illégitimes, de l'héritage de leur père. Le fils, Hugues, dit le Lorrain, eut les yeux crevés en 885, par ordre de Charles le Gros, alors qu'il cherchait à reconquérir le royaume de son père; l'une des filles, Gisèle, devint l'épouse de Godefroid, qui fut assassiné à l'époque où son beau-frère perdait la vue; l'autre fille fut Berthe, marquise de Toscane, aussi célèbre par son ambition que par sa beauté et ses galanteries.

WALDSCHMIDIE s. f. (val-schmi-dt). Bot. V. WALDSCHMIDIE.

WALDSCHMIDT (Jean-Jacques), médecin allemand, né à Rudelsheim en 1644, mort à Marbourg en 1687. Il fit ses études à Giessen, à Vienne, à Prague et dans plusieurs autres universités d'Allemagne. Reçu docteur à Giessen en 1667, il fut appelé, sept ans plus tard, à occuper une des premières chaires de l'université de Marbourg. Waldschmidt fut un professeur éloquent et un écrivain fécond. Voici la liste de ses nombreux ouvrages : *De chylificatione* (1664); *De phthisi* (1675); *De epilepsia* (1676); *De colica* (1676); *Monita medica circa opii et opiatorum usum* (1676); *De febribus malignis* (1677); *De mania* (1677); *De sanitatis studiosorum tuenda methodo* (1681); *De sensibus* (1684); *De thea* (1685); *De chylis et sanguine* (1686); *De hæmorrhagia narium* (1686); *Medicus cartesianus delegens aliquot in chirurgica errores* (1687, in-4°); *Institutiones medicinarum rationalis* (1688, in-12); *Praxis medicinarum rationalis* (1690, in-4°); *Opera medica practica* (Francfort, 1695, in-4°).

WALDSCHMIDT (Guillaume-Ulrich), médecin allemand, fils du précédent, né à Hanau en 1699, mort à Kiel en 1731. Il fit ses études médicales à Marbourg, à Giessen, à Zurich et parcourut ensuite la Hollande et l'Angleterre. De retour dans sa patrie, il fut nommé médecin des troupes de Hesse, puis devint, en 1691, professeur d'anatomie et de botanique à l'université de Kiel. En 1693, il réunit à ces deux chaires celle de physique expérimentale, qu'il conserva jusqu'à sa mort. Parmi ses nombreux écrits, nous citerons : *De cupro et argento* (Marbourg, 1685, in-4°); *De corporis humani statu naturali et præternaturali* (1690, in-4°); *De cura mentis per corpus* (Kiel, 1692); *De usu et abusu theæ in genere, præcipue vero in hydropie* (1692); *De rebus medicis et philosophicis variis* (1693); *De his qui diu vivunt sine alimento* (1711); *De morbo convulsivo* (1714); *De hominis vita et generatione* (1720); *De fractura ossium sine causa violenta externa* (1721); *De valore chemii hodierni* (1729); *De dysenteria* (1730), etc.

WALDSCHMIDTIE s. f. (val-schmi-dt). Bot. V. WALDSCHMIDIE.

WALDSEE, ville du Wurtemberg, cercle du Danube, ch.-l. du bailliage de son nom, à 60 kilom. S.-O. d'Ulm, sur la Steinach; 2,500 hab. Fabrication de broderie sur mousseline. C'était autrefois une des cinq villes dites villes du Danube; elle fut réunie au Wurtemberg en 1806. On y remarque le château seigneurial, résidence des princes de Waldburg-Wolfegg-Waldsee, et l'église de Sainte-Berthe, où l'on se rend en pèlerinage.

WALDSEEMULLER (Martin), en latin *Hy-lacomitus*, géographe allemand, né vers 1470 à Fribourg en Brisgau, mort vers 1530. Il fit ses études au collège de Saint-Dié en Lorraine, et y devint plus tard professeur de géographie et libraire. L'ouvrage le plus connu que l'on ait de lui a pour titre : *Cosmographiæ introductio cum quibusdam geometriæ ac astronomiæ principijs ad eam rem necessariis, insuper quatuor Americi Vespucii navigationes* (Saint-Dié, 1507, in-4°, avec fig.; Strasbourg, 1509, in-4°). Dans ce livre, le nouveau monde se trouve, pour la première fois, désigné sous le nom d'*Americi terra vel America*, et Waldseemuller y soutient que c'est au navigateur florentin qu'appartient l'honneur de donner son nom à la quatrième partie du monde. Comme son livre fut plusieurs fois réédité, il ne contribua pas médiocrement à accréditer cette injustice commise envers Christophe Colomb, que l'usage a consacrée depuis. On ne connaît guère les autres travaux de Waldseemuller, mais on le croit l'auteur d'un manuel de scénographie et de perspective appliquée au théâtre, qui fut inséré dans l'une des rééditions de la *Margarita philosophica* de Georges Reisch.

WALDSHUT, bourg du grand-duché de Bade, cercle du haut Rhin, ch.-l. du bailliage de son nom, à 45 kilom. S.-E. de Lorrach, sur le Rhin; 2,500 hab.

WALDSTÄTTES, littéralement *Etat des forêts*, dénomination par laquelle on désigne quelquefois les quatre cantons suisses de Schwitz, d'Uri, d'Unterwalden et de Lucerne. Le lac de Lucerne ou des Quatre-Cantons, qui les baigne, porte aussi le nom de lac de Waldstättes.

WALDSTEIN (Albert-Venceslas-Eusebe, comte DE), célèbre général allemand. V. WALLENSTEIN.

WALDSTEINIE s. f. (val-sté-ni). Bot. Genre de plantes de la famille des rosacées, tribu des dryadées, comprenant des espèces qui habitent la Hongrie et la Transylvanie.

WALDUNG (Wolfgang), médecin allemand, né à Nuremberg en 1534, mort en 1621 à Altdorf, où il était professeur de physique et où il exerçait la médecine, bien qu'il n'eût jamais pris aucun grade. On a de lui, entre autres écrits, un ouvrage aussi rare que curieux, qui est intitulé : *Lagographia seu de natura leporum, quæ prisci auctores et recentiores prodiderunt, quidæ utilitatibus in re medica ab isto quadrupede percipiatur, liber singularis* (Amberg, 1619, in-4°).

WALDWOLLE s. f. (oual-dono-le). Comm. Laine de bois. V. LAINE (tome X, page 83).

WALE ou **VILE**, que l'historien Saxo appelle *Bo*, est dans la mythologie scandinave le fils d'Odin et de la princesse russe Rinda. C'était un vaillant guerrier et un habile tireur. D'après la *Vatnsa*, il n'était âgé que d'une nuit quand il tua Hoder ou Hodér. Il ne faut pas oublier que Hoder est la nuit et que Wale, le jour, vint le punir lorsqu'il eut tué Balder, le soleil. Wale habitera la nouvelle terre après l'extermination d'Odin et des principaux Ases par les géants et les esprits du feu.

WALE (Antoine DE), en latin *Waleus*, théologien protestant, né à Gand en 1573, mort en 1639. Il fit ses premières études à l'école de Middelbourg, sous la direction du célèbre Gruter, puis suivit à l'Académie de Leyde des cours de théologie, de philosophie, de philologie classique et orientale, et parcourut ensuite les principales universités de la France, de l'Allemagne et de la Hollande. En 1602, il devint ministre d'une petite paroisse des environs de Middelbourg, puis, un peu plus tard, il fut nommé l'un des pasteurs de cette ville, où il acquit une grande réputation comme prédicateur et comme professeur. Il prit, en outre, une part active aux discussions religieuses qui agitaient la Hollande à cette époque et devint le chef du parti opposé aux remontrants. En 1618, ce fut lui qui reçut la mission de préparer à la mort l'infortuné Barneveldt, et, l'année suivante, il fut appelé à une chaire de théologie à l'université de Leyde. Il l'occupa jusqu'à sa mort. Nous citerons parmi les écrits de Wale : *L'office des ministres; l'autorité et surintendance qu'un souverain magistrat chrétien doit avoir sur iceluy* (Middelbourg, 1625), traduit du flamand en français par J. Cruicius (Harlem, 1628); *Dissertatio de sabbatho sive de vero sensu atque usu tertii præcepti* (Leyde, 1628, in-8°); *Œuvres théologiques* (Leyde, 1643-1647, 2 vol. in-fol.).

WALE (Jean DE), médecin hollandais, fils du précédent, né à Koukerke, près de Middelbourg, en 1604, mort à Leyde en 1649. Il fit ses études médicales dans cette ville, où il passa son doctorat en 1631, et y devint professeur. Wale s'occupa beaucoup de recherches anatomiques, d'expériences sur les animaux vivants, et non-seulement il adopta la découverte de la circulation du sang, mais il prétendit même en trouver des traces dans l'araignée. Il en attribua la connaissance parfaite à Fra Paolo Sarpi et à Fabrizio d'Aquapendente, et il ne laissait à Harvey que l'honneur d'avoir rendu ce point de doctrine incontestable et de l'avoir enseigné le premier publiquement. Voici la liste de ses écrits : *Epistola de motu chyli et sanguinis ad Thomam Bartholinum Gasparis*

filium (Leyde, 1641, in-8°); *Institutiones compendiosæ medicinarum; Methodus medendi brevissima ad circulationem sanguinis adordinata* (Ulm, 1660, in-12); *Opera medica omnia* (Londres, 1660, in-8°).

WALE (Charles), général anglais, né en 1763, mort en 1845. Entré en 1779 dans l'armée, il combattit successivement à Gibraltar, en Irlande, en Hollande, fut envoyé, comme lieutenant-colonel, à la Jamaïque et aux Indes orientales, et promu brigadier général, fut chargé, en 1810, de l'attaque de la Guadeloupe et s'empara de cette Ile, dont il reçut le commandement. Nommé, en 1812, gouverneur de la Martinique, il conserva ces fonctions jusqu'à l'époque où l'Ile nous fut rendue, après les traités de 1815. Sept ans avant sa mort, Wale fut promu au grade de général.

WALEF (Blaise-Henri DE CORTE, baron DE), poète et intrigant politique, né à Liège en 1652, mort en 1734. Il fut officier successivement au service du prince-évêque de Liège, de l'Espagne, de la France, de la Hollande et de l'Angleterre, assista, en 1706, à la bataille de Ramillies, où il conquit le grade de maréchal de camp, et, revenu en France après la paix d'Utrecht, y fut plus tard (1717) un des agents subalternes employés par la duchesse du Maine dans la conspiration de Cellamare. En 1719, il obtint le grade de lieutenant général des armées d'Espagne et l'emploi de gouverneur militaire du royaume de Valence. En 1723, il résigna ces fonctions et se retira à Liège, où il fut nommé peu après feld-maréchal lieutenant de l'empire. Walef a laissé une quantité considérable de poésies, qui sont des plus médiocres, bien que quelques-unes aient été louées par Boileau. Nous citerons, entre autres : les *Titans ou l'Ambition punie* et les *Jumeaux* (Liège, 1725, 2 vol. in-8°); *Œuvres nouvelles* (Liège, 1731, 5 vol. in-8°); *Catholicon de la basse Germanie* (Cologne, 1731, in-8°); les *Augures ou la Conquête de l'Afrique*, poème (Liège, 1734). Un recueil des *Œuvres choisies de Walef* a été publié près d'un demi-siècle après sa mort par de Villenage (Liège, 1779, in-8°).

WALES, nom anglais de la principauté de GALLES. V. ce mot.

WALES (Guillaume), astronome anglais, né en 1734, mort en 1798. En 1770, il fut envoyé à la baie d'Hudson, pour y observer le passage de Vénus devant le disque du soleil, et accompagna le capitaine Cook dans ses deux expéditions. L'illustre navigateur ayant été accusé par plusieurs savants d'avoir déguisé la vérité sur beaucoup de points, dans un intérêt purement national, Wales chercha à le justifier dans plusieurs mémoires, notamment dans ses *Observations sur le voyage du capitaine Cook* (Londres, 1777) et dans ses *Remarques sur la relation du dernier voyage de Cook autour du monde*, par Forster (Londres, 1778). On a encore de Wales : *Observations générales faites à la baie d'Hudson* (Londres, 1772, grand in-4°); *Observations astronomiques faites pendant le cours d'un voyage au pôle sud et autour du monde de 1772 à 1775, etc.* (Londres, 1777, in-4°); *Traité des longitudes* (Londres, 1794), etc.

WALEWSKI (Alexandre-Florian-Joseph COLONNA, comte), littérateur et homme politique français, né au château de Walewice (Pologne) le 4 mai 1810, mort à Strasbourg en septembre 1868. Il était fils d'une Polonaise, fut élevé à Genève, puis à Varsovie et montra durant toute son éducation une grande précocité d'esprit. Dès l'âge de dix-neuf ans, il s'enfuit de son pays pour aller à Londres solliciter les hommes d'Etat les plus éminents de l'Angleterre en faveur de la Pologne. De Londres il vint en France, où il se trouvait au moment de la révolution de juillet 1830. Il fut amicalement accueilli par le duc d'Orléans, qui, devenu roi, le chargea d'une mission en Pologne. Lorsque, en 1831, les Polonais se soulevèrent contre les Russes, Walewski devint aide de camp du général en chef de l'armée nationale et prit part à la bataille de Grochow. Député à Londres par le gouvernement insurrectionnel, il ne put accomplir sa mission désormais sans but, les Russes ayant repris Varsovie, et il vint de nouveau chercher un refuge en France. Il se fit naturaliser Français et, grâce à ses hautes relations, prit rang dans l'armée en qualité d'officier d'ordonnance du maréchal Gérard. Ensuite il devint capitaine dans la légion étrangère, passa au 4^e régiment de hussards et fut chargé des fonctions de directeur des affaires arabes à Oran. Rappelé en France et fatigué de la vie oisive des garnisons, désireux d'ailleurs de briller dans le monde, il donna sa démission en 1837, acheta le *Messager des Chambres* et entreprit de se faire connaître dans la société parisienne de cette époque comme homme élégant, comme publiciste et comme auteur dramatique.

Après avoir écrit quelques brochures politiques, *Un mot sur la question d'Afrique* (1837, in-32) et *l'Alliance anglaise* (1838, in-32), il voulut aborder le théâtre, où il passa pour avoir collaboré avec M. Alexandre Dumas à *Mademoiselle de Belle-Isle* (1839). Le 8 janvier 1840, il fit jouer au Théâtre-Français, avec un luxe d'ameublement peu ordinaire sur cette scène, *l'Ecole du monde ou la Coquette sans le savoir*, comédie en cinq

actes, à laquelle Anaïs Aubert, selon Quérard (la *France littéraire*), aurait apporté une très-active collaboration. Lue au comité par cette actrice, reçue avec empressement, soutenue, vantée, protégée par de hautes influences, par des célébrités littéraires qui en suivaient avec complaisance les répétitions, par Victor Hugo, par Casimir Delavigne, l'*École du monde* n'obtint pas grâce devant le parterre; jamais cependant plus brillante assemblée ne s'était réunie pour entendre une œuvre de l'esprit humain. « Voilà donc, s'écriait Th. Gautier dans la *Presse* du 14 janvier, la pièce d'un homme du monde ! Assurément aucun de nous ne l'aurait faite plus mauvaise; il est plus aisé d'avoir de beaux chevaux, des équipages splendides, des toilettes somptueuses, d'être un lion qu'un auteur comique. Cela n'est pas donné au meilleur gentilhomme d'être poète quand il veut; un poète deviendrait plutôt gentilhomme au besoin... Et puis, s'il faut vous le dire, illustres gentilshommes, lions à tous crins, très-précieux fashionables, il vous manque une chose pour être poètes... Pour être des poètes, il faut avoir beaucoup souffert, et vous n'avez pas souffert. Le mal passe sous vos pieds et ne vous atteint pas; il n'y a d'autre malheur pour vous que de mourir, de recevoir un coup de foudre dans la figure ou de faire une comédie en cinq actes et en prose ! » Cet échantillon de la critique de 1840 ne saurait donner qu'une faible idée des attaques dont fut l'objet cette *École du monde*, que le grand monde parisien avait proclamée à l'avance un chef-d'œuvre. Le feuilleton de Jules Janin fut très-spirituel, très-méchant et très-remarqué. Nestor Roqueplan s'écria : « On n'a pas écouté mes avis; j'avais recommandé à l'auteur d'innover le second acte de traits d'esprit. » Une polémique ardente, où les horions ne furent pas ménagés, s'éleva pour prouver que la critique et les journaux avaient eu le plus grand tort de méconnaître l'œuvre d'un homme du monde, d'un gentilhomme, lequel était journaliste et cependant. Quoi qu'il en soit, les comédiens en furent pour leurs frais d'étude; le public s'obstina à ne rien comprendre aux personnages qui s'agitaient et parlaient sur la scène; il ne voulut pas croire que ce monde qu'on lui représentait était réellement celui qui existe, et l'ouvrage tomba. L'auteur, qui avait gardé l'anonyme, répondit aux sifflets par une préface à sa pièce. Il y ajouta même une dédicace à Victor Hugo, qu'il signa bravement. Atristé, mais non pas découragé par l'insuccès de l'*École du monde*, il voulut aborder le théâtre une seconde fois avec les *Dandys*. De peutes intrigues, auxquelles il n'était pas indifférent, agitaient alors la maison de Molière. La muse comique et la muse tragique, Anaïs et Rachel, se disputaient le cœur du jeune écrivain homme du monde. Scribe, un bon juge, étant consulté sur ces *Dandys*, proposa de prendre sa part dans la pièce à la condition qu'elle n'aurait que trois actes, qu'elle serait donnée au Gymnase et que lui, Scribe, en écrirait le dialogue. « Ainsi faite, dit le jeune comte Walewski, ma comédie ne serait plus mienne, elle serait vôtre. Elle aurait un grand succès, j'en conviens; mais je n'oserais pas, cette fois moins que jamais, me départir de mon incognito. » Plus tard, Scribe, ayant gardé bon souvenir des *Dandys*, les voulut revoir; il soumit à Walewski, tout-puissant personnage alors, un nouveau projet dans lequel il lui laissait une plus grande part de collaboration; mais dans l'intervalle étaient survenues les grandes affaires; le doux loisir des choses littéraires avait gagné le pays des songes. L'auteur des *Dandys* remit cependant sa pièce à Scribe. On a retrouvé le manuscrit sur la table du célèbre écrivain dramatique, et ce fut Mme Scribe elle-même qui le renvoya au comte Walewski après la mort de son mari.

La même année 1840, Walewski entra dans la carrière diplomatique, où la réussite est plus facile que dans les lettres pour un jeune élégant, ami du luxe et de la richesse. M. Thiers, devenu président du cabinet du 1^{er} mars, acheta le *Messager des Chambres* et donna à son rédacteur une mission en Egypte. Il s'agissait de se rendre auprès du pacha Méhémet-Ali pour conjurer l'effet produit par un grave événement, le traité de Londres. Sous le ministère Guizot, plusieurs autres missions lui furent encore confiées. Il était attaché à la légation de Buenos-Ayres, lorsque la révolution de février 1848 éclata. Après l'élection de Louis-Napoléon à la présidence de la trop confiante République, Walewski vint grossir le nombre de ceux qui étaient décidés *per fas et nefas* à greffer leur fortune politique sur le rameau impérial. D'anciennes relations avec quelques-uns des intimes de l'Elysée lui valurent d'être enrégimenté parmi les hauts employés sur qui l'on pourrait compter le moment venu. Dès 1849, le prince-président, comme on disait à cette époque, nomma Walewski ministre plénipotentiaire à Florence, puis ambassadeur à Naples, Madrid, et enfin à Londres. Ses relations personnelles avec lord Palmerston l'avaient fait désigner par Louis-Napoléon pour ce poste important. Il s'agissait de préparer l'Angleterre à reconnaître le gouvernement nouveau aussitôt après le coup d'Etat, de façon à amener les autres cabinets européens au même acte di-

plomatique, complicité presque indispensable à un ordre de choses qui veut s'établir par la violence et l'illégalité. Lord Palmerston fut averti amicalement par le comte Walewski des préparatifs faits par le futur empereur pour dissoudre l'Assemblée nationale et proclamer la dictature du président. Tout fut préparé au Foreign Office dans le but de hâter les lenteurs bien connues des chancelleries. Et lorsque le télégraphe apporta à l'ambassadeur la nouvelle de l'attentat du 2 décembre, il en informa sur-le-champ, d'une façon officielle, le chef du cabinet de Saint-James, qui, sans retard et sans même consulter ses collègues, donna son approbation au coup d'Etat. Cet acte extraparlémentaire amena une crise ministérielle; il y avait violation des traditions britanniques; lord Palmerston perdit son portefeuille, mais il n'en resta pas moins l'ami fidèle du comte Walewski, qu'il a précédé dans la tombe. Cet acte de compérage resta inconnu en France, ce qui a permis plus tard à certains panégyristes de faire honneur au comte Walewski de n'avoir point pris part au coup d'Etat. Il est vrai qu'étant absent de Paris, loin du lieu d'exécution, il n'a pas, comme les Morny, les Maupas, les Saint-Arnaud, les Canrobert et d'autres personnages dont l'histoire se souviendra pour les flétrir, imprimé à son nom la tache ineffaçable du sang répandu. Il n'a pas contre-signé la trahison, le guet-apens, l'état de siège; il n'a pas décrété la fusillade, la proscription, l'exil. Son parti n'existe pas au bas de ces ordres froidement impitoyables qui semèrent la ruine, la terreur et la mort, qui glacièrent les veines de la patrie, qui coupèrent, dans le pur élan de sa sève nouvelle, le fier, libre et joyeux esprit national; qui firent de la France de Voltaire la terre du silence, de la peur et du découragement. Grâce à son éloignement de Paris au 2 décembre, il apparut plutôt comme un homme d'Etat frotté de libéralisme, honnête et loyal dans son bonapartisme naturalisé polonais, incapable au demeurant de tous ces mensonges politiques dont les soutiens du trône nous ont donné de si curieux spécimens. Le mépris et la haine voués à tous les premiers sujets de la douloureuse tragédie de décembre laissent quelque place à la bienveillance pour les comparses, les doublures et les utilités dont les noms ne figurèrent pas sur l'affiche. Mais si l'on doit la justice, un instant obscurcie, reprendre tôt ou tard inévitablement ses droits, que pensera l'avenir de ce diplomate qui, soutenu à grands frais par la République, a servi, dans l'ombre des chancelleries, une entreprise ayant pour but de renverser cette même République, à laquelle il avait promis fidélité? A quel mobile obéissait-il? Son devoir n'était-il pas de démasquer la trahison, ou tout au moins de se refuser à cette complicité dont il lui faut aujourd'hui rendre compte devant l'histoire? Cette complicité, ignorée du plus grand nombre, lui fut toujours légère à porter. Il n'eut jamais à se justifier de l'œuvre de décembre, circonstance qui lui permettait une action plus libre, qui lui ouvrait un champ plus large dans la politique.

Nommé au Sénat le 26 avril 1855, le comte Walewski fut, le 7 mai de la même année, appelé à remplacer aux affaires étrangères le ministre Drouin de Lhuys, qui venait de donner sa démission. Il fut, en cette qualité, chargé de régler toutes nos relations avec les différentes puissances européennes, pendant la dernière période de la guerre d'Orient, présida, comme plénipotentiaire de la France, les conférences du congrès de Paris et signa le traité du 30 avril 1856. Il présida aussi les nombreuses conférences qui eurent lieu de nouveau à Paris, pour régler les détails de l'application du traité en juillet 1858. Au mois de janvier 1860, il fut remplacé au ministère par M. Thouvenel, entra au conseil privé, et, le 24 novembre suivant, reçut le portefeuille de ministre d'Etat, avec la direction des beaux-arts. Il a contre-signé, comme ministre d'Etat, le décret remaniant, dans un sens un peu moins étroit, l'organisation du Corps législatif. Son administration, dans ce nouveau poste, fut signalée par l'élaboration et la présentation de la loi sur la propriété littéraire et artistique. Le 3 mars 1856, il avait été nommé grand-croix de la Légion d'honneur.

En juin 1863, le comte Walewski résigna ses fonctions ministérielles; en 1865, il quitta le Sénat pour se présenter, comme candidat officiel à la députation dans le département des Landes. Dans la pensée du gouvernement, il devait remplacer M. de Morny à la présidence du Corps législatif. On en répandit le bruit à dessein avant l'élection et il fut nommé. Aussitôt et avant même que ses pouvoirs eussent été vérifiés et validés par la Chambre, un décret l'appela au fauteuil, et il occupa tout de suite le palais de la présidence. Une question de légalité constitutionnelle fut, à ce propos, soulevée par les journaux. La cordialité conciliante qui était le fond de son caractère privé, Walewski l'apporta dans ses nouvelles fonctions; mais il n'avait pas l'habileté, le savoir-faire, l'audace sans scrupule de son prédécesseur de Morny, ni la bourgeoisie médiocrité de son successeur Schneider. La Chambre n'était pas sous sa main; cela ne pouvait plaire en

haut lieu et on gourmanda sa longanimité envers les orateurs qui se permettaient de n'être pas les claqueurs du régime impérial. La majorité intrigua sourdement; un complot s'organisa contre lui. D'ailleurs l'opinion publique lui attribuait l'inspiration des lois sur la presse et sur le droit de réunion, et c'était là un crime que ne pouvaient lui pardonner les muets du sérail de M. Rouher. Fit-on autre l'occasion qui devait le faire succomber? Lui tendit-on un piège? On serait tenté de le croire : « Les rôles étaient trop bien distribués, a dit un journaliste, pour que la pièce n'eût pas été répétée d'avance. » Un tumulte de discussion provoqué par une imprudence ou une adresse du gouvernement éclata; le président refusa de rappeler à l'ordre M. Thiers, et la question de cabinet fut posée, dit-on, par le ministre Rouher. Walewski se crut obligé de descendre du fauteuil; il se retira volontairement, mais blessé dans sa dignité et presque honni par une droite servile et inepte. La gauche entière se leva pour le saluer et l'accompagner jusqu'aux appartements présidentiels, qu'il quitta une heure après. Ceci se passait en 1867.

Cet échec bouleversa Walewski. Il avait dignement quitté un poste où il n'était pas libre, il ne lui restait plus qu'à aller s'asseoir à son banc de député. Mais il manquait de fermeté; il se laissa réintégrer au Sénat, et au lieu de jouer ouvertement la partie libérale qu'il s'était déterminé à tenter, il la joua comme conseiller intime. « Il paraît avoir été le seul confident et presque l'inspirateur de la lettre du 19 janvier, dit M. J. Richard; il est certain qu'il avait hérité de M. de Morny d'une certaine prédilection pour M. Emile Ollivier; on pense même que certains projets manuscrits, rédigés en 1862 par M. de Morny, étaient arrivés entre ses mains, et que le nom de M. Emile Ollivier y était relaté avec des appréciations favorables. M. Walewski le présenta à l'empereur, qui l'accueillit avec bienveillance. M. Ollivier, non-seulement parce qu'il était M. Ollivier, mais aussi parce qu'il était amené par M. Walewski, ne trouva que morgue et défiance chez les ministres. La fusion, qui eût peut-être réussi, menée par M. de Morny, échoua sous la direction de M. Walewski. La vérité est qu'il n'était pas de ces habiles, de ces retors, de ces stratèges froids et égoïstes qui savent se maintenir n'importe par quel moyen pendant quinze ou vingt ans au pouvoir. Il n'a guère fait qu'y passer; mais y a toujours passé avec assez d'impopularité. En septembre 1868, le comte Walewski voyageait en Allemagne avec sa femme et sa fille. S'il faut en croire certaines rumeurs accréditées, il reprenait à toute vapeur le chemin de Paris pour y recevoir de nouveau le portefeuille des affaires étrangères lorsque, revenant de Munich, il mourut subitement à Strasbourg, dans l'hôtel où il venait de descendre.

« Dans l'heureux temps où nous vivons, disait à cette époque M. Hervé dans le *Journal de Paris*, il suffit d'une dose moyenne d'intelligence et de jugement, d'une certaine habitude des affaires et d'un peu de modération et d'honnêteté, pour mettre un homme fort au-dessus du commun. Ces qualités, M. Walewski les possédait. Il lui manquait, il est vrai, d'autres qualités qui lui auraient été peut-être plus utiles encore dans sa carrière politique. Il n'avait ni cet heureux détachement de toutes les opinions, qui permet de plaider tour à tour le pour et le contre avec une égale chaleur, et de défendre à trois heures, dans la Chambre, les mesures que l'on a combattues à midi dans le cabinet; ni ce mélange d'étourderie et de pédantisme par lequel on se donne si facilement des airs de réformateur, en se bornant le plus souvent à remplacer : *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour*, par : *Belle marquise, mourir me font d'amour vos yeux beaux*. Aussi n'a-t-il pas fait une de ces fortunes politiques devant lesquelles les badauds restent confondus. » On vanta beaucoup, dans certains journaux, la probité politique et le désintéressement du comte Walewski. On écrivait qu'il était mort pauvre : *Aristides mortuus est pauper* ! et une forte pension fut accordée à sa veuve. Ceux que cette situation si invraisemblable chez un homme d'Etat du second Empire avait touchés furent bien vite rassurés. L'empereur, pour reconnaître son zèle à le servir, avait fait don au comte Walewski d'un domaine considérable dans les environs de Bordeaux, les marais d'Orx. Cette propriété, d'une étendue immense, et valant environ 3 millions, comprenait un magnifique château et trente-deux fermes, qui, lorsque le donataire en prit possession, étaient toutes munies de chevaux, de troupeaux et d'instruments de travail. Ajoutons que les travaux exécutés dans ce domaine l'avaient toujours été aux frais de la cassette impériale, ou pour mieux dire, aux frais de l'Etat, avant comme après la donation. Le comte Walewski s'était de plus fait construire un petit hôtel avenue Montaigne à Paris, et il possédait des propriétés d'agrément : une villa à Saint-Germain et un chalet sur les bords du lac de Genève, près d'Evian. On sait d'ailleurs que les anciens ministres de l'Empire, aussi bien ceux qui sont morts avant la chute du régime impérial que ceux qui ont survécu à la

puissance de leur maître, sont tous plus ou moins millionnaires. Ce fait ne peut surprendre personne; car il faut bien que les milliards gaspillés sous l'Empire aient laissé trace quelque part. Le comte Walewski était non-seulement un personnage politique, mais aussi un poète, comme nous l'avons vu, et si la scandaleuse fortune de la plupart des complices de décembre lui a manqué, l'*auræa mediocritas* du poète fut loin de lui faire défaut. Il était devenu, en 1867, membre libre de l'Académie des beaux-arts.

WALFREDIN (François-Hippolyte), physicien français, né à Langres (Haute-Marne) en 1795. Il appartenait depuis sa jeunesse à l'administration des douanes et y occupait un poste élevé lorsque, en 1848, il donna sa démission pour siéger à la Constituante, où l'avait envoyé son département. Il y vota avec les républicains modérés, fit une vive opposition à la politique réactionnaire de Louis Bonaparte et ne fut pas réélu à l'Assemblée législative. M. Walferdin a consacré tous ses loisirs à des recherches scientifiques, dont quelques-unes du reste se rapportaient aux services dont il était chargé. Ami d'Arago et de Babinet, il a pris part à plusieurs de leurs travaux. Il a contribué notamment au succès du forage du puits de Grenelle, dont l'achèvement fut dû en grande partie à la persistance mise par Arago à soutenir la confiance de l'administration municipale. Les recherches de M. Walferdin se rapportent à la thermométrie, à la météorologie et à la géologie. On lui doit des thermomètres à maxima et minima, un hypsothermomètre destiné à faire connaître les hauteurs des montagnes, enfin un hydrobaromètre servant à indiquer les profondeurs sous-marines. Les principes sur lesquels sont construits ces divers instruments sont trop simples pour que nous ayons à les exposer ici. M. Walferdin fut nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1844. On lui doit une édition des *Œuvres de Diderot*.

WALLALLA (le), séjour des héros du Nord morts dans les combats, sorte de champs Elysées scandinaves, célèbre dans les *Eddas* et les *Nibelungen*. Le Wallalla est un immense palais situé dans les contrées hyperboréennes, où les forêts ont des feuillages d'or, où le marbre, l'agate et le porphyre se dressent et se profilent d'eux-mêmes en aiguilles et en colonnades. La fronton est si haut qu'on peut à peine le distinguer; les portes, au nombre de cinq cent quarante, sont si larges, pour recevoir à la fois les morts des batailles, que huit cents hommes y passent de front. Les salles, pavées de mosaïque, ont pour revêtements de leurs murs de marbre les trophées pris à l'ennemi, des boucliers suspendus par leurs courroies, des faisceaux de lances et d'épées rouillantes de sang. Là, les héros morts sont reçus par les Walkyries, qui leur versent la cervoise, dans les hanaps ciselés. Odin lui-même préside aux banquets.

Mais les héros ne s'abandonnent pas longtemps aux molles délices; le Wallalla n'est pas le paradis de Mahomet, les Walkyries, franches guerrières qui teignent de leurs sanglantes la crierie de leurs chevaux, n'ont rien de commun avec les houis aux ongles teints de henné. Dès le matin, reprenant leurs belliqueuses habitudes, et pour ne pas laisser s'affaiblir leurs bras, les héros se livrent entre eux d'épouvantables combats, ils se blessent, se meurtrissent et se déchirent, comme s'ils étaient toujours sur terre. Ce n'est là qu'un simulacre; à midi les morts se relèvent, les blessures se ferment et tous prennent place à table, autour d'Odin, qu'accompagnent toujours ses deux loups familiers, Geri et Freki. La cervoise alors coule à flots.

Ainsi tous les peuples enfants ont rêvé des paradis mythologiques en rapport avec leurs goûts, leurs mœurs et leur climat. Le sage Grec rêve d'éternels jardins où l'on se promène avec des hommes vertueux, en dissertant de la nature des choses; le chrétien, de chants mélodieux auxquels se mêlent les voix des anges et des élus; l'Arabe, de délicieux ombrages habités par des filles voluptueuses; l'Indien, d'immenses savanes où l'on puisse chasser sans fin le cerf et l'élan; l'homme du Nord, d'immenses palais de marbre, reflets des glaces et des neiges de sa froide contrée, où l'on puisse se donner de grands coups d'épée et boire de la bière éternellement.

Wallalla (La), panthéon germanique, temple dédié aux grands hommes de l'Allemagne, à Donaustauf (Bavière) près de Ratisbonne. C'est le roi Louis 1^{er} de Bavière qui a fait construire, sur les plans de L. de Kleuze, élève de Percier, ce temple magnifique, dont la lecture de l'historien Jean de Muller lui avait donné l'idée. Il fut inauguré en grande pompe le 18 octobre 1842; la première pierre en avait été posée douze ans auparavant.

Le panthéon germanique est un temple d'ordre dorique, bâti sur le modèle du Parthénon, ayant huit colonnes cannelées sur ses deux façades et dix-sept sur ses deux côtés. La hauteur de tout le monument est de 66 mètres; le temple même, en y comprenant la marche de la base, a 77 mètres de longueur, 39 mètres de largeur et 21 mètres de hauteur jusqu'au faite, dont la toiture est en métal; ses murailles, percées seulement

en deux endroits, au sud et au nord, sont faites de blocs de marbre disposés en couches horizontales et tous réguliers.

On entre dans l'intérieur de la Walhalla par une porte magnifique, dont les vantaux gigantesques sont garnis d'airain au dehors et lambrissés en érable au dedans. Chacun des deux battants pèse 42 quintaux. Les ornements intérieurs sont dans le style ionique. Le pavé, les dalles de marbre de couleurs différentes, sont un chef-d'œuvre de mosaïque. Le plafond suit l'inclinaison du toit; il est en plaques de métal polies et dorées. Le fond des caissons est en bleu d'azur, avec des étoiles d'or blanc ou de platine, ainsi que les rosettes, les têtes de vis et les pommes de pin; tandis que les saillies des caissons sont dorées et ornées de rinceaux colorés. Dans les pignons triangulaires qui portent le lattage du toit, on a placé des figures de la mythologie et de l'histoire héroïque du Nord. Ces figures en métal sont en partie blanches, en partie dorées. Des vitres de glaces sont ménagées dans la toiture.

Dans la longueur du temple, des espèces d'avant-corps placés les uns en regard des autres, rompent la monotonie de la ligne droite; détachés du mur, ils sont formés de deux pilastres de marbre rouge d'Adnet, semblable à l'antique marbre africain. Ces pilastres supportent un architrave avec son entablement, et, en second ordre, deux statues de cariatides sur lesquelles repose le plafond. Dans les retraites entre les pilastres sont placés des bustes, et de distance en distance six statues de femmes ailées, des *Walkyries*, appartiennent par le style aux *Victoires* de l'Olympe grec, mais vêtues à la mode de la vieille Germanie, comme devaient l'être ces vierges belliqueuses de la mythologie germanique, dont le devoir était d'enlever les héros tombés sur le champ de bataille et de les introduire dans la Walhalla, l'Elysée scandinave. Elles portent des couronnes qu'elles semblent offrir au patriotisme et au génie. Ces statues, en marbre de Carrare, sont dues au ciseau du sculpteur Rauch.

Au fond du temple, un espace réservé et répondant à l'*opisthodomé* des temples grecs, forme dans le bas une enceinte décorée de six colonnes ioniques de 8 mètres d'élévation, et dans le haut un grand balcon ouvert sur le temple et soutenu par des cariatides représentant également des *Walkyries*. De ce balcon, destiné à servir d'orchestre dans les fêtes de consécration célébrées à la Walhalla, part une galerie étroite qui circule des deux côtés longs du temple, et forme, par ses saillies, des espèces de loges au-dessus des pilastres du rez-de-chaussée; les balustrades de ces loges sont surmontées de *Walkyries* cariatides placées deux à deux. Ces statues, au nombre de quatorze, monolithes de marbre du Danube, de 3m,492, sont toutes l'œuvre du célèbre sculpteur de Munich, L. Schwanthaler. Le mélange des couleurs employées dans leur costume produit un effet original; le cou est coulé d'ivoire; la chevelure, longue et pendante, d'un blond brunâtre; la peau d'ours tout or; la tunique de dessous violet clair, la tunique de dessous blanche; le tout avec des garnitures peintes et dorées.

Six sièges et huit candélabres de marbre complètent la décoration de la Walhalla. Les murs sur lesquels se détachent les bustes de marbre blanc sont entièrement revêtus de marbres colorés, assortis avec un goût exquis. A l'exception de ces bustes et de la frise en marbre blanc, qui règne dans le haut du mur, tout respire l'éclat de l'or et des couleurs.

Les frontons des deux façades du temple, œuvre de Schwanthaler, sont composés l'un et l'autre de quinze statues de ronde bosse en marbre blanc de Schländers, dans le Tyrol. Le groupe méridional, vers le Danube, représente au milieu la Germanie, ayant à la droite l'Autriche avec Mayence, la Bavière avec Landau, le Wurtemberg avec un jeune homme assis figurant les petits Etats de la confédération; à la gauche, la Prusse avec Cologne, le Hanovre avec Luxembourg, la Hesse et la Saxe. Aux coins du fronton sont appuyés sur leurs urnes les fleuves limitrophes, le Rhin et la Moselle. Le groupe du fronton septentrional représente la bataille dans laquelle Arminius (Hermann) défit les Romains et sauva l'indépendance des peuples germaniques.

A l'intérieur de la Walhalla, la frise, exécutée par Martin Wagner, et qui règne autour du temple dans une longueur totale de plus de 97 mètres, sur une hauteur de 1m,137, est divisée en huit sections correspondant à huit époques de l'ancienne histoire germanique. Les bustes des grands hommes admis aux honneurs de ce Panthéon germanique, et dont le nombre s'élève en ce moment à quatre-vingt-seize, tous en forme d'hermès et de dimension à peu près égale, sont distribués sur deux rangs le long des quatre parois, les uns sur une espèce de socle continu détaché du mur, les autres au-dessus sur autant de consoles isolées. A l'égard de beaucoup de personnages on manquait de modèles certains; on a suppléé à l'absence de leurs bustes par des inscriptions. C'est dans la partie supérieure du temple qu'ont été distribués les cartels qui contiennent les grands noms de l'histoire allemande en lettres de bronze doré sur un fond de marbre blanc.

Tous les bustes ont été exécutés par les sculpteurs les plus habiles qu'ait possédés l'Allemagne depuis le commencement de notre siècle : Danecker, Horschler, Wolf, Schoepf, Schadow, le père, Rauch, Tieck, les deux Schwanthaler, Tanhof, Lossow, T. Hermann, Widemann, Schaller, Bissen, Wredow.

WALI s. m. (oua-li). Hist. Gouverneur arabe en Espagne.

WALID I^{er}, calife ommiade de Damas, né vers 669, mort en 715. Il succéda, en 705, à son père Abd-el-Melek, et dut surtout l'éclat de son règne aux conquêtes de ses lieutenants, dont les armes subjuguèrent les Baléares, l'Espagne, la Sardaigne, une partie de la Narbonnaise et les contrées de l'Orient jusqu'au delà du Gange. Prince indolent et efféminé, Walid montra du moins beaucoup de goût pour les beaux-arts, et fit construire une foule d'édifices magnifiques, entre autres le temple de Médine et la fameuse mosquée de Damas, qui occupa le placement de l'église de Saint-Jean-Baptiste. Ce fut également lui qui fit agrandir le temple des Juifs à Jérusalem. Walid I^{er} eut pour successeur son frère Soliman.

WALID II (Aboul-Abbas), surnommé **Al-Fassik** (*l'Impudique*), calife ommiade de Damas, né dans cette ville en 703, mort en 744. Il était petit-fils du précédent, et son père, Yézid II, l'avait, à cause de ses vices, écarté du trône, qu'il légua à son frère Hesham. Mais, à la mort de ce prince (743), Walid se fit proclamer calife. Les seuls événements qui signalèrent son règne de quinze mois furent une révolte de l'Alide Yahia, qui fut promptement étouffée, et une incursion des généraux de Walid sur les terres de l'empire grec. Ce prince se déshonora par des excès de toute sorte; sa lubricité ne respectait ni les lois de la décence, ni celles même de la nature, et on le voit violer publiquement une jeune fille, épouser plusieurs des femmes et des concubines de son père, enfin déshonorer sa propre fille. Il dissipa en folles prodigalités les trésors considérables amassés par ses prédécesseurs, et montra un mépris absolu pour la religion de Mahomet; il alla même jusqu'à déchirer et fouler aux pieds le Coran. Profitant du mécontentement général excité par ces excès, Yézid, cousin germain de Walid, se fit proclamer calife, marcha contre lui et le vainquit. Walid fut massacré, après s'être défendu avec un courage qu'on était loin d'attendre d'un prince aussi efféminé.

WALIDA, princesse mahométane. V. VALADA.

WALIDDA s. m. (oua-li-da — mot indien). Bot. Nom vulgaire de la wrightie antidiysentérique, devenu le nom scientifique d'une section du genre wrightie, dont cette espèce est le type.

WALINCOURT, bourg de France (Nord), cant. de Clary, arrond. et à 17 kilom. S.-E. de Cambrai; pop. aggl. 2,465 hab. — pop. tot. 2,539 hab. Fabrication d'étoffes de coton; brasseries. Ancien château.

WALINGFORD (Richard), chroniqueur et mathématicien anglais, né dans la ville de Walingford, sous le nom de laquelle il est connu. Il vivait au xiv^e siècle, et fut élevé au collège Merton à Oxford, où il se signala bientôt par une merveilleuse aptitude pour l'étude des sciences. Entré plus tard au monastère des bénédictins de Saint-Alban, il y trouva toutes facilités pour continuer ses travaux et acquit, surtout en astronomie et dans les sciences exactes, des connaissances vraiment étonnantes pour son époque. On lui a attribué l'invention des horloges à roues, mais à tort, car il en existait déjà au viii^e siècle. Sa *Chronica de rebus anglicis ab anno Christi 449 ad 1035* a été insérée par Thomas Gale dans ses *Historiæ Britannicæ, Saxonice, Anglodanica scriptores quindecim* (Oxford, 1691, in-fol.). Walingford a encore écrit différents ouvrages, qui sont demeurés manuscrits et parmi lesquels nous citerons : *Canoner ou Albion*, sorte d'encyclopédie des connaissances mathématiques et astronomiques au xiv^e siècle; *De judiciis astronomicis*; *De rebus astronomicis*; *De eclipsibus solis et lunæ*; *De rebus arithmeticiis*, etc.

WALKER (Clément), historien anglais, mort en 1651. Huissier de l'Échiquier et appartenant à la secte des épiscopaux pendant les premières années du règne de Charles I^{er}, il se rallia plus tard aux puritains et devint, en 1640, membre du Parlement pour la ville de Wells. Il se montra, dès lors, venant aussi violent qu'il avait été autrefois zélé royaliste; mais la résistance qu'il opposa aux indépendants, lorsque ceux-ci eurent pris le dessus, et surtout son *Histoire de l'indépendance*, où il montrait cette secte sous son véritable jour, lui attirèrent la haine de Cromwell, qui, en 1649, le fit enfermer à la Tour. Walker y mourut deux ans plus tard, après y avoir écrit la troisième partie de l'*Histoire de l'indépendance*, qui avait été publiée de 1648 à 1651 (in-4°). Un anonyme y ajouta un quatrième volume en 1660.

WALKER (Robert), peintre anglais, mort vers 1659. On ne possède que peu de renseignements sur sa vie, et il n'est guère connu que comme le peintre favori de Cromwell,

dont il exécuta le portrait à diverses reprises. Un de ces portraits se trouve aujourd'hui dans le palais Pitti, à Florence, et fut acheté fort cher, du vivant même du Protecteur, pour le compte du grand-duc de Florence. Le catalogue de la galerie du palais Pitti l'attribue à tort à Pierre Lely. Un autre portrait (de demi-grandeur) de Cromwell, revêtu de son armure et tenant une canne, est conservé au British Museum. Enfin, il en existe plusieurs autres dans différentes collections particulières de l'Angleterre. Parmi les autres toiles que l'on attribue à Walker, nous citerons un portrait de Blake, le seul que l'on possède de cet illustre amiral, conservé à Wadham College; ceux de Monk et de Kéble, garde du sceau en 1650; deux portraits de l'artiste lui-même, dont l'un se trouve à la galerie d'Oxford, et l'autre, le plus beau des deux, à Hampton-Court, etc.

WALKER (Obadiah), théologien anglais, né dans le Yorkshire vers 1616, mort en 1692. Il entra dans les ordres en 1638 et occupa un *fellowship* à l'université d'Oxford, jusqu'en 1648, époque à laquelle il en fut dépossédé par les parlementaires. Il se retira alors à Rome, où il demeura jusqu'à la restauration et où il se convertit secrètement à la religion catholique. De retour en Angleterre, il fut rétabli dans son *fellowship* et devint, en 1776, maître de son collège. Ce ne fut qu'en 1678 que la publication de sa traduction latine de la *Vie du roi Alfred* par Spelman attira l'attention sur ses opinions et sa conduite; mais, bien qu'à deux reprises on eût élevé dans la Chambre des communes des réclamations contre les dangereuses tendances des notes qu'il avait insérées dans cet ouvrage, il ne fut nullement inquiété, et, à l'avènement de Jacques II, en 1685, il fit ouvertement profession de la foi catholique. Après la révolution de 1688, il fut arrêté et privé de son titre de maître du collège de l'université, mais il recouvra peu après sa liberté et passa le reste de ses jours dans la retraite. On a encore de lui : *Court exposé du gouvernement de l'Eglise ancienne* (Londres, 1692, in-4°); *Artis rationis, maxima ex parte ad mentem nominalium, libri tres* (Oxford, 1673, in-8°); *Narration historique de la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ* (Oxford, 1685, in-4°), ouvrage dont la vente fut interdite par le vice-chancelier de l'université; *L'Histoire grecque et romaine, enrichie de monnaies et de médailles* (Londres, 1692, in-8°), livre qui eut longtemps une grande réputation, etc.

WALKER (Edouard), historien anglais, né au commencement du xviii^e siècle, mort en 1676. Secrétaire de la guerre à l'époque de la guerre d'Ecosse, il se signala par sa fidélité envers Charles I^{er}, qui le nomma, en 1644, clerc extraordinaire du conseil privé, et aux côtés duquel il assista, la même année, à la bataille de Copredy Ridge. Après la mort de ce prince, Walker alla rejoindre à Bruxelles Charles II, qu'il suivit, en 1651, dans son infructueuse expédition d'Ecosse, et qui l'employa ensuite à différentes missions. Après la restauration, Walker fut créé l'un des clercs du conseil privé. On a de lui : *Iter Carolinum ou Récit succinct des marches forcées, des retraites et des souffrances de Sa Majesté le roi Charles depuis le 10 janvier 1641 jusqu'à l'époque de sa mort en 1648*, etc.; *Decouvertes militaires*, ouvrage qui ne fut publié qu'en 1705.

WALKER (Georges), prélat anglais, connu surtout par sa défense de la ville de Londonderry contre le roi Jacques II. Il fit ses études à l'université de Glasco, entra dans les ordres et devint recteur de Donoughmore. Lorsque le roi Jacques II et débarqua en Irlande après la révolution, il leva à ses frais un régiment pour marcher contre ce prince, et, après avoir essayé de l'arrêter avant son arrivée sous les murs de Londonderry, se renferma dans cette ville, que le gouverneur Lundy se préparait à abandonner. Bien que cette place fût dépourvue de tous les moyens de soutenir un siège, Walker et le major Baker, qui avait remplacé Lundy dans le commandement de la garnison, résolurent d'y tenir aussi longtemps que possible, dans l'espoir que le roi Guillaume leur enverrait des renforts par mer. Le siège commença vers le milieu d'avril 1689, et la ville fut bientôt réduite aux plus terribles extrémités. Baker mourut le 20 juin, et tout le poids du commandement retomba sur Walker, qui déploya alors l'activité et les talents d'un véritable général, dirigeant toutes les opérations de la défense et maintenant la plus exacte discipline parmi ses soldats. Enfin, le 30 juin, l'arrivée du major général Kirk, avec trois vaisseaux, amena la levée du siège. Walker vint bientôt en Angleterre et y publia une *Relation véridique du siège de Londonderry*. Il reçut les remerciements publics de la Chambre des communes; mais sa relation excita une polémique assez vive, à laquelle il répondit dans deux autres brochures. Dans l'intervalle, il avait reçu de l'université d'Oxford le titre de docteur en théologie et avait été promu par le roi Guillaume à l'évêché de Londonderry; mais, ayant voulu faire une autre campagne avant de prendre possession de son siège épiscopal, il fut tué à la bataille de la Boyne, le 1^{er} juillet 1690.

WALKER (John), théologien anglais, mort en 1730 à Exeter, où il était recteur de l'église Sainte-Marie. Il n'est connu que comme l'auteur, d'un ouvrage intitulé : *Essai sur la quantité et l'étendue des souffrances endurées par le clergé de l'Eglise d'Angleterre* (1714, in-fol.), qui fut vivement attaqué, comme entaché d'exagération, par les puritains, notamment par Neal, qui a pris à tâche de le réfuter dans son *Histoire des puritains*.

WALKER (Adam), physicien anglais, né dans le comté de Westmoreland en 1731, mort en 1821. Fils d'un ouvrier, qui le retira de l'école alors qu'il savait à peine lire, il n'en continua pas moins ses études avec ardeur et, sans autre secours que les livres qu'il avait pu se procurer, se rendit capable d'enseigner l'écriture et le calcul successivement dans deux écoles du Yorkshire. Pendant les sept années qu'il fut ainsi occupé, il étendit considérablement le cercle de ses connaissances, et, après avoir fait de la carrière commerciale un essai qui ne lui réussit pas, il ouvrit des cours publics d'astronomie tour à tour dans les principales villes du Royaume-Uni. Les succès qu'il obtint, ainsi que les conseils du docteur Priestley, l'encouragèrent à faire chaque hiver, à Londres, des cours analogues qui furent très-suivis. Dans la suite, il fut appelé à professer successivement dans les collèges d'Eton, de Westminster, de Winchester, ainsi que dans d'autres grandes écoles de l'Angleterre. Il était véritablement doué du génie de la mécanique, et l'on cite, parmi ses nombreuses inventions, plusieurs machines pour élever l'eau; des voitures mises en mouvement par le vent et la vapeur; un *eidourantion*, ou planétaire (*orrery*) transparent; un instrument indiquant à la fois la direction et la force du vent, l'heure du temps, la quantité des pluies, la hauteur du baromètre, etc. Outre différentes dissertations, insérées dans les *Transactions philosophiques*, dans les *Annales d'agriculture* de Young et dans d'autres recueils scientifiques, on a de Walker : *Abbrégé de leçons sur la physique expérimentale*; *Appréciation philosophique des causes et des effets du mauvais air dans les grandes villes et des moyens de le combattre*; *Idees suggérées dans une excursion en Flandre, en Allemagne, en Italie et en France* (1791, in-8°); *Remarques faites pendant un voyage de Londres aux lacs du Westmoreland et du Cumberland*, etc. (1792, in-8°); *Système de philosophie familière* (1799, in-4°); *Traité sur la géographie et sur l'usage des globes*, etc. — Un fils du précédent, William WALKER, né en 1766, mort en 1816, a publié un *Épître d'astronomie* (1798, in-8°).

WALKER (John), célèbre grammairien anglais, né à Friern-Barnet (Hartford) en 1732, mort en 1807. Il fut d'abord acteur, mais quitta la scène, où il n'avait pu réussir, et ouvrit des cours d'élocution, qui furent très-suivis. Voyant l'harmonie naturelle de l'idiome anglais à la merci des afféteries de la mode, il entreprit de ramener la prononciation à son type primitif et de l'assujettir à des règles fixes. Il publia un premier essai en 1774; mais ce n'est qu'en 1798 que parut son *Dictionnaire critique de la prononciation* (in-8°), livre devenu classique et qui fut autorisé en Angleterre. On doit encore à Walker : *Dictionnaire des rimes* (1851, in-8°, 6^e édit.); *Mémoire du langage* (1791, in-4°); *Éléments de la grammaire anglaise* (1805), etc.

WALKER (George), mathématicien anglais, né à Newcastle en 1734, mort en 1807. Il remplit pendant toute sa vie les fonctions du ministère sacré dans différentes congrégations de dissidents anglais et devint, en dernier lieu, directeur de l'Académie des dissidents de Manchester. On a de lui : *Doctrine de la sphère* (1777, in-4°); *Traité sur les sections coniques* (inachevé); *Appel au peuple d'Angleterre sur les lois du test* (1790); *Des Sermons* (1790, 2 vol.), etc.

WALKER (George-Townsend), général anglais, né en 1765, mort en 1843. Il entra dans l'armée en 1782, servit dans l'Inde, de 1785 à 1787, fit la campagne de 1793 en Flandre, et, après avoir rempli une mission en Italie, fut envoyé en 1797 en Portugal, où il fut l'aide de camp du général Fraser et du prince de Waldeck. Promu lieutenant-colonel en 1798, il se trouvait en Irlande lors de la révolte de Belfast (1802), fit ensuite partie de l'expédition contre Copenhague, et passa plus tard en Portugal, où sa conduite sur le champ de bataille lui valut, en 1808, le grade de colonel et, en 1811, celui de major général. Il se signala également au siège de Badajoz et à la bataille d'Orthez et fut créé, en 1815, chevalier de l'Ordre du Bain. Dans la suite il devint successivement gouverneur de Madras (1832), baronnet (1835) et gouverneur de l'hôpital de Chelsea (1837).

WALKER (Joseph-Cooper), littérateur irlandais, né à Dublin en 1766, mort en 1810. Il occupa pendant plusieurs années un emploi à la trésorerie d'Irlande et dut y renoncer à cause de l'état de sa santé, qui le força à partir pour l'Italie. Outre différents mémoires insérés dans les *Transactions* de l'Académie irlandaise, de laquelle il était devenu membre dès 1785, on a de lui : *Vie de Carolan, mémoires historiques sur la bardes irlandais, avec des observations sur la*

musique d'Irlande (1786, in-4°); *Essai historique sur le costume des Irlandais anciens et modernes* (1788, in-4°); *Mémoire historique sur la tragédie italienne depuis les premiers temps jusqu'à nos jours* (1799, in-4°); *Mémoires d'Alexandre Tassoni*, remarquable essai de biographie et de critique, qui ne fut publié qu'après la mort de l'auteur (1815, in-8°).

WALKER (George), romancier anglais, né en 1772, mort à Londres en 1847. Il exerçait la profession de libraire et se fit connaître par un grand nombre de romans, dont les principaux sont : *le Roman de la Caverne* (1792); *le Château hanté* (1794); *la Maison de Tyntin* (1795); *Cynthia* (1797); *le Vagabond* (1799); les *Trois Espagnols* (1800); *Deux filles de dix-huit ans* (1806); *Voyage de Silvestre Trampier en Afrique* (1813), etc.

WALKER (Robert-John), célèbre financier et homme politique américain, né dans le comté de Northumberland (Pennsylvanie), en 1801, mort en 1869. Après avoir étudié le droit, il débuta de bonne heure dans la carrière politique et représenta, de 1836 à 1847, comme sénateur, l'Etat de Mississippi au congrès de Washington. Lorsque, après la dissolution de la banque des Etats-Unis, éclata une crise commerciale des plus compromettantes, différentes banques de l'Etat de Mississippi se trouvèrent dans l'impossibilité de faire face à leurs engagements, et, sous l'influence des menées de Jefferson Davis, le futur président de la confédération du Sud, l'Etat de Mississippi refusa de payer les annuités de sa dette, dont les obligations avaient été, en majeure partie, négociées à l'étranger, à Londres et à Amsterdam notamment. Walker fit à cette époque l'opposition la plus vive à la politique égoïste et déshonorante de Davis; ce fut lui, cependant, qui, en 1845, parvint, par des menaces et des promesses habilement répandues, à faire admettre le Texas, comme Etat esclavagiste, dans la confédération des Etats du Nord. Walker s'acquitta ainsi la confiance des hommes politiques sudistes, et le président James Polk l'appela au ministère des finances. Il fit preuve d'une rare habileté pendant son administration, qui finit avec la présidence de Polk en 1849; c'est à lui que l'on fut redevable des réformes radicales introduites en 1846 dans l'organisation des douanes, ainsi que de la mise en vigueur d'un nouveau tarif, tout à fait favorable à la liberté et au développement du commerce.

Sous la présidence de Buchanan, Walker fut nommé, en 1857, gouverneur du Kansas, qui n'était encore qu'un territoire. Dans ces fonctions difficiles, il fit preuve d'une rare sagesse et d'une grande honorabilité et se tint toujours en garde contre la politique violente des esclavagistes du Sud. Aussi dut-il bientôt se démettre de ses fonctions. Un peu plus tard, ce fut lui qui contribua le plus à dévoiler au comité chargé d'informer sur les abus commis au Kansas la coupable politique suivie par le président Buchanan à l'égard des malheureux habitants de cette région. Lorsqu'en mars 1863 John Sidel, ambassadeur de la confédération du Sud en Angleterre, chercha à écarter de Jefferson Davis la responsabilité du refus de paiement des obligations de la dette du Mississippi, Walker, qui se trouvait alors à Londres, écrivit, dans l'excellente revue américaine intitulée *The Continental Monthly*, un exposé détaillé, et accompagné de pièces à l'appui, des manœuvres qui avaient amené ce refus de paiement, et prouva d'une manière irréfutable que c'était Jefferson Davis qui avait joué le principal rôle dans cette ignominieuse affaire. Pendant la guerre de sécession, Walker demeura fidèle au parti de l'union. Il écrivit sur des questions d'économie politique et financière un grand nombre d'articles qui produisirent beaucoup de sensation et obtinrent un succès universel. En politique, il appartenait à la fraction libérale et unioniste du parti démocratique; mais, dans les derniers temps, ils ne prit qu'indirectement part aux affaires publiques. L'histoire le mettra au nombre des hommes d'Etat les plus honorables et des financiers les plus habiles de la grande république de l'Amérique du Nord.

WALKER (William), célèbre aventurier américain, né dans l'Etat de Tennessee en 1824, fusillé à Trujillo, dans le Honduras, le 12 septembre 1860. Il fit de bonne heure un voyage en Europe, se familiarisa avec les langues du continent, l'allemand, le français, l'espagnol et l'italien, étudia à Heidelberg, puis vint à Paris pour y suivre les cours de l'Ecole de médecine. Revenu en Amérique, il se fit journaliste à La Nouvelle-Orléans, passa ensuite en Californie, où il rédigea quelque temps le *Herald* de San-Francisco. Mais bientôt, changeant encore de carrière, il se fit homme de loi à Marysville. Jusque-là, ni les journaux qu'il avait rédigés, ni les malades qu'il avait guéris, ni les procès qu'il avait pu plaider, ne lui avaient fait grande réputation, et l'on était loin de deviner dans ce praticien obscur le futur conquérant du Nicaragua. Une occasion s'offrit enfin de mettre ses talents en lumière.

Les habitants de la province de Sonora (basse Californie) venaient de prendre les armes contre Santa-Anna, de proclamer leur indépendance, de fonder un gouvernement libéral et d'appeler les Californiens à leur secours. Walker accourut des premiers avec

xv.

quelques centaines d'Américains; mais, soit qu'un revirement subit d'opinion eût ramené les Sonoriens à Santa-Anna, soit qu'ils eussent plus de frayeur du dangereux allié qu'ils avaient appelé que de leur ennemi, Walker fut battu et retourna à San-Francisco. Il n'en avait pas moins montré dans cette expédition une énergie indomptable, une persévérance de volonté, une patience à toute épreuve, qui prouvèrent qu'il possédait toutes les qualités d'un chef d'armée. Ce début malheureux, qui aurait dû le décourager, fit au contraire sa réputation parmi les aventuriers qui d'Europe ou d'Amérique affluent à New-York, à San-Francisco et à La Nouvelle-Orléans.

Parmi tous les Etats dont la faiblesse et les trésors pouvaient tenter les aventuriers, le Nicaragua occupait alors le premier rang. L'avantage naturel de sa position entre les deux mers, la fertilité du sol, l'ignorance et la paresse de la population, d'ailleurs clairsemée (à peine 300,000 habitants sur un territoire de 5,000 lieues carrées), les guerres civiles pendant lesquelles il est si facile de pêcher en eau trouble, tout devait amener peu à peu les Américains dans le Nicaragua. Le prétexte seul manquait à l'invasion. Ce prétexte fut fourni par les discordes qui éclatèrent à l'occasion de la nomination du général Chamorro à la présidence. Chamorro représentait le parti aristocratique. Les libéraux, ayant à leur tête don Francisco Castillon, se révoltèrent et assiégèrent Chamorro dans Grenade, capitale du Nicaragua. Le siège de cette ville dura depuis quelques mois et Castillon n'était point encore maître du pays lorsqu'il reçut la visite d'un habitant de la Nouvelle-Angleterre, M. Byron-Cole, ami de Walker et bien connu comme propriétaire de plusieurs journaux à Boston. Castillon conclut avec lui un traité par lequel il autorisait M. Cole à offrir au colonel Walker 52,000 acres de terres (environ 20,000 hectares) pour l'engager à embrasser sa cause. Tel fut le point de départ de l'expédition qui aboutit à la conquête du Nicaragua. Walker s'embarqua avec sa troupe le 5 mai 1855 dans le port de San-Francisco, sur le brick la *Vesta*. Le 28 juin, il aborda à Tola, sur la côte de l'Océan Pacifique; le 29, il mit en déroute un parti de cavalerie qui s'enfuit vers Rivas; mais le lendemain il fut à son tour battu près de Rivas et perdit quarante ou cinquante tués ou blessés. Cette bataille est bien peu de chose, sans doute, comparée à celles de l'Europe; mais en ce pays presque désert, quelques centaines d'hommes décident du sort d'un empire. Il eût été facile d'accabler Walker; sans recrues, sans allées, sans magasins, sa petite troupe pouvait être aisément détruite. On ne sait quel accident arrêta le vainqueur. Les Nicaraguais ne sachant pas profiter de leur victoire, Walker s'échappa. Deux mois après, on apprit avec étonnement qu'il avait de nouveau débarqué au Nicaragua. Dans l'intervalle, les deux chefs de parti étaient morts. Cet événement augmentait le danger de Walker, qui n'avait plus de prétexte pour envahir un pays allié des Etats-Unis. Le général Corral, qui l'avait déjà vaincu à Rivas, l'attendait encore au même endroit et couvrait la route de Grenade à la tête de 1,500 hommes. Walker fit un détour, fréta les steamers de la Compagnie américaine de transit et, le 2 septembre, marcha de San-Juan-de-Nicaragua sur Virgin-Bay. Le 3 octobre, il reçut des renforts de Californie; le 13, il arriva devant Grenade, qui était hors d'état de résister. L'assaut dura peu de temps. Le gouvernement tout entier était entre les mains des yankees; Walker fit fusiller un des ministres, M. Mayorza, et menaça de faire subir le même sort aux autres si Corral ne faisait pas sa soumission. Corral obéit et fut nommé ministre de la guerre. Walker prit le commandement en chef de l'armée; M. Patricio Rivas fut élu président provisoire de la république pour quatorze mois; mais c'était l'aventurier qui exerçait en réalité l'autorité suprême.

Le premier soin de Walker fut d'annoncer son succès aux Etats-Unis; mais le gouvernement de Washington, craignant de se compromettre vis-à-vis de l'Angleterre, ne voulut pas le reconnaître officiellement. Cependant les banquiers américains, qui avaient fondé sur cette conquête l'espoir de grandes fortunes, qui, là comme au Texas et en Californie, avaient rêvé d'immenses terrains à défricher, un canal à construire entre les deux mers avec la certitude d'énormes bénéfices, le transit des deux mondes à monopoliser, un Etat à esclaves à incorporer dans l'Union, ces spéculateurs et ces aventuriers formaient des meetings, levaient des hommes et de l'argent, agissaient enfin avec l'activité et l'audace d'un gouvernement régulier pour envoyer des renforts à Walker et l'affermir dans sa conquête. Ils exaltaient par tous les moyens possibles l'imagination populaire et faisaient des descriptions merveilleuses du Nicaragua. C'était la terre promise, l'Eden retrouvé. Les plantes les plus utiles, les fruits les plus agréables y croissaient d'eux-mêmes, sans culture; le ciel y était toujours pur, la température tousjours égale, et les femmes, toutes d'une beauté angélique, avaient un faible prononcé pour les jeunes yankees qui s'enrôlaient sous les drapeaux de Walker. En même temps,

ils représentaient Walker comme trahi par le gouvernement fédéral et martyr de son amour pour son pays, qui devait retirer de si grands avantages de sa conquête. Cependant des difficultés nombreuses enveloppaient l'aventurier; Corral le trahissait, il le fit fusiller. La république de Costa-Rica se montrait hostile. A bout de ressources, Walker paya d'ingratitude les services de la Compagnie de transit; il saisit ses steamers et déclara la guerre à Costa-Rica. Il y eut des alternatives de succès et de revers; mais l'influence et le prestige de Walker diminuaient rapidement dans le Nicaragua, ainsi qu'aux Etats-Unis, où, depuis la confiscation des steamers, l'opinion publique avait brusquement fait volte-face et fustigeait Walker du nom de filibustier. Les actionnaires de la Compagnie de transit, qui avaient été ses plus chauds partisans, étaient devenus naturellement ses plus violents accusateurs; Walker, ce héros, ce martyr, ce saint, était maintenant un voleur de grand chemin, un forban qui méritait la corde. Délaissé par tout le monde, vaincu par ses adversaires, Walker fut forcé d'abandonner la partie; il se retira dans le Honduras et réussit à s'y établir; puis il en fut chassé et revint aux Etats-Unis.

La dernière tentative de Walker lui coûta la vie. C'était en 1860. L'Angleterre et le Honduras venaient de signer un traité par lequel les îles de la Baie devaient être annexées au Honduras. Appelé par les habitants de ces îles, Walker arriva dans ces parages au mois de juin, avec une golette et une centaine d'hommes; il débarqua à Trujillo, petit port du Honduras. « Nous ne voulons pas, disait-il dans sa proclamation, faire la guerre au peuple du Honduras, mais au gouvernement, seul obstacle aux intérêts du pays et de tous les Etats de l'Amérique centrale. Il se disait appelé par le parti du général Cabañas, ce qui était faux. Le président du Honduras, le général Guardiola, prit toutes les mesures nécessaires pour le repousser et envoya des troupes à Trujillo. Mais ce fut l'Angleterre qui eut raison de l'infatigable aventurier. Un bâtiment anglais, l'*Icarus*, somma Walker de lui livrer, dans les vingt-quatre heures, une somme assez importante destinée à des sujets anglais et se trouvant dans les caisses de la ville; c'était un mensonge imaginé comme prétexte à une intervention. Walker se trouva fort embarrassé; il fut forcé de quitter Trujillo dont la population lui était, d'ailleurs, peu sympathique. Il erra le long de la côte, fuyant les troupes honduriennes qui le poursuivaient à outrance, n'ayant plus d'espoir que dans l'arrivée d'une golette américaine qu'il attendait avec des renforts. Mais l'*Icarus* ferma la route à ce bâtiment, et Walker fut forcé de se rendre. Ce fut au capitaine de l'*Icarus* qu'il se rendit, l'Anglais le livra aux autorités honduriennes, qui le ramenèrent à Trujillo, où il fut jugé sommairement et fusillé le 12 septembre 1860.

WALKÈRE s. m. (val-ké-re — de *Walker*, botan. allem.). Bot. Genre d'arbres, rapporté avec doute à la famille des ochnacées, et comprenant deux espèces, qui croissent dans l'Asie tropicale.

WALKÈRIE s. f. (val-ké-ri — de *Walker*, botan. allem.). Bot. Syn. de *NOLANA*, genre type des nolanaées. On dit aussi **WALKÈRE**. Il Genre de mousses, qui croît en Australie.

— **Encycl.** Ce genre est rangé avec doute, par les auteurs qui en admettent l'existence, dans la famille des ochnacées. Il serait représenté par deux espèces, l'une à feuilles dentées, l'autre à feuilles entières, toutes deux croissant dans l'Asie tropicale. La première (*walkera serrata*) est connue surtout par ses racines et par ses feuilles, qui ont une saveur amère très-prononcée et dont la décoction dans l'eau ou dans le lait serait, d'après Willdenow, employée en Asie comme tonique. M. Planchon et quelques autres botanistes ont contesté la réalité même de l'existence de ce genre, qui serait basé sur des erreurs d'observation et sur des figures inexactes. On connaît encore moins les propriétés de la seconde espèce.

WALKÉRISTE s. m. (qual-ké-ri-ste). Hist. relig. Membre d'une secte anglicane du XVIII^e siècle.

— **Encycl.** Les *walkéristes* se posèrent comme restaurateurs du christianisme primitif et se séparèrent de l'Eglise anglicane à la fin du XVIII^e siècle, sous la direction du sectaire Brown; mais ils prirent leur nom de Walker, auxiliaire de Brown, qui eut bientôt une influence supérieure à celle de Brown.

Les *walkéristes* repoussent l'idée d'un corps sacerdotal; mais ils ont des anciens ou inspecteurs, dont les fonctions sont seulement administratives ou de surveillance.

Ils sont opposés à toutes les sociétés chrétiennes et plus encore à l'Eglise anglicane, qu'ils regardent comme un système antichrétien, établi par l'intervention des lois humaines. Pour trouver la religion véritable, il faut remonter aux temps apostoliques et des préceptes de Jésus-Christ, c'est se placer criminellement au-dessus d'eux. En partant de ce principe, dont ils déduisent des conséquences et tirent des applications, ils rejettent le baptême. Si, dans les premiers siècles,

cles, on l'administrait, c'était à des gens qui avaient professé le judaïsme, le paganisme; mais ceux qui sont nés de parents chrétiens n'en avaient pas besoin. Il suffit, d'après la recommandation de saint Paul aux Ephésiens, de bien élever les enfants. On n'est pas plus obligé de se faire baptiser que d'aller dans tout le monde, comme les apôtres, baptiser et prêcher. D'ailleurs, saint Paul se félicite d'avoir baptisé peu de personnes.

Les *walkéristes* s'assemblent le premier jour de la semaine, en mémoire de la résurrection de Jésus-Christ, et prennent ensemble du pain et du vin, symbole de son corps et de son sang.

Comme les quakers, ils rejettent le serment, même lorsqu'il est exigé par le magistrat. En général, les sociétés chrétiennes, d'après la tradition, expliquent en quel sens il est défendu ou permis de jurer; mais eux allèguent que la défense est *scripturale*, et quand on leur objecte que, d'après leur manière d'interpréter le texte sacré, l'obligation de laver les pieds aux hôtes est également *scripturale*, ils prétendent qu'on ne doit pas ici se fixer sur le sens littéral, mais sur l'esprit du texte, et l'entendre des devoirs de charité, quel qu'en soit l'objet.

Les sexes sont séparés dans leurs assemblées; elles finissent par un baiser de paix, recommandé, disent-ils, dans l'Ecriture sainte. En conséquence, à la fin de l'assemblée, après les prières, les frères embrassent les frères, les sœurs embrassent les sœurs. Cependant, des disputes s'élevaient élevées de la part de quelques membres qui s'y refusaient.

En 1806, les *walkéristes* étaient environ au nombre de 130 à Dublin, et ils avaient dix à douze petites réunions affiliées, dont une à Londres. On n'en parle plus aujourd'hui.

WALKI, ville de Russie. V. **VALKI**.

WALKILL, bourg des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat de New-York, à 32 kilom. O. de Newburg, dans une contrée montagneuse; 5,500 hab. Industrie agricole. Commerce de bois.

WALKYRIE s. f. (val-ki-ri). Mythol. Nom donné à des nymphes du palais d'Odin, qui étaient chargées de verser aux héros morts en combattant la bière et l'hydromel : *Les Walkyries du Nord ont des traits moins sombres que les druidesses de la Gaule*. (St-Marc Girard.)

— **Encycl.** Les *walkyries*, dans la mythologie scandinave, étaient des déesses d'un rang inférieur. Leurs fonctions étaient diverses. Animées toutes d'un esprit belliqueux, elles marchaient dans les combats en tête des guerriers, décidaient le sort des batailles, désignaient ceux qui devaient mourir, puis, comme conséquence naturelle, leur servaient d'échansons quand, par leur trépas héroïque, ils étaient admis dans le Walhalla. Elles étaient aussi les messagères d'Odin.

Quand les poètes les montrent au milieu des combats, ils les représentent montées sur des chevaux d'une effrayante rapidité; elles traitent tous les héros en amis, et ceux-ci sont tous amoureux de leurs charmes. Leurs noms sont significatifs; elles s'appellent : *Hist* (le bruit des boucliers), *Hast* (le désordre), *Skuggeld* (la hache), *Skogul* (la fuite), *Hilda* (le courage), *Thrada* (la persistance), *Hlak* (le triomphe), *Herfoter* (les chaînes), *Geil* (la clameur), *Haugryd* (le désir de butin), *Ragryd* (le besoin de justice), *Regirheif* (l'esclavage); quelques autres ont des noms sans signification, comme *Skuld*, *Gunnur*, *Gandul*, *Geirskogul*, *Rota*, *Thorimul*, *Svipul*, *Sangryd*. Elles personnifiaient, en général, les vertus et les qualités principales des héros. Une ancienne poésie les représente tissant le vêtement terrible de la mort; leur métier à tisser est en fer, et les fils sont des entrailles humaines, que des têtes de mort, attachées au bout, tiennent tendues; la navette qui passe dans cet horrible tissu est une flèche. Les *walkyries* sont souvent représentées chevauchant dans l'air, sur le brouillard, et plus d'un commentateur a expliqué que par elles on entendait tout simplement parler des nuages qui, dans l'antiquité, jouaient un si grand rôle dans les batailles et auxquels on offrait même des sacrifices avant de commencer la lutte. Quoi qu'il en soit, il est à remarquer qu'après avoir été des divinités présidant à la mort sur la terre, elles deviennent des déesses de la vie dans un autre monde, puisqu'elles ont pour fonction de servir aux héros les aliments et la boisson nécessaires à leur existence céleste.

Walkyrie (LA), opéra allemand, musique de M. Richard Wagner; représenté au théâtre de Munich le 26 juin 1870. La *Walkyrie* est la première partie de la trilogie des *Niebelungen*. Malgré les fulgurantes annonces qui ont précédé la représentation, l'accueil a été froid; de sourds murmures d'improbation se sont même fait entendre là où le maître a son piédestal, ou plutôt un trépid royal.

WALL (Edouard), chef royaliste irlandais, né au commencement du XVII^e siècle, mort en 1651. D'abord haut shérif du comté de Carlow (1632), puis justicier de ce comté, il prit part, en 1641, au soulèvement des catholiques d'Irlande, qui ne tardèrent pas à faire la paix avec Charles I^{er} et à se joindre à lui pour combattre les indépendants et les parlementaires. Après la mort du roi, il ren-

plaça le comte d'Ormond, chef des royalistes, et fut ensuite chargé d'organiser la défense dans la province de Leinster. Mais, en 1649, Cromwell débarqua à Dublin avec une armée, soumit le pays, et Wall dut chercher son salut dans la fuite. Il passa en France, où il mourut.

WALL (Guillaume), théologien anglais, né en 1646, mort en 1728. Après avoir reçu les ordres, il fut nommé vicaire à Shoreham, comté de Kent, et y passa le reste de sa vie. On a de lui : *Histoire du baptême des enfants* (1707), ouvrage sur lequel le docteur J. Gale écrivit des *Réflexions*, qui donnèrent lieu à une polémique de plusieurs années entre Wall et lui; *Défense de l'Histoire du baptême des enfants* (1719); *Notes critiques sur l'Ancien Testament* (1733, 2 vol. in-8°).

WALL (John), médecin anglais, né en 1703, mort à Bath en 1776. Il fournit aux *Transactions philosophiques*, aux *Commentaires de médecine* de Duncan et à d'autres recueils divers articles de médecine pratique qui offraient de l'intérêt et qui furent réunis en collection par son fils, Martin Wall. On y remarque un mémoire relatif à un sujet tout neuf à l'époque où Wall écrivait, sur l'Angine de poitrine. Cette collection a pour titre : *Traité de médecine, recueillis et réédités par le docteur M. Wall* (Oxford, 1780, in-8°).

WALL (Martin), médecin anglais, fils du précédent, mort à Oxford vers 1810. Il fut longtemps professeur libre de chimie à l'université de cette ville et a écrit les opuscules suivants : *Dissertations sur des sujets choisis de chimie et de médecine* (Londres, 1783, in-8°); *Observations cliniques sur l'emploi de l'opium dans les fièvres lentes*, etc. (Oxford, 1787, in-8°).

WALL (Marie-Joseph-Patrice, vicomte de), officier français, né à Paris en 1764, mort en 1787. Il descendait du royaliste irlandais Edouard Wall. Il était lieutenant au régiment du roi lorsqu'il épousa la nièce du duc de Rohan. Provoqué peu après en duel par un inconnu, il se rendit à Villejuif, et quelques jours plus tard on trouva son corps percé de chevrotines. On a recueilli et publié quelques essais de de Wall, sous le titre de *Portefeuille d'un jeune homme de vingt-trois ans* (1788, in-12).

WALLACE (William), héros populaire de l'Ecosse, né dans le comté de Renfrew vers 1270, mort en 1305. Sa vie et ses exploits nous ont été transmis sous forme légendaire par la poésie et la tradition, et il n'y en a qu'une faible partie qui se trouve consignée authentiquement dans l'histoire. Wallace a été chanté principalement par le barde écossais Blind Harry (Henri l'Aveugle), qui avoue lui-même que son poème est plutôt une fiction qu'une histoire; il ne peut guère faire autorité, car il vivait près de deux siècles après le héros. Les seuls historiens que l'on puisse consulter avec quelque confiance sont les annalistes anglais Trivet et Helmingford, qui étaient contemporains du héros.

Wallace appartenait à une des plus anciennes familles de l'Ecosse, et son grand-père maternel, sir Reginald Crawford, était shérif d'Ayr. Son histoire jusqu'à l'année 1297 est complètement légendaire et ne se trouve que dans les poésies du barde Harry; cependant, beaucoup de faits qu'il rapporte subsistent encore à l'état de tradition populaire. Une relation latine, écrite par John Blair, ami intime et chapelain de Wallace, et dont s'est inspiré Harry, raconte que son héros reçut une excellente éducation par les soins d'un de ses oncles, riche ecclésiastique, et qu'il fut ensuite envoyé à l'école de Dundee. Ce fut là qu'il accomplit son premier exploit, en tuant le fils de Selby, gouverneur anglais de cette ville, qui l'avait insulté. Ce fait ne peut être arrivé avant 1290, car ce fut cette année-là qu'Edouard Ier, roi d'Angleterre, prit possession des forteresses écossaises, après avoir été reconnu seigneur suzerain par les compétiteurs à la couronne d'Ecosse, vacante par la mort de Marguerite de Norvège. Après ce meurtre, Wallace se réfugia dans les bois, et, doué comme il l'était, d'autant d'éloquence et de prudence que de vigueur, courage et d'habileté au maniement des armes, il se trouva bientôt à la tête d'une troupe nombreuse d'aventuriers déterminés, qui, sous ses ordres, harcelèrent sans relâche les troupes anglaises, les surprenant, soit pendant qu'elles étaient en marche, soit dans les forts où elles tenaient garnison. Bien que l'on trouve dans toute l'histoire de l'Ecosse une foule de combats qui sont encore aujourd'hui célébrés comme ayant été le scène de quelque exploit de Wallace, il semble avoir fait son séjour habituel dans cette ville, sous les yeux menacés de la garnison anglaise, et il accomplit ses plus hauts faits d'armes. Son père et son frère, qui avaient rejoint le parti des Anglais, après dans des rancunes, furent les premiers, lorsqu'un desec de sautrage eut lieu, commis par le gouverneur de Lanark, vint porter à son comble la haine qu'éprouvait Wallace contre les oppresseurs de sa patrie. Il avait, s'il se fait un peu d'une jeune héritière écossaise, qu'il partit, même avoir épousée, et qui lui avait donné une fille. Deux ans après leur union, elle tomba aux mains des An-

glais, et Hazelrig, gouverneur de Lanark, la fit mettre à mort. Ne songeant plus dès lors qu'à la vengeance, Wallace parcourut l'Ecosse, excitant partout ses compatriotes à la révolte, et bientôt le pays entier fut en complète insurrection. William Douglas, Wishart, évêque de Glasgow, le *stewart* ou sénéchal d'Ecosse et le jeune Robert Bruce, roi plus tard sous le nom de Robert Ier, ainsi que plusieurs autres puissants seigneurs écossais, vinrent se ranger autour du chef populaire. Mais l'accord ne dura pas longtemps entre eux; lorsque les troupes envoyées par Edouard pour réprimer la révolte se présentèrent devant l'armée écossaise, campée près d'Irvine, dans le comté d'Ayr, tous, sauf Wallace, craignirent d'affronter le sort des armes et préférèrent s'en remettre aux talents diplomatiques de l'évêque de Glasgow, qui conclut, le 6 juin 1297, un traité par lequel ils reconnaissaient Edouard comme leur souverain. Ce traité, connu sous le nom de traité d'Irvine, est le premier acte authentique où il soit fait mention de Wallace. Celui-ci n'y avait pas adhéré; il se retira vers le nord, suivi d'un corps nombreux de partisans, qui s'accrût rapidement de jour en jour, en sorte qu'au bout de peu de temps il put reprendre l'offensive. Dirigeant sa marche vers le nord-est, il surprit le château de Dunottar, chassa les garnisons anglaises d'Aberdeen, de Forfar, de Brechin et d'autres villes écossaises et vint mettre le siège devant Dundee. Il le leva peu après pour marcher au-devant d'une armée anglaise qui s'avancait du côté de Stirling et à laquelle il fit essuyer, le 11 septembre 1297, une défaite complète, qui délivra pour un temps l'Ecosse de la domination anglaise. Les Anglais furent aussitôt chassés ou s'enfuirent d'eux-mêmes de toutes les villes qu'ils occupaient. Profitant de cette panique et de l'enthousiasme de ses soldats, Wallace poursuivit les fugitifs au delà de la frontière et pénétra le 18 octobre en Angleterre, où il demeura jusqu'au 11 novembre, mettant tout à feu et à sang d'une mer à l'autre et s'avancant au sud jusque sous les murs de Newcastle. De retour en Ecosse, il prit le titre de gardien ou régent du royaume, au nom du roi Jean Balliol, alors prisonnier en Angleterre; mais il ne devait pas conserver longtemps ce poste élevé. Soutenu seulement par son propre mérite et par l'attachement du peuple, homme nouveau et sans parenté avec les grandes familles du pays, il lui eût été impossible de se maintenir, quand même il n'aurait eu qu'à lutter contre la jalousie et le mécontentement des seigneurs écossais. Ceux-ci, rapporte Fordun, avaient coutume de dire : « Nous ne voulons pas que cet homme nous gouverne. » Dans l'intervalle, Edouard, qui guerroyait dans les Flandres contre le roi de France, s'était hâté de revenir en Angleterre. Il rassembla une armée de 80,000 fantassins et de 7,000 cavaliers et vint attaquer à Falkirk (22 juillet 1298) les Ecossais, commandés par le sénéchal du royaume, à qui Wallace avait cédé l'autorité pour prévenir de funestes dissensions. Ce sacrifice, autant que la supériorité numérique de son armée, donna la victoire au souverain anglais.

La bataille de Falkirk ne mit point fin à la guerre; mais la noblesse écossaise en profita pour priver Wallace de son titre de gardien du royaume; les chroniqueurs écossais disent qu'il s'en démit volontairement; mais, dans tous les cas, ce furent ses rivaux Bruce, Comyn et Lambertson, évêque de Saint-Andrews, qui furent appelés à remplir ensemble ces fonctions, toujours au nom de Balliol. Wallace se retira dans les montagnes, où il continua la guerre de partisans contre les Anglais. Il aurait même, selon certains chroniqueurs, fait deux voyages en France, en 1300 et en 1302. Cette année-là, les seigneurs écossais s'étant soulevés de nouveau contre le roi d'Angleterre, il repartit dans leurs rangs et y combattit avec sa valeur accoutumée. Mais Edouard triompha encore une fois, et les révoltés firent leur soumission par le traité de Strathorde. Dans ce traité, qui fut écrit en français et qui a été imprimé dans les *Placita parlamentaria* de Ryley, il est stipulé à l'égard de Wallace, qui y est appelé *Monsieur Guillaume de Gales*, « qu'il se mette en la volonté et en la grâce nostre seigneur le roy, si lui semble que bon soit. » Il fut ensuite cité devant une assemblée de nobles écossais et anglais, tenue à Saint-Andrews; mais, comme il ne comparut pas, il fut mis hors la loi. Sa retraite demeura longtemps ignorée, bien qu'il n'en continuât pas moins la lutte. Il fut enfin trahi par un de ses amis, le chevalier John Menteith, et conduit enchaîné à Londres. On le fit comparaitre devant le grand-cour de Westminster, « couronné de laurier », raconte Stow, parce qu'il aurait dit dans un discours qu'il avait prononcé une couronne d'or devant un jour porter une couronne dans cette salle. Il fut condamné à mort pour crime de haute trahison; bien qu'il n'eût jamais prêté serment à Edouard, on fut décuplé à l'œuvre. Il fut décapité le 23 août 1305. Survant les coutumes barbares de ces temps et de ce pays, sa tête resta exposée sur un piquet à London-Bridge, et son corps fut envoyé par quindiers dans diverses villes des deux royaumes. Mais l'infamie de se supplier n'a pas empêché son nom de demeurer en vénération parmi ses compatriotes; et de nos jours encore il n'est pas en Ecosse de bourgade où ce nom ne

voque instantanément le souvenir de la valeur et des exploits du héros.

Wallace ou le *Ménéstral écossais*, drame lyrique en trois actes, paroles de Fontanes, dit de Saint-Marcellin, musique de Catel (Opéra-Comique, 24 mars 1817). La pièce est un mélodrame de la couleur la plus sombre et dénuée d'action. Elle a été refaite par M. de Saint-Georges qui, tout en conservant le caractère général de l'ouvrage, a su y introduire quelques scènes intéressantes; elle fut reprise sous cette forme le 4 décembre 1844. La partition de Wallace est considérée comme la meilleure de Catel. Le sentiment dramatique y a de la puissance; la mélodie est franche; le style, qui est un peu froid, est toujours pur, élégant. Quant à l'harmonie, on peut dire qu'elle offre les formes les plus parfaites qu'on puisse imaginer. Les chants écossais sont d'une grande fraîcheur. L'orchestration se fait remarquer par un heureux emploi des instruments à vent. Le musicien Rifaat avait déjà retouché la partition du maître. Après lui, M. Boulanger fut chargé de la remanier encore pour une reprise; il ajouta même quelques couplets et un duo. Parmi les morceaux les plus remarquables de cet opéra, nous signalerons le magnifique duo en si mineur du dernier acte, entre Robert Bruce et Wallace : *La voix de la patrie*, et la romance de Wallace, qui est un chef-d'œuvre de sensibilité, de mélancolie et qui respire le plus tendre sentiment d'amour conjugal.

WALLACE (William), chirurgien anglais, mort en 1838. Après avoir été reçu chirurgien, puis docteur en médecine, à l'université d'Edimbourg, il devint médecin de la Charité et de l'infirmerie pour les maladies cutanées et vénériennes à Dublin, professeur de séméiotique et de chirurgie clinique dans la même ville et enfin membre de l'Académie royale d'Irlande. Outre un assez grand nombre de mémoires insérés dans le recueil de la Société de médecine de Dublin, dans la *Lancette* et dans le *Journal de médecine* de Londres, Wallace a encore publié les ouvrages suivants : *Observations sur les fumigations sulfureuses comme remède efficace dans les rhumatismes et dans les maladies de la peau* (Dublin, 1820, in-8°); *Recherches relatives aux propriétés médicales de la chlorine, spécialement dans les maladies du foie* (Londres, 1822, in-8°); *Description de l'appareil pour le traitement des rhumatismes et des affections de la peau qui a été construit à l'infirmerie des maladies cutanées de Dublin* (Dublin, 1825, in-4°); *Recherches physiologiques sur l'action du moxa et son utilité dans les cas invétérés de sciaticque, de lombago, etc.* (Dublin, 1827, in-8°); *De structura nervorum subcutaneorum* (Dublin, 1832, in-8°); *A treatise on the venereal disease and its varieties* (Dublin, 1832, in-8°).

WALLACE (William), mathématicien écossais, né à Dysart (comté de Fife) en 1768, mort en 1843. Successivement apprenti chez un relieur, employé chez un imprimeur et chez un libraire, il réussit à apprendre seul, dans ses moments de loisir, les mathématiques, le latin et le français, devint, en 1794, professeur adjoint de mathématiques à l'université de Perth, puis, en 1803, professeur des mêmes sciences à l'école militaire de Great-Marlow, qui fut plus tard transférée à Sandhurst, et, en 1818, fut chargé d'y faire un cours d'astronomie. L'année suivante, il obtint à l'université d'Edimbourg une chaire de mathématiques, qu'il occupa jusqu'en 1838. Depuis l'époque de sa fondation, la Société royale astronomique le comptait parmi ses membres. Il était, en outre, correspondant d'une foule de sociétés savantes de la Grande-Bretagne. Il n'a publié à part aucun ouvrage de longue haleine, et ses travaux consistent en mémoires insérés dans les recueils de ces différentes sociétés. Parmi ceux que l'on trouve dans les *Transactions* de la Société royale d'Edimbourg, nous citerons : *Portismes géométriques et exemples de leur application à la solution de divers problèmes logarithmiques* (1808); *De l'invention du pantographe et description de l'eidographe, instrument inventé par Wallace* (1831); *Des propriétés analogues des secteurs elliptiques et hyperboliques* (1831), etc. On trouve d'autres travaux de Wallace dans les *Mémoires de la Société astronomique* et dans les *Travaux de la Société philosophique de Cambridge*, et il a, en outre, collaboré à la partie mathématique de l'*Encyclopédie d'Edimbourg* et de la 4^e édition de l'*Encyclopédie britannique*.

WALLACE (Thomas, lord), homme d'Etat anglais, né en 1769, mort en 1844. Après avoir fait ses études de droit à Eton et à Oxford, où il eut pour condisciples Canning, et le futur lord Liverpool, il entra, en 1790, au Parlement où il siégea jusqu'en 1826. Nommé, en 1797, membre de l'amirauté, puis, en 1800, commissaire inspecteur des affaires de l'Inde; il soutint la politique de Pitt et se fit le défenseur des actes de lord Wellesley. Il demeura aux affaires en 1801, malgré la retraite de Pitt, en fut éloigné lors de la formation du ministère Fox (1806), mais y revint dès l'année suivante et fit partie du conseil privé jusqu'en 1816, époque à laquelle il donna sa démission. Nommé, en 1818, vice-président du bureau du commerce, il fit preuve

de rares capacités pendant la crise commerciale qui éclata en 1820 dans la Grande-Bretagne, et ce fut lui qui prépara et rédigea les bills que le Parlement adopta dans la session suivante, et qui avaient surtout pour objet de supprimer les entraves qui paralysaient le commerce extérieur. En 1822, il se démit de ses fonctions au bureau de commerce; mais, dès l'année suivante, il fut chargé de diriger l'enquête ouverte sur l'administration de l'Irlande et, peu après, fut nommé directeur des mines, fonctions qu'il conserva jusqu'à l'époque de l'arrivée de Canning aux affaires. Sous le ministère suivant, celui de lord Wellington, il fut élevé à la pairie avec le titre de lord Wallace de Knaresdale; mais à cause de l'état de sa santé, il vécut, dès lors, dans une retraite à peu près absolue.

WALLACE (William-Vincent), le seul véritable grand compositeur dramatique dont le royaume britannique puisse se glorifier, né à Waterford (Irlande) en 1814, mort au château de Bagen (Haute-Garonne) le 12 octobre 1865. Il eut pour maître son père, chef de musique au 92^e régiment de ligne anglais, et, presque enfant encore, il devint organiste de la cathédrale de Thurles, en Irlande, puis chef d'orchestre du théâtre et des concerts à Dublin, fonctions dont il s'acquittait avec un talent tel, que Paganini et la célèbre cantatrice, Mme Catalini, lui adressèrent de grands éloges et lui prêtèrent un brillant avenir. A l'âge de dix-huit ans, Wallace, qui était doué d'une organisation exceptionnelle et qui semblait deviner plutôt qu'apprendre, était déjà de première force sur le piano et sur le violon; il jouait aussi très-bien de la guitare et de presque tous les instruments militaires; mais, à cette époque, un travail poussé au delà de toute mesure faillit ruiner sa santé et le fit tomber gravement malade. Il se sentit pris alors d'un dégoût profond pour la musique, abandonna complètement son art et partit pour la Nouvelle-Galles du Sud, où il mena, pendant quelques années, la vie d'un véritable trappeur. Cependant, à la suite d'un incident particulier, son amour pour la musique se révéla, et il entreprit une série de grands voyages, dans le cours desquels sa vie fut plusieurs fois en danger; c'est ainsi qu'un jour, dans les plaines de l'Inde, attaqué par un tigre et se défendant avec courage, il échappa à la mort, mais non à de graves blessures; qu'une autre fois il faillit périr, lors d'une révolte des matelots qui composaient l'équipage du navire sur lequel il avait pris passage; qu'une autre fois encore il sortit sain et sauf d'une sinistre catastrophe, l'explosion de la machine d'un vaisseau.

Néanmoins Wallace visita successivement la Nouvelle-Zélande, les Indes, le Pérou, le Chili, la Havane, le Mexique, les Etats-Unis, etc., faisant partout apprécier son triple talent de violoniste, de pianiste et de compositeur, et excitant partout un enthousiasme indescriptible. Ses succès furent immenses et, fort heureusement, productifs; il se maria alors et épousa une pianiste fort distinguée, qui était en même temps une femme d'une rare intelligence, miss Hélène Stœpel. Mais il avait de l'ambition; des applaudissements recueillis dans les concerts ne lui suffisaient plus, et il rêvait les succès bien autrement flatteurs du compositeur dramatique. Doué d'un esprit trop pratique pour ne pas comprendre que l'Amérique n'était point l'arena qui lui convenait sous ce rapport, il s'embarqua et revint à Londres en 1845.

Il eut quelque peine à se lancer dans la nouvelle voie qu'il voulait suivre; pourtant, il parvint à faire représenter un grand opéra intitulé *Maritana*, dont le sujet était tiré du drame français *Don César de Bazan*. Cet ouvrage fut très-bien accueilli et obtint cent représentations consécutives. Wallace donna ensuite *Mathilde de Hongrie*, qui fut moins bien reçue; puis il se rendit en Allemagne, où il mit au jour son bel opéra de *Lurine*, qui eut une vogue immense et qui, bientôt après, fut joué en Angleterre. Il revint ensuite dans son pays, où il publia une foule de compositions pour le chant, pour le piano ou pour le violon, et où il donna encore plusieurs opéras, la *Société d'Ambre*, le *Triomphe de l'Amour*, la *Fleur du désert*, qui consolidèrent et augmentèrent encore sa réputation si légitimement acquise.

Wallace avait été attaqué, dès 1854, d'une dangereuse maladie de cœur, qui n'avait cédé momentanément qu'à des soins énergiques. Menacé, peu après, de perdre la vue par suite d'une ophthalmie, il se vit onner un voyage en mer. Ce voyage le guérit, en effet; mais, à peine arrivé aux Etats-Unis, Wallace eut la fâcheuse inspiration de placer une partie de sa fortune dans une maison de fabrique de pianos, qui croula peu de temps après. Dans l'espoir de réparer cette perte, il mit le reste de son argent dans une manufacture de tabacs, qui subit le même sort. Il se vit alors obligé de recommencer à donner des concerts pour se procurer à peu près de quoi vivre. Heureusement, son talent n'avait subi aucune altération, et le succès l'accueillit de nouveau. Enfin, quelques années après, il revint en Angleterre, où il fut de nouveau attaqué de la maladie qui avait failli l'emporter précédemment. Au printemps de 1864, il vint se faire soigner en France,

passa plusieurs mois à Passy dans un état toujours alarmant, puis fut transporté au château de Bayen, résidence d'un de ses amis, où il mourut le 12 octobre 1865. Ses restes furent transportés à Londres, où on lui fit des funérailles splendides.

Wallace était presque un musicien de premier ordre, et, s'il eût possédé une originalité plus marquée, il eût pu prendre place parmi les grands maîtres de la musique dramatique au XIX^e siècle; en tout cas, il doit être considéré comme le fondateur et peut-être l'unique représentant de l'opéra national anglais. Il est certain que la partition de *Lurline*, pour ne parler que d'elle, est une œuvre des plus remarquables, qui porte l'empreinte d'un véritable génie. Outre ses opéras, cet artiste a publié plus de quatre cents morceaux de musique de tout genre. Wallace n'était pas seulement un musicien de talent, mais encore un lettré et en même temps un esprit fin et délicat. Il avait beaucoup voyagé, beaucoup vu, beaucoup observé; enfin, il parlait couramment cinq langues, l'anglais, l'allemand, le français, l'espagnol et l'italien.

M. Fétis est très-incomplet et souvent inexact à l'égard de ce compositeur; mais M. Arthur Pougin a publié sur lui, à l'époque de sa mort, une notice très-étendue, très-complète, où l'on trouve une foule de faits pour la plupart inconnus, extraits des journaux anglais (Paris, 1866, in-80).

WALLACE (sir Richard), philanthrope anglais, né à Londres le 26 juillet 1818. Attaché par les liens d'une parenté étroite au marquis d'Hertford, il vécut auprès de lui et lui prodigua des soins assidus pendant les longues souffrances qui attristèrent ses dernières années. En mourant (1870), le marquis d'Hertford lui légua environ 60 millions, composant toute la partie de sa fortune dont il pouvait librement disposer, et consistant en biens situés en France et en Angleterre, ainsi qu'en collections artistiques. Ce fut pendant le siège de Paris, en 1870-1871, que M. Richard Wallace commença à attirer vivement sur lui l'attention publique. S'étant enfermé dans la ville, il donna 300,000 francs pour organiser l'ambulance militaire, dite du marquis d'Hertford, qui suivit le 13^e corps jusqu'à la fin de la guerre, ouvrit dans sa maison une seconde ambulance, fit un don considérable à la ville, distribua des bous de vivres dans les mairies, employa une somme considérable en achat de combustible pour les indigents, une autre pour les indigents limitrophes réfugiés à Paris; pendant le bombardement, il prit l'initiative d'une souscription en faveur des familles obligées de fuir leurs demeures et s'inscrivit pour 100,000 francs. En outre, il constitua en leur faveur un comité de secours et redoubla de générosité pour venir en aide aux malheureux du IV^e arrondissement, qu'il habitait. Les deux grands clubs l'Union et le Jockey-Club l'admirent alors à l'unanimité parmi leurs membres. Après la conclusion de l'armistice, ce fut à M. Wallace que la commission du lord-maire adressa les envois de ravitaillement pour Paris. Lors des élections pour l'Assemblée nationale, des comités proposèrent de porter son nom sur la liste des candidats. Mais il fit annoncer qu'en sa qualité d'Anglais il ne pouvait accepter aucune candidature. Pendant la Commune, il vécut, à Paris, tranquille et respecté de tous. Au mois de juin 1871, M. Thiers lui conféra la croix de commandeur de la Légion d'honneur et, vers la même époque, la reine d'Angleterre lui donna le titre de baronnet. De retour à Londres, il réunit une curieuse collection d'objets d'art, à laquelle il donna le nom de musée de Bethnal-Green, et en tint l'accès libre à la population ouvrière. En 1879, il dota Paris de cent fontaines à boire, dont le modèle fut exécuté par le sculpteur Charles Lebourg, ne laissant à la charge de la ville que la pose et les travaux de plomberie nécessaires pour les alimenter d'eau. Le 17 février 1873, sir Richard Wallace a été élu membre du Parlement dans le district de Lisburn, qui lui fit à cette occasion une ovation enthousiaste. Humain, charitable, fuyant le bruit, M. Wallace a dû au noble emploi qu'il sait faire de sa fortune une grande popularité. Il passe pour un amateur d'objets d'art aussi passionné qu'éclairé. De son mariage avec Mlle Castelnau, fille d'un officier français, il a eu un fils, M. Edmond-Richard WALLACE, né en 1840. Pendant la guerre de 1870-1871, ce jeune homme servit dans les cuirassiers, devint officier d'ordonnance du général Vinoy, reçut le grade de capitaine et fut décoré. Après la répression de la Commune, il a donné sa démission.

WALLACE (Alfred-Russel), naturaliste anglais, né à Usk, dans le Monmouthshire, en 1822. Son nom doit être associé à celui de M. Darwin, avec lequel il partage la paternité de la théorie célèbre de la sélection naturelle. « M. Darwin, remarque à ce sujet M. Edouard Claparede, avec l'exactitude scrupuleuse qui le distingue, n'a pas manqué de citer les noms de tous ceux qui, en même temps que lui ou même avant lui, ont reconnu ou simplement entrevu le principe fondamental de la théorie de la sélection. Le lecteur superficiel pourrait facilement se laisser entraîner à mettre tous ces noms sur la même ligne; mais ce serait là une grande erreur. Les mérites de MM. Wells et Pa-

trick Matthew, par exemple, quelque grands qu'ils puissent être d'ailleurs, ne sauraient être mis en regard de ceux d'un Wallace et d'un Herbert Spencer. Parmi ces hommes, les uns ont bien entrevu le principe, mais n'en ont pas saisi la portée; les autres, au contraire, en ont mesuré les conséquences et montré les applications. Au nombre de ces derniers, M. Wallace est certainement au premier rang, parce que la nature même de ses occupations et la tournure de son esprit paraissent l'avoir conduit à la théorie de la sélection, précisément par la même voie que M. Darwin et en même temps que lui. Aussi les hommes spéciaux n'inscrivent-ils guère que le nom de Wallace à côté de celui de Darwin au début de cette ère nouvelle pour la science des êtres organisés, qui a été inaugurée par la publication de *l'Origine des espèces*. »

Darwin nous apprend lui-même comment, pendant son voyage autour du monde, de 1831 à 1836, la distribution des êtres organisés dans l'Amérique du Sud et les rapports existant entre les faunes actuelles et les faunes anciennes éveillèrent son attention et lui semblèrent de nature à jeter quelque jour sur l'origine des espèces; comment il s'attacha dès lors, d'une manière toute spéciale, au développement de cette idée. C'est aussi par la géographie et la paléontologie que M. Wallace a été conduit à s'occuper de ce problème, le *mystère des mystères*, comme l'appelle Humboldt. Dès 1855, il rédigeait à Sarawak et publiait, la même année, un mémoire sur *la loi qui a réglé l'introduction des espèces nouvelles*. Il résumait dans ce travail quelques faits généraux et en concluait que « toute espèce, au moment de son apparition, coïncide, dans le temps et dans l'espace, avec d'autres espèces préexistantes qui lui sont étroitement alliées. » Cette loi, ajoutait-il, rend compte des affinités naturelles et de la distribution des animaux et des plantes dans le temps et dans l'espace, aussi bien que des phénomènes que présentent les groupes corrélatifs et des faits attribués par Forbes à une sorte de polarité. Enfin, la même loi expliquerait l'existence de ces organes rudimentaires qui ont de tout temps embarrassé les zoologistes tout autant que les botanistes. M. Wallace développe succinctement chacune de ces propositions, sans parler encore de la cause qui détermine la formation des espèces.

Ce problème fondamental a été abordé dans un second mémoire écrit à Ternate au commencement de 1858, et ayant pour titre : *Sur la tendance des variétés à s'écarter indéfiniment de leur type original*. L'auteur, désirant le soumettre au jugement de sir Charles Lyell, envoya son manuscrit à Darwin, en le priant de lui servir d'intermédiaire auprès du célèbre géologue. Il est facile de comprendre ce que dut éprouver Darwin en trouvant résumées dans ce travail, de la manière la plus précise et la plus nette, parfois avec les expressions techniques qu'il employait lui-même, toutes les idées qui le préoccupaient depuis vingt ans et la théorie qu'il n'avait communiquée encore qu'à quelques amis. Il put craindre un moment de perdre tout le fruit d'un labeur aussi consciencieux que long. Mais, heureusement pour lui, Lyell et Hooker, l'éminent botaniste de Kew, étaient au courant de ses travaux. Grâce à ces amis communs, les droits des deux inventeurs furent également respectés. Un mémoire rédigé exprès par Darwin et celui qu'avait envoyé M. Wallace furent lus dans une même séance de la Société linéenne de Londres et insérés dans le même volume des actes de cette Société. Ajoutons que, tout en réclamant la part d'éloges ou de blâme qui lui revient, M. Wallace n'a pas hésité à reconnaître que Darwin l'avait précédé dans la voie où ils se sont rencontrés. Il va plus loin et, avec une modestie qui n'a rien d'affecté, il se déclare incapable des longues et pénibles recherches nécessaires pour développer, comme l'a fait Darwin, les principes fondamentaux tirés de quelques faits généraux. « J'ai ressenti toute ma vie, dit-il, et je ressens encore la plus vive satisfaction de ce que M. Darwin a été à l'œuvre longtemps avant moi et de ce que la tâche difficile, *l'Origine des espèces*, ne m'a pas été laissée. J'ai depuis longtemps fait l'épreuve de mes forces et je sais qu'elles n'y auraient pas suffi. Je sens bien que, comme beaucoup d'hommes dont je reconnais la supériorité, je n'ai pas cette patience infatigable pour accumuler d'immenses quantités de faits les plus divers, cet admirable talent pour en tirer parti, ces connaissances physiologiques exactes et étendues, cette finesse pour inventer les expériences et l'adresse pour les mener à bien, et ce style admirable, à la fois clair, persuasif et précis, qui font de M. Darwin l'homme de notre époque qui est peut-être le plus propre à la grande œuvre qu'il a entreprise et accomplie. »

En 1870, M. Wallace, estimant que son rôle, dans la question de la sélection naturelle, n'avait pas toujours été bien apprécié, a eu l'heureuse idée de fixer exactement sa position relativement à la théorie dite darwinienne, en réunissant en un volume les différents travaux sur ce sujet publiés par lui dans des revues ou journaux divers. Ces articles ont été retouchés, souvent augmen-

tés, sans perdre pour cela leur caractère primitif, et l'auteur les a fait suivre de quelques chapitres entièrement nouveaux. L'ouvrage est intitulé : *Contributions à la théorie de la sélection naturelle : une série d'essais*. Nous allons en rendre compte pour faire connaître en M. Wallace le promoteur indépendant et original d'une doctrine qui attire aujourd'hui l'attention de tous les esprits cultivés.

Comme Darwin, M. Wallace fait reposer toute sa théorie sur un fait général évident : « La vie des animaux sauvages, dit-il, est une lutte perpétuelle, lutte qui a pour but leur existence elle-même. » L'immense majorité des individus succombe dans les combats incessants livrés à tout ce qui les entoure; s'il en était autrement, la terre entière serait rapidement envahie par elle. Peu d'oiseaux, ajoute notre naturaliste, produisent moins de deux petits par an; beaucoup en ont six, huit ou dix. À ce compte, une seule paire aurait produit, au bout de quinze ans, plus de 10 millions de descendants, si tous avaient survécu. Or, l'observation montre que le nombre des oiseaux ne s'accroît guère. En dépit de son pouvoir de multiplication, chaque espèce a donc atteint ses limites numériques et est restée stationnaire, probablement depuis une époque peu éloignée de celle de son apparition. Par conséquent, en admettant que le nombre des jeunes, produits à l'époque des pontes, soit seulement double de celui des parents, hypothèse certainement au-dessous de la vérité, il s'ensuit que partout il périclité annuellement deux fois plus d'oiseaux que la contrée n'en nourrit. Plus précis et plus explicite en cela que Darwin, M. Wallace fait jouer à la nourriture un rôle prépondérant parmi les conditions qui favorisent ou enrayent la multiplication d'une espèce donnée. Toutefois, il est loin de méconnaître l'influence des autres causes de destruction ou de survie, et sait les chercher dans le monde inorganique aussi bien que parmi les êtres vivants. En résumé, la victoire dans la lutte pour l'existence dépend uniquement, à ses yeux, de l'adaptation plus ou moins parfaite à des conditions d'existence données. M. Wallace semble se préoccuper fort peu du progrès, et en cela il se distingue assez nettement de Darwin, qui perd rarement de vue cette considération.

M. Wallace applique aux espèces voisines les unes des autres et appartenant à un même groupe ce qu'il vient de dire des individus. Celles qui, par leur organisation et leur genre de vie, se trouvent en harmonie avec le milieu où elles sont placées devront nécessairement acquiescer et garder une certaine supériorité; celles qui, pour une raison quelconque, se trouvent plus ou moins en désaccord avec ce même milieu, devront s'affaiblir et pourront même disparaître. À plus forte raison, les choses se passeront-elles ainsi entre les variétés qui peuvent surgir au milieu des représentants d'une espèce quelconque. L'antilope dont les jambes seront plus courtes ou plus faibles que celles de ses compagnons tombera la première sous la dent des grands carnassiers; le pigeon qui n'aura pas la puissance de vol nécessaire pour aller chercher au loin sa nourriture et accomplir ses migrations annuelles mourra de faim. En revanche, toute variété possédant des aptitudes plus grandes que le type primitif de l'espèce tendra à se multiplier. Que des moments difficiles surviennent, que les conditions d'existence s'aggravent d'une manière quelconque et jusqu'à un certain point, ces variétés supérieures pourront seules résister à l'épreuve, et, au bout d'un temps plus ou moins long, se trouveront substituées au type original dont elles n'étaient qu'un développement plus parfait et plus élevé. Mais, à leur tour, elles présenteront des phénomènes semblables, engendreront des variétés nouvelles capables de s'isoler, et ainsi de suite. Voilà comment prendra naissance et grandira une série de variétés s'éloignant de plus en plus du type spécifique premier par voie de divergence progressive et continue; série à laquelle on ne saurait, ajoute Wallace, assigner aucune limite. Le même type peut d'ailleurs, sous l'empire de mille conditions fortuites, donner naissance à des variétés très-différentes et, par conséquent, à autant de séries distinctes. L'auteur conclut que son hypothèse peut être suivie assez loin pour rendre compte de tous les phénomènes présentés par les êtres organisés, en particulier de leur succession et de leur extinction dans les âges passés, aussi bien que de toutes les modifications de forme, d'instinct, de genre de vie qu'on rencontre chez eux.

On sait que Lamarck était arrivé à des conclusions à peu près semblables aux précédentes; mais M. Wallace insiste avec juste raison sur les différences radicales existant entre la théorie de l'illustre naturaliste français et celle qu'il propose lui-même. Lamarck admet que les modifications subies par un animal sont le résultat d'un besoin éprouvé par lui, besoin qui produit l'*habitude*, d'où résulte la répétition des mêmes actes et, par suite, le développement des organes qui accomplissent ces actes. Si les membres antérieurs et le cou de la girafe présentent la longueur extraordinaire qu'on leur connaît, c'est que les ancêtres de cet animal

ont toujours fait effort pour atteindre aux branches des arbres qui leur servaient de nourriture. Par cela même, dit Lamarck, chacun d'eux a allongé les parties du corps qui étaient spécialement en action, d'une quantité infiniment petite. Chaque génération a reçu par voie d'hérédité le résultat de tous les efforts antérieurs; chacune y ajoute quelque chose, et la somme de toutes ces petites modifications, qui, prises isolément, auraient été absolument inappréciables, s'accuse par l'étrange organisation que nous voyons aujourd'hui. Ainsi, dans la théorie de Lamarck, c'est en réalité l'animal qui se modifie lui-même. L'organisme est transformé par le désir, par la volonté. Il en est tout autrement dans la théorie de la sélection naturelle. Si la girafe a un long cou, nous dit M. Wallace, ce n'est pas qu'elle ait désiré atteindre aux rameaux les plus élevés; c'est que, parmi les variétés qui surgissent anciennement et se sont succédées dans la suite des siècles, il s'en est trouvé un certain nombre dont le cou était exceptionnellement long, et qui, par cela même, ont eu une plus grande part de nourriture sur un sol donné; qui, par cela même encore, se sont trouvées dans des conditions de survie, tandis que les variétés à cou plus court mouraient de faim dans un temps de disette. Transmis par la génération, ajoutés les uns aux autres, ces progrès dans une voie déterminée ont, par la force même des choses, graduellement produit l'organisation spéciale dont il s'agit. Cette explication, on le voit, supprime toutes les hypothèses vagues et pour ainsi dire mystiques de Lamarck, pour ramener la transformation à n'être plus que la conséquence rigoureuse, nécessaire des conditions d'adaptation à des circonstances parfaitement déterminées.

L'ouvrage de M. Wallace contient des applications hardies, mais ingénieuses et vraiment séduisantes, de la théorie de la sélection naturelle. Un des chapitres les plus intéressants est consacré aux formes imitatives et aux autres ressemblances protectrices parmi les animaux. Les Anglais désignent par le terme de *mimicry*, qu'on peut traduire en français par les mots *imitation zoologique*, la propriété qu'on remarque en certains animaux d'offrir, soit par leur forme, soit par leur couleur, une reproduction presque complète de l'apparence d'un autre animal appartenant par son organisation à un tout autre groupe zoologique et dépourvu, par conséquent, d'affinité avec le premier. M. Wallace s'applique à montrer que les espèces mimiques ou imitatives ont été produites par voie de sélection naturelle. Il n'y voit qu'un cas spécial des conformations particulières extrêmement variées qui assurent à certains animaux une protection contre leurs ennemis et, partant, une plus grande chance de survie dans la lutte pour l'existence. Il est évident qu'il existe dans la nature une harmonie générale entre la coloration d'un animal et celle du milieu qu'il habite. Les animaux des régions polaires sont blancs; ceux du désert rappellent les teintes de sable; une foule d'espèces se confondent par la couleur avec le vert du feuillage au sein duquel elles habitent; les bêtes nocturnes sont de couleur sombre. Ces lois de coloration ne sont point universelles, mais pourtant assez générales et rarement renversées. Si nous allons un peu plus loin, nous rencontrons des oiseaux, des reptiles, des insectes bariolés ou tachetés de manière à imiter exactement la teinte du rocher, de l'écorce, de la feuille ou de la fleur sur lesquels ils reposent d'ordinaire, et il en résulte pour eux un mode efficace de protection. Un pas de plus, et voici des insectes formés et colorés de manière à ressembler exactement à une feuille déterminée, à un morceau de bois mort, à un rameau moussu, à telle ou telle fleur; et, dans ces cas-là, nous voyons souvent apparaître certains instincts particuliers qui aident à l'illusion. Dans une autre phase de ce même phénomène, nous n'avons plus affaire à des êtres dont la coloration semble calculée pour les soustraire aux regards, mais bien à des animaux faciles à apercevoir, souvent même dotés de couleurs vives; mais ce sont des espèces mimiques, c'est-à-dire des formes qui ressemblent à un haut degré à d'autres espèces appartenant à un groupe entièrement différent au point de vue zoologique. On pourrait les considérer comme des chevaliers d'industrie qui se donnent tous les dehors de gens bien nés et respectables pour se glisser dans une société honorable. L'existence des espèces imitées peut s'expliquer de la même manière que celle des formes ressemblant à une feuille ou à un fragment d'écorce. Ces dernières, grâce à cette ressemblance, échappent facilement aux poursuites d'ennemis carnassiers peu soucieux de la ramée, dont l'estomac ne s'accommoderait pas de fibres ligneuses. Les premières échappent aux poursuites de leurs ennemis, par suite de leur ressemblance avec une espèce dont ceux-ci n'ont pas l'habitude de faire leur proie. En effet, les recherches de M. Wallace semblent montrer que les espèces imitées jouissent d'une immunité remarquable contre les attaques d'autres animaux. On le reconnaît à leur extrême abondance, malgré leur vive coloration et l'absence de moyens actifs pour échapper à leurs ennemis. Cette immunité paraît tenir à

une odeur ou à une saveur pénétrante, qui en fait des proies plus repoussantes qu'agréables, ou bien à une dureté qui les rend indigestes. Souvent la propriété mimique est l'apanage d'un seul sexe, qui est dans la règle le sexe féminin, et, dans ce cas, l'observation enseigne que la protection de la femelle pendant un temps considérable est bien plus nécessaire pour assurer la conservation de l'espèce que celle du mâle.

Un autre chapitre remarquable du livre de M. Wallace est celui auquel l'auteur donne le titre de *Philosophie des nids d'oiseaux*. Il y divise les nids d'oiseaux en deux classes. La première comprend tous les nids dans lesquels les œufs et les petits sont entièrement cachés, soit par la construction d'un toit ou d'un dôme protecteur, soit par la circonstance que le nid est logé dans un tronc d'arbre creux ou dans une cavité souterraine. Dans la seconde classe viennent se ranger tous les nids dans lesquels les œufs, les petits et l'oiseau couveur sont entièrement à découvert et exposés à la vue. M. Wallace croit pouvoir établir que, pour tous les oiseaux chez lesquels les deux sexes ont des couleurs vives et voyantes, le nid est de la première classe, tandis que les espèces chez lesquelles le mâle seul offre des couleurs gaies et brillantes, la femelle étant obscure ou terne, construisent des nids de la seconde classe. L'examen de ces faits, dont la réalité est incontestable aux yeux de l'auteur, suggère à ce dernier les réflexions suivantes : Il ne paraît exister chez les oiseaux aucune incapacité pour les femelles de revêtir les mêmes teintes brillantes et les vifs contrastes de couleurs qui ornent si fréquemment leurs époux, puisque, toutes les fois qu'elles sont protégées et cachées pendant l'incubation, elles se revêtent du même plumage. La conclusion à en tirer, c'est que le manque de la protection d'une bonne cachette pendant cette époque est en relation intime avec l'absence ou l'arrêt de développement de ces riches et vives couleurs. La manière dont les choses se passent devient très-intelligible, si l'on a recours aux procédés de la sélection naturelle et sexuelle. Il est manifeste que les deux sexes sont rarement munis au même degré d'armes offensives et défensives quand celles-ci ne sont pas absolument nécessaires à la protection personnelle; tandis que le nombre des cas dans lesquels les deux sexes sont également décorés de brillantes couleurs prouve que l'action normale de la sélection naturelle tend à développer les couleurs et la beauté dans les deux sexes, en propageant et en multipliant toutes ces riches variétés de plumage qui, dans chaque sexe, plaisent à l'autre. La femelle cependant, appelée à couvrir sur un nid ouvert de tous côtés, est très-exposée aux attaques de ses ennemis, et toute modification de son plumage, qui la rendrait plus apparente encore, amènerait la destruction de l'oiseau et de la couvée. Toutes les femelles dont le plumage se modifierait dans la direction de nuances plus voyantes seraient peu à peu exterminées, tandis que celles dont le plumage prendrait une tendance contraire, qui s'assimileraient, par exemple, à la terre, au tronc, au feuillage, auraient une bien meilleure chance de survivre. C'est ainsi qu'on aboutit à ces teintes d'un brun sale, vertes ou indifférentes qui caractérisent le plumage de la partie supérieure du corps de la grande masse des oiseaux femelles couvant sur des nids ouverts.

Nous arrivons à la dernière partie de l'ouvrage de M. Wallace, à celle où l'auteur examine l'application à l'origine de l'homme, de la théorie de la sélection naturelle. C'est, à nos yeux, la plus curieuse. M. Wallace, sur cette question, se sépare de Darwin et cesse d'être évolutionniste. Il ne lui paraît pas que la sélection naturelle suffise pour expliquer la formation de l'homme. Il rappelle d'abord que la sélection naturelle repose en entier sur le principe de l'utilité immédiate. Il suit de là qu'il est des variations qu'elle ne peut produire, des transformations qu'elle est incapable d'accomplir. Il est impossible que la sélection fasse naître des variations nuisibles en quoi que ce soit à un être quelconque. Elle ne peut pas davantage développer un organe spécial et qui pourtant serait sans usage pour son possesseur ou d'un usage de beaucoup moindre qu'on ne doit l'attendre de son développement. « De pareils faits, dit M. Wallace, prouveraient l'intervention de quelque autre loi, de quelque autre puissance que la sélection naturelle. Mais, ajoute-t-il, s'il est en outre démontré que ces modifications, dangereuses ou inutiles au moment de leur première apparition, ont présenté plus tard la plus haute utilité et sont maintenant indispensables au développement complet de la nature intellectuelle et morale de l'homme, nous devrions conclure à une action intelligente, prévoyant et préparant l'avenir, exactement comme nous le faisons lorsque nous voyons l'éleveur se mettre à l'œuvre dans le but de produire une amélioration déterminée dans quelque plante cultivée ou quelque animal domestique. »

M. Wallace trouve dans l'espèce humaine un certain nombre de particularités et de phénomènes qui le conduisent à cette conclusion. Ainsi, le cerveau de l'homme préhistorique, semblable à celui du sauvage actuel, diffère fort peu en volume de celui de

l'homme civilisé. Cette égalité anatomique n'étant pas en rapport avec l'énorme différence du fonctionnement physiologique, on est fondé à croire que le cerveau de l'homme préhistorique, du sauvage, est un organe préparé d'avance pour être entièrement utilisé, à mesure que son propriétaire progressera en civilisation. « Par conséquent, dit M. Wallace, nous devons admettre que le cerveau actuellement possédé par les races humaines inférieures n'a jamais pu se développer sous la seule influence des lois de l'évolution. L'essence de ces lois est de conduire l'organisation à un degré exactement proportionné aux besoins de l'espèce; de ne jamais aller plus loin que la satisfaction de ces besoins; de ne pouvoir rien préparer pour le développement futur de la race; de ne jamais accroître, soit en grandeur, soit en complication, aucune partie du corps sans conserver la plus stricte coordination entre les formes nouvelles et les besoins pressants de l'ensemble. Le cerveau de l'homme préhistorique et de l'homme sauvage me semble prouver l'existence de quelque pouvoir distinct de celui qui a dirigé le développement des animaux inférieurs à travers les transformations incessantes de l'être. »

L'absence des villosités sur le corps humain, opposée à l'abondance des poils chez les mammifères terrestres, conduit M. Wallace à une conclusion analogue. Le pelage a évidemment pour résultat de protéger l'individu contre l'inclémence du climat; et la direction des poils le long de la ligne dorsale, les crinières plus ou moins développées que l'on trouve souvent dans cette région nous apprennent que la sélection a eu spécialement pour effet de garantir les animaux contre la pluie. Rien de semblable n'existe chez l'homme. Il n'en est pas moins évident qu'il eût été fort utile pour le sauvage d'être naturellement abrité comme l'est le moindre animal. « Il est parfaitement certain, dit M. Wallace, que la sélection naturelle ne peut avoir tiré d'un ancêtre couvert de poils le corps nu de l'homme actuel, car une modification pareille, loin d'être utile, aurait été nuisible, au moins à certains égards. » Par conséquent, un autre pouvoir que la sélection est intervenu dans la production de cet homme pour le rendre tel que nous le connaissons.

Quelques autres particularités de l'organisme humain, sans avoir aux yeux de M. Wallace une importance comparable à celle des précédentes, lui paraissent encore peu compatibles avec toute explication de nos origines par la sélection naturelle seule. Il cite comme exemple la structure anatomique du pied, de la main, du larynx.

L'étude de l'esprit témoigne également, et avec plus de force encore que celle du corps humain, de l'insuffisance de la doctrine évolutionniste. On peut, il est vrai, dit M. Wallace, expliquer la naissance et le développement des idées de bienveillance et de sociabilité par les avantages qui en résultent pour la tribu; mais les facultés essentiellement individuelles et sans utilité immédiate pour autrui, par exemple celles qui nous donnent le sentiment artistique, les conceptions idéales d'espace et de temps, d'éternité et d'infini, les notions abstraites de nombre et de figure géométrique ne sauraient avoir leur origine dans la sélection. « Comment la lutte pour l'existence et la victoire des mieux adaptés auraient-elles pu venir en aide au développement de facultés mentales, si fort étrangères aux nécessités de la vie sauvage, et qui, même aujourd'hui, semblent être en avance de notre époque et répondre bien plus à l'avenir de la race qu'à son état présent? » M. Wallace insiste d'une manière toute spéciale sur l'impossibilité d'expliquer le développement du sens moral chez le sauvage par des considérations tirées de la lutte pour l'existence et la victoire des mieux adaptés auraient-elles pu venir en aide au développement de facultés mentales, si fort étrangères aux nécessités de la vie sauvage, et qui, même aujourd'hui, semblent être en avance de notre époque et répondre bien plus à l'avenir de la race qu'à son état présent? » M. Wallace insiste d'une manière toute spéciale sur l'impossibilité d'expliquer le développement du sens moral chez le sauvage par des considérations tirées de la lutte pour l'existence et la victoire des mieux adaptés auraient-elles pu venir en aide au développement de facultés mentales, si fort étrangères aux nécessités de la vie sauvage, et qui, même aujourd'hui, semblent être en avance de notre époque et répondre bien plus à l'avenir de la race qu'à son état présent? » M. Wallace insiste d'une manière toute spéciale sur l'impossibilité d'expliquer le développement du sens moral chez le sauvage par des considérations tirées de la lutte pour l'existence et la victoire des mieux adaptés auraient-elles pu venir en aide au développement de facultés mentales, si fort étrangères aux nécessités de la vie sauvage, et qui, même aujourd'hui, semblent être en avance de notre époque et répondre bien plus à l'avenir de la race qu'à son état présent? »

Outre ses *Essais sur la sélection naturelle*, M. Wallace a publié les ouvrages suivants : *Voyages sur l'Amazonie et le rio Negro* (1853); les *Palmiers de l'Amazonie et leurs usages*

(1853); l'*Archipel malais* (1869) : cet ouvrage, qui a mérité une des médailles d'or de la Société de géographie de Paris, résume les recherches et les travaux accomplis par l'auteur pendant un séjour de huit années, de 1854 à 1862; la *Distribution géographique des animaux* (1876).

WALLACK (James-Williams), auteur anglais, né en 1792, mort à New-York, à la fin de l'année 1864. Il charma le public de Princess Theatre, à Londres, par son jeu souple, élégant, remarquable à une époque où Edmund Keau et Elliston étaient dans tout l'éclat de leur talent et de leur renommée. Doué d'une belle figure et d'une voix charmante, il jouit pendant longtemps, chez nos voisins, d'une grande célébrité. De 1836 à l'incendie de 1869, il joua au National Theatre de New-York. Londres le revit jusqu'en 1851 à Princess Theatre. A cette époque, il retourna en Amérique et fit construire à New-York une salle de spectacle à laquelle il donna son nom et qu'il dirigea jusqu'au moment où l'âge le contraignit de quitter la scène, c'est-à-dire jusqu'en 1861. Son fils, comédien distingué lui-même, continua alors l'exploitation de Wallack's Theatre. Au nombre des meilleurs rôles de cet artiste fameux, les critiques ont cité ceux de Masseroni, du *Bri-gand*; de Mercutio, dans *Roméo et Juliette*; de Petruccio, dans *The Taming of the Shrew*; de César de Bazar, etc.

Walladmor, roman de Hæring, paru en Allemagne comme une traduction de W. Scott (1833, 2 vol. in-8°). Beaucoup de pastiches du célèbre romancier anglais ont été tentés, mais aucun n'a trompé le public comme *Walladmor*, que les Anglais eux-mêmes firent figurer dans la collection des œuvres de Walter Scott. La manière pittoresque et animée avec laquelle sont représentées les scènes dramatiques de ce récit, les personnages qui y jouent un rôle, leur physiologie et les lieux où se passe l'histoire, leur description brillante, tout semble si bien un reflet de l'auteur des *Puritains d'Ecosse* que l'illusion est presque complète. Le sujet rentre tout à fait dans les combinaisons ordinaires de Walter Scott. Le sire de Walladmor a dû faire périr un contrebandier, le fils de Gillie Godber, et depuis ce temps il est torturé de remords pour cet acte de sévérité, d'autant plus que la vengeance de Gillie l'a frappé dans ses plus chères affections. Les deux enfants de sa fille ont été volés par la mère de Gillie, qui reste impénétrable sur leur destinée, vivant seule, comme ces sorcières évoquées par Walter Scott, sur un rocher battu par les tempêtes. Il n'est bruit dans le pays, vingt-cinq ans après cet événement, que des prouesses de Nicolas, un chef de contrebandiers dans le genre de Fra Diavolo, la providence des pauvres, la terreur des oppresseurs. Nicolas sait que sa tête est mise à prix, mais il aime miss Walladmor, il en est aimé, et risque sa vie pour demeurer dans le voisinage du château. Le hasard lui a fait rencontrer un enfant abandonné comme lui, Bertram, pour lequel il s'est pris d'une vive affection. Poursuivi par les soldats, il leur échappe toujours; mais Bertram, qui lui ressemble, est pris pour lui et arrêté. Nicolas vient le délivrer, puis, dégoûté de la vie, qui ne lui offre aucun plaisir puisqu'il n'a aucun espoir de s'unir à celle qu'il aime, il se remet entre les mains du sire de Walladmor. Le tribunal le condamne à mort, et alors on voit arriver au château la vieille Gillie, qui vient compléter sa vengeance. Nicolas et Bertram sont les deux enfants qui ont été enlevés à sir Walladmor. Mais elle a parlé trop tôt; Nicolas s'échappe et va se faire tuer en Amérique au champ d'honneur, après avoir vu tomber miss Walladmor sous une balle qui lui était destinée. Bertram héritiera des biens de la famille, et Walladmor pourra mourir en paix; il laisse un rejeton digne de lui.

L'intérêt de ce roman apocryphe se concentre sur Nicolas, qui a quelque ressemblance avec Rob Roy, et sur Gillie, cet être fantastique, qui semble extrait d'une vieille légende écossaise. Les personnages accessoires du roman sont néanmoins assez vigoureusement dessinés, et leurs mœurs sont conformes à celles que Walter Scott donne à ses héros écossais. Le style est également bien imité; à peine deux ou trois passages trahissent-ils l'origine germanique.

WALLDURN, ville du grand-duché de Bade, cercle du bas Rhin, chef-lieu du bailliage de son nom, dans l'Odenwald; 3,000 hab. Eglise de pèlerinage. Beau château.

WALLENBOURG (Jacques DE), orientaliste allemand, né à Vienne en 1763, mort en 1806. Sorti à dix-neuf ans de l'Académie orientale de sa ville natale, il fut envoyé, comme élève interprète, à Constantinople, séjourna pendant vingt ans en Turquie et en Perse et y acquit une connaissance approfondie des langues orientales. Il possédait, en outre, presque toutes celles de l'Europe. A l'époque de la guerre contre les Turcs (1787), il fut rap-pelé par Joseph II, servit d'interprète lors du congrès de Sistow et reçut le titre de conseiller aulique. Il prit ensuite une part importante à la 2^e édition du *Dictionnaire* de Meniski et entreprit différentes traductions, dont les manuscrits furent anéantis dans l'incendie qui dévora Pétra en 1799.

WALLENBURCH ou **WALLENBURCH** (Adrien et Pierre DE), nom de deux frères hollandais, aussi célèbres par leurs talents que par l'amitié qui les unit jusqu'à la fin et qui ne permet pas de séparer l'histoire de l'un de celle de l'autre. Ils étaient nés à Rotterdam vers le commencement du XVII^e siècle et moururent le premier en 1669, et le second en 1675. Après avoir fait leurs études dans leur ville natale, ils se rendirent en France, où ils se firent recevoir docteurs *in utroque jure*, et, de retour dans leur patrie, s'y adonnèrent à l'étude de la théologie, science dans laquelle ils acquirent rapidement une grande réputation. Ils jouèrent un rôle important dans les controverses religieuses de leur temps, et tandis qu'Adrien devenait chanoine de Cologne, puis évêque d'Andrinople *in partibus*, son frère obtenait les titres de chanoine de Mayence et d'évêque de Mysie. Les œuvres complètes des deux frères ont été réunies en 2 volumes in-fol. (Cologne, 1669-1671), dont le premier porte le titre de *Tractatus generales de controversiis fidei*, et le second celui de *Tractatus speciales de controversiis fidei*. La plupart des traités qui se trouvent dans ce recueil ont été écrits en commun par les deux frères, et il serait impossible d'assigner à chacun d'eux la part qui lui revient dans ces travaux.

WALLENCRONA (Pierre), publiciste et philanthrope suédois, né en 1757, mort en 1832. Possesseur d'une fortune considérable, il la consacra à faire le bien, fonda onze caisses d'épargne, trois écoles et deux asiles pour l'enfance et agrandit plusieurs hôpitaux. Il fit, en outre, paraître pendant trente-deux ans, à Carlstadt, une *Gazette d'économie rurale et domestique*, dans laquelle il s'attacha à vulgariser les connaissances les plus utiles dans la pratique de la vie ordinaire. Wallencrona était grand maître de l'ordre des francs-maçons de Suède.

WALLENDORF, bourg de l'empire d'Autriche, comitat de Zips, sur le Hernad; 3,600 hab. Riches mines de fer et de cuivre; fonderie de cuivre.

WALLÉNIE s. f. (oual-lé-ni — de *Wallen*, sav. angl.). Bot. Genre d'arbres, de la famille des myrsinées, tribu des ardisiées, comprenant des espèces qui croissent dans l'Amérique tropicale.

WALLENROD (Conrad), grand maître de l'ordre Teutonique, mort en 1394. L'existence de ce personnage abonde en péripéties dramatiques. Quoiqu'il passât pour un des membres de la célèbre famille allemande de Wallenrod, il n'en eut pas issu en ligne directe; la chronique de Königsberg le dit fils d'un prêtre, et par conséquent enfant naturel. D'autres écrivains supposent qu'il était Lithuanien et qu'il n'entra dans l'ordre que pour venger plus sûrement son pays des persécutions essayées. La même contradiction existe au sujet du caractère de Conrad. D'un côté, on le représente comme un homme orgueilleux, cruel, adonné à l'ivrognerie, plein de dureté pour ses subordonnés, montrant peu de zèle pour la foi, et même de la haine envers les ecclésiastiques. De l'autre, des auteurs contemporains lui donnent en partage la grandeur d'âme, la valeur, la noblesse et la force de caractère.

Lorsqu'il fut élu grand maître, après la mort de Conrad Zollner (1390), il se présentait pour lui une belle occasion de débiter avec éclat, c'était de déclarer la guerre à la Lithuanie. Witold, le frère de Jagellon, promettait de conduire lui-même les chevaliers à Vilna et de bien payer leur alliance. Conrad différa pourtant les hostilités et alla jusqu'à offenser sensiblement Witold, en qui il mit ensuite une confiance si imprudente, qu'elle valut de grands désastres à l'ordre. Witold, réconcilié secrètement avec Jagellon, non-seulement abandonna Conrad, mais, profitant de ses précédentes relations avec lui, entra comme ami dans les châteaux appartenant aux chevaliers et en massacra les garnisons. Ces événements excitèrent de toutes parts de violents murmures, et Conrad sentit que, pour les apaiser, il fallait prendre une forte détermination. Il annonça donc une croisade en Lithuanie; mais, en cette circonstance comme précédemment, sa conduite offrit des contradictions frappantes. Il dissipa en longs préparatifs les trésors de l'ordre, 5 millions de marcs, ou environ 1 million de florins de Hongrie, somme énorme pour l'époque; s'amusa en route à donner des fêtes et à attendre des secours qui ne parurent pas. La mauvaise saison arriva, et Conrad, abandonnant le camp teutonique où sévissait la famine, se retira précipitamment en Prusse, portant ainsi un dernier coup à la puissance de l'ordre. Nul chroniqueur ou historien n'a pu expliquer d'une façon plausible les motifs de cette espèce de fuite, et l'on doit en revenir à la première supposition, c'est-à-dire que Conrad Wallenrod était Lithuanien et s'était étudié de longue main à venger, sur les ennemis acharnés de son pays natal, les malheurs dont il avait été témoin presque en naissant.

Conrad mourut fou en 1394. Il avait pour inséparable compagnon un certain Conrad Halban, autrement dit le docteur Leander von Albanus, qui passait, quoique moine et affectant les dehors de la piété, pour païen et sorcier. On ignore où et comment il mou-

rut. Les vieux chroniqueurs ne s'accordent pas à cet égard; les uns disent qu'il se noya, les autres que le diable l'emporta. (Kotzebue, *Histoire de Prusse*.)

Un des plus grands poètes modernes de la Pologne, Adam Mickiewicz, a retracé les principales circonstances de la vie de Conrad Wallenrod, dont il a ennoblé la fin. Il fait dire à son héros prisonnier : « ... Regardez tant de millions d'hommes perdus, vos villes en cendres, vos terres en feu. Entendez-vous les vents? ils poussent des orages de neige; il meurt de froid les débris de vos armées. Entendez-vous les hurlements des chiens affamés? ils dévorent et se disputent les restes de ce repas. C'est moi qui l'ai fait! Oh! je suis grand et fier! Tant de têtes de l'hydre coupées à la fois! Il dit, jette un regard à travers les barreaux et tombe inanimé! » (Adam Mickiewicz, *Conrad Wallenrod*.)

WALLENSTADT, ville de Suisse, canton de Saint-Gall, à 45 kilom. N.-O. de Coire, sur la rive orientale du lac de son nom et le chemin de fer de Zurich à Coire; 2,000 hab.

WALLENSTADT (lac de), petit lac de Suisse. Sa partie orientale se trouve dans le canton de Saint-Gall, et sa partie occidentale forme la limite de ce canton et de celui de Glaris. La forme de ce lac, qui s'étend de l'E. à l'O., est assez régulière, et sa largeur du N. au S. presque partout la même (2 kilom.); mais sa longueur de l'E. à l'O. est de 15 kilom. 500. Sa hauteur, au-dessus du niveau de la mer, est de 500 mètres, et sa profondeur de 150 mètres. La Seez, qui s'y jette à Wallenstadt, et la Linth sont les plus considérables des rivières dont il reçoit les eaux. Au S. et au N. de ce lac s'élèvent de hautes montagnes qui protègent le pays contre les vents froids, et dont les rochers, souvent coupés à pic et empêchant d'aborder, s'enfoncent verticalement dans les eaux du lac et produisent un effet pittoresque. Pour compléter le tableau, ces rochers sont entrecoupés de tapis d'une riche verdure, où l'on aperçoit des hameaux et quantité d'habitations éparses.

WALLENSTEIN ou **WALDSTEIN** (Albert-Wenceslas-Eusèbe de), l'un des plus fameux généraux de la guerre de Trente ans, né en Bohême, en 1583, d'une famille ancienne et peut-être d'origine allemande. Il fut, pendant quelque temps, page du margrave de Burgau, abjura le protestantisme, bien plus par intérêt que par conviction, voyagea dans la plupart des contrées de l'Europe, fit un riche mariage à son retour et devint veuf au bout de quatre ans. L'archiduc Ferdinand, qu'il avait servi dans une guerre contre les Vénitiens en lui amenant 300 cavaliers levés à ses frais, le nomma, à la fin de la campagne, colonel des milices de Moravie. Il ne put comprimer l'insurrection de ce pays; mais les sommes qu'il en rapporta lui servirent à lever d'autres troupes, qu'il mit au service de l'empereur. Envoyé en Bohême au commencement de la guerre de Trente ans (1618), puis une seconde fois en Moravie (1621), il combattit ses anciens coreligionnaires, augmenta sa fortune par des confiscations immenses et se justifia des accusations portées contre lui à la manière de Jugurtha, c'est-à-dire en corrompant les personnages les plus considérables de la cour impériale. En 1625, au moment où l'empereur, qui se considérait comme le chef naturel de la ligue catholique en Allemagne, était épuisé d'hommes et d'argent et voyait décroître la prépondérance de l'Autriche, qui n'avait encore fourni que quelques corps d'armée insignifiants, Wallenstein offrit de lever et d'entretenir une armée à ses frais, à la condition qu'on lui permit de la porter à 50,000 hommes. Il fit en effet des enrôlements en Bohême, vint s'emparer du cours de l'Elbe et agir de concert avec Tilly, sans se mettre toutefois sous son commandement, repoussa victorieusement, au port de Dessau, les attaques de Mansfeld (1626), qu'il poursuivit jusqu'en Hongrie; il combattit encore dans ce pays Bethlen Gabor et ses alliés les Turcs, mais ne se maintint que difficilement et ne fut sauvé d'une ruine complète que par les discordes de ses ennemis. Gabor fit sa paix avec l'empereur; Mansfeld, abandonné, essaya de s'enfuir vers l'Italie, et Wallenstein effectua sa retraite avec les débris d'une armée réduite au quart par les désertions et les maladies. Il recruta cependant de nouvelles troupes, traversa le Brandebourg, s'empara de tout le pays entre la Baltique, l'Elbe et le Weser et pénétra jusque dans le Holstein et le Slesvig. Avant cette époque même, il avait été nommé par l'empereur duc de Friedland, de Mecklembourg, prince du saint-empire, généralissime de la flotte de l'Océan et de la mer Baltique, etc. Lui-même commença, dès lors, à prendre le titre d'altesse et l'autorité d'un dictateur sur les princes et les peuples du nord de l'Allemagne. Il avait augmenté son armée jusqu'au chiffre énorme de 100,000 hommes; cette armée lui appartenait en propre, et il faisait en réalité la guerre pour son compte, tout en n'étant en apparence que le lieutenant de l'empereur, dont il dédaignait le plus souvent les ordres. Exécutant sur une vaste échelle ce qu'avaient fait les anciens condottieri, il ouvrit un immense marché d'hommes qui faillit absorber tout ce qu'il y avait en

Europe de gens de guerre et d'aventuriers de toutes les nations et de toutes les religions. Son secret pour les attirer à lui et les maintenir sous son autorité était de leur livrer le peuple, biens et vies, âme et corps, hommes, femmes et enfants. Cette prime effroyable devait nécessairement lui attirer tous les soldats de la terre, il établit partout le règne du soldat, ou plutôt du brigand. Le sac des villes, les pillages et les massacres qui suivent l'assaut, la dévastation de contrées entières, renouvelés tous les jours sur des villes ouvertes, sur des villages, sur des pays sans défense, sans distinction d'amis ou d'ennemis, de protestants ou de catholiques, telles étaient les horreurs qui signalaient sa marche et ses opérations. Toute l'Allemagne du Nord fut ravagée; les paysans qui échappaient aux tueries mouraient de faim sur les ruines de leurs chaumières incendiées; d'autres, cela est attesté par tous les historiens de cette guerre barbare, se nourrissaient de chair humaine. L'homme qui présidait à toutes ces abominations, et que certaines légendes, beaucoup plus littéraires qu'historiques, voudraient faire passer pour un grand général, n'était qu'un heureux spéculateur qui avait judicieusement calculé qu'en centralisant autour de lui la presque totalité des mercenaires de l'Europe il ferait la guerre à coup sûr, n'ayant plus à combattre que des populations désarmées. Il était, au reste, inaccessible à la pitié, n'avait d'autre dieu que l'argent, d'autre foi que les superstitions de l'astrologie, d'autre but que d'acquiescer de la puissance, des richesses, une souveraineté indépendante, peut-être même la couronne de Bohême. Ferdinand, cependant, cédant aux cris d'horreur qui s'élevaient de tous côtés contre ce bourreau, ou plutôt aux injonctions des puissances, des princes allemands et de la diète de Ratisbonne (1630), osa ordonner la destitution d'un homme dont la puissance était formidable et les prétentions indépendantes à peine dissimulées, et qui était de plus à la tête d'une armée de 100,000 hommes qui ne trouvaient que dans sa sûreté l'impunité de leurs crimes. Wallenstein affecta pour tant l'obéissance et la résignation. Il rentra dans la vie privée et vécut désormais dans ses immenses domaines de Bohême et de Moravie ou dans son palais de Prague, déployant un luxe asiatique qui surpassait celui de la plupart des souverains. Cependant, les victoires de Gustave-Adolphe en Allemagne le firent rappeler par Ferdinand. Il se laissa longtemps supplier et ne consentit à reformer ses bandes et à prendre de nouveau le commandement qu'aux conditions d'être généralissime, de disposer de tous les grades, de gouverner exclusivement les pays conquis, de conserver le produit des confiscations, d'avoir seul le droit d'amnistie, d'être confirmé dans tous ses titres, etc. De plus, l'empereur ni son fils ne pourraient paraître à l'armée sans son autorisation. En peu de temps, il rassembla une armée immense et, après quelques opérations en Bohême, se dirigea sur Nuremberg, où il fut suivi par Gustave-Adolphe, qui parcourait la Bavière en triomphateur. Les deux armées restèrent pendant trois mois en présence. Wallenstein, quoiqu'il eût des forces supérieures, craignait de se mesurer avec le héros suédois et refusa obstinément le combat. Attaqué dans ses formidables retranchements, il résista pendant dix heures et ne put être forcé. A Lutzen (1632), il perdit la bataille, malgré la retraite de Gustave au milieu de l'action, se retira ensuite en Silésie, où il ouvrit des négociations secrètes avec la Suède, la Saxe, le Brandebourg et même la France, dans le but secret de s'assurer la couronne de Bohême. Les victoires de Bernard de Saxe-Weimar, le danger de Maximilien de Bavière, les injonctions réitérées de l'empereur ne purent le tirer de son inaction, interrompue quelque temps après par des succès peu importants en Silésie (1633). Il rentra ensuite en Bohême, pays déjà épuisé et qu'il écrasa de contributions énormes, continuant à désobéir aux ordres de la cour de Vienne. Lassé à la fin d'une longue dissimulation, il s'ouvrit à Piccolomini d'un plan de défection qu'il avait médité, réunit tous ses généraux et les lia par écrit à la défense de sa cause personnelle. L'empereur, instruit par Piccolomini, mit Wallenstein au ban de l'empire et le fit assassiner à Egra (1634). Ainsi se termina la destinée extraordinaire de cet homme encore si puissant la veille, qui rêvait et qui eût accompli peut-être la chute du trône impérial, s'il n'eût lui-même brisé l'édifice de sa fortune par une précipitation féroce. Sa trahison, longtemps contestée, est aujourd'hui hors de doute. Ce personnage est traité avec beaucoup trop de faveur par Schiller (*Guerre de Trente ans*), qui ne craint pas de le comparer à Gustave-Adolphe. La trilogie de *Wallenstein*, du même poète, appartient plus à la poésie qu'à l'histoire.

« Albert Wallenstein, dit Sarrazin, eut l'esprit grand et hardi, mais inquiet, ennemi du repos, le corps vigoureux et haut, le visage plus majestueux qu'agréable. Il fut naturellement fort sobre, ne dormant quasi point, travaillant toujours, supportant aisément le froid et la faim, ayant les délices et surmontant les inconvénients de la goutte et de l'âge par la tempérance et par l'exercice; parlant peu, pensant beaucoup, écri-

vant lui-même toutes ses affaires; vaillant et judicieux à la guerre, admirable à lever et à faire subsister les armées, sévère à punir les soldats, prodigue à les récompenser, pourtant avec choix et dessein; toujours ferme contre le malheur, civil dans le besoin; d'ailleurs orgueilleux et fier, ambitieux sans mesure, envieux de la gloire d'autrui, jaloux de la sienne; implacable dans la haine, cruel dans la vengeance, prompt dans la colère; ami de la magnificence, de l'ostentation et de la nouveauté; extravagant en apparence, mais ne faisant rien sans dessein et ne manquant jamais de prétexte du bien public, quoiqu'il rapportât tout à l'accroissement de sa fortune; méprisant la religion, qu'il faisait servir à la politique; artificieux au possible, et affectant de paraître désintéressé; au reste, très-curieux et très-clairvoyant dans les desseins des autres, très-avisé à conduire les siens, surtout adroit à les tracher, et d'autant plus impénétrable qu'il affectait en public la candeur et la liberté et blâmait en autrui la dissimulation dont il se servait en toutes choses. Cet homme, ayant étudié soigneusement la conduite et les maximes de ceux qui, d'une condition privée, étaient arrivés à la souveraineté, n'eut jamais que des pensées vastes et des espérances trop élevées, méprisant ceux qui se contentaient de la médiocrité. En quelque état que la fortune l'eût mis, il songea toujours à s'accroître davantage; enfin, étant venu à un tel point de grandeur qu'il n'y avait que les couronnes au-dessus de lui, il eut le courage de songer à usurper celle de Bohême sur l'empereur; et, quoiqu'il sût que ce dessein était plein de péril et de perfidie, il méprisa le péril, qu'il avait surmonté, et crut toutes les actions honnêtes, outre le soin de se conserver, en les faisant pour régner ».

Wallenstein, trilogie dramatique de Schiller; représentée sur le théâtre de Weimar le 12 octobre 1798. Schiller conçut l'idée de cette trilogie en écrivant son *Histoire de la guerre de Trente ans*, et, comme il était plutôt poète dramatique qu'historien, il se livra à bien plus de recherches et parvint à force d'érudition à rendre sa tragédie plus historique que son récit. Dès l'abord, il avait songé à écrire son *Wallenstein* en prose, car il voulait le faire en vue du théâtre, où l'on avait perdu l'habitude des vers. Cependant, il se décida à employer l'amb et Goethe lui écrivit lui-même à ce sujet : « Toutes les œuvres dramatiques devraient être en vers, et alors seulement on verrait qui est capable de faire quelque chose; mais maintenant il ne reste au poète qui veut être joué qu'à s'accommoder aux exigences du théâtre, et, en ce sens, on ne pouvait vous en vouloir de votre intention d'écrire *Wallenstein* en prose. Toutefois, si vous le considérez en lui-même et comme une œuvre indépendante, il faut nécessairement qu'il soit en vers ».

Mme de Staël, avec raison, a dit que *Wallenstein* était la tragédie la plus nationale qui ait été représentée sur le théâtre allemand. Lessing, en blâmant le goût français et en se ralliant à Diderot dans la manière de concevoir l'art dramatique, avait banni la poésie du théâtre. Schiller, dans le prologue de sa trilogie, exposa toute une nouvelle théorie : « Lorsque l'intérêt, disait-il, ne consiste pas dans une situation seulement; quand il embrasse la vie humaine, quand la représentation doit nous rendre le charme des récits, alors les caractères se développent non plus relativement à une seule situation, mais relativement à l'ensemble. L'unité dramatique prend plus de largeur, et l'auteur doit, comme la destinée, unir les fils de l'action qu'il nous fait voir, et, comme l'historien, présenter les événements portant des causes et arrivant aux effets. C'est là ce qui constitue tout le génie de Shakespeare. » C'est ainsi que Schiller voulut que la tragédie ne fût pas indigne des hautes destinées du temps où il vivait. *Wallenstein*, pourtant, sous un point de vue, a peu de rapports avec les tragédies de Shakespeare. Ce n'est pas l'auteur anglais qui aurait été embarrassé de faire tenir en un seul cadre l'action qui semblait trop multiple et trop longue à Schiller pour ne former que le nœud d'une seule pièce. Le poète allemand se tira d'affaires en composant trois pièces : le *Camp de Wallenstein*, les *Piccolomini*, la *Mort de Wallenstein*.

La première, le *Camp de Wallenstein*, n'est, à vrai dire, qu'une introduction, le péristyle de ce magnifique palais que le génie du poète va construire. Il n'y a là ni action ni dénouement; mais c'est le tableau le plus exact, le plus animé de la vie et du caractère du soldat au XVIII^e siècle. Seize années de guerre ont réuni sous un même drapeau les nationalités les plus diverses. Ce n'est pas une idée qui les guide, c'est la foi dans un homme qui les retient ensemble; ce n'est pas la défense d'une cause commune qui les anime, c'est l'attrait d'une vie indépendante, aventureuse, l'espoir du gain et du butin. Schiller a admirablement peint ces scènes d'une soldatesque qui n'a d'autre loi que la discipline et d'autre morale qu'un dévouement aveugle pour son chef. Rien n'est plus original que l'arrivée d'un capucin au milieu de la bande tumultueuse des soldats; il veut prêcher la modération et la justice dans un langage plein de quolibets et de calembours, entremêlés de citations latines; mais il échoue dans sa tenta-

tive et manque même de se faire maltraiter, parce qu'il ose s'attaquer à Wallenstein, que les catholiques soupçonnaient déjà d'être en négociations avec Gustave-Adolphe, le défenseur du protestantisme. On croit que le sermon du capucin n'est pas de Schiller; il lui fut envoyé par Gréthe qui, lui-même, n'avait eu que la peine de le prendre dans les œuvres d'Abraham Santa-Clara, un moine populaire à l'époque de la guerre de Trente ans. Schiller se borna à versifier cette harangue. Le *Camp de Wallenstein* est écrit en vers rimés dans le mètre que Hans Sachs avait adopté pour ses comédies.

La seconde partie, les *Piccolomini*, n'a pas non plus de dénouement. Elle montre les causes politiques qui préparèrent les dissensions entre les chefs et amenèrent la défection de Wallenstein. Ce général combattait au nom de l'Autriche contre les nations qui voulaient introduire en Allemagne la Réformation; mais, séduit par la perspective de se créer à lui-même un pouvoir indépendant en obtenant des Suédois la couronne de Bohême, il cherche à substituer son autorité personnelle à celle de l'empereur qu'il représente. Toute l'action du drame est donc une lutte entre la fidélité et l'ambition. Parmi les officiers supérieurs qui entourent Wallenstein et que la jalousie plutôt que le sentiment du devoir pousse à contrarier ses desseins, se placent au premier rang les deux Piccolomini, le père et le fils, l'un espion placé auprès de Wallenstein et son successeur déjà secrètement désigné; l'autre, Max Piccolomini, amoureux de la fille du général, refusant de croire à la trahison de l'homme qui a été son bienfaiteur et d'entrer dans les voies tortueuses de son père, auquel il exprime son indignation sur le rôle odieux qu'il lui voit jouer dans une fort belle scène qui clôt cette seconde partie. Rien n'est plus intéressant que le contraste des deux caractères de Max et de Thécla, fille de Wallenstein, que toutes ces physionomies de traitres ou d'ambitieux qui les entourent. Cette seconde partie contient l'exposition de l'action dans toute son étendue. Schiller peint dans tous ses détails le théâtre sur lequel les événements tragiques vont se dénouer. Là encore il fait preuve de cette grande connaissance du cœur qu'il avait. Les intérêts personnels des généraux sont en jeu; l'ambition, le goût du danger, un mélange de bravoure et d'orgueil, avec une faiblesse et une pauvreté de caractère, résultats du manque d'instruction, de l'habitude de l'obéissance passive et du respect pour le succès, voilà à grands traits le tableau qu'il nous présente. La patrie et l'honneur national n'ont aucune prise sur ces hommes.

Après ces deux avant-propos, alors que l'on connaît tous les personnages, qu'on a pu voir se développer leurs caractères, on arrive, dans la *Mort de Wallenstein*, à l'action principale. L'intérêt est allé en croissant; on s'est familiarisé avec le héros et son entourage, et l'on attend avec anxiété le dénouement.

Wallenstein, trop engagé dans sa trahison pour revenir sur ses pas et rentrer dans le devoir, passe avec une partie de son armée dans les rangs des Suédois. C'est en vain que le superstitieux général a consulté les astres et que son astrologue, Seni, lui a conseillé une fuite déshonorante; trahi par ses nouveaux alliés les Suédois, abandonné par ses compagnons d'armes, il est assassiné dans son palais, sur un ordre de l'empereur, transmis par Ottavio Piccolomini, et dont Butler, ennemi privé de Wallenstein, précipite l'exécution pour ne pas laisser à Wallenstein le temps d'un recours en grâce auprès du souverain. Max Piccolomini, désespéré de la trahison de son père et de la révolte du duc, cherche et trouve bientôt une mort glorieuse dans un engagement contre les Suédois, où sa fiancée prend le voile dans un couvent où l'on a placé le tombeau de son amant.

Au-dessus de l'action plane le personnage principal, Wallenstein, tour à tour astucieux, généreux, calculateur et superstitieux, pondant régler toutes choses et devenu le jouet du hasard. Au reste, Schiller connaissait parfaitement le personnage historique dont il a fait son héros : « Le Wallenstein de l'histoire, dit-il dans une lettre datée de 1799, ne fut pas grand; le Wallenstein poétique n'a jamais dû l'être. Dans l'histoire, il avait les présomptions en sa faveur; on le pouvait croire un grand général, parce qu'il était heureux, puissant et hardi; mais il était plutôt l'idole de la soldatesque envers qui il se montrait magnifique et royalement libéral, et qu'il maintenait, aux dépens de tout le monde, en grand honneur. Mais, dans sa conduite, il fut flottant et indécis; dans ses plans, fantastique et excentrique, et dans la dernière action de sa vie, dans sa conjuration contre l'empereur, faible, incertain et même malhabile. » Le caractère de Max Piccolomini est également très-intéressant et l'intérêt qu'il répand sur la pièce risque même d'en altérer l'unité. La scène où il paraît pour la dernière fois est une des plus belles qu'il y ait au théâtre. « Cet ensemble des trois pièces de théâtre qui forment le poème de *Wallenstein*, dit M. de Barante, a un intérêt progressif d'un tout autre genre que nos tragédies, mais qui a aussi son charme et son pouvoir. On croit voir se dérouler peu à peu devant soi des événements naturels dont on reconnaît les causes, dont on prévoit les résultats. Le propre du talent dramatique, c'est de créer des per-

sonnages, de les rendre vivants, de faire qu'ils deviennent de la connaissance du spectateur; et quel poète a eu plus ce talent que Schiller! Il n'est pas dans ce drame un rôle, grand ou petit, qui n'ait le cachet de la vie et qu'on ne voie parler ou agir comme un être réel dont on gardera toujours le souvenir. Malgré cette teinte historique, une sorte de fatalité préside, comme une constellation funeste, à la succession des événements et répand dans l'âme, dès l'abord, cette tristesse de pressentiment, condition essentielle de la tragédie. Ce n'est pas la fatalité de la tragédie grecque, imposée par la volonté des dieux; ce n'est pas la fatalité de Racine, fondée sur le trouble des passions et la faiblesse de la volonté; Schiller a voulu laisser le libre arbitre de l'homme dans toute sa plénitude, et il s'en faisait même un scrupule de morale; mais de l'ensemble et du cours des circonstances, de la connaissance des caractères, résulte une sombre prévoyance de l'événement. C'est enfin une belle idée et qui était bien de l'âme de Schiller que de ne nous montrer d'autre punition de la trahison d'Ottavio que la récompense qu'il en reçoit. Lorsque cet homme, après avoir trompé son ami, après avoir préparé sa perte, reçoit près de son corps sanglant la lettre où l'empereur lui donne le titre de prince, rien que ces mots : « Au prince Piccolomini », sont une vengeance hautaine de la vertu et de la probité.

Wallenstein, tragédie en cinq actes, en vers, par Benjamin Constant (1809). Cette pièce, qui n'est qu'un arrangement de la grande trilogie de Schiller, est précédée de quelques réflexions sur le théâtre allemand. Réfugié à Weimar (1803), B. Constant s'y était lié avec Schiller, dont il résolut de traduire l'importante création de Wallenstein. Cette traduction, ou plutôt cette imitation estimable et consciencieuse, laisse à désirer sous le rapport de la couleur et de l'éclat poétique. Le discours préliminaire a paru bien supérieur. Les littératures, comme les langues et les peuples, ont leurs divers génies qu'il ne faut ni méconnaître ni violenter. Benjamin Constant l'a un peu oublié. Quant à la pièce, celle de Schiller est trop connue pour qu'il soit nécessaire de la rappeler.

« Le mobile de la guerre de Trente ans, dit Benjamin Constant, fut pour les peuples le besoin d'acquiescer à la liberté religieuse, pour les princes le désir de conserver leur indépendance politique. La paix de 1648 satisfait tout le monde; elle assura aux protestants le libre exercice de leur culte et aux petits souverains la jouissance et même l'accroissement de leurs droits. Aussi n'est-il pas étonnant que, par sa durée et l'importance de ses résultats, elle ait tant occupé l'histoire et la littérature. » Avec la paix, l'esprit militaire s'affaiblit; on ne voit plus de condottieri tels que Mansfeld, Christian de Brunswick, Bernard de Weimar et, le plus célèbre de tous, Wallenstein, duc de Friedland. Wallenstein sert l'Autriche, mais avec une armée levée, payée et entretenue par lui. Il perçoit des contributions et négocie comme un potentat, du milieu de son camp, avec les monarques sur leur trône. S'il échoue à le devenir lui-même, c'est par un mélange singulier d'audace, de superstition et d'incertitude. L'originalité de ce personnage avait séduit Schiller, qui, à son époque, lui aurait vainement cherché un pendant, car, « l'originalité résultant de l'indépendance, à mesure que l'autorité se concentre, les individus s'effacent. » Il s'efforça donc de retracer les derniers efforts de l'esprit militaire et cette vie indépendante et presque sauvage des camps, à laquelle les progrès de la civilisation ont fait succéder, dans l'armée, l'uniformité, l'obéissance et la discipline. Son *Wallenstein* se compose de trois pièces : 1^o le *Camp de Wallenstein*; 2^o les *Piccolomini*; 3^o la *Mort de Wallenstein*. L'action commence à la seconde seulement et se développe et s'achève dans la troisième; la première n'est qu'un prologue sans action. Le camp n'est qu'un tableau mouvant de la vie du soldat, n'ayant aucun trait ni avec le passé ni avec l'avenir; mais le génie de Wallenstein préside à tout, remplit tout, et les soldats se promettent bien de le servir toujours, même contre l'empereur. Il n'aurait qu'un signe à faire pour qu'une révolte éclatât. C'est une peinture des armées au XVII^e siècle, d'une exactitude merveilleuse, mais qui serait impossible sur notre scène, où tout pêle sous la discipline. Les deux premières parties ne contiennent pas moins de quatre mille vers, ce qui se comprend en Allemagne, où le public s'accommode d'une représentation qui dure plusieurs jours; le spectateur français ne serait pas si complaisant. D'autres différences fondamentales séparent la pièce de Schiller de celle de B. Constant. Le dialogue est familier chez le premier, ce qui chez nous semblerait trivial dans une tragédie. Les personnages secondaires, en Allemagne, jouent à peu près le même rôle que le chœur antique; aussi ne regarde-t-on pas à les multiplier. La pièce de Schiller a quarante-huit acteurs, celle de B. Constant n'en met en scène que douze; tout se passe en action dans la tragédie allemande; le récit est généralement préféré dans la tragédie française.

Telles sont les considérations exposées par B. Constant dans son discours préliminaire; elles sont justes pour la plupart, mais « trop

empreintes de germanisme, » a dit la critique. Le mot ne rend pas bien l'impression qu'elles laissent. Il serait mieux de dire que B. Constant y prend trop le parti des Allemands contre les Français, ce qui est un peu la conséquence de l'exil.

WALLER (William), général anglais, né en 1597, mort en 1668. Après avoir fait ses études à Oxford et à Paris, il entra dans l'armée des princes protestants coalisés contre l'empereur et, à son retour en Angleterre, reçut de Charles I^{er} le titre de chevalier. Élu, en 1640, membre du Long Parlement, il y siégea dans les rangs de l'opposition et, lorsque la guerre commença, devint l'un des généraux parlementaires. Il se signala à diverses reprises, notamment par la prise de Portsmouth (sept. 1642), mais fut battu successivement à Lansdown (5 juillet 1643) et à Roundway-Down, une première fois le 13 juillet, et une seconde le 8 septembre de la même année. En mars 1644, il défit lord Hopton près de Winchester, mais, trois mois plus tard, il fut battu à son tour. Dans l'intervalle, Waller était devenu suspect à Cromwell, qui profita de cette dernière défaite pour le forcer à quitter son commandement. L'ex-général n'en continua pas moins à être à la Chambre des communes l'un des chefs du parti presbytérien, jusqu'au moment de la mise en accusation de onze membres de la Chambre (1647). Compris dans le nombre, il échappa par la fuite à une condamnation et revint, bientôt après, siéger au Parlement, dont il fit partie jusqu'au 6 décembre 1648, jour où il en fut expulsé par le colonel Pride, en même temps que cinquante de ses collègues. Il vécut dans l'obscurité jusqu'en 1659, époque où il fut impliqué dans l'insurrection du Cheshire, qui avait pour chef George Booth. Détenu pendant quelques mois, il reprit, en février 1660, sa place au Parlement; mais après la restauration il vécut complétement à l'écart des affaires. On a de lui : *Méditations religieuses sur divers sujets* (Londres, 1680); *Apologie du caractère et de la conduite du chevalier William Waller, écrite par lui-même*, ouvrage qui ne fut publié que plus d'un siècle après la mort de l'auteur (Londres, 1793) et qui n'en produisit pas moins une grande sensation.

WALLER (Edmond), célèbre poète anglais, né à Colleshill, comté de Hertford, en 1605, mort à Beaconsfield en 1687. Par sa mère, Anne Hampden, il était cousin de Cromwell et du fougueux patriote John Hampden. Après avoir fait de brillantes études à Eton et à Cambridge, il fut envoyé, à peine âgé de seize ou dix-huit ans, à la Chambre des communes par le bourg d'Amersham et parut, à la même époque, à la cour, où il ne tarda pas à se concilier les bonnes grâces de Jacques I^{er} par son esprit et par ses productions littéraires, dont la première, écrite en 1623, avait pour sujet un naufrage essuyé par le prince royal en revenant d'Espagne. Marié, à peu près vers la même époque, à une riche héritière de la Cité, il devint veuf à l'âge de vingt-cinq ans. Quelques années plus tard, il adressa ses hommages à Dorothy Sydney, fille du duc de Leicester; mais ils furent repoussés, et après le mariage de Dorothy, qui épousa, en 1639, lord Henri Spencer, Waller se remaria lui-même avec Marie Bresse ou Breaux, de laquelle il eut treize enfants. Il n'en a pas moins immortalisé dans ses vers, sous le nom de Sacharissa, celle qui avait repoussé son amour.

Lorsque le gouvernement parlementaire eut été rétabli en 1640, après une interruption de douze années, Waller siégea de nouveau à la Chambre des communes, devint ensuite membre du Long Parlement, où il fit d'abord partie de l'opposition; mais il s'en sépara lorsqu'on voulut porter atteinte à la juridiction ecclésiastique et entra dans un complot royaliste sur lequel on n'a que des données obscures. Tomkyns, son beau-frère, et un nommé Challoner, qui y étaient impliqués, furent pendus devant la porte de leur maison (1643); Waller sauva, dit-on, sa vie en dénonçant ses complices. Quelques historiens disent qu'il se borna à exciper de son droit d'être jugé par la Chambre des communes, à laquelle on n'osa pas le déferer. Après être resté une année en prison, il fut condamné à une amende de 10,000 livres sterling, qu'il payait, et dut quitter l'Angleterre (1643). Il se retira d'abord à Rouen, puis à Paris, où il vécut avec une grande magnificence, à laquelle il suffisait par la seule vente des bijoux de sa femme. Au bout de dix années d'exil, cependant, cette ressource finit par s'épuiser, et il se trouva réduit à ce qu'il appelait lui-même « le bijou croupion, » (*rump jewel*). Enfin, au bout de dix ans, grâce probablement à l'entremise d'un de ses beaux-frères, le colonel Scrope, il obtint de Cromwell la permission de rentrer en Angleterre. Il ne tarda pas à se mettre fort avant dans les bonnes grâces du protecteur, dont il écrivit, en 1654, un *Panegyrique*, qui est regardé comme l'un de ses meilleures compositions. Un peu plus tard, célébrant la victoire de Blake sur les Espagnols (1656), il saisit cette occasion pour engager Cromwell à prendre le titre de roi. C'est dans le même esprit d'adulation qu'est écrit son poème *Sur la mort de milord Protector*; malheureusement, dans la collection des œuvres de l'auteur, ce poème est immédiatement suivi d'une autre pièce adressée à

Charles II et intitulée : *Félicitation au roi sur l'heureux retour de Sa Majesté*, dans laquelle il s'est montré, sinon aussi heureusement inspiré, du moins aussi adulateur envers la royauté qu'envers la république. Sa conduite, en cette occasion, a été jugée sévèrement par Johnson : « Un tel changement de sentiments, s'écrie-t-il, excite le mépris et l'indignation; le poète qui prostitue ainsi son esprit peut encore conserver l'éclat du talent, mais il a perdu la dignité de la vertu. » Waller, du reste, supportait assez légèrement la honte d'avoir chanté tous les partis. Charles II lui reprochant un jour la supériorité poétique des louanges qu'il avait données à Cromwell sur celles qu'il avait adressées à son souverain légitime, il répondit avec une spirituelle outrecuidance : « Cela tient à ce que nous autres poètes nous réussissons mieux dans la fiction que dans la vérité. »

Waller dut à la Restauration plus encore qu'il n'avait dû à Cromwell; il redevint tout à la fois un important personnage politique et l'un des ornements de la cour frivole de Charles II. Réélu, en 1661, au Parlement, il en fit partie jusqu'en 1680 et, après l'avènement de Jacques II, y fut élu de nouveau en 1685. Bien qu'octogenaire, il continua à prendre une part active aux débats; il ne paraît pas, cependant, avoir jamais exercé une influence quelconque au sein de cette assemblée, si nous en croyons Burnet, qui, après nous avoir dit qu'à quatre-vingts ans il était de tous les membres de la Chambre celui qui parlait avec le plus d'enjouement, ajoute : « Il ne s'occupait que de dire ce qui pouvait lui attirer des applaudissements; mais il ne prit jamais à cœur les affaires de la Chambre, car c'était un homme vain et frivole, quoique plein d'esprit. » Une des dernières œuvres poétiques de Waller fut une pièce de vers intitulée : *Préface de la chute de l'empire ottoman*, qu'il présenta à Jacques II le jour anniversaire de sa naissance, on ne dit pas en quelle année. Peu de temps avant sa mort, il écrivit un poème en six chants, *L'Amour*, qui, au rapport de Johnson, n'était pas inférieur à la plupart de ses autres productions et prouvait qu'il avait jusqu'à la fin conservé toutes ses facultés. Il était, paraît-il, aussi bien conservé sous le rapport physique que sous le rapport intellectuel. « De Bonrepeaux, dit Walckenaer, qui se trouvait en Angleterre peu de mois avant la mort de Waller, parle du poète anglais comme menant joyeuse vie avec l'épicurien Saint-Evremond, et il assure qu'à quatre-vingt-deux ans il était encore amoureux et poète... » Dans une lettre que La Fontaine écrivait, peu de temps après, à la duchesse de Bouillon, alors à Londres, près de sa sœur la duchesse de Mazarin, notre fabuliste se flatte de l'espoir de rencontrer Waller dans cette société toute française :

Parmi ceux qu'admet à sa cour
Celle qui des Anglais embellit le séjour,
Partageant avec vous tout l'empire d'Amour,
Anacréon et les gens de sa sorte,
Comme Waller, Saint-Evremond et moi,
Ne se feront jamais fermer la porte.
Qui n'admettrait Anacréon chez soi?
Qui bannirait Waller et La Fontaine?
Tous deux sont vieux, Saint-Evremond aussi;
Mais verrez-vous aux bords de l'Hippocrène
Gens moins rîdés en leurs vers que ceux-ci?

La Fontaine dit qu'à l'exemple d'Apollonius de Tyane, qui ressuscita une jeune fille, il ressusciterait Anacréon; « et alors, ajoute-t-il, vous et Mme de Mazarin nous rassembleriez. Nous nous rencontrerions en Angleterre. M. Waller, M. de Saint-Evremond, le vieux Grec et moi. Croyez-vous, madame, qu'on pût trouver quatre poètes mieux assortis? »

Il nous ferait beau voir, parmi des jeunes gens,
Inspirer le plaisir, danser et nous ébattre,
Et de fleurs couronnés, ainsi que le printemps,
Faire trois cents ans à nous quatre.

Ces vers ne sont pas les seuls que Waller ait inspirés à La Fontaine. Lorsqu'il apprit la mort du poète anglais, que lui annonçait Saint-Evremond, il envoya à ce dernier la pièce suivante :

Les beaux esprits, les sages, les amants
Sont en débats dans les champs Elysées;
Ils veulent tous en leurs départements
Waller pour hôte, ombre de mœurs aisées.
Pluton leur dit : « J'ai vos raisons pesées;
Cet homme sut en quatre arts exceller :
Amour et vers, sagesse et beau parler.
Lequel d'eux tous l'aura dans son domaine ?
Sire Pluton, vous voilà bien en peine.
S'il possédait ces quatre arts en effet,
Celui d'amour, c'est chose toute claire,
Doit l'emporter; car, quand il est parfait,
C'est un métier qui les autres fait faire.

Le mérite de Waller comme poète a été longuement étudié par Johnson. Il est difficile aujourd'hui d'admettre qu'il ait été, comme le dit la *Biographie britannique*, le plus célèbre poète lyrique que l'Angleterre ait jamais produit, car ses compositions, légères et faciles, sont plutôt remarquables par la pureté harmonieuse de la versification et l'élégance de la forme que par l'élevation des pensées et la pompe du style, et, du reste, il n'en est qu'un petit nombre qui appartiennent au genre lyrique. Waller était poète cependant, mais le bel esprit l'emportait en lui. Une partie de

ses *Œuvres* avait été publiées à Londres en 1645, pendant son séjour en France. Le recueil complet en a été édité plusieurs fois. Les meilleures éditions sont celles de 1729 (Londres, in-4^o) et de 1829 (Londres, 2 vol. in-12). Une des plus récentes est celle d'Edimbourg (1855).

WALLÉRITE s. f. (oual-lé-ri-te). Minér. Alumine hydratée silicifère, qu'on trouve dans les Pyrénées, en Espagne.

WALLERIUS (Jean-Gottschalk), chimiste suédois, né dans le Sudermannland en 1709, mort en 1785. Successivement adjoint à la Faculté de médecine de Lund (1732), secrétaire et archiviste de celle d'Upsal, assesseur du collège royal de médecine de Stockholm (1739) et professeur de chimie, de métallurgie et de pharmacie à l'université d'Upsal (1750), il fut l'un des savants les plus éminents de son siècle et contribua efficacement au progrès des sciences naturelles en Suède. L'un des premiers il eut l'idée d'appliquer la chimie à l'agriculture et introduisit dans la minéralogie une classification supérieure à toutes celles qui l'avaient précédée, mais qui a cessé d'être en usage depuis les travaux des grands minéralogistes modernes. Parmi les nombreux ouvrages de Wallerius, nous citerons : *Mineralogia systematica proposita* (Stockholm, 1747-1748), trad. en français par d'Holbach (1753, 2 vol. in-8^o); *De origine et natura nitri* (1749); *Observationes mineralogicae ad plagam occidentalem sinus Bothnici* (1752); *Hydrologia systematica proposita* (1748-1749); *Commentaria Lipsiensia de rebus medicis* (1753, 3 vol.); *Chemia physica* (en suédois, 1759, 2 vol. in-8^o, et en latin, 1760); *Systema mineralogicum* (1772-1775, 2 vol. in-8^o); *Éléments d'agriculture physique et chimique*, traduits du latin (Paris, 1774); *Elementa metallurgiae speciatim chemicae* (1778); *Méditationes physico-chemicae de origine mundi imprimis geocosmi ejusdemque metamorphosi* (1779), traduit en français par Dubois (1781); *Disputationes physico-chemico-pharmaceutico-mineralogicae et metallurgicae* (1781, 2 vol.), etc.

WALLERN, bourg de l'empire d'Autriche, dans la Bohême, cercle de Prachin, à 9 kilom. S. de Sablatz; 2,200 hab.

WALLERS, bourg et commune de France (Nord), cant., arrond. et à 10 kilom. N. de Valenciennes; pop. aggl., 3,400 hab. — pop. tot., 3,420 hab. Brasseries, moulins à farine. Commerce de céréales.

WALLERSTEIN, bourg de Bavière, cercle de Souabe, à 18 kilom. N.-O. de Nordlingen, chef-lieu de la seigneurie d'Oettingen-Wallerstein; 2,000 hab. Ecole latine; château princier.

WALLIA, roi wisigoth. V. VALLIA.

WALLICH (Nathaniel), botaniste danois, né à Copenhague en 1787, mort en 1854. Reçu docteur en médecine à dix-huit ans, il passa à Sérampour (Indoustan) comme médecin de district, resta dans cette colonie après que l'Angleterre l'eut acquise du Danemark, devint surintendant du jardin botanique de Calcutta en 1817 et se fit une grande réputation par ses cours. Pendant ses excursions dans l'intérieur de l'Asie, il découvrit plus de neuf mille plantes jusqu'alors inconnues. On a de lui : *Flora indica* (1820); *Tentamen florae Nepalesis illustratae* (Calcutta, 1824-1826); *Liste des plantes* (au nombre de 7,633 espèces) dont les échantillons desséchés sont conservés au musée de la Compagnie des Indes (Londres, 1829, in-fol.); *Plantes asiatiques rarioris* (Londres, 1829-1832, 3 vol. in-fol., avec 300 planches coloriées). Wallich était correspondant de l'Institut de France et membre de la Société linéenne de Londres, de laquelle il fut élu vice-président en 1849. L'université de Copenhague possède une riche collection d'ouvrages en sanscrit et en d'autres dialectes orientaux, où lui a été offerte par ce savant en 1821.

WALLICHIE s. f. (oual-li-chi — de *Wallich*, botan. danois). Bot. Genre d'arbres, de la famille des byttneriacées, type de la tribu des wallichies, réuni par plusieurs auteurs aux microlènes, et dont l'espèce type croît au Népal. Il Syn. d'AXANTHE et d'UROPHYLLIE, autres genres de végétaux.

— **Encycl.** Les *wallichies* sont des palmiers, à tige complètement ou à peu près souterraine, buissonnants, à frondes pennées; les fleurs, groupées en spadices à rameaux simples, pendants, sont monoïques, petites, jaunâtres, munies de bractées; les mâles ont six étamines, à filets courts; les femelles ont un ovaire à deux loges, rarement à trois loges, surmonté d'un pareil nombre de stigmates connés; le fruit est une baie sèche, à deux ou trois graines. Les espèces de ce genre sont peu nombreuses; elles habitent l'Inde et les îles voisines. La *wallichie caryote* a des frondes longues de près de 3 mètres; un spadice de 0m,40, d'abord dressé, puis penché; des fleurs jaunâtres, rougeâtres à l'extrémité; des baies rouges, ovoïdes-oblongues. Ce palmier fleurit et fructifie une seule fois, puis il meurt. Il habite l'Inde, et on le cultive dans nos serres, où on le propage par drageons.

WALLICHIÉ, ÉE adj. (oual-li-chi-é — rad. *wallichie*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre wallichie.

WALLIS (Georges-Olivier, comte DE), général autrichien, né en 1671, mort en 1731. D'abord page de l'empereur Léopold, il entra de bonne heure au service, fit les campagnes des bords du Rhin et de Hongrie, promu colonel en 1706, major général en 1717.

feld-marchéchal lieutenant en 1716, et, envoyé un peu plus tard en Sicile, s'empara de Messine (1719), dont il fut nommé gouverneur. Il reçut, en outre, les titres de grand maître général de l'artillerie et de commandant de toutes les forces de la Sicile. En 1733, il prit part aux campagnes sur les bords du Rhin, dans l'Italie septentrionale, puis en Hongrie, où les Turcs firent essuyer de graves défaites aux troupes impériales. Chargé du commandement en chef après la prise de Méhadia, il ne put empêcher l'ennemi de s'emparer encore de Groczka en 1739; il fut plus heureux lorsque le séraskier de Widdin chercha à traverser la Temes pour pénétrer dans le banat de Temeswar, et il le força à rétrograder. Peu de temps après, au lieu de marcher au secours de Belgrade assiégé et dont les habitants se défendaient vigoureusement, il conclut avec les Turcs un traité par lequel il leur abandonnait Belgrade, Schabacz, la Serbie et la Valachie. L'indignation fut générale en Autriche, et l'empereur Charles VI, après avoir retiré le commandement à Wallis, nomma une commission chargée de le juger. Mais, grâce aux protecteurs que le vieux général possédait à la cour, l'affaire traîna en longueur, et Charles VI étant mort en 1740, Marie-Thérèse rappela Wallis auprès d'elle. Chargé du commandement d'un corps d'armée pendant la guerre en Bohême, il s'empara, en 1743, de la ville de Leutmeritz. Il mourut quelques mois plus tard à Neukirchen.

WALLIS (John), théologien et naturaliste anglais, né dans le Cumberland en 1714, mort, après avoir occupé plusieurs cures dans le Northumberland, en 1793. On a de lui des *Lettres à un élève sur le point d'entrer dans les ordres* et une *Histoire naturelle du Northumberland* (1769, 2 vol. in-4°).

WALLIS (Samuel), navigateur anglais, mort en 1795. Lieutenant de vaisseau en 1755, puis capitaine deux ans plus tard, il prit part à l'expédition d'Holbonne contre Louisbourg et, en 1760, fit un voyage au Canada. En 1766, il fut chargé de continuer et d'étendre les découvertes de Byron dans l'Océan Pacifique et, en août 1766, fit voile de Plymouth, à bord du *Dauphin* et en compagnie de l'*Endeavour*, qui avait pour capitaine Carteret. Ces deux bâtiments furent séparés par un coup de vent à l'extrémité O. du détroit de Magellan, et Wallis continua seul son voyage. Il découvrit successivement les îles de la Pentecôte (3 juin 1767), d'Egmont, de Gloucester, de Cumberland, de Guillaume-Henri, d'Onabruk et, le 19 juin de la même année, Tahiti, à laquelle il donna le nom d'île du Roi-George. Il y séjourna jusqu'au 27 juillet suivant; mais ne pouvant, à cause du mauvais état de son vaisseau et de la rigueur du temps, revenir par le détroit de Magellan, il doubla le cap de Bonne-Espérance, découvrit en chemin plusieurs îles, dont l'une reçut son nom, et arriva le 30 novembre à Batavia, puis, le 19 mai suivant, en Angleterre. La *Relation* de son voyage, qui parut (Londres, 1773, 3 vol. in-4°) dans la collection des *Voyages au Pacifique*, de Hawkesworth, et qui a été traduite en français par Suard (Paris, 1774, 4 vol. in-4°), n'est qu'une simple copie de son journal de bord. Wallis avait quitté en 1772 le service actif et était devenu, en 1780, commissaire de la marine.

WALLIS (Joseph; comte DE), homme d'Etat autrichien, né dans la Moravie en 1758, où il est mort en 1818. Il fut nommé, en 1805, président de la régence de Bohême et, en 1810, ministre des finances. L'état financier de l'Autriche était alors déplorable : la dette s'élevait à 700 millions, et le papier-monnaie, dont une masse était en circulation, perdait plus des deux tiers de sa valeur. Le ministre commença par réduire le papier au cinquième, puis il en émit un nouveau, qui ne tarda pas à être également avili. Les fortunes particulières se trouvèrent bouleversées; mais le gouvernement eut des ressources pour lever ses troupes lorsque arriva la coalition de 1813 contre la France. Aussi, à la mort du comte de Wallis, la cour de Vienne se montra-t-elle reconnaissante, en lui faisant faire de magnifiques funérailles. En 1816, il avait assisté le portefeuille des finances pour celui de la justice.

WALLIS (George), médecin anglais, né à York en 1740, mort à Londres en 1802. Il fut longtemps professeur de médecine théorique et pratiqua dans cette dernière ville. On a de lui : *Essai sur les conséquences résultant des saignées imprudentes pendant la grossesse* (Londres, in-8°); *Nosologia methodica oeculorum* (Londres, 1785, in-8°); *Œuvres de Thomas Sydenham, sur les maladies aiguës et chroniques, où sont exposés leur histoire et leur mode de guérison tels qu'il les a écrits* (Londres, 1789, 2 vol. in-8°); *L'Art de conserver et de rétablir la santé, fondé sur des principes rationnels* (Londres, 1793, in-8°); troisième édition du *Dictionnaire médical* de Mothuby, revu et corrigé, avec de considérables additions (Londres, 1791, in-fol.).

WALLIS (Sarah-Lee), naturaliste anglaise, née à Colchester en 1791, morte en 1856. Elle s'occupa, dès l'enfance, de l'étude des sciences naturelles et épousa, en 1812, un savant distingué, T. B. Bodwich. Les deux époux publièrent en commun les ouvrages

suivants : *Taxidermie ou Art de collectionner* (1821); *Excursions à Madère et à Porto-Santo* (1825); Mme Bodwich a, en outre, écrit seule : *Histoire des poissons d'eau vive en Angleterre* (1830); *Mémoires de Georges Cuvier* (1833); *Histoire de divers pays étrangers et fragments de notes d'un voyageur* (1835); *Éléments d'histoire naturelle* (1844); les *Voyageurs africains* (1847); *Aventures en Australie* (1851); *Anecdotes sur les habitudes et les instincts des oiseaux, reptiles et poissons* (1852); les *Oiseaux d'Angleterre* (1852).

WALLISCHBIRKEN, bourg de l'empire d'Autriche, dans la Bohême, cercle de Prachin, à 28 kilom. S.-O. de Piseck; 2,300 hab.

WALLIUS (Jacques), poète latin moderne, né à Courtray en 1599, mort vers 1680. Il entra, à dix-sept ans, dans l'ordre des jésuites et acquit une grande réputation comme prédicateur. On a de lui des poésies latines, qui ont obtenu, à l'époque de leur publication, un succès que l'on ne comprend plus guère aujourd'hui, car la versification en est des plus médiocres et on n'y trouve aucune trace d'inspiration. Le recueil de ses œuvres (Anvers, 1656, in-12) est divisé en neuf livres et renferme des poésies héroïques, des paraphrases d'Horace, des élégies et des odes.

WALLMODEN-GIMBORN (Louis-Georges-Thedel, comte DE), général autrichien, né à Vienne en 1769, mort en 1862. Il servit d'abord dans l'armée hanovrienne, puis dans l'armée prussienne et, lorsque, à la suite de la paix de Bâle, la Prusse eut cessé de faire la guerre à la France, passa au service de l'Autriche. Il se distingua comme chef de partisans pendant les campagnes de 1796 à 1801, fut aussi chargé de différentes missions diplomatiques et conclut à Londres un traité de subsides entre l'Angleterre et l'Autriche, lorsque cette dernière recommença, en 1809, la guerre contre la France. De retour à Vienne, il prit une part glorieuse à la bataille de Wagram et, après le traité de Vienne, fut promu feld-marchéchal lieutenant et commandant d'une division de l'armée de Bohême. En 1813, il passa, avec le même grade, au service de la Russie, commanda la légion allemande, qu'il conduisit dans le Mecklenbourg, et, après la conclusion de la suspension d'armes d'août 1813, la réunit à l'armée du Nord. Non-seulement il se maintint avec son corps en face des forces supérieures de Davout, mais encore il battit la division française de l'écheur au combat de la Gohrde et pénétra dans le Slesvig, où il força les Danois à conclure la paix. Après le second traité de Paris, il entra au service de l'Autriche, succéda, en 1817, au comte Nugent, dans le commandement en chef des troupes autrichiennes laissées dans le royaume de Naples, commanda en 1821 un des principaux corps de l'armée autrichienne dirigée contre Naples et, en juin de la même année, prit possession de la Sicile, où il demeura jusqu'en 1823. Il devint alors commandant du 1er corps d'armée de l'Italie supérieure et commandant militaire de Milan, et occupa ces deux postes jusqu'en 1848, époque où il prit sa retraite. C'était un homme d'une rare intelligence, d'une grande fermeté de caractère et d'une bravoure sans égale. Il a éminemment contribué à former l'infanterie légère autrichienne et à améliorer la tactique des tirailleurs. — Son frère, le comte Charles-Auguste-Louis DE WALLMODEN, né en 1792, général de cavalerie au service de l'Autriche, fut pendant plusieurs années commandant, après Haynau, du 1er corps d'armée et fut ensuite adjoint à Giulay dans le commandement du 2e corps. Il a quitté le service en 1853.

WALLNER (François LEIDERSDORF, connu sous le nom de), acteur et directeur de théâtre allemand, né à Vienne en 1810. Fils d'un riche agent de change, il quitta le nom de son père pour celui de Wallner en 1830, époque à laquelle il embrassa la carrière théâtrale, malgré l'opposition de sa famille. Après avoir paru sur diverses petites scènes de l'Autriche, il obtint à Vienne un engagement au Théâtre-sur-la-Vienne, où il fut accueilli du public avec une faveur marquée. De là, il passa au théâtre de la Josephstadt, à l'éclat duquel il eut une part importante, et, à l'expiration de son engagement (1838), il entreprit une excursion artistique qui dura dix ans, et pendant laquelle il joua sur presque tous les théâtres de l'Allemagne. Engagé, en 1848, au théâtre de la cour, à Saint-Pétersbourg, il quitta cette ville l'année suivante, parce que sa femme ne pouvait s'habituer au climat rigoureux de la Russie. Après avoir dirigé avec succès, de 1850 à 1854, les théâtres de Fribourg-en-Brisgau, de Bade et de Posen, M. Wallner prit à Berlin la direction du théâtre du Vaudeville, de la Königstadt, qui venait de sombrer sous son prédécesseur; grâce à son activité et à son habileté, il réalisa en deux ans des bénéfices qui lui permirent de devenir propriétaire de ce théâtre et de le faire rebâtir entièrement. Puis il entreprit la construction d'une nouvelle scène qui fut ouverte en 1864, sous le nom de Théâtre-Wallner, et qui est au nombre des plus beaux édifices de Vienne. Le Théâtre-Wallner occupe une place éminente dans l'histoire de la comédie allemande; il s'est élevé rapidement au rang des meilleures scènes comiques de l'Allemagne

et possédait un personnel d'élite. M. Wallner dut en abandonner la direction en 1868, par suite de l'affaiblissement de sa santé; le roi de Prusse l'avait nommé, peu de temps auparavant, conseiller intime de commission. Cet artiste s'est aussi fait connaître en littérature par des relations de voyages et des mémoires. — Sa femme, Agnès KRETZSCHMAR, née à Leipzig en 1826, commença sa carrière dramatique à Leipzig, parut avec succès sur les scènes de Berlin, de Brême et de Riga, et épousa, en 1847, M. Wallner, qu'elle suivit à Saint-Pétersbourg. De 1854 à 1868, elle a été l'une des actrices les plus applaudies du théâtre dirigé par son mari à Berlin.

WALLO, contrée de Sénégambie, qui commence à Daganah et s'étend sur la rive gauche du Sénégal, et même jusqu'à la barre du fleuve. Rigoureusement parlant, le fleuve, dans sa partie tout inférieure, c'est-à-dire depuis la barre jusqu'à Dakar-Bango, village situé sur la rive gauche du marigot des Fours-à-Chaux, est borné par le territoire du Cayor, et le Wallo ne commence qu'à ce marigot. Mais comme les îles que forment les nombreux marigots du bas Sénégal, telles que Sor, Babaguié, etc., ne relèvent plus du souverain du Cayor, on peut sans inexactitude étendre autant les limites du Wallo, véritable dépendance du chef-lieu des établissements français. On estime à environ 40 lieues la distance qui sépare Saint-Louis de Daganah. Vers ce village, le Wallo est resserré entre le fleuve au nord et des coteaux sablonneux au sud; mais à partir du marigot de Tawéi il s'élargit peu à peu et est coupé par les marigots du Sénégal, qui se multiplient à mesure que le fleuve avance vers son embouchure. Les villages les plus importants du Wallo sont : Makka, Débi, Ghiek, Laouakh, N'dianhui, Guidakar. La végétation varie singulièrement à mesure qu'on remonte le fleuve. Le Wallo est d'ailleurs une terre assez pauvre, et on n'y cultive guère que le mil. Le gouvernement est monarchique héréditaire. La religion est l'islamisme, et la langue le yolloff. Le Wallo est habité par les races de la grande famille mandingue, par quelques Foulahs et des Maures. Le règne animal dans le Wallo est représenté par les buffles, les panthères, les autruches, le lièvre, la perdrix, le rat palmiste et les petits oiseaux connus sous le nom de sénégalais.

WALLON, ONNE s. et adj. (val-lon, o-ne). Géogr. Habitant des provinces méridionales de la Belgique; qui appartient à ce pays ou ses habitants : *Les WALLONS. La race WALLONNE. La langue WALLONNE.*

— Par ext. Se dit, dans le Nord-Ouest, des personnes qui ont un parler pâteux comme les Wallons.

— *Epée wallonne*, Epée à lame large, à deux tranchants, dont la cavalerie était armée sous Louis XIII et Louis XIV.

— Hist. *Gardes wallonnes*. Corps de troupes espagnol, qui fut primitivement composé d'habitants de la Flandre wallonne.

— s. m. Linguist. Ancien dialecte français, qu'on parle encore dans le pays situé entre l'Escaut et la Lys.

— *Encycl. Linguist.* On donnait jadis le nom de *Wallons* aux habitants de la Belgique qui étaient d'origine gauloise et qui parlaient le français. Le pays *wallon* comprenait le territoire qui correspond actuellement aux provinces belges de Namur, de Liège, du Hainaut, de Luxembourg et à la partie méridionale du Brabant. On compte environ 2 millions de *Wallons*, surnommés *Franquillons* par les Flamands.

L'idiome parlé par les anciens *Wallons* a été un des principaux dialectes de la langue d'oïl. Il est encore usité en France dans une partie des départements du Nord et des Ardennes; en Belgique, dans les provinces de Tournaisis, de Hainaut, de Namur, de Liège, dans une partie du Brabant méridional et dans le duché de Luxembourg. Le *wallon* diffère d'autant plus du picard qu'il s'avance plus loin vers l'est; celui qui parle le peuple des campagnes dans les pays de Liège et de Limbourg est tellement altéré, qu'on a peine à le reconnaître pour appartenir à la langue française. Cependant, si l'on prend Liège pour sommet d'un triangle dont la base serait appuyée au midi sur Besançon et au couchant sur Cherbourg, on peut suivre, en descendant vers le sud et en se dirigeant vers l'ouest, les diverses nuances qui rattachent le *wallon* au picard, au lorrain, au champenois et au normand. Quelle que soit la filiation qui existe entre ces dialectes, le *wallon* semble les résumer, car il les explique presque tous.

En général, le *wallon* rend les diphtongues trop sensibles; il prononce les mots *joyau, joyeux*, comme s'ils étaient écrits *jo-yau, jo-yeux*. Dans ce dialecte, chaque lettre est prononcée et chaque voyelle est affectée d'un accent prosodique; la voix aiguë est très-fermée et le son ouvert fort prolongé. Si le *wallon* était physiquement accentué, il offrirait une gamme variée par ses sons mâles et sonores.

Si l'on compare les voyelles françaises avec celles du *wallon*, on voit souvent un changement en *e* (*chet*, chat; *Khetlenn*, Catherine); en *i* et en *u* (*chimith*, chemise; *chiminate*, cheminée; *contrufapon*, contrefaçon,

contrudanss, contredanse); o en *i* (*dind*, donner); oi en *e* (*crehan*, coissant); etc. La nasale *an* et *en* devient *ain* : accident, *acssidain*; argent, *argein*, *adrgain*; assistance, *assissains*; *In omni sainz argein essit u leu sain dain* (Un homme sans argent est un loup sans dents).

La consonne *g* est remplacée par les consonnes *k* ou *c*. Dans la conjugaison, *g* a le son doux de notre *j* devant chaque voyelle : *gauret*, j'aurais; il en est de même dans les pronoms *ga*, *gu*. Le *k* et le *t* se prononcent d'une manière âpre, même dure; mais *r* donne presque toujours un son agréable; cette consonne est supprimée à la fin des mots en *eur* : *acoukeu*, accoucheur; *corroyeu*, corroyeur, et dans les syllabes finales muettes : *couit*, contre, etc. *H* remplace *ss* à l'intérieur des mots, et une syllabe muette à la fin : *adossihan*, adoucissant; *acreh*, accroltre; *chimith*, chemise, etc.

Le comparatif de supériorité est exprimé par le mot *plus* : *Gak èt pu bai K'Lorain* (Jacques est plus beau que Laurent). Le comparatif d'infériorité est rendu par les mots *mos*, si et aussi, ou *par si*, suivis de *que* : *Bieintmé èt mon ut ki Doné* (Barthélemy est moins vieux que Dieudonné); *Ghènn nê nen si friss ki Keltènn* (Jeanne n'est pas si fraîche qu'aussi fraîche que Catherine). Le comparatif d'égalité est exprimé par *aussi*, suivi de *que* : *Mez onie son ossi neur ki le vos* (Mes yeux sont aussi noirs que les vôtres). Le superlatif est rendu au moyen de *très*, *fort*, *plus* : *L'vieie di Veru èt trê rig, et foir comerpantit* (La ville de Verviers est très-riche et fort commerçante). Dans le sens relatif, on dira : *Voss sœur èt l'femme li pu sileite de pay* (Votre sœur est la femme la plus spirituelle du pays). Enfin, les adjectifs *bon*, *petit*, *mauvais* font le *meilleur*, le *moindre*, le *pire*.

On peut consulter sur ce dialecte : Cambresier, *Dictionnaire wallon-français* (Liège, 1787, in-8°); Remacle, *Dictionnaire wallon-français* (Liège, 1829, in-8°); Grandgagnage, *Dictionnaire étymologique de la langue wallonne* (Liège, 1845-1850, 2 vol. in-8°); Chavée, *Dictionnaire français et wallon* (Paris, 1857, grand in-18); Trilliat, *Recueil d'actes des XIII^e et XIV^e siècles en langue wallonne du nord de la France* (Douai, 1849, in-8°); *De lingua franca Rheni inferioris*, Von Wahlenberg (Bonn, 1849, in-8°).

WALLON (Henri-Alexandre), historien et homme politique français, né à Valenciennes le 13 décembre 1812. Admis à l'Ecole normale en 1831, il en sortit trois ans plus tard et se fit recevoir agrégé. Après avoir professé l'histoire dans divers collèges, M. Wallon devint maître de conférences à l'Ecole normale (1840) et suppléant de M. Guizot à la Faculté des lettres de Paris. Un ouvrage sur *L'Esclavage dans les colonies* (1847, in-8°) lui valut d'être nommé, après la révolution de 1848, secrétaire de la commission de l'esclavage présidée par Scholcher et député suppléant de la Guadeloupe à l'Assemblée constituante. Il ne siégea point dans cette Assemblée; mais, lors des élections pour l'Assemblée législative (1849), les électeurs du département du Nord l'éluèrent représentant du peuple avec 92,290 voix. M. Wallon vota presque constamment avec le parti réactionnaire, pour l'état de siège, pour la suppression des clubs, etc.; toutefois, le 30 juin 1849, il repoussa l'autorisation de poursuites demandée contre Martin Bernard et il donna sa démission, après le vote de la loi du 31 mai 1849, qui mutilait le suffrage universel. A partir de ce moment jusqu'en 1871, M. Wallon s'occupa uniquement d'enseignement et de travaux historiques et religieux inspirés par l'esprit clérical. Il devint professeur en titre d'histoire et de géographie moderne à la Faculté des lettres de Paris, fut nommé en 1850 membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et reçut, en 1864, la croix d'officier de la Légion d'honneur. Aux élections du 8 février 1871, M. Wallon fut élu par 181,217 suffrages député à l'Assemblée nationale pour le département du Nord. Il y siégea au centre droit, vota les préliminaires de paix, l'abrogation des lois d'exil, la validation de l'élection des princes d'Orléans, la proposition Rivet, la loi sur les conseils généraux; se prononça pour le pouvoir constituant de l'Assemblée et la pétition des évêques, contre le maintien des traités de commerce, pour le retour de la Chambre à Paris, pour la suppression de la garde nationale; déposa, en avril 1872, un projet de loi demandant que le vote fût obligatoire, et appuya en général la politique de M. Thiers jusqu'au moment où cet homme d'Etat demanda que l'on constituât le gouvernement républicain. Le 24 mai 1873, M. Wallon se joignit à la coalition qui renversa le président de la république et vota les mesures de réaction les plus odieuses proposées par le gouvernement de combat. Le 19 novembre 1873, il donna son vote en faveur du septennat. Cette même année, il prit une part active à la discussion de la loi sur le conseil supérieur de l'enseignement, dont il fut nommé membre. En 1874, il continua à soutenir la politique du duc de Broglie et de ses successeurs, parla en faveur de l'institution des aumôniers militaires, sur de nouveaux impôts, sur la proposition Périot, demandant la mise à l'ordre du jour des lois constitutionnelles, et se prononça contre la

proposition de dissolution faite par M. de Malleville (29 juillet). A cette époque, M. Wallon avait constaté, parmi tous les hommes que n'aveuglait pas absolument l'esprit de parti et de réaction, qu'il était devenu impossible de faire la monarchie. Le 23 juillet 1874, M. Wallon déposa sur le bureau de l'Assemblée une proposition qui devait devenir fameuse et prononça ces mots : « A mes yeux, il n'y a que trois formes de gouvernement : la royauté, la république ou l'empire; la royauté, vous n'avez pu la faire; l'empire, vous n'en voulez pas; il ne reste donc que la république. Ma proposition cherche à en conjurer les dangers. » Sa proposition était ainsi conçue : la commission des lois constitutionnelles prendra pour base de ses travaux sur l'organisation et la transmission des pouvoirs publics les dispositions suivantes : 1° le pouvoir législatif partagé entre deux Chambres : Sénat et Chambre des députés; 2° le pouvoir exécutif confié à un président de la république nommé pour sept ans par les deux Chambres réunies en Assemblée nationale; 3° la loi du 29 novembre 1873, qui confère pour sept ans le pouvoir exécutif à M. le maréchal de Mac-Mahon, avec le titre de président de la république; 4° le droit pour le président de la république de dissoudre la Chambre des députés avant l'expiration légale de son mandat, sur l'avis conforme du Sénat; 5° la révision des lois constitutionnelles sur la demande soit du président de la république, soit de l'une des deux Chambres, avec cette réserve que, pendant la durée des pouvoirs conférés à M. le maréchal de Mac-Mahon par la loi du 20 novembre, cette révision ne pourra avoir lieu que sur la proposition du président de la république. »

Cette proposition fut repoussée par 657 voix contre 33. Toutefois lorsque, au mois de janvier 1875, la majorité de l'Assemblée se résigna enfin à voter les lois constitutionnelles, M. Wallon reprit sa proposition, œuvre de transaction qui ne satisfaisait absolument personne et qui cependant finit par rallier une majorité. L'amendement qu'il présenta sur la constitution du pouvoir présidentiel et des Chambres fut voté à une voix de majorité le 30 janvier 1875; un second ayant trait au droit de dissolution de la Chambre des députés conféré au président de la république et au Sénat fut adopté le 2 février suivant. M. Wallon peut donc être considéré comme le père de la constitution républicaine du 25 février 1875, ce qui fit dire à cette époque que le septennat s'était transformé en wallonnat. Dans le remaniement ministériel du 10 mars 1875, M. Wallon succéda à M. de Cumont comme ministre de l'instruction publique. Dans un discours qu'il prononça, le 3 avril, à la distribution des récompenses aux membres des sociétés savantes, il osa affirmer hautement la république, ce qui lui acquit un instant une certaine popularité. Mais l'attitude qu'il prit dans la discussion de la loi sur l'enseignement supérieur fit tomber toute illusion. M. Wallon se montra l'instinctivement docile du parti clérical, et ce ne fut pas sans étonnement qu'on vit le grand-maître de l'Université se tourner contre elle, et se prononcer, au nom de l'Etat, pour le jury mixte contre le jury de l'Etat (12 juillet 1875). La loi sur l'enseignement supérieur et son application occuperont à peu près exclusivement M. Wallon pendant son passage au ministère de l'instruction publique. Il envoya aux recteurs une circulaire sur l'application de cette loi, fit un rapport devant le conseil supérieur sur la composition du jury d'examen, rédigea le décret du 26 décembre 1875 sur la composition de ce jury, l'arrêté du 24 novembre 1875 sur les conditions du passage d'une Faculté à l'autre, celui du 25 janvier 1876 sur les cours isolés. D'autre part, il s'occupa de créer un certain nombre de chaires nouvelles dans les Facultés de l'Etat, établit la Faculté de droit de Lyon (octobre 1875), fit une réglementation nouvelle de l'agrégation des Facultés, etc. Lors de l'élection par l'Assemblée nationale des 75 sénateurs à vie, M. Wallon fut porté sur la liste des candidats réactionnaires. Repoussé dans les premiers scrutins, il retira sa candidature; mais il finit néanmoins par être élu le 18 décembre 1875. Le 9 mars 1876, M. Wallon quitta le ministère de l'instruction publique, en même temps que M. Buffet se démettait du portefeuille de l'intérieur et fut remplacé par M. Henri Waddington. Le 17 mars suivant, il fut nommé doyen de la Faculté des lettres de Paris, en remplacement de M. Patin, pendant que son concurrent, M. Egger, devenait membre du comité consultatif de l'enseignement supérieur au ministère de l'instruction publique. M. Wallon est, en outre, depuis le 24 janvier 1873, secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Comme on le voit, les honneurs ne lui ont pas manqué. Professeur médiocre, orateur médiocre, politique médiocre, il n'a pas jeté, comme historien, un bien vif éclat. Les cours d'histoire qu'il fit à la Sorbonne étaient dépourvus de tout intérêt, absolument insipides et pour cette raison très-peu fréquentés. Ce professeur de Faculté faisait des leçons qui étaient à la hauteur d'une bonne classe de septième. Dans ses ouvrages, où manque totalement l'esprit critique, on cherchait vainement des vues nouvelles ou profondes. Il n'a pas fait faire un pas aux sciences historiques

XV.

et s'est constamment entraîné dans l'ornière. On lui doit les ouvrages suivants : *Géographie politique des temps modernes* (1839, in-8°); *De l'esclavage dans les temps modernes* (1847, in-8°); *De l'enseignement et de son organisation définitive en France* (1848, in-8°); *Histoire de l'esclavage dans l'antiquité* (1848, 3 vol. in-8°), ouvrage couronné par l'Institut; *la Presse de 1848* (1849, in-8°); *la Sainte Bible résumée dans son histoire et dans ses enseignements* (1854, in-8°); *De la croyance due à l'Evangile; Mémoire sur les années de Jésus-Christ* (1858, in-8°); *Du monothéisme chez les races sémitiques* (1859, in-8°); *Jeune Darc* (1860, 2 vol. in-8°), ouvrage qui obtint le grand prix Gobert; *L'émancipation de l'esclavage* (1861, in-8°); *Eptres et Evangiles des dimanches*, extraits des traductions de Bossuet, avec notes (1862, in-18); les *Saints Evangiles*, trad. tirée de Bossuet (1863, 2 vol. in-8°); *la Vie de Jésus et son nouvel historien* (1864, in-18), examen critique de l'ouvrage de M. Renan, sur le même sujet; *Richard II, épisode de la rivalité de la France et de l'Angleterre* (1864, 2 vol. in-8°); *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, selon la concordance des quatre évangiles* (1865, in-18); *la Terreur* (1873, 2 vol. in-8°); *Notice sur la vie et les travaux de M. Charles Magnin* (1875, in-4°); *Saint Louis et son temps* (1875, 2 vol. in-8°), etc.

WALLONNER v. n. ou intr. (val-lo-né — rad. wallon). Avoir le parler pâteux comme les Wallons. || Se dit dans les départements du nord-ouest.

WALLRAF (Théodore), naturaliste et historien allemand, né à Cologne en 1748, mort en 1824. Il étudia la théologie dans sa ville natale, entra dans les ordres en 1773, devint membre la même année de la Faculté philosophique de l'université de Cologne et y fut nommé, en 1786, professeur ordinaire d'histoire naturelle, de botanique et d'esthétique, ainsi que surveillant du jardin botanique. Il profita, dès lors, de toutes les occasions pour augmenter ses collections d'antiquités et d'objets d'histoire naturelle, qui étaient déjà considérables, et devint, en 1794, recteur de l'université de Cologne; mais il se démit bientôt après de ces fonctions, parce qu'il ne voulait pas prêter le serment exigé des prêtres. Après la suppression de l'université en 1799, il obtint une chaire d'histoire à l'école centrale qui fut alors établie et, lors de l'occupation française, sauva, au péril de sa vie, les vitraux peints de la cathédrale, dont les Français avaient résolu de s'emparer. En 1802, il prit une part active à la reorganisation religieuse de sa ville natale, et, en 1804, le presbytère, qui appartenait au chapitre, lui fut assigné pour logement sa vie durant. Atteint en 1818 d'une maladie grave, il fit don de ses précieuses collections artistiques et scientifiques à la ville de Cologne et reçut de cette dernière une pension, qu'il employa à l'achat d'antiquités romaines. Le roi de Prusse lui accorda aussi, l'année suivante, une pension sur sa cassette particulière. Ses collections ont formé la base du musée de Cologne, que l'on désigne ordinairement sous le nom de musée Wallraf-Richarz. Il avait publié, de 1799 à 1804, un *Almanach des Ubiens*, qui abonde en remarquables études sur l'histoire de l'art. On lui doit aussi un ouvrage fort estimé des numismates, la *Description de la collection de monnaies du chanoine de Merle*, et un *Recueil de documents pour l'histoire de la ville de Cologne*.

WALLROTHIE s. f. (val-ro-ti). Bot. Genre d'arbres, de la famille des verbénacées, tribu des lantanees, comprenant deux espèces, qui croissent dans l'Inde. a Syn. de DETRWIE, genre d'ombellifères, dont l'espèce type croît dans les Pyrénées.

WALLSEND, bourg d'Angleterre, dans le comté de Northumberland, à 5 kilom. N.-E. de Newcastle, près de la rive gauche de la Tyne, où il a un petit port de commerce; 5,200 hab. Chantiers de constructions navales; fabriques de produits chimiques, exportation de houille. Aux environs, on voit les ruines de la forteresse romaine de *Legedunum*, près de l'extrémité orientale de l'ancien mur de Sévère.

WALLSEND, bourg et paroisse d'Angleterre (Northumberland), sur la rive gauche de la Tyne, à 5 kilom. E.-N.-E. de Newcastle; 5,600 hab. Chantiers maritimes. Exportation de houille.

WALMER, village et paroisse d'Angleterre (Kent), à 3 kilom. S. de Deal, sur le pas de Calais; 1,700 hab. Forteresse construite par Henri VII et où réside le lord gardien des Cinq-Ports.

WALMESLEY (Charles), théologien et astronome anglais, né en 1721, mort en 1797. Il appartenait à l'Eglise catholique romaine, entra en Italie dans l'ordre des bénédictins, se fit recevoir plus tard docteur en Sorbonne et fut nommé, en 1756, évêque et vicaire apostolique du district occidental de l'Angleterre. Il avait été élu, en 1750, membre de la société royale de Londres. Son principal ouvrage, qui est un développement de *L'armonia mensuratum* de Cotes, a pour titre : *Analyse des mesures des rapports et des angles ou réduction des intégrales aux logarithmes et aux arcs de cercle* (Paris, 1749, in-4°). On lui doit encore : *Théorie du nou-*

vément des apsides (Paris, 1749, in-8°); *De inæqualitatibus motuum lunarium* (Florence, 1758, in-4°). Il fut l'un des astronomes chargés de travailler à la réforme du calendrier anglais, qui se fit en 1752, et écrivit sur des questions d'astronomie différents mémoires, qui ont été insérés dans les *Philosophical transactions*. Comme théologien, il n'est connu que par ses commentaires explicatifs sur l'Apocalypse, la vision d'Ezechiel, etc.

WALNEY, petite île de l'Angleterre, située dans la mer d'Irlande, près de la côte du comté de Lancastre, à l'entrée de la baie de Morecambe. Elle s'étend le long de la côte sur une longueur de 15 kilom. et une largeur de 2 kilom., et n'est complètement entourée d'eau qu'à la marée haute.

WALPERSIE s. f. (val-pèr-si — de Walpers, botan. allem.). Bot. Genre de sous-arbrisseaux, de la famille des rhamnées, tribu des phyllicées, comprenant plusieurs espèces qui croissent au Cap de Bonne-Espérance.

WALPOLE, bourg des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat de New-Hampshire, à 96 kilom. S.-O. de Concord, sur le Connecticut; 2,600 hab.

WALPOLE, bourg des Etats-Unis, dans l'Etat de Massachusetts, à 17 kilom. S.-O. de Boston; 2,400 hab.

WALPOLE (Robert), homme d'Etat anglais, né à Houghton (Norfolk) en 1676, mort à Londres en 1745. Son enfance n'annonçait rien de remarquable. « On me l'a représenté, dit son fils Horace dans ses *Mémoires*, comme un garçon indolent qui détestait les livres et se faisait des amis au collège. » Lord Bolingbroke, son condisciple, qui fut plus tard son rival, recherchait, au contraire, toutes les distinctions à la fois et se faisait des ennemis; tous deux conservèrent le même caractère dans la vie. L'un eut plus de gloire, l'autre plus de succès; Bolingbroke brilla comme homme du monde, écrivain, orateur, chef de secte, et donna le mouvement aux philosophes du XVIII^e siècle; Walpole se renferma toujours dans la pratique de la vie et ne renonça jamais à son profond dédain pour les livres, ceux qui les font et ceux qui les lisent. Fils d'un gentilhomme campagnard, il passa une partie de sa jeunesse à chasser, à boire et à gérer ses fermes. « C'était alors, suivant Horace, un beau grand garçon de taille herculéenne, aux épaules larges et carrées, la figure ouverte et spirituelle, l'œil doux et pénétrant, le nez retroussé, le front bombé, le sourire intelligent et candide, de cette candeur narquoise si commune dans les campagnes entre gens qui sont habitués à se deviner et à s'attraper; d'ailleurs, portant bien la tête; suzerain à ne pas s'y méprendre, parlant haut, chantant fort, grossier comme un homme bien né qui redeviendrait civil quand il lui plairait. » Il était à vingt-cinq ans un gentilhomme fort estimé; il se maria et continua à s'occuper de chasse, d'agriculture et d'amours champêtres; il permettait du reste à lady Walpole de l'imiter sur ce dernier point. En 1700, ayant hérité, par la mort de son frère aîné, de la fortune et du titre paternels, il entra au parlement et s'y montra whig déterminé aux côtés des Marlborough et des Stanhope. L'ambition s'était éveillée en lui; il s'attela à la besogne avec un zèle qui faisait dire au vieux Marlborough « qu'il tournait la meule comme un chien, *doggedly*. » Ses amis le placèrent au conseil de l'amirauté, puis le firent secrétaire de la guerre; il lui fallait quelque chose de plus. Il n'était pas très-riche, et les alliances lui manquaient. Pour combler ces vides, il appela sur lui la persécution et l'obtint.

Les whigs étaient maîtres des affaires depuis 1688. Mais, en 1710, quand l'établissement de Guillaume eut acquis quelque fixité et que la révolution sembla définitivement triomphante, il se fit en faveur de l'autorité et du torisme une réaction à laquelle on pouvait s'attendre. Elle renversa les whigs. Les Tories, qui voyaient en Walpole un homme de valeur, essayèrent de l'attirer à eux et lui proposèrent une place dans le cabinet nouveau. Walpole refusa. On comprit qu'il fallait le détruire; on l'accusa de corruption et de péculat et on le fit emprisonner à la Tour. Walpole, loin de s'en fâcher, s'en réjouit. « Tous les jours, dit son fils, il y avait grand lever dans sa prison. Le duc de Marlborough et les duchesses Godolphin, Sunderland, Pulteney n'en sortaient pas; on ne voyait que voitures armoriées et équipages splendides dans la cour de la vieille geôle. Robert y donnait à dîner tous les jours, et les poètes, qu'il dédaignait fort, lui envoyaient leurs dédicaces. » A cette occasion, un acteur vint chanter sur le théâtre une ballade dont le refrain populaire était : *Notre bijou est à la Tour*, et qui finissait par ces mots significatifs : « On a voulu l'acheter notre bijou, et les lapidaires de l'Etat ont voulu l'enchâsser à leur façon; mais ils l'ont trouvé trop solide. Le temps viendra où il sortira de sa prison plus rayonnant que jamais et où il luira sur ses ennemis et ses amis. »

La popularité de Robert Walpole était établie; ses commentants le renvoyèrent au parlement pour faire pièce au ministère, et il ne tarda pas à devenir, malgré sa jeunesse, le second chef du parti whig. Le ministre whig Godolphin, à son lit de mort, adressa ces paroles à la duchesse de Marlborough : « Je

vous prévient que si vous ne soutenez pas ce jeune homme de toute votre force, je viendrai de l'autre monde pour vous reprocher votre conduite. C'est l'espoir de notre parti! Ne l'oubliez jamais. » Le vieux ministre avait raison.

On était alors en 1714, à la fin du règne de Louis XIV; la cause protestante, soutenue par l'aristocratie anglaise, allait de nouveau triompher sur la tombe de la reine Anne. Le whiggisme, qui représentait la liberté, avait pour lui les sympathies populaires; l'avenir était à lui. La reine Anne eut pour successeur George I^{er}, chef de la branche hanovrienne, ennemi né du catholicisme, prince débauché, insignifiant du reste, qui s'abandonna complètement aux whigs. Robert Walpole, la plus forte tête du parti, fut nommé d'abord payeur général, puis chancelier de l'Echiquier et premier ministre (*first lord of the treasury*). Membre de la question d'enquête chargée d'examiner la conduite du ministère tory, il avait pu tirer une cruelle vengeance de ses ennemis. Il touchait le terme de son ambition; mais l'armée des whigs qu'il commandait ne lui paraissait pas assez disciplinée, assez unie. A la suite de quelques démêlés avec ses collègues en 1717, il remit au roi les sceaux de grand chancelier. La scène que raconte Horace Walpole, à cette occasion, mérite d'être citée : « Au premier symptôme d'indiscipline, mon père remit entre les mains de George le bâton de commandement, comptant bien le reprendre lorsque sa troupe serait revenue au devoir. La scène fut violente et longue. Perdre Robert Walpole, c'était, pour le monarque, perdre le bouclier et la lance. On se fâcha; les sceaux que le ministre s'obstinait à ne pas garder furent replacés dans le chapeau de Walpole de la main même du monarque; le refractaire sorti du cabinet royal, le visage ardent, des larmes dans les yeux et parfaitement hors de lui-même. Le roi l'envoya chercher le lendemain, le pria, le supplia, mais sans succès... L'ambitieux personnage voulait être le maître, et il savait qu'on serait tôt ou tard forcé de passer par ses conditions. Descendu du ministère, il devint pour ses anciens collègues l'adversaire le plus dangereux. Tantôt donnant la main aux jacobites, sans toutefois se compromettre avec eux, tantôt se plaçant sous la protection du prince de Galles et le recommandant avec son père, recrutant des amis personnels, surtout par des services d'argent, il eut le mérite de proposer de bons bills de finances, donna l'idée de la caisse d'amortissement et s'opposa aux spéculations aléatoires et à l'agiotage ruineux, dont la fièvre dévorait l'Angleterre comme la France et qui absorbaient les capitaux des deux pays. Du reste, bâtons-nous de le dire, tout en foudroyant publiquement l'agiotage, il ne laissait point que d'en profiter en secret et réalisa des bénéfices énormes par d'habiles opérations. L'alarme étant devenue universelle, le crédit se trouvant ruiné, le commerce en souffrance, on voulut châtier les ministres qui avaient prêté la main aux agioteurs. « Il se fit, dit Horace Walpole, une phalange compacte de jacobites, de Tories et de whigs qui hurlaient à qui mieux mieux et marchaient à la destruction du trône et peut-être du pays, si Robert Walpole ne s'était mis en travers. » Il offrit les remèdes à une situation qu'il avait prévue, se garda bien d'accabler les ministres, qui furent forcés d'abdiquer leurs fonctions; il les défendit, au contraire, avec une générosité prudente et, en 1721, remonta au pouvoir à la place de Sunderland. Alors maître des whigs, dont il disposait à son gré, premier ministre du trône protestant et de la bourgeoisie aristocratique, Robert Walpole commença son rôle, qui consista d'abord à calmer la terreur panique des capitalistes, ensuite à protéger le commerce, à rassurer les capitaux, à rallier les intérêts autour du parti whig. Le roi, qui ne savait, comme le dit un jour Shippen dans les Communes, ni la langue ni la constitution de l'Angleterre, laissait agir Robert Walpole, qui, à partir de cette époque, dirigea toute la machine du gouvernement. Il eut à se défendre contre des attaques de toute sorte, même contre des tentatives d'assassinat. Ses principaux ennemis furent : l'évêque Atterbury, qui conspirait ouvertement; Bolingbroke, qui voulait le supplanter; le doyen Swift, qui amena toute sa vie l'Irlande contre le ministre. Robert se tira de ces dangers sans tuer personne. Il exila Atterbury, sauva de la dégradation et du bannissement Bolingbroke, condamné à mort, qu'il exila du pouvoir en lui donnant la vie, et laissa Swift défendre l'Irlande à sa guise. Il subissait en riant les attaques de ces trois plumes enragées. Le *Craftsman* de Bolingbroke, le *Drapier* de Swift, les lettres particulières d'Atterbury le traînèrent dans la boue sans qu'il s'en émut jamais. Il avait, du reste, un parfait dédain pour la presse en général et comptait pour rien le talent d'écrire. Lorsque George I^{er} mourut en 1727, Robert Walpole resta ministre sous le nouveau monarque par l'influence de la reine et, de concert avec elle, gouverna le roi et le pays. Il faut lire à ce sujet d'amusantes scènes racontées par Horace Walpole : « La reine Caroline entra chez son mari, et quand elle y apercevait sir Robert, elle faisait la révérence et se retirait humblement. Le roi la suppliait

159

de rester; elle prenait un siège, semblait ne faire aucune attention aux affaires qui se traitaient et s'occupait de toute autre chose. Quelquefois George II lui demandait son avis: Je n'entends rien à la politique, s'écriait-elle. Cette modestie ravissait le soldat George, qui ne craignait rien tant que d'être mené, crainte commune à tous les faibles. Le roi insistait, et, sur certains signes convenus d'avance entre elle et mon père, elle parlait ou se taisait, s'avancant ou s'arrêtait, se tenant sur la réserve ou hasardait son opinion; tout cela était si bien concerté que ni le roi, ni les assistants, quand par hasard il y en avait, ne devinèrent jamais la scène arrangée entre la reine et le ministre. Mon père jouait avec son chapeau, prenait son épée, tirait son mouchoir, plissait son jabot; chacun des détails de cette télégraphie avait un sens précis. En général, les matières discutées entre la reine et le ministre avaient été la veille même passées en revue et étudiées à fond par la reine et sir Robert; mais ce qui m'amuse infiniment, c'est la bonhomie des contemporains et des historiens qui ont été dupes comme le roi. Ils ont imaginé que la reine ne se mêlait jamais des affaires de l'Angleterre. Le fait est qu'elle menait l'Angleterre d'accord avec mon père. » Robert Walpole eut, en réalité, le souverain pouvoir de 1727 à 1737. Sa politique fut constamment pacifique; il trouva à s'entendre en ce sens avec le cardinal Fleury, qui gouvernait alors la France. Mais cette paix, si favorable au développement industriel et maritime de l'Angleterre, fut une duperie pour le voisin. Robert préparait la prospérité du commerce anglais; Fleury hâta la décadence de la monarchie française.

Walpole garda constamment une forte majorité dans les deux chambres jusqu'en 1737. Par quels moyens obtint-il ce résultat? Les contemporains ne lui ont pas ménagé à ce sujet les attaques; on l'a souvent appelé le père de la corruption; on lui attribue ce mot cynique : « Chaque homme a son tarif. » Il est certain que ce laborieux ouvrier de la chose publique n'avait guère de scrupules et qu'il trafiquait très-tranquillement des consciences et des opinions sur le marché politique; mais si l'on considère l'état moral de l'Angleterre à cette époque, on doit reconnaître que Robert Walpole était juste au niveau de son temps et qu'il n'était ni plus ni moins corrompu que ceux qui l'ont attaqué avec tant de véhémence. « Les consciences qu'on l'accusait de séduire, dit M. Philaret Chasles, venaient à lui pour être séduites; devait-il les décourager? Cette question morale a bien sa valeur. » Quoi qu'il en soit, après la mort de la reine, survenue en 1737, le ministre ne fut plus aussi fort. La nation désirait la guerre avec l'Espagne. Walpole, fidèle à son système de paix et d'économie, préféra la voie des négociations. Ce ne fut qu'à la dernière extrémité qu'il consentit à une rupture avec l'Espagne; mais alors la lenteur qu'il apporta dans les armements, l'insuccès de deux campagnes, l'énormité des taxes excitèrent contre lui la haine du peuple et grossirent les rangs de l'opposition. De 1738 à 1742, le ministre ne fit que se défendre pied à pied contre une formidable coalition de jacobites et de whigs dissidents. Il résista autant qu'il put et ne tomba qu'au dernier moment. Un membre nommé Sandy lui annonça dans la chambre des Communes qu'il apportait, un jour qu'il lui désigna, les preuves de différents délits sur lesquels il se proposait de l'attaquer. Walpole le remercia et conserva assez de sang-froid pour discuter pendant la séance un point d'érudition concernant le poète latin Horace. Le jour où Sandy l'attaqua, il se défendit avec modération; il eût peut-être succombé si, par une manœuvre adroite, son parti n'avait pas prolongé tellement les débats qu'un grand nombre de membres de l'opposition se retirèrent avant la clôture. On l'attaqua aussi violemment dans la chambre haute, où son principal adversaire était le prince de Galles, qui le détestait. Le nombre des opposants allait toujours croissant, et ils avaient pour chefs des hommes tels que Windham, Pulteney, Carteret, Chatham. Le ministre finit par succomber. A la fin de 1741, il n'avait plus compté que des majorités de dix, puis de sept voix. En même temps, sa robuste constitution s'affaiblissait. « Il ne dort plus, écrivait Horace Walpole en 1742; autrefois, ses rideaux n'étaient pas tirés qu'il ronflait comme un bienheureux. A peine à table, c'était le convive le plus gai, le plus brillant, le moins ministre du monde; maintenant, il reste en face de son assiette, l'œil fixe et ne disant rien. » Le 11 février 1742, il donna sa démission. Il s'était fait l'avant-veille conférer la pairie sous le titre de comte d'Orford. Robert Walpole se retira dans son domaine de Houghton, où il mena la même vie que dans sa jeunesse, chassant et buvant. A la nouvelle de l'invasion du prétendant (juillet 1745), le roi fit mander Walpole, qui souffrait alors d'une maladie d'entrailles; il vint à Londres à petites journées et soutint dans un discours habile la politique du gouvernement. Cet effort l'acheva; il mourut peu de temps après dans son hôtel de Londres.

« Le succès de Robert Walpole fut tout entier dans cette qualité, le bon sens, dit M. Philaret Chasles. Par elle, il triompha de Bolingbroke, se moqua des puritains et

dupa les jacobites. Personne mieux que lui ne savait quand et comment il fallait agir, ce qu'il fallait faire, où l'on devait s'arrêter. Il comprit sa mission et son œuvre, qui étaient de régler, de pacifier, de coordonner, de grouper les partis, de recruter des alliés et de temporiser, pour que l'établissement de Guillaume eût le temps de s'asseoir. Ce n'était pas une œuvre généreuse, ni grandiose; telle quelle il s'en chargea... Il est évident qu'il était parfaitement d'accord avec le centre de la nation, avec la bourgeoisie commerçante, l'aristocratie whig et le peuple industriel. Contre lui s'élevaient les passions extrêmes, l'intérêt et la générosité jacobites, l'utopie et l'idéal de la république calviniste, les deux points opposés et violents du monde anglais. Les indifférents, les flôtants, les corrompus demandaient à être achetés ou ralliés; Robert leur donna ce plaisir. Le commerce voulait du calme; le flot des cinquante dernières années grondait encore. La moindre violence pouvait réveiller ce qui s'assoupissait, le moindre éclat déchirer de tristes voiles et révéler des plaies récentes. Robert fut le garde-malade vigilant de cette société meurtrie, soignée, flétrie et vigoureuse... Le portrait de Robert Walpole se trouve à Cambridge. A voir cette figure de bonhomme mûr, ce petit nez peu héroïque, cet œil fin et brillant, ces plis qui se prolongent à la commissure des lèvres riantes et qui se relèvent des coins, ce caractère de tête sans élévation, cette tenue sans prétention comme sans timidité, l'on reconnaît le rustique et spirituel fils du seigneur-fermier de Houghton, celui que l'on appela le *maquignon des consciences* et qui trouva de grandes facilités à ce commerce, puisqu'il a tenu l'Angleterre dans ses mains pendant un quart de siècle. George Ier, George II ne sont que des draperies; le vrai pouvoir, c'est Walpole. »

WALPOLE (Horace), comte d'ORFORD, littérateur anglais, fils du précédent, né à Londres en 1717, mort en 1797. Il était le troisième fils du célèbre ministre. Robert Walpole, mari facile, trouvait qu'il rappelait un peu trop fidèlement les traits d'un certain lord Hervey, un ami de la maison; aussi ne s'occupait-il guère de lui; son éducation première fut laissée aux soins de sa mère. Le jeune homme entra ensuite à l'école d'Eton, puis à l'université de Cambridge, où il connut Gray et Montagu. Il n'avait que vingt ans lorsque sa mère vint à mourir, perte qu'il ressentit profondément; dix-sept ans après, il s'occupait encore de lui élever à Westminster un monument dont il composait l'inscription. A peine veuf, le père se remaria, et Horace alla faire sur le continent le voyage obligé des débutants de sa condition. Il visita la France et l'Italie en compagnie d'un de ses condisciples, le poète Gray; tous deux finirent par se brouiller, et ils se séparèrent à Reggio. C'est à Florence, où il résida quelque temps, qu'Horace Walpole mena avec le plus de suite et de dissipation la vie du monde. Il y trouva bonne compagnie, des Françaises spirituelles, des Anglais d'un commerce agréable, et surtout M. Mann, chargé d'affaires près de la cour de Toscane et qui occupa ce poste jusqu'en 1786. Horace Walpole continua d'entretenir avec lui une correspondance qui dura quarante-cinq ans et qui se compose de plus de huit cents lettres. Cette spirituelle correspondance, qui est la peinture familière et au jour le jour de l'Angleterre pendant un demi-siècle, forme un monument historique très-important et suffirait pour assurer à l'auteur une renommée durable.

Horace Walpole revint en Angleterre en septembre 1741. Il y arrivait pour représenter, dans le nouveau parlement, le bourg de Callington, dans le Cornwall. Le monde politique était fort agité, la crise éclatait où devait succomber son père après tant d'années d'un grand pouvoir. Horace prononça pour la défense du vieux ministre quelques mots préparés et mesurés que loua Pitt, tout en combattant ses conclusions. Cette première expérience des affaires eut sur lui une durable influence. Elle lui inspira tout à la fois un grand dédain pour le public, de la défiance envers tous les hommes d'Etat et le goût de les peindre plutôt que de les imiter. Son début comme orateur lui laissa un bon souvenir, mais peu d'envie de recommencer. Son tour d'esprit et peut-être sa constitution délicate ne lui promettaient pas les succès de la tribune, et l'on dit qu'il ne parla pas plus de deux ou trois fois pendant les vingt-sept années qu'il siégea sur les bancs parlementaires. Il n'avait rien de cette force et de cette égalité de tempérament, de ce fonds de bonne humeur qui s'unissaient chez son père à l'activité ardente d'une infatigable ambition.

C'est dans la monde et dans les lettres, c'est comme critique ingénieux, comme observateur fin et moqueur des ridicules, des intrigues et des vices de son temps que brilla Horace Walpole. Il obtint des succès dans divers genres; mais, indifférent, attaché à ses aises et à ses manies, il ne voulut être et ne fut jamais en toute chose qu'un amateur. Bien que son père lui eût laissé en mourant peu de fortune, les sinécures dont il était titulaire lui permettaient de mener

facilement la vie du grand monde, dans lequel son nom et son esprit le plaçaient au premier rang. C'est à ce titre de gentleman qu'il tenait avant tout, et quoiqu'il passât son temps à écrire, il se défendit toujours d'être auteur; il eût cru déroger en acceptant cette qualification. Il voulait bien être célèbre comme écrivain, mais à condition que la célébrité lui viendrait malgré lui et qu'il mènerait toujours dans le monde une vie de gentleman oisif. « Il n'était pas plus auteur, dit un de ses biographes anglais, que le père de M. Jourdain n'avait été marchand. Lui marchand! c'est pure médisance! Il ne l'a jamais été. » On le complimentait un jour sur l'érudition qu'il avait déployée dans plusieurs de ses ouvrages : « Moi, répondit Walpole impatient, moi érudit! je ne sais rien; comment saurais-je quelque chose? J'ai toujours vécu au milieu d'un monde bruyant; je dors la grasse matinée, que je prolonge autant que possible; je soupe tard; j'ai passé la moitié de ma vie à jouer au pharaon jusqu'à trois heures du matin; je suis un grand enfant, et voilà tout. » Walpole avait alors quarante-trois ans passés.

Horace Walpole collabora au *Monde*, rédigé par des hommes de bonne compagnie comme lui, et qu'à ce titre il trouvait très-supérieurs en talent à des roturiers comme Thomson et Fielding; c'étaient Chesterfield, Jenyns, lord Bath, sir Charles William, Whithed, hommes d'esprit sans doute, mais qui n'étaient point des écrivains de premier ordre. En 1752 parut le premier ouvrage vraiment remarquable de Walpole, l'*Edes Walpoliana*, ou la description du magnifique palais que son père possédait dans le Norfolk à Houghton et de la belle collection de peinture et d'objets d'art que ce palais renfermait. En 1757, il publia une *Lettre de Xo-ho, philosophe chinois à Londres, à son ami Lieu-chi à Pékin*, satire remarquable qui eut un tel succès qu'on en fit cinq éditions en quinze jours. Walpole établit cette même année à Strawberry-Hill une presse où il fit imprimer la plupart de ses ouvrages et ceux de quelques auteurs qu'il aimait, les odes de Gray; par exemple, la traduction des œuvres de Hentzner, l'ouvrage de lord Withworth sur la Russie, la vie de lord Herbert de Chisbury, etc.

Walpole fit un second voyage en France au mois de septembre 1765. A Paris, il rencontra Mme du Deffant qui, avoué et âgée de soixante-dix ans, s'éprit pour lui d'une amitié qui avait tous les caractères d'un amour très-violent. Walpole, redoutant le ridicule, lui écrivit un jour à ce sujet qu'il ne voulait pas être à cinquante ans le héros d'un roman dont l'héroïne en avait soixante-dix; mais, malgré beaucoup de duretés de ce genre de la part de Walpole, leur liaison dura dix-neuf ans, jusqu'à la mort de Mme du Deffant. Quoique en apparence amis de Voltaire et en correspondance suivie avec lui, tous deux le détestaient et méprisaient la plupart des philosophes de leur temps. Leurs prétendus ridicules sont le sujet continuel des sarcasmes de Walpole dans sa correspondance avec Mme du Deffant. Elle mourut en 1780 et légua à son vieil ami ses manuscrits et son chien.

Walpole se retira des affaires publiques en 1768, avant la dissolution du parlement; il adressa à cette occasion au maire de Lynn une lettre remarquable pour lui faire connaître qu'il renonçait à l'honneur de représenter plus longtemps ses administrés. La même année, il publia ses *Deux historiettes sur la vie et le règne de Richard III* (Londres, 1768, in-4°), sorte de justification paradoxale de ce monarque. Il eut aussi à la même époque des discussions avec Chatterton, dont la mort valut au grand seigneur tant de reproches. Quelques années après parut la *Mère mystérieuse*, tragédie lugubre et atroce, impossible à la représentation, mais offrant de sérieuses qualités. Il n'arriva rien de remarquable à Walpole jusqu'en 1791, époque de la mort de son neveu, dont il fut l'héritier. Devenu comte d'Orford, il ne siégea pas une seule fois à la chambre haute et continua jusqu'à sa mort de passer son temps avec ses amis et de cultiver les lettres.

Outre les ouvrages que nous avons cités, on a d'Horace Walpole le *Château d'Otrante*, roman dans le genre d'Anne Radcliffe, trad. en français (1761, in-12); *Souvenirs des cours de George II et George III* (Londres, 1805, in-fol.); *Mémoires sur les dix dernières années du règne de George II* (Londres, 1822, in-4°), traduit en français par Cohen (1822, 2 vol. in-8°); *Mémoires sur le règne de George III* (Londres, 1845, 4 vol. in-8°); enfin sa *Correspondance* (Londres, 1857-1859, 9 vol. in-8°). Une partie seulement de ce recueil, les *Lettres à sir G. Montagu*, a été traduite en français par M. Ch. Malo (Paris, 1818, in-8°); les *Lettres de Mme du Deffant à H. Walpole* ont été également publiées à part (Londres, 1810, 4 vol. in-12).

Un écrivain anglais a tracé le portrait de ce singulier caractère dans des termes qui méritent d'être reproduits. « On ne fait, dit-il, des pâtés de foie gras qu'en donnant une prépondérance extraordinaire et une obésité contre nature au pauvre animal que le gastronome sacrifie à ses plaisirs. De même, l'espèce de délicatesse qui se fait remarquer chez Horace Walpole n'est que le résultat d'une maladie intellectuelle. Artificiel, ca-

précieux, plein d'affectation et de fantaisies, il avait étouffé son naturel et voilé ses sentiments personnels sous une multitude de plis et de replis, de masques qu'il déposait et qu'il reprenait tour à tour, de rôles qu'il s'imposait. Il était impossible de percer toutes ses enveloppes et d'aller jusqu'à l'homme réel. Plus misanthrope que Timon, plus philanthrope qu'Howard, plus courtois que Chesterfield, plus pédantesque que les anti-quaires, plus aristocrate que le premier baron chrétien, plus ironique que Voltaire, affectant de dédaigner tout ce qui le méprisait, il avait peu d'estime pour tout ce qu'il affectait d'admirer... Pour qu'il prit un intérêt vif à quelque chose, il fallait que ce fût une bagatelle. Sa politique, c'étaient les intrigues domestiques de la cour de George II. En se mêlant à ces tracasseries de ménage, il se croyait diplomate; en les consignant dans ses lettres, il se disait historien... On voyait suspendu chez lui dans un beau cadre le texte original de la sentence signée par Cromwell et qui conduisit Charles Ier à l'échafaud. Il avait inscrit au-dessous : *Major charta*. Au fait, il n'était républicain que par plaisanterie et révolutionnaire pour s'amuser. Ses opinions, contraires à son tempérament et à sa nature, n'étaient pour lui que des jouets qu'il estimait à peu près comme une vieille lance contemporaine des Tudors ou comme un pistolet qui aurait appartenu à Cromwell. Ce qui est curieux, c'est de voir ce jargon de républicanisme uni à toutes les habitudes de la cour, cet élève des Pym et des Bradshaw écrire avec beaucoup de soin et d'élégance un catalogue des auteurs royaux, manquer rarement d'assister à un grand lever et se montrer dans toutes ses relations l'imitateur fidèle des marquis et des comtes qui brillaient sous Louis XIV. Que lui importait après tout la politique, pourvu que ses petites oives de plâtre s'élevassent à la hauteur convenable et qu'il eût disposé agréablement dans sa galerie ses fauteuils d'ivoire sculptés et ses cuirasses de peau de rhinocéros! Après tout, c'était un homme rare et un écrivain remarquable. Jamais peut-être une si étrange combinaison de défauts et de qualités ne se trouva chez le même écrivain. Son goût n'est pas pur; son imagination n'est pas créatrice; il n'est pas né poète; il manque de profondeur. Quel est donc le charme irrésistible des écrits d'Horace Walpole? On peut le résumer en un mot : il amuse.

« En le lisant, vous n'êtes pas convaincu, saisi, pénétré, touché; mais vous le suivez avec attention; votre intelligence est éveillée; il vous force d'admirer l'adresse avec laquelle une foule de riens élégants sont disposés dans sa galerie. Ne cherchez pas dans ses écrits l'utilité, la beauté, la grandeur, mais la bizarrerie, l'intérêt piquant, la singularité. Continuateur de ces beaux esprits qui, sous Charles II, importèrent en Angleterre l'affectation de Voiture et de Balzac, il a sur eux un grand avantage : il ne revêt jamais la robe du professeur et du pédant; il rit, il plaisante, il se moque de lui-même. Vous pouvez tout lui passer : facties, mauvaises épigrammes, jeux de mot heureux ou malheureux, comparaisons extravagantes, fantaisies et affectations de toutes les espèces. Jamais il n'ennuie, et c'est un immense talent. » Un tel homme avec tous ses défauts devait exceller dans le style épistolaire, et, en effet, il y excelle. On le met en ce genre au niveau de Mme de Sévigné et de Voltaire.

WALPOLE (Spencer-Horatio), homme politique anglais, né en 1806. Il descend d'Horatio, lord Walpole de Wolterton, frère de sir Robert Walpole, et est le second fils de Thomas Walpole de Stagbury-Park (comté de Surrey) et de Marguerite Perceval, fille du comte d'Egmont. Après avoir étudié le droit à Eton et à Cambridge, il devint avocat en 1831, et se livra avec succès à la pratique du barreau. En 1835, il épousa sa cousine, Isabelle, la plus jeune fille de l'ex-premier ministre Spencer Perceval, et cette union le rapprocha encore davantage des tories, auxquels il appartenait par sa naissance. L'influence du comte d'Egmont le fit entrer, en 1846, au Parlement comme représentant du bourg de Midhurst, et, s'il lui fut possible de jouer un rôle important dans cette assemblée, ce fut moins à cause de son mérite particulier, que par suite de ses relations, ainsi que du manque de chefs de talent, qui paralysait l'activité du parti des protectionnistes, si nombreux cependant. M. Walpole possédait, toutefois, de profondes connaissances en droit et en théologie, ainsi qu'un assez remarquable talent oratoire, et il trouva notamment l'occasion de se faire valoir lors des débats sur les titres ecclésiastiques (1851), où il vainquit la résistance faite par le ministère whig à l'aggravation des mesures employées contre le clergé catholique. Lorsque, par suite, en février 1852, on forma un cabinet protectionniste, sous la présidence de lord Derby, M. Walpole en fit partie comme secrétaire d'Etat de l'intérieur; mais la manière dont il remplit ces fonctions n'augmenta en rien sa réputation, et son inexpérience politique se fit, au contraire, jour à diverses reprises. Son dévouement bien connu aux tories lui valut cependant l'honneur d'être élu, en 1856, par l'université de Cambridge au Par-

lement, et, lorsque, en 1858, son parti fut rappelé au pouvoir, il revint aussi le portefeuille de l'intérieur, qu'il ne conserva que fort peu de temps. Il passa alors dans les rangs de l'opposition et sut conquérir une place éminente au sein du Parlement, par son attitude à la fois ferme et modérée et par l'honorabilité universellement reconnue de son caractère. Mais, où il devait acquérir une célébrité aussi retentissante que fâcheuse, c'est pendant son nouveau passage au ministère de l'intérieur (1866-1867), dans le troisième cabinet Derby, passage qui a été regardé comme la catastrophe finale de sa carrière politique. Par son ordre, on empêcha, en juillet 1866, la réunion du grand meeting de la réforme dans Hyde Park, et c'est à lui personnellement qu'incombe la responsabilité des luttes sanglantes que cette interdiction provoqua entre le peuple et la police. En mai 1867, il interdit de nouveau, avec une imprévoyance inexplicable, la réunion au même lieu d'un autre grand meeting, mais se vit forcé, après que de grands préparatifs militaires avaient été faits pour disperser la manifestation, de révoquer l'ordre qu'il avait donné, et qui était en opposition directe avec la constitution anglaise. Il ne pouvait rester au ministère après une telle défaite; il conserva cependant son siège et sa voix au cabinet, mais sans avoir de portefeuille. Il a dû se retirer définitivement après la formation du ministère Disraeli en février 1868.

WALPURGIS ou **WALPURGE** (sainte), sœur de saint Willibald et de saint Wunnibald, née en Angleterre dans les premières années du VIII^e siècle. On ne connaît pas l'époque de sa mort. Elle suivit ses frères en Allemagne, où les avait appelés saint Boniface. Willibald y fonda, vers 741, l'évêché d'Eichstædt, et Wunnibald le couvent d'Heidenheim, situé à peu de distance de cette ville. Il confia à sa sœur la direction des religieuses, qui habitaient dans une des ailes du monastère, et, après la mort de Wunnibald (763), elle se mit avec le titre d'abbesse à la tête des moniales, du moins si l'on en croit l'auteur de la *Vie* de saint Wunnibald. Il paraît qu'elle conserva cette dignité jusqu'à sa mort, qui fut postérieure à l'année 777; à cette époque, elle assista à la translation solennelle du corps de son frère.

Les ossements de sainte Walpurgis furent, vers le milieu du IX^e siècle, transférés à Eichstædt, où un couvent particulier fut fondé en son honneur. Sa biographie fut écrite vers la fin du même siècle par le moine Wolhart, du couvent d'Hasenried; mais, comme toutes les légendes postérieures, auxquelles cet ouvrage a, du reste, servi de base, il ne renferme que le récit de faits miraculeux analogues à ceux que l'on trouve dans la plupart des vies de saints.

Le culte de sainte Walpurgis se répandit rapidement. Dans toute l'Allemagne, en France, dans les Pays-Bas et en Angleterre, on lui éleva des églises et des chapelles et on célébra solennellement sa fête; mais on ignore pourquoi cette fête a été fixée au 1^{er} mai. Ce jour était l'un des plus solennels de toute l'antiquité païenne; c'était l'époque d'une grande fête du printemps et des grandes assemblées populaires. Lorsque les anciens dieux du paganisme, sous l'influence du christianisme, furent devenus de simples démons et que la croyance aux sorcières commença à se répandre, une fâcheuse célébrité s'attacha à la nuit du 30 avril au 1^{er} mai, les sorcières, montées sur des machines à balai ou sur des boues, se réunissaient en endroits où avaient lieu anciennement les réjouissances et les sacrifices publics, pour s'y divertir avec le diable, leur maître, et il y eut ainsi en Allemagne et dans les pays voisins un grand nombre de montagnes qui devinrent, dans les croyances populaires, le théâtre de ces réunions. La plus célèbre de toutes ces montagnes dans l'Allemagne du Nord était la plus haut sommet du Harz, connu sous le nom de Brocken, Brocksberg ou Blocksberg. De même qu'à l'époque du paganisme on avait cru à l'existence de mauvais esprits qui pouvaient nuire aux moissons naissantes et aux arbres en fleur, de même, à l'époque chrétienne, on sortait cette nuit-là en portant des branches de buis, on se répandait dans les champs, on frappait sur les arbres, on faisait claquer des fouets, on courait çà et là avec des torches enflammées, on protégeait les étables en traçant des croix sur la porte et l'on donnait au bétail une nourriture qui avait la propriété de rompre les charmes, afin de détruire la pernicieuse influence des sorcières. Sainte Walpurgis n'avait rien de commun avec ces dernières, et ce n'est qu'à cause de sa coïncidence avec l'époque des fêtes païennes que le jour de sa fête a acquis dans l'imagination populaire une aussi sinistre renommée. La légende populaire qui se rattache à la nuit de Walpurgis a été mise à différentes reprises sur le théâtre en Allemagne. Elle a notamment fourni le sujet et le titre de trois opéras : le premier, avec musique de Rumber, a été représenté à Prague en 1827; le second, avec musique de Weitzmann, à Revel vers 1835, et le troisième, avec musique de Schröder, à Berlin, en 1847.

WALRAM ou **WALTRAM**, prélat allemand, mort vers 1111. Religieux au couvent d'Hersfeld, il fut, à diverses reprises, député par ses confrères à l'empereur Henri IV, alors en différend avec le pape Grégoire VII, et ce prince, pour le récompenser d'avoir embrassé son parti, le nomma en 1089 évêque de Naumbourg. On a de Walram : *Apologia pro Censura contra epistolam excommunicatorem Gregorii VII* (dans le t. I^{er} des *Scriptores rerum germanicarum*, de Freher); *De unitate Ecclesie conservanda et schismate quod fuit inter Henricum IV et Gregorium VII* et *De investitura episcoporum et abbatum per abates facienda*, etc. (dans le *Synagoga de imperiali jurisdictione*, de Schard), etc.

WALROSS s. m. (val-ross — mot holland.). Mamm. Un des noms du morse, dans le nord de l'Europe. Il Certains naturalistes ont latinisé ce mot en *WALRUS*.

WALSALL, ville d'Angleterre, comté de Stafford, à 22 kilom. S.-E. de Stafford; 37,800 hab. Dans cette ville, aux rues généralement larges et régulières, on remarque une église fort ancienne et l'hôtel de ville. On y trouve des bibliothèques et plusieurs écoles, une prison, etc. L'industrie y est florissante. Elle consiste en fonderies, serreries, fabriques de clous, de broches, de serrures; poterie, etc.

WALSCHMIDIE s. f. (val-schmi-dt — de *Walschmidt*, botan. allem.). Bot. Syn. de *WALNUTHEM*.

WALSCHMIDTIE s. f. (val-schmi-dt — de *Walschmidt*, botan. allem.). Bot. Syn. de *CRUDIK*, genre de légumineuses.

WALSE s. f. (val-se). Chorégr. Orthographe peu usitée du mot *WALSE*.

WALSH (Pierre), franciscain irlandais, né à Moortown en 1610, mort à Londres en 1688. Après la restauration de Charles II, il présenta au duc d'Ormond, lieutenant du roi en Ecosse, au nom d'une partie du clergé catholique irlandais, une adresse reconnaissant que le pape n'avait aucun droit sur le pouvoir temporel et civil. Plus tard, le duc d'Ormond réunit une assemblée du clergé, dont Walsh dirigea les délibérations et qui se prononça contre les prétendus droits du pape sur le pouvoir temporel, contre sa suprématie sur les conciles et contre son infailibilité. A la suite de cette déclaration, Walsh et les principaux signataires de l'adresse furent excommuniés. En 1670, le duc d'Ormond ayant quitté l'Irlande emmena avec lui Walsh, qu'il fit loger dans sa maison et à qui il assigna une pension. Celui-ci a publié, sous le titre : *Histoire et justification du formulaire royal ou de la renouveau irlandaise* (1674, in-fol.), un recueil diffus, ouvrage fut condamné par la congrégation de la Propagande, et son auteur reçut l'ordre de se rendre à Rome pour se justifier; mais Walsh n'obéit point à cette sommation. On lui doit, en outre : quatre *Lettres* (Londres, 1679, in-8°); *Causa valesiana* (1684, in-8°) et un *Tableau de l'Irlande jusqu'en 1172*.

WALSH (Guillaume), poète anglais, né en 1663, mort en 1709. Membre du Parlement et écuyer de la reine Anne, il eut de son temps une grande réputation d'esprit et d'élégance et vécut dans l'intimité des hommes remarquables, de Dryden entre autres, qui l'appelaient le meilleur des critiques de l'Angleterre. De 1705 jusqu'à sa mort, il fut en correspondance avec Pope, qui débutait à peine dans la carrière littéraire, et dans lequel il avait deviné les talents auxquels le malin satirique dut plus tard son illustration. On a de Walsh : *Esculape ou l'Hôpital des fous*, dialogue traduit en français (1764, in-8°); *Eut génie, défense des femmes*, discours précédé d'une préface de Dryden, et qui a été également traduit en français par La Flotte (Paris, 1768, in-12); *L'Age d'or rétabli, recueil de lettres et de poèmes érotiques et galants*. Ce dernier ouvrage fut inséré, après la mort de l'auteur, dans les *Mélanges* de Dryden, ainsi que dans les *Œuvres des poètes du second ordre* (1749).

WALSH (Joseph-Alexis, vicomte), littérateur français, né à Sezant (Anjou) en 1782, mort à Paris en 1860. Il appartenait à une famille d'origine irlandaise. Après avoir fait ses études chez les jésuites de Liège, il entra dans l'administration sous le Consulat et devint inspecteur de la librairie. Sous la Restauration, le vicomte Walsh fut successivement commissaire du roi près la Monnaie de Nantes et directeur des postes dans la même ville. Après la révolution de Juillet 1830, il donna sa démission. A partir de ce moment, il se mit à écrire dans les feuilles légitimistes en faveur de la monarchie de droit divin et composa un grand nombre d'ouvrages qui témoignent d'une grande facilité, mais dont la valeur littéraire est des plus médiocres. Le vicomte Walsh fut rédacteur en chef de la *Gazette de Normandie*, de l'*Echo de la jeune France*, un des directeurs de l'*Encyclopédie catholique*; il collabora à la *Gazette de France*, à la *Mode*, à l'*Union catholique*, au *Journal des jeunes personnes*, au *Journal des enfants*, à la *Bibliothèque des feuilletons*, etc. Parmi ses ouvrages, nous citerons : *Lettres vendéennes* (Paris, 1825, 2 vol. in-8°); le *Fratricide ou Gilles de Bretagne* (1827, 2 vol. in-12); *Lettres sur l'Angleterre* (1830,

in-8°); *Mélanges, feuilletons politiques et littéraires* (1832, in-8°); *Voyage à Prague et à Leoben* (1833, in-8°); *Histoires, contes et nouvelles* (1838, in-8°); *Journées mémorables de la Révolution française* (1839-1840, 5 vol. in-8°); *Légendes, souvenirs et impressions* (1841, in-18); *Souvenirs de cinquante ans* (1844, in-18); *Relation du voyage de Henri de France en Angleterre et en Ecosse* (1844, in-8°); les *Paysans catholiques* (1848, in-8°); les *Veilles de voyage* (1845, in-8°); *Tableau poétique des sacrements* (1851, in-8°); *Yvan le Breton* (1854, in-8°); *Souvenirs historiques des principaux monuments de Paris* (1854, in-8°); *Tableau poétique de la foi et de ses œuvres* (1858, in-8°), etc.

WALSH (Robert), publiciste américain, né à Baltimore en 1784, mort en 1859. Après avoir terminé ses études aux Etats-Unis, il visita l'Europe et, à son retour en Amérique, s'adonna à la pratique du droit, qu'il abandonna bientôt pour se consacrer exclusivement à la littérature. Il avait déjà commencé à se faire connaître par des articles, insérés dans différents journaux, lorsqu'il publia en 1809, contre Napoléon, une brochure qui ne fit pas beaucoup de bruit en Amérique, mais qui obtint beaucoup de succès en Angleterre, où elle eut en très-peu de temps quatre éditions. Deux ans plus tard, il fonda, sous ce titre : *The American Review of history and politics*, le premier recueil trimestriel qui ait été publié aux Etats-Unis; mais, au bout de deux ans, il fut obligé de cesser cette publication, dont le succès avait été à peu près nul. Plus tard cependant, il la fit paraître de nouveau, et cette fois elle vécut dix années. Dans l'intervalle, Walsh avait fondé en 1821 le journal *The National Gazette*, dont il fut le rédacteur en chef pendant quinze ans, et l'*American Magazine of foreign literature*. Nommé en 1837 consul des Etats-Unis à Paris, ce ne fut que peu de temps avant sa mort qu'il fut remplacé dans ce poste. Pendant qu'il l'occupait, il avait été le correspondant du *National Intelligencer* et du *Journal of commerce* de New-York. On a encore de lui, sous le titre de *Didactics*, un recueil de ses principaux articles de journaux et plusieurs brochures, entre autres : *Appel du jugement de la Grande-Bretagne concernant les Etats-Unis d'Amérique* (1819); *Essai sur l'état futur de l'Europe* (1821), etc.

WALSIN-ESTERHAZY (Jean-Louis-Marie), général français, né en 1804. Entré à Saint-Cyr en 1822, il devint, à sa sortie de cette école, sous-lieutenant d'infanterie et était parvenu depuis 1845 au grade de colonel lorsqu'il fut chargé d'une mission à Tunis. Promu général de brigade peu après son retour (1850), il reçut le commandement d'une brigade d'infanterie à Paris et fut élevé au grade de général de division le même jour que son frère (13 mars 1856). Il est membre du conseil général du Gard et grand officier de la Légion d'honneur.

WALSIN-ESTERHAZY (Louis-Joseph-Ferdinand), général français, frère du précédent, né à Nîmes en 1807, mort en 1857. Issu d'une famille hongroise, dont plusieurs membres ont servi avec distinction dans nos armées, il fut admis successivement à l'Ecole polytechnique (1826) et à l'Ecole d'application du génie de Metz (1828), et, au sortir de cette dernière, fut nommé lieutenant en second d'artillerie. Envoyé en Afrique, il s'y signala dans diverses rencontres, notamment au combat de Tamzouat (1833) et à tous ceux que soutint pendant cinq mois, en 1841, la faible garnison de Mostaganem. Il revint en France en 1848, après avoir conquis en Afrique les grades de capitaine (1840), de chef d'escadron (1842) et de colonel (1847), et après avoir été cité trois fois à l'ordre du jour de l'armée. Promu général de brigade en mai 1852 et appelé successivement à divers commandements, il demanda en 1855 à être envoyé en Orient, où sa conduite au combat de Kouhgil (20 septembre 1855) lui valut une nouvelle mise à l'ordre du jour de l'armée. Promu général de division le 18 mars 1856 et nommé, deux mois plus tard, inspecteur général de cavalerie, il dut, par suite de l'état de sa santé, revenir en France; mais l'air natal fut impuissant à le rétablir, et il mourut après avoir langué plus d'un an.

WALSINGHAM, bourg et paroisse d'Angleterre, dans le comté de Norfolk, à 45 kilom. N.-O. de Norwich; 1,300 hab. Maison de correction du comté. Belles ruines d'un riche couvent de chanoines de Saint-Augustin, fondé au XI^e siècle, et lieu de pèlerinage célèbre. Sur le territoire de ce bourg, la culture du safran était autrefois très-prospère; elle est aujourd'hui tout à fait abandonnée.

WALSINGHAM ou **WALSINGHAMUS** (Thomas), historien anglais du X^e siècle. Il était originaire de Norfolk et moine à l'abbaye des bénédictins de Saint-Albans. L'évêque Nicolson pense qu'il fut *regius professor* d'histoire à ce monastère vers l'an 1442, mais on ne sait pas si un pareil titre était en usage à cette époque. Walsingham écrivit une *Historia brevis ab Edwardo primo ad Henricum Quintum* (1273-1422) et une *Updeignia Neustrie, vel Normannia, ab irruptione Normannorum ad annum VI regni Henrici Quinti*. Ces deux ouvrages furent publiés ensemble, pour la première fois, par l'archevêque Parker

(Londres, 1574, in-fol.). On les trouve aussi dans le recueil de Camden, intitulé : *Anglica, Normannica, Hibernica, Cambrica veteribus scriptis* (Francfort, 1603, in-fol.). Walsingham, dans son *Historia brevis*, commence son récit au point où Matthieu Paris termine le sien, et il pourrait très-bien, remarque Nicolson, être regardé comme la continuation de Paris, si son style répondait au sujet qu'il traite. Cependant, bien que ce style ne mérite pas de grands éloges, les deux ouvrages de Walsingham sont précieux, parce qu'il y a relaté des faits que l'on ne trouve nulle part ailleurs. La meilleure édition de l'*Historia brevis* est celle que H.-T. Riley a publiée, sous le titre d'*Historia Anglicana* (1863-1865, 2 vol. in-8°), dans la collection des *Chronica monasterii S.-Albani*.

WALSINGHAM (Francis), homme d'Etat anglais, né à Chislehurst, comté de Kent, d'une ancienne famille du comté de Norfolk, en 1536, mort en 1590. Il alla compléter son éducation par des voyages sur le continent, revint en Angleterre après la mort de la reine Marie, fut nommé, par la protection du secrétaire d'Etat Will. Cecil, ambassadeur en France, puis secrétaire d'Etat et conseiller, privé de la reine Elisabeth (1573). En 1573, il fut envoyé en Hollande et eut une part considérable à la formation de l'union d'Utrecht, remplit une mission en Ecosse auprès de Jacques VI, fils de Marie Stuart, dans le but secret d'assurer dans ce pays le triomphe de la Réforme et l'influence anglaise, découvrit (1586) la conspiration de Babington, dont il sut tirer habilement parti pour demander la mise en jugement de la reine d'Ecosse. Toutefois, malgré son acharnement contre cette princesse, il repoussa avec énergie la proposition du comte de Leicester, qui voulait qu'on la fit empoisonner secrètement, et quoique désigné comme l'un des juges, il s'abstint de participer à la condamnation. En 1588, lors des formidables préparatifs de Philippe II contre l'Angleterre, il trouva moyen de retarder d'un an le départ de l'*Armada* espagnole, en faisant protester les lettres de change des Espagnols sur la banque de Gênes. Walsingham contribua beaucoup au développement et au progrès du commerce et de la navigation et encouragea les travaux d'Hackluyt, les expéditions de Drake et les premiers essais de colonisation faits à Terre-Neuve par Gilbert. Ses négociations en France ont été publiées en 1655 et traduites en français par L. Boulesteix de La Contie, sous le titre de *Mémoires et instructions pour les ambassadeurs* (Amsterdam, 1700). On a aussi attribué à Walsingham, mais sans beaucoup de fondement, l'ouvrage intitulé *Arcana aulica*, qui a obtenu plusieurs éditions.

WALSRODE, ville de Prusse, province de Hanovre, cercle de Lunebourg, à 53 kilom. N.-O. de Zelle, sur la Bohme; 2,000 hab. Chapelle luthérienne de dames nobles. Fabrication d'ouvrages en paille, de fil; cordonnerie; poudrerie et raffinerie de salpêtre. Commerce de laine et de tourbe.

WALSURE s. m. (oual-sur-re). Bot. Genre d'arbres, de la famille des méliacées, tribu des trichiliées, comprenant deux espèces, qui croissent dans l'Inde.

WALTER (Jean-Théophile), anatomiste allemand, né à Königsberg en 1739, mort en 1816. Il commença ses études médicales dans sa ville natale, alla les continuer ensuite à Francfort-sur-l'Oder, où il prit ses grades en 1757, et se rendit alors à Berlin pour suivre les cours du célèbre Meckel. Les progrès qu'il fit en anatomie furent si rapides, qu'en 1762 il fut nommé professeur à l'amphithéâtre du collège médico-chirurgical de cette ville. Il y succéda en 1774 à Meckel comme premier professeur d'anatomie et d'accouchement et consacra tous ses loisirs à la formation d'une collection de pièces d'anatomie et de pathologie, que le roi de Prusse lui acheta 100,000 thalers en 1804, et qui existe encore à Berlin sous le nom de musée de Walter. Ce musée ne renferme pas moins de 3,000 préparations provenant de la dissection de plus de 8,000 cadavres. On a de Walter un grand nombre d'ouvrages sur l'anatomie et l'obstétrique, dont la liste complète se trouve dans le *Neuestes Conversations-Lexicon*, et parmi lesquels nous citerons, comme les plus importants : *Traité sur les os du corps humain* (Berlin, 1762, in-8°); *Observations anatomiques* (Berlin, 1775, in-fol.); *Manuel de myologie* (Berlin, 1777, in-8°); *Des maladies de l'abdomen et de l'apoplexie* (Berlin, 1785, in-8°).

WALTER (Frédéric-Auguste), médecin allemand, fils du précédent, né à Berlin en 1764, mort en 1826. Il fit ses études médicales à l'université de Duisbourg, où il fut reçu docteur en 1786. Après avoir voyagé en France, en Angleterre, il fut nommé en 1790 professeur d'anatomie et de physique au collège médico-chirurgical de Berlin et adjoint de son père dans les diverses places qu'occupait ce dernier. En 1803, il eut, avec son père, la direction du musée anatomique, dont le roi de Prusse venait de faire l'acquisition; en 1805, il fut nommé premier médecin conseiller de ce prince. Dans les dernières années de sa vie, il s'occupa de l'histoire de l'art dans l'antiquité. Quoiqu'il ait moins cultivé les sciences médicales par goût que par position, ses ouvrages ne sont pas sans mé-

rite. Les principaux sont : *Annotationes academicæ* (Berlin, 1786, in-4°); *Manuel d'anatomie* (Berlin, 1789, in-8°); *Musée anatomique formé par Jean Théophile Walter, décrit par Frédéric-Aug. Walter* (Berlin, 1796, 2 vol. in-4°), etc.

WALTER (John), imprimeur anglais, célèbre surtout comme ayant été le premier éditeur du *Times*, né en 1739, mort en 1812. Il se fit d'abord connaître par une invention typographique, à laquelle il donna le nom de logographie, et qui consistait à imprimer avec des mots entiers, leurs racines et leurs combinaisons, au lieu de procéder à la manière ordinaire, en combinant des lettres séparées. Le 1^{er} janvier 1788, il fit paraître le premier numéro du *Times*, et fut, pendant dix-huit ans, imprimeur du bureau des Douanes (*Board of customs*); mais ce privilège lui fut retiré à cause d'observations qu'il avait publiées dans son journal et qui étaient peu favorables à l'administration de lord Melville, secrétaire de l'amirauté. En 1803, il s'était adjoint dans la propriété et la direction du *Times* son fils, John WALTER, né en 1784 et mort en 1847, auquel ce journal est redevable des améliorations qu'il ont placées à la tête non-seulement de la presse anglaise, mais de celle du monde entier. Nous ne reviendrons pas ici sur ces améliorations, que nous avons déjà exposées en détail dans l'article consacré au *Times* (v. ce mot). Nous ajouterons seulement que cette feuille rapporta à son second éditeur des sommes considérables, qui lui permirent d'acheter une magnifique propriété dans le Berkshire et de se porter comme candidat à la députation pour ce comté. Il fut élu à la Chambre en 1832 et en 1835, mais résigna son mandat en 1837, à cause de la différence d'opinions qui existait entre lui et ses commentants au sujet du nouveau *Poor Law*. Il essaya, mais sans succès, de se faire réélire en 1840 et en 1841. — Son fils, le propriétaire actuel du *Times*, M. John WALTER, troisième du nom, est né à Londres en 1818. Il étudia le droit au collège d'Exeter à Oxford, et fut admis en 1847 au barreau de Lincoln's Inn. De 1847 à 1859, il a représenté le bourg de Nottingham à la Chambre des communes, où il siégeait parmi les libéraux modérés. Le *Times* a continué à prospérer sous sa direction, bien que cette feuille ait eu à souffrir, ces dernières années, de la concurrence des journaux à 1 penny.

WALTER (Ignace), compositeur tchèque, né à Radowitz (Bohême) en 1768, mort en 1828. Élève de Sauerz, maître de chapelle à Vienne, il fut engagé en 1779 au théâtre de la cour, en qualité de chanteur, et y obtint beaucoup de succès. Il passa de là au théâtre de Prague, puis à celui de Riga et entra ensuite au service de l'électeur de Mayence. Lorsque ce prince eut été chassé de ses États par les Français en 1793, Walter habita successivement Brême et Halle, dirigea quelque temps le théâtre de Francfort et alla en 1804 se fixer à Ratisbonne, qu'il habita jusqu'à sa mort. Nous citerons, parmi ses opéras : le *Comte de Waltrou* (1780); le *Breuvage de l'immortalité* (1785); le *Chevalier du miroir*, *Vingt-cinq mille florins*, les *Bergers des Alpes*, le *Droit du plus fort*, la *Méchante femme* (1795); le *Château de plaisance du diable*, le *Docteur Faust* (1797); le *Moulin du diable* (1798); le *Marchand de Smyrne* (1805). On lui doit, en outre, plusieurs cantates, dont une pour le couronnement de l'empereur Léopold (1791); six messes, six motets, etc.

WALTER (Ferdinand), juriconsulte allemand, né à Wetzlar en 1794. Il était étudiant à Cologne, lorsqu'il s'engagea en 1813 dans un régiment de Cosaques du Don, avec lequel il prit part à la guerre contre la France. Il revint ensuite continuer à Heidelberg ses cours de droit, fut reçu docteur en 1818, et, après s'être livré pendant quelques mois à l'enseignement, en qualité de *privat-docent*, fut nommé professeur extraordinaire, puis, en 1821, professeur ordinaire à l'université qui venait d'être fondée à Bonn. Il y fut depuis lors, sur le droit ecclésiastique, sur l'histoire du droit romain, à l'étude de laquelle l'ont conduit la lecture des ouvrages de Niebuhr, ainsi que son goût particulier, sur le droit privé allemand et sur l'histoire du droit allemand, des cours qui attirèrent toujours un grand concours d'auditeurs, tant à cause de la clarté, et de l'élégance de la diction du professeur que de l'excellence de sa méthode. Élu député à l'Assemblée nationale prussienne en 1848, M. Walter s'y fit le défenseur des opinions du parti conservateur et continua à agir dans le même sens pendant les années 1849 et 1850, comme membre de la première Chambre de Prusse. On cite, parmi ses ouvrages : *Manuel de droit ecclésiastique* (Bonn, 1822; 1861, 13^e édit.), traité qui a été traduit en français, en italien et en espagnol, et dans lequel l'auteur a exposé, avec une rare clarté et un remarquable esprit de critique, les principes du système canonique; *Corpus juris germanici antiqui* (Berlin, 1824, 3 vol.); *Histoire du droit romain jusqu'à Justinien* (Bonn, 1840; 1845-1860, 3^e édit., 3 vol.); *Histoire du droit allemand* (Bonn, 1853; 1857, 2^e édit., 2 vol.); *Système du droit privé commun allemand* (Bonn, 1854); *L'ancien pays de Galles* (Bonn, 1859); *Fonctions ecclésiastiques antiques et modernes* (Bonn, 1860); le *Droit naturel et la politique* à la

lumière de l'époque actuelle (Bonn, 1863); *De ma vie* (Bonn, 1865), autobiographie qui renferme des documents intéressants pour l'histoire contemporaine.

WALTER (Raleigh), célèbre favori de la reine Elisabeth. V. RALEIGH.

WALTER SCOTT, illustre romancier écossais. V. SCOTT.

WALTERIANE s. f. (oual-té-ri-a-ne — de Walter, botan. améric.). Bot. Syn. de CLIPTONIS ou MYLOCARYON.

WALTHAM, bourg et paroisse d'Angleterre (Essex), à 22 kilom. N.-E. de Londres, sur la Lea; 4,800 hab. Poudrière royale. Beaux restes d'une abbaye du x^e siècle.

WALTHER, astronome allemand, né en 1430, mort en 1504. Il est le premier qui ait employé les horloges pour mesurer le temps dans les observations astronomiques. C'était un riche bourgeois de Nuremberg, qui fit construire un grand nombre d'instruments d'après les idées de Regiomontanus et continua de recueillir un grand nombre d'observations après la mort de ce maître. Elles ont été publiées en 1618, avec celles de Regiomontanus, dont il était dépositaire, par Snellius. Les astronomes modernes Lacaille et Delambre n'ont pas dédaigné de s'en servir pour certaines vérifications relatives à la durée de l'année et à l'obliquité de l'écliptique.

WALTHER (Christian), théologien protestant du xvi^e siècle, mort vers 1572. Il était originaire de la Hesse, entra dans les ordres et vécut plusieurs années dans un couvent, dont on ignore le nom. Il renonça plus tard à l'état monastique, embrassa la religion luthérienne et vint se fixer à Wittenberg, où il se lia avec plusieurs des grands théologiens protestants de l'époque, tels que Flacius, Rorarius (Roerer), Aurifaber (Goldschmidt) et Amsdorf, qui l'avaient en grande estime à cause de l'étendue de son érudition. Il fut aussi l'ami du célèbre imprimeur Hans Lufft, chez lequel il travailla comme correcteur pendant trente-quatre ans. Il surveilla l'édition des œuvres de Luther, qui fut publiée à Wittenberg, et qui fut l'objet des attaques des théologiens luthériens, réunis à Iéna dans le but de publier aussi une édition de ces œuvres. Ils accusèrent Walter d'en avoir à dessein altéré plusieurs passages, afin qu'ils pussent servir aux calvinistes d'armes pour leurs attaques contre Luther. Parmi les adversaires les plus acharnés de Walter à cette époque, il faut citer ses anciens amis Amsdorf et Flacius. Walter se défendit vigoureusement contre ces accusations, qui, à ce qu'affirme Mayer dans son ouvrage intitulé *De versione librorum Lutheri*, n'avaient aucun fondement. On a de ce théologien : *Réponses aux calomnies de Flacius*, *Exposé de la différence des Bibles et des autres livres de Luther*, *Table de tous les livres et de tous les écrits de Luther*, etc. (Wittenberg, 1558, in-4°), etc.

WALTHER (Rodolphe), théologien suisse, né à Zurich en 1519, mort en 1586. Après avoir étudié la théologie dans différentes écoles de la Suisse, il partit pour Marbourg, dans la Hesse, et s'y rendit célèbre par son érudition et son talent dans les controverses politico-religieuses de ce temps. En 1541, il accompagna le landgrave de Hesse, Philippe le Magnanime, à la diète de Ratisbonne, et, malgré sa jeunesse, fut placé par ce prince à la tête des théologiens présents à cette diète. La même année, il revint en Suisse et fut nommé directeur de l'école Carolina à Zurich, où il devint, en 1542, ministre de l'église de Saint-Pierre et où il résida jusqu'à sa mort. On a de lui : *Apologia Zwinglii*; *Monomachia Davidis et Goliathi*, poème latin; *Homilæ in Joannis epistolâs*; *Nabates, comædia sacra ex Samuele*, I, cap. xxv et divers autres poèmes latins; *Apologia ad catholicam Ecclesiam pro Utrioque Zwingli ejusdemque operum editione*; *Utriusque Zwingli libri XXIV*, traduction latine des sermons et autres écrits de Zwingli; *Homilæ in totum Novum Testamentum*, publiées par Josias Simler (Zurich, 1594, in-fol.), etc.

WALTHER (Balthasar), orientaliste allemand, né à Allendorf, en Thuringe, dans la seconde moitié du xvi^e siècle, mort en 1640. Il étudia la théologie à Iéna, ainsi que les langues classiques et orientales, y devint professeur de grec et d'hébreu et fut nommé plus tard surintendant de l'église luthérienne dans les duchés de Saxe-Gotha et de Brunswick-Wolfenbüttel. On cite, parmi ses ouvrages : *Diatriba de Constantini Magni baptismi, donatione et legatione ad concilium Nicænum*; *Problemata hebraica, chaldaica, syriaca, græca*; *De papæ primatu et Anti-Christo*; *Lutherus natus, denatus a papicolarum calumniis vindicatus*; *Quarante questions sur l'état primitif, l'essence, l'existence, la nature et la qualité des âmes, contre Jacques Behmen*, réfutation des théories de ce célèbre théosophe, etc. La biographie de Walter ne se trouve pas dans le *Theatrum virorum eruditione clarorum*, de Freherus, ainsi que l'avance Jæcher dans son *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

WALTHER (Michel), théologien allemand, né à Nuremberg en 1593, mort en 1662. Il étudia successivement la médecine et la théologie aux universités de Wittenberg, de Gießen, d'Aldorf et d'Iéna, devint chapelain de

la duchesse Elisabeth de Brunswick-Wolfenbüttel en 1618, et fut appelé en 1622, par le duc Jules-Frédéric, à la chaire de théologie de l'université d'Helmstedt. Il devint plus tard surintendant de l'église luthérienne dans la Frise orientale (1626) et dans le duché de Brunswick-Luneberg (1642). On a de lui : *Tractatus de manna* (Leyde, 1633); *Officina biblica* (Nuremberg, 1636, in-4°); *Harmonia lotius sacre Scripturæ* (Nuremberg, 1637, in-8°), ouvrage qui obtint sept éditions en moins de dix-sept ans; *Exercitationes biblicæ* (Nuremberg, 1638, in-4°); *Centuria miscellaneorum theologicarum* (Nuremberg, 1646, in-4°); *Postilla mosaica*; *Postilla evangelica*. — Son fils, Michel WALTHER, né à Aurich en 1638, mort en 1692, professa successivement les mathématiques et la théologie à l'université de Wittenberg et publia, entre autres ouvrages : *Disquisitiones mathematicæ de mutuis siderum radiationibus, quas vulgo aspectus vocant* (Wittenberg, 1660, in-4°); *De novo legislatore Christo contra socinianos et armianianos*; enfin, plusieurs dissertations sur les comètes, sur le nombre d'or, sur la zone torride, sur la longitude géographique, etc.

WALTHER (Georges-Chrétien), juriconsulte allemand, né à Rothenbourg en 1601, mort en 1656. Il fit ses études à l'université de Strasbourg, fut reçu docteur en droit à celle d'Aldorf en 1628 et fut nommé trois ans plus tard, par le sénat de sa ville natale, président de la chancellerie de justice. Il remplit ces fonctions jusqu'à sa mort, et, comme il était profondément versé dans le droit public allemand, fut employé par différents princes dans des négociations diplomatiques qui précéderent ou qui suivirent la conclusion du traité de Westphalie en 1648. On lui doit, entre autres écrits : *Methodus jura studentium*; *Liber de statu, juribus et privilegiis doctorum*; *De renuntiatione successionum vel hereditatis*; *Harmonia theologico-juridico-politico-philosophica*.

WALTHER (Christian), théologien allemand, né à Norkitten, près de Königsberg, en 1655, mort en 1717. Il fit ses études aux universités de Leipzig et d'Iéna, remplit ensuite divers emplois ecclésiastiques dans sa ville natale, devint en 1701 membre de l'Académie des sciences de Berlin, et, deux ans plus tard, fut nommé professeur de théologie de Königsberg, dont il fut dans la suite élu *rector magnificus*. Ses principaux ouvrages sont : *Tractatus de cultu divino sanctuarii Veteris Testamenti*; *De duobus tabulis lapideis*; *De quatuor panum generibus apud Hebræos*; *Disputationes VIII de pluralitate personarum in divinis*; *De semine Abraham in quo benedictorum omnes gentes, etc.* Il publia aussi la première partie de l'ouvrage de Moïse Maïmonide sur la circoncision, avec des notes et une traduction latine placée en regard du texte hébreu.

WALTHER (Augustin-Frédéric), anatomiste allemand, né à Wittenberg en 1688, mort en 1746. Après avoir étudié à Wittenberg, il se rendit à Iéna, où il s'occupait particulièrement de mathématiques. Après neuf mois de séjour dans cette ville, il fit un voyage en Allemagne, en Hollande, en Angleterre. A son retour à Wittenberg, il obtint la maîtrise (1711) et le doctorat en médecine (1712). Il alla se fixer en 1723 à Leipzig, où il fut nommé professeur d'anatomie et de chirurgie. En 1732, il devint médecin pensionné de la ville, professeur de pathologie, membre du grand collège ducal et d'écuyer de l'Académie. En 1737, il passa à la chaire de thérapeutique et fut doyen de la Faculté. Walther était un prosecteur fort habile. Dans le nombre des dissertations qu'il a publiées, il y en a plusieurs qui sont excellentes et que Holler a pris soin de recueillir dans ses collections. Les plus connues sont les suivantes : *De lente crystallina* (1712, in-4°); *De secretionis animalis* (1712); *De usu et præstantia solidioris in anatomie scientiæ* (1723); *De organis generationis vitæ* (1723); *De membrana tympani* (1724, in-4°); *De nervis et gangliis* (1727); *De articulis ligamentis et musculis hominis et inessu statuque dirigendis* (1728); *De sarcocele* (1727); *Arteriarum cæliacæ tabula, ejusque descriptio* (1729); *De vasis vertebralibus* (1730); *De intestinorum angustia* (1737).

WALTHER (Henri-André), théologien allemand, né à Königsberg; dans la Hesse, en 1696, mort en 1748. Il devint successivement ministre à Worms (1729) et à Frandfort-sur-le-Mein, et fut nommé, en 1741, doyen du clergé protestant de cette dernière ville. On cite comme ses ouvrages les plus remarquables : *Disputatio ex antiquitate orientali de Zabitis*; *De domino hominis in bruta*; les *Ténébre* dans la prétendue lumière de la doctrine catholique romaine, contre le livre publié par un jésuite sous ce titre la Lumière dans les ténébre; *Ezegeis epistolæ Juda*; *Premiers principes de la sagesse et de la vertu*, ouvrage qui a donné lieu à un grand nombre d'imitations; le *Catéchisme de Francfort* avec une préface et des notes, etc.

WALTHER (Christophe-Théodose), missionnaire allemand, né dans le Brandebourg en 1699, mort en 1741. Il étudia la théologie à Halle et se rendit en 1725 à l'appel du roi de Danemark, Frédéric IV, qui avait fait

demande à cette université des missionnaires pour les colonies danoises des Indes orientales. Walther arriva en juillet 1726, avec plusieurs autres missionnaires, à Tranquebar, qui était la seule région où les Danois eussent jusqu'alors réussi à propager la religion chrétienne. Après avoir appris les portugais, le tamoul et plusieurs autres dialectes de l'Inde, il parcourut toute la côte de Coromandel et son zèle religieux fut couronné d'un plein succès. Ce fut lui qui fonda la mission de Madjubarau. L'état de sa santé le força en 1740 à revenir en Europe, mais il mourut avant d'avoir atteint le Danemark. On a de lui : *Souvenirs de la mission de Tranquebar* (1736); la *Voix du salut*, en tamoul (Tranquebar, 1727, in-12); *Abrégé de l'histoire ecclésiastique*, en tamoul (Tranquebar, 1735); *Observationes grammaticæ quibus linguæ tamulicæ idioma vulgare illustratur* (Tranquebar, 1739, in-8°); *Doctrina temporum indicæ ex libris indicis et brahmarum cum paratipomenis recentioribus*, insérée dans l'*Historia regni Bactriani* de Bayer; *Ellipses Hebraicæ* (éditées par Schœtzgen, Dresde, 1740, in-8°). Walther collabora aussi à la traduction portugaise de la Bible, qui est en usage sur la côte de Coromandel et dans les colonies portugaises. Schœtzgen a publié : *Commentarii de vita et agone Christiani Theodosii Waltheri* (Halle, 1743).

WALTHER (Philippe-François DE), chirurgien et oculiste allemand, né à Buxweiler (Bavière rhéane) en 1781, mort en 1849. Après avoir étudié aux universités d'Heidelberg et de Landshut, il alla compléter ses connaissances médicales à Vienne et à Paris, et devint en 1803 chirurgien en chef de l'hôpital de Bamberg, puis, un an plus tard, professeur ordinaire de médecine à Landshut. De là, il passa à Bonn en 1819 comme professeur de chirurgie et directeur de la clinique chirurgicale, et, en 1830, fut appelé à Munich pour y occuper les mêmes emplois. Il y obtint, en outre, les titres de conseiller intime et de médecin du roi de Bavière. On a de lui plusieurs ouvrages estimés, tels que : *Physiologie de l'homme* (Landshut, 1807-1808, 2 vol.); *Tratamiento des plaies de la tête* (1817); *Système de chirurgie* (Berlin, 1833-1840, 4 vol.); *Sur les tumeurs de l'œil* dans les *Hôpitaux* (1846). Il avait, en outre, rédigé le *Journal de chirurgie*, de 1820 à 1842 avec Græfe, et, de 1842 jusqu'à sa mort, avec Ammon.

WALTHER ou **WALTHERUS** (Rodolphe), théologien suisse. V. GUALTHER.

WALTHER VON DER VOGELWEIDE, le plus célèbre des minnesingers allemands du moyen âge, né dans la Franconie ou dans le Tyrol, entre 1165 et 1170, mort vers 1230. Il appartenait à une famille noble, mais pauvre, et apprit à chanter et à raconter en Autriche, où il eut pour maître et pour modèle le vieux Reinmar. Il dut commencer à se faire connaître par ses chants poétiques vers 1187, et trouva bientôt après à Vienne un premier protecteur dans le jeune duc de Babenberg, Frédéric le Catholique. Ce prince étant mort à la croisade, Walther commença, vers le milieu de l'année 1195, à visiter les cours des rois et des princes et à mener une vie errante; il visita non-seulement l'Allemagne tout entière, mais encore la plupart des contrées limitrophes. Quittant Vienne à regret, il se rendit d'abord auprès de Philippe, roi des Romains, et on le retrouve à Mayence, lors du couronnement de ce prince (8 sept. 1198), qu'il accompagna l'année suivante à Magdebourg. En mai 1200, il repartait à Vienne à la cour du duc Léopold VII, le Glorieux, frère et successeur de son premier protecteur, le duc Frédéric. Il était encore en bons rapports avec Philippe, bien qu'il fût éloigné de lui; mais il ne tarda pas à tomber, on ne sait pour quel motif, en disgrâce et se retira alors à Eisenach auprès d'Hermann, landgrave de Thuringe, qui réunissait à sa cour les poètes les plus célèbres de l'Allemagne. Il y fut l'un des six minnesingers qui prirent part à la lutte poétique connue sous le nom de *Guerre de la Wartburg*. En 1211, le landgrave s'étant détaché de l'alliance de l'empereur Othon IV pour soutenir, à l'exemple du pape et de plusieurs autres princes, l'élection de Frédéric II, Walther quitta sa cour, se rendit auprès de Dietrich, landgrave de Misnie, et resta attaché à ce prince durant un an environ. On le trouve ensuite au service d'Othon IV, qui ne lui fit sans doute pas l'accueil que le poète en attendait, car, dès 1215, il quitta la cour de ce prince pour se retirer à celle de son compétiteur Frédéric II, qui lui donna un petit fief et remplit ainsi un de ses vœux les plus ardents. Walther ne renonça pas cependant à sa vie errante. En 1217, il était en Autriche, assistant aux préparatifs de départ de Léopold VII pour la croisade. En 1221, il devint précepteur du jeune roi des Romains, Henri II, fils de Frédéric II; mais il ne parut pas qu'il ait réussi dans cette tâche, car il se démit volontairement de ses fonctions en 1224. Il vécut des lors dans une tranquille retraite à Wurtzbourg, non sans toutefois prendre de temps en temps part aux événements politiques de son époque. Il mourut à Wurtzbourg en 1230, ou un peu après cette année. On a montré pendant longtemps dans le jardin de Saint-Laurent, au nouveau couvent de cette ville, son tombeau, qui était placé sous un arbre, et dont l'épithape

nous a été conservée dans un manuscrit du xiv^e siècle. En 1843, on lui a élevé un nouveau monument à Wurtzbourg. Walthar a de beaucoup surpassé son maître Reinmar tant au point de vue des idées que de la forme de ses poésies, et, de plus, il laisse bien loin derrière lui, par la richesse et la variété de son imagination, tous les autres minnesingers. Il ne s'est pas borné, comme Reinmar, aux seuls chants d'amour, il a aussi abordé des sujets très-divers. Ses poésies ne peignent pas seulement la majesté du Seigneur et de la sainte Vierge, ou les beautés de la nature, mais aussi la gloire et le bonheur de ses concitoyens, l'état de la société et les événements de son époque. Qu'il parle des droits de l'empereur ou des prétentions du saint-siège, des obligations réciproques des princes et de leurs vassaux, des actes justes ou injustes de l'Eglise, partout, il distribue l'éloge ou le blâme, sans céder à aucune autre influence qu'à celle de ses convictions; partout il se montre animé de l'esprit le plus patriotique et défend l'empire et l'empereur contre les attaques du pape. De son temps, du reste, ses poésies exercèrent une grande influence dans toute l'Allemagne et eurent pour effet d'enlever au pape plusieurs de ses alliés. Nulle part, pas même dans ses compositions politiques, il ne quitte le ton de la poésie lyrique pure. Il existe un grand nombre d'éditions des œuvres de Walthar de Vogelweide. Les plus estimées sont celles de Lachmann (Berlin, 1827; 4^e tirage, 1864); de Guil. Wackernagel et Max Rieger (Göttingen, 1862) et de Franz Pfeiffer (Leipzig, 1864; 2^e tirage, 1866); elles ont été traduites en allemand moderne par Simrock (Berlin, 1833, 2 vol.; Leipzig, 1853, 2^e éd.); par Koch (Halle, 1848) et par Weiske (Halle, 1852). Uhland a, en outre, tracé un excellent tableau de sa vie et de ses travaux dans son ouvrage intitulé : *Walthar von der Vogelweide, poète allemand du moyen âge* (Stuttgart et Tubingue, 1822), et Hornig a publié un *Glossaire* complet pour ses poésies (Quedlinbourg, 1844).

WALTHERIE ou **WALTÉRIE** s. f. (val-té-ri — de *Walthar*, botan. allem.). Bot. Genre de plantes, de la famille des byttneriacées, tribu des hermantiées, comprenant environ vingt-cinq espèces, qui croissent dans les régions tropicales.

— *Encycl.* Les *walthéries* sont des arbres ou des arbrisseaux, à feuilles alternes, simples, pubescentes, munies de stipules; les fleurs, réunies en petits glomérules sessiles, axillaires ou terminaux, sont généralement jaunes; elles présentent un calice formé de trois folioles, entourant à demi un calice tubuleux, à cinq divisions; une corolle à cinq pétales; cinq étamines, à filets soudés à la base; le fruit est une capsule uniloculaire, bivalve, monosperme. Les espèces peu nombreuses de ce genre habitent les régions chaudes de l'Asie et de l'Amérique; on les cultive quelquefois dans nos serres, où on les propage de graines; mais elles n'y vivent pas longtemps. Nous citerons, entre autres, la *walthérie* d'Amérique, à feuilles ovales et pinnées; la *walthérie* à feuilles étroites, qui habite en Guyane, et la *walthérie* des Indes, qui ressemble beaucoup à la première.

WALT-TIEDDE s. m. (oual-tiè-de). Bot. Syn. de *STÉPHANIE* et de *COCCULUS*, genres de ménispermées.

WALTON (Isaac), littérateur anglais, surnommé le *Père de la pêche à la ligne* (*father of angling*), né à Stafford en 1593, mort en 1683. Passionné pour la pêche, il publia à l'âge de soixante ans un livre dans lequel il avait résumé tout ce que la pratique et l'expérience lui avaient appris sur son art favori. Cet ouvrage, qui est écrit sous forme de dialogue, et qui a pour titre : le *Parfait pêcheur à la ligne ou la récréation de l'homme contemplatif* (Londres, 1653, 1 vol. in-12), est le premier traité qui ait été écrit en Angleterre sur la matière; le succès en fut immense, et, en 1676, il en était à sa cinquième édition. La même année (1676), Charles Cotton, fils adoptif de Walton, publia une seconde partie du *Parfait pêcheur à la ligne, instruction sur la manière de pêcher la truite en eau courante*. Cette seconde partie se trouve dans les éditions postérieures de l'ouvrage de Walton, qui a conservé jusqu'à nos jours toute sa valeur. Parmi ces éditions, les plus recherchées sont celle de Moses Browne (1759-1760, avec planches); une de John Hawkins, qui, en 1792, avait obtenu cinq réimpressions; une de D. Majar (1823, avec 77 gravures sur bois et 14 gravures en taille-douce), et enfin celle que le libraire Bohn a publiée en 1856, avec les notes *Variorum*, et qui est ornée de 26 gravures en taille-douce et de plus de 200 gravures sur bois. On a encore de Walton une biographie du docteur Donne placée en tête de l'édition des œuvres de cet ecclésiastique (1640), et des *Vies* de sir Henri Walton (1644), de Richard Hooker et de George Herbert (publiées ensemble, 1670), et de l'évêque Sanderson (1677). Ces biographies ont été réunies en un recueil par Thomas Zouch (1796, in-4^o; 1824, in-8^o, 2^e éd.).

WALTON (Brian), prélat anglais, né à Cleveland en 1600 (Yorkshire), mort en 1661. Après avoir exercé dans différentes localités les fonctions du ministère sacré, il devint,

en 1639, chanoine prébendier de Saint-Paul et chapelain du roi et, pendant les premières années de la lutte entre ce dernier et le Parlement, déploya la plus grande activité dans ses différends entre le clergé et les laïques, au sujet des dîmes et autres privilèges ecclésiastiques. Aussi se rendit-il odieux au parti puritain et fut-il traité avec rigueur lors du triomphe de ce parti. Il fut appelé à la barre de la Chambre des communes, où le dépouilla de ses bénéfices; il se réfugia alors à Oxford, où il conçut le plan de la fameuse *Bible polyglotte* qui porte son nom, et où il recueillit les matériaux de cet ouvrage, qui ne furent cependant complètement réunis que plusieurs années après son retour à Londres, où on lui permit de revenir après la mort du roi. La *Bible polyglotte* fut publiée par souscription, et c'est, à ce que l'on croit, le premier exemple d'un ouvrage publié de cette façon en Angleterre. Les protestants et l'appendice en ayant été attaqués par John Owen, dans ses *Considérations*, Walton lui répondit par une brochure intitulée : *Le Considérateur considéré*. Il présenta sa Bible au roi Charles II, lors du retour de ce prince, et reçut de lui l'évêché de Chester; mais il ne jouit pas longtemps de cette dignité, car il mourut un mois à peine après son installation. On a encore de lui une *Introductio ad lectionem linguarum orientalium* (1655). On peut consulter à son sujet l'ouvrage de l'archidiacre Todds qui a pour titre : *Mémoires sur la vie et sur les écrits du R. Brian Walton* (Londres, 1821, 2 vol. in-8^o).

WALUHORA s. m. (oua-lu-o-ra — mot indien). Ornith. Espèce de manucodé ou oiseau de paradis, qui habite Ceylan.

WALZ (Charles), érudit allemand, né en 1802, mort en 1857 à Tubingue, où il avait été successivement professeur de littérature ancienne au séminaire philologique et épore du séminaire évangélique. Nous citerons, parmi ses ouvrages : *Epistola critica ad J.-Fr. Boissonade* (1831); *De l'état présent de la science de l'antiquité* (1841); *De religione Romanorum antiquissima* (1845); *De Nemesio Græcorum* (1852); *De la polychromie de la sculpture antique* (1852). Il a, en outre, travaillé avec Teuffel à la *Real-Encyclopédie de l'antiquité classique* (1844-1852, 6 vol. in-4^o), et donné des traductions allemandes de la *Cypopédie* de Xénophon (1827, 3 vol.) et de la *Poétique* d'Aristote (1833), ainsi que de la *Rhetorica ad Herennium* de Cicéron, du *Violetum d'Arène*, demeuré jusqu'alors inédit (Stuttgart, 1832, in-8^o), des *Rhétoriques grecs* (1832-1836, 9 vol.) et de la *Description de la Grèce* de Pausanias (1838-1839, 3 vol.).

WAMBA, roi des Wisigoths. V. **WAMBA**.

WAMBRECHIES, bourg de France (Nord), cant., arrond. et à 6 kilom. de Lille, sur la basse Deule; pop. aggl. 1,034 hab. — pop. tot. 3,714 hab. Brasseries, distilleries, moulins à huile et à farine; fabrique de bleu; filature de lin; tanneries.

WAMESE ou **WAMESIUS** (Jean), jurisconsulte belge, né à Liège en 1524, mort en 1590. Reçu, en 1553, docteur à l'université de Louvain, il y devint, deux ans plus tard, professeur de droit et y exerça, en outre, la profession d'avocat avec le plus grand succès. On a de lui deux ouvrages qui n'ont été publiés que longtemps après sa mort, savoir : *Consilia de jure pontificio ordine titularum in decretalibus digesta* (Louvain, 1643, 2 vol. in-fol.); *Recitationes ad titulum de lationibus et Responsorum sive consiliorum juris centuriæ sex*, édité par Weims et Corssel (Anvers, 1665, 3 vol. in-fol.).

WAMPI s. m. (ouam-pi — mot chinois). Bot. Arbre du genre *cookia*, qui croît en Chine.

— *Encycl.* Le *wampi* est un arbre haut de 5 à 6 mètres, à feuilles alternes, imparipennées, composées de folioles entières et lancéolées, persistantes; les fleurs, petites, blanches, groupées en panicules très-rumifiées, présentent un calice à cinq divisions; une corolle à cinq pétales étalés; dix étamines; un ovaire pédicellé, velu, à quatre loges uniovulées, surmonté d'un style simple terminé par un stigmate en tête; le fruit est une baie ovoïde, ponctuée, à quatre loges monospermes et du volume d'un œuf de pigeon. Originaire des régions méridionales de la Chine, cet arbre a été introduit à l'île Maurice. On le cultive dans nos serres tempérées, mais il faut l'y tenir en pleine terre, et non en caisse ou en pot, si on veut le voir fleurir; on le multiplie de boutures faites sur couche chaude. Ses fruits sont bons à manger.

WANA-BAJA s. m. (oua-na-ba-ja — mots indiens qui signif. *roi des forêts*). Bot. Nom vulgaire d'une orchidée du genre *anæctochile*.

WANACOE s. m. (oua-na-ko-é). Espèce de singe, qui habite les bois de Siam.

WANAS, citadelle de la Suède, dans la préfecture de Linköping, à l'embouchure du canal de la Gotha dans le lac Vetter. Arsenal; grand dépôt de munitions et d'équipages.

WANDA, princesse polonaise. V. **VANDA**.

WANDELAINCOURT (Antoine-Hubert), humaniste, évêque constitutionnel et conven-

tionnel français, né à Rupt-en-Voivre (Haute-Marne) en 1731, mort à Belleville, près de Verdun, en 1818. Il fut successivement préfet du collège de Verdun, précepteur des enfants du duc de Clermont-Tonnerre, sous-directeur de l'Ecole militaire de Paris, curé de Planrupt, diocèse de Châlons-sur-Marne. S'étant montré favorable aux réformes opérées par la Révolution, les électeurs de son département le choisirent pour évêque en 1791 et, l'année suivante, l'éurent député à la Convention nationale. Il se prononça pour le bannissement de Louis XVI, se fit d'ailleurs peu remarquer à la tribune, passa au conseil des Anciens après la session, donna sa démission d'évêque lors du concordat de 1801, occupa quelque temps la cure de Montbard et se retira ensuite à la campagne. On a de lui une foule de petits ouvrages sur la morale et l'histoire à l'usage de la jeunesse, et un certain nombre de livres pour l'enseignement de la langue latine. Voici les titres des principaux : *Appendix de Dis.*, trad. en français (1775, in-12); *Abrégé de Sulpice Sévère, avec la construction latine et l'interprétation française littérale* (1776, in-12); *Cours d'éducation à l'usage des demoiselles et des jeunes messieurs qui ne veulent pas apprendre le latin* (1782, 8 vol. in-12); *Méthode latine* (1804, in-12). Les publications de ce laborieux et modeste écrivain n'ont pas été étrangères aux progrès des études classiques.

WANDELBERT, chroniqueur allemand, né en 813, mort vers 870. Il entra fort jeune à la célèbre abbaye de Prüm, où il passa tout le reste de sa vie. Son intelligence et les vastes connaissances qu'il possédait le firent placer à la tête de l'école de ce couvent et lui valurent l'estime de Louis le Débonnaire et du fils de ce dernier, Lothaire, qui abdiqua plus tard et vint passer ses dernières années au couvent de Prüm. On a de Wandelbert un *Martyrologe* rédigé en vers hexamètres, d'après les martyrologes de saint Jérôme et de Bède, et inséré dans les œuvres de ce dernier (1536), ainsi que dans le tome V du *Spicilegium veterum scriptorum* de d'Achery, et un autre ouvrage intitulé : *De vita et actibus S. Goaris* (Mayence, 1489), que Mabillon et Surius ont inséré dans leurs *Acta sanctorum*.

WANDÉROU s. m. (ouan-dé-rou). Mamm. Autre orthographe du mot **OUANDÉROU**.

Wandrilie (Saint-), ancienne et célèbre abbaye de bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, située en Normandie, près de la Seine, à 4 kilomètres environ de Caudebec. L'abbaye de Fontenelle, dont il n'existe plus aujourd'hui que des ruines majestueuses, était un des plus beaux édifices religieux de France. L'origine de ce monastère, le plus ancien de la Normandie après celui de Saint-Ouen de Rouen, remonte à la onzième année du règne de Clovis II : il eut pour fondateur saint Wandrille (*Wandregisilus*) dont il prit le nom plus tard, abandonnant celui de Fontenelle (*Fontanella*) qu'il devait à un ruisseau voisin. Saint Wandrille donna rapidement à sa fondation une extension considérable; trois églises la desservirent dès l'origine, dédiées à saint Pierre, à saint Laurent et à saint Pancrace, et auxquelles s'ajoutèrent bientôt celles de Saint-Paul, de Saint-Amand-de-Goville, de Saint-Saturnin, de Saint-Michel, devenue depuis église paroissiale, et construite des matériaux romains de *Julibona* (aujourd'hui Lillebonne), enfin de celle de Notre-Dame-de-Cailloville, devenue dans la suite la plus curieuse au point de vue de l'art. Dès les premiers temps de sa fondation, Fontenelle comptait jusqu'à quatre cents religieux; plusieurs rois de France, les ducs de Normandie, les comtes d'Evreux, et nombre d'autres grands personnages la comblèrent de bienfaits et l'enrichirent. Mais les invasions normandes ayant forcé les moines, en 862, à s'enfuir, emportant leurs trésors et leurs reliques, les barbares brûlèrent les monuments qu'ils trouvèrent déserts. Ce ne fut qu'en 960 que l'abbé Maynard, d'abord moine à Gand, releva le monastère. L'église ne fut construite, ou plutôt entièrement achevée, qu'au commencement du xii^e siècle par l'abbé Saint-Gérard. De nouveau détruite par le feu, en 1250, la grande basilique fut encore une fois rebâtie peu de temps après. Ce sont les ruines de cette dernière reconstruction qui sont encore visibles aujourd'hui. Elle était demeurée presque intacte jusqu'en 1631, époque où la chute de sa grosse tour nécessita de nouvelles réparations. On y remarquait un grand nombre de tombeaux dont il ne reste plus trace aujourd'hui. La partie capitale des ruines actuelles, c'est, plus encore que l'église, le cloître. Au moyen de deux portes situées aux deux extrémités de la nef, on descend par quelques degrés dans une belle galerie dont le sol est à 6 pieds environ au-dessous de celui de la basilique. La galerie regardant le nord et régnant le long de la nef de l'église fut élevée vers 1342. Elle est percée de cinq arcades. Les autres ailes, d'une architecture plus élégante et appartenant au style de transition du gothique à la Renaissance, ont une arcade de plus. Il faut citer encore dans le cloître l'admirable fontaine ou lavabo de pierre sculptée, contigu à la porte du réfectoire. Cette fontaine, de style semi-

Renaissance, semi-gothique, n'est pas moins élégante dans son ensemble que dans ses détails. Ses sculptures sont divisées en six panneaux, dont chacun offrait autrefois un écusson armorié occupant le centre de l'ogive. A cinq cents pas des ruines de l'abbaye se trouvent celles de l'église de Cailloville, monument gothique, entièrement détruit aujourd'hui; à peine sur le sol gisent encore quelques figures éparées, horriblement mutilées. Sur son emplacement s'élève aujourd'hui un sorte de petit calvaire, au pied duquel on a amoncelé quelques têtes de saints et placé la partie supérieure d'un groupe représentant Joachim et Anne, tous deux debout et se tenant embrassés, conception bien dans le style du moyen âge. Près de là est une fontaine miraculeuse, à laquelle les siècles n'ont rien fait perdre de son crédit. Autour des ruines de l'abbaye de Fontenelle s'est formé un village qui compte environ 500 hab.

WANDSBECK, bourg de Prusse, dans la province du Holstein, au N.-E. de Glückstadt, 2,900 hab. Industrie active. Imprimerie de coton; blanchisserie de cire; fabrication de falence et de lainages; tanneries, teintureries. Beau château.

WANDSWORTH, village et paroisse d'Angleterre (Surrey), à 10 kilom. S.-O. de Londres, au confluent de la Wandie et de la Tamise; 7,500 hab. Teintureries, imprimeries sur étoffes, fonderies de fer, fabriques de produits chimiques.

WANFERCÉE-BAULET, bourg de Belgique, province de Hainaut, arrond. et à 13 kilom. N.-E. de Charleroi; 3,000 hab. Exploitation de houille.

WANFRIED, ville de la Hesse-Cassel (basse Hesse), sur la Werza, à 45 kilom. E.-S.-E. de Cassel; 2,400 hab. Ancien château des landgraves, construit au xvi^e siècle.

WANG-CHI-FOU, un des plus grands poètes dramatiques chinois. Il vivait sous la dynastie des Youén, dans le xiii^e siècle de notre ère. Il est considéré comme le véritable créateur des pièces de théâtre appelées *tsa-khi*, sortes de drames lyriques ou opéras, et les cent dix écrivains dramatiques dont les noms figurent dans les *Youén-jin-pé-tchong* (les *Cent drames de la vie des Mongols*), la plus fameuse collection de pièces chinoises, doivent être rangés dans la classe des imitateurs de Wang-chi-fou, s'il faut s'en rapporter à un savant sinologue. Ce célèbre auteur, que ses compatriotes ont placé au nombre des dix *tsai-tsen* ou écrivains de génie, a composé treize ouvrages, parmi lesquels le *Si-tsang-ki*, ou *Pavillon d'occident*, obtint un succès extraordinaire et qui dure encore. « On assiste, dans cet ouvrage, à des entretiens qui roulent sur la volupté, dit un critique chinois dans une intéressante préface; mais il faut convenir que Wang-chi-fou entre profondément dans les passions. » Wang-chi-fou fut très-supérieur comme poète à tous les auteurs de la dynastie des Youén qui vinrent après lui. « S'il n'est pas le fondateur du théâtre chinois, a écrit M. Bazin alné, dans le *Sicèle des Youén*, ou *Tableau historique de la littérature chinoise*, savant travail publié par le *Journal asiatique*, on peut le regarder comme le véritable inventeur de l'opéra (*tsa-khi*). » Des pièces de Wang-chi-fou, la plus parfaite est le *Pavillon d'occident*, qui, comme beaucoup de drames chinois, n'est, à proprement parler, qu'une sorte de roman dialogué. De là l'erreur qui l'a fait placer dans la catégorie des romans célèbres de la Chine par certains sinologues. M. Stanislas Julien a traduit cette pièce en partie dans l'*Europe littéraire*. En dehors du *Pavillon d'occident*, un seul ouvrage de Wang-chi-fou a survécu, c'est la comédie intitulée le *Festin du ministre d'Etat*; et pourtant rien n'est plus vide d'invention que le plan de cette pièce; il n'y a ni art, ni intrigue, ni incidents dramatiques, écrit tout nettement M. Bazin, qui ne juge même pas à propos d'en entreprendre l'analyse. Sur Wang-chi-fou, comme sur la plupart des écrivains chinois à qui nos dictionnaires biographiques ont, jusqu'à ce jour, refusé l'hospitalité de leurs colonnes, les renseignements biographiques font défaut, et l'on ignore la date de sa naissance aussi bien que l'époque de sa mort. On pense toutefois qu'il a dû passer sa vie dans la misère, loi assez ordinaire des poètes de son temps.

WANGEN, ville du Wurtemberg, dans le cercle du Danube, à 80 kilom. S. d'Ulm, sur l'Ober-Argen; 2,000 hab. Forges. Cette ancienne ville fut déclarée ville libre impériale, dès 1216, par l'empereur Frédéric I^{er} et réunie au Wurtemberg par Napoléon I^{er} en 1810.

WANGENBOURG, ancien village et commune de France (Bas-Rhin), cant. de Waselonne, arrond. et à 37 kilom. O. de Strasbourg, cédé à la Prusse par le traité de Francfort (10 mai 1871) et qui fait depuis partie de l'Alsace-Lorraine; 250 hab. Éducation d'abeilles; scieries; commerce de planches. On y remarque les ruines pittoresques du château de Wangenbourg.

WANGENHEIM (Frédéric-Adam-Jules de), écrivain forestier allemand, né dans le duché de Saxe-Gotha en 1747, mort en 1800. Il prit part, de 1778 à 1783, à la guerre d'Amérique,

comme capitaine d'un corps de chasseurs hessois qui faisait partie de l'armée anglaise, et, de retour en Allemagne, il fut chargé d'organiser l'administration des eaux et forêts dans les provinces orientales de la Prusse. On a de lui : *Description de quelques espèces d'arbres qui croissent dans l'Amérique septentrionale*, etc. (Göttingue, 1781, in-8°); *Supplément à la science forestière en Allemagne* (Göttingue, in-fol., avec fig.); *Observations sur l'hiver de 1788 à 1789 dans la Lithuanie prussienne*, insérées dans les *Mémoires de la Société d'histoire naturelle de Berlin*, où l'auteur a aussi publié plusieurs mémoires.

WANGENHEIM (Charles-Auguste, baron de), homme d'Etat wurtembergeois, né à Gotha en 1773, mort en 1850. Il étudia le droit à Jena et à Erlangen, entra ensuite au service du gouvernement de Saxe-Cobourg-Saalfeld et était devenu, en 1803, vice-président du ministère, lorsque, à la suite d'un différend avec Kretschmann, ministre dirigeant, il donna sa démission en 1804. Il se retira alors à Hildburghausen, où il s'occupa de science financière, et où il écrivit ses *Matériaux pour l'histoire de l'organisation du pays de Saxe-Cobourg-Saalfeld* (Gotha, 1805). Le duc de Saxe-Hildburghausen le recommanda au roi de Wurtemberg, Frédéric, qui le nomma, en 1806, président du département supérieur de ses finances. Le zèle dont il fit preuve pour organiser sur des bases solides l'administration des finances le rendit bientôt gênant et eut pour résultat, en 1809, sa nomination de président de la régence de Tubingue, à la suppression de laquelle (1811) il devint président du tribunal supérieur et curateur de l'université de la même ville. C'étaient là les fonctions qui pouvaient le mieux convenir à Wangenheim, qui avait toujours montré le plus vif intérêt pour les sciences et pour l'éducation de la jeunesse. A l'époque des débats excités par la constitution, il écrivit son *Projet d'un rétablissement de l'ancienne constitution provinciale du Wurtemberg*, et, quoique cet ouvrage déplût au roi et aux états, l'auteur n'en fut pas moins nommé, en octobre 1815, membre de la commission constituante, dont les travaux furent, bientôt après, interrompus par la mort du roi. Le nouveau souverain, Guillaume, l'appela, en novembre 1816, au ministère des cultes. Il prit, à la même époque, part à l'élaboration de la constitution, surtout pour ce qui concernait l'organisation des communes et des corporations. Comme il ne pouvait se mettre d'accord avec le ministre Malchus, il remit, en novembre 1817, son portefeuille au roi, qui le nomma alors ambassadeur du Wurtemberg près la diète germanique. Il y déploya la plus grande activité, surtout comme membre de plusieurs commissions, et, à la suite des observations qu'il avait faites dans la commission militaire, un des gouvernements l'accusa d'avoir des plans opposés à la constitution de la Confédération. Il adressa alors au prince de Metternich une défense de sa conduite, écrite dans le sens le plus libéral, et qui fut publiée plus tard ; mais l'irritation n'en persista pas moins contre lui, et, à la suite de son rapport au sujet des réclamations de ceux qui avaient acheté des domaines publics en Westphalie pendant l'occupation française, il fut rappelé par le roi de Wurtemberg. Il fut alors mis à la retraite comme ministre d'Etat et se retira à Dresde, puis à Cobourg. Elu, en décembre 1831, député à la seconde Chambre de Wurtemberg, il vit, en février 1833, son élection invalidée par la Chambre, sous le prétexte que les députés devaient résider dans le royaume même; mais, au milieu des débats passionnés auxquels cette mesure donna lieu, ses adversaires politiques eux-mêmes ne purent s'empêcher de reconnaître que la Chambre perdait en lui un de ses membres les plus dignes et les plus intelligents. Il publia, à cette occasion, une intéressante brochure, intitulée : *L'élection du baron de Wangenheim, etc., avec un appendice sur la Confédération germanique et sur l'impossibilité des Etats libres modernes* (Tubingue, 1832). Il vécut des lors dans la retraite. Michaelis a publié, d'après ses manuscrits, la *Ligue des trois rois* du 26 mai 1849 (Stuttgart, 1851).

WANGENHEIMIE s. f. (van-gé-né-mi — de Wangenheim, botan. allem.). Bot. Genre de plantes, de la famille des graminées, tribu des festucées, dont l'espèce type croît en Espagne. Il Syn. de GILBERTIE, genre d'araliacées.

WANGEROOG ou **WANGEROGE**, île du grand-duché d'Oldenbourg, dans la mer du Nord, par 53° 47' 31" de latit. N. et 5° 31' 2" de longit. E., à 7,500 mètres du continent. Cette île, au sol sablonneux et très-peu fertile, a un développement d'environ 7 kilom. de longueur. On y trouve un établissement de bains de mer, un phare, une raffinerie de sucre et, sur la côte, des bancs d'huitres. La population ne s'élève guère qu'à 400 hab.

WANG-MANG, usurpateur chinois, mort l'an 23 de l'ère chrétienne. Cousin de l'empereur Tch'ing-ti, il sut acquérir beaucoup de popularité sous le règne de ce prince, qui l'avait fait grand général de l'empire. Le crédit dont il jouissait le fit éloigner de la cour à l'avènement d'un nouvel empereur, Ngai-ti (7 av. J.-C.); mais, redevenu pre-

mier ministre après la mort de ce prince, il se défit par le poison de ses deux successeurs et, en l'an 9 de notre ère, se fit proclamer empereur, en donnant à sa dynastie le nom de Sin. Au début de son règne, la Chine fut envahie par les Tartares. Après être resté quelque temps dans l'inaction, Wang-mang envoya contre eux des troupes, qui les soumièrent. Mais ces guerres avaient épuisé le trésor public, et, pour le remplir, l'usurpateur accabla le peuple d'impôts. Le mécontentement fut bientôt général, et l'un des princes de la dernière dynastie dépossédée, Lieou-sieou, sut habilement l'exploiter; il réunit en peu de temps sous ses ordres une nombreuse armée, avec laquelle il marcha contre les troupes de Wang-mang, qui furent battues en plusieurs rencontres. Le soulèvement devint alors général, et l'usurpateur, assiégé dans Tch'ang-ngur, qui était alors la capitale de la Chine, tomba au pouvoir de ses ennemis, qui le mirent à mort.

WANG-YU s. m. (ouangh-ion). Ichtyol. Espèce d'esturgeon, très-commune dans les cours d'eau de la Chine.

WANI s. m. (oua-ni). Bot. Nom donné à une espèce de manguiier, qu'on cultive à Java et à Batavia.

WANIAMESI ou **OUNIAMESI**, peuplade de l'Afrique centrale, qui habite sur le bord du grand lac Nyassa.

WANKER (Ferdinand-Géménien), théologien allemand, né à Fribourg-en-Brigau en 1758, mort en 1824. Il fit ses études dans sa ville natale, y fut reçu docteur en théologie, remplit dans diverses paroisses les fonctions de ministre et, après être devenu, en 1783, sous-recteur du séminaire de Fribourg, il fut appelé, en 1788, à la chaire de morale de l'université de la même ville. Lors de la création de l'archevêché de Fribourg (1823), il fut élu à ce siège par le chapitre métropolitain, mais mourut avant que son élection eût été confirmée par le pape. On a de lui : *Manuel de morale chrétienne* (Ulm, 1794; 2^e édit., Vienne, 1810-1811, 2 vol.); *De la raison et de la révélation par rapport aux besoins moraux de l'homme* (Vienne, 1804); *De l'union de la culture morale et scientifique du clergé* (1806); *Leçons sur la religion, d'après la raison et la révélation*, ouvrage qui ne parut qu'après la mort de Wanker (Mayence, 1828), etc. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées par Weick (Sulzbach, 1830-1833, 4 vol.); elles sont précédées d'une biographie de l'auteur, par Munch.

WAN KOULI (Mohammed-ben-Moustapha), lexicographe turc du xvi^e siècle, né à Wan, d'où lui vint le surnom d'Al Wang. On n'a aucun détail certain sur sa vie, et il n'est connu que par ses ouvrages, qui comprennent différents traités politiques, une traduction d'un poème persan sur la beauté, et surtout la traduction du *Sihah al loqah* (la *Pureté du langage*), dictionnaire arabe de Djehéry. Ce fut le premier livre que l'on imprima à Constantinople (janvier 1729, 2 vol. in-fol.); mais cette première édition est aujourd'hui fort rare; il en a, depuis, été donné deux autres en 1757 et en 1803.

WANLEY (Nathaniel), littérateur anglais, né à Leicester en 1633, mort en 1680 à Coventry, où il était ministre protestant. On a de lui deux ouvrages : *Vox Dei ou le Grand devoir imposé à l'homme de réfléchir sur sa conduite* (Londres, 1658, in-8°) et les *Merveilles du petit monde* (Londres, 1678). Par *petit monde*, l'auteur désigne l'homme, et son livre, quoique n'étant qu'une compilation mal faite, renferme une foule de renseignements et de détails assez intéressants.

WANLEY (Onfroÿ), antiquaire anglais, fils du précédent, né à Coventry en 1672, mort en 1726. Demeuré orphelin et sans fortune, il fut obligé d'entrer dans le commerce; mais il consacra le peu de loisirs qui lui restaient à lire et à copier de vieux manuscrits, en sorte qu'il acquit bientôt des connaissances étendues en paléographie. Grâce à la protection du docteur Lloy, évêque de Lichfield, il put aller continuer ses études à Oxford, où le docteur Mill, président du collège d'Edmund-Hall, l'employa à la collection des manuscrits du Nouveau Testament pour l'édition qui en fut publiée en 1707. Il passa ensuite au service du docteur Charlett, directeur du collège de l'Université, qui le fit nommer l'un des sous-conservateurs de la bibliothèque Bodléienne, puis lui fit obtenir à Londres l'emploi de secrétaire de la Société pour la propagation du christianisme. Wanley parcourut ensuite une partie de la Grande-Bretagne, dans le but d'y rechercher pour le docteur Hickes les anciens manuscrits anglosaxons, et il dressa à son retour le catalogue de ceux de ces manuscrits qui se trouvaient dans les bibliothèques publiques ou particulières. Ce catalogue a été, plus tard, traduit en latin et inséré dans le *Thesaurus linguarum veterum septentrionalium* (Oxford, 1705, in-fol.). Charge ensuite de mettre en ordre les manuscrits du comte d'Oxford, il devint bibliothécaire de ce seigneur, puis de son fils et remplit le même emploi jusqu'à sa mort. On a encore de lui une traduction anglaise des *Fondements et principes de la religion chrétienne*, d'Osterwald (Londres, 1704), et un *Catalogue* de la bibliothèque de lord

Oxford, que l'on regarde comme un modèle des ouvrages de ce genre.

WANSELEN (Jean-Michel), voyageur allemand, né à Erfurt en 1635, mort en 1679. Après avoir étudié la philosophie et la théologie à Königsberg, il fut successivement précepteur et soldat, puis mena durant quelque temps une vie errante et enfin se rendit à Erfurt, où Ludolf lui donna des leçons d'éthiopien et l'envoya, en 1660, à Londres surveiller l'impression de son *Æthiopicum lexicon*, qui parut en 1661. Pendant son séjour à Londres, Wansleben aida aussi Edmond Casteln dans la composition de son *Lexicon heptaglotton*. De retour à Erfurt, il fut chargé par le duc Ernest de Saxe-Gotha d'aller en Afrique étudier la situation des chrétiens d'Égypte et d'Abyssinie. Il n'accomplit qu'une partie de sa mission et n'alla pas plus loin que Le Caire; aussi, au lieu de revenir en Allemagne, se rendit-il à Rome, où il se convertit à la religion catholique et entra dans l'ordre des dominicains. En 1670, il vint à Paris, d'où Colbert l'envoya en Égypte avec mission de recueillir des renseignements sur l'état de cette contrée et d'y acheter des manuscrits pour la Bibliothèque du roi. Wansleben débarqua à Damiette en mars 1672 et quitta Le Caire pour Constantinople en septembre 1673. Dans l'intervalle, il avait visité successivement les couvents coptes du Delta, le Fayoum, les déserts de Saint-Macaire et de Saint-Antoine et avait remonté le Nil jusqu'à Esneh. De Constantinople, il fit plusieurs excursions dans l'Asie Mineure et se préparait à retourner en Égypte, lorsqu'on le rappela en France. Il arriva à Paris en avril 1676; mais, au lieu de recevoir comme récompense l'évêché sur lequel il comptait, il ne reçut que des reproches, à cause du mauvais emploi qu'il avait fait des sommes qu'on avait mises à sa disposition. Il fut alors obligé d'accepter une place de vicaire de la paroisse de Bonron, près de Fontainebleau, où il mourut peu de temps après. On a de lui : *Index latinus in Jobi Ludolfi lexicon Æthiopicum-latium*, etc. (Londres, 1661, in-4°); *Relazione dello stato presente dell' Egitto* (Paris, 1671, in-12); *Nouvelle relation, en forme de journal, d'un voyage fait en Égypte en 1672 et 1673* (Paris, 1677); *Histoire de l'Église d'Alexandrie, fondée par saint Marc, que nous appelons celle des jacobites coptes d'Égypte, écrite au Caire même en 1672 et 1673* (Paris, 1677, in-12). En 1679 parut à Londres, en anglais, un pamphlet intitulé : *Courte relation des révoltes et des massacres occasionnés par les pratiques antichrétiennes des jésuites et d'autres émissaires du pape dans l'empire d'Éthiopie, extraite d'une histoire manuscrite écrite en latin par J.-M. Wansleben*.

WANTAGE, bourg d'Angleterre, comté de Berks, à 48 kilom. N.-O. de Reading; 3,600 hab. Commerce de grains, drèches et farines. Patrie d'Alfred le Grand.

WANTZENAU (LA), ancien bourg et commune de France (Bas-Rhin), cant. de Brumath, arrond. et à 12 kilom. N.-E. de Strasbourg, sur l'Il; cédé à la Prusse par le traité de Francfort (10 mai 1871) et incorporé depuis lors à l'Alsace-Lorraine; 2,300 hab. Moulin et tuilerie. Commerce de bois de construction, cailloux du Rhin, tuiles et chaux.

WANZELEBEN, ville de Prusse, province de Saxe, régence et à 22 kilom. S.-O. de Magdebourg, chef-lieu du cercle de son nom; 3,300 hab. Fabrication de toiles, tanneries, brasseries.

WAPACUTHU s. m. (oua-pa-ku-tu). Ornith. Espèce de chat-huant, qui vit sur les bords de la baie d'Hudson.

WAPITI s. m. (oua-pi-ti). Mamm. Espèce de ruminant du genre cerf.

— **ENCYCL.** Le *wapiti* est à peu près de la taille de notre cerf; il a les bois rameux, très-grands et sans empainure; le muflle très-large, le larmier très-grand, la queue très-courte. Son pelage, de longueur médiocre, excepté sous la tête et le cou, est d'un fauve brunâtre; la région des fesses, y compris la queue, est occupée par une grande tache d'un jaune très-clair; l'intérieur des oreilles est blanc. La femelle se distingue par l'absence de bois et de canines et par sa couleur moins foncée. Le *wapiti* habite le Canada et les vallées du haut Missouri; il est monogame, vit en famille et s'approvoise aisément. Les naturels s'en servent pour tirer leurs traîneaux. Un individu a vécu quelque temps à la ménagerie de Londres.

WAPOWSKI (Bernard), historien polonais, mort en 1535. Il étudia le droit à Cracovie, puis les mathématiques sous la direction d'Albert Brudzewski, dont il fut l'élève à la même époque que Copernic. Bien qu'il ait aidé ce dernier dans ses travaux astronomiques, il semble avoir trop souvent confondu l'astrologie avec l'astronomie, car, dans son *Histoire*, il attribue une foule d'événements à l'influence des comètes. Il embrassa plus tard l'état ecclésiastique, se rendit à Rome, où il devint chambellan du pape Jules II, et obtint dans la suite les canonicats de Gnesen et de Cracovie. Il avait écrit une histoire de la Pologne, dont il ne nous est parvenu qu'une partie, qui a été publiée de notre temps par Nicolas Malinowski (Wilna, 1846-1849). Ce fragment, qui comprend une partie

du règne de Sigismond I^{er}, de 1506 à 1535, est d'autant plus précieux que c'est l'unique document détaillé que l'on possède sur cette époque de l'histoire de la Pologne.

WAPPÆUS (Jean-Edouard), géographe et statisticien allemand, né à Hambourg en 1812. Il fut élevé au Johanneum de sa ville natale, suivit pendant un an (1830-1831) les cours de l'école agronomique de Mœglin, où Kœrte lui inspira le goût des sciences naturelles, et se rendit ensuite aux universités de Göttingue et de Berlin, où Hausmann et Ritter exercèrent une influence décisive sur la direction de ses études. Il les interrompit pour faire, de juin 1833 à juillet 1834, un voyage aux îles du Cap-Vert et au Brésil, prit ses grades, en 1836, à Göttingue, avec une thèse : *De Oceani fluminibus*, et alla ensuite accroître la somme de ses connaissances à Bonn, puis à Paris. Reçu en 1838 agrégé à l'université de Göttingue, il y fut nommé, en 1845, professeur extraordinaire, puis, en 1854, professeur ordinaire. On regarde comme ses ouvrages les plus remarquables : la *Statistique de la population de l'univers* (Leipzig, 1859-1861, 2 vol.) et le *Manuel de la géographie et de la statistique de l'Amérique* (Leipzig, 1855 et années suivantes), qui forme le premier volume de la nouvelle édition qu'il a publiée du *Manuel de géographie et de statistique* de Stein et d'Herschelmann. Il faut encore citer de lui : *Recherches sur les découvertes géographiques des Portugais sous Henri le Navigateur* (Göttingue, 1842, tome I^{er}); les *Républiques de l'Amérique du Sud*; 1^{re} section, *Venezuela* (Göttingue, 1843); *l'Émigration et la colonisation allemande* (Leipzig, 1846; *Continuation*, 1848). Il a, en outre, fourni un grand nombre d'articles aux *Annales savantes de Göttingue*, dont il a été rédacteur en chef de 1848 à 1863.

WAPPERS (Egide-Charles-Gustave, baron), peintre belge, né à Anvers en 1803, mort en 1874. En quittant l'Académie de Bruxelles, il entra à l'atelier de Hervey, puis à celui de Matthieu van Bée. A cette époque (1820) s'agitait à Paris l'élément romantique. M. Wappers vint s'y mêler et se jeta tête baissée dans toutes ses extravagances. Nous ne voulons pas rappeler ici les créations par trop fantaisistes de cette époque un peu fléuveuse. M. Gustave Wappers n'avait pas pour la peinture seulement des ardeurs excessives; la politique l'occupa aussi à ces heures brûlantes où elle avait pour tous les gens de cœur des attractions irrésistibles. Il ne tarda pas à se faire une certaine personnalité dans ce milieu brillant qui comptait les Godefroy Cavaignac, Raspail, Barbes, etc., et les sympathies qu'il rencontra étendirent le cercle de ses amitiés. Il fallait signaler ces deux faits pour expliquer le succès immense qu'il obtint en 1830, en exposant le *Dévouement des bourgmestres de Leyde*. Ce tableau politique, dont le sens et la portée étaient bien en situation à ce moment-là, eût été accueilli avec faveur même s'il eût été mauvais; or, il était excellent; le thème se déroulait avec intelligence dans une composition pittoresque et mouvementée. La couleur en était chaude, les types énergiques. La cour de Belgique rappela Wappers à Bruxelles, et il fut chargé immédiatement de travaux très-importants, qu'il envoya presque tous aux Salons de Paris. Le nombre en est si grand qu'il faut nous borner à citer ceux que les graveurs et les lithographes ont popularisés : le *Christ au tombeau*, *Scènes des journées de septembre*, l'*Adieu de Charles I^{er} à ses enfants*, *Charles IX pendant la Saint-Barthélemy*, la *Tentation de saint Antoine*, le *Camoués*, *Geneviève de Brabant*, *Christophe Colomb*, *Pierre le Grand parmi les charpentiers de Saardam*, le *Supplice d'Anne de Boleyn*, *Guillaume le Beau sur son lit de mort*, *Jeune fille romaine faisant l'aumône à un mendiant*, *Boccace chez Jeanne de Naples*, etc. Ces divers tableaux avaient valu à l'auteur les médailles les plus enviables, les faveurs les plus précieuses, lorsque Louis-Philippe le chargea de peindre, pour la galerie de Versailles, la *Défense de l'île de Rhodes par les chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem*. Wappers termina ce travail en 1844 et reçut la croix de la Légion d'honneur. A la même époque, le roi des Belges le créa baron.

WAQUES s. f. (va-ke). Anc. métrol. Mesure pour le charbon de terre, dont on se servait dans les houillères du Hainaut. Il On dit aussi *WAGUE*.

WARANDEUR s. m. (va-ran-deur — rad. *warant*). Pêche. Nom que l'on donne, à Dunquerque, à des gens nommés par les magistrats pour surveiller les salaisons des harengs, et apposer sur les caques les armes de la ville.

WARASDIN ou **VARADIN**, ville forte des Etats autrichiens (Croatie et Slavonie), ch.-l. du comitat de son nom, sur la rive droite de la Drave, à 73 kilom. N.-N.-E. d'Agram; 12,000 hab. Gymnase. Sources thermales. Commerce important de blé, tabac, bestiaux, prunaux et vins renommés.

WARASDIN ou **VARADIN** (COMITAT DE), situé entre la Hongrie au N.-E., la Styrie au N.-O., les comitats d'Agram au S. et les cercles régimentaires de Krenzt et de Saint-Georges à l'E.; 321,196 hectares de superficie; 260,000 hab. Sa surface, tra-

versée par les monts Matzel et Ivanchieza, est en général montagneuse et arrosée par la Drave, la Lipa, la Bedunia, la Krapina, la Suka et quelques autres petites rivières. Il y a des mines de soufre près de Radodoz.

WARAT s. m. (oua-ra). Agric. Nom donné, dans les Flandres, à un mélange de seigle, de pois, de vesces et surtout de fèves de marais, cultivé comme fourrage ou engrais vert.

— **Encycl.** Sous ce nom, dérivé du latin *farrago*, qui avait la même signification, on désigne, dans la Plandre française, un mélange de pois, de vesces, de seigle et de fèves de marais, mélange où ces dernières dominent; on le coupe en vert pour fourrage, ou bien on l'enterre avant la floraison, pour améliorer le sol. Ce mélange, par suite de l'association des légumineuses et des grains, présente de grands avantages; il permet d'enrichir à peu de frais les terrains pauvres ou épuisés, ou bien il fournit une excellente nourriture pour le bétail. Lorsqu'on le sème, il faut d'abord enfouir les fèves, puis les pois et les vesces, et enfin le seigle. Le *warat* rentre dans la classe des fourrages mélangés ou *dragées*.

WARBECK (Perkin), aventurier anglais. V. PERKIN WARBECK.

WARBERG, ville de Suède, dans la préfecture et à 75 kilom. N.-O. d'Halmstad, sur une baie de la Baltique; 2,000 hab. Place forte; petit port de commerce. Sources d'eaux minérales aux environs. On y voit une belle église et un vieux château fort, transformé en maison de correction.

WARBURG, ville de Prusse, province de Westphalie, régence et à 111 kilom. S.-O. de Minden, chef-lieu du cercle de son nom, sur le Diemel; 3,600 hab. Progyrnase; fabrication de toiles, tabac; brasseries. Commerce de fer, grains et bétail. Warburg était au moyen âge ville libre de l'empire; elle fit partie de la ligue hanseatique et échut dans la suite à l'évêque de Paderborn. Pendant la guerre de Sept ans, le 31 juillet 1760, les Français y essayèrent un échec contre les Prussiens. Près de la ville, sur une colline conique, on voit les ruines du château de Desenberg, propriété de la famille Spiegel.

WARBURTON (Guillaume), savant, prêtre anglais, né à Newark en 1698, mort à Gloucester en 1779. Il suivit quelque temps la profession du barreau, puis il entra dans les ordres en 1723, devint, trois ans plus tard, vicaire d'un petit bourg aux environs de Newark et vint peu de temps après à Londres, où il se lia avec un certain nombre d'écrivains, tels que Théobald, Concanen et autres, qui étaient ligues contre Pope, aux mordantes satires duquel ils avaient été en butte. Warburton embrassa toutes les haines de ses amis et eut même le malheur d'écrire, en janvier 1727, une lettre adressée à Concanen, et dans laquelle il disait que Dryden faisait des emprunts par manque de loisir et Pope par manque de génie. Cette lettre fut publiée bien longtemps après, en 1766, par Akenside, que Warburton avait offensé et qui avait l'original en sa possession. En 1728, Warburton fut, grâce à la protection de Robert Sutton, auquel il avait dédié quelques pièces de vers, compris dans la promotion faite par le roi des maîtres des arts de Cambridge, et à quelque temps de là il obtint, par l'intermédiaire du même protecteur, la cure de Brunt-Broughton, près de Newark. Ce fut là qu'il travailla à son fameux traité intitulé : *L'Alliance entre l'Eglise et l'Etat ou la Nécessité et l'équité d'une religion établie et d'une loi d'éprouvé démontrée par l'essence et la fin de la société civile, etc.* (1736). Cet ouvrage surprit et offensa également les deux partis qui étaient en présence, le premier par ses conclusions et l'autre par la méthode suivie pour y arriver. En janvier 1738, Warburton publia les trois premiers livres de son grand ouvrage, la *Mission divine de Moïse démontrée d'après les principes d'un déiste religieux, etc.*, dont l'apparition souleva un déluge de controverses; l'auteur dut, en cette occasion, se défendre successivement contre les docteurs Stebbing, Sykes, Pococke, R. Grey, Middleton et autres. Warburton les traita tous, à part Middleton, comme un maître d'école traiterait ceux de ses élèves qui se permettraient d'entrer en discussion avec lui ou de protester contre son dire. Dans cet ouvrage, l'auteur a entrepris de prouver que les anciens législateurs ont considéré la croyance en Dieu et la doctrine d'une vie future de récompenses ou de peines comme indispensables pour le maintien des institutions sociales; que, seul, Moïse a fait exception en ne faisant pas entrevoir aux Juifs un jugement dernier après leur mort, mais qu'il a su, par des récompenses et des peines corporelles, stimuler l'obéissance de sa nation aux lois données par leur Dieu. Les trois dernières parties de la *Mission divine* furent publiées en 1741, et les deux volumes dont se composait cette première édition furent portés à quatre dans la seconde (1755-1758), puis à cinq dans la troisième (1765).

En 1738, Warburton était devenu chapelain du prince de Galles. L'année suivante, il publia dans les *Œuvres des savants* six lettres, où il défendait l'*Essai sur l'homme* de Pope contre les attaques de M. de Crousaz,

et cet acte, qui avait été tout spontané de sa part, non-seulement fit oublier au satirique les attaques de son ancien adversaire, mais encore lui inspira une vive amitié pour ce dernier, auquel il légua en mourant (1744) la moitié de sa bibliothèque et le produit de toutes les éditions de ses œuvres qui pourraient être publiées après sa mort. Pope rendit encore un autre service à Warburton en lui faisant connaître un riche gentilhomme, Ralph Allen, dont il épousa en 1745 la nièce et unique héritière. A la même époque, les honneurs et les dignités commencèrent à venir le trouver. En 1746, il fut nommé prédicateur de Lincoln's Inn, devint en 1754 l'un des chapelains ordinaires du roi, reçut l'année suivante une des riches prébendes de Durham et, après avoir été nommé en 1757 doyen de Bristol, fut promu en 1759 à l'évêché de Gloucester. Les facultés intellectuelles de Warburton baissèrent sensiblement pendant les dix ou douze dernières années de sa vie, et à sa mort il était affligé d'une paralysie complète du cerveau. Outre les ouvrages que nous avons mentionnés au cours de cette notice, il faut encore citer de lui : *Mélanges de traductions de poètes, d'orateurs et d'historiens romains* (1724); *Examen critique et philosophique des causes des prodiges et des miracles* (1727); *Dissertation sur l'origine des livres de chevalerie*, insérée dans la préface de la traduction de *Don Quichotte* publiée par Jarvis (1742); une édition peu estimée des *Œuvres de Shakespeare* (Londres, 1747, 8 vol. in-8); *Julien ou Discours sur les tremblements de terre et les éruptions de flammes qui empêchèrent l'empereur de reconstruire le temple de Jérusalem* (1750, in-8); une édition des *Œuvres de Pope* avec notes (1751, 9 vol. in-8); *Aperçu de la philosophie de lord Bolingbroke* (1754-1755, 2 parties); la *Doctrine de la grâce* (1762), opuscule dirigé contre le méthodisme; divers *Recueils* de sermons, etc. Une édition complète des *Œuvres de Warburton* fut publiée après sa mort par son ami l'évêque Hurd (Londres, 1788, 7 vol. in-8). Elle a été complétée depuis par ses *Lettres à un ami* (1809) et par ses *Œuvres littéraires posthumes* (Londres, 1841). Enfin, Watson a recueilli et publié sa biographie (Londres, 1863).

WARBURTON (Eliot-Barthélemy-George), littérateur anglais, né en 1810, mort en 1852. Reçu avocat à l'université de Cambridge, il exerça quelque temps cette profession, mais y renonça bientôt pour s'occuper de l'administration de ses propriétés. Il consacra ses loisirs aux travaux littéraires et publia différents ouvrages qui furent bien accueillis du public. Nous citerons, entre autres : la *Croix et le croissant* (1845; 1857, 13^e édition), relation d'un voyage fait en Orient par l'auteur; le *Prince Rupert et les cavaliers* (1849), histoire et réhabilitation de ce prince; *Reginald Hastings*, dont le sujet est emprunté à la même époque de l'histoire d'Angleterre; *Mémoires d'Horace Walpole et de ses contemporains* (2 vol. in-8); *Darien ou le Prince marchand*. Cet ouvrage, qui ne fut publié qu'après la mort de l'auteur, a pour sujet la fondation au xviii^e siècle d'une colonie écossaise dans l'estime de Darien. Warburton périt en 1852 à bord du navire l'*Amazon*, qui fut détruit par un incendie à quelque distance du cap Land's End.

WARCISLAS, prince de la Poméranie, mort vers 1125. Tout jeune encore, il embrassa le catholicisme en Allemagne, où il se trouvait prisonnier. De retour dans son pays, il monta sur le trône, et, au bout de quelques années, il résolut de concert avec sa femme, de faire venir en Poméranie l'évêque de Bamberg, Othon, avec des missionnaires pour convertir les habitants au catholicisme. Othon se rendit à son appel, prêcha l'Evangile à Kamin, Wollin, Stettin et obtint de grands succès. Un évêché fut établi à Wollin en 1124, et un des missionnaires, nommé Adalbert, en devint le premier titulaire.

WARD (Nathaniel), théologien anglais, né à Havernhill en 1590, mort en 1653. Après avoir fait ses études théologiques à l'université de Cambridge, il visita la Hollande, l'Allemagne et le Danemark, et devint, à son retour en Angleterre, pasteur d'une paroisse du comté d'Hertford, qu'il administra jusqu'en 1631. Accusé à cette époque de professer des doctrines non conformistes, il donna sa démission, se réfugia dans la Nouvelle-Angleterre, où il remplit les fonctions pastorales jusqu'en 1647, et revint alors en Angleterre. On a de lui : le *Simple sauveur d'Aggawam* (1647), ouvrage satirique dirigé contre les royalistes et contre l'Eglise anglicane; *Mercurius Antimecharius* (1647), autre satire contre les prédicateurs de la même Eglise, etc.

WARD (Seth), prêtre anglais, né à Buntingford, comté d'Hertford, en 1617, mort en 1689. Il était membre du collège de Sydney-Sussex, à Cambridge, lorsque son refus de souscrire au covenant l'obligea de quitter cette université (1643). Il se retira alors dans le comté de Surrey, auprès d'Oughtred, sous la direction duquel il s'adonna avec ardeur à l'étude des mathématiques et devint, en 1649, chapelain de lord Wenman. Chargé peu après d'occuper à Oxford la chaire d'astronomie, il y professa avec beaucoup de distinction et devint successivement, dans la même ville, principal du collège de Jésus

(1657) et président de celui de la Trinité (1659). Il donna sa démission à la restauration; mais, comme il avait toujours fait preuve de dévouement à la cause royaliste, il fut en faveur auprès du nouveau gouvernement, qui le nomma d'abord recteur de Saint-Laurent, à Londres (1660), puis doyen de la cathédrale d'Exeter (1661), évêque de cette ville (1662), évêque de Salisbury (1667) et enfin chancelier de l'ordre de la Jarretière (1671). C'était la première fois, depuis un siècle et demi, qu'un ecclésiastique était appelé à ces fonctions. Ward avait été en 1661 l'un des fondateurs de la Société royale, de laquelle il fut élu président à plusieurs reprises. Nous citerons, parmi ses écrits : *Essai sur l'existence et les attributs de Dieu, sur l'immortalité de l'âme, etc.* (Oxford, 1652, in-8); *De cometis* (Oxford, 1653, in-4); *Idea trigonometriæ demonstratæ* (Oxford, 1654, in-4); *Vindiciæ Academicarum*, réplique à John Webster (Oxford, 1654, in-4); *In Th. Hobbesii philosophiam exercitatio* (Oxford, 1658, in-8); *Astronomia geometrica* (Londres, 1656, in-8); *Sermons* (Londres, 1694, in-8).

WARD (Thomas), littérateur anglais, mort vers la fin du xviii^e siècle. Il fut presque toute sa vie maître d'école et, après la révolution de 1688, se retira en Flandre, où il résida jusqu'à sa mort. On a de lui : *Duel entre le docteur Tenison, pasteur de Saint-Martin de Londres, et un soldat catholique*; *Speculum ecclesiasticum*; la *Réformation anglicane*, poème en plusieurs chants, écrit dans le style d'*Hudibras* (Londres, 2 vol. in-8); *Errata de la Bible protestante* (1688, in-8), etc.

WARD (Edouard), poète anglais, né en 1667, mort en 1731. Il avait ouvert à Londres un établissement public, qui devint le centre de réunion des adversaires de l'administration whig. Il se mêlait lui-même à leur société, dans laquelle son esprit naturel le mettait à même de faire brillante figure. C'était, du reste, un homme de mœurs faciles, et auquel le soin de sa propre réputation importait peu. Son poème, *Hudibras redivivus*, le fit condamner à l'amende et exposer deux fois au pilori. On cite encore, parmi ses œuvres : l'*Espion de Londres* (1698-1700; 1755, 5^e édit.); le *Ton d'un café*, comédie; le *Caprice d'Apollon*, etc. Ward est l'un des personnalités de la Dunciade de Pope.

WARD (John), érudit anglais, né à Londres en 1679, mort en 1758. D'abord employé dans les bureaux de la marine, il donna sa démission en 1710, pour se faire maître d'école, et débuta bientôt après dans la carrière des lettres par des écrits qui le firent avantageusement connaître. Il devint successivement professeur de rhétorique au Gresham College, à l'université d'Oxford (1720), membre de la Société royale (1723) et de la Société des antiquaires (1736) et l'un des conservateurs du Musée britannique, lors de la fondation de cette institution (1753). On a de lui : *De vasis et lucernis, de amuletis, de amulis et fobulis, de asse et partibus ejus* (1719); une traduction latine du *Traité sur la peste* du docteur Mead (1723); *Vies des professeurs du collège de Gresham* (1740, in-fol.); l'ouvrage le plus remarquable de l'auteur; *Quatre essais sur la langue anglaise* (1756); *Système d'éloquence* (1758, 2 vol.); *Dissertations sur divers passages des saintes Ecritures* (1761, t. Ier; 1774, t. II). On lui doit, en outre, des éditions de la *Grammaire latine* de Lily (1732), de Maxime de Tyr (1740) et de la *Grammaire grecque* de Camden (1754).

WARD (Bernard), économiste irlandais, mort vers 1760. Etabli comme négociant en Espagne, il fit une étude approfondie de la situation de l'industrie et du commerce dans cette contrée, et s'attacha surtout à rechercher les causes de leur décadence. Un ouvrage intitulé *Moyens de remédier à la misère des indigents* (Valence, 1750), dans lequel il avait consigné les résultats de ses observations, attira l'attention du roi Ferdinand VI, qui chargea Ward de parcourir les différentes contrées de l'Europe pour y recueillir des renseignements sur l'organisation administrative et commerciale; à son retour, il fut nommé président du commerce et des monnaies, puis directeur de la fabrication de monnaies de Saint-Idelfonso. Mais il mourut peu de temps après et n'eut pas le temps de publier les matériaux qu'il avait recueillis. Ils parurent plus tard sous le titre de *Projet économique* (1779), par les soins du comte de Campomanes.

WARD (Samuel), homme politique américain, né à Newport en 1725, mort en 1776. Jusqu'à l'âge de trente ans, il ne s'occupa que d'agriculture; mais, ayant été élu, en 1756, représentant de Westerly à l'assemblée générale, il y joua un rôle actif et y acquit une grande influence. Cette assemblée le nomma successivement chef-justice (1761) et gouverneur (1762) de la colonie, et il fut rappelé à ces dernières fonctions en 1765. Ce fut pendant sa seconde administration que le ministre anglais adopta les mesures qui devaient aboutir à l'indépendance des Etats-Unis. Ward assista, en 1774, à l'ouverture de leur premier congrès et figura activement dans les congrès suivants jusqu'à sa mort. Il avait fondé, en 1764, le collège de Rhode-Island, devenu depuis le premier éta-

blissement d'instruction publique des Etats-Unis.

WARD (Thomas), général irlandais, né à Dublin en 1749, mort en 1794. Après avoir fait ses études au collège des Irlandais, à Paris, il entra dans le régiment formé de ses compatriotes qui était au service de la France, et était parvenu au grade d'officier, lorsque la Révolution éclata. Il en embrassa les principes et continua à servir dans les armées républicaines, où il obtint un avancement rapide. Lieutenant-colonel à l'armée du Nord en 1792, il se signala en diverses rencontres et fut promu, en décembre de la même année, général de brigade. Mais, après la défection de Dumouriez, il fut arrêté comme étranger et comme suspect; il fut traduit devant le tribunal révolutionnaire et fut condamné à mort le 23 juillet 1794.

WARD (Robert-Plumer), jurisconsulte et littérateur anglais, né en 1765, mort en 1846. Il étudia le droit à Oxford, fut admis au barreau en 1790 et renonça en 1805 à la profession d'avocat, pour devenir sous-secrétaire d'Etat au ministère des affaires étrangères. De 1807 à 1811, il fut lord de l'amirauté, pendant l'administration de lord Mulgrave, remplit ensuite jusqu'en 1823 les fonctions de secrétaire de l'artillerie et devint, en 1832, haut-shérif du comté de Herts. Il était, en outre, entré en 1802 au Parlement, où il siégea pendant un grand nombre d'années. Au milieu des occupations résultant de ces fonctions multiples, il avait trouvé assez de loisirs pour écrire plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Histoire du droit des nations en Europe depuis l'époque des Grecs et des Romains jusqu'au siècle de Grotius* (1795); *Recherche sur la conduite des guerres européennes* (1803); brochure qui valut à son auteur la faveur et l'amitié de Pitt; *Tremaine* (1825); *De Vere* (1827), roman, qui, comme le précédent, obtint un succès remarquable; *Illustrations de la vie humaine* (1837); *Tableaux du monde* (1838); *Essai historique sur la révolution de 1688* (1838, 2 vol. in-8); *De Clifford*, roman (1841). Ward avait en outre tenu, depuis 1809 jusqu'à sa mort, un *Journal* de sa vie politique, qui renferme d'intéressants matériaux pour l'histoire d'Angleterre, surtout pour la période de 1809 à 1820. Ce journal a été inséré par Edmund Phipps dans l'ouvrage qu'il a publié sous ce titre : *Mémoires sur la vie politique et littéraire de Robert-Plumer Ward* (1850, 2 vol. in-8).

WARD (sir Henri-George), diplomate anglais, fils du précédent, né en 1798, mort en 1860. Il entra dans la diplomatie en 1816, comme attaché d'ambassade à Stockholm, fut envoyé, en la même qualité, successivement à La Haye, à Madrid et au Mexique et représenta l'Angleterre dans cette contrée de 1825 à 1827. Entré au Parlement en 1832, il en fit partie jusqu'en 1849, époque où il fut nommé lord haut-commissaire des Iles Ionniennes. Pendant les trois dernières années de sa vie parlementaire, il avait été secrétaire de l'amirauté et s'était, en outre, signalé au sein du Parlement par la motion qu'il fit, en 1834, en faveur de la réforme de l'Eglise établie d'Irlande, motion qui déterminait la même année un changement de ministère. En 1856, il passa du gouvernement des Iles Ionniennes, où il s'était distingué par sa conduite aussi ferme que libérale, à celui de l'île de Ceylan, qu'il conserva jusqu'à sa mort.

WARD (James), peintre anglais, né à Londres en 1770, mort en 1859. Il étudia d'abord la gravure dans l'atelier d'un de ses frères et dans celui de Smith, mais, se sentant plus de dispositions pour la peinture, il apprit seul cet art, en copiant les toiles de George Morland, dont il s'appropriait si bien la manière, que les marchands de tableaux lui achetaient à bas prix ses copies, les signaient du nom de Morland et les vendaient ensuite fort cher, comme des œuvres originales de ce dernier; et ce qui mérite d'être noté, c'est que les juges compétents préféraient ces copies aux toiles mêmes de Morland, auxquelles elles étaient inférieures, il est vrai, au point de vue de l'exécution technique, mais qu'elles surpassaient sous le rapport de la pureté et de la fraîcheur du goût, ainsi que de l'imitation de la nature. Le premier tableau original de Ward, un *Combat de taureaux*, obtint un succès remarquable; mais, quoique l'artiste continuât à peindre, ses toiles ne lui rapportaient pas assez pour qu'il pût laisser la gravure de côté, et, en 1794, il fut nommé peintre et graveur du prince de Galles, plus tard roi sous le nom de George IV. Dès qu'il le put, cependant, il renoua au barin et acquit rapidement une grande réputation comme peintre d'animaux. Il aborda plus tard la peinture historique et exécuta, entre autres, pour l'hôpital de Chelsea, une immense toile, représentant allégoriquement la *Bataille de Waterloo* et pour laquelle la British Institution lui accorda le prix de 25,000 francs qu'elle avait mis au concours. Parmi les tableaux de cet artiste, on cite : *Cheval et serpent*, la *Marche du dain*, *Buffles se battant contre un arbre à Saint-Donat*, la *Chute de Phaëton*, le *Triomphe sur le péché*, la *mort et l'enfer*; *l'Ignorance*, *l'Envie* et la *Jalousie* remplissant la gorge et élargissant la bouche de la Calomnie;

l'Etoile de Bethléem, Paysage avec du bétail, un Conseil de chevaux; Bœuf, vache et veau, toile qui est sans contredit la plus remarquable de ses œuvres et qu'il exécuta en 1822, en rivalité avec Paul Potter. Jusqu'à ses dernières années, Ward ne cessa de figurer aux Expositions annuelles de l'Académie royale, de laquelle il était membre depuis longtemps.

WARD (Williams-James), graveur anglais, neveu du précédent, né à Londres en 1800, mort dans la même ville en 1840. Elève de son oncle, il se distingua de très-bonne heure par de remarquables essais. A douze ans, il exposa dans les galeries de la Société des arts de Londres une copie à la plume de la *Vierge à la chaise* de Raphaël, qui obtint une médaille d'argent. Encouragé par ce succès, le jeune Ward ne tarda pas à aborder les sujets qui lui ont fait la notoriété dont il jouit à bon droit. Bien qu'il soit mort à quarante ans, son œuvre est vaste. On dirait qu'il s'est hâté de produire comme s'il avait compris qu'il ne devait pas produire longtemps. On remarque, parmi ses meilleures planches : *Robert-Thomas Wilson*, d'après Pikersgill; *George Canuing*, d'après Stewarton; *Thomas Moore*, d'après Malvany; *John Jackson*, d'après Jackson lui-même. Le *Mariage de sainte Catherine* de Van Dyck, une de ses dernières gravures, se recommande par une ampleur de modelé qui n'est pas dans les habitudes de l'école anglaise. Ward a publié, en outre, dans le *Treasure des arts*, un certain nombre de morceaux intéressants.

WARD (Nathaniel-Bagshaw), botaniste et naturaliste anglais, né vers la fin du siècle dernier, mort en 1863. Depuis 1825, il s'était presque exclusivement occupé de l'étude des fougères anglaises et étrangères, et il est surtout connu comme l'inventeur de ces boîtes de verre épaisses qui portent son nom et qui sont destinées à la culture scientifique de ces plantes et d'autres plantes exotiques. Il a lui-même exposé longuement son inventeur dans l'ouvrage intitulé : *Observations sur la croissance des plantes dans des boîtes de verre épaisses*. Ward était trésorier de la Société microscopique de Londres et membre des Sociétés royale et linéenne de la même ville, ainsi que d'un grand nombre de sociétés savantes de l'étranger.

WARD (Edouard-Matthieu), peintre anglais, né à Londres en 1816. Il montra de bonne heure pour les beaux-arts des dispositions que ses parents se plurent à encourager, fut admis en 1835, comme élève, à l'Académie royale, où il étudia sous Wilkie et Chantrey, et exposa, la même année, son premier tableau, *M. O. Smith sous la figure de don Quichotte*. Il partit, en 1836, pour Rome, où il demeura trois ans. En revenant en Angleterre, il s'arrêta quelque temps à Munich pour recevoir de Cornelius des leçons de peinture à fresque. Il avait obtenu à Rome, en 1838, une médaille d'argent de l'Académie de Saint-Luc pour son tableau de *Cimabue et Giotto*, qui fut exposé l'année suivante, à l'Académie royale de Londres. Bien que Ward ait exposé à tous les Salons postérieurs, il ne fut guère connu jusqu'en 1843, époque où son portrait du *Docteur Johnson lisant le manuscrit du Vicar de Wakefield* attira l'attention de la critique et du public. Dès lors, il marcha de succès en succès, devint en 1847 membre associé, puis, en 1855, membre ordinaire de l'Académie royale et dans l'intervalle fut chargé, en 1853, d'exécuter, pour le palais de Westminster, huit tableaux. Le plus beau est celui qui représente le *Dernier sommeil du duc d'Argyle*; l'une des œuvres les plus remarquables qu'ait produites l'école anglaise. Nous citerons parmi les autres toiles de M. Ward : le *Roi Lear* (1840); *Thorvaldsen étudiant à Rome*; le *Cornette Joyce faisant le roi prisonnier à Holmby*, le 3 juin 1647 (1841); la *Reine Elisabeth*, veuve d'Edouard IV, remettant le jeune duc d'York entre les mains de Bouchier, archevêque de Cantorbéry, et de Rotherham, archevêque de York (1842); *Scène de la jeunesse de Goldsmith; Lafleur parlant de Montreuil* (1844); *Scène dans l'antichambre de lord Chesterfield en 1748* (1845); la *Disgrâce de lord Clarendon* (1846); le *Bubblie de l'amer du Sud*; *Scène dans l'allée de la Banque* (1847); les *Champs d'Highgate pendant le grand incendie de Londres en 1760*; *Entrevue entre Charles II et Nell Gwynne* (1848); *Premier dévôt de Benjamin West dans l'art*; *Daniel de Fof et le manuscrit de Robinson Crusoe* (1849); *Isaac Walton pêchant à la ligne*; le *Lecteur de nouvelles*; la *Famille royale de France dans la prison du Temple* (1851); *Charlotte Corday marchant au supplice* (1852); *l'Exécuteur attachant le titre de Vishart au cou de Montrose*; *Joséphine signant l'acte de son divorce* (1853); la *Séparation suprême de Marie-Antoinette et de son fils*; le *Premier amour de Byron* (1856), etc. Les qualités principales qui distinguent les œuvres de M. Ward sont l'originalité de la conception, la disposition aussi heureuse que naturelle des figures, beaucoup de vérité et d'expression dans les physionomies, un coloris clair et vigoureux et une grande exactitude dans l'exécution des costumes et des moindres détails. — Sa femme, mistress Henrietta Ward, petite-fille de James Ward, est elle-

même un artiste d'un talent remarquable. Parmi les toiles qu'elle a exposées à l'Académie royale, nous citerons : *Résultat d'un marché d'Anvers* (1850); *Rowena*, d'après l'*Ivanhoe* de Walter Scott (1851); le *Marché d'Anvers* (1852); la *Jeune reine de mai* (1853); *Scène du camp de Cobham* (1854); la *Leçon du matin* (1855); les *Importuns*; une autre *Reine de mai* (1856); *Dieu sauve la reine* (1857), etc.

WARDE (James), connu aussi sous le nom de **Preccott**, acteur anglais, né en 1797, mort en 1841. Il débuta avec succès, en 1818, au théâtre de Haymarket et passa ensuite sur la scène de Covent-Garden, où il devint bientôt l'un des acteurs les plus goûtés du public. Kemblé était le seul que l'on mit au-dessus de lui. En 1833, Warde quitta Covent-Garden pour paraître successivement au petit théâtre Olympique et au théâtre Victoria; mais, plus tard, il revint à Covent-Garden, qu'il ne quitta plus jusqu'à sa mort. Cet artiste excellait surtout dans les rôles à caractère, et son jeu vrai et naturel produisait une vive impression sur le public. Il s'était essayé aussi, avec succès, dans les grands rôles tragiques, tels que ceux d'Otello, de Richard III, du roi Jean, etc.

WARDEIN (GROSS-), en hongrois *Nagy-Yarda*, ville forte de l'empire d'Autriche, dans la Hongrie, ch.-l. du comitat de Bihar, à 311 kilom. E. de Bude, sur la Szébes-Körös; 17,000 hab. Evêché catholique suffragant de Kolocsa, et évêché grec-un, suffragant de Gran. Académie royale. Sources thermales (250 centigr.) sulfureuses et ferrugineuses, avec établissement de bains très-fréquent. Exploitation de beaux marbres rouge, gris et bleu. Fabrication importante de soieries; poterie et potes en terre émaillées. Entrepôt de sel. Commerce actif. La ville est bien bâtie, entourée d'anciennes fortifications en bon état; on y remarque une cathédrale catholique, fondée en 1080, et un beau palais épiscopal.

WARDEMBURG (Jacques-Georges-Adam), médecin allemand, né à Varel, duché d'Oldenbourg, en 1769, mort à Zarlow, en 1804. Il fit ses études médicales à l'université de Göttingue, où il fut reçu docteur en 1792. Après s'être livré, pendant plusieurs années, à l'enseignement de la chirurgie, il partit en 1796 pour la France, et, de retour dans sa patrie, il fit connaître à ses compatriotes l'état de la science et de l'art dans notre pays. En 1803, il accepta la place de médecin d'un prince polonais et mourut l'année suivante. Parmi ses principaux écrits, nous signalerons les suivants : *De cataracta extrahenda methodo nova* (Göttingue, 1772, in-4°); *Lettres d'un médecin écrites à Paris et auprès des armées françaises, de mai 1796 jusqu'à novembre 1797* (Göttingue, 1799, 2 vol. in-8°); *Mémoire sur la clinique particulière médico-chirurgicale établie récemment par moi* (Göttingue, 1800, in-8°).

WARDIE s. f. (ouard-é — de Ward, horticulteur anglais). Bot. Genre de mousses aquatiques, qui croît au Cap de Bonne-Espérance.

WARDLAW (Raiph), théologien anglais, né à Midlothian (Ecosse) en 1779, mort en 1853. Il étudia la théologie à l'université de Glasgow, devint, en 1803, pasteur de la commune écossaise indépendante de cette ville, fut nommé, en 1811, professeur de théologie systématique à l'Académie que venaient d'y fonder les membres de la confession indépendante et remplit ces deux emplois jusqu'à sa mort. Mêlé activement aux controverses religieuses qui ont agité l'Angleterre dans la première moitié de notre siècle, il publia un grand nombre d'ouvrages, dont les plus remarquables sont : *Recueil d'hymnes pour les congrégationnistes d'Ecosse* (1803); *Essai sur les améliorations introduites par l'Université dans l'éducation* (1810); *Discours sur la controverse socinienne* (1814); *Essai sur les associations philanthropiques en faveur des pauvres* (1817); *Leçons explicatives sur le livre de l'Écclésiaste* (1821, 2 vol. in-8°); *Éthique chrétienne ou Philosophie morale basée sur les principes de la révélation divine* (1833); *Examen des établissements de l'Eglise nationale* (1839); *Leçons sur la prostitution des femmes* (1842); *Mémoire du R. John Reid, missionnaire aux Indes orientales* (1845); la *Vie de Joseph et les derniers jours de Jacob* (1845); *Traité sur les miracles* (1852), etc. Le docteur W. L. Alexander a publié en 1855 des *Mémoires sur la vie et les écrits de Raiph Wardlaw*.

WARDHEUUS, place forte de la Norvège, dans le Finmark, sur une petite île de la mer Polaire, non loin de la côte N.-E., du continent; 150 hab. C'est une des localités les plus septentrionales du monde; elle est située par 70° 25' de latit. N. Du 21 mai au 21 juillet, le soleil y reste sur l'horizon jour et nuit, et du 15 novembre à la fin de janvier il ne s'y montre pas.

WARE, ville d'Angleterre, comté de Hertford, à 30 kilom. N. de Londres, sur la Lea; 4,800 hab. Commerce de drèche et de blé. On y remarque l'église Sainte-Marie, renfermant plusieurs monuments curieux, et dans le cimetière de laquelle se trouve la tombe du docteur Mead, mort en 1652, à l'âge de cent quarante-huit ans.

WARE (Jacques), archéologue anglais, né

à Dublin en 1594, mort en 1666. Après avoir terminé son éducation à l'université de Dublin, il se consacra, d'après les conseils du savant Usher, à l'étude des antiquités irlandaises et, pendant un séjour de trois ans (1626-1629) en Angleterre, se lia avec Selden et Cotton, dont les conseils et l'assistance lui furent très-utiles pour atteindre le but qu'il poursuivait. Créé chevalier à son retour en Irlande, il succéda, en 1632, à son père comme auditeur général pour cette province et se concilia la bienveillance du comte de Strafford, lord lieutenant d'Irlande, qui le fit nommer membre du conseil privé. Élu en 1639 au Parlement irlandais, il montra beaucoup de dévouement au roi lorsque éclata la lutte entre le roi et le Parlement (1641). Au retour d'une mission qu'il venait de remplir auprès de ce prince, alors à Oxford, il fut pris par les parlementaires et subit une détention de dix mois dans la Tour de Londres. En 1647, il fut l'un des otages livrés en garantie de l'exécution du traité par lequel Dublin était rendu au Parlement. Privé de son emploi d'auditeur général, il partit, en 1649, pour la France, où il résida jusqu'en 1651, époque à laquelle il obtint du Parlement l'autorisation de venir à Londres, où l'appelaient des affaires privées. Il habita pendant deux ans aux environs de la métropole, et il lui fut alors permis de revenir à Dublin, où il vécut en simple particulier jusqu'à la restauration. Réinstallé, à cette époque, dans ses fonctions d'auditeur général, il fut élu, peu après, représentant de l'université de Dublin au Parlement et devint, en outre, premier commissaire des douanes. On cite comme les ouvrages les plus remarquables de Ware : *Cænobia cisterciensis Hiberniæ* (Dublin, 1628); *De scriptoribus Hiberniæ libri duo* (Dublin, 1639-1640, in-4°); *De Hibernia et antiquitatibus ejus disquisitiones* (Londres, 1654-1658, in-4°); *Resum liberitæarum antiquales*, regnantibus Henrico VII., Henrico VIII., Edwardo VI. et Maria (Dublin, 1662, in-fol.); *De præsulibus Hiberniæ commentarius* (Dublin, 1665, in-fol.), ouvrage qui a été traduit en anglais par Robert Ware, fils de l'auteur (Dublin, 1705, in-fol.), et dont une édition plus ample et plus complète a été publiée (Dublin, 1739-1746, 3 vol. in-fol. avec fig.) par W. Harris, qui avait épousé une petite-fille de Jacques Ware. On doit encore à ce dernier des éditions des ouvrages suivants : *Dialogue de Spenser sur l'état de l'Irlande* (1633, in-8°); *Chronique d'Irlande de Hammer* (1633, in-fol.); *Histoire d'Irlande de Campian* (1638, in-fol.); *Opuscula sancto Patricio adscripta* (1656, in-8°). — Robert WARE, second fils du précédent, s'est aussi fait connaître par quelques écrits, tels que : *Renards et Boute-feu* (Londres, 1682-1689, 3 part. in-8°) et la *Papesse Jeanne* (Londres, 1689, in-4°). On a vu ci-dessus qu'il avait, en outre, traduit en anglais un des ouvrages latins de son père.

WARE (Jacques), chirurgien anglais, mort à Londres en 1816. Il eut, de son vivant, une grande réputation d'habileté comme médecin oculiste, et publia sur l'ophtalmologie plusieurs écrits remarquables, parmi lesquels nous citerons : *Remarques sur l'ophtalmie, la psorophthalmie et l'œil purulent, avec la méthode de leur traitement* (Londres, 1780, in-8°); *Traité sur la cataracte* (Londres, 1793, in-8°); *Remarques sur la fistule lacrymale* (Londres, 1798, in-8°); *Observations chirurgicales relatives à l'œil* (Londres, 1798, 2 vol. in-8°); *Observations chirurgicales relatives à l'épiphora de l'œil larmoyant, à l'ophtalmie scrofuleuse et intermittente, à l'extraction de la cataracte, etc.* (Londres, 1804, 2 vol. in-8°); *Remarques sur l'ophtalmie purulente qui a été récemment épidémique dans ce pays* (Londres, 1808, in-8°).

WARE (Samuel-Hibbert), géologue et antiquaire anglais, né à Manchester en 1782, mort en 1848. Reçu, en 1817, docteur à l'université d'Edimbourg, avec une thèse, *De vita humana*, il se rendit, peu de temps après, aux îles Shetland, qu'il explora avec soin. Puis, dans la suite, il s'occupa avec un soin particulier de l'étude de l'histoire locale de sa patrie et visita l'Ecosse dans le but d'y rechercher les vestiges d'antiquités qui subsistent encore dans cette contrée; mais l'état de sa santé ne lui permit pas de mettre au jour tous les résultats de ses travaux. On a de lui : *Description des îles Shetland, contenant la géologie, le paysage, les antiquités et les superstitions de ces parages* (1832); *Philosophie des apparitions, ou Essai ayant pour objet de ramener ces phénomènes à des causes naturelles* (1824; 2^e édit., 1825); *Histoire des volcans éteints du bassin de Neuwia sur le bas Rhin* (1832, in-8°); *Chronique du Lancashire lors de la révolte de 1715* (1845). Ware était membre de la Société royale d'Edimbourg, ainsi que de celle des antiquaires d'Ecosse, de laquelle il fut vice-président de 1823 à 1827.

WARÉ s. f. (oua-ré — de Ware, botan. angl.). Bot. Genre de plantes, de la famille des crucifères, tribu des sisymbriées, comprenant deux espèces, qui croissent dans l'Amérique du Nord.

WAREHAM, bourg d'Angleterre, dans le comté de Dorset, à 48 kilom. S.-O. de Salisbury, à l'embouchure de la Frome dans le havre de Poole, où il a un petit port de com-

merce; 5,800 hab. Exploitation de terre de pipe pour les fabriques du Staffordshire; fabrication de bontons et de bonnet-rie. On y remarque l'église Sainte-Marie, qui a servi de sépulture aux rois saxons. C'est la patrie d'Horace Walpole.

WAREHAM, bourg des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat de Massachusetts, à 27 kilom. S. de Plymouth, sur la baie de Buzzard; 3,000 hab. Haut fourneau; fabrication de coton.

WAREMME ou **WAREM**, ville de Belgique, province de Liège, arrond. et à 26 kilom. N.-O. de Liège, sur la Geer, ch.-l. de cant.; 2,000 hab. Fabrication de pain d'épice renommé; commerce de bestiaux. Autrefois place forte, capitale de la Herbaye.

WAREN, le *Virunum* des Romains, ville de l'Allemagne du Nord, dans le grand-duché de Mecklembourg-Schwerin, à 80 kilom. S.-E. de Schwerin, sur le lac Murtitz; 4,700 hab. Fabrication de draps, distilleries, brasseries. Commerce de laines et céréales.

WARENDORF, ville de Prusse, province de Westphalie, régence et à 26 kilom. E. de Munster, ch.-l. du cercle de son nom, sur l'Emis; 5,000 hab. Gynmase, maison d'aliénés. Fabrication de lainages, toiles, rubans de soie, cotonnades, tabac; blanchisseries, fonderie de cloches. Commerce de grains et de bestiaux.

WARENS (Louise-Eléonore DE LA TOUR DU PIL, baronne DE), rendue célèbre par ses amours avec J.-J. Rousseau, née à Vevay, canton de Vaud, en 1700, morte en 1764. Toute jeune, elle fut mariée à M. de Warens, fils aîné de M. de Villard, de Lausanne. Cette union dut être peu heureuse, car à peine était-elle contractée, que la jeune épouse abandonna son mari; elle alla implorer l'assistance du roi de Piémont, qui la pourvut d'une pension de 1,500 livres; à la même époque, elle abjura le protestantisme, entre les mains de l'évêque de Genève, Gabriel de Bernex.

Avant d'aller plus loin, et pour remplir l'engagement que le *Grand Dictionnaire* a contracté au mot BERNEX, donnons quelques détails sur la part qu'a eue cet évêque à la conversion de Mme de Warens.

Comme celle-ci était fille unique, son père s'était appliqué avec d'autant plus de soin à lui donner une belle éducation. Les talents de la jeune demoiselle n'avaient pas tardé à se développer. La lecture faisait ses délices. Elle était assez instruite pour lire avec fruit; elle avait une mémoire assez heureuse pour conserver longtemps le souvenir de ce qu'elle avait lu. Quoique la variété de ses connaissances lui rendit agréables tous les bons ouvrages, sur quelque matière qu'ils fussent écrits, cependant elle avait un penchant particulier pour les livres qui traitaient de religion. C'est ce qui l'engagea à lire de préférence l'Écriture sainte et à l'apprendre presque tout entière par cœur. Ayant ensuite étudié l'origine et les principes des différents cultes qui partageaient le monde chrétien, elle eut bientôt lieu de douter de la religion protestante dans laquelle elle était née. Il lui sembla également que le salut ne pouvait être assuré que dans la communion romaine. Peu de temps après son mariage, étant allée prendre les eaux à Evian, elle assista fortuitement à un sermon que l'évêque de Genève prêcha en présence de la cour de Turin, qui se trouvait alors à Evian, où il traita à dessein de plusieurs points de controverse, parce qu'il n'ignorait pas qu'il y avait dans son auditoire plusieurs protestants et qu'il voulait essayer d'en toucher quelques-uns. Cette tentative eut tout le succès possible sur Mme de Warens. Dès que Bernex fut retiré chez lui, elle lui fit demander secrètement une audience et le prévint sur ce qui en devait faire le sujet. Le prélat lui accorda sa demande à l'instant et la décida à abjurer. Il l'engagea néanmoins par prudence à retourner à Vevay, sans déclarer sa conversion et à mettre ordre à ses affaires, avant d'entrer dans un couvent; mais, malgré les précautions que Mme de Warens avait prises pour cacher ses démarches, elle fut à peine sortie de l'appartement du prélat, que la nouvelle de son changement devint publique. « Des le lendemain, dit le chanoine Boudet, ses domestiques l'abandonnèrent pour aller à Vevay, où cet événement avait jeté le trouble et la consternation. Ce contretemps inopiné, loin d'ébranler les résolutions de la baronne, ne fit que les confirmer. Elle comprit qu'en quittant la religion protestante elle n'avait aucun secours à espérer de sa famille. Mais cette vue ne l'étonna point; elle fit à Dieu un courageux sacrifice de tous ses biens, dont elle ne put jamais retirer une partie. Cependant la tristesse des habitants de Vevay s'était changée en fureur; ils voulaient, à quelque prix que ce fût, ravoir celle qui faisait l'objet de leurs regrets, et, dans leurs premiers transports, ils ne parlaient de rien moins que de l'enlever à main armée au milieu de la cour et de brûler Evian. Ces mouvements, qui pouvaient avoir des suites, firent dire au roi, en parlant à l'évêque de Genève : « Vos conquêtes, monsieur, sont bien bruyantes. » Pour prévenir le désordre, Sa Majesté fit partir tout de suite Mme de Warens et lui donna sa literie avec 40 de ses gardes, qui lui servirent d'escorte et la con-

duisirent jusqu'à Annecy. C'est dans cette ville que le roi lui accorda sa protection dans les termes les plus flatteurs et lui assura une pension, qui est la preuve la plus éclatante de la pitié et de la générosité de ce monarque, quoiqu'elle n'ôte point à Mme de Warens le mérite d'avoir abandonné de grands biens et une situation brillante au sein de sa patrie pour suivre le seigneur dans une terre étrangère. Ce prince lui réitéra plusieurs fois les mêmes assurances; il offrit même d'augmenter sa pension, pour la mettre en état de vivre d'une manière plus conforme à sa naissance, si elle voulait entrer au palais, au service de la reine. Mais Mme de Warens témoigna qu'elle était désormais insensible aux honneurs et aux faveurs de la fortune. C'est sur ces maximes de détachement et de modération qu'on l'a vue se conduire depuis sa conversion.

Il faut remarquer que c'est en 1751 que le bon chanoine Boudet parlait ainsi de cette nouvelle Madeleine, qui ne se repentait jamais et qui avait commencé dès 1733 à donner de si singulières leçons à Jean-Jacques. L'intention de Mme de Warens après sa conversion était de passer le reste de ses jours derrière les grilles d'un cloître, et, à peine convertie, elle alla frapper à la porte du couvent de la Visitation; mais la vie uniforme et simple des religieuses ne pouvait satisfaire un esprit toujours en mouvement, qui, formant chaque jour de nouveaux systèmes, avait besoin de liberté pour s'y livrer. Elle abandonna ce projet et s'installa dans la petite maison où J.-J. Rousseau la connut.

Jean-Jacques avait seize ans; il venait de fuir la maison paternelle; après avoir erré autour de la ville durant plusieurs jours, il était arrivé à Confignon, à deux lieues de Genève, et s'en alla frapper à la porte de M. de Pontverre, au lieu de reconduire le petit échappé chez son père, le fit dîner et le renvoya à Annecy avec une lettre pour Mme de Warens. Laissons ici la parole à l'auteur des *Confessions* : « Craignant que mon abord ne prévint pas en ma faveur, je pris autrement mes avantages et je fis une belle lettre en style d'orateur, où, couvant des phrases des livres avec des locutions d'apprenti, je déployais toute mon éloquence pour capter la bienveillance de Mme de Warens. J'enfermai la lettre de M. de Pontverre dans la mienne, et je partis pour cette terrible audience. Je ne trouvai point Mme de Warens; on me dit qu'elle venait de sortir pour aller à l'église. C'était le jour des Rameaux de l'année 1728. Je cours pour la suivre; je la vois, je l'atteins, je lui parle... Je dois me souvenir du lieu, je l'ai souvent depuis mouillé de mes larmes et couvert de mes baisers. Que ne puis-je entourer d'un balustre d'or cette heureuse place! que ne puis-je attirer les hommages de toute la terre! Quiconque aime à honorer les monuments du salut des hommes n'en devrait approcher qu'à genoux.

C'était un passage derrière sa maison, entre un ruisseau à main droite, qui la séparait du jardin, et le mur de la cour à gauche, conduisant par une fausse porte à l'église des cordeliers. Prête à entrer dans cette porte, Mme de Warens se retourna à ma voix. Que devins-je à cette vue! Je m'étais figuré une vieille dévote bien reclinée; la bonne dame de M. de Pontverre ne pouvait être autre chose à mon avis. Je vis un visage pâtri de grâces, de beaux yeux bleus pleins de douceur, un teint éblouissant, le contour d'une gorge enchanteresse. Rien n'échappa au rapide coup d'œil du jeune prosélyte; car je devins à l'instant le sien, sur qu'une religion prêchée par de tels missionnaires ne pouvait manquer de mener en paradis. Un peu plus loin, il ajoute : « Elle avait alors vingt-huit ans, étant née avec le siècle. Elle avait de ces beautés qui se conservent, parce qu'elles sont plus dans la physionomie que dans les traits; aussi la sienne était-elle encore dans tout son premier éclat. Elle avait un air caressant et tendre, un regard très-doux, un sourire angélique, une bouche à la mesure de la mienne, des cheveux cendrés d'une beauté peu commune, et auxquels elle donnait un tour négligé qui la rendait très-piquante. Elle était petite de stature, courte même, et ramassée un peu dans sa taille, quoique sans difformité. Mais il était impossible de voir une plus belle tête, un plus beau sein, de plus belles mains et de plus beaux bras.

Rousseau est toujours revenu avec complaisance sur ce portrait, qui ne lui semblait jamais fini à sa fantaisie. Six années après, et lorsque celle qu'il appelle « sa bonne maman » fut devenue sa maîtresse, il n'en était pas moins enthousiaste. « Sa taille seule, dit-il, avait pris un peu plus de rondeur. Du reste, c'était le même œil, le même teint, le même sein, les mêmes traits, les mêmes beaux cheveux blonds, la même gaieté, tout jusqu'à la même voix, cette voix argentée de la jeunesse, qui fit toujours sur moi tant d'impression, qu'encore aujourd'hui je ne puis entendre sans émotion le son d'une jolie voix de fille. » Les détails qu'il donne sur la jeunesse de Mme de Warens s'éloignent un peu de ceux que nous avons empruntés plus haut au chanoine Boudet. « Son éducation, nous dit-il, avait été fort mêlée; elle avait ainsi que moi perdu sa mère dès sa naissance, et, recevant indifféremment des in-

structions comme elles s'étaient présentées, elle avait appris un peu de sa gouvernante, un peu de son père, un peu de ses maîtres, et beaucoup de ses amants, surtout d'un M. de Tavel, qui, ayant du goût et des connaissances, en orna la personne qu'il aimait. Mais tant de genres différents se nuisaient les uns aux autres, et le peu d'ordre qu'elle y mit empêcha que ses diverses études n'étendissent la justesse naturelle de son esprit. Ainsi, quoiqu'elle eût quelques principes de philosophie et de physique, elle ne laissa pas de prendre le goût que son père avait pour la médecine empirique et pour l'alchimie : elle faisait des élixirs, des teintures, des baumes, des magistères; elle prétendait avoir des secrets. Les charlatans, profitant de sa faiblesse, s'emparèrent d'elle, l'obsédèrent, la ruinèrent et consumèrent au milieu des fourneaux et des drogues son esprit, ses talents et ses charmes, dont elle eût pu faire les délices des meilleures sociétés. Mais si de vils fripons abusèrent de son éducation mal dirigée pour obscurcir les lumières de sa raison, son excellent cœur fut à l'épreuve et demeura toujours le même; son caractère aimant et doux, sa sensibilité pour les malheureux, son inépuisable bonté, son humeur gaie, ouverte et franche ne s'altérèrent jamais; et, même aux approches de la vieillesse, dans le sein de l'indigence, des maux, des calamités diverses, la sérénité de sa belle âme lui conserva jusqu'à la fin de sa vie toute la gaieté de ses plus beaux jours.

Telle est la femme à qui Rousseau, le jour des Rameaux de l'année 1728, alla demander l'hospitalité. Bonne et sensible, Mme de Warens trouvait le moyen, avec ses 1,500 livres de pension, de bien accueillir tous ceux qui s'adressaient à elle. « E le avait peu de vaisselle d'argent, point de porcelaine, point de gibier dans sa cuisine, ni dans sa cave des vins étrangers, mais l'une et l'autre étaient bien garnies au service de tout le monde, et dans des tasses de faïence elle donnait d'excellent café. Quiconque la venait voir était invité à dîner avec elle ou chez elle, et jamais ouvrier, messager ou passant ne sortait sans manger et boire. » Le jeune échappé fut reçu avec plaisir par la jeune femme et ne tarda pas à s'installer tout à fait chez elle. Ce fut d'abord une union douce et pleine de calme. Mme de Warens appelait Rousseau *petit*; petit nommait Mme de Warens *maman*, et toujours, dit-il, nous demeurâmes petit et maman. Comment la nature de leurs relations changea-t-elle? Jean-Jacques nous apprend qu'elle se donna à lui pour le sauver du libertinage. Il était revenu d'Italie vierge de corps, mais non d'esprit; les sens commençaient à bouillonner en lui : « Maman vit que, pour m'arracher au péril de ma jeunesse, il était temps de me traiter en homme. Je connaissais trop son cœur chaste et son tempérament de glace pour croire un moment que le plaisir des sens eût aucune part à cet abandon d'elle-même. J'étais parfaitement sûr que le seul soin de m'arracher à des dangers autrement presque inévitables, et de me conserver tout entier à moi et à mes devoirs, lui en faisait enfreindre un qu'elle ne regardait pas du même œil que les autres femmes, comme il sera dit ci-après. » Et voici, en effet, ce que dit Rousseau : « M. de Tavel, son premier amant, fut son maître en philosophie et les principes qu'il lui donna furent ceux dont il avait besoin pour la séduire. La trouvant attachée à son mari, à ses devoirs, toujours froide, raisonnaute et inattaquable par les sens, il l'attaqua par des sophismes et parvint à lui montrer ses devoirs auxquels elle était si attachée comme un bavardage de cathéchisme fait uniquement pour amuser les enfants; l'union des sexes, comme l'acte le plus indifférent en soi; la fidélité conjugale, comme une apparence obligatoire dont toute la moralité regardait l'opinion; le repos des maris, comme la seule règle du devoir des femmes; en sorte que des infidélités ignorées, nulles pour celui qu'elles offensaient, étaient aussi pour la conscience. Enfin, il lui persuada que la chose en elle-même n'était rien, qu'elle ne prenait d'existence que par le scandale, et que toute femme qui paraissait sage par cela seul l'était en effet. C'est ainsi que le malheureux parvint à son but en corrompant la raison d'un enfant dont il n'avait pu corrompre le cœur. Il en fut puni par la plus dévorante jalousie, persuadé qu'elle le traitait lui-même comme il lui avait appris à traiter son mari. Je ne sais s'il se trompait sur ce point. Le ministre Perret passa pour son successeur. Ce que je sais, c'est que le tempérament froid de cette jeune femme, qui l'aurait dû garantir de ce système, fut ce qui l'empêcha dans la suite d'y renoncer. Elle ne pouvait concevoir qu'on donnât tant d'importance à ce qui n'en avait point pour elle. Elle n'honora jamais du nom de vertu une abstinence qui lui coûtait si peu.

Au bout de quelques années, les deux amants quittèrent Chambéry, où peut-être leurs relations intimes donnaient à jaser, et allèrent cacher leur bonheur dans une petite maisonnette solitaire, assise entre deux cotéaux, dans les Charmettes, devenues depuis un lieu de pèlerinage pour les amoureux, des philosophes et les poètes.

Cette vie douce et calme, cette idylle allait avoir sa fin. Rousseau tomba malade et fut envoyé par les médecins à Montpellier. Il séjourna peu de temps en cette ville, mais

trop pour son malheur, car, à son retour, il trouva installé chez Mme de Warens son remplaçant. « Ce jeune homme était du pays de Vaud; son père, appelé Vintrenried, était concierge ou soi-disant capitaine du château de Chillon. Le fils de M. le capitaine était garçon perruquier et courait le monde en cette qualité, quand il vint se présenter à Mme de Warens, qui le reçut bien, comme elle faisait tous les passants et surtout ceux de son pays. C'était un grand fada blondin, assez bien fait, le visage plat, l'esprit de même, parlant comme le beau Léandre; mêlant tous les tons, tous les goûts de son état avec la longue histoire de ses bonnes fortunes; ne nommant que la moitié des maris qu'il avait couchés et prétendant n'avoir point coiffé de jolies femmes dont il n'eût aussi coiffé les maris; vain, sot, ignorant, insolent, au demeurant le meilleur fils du monde. Tel fut le substitut qui me fut donné durant mon absence et l'associé qui me fut offert après mon retour. » Rousseau préféra quitter les Charmettes et aller à Paris. Mme de Warens resta avec son amant, espèce d'aventurier qui, ne trouvant pas son nom de Vintrenried assez noble, le changea en celui de M. de Courtilles. Il voulut alors mener le train de vie d'un gentilhomme; il lui fallait des chevaux, des voitures des chiens, des laquais. La pension de la trop crédule amante se dépensait d'avance, les quartiers en étaient engagés pour longtemps, les dettes grossissaient chaque jour et bientôt la misère vint frapper à la porte de la trop hospitalière châtelaine. Pour la cacher aux yeux du monde, Mme de Warens quitta les Charmettes et se retira à Genève.

C'est alors qu'apparut la touchante affection de Rousseau pour sa bienfaitrice. Il ne la perdit jamais de vue et souvent partagea sa bourse avec elle, lorsque par hasard sa bourse n'était point vide. Il a raconté comment il vint la voir en 1754. Voici cet épisode d'une simplicité touchante : nous le racontons parce qu'il fait beaucoup d'honneur à Rousseau et à Thérèse, l'acariâtre Thérèse, comme on a coutume de dire : « A Lyon, je quittai Gouffecourt pour prendre ma route par la Savoie, ne pouvant me résoudre à passer dercheff si près de maman sans la revoir. Je la revis... Dans quel état, mon Dieu! Quel avilissement! Que lui restait-il de sa vertu première? Etait-ce la même Mme de Warens, jadis si brillante, à qui le curé de Pontverre m'avait adressé? Que mon cœur fut navré! Je ne vis plus pour elle d'autre ressource que de se dépayser. Je lui réitérai vivement et vainement les instances que je lui avais faites plusieurs fois dans mes lettres, de venir vivre paisiblement avec moi, qui voulais consacrer mes jours et ceux de Thérèse à rendre les siens heureux. Attachée à sa pension, dont cependant, quoique exactement payée, elle ne tirait plus rien depuis longtemps, elle ne m'écouta pas. Je lui fis encore quelque légère part de ma bourse, bien moins que j'aurais dû, bien moins que j'aurais fait, si je n'eusse été parfaitement sûr qu'elle n'en profiterait pas d'un sou. Durant mon séjour à Genève, elle fit un voyage en Chablais et vint me voir à Grange-Canal. Elle manquait d'argent pour achever son voyage; je n'avais pas sur moi ce qu'il fallait pour cela; je le lui envoyai une heure après par Thérèse. Pauvre maman! Que je dise encore ce trait de son cœur : il ne lui restait pour dernier bijou qu'une petite bague; elle l'ôta de son doigt, pour la mettre à celui de Thérèse, qui la remit à l'instant au sien, en baisant cette noble main qu'elle arrosera de ses pleurs.

Rousseau ne crut jamais avoir complètement acquitté sa dette, dette de cœur et dette matérielle, envers Mme de Warens. Toujours il y songea, même en ce temps où il savait un amant heureux au bras de celle qu'il aimait et qui l'avait trahi. Par un testament trouvé à Chambéry il y a une trentaine d'années et daté de l'année 1737, 12 juillet, époque de sa fuite des Charmettes, Rousseau nomme Mme de Warens son héritière, déclarant lui devoir une somme de 2,000 livres pour sa pension et entretien depuis six années. Ce testament, égaré pendant un si long temps, n'aurait pu dans tous les cas être profitable à Mme de Warens, qui mourut bien avant le donateur.

WARENTON, bourg des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat de Virginie, à 64 kilom. N.-O. de Fredericksburg, au milieu d'une riche et fertile contrée; 4,000 hab. Commerce actif.

WARENTON, bourg des Etats-Unis, dans l'Etat de la Caroline du Nord, à 90 kilom. N.-E. de Raleigh; 3,000 hab.

WARGENTIN (Pierre-Guillaume), astronome suédois, né en 1717, mort en 1783. L'éclipse totale de lune du 13 février 1729 décida de sa vocation. Encouragé par Klingenshierna, Celsius et Hiorter, il s'adonna entièrement à l'astronomie. Une thèse sur les satellites de Jupiter lui valut le grade de maître des arts (1741); une étude sur les progrès de l'astronomie le fit nommer professeur à Upsal; de nouvelles tables des satellites de Jupiter le firent entrer à la Société royale de cette ville. Il fut nommé, en 1744, correspondant de l'Académie de Paris, en remplacement de Celsius; enfin, en 1749, il succéda à Elvius comme secrétaire perpétuel de l'Académie de Stockholm. A sa mort, l'Académie fit frapper une médaille en son honneur.

WARGENTIN prit part aux travaux entrepris à l'occasion du voyage de Lacaille au Cap. On a de lui des mémoires sur les passages de Vénus en 1761 et 1769; mais il a concentré presque tous ses efforts, durant une longue existence, sur la théorie des satellites de Jupiter, objet de son premier travail. Bradley avait le premier entrevu la période de quatre cent trente-sept jours au bout de laquelle les circonstances du mouvement des trois premiers satellites redevenaient les mêmes. Wargentin tomba sur la même découverte, sans d'ailleurs avoir eu communication des soupçons de Bradley, et sut en tirer parti. Il s'en servit pour améliorer ses premières tables, qu'il refondit en 1759. Bradley avait aussi négligé de se servir de sa théorie de l'aberration pour calculer plus exactement l'équation de la lumière; ce fut encore Wargentin qui se chargea de ce soin. De nouvelles découvertes de détails l'amènèrent à changer encore ses tables en 1779.

Ce sont ces dernières tables qui servirent à Lagrange pour établir sa théorie analytique des satellites.

Wargentin, dit Delambre, en se bornant presque uniquement à une seule branche de l'astronomie, sut se faire une grande réputation; il fut compté parmi les plus grands astronomes d'une époque la plus riche peut-être qui ait jamais existé.

WARHAM (Guillaume), prélat anglais, né à Okeley (Hampshire) vers le milieu du xve siècle, mort en 1532. Nommé, en 1475, membre du Collège-Neuf, à Oxford, il s'y fit recevoir docteur en théologie et devint successivement directeur d'une école de droit et garde des archives. En 1493, Henri VII l'envoya auprès de Philippe, duc de Bourgogne, avec mission de persuader à ce prince d'user de son influence pour mettre fin aux secours et aux encouragements que Marguerite, duchesse douairière de Bourgogne, donnait à Perkin Warbek. Bien que Warham n'eût point réussi dans sa mission, il n'en continua pas moins à être en grande faveur auprès du roi, qui le créa successivement garde du grand sceau (1502), lord chancelier et évêque de Londres (1503) et enfin archevêque de Cantorbéry (1504). Warham s'opposa au mariage de Catherine d'Aragon, veuve du prince Arthur, avec le frère de ce dernier, Henri, et tomba ainsi en désaccord avec Fox, évêque de Winchester, qui légua sa jalousie et son hostilité à son protégé, le finieux Wolsey. Ce dernier, devenu le favori de Henri VIII, fut substitué, en 1516, à Warham dans les fonctions de chancelier; mais l'archevêque vécut assez longtemps pour voir le chute de Wolsey et pour qu'on lui offrit de nouveau, en 1529, les sceaux, qu'il refusa à cause de son grand âge. Il mourut, laissant le siège primate d'Angleterre à Cranmer, qui en fut le premier titulaire protestant. Warham possédait toutes les qualités nécessaires pour bien remplir les premières places de l'Eglise et de l'Etat, s'il eût vécu dans des temps moins difficiles. Il était un grand ami d'Erasme, qui lui dédia son édition de saint Jérôme et qui, dans ses lettres, parle avec les plus grands éloges de l'érudition, des talents et des vertus de ce prélat.

WARHEM, bourg et commune de France (Nord), cant. d'Hondschoote, arrond. et à 15 kilom. S.-E. de Dunkerque; pop. aggl., 1,337 hab. — pop. tot., 2,403 hab. Brasseries, moulins à farine. L'église paroissiale, construction du xvie siècle, renferme une belle chaire et un autel en bois sculpté.

WARIE s. f. (oua-ri). Mar. Bâtiment de transport, en usage sur le banc de Terre-Neuve.

— Bot. Syn. de HADZÉLI, genre d'anonacées.

WARIN (Jean), sculpteur et graveur hollandais. V. VARIN.

WARING (Edouard), géomètre anglais, né en 1734, mort en 1798. Il fut jugé digne, à vingt-six ans, d'occuper la chaire de mathématiques au collège de Lucas, qu'avait illustrée Newton. Il eut la gloire d'ajouter, dans l'analyse des courbes algébriques, aux découvertes de Bernoulli, de Clairaut et d'Euler. Il avait imaginé pour la résolution générale des équations une formule dont malheureusement, comme il est arrivé tant de fois, on ne pouvait obtenir les coefficients que par la résolution d'équations plus compliquées que les proposées elles-mêmes. Il égalait l'inconscience de l'équation du degré m à la somme de $m-1$ radicaux portant sur les $m-1$ premières puissances d'une indéterminée et affectés de coefficients inconnus. Le nombre des constantes était bien ce qu'il devait être; mais, comme nous l'avons dit, la détermination de ces constantes eût offert plus de difficulté que la résolution de l'équation primitive. Les mémoires de Waring sur ce sujet se trouvent dans les *Transactions philosophiques*, années 1762, 1770 et 1779. On a encore de lui *Mélanges analytiques sur les équations algébriques et les propriétés des courbes* (Cambridge, 1762, in-4°); *Méditations algébriques* (1770, in-4°); *Propriétés des courbes algébriques* (1772, in-4°); *Méditations analytiques* (1776, in-4°).

WARINGE s. m. (va-rain-je). Hist. V. VARRANGE.

WARKA, ville de Mésopotamie, qui n'est probablement autre que l'Arach ou Erach de la *Genèse*, la seconde ville de Nemrod, l'Orcho des Chaldéens. Cette ville contient des ruines très-importantes et très-intéressantes au point de vue archéologique; elles ont été découvertes par M. Loftus et consistent principalement en remblais considérables, composés de cercueils littéralement empilés les uns sur les autres à une hauteur de 45 pieds. « Cette ville, dit l'explorateur, doit avoir évidemment été le grand cimetière des générations chaldéennes, de même que Meschad-Ali et Kerbella sont de nos jours les cimetières persans. Ces cercueils sont étrangement construits; ils ont généralement la forme d'une baignoire couverte, mais les parois en sont plus basses et de forme symétrique, et ils sont pourvus d'une large ouverture ovale, destinée à l'introduction du corps. Cette ouverture se ferme avec un couvercle en faïence ou en poterie. Les cercueils eux-mêmes sont également en terre cuite, enduite d'un vernis de couleur verte et ornée en relief de figures de guerriers, munis de bizarres et énormes coiffures, vêtus d'une tunique courte et d'une sorte de long jupon sous cette tunique, avec une épée au côté, les bras appuyés sur les hanches et les jambes écartées. De grandes quantités de poteries et de figures en terre, dont quelques-unes sont modelées avec une grande délicatesse, ont été trouvées au milieu de ces cercueils; ceux-ci contiennent à l'intérieur une énorme quantité d'ornements en or, argent, fer, cuivre, verre, etc. »

WARKA, ville de la Russie d'Europe, dans la Pologne, gouvernement et à 62 kilom. S. de Varsovie, sur la rive gauche de la Pilica; 2,300 hab.

WARKWORTH, ville d'Angleterre, dans le comté de Northumberland, district de Morpeth, sur le Coquet; 3,600 hab. Fabriques de draps. On y remarque une belle église, dont quelques parties sont de construction très-ancienne.

WARMBRUNN (*Fontaine chaude*), ville de Prusse, province de Silésie, régence de Liegnitz, cercle et à 9 kilom. S.-O. de Hirschberg; 2,600 hab. Sources thermales sulfureuses (379) et établissement de bains. Industrie renommée pour le polissage du cristal et la taille des pierres fines pour joaillerie. Beau château des comtes Schaffgotsch.

WARMELAND, nom d'une ancienne province du royaume de Suède, formant actuellement la préfecture de CARLSSTADT.

WARMHOLTZ (Charles-Gustave), historien suédois, né en 1710, mort en 1784. Toute sa vie fut employée à des recherches sur l'histoire de sa patrie, et, à sa mort, il laissa manuscrits quinze gros volumes in-folio, dans lesquels se trouvaient consignés les résultats de ses travaux. Il en avait lui-même publié une partie sous le titre de *Bibliotheca historica sueo-gothica* (Stockholm, 1782, 3 vol. in-89). Après sa mort, on publia plusieurs autres volumes de cet ouvrage, savoir : les tomes IV-VII à Stockholm, de 1788 à 1793, et les tomes VIII-X à Upsal, de 1801 à 1805. Outre l'indication des ouvrages les plus utiles à consulter sur l'histoire de la Suède, accompagnée de notes biographiques et de notes critiques, on y trouve une foule de matériaux de toute espèce sur cette histoire.

WARMIE ou **EMERLAND**, petit pays de l'ancienne Pologne, compris actuellement dans la province de la Prusse orientale, où elle forme trois cercles ou subdivisions administratives.

WARMINSTER, ville d'Angleterre, dans le comté de Wilt, à 39 kilom. N.-O. de Salisbury, sur le Deveril et le chemin de fer Grand-Orient; 6,600 hab. Fabrication de draps, lainages, soieries. Commerce important de grains et de drêche. Cette ville très-ancienne se compose d'une seule rue, longue et bien pavée; on y remarque deux églises, un hôtel de ville bien construit et, sur les dunes des environs, les restes de belles fortifications celtiques.

WARM-SPRING, ville des Etats-Unis, dans l'Etat de l'Arkansas, sur l'emplacement de la Terre de la Paix, nom donné à un terrain qui environne des sources chaudes très-renommées pour leur efficacité dans les maladies chroniques et les affections de la paralysie. Les Indiens s'y rendent de temps immémorial, et les tribus ennemies qui s'y rencontrent vivent en bonne intelligence tant qu'elles restent sur ce territoire, ce qui lui valut sans doute le nom qu'il porte.

WARNACHAIRE, en latin *Warnacharius*, et probablement en langue germanique *Warn-Haar*, maire du palais en Bourgogne, mort en 626. On ne sait rien de son histoire avant 612, époque à laquelle on le trouve maire du palais sous Thierry II, roi de Bourgogne. Après la mort de ce prince (613), il réussit à échapper aux embûches de Bruneaut, qui cherchait à le faire périr, et seconda secrètement les projets de Clotaire II, roi de Soissons, en fomentant dans l'armée de Bruneaut la défection qui, à la bataille de Châlons, donna la victoire à Clotaire.

On sait que cette bataille fut suivie du supplice de Bruneaut. Warnachaire fit alors jurer à Clotaire II que la mairie du palais de Bourgogne ne lui serait jamais retirée. Il la conserva, en effet, jusqu'à sa mort et administra sagement et dans l'intérêt du roi, bien que, si nous en croyons Frédégaire, il eût consenti à accepter des Lombards 1,000 pièces d'or pour les faire affranchir du tribut annuel qu'ils payaient aux Francs. La dignité de maire du palais ne se perpétua pas dans sa famille; car son fils, Gadin, ayant épousé, puis abandonné presque aussitôt après la veuve de son propre père, fut assassiné à Tours, à l'instigation de cette femme.

WARNAS s. m. (var-nass). Alchim. Vinagro des philosophes.

WARNEMÜNDE, bourg de l'Allemagne du Nord, dans le grand-duché de Mecklembourg-Schwerin, cercle et près de Rostock, à l'embouchure de la Warnow dans la Baltique; 2,000 hab. Port peu profond et peu sûr, qui sert d'avant-port à Rostock pour les navires qui ne peuvent remonter le fleuve jusqu'à cette ville. Bains de mer.

WARNER, bourg des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat de New-Hampshire, à 27 kilom. N.-O. de Concord; 2,200 hab.

WARNER (Guillaume), poète anglais, né vers 1518, mort en 1609 à Londres, où il exerçait la profession de procureur (*attorney*) près la cour des *Common pleas*. On a de lui, sous ce titre : *l'Angleterre d'Albion*, un poème historique, ou plutôt une collection de ballades, réunies en treize livres et écrites en vers alexandrins. Cet ouvrage, qui parut en 1586, obtint un grand succès et fut réimprimé nombre de fois pendant les trente années qui suivirent sa publication. Quelques-uns des contemporains de Warner le mettaient même au-dessus des œuvres de Spenser. Ce poème a été réimprimé en entier dans la collection des *Poètes anglais* de Chalmers. On doit aussi à Warner, sous le titre de *Syrinx* (1597), un recueil d'histoires en prose, et Warton et autres le regardent comme l'auteur d'une traduction des *Ménechmes* de Plaute, qui fut publiée en 1595 et que Stevens a insérée dans son recueil de *Six vieilles comédies*, sur lesquelles *Shakspeare* s'est basé (1770).

WARNER (Ferdinand), théologien et écrivain anglais, né en 1703, mort en 1768 à Londres, où il remplissait les fonctions du ministère sacré. On lui doit une foule d'ouvrages, des compilations pour la plupart, parmi lesquels il faut citer comme les plus remarquables : *Système de théologie et de morale* extrait des ouvrages des théologiens les plus éminents de l'Eglise d'Angleterre (1750, 5 vol. in-12); *Explication* du Book of common prayer (1754, in-fol.); *Histoire ecclésiastique du XVIII^e siècle* (1756-1757, 2 vol. in-fol.); *Mémoires sur la vie de Thomas More* (1758, in-89); *Histoire d'Irlande* (1763, in-40); *Histoire de la rébellion et de la guerre civile en Irlande* (1767, in-40). — Son fils, John WARNER, né en 1736, mort en 1800, fut pasteur dans les comtés de Bedford et de Wilts et suivit, comme chapelain, lord Gower en France, où il fut témoin des premiers événements de la Révolution. Ardent républicain, il a exposé ses principes politiques dans un ouvrage intitulé : *Metron aristot*, qui fut beaucoup de bruit lors de sa publication. Ses autres ouvrages n'offrent qu'un médiocre intérêt.

WARNER (Richard), botaniste anglais, né en 1711, mort en 1775. Il fit ses études à l'université d'Oxford, et, possesseur d'une fortune indépendante, il put se livrer sans obstacle au goût qui l'entraînait vers la botanique. Il consacra des sommes considérables à l'acquisition et à la culture des plantes exotiques et à la formation d'une précieuse bibliothèque, qu'il légua, en mourant, au collège de Wadham, à Oxford. Il laissa aussi à la même université les fonds nécessaires pour y établir une chaire de botanique, qui est désignée aujourd'hui sous le nom de chaire de Warner (*Warnerian professorship*), tandis que le titulaire porte celui de professeur warnérien (*warnarian lecturer*). On lui doit un ouvrage intitulé : *Plantæ woodfordienses* (1771), que Forster compléta par des *Additions aux Plantæ woodfordienses* de Warner (1784). Warner possédait aussi des connaissances littéraires assez variées, ainsi que le prouvent sa *Lettre à Garrick*, concernant un glossaire pour les œuvres de Shakspeare, et la traduction qu'il publia, avec Colman et Thornton, de quelques comédies de Plaute. C'est en l'honneur de Warner que Miller a donné à un genre de plantes le nom de *warneria*.

WARNER (Joseph), chirurgien anglais, né à l'île d'Antigua en 1717, mort en 1801. Il fit ses études médicales à Westminster et eut pour maître Samuel Sharp. Professeur adjoint d'anatomie à l'hôpital Saint-Thomas en 1742, puis professeur en titre, il devint, en 1745, premier chirurgien de l'hôpital de Guy, place qu'il occupa avec une grande distinction pendant plus de quarante ans. Outre un grand nombre d'articles insérés dans les *Transactions philosophiques*, on doit à Warner les ouvrages suivants : *Cas chirurgicaux*, avec une introduction, des opérations et des

remarques, etc. (Londres, 1784, in-89); *Description de l'œil humain et des parties adjacentes, avec leurs maladies et les méthodes proposées pour les guérir* (Londres, 1773, in-89); *Description des testicules, etc.* (Londres, 1774, in-89).

WARNER (Richard), théologien et littérateur anglais, né à Londres en 1763, mort à Chelwerd, comté de Somerset, où il remplissait les fonctions de pasteur, en 1857. Outre plusieurs recueils de *Sermons* et des *Principes de l'Eglise d'Angleterre* (1816, 3 vol.), on a de lui : *Voyage autour de Ly-wington* (1789); *Remarques topographiques sur la partie nord-ouest du Hampshire* (1793, 2 vol.); *Histoire de l'île de Wight* (1795); *Voyages dans le pays de Galles* (1797, 2 vol.); *Histoire de Bath* (1801); *Explications historiques du titre de Waverley* (1820, 3 vol.); *Mélanges* (1824, 2 vol.); *Récapitulations littéraires* (1830, 2 vol.), etc.

WARNER (Suzanne), femme de lettres américaine, née à New-York vers 1825. Sa vie présente peu d'incidents remarquables, car, depuis près de trente ans, elle vit dans une paisible retraite sur une île de l'Hudson, aux environs de West-Point. Elle débuta dans la littérature, en 1849, sous le pseudonyme de *miss Elisabeth Westcott*, par un roman intitulé : *le Monde, le vaste monde* (2 vol. in-12), qui obtint un immense succès en Amérique et en Angleterre. L'auteur y a retracé la vie intérieure américaine avec une grande fidélité et dans un style simple, facile, mais souvent diffus. Ce livre a été traduit en français dans la *Bibliothèque des meilleurs romans étrangers*. On a encore de miss Warner : *Queechy* (2 vol. in-12), roman du même genre que le précédent et qui a été également traduit en français (1854, 2 vol. in-12); la *Loi et le témoignage* (New-York, 1853, in-89); les *Collines de Shatenue* (New-York, 1856), traduit en français (1857, 2 vol. in-12); le *Patriotisme des femmes américaines*, etc. Citons encore, parmi ses ouvrages traduits en français : le *Compagnon du vaste monde* (1855, 2 vol. in-12); les *Enfants de Rulerford* (1854-1856, 2 vol. in-12); le *Bas de Noël* (1857, in-18); le *Petit garçon américain* (1862, in-18); *Éléonore Powle* (1865, in-12), etc.

WARNER (Anna-B.), femme de lettres américaine, sœur de la précédente. Menant une existence aussi modeste et tranquille que celle de sa sœur, elle n'est connue que par ses ouvrages, parmi lesquels on estime surtout le roman intitulé : *Dollars et cents* (New-York, 1853, 2 vol. in-12), qu'elle publia sous le pseudonyme d'*Amy Lothrop*, et qui retrace des scènes de la vie politique aux Etats-Unis. Elle a, en outre, fait paraître, sous le titre général d'*Un rayon de la bibliothèque d'Anne Montgomery*, une série de nouvelles pour l'enfance. On en a traduit quelques-unes en français.

WARNERY (Charles-Emanuel de), général suisse, né à Morges, pays de Vaud, en 1719, mort en 1786. Après avoir été successivement au service de la Sardaigne, de l'Autriche et de la Russie, il passa à celui de la Prusse et fut promu, en 1742, capitaine de hussards. Il se signala, pendant la seconde guerre de Silésie, aux batailles de Strzegau et de Sorr, et, devenu lieutenant-colonel au début de la guerre de Sept ans, il s'empara peu après du fort de Stolpe, en Poméranie; mais, n'ayant pas été récompensé, comme il l'espérait, de cette action d'éclat par Frédéric II, il quitta le service de la Prusse et passa à celui de la Pologne. On a de lui plusieurs ouvrages assez estimés, entre autres : *Remarques sur le système militaire des Turcs et des Russes, sur la façon la plus convenable de combattre les premiers, etc.* (Breslau, 1771, in-89); *Remarques sur la cavalerie* (Dublin, 1781, in-89); *Remarques sur l'essai général de tactique de Guibert* (Varsovie, 1782, in-89); *Mélanges de remarques sur César et autres auteurs militaires anciens et modernes* (Varsovie, 1782, in-89).

WARNÉRIE s. f. (ouar-né-ri — de Warner, botan. angl.). Bot. Genre de plantes, de la famille des renonculacées, tribu des anémonees, réuni par plusieurs auteurs aux hydrastis.

WARNET s. m. (ouar-nètt — mot angl. formé de *war*, guerre; *net*, filet). Pêche. Sorte de seine normande usitée dans la pêche côtière, et ainsi dite parce qu'on s'en sert particulièrement quand l'état de guerre empêche les bateaux pêcheurs de s'avancer en pleine mer. Il On dit aussi WARNETTE s. f.

WARNETON, en flamand *Waasten*, ville de Belgique, province de la Flandre occidentale, arrond. et à 12 kilom. S.-E. d'Ypres, sur la rive gauche de la Lys; 6,100 hab. Moulins à huile et à farine. Commerce important de bestiaux, toiles et dentelles.

WARNETTEUR s. m. (ouar-nè-teur — rad. *war-net*). Pêche. Petit bateau pêcheur dont se servent les Dieppois.

WARNIER (Auguste-Hubert), médecin et homme politique français, né à Rocroy (Ardennes) en 1810, mort en mars 1875. Lorsqu'il eut terminé ses études classiques à Reims, il apprit la médecine, fut attaché au Val-de-Grâce, à Paris, à l'hôpital militaire d'instruction à Lille et nommé, en 1831, médecin militaire. M. Warnier, ayant été en-

voyé en Algérie en 1834, s'appliqua d'une façon toute particulière à étudier les mœurs et la langue des Arabes. En 1837, il fut attaché au commissaire du gouvernement envoyé auprès d'Abd-el-Kader après la paix de la Tafna. En 1839, il se fit recevoir docteur en médecine à Montpellier et fut, cette même année, décoré de la Légion d'honneur. M. Warnier devint ensuite membre de la commission scientifique de l'Algérie (1840), membre adjoint d'une mission politique dans la colonie en 1842, commissaire du gouvernement près les prisonniers faits lors de l'enlèvement de la smala d'Abd-el-Kader (1843), agent politique attaché à l'expédition maritime du Maroc (1844), et, à ce titre, il négocia le traité de Tanger, après lequel il reçut la croix d'officier de la Légion d'honneur (17 octobre 1844). En 1847, M. Warnier créa pour une compagnie de colonisation un vaste établissement dans la vallée de Bou-Merzoug et commença l'exploitation des mines de fer de Bone. Après la révolution du 24 février 1848, il devint directeur des affaires civiles de la province d'Oran, puis membre du conseil de gouvernement de l'Algérie. Pendant les premières années de l'Empire, il fonda et dirigea le bel établissement agricole de Kandouri. Entirement dévoué à l'œuvre de la colonisation algérienne, le docteur Warnier prit constamment sa défense, soit dans des journaux, soit dans des brochures, réclama les institutions civiles et se montra un adversaire constant des bureaux arabes. Comme l'Algérie, courbée sous le régime militaire et le despotisme impérial, privée de députés et de conseillers généraux, ne pouvait directement faire entendre ses plaintes, M. Warnier se rendait chaque année à Paris et apportait des renseignements et des documents aux députés de la gauche qui s'étaient constitués les défenseurs de la colonie. Au mois d'août 1870, il devint membre du conseil général du département d'Alger et fut nommé, après la révolution du 4 septembre, préfet de cette ville. Elu, le 9 juillet 1871, député du département d'Alger à l'Assemblée nationale, il alla siéger dans les rangs de la gauche républicaine, vota pour la paix, pour l'abrogation des lois d'exil, pour la proposition Rivet, contre le pouvoir constituant et la pétition des évêques, pour le retour de l'Assemblée à Paris et le maintien des traités de commerce, pour la dissolution de la Chambre, appuya la politique de M. Thiers le 24 mai 1873, puis fut un adversaire constant du gouvernement de combat. Il se prononça contre le septennat, contribua à la chute du cabinet de Broglie, vota les propositions Perier et Maleville et la constitution républicaine du 25 février 1875. Il mourut peu après d'une attaque d'apoplexie. Connaissant à fond la question algérienne, il avait prononcé à la Chambre, dans l'intérêt de la colonie, plusieurs discours excellents qui furent très-remarqués. Outre des articles de journaux, on lui doit un certain nombre d'écrits estimés : *l'Algérie* (1843-1845); *Atlas de l'Algérie* (1849-1851); *l'Algérie devant le Sénat* (1863, in-89); *l'Algérie devant l'opinion publique* (1864, in-89); *l'Algérie devant l'empereur* (1865, in-89); *Programme de politique algérienne* (1868, in-89), avec J. Duval; *Bureaux arabes et colons* (1869, in-89), avec le même; *Cahiers algériens* (1870, in-89); *l'Algérie et les victimes de la guerre* (1871, in-89), etc.

WARNIER (Jules), industriel et homme politique français, cousin du précédent, né vers 1820. Un des plus grands manufacturiers de Reims, il a apporté des perfectionnements dans la fabrication des étoffes, a été président de la Société industrielle de cette ville, où il a fondé une école professionnelle pour le commerce, l'industrie et l'agriculture. Lors des élections du 3 février 1871, M. Warnier a été nommé par 39,863 voix député de la Marne à l'Assemblée nationale. Partisan déclaré de la république, il a siégé à gauche, a voté pour les préliminaires de paix, pour l'abrogation des lois d'exil, contre la pétition des évêques, pour la proposition Rivet, contre le pouvoir constituant, pour le retour de l'Assemblée à Paris et le maintien des traités de commerce; il a soutenu la politique de M. Thiers relativement à l'établissement définitif du gouvernement républicain, notamment le 24 mai 1873, puis il a fait une opposition constante à la politique ultra-réactionnaire du cabinet de Broglie. Lors des factieuses intrigues des monarchistes pour imposer à la France la monarchie de droit divin, M. Warnier se prononça hautement, avec son collègue M. Dauphinot, pour le maintien de la république. Il vota contre le septennat (19 novembre 1873), contribua à la chute du ministère de Broglie (mai 1874), appuya la proposition Perier et Maleville, vota la constitution du 25 février 1875 et repoussa la loi dite de l'enseignement supérieur (juillet 1875). Lors des élections pour la Chambre des députés en février 1876, M. Warnier est rentré dans la vie privée.

WARNKÖNIG (Léopold-Auguste), jurisconsulte et historien allemand, né à Bruchsal en 1794, mort en 1866. Il fit, de 1813 à 1815, ses études à Heidelberg et partit ensuite pour Göttingue, où il fut reçu, en 1816, docteur en droit. Appelé l'année suivante à une chaire de droit à l'université de Liège, il profita des facilités que lui donnait cette position pour vulgariser dans les Pays-Bas la

science allemande et surtout pour établir des rapports profitables entre les juristes français et allemands. Dans ce but, il s'unit à différents professeurs de droit de la Faculté de Paris pour publier une revue intitulée *Thémis* ou *Bibliothèque du juriste*, et fit à diverses reprises des voyages en France, en Allemagne et en Hollande. En 1827, il obtint à l'université de Louvain une chaire de droit des *Pandectes*, qu'il ambitionnait depuis longtemps; mais, après la révolution de Belgique, il fut mis à la retraite comme tous les autres professeurs qui n'étaient pas Belges de naissance. Dès le 1^{er} janvier 1831, il était rappelé et nommé professeur de droit à l'université de Gand. Là, il s'occupa surtout d'étudier l'histoire politique des Flandres et explora dans ce but les bibliothèques et les archives des provinces belges, ainsi que celles des départements du nord de la France et de l'Allemagne méridionale. Plus tard, il fut nommé par le gouvernement membre des commissions chargées de publier les sources inédites de l'histoire de Belgique et d'élever le niveau de l'instruction publique. Il accepta cependant en 1836 une chaire de droit qui lui était offerte à l'université de Fribourg, et qu'il occupa jusqu'en 1844, époque où il devint professeur à l'université de Tubingue. On cite comme ses deux ouvrages les plus remarquables : l'*Histoire politique et juridique des Flandres* (Tubingue, 1834-1839, 3 vol.) et l'*Histoire politique et juridique de la France*, écrite en collaboration avec Stein (Bâle, 1845-1848, 3 vol.). On a encore de lui : *Institutionum sive elementorum juris romani privati libri VI* (Liège, 1819; Bonn, 1860, 4^e édit.); *Essai pour fonder le droit au moyen d'une idée de la raison* (Bonn, 1819); *Commentarii juris romani privati* (Liège, 1825-1829, 3 vol.); *Recherches sur la législation belge au moyen âge* (Gand, 1834); *Histoire du droit belge pendant la période franque* (Bruxelles, 1837); *Documents pour l'histoire et pour la connaissance des sources du droit usager liégeois* (Fribourg, 1838); la *Philosophie du droit considérée comme doctrine naturelle du droit* (Fribourg, 1839); *Préface des Institutes et des Pandectes* (Fribourg, 1839); *Encyclopédie de jurisprudence* (Erlangen, 1853); *Histoire des Carolingiens*, avec Gérard (Lipzig, 1863, 2 vol.), ouvrage couronné au concours; *Don Carlos* (Stuttgart, 1864).

WARNOU, petit fleuve de l'Allemagne du Nord, dans le grand-duché de Mecklembourg-Schwerin. Il prend sa source au S.-E. de Schwerin, près du village de Grebbin, coule au N.-E., baigne Butzow, Schwann et Rostock et se jette dans la mer Baltique, à Warnemünde, après un cours de 150 kilom., navigable pour bateaux depuis Butzow et pour navires de Rostock à la mer.

WAROQUIER (Louis-Charles, comte de), généalogiste français, né à Saint-Affrique en 1757, mort en 1794. Il avait servi avant la Révolution et était devenu lieutenant des grenadiers de Picardie. Nommé major de la garde nationale parisienne peu après la formation de cette milice, il fut arrêté en 1794 et condamné à mort comme complice d'une conspiration tramée dans la prison des Carmes, où il était enfermé. Nous citerons, parmi ses écrits : *Armorial général de plusieurs maisons de France et étrangères* (1782, 3 vol. in-12); *Etat de la noblesse* (1782, 5 vol. in-12); *Etat de la France, contenant le clergé, la noblesse et le tiers état* (1783, in-12); *Dictionnaire militaire de France, contenant les noms, surnoms et qualités de M. M. les officiers au service de Sa Majesté* (1784-1790, in-8°); *Tableau historique de la noblesse militaire* (1784, in-8°); *Traité sur les devises héraldiques, de leur origine et de leur usage* (1784-1785, 2 vol. in-12); *Tableau généalogique, historique, chronologique, héraldique et géographique de la noblesse* (1786-1789, 9 vol. in-12); *Etat général de la France ou la France vivante ou mourante pour 1790 et 1791* (2 vol. in-8°), etc.

WAROT (V.-A.), chanteur français, né vers 1835. Doué d'une fort belle voix de ténor, il débuta le 1^{er} octobre 1858 à l'Opéra-Comique par le rôle de Sergis des *Monténégrins*. Il avait une bonne méthode et chantait avec beaucoup de douceur et de charme quand il ne se laissait pas emporter par trop d'ardeur dans les notes hautes; son jeu, d'ailleurs, n'était pas sans exubérance. Il interpréta, avec les mêmes qualités et les mêmes défauts, Georges de la *Dame blanche* et Raphaël de la *Part du diable*. Se modérant peu à peu, il finit par gagner la faveur du public. C'est ainsi qu'il chanta, en 1859, Lorédan d'*Haydée*, Luigi de *Don Gregorio*, en 1860, Latimer du *Souge d'une nuit d'été*, Lisidor du *Docteur Mirabolan*, Mergy du *Pré-aux-clercs*, Roger du *Petit chapeau rouge*, le jeune mari de *Itina*, de Donizetti; en 1861, Tonio de la *Fille du régiment*, Antonio de *Salvator Rosa*, de Duprato; Max de la *Beauté du diable*, d'Alary; en 1862, Manoël de *Giralda*, d'Adam, etc. Engagé à l'Opéra, il créa, le 6 mars 1863, pour son début, Tibaldo de la *Mule de Pedro*, li-bretto de Dumanoir, musique de Victor Massé. Il reprit avec un succès plus décisif le *Comte Ory*, Léopold de la *Juive*, Alphonse de la *Mulette de Portici* et Aménophis de *Moïse*. Il quitta Paris en 1867 et alla chanter en 1869 au théâtre royal de la Monnaie, à Bruxelles, où il aborda le grand répertoire, *Robert le*

Diabole, *Guillaume Tell*, le *Trouvère*, l'*Africaine*. Il donna la même année des représentations à Spa, où il eut sa part des applaudissements accordés à Caroline Duprez. Engagé de nouveau à Marseille en 1870, il chanta au Grand-Théâtre *Lucie de Lammermoor*, les *Huguenots*, le *Prophète*, *Roméo et Juliette*, la *Reine de Chypre*, *Faust*, etc. Revenu au théâtre de la Monnaie au mois de septembre 1871, il fit sa rentrée par *Rigoletto* et créa, le 6 avril 1872, le rôle principal du *Vaisseau fantôme*, opéra allemand, musique de Wagner. M. Warot a été promu par le roi des Belges chevalier de l'ordre de Léopold.

WARRANT s. m. (oua-rant — mot angl. qui signif. *garant*). Comm. Récépissé, avec indication de valeur, qu'on délivre, dans les docks et entrepôts, au négociant qui y dépose des marchandises, et que l'on peut négocier comme une lettre de change.

— Jurispr. En Angleterre, Mandat d'amener; prise de corps.

— Encycl. Le *warrant* est le signe représentatif et descriptif de la marchandise, destiné particulièrement à faciliter les transactions ordinaires, en évitant les frais et les déplacements superflus.

En France, la marchandise déposée exige deux titres réunis en un seul : l'un, appelé récépissé, sert au transfert de la propriété de la marchandise; l'autre, sous le nom de *warrant*, est un bulletin de gage, un instrument de crédit.

Ainsi le propriétaire déposant peut emprunter sur sa marchandise en transférant le bulletin de gage, endosse et détaché du récépissé. Le prêteur se trouve dès lors investi de tous les droits de l'emprunteur sur ladite marchandise.

Si le propriétaire veut vendre sa marchandise non grevée d'emprunts, il transfère à l'acheteur les deux titres réunis, récépissé et bulletin de gage, et celui-ci se trouve propriétaire de la marchandise, sur laquelle il peut emprunter s'il le juge convenable. En 1848, le système des *warrants* fut partiellement inauguré, mais avec des inconvénients qui ne lui ont pas permis de pénétrer dans les mœurs. Les principaux étaient : la nécessité d'une expertise, celle d'une inscription sur les registres du magasin pour transférer la marchandise, double condition attaquée également comme forçant le négociant à trahir le secret de ses négociations et affaires; la possibilité pour le porteur du *warrant* d'exercer contre le débiteur une action personnelle avant de réaliser le gage, de sorte que l'emprunteur se trouvait dans cette fâcheuse situation de perdre la disposition de sa marchandise et de faire tort en même temps à son crédit; la difficulté de réaliser le gage au moment où il devenait réalisable; celle pour les porteurs de récépissés d'obtenir accès près des grands établissements dans les moments de crise; le privilège de la douane (loi de 1791) sur les meubles et effets mobiliers des redevables, etc.

La loi du 28 mai 1858 a eu pour but de remédier à ces divers abus; cette loi a été complétée par un règlement du 12 mai 1859, et d'autres mesures postérieures rendent plus facile aujourd'hui en France la mobilisation de la marchandise.

Les magasins généraux ou autres établissements régulièrement créés et autorisés peuvent seuls délivrer des récépissés et *warrants*. Les magasins généraux datent de 1848.

De nombreuses formalités doivent être remplies pour l'ouverture de ces magasins.

Les exploitants des magasins peuvent faciliter les rapports du commerce et de la navigation; mais il leur est expressément défendu de faire aucune opération pour leur propre compte ou pour le compte d'autrui. Ils sont soumis à un cautionnement. Les règlements et tarifs des magasins généraux ne sont pas soumis à l'approbation de l'autorité, mais ils doivent être rendus publics par voie d'affiches. Les marchandises doivent être reçues sans préférence ni faveur pour personne.

WARRANTÉ, ÉE adj. (oua-ran-té — rad. *warrant*). Comm. Garant, par un *warrant* : *Marchandises warrantées*.

WARRÉE s. f. (oua-ré — de *Warre*, savant angl.). Bot. Genre de plantes, de la famille des orchidées, tribu des vanillées, voisin des maxillaires.

WARREN, bourg des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat du Maine, à 79 kilom. N.-E. de Portland, sur la rivière de Saint-George; 290 hab.

WARREN, bourg des Etats-Unis, dans l'Etat de l'Ohio, à 289 kilom. E. de Columbus; 2,500 hab.

WARREN, bourg des Etats-Unis, dans l'Etat de Rhode-Island, à 84 kilom. S.-O. de Boston, sur la côte N.-E. de la baie de Narraganset; 3,000 hab. Chantiers de constructions navales; port de commerce très-fréquenté. Commerce considérable avec les Antilles.

WARREN, bourg des Etats-Unis, dans l'Etat de New-York, à 112 kilom. O. d'Albany; 3,500 hab. Usines à fer.

WARREN, bourg des Etats-Unis, dans l'Etat de Pensylvanie, à 112 kilom. S.-E. d'Érie, sur l'Alleghany, à son confluent avec le Conowango; 2,900 hab.

WARREN, bourg des Etats-Unis, dans l'Etat d'Arkansas, à 87 kilom. S.-O. de Columbia, sur un affluent du Mississippi; 2,800 hab.

WARREN (Pierre), amiral anglais, né en Irlande en 1703, mort en 1752. Il entra de bonne heure dans la marine, fut promu à son premier grade en 1727 et s'était déjà distingué dans diverses régions du globe lorsqu'en 1745 il fut chargé d'aller, à la tête d'une faible flottille, prendre par surprise Louisbourg, ville principale du Cap-Breton. La ville et l'île entière se rendirent le 15 juin, et, la même année, Warren fut promu contre-amiral de la flotte bleue, puis contre-amiral de la flotte blanche. Nommé, en 1747, commandant en second de l'escadre qui, sous les ordres d'Anson, allait intercepter deux escadres françaises, en destination l'une de l'Amérique et l'autre des Indes orientales, il désempara complètement la première, qui avait pour but de reprendre Louisbourg, et fut nommé aussitôt vice-amiral de la flotte blanche, puis, l'année suivante, vice-amiral de la flotte rouge. A sa mort, il fut enterré à l'abbaye de Westminster, où l'on voit encore son tombeau, œuvre du sculpteur Roubilliac.

WARREN (James), général et homme politique américain, né en 1736, mort en 1808. Il remplissait les fonctions de haut shérif et était, en outre, membre de la cour générale lorsque commencèrent les hostilités avec l'Angleterre. Il fut l'un des plus ardents à soutenir les droits des concitoyens, devint en 1776 président du congrès provincial de New-York et fut nommé, la même année, major général de la milice. Plus tard, il fut élu membre de la Chambre des représentants de l'Etat de Massachusetts et enfin président du conseil du même Etat.

WARREN (Joseph), général américain, parent du précédent, né à Roxbury, près de Boston, en 1740, mort en 1775. Il étudia la médecine au collège d'Harvard, dans cette ville, et y exerça ensuite la pratique de son art avec beaucoup de succès. De 1768 jusqu'au moment où commencèrent les hostilités, il fut l'un des principaux membres du comité secret qui dirigea tous les mouvements des citoyens de Boston, prit une part active à l'affaire de Lexington et succéda à Hancock comme président du congrès provincial. Promu peu après au grade de major général, il fut tué, quatre jours plus tard, à la bataille de Bunker's Hill (17 juin 1775). Les Américains ont conservé une haute idée du caractère de Warren; mais s'il déploya de grands talents comme agitateur, sa mort prématurée ne permit pas de juger s'il possédait au même degré les capacités d'un général et d'un homme d'Etat.

WARREN (sir John BORLASE), amiral anglais, né en 1754, mort en 1822. Capitaine de vaisseau à l'époque de la Révolution, il croisa dans la Manche en 1793, fit éprouver de grands dommages au commerce français, débarqua les émigrés à Quiberon le 5 juillet 1795, prit part à l'attaque infructueuse du fort Penthièvre, défit, en 1798, l'escadre française qui portait des secours aux Irlandais, s'empara du *Hoche*, vaisseau de ligne, et de trois frégates et fut l'objet d'une ovation enthousiaste à son retour à Londres. En 1802, il remplit le poste d'ambassadeur à Saint-Petersbourg et commanda l'expédition contre les Etats-Unis en 1814. Il a publié sous le voile de l'anonyme un *Tableau de la force navale de la Grande-Bretagne* (1791, in-8°).

WARREN (Joseph), compositeur et musicien anglais, né à Londres en 1804. Après avoir commencé seul l'étude du violon, il reçut d'un certain Joseph Stone des leçons de piano, d'orgue et de basse et continua ensuite à travailler sans maître. En 1833, il fut nommé organiste et directeur du chœur de la chapelle de Sainte-Marie, à Chelsea, et, en 1842, devint membre de la Société des antiquaires musiciens de Londres. On cite, parmi ses compositions : trois *Messes* à quatre voix, deux *Messes* à deux voix, des *Offertoires*, des *Hymnes*, différents morceaux de musique religieuse, trois cents morceaux environ pour la concertina, instrument qui, à une époque, a été fort en vogue en Angleterre et pour lequel il a aussi publié une méthode. Il a, en outre, édité différents ouvrages de littérature musicale, tels que : *Conseils au jeune compositeur*, *Conseils au jeune organiste*, *Manuel pour l'orgue*, le *Guide du chanteur*, le *Catédral Music* de Boyce, en 3 vol. in-fol. C'est Warren qui est l'auteur de la remarquable biographie de Boyce et des notices sur les compositeurs dont les œuvres figurent dans ce recueil.

WARREN (Samuel), littérateur et juriste anglais, né à Racre (Denbighshire) en 1807. Il suivit d'abord à Edimbourg des cours de médecine, qu'il interrompit bientôt pour se consacrer à l'étude du droit. Il fit dans cette science des progrès si rapides que, dès 1831, il put s'établir à Londres comme avocat consultant (*special pleader*), et, après avoir exercé avec succès en cette qualité jusqu'en 1837, il débuta au barreau. Les travaux ardu de sa profession ne l'empêchèrent point de se livrer à ses goûts littéraires. Collaborateur assidu du *Blackwood's Magazine*, où il avait publié, à l'âge de dix-sept ans, *Blucher* ou les *Aventures d'un chien de Terre-Neuve*, il y fit paraître une foule d'articles, puis, en 1830, les *Passages du journal post-*

hume d'un médecin, qui furent édités à part en 1832 et que M. Philartès Charles a traduits en français pour la *Revue britannique*. Ce livre n'obtint pas moins de succès à Paris qu'en Angleterre. En 1839, Warren mit le comble à sa réputation en publiant *Dix mille livres de rente*, roman également traduit en français pour le *Journal pour tous* et qui se recommande par de réelles qualités d'observation et de style. Tous ces ouvrages avaient paru sous le voile de l'anonyme. L'inconnu de l'auteur fut enfin trahi, et il se décida à signer de son nom *Aujourd'hui et alors*, roman qu'il publia en 1847, après un long silence, et qui, bien que fort intéressant, n'obtint pas le succès des premiers. Lors de l'inauguration du Cristal Palace de Sydenham, il écrivit le *Lis et l'abeille*, sorte d'allégorie qui fut très-diversement jugée par la critique. Enfin, en 1854, il fit paraître sous ce titre : *Mélanges critiques et littéraires*, un choix des meilleurs articles qu'il avait donnés au *Blackwood's Magazine*. M. Warren continuait cependant à plaider avec succès. Nommé, en 1851, avocat royal, puis, président de la Société d'Inner-Temple, il devint sous le ministère Derby (1852) archiviste de Hull et reçut l'année suivante de l'université d'Oxford le diplôme de docteur en droit. En 1856, les électeurs de Midhurst l'envoyèrent au Parlement, où il siégea dans les rangs du parti conservateur; mais, en 1859, il donna sa démission pour accepter les fonctions de *master in lunacy*, c'est-à-dire de juge au tribunal chargé spécialement de décider dans les cas d'aliénation mentale. Warren a encore publié sur le droit plusieurs ouvrages importants, tels que : *Des devoirs des procureurs et des avoués*, *Observations sur la loi électorale en Angleterre*, *Introduction pratique à l'étude du droit*, *Blackstone systématiquement abrégé* (1857); puis, dans d'autres ordres d'idées : le *Pape et la reine* (1850), pamphlet dirigé contre les prétentions ultramontaines; le *Progrès moral et intellectuel du siècle* (1853) et une brochure intitulée les *Avantages du travail* (1855). Une édition populaire de ses *Œuvres littéraires* a été publiée de 1853 à 1854, en 18 volumes.

WARRETÉE s. f. (oua-re-té). Pêche. Fil à voile, dont on se sert pour joindre ensemble plusieurs pièces de filet.

WARRINGTON, ville d'Angleterre, dans le comté de Lancastre, à 26 kilom. E. de Liverpool, sur la rive droite de la Mersey et le chemin du fer du Nord-Ouest; 27,000 hab. Industrie très-active; fabrication de cotons, toiles à voiles, quincaillerie, épingles et verres. La ville se compose de quatre rues principales, larges, régulières et bordées de belles constructions; les ruelles qui se rattachent à ces grandes artères sont formées de maisons de chétive apparence.

Warrington fut à l'origine une importante station romaine. Son premier pont fut construit par lord Derby, afin de permettre à Henri VII, qui se rendait souvent dans sa résidence, de ne pas faire un énorme détour. En 1745, les arches de ce pont furent rompues, afin de couper la retraite au prince Charles et à son armée. Déjà, en 1648, c'est à Warrington que s'étaient ralliés les fuyards de la bataille de Preston, afin d'y faire l'échange des prisonniers. En 1757, une académie fut fondée à Warrington. Dirigée par le docteur Aikin, elle avait déjà acquis une célébrité, lorsque la dissolution en fut prononcée en 1783. Un collège qui s'installa d'abord à York se forma de ses débris; il a depuis été transféré à Manchester. Enfin la tradition assure que ce fut de Warrington que partirent le premier journal distribué et lu dans le Lancashire et la première malle faisant le service des postes dans la même province. Warrington possède une église dans le style saxon, construite bien avant la conquête de l'Angleterre par les Normands. Des restaurations successives ont malheureusement altéré beaucoup son caractère primitif. Dans une des chapelles, de style ogival, se trouve le tombeau en forme d'autel d'un des membres de la famille de Butler et de sa femme. Citons encore le musée, la bibliothèque, l'école des beaux-arts et plusieurs curieuses maisons de bois remontant aux dernières années du moyen âge.

A peu de distance de Warrington se trouvent Winwick, ancienne résidence d'Oswald, roi de Northumbria, qui y fut tué en 642, en combattant les païens de Mercia; c'est aujourd'hui une des cures les plus riches de l'Angleterre; et le canal de Bridgewater, qui doit son nom à son opulent fondateur, le duc de Bridgewater; ce canal, œuvre de Brindley, long de 33 kilomètres, en mettant Warrington en relation directe avec les grands centres voisins, fut une des causes de la prospérité de l'industrie de la ville, avant même que les chemins de fer de Manchester et de Liverpool fussent créés.

WARRI-WARRI s. m. (oua-ri-ou-ri). Sorte d'éventail des Indiens Arawaks, fabriqué avec la feuille d'une espèce de palmier.

WARROUILLER v. n. ou intr. (oua-rou-llé; ll mil. — rad. *warre*, pour *barre*). Pêche. Bouillier, pêcher à la bouillie, à la perche. Se dit en Normandie.

— Pop. Dans le même pays, Faire du tracas, aller de çà, de là : *Il n'a fait que WARROUILLER toute la nuit*.

— Activ. Bouleverser, retourner, mêler en tous sens : WARROUILLER des poissons pour choisir les plus gros.

WARRY s. m. (oua-ré — mot anglais). Nav. fluv. Genre spécial d'embarcation, peu usitée de nos jours.

WARSAW, ville des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat de New-York, à 32 kilom. S. de Batavia, sur la rivière Allen's; 3,000 hab. Fabrication d'étoffes de coton et de laine; commerce actif.

WARSAWA, nom polonais de VARSOVIE.

WARSCHAUER (Jonathan), médecin polonais, né à Cracovie en 1820. Il fit ses études à l'université de sa ville natale, y fut reçu docteur en 1843 et alla ensuite se perfectionner dans diverses universités de l'Europe. Il exerce aujourd'hui la pratique de son art à Cracovie et est membre des Sociétés médicales de Paris et de Varsovie. On a de lui : *Du choléra épidémique et des moyens de le guérir* (Cracovie, 1849); *De l'inflammation des poulmon; De l'inflammation intestinale à la suite des couches; Des maladies de la trompe d'Eustache de l'oreille*, etc. Il a, en outre, surveillé la publication de plusieurs ouvrages de médecine, écrits en français et en allemand.

WARSZEWICKI (Christophe), prédicateur polonais, né en 1524, mort en 1603. Entré de bonne heure dans les ordres, il se distingua par ses talents oratoires et par sa facilité d'élocution en sept langues différentes. Le roi Etienne Bathori l'appela à sa cour et le prit pour secrétaire. Après la mort de ce prince, dont il avait été le fidèle conseiller, Warszewicki contribua éminemment à calmer les dissensions qui se produisirent pendant l'interregne et eut une part importante à l'élection de Sigismond 1^{er}. Parmi ses nombreux discours, on cite en première ligne ses *Orations Turcicae XI V* (Cracovie, 1795), écrites à l'imitation des *Philippiques* de Cicéron et dans un style qui rappelle celui du grand orateur, et où il excite les chrétiens à la guerre contre les Turcs. On a encore de lui : *Ad Henricum Valerium, Poloniam regem; Ad Jacobum, Angliam regem; Post Stephanum regis mortem in primo et generali totius Masovia conventu oratio*, discours qui peut passer pour un véritable modèle d'éloquence politique, etc.

WARTA, ville de la Russie d'Europe, dans la Pologne, gouvernement de Varsovie, cercle de Kalisch, à 15 kilom. N.-O. de Sieradz, sur la Warta; 2,800 hab. Fabrication de lainages, cuirs, bas et gants.

WARTA, rivière de l'Europe centrale. Elle prend sa source dans la Pologne, gouvernement de Radom, cercle de Kalisch, près de Kronow, coule d'abord à l'O., puis se dirige au N., pour reprendre encore une direction occidentale, baigne Konin, entre en Prusse, dans la province de Posen, passe à Schimm, Posen, entre ensuite dans la province de Brandebourg, où elle baigne Landsberg, et se jette dans l'Oder, à Kustrin, après un cours de 800 kilom., dont 620 sont navigables. Ses principaux affluents sont : la Proszna, la Ner, l'Odra, la Widarka et la Netze, par laquelle elle communique au canal de Bromberg et par ce canal à la Vistule.

Warthburg, nom d'un château célèbre du grand-duché de Saxe-Weimar, situé à 2 kilom. d'Eisenach. Ce château fut pendant longtemps la résidence des landgraves de Thuringe; sainte Elisabeth de Hongrie l'habita pendant quelque temps. Ce fut dans ce château qu'eut lieu, en 1527, un fameux tournoi poétique entre les plus célèbres minnesingers de l'Allemagne. Ce fut là aussi que Frédéric le Sage, électeur de Saxe, en 1521, recueillit Luther, qui y travailla à la traduction allemande de la Bible.

WARTEL (Pierre-François), chanteur et professeur de chant, né à Versailles le 3 avril 1806. Se destinant au théâtre, il vint de bonne heure à Paris et suivit en 1823 le classe de Choron, puis entra au Conservatoire, où il obtint, en 1829, le premier prix de chant. Il débuta l'année suivante à l'Opéra et ne put parvenir à briller même au second rang. Il ne chanta que des rôles assez effacés, tels que Rodolphe de *Guillaume Tell*, Raimbaud de *Robert le Diable* et Warding de *Gustave III*. Il créa, toutefois, en 1832, Mammon de la *Tentation*, opéra-ballet de Cavé, musique d'Halevy, et interpréta, en 1834, Mazaniello de la *Muette de Portici*. Il fut en réalité coryphée et resta pendant quinze ans à l'Opéra sous les directions Véron et Duponchel. Il alla chanter, en 1846, à la cour du grand-duc de Saxe-Weimar, qui le nomma chevalier de son ordre. De retour à Paris, il ouvrit rue de la Chaussée-d'Antin un cours de chant qui n'a cessé d'exister et qui l'a rendu comme professeur l'égale de Duprez. C'est à cette excellente école de déclamation lyrique que se sont formées les cantatrices Nilsson, Trebelli, Marie Koze et bien d'autres.

WARTEL (Louis-Emile), chanteur français, fils du précédent, né à Paris vers 1833. Elève du Conservatoire, il suivit la classe de Moreau-Sainti et obtint, en 1856, un accessit de chant, puis, l'année suivante, le deuxième prix d'opéra-comique. Engagé immédiatement au Théâtre-Lyrique, il débuta modestement

comme son père dans Joseph, dans les *Noëes de Figaro* et dans le *Médecin malgré lui*, de Gounod, qu'il joua longtemps. Excellente basse, il resta pendant dix ans attaché à ce théâtre, où il interpréta beaucoup de rôles, notamment, en 1859, les *Vilains du roi*, *Abou-Hassan*, *Faust*; en 1860, *L'Auberge des Ardenes*, les *Pêcheurs de Catane*, les *Valets de Gascogne*, *Sangrado dans Gil Blas*, de Semet; en 1861, *Madame Grégoire*, les *Deux cadis*, *Au travers du mur*, *Kaloum Barouch dans la Statue*, de Reyer; en 1862, la *Chatte merveilleuse* et *Sparafucile dans Rigoletto*; en 1863, *Peines d'amour perdues*, les *Fiancés de Rosa*; en 1864, *Ambroise de Mireille* et *Franca-trippha de la Reine Topaze*; en 1865, le *Roi Candaule*, le *Rêve*, le *Roi des mines*, le bourgeois-mestre dans *Lisbeth* et *Tristan dans Martha*; en 1866, les *Joyeuses commères*, de Nicolai, *Van Taff des Dragees de Suzette*, *Samuel du Freyschutz*, *Rinaldo du Sorcier*; en 1863, le *Barbier de Seville*, la *Jolie fille de Perth*, le *Brasseur de Preston*. Après la fermeture du Théâtre-Lyrique, il n'a plus reparu sur aucune scène parisienne (juillet 1876).

WARTENBERG, ville de Prusse, province de Silésie, régence et à 57 kilom. N.-E. de Breslau, chef-lieu du cercle de son nom; 2,800 hab. Fabrication de draps, toiles. Commerce de chanvre.

WARTENBERG (Jean-Casimir KOLB, comte DE), homme d'Etat allemand, né en 1584, mort en 1661. Dans un voyage qu'il fit en Italie, le grand-duc de Toscane le nomma commandant de sa garde. En 1608, Wartenberg se démit de cette charge et retourna en Allemagne. Il devint peu après chambellan et membre du conseil de l'électeur palatin Frédéric IV, puis, sous Frédéric V, qu'il accompagna en Angleterre, bailli de Stomberg, intendant de Breiten, commissaire général des troupes du Palatinat. En même temps, il fut chargé de diverses missions en France, en Hollande, en Angleterre, etc. Penchant l'invasion du Palatinat par les Espagnols, l'approvisionnement à ses frais Mayheim, eut ses propriétés ravagées et perdit presque tous ses biens (1625). Il était depuis un an gouverneur de Deux-Ponts, lorsqu'en 1630 le comte palatin Jean le Jeune le chargea de négocier son mariage avec la comtesse de Neubourg. Wartenberg entra ensuite au service du roi de Bohême, fut chargé par sa veuve de négociations en Hollande et en Angleterre, puis reprit ses fonctions de conseiller à la cour palatine. Forcé de quitter le Palatinat, où ses biens avaient été confisqués (1634), il se rendit à Metz, fut chargé par les protestants d'une mission auprès du roi de France et revint dans le Palatinat en 1647. Depuis lors, il vivait dans la retraite lorsque, en 1655, il consentit, sur la demande d'Éléonore de Brandebourg, à devenir membre du conseil privé et gouverneur de Kayserslautern. Il avait composé un ouvrage, qui fut publié après sa mort sous le titre de : *Instructi- ons d'un père à ses enfants* (Deux-Ponts, 1662).

WARTENBERG (François-Guillaume, comte DE), prélat et cardinal allemand, parent du précédent, né en 1593, mort en 1661. Lorsqu'il eut terminé ses études chez les jésuites, il alla les compléter à Rome, entra dans les ordres, et, de retour en Allemagne, il devint successivement chanoine à Ratisbonne, prieur du couvent de cette ville, grand maître de la cour, conseiller privé, évêque d'Os-nabrück, etc. Après avoir pris une part importante aux conférences de Ratisbonne (1622), il assista à l'assemblée de Mulhausen (1627) et fut chargé par l'empereur Ferdinand II de faire exécuter l'édit relatif à la restitution des biens ecclésiastiques dans la basse Saxe. Peu après, il devint vicaire du pape et ajouta à son premier évêché ceux de Minden et de Verden, qu'il perdit après la victoire remportée sur les impériaux par le duc Georges de Brunswick. Wartenberg se rendit alors à Cologne, puis alla à Rome et à Lorette, et, de retour en Allemagne, il assista à la diète de Ratisbonne. En 1649, il obtint l'évêché de Ratisbonne et reçut, en 1661, le chapeau de cardinal.

WARTENBURG, ville de Prusse, province de Prusse, régence de Königsberg, cercle et à 17 kilom. N.-E. d'Allenstein; 2,400 hab. Maison de détention. Commerce de toiles.

WARTENSLEBEN (Alexandre - Hermann), général prussien, né en 1650, mort en 1734. D'abord au service de la France, il fit sous Turenne la campagne des Pays-Bas, passa ensuite dans l'armée de l'électeur de Hesse et, après avoir combattu en Danemark, assista, en 1686, à la délivrance de Vienne. Il alla peu après combattre en Morée contre les Turcs, dans les rangs des Vénitiens, commanda plus tard un régiment de dragons hessois contre la France et, de 1691 jusqu'à la paix de Ryswick, se distingua dans plusieurs batailles en Flandre et sur le Rhin. Il avait été créé feld-maréchal par l'empereur, et, en 1698, il passa avec le même grade au service du roi de Prusse, Frédéric 1^{er}, qui le nomma, en outre, gouverneur de Berlin et conseiller militaire. — Son fils, Léopold-Alexandre WARTENSLEBEN, né en 1710, mort en 1775, suivit également la carrière militaire et parvint au grade de général dans l'armée prussienne.

WARTENSLEBEN (Guillaume - Louis-Gas-

ton DE), général autrichien, né en 1728, mort en 1797. Il fit une partie de la guerre de Sept ans, prit part à celle contre les Turcs (1788), commanda l'aile droite de Clairfayt dans la campagne de 1795 et fut mis, l'année suivante, à la tête d'un corps d'armée de 10,000 chevaux et 25,000 fantassins. Chargé de couvrir le bas Rhin que menaçait Jourdan, il perdit, le 11 juillet, la bataille de Friedberg, battit en retraite jusqu'à Zell, en Franconie, et continuait à reculer devant les Français, lorsque l'archiduc Charles lui donna l'ordre positif de s'arrêter. Cette retraite précipitée permettait à Jourdan d'opérer sa jonction avec Moreau; mais il n'osa l'entreprendre, et les deux généraux de la République laissèrent échapper une belle occasion de marcher sur Vienne, dont les approches leur étaient ouvertes. Lorsqu'ils se décidèrent enfin à effectuer leur réunion, l'archiduc les en empêcha, en faisant lui-même sa jonction avec Wartensleben (22 août 1796). Celui-ci, placé dès lors sous les yeux de son général en chef, montra autant de courage que d'habileté dans la marche triomphante de l'armée autrichienne, qui repoussa la nôtre jusque vers le Rhin. A la bataille d'Ermindingen, la dernière de la campagne (29 octobre), il eut un bras cassé d'un coup de biscaïen et succomba l'année suivante à cette grave blessure. Suivant le jugement de l'archiduc Charles, Wartensleben était un tacticien méthodique, attaché aux errements de l'ancienne école et incapable de se mesurer avec un ennemi audacieux; mais, s'il lui refuse les qualités nécessaires à un général en chef, il se plait à lui reconnaître une grande valeur comme soldat.

WARTHEIMIE s. f. (var-té-mi). Bot. V. WARTHEMIE.

WARTON (Joseph), poète et célèbre critique anglais, né à Dunsfold (Surrey) en 1722, mort en 1800. Il fit ses premières études sous son père, Thomas Warton, lui-même poète et professeur, entra dans les ordres, devint directeur de l'école de Winchester en 1766 et quitta l'enseignement en 1793. L'un des premiers, il fit consister la poésie, non dans la forme du vers, mais dans l'inspiration. C'est à ce point de vue qu'il jugea les poètes ses contemporains. Il fonda en Angleterre l'école romantique, à laquelle on donna le nom d'école Wartonienne. Dans un *Essai sur le génie de Pope* (1756), il refuse au poète philosophe le vrai talent poétique, c'est-à-dire le génie de l'invention et de l'imagination. Bien que ce jugement contrariait le préjugé national, il n'en est pas moins resté comme la sentence de la critique rendue en dernier ressort. Ce travail forme deux volumes in-8°. Warton ne publia le deuxième volume qu'en 1792, trois ans après la mort de Warburton, ami et exécuteur testamentaire de Pope. Il distribua ensuite l'*Essai*, sous forme de notes, dans l'édition de Pope due à ses soins (1797, 9 vol. in-8°). On peut appliquer à cet habile critique le vers si connu de notre Boileau :

La critique est aisée, mais l'art est difficile.

En effet, on ne trouve pas dans ses œuvres en vers ce souffle poétique qui caractérisait pour lui le génie des muses. Ce qu'il a laissé de mieux en ce genre, c'est la traduction en vers anglais des *Bucoliques* et des *Georgiques*, qui fait partie du beau *Virgile* publié à Londres en 1743-1753 (4 vol. in-8°). On lui doit aussi des *Odes* (1746), précédées d'une préface qui marque son début comme critique.

WARTON (Thomas), poète et critique anglais, frère du précédent, né à Basingstoke en 1728, mort en 1790. Il fut agrégé au collège de la Trinité d'Oxford, occupa la chaire de poésie de Pembroke, devint curé, puis poète lauréat, ou poète de la couronne. Il suivit la carrière de son frère Joseph, mais lui fut inférieur comme critique et supérieur en poésie.

Antiquaire distingué, il est un de ceux qui contribuèrent à propager parmi ses compatriotes le goût de l'architecture gothique. On a de lui : *Observations sur la reine des fées*, de Spenser (1754-1762, 2 vol. in-8°); *Inscriptionum Romanarum metricarum delectus* (1758, in-4°); *Histoire de la poésie anglaise depuis la fin du XI^e siècle jusqu'au commencement du XVIII^e* (1774-1781, 3 vol. in-8°), ouvrage plein d'érudition, mais que l'auteur n'a pas mené au delà du règne d'Elisabeth; *Recherches sur l'authenticité des poésies attribuées à Rowley* (1782); *Poésies* (1802, 2 vol. in-8°), où l'on remarque plusieurs pièces dignes de figurer à côté des passages les plus énergiques du *Paradis perdu* de Milton.

WARTON (Thomas, marquis DE), homme d'Etat anglais. V. WHARTON.

WARWICK, ville d'Angleterre, capitale du comté de son nom, sur une colline dont le pied est baigné par l'Avon, que l'on y passe sur un pont d'une seule arche, à 34 kilom. S.-E. de Birmingham, à 157 kilom. N.-O. de Londres; 11,000 hab. Société archéologique; musée d'histoire naturelle. Cette ville était autrefois une place forte fameuse et la résidence des comtes de Warwick. Ses rues sont très-régulières, depuis un incendie qui la détruisit en 1694; la principale se distingue surtout par sa belle apparence, sa largeur

et ses beaux édifices modernes, dont l'aspect forme un singulier contraste avec une ancienne porte qui forme son extrémité orientale. Le principal monument de la ville est son château, qui la domine. Le château de Warwick, qui servit de résidence au premier comte de Warwick, créé par Guillaume le Conquérant, devenu maître de l'Angleterre, s'élève au sommet d'un rocher battu par les flots de l'Avon et masqué de tous côtés par d'épais massifs d'arbres. Un sentier creusé dans la pierre y conduit. Une partie de l'édifice, composée d'un gigantesque donjon, dit tour de César et mesurant 35 mètres de hauteur, appartient à une époque lointaine et n'est plus guère qu'une ruine imposante et pittoresque. Il n'en est pas de même de deux autres tours, non moins élevées, mais d'un style plus récent : la plus considérable est la tour de Guy (*Guy's Tower*) dont la construction remonte à 1394; sa hauteur atteint 33 mètres, et l'épaisseur de ses murs 3 mètres. En outre, un mur de défense entouré lui-même d'un fossé profond, jadis plein d'eau, lui forme une ceinture presque infranchissable. C'est à gauche de ces tours, qui jouèrent un si grand rôle dans les guerres anglaises, que se trouvent les bâtiments servant de résidence au comte de Warwick. « L'aspect de la façade », dit M. Esquiro, a perdu un peu de son caractère primitif; de plus grandes fenêtres, par exemple, ont été substituées à celles qui existaient autrefois, mais ces légères retouches n'ont point altéré l'ensemble de l'édifice, qui conserve un grand caractère de magnificence féodale. C'est une demeure du moyen âge, avec tours et créneaux, assortis seulement aux besoins et au bien-être d'une époque plus raffinée. « L'intérieur n'est par inférieur à l'extérieur comme magnificence; la grande salle qu'on retrouve dans la plupart des grands manoirs féodaux de la Grande-Bretagne est de dimensions exceptionnelles; elle mesure 20 mètres environ de longueur sur 11 mètres de largeur et se montre décorée d'anciens meubles, de vieilles armures, de bois de cerf et de quelques tableaux. La principale ligne d'appartements s'étend sur une longueur de 105 mètres et renferme de grandes curiosités... Une autre salle est revêtue de bois de cèdre et porte à cause de cette particularité le nom de *Cedar room* (chambre de cèdre). De la fenêtre, on jouit d'une vue magnifique sur les parcs et les jardins. La chambre de cèdre, ainsi que quelques autres, contient une belle collection de tableaux, riche surtout en portraits historiques. » Nous n'énumérerons pas toutes ces richesses; il nous suffira de citer les noms de Van Dyck et de Rubens, celui de Velazquez, etc. La collection d'armes et d'armures peut aller de pair avec la collection des tableaux. Le château possède également une collection de bijoux et un *conservatory*, ou musée artistique, dont le principal objet est un vase découvert dans les fouilles pratiquées naguère aux environs de Tivoli (villa Adrienne). Ce vase, très-connu dans le monde archéologique sous le nom de *Warwick vase*, est sans contredit le plus important morceau antique que possèdent nos voisins. « Il est taillé, dit M. Esquiro, dans du marbre blanc; sa forme est presque sphérique, avec un rebord fortement couronné. Deux pampres entrelacées, dont les tiges en se nouant forment les anses, étendent leurs vrilles, leurs feuilles et leurs fruits vers la partie supérieure du vase. Une peau de panthère, avec le thyrse de Bacchus et quelques autres ornements dans le goût antique, ajoutent encore à l'intérêt de la composition. Ce vase est énorme et peut contenir plus de 735 litres de liquide. » Les jardins du château sont arrosés par l'Avon, durant une étendue de près de 2 milles, et l'on ne sait quoi admirer le plus, de l'imposante résidence seigneuriale ou de son merveilleux site. Le château de Warwick occupe, en effet, en Angleterre une position topographique unique et constitue le centre des plus beaux points de vue qu'offre la Grande-Bretagne.

Parmi les monuments de la ville proprement dite nous mentionnerons : l'église Sainte-Marie, construite de 1370 à 1391 par Thomas Beauchamp, comte de Warwick, mais à laquelle diverses restaurations successives ont enlevé son caractère primitif; un incendie, qui éclata en 1691, nécessita en outre une reconstruction partielle, dans un style tout différent et sans caractère; la chapelle de Beauchamp, qui doit son nom à son fondateur Richard Beauchamp, mort en 1439. On remarque au centre de la chapelle le tombeau de Beauchamp; ce monument, dont le sculpteur Flaxman faisait grand cas et qu'il ne craint pas de mettre au niveau des œuvres italiennes de la même époque, est surmonté d'une figure du comte, qui est en effet d'un remarquable travail. Cette figure a pour auteur l'Anglais Austen. Citons enfin, aux environs de Warwick, le *Guy's Cliff*, sorte de grotte ou de caverne creusée dans le roc. Warwick passe pour avoir été fondé par les Saxons, et cette croyance est assez justifiée par quelques vieux débris de constructions primitives, moitié bois et moitié pierre. Son histoire se confond au surplus avec celle de la puissante famille du même nom (voir ci-après) dont le membre le plus illustre, le *Faiseur de rois*, a été popularisé par Shakspeare.

WARWICK (comté DE), comté du centre de l'Angleterre, borné au N.-E. par le comté de Leicesters, à l'E. par celui de Southampton, au S.-E. par celui d'Oxford, au S.-O. par celui de Gloucester, à l'O. par celui de Worcester, et au N.-O. par celui de Stafford, entre 51° 57' et 52° 40' de latit. N., et entre 30° 30' et 4° 20' de longit. O., 231,632 hectares, dont 203,000 en culture de prairies; 570,000 hab. L'aspect du pays est diversifié par une agréable succession de collines et de vallons qui présentent les plus beaux sites. Il est traversé par les rivières d'Avon, de Tame, de Leam, de Ren, de Stow, d'Alne, d'Arrow, d'Anchor, de Blythe, de Cole, de Swift et de Dove, et traversé par les canaux de la Grande-Jonction, du Vieux-Birmingham, de Coventry et d'Asby-de-la-Zouch. Le climat est doux et la végétation hâtive. Le sol y est en général fertile et bien cultivé, et on y récolte les différentes espèces de céréales, de légumes et de fruits, des pommes de terre, des navets. Il était jadis couvert d'immenses forêts, et sa partie septentrionale, appelée Wooland, contient encore de grandes forêts avec de vastes lacs et de menus bétail, et particulièrement des montons. Ses productions minérales sont le fer, la houille, le grès, la pierre calcaire, l'argile bleue. L'industrie manufacturière y est très-importante. On connaît les produits des nombreuses fabriques de Birmingham et de Coventry.

WARWICK, ville des Etats-Unis (Rhode-Island), à 16 kilom. S. de Providence; 7,000 hab.

WARWICK, ville des Etats-Unis, dans l'Etat et à 90 kilom. N.-O. de New-York; 6,000 hab. Usines à fer.

WARWICK, nom qui a été porté successivement par plusieurs personnages qui n'appartenaient pas à la même famille et à qui le comté de Warwick avait été transmis par alliance. Le premier dont l'histoire fasse mention est Henri de Newburgh, fils de Roger de Bellomont, comte de Mellant, en Normandie; il était parent de Guillaume le Conquérant, qu'il suivit en Angleterre et qui récompensa ses services en lui donnant le titre de comte de Warwick. Il mourut en 1123, et le titre demeura dans sa famille jusqu'à la mort de Thomas de Newburgh (1242), qui ne laissa d'autre héritier que sa sœur Marguerite. Celle-ci se maria deux fois, et ses deux époux portèrent successivement le titre de comte de Warwick; mais comme elle mourut sans enfants en 1263, il passa à son cousin William Mauduit ou Malduit (en latin *Maleductus*), qui mourut aussi sans héritier direct (1267). Il eut pour successeur son neveu, William de Beauchamp, baron d'Elmley, dont les descendants continuèrent la série des comtes de Warwick, jusqu'à la mort de la comtesse Anne (1449), qui ne laissa pas d'enfants. Le fils du comte de Salisbury, Richard Nevil, qui avait épousé une tante de la comtesse Anne, fut alors créé comte de Warwick. Il fut tué en 1471, à la bataille de Barnet, et son titre passa à son gendre, George Plantagenet, duc de Clarence, frère du roi Edouard VI. Clarence fut pris à mort en 1478, laissant un fils, qui porta le titre de comte de Warwick jusqu'au jour où il fut décapité par l'ordre de Henri VII, qui voyait en lui un compétiteur à la couronne (1499). Il n'y eut plus de comtes de Warwick jusqu'en 1547, époque où Edouard VI releva ce titre en faveur de John Dudley, descendant de Richard Beauchamp, douzième comte de ce nom. Dudley fut décapité en 1553; mais son second fils, Ambroise, fut créé comte de Warwick par la reine Elisabeth en 1562. Il mourut sans héritiers en 1589, et le titre ne fut plus porté jusqu'en 1618, époque où Jacques I^{er} le conféra à Robert Rich, dont les descendants le conservèrent jusqu'à la mort d'Edouard Rich, comte de Warwick et de Holland (1759), qui ne laissa pas d'enfants, mâles. Le titre passa alors à Francis Greville, comte Brooke, qui descendait par les femmes des anciens Beauchamp. Les titres de comte Brooke et de comte de Warwick sont demeurés jusqu'à ce jour dans cette famille, et, contrairement à l'usage, c'est le dernier qui est le plus communément usité, bien que le premier ait été conféré antérieurement. — Le comte actuel de **WARWICK**, George-Guy GREVILLE, né en 1818, a succédé, en 1853, à son père dans les dignités et les biens de la maison. Il réside à Warwick-Castle, antique manoir qui était jadis une forteresse impenable. Nous consacrerons ci-dessous des articles particuliers à ceux des comtes de Warwick qui ont joué un rôle dans l'histoire de leur patrie.

WARWICK (Richard DE BEAUCHAMP, comte DE). Il succéda, en 1401, à son père, Thomas, onzième comte de la famille de Beauchamp, et fut créé en 1417 comte d'Aumerie. Favori du roi d'Angleterre Henri V et précepteur de Henri VI, il fit la guerre en France, fut chargé de diverses missions et dirigea le procès de Jeanne d'Arc. Il se couvrit d'infortune par ses violences et son iniquité envers l'héroïne française, et montra la joie la plus indécoute lorsqu'on la conduisit au supplice. En 1437, il fut nommé régent de France, à la place du duc d'York, tenta

quelques efforts pour se défendre contre les vaillants capitaines de Charles VII et mourut à Rouen en 1439.

WARWICK (Henri DE BEAUCHAMP, comte, puis duc DE), fils du précédent, mort en 1445. Deux ans après la mort de son père, il fut privé de ses biens par le roi Henri VI; mais, en 1444, ce prince, pour réparer son injustice, le créa premier comte d'Angleterre et, peu après, duc de Warwick. L'année suivante, il le fit roi des îles de Wight, de Jersey et de Guernesey, et le couronna de sa propre main. Mais Beauchamp ne jouit pas longtemps de ces honneurs extraordinaires, car il mourut quelques semaines plus tard, ne laissant qu'une fille d'un an, qui ne lui survécut que cinq ans.

WARWICK (Richard NEVIL, comte DE), le plus célèbre de ceux qui ont porté ce nom et surnommé le *Faiseur de rois*. Il était beau-frère du précédent, hérita du titre de comte de Warwick en 1449, donna sa sœur en mariage à Richard d'York, qu'il poussa bientôt à revendiquer le trône d'Angleterre, gagna sur Henri VI la bataille de Saint-Albans (1455), au début de la guerre des Deux-Roses, et reçut en récompense le gouvernement de Calais, qui le rendait maître de la mer. En 1460, il battit encore les Lancastriens à Northampton et, quand le duc d'York eut été tué à Wakefield, perdit, par la trahison de quelques seigneurs, une bataille contre la reine Marguerite d'Anjou, mais parvint cependant à l'empêcher d'entrer à Londres et fit proclamer roi, sous le nom d'Edouard IV, le fils du duc d'York (1461). Peu après, il remporta sur le parti de Lancastre la sanglante victoire de Tewton, puis celle d'Exham, qui contraignit Marguerite à s'enfuir de nouveau en France, pendant que le roi son époux était remis à la Tour de Londres par les vainqueurs. Warwick eut alors le plus grand pouvoir sous le nouveau roi, et ce fut lui qui lui conseilla de rechercher l'alliance de Louis XI ou lui demanda la main de sa belle-sœur, Bonne de Savoie. Chargé lui-même de cette négociation, il eut la mortification de voir Edouard contracter un autre mariage avant qu'elle fût achevée, agita le royaume par des intrigues et des séditions contre la reine, recouvra son autorité sur le roi, qu'il retint dans une sorte de captivité, mais dut céder à l'influence de Charles le Téméraire et, après avoir excité de nouvelles révoltes, fut forcé de fuir en France, sans pouvoir même rentrer en possession de son gouvernement de Calais. A l'instigation de Louis XI, il se ligua avec la reine Marguerite et résolut de rendre la couronne à la maison de Lancastre, dont la ruine avait été son propre ouvrage. Il partit du Havre à la tête d'une flotte, débarqua en Angleterre, rassembla autour de lui tous les partisans de la Rose rouge et contraignit Edouard à fuir en Hollande. Il tira ensuite le roi Henri de la Tour, le rétablit sur le trône et se fit nommer gouverneur du royaume. Huit mois après, Edouard repartit en Angleterre, marcha sur Londres, s'en empara sans coup férir et détruisit dans les plaines de Barnet l'armée du comte de Warwick, qui fut tué pendant le combat (1471). Sa mort entraîna la ruine des Lancastres.

Warwick (LE COMTE DE), tragédie, par Laharpe; représentée le 7 novembre 1763. L'histoire d'Angleterre nous apprend que les sanglantes et longues querelles des York et des Lancastres se terminèrent par l'avènement d'Edouard IV, prince sur la tête duquel se confondaient les prétentions des deux maisons rivales. Edouard IV dut réellement la couronne au comte de Warwick. La politique lui conseillant une alliance avec le roi de France, il envoya Warwick auprès de Louis XI demander en mariage Bonne de Savoie, sœur de la reine. Pendant la négociation, le prince anglais tomba amoureux d'une jeune veuve, Elisabeth Wideville, et l'épousa. A son retour, Warwick se plaignit du procédé, et d'autant plus justement que toutes les charges de la cour avaient été données aux parents et aux créatures de la reine. Réconcilié avec Marguerite d'Anjou, le faiseur de rois remit pour quelque temps le faible et malheureux Henri VI sur le trône. Enfin, la bataille de Barnet décida du sort de la couronne, et Warwick fut tué en combattant contre Edouard. Telle est la tradition historique. L'auteur, selon son droit, ne fait que broder sur elle. Il suppose que Warwick aimait Elisabeth, qu'il en était aimé, et qu'elle lui était promise. Le drame se réduit à une rivalité entre un jeune roi et un grand général qui pourrait être son père par l'âge. Pendant que Warwick négocie, sur le continent, un mariage pour son pupille royal, Edouard, à Londres, prépare ses noces avec la maîtresse de son ambassadeur, la jeune Elisabeth. L'ambassadeur, de retour, apprend avec indignation que le prince auquel il vient de chercher une femme est tout prêt à lui ravir la sienne. Il éclate en reproches, en menaces. Edouard irrité fait mettre Warwick en prison. Le peuple se soulève, les mutins n'entendent point raison. Marguerite, femme du roi précédent, détroné par Warwick, fomenta ces troubles et s'efforça d'en profiter. Le généreux Warwick, au sortir de sa prison, sauva Edouard, que va renverser la sédition. Sa

valeur parvint à contenir les rebelles, et, on ne sait comment, en sauvant Edouard, il périt lui-même sous les coups des partisans de Marguerite.

Warwick fut le coup d'essai d'un auteur de vingt-quatre ans. Il obtint une sorte de triomphe. Aujourd'hui cette œuvre, d'ailleurs très-médiocre, est complètement oubliée. Laharpe publia sa tragédie avec une préface, sous forme de lettre à Voltaire, dans laquelle il discutait sur l'art dramatique plus en maître qu'en disciple.

WARWICK (Edouard D'York, comte DE), né vers 1475, décapité en 1499. Fils du duc de Clarence et d'Isabelle, fille du grand comte de Warwick, il hérita, après la fin tragique de son père (1478), des biens de son aïeul et du titre de comte de Warwick, et son éducation fut très-soignée tant que vécut Edouard IV. Mais l'usurpateur Richard III jugea qu'il était peu prudent de laisser en liberté un neveu dont les droits à la couronne étaient supérieurs aux siens et le fit enfermer au château de Sheriffhutton, dans le Yorkshire. Henri VII se montra encore plus cruel envers le jeune prince et le fit transférer à la Tour de Londres, de laquelle il ne devait plus sortir. Pendant sa longue captivité, plusieurs tentatives furent faites pour le rendre à la liberté. La première fut celle du prêtre Simons, qui fit courir le bruit que Warwick s'était échappé de sa prison et essaya de faire passer pour lui un nommé Lambert Simnel. En 1498, on essaya aussi d'enlever Warwick dans la Tour, mais ce projet échoua parce que les conspirateurs ignoraient l'endroit précis où il était enfermé. Enfin, en 1499, Perkin Warbeck, ayant été, lui aussi, emprisonné à la Tour, réussit à communiquer avec Warwick, et ils formèrent ensemble un projet d'évasion, qui fut découvert, et à la suite duquel Perkin Warbeck fut pendu et Warwick décapité, après avoir été condamné à mort par le Parlement, docile aux volontés du despote Henri VII.

WARWICK (Philippe), homme d'Etat anglais, né à Londres en 1608, mort en 1683. D'abord secrétaire de l'évêque de Londres, Juxon, qui était en outre lord de la trésorerie, puis greffier du petit sceau, il fut élu en 1640 membre du Parlement, où il vota avec les royalistes. Pendant la guerre civile, il combattit dans les rangs de l'armée royale, suivit Charles I^{er} à l'île de Wight et lui servit de secrétaire jusqu'au moment où ce prince tomba au pouvoir des parlementaires. Warwick ne fut point inquiété par Cromwell, qui chercha, mais inutilement, à le gagner. A la Restauration, il reprit ses fonctions de greffier du sceau et son siège au Parlement et devint, en outre, secrétaire de la trésorerie sous le ministère de Southampton; mais, après la mort de ce dernier, il se démit de ses fonctions administratives et ne conserva que son siège au Parlement. Il a laissé un *Traité sur le gouvernement* (Londres, 1694) et d'intéressants *Mémoires* (Londres, 1701) qui ont été traduits en français et insérés par M. Guizot dans sa collection.

WARWICK (Jean DUDLEY, comte DE). V. DUDLEY.

WARWICKITE s. f. (ouar-oui-ki-te — de *Warwick*, nom de lieu). Miner. Nom donné par Phillips à un oxyde de manganèse hydraté naturel, qu'on a d'abord trouvé à Warwick, dans le comté d'Orange, aux Etats-Unis. On l'appelle aussi *Warwicite*.

— *Encycl. La warwickite* a été décrite pour la première fois par le professeur Shephart en 1838. Toutefois, le chimiste avait confondu, dans ses descriptions, deux substances distinctes, savoir : le minéral proprement dit, en petits cristaux minces, et une variété impure qui, tout en possédant la même forme cristallographique, ne contient qu'une petite portion de la vraie *warwickite*.

Un des cristaux examinés par le professeur Shephart avait 0m,05 de longueur sur 0m,01 d'épaisseur, mais il n'offrait pas l'éclat métallique qui caractérise les surfaces de clivage des petits cristaux.

Le résultat de ses analyses est si différent de ce que M. Lawrence Smith a trouvé dans la variété pure ou dans la variété impure, qu'il est inutile de les citer.

Plus tard, le professeur S. Hunt crut devoir nommer encéladite les cristaux impurs qu'il avait analysés. Son analyse accusait une perte d'environ 15 0/0, qu'il attribua à un accident survenu au cours de l'opération, et, comme il ne lui restait plus d'autre matière, il lui fut impossible de contrôler ses résultats qui, dès lors, demeurèrent sans valeur.

Un nouvel examen montra bientôt que jusque-là on n'avait pas opéré sur le minéral pur.

En choisissant les meilleurs échantillons de la roche qui renferme les petits cristaux et en ne soumettant à l'analyse que de très-petits fragments de ces cristaux, triés avec le plus grand soin à la loupe, on trouva que la *warwickite* pure contenait plus de 20 0/0 d'acide borique et était essentiellement un boratinate de magnésie et de fer.

Depuis cette découverte, M. Lawrence Smith s'est procuré un certain nombre de fragments de la roche contenant les petits cristaux, et il est parvenu à en séparer pour

l'analyse une quantité suffisamment pure, quoiqu'il soit à peu près impossible d'enlever les dernières traces des cristaux microscopiques de spinelle qui pénétrèrent la *warwickite*.

La *warwickite* a une densité de 3,351 (Brush et Smith), ou de 2,355 (Damour).

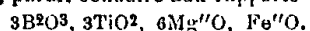
Elle possède un clivage facile suivant la longueur du prisme.

L'éclat des surfaces de clivage est métallique et caractéristique; leur couleur est d'un brun foncé.

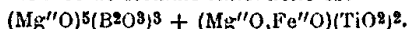
A l'analyse, cette substance a donné : acide borique, 27,80; acide titanique, 23,82; magnésie, 36,80; oxyde de fer, 7,02; silice, 1,00; alumine, 2,21.

La silice et l'alumine sont des impuretés; l'alumine provient du spinelle, qu'il est impossible de séparer; l'acide titanique contenait encore une petite quantité d'oxyde de fer.

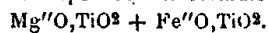
La composition qui résulte de l'analyse ci-dessus, confirmée par d'autres analyses partielles, paraît conduire aux rapports



La formule exacte qui exprime la composition de la *warwickite* n'est pas facile à donner, attendu que les chimistes ne savent rien sur les composés qui renferment à la fois de l'acide borique et de l'acide titanique. L'expression la plus vraisemblable minéralogiquement et en dehors de toute idée de formule rationnelle est



C'est, jusqu'à ce jour, le seul borotitanate connu dans la nature. Dans la localité où on le trouve, on rencontre un fer titané contenant environ 15 0/0 de magnésie et qui paraît répondre à la formule



WASA, ville de la Russie d'Europe (Finlande), ch.-l. du gouvernement de son nom, sur le golfe de Botnie, avec un port obstrué d'îlots et de bas-fonds, à 900 kilom. N.-O. de Saint-Petersbourg; 5,000 hab. Rues larges et droites; plusieurs places, dont la belle place Gustave; un château en ruine, des chantiers de construction. Commerce important, principalement en goudron, en poix et en seigle. Fondée en 1605 par le roi Charles IX, qui lui donna le nom du château berceau de sa famille. Cédée en 1809, avec le reste de la Finlande, à la Russie.

WASA (GOVERNEMENT DE), division administrative de la Russie d'Europe (Finlande), entre les gouvernements d'Uleaborg au N., de Kuopio à l'E., ceux de Sanki-Michel, de Tawastehus et d'Abo au S., et le golfe de Botnie à l'O.; 291,495 hab. Ch.-l., Wasa ou Nicolaïstadt. Sa surface est traversée, dans sa partie centrale, par une chaîne de montagnes peu élevées, d'où descendent les rivières qui l'arrosent, telles que la Kala, la Lapjoki, la Karleby, la Lampi, la Storkyvojoki, la Visijaki, etc., lesquelles vont se jeter dans le golfe de Botnie. Le reste du pays est plat. Il y a un grand nombre de lacs dans la partie orientale. Le sol y est en général assez fertile, mais la rigueur du climat empêche les habitants de jouir de cet avantage. Ils s'adonnent particulièrement à l'exploitation des forêts, à l'éducation du bétail, à la chasse et à la pêche.

WASA, nom d'une célèbre dynastie suédoise qui tirait son nom d'un château situé près de Stockholm et qui a fourni à la Suède sept souverains. Elle a pour tige Gustave Wasa, qui délivra son pays de la domination du Danemark (1523). V. GUSTAVE, ERIC, SIGISMOND.

Wasa (ORDRE DE). En montant sur le trône de Suède en 1772, Gustave III institua l'ordre de Wasa, du nom de son aïeul Gustave Wasa. Ce mot de Wasa signifie en suédois une gerbe, et la famille royale portait en effet une gerbe dans ses armoiries. Gustave III destina cet ordre à récompenser les artistes, les agriculteurs, les commerçants et les manufacturiers. Le roi seul est grand maître, mais il ne peut abolir l'ordre. Il nomme les membres après avoir, le jour de son couronnement, juré d'observer les statuts existants. Si un roi, à son avènement, n'a pas l'ordre de Wasa, il le reçoit de l'archevêque d'Upsal. Il existe trois classes : les grands-croix au nombre de six, les commandeurs au nombre de huit et cinquante chevaliers. On peut être de la première classe sans avoir été de la troisième. Les insignes de l'ordre sont un médaillon ovale d'or, émaillé de rouge, chargé au centre d'une gerbe d'or, liée par un ruban d'or dont les nœuds font l'anse des deux côtés de la gerbe. Autour est cette inscription en langue suédoise : *Gustaf den tredje instiftare MDCCXXII* (Gustave III a institué cet ordre en 1772). La décoration, suspendue à un ruban vert, est portée par les grands-croix et les commandeurs en écharpe de droite à gauche. Les premiers ont une plaque sur le côté gauche de l'habit. Les chevaliers ont la décoration suspendue au cou. Aux grands jours de fête, les membres de l'ordre ont un costume particulier et portent les insignes à un collier. Lorsqu'un chevalier meurt, les héritiers doivent rendre les insignes au trésorier de l'ordre.

WASEL-BEN-ATHA (Abou-Hodaf), surnommé *Gassal*, sectaire musulman, né à

Médine en 700, mort en 749. Il étudiait à l'école du célèbre Hasan à Bassora, justement à l'époque où les dogmes imposés par Mahomet commençaient à être discutés par les docteurs musulmans. « Ceux qu'on nommait kharejites, comme qui dirait schismatiques, rapporte Silvestre de Sacy, soutenaient que le musulman qui se rend coupable de quelque péché mortel cesse d'être fidèle et devient infidèle (*cafir*) ; l'école orthodoxe assurait, au contraire, que, bien que coupable de fautes graves, il demeure fidèle (*moumin*). » Wasel imaginait un système qui tenait le milieu entre les deux opinions ; il soutint que dans ce cas le musulman n'était ni fidèle ni infidèle, mais appartenait à une catégorie qui tient le milieu entre les fidèles et les infidèles. Hasan alors le chassa d'auprès de lui, et Wasel, en le quittant, forma une nouvelle école, assisté d'un autre docteur nommé Amrou, fils d'Obéid, qui embrassa avec chaleur ses opinions. Cette séparation valut à Wasel, ainsi qu'à Amrou et à leurs sectateurs, le nom de *motazales*, qui signifie en arabe ceux qui se retirent à part. Les motazales, par la suite, se divisèrent entre eux et formèrent un grand nombre de sectes. Ils ne reconnaissent point le nom que le commun des musulmans donne à leur système mythologique et ils se nomment eux-mêmes les « partisans » du dogme de l'unité et de la justice » (*ashab al-tauhid waladl*). • Wasel a laissé plusieurs ouvrages, où l'on remarque, entre autres, un sermon dans lequel ne figure pas la lettre R, qu'il ne pouvait pas bien prononcer.

Wassenbourg (CHÂTEAU DE), ancien et célèbre château d'Alsace, à 4 kilom. de Niederbronn, à l'extrémité N. de la montagne qui lui a donné son nom. Les ruines de la vieille résidence seigneuriale dominent la vallée à 487 mètres d'altitude. Tout semble indiquer que la construction du château ne doit pas être reportée au delà du xve siècle ; il fut successivement possédé par les maisons de Born et de Lichtenberg et n'a cessé d'être habité qu'au xviii^e siècle. On y remarque encore les restes d'une belle salle percée de fenêtres cintrées et qui conserve quelques faibles traces de son ancienne décoration architecturale ; mais ce qui attire surtout l'attention à l'extérieur, c'est une inscription célèbre dans l'histoire de l'épigraphie romaine et qu'on lit sur une des parois du rocher supportant les restes du château. Cette inscription, qui consacre le souvenir d'un édifice élevé en ce lieu à Mercure, est ainsi conçue : *Deo Mercurio ategiam tegulicium compositam Severinus Satulinius c. l. ex voto posuit l. l. m.* • Ce qui frappe spécialement dans cette inscription qui se trouve reproduite dans tous les recueils, dit M. Kuhn, et à laquelle des lettres accouplées et d'inégale grandeur assignent pour date le i^{er} siècle de notre ère, c'est l'adjectif *tegulicium*, qui on ne trouve nulle part ailleurs, et qui a passé du rocher de Wassenbourg dans les dictionnaires. Mal comprise, cette inscription avait fait croire à Specklé que le château était romain ; mais Schupfelin a réfuté cette erreur, en faisant voir que l'inscription ne parlait que d'un édifice légèrement construit, tandis que le château, d'une construction monumentale, porte tous les caractères du moyen âge. • Non loin de Wassenbourg se trouve l'enceinte druidique de la Ziegenburg, montagne de 495 mètres d'altitude. A 1 kilom. plus loin, on voit, grossièrement sculptée en relief sur la paroi S.-E. d'un gros rocher, une figure de femme gigantesque. Cette figure est dessinée par les habitants du pays sous le nom de la Grosse-Tête, et M. Beaulieu pense qu'elle représente une divinité locale et en attribue l'origine aux Gallo-Celtes, ou tout au moins aux premiers temps de l'occupation romaine.

WASER (Gaspard), philologue et orientaliste suisse, né à Zurich en 1565, mort en 1625. Il fit une partie de ses études à Altorf et à Heidelberg, apprit l'hébreu, à Genève, sous la direction de Théodore de Beze, et parcourut ensuite l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre et l'Italie en compagnie d'un jeune patricien d'Augsbourg, de l'éducation duquel il avait été chargé. De retour à Zurich, il embrassa l'état ecclésiastique, devint pasteur de l'église de Witten et, en 1596, fut appelé à la chaire d'hébreu de l'Académie de Zurich. Il joignit, plus tard, à cette chaire celle de langue grecque, et, en 1611, succéda à Marc Brummli comme professeur de théologie. On cite parmi ses principaux ouvrages : *Institutio linguæ syriæ* (Leyde, 1594, in-4°), réédité sous le titre de *Grammatica syra, duobus libris methodice explicata* (Leyde, 1619, in-4°) ; *Archetypus grammaticæ hebrææ, etymologia et syntaxis absolutus* (Bâle, 1601) ; *Institutio arithmetica et de quadrato geometrico* (Zurich, 1603, in-8°) ; *De antiquis nummis Hebræorum, Chaldæorum et Syrorum* (Zurich, 1605, in-4°) ; *De antiquis mensuris Hebræorum libri tres, interspersis mensuris Egyptiorum, Arabum, Syrorum, Persarum, Græcorum et Romanorum* (Heidelberg, 1610, in-4°) ; *Elementale chaldæum* (Heidelberg, 1611, in-4°).

WASER (Anna), peintre suisse, née à Zurich en 1679, morte en 1713. Elle montra dès l'enfance un goût des plus vifs pour l'étude du dessin et de la peinture, reçut des leçons de Sulzer et de Jacques Werner, et, à l'âge

de treize ans, exécuta une excellente copie de la *Flore* de ce dernier. Elle abandonna ensuite complètement la peinture à l'huile pour s'adonner à la miniature et elle acquit rapidement dans ce genre une grande réputation. Elle travailla successivement pour les cours de Bade-Dourlach, de Stuttgart, de Wurtemberg et pour les états de Hollande, et eût sans doute obtenu une célébrité européenne, si elle n'était morte à la fleur de l'âge, des suites d'une chute.

WASER (Henri), théologien et historien suisse, né à Zurich en 1742, mort en 1781. Il fit ses études dans sa ville natale et y devint pasteur en 1770 ; mais, s'étant laissé entraîner à quelques imputations injurieuses contre de puissants personnages, il fut dépourvu de sa cure. Le ressentiment que lui causa ce qu'il regardait comme une injustice l'entraîna à des démarches inconsidérées et à des actes qui le firent accuser de conspirer contre la sûreté et la paix de sa patrie. Mis en jugement, il fut condamné à mort et marcha au supplice avec le plus grand courage. On a de lui : *Essai statistique sur la Suisse* (1775) ; *Essai sur les valeurs monétaires* (1776) ; *Essai sur la ville de Zurich* (1778) ; *Chronologie diplomatique* (1780, in-fol.), le plus remarquable de ses écrits.

WASGAU, ancien petit pays de France, dans la basse Alsace. La localité principale était Wissembourg.

WASHBURN (Elihu), homme d'Etat américain, né dans l'Etat du Maine en 1817. Après avoir étudié le droit à l'université d'Harvard, il s'établit comme avocat dans l'Illinois, et fut à tel point s'attirer, dans l'exercice de sa profession, la confiance universelle, que cet Etat l'élu en 1853 pour son représentant à la Chambre de Washington. Du reste, il avait déjà pris une part active aux affaires politiques de l'Etat d'Illinois, et, depuis lors, il ne cessa d'appartenir à la Chambre des représentants dans le congrès, où il acquit une influence sans bornes, autant par sa grande éloquence que par son habileté à traiter les questions les plus importantes. Le trente-huitième congrès lui décerna le nom de *Père de la Chambre*, comme à celui qui avait fait partie le plus longtemps sans interruption de cette assemblée. Depuis longues années ami de Grant, il était l'un des adversaires les plus décidés de l'esclavage, et était en grande faveur auprès du parti progressiste avancé. Lors de son élévation à la présidence, Grant l'appela à faire, en qualité de ministre des affaires étrangères, partie de son cabinet, dont, suivant l'opinion généralement répandue, il devait être l'âme ; et déjà les organes de la démocratie, ainsi que ceux de l'ultra-radicalisme, parlaient plaisamment « de l'administration de Washburn avec la marionnette Grant ; » mais la santé de Washburn l'obligea à renoncer à son portefeuille en mars 1869 et il fut alors nommé ministre des Etats-Unis à Paris. Lors de la révolution du 4 septembre 1870, il fut le premier membre de la diplomatie qui, au nom de son gouvernement, reconnut la République. • Jouissant depuis près d'un siècle des innombrables bienfaits du gouvernement républicain, écrivit-il à M. Jules Favre, le peuple des Etats-Unis ne peut assister qu'avec le plus profond intérêt aux efforts de ce peuple français auquel le rattachent les liens d'une amitié traditionnelle et qui cherche à fonder les institutions par lesquelles on assurera à la génération présente, comme à la postérité, le droit inaliénable de vivre en travaillant au bonheur de tous. • Pendant le siège de Paris, il établit une ambulance à la légation des Etats-Unis, resta dans cette ville pendant le bombardement, bien qu'il eût pu la quitter, et manifesta constamment sa sympathie pour notre pays. Dans un discours qu'il a prononcé au banquet de l'Union franco-américaine le 6 novembre 1875, M. Washburn a rappelé avec éloquence le grand rôle joué par la France dans l'œuvre de l'indépendance américaine et les sentiments de fraternelle reconnaissance que ce souvenir entretenait dans le cœur des Américains. En juin 1876, son nom a figuré sur la liste des candidats du parti républicain à la présidence des Etats-Unis.

WASHINGTON, capitale des Etats-Unis de l'Amérique du Nord, chef-lieu de district de la Colombie et du comté de son nom, sur la rive droite du Potomac, par 38° 53' 25" de latit. N. et 79° 22' 24" de longit. O., à 380 kilom. de la mer et à 188 de la baie de Chesapeake ; 110,000 hab. Siège du gouvernement de l'Union et résidence du président et du vice-président de la république, du congrès et des administrations fédérales. Institut de Colombie, divisé en cinq sections, pour les sciences mathématiques, les sciences physiques, les sciences morales et politiques, la littérature et les beaux-arts ; sociétés de médecine, de botanique, d'agriculture ; collège colombien, fondé en 1821, dépôt géographique, renfermant une riche collection des cartes levées par les ingénieurs du gouvernement ; nombreuses écoles publiques.

Malgré son titre de capitale des Etats-Unis, Washington n'est qu'un centre administratif privé de toute influence politique et sans importance commerciale, bien que sa

position lui offre sous ce dernier rapport des conditions très-favorables. En effet, le Potomac, large de plus de 1 mille à ce point, et déjà accessible aux paquebots du plus fort tonnage, fait communiquer directement Washington avec l'Océan par la vaste baie de Chesapeake, où il verse ses eaux, après avoir passé entre les deux Etats industriels et riches de la Virginie et du Maryland. Cette situation, qui eût sans doute fait de toute autre ville de l'Union une place de commerce de premier ordre, n'a pas profité à Washington, soit en raison de son caractère officiel, soit par suite du peu d'étendue du district de Colombie, dont la production se renferme dans des proportions fort restreintes. Washington est restée une ville tout administrative, complètement en dehors du mouvement actif qui vivifie les grandes cités des Etats-Unis. Le plan de la ville fédérale fut tracé en 1791 par le major L'Enfant. Les Tuscumcoras et les Monacans avaient autrefois possédé cette partie des bords du fleuve : ils l'avaient choisie comme un lieu de rendez-vous pour la pêche ; et l'on dit que les tribus indiennes à la tête desquelles ils étaient placés tenaient le grand conseil de leur confédération près du lieu où le congrès des Etats-Unis vint se réunir deux siècles après. La fondation de Washington fut commencée par celle des principaux édifices, destinés au congrès, à la présidence et à toutes les grandes administrations. On choisit pour leur emplacement les sites les plus découverts et ceux qui permettaient d'établir entre eux des lignes de communication directes et faciles. Le Capitole devint le point central de la nouvelle cité : la colline sur laquelle il fut placé était aperçue de toutes parts, et les longues avenues qui furent projetées autour de ce monument s'étendirent, comme autant de rayons, jusqu'aux lignes d'enceinte ; d'autres places, d'autres édifices devinrent eux-mêmes de nouveaux centres d'où plusieurs avenues se prolongeaient en différents sens ; elles reçurent les noms de Pensylvanie, de Massachusetts et d'autres Etats. On cherchait dans la cité fédérale l'emploi de tous les signes qui pouvaient rappeler l'union et la grandeur. Le peuple donna le nom du Tibre aux eaux qui coulaient près du Capitole, et l'on voyait sur ses drapeaux la constellation américaine briller dans un ciel d'azur, où planait un aigle armé de la foudre. A une demi-lieue du Capitole, on construisit sur un tertre moins élevé l'habitation du président, la Maison-Blanche, entourée des quatre secrétariats des affaires étrangères, de la trésorerie, de la guerre et de la marine. Ce dernier département avait été créé en 1798 ; et quelques années après, on fonda le Navy-Yard, sur les bords de l'Anacostia ou de la branche orientale du Potomac. Cet établissement devait réunir les chantiers de construction, les magasins et tous les ateliers nécessaires à une marine active, industrielle et destinée à devenir puissante. D'autres emplacements furent choisis, sur quelques-unes des collines formées par les ondulations du sol, soit pour l'office général des postes et pour le conservatoire des arts ou Patent-Office, soit pour la résidence des autorités municipales. Le collège allait dominer la ville entière ; on découvrait de sa position une grande partie du district fédéral de Colombie. Un plateau qui s'élève entre les embouchures du Tibre et du Rock-River fut réservé pour l'université, et le jardin botanique dut occuper un terrain situé au pied du Capitole. Le gouvernement s'installa à Washington en 1800. Ce lieu des séances du congrès fut d'abord partagé en deux édifices, l'un pour le Sénat, l'autre pour la Chambre des représentants ; ils ne furent réunis que longtemps après par de nouvelles constructions. Les rues innombrables, tracées en forme d'échiquier à travers ce territoire, étaient encore inhabitées. Bientôt quelques groupes d'habitations se formèrent autour des établissements publics ; d'autres étaient dispersés sur les hauteurs ou dans la plaine ; et depuis le Navy-Yard jusqu'à Georgetown, depuis les sommets du Kalorama jusqu'aux rives du Potomac, on voyait des villages, des hameaux, des maisons isolées, s'élever comme les jalons d'une ville immense, dont l'achèvement était réservé à d'autres générations. Les sessions du congrès, le mouvement des affaires, le goût des voyages attirèrent tous les ans à Washington un nombreux concours de nationaux et d'étrangers, et cette affluence donnait par intermittence à la ville fédérale un caractère animé. Après une résidence de plusieurs mois, toute cette population flottante allait se disséminer sur la vaste étendue des Etats-Unis et les rues où elle avait circulé redevenaient de longues solitudes. Cependant les quartiers situés entre le Capitole et la présidence reçurent quelques milliers d'habitants. Le Navy-Yard et le voisinage de Georgetown se peuplèrent ensuite ; mais partout ailleurs les progrès furent moins sensibles et l'enceinte de la ville fédérale devait renfermer encore longtemps des terres vagues, des champs couverts de moissons, des pâturages où les troupeaux erraient en liberté. En avril 1814, une flotte anglaise amena dans le Chesapeake le général Ross avec 5,000 hommes. Cette armée, débarquée à Patuxent, marcha sur Washington, rencontra sur sa route les

milices de Bladensburg, qu'elle mit en déroute, s'empara de la capitale fédérale et brûla le Capitole, ainsi que le palais du président et d'autres édifices publics. On les reconstruisit depuis la paix avec encore plus de luxe. Bien que depuis cette époque la population de la ville se soit considérablement augmentée, elle est encore très-clairement semée sur un immense espace. Il y a moins de vingt ans, Washington n'avait pas un égout et les immondices n'étaient enlevées que par les eaux de pluie ou par leur écoulement naturel. En 1873, il y existait des égouts sur une longueur de 70 milles. L'ancien canal, qui a été si longtemps une honte pour la ville, a été comblé. Depuis quelques années on s'est beaucoup occupé d'embellir la cité et de faire disparaître l'aspect attristant des rues immenses, énormément larges et insuffisamment bordées de maisons. Dans ce but, on a rétréci la voie ouverte aux voitures, de manière à pouvoir la paver, et on a consacré le surplus, au delà des trottoirs, à des jardins entretenus à peu de frais par les propriétaires riverains. Grâce à ces travaux, ce qui n'était qu'une vaste solitude est devenu le plus bel ornement des rues et des avenues, coupées, en outre, par de nombreux squares. Enfin, on a approprié les espaces libres formés par l'intersection des rues en petites places ornées de fontaines, de statues, et plantées d'arbres d'essences variées, pour éviter la monotonie de l'aspect. En 1875, les rues de Washington avaient été pavées sur une étendue de 70 milles, et on avait fait en briques et en béton 80 milles de trottoirs.

Le principal monument de la ville est le Capitole, qui marque le point par lequel les géographes américains font passer leur méridien. • Le Capitole, dit J.-J. Ampère, est un monument remarquable. Bien placé sur une petite hauteur, il domine le cours du fleuve et une vaste plaine terminée par quelques collines. Du côté opposé à la ville sont placées quelques sculptures de mérites divers : l'*American découverte par Colomb*, et qui, comme on l'a dit assez plaisamment, est apparemment découverte parce qu'elle est nue ; une statue de *Washington*, de *M. Greenough*. Le dôme central du Capitole me paraît trop surbaissé, trop écrasé pour l'étendue des bâtiments latéraux. La salle intérieure placée sous la coupole est très-belle. D'un côté siège la Chambre des représentants, de l'autre le Sénat. Les colonnes du vestibule qui conduit à cette dernière assemblée offrent une tentative singulière et assez gracieuse d'architecture indigène ; elles figurent des tiges de maïs groupées en faisceaux. Les chapiteaux sont formés d'épis et de feuilles de la même plante. Non loin de là, on a employé, pour décorer d'autres colonnes, la feuille du tabac, qui produit un effet moins heureux. Au reste, il est naturel à l'architecte d'un pays d'emprunter ses décorations à la végétation de ce pays. Seulement il faut tirer un bon parti de ces imitations de la nature locale et les employer avec goût. A l'extrémité opposée de l'immense rue qui conduit au Capitole se trouve la demeure du président de la république, la Maison-Blanche, qui n'offre rien de remarquable. L'arsenal de la marine est un des plus beaux établissements en son genre qui existent. Au milieu de sa cour principale, une colonne rostrale a été érigée en l'honneur des marins américains morts dans un combat glorieux devant Alger. Les Anglais cherchèrent à la détruire ; elle porte encore les traces des coups de sabre dont ils l'ont frappée ; les Américains n'en ont effacé aucune, mais ils ont gravé sur la base du monument cette phrase sévère : *Mutilé par les Anglais en 1814*. Le bâtiment de la direction générale des postes, en marbre blanc et de style antique, passe pour le plus bel édifice de la ville. Tout près de la est situé le colossal Patent-Office, avec un portique d'un développement pareil à celui du Parthénon d'Athènes. Il renferme le cabinet d'histoire naturelle et le Musée ethnographique de l'Institut national, ainsi qu'une remarquable collection de modèles.

WASHINGTON (TERRITOIRE DE), division politique des Etats-Unis d'Amérique. Il occupe l'angle N.-O. de la république, et s'étend du 49^e degré de latitude, limite qui le sépare au N. des possessions britanniques, jusqu'au 42^e au S., où la Columbia le sépare du territoire de l'Oregon. A l'E., la grande chaîne des montagnes Rocheuses détermine sa limite avec l'Etat de Nebraska, tandis qu'à l'O. il est baigné par l'Océan Pacifique. Pop., 20,000 hab. ; superfl., 327,700 kilom. carrés. Capitale, Olympia. Ses côtes sont hautes, escarpées, très-découpées, surtout vers le N.-O., à partir du cap Flattery, où elles présentent, sur le détroit de Juan-de-Fuca et sur le golfe de Géorgie, des golfes profonds qui rappellent les *inlets* des terres arctiques, et de belles baies ; telles sont celles d'Olympia et de Steilacoom, et plus au S. sur l'Océan, celles de Gray et Shoalwater.

Au point de vue physique, le territoire de Washington se distingue en deux régions distinctes. La région occidentale ou maritime, comprise entre la chaîne des monts Cascades et la mer, est très-montagneuse et accidentée, et n'offre pas de grandes plaines, mais bien de profondes vallées dans lesquelles serpentent des rivières torrentueuses et peu navigables, affluents de droite de la Colum-

bia, ou se rendant directement à l'Océan, comme le Gray-River, et dans les *inlets* du détroit de Juan-de-Fuca, comme la Shaqualmie ou le Taxpan. A l'angle N.-O. de cette région s'élève le massif du mont Olympe, et au S.-E., dans les monts Cascades, les pics Rainier, Sainte-Hélène et Adam. Le climat de cette région est âpre et froid. C'est cependant jusqu'à présent la seule où il y ait quelques établissements. L'autre région, ou région orientale, s'étend des monts Cascades aux montagnes Rocheuses; elle présente d'immenses prairies et de vastes solitudes, qui forment le bassin de la Columbia. Les ressources de ce territoire sont nombreuses. Il possède d'immenses forêts de cèdres, de sapins et de pins qui s'élèvent à des hauteurs prodigieuses. Son sol est riche et capable de produire d'excellentes récoltes.

Le territoire de Washington a été formé, en 1856, d'un démembrement de celui de l'Orégon. Les premiers colons qui vinrent s'établir dans ce pays appartenaient aux grandes compagnies anglaises et américaines pour l'exploitation des fourrures. Ils y trouvèrent les Indiens vivant du produit de leur chasse ou de leur pêche, et établirent avec eux des relations d'échange. Astoria, le fort Vancouver, sur l'Orégon, devinrent leurs points de ralliement. Depuis 1846, l'esprit colonisateur des Anglo-Américains s'est porté dans cette direction, et le pays en a reçu une vie toute nouvelle.

WASHINGTON, ville des Etats-Unis (Pennsylvanie), ch.-l. de comté, à 40 kilom. S.-O. de Pittsburg; 4,000 hab. Ecole de médecine.

WASHINGTON (George), l'un des fondateurs de la république américaine, dont il fut le premier président, né dans la propriété de son père sur le Bridges-Creek, en Virginie, le 22 février 1732, mort à Mont-Vernon, également en Virginie, le 14 décembre 1799. Il appartenait à une ancienne famille anglaise, dont l'origine remonte à l'invasion de Guillaume le Conquérant.

Peu de temps après la naissance de George, son père transporta sa résidence sur les bords du Rappahannock, où l'enfant reçut sa première éducation, plutôt physique et morale que scientifique. Il n'apprit ni les langues anciennes, ni d'autre langue vivante que l'anglais. Cette éducation purement élémentaire se compléta par les enseignements de la réalité extérieure. En 1743, le père de Washington mourut, laissant des propriétés territoriales immenses, dans lesquelles George Washington eut pour sa part la maison et les terres du Rappahannock. Dans la maison de son frère Laurent, devenu en quelque sorte son tuteur, il se lia avec lord Thomas Fairfax, propriétaire d'un immense domaine compris entre le Rappahannock et le Potomac jusqu'aux Alleghanies. Lord Fairfax, l'ayant pris en amitié, le chargea d'aller lever le plan de la partie encore inexplorée de ses propriétés, située au delà des montagnes Bleues. Dans ce but, George partit en mars 1748 et pénétra dans la vallée de la Shenandoah, qu'il parcourut dans toute son étendue. Charmé de son rapport, lord Fairfax alla s'établir dans la partie explorée par Washington, et le fit nommer arpenteur public, fonctions que le jeune homme exerça pendant trois années. A dix-neuf ans, il fut nommé un des adjutants généraux des milices de Virginie et reçut deux ans plus tard la mission aventureuse d'aller porter aux Français établis sur l'Ohio la sommation de se retirer. Dans ce voyage à travers des déserts, où le vit déployer la froide audace, l'énergie physique et morale des plus intrépides pionniers, et cet esprit d'aventure, coté romanesque du caractère d'ailleurs si positif des Américains. En même temps, la lutte pour les limites entre les Français et les Anglais fut pour lui l'occasion de développer ses qualités innées pour la guerre et le commandement. Retiré du service en 1758, avec le grade de major, il entra dans l'assemblée représentative de l'Etat de Virginie, en même temps que la mort de son frère aîné le rendait un des riches propriétaires de la contrée. Au moment de la rupture avec l'Angleterre, il fut nommé par le congrès de Philadelphie général en chef des troupes américaines (1775). Il n'était pas encore question d'indépendance dans les conseils du peuple américain; cette assemblée, qui levait des armées, qui refusait de se soumettre aux nouvelles taxes, qui combattait les troupes anglaises et méditait l'invasion du Canada, continuait cependant à protester de sa fidélité envers le roi et la mère patrie, et demandait seulement que les Américains fussent traités non pas en fils mineurs, mais en frères. Ce peuple ne songait nullement d'abord à la république, et il n'y fut précipité que par le despotisme de la métropole; il ne brisa le joug que parce qu'on refusait de l'alléger. Il eut le bonheur de rencontrer à ce moment solennel de son histoire le chef, l'unité vivante, qui convenait à sa situation et qui représentait le plus fidèlement son génie, son caractère, ses sentiments et ses idées. Une haute raison pratique, une activité constante, une volonté calme et forte, la probité, la droiture et la pureté d'intentions, tels sont en effet les principaux traits de la physiognomie du libérateur de l'Amérique. Rien d'impétueux ni d'excès en lui; il n'eut point les élans de la passion, les ar-

deurs de l'enthousiasme; mais il n'en connut pas non plus les écarts. Appelé à être le libérateur, le héros et le législateur de son pays, s'il n'eut point les caractères grandioses et l'inspiration des fondateurs de sociétés primitives, il n'eut point non plus leur personnalité absorbante et despotique; assez grand pour son œuvre, doué d'assez de modération pour ne la dépasser dans aucun sens, image idéalisée, mais fidèle, du peuple américain, il suffit à cette révolution, qui réclamait plutôt la persévérance, la raison et la volonté que les puissantes inspirations du génie, dont la poésie et l'éclat ne compensent pas toujours les dangers. Revêtu du commandement militaire, Washington accepta avec ce profond sentiment d'abnégation, de modestie et de confiance en la protection de Dieu pour les causes justes, qui reparut en lui dans toutes les grandes circonstances de sa vie. Dès ce moment, jusqu'à la fin du siècle, c'est par lui que vécut l'Amérique. L'insurrection avait déjà fait ses preuves dans divers combats; elle tenait alors la campagne et bloquait dans Boston l'armée anglaise. Mais ces premiers résultats menaçaient de s'évanouir faute d'organisation. Un fantôme de gouvernement; une armée de 14,000 hommes à peine, composée de miliciens qui ne s'engageaient que pour un an et se dissolvant par le départ des uns à mesure qu'elle se formait par l'arrivée des autres; le manque d'armes, de vivres, d'artillerie, d'ingénieurs, d'argent et de munitions, telle était la situation à laquelle Washington dut faire face. A force d'habileté et de constance, il parvint à donner une meilleure organisation à l'armée, et, par un mélange de prudence et de résolution, sut tenir en échec un ennemi supérieur en forces, contraignit le général Howe à évacuer Boston en même temps qu'il quittait la navigation anglaise par l'armement de nombreux corsaires. L'approche de nouvelles forces britanniques, loin d'abattre le courage des colons, détermina la proclamation de l'indépendance, qui eut lieu le 4 juillet 1776. La guerre se continua avec des alternatives de succès et de revers, et la position de Washington fut souvent en péril au milieu des difficultés dont il était enveloppé; le vice des gouvernements fédératifs faillit plus d'une fois compromettre la cause de l'indépendance; chaque Etat cherchait à se soustraire aux charges communes, et le sentiment de la liberté individuelle qui avait été le principe actif de l'insurrection devenait celui de l'anarchie. Mais la prudence, le talent et la persévérance du général en chef, sa confiance inaltérable dans le triomphe définitif de la cause américaine maintenaient la balance égale et laissaient à la nouvelle république le temps de s'organiser et de s'affermir. Sa tâche devint surtout difficile lorsque les Anglais, renonçant à dompter directement la résistance énergique des Etats du Nord, voulurent frapper l'Union au cœur par l'attaque de New-York, de Philadelphie et l'envahissement des provinces du centre. Après de vains efforts pour couvrir ces points importants, il se replia tour à tour derrière la Delaware et derrière l'Hudson, et sut tenir l'ennemi en échec jusqu'au jour où, parvenu à créer une véritable armée et soutenu par les armes de la France, il put frapper des coups décisifs. C'est alors qu'eut lieu la marche savante sur York-Town et le siège de cette ville, où le général anglais Cornwallis fut fait prisonnier avec son armée (1781). Depuis cet événement, les troupes anglaises, resserrées au nord dans New-York et au sud dans Charlestown, furent hors d'état de rien entreprendre de sérieux, et la paix fut signée à Versailles, le 20 janvier 1783; l'indépendance des Etats-Unis fut l'Amérique du Nord fut solennellement reconnue par l'Angleterre. Vint ensuite pour Washington l'épreuve fatale à tous les grands hommes : la rentrée dans la vie commune après le triomphe. Nul n'en sortit jamais plus pur que lui. Son génie peut-être n'était pas assez ardent pour l'enivrer lui-même; mais en tous cas son âme était trop grande pour se laisser dominer par l'ambition personnelle. Il reprima les projets de quelques insensés qui avaient rêvé pour lui la suprême puissance, licencia son armée, remit l'état justifié des sommes qu'il avait employées pendant sa dictature, se démit de ses pouvoirs dans le sein du congrès, et accepta pour toute récompense de ses services l'exemption de la taxe des lettres. Rentré dans son domaine de Mont-Vernon, livré de nouveau à la vie saine et morale de l'agriculture, il n'aspirait qu'à jouir en paix de la liberté glorieuse conquise par ses armes. Mais sa tâche n'était pas achevée; après avoir délivré sa patrie, il fallait la constituer; déchirée par l'esprit d'individualisme et de morcellement, elle semblait près de périr. Député presque malgré lui par l'assemblée de la Virginie à la convention chargée de corriger l'acte fédéral, Washington prit une grande part à la rédaction de la constitution, fut nommé à l'unanimité président de l'Union (1789) et ouvrit solennellement en cette qualité l'ère de la république américaine. Quatre ans après, il fut réélu de nouveau (1793); mais, après les huit années de sa double présidence, il annonça la volonté formelle de rentrer pour toujours dans la vie privée. Cette sorte d'abdication est une des plus grandes choses qu'il ait faites pour la consolidation de la ré-

publique, car elle a rendu moralement impossible à tout chef de l'Etat d'aspirer désormais à un plus long exercice du pouvoir que celui auquel a cru devoir se borner celui qui a été considéré comme le père de la patrie. Pendant son administration, il eut à fonder la politique extérieure et intérieure, fit des efforts fructueux pour resserrer de plus en plus l'union fédérale, et augmenta la prospérité des Etats-Unis dans une progression sans exemple. Toutefois, il perdit un peu de sa popularité en abandonnant la France dans la lutte qu'elle soutenait pour la liberté du monde; la neutralité qu'il maintint en cette occasion n'était pas seulement de l'ingratitude après le secours généreux que l'Amérique avait reçu de cette nation, c'était encore l'oubli du principe de solidarité qui unit les nations libres. Mais quelque grande que fût l'âme de Washington, son génie était trop américain pour abandonner aux aspirations héroïques de l'enthousiasme pour une cause qu'il croyait étrangère à celle de son pays. Il mourut dans sa retraite de Mont-Vernon le 14 décembre 1799. Tous les citoyens portèrent son deuil pendant un mois, de grands honneurs furent rendus à sa mémoire, et la ville fédérale prit son nom. Une grande pensée avait occupé les dernières années de sa vie et avait été l'objet de ses longs entretiens avec La Fayette et Jefferson, la question de l'esclavage. Il réalisa ses idées sur ce point dans la limite de son pouvoir, en affranchissant à sa mort les nègres de ses domaines. Bonaparte, alors premier consul, crut utile à sa politique de faire porter le deuil du grand citoyen américain par tous les fonctionnaires de la République française et de faire prononcer son éloge funèbre par Fontanes. Le 18 pluviôse an VIII (17 février 1800), il adressa à l'armée l'ordre du jour suivant :

« Washington est mort. Ce grand homme s'est battu contre la tyrannie; il a consolidé la liberté de sa patrie; sa mémoire sera toujours chère au peuple français comme à tous les hommes libres des deux mondes, et spécialement aux soldats français qui, comme lui et les soldats américains, se battent pour l'égalité et la liberté. En conséquence, le premier consul ordonne que, pendant dix jours, des crêpes noirs seront suspendus à tous les drapeaux et guidons des troupes de la République. »

Un des jugements les plus curieux et les moins connus sur Washington est celui qui fut porté par son successeur le plus illustre, Thomas Jefferson; nous avons pensé qu'il était de notre devoir de traduire cette pièce remarquable et de la mettre tout au long sous les yeux de nos lecteurs. Elle est extraite d'une longue lettre adressée au docteur Walter Jones et datée de Monticello, le 2 janvier 1824.

« Je crois, dit Jefferson, avoir connu le général Washington intimement et à fond, et j'étais appelé à tracer son caractère, voici à peu près comme je le ferai.

« Son esprit était vaste et puissant sans être pourtant de premier ordre. Sa pénétration était grande, quoiqu'elle ne fût pas aussi vive que celle d'un Newton, d'un Bacon ou d'un Locke, et, d'après ce que j'ai vu, il n'a jamais existé de jugement plus solide que le sien. Il était lent dans ses opérations, car l'invention et l'imagination lui étaient de peu de secours, mais ses conclusions étaient sûres. Aussi ses officiers ont-ils tous remarqué combien il tirait d'avantage des conseils de guerre ou, après avoir écouté toutes les opinions, il choisissait toujours la meilleure, et certainement aucun général n'a plus judicieusement combiné ses plans de bataille. Mais si ce plan était dérangé pendant l'action, et que des circonstances impérieuses vinssent en contraindre quelque partie, il était fort lent à le rajuster; aussi lui arriva-t-il souvent d'échouer sur le champ de bataille, et rarement quand il eut à agir contre un ennemi retranché dans sa position, comme à Boston, à York, par exemple. Il était inaccessible à la crainte, affrontant personnellement le danger avec la plus calme indifférence. Peut-être la prudence était-elle le trait le plus prononcé de son caractère. Il n'agissait jamais avant d'avoir pesé mûrement toutes les circonstances et toutes les considérations, s'arrêtant s'il lui restait quelque doute; mais, dès qu'une fois sa résolution était prise, allant à son but à travers tous les obstacles. Son intégrité était la plus pure, sa justice la plus inflexible que j'aie jamais connue; aucun motif d'intérêt ou de parenté, d'amitié ou de haine, n'a jamais été capable de faire fléchir ses décisions. Il était bien réellement, dans toute l'étendue de ces expressions, un sage, un homme bon et un grand homme. Sa constitution était naturellement irritable et fortement tendue; mais ses réflexions et une volonté forte lui avaient fait acquiescer sur cette disposition un empire habituel et constant. Si par extraordinaire, cependant, il lui arrivait de sortir de ses bornes habituelles, sa colère avait quelque chose d'effrayant. Il était honorable, mais exact dans ses dépenses; contribuant libéralement à tout ce qui avait un but utile, mais opposant son animadversion et ses refus à tous les projets chimériques, à tous les appels faits à sa charité pour des objets qui n'en étaient pas dignes. Son cœur n'était pas chaud dans ses affections; mais il calculait

exactement le mérite de chacun, et lui accordait ensuite une estime solide et proportionnée à ce qu'il valait. Vous savez que sa personne était belle, sa stature magnifique, son port droit, sa démarche aisée et noble. C'était le meilleur écuyer de son temps, et il avait à cet exercice l'extérieur le plus gracieux qu'il soit possible de voir. Il prenait peu de part à la conversation, même dans un cercle d'amis, où il aurait pu se livrer sans réserve; ses talents en ce genre étaient médiocres, car il n'avait ni abondance d'idées, ni facilité d'élocution. Quand il était obligé d'exposer son opinion en public, sans avoir eu le temps de se préparer, il s'exprimait péniblement, en peu de mots et avec une sorte d'embarras. Cependant il écrivait avec facilité, d'une manière un peu diffuse, mais d'un style aisé et correct; c'est un talent que lui avait donné l'usage du monde, car son éducation première s'était bornée à la lecture, à l'écriture et à l'arithmétique élémentaire, à laquelle plus tard il avait ajouté l'arpentage. Son temps s'était principalement consacré à l'action; il lisait peu, se bornant à l'histoire d'Angleterre et aux ouvrages d'agriculture. Sa correspondance avait nécessairement pris une grande extension; elle occupait, avec le journal de ses opérations agricoles, la plus grande partie de ses loisirs à l'intérieur. En somme, son caractère pris en masse était parfait, n'offrant aucune partie vicieuse et bien peu de médiocres, et on peut affirmer avec assurance que jamais la nature et la fortune n'ont plus heureusement concouru à faire un grand homme et à le placer au rang le plus élevé que puissent occuper dans la mémoire du genre humain ceux dont les services ont mérité leur éternelle reconnaissance. Il eut, en effet, le mérite et la destinée singulière de commander les armées de son pays durant toutes les vicissitudes d'une guerre difficile, dont l'indépendance de la nation fut le prix; de diriger ses conseils pendant les premières heures d'un gouvernement nouveau dans sa forme et dans ses principes, jusqu'à ce que ses institutions eurent pris une assiette stable et régulière, et d'observer pendant toute sa carrière civile et militaire un respect si religieux pour les lois que l'histoire du monde n'en offre pas un autre exemple.

« Je ne vois pas ce qu'il peut y avoir de périlleux ou de délicat dans l'apologie d'un tel homme. Je suis persuadé que l'immense majorité des républicains a de lui la même opinion que moi. Il est vrai que la ratification du traité avec l'Angleterre nous inspira quelque mécontentement, mais cette impression ne fut pas durable; nous connaissions son intégrité, et de quelles manœuvres astucieuses il était entouré; nous savions que l'âge avait déjà amoéli la fermeté première de ses résolutions, et je suis persuadé qu'il y a plus de sincérité dans l'amour et la gratitude que lui portent les républicains que dans l'hommage hypocrite (*pharisaical*) des monarchistes; car jamais, dans son jugement, la monarchie n'a obtenu la préférence; la solidité de son esprit lui donnait, au contraire, une idée exacte des droits de l'homme, et sa sévère justice en faisait un défenseur dévoué de ces droits. Il a souvent affirmé qu'il considérait notre nouvelle constitution comme une expérience sur la possibilité de mettre en pratique le gouvernement républicain, et sur la liberté que l'on pouvait accorder à l'homme dans son propre intérêt. Il ajoutait qu'il était résolu d'assurer à cette expérience toutes les chances désirables, et qu'il verserait jusqu'à la dernière goutte de son sang pour la protéger. Il ne répéta cette protestation d'autant plus souvent et d'une manière d'autant plus précise, qu'il savait combien les vues du colonel Hamilton méritaient suspectes et qu'il l'avait probablement entendu comme moi déclarer « que la constitution anglaise, avec sa représentation inégale, la corruption, les autres abus qu'on y signale, est le gouvernement le plus parfait qui ait jamais existé sur la terre, et que la réforme de ces mêmes abus en ferait un gouvernement impraticable. »

« Je ne crois pas que le général Washington ait eu une confiance bien ferme dans la durée de notre constitution. Il était naturellement peu confiant dans les hommes et disposé aux appréhensions sinistres, et j'ai été persuadé que l'opinion que nous devions finir par quelque chose d'analogue à la constitution anglaise a contribué en quelque chose à lui faire adopter les cérémonies des levers, des jours de naissance, des cérémonies d'apparat où il se rendait au congrès, et de toutes les formes de cette espèce, qui semblaient combinées de manière à nous préparer graduellement à un changement qu'il croyait possible, et à ménager en ce cas à l'esprit public une plus douce transition.

« Telle est mon opinion sur le général Washington, opinion qui est le résultat d'une liaison de trente années. A sa mort, j'ai douloureusement ressenti, comme tous nos concitoyens, « qu'un grand homme avait péri ce jour-là en Israël. »

Dans une étude publiée en 1897, dans le *Globe*, Chateaubriand a fait un intéressant parallèle entre Washington et Bonaparte. Nous nous bornerons à en détacher le passage suivant :

« Si l'on compare Washington à Bona-

partie, homme à homme, le premier semble d'un vol moins élevé que celui du second. Washington n'appartient pas, comme Bonaparte, à cette race des Alexandre et des César qui dépasse la stature de l'espèce humaine. Rien d'étonnant ne s'attache à sa personne; il n'est point placé sur un vaste théâtre; il n'est point aux prises avec les plus habiles capitaines et les plus puissants monarques de son temps; il ne traverse point les mers; il ne court point de Memphis à Vienne, et de Cadix à Moscou; il se défend avec une poignée de citoyens, sur une terre sans souvenirs et sans célébrité, dans le cercle étroit des foyers domestiques. Il ne livre point de ces combats qui renouvellent les triomphes sanglants d'Arbelles et de Pharsale; il ne renverse point les trônes pour en composer d'autres avec leurs débris; il ne met point le pied sur le cou des rois; il ne leur fait point dire, sous le vestibule de son palais,

Qu'ils se font trop attendre et qu'Attila s'ennuie.

Quelle chose de silencieux enveloppe les actions de Washington; il agit avec lenteur; on dirait qu'il se sent le mandataire de la liberté de l'avenir et qu'il craint de la compromettre. Ce ne sont point ses destinées que porte ce héros d'une nouvelle espèce, ce sont celles de son pays; il ne se permet pas de jouer ce qui ne lui appartient pas. Mais de cette profonde obscurité que de lumière va jaillir! Cherchez les bois inconnus où brilla l'épée de Washington. Qu'y trouverez-vous? Des tombeaux? Non, un monde! Washington a laissé les Etats-Unis pour trophees sur son champ de bataille.

Washington (VIR., CORRESPONDANCE ET ÉCRITS DE) publiés d'après l'édition américaine et précédés d'une introduction sur l'influence et le caractère de Washington dans la révolution des Etats-Unis d'Amérique, par M. Guizot (Paris, 1840, 4 vol. in-80). Dans une vaste introduction placée en tête de son œuvre, l'auteur a exposé ses idées sur Washington et sur les Etats-Unis. Cette introduction est au premier rang parmi les publications du ministre et de l'historien, et passera à ce titre à la postérité. Deux choses, dit-il au début, grandes et difficiles, sont de devoir pour l'homme et peuvent devenir sa gloire : supporter le malheur et s'y résigner avec fermeté; croire au bien et s'y confier avec persévérance.

Il y a un spectacle aussi beau et non moins salutaire que celui d'un homme vertueux aux prises avec l'adversité : c'est le spectacle d'un homme vertueux à la tête d'une bonne cause et assurant son triomphe.

Si jamais cause fut juste et eut droit au succès, c'est celle des colonies anglaises insurgées pour devenir les Etats-Unis d'Amérique. La résistance précéda pour elles l'insurrection. Leur résistance était fondée en droit historique et sur des faits, en droit rationnel et sur des idées.

C'est l'honneur de l'Angleterre d'avoir déposé dans le berceau de ses colonies le germe de leur liberté. Presque toutes, à leur fondation ou peu après, reçurent des chartes qui conféraient aux colons les franchises de la mère patrie.

Et ces chartes n'étaient point un vain leurre, une lettre morte, car elles établissaient ou admettaient des institutions puissantes qui provoquaient les colons à défendre leurs libertés et à contrôler le pouvoir en le partageant : le vote des subsides, l'élection des grands conseils publics, le jugement par jurés, le droit de se réunir et de s'entretenir des affaires communes. Aussi l'histoire de ces colonies n'est-elle que le développement pratique et laborieux de l'esprit de liberté grandissant sous le drapeau des lois et des traditions du pays. On dirait l'histoire de l'Angleterre elle-même.

Les colons d'Amérique, ainsi élevés à l'école de la liberté, avaient en outre des croyances évangéliques qui les disposaient merveilleusement à l'indépendance. De plus, l'esprit du XVIII^e siècle avait soufflé sur eux. On sait, dit M. Guizot, comment au XVIII^e siècle, de la population, de toutes les forces sociales et aussi par le cours mystérieux de sa propre activité, la pensée humaine tenta la conquête du monde. Les sciences politiques prirent leur essor, et au-dessus des sciences l'esprit philosophique, superbe, insatiable, aspirait à pénétrer et à régler toutes choses. Sans emportement, sans secousse, plutôt en suivant sa pente qu'en se jetant dans des voies nouvelles, l'Amérique anglaise entra dans ce grand mouvement. Les idées philosophiques vinrent s'y associer aux croyances religieuses, les conquêtes de la raison aux possessions de la foi, les droits de l'homme à ceux du chrétien. Dans l'Amérique anglaise, et dès l'origine, trois pouvoirs étaient juxtaposés : la couronne, les propriétaires fondateurs et la mère patrie. La couronne, c'était le principe monarchique, principe issu des idées ecclésiastiques et des idées césariennes. Les propriétaires, c'était le droit féodal qui attache la souveraineté politique à la possession de la terre. La mère patrie, c'était la domination historique du pays dont les colonies étaient issues. Ici M. Guizot fait l'histoire des institutions de la métropole et de ses rapports avec les colonies d'Amé-

rique, depuis leur fondation jusqu'à la guerre de l'Indépendance.

Les Américains n'avaient pas envie de se révolter. Franklin s'en défend jusqu'au dernier moment. En 1775, Washington écrit encore au capitaine Mackensie : « On vous enseigne à croire que le peuple du Massachusetts est un peuple de rebelles soulevés pour l'indépendance, et que sais-je? Permettez-moi de vous dire, mon bon ami, que vous êtes trompé, grossièrement trompé. Je puis vous attester comme un fait que l'indépendance n'est ni le vœu, ni l'intérêt de cette colonie, ni d'aucune autre sur le continent, séparément ou collectivement. Mais, en même temps, vous pouvez compter qu'aucune d'elles ne se soumettra jamais à la perte de ces privilèges, de ces droits précieux qui sont essentiels au bonheur de tout Etat libre et sans lesquels la liberté, la propriété, la vie sont dépourvues de toute sécurité. »

M. Guizot trace à grands traits l'histoire de la guerre des colonies d'Amérique contre l'Angleterre, et, comme il excelle dans le portrait, il essaye de nous donner celui de Washington : « Il était planteur, dit-il, de famille et de goût, et voué à ces intérêts, à ces habitudes, à cette vie agricole qui faisaient la vigueur de la société américaine. Cinquante ans plus tard, Jefferson, pour justifier sa confiance dans l'organisation absolue démocratique de cette société, disait : « Notre confiance ne peut nous tromper aussi longtemps que nous demeurerons vertueux, et nous le serons aussi longtemps que l'agriculture sera notre principale affaire. » Dès l'âge de vingt ans, Washington considérait l'agriculture comme sa principale affaire, vivant ainsi en intime sympathie avec les dispositions dominantes, les bonnes et fortes mœurs de son pays.

Les voyages, la chasse, l'exploration des terres lointaines, les relations amicales ou hostiles avec les Indiens des frontières furent les plaisirs de sa jeunesse. Il était de ce tempérament actif et hardi qui se complait dans les aventures et les périls que suscite à l'homme la nature grande et sauvage. Il avait la force de corps, la persévérance et la présence d'esprit qui en font triompher.

Il en ressentait même à son début dans la vie une confiance un peu présomptueuse. « Je puis affirmer que je possède une constitution assez robuste pour supporter les plus rudes épreuves, et assez de résolution, je m'en flatte, pour affronter tout ce que peut oser un homme. »

A ce naturel, la guerre devait convenir bien mieux encore que la chasse ou les voyages. Dès que l'occasion s'en offrit, il s'y porta avec cette ardeur qui, au début de la vie, ne révèle pas toujours la capacité aussi bien que le goût. En 1754, le roi George III se faisait lire, dit-on, une dépêche qu'avait transmise à Londres le gouvernement de la Virginie et où le jeune major Washington terminait le récit de son premier combat par cette phrase : « J'ai entendu siffler les boulets; il y a dans ce son quelque chose de charmant. — Il n'en parlerait pas de la sorte, dit le roi, s'il en avait entendu beaucoup. » Washington était de l'avis du roi; car lorsque le major de la milice virginienne fut devenu général en chef des Etats-Unis, quel qu'un lui demandant s'il était vrai qu'il eût tenu ce propos : « Si je l'ai tenu, dit-il, c'est que j'étais bien jeune. »

Mais sa jeune ardeur, en même temps sérieuse et serene, avait l'autorité de l'âge mûr. Dès le premier jour, il aimait dans la guerre, bien au-dessous du plaisir du combat, ce grand emploi de l'intelligence et de la volonté armées de la force pour un beau dessein, ce mélange puissant d'action humaine et de fortune, qui saisit et transporte les âmes les plus hautes comme les plus simples. Né dans les premiers rangs de la société coloniale, élevé dans les écoles publiques, au milieu de ses compatriotes, il arrivait naturellement à leur tête, car il était à la fois leur supérieur et leur pareil, formé aux mêmes habitudes, habile aux mêmes exercices, étranger comme eux à toute instruction élégante, à toute prétention savante, et ne demandant rien pour lui-même, employant pour le service public cet ascendant qu'un esprit pénétrant et sensé, un caractère énergique et calme assurent toujours dans une situation désintéressée.

En 1754, il entre à peine dans la société et dans la carrière des armes. C'est un officier de vingt-deux ans qui conduit des bataillons de milice ou correspond avec le représentant du roi d'Angleterre. Ni l'une ni l'autre relation ne l'embarrasse. Il aime ses compagnons, il respecte le roi et le gouvernement; mais ni l'affection ni le respect n'altèrent l'indépendance de son jugement et de sa conduite; il sait, il voit, avec un admirable instinct d'action et de commandement, par quels moyens, à quelles conditions on peut réussir dans ce qu'il entreprend pour le compte du roi et du pays, et ces conditions, ces moyens, il les demande, il les impose : à ses soldats, s'il s'agit de discipline, d'exactitude et d'activité dans le service; au gouverneur, si la question porte sur la solde des troupes, sur les approvisionnements, sur le choix des officiers. Partout, soit que ses idées et ses paroles montent vers le supérieur auquel il rend compte, ou descendent vers les subordonnés qui lui obéissent, elles

sont également nettes, pratiques, décisives, également empreintes de cet empire que donnent la vérité et la nécessité à l'homme qui se présente en leur nom.

Washington est, dès cette époque, le représentant fidèle et supérieur de son pays, l'homme qui le comprendra et le servira le mieux, qu'il s'agisse de traiter ou de combattre pour lui, de le défendre ou de le gouverner. Pourtant Washington n'avait pas ces qualités brillantes, extraordinaires, qui frappent, au premier aspect, l'imagination humaine. Ce n'était point un de ces génies ardents, pressés d'éclater, entraînés par la grandeur de leur pensée ou de leur passion, et qui répandent autour d'eux les richesses de leur nature avant même qu'au dehors aucune occasion, aucune nécessité en sollicitent l'emploi. Etranger à toute agitation intérieure, à toute ambition spontanée et superbe, Washington n'allait point au-devant des choses, n'aspirait point à l'admiration des hommes. Cet esprit si ferme, ce cœur si haut était profondément calme et modeste. Capable de s'élever au niveau de plus grandes destinées, il eût pu s'ignorer lui-même sans en souffrir et trouver dans la culture de ses terres la satisfaction de ses facultés puissantes qui devaient suffire au commandement des armées et à la fondation d'un gouvernement... Esprit admirablement libre, plutôt à force de justesse que par richesse et flexibilité, il ne recevait ses idées de personne, ne les adoptait en vertu d'aucun préjugé, mais en toute occasion les formait lui-même, par la vue simple ou l'étude attentive des faits, sans aucune entremise ni influence, toujours en rapport direct et personnel avec la réalité... Que l'occasion fût grande ou petite, les conséquences prochaines ou éloignées, Washington, convaincu, n'hésitait jamais à se porter en avant, sur la foi de sa conviction. On eût dit, à sa résolution nette et tranquille, que c'était pour lui une chose naturelle de décider des affaires et d'en répondre, signe assuré d'un génie né pour gouverner; puissance admirable quand elle s'unit à un désintéressement consciencieux.

Ce portrait restera et résume en quelque sorte la vie de Washington en même temps que l'entreprise à laquelle il a attaché son nom.

Washington. Iconogr. Une statue de Washington a été exécutée d'après nature par notre célèbre sculpteur Houdon et a été placée dans la salle des séances du congrès américain. Canova a fait, pour la salle d'assemblée de la Caroline, une statue de marbre, représentant Washington en costume de général romain, assis, tenant de la main droite un style et appuyant la main gauche sur le haut d'une longue tablette où on lit ces mots : « George Washington, au peuple des Etats-Unis, 1796. » C'est la première phrase de la lettre d'abdication. « L'attitude, le motif général et l'aspect de cette statue, dit Quatremère, ont de la noblesse réunie à cette vérité de nature que devait exiger un portrait. L'habillement militaire du peuple qui a porté le plus haut et le plus loin la renommée de son génie dans l'art de la guerre était le seul que les convenances généralement reçues entre les gens de goût permettaient d'appliquer à la statue de l'homme qui, de plus d'une manière, rappelait à la mémoire quelques-uns des héros de la république romaine. » Nous ne sommes pas de l'avis de Quatremère au sujet de ce costume romain donné au fondateur de la liberté dans le nouveau monde; aujourd'hui, les gens de goût rejettent les convenances... académiques et veulent qu'avant tout l'art soit de son temps. L'œuvre de Canova a été gravée par D. Marchetti. David d'Angers, pendant un séjour qu'il fit en Amérique, exécuta une figure de Washington sur laquelle nous n'avons d'ailleurs aucune donnée. Une statue équestre en plâtre a été exposée au Salon de 1859, à Paris, par M. Richard Greenough, et un buste colossal, par M. Henri Gros, a paru au Salon de 1876. Des portraits de Washington ont été gravés par W. Nutter (d'après C.-G. Stuart), J. Mac Ardeil (d'après Arthur Pond), C.-F.-A. Macret, J.-C. Bolt (1766), Noël Le Mire (d'après N. Le Paon), G. Loughi (1817), P.-F. Bertonnier, N. Laugier (portrait en pied, d'après Léon Cogniet), W.-E. Marshall (Salon de 1865), etc. Paul Girardet a gravé une composition de Leutze, représentant Washington traversant la Delaware, la veille de la bataille de Trenton (Salon de 1853). Une belle gravure en manière noire de M. Alexandre Richie, qui a paru au Salon de 1859, nous montre Washington tenant conseil avec ses généraux. M. John-Lewis Brown a exposé en 1868 un tableau représentant Washington et le duc de Lauzun décidant l'attaque de New-Gloster.

WASHINGTON (John), hydrographe anglais, né en 1795, mort en 1863. Il entra dans la marine, comme volontaire de première classe, en 1812, prit part, la même année et l'année suivante, à plusieurs opérations contre les Américains sur la rivière Chesapeake et fit, comme midshipman, en 1814, le voyage du Groenland, à bord de la *Sybilie*, qui avait été envoyée avec la *Princesse Caroline* à la poursuite du commodore américain Rogers. De retour en Angleterre, Washington entra au collège naval de Portsmouth, où il passa

deux ans. Pendant les seize années qui suivirent, il fit différents voyages sur les côtes de l'Amérique du Nord et de l'Amérique du Sud, ainsi que dans la Méditerranée, et fut promu lieutenant en 1821 et commandant en 1833. Tout en s'acquittant des devoirs de sa profession, il s'était adonné avec ardeur aux études hydrographiques et géographiques. Nommé, en 1835, membre de la Société royale de Londres, il résigna, six ans plus tard, ces fonctions pour aller continuer le relèvement de la mer du Nord, qui avait été entrepris peu auparavant. De 1841 à 1843, il se livra à un examen minutieux de cette mer entre le 52^e degré de latitude et les côtes de Hollande et de Belgique, puis, plus au nord, dans la direction de la mer Baltique, pour compléter l'ouvrage du capitaine Hewitt. En janvier 1845, il fut chargé d'étudier l'état des côtes d'eau, côtes et ports du Royaume-Uni, fut ensuite employé à l'annuaire dans la division des chemins de fer et des ports, et, en 1855, succéda à Francis Beaufort, comme hydrographe de l'amirauté. Il était, depuis 1845, membre de la Société royale de Londres, et faisait aussi partie de l'Académie des sciences de Copenhague et des Sociétés géographiques de Berlin et de Paris. Washington n'a publié à part aucun ouvrage, et les résultats de ses travaux particuliers sont consignés dans le *Journal de la Société royale de géographie*, où l'on trouve de lui les communications suivantes : *Notice géographique sur l'empire de Maroc* (tome 1^{er} du *Journal*); *Esquisses des progrès de la géographie et des travaux de la Société en 1857 et 1858*; *Description du Mandingue Mohammed-Sisui* (tome VIII); *Analyses de l'ouvrage de Hugel, intitulé le Kachmir et le royaume des Sikhs, et de celui de Haper, la Navigation et l'Astronomie nautique* (tome X); *Analyse de l'Atlas de marine du gouvernement prussien* (tome XIV).

Washington Levert et Socrate Leblanc, roman par Léon Gozlan, 1837. Cet ouvrage, publié d'abord dans la *Revue de Paris*, fit beaucoup de bruit lors de son apparition, parce qu'il traitait une question gravement controversée, l'éducation. Ce livre n'est pas un roman dans toute l'acceptation du mot. L'intrigue est absorbée par une idée philosophique, qui rappelle celle de *Jacques le Fataliste*. L'auteur a mis en scène deux jeunes gens dominés le premier par son cœur, le second par son esprit, et fort peu soumis l'un et l'autre à la voix de cette philanthropie personifiée dans le duc Levert. En les montrant en état constant de rébellion contre le duc, M. Léon Gozlan n'a été que l'interprète de cette vieille vérité, que les passions s'amusement des conseils de la raison, quand elles ne les méprisent pas, et l'antipathie réciproque de ces deux jeunes gens n'est encore que le tableau de l'éternelle lutte de l'esprit et du cœur. Néanmoins l'auteur avertit son lecteur « qu'il a moins prétendu être moraliste que peintre et que, s'il a ri de la philanthropie, c'est en la présentant sous les traits d'une exagération plus comique qu'odieuse et dont on peut tirer cette conclusion, c'est que toute la vertu de l'individu ne peut rien, ou presque rien, pour l'amélioration de l'espèce. C'est au gouvernement, ajoute l'auteur, qui est l'expression de la force et de la volonté de tous, à faire le bien de tous. S'il ne le fait pas, il n'y a qu'à le renverser, et cela se peut et cela se fait. Le seul philanthrope possible de nos jours, c'est le code. Soyez l'ami de votre voisin et laissez le genre humain s'améliorer tout seul. Que l'homme soulage l'homme. »

Le duc Levert est un philosophe qui pense que tout serait bien si l'éducation, au lieu de vicier les instincts de l'homme, les combattait quelquefois et les perfectionnait toujours. Des Verriers, son beau-frère, est un égoïste, qui prouve que l'humanité se perfectionnera bien d'elle-même, si elle doit se perfectionner, et qu'il n'est pas besoin qu'on s'en occupe. Entre ces deux hommes se place un troisième type, type de vanité féminine, la duchesse Levert. Au moment où l'action s'engage, il vient de naître au duc Levert un gros garçon qu'il nomme Washington, et, pour célébrer cet heureux événement, il fait retirer de l'hospice des enfants trouvés un enfant déposé le même jour, enfant né dans une orgie, ainsi que l'atteste un papier déposé sur son berceau; cet enfant reçoit le nom de Socrate Leblanc. Le duc, pour l'éducation de son fils, essaye tous les systèmes humanitaires, l'initie à tous ses projets d'amélioration, et, malgré tous ses efforts, il ne peut arriver à captiver l'esprit du jeune homme par la philanthropie. Socrate, élevé dans une sphère plus humble, réussit dans tout ce qu'il veut entreprendre mieux que Washington. Les jeunes gens ne se sont jamais vus, mais ils correspondent entre eux. Washington écrit à Socrate avec ses idées moitié mondaines et moitié philosophiques, et Socrate répond avec l'effervescence d'un enfant solitaire qui ne connaît d'autre monde que par son imagination ou les livres qu'il a entre les mains. Alors se noue fortement l'action du roman. Washington rencontre une jeune Anglaise, miss Alice, dont il devient amoureux et qu'il cherche à séduire; il raconte à Socrate toutes les phases du siège de la vertu de la fille d'Albion. En retour, Socrate lui fait part de ses amours avec une

novice retirée dans un couvent où se trouve une jeune fille, sœur Mystique, qui l'aime avec fureur, tandis qu'il ne se sent pour elle qu'une tendresse honnête et modérée.

Sur ces entrefaites l'âge étant arrivé, il est temps de songer à l'établissement des jeunes gens. Socrate va partir pour l'Angleterre, où il perfectionnera son éducation, tandis que Washington va conclure un beau mariage. Avant de se décider, le fils du duc va voir Alice au couvent où elle s'est retirée et trouve une lettre d'amour dans laquelle elle le sacrifie à un rival inconnu, auquel elle propose de l'accompagner en Angleterre. Furieux, il s'élance sur la route et la rencontre une voiture. Il provoque aveuglément le jeune homme qu'elle renferme et tous deux se tuent sous les yeux du duc et de ses Verriers qui accouraient à bride abattue pour les séparer. Le duc serait arrivé à temps s'il ne s'était arrêté en route pour sauver une jeune fille qui se noyait. Il interpelle violemment des Verriers, qu'il accuse de ce malheur pour avoir servi de second à son neveu dans un autre duel. « Ces deux enfants vivraient encore, répondit froidement son beau-frère, si vous n'aviez pas perdu de temps à sauver la jeune fille qui se noyait et si vous ne les eussiez pas fait connaître l'un à l'autre. Que vous avais-je conseillé ? »

Le ton de cet ouvrage est vif, animé, spirituel ; les chapitres où le duc est dupe de sa philanthropie sont fort curieux et très-amusants, sans toutefois ridiculiser l'amour de l'humanité. Impossible, en un mot, de soutenir avec plus de verve son paradoxe, car, il faut bien le dire, la thèse de M. Léon Gozlan n'est pas autre chose. Prenons donc *Washington Levert et Socrate Leblanc* non comme un roman intéressant, mais comme une thèse philosophique erronée, et nous l'aurons jugé avec impartialité.

WASHINGTONITE s. f. (oua-zain-kto-nite — de *Washington*, n. pr.). Minér. Variété de craténite ou fer titané, analogue à l'io-ménite, qui a été trouvée aux États-Unis.

WASHITA, rivière des États-Unis. Elle prend sa source dans l'Arkansas et est formée par trois branches qui se réunissent dans le comté de Montgomery. La Washita se dirige vers le S.-E., puis vers le S., traverse la Louisiane et se jette dans la rivière Rouge, après un cours d'environ 500 milles. Elle est navigable jusqu'à Camden pour les bateaux à vapeur.

WASH-STOCK s. m. (ouach-stok — de l'angl. *to wash*, laver ; *stock*, bétail). Techn. Machine à foulon.

WASILEWSKI (Edmond) poète polonais, né à Rogozna (palatinat de Lublin) en 1814, mort en 1846. Bien jeune encore, il vint avec ses parents habiter Cracovie, où il termina ses études, devint ensuite bibliothécaire du comte Wielopolski, puis retourna à Cracovie. Sans fortune, le jeune poète entra comme employé au bureau de la loterie de cette ville. En 1844, il se maria avec sa bien-aimée Haika, qu'il a chantée et célébrée dans ses *Krakowiaki*. Wasilewski eut d'elle un fils, dont la mort le plongea dans une profonde tristesse qui hâta sa fin. C'était un poète d'une imagination vive et d'une haute intelligence. Les tristes vicissitudes de sa vie privée, ses peccés soucis, ses douleurs ont laissé une profonde empreinte dans son œuvre. Dans toutes ses productions poétiques on voit s'entre-mêler l'amère ironie, le doute, le désespoir, la résignation d'un martyr et le blasphème du révolté. Son âme ardente se plissait à se répandre dans de courtes pièces lyriques, dans des sonnets, des dithyrambes, etc. Ses rêveries, ses extases, son amour et ses malheurs sont reproduits dans sa vaste fantaisie intitulée : *Diavol Szalu (Enfant de la Folie)*. Parfois, oubliant ses propres chagrins, il songeait à sa patrie opprimée et trouvait des accents pleins de puissance et d'indignation pour flétrir l'oppression, pleins d'émotion et de tristesse pour raconter les lutes et les malheurs d'un peuple écrasé et toujours frémissant. C'est sous cette inspiration qu'il écrivit ses remarquables *Krakowiaki (Cracoviens)*, une de ses plus belles œuvres. Son poème intitulé *Katedryna Wawelu* frappe par la grandeur de la pensée, par la puissance des sentiments, par la chaleur du patriotisme. Le recueil des poésies divers de Wasilewski a été publié à Cracovie en 1839, et plusieurs fois réédité. On a donné de lui séparément la *Cathédrale sur le Wawel*, poème (Posen, 1846) ; les *Cracoviens* (Varsovie, 1840, in-4°) ; l'*Enfant de la Folie* (Posen, 1845, in-4°) ; *Drzym sobie duszo*, etc.

WASMES, bourg de Belgique, province de Hainaut, arrond. et à 9 kilom. de Mons, 4,800 hab. Exploitation de houille, de craie ; fabrication de chaux ; corderies ; forges à martinet.

WASMUTH (Mathias), orientaliste allemand, né à Kiel en 1825, mort en 1888. Il étudia successivement dans sa ville natale, à Wittenberg, à Leipzig, dans les Pays-Bas, où il suivit les cours des célèbres Gollus, Cocceus et Gentius, et enfin à Strasbourg et à Bâle, où il apprit l'hébreu avec Buxtorf. A son retour dans sa ville natale, il y obtint une chaire de logique qu'il occupa jusqu'à sa mort. On a de lui : *Grammatica arabica* (Amsterdam, 1854, in-4°) ; *Vindicta hebraea*

(Rostock, 1664, in-4°) ; *Grammatica hebraea* (Kiel, 1666, in-4°) ; *Hebraismus restitutus* (Kiel, 1666, in-4°) ; *Heautontimoroumenos hebraeomastix* (Kiel, 1666, in-4°) ; *Jamua hebraismi* (Kiel, 1670, in-4°) ; *Idaea astronomica chronologica restituta* (Kiel, 1678, in-4°) ; *Nouvelle clef astronomique de tous les temps* (Kiel, 1686, in-fol.) ; *Breviarium universae restitutionis calendalis* (Kiel, 1687, in-fol.)

WASQUEHAL, bourg et commune de France (Nord), cant. de Roubaix arrond. et à 7 kilom. N.-E. de Lille, sur la Marq. ; pop. aggl., 1,001 hab. — pop. tot., 2,824 hab. Brasseries, teintureries, filatures de coton, distilleries ; fabrication de sucre et de potasse.

WASSE (Joseph), savant anglais, né dans le comté d'York en 1672, mort à Aynhoe (Northamptonshire) en 1738, où il remplissait les fonctions de pasteur. Il fut l'ami de Clarke et de Newton et jouissait d'une telle réputation d'érudition, que Bentley disait : « Quand j'étais mort, Wasse sera l'homme le plus savant de l'Angleterre. » On a de lui une excellente édition de *Salluste*, des *Essais* dans la *Bibliotheca litteraria* du docteur Jebb, recueil qui n'eut que dix numéros, et trois *Mémoires* dans les *Transactions philosophiques*. Il avait, en outre, travaillé à l'édition de *Thucydide* de Duker (Amsterdam, 1721, 2 vol. in-fol.).

WASSE (Cornélie Wouters, baronne de), femme de lettres belge, née à Bruxelles en 1739, morte en 1802. Mariée de bonne heure au baron de Wasse, elle parcourut avec lui une grande partie de l'Europe, étudiant avec intérêt les mœurs, les arts et la langue des différents pays qu'elle visitait. Plus tard, demeurée veuve et privée de sa fortune par les événements politiques, elle trouva des ressources dans les travaux littéraires, qui n'avaient jusqu'alors été pour elle qu'une distraction. Nous citerons parmi ses écrits : *Aveux d'une femme galante ou Lettres de la marquise de *** à milady Fanny Stapleton* (Londres et Paris, 1782, in-12) ; *L'Art de corriger et de rendre les hommes constants* (Paris, 1783, in-12), spirituelle critique de l'Art de rendre beaucoup de bruit ; *Traduction du théâtre anglais depuis l'origine des spectacles jusqu'à nos jours*, en collaboration avec sa sœur Marie Wouters (Paris, 1784-1787, 12 vol. in-8°) ; le *Plutarque anglais* (Paris, 1785, 12 vol. in-8°), traduit de l'anglais de Thomas Mortimer et réédité en 1800 sous le titre de *Vies des hommes illustres d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande*, les *Imprudences de la jeunesse*, traduit de l'anglais de mistress Bennett (Paris, 1788, 4 vol. in-12) ; le *Mariage platonique* (Paris, 1789, 2 vol. in-12) ; *Constitution des empires, royaumes et républiques de l'Europe* (1790 et années suiv.) ; la *Belle Indienne* ou les *Aventures de la petite-fille du grand Mogol* (1797), etc.

WASSELONNE, en allemand **WASTEIN-HEIM**, ancienne ville de France (Bas-Rhin), chef-lieu de cant., arrond. et à 25 kilom. de Strasbourg, sur la Mossig. Elle a été cédée à la Prusse par le traité de Francfort, le 10 mai 1871, et elle fait depuis lors partie de l'Alsace-Lorraine ; 4,300 hab. Riches carrières de pierres de taille et de grès, d'où ont été extraites les pierres qui ont servi à la construction de la cathédrale de Strasbourg. Fabrication importante de bas et de chaussons, chaux, plâtres, produits chimiques, savon, chandeliers ; nombreuses brasseries et tanneries ; filatures de laine, tissage de calicots ; moulins à farine. Source d'eau minérale acide froide. Cette petite ville tire son origine d'une ancienne seigneurie qui, comprise dans le domaine de Strasbourg, fut, en 1224, donnée en fief à Frédéric II, en qualité de duc d'Alsace. Cette seigneurie passa successivement, après Frédéric II, dans les mains de divers autres empereurs d'Allemagne : elle en sortit en 1490, rachetée par Strasbourg. Enfin moins de deux siècles plus tard elle fut comprise avec le reste de l'Alsace dans la conquête française. Il ne reste plus guère aujourd'hui que des débris de l'enceinte fortifiée et de l'ancien château fort qui défendait jadis Wasselonne. Une tour carrée formant l'entrée du château, une tour ronde et des vestiges de fossés composent à peu près toutes ses ruines. En revanche, le territoire de Wasselonne abonde en monuments romains et celtiques. Au milieu des forêts, dit M. Hocquart, on découvre de longs murs, ou d'autres vestiges d'habitations, accompagnés de fragments de bas-reliefs antiques. A peu de distance, des tombeaux d'une forme particulière, une sorte de chaire druidique, et auprès de Saint-Quirin (hameau voisin), une roche en forme de table, laquelle porte le nom de Chaire de la corvée. Ce dernier monument rappelle, à n'en point douter, une coutume du moyen âge. Aujourd'hui, Wasselonne, siège d'un consistoire important de la confession d'Augsbourg, possède une assez belle église paroissiale, reconstruite en 1757 et qui, suivant un usage assez répandu dans les petites cités de l'Alsace, dessert à la fois les cultes catholique et protestant. Il faut encore mentionner l'hôtel de ville, construction moderne, et la halle aux blés, vaste et bien aménagée pour sa destination.

WASSENACK (Nicolas-Jean de), historien hollandais, né à Heusden dans la seconde

moitié du xvi^e siècle, mort en 1632. Il suivit d'abord la carrière de l'enseignement, fut, quelque temps, correcteur du gymnase de Harlem, et se fit ensuite recevoir docteur en médecine à Amsterdam. Il consacra les loisirs que lui laissait l'exercice de sa profession à des travaux historiques, et peut être regardé comme le fondateur du journalisme dans les Pays-Bas, car sa *Relation historique des événements qui se sont passés en Europe depuis le commencement de 1621 jusqu'à la fin de septembre 1632* (Amsterdam, 5 vol. in-fol.) est une véritable gazette. On a de Wassenack : *Harlemias sive enarratio Isidionis urbis Harlemi, quæ accidit anno 1572, græco carmine cum versione latina* (Leyde, 1605, in-4°) ; *Ars medica ampliatâ* (Amsterdam, 1624, in-4°) ; *Histoire des choses mémorables arrivées en Hongrie entre les Turcs et les princes chrétiens* (Amsterdam, 5 vol. in-4°).

WASSENÆR ou **WASSENÆR** (Gérard van), juriste hollandais, né à Utrecht vers 1585, mort en 1664, dans la même ville où il avait été successivement avocat, notaire et enfin secrétaire et bibliothécaire du chapitre protestant de Saint-Pierre. Il a laissé deux ouvrages, encore fort estimés de ses compatriotes : la *Pratique judiciaire* et la *Pratique notariale* (1666, in-4°).

WASSENÆR (Jacques de), amiral hollandais, mort en 1665. Il servit d'abord dans l'armée de terre, se distingua en diverses rencontres, notamment au siège de Mûstrecht, et devint successivement membre des États de Hollande, commandant des fortresses de Hedesden, de Crèvecoeur, de Saint-André, de Voort et de Hémeit. Pendant la guerre entre l'Angleterre et les Provinces-Unies, il fut appelé en 1658 au commandement des forces de mer hollandaises, que la mort de Tromp avait privées de leur chef, et bien qu'il n'eût jamais fait d'études nautiques, il s'acquitta à la satisfaction générale des nouvelles fonctions qui lui étaient confiées, et lui conserva après la fin de la guerre. En 1657, il fit voile vers les côtes de Portugal pour demander satisfaction des offenses commises au Brésil contre les sujets hollandais, et s'empara de vingt et un bâtiments portugais, qu'il ramena en Hollande. L'année suivante, il alla secourir le roi de Danemark contre les Suédois et assista à la bataille navale du Sund, où l'avantage demeura à l'amiral Wrangel. La guerre éclata de nouveau en 1665 entre l'Angleterre et les Provinces-Unies, et dans l'un des premiers engagements qui eurent lieu entre les deux flottes, le bâtiment qui portait l'amiral Wassenæer sauta avec tous ceux qui le montaient. On a prétendu que c'était Wassenæer qui, se voyant hors d'état de résister à des forces supérieures, aurait mis le feu aux poudres pour échapper à la honte de se rendre.

WASSENBERG (Everard de), historien allemand, né à Emmerich, duché de Clèves, en 1610, mort après 1667. Il fit d'excellentes études à l'université de Louvain et devint secrétaire, puis historiographe et bibliothécaire de l'archiduc Léopold-Guillaume. On a de lui : *Florus germanicus sive de bello inter invictissimos imperatores Ferdinandum II et III et eorum hostes gesto ab anno 1627 ad annum 1640* (Francfort, 1640, in-16), ouvrage auquel Wassenberg dut la faveur de l'archiduc, mais qui est écrit avec trop de partialité pour les catholiques ; *De rebus gestis Vladislai IV. Poloniarum regis* (Dantzig, 1641, in-4°) ; *Johannis Casimiri, Poloniarum et Suetæ principis, carcer gallicus* (Dantzig, 1644, in-4°) ; *Embrica seu civitatis Embricæ descriptio libri III comprehensa* (Clèves, 1667, in-fol.).

WASSERBACH (Ernest-Casimir), historien allemand, né à Duisbourg vers 1660, mort vers 1699. Elève de Grævius et ami de Burmann, il avait déjà publié plusieurs ouvrages qui donnaient une haute idée de son talent et de son érudition, lorsqu'il succomba à une mort prématurée. On a de lui : *De origine vetustissimi Lippiensis agri monumenti Hermensburgk et Hermensulveterum Sacorum idoli* (Duisbourg, 1686, in-4°) ; *De statua Arminii, Wittekundi et Caroli Magni ex diversis auctororum monumentis* (Leingo, 1698, in-8°).

WASSERBURG, ville de Bavière, cercle de la haute Bavière, chef-lieu du district de son nom, sur la rive gauche de l'Inn, à 53 kilom. E. de Munich ; 2,700 hab. Fabrication de faïences, papier, toiles, draps ; commerce de sel et de houblon. Source minérale, château, maison de correction.

WASSERGLASS s. m. (wa-sèr-glass — mot allem. formé de *wasser*, eau ; *glass*, verre). Verre soluble dans l'eau bouillante.

WASSERMANN (Henri-Joseph), compositeur allemand, né à Schwarzbach en 1791, mort en 1838. Fils d'un simple musicien de village, il montra de bonne heure de grandes dispositions pour l'étude du chant et du violon, qu'il étudia d'abord sous la direction de l'instituteur de son village. Il regut, dans la suite, des leçons de composition de Hankel, chanteur à Fulda, et de Spohr, qui se trouvait alors à Gotha et qui lui fit obtenir une place à la cour du duc de Saxe-Hechingen. Plus tard, il devint successivement directeur de musique à Zurich (1817), musicien de la chapelle du prince de Fürstenberg et chef

d'orchestre à Genève (1828), puis à Bâle. On cite, parmi ses compositions : *Thème original varié pour violon* ; *Quatuor brillant pour deux violons, alto et basse* ; *Duos faciles* ; *Fantaisie en forme de valse à grand orchestre* ; *Danses à grand orchestre* ; *Morceaux pour guitare*.

WASSERTRUDINGEN, ville de Bavière, cercle de la Franconie moyenne, chef-lieu du district de son nom, sur la rive gauche de la Wernitz, à 67 kilom. S. O. de Nuremberg ; 2,200 hab. Fabrication de draps et lainages ; toiles ; garance.

WASSIGNY, bourg de France (Aisne), ch.-l. de cant., arrond. et à 40 kilom. N.-O. de Ver-vins, dans une plaine ; pop. aggl., 1,322 hab. — pop. tot., 1,331 hab. Fabrication de serges ; culture du houblon.

WASSILKOV, ville de la Russie d'Europe, gouvernement et à 36 kilom. S.-O. de Kiev, chef-lieu du district de son nom ; 4,800 hab.

WASSY-SUR-BLAISE, ville de France. V. Vassy.

WAST (SAINT-), ville de France. V. WAAST (SAINT-).

WASTELAIN (Charles), littérateur belge, né dans le Hainaut en 1695, mort en 1782. Entré, à l'âge de vingt ans, dans l'ordre des jésuites, il professa dans plusieurs de leurs collèges et, après la suppression de l'ordre, vécut dans une profonde retraite. Outre un grand nombre de brochures publiées à l'occasion de fêtes et de réjouissances publiques, on a de lui un ouvrage estimé : la *Description de la Gaule Belgique selon les trois âges de l'histoire, l'ancien, le moyen et le moderne* (Lille, 1761, in-4° ; Bruxelles, 1788, in-8°, 2^e édit.).

WASTENAU, ville de l'Allemagne du Nord, dans le duché de Saxe-Meiningen, chef-lieu du bailliage de son nom, à 10 kilom. N.-O. de Meiningen, sur la rive droite de la Werra ; 2,800 hab. Fabrication de coutellerie, toiles, cuirs, tabac. Commerce de chanvre et autres produits agricoles.

WASKIEWICZ (Jean), économiste polonais, né à Wilna en 1797, mort en 1859. Successivement professeur d'histoire et de droit au gymnase de Wilna (1820) et d'économie politique à l'université de la même ville, il y devint, en 1832, censeur et plus tard directeur de l'école rabbinique. On a de lui : *Théorie du commerce* ; *Bases principales de l'économie politique*, d'après l'ouvrage de H. Suzanne ; *Histoire de l'économie politique*, etc.

WATAUGA, rivière des États-Unis d'Amérique. Elle prend sa source au pied des montagnes Bleues, dans l'Etat de la Caroline du Nord, coule à l'O., entre dans l'Etat de Tennessee et va se perdre dans le Holston, au N. de Maryville, après un cours de 275 kilom.

WATCHMAN s. m. (outch-maïn — mot angl. formé de *watch*, montre ; *man*, homme). Garde de nuit, en Angleterre : *Onze heures sonnent, et presque aussitôt la voix du watchman retentit*. (E. Sue.) Il Pl. WATCHMEN : Les WATCHMEN portaient une lanterne, et ils étaient armés, outre leur bâton en bois de cormier noueux, d'une épée plate et d'une paire de pistolets à la ceinture. (L. Gozlan.)

WATELET (Claude-Henri), littérateur et artiste français, né à Paris en 1718, mort en 1786. Fils d'un receveur général des finances de la généralité d'Orléans, il succéda à son père dans cette charge, dont les revenus considérables lui permirent de se livrer sans obstacle à son goût pour les arts. Il cultiva en même temps la peinture, la sculpture et la gravure, et s'éleva dans ces arts au-dessus des talents ordinaires de l'amateur. Un poème didactique, l'*Art de peindre* (1760), lui ouvrit les portes de l'Académie. Sa poésie est élégante et correcte ; mais elle manque de verve et de chaleur. On a aussi de lui un *Dictionnaire de peinture, de gravure et de sculpture*, ouvrage qui manquait à notre littérature ; il fut publié en 1792 (5 vol. in-8°) par Lévêque, qui y mit la dernière main. Watelet avait créé sur les bords de la Seine une habitation charmante, célèbre sous le nom de Moulin-Joli, qui est devenue le modèle classique des jardins appelés anglais. Abandonnant les majestueux alignements et les ornements de Le Nôtre, il fut le créateur d'un genre nouveau et formula ses idées dans un *Essai sur les jardins* (1774), qui contribua beaucoup à répandre en France le goût des jardins paysagers. Nous citerons encore, parmi les écrits de Watelet : *Sylvie*, roman (1742) ; *Zénéide* (1744), comédie en un acte et en prose, mise en vers par Cahusac ; la *Vallée de Tempé* (1747) ; *Vie de Louis de Boulougue*, peintre, dans le *Recueil des vies des peintres du roi* (1752) ; *Discours prononcé à l'Académie française* (1761) ; *Deucalion et Pyrrha*, tragédie lyrique (1768) ; *Phaon*, drame lyrique (1778) ; la *Maison de campagne à la mode*, comédie en deux actes et en prose (1784). Un *Recueil de quelques ouvrages de M. Watelet* a été publié par Lévêque (Paris, 1784).

WATELET (Louis-Etienne), paysagiste, né à Paris en 1780, mort dans la même ville en 1862. Ce maître, dont le talent fut si fécond et la réputation si brillante au commencement du siècle, est oublié maintenant plus qu'il ne mérite de l'être, car son œuvre im-

mense compte des pages qui doivent rester. Après avoir débuté, en 1799, par quelques études dans lesquelles l'expérience se faisait encore sentir, il eut l'heureuse idée d'aller chercher dans la nature, sous des climats divers, les enseignements qui lui manquaient. Dans un premier voyage, qui dura près de deux ans, il visita tour à tour la Belgique, le midi de la France et l'Italie. A son retour, il exposa, en 1802, le *Moulin d'Essoine*, qui fut remarqué. Mettant alors à son travail une grande activité, il produisit sans interruption : *L'Offrande au dieu Pan*, *L'Arrivée de Napoléon à Louisbourg*, *La Danse de bergers*, *la Vue de la place Louis XV*, *Henri IV et le capitaine Michaud*, une *Cascade* et plusieurs *Sites des Vosges*. Ces toiles, remarquées à plusieurs titres, représentent en quelque sorte ce qu'on pourrait appeler sa première manière. On y retrouve un peu trop le paysage poncif avec ses ruines obligées, son parfum de Grèce antique. De 1810 à 1820, Watelet fit des efforts heureux pour sortir du convenu, et il mérita de compter parmi les hardis novateurs qui préludaient à la merveilleuse renaissance du paysage moderne. Ses meilleurs tableaux de cette seconde époque sont : *Saint Jérôme dans le désert*, *la Terrasse de Saint-Germain*, *le Lac Nemi*, *Cours du Var*, *Cascade de Tivoli*, *Usine dans l'Isère*; puis, de 1820 à 1830, *Vue de Rouen*, *le Cours de la Bléone*, *le Lac Albano*, *Village normand*, *Côte de la Calabre*, *Vue d'Abbeville*, *la Chute des feuilles*, *Vallée de Gisors*. Richesse d'imagination, bon goût dans le choix des détails, finesse de ton, largeur d'exécution, telles sont les qualités dominantes de ces peintures, dont plusieurs sont vraiment remarquables. De 1840 à 1850, il y eut encore un notable progrès, le dernier d'ailleurs, car jamais depuis le maître n'a dépassé le niveau qu'il avait atteint, dans la *Suppliciée*, la *Fuite en Egypte*, *le Canal près de Bruges*, la *Vue de Civita-Castellana*, *la Terrasse à Richemond*, la *Vue d'Innsbruck* et *L'Inn dans la vallée du Tyrol*. Depuis, comme la plupart des peintres qui ont beaucoup produit, Watelet n'a fait que se répéter, sans être toujours heureux. Nous n'en citerons qu'un exemple, son *Effet d'orage* du Salon de 1857, où il semble avoir réuni les silhouettes des deux autres paysages suisses que l'on regarde comme ses meilleurs.

Une 2^e médaille en 1818, une 1^{re} en 1819, et la croix en 1825 sont les récompenses qui ont signalé les commencements de la carrière de Watelet, alors qu'il était le premier paysagiste de son temps.

WATELIN, île de l'Amérique centrale, dans l'archipel des Lucayes ou Bahama, à l'E. de l'île San-Salvador, par 23° 56' de latit. N., 77° 2' de longit. O. Quelques géographes pensent que c'est cette île et non San-Salvador que Christophe Colomb découvrit la première. La position de Watelin, à 120 kilom. E. de San-Salvador place, en effet, la première de ces îles sur la route du célèbre navigateur; mais un navire venant du N.-E. peut passer au-dessus de Watelin et rencontrer d'abord l'île de San-Salvador.

WATERBURY, ville des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat de Connecticut, à 32 kilom. N.-O. de New-Haven; 9,000 hab. Fabrication importante de boutons dorés ou argentés, quincaillerie, épingles, porcelaine. Cette ville est agréablement située sur le penchant d'une colline, au pied de laquelle coule la rivière de Nogatuck; les rues sont régulières, ombragées de beaux arbres et bordées de constructions élégantes, pour la plupart entourées de jardins. On y voit sept églises, parmi lesquelles celle de Saint-John se fait remarquer par ses belles proportions; au centre de la cité s'étend un square public bien planté.

WATERBURY, bourg des Etats-Unis d'Amérique (Etat de Vermont), à 12 milles N.-O. de Montpelier, sur le chemin de fer de Vermont; 3,000 hab. Commerce actif.

WATERFORD, ville d'Irlande, dans l'ancienne province de Munster, chef-lieu du comté de son nom, sur la Suir, où elle a un excellent port de commerce, à 132 kilom. S.-O. de Dublin, par 52° 16' de latit. N. et 9° 30' de longit. O.; 30,000 hab. Evêchés anglican et catholique. Verreries donnant des produits estimés; fabriques de draps, lainages, ustensiles en fer; raffineries de sucre, distilleries, brasseries. Le port, accessible aux navires de 800 tonneaux, est bordé de quais magnifiques et fréquenté par un grand nombre de vaisseaux marchands; les principaux articles d'exportation sont les bestiaux, les porcs, les moutons, le beurre, les grains, les farines, les suifs, les toiles, les saumons et les produits agricoles du comté. Waterford est situé sur les confins N.-E. du comté de son nom et un peu à l'O. de l'estuaire que forme la Suir jointe au Barrow; la rivière divise la ville en deux parties réunies par un pont de bois de 832 pieds de longueur sur 40 de largeur. Le quai, le *mall* et les rues qui y aboutissent sont bordés de belles constructions; mais, dans les anciens quartiers, les rues sont étroites, irrégulières, les maisons mal construites et habitées par les classes pauvres de la population. Parmi les édifices publics remarquables, nous citerons la cathédrale, qui s'élève sur l'emplacement d'une ancienne église bâtie par les Danois

en 1096. La construction actuelle date de 1773 et mesure 170 pieds de longueur sur 58 de largeur; elle renferme plusieurs monuments, dont quelques-uns se trouvaient dans l'ancienne église. Le cimetière, le palais de l'évêque, l'asile pour les veuves sont groupés près de la cathédrale. Les autres églises sont Saint-Patrick et Saint-Olave. Parmi les édifices civils, les principaux sont: l'hôtel des douanes (Custom House); la cour de justice (Court House), bâtie par Gandon, architecte de plusieurs monuments de Dublin; la maison de correction, dans laquelle ont lieu les exécutions; les casernes d'artillerie; l'asile des aliénés; l'hôpital du Saint-Esprit (Holy Ghost Hospital), fondé au XIII^e siècle, aujourd'hui asile de veuves et qui occupe une partie de l'emplacement de l'ancien couvent des franciscains; le Bishop Gores Hospital, maison de retraite pour les veuves d'ecclésiastiques; le Fever Hospital, ou hôpital des fiévreux, bâti en 1799; Fanning's Institution, fondée en 1843 pour les marchands pauvres, et l'école des frères chrétiens.

— *Histoire*. L'origine de Waterford paraît remonter à l'an 155 de l'ère chrétienne, mais la ville n'acquies réellement de l'importance que sous le règne de Sitric, vers 853. En outre, le nom qu'elle a conservé jusqu'à nous lui a été donné au IX^e siècle par les Danois qui s'y établirent; il remplaça ceux plus anciens et aujourd'hui oubliés de Cuannah Froth (Port du soleil) et de Gleann-na-Gleodh (Vallée de désolation). Waterford vient de Water-fjord (mot à mot *père des ports*). Les Danois y élevèrent, au XI^e siècle, une tour encore debout aujourd'hui, grâce à plusieurs restaurations nécessaires, et dont l'inscription suivante, placée sur la porte d'entrée, résume l'histoire : « En l'année 1003, Réginald le Danois bâtit cette tour. En 1171, elle fut occupée comme forteresse par Strongbow, comte de Pembroke. En 1463, en vertu d'un statut d'Edouard IV, on y établit un hôtel de la monnaie. En 1819, elle fut réédifiée dans sa forme primitive et destinée, par la corporation de la cité de Waterford, à un établissement de police. » Ainsi que l'a déjà appris un paragraphe de cette inscription, dès 1171 les Danois furent dépossédés de Waterford par Strongbow et Raymond le Gros. Le premier épousa, dans cette ville, Eva, fille du roi de Leinster. L'année suivante, Henri II y débarqua pour venir prendre possession de l'Irlande, dont une bulle du pape Adrien III concédait la souveraineté. Plus tard, au contraire, ce fut à Waterford que s'embarqua Jacques II, après le désastre de la Boyne. Waterford jouit, depuis 1374, du privilège d'envoyer deux députés au Parlement.

WATERFORD (golfe de), vaste baie formée par l'Atlantique sur la côte méridionale de l'Irlande, entre les comtés de Waterford et de Wexford, à l'embouchure de la Suir; elle s'enfonce à 14 kilom. dans les terres et mesure 6 kilom. de largeur.

WATERFORD (comté de), division administrative de l'Irlande, comprise dans l'ancienne province de Munster, entre les comtés de Kilkenny et de Tipperary au N., de Cork à l'O., de Wexford à l'E. et l'Atlantique au S.; superficie, 190,187 hectares; 145,000 hab. Le comté, dont le chef-lieu est Waterford, est subdivisé en 8 baronnies et 74 paroisses. Le sol du comté est généralement accidenté; les montagnes, dont les plus hautes atteignent 700 mètres, couvrent environ un quart de la surface. Dans les vallées, le sol est assez fertile et produit surtout du seigle, de l'orge, de l'avoine, des pommes de terre et des navets; les flancs des montagnes sont couverts d'excellents pâturages qui nourrissent des troupeaux de bêtes à cornes et des moutons. Ses principales richesses minières sont : le marbre, l'ardoise, le fer, le plomb, le cuivre et la chaux. L'industrie manufacturière, peu active, comprend les verreries de Waterford, des filatures de coton et quelques fabriques de draps. Le comté exporte des porcs, du lard, beurre, cuirs, pommes de terre, bétail, bois et grains.

WATERFORD, bourg et circonscription communale des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat de Connecticut, à 6 kilom. N.-O. de New-London; 3,000 hab. On trouve aux Etats-Unis plusieurs autres petites localités du même nom : une dans l'Etat de Pensylvanie, à 25 kilom. S.-E. d'Erie; une autre dans l'Etat de New-York, à 16 kilom. N. d'Albany, etc.

WATERGANG s. m. (oua-teur-gangh — du holland. *water*, eau; *gang*, issue). P. et ch. Fossé ou canal qui borde un chemin, dans les Pays-Bas. Il issue quelconque pour les eaux.

WATERGRAVE s. m. (oua-teur-grè-ve). P. et ch. Ancien agent voyer chargé, dans les Pays-Bas, de surveiller les travaux des watringues.

WATERINGUE s. f. (va-te-rain-ghe — flam. *wateringhe*, de *water*, eau). P. et ch. Nom que l'on donne, dans le nord-ouest de la France et dans les Pays-Bas, à l'ensemble des travaux de dessèchement dans les pays situés au-dessous du niveau de l'Océan. Il Association formée entre propriétaires pour l'exécution et l'entretien des travaux de dessèchement.

WATERKEYN (Henri-Barthélemy), théologien et naturaliste belge, né à Anvers en 1809, mort en 1854. D'abord professeur de physique au petit séminaire de Malines, il fut appelé, en 1833, à la chaire de minéralogie et de géologie de l'université de Louvain, de laquelle il devint plus tard vice-recteur. On a de lui : *Objets et avantages de l'astronomie* (in-12, sans date ni nom d'auteur); *De la géologie et de ses rapports avec les vérités élevées* (Louvain, 1841, in-89); *De la résurrection de la chair dans ses rapports avec les sciences naturelles* (Tillemont, 1853). Dans cet ouvrage, ainsi que dans le précédent, l'auteur a cherché à concilier les fictions religieuses avec les réalités de la science, mais il n'a pas mieux réussi dans cette tâche que ceux qui l'avaient tentée avant lui.

WATERLAND (Daniel), théologien anglais, né dans le Lincolnshire en 1683, mort en 1740. Il fit ses études à l'université de Cambridge et devint, en 1713, recteur d'Ellingham. Nommé, en 1717, l'un des chapelains du roi, il fut par la suite appelé à différentes dignités ecclésiastiques et, en dernier lieu (1730), à celle d'archidiacre de Middlesex. On a de lui : *Avis à un jeune étudiant, accompagnés d'une méthode pour suivre pendant quatre ans un cours d'études* (1713), ouvrage qui obtint beaucoup de succès; *Réfutation des observations du docteur Whitby sur la défense du symbole de Nicée* par l'évêque Bull (1718); *Défense de la divinité de Jésus-Christ* (1719); *Histoire critique du symbole d'Athanase*; une foule d'écrits de polémique dirigés contre les déistes, tels que Tindal et Middleton, et contre les anglicans qui ne partageaient pas ses doctrines sur la Trinité et l'eucharistie; enfin des *Sermons* (1742, 2 vol.).

WATERLOO, village de Belgique (Brabant méridional), à 19 kilom. S. de Bruxelles, sur la lisière méridionale de la forêt de Soignes; 1,000 hab. Importante sucrerie de betterave. Défaite des Français en 1815. V. l'article suivant.

Waterloo (BATAILLE DE), perdue par Napoléon I^{er} contre les armées anglo-hollandaise et prussienne le 18 juin 1815, et qui mit fin à l'épopée napoléonienne. Le plan du futur vaincu de Waterloo avait été, il faut le reconnaître, très-habilement conçu : se jeter brusquement entre ses ennemis et les écraser successivement, tactique qui, on le sait, avait toujours constitué le caractère et la force de son génie. Dès le début de cette fatale campagne, la fortune avait paru sourire à Napoléon; sa marche avait été si rapide qu'il se trouvait entre Wellington et Blücher avant même qu'ils l'eussent cru en mouvement, et tandis que Ney lutait aux Quatre-Bras pour barrer le passage à l'armée anglo-hollandaise, Napoléon, à Ligny, infligeait un sanglant échec à l'armée prussienne. Mais cette activité allait bientôt se ralentir. Napoléon sentait qu'il jouait sa suprême partie, et tout ce qu'on sait de ces journées terribles prouve qu'il était incertain, flottant, ne sachant plus prendre ces résolutions rapides qui découraient si bien autrefois ses ennemis. Dans la journée du 17 juin, qui précéda la grande bataille, il commit la faute de ne point faire serrer Blücher d'assez près, de manière à ne pas lui permettre de se dérober, et à s'opposer à sa jonction avec Wellington. Napoléon connaissait bien néanmoins l'ardent patriotisme et l'infatigable énergie du général prussien, et, s'il voulait de le vaincre, il ne devait pas ignorer que ce n'était qu'une simple défaite, insuffisante à désagréger une armée aussi fortement organisée et disciplinée que l'armée prussienne commandée par de tels généraux. En conséquence, il expédia trop tard à Grouchy l'ordre de se lancer à la suite de Blücher et de se mettre en travers de ses mouvements si celui-ci voulait rejoindre l'armée anglo-hollandaise au cours de la lutte acharnée qu'il prévoyait pour le lendemain. Au quartier général de l'armée française, on ignorait même la direction qu'avait prise l'armée prussienne, et Napoléon hésitait entre ces deux opinions, ou que Blücher battait en retraite pour rejoindre Wellington, ce qui était le plan des deux généraux ennemis, ou qu'il se retirait sur le Rhin, auquel cas il n'eût plus été à craindre, pour le moment du moins. Mais une telle conviction eût fait peu d'honneur à la perspicacité de Napoléon, qui devait connaître Blücher et savoir qu'il n'était pas homme à se décourager si vite et à abandonner son allié dans une circonstance aussi décisive. Il tomba donc dans la grave erreur de croire, comme il l'a dit lui-même, qu'il avait mis hors de cause pour deux ou trois jours au moins, et cette erreur entraîna les délais qu'il apporta dans l'expédition des ordres envoyés à Grouchy; c'est ce que le colonel Charras prouve péremptoirement dans son magnifique ouvrage : *Histoire de la campagne de 1815*. C'est à cet historien si compétent que nous allons emprunter les éléments de notre récit.

A midi et demi, le lendemain de la bataille de Ligny, Napoléon se trouvait encore sur le théâtre de la lutte; ce n'est qu'à partir de cette heure qu'il se mit en marche pour se porter aux Quatre-Bras, à la rencontre de Wellington. Il ne redoutait qu'une chose, c'est que le général anglais, à la nouvelle de la défaite de Blücher, ne se dérobât à travers la forêt de Soignes, en avant de laquelle il était établi; mais Wellington l'attendait de

pied ferme, certain de la coopération de Blücher. Vers deux heures de l'après-midi, un épouvantable orage s'étendit sur toutes les plaines de la Belgique. « Le ciel, chargé de pais nuges, dit M. Thiers, finit par fondre en torrents d'eau, et une pluie d'été, comme on en voit rarement, inonda tout à coup les campagnes environnantes. En quelques instants, le pays fut converti en un vaste marécage impraticable aux hommes et aux chevaux. Les troupes composant les divers corps d'armée furent contraintes de se réunir sur la chaussée (des Quatre-Bras à Bruxelles). Bientôt l'encombrement y devint extraordinaire, et les troupes de toutes armes y marchèrent confondues dans un pêle-mêle effroyable. » Les chemins, détremés à la suite de cet orage, retardèrent beaucoup la marche de l'armée française; mais si Napoléon peut bénéficier de cette excuse, il faut bien aussi, pour rester dans les limites de l'impartialité, l'étendre à Grouchy, placé dans les mêmes conditions. Or, c'est ce que n'ont fait ni Napoléon ni M. Thiers, son historien. Le premier surtout a reproché amèrement à son lieutenant les retards apportés à sa marche par les circonstances, alors que lui-même en avait été victime. « Ce qui aurait valu le mieux, fait justement observer le colonel Charras, c'eût été de chercher, de découvrir la retraite des Prussiens dès le point du jour, de mettre cette infanterie (celle de Grouchy) en mouvement dès le lever du soleil et de l'achever non sur Gembloux, mais sur Sombrèffe, d'où sortait alors Thielmann, ou bien sur le chemin de Tilly, où étaient Zielen et Pirch I, et si cela ne fut pas fait, c'est à Napoléon seul qu'il faut le reprocher, car seul il commandait. »

C'est dans la nuit du 17 au 18 juin que l'armée française arriva sur le terrain de la lutte qui allait prendre pour nous le nom sinistre de bataille de Waterloo. La pluie continuait de tomber à torrents et le tonnerre ne cessait de gronder dans le lointain. On eût dit que la nature, par ce déchaînement, voulait former le prologue du drame sanglant qui allait se jouer. A une heure, Napoléon monta à cheval et, accompagné de Bertrand, gagna les hauteurs coupées par la chaussée de Bruxelles vers la ferme de Rossmonne. Une ligne de feux, ceux des bivouacs de l'armée anglo-hollandaise, éclairait l'horizon de Braine-l'Alleud à Frichemont. Nos bataillons arrivèrent de bonne heure sur les positions qu'ils devaient occuper et y attendirent avec impatience la fin de cette nuit orageuse. Napoléon ressentit une extrême satisfaction en voyant que l'armée ennemie, dont il craignait la retraite, semblait l'attendre de pied ferme, résolue à affronter le choc redoutable qui se préparait. Ainsi, après avoir battu les Prussiens isolés, il avait l'heureuse fortune de rencontrer les Anglo-Hollandais également isolés, et il ne doutait pas du succès : c'était la réalisation de ses profondes combinaisons. Naguère, dans le *Monteur*, il avait fait publier que Wellington était « un présomptueux, un téméraire, un ignorant destiné à essuyer de grandes catastrophes. » A ses yeux, cette prédiction allait donc enfin se réaliser. Nous avons « quatre-vingt-dix chances pour nous et pas dix contre, » dit-il en ce moment à ses généraux. De son côté, Wellington comptait sur la force de la position qu'il avait choisie, étudiée depuis longtemps, car il ne faisait rien au hasard; il connaissait la fermeté, l'ardeur de ses troupes, et lui aussi se croyait sûr de vaincre. Il écrivait à Charles Stuart, à Bruxelles : « Les Prussiens seront de nouveau prêts à tout ce matin... Tout tournera à bien. » Il écrivait en même temps au duc de Barry : « J'espère et, de plus, j'ai toute raison de croire que tout ira bien. »

La pluie avait cessé vers six heures du matin; mais le ciel restait encore très-couvert. Nous empruntons au colonel Charras la description du champ de bataille : « En partant de la ferme du Caillou, où se trouvait le quartier général de Napoléon, on rencontre trois rideaux de hauteurs dirigées uniformément du sud-ouest au nord-est. La chaussée de Bruxelles en coupe successivement les crêtes, vers la ferme de Rossmonne, vers l'auberge de la Belle-Alliance et à 150 ou 200 mètres plus loin que la ferme de la Haie-Sainte.

« La crête des hauteurs formant le dernier de ces rideaux est la limite sud d'une vaste croupe qui s'étend, à l'ouest, jusqu'au-dessus de Merbe-Braine, hameau situé dans un val lon allongé du sud au nord; à l'est, jusque vers Ohain; au nord, jusqu'au hameau de Mont-Saint-Jean, où commence une pente de faible inclinaison qui descend au village de Waterloo, bâti à une lieue de la Haie-Sainte, dans une échancre de la forêt de Soignes.

« Cette croupe est ce qu'on appelle le plateau de Mont-Saint-Jean. A 500 ou 600 mètres et à l'ouest de la Haie-Sainte, un contre-fort, de peu de largeur, s'en détache et vient finir en s'abaissant régulièrement tout près de la chaussée de Bruxelles et de l'auberge de la Belle-Alliance. La ligne de partage des eaux du bassin de la Seine et de celui de la Dyle suit ce contre-fort. Deux vallons y prennent leur origine. L'un, s'ouvrant au sud-ouest, passe derrière le château de Guimont et débouche, tout auprès, dans le valon de Merbe-Braine; l'autre, s'ouvrant au sud-est, passe immédiatement au-dessous de

la Haie-Sainte, des fermes de Papelotte, de la Haie, et comprend le hameau de Smohain.

• Ces deux vallons formaient ainsi, au pied même du plateau de Mont-Saint-Jean, une sorte de circonvallation, interrompue seulement par le contre-fort dont nous venons de parler. Les pentes qui les limitent, au sud et au nord, sont, en général, d'accès facile, même pour l'artillerie. Celle du nord offre cependant de la roideur, dans le voisinage immédiat de la Haie-Sainte et sur une longueur d'environ 500 à 600 mètres. Cette ferme est au bord même de la chaussée de Bruxelles.

• Le château de Goumont en est à 1,500 mètres à l'ouest. Il s'élève sur le haut de la pente qui limite le vallon du côté du sud. La chaussée de Nivelles le laisse à 350 mètres sur sa droite, traverse sur un remblai le vallon de Merbe-Braine et va se confondre, au hameau de Mont-Saint-Jean, avec la grande route de Charleroi à Bruxelles.

• Les fermes de Papelotte et de la Haie sont à 1,400 et 1,500 mètres à l'est de celle de la Haie-Sainte; le hameau de Smohain, à moins de 2,000.

• Sous la Haie, le vallon se rétrécit, se ravine; et il en sort, au milieu de sources marécageuses, un petit ruisseau qui va couler sous Ohain et verser ensuite ses eaux dans le ruisseau de Lasna, affluent de la Dyle.

• Le château de Frichemont, à 300 mètres au sud de Smohain, est bâti au sommet de la pente qui borde le vallon de ce côté.

• Tel était le terrain sur lequel Wellington s'était résolu à recevoir le choc de Napoléon.

Nous compléterons cette description par celle que V. Hugo a donnée dans ses *Misérables*, très-facile à saisir et appelant moins le secours d'une carte.

• Ceux qui veulent se figurer nettement la bataille de Waterloo n'ont qu'à coucher sur le sol par la pensée un A majuscule. Le jambage gauche de l'A est la route de Nivelles, le jambage droit est la route de Genappe, la corde de l'A est le chemin creux d'Ohain à Braine-l'Alleud. Le sommet de l'A est Mont-Saint-Jean, là est Wellington; la pointe gauche inférieure est Hougoumont, là est Reille avec Jérôme Bonaparte; la pointe droite inférieure est la Belle-Alliance, là est Napoléon. Un peu au-dessous du point où la corde de l'A rencontre et coupe le jambage droit est la Haie-Sainte. Au milieu de cette corde est le point précis où s'est dit le mot final de la bataille. C'est là qu'on a placé le lion, symbole involontaire du suprême héros de la grande impériale.

• Le triangle compris au sommet de l'A, entre les deux jambages et la corde, est le plateau du Mont-Saint-Jean. La dispute de ce plateau fut toute la bataille.

• Les ailes des deux armées s'étendent à droite et à gauche des deux routes de Genappe et de Nivelles; d'Erlon faisant face à Picton, Reille faisant face à Hill.

• Derrière la pointe de l'A, derrière le plateau de Mont-Saint-Jean est la forêt de Soignes.

• Quant à la plaine en elle-même, qu'on se représente un vaste terrain ondulant; chaque pli domine le pli suivant, et toutes les ondulations montent vers Mont-Saint-Jean et aboutissent à la forêt...

• Les deux généraux avaient attentivement étudié la plaine de Mont-Saint-Jean, dite aujourd'hui plaine de Waterloo. Des l'année précédente, Wellington, avec une sagacité prévoyante, l'avait examinée comme un encas de grande bataille. Sur ce terrain et pour ce duel, le 18 juin, Wellington avait le bon côté, Napoléon le mauvais. L'armée anglaise était en haut, l'armée française en bas.

Un chemin de traverse allant d'Ohain à Braine-l'Alleud marquait presque exactement le front de l'armée anglo-hollandaise, dont la gauche s'étendait, par l'une de ses extrémités, jusqu'à la hauteur de la Haie, et par l'autre jusqu'à la chaussée de Bruxelles, fortement barricadée. Elle comprenait les divisions de Picton, de Perponcher et une brigade de celle de Cole. Le centre couvrait l'espace compris entre les chaussées de Bruxelles et de Nivelles, comptant les divisions Alten, Cooke (gardes anglaises) et la brigade Kruze (contingent de Nassau). La droite était formée des divisions Clinton, Chassé et de la brigade Mitchell, détachée de la division Colville. Trois brigades de cavalerie anglaise se tenaient derrière l'extrémité droite du centre. La réserve comprenait : le corps de Brunswick, entre Merbe-Braine et la chaussée de Nivelles; la brigade Lambert (division Cole), à la ferme de Mont-Saint-Jean, et six batteries d'artillerie à cheval anglaises, ainsi que la division Colliert (cavalerie hollando-belge) et les deux brigades de grosse cavalerie anglaise Somerset (gardes) et Ponsonby.

Le commandement de l'aile gauche était confié au général Picton, celui du centre au prince d'Orange, celui de l'aile droite au général Hill.

D'un autre côté, le prince Frédéric des Pays-Bas occupait Hill avec la division Stedmann, la brigade indienne, la cavalerie hanovrienne d'Estorff et deux brigades de la division Colville, en tout à peu près 17,000 hommes, que Wellington, dans la

crainte d'être tourné par la droite, avait détachés à une distance assez éloignée, en sorte que, sur le champ de bataille proprement dit, il n'avait à sa disposition qu'environ 70,000 hommes, dont 13,500 de cavalerie et une artillerie comprenant 153 bouches à feu.

Quant à Napoléon, après avoir attentivement étudié les dispositions de Wellington, il disposa ainsi son ordre de bataille. Il mit son armée en marche sur onze colonnes, quatre devant former la première ligne, quatre la seconde, trois la troisième. Les quatre colonnes de la première ligne comprenaient les trois divisions d'infanterie et la cavalerie du 2^e corps (Reille), ainsi que les quatre divisions d'infanterie et de cavalerie du 1^{er} corps (d'Erlon). La seconde ligne était formée par les cuirassiers de Kellermann et les cuirassiers de Milhaud, les deux divisions d'infanterie du 6^e corps (Lobau) et les deux divisions de cavalerie légère Domon et Subervie. Enfin, les trois colonnes de la troisième ligne comprenaient la division de grenadiers à cheval et dragons de la garde, sous Guyot, les trois divisions d'infanterie de la vieille et de la jeune garde, avec Friant, Morand et Duhesme, et les assaurs à cheval et lanciers de la garde, commandés par Lefebvre-Desnouettes. Quant à l'artillerie, elle flanquait les colonnes. Toutes ces troupes se déployèrent avec une admirable précision. « La terre, dit Napoléon dans son langage un peu emphatique, paraissait orgueilleuse de porter tant de braves. Ce spectacle était magnifique, et l'ennemi, qui était placé de manière à percevoir jusqu'au dernier homme, dut en être frappé. »

L'armée française comptait, toutes armes comprises, 72,000 hommes, dont 15,000 hommes de cavalerie et 240 bouches à feu. Comme on le voit, elle était à peu près égale en nombre aux Anglo-Hollandais; mais elle leur était un peu supérieure en cavalerie et beaucoup en artillerie.

Cependant la première moitié du jour commençait à s'écouler, et pas un coup de canon n'avait encore été tiré. Napoléon attendait, pour faire manœuvrer son artillerie, que le sol, détremé par la pluie de la veille et de la nuit, se fût affermi; faute capitale de la part de Napoléon, car s'il eût engagé l'action deux ou trois heures plus tôt, Blücher ne fût arrivé sur le champ de bataille qu'après la complète destruction de l'armée anglo-hollandaise, dont il fut le salut.

Vers onze heures, Napoléon dicta une première indication de son plan de bataille.

« A peu près à une heure après midi, disait-il, au moment où l'empereur en donnera l'ordre au maréchal Ney, l'attaque commencera pour s'emparer du village de Mont-Saint-Jean, où est l'intersection des routes. A cet effet, les batteries de 12 du 2^e corps et du 6^e se réuniront à celles du 1^{er} corps. Ces vingt-quatre bouches à feu tireront sur les troupes de Mont-Saint-Jean, et le comte d'Erlon commencera l'attaque, en portant en avant sa division de gauche et la soutenant, suivant les circonstances, par les autres divisions du 1^{er} corps. »

Le 2^e corps s'avancera à mesure pour garder la hauteur du comte d'Erlon.

Les compagnies de sapeurs du 1^{er} corps seront prêtes pour se barricader sur le champ à Mont-Saint-Jean. »

Tout porte à croire que le projet de Napoléon était de produire son maximum d'effort sur la gauche ennemie, de la déborder et de frapper simultanément le coup le plus vigoureux au point de jonction de cette aile et du centre, au-dessus de la Haie-Sainte. Les hommes compétents trouvent ce plan très-beau de conception, très-puissant de développement, et il devait infiniment réussir si rien ne venait déranger les calculs du chef de l'armée française. Malheureusement, Blücher devait venir les renverser.

A onze heures et demie, le canon et la fusillade éclatant à l'extrême gauche de l'armée française, donnèrent le signal de la bataille. Reille faisait aborder la position de Goumont par la division Guilleminot. Des généraux anglais, avec l'esprit de précision et le sang-froid qui caractérisent leur nation, regardèrent leur montre au premier coup de canon et constatèrent qu'il était alors onze heures trente-cinq minutes.

L'attaque de Reille avait pour but d'appeler sur ce point l'attention du général anglais, de l'y inquiéter et de favoriser ainsi l'action principale, qui devait se produire contre son aile gauche. La position à emporter était forte, le château de Goumont étant dominé, à moins de 300 mètres en arrière, par la crête du plateau de Mont-Saint-Jean. Toutes les dépendances, tous les abords du château étaient mis en état de défense et occupés par un bataillon de Nassau détaché de la division Perponcher et comprenant environ 700 hommes, ainsi que deux compagnies hanovriennes. Tous les murs étaient crénelés et, contre ceux du jardin, on avait élevé un échafaudage permettant de tirer par-dessus. Le château, le jardin et le verger attenant étaient occupés par quatre compagnies de gardes anglaises (division Cooke).

Les cinq bataillons de la brigade Bauduin s'élancèrent à l'attaque et, malgré la mort de leur brave général, qui fut tué dès

le début de l'action, elles ne tardèrent pas à gagner du terrain. Néanmoins, il fallut bientôt leur envoyer du renfort, et, dès lors, une assez vive canonnade s'engagea entre notre artillerie et celle du centre droit ennemi. Wellington, à cheval près de la chaussée de Nivelles, suivait attentivement les péripéties de l'attaque; voyant que le bois allait être enlevé par nos troupes, il y fit avancer un bataillon de Brunswick; mais déjà les soldats de Guilleminot avaient balaïé le terrain, ils atteignaient la limite nord du bois et croyaient la position emportée, quand ils se virent tout à coup écrasés par un feu épouvantable partant des gardes anglaises, qu'abritaient des haies et des murs crénelés hauts de plus de 2 mètres. Nous n'étions munis d'aucun moyen d'escalade; nos troupes s'acharnèrent néanmoins contre ces obstacles infranchissables et ne réussirent qu'à se faire décimer. Quelques-uns, des plus agiles et des plus audacieux, profitèrent de quelques ouvertures des haies pour pénétrer dans le verger; mais la mort était aussitôt le prix de leur intrépidité. C'était la brigade Soye que l'on sacrifiait ainsi inutilement. Celle de Bauduin, appuyant à gauche, avait tourné le bois et enlevé le petit verger situé dans le vallon de Merbe-Braine. Mais elle aussi se trouva arrêtée par des murs, qu'une demi-batterie de 12 aurait renversés; cependant ni Guilleminot, ni Jérôme Bonaparte, ni Reille lui-même n'en eurent l'idée. On dirait que cette imprévoyance soit un mal chronique chez nos généraux; car, naguère encore, dans divers épisodes du dernier siège de Paris, nos combattants allèrent se briser contre des murs crénelés à l'abri desquels les Prussiens les fusillaient impunément, sans qu'un général eût l'inspiration si naturelle de leur ouvrir un passage avec le canon.

Quelques compagnies du 1^{er} léger et une compagnie de sapeurs du génie avaient poussé jusqu'à la porte nord du château et l'avaient enfoncée à coups de hache, malgré la fusillade et la mitraille qui partaient du plateau. Tous trouvèrent la mort dans cette tentative audacieuse. Quand on ramassa dans la cour le sous-lieutenant Legros, il serait encore sa hache dans sa main crispée, et cet épisode sanglant est resté légendaire. Guilleminot, néanmoins, ne pouvait se résigner à battre en retraite, lorsque le bataillon de Brunswick et quatre compagnies de gardes anglais vinrent renforcer les troupes qui défendaient la position. Alors la division Guilleminot fut rejetée jusqu'au milieu du bois. Il était une heure, nos tirailleurs s'étaient déployés sur toute la ligne jusque vis-à-vis de Papelotte; ceux de l'ennemi, repiés, se tenaient sur la pente du plateau. A l'aile droite de notre armée, l'artillerie tonnait, préparant l'attaque ordonnée de ce côté.

En ce moment, un grave incident commença à préoccuper Napoléon; il suivait du regard l'attaque de Goumont, promenant sa lunette sur l'horizon en avant des hauteurs de Rossomme, lorsqu'il aperçut un corps de troupes sur Chapelle-Saint-Lambert, village situé à 7 kilomètres en ligne droite par le nord-est de la ferme de Rossomme! Quelles étaient ces troupes dont on ne pouvait connaître l'uniforme à cette distance? Était-ce Grouchy qui accourait au bruit du canon, comme Desaix à Marengo? Était-ce Blücher qui arrivait sur le champ de bataille avec ses 90,000 hommes? Les divisions de Subervie et de Domon reçurent aussitôt l'ordre de se porter en reconnaissance au-devant du corps en vue, tandis que le général Bertrand, aide de camp de Napoléon, était expédié dans la même direction avec quelques cavaliers, afin de rapporter encore, plus rapidement des nouvelles précises. Il n'était guère probable cependant que ces troupes apparussent au corps de Grouchy. Ce maréchal avait envoyé à Napoléon deux dépêches datées toutes deux de Gembloux, l'une de dix heures du soir le 17, l'autre de deux heures du matin le 18. Dans ces dépêches, Grouchy exposait ses incertitudes sur la direction prise par l'armée prussienne; il ne savait si elle se retirait par Wavre ou par Perwez, village situé près de la voie romaine, et il attendait, pour agir sur un point ou sur un autre, les rapports qui lui parviendraient. Napoléon ne répondit à ces dépêches qu'à dix heures, le 18, par cette lettre signée du major général Soult : « ... L'empereur me charge de vous dire qu'en ce moment Sa Majesté va faire attaquer l'armée anglaise, qui a pris position à Waterloo, près de la forêt de Soignes; ainsi Sa Majesté désire que vous dirigiez vos mouvements sur Wavre, afin de vous rapprocher de nous, vous mettre en rapport d'opérations, pousser devant vous les corps de l'armée prussienne qui ont pris cette direction et qui auraient pu s'arrêter à Wavre, où vous devez arriver le plus tôt possible. Vous ferez suivre les colonnes ennemies qui ont pris sur votre droite par quelques corps légers, afin d'observer leurs mouvements et de ramasser leurs trainards... Ne négligez pas de lier vos communications avec nous... »

Ces instructions prouvent évidemment que Napoléon voyait juste; malheureusement il était trop tard pour que Grouchy pût les mettre à profit; il lui aurait fallu les recevoir dix ou douze heures plus tôt, car les

chemins qu'il avait à suivre étaient défoncés par la pluie, à travers un terrain très-difficile, très-coupé, rempli de défilés. Or, la distance à franchir était d'environ huit lieues; Napoléon ne pouvait donc guère conserver d'illusion à cet égard. Au reste, Bertrand allait dissiper ses incertitudes; après avoir galopé dans la direction de Chapelle-Saint-Lambert, il avait mis pied à terre et s'était approché de manière à reconnaître distinctement une ligne de tirailleurs sortant du vallon dans la direction de Planenoit. C'était de l'infanterie prussienne, et c'est ce que Bertrand vint apprendre à Napoléon. Maintenant, quelle était la force de cette infanterie? C'est ce qu'il apprit bientôt en partie. En effet, on lui amena en ce moment un hussard prussien porteur d'une lettre. Il donna tous les renseignements désirables et apprit que la colonne qu'on apercevait sur Saint-Lambert était l'avant-garde du corps de Bülow, arrivant avec 30,000 hommes. La lettre annonçait l'arrivée de ce corps et demandait des ordres à Wellington. Le hussard dit en outre que les autres corps de l'armée prussienne étaient campés à Wavre, qu'ils y avaient passé la nuit du 17 au 18 et qu'ils n'avaient aucun Français devant eux.

L'intervention prochaine de 30,000 Prussiens sur le champ de bataille où nous luttions déjà contre des forces égales aux nôtres, constituait un danger d'autant plus terrible qu'il s'aggravait de la nouvelle, non moins imprévue pour Napoléon, de la réunion sur Wavre de tout le reste de l'armée prussienne. Or, de Wavre à Smohain, où s'appuyait l'extrême gauche des Anglo-Hollandais, il n'y a que trois lieues en ligne droite. En face d'une pareille éventualité, qui présageait un désastre, Napoléon continua la bataille, espérant toujours écraser l'armée anglaise avant l'arrivée des Prussiens. De nouvelles instructions, plus pressantes, furent envoyées à Grouchy; mais il était bien impossible qu'elles arrivassent à temps. Pendant ce temps-là, Ney reçut l'ordre d'ouvrir le feu d'artillerie qui devait préparer l'attaque dont le but était la prise du hameau de Mont-Saint-Jean. Les trois batteries de 12 de d'Erlon, de Reille et de Lobau, réunies aux batteries divisionnaires du premier et renforcées de deux batteries de la garde, en tout 78 bouches à feu, établies sur la pente des hauteurs de la Belle-Alliance, tonnerent sur la gauche et la partie adjacente du centre anglo-hollandais, qui ne pouvaient leur opposer qu'une artillerie inférieure. Ici nous empruntons le récit de M. Thiers.

« Cette importante opération devait commencer par un coup de vigueur au centre contre la ferme de la Haie-Sainte, située sur la grande chaussée de Bruxelles. Notre aile droite déployée devait ensuite gravir le plateau, se rendre maîtresse du petit chemin d'Ohain, qui courait à mi-côte, se jeter sur la gauche des Anglais et tâcher de la culbuter sur leur centre pour leur enlever Mont-Saint-Jean au point d'intersection des routes de Nivelles et de Bruxelles. La brigade Quiot, de la division Allix (1^{re} de d'Erlon), disposée en colonne d'attaque sur la grande route, et appuyée par une brigade des cuirassiers de Milhaud, avait ordre d'emporter la ferme de la Haie-Sainte. La brigade de Bourgeois (2^e d'Allix), placée sur la droite de la grande route, devait former le premier échelon de l'attaque du plateau; la division Donzelot devait former le second, la division Marcognet la troisième, la division Durutte la quatrième. Ney et d'Erlon avaient adopté pour cette journée, sans doute pour donner plus de consistance à leur infanterie, une disposition singulière et dont les inconvénients se firent bientôt sentir. Il était d'usage dans notre armée que les colonnes d'attaque se présentaient à l'ennemi un bataillon déployé sur leur front, pour fournir des feux, et sur chaque flanc un bataillon en colonne serrée pour tenir tête aux charges de la cavalerie. Cette fois, au contraire, Ney et d'Erlon avaient déployé les huit bataillons de chaque division, en les rangeant les uns derrière les autres à distance de cinq pas, de manière qu'entre chaque bataillon déployé il y avait à peine place pour les officiers, et qu'il leur était impossible de se former en carré sur leurs flancs pour résister à la cavalerie. Ces quatre divisions formant ainsi quatre colonnes épaisses et profondes, s'avançaient à la même hauteur, laissant de l'une à l'autre un intervalle de 300 pas. D'Erlon était à cheval, à la tête de ses quatre échelons; Ney dirigeait lui-même la brigade Quiot, qui allait aborder la Haie-Sainte. »

Sur un terrain favorable, fût justement observer le colonel Charras, cette formation complètement et à juste titre insuflée, aurait été bien dangereuse; sur le sol accidenté, bourbeux qu'il fallait parcourir, c'était une folie. On se mettait à la merci d'une charge de cavalerie. Ces étranges colonnes présentaient ici douze, là vingt-quatre et vingt-sept rangs d'épaisseur et un front de 150 à 200 hommes, suivant la force des bataillons.

Au signal de Ney, elles descendirent, aux cris redoublés de « Vive l'empereur ! » dans le vallon qui séparait les deux armées. Tous ces vaillants soldats, qui n'avaient pris part ni à l'affaire de Ligny ni à celle des Quatre-Bras, brûlaient d'impatience de se signaler par quelque action d'éclat. Ils se heurtèrent

contre l'aile gauche anglo-hollandaise, qui s'étendait depuis la chaussée de Bruxelles jusqu'à la hauteur de la Haie. Le choc fut terrible; nos soldats, malgré les obstacles du terrain, chassèrent devant eux le 95^e anglais, abordèrent les bataillons de Bylandt, les dispersèrent, franchirent le chemin d'Ohain par les intervalles des haies et s'emparèrent des pièces. Mais presque aussitôt, de gauche et de droite, une grêle de balles vint les assaillir : ce sont les bataillons de Kempf et de Pack qui les fusillèrent à quelques pas. Surprises par cette attaque, aussi violente qu'imprévue, les colonnes françaises essayèrent d'y répondre; malheureusement l'ordre vicieux de leur formation, le trouble causé par le passage des haies embarrassèrent et ralentirent leur mouvement. Elles résistèrent pourtant au milieu d'un affreux pêle-mêle, pendant lequel l'intrépide général Picton, commandant de l'aile gauche ennemie, tombe mortellement frappé d'une balle qui lui traverse la tête. C'était un des meilleurs généraux de l'armée anglaise. Wellington, à l'aspect du danger, lance sur nos troupes la brigade de gros dragons de Ponsonby, forte de 1,200 chevaux. Ponsonby se précipite sur le flanc gauche des colonnes françaises, y jette un irréparable désordre et s'empare du drapeau du 105^e de ligne; la troisième colonne, celle de Marcognet, éprouvait simultanément le même sort et perdait le drapeau du 45^e de ligne. Emportés par l'ivresse du succès, les dragons anglais franchissent le vallon; mais alors une brigade de cuirassiers et un régiment de lanciers, se précipitant sur eux, de front et de flanc, leur font payer chèrement leur témérité. Ponsonby tombe à son tour, le corps troué de sept coups de lance. De ses 1,200 dragons, 600 à peine parvinrent à s'échapper. C'est la brigade Travers, 7^e et 12^e cuirassiers, c'est le 4^e lanciers, colonel Bro, qui ont ainsi couché sur le sol ou fait prisonnière la moitié de la colonne anglaise. Notre quatrième colonne, celle de Durutte, fut moins maltraitée que les trois autres, mais elle n'en dut pas moins battre en retraite à son tour, après une perte de 600 hommes.

Ainsi notre attaque sur l'aile gauche ennemie avait échoué. Le corps de d'Erlon avait perdu près de 5,000 hommes, dont 2,000 prisonniers.

Pendant cette attaque de d'Erlon sur le plateau, la brigade Quoit était dirigée contre la Haie-Sainte. Là eut lieu un des plus sanglants épisodes de la bataille. Le jardin, le verger, les bâtiments de la ferme devinrent le théâtre d'une lutte acharnée. L'attaque de Goumont, d'autre part, avait continué avec la même violence, mais sans plus de succès qu'auparavant. Huit obusiers, par ordre de Napoléon, incendièrent le château inaccessible, où des centaines de blessés périssent dévorés par les flammes, mais la position n'était pas emportée.

Il était trois heures, la bataille était dans toute son intensité, mais le dénouement approchait; la combinaison du général anglais et du général prussien marchait vers son accomplissement. Un peu avant quatre heures, la première ligne du centre anglo-hollandais opéra un mouvement rétrograde. Napoléon crut à un commencement de retraite. Il donna aussitôt à Milhaud l'ordre de charger à fond avec ses cuirassiers le centre de Wellington. Mais partout cette intrépide cavalerie fut repoussée. Ney, qui fut à la hauteur et même au-dessus des héros d'Homère dans cette immortelle journée, reprit alors la charge à la tête des lanciers et des chasseurs de la garde, et se rua sans plus de succès sur les carrés anglais, dont le feu mit nos escadrons en désordre. Ainsi le centre de Wellington avait résisté comme son aile gauche.

Cependant les Prussiens arrivaient sur le champ de bataille et allaient entrer en action. A la vue des charges répétées de Ney, Blücher donna l'ordre à Bülow de déboucher du bois de Paris en se dirigeant sur la Belle-Alliance. Le lieutenant de Blücher déboucha aussitôt du bois, poussant en avant 12 escadrons, et bientôt 40 bouches à feu battirent les divisions de Lobau. Devant l'imminence du danger, Ney recommença la tentative qui venait d'échouer; à cette âme véritablement héroïque, le découragement du champ de bataille était inconnu. L'épée à la main, devant les escadrons de Milhaud, avec ceux de Lefebvre-Desnouettes, il recommença ses charges épiques, que Wellington reçoit calme, froid comme toujours. Ici, laissons la parole à V. Hugo (les *Misérables*), dont le récit inouïment concorde exactement avec l'histoire :

« Wellington se sentait pencher. La crise était proche. Les cuirassiers n'avaient point réussi, en ce sens que le centre n'était pas enfoncé. Tout le monde ayant le plateau, personne ne l'avait, et en somme il restait pour la grande part aux Anglais. Wellington avait le village et la plaine culminante; Ney n'avait que la crête et la pente. Ces deux côtés on semblait enracinés dans ce sol funèbre.

« Mais l'affaiblissement des Anglais paraissait irrémédiable. L'hémorragie de cette armée était horrible. Kempf, à l'aile gauche, réclamait du renfort : « Il n'y en a pas, répondait Wellington; qu'il se fusse tuer. » Presque à la même minute, rapprochement singulier qui peint l'épuisement des deux ar-

mees, Ney demandait de l'infanterie à Napoléon, et Napoléon s'écriait : « De l'infanterie ! » Où veut-il que j'en prenne ? Veut-il que j'en fasse ? »

« Pourtant l'armée anglaise était la plus malade. Les poussées furieuses de ces grands escadrons à cuirasses de fer et à poitrines d'acier avaient broyé l'infanterie. Quelques hommes autour d'un drapeau marquaient la place d'un régiment, tel bataillon n'était plus commandé que par un capitaine ou par un lieutenant; la division Alten, déjà si maltraitée à la Haie-Sainte, était presque détruite; les intrépides Belges, de la brigade Klutz, jonchaient les seigles le long de la route de Nivelles; il ne restait presque rien de ces grenadiers hollandais qui, en 1811, mêlés en Espagne à nos rangs, combattirent Wellington, et qui, en 1815, ralliés aux Anglais, combattirent Napoléon. La perte en officiers était considérable. Lord Uxbridge qui, le lendemain fit enterrer sa jambe, avait le genou fracassé. Si, du côté des Français, dans cette lutte des cuirassiers, Delort, L'Héritier, Colbert, Dnop, Travers et Blancart étaient hors de combat, du côté des Anglais, Alten était blessé, Barne était blessé, Delancey était tué, Van Meeren était tué, Ompteda était tué, tout l'état-major de Wellington était décimé, et l'Angleterre avait le pire partage dans ce sanglant équilibre. Le 2^e régiment des gardes à pied avait perdu 5 lieutenants-colonels, 4 capitaines et 3 enseignes; le 1^{er} bataillon du 30^e d'infanterie avait perdu 24 officiers et 112 soldats; le 79^e montagnards avait 24 officiers blessés, 18 officiers morts, 450 soldats tués. Les hussards hanovriens de Cumberland, un régiment tout entier, ayant à sa tête son colonel Hacke, qui devait plus tard être jugé et cassé, avaient tourné bride devant la mêlée et étaient en fuite dans la forêt de Soignes, semant la déroute jusqu'à Bruxelles. Les charrois, les prolonges, les bagages, les fourgons pleins de blessés, voyant les Français gagner du terrain et s'approcher de la forêt, s'y précipitèrent; les Hollandais, sabrés par la cavalerie française, criaient : « Alarme ! » De Vert-Coucou jusqu'à Groenendaal, sur une longueur de près de 2 lieues, dans la direction de Bruxelles, il y avait, au dire des témoins qui existent encore, un encombrement de fuyards. Cette panique fut telle qu'elle gagna le prince de Condé à Malines et Louis XVIII à Gand. A l'exception de la faible réserve échelonnée derrière l'ambulance établie dans la ferme de Mont-Saint-Jean et des brigades Vivian et Vandeleur, qui flanquaient l'aile gauche, Wellington n'avait plus de cavalerie. Nombre de batteries gisaient démontées. Ces faits sont avoués par Siborne, et Pringle, exagérant le désastre, va jusqu'à dire que l'armée anglo-hollandaise était réduite à 34,000 hommes. Le duc de fer demeurait calme, mais ses lèvres avaient blêmi. Le commissaire autrichien Vincent, le commissaire espagnol Alava, présents à la bataille dans l'état-major anglais, croyaient le duc perdu. A cinq heures, Wellington tira sa montre, et on l'entendit murmurer ce mot sombre : « Bücher, ou la nuit ! »

Certes, il est hors de doute que l'armée anglo-hollandaise était écrasée; que Wellington subissait un effroyable désastre sans l'arrivée des Prussiens; mais il ne faut pas perdre de vue que cette arrivée l'attendait, qu'il l'avait fait entrer dans ses combinaisons, et c'est ce qui explique, indépendamment de son caractère, l'indomptable ténacité avec laquelle il défendit ses positions. Un homme moins fortement trempé se fût abandonné vingt fois au découragement et aurait battu en retraite. Lui, le duc de fer, comme on l'a appelé, resta inébranlable, bien résolu à se faire tuer avec son dernier bataillon jusqu'à l'entrée en scène de Blücher. Il faut savoir rendre justice à ses ennemis; Wellington lui-même, au congrès de Vérone, assurait au général Jonini : « qu'il n'avait jamais rien vu de plus admirable à la guerre que les dix ou douze charges répétées des cuirassiers français sur les troupes de toutes armes. »

Vers cinq heures, Lobau, qui occupait Plancenoit, était déjà aux prises avec la moitié du corps de Bülow et en arrêtait la marche; mais bientôt le général prussien fut rejoint par les divisions Hacke et Ryssel, et toute sa cavalerie (près de 2,000 chevaux), toute son artillerie (86 bouches à feu) étaient entrées en ligne. 29,000 hommes s'approprièrent en écrasant 10,000. Napoléon vit le danger et ordonna au général Duhesme de se porter avec sa division de jeune garde immédiatement sur Plancenoit avec trois batteries. Ce renfort arrêta les progrès de l'ennemi, mais ce ne fut pas pour longtemps. Irrité de ce temps d'arrêt, Blücher ordonna à son lieutenant d'enlever à tout prix Plancenoit. Les divisions Hiller et Ryssel se lancèrent alors en avant et, malgré des prodiges de valeur, la jeune garde fut rejetée hors du village. A cette vue, Napoléon ordonna à Morand de se porter sur Plancenoit avec un bataillon de grenadiers, deux bataillons de chasseurs et deux bataillons de la garde. D'autres troupes appuyèrent cette opération, qui fut exécutée avec la résolution audacieuse qu'on pouvait attendre d'un pareil chef et de pareils soldats. Après une rencontre assez courte, mais terrible, les Prussiens durent abandonner la position qu'ils avaient conquise et aller se reformer en arrière. Il était alors près de sept

heures, et la bataille était encore indécise; mais le moment décisif allait arriver. Devant l'imminence du danger, Napoléon va tenter un dernier et gigantesque effort. « Il conduisit tous les bataillons disponibles de la garde entre la Belle-Alliance et la Haie-Sainte. Il y en a dix. Tous appartenaient aux grenadiers et aux chasseurs.

« Six de ces bataillons sont déployés en avant de colonnes d'attaque échelonnées à courte distance les unes des autres. Ils marcheront au plateau. Deux batteries à cheval de la garde viennent se placer sur leur flanc gauche. Elles suivront ce mouvement. Les quatre derniers bataillons resteront en réserve.

« Le feu de notre artillerie s'est ralenti par suite de l'épuisement des caissons de plusieurs batteries. Une batterie, la dernière de la réserve, entre en action. Ordre est donné d'activer les décharges sur toute la ligne.

« Napoléon, en personne, préside à toutes ces dispositions. Il en presse l'exécution; la circonstance est urgente. Il s'adresse aux officiers, aux soldats, les excite, les exalte, leur promet la victoire et, pour mieux les en assurer, leur annonce l'arrivée de Grouchy qui va prendre l'ennemi à revers pendant qu'ils l'attaqueront de front.

« Ney reçoit le commandement de ces trois mille vétérans des batailles, au bras chevronné, au corps cicatrice. Sous ses ordres marchent les lieutenants généraux Friant, Roguet, Michel, les maréchaux de camp Poret, de Morvan, Harlet, Malet : un général par bataillon.

« Ney doit laisser la Haie-Sainte à droite et se diriger sur le contre-fort par où il a conduit ses attaques de cavalerie.

« Quand tout est prêt, la charge bat; la redoutable phalange s'ébranle et débile, exubérante d'ardeur, d'enthousiasme, devant Napoléon qui, du geste, lui indique où doivent porter ses coups. Elle sort du vallon; elle gravit la hauteur.

« Sur le plateau, cependant, tout s'est disposé aussi pour une nouvelle lutte, pour le combat à outrance. Là, on sait que les bataillons, les escadrons de Prusse sont proches; qu'il ne s'agit plus que d'user la mort et le jour, quelques instants encore, pour avoir bataille gagnée. La puissance du nombre habilement préparée ne saurait manquer de faire pencher la balance.

« Les rangs éclaircis par la mort, par la fuite, se sont serrés et restent fermes. C'est le nerf, le *robur* de l'armée, c'est l'élite des braves survivant à six heures de combat acharné, qui les forme maintenant. Wellington, le prince d'Orange, Hill, vont d'un bataillon à l'autre, encourageant, excitant au devoir. A ses Anglais, comme Nelson à Trafalgar, Wellington rappelle la patrie : « Te nez ferme, mes garçons ! Que dirait-on de nous en Angleterre, si nous quittons » d'ici ? » Aux soldats de Neerlande, de Nassau, de Brunswick, le jeune et vaillant prince d'Orange demande s'ils veulent revoir la ruine, le déshonneur de leur pays, la tyrannie impériale. Et de longs hurrahs répondent à ces énergiques allocutions jetées au milieu des boulets, des obus ricochant, éclatant de toutes parts.

« Néanmoins, la situation des Anglo-Hollandais était bien critique. Wellington le voyait, mais n'en était pas ébranlé. Il aurait fait retraite s'il l'eût pu, a dit Napoléon. Triste vengeance du vaincu que cette allégation tant répétée ! Le plan du général reposait sur la défense du plateau jusqu'à l'arrivée des colonnes prussiennes; elles étaient proches, et il aurait renoncé à le disputer, avec la masse de braves qui lui restaient encore ! « Vous pouvez être tué, lui dit lord Hill; quels sont vos projets, vos instructions ? — De tenir ici jusqu'au dernier homme. » Kempf, qui a remplacé Picton dans le commandement de l'aile gauche, fait demander des renforts. « Qu'il n'y compte pas et qu'il continue la défense ! » Le mot de la journée est dans ces laconiques réponses, dignes de l'antiquité, des plus beaux temps des armées de notre République. Il est pénible, peu honorable de méconnaître des ennemis. » (Charras, *Histoire de la campagne de 1815*.)

Wellington a reconnu les redoutables bonnets à poil de la vieille garde et il comprend que la crise suprême approche; aussi il prend toutes ses dispositions pour les recevoir. « Les batteries à portée reçoivent l'ordre de concentrer leurs coups sur la colonne d'élite. Les bataillons de Brunswick et de Nassau, en deux colonnes serrées, de quatre et de trois bataillons, sont en première ligne sur sa direction même; ils soutiendront le premier choc. Derrière eux, la brigade de Maitland (gardes anglaises), déployée et formée sur quatre rangs, se tient couchée dans un pli de terrain. La division Chassé est sur la droite de Maitland, une brigade à deux carrés échelonnés, et, en réserve, une brigade en colonnes serrées.

« Le bruit des tambours battant la charge, les cris frénétiques de « Vive l'Empereur ! » sont devenus distincts, malgré les grondements de l'artillerie; la garde approche. Les soldats ont l'arme au bras; leurs rangs se serrent et restent alignés sous la mitraille, comme en un jour de parade. Ney est devant eux, l'épée à la main. La garde approche toujours. Les batteries qui sont en face d'elle

sont enlevées à la baïonnette ou se retirent en désordre. Les bataillons de Brunswick s'avancent à sa rencontre; elle les culbute et les disperse. Le prince d'Orange se précipite en tête des Nassau et veut, à son tour, l'arrêter; une balle le renverse de cheval, et les Nassau subissent le sort des troupes de Brunswick.

« Des cris de victoire retentissent dans la colonne française... » (Charras.)

Dernière et trompeuse illusion ! On sait le reste, dit V. Hugo, l'irruption d'une troisième armée, la bataille disloquée, 86 bouches à feu tonnant tout à coup, Pirch survenant avec Bülow, la cavalerie de Zieten menée par Blücher en personne, les Français refoulés, Marcognet balayé du plateau d'Ohain, Durutte délogé de Papelotte, Donzelot et Quoit reculant, Lobau pris en écharpe, une nouvelle bataille se précipitant à la nuit tombante sur nos régiments démantelés, toute la ligne anglaise reprenant l'offensive et poussée en avant, la gigantesque trouée faite dans l'armée française, la mitraille anglaise et la mitraille prussienne s'entraînant, l'extermination, le désastre de front, le désastre en flanc, la garde entrant en ligne sous cet épouvantable écrasement.

« Comme elle sentait qu'elle allait mourir, elle cria : « Vive l'Empereur ! » L'histoire n'a rien de plus émouvant que cette agonie éclatant en acclamations.....

« Quand les hauts bonnets des grenadiers de la garde avec la large plaque à l'aigle appurent, symétriques, alignés, tranquilles, dans la brume de cette mêlée, l'ennemi sentit le respect de la France; on crut voir vingt victoires entrer sur le champ de bataille, ailes déployées, et ceux qui étaient vainqueurs, s'estimant vaincus, reculèrent; mais Wellington cria : « Debout, gardes, et visez juste ! » Le régiment rouge des gardes anglaises, couché derrière les haies, se leva, une nuée de mitraille cribla le drapeau tricolore frissonnant autour de nos aigles, tous se ruèrent et le suprême carnage commença. La garde impériale sentit dans l'ombre l'armée lâchant pied autour d'elle et le vaste ébranlement de la déroute; elle entendit le sautoir qui-peut ! qui avait remplacé le Vive l'Empereur ! et, avec la fuite derrière elle, elle continua d'avancer, de plus en plus foudroyée et mourant davantage à chaque pas qu'elle faisait. Il n'y eut point d'hésitants ni de timides. Le soldat dans cette troupe était aussi héros que le général. Pas un homme ne manqua au suicide.

« Ney, éperdu, grand de toute la hauteur de la mort acceptée, s'effraia à tous les coups dans cette tourmente. Il eut là son cinquième cheval tué sous lui. En sueur, la flamme aux yeux, l'écume aux lèvres, l'uniforme débou-tonné, une de ses épaulettes à demi coupée par le coup de sabre d'un horse-guard, sa plaque de grand aigle bosselée par une balle, sanglant, fangeux, magnétique, une épée cassée à la main, il disait : « Venez voir comment meurt un maréchal de France sur le champ de bataille ! » Mais en vain; il ne mourut pas. Il était hagard et indigné. Il jetait à Drouet d'Erlon cette question : « Est-ce que tu ne te fais pas tuer, toi ? » Il criait au milieu de toute cette artillerie écrasante une poignée d'hommes : « Il n'y a donc rien pour moi ! Oh ! je voudrais que tous ces boulets anglais m'entrassent dans le ventre. » Tu étais réservé à des balles françaises, infortuné !

Ici devrait se placer l'épisode du dernier carré de la garde, criant par la voix d'un de ses généraux : « La garde meurt et ne se rend pas », ou un mot moins épique et plus soldatesque. Comme le récit de ce dénouement, si grandiose dans son horreur sanglante, se trouve déjà doublement reproduit à notre article CAMBRONNE, nous y renvoyons le lecteur.

Les ténueurs enveloppaient de leurs voiles sombres le champ de bataille de Waterloo, qu'inondaient les soldats anglais et prussiens, ivres de leur succès. En se retrouvant pour la première fois depuis leur entrevue de Ligny, Wellington et Blücher se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. Ils pouvaient être fiers de leur triomphe, car ils venaient de remporter la victoire la plus décisive de toute cette époque gigantesque. L'armée française était en pleine déroute, poursuivie par la cavalerie prussienne, qui sabrait impitoyablement les attardés ou les égarés. Wellington a dit de la journée du 18 juin qu'elle avait été « une journée de géants. » Et, en effet, jamais armées ne s'étaient livrées de plus furieux, de plus sanglants assauts. Mais, malheureusement pour la France, jamais non plus une armée française n'avait subi défaite si terrible, si funeste. Il était réservé au neveu apocryphe de Napoléon de faire revivre le spectacle d'une aussi effroyable catastrophe; car il semble que cette dynastie maudite qui prend sa naissance dans le sang soit condamnée à disparaître dans la boue. Waterloo et Sedan marquèrent la fin de ces deux hommes qui, après avoir fait de la France leur jouet, la laisserent sanglante et épuisée au fond d'un abîme.

L'armée anglo-hollandaise avait perdu 15,094 hommes; les Prussiens 6,990. Quant à l'armée française, ses pertes ne s'élevaient pas à moins de 30,000 hommes, dont 7,000 prisonniers, sans compter 200 bouches à feu,

Qui pourra jamais calculer ce que les Napoléons ont coûté à la France ?

Le nom de Waterloo, devenu si légendaire, a passé dans la langue pour caractériser une destruction, une ruine, une défaite irrémédiable :

« La fortune du faisan s'en va toujours croissant avec celle de la famille des Bourbons, depuis Henri IV jusqu'à Louis XVI. Après avoir atteint son apogée sous ce dernier règne, elle subit une éclipse sous la Révolution, puis se relève sous l'Empire. Cette fortune semble même briller d'un éclat plus vif que jamais sous la Restauration ; mais cet éclat, hélas ! n'est qu'éphémère. Bientôt l'expédition de Rambouillet a lieu, et l'invincibilité du faisan disparaît dans la catastrophe où sombrèrent tant d'autres inviolabilités. L'expédition de Rambouillet s'appellera dans l'histoire le Waterloo du faisan, du daim et du dix-cors. Ainsi tout finit, ainsi tout passe ! »

TOUSSENEL.

« Au diable ! je voudrais bien ne me devoir qu'à moi-même ; j'aurais soin de ne pas me payer et je ne serais pas forcé de recourir à la médecine !... Au fait, tu as raison ! Après un Waterloo comme celui de ce soir, une retraite honorable, bien gantée et bien cravatée, est le meilleur parti qui nous reste. »

ARMAND DE FONTMARTIN.

Waterloo (LIGNY ET), par M. Achille de Vaulabelle, extrait de *l'Histoire des deux Restaurations* (1865, in-18). La campagne de 1815 en Belgique, terminée par les batailles de Ligny et de Waterloo, est encore le fait militaire le plus considérable de la première moitié du XIX^e siècle. Quoique chaque jour nous éloigne de cette époque néfaste et cependant glorieuse pour la France et pour sa brave armée, on est toujours avide de cette histoire, dont on voit chaque jour disparaître quelques-uns des héros actuels. Depuis quelques années, elle a passionné les écrivains ; Edgar Quinet, le colonel Charras, Erckmann-Chatrain l'ont étudiée sous différentes formes, mais tous avec un peu de parti pris, et c'est encore le récit de M. de Vaulabelle qui est empreint de la plus grande impartialité. Enfant dans *l'Histoire des deux Restaurations*, ce récit n'était pas assez en lumière pour produire son effet, et l'éditeur Perrotin a conçu une heureuse idée en en faisant la matière d'un ouvrage à part. Outre l'attrait du style, on y trouve celui de la vérité historique, poussée si loin chez l'auteur qu'il n'a reculé devant aucune recherche, devant aucune considération personnelle pour retrouver et pour exposer les faits tels qu'ils se sont passés. Là sont expliquées avec talent les causes de nos désastres dans cette courte et mémorable campagne. Au récit lucide, dramatique et complet de la campagne de Waterloo sont joints des documents et des preuves recherchées avec soin, compulsés avec bonheur et habilement mis en relief. C'est l'œuvre la plus vraie, la plus complète, en un mot l'histoire réelle de la campagne de 1815, comme le livre de MM. Erckmann-Chatrain en est le roman, et l'une n'offre pas moins d'intérêt que l'autre.

Effort héroïque de l'Empire expirant, la bataille de Waterloo, malgré ses résultats, fut digne de la lutte engagée vingt-trois ans auparavant par la France révolutionnaire contre l'Europe coalisée. Bien que formées à la hâte et composées, pour moitié, de conscrits et de volontaires enrégimentés depuis quelques semaines, les troupes qui livrèrent ce combat suprême se montrèrent les églés des plus vaillantes légions de la République et de l'Empire. Elles comptaient 59,000 combattants à Ligny ; à Waterloo, 65,000 ; les alliés perdirent près de 60,000 hommes. Jamais armée française ne porta, on le voit, des coups plus terribles. Fantassins, cavaliers, artilleurs de la ligne et de la garde, tous les soldats furent admirables ; eux seuls jusqu'à la dernière heure ne commirent aucune faute. Le plus grand nombre des officiers de troupe, les généraux encore jeunes se montrèrent dignes de commander à de tels soldats. Mais il n'en fut pas de même des maréchaux, des généraux qui exerçaient les commandements supérieurs, et qui ne surent pas se montrer dignes d'eux-mêmes. Leurs fautes pendant ces quatre jours furent si lourdes que Napoléon a pu dire : « Tout a été fatal dans cette campagne et prend la teinte d'une absurdité. »

C'est surtout le point de vue patriotique auquel s'est placé l'auteur qui rend sa narration émouvante.

Waterloo, roman de MM. Erckmann et Chatrain (1865, in-18). Ce roman fait suite au *Conscrit* de 1813 ; nous retrouvons Joseph Bertha, le conscrit, vivant calme et tranquille, marié avec Catherine et travaillant toujours avec M. Goudeau. La guerre vient de nouveau l'arracher à ses foyers ; mais cette fois ce n'est pas l'esprit de conquête, c'est la défense de la patrie qui réclame son bras ; aussi, tout en tournant de temps en temps la tête vers cette pauvre maison où il ne demandait qu'à vivre paisible et où il a laissé toute son espérance et tout son bonheur, il

se laisse emporter par la colère et finit par crier comme les autres : « En avant ! pas de quartier ! pas de quartier ! » Comme dans le *Conscrit*, c'est encore lui qui fait le récit des événements, tout en ne racontant guère que ce qui se trouve en contact direct avec lui. Nous ne le suivons pas sur ces champs de bataille, à travers ces journées terribles où la guerre prit des proportions plus effrayantes et plus destructives qu'elle n'en avait jamais eues. Chaque détail en a été consigné dans des livres dont on connaît l'autorité et qui peuvent, eux aussi, passer pour nationaux. Entre ces livres et le genre de récit des auteurs de *Waterloo*, il y a la même différence, dit M. de Lagenevais, qu'entre les grands tableaux de bataille où le peintre semble s'être placé sur une hauteur, dans les rangs de l'état-major, à deux pas du général en chef, hors de la portée des boulets, et ces toiles épisodiques qui représentent un jeune soldat mourant seul au fond d'un ravin ou un blessé étanchant sa soif au bord d'un ruisseau. La voix de Joseph Bertha est une voix au milieu de cette immense clameur, une larme dans cette tempête de gémissements et de sanglots, une goutte de ces torrents de sang qui emportent la vie d'une génération et d'un pays. Ce n'est plus la représentation d'un courage militaire théâtral, personnifié dans un type de convention, l'invincible colonel de l'Empire ; c'est un enfant de la grande famille humaine qui, tout en s'acquittant de son devoir de Français, déteste la guerre, sent, avec une patriotique colère contre l'étranger, gronder en lui une sourde révolte contre la raison du plus fort et l'esprit de conquête, le tout compliqué de méfiance, de rancune préventive contre cette affreuse réaction antinationale, qui a fait tout le mal et qui va profiter de ces désastres. Qu'on ne s' imagine pas trouver dans Joseph Bertha un de ces énergiques démocrates de la grande époque ; non ! l'enfant du peuple s'élève, sans morgue, sans rancune, guidé par son simple bon sens, en pacificateur et en justicier. C'est au nom de la justice et de la pitié que Joseph vient, près d'un demi-siècle après la chute de l'Empire, rappeler les souffrances et revendiquer les droits des petits et des faibles dans les phases terribles qu'ils eurent à traverser, peindre l'agonie de la grande armée et l'invasion de l'étranger. Son patriotisme se réchauffe au souvenir des malheurs de sa patrie et des maux qu'a fait fondre sur elle l'ambition insatiable d'un seul homme, debout sur une pyramide de cadavres comme le génie de la destruction, mais qui sent ces monceaux de chair humaine prêts à s'écrouler sous lui et à l'entraîner dans leur chute sinistre. »

Waterloo (LE SOLDAT DE), tableau d'Horace Vernet ; collection de la famille d'Orléans. Le peintre a représenté sur cette toile un grenadier de la garde impériale, assis sur un tertre sépulcral où dorment d'un glorieux sommeil ses compagnons morts sur le champ de bataille où la veille deux armées se disputaient le monde. Le soleil se couche ; ses derniers feux colorent la scène. Le guerrier, accablé de fatigue, après avoir donné la sépulture à ses camarades, se livre à de douloureuses méditations et donne un dernier regret à ses drapeaux, une dernière pensée à notre gloire éclipse. Ce petit tableau, popularisé par des représentations de toute sorte, plein de sentiment et d'expression, est d'une couleur vigoureuse et brillante. Il appartenait au duc d'Orléans. Il a été gravé en mezzo-tinto par Jazet et lithographié par Weber. Réveil l'a gravé au trait dans son *Musée de peinture*.

Waterloo (LA BATAILLE DE), tableau de Steuben. Le moment choisi par le peintre est celui où les généraux supplient l'empereur de quitter le dernier bataillon de réserve au milieu duquel il était venu chercher la mort. Sombre, impassible, Napoléon, revêtu du costume légendaire, est à cheval au milieu de la composition. Ses généraux se précipitent vers lui et le prient de s'éloigner ; l'un d'eux, le sabre à la main, semble se tenir prêt à défendre son maître. La mort frappe à coups redoublés tout autour de l'empereur ; le premier plan est jonché de cadavres ; à droite, les grenadiers échanent avec l'ennemi des coups de fusil ; à gauche sont deux prisonniers anglais qui regardent avec une admiration mêlée de surprise le grand empereur qui veut mourir. Cette composition, qui a paru au Salon de 1835, est un des meilleurs ouvrages de Steuben ; elle a été gravée par Jazet, Audibrant, Réveil, etc.

Tout le monde connaît la célèbre allégorie de Raffet intitulée : le *Cri de Waterloo*, et qui a été popularisée par la lithographie d'Emile Bry (1861). Raffet a lithographié lui-même, en 1830, une autre pièce de sa composition représentant la *Bataille de Waterloo*. M. Eugène Bazin a peint un *Episode de la bataille de Waterloo* (Salon de 1838) ; M. Joseph Lorentz, les *Derniers soupers de Waterloo* (Salon de 1848) ; M. Emile Bayard, le *Lieutenant de Waterloo* (lutte entre des blessés français et des blessés anglais, dans une grande scène peinte avec vigueur et qui a été exposée au Salon de 1875) ; Horace Vernet, un *Soldat à Waterloo* (vieux grenadier assis, une bêche à la main, sur le champ de bataille où il vient d'enfouir les cadavres de ses compagnons, des débris d'armes et d'éten-

dards, composition pathétique connue par la gravure de Jazet), etc. La superbe description que Victor Hugo a faite, dans les *Misérables*, de la charge héroïque des cuirassiers à Waterloo a inspiré plusieurs tableaux ; le meilleur est celui que Bellangé a exposé au Salon de 1865 ; d'autres ont été exposés par M. Castellani (Salon de 1865), P.-N. Arbo (Salon de 1869). Des tableaux de la *Bataille de Waterloo* ont encore été peints par Andrieux (Salon de 1852), Dupray (Salon de 1870), J.-L. Brown (Salon de 1869). Parmi les compositions dues à des artistes étrangers, nous citerons celles de Sauerweid (gravé par Cook), Cooper (gravé par J.-Ch. Bromley, 1837), Atkinson et Davis (gravé par J. Burnet), J.-W. Pie-neman (musée de Harlem), J.-A. Langendyck (eau-forte datée de 1817).

WATERLOO (Antoine), peintre et graveur hollandais, né selon les uns à Amsterdam, selon d'autres à Utrecht, vers 1618, mort en 1662. Il s'adonna avec beaucoup de succès au paysage et chargea divers peintres d'exécuter les figures et les animaux qu'on voit dans ses toiles. Ses tableaux, très-recherchés, sont d'un bon coloris et d'une exactitude qui touche parfois à la sécheresse. Il excellait à rendre la transparence du ciel, les lointains vaporeux, l'effet de la lumière à travers les arbres. Peintre naturaliste, il représentait la nature telle qu'il la voyait, sans trop savoir, ce qui fait qu'on l'a accusé de ne pas savoir composer un tableau. Ses dessins sont fort estimés. Comme graveur, il a exécuté des eaux-fortes retouchées au burin, qui sont d'une exécution très-remarquable et qui ont beaucoup contribué à sa réputation. Ces gravures, très-recherchées des amateurs, sont au nombre de cent quarante-huit et forment vingt et une suites. Waterloo mena une vie de désordre. Il tomba dans une profonde misère et mourut à l'hôpital.

WATERMAN s. m. (oua-teur-mann — mot angl. formé de *water*, eau ; *man*, homme). Bâtelier anglais. || Pl. WATERMANN.

— Mécan. Machine servant à creuser le sol au fond de l'eau : l'idée du WATERMAN flexible de Watt lui a été donnée par la queue du homard. (Complém. de l'Acad.)

WATERPROOF s. m. (oua-teur-prouff — mot angl. formé de *water*, eau ; *proof*, épreuve). Manteau imperméable. || Nom donné à une sorte de manteau de femme.

WATERTOWN, ville des Etats-Unis (New-York), chef-lieu du comté de Jefferson, à 128 kilom. N.-O. d'Utica et à l'embouchure du Black-River ; 8,000 hab.

WATERVILLE, bourg des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat du Maine, à 29 kilom. N. d'Augusta, sur le Kennebec ; 5,000 hab. Ecole supérieure ; commerce actif. Nombreuses manufactures, ateliers de construction de machines.

WATERVILLE, ville des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat de New-York, à 9 kilom. N. d'Albany, sur l'Hudson et la Mohawk ; 12,000 hab.

WATER-ZOOTJE s. m. (va-tre-zo-tje). Art culin. Nom donné par les Hollandais à une sorte de court-bouillon que les Flamands appellent WATERZODDE.

— Encycl. Le mot *water-zootje* signifie littéralement *cuisson à l'eau*, en hollandais. Le plat qui porte ce nom se compose de poissons d'eau douce, principalement de perches et de brochettes. Après les avoir entaillés en plusieurs endroits, on les fait bouillir dans de l'eau salée pour leur enlever toute matière visqueuse. Cette opération terminée, on les remet dans une nouvelle eau avec du sel et de la racine de persil. Quand ils sont suffisamment cuits, on les sert avec leur eau, et ils se mangent sans autre assaisonnement que des tartines beurrées. C'est un plat simple, très-sain, très-léger, que les médecins du pays permettent à leurs malades.

WATFORD, ville d'Angleterre, comté et à 37 kilom. O. de Hertford, sur la Coln ; 5,500 hab. Filature de soie ; papeterie ; fabrication de tresses de paille. Commerce de bestiaux et de drèche.

WATHEK-BILLAH (Abou-Djafar-Haroun II, AL.), calife abbasside d'Orient, né en 811, mort en 847. Il succéda, en 842, à son père Motasem, eut, dès les premiers jours de son règne, à réprimer une révolte des habitants de Damas et fit exécuter 1,500 des rebelles. Prince débauché et prodigue, Wathek se montra cependant un généreux protecteur des lettres et cultiva lui-même la poésie avec succès ; mais il scandalisa les musulmans orthodoxes en accordant sa faveur aux fatimites et en adoptant les idées des motazélites. Il fit preuve d'une grande cruauté envers ceux qui ne voulaient pas reconnaître que le Coran avait été créé et que les fidèles, après leur mort, ne devaient pas jouir de la vue de Dieu, et alla jusqu'à se faire le bonreau de ceux qui repoussaient sa doctrine. Il fit aussi décapiter 42 officiers grecs, prisonniers depuis sept ans, parce qu'ils refusaient d'embrasser l'islamisme. Cependant les querelles religieuses et les plaisirs n'absorbèrent pas tellement ce prince qu'il ne songeât à acquiescer quelque gloire militaire, et, dans l'hiver de 845, il envoya une expédition contre les Grecs ; mais elle échoua complètement, et la plupart des soldats qui la composaient

pérèrent, tant par suite de la rigueur de la saison que sous les coups des Grecs. Wathek mourut après un règne de cinq ans et neuf mois, laissant un fils, Mohammed, qui, à cause de sa jeunesse, fut exclu du trône et remplacé par son oncle Motawakkel. Il y remonta plus tard et prit le nom de Mohtady.

WATHIEZ (François-Isidore), général français, né à Versailles en 1777, mort en 1856. Entré à seize ans au service, il fit toutes les campagnes d'Italie, fut promu, en 1805, au grade de capitaine, combattit à Ulm, à Austerlitz et à Iéna, devint chef d'escadron en 1807 et, après avoir encore assisté à la bataille d'Heilsberg, où il fut grièvement blessé, fut envoyé en Espagne avec le général Lasalle. Chargé du commandement de l'avant-garde, il força le passage de Torquemada, battit à Cabazon un ennemi dix fois supérieur en nombre et, au combat de Medina-del-Rio-Seco, conquit le grade de colonel. Blessé à Burgos, il fit, à peine rétabli, la campagne d'Estramadure, suivit, en 1809, Lasalle à l'armée d'Allemagne et assista à la bataille de Wagram. En 1812, il prit part à la campagne de Russie, avec le grade de chef d'état-major du 2^e corps de cavalerie, commanda, pendant l'hiver de 1812 à 1813, les débris de ce corps et garda les passages de l'Elbe jusqu'à l'arrivée de la nouvelle armée en Allemagne. Après la journée de Bautzen et pendant la marche du général Sébastiani sur Glogau, il enleva, à la tête de quelques husards, une batterie russe de plusieurs canons. Promu général de brigade le 4 juin 1813, il donna de nouvelles preuves de valeur à Leipzig et à Hanau et, en novembre de la même année, reçut le titre de baron et la croix de commandeur de la Légion d'honneur. En 1815, il reçut à l'armée du Nord le commandement d'une brigade de lanciers, à la tête de laquelle il enfonce plusieurs carrés de troupes écossaises au combat de Quatre-Bras. Mis en disponibilité à la seconde Restauration, il se rallia, en 1822, au gouvernement des Bourbons, reçut le commandement du département de la Meuse et fut créé vicomte en 1824. Sous le gouvernement de Juillet, il fut promu au grade de lieutenant général et prit sa retraite en 1848.

WATIPA, nom sous lequel les naturels des bords de l'Orénoque adorent le démon.

WATRELOS ou **WATERLO** (Lambert), chroniqueur français, né en 1107, mort vers 1172. Nommé, dès 1120, chanoine régulier de Saint-Aubert à Cambrai, il ne reçut les ordres sacrés que dix-neuf ans plus tard et devint successivement curé de Wancourt, d'Oswiller et de Bertu. On a de lui une *Chronique de Cambrai*, dans laquelle il raconte les événements arrivés dans le Cambresis de 1108 à 1170. Un fragment en a été inséré dans la continuation du *Récueil des historiens de France*, et elle a été utilisée par Dupont pour son *Histoire de Cambrai* (1759-1769) et par André Potier pour celle du Cateau-Cambrésis.

WATRIN (Pierre-Joseph), général français, né à Beauvais en 1772, mort en 1802. Entré en 1792, comme simple soldat, dans la légion belge, qui devint ensuite le 17^e régiment de chasseurs à cheval, il devint capitaine en moins d'un an et, en 1794, fut envoyé comme adjudant général à l'armée du Nord, où il ne tarda pas à être promu général de brigade. Il passa de là à l'armée de Sambre-et-Meuse, puis fut envoyé en 1796, avec 6,000 hommes, à l'armée de l'Ouest, commandée par Hoche. Watrin contribua par son énergie à la pacification du pays. Il se rendit ensuite à Saint-Domingue avec le général Hédoüville. A son retour en 1799, il devint général de division à l'armée d'Italie et prit part à toute la campagne, à la fin de laquelle il se trouva en-fermé dans Gènes, avec Masséna, qui l'envoya en France demander des secours. Il fit ensuite, avec Bonaparte, la campagne de 1801 et se signala à la bataille de Marengo. Envoyé une seconde fois à Saint-Domingue avec le général Leclerc, il y mourut de maladie.

WATRIPON (Antoine, dit Antoine), journaliste français, né à Beauvais (Oise), en 1822, mort à Paris en juillet 1864. Il était fils d'un ancien capitaine que les désastres de l'Empire avaient renvoyé dans ses foyers. Ses débuts littéraires eurent lieu dans le *Progrès de l'Oise* de Compiègne, auquel il envoya d'abord une série de correspondances. Venu de bonne heure à Paris, il entra à la *Reforme*, fonda, en 1847, la *Lanterne du quartier Latin* et prit, à la tête des écoles, une part très-active aux manifestations qui précédèrent et amenèrent la chute du gouvernement de Louis-Philippe. Porté comme candidat à l'Assemblée nationale dans le département de l'Oise par le parti républicain, il réunit un assez grand nombre de suffrages, mais ne fut pas élu. Il fut ensuite un des rédacteurs fondateurs de *l'Aimable faubourien*, journal de la canaille, qui avait pris pour devise les vers fameux d'Auguste Barbier :

La grande populace et la sainte canaille

Se ruaient à l'immortalité,

et qui, sous une allure triviale, ne se lassait pas de crier sous toutes les formes « que la révolution de Février, comme la révolution de Juillet, était une révolution es-camotée. » *L'Aimable faubourien*, supprimé

le 24 juin, par suite de la proclamation de l'état de siège, n'eut que peu de numéros. Antoine Watrison collaborait en même temps à la *Révolution démocratique et sociale*; il y avait commencé la publication d'une *Histoire des écoles*, qui fut interrompue par la suppression de cet autre journal. Détenu après les journées de Juin, il parvint à s'échapper et se réfugia à Londres jusqu'à la fin du procès de Versailles. A son retour, il fit paraître l'*Histoire politique des écoles et des étudiants depuis le moyen âge jusqu'à 1850* (première partie, 1815-1830, in-8°, 1850). M. Louis Blanc, voulant encourager cette œuvre, écrivit une préface qui devait servir d'entrée en matière pour la seconde partie (1830-1850), mais cette seconde partie resta manuscrite. Le coup d'Etat avait brisé la plume de l'écrivain politique. A partir de ce moment, Antoine Watrison n'eut plus à lutter contre la misère, et il la traita si galement, en si bon compagnon, qu'elle ne voulut jamais le quitter. Il se mit à faire l'école buissonnière, jetant sa prose légère aux journaux épigrammatiques, le *Mouquetier*, le *Journal amusant*, le *Piquet*, etc. Il essaya aussi de percer au théâtre et entreprit quelques publications intéressantes. Outre l'*Histoire des écoles* et un grand nombre d'articles de polémique vive et légère insérés dans divers journaux, on a d'Antoine Watrison, qui toucha à tout, au roman, à la poésie, au théâtre, à l'histoire, les *Génies de la tradition française*, *François Villon* (1857, in-16); le *Borgne*, parodie en deux actes, jouée au Vaudeville de Bruxelles (14 juin 1857); les *Petits-fils de Habets*, pièce en trois actes, jouée au théâtre du Luxembourg (1863); les *Bâtards de l'enfer* ou les *Chauveurs de l'Inde*, roman (1859, 2 vol. in-4°); *Souvenirs du quartier Latin*, les *Loteries* (1861, in-12); *Echos de jeunesse*, les *Trois âges du pays Latin*, précédés d'une notice par Alfred Deberle, avec musique et portrait de l'auteur (1863, in-18); c'est un recueil de poésies et de chansons, dans lequel se trouve le fameux chant autrefois classique des étudiants : *Mon vieux quartier Latin*. On lui doit encore diverses brochures : *Voltaire turpide* par Alexandre Dumas (1855, in-8°); *Alexandre Dumas embêté* par M. Croton-Duvivier, rentier, ex-fabricant de drap d'Elbeuf (1855, in-8°); *les Cosaques pontificaux* (1861, in-8°); *Paris qui danse, études, types et mœurs*, par Tony Fanfan (1861, in-12). Il alla publier en volumes, lorsqu'il est mort, la *Muse folle*, *refrains d'amour et de bohème*; *Pamphlétaire religieux*, *Garasse*, *Nonotte et Patouillet*, suivis de documents nouveaux sur la mort de Voltaire, études insérées dans le journal le *Siccle*.

WATSON (Thomas), poète anglais du xvi^e siècle. Il n'est connu que par ses écrits, au nombre desquels on cite : *Amynthæ gaudia*, recueil de vers hexamètres latins (Londres, 1592, in-4°); *Collection de madrigaux italiens mis en anglais* (Londres, 1590, in-4°); *Ehantoupathia* ou *Centurie passionnée de l'amour*; une traduction anglaise de l'Antigone de Sophocle.

WATSON (Thomas), prélat anglais, mort en 1552. Il fit ses études à l'université de Cambridge, où il se signala par son talent dans la poésie latine, devint doyen de Durham en 1553 et fut nommé, quatre ans plus tard, évêque de Lincoln par la reine Marie; mais, bientôt après, il fut dépourvu de cet évêché par la reine Elisabeth, pour n'avoir pas voulu abjurer la religion catholique, et demeura vingt ans en prison à Londres. De là, il fut transféré au château de Wischich, où il finit ses jours. On a de lui : *Abaddon*, tragédie latine; différents sermons, entre autres trente sur les *Sept sacrements*, qui forment un traité complet sur cette matière.

WATSON (Guillaume), théologien anglais, décédé en 1603. Il fit ses études au collège anglais de Douai et revint ensuite, comme missionnaire catholique, en Angleterre. Il y fit preuve d'un zèle et d'une activité infatigables et fut député auprès de Jacques VI, roi d'Ecosse, pour le bien disposer en faveur de ses coreligionnaires, au cas où ce prince succéderait à Elisabeth en Angleterre, ce qui arriva, en effet, dans la suite. En 1603, Watson fut impliqué dans la conspiration de Walter Raleigh, et il passa en jugement comme prévenu de haute trahison. Bien qu'il eût fourni des preuves évidentes de son innocence, il fut condamné à mort et exécuté. On a de Watson : *Considérations importantes contre les jésuites et autres partisans de l'Espagne* (1601, in-8°); *Dialogue entre un prêtre séculier et un laïque* (1601, in-8°).

WATSON (William), médecin anglais, né en 1710, mort à Londres en 1787. En 1730, il entra en apprentissage chez l'apothicaire Richardson et s'appliqua avec beaucoup de soin à l'étude de la botanique. S'étant marié en 1738, il ouvrit une pharmacie et se fit remarquer par le zèle et le savoir avec lesquels il exerça sa profession. Watson devint, en 1741, membre de la Société royale de Londres. Il eut à s'occuper de diverses questions de toxicologie, soulevées par des circonstances accidentelles, et le fit avec beaucoup de talent. Deux universités, celle de Halle et celle de Wittenberg, lui conférèrent presque en même temps le grade de docteur en médecine. En 1762, il fut nommé médecin d'un hôpital, place qu'il occupa jusqu'à sa mort,

puis devint, en 1784, membre du collège royal des médecins de Londres. Outre un grand nombre d'articles et de mémoires insérés dans les *Transactions philosophiques* et dans plusieurs autres recueils, on doit encore à Watson les deux ouvrages suivants : *Expériences et observations sur l'électricité* (Londres, 1745, in-8°); *Description d'une série d'expériences entreprises dans le but de constater la méthode la plus heureuse d'inoculer la petite vérole* (Londres, 1768, in-8°).

WATSON (Charles), amiral anglais, né en 1714, mort en 1757. Entré fort jeune dans la marine, il était, à vingt-quatre ans, capitaine de frégate et obtenait, six ans plus tard, le commandement d'un vaisseau de 60 canons. Il se signala notamment au combat naval livré dans la Méditerranée le 3 mai 1747, où sa conduite excita l'admiration des ennemis eux-mêmes et fut mentionnée dans le rapport de l'amiral français, et, le 14 août suivant, il eut une part brillante à la bataille livrée par Hawke à une escadre française qui escortait un riche convoi allant aux Indes orientales. En mai 1748, il fut promu au grade de contre-amiral et fut envoyé à la tête d'une petite flotte au Cap-Breton. En 1754, il fut appelé au commandement de l'escadre chargée d'opérer de concert avec les forces de terre du colonel Clive aux Indes orientales. Son premier fait d'armes fut la prise du fort Geriah (13 février 1756), repaire de pirates, qui, depuis de longues années, avaient causé de sérieux dommages au commerce britannique dans ces parages. Lors de l'attaque du colonel Clive sur Chandernagor, il commanda la petite flotte de 3 vaisseaux de ligne destinés à attaquer la ville du côté du fleuve, tandis que Clive opérerait par terre. Les Français s'étaient préparés à la résistance en coulant plusieurs gros vaisseaux dans le fleuve au-dessous de la forteresse; mais l'amiral, ayant, en sondant soigneusement, découvert un passage facile, dirigea un feu si vif sur les travaux de défense de l'ennemi et ce feu fut si bien secondé par les batteries de Clive, que la place capitula en moins de trois heures (24 mars 1757). Un grand nombre de prisonniers, 183 pièces de canon et un butin considérable tombèrent aux mains des vainqueurs. Cinq mois plus tard, Watson succombait victime du climat de l'Indoustan. En 1763, la compagnie des Indes orientales lui fit élever un monument à l'abbaye de Westminster.

WATSON (Jean), historien anglais, né à Lymecun-Hanley, comté de Chester, en 1724, mort en 1783. Il remplit dans différentes paroisses les fonctions du ministère ecclésiastique, puis devint juge de paix dans le comté de Chester et enfin recteur de Meningsby dans celui de Lincoln. On cite, parmi ses écrits : *Lettre au clergé de l'Eglise des frères moraves* (1756, in-8°); *Histoire d'Alifaz* (1775, in-4°); *Histoire des anciens comtes de Warren, de Surrey et de leurs descendants jusqu'à l'époque actuelle* (1782, 2 vol. in-4°); des *Sermons*; quelques études archéologiques insérées dans l'*Archéologie anglaise*.

WATSON (Robert), historien anglais, né à Saint-Andrews (Ecosse) vers 1725, mort en 1780. Il étudia la théologie à l'université de sa ville natale, puis à celle d'Edimbourg, où il devint, en 1751, professeur de rhétorique et de belles-lettres. Plus tard, il obtint une chaire de logique à Saint-Andrews et y introduisit une innovation, qui se produisit à la même époque dans plusieurs autres universités de l'Ecosse, c'est-à-dire qu'au lieu de faire des cours sur la logique proprement dite, il en fit sur la théorie de l'esprit humain, sur l'exercice de la faculté de raisonner et sur le criticisme littéraire. Son principal ouvrage est une *Histoire de Philippe II, roi d'Espagne* (1777), qui obtint beaucoup de succès lors de sa publication et fut aussitôt traduite en plusieurs langues, en français notamment par Mirabeau et Ouirval (Amsterdam, 1778, 4 vol. in-12). L'auteur avait pris pour modèle l'*Histoire de Charles-Quint* de Robertson, mais il est resté bien inférieur à ce dernier et son livre n'a guère de valeur aujourd'hui. A sa mort, il laissait en manuscrit les quatre premiers livres d'une *Histoire de Philippe III*; William Thompson y ajouta encore deux livres et les publia quelques années plus tard. Cette histoire a été traduite en français par Bonnet (1809, 3 vol. in-8°).

WATSON (Henri), ingénieur anglais, né à Holbeach (Lincolnshire) vers 1737, mort en 1780. Il montra de bonne heure de rares dispositions pour les sciences mathématiques, et, dès l'âge de seize ans, il fournissait des articles sur ces matières au *Journal des Dames* de Thomas Simpson, dont il avait été l'élève à l'Académie de Woolwich. Admis, à dix-huit ans, dans le corps des ingénieurs, il se distingua peu après, pendant la guerre avec la France, notamment au siège de Belle-Isle (1761), et suivit, à quelque temps de là, lord Clive au Bengale, où il devint ingénieur en chef de la compagnie des Indes orientales. Il fortifia le fort Guillaume, qu'il rendit presque impenable et qu'on a appelé, depuis, le Gibraltar de l'Inde; il avait aussi dressé les plans de ports qui devaient être construits dans le golfe du Bengale pour ouvrir de nouveaux débouchés au commerce anglais. Ces plans furent adoptés, et la compagnie des Indes chargea l'auteur de les faire

exécuter; mais, après plusieurs années de travaux, l'entreprise fut abandonnée par le gouvernement anglais et par la compagnie, et Watson ne put obtenir le remboursement d'une somme de plus de 100,000 livres qu'il avait dépensées. En 1776, il publia une traduction anglaise de l'ouvrage d'Euler, intitulé : *Théorie complète de la construction et de la manœuvre des vaisseaux*, et il fit construire, d'après les principes exposés dans cet ouvrage, deux bâtiments, qui furent unanimement reconnus pour les meilleurs voiliers qu'on eût vus jusqu'alors. Obligé par l'état de sa santé de quitter les Indes, Watson revint en Angleterre, mais il ne put aller plus loin que Douvres et succomba dans cette ville.

WATSON (Richard), théologien et chimiste anglais, né à Heversham en 1737, mort en 1816. Il fit ses études à l'université de Cambridge et y fut reçu, en 1760, agrégé du collège de la Trinité. Elu, en 1764, professeur de chimie, bien qu'il ne se fût jamais occupé de cette science, il se mit à l'étudier avec une telle ardeur qu'en quatorze mois il fut à même de faire son cours avec un talent remarquable. On lui doit des découvertes sur l'évaporation de l'eau, la dissolution des sels, sur les bitumes, la mine de plomb, etc.; mais il ne tarda pas à abandonner la science pour la carrière ecclésiastique, où, grâce à la protection du duc de Rusland, il fit rapidement son chemin. Promu à l'évêché de Landaff en 1782, il s'attira l'inimitié de la cour en se montrant favorable à l'émancipation des Américains et des Irlandais, puis aux principes de la Révolution française. En 1796, il se fit pardonner ses idées libérales en publiant, sous le titre d'*Apologie de la Bible*, une refutation du *Siccle de la raison* de Thomas Paine, écrit vigoureux en faveur de la Réforme et qui avait rempli d'effroi le clergé et l'aristocratie. Watson fut, dès ce moment, l'un des plus fermes champions du parti tory. Dans toutes les grandes occasions, il lançait un pamphlet qui était comme le mot d'ordre de ce parti. C'est ainsi que parut, en 1798, l'*Adresse au peuple de la Grande-Bretagne*, cri de guerre contre la France, et, en 1803, les *Réflexions sur l'invasion dont on nous menace* (in-8°). On a encore de lui : *Essais chimiques* (1761-1787, 5 vol. in-12); *Sermons sur des événements publics* (1788, in-8°); *Traité divers sur des sujets de religion, de politique et d'agriculture* (1815, 2 vol. in-8°); *Anecdotes de la vie de Richard Watson* (1817, in-4°).

WATSON (Muggrave), sculpteur anglais, né à Hawkesdale en 1804, mort à Londres en 1848. D'une famille pauvre, il fut placé d'abord chez un procureur de Carlisle. Il y passa deux années, luttant contre ses instincts qui le poussaient vers la statuaire, et ne pouvant les dompter, il partit un jour pour Londres et alla demander des conseils à Flaxman, alors dans tout l'éclat de sa grande renommée. Flaxman prit son nouvel élève sous sa protection spéciale et lui prodigua bientôt son affection et ses conseils. Après quelques mois d'étude, Watson soumit à l'appréciation de son maître une sorte de *Bergère antique*, rappelant un peu la *Diane de Gabie* et qui n'était pas sans allure, malgré ses imperfections. Flaxman fit agréer cette œuvre de jeunesse à l'Académie, qui ouvrit ses portes à l'auteur. Mais les cours de cette Académie étaient peu sympathiques au tempérament de Watson, qui rêvait, en sculpture, le mouvement et le drame. Aussi n'y fit-il pas un long séjour. Il s'empressa de courir en Italie, à la recherche de traditions plus larges et de modèles plus beaux. Revenu à Londres, il fut d'abord obligé d'accepter, pour vivre, quelques dessins qu'on lui offrit de faire pour une édition d'Hovère. Il illustra aussi à la même époque les *Légendes* de Cantorbéry et la *Reine des Fées* de Spenser. Ces petites compositions pleines de verve et d'humour, en dehors du résultat pécuniaire, ouvrirent à Watson des débouchés inattendus, qui lui donnèrent l'occasion de s'affirmer statuaire. Il exécuta trois statuettes commandées, celle de *Spenser*, de *Chaucer* et une petite *Sigismunda*, fort originale et d'un sentiment exquis. Le succès de ces trois créations le mit en vogue, et Chantrey lui confia le *Buste de Digby* pour la cathédrale de Worcester. Ses relations avec Chantrey avaient eu le double avantage de lui faire connaître les plus célèbres amateurs; l'un d'eux, lord Eldon, lui demanda deux figures colossales, les *Statues des lords Eldon et Stowell*. Ces statues, très-remarquées, sont aujourd'hui au nouveau collège d'Oxford. Watson a produit depuis une *Statue d'Elisabeth*; un *Monument élevé à la mémoire d'Alan Cuningham*; un grand bas-relief, *Dante et Beatrice*; une *Hébé*; une *Iris* et un groupe colossal très-énergique, très-bizarre, le *Sommeil et la Mort veillant le corps de Sarpédon*. Il faut ajouter à ces œuvres la *Statue colossale de Flaxman*, son maître et son bienfaiteur, qui fut achevée en 1843. Parmi les travaux interrompus par sa mort, aussi prompt qu'inattendue, citons un bas-relief d'une rare énergie, qui représente la *Bataille de Saint-Vincent* et qui devait décorer l'une des faces du soubassement du monument funéraire de Nelson.

Watson avait donné, dans le cours d'une carrière si tôt interrompue, la mesure d'un talent distingué, d'une organisation peu commune, et les historiens anglais ont raison de croire que, s'il eût vécu, son nom serait au-

jourd'hui l'un des plus grands de la statuaire moderne.

WATSONIE s. f. (oua-tso-ni — de *Watson*, botan. angl.). Bot. Genre de plantes, de la famille des iridées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent au Cap de Bonne-Espérance.

— Encycl. Les *watsonies* sont des plantes vivaces, à rhizome tubéreux, émettant des feuilles ensiformes, plus ou moins larges; les fleurs sont disposées en épi lâche terminal, muni d'une spathe à deux valves roides, l'extérieure beaucoup plus grande; elles présentent un périanthe à tube allongé, à limbe presque bilabié, partagé en six divisions presque égales; un ovaire surmonté d'un style à trois branches, dont chacune se termine par un stigmate grêle, bifide; le fruit est une capsule cartilagineuse, allongée, à trois loges polyspermes. Les espèces assez nombreuses de ce genre sont toutes originaires du Cap de Bonne-Espérance. Elles ont beaucoup d'affinité avec les glaucis et les ixias et se cultivent de la même manière. On trouve surtout dans nos jardins les *watsonies rose*, *velue*, de *Mérian*, à *feuilles d'iris*, etc.

WATT (Joachim de), en latin *Vadianus*, érudit suisse, né à Saint-Gall en 1484, mort dans cette ville en 1551. Son père, qui était négociant, le laissa se livrer librement à son goût pour l'étude. Watt se rendit à Vienne, étudia la littérature, le droit, la médecine, puis voyagea en Hongrie, en Pologne, en Allemagne, en Italie. De retour à Vienne, il y devint professeur de belles-lettres, recteur de l'université et reçut de l'empereur Maximilien, en 1514, le laurier poétique. En 1519, Watt retourna à Saint-Gall, où il occupa de hautes charges. Ayant adopté les idées de Zwingle, il contribua à introduire la Réforme dans son canton, prit part à de nombreuses discussions religieuses et combattit la secte des anabaptistes. On lui doit de nombreux ouvrages, dont les principaux sont : *Ecloga*, *cui titulus Faustis* (Vienne, 1517, in-4°); *Commentarii in Pomponium Melam* (1518); *Scholæ in Plinii historiam naturalem* (1531); *Epitome Asiæ, Africa et Europæ* (1535); *Constitutio contra pestem* (1548), etc. On a de lui, en manuscrit, deux *Chroniques* de Saint-Gall.

WATT (James), célèbre physicien et mécanicien anglais né à Greenock, en Ecosse, le 19 janvier 1736, mort à Heathfield le 15 août 1819. Il doit être mis au nombre des hommes qui ont fait le plus d'honneur à l'humanité. Son bisafel, cultivateur établi dans le comté d'Aberdeen, périt durant les guerres religieuses qui ont ensanglanté l'Ecosse; son grand-père, Thomas Watt, dépossédé par le parti vainqueur, fut recueilli par des parents éloignés et parvint à se faire par l'étude une position indépendante. Il s'établit à Greenock, pour y enseigner les mathématiques, et mourut à quatre-vingt-douze ans, après avoir exercé longtemps la magistrature dans le bourg de Crawfords-Dyke. Son père, James Watt, trésorier du conseil municipal de Greenock et magistrat de la ville, était à la fois fournisseur d'appareils et instruments nécessaires à la navigation, entrepreneur de bâtisses et négociant. Il mourut à quatre-vingt quatre-ans.

James Watt, quoiqu'il ait fourni lui-même une longue carrière, était né avec une santé assez délicate pour que ses parents dussent fréquemment interrompre les leçons qu'il recevait à l'école primaire publique de Greenock et le laissent le plus souvent s'occuper à la maison, selon ses goûts, de la construction de petites machines, de dessins géométriques, etc. Sa tante lui dit un jour avec impatience : « James, je n'ai jamais vu un jeune homme plus paresseux que vous; prenez donc un livre et occupez-vous utilement. Voilà plus d'une heure que vous n'avez articulé un seul mot. Savez-vous ce que vous avez fait pendant tout ce temps-là? Vous avez ôté, remis et ôté encore le couvercle de la théière; vous avez regardé sortir la vapeur et recueilli les gouttes d'eau qu'elle formait dans la cuiller. N'est-ce pas une honte que d'employer ainsi son temps? » Mais son père trouvait, au contraire, plaisir à le voir s'enfoncer dans ses muettes méditations et ne permettait pas qu'on l'en fit sortir malgré lui.

La vive imagination de l'enfant s'exerçait de toutes les manières. Une note, rédigée en 1798 par M^{me} Marion Campbell, sa cousine et sa compagne d'enfance, en fournit un précieux témoignage. Sa mère ayant été obligée de le confier à une amie durant une absence de quelques semaines, cette amie le lui rendit en lui disant : « Chaque nuit, quand l'heure du coucher approche, votre fils trouve toujours le moyen de faire quelque conte qui en amène un second, puis un troisième, et ces contes ont tant de charme, que les heures succèdent aux heures sans que nous nous en apercevions. »

Son père continuait de le laisser se diriger lui-même, et sa dévorante activité intellectuelle s'attaquait à tous les sujets d'étude : botanique, minéralogie, géologie, physique, chimie, médecine, chirurgie, histoire, poésie et érudition. Mais quelques revers de fortune qui vinrent frapper sa famille le firent renoncer à ses douces habitudes de savant /ar-

niente. Pour ne pas rester à charge à son père, il alla, en 1755, se placer à Londres, chez un habile constructeur d'instruments de mathématiques, à qui il ne tarda pas à rendre d'importants services.

Au bout d'une année, il s'était déjà rendu maître de tous les secrets du métier qu'il venait d'embrasser et songea à s'établir lui-même à Glasgow constructeur d'instruments de précision. L'université de cette ville lui accorda le titre de son ingénieur et disposa en sa faveur d'un petit local, où elle lui permit d'établir une boutique, d'où sortirent bientôt des appareils de physique et de mathématiques d'un travail exquis, dont quelques-uns sont aujourd'hui conservés comme des reliques.

Adam Smith, Black et Robert Simson, qui avaient protégé ses débuts, devinrent bientôt ses amis et se réunissaient chez lui pour s'y entretenir de projets d'études et de travaux scientifiques. Robison, qui était alors élève à l'université de Glasgow, raconte ainsi les succès flatteurs qu'obtenait le jeune ouvrier ingénieur : « Quoique élève encore, j'avais la vanité de me croire assez avancé dans la mécanique et la physique; mais, lorsqu'on me présentait à Watt, je ne fus pas médiocrement mortifié en voyant à quel point le jeune ouvrier n'était supérieur. Dès que, dans l'université, une difficulté nous arrêtait, nous courions chez notre artiste. Chaque question soulevée devenait pour lui un sujet d'étude et de découvertes. Jamais il ne lâchait prise avant d'être parvenu à une solution complète. Un jour il apprenait l'allemand, pour pouvoir tirer profit de l'ouvrage de Léopold sur les machines; un autre jour l'italien, pour un motif analogue... La simplicité du jeune ingénieur lui attirait la bienveillance de tous ceux qui le voyaient. Il me serait même impossible de citer un second exemple d'un attachement aussi sincère et aussi général accordé à une personne. »

Ce sont ses fonctions d'ingénieur de l'université de Glasgow qui amenèrent Watt à s'occuper des perfectionnements à introduire dans la construction de la machine à vapeur. Le cabinet de physique de l'université contenait de la machine de Newcomen un petit modèle qui n'avait jamais bien fonctionné. Watt, chargé de le mettre en état, reconnut bien vite les vices énormes de cette machine et entreprit aussitôt les grandes recherches qui ont immortalisé son nom. Dans la machine de Newcomen, le même vase faisait successivement fonction de chaudière, de corps de pompe et de réfrigérant; la dépense en combustible était énorme et le jeu du piston extrêmement lent. Watt commença par séparer le cylindre, où le piston devait se mouvoir, de la chaudière, d'une part, et du condenseur de l'autre. Il ne fut plus dès lors nécessaire d'interrompre à chaque instant l'action du feu, et le cylindre put rester constamment chaud. Bientôt la machine mit elle-même en jeu les pompes destinées l'une à épuiser l'air du condenseur, la seconde à y envoyer l'eau froide, la troisième à en retirer l'eau nécessaire à l'alimentation de la chaudière. Les communications entre la chaudière et le corps de pompe d'une part, le corps de pompe et le condenseur de l'autre, furent établies et supprimées alternativement par le jeu de soupapes mues par la machine elle-même et d'un modèle parfait. Enfin, la tige du piston put se mouvoir en ligne droite au moyen de l'ingénieuse invention du parallélogramme articulé.

Dans les machines atmosphériques, la pression de l'air était la véritable force mouvante de la machine, la vapeur introduite dans le bas du corps de pompe ne servait qu'à faire équilibre à la pression atmosphérique et à rendre libre l'action des contrepoids pour faire remonter le piston. Le corps de pompe devait donc rester ouvert à sa partie supérieure; mais l'air, en s'y précipitant derrière le piston, le refroidissait. Pour éviter cet inconvénient, Watt ferma le cylindre à ses deux bouts, substitua l'action de la vapeur à celle de l'air sur la face supérieure du piston, la partie inférieure du corps de pompe étant alors en communication avec le condenseur, et, pour ramener les conditions du mouvement, ascensionnel, remplaça l'équilibre de l'air et de la vapeur, sur les deux faces du piston, par celui de la vapeur elle-même, en mettant en communication les deux parties du corps de pompe par le jeu de la soupape d'équilibre. C'étaient trois inventions en une seule. En même temps, il enveloppa le cylindre d'une chemise de vapeur, préservée elle-même du contact de l'air par un luttin en bois.

Tous les perfectionnements dont nous venons de parler n'étaient encore qu'un projet, ou du moins n'étaient réalisés que dans un modèle de laboratoire. Watt ne trouva qu'en 1767 les moyens de les exécuter en grand. Il s'associa avec le docteur Roëbuck, à qui il céda les deux tiers de ses droits, et put voir s'achever sa première machine. Elle répondit à son attente; mais la fortune de son associé était déjà compromise, et de nouveaux revers vinrent achever de briser les espérances de l'inventeur. De 1767 à 1774, Watt s'occupa de divers projets de canaux; en 1774, il fut mis en relation avec un manufacturier de Birmingham, M. Boulton, et devint peu après son associé. Les deux amis obtinrent du Parlement une prolongation du

privilege accordé en 1769 et créèrent à Soho les ateliers d'où sont sorties les puissantes machines dites de Cornouailles, qui réalisaient les plans antérieurement formés par Watt. Ces machines, à simple effet, admirablement appropriées aux services qu'elles devaient rendre, sont peut-être celles qui font le plus d'honneur à Watt. Il est inouï, en effet, que jamais projet ait été porté de prime abord à un pareil degré de perfection. Les machines de Cornouailles, presque abandonnées aujourd'hui à cause de leur lenteur et de leur immensité, sont, de toutes les machines connues, celles dont le rendement, 80 pour 100, est le plus considérable. Les deux associés recevaient pour redevance le tiers du prix du charbon dont leurs machines, comparées à celles de Newcomen, procuraient l'économie pour la même quantité de travail. Les bénéfices étaient énormes, et les acquéreurs de ses pompes susciterent à Watt une infinité de procès pour chercher à s'affranchir du paiement des redevances qu'ils avaient souscrites. Heureusement, le bon droit triompha.

Si l'on compare la grossière pompe de Newcomen aux admirables machines de Cornouailles et qu'on se rende compte du chemin déjà parcouru, on s'étonnera que Watt ne se soit pas arrêté après avoir obtenu d'aussi grands résultats. Cependant, dès 1776, il conçut le plan de la machine à double effet, destinée à communiquer à un arbre un mouvement continu de rotation; il substitua aux soupapes d'admission et d'exhaustion le tiroir relié à l'arbre par un excentrique et une manivelle. Quant à la soupape d'équilibre, elle se trouvait naturellement supprimée. Il arma l'arbre d'un volant destiné à uniformiser le mouvement de la machine et adapta au cylindre le régulateur à force centrifuge. Enfin, en 1782, il prend un brevet pour l'invention de la détente.

Il est, dit Arago, peu d'inventions, grandes ou petites, parmi celles dont les machines à vapeur offrent l'admirable réunion, qui ne soient le développement d'une des premières idées de Watt. Suivez ses travaux, vous le verrez proposer des machines sans condensation, où la vapeur, après avoir agi, se perd dans l'atmosphère, pour les localités où l'on se procurerait difficilement de grandes quantités d'eau froide. La détente à opérer dans des machines à plusieurs cylindres figurera aussi parmi les projets de l'ingénieur de Soho. Il suggérera l'idée des pistons parfaitement étanches, quoique composés exclusivement de pièces métalliques. C'est encore Watt qui recourra le premier à des manomètres à mercure pour apprécier l'élasticité de la vapeur dans la chaudière et dans le condenseur; qui imaginera une jauge simple et permanente, à l'aide de laquelle on connaîtra toujours et d'un coup d'œil le niveau de l'eau dans la chaudière; qui, pour empêcher que ce niveau ne puisse varier d'une manière fâcheuse, liera les mouvements de la pompe alimentaire à ceux d'un flotteur; qui, au besoin, établira sur une ouverture du couvercle du principal cylindre de la machine un indicateur destiné à fournir la mesure du travail moteur transmis par la machine, etc. »

Nous avons rapidement indiqué les principaux perfectionnements apportés par Watt à la machine à vapeur; mais son activité s'est appliquée à un grand nombre d'autres recherches. Un jour, il invente la presse à copier, pour laquelle il prend un brevet en 1780; il imagine le chauffage à la vapeur en 1783; la même année, le 26 avril, il donne à Priestley, son ami, l'explication de sa fameuse expérience sur la combinaison de l'oxygène et de l'hydrogène. « Quels sont, lui écrit-il, les produits de votre expérience? De l'eau, de la lumière, de la chaleur. Ne sommes-nous pas, dès lors, autorisés à en conclure que l'eau est un composé des deux gaz, oxygène et hydrogène, privés d'une partie de leur chaleur latente ou élémentaire; que l'oxygène est de l'eau privée de son hydrogène, mais unie à de la chaleur et à de la lumière latentes? » Cette idée fut d'abord traitée d'absurde à la Société royale. Enfin, Watt introduisit en Angleterre le blanchissage au chlore, d'après la méthode de Berthollet. Il a très-peu écrit; on a cependant de lui quelques mémoires insérés dans le recueil de la Société royale de Londres et dans celui de l'Académie des sciences de Paris.

Watt avait épousé, en 1764, sa cousine, miss Miller, dont l'esprit distingué et le caractère élevé le soutinrent dans ses premières luttes contre les obstacles que lui suscitait l'esprit de routine. Elle mourut en couche de son troisième enfant. Après quelques années de veuvage, il eut le bonheur de trouver une seconde compagne, miss MacGregor, également digne de lui. Il se retira complètement des affaires en 1800, pour jouir des douceurs de la vie patriarcale. « Les qualités du cœur, dit Arago, étaient chez lui encore au-dessus des merites du savant. Une candeur enfantine, la plus grande simplicité de manières, l'amour de la justice poussé jusqu'au scrupule, une inépuisable bienveillance ont laissé de lui, en Ecosse et en Angleterre, des souvenirs ineffaçables. » Sa mémoire était prodigieuse et son érudition immense. Voici le portrait qu'a tracé de lui Walter Scott, dans la préface de son *Monastère* :

« Watt n'était pas seulement le savant le plus profond, celui qui avec le plus de succès avait tiré de certaines combinaisons de nombres et de forces des applications usuelles; il n'occupait pas seulement un des premiers rangs parmi ceux qui se font remarquer par la généralité de leur instruction; il était encore le meilleur, le plus aimable des hommes. La seule fois que je l'aie rencontré, il était entouré d'une petite réunion de littérateurs du Nord; là, je vis et j'entendis ce que je ne verrai et n'entendrai plus jamais. Dans la quatre-vingt-unième année de son âge, le vieillard, alerte, aimable, bienveillant, prenait un vif intérêt à toutes les questions; sa science était à la disposition de qui la réclamait. Il répandait les trésors de ses talents et de son imagination sur tous les sujets. Parmi les gentlemen se trouva un profond philologue; Watt disputa avec lui sur l'origine de l'alphabet comme s'il eût été le contemporain de Cadmus. Un célèbre critique s'étant mis de la partie, vous eussiez dit que le vieillard avait consacré sa vie tout entière à l'étude des belles-lettres et de l'économie politique. Il serait superflu de mentionner les sciences, c'était sa carrière brillante et spéciale; cependant, quand il parla avec notre compatriote Jedediah Cleishbotham, vous auriez juré qu'il avait été le contemporain de Claverhouse et de Burley, des persécuteurs et des persécutés; il aurait fait, en vérité, le dénombrement exact des coups de fusil que les dragons tiraient sur les covenantaires fugitifs. Nous découvrîmes enfin qu'aucun roman du plus léger renom ne lui avait échappé, et que la passion de l'illustre savant pour ce genre d'ouvrages était aussi vive que celle qu'ils inspirent aux jeunes modistes de dix-huit ans. » Watt, du reste, dans sa vieillesse, était un charmant conteur et méritait souvent les reproches que l'amie de sa mère lui avait déjà adressés, lorsqu'il n'avait encore que huit à dix ans, de faire oublier à ses auditeurs l'heure du sommeil.

A soixante-dix-sept ans, n'ayant pas de Gil Blas près de lui pour l'avertir de l'instant où il commencerait à baisser, il imagina un moyen tout nouveau de s'assurer qu'il était resté encore intact; il se mit à apprendre l'anglo-saxon, et les facilités qu'il rencontra dans cette étude le tranquilliserent pour quelque temps.

A quatre-vingt-trois ans, il fit construire l'espèce de compas de réduction qu'on a, dans ces derniers temps, réinventé à l'usage des sculpteurs, et au moyen duquel on reproduit, avec l'exactitude la plus rigoureuse, une infinité d'exemplaires des chefs-d'œuvre de la statuaire. Il présenta son projet comme un faible essai d'un jeune artiste de quatre-vingt-trois ans.

Watt fut enterré à côté de l'église de Heathfield, près de Birmingham; ses enfants lui firent élever un magnifique monument gothique, orné d'une admirable statue en marbre représentant fidèlement les traits du noble vieillard. Une seconde statue de l'illustre ingénieur, également en marbre, décorait l'une des salles de l'université de Glasgow; une troisième lui a été élevée à Greenock; une quatrième, en bronze, domine la place George, à Glasgow; enfin une cinquième, en marbre de Carrare, chef-d'œuvre de Chantrey, le représente dans le Panthéon anglais, à Westminster.

WATT (James), minéralogiste anglais, fils aîné du précédent, né en 1769, mort en 1848. Après avoir appris avec son père la physique et la chimie, il s'adonna à l'étude de la minéralogie, science pour laquelle il se sentait beaucoup de goût, devint, à vingt ans, l'un des secrétaires de la Société littéraire et philosophique de Manchester, vint en France à l'époque de la Révolution, et, signalé par Robespierre, à la tribune des Jacobins, comme un émissaire de Pitt, il réussit, au prix de grandes difficultés, à se réfugier en Italie. De là il revint, en 1794, en Angleterre, où il devint l'un des associés de la direction de la manufacture de machines à vapeur de Soho. Il ne s'occupa plus dès lors que de travaux mécaniques, et ce fut à lui en grande partie que cette usine fut redevable du vaste développement qu'elle a pris depuis cette époque et qui en a fait le plus grand établissement de ce genre en Angleterre. On a de Watt : deux *Mémoires* sur une mine de baryte dans le Lancashire, et sur les effets de ce minéral administré aux animaux; une *Vie* de son père, insérée dans l'*Encyclopédie britannique*, et quelques autres écrits de peu d'importance. — Son frère, Grégoire WATT, né en 1777, mort en 1804, s'associa, comme lui, dans la manufacture de Soho; mais il se retira des affaires en 1800, à cause de sa mauvaise santé. On a de lui des *Observations sur le basalte*, insérées dans les *Transactions philosophiques* de 1804.

WATT (Robert), médecin et bibliographe anglais, né dans le comté d'Ayr en 1774, mort en 1812. Il devint professeur de médecine théorique et pratique à l'université de Glasgow et président de la Société des médecins et chirurgiens de cette ville. Son titre principal à la célébrité est sa *Bibliotheca britannica*, œuvre d'un immense travail et extrêmement utile (Glasgow et Edimbourg, 1819-1821, 8 vol. in-4°). On lui doit, en outre, plusieurs autres ouvrages, dont voici les titres :

Cas de diabète et de consommation (Paisley, 1808, in-8°); *Catalogue d'ouvrages de médecine, etc.* (Glasgow, 1812, in-8°); *Traité sur l'histoire, la nature et le traitement de l'asthme* (Glasgow, 1813, in-8°); *Cas d'agitation périodique ou chorée* (1814); *Observations sur l'influence de la vaccination sur les autres affections et sur la population en général* (1814).

WATT (James-Henry), graveur anglais, né à Londres en 1799. Elève de Charles Heath, il eut pour ce graveur une admiration si grande, qu'après quelques essais assez originaux il se borna à l'imitation exacte de ses procédés et de sa manière, au point que les amateurs reconnaissent difficilement l'élève du maître. Citons, parmi les planches réussies de M. Watt : le *Départ du marchand de bestiaux*, une *Basse-cour dans le vieux temps*, d'après Landseer, épreuves qui figurèrent à l'exposition de 1855; la *Procession de la flèche de lard*, d'après Sothard; le *Premier mai au temps d'Elizabeth*, d'après Leslie; le *Christ aux enfans*, d'après sir Eastlake. Plusieurs autres gravures de moindre importance, que l'on rencontre dans les publications illustrées de Londres, complètent son œuvre.

WATTA s. m. (ouatt-la). Espèce d'autel que les Tahitiens placent dans leurs cimetières.

WATTEAU (Antoine), peintre français, né à Valenciennes le 10 octobre 1684, mort à Nogent-sur-Marne en 1721. Son père, qui était couvreur, aurait désiré le voir embrasser cette même profession; mais, pour ne pas contrarier une vocation qui se manifesta de très-bonne heure, il se résigna à le mettre en apprentissage chez un peintre de Valenciennes. Celui-ci eut sans doute plus de talent pour la peinture en bâtiments que pour la peinture de tableaux, car il est demeuré absolument inconnu. Certains biographes assurent toutefois qu'il fut mandé à Paris en 1702 pour travailler aux décors de l'Opéra et qu'il emmena avec lui Antoine Watteau, alors âgé de dix-huit ans. D'autres racontent que ce fut de son propre mouvement et pour ne pas se faire couvreur que le jeune Watteau prit le chemin de Paris. Son premier maître dans cette ville fut un certain Métayer, peintre médiocre, qui tenait au pont Notre-Dame un magasin de copies et de tableaux de pacotille, à la confection desquels il employait une douzaine de manœuvres. Watteau ne tarda pas à devenir le plus habile et le mieux payé de la manufacture; il reçut 3 livres par semaine et « la soupe tous les jours ». Loin de se rebuter d'un métier si misérable, il profita de ce que le strict nécessaire lui était ainsi assuré pour redoubler d'efforts et chercher à acquérir des connaissances sérieuses. Tous les moments de liberté dont il pouvait jouir, les fêtes, les nuits même, il les employait à faire des études d'après nature. Claude Gillot, ayant vu quelques-uns de ces essais, fut frappé des heureuses dispositions du jeune artiste et l'invita à venir demeurer avec lui. Sous la direction de ce peintre, qui avait la « conduite des machines, décors et habits de l'Opéra » et qui peignait des bacchanales, des ornements, des sujets de modes, des fantaisies carnavalesques et plus particulièrement des scènes de la comédie italienne, Watteau trouva enfin sa voie. En peu de temps, il parvint à égaler, à surpasser son maître; on prétend que Gillot en conçut de la jalousie et renvoya Watteau. Le comte de Caylus, qui fut l'ami de ce dernier, assure que les deux artistes « se quittèrent mal, » et que par la suite, Watteau « n'aimait pas qu'on lui demandât des détails sur leur liaison et sur leur rupture, car, pour ses ouvrages, il les vantait et ne laissait point ignorer les obligations qu'il lui avait. » A en croire l'abbé de Fontenay, « Gillot, s'étant aperçu que son disciple le surpassait dans les fêtes champêtres, le mit chez Claude Audran, fameux peintre d'ornements, qui demeurait au Luxembourg. » Avec ou sans l'assentiment de Gillot, Watteau entra, en effet, dans l'atelier d'Audran, décorateur de talent, fort occupé à peindre des plafonds, trumeaux et dessus de porte, selon la mode du temps. C'est en travaillant à de pareils ouvrages, exécutés le plus souvent sur des fonds blancs ou dorés, qu'il prit l'habitude de cette touche légère, vive, spirituelle, qui est un des charmes de sa peinture. Pendant le séjour qu'il fit alors au Luxembourg, il commença à connaître et à admirer Rubens; il étudia avec amour le splendide coloris de la galerie de Médicis. Les beaux ombrages du jardin du Luxembourg, « moins peigné que les jardins des autres maisons royales, » lui fournirent aussi des modèles qu'il dessina avec ardeur. Peut-être, enfin, les officiers et les soldats qui étaient attachés au service de cette résidence lui suggérèrent-ils l'idée de peindre des scènes militaires. Ce fut par des sujets de ce genre qu'il montra combien il avait progressé depuis sa sortie de l'atelier de Gillot. « Il fit des marches et des repos de soldats d'un faire absolument opposé à celui de ce maître, dit de Caylus, et ces premiers tableaux ont peut-être égalé ce qu'il a fait de plus beau dans la suite. » Un *Départ de troupes*, que nous connaissons par la gravure de Cochin le père, fut peint par Watteau dans les rares moments de loisir que lui laissait sa collaboration avec Audran; celui-ci fut plus effrayé que satisfait du mérite de cet ouvrage; comprenant qu'il courait grand

risque de perdre « un sujet qui lui était utile et sur lequel il se reposait assez souvent pour l'arrangement et même pour la composition de ses propres peintures, il lui conseilla de ne point passer son temps à ces sortes de pièces libres et de fantaisie. Watteau ne fut pas dupe de ce conseil intéressé; un marchand, nommé Sirois, beau-père de Gersaint, lui ayant payé son tableau 60 livres, il profita de cette fortune (car il ne s'était jamais vu si riche) pour aller passer quelque temps dans sa ville natale. De là, il envoya à l'acquéreur de son *Départ de troupes* une *Haute d'armée*, destinée à faire pendant, et qui lui fut payée 200 livres. Ce morceau a été également gravé par Cochin.

Revenu à Paris, Watteau, au lieu de songer à rentrer chez Audran, se prépara à concourir pour le prix de Rome. Il obtint seulement le second prix en 1709. Il lui fallut se contenter de poursuivre ses études à Paris, tout en conservant l'espoir de gagner un jour les faveurs de l'Académie et de faire avec frais du roi le voyage d'Italie. En 1712, il eut l'idée de faire placer dans une des salles du Louvre, qui servait de passage aux académiciens, les deux peintures achetées par Sirois. Charles de La Posse, se rendant à l'Académie, s'arrêta devant ces tableaux et, tout étonné de leur mérite, demanda quel en était l'auteur; on lui répondit que c'était un jeune peintre qui venait supplier « ces messieurs de l'Académie » de lui faire obtenir la pension du roi pour aller à Rome. La Posse voulut aussitôt qu'on lui présentât ce jeune homme et lui dit en le voyant : « Mon ami, vous ignorez vos talents et vous vous mélemez de vos forces; croyez-moi, vous en savez plus que nous; nous vous trouvons capable d'honorer notre Académie; faites les démarches nécessaires, nous vous regardons comme un des nôtres. » Encouragé, surpris, Watteau abandonna son projet de voyage, fit les visites de rigueur et fut immédiatement agréé de l'Académie. Cinq ans plus tard, il fut reçu sous le titre nouveau et bien mérité de « peintre des fêtes galantes ». Son tableau de réception est l'adorable chef-d'œuvre que possède le Louvre, *l'Embarquement pour l'île de Cythère*. Des qu'il fut de l'Académie, il vit grandir rapidement sa réputation et fut accablé de commandes. Les plus célèbres amateurs de l'époque, Crozat, de Jullienne, l'abbé de La Roque, le comte de Caylus, l'abbé Fraguier, recherchèrent ses ouvrages et devinrent ses amis en même temps que ses admirateurs. Un marchand de tableaux, qui fut en même temps un très-fin connaisseur et qui a rédigé des *Catalogues* de ventes, aujourd'hui très-recherchés, Gersaint, fut particulièrement lié avec Watteau. Il nous a laissé de lui ce portrait naïf et bien touché : « Watteau était de moyenne taille et d'une faible constitution; il avait le caractère inquiet et chagrin; il était entier dans ses volontés, libérin d'esprit, mais sage de mœurs, impatient, timide, d'un abord froid et embarrassé, discret et réservé avec les inconnus, bon, mais difficile ami, misanthrope, même critique malin et mordant, toujours mécontent de lui-même et des autres, et pardonnant difficilement. Il parlait peu, mais bien; il aimait beaucoup la lecture; c'était l'unique amusement qu'il se procurait dans son loisir; quoique sans lettres, il décidait assez sainement d'un ouvrage d'esprit. Son désintéressement était si grand, que plus d'une fois il s'est fâché vivement contre moi pour lui avoir voulu donner un prix raisonnable, que par générosité il refusait... » Le comte de Caylus, de son côté, a dit de Watteau : « Jouissant d'une agréable réputation, il n'avait d'autre ennemi que lui-même et certain esprit d'instabilité qui le dominait. Il n'était pas sûr d'être établi dans un logement, qu'il le prenait en déplaisance. Il en changeait cent et cent fois, et toujours sous des prétextes que, par honte d'en user ainsi, il s'étudiait à rendre spécieux. Là où il se fixait le plus, ce fut en quelques chambres que j'eus en différents quartiers de Paris, qui ne nous servaient qu'à poser le modèle, à peindre et à dessiner. Dans ces lieux uniquement consacrés à l'art, dégagés de toute importunité, nous éprouvions la joie pure de la jeunesse... Je puis dire que Watteau, si sombre, si atrabilaire, si timide et si caustique partout ailleurs, n'était plus alors que le Watteau de ses tableaux, c'est-à-dire l'auteur qu'ils font imaginer, agréable, tendre et peut-être un peu berger. » Atteint d'une maladie de poitrine qui se compliquait d'un tempérament très-nerveux, Watteau tombait souvent dans une mélancolie profonde et éprouvait alors ce besoin de changement que de Caylus lui reproche. En 1720, il fit un voyage en Angleterre, passa près d'une année à Londres et dut revenir à cause du mauvais état de sa santé. Il logea d'abord chez son ami Gersaint, le marchand de tableaux, dont il peignit l'enseigne, ouvrage qui eut un succès prodigieux. Au bout de six mois, sa maladie augmentant, il voulut respirer l'air de la campagne et accepta un logement chez un autre ami, à Nogent. C'est dans cette demeure qu'il expira le 18 juillet 1721, à peine âgé de trente-sept ans. Il laissa pour toute fortune 9,000 livres et une grande quantité de dessins, qu'il légua à quatre de ses amis, Gersaint, l'abbé Haranger, chanoine de Saint-Germain-l'Auxerrois, M. de Jullienne et M. Hénau.

Watteau n'est pas seulement le peintre le plus aimable, le plus spirituel, le plus original qu'ait produit notre école avant le XIX^e siècle; il est certainement un des artistes les plus français que nous possédions. « Watteau, a dit W. Bürger, est une singulière et brusque révolution dans l'école française. Il naissait au moment où allaient mourir Le Brun et Mignard, qui remplissent le XVII^e siècle; où venaient de mourir Poussin et Claude, d'ailleurs plus italiens que Français; où, se traînant à la suite de « l'illustre monsieur » Le Brun et des « immortels Carrache », l'école n'avait plus qu'un vain apparat, ni inspiration, ni caractère, ni esprit. Il semblait que la société française en fût à ce point de je ne sais quelle comédie italienne, où le personnage chargé du grand rôle, après beaucoup d'embarras, s'avance majestueusement au bord de la scène et demeure immobile et muet sous son masque et ses amples draperies. Qu'y a-t-il? L'auteur caché sous le mannequin et qui l'avait fait mouvoir, s'esquivant par une trappe inférieure du théâtre, a laissé la détroque vide et il reparait subitement... en arlequin! N'est-ce pas Watteau juché tout à coup derrière le fantôme de Charles Le Brun?... » M. de Goncourt ont apprécié avec une grande finesse d'esprit et dans un langage raffiné et plein de brio le rôle joué par Watteau dans l'école française : « Le grand poète du XVIII^e siècle est Watteau. Une création, toute une création de poème et de rêve, est sortie de sa tête, emplissant son œuvre de l'élegance d'une vie surannée, que le peintre a tirée des visions enchantées de son imagination. Il a renouvelé la grâce. La grâce, chez Watteau, n'est plus la grâce antique : un charme rigoureux et solide, la perfection de marbre de la Galatée, la séduction toute plastique et la gloire matérielle des Vénus. La grâce de Watteau est la grâce. Elle est le rien qui habille la femme d'un agrément, d'une coquetterie, d'un beau au delà du beau physique. Elle est cette chose subtile qui semble le sourire de la ligne, l'âme de la forme, la physiologie spirituelle de la manière. Toutes les séductions de la femme au repos : la langue, la paresse, l'abandon, les adossements, les allongements, les nonchances, la cadence des poses, le joli air des profils penchés, les retraites fuyantes des poitrines, les souplesses du corps féminin, et le jeu des longs doigts sur le manche des éventails, et les indiscrétions des hauts talons dépassant les jupes, et les heureuses fortunes du maintien, et la coquetterie des gestes, et le manège des épaules, et tout ce savoir que les miroirs du siècle dernier ont appris à la femme, la musique de la grâce revêt, en Watteau avec sa fleur et son accent. Et quel décor! Une terre complice, des bois galants, des champs emplis de musique, des bosquets propices aux jeux d'Echo, des arbres en berceaux, où pendent les paniers de fleurs; des déserts, loin du monde jaloux, rafraîchis de fontaines, peuplés de marbres et de statues! Jets d'eau jaillissant soudain du milieu des cours des fermes! Soleils d'apothéose, belles lumières dormantes sur les pelouses, verdure pénétrée et translucide! Délicies champêtres, décorations murmurantes et parées, jardins embusqués de ronces et de roses, paysages de France plantés de pins d'Italie! Villages égayés de noces et de carrosses, de cérémonies, de toilettes et de fêtes, étourdis de violons et de flûtes! Scène agreste au rideau vert, à la rampe de fleurs, où monte la Comédie française, où gambade la Comédie italienne!... Comme cette mode d'Italie, étincelante et bizarre, se marie heureusement à la mode française du XVIII^e siècle enfant! Et quelle mode adorable nait de ces modes alliées et brouillées, la mode de Watteau! Une mode d'aventure et de liberté, errante et légitime qui attrape le vent, le piquant, le provocant, des ciseaux d'artiste qui trouvent en se jouant la négligence et la pureté, l'abandon du matin et le bel habillé des après-midi; ciseaux de fée, courant et coupant en pleine volupté dans l'argent du satin, ne ménageant ni l'étoffe ni l'œil des galants; jolis retrousseurs de jupes, ravissante rocade des plis, étroits corsages, prisons friponnes, corbeilles de soie d'où se sauvait la chair fleurie! O ciseaux enrubannés de Watteau, quel joli royaume de coquetterie vous tailliez dans le royaume embégainé de la Maintenon! » Ce marivaudage littéraire donne parfaitement l'idée des agréables fantaisies du peintre des fêtes galantes; il serait difficile d'exprimer en un style plus piquant, plus aimable, plus séduisant, des idées et des sujets plus contraires à la réalité. Sous le rapport de l'exécution, Watteau n'est pas moins spirituel, original et fantasiste. « Au fond, dit de Caylus, il faut en convenir, Watteau était infiniment maniéré. Quoique doué de certaines grâces et séduisant dans ses sujets favoris, ses mains, ses têtes, son paysage même, tout s'y ressent de ce défaut. Le goût et l'effet forment ses plus grands avantages et produisent, il est vrai, d'agréables illusions, d'autant que sa couleur est bonne, qu'elle est juste dans l'expression de ses étoffes, qui sont dessinées d'une façon piquante. Il faut dire encore qu'il n'a guère peint que des étoffes de soie sujettes à donner de petits plis. Mais ses draperies étaient bien jetées, l'ordre des plis était vrai parce qu'il les dessinait toujours sur le naturel et qu'il ne s'est

jamais servi de mannequin. Le choix des couleurs locales de ses draperies était bon et ne choquait jamais l'accord. Enfin, sa touche fine et légère donnait à toute son exécution un air piquant et animé. » Watteau est, en effet, un de nos coloristes les plus fins et les plus moulus, en même temps qu'un de nos dessinateurs les plus spirituels; il est véritablement de la famille des grands maîtres, quoi qu'en aient dit les académiciens froids, monotones et gourmés, sortis de l'école de David. W. Bürger a fait justement remarquer que « Watteau, malgré son originalité si tranchée et un peu maniérée sans doute, a beaucoup d'analogie avec plusieurs des coloristes les plus exquis de toutes les écoles, avec Rubens, avec Paul Véronèse, avec Velasquez. »

Le Louvre ne possédait qu'un tableau de Watteau, *l'Embarquement pour Cythère*, avant d'avoir été enrichi de neuf ouvrages de ce maître par la donation La Caze; trois de ces ouvrages, le *Gilles*, *l'Indifférent*, le *Finette*, sont excellents; les autres sont intitulés : *Assemblée dans un parc*, *l'Escamoteur*, le *Faux pas*, *l'Autonne*, le *Jugement de Paris* et *Jupiter et Antiope*. Dans les musées de province, nous citerons : le *Concert en plein vent*, à Angers; la *Rencontre d'Arlequin et de Pantaloon*, à Nantes; une *Conversation*, à Valenciennes. Il y a des œuvres remarquables de Watteau chez plusieurs collectionneurs de Paris : *l'île enchantée*, chez M. Wison; la *Comédie italienne*, chez le baron de Rothschild; le *Conteur*, chez M. Clave; la *Revue*, chez M. Burat; *l'Indiscret*, chez M. Richard Wallace, etc. Dans la galerie d'Arenberg, en Belgique, on voit trois morceaux exquis : les *Grandes Noces*, le *Bain froid* et le *Bain chaud*. Le musée de Berlin possède aussi trois charmantes toiles de Watteau : les *Plaisirs de la Comédie italienne* (gravés par Seb. Le Clerc), les *Plaisirs de la Comédie française* et une *Réunion galante dans un parc*. Le musée de l'Ermitage est riche en œuvres du maître; il en a sept : un *Dîner champêtre*, une *Danse*, une *Marche de troupes* et une *Haute d'armée*, un *Mezzetin*, un *Petit Savoyard* et une *Sainte Famille*. Dans la galerie de Dresde, il y a deux bons tableaux, la *Promenade* et une *Réunion galante sur une terrasse*; au musée de Cassel, deux *Scènes galantes*; dans la galerie Weyer, à Cologne, l'*Entretien* (payé 2,280 francs à la vente Monbrun en 1861); à la pinacothèque de Munich, une *Société dans un jardin*; au musée du Belvédère, le *Joueur de guitare*; à Prague, une *Scène de carnaval*; au musée des Offices, le *Joueur de flûte*; au musée de Madrid, un *Bal masqué dans un jardin* et le *Contrat de mariage*; dans la galerie de lord Hertford, les *Amusements champêtres*, un des plus beaux ouvrages du maître; dans la galerie de Stratford House, des *Baigneuses*; dans la collection de Dulwich College, un *Bal champêtre*; à Buckingham Palace, un *Concert* et le *Baiser*; dans la collection de M. Perkins, une *Fête champêtre*; dans la collection de M. Baring, une *Réunion joyeuse* et *Pierrot jouant de la guitare*, etc. Beaucoup d'autres galeries anglaises possèdent des ouvrages de Watteau. Les dessins de ce maître ne sont pas moins recherchés que ses peintures. M. de Jullienne, qui en a fait graver un recueil, a dit : « Les dessins de Watteau ont des grâces tellement attachées à l'esprit de l'auteur, qu'on peut avancer qu'ils sont inimitables. » Il est certain qu'on ne saurait apporter plus de liberté, plus d'aisance, plus de coquetterie, plus de grâce, plus de légèreté dans l'exécution d'un croquis.

Watteau a gravé à l'eau-forte d'une pointe très-spirituelle une huitaine de morceaux. Il a été lui-même reproduit par une foule de graveurs, notamment par Boucher, le comte de Caylus, P. Mariette, G. Huquier, Scotin, J. Moyreau, E. Brion, L. Jacob, Bernard Baron, Ch.-Nic. Cochin, J. de Favannes, Fr. Joullain, Pierre Avelme, Benoît, Audran le jeune, Nic. Ransonnette, J.-Ph. Le Bas, Ch. Beurlier, J.-M. Liotard, Fr. Jaminet, H.-S. Thomassin, P. Fillet, Laurent Cars, Michel Aubert, Nicolas de Larnessin, E. Kirkall, Ch. Dupuis, Edme Jeaurat, Michel Keyl, L. Desplaces, Ch. Chaplin, Tardieu, Rejon, Mlle Rachel Rhodon (le *Gilles*), etc. Après avoir joui d'une grande vogue pendant presque toute la durée du XVIII^e siècle, où il eut pour continuateur Pater et Lancret, ses disciples, Watteau devint l'objet du mépris et des quolibets des adorateurs de l'antique pendant les quarante ou cinquante années qui suivirent la chute de la société monarchique; ses œuvres, qui avaient atteint des prix relativement très-élevés dans les ventes de Jullienne (1767), Blondel d'Azincourt (1770), Blondel de Gagny (1776), Randon de Boisset (1777), Belisard (1783), de Cossé (1778), Le Brun (1791), etc., tombèrent à des prix dérisoires du temps du premier Empire, sous la Restauration et même pendant une grande partie du règne de Louis-Philippe. Depuis vingt-cinq ans, le charmant artiste a retrouvé toute la faveur des premiers temps; son *Rendez-vous de chasse* a été payé 25,500 francs à la vente de Moriory en 1852.

— Iconogr. Watteau a fait de lui-même un portrait que François Boucher a gravé à l'eau-forte et qui a été également gravé par Bernard Lépicier. Le comte de Caylus a exé-

cuté à l'eau-forte un portrait du peintre des fêtes galantes, et en a tracé aussi ce portrait à la plume qu'on doit croire exact, car il n'est pas flâté : « Watteau était de petite taille; il n'avait point du tout de physionomie; ses yeux n'indiquaient ni son talent ni la vivacité de son esprit. Il était sombre, mélancolique comme le sont tous les atrabilaire, naturellement sobre et incapable d'aucun excès. » Le peintre Vleughels, qui fut directeur de l'Académie de France à Rome, écrivait de Paris à la célèbre Rosalba Carriera en 1719 : « Nous avons ici beaucoup d'appréciateurs qui estiment infiniment votre talent... Un excellent homme, M. Watteau, duquel vous aurez sans doute entendu parler, a le plus grand désir de vous connaître et d'avoir un petit ouvrage de votre main; en échange, il vous enverrait un des siens, ou, s'il ne pouvait pas, l'équivalent... » La Rosalba fit mieux que ce que pouvait attendre Watteau; elle vint à Paris et fit au pastel le portrait de notre artiste. Ce pastel, représentant Watteau en buste, assis sur une chaise, fut vendu en 1769, à la vente Lulive de Jolly, 123 livres. Un portrait de Watteau a été gravé en Angleterre par W. Hibbert pour les *Œuvres* de H. Walpole (III, p. 426). À la National Gallery un tableau de Turner représente Watteau peignant. M. Charles Crauk a exposé en 1845 un tableau relatif à *Watteau et Pater*. Des bustes en marbre de Watteau ont été sculptés par Sornet (commande du ministère de l'intérieur, Salon de 1841), L. Auvray (Salon de 1856 et Salon de 1859), V. Vilain (Salon de 1859, commande du ministère d'Etat), etc. M. Auvray est l'auteur d'un monument funéraire qui a été érigé à Nogent-sur-Marne en 1865, et qui se compose d'un buste et d'un élégant piédestal sur l'une des faces duquel on lit : La commune de Nogent, voulant honorer le souvenir d'un hôte illustre et consacrer à jamais le lieu de sa sépulture, a pieusement rétabli cette tombe, élevée jadis dans l'église paroissiale par les amis du grand artiste. Ce monument s'élève sur l'emplacement de l'ancien cimetière paroissial de Nogent, devenu le parvis de l'église. Des sculptures grotesques ont empêché qu'il ne fût érigé dans l'intérieur même de cette église où Watteau avait été enterré. En 1870, Carpeaux a exécuté pour la ville de Valenciennes une statue d'un caractère plus réaliste que monumental, mais qui n'en est pas moins une œuvre très-sentie, très-expressive.

WATTEN, bourg et commune de France (Nord), canton de Bourbourg, arrond. de 30 kilom. S.-O. de Dunkerque, sur l'Aa; 1,300 hab. Culture et commerce de charbon, fèves et pommes de terre; fabrication de toiles, brasseries, tanneries, fours à chaux. Ce bourg, situé au pied d'une petite montagne, est très-ancien. Les Romains y avaient construit une forteresse, sur l'emplacement de laquelle on a découvert plusieurs débris d'antiquités gallo-romaines. Plus tard, Watten eut une abbaye, qui fut brûlée par les protestants au commencement du XVII^e siècle et donnée ensuite aux jésuites anglais, qui la réédifièrent et la conservèrent jusqu'en 1762, époque où elle fut supprimée et ses biens donnés à l'évêque de Saint-Omer. Celui-ci en fit démolir les bâtiments, à l'exception de la tour de l'église, que l'on a conservée pour servir de guide aux navigateurs.

WATTEVILLE (Alexandre-Louis DE), homme politique et historien suisse, né à Berne en 1714, mort en 1780, après avoir rempli diverses fonctions dans le gouvernement de sa ville natale. Le plus important de ses ouvrages est une *Histoire de la Confédération helvétique* (Berne, 1754, 2 vol. in-8°; Yverdon, 1768, avec additions), qui s'étend jusqu'à l'année 1603. Watteville avait, en outre, collaboré à différents recueils et journaux suisses et publié plusieurs discours patriotiques.

WATTEVILLE (Adolphe du GRAB, baron DE), économiste français, né à Paris en 1801, mort en 1866. Il s'occupa de bonne heure de l'étude des questions concernant la charité et l'assistance publique et acquit une grande expérience sur tout ce qui est relatif à ces matières. Il était toujours le premier consulté lorsqu'un gouvernement essayait, par une institution nouvelle ou par la réforme d'une institution ancienne, d'améliorer la situation de la classe pauvre.

Le baron de Watteville n'était pas, en effet, un pur théoricien. Il joignait constamment l'action, la pratique à l'étude. Il prit la part la plus active à la fondation et à l'administration de nombreux établissements de bienfaisance, ce qui lui valut d'être nommé inspecteur en 1833 et inspecteur général en 1838. Il était, en outre, membre des Académies de Bordeaux et de Lyon et de l'institut national de Washington. On a de lui : *Du sort des enfants trouvés en France* (1846, in-8°); *Situation administrative des monts-de-piété* (1846, in-8°); *Code de l'administration charitable* (1847-1867, tom. I et II, in-8°); *Législation charitable* (1847, in-8°); *Essai statistique sur les établissements de bienfaisance* (1846, in-8°); *Du patrimoine des pauvres* (1849, in-12); *Rapport au ministre de l'intérieur sur le service des enfants trouvés* (1849, in-4°); *Du travail dans les prisons et les établissements de bienfaisance* (1850, in-12); *Rapport au ministre de l'intérieur sur l'administration des monts-de-piété* (1850, in-4°); *Rapport sur*

la situation du paupérisme en France (1854, in-4°); Sur les infanticides en France (1856, in-4°), etc. Il a, en outre, collaboré à différents recueils, tels que l'Annuaire de l'économie politique, les Annales de l'éducation des sourds-muets et des aveugles, le Journal des économistes, etc.

WATTIER (Pierre), comte de SAINT-ALPHONSE, général français, né à Laon en 1770, mort en 1846. Entré au service en 1792, il fit toutes les campagnes des armées du Rhin et était parvenu en 1800 au grade de général de brigade. Pendant la campagne de 1805, il se signala à Austerlitz et, l'année suivante, trois jours avant la bataille d'Iéna, culbuta à Schleitz trois régiments de cavalerie prussienne. Promu, en 1807, commandeur de la Légion d'honneur, il fut envoyé en Espagne après la paix de Tilsitt, s'empara, le 25 janvier 1809, de la ville d'Alcaniz, qui était occupée par 6,000 Espagnols, donna de nouvelles preuves de valeur à la bataille de Fuentes-Oñoro, ainsi que dans plusieurs autres rencontres, et fut promu, en 1811, général de division. Pendant la campagne de Russie, il combattit vaillamment à la bataille de la Moskowa, servit ensuite en Allemagne, prit part à la plupart des engagements de la campagne de France, assista à la bataille de Waterloo et fut mis en demi-solde à la seconde Restauration. En 1820, il fut rappelé au service actif en qualité d'inspecteur général de la gendarmerie, mais fut de nouveau mis en demi-solde après la révolution de juillet 1830.

WATTIER (Charles-Emile), peintre et graveur, né à Paris en 1800. Elève de Lafont et du baron Gros, il n'apprit d'eux que la pratique matérielle de l'art et eut pour véritables maîtres les peintres du XVIII^e siècle, surtout Watteau et Boucher. Il débuta, vers 1830, par de petits tableaux de genre d'un goût délicat : la Prière à l'église, la Sortie de l'église, Nion de Lenctos et La Châtre, l'Entrée au bain, l'Embuscade. Pendant que ces bonnes peintures mettaient son nom en relief, une fautive inspiration en vint amoindrir l'excellente impression. Nous voulons parler de l'Annuaire de juillet (Salon de 1833). Un sujet pareil s'éloignait tout à fait des instincts particuliers de l'auteur; mais, dans la même année, il exposait trois tableaux de genre traités dans sa manière ordinaire : le Parc, la Romance, l'Invitation, et il ne fit que rarement des écarts dans les genres qui lui sont moins familiers. Avant d'exposer son œuvre principale, le Petit souper sous la Régence (1847), il donna successivement Béatrix Cenci au milieu des inquisiteurs, la Conversion de sainte Marguerite de Cortone (1836); le Soir, la Musique, l'Adieu (1837); la Prairie (1840); la Fontaine, la Confiance (1841); le Soir, la Réverie (1844); la Fin d'une journée d'été (1846). Dans le Petit souper sous la Régence, M. E. Wattier a donné la plus haute expression de sa personnalité. Popularisée par la gravure que publia l'Artiste en 1847 et qui a été, depuis, plus de cent fois éditée, cette petite scène des mœurs du très-noble régent est si connue, qu'il n'est pas besoin de dire combien elle est réussie au double point de vue de l'intuition de cette époque et de la désinvolture des types. Cette science des choses de la Régence va même si loin, qu'elle absorbe complètement la personnalité de l'auteur. En effet, on dirait cette peinture vieille de cent ans et on cherche au bas la signature de l'un des maîtres de l'époque; jusqu'aux moindres détails du métier, tout y est XVIII^e siècle. C'est à la fois un mérite et un charme très-grands. La faculté d'assimilation qu'il y a dans cette scène n'est pas une faculté commune quand elle est portée à ce degré. Après cette perle, on ne peut guère citer, mais dans un genre différent, que le Midi, le Triomphe et les Quatre heures du jour, panneaux décoratifs qui ornent le boudoir de la princesse B. Galitzin dans son palais de Saint-Petersbourg. Ces allégories, dont les gravures sont passées dans le commerce, sont très-gracieuses. La décoration du salon du comte de Crisenoy, dont les peintures furent exposées en 1858, doit compter aussi parmi les meilleures œuvres de M. Wattier. Enfin, au Salon de 1864, il envoya, comme un adieu aux expositions annuelles, une Diane sauvée par Minerve. Dans ses nombreuses aquarelles, il s'est montré toujours coloriste du premier ordre. Sa verve y est même plus grande encore, plus jeune, plus ardente; toutes sont excellentes. Citons celle qu'on admire dans la galerie de la duchesse d'Abrantès, Béatrix de Cenci devant les inquisiteurs et la Toilette de Mme la marquise de Pompadour; Louis XV, debout, preside à cette toilette. C'est une mise en scène merveilleuse. La composition forme un éventail qui fut exposé à Londres et à Paris en 1855. La couleur en est éclatante comme celle de Delacroix, et les figures y sont élégantes et royales d'allure, comme les savait tourner le grand Watteau. Outre ces nombreux travaux, M. E. Wattier a gravé, entre autres choses, l'œuvre tout entier de Boucher. Ses gravures sont très-recherchées. Enfin, on doit à M. Wattier la reproduction, en eaux-fortes finement touchées, de ses meilleures créations, le Petit souper, l'Entrée au bain, etc. Il a aussi reproduit par la lithographie quelques-uns de ses dessins.

WATTIER (Anne-Cornélie). V. ZIESENIS.

xv.

WATTIGNIES, bourg de France (Nord), cant. de Seclin, arrond. et à 7 kilom. S. de Lille; pop. aggl., 1,005 hab. — pop. tot., 2,392 hab. Fabrication de bleu et de chicorée; confection de sarraux; moulins à blé. En 1793, Jourdan y défit les Autrichiens. V. ci-après.

Wattignies (BATAILLE DE), gagnée par le général républicain Jourdan sur les Autrichiens, le 17 octobre 1793. Le général Houchard, par sa victoire sur les Anglais à Hondschote, avait mis fin aux revers des armées françaises dans le Nord; devenu suspect, il dut résigner son commandement entre les mains de Jourdan, dont les sentiments républicains s'étaient mieux affirmés. Les Autrichiens, sous les ordres du général Clairfayt, avaient envahi le nord de la France et opéré leur jonction avec l'armée du prince de Cobourg. Celui-ci prit alors le commandement général, s'établit entre Maubeuge et Avesnes et plaça son quartier général à Wattignies. Jourdan n'avait dans son camp de Gaverelle que 18,000 hommes à opposer à la masse des ennemis, mais il appela à lui, des camps de Cassel et de la Madelaine, ainsi que de l'armée des Ardennes, environ 30,000 hommes, ce qui porta son effectif à près de 50,000 combattants. Son infériorité numérique était néanmoins considérable, ce qui ne l'empêcha point de se mettre en marche contre les Autrichiens. Clairfayt et Cobourg se portèrent aussitôt en avant de Maubeuge, comprenant que l'intention du général français était de livrer bataille pour dégager Maubeuge et Landrecies et les empêcher eux-mêmes de prendre tranquillement leurs quartiers d'hiver en France. Après avoir détaché 10,000 hommes dans la direction de Philippeville pour contenir l'armée des Ardennes et relier leurs opérations à celles du général Beaulieu, ils prirent leurs mesures pour tenir tête à l'attaque dont ils étaient menacés. Clairfayt, avec 60 escadrons, se lança au-devant de l'armée française. Toutefois, ce mouvement ne fut qu'une simple reconnaissance et se termina par une canonnade sans résultat. Il y eut, cependant, plusieurs engagements qui précéderent l'action générale, mais sans faire préjuger quelle en serait l'issue, quoique les Français se montrassent pleins d'ardeur et de confiance. De son côté, le prince de Cobourg se croyait si inexpugnable dans la position qu'il occupait, qu'il avait dit en riant : « J'avoue que les Français sont de fiers républicains; mais s'ils ne chassent d'ici, je me fais jacobin moi-même. » Or, nos soldats avaient juré de le mettre en demeure de tenir sa parole.

Le 17 octobre au matin, l'armée française se porta résolument sur l'ennemi à la faveur d'un brouillard qui déguisait son approche; elle était formée sur quatre lignes, qui ne pouvaient s'apercevoir entre elles à cause de la nature du terrain, tout coupé de bois et de haies. Au moment où le brouillard se dissipait, les deux armées se trouvèrent en présence et aussitôt le feu commença. Il devint si vif, si terrible, que les Autrichiens, qui n'avaient jamais rien entendu de semblable, même dans leurs guerres contre les Turcs. Aux retentissements de cet effroyable tonnerre se mêlaient les fiers accents de la Marseillaise, que nos soldats avaient entonnée d'une extrémité de la ligne à l'autre et dont les échos patriotiques frappaient nos ennemis de stupeur. L'action fut surtout acharnée au centre et à la droite des Autrichiens; mais nos mouvements sur leur gauche n'en furent pas moins prononcés; le général Duquesnoy, détaché par le général Jourdan à la droite française, tourna cette aile gauche et la prit à revers. Elle plia aussitôt et fut rejetée hors de sa ligne de bataille. Alors notre centre s'élança à la baïonnette et renversa celui des ennemis. En même temps, leur droite était forcée de battre en retraite sur Maubeuge, mouvement qu'elle exécuta d'abord avec ordre. Mais, dans la nuit suivante, les Autrichiens durent repasser la Sambre au-dessus et au-dessous de cette ville, où les Français entrèrent le lendemain. Les Autrichiens laissaient 6,000 hommes sur le champ de bataille de Wattignies. Jourdan ne disposait pas de forces assez considérables pour les presser vivement dans leur fuite; il se contenta de s'établir dans une série de postes reliés entre eux jusqu'à la Flandre maritime. Quant au prince de Cobourg, en dépit de sa fanfaronnade, il ne jura pas à propos de fournir au club des Jacobins un membre de plus.

WATTRELOS, bourg de France (Nord), cant. de Roubaix, arrond. et à 14 kilom. N.-E. de Lille, sur l'Espeire; pop. aggl., 3,542 hab. — pop. tot., 14,682 hab. Fabrication d'étoffes; filatures de coton; brasseries, moulins.

WATTS (Isaac), théologien anglais, né à Southampton en 1674, mort en 1748. Issu de parents qui appartenaient à la confession des non-conformistes, il fut élevé dans les mêmes opinions religieuses et, après avoir été pendant deux ans précepteur dans la famille de sir John Hartopp, fut nommé, en 1698, pasteur adjoint de l'église indépendante de Berry-Street. Vers 1712 sa santé l'obligea à renoncer à ces fonctions. Un de ses amis, sir Thomas Abney, l'invita alors à venir auprès de lui, dans sa propriété de Théobalds. Son séjour, qui ne devait être que de quelques semaines au début, s'y prolongea jusqu'à sa mort, c'est-à-dire pendant près de trente-six

ans. Ce fut là qu'entouré des soins et des égards de sir Thomas Abney, et plus tard de la veuve de ce dernier, il écrivit la plupart de ses ouvrages, qui ont joui et jouissent encore d'une grande estime en Angleterre. Les principaux sont : la Logique ou le Juste usage de la raison dans la recherche de la vérité (1735), livre qui a été longtemps classique en Angleterre; la Connaissance du ciel et de la terre rendue facile ou Premiers principes d'astronomie et de géographie (1726); la Culture de l'esprit, traduit en français (1762); Essai pour l'encouragement des écoles de charité (1728); Neuf sermons prêchés de 1718 à 1719, recueil publié en 1812 par Pie Smith et regardé comme un modèle de l'éloquence de la chaire; Horæ lyricæ (1837, dernière édition); divers traités à l'usage des enfants et des jeunes personnes, tels que l'Art de lire et d'écrire l'anglais, Chants divins en langage facile pour l'usage des enfants, etc. Peu d'ouvrages de ce genre sont devenus aussi populaires.

WATTS (William), graveur anglais, né à Londres en 1753, mort à Colham, comté de Surrey, en 1852. Sa longévité peu commune, plus peut-être que son talent, lui a fait une certaine place dans l'histoire de l'art anglais. Elève de Paul Sandby et de Thomas Rooker, il prit, à la mort de ce dernier, la direction du Magasin des gravures sur cuivre. Ce recueil, que Rooker avait fondé, comprenait des vues monumentales et pittoresques et la reproduction de curiosités de presque tous les genres; il composa un album intéressant et varié. Watts en changea le caractère et lui enleva sa popularité. Il avait eu le temps, néanmoins, de s'y créer une sorte de renom. Il publia vers la même époque les Vues des résidences de quelques gentlemen, galerie aristocratique qui flattait l'amour-propre des riches (1779-1786). Pour une somme déterminée, on voyait dans ce recueil le portrait de son château, de son parc, voire même celui de sa chambre à coucher. Ces dessins d'après nature, gravés par William Watts lui-même, n'étaient pas sans intérêt au point de vue du faire. Aujourd'hui, cette collection est rare et très-recherchée. Cette entreprise, presque aussi industrielle qu'artistique, commença la fortune de l'auteur. Il put aller en Italie étudier avec fruit les splendides chefs-d'œuvre de cette contrée, et mit plusieurs années à dessiner sérieusement les morceaux les plus célèbres dans les trois genres, peinture, sculpture, architecture. La révolution de 1789 le surprit au moment où il achevait cette collection brillante, qui eût été comme son grand œuvre si les circonstances lui avaient permis de la publier. Watts s'arracha à ses travaux pour venir à Paris se ranger sous la bannière des hommes d'action. Il avait à cette époque une fortune indépendante qu'il perdit par de fausses spéculations. Ce désastre ne diminua en rien son dévouement aux grandes idées du jour. Mais, après le 18 brumaire, désespérant de la chose publique, il reprit le chemin de son pays, où il arriva non sans peine. Bientôt après, dans l'espoir de reconquérir sa fortune perdue, il publia (1801-1805) soixante Vues de la Turquie et de la Palestine, qui, malgré leur mérite d'exécution, n'eurent qu'un succès d'estime. Il avait espéré trouver dans cette publication le moyen de graver ses dessins d'Italie. Ne pouvant y réussir avec ses ressources bornées, il se découragea et se retira à la campagne dans une ferme qu'il possédait. C'est là qu'il est mort à quatre-vingt-dix-neuf ans.

WATTS (Jane WALDIE, dame), femme de lettres écossaise, née en 1792, morte en 1826. Elle montra dès l'enfance de très-rare dispositions pour l'étude des arts et des lettres, acquit, sans maître, un talent remarquable dans la peinture et apprit, seule également, le français, l'espagnol, l'italien et le latin. Vers 1816, elle épousa un capitaine de la marine royale nommé Watts et alla se fixer dans le comté de Durham. Elle y mourut à la fleur de l'âge, des suites d'un accident. On a d'elle : Esquisses descriptives de l'Italie (Londres, 1820, 4 vol. in-12); Aventures sur le continent, ouvrage publié seulement après la mort de l'auteur; des Mélanges en prose et en vers, insérés dans différents recueils. On connaît, en outre, d'elle quarante ou cinquante tableaux à l'huile, qui ornent des maisons particulières, et dont plusieurs ont figuré aux expositions publiques de Somerset House et de la Galerie britannique. — Sa sœur, mistress EATON, s'est fait connaître aussi par diverses publications, dont la plus remarquable a pour titre : Rome au XIX^e siècle.

WATTS (Alaric-Alexandre), littérateur anglais, né à Londres en 1799, mort en 1864. Il débuta en 1822 dans la littérature par un petit recueil de poésies, qui fut parfaitement accueilli du public et qui, jusqu'à ce jour, a obtenu cinq éditions. Il devint, la même année, éditeur du Leeds Intelligencer, dans lequel il s'attacha surtout à combattre le régime en usage dans les manufactures; mais ses observations à ce sujet le rendirent peu populaire parmi les manufacturiers, et, au bout de trois ans, il quitta Leeds pour aller s'établir à Manchester, où il fonda le Manchester Courier, dont il quitta la rédaction en 1826 pour prendre celle du Literary Souvenir or Cabinet of poetry and romance, recueil littéraire, auquel contribuèrent les littérateurs les plus éminents de l'époque, et qui renfer-

mait en outre des gravures des meilleurs artistes. Aussi obtint-il, dès son apparition, un succès qui se continua pendant dix ans; mais, après ce temps, la faveur du public se porta ailleurs, et le Literary Souvenir cessa de paraître en 1836. Dans l'interval, M. Watts avait publié un Album poétique (1828 et 1829) et était devenu, en 1827, l'un des collaborateurs du Standard de Londres; en 1833, il fut l'un des fondateurs de l'United Service Gazette, mais, dix ans plus tard, des différends avec ses collaborateurs l'obligèrent à se retirer de la rédaction de ce journal, qui est encore aujourd'hui fort estimé. De 1841 à 1847, M. Watts fut encore l'un des collaborateurs du Standard; mais, depuis cette époque, il s'est complètement retiré de la presse quotidienne. En 1851, il a publié, sous ce titre : Lyrique du cœur et autres poèmes, un choix de ses œuvres poétiques et a obtenu en 1853, de la reine d'Angleterre, une pension de 1,000 liv. sterl. (25,000 fr.). — Sa femme, mistress Zilah WATTS, sœur de J.-H. Wiffen, l'éminent traducteur du Tasse, s'est aussi fait connaître dans le monde littéraire. De 1829 à 1836, elle fit paraître le Présent de nouvelle année et le souvenir juvénile, recueil du genre de celui que publiait son mari, puis, en 1839, la Bibliothèque poétique de la jeunesse. Elle a, en outre, écrit le texte des Tableaux du caractère, de la beauté et du costume nationaux de l'Inde (1845) et celui des Tableaux de Hogarth (1849), série de dessins originaux, accompagnés d'explications en vers et en prose. Enfin, elle est auteur d'un ouvrage moral intitulé : le Conseil du jour de naissance ou Comment être utile? (1856).

WATTS (George-Frederick), peintre anglais, né à Londres en 1818. Des dispositions remarquables le signalèrent, jeune encore, à l'attention des professeurs de l'Académie des beaux-arts. Vivement encouragé par eux et par de riches amateurs, qui se chargèrent en quelque sorte de son avenir, M. Watts exposa, en 1837, deux ou trois Têtes d'étude pleines de caractère et de physionomie. Après ce premier Salon, le jeune artiste peignit successivement plusieurs scènes tirées de Shakespeare et de Boccaccio, mais l'accueil qu'elles reçurent fut assez froid; ces thèmes n'étaient pas ceux dans lesquels il devait se révéler avec le plus de bonheur. Cependant, en 1843, son carton de Caractacus fit une certaine sensation. Ce succès permit à l'artiste d'aller en Italie admirer les coloristes qu'il aimait par-dessus tout. Il y arriva en 1844 et y passa près de quatre années. A la fin de 1847, il rentra à Londres avec une ample moisson d'études, de souvenirs d'après Titien et Véronèse, deux maîtres qu'il a imités avec talent. La première manifestation de cette nouvelle manière de M. Watts parut à l'Académie de Londres l'année même de son retour d'Italie. Cette exposition comptait deux tableaux : Echo et Alfred excitant les Saxons à une expédition maritime. Le gouvernement acheta ces tableaux pour la salle du nouveau Parlement et confia de plus à l'auteur la décoration tout entière d'une immense galerie du même édifice. Ce travail, royalement rétribué, fut commencé en 1848 et ne se termina que vers 1853. Ce sont des fresques colossales à la manière des anciens. La plus connue représente un Saint Georges terrassant le dragon. Pendant qu'il faisait ainsi de la Renaissance, M. Watts ne négligeait pas absolument les commandes des simples amateurs. Il exposa, en 1848, Paolo Malatesta et Francesca da Rimini et la Fée Morgane; en 1849, les Illusions de la vie et un Portrait de lady Holland; en 1850, le Don Samartain, qui se trouve aujourd'hui dans l'une des galeries de l'hôtel de ville de Manchester. De 1863 à 1867, M. Watts a peint à fresque, dans l'une des salles de l'École de droit de Lincoln's Inn, à Londres, une vaste allégorie où se déroulent en frise les grands législateurs du monde. Il y a dans cette peinture l'élément vénitien que nous avons observé déjà dans les pages précédentes, et aussi l'aspect moderne, quelque chose du Filori de Glaize. Mais dans l'ensemble, comme dans les détails, la grandeur et la solennité indispensables à un sujet pareil manquent absolument.

WATTWILLER, ancien village et commune de France (Haut-Rhin), cant. de Cernay, à 38 kilom. N.-E. de Belfort, cédé à la Prusse par le traité de Francfort (10 mai 1871) et compris depuis dans l'Alsace-Lorraine; 1,550 hab. Fabrication de broches pour filature; huilerie, tissage de coton. Eaux minérales froides, sulfatées, calcaires et ferrugineuses. Succès des Suédois sur les impériaux en 1634.

WAT-TYLER, en français Gauthier le Tailleur, chef de l'insurrection de 1381 en Angleterre, tué à Londres le 22 juin de cette même année. A cette époque, tous les cultivateurs anglais, qu'on appelait *bondes*, étaient serfs de corps et de biens, écrasés de charges, attachés à la terre, et le seigneur pouvait les vendre eux et leur postérité, ce que les actes exprimaient de cette façon : « Sachez que j'ai vendu un tel, mon naif, et toute sa séquelle nee ou à naître... » Dans les provinces de Kent et d'Essex, des troubles assez considérables avaient déjà éclaté à l'avènement de Richard II. Des conciliabules secrets finirent par se tenir régulièrement, correspondirent entre eux et formèrent une

grande association dont le but était d'anéantir les privilèges de la noblesse. Une lettre signée John Ball, adressée au peuple des campagnes, au nom du comité de cette association, s'est conservée jusqu'à nous. Elle contient le passage suivant : « John Ball vous salue tous et vous fait savoir qu'il a sonné la cloche. Or donc, à l'ouvrage ! Prudence et confiance, effort et accord ; que Dieu donne hâte aux paresseux ! Tenez-vous bravement ensemble et secourez-vous fidèlement ; quand la fin est bonne, tout est bien. » Les bourgeois des villes, même ceux de Londres, s'affilièrent à cette association, comme en France Étienne Marcel avait soutenu les efforts des jacques ; du reste, ces paysans n'en voulaient pas au roi, mais seulement à la noblesse. Ils regardaient le jeune roi Richard, qui venait d'entrer dans sa seizième année, comme leur espoir et l'instrument de leur affranchissement.

Une taxe de 12 sous par personne ayant passé l'âge de quinze ans avait été décrétée et des commissaires avaient été envoyés pour s'assurer de la régularité du paiement. L'un d'eux ayant été demander chez Wat, tuilier à Deptford, la capitation pour une de ses filles, la mère de celle-ci prétendit qu'elle n'avait pas encore atteint l'âge indiqué par la loi ; le collecteur eut l'audace de porter les mains sur la jeune fille et de lui découvrir le sein pour montrer qu'elle était bien nubile ; le père, qui rentrait en ce moment, saisit un marteau et abattit à ses pieds le misérable. Ce fut le signal d'un soulèvement formidable ; non-seulement à Deptford, mais dans tout le comté de Kent, puis dans ceux de Sussex et de Bedford, les paysans s'insurgèrent ; armés de bâtons ferrés, de haches, d'épées rouillées, chantant une chanson dont le refrain a été conservé : « Quand Adam bêchait, quand Ève filait, où était alors le gentilhomme ? » Ils s'avancèrent sur Londres au nombre d'environ 100,000, divisés en plusieurs bandes, commandées par Wat-Tyler, le prêtre wickliffe John Ball et le boucher Jack Straw ou Jean la Paille. Ils ne pillèrent point sur leur route et se contentèrent de détruire quelques maisons appartenant à des exacteurs odieux et bien connus comme tels. Ils enlevèrent quelques personnes qu'ils gardèrent en otage, notamment un chevalier et ses deux enfants. Arrivés à Buck-Heath, grande plaine à 4 milles de Londres, il s'y établirent et s'y retranchèrent comme en un camp, puis envoyèrent leur chevalier au roi comme parlementaire : « Sire, dit le chevalier après s'être excusé de cette mission que la force lui avait imposée, les gens des communes de votre royaume m'envoient pour vous prier de venir leur parler ; ils ne désirent voir personne que vous, et n'avez aucune crainte pour votre sûreté, car ils ne vous feront aucun mal et vous tiendront toujours pour roi ; ils vous montreront, disent-ils, plusieurs choses qui vous seront fort nécessaires à entendre et qu'ils ne m'ont pas chargés de vous dire. Mais, cher sire, veuillez me donner réponse, afin qu'ils sachent que vraiment j'ai été vers vous, car ils ont mes enfants en otage. » Le roi avait peu de troupes et fut obligé d'acquiescer à cette étrange proposition. Il répondit que, s'ils voulaient s'avancer jusqu'à la Tamise, il irait le lendemain conférer avec eux. Le lendemain, en effet, malgré les représentations de l'archevêque de Cantorbéry, qui lui conseillait de ne se point commettre avec des ribauds sans chausses, Richard monta dans une barque avec quelques chevaliers et fit rame vers l'autre bord ; mais les cris et l'aspect bizarre de cette foule armée effrayèrent les conseillers du jeune prince ; ils le dissuadèrent de mettre pied à terre, et le comte de Salisbury cria aux paysans : « Vous n'êtes point en ordonnance ni en accoutrement convenable pour que le roi vienne à vous ! » La barque retourna vers la Tour. Alors les insurgés, furieux, marchèrent sur Londres. Arrivés au pont de la ville, ils demandèrent qu'on ouvrit la porte et qu'on ne les contraindît pas d'user de la force. Le maire voulut d'abord résister, mais les bourgeois et le peuple se déclarèrent pour le mouvement. La porte fut ouverte. Les paysans se répandirent dans la ville. Wat-Tyler, organisant une sorte de tribunal, fit saisir, passer en jugement et décapiter plusieurs des officiers du roi, ennemis du peuple. On mit également à mort les Lombards et les Flamands qui avaient pris à ferme les impôts et s'enrichissaient de la misère des pauvres gens. Pendant la nuit, réunis sur la place de Sainte-Catherine, près de la Tour, les paysans demandèrent à grands cris à voir le roi. Celui-ci délibérait avec son conseil, fort perplexé. Le maire de Londres proposait l'attaque immédiate. On se décida pour la temporisation et la ruse.

Cependant Wat-Tyler songeait à prendre la Tour d'assaut. Il avait divisé ses forces en trois corps : l'un, qu'il avait envoyé à Hyberry-Manor, à 2 milles de Londres, avec le boucher Jack Straw ; le second, qui s'était établi dans la plaine de Miles-End ; le troisième, qu'il commandait lui-même et qu'il avait posté au pied de la montagne de la Tour, de manière à intercepter toute communication. Dans un tel péri, le roi demanda à parlementer. Il fit dire aux insurgés qu'il obtiendrait à leur demande et leur donna rendez-vous à Miles-End. Wat-Tyler, John Ball et d'autres chefs clairvoyants n'avaient

aucune confiance dans les intentions du roi ; mais la plus grande partie des paysans fut transportée de joie, et le roi, accompagné de ses deux frères, des comtes de Salisbury, de Warwick, d'Oxford et de plusieurs autres barons, put s'échapper de la Tour. Quand il fut parti, quelques bandes, plus ardentes que les autres, entrèrent dans le château de vive force, saisirent l'archevêque de Cantorbéry, le trésorier du roi et deux autres officiers, qu'ils massacrèrent, et dont ils promènerent dans la ville les têtes au bout des piques. Cependant le roi se présentait devant 50,000 paysans réunis à Miles-End ; ses deux frères et tout son entourage avaient pris peur et s'étaient enfuis. Il s'avança seul et dit : « Bonnes gens, je suis votre roi et votre sire, que vous faut-il ? Que me voulez-vous ? — Nous voulons, répondirent les paysans, que tu nous affranchisses, nous et nos enfants, et que nous ne soyons plus tenus en servage ! » Richard dit : « Je vous l'accorde ; mais retirez-vous en vos maisons, par village, comme vous êtes venus, et laissez seulement après vous deux ou trois hommes de chaque lieu. Je vais tantôt faire écrire et sceller de mon sceau des lettres qu'ils emporteront avec eux et qui vous assureront franchement tout ce que vous demandez. » Les pauvres gens accueillirent ces paroles avec de grandes démonstrations d'enthousiasme ; ils obéirent aussitôt et partirent, comme le roi l'avait dit, en bandes séparées. Pendant tout le jour, trente clercs de la chancellerie écrivirent et scellèrent des lettres d'affranchissement ainsi conçues : « Sachez que, de notre spéciale grâce, nous avons affranchi tous nos liges et sujets du comté de Kent et des autres comtés du royaume, et déchargé et acquitté tous et chacun d'eux de tout bondage et servage, et qu'en outre nous avons pardonné à ces mêmes liges et sujets toutes offenses, etc. » En vain Wat-Tyler essaya de s'opposer à la dispersion de ses gens ; il ne put retenir à Londres avec lui que quelques milliers d'hommes. À leur tête, il déclara qu'il voulait des concessions plus expresses et des garanties de ces concessions. Le roi fut obligé d'accepter une entrevue avec lui à Smithfield. Escorté du maire, des aldermen et de ses courtisans, Richard s'arrêta à quelque distance des paysans et demanda que celui de leurs chefs qui voulait prendre la parole présentât leur requête : « C'est moi ! » dit Wat-Tyler ; et piquant des deux, en faisant signe à sa troupe de ne pas le suivre, il s'avança vers le roi, à qui il parla sans formule obséquieuse ; il lui demanda, comme conséquence naturelle de l'affranchissement du peuple, le droit d'acheter et de vendre librement dans les villes et hors des villes et le droit de chasse en forêt et en plaine. Tandis que le roi hésitait à répondre d'une façon positive, le chef des révoltés jouait, sans doute par impatience, avec une courte épée qu'il tenait à la main. Tout à coup le maire de Londres, William Walworth, qui se trouvait à côté du roi, s'écria : Trahison ! et, levant sa masse d'armes, abattit Wat-Tyler à ses pieds. Un écuyer l'acheva à coups de dague.

Les paysans, ne voyant plus leur chef au milieu du groupe royal, devinrent la vérité et s'élançèrent en avant. Alors le roi Richard s'avança seul vers eux : « Que vous faut-il, seigneurs ? leur dit-il, je suis votre roi, votre seul capitaine ; tenez-vous en paix, suivez-moi aux champs, et je vous donnerai ce que vous me demandez. » Il leur prodigua les bonnes paroles et les promesses et les mena vers Londres, jusqu'au moment où des troupes, recrutées par le maire qui s'était enfui, apparurent soudain en armes sur la route. Le roi galopa vers les hommes d'armes et se mit dans leurs rangs. Ils chargèrent les paysans, saisis d'une terreur panique, et en firent un grand carnage. « Madame, dit le jeune roi à sa mère, réjouissez-vous et louez Dieu ; il est heure de le louer, puisque, aujourd'hui, j'ai recouvré mon héritage et le royaume d'Angleterre que j'avais perdu ! » On fit, après cette bataille, des chevaliers comme dans les grandes victoires. Tout ce qu'on put trouver de paysans dans la ville fut égorgé. John Ball et Jack Straw furent décapités et coupés par quartiers. En même temps, on répandit partout dans les provinces la nouvelle que le roi donnerait des lettres d'affranchissement à tout serf qui démentirait paisible, et l'on se saisit de tous les mineurs, qui furent exécutés. Puis une proclamation fut publiée à son de cor dans les villes et villages, ainsi conçue : « Que tous et chacun des tenanciers, libres et natifs, fussent sans aucune résistance, difficulté ou retard, les ouvrages, services, aides et corvées qu'ils doivent à leurs seigneurs d'après la coutume antique, et qu'ils avaient l'habitude de faire avant les troubles survenus dans différents comtés du royaume ; qu'il leur soit interdit rigoureusement de retarder plus longtemps que par le passé lesdits services et ouvrages, et d'exiger, revendiquer ou prétendre quelque liberté ou privilège dont ils n'auraient pas joui avant lesdits troubles. Les mêmes proclamations révoquaient, cassaient et annulaient expressément les lettres patentes d'affranchissement, « pour ce que ces dites lettres ont émané de notre cour sans mûre délibération et induction, et considérant que la concession desdites lettres tendait manifestement à notre grand préjudice, à celui de la couronne, ainsi qu'à l'expropriation de

nous, des prélats, seigneurs et barons de notre royaume et de la très-sainte Église. » (Augustin Thierry, *Histoire de la conquête d'Angleterre*.) Les troupes parcoururent en tous sens les comtés insurgés, accompagnées d'un juge, Robert Tresilian, qui ordonna que tous ceux qui avaient reçu des lettres d'affranchissement eussent à les lui remettre sans délai, sous peine de mort. Elles furent lacérées et jetées au feu devant le peuple, et la plupart de ceux qui les avaient obtenues furent punis de supplices atroces. Un acte du Parlement ratifia cette révocation. Ainsi furent punis les paysans pour avoir pris au sérieux une promesse royale.

WATZDORF (Bernard de), homme d'Etat allemand, né au château de Schloss-Berga, près de Berga-sur-Elster, grand-duché de Saxe-Weimar, en 1804. Après avoir étudié, de 1823 à 1829, le droit à Leipzig, il devint auditeur à la cour supérieure de cette ville, occupa successivement différents emplois dans la magistrature, et, nommé en 1840 conseiller de la cour supérieure d'appel de Dresde, devint la même année conseiller ministériel et conseiller rapporteur près la commission des établissements de correction et de charité. En 1843, le grand-duc de Saxe-Weimar lui offrit le portefeuille de ministre d'Etat, qu'il accepta, et, jusqu'en 1848, il resta à la tête du département des affaires étrangères et de la justice à Weimar. Les mouvements politiques de cette année-là, qui se firent aussi sentir dans le grand-duché, et qui eurent pour résultat le renvoi de tous les autres ministres, ne l'atteignirent pas. Il fut, au contraire, placé à la tête du nouveau cabinet formé à cette époque, et dans lequel il eut, en outre, les portefeuilles des affaires étrangères et de l'intérieur, ainsi que le ministère de la maison du grand-duc. En dépit des efforts réitérés que le parti féodal fit pendant la période de réaction, de 1852 à 1858, pour amener son éloignement des affaires, il conserva ses fonctions, tant parce qu'il possédait la confiance inébranlable du grand-duc que parce qu'il était regardé par le peuple comme le représentant et le protecteur d'un système de gouvernement modéré, il est vrai, mais franchement libéral, même au milieu des circonstances les plus difficiles. Comme ministre, il se montra toujours strictement fidèle à la constitution, et ce fut d'une manière conforme à cette constitution qu'il opéra quelques réformes restrictives, qui lui paraissaient nécessaires, dans les lois rendues en 1848 sur les élections à la diète et sur les élections communales. Il les soumit en effet au vote du Landtag, qui les approuva ; pour tout le reste, dans la législation tout comme dans l'administration, il ne s'écarta jamais des principes de 1848. Son principal mérite fut d'établir et de maintenir des institutions conformes à l'idée la plus étendue du *self-government* du peuple et d'amener ainsi une diminution notable dans le personnel bureaucratique. Il veilla aussi avec un zèle tout particulier aux intérêts agricoles, qui prirent tous les autres dans le grand-duché ; mais il ne négligea pas pour cela les différentes branches de l'industrie et s'appliqua, au contraire, à en favoriser le développement. Dans les affaires générales de l'Allemagne, il fit toujours preuve d'un nationalisme sincère et éclairé. En 1849, il se déclara sans hésiter pour la constitution de l'empire, chercha personnellement à la faire prévaloir, comme représentant de son gouvernement en mission extraordinaire près la cour de Berlin ; et, membre et vice-président de la chambre des états au parlement d'Erfurt, il se prononça pour la constitution de l'Union. Il demeura fidèle à ses convictions, même pendant le temps où la Prusse et la plupart des autres gouvernements de l'Allemagne avaient abandonné les idées libérales de 1848 ; et ce fut dans ce sens que, sous son influence, la voix du grand-duché de Weimar s'éleva, tant à la diète germanique qu'en dehors de cette diète, dans les questions de la Hesse électorale, du Slesvig-Holstein, du Hanovre, de la flotte, etc. Plein de confiance dans la bonne volonté de son gouvernement, et espérant fermement voir l'idée nationale triompher seulement par la force morale et d'une manière légale, il vit avec peine la solution imposée en 1866 à la question allemande, et jusqu'à la fin s'efforça de suivre une voie conforme à la constitution fédérale, sans obliquer ni à droite ni à gauche, et d'amener une solution pacifique des affaires de l'Allemagne par le consentement de tous à la convocation d'un parlement. Conformément à la constitution fédérale, il fit marcher le contingent militaire du grand-duché, comme garnison de guerre, sur la forteresse de Mayence ; mais la plupart des Etats de la confédération ayant bientôt après embrassé exclusivement le parti de l'Autriche, ces troupes se trouvèrent placées dans une situation des plus critiques, tandis que le grand-duché était lui-même dans une fausse position vis-à-vis de la Prusse. Depuis lors, cependant, M. de Watzdorf s'est réconcilié avec le nouvel ordre de choses, sinon avec les moyens employés pour l'établir. Il s'est du moins activement efforcé, tant par la part qu'il a prise aux travaux du conseil de la confédération que comme membre de la diète constituante

et comme ministre d'un des Etats de la confédération, de contribuer au développement de la confédération du Nord et de ses institutions organiques, tout en garantissant le plus possible l'indépendance des Etats particuliers, mais en défendant aussi avec la plus grande sincérité les intérêts de la nation allemande représentés au sein de la diète.

WAUKEGAN, autrefois *Littlefort*, ville des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat de l'Illinois, sur la rive occidentale du lac Michigan, à 52 kilom. N. de Chicago ; 5,000 hab. Commerce actif. Aux environs de cette ville, qui s'élève sur un tertre dominant le lac et une contrée magnifique, on trouve plusieurs belles résidences d'été.

WAUSAU, ville des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat de Wisconsin, à 23 kilom. N. de Madison, sur la rivière Wisconsin ; 3,500 hab. Grand commerce de bois et de charbon ; industrie agricole.

WAUTERS (Pierre-Engelbert), médecin belge, né à Moerzeke en 1745, mort en 1840. Il fit ses études à Knghien, à Mons et à Louvain, apprit la médecine, prit le grade de licencié et alla exercer son art à Veteren. S'étant ensuite établi à Gand, il acquit une grande réputation comme praticien. Nommé, sous la domination française, premier médecin, directeur des hospices civils et militaires, président du comité propagateur de la vaccine, il devint, après la restauration de Guillaume I^{er} (1815), président de la commission médicale de la Flandre, membre de l'Institut des Pays-Bas, de l'Académie des sciences de Bruxelles, et fut un des rédacteurs du code pharmaceutique belge. Parmi ses ouvrages, nous citerons : *Tractatus de ezuliorum delectu* (Gand, 1801) ; *Dissertation sur la manière de faire l'uytzel* (Gand, an VI, in-8) ; *Repertorium remedium indigenorum exotici in medicina substituendi* (Gand, 1810, in-8) ; *Commentarius theoretico-practicus de dysenteria* (1810) ; *Remarques sur les soins à donner aux malades* (1825), etc.

WAUTERS (Charles - Augustin), peintre belge, né à Boom en 1811, mort en 1869. Elève de Van Brée, il fit ses études, d'abord à Malines, puis à Anvers. On a de lui : *Pierre l'Ermite prêchant la croisade*, le *Passage de la mer Rouge*, le *Martyre de saint Laurent*, le *Giotto*, l'*Albane et sa famille*, le *Casino de Naplès*, *Charles le Téméraire établissant à Malines le grand conseil au parlement*, *Mort de Marie de Bourgogne*. Ces compositions, médaillées au Salon de Bruxelles, ont aussi été exposées à Paris. Elles sont loin de représenter complètement l'œuvre de l'auteur. On lui doit, en outre, des *Portraits* et des tableaux de genre assez intéressants, entre autres la *Prière* et la *Famille malheureuse*. En 1855, M. Wauters avait envoyé à Paris : la *Lecture de l'arrêt de mort du baron de Montigny*, l'*Instruction religieuse donnée aux pères des environs de Rome et le Lendemain du bal*.

WAUTERS (Alphonse-Guillaume-Ghislain), archéologue belge, né à Bruxelles en 1817. Il est aujourd'hui architecte de sa ville natale, professeur d'histoire nationale au musée de l'Industrie et membre de l'Académie de Belgique, ainsi que de diverses sociétés savantes. On a de lui : *Atlas pittoresque des chemins de fer de Belgique* (Bruxelles, 1840) ; *Histoire de la ville de Bruxelles* (1843, 3 vol. in-8) ; *Histoire des environs de Bruxelles* (1843) ; *Bruxelles et ses faubourgs, guide de l'étranger dans cette capitale* (1848) ; le *Duc Jean I^{er} et le Brabant* de 1267 à 1294 (1862, in-8) ; *Table chronologique des chartes et diplômes imprimés concernant l'histoire de Belgique* (1868, tomes I et II, in-4), etc. M. Wauters a, en outre, collaboré à la plupart des journaux de la Belgique, et notamment aux suivants : la *Revue de Bruxelles*, le *Messager des sciences historiques*, le *Tre-sor national*, la *Belgique communale*, l'*Athénée historique*, l'*Emancipation*, etc.

WAUXHALL s. m. V. VAUXHALL.

WAVELLITE s. f. (oua-vél-li-te — de Wavel, n. pr.). Minér. Alumine hydro-phosphatée trouvée en Angleterre.

— *Encycl.* La *wavellite* est un phosphate d'alumine hydraté. Elle cristallise dans le système rhomboïdal, avec des clivages parallèles aux pans latéraux ; au chalumeau, elle gonfle et blanchit sans fondre ; elle se dissout dans les acides, sans résidu ni effervescence ; sa couleur est terne, grisâtre, verte ou jaune, avec toutes les nuances intermédiaires. La *wavellite* tapisse en général les fentes de certaines roches schisteuses, et se présente le plus souvent en petits mamelons parfaitement sphériques, hérissés de petits cristaux ; les affleurements de ces cristaux très-petits, presque microscopiques, donnent à la surface un aspect velouté tout à fait caractéristique ; la structure de ces mamelons est rayonnée ; la coloration est, en général, uniforme, parfois disposée par zones concentriques. La *wavellite*, dans certains cas, ressemble à l'aragonite, dont on la distingue par l'action des acides ; elle a aussi beaucoup d'analogie avec la mésotype, mais on la différencie facilement par les acides et le chalumeau. On l'a rencontrée en Islande, en Ecosse, en Angleterre, en Bavière, etc.

WAVELLITIQUE adj. (oua-vél-li-ti-ke — rad. *wavellite*). Minér. Qui appartient, qui est

propre à la wavelite : *Cassure WAVELLITIQUE*.

Waverley, roman de Walter Scott (1814). Le sujet se rattache à l'héroïque et chevaleresque expédition de ce prince Edouard dont les aventures presque fabuleuses avaient déjà séduit plus d'un romancier. Le capitaine Waverley est un jeune homme faible, irrésolu et enthousiaste, de beaucoup d'esprit et de savoir; mais son inexpérience le condamne à un rôle passif et le laisse à la merci de tous ceux qui l'entourent. Il devient complice d'une révolte, sans conviction, et s'en retire sans motif sérieux. Ce roman appartient entièrement au genre épisodique; les scènes se succèdent sans autre lien commun que le héros, et le développement de l'action principale éprouve de fréquentes interruptions, en sorte que l'intérêt se porte sur les détails plutôt que sur l'ensemble; mais ces détails mêmes sont remplis de charme et d'agrément. L'arrivée de Waverley à la garnison, sa réception au domaine de Tully-Veolan, l'apparition grotesque de Davie Gellatley, le caractère si original du baron de Bradwardine, et l'aimable naïveté de sa fille Rose, captivent peu à peu l'intérêt. Bientôt l'excursion d'Edouard dans le nord de la Calédonie, son entrevue avec Fergus Mac-Ivor et surtout la description des jeux, du banquet et de la partie de chasse des montagnards transportent le lecteur dans un monde nouveau et dans un pays inconnu. Fergus Mac-Ivor commence la brillante série de ces personnages hautains, fougueux et indomptables que Walter Scott s'est plu à reproduire dans ses romans avec une prédilection particulière. Toutefois, les caractères ne présentent pas autant de profondeur et de variété dans cet ouvrage que dans quelques autres de l'illustre romancier; mais néanmoins ils révèlent déjà sa supériorité dans cette partie si importante de son art; et si *Waverley* n'égale pas en intérêt quelques-unes des compositions qui lui succédèrent, il est cependant impossible de se méprendre au cachet de talent et d'originalité dont il porte si visiblement l'empreinte. Dès son apparition, on sentit que ce genre d'ouvrage venait d'être tiré des routes battues et transporté sur un sol vierge par une main puissante, et l'auteur anonyme de *Waverley* se vit accueilli aussitôt par une immense popularité.

WAVRE, ville de Belgique, province du Brabant, à 28 kilom. S.-E. de Bruxelles, sur la Dyle; 6,000 hab. Elle fut en partie brûlée le 18 juin 1815, pendant la bataille de Waterloo.

WAVRIN, bourg et commune de France (Nord), cant. d'Haubourdin, arrond. et à 12 kilom. S.-E. de Lille, sur la Haute-Deule; pop. aggl., 2,934 hab. — pop. tot., 3,070 hab. Brasseurs, moulins, tanneries; fabriques d'étoffes pour nouveautés. On y voit les ruines imposantes d'un ancien château féodal.

WAW s. m. Philol. 316 lettre de l'alphabet turc, 276 de l'alphabet arabe.

WAWARSING, bourg des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat de New-York, sur le canal de Delaware à Hudson; 6,000 hab.

WAWENEY, petit fleuve d'Angleterre. Il prend sa source dans le comté de Suffolk, au N.-E. de Bolesdale, coule au N.-E., sépare dans la plus grande partie de son cours les comtés de Suffolk et de Norfolk, se dirige ensuite au N. et se jette dans l'Yare à Yarmouth, après un cours de 106 kilom., navigable depuis Bungay.

WAWRZECKI (Thomas, comte), général polonais, né dans la Lithuanie vers 1750, mort en 1816. Il débuta dans la carrière des affaires publiques comme nonce de Bracław à la diète de 1788 et fit tous ses efforts pour arracher sa patrie au joug de la Russie. Lorsque éclata, en 1794, la guerre de l'indépendance, il fut placé à la tête d'un corps de l'armée lithuanienne, et, bien qu'il n'eût jamais rempli que des emplois civils, il se distingua à tel point, que, lorsque Kosciuszko eut été fait prisonnier à Maciejowice, ce fut lui que l'on jugea le plus digne de lui succéder comme généralissime. Il commandait à Varsovie, lorsque le faubourg de Praga tomba au pouvoir de Souwarof; il se retira alors avec le reste de l'armée dans le palatinat de Cracovie; mais, trop faible pour résister longtemps, il fut obligé de se rendre aux Russes. Il resta prisonnier à Saint-Petersbourg jusqu'à l'avènement de Paul 1^{er}, qui lui rendit la liberté (1797). Il vécut dès lors dans la retraite sur ses terres de Lithuanie. En 1812, à l'approche des Français, au lieu de se ranger de leur côté, comme le plus grand nombre de ses compatriotes, il parut oublier qu'il était Polonais et suivit l'empereur Alexandre à Saint-Petersbourg. En 1815, il fut nommé par ce prince sénateur palatin et ministre de la justice du royaume de Pologne. — Son frère, Joseph WAWRZECKI, leva en 1812, à ses frais, un régiment lithuanien avec lequel il prit part à la guerre contre la Russie.

WAYLAND (Francis), économiste américain, né à New-York en 1796. Après avoir été reçu docteur en médecine, il entra, en 1816, au séminaire théologique d'Andover, devint quelque temps après répétiteur au collège de l'Union à Schenectady, puis en 1821 ministre d'une église de baptistes, et revint en 1826 enseigner la physique et les

mathématiques au collège de l'Union. L'année suivante, il fut appelé à la présidence de l'université de Brown, à Providence (Rhode-Island), et il a conservé ces fonctions jusqu'à ces dernières années. On a de lui : *Projet de réforme dans l'enseignement et l'organisation des collèges des Etats-Unis* (Boston, 1842), publication qui donna lieu à une polémique des plus vives, à cause des idées nouvelles émises par l'auteur, idées qui depuis lors ont presque toutes triomphé et ont été mises en pratique pour l'organisation de l'enseignement; *Eléments de science morale*, souvent réédités et traduits en plusieurs langues; *Eléments d'économie politique* (Londres, 1838, in-32); *Philosophie de l'intelligence; Limites de la responsabilité humaine; Lettres sur l'esclavage; Mémoires du révérend Adoniram Judson* (Boston, 1854, 2 vol. in-12), etc.

WAYNE (Antoine), général américain, né dans la Pensylvanie en 1745, mort en 1794. Il est du petit nombre des chefs de la guerre de l'indépendance qui joignirent au courage des talents militaires, et qui surent établir quelque discipline parmi des volontaires peu habitués à la subordination. Il battit les Anglais à Monmouth, reçut une blessure grave en enlevant d'assaut le fort de Strongpoint, devint major général en 1779, eut une part glorieuse à la victoire d'York-Town (19 octobre 1781), acheva de chasser l'ennemi de la Géorgie, siégea à la Convention en 1787, châtia les Indiens Miamis en 1792, et, deux ans plus tard, conclut un traité avantageux avec ceux du N.-O. de l'Ohio.

WAYNESBOROUGH, ville des Etats-Unis (Géorgie), chef-lieu du comté de Burke, à 30 milles S. d'Augusta. Commerce très-actif.

WAYNFLETE (William de), prêtre et homme d'Etat anglais, né au commencement du x^e siècle, mort en 1486. Il fit une partie de ses études à l'école de Winchester, dont il devint grand maître en 1429, fut nommé quatre ans plus tard recteur de Wrexall, puis, en 1438, directeur de l'hôpital de Sainte-Marie-Madeleine. Henri VI l'appela en 1440 à la direction du collège qu'il venait de fonder à Eton, puis, en 1447, le promut à l'évêché de Winchester. Il se montra digne des faveurs de ce prince en lui gardant jusqu'à la fin une fidélité inaltérable. Ce fut lui qui apaisa la révolte fomentée par Jacques Cade et celle de Richard, duc d'York. En 1450, il reçut le titre de grand chancelier du royaume et conserva ces fonctions jusqu'à l'année 1460. Après la défaite de Henri VI à la bataille de Northampton, il vécut dans la retraite, à l'écart des affaires politiques, et ne s'occupa plus que de travailler de toutes ses forces au développement de l'instruction publique en Angleterre. Ce fut dans ce but qu'il fonda successivement le collège de la Madeleine, à l'université d'Oxford, et une école libre à Waynflete, sa ville natale, et qu'il enrichit de ses dons le collège d'Eton et plusieurs autres établissements.

WAZEMMES, ancien bourg de France (Nord), cant. et arrond. de Lille, à laquelle il a été annexé en 1869, sur le canal des Stutons; 18,000 hab. Filatures de lin et de coton; teintureries, tanneries. Vaste et belle église moderne.

WEALD s. m. (ouild — de *Wealden*, nom de lieu). Géol. Nom donné à des couches zoologiques propres au pays de *Wealden*.

— *Encycl.* On donne le nom de *wealds* ou formations *wealdiennes* à des couches de calcaire, de grès ferrugineux, d'argile et de sable à lignites du terrain crétacé, ainsi nommées du pays de *Wealden*, dans le comté de Sussex, en Angleterre. Les couches calcaires sont composées de paludines, de cyclopes, d'anodontes et d'union, qui constituent entièrement les calcaires de Purbeck et indiquent une formation fluviale. On y rencontre aussi plusieurs espèces de tortues et de poissons d'eau douce mêlés à des sauriens marins et terrestres, des débris d'oiseaux de l'ordre des échassiers et des débris divers de végétaux, conifères, equisetacées et fougères d'espèces particulières. On croit pouvoir rapporter aux *wealds* les argiles des environs de Boulogne et même celles de Forges et de Savigny, dans le pays de Bray (Seine-Inférieure et Oise). L'étage *wealdien* offre, en Angleterre, trois subdivisions, qui sont, en allant de haut en bas : l'argile *wealdienne* (*weald-clay*), le grès ferrugineux (*iron-sand*) et le calcaire de Purbeck.

WEALDIEN, IENNE adj. (ouil-di-ain, i-ène). Géol. Qui appartient aux terrains appelés *wealds* : *Terrains WEALDIENS. Formations WEALDIENNES.*

WEAR, petit fleuve d'Angleterre, comté de Durham. Il prend sa source dans les marais qui séparent ce comté de celui de Cumberland, coule d'abord à l'O., puis au N.-O., baigne Durham et va se jeter dans la mer du Nord, à Sunderland, après un cours de 125 kilom.

WEARMOUTH (BISHOPS-), ville d'Angleterre, comté de Durham, près et à l'O. de Sunderland, non loin de l'embouchure du Wear; 15,000 hab. Beau pont en fer. Il De l'autre côté du fleuve s'étend le bourg de MONK-WEARMOUTH, comprenant une population de 8,000 hab.

WEATERSFIELD, bourg des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat de Vermont, sur le Connecticut, vis-à-vis de Claremont; 3,500 hab.

WEAVER ou **WEEVER** (Jean), archéologue anglais, né dans le comté de Lancastre en 1576, mort en 1632. Il consacra toute sa vie à l'étude des antiquités et, après avoir passé plusieurs années dans les Pays-Bas et en Italie, revint en Angleterre. Il parcourut alors cette contrée dans tous les sens, explora ensuite une partie de l'Ecosse et y recueillit, sur l'objet favori de ses études, des matériaux qu'il utilisa pour son ouvrage intitulé : *Anciens monuments funèbres qui se trouvent dans les royaumes unis de la Grande-Bretagne et d'Irlande et dans les îles adjacentes* (Londres, 1631, in-fol.; 1766, in-4^o, 3^e édit., avec additions et corrections par William Tooke). Weaver laissa en outre, en manuscrit, des matériaux pour un ouvrage analogue sur les monuments funèbres modernes.

WEAVER (Jean), maître de danse anglais, mort en 1730. On a de lui : les *Amours de Mars et de Vénus*, pantomime dramatique; *Orphée et Eurydice*; *L'Art de la danse, avec un traité du geste et de l'action théâtrale* (1706); *Essai sur l'histoire de la danse* (1712); *Histoire des mimes et comédiens chez les anciens* (1728).

WEAVER, théologien et archéologue anglais, mort en 1852 à Mansfield, où il remplissait depuis plus de cinquante ans les fonctions de ministre de la secte des indépendants. Il a publié : la *Bible complétée* (1829); *Monumenta antiqua ou les Pierres témoignage de l'antiquité dans les îles Britanniques* (1840); *L'Autel paten et le temple de Jehovah* (1840); le *Rationalisme considéré comme le meilleur moyen d'en finir avec le scepticisme* (1850); la *Papauté envisagée froidement et avec calme quant à ses griefs, son caractère, ses causes et les remèdes à lui appliqués* (1851).

WEAVER (Thomas), géologue anglais, né vers 1775, mort en 1855. Il fit, à partir de 1790, ses études scientifiques à Fribourg sous la direction de Werner et en compagnie d'Alexandre de Humboldt, de Jameson et de Léopold de Buch. De retour dans sa patrie en 1794, il fut chargé de différentes explorations géologiques en Irlande et, plus tard (1831-1834), alla s'acquitter d'une mission analogue au Mexique et aux Etats-Unis. Il était devenu, en 1826, membre de la Société royale de Londres. Il n'a publié aucun ouvrage séparé, mais les *Transactions de la Société géologique de Londres* renferment de lui plusieurs mémoires importants, tels que : *Situation géologique de l'est de l'Irlande; Observations géologiques sur une partie des comtés de Gloucester et de Somerset; Remarques sur la géologie du sud de l'Irlande*, etc. Il en a aussi fourni plusieurs aux *Annales de philosophie*, au *Magasin philosophique*, etc.

WEBB (Philippe - Charretet), jurisconsulte et archéologue anglais, né en 1700, mort en 1770. Il remplit dans différentes villes les fonctions de procureur, fut élu en 1754 et en 1761 membre de la Chambre des communes, et, ayant mis au service des ministres son érudition et la connaissance approfondie qu'il possédait de toutes les matières relatives aux institutions parlementaires et constitutionnelles, il en fut récompensé par les places de secrétaire des banqueroutes à la cour de la chancellerie et de maître des requêtes adjoint à la trésorerie. Il consacrait ses loisirs à l'étude des antiquités et avait formé une magnifique collection de médailles, de bustes, de camées, de sceaux, etc. On a de lui les écrits suivants : *Lettre à M. W. Warburton à l'occasion de quelques passages de son livre intitulé Démonstration de la divine mission de Moïse* (1742, in-8^o); *Remarques sur la déclaration et la commission du prétendant* (1745, in-8^o); *Observations sur la procédure dans les cours de l'amirauté* (1747, in-8^o); *Notice sur le Danegeld et sur quelques particularités relatives au cadastre dressé par Guillaume le Conquérant* (1756, in-4^o); *Notice sur quelques particularités concernant le Doomsday Book* (1756, in-4^o); *Examen de la table en cuivre contenant deux inscriptions, l'une grecque et l'autre latine, découverte en 1732 près d'Héraclée, sur le golfe de Tarente* (1760, in-4^o), etc.

WEBB (Daniel), littérateur anglais, mort en 1798. Il n'est guère connu que par ses écrits, parmi lesquels nous citerons : *Recherches sur les beautés de la peinture et sur les mérites des plus célèbres peintres anciens et modernes* (1760, in-8^o); *Remarques sur les beautés de la poésie* (1762); *Observations sur l'accord de la poésie et de la musique* (1769, in-8^o); *Motifs pour penser que la langue grecque fut empruntée du chinois, notes sur la Grammatica sinica de Fourmont* (1787, in-8^o); *Amusements littéraires en vers et en prose* (1787), etc. Un recueil complet des *Œuvres* de Webb a été publié en 1803 par Thomas Winstanley.

WEBB (Francis), littérateur anglais, né dans le comté de Somerset en 1735, mort en 1815. Il suivit d'abord la carrière ecclésiastique et acquit beaucoup de réputation comme prédicateur; mais il abandonna plus

tard l'Eglise pour occuper un emploi civil, et, à la sollicitation du duc de Leeds, alors secrétaire d'Etat, il se fit dans ses écrits l'apologiste des actes du ministère. En 1781, il suivit comme secrétaire Jackson, qui était chargé de négocier un traité de commerce avec la France. On a de lui : deux recueils de *Sermons* (1765, 2 vol., et 1772, 2 vol.); une *Satire*, dirigée contre le docteur Johnson; quelques autres écrits en prose et en vers et un ouvrage intitulé : *Panharmonium pour servir à l'explication d'une planche gravée où l'on a essayé de prouver que les principes de l'harmonie dominent dans tout le système de la nature, mais plus spécialement dans la charpente humaine* (1815, in-4^o).

WEBB (Philippe-Barker), voyageur et naturaliste anglais, né à Milford en 1793, mort en 1853. Après avoir fait des études fort étendues à l'université d'Oxford, il alla, en 1815, visiter l'Italie et, à peine de retour en Angleterre, repartit pour le nord de l'Europe. Il explora la plus grande partie de la Suède jusqu'à 61^o de latitude. En 1818, il quitta le nouveau l'Angleterre, se dirigea vers l'Orient par l'Italie et séjourna successivement à Otrante, à Corfou, à Patras, à Athènes, dans les Cyclades, à Constantinople, dans la Troade, à Malte et en Sicile. De retour en Angleterre, en 1821, il repassa, quatre ans plus tard, sur le continent, puis, en 1827, partit pour l'Espagne, d'où il fit, pendant deux ans, des excursions à Tanger, à Ténériffe, Lancerotte, Fortaventure, Canana et Palma. De retour en France en 1833, il entreprit à Paris, avec la collaboration de Savin-Bertelot, qui l'avait accompagné dans ses différents voyages, et de plusieurs autres savants, la publication de son *Histoire naturelle des îles Canaries*, qui dura quatorze années (1836-1850), et revint en 1850 en Italie, d'où, la même année, il alla faire une nouvelle excursion en Espagne. En 1851, il repartit pour l'Angleterre, explora la plus grande partie de l'Irlande et, en 1852, revint à Paris, qu'il ne quitta plus jusqu'à sa mort. Nous citerons, parmi ses écrits : *Observations sur l'état ancien et présent de la campagne troyenne* (Milan, 1821, in-ital.); *Histoire naturelle des îles Canaries* (Paris, 1836-1850, 9 vol. in-4^o); *Iter hispaniense ou Aperçu des plantes recueillies dans les provinces méridionales de l'Espagne et du Portugal* (Londres, 1838, in-8^o); *Ovis hispanica seu electus plantarum rariorum aut nondum rite notarum per Hispanias sponte nascentium* (Paris, 1839, in-fol.; 1855, in-4^o, 2^e édit.); *Topographie de la Troade ancienne et moderne* (Paris, 1844); *Fragmenta florulae aethiopico-egyptiacae e plantis praecipue ab Antonio Pigari museo Florentino missis* (Paris, 1854, in-8^o). Webb avait, en outre, fourni un grand nombre de mémoires intéressants à divers recueils scientifiques, tels que la *Bibliothèque italienne*, les *Annales des sciences naturelles* de Paris, la *Bibliothèque universelle* de Genève, le *Journal de botanique* de Hook, à Londres, etc.

WEBB (Andrew), marin anglais, célèbre par ses exploits nautiques, né à Dawley (Shropshire) en 1848. Il est le fils d'un médecin. A douze ans, il entra dans la marine, où il a obtenu le grade de capitaine. De bonne heure, il donna des preuves d'une habileté extraordinaire dans l'art de la natation. En avril 1873, dans un voyage à New-York, un marin étant tombé à la mer, Webb s'élança du steamer qui filait 15 nœuds à l'heure, chercha inutilement le matelot, et il eût péri lui-même si l'on n'eût détaché du steamer une chaloupe qui parvint à le recueillir. En juillet 1875, il fit le pari de parcourir en nageant un espace de 20 milles et accomplit ce trajet sur la Tamise en 4 heures 53 minutes. Peu après, il annonça qu'il traverserait la Manche à la nage de Douvres à Calais. En effet, le 25 août 1875, à 1 heure moins 4 minutes, après s'être frotté le corps d'huile de poisson, il se jeta à la mer à Douvres et, le lendemain, il gagna la plage de Calais à 10 heures 41 minutes, c'est-à-dire au bout de 21 heures 45 minutes, et cela sans s'être reposé dans une barque ni s'être aidé d'un appareil quelconque pendant tout le trajet. Pendant toute la traversée du détroit, il était accompagné d'un lougre et de deux petits bateaux. Le lougre portait à son bord plusieurs représentants de la presse anglaise, chargés de constater que tout était régulier dans la traversée. Pendant ce long voyage, le capitaine Webb ne prit pour toute nourriture que du café chaud et du cognac. Épuisé, mais sans avoir voulu accepter aucune aide, après avoir eu à lutter contre le vent et la grosse mer dans la seconde moitié de sa route, il arriva enfin à Calais, ayant accompli le tour de force nautique le plus prodigieux dont il soit fait mention dans l'histoire. A son retour à Londres, il fut l'objet d'ovations enthousiastes. Une souscription de 1,000 livres sterling fut recueillie en sa faveur dans les bureaux du *Land and Water*, et l'aristocratie, ayant à sa tête le duc de Sutherland, ouvrit une autre souscription dans le même but.

WEBBE (George), prêtre anglais, né dans le Wiltshire en 1581, mort en 1641. Ayant fait ses études à Oxford, il devint successivement ministre et maître d'école dans une paroisse de sa province, recteur de Saint-Pierre-et-Saint-Paul, à Bath (1621), chapelain

lain du roi (1625) et enfin évêque de Limerick (1634). On a de lui : *Courte exposition des principes de la religion chrétienne* (Londres, 1612, in-8°); *Procès criminel d'une mauvaise langue* (Londres, 1619, in-8°); la *Pratique de la poix*, ouvrage qui a eu plusieurs éditions, dont la meilleure est celle de 1705 (in-8°); *Catalogus protestantium ou Calendrier des protestants* (Londres, 1624, in-4°); *Leçons et exercices sur les lettres de Cicéron à Atticus* (Londres, 1627, in-4°), etc.

WEBBE (Samuel), compositeur anglais, né en 1740, mort en 1817. Resté de bonne heure orphelin et sans fortune, il fut mis, à l'âge de onze ans, en apprentissage chez un menuisier; mais il abandonna bientôt un métier si peu conforme à ses goûts et se mit à étudier le latin. Se trouvant encore privé de toute ressource par la mort de sa mère, qui arriva bientôt après, il dut s'en créer en copiant de la musique, bien qu'il ne connût que très-imparfaitement cet art, et il se trouva ainsi mis en rapport avec un Allemand nommé Barbandt, qui était organiste de la chapelle bavaroise, à Londres, et qui lui donna des leçons. Webbe apprit en outre seul le latin, le français et l'italien, et se mit à donner à son tour des leçons de musique et à composer. Ses premiers essais furent bien accueillis, et, en 1766, il obtint la médaille d'or proposée par le *Catch Club* (Club de la chanson) pour la meilleure composition de chant. Deux ans plus tard, sa romance *Une généreuse amitié ne connaît pas de froid milieu* reçut une pareille récompense et établit la réputation de l'auteur, qui, depuis cette époque jusqu'en 1792, obtint de la même société vingt-sept autres médailles. En 1784, il avait succédé à Warren Horne comme secrétaire du *Catch Club*, et, lors de l'établissement du *Glee Club* (Club de la gaudriole), il en fut nommé membre et bibliothécaire. Ce fut pour cette société qu'il écrivit les paroles et la musique de sa romance, devenue si populaire, le *Glorieux Apollon*. Le nombre total de ses compositions de ce genre ne s'élève pas à moins de cent sept; on lui doit, en outre, des *Messes* (il était catholique romain), des *Antennes*, trois livres de musique d'église, des divertissements militaires, etc. Tout en ne mettant presque aucune interruption dans ses travaux de composition musicale, il avait trouvé le temps d'apprendre à fond le grec et l'hébreu.

WEBBE (Samuel), fils du précédent, compositeur et musicographe anglais, né à Londres vers 1770, mort en 1824. Il fit ses études musicales sous la direction de son père, s'établit en 1798 à Liverpool comme professeur de musique et devint, un peu plus tard, organiste de l'ambassade d'Espagne à Londres. Outre la musique d'un grand nombre de chansons, on a de lui un *Pater noster* et plusieurs *Motets* pour l'Eglise catholique, ainsi que deux ouvrages didactiques : l'*Harmonie abrégée* ou *Manuel de contre-basse* (Londres, in-4°, sans date) et l'*Ami du commençant* ou *Vingt-huit exercices de solfège à une voix pour la basse, avec accompagnement* (Londres, in-4°, sans date).

WEBBER (Jean), peintre et graveur anglais, né à Londres en 1751, mort en 1793. Il était fils d'un sculpteur suisse établi en Angleterre, reçut de lui les premières leçons de dessin et, porté vers la peinture par son goût naturel, vint étudier cet art à Paris. Il s'y appliqua en même temps à la gravure et, de retour en Angleterre, fut adjoint en 1776, comme dessinateur, à la troisième expédition de Cook autour du monde. Au retour de ce voyage, qui dura quatre ans, l'amiralauté le chargea de surveiller la gravure des dessins qu'il avait rapportés, et la façon dont il s'acquitta de ce travail lui valut, en 1785, le titre d'associé de l'Académie royale de Londres, dont il devint membre titulaire en 1791. Il mourut prématurément deux ans plus tard, ne laissant, outre cette collection d'estampes, que quelques paysages et un tableau, qui se voit encore dans la chambre du conseil de l'Académie royale.

WEBBER (Charles - Wilkins), littérateur américain, né dans le Kentucky en 1818, mort en 1856. Il entra, à dix-neuf ans, dans la Compagnie de Texas Rangers, organisée pour la défense des frontières, et, pendant plusieurs années, mena dans les prairies et dans les forêts de l'Amérique du Nord une existence aventureuse, fertile en incidents dramatiques, que Webber a racontés, en partie, dans ses romans. Ce fut à cette époque qu'il rencontra le naturaliste Audubon, avec lequel il se lia étroitement et dont il partagea quelque temps les excursions et les travaux. Il vint ensuite se fixer à New-York, où il fournit à divers recueils des articles d'histoire naturelle et des romans, qui ont été plus tard publiés séparément. L'un de ces romans, les *Mines d'or du Gila*, qui parut en 1849, fut en quelque sorte le prospectus d'une expédition que Webber tenta depuis longtemps. Il y racontait les aventures d'un corps de hardis explorateurs, qui avaient essayé autrefois de découvrir certaines mines d'or qui, d'après les traditions indiennes, devaient se trouver à la source du rio Gila, sur le versant occidental des montagnes Rocheuses, et il faisait entrevoir de grandes chances de succès pour une nouvelle expédition. Il n'eut pas grand-peine à

recruter un certain nombre d'aventuriers déterminés, qui partirent, sous ses ordres, à la conquête de cette nouvelle toison d'or; mais l'expédition n'alla pas plus loin que Corpus-Christi (Texas), où tous les chevaux qu'elle possédait lui furent volés par les Indiens Comanches. Webber revint alors à New-York et y reprit le cours de ses publications littéraires jusqu'en 1856, époque à laquelle il se joignit à l'expédition de Walker dans le Nicaragua. Après s'être courageusement battu à Massaya (11 octobre 1856), il repartit pour les Etats-Unis; comme on n'a plus entendu parler de lui depuis lors, il est à présumer qu'il a été assassiné. Parmi ses écrits, nous citerons : *Hicks, le vieux guide; Blessé à l'œil; Aventures sur les frontières du Texas et du Mexique; le Vampirisme religieux* (1852), satire piquante des théories sociales et religieuses de notre époque; *Contes de la frontière du Sud* (1853); *Scènes sauvages et oiseaux chanteurs* (New-York, 1854, in-8°); *le Chasseur naturaliste* (Philadelphie, 1855, in-8°). Ces deux derniers ouvrages sont ornés d'illustrations dues au crayon de la femme de l'auteur.

WEBBIE s. f. (ouëb-bi — de *Webb*, botan. angl.). Bot. Genre de sous-arbrisseaux de la famille des composées, tribu des vernoniées, comprenant une dizaine d'espèces, qui croissent dans l'Afrique tropicale et au Cap de Bonne-Espérance. Il Section du genre millepertuis.

WEBBINE s. f. (ouëb-bi-ne — de *Webb*, natural. angl.). Foram. Genre de foraminifères stichostégues : *On trouve les webbines dans les mers actuelles et dans les étages supérieurs du lias.* (E. Baudement.)

WEBER (Veit ou Gui), poète suisse, né à Soleure, vivant au xve siècle. Il remplit les fonctions de greffier au tribunal de Berne, alla ensuite se ranger parmi ses compatriotes qui marchaient contre le duc de Bourgogne, et, nouveau Tyrtée, prit part aux combats qu'il devait chanter. Il ne nous est parvenu que cinq des *Chants héroïques* de Weber, et ils n'ont échappé à l'oubli que parce que son contemporain Diebold Schilling les avait insérés dans sa *Description des guerres avec la Bourgogne* (Berne, 1743, in-fol.). H. Schreiber a publié à Fribourg, en 1819, les *Chants de guerre et de victoire de Veit Weber*, suivis de notes explicatives.

WEBER (Ananias), théologien allemand, né à Lindenhayn (Misnie) en 1596, mort en 1665. Après avoir fait des études fort étendues aux universités de Leipzig, de Wittemberg et d'Iéna, il remplit les fonctions pastorales à Mutschen, à Grimma et à Leipzig, fut en outre, dans cette dernière ville, professeur de théologie, et passa de là à Breslau, où il devint pasteur, puis inspecteur du consistoire. On a de lui : *Synopsis doctrinæ orthodoxæ; Paulus anti-calvinianus; Unio duarum in Christo naturarum hypostatica a calvinianorum erroribus liberata; De Ovescoria, hoc est Dissertatio de somnorum natura et significatione*, etc.

WEBER (Godefroy), pédagogue allemand, né à Berlin en 1632, mort en 1698 dans la même ville, où il était devenu successivement corecteur (1660) et recteur (1668) du gymnase. On a de lui plusieurs ouvrages élémentaires, qui eurent de leur temps beaucoup de succès et parmi lesquels nous citerons : *Geographia et chronologia corvettiana; Mititates per historica et politica; Linææ historica universa; Corpus physices; Pensées nécessaires à la jeunesse*; une traduction allemande du *Traité de Plutarque sur l'utilité des ennemis*, etc.

WEBER (Emmanuel), historien allemand, né à Hohenheide en 1659, mort en 1726. Il étudia successivement la philosophie, la théologie et le droit à l'université de Leipzig, devint, en 1684, précepteur des princes de Schwarzbourg-Sondershausen, puis archiviste de cette famille, et obtint, en 1698, une chaire d'histoire à Giessen. Il y joignit plus tard celle de droit, ainsi que les charges de bibliothécaire et de vice-chancelier de l'université. On a de lui une foule d'ouvrages estimés, entre autres : *De Nigellio Wireckero* (1670, in-4°); *De xpoetia* (1681-1682, 3 part. in-4°); *Faciles poëtiques* (1695, in-8°); *Examen rei heraldicæ* (1696, in-8°); 1793, 5e édition); *De Gustavo-Adolpho, germanicæ libertatis vindice* (1703, in-4°); *De eruditiss Hassia principibus* (1707, in-4°); *De rustico seditioso* (1707, in-4°); *De Rudolpho II imperatore* (1707, in-4°); *Singularia quædam anecdota ad historiam Erici XIV, Suecorum regis* (1711, in-4°); *De jure monstrorum* (1712, in-4°); *Papa, quid facis? dissertatio de pontificum circa electiones imperatorum molimini* (1719, in-4°), etc.

WEBER (Frédéric - Auguste), médecin allemand, né à Heilbronn en 1753, mort en 1806. Après avoir été reçu docteur à Gœttingue, il revint se fixer dans sa ville natale, où il se fit connaître par plusieurs traductions. On lui doit aussi les écrits originaux suivants : *De signis ex sputo* (Gœttingue, 1774, in-4°); *Opuscula semiologica* (Ulm, 1778, in-8°); *Onomatologia medico-practica* (Nuremberg, 1783-1786, 4 vol. in-8°); *De causis et signis morborum* (Heidelberg, 1786, in-8°). Il s'était adonné à l'étude de la musique avec un goût tout particulier et

avait écrit plusieurs opéras-comiques, qui furent représentés sur des théâtres d'amateurs, mais qui sont demeurés manuscrits. Il avait en outre fourni à la *Gazette musicale* de Spire un grand nombre de dissertations sur différentes questions de l'art musical.

WEBER (Joseph), philosophe allemand, né à Rhain (Bavière) en 1753, mort en 1831. Il fit ses premières études chez les jésuites d'Augsbourg, prit à l'université de Dillingen ses grades en philosophie et, bien qu'ordonné prêtre en 1776, n'en continua pas moins à s'occuper de recherches scientifiques. Vers cette époque, il inventa un électrophore aérien, pour lequel l'Académie de Munich lui décerna une médaille d'or; cette société l'admit, en outre, au nombre de ses membres honoraires. Nommé, en 1779, répétiteur de droit canon au séminaire de Pfaffenhausen, il devint, deux ans plus tard, professeur de philosophie à Dillingen et fut appelé, en 1800, à une chaire d'histoire naturelle et de physique à l'université d'Ingolstadt. Il conserva cette chaire lorsque l'université eut été transférée à Landshut; mais, lors du décret de sécularisation qui attribuait le diocèse d'Augsbourg à la Bavière, il demanda à revenir à Dillingen et y fut nommé recteur de toutes les écoles. A ce titre, il joignit plus tard ceux de chanoine de la cathédrale d'Augsbourg, de doyen et de vicaire général. D'un caractère éclairé et conciliant, il fut loin de montrer contre la philosophie de Kant la même animosité que la plupart des théologiens catholiques de son époque, et sa modération en cette circonstance lui valut des polémiques assez vives. Outre différents écrits sur les sciences naturelles, on lui doit plusieurs ouvrages philosophiques, entre autres : *Guide d'un cours sur la raison* (1788); *Essai d'une critique modérée de la philosophie de Kant* (1793); *Métaphysique du sensible et de l'hypersensible, au point de vue de la philosophie nouvelle* (Landshut, 1801); *l'Unique philosophie vraie, démontrée par les œuvres de Sénèque* (Munich, 1807); *Union de la philosophie, de la religion et du christianisme pour ennobler et sauver les hommes*, etc.

WEBER (Michel), théologien protestant allemand, né à Grœben en 1754, mort en 1833. Il professa successivement à Leipzig, à Wittemberg et à Halle, et devint dans cette dernière ville directeur du séminaire théologique et doyen de la Faculté de théologie. On a de lui : *Eclogæ exegetico-criticæ in nonnullis Novi Testamenti locis* (1817, in-8°); *Opuscula academica; Libri symbolici Ecclesiæ evangelico-lutheranæ animadversionibus ac disputationibus illustrati*, travail demeuré inachevé; *Symboli ad grammaticam latinam et criticam* (Leipzig, 1828).

WEBER (Joseph), frère de lait de Marie-Antoinette, fils d'un magistrat de Vienne, né dans cette ville en 1755. Il vint à Paris en 1782 et obtint un emploi dans les finances par la protection de la reine, avec qui il avait été élevé dès le berceau. A la journée du 10 août 1792, il faisait partie du bataillon des grenadiers des Filles-Saint-Thomas, qui était venu se ranger autour de la famille royale pour la défendre. Incarcéré quelques jours après, il échappa aux massacres de septembre, passa en Angleterre et retourna ensuite à Vienne, où il est mort, on ne sait au juste à quelle époque. On a de lui : *Mémoires sur Marie-Antoinette, reine de France et de Navarre* (Londres, 1804, 3 vol. in-8°), réimprimés dans la *Collection Beaudoin* (Paris, 1822, 2 vol. in-8°). Cet ouvrage, en ce qui concerne les faits de la Révolution française, doit être lu avec une extrême défiance.

WEBER (Auguste-Théophile), médecin allemand né à Halle en 1761, mort en 1807. Il fit ses études médicales à l'université de sa ville natale et y fut reçu docteur en 1782. Il se livra aussitôt à l'enseignement particulier et devint au bout de quelque temps professeur extraordinaire de l'université. En 1789, il fut appelé à Rostock pour y occuper la chaire publique de médecine et devint médecin pensionné de la ville. Parmi ses écrits, nous citerons : *De initiis ac progressibus doctrinæ irritabilitatis* (Halle, 1782, in-4°); *Specimen novæ editionis Celsi* (Halle, 1788, in-4°); *Animadversiones in recentiorum quorundam decreta de modo opti agendi* (Rostock, 1789, in-4°); *Specimen semiologiæ* (Rostock, 1794, in-8°); *Mali hypochondriaci veri ac nervosi signa et diagnosis* (Rostock, 1795, in-8°).

WEBER (Henri), littérateur anglais, mort en 1818. Il n'est guère connu que par ses écrits, parmi lesquels on cite : la *Bataille de Floddenfield* (1809); *Contes et romans populaires* (1812, 4 vol. in-8°); *Contes orientaux* (1812, 3 vol. in-8°); *Explications d'antiquités septentrionales*, en collaboration avec Jamieson (1814, in-4°). Il avait en outre édité des *Romans en vers des XIII^e, XIV^e et XV^e siècles, avec une introduction et un glossaire* (1811, 3 vol. in-8°); les *Œuvres dramatiques de John Ford* (1811, 2 vol. in-8°) et les *Œuvres de Beaumont et Fletcher* (1812, 14 vol. in-8°).

WEBER (Bernard-Anselme), compositeur allemand, né à Mannheim en 1766, mort en 1821. Il entra de bonne heure à l'école musicale dirigée à Mannheim par l'abbé Vogler, et étudia ensuite la théologie à l'université d'Heidelberg. Il était destiné à l'état ecclé-

siastique; mais sa vocation musicale fut plus puissante que la volonté de ses parents, et il alla bientôt rejoindre Vogler, qui se trouvait alors à Munich, et auprès duquel il reprit ses études musicales. Il le suivit aussi à Stockholm; mais, n'ayant pu trouver aucun emploi pour lui-même dans cette ville, il fut forcé, au bout de quelque temps, de se séparer de son maître. Il entreprit alors un grand voyage artistique, pendant lequel il se fit entendre comme pianiste, et arriva, en 1787, à Hanovre, où il fut nommé chef d'orchestre de la troupe d'acteurs de Grossmann. Sentant toutefois qu'il avait encore besoin des leçons du maître, il alla bientôt après rejoindre Vogler à Stockholm et demeura auprès de lui jusqu'en 1792. Il se rendit à cette époque à Berlin et y fut adjoint à Wessely comme chef d'orchestre du théâtre national. En 1804, il fut nommé maître de chapelle et conserva cet emploi jusqu'à sa mort. Il laissa surtout la réputation d'un excellent chef d'orchestre. Ses compositions consistent en différents opéras, mais principalement en un grand nombre de morceaux de musique pour drames, où, sans être précisément original, il a fait preuve d'un talent souple et varié. On estime aussi beaucoup ses morceaux de chant.

WEBER (Charles-Jules), littérateur allemand, né à Langenbourg en 1767, mort en 1835. Après avoir étudié le droit à Erlangen, il travailla quelque temps dans la chancellerie de sa ville natale et se rendit en 1789 à Gœttingue pour s'y préparer à la carrière de professeur. Il accepta peu de temps après une place de précepteur dans la Suisse française et profita de son séjour dans cette contrée pour se familiariser avec la littérature et la philosophie françaises, qui fournirent un aliment convenable à son esprit naturellement porté à la satire et que secondait une rare intelligence. En 1792, il devint secrétaire particulier du comte régent d'Erbach-Schoenberg, fut nommé, sept ans plus tard, conseiller de chancellerie à Kœnig, dans l'Odenwald, et fut chargé, en 1802, d'accompagner, comme conseiller aulique, le jeune duc héritier d'Isenbourg dans ses voyages. Mais, à peine en route, celui-ci lui échappa et revint à Budingen. Weber l'y rejoignit bientôt; mais le jeune prince, qui le haïssait, fit tout ce qu'il put pour lui rendre la vie difficile. Weber donna alors sa démission et se retira à Jaxhausen, où il vécut dans une heureuse indépendance auprès d'une de ses sœurs. Il ne reprut plus aux affaires qu'une seule fois, en 1830, époque à laquelle il fut élu député du cercle de Kœnigsau à l'assemblée des états. Il avait consacré tous ses loisirs à la culture des lettres. Le premier ouvrage par lequel il se fit connaître est celui qui a pour titre *Moinerie* (Stuttgart, 1818-1820, 3 vol.), et dans lequel il trace de piquants tableaux de la vie monastique. Quoiqu'il manque des qualités essentielles d'un travail historique, cet ouvrage porte cependant l'empreinte d'un esprit vraiment original. Pour répondre aux critiques, qui par rancune avaient comparé l'auteur au journaliste W.-L. Weckherlin, Weber publia, sous le titre d'*Esprit de Weckherlin* (Stuttgart, 1823), des extraits des œuvres de ce dernier, afin de bien prouver qu'il se trouvait fort heureux d'avoir été mis sur la même ligne que ce spirituel écrivain. On a encore de lui : la *Chevalerie* (Stuttgart, 1822, 3 vol.); l'*Allemagne ou Lettres d'un Allemand voyageant en Allemagne* (Stuttgart, 1826-1828, 4 vol.; 1843, 6 vol., 3e édition), ouvrage qui obtint un succès universel et auquel se rattache *Démocratie ou Ecrits posthumes d'un philosophe rieur* (Stuttgart, 1835-1836, tomes 1^{er} à VII; 1857-1868, 12 vol., 8e édition). Un recueil des *Ecrits* de Weber fut publié après sa mort (Stuttgart, 1834-1845, 30 vol.).

WEBER (Georges-Michel), juriconsulte allemand, né à Bamberg en 1768, mort en 1845. Il étudia le droit à Gœttingue, devint, en 1793, professeur de droit féodal, puis, en 1798, professeur du droit des *Pandectes* à Bamberg et, après l'occupation de cette ville par les Bavarois, y fut nommé, en 1803, directeur du tribunal électoral. Appelé en 1807 à faire partie de la commission chargée d'élaborer un code pénal pour la Bavière, il devint deux ans plus tard président de la cour d'appel de Munich, passa un peu plus tard à Bamberg en la même qualité, et par la suite fut nommé président successivement de la cour d'appel du cercle du Mein inférieur et de celle du cercle du haut Danube. On a de lui : *De la répartition des dommages de guerre au point de vue du droit* (Bamberg, 1797); *Manuel du droit féodal* (Leipzig, 1807-1811, 4 vol.); *Observations importantes pour servir à l'histoire de la littérature moderne en Allemagne* (Saint-Gall, 1813-1815, 4 vol.); *Exposition du droit provincial et politique du royaume de Bavière* (Augsbourg, 1838-1844).

WEBER (Frédéric-Dionis ou Denis), compositeur tchèque, né à Welchau (Bohême) en 1771, mort en 1842. Il étudia, dès l'âge de sept ans, la musique vocale et la plupart des instruments à cordes et à vent, sous la direction du maître d'école de son lieu natal, et suivit à l'université de Prague des cours de philosophie, de théologie et de droit, sans toutefois négliger la musique, à laquelle il se remit avec plus d'ardeur que

jamais à partir de 1792. Ses premières compositions obtinrent beaucoup de succès, et, en peu de temps, il devint le favori de la haute société de Prague. L'œuvre qui posa surtout les bases de sa réputation fut sa cantate en deux parties, intitulée : la *Délivrance de la Bohême*, qui fut représentée à Prague en 1797, pour l'anniversaire de la naissance de l'empereur, par un orchestre et un chœur de 350 musiciens. En 1810, Weber fut nommé directeur du conservatoire qui venait d'être fondé à Prague par une société de riches particuliers tchèques, et qui, sous son administration, devint une des premières écoles musicales de l'Allemagne; il en est sorti plus de 300 musiciens distingués, en tête desquels il faut citer Moschelles, Kalliwoda et Joseph Dessauer. On a encore de Weber : le *Fils des Génes*, opéra (1800); le *Marché aux filles*, opérette; des marches, des variations pour le piano et le violon, un grand nombre de danses; deux collections de *Chansons allemandes*, sur les poésies de Burger, Hölty et Blumauer, etc. Enfin il a publié une *Méthode élémentaire et générale de musique théorique et pratique* (Prague, 1828, in-8°), et un *Traité théorique et pratique de l'harmonie et de la basse continue* (Prague, 1830-1834, 4 parties in-8°).

WEBER (Godefroy-Théodore), critique musical allemand, né à Freinsheim (Bavière) en 1779, mort à Kreutznach en 1839. Fils d'un magistrat, et destiné d'abord à exercer la profession de son père, il fit ses études de jurisprudence aux universités d'Heidelberg et de Göttingue et, inscrit en 1802 au bureau de Mannheim, il plaida avec un certain succès. De 1804 à 1814, il remplit dans cette ville les fonctions de procureur fiscal et devint ensuite juge à Mayence, d'où il passa en 1808 à Darmstadt comme conseiller de justice. Il prit part en cette qualité à la rédaction du nouveau code hessois. G. Weber, bien qu'il fut un habile jurisconsulte, s'est fait surtout connaître par ses ouvrages sur la musique, qui, lors de leur apparition, jouirent en Allemagne d'une très-grande vogue. Nous mentionnerons, parmi ces ouvrages : *Essai d'une théorie coordonnée de la musique pour s'instruire soi-même* (Mayence, 1817-1821); *Science de la musique, à l'usage des professeurs et des élèves* (Darmstadt, 1822; Mayence, 1825); *De l'authenticité du Requiem de Mozart* (Mayence, 1826-1827); *Doctrine de la basse continue pour s'instruire soi-même* (Mayence, 1833); *Essai d'une acoustique pratique des instruments à vent*, inséré dans la *Gazette musicale* de Leipzig, et un répertoire musical en vingt volumes, intitulé *Cecilia*. G. Weber était membre de plusieurs académies, et il s'était en outre essayé avec un certain succès dans la composition musicale. On cite surtout de lui un *Te Deum* (1812), une *Messe funèbre*, dédiée aux mânes des vainqueurs de Leipzig en 1813, et plusieurs morceaux de chant.

WEBER (Charles-Marie-Frédéric-Auguste, baron DE), illustre compositeur allemand né à Eutin (Holstein) en 1786, mort à Londres le 5 juin 1826. Il manifesta dès sa jeunesse de remarquables aptitudes artistiques et cultiva en même temps la musique et la peinture; il dessinait et peignait agréablement et montra même quelque habileté dans la gravure à l'eau-forte. Un certain Euscher, d'Hildburghausen, fut son premier maître de piano; il suivit ensuite à Salzbourg les cours de Michel Haydn, dont la sévérité le rebuta, et, sentant s'éveiller son génie, il commença à écrire quelques fugues pour clavecin (Salzbourg, 1798, in-4°). Étant allé cette même année à Munich, il prit des leçons de chant de Valesi et de composition de Kälcher, organiste de la cathédrale. C'est ce dernier maître qui eut sur lui la plus heureuse influence. « A ses excellentes et lumineuses instructions, a-t-il écrit, je suis redevable de la connaissance des procédés de l'art et de la facilité à les employer, particulièrement en ce qui concerne un sujet à quatre parties dont les lois doivent être aussi familières à un musicien que celles de l'orthographe et du rythme au poète. » Sous cette influence, il écrivit immédiatement une *Messe solennelle*, des sonates, divers morceaux de piano, des chansons et un opéra, la *Force de l'amour et du vin*, productions de jeunesse qu'il ne jugea pas dignes d'être conservées.

Après avoir un instant abandonné la musique pour la lithographie, dont l'invention récente l'avait passionné, il revint à son art favori et composa son premier ouvrage dramatique représenté, la *Fille des bois* (Munich, novembre 1800); le compositeur n'avait que quatorze ans, et il obtint un succès qui dépassa toutes ses espérances; la *Fille des bois*, traduite en bohème, fut représentée à Prague; on la joua également à Vienne et à Saint-Petersbourg. Lui seul en voyait les imperfections; il travailla assidûment pendant une année à refaire son éducation musicale et écrivit dans un nouveau système un opéra-comique, *Pierre Schmolli et ses voisins* (théâtre d'Augsbourg, 1801); l'ouverture seule de cet opéra a été gravée. Continuant toujours ses études, il se lia à Vienne avec Vogler, savant théoricien, qui lui donna une excellente direction et mit de l'ordre et de la méthode dans ses idées. En 1804, on lui offrit la direction de la musique du théâtre de Breslau; il accepta et acquit dans ces

fonctions des connaissances pratiques dans l'art de diriger les orchestres et les chœurs. En même temps, il écrivait un opéra, *Rubezahl*, qu'il fit représenter sans y mettre son nom (1805). Les événements de la guerre d'Allemagne le forcèrent d'abord de quitter Breslau et d'aller en Silésie chez le prince Eugène de Wurtemberg, qui lui donna la direction de sa chapelle et de son théâtre; la bataille d'Iéna le força d'abandonner également cet asile, et il se réfugia à Stuttgart chez le prince Louis de Wurtemberg. Il y reprit son ancien opéra de la *Fille des bois* et le transforma entièrement; cet ouvrage est devenu *Sylvana*, un des essais où Weber a le mieux marqué l'originalité de son talent; il y écrivit aussi la partition d'une sorte de drame fantastique, le *Premier son* (*Der erste Ton*), des ouvertures, des chœurs, des morceaux de piano (1808), puis il vint se fixer momentanément à Darmstadt, où il se lia avec Meyerbeer et écrivit *Abou-Hassan* (1810); cet opéra fut représenté l'année suivante à Francfort. Aucun travail important ne marqua pour lui les années 1811 et 1812; il se borna à donner à Munich, à Berlin et à Vienne quelques concerts dans lesquels il se fit connaître comme pianiste du premier ordre, et, de 1813 à 1816, il prit la direction de l'orchestre du théâtre allemand de Prague. Durant cette dernière période, il ne fit exécuter de lui qu'une cantate, *Kampf und Sieg* (Combat et victoire), mais il composa un certain nombre de chants patriotiques et d'hymnes guerriers qui commencèrent à répandre son nom. « Ces chants, qui peuvent être comptés, dit Fétis, parmi les plus belles productions de son génie, excitèrent dans toute l'Allemagne un enthousiasme qu'on ne saurait décrire. Ce fut la première manifestation de la gloire d'un homme presque dédaigné jusqu'alors; elle prépara l'explosion du talent qui depuis lors s'est signalé dans trois ouvrages destinés à marquer une époque significative de l'histoire de la musique, notwithstanding les imperfections qui les déparent. » Ces trois ouvrages sont le *Freyschutz*, *Euryanthe* et *Obéron*. Le *Freyschutz*, popularisé chez nous sous le titre de *Robin des bois*, fut représenté à Berlin le 18 juin 1821, sur le théâtre de Königstadt; son succès fut tel qu'il suffit pour classer immédiatement Weber au-dessus de tous ses rivaux. Il fit suivre ce chef-d'œuvre de *Preciosa*, production moins importante, et d'*Euryanthe*, qui fut joué à Vienne le 25 octobre 1823. Malgré tout son mérite, cet opéra ne réussit pas; il s'est bien relevé depuis. Mais Weber, justement affecté de cet insuccès, voulut prendre une revanche éclatante. Il avait le travail difficile et hésita longtemps sur le sujet qu'il lui convenait d'adopter; il choisit enfin celui d'*Obéron* et résolut d'aller le faire représenter à Londres, où l'appelaient le directeur du théâtre de Covent-Garden. Ce voyage lui souriait, en outre, comme une distraction propre à le détourner de son penchant à l'ennui; mais il souffrait de la poitrine, et le climat de l'Angleterre n'était guère propice à sa guérison. En passant par Paris, il recueillit de la part des artistes et des amateurs les plus vifs témoignages d'enthousiasme et, arrivé à Londres, mit immédiatement son opéra en répétition. Le soir de la première représentation, on lui fit, dès qu'il se montra dans sa loge, une ovation véritable; mais l'œuvre fut moins bien accueillie que le compositeur. Les beautés originales d'*Obéron* ne sont pas de celles que le public comprend du premier coup, et ce chef-d'œuvre fut accueilli froidement. Il n'en fallut pas plus pour que Weber, déjà malade, sentît sa situation empirer. *Obéron* avait été représenté le 12 avril 1826; cinq jours après Weber s'éleva pour ne plus se relever.

Outre les ouvrages désignés ci-dessus, on doit à Weber divers morceaux destinés à être intercalés dans des drames ou des tragédies : *Scène et air d'Athalie*, avec orchestre; *Scènes et airs d'Inès de Castro*; *Leier und Schwert* (Lyre et glaive), compositions écrites pour les hymnes patriotiques de Kerner; divers duos et hymnes à plusieurs voix; deux *Messes solennelles*, des *Chansons*, etc.; et, en musique instrumentale : une *Symphonie*; l'ouverture du *Roi des génes*; l'ouverture de *Turandot*, drame de Schiller, plus un assez grand nombre de sonates, de concertos, de quatuors et de quintettes. Les sonates surtout approchent de la perfection.

« Weber, dit Scudo, est le plus grand compositeur dramatique qu'ait produit l'école allemande. Ni Gluck, avec son génie pathétique, qui est plutôt un écho de la tragédie grecque qu'un peintre des passions modernes, ni Mozart, dont l'œuvre admirable est une fusion des propriétés du Nord et du Midi, ne peuvent être rangés parmi les musiciens qui appartiennent exclusivement à l'Allemagne. Né au milieu de ce mouvement philosophique et littéraire qu'ont suscité Lessing, Klopstock, Goethe et Schiller et que continuèrent plus tard Fichte, les Schlegel et l'association patriotique du Tugendbund contre la tyrannie de Napoléon, Weber s'inspire de cette renaissance de l'esprit germanique en sa double qualité de patriote et d'artiste. Il commence sa réputation par des chants guerriers à plusieurs voix qui répandent son nom dans toute l'Allemagne, et, des son plus jeune âge, il n'aspire qu'à l'honneur de créer un

opéra allemand. Weber est le premier compositeur qui ait introduit dans une fable dramatique cette poésie du panthéisme indogermanique, où l'expression de la personnalité humaine est subordonnée au merveilleux de la nature extérieure. De là le caractère particulier de l'instrumentation si colorée de Weber, où certains instruments, tels que le cor et la clarinette, par exemple, sont traités avec une prédilection qui n'est point le résultat d'un caprice; de là, aussi, une autre qualité saillante du génie de Weber et qu'on retrouve encore plus fortement accusée dans l'œuvre immense de Beethoven, le rythme, cette partie virile de l'art musical, qui est l'expression du mouvement et dont les combinaisons infinies entraînent avec elle des harmonies et des associations d'accords qui ne seraient pas supportables sans le concours de ce nerf de la vie. Le *Freyschutz*, *Euryanthe* et *Obéron* sont trois légendes populaires où Weber a répandu à pleines mains cette poésie chevaleresque et ce merveilleux de la nature qui constituent le caractère général de la littérature allemande depuis les minnesingers jusqu'à nos jours et qui distinguent l'œuvre de Weber de celle de Mozart, génie harmonieux, peintre de l'idéal et des sentiments humains. Il nous serait facile de faire ressortir cette différence en comparant la *Fête enchantée* à *Obéron*, dont le cor magique et le merveilleux sont au chef-d'œuvre de Mozart ce que le coloris et le pittoresque moderne sont à l'art antique.

Weber avait été inhumé à Londres dans la chapelle de Moorfields; ses restes furent rapportés solennellement à Dresde en 1844; un tombeau lui avait été érigé par souscription. Une statue, due au ciseau de Rietschel, lui a été aussi élevée à Dresde; elle a été inaugurée le 11 octobre 1860. On a publié de lui, après sa mort, sous le titre d'*Œuvres posthumes* (Dresde, 1828, 3 vol. in-8°), les fragments d'un roman, la *Vie d'artiste*, sorte d'autobiographie, des lettres et des pensées détachées sur la musique; ce recueil est d'un grand intérêt. Il laissait inachevé un opéra-comique, les *Trois Pinto*, auquel il avait travaillé pendant plusieurs années.

WEBER (Charles-Philippe-Max-Marie DE), ingénieur allemand, né à Dresde en 1822. Il est le fils du célèbre compositeur de ce nom, dont la mort le laissa orphelin à l'âge de quatre ans. Après avoir suivi les cours de l'école polytechnique de Dresde, de l'université de Berlin et de l'institut de Borsig dans cette ville, il fut employé comme ingénieur dans la construction de plusieurs chemins de fer, visita ensuite l'Allemagne, la Belgique et la France, résida longtemps en Angleterre, où il travailla sous la direction de Brunel et de Stephenson, et, après avoir parcouru encore l'Afrique septentrionale et une partie du nord de l'Europe, entra, en 1850, au service du gouvernement saxon. Nommé directeur du télégraphe de l'Etat, il fit construire en Saxe plusieurs lignes télégraphiques, devint, en 1852, membre de l'administration des chemins de fer de l'Etat et, plus tard, fut nommé directeur du chemin de fer et conseiller de régence à Dresde. On a de lui plusieurs ouvrages relatifs aux chemins de fer, entre autres : la *Technologie de l'exploitation des chemins de fer* (Leipzig, 1854); l'*École des chemins de fer* (Leipzig, 1862, 2^e édit.), ouvrage qui a été traduit dans la plupart des langues européennes; *Conditions de l'organisation physique des employés de chemin de fer* (Leipzig, 1860); le *Système des répartitions* (Chemnitz, 1849); *l'Assurance sur la vie des voyageurs en chemin de fer en rapport avec les secours et les pensions données aux employés de chemin de fer* (Leipzig, 1853); les *Télégraphes et les signaux des chemins de fer* (Weimar, 1867); *l'Obligation de garantie des chemins de fer* (Weimar, 1868), etc. Il publie, en outre, à Bruxelles depuis 1855, sous le titre de *Portefeuille de John Cockerill*, un recueil important au point de vue des sciences mécaniques. On lui doit encore dans un autre genre : l'*Algérie et l'émigration dans cette contrée* (Leipzig, 1854); *Excursion dans l'Afrique méridionale française* (Leipzig, 1855); *Charles-Marie de Weber*, biographie du père de l'auteur (Leipzig, 1864, 3 vol.); *Du monde du travail*, ouvrage très-remarquable (Berlin, 1865).

WEBER (Guillaume-Ernest), philologue et littérateur allemand, né à Weimar en 1790, mort en 1850. Il fit ses études à l'université de Leipzig, devint, en 1814, précepteur dans la maison du comte de Benzel-Sternau, fut nommé, en 1817, professeur de littérature ancienne à l'école de Coire, dans le canton des Grisons, et alla, deux ans plus tard, occuper au gymnase de Wetzlar une chaire qu'il quitta, en 1823, pour devenir professeur et professeur à Francfort-sur-le-Main. En 1829, il prit la direction supérieure de l'école de Brême et la conserva jusqu'à sa mort. Parmi ses travaux relatifs à la philologie, il faut citer, en première ligne, des éditions d'Hérodote (Leipzig, 1816), et du *Corpus postarum latinorum* (Francfort, 1833); des traductions en vers des *Poètes élégiaques grecs* (Francfort, 1826) et de l'*Anthologie grecque* (Stuttgart, 1838, 2 vol.). On lui doit encore d'autres écrits de genre assez varié, tels que : *Des tendances mystiques de notre époque* (Darmstadt, 1829); l'*Empereur Marcus Salus Othon* (Francfort, 1815); *Quintus Horatius Flaccus*

considéré comme homme et comme poète (Iéna, 1844); *Sur la liberté, ses droits, ses obstacles et ses manifestations dans les diverses formes d'Etat* (Brême, 1831); *Leçons sur l'esthétique particulièrement par rapport à Goethe et à Schiller* (Hanovre, 1831); l'*Esthétique au point de vue des amis instruits du beau* (Brême, 1834-1836, 2 part.); le *Faust de Goethe* (Halle, 1836); *Sur les élections de pasteurs* (Brême, 1842); la *Pureté et les taches du christianisme* (Iéna, 1847), etc. Il avait, en outre, exposé ses idées et ses principes pédagogiques dans l'*Ecole et la vie* (Halle, 1838), dans ses *Discours publics* (Iéna, 1845-1846, 2 vol.), et dans la *Revue du système scolaire allemand* (Francfort, 1847).

WEBER (Ernest-Henri), physiologiste et anatomiste allemand, né à Wittenberg en 1795. Il fit ses études médicales aux universités de Wittenberg et de Leipzig et fut reçu docteur, en 1815, à Wittenberg, puis, en 1818, agrégé à Leipzig, où il devint, la même année, professeur extraordinaire d'anatomie comparée, et, trois ans plus tard, professeur d'anatomie du corps humain. Il y a, en outre, été appelé, en 1840, à la chaire de physiologie. Indépendamment de ses grands ouvrages : *Anatomia comparata nervi sympathici* (Leipzig, 1817); *De auro et auditu hominis et animalium* (Leipzig, 1820); *Théorie des ondes*, en collaboration avec son frère Guillaume (Leipzig, 1825), et *Théorie de la structure et des fonctions de l'organe de reproduction* (Leipzig, 1846), il faut mentionner les nombreux articles de physiologie et d'anatomie qu'il a fournis à différents recueils, ainsi que ses dissertations et ses programmes académiques, qui ont été réunis et publiés sous ce titre : *Annotationes academicæ et physiologicæ* (Leipzig, 1851). Il a donné aussi des éditions du *Manuel théorique d'anatomie* de Bensenmüller et du *Manuel d'anatomie* d'Hildebrandt. Ses travaux ont contribué surtout aux progrès de l'anatomie humaine, de l'anatomie comparée et de l'anatomie microscopique, ainsi que de la physiologie et de l'histoire de la formation des animaux. En première ligne se placent ses recherches sur l'organe auditif des poissons doués d'une grande flexibilité d'ouïe, la découverte d'un rudiment de l'utérus chez les personnes du sexe masculin et chez les mâles des mammifères, ses recherches sur le sens de l'impression, etc.

WEBER (Guillaume-Edouard), physicien allemand, frère du précédent, né à Wittenberg en 1804. Il fut élevé au *Pädagogium* de Halle, puis suivit les cours de l'université de cette ville et s'occupa ensuite, en commun avec son frère, de recherches expérimentales dont ils consignérent les résultats dans leur *Théorie des ondes* (Leipzig, 1825). Après s'être fait recevoir, en 1827, agrégé à l'université de Halle, il fut nommé professeur extraordinaire et alla, quatre ans plus tard, occuper une chaire de physique à l'université de Göttingue. Il fut destitué en 1837, à cause de la déclaration qu'il avait faite lors de la suppression de la constitution, et vécut ensuite soit comme professeur particulier à Göttingue, soit en consacrant ses loisirs à voyager, jusqu'en 1844, époque où il devint professeur à Leipzig. En 1843, il fut rappelé à Göttingue et y reprit son ancienne chaire de physique. M. Weber a établi sa réputation principalement par les travaux auxquels il s'est livré, avec Gauss, sur le magnétisme terrestre, et qui ont donné une direction toute nouvelle à cette branche des sciences physiques. Les résultats en sont consignés dans ses deux ouvrages intitulés : *Résultats des observations de la Société magnétique* (Leipzig, 1840); *Atlas du magnétisme terrestre* (Leipzig, 1840) et *Détermination des forces électro-dynamiques* (Leipzig, 1846-1857, 4 vol.). On a encore de lui : *Mécanique de l'appareil locomoteur de l'homme* (Göttingue, 1836), ouvrage traduit en français sous ce titre : *Traité de la mécanique des organes de la locomotion* (1843, in-8°); *De l'application de l'induction magnétique à la mesure de l'inclination au moyen du magnétomètre* (Göttingue, 1853); *Déterminations proportionnelles de l'électro-dynamie, surtout relativement au diamagnétisme* (Leipzig, 1867), etc.

WEBER (Edouard-Frédéric), physiologiste allemand, frère des deux précédents, né à Wittenberg en 1806. Il étudia la médecine à Leipzig et à Halle, exerça plusieurs années la pratique de son art à Halle et à Naumbourg et se rendit ensuite à Göttingue, où il publia, en collaboration avec son frère Guillaume, la *Mécanique de l'appareil locomoteur de l'homme* (1835). En 1835, il devint professeur et professeur extraordinaire à l'université de Leipzig. Son traité du *Mouvement des muscles*, qui a été inséré dans le *Dictionnaire de physiologie* de Wagner, a ouvert une voie nouvelle dans cette partie de la physiologie. Il a fait aussi un grand nombre de recherches, dont les résultats ont été consignés dans les *Comptes rendus* de la Société royale saxonne des sciences.

WEBER (Beda), poète et écrivain ascétique allemand, né en 1798 à Lienz, dans la Pusterthal, mort en 1858. Après avoir étudié la philosophie à l'université d'Innsbruck, il entra, en 1820, au couvent de bénédictins de Marienberg, fit ensuite ses études théologiques aux séminaires d'Innsbruck, de Brixen

et de Trente, et fut nommé, en 1825, curé d'une paroisse des environs de Marienberg, puis, la même année, professeur au gymnase de Méran. Il réussit également et comme prêtre et comme professeur, mais ses tendances libérales, ainsi que son attachement pour la nationalité tyrolienne, lui attirèrent une foule d'inimitiés. Malgré l'opposition de l'autorité, il fut élu, en 1848, par le peuple et par le clergé, représentant du cercle de Méran à l'assemblée nationale, où, ainsi que ses amis tyroliens, il fit partie de la fraction de la droite qui, dans la question de l'empire, unit ses votes à ceux de la gauche, comme firent, du reste, tous les Autrichiens. Pendant son séjour à Francfort, il fut nommé chanoine de la cathédrale de Limbourg et curé de la commune catholique de Francfort. Doué d'une imagination riche et brillante, Weber possédait, en outre, un rare talent poétique, qui éclata surtout dans ses *Chants du Tyrol* (Innsbruck, 1842). Parmi ses autres ouvrages, il faut citer en première ligne ceux qui ont rapport au Tyrol. Le plus remarquable est le *Pays du Tyrol* (Innsbruck, 1838, 3 vol.), dont un extrait a été publié sous ce titre : *Guide des voyageurs dans le Tyrol* (Innsbruck, 1842; 1853, 2^e édit.), et auquel se rattachent les descriptions des villes d'Innsbruck (Innsbruck, 1843), de Méran (Innsbruck, 1845), de Botzen (Botzen, 1850), de la vallée de Passeier (Innsbruck, 1852), ainsi que deux études historiques : *Oswald de Wolkenstein et Frédéric à la poche vide* (Innsbruck, 1850) et *André Hofer et l'année 1809* (Innsbruck, 1852). On a encore de lui : *Fleurs du saint recueillement* (Innsbruck, 1845); une édition des *Poésies d'Oswald de Wolkenstein* (Innsbruck, 1847); *Giovanna Maria della Croce et son époque* (Innsbruck, 1850); *Sermons au peuple tyrolien* (Francfort, 1851); *Études de caractère* (Francfort, 1853); les *Cartons de la vie ecclésiastique allemande* (Mayence, 1858); *Tableaux biographiques et littéraires* (Ratisbonne, 1858), etc.

WEBER (Jean-Jacques), célèbre libraire allemand, né à Bâle en 1803. Après avoir été employé successivement dans les librairies d'E. Thurneisen, dans sa ville natale, de Paschoud, à Genève, de Firmin Didot, à Paris, de Breitkopf et de Hœrtel, à Leipzig, et de Herder, à Fribourg, il entra en 1830, comme chargé des affaires, dans la maison de Bossange père, à Leipzig, où il publia, en 1833, le *Pfeiffenmacher*. L'année suivante, il fonda lui-même, à Leipzig, une maison particulière, qui acquit rapidement une haute réputation en Allemagne, à cause surtout des excellentes illustrations insérées dans les ouvrages qui en sortaient. M. Weber a l'incontestable mérite d'avoir éminemment contribué à la renaissance de la gravure sur bois en Allemagne. Parmi les premiers ouvrages, résumant à l'attrait du texte celui d'admirables planches, dont il s'est fait l'éditeur, il faut citer surtout l'*Histoire de Frédéric le Grand* de Kugler, illustrée par Menzel, et l'*Histoire naturelle du règne animal* de Pöppig (en 4 vol., avec plus de 4,000 grav.). Mais sa publication la plus remarquable en ce genre est l'*Illustrirte Zeitung* (*Gazette illustrée*), qui, fondée en 1843, formait, en 1868, environ 50 volumes, renfermant plus de 25,000 illustrations et présentant un tableau presque complet de l'art xylographique en Allemagne depuis un quart de siècle. A l'*Illustrirte Zeitung* se rattachent l'*Illustrirte Kalender*, qui paraît depuis 1846, et les *Illustrirten Katechismen*, qui datent de 1851 et qui formaient, en 1868, environ 65 numéros, représentant, sous forme d'illustrations populaires, des faits empruntés aux différentes branches de la science et de l'activité humaine. Parmi les autres ouvrages illustrés édités par M. Weber, mentionnons encore : l'*Histoire de Napoléon* de Laurent, avec dessins d'Horace Vernet; les *Œuvres complètes* de Boz (Dickens), qui forment 122 volumes, avec 560 gravures; l'ouvrage de Boner sur la Transylvanie, mais surtout le *Règne animal du monde alpestre* de Tschudi, illustré par Rittmeyer et Georgy, et qui en est déjà à sa huitième édition, et le *Trésor domestique illustré de géographie et d'ethnographie* de Schöppner. M. Weber a, en outre, édité les œuvres dramatiques de R. Benedix (22 vol.), d'Edouard Devrient (*Histoire de l'art dramatique allemand*), de Deinhardstein, de Laube, d'O. Ludwig, de Mosenthal, de Prutz, etc.; la collection des chefs-d'œuvre les plus rares de l'ancienne littérature allemande, publiée sous la direction de H. Kurz; les écrits de Biedermann et d'Honegger sur l'histoire de la civilisation, les œuvres géologiques de Cotta et les écrits de Kloss sur la gymnastique. Il a, en outre, fondé la *Pressezeitung* (*Gazette de la presse*) et le *Bibliopolische Jahrbuch* (*Annuaire de la vente des livres*), ainsi que la *Latonia*, journal maçonnique. En 1864, M. Weber a été nommé membre et maître du chapitre libre de Francfort, et, en 1867, il est devenu consul de la confédération suisse à Leipzig.

WEBER (Charles de), historien allemand, né en 1806. Il fut élève à l'école des princes de Meissen, étudia, de 1824 à 1828, le droit à Leipzig et à Göttingue, et, après avoir passé deux ans à voyager en Suisse et en France, fut attaché, en 1830, au conseil ecclésiastique et au consistoire supérieur de Dresde,

près lesquels il devint référendaire en 1832. Après avoir rempli encore différentes fonctions, il fut nommé, en 1843, conseiller ministériel et référendaire intime près le ministre et, six ans plus tard, directeur des archives de l'Etat à Dresde. Il a été, en outre, membre des commissions chargées d'élaborer le code civil de Saxe et d'établir une nouvelle organisation de la procédure et de la justice. Il a fourni un grand nombre d'articles de jurisprudence au *Journal de droit et d'administration* et s'est, en outre, fait connaître en littérature par divers ouvrages relatifs à l'histoire de la Saxe et dont il a puisé les éléments aux sources les plus authentiques. Nous citerons, entre autres : *Marie-Antonie Walpurgis, princesse électorale de Saxe* (Dresde, 1857, 3 vol.); *Deux siècles* (Leipzig, 1857, 2 vol.); *Nouvelle série* (Leipzig, 1861, 2 vol.); *Pour servir à la chronique de Dresde* (Leipzig, 1859); *Maurice, comte de Saxe, maréchal de France* (Leipzig, 1863); *Anne, princesse électorale de Saxe, issue de la famille royale de Danemark* (Leipzig, 1865), etc. En 1862, M. Weber a fondé avec Wachsmuth les *Archives de l'histoire de Saxe*, dont il est devenu seul directeur en 1865. — Son père, Charles-Théophile de WEBER, né à Leipzig en 1773, mort en 1849, président du consistoire provincial de Dresde, a écrit différents ouvrages de jurisprudence, notamment une *Exposition systématique du droit ecclésiastique en usage dans la Saxe* (Leipzig, 1843-1845, 2 vol. 2^e édit.).

WEBER (Georges), historien allemand, né à Bergzabern en 1808. Au sortir du gymnase de Spire, il se rendit à l'université d'Erlangen pour s'y livrer à l'étude de la théologie, mais il ne tarda pas à s'y consacrer exclusivement à l'histoire et aux littératures anciennes. De 1828 à 1830, il suivit les cours de l'université d'Heidelberg et s'y lia avec Ch.-Fr. Hermann et Schlosser. Un emploi de précepteur qu'il obtint, à la même époque, dans cette ville lui laissa des loisirs suffisants pour continuer ses études et lui fournit, en outre, l'occasion de faire un assez long séjour en Suisse, en Italie et à Paris. De retour en Allemagne (1836), il fut appelé à la direction d'une école latine qui venait d'être fondée dans sa ville natale, et quitta ces fonctions en 1839, pour devenir professeur à l'école secondaire supérieure d'Heidelberg, dont il prit la direction en 1848. Il reçut plus tard le titre de professeur à l'université. Il avait posé les bases de sa réputation littéraire par son ouvrage intitulé : *Le Calvinisme dans ses rapports avec l'Etat* (Heidelberg, 1836), dont il avait recueilli les matériaux à Genève et à Paris et que suivit une *Histoire de la réformation anglaise* (Leipzig, 1845-1853, 2 vol.). Deux voyages en Angleterre (1842 et 1851) l'avaient mis à même d'observer de près le caractère du peuple anglais et de le juger exactement; mais son attention, un instant attirée sur ce point, se reporta bientôt sur l'histoire universelle, qui a été l'objet de ses ouvrages les plus remarquables. Tels sont, entre autres : *Manuel d'histoire universelle* (Leipzig, 1865, 2 vol., 11^e édit.); *L'histoire du monde vue d'un coup d'œil* (Leipzig, 1866, 10^e édit.), ouvrage traduit, comme le précédent, en plusieurs langues; *Histoire universelle pour les gens du monde* (Leipzig, 1857-1868, t. 1^{er} à VII), l'œuvre capitale de l'auteur; elle doit former douze volumes. Là, comme dans les écrits qui précèdent, M. Weber expose sans parti pris ni partialité, dans un style élégant et avec un ordre parfait, l'existence historique des peuples anciens et modernes, non-seulement au point de vue politique, mais encore en suivant le développement progressif de la civilisation religieuse, intellectuelle et industrielle. On a encore de lui : *Histoire de la littérature allemande* (Leipzig, 1859, 6^e édit.); *l'Élément patriotique dans l'école allemande* (Leipzig, 1856); la *Germanie dans les premiers siècles de son existence historique* (Berlin, 1862); *Histoire du peuple d'Israël et de la naissance du christianisme*, en collaboration avec H. Holtzmann (Leipzig, 1867, 2 vol.).

WEBER (Johannes), musicien et critique français, né à Brumath (Bas-Rhin) en 1818. Appartenant à une famille protestante, il était destiné par ses parents à l'état ecclésiastique, et il fit ses études au collège mixte (gymnase protestant) de Strasbourg. Mais comme, dès l'enfance, il avait beaucoup cultivé la musique, qu'il jouait même de plusieurs instruments, orgue, piano, violon, flûte, il finit par abandonner la théologie pour l'art qu'il chérissait, se mit avec ardeur à étudier la composition musicale et écrivit, pour une société chorale dont il était directeur, un grand nombre de chœurs pour voix d'hommes. Après avoir quitté la Faculté de Strasbourg et passé un an dans sa ville natale, il se rendit à Lyon, où il resta deux ans, puis vint à Paris (1843) se livrer à l'enseignement. Là, il devint collaborateur de la *Critique musicale* (1846-1847), entra au *Temps*, lors de la création de ce journal par M. Neffizer (1861), pour y rédiger le feuilleton de critique musicale, et simultanément prit part à la rédaction de la *Revue germanique et française* (devenue depuis la *Revue moderne*), dont M. Neffizer était aussi l'inspirateur, et à laquelle il donna, entre autres travaux, sur le génie de Mozart une étude développée, qui ne comprenait pas moins de sept grands ar-

ticles. Il a publié un *Traité analytique et complet de l'art de moduler* (Paris, 2 vol. in-8°), qui se fait remarquer par la solidité des principes exposés et des deductions qui en sont tirées, et un *Traité élémentaire d'harmonie* (in-8°). Enfin, M. Weber est collaborateur de la *Chronique musicale de la Suisse*, revue spéciale qui se publie à Genève. La critique de M. Johannes Weber est généralement basée sur un bon fond de doctrines et sur un savoir véritable et très-étendu. Les articles hebdomadaires qu'il a publiés depuis une longue suite d'années dans le *Temps* sont intéressants et bien faits, quoiqu'il manifeste trop souvent une prédilection exagérée pour Wagner.

WEBER (Frédéric), graveur suisse, né à Bâle en 1813. M. Oberthür lui apprit, à Strasbourg, les premiers éléments de son art, puis (1835) il vint à Paris, où il entra dans l'atelier de Forster. Il y rencontra les frères Girardet, dont l'influence salutaire ne pouvait que hâter ses progrès. Aussi fut-il bien vite remarqué, et il ne tarda pas à être enrôlé dans le groupe de graveurs attaché à l'illustration des *Galeriet historiques de Versailles*. Les planches qui forment cet ouvrage immense et fort intéressant sont loin d'être toutes traitées avec la science et le goût nécessaires. Quelques-unes, cependant, ont une valeur réelle. De ce nombre sont celles de M. Weber : *Marie-Adélaïde de Bourgogne*, d'après Santerre; *Louise-Adélaïde d'Orléans*, la *Princesse de Lamballe*, l'*Impératrice Joséphine*, d'après David, etc. Ce premier travail, qui ne dura pas moins de deux ou trois années, donna plus d'assurance et de précision au burin de l'artiste, et quand il envoya plus tard, au Salon de 1847, *Napoléon et le roi de Rome*, d'après Steuben, le *Portrait d'Hoheim*, le *Portrait de Jules Romain*, il conquit immédiatement une place distinguée parmi les graveurs modernes. Son succès fut complet. Le jury des récompenses accorda à Weber une 2^e médaille bien méritée. En 1855, cet artiste vint se rappeler à l'attention publique avec les *Gitanos* et l'*Italienne à la fontaine*, planches vigoureuses d'une intensité chatoyante, d'un rendu excellent. En 1859, la *Jeune Suisse*, d'après M. Winterhalter, fut encore médaillée. Il en fut de même, en 1863, de la *Vierge au linge* de Raphaël et de l'*Impératrice Eugénie* d'après M. Winterhalter. Parmi ses autres compositions qui ont été figurées au Salon depuis cette époque, il faut mentionner : *Portrait d'un jeune homme*, d'après Raphaël (1866); la *Lait corinthienne*, d'après Holbein, et le *Portrait de la Princesse Korsakoff* (1867); la *Bella Visconti*, d'après Raphaël (1868); les portraits de *Prince de la Princesse de Prusse* (1869); la *Madonna di Lugano*, d'après Luini; *Amerbach*, d'après Holbein (1873); l'*Amour sacré et l'Amour profane*, d'après le Titien (1876). M. Weber a été élu correspondant de l'Académie des beaux-arts le 19 décembre 1874.

WEBER (Albert-Frédéric), orientaliste allemand, né à Breslau en 1825. Il étudia, de 1842 à 1845, la philologie classique et les langues orientales à l'université de sa ville natale et à celle de Bonn, où, sous l'influence de Stenzler, il s'appliqua tout particulièrement au sanscrit. Après avoir suivi quelque temps les cours de Bopp à Berlin, il prit ses grades, vers la fin de 1845, à Breslau, avec une thèse remarquable, intitulée *Yajurveda specimen cum commentario*, et revint ensuite à Berlin s'occuper des études nécessaires pour une édition du *Yajusaneyi-Sanhita*. Après avoir fait, dans l'intérêt de ce travail, un grand voyage scientifique en Angleterre et en France, il se fit recevoir, à son retour (juin 1848), agrégé à l'université de Berlin, où il est devenu, en 1856, professeur extraordinaire, puis, en 1867, professeur ordinaire des langues et littératures anciennes de l'Inde. M. Weber a exercé, ces dernières années, une influence considérable sur les progrès des études orientales en Allemagne. Ses deux travaux les plus importants sont l'édition du *White Yajurveda* (Berlin 1849-1850, 3 vol.) et les *Études indiques* (Berlin, 1849-1864, t. 1^{er} à VIII; Leipzig, 1865-1867, t. IX et X). Ce dernier ouvrage renferme une foule d'études des plus remarquables sur différentes questions de l'archéologie indoue. On a encore de lui : *Leçons académiques sur l'histoire de la littérature indoue* (Berlin, 1852); *Catalogue des manuscrits sanscrits de la bibliothèque royale de Berlin* (Berlin, 1855); *Esquisses indoues* (Berlin, 1857); une traduction du drame de *Mālavikā et Agnimitra* (Berlin, 1856); *Sur le Catramajaya Mālavikāya* (Leipzig, 1858); *Deux textes védiques sur les Omnis et les Portenta* (Berlin, 1858); le *Vajrasūtri de l'Açvaghosha* (Berlin, 1859); les *Documents védiques du Nazatra* (Berlin, 1860-1861, 2 parties); *Sur le calendrier védique appelé Iyotisham* (Berlin, 1862); le *Rāma-Yāpaniya-Upanishad* (Berlin, 1864); *Sur un fragment du Bhagavat* (Berlin, 1865-1868, parties 1^{re} et 2^e), etc. M. Weber a, en outre, fourni un grand nombre d'articles et de mémoires au *Journal de la Société orientale allemande*, à la *Feuille centrale de littérature*, au *Journal* et aux *Documents* de Kuhn, aux *Comptes rendus mensuels* de l'Académie de Berlin, ainsi qu'à d'autres recueils périodiques et ouvrages encyclopédiques. Il est membre de l'Académie des sciences de Berlin et, depuis 1865, correspondant

de l'Académie des inscriptions et belles-lettres de Paris.

WÉBÈRE s. f. (vé-bè-re — de *Weber*, natural. allem.). Bot. Syn. de *STYLOCORYNE*, genre de rubiacées. Il Syn. de *DIPHYSCION*, genre de mousses. Il Section des brys, autre genre de mousses.

WÉBÉRIE s. f. (vé-bé-ri — de *Weber*, natural. allem.). Entom. Genre d'insectes diptères, de la famille des athéricères, tribu des muscides, dont l'espèce type vit aux environs de Paris.

WEBSTER (John), auteur dramatique anglais du xviii^e siècle. Comme la plupart des poètes de son époque qui ont écrit pour le théâtre, il n'est guère connu que par ses œuvres. Le premier écrivain qui fasse mention de lui est Henslow, qui rapporte qu'il composait ses pièces en collaboration avec Dekker, Drayton, Middleton, Munday, Chettle, Heywood et Wentworth Smith. La première de ses œuvres qui ait été publiée est la pièce qui a pour titre : le *Diable blanc* (1612). En 1623 parut la *Duchesse d'Amalfi*, et ce ne fut qu'en 1654 que fut imprimé le drame d'*Appius et Virginie*. C'est sur ces trois pièces que se fonde la réputation littéraire de Webster, et elles suffirent du reste pour le placer au premier rang parmi les nombreux auteurs dramatiques contemporains des dernières années de Shakspeare. Dans ces œuvres, la passion est quelquefois forcée, et l'auteur a souvent recours à des moyens trop violents lorsqu'il veut exciter la pitié et l'émotion; mais on y sent tout le génie d'un véritable poète dramatique, qui marche à son but avec une ardeur que n'arrête aucun obstacle. Les œuvres de Webster ont été recueillies et publiées ensemble pour la première fois par Al. Dyce (Londres, 1830, 4 vol. in-8°).

WEBSTER (William), théologien et littérateur anglais, né en 1689, mort en 1758. Nommé en 1715 pasteur de Saint-Dunstan-de-l'Ouest, à Londres, il conserva cette cure jusqu'en 1731, époque à laquelle la légèreté de sa conduite et son penchant au sarcasme la lui firent retirer. Quelque temps après, cependant, il obtint deux nouveaux rectors, mais d'un assez maigre revenu, et il passa le restant de sa vie dans la gêne. Webster était un homme de beaucoup d'esprit et d'érudition, mais l'irascibilité de son caractère, son orgueil et le peu de ménagement avec lequel il attaquait tout ce qui lui paraissait digne de blâme lui firent de nombreux ennemis, et, jusqu'à la fin, il se trouva engagé dans de violentes polémiques. Nous citerons, parmi ses écrits : *Considérations sur la justesse des témoignages de la résurrection du Sauveur* (1721); *Vie du général Monk* (1725); *Défense d'Éustache Budgell* (1733); *Narré complet des faits ou France exposition de mes malheurs* (1757); *Miscellanea hebdomadaires*, sorte de recueil périodique, qui ne parut que pendant quelques mois, etc.

WEBSTER (Noé), pédagogue américain, né à West-Hartford (Connecticut) en 1758, mort en 1843. Il étudia le droit au collège d'Yale, prit part à la guerre de l'indépendance pendant l'expédition de Burgoyne (1777) et fut admis au barreau en 1781. Mais il renouça bientôt après à la profession d'avocat pour se livrer à l'enseignement et ouvrir à New-York une école qu'il appela l'Académie de la salle des fermiers. Sa *Première partie d'une méthode grammaticale de la grammaire anglaise* (1783) ouvrit la série d'un grand nombre d'ouvrages élémentaires, qui furent jugés supérieurs à tous ceux que l'on possédait jusqu'à ce jour. Il prit aussi une part importante à la discussion des questions politiques de l'époque, tant dans ses *Esquisses de la politique américaine* (1784) et autres brochures en faveur des principes du fédéralisme, qu'il e dans un journal quotidien qu'il fonda en 1793 à New-York. En 1798, il alla se fixer à New-haven, où il habita jusqu'à sa mort. Son ouvrage principal, celui qui a surtout contribué à faire connaître son nom à l'étranger, est le *Dictionnaire nouveau et complet de la langue anglaise*, qu'il commença en 1807 et dont la première édition parut en 1828. Ce livre, qui a souvent été réimprimé depuis, est l'œuvre d'un travail patient et assidu, et il est plus riche en explications de toutes sortes qu'aucun de ceux qui l'avaient précédé, même en Angleterre. Quant à la partie étymologique, elle est plutôt ingénieuse que savante ou profonde.

WEBSTER (Thomas), géologue anglais, né aux îles Orkney en 1772, mort en 1844. Après avoir étudié l'architecture et le paysage à Londres, il parcourut l'Angleterre et le pays de Galles, afin d'y recueillir des croquis et des vues pour les publications illustrées. De retour à Londres, il s'y remit à l'architecture et fournit les plans du théâtre *Royal Institution*. Il s'occupa ensuite d'études géologiques et publia en 1813, dans les *Transactions de la Société géologique*, un mémoire *Sur des sources d'eau vive*, qu'il avait découvertes dans l'île de Wight; il fut l'un des collaborateurs de l'*Encyclopédie d'économie domestique* de Longman et donna une excellente édition des *Éléments des sciences et des arts* d'Imison. Il laissa en mourant plus de cent volumes de manuscrits sur les sujets les plus divers.

WEBSTER (Daniel), homme d'Etat américain, né à Salisbury (New-Hampshire) en 1782, mort en 1852. Fils d'un colon qui avait servi dans les guerres contre les Français et contre les Indiens et qui était venu ensuite s'établir sur la limite extrême du désert, près des sources du Merrimac, il passa son enfance dans cette solitude, travaillant en été pour la ferme et, l'hiver, forcé de faire dans la neige 5 ou 6 kilomètres pour se rendre à l'école la plus voisine. Il fut mis ensuite à l'école d'Exeter, puis au collège de Dartmouth, entra en 1801 dans l'étude d'un homme de loi, à Salisbury, alla ensuite travailler chez un juriconsulte distingué de Boston et, en 1806, s'établit comme avocat à Portsmouth (New-Hampshire), où il acquit rapidement beaucoup d'influence et de réputation. Après avoir fait partie, en 1812, de l'Assemblée législative de son Etat, il fut élu, vers la fin de la même année, député au congrès, où il siégea pendant deux sessions, jusqu'en 1816. Il s'y rangea parmi les fédéralistes, approuva la guerre avec l'Angleterre, bien qu'il n'accordât pas son assentiment à toutes les mesures de l'administration de Madison, et, après la paix, réclama vivement une prompte réorganisation des finances du pays. En sortant du congrès, Webster se rendit à Boston, où il trouva une plus vaste arène pour l'exercice de sa profession; mais, là encore, il ne put rester longtemps éloigné du mouvement politique. En 1820, il fut nommé membre de la commission chargée de reviser la constitution de l'Etat de Massachusetts et, en 1823, il rentra, en qualité de représentant de Boston, au congrès, où, par son éloquence et par la sagesse de ses vues politiques, il ne tarda pas à exercer une influence prépondérante. En 1827, il devint membre du Sénat, dont il fit partie jusqu'en 1839. Il s'y prononça surtout, de concert avec Clay, pour le maintien de la banque nationale et contre la politique de Jackson, ainsi que contre les tentatives de sécession de Calhoun. Le discours qu'il prononça dans les séances des 26 et 27 janvier 1830 contre Robert T. Hayne, de la Caroline du Sud, défendait l'unité nationale, stipulée dans la constitution, contre les plans de nullification de la Caroline du Sud. Ce discours est l'un des plus beaux chefs-d'œuvre de l'éloquence politique américaine et marque le point culminant de la réputation de Webster, auquel il fit décerner par ses compatriotes le surnom de *Grand Interprète* (*Great expounder*) de la constitution. Webster fut en outre, vers cette époque, l'un des principaux fondateurs du parti whig. Le général Harrison, en arrivant à la présidence (1841), le plaga à la tête du ministère, et, Harrison étant mort au bout d'un mois, Webster conserva ces importantes fonctions sous le président Tyler, au nom duquel il conduisit à Washington, en 1842, avec l'ambassadeur anglais lord Ashburton, un traité pour la délimitation des frontières, pour la suppression de l'esclavage et pour l'extradition des criminels. En mai 1843, Webster résigna ses fonctions; mais il reprut de nouveau au Sénat en 1845 et s'y prononça énergiquement contre la guerre avec le Mexique, car c'était, à cette époque, un adversaire décidé de tout ce qui aurait eu pour résultat de contribuer au maintien et à la propagation de l'esclavage. Mais, en 1850, lors de la délibération au sujet des mesures qui amenèrent le compromis du 9 septembre de la même année, il fit l'abandon complet de ses premières opinions et, par son discours du 7 mars, se rangea ouvertement du côté des esclavagistes. En juillet 1850, Fillmore le prit pour secrétaire d'Etat; mais Webster, si populaire jusqu'alors, avait perdu tout prestige dans l'opinion publique par suite de ce brusque changement dans ses idées, changement opéré, croyait-on, dans le but de faire triompher sa candidature aux prochaines élections présidentielles; mais les Etats du Sud, sur l'appui desquels il avait compté, l'abandonnèrent lors des élections de 1852 et lui préférèrent comme candidat le général Scott, homme politique des plus médiocres et dont Pierce triompha, du reste, à une majorité écrasante. Webster mourut la même année, en se plaignant amèrement de l'ingratitude de ses concitoyens. Ses discours et ses écrits ont été réunis et publiés, avec une esquisse biographique, par Everett, sous ce titre : *Speeches, Forensic arguments and diplomatic papers of Daniel Webster* (Boston, 1855, 6 vol.). Voici le jugement que nous trouvons sur Webster dans le recueil anglais *Westminster Review* : « Aucun homme d'Etat américain n'approche Webster pour la solidité ou la simplicité de l'intelligence; aucun autre n'est doué d'une pareille force de compréhension. Dans ses nombreux écrits, il serait difficile de trouver une de ces singularités de caractère, un de ces accès de pétulance qui, se glissant imperceptiblement dans les idées de tant d'auteurs américains, altèrent en eux la rectitude du raisonnement. Chez Webster, c'est la seule intelligence, absolument libre de préjugés ou d'égoïsme, qui parle avec une si grande autorité. Il avait, au surplus, l'orgueil de cette intelligence autant que celui du caractère. Un sophisme, découvert dans son argumentation, lui eût fait éprouver la même honte qu'une fausseté révélée dans sa conduite... Il a montré constamment cette fermeté qui supporte courageusement la défaite d'un jour, qui persiste opiniâtement dans

l'espoir d'une victoire future, et qui se respecte trop elle-même pour combattre par des moyens factieux ou anarchiques l'autorité établie. Il savait pourtant, aussi bien que le radical le plus extrême, qu'une telle conduite n'est pas celle qui plait le plus à l'imagination et aux passions ou qui s'accorde le mieux avec les impulsions naturelles de l'homme. Webster traitait les hommes comme des créatures morales et raisonnables. En s'adressant à eux, il cherchait d'abord à éclairer leur intelligence; par leur intelligence, à réveiller en eux le sentiment du devoir, et, par celui-ci, à dompter leurs préjugés et leurs passions. Il agissait sur eux par la clarté de sa logique autant que par la sublimité de ses accès d'enthousiasme. L'absence d'invectives personnelles, qu'on remarque dans ses discours, doit être attribuée à la froideur de ses sentiments, qui étaient profonds sans être vifs. Différent en cela de la plupart des hommes politiques, il ne ressentait aucune haine pour ses adversaires, mais il n'éprouvait aussi aucune affection véritable pour ses partisans. »

WEBSTER (Thomas), peintre anglais, né à Londres en 1800. Admis, en 1820, comme élève à l'Académie royale de Londres, il y obtint, en 1825, le premier prix de peinture et en devint membre associé en 1841, puis membre ordinaire en 1846. Son premier tableau, *Rebelle fusillant un prisonnier*, avait obtenu un succès que vint renouveler, trois ans plus tard, sa *Conspiration des poudres*, ainsi qu'un grand nombre de toiles humoristiques dont les personnages principaux étaient des enfants; car l'artiste a choisi de bonne heure dans son art une branche aussi gaie qu'originale et a entrepris d'observer et de peindre le plus joyeux, le plus vif et le plus changeant de tous les êtres, l'écouler. Ce n'est que rarement qu'il s'est écarté de cette spécialité, dans laquelle il a obtenu jusqu'à ce jour un succès constant. Nous citerons, parmi ses toiles : le *Froncement de source*; le *Sourire*, toile que la gravure a popularisée, comme la précédente; *L'enfant et ses nombreux amis* (1841); *La Grand-mère*; *L'Impénitent*; *Alant à l'école* (1842); *Maladie et santé* (1843); *Portraits de M. et de Mme Webster*; le *Marchand de violettes*; le *Colporteur* (1844); *L'école de la dame* (1845); *Souvenez-vous de la grotte*; *Bonne nuit* (1846); *Un chœur de village*; *L'instruction* (1847); *Une partie de whist* (1848); *Une balançoire*; *Une glissade*, toile que l'on regarde comme son chef-d'œuvre (1849); *Etude d'après nature*; la *Marchande de cerises*; le *Foyer du paysan*; la *Cuisine d'une ferme* (1850); *Un coin de cheminée*; *L'Attraction* (1851); la *Cour de récréation d'une école*; *A B C*; *Une lettre des colonies* (1852); *L'Offrande du villageois*; *Une partie de déjeuner*; les *Petits paysans* (1854); la *Source*; la *Course* (1855); *Colin-maillard* (1856); le *Tentateur* (1867), etc.

Il est peu de peintres anglais qui soient aussi populaires que Webster, et, dans les expositions, ses toiles sont celles qui attirent le plus l'attention, car elles répondent au goût de tous; chacun, en effet, aime à voir les jeux des écoliers, et l'artiste a su choisir les incidents de leur vie que l'on regarde avec le plus de plaisir. Il est véritablement doué d'un génie observateur; tout ce qu'il fait est marqué au coin du bon sens, de la bienveillance et de la sincérité, et, dans toutes ses toiles, il règne un sentiment de gaieté irrésistible. Il ne réussit pas moins quand il peint des hommes que lorsqu'il représente des enfants, et, quelque courte que l'on veuille faire la liste de ses chefs-d'œuvre, on sera toujours forcé d'y comprendre le *Chœur d'une église de village*, toile dont Hogarth eût été fier, et la *Partie de whist*, que Wilkie aurait enviée. Mais c'est surtout comme peintre d'enfants turbulents qu'il excelle, et nul de ceux qui ont visité l'Exposition de l'Académie royale en 1849 n'a oublié sa fameuse *Glissade*, toile qui n'a pas d'égale dans son genre en Angleterre. M. Webster dessine admirablement; il dispose toujours ses figures de façon à obtenir un agréable arrangement de lignes et d'ombres, mais il s'obstine à peindre maigrement et avec un pinceau trop peu chargé; son coloris est terne, en sorte qu'au premier coup d'œil ses toiles ont peu d'apparence et qu'il faut les étudier longuement pour en découvrir les mérites. M. Webster s'est avantageusement fait connaître de ce côté du détroit. On a pu admirer de lui, à l'Exposition universelle de 1855, quatre de ses plus charmantes toiles : le *Jeu du ballon*, le *Chœur d'une église de village*, les *Vents contraires* et la *Marchande de cerises*, qui ont valu à l'artiste une 2^e médaille. A la grande Exposition internationale de 1867, il l'a envoyé qu'une seule toile, les *Comères du village*.

WEBSTÉRITE s. f. (ouëb-sté-ri-te — de Webster, nom pr.). Minér. Sous-sulfate d'alumine naturel.

— Encycl. Ce sous-sulfate d'alumine, qui n'est jamais cristallisé et se compose de 1 équivalent d'acide sulfurique, 1 équivalent d'alumine et 1 équivalent d'eau, appartient exclusivement à la partie la plus inférieure des terrains tertiaires, où il se présente en veines ou nodules disséminés dans l'argile plastique. On l'a pris d'abord pour de l'alumine pure; ce n'est même qu'assez tard qu'on a bien connu sa nature véritable. Ce minéral est d'un blanc mat, tendre, doux au toucher,

à texture le plus souvent terreuse, quelquefois cependant oolithique. Par son aspect extérieur et sa consistance, il ressemble beaucoup à la craie. Sa dureté est de 1 et sa densité de 1,7. Il happe à la langue et n'a point de saveur. L'eau ne le dissout pas, mais il est attaqué par les acides, dans lesquels il se dissout sans effervescence ni résidu. Enfin, il donne beaucoup d'eau par calcination, fond difficilement au chalumeau et dégage de l'acide sulfureux.

La *webstérite* a été trouvée pour la première fois aux environs de Halle, en Saxe; plus tard, on l'a rencontrée à Lunel-Viel, dans l'Hérault; à la montagne de Bernon, près d'Épernay; dans la Marne et sur le territoire de l'ancienne commune d'Auteuil, dans la Seine. Quand elle est pure, elle renferme 23 pour 100 d'acide sulfurique, 30 d'alumine et 47 d'eau; c'est la composition de celle d'Auteuil.

WECHERL (Christian), célèbre imprimeur du xvi^e siècle, originaire d'Allemagne. Il vint jeune à Paris, monta une imprimerie en 1527, se fit une grande réputation par la beauté et la correction de ses éditions d'auteurs grecs et latins, et mourut vers 1554. Le *Catalogue* des ouvrages qu'il a imprimés a été publié à Paris (1544, in-80). Dans ses premières éditions, il a pris pour marque l'écusson de Bâle, auquel il substitua plus tard deux mains soutenant un double caducée d'où sortent des cornes d'abondance, que surmonte un *Pégase*.

WECHERL (André), imprimeur, fils du précédent, né à Paris en 1510, mort en 1581. Il succéda, en 1554, à son père comme imprimeur, puis il acheta le fonds de l'imprimerie de Henri Estienne (1560) et ne se rendit pas moins célèbre que son père dans l'art de la typographie. Soupçonné d'attachement aux principes de la Réforme, il courut risque de la vie et vit ses magasins pillés. Lors de la Saint-Barthélemy, il eut le bonheur d'échapper au massacre et se réfugia à Francfort, où il mourut. Il eut pour successeurs, à Francfort, Claude Marni et Jean Aubri. Le *Catalogue* des éditions qu'il a publiées a paru à Francfort (1590, in-80).

WECHTE (Antoine), célèbre orfèvre et ciseleur français. V. *VECHTE*.

WECKELSDORF (rochers de), curieux groupe de rochers de l'Allemagne du Nord, sur la frontière N.-E. de la Bohême, dans la chaîne du Riesengebirge, au S.-O. de Landslut, près du village autrichien d'Adersbach. Le plus remarquable de ces rochers est le Manter, grande voûte rocheuse aux ogives gigantesques, à laquelle on parvient en traversant un couloir sombre et étroit. On y a placé un orgue, pour rendre plus complète l'illusion que procure cette merveille de la nature. On remarque encore le Löwenkeller (cave du Lion), grotte froide et obscure, où la lumière ne pénètre que par une fente latérale, et au sortir de laquelle on voit de nouveaux rochers aux formes étranges et fantastiques.

WECKER (Jean-Jacques), médecin français, né à Bâle en 1528, mort en 1586. D'abord professeur de dialectique et de rhétorique au collège de sa ville natale, il y exerça, en outre, avec succès la pratique de l'art médical, et le dévouement dont il fit preuve pendant la peste de 1565 lui valut, l'année suivante, la place de premier médecin de la ville de Colmar, où il résida jusqu'à sa mort. On a de lui, entre autres écrits : *Antidotarium spectiale* (Bâle, 1561, in-40); *Medicæ syntaxis utriusque ex græcis, latinis et arabicis thesaurus collecta* (Bâle, 1562, in-fol.); *Antidotarium generale* (Bâle, 1576, in-40); *De secretis libri XVII* (Bâle, 1582, in-80), traduit en français par un anonyme (Lyon, 1584, in-80); *Practicæ medicinalis generalis libri VII* (Bâle, 1585, in-16).

WECKERLIN (Georges-Rodolphe), poète allemand, né à Stuttgart en 1584, mort vers 1651. Il étudia le droit à Tubingue, mais s'y occupa en même temps, avec une prédilection marquée, de travaux poétiques et littéraires, fit ensuite un long voyage, pendant lequel il visita les principales capitales de l'Europe et, à son retour, entra comme secrétaire dans la chancellerie aulique de Stuttgart. Peu de temps après, il fut nommé poète de la cour. En 1620, il partit pour Londres et fut attaché à la chancellerie allemande qui avait été établie dans cette ville pendant la guerre de Trente ans, afin de faciliter les communications entre les protestants d'Angleterre et ceux d'Allemagne. Il paraît y avoir joui d'une grande considération et y avoir été employé aux affaires les plus importantes. La guerre de Trente ans rompit ses liens de famille et le priva de l'héritage paternel; une grande partie des poésies de sa jeunesse furent même détruites, et il se vit forcé de demeurer à Londres, où il mourut peu de temps après (1650). Ses nombreuses compositions poétiques, qui appartiennent en majeure partie au genre lyrique, se distinguent par une fraîcheur d'expression, une force de pensée et une vérité de sentiment peu communes chez les poètes de cette époque. Les plus remarquables sont celles dans lesquelles il célèbre la patrie allemande et Gustave-Adolphe, le grand champion du protestantisme. Outre ses poésies de circonstance, ses chants d'amour, de table et de guerre sont vraiment

d'une grande valeur; quelques-unes de ses œuvres postérieures respirent une mordante ironie, d'autres l'amertume et une noire mélancolie. C'est lui qui le premier a introduit dans la poésie allemande l'ode, le sonnet, l'épigramme et l'épigramme; il contribua aussi beaucoup à maintenir l'usage de l'emploi de l'alexandrin, à l'imitation des Français, bien que d'ordinaire il subit l'influence des poètes anglais. Cependant il eut toujours l'air d'ignorer les règles sévères de la prosodie introduites par Opitz. Il comptait les syllabes et se permettait parfois des hiatus; mais son oreille délicate le guidait toujours au point de vue de l'harmonie poétique. Il avait donné lui-même une édition de ses *Œuvres* (Amsterdam, 1641, 2 vol., et 1648), qui est aujourd'hui une véritable rareté bibliographique. Son grand poème sur la mort de Gustave-Adolphe a été publié à nouveau par Ruhs (Halle, 1806) et inséré aussi dans le recueil intitulé : la *Corne merveilleuse de l'enfant*. Muller a fait paraître un choix de ses poésies, avec sa biographie, dans le tome IV de la *Bibliothèque des poètes allemands du xvii^e siècle*.

WECKERLIN (Guillaume-Louis), journaliste allemand, né à Bothnang (Wurtemberg) en 1739, mort en 1792. Après avoir quelque temps étudié le droit à Tubingue, il vint comme précepteur à Strasbourg, puis à Paris, où il lut avidement les écrits de Voltaire et de Linguet et s'appropriant en partie leur esprit railleur et sarcastique. Il se rendit ensuite à Vienne, où il vécut en donnant des leçons et en écrivant, soit dans les journaux, soit ailleurs, toutes les fois qu'il en trouvait l'occasion. La vivacité de son esprit lui fit d'abord beaucoup d'amis, que lui aliénèrent bientôt sa conduite déréglée et son penchant pour la satire. Enfin les piquants *Mémoires de Vienne* (1777), qui avaient paru sous le voile de l'anonymat et dont il se vanta follement d'être l'auteur, le firent condamner à l'emprisonnement, puis expulser de l'Autriche. Il vécut alors tour à tour à Ratisbonne, à Augsbourg, à Nordlingen et enfin à Baldringen, petit bourg des environs de cette ville. Il était partout fort bien accueilli au début; mais il se rendait tout long séjour impossible par ses satires, qui finirent par dégénérer en libelles. Expulsé d'Augsbourg, il s'en vengea en écrivant son *Voyage d'Anselmus Rabiasus en Allemagne* (1778), qui produisit une vive sensation. A Nordlingen, il publia une revue politique, la *Valise*, qu'il continua sur un plan plus général, sous ces titres : *Chronologues* (1779-1789, 12 vol.), le *Monstre gris* (1782-1787, 12 vol.), *Lettres hyperboréennes* (1788-1790, 6 vol.) et *Paragaphes* (1791, 2 vol.). Ces journaux abondent en traits d'esprit, en satires, en rudes vérités et en épigrammes; mais, à la fin, Weckerlin en était arrivé à se répéter. Un libelle, qu'il avait écrit contre la ville impériale de Nordlingen, lui valut, en 1788, une condamnation à une détention de quatre ans, pendant laquelle on ne se montra pas trop sévère envers lui et qui n'interrompit en rien ses travaux littéraires. En 1792, il commença à Anspach, sous la protection de Hardenberg, la publication d'un journal politique, les *Feuilles d'Anspach*. Soupçonné, au moment où les Français approchaient de cette ville, d'être d'intelligence avec eux, il se vit en butte aux fureurs du peuple et en éprouva un tel saisissement, qu'il tomba malade et mourut peu de jours après.

Weckerlin, qui, par son caractère et par sa vie, a plusieurs traits de ressemblance avec Schubart, contribua beaucoup par ses écrits à corriger les vices de la société de son époque; mais, comme il fut presque tous jours guidé dans ses attaques par des motifs personnels et que son caractère ne put jamais devenir ferme et stable, son influence ne fut que passagère. On peut consulter à son sujet l'ouvrage anonyme de Ch.-J. Weber : *L'Esprit de Weckerlin*, publié par Weckerlin junior (Stuttgart, 1823).

WECKERLIN (Auguste DE), agronome allemand, né à Stuttgart en 1794. Il fit ses études à l'école agricole d'Hofwyl, sous la direction du professeur Schubler, et entreprit ensuite de grands voyages agronomiques. A son retour, en 1817, le roi de Wurtemberg lui confia l'administration de ses domaines particuliers et le chargea d'un grand nombre de missions, qui le conduisirent successivement en Saxe, en Prusse, en Belgique, en Hollande, en Italie, en Suisse, et enfin en France et en Angleterre. En 1837, il fut nommé directeur de l'école d'économie agricole et forestière de Hohenheim et s'acquitta de ces fonctions avec le plus grand succès jusqu'en 1844, époque où il devint conseiller intime du prince de Hohenzollern et chef de la direction des domaines pour toute l'étendue des vastes propriétés du prince de Sigmaringen. On a de lui : *Description agronomique des propriétés du roi de Wurtemberg* (Stuttgart, 1825); *Description des races d'animaux domestiques élevées sur les propriétés particulières du roi de Wurtemberg* (Stuttgart, 1827-1834); *L'Elève du gros bétail dans le Wurtemberg* (Stuttgart, 1839); *De l'agriculture anglaise* (Stuttgart, 1852, 3^e édit.); la *Production des animaux agricoles* (Stuttgart, 1865, 3 vol., 4^e édit.), le plus remarquable de tous ses ouvrages. Ses principaux services rendus par Weckerlin à l'agriculture sont : les améliorations qu'il a introduites dans la forme de la charrue; la

propagation des nouvelles méthodes agricoles, de la méthode anglaise en particulier; les progrès qu'il a fait faire à l'élève du bétail, etc.

WED s. m. (ouéd). Hist. Gouverneur arabe en Barbarie, au moyen âge.

WEDA, idole guerrière des Frisons. Elle était aussi adorée chez les Saxons, et principalement à Mecklembourg.

WEDDERBURN (Alexandre), homme politique anglais. V. ROSSLYN.

WEDDERKOPF (Magnus DE), jurisconsulte et homme d'Etat holsteinois, né à Husum en 1638, mort en 1721. Après avoir étudié le droit à Helmstedt, à Jena et à Heidelberg, il alla visiter la France et l'Italie, devint, à son retour, professeur de droit public et féodal à l'université de Heidelberg, fut chargé, dans la suite, par l'électeur Charles-Louis, de diverses missions diplomatiques auprès du duc de Holstein, et obtint de ce dernier une chaire de droit à l'université de Kiel. Par la suite, le même prince le combla de faveurs et de dignités, l'anoblit, le nomma ambassadeur, puis premier ministre (1706). Mais, à la suite d'une intrigue tramée contre lui, il devint suspect à son souverain et subit une détention de cinq ans (1709-1714). Il réussit, au bout de ce temps, à fournir les preuves de son innocence et fut rétabli dans ses anciennes dignités, qu'il conserva jusqu'à sa mort. Il a laissé différents opuscules sur des questions de droit.

WEDEKIND (George-Chrétien-Théophile), médecin allemand, né à Göttingue en 1761, mort à Mayence en 1831. Il fut d'abord conseiller et médecin de l'électeur palatin, professeur de médecine à l'université de Mayence. Quand les Français entrèrent dans cette ville, en 1793, il prit du service dans nos armées et embrassa avec chaleur les principes de notre Révolution. Se trouvant en 1794 à Strasbourg, il y occupa la place de médecin du grand hôpital militaire. Il alla reprendre, quelques années après, la chaire de thérapeutique et de clinique à Mayence. Plus tard, il devint conseiller intime et premier médecin du grand-duc de Hesse-Darmstadt. Les ouvrages de Wedekind sont plus remarquables par leur nombre que par leur mérite. Les plus modernes sont moins entachés de l'esprit d'hypothèses que ne l'étaient ses premières productions. Nous indiquons, parmi ses écrits : *Fragments sur la connaissance des maladies vénériennes* (Hanovre, 1790, in-8°); *De l'enseignement médical* (Mayence, 1792, in-8°); *Théorie générale des inflammations et de leurs suites* (Leipzig, 1791, in-8°); *De morborum primarum vitarum vera notitia et curatione* (Nuremberg, 1799, in-4°); *Situation économique et politique de la France après trois ans de république* (Strasbourg, 1796); *Lettres confidentielles sur la révolution du 18 brumaire* (1800); *Essai du système homœopathique du docteur Hahnemann* (Darmstadt, 1825, in-8°); *Matériaux pour les francs-maçons* (1820-1821, 2 parties).

WEDEKIND (Georges-Guillaume, baron DE), écrivain forestier allemand, fils du précédent, né à Strasbourg en 1796, mort en 1856. Il suivit pendant un an les cours de l'université de Göttingue, alla, en 1812, étudier la science forestière à Dreissigacker, et, à la fin de la même année, fut attaché comme assesseur au collège forestier de Darmstadt. Peu après, il s'engagea comme volontaire dans les chasseurs et fit, avec le grade de lieutenant du génie, sous les ordres du prince Emile de Hesse, la campagne contre la France. Il revint ensuite occuper son emploi à Darmstadt et y fut nommé commandant du second bataillon de la landwehr hessoise. De 1816 à 1820, il fut membre du collège supérieur des forêts, devint forestier en chef en 1821 et, plus tard, forestier en chef intime. Ses opinions libérales lui firent refuser à plusieurs reprises par le gouvernement l'autorisation de remplir le mandat de député aux états, auquel il avait été appelé par ses concitoyens; mais, après la révolution de mars 1848, il fut élu au parlement de Francfort. On a de lui : *Esquisse d'un système de statistique forestière* (Leipzig, 1818); *Documents pour la connaissance de l'administration forestière en Allemagne* (Leipzig, 1819-1821, 4 vol.); *Essai d'une constitution forestière dans l'esprit du temps* (Leipzig, 1821); *Introduction à l'administration et à l'exploitation des forêts* (Darmstadt, 1831); *Guide pour le règlement de l'exploitation et pour l'estimation du produit des bois de forêt* (Darmstadt, 1834); *Esquisse de la science forestière pour les citoyens et pour les hommes d'Etat* (Altona, 1839); *Encyclopédie de la science forestière* (Stuttgart, 1847); *Nouvelles annales de la science forestière* (1^{re} série, Leipzig et Darmstadt, 1828-1850; 2^e série, Francfort, 1851 et ann. suiv.). Depuis 1840, Wedekind était le principal rédacteur du *Journal général des forêts et de la chasse*, dont il fut le seul éditeur à partir de 1847.

WEDEKIND (Antoine-Chrétien), historien allemand, né à Visselhevede, près de Verden (Hanovre), en 1763, mort en 1845. Après avoir étudié le droit à Helmstedt et à Göttingue, il exerça pendant trois ans la profession d'avocat à Hanovre, fut ensuite gref-

fier à Neustadt, puis à Lunebourg, et, pendant la domination française, devint conseiller de préfecture du département des Bouches-de-l'Elbe et, plus tard, sous-préfet de Lunebourg. Il ne s'en trouva pas moins dans une position pécuniaire des plus difficiles, qui ne s'améliora que lorsque la situation du cloître de Saint-Michel de Lunebourg, dont Wedekind était l'un des administrateurs, eut attiré l'attention de Cuvier. Celui-ci voulut voir par lui-même ce couvent, ainsi que l'école qui en dépendait, et fit des démarches, couronnées de succès, en faveur du personnel qui y était attaché. Plus tard, Wedekind fut seul administrateur de cet établissement jusqu'en 1820 et en fut nommé bailli en chef en 1821, après sa transformation en une école de jeunes nobles. On a de lui, entre autres écrits : *Feuilles commémoratives de l'histoire universelle* (Lunebourg, 1845, 2^e édit.); *le Commencement des grandes foires* (Lunebourg, 1815); *Manuel chronologique d'histoire moderne* (Lunebourg, 1816, 2 vol.); *Tabula Waldemari primi regis Daniæ* (Lunebourg, 1817); *Manuel de l'histoire de l'univers et des peuples* (Lunebourg, 1824, 3^e édit.); *Notes sur quelques historiens du moyen âge allemand* (Hambourg, 1821-1837, 3 vol.). Il avait, en outre, aidé Wagner dans son édition du *Chronicon* de l'évêque Dietmar de Mersebourg. A sa mort, il laissa à la classe d'histoire et de philologie de la Société royale de Göttingue la somme nécessaire pour distribuer, tous les dix ans, trois prix de 1,000 thalers chacun aux auteurs des trois meilleurs ouvrages sur des faits empruntés à l'histoire de l'Allemagne.

WEDEL, bourg de Prusse, province de Holstein, sur la rive droite de l'Elbe, à 26 kilom. O. de Hambourg; 2,800 hab. Navigation; chantiers de construction; petit port de commerce.

WEDEL (Georges-Wolfgang), médecin allemand, né à Golsen (Lusace) en 1645, mort en 1721. Il fit ses études à l'université d'Iéna, y fut reçu docteur et alla exercer la pratique de son art à Göttingue, où il résida jusqu'en 1673. A cette époque, il obtint à l'université d'Iéna une chaire qu'il occupa jusqu'à sa mort. Peu d'hommes ont laissé autant d'ouvrages que lui. Mais si, dans la grande masse de ses écrits, on rencontre beaucoup de faits curieux et intéressants, son esprit était, en revanche, trop occupé des opinions des autres pour pouvoir produire quelque chose d'original. En médecine, il était l'élève de Van Helmont et de Sylvius, et il adopta sans contrôle leurs opinions bizarres sur l'action des remèdes. Il n'en jouit pas moins, de son temps, d'une immense réputation, devint premier médecin du duc de Saxe-Weimar et de l'électeur de Mayence, membre de la Société royale de Berlin et de l'Académie Léopoldine, et reçut en 1694 les titres de comte palatin et de conseiller intime. Les seuls d'entre ses écrits qui méritent d'être mentionnés aujourd'hui sont les suivants : *Exercitationes pathologicae* (Iéna, 1665, in-4°); *Opiologia* (Iéna, 1674, in-4°); *De medicamentorum facultatibus cognoscendis et applicandis* (Iéna, 1678, in-4°); *De medicamentorum compositione extemporanea ad usum hodiernum accommodata* (Iéna, 1678, in-4°). — Ernest WEDEL, fils aîné du précédent, né en 1671, mort en 1708, exerça la même profession que son père et publia, sous ce titre : *De morbis conclamationum*, un traité sur les maladies des orateurs, qui obtint plusieurs éditions. — Un second fils, Jean-Adolphe WEDEL, succéda à son père et écrivit aussi un grand nombre d'ouvrages, qui consistent la plupart en dissertations académiques.

WEDEL (Jean-Wolfgang), botaniste allemand, né en 1708, mort à Iéna en 1757, où il exerçait la pratique de l'art médical. Il s'occupait toute sa vie de l'étude de la botanique et fut conduit par ses recherches à soutenir que le fruit ne devait pas être compris dans la classification des plantes et que c'était de la fleur seule qu'il fallait tirer les caractères botaniques. Il exposa cette théorie dans un ouvrage intitulé : *Tentamen botanicum, flores plantarum in classes, genera superiora et inferiora, per characteres ex floribus delineatos dividendo, cognitioni nominis generi infuso ad quod planta pertinet competentes inseriunt* (Iéna, 1747, in-4°). Ce livre fut vivement critiqué par Haller, auquel Wedel répondit par une *Epître à Haller concernant le jugement qu'il a porté sur le Tentamen botanicum* (Iéna, 1748, in-4°).

WEDEL (Charles-Henri DE), général prussien, né en 1712, mort en 1782. Il fit ses premières armes pendant la guerre de Silésie, fut promu au grade de major général pendant celle de Sept ans et, d'après le témoignage de Frédéric II lui-même, eut une part importante à la victoire de Lissa (5 décembre 1757). Placé ensuite à la tête d'un corps d'armée, il arrêta les Suédois dans leur marche sur le Brandebourg, reçut, en mars 1759, le commandement de l'armée destinée à agir contre les Russes, mais fut battu à Crossen par Solikof. Cet échec ne diminua en rien la confiance que Frédéric avait en lui, car ce prince l'employa pendant les campagnes suivantes et, en 1761, le nomma ministre de la guerre, fonctions que Wedel remplit jusqu'en 1779. — Son frère, Georges DE WEDEL, fit

comme lieutenant-colonel la guerre de Silésie et, à la tête d'un seul bataillon de grenadiers, il disputa, pendant cinq heures, au prince de Lorraine et à toute l'armée autrichienne le passage de l'Elbe près de Salowitz. C'est à cause de ce fait d'armes que Frédéric lui donna dans ses *Mémoires* le surnom de *Léonidas prussien*. Il fut tué, en 1747, à la bataille de Sorr.

WEDEL-IARLSBERG (Jean-Gaspard-Hermann, comte DE), homme d'Etat norvégien, né en 1779 à Montpellier, où sa famille se-journait, mort à Wiesbaden en 1840. Il étudia la jurisprudence, la philologie, les langues, et fut nommé, à vingt ans, bailli de Buskerud. A la mort de son père (1805), il hérita de biens considérables et du titre de comte. En 1808, il se mit à la tête d'un corps de volontaires qui combattit contre la Suède. Devenu, en 1814, membre de la diète extraordinaire réunie à Christiania, il se prononça en faveur de la réunion de la Norvège à la Suède, ce qui lui attira de vives accusations parmi les partisans de l'autonomie norvégienne. A la suite de l'annexion, Wedel fut nommé par le roi conseiller d'Etat et directeur du commerce, des finances et des contributions. En 1822, il se démit de ses fonctions pour rentrer dans la vie privée. Réélu en 1826 député à la diète, il y acquit une grande influence et fut nommé en 1836 gouverneur de la Norvège; mais il se rendit impopulaire en paraissant moins préoccupé des intérêts du pays que de plaire au gouvernement central. Il mourut à Wiesbaden, où il était allé prendre les eaux.

WÉDELIE s. f. (vé-dé-ll — de *Wedel*, sav. allem.). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des sénécionées, comprenant une cinquantaine d'espèces, qui croissent généralement en Amérique. # Syn. d'ALLONIE, genre de nyctaginées.

WEDELIN s. m. (ouè-de-lain). Petit bateau formé de trois planches, qui est en usage sur certaines rivières.

WEDEMEYER (Georges-Louis), médecin et physiologiste allemand, né à Elbingerode en 1790, mort en 1829. Il fut reçu docteur à Göttingue en 1812 et se fixa à Hanovre, où il devint premier médecin de la cour. Il s'est montré expérimentateur habile et physiologiste ingénieux dans ses recherches sur le système nerveux, sur la respiration et sur la circulation. On lui doit, outre des articles intéressants, insérés dans le *Magasin* de Rust et les *Archives* de Meckel, les ouvrages suivants : *De febre petechiali* (Göttingue, 1812, in-4°); *Commentatio historica pathologica pliorum corporis humani sistens* (Göttingue, 1813, in-4°); *Recherches physiologiques sur le système nerveux et la respiration et leur influence sur l'organisme* (Hanovre, 1817, in-8°).

WEDEMEYER, homme d'Etat allemand, né en 1792, mort en 1869. Elu en 1832 à la seconde Chambre de Hanovre, il fit, jusqu'en 1848, partie de cette assemblée, de laquelle il fut en outre président de 1840 à 1847, et où son attitude donna lieu, à plusieurs reprises, à de violentes récriminations. Il devint ensuite conseiller intime et secrétaire général du ministère de la guerre, mais fut obligé de résigner ces fonctions en 1850. Trois ans plus tard, il entra, comme ministre de l'intérieur, dans le cabinet Lutcken, et c'est à lui qu'incombe en partie la responsabilité des tristes mesures qui eurent pour résultat l'immixtion de la diète germanique dans les débats relatifs à la constitution du Hanovre, la mise à néant de cette constitution, ainsi que les fameuses ordonnances de la diète germanique relatives à la liberté de la presse et au droit d'association dans la même contrée. Le cabinet Lutcken quitta le pouvoir le 31 juillet 1855, et, depuis cette époque, Wedemeyer ne reparut plus sur la scène politique.

WEDGWOOD (Josiah), célèbre fabricant de poteries, que l'on a appelé à bon droit le *Pliny* de l'Angleterre, né à Burslem, comté de Stafford, en 1730, mort en 1795. Son père et la plupart des membres de sa famille s'occupaient de la fabrication de la poterie; destiné lui-même à exercer cette industrie, il ne reçut qu'une instruction très-incomplète. Il n'avait pas encore onze ans lorsque son père mourut; il dut alors entrer, comme tourneur, dans l'atelier que dirigeait son frère aîné; mais, peu après, il fut atteint de la petite vérole, et, à la suite de cette maladie, on fut obligé de lui amputer la jambe droite, ce qui le rendit impropre au métier de tourneur. Il quitta alors Burslem et s'associa avec un nommé Harrison, établi à Stoke, et ce fut, à ce que l'on croit, pendant cette association, qui ne fut pas de longue durée, que commença à se développer en lui un talent tout particulier dans la fabrication de la poterie d'ornement. Il se lia ensuite avec un négociant nommé Wheildon, pour lequel il fabriqua des manches de couteau imitant l'agate et l'écaillé, des assiettes à fruits en forme de feuilles et d'autres objets du même genre. Comme Wheildon tirait un profit considérable de la vente de la poterie ordinaire, il ne voulut pas s'aventurer dans la nouvelle voie, pour laquelle Wedgwood se sentait une grande prédilection, et ce dernier revint alors à Burslem, où, établi dans un petit atelier qui n'avait qu'un toit de

chaume, il continua à fabriquer de la poterie artistique. Ses affaires prospérèrent, et lui permirent d'établir une seconde manufacture de poterie blanche et une troisième d'où sortit la faïence café au lait, qui devint si rapidement célèbre. Wedgwood présenta quelques pièces de cette nouvelle faïence à la reine Charlotte, qui lui commanda aussitôt un service complet et obtint pour lui le titre de potier de la couronne. Wedgwood établit alors dans la capitale un magasin, où furent exposés les plus beaux produits de son industrie, et il trouva un auxiliaire actif dans son associé Bentley, qui, par ses connaissances scientifiques et littéraires et par ses relations avec d'éminents protecteurs des arts, lui rendit de grands services, surtout dans la partie artistique de la fabrication, et qu'il lui fit prêter par de riches collectionneurs des statues, des vases, des camées, des médaillons, des cachets, etc., propres à lui servir de modèles et dont il exécuta de belles reproductions. On cite, parmi les plus connues, celles d'échantillons de poteries antiques provenant des fouilles d'Herculanum et les copies du fameux vase Barberini. Elles étaient au nombre de cinquante, et, bien que chacune d'elles eût été vendue 1,250 francs, Wedgwood ne rentra pas dans les sommes qu'il avait dépensées pour leur exécution. A la suite d'essais sans nombre sur les différentes espèces d'argile et sur les matières colorantes, il réussit à produire des camées, des médaillons et des statuettes d'une grande délicatesse, avec une substance si dure et tellement capable de résister à toutes les causes ordinaires de destruction, qu'elle semble devoir passer en durée même les bronzes de l'antiquité. On dut aussi à Wedgwood une autre découverte importante, l'art de peindre les vases et autres objets de ce genre sans qu'ils conservent cette apparence de vernis qu'a la peinture ordinaire sur porcelaine ou sur faïence. On sait que cet art était connu des anciens Étrusques, mais que le secret en était perdu depuis l'époque de Plin. Enfin, il inventa le pyromètre qui porte son nom, et qui, d'abord imaginé pour servir à régler la cuisson des pâtes destinées à fabriquer les diverses sortes de poteries, fut employé depuis par les physiciens. Ce pyromètre, fondé sur le retrait croissant qu'éprouve l'argile lorsqu'on la chauffe, est certainement loin d'être parfait, en raison surtout des variétés que peut présenter dans sa composition l'argile soumise à l'expérience; toutefois, la facilité avec laquelle chaque chef d'atelier peut en fabriquer lui-même des modèles à son usage l'a fait jusqu'ici préférer à d'autres plus exacts.

Le talent et l'énergie de Wedgwood lui avaient acquis une fortune considérable, et étaient même devenus une cause de richesse et de prospérité pour sa province natale. Ses deux manufactures, celle de Burslem et celle qu'il fonda plus tard à Etruria, village créé par lui près de Newcastle-under-Lyme, étaient devenues le foyer d'un actif mouvement industriel et commercial, et, d'après un rapport lu par Wedgwood, en 1785, à la Chambre des communes, le district du Staffordshire, au centre duquel ces manufactures étaient situées, ne comptait pas moins de 20,000 ouvriers, qui vivaient de cette industrie. Wedgwood était devenu membre de la Société royale de Londres et de la Société des antiquaires, aux *Transactions philosophiques* de laquelle il fournit plusieurs mémoires. Il avait, en outre, pris l'initiative dans plusieurs projets utiles, et ce fut surtout à ses efforts que l'on dut l'établissement du canal de la Trent et de la Mersey, qui ouvrit une voie de communication entre les poteries du comté de Stafford et les côtes du Devonshire, du Dorsetshire et du comté de Kent. Il fut aussi le fondateur et le principal directeur de la Chambre générale des manufacturiers de la Grande-Bretagne, formée en 1786 pour régulariser les relations commerciales entre l'Angleterre et l'Irlande; il fit, en outre, construire à ses frais, dans le district des poteries, une route longue de 12 kilomètres; il fit enfin l'usage le plus généreux de cette fortune qu'il ne devait qu'à son travail. Nos lecteurs nous sauront gré de reproduire ici l'extrait suivant d'un article de la *Revue d'Edimbourg*, dans lequel le talent de Wedgwood nous semble avoir été apprécié aussi dignement qu'il le mérite : « Le cachet particulier qu'il s'attachait à donner à toutes ses productions était l'exquise beauté de la forme, beauté que nul autre peut-être n'a jamais égale. La nature lui avait départi un sentiment très-délicat et très-fin de l'harmonie des lignes et des contours; sans ce don inné, le travail le plus assidu n'aurait jamais pu le conduire à la perfection qu'il atteignit; mais il n'en est pas moins vrai que le talent tout seul n'eût point produit ces créations admirables et charmantes, sans la méditation continuelle des principes de l'art, sans l'étude patiente des modèles laissés par les maîtres. C'est à un goût naturel qu'il faut attribuer ses imitations de l'antique, et il n'épargna rien pour s'identifier avec le génie des immortels classiques qui ont rempli le monde ancien de leurs chefs-d'œuvre. Wedgwood, pour emprunter les expressions de M. Gladstone, marque, sous le rapport de la pureté des formes, une nouvelle ère dans la céramique

anglaise. Ce n'est pas seulement, continue l'illustre homme d'Etat, l'heureuse reproduction de l'antique qui valut à Wedgwood sa haute renommée : il fit revivre le principe de l'art grec ; il en comprit, il s'en appropriait l'unité féconde. Ce principe, si je ne me trompe, réside surtout dans l'appropriation exacte et parfaite des œuvres à leurs fins essentielles. Si l'on a en vue la pure représentation du beau, il faut viser à le manifester dans toute sa splendeur et négliger toute considération du second ordre. S'agit-il, au contraire, d'un objet d'une nature fragile et d'une consommation courante, le but à poursuivre est différent : on doit d'abord adapter le produit à l'usage auquel on le destine, puis donner à la matière toute la solidité possible, l'établir au prix le plus modique et enfin lui imprimer le caractère de la beauté, mais de cette beauté particulière que comporte la destination de l'objet. Cette harmonieuse fusion du beau et de l'utile, dont les œuvres de la nature nous offrent tant d'admirables exemples, est pour la faiblesse de l'homme un problème difficile, qu'un soin continu, une application persévérante peuvent seuls résoudre. Tels furent les principes qui animèrent constamment Wedgwood.

WEDNESBURY, ville d'Angleterre, comté de Stafford, à 12 kilom. N.-O. de Birmingham, près de la source de la Thame ; 25,000 hab. Cette ville est fameuse par ses nombreuses manufactures, dont les plus importantes sont celles d'armes à feu, de sellerie, carrosserie, instruments tranchants, fontes et émaux. Les riches houillères des environs ont largement contribué à l'accroissement des manufactures. Aux environs, minéral de fer appelé *blond métal*. On y remarque une vieille église située sur une hauteur, construite dans le viii^e siècle et surmontée d'un clocher élégant et fort élevé ; l'intérieur renferme quelques sculptures délicates et plusieurs tombeaux des familles Dudley et Harcourt. Château fort, jadis célèbre.

WEDNESFIELD, ville d'Angleterre, comté de Stafford, sur le canal de Wyrley, près de Wolverhampton ; 4,000 hab. Fabrication de serrures ; quincaillerie. Commerce de fer et de céréales.

WEEBON s. m. (oui-bon). Ornith. Espèce de pie-grièche, qui habite l'Australie.

WEEDON-BECK, bourg d'Angleterre, comté de Northampton, à 6 kilom. S.-E. de Daventry, sur le Nen et le chemin de fer du No d-Ouest ; 2,800 hab. Vaste arsenal et important dépôt d'armes.

WEEKES (Henry), statuaire anglais, né à Canterbury en 1807. Entré, vers 1822, dans l'atelier de Behnes, il en sortit en 1827, pour devenir l'élève de Chantrey et plus tard son collaborateur et son ami. En examinant l'œuvre de M. Weekes, on y voit, en germes étouffés par une imitation de parti pris, les meilleures qualités que puisse posséder un statuaire : un amour vrai de la grande et belle forme, un savoir suffisant de la figure et un instinct décoratif très accentué, tout cela noyé dans les formules imposées par le maître. Cette impression est pénible, et l'on regrette que M. Weekes n'ait pas su échapper à cette écrasante tutelle.

Son *Duc de Wellington*, que l'on voit à l'East India House ; sa statue du *Docteur Goedel*, au collège d'Eton ; son *Bacon*, de l'université de Cambridge, et son *Monument de Shelley*, avec de nombreuses qualités, donnent trop de preuves de son servilisme. En 1855, cependant, M. Weekes envoya à l'Exposition universelle un *Bergar* qui semblait révéler un commencement de liberté dans la manifestation de son talent. Il y avait là une lueur d'indépendance, et le jury français encouragea cette petite révolte en accordant une mention à l'auteur. Mais il était trop tard alors pour effacer les impressions fortes de la première éducation, et M. Weekes est resté ce qu'il était, un praticien savant, mais un artiste sans originalité.

WEENDAM, ville de Hollande. V. VEENDAM.

WEENER, bourg de Prusse, province de Hanovre, cercle et à 31 kilom. S. d'Aurich, près de l'Éms, auquel il est relié par un canal ; 2,600 hab. Commerce d'exportation d'avoine, beurre et foinage. Marché aux chevaux, le plus important de la province.

WEENIX ou **WEENINX** (Jean-Baptiste), dit *le Vieux*, peintre hollandais, né à Amsterdam en 1621, mort au château de Terneuzen, près d'Utrecht, en 1660. Sujets religieux, histoire, portraits, paysages, animaux, intérieurs, nature morte, ce maître aborda tous les genres et se fit dans tous une impénétrable notoriété, autant par ses défauts énormes que par ses admirables qualités. C'était un des mieux doués de l'art de tous les temps, et personne ne fut plus peintre que lui ; Rubens lui-même, parmi ses contemporains, n'eut pas des facultés plus rares que les siennes. Mais il y avait dans ce cerveau comme une tempête perpétuelle qui en détruisait la force, qui bouleversait l'harmonie des facultés. De là un désordre inouï dans ses productions, dans sa carrière et jusque dans les moindres actions de sa vie. Fils d'un architecte, il montra, dès l'enfance, la plus profonde aversion pour le métier de

xv.

son père, et comme il ne manifestait aucune autre aspiration, on le plaça comme simple commis chez un libraire. Peu de temps après, la poussière des vieux bouquins l'ayant sans doute incommodé, il demanda, comme un faveur, à vendre du drap chez un riche négociant de la ville. Il était là, paraît-il, assez heureux et ne songeait point à quitter sa nouvelle position, quand la vue d'un tableau d'Abraham Bloemaert, récemment acheté par son patron, changea ses dispositions en quelques heures. Il alla se jeter aux pieds de Bloemaert, en lui offrant de laver ses pinceaux, de broyer ses couleurs. Le maître, un peu surpris d'abord, se laissa gagner par l'enthousiasme de Weenix. Bientôt quelques essais aussi heureux que hardis, tentés à l'insu de tous, lui valurent d'être admis au nombre de ses élèves. Il avait alors seize ans. L'année suivante, il comptait parmi les disciples les plus remarquables de Bloemaert. Le maître, qui était franchement attaché à cette bizarre nature, prit Weenix avec lui dans sa maison et l'admit dans son intimité. Parmi les personnes qui vivaient à ce foyer paisible, il y avait une toute jeune fille d'une rare beauté ; était-ce la fille de Bloemaert ? On ne sait. Toujours est-il que Jean-Baptiste l'aima tout à coup follement comme il avait fait pour le peintre, et il l'épousa quelques mois après. Tout à coup, au moment où l'on pouvait le croire heureux et calme, tout entier à son art et au bonheur domestique, en pleine lune de miel, il s'arrache des bras de sa jeune femme et se dirige vers Rome. Il avait promis de revenir après quatre mois de séjour ; ces quatre mois durèrent quatre ans ! Quand il revint, il donna des preuves éclatantes de la fécondité la plus étrange et la plus extraordinaire que l'on ait jamais observée chez un peintre. Les *Ports de mer* furent les premières conceptions qu'il exécuta après son retour. Rien de plus bizarre que ces tableaux, dont un seul renferme les éléments de plusieurs tableaux de genres très-différents. De ces *Ports de mer* représente, non-seulement la mer et la plage, mais la campagne qui s'étend à l'infini. Sur les vagues, dans une barque pleine de figures, se déroule un drame ou une scène de plaisir. Des groupes de pêcheurs contestent la plage. Plus loin, des paysages avec des chaumières, des figures, des chasses, des animaux. Dans l'air, des oiseaux. Quelquefois même, sans rien changer au réalisme de ces nombreuses scènes, Weenix mêle son ciel, ses nuages de petits Amours, de Vénus et de colombes. Un tel ensemble est insensé comme composition et offre, chaque groupe pris à part, les plus admirables choses ; certains morceaux dépassent en sentiment, en idée, en forme, en couleur, tout ce que l'on connaît de plus heureux. La même remarque s'applique à ses autres productions : un *Portrait* de Weenix représente ordinairement le personnage assis ou debout au premier plan d'un vaste paysage rempli de scènes toutes aussi animées. La pose est excellente, la tête merveilleusement peinte, la physionomie calme, mais d'un calme qui fait rire ; car ce personnage, si soigneusement exécuté, paraît ignorer complètement tout ce monde de paysans, de chasseurs, de bambins qui grouille derrière lui. Cette placidité dans un cadre si bruyant laisse la plus étrange impression que l'on puisse imaginer. Aussi M. Charles Blanc, dans l'étude remarquable qu'il a faite de ce maître singulier, le juge-t-il ainsi : « Composition extravagante, décausée, absence complète d'unité, étude passionnée de la nature, tels sont les défauts et les mérites de Weenix. » Et il termine son appréciation en disant qu'il a d'ailleurs toutes les qualités des peintres de son pays, la couleur, le clair-obscur, la touche. Pour s'en convaincre, il suffit de regarder le seul tableau de lui que possède le Louvre, les *Corsaires repoussés*, scène maritime où l'on trouve, à travers mille folies, une somme de talent qui n'a pas été encore dépassée. Ce n'est pas d'hier, d'ailleurs, que Weenix est apprécié de la sorte ; de son temps, chacun de ses tableaux fut un triomphe. Les plus illustres de ses contemporains ont rendu hommage à son étrange talent. A la fin du xvi^e siècle, Watteau, Boucher, les philosophes, Mme de Pompadour et la Du Barry le firent oublier un instant ; mais après la tourmente révolutionnaire, il retrouva la vogue qu'il méritait. En 1808, en effet, à la vente de Van der Pott, un de ses moindres tableaux fut payé 2,500 florins, près de 6,000 francs, qui en vaudraient aujourd'hui 15,000 tout au moins. Cette toute petite toile représente simplement un *Libre attaché à une branche d'arbre, avec deux perdreaux près de lui* ; mais il y a dans ce groupe un sentiment, une poésie que l'on voudrait trouver plus souvent dans les sujets composés de figures. La plus grande partie de son œuvre (car il a produit beaucoup dans sa courte carrière) se trouve disséminée à Venise, à Munich, à Berlin, Madrid, à Florence et à Rome. De plus, Weenix a laissé quelques eaux-fortes admirables, deux ou trois seulement. Bartsch n'en a connu que deux, qu'il dit merveilleuses, un *Taureau* et un *Homme assis*. Il est un autre *Taureau* qui fut payé trois cent quatre-vingts francs en 1817, à la vente du cabinet Rigal. Malgré toutes nos recherches, il ne nous a pas été possible de voir l'une ou l'autre de ces

épreuves si précieuses. En revanche, nous avons gardé souvenir de ses dessins. Ils sont nombreux et tous magnifiques. Il les faisait sur papier teinté et il s'aidait, pour obtenir les effets désirés, de l'aquarelle, de la peinture à l'huile, du pastel, du crayon lithographique et des blancs purs empâtés pour les lumières extrêmes. Aussi la plupart ont-ils la puissance d'un tableau.

WEENIX ou **WEENINX** (Jean), peintre hollandais, né à Amsterdam en 1644, mort en 1719. Fils du précédent et son élève, il fut d'abord son imitateur servile. Cet entraînement, qui par bonheur ne fut pas de longue durée, avait sa cause et son excuse dans la piété filiale. Jean Weenix adorait son père et il eut le malheur de le perdre à seize ans ; il trouva un allègement à sa douleur en vivant comme cloîtré au milieu des œuvres de celui qu'il avait perdu. Des pastiches produits dans de telles conditions devaient être plus parfaits que ceux qui sont inspirés par l'engouement irréfléchi, on même par l'admiration la plus méritée. Cependant, contre l'avis de Descamps et même contre celui de M. Charles Blanc, qui prétendent qu'on ne pouvait distinguer tel tableau de Jean-Baptiste de tel autre de Jean, nous pensons qu'il est impossible de les confondre. Jean se tient dans des gammes plus ardentes, plus vigoureuses que celles qui sont familières à son père, dont toutes les toiles ont les tons gris nacrés des paysagistes flamands et hollandais, avec des ombres transparentes et bitumineuses à la Rembrandt. Mais encore une fois, cette similitude des deux Weenix n'existe que dans les œuvres de la première jeunesse du second ; car, dès que Jean, plus résigné sous l'apaisement des années, eut visité l'Italie, sa première manière disparut pour faire place à celle qui est restée définitive et qui lui vaut une place distinguée parmi les maîtres hollandais de la fin du xvii^e siècle. A part deux ou trois compositions, qui datent de sa vingtième année, Jean n'a peint que des chasses et des natures mortes. Ce fut l'Italie qui le remit dans sa véritable spécialité. Il faut, en effet, se sentir peintre de figure dans toute la force du terme pour oser aborder les sujets religieux, l'histoire et le portrait quand on a vu les chefs-d'œuvre de la Renaissance. Jean Weenix revint à Amsterdam avec un talent transformé ; il exposa des *Chasses*, des *Gibiers*, des *Fruits*, des *Fleurs*. Ce nouveau début fut salué par l'admiration de tous ses confrères et des nombreux amateurs de cette ville, sympathique aux choses d'art. L'électeur palatin Jean-Guillaume, un fanatique de peinture, ne fut pas sourd au bruit de cette célébrité naissante ; il vint trouver Jean Weenix et l'attira à sa cour. Le prince et l'artiste, devenus bientôt les meilleurs amis du monde, partirent ensemble, au grand regret des amateurs d'Amsterdam. C'est à Mannheim, dans ce beau palais où le peintre resta tant que vécut son ami, c'est-à-dire près de vingt ans, que l'on peut admirer ces *Chasses* magnifiques dont la gravure ne nous donne, en France, qu'une très-faible idée. En effet, une grande galerie, dite des Veneurs, et plusieurs salles immenses sont entièrement décorées par Jean Weenix dans ce château de Mannheim qui n'a pas changé depuis. Plusieurs autres châteaux voisins, appartenant encore à la famille de Jean-Guillaume, montrent aussi des panneaux de même genre du plus grand mérite. Durant ce long séjour, l'empereur d'Autriche fit aussi quelques commandes à l'artiste ; mais il n'en resta qu'une petite chasse, un *Fallot*, et des *Fleurs* au musée de Vienne. Les autres, de plus grande importance, sont aujourd'hui à Rome et à Venise. Quand l'électeur palatin fut mort, le peintre revint en Hollande, où il décora, à La Haye et à Amsterdam, les châteaux de la maison d'Orange. Ce furent ses derniers travaux. Bien qu'ils soient de la main d'un vieillard, ils ont la verve, la vigueur, la coloration brillante des plus belles peintures du château de Mannheim. A cette phase de sa carrière appartenant, sans nul doute, les trois tableaux du Louvre, *Gibier et ustensiles de chasse*, *Produits de la chasse* et un *Port de mer*. Quant à cette dernière toile, plus hollandaise de ton et de forme que les précédentes, qui ont un rayon du soleil italien, elle doit appartenir à la jeunesse de l'auteur, car elle rappelle Jean-Baptiste, mais non pas à la manière d'un pastiche. Ces diverses créations, peu connues en France, si ce n'est des amateurs, avaient procuré à l'artiste une large existence, une grande fortune noblement acquise. Aussi sa mort fut-elle comme un deuil public, tant il avait d'amis, tant sa personnalité comptait parmi les plus hautes. Une forme savante et solide, un sentiment élevé de la nature, une couleur brillante, un faire magistral, tels sont les grands côtés du talent de Jean Weenix.

WEERDT ou **WEERT**, ville de Belgique, province de Limbourg, arrond. et à 17 kilom. N.-O. de Ruremonde ; 6,400 hab. Collège. Fabrica de draps, chapeaux, bas. Commerce de grains, toiles, fil et bétail. On y voit une belle église où se trouve le tombeau du comte de Horn, mort en 1562. Cette petite ville fut prise par les Français en 1792. Patrie de Jean de Weerdt.

WEERDT (Adrien DE), peintre belge, né

à Bruxelles. Il vivait au xvi^e siècle, fit ses études artistiques à Anvers, sous la direction du paysagiste Charles de Queburgh, partit plus tard pour l'Italie, où il étudia surtout l'œuvre du Parmesan et ayant, à son retour d'Italie en 1566, trouvé sa patrie en proie aux horreurs de la guerre, il alla s'établir à Cologne. Parmi ses toiles, qui reproduisent à s'y méprendre la manière du Parmesan, on cite : *Lazare*, *Ruth et Booz*, *la Vie de la Vierge*, une *Nativité*, etc.

WEERDT ou **WERTH** (Jean DE), général célèbre, né à Weerdt, dans le Limbourg, en 1594, mort en 1654. Il servit d'abord dans l'armée autrichienne, passa ensuite au service de la Bavière et prit une part active à la bataille de Nordlingen (1634). Il battit le général de Gassion en 1635 et envahit la Picardie l'année suivante. Fait prisonnier en 1637, il passa à Paris quatre années d'une assez douce captivité. En 1642, il battit Rantzau à Dudlingen. Le traité de Westphalie (1648) mit fin à sa carrière militaire. Son nom défiguré (*Jean de Vert*) est toujours resté populaire en France et a passé en proverbe. V. JEAN.

WEERDT (Sebalb DE), navigateur hollandais, assassiné en 1603. En 1598, il reçut le commandement d'un yacht dans une expédition envoyée aux Indes sous les ordres de Mahu. Ce dernier étant mort peu après, Weerdt devint capitaine d'un vaisseau, la *For*, que les vents contraires séparèrent du reste de l'escadre, dans le détroit de Magellan. Des tempêtes empêchèrent longtemps de Weerdt de quitter ce détroit et de poursuivre sa route. Ayant perdu ses embarcations et un assez grand nombre d'hommes, il résolut de retourner en Hollande et découvrit trois îles, nommées de son prénom Sebaldines (24 janvier 1600). En 1602, il fut nommé vice-amiral d'une escadre de découverte, commandée par Wybrand van Warwyk et envoyée aux Indes orientales par les deux compagnies. Après avoir mouillé à Madagascar, il se rendit à Ceylan, où il reçut un excellent accueil du roi de Candy, puis dans la baie d'Achem. De retour à Ceylan avec six vaisseaux, il consentit à aider le roi de ce pays à faire la guerre aux Portugais, prit plusieurs vaisseaux portugais et fit un certain nombre de prisonniers, mais il refusa de les renvoyer au roi et leur rendit la liberté. Celui-ci en fut profondément irrité. Ayant eu une entrevue avec de Weerdt, il le retint auprès de lui avec ses principaux officiers et les fit massacrer. Le commandement de la flotte fut alors donné à Jacques Pietersen.

La *Relation* du voyage de Weerdt dans le détroit de Magellan, écrite en hollandais par Bernard Jansen, a été traduite en français et insérée dans le *Recueil des voyages de la Compagnie des Indes orientales*. Les Hollandais ont toujours considéré de Weerdt comme un de leurs plus illustres navigateurs, et sa *Relation* était estimée pour l'exactitude des détails.

WEERSELO, bourg du royaume de Hollande, province d'Over-Yssel, arrond. et à 17 kilom. E. d'Almelo ; 4,300 hab. Industrie agricole.

WEFA (Aboul), astronome persan. Il vivait à Bagdad à la fin du x^e siècle. La Bibliothèque nationale possède, sous le n^o 1138, une copie manuscrite de son *Almageste*. M. Sédillot en a donné une traduction. C'est le plus ancien ouvrage où les tangentes et cotangentes, les sécantes et cosécantes soient employées régulièrement dans le calcul trigonométrique. Aboul Wefa en avait joint les tables à celles des sinus et cosinus. Il désignait la tangente sous le nom d'*ombre prime* de l'arc et la sécante sous celui de *diamètre de l'ombre* ; la cotangente s'appelait *ombre droite*.

WEGA s. m. (vé-gu). Astron. Etoile de première grandeur, qui fait partie de la constellation de la Lyre.

WEGE s. m. (oué-je). En Normandie, Corde au moyen de laquelle les femmes portent les paniers pleins de poisson.

WEGELEBEN, ville de Prusse, province de Saxe, regence de Magdebourg, cercle et à 95 kilom. S. d'Oschersleben, sur le Goldbach ; 2,500 hab. Filature de lin ; fabrication de toiles ; tuileries, briqueteries.

WEGELIN ou **WEGUELIN** (Jacques), littérateur suisse, né à Saint-Gall en 1721, mort en 1791. D'abord pasteur adjoint de l'église française de sa ville natale (1747), il y devint, douze ans plus tard, bibliothécaire et professeur de philosophie ; mais la modération et la tolérance dont il faisait preuve dans toutes les questions religieuses lui attirèrent de nombreux désagréments, et il accepta avec empressement l'offre qui lui fut faite, en 1765, d'une chaire d'histoire à l'Académie des nobles, fondée à Berlin par Frédéric II. Il sut se concilier l'estime de ce prince, qui l'appelait un second Montesquieu et qui aimait beaucoup à s'entretenir avec lui. Wegelin a laissé plusieurs ouvrages, dont les uns sont écrits en allemand et les autres en français. Parmi les premiers, nous citerons : *Derniers entretiens de Socrate et de ses amis* (Zurich, 1760, in-8°) ; *Considérations politiques et morales sur la législation de Lycurgue* (Lindau, 1763, in-8°) ; *Dialogues des morts sur la religion* (Lindau, 1763, in-8°) ;

163

Lettres sur la valeur de l'histoire (Lindau, 1783, in-8°). Il a publié en français : *Mémoires sur les principales époques de l'histoire d'Allemagne* (Berlin, 1766, in-8°); *Considérations sur les principes moraux des gouvernements* (Berlin, 1766, in-8°); *Caractères des empereurs depuis Auguste jusqu'à Maximilien* (Berlin, 1768, 2 vol. in-8°); *Histoire universelle et diplomatique* (Berlin, 1776-1780, 6 vol. in-8°), ouvrage qui ne va pas au delà de l'époque carolingienne.

WEGENER (Gaspard-Frédéric), historien et publiciste danois, né à Gudjberg (Fionie) en 1802. Reçu, en 1836, docteur en philosophie, il ne tarda pas à se faire connaître par différents ouvrages, qui attestaient une profonde érudition, et devint, en 1847, historiographe royal, puis, en 1848, directeur des archives nationales et, en 1851, historiographe des ordres royaux. Il fit en outre partie, comme député du roi, de l'Assemblée nationale de 1848-1849, et en 1852 il combattit vivement, dans une brochure intitulée *Un manuscrit*, le message royal du 4 octobre, qui introduit dans la constitution danoise le principe de la loi salique. Le ministre Christel le fit traduire devant les tribunaux; mais il fut acquitté à tous les degrés de juridiction, et le roi lui adressa alors, dans un acte public, des réprimandes, qui n'eurent d'autre résultat que de provoquer des manifestations populaires en faveur de M. Wegener. On cite comme les principaux ouvrages de ce dernier : *De aula atlantica artium faulricæ* (Copenhague, 1836); *Sur Charles le Danois, comte de Flandre* (1839, in-4°); *Programme des solennités célébrées à Sorø pour les funérailles de Frédéric VI* (Copenhague, 1840, in-4°); *Petite chronique du roi Frédéric VI et du paysan danois* (1843); *Souveraineté sur le vieux Rendsborg dans l'île d'Esder* (1849); *Sur l'union politique inséparable du Slesvig et du Danemark* (1849); *Le Duc d'Augustenbourg et la révolte du Holstein* (1849); *Documents authentiques relatifs à l'histoire du Danemark au XIX^e siècle* (1851); *Rapports annuels extraits des archives royales secrètes*, recueil de pièces historiques inédites, dont il a commencé la publication en 1855. M. Wegener est devenu vice-président de la Société des antiquaires du Nord, directeur de la Société pour l'histoire et la langue nationales et membre de l'Académie des sciences, où il a fait partie de la commission chargée de publier les *Regesta* et le *Diplomatarium*.

WEGNÉ s. m. (oué-gné; ga mil.). Bot. Nom que les nègres donnent au pterocarpé hérissou, arbre qui croît dans la Sénégambie et dans l'intérieur de l'Afrique.

WEGNER (Godefroi), théologien allemand, né à Eils en 1644, mort en 1709. Après avoir rempli les fonctions du ministère sacré à Neustadt et à Francfort-sur-l'Oder, il devint professeur de théologie à Königsberg, premier prédicateur et assesseur du consistoire de cette ville. On a de lui plus de cent cinquante écrits, parmi lesquels nous citerons seulement : *Præcognita theologiae*; *Theoria controversiarum*; *Manuductio ad studium historæ ecclesiasticæ*; *Bibliotheca theologiae*; 5 volumes in-8° de dissertations, plusieurs volumes d'odes et de poèmes religieux, etc.

WEGROW, ville de la Russie d'Europe, dans l'ancienne Pologne, gouvernement de Lublin, cercle et à 28 kilom. N.-O. de Siedlec; 2,400 hab.

WEGSCHEIDER (Jules-Auguste-Louis), théologien allemand, l'un des principaux représentants de l'ancien rationalisme, né à Kubbelingen dans le duché de Brunswick, en 1771, mort en 1849. Après avoir étudié la théologie à Helmstedt, il devint professeur au Pædagogium de cette ville, puis précepteur à Hambourg, où il continua ses études théologiques et philosophiques et s'adonna surtout à la lecture des œuvres de Kant. En 1805, il se rendit à Göttingue, s'y fit recevoir agrégé, puis docteur en théologie (1806) et fut nommé professeur ordinaire de théologie et de philosophie à Rinteln, où son enseignement obtint beaucoup de succès. Après la suppression de l'université de Rinteln (1808), il obtint une chaire de théologie à Halle; plus tard (1830), Hengstenberg lança contre lui et contre Gerwinus une dénonciation tendant à amener leur destitution; mais l'estime et l'amitié de ses confrères et de ses élèves vengèrent amplement Wegscheider de cette dénonciation, ainsi que des calomnies contenues dans les nombreux libelles qui avaient été publiés contre lui à cause de ses opinions en théologie. Nous citerons, parmi ses ouvrages : *De Græcorum mysteriis religioni non obtrudendis* (Göttingue, 1805); *Introduction à l'Évangile de saint Jean* (Göttingue, 1806); la *Première lettre de Paul à Timothée, nouvellement traduite et expliquée par rapport aux recherches les plus récentes sur l'authenticité de cette épître* (Göttingue, 1810), ouvrage dans lequel l'auteur réfutait avec talent les doutes de Schleiermacher sur l'authenticité de cette épître; *Institutiones theologicæ, christianæ, dogmaticæ* (Halle, 1815), livre que l'on peut regarder comme la vraie dogmatique normale du naturalisme.

WEGUELIN (Jacques), littérateur suisse. V. WEGELIN.

WEHLAU, ville de Prusse, province de

Prusse, régence et à 51 kilom. E. de Königsberg, chef-lieu du cercle de son nom, au confluent de l'Alle et de la Preyél; 4,000 hab. Elève et commerce de chevaux; fabriques de gants, draps, chapeaux; moulins. Cette ville fut fondée par les chevaliers teutoniques en 1333. Un traité qui y fut conclu entre le Brandebourg et la Pologne, en 1657, donnait au grand électeur Frédéric-Guillaume la souveraineté du duché de Prusse.

WEHLÉ (Charles), compositeur et pianiste allemand, né à Prague en 1825. Il suivit d'abord la carrière commerciale et fut employé dans diverses maisons de Leipzig, de Marseille et de Paris. Dans l'intervalle, son goût pour la musique s'était révélé et affirmé, de manière à mériter au jeune commis les encouragements de Thalberg. Il revint à Leipzig, y étudia trois ans, sous Moscheler et Richter, et passa de là à Berlin, où il reçut de Kullack des leçons de composition. En 1853, il vint s'établir à Paris et y acquit, comme pianiste, une réputation distinguée. On cite, parmi ses compositions musicales : les *Bohémiennes*, *Marche cosaque*, *Fête bohémienne*, une *Grande sonate* en quatre parties pour piano, etc.

WEHLEN, ville de la Saxe royale, cercle de Dresde, bailliage et à 6 kilom. d'Honstein, sur la rive droite de l'Elbe; 2,000 hab. Cette petite ville est très-ancienne, quoique fort exposée aux inondations. Près de l'église, on voit encore sur le Schlossberg les restes de son ancien château. Riches carrières de belles pierres blanches.

WEHME s. f. (vè-me — allem. *fehml*, tribunal secret). Hist. Tribunal secret très-anciennement établi en Allemagne, pour la punition des grands que leur puissance mettait à l'abri des poursuites de la justice ordinaire. Il On dit souvent *SAINT WEHME*.

— *Encycl.* Quelques auteurs retrouvent dans la sainte *wehme* la tradition du vieux droit germanique, rebelle à la jurisprudence romaine et même à la loi chrétienne. Les cours wehmiques ou tribunal des francs-juges, dont on fait remonter l'origine jusqu'à Charlemagne, avaient leur centre à Dortmund (Westphalie), les membres en étaient inconnus; le jugement était secret; des milliers d'initiés étaient prêts à exécuter les condamnations. Les condamnés étaient souvent pendus, et quelquefois poignardés. Au xve siècle, la puissance de ce tribunal mystérieux et redoutable était presque illimitée, et les princes de l'empire la subissaient. Maximilien lui porta la première atteinte, et Charles-Quint la ruina (1532) par une organisation plus régulière de la justice. V. FRANC-JUGE.

WEHMIQUE adj. (vè-mi-ke — rad. *wehme*). Hist. Qui appartient à la wehme : *Maximilien jeta les fondements d'un ordre plus régulier en Allemagne, en y supprimant le droit de guerres privées et en abolissant les tribunaux wehmiques*. (Mignet.) Il *Cour wehmique*, Wehme.

WEHR, bourg du grand-duché de Bade, dans le cercle du haut Rhin, bailliage de Sackingen, à 4 kilom. E. de Schopfheim; 2,200 hab. Forges grand-ducales. Industrie agricole.

WEHRAU, bourg de Prusse, province de Silésie, régence de Liegnitz, à 35 kilom. N.-E. de Gorlitz, sur la Queis; 1,000 hab. Exploitation d'argile, cailloux à chaux; haut fourneau, affinerie de fer et martinet; papeterie, scieries hydrauliques. Patrie du minéralogiste Werner.

WEHRGELD s. m. (vèr-gèld — mot germanique formé de *wehr*, guerre; *geld*, argent). Hist. Nom que l'on donnait en Allemagne à la composition, c'est-à-dire à l'indemnité que le meurtrier ou l'auteur d'une voie de fait payait à la famille de sa victime ou à la personne lésée.

— *Encycl.* La pénalité désignée sous le nom de *wehrgeld* se rencontre chez tous les peuples de race germanique et persiste jusqu'à une période assez avancée de l'établissement des barbares dans l'empire romain. Voici le tableau des principales compositions, tel qu'il a été dressé par M. Guizot (*Essai sur l'histoire de France*, p. 195), d'après les textes des différents lois.

1,800 sous (*solidi*) pour le meurtre du barbare libre, compagnon du roi, *in truste regia*, attaqué et tué dans sa maison par une bande armée, chez les Francs Saliens.

960 sous pour le meurtre du duc, chez les Bavares; de l'évêque, chez les Allemands. 900 sous pour le meurtre de l'évêque, chez les Francs Ripuaires; du Romain, *in truste regia*, attaqué et tué dans sa maison par une bande armée.

640 sous pour le meurtre des parents du duc, chez les Bavares.

600 sous pour le meurtre de tout homme libre, *in truste regia*, chez les Ripuaires et chez les Francs Saliens; du comte, chez les Ripuaires; du prêtre né libre, chez les Ripuaires; du prêtre, chez les Allemands; du comte, chez les Francs Saliens; du sagibaro (espèce de juge), chez les Francs Saliens; du prêtre, chez les Francs Saliens; de l'homme libre attaqué et tué dans sa maison par une bande armée, chez les Francs Saliens.

500 sous pour le meurtre du diacre, chez les Ripuaires.

400 sous pour le meurtre du sous-diacre, chez les Ripuaires; du diacre, chez les Allemands et des Francs Saliens.

300 sous pour le meurtre du Romain convive du roi, chez les Francs Saliens; du jeune homme élevé au service du roi et de l'affranchi du roi qui a été fait comte, chez les Ripuaires; du prêtre, chez les Bavares; du sagibaro qui a été élevé à la cour du roi, chez les Francs Saliens; du Romain tué par une bande armée dans sa maison, chez les Francs Saliens.

200 sous pour le meurtre du clerc né libre, chez les Ripuaires; du diacre, chez les Bavares; du Franc Ripuaire libre, de l'Allemand de condition moyenne, du Franc ou du barbare vivant sous la loi salique, du Franc voyageant, chez les Ripuaires; de l'homme affranchi par le denier, chez les Ripuaires.

160 sous pour le meurtre de l'homme libre en général, chez les Allemands et chez les Bavares; du Bourguignon, de l'Allemand, du Bavares, du Saxon, du Frison, chez les Ripuaires; de l'homme libre, colon d'une église, chez les Allemands.

150 sous pour le meurtre de l'optimus ou grand bourguignon tué par l'homme qu'il avait attaqué, de l'intendant d'un domaine du roi, chez les Bourguignons; de l'esclave bon ouvrier en or, chez les mêmes.

100 sous pour le meurtre de l'homme de condition moyenne, chez les Bourguignons, tué par celui qu'il avait attaqué; du Romain qui possède des biens propres, chez les Saliens; du Romain voyageant, chez les Ripuaires; de l'homme du roi ou d'une église, chez les Ripuaires; du colon (*lidas*), par deux capitulaires de Charlemagne (803 et 813), de l'intendant (*actor*) du domaine d'un autre que le roi, chez les Bourguignons; de l'esclave ouvrier en argent, chez les Bourguignons.

80 sous pour le meurtre des affranchis en présence de l'église ou par une charte formelle, chez les Allemands.

75 sous pour le meurtre de l'homme de condition inférieure, chez les Bourguignons.

55 sous pour le meurtre de l'esclave barbare employé au service personnel du maître ou à des messages, chez les Bourguignons.

50 sous pour le meurtre du forgeron esclave, chez les Bourguignons.

45 sous pour le meurtre du serf d'église et du serf du roi, chez les Allemands; du Romain tributaire, chez les Francs Saliens.

40 sous pour le meurtre du simple affranchi, chez les Bavares; du père qui garde quarante cochons, chez les Allemands; du berger de quatre-vingts moutons, chez les mêmes; du sénéchal de l'homme qui a douze compagnons (*vassi*), chez les mêmes; du maréchal qui soigne douze chevaux, du cuisinier qui a un aide (*junior*), de l'orfèvre, de l'armurier, du forgeron, chez les mêmes; du charbon, chez les Bourguignons.

35 sous pour le meurtre de l'esclave, chez les Ripuaires; de l'esclave devenu colon tributaire, chez les mêmes.

30 sous pour le meurtre du gardeur de cochons, chez les Bourguignons.

20 sous pour le meurtre de l'esclave, chez les Bavares.

On peut tirer de ce tableau une foule de conclusions et d'intéressants sujets d'étude sur la condition des personnes dans les États barbares; c'est, en effet, sur la condition et sur la naissance de la victime que se fondent les degrés de cette pénalité. Toutefois, la naissance n'est pas la seule considération marquée dans ce tarif de la vie humaine. Les différents emplois, l'utilité diverse des services publics ou particuliers sont également appréciés. On y peut voir encore que l'Eglise prend déjà la place exceptionnelle et les privilèges qui feront d'elle la plus grande puissance du moyen âge. On peut enfin rechercher dans ces détails de la pénalité les instincts de chacune des nations barbares, et juger, pour ainsi dire, par le prix qu'elles mettaient à la vie humaine, du degré de leur civilisation.

WEHRHAN (Othon-Frédéric), voyageur allemand, né en 1794, mort en 1860, après avoir exercé les fonctions du ministère sacré successivement à Kunitz et à Liegnitz. On a de lui : *Voyage pédestre de deux Silésiens en Italie et leurs aventures à Naples*; *Voyage de famille en France* (1834); *Défense du luthéranisme* (1835); *Observations faites en Allemagne, en France, en Suisse* (1840); *Voyage en Allemagne* (1841); *Dresde*, poème en vingt-quatre chants.

WEHRLI ou **WERHLI** (Jean-Jacques), instituteur et philanthrope suisse, né dans le canton de Thurgovie (Suisse) en 1790, mort en 1855. Il était fils d'un modeste instituteur de campagne, qui le destina aussi à l'enseignement. A vingt ans, il recevait de Fellenberg la direction de l'institut des pauvres, à Hofwil, et, en 1830, les autorités de son canton le mettaient à la tête de l'école-séminaire des régents. En 1833, il présida à la fondation de l'école d'agriculture de Kreuzlingen, puis à celle d'Erlen. S'étant attaché particulièrement à l'éducation des enfants pauvres, il se proposa toujours pour but de leur procurer un état qui leur permit de pourvoir partout à leurs besoins. Il obtint d'écla-

tants succès dans le redressement des mauvaises habitudes contractées dès le bas âge. Sa méthode avait pour objet le développement simultané des facultés physiques et morales, et il partageait la journée de ses élèves entre l'étude, les travaux manuels et les exercices gymnastiques. Les procédés d'éducation employés par cet homme de bien sont détaillés dans les deux ouvrages suivants : *De l'instruction intermédiaire et de son état dans le midi de l'Allemagne*, par Saint-Marc Girardin (1835-1838, 2 vol. in-8°); *De l'éducation populaire*, par Prosp. Dumont (1841, in-8°).

WEICHERT (Jonathan-Auguste), philologue allemand, né à Ziegra (Saxe) en 1783, mort en 1844. Il fit ses études à l'université de Wittenberg, devint en 1809 correcteur, puis, deux ans plus tard, recteur du gymnase de cette ville, passa en 1814, comme professeur, à l'école de Meissen et, en 1818, fut nommé recteur de celle du gymnase, dont il ne quitta la direction qu'un an avant sa mort. Nous citerons, parmi ses écrits : *De Nomina Panopolitana* (1810); *Epistola critica de Valerii Flacci Argonauticis* (1812); *De la vie et des écrits d'Apollonius de Rhodes* (1821); *De Lucii Varii et Cassii Parmensis vita et carminibus* (1836); *Lectionum venustarum libellus* (1843); *Imperatoris Augusti scripturarum reliquias* (1846). Il a, en outre, donné une édition de *Pomponius Mela* (1812) et du VIII^e livre des *Argonautiques* de Valerius Flaccus (1818).

WEICHMANN (Chrétien-Frédéric), poète allemand, mort en 1769 à Wolfenbüttel, où il était conseiller du duc de Brunswick. Parmi ses publications, qui lui avaient valu le titre de membre de la Société allemande de Hambourg et de la Société des sciences de Londres, nous citerons : *Poésies inédites des plus célèbres écrivains de la basse Saxe* (Hambourg, 1725-1738, 6 vol. in-8°); *Poésies religieuses mises en musique* (Brunswick, 1731, in-8°); *Bonheur et joie de la ville de Hambourg* (Brunswick, 1746, in-4°), etc.

WEICHSEL, nom allemand de la Vistule.

WEICHSEL (Ferdinand-François), juriconsulte et homme politique allemand, né à Laubingen en 1783, mort en 1853. Après avoir servi comme volontaire dans les chasseurs de Lutzow, il entra dans la vie privée, de laquelle il ne sortit qu'en 1848, pour devenir député à l'Assemblée nationale prussienne. On a de lui, entre autres écrits : *Recherches historico-juridiques sur le droit des terres des paysans en Allemagne* (1821-1830, 3 vol.); *Principes théorico-pratiques sur les biens communaux et les servitudes* (1824); *De la prescription comme droit d'acquiescer* (1825); *De l'unité de l'Allemagne et du projet de code de l'empire germanique* (1848), etc.

WEICHSELBURG, en wende *Vishnagora*, ville de l'empire d'Autriche, dans la Carniole, à 25 kilom. S.-E. de Laybach; 4,000 hab. Fabrication de lainages, articles d'acier, cuivre, bonneterie; forges.

WEICHSELMUNDE, bourg de Prusse, province de Prusse, régence et à 6 kilom. N.-E. de Dantzig; à l'embouchure du bras occidental de la Vistule dans la Baltique; 1,700 hab. Fort défendant l'entrée du fleuve.

WEICKARD (Arnould), médecin allemand, né à Baccarach-sur-le-Rhin en 1578, mort en 1645. Il fut médecin de l'électeur palatin et professeur au collège de Francfort-sur-le-Mein, dont il devint plus tard le doyen. On a de lui : *Dissertatio de venenis* (Bâle, 1608, in-4°); *Thesaurus pharmacologicæ galeno-chymicæ* (Francfort, 1626, in-fol.), ouvrage que George Matthiæ et Haller croient être le même que celui qui fut édité plus tard sous ce titre : *De variis et periculosis morbis facili et succineta methodo medendis*, etc. (Francfort, 1643, in-fol.); *Pharmacopœa domestica* (Francfort, 1626, in-8°).

WEICKARD (Melchior-Adam), médecin, propagateur du brownisme en Allemagne, né à Rœmersthaag (pays de Fulde) en 1742, mort en 1803. Il fut élevé chez les capucins et il allait entrer dans leur ordre, lorsqu'il en fut empêché par un accident qui le rendit bossu. Il étudia alors la médecine avec succès, devint professeur à Fulde, s'engagea du système de Brown et parcourut l'Allemagne, la Hollande, la Russie, le propageant partout avec la chaleur d'un apôtre. Il se fit un grand nombre d'ennemis, mais il parvint à en triompher à force de persévérance. Paul Er, qui l'avait en grande estime, essaya vainement de le retenir à Saint-Petersbourg; il préféra revenir dans sa patrie, où le prince de Fulde le nomma directeur des établissements de médecine. Parmi ses nombreux écrits, nous citerons : *Natura medicatrix, medicus naturæ minister* (1763); *Considérations médicales sur la fièvre putride qui a régné en Allemagne et dans les pays limitrophes* (1772); *le Médecin philosophe* (1775-1777, 4 vol.); *Mélanges de médecine* (1778-1780, in-8°); *Autobiographie* (1784); *De la force particulière qui préside à la végétation et à la nutrition* (1786); *Fragments et souvenirs de médecine* (1791, 2 vol.; Supplément, 1791); *Esquisse d'une méthode propre à simplifier l'art de guérir* (1795); *Histoire de la doctrine de Brown* (1796); *Manuel de médecine pratique* (1797, 3 vol.); *Magasin de médecine théorique et pratique pour*

les amis et ennemis de la nouvelle doctrine (1797, 4 vol. in-8°), etc.

WEIDA, ville de l'Allemagne du Nord, dans le duché de Saxe-Weimar, cercle et à 21 kilom. E. de Neustadt, 4,300 hab. Fabrication de draps, cotons, poterie; teinturerie, papeterie. Château d'Osterburg.

WEIDEN, ville de Bavière, cercle du Haut-Palatinat, ch.-l. du district de son nom, sur la Haidnab, à 5 kilom. S. de Neustadt; 4,600 hab. Ecole latine, fabrication de couleurs; salpêtrière, jaspé.

WEIDEN ou WIED (Hermann, comte DE), archevêque électeur de Cologne. V. WIED.

WEIDIG (Frédéric-Louis), théologien hessois, regardé par les Allemands comme un martyr politique, né à Obergießen, dans le duché de Nassau, en 1791, mort en 1837. Il fit ses études à Giessen, y devint, en 1811, co-directeur de l'école latine et fut appelé peu après à la direction de celle de Butzbach. Il donna en 1813 des preuves d'un ardent patriotisme, mais il se mêla aux intrigues politiques de l'année 1830, et, après l'attentat de Francfort, auquel cependant il n'avait pris part personnellement, il fut arrêté par la police. Relâché au bout de quelques semaines et transféré, malgré sa volonté, à la cure d'Obergießen, il fut arrêté de nouveau en 1835. Il était accusé d'avoir écrit et répandu en secret des brochures politiques, ainsi que d'avoir été complice de l'attentat de Francfort et de plusieurs autres tentatives qui devaient le préparer. Pendant que l'instruction de son procès avait lieu, différents bruits avaient déjà couru sur les mauvais traitements dont il était l'objet, lorsqu'on apprit tout à coup, le 23 février 1837, qu'à l'aide de fragments de verre cassé, il s'était ouvert la gorge ainsi que les veines des pieds et des mains, et qu'il était mort quelques heures plus tard. Peu de temps après, sa veuve succombait elle-même à une fièvre nerveuse causée par le chagrin qu'elle avait éprouvé de la mort de son mari. Les adversaires eux-mêmes de Weidig se plurent à reconnaître la moralité de toute sa vie, sa rare abnégation et la pureté de son amour pour le bien-être, la liberté et la puissance de la patrie allemande, et ce jugement se retrouve presque textuellement dans le rapport publié par l'ordre du gouvernement, sous le titre d'*Exposition des principaux résultats des recherches faites à l'occasion des complots révolutionnaires de l'époque actuelle en Allemagne*. A cause de la censure, qui régnait alors en Allemagne, on aurait longtemps ignoré les détails du traitement qu'on avait infligé à Weidig dans sa prison, si son frère n'avait enfin accusé le juge d'instruction Georgi de l'avoir fait périr. Le résultat des recherches faites à ce sujet fut la conviction que le juge d'instruction était l'ennemi personnel de Weidig, qu'il était en outre sujet à des attaques de *delirium tremens*, et que la vraie cause de la mort de l'accusé avait été les tortures corporelles qu'il lui avait fait endurer, en profitant de l'ordre d'arrestation qu'il avait fait rendre contre lui dans le seul but de satisfaire sa haine. Le gouvernement n'ordonna aucune recherche postérieure sur les traitements dont Weidig avait été l'objet. Outre plusieurs brochures, Weidig avait écrit des poésies qui furent recueillies et publiées sous ce titre : *Poésies du docteur Frédéric-Louis Weidig, éditées au profit de ses enfants par quelques-uns de ses amis* (Mannheim, 1847). On peut consulter sur son procès les ouvrages suivants : la *Mort du pasteur Weidig* (Zurich, 1843); *Exposition authentique de la procédure contre Weidig*, par Noëlnor, et l'*Inquisition secrète*, etc., par Schulz et Welcker (Carlsruhe, 1845).

WEIDLER (Jean-Frédéric), astronome et mathématicien allemand, né à Gross-Neuhausen, en Thuringe, en 1691, mort à Wittemberg en 1755, où il avait succédé à Wolff en 1721, dans une chaire de mathématiques à l'université. On a de lui un grand nombre d'écrits, parmi lesquels nous citerons : *Institutiones mathematicæ* (Wittemberg, 1718, 2 vol. in-8°), ouvrage qui obtint cinq éditions; *De caracteribus numerorum vulgaribus* (Wittemberg, 1727, in-4°); *Tractatus de machinis hydraulicis* (Wittemberg, 1728-1733); *Historia astronomiæ* (Wittemberg, 1741, in-4°); *Institutiones geometriæ subterraneæ* (Wittemberg, 1751, 2e éd.); *Institutiones astronomiæ* (Wittemberg, 1754, in-4°); *Bibliographia astronomica* (Wittemberg, 1755, in-4°). De tous ces ouvrages, le plus remarquable est sans contredit l'*Historia astronomiæ*. Elle fut, à l'époque de sa publication, le tableau le plus savant et le plus exact qui eût jamais été publié d'une science particulière et elle peut encore aujourd'hui être consultée avec fruit, d'autant plus qu'on pourrait l'appeler tout aussi bien les annales des astronomes que l'histoire de l'astronomie. Lalande a inséré la *Bibliographia astronomica* tout entière dans sa *Bibliographie astronomique*.

WEIDLING (Chrétien), juriconsulte allemand, né à Weissenfels en 1660, mort en 1731. Reçu, en 1689, docteur en droit à Iéna, il devint peu après, dans sa ville natale, recteur du gymnase et professeur de droit civil, d'éloquence et d'histoire, fut appelé plus tard à une chaire de droit féodal à l'Académie de Leipzig et reçut du prince d'Anhalt le titre

de conseiller aulique intime. Outre un grand nombre de *Dissertationes* et de *Programmes* académiques, on a de lui : *Philosophia juridica*; *Excerpta homiletica* (1700); *Excerpta oratoria* (1700); *Jus publicum imperii romano-germanici hodierni methodo facillima per definitiones, decisiones, causas, questiones et axiomata*; le *Trésor emblématique* (1702, in-4°); le *Trésor oratoire* (1703, in-fol.), etc.

WEIDMANN (Joseph), acteur allemand, né à Vienne en 1742, mort en 1810. Il débuta à l'âge de quinze ans sur le théâtre de Brunn, joua pendant quelques années sur les scènes secondaires de Vienne et de Salzbourg et, engagé en 1765 au théâtre de Prague, pour les rôles comiques, y obtint un grand succès dans une pièce qu'il avait lui-même composée et qui, sous le titre de *Lipper*, est devenue populaire dans toute l'Allemagne. Après avoir encore paru sur les théâtres de Linz et de Gratz, il passa au théâtre de la cour à Vienne et en fut nommé l'un des cinq inspecteurs. Il y joua encore pendant plus de trente ans les rôles comiques, dans lesquels il était inimitable.

WEIER (Jean), célèbre médecin belge. V. WIER.

WEIGEL (Valentin), mystique allemand, né à Grossen-Hayn (Saxe) en 1533, mort à Zschoppau en 1588, où il était pasteur depuis 1567. Il avait lu les écrits de Théophraste Paracelse et de Tauler, et croyait y avoir découvert la science mystérieuse qu'il a exposée dans ses écrits ascétiques, qui ne furent publiés que longtemps après sa mort par le chantre Weichert (1611-1621) et qui produisirent une grande sensation. Il faut citer parmi eux ceux qui ont pour titre : *Iteneil de prières pour l'Eglise et pour la maison sur les Evangiles*; *Traité principal de la tranquillité*; le *Petit livre de la prière*; la *Poignée d'or*, c'est-à-dire le guide pour connaître toutes choses sans erreur, inconnu à beaucoup de grands savants et cependant nécessaire à tous pour savoir (1578). Dans ces écrits, Weigel parle beaucoup de la lumière intérieure, de l'unction dans l'homme, sans laquelle toute doctrine et toute instruction est inutile. Il traite de fausse la théologie que l'on enseignait dans les universités et dit que la vraie consiste à se connaître soi-même, et surtout à savoir par qui et pour quoi l'homme a été créé et organisé. Il appelle toutes les créations des émanations de la divinité. En ce qui regarde la doctrine de la Trinité et du Christ, il a des opinions complètement différentes de la doctrine des Eglises chrétiennes; il ne dit pas grand-chose de la valeur du culte extérieur et des prêtres de l'Eglise protestante. Plusieurs de ses écrits furent brûlés publiquement à Chemnitz en 1624, par l'ordre du gouvernement, mais ils avaient déjà fait une foule de partisans à ses doctrines, et le nom de *weigéliens* devint dès lors, dans la bouche des orthodoxes, le sobriquet généralement employé pour désigner des mystiques aux opinions les plus bizarres et qui n'avaient aucune ressemblance avec celles de Weigel. Les plus célèbres d'entre ces sectaires furent Jes. Siefel, mort en 1627 et son neveu Ezéchias Meth, qui se donnaient pour des incarnations du Christ et pour l'archange saint Michel. Jacques Bæhne et le pieux Jean Arnd furent aussi comptés au nombre des weigéliens. A consulter l'ouvrage d'Opel, intitulé : *Valentin Weigel, documents pour l'histoire de la littérature et de la civilisation allemandes* (Leipzig, 1864).

WEIGEL (Erhard), astronome allemand, né à Weida (Misnie) en 1625, mort en 1699. Après avoir commencé ses études au gymnase de Halle, où l'astronome Schimpfier le prit en amitié et le chargea de divers travaux, il alla les continuer à l'université de Leipzig et ouvrit dans cette ville des cours particuliers, qui lui valurent une certaine réputation et le firent appeler, en 1653, à une chaire de mathématiques à l'université d'Iéna. Il y eut au nombre de ses élèves le duc Guillaume de Saxe-Weimar, auquel il apprit en quinze jours à distinguer et à nommer toutes les étoiles, et qui lui donna les titres de mathématicien de la cour et de surintendant des bâtiments. Plus tard, il reçut de l'empereur celui de conseiller et fut chargé par la diète de Ratisbonne d'organiser une commission pour la correction du calendrier. La science lui est redevable de l'invention de plusieurs instruments d'astronomie, parmi lesquels nous citerons une machine représentant le mouvement propre de la lune et du soleil, le pancosme et un cadran astronomique de moins d'un pied, qui indiquait avec une exactitude parfaite les minutes et les secondes. Parmi ses écrits, dont le nombre dépasse cinquante, il faut mentionner : *De cometa anni 1652* (Iéna, 1653, in-4°); *Geosopia selenitarum* (Iéna, 1654, in-4°); *Philosophia mathematica* (Iéna, 1657, in-4°); *Sphaerica euclidea* (Iéna, 1657, in-8°); *Astronomia sphaerica* (Iéna, 1657, in-4°); *Speculum uranicum* (Iéna, 1661); *Miroir du temps* (Iéna, 1664, in-4°); *Speculum terræ seu geographia generalis* (Iéna, 1665, in-4°); *Idea matheseos universalis* (Iéna, 1669, in-4°); *Pancosmus æthereus et sublimaris, quo omnia mundi phenomena clarissimis ideis exprimitur* (Iéna, 1670, in-4°); *Idea encyclopædiæ mathematicæ* (Francfort, 1671, in-8°); *Science des arts* (Francfort, 1673, in-4°); *Exposé arithmétique*

que de la morale (Iéna, 1674, in-4°); *Cosmologia* (Iéna, 1680, in-4°); le *Ciel héréditaire de l'Europe* (Iéna, 1688, in-4°); *Prognostics calculés pour les temps futurs* (Iéna, 1698, in-4°).

WEIGEL (Charles-Chrétien-Leberecht), médecin et érudit allemand, né à Leipzig en 1769, mort en 1845. Il montra de bonne heure beaucoup de goût pour la langue et pour la littérature grecque et apprit même le grec moderne, grâce à ses relations avec les Grecs qui vivaient alors à Leipzig. Après avoir étudié la médecine à l'université de cette ville et à celle de Göttingue, il parcourut la France, l'Italie et la Suisse, séjourna quelque temps à Vienne, où il seconda Bollmann dans ses tentatives pour rendre la liberté à La Fayette, alors détenu à Olmutz, et revint à Leipzig en 1796. Il y professa pendant plusieurs années en qualité de *privat-docent* et alla, en 1799, s'établir à Meissen pour y exercer la pratique de son art et pour y mettre en ordre les collections des œuvres des médecins grecs qu'il avait recueillies dans les bibliothèques étrangères, en vue de les éditer. En 1801, il quitta Meissen pour Dresde, où il contribua beaucoup à la propagation de la vaccine. Arrêté par l'ordre de Napoléon en 1813, à cause des secours qu'il donnait aux officiers russes malades, il fut conduit à la forteresse d'Erfurt et y subit plusieurs mois de détention. Outre un grand nombre d'articles insérés dans les journaux de médecine et dans le complément du *Dictionnaire grec-allemand* de Schneider, on lui doit : une édition du traité d'Élien *De pulmonum inflammatione* (Leipzig, 1790); *Ælianarum exercitationum specimen* (Leipzig, 1790); *Bibliothèque italienne de médecine et de chirurgie*, en collaboration avec Kuhn (Leipzig, 1793 et ann. suiv.), et une traduction du traité de Strambi, *Sur la pellagre* (Leipzig, 1796). Il est aussi le premier qui ait publié un *Dictionnaire grec-moderne-allemand-italien* (Leipzig, 1796) et un *Dictionnaire allemand-grec-moderne* (Leipzig, 1804).

WEIGELIE s. f. (vê-jé-li) — de *Weigel*, botan. allem.). Bot. Syn. de DIERVILLE, genre de caprifoliacées. || On dit aussi WÉGLIE et WÉGLIE.

WEIGELIEN s. m. (vê-gé-li-ain). Hist. relig. Membre d'une secte fondée en Allemagne par Valentin Weigel.

WEIGELTIE s. f. (vê-jé-li) — de *Weigel*, botan. allem.). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des myrsinées, tribu des ardisiées, dont l'espèce type croît à la Guyane et au Brésil.

WEIGHTON-MARKET, bourg d'Angleterre, comté d'York (East-Riding), à 28 kilom. N.-O. de Hull, sur un petit affluent de l'Humbe; 2,500 hab. Commerce de bestiaux et céréales.

WEIGL (Joseph), compositeur allemand, né à Eisenstadt (Hongrie) en 1766, mort en 1846. Fils d'un premier violoncelliste de la chapelle du prince Esterhazy, il fit ses études musicales à Vienne sous la direction d'Albrechtsberger et de Salieri, seconda ce dernier dans la direction de l'Opéra et lui succéda, en 1799, comme maître de chapelle de l'Opéra italien. Après avoir occupé cet emploi jusqu'en 1825, il entra, comme second maître de chapelle, à la chapelle de la cour et n'écrivit plus que des compositions religieuses. On a de lui un grand nombre d'opéras italiens, dont le plus remarquable est la *Famille suisse* (1809). C'est là qu'éclatent le plus les principales qualités de l'auteur, la clarté de l'expression, l'ardeur, la finesse et la délicatesse du sentiment. Cet opéra s'est longtemps maintenu au répertoire. Les autres compositions de Weigl, morceaux d'église et d'instruments, chants, hymnes, etc., manquent totalement d'originalité.

WEIHÉA s. m. (vê-ié-a) — de *Weihé*, botan. allem.). Bot. Syn. de RICHIE, CASSIPOURIS, LEONOTIS et GISSORHIZE, genres divers de végétaux.

WEIER (Jean), célèbre médecin belge. V. WIER.

WEIKERSHEIM, bourg du Wurtemberg, cercle de l'Jaxt, bailliage et à 7 kilom. E. de Mergentheim, sur la Tauber; 2,000 hab. Récolte et commerce de vins très-estimés. Beau château seigneurial des princes de Hohenlohe-Kirchberg.

WEIL, ville du Wurtemberg, cercle du Neckar, à 26 kilom. S.-O. de Stuttgart, sur la Wurm; 2,200 hab. Commerce de porcs et bestiaux. Weil fut une ville libre impériale jusqu'en 1803. Patrie de l'astronome Kepler.

WEIL (Gustave), orientaliste et historien allemand, né à Sulzbach, dans l'Oberland badois, en 1808. Il apprit, tout enfant, dans son lieu natal, l'hébreu et le latin et alla, à l'âge de douze ans, auprès de son grand-père, rabbin consistorial à Metz, qu'il destina à la carrière sacerdotale; mais, comme elle convenait peu à ses goûts, M. Weil se rendit, en 1828, à l'université de Göttingue, où il se livra à l'étude de l'histoire, de la philologie et surtout des langues orientales. Pour se perfectionner dans la connaissance de ces langues, il vint à Paris, d'où il partit pour l'Orient. Il séjourna trois ans à Alger, à Constantinople et au Caire, étudia dans cette ville l'arabe sous la direction du cheik Achmed-

Attunisi et de Mohammed-Ayad et parut lui-même dans différentes écoles, soit comme professeur, soit comme traducteur. Forcé par une violente dysenterie de revenir en Europe, il repartit quelques mois plus tard pour Le Caire et y passa encore deux ans. A son retour en 1836, il fut attaché à la bibliothèque d'Heidelberg et se fit recevoir, à la même époque, agrégé à l'université de cette ville pour les langues orientales. Quoique israélite, il fut nommé bibliothécaire en 1838 et entreprit, en 1843 et 1845, aux frais du gouvernement, deux voyages à Paris et à Leyde. Sous le ministre Neuenius (1845), il reçut aussi le titre de professeur extraordinaire; ce n'est qu'en 1861, et encore sur les instances réitérées de la Faculté de philologie, qu'il a obtenu celui de professeur ordinaire. On regarde comme ses ouvrages les plus remarquables : *Mahomet le prophète, sa vie et sa doctrine* (Stuttgart, 1843) et l'*Histoire des califes* (Mannheim et Stuttgart, 1846-1862, 5 vol.), écrits tous les deux d'après des sources orientales, manuscrites pour la plupart, que l'auteur a soumises à une critique sévère. On a encore de Weil : une traduction des *Colliers d'or de Schamaschari* (Stuttgart, 1836); *Bibliographie poétique des Arabes* (Stuttgart, 1837); une traduction des *Mille et une nuits* (Stuttgart, 1837-1841, 4 vol.); 1866, 4e édition complètement remaniée; *Introduction historique et critique au Coran* (Bielefeld, 1844); *Légendes bibliques des musulmans* (Francfort-sur-le-Mein, 1845); la *Vie de Mahomet écrite par Abd-el-Malik Ibn-Hischam*, d'après Mohammed-Ibn-Ishak (Stuttgart, 1864, 2 vol.); *Histoire des peuples islamites depuis Mahomet jusqu'à l'époque du sultan Sélim* (Stuttgart, 1866). M. Weil a, en outre, fourni un grand nombre d'articles aux *Annales d'Heidelberg*, au *Journal historique* de Sybel, au *Journal asiatique*, etc.

WEILBOURG, ville de Prusse, province de Hesse, dans l'ancien duché de Nassau, cercle et à 15 kilom. N.-E. de Wiesbaden, près de la Lahn, Gymnase; musée minéralogique, ancien château ducal. Cette ville a donné son nom à l'une des branches de la maison de Nassau, éteinte en 1816.

WEILHEIM, ville du Wurtemberg, dans le cercle du bas Danube, bailliage et à 8 kilom. S.-E. de Kirchheim, sur la Lindach, au pied du Limbourg; 3,300 hab. Elève considérable de moutons. On y voit une curieuse église du xii^e siècle et, sur la montagne de Limbourg, les ruines d'un ancien château qui fut le berceau de la famille de Zœrchingen.

WEILHEIM, ville de Bavière, cercle de la haute Bavière, à 44 kilom. S.-O. de Munich, chef-lieu du district de son nom, sur la rive droite de l'Ammer; 2,500 hab. Fabrication de poterie, salpêtre, savon; tanneries, brasseries.

WEILL (Alexandre), littérateur français, né à Marmoutier (Bas-Rhin) en 1813. Il montra de très-bonne heure un grand amour pour l'étude, et, à l'âge de quinze ans, il possédait déjà une connaissance approfondie de l'hébreu. Mais il dut interrompre le cours de ses travaux classiques, auxquels sa famille ne pouvait plus faire face, et la nécessité l'obligea à chercher en Allemagne de l'instruction gratuite. Pendant dix ans, donnant et prenant des leçons de langues, il s'établit, comme il l'a dit lui-même, tellement germanisé, qu'en dehors de son état de professeur et de rédacteur en chef d'un journal de théâtre, il prit part aux querelles littéraires de la jeune Allemagne. Il publia successivement dans les journaux de Berlin, de Leipzig, de Cologne et de Stuttgart des articles philosophiques, linguistiques et théologiques fort remarquables. Vers ce temps, il rencontra à Francfort Gérard de Nerval, qui l'engagea sérieusement à rentrer dans sa patrie. Mais Weill ne connaissait personne à Paris, et il se demandait avec inquiétude comment il pourrait faire pour y gagner honnêtement sa vie. Malgré ces obstacles, on peut-être à cause de ces obstacles, l'envie de revoir son pays s'empara tellement de son esprit qu'elle faillit briser le corps. Les souvenirs de son enfance, qui l'avaient soutenu dans ses premières luttes, revinrent plus forts que jamais, surtout durant de longues insomnies; il dut entrer dans une maison de santé, et c'est là, dans une de ces nuits sans sommeil, qu'il écrivit son premier conte alsacien. A peine guéri, il alla présenter sa nouvelle à M. Gutzkow, qui refusa de l'accepter. Mais, trois mois plus tard, le rédacteur du *Télégraphe* étant parti pour Hambourg et s'étant fait représenter, dans la direction du journal, par un musicien littérateur, Weill fit passer son histoire en affirmant au rédacteur intérieur que c'était un conte musical. Un journal de Stuttgart signala ce conte, sans nom d'auteur, comme quelque chose de nouveau et d'original. La nouvelle fit le tour de l'Allemagne; on déchira les voiles de l'anonyme et de tous côtés on demanda à Weill des histoires de ce genre. Grâce à quelques avances qui accompagnaient ces commandes, il put se rendre à Paris où, durant les cinq premières années de son séjour, il vécut, ainsi qu'il l'a dit plus tard « de son plume allemande et de ses nouvelles alsaciennes. » En même temps, il collaborait à la *Revue du progrès* de Louis Blanc et au *Journal des écoles*. En 1847, il entra à la *Démocratie pacifique*, où

il publia une étude historique très-remarquable, la *Guerre des paysans*. L'année suivante, il fut attaché à la rédaction de la *Presse* et s'y occupa spécialement de la politique étrangère. C'est là qu'il publia, contre les circonférences de M. Ledru-Rollin une première lettre qui fit sensation. Il passa ensuite à la *Gazette de France*, où il s'efforça de défendre, au point de vue légitimiste, la monarchie constitutionnelle. Il se sépara de ce journal après les conférences de Wiesbaden. Sous l'Empire, il quitta le journalisme, dans lequel il avait fait preuve de verve, mais d'une pitoyable inconstance politique, et se mit à écrire des nouvelles, des ouvrages philosophiques, des brochures, des vers, etc. Dans les dernières années, il a entrepris d'enrichir notre langue de cinq mille mots plus ou moins baroques, créés par lui, et dont le besoin ne se faisait nullement sentir. Doué d'une imagination vive, mais mal équilibrée, cherchant constamment à être original, mais ne réussissant le plus souvent qu'à être paradoxal, n'oyant des idées justes dans un fatras d'excentricités, M. Weil a beaucoup écrit dans un style qui atteste une connaissance insuffisante de notre langue. « Je me suis créée une forme à part, dit-il. Semblable à un musicien qui, pour jouer de la flûte, est forcé de tailler son instrument dans le bois et encore avec un couteau ébréché, je me suis taillé dans la langue française un manteau troué à plus d'un endroit et dont les bords sont maculés de fange populaire. Mais l'étoffe, en est solide et de bon teint. Qui sait? Elle durera peut-être aussi longtemps que maint tissu de velours et de soie. » Doué de la plus vive satisfaction de lui-même, ce nulf, inconstant et trop fécond écrivain n'hésite point à considérer comme un « enlaine » quiconque ne tombe pas en admiration devant ses idées et ne croit pas absolument nécessaire d'introduire dans notre langue des mots tels que *inaspissable*, *inabordable*, *désamérissabilité*, etc. Nous citerons, parmi ses écrits : *Feu et flamme* (1845, in-32); *Feu contre feu* (1845, in-32); *réponse à Timon*; la *Guerre des paysans* (1817, in-12); *Debout la province!* (1849, in-16); *La République et monarchie* (1849, in-16); *Au président, éternelles politiques* (1849, in-89); *De l'hérédité du pouvoir* (1849, in-18); *Roi et président* (1852, in-89); *le Livre des rois* (1852, in-89); *Histoires de village* (1853, in-12), recueil de très-intéressantes nouvelles; *Une Madeleine*, drame en un acte et en vers (1853, in-18); *l'Idéal* (1854, in-18), essai d'esthétique; *Vies des grands hommes d'Allemagne*, Schiller (1855, in-89); *l'Homme de lettres* (1855, in-12); *Mystères de la création* (1855, in-18), tiré de l'Ébénier; *Contes d'amour* (1856, in-12); *Couronne, histoire juive* (1857, in-12); *Lettres fraternelles à M. Louis Veuillot* (1858, in-18); *Emeraude* (1859, in-18); *Si j'avais une fille à marier* (1860, in-12); *l'Usure est un crime* (1860, in-12); *Paris inhabitable* (1860, in-12); *Qu'est-ce que la propriété d'une maison à Paris?* (1860, in-12); *Motivations, hymnes de l'âme* (1860, in-12); *Lettre à S. M. l'empereur sur la ville de Paris* (1860, in-12); les *Croquants financiers*, en vers (1861, in-89); *Mon fils ou le Nouvel Émile* (1862, in-89); *Froling* (1862, in-12); *Amours et blasphèmes* (Bruxelles, 1862, in-18), recueil de vers qui fut interdit en France; *Que deviendront nos filles?* (1863, in-12); *le Congrès législateur de Gund* (1863, in-89); *le Justicier de la presse, avec une loi fondamentale de la presse* (1864, in-12); *Moïse et le Talmud* (1864, in-89), ouvrage dédié à Meyerbeer, à qui, dans sa préface, il s'attache à prouver qu'un grand musicien est un grand philosophe; la *Parole nouvelle* (1866, in-18); *Mes batailles* (1867, in-18); *Dix mois de révolution* (1868, in-18); *Ma jeunesse, mon adolescence, Régine* (1870, 3 vol. in-18), autobiographie curieuse, dans laquelle on trouve du naturel, de l'ingénuité et souvent de la poésie; *Mon journal du lundi* (1870, in-49); la *Parole de la religion nouvelle* (1871, in-18); la *Leçon de l'amour* (1871, in-18); *Lettres de vengeance d'un Alsacien* (1871, in-18); *Cinq mille mots logiquement inhérents à la langue française* (1873), ouvrage publié par fascicules; *Histoire de la guerre des anabaptistes* (1874, in-18); *Don Juan de Seseenheim* (1874, in-32); les *Émigrés d'Alsace*, comédie (1874, in-18); *l'Esprit de l'esprit* (1874, in-32); *Salmel* (1874, in-32); *Romans parisiens* (1874, in-32); *Romans de châteaux et de chaumières* (1875, 2 vol. in-32); *Un drame d'amour*, en vers (1875, in-32); *Si j'avais un fils à élever* (1876, in-32); *Génie de l'histoire universelle* (1876, 5 vol. in-32), etc.

WEILLER (Gaétan de), pédagogue allemand, né à Munich en 1762, mort en 1826. Il fit ses études dans sa ville natale, fut ordonné prêtre en 1785 et enseigna les mathématiques, la philosophie et la théologie successivement chez les théâtres et à l'école professionnelle de Munich. Nommé, en 1799, recteur de cet établissement, il devint, trois ans plus tard, membre de l'Académie des sciences et fut appelé, en 1809, à la direction de tous les établissements d'instruction publique de Munich. Chargé en outre, peu de temps après, de l'instruction du prince Charles de Bavière, il fut anobli en 1812. Mis à la retraite et nommé conseiller intime en 1823, il succéda à Schlichtgroll comme secrétaire général de l'Académie des sciences.

ces. On a de lui, entre autres ouvrages : *Essai d'un système de la science de l'enseignement* (Munich, 1802-1805, 2 vol.); *Introduction à un aperçu indépendant de la philosophie* (Munich, 1804); *Idees pour l'histoire du développement de la foi religieuse* (Munich, 1808-1814, 3 vol.); *Principes fondamentaux de la psychologie* (Munich, 1817); *De la tâche religieuse de notre époque* (Munich, 1819); *Opuscles* (Passau, 1821-1826, 3 vol.); *l'Esprit du catholicisme pur pour servir de base au catholicisme de tous les temps à venir* (Salzbourg, 1824); *Esquisses de caractères d'hommes éminents par les qualités de l'âme* (Munich, 1827), avec une biographie de l'auteur par un de ses élèves.

WEIMAR (puché de SAXE-), Etat de l'Allemagne du Nord. V. SAXE-WEIMAR.

WEIMAR, ville d'Allemagne, capitale du grand-duché de Saxe-Weimar, dans une belle vallée, sur l'Ilm, à 82 kilom. S.-O. de Halle, à 800 kilom. N.-E. de Paris, par 50° 59' de latit. N. et 9° 11' de longit. E.; 14,800 hab. Le palais ducal, orné d'un parc anglais, est regardé comme le plus beau de l'Allemagne. L'église principale renferme les tombeaux des ducs et celui de Herder. La bibliothèque du grand-duc compte plus de 150,000 volumes, outre une riche collection de portraits d'hommes célèbres. Le théâtre de la cour, longtemps placé sous la direction de Schiller et de Goethe, est une des scènes les plus distinguées de l'Allemagne. Gymnase; institut géographique de Froberg. Ecole des beaux-arts; musées de tableaux, d'antiques et de médailles. On remarque la maison habitée autrefois par Lucas Cranach, place du Marché; la maison de Goethe, sur la place à laquelle on a donné le nom de cet illustre écrivain, et la maison de Schiller, sur l'esplanade. Fabriques de liqueurs, de bas et poil de lupin qui a l'apparence de la soie, d'ustensiles de métal et de fer, de draps, de toiles et de cuirs. Commerce de grains et de laines.

Au milieu du XVIII^e siècle et jusqu'au commencement du XIX^e, sous le règne du duc Charles-Auguste et de la duchesse Amélie, Weimar fut le centre de la bonne littérature et une sorte de foyer scientifique qui le fit surnommer l'Athènes de l'Allemagne. La protection qu'il accordait aux lettres y avait fixé un grand nombre d'écrivains célèbres, tels que Schiller, Goethe, Herder, Wieland. Weimar est aussi la patrie de Kotzebue.

WEIMAR (Bernard de SAXE-). V. BERNARD.

WEINBRENNER (Frédéric), architecte allemand, né à Carlsruhe en 1766, mort en 1826. Après avoir étudié dans sa ville natale l'architecture, la physique et les mathématiques, il partit en 1787 pour la Suisse et, pendant trois ans, y dirigea la construction de plusieurs édifices. De là, il se rendit à Rome en 1791 et y consacra six années à l'étude des monuments de l'architecture antique; il y donna aussi des leçons de son art et exécuta, dans le même intervalle, un grand nombre de plans et de dessins. De retour à Carlsruhe en 1798, il fut nommé inspecteur et, bientôt après, directeur d'architecture, et il fonda dans cette ville une école de laquelle sortirent un grand nombre d'excellents élèves. Son attention se porta spécialement sur l'architecture des théâtres. Il avait cette conviction que le mode de construction des théâtres anciens était supérieur à tous les autres, et ce fut d'après ces principes qu'il construisit, en style demi-antique, le théâtre de Carlsruhe et celui de Leipzig, qui est connu aujourd'hui sous le nom d'Ancien-Théâtre. Il était, à sa mort, directeur en chef d'architecture. Ses édifices se distinguent par l'habileté pratique des dispositions et la grande perfection de l'ensemble de la construction; mais les détails en sont souvent maigres et plats. Le sentiment du pittoresque, qui domine aujourd'hui dans l'architecture, n'était encore que peu développé à son époque. Aussi l'aspect de la plupart de ses édifices est-il froid et prosaïque, bien que la science architecturale dont ils portent l'empreinte en fasse, sous certains rapports, de véritables modèles dans leur genre. Weinbreuner a écrit sur son art différents ouvrages, parmi lesquels nous citerons : le *Théâtre au point de vue de l'architecture* (Tubingue, 1809); *Manuel d'architecture* (Stuttgart, 1810-1825, 3 vol.); *Projets et compléments d'édifices anciens et projetés* (Carlsruhe, 1823-1830, 3 cahiers). Schreiber a publié des *Souvenirs de la vie de Weinbreuner* (Heidelberg, 1830).

WEINFELDEN, bourg de Suisse, canton de Thurgovie, ch.-l. du bailliage de son nom, à 15 kilom. E. de Frauenthal, près de la Thur; 2,600 hab. Château. Siège de l'assemblée du grand conseil. Récolte et commerce de vins estimés, fruits et céréales.

WEINGARTNERIE s. f. (vain-gèr-tné-ri — de *Weingartner*, botan. allem.). Bot. Syn. de CORYNÉPHORE, genre de graminées.

WEINGARTEN, hameau du Wurtemberg, près de Ravensburg et d'Aldorf. Ancien château princier, donné, au XI^e siècle, à l'abbaye célèbre de bénédictins fondée en 920, et dont l'église remarquable est un but fréquenté de pèlerinage.

WEINHEIM, ville du grand-duché de Bade, cercle du bas Rhin, ch.-l. du bailliage de son nom, à 19 kilom. N. d'Heidelberg, sur la Weschnitz; 6,000 hab. Source et bains d'eau ferrugineuse acide; tanneries, fabrication d'huile de noix. Bergerie grand-ducale.

WEINHOLD (Charles-Auguste), chirurgien et physiologiste allemand, né à Meissen en 1783, mort en 1829. D'abord aide-chirurgien dans l'armée, il fut reçu docteur à Wittenberg en 1805, visita les écoles de Vienne et de Paris et revint se fixer dans sa ville natale, où il pratiqua quelques années. A la suite d'un voyage en Suisse et en Italie, il fut appelé, en 1811, à occuper à Dorpat la place de directeur de la clinique. Weinhold revint, en 1812, se fixer à Dresde, où il fut nommé professeur de matière médicale (1814); puis il devint conseiller d'Etat, médecin du roi de Prusse, professeur ordinaire de médecine et de chirurgie et directeur de la clinique chirurgicale et ophthalmologique de l'université de Halle. Outre un grand nombre d'écrits étrangers à la médecine et une multitude d'articles de journaux qu'il serait trop long d'indiquer, Weinhold a publié les ouvrages suivants : *De pareses et methodi parietis dignitate, tentamen ad contradictiones tollendas super inflammationes, imprimis pneumoniæ a debilitate oritæ* (1805, in-4°); *De luxatione ossis humeri in universum, et præcipue de incisione aponeuroseos musculi pectoralis majoris ad curandam luxationem inveteratam* (Halle, 1819, in-8°); *De articulatione spuria et nova eam curandi methodo* (1822, in-8°).

WEINHOLD (Charles), philologue allemand, né à Reichenbach (Silesie) en 1823. Il suivit, de 1842 à 1846, à Breslau et à Berlin, des cours de théologie, puis de philologie, et s'y occupa, avec un goût tout particulier, de l'étude des dialectes allemands, sous la direction de Jacobi et de Lachmann. Après avoir pris ses grades à Halle, il se fit recevoir, en 1847, agrégé de cette université pour la langue et la littérature allemandes, fut nommé, en 1849, professeur extraordinaire à Berlin, puis, en 1851, professeur ordinaire à Cracovie et, sur sa demande, fut transféré, l'année suivante, à Grätz en la même qualité. En 1861, il est devenu professeur à l'université de Kiel. Il est, en outre, depuis 1860, membre ordinaire de l'Académie des sciences de Vienne, qui l'avait élu membre correspondant en 1854. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, qui embrassent tout le cercle de la philologie et de l'archéologie germaniques et scandinaves. Nous citerons comme les plus remarquables : les *Sagas de Loki* (Leipzig, 1848); les *Femmes allemandes au moyen âge* (Vienne, 1851); *De la manière d'écrire correctement l'allemand* (Vienne, 1852), ouvrage qui a exercé une grande influence sur les progrès et les incidents de la polémique relative à l'orthographe allemande; *Jeux de Noël et chants de l'Allemagne méridionale et de la Silesie* (Graz, 1853); *Sur la philologie des dialectes de l'Allemagne* (Vienne, 1853); *Matériaux pour un vocabulaire du dialecte silésien* (Vienne, 1854); la *Vie des anciens Scandinaves* (Berlin, 1856); les *Géants du mythe germanique* (Vienne, 1858); les *Cérémonies funèbres en Allemagne à l'époque païenne* (Vienne, 1859); *Grammaire allemande* (Berlin, 1863); *Grammaire bavaroise* (Berlin, 1867); *H.-Chr. Boie, matériaux pour l'histoire de la littérature allemande au XVIII^e siècle* (Halle, 1868), etc.

WEINLIG (Chrétien-Théodore), compositeur allemand, né à Dresde en 1789, mort en 1842. Il étudia d'abord le droit et exerça même jusqu'en 1804 la profession d'avocat à Dresde; mais, cédant à cette époque au goût qui l'entraînait vers la musique, il renonça au barreau et s'adonna exclusivement à l'étude de l'harmonie sous la direction de son oncle, Chrétien-Ehregott Weinlig, qui était maître de chœurs à l'école de la Croix, à Dresde. En 1806, il partit pour l'Italie, reçut de Mattei, à Bologne, des leçons de contrepoint et devint membre de la Société philharmonique de cette ville. A son retour à Dresde (1814), il y fut nommé maître des chœurs à l'église de la Croix, mais renonça, dès l'année suivante, à cet emploi et se livra à l'enseignement privé de son art jusqu'en 1823, époque où il succéda à Schicht comme maître des chœurs à l'église Saint-Thomas, à Leipzig. Comme compositeur, il est surtout connu par ses nombreux exercices de chant et par ses morceaux de musique religieuse. Ce ne fut qu'après sa mort que parut son *Guide théorique et pratique de fugue* (Dresde, 1845), dans lequel il avait consigné les résultats de ses études, mais qui fut loin de répondre à l'idée que l'on en avait conçue par avance.

WEINLIG (Chrétien-Albert), chimiste et économiste allemand, fils du précédent, né à Dresde en 1812. Après avoir étudié à Leipzig la médecine et les sciences naturelles, il s'y fit recevoir docteur, puis agrégé pour la minéralogie et la technologie à l'école commerciale de cette ville, et renonça complètement à la pratique de l'art médical pour s'occuper de l'application des sciences naturelles à l'industrie et à l'agriculture. Nommé, en 1845, professeur d'économie sociale à Erlangen, il fut attaché, dès l'année suivante, au ministère de l'intérieur en qualité de conseiller

pour l'industrie, le commerce et l'agriculture, et reçut, en 1849, le portefeuille de l'intérieur dans le cabinet éphémère formé sous la présidence de Held. Au mois de mai suivant, il déposa son portefeuille et fut nommé conseiller intime et directeur de la division de l'industrie, du commerce et de l'agriculture. Il a dirigé, en 1850, l'exposition industrielle de Leipzig et a été nommé depuis commissaire du gouvernement saxon aux expositions industrielles de Munich (1854), de Paris (1855 et 1867) et de Londres (1862). Outre de nombreuses traductions et des éditions de la *Chimie des plantes*, de Thomson (Leipzig, 1838), et de l'*Introduction à l'étude des sciences naturelles*, de Herschel (Leipzig, 1836), on a de lui un *Manuel de chimie théorique* (Leipzig, 1840-1841) et des *Principes de physique mécanique* (Leipzig, 1843). De 1835 à 1845, il a rédigé la *Feuille centrale pharmaceutique* et la *Feuille centrale polytechnique*, cette dernière en collaboration avec Huelss.

WEINMANNIE s. f. (vain-mann ni — de *Weinmann*, botan. allem.). Bot. Genre d'arbres et d'arbrisseaux, de la famille des saxifragées, tribu des cunoniées, comprenant une cinquantaine d'espèces, qui croissent dans l'Amérique tropicale, à la Réunion et en Océanie : *Dans le Pérou, on mêle au quinquina l'écorce d'une WEINMANNIE*. (P. Duchartre.) || Syn. de LÉIOSPERME, PLATYLOPHE et PTÉROPHYLL.

— Encycl. Le genre *weinmannie* renferme des arbres et des arbrisseaux à feuilles opposées, simples ou pennées, munies de stipules, à fleurs réunies en grappes axillaires; le fruit est une capsule à deux loges polyspermes. Ce genre comprend une cinquantaine d'espèces, qui croissent dans la zone tropicale. La plupart d'entre elles ont des écorces riches en tanin et, à ce titre, employées dans la préparation des cuirs; on leur donne, en divers pays, le nom vulgaire de *tan rouge*. L'écorce d'une espèce qui croît au Pérou est assez astringente pour être mélangée au quinquina. Une autre, qui croît à Madagascar, a des fleurs très-recherchées par les abeilles et qui contribuent beaucoup à la qualité du miel vert de cette contrée.

WEINMULLER (Charles), chanteur allemand, né dans les environs d'Augsbourg en 1765, mort en 1828. Il fit d'abord partie d'une troupe de comédiens ambulants, et le hasard amena un jour, à l'une des représentations données par cette troupe, le directeur d'un théâtre de Vienne, qui, charmé de la voix de Weinmuller, l'engagea aussitôt. Weinmuller débuta en 1795 dans cette ville et y obtint un succès qui ne se démentit pas pendant près de trente ans. Il possédait une voix de basse admirablement timbrée et dont il savait tirer tout le parti possible. Il excellait surtout dans les rôles de Figaro, de Leporello dans *Don Juan*, et de Thous dans *Iphigénie en Aulide*; il interprétait aussi admirablement la musique religieuse. « et personne, dit M. Fétis, n'exécuta jamais mieux que lui la partie principale de basse dans le *Requiem* de Mozart et dans la *Création* de Haydn. » L'empereur François II l'avait nommé chambellan de sa chambre. Il ne quitta la scène qu'en 1825 et se retira à la campagne, aux environs de Vienne, où il mourut trois ans plus tard.

WEINREICHIE s. f. (vain-rè-chi — de *Weinreich*, botan. allem.). Bot. Syn. d'ÉCHINODISQUE, genre de légumineuses.

WEINRICH ou **WEINREICH** (Valentin), en latin *Weinrichius*, philologue allemand, né en 1553, mort à Eisenach en 1622, où il était depuis trente-neuf ans recteur du gymnase. On a de lui : *Paraphrase de la prophétie de Jonas*, en vers; *Lexodus gnomologica, carmine latino et greco*; *Succincta augustissima familiarum saxonum genealogia*; *Manuductio ad grammaticam*, ouvrage élémentaire, qui a été en usage dans les écoles d'Allemagne jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, etc. — Son fils, Jérémie WEINRICH, lui succéda à sa mort dans la direction du gymnase d'Eisenach et se distingua aussi par son talent poétique, qui lui valut, en 1639, le titre de poète lauréat. On ignore l'époque de sa mort. On a de lui : *Augustissimorum divorum theatrum carmine tamboico*; Μνημόσυνον πανηγυρικόν, seu *vita, mores ac gesta divæ Elisabethæ*; Κλητύον κοίτην, seu *carmen invitorium*.

WEINRICH (Georges), théologien allemand, né à Hirschberg en 1554, mort en 1617. Il fut d'abord professeur au collège des Princes, à Grimma, embrassa ensuite l'état ecclésiastique et devint, en 1586, pasteur à Leipzig. On a de lui, outre un grand nombre de *Sermons* : *Histoire de la résurrection du fils de la veuve*; *Histoire de la transfiguration de Jésus-Christ*; *Commentatio in epistolas Paulinas*; *Enodatio præcipuarum questionum de peccati origine*; *De æquiptio, seu normis certitudinis*, etc. — Son frère puîné, Martin WEINRICH, mort en 1609, fut successivement pasteur à Leipzig et à Gautsch et professeur de physique et d'éloquence à Breslau. Il a publié : *Commentaire sur l'origine des monstres*; *Problèmes de physique et de médecine*; *Traité sur les causes des inondations*; *Traité sur les prestiges du démon*, etc. — Un troisième frère, Melchior WEINRICH, assesseur de la Faculté de philosophie de Leipzig et sous-directeur de l'école Saint-Thomas, dans la même ville, est connu comme l'auteur de

l'Erarium poeticum phrasas et nomina poetica completens (Frankfort, 1690, in-8°), qui fut usité dans les écoles jusqu'à la publication du *Gradus ad Parnassum*.

WEINRICH (Jean-Michel), théologien allemand, né en 1683, mort en 1727 à Meiningen, où il était devenu successivement inspecteur et recteur du lycée et digne de la cour. On cite, parmi ses écrits : *Nouvelles de la ville d'Erfurt*; *Prima rudimenta græcæ linguæ*; *animadversiones ad Alcimi Aviti opuscula*; *Méthode facile pour apprendre l'hébreu*; *Poésies spirituelles*, etc.

WEINSBERG, ville du Wurtemberg, cercle du Neckar, ch.-l. du bailliage de son nom, à 28 kilom. N. de Ludwigsburg, sur la Salin; 2,500 hab. Ecole latine, belle église. Carrières de plâtre; récolte et commerce de vins renommés. Autrefois, ville libre impériale. Sur la montagne de Burgberg, qui domine la ville, on voit les ruines d'un ancien château, berceau de la famille seigneuriale de Weinsberg. Ce château est célèbre par la tradition du dévouement que montrèrent les femmes pendant le siège qu'il soutint contre l'empereur Conrad III en 1140 et qui a fait donner au Burgberg le nom de *Weibertreue* (fidélité des femmes). Depuis 1855, on a entrepris la restauration de ce château, où doit être établie une wahlhalla en l'honneur des femmes.

WEIPERT, ville de l'empire d'Autriche, dans la Bohême, cercle et à 35 kilom. N.-E. d'Elbogen; 2,300 hab. Exploitation d'argent et de cobalt. Fabrication d'armes, dentelles; papeteries.

WEIR (William), journaliste anglais, né à Edinbourg en 1802, mort en 1858. A la fin de ses études, il se lança dans la presse périodique et fonda le *Journal littéraire d'Edinbourg*, dans lequel il inséra, à propos de la question de la réforme parlementaire, une série d'articles qui produisirent une vive sensation et firent placer leur auteur à la tête de la rédaction du journal *l'Argus de Glasgow*. A la mort de Hunt, rédacteur en chef du *Daily News* de Londres, Weir lui succéda dans cet emploi important, à la hauteur duquel il ne cessa de se montrer jusqu'à sa mort.

WEIR (Robert-Walter), peintre américain, né à New-Rochelle, Etat de New-York, en 1803. Il descend d'une famille de huguenots français qui avait émigré en Amérique peu de temps après la révocation de l'édit de Nantes; il commença ses études artistiques en Amérique et partit ensuite pour l'Italie, où, pendant trois ans, il travailla assidûment d'après les œuvres des grands maîtres. Depuis son retour aux Etats-Unis, il a succédé à Leslie comme professeur de dessin à l'école militaire de West-Point. On a de lui, entre autres toiles remarquables : la *Jaquette rouge*; la *Dernière marche de Bourbon*; le *Débarquement du vieux pèlerin*, tableau qui orne aujourd'hui la rotonde du Capitole de Washington, etc.

WEISBACH (Jules), ingénieur allemand, né à la mine de Mittelschmiedeburg, près d'Annaberg, où son père était conducteur, en 1806. Après avoir fait ses premières études aux écoles des mines d'Annaberg et de Freiberg, il suivit les cours des universités de Göttingue et de Vienne, fit, en 1830, un voyage minéralogique dans la majeure partie de la monarchie autrichienne et s'occupa ensuite, à Freiberg, de l'étude des mathématiques supérieures jusqu'en 1833, époque où il fut nommé professeur de mathématiques appliquées à l'école des mines de cette ville. Depuis lors, son attention s'est portée spécialement sur l'hydraulique et la géodésie pratique, et il n'a pas cessé de se livrer sur l'hydraulique à des recherches et à des expériences, dont les premiers résultats furent consignés dans ses *Essais sur l'écoulement des eaux par des propulseurs, des robinets, des soupapes*, etc. (Leipzig, 1842) et dans ses *Essais sur la contraction imparfaite de l'eau lors de son écoulement des tuyaux et des vases* (Leipzig, 1843). L'idée qu'il a émise le premier d'un coefficient de résistance a extraordinairement simplifié les calculs hydrauliques, et sa découverte de la contraction imparfaite ainsi que les applications qu'il en a faites appartiennent aux progrès les plus remarquables de la science hydraulique depuis Jean et Daniel Bernoulli. Son ouvrage capital est celui qui a pour titre : *Manuel de la mécanique de l'ingénieur et des machines* (Brunswick, 1845-1854, 3 vol.; 4^e édit., 1862-1868, tomes I^{er} et II). On a encore de lui : *Manuel de la mécanique des machines minières* (Leipzig, 1835-1836, 2 vol.); *l'Ingénieur* (Brunswick, 1848; 3^e édit., 1863); le *Nouvel art des limites* (Brunswick, 1850-1859, 3 vol.); *Essais sur les effets d'une roue de réaction simple* (Freiberg, 1851); *Hydraulique expérimentale* (Freiberg, 1855). Il a, en outre, fourni un grand nombre de mémoires à divers recueils scientifiques, tels que la *Feuille centrale polytechnique*, l'*Ingénieur*, l'*Ingénieur civil* et les *Communications polytechniques* de Volz et Karmarsch. C'est dans ce dernier journal qu'il exposa, en 1844, les premiers principes de la méthode de projection monodimensionnelle et anisométrique, qu'il avait découverte et qu'il a traitée tout au long dans son *Introduction au dessin axonométrique* (Freiberg, 1857). M. Weisbach était en 1869 membre de la commission saxonne

pour la détermination des degrés de la latitude européenne, et il fut en même temps chargé de diriger les travaux de nivellement entrepris pour ce but dans le royaume de Saxe.

WEISBROD, graveur allemand, né à Hambourg en 1754, mort à une époque inconnue. S'étant rendu à Paris, il y prit des leçons de Will et ne tarda pas à devenir un très-habile artiste. Weisbrod travailla aux recueils de gravures représentant les tableaux des galeries du duc de Choiseul et de Poulain. Il excellait surtout dans le paysage. On estime particulièrement les planches qu'il a exécutées d'après Berghem, Van de Velde, Wagner, la *Fuite en Egypte* d'après Teniers, etc. Weisbrod quitta Paris vers 1780 et vécut depuis lors dans l'obscurité.

WEISE (Chrétien), pédagogue et poète allemand, né à Zittau en 1642, mort en 1708. Il fit ses études à Leipzig, devint en 1670 professeur d'éloquence, de poésie et de politique au gymnase de Weissenfels et fut nommé en 1678 recteur du gymnase de sa ville natale. Il fut l'un des professeurs les plus savants de son époque, introduisit le premier la langue allemande dans les collèges, où l'on n'avait souffert jusqu'alors que le latin et le grec, et écrivit un grand nombre d'ouvrages pédagogiques, entre autres celui qui a pour titre : *Curieuses pensées sur les vers allemands*. Quoique ces ouvrages nous paraissent aujourd'hui complètement insipides, ils n'en étaient pas moins un progrès réel pour l'époque et eurent pour résultat de faire longtemps dominer la méthode de Weisse en Allemagne. La plupart de ses poésies furent aussi composées dans un but classique, car il écrivit plusieurs pièces pour les représentations dramatiques qui étaient, selon un usage encore dominant à cette époque, données par des écoliers. Ces pièces ont été réunies sous le titre de : *Théâtre de Zittau* (Leipzig, 1683, souvent réédité). Les œuvres les plus remarquables de Weisse sont cependant des romans satiriques, tels que les *Trois grands corrupteurs* (Leipzig, 1671, souvent réédité) et des comédies, entre autres la *Machinel campagnard* (Zittau, 1679). Dans ces deux genres de compositions, il chercha à ramener la poésie allemande de l'enflure de Lohenstein à une simplicité et à une vérité naturelles; mais souvent, il faut l'avouer, son style est lourd et sans souplesse. On met au-dessous de ses autres œuvres ses poésies religieuses et profanes, qui sont écrites dans le ton enjoué de l'époque et qui ne furent publiées que douze ans après sa mort. Palm a publié : *Christian Weise, dissertation littéraire et historique* (Breslau, 1854).

WEISFLOG ou **WEISSFLOG**, romancier allemand, né à Sagan en 1770, mort en 1828. Il étudia le droit à Königsberg et devint en 1802 juge au tribunal de sa ville natale, dont il fut nommé président en 1827. Il fournit à un grand nombre d'allemands et de revues littéraires des articles et des nouvelles, qui ont été recueillis en partie et publiés à nouveau sous ce titre : *Morceaux de fantaisie et d'histoires* (Dresde, 1824-1829, 12 vol.; 1839, 2^e édit.). Weisflog ne prenait guère le sujet de ses compositions que dans le cercle étroit de la vie bourgeoise; mais son talent d'invention, son humour plein de bonhomie et parfois d'une certaine mélancolie, ainsi que la naïveté et la fidélité de ses tableaux, firent de lui un des plus goûtés parmi les nouvelles de son époque.

WEISHAUPT (Adam), fondateur de l'ordre des illuminés, né à Ingolstadt en 1748, mort à Gotha en 1822. Il fit ses études chez les jésuites, mais les quitta brusquement pour se faire inscrire à l'université. Reçu docteur et nommé en 1772 à la chaire de droit canon d'Ingolstadt, il entra en lutte avec ses anciens maîtres et créa, pour les éclipser, une société secrète calquée sur la leur quant à l'organisation, mais dans un esprit tout différent (1776). Il donna à l'association le nom d'ordre des perfectionnistes ou des illuminés. Voici comment lui-même en définit le but : « Réunir, en vue d'un intérêt élevé et par un lien durable, des hommes de toutes les parties du globe, de toutes les classes et de toutes les religions, malgré la diversité de leurs opinions et de leurs passions; leur faire aimer cet intérêt et ce lien au point que, réunis ou séparés, ils agissent tous comme un seul individu. » La société se divisait en trois classes : la pépinière ou noviciat, le compagnonnage ou symbolisme, la maîtrise ou les mystères. Les membres devaient une obéissance aveugle à leurs supérieurs, une confession orale et, de plus, un rapport mensuel non seulement sur leur propre conduite, mais aussi sur celle de leurs collègues. Chacun devait faire ses efforts pour attirer dans l'association les hommes puissants, pour obtenir de l'influence sur les affaires publiques en s'emparant des hautes fonctions. Le fondateur eut bientôt avec lui toute la jeunesse qui suivait son cours de droit, puis une foule d'hommes distingués, séduits par l'idée générale de la perfectibilité indéfinie et de la fraternité universelle; mais les pratiques bizarres introduites dans les réceptions, une discipline sévère, dégénérant en espionnage, amenèrent bientôt le dégoût. Weishaupt, voyant que le vide se faisait autour de sa personne, tenta vainement de réunir les dé-

bris des illuminés aux francs-maçons, avec lesquels ils avaient plus d'un rapport. Dans le même temps (1784), l'électeur de Bavière supprima toutes les sociétés secrètes dans ses Etats. Des poursuites judiciaires atteignirent les plus proches amis de Weishaupt, qui se réfugia à Gotha, dont le prince régnant avait adopté ses rêveries. Il a laissé des ouvrages curieux en latin ou en allemand. Voici les titres des principaux : *Histoire complète des persécutions faites aux illuminés en Bavière* (Nuremberg, 1786); *Description pittoresque de l'ordre des illuminés*; *Système des illuminés* (Leipzig, 1788); *Histoire des progrès de l'humanité* (Nuremberg, 1789, 2 vol. in-8°); *Discours philosophique sur les frayeurs de la mort* (1789, in-12, trad. en français); *De la vérité de la perfectibilité morale* (Ratisbonne, 1793-1797, 3 vol. in-8°); *Pythagore ou l'art secret de gouverner le monde* (Frankfort, 1795, in-8°); *La Lanterne de Diogène* (1804, in-8°); *Matériaux pour servir à la connaissance du monde et des hommes* (Gotha, 1809-1811, 2 vol. in-8°).

WEISKE (Charles-Auguste), juriconsulte et économiste allemand, né dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, mort en 1840 à Dresde, où il était conseiller aulique et membre du conseil des finances du royaume de Saxe. On a de lui : *Traité sceptico-pratique sur des matières de droit civil* (1829); *Questions juris civilis in usum fore* (1831); *Archives pour la connaissance pratique du droit* (1833-1839, 3 parties); *Considérations historiques et diplomatiques sur les ambassades des Romains comparées à celles des modernes* (1834); *Manuel du droit économique allemand* (1838); *Manuel du droit industriel allemand* (1839); *Manuel de la procédure criminelle* (1840).

WEISS (Jean-Nicolas), médecin allemand, né à Hof en 1702, mort en 1783. Il commença ses études médicales dans sa ville natale, les continua à Jena, à Erfurt, à Leipzig, à Halle et à Strasbourg, et, reçu en 1729 licencié à Altdorf, il y fut appelé, trois ans plus tard, en qualité de professeur d'anatomie et de chirurgie. Il prit en 1733 le grade de docteur, passa en 1736 à la chaire de médecine théorique, et par la suite devint professeur de médecine pratique, de pathologie et de chimie et doyen de l'université. On célébra en 1782 le jubilé de son doctorat. Il n'a écrit que des opuscules académiques, parmi lesquels nous citerons : *De viscerum, glandularum et ulcerum quorundam analogia* (Altdorf, 1729, in-4°); *De usu muscularum abdominis* (1737, in-4°); *Observationes quædam ex præcedentibus sectionibus notabiles* (1733-1745, in-4°); *De discrimine motus elastici et vitalis fibrarum* (1735); *De abusu purgantium in recens natis* (1737); *De damnis e diarrhæa intempestiva suppressa oriundis* (1742); *De hæmorrhoidibus cristatis* (1764, in-4°); *De dextro cordis ventriculo post mortem ampliore* (1764); *De flexibilitate actionum in corpore humano* (1776, in-4°).

WEISS (François-Rodolphe de), général et littérateur suisse, né à Yverdon en 1751, mort par suicide en 1802. Il servit en France et en Prusse, se retira avec le grade de colonel, se mit à voyager en Europe, où il se fit connaître par son caractère romanesque, entra dans sa patrie en 1785, devint bailli de Moudon et membre du conseil souverain de Berne, adopta les principes de la Révolution française avec une sorte d'exaltation, fut en Suisse l'un des principaux chefs du parti français et, comme tel, fut envoyé à Paris pendant la Terreur, pour calmer l'irritation qu'y avaient inspirée les allures du corps helvétique. Il accepta néanmoins le commandement général du pays de Vaud lors de l'invasion de 1797, fut battu par le général Brune et s'enfuit en Allemagne, d'où il revint en 1802. Un accès d'aliénation mentale le porta à mettre fin à ses jours dans une auberge de Nyon. Weiss fréquentait assidûment le salon de Mme de Staël, où il se faisait remarquer par la véhémence de ses discours. On a de lui : *Principes philosophiques, politiques et moraux* (1780, 2 vol. in-8°), œuvre d'une imagination brillante, souvent déréglée, où l'on trouve des pages écrites du style le plus original, le plus pittoresque. Ce livre a eu un grand nombre d'éditions; il a été traduit en allemand et en anglais.

WEISS (Chrétien), philosophe allemand, né en 1774, mort en 1853. Il fit ses études à l'université de Leipzig, y devint privat-docent en 1799, puis professeur extraordinaire en 1801, fut nommé en 1808 directeur de l'école de Naumbourg-sur-la-Saale et rempli en dernier lieu les fonctions de conseiller de régence et d'instruction publique à Morsebourg. On a de lui : *Parégnations en Saxe, en Silésie et en Bohême* (Leipzig, 1795, 2 vol.); *Résultats de la philosophie critique, spécialement en ce qui concerne la religion et la révélation* (Leipzig, 1799); *De cultu divino et æternio judicando* (Leipzig, 1797); *De scepticismi causis* (1801, in-8°); *Manuel de logique* (1801, in-8°); *Matériaux pour servir à l'art de l'éducation* (1803-1806); *Recherches sur la substance et les opérations de l'âme humaine* (Leipzig, 1811); *Du Dieu vivant et de la manière dont l'homme arrive jusqu'à lui* (1812, in-8°); *De l'âme et du corps envisagés en particulier au point de vue des maladies de l'âme* (1819, 2 vol.).

WEISS (François), violoniste allemand, né en 1778, mort à Vienne en 1830. Il fut attaché à la musique du prince Razumowski, se fit principalement remarquer en exécutant la musique de Beethoven et acquit une grande réputation comme violoniste. Weiss, en outre, s'adonna à la composition. Il écrivit la musique de plusieurs ballets, des symphonies, des quatuors, des sonates, etc.

WEISS (Charles), littérateur et bibliographe français, né à Besançon en 1779, mort en 1865. Il débuta de bonne heure par des poésies qui furent insérées en partie dans les *Essais littéraires* publiés par une société de jeunes gens de Besançon et qui lui valurent en 1807 le titre de membre de l'Académie de cette ville. Cinq ans plus tard, il y fut nommé conservateur administrateur de la bibliothèque publique, et en 1832 devint membre correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Bien qu'il se soit livré pendant toute sa vie à de laborieuses recherches, il n'a laissé aucune œuvre importante, à part une édition des *Papiers d'Etat du cardinal de Granville* (Paris, 1841-1851, t. I^{er} à VIII). Il a, en revanche, été l'un des collaborateurs les plus actifs de la *Biographie universelle* des frères Michaud, à laquelle il a fourni un très-grand nombre d'articles. Il y a, en outre, en France peu de sociétés savantes dont les recueils ne renferment quelques-uns de ses mémoires. Enfin, c'est sous sa direction qu'a été publiée la *Biographie universelle* en 6 volumes (Paris, 1833), qui n'est qu'une réédition du *Dictionnaire historique* (Paris, 1825 et années suivantes), à la rédaction primitive duquel Weiss n'avait pris aucune part.

WEISS (Chrétien-Samuel), minéralogiste allemand, né à Leipzig en 1780, mort en 1856. Après avoir suivi les cours de l'université de sa ville natale, il fit des études pratiques de chimie à Berlin, sous la direction de Klaproth (1801), puis à Freiberg (1802-1803), où il fut l'un des meilleurs élèves de Werner. Il prit ses grades à Leipzig en 1803, parcourut, de 1805 à 1808, l'Allemagne, la Suisse et la France, et obtint à l'université de Leipzig une chaire de physique, qu'il quitta en 1810 pour aller occuper celle de minéralogie à l'université qui venait d'être fondée à Berlin. Dans son *Traité sur les divisions naturelles du système de cristallisation* (1813), il a, le premier, fait de cette division la base de toute la science cristallographique. A part ce travail et un grand nombre de mémoires insérés dans les recueils de l'Académie et de la Société des naturalistes de Berlin, il n'a laissé aucun grand ouvrage. Les principes et l'originalité de sa méthode cristallographique consistent à ramener toutes les formes cristallines à des axes déterminés, que l'on obtient par la fixation mathématique des faces des cristaux; puis, à déterminer la loi de cohésion de toutes les diverses faces d'un système de cristaux par l'observation des zones de ces faces et par leur combinaison. Bien qu'il regarde la forme comme le principe fondamental pour la fixation des espèces, il n'exclut pas pour cela les résultats des expériences chimiques.

WEISS (Chrétien-Ernest), juriconsulte allemand, né à Leipzig en 1787, mort en 1850. Après avoir fait ses études de droit dans sa ville natale, il y devint successivement avocat, membre et doyen du conseil des échevins, membre du conseil d'appel (1820) et du conseil suprême d'appel (1840-1845), conseiller de justice, et enfin président du tribunal royal d'appel (1845). On a de lui, entre autres ouvrages : *De interitu juris per non usum jureta quæstio de genuina præscriptionis acquisitione et extinctionis inde* (1810); *Code de la législation criminelle pour le royaume de Saxe avec des notes et éclaircissements pour la pratique* (1841-1843, 3 vol.).

WEISS (Charles-Louis-Edouard), juriconsulte allemand, né à Breuberg en 1805, mort en 1851 à Giessen, où depuis vingt ans il avait enseigné le droit, tant comme professeur extraordinaire que comme professeur ordinaire. On cite parmi, ses écrits : *Essai sur l'état actuel de l'enseignement du droit romain en Allemagne* (1828); *Principes de la science du droit ecclésiastique allemand* (1830); *Archives de la science du droit canonique* (1830-1836, 5 vol.); *Principes du droit public dans le duché de Hesse* (1830); *Principes de droit public et commercial* (1830); *Corpus juris ecclesiastici* (1833); *Système de droit public dans le duché de Hesse* (1837).

WEISS (Charles), historien français, né à Strasbourg en 1812, mort en 1864. Au sortir de l'Ecole normale, où il avait été admis en 1833, il devint professeur d'histoire au Collège royal de Toulouse, passa de là à celui de Strasbourg, puis, en 1839, au lycée Bonaparte, à Paris. On a de lui deux grands ouvrages : *l'Espagne depuis le règne de Philippe II jusqu'à l'avènement des Bourbons* (Paris, 1844, 2 vol. in-8°), traduit en espagnol, et *Histoire des réfugiés protestants de France depuis la révocation de l'édit de Nantes jusqu'à nos jours* (Paris, 1853, 2 vol. in-18°), traduite en anglais. Dans ce livre, auquel l'Académie française a décerné deux années de suite (1854 et 1855) le grand prix Gobert, l'auteur fait un historique aussi complet qu'intéressant, non-seulement des violences et des cruautés sans nom auxquelles donna lieu la mise à exécution de cet-

• mesure impolitique, mais encore des funestes conséquences qui en furent le résultat, tant pour la prospérité intérieure du royaume que pour sa sécurité et sa puissance à l'extérieur. On doit encore à Weiss une édition des *Sermens choisis* de Saurin, avec une notice biographique et des notes (Paris, 1854), et il a collaboré pour la critique littéraire au *Journal général de France* et à l'*Athenæum français*, etc.

WEISS (Siegfried), publiciste allemand, né à Dantzig en 1822. Après avoir fait à Berlin ses études de droit et pris le grade de docteur, il visita la France, l'Italie, la Turquie, une partie de l'Asie et, de retour en Prusse, y débuta en 1845 par un ouvrage intitulé *Etudes*, dont l'esprit libéral l'exposa à de nombreuses persécutions de la part du gouvernement; sa conversion au christianisme (il appartenait auparavant à la religion juive) lui attira à la même époque la haine de ses anciens coreligionnaires. Pour échapper aux tracasseries de toute nature auxquelles il était en butte, et qui privèrent bientôt le caractère d'une véritable persécution, il se réfugia en France en 1846. Deux ans plus tard, la révolution lui rouvrit les portes de sa patrie. En 1849, il fut attaché à la commission chargée de pacifier le Slesvig et dans la suite combattit, soit par la voie de la presse, soit par des brochures, les tentatives faites à différentes reprises par le parti rétrograde pour soulever la Confédération germanique contre la France. En 1864, il est revenu se fixer à Paris, après avoir obtenu des lettres de naturalisation. Depuis 1847, M. Siegfried Weiss s'est occupé d'une façon toute particulière du droit international et, dès 1854, il a préconisé l'arbitrage comme étant le meilleur moyen d'empêcher les guerres. Pendant la guerre de 1870-1871, il a visité les Etats neutres et il a fait une étude approfondie des questions relatives à la situation des réfugiés militaires dans ces Etats, aux biens, à l'industrie et au commerce des neutres, etc. Parmi ses ouvrages, qui sont écrits en allemand, en français et en anglais, nous citerons : les *Cours martiales* (Berlin, 1845); *Mémoires sur la nouvelle politique de l'Allemagne* (Vienne, 1850, in-8°); la *Prusse, le Danemark et le Slesvig-Holstein* (Vienne, 1850, in-8°); *L'Economie politique allemande* (Leipzig, 1852, in-8°); *L'Homme et l'esthétique des religions* (Leipzig, 1852, in-8°); *Principes juridiques et politiques d'un Etat* (Vienne, 1853, in-8°); *Code du devoir et du droit d'une puissance neutre* (Paris, 1854, in-8°); la *Civilisation politique et la régence en Prusse* (Paris, 1858, in-8°); *Code du droit maritime international tel qu'il existe chez les peuples depuis les temps les plus reculés et tel qu'il devrait exister* (Paris, 1857-1858, 2 vol. in-8°); le principal ouvrage de l'auteur, la *Civilisation politique en Prusse* (Paris, 1858), *Mémoires de la cause juridique plaidée devant la diplomatie réunie au congrès de 1859* (1859, in-8°), sous le pseudonyme de docteur *Jarinn*; *L'Allemagne et son projet d'unité* (Berlin, 1859, in-8°); *Mémoire diplomatique et juridique sur la Prusse, l'Autriche et la succession en Slesvig-Holstein et Lauenbourg* (Paris et Bruxelles, 1865, in-8°); les *Affaires allemandes et italiennes* (Paris, 1866), etc. Il avait, en outre, entrepris à Berlin, en 1861, la publication d'un *Journal de la science diplomatique et de la jurisprudence*, en quatre langues (allemand, français, anglais et latin). — Son frère, le docteur Léon Weiss, né en 1819, tué en 1848 sur les barricades de Berlin, a laissé, entre autres écrits : *Jean Ronge ou le Réformateur* (Berlin, 1845) et *Uriel Acosta* (Berlin, 1847, in-8°).

WEISS (Jean-Jacques), journaliste français, né à Bayonne en 1827. Fils d'un chef de musique, il fut longtemps enfant de troupe. Venu à Paris, il fit ses études au collège Louis-le-Grand et remporta au concours général de 1847 le prix d'honneur de philosophie. Il entra alors à l'Ecole normale en compagnie de M. Alfred Assolant. Envoyé comme professeur d'histoire au lycée de La Rochelle, il y remplissait fonctions pendant quatre années et dut, à la suite d'un incident, quitter momentanément l'Université. L'inspecteur d'académie ayant adressé aux professeurs du lycée de La Rochelle une circulaire dont les termes peu convenables les froissèrent, M. Weiss, prenant en main la cause commune, de concert avec M. Viletard, répondit par une lettre qui plaidait pour la dignité du corps outragé. L'inspecteur se vengea en faisant mettre en disponibilité celui qui l'avait écrite (1855). M. Weiss occupa ses loisirs forcés à la préparation de son doctorat es lettres, et la thèse qu'il soutint en cette occasion, sur les *Institutions judiciaires de la république romaine, du temps de Cicéron* (1856), attira sur lui l'attention du monde savant et lui ouvrit à deux battants les portes de la presse. Il publia concurremment des articles littéraires remarquables dans la *Revue de l'instruction publique*, la *Revue contemporaine* et la *Revue des Deux-Mondes*. Cette même année (1856), il fut chargé de remplacer Prévost-Paradol comme professeur de littérature française à la Faculté d'Aix. Nommé au même titre à Dijon en 1857, M. Weiss obtenait de brillants succès, qui rappelaient ceux de son cours sur l'histoire de la comédie en France, qui lui

valut à Aix presque une ovation, lorsque M. Bertin lui offrit la rédaction du bulletin politique des *Débats*. M. Weiss se hâta d'accepter (1860). Il écrivit, en outre, dans ce journal des articles littéraires et politiques, au style net, clair, incisif et mordant. En outre, il collabora à l'*Europe artiste*, au *Courrier du dimanche* et fonda en 1867, avec M. Hervé, le *Journal de Paris*, feuille orléaniste qui fit une assez vive opposition au gouvernement et prit particulièrement à partie le ministre Duruy. En décembre 1868, il fut condamné par la 8^e chambre pour manœuvres à l'intérieur à l'occasion de la souscription Baudin, après s'être défendu lui-même d'une façon très-brillante. Lors de la formation du cabinet Olivier, M. Weiss se rallia avec Prévost-Paradol à l'Empire et fut nommé, le 7 janvier 1870, secrétaire général du ministère des beaux-arts, puis conseiller d'Etat en service ordinaire hors section (15 janvier 1870). Il prit une fois la parole au Corps législatif au sujet d'une pétition pour la conservation des arènes de la rue Monge. Après la révolution du 4 septembre 1870, M. Weiss reentra dans le journalisme, collabora à la *Patrie*, au *Journal de Paris*, au *Paris-Journal* et se fit un des champions de la réaction, également prêt à accepter une restauration légitimiste, orléaniste ou bonapartiste. La majorité de l'Assemblée nationale le nomma, le 26 juin 1873, membre du conseil d'Etat, où il a siégé depuis dans la section du contentieux. Indépendamment de ses nombreux articles, on lui doit : *De inquisitione apud Romanos Ciceronis tempore* (1856, in-8°), thèse; *Essai sur Hermann et Dorothea*, de Goethe (1856, in-8°); *Essai sur l'histoire de la littérature française* (1865, in-12), recueil d'articles.

WEISS, nom de plusieurs médecins allemands. V. ALBINUS.

WEISSE (Chrétien-Félix), littérateur allemand, né à Annaberg (Saxe) en 1726, mort en 1804. Il commença ses études à Altenbourg et alla, à dix-huit ans, les terminer à Leipzig, où se trouvaient alors réunis des hommes d'un rare mérite, tels que Gellert, Cramer, Klopstock, J.-W. Schlegel et Lessing. Encouragé par eux dans ses premiers essais littéraires, il se fit bientôt une réputation comme traducteur, comme poète et comme critique. Il succéda à Nicolai dans la rédaction de la *Bibliothèque des belles-lettres*, recueil périodique qui contribua puissamment à épurer le goût en Allemagne. C'est lui qui introduisit l'opéra-comique chez ses compatriotes. Il réussit, avec Lessing, à faire dominer un moment la prose sur le théâtre. Pour remplacer les ballades ridicules avec lesquelles les nourrices remplissaient la tête des enfants de sots préjugés, il composa de gracieuses chansons, qui, en peu de temps, devinrent populaires. De 1774 à 1799, il publia l'*Ami des enfants*, où se trouvent une foule de jolis petits contes, de scènes dramatiques destinés à l'enfance, qui ont servi de modèles à Berquin. Weisse a traduit du français et de l'anglais en allemand environ 140 volumes. Ses œuvres originales se composent de : *Poésies lyriques* (1772, 4 vol. in-8°); *Tragédies*, où l'on remarque particulièrement *Richard III* (1776, 5 vol. in-8°); *Opéras-comiques* (1777, 3 vol.); *Comédies* (1783, 3 vol.).

WEISSE (Chrétien-Ernest), juriconsulte et historien allemand, fils du précédent, né à Leipzig en 1766, mort en 1832. Il commença ses cours de droit dans sa ville natale, les continua à Göttingue, fut reçu en 1788 agrégé à Leipzig et, après avoir passé plusieurs années à Weizlar, à Ratibonne et à Vienne pour s'initier à la pratique du droit public, devint successivement professeur extraordinaire de droit (1796), assesseur près la cour supérieure (1800) et professeur ordinaire de droit féodal (1805) à l'université de Leipzig. Le droit public ayant perdu toute importance pratique après la dissolution de l'empire d'Allemagne, il s'appliqua avec ardeur à l'étude du droit privé allemand et fut appelé en 1813 à une chaire de droit criminel dans la ville où il professait depuis dix-sept ans. Il fut l'un des derniers et l'un des plus remarquables représentants de l'ancienne jurisprudence, mais il ne put jamais se mettre d'accord avec les idées nouvelles. On cite comme ses ouvrages les plus remarquables : *Histoire des états de la Saxe électorale* (Leipzig, 1802-1806, 4 vol. in-8°); *Histoire moderne du royaume de Saxe depuis la paix de Prague jusqu'à notre époque* (Leipzig, 1808-1812, 3 vol.), livre écrit avec beaucoup de sécheresse et souvent surchargé de détails, mais excellent à consulter pour l'histoire du développement de la constitution et des formes administratives de la Saxe; *Manuel du droit public saxon* (Leipzig, 1824-1827, 2 vol.), regardé encore aujourd'hui comme le meilleur traité que l'on possède sur la constitution et sur le droit public de la Saxe, malgré les modifications constitutionnelles opérées depuis 1831. Le *Musée pour l'histoire, la littérature et la science politique de la Saxe* (Leipzig, 1794-1796, 3 vol.), que Weiss avait fondé et qu'il continua sous le titre de *Nouveau musée pour l'histoire, etc.* (Freiberg, 1800-1804, 4 vol.), renferme également une foule de précieux matériaux de toute nature sur l'histoire de cette partie de l'Allemagne.

WEISSE (Chrétien-Hermann), célèbre philosophe allemand, fils du précédent, né à Leipzig en 1801, mort en 1866. Il commença, comme son père, ses cours de droit à l'université de sa ville natale, mais ne tarda pas à les abandonner pour s'adonner exclusivement à l'étude de la philosophie spéculative. Promu en 1822 docteur en philosophie, il se fit recevoir, l'année suivante, agrégé pour la même faculté. Partisan déclaré, au début, de la philosophie de Hegel et de Schelling, il fit sur les systèmes de ces deux penseurs, du premier en particulier, des cours très-suivis; toutefois, il arriva graduellement à s'éloigner d'eux et s'en sépara complètement dans la suite.

En 1828, il fut nommé professeur extraordinaire de philosophie à Leipzig, mais il renonça à cette chaire en 1837 et reentra dans la vie privée. Quatre ans plus tard, il reprit ses cours à l'université, sans avoir toutefois le titre de professeur, et ce ne fut qu'en 1845 qu'il obtint celui de professeur ordinaire. Son discours d'inauguration de l'année scolaire 1847 fut fort remarqué, et, pour répondre au désir de ses amis, il le publia sous ce titre : *Dans quel sens la philosophie allemande doit-elle de nouveau s'orienter vers Kant?* (Leipzig, 1847). Bien que l'université d'Iéna lui eût déjà octroyé le diplôme honoraire de docteur en théologie, il s'était fait recevoir, en 1846, docteur et agrégé de la Faculté théologique de Leipzig.

L'incident le plus remarquable du reste de sa carrière fut la part qu'il prit en 1850 au fameux vote du sénat académique concernant le Landtag saxon remis en activité. Il fut du nombre des vingt et un professeurs résistants, c'est-à-dire fidèles à la constitution, qui se prononcèrent, au sein du sénat, contre le droit de ce dernier à prendre part aux délibérations du Landtag. A la suite de cette protestation, le gouvernement le priva, ainsi que ses vingt confrères, du droit d'assister aux séances du sénat et ordonna, en outre, contre eux une instruction disciplinaire, que Weiss qualifia ouvertement de « honteux manque d'égards envers la dignité de l'université » et de « dégradation préméditée de cette dernière. » Il exposa ses opinions et celles de ses collègues dans une brochure publiée sans nom d'auteur sous ce titre : *Le gouvernement saxon et les vingt et un professeurs* (Leipzig, 1850), où il se déclarait notamment contre la Confédération germanique, qu'il regardait comme une compensation insuffisante de la perte de l'unité allemande. Lors du départ d'Hartenstein en 1859, il lui succéda dans la chaire de philosophie théorique.

Weisse a laissé un grand nombre d'écrits, sans parler de la multitude d'articles qu'il a fournis à divers journaux et ouvrages encyclopédiques.

Ce fut en 1826 que Weiss publia le premier de ses grands ouvrages : *De l'étude d'Homère et de son importance pour notre époque*, que suivit un *Tableau de la mythologie grecque* (Leipzig, 1828). C'est là que se montrent les premières traces de la différence d'opinion de l'auteur avec Hegel, différence qui se dessina plus nettement dans ses brochures, *Sur le point de vue actuel de la science philosophique* (Leipzig, 1829) et *Sur les rapports du public avec la philosophie au moment de la mort de Hegel* (Leipzig, 1832), mais qui s'affirma tout à fait dans ses *Principes de métaphysique* (Leipzig, 1835). Dans aucun de ces écrits cependant, l'auteur ne s'est écarté du strict emploi de la méthode dialectique dont la découverte était, à ses yeux, le principal mérite de Hegel. Dans l'intervalle de ces publications, Weiss avait encore fait paraître : *De Platonis et Aristotelis in constituendis summis philosophiæ principis differentia* (Leipzig, 1828); la traduction de la *Physique* et du *Traité de l'âme* d'Aristote (Leipzig, 1829); *Système de l'esthétique envisagée comme la science de l'idée du beau* (Leipzig, 1830, 2 vol.), ouvrage qui donna lieu à une polémique des plus vives, à cause des éléments théologiques que l'auteur y avait mêlés, mais qui n'en a pas moins fait époque dans l'histoire de l'esthétique allemande et n'a pas encore été surpassé; *De la légitimité de la dynastie française actuelle* (Leipzig, 1832); *L'idée de la divinité* (Dresde, 1833); la *Doctrinè secrète de la philosophie sur l'immortalité de l'individu humain* (Dresde, 1834); *Théodicée ou Elevation de Dieu*, en vers allemands (Dresde, 1834); le *Petit livre de la résurrection* (Dresde, 1836), ouvrage publié, comme le précédent, sous le pseudonyme de *Nicodemus*. Nous citerons encore, parmi les écrits de ce savant philosophe : *Critique et explication du Faust de Gothe* (Leipzig, 1837); *L'Histoire de l'Evangile traitée au point de vue critique et philosophique* (Leipzig, 1838); le *Problème philosophique de l'époque actuelle* (Leipzig, 1842); *De l'avenir de l'Eglise évangélique, discours aux hommes du monde allemands* (Leipzig, 1849); la *Christologie de Luther* (Leipzig, 1852); *Dogmatique philosophique ou Philosophie du christianisme* (Leipzig, 1855-1862, 3 vol.), l'ouvrage capital de l'auteur, celui qui résume, en quelque sorte, tous ses travaux et tous ses efforts antérieurs; la *Question évangélique dans son arène actuelle* (Leipzig, 1856); *Documents pour la critique des épîtres de saint Paul*, publiés par Sulze (Leipzig, 1867), et *Opuscu-*

les d'esthétique et de critique esthétique, publiés par Seydel (Leipzig, 1867).

Weisse ne parlait pas avec facilité; mais il n'en réussissait pas moins à charmer ses auditeurs et à les tenir attentifs. La douceur et l'égalité de son caractère le faisaient aimer de tous, et lorsqu'il succomba au choléra, qui ravagea une partie de l'Allemagne dans l'automne de 1866, sa mort causa un deuil universel parmi les étudiants de Leipzig. Profond penseur, il était peu fait pour les incidents quotidiens de la vie pratique et était surtout d'une distraction sans exemple, dont ses anciens élèves aiment à raconter des traits devenus légendaires aujourd'hui. Sa biographie a été écrite par Seydel (Leipzig, 1866).

WEISSENBURG. V. WISSENBURG.

WEISSENBORN (Jean-Frédéric), médecin allemand, né à Erfurt en 1750, mort en 1799. Il fit ses études médicales à l'université de sa ville natale, où il fut reçu docteur en 1774 et où il devint (1790) professeur ordinaire de médecine et professeur d'accouchement. Parmi ses écrits, nous citerons : *De pupilla nimis coarctata vel clausa* (Erfurt, 1773, in-4°); *Introduction à l'obstétrique* (Erfurt, 1802, in-8°); *Observations de partu cæsareo* (Erfurt, 1792, in-4°).

WEISSENFELS, ville des Etats prussiens (Saxe), sur la Saale, à 22 kilom. S. de Mersebourg; 10,500 hab. Ch.-l. de cercle. Ecole de sourds-muets, collège, école normale primaire. Dans l'une de ses églises on conserve les cendres de Gustave-Adolphe. Fabricue de bas, passementerie, velours, soieries, orfèvrerie et poterie. Aux environs, on trouve des carrières de grès.

WEISSENEE, ville de Prusse, province de Saxe, régence et à 25 kilom. N.-O. d'Erfurt, ch.-l. du cercle de son nom, sur l'Unstrut; 3,000 hab. Récolte et commerce de plantes médicinales.

WEISSENSTADT, bourg de Bavière, dans la haute Franconie, cercle et à 9 kilom. S.-O. de Kirchlenauitz, sur le plateau du Fichtelgebirge; 2,000 hab. Non loin de ce bourg sont les sources de l'Eger. Fonderie d'étain, cristallerie, clouterie; commerce de lin.

WEISSENTHURN (Jeanne-Franul-Véronique DE), actrice et femme de lettres allemande, née à Coblenz en 1773, morte en 1847. A la mort de son père, l'acteur Benjamin Grunberg, sa mère se remaria avec André Teichmann d'Eisenach, et ce dernier exploita le talent des enfants de sa femme, en leur faisant représenter la comédie, alors si populaire, de Weiss, l'*Ami des enfants*. La jeune fille, qui avait en outre à s'occuper des détails du ménage, ne put donc acquérir les connaissances même les plus élémentaires, et ello n'apprit son art que par ses efforts naturels et sans le secours d'aucun maître. A l'âge de quatorze ans, elle fut engagée au théâtre de la cour à Munich, passa deux ans plus tard à celui de Baden, près de Vienne, et fut dans la suite appelée à celui de la cour, dans cette ville. Elle y eut d'abord une position difficile à côté de Mmes Adamberger, Sacco et Stéphanie, mais elle réussit enfin à se concilier la faveur du public et parut en 1809 dans le rôle de Phédre devant Napoléon. La seconde année de son séjour à Vienne, elle avait épousé le caissier d'une maison de commerce, Arnold de Weissen-thurn, et elle profita alors de cette amélioration dans sa fortune pour combler les lacunes qui existaient dans son éducation. Ce fut à la suite d'un pari que se révéla son talent littéraire. D'après un plan qu'on lui avait tracé à l'avance, elle écrivit, en huit jours, une tragédie intitulée les *Druses*. Cette première pièce fut suivie d'environ soixante autres, qui n'ont pas, il est vrai, une grande valeur littéraire, mais qui, parfaitement adaptées à la scène et pleines d'intérêt, obtinrent beaucoup de succès. Mme de Weissen-thurn quitta le théâtre en 1841. Le recueil de ses *Œuvres dramatiques* forme 14 vol. (Vienne, 1810-1836).

WEISSFLOG (Charles), romancier allemand. V. WEISFLOG.

WEISSIE s. f. (vè-si — de Weiss, botan. allem.). Bot. Genre de mousses, type de la tribu des weissières, comprenant un assez grand nombre d'espèces, qui croissent sur la terre.

WEISSIÉ, ÊE adj. (vè-si-é — rad. weissie). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre weissie.

— s. f. pl. Tribu de mousses, ayant pour type le genre weissie.

WEISSIOPSIS s. m. (vè-si-o-psiss — de weissie, et du gr. *opsis*, aspect). Bot. Syn. de weissie, genre de mousses.

WEISSITE s. m. (vè-si-te — rad. weissie). Bot. Genre de végétaux fossiles, analogues aux weissies.

— Minér. Nom donné par Wachtmeister à une variété de cordiérite aquifère, de couleur grise ou brunâtre, qui est disséminée en petites masses de la grosseur d'une noisette dans un schiste talqueux des environs de Sahln, en Suède.

WEISSKIRCH, en latin *Alba Ecclesia*, ville de l'empire d'Autriche, dans la Mora-

vie, à 98 kilom. N.-E. de Brünn, ch.-l. du cercle de Prerau; 5,800 hab. Fabrication de draps; beau château de Budischow.

WEISSKIRCHEN, ville de l'empire d'Autriche, dans le banat militaire (confins militaires), ch.-l. du district régimentaire de son nom, sur la Néra, à 180 kilom. S.-E. de Peterwaradin; 5,800 hab. Elève de vers à soie; tanneries; industrie agricole.

WEISTEIN s. m. (vè-stain). Minér. Espèce de pierre blanche, qu'on exploite en Allemagne.

WEISSTEIN, village de Prusse, province de Silesie, régence de Breslau, cercle de Waldenburg; 800 hab. Importante exploitation de houille. Verrerie, fonderie de plomb.

WEISTRITZ, rivière de Prusse. Elle prend sa source au S. de Braunau (Silésie), traverse l'Eulengebirge, les monts de Waldenbourg, arrose Schweidnitz et se jette dans l'Oder, au-dessous de Breslau.

WEITBRECHT (Josias), anatomiste allemand, né à Schorndorf (Wurtemberg) en 1702, mort en 1747. Il fit ses études médicales à Tubingue, fut appelé en 1755 à Petersbourg pour faire partie de l'Académie de médecine, et y devint en outre l'adjoint de Duvernoy dans l'enseignement de l'anatomie. Nommé en 1730 professeur d'anatomie et de physiologie, il obtint en 1736, de l'université de Königsberg, le diplôme de docteur en médecine. Outre un excellent traité de *Synœmologie* en latin (Petersbourg, 1742, in-40), traduit en français par Tarin (Paris, 1752, in-8°), on lui doit un grand nombre de mémoires importants, parmi lesquels nous citerons : *De febrili constitutione* (Königsberg, 1736, in-8°); *De actione musculorum ab ipso rum directione pendente specimen* (1736); *De figura et situ vesicæ uriniaræ*; *De cordibus villosis*; *De circulatione sanguinis cogitationes physiologicae*; *De mutationibus caloris et frigoris aquæ fluentis observationes*, etc.

✶ WEITBRECHT (Conrad), sculpteur allemand, né à Stuttgart vers la fin du XVIII^e siècle, mort en 1837. Orphelin et sans ressources, il réussit néanmoins, à force de privations et de travail, à suivre les leçons du célèbre Danneker, et par ses premières productions acquit assez de réputation pour qu'on le chargea d'orneer de ses sculptures la maison de plaisance de Rosenstein, future résidence du roi de Wurtemberg. Il s'acquitta de ce travail de façon à mériter la faveur de ce prince, qui le nomma professeur de dessin d'ornement à l'école des arts de Stuttgart et qui l'envoya à ses frais en Italie. Malheureusement, l'artiste mourut peu de temps après à la fleur de l'âge. On cite, comme ses œuvres les plus remarquables les *Quatre Saisons*, bas-reliefs qui se trouvent à la maison de plaisance de Rosenstein et qui ont été lithographiés par Weng (Stuttgart, 1829-1833); la *Ménagère*, en frise et en bas-reliefs qui forment dix-sept tableaux; le *Christ plaignant dans les cieux et adore par les fidèles*, lithographié en 1842 par Emminger; l'*École du dessin d'ornement*, 100 feuilles lithographiées (Stuttgart, 1832-1835).

WEITENAUER (Ignace), philologue allemand, né à Ingolstadt en 1705, mort en 1783. Il enseigna dix-huit ans la grammaire, la littérature et professa dans divers collèges de douze à dix-huit ans, puis fut professeur de droit à l'université d'Innsbruck, où il occupa pendant vingt ans la chaire de langues orientales. Après la suppression de l'ordre, il se retira dans le monastère des cisterciens de Salmsansweil. C'était un des hommes les plus érudits de son époque, et il possédait à fond la plupart des langues anciennes et modernes. On cite, parmi ses nombreux écrits : *Corona Mariana linguæ XII æzornata* (Cologne, 1751, in-8°); *Miscellanea litterarum humaniorum* (Augsbourg, 1752-1753, 2 vol. in-8°); *Historia provinciæ Germaniæ superioris societas Jesu* (Augsbourg, 1754, in-8°); *Hexaglotton seu modus addiscendi intra brevisimum tempus linguam gallicam, italicam, hispanicam, græcam, hebraicam et chaldaicam* (Fruncofort, 1756, in-4°), ouvrage auquel l'auteur ajouta en 1776 un second volume contenant l'application de sa méthode à six autres langues : anglais, allemand, belge, latin, portugais et syriaque, ce qui fit que l'ouvrage entier prit le titre d'*Hexaglotton geminum docens XII linguas; Liber psalmodicæ scripturæ* (Augsbourg, 1757, in-8°); *Synbolica, ætymologica, topographica* (Augsbourg, 1757, in-8°); *Carmine selecta* (Augsbourg, 1757, in-8°); *Lexicon biblicum* (Augsbourg, 1758); *Theatrum pantheicum seu drama Mariana decem* (Augsbourg, 1758, in-8°); *Hieroglyphicon linguarum orientalium hebraicæ chaldaicæ et syriacæ* (Augsbourg, 1759, in-8°); *Doutes sur la langue allemande* (Augsbourg, 1764-1769, 19 vol. in-12); *Subsidia eloquentiæ sacræ* (Augsbourg; 1764-1769, 19 vol. in-12) recueil dans le genre de la *Bibliothèque du prédicateur*, du P. Houdry; *Cant montagne emblèmes en vingt-six langues* (Fribourg, 1766, in-8°); *Compendium scientiarum et omnigenæ eruditionis* (Augsbourg, 1767, 2 vol. in-8°); *De modo legendi et excerptendi* (Augsbourg, 1775, in-8°), etc.

WEITLING (Guillaume), communiste allemand, né à Magdebourg en 1808. Il était ouvrier tailleur et ne possédait qu'une instruction des plus incomplètes, lorsqu'il vint à Paris, où il se lia avec des communistes

où il se convertit aux doctrines qu'il s'efforça plus tard de développer et de propager. Il se rendit de là en Suisse, où, pendant plusieurs années, il s'occupa à convaincre et à unir le peuple, parmi les ouvriers allemands des districts de communisme. Il fut aussi paraître dans le même but quelques brochures et venait de commencer celle qui fut publiée plus tard à Berne, sous ce titre : *l'Evangile du pauvre pêcheur*, lorsqu'il fut arrêté à Zurich. L'instruction judiciaire dont il fut l'objet se trouve résumée dans un ouvrage qui a pour titre : *les Communistes en Suisse, d'après les papiers trouvés sur Weiting* (Zurich, 1849), et qui est écrit avec partialité et plein de fausses assertions. Expulsé de la Suisse en 1845, Weiting partit pour l'Amérique du Nord, où il recommença ses efforts pour la propagation de ses doctrines; mais il n'y excita aucune attention, et l'on ignore même s'il existe encore. Quelques grandes que soient les erreurs dans lesquelles Weiting est tombé, comme la plupart des partisans du communisme, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'il a su présenter d'une manière originale et presque attrayante les doctrines dont il était imbu. Il faut encore citer, parmi ses écrits, qui eurent beaucoup de retentissement à une certaine époque : *les Garanties de l'harmonie et de la liberté* (1842) et *l'Humanité comme elle est et comme elle devrait être* (Berne, 1845, 2^e édit.).

WEITMULE (Benussius de), chroniqueur tchéque, mort vers la fin du xiv^e siècle. On sait qu'il fut en grande faveur auprès de Charles IV, empereur d'Allemagne et roi de Bohême, qui le chargea de diverses missions et voulut que ce fût lui qui dirigeât la construction de l'église métropolitaine de Prague. Le souverain fut tellement satisfait de la façon dont ce travail avait été exécuté, qu'il voulut que la statue de Weitmule fût placée dans l'église, parmi celles de la famille impériale, où on la voit encore aujourd'hui. Ce fut par l'ordre du même prince que Weitmule écrivit une *Chronique de Bohême*, qui va jusqu'à l'année 1392, et que Dobner a insérée dans le tome IV de ses *Monumenta historica Bohemica*.

WEITRA, ville de l'empire d'Autriche, dans la basse Autriche, à 26 kilom. N.-O. de Swetel, sur la rive droite du Leinsitz; 2,000 hab. Industrie active et importante : fabrication de toiles et de cotons, d'articles de quincaillerie; brosseries, poteries, tanneries, blanchisseries; filatures de lin et fabrication de fils retors. Exploitation de granit. Commerce de grains et de bestiaux.

WEITZ (Jean), philologue allemand, né dans la Thuringe en 1576, mort en 1642 à Gotha, où il était recteur. On a de lui : *Vie de Nicolas Reumer* (Iéna, 1603, in-4°); *Eloge de Wolfgang Heider* (Iéna, 1627, in-4°); *Oraison funèbre d'André Wilk, recteur de Gotha* (Iéna, 1639); enfin des éditions assez estimées d'*Héro et Léandre*, poème de Musée (Amberg, 1613, in-12); de *Prudence* (Hanau, 1613, in-12); de la *Génèse* de Saint-Hilaire de Poitiers (Francfort, 1625, in-8°).

WRITZEL (Jean-Ignace), publiciste allemand, né à Johannisheim, en 1771, mort en 1837. Fils d'un vigneron et destiné à une profession mécanique, il réussit, en dépit du manque de ressources, à acquérir une éducation libérale et se lança dans la carrière littéraire. Il se trouva à Mayence lorsque éclata la Révolution française. Il en accepta les idées avec ardeur, et, en 1798, fut nommé par l'administration française commissaire du canton d'Osterberg, département du Mont-Tonnerre. Privé de cet emploi en 1800, il revint à Mayence, où il fonda *l'Égérie*, journal d'histoire, de jurisprudence et de politique ; il y prit, en outre, la rédaction de la *Gazette de Mayence* et fut nommé professeur au lycée impérial. Le *Gazette de Mayence* lui passa successivement à la direction du *Journal des relations politiques de l'Europe* et des *Archives rhénanes*, et, après 1814, elles s'établir à Wiesbaden, où il fonda les *Feuilles rhénanes*, qui furent supprimées au bout de quelques années. Leur rédacteur fut alors nommé conseiller aulique et bibliothécaire de Wiesbaden, où il résida jusqu'à sa mort. On a de lui : *Auguste et Wilhelmine* (Francfort, 1815, 2 vol.), roman qui obtint assez de succès ; *Mélanges* (Francfort, 1820-1824, 3 vol.). Ce qu'offrent de remarquable ma vie et mon époque (Leipzig, 1821, 2 vol.) ; *L'Europe dans sa situation actuelle* (1824) ; *Voyage le long du Rhin* (1825) ; *Gâté et gravité pour servir à caractériser notre époque* (1830) ; *Histoire de la science du gouvernement* (1832) ; *Lettres écrites sur les bords du Rhin* (1834).

WEJDALOTE s. m. (vè-jda-lo-te — lithuanien *wejdalota*; de *wejda*, statue, et *lota* celui qui lave). Prêtre ou prêtresse de la classe la plus élevée, chez les anciens Lithuaniens. || On dit aussi WEYDALOTE ou WEYDELOTE.

— **Encycl.** L'une des principales fonctions des *wejdolotes* consistait à répandre des offrandes liquides sur les statues des dieux et à les laver chaque jour avec soin ; ils célébraient, en outre, des sacrifices quotidiens en l'honneur de chaque dieu en particulier ou de tous les dieux à la fois.

Les *wejdalotes* formaient chez les anciens Lithuaniens une caste analogue à celle des lévites chez les Hébreux. Ils devaient entre-

tenir le peuple dans la foi de ses ancêtres, lui faire observer fidèlement les cérémonies du culte et lui transmettre les volontés des dieux, que ceux-ci étaient censés leur faire connaître par des apparitions nocturnes. C'étaient eux également qui étaient chargés d'observer le cours des astres, d'établir les divisions du temps et de partager l'année en saisons appropriées aux différents travaux agricoles, que l'on ne commençait jamais avant qu'ils en eussent désigné l'époque. De plus, ils devaient faire retrouver les objets perdus ou volés; et, lorsque les chefs de la nation avaient décidé quelque guerre ou quelque expédition, c'étaient eux qui convoquaient le peuple et qui enflammaient son courage, en lui ordonnant, au nom des dieux, de marcher contre leurs ennemis.

Les *wejdalots* étaient mariés et ils devaient observer une si grande pureté de mœurs, que, si l'un d'eux était convaincu d'adultère, il était brûlé vif après un jugement sommaire. Leur costume se composait d'une longue robe de drap, bordée d'une bande de toile blanche, fermée sur la poitrine au moyen de trois boutons; une ceinture blanche, fermant avec une boucle, entourait leurs hanches; le bas de leur robe était garni par intervalles de touffes de poils d'animaux sauvages, longues d'environ 20 cm. Lorsqu'ils célébraient des sacrifices, soit dans les temples, soit devant les statues des dieux, ils mettaient sur leur tête des couronnes tressées des feuilles des arbres sacrés et de plantes odoriférantes.

Indépendamment de leurs fonctions religieuses, les *wejdalotes* étaient, en outre, médecins. Toute localité de quelque importance avait ses *wejdalotes*; ils marchaient au combat dans les rangs des guerriers, que, pendant la lutte, ils encourageaient par leurs chants à défendre leur religion et leur patrie.

Il y avait aussi des prêtresses *wejdolotes*, dont les fonctions et les devoirs avaient une grande analogie avec ceux des vestales de l'ancienne Rome. Elles faisaient vœu de chasteté, et celle qui transgressait ce vœu était punie d'une mort affreuse : tantôt on l'étendait toute nue sur un bûcher, auquel on mettait le feu ; tantôt on l'enterrait vivante ou enfin on la couvait dans un sac de cuir avec un chien, un chat, une vipère et plusieurs grosses pierres, et l'on jetait le tout dans l'eau. Les prêtresses *wejdolotes* possédaient une influence sans bornes sur le peuple ; choisies parmi les jeunes filles les plus belles, elles habitaient près des grands temples et des autels de la célèbre déesse Praurimé. Il y avait des sacrifices qu'elles seules pouvaient accomplir et elles étaient chargées, en général, de tout ce qui, dans les cérémonies religieuses, avait rapport aux femmes. Elles demeuraient prêtresses jusqu'à un âge déterminé et pouvaient ensuite se marier. Celles qui ne le voulaient pas fixaient leur demeure dans quelque endroit écarté et s'occupaient de prédire l'avenir. Leur principale occupation était l'entretien du feu sacré sur l'autel de Praurimé. Le plus célèbre de ces autels se trouvait sur les bords du saïs au sud des montagnes de Solongka. Ce fut là que, au milieu d'une fête solennelle, Kieystu, grand dieu de Lithuanie, vit pour la première fois la *wejdolote* Birouta. Il en devint éperdument amoureux, et, comme elle lui refusait sa main à cause de son vœu de chasteté, il l'enleva du pied même de l'autel. Elle fut la mère du célèbre Witold. Si le feu sacré s'éteignait, ce qui présageait une grande calamité, on en tirait d'autre d'un caillou qu'on tenait dans sa main la statue de Perkounas le dieu du tonnerre. Le *wejdolote* ou la *wejdolote* coupable de l'avoir laissé éteindre périsait sur le bûcher.

WEKERLIN (Jean-Baptiste-Théodore Wackerlin, dit), musicien français, né à Guebwiller (Haut-Rhin) en 1821. Il fit de bonnes études littéraires, et, après s'être enfilé de la maison paternelle afin de ne pas suivre la carrière industrielle, à laquelle il était destiné, il vint à Paris pour se livrer à son goût pour la musique. Admis, en 1844, au Conservatoire, d'abord dans la classe d'harmonie d'Elwart, puis dans celle de composition d'Halevy, il sortit de cet établissement en 1849 pour se livrer au professorat et à la composition. Il commença par publier un grand nombre de morceaux de musique vocale, puis fit jouer au Théâtre-Lyrique *l'Organiste*, opéra-comique en un acte, paroles d'Alboize (17 mars 1853), et *la Princesse de Trébizonde*, aussi en un acte (4 septembre 1853); un troisième ouvrage, les *Revenants bretons*, paroles d'Alfred de Bréhat, répété *l'Opéra-Comique*, fut retiré avant la représentation. Wekerlin a encore écrit une vingtaine d'opéras-comiques ou d'opérettes représentés dans les grands salons parisiens : *Entre deux feux*, paroles de M. Edouard Cudot; *Il Matrimónio impetrato*; *Jobin et Hannelte*, paroles de MM. Battu et Michel Carré; *l'Amour à l'épée*, paroles de Galoppe d'Onquaire; *Tout est bien qui finit bien*, représenté au château des Tuileries le 23 février 1856; la *Sérénade interrompue*, paroles de lui-même; *Manche à manche*, paroles de Galoppe d'Onquaire; la *Première barbe de Figaro*, etc. Il a fait représenter à Colmar *Die dreyack Hochzitt in Baschott* (le

Trois noces dans la vallée des Balais, opéra-comique en trois actes et en dialecte local (17 septembre 1863); enfin, il a fait exécuter à l'Opéra (15 août 1866) *Paiz, charité, grandeur*, cantate sur des paroles de M. Edouard Fournier, et, dans la salle du Théâtre-Italien, les *Poèmes de la mer*, ode-symphonie sur des vers de M. Antran.

On doit encore à Wekerlin diverses publications musicales, mélangées d'études critiques ou biographiques : *Echos du temps passé* (Paris, 1883-1885, 2 vol. in-8°); *Chansons populaires de France*, avec accompagnement de piano (Paris, in-8°); *les Anciens poètes français mis en musique* (Paris, 1868, in-8°). Enfin, cet artiste a publié encore des messes, motets, cantiques, choeurs, tyroliennes et autres compositions vocales. Wekerlinne se prépare depuis longtemps déjà une histoire générale de la chanson, et il s'est affirmé comme écrivain par quelques articles publiés dans le *Bulletin de la Société des compositeurs de musique*. Ancienne chef du chant à la Société Sainte-Cécile, fondée en 1850 par M. Seghers et disparue après quelques années d'existence, il a réorganisé (1866) cette société sur des bases nouvelles et il fait depuis plusieurs années partie du comité des études au Conservatoire

Weland le forgeron (LÉGENDE DE). Le souvenir de ce forgeron a été conservé sur tous les points de l'Europe occupés par les Germains, depuis les Pyrénées jusqu'à la mer Glaciale. Son nom tout à tour s'est prononcé Valandar, Weland, Wayland, Valland, Galland. Longtemps en Allemagne on montra sa forge, et un habile artisan s'appelait encore aujourd'hui en Islande un Volundr. Aucune légende de l'Edda, aucune tradition des *Nibelungen* ne donne une idée aussi complète de l'avarice et des instincts sanguinaires des anciens peuples germaniques et scandinaves. Une complainte anglo-saxonne célèbre les malheurs de Weland, et les habitants du Berkshire ont conservé une pierre sur laquelle l'ouvrier invisible ferait leurs chevaux. Les romans chevaleresques français veulent que les armes bien trempées sortent de l'atelier de Galand (ou Weland) qui forgera les trois bonnes épées Flamberge, Hauteclère et Joyeuse. Voici donc l'inventaire du forgeron tel que la raconte l'Edda : tel qu'au XIII^e siècle l'évêque norvégien Biorn de Nidaros l'entendit répéter encore à la cour de l'empereur Frédéric. Au temps où le roi Nidur régnait en Suède, trois Français vinrent s'établir dans la vallée du Loup, tous les trois frères et de race royale. Comme ils erraient un jour autour du lac qui arrosait la vallée, ils virent que trois Wulkryies s'y baignaient en filant du lin; elles avaient laissé leurs vêtements sur la rive. Chacun des trois frères en prit une pour épouse. Volundr, le plus jeune des trois, eut en partage la belle Alivtra, qui savait toutes choses. Mais, après sept hivers, les trois Wulkryies se souvinrent des combats où elles avaient coutume de se mêler, et, quittant leurs époux, elles retournèrent sur les champs de bataille. Deux des frères se mirent à leur poursuite; l'un dût céder du vivant, l'autre du côté du couchant. Mais Volundr resta seul dans la vallée; il resta assis tout le jour, il forgera l'or rouge, il y enchaîna des pierres précieuses, il fit de grands miroirs, l'anneau qu'il suspendait à son cordon d'écorce, attendant s'il plairait à sa belle épouse de revenir. On lui arriva que le roi Nidur entendait parler de Volundr et de ses richesses. Il prit donc avec lui des hommes armés, s'enfonça dans la vallée du Loup, forger l'entrée de la forge, filier Volundr qui dormait, lui prit son glaive étincelant et s'empara des anneaux d'or, dont il destina le plus riche à Bodvilda, sa fille. Il retourna chez lui chargé d'or et ramenant son prisonnier. Volundr était furieux de voir son glaive aux mains du roi et son anneau au doigt d'une étrangère. La reine s'en aperçut; elle conseilla de mettre le captif hors d'état de nuire. « Craignez, dit-elle, ce serpent au regard perfide; coupez-lui les nerfs et jetez-le dans l'île de Saerwardst. » On coupa donc à Volundr les deux des jarrets et on le jeta dans l'île, on lui bâtit une forge et il y travaillait pour le roi Nidur à des ouvrages d'or et d'argent. Mais il travaillait aussi à sa vengeance. Un jour, les deux fils de Nidur vinrent trouver le forgeron, et s'étaient fait donner les clefs de son coffre, ils y virent beaucoup d'or rouge et de joyaux. Et Volundr leur dit : « Venez demain, venez seuls, et je ferai en sorte de vous donner tout cet or. Mais ne dites ni aux femmes, ni aux serviteurs, ni à personne que vous venez près de moi. » Le lendemain de bonne heure, les deux frères s'appelèrent l'un l'autre et dirent : « Allons, dirent-ils, voir le trésor. » Ils y allèrent, et, s'étant fait ouvrir le coffre, ils y regardaient avec avidité. Volundr leur coupa la tête et cacha leurs restes sous le fourneau. Puis il prit leurs crânes, les entourna d'argent et en fit des coupes pour le roi Nidur leur père; il enchaîna les brunelles de leurs yeux comme des pierres précieuses et les envoya à la reine leur mère. De leurs dents, il fit une parure et l'envoya à Bodvilda leur sœur. Un peu après, Bodvilda étant venue le prier de réparer l'anneau qu'elle avait brisé, il lui présenta un bracelet vague enivrant et la déshonora. « C'est moi qui t'en ai fait, dit-il, et tu en es honte ! » Elle, se tenant, s'écria-t-il, que je suis vengé ! Et

même temps, Volundr s'ajusta des ailes qu'il s'était secrètement fabriquées et il s'éleva en riant dans les airs. Or, il passa devant la salle où le roi Nidur attendait ses enfants, et le roi lui ayant demandé ce qu'étaient devenus ses fils et sa fille, Volundr, en ricanant, lui apprit la terrible nouvelle. Alors, le roi s'écria : « Tu n'as jamais proféré une parole qui me causât plus de douleur. Mais il n'y a pas d'homme assez grand pour qu'à cheval même il puisse te combattre, il n'y en a pas d'assez fort pour te frapper d'en bas, tandis que tu planes là haut dans les nues. » Ce qui plaisait surtout aux scaldes scandinaves, et ce qu'ils ont chanté avec plaisir, c'était ce ressentiment qui ne se laissait jamais flechir. Involontairement, on est amené à faire le rapprochement de cette légende avec celles de Vulcain et de Dédale. Comme Weland, le dieu Vulcain est boiteux; comme Dédale, il est prisonnier d'un roi, travaille dans une île et s'échappe avec des ailes qu'il s'est fabriquées. Ce qui est encore plus curieux, c'est qu'un labyrinthe, un dédale, s'appelle, chez les peuples scandinaves, une maison de Volundr ou de Weland.

WELCHE s. et adj. (vèl-che). Ethnogr. Nom primitif des Celtes qui ont peuplé la Gaule, le nord de l'Espagne et le pays de Galles : Les **WELCHES**. Le peuple **WELCHE**.

— Par ext. Gaulois, barbare : *Que pourrions-nous raconter de notre société florissante, nous autres WELCHES, dans notre jargon raffiné à d'étranges et barbares limites?* (Chateaub.)

WELCKER (Frédéric-Théophile), savant humaniste et archéologue allemand, né à Grünberg (Hesse) le 4 novembre 1784, mort en 1868. Fils d'un pasteur de village qui possédait une instruction fort étendue, il fit ses premières études sous sa direction, suivit plus tard les cours de l'université de Giessen et, dès 1803, devint professeur au Pädagogium de cette ville. En 1806, il partit pour l'Italie, où un heureux hasard le fit entrer à Rome, comme précepteur, chez Guillaume de Humboldt, qui le prit en grande amitié, ainsi que le prouve leur correspondance qui a été publiée par Hayn en 1859. Ce fut ce séjour de deux ans à Rome, où Welcker vécut en rapports intimes avec Zoega, Akerblad, Dodwell, Thirlwall, etc., qui commença à faire naître en lui les idées et les aperçus qu'il devait développer plus tard dans ses cours et dans ses écrits. Ce fut là qu'il commença à étudier sur les lieux mêmes et dans leurs monuments originaux les religions et les civilisations antiques, et, désireux de pénétrer encore plus avant dans leur histoire, il passa de l'Italie en Grèce, où il recueillit une foule de faits et de matériaux nouveaux qui avaient échappé à ses devanciers. De retour à Giessen en 1809, il y fut nommé professeur d'archéologie et de philologie, prit part, en 1814, comme volontaire, à la guerre contre la France et, en 1816, obtint une chaire à l'université de Göttingue. Trois ans plus tard, il devenait professeur de littérature ancienne et d'archéologie à l'université de Bonn, à laquelle son enseignement ne tarda pas à donner un éclat tout particulier. Nommé directeur du séminaire philologique de cette ville, il y fonda un musée d'antiquités où sont réunis les monuments découverts dans la contrée, les inscriptions et de nombreux moules des chefs-d'œuvre de l'art ancien. En outre, comme bibliothécaire, il eut une large part, après les Niebuhr et les Schlegel, à l'organisation de la bibliothèque de Bonn, l'une des plus jeunes, mais l'une des plus complètes de l'Allemagne. On peut à peine s'expliquer comment, à côté de ses nombreuses fonctions, il a pu trouver le temps de publier une si grande quantité de volumes, dont la valeur scientifique le place au premier rang parmi les archéologues et philologues contemporains. Lorsqu'il prit sa retraite (1860), il était depuis deux ans associé étranger de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

C'est surtout l'antiquité grecque que Welcker possédait à fond; il avait étudié les auteurs et les monuments avec un soin scrupuleux, et loin de devenir un érudit pédant, il s'était pénétré de ce qu'il y a de plus grand et de plus exquis dans l'esprit hellénique; c'est ainsi qu'il a pu donner sur le grand art et la grande littérature de précieuses indications. Il avait tellement vécu dans le monde ancien, au milieu de ses dieux et de ses sagesses, que, même dans la vie ordinaire, il conservait quelque chose d'antique et de presque païen. Lorsque O. Müller mourut, il s'écria qu'Apollon, ce dieu jaloux, l'avait frappé de ses traits dans son sanctuaire pour se venger de ce que le savant archéologue n'avait pas voulu reconnaître en lui une divinité solitaire. On sait, en effet, que Müller succomba à un coup de soleil sur les ruines mêmes du temple de Delphes. Un jour, Welcker se brouilla avec un de ses collègues à propos d'affaires académiques; bien des années après, lorsqu'il eut donné sa démission, il se présenta chez ce collègue et expliqua sa démarche par ces simples paroles : « Le professeur est mort, l'ami revient. »

Welcker appartient à l'école historique, et loin de se borner à de sèches études grammaticales ou critiques, il s'est efforcé de saisir la vie des anciens dans son ensemble. La mythologie, la littérature et l'archéologie

s'éclairaient mutuellement dans ses écrits, et souvent, grâce à l'étendue de ses connaissances, il a pu nous donner la solution des problèmes les plus délicats. Il avait débuté par une dissertation remarquable sur les *Hermaphrodites dans l'art antique*, travail qui parut dans les *Etudes heidelbergoises de Daub et Creuzer* en 1808 (t. IV). En 1810 et 1811, il traduisit en vers allemands deux comédies d'Aristophane, les *Grenouilles* et les *Nuées* (avec d'excellentes notes). C'est vers 1824 qu'il commença ses travaux les plus importants sur l'histoire littéraire de la Grèce. Son étude sur la *Trilogie d'Eschyle, Prométhée et la consécration des Cabires à Lemnos* (1824), suivie d'un *Appendice sur le drame satirique* (1825), donna pour la première fois des notions exactes sur la charpente des tragédies antiques, de celles d'Eschyle en particulier. On sait, en effet, que cet auteur avait l'habitude de faire représenter à la suite l'une de l'autre trois pièces tragiques, se rapportant à une même légende et formant un ensemble; c'est ce qu'on appelait une trilogie. En outre, à la fin, on donnait une sorte de divertissement, de parodie mythologique, ayant également un certain rapport avec les trois premières pièces; c'était le drame satirique. Si A.-G. Schlegel a donné quelques indications à cet égard dans son cours de littérature dramatique, Welcker, étudiant plus spécialement un mythe donné, celui de Prométhée, a pu expliquer plus nettement les détails. La pièce qui nous a été conservée est celle du milieu; dans la première, le héros enlevait le feu pour le donner aux mortels; dans la troisième, il était délivré; la seconde, la plus dramatique, représente son châtiment. Le *Cycle épique* ou les *Poètes homériques* (Bonn, 1835-1849, 2 vol. in-8°), qui a paru comme supplément du *Musée du Rhin*, examine les traditions diverses sur la guerre contre Troie, sur les Argonautes, sur les Sept contre Thèbes, etc., traditions qui ont fourni matière à des poèmes épiques. Chacune des grandes familles de la Grèce avait ses légendes d'aventures, de guerres, de querelles domestiques, de crimes et de châtements divins, chacune a donné lieu à des épopées aujourd'hui perdues et dont les auteurs sont appelés poètes cycliques. Ces mêmes traditions ont à leur tour inspiré les artistes et les poètes tragiques; elles ont subi, suivant les temps et les lieux, des variantes que Welcker s'est appliqué à retrouver et à caractériser, non-seulement dans un grand nombre d'articles et de dissertations, mais aussi dans un ouvrage important intitulé *Les Tragédies grecques disposées d'après le cycle épique* (Bonn, 1839-1841, 3 part. in-8°); ici chaque pièce insérée à la place qu'elle occupe nous apparaît sous un jour tout nouveau. Nous comprenons mieux les allusions du poète, les emprunts qu'il a faits à des écrits antérieurs, les idées originales qu'il a introduites dans le récit, l'effort qu'il a dû faire pour répondre aux exigences de la scène. La *Mythologie grecque*, en allemand *Theorie des dieux grecs* (Göttingue, 1857-1863, 3 vol. in-8°) jouit aussi d'une juste réputation à côté de celle de Preller. L'auteur se place à un point de vue tout différent de celui qui avait prévalu pendant quelque temps, grâce à la *Symbolique* de Creuzer; il défend l'originalité des mythes grecs et s'efforce de montrer que les dieux grecs ne sont que des personifications des forces de la nature. Il y a une grande analogie entre ses idées et celles d'O. Müller. Mais, après ses études sur la tragédie, les plus importants de ses travaux sont ceux qui ont trait à l'archéologie. Il n'a pas publié de grand ouvrage sur la matière, mais seulement d'innombrables articles et dissertations, qu'il a réunis plus tard en volumes sous le titre de *Monuments antiques* (Göttingue, 1849-1864, 5 vol. in-8°, avec planches). L'ordre systématique et rationnel qu'il a adopté pour ce recueil le place à côté des meilleurs travaux d'ensemble; on y trouve d'ailleurs des additions et des rectifications considérables. Le premier volume est consacré à des études sur les œuvres de grande sculpture (frontons des temples grecs et statues); on y remarque surtout celles sur les frontons d'Égine et du Parthénon, celle sur le groupe de Niobé, qui a fait sensation lors de sa première publication. Le second volume comprend les dissertations sur les bas-reliefs; le troisième, celles sur les vases peints; le quatrième contient l'explication des peintures de Pompéi, publiées par Tempe, à Berlin, avec une étude sur la peinture des anciens. Le cinquième volume, enfin, donne des articles nouveaux qui complètent les trois premiers volumes. La dissertation sur le *Jugement de Paris* est un vrai chef-d'œuvre, où l'on trouve la série complète des peintures de vases représentant la fameuse légende, en déterminant leur date relative et en faisant remarquer les modifications introduites peu à peu par les artistes dans le nombre des personnages et dans la manière de les grouper. Les *Opusculs* de M. Welcker relatifs à l'histoire littéraire, l'histoire et la mythologie ont été réunis également et forment cinq volumes (Bonn, 1844-1867). On a encore de lui une *Vie de Zoega* (Göttingue, 1819, 2 vol.), des éditions des *Bas-reliefs de Rome* (Giessen, 1811-1812, 2 vol.) et des *Dissertations* (Göttingue, 1817) du même auteur; un choix d'inscriptions grecques, recueillies

et mises en ordre systématique afin de servir d'introduction et de texte à un cours d'épigraphie, *Sylloge epigrammatum græcorum* (1828); des éditions appréciées d'Aleman (1815), de Théognis (1826), des fragments d'Hippocrate et d'Ananias (1817). Enfin, M. Welcker a collaboré avec M. Jacobs à l'édition des Philostrate (1825), avec Raumer, Böck, etc., aux *Lettres d'antiquaires*. Il a dirigé depuis 1833 avec Nœke et, depuis 1841, avec M. Ritschl, le *Musée du Rhin*, revue estimée de philologie qui paraît à Francfort-sur-le-Mein.

WELCHERIE s. f. (vèl-che-ri — rad. *welche*). Fam. Action ou caractère d'un welche, d'un barbare : Cette épouvantable et absurde **WELCHERIE** sera démontrée. (Vol.)

WELD (Thomas), théologien anglais, né vers la fin du xvi^e siècle, mort en 1663. Ayant refusé d'adhérer à l'Eglise établie, il émigra en Amérique, devint, en 1632, pasteur de Roxbury (Massachusetts) et revint, en 1641, comme agent de sa province, en Angleterre, où il résida de nouveau jusqu'à sa mort. On a de lui : *Histoire abrégée de l'origine, du règne et de la chute des antinomies, familistes et libertins, qui ont infecté les Eglises de la Nouvelle-Angleterre* (1644, in-8°); le *Parfait pharisien dans la sainteté monacale*, écrit dirigé contre les quakers (1654, in-8°).

WELDEN (Louis, baron DE), général autrichien, né à Laupheim (Wurtemberg) en 1780, mort en 1853. Il entra, en 1798, dans l'armée wurtembergeoise, avec laquelle il fit les campagnes de 1799 et de 1800 contre la France, passa, en 1802, au service de l'Autriche et prit part à toutes les campagnes jusqu'en 1815, époque à laquelle il fut promu au grade de colonel. Nommé, l'année suivante, brigadier du corps des pionniers, il demeura plusieurs années à la tête du bureau topographique, dirigea, en 1821, comme quartier-maître du corps de Babna, la courte campagne contre les insurgés piémontais, parvint, dans la suite, aux grades de major général (1826) et de feld-maréchal lieutenant (1836) et fut appelé au commandement de la division de Grätz (1838), puis au commandement général du Tyrol (1843). Lors du soulèvement de la Lombardie en 1848, il réussit, par ses habiles opérations dans le Tyrol, à assurer les communications du feld-maréchal Radetzky avec l'Autriche et bloqua ensuite Venise; mais il fut, peu de temps après, rappelé d'Italie et nommé gouverneur militaire et civil de la Dalmatie. Après les événements d'octobre et la prise de Venise, l'empereur lui confia le gouvernement de la capitale, qu'il conserva au milieu des circonstances les plus difficiles, d'avril à juin 1849. Il reçut, à cette époque, le commandement de l'armée de Hongrie et le grade de feldzeugmeister (général de cavalerie). On a de lui : la *Campagne des Autrichiens en Italie pendant les années 1813 et 1814* (Grätz, 1853) et *Episodes de ma vie* (Grätz, 1853), ouvrage qui renferme des matériaux intéressants pour l'histoire de l'armée autrichienne en 1848 et 1849.

WELDÉNIE s. f. (vèl-dé-ni — de *Welden*, sav. allem.). Bot. Genre de plantes, de la famille des colchicacées ou melanthacées, tribu des colchicées, dont l'espèce type croît au Mexique.

WELDIEN, **IENNE** adj. (vèl-di-ajn, i-è-ne). Géol. Se dit de certains terrains d'alluvion : *Dépôts WELDIENS*.

WELDON (John), compositeur anglais, né à Chichester dans la seconde moitié du xviii^e siècle, mort en 1736. Il fit ses études artistiques sous la direction de Henri Purcell, devint successivement organiste du New-College à Oxford, *gentleman-extraordinary* à la chapelle royale (1701), organiste (1708) et enfin compositeur (1716) de cette chapelle. Il était en même temps organiste de deux églises de Londres. C'est surtout de la musique d'église qu'il a composé, et sa réputation est fondée principalement aujourd'hui sur deux de ses antennes : *En toi, Seigneur*, et *Entends mes cris*. On lui doit aussi la musique du *Jugement de Paris*, opéra ballet de Congreve, et celle de plusieurs chansons, qui ont été insérées dans le *Mercurius musicus* et autres recueils.

WELHERAD, village de l'empire d'Autriche, dans la Moravie, cercle et à 3 kilom. d'Ungarisch-Hradich; 600 hab. Ancienne abbaye de cisterciens. Autrefois siège d'évêché et résidence des rois de Moravie. Belle église; lieu de pèlerinage très-fréquent.

WELF 1^{er} et **WELF 11**, ducs de Bavière. V. BAVIÈRE (souverains de la).

WELFON, duc de Bavière. V. BAVIÈRE (souverains de la).

WELHAVEN (Jean-Sébastien-Cammermeier), poète norvégien, né à Bergen en 1807. Il fut élevé à l'école latine de sa ville natale et partit pour l'université de Christiania en 1825, époque où commençait dans cette ville la réputation de Wergeland. Ses œuvres excitèrent l'intérêt de Welhaven, qui en fit une étude attentive et résuma ses impressions dans un ouvrage intitulé *La Poésie et le caractère de Henri Wergeland* (Christiania, 1832). L'antagonisme dont il y faisait preuve contre les tendances ultra-nationales de Wergeland suscita une polémique des plus vives, et pour y répondre et propager en même temps ses opinions particulières, il fonda avec

Schweignard, Birch Reichenwald et autres, le *Vidar*, recueil littéraire hebdomadaire. Il publia, vers le même temps, sous ce titre : *Norges Dæmring* (Christiania, 1834), un poème qui excita une vive agitation dans les cercles littéraires et politiques. Il y émettait l'opinion que c'était seulement en se rattachant à la civilisation du reste de l'Europe et en ne s'écartant pas de la voie historique de son développement social que le peuple norvégien pouvait devenir capable de comprendre son originalité et de l'utiliser d'une manière fructueuse. En dépit de l'acharnement que Wergeland et ses partisans mirent à combattre les idées de Welhaven, ce dernier réussit à réunir autour de lui un certain nombre d'adhérents, qui, après la suppression du *Vidar* en 1835, fondèrent, en 1836, la *Constitutionnelle*. Pendant dix ans, cette feuille fut l'organe des nouvelles tendances, qui recrutèrent rapidement une foule de jeunes et ardents champions, tels que Collett, Munch, Mos, Stang, Motzfeldt, Asbjørnsen, etc. Indépendamment des nombreux articles qu'il a fournis à ce journal, Welhaven a publié : *Indications pour une révision de nos psaumes ecclésiastiques* (Christiania, 1840); *De l'opposition de l'école de poésie norvégienne contre la poésie d'Ewald* (Christiania, 1849); une anthologie extraite des *Poésies* de Frimman (Christiania, 1851) et une *Biographie* de Louis Holberg (Christiania, 1854). Ses poésies ont paru en quatre *Recueils* (Christiania, 1839, 1845, 1848 et 1860), ainsi que dans ses *Impressions de voyage et poésies* (Christiania, 1851). En 1868, il travaillait à un grand ouvrage sur l'histoire de la littérature danoise. Welhaven qui, attaché depuis 1840 à l'université de Christiania, y est devenu, en 1846, professeur de philosophie, est regardé comme l'un des principaux représentants de l'idée de l'étroite union sociale, politique et littéraire des trois peuples scandinaves.

WELI-EDDYN AHMED ERDJEK OGLI, poète et homme d'Etat ottoman, né en Bosnie vers 1438, mort en 1495. Son père, qui était prince de Bosnie, avait été depouillé de ses Etats par Mahomet II et avait embrassé l'islamisme. Weli fut élevé dans cette religion. Grâce à ses talents poétiques, il gagna la faveur du sultan, qui le chargea d'élever son fils Bajazet II, puis le nomma vizir. Ayant été accusé par ses ennemis d'un vice contre nature, Mahomet le fit jeter en prison et lui enleva sa charge, après avoir acquis la certitude que cette accusation était fondée; toutefois, il se laissa toucher par une pièce de vers que lui adressa Weli; il lui rendit ses fonctions et ses biens. Sous Bajazet II, le poète jouit d'une grande faveur. Il épousa une des filles du sultan et devint successivement gouverneur de la Roumelle, puis de Brousse; mais ses débâches et les extorsions auxquelles il se livra pour subvenir à ses prodigalités le rendirent odieux à ses administrés. Weli-Eddyn fut le poète le plus remarquable de son temps. Il composa des ghazels, des cussides, des odes, etc., qui se distinguent par l'élégante noblesse du style, par l'harmonie du rythme, par la grâce et la richesse des images.

WELL s. m. (ouël — mot angl. qui signifie *puits*). Nom que les Orcadiens donnent à des espèces de puits où tournaient qui se forment dans les courants.

WELLAND, rivière de l'Angleterre. Elle prend sa source au S.-O. d'Harborough, separe les comtés de Leicester, Rutland et Lincoln de ceux de Northumberland, et se jette dans le Wash, après un cours de 100 kilom.

WELLEIKA s. f. (vé-lè-ka). Chorégr. Danse polonaise.

WELLEKENS (Jean-Baptiste), poète belge, né à Alost en 1838, mort à Amsterdam en 1876. Il s'adonna d'abord à l'étude de la peinture, et, à l'âge de dix-huit ans, il partit pour l'Italie, où il séjourna pendant onze ans. Ce fut dans cet intervalle que se révéla en lui le goût de la poésie pastorale, à laquelle il finit par se consacrer entièrement, après avoir été atteint, en 1867, à Venise, d'une attaque de paralysie à la suite de laquelle son côté gauche était demeuré paralysé. Il eut, en outre, à souffrir, pendant tout le reste de sa vie, de la gravelle et de la goutte. Ses pastorales les plus remarquables ont été publiées sous le titre de *Récréations poétiques* (Amsterdam, 1710, in-8°), avec celles de son ami Vlaming. Ce dernier a, en outre, réuni les poésies posthumes de Wellekens aux siennes propres dans le recueil qu'il publia en 1875.

WELLER (Charles-Henri), médecin allemand, né à Halle en 1794, mort en 1854 dans la même ville, où il jouissait d'une grande réputation comme médecin oculiste. On a de lui : les *Maladies de l'organe visuel de l'homme* (Berlin, 1819, in-8°), ouvrage traduit en français par Reister sous ce titre : *Traité théorique et pratique des maladies des yeux* (Paris, 1828, 2 vol. in-8°); *Dietétique pour les yeux faibles et malades* (Berlin, 1821, in-8°); *Icones ophthalmologicae seu selecta circa morbos humani oculi* (Leipzig, 1825, in-4°).

WELLER DE MOLLSDORF (Jérôme), théologien allemand, né à Fruberg en 1499, mort en 1572. Il fit ses études à l'académie de

Wittenberg, et, ayant entendu Luther prêcher dans cette ville, il s'attacha au célèbre réformateur, auprès duquel il demeura huit ans et qui lui fit épouser une de ses parentes, Anne de Steigon. Plus tard, il devint premier professeur de théologie et inspecteur des écoles à Freiberg, où il eut même pendant plusieurs années le titre de recteur. Ses écrits, qui eurent de son temps beaucoup de crédit parmi les luthériens, ont été recueillis sous le titre d'*Opera omnia* (Leipzig, 1702, 2 vol. in-fol.).

WELLER DE MOLLSDORF (Jacques), savant allemand, né à Neukirchen en 1602, mort en 1664. Il professa avec éclat la philosophie à Wittenberg, la théologie et les langues orientales à Meissen, et fut appelé, en 1646, à la cour électorale de Dresde. Son ouvrage le plus connu est une *Grammaire grecque*, dont la meilleure édition est celle qui fut donnée à Leipzig, 1781, avec des commentaires de J.-F. Fischer. On lui doit aussi une édition de la Bible allemande de Luther, avec préface.

WELLESLEY, province coloniale de l'Inde-Chine anglaise, dans la presqu'île de Malacca, à l'entrée du détroit de Malacca, vis-à-vis de l'île de Penang ou du Prince-de-Galles; superficie, 364 kilom. carrés; 100,000 hab. Terroir légèrement ondulé, fertile en riz et épices; climat sain; élevage de bétail et de volailles. La province est administrée par un sous-résident anglais, qui dépend du gouvernement de Penang et de la présidence du Bengale.

WELLESLEY, îles de la Mélanésie (Océanie), sur la côte N. de la Nouvelle-Hollande, dans le golfe de Carpentarie. La plus importante de ces îles, au nombre de sept, est l'île Swees.

WELLESLEY (Richard COLLEY, marquis), célèbre homme d'Etat anglais, né à Dublin en 1760, mort en 1842. Il était issu d'une ancienne famille qui tire son origine du roi Ferdinand de Castille, et qui était venue s'établir en Irlande sous le règne de Henri VIII. Après avoir fait, avec beaucoup de distinction, ses études au collège d'Eton, il devint, en 1781, membre du Parlement irlandais, entra, quatre ans plus tard, au Parlement anglais, comme représentant du bourg de Beeralston, et prit une part active aux débats parlementaires. En 1788, lors des événements provoqués par la démission du roi George III et des discussions relatives à la nomination d'un régent, il lutta contre le Parlement irlandais, qui voulait conférer au régent de pleins pouvoirs et placer ainsi à la tête du gouvernement le parti dont Fox était le chef. Après son rétablissement, le roi lui fut très-reconnaissant du rôle qu'il avait joué en cette occasion; il en fut de même de Pitt, qui conçut dès lors pour lui un vif attachement. Entré au conseil privé en 1793, il fut créé, en 1797, pair d'Angleterre, avec le titre de baron de Mornington, qu'il échangea, deux ans plus tard, contre celui de marquis Wellesley. Nommé, en 1797, gouverneur général des Indes, en remplacement de lord Cornwallis, il arriva à Calcutta à l'époque même où le général Bonaparte débarquait en Egypte. Cette expédition menaçait indirectement les possessions anglaises de l'Inde; aussi lord Wellesley résolut-il d'agir avec promptitude pour combattre l'influence française. Il contraignit le Nizam à renvoyer ceux de nos compatriotes qui étaient à son service et voulut obliger Tippos-Saïb à agir de même; mais ce dernier résista et déclara la guerre aux Anglais. Cette guerre se termina par la prise de Seringapatam et la chute de Tippos-Saïb, triomphes qui assurèrent la domination de l'Angleterre dans cette partie de l'Inde. Profitant de cette heureuse situation, lord Wellesley s'appliqua par de sages mesures à faire rentrer la vie commerciale à l'intérieur, et bientôt les revenus de la Compagnie, qui n'étaient que de 7 millions de livres sterling, s'élevèrent à 15 millions. Ambitieux d'étendre la domination de son pays dans l'Inde, il s'occupa ensuite de soumettre le royaume d'Oude, mais il ne réussit qu'à conquérir une partie du territoire de ce royaume. Il envoya ensuite contre les Mahrattes son frère Arthur Wellesley, depuis si célèbre sous le nom de duc de Wellington, qui assura la domination anglaise sur tout le pays situé entre la Djumna et le Gange. Cependant, mécontent de la mauvaise volonté que la Compagnie mettait à le seconder dans ses projets, il sollicita lui-même son rappel en 1805. De retour à Londres, il trouva un acte d'accusation en règle dressé contre son administration dans l'Inde; mais l'accusation, transformée après un premier échec en motion de censure, échoua complètement devant l'innocence des charges élevées contre lui.

Après avoir refusé d'entrer dans le cabinet formé par le duc de Portland et résisté aux offres de Grenville, qui voulait l'entraîner dans l'opposition, Wellesley fut envoyé en Espagne (1808) et soutint énergiquement le parti de l'intervention anglaise. Il persévéra dans cette politique lorsqu'il fut accepté, dans le cabinet Perceval, le portefeuille des affaires étrangères (1809); mais, à la suite de longs démêlés avec Perceval lui-même, il donna sa démission en janvier 1812.

Trois mois plus tard, l'assassinat de Per-

xv.

ceval le ramenait aux affaires. Chargé alors de former un nouveau cabinet, il ne put faire accepter au prince de Galles, régent, le concours de lord Grenville et de lord Grey, et ce fut lord Liverpool qui devint à sa place président du nouveau ministère. Après avoir fait une opposition modérée à ce cabinet, il finit par adhérer à sa politique lorsqu'elle devint plus libérale et, nommé en décembre 1821 lord-lieutenant d'Irlande, il prépara l'émancipation des catholiques, but qu'il poursuivait depuis le commencement de sa carrière politique. Il donna sa démission en mars 1822, à la formation du cabinet anticatholique de lord Wellington, et, lors du retour des whigs au pouvoir (1830), il accepta à la cour la charge de grand intendant, qu'il conserva jusqu'au mois de septembre 1833, époque où il reprit son poste de lord-lieutenant d'Irlande. En 1835, il fit partie, comme grand chambellan, du nouveau ministère whig de lord Melbourne; mais il donna sa démission la même année et, depuis cette époque, vécut loin des affaires. On a de lord Wellesley plusieurs ouvrages, qui ont presque tous trait à la politique. Nous citerons : *Notes relatives à la paix conclue avec les Mahrattes* (1802); *Lettres aux directeurs de la Compagnie des Indes orientales sur le commerce de l'Inde* (1804); *Dépêches et correspondance du marquis Wellesley durant son administration dans l'Inde* (1836), et *Dépêches et correspondance du marquis Wellesley durant sa mission en Espagne* (1838); ces deux derniers ouvrages ont été publiés aux frais de la Compagnie des Indes par M. Montgomery-Martin.

WELLÉTA-SÉLASSÉ, ras ou vice-roi de Tigre, en Abyssinie, né vers 1746, mort en 1816. Dans le dialecte du Gheeli, ras veut dire tête ou chef; c'est donc à tort que quelques biographes ont considéré ce qualificatif comme faisant partie du nom de Welléta. Ce personnage nous est connu par les relations des voyageurs anglais Bruce, Pearce et Salt, qui se mirent en rapport avec lui à la fin du dernier siècle et au commencement de celui-ci et préparèrent les événements que l'Angleterre a couronnés par sa récente expédition d'Abyssinie. Welléta-Sélassé, fils de Kéfa-Jesous, gouverneur du Tigre, exerça dans cette province, de 1775 à 1816, une autorité souveraine, quoiqu'il relevât nominativement de la cour de Gondar. Le premier poste important qu'il occupa fut celui de *balgudda* ou protecteur des caravanes de sel (1770); c'est à cette époque que Bruce le vit à Gondar. En hostilité continuelle avec le ras du Tigre, Michael, il abandonna ce poste, se mit à sillonner le désert à la tête de bandes redoutées et, loin de protéger les caravanes, vécut de leur pillage. La mort du ras Michael lui ouvrit le chemin vers la puissance qu'il convoitait et il devint, quoique sans titre, à peu près le maître de la province de Tigre, après qu'il eut tué de sa main, en combat singulier, les deux plus vaillants chefs de l'armée de Michael. La cour de Gondar, où il réussit à asseoir sur le trône un prince de son choix, lui octroya le titre de ras et de *bedwudet* (général en chef). Son autorité ne fut sérieusement menacée que par la révolte à main armée des partisans du ras défunt; ils essayèrent à Adoueh, en mars 1807, de s'emparer de sa personne. Welléta parvint à étouffer la rébellion. Comme général en chef de l'armée abyssinienne, Welléta livra plus de quarante batailles. La plus grande campagne fut dirigée contre les Gallas, belliqueuse tribu voisine, qui fit, en janvier 1808, une invasion dans le Tigre. Au rapport du voyageur anglais Pearce, qui, dans cette expédition, servit de second à Welléta, celui-ci avait réussi à mettre sous les armes une armée à peu près disciplinée et forte d'une trentaine de mille hommes. Les Gallas furent entièrement défaits. Les soldats appelaient Welléta-Sélassé leur *Badinsah*, du nom d'un cheval que le ras avait l'habitude de monter en guerre. Une chanson abyssinienne, recueillie par M. Salt, montre combien il était aimé de ses sujets et quelle confiance ils avaient dans sa valeur. Ce sont des muletiers qui chantent :

Nos frères sont soldats du Badinsah;
Chacun d'eux a tué son ennemi;
Nous sommes jeunes et portons des fardeaux,
Mais un jour nous combattrons comme l'ont fait nos pères.
Nous voyageons dans un pays désert,
Entourés de sauvages et de bêtes féroces;
Mais c'est pour le service du Badinsah,
Et qui ne voudrait mourir pour lui?

L'anglais Pearce jouit longtemps de la faveur du ras de Tigre; ancien matelot, il fut l'instructeur des milices abyssiniennes et leur enseigna surtout l'usage des armes à feu et du canon. Il ne parvint cependant pas à les faire renoncer à la sauvage coutume de mutiler les cadavres sur le champ de bataille, coutume ancienne, qui se trouve rapportée par de Bry, *De la milice des Cafres* (1559), et que peut-être ceux-ci tenaient des Juifs : « *Victores, victis cæcis et capitis pudentia excidant, quæ escicata regi offerunt.* » Après la bataille contre les Gallas, Pearce compta devant la tente du ras dix-huit cent soixante-cinq de ces hideux trophées.

Les devoirs du ras, qui peut être considéré comme un chef suprême, sont très-pénibles, dit un autre voyageur anglais,

M. Salt. Dans le pays qu'il gouverne, et de la vaste étendue duquel on se fera facilement une idée en jetant les yeux sur la carte, le jugement de tous les crimes et de toutes les contestations quelconques lui est soumis; lorsqu'il est en guerre, il commande presque toujours les armées en personne. Il faut, pour gouverner un peuple sauvage, dont le caractère, les mœurs et les coutumes varient autant que ceux des Abyssiniens, une grande force d'esprit. Chaque fois que j'ai vu le ras dans l'exercice de son pouvoir, j'ai remarqué en lui une conception vive, une expression animée et un ton d'autorité qui imposait à tous ceux qui l'environnaient. Il a toujours considéré avec la plus grande indifférence toutes les tentatives faites pour se révolter contre lui; on l'a vu pardonner deux fois de suite aux mêmes personnes, coupables de conspiration contre ses jours. « De telles vertus, la clémence surtout, sont peu ordinaires dans les chefs tels que ces ras abyssiniens et fort remarquables chez Welléta. En dehors de sa passion pour les armes, de la fougue avec laquelle il aimait à se lancer dans les mêlées, les voyageurs ne lui ont connu qu'une passion, beaucoup plus inoffensive, pour les échecs; c'était son passe-temps favori. Du reste, on ne peut le considérer que comme un vrai barbare, s'extasiant devant la moindre des choses venues d'Europe, et criant merveille! merveille! en entendant jouer d'un orgue de Barbarie. L'accueil bienveillant qu'il fit aux Anglais, en qui il avait la plus grande confiance, fut pour beaucoup dans les visées ultérieures que l'Angleterre jeta sur l'Abyssinie.

WELLINGTONBOURGH, bourg et paroisse d'Angleterre, comté de 20 kilom. N.-N.-E. de Northampton; 5,200 hab. Marché aux grains. Fabriques de cordonnerie et de tulles. Eaux minérales.

WELLINGTON, bourg d'Angleterre, comté de Somerset, à 74 kilom. S.-O. de Bath, sur le chemin de fer de Bristol à Exeter; 4,800 hab. Fabrication de serges et de droguets. C'est de cette ville que sir Wellesley, duc de Wellington, tire son titre. Sur son domaine s'élève une haute colonne en pierre, énumérant les victoires qu'il a remportées.

WELLINGTON, ville d'Angleterre, comté de Shrop, à 20 kilom. S.-E. de Shrewsbury, sur la Tern; 11,200 hab. Industrie active; travail du fer et surtout fabrication de clouterie; fourneaux et forges dans les environs. Sources et bains d'eaux minérales ferrugineuses et sulfureuses.

WELLINGTON, ville de la Nouvelle-Zélande (Océanie), à l'entrée E. du détroit de Cook, par 41° 10' de latit. S. et 172° 35' de longit. E.; 15,000 hab. Siège du gouvernement. Commerce de chanvre et des produits de pêche. Cette ville fait partie des possessions anglaises.

WELLINGTON (Arthur WELLESLEY, duc DE), général et homme politique anglais, né à Dublin en 1769, mort à Walmer-Castle, dans le comté de Kent, le 14 septembre 1852. Il était le fils du comte de Mornington. Il commença ses études au collège d'Eton, les continua à Brighton avec un précepteur et vint ensuite en France, où il entra comme élève étranger à l'Ecole militaire d'Angers. De retour en Angleterre, il obtint en 1787 le grade d'enseigne au 73^e régiment et parvint en moins de six ans au grade de lieutenant-colonel. Il fut nommé, en 1790, membre du Parlement d'Irlande, où il se fit peu remarquer. En 1794, il se distingua dans la campagne de Belgique, au combat de Bontel, où il eut la mission difficile de couvrir la retraite des troupes anglaises qu'il sauva d'un désastre. L'année suivante, il partit pour les Antilles; mais son vaisseau, repoussé par des vents contraires, dut revenir en Angleterre. Nommé colonel au mois de mai 1796, il alla rejoindre dans le cours de la même année son régiment au Cap de Bonne-Espérance et fut envoyé à sa tête à Calcutta, où il arriva en février 1797. Il fut désigné presque aussitôt pour une expédition contre Maudia, mais l'expédition fut arrêtée à son début. A ce moment, son frère, Richard Wellesley, était nommé gouverneur général des Indes (mai 1795); grâce à sa diligence et à son habile organisation, l'armée destinée à combattre Tippos-Saïb en 1799 se trouva équipée, approvisionnée et prête à entrer en campagne en temps opportun. Durant cette célèbre expédition, le général en chef Harris donna à Wellington le commandement du corps d'armée destiné à envahir le Nizam. A la bataille de Mallavelly, le 27 mars de la même année, il commandait l'aile gauche, dont l'admirable élan décida le succès de la journée. Il subit peu après un échec au siège de Seringapatam; mais, le 6 avril, il prit sa revanche en refoulant l'ennemi et en l'obligeant à se renfermer dans la place. Durant le siège, il dirigea le travail des tranchées, et après la prise de la place, en juin 1799, il en fut nommé gouverneur. L'année suivante, il reprit avec autant d'habileté que de vigueur l'immense insurrection fomentée par le Mahratte Dhoumdiah, qu'il défait et tua à Conahgully, le 10 septembre, après une lutte de deux mois. En 1802, nommé major général et envoyé contre les Mahrattes, il débuta dans cette mémorable campagne en délivrant la ville de Ponnah, capitale de Badge-Rao, des attaques du chef mahratte et y réinstalla

Badge-Rao. Remontant ensuite vers le nord, il prit Ahmednuggur le 12 août de la même année, après un combat opiniâtre. Le 23 septembre, à la tête de 8,000 soldats, il subit à Assaye le choc d'environ 50,000 Mahrattes, et, bien qu'ébranlé par cette rencontre inattendue, il les battit complètement. « Cette bataille, dit M. Ernout, l'une des plus étonnantes de ce siècle, qui en a vu tant de mémorables, n'est pas assez connue en France. Pour en apprécier le mérite, il faut se rendre compte que les Mahrattes étaient les plus braves combattants de l'Inde; que 10,000 d'entre eux, c'est-à-dire un nombre égal à la totalité des forces de l'adversaire, étaient armés et disciplinés à l'europeenne, enfin que leur artillerie était servie par des officiers français. En présence d'un ennemi si supérieur, la victoire, le salut n'étaient que dans un excès d'audace, et Wellesley, si circonspect depuis dans les grandes guerres du continent européen, attaqua cette fois avec un vigueur, un élan dont on trouve peu d'exemples dans les fastes militaires. La bataille d'Assaye fut longtemps et vivement disputée; la victoire, déjà conquis, faillit être arrachée aux Anglais par le stratagème des artilleurs franco-mahrattes, qui se couchèrent sous leurs canons ou firent les morts au passage des cipayes et les prirent ensuite à revers dans le désordre de la poursuite. Sous ce feu imprévu et terrible, cette poignée de vainqueurs flottait déjà plus près de la destruction que de la victoire, parmi les masses ennemies qui commençaient à se rallier, quand Wellesley ressaisit l'avantage en se mettant à la tête de deux régiments d'élite, dont la charge accablante éteignit pour tout de bon cette fois l'artillerie ennemie. » La bataille d'Angom, gagnée par Wellington le 29 novembre 1803, sur environ 40,000 combattants ennemis, et la prise du fort de Gawilghur terminèrent cette brillante campagne.

Le 10 mars 1805, Wellington repartit pour l'Europe après avoir reçu de nombreux présents, entre autres un service en vaisselle plate estimé 2,000 livres sterling et une épée d'honneur enrichie de diamants. A son arrivée en Angleterre, il fut admirablement accueilli. Il reçut publiquement les félicitations du Parlement et l'ordre du Bain. La guerre venait de recommencer contre la France. Au mois de novembre de la même année, il partit pour le Hanovre, où la récente victoire d'Austerlitz nécessitait une plus grande concentration de forces. L'année suivante, envoyé au Parlement par le bourg de Rye, il prononça un discours en faveur de l'administration de son frère. En 1807, il fut envoyé en Irlande en qualité de secrétaire du duc de Richmond, lord-lieutenant d'Irlande. Il commanda ensuite une division d'infanterie sous les ordres de lord Cathcart, lors de l'expédition danoise. Il remporta une victoire à Kiøge le 29 août 1807, et l'on doit reconnaître qu'il agit dans cette campagne avec humanité. Le 25 avril 1808, Wellington fut nommé lieutenant général au moment où commençait la guerre d'Espagne. Envoyé d'abord contre Junot, en Portugal, à la tête d'un corps d'auxiliaires anglais, il débarqua à Mondego, d'où il alla se mettre à la disposition du général Dalrymple, sous les ordres duquel il était placé. Il remporta, le 17 août 1808, un premier avantage sur les troupes françaises, commandées par le général Delaborde, à Rolica, et massa ensuite son corps d'armée à Vimiero, où il fut rejoint par le contingent que lui amenait le général Anstruther. Il eut sur le point d'attaquer Junot à Torres-Vedras, mais il reçut l'ordre de se tenir sur la défensive, et ce fut lui, au contraire, qui eut à subir l'attaque de Vimiero par les troupes de Junot. Ce dernier, qui croyait avoir facilement raison des Anglais, bien que ceux-ci fussent supérieurs en nombre et qu'ils occupassent une position très-forte, les attaqua, le 21 août, avec beaucoup de vivacité. Malheureusement, il avait divisé ses troupes en deux corps qui, malgré leur admirable élan, furent repoussés et battus en détail. On prétend que cet avantage, qui donna à Wellington une idée exacte de la force de résistance des troupes anglaises, eut une grande influence sur ses idées touchant l'art de la guerre, et que, sauf de très-rare exceptions, il résolut d'attendre qu'on lui offrit le combat au lieu de l'aller chercher lui-même. Cependant, par suite des ordres supérieurs qu'il avait reçus, il ne put profiter de ce succès pour couper à Junot la route de Lisbonne, et ce dernier, sentant par là sa position améliorée, négocia avec le général Dalrymple la convention de Cintra pour l'évacuation du Portugal. L'opinion publique s'émoussa fortement en Angleterre de cette espèce de capitulation, que l'on trouvait outrageante pour l'honneur national. Une enquête fut même ouverte sur la conduite des deux généraux, mais Wellington prouva qu'il n'avait fait qu'obéir aux ordres de son supérieur, tout en prenant le parti de Dalrymple, qu'il défendit avec habileté. Il gagna sa cause devant le Parlement comme devant le public et reprit ses fonctions de secrétaire d'Irlande, ainsi que son siège à la Chambre des communes.

Il allait cependant retourner dans la péninsule. Après la catastrophe de sir John Moore, il reçut le commandement en chef de l'expédition et partit immédiatement pour se rendre à son poste. Dès le début et contre l'avis général, il se décida à prendre le Portugal pour

base de ses opérations militaires, et la suite montra que seul il avait vu juste. Le 22 avril 1809, lorsqu'il débarqua en Portugal, la position des Espagnols soulevés et des Anglais devenait chaque jour plus mauvaise. Wellington se décida à opérer d'abord contre Soult, qui venait de s'emparer d'Oporto, et le força d'abandonner la ville et de se réfugier dans les défilés des sierras. Momentanément débarrassé de ce redoutable adversaire, il se dirigea sur le corps d'armée commandé par Victor et franchit, en suivant le Tage, la frontière d'Espagne. Cette campagne, qui se termina par la bataille des 27 et 28 juillet et fut suivie d'une admirable retraite, est connue sous le nom de campagne de Talavera; elle valut au jeune général les titres de baron de Douro et vicomte Wellington de Talavera, ainsi qu'une pension de 2,000 livres sterling.

Retiré en Portugal, Wellington s'y fortifia avec activité en se retranchant dans les lignes de Torres-Vedras. « Toutes les ressources de l'art, dit Brialmont, avaient été mises à contribution pour rendre ce vaste camp retranché digne du rôle qu'il devait jouer: des redoutes occupaient les terrains abrupts; les pontes des hauteurs étaient taillées verticalement; des lignes redoublées d'abatis obstruaient les vallées; des retranchements continus défendaient les cours d'eau; une nombreuse artillerie commandait les différentes approches; les routes favorables à l'ennemi avaient été détruites, les autres clargies; les ponts minés; il n'existe pas d'exemple d'une position si habilement et si fortement retranchée. » Enfin, dit M. Ernouf, ces lignes étaient défendues par 70,000 hommes de troupes régulières, sans compter les milices. En présence de ces indications, on a peine d'abord à comprendre la longue et excessive circonspection du vainqueur d'Assaye devant un assaillant beaucoup moins fort que lui; mais cet étonnement cesse quand on examine sa situation. De l'aveu de ses panégyristes, Wellington avait commencé par ruiner le Portugal pour le sauver, et ce royaume porte encore, après plus d'un demi-siècle écoulé, les stigmates de ce rude sauvetage. Il avait à lutter, dans Lisbonne même, contre les préjugés et les rancunes d'un puissant parti clérical, puis contre les fausses mesures de la junte espagnole et contre le découragement visible du gouvernement anglais lui-même, qui, pendant un certain temps, n'attendit que le prétexte du moindre échec pour rappeler l'armée. Wellington, cependant, se roidissait contre les difficultés de toute nature; il eut deux engagements, les 12 et 15 mars 1811, avec l'arrière-garde de l'armée française, commandée par Ney, contre lequel il ne put obtenir d'avantage décisif. Il reconduisit cependant, la talonnant sans cesse, l'armée française jusqu'en Espagne, où il mit le siège devant la forteresse d'Almeida, depuis un an au pouvoir de Masséna. Celui-ci reprit immédiatement l'offensive. Une bataille dont l'issue resta douteuse fut le premier effet de cette nouvelle position. Cependant, au moment de pénétrer en Espagne, Wellington, désirant couvrir une retraite possible vers le Portugal, résolut de s'emparer à son tour de Badajoz et de Ciudad-Rodrigo. Deux fois, en mai 1811, il tenta de s'emparer de la première de ces places, et il fut repoussé, ainsi que de Ciudad-Rodrigo, où l'arrivée du duc de Raguse l'obligea de repasser la Coa, après une retraite honorable, bien que précipitée. Mais au commencement de la campagne suivante, il prit sa revanche en s'emparant, du 6 au 14 janvier, des deux places qu'il convoitait. Ce double succès changea tout à fait la position de Wellington, qui résolut à la fois d'inquiéter le nord, le centre et le midi de l'Espagne, mais en réalité pour se porter avec presque toutes ses forces sur la Castille. Il prit Salamanca le 17 juin et obligea le duc de Raguse à rétrograder vers le Douro. Alors commença, entre les deux généraux, une série d'opérations, de marches et de contre-marches qui aboutit à la bataille des Arapiles, pendant laquelle Marmont fut blessé et dut battre en retraite. Ce nouveau succès valut à Wellington le titre de marquis et un don national de 100,000 livres sterling. Il avait réussi à faire rétrograder l'armée du Centre, venue trop tard au secours de Raguse. Mais les armées du Nord et de l'Andalousie, ayant rallié celle du Centre, menacèrent à leur tour Wellington, qui dut opérer sa retraite par l'Estramadure, et parvint, après avoir rallié le corps de Hill, à rallier ses forces auprès de la Torre, d'où, menacé par Soult, il réussit, à la faveur des brouillards, à gagner le Portugal.

L'année suivante, il résolut de se rapprocher de la frontière de France, pour intercepter les communications avec l'armée française, et commença, au mois de mai, cette fameuse marche de Vittoria qui l'a fait considérer par les hommes de guerre comme un des premiers tacticiens de son temps. Le 21 du mois suivant, il attaqua et rompit les lignes françaises dans le bassin de Vittoria et, par cet avantage, mettait fin à notre domination en Espagne. Cependant, Soult s'était décidé à reprendre l'offensive; mais Wellington, malgré des avantages partiels et la prise de Saint-Sébastien, se refusait à envahir le territoire français et restait sur la défensive. Il changea de tactique lorsque l'Europe se fut définitivement coalisée contre la France; les 7 et 8 octobre, il attaqua Soult sur la Bidassoa et l'obligea à se replier sur

la Nivelle et à s'y retrancher. Puis, sans lui laisser un instant de trêve, il parvint à enfoncer nos lignes et pénétra sur notre territoire le 10 novembre 1813. Il avait pourtant contre lui en ce moment le parti libéral espagnol, plus favorable encore aux Français qu'aux Anglais; mais il se déclara ouvertement pour le parti réactionnaire et contre la constitution promulguée en 1812. Un mois après, par une tactique habile, il fit des avances au parti libéral et, après avoir exposé ses plans au cabinet anglais, soumit à la ratification du conseil de régence le traité de Valençay. Il recommença alors ses opérations contre Soult et, malgré le manque d'argent et de matériel, livra la bataille d'Orthez, qu'il gagna le 27 février 1814. Il mit ensuite le siège devant Bayonne et envoya 12,000 hommes, commandés par Beresford, pour investir Bordeaux. Soult, qui ignorait la prise de cette ville, rétrograda vers Toulouse lorsqu'il l'eut apprise et fut suivi par Wellington. « Y eut-il vraiment un vainqueur dans la célèbre bataille de Toulouse? demande M. Ernouf. Cette question, si souvent controversée, ne sera peut-être jamais résolue. Soult avait perdu la position capitale du mont Rancié; à la suite de la bataille du 10 avril, il évacua Toulouse dans la soirée du 11, et Wellington y entra le lendemain. Il paraît démontré aujourd'hui qu'il n'aurait pas occupé Toulouse si, dans ce moment suprême, Suchet avait répondu à l'appel de Soult. On a fait à Wellington un reproche tout à fait injuste, celui d'avoir combattu sachant déjà l'abdication de Napoléon. Le jour de la bataille, il ignorait même encore l'entrée des alliés dans Paris. Pendant cette longue et terrible guerre, Wellington fit sans doute des fautes; bien des circonstances qu'il n'avait pu prévoir concoururent à son succès, mais ses fautes mêmes lui profitèrent, et il fit preuve d'une fermeté de caractère et d'une perspicacité remarquables. »

La guerre finie, Wellington fut envoyé à Paris par lord Castlereagh; de là il se rendit à Toulouse, puis à Madrid, d'où il revint à Londres, où il reçut les titres de marquis de Douro et de duc de Wellington. Enfin, le 24 janvier 1815, il partit pour le congrès de Vienne, où il allait remplacer Castlereagh. Après le retour de l'île d'Elbe, il devint un des agents les plus actifs de la coalition. Nos lecteurs trouveront ailleurs les détails de la campagne de 1815 et de la bataille de Waterloo. En 1818, il se prononça au congrès d'Aix-la-Chapelle pour l'évacuation de la France par les armées alliées, et, en 1822, il blâma, comme plénipotentiaire au congrès de Vienne, l'intervention de la France en Espagne. Sa carrière désormais terminée, Wellington se consacra à la politique, où il se plaça parmi les Tories.

Lors de la mort de Canning, il accepta la présidence d'un cabinet provisoire, dont le véritable inspirateur était Robert Peel. Il s'opposa d'abord au bill de réforme de 1832 et fut obligé cependant d'y accéder, mais de mauvaise grâce, ce qui, momentanément, diminua sa popularité. Le 29 avril 1834, il fut élu à l'unanimité chancelier de l'université d'Oxford. Lors du premier ministère de Peel, Wellington accepta le ministère des relations extérieures, de 1834 à 1835. Lors du second ministère de cet homme d'État, formé en août 1841, il en fit partie comme ministre sans portefeuille et fut nommé, l'année suivante, commandant en chef de l'armée anglaise, en remplacement de Hill. Le 28 mai 1846, il fit supprimer la loi sur les céréales, et, le 30 septembre de la même année, il se vit élever dans Green Park une statue équestre. Dans ses derniers jours, Wellington était devenu de la part de la famille royale et du peuple anglais l'objet d'un fétichisme véritable. On ne voyait plus en lui l'homme de guerre habile et plein de fermeté, mais le vainqueur des vainqueurs, le plus grand des capitaines, presque le dieu de la guerre. Il mourut, ou plutôt s'éteignit sans souffrance, le 14 septembre 1852. L'héritier de son titre est son fils Arthur, né à Londres le 3 février 1807, de sa femme, Catherine Pakenham.

WELLINGTON (Arthur-Richard WELLESLEY, duc DE), général et homme politique anglais, fils du précédent, né en 1807. En quittant l'université de Cambridge, où il avait fait ses études, il embrassa la carrière militaire et, sans faire aucune campagne, parvint rapidement aux grades supérieurs et, en dernier lieu, à celui de lieutenant général (1862). Membre du Parlement depuis 1829 et de la Chambre des lords depuis la mort de son père, il n'a joué dans ces deux assemblées qu'un rôle des plus effacés et a toujours appartenu au parti ultra-conservateur. Entré au conseil privé en 1853, il a été nommé, en 1865, lord-lieutenant du Middlesex.

WELLINGTONIE s. m. (ouël-lain-gto-ni — de Wellington, général anglais). Bot. Syn. de *Sequoia*, genre de conifères.

WELLS, bourg et paroisse d'Angleterre (Norfolk), à 50 kilom. N.-O. de Norwich, sur une petite baie de la mer du Nord; 4,700 hab. Commerce de blé, houblon, bois, goudron.

WELLS (Edouard), philologue anglais, né en 1664, mort en 1727. Il fit ses études au collège du Christ, à Oxford, y professa lui-même pendant plusieurs années et remplit plus tard les fonctions du ministère sacré dans les comtés de Buckingham et de Leices-

ter. Outre d'excellentes éditions de *Xénophon* (Oxford, 5 vol. in-8°) et de *Denys le Périégète* (Oxford, 1707, in-8°), on a de lui : *Géographie historique de l'Antien et du Nouveau Testament* (4 vol. in-8°), souvent réédité; *Cours de mathématiques à l'usage des jeunes gentilshommes*; *Paraphrase de tous les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament* (6 vol. in-4°); *Harmonia grammaticalis ou Coup d'œil sur le rapport des langues grecque et latine*, etc.

WELLS (Charles-Guillaume), médecin et publiciste anglais, né dans la Caroline du Sud en 1757, mort en 1817. Son père ayant quitté l'Amérique en 1775, pour revenir en Ecosse, d'où il était originaire, Wells étudia la médecine à Edimbourg, fut attaché, comme chirurgien, à un régiment écossais au service de la Hollande et, en 1789, revint en Amérique, où il s'établit à Saint-Augustin, dans la Floride. Il fonda un journal dans cette ville et y exerça en même temps la pratique de son art. En 1783, se trouvant à Charlestown, il fut arrêté; à cause du peu de sympathie qu'il montrait, tant dans ses écrits que dans ses discours, pour la république américaine; il ne recouvra sa liberté qu'au bout de trois mois et, en revenant par mer à Saint-Augustin, faillit périr par suite du naufrage du vaisseau qui le portait. Ce dernier accident acheva de lui rendre l'Amérique odieuse, et il repartit pour l'Europe. En 1785, il s'établit à Londres et devint, plus tard, dans cette ville, médecin en chef de l'hôpital Saint-Thomas. Son principal ouvrage est un *Essai sur la rosée* (Londres, 1814), où il a consigné les résultats d'une foule d'observations persévérantes et minutieuses, qui contribuèrent à abrégier ses jours, car, pour les faire, il dut s'exposer parfois des nuits entières aux rigueurs et aux variations du climat britannique et y contracta les germes d'une maladie dont il ne se releva jamais. Il avait, en outre, publié dans les *Transactions* de la Société royale, de laquelle il était membre : *De l'influence qui fait contracter les muscles des animaux dans les expériences de Galvani* (1795); *Expériences sur la couleur du sang* (1797); *Expériences et observations sur la vision* (1811), etc.

WELS, ville de la haute Autriche, sur la rive gauche de la Traun, à 30 kilom. S.-O. de Linz; 4,700 hab. Ancien château fort. Fabriques d'indiennes, cotonnades, poudre à tirer. Commerce de grains et de bois.

WELSCH (Georges-Jérôme), médecin allemand, né à Augsbourg en 1624, mort en 1677. Il fit ses études à Tübingue, à Strasbourg et à Padoue. Il s'appliqua à l'étude des langues et il passait pour un habile orientaliste. Après avoir visité en détail l'Allemagne et l'Italie, il voulait faire un voyage en Egypte; mais sa famille s'y opposa, et il revint près d'elle en 1649. Welsch avait entrepris et promis un grand nombre d'ouvrages sur les sujets les plus divers; il ne lui manquait, disait-il, qu'un libraire pour produire en quelque sorte une bibliothèque. L'immense majorité de ces écrits, réels ou imaginaires, est restée inédite; nous n'avons de lui que les ouvrages suivants : *De agnographis, sive calculis in rupicaprarum ventriculis reperti solitis* (Vienne, 1660, in-4°); *Sylloge curationum et observationum medicinarum, centuriæ IV* (Ulm, 1668, in-8°); *Curationum exoticarum chiliades duæ* (Vienne, 1698, in-4°).

WELSCH (Godefroy), médecin allemand, né à Leipzig en 1638, mort en 1690. Après avoir pris ses premiers grades dans sa ville natale, il visita les universités d'Italie, de France, d'Angleterre et de Hollande et, à son retour, prit comme médecin militaire du service dans l'armée suédoise. Reçu docteur en 1664, il devint bientôt après professeur extraordinaire d'anatomie à Leipzig, où il passa successivement par tous les postes jusqu'à celui de doyen de l'université. Welsch est le premier qui ait décrit la fièvre miliaire épidémique des femmes en couche, dans l'ouvrage suivant : *Historia medica novum istum puerperarum morbum continens, qui ipsis der Frieseë dicitur* (Leipzig, 1655, in-4°). On lui doit, en outre, un assez grand nombre de dissertations.

WELSCHOW (Jean-Mathias), historien danois, né à Copenhague en 1796. Il s'adonna de bonne heure aux travaux historiques, et les distinctions honorifiques que lui valurent ses premiers écrits l'encouragèrent à persévérer dans cette voie. Après avoir subi, en 1822, l'examen de fonctionnaire ecclésiastique, il fut reçu, en 1831, docteur, avec une thèse intitulée : *De institutis militaribus Danorum, regnante Valdemaro secundo*. Il fit ensuite, aux frais du gouvernement, un voyage scientifique dans l'Europe centrale et occidentale et, à son retour en 1833, fut nommé professeur adjoint d'histoire et d'archéologie scandinave à l'université de Copenhague. Il y devint professeur titulaire en 1850. L'année suivante, il fut appelé à faire partie de la commission chargée de déterminer les frontières entre le Slesvig et le Holstein. Depuis, il a publié sur l'histoire de ces pays et de leurs relations entre eux, ainsi qu'avec le Danemark, plusieurs mémoires d'une haute importance. Ils ont été insérés en partie dans les *Aut-Stesvig-Holstenske Fragmenter* (1859).

WELSER (Marc), historien et philologue, né à Augsbourg en 1558, mort en 1614. Il

étudia à Rome, sous Antoine Muret, suivit la carrière du barreau dans sa ville natale et remplit successivement les charges les plus importantes dans la magistrature. Ces graves occupations ne ralentirent point son ardeur pour les lettres. Il aimait et protégeait les savants et était en correspondance avec les hommes les plus distingués de l'Europe. C'est à lui que Galilée dédia ses *Lettres* sur la découverte des taches du soleil. Il a laissé des ouvrages très-estimés, entre autres : *Recurum Boicarum libri V* (Augsbourg, 1602), histoire des anciens Bavares; *Fragmenta tabulæ antiquæ* (Venise, 1591), c'est-à-dire de la fameuse *Table de Peutinger*; *Recurum Augustanarum Vindelicarum lib. VIII* (Venise, 1594, in-fol.); *Vita sancti Udalrici, Augustanorum episcopi* (Augsbourg, 1595, in-4°); *Historia ab Eugippio ante annos circiter 1100 scripta, cum scholiis* (Augsbourg, 1595, in-4°); *Narratio eorum quæ contigerunt Apollonio Tyro* (Augsbourg, 1595, in-4°). Le recueil des œuvres de Welsler a été publié sous le titre d'*Opera historica et philologica* (Nuremberg, 1682, in-fol.).

WELSTED (Léonard), poète anglais, né en 1689, mort en 1747. Il fit ses études à l'école de Westminster et, grâce à la protection du comte de Clare, obtint, fort jeune, dans les bureaux de l'artillerie, un emploi qu'il occupa jusqu'à sa mort. On a tout lieu de croire que la première production littéraire par laquelle il se fit connaître fut un poème comique intitulé : le *Pâté de pommes*, qui fut primitivement attribué au docteur William King et dont Welsted ne réclama la paternité qu'en 1735. Il publia ensuite, en 1709, 1710, etc., d'autres petits poèmes; mais celui de tous qui a le plus contribué à transmettre son nom à la postérité est la pièce qui a pour titre : le *Triumvirat* ou *Lettre en vers de Palémon à Cécile, à Bath* (1718). On y vit, et non sans quelque raison, une satire dirigée contre Pope et contre ses amis, et dix ans plus tard, le malin bossu s'en vengea dans le troisième livre de la *Dunciade*, où il compare Welsted à une bière vieille sans être mûre, plate sans être claire, aigre sans être forte, etc. Citons encore, parmi les œuvres de Welsted, une comédie intitulée le *Libertin hypocrite ou Mon fils, gagnée de l'argent*, qui fut représentée avec beaucoup de succès en 1726. Pope, qui, outre le motif de rancune dont nous venons de parler, semblait en avoir un autre encore plus personnel contre Welsted, affirme qu'il était l'un des écrivains anonymes que sir Robert Walpole avait à ses gages, et qu'en 1743 il toucha pour son salaire, en cette qualité, une somme de 12,500 francs.

WELTER (Jean-Joseph), chimiste français, correspondant de l'Académie des sciences, collaborateur de Gay-Lussac, né à Valenciennes en 1763, mort en 1852. Il inventa plusieurs appareils de chimie, entre autres les tubes de sûreté qui portent son nom. Les *Annales de chimie et de physique*, du tome VII au tome XIX, 2^e série, contiennent de lui des travaux sur la combinaison du chlore avec la chaux, sur un acide nouveau formé par le soufre et l'oxygène, sur les soudes et les sels de soude, sur la chaleur dégagée par un gramme d'oxygène brûlant dans diverses substances.

WELWITSCHIA s. m. (vèl-vi-tchi-a — de *Welwitsch*, savant allem.). Bot. Syn. de *Græia*, genre de polémoniacées.

WELWOOD (Jacques), médecin anglais, né à Edimbourg en 1652, mort en 1716. Il venait de terminer ses études médicales à Glasgow, lorsqu'il fut obligé de quitter l'Angleterre avec son père, que l'on soupçonnait d'avoir assassiné l'évêque Sharp. Il se réfugia alors en Hollande et, rentré en Angleterre après la révolution de 1688, y devint dans la suite médecin de Guillaume III. Outre des *Notes et observations sur l'histoire de Jacques Ier de Wilson*, on a de lui des *Mémoires sur les affaires d'Angleterre*, depuis 1583 jusqu'à 1688; cet ouvrage n'a aucune valeur littéraire, et à chaque page éclate la partialité de l'auteur pour le nouveau roi de l'Angleterre.

WEM, bourg d'Angleterre, comté et à 16 kilom. S. de Shrewsbury, sur la Roden; 5,500 hab. Tanneries importantes; commerce de drèche.

WEMYSS, village d'Ecosse, comté de Fife, sur le bord septentrional du Forth, où il a un petit port de commerce; 4,500 hab. Fabrication de vitriol; commerce de houille, sel, toiles et vitriol. Tout près du village se trouve le château de Wemyss, où eut lieu la première entrevue de Darnley et de Marie Stuart. Ce château tire son nom des grottes (en gaélique *wem*) qui s'ouvrent le long de la côte. L'une d'elles s'appelle la grotte du Roi (*King's Cave*). Un soir Jacques IV, qui voyageait seul incognito, s'étant égaré, y entra pour y chercher un abri. Elle était occupée par des voleurs. On lui offrit à souper et il accepta; mais on apporta une assiette sur laquelle se trouvaient deux poignards. C'était un signal de mort; il en saisit un dans chaque main, tua deux voleurs et fut assez heureux pour se sauver. Le lendemain, Jacques IV revint à la tête d'un corps de troupes et prit toute la bande.

WENCESLAS, nom de plusieurs rois de Bohême et de Pologne. V. WENCESLAS.

WENDE s. m. (van-de). Linguist. Langue parlée par les Wendes. V. ce mot.

WENDEL (SAINT-), ville des Etats prussiens, province du Rhin, à 57 kilom. S.-E. de Trèves, sur la Blies; 2,800 hab. Ch.-l. de cercle. Ancienne forteresse. Fabrique de toiles.

WENDELIN ou **VENDELIN** (Godefroi), astronome hollandais, né dans la Campine en 1580, mort en 1660. Il fit ses études à Tournay et à Louvain, apprit l'hébreu, partit en 1600 pour Rome et, après avoir visité une partie de l'Italie, vint établir à Digne, en France, une école, qui fut fréquentée par un grand nombre d'élèves. On a même prétendu, mais contre toute vraisemblance, que l'un de ces élèves fut l'illustre Gassendi. De Digne, Wendelin se rendit à Paris, où il fut chargé de l'éducation des enfants d'André Arnaud et où il se fit recevoir avocat au parlement. De retour, en 1610, dans son pays natal, il y embrassa l'état ecclésiastique et devint curé de Herck. Plus tard, il fut nommé par l'infante Isabelle-Claire-Eugénie chanoine du chapitre de Condé, et par l'évêque de Tournay chanoine de cette ville, puis doyen du chapitre de Rothnac. Pendant une grande partie de sa vie, il s'était adonné à l'étude de l'astronomie et avait consacré plus de quinze ans à faire sur la lune des observations presque quotidiennes. Le premier, il reconnut la vérité de la loi de Kepler relative aux satellites de Jupiter, établit d'une manière formelle la variation de l'obliquité de l'écliptique et déterminait la parallaxe du soleil. Nous citerons, parmi ses écrits : *Loxia seu de obliquitate solis diatriba* (Anvers, 1626, in-4°); *De tetradis Pythagoræ* (Louvain, 1627, in-4°); *Aries seu aurei velleris encomium* (Louvain, 1628, in-4°), poème en vers élégiaques; *Censura et iudicium de falsitate bullæ Martini I papæ* (Bruxelles, 1643, in-4°); *Arcanorum celestium lampas paradoxa* (Bruxelles, 1643, in-12); *Eclipses lunares ab anno 1573 ad annum 1640 observatæ quibus tabulæ Atlanticæ superstruuntur quarum idea proponitur* (Anvers, 1644, in-4°); *De pluvia purpurea Bruzelensi* (Bruxelles, 1646, in-fol.); *Leges salicæ illustratæ* (Anvers, 1649, in-fol.); *De calcedonio lapide seu gemma gnostica* (1655, in-4°), etc.

WENDEN, ville de Russie. V. VENDEN.

WENDEROTHIE s. f. (vain-dé-ro-ti) — *Wenderoth*, botan. allem.). Bot. Genre de plantes, de la famille des légumineuses, tribu des érythrinées, comprenant quatre espèces, qui croissent au Mexique.

WENDES, en allemand *Wenden*, peuple d'origine slave, répandu dans la région orientale de l'ancienne Germanie, depuis la mer Baltique jusqu'aux Alpes Illyriennes et Carinthiques, particulièrement dans la Poméranie, le Brandebourg, la Silésie, la Styrie et l'Illyrie. Ce peuple comprenait plusieurs tribus importantes : 1° les Wendes ou Vénèdes proprement dits, établis au commencement du vie siècle dans la région de l'Allemagne qu'on nomme aujourd'hui Bohême; ils furent soumis vers 575 par les Lombards, puis par les Avars, et, par suite de la migration d'autres peuples, descendirent vers le Danube et les Alpes Illyriennes, où ils se reconnurent tributaires des Francs en 744; 2° les Vendiles, qui s'établirent dans la Prusse actuelle, le long du golfe Vénédique; 3° les Vandales (v. ce mot); 4° les Vélates ou Wiltzes, les Obotrites, les Polabes et les Wagres. On trouve encore de nos jours, en Carniole, en Croatie et en Styrie, des Wendes qui ont conservé l'idiome de leurs ancêtres.

Les Wendes ou Serbes du Lusace sont au nombre de 163,000, répartis entre la Prusse et le royaume de Saxe. Malgré les progrès du germanisme dans notre siècle, les Serbes du Lusace ont conservé jusqu'à nos jours leur existence nationale, leur langue et leur littérature. Chose curieuse, leur nombre augmente au lieu de diminuer. L'association slave d'Autriche, depuis 1854, a réparti 11,000 exemplaires de livres populaires et 13,000 exemplaires de son almanach. Cette société, établie à Bautzen (en wende Budissin), possède aujourd'hui un édifice d'une valeur de 35,000 thalers, renfermant une bibliothèque et diverses collections. Le président de la société est M. Smoler (1876).

La langue wende, appelée aussi langue serbe, sorabe ou lusacienne, est une langue slave parlée dans la haute et dans la basse Lusace (Prusse et Saxe); c'est la seule qui nous soit parvenue d'entre les nombreux idiomes parlés par les peuples slaves du nord de l'Allemagne actuelle, Obotrites, Wiltzes, etc., exterminés par les Allemands pendant le moyen âge. Elle peut donc être considérée comme un échantillon de ces langues disparues, et, à ce titre, elle a, au point de vue de la linguistique, une importance que le chiffre restreint des populations qui la parlent semblerait devoir ne pas lui faire attribuer.

Sous le rapport phonétique, le wende est presque aussi riche que le polonais, mais il ne possède aucune voyelle nasale. Le grand nombre des consonnes dites mouillées ou adoucies est frappant. L'alphabet wende se compose des voyelles *a, e, i* (intermédiaire entre *e* et *i*), *o, ou* et *y* polonais, et des con-

sonnes suivantes : *b, b* mouillé, *ts, ts* mouillé, *tch, d, dz* mouillé, *f, g, h, hh, l* polonais (*u* anglais), *l, m, m* mouillé, *n, n* mouillé (*gn* français), *p, p* mouillé, *r, s, s* mouillé, *sh, t, v, v* mouillé, *z, z* mouillé, *j*.

Dans les déclinaisons comme dans les conjugaisons, il y a trois nombres : singulier, pluriel et duel. Il y a sept cases. Les temps sont aussi nombreux que dans le vieux slave.

La langue wende comprend deux dialectes principaux : celui de la haute Lusace, qui se rapproche du polonais, et celui de la basse Lusace, qui se rapproche du tchèque.

WENDIE s. f. (vain-dit — de *Wend*, botan. allem.). Bot. Syn. de *WERCZ*, genre d'ombellifères.

WENDING, bourg de Bavière, cercle de Souabe-et-Nouveau, chef-lieu du bailliage de son nom, à 20 kilom. N.-O. de Donauwörth, sur la Reiss; 2,400 hab. Aux environs, sources minérales et bains de Wildbad.

WENDLANDIE s. f. (vain-dlan-dit — de *Wendland*, botan. allem.). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des rubiacées, tribu des cinchonées, comprenant une trentaine d'espèces, qui croissent dans l'Inde.

WENDOVER, bourg d'Angleterre, comté de Buckingham, à 13 kilom. S.-E. d'Aylesbury, sur le canal de son nom et le chemin de fer du Nord-Ouest; 2,100 hab. Fabrication de tulles.

WENDT (Frédéric), médecin allemand, né à Sorau (basse Lusace) en 1738, mort en 1818. Il fit ses études médicales à Göttingue, y fut reçu docteur en 1762 et devint médecin conseiller de la cour du duc d'Anhalt-Plesse, puis, en 1778, professeur ordinaire de médecine à l'université d'Erlangen. Parmi ses écrits, nous citerons : *Observationes de pleuritide et peripneumonia* (Göttingue, 1762, in-4°); *Historia tracheotomæ superrime ad ministratæ* (Breslau, 1774, in-8°); *De pulsus mutatione quadam insigni* (Erlangen, 1778, in-8°); *De febribus remittentibus semestris hibernæ*; 1795 *commentatio* (Erlangen, 1796, in-8°); *Formulæ medicamentorum* (Erlangen, 1807, in-8°).

WENDT (Jean), médecin allemand, né à Tost (Silésie) en 1777, mort en 1845. Après avoir terminé ses études médicales, il exerça à Ohlau d'abord, puis, à partir de 1801, à Breslau, où il devint, par la suite, membre de la commission médicale, professeur de thérapeutique à l'université (1813), inspecteur du lazaret français (1814) et professeur à l'institut médico-chirurgical (1824). On cite, parmi ses écrits : *De la décapitation ou Docement physiologique et psychologique* (Breslau, 1803, in-8°); *Défense de la Décapitation ou De la persistance de la conscience après la décapitation* (Breslau, 1803); *De la danse considérée comme plaisir et comme souffrance* (Breslau, 1804, in-12); *De la théorie des moyens de guérison en matière chirurgicale* (1811, in-8°); *De inflammatione scarlatinosæ naturæ* (Breslau, 1812); *De la maladie vénérienne dans toutes ses directions et sous toutes ses formes* (Breslau, 1816, in-8°); *Exposé systématique des maladies des enfants* (Breslau, 1822, in-8°); *La Vieillesse théorie des inflammations confirmée par des observations nouvelles* (Breslau, 1824); *Materia medica practica* (Vienne, 1830), etc.

WENDT (Jean-Chrétien-Guillaume), médecin danois, né à Eckernærde en 1778, mort en 1838. Il étudia successivement la pharmacie et l'art médical, servit plusieurs années comme chirurgien militaire et devint, en 1812, médecin inspecteur, puis, en 1817, professeur à Copenhague. On a de lui : *Des moyens de transport des blessés et des maladies* (Copenhague, 1816); *Analysis chemica radicis incubati vitiosi* (Copenhague, 1818); *De abusu hydragrygi jam magis magis increscente* (Copenhague, 1823, in-4°); *Document pour servir à l'histoire de la variole chez l'homme* (Copenhague, 1824, in-8°); *Aperçu de l'organisation médicale de l'armée danoise* (Copenhague, 1825), etc.

WENDT (Jean-Amédée), philosophe et littérateur allemand, né à Leipzig en 1783, mort en 1836. Il étudia la théologie et la philosophie à l'université de sa ville natale, y obtint en 1810 une chaire de philosophie et succéda en 1829 à Bouterweck, dans une chaire analogue à l'université de Göttingue. On a de lui : *Principes de la théorie philosophique du droit* (Leipzig, 1811); *Vie et travaux de Rossini* (Leipzig, 1824); *Sur les principales périodes des beaux-arts ou l'Art dans le cours de l'histoire universelle* (Leipzig, 1831). Il avait, en outre, donné une édition de *l'Esquisse de l'histoire de la philosophie* de Tennemann, dirigé la publication de la *Feuille artistique de Leipzig* (1817-1818), de *l'Album pour la récréation des gens du monde* (1821-1825) et de *l'Almanach des Muses allemand*, et avait collaboré au *Conversations-Lexikon*, au *Morgenblatt*, au *Journal du monde élégant*, etc.

WENDTIE s. f. (vain-dit — de *Wendt*, navigateur allem.). Bot. Genre d'arbrisseaux, rapporté à la famille des ledocarpées ou à celle des vivianées, et comprenant plusieurs espèces, qui croissent au Chili.

WENER (lac), lac de Suède. V. VENER.

WENERSBURG, ville de Suède, chef-lieu du lan ou préfecture de son nom, sur la rive occidentale du lac Wener, à 435 kilom. S.-O. de Stockholm; 3,800 hab. Commerce de fer et de goudron.

WENERSBURG (PRÉFECTURE DE), division administrative de la Suède, dans la Gothie, située à l'O. du lac Wener, entre celles de Carlstadt au N., de Bohus à l'O. et de Jonköping au S.; superficie, 13,053 kilom. carrés; 218,618 hab. Sol généralement plat et bien arrosé. Récolte de froment, seigle, avoine, pommes de terre et graines oléagineuses. Élevé de bétail; importante exploitation de fer. Fabrication considérable de toiles; scieries et commerce de planches.

WENIERSKI (André), théologien socinien polonais, né en 1600, mort en 1649. Après avoir été pasteur de différentes églises sociniennes de Silésie, de Pologne et de Poméranie, il devint, en 1644, *senior* ou ancien du district de Lublin et, quelque temps avant sa mort, il fut obligé de s'enfuir de cette ville, que les Cosaques et les Tartares mirent au pillage. On a de lui : *Janua linguarum Johannis Amos Comenii, ejusdemque vestibulum* (1646); *Confessio latina in conventu Thorunensi 1645 exhibitæ* (Thorn, 1647), relation du *Colloquium charitativum* (v. ce mot); *Ecclésiastes privatus, domesticus; Systema historico-chronologicum ecclesiarum slavonicarum per provincias varias, etc., continens historiam ecclesiasticam a Christo et apostolorum tempore ad annum dom. 1650* (Utrecht, 1652, in-4°). Cet ouvrage, que termina le frère de l'auteur, Thomas Wengierski, fut publié par Gilbert Voet sous le nom d'Adrien Regen-volk. Il fut réédité plus tard, comme un ouvrage nouveau, sous ce titre : *Andreæ Wengierscii Slavonica reformatæ, sive historia ecclesiarum Slavonicarum a Christo ad annum 1649* (Amsterdam, 1679, in-4°).

WENIERSKI (Thomas-Cojetan), littérateur polonais, né en 1756, mort à Marseille en 1785. Il fut chambellan du roi de Pologne et s'attira, par son esprit satirique, de si nombreuses inimitiés qu'il dut quitter son pays. Wengierski voyagea alors dans divers pays. On lui doit des imitations en vers et des traductions en prose d'ouvrages de Boileau, de J.-J. Rousseau, de Marmontel, etc., et des poésies légères originales qui ne manquent pas de mérite. Ses compositions poétiques ont été publiées à Varsovie (1803-1805), dans le choix d'auteurs polonais du comte Mostowski.

WENLOCH, en latin *Vinnica*, bourg d'Angleterre, comté de 22 kilom. S.-E. de Shrewsbury; 2,900 hab. Carrières de pierre à chaux. On y voit de belles ruines d'une riche abbaye de bénédictins fondée au xie siècle.

WENRICH (Jean-Georges), orientaliste allemand, né dans la Transylvanie en 1787, mort en 1847. Après avoir professé, de 1812 à 1821, les langues classiques et l'hébreu au gymnase protestant d'Hermanstadt, il obtint une chaire de langues orientales à l'institut théologique protestant de Vienne. On a de lui : *Commentatio historica qua quantum linguarum orientalium studia Austriæ debeant ostenduntur* (1823); *Commentatio historico-critica de rhapsodiis* (1824); *Commentatio de affinitate sacræ Indorum linguæ quam san-scritum dicunt cum Persarum, Græcorum, Romanorum atque Germanorum sermone* (1827); *De auctorum græcorum versionibus et commentariis syriacis, arabicis, armenicis, persicis ornatis* (1842); *De poseos hebraicæ atque arabicæ origine* (1843); *Iterum ab Arabibus in Italia insulsiue adjacentibus, Sicilia maxime, Sardinia atque Corsica gestarum commentarii* (1845).

WENSÉE s. f. (ouain-sé). Bot. Syn. de *POGOSTEMON*, genre de labiées.

WENTWORT (Thomas), comte de STRAFFORD, homme d'Etat anglais. V. STRAFFORD.

WENTZEL ou **WENZEL** (Jean-Christophe), poète allemand, né à Unterellen en 1659, mort en 1723. Il étudia d'abord la médecine et exerça quelque temps la pratique de cet art à Tisenach. Puis, saisi tout à coup d'un beau zèle religieux, il se mit à étudier avec ardeur la théologie et, dans un très-court intervalle, soutint huit thèses sur l'abrégé de la théologie de Bayer. Plus tard, il s'occupa aussi de musique et finit par revenir à sa première profession. Dix ans avant sa mort, il fut nommé directeur du gymnase de Zit-tag. Outre un grand nombre de dissertations et un traité intitulé : *Eloquentia nova antiqua* (Altenbourg, 1712, in-8°), on a de Wentzel plusieurs poèmes et recueils de pièces de vers, parmi lesquels nous citerons : *le Bosquet de lauriers* (Iéna, 1700, in-8°); *la Forêt de cyprès* (Iéna, 1701, in-8°); *le Bocage des roses d'Altenbourg* (Bautzen, 1719, in-8°); *le Bois de cèdres* (Iéna, 1724, in-8°).

WEN-WANG, tige de la dynastie chinoise des Tchou, né dans la principauté de Tchou, patrimoine de sa famille, l'an 1231 ou 1228 av. J.-C., mort vers 1134. Il fut revêtu du commandement de toutes les troupes de l'empire par l'empereur Ti-y, puis destitué par Cheou-sin, fils et successeur de ce prince, et renfermé dans une prison. C'est pendant sa captivité qu'il fit, sur les *Koua* de Fo-hi, des commentaires enrichis depuis par Confucius et qui forment l'*Y-King*, premier livre sacré des Chinois. Rétabli dans toutes ses dignités

en 1142, il agrandit ses Etats héréditaires et devint le plus puissant des grands vassaux. Son fils, Won-wang, renversa la famille des Chang et fonda une dynastie nouvelle.

WENZEL (Charles-Frédéric), chimiste allemand, né à Dresde en 1740, mort à Freiberg en 1793. Fils d'un pauvre relieur de Dresde qui l'employa de bonne heure aux travaux de sa profession, il lut quelques-uns des livres confiés à son père, et cette lecture fit naître en lui le goût de l'étude. Désireux de le satisfaire, à l'âge de quinze ans il quitta Dresde, à l'insu de sa famille, et se rendit en Hollande sans aucune ressource. Là, il fut obligé de travailler pour vivre; mais les obstacles ne firent qu'accroître son ardeur, et bientôt il eut acquis les connaissances qui lui manquaient. Entré comme élève chez un pharmacien d'Amsterdam, il l'accompagna plus tard dans une expédition au Groenland. Il avait aussi étudié la chirurgie, et, à son retour du Groenland, il fut nommé chirurgien de la marine hollandaise. Il servit jusqu'en 1768; mais, à cette époque, il voulut revoir l'Allemagne et partit pour Leipzig, où il acheva ses études médicales et où il se livra à des recherches chimiques qui eurent principalement pour objet les métaux et leurs combinaisons. La Société des sciences de Copenhague ayant proposé un prix pour le meilleur mémoire sur cette question : « Comment peut-on, par le moyen de la réverbération, diviser les métaux en leurs principes constitutifs? » Wenzel concourut, et son mémoire fut couronné. En quittant Leipzig, il était venu se fixer à Dresde, où, tout en exerçant la médecine, il faisait des cours de chimie fort suivis et qui lui valurent une grande réputation. En 1780, l'électeur de Saxe l'appela à sa cour en qualité de premier médecin et de directeur des mines de Freyberg. Parmi les ouvrages de Wenzel, le seul peut-être qui soit encore consulté aujourd'hui est son recueil de *Leçons sur l'affinité des corps* (Dresde, 1777; 2^e édit., 1779). C'est dans ce livre qu'il a démontré d'une façon vraiment remarquable le principe des proportions définies et établi la loi qui porte son nom. V. LOI DE WENZEL (t. X, p. 633).

WENZEL (Michel-Jean-Baptiste), oculiste français, mort au commencement de ce siècle. Il fut nommé, en 1808, médecin oculiste de la maison de Napoléon 1^{er} et publia deux ouvrages, dans lesquels il a exposé les procédés qu'il employait dans la pratique des opérations sur les yeux : *Traité de la cataracte* (Paris, 1786, in-8°); *Manuel de l'oculiste ou Dictionnaire ophthalmologique* (Paris, 1808, 2 vol. in-8°).

WENZEL (Joseph), chirurgien allemand, né en 1768, mort en 1808. Après avoir pris ses grades à Mayence en 1791, il y devint, en 1802, chirurgien adjoint de la maison d'accouchement et professeur d'anatomie et de physiologie. On ne connaît de lui que les trois écrits suivants : *De ossium arthriticorum indole* (Frankfort, 1788, in-8°); *Sur le crétinisme* (Vienne, 1802, in-8°); *De penitentiæ structura cerebri hominis et brutorum* (Tubingue, 1811, in-fol.).

WENZEL (Charles), médecin allemand, frère du précédent, né en 1770, mort en 1827. Reçu docteur à Mayence la même année que son frère, il occupa quelque temps la chaire d'anatomie et de chirurgie à l'université de Königsberg et devint, en 1812, professeur à l'école médico-chirurgicale de Francfort-sur-le-Mein. On a de lui : *De comparatione inter forcipes heurctianam, smellianam, leakeanam et johnsonianam* (Mayence, 1791, in-8°); *De l'induration et de l'enflure dans les parties indurées* (Mayence, 1815, in-8°); *Des maladies de la moelle épinière* (1825, in-fol.).

WENZEL (Jean-Christophe), poète allemand. V. WENTZEL.

Wenzel ou le *Magistrat du peuple*, drame lyrique en trois actes, paroles de Fabien Pillet, musique de Ladurner; représenté au Théâtre National (Montansier) en 1794. C'est une pièce patriotique, dont l'action se passe dans une petite ville sur les frontières de l'Allemagne. Un jeune officier français en est le héros; on arbore au drapeau le drapeau tricolore. Cet opéra eut un succès de circonstance. Ladurner fut le professeur de piano de M. Auber et de l'excellent organiste Boëly. Cette circonstance, plus que ses productions, assure à son nom une place dans l'histoire de la musique.

WEPFER (Jean-Jacques), médecin allemand, né à Schaffouse en 1670, mort en 1695. Avant de terminer ses études médicales, il se mit à voyager, demeura huit ans à Strasbourg et à Bâle, en employa deux à parcourir l'Italie et prit le titre de docteur à Bâle en 1647. Peu de temps après, il devint médecin de la ville de Schaffouse, où il exerça la pratique de son art avec le plus grand succès. En mourant, il demanda que son corps fût ouvert, et à l'autopsie on trouva qu'il avait l'aorte ossifiée, comme il l'avait conjecturé lui-même. Ses ouvrages ont encore beaucoup de valeur. Nous citerons les suivants : *Observationes anatomicae ex cadaveribus eorum quos sustulit apoplezia, cum exercitatione de ejus loco affectu* (Schaffouse, 1653, in-8°); *De dubiis anatomicis epistola qua objectiones nonnullas contra Biliu doc-*

trinam proponit (Nuremberg, 1664, in-4°); *Historia anatomica de puella sine cerebro nata* (Schaffhouse, 1665); *Cicutæ aquaticæ historia et noxæ* (Bâle, 1670, in-4°); *Observationes medico-practicæ de affectibus capitis internis et externis* (Schaffhouse, 1725, in-8°).

WEPFÉRIE s. f. (vè-pfé-ri — de *Wepfer*, botan. allem.). Bot. Syn. d'*ETHUSE* ou *ÆTHUSE*, genre d'ombellifères.

WEPPE (Jean-Auguste), poète allemand, né à Nordheim en 1742, mort à la fin du XVIII^e siècle. Il remplit diverses fonctions dans la magistrature et consacra ses loisirs à la culture des lettres. On a de lui : *Henri le Long* (Göttingue, 1778, in-8°), poème où il célèbre les hauts faits d'un chevalier allemand du XI^e siècle; *Lettre érotique en quatre chants* (Göttingue, 1778); *Visite à l'église*, poème comique en douze chants (Leipzig, 1781); *L'Officier hessois en Amérique* (Göttingue, 1783, in-8°); *Poésies* (Leipzig, 1783); la *Jeune paysanne heureuse* (Göttingue, 1786, in-8°); le *Patronat de la ville*, poème comique en six chants (Göttingue, 1787, in-8°); *Contes, fables, épitres, portraits* (Hanovre, 1796, in-8°).

WERDAU, ville de la Saxe royale, dans le cercle et à 7 kilom. O. de Zwickau, sur la rive droite de la Pleisse; 9,500 hab. Industrie très-active; fabrication de draps et de coton; teinturerie et imprimeries sur étoffes.

WERDEN, ville des États prussiens, province du Rhin, sur la Ruhr, à 26 kilom. N.-E. de Dusseldorf; 6,400 hab. Fabriques de lainages, velours, soieries, produits chimiques, forges à cuivre et à fer.

WERDENBERG (Rodolphe, comte DE), homme de guerre, né dans la seconde moitié du XIV^e siècle. Lorsque les habitants du canton d'Appenzel se soulevèrent contre Cug, abbé de Saint-Gall, qui les opprimait, Rodolphe de Werdenberg leur offrit de combattre avec eux pour la cause de la liberté (1404). Son offre fut acceptée, et il devint leur général lorsque le duc d'Autriche marcha contre eux. Werdenberg battit les Autrichiens à Stoss (1405), puis dans le Tyrol et le Vorarlberg, assura l'indépendance du canton et fut mis en possession des biens de sa famille, qui avaient été confisqués par les ducs d'Autriche.

WERDENHAGEN (Jean-Ange), écrivain et diplomate allemand, né à Helmstedt en 1581, mort en 1652. D'abord correcteur du gymnase de Solwedel, il se chargea ensuite d'une éducation particulière, se rendit à Leipzig, à Giessen, et fut chargé de négociations par la cour de Brunswick. Nommé ensuite professeur de morale à Helmstedt, il dut quitter sa chaire à la suite d'une vive attaque que lui attira la bizarrerie de ses idées philosophiques et religieuses, se rendit à Magdebourg, où il devint syndic du chapitre, conseiller de l'administration des affaires épi-scopales et député à l'assemblée du cercle de Basse-Saxe. De là, il se rendit à Hambourg, puis à Leyde, où il écrivit plusieurs ouvrages, et, en 1632, à Brème, où il fut nommé conseiller privé de l'archevêque. Depuis un an il était revenu dans le Brunswick, lorsque, en 1635, le sénat de Magdebourg le nomma ministre plénipotentiaire au congrès de Lunebourg, puis auprès du roi de Danemark et des villes hanséatiques. Il s'acquitta avec tant d'habileté de sa mission, que l'empereur d'Allemagne l'ambassadeur ordinaire près des villes hanséatiques. Werdenhagen était un homme fort instruit, très-éloquent et d'une imagination vive, qui le poussa à adopter les rêveries de Paracelse et de Boehm. Outre des poésies latines, on lui doit divers ouvrages, notamment : *Synopsis in Bodini libros de republica*; *Psychologia Jac. Boehmii explicata*; *Epitome de arcanis rerum publicarum*; *Systema ethice methodicum*; *Opus de rebus publicis hanseaticis, earumque confederatione*, etc.

WERDER, ville de Prusse, province de Brandebourg, régence et à 9 kilom. O. de Potsdam, sur une petite île formée par le Havel; 2,600 habit. Importante culture des arbres fruitiers et de la vigne. Fabrication de toiles, bière, eau-de-vie; pêche rie royale.

WERDER (Thierry DE), poète allemand, né en 1584, mort en 1657. Il servit d'abord dans l'armée du landgrave de Hesse-Cassel, son souverain, puis dans celle de Gustave-Adolphe, au commencement de la guerre de trente ans, et remplit, en outre, différentes missions importantes pour le landgrave de Hesse-Cassel. Outre des *Sonnets*, on a de lui deux traductions allemandes, qui ne manquent pas de mérite, de la *Jérusalem délivrée* du Tasse (Francfort, 1620, in-4°) et du *Holand furieux* de l'Arioste (Leipzig, 1632, in-4°).

WERDER (Charles), philosophe allemand, né à Berlin en 1806. Il fit ses études à l'université de sa ville natale, où il fut reçu, en 1834, agrégé de philosophie, et où il devint, quatre ans plus tard, professeur extraordinaire. L'érudition, la facilité et la vivacité avec laquelle il faisait ses cours attirèrent autour de lui un nombreux concours d'auditeurs et le placèrent au premier rang des membres de la Faculté de philosophie et de droit de cette ville. Il n'a cependant publié que fort peu d'ouvrages, et l'on ne peut guère citer de lui qu'une thèse : *De Platonis Par-*

menide (Berlin, 1834), une *Logique* (Berlin, 1841) et un discours prononcé en 1849, à l'institut Frédéric-Guillaume, *Sur le caractère en apparence négatif de la philosophie*. Bien qu'il appartienne à l'école de Hegel, Werder n'en a pas moins de fortes tendances à l'éclectisme, et l'on retrouve dans sa logique un grand nombre des principes des autres philosophes. Il s'est aussi essayé en poésie; mais, à part quelques pièces de vers insérées dans l'*Almanach des Muses*, de Gruppe, ses œuvres en ce genre ne sont connues que d'un petit nombre de lecteurs. Enfin, il est l'auteur d'une tragédie intitulée *Colomb* (Berlin, 1858), qui forme une trilogie, et dont le roi Frédéric-Guillaume IV fit représenter la première partie en 1847, à Charlottenbourg, devant un auditoire d'élite. Depuis 1859, Werder fait chaque hiver à l'université de Berlin des cours sur l'art dramatique.

WERDER (Auguste DE), général prussien, né en 1808. Après avoir servi un an dans les gardes du corps à cheval, il devint officier dans le 1^{er} régiment à pied de la garde (1826) et ne reçut pendant de longues années presque point d'avancement. En 1842, il obtint de faire avec l'armée russe une campagne au Caucase. De retour en Allemagne (1843), M. de Werder devint capitaine d'état-major et passa, cinq ans plus tard, dans l'infanterie. En 1863, il obtint le grade de général-major et, trois ans plus tard, celui de général lieutenant. Cette même année, pendant la guerre contre l'Autriche, M. de Werder commanda une division de l'armée du prince Frédéric-Charles et se distingua particulièrement à Gitschin et à Königgrätz. Au début de la guerre contre la France (juillet 1870), il reçut le commandement en chef d'un corps composé de Badois et de Prussiens, franchit la Lauters le 5 août et alla prendre, le 14 août, le commandement des troupes qui, depuis le 7, avaient investi Strasbourg sous les ordres du général Beyer. Après avoir sommairement la place de se rendre, il en commença le bombardement le 18 août. Nous avons longuement raconté ailleurs (v. STRASBOURG) ce siège mémorable et le rôle de Vandale que remplit le général de Werder. Deux jours après la capitulation de cette ville (28 septembre), il fut mis à la tête du 14^e corps, reçut le grade de général d'infanterie et fut chargé d'opérer dans les Vosges. Il s'empara d'Épinal, de Vesoul, porta partout la terreur par sa façon sauvage de faire la guerre, réprimant sans pitié la moindre tentative de résistance et imposant partout d'écrasantes contributions de guerre. A la fin d'octobre, il envoya le général de Beyer s'emparer de Dijon, et le général de Trescow faire le siège de Belfort. En même temps, il soumettait la plupart des petites places de l'Alsace et envoyait des troupes de Gray sur Vesoul pour combattre nos francs-tireurs. En novembre et en décembre, il eut à lutter contre le vaillant corps de troupes commandé par Garibaldi et contre la division Cremer. A la fin de décembre 1870, Bourbaki reçut le commandement de l'armée envoyée dans l'Est; à cette nouvelle, le général de Werder, qui ne pouvait lui opposer qu'environ 40,000 hommes, envoya l'ordre de l'arrêter à Villersexel (9 janvier), où il fut battu (9. VILLERSEXEL); mais quelques jours après, il se retrancha dans la forte position d'Héricourt, s'y fortifia avec des ouvrages en terre garnis de pièces de siège et attendit l'armée de Bourbaki. A la suite d'une bataille qui dura trois jours (15-17 janvier), notre armée dut battre en retraite, et, menacée par l'arrivée des troupes de Manteuffel, elle se replia en désordre vers la frontière de Suisse. Les Allemands, qui avaient craint un moment une invasion de l'armée de Bourbaki, firent, après la signature de la paix, d'enthousiastes ovations au général de Werder. L'empereur Guillaume lui adressa des félicitations et lui donna la grand'croix de l'Aigle rouge.

WERDIN (Jean-Philippe), orientaliste allemand. V. PAULIN DE SAINT-BARTHELEMY.

WERDMULLER (Jean-Rodolphe), peintre suisse, né à Zurich en 1639, mort en 1668. Son père, qui était général et grand amateur de peinture, lui fit donner des leçons par Conrad Meyer. Wermüller s'adonna au portrait et au paysage, se rendit à Francfort, où Morellet, peintre de fleurs, l'initia à son art, et, de retour dans sa ville natale, il s'occupa de sculpture. Étant parti pour visiter la France, il tomba dans la Silh et se noya. Ses peintures attestent une intelligente étude de la nature.

WERDUM (Ulric VAN), historien hollandais, né dans la Frise orientale en 1632, mort en 1681. Après avoir fait des études très-étendues, il employa plusieurs années à visiter l'Allemagne, la Pologne et la Hongrie, et, à son retour dans sa patrie, fut nommé conseiller intime et vice-président de la chancellerie et de la chambre de la Frise orientale. L'objet presque constant de ses études avait été l'histoire de sa province natale, sur laquelle il a publié, entre autres ouvrages : *Discours historique et politique sur les causes qui ont fait soulever la Frise en 1660*; *Fragment de l'histoire de la Frise orientale de 1148 à 1520*; *Abregé de l'histoire de la Frise*; *De l'administration de la justice et des biens*

de l'Eglise; *Généalogie de quelques familles nobles de la Frise*; *Suite de la famille Werdum* jusqu'en 1667, etc.

WEREMBERT ou **WERIMBERT**, savant moine suisse, né à Coire dans la première moitié du IX^e siècle, mort en 884. Il fit ses études à la célèbre école de Fulda, où il eut pour maître Raban Maur, et, après avoir embrassé la vie monastique, il devint lui-même écolâtre au monastère de Saint-Gall, où il professa avec éclat jusqu'à sa mort. On a de lui : *Liber de musica*; *De arte metrorum libri duo*, le seul traité qui ait été écrit au IX^e siècle sur l'art poétique; des *Commentaires* sur le *Livre de Tobie*, sur les *Proverbes* et sur les *Lamentations de Jérémie*. On lui attribue aussi beaucoup d'autres écrits, tels que des hymnes, des chants religieux, des épigrammes, une histoire de l'abbaye de Saint-Gall, etc.

WERENFELS (Samuel), théologien suisse, né à Bâle en 1657, mort en 1740. Il professa avec éclat, à l'académie de sa ville natale, successivement le grec, l'éloquence, la théologie morale et le Nouveau Testament, devint en 1702 membre du conseil académique et fut nommé recteur en 1721. Il faisait, en outre, partie des Sociétés royales de Berlin et de Londres et était en correspondance avec un grand nombre de savants étrangers. Nous citerons, parmi ses ouvrages : *Dissertatio de logomachis eruditorum* (Bâle, 1692, in-4°); *Judicium de argumentis Cartesiani pro existentia Dei petitio ab ejus idea* (Bâle, 1696, in-4°); *Dissertationum theologicarum sylloge* (Bâle, 1709, in-8°); *Sermons de veritate importantibus de la religion* (Bâle, 1715, in-8°). Werenfels avait publié lui-même le recueil de ses œuvres (1739, 2 vol. in-4°).

WERFF (Pierre VAN DER), patriote hollandais, né à Leyde, mort vers la fin du XVII^e siècle. Il seconda activement Guillaume de Nassau dans ses premiers efforts pour l'affranchissement de la Hollande, et il était bourgmestre de Leyde lorsque cette ville fut assiégée par les Espagnols en 1573 et 1574. Les habitants, en proie aux horreurs de la famine, décimés par la peste et désespérant de tout salut, voulaient ouvrir à l'ennemi les portes de la ville; après avoir eu recours à toutes les ressources de son éloquence pour les en détourner, Van der Werff s'écria : « Citoyens, je n'ai pas de pain à vous offrir; mais, puisque je dois mourir une fois, que ce soit par les mains de l'ennemi ou par les vôtres, j'y suis résigné. Si cela peut vous satisfaire, prenez mon corps, coupez-le par morceaux, partagez-le entre vous. » Ce langage fit rentrer les révoltés dans le devoir, et la fermeté de Van der Werff fut bientôt récompensée, car les Espagnols, las de voir que leurs efforts étaient sans résultat, ne tardèrent pas à lever le siège. Van der Werff jouit aussi de la confiance de Maurice, successeur de Guillaume, et fut jusqu'à douze fois réélu bourgmestre de sa ville natale et deux fois député aux états de la province. On voit dans le chœur de l'église Saint-Pancrace, à Leyde, un monument élevé à sa mémoire. Sa *Biographie* a été écrite par Water (Leyde, 1814, in-8°).

WERFF (Adrien VAN DER), peintre, architecte et sculpteur hollandais, né à Kralinger-Ambracht, près de Rotterdam, en 1659, mort à Rotterdam en 1722. Son père le fit étudier dans l'atelier d'un peintre de portraits, Cornel Piccolet, puis dans celui d'Eglo van der Neer. A dix-sept ans, Van der Werff peignait très-agréablement le portrait, et il se fit une réputation auprès des amateurs par la délicatesse avec laquelle il représentait, dans de tout petits cadres, des nudités bibliques et mythologiques. Ce maître appartenait, sans conteste, à la décadence de l'école hollandaise; mais sa peinture est si soignée, ses études de nu si complètes, malgré leur petitesse presque microscopique, qu'on se rend compte de l'engouement qui accueillit ses œuvres; on les payait très-cher de son vivant; on les payait encore plus cher aujourd'hui, quand il s'en présente dans les ventes. Un de ses principaux protecteurs fut l'électeur palatin Jean-Guillaume, qui, ayant visité l'atelier de Van der Werff en 1696, acheta tout ce que l'artiste voulait lui vendre et lui commanda, en outre, un certain nombre de tableaux pour sa galerie de Dusseldorf. Lorsque Van der Werff alla les lui porter l'année suivante, l'électeur voulut le retenir et l'attacher, à vie, à sa cour; l'artiste accepta seulement de séjourner près de lui neuf mois de l'année, moyennant une pension de 6,000 florins. Il fut, en outre, créé chevalier et reçut des lettres de noblesse pour sa famille et celle de sa femme, sans compter de splendides présents.

Tous les musées et galeries princières d'Europe possèdent des tableaux de Van der Werff. Voici les principaux : *Jacob bénissant les enfants de Joseph*, *Isaac bénissant Jacob*, *Bacchant embrassant une bacchante*, *Nymphes assises*, au musée de Berlin; *Vénus et Cupidon*, au musée de Cologne; le *Jugement de Paris*, *Abraham congédiant Agar*, *Berger et jeune fille*, la *Partie de tétecs*, *Loth et ses filles*, au musée de Dresde; *Madeleine dans le désert*, la *Sérénade*, *Sara donnant Agar à Abraham*, le *Repos en Egypte*, *Ecce Homo*, une *Annunciation*, une *Visitation*, *Jésus au milieu des docteurs*, la *Flagellation*, le *Portement de*

croix, le *Christ en croix*, l'*Ascension*, la *Pentecôte*, *Diane découvrant la faute de Calisto*, à la pinacothèque de Munich; *Vénus couchée*, à Vienne, galerie Lichtenstein; une *Sainte Famille*, la *Legende de sainte Anne*, au musée d'Amsterdam; la *Fuite en Egypte*, au musée de La Haye; *Adam et Eve chassés du paradis*, *David et Abisai*, un des chefs-d'œuvre du peintre; *Jeune femme examinant des bagues*, *Jeune garçon jouant avec un chat et un oiseau*, une *Mise au tombeau*, l'*Assomption de la Vierge*, une *Sainte Famille*, au musée de l'Ermitage, à Saint-Petersbourg. « Ces derniers tableaux, dit judicieusement L. Viardot, offrent des sujets trop relevés pour la manière de ce peintre, fine, léchée, minutieuse, qui ne convient pleinement qu'aux petites scènes flamandes. » La même observation s'applique à la série religieuse du musée de Munich. Le musée du Louvre possède sept petites toiles de Van der Werff, presque toutes datées des dernières années du peintre. Elles sont pour la plupart de ses meilleures; ce sont : *Adam et Eve près de l'arbre du bien et du mal*, *Moïse sauvé des eaux*, la *Chasteté de Joseph*, les *Anges annonçant la naissance du Messie*, *Madeleine dans le désert*, *Antiochus et Stratonice*, *Nymphes dansant*. Citons encore, au musée de Montpellier, *Suzanne et les vieillards*. « Aucun artiste, dit Fr. Villot (Notice des tableaux du Louvre), n'a vu payer ses tableaux de son vivant un si haut prix que Van der Werff. Il a peint des sujets historiques, des scènes de la vie privée, des portraits, presque toujours dans de petites dimensions; on estime même plus ses petits tableaux que ceux où les figures sont de grandeur naturelle. Le fini précieux de l'exécution de Van der Werff a certainement été pour beaucoup dans la vogue exagérée de ses ouvrages. Tout en lui reconnaissant certaines qualités réelles, on ne peut se dissimuler que ses chairs, qui manquent de vie et de transparence, ne ressemblent trop à de l'ivoire et que ses peintures ne soient privées de ces qualités pittoresques qui font le charme et la supériorité des ouvrages de Meiss, de Torburg et d'Ostade. »

Les portraits de Van der Werff sont presque aussi nombreux que ses tableaux de genre. Nous citerons, parmi les principaux : *l'Électeur Jean-Guillaume et Jeanne-Louise, sa femme*, réunis dans un médaillon; autre portrait de *l'Électeur Jean-Guillaume*, deminature, et portrait en pied de la *Princesse Jeanne-Louise*, au musée de Munich; un *Portrait d'homme*, au musée de Vienne; *Portrait de Denier*, à Vienne, galerie Esterhazy. L'artiste s'est, en outre, représenté lui-même plusieurs fois; un de ses plus jolis portraits est celui du musée de Dresde, où il s'est peint avec sa femme et ses trois enfants dont un fait des bulles de savon; le peintre, vêtu d'un habit lilas et coiffé d'une vaste perruque, s'appuie à un vase antique; un autre portrait, au musée d'Amsterdam, le représente tenant la palette et en train de peindre sa femme et ses enfants; dans un troisième, au musée de l'Ermitage, il s'est représenté également la palette à la main et ayant près de lui, fantaisie bizarre, une tête de mort coiffée de laurier.

WERGELAND (Henri-Arnold), célèbre poète norvégien, né à Christiansund en 1808, mort en 1845. Son père, Nicolas Wergeland, était professeur à l'école latine de Christiansund; il fut un des députés qui, après la séparation de la Norvège d'avec le Danemark et sa réunion à la Suède en 1814, élaborèrent la constitution d'Eidsvold, dont l'acceptation par la Suède marque l'aurore d'une nouvelle période prospère et glorieuse dans l'histoire de la Norvège. Henri Wergeland fut élevé à l'école de la cathédrale de Christiania et étudia ensuite la théologie à l'université de la même ville. Il fut reçu en 1829 candidat en théologie, mais ses tendances libérales le firent regarder comme dangereux, et on ne voulut lui confier aucun emploi ecclésiastique. Il aida cependant quelque temps son père dans ses fonctions pastorales à Eidvold et revint en 1834 à Christiania pour y étudier la médecine. Deux ans plus tard, il y fut nommé conservateur de la bibliothèque de l'université et devint en 1840 directeur des archives de l'État, à Christiania. Il avait débuté en 1827 par une satire dramatique intitulée *Ah*, publiée sous le pseudonyme de *Sifrid Stranda*; elle fut suivie de douze *Farces satiriques*, tant en prose qu'en vers, écrites avec beaucoup de verve et dirigées contre les personnalités les plus en vue dans la politique, la littérature et la société de l'époque. Aussi susciterent-elles contre leur auteur les attaques les plus violentes de la part de ceux qu'il avait flagellés, et Wergeland a dit lui-même que pendant dix ans (1827-1837) sa vie se passa dans « l'eau bouillante. » En revanche, le peuple l'aimait, la jeunesse se ralliait autour de lui comme autour d'un chef, et même, parmi les hommes d'un âge mûr, beaucoup se déclarèrent pour lui, car, en politique, il était sincèrement et exclusivement Norvégien et combattait comme des ennemis naturels les autres membres de la race scandinave, les Suédois et les Danois. Mais il trouva dans Welhaven (v. ce nom) et ses partisans des adversaires redoutables, et leurs écrits amenèrent dans l'opinion publique un revirement qui s'est continué jusqu'à nos jours, car aujourd'hui on désire fermement en Norvège l'unité d'action des trois contrées scandinaves.

ves. On n'en considéra pas moins comme un triomphe des idées de Wergeland la concession faite en 1837 par la Suède à la Norvège d'un pavillon national particulier. L'année suivante, Charles-Jean XIV fit un voyage à Christiania, et Wergeland écrivit à cette occasion un poème qui plut beaucoup au roi. L'indignation fut générale en Norvège lorsqu'on apprit que l'auteur, regardé jusqu'alors comme le chef des radicaux norvégiens, avait accepté une pension du roi de Suède, et sa popularité fut à jamais perdue.

Parmi les autres œuvres de Wergeland, il faut citer : la *Mort de Sinclair*, tragédie (1838); la *Création, l'homme et le Messie* (1838), poème religieux-philosophique, que l'auteur regardait comme son œuvre la plus remarquable, mais que beaucoup de ses amis jugeaient très-sévèrement; l'*Opium*, drame; le *Choléra indien*, drame; la *Meurtrière d'enfants*, tragédie; les *Campbell*, opéra; les *Vénitiens*, tragédie, regardée, ainsi que la pièce précédente, comme un chef-d'œuvre dans son genre; les *Cadets de marine à terre*, vaudévilles; le *Bouquet de fleurs de Jan van Huysum* et les *Espagnols*. Ces deux derniers poèmes se distinguent, non-seulement par la force et la délicatesse du sentiment, mais encore par la pureté du style. Outre les éditions partielles que Wergeland donna lui-même de ses œuvres, il en existe une complète publiée par la Société des étudiants de Christiania (Christiania, 1852-1857, 9 vol.); un choix en a paru à Christiania (1859).

Bien que Wergeland eût reçu une instruction essentiellement classique et qu'il fût profondément versé dans les littératures allemande, française et anglaise, il est demeuré complètement original dans ses compositions. Il maniait sa langue maternelle avec autant d'habileté que de souplesse, et si l'on peut lui reprocher parfois de manquer d'ordre et de symétrie et de ne pas tirer de son sujet tout le parti possible, on doit accorder qu'il possédait à un degré éminent la chaleur, la naïveté et le rare talent de présenter la réalité sous une forme attrayante et poétique. Il était d'une taille et d'une constitution athlétique, mais les excès de boisson auxquels il se livrait sans mesure abrégèrent ses jours.

WERGELAND, fontaine des enfers, d'où sortaient, d'après la mythologie scandinave, les douze fleuves appelés *elivagar*.

WERHLI (Jean-Jacques), instituteur suisse. V. WERHLI.

WERIMBERT, savant moine suisse du 15^e siècle. V. WEREMBERT.

WERKMEISTER (Leonard DE), théologien catholique allemand, né à Füssen en 1745, mort en 1823. Il entra, en 1765, dans l'ordre des bénédictins, fut ordonné prêtre en 1769, devint, la même année, professeur de philosophie au lycée de Freysing, fut, de 1774 à 1777, bibliothécaire et archiviste du couvent des bénédictins de cette ville et, après avoir occupé encore différents emplois académiques et ecclésiastiques, obtint successivement à Stuttgart les titres de conseiller ecclésiastique (1807), de conseiller supérieur des études (1816) et de conseiller supérieur ecclésiastique (1817). Parmi ses ouvrages, qui annoncent une indépendance d'opinion assez rare chez un prêtre catholique, nous citerons : *Projet de réforme du bas clergé catholique et matériaux pour la réforme du haut clergé* (Munich, 1782); *De la tolérance chrétienne à l'usage des prêtres et des moines* (Erlangen, 1784); *Recherches sur l'infirmité de l'Eglise catholique* (1792); *Mémoire théologique sur cette question : Un prêtre peut-il redevenir laïque?* (Francfort, 1800); *Aux pasteurs engagés du culte des saints et de la sainte Vierge* (1801); *Circulaire d'un curé allemand adressée aux prêtres non assermentés relevant en France, pour les prier de traiter leurs paroisses plus raisonnablement que par le passé et de s'unir au clergé assermenté* (1802); *Comment on pourrait peu à peu introduire le mariage des prêtres dans l'Eglise catholique allemande* (1803), etc.

WERL, ville de Prusse, province de Westphalie, régence d'Arensberg, cercle et à 17 kilom. S.-O. de Soest; 3,900 hab. Salines importantes. Image miraculeuse de la Vierge et lieu de pèlerinage très-fréquent.

WERLAUFF (Eric-Chrétien), érudit danois, né à Copenhague en 1781. En 1801, il fut admis comme employé à la bibliothèque du roi, s'adonna à l'étude de l'histoire, de la géographie, des langues et des antiquités scandinaves, etc., se fit connaître par des ouvrages estimés et devint directeur de la bibliothèque. Outre des articles dans les *Annales de l'antiquaire* et divers autres recueils, on doit à cet érudit, aussi savant que laborieux, et dont les travaux ont éclairci beaucoup de points obscurs d'histoire et de géographie, un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Vatnsdæla saga ok sagu af fimboga hinum rama* (1812), recueil d'anciens chants nationaux; *Essai sur l'histoire de la langue danoise dans le duché de Slesvig* (1818); *Symbolæ ad geographiam medii ævi et monumentis islandicis* (1821); *Historiske Efferetninger om det store Kongelige bibliotek* (1847); *Det danske Selskabs Forordnings historie i det Forste Aar-hundred* (1847); la *Constitution de Waldemar* (1848); l'*Université de Copenhague depuis sa fonda-*

tion (1850), etc. Citons encore, parm. ses travaux, les tomes IV à VI de l'*Histoire des rois de Norvège* (1813-1826), avec Thorlacius; le huitième volume des *Scriptores rerum danicarum* (1834), avec Engelstoft, etc.

WERLHOF (Jean), juriconsulte allemand, né en 1660, mort en 1711. Après avoir fait ses études à l'université d'Helmstedt, il visita celles de Strasbourg, de Bâle et de Genève, alla se faire recevoir licencié en droit à Orléans et, après avoir passé encore quelques mois à Paris, revint à Helmstedt, où il obtint, en 1696, une chaire à la faculté de droit. Plus tard, il fut nommé conseiller aulique du duc de Brunswick. On cite, parmi ses écrits : *Histoire de Danemark*; *Antiquitates ac jura ecclesiasticum*; *Traité de paix du 17^e siècle*; *Epithalame de Charles III, roi d'Espagne*, et d'*Elisabeth-Christine de Brunswick*; enfin, un grand nombre de dissertations sur diverses questions de jurisprudence.

WERLHOF (Paul-Théophile), médecin allemand, né à Helmstedt en 1699, mort en 1767. Il étudia la médecine sous Meibom et Heister, alla, en 1721, se fixer à Parua, prit en 1723 le grade de docteur à Helmstedt et, deux ans plus tard, fut appelé à Hanovre, où il jouit bientôt d'une grande réputation et où il fut nommé, en 1740, premier médecin de la cour. Il devint, en outre, dans la suite, membre de la Société royale de Londres, de celles de Göttingue et de Leipzig et de l'Académie des curieux de la nature. Dans tous ses écrits, on remarque un grand esprit d'observation, des principes judicieux et un style élégant et pur. Nous citerons, entre autres : *De medicinis sectæ methodicæ veteris rursus usu et abusu* (Helmstedt, 1723, in-4°); *Observationes de febribus, præcipue intermittentibus* (Hanovre, 1732, in-4°); *Cautiones medica de limitandis laudibus et vituperiis morborum et remediis* (Hanovre, 1734, in-4°); *Cautionum medicarum tractatus* (Hanovre, 1734, in-4°); *Disquisitio medica et philosophica de variolis et anthracibus* (Hanovre, 1735, in-4°).

WERLOSCHINID DE PEREMBÉRE (Jean-Baptiste), médecin allemand de la première moitié du 18^e siècle. Il n'est connu que par les deux ouvrages suivants : *Abusus curatio verno-autumnalis* (Francfort, 1703, in-8°) et *Historia pestis quæ ab anno 1708 ad annum 1716 Transylvaniam, Hungariam, Austriam, Pragam et Ratiboniam, etc., depopulabatur* (1715, in-8°).

WERMEERSCH ou VERMEERSCH (Ivon), peintre flamand, né à Maldegem, Flandre orientale, en 1810, mort à Munich en 1852. Il étudia la peinture à Gand, puis parcourut une partie de l'Allemagne et de l'Italie, visita les bords du Rhin et habita longtemps, Munich. Vermeersch s'adonna d'une façon toute particulière à l'étude de la peinture architecturale. Parmi ses toiles, qui sont fort estimées, on cite particulièrement ses *Vues de Venise* et ses *Vues des principaux édifices de Gand*, qui ont été lithographiées par Fornois.

WERMOUTH S. M. V. WERMOUTH.

WERNE, bourg de Prusse, province de Westphalie, régence et à 28 kilom. S. de Munster, sur la Lippe; 2,000 hab. Fabrication de toiles; industrie agricole. Progym-nase.

WERNEBOURG (Jean-Frédéric-Chrétien), mathématicien allemand, né à Eisenach en 1777, mort en 1851. Il professa successivement à l'école des pages de Weimar, au gymnase d'Eisenach et à l'université d'Iéna. Nous citerons, parmi ses écrits : *Aperçu du système des nombres et des poids et mesures* (Leipzig, 1800, in-8°); *Du système le plus complet entre tous les nombres* (Leipzig, 1800); *Nouvelle théorie des moulins à vent* (Leipzig, 1800); *Principes des systèmes mathématiques anciens et modernes* (Leipzig, 1805); *Nouvelle et simple école de musique* (Götha, 1812); *Manuel d'arithmétique* (Iéna, 1818); *Curvarum aliquot nuper repertarum synopsis* (Iéna, 1824).

WERNECK (le baron DE), général autrichien, né à Louisbourg en 1748, mort en 1806. Il fit plusieurs campagnes contre les Turcs, commanda un corps d'armée sous le prince de Cobourg en 1793, se distingua aux sièges de Valenciennes et de Dunkerque, à l'affaire du Cateau-Cambrésis le 31 mai 1794, se laissa forcer à la bataille de Wetzlar (15 juin 1796), où il dirigeait l'aile droite de l'archiduc Charles, mais prit sa revanche à la bataille de Wurzburg (3 septembre) en rompant la ligne des Français avec la réserve. L'année suivante, il eut le commandement en chef de l'armée du Bas-Rhin. Ayant à combattre à la fois Hoche et Championnet, il n'éprouva que des revers, auxquels, heureusement pour lui, le traité de Leoben vint mettre un terme. Mis à la retraite, il ne repartit sur la scène que pour partager la défaite d'Ulm; il se sauvait en Bohême avec un corps de 10,000 hommes, lorsque Murat l'atteignit et lui fit mettre bas les armes. L'archiduc Charles, dans ses *Principes de stratégie*, maltraita fort Werneck; mais le général Jomini, meilleur juge, lui rend plus de justice.

WERNER (Jean), mathématicien et astronome allemand, né à Nuremberg en 1468, mort en 1528. Sa vie est fort peu connue; on sait seulement qu'à l'âge de vingt-cinq ans il se rendit en Italie, où il passa plusieurs années occupé à des observations astronomi-

ques, notamment sur la comète qui fit son apparition au mois d'avril 1500. D'après les observations qu'il avait faites sur les positions de Régulus, d'a de la Vierge et d'a de la Balance, comparées à celles que Ptolémée et Alphonse avaient assignées aux mêmes étoiles, il trouva que la précession des équinoxes devait être de 70 minutes de degré en un an, quantité beaucoup trop petite, et que l'obliquité de l'écliptique était de 23° 28'. En 1514, il publia des *Annotations sur le premier livre de la Géographie de Ptolémée*, dans lesquelles il essayait d'expliquer un passage obscur, relatif à la projection de la sphère céleste sur une surface plane; il faut aussi remarquer que c'est dans cet ouvrage que l'on trouve mentionnée pour la première fois la méthode pour déterminer les longitudes géographiques à l'aide de la distance angulaire de la lune à différentes étoiles. En 1522 parurent à Nuremberg ses *Opera mathematica*, qui renferment, entre autres, un traité sur les cônes. On lui doit aussi un traité de trigonométrie en cinq livres, un ouvrage *Sur le mouvement de la huitième sphère* et divers écrits sur la construction et l'usage des instruments météorologiques. Il avait, en outre, exécuté une machine où les mouvements du soleil, de la lune et des planètes étaient représentés conformément au système de Ptolémée.

Montucla lui attribue expressément l'invention de l'ingénieuse méthode de la prosthérèse, qui fut universellement adoptée par tous les calculateurs astronomes jusqu'à l'invention des logarithmes. Cette méthode, exactement contraire à celle que nous suivons aujourd'hui, consistait à transformer dans toutes les formules usuelles de trigonométrie sphérique les produits de sinus ou de cosinus en sommes ou en différences. Jusqu'à Viète, on résolvait presque toujours les triangles obliques en les décomposant d'abord en triangles rectangles par un arc abaissé de l'un des sommets perpendiculairement au côté opposé; les formules employées se réduisaient, par conséquent, presque toujours à des produits de deux facteurs; ce sont ces produits qu'on transformait en sommes ou en différences par prosthérèse.

Cette méthode avait été attribuée tantôt à Raymond Ursus, tantôt à Tycho ou à Wittichius; mais Christmann, dans sa *Theoria lunæ*, en fait remonter le mérite à Werner. Ce géomètre, dit-il, l'avait proposée et en avait fait usage dans un traité, *De triangulis*, qui n'a jamais été imprimé, ce qui a permis à quelques autres de s'en faire honneur; toutefois, il ne paraît pas probable que Werner ait étendu la méthode à tous les cas usuels. Tycho, Wittichius, Juste Byrge, Ursus et Melchior Jostelius la perfectionnèrent successivement et apprirent à s'en servir même lorsque les facteurs du produit étaient des tangentes.

WERNER (Joseph), peintre suisse, né à Berne en 1637, mort en 1710. Il étudia en Italie, fut appelé à Versailles par Louis XIV, dont il fit plusieurs fois le portrait, se lia d'amitié avec le poète Quinault et peignit pour lui de petites toiles charmantes, parmi lesquelles on cite : les *Muses*, *Diane*, *Flora*, la *Mort de Didon*, etc. Il fit encore pour l'archiduchesse de Bavière et pour l'électeur la *Vie de la Vierge* (sept tableaux) et le *Triomphe de Thésis*. Revenu dans sa patrie, il peignit pour l'hôtel de ville de Berne l'*Union de la Justice et de la Prudence*. Quoiqu'il peignît à l'huile avec beaucoup de talent, c'est surtout comme peintre en miniature qu'il s'est placé au premier rang.

WERNER (Joseph-Tamm), peintre allemand, né à Hambourg en 1658, mort en 1724. Il alla terminer en Italie ses études artistiques et se consacra à peu près exclusivement à la peinture de fruits, de fleurs et de gibier. Appelé plus tard à la cour de Vienne, il y étudia les œuvres des maîtres hollandais et, en cherchant à les imiter, réussit à se corriger des défauts qu'on reprochait à ses toiles, c'est-à-dire trop de lourdeur dans la couleur et de manière dans la facture. Plusieurs de ses tableaux sont conservés au musée de Vienne, et l'on cite comme le plus remarquable celui qui représente une *Volaille et un lapin blanc*.

WERNER (Abraham-Gottlob), minéralogiste et géologue allemand, né à Wehrau (haute Lusace) en 1750, mort à Dresde en 1817. Fils d'un directeur de forges, il eut dès son enfance des minéraux sous les yeux. Placé à l'école des mines de Freyberg, en Saxe (1769), il publia en 1774, à l'âge de vingt-quatre ans, un ouvrage sur les *Caractères des minéraux*, qui fait époque dans l'histoire de la minéralogie, parce qu'il introduisit dans cette science une méthode qui lui manquait. Nommé, en 1775, adjoint à la chaire de minéralogie de Freyberg et plus tard professeur titulaire, il se rendit célèbre par l'éclat de son enseignement et attira auprès de lui un grand nombre de disciples, parmi lesquels nous devons nommer Léopold de Buch et Alexandre de Humboldt. Werner est, en géologie, le chef de l'école dite neptunienne. Il méconnaissait l'importance, l'étendue, la profondeur des phénomènes volcaniques et les rapportait à des causes purement locales et accidentelles. Comme il avait surtout observé des roches sédimentaires, il faisait jouer à l'eau un rôle très-exagéré dans la formation de la croûte terrestre et assignait au basalte lui-même

une origine aqueuse. Werner aimait passionnément son pays, et l'on assure que les malheurs éprouvés par la Saxe en 1812 lui causèrent un chagrin profond qui altéra sa santé et fut l'origine de la maladie dont il mourut. Il répandait ses doctrines par l'enseignement oral; car sa répugnance pour l'écrit matériel d'écrire était, dit-on, jusqu'à refuser d'ouvrir les lettres qui lui étaient adressées de peur d'être obligé d'y répondre. Aussi n'a-t-il laissé, indépendamment de son *Traité des caractères des minéraux*, que deux ouvrages très-courts : *Classification et description des montagnes* (1787); *Nouvelle théorie de la formation des filons, avec son application à l'art d'exploiter les mines* (1791).

WERNER (Frédéric-Louis-Zacharie), poète dramatique allemand, né à Königsberg en 1768, mort à Vienne le 18 janvier 1823. Son père était professeur d'éloquence et de philosophie à l'université de Königsberg; il y exerçait aussi la charge de censeur dramatique, ce qui fournit à son fils l'occasion de fréquenter le théâtre, dont les portes lui étaient ouvertes; son goût pour les jeux de la scène date de cette époque. A quatorze ans, Werner perdit son père et resta entre les mains de sa mère, qui l'aimait avec tendresse, mais qui exerça sur la vie du poète une funeste influence. Femme à visions, profondément convaincue de la mission céleste que Dieu lui avait imposée, elle se croyait une incarnation nouvelle de la Vierge Marie; elle ne doutait pas que Zacharie Werner ne fût le Shiloh promis par les Ecritures. Nerveuse, mélancolique, hypochondriaque, elle communiqua ces germes d'insanité supersticieuse à l'enfant que son sein avait porté. C'est à l'âge le plus tendre que se formèrent, au gré des mères et des nourrices, les premiers linéaments du caractère. Jean-Jacques l'a remarqué avec raison : de cette époque inaperçue date notre vie morale. Sous le même toit, à un autre étage, était élevé à peu près de la même façon un autre enfant que la célébrité attendait; c'était Hoffmann. Tous deux avaient pour mères deux femmes malheureuses que l'ébranlement de leurs nerfs conduisait à la folie; ils portèrent dans la vie l'ineffaçable empreinte de cette éducation. Une sorte d'ivresse fantastique leur fut inoculée dès le berceau; ils la sucèrent avec le lait; elle fut une des sources de leur génie et la cause de leurs malheurs.

Une jeunesse débauchée, dissipée, incohérente succéda pour Werner à cette enfance mal dirigée. Il se destinait à la carrière de la jurisprudence; mais ses études furent irrégulières. Changeant de lieu de résidence d'année en année, entraîné par le tumulte des grandes villes qu'il habitait, tour à tour domicilié à Berlin et à Varsovie, il avait à trente-trois ans répudié deux femmes, dont l'une était une fille publique, au moyen d'un divorce légal, et en cherchait une troisième. Sa seconde femme était la fille d'un juge.

« Elle a eu, disait-il, des légions d'amants, mais elle possède quelques milliers de florins. » C'est là un bien triste aveu. Sa réputation était détruite, sa santé délabrée, son éducation incomplète. Ses créanciers le poursuivaient, et déjà, avant d'avoir atteint la moitié de sa vie, il survivait à ses espérances et contemplait ses propres ruines. Des misères de la vie réelle, il s'élançait dans le domaine de la métaphysique et de l'ascétisme. Pour s'oublier lui-même, il se perdit dans ces régions sans limites et sans routes frayées. Ce fut en 1801, dans les moments de loisir que lui laissait sa besogne d'employé (il était alors secrétaire du cabinet, *kammer secretär*, à Varsovie), que son imagination enfanta un premier poème, chaos de divagations métaphysiques publié sous ce titre : les *Enfants de la vallée* (1803, in-8°). Dans ce poème étrange, divisé en deux parties, les *Templiers en Chypre* et les *Frères de la croix*, Werner se proclame le vates, le prophète, le révélateur sacré d'une religion nouvelle. Sous son langage hiéroglyphique, on distingue une doctrine qui n'a rien de fort ancien. « J'ai quitté, dit Werner, la pensée d'être un et quelque chose; je veux n'être rien afin d'être tout. » Il prétend détruire l'individualité humaine et absorber son unité nécessairement égoïste dans le sein du grand tout. Platon, les brahmanes, une partie des panthéistes grecs ne professaient point d'autre système. Le catholicisme lui-même s'en est imprégné; de là ces théories d'abnégation, ce renoncement au monde, ce besoin de s'élever jusqu'à la source des êtres, pour se plonger et s'anéantir dans l'océan de l'amour pur. Fénelon et les quétistes se sont rapprochés de ce principe. Les stoïciens prétendaient aussi « plonger le moi dans l'idée, c'est-à-dire forcer l'égoïsme de disparaître devant la pensée universelle, effacer l'homme de la terre comme individu, transformer notre espèce en une masse idéale qui s'élance vers Dieu d'un commun accord. Selon tous ces philosophes, l'utilité, le bonheur ne sont point les objets que nous devons désirer et rechercher ici-bas. Il nous faut aimer Dieu pour lui-même et nous anéantir pour l'aimer. Que nos pensées s'étouffent elles-mêmes; que nos voluptés soient oubliées; que nos amitiés soient délaissées; notre corps, notre âme, notre volonté, nos penchants, nos vertus même ne sont rien; Dieu est tout. Tel est le dogme insensé que Werner voulut faire prêcher par

Schlegel et par Tieck; tel est l'hymne chanté par ce pontife d'une loi nouvelle. Dans l'ivresse de sa pensée vagabonde, Werner devenait sa propre dupe; il n'essayait pas de tromper le monde, il croyait l'éclairer. L'excuse de sa folie était dans sa bonne foi.

Un nouvel acte de déraison vint encore s'inscrire dans les annales de cette vie déplorable. Veuf de deux femmes vivantes, il en épousa une troisième, Polonoise d'une beauté rare, mais sans fortune. Il ne savait pas un mot de polonais, elle ignorait l'allemand; ils s'entendirent pourtant. Couvert de dettes, il se chargea d'une femme qui n'avait pour dot que ses attraits. Quelque temps après cette alliance, sa mère tomba malade. Si Werner eût dans sa vie une affection réelle et profonde, ce fut son affection pour sa mère. Revenu près du lit de cette infortunée, il rucha, une partie des torts dont il avait semé ses tristes jours. L'agonie de l'indigence, de la folie et de l'infortune fut adoucie par le poète; son temps, son travail, ses pensées, il donna tout à sa mère; ce cœur flétri se ranima au cri du devoir. Elle expira dans ses bras le 24 février. Ce fut cette date funèbre qu'il choisit pour titre de sa pièce la plus lugubre, la plus déchirante. On reconnaît dans tous ses ouvrages l'impression ineffaçable que cet événement avait faite sur lui. Laissons-le la décrire lui-même, dans une lettre à un ami : « Dieu m'a frappé le cœur avec un marteau d'airain. Ma mère est morte le 24 février, anniversaire du jour où Minich, mon ami, a rendu le dernier soupir. Comme ma poésie et mes *Enfants de la vallée*, auxquels j'attachais ma gloire, m'ont inspiré une inexplicable pitié quand j'ai voulu, après ce terrible coup, prendre part à la communion des chrétiens ! Ma mère ! Quelle poésie vaut cette puissance de l'âme qui lui a fait subir sans se plaindre sept années de martyre et d'agonie ! Quelles souffrances égalaient celles que j'ai ressenties ! Comme elles pèsent durement sur mon âme, les fautes de ma jeunesse ! Que ne donnerais-je pour ravoïr ma mère et racheter mes erreurs ! Mon cœur, plein de larmes, cherche en vain à se soulager; les morts ne s'éveillent pas; les fautes ne s'effacent plus; le passé est éternel et irréplicable. Dieu et notre mère, voilà ce qui devrait nous occuper avant tout; le reste est misérable et secondaire ! Et le reste m'a absorbé si longtemps ! »

Malgré cet événement, la conduite de Werner ne changea pas. Il retourna à Varsovie, où il se lia avec Hoffmann et avec Hitzig, et continua sa vie décousue et extravagante. C'est à Varsovie qu'il écrivit la *Croix sur les bords de la Baltique*, drame lyrique barbare, plein d'intérêt, malgré les déclamations mystiques dont il est semé (1806, in-8°); Hoffmann en écrivit la musique. Sa tragédie de *Luther* ou la *Consécration de la force* fut commencée à Varsovie et continuée à Berlin, où Werner vint habiter en 1807. Ici une carrière plus brillante, mais non plus heureuse s'ouvrit pour lui. Le mysticisme et la franc-maçonnerie avaient conquis en Allemagne des adeptes parmi les diplomates et les hommes d'Etat les plus distingués. Von Schroeter, ministre d'Etat, frappé de la similitude des idées de Werner avec les siennes, le prit pour secrétaire; peu de temps après cette promotion, le drame de *Luther*, représenté sur le théâtre de Berlin, obtint un éclatant succès; ce fut pour le poète une époque de triomphe et de bien-être; inhabile à en profiter, il se laissa enivrer par le double prestige de cette position nouvelle et sa vie dissuée devint plus absurde qu'auparavant. Ses journées s'écoulaient dans un perpétuel festin. Il quitta sa femme et se trouva mari de trois veuves qu'il avait tour à tour abandonnées. « Ma femme n'aurait jamais été heureuse avec moi, écrivait-il à Hitzig; elle est innocente, c'est moi qui suis le coupable, et en la quittant je la sers. Dieu, qui m'a donné la force pour certaines choses, m'a refusé sa grâce pour certaines autres. Je suis impur, gourmand, sensuel, capricieux, fantasque, inquiet. Tu me connais ! Mes plaisirs, mes idées, mes manies, mes folies m'entraînent et m'emportent dans leur tourbillon. Quelle existence que celle de ma femme ! De quoi pouvait-elle jouir ? Certes, ma vocation n'était pas le mariage ! » Les changements amenés par l'invasion française firent perdre à Werner sa place. Il recommença le cours de ses voyages et, comme le Juif errant, il ne s'arrêta plus, toujours prêchant, buvant, écrivant, périssant, souvent ivre d'amour céleste et plus souvent d'eau-de-vie, convertissant les uns, endormant les autres, admiré de quelques-uns, pris en pitié par le plus grand nombre. On le vit à Prague, à Vienne, à Munich, à Iéna. Il fit la connaissance de Goethe à Weimar. A Coppel, en Suisse, il fut présenté à Mme de Staël, et ses conversations avec cette femme supérieure le décidèrent à venir passer quelque temps à Paris. De retour en Suisse, il alla de nouveau voir Mme de Staël et se lia chez elle avec A.-G. Schlegel. Il partit ensuite pour l'Italie. Pendant le cours de cet inquiet pèlerinage, il composa trois drames, le *Vingt-quatre février*, *Attila et Cunégonde*. Le prince Dalberg, grand-duc de Francfort, lui avait assuré une pension qui le mit désormais à l'abri du besoin. Fatigué de recherches mystiques et métaphysiques, de doutes, de spéculations, de théosophie, de protestantisme; d'une santé délabrée qui lui

défendait la continuation de ses premiers excès, il ne lui restait plus à essayer qu'une seule singularité; il la tenta. Arrivé à Rome, il se convertit au catholicisme (1811). Il entra au grand séminaire d'Aschaffenburg et reçut bientôt après les ordres. Alors il commença ses prédications. C'était chose curieuse à entendre que ce prédicateur bizarre; son éloquence poétique, les débris de ses anciens systèmes qui venaient se mêler à sa nouvelle croyance, son extérieur grotesque, sa prononciation étrange appelaient autour de sa chaire des flots d'auditeurs plus disposés à railler ses efforts qu'à s'édifier de ses leçons. A Vienne, en Styrie, en Carinthie, à Venise, il fit retentir la chaire de ses professions de foi. La *Mère des Macchabées* fut le dernier fruit de sa muse, œuvre lugubre où éclate une hystérie et convulsive sensibilité dont l'effet est cruel. La mort le frappa le 18 janvier 1823. Il fut enseveli honorablement à Enzersdorf. Son épitaphe, composée par lui-même, demande au voyageur de prier pour la pauvre âme de celui qui, comme Marie-Madeleine, a beaucoup aimé et dont les fautes peuvent aussi lui être pardonnées.

Werner, en dépit de ses folies, fut un poète très-remarquablement doué; il n'est pas un genre de mérite dont ses tragédies n'offrent l'exemple : les couleurs d'une riche imagination, l'éloquence du sentiment, des scènes dramatiques, de lyriques effusions, des tableaux admirables, quelquefois même, et spécialement dans *Attila*, une peinture profonde des vices et des ridicules humains. Mais le lien commun manque à tant de beautés éparpillées. Il n'y a pas plus de plan dans les pièces de Werner qu'il n'y en eut dans sa vie. Tout n'est qu'incohérence et confusion. Ses personnages semblent des fantômes; sa poésie a l'accent du somnambulisme. Il fut une sorte de Swedenborg dramatique. Produit d'une époque agitée, d'un pays où toutes les théories se combattent dans le vide et le vague, il est le résumé et la victime de ces opinions hétérogènes. Incapable de prendre un parti, de choisir une doctrine, d'embrasser un genre de vie rationnel, jouet de ses rêveries, balotté par tant d'entraînements, frivole malgré sa profondeur, il lui manquait, comme écrivain et comme homme, le mobile des grandes actions, la force de volonté.

Outre les ouvrages énumérés au courant de cet article, Werner a laissé des poésies, *Gedichte* (Königsberg, 1789, in-8°); *Wandertragédie* (Tubingue, 1810, in-8°); *Complainte de la reine Louise de Prusse*, poème (Rome, 1810, in-8°); des sermons, *Prédiges* (Vienne, 1836, in-8°) et ses *Confessions* (Grimma, 1841, 2 vol. in-8°). Son *Théâtre* a été recueilli à part (Vienne 1817-1818, 6 vol. in-8°) et ses *Œuvres complètes* ont été publiées à Grimma (1839-1841, 14 vol. in-8°). Des traductions de deux de ses drames figurent dans la collection française des *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*; ce sont *Luther* et le *Vingt-quatre février*.

WERNER (Paul de), général allemand, né à Raab (Hongrie) en 1707, mort en 1785. Il entra comme enseigne au service de l'Autriche, devint capitaine en 1735, fit de nombreuses campagnes contre la France, l'Espagne, la Turquie et la Prusse, et se distingua particulièrement aux batailles de Molwitz (1741), de Sorr, de Rancoux (1746) et de Lanfeld (1747). Mécontent de ne pas obtenir d'avancement, il entra en 1750 au service de la Prusse avec le grade de lieutenant-colonel et devint colonel en 1756. A la tête d'un régiment de hussards, il fut pendant toute la guerre de Sept ans l'effroi de l'armée autrichienne, qu'il harcelait sans cesse avec une audace sans pareille. Werner se distingua particulièrement aux batailles de Prague, de Kollin, de Breslau (1757), de Leuthen, où il contribua puissamment à la victoire. Nommé major général en 1758, il débouqua Kosel et Neisse, chassa le général de Ville de la Silésie (1759), commanda un corps d'armée en 1769, mit en pleine déroute les dragons du prince Joseph, puis, cette même année, il délivra Colberg, assiégé par les Russes, et força ces derniers à se sauver en abandonnant leur artillerie et leurs munitions. Cette victoire mit le comble à sa réputation; des médailles furent frappées en son honneur; le roi de Prusse le nomma lieutenant général (1761) et lui donna un canonicat dont les revenus étaient de 2,000 écus. De Werner chassa les Suédois de la Poméranie, puis servit sous les ordres du prince de Wurtemberg contre les Russes. Envoyé contre le général Platen, il fut surpris, pris prisonnier et transféré en 1762 à Saint-Petersbourg, où le czar Pierre III lui fit de brillantes offres pour entrer à son service; mais de Werner refusa. De retour en Prusse, il fit une brillante campagne contre le maréchal Daun, en Silésie, et vécut à partir de ce moment dans ses terres, sauf en 1778, où il eut pendant quelque temps le commandement d'un corps d'armée.

WERNER (Carle), naturaliste allemand, né au commencement de ce siècle, mort en 1863. Il consacra sa vie à l'étude des entomozoaires, perdit la vue à force de se servir du microscope et finit de dépenser ce qu'il possédait en publiant un remarquable *Traité sur les entomozoaires*, in-4° de 1,200 pages,

entichi de 1,500 gravures parfaitement exécutées. S'étant rendu à Paris pour y faire connaître son ouvrage, il y perdit la nièce qui l'avait accompagné, tomba malade à son tour et dut se faire transporter à l'hôpital. Ce fut là que mourut le vieux avant aveugle.

WERNER (Charles), peintre allemand, né à Weimar en 1808. Il commença ses études artistiques à l'Académie de Leipzig, qui était alors sous la direction de Hans Veit Schnorr, et, en 1828, se rendit à Munich, où ses premières compositions attirèrent bientôt l'attention. Depuis cette époque, il n'a cessé d'être fidèle au genre qu'il avait adopté au début, et il est devenu l'un des premiers aquarellistes allemands de notre époque. Il partit en 1833 pour l'Italie, où il séjourna jusqu'en 1853, et qu'il visita dans toutes les directions, ainsi que la Sicile; il a reproduit les plus beaux paysages et les plus beaux monuments de ces deux contrées dans des aquarelles de grande dimension, parmi lesquelles on remarque surtout : la *Place du marché de Pizzerno* (1838); *Venise dans sa splendeur et dans sa décadence* (1840); le *Palais des doges* avec une scène du *Marchand de Venise*; le *Triomphe du doge Contarini*; l'*Intérieur de la salle de Zisa*, à *Palermo*, etc. Il visita ensuite l'Espagne et en rapporta, entre autres œuvres, une magnifique aquarelle représentant la *Cour des Lions de l'Alhambra*. En 1862, il partit pour l'Orient, parcourut l'Égypte, la Syrie et la Palestine, et y recueillit une ample moisson d'esquisses, qui lui ont surtout servi à publier un grand ouvrage illustré : *Jérusalem et la terre sainte* (Londres, 1866-1867, avec 30 planches). En 1867, il a entrepris un nouveau grand voyage, qui a été consacré principalement à visiter les pays du Nil. Les aquarelles de Werner, qui atteignent le plus souvent aux dimensions des tableaux à l'huile, rivalisent avec ceux-ci pour l'éclat et la force du coloris. Elles sont fort recherchées en Angleterre, où l'aquarelle est estimée presque à l'égal de la grande peinture.

WERNER (Reinhold), marin allemand, né en 1825 à Weferlingen, village des environs de Magdebourg. Il entra en 1842 dans la marine de commerce à Hambourg et, après avoir fait sept voyages aux Indes orientales, devint, en 1849, auxiliaire dans la marine allemande, qui avait été créée dans l'interval, et dans laquelle il servit jusqu'à sa dissolution en mai 1852. Il passa alors, avec le grade de lieutenant, au service de la Prusse, fut nommé capitaine-lieutenant en 1856 et prit part, comme commandant du transport l'*Elbe*, à l'expédition sur les côtes de l'Asie orientale (1859-1862). En 1863, il fut appelé au commandement de la frégate *Gefion*, qui venait d'être transformée en bâtiment-école d'artillerie, et, au début du conflit dano-allemand, passa à bord de la corvette à vapeur la *Nymphe*, avec laquelle il prit une part glorieuse au combat naval de Jasmund. Il fut promu, peu après, capitaine de corvette et reprit le commandement du *Gefion*. Appelé à celui du bâtiment cuirassé l'*Arminius*, lors de la guerre entre la Prusse et l'Autriche en 1866, il fit voile pour la mer du Nord et, agissant de concert avec cinq canonnières, s'empara des fortifications hanovriennes sur l'Elbe, le Weser et l'Embs. Après la guerre, il fut chargé d'aller visiter les ports de guerre de la France et de l'Angleterre, et à son retour, en mai 1867, fut nommé directeur en chef du chantier du port de Dantzig. On a de lui, entre autres écrits : *L'Expédition prussienne en Chine, au Japon et à Siam* (Leipzig, 1863, 2 vol.); la *Marine prussienne, sa coopération à la guerre dano-allemande, son importance et son avenir* (Berlin, 1864); *L'École de la marine* (Leipzig, 1866). Il a, en outre, collaboré à différents journaux et fondé à Hambourg, en 1864, la *Hanse, revue pour la marine et le sauvetage en mer*. Enfin, il a été l'un des fondateurs des sociétés allemandes pour le sauvetage des naufragés (1864), pour la pêche dans la mer du Nord (1866) et pour la pêche dans la mer Baltique.

WERNÉRIE s. f. (vèr-né-ri — de Werner, géologue allem.). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des sénécionées, comprenant dix espèces, qui croissent en Amérique.

WERNÉRITE s. f. (vèr-né-ri-te — de Werner, géologue allem.). Minér. Silicate double de chaux et d'alumine.

— Encycl. La wernérite est un silicate d'alumine et de chaux, cristallisant en prismes à base carrée; sa pesanteur spécifique est 2,6 en moyenne; moins dure que le feldspath, elle raye le verre et fait feu sous le briquet; fusible au chalumeau, elle est attaquée, mais difficilement, par les acides; la solution précipite par l'oxalate d'ammoniaque. La wernérite a un éclat vitreux, quelquefois gras, d'autres fois comme émailé; souvent sa cassure est un peu terne. Cette substance est translucide ou opaque; sa couleur varie du vert au gris ou au rougeâtre. On trouve la wernérite dans les filons ferrugineux qui traversent les gneiss à Arendal et à Langsøe (Norvège), à Sjosa (Sudermanie); dans les dépôts de cuivre pyriteux, à Garpenberg (Dalécarlie); dans les dépôts calcaires voisins de ces minerais à Fargas

(Finlande) et à Malsjo (Wermeland); on la rencontre aussi en Saxe et aux États-Unis.

La wernérite présente un certain nombre de variétés, qu'on peut rapporter à trois types principaux, élevés par plusieurs auteurs au rang d'espèces distinctes. 1° L'*Arktizite* ou wernérite verte est, en effet, verte ou verdâtre; outre les éléments indiqués ci-dessus, elle renferme une notable proportion de fer et un peu de manganèse; on la trouve tantôt cristallisée en prismes à huit pans, terminés par des pyramides à quatre faces; tantôt bacillaire, en prismes obliques et groupés; tantôt compacte, en masses vitreuses d'un éclat gras. 2° La *paranthine*, appelée aussi *scapolithe*, a une texture laminaire, un éclat vif, qui se perd peu à peu par suite d'une sorte d'efflorescence qu'elle éprouve au contact de l'air; elle se présente sous forme d'aiguilles ou de baguettes plus ou moins fines et groupées; sa composition chimique diffère de celle de l'arkizite par l'addition d'un peu de soude et de traces de magnésie. Ces deux substances n'ont pas de gisement particulier; elles accompagnent partout le type de l'espèce. 3° La *thulite* est une substance vitreuse, rose ou rouge, cristallisant en prismes rhomboïdaux; elle raye le verre et est rayée par le quartz; sous le rapport de la composition, elle ne diffère guère du type que par la présence de traces de magnésie; cette substance, peu connue d'ailleurs, se trouve à Sahland, dans le Tellemarck (Norvège). Plusieurs auteurs rapportent encore à la wernérite les minéraux connus sous les noms de dipyre, de méionite et de scapolithe. Enfin, on a signalé en diverses localités, notamment à Campo-Longo (Suisse), une espèce minérale, en grains irréguliers, engagée dans une roche feldspathique rouge et qu'on a cru pouvoir rapprocher de la wernérite.

WERNIER (Georges), écrivain allemand, qui vivait au xvi^e siècle. Il fut conseiller du roi de Hongrie et gouverneur du comté de Saros. On lui doit un ouvrage sur les principales eaux minérales de la Hongrie, publié dans les *Scriptores rerum hungaricarum* (Vienne, 1746), sous le titre de *Admirandis Hungariz aquis Hyponnematum*.

WERNIER (Jean-Balthazar, baron de), juriconsulte allemand, mort en 1742. Il fut d'abord professeur de droit à l'université de Wittemberg et devint, en 1729, conseiller à la cour impériale de Vienne. On a de lui : *Selectæ observationes forenses* (Wittemberg, 1710, 2 vol. in-4°; Iéna, 1757, 3 vol. in-fol.); *Compendium juris quo Germani hodie ac imprimis Saxones in foro utuntur* (Iéna, 1728, in-12). Ces deux ouvrages ont longtemps fait autorité dans la jurisprudence allemande. — Un neveu du précédent, Michel-Godefroi WERNHER, né en 1716, mort en 1794, professa également le droit avec succès à l'université d'Erlangen. Il a laissé un ouvrage qui ne manque pas de valeur, *Commentationes lectissimæ imprimis ad illustrium virorum Böhmeri, etc., compendia* (Francfort, 1764, 2 vol. in-8°).

WERNIGERODE, ville de Prusse, province de Saxe, régence et à 79 kilom. S.-O. de Magdebourg, ch.-l. du cercle de son nom, sur l'Holzeme, au pied du Harz; 6,500 hab. Gymnase; imprimerie, distillerie, papeterie, martinet à cuivre. Outre son hôtel de ville du xvi^e siècle, on y remarque plusieurs vieilles maisons et le château, résidence des comtes de Stolberg-Wernigerode; cet édifice, entouré de beaux jardins, renferme une bibliothèque de 60,000 volumes, des collections de minéraux et de plantes du Harz.

WERNIKE ou WERNICKE (Chrétien), poète allemand, né en Prusse dans la seconde moitié du xvi^e siècle, mort en 1720. Il fut attaché, comme secrétaire, à plusieurs ambassades et, après de nombreux voyages, devint conseiller d'Etat au service du Danemark et résida à la cour de France. On a de lui des *Épigrammes* (Amsterdam, 1697; 1701, 2^e édit. augm.), qui, par la force et la liberté de la pensée et du style, s'élèvent bien au-dessus des productions littéraires de cette époque; elles n'en demeurèrent pas moins longtemps dans l'oubli, jusqu'au jour où elles attirèrent l'attention de Bodmer, qui en donna une nouvelle édition (Leipzig, 1780), en y faisant toutefois quelques changements. Dans ces épigrammes, Wernike s'attaquait aux mœurs françaises et aux absurdités de l'école de Lohenstein, ce qui lui attira avec Postel et Hünold, une polémique qui a marqué dans l'histoire littéraire de l'Allemagne au xviii^e siècle. Il parut à Hambourg, en 1704, un recueil de ses *Poésies*, dans lequel se trouve aussi un poème héroïque, *Hans Sachs*, dirigé contre Postel.

WERNISECKIE s. f. (vèr-ni-sè-ki — de Werniseck, savant allem.). Bot. Syn. d'humiri, genre type des humiriacées.

WERNITZ, petite rivière de Bavière. Elle prend sa source dans la partie occidentale du cercle de Franconie-Moyenne, dans le district et au N.-O. de Feuchtwang, coule au S.-E., entre dans le cercle de Souabe-et-Neubourg et se jette dans le Danube, à Donauwerth, après un cours de 90 kilom.

WERNSDORF (Théophile), théologien et philologue allemand, né à Schonnefeld en

1668, mort en 1729. Il fit ses études à l'Académie de Wittenberg, y professa avec éclat la théologie et devint, en 1719, surintendant de l'Eglise luthérienne. Ses œuvres se composent d'oraisons funèbres, de harangues académiques et de dissertations. Ces dernières ont été réunies par Ch.-H. Zeibich, sous le titre de *Disputationes Wernsdorffianæ* (Wittenberg, 1738-1787, 2 vol. in-4°). Les plus remarquables sont intitulées : *De indifferentismo religionum*; *De terminis vitæ non fatali*; *Augustinæ confessionis historia*; *Recentiores de cæna controversiæ*; *Summa sanæ doctrinæ de polygamia*, etc. Partisan zélé de l'orthodoxie luthérienne, Wernsdorf combattit vivement ceux qui s'efforçaient de rétablir l'union entre les diverses sectes réformées et fit surtout preuve d'une grande violence de langage dans son ouvrage intitulé : *Entdeckung der arcani regii* (Wittenberg, 1703, in-4°).

WERNSDORF (Théophile), philologue allemand, fils aîné du précédent, né à Wittenberg en 1710, mort en 1774 à Dantzig, où il était directeur du gymnase. Nous citerons, parmi ses écrits : *De constitutionum apostolicarum origine* (Wittenberg, 1739, in-4°); *De Silberio et Vigilio pontificibus maximis* (Wittenberg, 1739, in-4°); *De metempsychosi veterum non figurate sed proprie intelligenda* (Wittenberg, 1741, in-4°); *De regibus crinitis Francorum Merovingicæ stirpis* (Wittenberg, 1742, in-4°); *De republica Galatarum* (Nuremberg, 1743, in-4°); *De fide historica librorum Machabæorum* (Breslau, 1747, in-4°); *Fabularum historia de Baccho ex mosaica haud confecta* (Wittenberg, 1753). Wernsdorf avait, en outre, donné une excellente édition des *Poésies* de Philé et en avait préparé une des *Orations* d'Himérius, que son frère, J.-Chrétien, publia en 1790.

WERNSDORF (Ernest-Frédéric), théologien allemand, frère du précédent, né à Wittenberg en 1718, mort en 1782. Il professa successivement à l'université de sa ville natale la philosophie, les antiquités ecclésiastiques et la théologie. On a de lui : *De ritu sternutantis bene precandi* (Leipzig, 1741, in-4°); *De Zenobia Palmyrenorum Augusta* (Leipzig, 1742, in-4°); *De statua Memnonis vocati* (Hambourg, 1745, in-4°); *De fontibus historiæ Syriæ in libris Machabæorum* (Leipzig, 1746, in-4°), ouvrage qui fut vivement critiqué par Frölich, auquel le frère aîné de l'auteur répondit par son *De fide historica librorum Machabæorum*; *Historia latinæ lingue in sacris publicis* (Leipzig, 1756, in-4°); *Historia templi Hierosolymitani a Constantino exstructi* (Leipzig, 1770, in-4°); *De originibus solemnium S. Michaelis* (Leipzig, 1773, in-4°).

WERNSDORF (Jean-Christien), philologue allemand, frère des deux précédents, né à Wittenberg en 1723, mort en 1793 à Helmsstedt, où il était depuis 1752 professeur d'éloquence et de poésie. L'œuvre par laquelle sa mémoire s'est perpétuée jusqu'à nos jours est une édition des *Poeta latini minores* (Altenbourg, 1780-1788, t. I-V; Helmsstedt, 1791-1799, t. VI, in-8°), qui est la meilleure que l'on possède encore aujourd'hui, car celle de Lemaire (Paris, 1824-1826, 8 vol.) n'en est, selon le bibliophile Brunet, qu'une reproduction incomplète. On a encore de Wernsdorf : *De Hypathia philosopha* (Wittenberg, 1747-1748, 4 part. in-4°); *De vestigiis rhetorices in poetis veteris Latii satyricis* (Helmsstedt, 1752, in-4°); *De antiquitatibus Halesiacis* (1760, in-4°); *De regibus et populis ædæcorum* (1764, in-4°).

WERP (Charles), jésuite et écrivain, né près de Liège vers 1592, mort à Huy en 1666. Il entra chez les jésuites, s'adonna à l'enseignement et à la prédication, puis fut attaché à un hospice. On lui doit, entre autres écrits : *De raptu mauresano sancti Ignatii de Loyola* (Anvers, 1647), poème épique en 4 livres; *Magdalena penitens ezelans, amans, elegiarum tribus libris expressa* (Leyde, 1667, in-18), poème.

WERRA, rivière d'Allemagne. Elle naît dans la Lippe-Deilmold, arrose la régence prussienne de Minden (Westphalie) et se jette dans le Weser.

WERRO, ville de la Russie d'Europe, dans le gouvernement de Livonie, à 240 kilom. N.-E. de Riga, sur la petite rivière de son nom; 3,400 hab. Commerce et navigation.

WERRO, nom d'un canal qui fut communiquer le lac Pskov avec le golfe de Livonie.

WERSTE s. f. (vèr-ste). V. VERSTE.

WERT, ville de Belgique. V. WERDT.

WERT (Jean de), général autrichien. V. WERDT.

WERTACH, rivière de Bavière, cercle de Souabe. Elle naît au N.-O. de Füssen, coule au N. et se jette dans le Lech, rive gauche, au-dessous d'Augsbourg; cours, 140 kilom.

WERTHEIM, ville du grand-duché de Bade, port franc, au confluent du Mein et de la Tauber, à 130 kilom. N.-E. de Carlsruhe; 4,400 hab. Douane; gymnase. Ancien château. Vins renommés. Fabrique de coton, distilleries, tanneries. C'était la capitale de la principauté de Loewenstein.

WERTHEIMBER (Palmyre), cantatrice, née à Paris, de parents israélites, vers 1834. Elle entra de bonne heure au Conservatoire et obtint le 1er prix d'opéra. Engagée sur-le-champ à l'Opéra-Comique, elle y débuta le 12 avril 1852 dans *Galatée*, où elle interpréta le rôle de Pygmalion. Ses belles notes graves, son style correct et distingué et son intelligence musicale lui méritèrent de chaleureux applaudissements. A l'Opéra, où elle créa, le 18 octobre 1854, la *Nonne sanglante* de Scribe et de Gounod, elle produisit la plus profonde impression. Comme elle parlait plusieurs langues et qu'elle désirait se perfectionner en Italie, elle partit pour Florence au mois de novembre 1855; mais, arrivée à Lyon, elle ne put se dispenser de donner quelques représentations au Grand-Théâtre de cette ville, où elle eut une véritable ovation en se faisant entendre dans le *Prophète*, dans la *Favorita* et dans la *Reine de Chypre*. Elle passa l'hiver en Italie, suivit les leçons de Romani et, avant son retour à Paris, chanta au théâtre de Gand au commencement de décembre 1856. Elle fit sa rentrée à l'Opéra le mois suivant par le rôle de Fidès du *Prophète*, où elle fut vivement applaudie. Elle interpréta ensuite Mathilde de *Guillaume Tell*, puis partit pour la Belgique, où elle aborda pour la première fois, sur les scènes d'Anvers et de Liège, le rôle d'Odette de *Charles VI*.

Revenue le 29 novembre 1859 à l'Opéra-Comique, elle y créa, avec le plus vif succès, *Joanne*, de Scribe et de Linnander. Elle reprit l'année suivante son rôle de Pygmalion et celui de Faure, Hoël du *Pardon de Ploërmel*, dans lequel elle déploya la puissance de son jeu et de sa belle voix de mezzo-soprano. Engagée de nouveau à l'Opéra, elle se montra le 7 octobre 1863 sous les traits d'Azucena du *Trouvère*, qu'elle joua pendant plus d'un an, et chanta en avril 1864 à la salle Herz, avec beaucoup d'éclat, le brindisi de *Lucrezia Borgia*. Elle venait de quitter l'Opéra quand, à la salle Erard, elle créa le rôle de Tobie, écrit pour ténor, dans l'oratorio inedit de ce nom, de Gounod (mai 1866). Depuis lors, elle n'a fait que de trop courtes apparitions au théâtre. Dans une représentation au bénéfice de Mme Ugaldé, donnée à l'Opéra-Comique vers la fin de décembre 1868, dit Théophile Gautier, on a eu cette rare occasion de voir et d'entendre Mme Wertheimer, qui ne se montre plus que de loin en loin, comme une étoile intermittente. Elle a joué la scène des tombeaux de *Homère* et *Juliette*, de Vacca, qui a été pour elle un véritable triomphe. Sa magnifique voix de contralto, conduite avec un art et un sentiment exquis, son jeu passionné et poétique ont électrisé la salle. Depuis Giuditta Grisi, on n'avait pas eu un Roméo réalisant aussi bien l'idéal de Shakespeare, car Mme Wertheimer est aussi grande tragédienne que grande cantatrice. Elle s'est fait encore entendre à Bade dans le *Trouvère* en 1869.

WERTHER (Charles, baron de), diplomate allemand, né à Königsberg en 1809. Il fit une partie de son éducation à Paris, auprès de son père, qui, de 1824 à 1837, fut ministre plénipotentiaire de la Prusse auprès du gouvernement français. Il entra ensuite dans la carrière diplomatique, devint successivement secrétaire de légation à La Haye, à Londres et à Paris, puis ministre plénipotentiaire en Suisse, à Athènes, à Saint-Petersbourg et à Vienne (1859). Il fut dans cette ville l'un des signataires du traité de 1864 et fut rappelé à Berlin lors de la guerre de 1866 entre la Prusse et l'Autriche, reçut par intérim le portefeuille de la guerre, pendant que M. de Bismarck se rendait, à la suite du roi de Prusse, sur le théâtre des opérations militaires. Il prit part ensuite à la conclusion du traité de Prague, en qualité de plénipotentiaire de la Prusse. En octobre 1869, il succéda au comte de Goltz, comme ambassadeur de la Prusse et de la confédération de l'Allemagne du Nord près la cour des Tuileries. Rappelé à Berlin lors de la déclaration de guerre (juillet 1870), il fut remplacé à Paris, après la reprise des relations diplomatiques entre la France et la Prusse en 1871, par le comte d'Arnim. Il resta en disponibilité de 1870 au mois de mai 1874, époque où il a été appelé à l'ambassade de Constantinople.

Werther (LES SOUFFRANCES DU JEUNE), roman de Goethe (1774, in-8°). « Cet écrit, comme le dit Goethe lui-même, manifestait les rêves pénibles d'une jeunesse malade; c'était l'expression, l'écho d'un sentiment universel. » Là est l'excuse du livre, où, dans un jeune homme qui se tue par amour, l'auteur n'a pas craint de présenter la destruction de soi-même comme une action légitime et même noble. *Werther* eut un succès prodigieux et général en Europe, et, comme l'a dit Mme de Staël, ce roman a causé plus de suicides que la plus belle femme du monde. En voici l'analyse. Un jeune homme, Werther, devient amoureux d'une jeune personne vertueuse, promise à un autre homme. Charlotte est son nom. Il lui inspire un goût très-vif, qu'elle se cache à elle-même, mais il dissimule de son côté la passion qu'il ressent. Il s'éloigne cependant pour ne pas voir le mariage qui se prépare. Il voyage quelque temps, revient chez les deux époux et

vit dans la plus grande union avec le mari et la femme; mais insensiblement celle-ci est moins contente de son époux, et celui-ci commence à voir de mauvais œil les visites du jeune Werther. La tristesse et la contrainte règnent entre ces trois personnages. Werther tombe dans cette mélancolie qui est le calmar des grandes douleurs, mais l'aliment dangereux des grandes passions. Il se dégoûte de la vie et finit par se tuer avec un pistolet qu'il a emprunté à son rival, et qui lui a été donné des mains de sa maîtresse. L'intérêt de ce roman en forme de lettres consiste donc dans le développement d'une passion malheureuse. Selon Mme de Staël (*De l'Allemagne*), on voit dans *Werther* tout ce que le génie de Goethe pouvait produire quand il était passionné. Ce ne sont pas seulement des souffrances de l'amour, mais des malades de l'imagination dans notre siècle, qu'il a su faire le tableau; ces pensées qui se pressent dans l'esprit sans qu'on puisse les changer en actes de la volonté; le contraste singulier d'une vie beaucoup plus monotone que celle des anciens et d'une existence intérieure beaucoup plus agitée, causent une sorte d'étonnement semblable à celui qu'on prend sur le bord de l'abîme, et la fatigue même qu'on éprouve après l'avoir longtemps contemplé peut entraîner à s'y précipiter. Goethe a su joindre à cette peinture des inquiétudes de l'âme, si philosophique dans ses résultats, une fiction simple, mais d'un intérêt prodigieux. Pierre Leroux, dans ses *Considérations sur Werther*, a écrit : « Il y aurait une étude bien curieuse à faire. Il faudrait comparer *Werther* à *Faust*, et montrer le rapport intime qui unit ces deux ouvrages de Goethe. On obtiendrait ainsi une sorte de type abstrait de la poésie de notre âge. » Ajoutons qu'il existe, pour ainsi dire, des liens de parenté entre *Werther* de Goethe, René de Chateaubriand, *Adolphe* de Benjamin Constant, *Obermann* de Sénan-court et *Joseph Delorme* de Sainte-Beuve. On pourrait même trouver des rapports entre le roman de Goethe et les premiers romans de Mme Georges Sand, tels que *Lélia* et *Jacques*, par exemple. *Werther* n'est pas tout à fait une fiction; Goethe y a exposé un chapitre de sa propre biographie et lui a donné, au lieu du dénouement vrai, puisqu'il ne s'est pas tué, un dénouement emprunté à la fin tragique d'un jeune homme qui, vers la même époque, se tua par amour. Au printemps de 1773, Goethe, âgé de vingt-trois ans, poursuivait le cours de ses études littéraires à Wetzlar. Plusieurs fois déjà son cœur s'était ouvert à l'amour, mais il s'était débarrassé de ces liens qui, dans la jeunesse, sont aussi faciles à rompre qu'à former. Un soir d'été, en allant à une fête des environs, il fit une rencontre qui devait avoir une grande influence sur sa vie, celle de Charlotte Buff, fille du bailli de Wetzlar, Lotte, comme il l'appelle familièrement. Kestner, le mari de Lotte, dépeint ainsi cette première entrevue, qu'on peut retrouver tout entière dans les premières pages de *Werther* : « Le 9 juin 1772, il arriva que Goethe alla à un bal de campagne, où nous allâmes aussi, ma bien-aimée et moi. Je ne pus m'y rendre que tard et je fis le trajet à cheval. Ma bien-aimée partit en conséquence avec une autre société. Le docteur Goethe était dans la voiture, et fit alors la connaissance de Lotte. Il est très-instruit, et la nature, sous le rapport moral et physique à la fois, est sa principale étude; il s'attache au vrai beau. Aucune femme ici ne lui avait plu; Lotte attira aussitôt son attention. Elle est jeune; elle a sinon une beauté régulière (je parle ici comme tout le monde, bien que la beauté n'ait pas proprement de règles), du moins une physionomie heureuse et séduisante. Son regard est comme une sérénité matinée de printemps; ces jours-là surtout, car elle aime la danse; elle était joyeuse, sa toilette était sans recherche. Il remarqua chez elle le sentiment des beautés de la nature et un esprit ouvert, plus d'enjouement que d'esprit. Il ne savait pas qu'elle n'était plus libre. Je n'arrivai que quelques heures plus tard, et ce n'est pas notre habitude dans les lieux publics de nous témoigner plus que de l'amitié. Il était ce jour-là d'une joie immodérée (cela lui arrive quelquefois, mais d'autres fois il est mélancolique). Lotte le conquist tout entier, d'autant plus qu'elle ne prit pour cela aucune peine, mais s'abandonna seulement au plaisir. Le lendemain, Goethe ne put manquer de venir demander des nouvelles de Lotte. Il avait d'abord connu en elle une joyeuse fille, passionnée pour la danse et pour le plaisir exempt de trouble; il la connut alors par son plus beau côté comme ménagère. » C'est tout à fait le commencement de *Werther*. Lotte avait perdu sa mère, et c'est elle qui la remplaçait auprès de dix enfants, dont elle prenait soin avec une bonté admirable. Chose singulière! c'est par ce côté un peu prosaïque de la ménagère qu'elle séduisit le grand poète, dont le caractère et le génie étaient profondément allemands. Après la mort de sa mère, dit-il, se trouvant à la tête d'une nombreuse et jeune famille, elle avait déployé une activité rare. Son époux pouvait attendre d'elle les mêmes soins pour lui et pour ses enfants, et compter sur un bonheur domestique achevé. Elle était de ces femmes qui, à défaut de passions violentes, sont faites pour exciter un sentiment général de plaisir. Une taille élancée, des formes élé-

gantes, une constitution saine, avec l'activité et la gaieté qui en résultent, l'aisance à suffire aux affaires de chaque jour, elle réunissait tout cela. Je me plaisais toujours dans la contemplation de ces qualités, et j'aimais la compagnie de celles qui les possédaient. Lotte, car c'est ainsi que je l'appellerai, n'était pas coquette, et cela pour deux raisons : d'abord elle était de sa nature plus jalouse d'exciter une bienveillance générale que des inclinations particulières, et puis elle s'était destinée à un homme digne d'elle. On respirait autour d'elle l'air le plus doux. Oh! oui, si c'est déjà un beau spectacle que celui des soins ininterrompus que les parents prodiguent à leurs enfants, ces mêmes soins entre frères et sœurs ont quelque chose de plus admirable encore : là nous croyons voir l'instinct et la coutume; ici le choix et le libre mouvement. » C'était par le cœur, c'était par la poésie de la famille que Goethe avait été séduit. Cette gracieuse image de Lotte soignant sa jeune famille ne pourra plus sortir de devant ses yeux. La nouvelle que cette jeune fille est promise, que son fiancé vient la voir tous les jours ne peut le décider à fuir cette maison, vers laquelle le ramène toujours une force irrésistible. A défaut d'amour, c'est de l'amitié qu'il demande, et ses journées s'écoulent auprès de celle qu'il ne saurait se passer de voir. » Elle aimait sa société; bientôt il ne put vivre loin d'elle, car elle lui embellissait la vie de tous les jours. Les besoins d'un ménage considérable l'appelaient soit dans le pré, soit dans le verger ou dans le jardin. Ils devinrent bientôt en tous lieux des compagnons inséparables. Le fiancé était de la partie, quand ses affaires le lui permettaient; ils s'étaient tous trois habitués les uns aux autres sans le vouloir, et ils en étaient venus, sans savoir comment, à ne pouvoir vivre séparés. C'est ainsi qu'ils passèrent un bel été, figurant une véritable idylle allemande, à laquelle une terre fertile fournissait la prose, et une tendresse mutuelle la poésie. Se promenant au milieu de champs de blé mûr, ils étaient récréés par la rosée du matin; le chant de l'alouette et le cri de la caille étaient pour eux des sons ravissants; des heures de chaleur succédaient; des oranges éclataient; on se serrait davantage les uns contre les autres, et les mille petites contrariétés de famille étaient aisément effacées par un amour constant. Ainsi s'écoulaient les jours les uns après les autres, et tous paraissaient être des jours de fête; nous aurions pu marquer de rouge tout le calendrier. Ceux-là ne comprendront qui se rappellent ce qui a été prédit de l'ami de la *Nouvelle Héloïse*, si heureux dans son malheur : « Et assis au pied de sa bien-aimée, il coupera du chanvre, et il désirera couper du chanvre aujourd'hui, demain, après-demain, toute sa vie. » Rien de plus joli et de plus frais que cette idylle, mais chez nous ce ménage à trois n'eût pas été sans exciter quelques railleries; en Allemagne, il n'en est pas de même. La confiance de Kestner égale la vertu de Charlotte, et le seul doute qui se fasse jour dans cette âme honnête et loyale, c'est de se demander si Lotte sera aussi heureuse avec lui qu'elle eût pu l'être avec Goethe, dont il reconnaissait toute la supériorité. Cette situation ne dura pas moins de quatre mois, durant lesquels Goethe jouit du bonheur le plus complet. Il sentit lui-même qu'il devait y renoncer, que s'il n'y avait aucun péril pour Charlotte dans cette intimité de chaque jour, il y en avait un très-grand pour lui; aussi résolut-il de partir et de suivre le conseil du sage qui dit : « Il faut dénouer l'amitié, mais déchirer l'amour. » Un beau matin, il disparut brusquement, sans prendre congé de personne. La veille il avait longuement causé, avec Lotte et son fiancé, de l'autre vie et des mystères qu'elle cache. Les deux amants avaient été étonnés du mysticisme des paroles de Goethe et de l'abattement qui se voyait sur son visage. Le lendemain tout leur fut expliqué. Il avait fallu un courage surhumain à Goethe pour quitter cette maison, où il avait passé de si douces heures. A ses amis il écrit trois billets pour leur dire les motifs de son départ précipité, et celui qu'il adresse à Charlotte peint bien les angoisses et les tourments de son âme. « J'espère bien revenir, mais Dieu sait quand! Lotte, dans quel état vos paroles ont mis mon cœur! Je pensais vous voir pour la dernière fois. Non, ce n'est pas la dernière fois, et cependant je pars demain. J'avais besoin de dire tout ce que je pensais, j'avais, hélas! à m'occuper d'ici-bas, de votre main que j'ai baisée pour la dernière fois. La chambre où je ne reviendrai plus! le bon père qui, pour la dernière fois, m'a reconduit! Je suis seul maintenant et je puis pleurer. Je vous laisse heureuse et je ne sors pas de vos cœurs, et je vous reverrai; mais c'est comme jamais, puisque ce n'est pas demain! Dites aux chers enfants qu'il est parti! Je ne puis en dire davantage. » La blessure était trop profonde pour se cicatriser aussi vite. Loin d'effacer l'image de Lotte, l'absence ne fit que la rendre plus présente à ses yeux. Il lui envoyait mille petits cadeaux, qu'il accompagnait de billets comme le suivant, fidèlement remis par l'honnête Kestner : « Que ne suis-je assis aux pieds de Lotte, et que les enfants ne folâtraient-ils autour de moi! J'ai plus pensé à Lotte qu'elle n'a pensé à moi durant tout un trimestre. J'espère, avec le temps, me débar-

rasser de ce tourment. • La silhouette de Lotte était suspendue dans sa chambre comme celle d'une madone; c'est à elle qu'il adressait ses prières, c'est d'elle qu'il rêvait la nuit. Ce bonheur si innocent, si platonique eut lui-même une fin. Le fiancé de Lotte obtint la place qu'il désirait et le mariage eut lieu. A cette nouvelle le désespoir de Goethe ne connut plus de bornes. Lotte était perdue pour lui. Il promena partout sa douleur, il s'y plongeait avec un amer plaisir, attendant le moment où il pourrait la raconter dans une œuvre nouvelle et vivante, et confondre ainsi la fiction avec la réalité. Un événement imprévu fit naître cette occasion attendue par le poète. Un attaché d'ambassade, nommé Jérusalem, que Goethe avait connu dans son séjour à Weizlar, se tua par désespoir d'amour. Kestner envoya à Goethe une relation détaillée de ce suicide. Ce fut comme un trait de lumière pour le poète; *Werther*, à peine ébauché dans sa tête, en jaillit aussitôt. Ce suicide lui suggérait le dénouement dramatique qu'il cherchait. Goethe se renferma chez lui pour mettre la main à l'œuvre, et au bout d'un mois le roman était terminé. Les sources auxquelles il s'était inspiré étaient faciles à reconnaître et personne ne s'y trompa. Il y avait deux choses dans le roman de *Werther*, l'amour de Goethe pour Charlotte et le suicide de Jérusalem, détaillé avec une fidélité scrupuleuse. Le premier exemplaire fut par lui envoyé à Lotte, avec ce billet : « O Lotte, combien ce petit livre m'est cher ! Tu le sentiras en le lisant, et l'exemplaire m'est précieux comme s'il était unique au monde ! Je l'ai cent fois baisé; je l'ai enveloppé de manière que personne ne le touche. Je désirerais que chacun de vous le lût séparément et que chacun m'écrivît un petit mot. » Tous deux le lurent en effet, et, des les premières pages, ils devinèrent ou plutôt ils reconnurent les personnages que Goethe avait mis en scène. Aussi le mari de Charlotte s'empressa de lui écrire : « Votre *Werther* aurait pu me causer un grand plaisir, car il m'a rappelé des scènes intéressantes; mais tel qu'il est, il m'a fort ennuyé. Vous savez que je parle comme je sens. Sans doute vous avez dans chaque personnage mêlé des éléments étrangers ou fondu plusieurs personnages en un seul. Je l'admets volontiers. Mais si dans ce travail vous aviez un peu consulté votre cœur, les êtres réels dont vous avez emprunté les traits n'auraient pas été prostitués de la sorte. Vous avez voulu peindre d'après nature, pour mettre de la vérité dans les portraits, et vous avez réuni tant de choses contradictoires que vous avez manqué votre but. L'auteur se récrie contre ce jugement; mais je suis dans la réalité et dans la vérité quand je le prononce. La vraie Lotte serait désolée de ressembler à celle que vous avez peinte. » Malgré cette apparente colère, le bon Kestner n'était pas fâché de voir sa femme obtenir un honneur que tant d'autres se disputèrent dès que la curiosité du public eut été mise en éveil par le grand succès de *Werther*. Kestner et Charlotte n'eurent pas de peine à pardonner à Goethe, et s'ils pensèrent parfois qu'il est dangereux d'avoir pour ami un auteur, leur amour-propre en fut flatté. Il arriva à Goethe ce qui, en pareille circonstance, était déjà arrivé à plus d'un poète : une fois *Werther* terminé, sa passion pour Lotte s'éteignit complètement. Quelque temps encore il entretenait avec elle et son mari une correspondance insignifiante, puis il la laissait complètement, entraîné vers d'autres soins et d'autres amours. Quant à Lotte, elle continua à vivre auprès de son mari, qu'elle rendit le plus heureux des hommes et, de plus, père de quatorze enfants. Peu d'ouvrages ont eu un succès aussi européen que *Werther*. En 1776, il fut traduit en français; en 1779, en anglais; en 1781, en italien; en 1783, en suédois; en 1788, en russe; et en 1804, en espagnol. On en publia des commentaires, des parodies. Nicolai alla même jusqu'à refaire l'œuvre, afin de marier Werther avec Charlotte. Le théâtre s'empara du sujet. Ce qu'il y a de pire, c'est que la vie réelle s'empara aussi et que bon nombre de désespérés voulurent imiter le héros du livre. Les femmes se crurent toutes des Lotte, les jeunes gens se posèrent en Werther, en capotés méconnues, en génies persécutés par la fortune, en malheureux ne pouvant plus trouver la paix qu'au fond de la tombe. Il est certain que beaucoup de cerveaux fêlés, perdus par la lecture de *Werther*, se décidèrent au suicide. Le succès était tel que les éditeurs demandaient à Goethe une œuvre du même genre, et alors il écrivit ces lignes significatives : « Plaise à Dieu que je ne me retrouve jamais dans une situation d'esprit où j'aie besoin de composer une pareille œuvre ! » C'est là tout à la fois une critique de son roman, mais aussi une justification. Werther est un personnage oisif; c'est dans l'oisiveté que ses sentiments sont montés à un diapason ouaté. Il éprouve le besoin de jonissances et en même temps il est pris d'un violent dégoût de l'existence par manque d'activité. Il se plonge d'abord dans la contemplation de la nature et dans la lecture de la poésie. Il étudie de préférence Homère, Klopstock et Ossian. Il fuit le fait et tout ce qui mène au fait. La passion le tue et il se suicide pendant trois mois. A la fin, il a recours au coup de pistolet. C'est une action enfin,

mais l'action est stérile et n'a qu'un but, celui d'échapper à la véritable activité.

• J'ai toujours été étonné, dit M. E. Montégut, de la filiation qu'on essayait d'établir entre Werther et les héros de Byron. Ce qui caractérise Werther, c'est l'impuissance d'agir, et ce qui caractérise les héros de Byron, c'est précisément l'action poussée jusqu'à ses dernières limites. Non-seulement ils se tuent, mais ils tuent autrui, et quelquefois après l'avoir détroussé... Werther est bien un type vrai et vivant. Il n'est pas vrai d'une vérité éternelle, comme les créations de tel autre grand poète, mais il est vrai d'une vérité temporaire et relative. Il est un type de transition, et il ne cessera d'être vrai que lorsque la transition elle-même aura cessé... Werther est un bourgeois, un enfant des classes moyennes. Avec lui commence dans la littérature une nouvelle série de héros; il est le premier d'une longue liste de personnages nouveaux, dont la littérature ancienne n'avait fait aucune mention. C'est lui qui met réellement fin à la littérature chevaleresque et aristocratique. Avec lui s'éteignent les sentiments du moyen âge; avec lui, une vie nouvelle entre en scène... Comment ce personnage ne serait-il pas intéressant ? Il est jeune, noble, bien doté, et il lui est défendu de vivre. Les malheurs de Werther ne sont pas imaginaires pour être abstraits. Il y a d'autres situations intolérables qu'une mauvaise situation matérielle. Il y a des situations d'âme qui sont plus terribles que la gêne pécuniaire, qu'une vie précaire, que les angoisses mêmes de la faim, par exemple celle-ci : être obligé de marcher seul, n'avoir aucun appui dans le passé ni dans le présent; être à la fois le levier et la masse, et se consumer en efforts terribles pour soulever le poids de la destinée. C'est la situation de Werther, et n'est-ce pas beaucoup la nôtre à tous ?...

Les meilleures traductions françaises de *Werther* sont celles de Pierre Leroux (*Bibliothèque Charpentier*, 1839, in-16) et de Louis Évalut (Hachette, 1883, in-18).

On fait quelquefois allusion à *Werther*, à sa mélancolie, à son suicide et à l'espèce de maladie contagieuse que ce héros de roman suscita en Europe :

« Ce fut un rude coup pour ce jeune homme, dont on brisait la vocation au moment où il croyait l'avoir rencontrée; on intervenait brusquement dans sa crise morale au moment où elle allait trouver sa solution intérieure. Il fut froissé; son âme se révolta; il s'ensuivit une mélancolie aussi profonde que le comportait cette nature beaucoup trop vive pour ne pas être légère. C'est ce que j'appelle la période *wertherienne* de Bonstetten. On put craindre par moments qu'il n'attendât à ses jours, et il parait y avoir en effet songé. »

SAINT-EUVE.

« Nous venons de voir l'enfant lutter avec l'ignorance et vaincre la paresse, ce serpent qui s'attache à toute force naissante pour l'étouffer dans son berceau. Nous allons voir maintenant le jeune poète aux prises avec les choses et les hommes, drame sublimes où tant de *Werther* succombent ! travaux d'Hercule où tant de bras faiblissent ! Car il faut deux choses à qui doit vaincre : une masse pour abattre, une truie pour bâtir : la volonté et le génie ! »

ROMAND.

« Tous ceux qui étaient jeunes alors et condamnés à l'inaction, tous ceux qui, après les petites mœurs du XVIII^e siècle, avaient soit ou de pureté ou de grandeur, avaient reçu une étincelle de *Werther*; ils avaient pleuré avec lui, comme ils allaient pleurer avec l'amant de Virginie. Werther et Paul n'étaient pas des créations capricieuses de la poésie; ils représentaient une génération fatiguée de ce qui était, se repliant sur elle-même et y souffrant de 1789 qui n'arrivait pas assez vite. »

J.-J. WEISS.

« Je le déclare avec avertissement, avec effroi le pistolet de *Werther* et la hache des bourgeois nous ont déjà déclinés. »

CH. NODIER.

Werther de Venise (L.R.), par Ugo Foscolo, (1802). La première traduction, publiée par M. de Senones, en 1814, a paru sous ces divers titres : le *Proscrit*, *Lettres de Jacopo Ortis* et le *Werther de Venise*, qui lui est resté définitivement. Publié à Milan, en 1802, ce livre fut écrit à peu près à l'époque où le traité de Campo-Formio livrait l'État vénitien à l'Autriche. L'auteur, qui avait adopté avec enthousiasme le plan d'une république démocratique, fut pénétré de la plus profonde indignation à la nouvelle de cette convention diplomatique; son ouvrage refléta les sentiments qui l'animait et il obtint à Milan le plus grand succès. Le fond du *Werther de Venise* peut s'exposer en quelques lignes : M. T... a promis sa fille Thérèse à un certain marquis Edouard, riche gentilhomme, dont Jacopo Ortis, pauvre et exilé, mais

éperdument amoureux de Thérèse, se trouve être rival. En présence de cette situation, Jacopo dit à M. T... : « Non ! exilé et pauvre parmi les hommes, j'aimerais mieux m'ensevelir tout vivant que de vous demander votre fille pour épouse; je suis malheureux, mais sans lâcheté, et jamais mes enfants ne jouiront d'une fortune qui leur viendrait de leur mère. Votre fille est plus riche que moi, et vous l'avez promise; ainsi donc... Adieu. » La nouvelle de l'hymen de Thérèse avec le marquis Edouard devait être pour Jacopo Ortis sa sentence de mort. En effet, sa passion effrénée conduisit ce malheureux au suicide : il se poignarda quelque temps après le mariage de celle qu'il adorait.

On voit que cet ouvrage présente une grande analogie avec le *Werther* de Goethe; c'est à peu près la même action, la même marche et le même dénouement. La situation des deux héros est néanmoins assez différente : l'un vit au milieu du monde et n'a à se plaindre que des distinctions de rang qui sont un obstacle à son bonheur et froissent sa vanité, tandis que l'autre est témoin des catastrophes politiques qui amènent le renversement des institutions de sa patrie. Il faut dire que le fougueux Foscolo est autrement véhément que le sentimental Goethe. Ce livre, qui eut un grand succès lors de son apparition, est aujourd'hui assez oublié.

Werther et Charlotte, comédie en un acte, en prose, mêlée d'ariettes, paroles de Dejaune, musique de Kreutzer, représentée aux Italiens le 1^{er} février 1792. Le roman de Goethe n'offre pas assez d'action pour être mis sur une scène lyrique; la description analytique des mouvements de la passion ne saurait convenir au compositeur dramatique. La musique de Kreutzer fut néanmoins appréciée; on remarqua particulièrement l'invocation à la nature, chantée sur des paroles imitées d'Ossian.

WERTINGEN, bourg de Bavière, dans le cercle de Souabe-et-Neubourg, à 43 kilom. N.-O. d'Augsbourg, sur la Suzan; 1,800 hab. Lannes y battit les Autrichiens, le 8 octobre 1805.

WERVICO-SUD, bourg et commune de France (Nord), cant. du Quesnoy-sur-Deule, arrond. et à 20 kilom. N. de Lille, sur la Lys qui le sépare de la ville belge de Werwick; pop. aggl. 2,139 hab. — pop. tot., 3,038 hab. Fabrication de fils retors, blanchisseries de toiles, brasseries, moulins. Des feuilles exécutées sur le territoire de cette commune ont amené la découverte de débris d'anciens monuments et de monnaies romaines. L'église paroissiale est construite, dit-on, sur l'emplacement d'un ancien temple de Mars.

WERWICK, anciennement *Viravicum*, ville de Belgique (Flandre occidentale), sur la rive gauche de la Lys, qui la sépare de la France, à 12 kilom. S.-E. d'Ypres; 5,300 hab. Commerce de tabac.

WÉRY (Nicolas-Lambert), musicien belge, né à Hay (province de Liège) en 1789. Il commença, dès l'âge de onze ans, ses études musicales; que, cinq ans plus tard, il alla continuer à Liège sous la direction du violoniste Gaillard. Atteint, en 1809, par la conscription, il servit un an dans un régiment en garnison à Metz, obtint ensuite l'autorisation de se faire remplacer, et alla se fixer à Sedan, d'où il venait, chaque année, à Paris se perfectionner en prenant de Baillet des leçons de violon. Nommé, en 1823, premier violon du roi des Pays-Bas, il conserva le même emploi auprès du roi des Belges, après la révolution de 1830, et devint, en outre, professeur de violon au Conservatoire de Bruxelles, où il a formé un grand nombre de bons élèves, entre autres Singelee, Dubois et Collyns; ce dernier est même devenu, depuis quelques années, professeur du même instrument au Conservatoire de Bruxelles. Parmi les compositions de Wéry, qui ont été publiées soit à Paris, soit à Bruxelles, nous citerons : trois *Concertos* pour violon et orchestre, une *Ouverture* à grand orchestre des *Polonaises*, des *Airs variés*, et un grand nombre d'études progressives pour violon. Cet artiste a pris sa retraite de professeur en 1860.

WESEL, anciennement *Aliso*, ville forte des États prussiens (province du Rhin), port franc au confluent de la Lippe et du Rhin, à 39 kilom. E.-S.-E. de Cleves; 14,000 hab. Gymnase; jardin botanique. Industrie des tissus, tapis, cuirs, chapeaux, gants, savon, produits chimiques, etc.

WESEL (OBER-), anciennement *Vosalia*, ville des États prussiens (province du Rhin), à 30 kilom. S.-S.-E. de Coblenz, sur le Rhin; 3,500 hab. Belles églises Notre-Dame et Saint-Martin.

WESEL (Jean de), en latin *Vesalius*, théologien allemand, regardé comme l'un des précurseurs de la Réforme, né à Wesel, au commencement du XVI^e siècle, mort en 1481. Il s'appela d'origine *Richrath* ou *Rachrath*, mais ne porta jamais que le nom de sa ville natale. Il fit ses études à l'université d'Erfurth, où il devint successivement docteur en théologie en 1456 et vice-recteur en 1458. Les ouvrages de Jean de Wesel ne nous ont pas été conservés en entier, et ils ne sont aujourd'hui connus pour la plupart que par l'agitation qu'ils provoquèrent à leur

époque. Tel est, entre autres, son traité *De l'indulgence*, écrit vers 1450 et dans lequel il attaque à la fois la pratique de la vente des indulgences et l'infaillibilité de l'Eglise romaine. D'Erfurth, Jean de Wesel passa à Mayence, en qualité de prédicateur, et là, comme dans l'université où il avait professé pendant plus de quinze ans, il continua de propager ses opinions relatives à l'autorité du pape, qu'il rejetait, ne reconnaissant que l'Evangile pour unique règle de foi. Dans un autre traité, intitulé *De auctoritate, officio et potestate pastorum Ecclesiarum*, Wesel s'éleva avec force contre le droit que s'arrogeaient les prélats d'imposer aux fidèles de nouvelles obligations. « Qui donc, s'écrie-t-il, peut prescrire des lois, sauf celui qui crée tout et dispose tout ? Serait-ce par hasard le pape qui pourrait disputer ici-bas l'empire à l'esprit de Dieu ? Loin de nous ces blasphèmes ! Si tu es croyant, tu n'as rien à faire avec le pape, tu n'as rien à en attendre; ce qui a été accordé au pape et aux prélats tu l'as comme eux, s'il s'agit des dons propres au salut. Dieu te procurera lui-même plus facilement et plus complètement qu'aucun homme sur la terre. » On voit par ces citations que Jean de Wesel peut à bon droit être regardé comme l'un des précurseurs de Luther; mais, à l'époque où vivait Jean de Wesel, le terrain n'était pas encore assez préparé pour que des opinions aussi hardies pussent y jeter de profondes racines et se propager comme elles le firent un demi-siècle plus tard. Il est même étonnant que le novateur ait pu, pendant près de trente ans, les professer publiquement en toute liberté; mais il n'en devait pas en être ainsi jusqu'à la fin. En février 1479, Wesel fut cité devant le tribunal de l'inquisition de Mayence; on lui arracha une rétractation et on le condamna à une détention perpétuelle dans le couvent des augustins de cette ville. Il y mourut deux ans plus tard. Ses écrits qui nous ont été conservés se trouvent dans les *Monumenta mediæ ævi* de Walch.

WESENBECK (Muthieu de), jurisconsulte hollandais, né en 1531, mort en 1586. Reçu licencié en droit à Louvain en 1550, il alla perfectionner en France ses connaissances, puis se rendit en Allemagne, où il obtint à l'université d'Éna une chaire de jurisprudence, qu'il échangea en 1569 contre un poste analogue à Wittenberg. Il reçut plus tard de l'électeur de Saxe le titre de conseiller intime et fut anobli par l'empereur Maximilien II. Parmi ses ouvrages, dont plusieurs ont longtemps été classiques, nous citerons : *Isagoge in libros quatuor institutionum juris civilis*; *Commentarius in institutiones*; *Paratitula juris sive commentarius in Pandectas et codicem*, réédité en 1659; *Papinianus*; *De jure amphitheatrico*; *Historici narratio de inquisitione hispanica*, etc. La vie de Wesenbeck a été écrite par Kauchbar et par M. de Perret.

WESENBECK (Pierre de), jurisconsulte flamand, parent du précédent, né à Anvers en 1546, mort à Cobourg en 1603. Il enseigna le droit à Éna, à Wittenberg, à Altdorf et fut nommé conseiller aulique du prince de Cobourg et assesseur de la justice provinciale. On lui doit divers ouvrages, entre autres des *Annotations sur les Pandectes* et des *Discours sur les affaires des Vaudois et des Albigeois*.

WESENBERG, ville de la Russie d'Europe, dans le gouvernement d'Esthonie, chef-lieu de cercle, à 103 kilom. E. de Revel; 4,700 hab.

WESER, anciennement *Visurgis*, fleuve d'Allemagne, formé par la réunion de la Werra et de la Fulde, près de Minden, sur la limite du Hanovre et de la Hesse-Electorale, entre Göttingue et Cassel. Il traverse les territoires de Hanovre, de Brunswick, de Prusse et d'Oldenbourg; reçoit la Leine, la Werra, la Wumme, l'Aue, la Diemel, la Hunte, la Schwalm, la Hamel, l'Éder et un grand nombre d'autres rivières et se jette dans la mer du Nord au S.-S.-O., près de l'embouchure de l'Elbe, après un cours de 360 kilom. Le gouvernement de l'empire allemand a fait élever à l'embouchure du Weser quatre grands forts pour en défendre l'entrée.

WESERGBIRGE, montagnes d'Allemagne, qui s'étendent dans la province de Westphalie, le Schauenbourg-Lippe, le cercle de Schauenbourg et se joignent au Teutoburger-Wald. Cette chaîne est peu élevée, couverte de belles forêts et coupée par le défilé de la Porta-Westphalica, qui s'ouvre au S. de Minden et livre passage au Weser.

WESLA s. f. (oué-sla — mot ar. qui signifie *jonction*). Philol. Signe arabe qui indique qu'un mot commençant par un élif hamze doit se joindre au mot précédent.

WESLEY (Samuel), poète anglais, né à Preston en 1662, mort à Wroote (Lincolnshire) en 1735. Appartenant à une famille dissidente, il se rattacha à l'Eglise anglicane, étudia à Oxford et exerça pendant quelques années le ministère pastoral. Il se fit remarquer alors par quelques sermons très-hardis contre les tendances de Jacques II au romanisme, sermons prêchés devant des courtisans. On lui doit quelques volumes de vers : *The life of J.-C.* (1693);

Maggot or poems on several subjects (1685); *Elegies on queen Mary and archbishop Tillotson* (1695) et une *Paraphrase* de l'histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament. Il fut récompensé par la cure d'Epworth, que lui donna la reine Marie, puis par les fonctions d'aumônier d'un régiment que lui fit obtenir Marlborough, à cause d'un poème sur Blenheim.

WESLEY (John), célèbre sectaire et réformateur anglais, né à Epworth (Lincolnshire) le 17 juin 1703, mort à Londres le 2 mars 1791. Son père était un homme rigide, convaincu, énergique; sa mère, non moins fervente, lui inculqua les premiers principes d'une piété austère. Cette femme vraiment remarquable, Suzanne Annesley, eut une grande influence sur le développement des facultés de son fils. Il était le second de dix-neuf enfants, dont treize vécurent. L'aîné, Samuel, entra dans les ordres et publia quelques dissertations. Le troisième, Charles, non moins heureusement doué, refusa de suivre en Irlande un gentilhomme qui voulait lui léguer sa fortune, s'attacha à son frère, et sa vie est presque tout entière dans celle que nous allons raconter. John passa successivement par les écoles de Charterhouse, d'Oxford et de Christ-Church; il devint *fellow* du collège de Lincoln, modérateur des discussions logiques à vingt-trois ans, maître ès arts à vingt-quatre. Laborieux, mais peu enclin à subir un joug disciplinaire quelconque, il montra de bonne heure, à ce qu'on raconte, beaucoup de goût pour le commandement. Son penchant pour la domination ne fit que croître avec les années. Comme il étudiait à Oxford, il fut affligé du relâchement du zèle et des mœurs dans ce grand séminaire de l'Eglise anglicane et essaya d'y porter remède. Il lisait beaucoup la Bible et menait une vie très-pieuse. Il s'efforça d'attirer à lui quelques étudiants, auxquels il communiqua ses goûts religieux, espérant par cet exemple produire dans l'université une réforme générale qui serait profitable à toute l'Eglise.

Comme on devait s'y attendre, Wesley et ses amis furent en butte aux railleries de leurs condisciples; on les appela le saint club, on les traita de méthodistes, parce qu'ils distribuaient leur temps avec plus de régularité et qu'ils s'astreignaient à donner un temps régulier à la lecture de la Bible, à la prière et aux exercices de piété. Le nom de méthodistes est d'ailleurs resté définitivement aux wesleyens. Le futur apôtre ne fut point découragé par cette opposition; elle ne fit, au contraire, qu'exciter son zèle. En 1725, il fut consacré et partit, quelques années après, pour l'Amérique avec un de ses amis d'Oxford, George Whitefield. Pendant deux ans, ils travaillèrent avec succès à la conversion des idolâtres et revinrent ensuite en Angleterre dans l'intention d'y fonder une communauté. Mais auparavant Wesley voulut connaître l'organisation des moraves. Il laissa donc Whitefield à Londres et alla visiter Heronbut, dirige alors par le comte de Zinzendorf. Cette communauté répondait aux goûts de Wesley; aussi retrouverons-nous plus tard, dans la constitution de sa secte, beaucoup de choses empruntées aux moraves.

A son retour à Londres, il retrouva Whitefield, dont l'éloquence chaleureuse, ardente, enthousiaste remuait profondément les masses. Whitefield ne tarda pas à prêcher en plein air, sur le refus des églises où on ne voulait plus l'admettre; on prétendait qu'il avait, en une seule prédication, rendu fous quinze de ses auditeurs par la véhémence de ses exhortations. Wesley, plus hésitant, plus attaché à l'Eglise et à ses formes, finit par le suivre; il prêcha dans une prairie, à Bristol, devant 3,000 personnes (20 avril 1739). Moins d'un mois après, on posait la première pierre d'une église méthodiste, la première Wesleyan-chapel. Peu après, ce fut aux alentours de Londres que les deux Wesley et Whitefield allèrent porter leur éloquence ardente, populaire et originale. C'est dans ces auditoires de 20,000 à 30,000 personnes que se produisirent ces phénomènes physiques qui, en Angleterre, accompagnent les grands réveils religieux. Les grands ébranlements nerveux qui peuvent, dans des foules pareilles, devenir contagieux et prendre des proportions extraordinaires, étaient, aux yeux des uns, des miracles de la grâce; au dire des autres, de simples moneries. Après le premier élan de ces prédications et de ces conversions, arriva bientôt la période des discussions théologiques. Tandis que certaines doctrines étaient soigneusement bannies des sermons officiels des anglicans, Whitefield et Wesley ne craignaient pas d'aborder directement ces sujets. La prédestination, l'impuissance radicale de l'homme à opérer son salut sans le secours de la grâce, le péché originel, l'insubordination de la conversion par le secours du Saint-Esprit, l'innémissibilité de la grâce faisaient le fond de tous leurs discours. Cependant, les deux chefs ne tardèrent pas à se séparer. G. Whitefield, dont la jeunesse avait été orageuse et qui s'était converti soudainement comme saint Augustin, ne fit aucune difficulté d'admettre la prédestination absolue et l'éternité des décrets divins. Wesley, au contraire, qui n'avait point passé par les

mêmes épreuves et dont l'existence avait été moins agitée, n'admettait que la prédestination conditionnelle. Ils se séparèrent donc. Wesley déchira en chaire un écrit de Whitefield en réponse à son écrit sur la libre grâce. Whitefield revint d'Amérique, attaqua Wesley, et le méthodisme se divisa en deux branches. Mais plus tard les deux amis se rapprochèrent et continuèrent à agir de concert. La haine du clergé établi, le fanatisme ameuté par ce clergé dans certaines classes de la population, la jalousie passionnée, les calomnies sans excuse dont Wesley se vit bientôt poursuivi, lui et son œuvre, exigeaient un récit qui serait aussi étendu que tristement monotone; les assemblées des méthodistes furent bientôt l'objet des persécutions, des émeutes, des troubles les plus violents. Wesley voulait rester dans les cadres de l'Eglise. Vain effort; l'élan étant donné, il dut bientôt consacrer comme ministres deux laïques convertis par lui, puis une foule d'autres, qui propagèrent le méthodisme dans les trois royaumes avec une ardeur infatigable. Bientôt, il dut s'occuper de donner toute une organisation aux groupes sans cesse croissants de ses adhérents. C'est ainsi qu'il créa le fameux système des classes. Au début, la classe devait être une société de douze personnes, dont la plus expérimentée devait présider. Chaque semaine, dans une réunion privée, chaque membre de la classe venait confesser ses péchés, rendre compte de l'état de son âme. Il imposa des réunions partielles entre hommes, entre femmes, entre jeunes gens, etc., et tout un plan méticuleux de pratiques qui se ramènent toutes à la lecture de la Bible, à la confession des péchés et à la prière en commun comme moyen d'édification. Wesley institua enfin une conférence générale annuelle de tous les prédicateurs, et il en présida pour sa part quarante-sept. Les dernières années de sa vie sont aussi remplies que celles de sa jeunesse. Il voyagea continuellement, prononça plus de 50,000 sermons, toujours les mêmes, il est vrai, mais la fatigue matérielle subsistait néanmoins. Il avait commis la faute de se marier à quarante-neuf ans avec une veuve qui lui causa les plus vifs chagrins par sa jalousie et son humeur; elle le quitta et il se borna à écrire dans son journal : *Non dimisi, non revocabo* (Je ne l'ai pas chassée, je ne la rappellerai pas). Wesley n'eut, pour ainsi dire, pas de vieillesses. A quatre-vingt-sept ans, il prêcha encore trois fois par jour, il vient évangéliser les fies normandes. Malgré cette activité qu'on dirait fébrile et qui était aussi calme que puissante, Wesley mourut dans le recueillement et dans la paix, au milieu d'amis qui le vénéraient.

Les écrits de Wesley forment une collection de 32 volumes in-8°. Ils ont été publiés à Londres en 1774 et réimprimés un grand nombre de fois, la dernière en 1857. Ce sont essentiellement des sermons, des traités théologiques assez courts, des opuscules de controverse, et les règlements de l'Eglise méthodiste. Ces écrits sont peu originaux, peu intéressants pour le grand public. L'éloquence toute populaire et toute personnelle de Wesley s'y laisse à peine deviner. C'était par sa manière brusque, imprévue, nerveuse, par ses arguments *ad hominem*, par son ton qui ressemblait à une interpellation directe à chaque auditeur, par l'espèce de sommation impérieuse qui s'échappait de ses lèvres, qu'il fascinait les foules. Les doctrines théologiques étaient pour lui très-secondaires; il y attachait bien moins d'importance qu'à l'action et à la forme hardie de ses sermons. Ce n'est pas comme théologien, c'est comme agitateur religieux que Wesley est remarquable.

WESLEY (Charles), méthodiste anglais, frère du précédent, né à Epworth en 1708, mort à Londres en 1788. Il fit ses études à Oxford, puis adopta les idées de son frère et le suivit en Amérique, où il l'aidera à propager le méthodisme. De retour en Angleterre, il se maria et passa le reste de sa vie à Londres et à Bristol, s'adonnant avec succès à la prédication et composant des hymnes que son frère John publia dans ses écrits. Il eut deux fils qui s'adonnèrent à la musique : le premier, Charles Wesley, né en 1757, mort en 1815, fut organiste de l'église de Saint-George et devint un musicien à la mode, bien que ses compositions fussent médiocres; le second, Samuel Wesley, né en 1766, mort en 1837, fut organiste de la chapelle royale. Regardé d'abord comme un petit prodige, il fut loin de tenir tout ce qu'il promettait. Il a composé de nombreux morceaux de musique religieuse, des sonates, des duos, etc., et une grande messe qu'il adressa à Pie VI.

WESLEYEN s. m. (oué-sé-lé-ain — de Wesley, fondateur de la secte). Hist. relig. Nom que l'on donne quelquefois aux méthodistes : *Les innombrables sectes qui, des Wesleyens aux mormons, pullulent et grouillent sur le sol anglais...* (A. Vacquerie.)

WESNA, déesse du printemps chez les Bohèmes, puis le printemps lui-même et, par extension, l'entrée dans la vie.

WESSEL ou **WESSELIUS** (Jean), théologien hollandais, regardé comme l'un des précurseurs de la Réformation, né à Groningue en 1419, mort dans la même ville en 1489. Il

commença ses études théologiques au séminaire de Saint-Jérôme, à Zwoll, mais ne prit jamais les ordres, bien qu'on ait prétendu le contraire. Il partit ensuite pour Cologne, où il lut attentivement les œuvres de l'abbé Rupert, dont le manuscrit était conservé au couvent de Deutz; profondément versé dans la connaissance du grec et de l'hébreu, il résolut d'étudier les sources originales de la religion chrétienne; mais il se rendit ainsi suspect d'hétérodoxie, et l'université d'Heidelberg, où il s'était rendu pour se livrer à l'enseignement, refusa de l'admettre au nombre de ses professeurs, sous prétexte qu'il n'était ni docteur en théologie ni prêtre. Wessel quitta donc Heidelberg et résida plusieurs années à Cologne et à Louvain, où il s'acquit une grande réputation par les cours particuliers qu'il fit sur la théologie et la philosophie. Il possédait un tel talent d'argumentation, que peu de docteurs s'aventuraient à discuter avec lui. Il n'acquiesça pas moins de renommée par ses ouvrages sur l'Etat et sur l'Eglise et attaqua les abus avec autant de hardiesse que de science. Ce fut à cette époque qu'il reçut le surnom de *Lux mundi*. En quittant Louvain, il vint à Paris, qui était alors le théâtre de violentes discussions entre les réalistes et les nominalistes. Il se mêla activement à ces discussions et changea plusieurs fois d'opinion, ce qui lui valut le surnom de *Magister contradictorium*. Wessel aurait pu parvenir aux plus hautes dignités ecclésiastiques, car il était devenu, dans sa jeunesse, l'ami de François della Rovere, général des minorités, qui, ayant été élu pape en 1471, lui offrit un évêché; mais Wessel refusa et ne lui demanda qu'une Bible grecque ou hébraïque de la bibliothèque du Vatican. Il soutenait que le pape n'était pas infaillible et que les conciles généraux seuls l'étaient. Aussi fut-il soupçonné d'hérésie, et, à sa mort, les moines de Groningue brûlèrent une grande partie de ses manuscrits. Ses principaux ouvrages ont pour titre : *De oratione*; *De purgatorio et indulgentiis*; *De dignitate et potestate ecclesiastica*; *Propositiones de potestate papæ et Ecclesiæ*. Il écrivit aussi un grand nombre de notes et d'additions pour les œuvres de l'abbé Rupert, et il avait coutume de donner à cette volumineuse composition le nom de *Mure magnum*. Une partie de ses écrits parut sous le titre de *Farago rerum theologiarum* et fut souvent rééditée, notamment à Wittenberg en 1824, avec une préface de Luther. La première édition complète de ses Œuvres fut publiée par Jean Lydius (Amsterdam, 1617). A consulter : Ullmann, *Jean Wessel, précurseur de Luther* (Hambourg, 1834); les *Réformateurs et la Réformation* (Gotha, 1866, t. II, 2^e édit.); Boehring, la Vie de Jean Wessel (Bielefeld, 1846).

WESSELENYI (Nicolas, baron), homme d'Etat hongrois, né à Zsibo, château patrimonial de sa famille, dans la Transylvanie, en 1794, mort en 1850. Il reçut une éducation excellente et toute libérale, servit quelque temps dans l'armée autrichienne, avec laquelle il fit les dernières campagnes contre Napoléon, revint en 1818 dans sa patrie et s'y mit à la tête de l'opposition contre la loi agraire, qui avait été rendue sans la coopération du Reichstag. Il voyagea de comitat en comitat, acheta partout des terres pour séjurer et avoir voix dans les assemblées communales et propagea par ses discours, ainsi que par ses écrits, l'opposition contre le gouvernement autrichien, qui se vit enfin obligé, en 1824, de convoquer la diète de Franconie, qui ne l'avait pas été depuis fort longtemps. Dans l'intervalle, Wesselenyi avait fait, avec le comte Etienne Szechenyi, un voyage de plusieurs années à l'étranger, et, à leur retour en 1825, ils devinrent à la diète les chefs du parti libéral. Szechenyi, plus modéré et porté à réclamer plutôt des réformes sociales que des réformes politiques, se trouva bientôt dépassé par les libéraux, que Wesselenyi resta seul à diriger. Il chercha surtout à intéresser, au moyen de la presse, le peuple à la lutte entre le gouvernement et la diète, et, le gouvernement ayant défendu la publication des débats de la diète, il publia en Transylvanie un journal lithographié des séances de cette dernière. Il fut aussi l'un des plus ardents protecteurs du journal lithographié publié par Kossuth d'abord à Presbourg, puis à Pesth, ce qui le fit arrêter avec Kossuth pendant l'été de 1837. Impliqué dans un procès de haute trahison et condamné à quatre ans de détention, il fut rendu à la liberté par l'amnistie de 1840; mais il avait perdu la vue pendant son emprisonnement, et il dut renoncer à la vie politique active. Bien qu'il se fût retiré à Zsibo, il n'en continua pas moins à entretenir de fréquents rapports avec les membres de l'opposition et, après les événements de 1848, revint à Pesth, où il siégea à la table des magnats, sans cependant intervenir dans la marche des événements. Sa biographie détaillée se trouve dans l'ouvrage de Csengery, intitulé : *les Orateurs et les hommes d'Etat de la Hongrie* (Vienne, 1851, 2 vol.).

WESSELING (Pierre), philologue allemand, né à Steinfurt en 1692, mort en 1764. Il fit ses études aux universités de Leyde et de Franeker, devint en 1717 correcteur du collège de Middelbourg, deux ans plus tard

professeur d'histoire et d'éloquence à celui de Deventer et, en 1723, fut appelé à une chaire d'éloquence à Franeker, d'où il passa, en 1735, à la chaire de littérature ancienne à Utrecht. Il y devint par la suite professeur de droit naturel (1746) et directeur de la bibliothèque publique. Ce fut l'un des philologues les plus savants et les plus renommés de son époque et il laissa, entre autres ouvrages : *De origine pontificiæ dominationis* (Franeker, 1724); *Observationum variorum libri duo* (Amsterdam, 1727; réédité par Frotscher, Leipzig, 1832); *Probabilia* (Franeker (1731); *Diatriba de Judæorum archæologia* (Amsterdam, 1738); *Epistola de Aquilæ fragmentis* (Amsterdam, 1748); *Dissertatio Herodotæa* (Utrecht, 1758); *De origine et progressu religionis christianæ in veteri Persarum regno*, etc. On lui doit aussi des éditions, encore fort estimées aujourd'hui, des *Vetæra Romanorum itineraria* (Amsterdam, 1735); de Diodore de Sicile (Amsterdam, 1745, 2 vol.; réédité par L. Dindorf, Leipzig, 1828-1831, 5 vol.) et d'Hérodote (Amsterdam, 1763), ainsi que des *Leges Atticæ* de Petitus (Leyde, 1741) et du *Chronicon* de Simson (Leyde, 1752).

WESSELY, ville de l'empire d'Autriche, dans la Moravie, cercle et à 20 kilom. S.-O. de Hradisch, sur une petite île de la Marca; 2,600 hab. Château; industrie agricole; élevage de bétail.

WESSELY (Hartwig), écrivain juif, né à Copenhague en 1723, mort en 1805. Issu d'une famille juive, il reçut une éducation très-forte et montra une intelligence tellement précoce que, dès l'âge de treize ans, il composa en hébreu un ouvrage intitulé *Gan-Nooul* (le Jardin fermé). Attiré par la réputation de l'Israélite Mendelssohn, il se rendit auprès de lui à Berlin, devint son ami intime et adopta ses idées philosophiques. Il s'adonna à la grammaire, à la poésie, à la théologie. Rigide observateur de la loi mosaïque, il s'attacha à l'orthodoxie pure et écrivit tous ses ouvrages en hébreu, dans un style élégant et pur dont les juifs du Nord semblaient avoir perdu la tradition. Wessely épousa une juive de Hollande, dont il eut plusieurs enfants. En 1804, il alla vivre à Hambourg auprès d'une de ses filles, fut reçu rabbin des juifs portugais et mourut peu après. Outre des poésies lyriques pleines d'élevation et de feu, dont quelques-unes ont été publiées dans le recueil intitulé *Hamas-seph* (le Collecteur), des éloges sur la mort de Mendelssohn et de Léopold de Brunswick, on lui doit un poème, *Chir hatiphareth* (*Chant de la majesté*), sur la vocation de Moïse, son ouvrage capital, qui comprend dix-huit chants. Les quinze premiers ont paru à Berlin en 1789 et les trois derniers à Prague en 1829. Les premiers chants surtout renferment des beautés du premier ordre. Parmi ses autres ouvrages, nous citerons des traités de morale : *Yain Libanon* (*Vin de Libanon*); *Sepher hanephesh* (le Livre de l'âme); *Sepher hamidoz* (le Livre des mœurs); une *Commentaire sur le Lévitique*, des *Lettres*, etc.

WESSENBERG-AMPRINGEN (Jean-Philippe, baron DE), homme d'Etat allemand, né en 1773, mort en 1858. Après avoir fait ses études à Fribourg et à Strasbourg, il entra dans le corps diplomatique autrichien, fut chargé de différentes missions pendant les guerres incessantes du commencement de ce siècle et fut envoyé en 1813 à Londres pour y conclure un traité d'alliance entre l'Autriche et l'Angleterre; mais il fut arrêté à Hambourg par la police française et demeura quelque temps prisonnier. Il prit plus tard une part active à la conclusion du premier et du second traité de Paris, ainsi qu'aux débuts du congrès de Vienne, devint ensuite premier ambassadeur de l'Autriche près la diète germanique et contribua à la solution des questions de territoire. Mais, comme le système de Metternich était loin d'avoir ses sympathies, il entra bientôt après dans la vie privée, d'où on le tira après la révolution de juillet 1830, pour l'envoyer, comme ambassadeur, à La Haye. Il prit part, en cette qualité, aux conférences qui eurent lieu à Londres relativement à la question hollando-belge, mais fut rappelé dès l'année suivante, probablement parce qu'il s'était montré trop favorable à la Belgique. Il se retira alors à Fribourg et y vécut au sein de sa famille. Malgré son âge avancé, il accepta, en juin 1848, après la retraite de Ficquelmont, la présidence du cabinet constitutionnel autrichien, dans lequel il eut, en outre, le portefeuille des affaires étrangères; mais, bien qu'il fût animé des meilleures intentions, il n'était pas à la hauteur des événements politiques. Après la révolution d'octobre 1848, il suivit l'empereur et, le mois suivant, dut se retirer pour faire place au cabinet Schwarzenberg-Stadion. Il ne prit plus, dès lors, aucune part aux affaires et eut la douleur de survivre à sa femme et à ses trois enfants.

WESSENBERG (Ignace-Henri-Charles, baron DE), prelat et patriote allemand, frère du précédent, né à Dresde en 1774, mort en 1860. Il fit ses études à l'université de Dillingen, où Sailer exerça sur lui une grande influence, puis à Wurtzbourg et à Vienne. Il était doyen de la cathédrale de Constance, lorsque Charles-Théodore de Dalberg le nomma, en 1801, vicaire général de ce dio-

cèse, qui comprenait aussi une grande partie de la Suisse occidentale et de la Suisse centrale. A peine investi de ces importantes fonctions, il s'efforça d'améliorer l'instruction des prêtres, d'assurer dans la liturgie la prépondérance à la langue allemande, d'introduire les chants d'église allemands, de rendre plus fructueux les travaux des pasteurs et de détruire, de concert avec les autorités du canton de Lucerne, le nombre surabondant des couvents. Il fonda aussi deux grands séminaires et une maison d'asile pour les pauvres. Depuis longtemps suspect au nonce du pape à Lucerne, qui était le chef du parti ultramontain en Suisse, il ne put obtenir, en 1814, la confirmation de sa nomination au poste de coadjuteur de l'évêque de Constance, auquel il venait d'être appelé par Dalberg. Après la mort de ce dernier, le chapitre de Constance le nomma administrateur du diocèse; mais un bref du pape, en date du 15 mars 1817, cassa également cette élection. Wissenberg se rendit à Rome pour se justifier, mais il ne réussit pas à atteindre le but principal de son voyage. Le cardinal Consalvi ne lui fit que des reproches et finit par exiger qu'il se démit formellement de ses fonctions. Wissenberg conserva vis-à-vis de la cour de Rome une attitude des plus fermes, sans cependant s'écarter de la légalité, et fut soutenu par le grand-duc de Bade, qui déclara que ce débat était une question religieuse intéressant toute l'Allemagne, et qui adressa à la diète germanique un mémoire intitulé : *Sur les récentes persécutions de la cour de Rome contre l'administrateur diocésain de Wessenberg*, et auquel étaient jointes toutes les pièces officielles à l'appui. Wissenberg continua donc à administrer le diocèse jusqu'en 1827, époque où, par suite du concordat avec le pape, l'évêché de Constance fut supprimé. Privé de ses fonctions, le prélat vécut dès lors à Bade en simple particulier, s'occupant de sciences, de beaux-arts et de bonnes œuvres. De 1819 à 1833, il fit partie de la première chambre badoise, dans laquelle il défendit avec beaucoup de succès les opinions du parti libéral. Parmi ses nombreux écrits, dont plusieurs ont paru anonymes, il faut citer : *L'Education élémentaire du peuple* (Zurich, 1814; 1835, 2^e éd.); *les Tableaux chrétiens* (Constance, 1826-1828, 2 vol.); *Saint-Gall, 1835, 2^e éd.*; *Considérations sur les faits les plus importants dans la marche progressive de la civilisation humaine* (Constance, 1840, 4 vol.); *Poésies complètes* (Stuttgart, 1834-1844, 6 vol.); *Dieu et le monde ou les Rapports de toutes les choses entre elles et avec Dieu* (Heidelberg, 1857, 2 vol.), etc.

WESSEX (ROYAUME DE), un des anciens royaumes de l'heptarchie anglo-saxonne, en Angleterre, fondé en 516 par Cerdic. Il avait pour capitale Winchester et comprenait à peu près le territoire qui forme de nos jours les comtés de Berks, Wilts, Hamp et Dorset. Il s'annexa peu à peu les six autres Etats de l'heptarchie, et son dernier roi, Egbert, prit le titre de roi d'Angleterre.

WEST (Gibbert), littérateur anglais, né à Oxford en 1705, mort en 1756. Il étudia d'abord la théologie, dans l'intention d'entrer dans les ordres, suivit ensuite la carrière militaire, de laquelle il se dégoûta bientôt, et finit par obtenir un emploi dans les bureaux du secrétaire d'Etat Townshend, qui le nomma en 1729 sous-secrétaire du conseil privé. Mais cet emploi semble n'avoir été que purement honorifique pendant un grand nombre d'années, car, jusqu'en 1752, West vécut à Wickham, dans le comté de Kent, ne s'occupant que de travaux littéraires. Il fut nommé à cette époque secrétaire du conseil privé et, quelque temps après, devint trésorier de l'hôpital de Chelsea. On a de lui : *L'Institution de la Jarretière*, poème dramatique (Londres, 1742, in-4°); *Observations sur l'histoire et les preuves de la résurrection de Jésus-Christ* (Londres, 1750, in-8°), souvent réimprimé et traduit en français par l'abbé Guadée (Paris, 1757, in-12); *Odes de Pindare, avec diverses autres pièces en prose et en vers, traduites du grec* (1749, in-4°), l'une des traductions de ce poète les plus estimées à cette époque; elle n'a cependant qu'une faible valeur et n'est guère remarquable que par l'élégance de la versification.

WEST (Thomas), écrivain anglais, né en 1706, mort en 1769. Elevé sur le continent dans la religion catholique, il entra dans l'ordre des jésuites, professa les sciences physiques dans différents collèges et, après la suppression de l'ordre, exerça les fonctions du ministère sacré. Passionné pour les voyages, il visita une partie de l'Europe, et s'étant, vers la fin de sa vie, établi dans le Westmoreland, il y servait de guide aux étrangers qui venaient visiter les sites pittoresques et les lacs de cette province. On a de lui : *Guide aux lacs*, ouvrage très-estimé, où il a réuni tout ce qui avait été écrit avant lui et tout ce que son expérience lui avait appris sur cette matière; *Antiquités de Furness ou Description de l'abbaye royale de Sainte-Marie, dans la vallée de Nightshade, près de Dalton, en Furness* (Londres, 1774, in-4°).

WEST (Benjamin), célèbre peintre américain, né à Springfield (Pennsylvanie) le 10 octobre 1798, mort à Londres le 11 mars 1820.

Il appartenait à une famille de quakers qui avait quitté l'Angleterre à la suite de William Penn. Des l'âge de six ans, il faisait des portraits, dessinait des fleurs et des animaux sans avoir vu ni tableau ni gravure. Amené à Philadelphie par un de ses parents, il y travailla dans l'atelier d'un peintre obscur, tout en suivant les cours du collège de cette ville. Il y commença sa réputation comme peintre par une *Suzanne devant ses juges* qui paraît inspirée des tableaux de Murillo. Ce fut alors que deux négociants de Philadelphie, qui l'avaient pris en affection, se cotisèrent pour l'envoyer en Italie. Il arriva à Rome en 1760 et fut immédiatement présenté par lord Grantham au cardinal d'Albani, qui le prit sous sa protection. Après avoir étudié quelque temps sous la direction de Mengs et de Battoni, il parcourut les principales villes d'Italie, Venise, Bologne, Florence, Livourne, Parme, et revint ensuite à Rome, où deux tableaux, *Cimon et l'Éphigénie*, *Angélique et Médor*, mirent le sceau à sa réputation.

Il se rendit à Londres en 1763; Hogarth venait de mourir et Reynolds de renoncer au genre historique; West arrivait donc dans un moment favorable. Il exposa plusieurs tableaux et quelques bons portraits, entre autres celui du général Monckton, qui lui valurent les éloges de Burke et de Johnson. Presque immédiatement, il exécuta sur commande les *Adieux d'Hector et d'Andromaque* pour le docteur Newton et le *Retour de l'enfant prodige* pour l'évêque de Worcester. Lord Buckingham lui proposa même de décorer moyennant une pension annuelle de 700 livres sterling son château situé dans le Yorkshire, mais West refusa de se charger de ce travail, qui l'eût empêché de travailler sérieusement pour lui. Il se fixa définitivement à Londres et s'y maria, en 1765, avec une jeune fille qu'il avait connue en Amérique et qui vint le retrouver en Angleterre. Bientôt patronné par l'archevêque d'York, il exécuta pour ce prélat *Agrippine rapportant les cendres de Germanicus*, puis *Régulus quittant Rome pour retourner à Carthage*, pour George III, qui lui avait donné lui-même ce sujet et qui conserva au peintre ses bonnes grâces durant le reste de sa vie.

Vers cette époque, West fonda avec Reynolds l'Académie royale de peinture, placée sous la protection directe du roi, et qui devait remplacer la Société des artistes réunis, alors en voie de dissolution. Ce fut à cette époque que, fort de la protection du roi et de la faveur du public, West tenta une révolution artistique, en substituant aux éternels Grecs et aux éternels Romains de l'école le costume moderne, et peignit la *Mort du général Wolfe* (1766). L'effet de cette toile fut immense et acheva de porter à son comble la réputation de l'artiste. « De 1769 à 1801, dit M. Viardot, il entreprit sur les ordres du roi une double série de grandes compositions, l'une historique, dans laquelle il retraça, pour le château de Windsor, les glorieux événements du règne d'Edouard III; l'autre toute religieuse, dans laquelle il peignit certains sujets de la Bible. Reproduire sur la toile les sujets de l'Écriture sainte était une innovation considérable dans les mœurs religieuses de l'Angleterre; aussi fallut-il que le projet et même les cartons de West eussent été préalablement approuvés par les hauts dignitaires de l'Eglise anglicane. Des trente-cinq tableaux que West avait esquissés pour exécuter cette grande œuvre, il n'en exécuta que vingt-huit, pour lesquels il reçut 21,705 livres sterling. Lorsque la folie du roi fit passer le gouvernement entre les mains du prince de Galles, West se vit brusquement intimer l'ordre de suspendre ce travail, auquel il avait consacré près de trente années de sa vie. » Depuis 1792, West était président de l'Académie royale. Lors de la paix d'Amiens, il vint à Paris visiter le Louvre, où se trouvaient alors rassemblés les chefs-d'œuvre, produits du pillage des musées des grandes villes où les armées de Napoléon avaient passé. Il se démit plus tard de ses fonctions de président de l'Académie royale et fut remplacé par Wyatt; mais, en 1803, il fut réélu à la presque unanimité des voix. Il recommença ensuite ses vastes compositions; la première fut un *Christ guerissant les malades*, qui obtint un grand succès à Philadelphie, où il fut exposé. Il peignit ensuite, en 1817, la *Mort sur un cheval pale*, sur un sujet tiré de l'Apocalypse, qui est considéré comme un de ses principaux tableaux. Nous citerons, outre les toiles déjà mentionnées : la *Bataille de la Hogue*, la *Mort de Nelson*, *Cromwell renvoyant le Parlement*, *L'intérieur de la famille de West*, la *Bataille de la Boyne*; la plupart de ces œuvres ont été gravées.

WEST (Jane), romancière anglaise, née à Londres en 1758, morte en 1852. On a d'elle un grand nombre d'ouvrages, qui ont joui pendant longtemps d'une grande vogue en Angleterre. Nous citerons les suivants : *Poésies mêlées* (1780); *Edmond*, tragédie (1791); *Mélanges, poèmes et tragédies* (1791); *Histoire du temps* (1799, 3 vol.); *Poèmes et comédies* (1799-1805, 4 vol.); *les Avantages de l'éducation* (1800, 2 vol.); *Lettres adressées à un jeune homme à son entrée dans le monde* (1801, 2 vol.); *Lettres à une jeune dame sur les devoirs et le caractère des femmes* (1806, 2 vol.); *le Père infidèle* (1802, 3 vol.); *le Re-*

fus (1810, 3 vol.); *les Royalistes*, nouvelle historique (1812, 3 vol.).

WEST (William), écrivain anglais, né à Waddon en 1770, mort en 1854. Il fut, pendant la plus grande partie de sa vie, libraire à Cork et s'établit ensuite à Londres, où il devint, en 1839, éditeur du *Magasin de biographie, de bibliographie et de critique d'Albaine*. On a de lui : *Description pittoresque de Cork et de ses environs*; *Réminiscences ou Souvenirs d'un vieux libraire* (1830); *Histoire et topographie du Warwickshire*; *Vues, peintures et descriptions des cités, villes, châteaux et autres points de vue intéressants du Strathfordshire et du Shropshire*, etc.

WESTALL (Richard), dessinateur, aquarelliste et graveur anglais, né à Hertford en 1765, mort à Londres le 4 décembre 1836. D'une famille obscure, il entra à quatorze ans comme apprenti dans la maison d'un graveur en métaux. Son intelligence fut remarquée par Alefounder, un peintre aujourd'hui oublié, qui l'engagea à faire de la peinture. A cette même époque, le hasard lui fit rencontrer Thomas Lawrence, qui débutait aussi dans cette carrière qui a été pour lui si glorieuse. Ils devinrent amis, associèrent leurs espérances premières et leurs premiers efforts. Westall se fit remarquer d'abord par quelques aquarelles d'après nature d'un grand effet; puis et à la suite des encouragements de quelques riches amateurs, il exposa successivement : le *Sanglier qui tua Adonis apporté à Vénus*, *Sapho chantant chez les Ombres un hymne à l'Amour*, *Jubal, la Première voix de la lyre*, la *Fête nuptiale*, *l'Orage pendant la moisson*, etc., pages superbes, que l'on peut comparer aux plus belles choses de Bonington, et comme chaleur de ton, et comme richesse d'harmonie. Le succès de ces aquarelles fut immense.

Enivré par ce triomphe, le fameux aquarelliste voulut essayer de la peinture. Il prit une toile énorme, d'énormes pinceaux et se mit à barbouiller une composition énorme. Le résultat fut une énormité. Westall eut conscience de sa faiblesse dans ce genre, et il y renonça. C'est alors qu'il illustra de dessins charmants une splendide édition de Milton et qu'il envoya à Boydell, le célèbre éditeur de Shakespeare, quelques compositions non moins intéressantes. Ce dernier travail amena un nouveau succès tout aussi brillant que les précédents. Les éditeurs affluèrent. L'activité de Westall suffit à toutes leurs commandes. Sa fortune devint alors considérable. C'était vers 1799; l'Académie royale venait de lui ouvrir ses portes; on ne parlait que de ses illustrations des *Poèmes* de Crabbe et des *Amours des anges* de Moore. Au milieu de ses succès, Westall eut la malheureuse idée de se lancer dans la spéculation, et un beau matin il se réveilla ruiné. Le coup fut rude et faillit emporter la tête du peintre. Mais ses amis lui rendirent quelque courage en lui procurant les fonctions excellentes de professeur de dessin de la jeune princesse Victoria, depuis reine d'Angleterre. Ces consolations, toutefois, furent impuissantes, et l'intelligence de l'artiste avait été gravement atteinte par les revers financiers qui l'avaient ruiné.

WESTALL (Guillaume), aquarelliste anglais, frère du précédent, né à Hertford en 1781, mort à Londres en 1850. Westall est moins un peintre qu'un voyageur intrépide. C'est de quinze à vingt ans que Guillaume Westall s'occupa sérieusement de peinture dans l'atelier de son frère. Il suivait en même temps les cours de l'Académie royale, où ses aquarelles et ses dessins avaient un certain succès. Vers 1798, le capitaine Flinders, un navigateur connu, vint chercher à Londres un dessinateur qui consentît à faire avec lui un voyage de découverte dans les mers du sud. West, directeur de l'Académie, eut alors l'idée de présenter le jeune Westall. Ce dernier accepta et partit en 1800. Il y avait plus de deux ans qu'il courait toutes sortes de périls avec le brave Flinders quand, sur les côtes d'Australie, un récif de corail éventa le navire, qui se perdit complètement. Westall eut la vie sauve cependant, et, après mille ennuis, il s'embarqua pour la Chine. De là, il parcourut l'Inde tout entière, chassant, dessinant, tuant les sauvages, hommes et bêtes. Mais cet art à coups de fusil devait laisser à désirer peut-être au point de vue de l'esthétique, et en 1808, quand Westall exposa ses aquarelles, il ne se fut probablement pas enrichi, si le hasard n'eût ramené à Londres en 1809 Flinders, le capitaine naufragé, qu'il croyait mort depuis longtemps. Flinders, non moins surpris sans doute, associa de grand cœur son ancien compagnon à la publication de son voyage; il lui confia même la direction de la partie illustrée. Ce travail considérable, entrepris dans des conditions excellentes, mit en relief le talent de Westall. Ces mêmes dessins et aquarelles, qui étaient passés inaperçus isolément, furent remarqués dans l'ensemble de cette intéressante relation. Mais sa vogue s'amoindrit au fur et à mesure que disparaissait l'actualité de l'ouvrage. Westall se mit alors à faire des illustrations dans tous les genres au gré des éditeurs et selon la nature des livres nouveaux qu'on lui confiait. Ces illustrations eurent un certain succès. Il y faut remarquer quelques vues de ruines, couvents, châteaux, etc., qui ne manquent pas

d'un certain aspect et dont l'effet est assez réussi.

WESTBURY, ville d'Angleterre, dans le comté de Wilts, à 35 kilom. N.-O. de Salisbury; 8,000 hab. Fabrication autrefois très-importante de draps et tissus de laine; commerce de drêche. C'est une ville très-ancienne qui possède une belle église paroissiale, renfermant plusieurs sépultures monumentales.

WEST-CAPPEL, ville du royaume de Hollande, province de Zélande, à 15 kilom. N.-O. de Middelbourg, dans l'île de Walcheren; 2,000 hab. Elle est protégée contre les envahissements de la mer par des digues remarquablement construites.

WEST-CHESTER, ville des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat de New-York, à 19 kilom. N.-E. de New-York, sur l'East-River; 5,500 hab.

WESTENRIEDER (Laurent DE), historien allemand, né à Munich en 1748, mort en 1829. Il fit ses études dans sa ville natale et entra dans l'ordre des jésuites, après la suppression duquel il devint, en 1773, professeur de poésie à Landshut. Appelé, l'année suivante, à une chaire de rhétorique à Munich, il y fut nommé, en 1776, censeur de la presse, puis successivement membre de l'Académie des sciences (1778), conseiller ecclésiastique (1786) et chanoine de la cathédrale (1800). Outre un grand nombre d'ouvrages élémentaires qu'il écrivit par l'ordre du gouvernement bavarois, on a de lui : *Mars-Aurélius*, drame héroïque; *Matériaux bavarois pour la belle et utile littérature* (Munich, 1779-1781), ouvrage continué sous ce titre : *Chronique de l'histoire de l'homme en Bavière* (Munich, 1783, 2 vol.); *Histoire du bon jeune homme Engelhof* (Munich, 1789, 2 vol.); *Calendrier historique de la Bavière* (Munich, 1787 et années suiv., 21 vol., avec grav. sur cuivre); *Matériaux pour l'histoire, la géographie, la statistique et l'agronomie nationales* (Munich, 1788 et années suiv., 12 vol.); *Discours et dissertations académiques* (Munich, 1779); *Histoire de l'Académie des sciences de Bavière* (Munich, 1779-1800, 2 vol.); *Cent singularités ou le Nouveau Munich en l'an 1850* (Munich, 1824); le *Nouveau Munich et la Bavière en l'an 1850* (Munich, 1828). Après sa mort parut un recueil de ses *Œuvres complètes* (Kempten, 1831-1838, 10 vol. in-4°; 1831-1837, 29 vol. in-16). En 1854, on lui a érigé à Munich une statue, œuvre du sculpteur Widmann. Gandershofer a publié des *Souvenirs sur Laurent de Westenrieder* (Munich, 1830).

WESTERAS, préfecture de Suède. V. **WESTERAS**.

WESTERDAAN (Jacques), poète hollandais, qui vivait au xviii^e siècle. Il appartenait à l'une des plus nobles familles de son pays, et, partisan des doctrines d'Episcopus, il était lié avec Barneveldt et Grotius, ainsi qu'avec les membres du clergé remontrant. On a de lui : *Ockenburg*, poème consacré à la description d'une de ses maisons de campagne qui portait ce nom (La Haye, 1654, in-4°); les *Psaumes*, traduits en vers hollandais (La Haye, 1654, in-8°); *Poésies* (La Haye, 1672, in-8°), recueil qui renferme des poésies érotiques charmantes, des épigrammes et des satires, dont une, intitulée *le Triomphe de la foi de Vondel*, est dirigée contre les *Mystères des autels* de ce théologien.

WESTERGAARD (Niels-Louis), orientaliste danois, né à Copenhague en 1815. Il fit ses premières études à l'université de sa ville natale et alla, en 1838, suivre à l'université de Bonn des cours de sanscrit, qu'il continua, l'année suivante, à Paris, à Londres et à Oxford. En 1841, il fut envoyé dans l'Inde aux frais du roi et de l'université, et, après s'y être perfectionné dans la connaissance du sanscrit et y avoir appris l'indoustani, il revint en 1844 dans sa patrie, en passant par les provinces orientales de la Russie. Nommé, en 1845, professeur de langues orientales à l'université de Copenhague, il fut élu, trois ans plus tard, député à l'assemblée constituante danoise, où il remplit les fonctions de secrétaire. Parmi les ouvrages de ce savant orientaliste, on cite en première ligne les *Radices sanscritæ* (Bonn, 1841) et une édition critique du *Zend-Avesta* (Copenhague, 1852-1853), au texte duquel il a joint une traduction anglaise, une grammaire et un dictionnaire. On a encore de M. Westergaard : *Formulaire sanscrit* (1845); *Lecture du sanscrit* (1846); *Catalogue des manuscrits en langue sanscrite de la bibliothèque royale de Copenhague* (1846).

WESTER-GOTHLAND ou **WESTROGOTHIE**, contrée de la Suède. V. **GOTHIE**.

WESTERLOO, bourg de Belgique, province d'Anvers, arrond. et à 32 kilom. S. de Turnhout, sur la Grande-Nèthe, chef-lieu de canton; 2,500 hab. Industrie agricole; distilleries de genièvre.

WESTERLY, bourg des Etats-Unis d'Amé-

rique, dans l'Etat de Rhode-Island, à 21 kilom. O. de Charleston, sur la rivière Pawcatuck; 3,000 hab. Fabrication de lainages et d'étoffes de coton.

WESTERMANN (François-Joseph), célèbre général français, né à Molsheim (Alsace) en 1751, décédé en 1794. Il servit d'abord dans un régiment de cavalerie, qu'il quitta, en 1773, avec le grade de sous-officier, se fit remarquer, au commencement de la Révolution, par l'exaltation de ses sentiments patriotiques, devint greffier de la municipalité d'Hagenau, fut incarcéré comme coupable d'avoir excité quelques émeutes, puis, rendu à la liberté, il vint à Paris, où il se lia avec les révolutionnaires les plus ardents. A la journée du 10 août 1792, il se mit à la tête d'une colonne de Marseillais et de Brestois, qu'il conduisit au feu avec une très-grande bravoure. Nommé aussitôt adjudant général par le conseil exécutif, il reçut de Danton la mission secrète de se rendre auprès de Dumouriez, avec des instructions concernant les négociations entamées avec le duc de Brunswick. Dumouriez le mit à la tête d'une légion de volontaires parisiens, toujours placée à l'avant-garde, et qui, sous un tel chef, devint fameuse par ses exploits. Après la défection de son général en chef, Westermann, soupçonné d'être un de ses partisans, subit une courte détention et fut envoyé avec sa légion dans la Vendée. Le bouillant courage qu'il montra dans cette guerre, le caractère implacable qu'il y déploya le rendirent la terreur des chefs royalistes. Le 20 juin 1793, avec 1,200 hommes, il prit d'assaut Parthenay, que défendait Lescaur avec 6,000 royalistes. Deux jours après, s'étant porté sur Clisson, il réduisit en cendres le château de ce chef vendéen. Il s'empara aussi de Châtillon sur la Rochejacquelein, dont il livra également le château aux flammes. Châtillon fut pris et repris. La dernière fois qu'il y entra, Westermann fit un affreux carnage des royalistes, et, ne pouvant tenir la ville, il ne l'abandonna qu'après y avoir mis le feu. A la bataille du Mans, si désastreuse pour les Vendéens, il fut couvert de blessures et eut trois chevaux tués sous lui. Il eut part ensuite, avec Kléber, à la victoire de Savenay. Westermann aspirait au commandement en chef. Il déniait Rossignol et Ronsin (v. ces noms), qui avaient obtenu un avancement plus rapide. Lie avec Danton et ses amis, il s'appuyait sur eux pour parvenir à son but, et, en effet, ceux-ci le promurent partout. Philippeaux, en mission dans la Vendée, le proclamait le seul général capable de terminer la guerre; Camille Desmoulins tenait le même langage dans le *Vieux cordelier*. On accusait le comité de Salut public de vouloir éterniser les troubles en refusant le suprême commandement à Westermann. Les jacobins, dirigés par Robespierre, défendaient le gouvernement, attaquaient à leur tour les dantonistes avec beaucoup de vigueur. Westermann apparut inopinément à Paris au plus fort de la querelle. On le considéra comme le bras dont Danton et ses amis devaient se servir pour renverser Robespierre, et il fut arrêté avec eux. Lorsqu'il s'entendit accuser de conspiration devant le tribunal révolutionnaire, il s'écria : « Moi, conspirateur ! Je demande à me dépouiller nu devant le peuple. J'ai reçu sept blessures par devant; elles sont encore saignantes. Attendez, du moins, malheureux, qu'elles soient cicatrisées ! » Il monta sur l'échafaud avec beaucoup de fermeté.

WESTERMANN (Antoine), philologue allemand, né Leipzig en 1806, mort en 1869. Après avoir étudié les langues classiques anciennes à l'université de sa ville natale, il y prit ses grades en 1830 et y devint successivement professeur extraordinaire (1833), professeur ordinaire (1834) d'archéologie et codirecteur du séminaire philologique (1849). Il eut une grande part à la fondation et à l'organisation de la Société des sciences (1846) et prit sa retraite en 1865. Outre un grand nombre de discours qu'il prononça, de 1849 à 1865, en qualité de *programmatorius* de l'université, il faut citer parmi ses travaux originaux : *De publicis Atheniensium honoribus ac premiis* (Leipzig, 1830); *Quæstiones Demosthenicæ* (Leipzig, 1830-1837); *De Callisthenis Olynthio* (1838-1842). On lui doit aussi d'excellentes éditions, avec notes et commentaires, de plusieurs auteurs grecs. Les plus remarquables sont celles des ouvrages suivants : *Vita decem oratorum* (Quellinbourg, 1833); *Paradoxaographi* (Brunswick, 1839); le *De uribus d'Etienne de Byzance* (1839); la *Vita Solonis* de Plutarque (1840); les *Nyctographi* (1843); les *Biographi* (1845); les *Œuvres complètes de Philostrate* (Paris, 1848); les *Discours de Lysias* (Leipzig, 1853); les *Discours choisis de Demosthène* (Leipzig, et Berlin, 1850-1868, 3 vol.), etc. Westermann a comblé une lacune dans l'histoire littéraire par son *Histoire de l'éloquence en Grèce et à Rome* (1833-1835, 2 vol.), qui se distingue autant par l'étude approfondie des sources les plus authentiques, que par la finesse de la critique et des appréciations. Il a, en outre, donné une édition considérablement augmentée du *De historiis Græcis* de G.-J. Voss (Leipzig, 1838), ainsi que des traductions allemandes des *Discours choisis de Demosthène* (Stuttgart, 1850-1868, 4 vol.) et des *Dèmes de l'Attique* de Leake (Brunswick, 1840). Enfin il a fourni de nombreux articles aux *Acta societatis Græcæ* (Leipzig, 1835 et ann. suiv., 2 vol.), qu'il avait fondés avec Funkhænel, aux *Annales de philologie et de pédagogie* de Jahn, à la *Revue de la science archéologique*, ainsi qu'aux *Comptes rendus et aux Dissertations* de la Société royale saxonne des sciences.

WESTERMANNIE s. f. (vè-stèr-ma-ni) — de *Westermann*, natural. allem.). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, de la tribu des noctuides.

WESTERN (Iles). V. HÉBRIDES (Iles).

WESTERN, bourg des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat de New-York, à 8 kilom. de Rome, sur la Mohawk; 4,500 hab.

WESTERNIE s. f. (ouè-stèr-ni) — de l'angl. *western*, occidental). Moll. Genre de mollusques gastéropodes, voisin des pleurobranchés.

WESTER-NORRLAND, contrée septentrionale de la Norvège.

WESTERVICK, ville de Suède, sur un golfe de son nom, dans le län et à 157 kilom. N. de Calmar; 4,300 hab. Port de commerce. Chantiers de construction.

WESTERWALD, chaîne de montagnes de l'Allemagne du Nord, dans la province prussienne de Hesse (ancien duché de Nassau), entre le Rhin à l'O., la Lahn au S. et la Sieg au N. Le point culminant, nommé Salzbürgerkopf, s'élève à 868 mètres. Les montagnes de cette chaîne sont bien boisées et cultivées en beaucoup d'endroits; on y exploite du fer, de la calamine et de la houille. Leur prolongement au N.-O. porte le nom de Liebenberg.

WESTFIELD, bourg des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat de Massachusetts, à 11 kilom. O. de Springfield, au milieu d'une belle contrée fertile et accidentée; 4,500 hab. Industrie active.

WEST-FIORD, c'est-à-dire *golfe occidental*, golfe ouvert, formé par l'Atlantique entre les côtes de Norvège et les îles Lofoden. Ce golfe a 160 kilom. du N.-E. au S.-O. et 100 kilom. de largeur à son entrée méridionale, près de laquelle se trouve le Malström.

WESTIE s. f. (ouè-sti) — de l'angl. *west*, ouest). Bot. Syn. d'ANTHONTIS et de CESTREAU.

WEST-LOTHIAN, comté d'Ecosse. V. LINTHOGH.

WESTMACOTT (Richard), sculpteur anglais, né à Londres en 1775, mort en 1856. Il reçut de son père, qui était un artiste de quelque mérite, les premières leçons de son art, partit en 1793 pour Rome, où il étudia sous la direction de Canova, remporta, pendant son séjour en Italie, un premier prix de l'Académie de Florence, dont il fut nommé membre l'année suivante (1795), et, à son retour en Angleterre, se plaça bientôt au premier rang parmi les artistes de son époque. Elu, en 1809, membre de l'Académie royale, il y succéda en 1827 à Flaxman, comme professeur de sculpture, et conserva ce titre jusqu'à sa mort. Peu de temps après son avènement, la reine Victoria l'éleva au rang de chevalier. Ses œuvres d'imagination pure sont d'un caractère gracieux, chaste et réellement poétique, et si, par l'exécution, elles ressemblent à celles de l'école moderne italienne, un grand nombre d'entre elles tiennent encore aujourd'hui une place distinguée parmi les productions de l'école anglaise de sculpture. La plus populaire est sa charmante statue de *Psyché*, qu'il exécuta pour le duc de Bedford et qui est aujourd'hui placée à Woburn, à côté d'un *Cupidon* du même artiste. Citons encore de lui dans le même genre : *Euphrasie*; *Nymphes dégraffant sa ceinture*; la *Mère offriée*; le *Vagabond sans patrie*; la *Dévotion*, etc. Il exécuta aussi plusieurs monuments et bas-reliefs, entre autres une partie de la frise de l'arche de marbre de la porte de Cumberland et un grand bas-relief allégorique pour le fronton de la nouvelle Bourse de Londres (1844). Mais ce sont surtout ses statues monumentales qui ont le plus contribué à sa réputation. Dans le nombre il faut citer celles d'Addison, de Pitt, de Fox, de Spencer Perceval, du duc de Montpensier et de mistress Warren avec son enfant, qui se trouvent toutes à l'abbaye de Westminster; celles de sir Ralph Abercromby, de lord Collingwood et des généraux Parkenham et Gibbs, dans la cathédrale de Saint-Paul; la statue en bronze du duc de Bedford, dans Russel square; celle de Nelson, à Birmingham, et une autre de Fox, dans Bloomsbury square; la statue en bronze de George III, à Liverpool; une statue équestre du même roi, sur la colline de Sion en face de Windsor; la statue de Canning, qui fut érigée en 1832 près du Parlement et qui est de beaucoup la plus belle œuvre de sculpture que Londres possède; celle du duc d'York, qui est depuis 1834 dans le parc de Saint-James, etc. Enfin, on lui doit encore un *Achille* colossal, érigé en 1832 à Hyde Park, et qui est l'une des plus grandes statues qui aient jamais été fondues; une *Jeune paysanne* (1819), pour le monument de lord Penrhyn, et une *Jeune fille indoue*, pour le tombeau d'Alex. Colvin, à Calcutta. Il avait, en outre, publié un ouvrage sur l'Art de la

plastique en Angleterre au moyen âge (Londres, 1846).

WESTMACOTT (Richard), sculpteur anglais, fils du précédent, né à Londres en 1799. Il commença ses études artistiques sous la direction de son père et partit en 1820 pour l'Italie, où son attention se porta presque exclusivement sur les chefs-d'œuvre de l'art antique. Il revint en 1826 dans sa patrie, fut élu en 1849 membre de l'Académie royale et y devint, en 1857, professeur de sculpture, en remplacement de son père. Sous certains rapports, ses œuvres ne sont pas inférieures à celles de ce dernier; comme lui, il a la grâce et la délicatesse de la conception, avec une certaine dose de sévérité classique dans le style; mais son talent est d'un caractère plus grave, et il excelle surtout dans les sujets religieux, ou d'une exécution lente et réfléchie. On cite, parmi ses œuvres monumentales et religieuses : le tombeau de l'archevêque Howley, dans la cathédrale de Cantorbéry; celui du comte Hardwicke, à Wimpole; celui d'Ashburton, où l'on admire surtout la grande figure de l'ange gardien; la belle statue de *David vainqueur de Goliath*; le groupe de la *Prière et la Résignation* et le bas-relief *Allez et ne péchez plus*. Parmi ses œuvres d'un caractère moins sévère, on admire en première ligne : *Vénus et Ascanie*; *Vénus instruisant Cupidon*; le *Joueur de cymbales*; *Vénus portant Cupidon*; *Paoli et Francesco*, magnifique bas-relief, exécuté pour le marquis de Lansdowne; deux autres bas-reliefs d'une fantaisie aussi originale que charmante, qui appartiennent au comte d'Ellesmere, la *Clochette bleue* et le *Papillon* (1836-1838). Son *Ariel s'envolant du creux d'un arbre* (d'après Shakespeare) n'est pas d'une conception très-heureuse. Il a aussi exécuté un grand nombre de bustes, dont quelques-uns sont supérieurs en mérite à ceux de son père. Tels sont, entre autres, ceux de lord John Russell, de sir Francis Burdett, de Sydney Smith, de sir R. Murchison, etc.; mais il excelle surtout dans les bustes de femmes. M. Westmacott a collaboré à diverses publications, notamment à la *Penny Cyclopædia* et à l'*Encyclopædia metropolitana*, auxquelles il a fourni l'article *SCULPTURE*; il a, en outre, fait des cours sur l'histoire et les principes de la sculpture à l'institution royale et à l'institution de Londres.

WESTMACOTT (James - Shewood), sculpteur anglais contemporain. Il se fit d'abord connaître par d'excellentes statuettes d'Alfred le Grand et de Richard Cœur de Lion; puis il exécuta une statue de *saint Jean-Baptiste* (1857), qui fut fort remarquée, ainsi que le modèle de la statue du comte de Winchester, qui a été fondue en bronze pour la Chambre des lords. Il a aussi fait un grand nombre de bustes, dont l'un des plus remarquables est celui de la reine Victoria. Depuis quelques années, il a renoncé au genre historique pour travailler à des œuvres d'imagination pure, parmi lesquelles nous citerons : *Une Péri d'après Lalla Rookh* de Moore; *Une jeune fille à la fontaine*; la *Victoire tirant une couronne de laurier de sa tête pour la placer sur celle d'un guerrier vainqueur*, etc.

WESTMANIE, ancienne division administrative de la Suède, dans la Suède propre, au N. du lac Mælar. Elle forme actuellement la province du Westera et une partie de celle d'Örebro.

WEST-MEATH, comté d'Irlande. V. MEATH.

WESTMINSTER (abbaye de). V. LONDRES (tome X, page 655).

WESTMINSTER HALL. V. LONDRES (tome X, page 656).

Westminster Review (THE). V. REVUE DE WESTMINSTER.

WESTMINSTER (Richard Grosvenor, marquis de), homme politique anglais, né en 1795, mort en 1869. Il porta d'abord le nom de vicomte Belgrave, fit ses études à Oxford et fut élu en 1818, dans le comté de Chester, membre de la Chambre des communes, où il soutint la politique des whigs. A la mort de son père (1845), il lui succéda dans ses titres et dans son siège à la Chambre des lords. De 1850 à 1852, il remplit les fonctions de grand maître de la maison de la reine et fut appelé à siéger au conseil privé. Jusqu'à sa mort, il soutint la politique des libéraux. Le marquis de Westminster, qui était un des plus riches propriétaires de l'Angleterre, laissa en mourant une fortune énorme. De son mariage avec une fille du duc de Sutherland, laquelle a publié un *Récit d'un voyage dans la Méditerranée* (1843), il a eu plusieurs enfants, dont l'aîné, d'abord connu sous le nom de comte Hughes-Loup de Grosvenor et né en 1825, a siégé à la Chambre des communes à partir de 1847, puis lui a succédé, en 1869, comme membre de la Chambre des lords et marquis de Westminster.

WESTMORLAND ou **WESTMORELAND** (*moreland*, terrain montagneux), comté au N.-O. de l'Angleterre, borné au N.-O. et au N. par celui de Cumberland, à l'E. et au N. par ceux de Durham et d'York au S. par ce dernier et celui de Lancastre; 198,322 hectares, dont 19,000 en culture, 59 en pâturage; 64 kilom. sur 40; 61,000 hab. Ce

pays renferme d'assez hautes montagnes, des collines nues, des marécages et des bruyères. La Lune et le Kent, au S., l'Eden et l'Emont, au N., sont les rivières les plus importantes. Le climat y est excessivement humide et pluvieux, en raison de sa proximité de la mer d'Irlande; cependant l'air y est pur et sain dans les vallées, mais âpre et froid dans la partie montagneuse. Ce comté est célèbre pour ses lacs, qui, pendant l'été, y attirent un grand nombre de visiteurs. L'avoine est le principal grain qu'on récolte; il y a aussi de grandes cultures de blé, de turneps, de trèfle. Le sol est très-propre à la production du bois, et cette contrée paraît avoir été couverte de forêts. On élève dans les parties montagneuses de nombreux troupeaux de moutons, ainsi que de gros bétail et de porcs, dont il se fait des jambons estimés. Le granit et le basalte abondent dans les montagnes du Westmorland; le schiste, le trapp, le calcaire se trouvent également dans ce pays. La houille y est assez répandue, et l'ardoise y est une des principales richesses minérales. L'industrie manufacturière y a pour objet des fabriques de drap, de lainages, tissus de coton divers, chapellerie, bonneterie, dont les produits, joints à des ardoises, de la laine et des jambons, forment les principaux objets du commerce de ce comté. Capitale, Appleby; villes principales, Ambleside, Kendal, Kirkby.

WESTMORLAND (Mildmay Fane, comte de), homme d'Etat anglais, né vers 1600, mort en 1665. Il descendait d'une ancienne famille galloise, ayant pour ancêtre commun avec les Vases, aujourd'hui ducs de Cleveland, Howell ap Vane, qui possédait de grands biens dans le Monmouthshire avant l'époque de la conquête normande. Mildmay Fane, second comte de Westmorland, fut l'un des chevaliers du Bain qui assistèrent au couronnement de Charles I^{er}. Pendant la guerre civile, il se rangea d'abord sous la bannière royale; mais, plus tard, il prêta serment au Parlement. Cependant, comme il avait concouru à la restauration de la royauté, il jouit de la faveur de Charles II, qui le nomma l'un des lords lieutenants du comté de Northampton. Il est plus connu aujourd'hui comme l'auteur d'un recueil de poésies d'un rare mérite pour l'époque, publié en 1648 sous le titre d'*Otia sacra*.

WESTMORLAND (John Fane, onzième comte de), diplomate anglais, né en 1784, mort en 1859. Il était fils du dixième comte, John Fane, qui fut lord lieutenant d'Irlande sous le ministère de Pitt, puis, jusqu'en 1827, gardien du sceau privé, et qui mourut en 1841. Son fils, qui jusqu'à cette époque fut connu sous le nom de lord BURGESS, entra de bonne heure dans l'armée et fit les campagnes de Portugal et d'Espagne sous les ordres de Wellington, dont il épousa la nièce en 1811. En 1814, il fut attaché avec lord Aberdeen au quartier général de Schwarzenberg et, pendant le congrès de Vienne, fut nommé ambassadeur à Florence, où il résida quinze ans en cette qualité. Profitant des nombreux loisirs que lui laissaient ces fonctions, il s'adonna à l'étude des beaux-arts, de la musique en particulier, et, indépendamment d'un grand nombre de symphonies, de cantates et de messes, écrivit deux opéras : *Il Torneo* et *l'Erre di Lancastro*, qui denotent un véritable dilettante. Il fit construire à l'hôtel de l'ambassade anglaise un théâtre, sur lequel il parut lui-même avec sa femme. Il s'occupa aussi de littérature et publia trois ouvrages intitulés : les *Opérations des alliés en Portugal* (Londres, 1818); les *Opérations des armées alliées en 1814* (Londres, 1822) et *Souvenirs des premières campagnes du duc de Wellington en Portugal et en Espagne*. De retour en Angleterre, il devint membre du conseil privé et fut promu lieutenant général en 1838. En août 1841, son ami Aberdeen reçut le portefeuille des affaires étrangères, tandis que son oncle, le duc de Wellington, prenait de son côté une position influente dans le cabinet; aussi lord Burgess, qui jusqu'alors n'avait occupé qu'un poste diplomatique d'un ordre secondaire, fut-il appelé à l'importante ambassade de Berlin. Peu de temps après, il hérita du titre de comte et des vastes biens de sa famille. A Berlin, son caractère bienveillant et son goût pour les beaux-arts lui firent beaucoup d'amis, et, grâce à la faveur dont il jouissait en haut lieu, il établit des relations de profonde intimité entre les gouvernements anglais et prussiens. Les événements de 1848 lui fournirent enfin l'occasion de prendre part à d'importantes négociations politiques, et dans la question du Slesvig-Holstein il joua le rôle de médiateur. Le gouvernement anglais fut tellement satisfait de sa conduite en cette circonstance, qu'en 1851 il l'envoya comme ambassadeur à Vienne, pour y faire cesser la froideur que la politique de Palmerston avait fait naître entre l'Angleterre et l'Autriche. Lors des grandes promotions qui eurent lieu, en 1854, dans l'armée anglaise, il fut élevé au grade de général. Le dernier incident de sa carrière diplomatique fut la part qu'il prit aux conférences qui eurent lieu d'abord en 1853, puis en 1855, pour arriver à une solution pacifique de la question d'Orient. Il se démit, en novembre 1855, de ses fonctions d'ambas-

sadeur à Vienne et passa ses dernières années dans la retraite. Il a eu pour successeur dans son titre de comte son troisième fils, François-William-Henry FANS, lord BURGERSH, qui est né en 1824 et qui est colonel dans l'armée anglaise. Il a été l'aide de camp de lord Raglan pendant la campagne de Crimée et ce fut lui qui, en cette qualité, apporta en Angleterre la dépêche qui annonçait la victoire de l'Alma. Il s'est marié, en 1857, avec lady Adélaïde Curzon, fille du comte Howe.

WESTON (Edouard), théologien anglais, né à Londres en 1565, mort en 1633. Il fit ses études à Oxford, à Reims et à Rome, professa la théologie à Reims et à Douai et devint plus tard chanoine à Bruges. On a de lui : *Institutiones de triplici hominis officio* (Anvers, 1602, in-4°); *Juris pontificii sanctuarium* (1613, in-8°); *Epreuve de la vérité chrétienne par la règle des vertus* (Douai, 1614-1615, 3 vol. in-4°); *Theatrum vitæ civilis et sacræ* (Bruges, 1626, in-fol.).

WESTON (Elisabeth-Jeanne DE), femme poète anglaise, née vers 1586, morte à une époque inconnue. Son père, qui appartenait à une famille noble du Surrey, se vit contraint, pour une cause inconnue, de quitter l'Angleterre et se rendit à Prague, en Bohême, où il mourut, laissant sa femme et sa fille dans la misère. Elisabeth avait reçu une éducation brillante. Outre le latin, elle connaissait quatre ou cinq langues étrangères et composait des vers avec un talent réel. Le chancelier du royaume de Bohême, Henri de Pisiniz, ayant lu des poésies latines d'Elisabeth et apprpris sa situation, la recueillit chez lui, ainsi que sa mère, et s'employa, mais sans succès, pour lui faire rendre les biens que son père possédait en Angleterre. Elisabeth de Weston épousa, en 1606, Jean Léon, qui remplissait des fonctions à la cour impériale. Depuis lors, on n'entendit plus parler d'elle, ce qui fait supposer qu'elle mourut peu après. Elle avait acquis une grande réputation en Allemagne, et des hommes du plus grand savoir étaient entrés en correspondance avec elle. « Ses poésies, dit Parisot, se recommandent généralement par la facilité, l'harmonie, la noblesse du ton et des idées. Il n'y a pas moins d'élevation que de sensibilité dans les plaintes qu'elle exhale sur les malheurs de sa famille. Quelques pièces se distinguent par des traits de finesse et de magnéité. » On lui doit des odes, des épiques, des épigrammes, des élégies, des quatrains, des distiques, des fables, des poésies fugitives et des lettres à divers savants. Ces divers écrits ont été réunis et publiés sous le titre de : *Parthenicon Elisabethæ-Joannæ Westoniæ, virginis nobilissimæ* (Prague, 3 parties in-12, sans date).

WESTON (Richard), comte de PORTLAND, homme d'Etat anglais, né vers la fin du XVII^e siècle, mort en 1635. Sous Jacques I^{er}, il devint conseiller dans la Grande-Bretagne, ambassadeur à Vienne, vice-chancelier d'Angleterre (1622), chancelier de l'échiquier, grand trésorier du royaume, gouverneur de l'île de Wight (1631) et reçut les titres de baron de Weston, puis de comte de Portland (1633). Au commencement du règne de Charles I^{er}, il se fit remarquer dans les débats du Parlement et mourut peu après. — Son fils aîné, Jérôme WESTON, comte de Portland, mort en 1663, s'attacha à la cause royale pendant la lutte de Charles I^{er} contre le Parlement. Après la restauration de Charles II, il devint commissaire royal près les Provinces-Unies.

WESTON (Etienne), prélat anglais, né à Farnborough (comté de Berk) en 1665, mort en 1742. Il se fit recevoir maître es arts à l'université de Cambridge, puis entra dans l'Eglise et fut nommé vicaire à Maple-Durham. Grâce à la protection de Walpole, Weston obtint l'archidiaconat de Cornouailles et l'évêché d'Exeter (1724). Il acquit une grande réputation comme prédicateur, et il est regardé comme un des meilleurs orateurs de la chaire de l'Eglise anglicane. Ses *Sermons* ont été publiés à Londres (1749, 2 vol. in-8°).

WESTON (Edouard), écrivain anglais, fils du précédent, mort vers 1760. Après avoir été secrétaire de lord Thownshend et de lord Harrington, il remplit diverses fonctions administratives et devint membre du conseil privé. On a de lui : *Du bill des juifs* (1753); *Avis d'un gentilhomme de la campagne à son fils* (1755); *Lettre à l'évêque de Londres sur le tremblement de terre de Lisbonne* (1756), etc.

WESTONIE s. f. (oué-sto-ni — de Weston, savant angl.). Bot. Genre de plantes, de la famille des légumineuses, appelé aussi *rothia*, et dont l'espèce type croît dans l'Asie tropicale.

WESTPHAL (Joachim), théologien protestant allemand, né à Hambourg en 1510, mort en 1574. Il fit ses études à l'université de Wittenberg, où il devint l'un des disciples les plus zélés de Luther et de Mélanchthon. Nommé en 1532, par la protection de ce dernier, sous-recteur de l'école de Saint-Jean, à Hambourg, il quitta cette ville en 1534, visita les principales universités de l'Allemagne et revint à Wittenberg, où il prit une part active aux polémiques religieuses de ses deux maîtres. Il se sépara cependant de Mélanchthon dans la controverse des sacramentaires et défendit même avec beaucoup

de violence contre lui la doctrine eucharistique de Luther. Nommé en 1541 pasteur d'une des paroisses de Hambourg, il remplit ces fonctions jusqu'à sa mort et devint, en outre, en 1572, surintendant de la même ville. On a de lui un grand nombre d'écrits, qui sont la plupart relatifs aux controverses religieuses de son époque, et parmi lesquels nous citerons : *Lutheri sententia de adiaphoribus et scriptis ejus collecta*; *Historia vitulæ aureæ Aaronis ad nostra tempora et controversias accommodata* (Magdebourg, 1540); *Recta fides de cana Domini ex verbis apostoli Pauli et evangelistarum demonstrata*; *Loci præcipui de vi, usu et dignitate salutiferi baptismi, ex evangelistis et apostolis collecti, epistola responsoria ad convicia Johannis Calvinii, etc.*; *Phil. Melanchthonis sententia de cæna Domini, etc.* — Un autre Joachim WESTPHAL, qui était contemporain du précédent et qui mourut en 1569, se signala par la violence avec laquelle il attaqua dans ses prédications la corruption des mœurs de son époque. Il a laissé différents écrits, entre autres : *Mon adieu* (1568); *le Diable de l'orgueil*, inséré dans le *Théâtre diabolique*; des *Panegyriques*, etc.

WESTPHAL, médecin allemand, né à Greifswalde en 1720, mort en 1788. Il fit ses études à l'université de Greifswalde, où son père était professeur de morale et doyen, visita ensuite celles de Berlin et de Halle et revint en 1741 se faire recevoir docteur en médecine dans sa ville natale. L'année suivante, l'Académie des curieux de la nature l'admit au nombre de ses membres. En 1743, il fut nommé adjoint à la Faculté de médecine et, en 1756, y devint professeur ordinaire. Parmi ses nombreux écrits, nous citerons : *De parte intestini jejuni* (Greifswalde, 1741, in-4°); *De novis medicis, novis cameteris* (1742); *De injectionibus anatomicis* (1745); *De usu potus ad conservandam restituendamque sanitatem* (1745); *Curationes morborum interiorum, quæ a chirurgis suscipiuntur, a magistratu non esse tolerandas* (1745); *De usu quorundam solidorum partium corporis humani adhuc dubio* (1757); *De fricatione, magno remedio anti-hypochondriaco* (1763); *De structura mammarum sezus sequioris* (1767); *De angina* (1767); *De epilepsia motuque convulsivorum infantum causis præcipuis* (1765); *De calore naturali in febribus vel acuto, vel minuto* (1767); *De rubedine sanguinis* (1767).

WESTPHAL (Ernest-Chrétien), jurisconsulte allemand, né à Quedlinbourg en 1737, mort en 1792. Nommé, en 1764, adjoint à la Faculté de droit de Halle, il devint plus tard doyen de l'université, conservateur du cabinet des médailles et conseiller intime de justice. Il a laissé un grand nombre d'écrits, parmi lesquels nous citerons : *Explication systématique des lois romaines sur le droit hypothécaire* (Leipzig, 1770, in-8°); *Interpretationes juris civilis de libertate et servitutibus prædiorum* (Leipzig, 1773, in-8°); *Introduction systématique à la connaissance des meilleurs livres de jurisprudence* (Leipzig, 1774, in-8°); *Droit particulier de l'empire d'Allemagne* (Leipzig, 1783-1784, 2 vol. in-8°); *Droit public qui régit aujourd'hui l'Allemagne* (Leipzig, 1780, in-8°); *Droit féodal actuel de l'Allemagne* (Leipzig, 1784, in-8°); *Code criminel de l'Allemagne* (Leipzig, 1785, in-8°); la *Torture chez les Grecs, chez les Romains et chez les Allemands, avec explication des lois qui y ont rapport* (Leipzig, 1785, in-8°), etc.

WESTPHALEN (Joachim-Ernest DE), historien allemand, né en 1700, mort en 1759. Il fut successivement professeur de droit à Rostock, chancelier et président du conseil du prince de Holstein. On n'a de lui qu'un seul ouvrage, mais il lui coûta de longues années de recherches; il a pour titre : *Monumenta inedita rerum Germanarum, præcipue Cimbricarum et Megapolensium* (Leipzig, 1739, 4 vol. in-fol.).

WESTPHALEN (Angèle-Christine AXEN, dame), femme de lettres allemande, née à Hambourg en 1758, morte en 1840. Ses compositions en vers et en prose ont obtenu à leur époque un certain succès, mais elles ne sont plus guère connues aujourd'hui. Nous citerons les suivantes : *Charlotte Corday*, tragédie (1804); *Pétrarque*, poème dramatique (1806); *Poésies* (1809-1835); et les *Poésies du temps* (1815).

WESTPHALES, peuple primitif de la Westphalie.

WESTPHALIE, contrée de la région occidentale de l'Allemagne, comprise entre le Rhin et le Weser et tirant son nom des Westphales, la plus occidentale des trois grandes tribus qui occupaient jadis la Saxe. La Westphalie a souvent changé de limites, de titre et de possesseurs. Elle a appartenu successivement aux ducs de Saxe, aux archevêques électeurs de Cologne, à la France et à la Prusse. Elle a été un duché, donné en dernier lieu à la Hesse-Darmstadt en 1802; un cercle électoral, qui cessa d'exister lors de la dissolution de l'empire d'Allemagne en 1806; un royaume, formé par Napoléon en 1807, en faveur de son frère Jérôme; et, enfin, depuis 1814, elle forme une province administrative de la monarchie prussienne. Chacune de ces révolutions modifia son étendue, en changeant ses limites, que nous allons indiquer dans les articles suivants.

WESTPHALIE (DUCHÉ DE), nom qui fut donné d'abord à la partie occidentale de la Saxe comprise entre le Weser et l'Elbe, puis, quand elle en eut été détachée en 1180 par Frédéric Barberousse, ce nom resta à la province que forma la Westphalie dans l'électorat de Cologne, avec la ville d'Arensberg pour chef-lieu. Elle avait alors pour limites la principauté de Waldeck à l'E. et le comté de la Mark à l'O. Ce duché fut donné à la Hesse-Darmstadt en 1802.

WESTPHALIE (CERCLE DE), grande division de l'ancien empire germanique, qui comprenait le territoire situé entre la mer du Nord, les provinces-Unies (Pays-Bas), les cercles de Bourgogne, de basse Saxe, du haut Rhin et du bas Rhin. Ce cercle, formé de l'ancien duché de Westphalie, de la Lotharingie septentrionale, de l'Ostphalie et de la Thuringe, comprenait les évêchés de Munster, de Paderborn, d'Osnabruck et de Liège; les principautés de Minden, de Nassau, de Meurs et de Verden; les duchés de Clèves, de Juliers, de Berg et d'Oldenbourg; les comtés de la Mark, de Schaumbourg, Ravensberg, Hoya, Pyrmont, Delmenhorst, Lippe, Bentheim et Diepholz; les seigneuries d'Anhalt; les abbayes de Corvey, de Stablo, de Malmédy; les villes libres de Cologne, Aix-la-Chapelle et Dortmund. Ce cercle, qui cessa d'exister à la dissolution de l'empire germanique en 1806, avait alternativement pour directeurs : l'électeur de Brandebourg (comme duc de Clèves), l'électeur palatin (comme duc de Juliers), enfin l'évêque de Munster.

WESTPHALIE (ROYAUME DE), Etat de l'ancienne confédération du Rhin. Formé en 1807, il avait pour limites : au N., les duchés de Mecklembourg; à l'E., les royaumes de Saxe et de Prusse; au S., les grands-duchés de Hesse-Cassel et de Francfort; à l'O., l'empire français et le grand-duché de Berg. La ville de Cassel en était la capitale. Il comprenait la partie méridionale de l'électorat de Hanovre, de l'évêché de Paderborn et quelques autres districts de l'ancien cercle de Westphalie, les principautés de Verden et d'Halberstadt, les duchés de Brunswick et de Magdebourg, enfin quelques portions des anciens cercles de basse Saxe et du haut Rhin. Les événements de 1814 amenèrent la dissolution du royaume de Westphalie. Quelques parties de son territoire firent retour à leurs souverains primitifs, et la Prusse forma de la partie centrale de l'ex-royaume une province qui conserva le nom de Westphalie et dont nous allons nous occuper.

WESTPHALIE (PROVINCE DE), une des grandes divisions administratives de la monarchie prussienne, formée en 1814 de l'ancien duché de Westphalie, de l'évêché de Munster, de la principauté de Minden, des comtés de Ravensberg, de la Mark, de Mecklembourg, du comté de Lingen, des principautés de Paderborn, de Dortmund, de Siegen et de plusieurs autres seigneuries médiatisées. Elle a pour limites : au N.-O., le royaume de Hollande; au N., la province prussienne de Hanovre; à l'E., la province de Hesse (ancien duché de Hesse-Cassel), les principautés de Lippe, le duché de Brunswick et la province de Hanovre; au S.-E., la principauté de Waldeck; au S., le grand-duché de Hesse-Darmstadt, la province de Hesse (la partie qui formait naguère le duché de Nassau) et la Prusse rhénane, qui limite la Westphalie à l'O. Elle est comprise entre 50° 40' - 52° 1' de latit. N. et entre 4° 4' - 7° 2' de longit. E. Superficie, 20,180 kilom. carr.; 1,566,441 hab., dont 835,845 catholiques, 652,801 protestants, le reste israélites. Ch.-l., Munster. Au point de vue administratif, la province se subdivise en trois régences qui portent le nom de leurs chefs-lieux : Munster, Minden et Arensberg, subdivisées en 35 cercles, renfermant 99 villes, 16 bourgs et 6,112 villages.

L'aspect général de cette province présente quelques montagnes au S. et à l'E., ce sont des ramifications du Westerwald; au N.-E., on trouve la chaîne du Teutoburger-Wald et du Wessergebirge; mais à l'O. et surtout au N.-O., on rencontre de vastes plaines parsemées de marais et de bruyères. Au point de vue hydrographique, la Westphalie appartient au bassin de la mer du Nord; les principaux cours d'eau qui l'arrosent sont : le Weser, l'Ems, la Lippe, le Rhur, la Lenne, la Werre et le Diemel. On y trouve du fer, du plomb, du cuivre, du zinc, du vitriol, de la calamine, de la houille, de l'antimoine et de l'alun; de riches carrières de pierre à bâtir, de gypse, d'ardoise et des salines. Il existe des eaux minérales à Vöstel, Bunde, Driburg, Schwelm, etc. La température y est variable et généralement humide, froide sur les montagnes du Westerwald, mais assez tempérée dans la plaine. Le sol est assez fertile et produit des céréales de toute espèce, du sarrasin, des pommes de terre, des plantes oléagineuses, du chanvre, du lin, du houblon et du tabac. Les prairies naturelles et artificielles y occupent de vastes étendues et nourrissent un grand nombre de bêtes à cornes, porcs, chèvres, chevaux d'excellente race; on y compte environ 150,000 chevaux, 542,000 bêtes à cornes, 455,000 moutons et 260,000 porcs. Les contrées montagneuses sont riches en bois, et la propriété foncière y est en grande partie morcelée et entre les mains des paysans.

L'industrie manufacturière de cette province est très-importante; la branche principale est la fabrication des toiles et le travail du fer; viennent ensuite les fabriques de lainages, de bas, de rubans, de draps, de cotonnades, de cuirs, de verre, de machines, de papier, de poudre, de tabac, de potasse, d'huile, de savon et de sucre. Le commerce exporte les produits des fabriques, beaucoup de bois de construction et surtout de grandes quantités de charcuterie. Tout le monde connaît la grande renommée des jambons de Westphalie.

Westphalie (TRAITÉ DE), traité fameux qui mit fin à la guerre de Trente ans. Le traité de Westphalie en comprend en réalité deux, dont l'un fut rédigé à Munster et l'autre à Osnabruck; mais tous deux furent signés dans cette première ville le 24 octobre 1648. Le premier, conclu entre la France, l'empereur et l'empire, se rapporte principalement aux satisfactions accordées à la France; le second, supposé signé à Osnabruck et conclu entre la Suède, l'empereur et l'empire, a trait aux satisfactions réclamées par la Suède; c'est celui qui, à proprement parler, a décidé les affaires intérieures de l'empire.

Pour bien comprendre la paix de Westphalie, il ne faut pas perdre de vue qu'elle a été conclue après trente années de guerres, de violences et d'actes arbitraires qui avaient causé un tel bouleversement, qu'on se vit obligé de terminer bien des différends sans avoir égard à la justice et au bon droit; elle est le fruit de négociations qui se prolongèrent pendant quatre ans et demi; de là de fréquents changements dans la rédaction, ce qui est cause des longues paraphrases, de la foule des parenthèses et des défauts de style. De là également les efforts qu'on fit pour s'accorder sur quelques mots, uniquement dans le but d'en finir, et bien qu'on n'ignorât pas que ces mots étaient susceptibles de différentes interprétations, et que des clauses nécessaires, mais qui auraient fait surgir de nouvelles difficultés, y étaient omises. Les négociations avaient lieu entre des partis religieux, dont aucun n'avait une idée de la véritable tolérance et dont chacun ne consentait qu'à regret à accorder une existence politique à l'autre. La paix était conclue en partie sous l'apparente médiation du pape, qui ne voulait pas avoir affaire à des hérétiques, tandis que ceux-ci, d'un autre côté, rejetaient sa médiation. Enfin, elle différait de toutes les autres paix en ce qu'elle était à la fois un traité de pacification entre les parties belligérantes et une loi fondamentale réglant la constitution politique de l'empire germanique. La participation des Etats au gouvernement de l'Allemagne et à la puissance législative générale, ainsi que leur supériorité sur leurs sujets, qui n'avaient été dans l'origine que leurs administrés ou leurs justiciables, furent constitutionnellement reconnues, et il en fut de même des droits politiques qui constituent l'essence de la souveraineté, tels que le droit de guerre et de paix et celui de conclure des alliances. On peut donc considérer les traités de Westphalie comme un instrument de paix entre des parties belligérantes et comme une chartre constitutionnelle. Ce double caractère constaté, venons-en à l'exposé sommaire des articles. Mais rappelons auparavant que l'Espagne se tint obstinément en dehors des négociations; malgré le récent désastre de Lens, elle ne se croyait pas encore forcée de courber la tête. Elle espérait ainsi retarder la conclusion de la paix, et l'empereur se résignait difficilement lui-même à briser le lien qui unissait les deux maisons d'Autriche. Mais l'Allemagne entière se réunit pour lui forcer la main, et le double traité fut enfin signé à Munster, comme nous l'avons dit en commençant.

Les paragraphes 69 et suivants du traité de Munster attribuaient à la France la souveraineté qu'exerçait l'empire sur les trois évêchés de Metz, Toul et Verdun, et sur les districts de ces évêchés; mot assez vague auquel les plénipotentiaires allemands attribuaient peut-être la signification de territoire ou de fief, mais auquel Louis XIV donna une interprétation beaucoup plus étendue, car il prétendit que cette expression de district comprenait également la cession de la souveraineté sur les territoires de tous les Etats immédiats de l'empire qui étaient vassaux des Trois Evêchés. Les historiens sont encore partagés sur cette question, et ce n'est pas nous qui essayerons de la trancher. La France acquérait de même la souveraineté et les droits de l'empire sur la ville de Pignerol, cédée à la France en 1632 par la maison de Savoie, à la suite du traité de Cherasque; Le Vieux-Brisach avec sa banlieue et son territoire et les villages de Hochstatt, Niederimbsing, Harten et Acharren, en dépendant; Le droit de garnison dans Philippsbourg, sauf à l'évêque de Spire ses droits de propriété et de supériorité territoriale (§§ 76 et 77). On comprend tout ce que cette restriction présente d'obscur; Le landgraviat de la haute et de la basse Alsace, avec le Sundgau et la préfecture des dix villes impériales d'Alsace (Haguennau, Colmar, Schlestadt, Wissembourg, Landau,

Oberenheim, Rosheim, Munster-en-Gregorienthal, Kaiserberg, Furingheim. Toutefois, le roi de France se reconnaissait obligé de maintenir la religion catholique dans ces pays, comme sous les princes d'Autriche, et d'en bannir les nouveautés introduites pendant la guerre. L'empereur et l'empire dérogeaient, en ce qui concernait l'Alsace, aux constitutions de l'empire et à la capitulation impériale, qui défendaient les aliénations des biens et droits de l'empire.

La liberté du commerce sur les deux rives du Rhin était rétablie, de même que celle de la navigation sur ce fleuve, sauf la visite ordinaire des marchandises et les péages accoutumés, qui ne devaient subir aucune augmentation.

La France restituait à l'archiduc Ferdinand-Charles, comte de Tyrol, les quatre villes frontalières du Rhin, le comté de Hauenstein, le Brisgau avec la forêt Noire et tout l'Odenwald. Elle s'engageait en plus à lui payer 3 millions d'indemnité pour le landgraviat d'Alsace et la préfecture des dix villes.

L'article 10 du traité rédigé à Osnabrück spécifiait les satisfactions accordées à la Suède par l'empereur et l'empire.

On cédait à cette puissance :
10 La Poméranie Citerieure avec une partie de l'Ultimeure, nommément la ville de Stettin et celles de Garz, Dam, Golnau, situées sur les deux rives de l'Oder, vers son embouchure, avec l'île de Wolin.

20 L'expectative de toute la Poméranie et de l'évêché de Cammin, à l'extinction des mâles de la maison de Brandebourg.

30 L'île de Rügen, à titre de principauté.

40 La ville et le port de Wismar, sous le titre de seigneurie, avec les bailliages mecklembourgeois de Poel et de Neukloster.

50 Enfin l'archevêché de Bremen, y compris les droits sur la cathédrale et le chapitre de Hambourg et l'évêché de Verden.

Ce fut à l'occasion de ces diverses clauses qu'on se servit pour la première fois du mot *seculariser*, dont les plénipotentiaires français enrichirent la langue.

En vertu de ces diverses conventions, la Suède prenait rang en Allemagne comme Etat d'empire, avec séance et triple voix à la diète pour Bremen, Verden et la Poméranie. On lui accordait également le privilège d'opter entre le conseil aulique et la chambre impériale, si on lui intentait une action en justice au sujet de ses possessions en Allemagne.

La Suède, de son côté, promettait de maintenir les privilèges des pays cédés, et de laisser particulièrement à la ville de Stralsund le libre exercice de la religion évangélique, selon la confession d'Augsbourg.

Nous allons maintenant passer rapidement en revue les clauses qui régèrent les affaires intérieures de l'Allemagne.

L'empereur et l'empire cédaient :
10 A l'électeur de Brandebourg et à ses héritiers mâles, en compensation de leurs droits sur la Poméranie Citerieure, etc., les évêchés de Minden et de Halberstadt, l'archevêché de Magdebourg devait leur revenir après l'administrateur actuel.

20 Au duc de Mecklenbourg-Schwerin, en compensation de Wismar, les évêchés de Schwerin et de Ratzebourg.

On attribuait l'alternative de l'évêché d'Osnabrück avec les catholiques aux ducs de Brunswick-Lunebourg, en compensation des conduttoreries qu'ils avaient sur certains des évêchés cédés.

Le landgrave de Hesse-Cassel conservait l'abbaye de Hirsfeld et quatre bailliages détachés de l'évêché de Minden ; il devait, de plus, recevoir des princes ecclésiastiques du voisinage une somme de 600,000 reichthalers à titre d'indemnité.

Les électeurs, princes et Etats de l'empire contribueraient de 5 millions de reichthalers pour la satisfaction et le licenciement de la milice suédoise. Toutes ces transactions devenaient une loi perpétuelle et une pragmatique sanction de l'empire, ainsi que les autres lois et constitutions fondamentales.

Le traité de Westphalie fut arrêté, conclu et signé en dehors de l'intervention du nonce du pape, Fabio Chigi. Aussi le pape, sur la fin des négociations, lui prescrivit-il de s'éloigner et de protester, à cause des nombreuses atteintes portées par le traité aux principes et aux biens de l'Eglise, par la tolérance accordée aux hérétiques et par la sécularisation des biens ecclésiastiques. L'Espagne protesta également à cause de la cession de la partie autrichienne de l'Alsace. Les princes catholiques ne s'émurent en aucune façon, et la ratification de l'empereur arriva la première à Munster dès le 5 décembre, puis celle du roi de France, et c'est ainsi que le traité de Westphalie devint la loi de l'Europe, tandis que le saint-siège, de sa « certaine science et pleine puissance » (Bougeant, *Histoire du traité de Westphalie*), le déclarait « nul, invalide, réprouvé, sans force et sans effet ».

On ne saurait, dit M. Henri Martin, se défendre d'une certaine impression de respect en présence de ce pacte, le plus grand monument du plus grand siècle de la diplomatie. C'est là comme l'arc de triomphe sur lequel le génie de la Renaissance a écrit sa victoire, achetée par les veilles ardentes de Richelieu, par le sang de Henri IV et de Gustave-Adolphe. L'Eu-

rope centrale est réorganisée sur des bases nouvelles : la France, constituée garante du maintien du système fédératif en Allemagne, s'indemnise de ses services en s'asseyant enfin sur la rive tant désirée du Rhin ; la Germanie restituée l'Alsace à la vieille Gaule, qui franchit joyeusement les Vosges pour retrouver son humide frontière des anciens jours ; mais la Germanie achète à ce prix l'avenir et la vie ; elle échappe à la main étouffante de l'Autriche, et le salut de la civilisation protestante d'Allemagne, si nécessaire au progrès de la société européenne, est assuré par l'intervention franco-suédoise. La Suède ne donne pas seulement, comme la France, une garantie extérieure ; aucun Etat allemand du Nord n'étant assez fort pour faire contre-poids à l'Autriche dans le corps germanique, la Suède se charge de ce rôle, au moins pour un temps, en entrant dans la famille allemande.

Rome, continue l'éminent historien après avoir rappelé l'annulation du traité par le saint-siège, Rome fulmina en vain : sa protestation, qui jadis eût ébranlé l'Europe, vint mourir sans écho sur le seuil des chancelleries. C'en était fait, sans retour, de la république catholique du moyen âge ; les Etats chrétiens venaient d'en déposer implicitement l'antique médiateur. Un nouveau droit des gens apparaissait dans la chrétienté ; le principe n'en était plus la communauté de culte religieux, mais l'indépendance des Etats, soumis seulement les uns envers les autres aux lois générales de l'humanité. L'équilibre, dont on a longtemps parlé et que l'Europe s'est longtemps proposé d'obtenir, en empêchant une puissance quelconque d'acquiescer une prépondérance accablante pour les autres, n'était que la garantie matérielle de ce principe moral de l'indépendance des nations. La politique laïque et internationale avait remplacé la politique ecclésiastique. Heureuse la France, principal auteur de cette révolution, si, dans la période de grandeur qu'elle allait parcourir après un orage passager, son gouvernement fut resté fidèle à l'esprit qui avait fondé cette grandeur si légitime et si pure !

Disons, pour terminer, que le traité de Westphalie, si habilement préparé par Mazarin, constitue son véritable titre de gloire, et que ce ministre s'est acquis par là des droits à la reconnaissance de la nation française.

Westphalie (ORDRE ROYAL DE). Le roi Jérôme Napoléon institua cet ordre le 15 décembre 1809, pour récompenser les services rendus à l'Etat et à sa personne, les actions héroïques, les découvertes utiles. Civil et militaire à la fois, l'ordre était divisé en trois classes. Il fut aboli en 1813, après la chute du gouvernement napoléonien.

WESTPHALIEN, IENNE s. et adj. (vè-sfà-li-ain, i-è-ne). Géogr. Habitant de la Westphalie ; qui appartient à cette contrée ou à ses habitants : *Les Westphaliens*. *Les Saxons Westphaliens*. *Le dialecte Westphalien*.

WESTPHALIQUE adj. (vè-sfà-li-ke). Géogr. Qui appartient à la Westphalie ou à ses habitants : *Les pays Westphaliques*.

— Hist. *Cour westphalique*. Syn. de WEIME.

WEST-PHILADELPHIE, bourg des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat de Pensylvanie, sur la rive O. du Schuykill, en face de Philadelphie, avec laquelle elle est reliée par deux ponts ; 6,700 hab. Nombreuses usines, fabriques de locomotives, produits chimiques et verreries. Ses rues sont régulières, propres et bordées de belles constructions. Aux environs, nombreuses et élégantes villas.

WEST-POINT, place forte des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat et à 95 kilom. N. de New-York, près de la rive droite de l'Hudson ; 5,600 hab. Cette ville est défendue par le fort Patnam, construit pendant la guerre de l'émancipation américaine ; elle renferme l'Ecole militaire fédérale, fondée en 1802. L'instruction y est gratuite ; mais les élèves, dont le nombre ne doit pas dépasser 250, doivent huit ans de service à l'Etat, après avoir suivi les cours, qui durent quatre ans.

WEST-PORT, ville d'Irlande, comté de Mayo, à 14 kilom. S.-O. de Castlebar, sur la baie de Clew ; 4,500 hab. Port de commerce assez actif. Exportation de toiles, beurre, saisons et grains. Parmi les édifices de la ville, nous citerons l'église paroissiale, la chapelle catholique romaine et deux conventicules pour les presbytériens et les méthodistes. West-Port est une station de bains de mer assez fréquentée pendant la belle saison.

WEST-PORT, bourg des Etats-Unis, dans l'Etat de Massachusetts, à 30 kilom. S. de Taunton, sur la Buzzard's bay ; 3,500 hab.

WESTRAY, petite île d'Ecosse, dans l'archipel des Orcades, au N.-E. de Pomona et à l'O. de Sana. Elle mesure 14 kilom. de longueur sur 8 de largeur ; superficie, 36 kilom. carrés ; 2,500 hab. Elle est couverte de montagnes élevées. Pêche ; fabrication de soude de varech.

WESTREENEN VAN TIELLANDT (Guillaume-Henri-Jacob), archéologue hollandais, né à La Haye en 1783, mort en 1848. Il s'adonna de bonne heure à l'étude de l'histoire et il s'était déjà fait connaître par quelques

écrits, lorsqu'il publia un *Essai sur les anciens ordres de chevalerie* (1807, in-8°). Cet ouvrage lui a valu l'emploi de conservateur adjoint des archives du royaume et le titre d'historiographe de l'ordre de l'Union, que le roi Louis venait de fonder. Après la réunion de la Hollande à la France, il vécut dans la retraite jusqu'en 1814, époque à laquelle il prit une part active à la restauration de la maison d'Orange. Nommé député à la diète, il ne joua qu'un rôle politique fort effacé et se remit bientôt complètement à ses travaux favoris. En 1842, il fut nommé conservateur de la bibliothèque royale de La Haye, à laquelle il légua en mourant sa riche collection de livres rares, de manuscrits et de médailles. On a de lui : *La Haye au XIII^e siècle* (1804) ; *Sur l'invention et les premiers progrès de la typographie* (1809) ; *Recherches sur l'ancien Forum d'Adrien et ses vestiges auprès de La Haye* (1826) ; *Recherches sur la langue nationale de la majeure partie du royaume des Pays-Bas* (1830) ; *Esquisse des progrès de l'imprimerie dans les Pays-Bas dans le xve, le xvie et le xviii^e siècle* (1830), etc.

WEST-RIDING, nom anglais de la partie occidentale du comté d'York. V. ce mot.

WESTRINGIENS s. f. (oué-strain-jl — de *West-ring*, savant angl.). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des labiées, tribu des prostanthérées, comprenant une douzaine d'espèces, qui croissent en Australie.

WESZPREMI (Etienne), médecin hongrois, né à Wespzprem en 1723, mort à un âge peu avancé. Après avoir fait de bonnes études dans diverses villes de Hongrie, il entreprit de visiter les universités les plus célèbres des pays étrangers et alla d'abord à Zurich, où il passa dix-huit mois, puis en Belgique et en Angleterre. En 1756, il fut reçu docteur en médecine à Utrecht et, rentré dans sa patrie, y occupa divers postes de médecin pensionné. Il a publié quelques écrits, étrangers à la médecine, et les travaux suivants qui rentrent dans le domaine de cette science : *De inoculanda peste* (Londres, 1755, in-8°) ; *Observationes medicæ* (Utrecht, 1756, in-4°) ; *Traité d'accouchements* (1766, in-8°), le premier ouvrage publié en Hongrie sur la matière.

WETAPAHATOS s. m. (oué-ta-pa-a-toss). Linguist. Dialecte des tribus de ce nom, de la famille des Panis-Arapahoes, peuplées du plateau central de l'Amérique du Nord : *Le wetapahatos est regardé comme un dialecte ou plutôt comme une langue sœur du kiaways, idiome d'une peuplade qui demeure près des sources du Platte*.

WETHERELL (Charles), homme politique anglais, né à Oxford en 1770, mort en 1846. Après avoir fait ses études de droit à Oxford, il se fit inscrire, en 1794, au barreau de Londres et s'acquit une grande réputation, surtout, comme avocat consultant. Nommé, en 1810, membre du conseil privé, il plaide l'année suivante, pour les conspirateurs Thistlewood, Watson et Preston, fut élu, en 1820, au Parlement par la ville d'Oxford, et devint, en 1824, sollicitor général, puis attorney général. Il se démit de ces fonctions à l'avènement du ministère Canning, mais il les reprit lors du retour de lord Wellington aux affaires. Il donna de nouveau sa démission, en 1829, lorsque commencèrent les débats sur le bill de l'émancipation catholique, mesure à laquelle il s'était toujours opposé. Il fut également l'adversaire du bill de la réforme parlementaire, en 1831, et dut à son attitude en cette circonstance de ne pas être réélu au Parlement.

WETHERELL (miss), pseudonyme d'une femme de lettres américaine. V. WARNER.

WETHERSFIELD, bourg des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat de Connecticut, à 6 kilom. S. de Hartford, sur le Connecticut ; 4,500 hab. Industrie agricole ; commerce de céréales.

WETSCH, médecin allemand, né à Saint-Florian (haute Autriche), mort à Moscou en 1772. Il fit ses études médicales à Vienne, alla à Paris, pour apprendre de Borden l'analyse des doctrines sur le pouls, puis revint à Vienne, où il pratiqua quelque temps. Etant passé en Russie, il fut nommé en 1776 professeur de physiologie et de pathologie à l'université de Moscou. Parmi ses principaux écrits, nous signalerons : *Examen chemico-medicum aquæ acidulæ, vulgo pinkenfeldensis dictæ* (Vienne, 1763, in-8°) ; *Medicina ex pulsu, seu systema doctrinæ sphygmicæ* (Vienne, 1770, in-8°) ; *De vomitu intestinorum, sive de calculo confirmato* (Vienne, 1771, in-8°) ; *Oratio de arte observandi et experiendi in medicis* (1777, in-8°).

WETSTEIN ou **WETTSTEIN**, nom d'une famille de savants, originaire de Kybourg, dans le canton de Zurich. — Jean-Rodolphe Wetstein, né à Bâle en 1594, mort en 1666, entra d'abord au service de la république de Venise, devint en 1620 membre du conseil de sa ville natale, puis consul en 1645 et représenta le canton aux conférences qui amenèrent la conclusion de la paix de Westphalie. Il fut élevé en 1655 à la noblesse de l'empire. — Jean-Rodolphe Wetstein, fils du précédent, né à Bâle en 1614, mort en 1684 dans la même ville, où il occupait une chaire de théologie, fut l'un des principaux adversaires de l'introduction de la *Formula consensu* et aida Suicer à composer le *Thesaurus*

ecclesiasticus. — Son fils aîné, Jean-Rodolphe Wetstein, né à Bâle en 1647, mort en 1711, fut également professeur de théologie dans sa ville natale et publia des éditions de différents ouvrages d'Origène. — Un second fils, Jean-Henri Wetstein, né à Bâle en 1649, mort en 1726, établit à Amsterdam une imprimerie et une librairie qui, sous son habile et savante direction, prirent un grand développement, et que ses deux fils surent maintenir dans un état florissant. Il en est sorti des éditions des classiques anciens, remarquables par la beauté de leurs caractères, la correction de leur texte et leurs magnifiques reliures.

WETSTEIN (Jean-Jacques), théologien allemand, né à Bâle en 1693, mort en 1754. Il était fils de Jean-Rodolphe Wetstein le jeune et fut le plus célèbre des membres de sa famille. Après avoir étudié la théologie sous la direction de son père et l'hébreu sous celle de Buxtorf, il devint en 1713 ministre de l'Eglise nationale et publia à cette occasion une thèse *De variis Novi Testamenti lectionibus*, qui fut, en quelque sorte, l'indice des travaux auxquels il devait vouer sa vie. En effet, dans le but de rechercher les différentes leçons du Nouveau Testament, il parcourut la France, l'Angleterre et la Hollande, et recueillit, dans les bibliothèques de ces différentes contrées, les matériaux de ses *Prolegomena* pour une nouvelle édition du Nouveau Testament, qui ne parurent qu'en 1730. Mais, dans l'intervalle, ses investigations critiques avaient alarmé ses confrères ecclésiastiques, qui eurent assez d'influence pour obtenir du conseil de Bade un décret qui condamnait son projet comme inutile et dangereux et qui lui interdisait l'exercice de son ministère. Il se retira alors à Amsterdam, où les remontrances ou arminiens le choisirent pour succéder à Leclerc dans la chaire de philosophie et d'histoire, qu'il occupa jusqu'à sa mort. Ce fut dans cette ville qu'il travailla à son édition critique du *Nouveau Testament* (Leyde, 1751-1752, 2 vol. in fol.), qui, bien que défigurée par beaucoup d'erreurs, n'en a pas moins encore aujourd'hui une grande valeur pour l'étude critique du Nouveau Testament. Wetstein avait inséré à la fin de l'ouvrage deux épîtres, transcrites d'un ancien manuscrit syriaque et faussement attribuées à Clemens Romanus.

WETSTEIN (Charles-Antoine DE), poète latin moderne, né à Amsterdam en 1743, mort en 1797. Ragu, en 1762, docteur en droit à Leyde, il exerça quelque temps auprès du barreau de La Haye, mais il renonça bientôt à cette profession pour se consacrer à l'étude des littératures anciennes. Outre une traduction en vers latins d'Hésiode, de Théocrite et de Coluthus (Leyde, 1778), on a de lui : *Epistolæ mutuz inter comitem de Vaux, gallici exercitus ducem, et Pascalem (Ponit), libertatis coruscæ defensores strenuissimum* (Leyde, 1769, in-4°) ; *Leida ab obsidione Hispanorum anno 1574 liberata* (1771, in-4°) ; *Cum Araniæ* (1772, in-4°), poème sur la naissance du prince d'Orange, qui fut Guillaume I^{er}, roi des Pays-Bas ; *Jano Schraderio et Elisabethæ Vitrungæ sponsis ; Pietas Belgica ; Vergo Dativica* (1772, in-4°) ; *Carmen elegiacum in secularia altera academica Leidensis*, poème qui ne fut publié qu'en 1825. Wetstein a, en outre, traduit en vers hollandais l'*Ollinde et Sophronie* de Mercier, la *Sophoniste* et le *Don Pédre* de Voltaire et la *Guillaume Tell* de Lemierre.

WETTE (Guillaume-Martin-Lebrecht DE), célèbre théologien allemand, né à Ulla, près de Weimar, en 1780, mort à Bâle en 1849. Après avoir fait ses études à Iéna, il se fit recevoir agrégé à l'université de cette ville (1805), d'où il fut appelé, deux ans plus tard, comme professeur extraordinaire de philosophie, à Heidelberg. Nommé en 1809 à une chaire de théologie, il passa, l'année suivante, en la même qualité, à l'université de Berlin. D'un caractère noble et indépendant, il écrivit en 1819 à la mère de Karl Sand, assassin de Kotzebue, une lettre de conseil ion qui lui valut, de la part de ses ennemis, le reproche d'avoir excusé l'assassinat. Le parti féodal, alors au pouvoir et qui poussait le gouvernement dans la voie réactionnaire, n'eut pas de peine à obtenir la destitution de De Wette, qui se retira à Weimar. La prouesse de Sainte-Catherine à Brunswick le choisit alors à l'unanimité pour un de ses pasteurs, mais le gouvernement du pays refusa obstinément de le confirmer ; aussi se rendit-il en Suisse à l'appel de l'université de Bâle. Sur cette terre de liberté, il put achever en paix sa carrière et se distingua autant comme prédicateur que comme professeur. Il appartenait à l'école rationaliste et libérale ; mais, d'un esprit très-conciliant, il sut gagner l'estime de tous ; il fut nommé membre du conseil d'éducation et reçut des lettres de bourgeoisie. Ses travaux historiques, exégétiques et critiques sur les livres sacrés montrent un jugement sain, indépendant de toute préoccupation dogmatique, une érudition profonde et un esprit vraiment philosophique. On cite divers ouvrages servant d'introduction à la lecture de l'Ancien Testament, entre autres : *Etudes pour servir d'introduction, etc.* (1806-1807, 2 vol.) ; *Manuel historique et critique servant d'introduction à la lecture de l'Ancien et du Nouveau Testament* (Berlin, 1817, 2 vol.) ; *Précis d'archéologie judaïque* (1814) ; *Commentaire sur les psaumes* (Heidelberg, 1811) ; *Ma-*

nuel exégétique du Nouveau Testament (Leipzig, 1839-1849, 5 vol.), qui a eu de nombreuses éditions. N'oublions pas son excellente *Traduction de la Bible*, qui est très-recherchée en Allemagne. Parmi ses ouvrages de théologie systématique, on apprécie son *Manuel de dogmatique chrétienne* (Berlin, 1813), dont le point de vue philosophique est profondément libéral. Il a donné aussi trois ouvrages différents sur la *Morale chrétienne*, l'un, sous ce titre même (Berlin, 1819-1821, 3 vol.), le second sous la forme de *Leçons* (1823, 3 vol.), et le troisième sous celle de *Précis* (1833). On a recueilli un certain nombre de discours, de sermons et de mémoires de lui. Il s'était aussi appliqué à populariser les idées rationalistes sous la forme de romans : *Théodore ou la Consécration du doute* (1822, 2 vol.); *Henri Melchthal ou l'Education et le sens commun* (1829).

WETTER, rivière du grand-duché de Hesse-Darmstadt. Elle prend sa source vers le centre de la province de Hesse supérieure, près du Laubach, coule d'abord à l'O., puis au S. et se jette dans la Nidda à Assenheim, après un cours d'environ 55 kilom. Elle donne son nom à la WETTERAU.

WETTER, ville de Prusse, province de Hesse, à 13 kilom. N.-O. de Marbourg, sur la Wetzschaff, chef-lieu du district de son nom; 2,000 hab. Cette ville, autrefois plus importante, fut ruinée pendant la guerre de Trente ans; on y voit encore les beaux bâtiments d'une ancienne abbaye, fondée en 1015, et dans laquelle l'une des abbesses établit au xve siècle une école qui devint bientôt l'une des plus célèbres de la Hesse.

WETTER (lac), lac de Suède. V. VETTER.

WETTERAU, en allemand *Wetterau* et *Wettergau*, contrée de l'Allemagne occidentale, arrosée par la Wetter, qui lui donne son nom; elle formait jadis une province dans le cercle du Bas-Rhin et se divisait en Wetterau propre ou méridionale et en Wetterau septentrionale ou Wetterwald. Elle comprenait le Rheingau, le Lahngau, le Meingau, les comtés de Koenigstein, Wetzlar, Francfort-sur-le-Mein, Hanau et Mayence. Elle fut ensuite répartie entre les duchés de Hesse et de Nassau; de nos jours, elle est presque complètement comprise dans la province prussienne de Hesse.

WETTEREN, bourg de Belgique, province de la Flandre orientale, arrond. et à 13 kilom. O. de Termonde, chef-lieu de canton; 8,500 hab. Fabrication de toiles, étoffes de laine et de coton; nombreuses brasseries renommées; savonneries, tanneries et poudrerie.

WETTERHORN, littéralement *Corne de l'Orage*, montagne de la Suisse, dans le canton de Berne, entre les vallées de Hasle et de Grindwald, dans l'Oberland; elle appartient à un des rameaux des Alpes bernoises. Sa cime, qui s'élève à 3,916 mètres au-dessus du niveau de la mer, est souvent voilée de nuages, dont la disposition fournit aux paysans des pronostics d'orage ou de beau temps; de là le nom qu'elle porte.

WETTERSTEDT (Gustave, comte DE), homme politique suédois, né en 1776, mort en 1837. Fils d'un ingénieur qui devint gouverneur d'Upsal, il obtint, en 1796, un emploi à la chancellerie, et devint, en 1820, membre de la diète de Norkoping, puis secrétaire d'Etat pour la correspondance extérieure. Nommé, en 1805, secrétaire de l'ambassade suédoise à Saint-Petersbourg, il suivit le roi de Suède pendant la campagne de 1804, devint chancelier aulique, après la révolution qui amena en Suède un changement de dynastie, ne quitta pas le prince royal (Bernadotte) pendant les campagnes de 1813 et 1815, et eut une part importante à la conclusion des traités avec le Danemark et avec la France, ainsi qu'à celui qui eut pour résultat l'union de la Norvège à la Suède. Créé comte en 1819, il accompagna le prince Oscar dans ses voyages, et, en 1824, devint ministre des affaires étrangères, fonctions qu'il conserva jusqu'à sa mort.

WETTIN, ville des Etats prussiens (Saxe), à 37 kilom. N.-N.-O. de Mersebourg sur la Saale; 3,400 hab. Direction des mines. Fabriques de tabac, huile, chicorée. Cette ville a donné son nom à la maison princière qui règne sur la Saxe.

WETTINIE s. f. (ouët-ti-ni — de *Wettin*, natur. allem.). Bot. Genre d'arbres, de la famille des pandanées, tribu des cyclanthées, dont l'espèce type croît dans les forêts montagneuses du Pérou.

WETTSTEIN, nom de plusieurs écrivains et théologiens. V. WETSTEIN.

WETTZ (Justinien-Ernest, baron DE), écrivain protestant allemand qui vivait au xviie siècle. Il avait eu une jeunesse assez orageuse lorsque, abandonnant tout à coup les plaisirs du monde, il s'adonna à la lecture de la Bible et aux pratiques d'une ardente piété. L'idée lui étant venue de propager l'évangile et le luthéranisme parmi les peuplades idolâtres de l'Afrique et de l'Asie, il fonda un séminaire, destiné à recevoir des élèves en théologie qui y apprendraient les idiomes étrangers, et donna à cette association le nom de Société des amis de Jésus. La diète protestante de Ratisbonne se prononça contre le dessin qu'il poursuivait. Il se ren-

dit alors en Hollande, fit venir à Amsterdam les élèves en théologie qu'il avait réunis; mais il ne put obtenir des Etats l'autorisation d'y établir son institut. De Wet, forcé de renoncer à son entreprise, se fit recevoir pasteur, quitta l'Europe et alla lui-même évangéliser les sauvages, au milieu desquels il mourut on ne sait à quelle époque. Outre des *Annonces*, des *Avis*, des *Projets*, il a publié : *Traité sur la vie solitaire et les moyens de s'y conduire, conformément à la parole de Dieu* (Ulm, 1660).

WETZEL ou **WEZEL** (Jean-Gaspard), théologien et érudit allemand, né à Meiningen en 1691, mort en 1755. Fils d'un cordonnier, il put faire ses études grâce à la générosité du duc Bernard de Saxe-Meiningen, et, après avoir été quelque temps précepteur, il fut chargé, en 1721, de l'éducation des petits-fils de ce prince. Plus tard, il devint aumônier de la duchesse donataire de Saxe (1724), puis curé de Roemhild (1728). Nous citerons, parmi ses écrits : *Biographie historique des plus célèbres auteurs de cantiques* (Helmstedt, 1717-1728, in-8°); *Hymnologia sacra* (Nuremberg, 1728, in-8°); *Hymnologia passionis* (Nuremberg, 1723, in-8°); *Histoire ecclésiastique et scolaire de Roemhild* (Roemhild, 1735, in-8°); *Hymnologia polemica* (Arnstedt, 1737, in-8°); *Analecta hymnica* (Gotha, 1752-1756, 2 vol. in-8°).

WETZEL ou **WEZEL** (Jean-Chrétien-Frédéric), philologue allemand, né en 1762, mort en 1810. Il fut successivement professeur à la maison des orphelins de Bunzlau et au collège de Berlin, et laissa plusieurs ouvrages, qui ont longtemps été classiques en Allemagne. Tels sont, entre autres, sa *Méthode abrégée pour apprendre la langue grecque d'après les principes de l'analogie* (Leipzig, 1802, in-8°) et son *Dictionnaire manuel de l'histoire universelle ancienne* (Leipzig, 1804, 3 vol. in-8°). On lui doit, en outre, des éditions de *Quatorze discours choisis* de Cicéron (Halle, 1801, in-8°), de Cornélius Nepos (Leipzig, 1801, in-8°), de Justin (Leipzig, 1800, in-8°), des *Scripta rhetorica minora* de Cicéron (Leipzig, 1807, 2 vol. in-8°), etc.

WETZEL (Frédéric-Dieudonné), littérateur allemand, né à Bautzen en 1780, mort en 1819. Il fit ses études aux universités de Tubingue et d'Iéna, suivit à cette dernière les cours de Schelling, et vécut ensuite du produit de ses travaux littéraires, qui suffisaient à peine à ses besoins et à ceux de sa famille. Lorsque Schubert, qui était au nombre de ses amis, fut appelé à Nuremberg (1809), il lui succéda comme rédacteur du *Mercur de Franconie* de Bamberg, qui, sous sa direction, devint un des premiers journaux de l'Allemagne. Il avait vu, avec une profonde douleur, se dérouler les événements de 1806 et 1807, qu'il avait prédits l'année précédente dans son ouvrage intitulé : *Le Mirroir magique, où l'on peut lire l'avenir de l'Allemagne, etc.* On a encore de lui deux ouvrages humoristiques : le *Rhinocéros* (Nuremberg, 1810) et *Prologue pour les grands estomacs* (Altenbourg et Leipzig, 1815). *Essais littéraires* (Bamberg, 1814-1816, 2 vol.); *Chants de guerre* (Altenbourg et Leipzig, 1815); *Jeanne d'Arc* (1817), tragédie, qui, sous le rapport du plan et de l'exécution, et surtout à cause de l'exactitude avec laquelle l'auteur a suivi l'histoire, n'est pas au-dessous de la *Pucelle d'Orléans* de Schiller; *Hermanfried dernier roi de Thuringe*, autre tragédie qui appartient aux productions dramatiques les plus originales de cette époque. Une édition des *Poésies complètes et œuvres posthumes de Wetzels* a été publiée par Z. Funck (Leipzig, 1833), qui avait fait paraître antérieurement : *Extraits de la vie de deux poètes E.-T.-W. Hoffmann et F.-D. Wetzels* (Leipzig, 1836).

WETZER (Henri-Joseph), orientaliste et théologien allemand, né à Ansfahr (Hesse électorale) en 1801, mort en 1853. Il étudia la théologie et les langues orientales aux universités de Marbourg et de Tubingue, fut reçu, en 1824, docteur en théologie dans cette dernière ville, et partit ensuite pour Paris, où, pendant dix-huit mois, il suivit les cours de Sylvestre de Sacy sur les langues arabe et persane, et ceux de Quatremère sur la langue et la littérature syriaques. Il découvrit, à la grande bibliothèque de Paris, un manuscrit arabe inédit qui renfermait l'histoire des chrétiens coptes en Egypte, et qu'il publia, en y ajoutant la traduction latine, sous ce titre : *Takt-Eddin-Makrizi historia copiorum christianorum in Egypto* (Sulzbach, 1828). Reçu, en 1828, *privat-docent* à l'université de Fribourg en Brisgau, il y devint, la même année, professeur extraordinaire, puis, deux ans plus tard, professeur ordinaire de philologie orientale, et, dans la suite, y fut successivement appelé aux fonctions de doyen, de sénateur, de député, de bibliothécaire provisoire et de bibliothécaire en chef (1850) de l'université. Il se mêla activement, dans le même intervalle, aux agitations que les dissidences religieuses occasionnèrent au sein de cette université; mais, malgré tous ses efforts pour lui faire conserver son caractère exclusivement catholique, il ne put empêcher l'élément protestant d'y obtenir la majorité. La publication la plus importante de Wetzels est le *Dictionnaire encyclopédique de théologie catholique*, dont il dirigea et surveilla la rédaction en commun avec Welte,

mais qu'il n'eut pas le temps de publier en entier. Cet ouvrage, dont l'édition originale a paru à Fribourg de 1851 à 1857, en 12 vol. in-8°, a été traduit en français par J. Gschler (Paris, 25 vol. in-8° et 1 vol. de supplément). On a encore de Wetzels : *Restitutio veræ chronologiæ rerum ex controversiis arianis inde ab anno 325 usque ad annum 350 exortarum contra chronologiam hodie receptam exhibita* (Francfort-sur-le-Mein, 1827); une traduction allemande de l'*Ecriture sainte de l'Ancien et du Nouveau Testament*, en collab. avec Van Ess (Sulzbach, 1840, 3 vol. in-8°), et un opuscule, intitulé : *L'Université de Fribourg, d'après son origine, son but, ses moyens, sa qualité de corporation et de fondation pieuse, etc.* (Fribourg, 1844), où il plaide avec chaleur pour le maintien du caractère catholique de cette université. Wetzels était membre de la Société asiatique de Paris et de la Société archéologique du Nord.

WETZLAR, ville des Etats prussiens (province du Rhin), ch.-l. de cercle, dans un territoire montagneux, à l'embouchure de la Wetzschaff et de la Dillin, à 80 kilom. E.-N.-E. de Coblenz; 6,000 hab. Belle cathédrale, gymnase luthérien et catholique réunis. Fabrication de bas, gants, cuir, tabac; tanneries. Ancienne ville impériale, Wetzlar fut donnée en 1815 par le congrès de Vienne à la Prusse. Les Français et les Autrichiens se livrèrent un combat près de ses murs, le 14 juin 1796.

WEVELGHEM, bourg de Belgique, province de la Flandre occidentale, arrond. et à 5 kilom. S.-O. de Courtrai; 4,000 hab. Affinage du lin; fabrication de tissus de lin et de coton. Commerce de colza et de lin.

WEXFORD, ville et port d'Irlande, capitale du comté de son nom, sur la rive droite de la Slaney, à son embouchure dans la baie de Wexford, à 100 kilom. S.-O. de Dublin; par 52° 22' de latit. N. et 8° 49' de longit. O.; 14,000 hab. Elle est régulièrement bâtie, mais ses rues sont généralement étroites, son port est grand et beau, mais peu profond, et, à l'entrée, se trouve une barre qui ne permet pas aux navires tirant plus de 12 pieds d'eau d'arriver à la ville. Fabriques de lainages et exportation de bestiaux, bois, laines, tabacs, etc. Bains de mer fréquentés. Près de la ville on voit une colonne de granit, élevée en mémoire des exploits d'Abercromby en Egypte. Bâtie par les Danois, qui la nommèrent Wexford, cette ville fut prise par les Anglais en 1170, après un siège de quatre jours. Elle devint plus tard le siège de la grande commanderie des Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem dans les Iles Britanniques. En 1649, assiégée par Cromwell, elle fut prise par la trahison du commandant du château. Le comté de Wexford, situé au S.-E. de l'Irlande, dans le S. du Leinster, est borné par le canal Saint-George au S. et à l'E., par les comtés de Wicklow au N., de Kilkenny et de Tallow à l'O.; 215,000 hectares; 90 kilom. sur 35; 150,000 hab. Quoique généralement uni, on y rencontre quelques montagnes, qui se rattachent à celles des comtés de Wicklow et de Kilkenny. A son extrémité orientale, les Black-Stairs atteignent 812 mètres d'altitude; et c'est dans le groupe de Tarahill qui se trouvait, dit-on, le mont Temoras, tant célébré par Ossian. Ce comté renferme beaucoup de terres fertiles et de bons pâturages. On y recueille toutes les céréales, les légumes et les fruits de toute sorte, et on y élève beaucoup de gros et de menu bétail, qui, joints à du grain, au beurre, du fromage, du suif et de la laine, forment ses principales exportations. Villes principales : Enniscorthy, New-Ross, Gorey, Newtonbarry.

WEXIÖ ou **WEXIÖ**, ville de Suède, dans la Gothie, chef-lieu de la préfecture de son nom ou de Kronoberg, à 410 kilom. S.-O. de Stockholm; 2,200 hab. Siège d'évêché luthérien; gymnase, bibliothèque publique. Usines à fer. Pour la préfecture de Wexiö, V. KRONBERG.

WEY s. m. (oué). Métrol. Mesure de capacité pour les grains, usitée en Angleterre, et valant 14 hectol., 539. 1 Unité de poids pour les laines, usitée dans le même pays, et valant 82 kilogr., 54.

WEY (Francis-Alphonse), littérateur français, né à Besançon le 12 août 1812. Il fit ses études classiques au collège de Poligny, où il ne reçut qu'une éducation incomplète, et fut ensuite envoyé à Paris par sa famille, qui désirait le voir entrer à l'Ecole centrale des arts et manufactures. Sa vocation l'entraîna vers d'autres travaux, et à peine arrivé, il s'adonna tout entier à la littérature. L'*Artiste*, le *Globe*, le *Courrier français*, la *Phalange littéraire* et quelques autres journaux accueillirent ses premières productions, qui révélèrent des qualités sérieuses. Charles Nodier, son compatriote, s'intéressa à lui d'une façon toute particulière; il l'initia aux connaissances philologiques et le fit admettre, en 1834, à l'Ecole des chartes. Wey ne tarda pas à s'y distinguer par les excellents travaux qu'il publia dans le journal de l'école. Tout en se livrant ainsi à l'étude des chartes, il fit paraître une série de nouvelles fort intéressantes. Sa première œuvre remarquable fut le roman des *Enfants du marquis de Ganges* (1838) qui inaugura dans la *Presse* le système du roman-feuilleton. Il avait déjà donné le *Sphinx* et les *Deux mas-*

ques de fer dans le même journal; le *Chevalier de Marsan*, dans le *Sicéle*; le *Diamant noir*, la *Bulle de plomb*, *Un amour d'enfance*, *Ottavio Rinuccini* et *Madame de Fresnes*, dans la *Revue de Paris*. Le principal mérite de ces écrits est un soin très-louable de la forme; il n'évite pas toujours la recherche, mais il atteint souvent la concision et l'originalité. De 1837 à 1842, M. Wey parcourut la Belgique, la Hollande, une partie de la Suisse et de l'Italie et le midi de la France. On trouve le récit pittoresque de ses voyages dans un livre publié sous ce titre : *Scilla e Caribdi* et dans une série d'articles publiés dans le *Musée des familles*. L'enthousiasme est un bon et utile compagnon de route; il soutient, il ranime, il inspire le mépris des fatigues et les fait oublier. Il communique aux récits un relief de la poésie des lieux parcourus. M. Wey a rencontré l'enthousiasme sur son chemin, et ils ont voyagé de concert. Les *Souvenirs d'Oberland*, qui ont paru plus tard sous ce titre : *Une passion avant la lettre*, ont été écrits sous l'impression de ce sentiment, si bien qu'en le lisant nous voyons non-seulement le pays visité, mais aussi le visiteur, et nous partageons toutes les sensations qu'il a lui-même ressenties. Deux ouvrages ont surtout contribué à établir la réputation de M. Francis Wey, ce sont les *Remarques sur la langue française au XIXe siècle* (Paris, 1845) et *l'Histoire des révolutions du langage en France* (Paris, 1848). Ces fruits de tardives, mais sérieuses études, recommanderont M. Wey comme écrivain et comme philologue, et le ministre de l'instruction publique le nomma membre du comité de la langue et de l'histoire, puis du comité des travaux historiques et enfin, en 1852, inspecteur général des archives départementales. L'un des membres les plus influents de la Société des gens de lettres, M. Wey en a été président de 1853 à 1865. C'est sous sa direction qu'a été exécuté le *Trésor littéraire de la France* (Paris, 1866), recueil des morceaux en prose des écrivains français les plus remarquables depuis le XIIe siècle jusqu'à nos jours.

Un voyage officiel fournit à M. Francis Wey l'occasion d'appliquer à un pays très-restreint, mais singulièrement remarquable, l'habitude de voir et le talent de décrire dont il avait déjà donné tant de preuves dans ses ouvrages que nous avons cités plus haut. Invité à dresser l'inventaire pittoresque, historique, littéraire et moral d'une partie de la province redevenue française en 1859, il le publia sous ce simple titre : la *Haute-Savoie*. Le premier préfet chargé, après l'annexion, d'administrer ce département s'avisa qu'on ferait bien d'appeler, par un ouvrage de littérature et d'art, l'intérêt public sur une province qu'il avait été exposé à méconnaître, avant d'y être naturalisé par décret. M. Wey reçut la mission d'écrire cet ouvrage, et il fit dans ce pays une de ces « tournées officielles qui ressemblent, dit-il, à des voyages de découverte. » Il multiplia ses tournées, porta ses recherches sur tous les points et remplit le programme qu'il s'était proposé. « Explorer à fond dans l'histoire et dans la nature, dans les mœurs aussi bien que dans les aspects, arpenter par les sentiers et par les bibliothèques, suivant toutes les directions de l'espace et du temps, un simple coin de terre pour le copier de près, pour le saisir animé de sa vie propre et le faire apparaître aux lecteurs de manière à leur donner l'illusion d'avoir séjourné là. » Dans la *Haute-Savoie*, M. Wey, dont nous avons fait connaître les qualités d'écrivain, se montra penseur. Outre les ouvrages que nous avons cités plus haut, on a de M. Wey : un volume de *Romans et nouvelles* (Paris, 1843); *Vie de Charles Nodier* (Paris, 1844); *Manuel du citoyen, dictionnaire démocratique* (Paris, 1848); *Manuel des droits et des devoirs, dictionnaire démocratique* (Paris, 1848); *le Bouquet de cerises*, roman (Paris, 1853); les *Anglais chez eux* (Paris, 1853); *Christian*, roman (Paris, 1859); *Gildas*, roman (Paris, 1861); *Wyrsh et les peintres bisontins* (Besançon, 1861); *Dick Moon en France, journal d'un Anglais à Paris* (Paris 1863); *Trop heureux*, roman (Paris, 1863); enfin, *Stella*, comédie en quatre actes, représentée au Théâtre-Français en 1852, et qui eut peu de succès; *Rome*, description et souvenirs (1871, in-4°); *Chronique du siège de Paris* (1871, in-12). M. Wey a publié, en outre, plusieurs articles dans les *Français peints par eux-mêmes*.

WEYDALOTE s. m. (vêi-da-lo-te). V. WEJDALOTE.

WEYDELOTE s. m. (vêi-de-lo-te). V. WEJDALOTE.

WEYDEN l'Ancien (Rogier VAN DER), peintre flamand, connu en Italie sous le nom de *maestro Ruggieri* (Rogierius Brugianensis, Rogierius Gaffianus), né à Tournai en 1399 ou 1409, mort en 1464. Son véritable nom était Rogier DE LE PASTURE, dont Rogier van der Weyden est la fidèle traduction en flamand. C'est d'ailleurs biographiques, qui ne sont acquis à l'histoire que depuis quelques années et qui ont donné lieu à de nombreuses dissertations et discussions en Belgique, ressortent des documents suivants, extraits d'un ancien registre de la corporation des peintres tournaïsiens : « Rogier de Le Pasture, natif de Tournay, commencha son apresure (apprentissage) le cin-

quième jour de mars l'an mil CCCC vingt-six. Et fut son maistre maistre Robert Canpin, peintre. Lequel Rogelet a parfait son apresure deument avec son dit maistre. » Et plus loin : « Maistre Rogier de Le Pasture, natif de Tournay, fut reçu à la franchise du mestier des peintres le premier jour d'aoust l'an dessus dit (1432). » Le compte annuel de la corporation pour 1463-1464 donne le renseignement suivant : « *Item*, puyet pour les chandelles qui furent mises devant saint Luc, à cause du service (mortuaire) de maistre Rogier de Le Pasture, natif de cheste ville de Tournay, lequel demorait à Bronselles, pour ce : iij gros 1/2. » Enfin, M. le comte de Laborde, dans son livre sur les *Ducs de Bourgogne*, a publié un extrait des mémoires de l'abbaye de Saint-Aubert, de Cambrai, ainsi conçu : « Le XVI de jung l'an LV, je Jehan, abbé, marchand à maistre Rogier de Le Pasture, maistre ouvrier de peinture de Bruxelles, un tableau, etc. » De ces diverses pièces, il résulte que l'artiste qui se rendit célèbre à Bruxelles vers le milieu du xve siècle sous le nom de Rogier van der Weyden était né à Tournai d'une famille nommée de Le Pasture, qu'il s'affilia en qualité d'apprenti à la corporation des peintres tournaisiens en 1426, qu'il étudia pendant plus de six ans sous la direction de Robert Canpin, artiste sur lequel nous n'avons absolument aucun renseignement, et qu'il fut reçu maître en 1432, l'année même où Jean van Eyck terminait le fameux retable de l'*Agneau mystique*, à Bruges.

Longtemps, sur la foi de Vasari et de Barthélémy Facius (*Libet de viris illustribus*), on avait cru que c'était à l'école même de Jean van Eyck que s'était formé Rogier. Celui-ci ne quitta sa ville natale qu'après 1432. Sa réputation aurait été établie avant cette date, c'est-à-dire avant qu'il eût reçu le titre de maître, s'il était vrai, comme l'assure Waagen, que le triptyque qui figure sous son nom au musée de Berlin (n° 534 a) et dont le sujet central représente une *Pietà*, eût été envoyé en présent au roi d'Espagne, Juan II, par le pape Martin V, qui mourut en 1431; mais il faut croire, selon nous, que ce triptyque, s'il est bien l'œuvre de Rogier, a été exécuté pour un autre pape (Eugène IV ou plus vraisemblablement Nicolas V). Ce qui est certain, c'est que Rogier était déjà établi à Bruxelles avec sa femme et deux enfants le 21 avril 1435. Le 2 mai de l'année suivante il remplissait déjà les fonctions de peintre ou « pourtraicteur » de cette ville, et il les conserva jusqu'à sa mort, arrivée le 16 juin 1464. Il fut chargé en cette qualité de décorer la salle de justice de l'hôtel de ville et il y peignit trois grands tableaux relatifs l'un à Herkenwald (Juge à Bruxelles au xie siècle, qui exécuta de ses propres mains son neveu, coupable d'avoir déshonoré une jeune fille), et les deux autres à la justice de Trajan. Ces peintures, dont Albert Dürer a parlé avec éloges dans la relation de son voyage dans les Pays-Bas, se voyaient encore dans leur place primitive au xviii^e siècle. On pense qu'elles ont disparu dans l'incendie de l'hôtel de ville, lors du bombardement de Bruxelles en 1695. Il paraît, s'il faut en croire Facius, que Rogier avait orné aussi de peintures admirables une église de Bruxelles (*Brusellæ ædem sacram pinxit absolutissimi operis*), mais il n'existe aucune trace de ce grand travail. Facius, qui écrivait vers le milieu du xve siècle, nous apprend encore que Rogier était à Rome en 1450, l'année du jubilé, et il signale de visu plusieurs tableaux de ce maître : à Gènes, une *Femme sortant du bain et épiée par deux jeunes gens*; à Naples, dans le palais du roi Alphonse, la *Vierge apprenant l'arrestation de Jésus* et diverses scènes de la *Passion*; à Ferrare, une *Déposition de croix*. Ce dernier ouvrage est également mentionné par Cyriaque d'Ancone (*Antichità picene*, de Colucci, tome XV) qui dit l'avoir vu, le 8 juillet 1449, chez Leonello d'Este, marquis de Ferrare, et qui en fait un éloge enthousiaste. Faut-il croire, avec quelques auteurs, que Rogier exécuta ce tableau à Ferrare même et qu'il s'arrêta assez de temps dans cette ville pour y enseigner l'art de peindre à l'huile, qu'il aurait lui-même appris de Jean van Eyck? Vasari dit que celui-ci étant devenu vieux révéla son secret à Rogier de Bruges, son élève et que Rogier, à son tour, communiqua ce secret à Ausse, son disciple, et à d'autres. Rogier n'était guère plus âgé que Jan van Eyck; nous avons vu qu'il ne l'eut pas pour maître, mais il n'est pas impossible qu'il l'ait connu après avoir quitté Tournai, en 1432, et qu'il ait reçu de lui quelques conseils et même quelques leçons sur la manière de peindre à l'huile. Quoi qu'on en ait dit, les Van Eyck ne firent point un mystère de leurs procédés; bien avant d'être arrivé à la fin de sa carrière, qui fut du reste assez courte (il mourut en 1441), Jean avait initié de nombreux élèves à sa méthode. Que Rogier ait propagé cette méthode à Ferrare, à Rome, à Naples même, en même temps qu'Antonio de Messine l'enseignait à Venise, cela n'a rien d'in vraisemblable. L'ami croit même qu'il travailla aussi à Venise; il en donne pour témoignage un tableau de *Saint Jérôme entre deux vierges*, qui se voyait de son temps au palais Nauni, et sur lequel il a lu cette fière inscription: *Sumus Ruggieri manu* (nous sommes sortis de la main de Rogier); il

ajoute : « Cet ouvrage, qui annonce plus de talent quant au coloris que quant au dessin, est peint sur du sapin de Venise, et non sur du chêne de Flandre. » Ce *Saint Jérôme* est aujourd'hui au musée de Berlin; il a été étudié attentivement par de savants connaisseurs, notamment par Waagen et par M. N. Crowe et Cavalcaselle; ils ont déclaré qu'il n'avait rien de commun avec les productions de Van der Weyden et qu'il devait être classé parmi les œuvres de l'école lombarde ou vénitienne. On ne sait pas combien de temps Rogier séjourna en Italie. Suivant M. Winters, des actes conservés dans les archives de Bruxelles prouvent que de 1436 à 1449 ce maître remplit régulièrement ses fonctions de peintre ou « pourtraicteur » de cette ville, et nous avons vu, d'autre part, que Rogier reçut à Bruxelles, au mois de juin 1455, la commande d'un tableau de l'abbé de Saint-Aubert, à Cambrai. Pour ce qui est de la date de sa mort, 16 juin 1464, elle résulte de documents découverts dans les mêmes archives et qui nous apprennent, en outre, que l'épouse du peintre se nommait Elisabeth Goffaerts. Rogier eut quatre enfants: CORNELLE et MARGUERITE, qui naquirent à Tournai, le premier en 1427, la seconde en 1432; PIERRE et JEAN, qui naquirent à Bruxelles, le premier en 1437, le deuxième en 1438. Pierre s'adonna seul à la peinture; il mourut plus que septuagénaire; on pense qu'il fut le père de Rogier van der Weyden le jeune, qui fut reçu franc-maître de la confrérie de Saint-Luc, à Anvers, en 1528, et de Grosven van der Weyden, qui travailla dans la même ville et peignit, en 1535, pour l'abbaye de Tongerlo, un triptyque représentant la *Mort* et l'*Assomption* de la Vierge. On a cru retrouver ce dernier ouvrage dans une peinture sur le même sujet qui est au musée de Bruxelles; mais cette opinion a été combattue par M. Féis.

Parmi les œuvres qui sont attribuées à Rogier van der Weyden l'ancien, la plus considérable est le *Jugement dernier*, qui appartient à l'hôpital de Beaune (Côte-d'Or); c'est un tableau d'autel divisé en neuf compartiments, dont le principal, placé au centre, représente le Christ assis sur l'arc-en-ciel, quatre anges sonnant de la trompette et l'archange saint Michel pesant les âmes; quatre des cadres latéraux nous font voir les élus agenouillés sur les nues et, au-dessous, des morts sortant de leurs tombeaux; sur les deux panneaux extrêmes sont peints, d'un côté, la porte du paradis gardée par un ange, et de l'autre, l'enfer où culbutent des damnés; deux petits volets, destinés à couvrir la partie supérieure du compartiment central, représentent des anges portant les instruments de la Passion. Sur les faces extérieures de ce grand retable, l'artiste a peint en grisaille l'*Annocation*, *Saint Sébastien*, *Saint Antoine* et les portraits des donateurs, Rollin, chancelier de Philippe le Bon, et sa femme, Guigonne de Salins. On sait que ce fut pour ce même Rollin que Jean van Eyck peignit sa *Vierge*, qui est au musée du Louvre. Un autre personnage important de la cour du duc Philippe, le trésorier Pierre Bladolin commanda à Rogier, pour l'église de Middelbourg, un triptyque qui est aujourd'hui au musée de Berlin; le sujet central est une *Nativité* où l'on voit le donateur agenouillé devant l'Enfant Jésus, à côté de la Vierge et de saint Joseph. Les volets représentent l'*Adoration des mages* et la *Sibylle rêvant à Auguste l'avènement du Christ*. Ce triptyque est regardé par le docteur Waagen « comme l'une des œuvres les plus remarquables et les mieux conservées de Rogier van der Weyden. » Le musée de Berlin possède deux autres ouvrages qui proviennent l'un et l'autre d'Espagne, la *Pietà*, dite de Martin V, dont nous avons parlé plus haut, et un triptyque représentant trois scènes de la vie de saint Jean-Baptiste. Au musée Städel, à Francfort, un triptyque, qui passe pour avoir été exécuté par ordre de Pierre et de Jean de Médicis, représente les saints patrons de ces princes, ainsi que ceux de leur famille, saint Côme et saint Damien entourant la *Vierge* et l'*Enfant Jésus*. A la pinacothèque de Munich, il y a deux ouvrages de Rogier, un *Saint Luc peignant la Vierge* et un triptyque qui a été attribué à Jean van Eyck et qui représente l'*Adoration des rois*, l'*Annocation* et la *Présentation au temple*. Au musée de Vienne, sous le nom de Martin Schongauer, figure un *Crucifiement* que MM. Crowe et Cavalcaselle ont reconnu être un ouvrage de Rogier; cette attribution a été confirmée par Waagen. Ce dernier savant a signalé aussi comme étant du même maître un triptyque du musée d'Anvers, qui ornait autrefois l'autel d'une église de Dijon, et qui représente les *Sept sacrements*. Dans l'église de Louvain est une *Déposition de croix*, qu'une inscription, récemment découverte, nous apprend avoir été peinte en 1443 pour la famille Edelheer; or, il résulte d'un document, publié par M. Ruelens, que ce fut Rogier que cette famille chargea de l'exécution de ce retable. D'autres ouvrages, attribués à ce maître, se voient dans la galerie du marquis de Westminster, à Grosvenor-House, dans la galerie de Kensington et dans la collection de M. Van Houtman, à Bruges. Le Louvre ne possède rien de ce maître.

Les œuvres de Rogier van der Weyden révèlent l'influence de Van Eyck. « Sa ma-

nière de comprendre le côté moral de l'art, dit Waagen, le rapproche bien plus de Hubert que de Jean; comme Hubert, il traita avec un vif enthousiasme le mysticisme du moyen âge; par la pureté du style des draperies, il tient davantage encore de l'ainé des deux frères; mais il ressemble à Jean par sa façon magistrale de rendre les objets et par le peu de soin de la beauté qu'on remarque parfois dans ses ouvrages. La préoccupation trop absolue du réel le conduisit même quelquefois à représenter des objets repousants et sans goût. Ainsi, les uns sont maigres, les doigts trop longs, les pieds, surtout dans ses premiers ouvrages, mal conformés. Sa couleur, en revanche, sans égaler en profondeur celle du maître, possède une étonnante vigueur. »

WEYER (Sylvain VAN DE), homme d'Etat et littérateur belge, né à Louvain en 1803, mort en 1874. Il étudia le droit à l'université de sa ville natale, exerça quelque temps la profession d'avocat à Bruxelles et fut nommé bientôt après conservateur de la bibliothèque de cette ville. Il s'adonna, dès lors, de préférence aux travaux littéraires et publia à Louvain, en 1825, une édition des œuvres philosophiques de François Hemstershuys, fils du savant philologue de ce nom. Dans une *Lettre à M. Munch sur la langue nationale*, il fit preuve pour le français d'une préférence qui lui attira, en 1829, une vive polémique avec Willems. Cette question de langue fut l'une de celles qui contribuèrent le plus à envenimer les conflits qui existaient alors entre le peuple belge et ses gouvernants. A la même époque, M. Van de Weyer devint l'un des rédacteurs de l'influent *Courrier des Pays-Bas*, l'organe principal du parti populaire, et, lorsque M. de Potter fut persécuté par le gouvernement, sous prétexte de rébellion, il fut l'un de ses défenseurs et se révéla, pour la première fois, comme un avocat éminent. De Potter fut condamné et Van de Weyer destitué de sa place de bibliothécaire; mais la révolution de juillet en France et celle de Belgique, qui en fut la conséquence, arrivèrent si peu de temps après qu'il eut à peine le loisir de regretter la perte de son emploi. Il fut alors nommé l'un des membres du comité de sûreté, chargé de rétablir l'ordre à Bruxelles après le départ des autorités hollandaises, puis membre du gouvernement provisoire formé le 24 septembre. Au commencement de novembre, il fut chargé d'une importante mission en Angleterre, et réussit à faire agréer au gouvernement anglais la proposition de réunir à Londres une conférence des grandes puissances dans le but de consolider la nouvelle constitution belge. Il assista lui-même à cette conférence et contribua éminemment à en amener l'heureuse issue. Sous la régence de Surlat de Chokier, il fut appelé au ministère des affaires étrangères, et, en cette qualité, proposa le prince Léopold comme candidat au trône. Il parvint à faire accepter ce prince, et les trente-cinq années de prospérité dont la Belgique a joui sous son règne ont prouvé qu'il l'avait bien jugé. Après son avènement, Léopold le nomma ambassadeur à Londres; mais, en 1845, à la chute du ministère Nothomb, il le rappela de ce poste pour le mettre à la tête du nouveau cabinet. N'ayant pas réussi, comme il l'espérait, à mettre d'accord les catholiques et les protestants sur l'enseignement public, M. Van de Weyer alla, dès l'année suivante, reprendre à Londres ses fonctions, qu'il conserva jusqu'en 1867. On a de lui : *Choix d'opuscules philosophiques, historiques, politiques et littéraires* (1863-1869, 2 vol. in-12) et deux brochures relatives à la question belge, et publiées, sous les pseudonymes de Victor de La Marre et de Goubeau de Rospoel.

WEYER (Jean), célèbre médecin belge. V. WIER.

WEYERMAN (Jacques-Campo), peintre et littérateur hollandais, né à Breda en 1679, mort en 1747. Après avoir fait des études complètes, il étudia la peinture dans l'atelier de Perd. van Kessel et acquit de bonne heure une certaine réputation comme peintre de fleurs et de fruits. Mais le dérèglement de sa conduite l'empêcha de se faire une position indépendante. Il habita successivement Londres, Anvers, Lille et Paris, s'adonnant partout aux plus honteux excès, partit ensuite pour l'Italie et prit à Rome le nom de Campo. Mais il fut bientôt après obligé de sortir de cette ville pour échapper aux poursuites que lui attirait l'enlèvement d'une femme. Il se rendit alors en Allemagne et finit par revenir en Hollande, où, en 1759, il fut condamné à plusieurs années d'emprisonnement pour avoir attaqué dans une pièce de vers les directeurs de la Compagnie des Indes. Il termina ses jours en prison. Entre autres écrits, on a de lui les suivants : l'*Hermès d'Amsterdam*, tableau poétique et satirique (Amsterdam, 1723, 2 vol. in-4°); *Histoire de la papauté ou Tableau des faussetés et des croyances erronées qui ont été introduites peu à peu dans l'Eglise* (Amsterdam, 1725-1728, 3 vol. in-4°); la *Subtil hermite épiant du fond de sa cellule, à l'aide de sa lunette qui porte fort loin, les défauts cachés des hommes* (Amsterdam, 1728, in-4°); *Vies des peintres hollandais* (1729-1769, 4 vol. in-4°), etc.

WEYERSHEIM, ancien bourg de France

(Bas-Rhin), arrond. et à 16 kilom. de Strasbourg, cédé à la Prusse par le traité de Francfort (10 mai 1871) et qui fait partie depuis lors de l'Alsace-Lorraine; 2,180 hab. Filature de laine, fabrique de poterie de terre.

WEYLAND (Auguste-Théophile), médecin allemand contemporain, né à Weimar. Regu docteur à Léna en 1831, il exerça à Paris depuis 1833 et a publié : *Traité du choléra asiatique* (1831); *Notice sur les dépôts mortuaires en Allemagne* (1834); *Galerie des médecins célèbres de toutes les époques*, écrit en allemand. Enfin, il a traduit du français en allemand les *Legons orales de Drupuyren*, l'*Onanisme* de Deslandes et l'*Hygiène des femmes nerveuses* du docteur Aubert.

WEYMER (Marguerite-Georges), artiste dramatique française. V. GEORGES (Mlle).

WEYMOUTH, bourg et paroisse d'Angleterre (Dorset), à l'embouchure de la Way dans la Manche et à 12 kilom. S. de Dorchester; 12,000 hab. Les deux villes de Weymouth et de Melcomb-Regis, séparées par un pont qui établit la communication entre les deux quais du port de Weymouth, mais réunies sous la direction d'une seule municipalité, ne forment plus aujourd'hui qu'une même ville portant le nom de Weymouth. Principal port du comté de Dorset. Bains de mer fréquentés. Presque toutes les importations s'effectuent par des navires anglais; les navires étrangers y viennent rarement. Weymouth se divise en ville vieille et en ville neuve; celle-ci est désignée sous le nom de Melcomb-Regis et est reliée à l'ancien Weymouth par un pont construit en 1770. Au centre de la grande esplanade de la nouvelle cité, esplanade formée peu à peu par les décombres qu'on y jetait autrefois, s'élève le monument de George III. Une belle promenade publique, d'une étendue de plus d'un mille et demi, domine la mer. Les principaux édifices sont : l'église Sainte-Marie, bâtie en 1855, ornée d'un tableau représentant la cène, par sir James Thornhill, député au Parlement sous George II; l'église Saint-Jean, construite en 1850, édifice vaste et assez imposant; l'hôtel de ville, commencé en 1837, inauguré à l'occasion du couronnement de la reine Victoria; le marché; plusieurs écoles publiques dues au docteur Cottle et pouvant recevoir 600 enfants des deux sexes; un théâtre; plusieurs maisons de conversation; le Royal Lodge, habitation de George III et de sa femme pendant leur séjour à Weymouth. L'établissement de bains, où l'on peut prendre au choix des bains de mer ou des bains d'eau douce, est aménagé avec un profond sentiment du confortable.

— *Histoire*. Weymouth est une ville fort ancienne, mais sa prospérité actuelle, dont la source est dans son établissement de bains de mer, le plus en vogue de toute la côte, ne remonte pas au delà de ce siècle. Sous Edouard III, on la voit figurer parmi les villes qui durent contribuer pour une certaine quantité de vaisseaux à l'expédition du roi en Gascogne. Plus tard, la ville fournit, lors du siège de Calais, 20 navires et 264 marins. En 1471, c'est à Weymouth que débarqua Marguerite d'Anjou, revenant de France pour remplacer son mari sur le trône d'Angleterre. Trente ans plus tard, Philippe de Castille fut jeté sur la même côte par une tempête et retenu captif jusqu'à ce qu'il eût pu en réfrérer au roi. En 1588, Weymouth contribua pour 6 vaisseaux aux armements faits en vue de résister à l'*Invincible Armada* de Philippe II. Depuis cette époque jusqu'au milieu du xviii^e siècle, aucun épisode ne vient rappeler Weymouth à l'attention de l'histoire. Après une période de prospérité relative, la ville était tombée au rang infime d'un village de pêcheurs, lorsqu'en 1763 un riche particulier, nommé Ralph Allen, étant venu prendre des bains de mer dans la baie de Weymouth, répandit dans la haute société le bruit de l'excellence de cette station de bains. Il n'en fallut pas davantage pour rendre subitement à la ville une animation et une vie qu'elle ne connaissait plus depuis longtemps. Enfin, en 1789, George III et la reine, sa femme, vinrent à leur tour s'installer à Weymouth, et ce séjour royal mit le sceau à la nouvelle prospérité de la ville. Depuis lors, Weymouth n'a cessé d'être la ville de bains fréquentée par la haute aristocratie anglaise.

WEYMOUTH, bourg des Etats-Unis (Massachusetts), à 16 kilom. S. de Boston; 3,900 hab. Fromages estimés.

WEYPRECHT (Charles), marin et voyageur autrichien, né à Trieste vers 1843. Il fit ses études à l'académie militaire de Fiume, puis attira par sa vive intelligence l'attention de l'amiral Tegetthoff, qui l'attacha en 1867 à son état-major lors du voyage de la *Novara* au Mexique, pour rapporter les restes de l'empereur Maximilien. M. Weyprecht était lieutenant lorsqu'il prit part, avec le lieutenant Payer, au voyage de l'*Isbjorn* dans la mer Polaire, de juin à septembre 1871, et parvint jusqu'au 79^e degré de latit. N. L'année suivante, les deux hardis explorateurs firent, sur le *Tegetthoff*, un nouveau voyage d'exploration entre le Spitzberg et la Nouvelle-Zélande. Pendant cette expédition, qui dura deux ans, le lieutenant Weyprecht découvrit un détroit long de 100 milles sur 90 de large,

se dirigeant vers le nord et partageant la masse des terres en deux grandes parties. L'expédition s'avança au printemps de 1874 jusqu'à 82°5' et vit la terre au delà du 83° degré de latitude. Elle constata que l'on ne pouvait atteindre le pôle par cette route et que la théorie d'après laquelle il existerait une mer polaire non fermée par les glaces était insoutenable. L'expédition abandonner le navire engagé dans les glaces, l'expédition revint en traîneaux et en bateaux, longea la côte de la Nouvelle-Zemble, rencontra à Dunnebaï, près du cap Bretwin, le *Nicolay*, commandé par le capitaine russe Th. Wormin et revint en septembre 1874 en Autriche. En 1875, la Société géographique de Londres a décerné une médaille d'or au lieutenant Weyprecht. Le récit de son premier voyage a été publié sous le titre d'*Expédition polaire de MM. C. Weyprecht et J. Payer, officiers de la marine d'Autriche, en juin-septembre 1871* (Vienne, 1872) et traduit en français par M. Sailliet (Brest, 1873, in-8°).

WEYSE (Christophe-Ernest-Frédéric), musicien danois, né à Altona en 1774, mort en 1842. Il reçut de son grand-père, qui était maître de chœurs à Altona, les premières leçons de musique et alla continuer ses études à Copenhague sous la direction de Schultz. Il débuta par un opéra, la *Grotte de Ludlam*, qui posa les bases de sa réputation de compositeur et que suivit en 1809 le *Narcotique*, dont le succès valut à l'auteur une place dans la chapelle de la cour. Depuis lors, Weyse résida à Copenhague, où, en dehors de son emploi, il s'occupa de l'enseignement particulier de la musique. On a encore de lui des opéras, tels que : *Floribella* et *Une aventure au jardin du roi*; des ouvertures pour les tragédies de *Macbeth* et de *Yorick*; des *Sonates* pour piano; enfin un recueil intitulé : *Cinquante anciens chants de barbes à voix seule avec accompagnement de piano*.

WEZEL (Jean-Charles), romancier et auteur dramatique allemand, né à Sondershausen en 1747, mort en 1819. Il fut longtemps précepteur dans une famille de la Lusace, visita ensuite les principales capitales de l'Europe, puis devint le poète dramatique de l'empereur Joseph II, après duquel il fut en grande faveur, et s'établit plus tard à Leipzig, où il s'occupa uniquement de littérature. En 1786, il tomba dans un état complet de démence, qui dura jusqu'à sa mort. Sa folie consistait à se croire un dieu et à mettre sur ses œuvres l'inscription *Opera Dei Weselii*. Outre un *Essai sur la connaissance de l'homme* (Leipzig, 1784-1785, 2 vol.), on a de lui un grand nombre de romans, dont les plus remarquables sont : *l'Histoire de la vie de Tobie Knaul le Sage* (Leipzig, 1774-1775, 4 vol.) et *Hermann et Ulrique* (Leipzig, 1780, 4 vol.), ainsi que des *Comédies* (Leipzig, 1778-1786, 4 vol.), dans lesquelles il semble avoir pris Marivaux pour modèle et qui plaisent plus à la lecture que sur la scène, parce que le dialogue y est souvent trop précipité et trop concis. Il entreprit aussi de refaire le *Robinson*, ce qui lui attira une querelle des plus vives avec Campe, et traduisit de l'anglais le *Troisième et dernier voyage de Cook*. Une brochure qu'il avait publiée *Sur la langue, la science et le goût des Allemands* (Leipzig, 1781) donna lieu à une violente polémique entre lui et le professeur Platner, de Leipzig.

WEZEL, nom de plusieurs écrivains. V. WETZEL.

WEZIKON, village et paroisse de Suisse, cant. de Zurich, bailliage et à 6 kilom. N. de Gruningen; 3,500 hab.

WHALLEY (Pierre), critique anglais, né à Rugby en 1722, mort en 1791. Il fit ses études à Oxford, y devint en 1743 *fellow* du collège Saint-Jean, entra ensuite dans les ordres, et, après avoir rempli dans diverses paroisses les fonctions de son ministère, obtint, en 1768, la chaire de grammaire à l'hôpital du Christ, à Londres, d'où il passa en 1776 à Southwark, en qualité de directeur de l'école et de juge de paix de cette ville. On a de lui : *Essai sur la méthode d'écrire l'histoire* (Londres, 1746); *Recherches sur l'érudition de Shakespeare* (Londres, 1748); *Défense de l'évidence et de l'authenticité des Évangiles* (Londres, 1753); *Histoire des hôpitaux royaux de Londres*, ouvrage dont sa mort arrêta la publication. Il avait aussi donné une édition des *Œuvres* de Ben Johnson (Londres, 1756, 7 vol. in-8°).

WHAMPOA ou HOUANG-FOU, port de Chine, dans une île du Pe-hiang, à 3 kilom. au-dessous de Canton. La tour ou pagode de Whampo, appelée Haï-ngéou-tah ou P'i-patchéou-tah, s'élève au milieu de l'île. Elle a été bâtie à la fin du xvi^e siècle, a 9 étages et 56 mètres de hauteur. La France a obtenu, en 1745, du gouvernement chinois, le droit de s'établir sur cette île en payant 100 taels par navire français. C'est là que s'arrêtent les navires européens qui font du commerce avec Canton. Un traité y fut signé entre la France et la Chine le 24 octobre 1844.

WHARF s. m. (ouarf — mot anglais). Sorte de pont en planches supporté par des poteaux de bois, qui s'avance dans la mer, et qui sert au chargement et au déchargement des navires.

WHARNCLIFFE (James-Archibald STUART WORTLEY MACKENZIE, lord), homme d'Etat

anglais, né en 1776, mort en 1845. Entré d'abord dans l'armée, il fit deux campagnes au Canada (1792-1795) et au Cap de Bonne-Espérance (1796-1797), quitta le service en 1801 et devint peu après membre de la Chambre des communes, où il ne se fit cependant connaître comme orateur qu'en 1812, à l'occasion de l'assassinat du ministre Perceval. Entré à la Chambre des lords à la mort de son père (1826), il fut en 1831 l'un des adversaires les plus acharnés du bill de réforme, et, en 1834, fut appelé à faire partie, comme lord du sceau privé, du cabinet tory formé par Robert Peel et qui tomba en avril 1835. Lors du retour des conservateurs au pouvoir en 1841, il fut nommé président du conseil et, pendant les sessions de 1842, 1843 et 1844, fut l'orateur du cabinet, car à cette époque le duc de Wellington et lord Aberdeen ne prenaient que fort peu de part aux débats. On doit à Wharncliffe, qui s'occupait aussi de littérature, une édition des *Lettres de lady Wortley Montague*.

WHARTON (Thomas), anatomiste anglais, né à Kirby-Kendal (Westmoreland) en 1617, mort en 1681. Il fit ses études à l'université d'Oxford, s'y appliqua surtout aux mathématiques et à l'astronomie et vécut ensuite dans la retraite, occupé de paisibles travaux, jusqu'au moment où éclata la révolution d'Angleterre. Il leva alors, à ses frais, un régiment de cavalerie, avec lequel il rejoignit l'armée royale et se signala en diverses rencontres, notamment à Stow-on-the-Would (mars 1645), où il fut blessé. Après la chute définitive de la cause royale, il se rendit à Londres, et, comme il avait sacrifié toute sa fortune pour cette cause, il se créa des ressources en composant des almanachs; mais ayant eu l'imprudence d'y insérer des allégories satiriques et des prédictions relatives aux affaires du temps, il s'attira la colère du Protecteur et fut enfermé dans le château de Windsor. Il y trouva également prisonnier le célèbre William Lilly, dont il facilita l'évasion peu après. Rendu lui-même à la liberté, il mit une prudente réserve dans sa conduite et se tint silencieux jusqu'à la restauration, qui le fit baronnet et payeur de l'artillerie. On a de lui différents écrits qui ont été recueillis et publiés après sa mort par Godbury (1683, in-8°).

WHARTON (Thomas, marquis DE), homme d'Etat anglais, né vers 1640, mort en 1715. Membre de la Chambre haute sous Charles II et Jacques II, il siégea constamment dans les rangs de l'opposition, donna, à ce qu'on croit, l'esquisse de la fameuse invitation à Guillaume d'Orange, qui le nomma à son avènement (1688) contrôleur du palais, juré du conseil privé, puis lord lieutenant du comté d'Oxford. Au commencement du règne de la reine Anne, il fut dépouillé de la plupart de ses dignités, reprit dans la Chambre des lords son système d'opposition à la cour, fut nommé vice-roi d'Irlande (1708), fonction qu'il ne remplit que pendant deux ans, et devint sous George I^{er} lord du sceau privé, marquis de Wharton et de Malmesbury. Le marquis de Wharton avait été marié deux fois, d'abord à Anne Lee, dont il n'eut pas d'enfants, puis à Lucie Loftus Lisburne, dont il eut un fils. Ces deux dames cultivèrent la littérature, et l'on peut lire le portrait et quelques écrits de la première dans les tomes I et II de la *Collection* de Nichols; Walter, de son côté, loue beaucoup la traduction qu'elle avait faite du livre chapitre d'Isaïe. On a de la seconde quelques vers d'amour intitulés *A Cupidon*, insérés également dans le recueil de Nichols. Enfin, selon toute vraisemblance, le marquis de Wharton lui-même fut l'auteur de la fameuse ballade de *Lillibulero*, écrite contre le comte de Tyrconnel, qui avait été créé en 1688 lord lieutenant d'Irlande par Jacques II. On sait que cette chanson contribua beaucoup à amener la révolution de 1688 et devint le signe de ralliement des orangistes. Cet homme d'Etat, en raison de ses capacités et surtout des services qu'il avait rendus à son parti, fut toute sa vie l'objet de la haine et des attaques des tories. Swift a fait de lui deux portraits, dont l'un, qui est loin d'être flatteur, se trouve dans l'ouvrage du doyen intitulé : *Les Quatre dernières années de la reine Anne*, l'autre, qui est daté de Londres, 20 août 1710, est, suivant l'expression de l'*English Cyclopædia*, « une concentration d'amertume et de venin. » Swift y dit, entre autres choses mordantes : « Il supporte les galanteries de sa femme avec l'indifférence d'un stoïcien et les trouve bien compensées par la venue d'enfants qui doivent soutenir sa famille. » On est forcé de conclure de là que les mœurs de

la seconde femme de Wharton laissèrent beaucoup à désirer et il paraît qu'il avait également eu à se plaindre de la première.

WHARTON (Philippe, duc DE), homme politique anglais, fils du précédent, né en 1698, mort en 1731. Il reçut une éducation brillante, se maria secrètement à l'âge de seize ans, puis se rendit, d'après l'ordre de son père, à Genève, pour y étudier le calvinisme. Après avoir employé son temps à faire des dettes, Wharton quitta cette ville et alla à Avignon, où il offrit ses services au prétendant. De là, il passa à Paris, visita la veuve de Jacques II, à laquelle il fit un gros emprunt, et y continua sa vie de dissipation. De retour en Angleterre en 1717, il alla siéger à la Chambre des pairs, se montra un zélé partisan de la nouvelle dynastie, prit une part active aux débats de la Chambre, bien qu'il n'eût pas vingt ans, et reçut le titre de duc. Mais bientôt il se jeta dans l'opposition et combattit le ministère. En 1723, Wharton, criblé de dettes, ayant dévoré la grande fortune de son père, fut réduit à vivre d'une pension relativement modique. Il fonda alors (3 juin 1723) le *Vrai Breton*, journal dans lequel il fit une vive opposition au gouvernement jusqu'en février 1724. A cette époque, il quitta l'Angleterre, se rendit à Vienne, puis à Madrid, s'y déclara pour le prétendant, prit le titre de duc de Northumberland, que celui-ci lui avait accordé, se maria à Madrid (1726), et alla alors à Rome, où il fit profession de catholicisme. N'ayant point reçu l'accueil qu'il espérait, il retourna en Espagne, prit part, dans les rangs espagnols, à l'attaque de Gibraltar, et reçut le brevet de colonel. Mais, accusé en Angleterre d'avoir porté les armes contre son pays, il fut déclaré déchu de toutes ses dignités. Quelque temps après, Wharton revint en France, où il mena une vie d'aventurier, s'avisant de plus en plus, escroquant de l'argent et s'adonnant à l'ivrognerie. De retour en Espagne, il revint à son régiment, fut atteint de paralysie en 1731, et mourut peu après dans un couvent, où il avait été recueilli. Les discours qu'il prononça à la Chambre des lords ont été recueillis et publiés à Londres (1792), avec une notice biographique. On a aussi de lui quelques pièces de vers médiocres.

WHARTON (Henri), théologien anglais, né à Worstead, dans le comté de Norfolk, en 1664, mort en 1695. Il fit ses études à l'université de Cambridge et, en 1686, devint le secrétaire du docteur William Cave, qu'il aida dans la composition de sa *Scriptura ecclesiasticorum historia litteraria*. Il paraît même que sa collaboration à cet ouvrage fut assez considérable pour qu'il demandât à on être désigné comme l'un des auteurs, prétention qui lui attira une violente polémique avec Cave. Ce dernier reconnut cependant, dans la préface de son livre, qu'il devait beaucoup à son jeune secrétaire, et, l'ouvrage ayant été publié en 1688, le nom de Wharton commença à être connu. Il devint, à la même époque, chapelain de l'archevêque Sancroft et fut nommé, en 1689, recteur de Chatham, dans le comté de Kent. Il mourut à la fleur de l'âge, épuisé par les travaux auxquels il se livrait, et dont on peut avoir une idée rien que par la liste de ses principaux ouvrages, savoir : *Traité sur le célibat du clergé, dans lequel son origine et ses progrès sont considérés au point de vue historique* (1688); *Anglia sacra* (Londres, 1691, 2 vol. in-fol.), recueil qui renferme l'histoire des archevêques et des évêques anglais depuis l'introduction du christianisme jusqu'en l'année 1540; *Défense des pluralités* (1692, in-8°); *De re venerabilis opera quædam theologica* (1692, in-4°); *Specimen de quibusdam erroribus et omissionibus dans l'histoire de la Réformation de l'Eglise d'Angleterre de G. Burnet* (1693, in-8°); *Histoire des troubles et du procès de l'archevêque Laud* (1695, tome I^{er}; 1700, tome II, publié par le père de l'auteur), etc. Après sa mort parut encore un recueil de ses sermons en deux volumes.

WHATELY (Thomas), chirurgien anglais, mort en 1821. Il se fit une grande réputation dans le traitement des maladies de la vessie et de l'utérus, et devint membre du collège royal des chirurgiens de Londres. Nous citerons parmi ses nombreux écrits : *Observations pratiques sur la guérison des blessures et ulcères aux jambes, sans repos, éclaircies par des exemples* (1792, in-8°); *Observations pratiques sur le traitement de la gonorrhée virulente chez les hommes* (1801, in-8°); *Méthode perfectionnée pour traiter le rétrécissement de l'urètre* (1804, in-8°), etc.

WHATELY (Richard), économiste et théologien anglais, né à Londres en 1787, mort en 1865. Après avoir fait ses études à l'université d'Oxford, il devint successivement professeur répétiteur au collège d'Oriel (1811), recteur d'Halesworth (1822), principal du collège de Saint-Albans Hall (1825) et professeur d'économie politique à Oxford (1830). L'année suivante, il fut promu archevêque de Dublin et évêque de Glendalagh, sièges auxquels fut joint plus tard l'évêché de Kilmore. La carrière littéraire de l'archevêque Whately commença vers 1821. Il s'était déjà fait connaître par son opposition aux doctrines du docteur Pusey et du docteur Newman. A cette époque, il publia *Trois sermons*

sur les devoirs d'un chrétien vis-à-vis du gouvernement et des lois établies, et la même année un traité anonyme intitulé : *Doutes historiques sur Napoléon Bonaparte*. Il fit paraître ensuite des *Éléments de logique* (1826) et des *Éléments de rhétorique* (1828). Le premier de ces deux traités, qui donna en Angleterre une vive impulsion aux études philosophiques, a depuis longtemps pris place parmi les ouvrages les plus importants publiés sur cette science. Nous citerons, parmi ses autres écrits : *Essais sur les difficultés qui se rencontrent dans les écrits de saint Paul et d'autres parties du Nouveau Testament* (1828); un *Essai sur le sabbat* (1829); *Leçons préparatoires à l'étude de l'économie politique*; un *Essai sur les erreurs liturgiques à propos du Nouveau Testament* (1831); *Recueil de sermons* (1831); la *Lumière sur la question irlandaise, présentée à la Chambre des lords* (1832); *Pensées sur les peines secondaires* (1832); *Réplique à l'adresse du clergé, sur l'éducation nationale en Irlande* (1832); *Introduction à l'économie politique* (1832); *Leçons sur les épîtres de saint Paul* (1849); *Traité des synonymes anglais* (1851); les *Essais de Bacon* (1856), avec un commentaire fort estimé; *De la philosophie morale de Paley* (1859); *Leçons faciles sur les monnaies*, etc. Au Parlement, Whately combattit généreusement en faveur de l'admission des Israélites dans la Chambre haute et provoqua des mesures en faveur des malheureux Irlandais. Il était, depuis 1848, membre correspondant de l'Institut de France.

WHEATLEY (François), peintre anglais, né à Londres en 1747, mort en 1801. Son père, qui était tailleur, lui fit donner des leçons par un peintre médiocre; néanmoins, il fit de rapides progrès et remporta des prix à la Société des arts. Condamné à la prison pour avoir enlevé une jeune fille, il quitta Londres à l'expiration de sa peine et se rendit à Dublin. En 1791, il fut nommé membre de l'Académie royale. Wheatley fit un grand nombre de portraits et de paysages, genre dans lequel il réussit particulièrement. On cite, parmi ses œuvres les plus importantes, un grand plafond dans le château de Brocket et la *Vue d'une séance du Parlement irlandais*.

WHEATON (Henri), diplomate et juriconsulte américain, né à Providence (Etat de Rhode-Island) en 1785, mort en 1848. Après avoir étudié le droit à l'école de sa ville natale, il parcourut, pendant les années 1804 et 1805, la France, la Hollande et l'Angleterre, pour s'y familiariser avec le droit romain, français et anglais, et surtout pour y étudier les différences de ce dernier avec le droit américain. De retour dans sa patrie, il exerça la profession d'avocat, d'abord à Rhode-Island, de 1806 à 1812, puis à New-York, où il fonda, vers la fin de 1812, l'*Avocat national*, feuille qui acquit rapidement une grande influence. Nommé en 1814 juge-avocat de l'armée, il fut, en outre, de 1815 à 1819, membre de la cour de la marine et public, dans l'intervalle, un *Recueil des lois sur les captures et les prises maritimes* (New-York, 1815). Nommé, à la même époque, rapporteur près la cour suprême des Etats-Unis à Washington, il fit paraître, en douze volumes (Washington, 1816-1817), un recueil des décisions de cette cour, qui exerça une grande influence sur l'administration judiciaire et sur la jurisprudence américaine. Il publia encore, en 1821, un examen des décisions de la même cour depuis 1789. Elu, en 1823, membre de l'Assemblée générale de l'Etat de New-York, il devint, en outre, deux ans plus tard, membre de la commission des trois, chargée de réviser la constitution, et prit part, vers le même temps, à l'élaboration d'un nouveau code de droit privé pour l'Etat de New-York. En 1824, il fonda à New-York l'*Attentum*, institut littéraire public, et publia, en 1826, une *Vie de William Pinckney*. En 1827, il fut envoyé à Copenhague pour y réclamer du gouvernement danois une indemnité pour les bâtiments américains dont les Danois s'étaient emparés pendant la dernière guerre entre les Etats-Unis et l'Angleterre, mais ce ne fut qu'au bout de quelques années qu'il réussit à atteindre le but de sa mission. Pendant son séjour à Copenhague, qui dura jusqu'en 1833, il consacra ses loisirs à l'étude de la langue, de l'histoire et de l'archéologie scandinaves, et il écrivit son *Histoire des hommes du Nord ou des Danois et Normands* (Londres, 1831), qu'il corrigea et augmenta considérablement dans la traduction française qui en fut faite par P. Guilloit (1844). A ce premier ouvrage succéda une *Histoire de la Scandinavie* (Londres 1858), puis plusieurs autres travaux sur l'histoire et le droit scandinaves.

Après différents voyages en France, en Angleterre et en Allemagne, Wheaton était revenu, en 1833, aux Etats-Unis, où il fit paraître un ouvrage sur *l'Histoire et les progrès de la législation et de la jurisprudence en Europe depuis la révolution américaine*. Il repartit, dès l'année suivante, pour l'Europe et fut nommé, en 1835, ambassadeur extraordinaire près la cour de Berlin, où il eut à s'occuper surtout des négociations avec le Zollverein. Elevé en 1837 au rang de ministre plénipotentiaire près la même cour, il fut rappelé de ce poste en 1845, passa une année à Paris et repartit, en 1847, pour

l'Amérique, où, dès son arrivée, il fut nommé professeur de droit à l'université d'Harvard ; mais il mourut avant d'avoir pris possession de cette chaire. La renommée de Wheaton se fonde principalement sur ses *Éléments de droit international* (1836), qui ont été traduits en français (Leipzig, 1848, 2 vol. ; 1864, 4^e édit.), et sur son *Histoire du progrès du droit des gens en Europe depuis la paix de Westphalie jusqu'au congrès de Vienne, etc.* (Leipzig, 1841 ; 1864, 4^e édit.), qu'il avait écrites en français pour concourir au prix proposé par l'Académie des sciences morales et politiques de Paris. Il la refit, dans la suite, sur un nouveau plan et la publia en anglais sous ce titre : *Histoire du droit des gens en Europe et en Amérique depuis les temps les plus reculés jusqu'au traité de Washington* (New-York, 1845). Ces deux ouvrages obtinrent un succès universel dans tous les cercles diplomatiques et politiques et furent traduits dans toutes les langues de l'Europe. Les *Éléments de droit international* l'ont été, en outre, en japonais (1860), puis en chinois, par Martin (Pékin, 1865, 4 vol.). Lawrence a écrit pour ces deux traités un *Commentaire* détaillé, auquel il a joint une biographie de l'auteur (Leipzig, 1868 et années suivantes).

WHEATSTONE (Charles), célèbre physicien anglais, né à Gloucester en 1802, mort à Paris le 19 octobre 1875. Issu d'une famille pauvre, il fut placé, comme commis, chez un marchand d'instruments de musique. Là il eut l'idée de fabriquer un violon mécanique et fut amené à faire des recherches sur l'acoustique. De curieuses expériences sur le son, qu'il publia en 1823, commencèrent à attirer sur lui l'attention des physiciens et furent reproduites dans les *Annales de chimie*. Il s'occupa ensuite de la résonnance des colonnes d'air, de la transmission des sons dans les conducteurs solides linéaires (1831), inventa le téléphone, lut en 1833, devant la Société royale, un curieux mémoire sur les figures obtenues quand on sème du sable sur des surfaces vibrantes, essaya d'imiter mécaniquement la voix humaine et construisit une machine parlante qui imitait admirablement certains sons articulés. En 1834, Wheatstone fut nommé professeur au King's College de Londres ; mais, absorbé par d'incessantes recherches expérimentales, il abandonna sa chaire au bout de quelques années. Ce fut en 1834, dit M. Tresca, qu'il publia les expériences à l'aide desquelles il était parvenu à prouver que la vitesse de l'électricité est de même ordre que celle de la lumière. Puis, précisant davantage les éléments numériques de cette étonnante vélocité, qui devait l'occuper sans relâche, il indiqua pour la vitesse de l'électricité l'énorme chiffre de 333,800 kilomètres par seconde. En 1837, il publia dans le *Quarterly Journal of Science* de nouvelles expériences sur le son et la description d'un appareil ingénieux, le kaléidoscope phonique, qui devint le point de départ de l'acoustique optique. L'année suivante, il communiqua à la Société royale de Londres un mémoire sur une de ses plus remarquables découvertes, les phénomènes de la vision binoculaire et le stéréoscope. Il avait été amené à inventer cet instrument, perfectionné depuis par Brewster, par une théorie entièrement neuve du concours que se prêtent mutuellement les deux yeux pour transmettre le sentiment du relief des corps. Ses expériences sur la vitesse de l'électricité avaient amené Wheatstone à chercher le moyen de s'en servir pour établir des communications à distance. Le 1^{er} février 1838, il prenait à Londres un brevet constatant sa découverte du télégraphe électrique à cadran, puis il perfectionnait son appareil, qui, le premier, fonctionna sur un chemin de fer français, celui de Paris à Saint-Germain, après avoir été adopté en Angleterre sur toutes les lignes existantes. En 1840, l'Académie des sciences de Paris le nomma un de ses membres correspondants. Cette même année, il appliqua le principe de son télégraphe à faire lire simultanément en un grand nombre de lieux l'heure donnée par une seule horloge régulatrice. Depuis cette époque, la presque constante préoccupation de l'illustre savant a été d'améliorer la télégraphie et ses applications. Sa création des relais fut comme une nouvelle invention du télégraphe lui-même, puisqu'elle en agrandissait indéfiniment le domaine. On le vit successivement inventer l'appareil de résistance, connu sous le nom de pont de Wheatstone, pour la vérification des causes de dérangement dans les lignes ; le cryptographe indéchiffrable, permettant de modifier à son gré l'alphabet et de rendre les dépêches secrètes ; le télégraphe écrivain (1869), etc. Parmi ses autres inventions, nous citerons : le pseudoscope, dans lequel les deux images reçues par les deux yeux en face d'un objet quelconque produisent le même effet que ces images retournées produiraient dans le stéréoscope ; son photomètre, qui a été adopté dans toutes les usines à gaz pour la comparaison du pouvoir éclairant de différents becs ; le rhéostat, qui permet de changer brusquement la puissance multiplicatrice d'un galvanomètre, en allongeant ou raccourcissant la longueur du circuit, par l'établissement ou la soustraction d'une communication convenable établie entre deux bobines ; enfin l'appareil à miroir tournant,

XX.

qui a depuis servi de modèle à M. Foucault dans ses recherches sur la vitesse de la lumière, et que M. Wheatstone avait construit pour obtenir celle de la propagation d'un courant électrique. Lors de l'Exposition universelle de Paris en 1855, il fut nommé membre du jury pour la classe chaleur, lumière et électricité, et il reçut alors la croix de la Légion d'honneur. Membre des principales sociétés savantes de l'Angleterre et de l'étranger, il succéda à Liebig le 30 juin 1873 comme associé de l'Académie des sciences de Paris. En 1875, il se rendit à Paris pour montrer à l'Académie des sciences un instrument enregistreur pour les câbles sous-marins. Atteint d'une bronchite aiguë, il fut emporté en quelques jours. Ce savant de premier ordre n'a point laissé d'ouvrage de longue haleine. Ses observations et ses inventions si remarquables et si nombreuses ont été consignées par lui dans un grand nombre de mémoires et de notes. En mourant, il laissa à ses fils et à ses trois filles une fortune considérable et légua au King's College de Londres sa bibliothèque et ses instruments avec 12,500 francs. Il fit, en outre, plusieurs donations à des établissements scientifiques.

WHEELER ou **WHEELER** (sir George), voyageur anglais, né à Bréda en 1650, mort en 1724. Il était encore étudiant à l'université d'Oxford, lorsqu'il partit en 1672 pour le continent. Après avoir employé deux ans à visiter la France et l'Italie, il se rendit en Grèce et dans l'Asie Mineure, où il passa près de huit années à copier les inscriptions, à recueillir des plantes, ou à dessiner les monuments et les monnaies de l'antiquité. De retour dans sa patrie en 1681, il embrassa bientôt après l'état ecclésiastique et fut pourvu de différents bénéfices, en dernier lieu de la cure d'Houghton. On a de lui : *Voyage en Grèce* (Londres, 1682, in-fol.), traduit en français (Amsterdam, 1689, 2 vol. in-8) ; *Description des églises et des lieux d'assemblée des premiers chrétiens dans les Eglises de Tyr, de Jérusalem et de Constantinople* (1689) ; le *Monastère protestant ou l'Economie chrétienne*.

WHEELER (Hugh-Massy), général anglais au service de la compagnie des Indes, mort en 1857. Il était un des vétérans les plus estimés de l'armée anglo-indienne, où il comptait cinquante-quatre ans de glorieux services. Il servait déjà sous lord Lake. Il avait pris part aux guerres de l'Afghanistan, aux deux campagnes contre les Sikhs, etc. Il commandait la station de Cawnpoor, à l'époque de l'insurrection desipayas de Meerut (13 mai 1857). Il n'avait alors sous ses ordres que 61 artilleurs européens et 3,500 cipayes. Il prit aussitôt ses dispositions. Se croyant certain de recevoir sous quelques jours des renforts suffisants, il résolut de s'enfermer dans un double corps de bâtiment qui servait autrefois d'hôpital. Il s'entoura d'un retranchement, consistant en un simple fossé, dont la terre rejetée à l'extérieur formait tant bien que mal un grossier parapet. Ce fut dans cet asile si faiblement défendu que vinrent s'entasser tous les résidents européens et leurs familles, environ 700 ou 800 âmes, dont 330 femmes et enfants. Le lendemain 22, un faible renfort arriva de Lucknow, sous la conduite d'un vaillant officier, le capitaine Moore. Une semaine entière s'écoula ensuite (du 22 au 31 mai) sans amener d'incidents nouveaux. Le 31 mai et le 1^{er} juin arrivèrent 165 hommes envoyés de Calcutta, l'avant-garde d'un renfort plus sérieux : on se crut sauvé. Sir Hugh Wheeler crut même pouvoir renvoyer à Lucknow une partie de ses hommes et ne garda que 210 balonnottes. Mais dans la nuit du 4 au 5, les 3,500 cipayes se révoltèrent et, après avoir pillé le magasin d'armes et la trésorerie, partirent sur la route de Delhi. Mais, arrivés à Kullumpore, ils furent rejoints par le fameux rajah de Bithoor, Nana-Sahib, qui leur persuada de revenir sur leurs pas et de massacrer les malheureux réfugiés dans le retranchement. Dès le lendemain 7, le feu s'ouvrit, et, nuit et jour, 13 pièces d'artillerie se mirent à battre le faible asile où s'entassaient un millier de misérables Européens sous un soleil torride. La résistance fut héroïque. Sir Hugh Wheeler, accablé par l'âge, les soucis, la maladie, avait cessé de pouvoir y prendre une part active. Le capitaine Moore le remplaçait. Cependant les secours n'arrivaient pas et les vivres commençaient à manquer ; les maladies se mettaient en outre dans les rangs des malheureux assiégés. Ce fut alors que Nana-Sahib offrit une capitulation honorable à sir Hugh Wheeler. Ceux qui se rendaient devaient être épargnés et envoyés à Allahabad sur des barques. La capitulation acceptée de l'avis général le 25 juin, le retranchement fut évacué le 27, à sept heures du matin, et les infortunées victimes s'entassèrent dans les barques. Mais à peine ces barques eurent-elles commencé à nager, qu'une fusillade partit du rivage et vint mitrailler les passagers. Sir Hugh Wheeler périt un des premiers.

WHEELING, bourg des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat de la Virginie, à 92 kilom. S.-O. de Pittsburg, sur l'Ohio et à son confluent avec la petite rivière de Wheeling-Creek ; 8,900 hab. Port de commerce très-actif ; chantiers de constructions navales.

WHERRY s. m. (ouër-rè — mot angl.) Navire, fluv. Embarcation pointue aux deux extrémités, très-inclinée et munie d'une étrave.

WHETSTONE (George), littérateur anglais de la dernière moitié du xvi^e siècle. Après avoir dissipé son patrimoine, il alla faire la guerre dans les Flandres, essaya ensuite vainement de s'enrichir en s'occupant d'agriculture, fit partie d'une expédition à Terre-Neuve, qui ne rapporta aucun profit, et, de retour en Angleterre, y chercha des ressources dans les travaux littéraires. On a de lui : *Excellent et fameuse comédie de Promos et Cassandra* (1578), l'une des premières pièces qui aient été publiées en Angleterre ; le *Miroir des magistrats, contenant les ordonnances de l'empereur Alexandre sur nommé le Sévère* (1584) ; le *Miroir anglais* (1586) ; le *Miroir du véritable honneur et de la noblesse chrétienne* (1585), biographie élogieuse du comte de Bedford ; *Sir Philippe Sydney, sa vie, sa mort et ses vertus* (1586) ; *Aurélien ou la Reine des amusements de Noël* (1593).

WHEWELL (William), savant et philosophe anglais, né à Lancaster vers l'année 1795, mort à Cambridge, des suites d'une chute de cheval, le 5 mars 1866. Il était fils d'un humble marchand. Il fut élevé à l'Ecole libre de grammaire de Lancaster, puis au collège de la Trinité de Cambridge, dont il devint successivement membre (*fellow*), tuteur (*tutor*), professeur (*professor*) et maître (*master*), passant ainsi par les divers grades universitaires anglais. En 1828, il fut nommé professeur de minéralogie, poste qu'il conserva quatre ans, et, en 1838, professeur de philosophie morale. Trois années après, il fut élevé à la maîtrise (*mastership*) et, dans cet office, il s'appliqua activement à introduire dans l'enseignement les sciences naturelles et morales et à élargir ainsi les bases de l'éducation. Il fonda des prix pour encourager les nouvelles études. C'est à lui surtout qu'est due la renaissance de la philosophie à Cambridge. Distingué de bonne heure pour ses connaissances scientifiques, il fut nommé président de l'Association britannique en 1841 et écrivit des rapports sur les marées et sur les théories de la chaleur, du magnétisme et de l'électricité. Il fut aussi membre actif de la Société géologique et de la Société philosophique de Cambridge. En 1855, il résilia ses fonctions de professeur en devenant vice-chancelier de l'université.

Whewell était un homme de grandes facultés physiques et intellectuelles, d'un savoir étendu, varié, vraiment encyclopédique, d'une grande hardiesse à aborder tous les sujets de discussion, d'un caractère viril et généreux, incapable d'envie et d'hypocrisie. Son principal défaut était une certaine rudesse de formes et une certaine arrogance d'esprit qu'il portait dans la discussion et qui était blessante pour ceux qu'il réduisait au silence ; mais cette ardeur s'adoucit avec l'âge, et elle ne put affaiblir l'estime, le respect et l'affection avec lesquels il était considéré comme le représentant et le champion intelligent de l'université. Il était fier de son collège, et l'université était fière de lui. Quelques années avant sa mort, il avait fait bâtir, pour en faire don à son collège, un hôtel de maître (*master's hotel*), contenant un certain nombre de chambres pour les étudiants sans grade. Les ouvrages de Whewell sont nombreux. Les plus importants sont : *Histoire des sciences inductives* (1837) ; *Philosophie des sciences inductives* (1840). Cet ouvrage en comprend deux, qui ont paru séparés : *Histoire des idées scientifiques et du Novum Organum renovatum* (l'*Histoire des idées scientifiques* est la première partie de la *Philosophie des sciences inductives*, le *Novum Organum renovatum* en est la seconde partie) ; *Philosophie de la découverte* (1856) ; *Discours sur la moralité systématique* (1846) ; *Essai sur la pluralité des mondes* (1856). Ce dernier fut publié sans nom d'auteur et donna naissance à de vives controverses.

En philosophie, Whewell soutenait vigoureusement les idées et les théories aprioristes contre les doctrines sensationnistes. Il fut le plus puissant adversaire du système qui domine aujourd'hui en Angleterre sous l'influence de John Stuart Mill. Les deux penseurs se tenaient d'ailleurs en haute estime. Mill, dans la préface de sa *Logique*, n'hésite pas à déclarer « que, sans l'aide des faits et des idées exposés dans l'*Histoire des sciences inductives*, la portion correspondante de son propre livre n'aurait probablement pas été écrite ».

Le principal objet de discussion entre Stuart Mill et Whewell est la question des axiomes. C'est le point dont part l'opposition radicale de leurs philosophies ; il convient de s'y arrêter et de le faire bien connaître. Quel est le fondement de notre croyance aux axiomes ? Sur quoi repose leur évidence ? Ce sont, répond Stuart Mill, des vérités expérimentales, des généralisations de l'observation. La proposition : « Deux lignes droites ne peuvent enfermer un espace » ou, en d'autres termes, « Deux lignes droites qui se sont rencontrées une fois ne se rencontrent plus et continuent de diverger », est une induction résultant du témoignage de nos sens. Whewell soutient que l'axiome est suggéré, mais non prouvé par l'expérience ; que sa vérité est perçue *a priori* par la constitution même de l'esprit,

dès l'instant où la signification de la proposition est comprise, et sans qu'il soit besoin de la vérifier par des épreuves répétées, comme c'est nécessaire pour les vérités réellement constatées par l'observation.

C'est aux aprioristes, fait observer Stuart Mill, à établir leur théorie et à prouver que la source reconnue des autres connaissances naturelles ne suffit pas pour expliquer les axiomes. « Ils ne peuvent nier que la vérité de l'axiome : « Deux lignes droites ne peuvent enfermer un espace », serait-elle évidente indépendamment de l'expérience, est évidente aussi par l'expérience. Que l'axiome ait ou non besoin de confirmation, il est, en fait, confirmé presque à tout instant de notre vie, puisque nous ne pouvons pas regarder deux lignes droites qui se croisent sans voir que de ce point d'intersection elles divergent de plus en plus. La preuve expérimentale nous arrive avec une telle profusion et sans qu'il se présente un cas qui puisse seulement faire soupçonner une exception à la règle, que nous aurions une raison plus forte de croire à l'axiome, même comme vérité expérimentale, que nous ne l'avons même pour les vérités générales acquises, de l'avoir de tous, par le témoignage des sens. Nous y croirions assurément, indépendamment de toute évidence *a priori*, avec une énergie de conviction bien supérieure à celle que nous accordons aux vérités physiques ; et cela, à une époque de la vie beaucoup moins avancée que celle dont datent presque toutes nos connaissances acquises, et trop peu avancée pour admettre que nous ayons gardé quelque souvenir de l'histoire de nos opérations intellectuelles dans ce temps-là. Où est donc la nécessité d'admettre que la connaissance de ces vérités a une autre origine que celle du reste de nos connaissances, lorsqu'elle s'explique parfaitement en supposant que l'origine est la même ; lorsque les causes qui déterminent la croyance dans tous les autres cas existent également dans celui-ci, et avec un degré de force supérieure, proportionnel à l'énergie supérieure de la croyance elle-même ? La preuve reste à la charge des défenseurs de l'opinion contraire ; c'est à eux de montrer quelque fait inconciliable avec la supposition que cette portion de notre connaissance de la nature dérive des mêmes sources que toutes les autres. »

La preuve demandée de la thèse aprioriste, répond Whewell, n'est pas difficile à donner. Si notre acquiescement à la proposition que deux lignes droites ne peuvent enfermer un espace provenait des sens, nous ne pourrions être convaincus de sa vérité que par une observation actuelle, c'est-à-dire en voyant ou touchant les lignes droites ; tandis que, en fait, elle est reconnue vraie seulement en y pensant. Nos sens peuvent bien percevoir qu'une pierre jetée dans l'eau descend au fond ; mais la simple pensée d'une pierre jetée dans l'eau ne nous eût jamais conduits à cette conclusion. Or, il n'en est pas de même de l'axiome relatif aux lignes droites. Nous ne pouvons concevoir une ligne droite sans reconnaître du même coup que deux de ces lignes ne peuvent enfermer un espace. Si la seule conception de lignes droites nous en fait connaître telle propriété, le fondement de cette connaissance ne peut être le sens. Non-seulement l'évidence de cet axiome n'est pas obtenue par le témoignage actuel des yeux, mais encore il est impossible qu'elle le soit. Que dit l'axiome ? que deux lignes droites ne peuvent pas enfermer un espace ; que prolongées à l'infini, après leur intersection, elles ne se rencontrent jamais et continuent à diverger l'une de l'autre. Or, comment cela peut-il être prouvé dans un cas particulier par une observation directe ? On peut suivre les lignes à la distance qu'on veut, mais non à l'infini ; et, quel que soit le témoignage des sens, rien n'empêche qu'au delà du point le plus éloigné jusqu'où on les a suivies elles commencent à se rapprocher et finissent par se rencontrer. Si donc nous n'avions pas d'autre preuve de cette impossibilité que celle que donne l'observation, nous n'aurions pas du tout de raison de croire à l'axiome. « Nous n'avons jamais vu, en fait, deux lignes droites renfermant un espace, mais nous osons dire, en outre, sans la moindre hésitation, que nous ne le verrons jamais ; et, si quelqu'un venait nous dire que, suivant son expérience, une telle forme a été souvent vue, nous supposerions simplement qu'il ne savait pas ce dont il parlait. Aucun nombre d'actes d'expérience ne peut ajouter à la certitude de notre connaissance sous ce rapport ; ce qui montre que cette connaissance n'est pas faite d'actes d'expérience. Nous ne pouvons vérifier une telle connaissance par l'expérience, car pour faire cette vérification nous devons d'abord savoir que les lignes sur lesquelles portera l'épreuve sont droites, et nous n'avons pas un meilleur critère du droit (*of straightness*) que celui-ci, savoir : que deux lignes droites ne peuvent renfermer un espace. Donc, puisque l'expérience ne peut détruire, ni augmenter, ni vérifier notre connaissance axiomatique, cette connaissance ne peut être dérivée de l'expérience. Puisque aucun acte d'expérience ne peut affecter notre connaissance, aucun nombre d'actes d'expérience ne peut la produire. »

Stuart Mill oppose à ces arguments la parfaite ressemblance de nos idées géométriques.

triques avec les sensations qui les suggèrent, propriété caractéristique qui fait que ces idées se trouvent des objets aussi convenables d'expérimentation que les réalités elles-mêmes. « Nous sommes ainsi, dit-il, en état, d'abord, de nous faire des images mentales de toutes les combinaisons possibles de lignes et d'angles qui ressemblent aux réalités aussi exactement que celles qu'on pourrait tracer sur le papier; et, ensuite, d'expérimenter géométriquement sur ces images aussi sûrement que sur ces réalités mêmes; attendu que ces peintures, si elles sont suffisamment exactes, manifestent toutes les propriétés qui seraient offertes par les réalités à un moment donné et par une simple vue. Or, en géométrie, c'est de ces propriétés seules que nous avons à nous occuper, et non de ce qui ne pourrait pas être montré par des images, l'action mutuelle des corps les uns sur les autres. Les fondements de la géométrie seraient, par conséquent, encore dans l'expérience directe, quand même les expériences (qui dans ce cas ne consistent qu'en une inspection attentive) ne s'appliqueraient qu'à ce que nous appelons nos idées, c'est-à-dire aux figures tracées dans notre esprit et non aux objets extérieurs. En effet, dans tous les genres d'expérimentation, nous prenons certains objets comme des représentants de tous ceux qui leur ressemblent; et, en géométrie, les conditions qui rendent un objet apte à représenter la classe à laquelle il appartient sont complètement remplies par un objet existant seulement dans notre imagination. Sans nier donc la possibilité de s'assurer que deux lignes droites ne peuvent enfermer un espace, en y pensant seulement et sans les voir actuellement, je maintiens que ce n'est pas simplement par l'intuition imaginaire que nous croyons à cette vérité, mais parce que nous reconnaissons que les lignes imaginaires ressemblent exactement aux lignes réelles et que nous pouvons conclure de celles-là à celles-ci avec autant de certitude que nous pourrions conclure d'une ligne réelle à une autre. Par conséquent, la conclusion est toujours une induction de l'observation. Et nous ne serions pas autorisés à substituer l'observation de l'image mentale à l'observation de l'objet réel, si nous n'avions appris par une longue expérience que les propriétés de la réalité sont fidèlement représentées dans l'image; précisément comme nous serions scientifiquement autorisés à décrire, d'après son image daguerrétypée, un animal que nous n'avons jamais vu, mais pas cependant avant d'avoir appris par l'expérience que l'observation d'une image semblable équivaut complètement à l'observation de l'original. Ces considérations détruisent l'objection fondée sur l'impossibilité de suivre oculairement les lignes prolongées à l'infini. Car, bien que, pour voir actuellement que deux lignes données ne se rencontrent jamais, il fût nécessaire de les suivre à l'infini, nous pouvons cependant savoir sans cela que, si elles se rencontrent, ou si, après avoir divergé, elles commencent à se rapprocher, cela doit arriver, non à une distance infinie, mais à une distance finie. En supposant donc qu'il en est ainsi, nous pouvons nous transporter en imagination à ce point et nous représenter mentalement l'apparence qu'offriraient là les deux lignes, apparence à laquelle nous devons nous fier comme absolument semblable à la réalité. Maintenant, soit que nous considérions cette peinture imaginaire, soit que nous nous rappelions les généralisations d'observations oculaires antérieures, c'est toujours le témoignage de l'expérience qui nous apprend qu'une ligne droite qui, après avoir divergé d'une autre droite, commence à se rapprocher, produit sur nos sens l'impression qu'on désigne par l'expression de ligne courbe, et non pas celle de ligne droite. »

Whewell réplique en alléguant le caractère de nécessité des vérités axiomatiques, caractère que ne saurait leur donner l'expérience. « Les vérités nécessaires, dit-il, sont celles qui ne nous apprennent pas seulement que la proposition est vraie, mais par lesquelles nous reconnaissons qu'elle doit être (*must be*) vraie; celles dont la négation est non-seulement fautive, mais impossible, et dans lesquelles nous ne pouvons pas, même par un effort d'imagination ou par hypothèse, concevoir le contraire de ce qui est affirmé. Qu'il y ait de telles vérités, on ne peut en douter. On peut prendre, par exemple, toutes les relations de nombre: trois et deux font cinq; nous ne pouvons pas concevoir qu'il en soit autrement. Nous ne pouvons par aucun tour de force de pensée imaginer que trois et deux font sept... L'expérience ne peut pas fournir le moindre fondement à la nécessité d'une proposition. Elle peut observer et noter ce qui est arrivé; mais elle ne peut, ni dans un cas quelconque ni dans une accumulation de cas, trouver une raison pour ce qui doit arriver. Elle peut voir des objets côte à côte, mais non voir pourquoi ils doivent être toujours ainsi juxtaposés. Elle trouve que certains événements se succèdent, mais la succession actuelle ne donne pas la raison de son retour; elle voit les objets extérieurs, mais elle ne peut pas découvrir le lien intérieur qui enchaîne indissolublement le futur au passé, le possible au réel. Apprendre une proposition par expérience et voir qu'elle est nécessairement vraie sont

deux opérations intellectuelles complètement différentes. » Et ailleurs: « Nous affirmons que sept et huit font quinze. Nous trouvons ce résultat si nous le vérifions avec des jetons, ou d'une autre manière. Mais nous ne disons pas là-dessus que cette connaissance est dérivée de l'expérience. Nous nous adressons à nos conceptions de sept, de huit et d'addition, et, aussitôt que nous possédons ces conceptions distinctement, nous voyons que la somme doit être quinze. Qu'on ne parle pas de vérification à faire, car nous ne pourrions croire au résultat apparent de la vérification s'il était différent. Si quelqu'un venait dire que la table de multiplication est une table de résultats de l'expérience, nous saurions que ce quelqu'un serait incapable de nous suivre dans nos recherches sur les fondements de la connaissance humaine, incapable de poursuivre avec succès des spéculations quelconques sur ce sujet. »

Ici Stuart Mill invoque l'association des idées. L'association des idées lui paraît offrir une explication simple et suffisante du caractère de nécessité de certaines propositions, du caractère d'inconcevabilité des propositions contraires. « Rien dans la nature humaine, dit-il, de plus universellement reconnu que l'extrême difficulté qu'il y a à concevoir comme possible une chose qui est en contradiction avec une expérience ancienne et familière, ou même à de vieilles habitudes de pensée. Cette difficulté est un résultat nécessaire des lois fondamentales de l'esprit humain. Lorsque nous avons vu ou pensé souvent deux choses ensemble et ne les avons, en aucun cas, vues ou pensées isolément, il y a, en vertu des lois primitives d'association, une difficulté croissante, qui peut à la fin devenir insurmontable, de concevoir ces choses à part l'une de l'autre. Ceci est surtout manifeste chez les personnes sans culture, qui en général sont tout à fait incapables de disjoindre deux idées qui se sont fortement associées; et si des personnes d'une intelligence cultivée ont quelque avantage sur ce point, c'est uniquement parce que, ayant plus vu, plus entendu, plus lu, et étant plus accoutumées à exercer leur imagination, elles ont varié les combinaisons de leurs sensations et de leurs pensées, de telle sorte que ces associations indissolubles n'ont pu s'établir dans leur esprit. Mais cet avantage a nécessairement des limites. L'intelligence la plus exercée n'est pas exempte des lois universelles de notre faculté de penser. Si une longue habitude offre constamment à un individu deux faits liés ensemble, et si, pendant tout ce temps, il n'est pas amené, soit par accident, soit par un acte mental volontaire, à les penser séparément, il deviendra probablement à la fin incapable de le faire même avec le plus grand effort, et la supposition que les deux faits peuvent être réellement séparés se présentera à son esprit avec tous les caractères d'un phénomène inconcevable. On voit dans l'*Histoire des sciences* de curieux exemples d'hommes très-instruits rejetant comme impossibles des choses que leur postérité, éclairée par la phrase et par une recherche plus persévérante, a trouvée très-aisées à concevoir et que tout le monde maintenant reconnaît vraies. Il fut un temps où les esprits les plus cultivés et les plus libres de tout préjugé ne pouvaient pas croire à l'existence des antipodes ni, par suite, concevoir, à l'encontre d'une association d'idées, la force de gravité s'exerçant en haut et non en bas. Les cartésiens repoussèrent longtemps la doctrine newtonienne de la gravitation de tous les corps les uns sur les autres, sur la foi d'une proposition dont le contraire leur paraissait inconcevable, à savoir qu'un corps ne peut pas agir là où il n'est pas... Si donc il est si naturel à l'esprit humain, même à un degré élevé de culture, d'être incapable de concevoir et, sur cette raison, de juger impossible ce qui ensuite non-seulement est trouvé concevable, mais même est démontré vrai, quoi d'étonnant que dans les cas où l'association est encore plus ancienne, plus confirmée, plus familière, et où jamais rien ne vient ébranler la conviction ni même suggérer quelque idée en désaccord avec l'association, l'incapacité acquise persiste et soit prise pour une incapacité naturelle?... Pour le cas de cet axiome géométrique, que deux lignes droites ne peuvent enfermer un espace, vérité attestée par les impressions les plus primitives du monde extérieur, comment serait-il possible (soit que la croyance ait pour fondement ces impressions, soit qu'elle vienne d'ailleurs) que l'inverse de la proposition pût n'être pas inconcevable pour nous? Quelle analogie, quel ordre semblable de faits trouverons-nous dans tout le domaine de l'expérience pour nous faciliter la conception de deux lignes droites enfermant un espace?... N'est-il pas clair que, de quelque manière que se soit formée d'abord la croyance, l'impossibilité de concevoir la négative doit, dans l'une et l'autre hypothèse, être la même? De même, donc, que le docteur Whewell exhorte ceux qui éprouvent quelque difficulté à reconnaître sa distinction entre les vérités nécessaires et les vérités contingentes à étudier la géométrie, l'exhorte, en retour, avec une égale confiance, ceux qui partagent son opinion à étudier les lois de l'association, bien convaincu que rien n'est plus nécessaire qu'un peu de familiarité avec

ces lois pour dissiper l'illusion qui attribue une nécessité particulière à nos inductions primitives et qui mesure la possibilité des choses en elles-mêmes sur la capacité de l'esprit humain à les concevoir. »

A cette explication associationniste des propositions nécessaires et inconcevables, Whewell fait une réponse générale, où l'on désirerait plus de développements et aussi peut-être plus d'efforts pour se placer au point de vue et pour entrer dans le cœur de la doctrine qu'il combat. « On a essayé, dit-il, d'expliquer l'origine des vérités axiomatiques en la rapportant à l'association des idées. Mais c'est un des cas où le mot association a été appliqué d'une manière si large et si lâche (*so widely and loosely*) qu'aucun sens ne peut y être attaché. Ceux qui ont écrit avec quelque degré de précision sur le sujet ont enseigné avec vérité que l'association habituelle des idées nous conduit à croire à une connexion des choses; mais ils ne nous ont jamais dit que cette association nous donnait le pouvoir de former des idées. L'association peut déterminer la croyance, mais elle ne peut déterminer la possibilité de nos conceptions. Le roi africain ne croyait pas que l'eau pût devenir solide, parce qu'il ne l'avait jamais vue dans cet état. Mais cet accident ne lui rendait pas le fait impossible à concevoir, pas plus qu'il ne nous est impossible de concevoir du vit-argent gelé, ou du diamant fondu, ou de l'air liquéfié, toutes choses que nous n'avons jamais vues, mais que nous n'avons aucune difficulté à concevoir. S'il y avait un philosophe des tropiques réellement incapable de concevoir l'eau solidifiée, cette condition mentale où il aurait été amené devrait être attribuée à des spéculations abstruses sur les relations nécessaires de la solidité et de la fluidité et non à l'association des idées. »

Au commencement de son *Novum Organum renovatum*, Whewell a condensé en aphorismes les principes de sa philosophie. Voici quelques-uns de ces aphorismes :

« L'homme est l'interprète de la nature, la science en est la légitime (*right*) interprétation. »

« Les sens placent devant nous les caractères du livre de la nature, mais ces caractères ne nous communiquent aucune connaissance, tant que nous n'avons pas découvert l'alphabet par lequel il faut les lire. »

« L'alphabet au moyen duquel nous interprétons les phénomènes consiste dans les idées qui existent dans nos esprits; car les idées donnent aux phénomènes cette cohérence et cette signification qui n'est pas un objet des sens. »

« L'antithèse des sens et des idées est le fondement de la philosophie de la science. Aucune connaissance ne peut exister sans l'union, aucune philosophie sans la séparation de ces deux éléments. »

« La distinction du fait et de la théorie correspond à celle du sens et de l'idée, en tant que nous sommes conscients de nos idées; mais tous les faits renferment des idées inconsciemment, et ainsi la distinction des faits et des théories n'est pas tenable comme l'est celle des sens et des idées. »

« Les sensations et les idées dans notre connaissance sont comme la matière et la forme dans les corps. La matière ne peut exister sans la forme, ni la forme sans la matière; cependant elles sont distinctes et opposées. Il n'y a possibilité ni de les séparer, ni de les confondre. Il en est de même des sensations et des idées. »

« Les idées ne sont pas des sensations transformées, mais des sensations informées; car, sans les idées, les sensations n'ont pas de forme. »

« Les sensations sont la partie objective, les idées la partie subjective de tout acte de perception ou de connaissance. »

« Les termes généraux dénotent des conceptions idéales, comme un cercle, une orbite, une rose. Ce ne sont pas des images des choses réelles, comme le soutenaient les réalistes, mais des conceptions; ces conceptions sont liées ensemble, non par un simple nom, comme le voulaient les nominalistes, mais par une idée. »

« L'expérience ne peut nous conduire aux vérités universelles et nécessaires; aux vérités universelles, parce qu'elle n'a pas vérifié tous les cas; aux vérités nécessaires, parce que la nécessité n'est pas matière dont l'expérience puisse témoigner. »

« Les vérités nécessaires tirent leur nécessité des idées qu'elles renferment; et l'existence de vérités nécessaires prouve l'existence d'idées non engendrées par l'expérience. »

« L'idée de l'espace n'est pas dérivée de l'expérience, car l'expérience d'objets externes présuppose l'existence des corps dans l'espace. L'espace est une condition sous laquelle l'esprit reçoit les impressions des sens, et par conséquent les relations d'espace sont nécessairement et universellement vraies de tous les objets perçus. L'espace est une forme de nos perceptions; il les coordonne (*regulates*), quelle qu'en puisse être la matière. »

« L'espace n'est pas une notion générale obtenue par abstraction de cas particuliers; car nous ne parlons pas d'espaces en général, mais de l'espace universel et absolu. L'espace absolu est infini. Tous les espaces par-

ticuliers sont dans l'espace absolu et en sont des parties. »

« L'idée de temps n'est pas dérivée de l'expérience, car l'expérience de changements présuppose que des événements ont lieu dans le temps. Le temps est une condition sous laquelle l'esprit reçoit les impressions des sens, et par conséquent les relations de temps sont nécessairement et universellement vraies de tous les événements perçus. Le temps est une forme de nos perceptions; il les coordonne, quelle qu'en puisse être la matière. »

« Le temps est analogue à l'espace d'une dimension; les portions de l'un et de l'autre ont un commencement et une fin, sont longues ou courtes. Il n'y a rien dans le temps qui soit analogue à l'espace de deux ou de trois dimensions, et ainsi rien qui corresponde à la figure. »

« La répétition d'une suite d'événements, par exemple de sons forts et faibles, ou longs et courts, suivant un ordre constant, produit le rythme, conception particulière au temps, comme la figure l'est à l'espace. »

« La forme la plus simple de la répétition est celle dans laquelle il n'y a pas de variété et qui ainsi donne naissance à la conception de nombre. »

« L'idée de cause n'est pas dérivée de l'expérience; car en jugeant les événements que nous contemplons, nous les considérons comme étant, universellement et nécessairement, causes et effets, ce qu'une expérience finie ne saurait nous autoriser à faire. L'axiome que tout événement doit avoir une cause est vrai indépendamment de l'expérience et au delà des limites de l'expérience. »

« La conception de force implique l'idée de cause, en tant qu'appliquée au mouvement et au repos des corps. La conception de force est suggérée par l'exercice de l'action musculaire; la conception de matière naît de la résistance que rencontre l'action musculaire. Nous attribuons nécessairement à tous les corps la solidité et l'inertie, parce que nous concevons la matière comme ce qui ne peut être comprimé ni mis en mouvement sans résistance. »

« La supposition d'une cause finale dans la structure de chaque partie des animaux et des plantes est aussi inévitable que la supposition d'une cause efficiente pour tout événement. La maxime que dans les corps organisés rien n'existe en vain est aussi nécessairement vraie que la maxime que rien n'arrive par hasard. »

« En contemplant la série des causes et des effets qui constituent le monde, nous admettons nécessairement une première cause de la série totale. »

Outre les ouvrages dont nous avons parlé plus haut, Whewell a laissé : *Statistique analytique* (1834); *Traité de dynamique* (1834); *Sermons sur le fondement de la morale* (1837); *Doctrines des limites* (1838); *Principes de l'éducation de l'université anglaise* (1838); la *Mécanique des ingénieurs* (1841); *Notes d'architecture sur les églises allemandes* (1842); *L'Euclide mécanique* (1843); *De l'éducation libérale* (1845); *Elements de moralité* (1845); *Indications d'un créateur* (1846); *Sermons au collège de la Trinité de Cambridge* (1847); *Traité de mécanique* (1847); *Remarques sur l'éducation libérale* (1850); *Leçons sur l'histoire de la philosophie morale* (1852); *Sections coniques* (1856); *Dialogues de Platon* (1860).

WHIBA s. m. (oui-ba). Métrol. Nom d'une mesure de capacité usitée à Tunis, pour les grains, et valant environ 42 litres.

WHICHCOTE (Benjamin), théologien anglican, né en 1610, mort en 1683. Il fit ses études à Cambridge au collège Emmanuel, dont il fut élu *fellow* en 1633, prit les ordres en 1636, devint, la même année, l'un des prédicateurs de l'université, et fut, en outre, chargé de faire un cours à l'église de la Trinité. En 1644, il remplaça, comme prévôt du collège du roi, le docteur Collins, qui avait été dépossédé de cet emploi. Whicchote le conserva jusqu'à l'époque de la restauration, et devint, peu après, curé d'une église de Londres, qui fut détruite par le grand incendie de 1666. Il fut alors nommé vicaire de Saint-Laurent dans le quartier des Juifs à Londres. Whicchote est regardé comme l'un des chefs, sinon comme le fondateur de l'école anglaise latitudinaire de théologie; car il avait adopté ces principes du christianisme qui n'attribuent qu'une minime importance à l'observation minutieuse de certains points de doctrine, et était de ceux qui croient qu'un petit nombre seulement de ces points sont fondamentaux et essentiels. Mais ce fut surtout par ses sermons et par ses cours que Whicchote répandit ses opinions. Ses *Observations et apophthegmes*, recueillis par un de ses élèves, furent publiés en 1688 et obtinrent deux éditions. Le premier recueil de ses *Sermons* fut édité, en 1698, par le troisième comte de Shaftesbury, l'auteur des *Caractéristici*; trois autres volumes de *Sermons* furent publiés de 1701 à 1703, d'après les manuscrits de Whicchote.

WHIG s. m. (ouigh). — On suit que le parti de la cour, en Angleterre, appliqua ce mot à ses adversaires, en les comparant aux paysans d'Ecosse, qu'on avait d'abord affublés de ce sobriquet; mais l'origine primitive de ce terme injurieux est fort controversée :

les uns veulent qu'il vienne de l'anglais *whigh*, volturier de bête, qui est fait de l'écos-sais *touhig*, aller vite; d'autres le font déri- ver de *whigau*, mot dont les charretiers écossais se servaient pour stimuler leurs che- vaux, et dont on se servit pour désigner les presbytériens rebelles, qui, persécutés par Charles II, marchèrent alors sur Edimbourg. Plusieurs veulent que ce nom ait eu origina- lement le même sens que *tory*, et le font ve- nir d'un mot écossais signifiant *voleur de grand chemin*. Quelques autres enfin le tirent du mot écossais *whig*, qui signifie petite bière ou petit-lait, lait aigre, soit parce que c'était là la boisson favorite des paysans sobres, soit par allusion à la roideur et à l'â- preté des puritains. On a dit aussi que lors- que le duc d'York, frère de Charles II, fut obligé de se retirer en Irlande, son parti, qui était très-fort en ce pays-là, réduisait souvent l'autre à fuir dans les montagnes et dans les bois, où quelquefois ces malheureux fugitifs ne subsistaient pendant plusieurs jours que du lait des vaches qu'ils rencon- traient. Les *tories*, leurs ennemis, les au- raient appelés *whigs* pour leur reprocher leur misère). Partisan de la liberté, chez les An- glais, par opposition aux *tories* ou partisans de l'autorité; *O'Connell n'est ni un whig, ni un tory, ni un radical, à la manière des Anglais*.

— Adjectif. Qui appartient aux whigs ou à leur parti : *Ministère whig. Parti whig. Ad- ministration whig*.

— Encycl. Les *whigs* et les *tories* sont de- puis longtemps les deux grands partis poli- tiques de l'Angleterre; à tour de rôle, ils ont gouverné le pays, l'un entrant aux affaires dès que l'autre en sort. Les premiers, les *whigs*, ont toujours eu pour but d'amener la royauté, par suite d'améliorations introduites dans la constitution, à développer les libé- tés intérieures et la grandeur nationale. Ils forment un parti nombreux et puissant, as- sez comparable à ce qu'on appelle en France le parti libéral. Les *tories*, au contraire, sont les conservateurs, les réactionnaires.

Partout, dit Macaulay, vous rencontrez une classe d'hommes qui s'attachent avec passion à tout ce qui est ancien, et une autre classe d'hommes prompts à l'espérance, har- dis en spéculation; marchant toujours en- avant et empressés de découvrir les imper- fections de tout ce qui existe, enclins enfin à traiter légèrement les risques et les em- barras qui accompagnent les améliorations. Il n'y a aucun doute que, dans nos premiers Parlements, on pouvait déjà discerner un corps de membres préoccupés de la conser- vation, et un second ardent aux réformes, mais ce n'est guère qu'après la proposition de la loi d'*attainder* contre Strafford que l'on vit dans la Chambre des communes une désunion sérieuse. Lorsque, en octobre 1641, le Parlement se rassembla après six semai- nes de vacances, les deux partis hostiles, ab- solument les mêmes qui, sous des noms dif- férents, ont toujours combattu et combattent encore pour la direction des affaires publi- ques, se rangèrent en ordre de bataille vis-à-vis l'un de l'autre; pendant plusieurs an- nées, ils furent appelés cavaliers et têtes rondes. Plus tard, ils prirent les noms de *tories* et de *whigs*, et ces appellations ne pa- raissent pas près de devenir surannées. Il ne serait pas difficile d'écrire un pamphlet ou un paucyrique sur l'une ou l'autre de ces factions célèbres; car aucun homme, à moins qu'il ne soit absolument privé de ju- gement et de bonne foi, ne nierait qu'on ne découvre plusieurs taches sur la réputation du parti auquel il appartient, ou que le parti opposé peut à juste titre se glorifier de plu- sieurs héros illustres, d'un grand nombre d'actions héroïques et de grands services rendus à l'État. La vérité est que, quoique les deux partis soient souvent tombés dans de graves erreurs, l'Angleterre n'aurait pu se passer ni de l'un ni de l'autre. Si, dans ses institutions, la liberté et l'ordre, les avan- tages résultant de l'innovation et ceux qui ré- sultent du maintien des choses établies ont été combinés à un degré inconnu ailleurs, nous devons attribuer cette heureuse particu- larité aux énergiques débats et aux victoires alternatives de ces deux associations rivales d'hommes d'État, l'une attachée à l'autorité et à la tradition, l'autre ardente pour la li- berté et le progrès. Il ne faut pas oublier que la différence entre les deux grandes sections des hommes politiques anglais a toujours été une différence de degré plutôt que de prin- cipe. Il y a des limites à droite comme à gau- che qui ont été rarement dépassées. Un petit nombre d'enthousiastes d'un côté ont pu con- cevoir la pensée de faire livrer aux pieds du roi de nos lois et de nos franchises; de l'aut- re côté un petit nombre de fanatiques ont pu s'appliquer à poursuivre, à travers une guerre civile sans fin, le fantôme décevant de la république. Mais la grande majorité de ceux qui combattaient pour la couronne étaient opposés au despotisme, et le plus grand nombre des champions du droit popu- laire étaient ennemis de l'anarchie. Deux fois dans le cours du XVII^e siècle, les deux partis suspendirent leurs dissensions et uni- rent leurs efforts pour une cause commune. Leur première coalition restaura la monar- chie héréditaire, leur seconde coalition réta- blit la liberté commune.

Raconter dans ses moindres détails l'his- toire des *whigs* et des *tories* serait faire un récit complet de l'histoire de l'Angleterre depuis la révolution de 1688; nous ne nous occuperons que de ce qui a trait au dévelop- pement historique des deux partis. Avant d'entrer dans ces détails, il convient de re- marquer, contrairement à l'assertion de Ma- caulay, que jamais l'Angleterre ne fut plus puissante que lorsque les *whigs* eurent en mains le gouvernement de ses intérêts. Ce furent les *whigs* qui, en haine de la monar- chie absolue, combattirent et abattirent l'or- gueil de Louis XIV. Quand les *tories* régnè- rent, au contraire, il arriva souvent que l'Angleterre commit de lourdes fautes. Ainsi, le soulèvement des États-Unis, les guerres contre la révolution française, etc., sont dus à l'entêtement des *tories*.

Les *whigs* furent, depuis le milieu du XVII^e siècle, les libéraux d'Angleterre; à cette époque, ce pays était divisé en trois grands partis irréconciliables, les républicains ou *dissenters*, parti intelligent, patriotique, trop pauvre pour gouverner, trop honnête pour s'enrichir, qui fut anéanti, et dont l'un des derniers représentants était le vieux poète Milton; les *tories*, absolutistes, papistes et monarchiques, et enfin les *whigs* ou libéraux, accusés de républicanisme, mais en réalité ne préférant aucune forme de gouvernement, pourvu que la liberté fût sauvegardée.

Les *dissenters* ont disparu depuis long- temps; les *whigs* et les *tories* seuls ont sub- sisté, et de leur antagonisme interminable est née la grandeur de l'Angleterre. C'est en 1678 que les dénominations de *tories* et de *whigs* commencèrent surtout à être usitées, à la suite de la découverte de la conspira- tion de Titus Oates. Dès ce jour, les *whigs* firent de l'opposition, non pas à la royauté, mais au système oppressif qui conduisait l'Angleterre à une ruine certaine par les im- pôts et les abus de pouvoir. Les *whigs* eurent leur moment de puissance parmi le peuple. Le Parlement en comptait un grand nom- bre dans son sein, et le roi Charles II, en se déclarant leur ennemi, prépara la révolution dont les *dissenters* faillirent profiter. Les *whigs*, auxquels on refusait la liberté de la tribune, puisque les assemblées étaient dis- soutes, maudirent la tyrannie, et, à l'avène- ment de Jacques II, ils ne cachèrent pas leur colère. Les *tories*, au contraire, applaudis- saient à l'outrance à l'odieuse oppression qui pesait sur leur patrie et, profitant de la puis- sance dont ils jouissaient auprès du roi, ils organisèrent une terreur royaliste dont les *whigs* furent les victimes. Fort de leur ap- pui, le roi entreprit de restaurer le catholi- cisme, dont la cause a été liée de tout temps au monarchisme. Alors on vit un exemple bien rare dans l'histoire: les *whigs* et les *tories* se réunirent contre cette restauration qui voulait faire la royauté et se déclara- rent pour la liberté. Quant aux *dissenters*, profitant de l'union des deux autres partis et de la faiblesse de la monarchie, ils con- sommèrent une révolution dont ils ne reti- rèrent aucun fruit, car la république ne fut pas proclamée. Guillaume, stathouder de Hollande, appelé par les *whigs*, ne put être que l'instrument de ces derniers. Il reconnut leurs principes et sembla affirmer la conser- vation des libertés anglaises. Les *whigs*, victorieux, furent tout-puissants, composè- rent le ministère, disposèrent des places, anéantirent le parti républicain et firent sub- sir d'assez mauvais traitements aux *tories*, accusés hautement de réver la restauration de Jacques II, le triomphe de Louis XIV et du papisme. Mais le règne des *whigs* dura peu, et la cour inclina bientôt vers les *tories*, plus favorables à l'extension de l'autorité royale; Guillaume III, suivant en cela la po- litique de tous les fondateurs de dynasties, renia bientôt son origine pour passer dans le camp des conservateurs. Les *whigs* se mi- rent alors à faire une vive opposition au sein du Parlement et il parut même qu'ils con- spirèrent un moment pour renverser celui qu'ils appelaient l'usurpateur. Mais Guil- laume, avec une astuce digne d'un grand roi, devina leur pensée et sut les flatter, tout en les éloignant du pouvoir autant qu'il le pou- vait.

Lors de la révolution de 1688, on vit les *whigs* royalistes et partisans du maintien de l'ordre de choses existant, tandis que les *tories* aspiraient au renversement de la maison régnante. Les rôles étaient donc changés, grâce à l'entêtement des légitimistes; mais, peu à peu, les *tories* s'habituerent à leurs nou- veaux princes et redevinrent les meilleurs amis du pouvoir, pourvu que celui-ci fût conservateur. Guillaume se rapprocha d'eux avec un instinct admirable. Tourmenté par les *tories* qui le haïssaient au fond et par les *whigs* qui l'accusaient de rétrograder, Guillaume passait d'un camp dans l'autre avec une facilité qui n'a rien de bien sur- prenant quand on connaît le caractère de ce roi.

La reine Anne, fille de Jacques II, était naturellement l'ennemie des *whigs*; mais telle était leur puissance, que, toute sa vie, elle fut gouvernée par eux, et ils surent profiter de leur ascendant pour déclarer la guerre à Louis XIV, dont ils ruinèrent la puissance. Parmi les *whigs* de cette époque, nous citerons Marlborough, dont la femme tenait la reine dans une honteuse sujétion.

Cependant il se fit une réaction dans les idées politiques et les *tories* ne tardèrent pas à reconquérir la faveur qu'ils avaient per- due; tout en prêchant l'économie et la paix, ils firent une rude guerre aux *whigs*, aux- quels ils parvinrent à enlever le pouvoir en 1711. Leur triomphe amena la paix d'Utrecht, qui consacra les victoires de Marlborough et des *whigs*. Dans le camp des *tories*, on re- marquait Bolingbroke, Addison et plusieurs autres qui arrivèrent au ministère. Un acte important du règne de la reine Anne, qui fut également accompli sous l'administration des *whigs*, fut la réunion définitive de l'Écosse (1707). La domination des *whigs* fut donc habile et elle produisit des résultats favora- bles à la grandeur nationale. Pendant les deux années qui suivirent la chute des *whigs*, les *tories* n'eurent, pour ainsi dire, qu'à ré- colter ce que leurs adversaires avaient semé et cultivé.

A la mort de la reine Anne, les *whigs* re- prirent une partie de leur ancienne influence et firent nommer roi Georges I^{er}, électeur de Hanovre. Les *whigs* furent alors générale- ment appelés les Hanovriens, tandis que les *tories* portaient le surnom de jacobites. C'est ainsi que, dans tous les siècles, des noms dif- férents cachent les mêmes partis. Les *tories* Bolingbroke, Mathieu Prior, Oxford et plu- sieurs de leurs amis, disgraciés, furent arrê- tés. Bolingbroke réussit à s'enfuir, mais les autres furent accusés de haute trahison. Le peuple manifesta en maintes occasions sa colère, et les *whigs*, craignant une explo- sion, osèrent défendre aux citoyens de se réunir au nombre de douze ou au delà. Ils se mirent, à la même époque, à quereller le vieux Louis XIV. Le personnage sur lequel on re- jette les fautes des *whigs* est le ministre Robert Walpole. C'est lui qui organisa la fa- meuse triple alliance qui assura la puissance aux *whigs* jusqu'à la mort de George I^{er} (1717). Les *whigs* pouvaient craindre que leur influence cessât avec lui; mais George II s'empressa de conserver le ministère *whig* présidé par Walpole. Ce nouveau règne des *whigs* ne dura pas moins de quinze années, pendant lesquelles Walpole fut le véritable souverain de l'Angleterre. D'ail- leurs, il se montra partisan de la paix et la maintint facilement, grâce aux complaisan- ces des ministres français.

Pendant ce temps, les *tories* ou jacobites, désespérant de renverser la maison de Ha- novre, firent une évolution vers la nouvelle dynastie, comme ils en avaient fait une vers la maison d'Orange, et, au nom de la puis- sance royale, ils minèrent sourdement la puissance des *whigs*, car ils avaient soif de puissance et ils voulaient gouverner à leur tour, fut-ce même au nom de la dynastie usurpatrice. Bientôt parurent les premiers symptômes de la décadence des *whigs*, qui gouvernaient l'Angleterre depuis plus de vingt-cinq ans. La chute de Walpole se fit avec fracas. Déjà le peuple soulevé avait brûlé tout le ministère *whig* en effigie à Westminster et à Londres en 1733, et Wal- pole eut beau, jusqu'en 1740, se cramponner au pouvoir, il devait comprendre, aux inju- res dont il était l'objet, que son règne était fini. Sa chute, arrivée en 1742, n'entraîna pas celle de tous les *whigs*, puisque quel- ques-uns de leurs chefs restèrent au pou- voir, où ils se montrèrent non moins corrup- teurs et non moins égoïstes que leur ancien chef, sans posséder son habileté ni son élo- quence. Grâce à eux, l'Angleterre s'unit, contre la France, à la reine de Hongrie, et cette guerre impopulaire fut aussi malheu- reuse que possible; elle amena un change- ment de ministère, mais non la chute des *whigs*, puisque les nouveaux ministres ap- partenaient à ce parti, toujours ennemi de la France et qui lui déclara une guerre acharnée.

La mort de George II (1760) faillit changer brusquement la marche des affaires, car le roi George III, élevé dans l'amour de l'ab- solutisme et des *tories*, pencha vers ce parti qui avait cessé d'être légitimiste. Alors on vit Pitt et Legge, chefs des *tories*, siéger au ministère à côté de Fox et de Newcastle, chefs des *whigs*.

Dépossédés de la longue domination qu'ils exerçaient si arrogamment depuis la révo- lution de 1688, les *whigs* se résignèrent dif- ficilement à partager le pouvoir avec leurs adversaires, et ils les attaquèrent de toutes les façons, principalement par le ridicule qu'ils répandaient sur eux dans une foule de journaux et de caricatures. De plus les *tories* absolutistes commirent une faute immense en donnant un prétexte de soulèvement à l'Amérique. Les *whigs* en devinrent plus agressifs et formèrent une opposition com- pacte, dont Burke fut le chef et Fox, Wil- kes, Sheridan les plus brillants orateurs. Ils arrivèrent au pouvoir en 1782 et firent tous leurs efforts pour réparer les fautes de leurs devanciers, et ils y seraient certainement parvenus si Fox, par suite d'un froissement d'orgueil incompréhensible chez un homme de cette valeur, n'eût donné sa démission de ministre au moment où l'on s'y attendait le moins. En 1784, les *whigs*, redevenus oppo- sants, s'efforcèrent de renverser le jeune Pitt, fils de lord Chatham.

À l'époque de la Révolution française, les vieux noms de *whigs* et de *tories* avaient beaucoup perdu de leur valeur; mais, dès

que le peuple français eut donné le signal de l'émancipation, les deux partis reparu- rent plus acharnés que jamais l'un contre l'autre.

Fox et les *whigs* se déclarèrent nos admi- rateurs; Fox principalement ne manqua au- cune occasion d'exprimer hautement son opi- nion à cet égard; mais Burke, un autre chef des *whigs*, ayant refusé de le suivre sur ce terrain, ce dissentiment brouilla les deux amis et scinda en deux fractions le grand parti des *whigs*. Il y eut alors les *whigs* ré- volutionnaires et les *whigs* conservateurs, et, grâce à cette division, les *tories* et Pitt purent gouverner l'Angleterre au grand pré- judice de la France et de la liberté. L'An- gleterre elle-même a-t-elle gagné à cette longue guerre qu'elle entretenit pendant plus de vingt ans? N'eût-il pas été plus noble pour elle de suivre les conseils si justes de Fox et des *whigs* qui parvinrent enfin à faire signer la paix d'Amiens (1802)? A la même époque, les *whigs* se montrèrent favorables à l'émancipation des catholiques et à la ré- conciliation de l'Angleterre et de l'Irlande. Malheureusement, Pitt les combattait à ou- trance et n'admettait aucune de leurs réfor- mes. Bientôt même, et malgré l'avis des *whigs*, une nouvelle guerre éclata contre la France, guerre malheureuse pour les An- glais, et William Pitt, accablé par la douleur que lui causaient nos triomphes, mourut en 1806, laissant le pouvoir aux *whigs*, qui en profitèrent pour signer la paix avec Napo- léon. Malheureusement, Fox mourut bientôt, et son parti, éloigné du pouvoir, justement parce qu'il désirait la paix, n'obtint plus d'au- tre concession qu'un bill d'émancipation en faveur des catholiques. D'ailleurs, les *whigs* étaient réduits à un petit nombre et ils ne pouvaient se permettre qu'une opposition peu vive, en face des victoires que l'Angle- terre remportait sur nous, victoires qui éta- blissaient la toute-puissance des *tories*. Le roi, d'ailleurs, aimait les *tories* autant qu'il détestait leurs adversaires. Il manifestait son mécontentement chaque fois que ces derniers l'emportaient au Parlement. Mais ses sujets de mécontentement étaient rares; car les *tories* furent victorieux sur toute la ligne, et leur parti atteignit l'apogée de sa puissance lors- que la France épuisée eut succombé sous les coups multipliés de ses ennemis. Le triom- phe des *tories* était assuré pour de longues années, si bien que, de nos jours encore, ils ont conservé une influence considérable mal- gré de nombreuses défaites.

Après la chute définitive de Napoléon, les *whigs*, vaincus sur le terrain de la politique étrangère, essayèrent de prendre leur re- vanche sur celui des questions intérieures, qui devenaient les principales. Ces questions étaient importantes. Rétablir l'agriculture et l'industrie, la liberté du commerce des grains, l'émancipation des catholiques, tel fut le but que les *whigs* se proposèrent, et ils finirent par l'atteindre. À l'extérieur, ils conduisirent la Sainte-Alliance, l'invasion française en Espagne et décidèrent le peuple anglais à prendre fait et cause pour la Grèce. Le gou- vernement les éloignait toujours des affaires et repoussait leurs hommes et leurs idées au- tant que possible. Seul, le ministre Canning, bien que *tory*, sembla les protéger. Malgré la répulsion qu'ils inspiraient à la cour, les *whigs* ont obtenu de grands succès. Grâce à eux, les catholiques furent émancipés et O'Connell, le catholique O'Connell, put s'as- seoir au Parlement. Aussi les catholiques se firent-ils *whigs* avec un ensemble remarqua- ble, et les mêmes hommes qui sont rétrogra- des sur tous les autres points du globe pas- sent pour des révolutionnaires en Angle- terre.

La révolution de 1830, qui eut un contre- coup très-violent de l'autre côté du détroit, amena le triomphe des *whigs*; ils rentrèrent au gouvernement et signalèrent leur victoire par un franc libéralisme. Sous la conduite du comte Grey et ayant pour adversaires Peel et Wellington, ils obtinrent la réforme élec- torale et soutinrent, avec l'appui de Palmer- ston, qui dirigeait les affaires étrangères, les libéraux dans tous les pays de l'Europe et même en Belgique. Grâce aux principes qu'ils soutenaient, les *whigs* furent victorieux sur toute la ligne, et la liberté eût été assurée si Palmerston n'eût tout à coup trahi son parti, sans que l'on ait jamais pu comprendre quel était son but, bien que le transfuge ait allé- gué sa haine contre la France. Voilà comment l'Angleterre redevenait rétrograde en 1840. Les *whigs*, bien loin de se décourager, attirèrent le *tory* Robert Peel dans leur parti. Peel mit tous ses soins à réconcilier les *whigs* et les *tories* et il chercha à composer un troi- sième parti aussi éloigné des uns que des autres; mais ses efforts ont été à peu près inutiles. *Whigs* et *tories* ont subsisté en An- gleterre, les premiers toujours partisans de la liberté, les seconds défendant toujours pied à pied les derniers débris des privi- lèges de l'aristocratie. Depuis cette époque, les *whigs* sont presque toujours restés au pouvoir; Palmerston est rentré dans leur sein, le comte Russell a été un de leurs cham- pions; mais il faut dire que tel est le faible intervalle qui sépare les deux partis actuel- lement, que l'on voit avec indifférence les chefs passer d'un camp dans l'autre pour le moindre sujet. Une des dernières victoires du parti *whig*, dirigé par M. Bright, homme

d'une grande éloquence, a été, en 1868, la séparation de l'Eglise et de l'Etat en Irlande. Les *whigs* poursuivent, avec une énergie qui sera tôt ou tard victorieuse, une réforme électorale dont l'Angleterre a le plus grand besoin, il faut le reconnaître.

Avant le xix^e siècle, tout homme qui n'eût pas opiné en faveur de l'un ou de l'autre de ces partis était réputé un être sans valeur et sans principes; mais les anciennes limites qui séparaient autrefois les partis sont maintenant effacées, et l'on voit osciller de l'un à l'autre cette masse toujours nombreuse qui voudrait bien la liberté, mais qui tremble au seul mot de révolution. Il ne faut pas oublier que l'Angleterre, poussée lentement, mais infailliblement, vers la démocratie, voit se réunir quelquefois *whigs* et tories contre les idées nouvelles. Un troisième parti est né auquel on a quelquefois donné le nom de parti radical, car le temps des vieilles discussions est passé; le xix^e siècle veut des choses nouvelles et, s'il ne les accomplit pas toujours, il les prépare.

Selon les temps, les tories se sont distinguées en tories exaltés et en tories modérés, les premiers réclamant un retour pur et simple à la féodalité, tandis que les seconds admettaient les progrès accomplis et se contentaient de s'opposer à des libertés nouvelles. Quant aux *whigs*, ils se subdivisèrent longtemps de la même façon, les uns jetant des regards pleins de tristesse vers un passé républicain, les autres se posant simplement en libéraux et réclamant le couronnement de l'édifice.

La lutte entre *whigs* et tories, tout en étant aujourd'hui tombée dans le domaine du plus parfait parlementarisme, n'en dégénère pas moins quelquefois en violentes diatribes ou en injures. Ainsi, le célèbre docteur Johnson demandait un jour : « Qu'est-ce qu'un *whig* ? » et il s'empressait de répondre : « C'est un tor hors du pouvoir (a *tory out of place*). » Cette définition, qui tendrait à faire supposer que les *whigs* ne font d'opposition que pour s'emparer des places, pourrait tout aussi bien s'appliquer aux tories, car le but de tout parti a été et sera toujours de s'emparer du pouvoir pour faire prévaloir ses idées. Nous croyons donc que cette phrase du docteur Johnson, trouvée si spirituelle de l'autre côté du détroit, ne mérite pas l'honneur qu'on lui a fait de la traduire dans toutes les langues.

WHIGGISME s. m. (oui-ghi-sme). Opinion, parti des whigs.

WHIP-POOR-WILL s. m. (ouip-pour-ouil — mots angl. qui signif. *fouetter pauvre Guillaume*). Ornith. Espèce d'engoulevent, qui habite la Virginie et le Canada : *Le whip-poor-will arrive en Virginie vers le 15 du mois d'avril*. (V. de Bomare.)

— **Encycl.** Cet oiseau est un peu plus petit que notre engoulevent; son plumage est d'un brun obscur en dessus, gris fauve en dessous, du reste varié de teintes très-diverses. Il habite le Canada et la Virginie et se tient de préférence sur les montagnes et les lieux escarpés. A partir du coucher du soleil et durant toute la nuit, il pousse un cri aigu et si perçant qu'il en est incommodé. Sa ponte est de deux œufs d'un vert sombre; la femelle les dépose fort négligemment à terre, au milieu même d'un sentier battu, sans rien faire qui ressemble à un nid. Néanmoins elle couvre avec assiduité, car on peut l'approcher de très-près sans qu'elle s'en aille. Cet oiseau paraît être de passage au printemps.

WHISHAW (John), littérateur anglais, né à Chester en 1764, mort en 1841. Il fit ses études de droit à Cambridge et plaida avec succès à la cour de la chancellerie; mais des infirmités précoces le forcèrent à renoncer à la pratique du barreau, et il ne s'occupa plus que de littérature. Il prit plus tard la direction de *l'Institut africain* et devint en 1815 membre de la Société royale. On n'a de lui qu'un seul ouvrage, le *Journal d'une mission exécutée dans l'intérieur de l'Afrique*, en 1805, par *Mungo-Park* (1815), qui mérita les éloges des organes les mieux accrédités de la presse anglaise.

WHISKEY ou **WHISKY** s. m. (oui-ské — mot angl.). Sorte d'eau-de-vie obtenue par la distillation de la drêche; eau-de-vie de grain en général : *Le whiskey de pommes de terre flambait de tous côtés*. (P. Féval.) *Jene vis pas sans consternation mon hôte casser une douzaine d'œufs dans une soupière et les arroser de whiskey*. (E.-D. Forgues.) « L'Académie écrit *WISKY*. »

WHIST s. m. (ouist — mot angl. qui signif. *silence*). Ce jeu est ainsi appelé parce qu'il y est défendu de parler et de faire connaître, même à son partenaire, le jeu qu'on a dans la main). Jeu de cartes qui se joue deux contre deux, et qui a été emprunté aux Anglais : *Une partie de whist. On a longtemps cité le whist pour son action sur la faculté du calcul*. (Baudelaire.) *Nous faisons de la politique comme on joue au whist : d'abord en assemblant et divisant les cartes par couleurs, ensuite par importance relative*. (E. de Gir.) *Le whist, le whist qui devient le tyran de nos prétendues récréations, le whist qui nous coûte encore des heures si nombreuses, le whist qui éteint la conversation, ce jeu silencieux, ce jeu funèbre, jus-*

ques à quand doit-il dominer ? (P. Boiteau.) *Honni soit qui joue au whist lorsqu'il n'y est pas forcé*. (P. Boiteau.)

— **Encycl.** Le jeu de *whist* fut introduit en France sous le règne de Louis XV, et il faisait déjà fureur chez la Du Barry. Le *whist* se joue à quatre, deux contre deux, les partenaires ou associés pour la partie étant assis l'un vis-à-vis de l'autre. On se sert d'un jeu complet. L'usage est d'en avoir deux, qui servent à tour de rôle; c'est le hasard qui désigne le partenaire avec lequel on sera associé; généralement, la maîtresse de la maison présente aux joueurs quatre cartes triées, et les joueurs qui ont tiré la même couleur se trouvent ensemble. On tire aussi de manière que les joueurs qui ont amené les deux plus hautes ou les deux plus basses cartes soient associés.

Les partenaires, une fois placés, conviennent de l'ordre des parties. Ordinairement on joue en parties liées, c'est-à-dire que, pour être gagnant, il faut gagner deux parties de suite, ou, si les deux premières se partagent, deux sur trois. La réunion de ces deux ou trois parties ou manches forme ce qu'on appelle un *rob* ou *robbe*.

Ces préliminaires terminés, le donneur distribue les cartes, après avoir fait couper par son adversaire de droite; il les donne une à une, au nombre de treize pour chacun, en commençant par la gauche, puis il retourne la dernière, qui indique la couleur de l'atout; cette carte lui appartient, mais il doit la laisser sur la table jusqu'à ce que ce soit à son tour de jouer. Tous les joueurs ayant rangé et examiné leur jeu, le voisin de gauche du donneur, qui a été le premier servi, joue le premier, et chacun ensuite jette une carte en continuant par la gauche; comme aux autres jeux, c'est la plus forte carte qui emporte la levée. On est tenu de fournir de la couleur demandée si l'on en a, mais non de forcer; si donc on n'en a pas, on est libre de couper ou de renoncer. Celui des deux partenaires qui le premier a fait une levée ramasse toutes les levées qui sont faites par lui ou par son associé; il doit les disposer devant lui de façon que les adversaires puissent toujours les compter. Le but du jeu est, pour chaque association, de faire plus de levées ou plus de points que l'association opposée. Six levées réunies constituent ce qu'on appelle le *devoir*; chaque levée en sus est un *trick*. A-t-on fait sept levées, on dit qu'on a un de *trick*; a-t-on huit levées, on a deux de *trick*, et ainsi de suite.

La partie de *whist* ou manche se joue en dix points, en sept points, en six points, en cinq points ou en quatre points, suivant les conventions, c'est-à-dire que pour la gagner il faut qu'un des deux partis atteigne dix points, sept points, six points, etc., avant l'autre parti. Le *whist* en dix points est celui que l'on joue ordinairement dans les salons. Dans cette forme du jeu, chaque *trick* vaut deux points. De plus, si deux partenaires ont à eux deux les quatre honneurs (as, roi, dame, valet), ils marquent quatre points; s'ils en ont trois seulement, ils ne marquent que deux points. Deux honneurs seuls ne comptent pas, parce que ceux d'un parti annulent ceux de l'autre. Les honneurs ne se marquent qu'après les levées, à moins qu'on ne *chante*. Dans ce cas, quand on possède huit points, le partenaire qui a deux honneurs entre les mains peut, avant qu'aucune carte ait été jouée, en informer son associé en disant : « J'appelle ou je chante. » Si ce dernier a un honneur, il doit répondre, et, sur la représentation des trois honneurs, qui assurent deux points, la partie est gagnée sans jouer. Au *whist* en sept points, chaque *trick* ne vaut qu'un point. Les honneurs comptent pour un point chacun, et chaque association marque les siens, tandis que, lorsqu'on joue en dix points, il n'y a jamais qu'un seul parti qui puisse les compter. Au *whist* en six points ou en cinq points, chaque *trick* vaut un point. Quant aux honneurs, on les compte de la même manière qu'à la partie en dix points, c'est-à-dire que l'on gagne quatre points si l'on en a quatre, deux points si l'on en a trois, et qu'on ne marque rien si l'on n'en a que deux. Enfin, au *whist* en quatre points, on néglige entièrement les honneurs. Les *tricks* seuls comptent, et chacun vaut un point.

Dans le *whist* en dix points, quand on a déjà fait neuf points, on est, comme on dit, « au puits » ou « dans le puits », et l'on ne peut plus gagner par les honneurs. Il en est de même au *whist* en sept points quand on a marqué six points, au *whist* en six points quand on a marqué cinq points, et enfin au *whist* en cinq points quand on a marqué quatre points. Dans toutes ces formes de la partie, le gain comme la perte peut être simple, double ou triple. Au *whist* en dix points, deux points faits par le perdant empêchent de perdre la partie triple, et six points de perdre la partie double. Au *whist* en sept, six ou cinq points, un seul jeton garantit contre la perte triple, et trois jetons sauvent de la perte double. Au *whist* en quatre points, un seul jeton suffit aussi pour empêcher la perte triple, et il en faut deux pour empêcher la perte double.

Dans tous les cas, les points se marquent avec des jetons que l'on place devant soi sur la table, et le gain de la partie s'indique par des

fiches. On en marque une pour la partie simple, deux pour la partie double et trois pour la partie triple. Ces fiches se comptent à la fin du rob et donnent lieu à un payement particulier qui s'effectue d'après la valeur conventionnelle que l'on a attribuée d'avance à chacune d'elles. Indépendamment du gain ordinaire, le parti qui gagne le rob reçoit un supplément ou « consolation », qui est en général de quatre fiches dans le *whist* en dix points, et de deux seulement dans le *whist* en sept, six, cinq ou quatre points. Il arrive quelquefois que deux des partenaires font les treize levées d'un coup; c'est ce qu'on appelle « faire chelem ». Cette chance ne compte pas dans la partie; elle se paye immédiatement et à part et produit dix fiches.

Outre les règles qui précèdent, il y en a encore un certain nombre d'autres qu'il est indispensable de connaître. Quand le donneur commet une erreur dans la distribution des cartes, il est d'usage de refaire, mais la donne passe au joueur suivant. Si, par un accident quelconque, une carte est montrée ou vue, les adversaires de celui qui a fait la faute ont le droit d'exiger que cette carte soit « étalée », c'est-à-dire qu'elle reste à découvert sur la table. Cela fait, ils ont aussi le droit de « commander » cette carte, en d'autres termes d'indiquer dans le cours du jeu le moment où elle doit être acceptée ou refusée. Le même droit des adversaires existe aussi lorsque, au lieu d'une seule carte vue ou montrée, il y en a plusieurs; mais, dans ce cas, ils ne peuvent en commander qu'une. Toute carte jouée hors tour est à la discrétion des adversaires. Ceux-ci sont maîtres ou de la maintenir en faisant tourner l'erreur à leur profit, ou de la faire étaler en exigeant que l'ordre du jeu soit rétabli, et alors cette carte est soumise au commandement. Toutefois, pour qu'ils puissent user de ce privilège, il faut qu'ils aient aperçu la faute avant la fin du tour, car si les quatre cartes ont été fournies, la levée se relève, et l'on passe au tour suivant. La renonce, quand on a de la couleur demandée, est la plus grave faute que l'on puisse faire. Elle est punie différemment, selon le moment où on la reconnaît. Ainsi, quand on l'aperçoit dans le cours du tour, chaque joueur reprend la carte qu'il a jouée, mais les adversaires ont le droit de faire étaler et de commander la carte indûment jouée. Quand, au contraire, la renonce n'est constatée qu'après la levée, le parti qui l'a faite perd deux ou trois points, selon les conventions. De plus, si malgré cette perte il compte encore assez de points pour gagner, il doit rester au puits. Il ne peut non plus marquer le chelem, lors même qu'il le ferait. Lorsque, par un geste ou une parole quelconque, l'un des joueurs a indiqué à son partenaire, même involontairement, quel peut être le côté fort ou le côté faible de son jeu, les deux associés sont punis par la perte de deux points; en outre, s'il a désigné une carte d'une manière assez précise, cette carte doit être étalée et jouée au commandement des adversaires. Si un joueur, au lieu de jouer ses cartes une à une, les jette toutes ensemble sur la table vers la fin d'un tour, les adversaires peuvent faire étaler les trois autres jeux et commander les cartes à volonté, sans avoir néanmoins le droit de faire renoncer aux couleurs. Enfin, quand une association marque plus de points qu'elle n'en a réellement, l'association opposée fait effacer sur-le-champ les points marqués en trop et les compte à son profit.

Tout ce qui précède se rapporte au *whist* ordinaire ou *whist* proprement dit; mais ce jeu présente plusieurs modifications dont il convient de dire quelques mots.

— *Whist à trois ou au mort*. On y joue quand il n'y a pas assez de personnes pour former une table de *whist* à quatre. Le joueur manquant porte le nom de *mort*, en anglais *dummy* ou *dumby*, et l'on tire au sort pour savoir qui l'aura pour partenaire. Les cartes de ce joueur fictif sont étalées sur le tapis, à la place qu'occuperait le joueur réel. De cette manière, chacun connaît un des quatre jeux, ce qui simplifie beaucoup les combinaisons. Du reste, les choses se passent absolument comme ci-dessus, sauf qu'il n'y a pas de chelem. La partie est généralement en dix ou en cinq points. Quelquefois on joue aussi le *whist* à deux personnes, en faisant deux morts; mais la partie offre alors très-peu d'intérêt, car trois jeux étant sous les yeux de chacun, rien n'est plus facile que de connaître le quatrième.

— *Whist avec la favorite*. Il ne diffère du *whist* ordinaire qu'en ce que, avant de commencer une partie ou un rob, on tire au hasard une couleur favorite, et que, toutes les fois que cette couleur est atout, les pertes et les gains sont doubles.

— *Whist prussien*. Ce qui le distingue du *whist* ordinaire, c'est que, au lieu de retourner la dernière carte du jeu en distribution, pour indiquer la couleur de l'atout, on cherche cet atout dans le jeu qui est momentanément sans emploi. De cette manière, le donneur n'a aucun avantage sur les autres joueurs.

— *Short-whist* ou *Whist abrégé*. Ce n'est autre chose que le *whist* ordinaire dont on

a supprimé le chant, le chelem, etc. De plus, la partie ne se compose que de cinq points. Par opposition, on donne le nom de *long-whist* ou *whist* complet au *whist* ordinaire en dix points.

— *Whist de Gand*. Jeu de cartes qui, malgré son nom, a beaucoup plus de rapport avec le boston qu'avec le *whist*. On y joue à quatre, avec un jeu complet. La donne se tire au sort; elle appartient à la plus basse carte. Chacun ayant mis une fiche dans un petit panier, le donneur distribue treize cartes à chaque joueur et à lui-même, en commençant par la gauche, et il retourne la dernière, qui lui appartient et qui indique la couleur de l'atout. Les choses se passent alors comme au boston. Comme il s'agit de faire huit levées à deux ou cinq tout seul, chacun passe, propose ou soutient, suivant la composition de son jeu. La demande de solo l'emporte sur la demande à deux, et, dans les deux cas, la demande en atout à la primauté sur toute demande en une autre couleur. Quand celui qui a demandé le solo a réussi à le faire, il gagne tout le contenu du panier; de plus, il reçoit de chacun de ses trois adversaires une fiche pour le solo et une autre pour chaque levée qu'il a pu faire en sus de cinq; si, au contraire, il a échoué, il paye au panier une *bête*, ou remise égale à ce qui s'y trouve déjà, et, à chaque autre joueur, une fiche pour le solo et une autre pour chaque levée qu'il n'a pas faite. Lorsque la demande à deux a réussi, chacun des gagnants reçoit de l'un des autres joueurs une fiche pour la partie, plus autant de fiches qu'il a été fait de levées au delà de huit. L'inverse a lieu quand l'association n'a pu faire le nombre de levées de rigueur; de plus, dans ce cas, les perdants payent au panier une bête, comme ci-dessus. A chaque tour de cartes, les joueurs mettent chacun une nouvelle fiche au panier, ce qui a pour résultat d'en doubler, tripler, etc., le contenu et, par cela même, de rendre les bêtes très-couteuses; mais on remédie ordinairement à ce dernier inconvénient en ne mettant une bête au panier qu'après que les fiches qui y ont été d'abord placées ont été gagnées. Au *whist* de Gand, la partie n'a pas de limites. On joue généralement à l'aune, c'est-à-dire à l'heure, ou bien on convient d'avance qu'on s'arrêtera après un certain nombre de tours.

Terminons par la citation suivante, dans laquelle les joueurs de *whist* liront les maximes générales qu'ils doivent mettre en pratique pour réussir autant que possible et ne pas s'exposer à des reproches mérités de la part de leurs partenaires. L'auteur a très-bien concentré ces principales règles ou conseils en une douzaine de distiques, sous le titre de *Vade-mecum du joueur de whist* :

Sur votre jeu rangé, compté, faites d'avance,
D'après sa force, un plan d'attaque et de défense.

Montrez au partenaire en quel vous êtes fort,
Et mariez vos jeux d'un mutuel accord.

Dans sa longue couleur, par l'invite on commence,
Ou, mieux, par quelque carte offrant une séquence.

D'entamer les couleurs sachez vous abstenir;
Souvent le gain du *trick* dépend du voir-venir.

Qui joue un singleton est traité de mazzette;
Evitez-en l'abus et bravez l'épithète.

Complex chaque couleur; rappelez-vous surtout
Et le nombre restant et le maître en atout.

Faites avec prudence usage de l'impasse;
Assurez-vous du *trick*, qui fuit si la main passe.

L'usage seul apprend à couper à propos;
Mieux vaut laisser la main que de couper à faux.

Observez de chacun l'invite et la réponse,
Et la carte qu'on jette, ayant une renonce.

Savoir jouer atout assure des succès;
On pêche par défaut plutôt que par excès.

Ménagez votre jeu; rendez par des finesesses,
Pour les dernières mains, plusieurs cartes maîtresses.

Un habile joueur sait varier son jeu;
Aux maximes il tient, mais ni trop ni trop peu.

— *Prestidigit. Coup de whist*. Coup dans lequel on fait *chelem* ses adversaires. « On met, dit Robert Houdin, treize cartes d'une même couleur, et, pour le classement par faux mélange, on procède par l'opération suivante : 1^o ayant pris les treize cartes dans la main droite, faites-en glisser la dernière sur le paquet des autres, que vous tenez dans la main gauche; 2^o placez tout aussitôt cette carte avec les trois suivantes sur le paquet de la main droite; 3^o faites encore glisser la dernière de ce paquet sur celui de la main gauche et procédez comme précédemment pour la faire passer avec les trois autres sur le dessus du jeu. Continuez ainsi jusqu'à épuisement du paquet de la main gauche. Ce faux mélange est d'une parfaite illusion. Fausse coupe et distribution. Avec treize atouts en main, le donneur doit inmanquablement faire le chelem. »

— *Partie de whist*. « Partie dans laquelle chaque joueur a treize cartes d'une même couleur, ce qui n'empêche pas le donneur de faire le chelem. Toutes les cartes devront être classées par pique, cœur, trèfle, carreau, sans qu'il soit utile de faire une distinction d'ordre dans leur valeur. Faites un faux mé-

lange et donnez à couper, sans crainte de voir la combinaison dérangée. La distribution se fait une par une. Après la distribution, chacun aura une séquence de treize cartes; seulement, celle du donneur aura l'avantage d'être en tout. » (Robert-Houdin.)

WHISTON (William), mathématicien et théologien anglais, né à Norton (comté de Leicester) en 1667, mort en 1752. Il termina ses études à l'université de Cambridge. D'abord chapelain de l'évêque de Norwich, puis recteur dans le comté de Suffolk, il se fit connaître par une *Nouvelle théorie de la terre* (1696), qui suggéra à Newton l'idée de le prendre pour le suppléer à l'université de Cambridge. Il eut bientôt après l'honneur de succéder à ce grand homme (1701). Il s'occupa d'abord avec zèle de ses fonctions de professeur et donna, en 1703, une nouvelle édition d'Euclide, avec des notes estimées; il publia, en 1707, l'*Arithmétique universelle de Newton*, qui sans lui se serait peut-être perdue, car l'illustre géomètre ne l'avait rédigée que pour ses élèves et ne s'en souciait pas autrement; il mit enfin au jour, la même année, ses *Précisions astronomiques*. Mais il se jeta bientôt dans les controverses religieuses, s'attira une foule d'ennemis par la publication d'écrits hétérodoxes sur l'arianisme, sur le dogme de la trinité, sur les frères et sœurs de Jésus-Christ, etc., et se fit enfin expulser de l'université. Il se plongea alors de plus en plus dans le mysticisme, s'entoura de douze disciples, dans le but de rétablir la primitive Église, et se posa en prophète. Il continua, toutefois, jusqu'en 1747 de faire partie de l'Église anglicane; il en sortit à cette époque pour faire profession de foi dans une congrégation d'anabaptistes. Il avait fait des efforts pour se faire admettre à la Société royale de Londres; mais Newton, qui la présidait, le fit échouer dans sa candidature. Au milieu des extravagances qui signalèrent sa carrière, on doit reconnaître en lui une entière bonne foi, une probité rigide et un désintéressement rare. On cite, parmi ses ouvrages sur la religion : *Exposé de la chronologie de l'Ancien Testament* et de l'harmonie des quatre évangélistes (1702); *Essai sur la Révélation de saint Jean* (1706); *Le Christianisme primitif rétabli* (1711). On a encore de lui : *Mémoires sur la vie du docteur Samuel Clarke* (1730); enfin ses propres *Mémoires* (1743).

WHITAKER (John), écrivain anglais, né à Manchester en 1735, mort en 1808. Il fit ses études à l'université d'Oxford, y devint agrégé du collège du Christ et s'appliqua avec ardeur à l'étude de l'histoire. L'*Histoire de Manchester* (1771-1775, 2 vol.), le premier de ses ouvrages, en est aussi le plus estimé. Par la nature même de ses travaux, il se trouva mis en relation avec les principaux écrivains de l'Angleterre, avec Johnson et Gibbon entre autres. Il fut, de 1773 à 1775, prédicateur à la chapelle Berkeley, à Londres, et obtint, en 1778, la cure de Ruan-Lanyhorn, qu'il conserva jusqu'à sa mort. On a encore de lui : *Histoire véritable des habitants de la Grande-Bretagne* (1772, in-8°), ouvrage composé en partie pour réfuter les théories émises par Macpherson dans son *Introduction à l'histoire de la Grande-Bretagne*; *Sermons* (1783); *Défense de Marie, reine d'Ecosse* (1787-1790, 3 vol. in-8°), curieuse et savante apologie de Marie Stuart; *Origine de l'arianisme* (1791); *Itinéraire d'Annibal à travers les Alpes* (1794), avec un examen critique imprimé en 1825; la *Véritable origine du gouvernement* (1795); *Supplément aux Antiquités de Cornouailles de Poltuhale*; l'*Ancienne cathédrale de Cornouailles* (1808); *Vie de saint Neot* (1809), ainsi que des articles insérés dans diverses publications périodiques, *English Review*, *British Critic*, et des poésies qui ont été réunies en 2 volumes.

WHITAKER (Thomas-Dunham), théologien et archéologue anglais, né à Rainham (comté de Norfolk) en 1759, mort en 1821. Il étudia d'abord le droit, entra plus tard dans les ordres et fut successivement recteur de Whalley et de Blackburn. Outre un grand nombre de sermons, publiés séparément, on a de lui : *Histoire de la paroisse de Whalley, etc.* (1801, in-4°); *Histoire du doyenné de Creaven* (1805, in-4°); *De motu per Britanniam civico annis 1745 et 1746* (1809, in-12); *Vie et correspondance originale de sir George Radcliffe* (1810, in-4°); *Loidis et Almet ou Essai pour expliquer quels sont les districts désignés sous ces noms par Bède, etc.* (1816, in-4°); *Histoire du Yorkshire*, publiée après la mort de l'auteur; enfin des éditions de plusieurs ouvrages d'un intérêt purement local, comme la plupart de ceux de Whitaker.

WHITAKER (John-William), théologien anglais, né à Manchester en 1790, mort en 1854. Il fut successivement *fellow* du collège Saint-Jean, à Cambridge, vicaire de Blackburn et chanoine honoraire de Manchester. On a de lui : *Recherches historiques et critiques sur l'interprétation des saintes Écritures*, avec des remarques sur la nouvelle version de M. Bellamy; l'*Église catholique, recueil de sermons* (1835, in-12); *Lettres adressées au révérend Nicolas Wiseman; Traité de l'Église du Christ* (1842); *Des anciennes étymologies*, en particulier des étymologies celtiques (1850), etc.

WHITBREAD (Samuel), homme politique

anglais, né à Londres en 1758, mort par suicide le 6 juillet 1815. Il entra à la Chambre des communes en 1790, fut un des adversaires les plus redoutables de Pitt, lutta avec énergie pour empêcher la guerre contre la république française, eut une grande part à l'abolition de la traite, fut moins heureux dans ses efforts pour obtenir la réforme parlementaire, devint le chef de l'opposition après la mort de Fox, son ami, s'éleva en vain, en 1814 et 1815, contre l'acharnement des alliés à l'égard de la France, et se coupa la gorge de désespoir quand il vit le triomphe de la coalition assurée. Whitbread n'était pas un orateur brillant, mais un dialecticien serré, clair, véhément.

WHITBURN, village d'Angleterre, dans le comté de Durham, à 5 kilom. N. de Sunderland, sur la mer du Nord; 1,200 hab. Bains de mer très-fréquentés. Carrières considérables de pierre à chaux.

WHITBY, ville d'Angleterre, dans le comté et à 67 kilom. N.-E. d'York, sur la mer du Nord, où elle a un bon port de commerce à l'embouchure de l'Eske; 12,000 hab. Construction de navires. Mines d'alun. Fabrication de toiles à voiles. Exportation de grandes quantités d'alun et importation considérable de charbon.

Whitby se partage en ville ancienne et en ville nouvelle. Le vieux Whitby (*Old Whitby*) est situé à l'E. et environné de toutes parts d'un cercle de falaises et de précipices. A peu près abandonné aujourd'hui, il n'offre plus guère d'intéressant que les pittoresques ruines de son antique abbaye. Le nouveau Whitby (*New Whitby*) s'élève à l'O. et présente une jetée occidentale qui s'avance à 340 mètres dans la mer et présente un phare à son extrémité. Bains de mer fréquentés.

Whitby doit son origine à une antique abbaye fondée au VIII^e siècle par Oswy, roi de Northumberland. Détruite une première fois par les Danois, cette abbaye fut rétablie lors de la conquête des Normands; un village ne tarda pas à se grouper sous ses murs, et, dès 1450, il comptait déjà près de 60 à 80 maisons. Une branche d'industrie, en 1615, lui donna un accroissement subit et inattendu : de nombreuses fabriques d'alun s'y établirent, et le village, prospérant de jour en jour, devint peu à peu la ville actuelle. A part les ruines de l'abbaye, dont nous avons parlé plus haut, Whitby possède un bel hôtel de ville, une bibliothèque, un musée et une église placée sous l'invocation de sainte Marie. Cette église est située au sommet d'un monticule à pic, auquel donne accès un escalier de 190 marches; elle contient plusieurs tombes seigneuriales. Mentionnons encore les quais et les bains. Le voisinage de la mer, joint aux vues pittoresques que les côtes de Whitby offrent aux paysagistes, en ont fait rapidement une des stations balnéaires les plus recherchées de l'Angleterre.

WHITBY (Daniel), théologien anglais, né à Rushden (comté de Northampton) en 1638, mort en 1726. Il fit ses études au collège de la Trinité à Oxford et devint chapelain de l'évêque de Salisbury, Sethward, qui lui donna en outre deux canonicats dans sa cathédrale, et le nomma en 1672 recteur de l'église Saint-Edmond à Salisbury, fonctions qu'il devait remplir pendant plus d'un demi-siècle. On a de lui un grand nombre d'écrits, dont les premiers sont dirigés contre la papauté, et dont les autres ont pour objet l'apologie des dissenters et différentes questions de théologie, de morale et même de politique. Nous citerons, entre autres : les *Lois ecclésiastiques et civiles faites par les papes, les empereurs, etc., contre les hérétiques* (Londres, 1682, in-4°); le *Reconciatateur protestant* (1683, 2 parties), ouvrage dans lequel l'auteur réclame l'indulgence de l'Église anglicane envers les dissidents, et qui fut l'objet des plus violentes attaques, à ce point qu'il fut brûlé publiquement par l'ordre de l'université d'Oxford, et que Whitby dut signer une rétractation de son livre; *Éthiques compendium* (1684, in-8°); *Traité pour la réfutation du service latin dans l'Église de Rome* (1687, in-4°); la *Faillibilité de l'Église romaine démontrée* (1687, in-4°), traité contre le culte des images; *Démonstration des erreurs de l'Église de Rome et de ses conciles* (1688, in-4°); *Traité des traditions* (1688-1689, 2 vol. in-4°); *Considérations sur le serment de fidélité à prêter au roi Guillaume et à la reine Marie* (1683, in-4°); *Relation historique de certaines choses concernant la nature du gouvernement anglais* (1690, in-4°), ouvrage écrit, comme le précédent, pour la défense de la Révolution de 1689; *Tractatus de vera Christi deitate* (1691, in-4°); *Paraphrase et commentaire du Nouveau Testament* (1703, 2 vol. in-fol.), le principal ouvrage de l'auteur, et dont la meilleure édition est celle de 1760 (2 vol. in-fol.); *Tractatus de imputatione divina peccati Adam posteros ejus* (1711, in-8°), traité contre la doctrine du péché originel; *Véritable relation et réfutation de la doctrine des Sabelliens* (1616, in-8°); *Disquisitiones modestæ in bullâ defensionem fidei Nicenæ* (1720, in-4°); les *Dernières pensées* du docteur Whitby (1723, in-8°), recueil posthume où se trouvent ses corrections pour certains passages de son Commentaire du Nouveau Testament, etc.

WHITCHURCH, bourg et paroisse d'An-

gleterre, comté et à 35 kilom. de Shrewsbury; 6,700 hab. Récolte de houblon. Fabrique de drèche; cordonnerie. Belle église moderne sur une hauteur.

WHITE, rivière des États-Unis d'Amérique. Elle prend sa source dans l'Etat de Missouri par cinq branches aux montagnes d'Ozark, coule d'abord au N.-E. dans l'Etat de Missouri, et après un vaste circuit de 120 kilom. se dirige au S.-E. dans l'Etat de l'Arkansas, où elle reçoit la rivière Black, passe à Elisabeth, coule au S., et se jette dans le Missouri, un peu au-dessus du confluent de l'Arkansas, après un cours très-sinueux de 875 kilom., navigable en toute saison pour les bateaux à vapeur jusqu'au confluent du Black.

WHITE, rivière des États-Unis, dans l'Etat de l'Indiana. Elle se forme, au S.-O. d'Anderson, par la réunion de deux branches, dont l'une vient de l'E., l'autre de l'O., baigne Indianapolis, coule au S.-O., passe à Bloomfield et se jette dans le Wabash, après un cours de 425 kilom.

WHITE (sir Thomas), fondateur du collège de Saint-Jean à Oxford, né à Reading en 1492, mort en 1566. Fils d'un marchand de drap, il fut placé dans une maison de commerce, devint, à la mort de son père (1523), possesseur d'une grande fortune, qu'il accrût considérablement par d'heureuses spéculations, et devint en 1553 lord-maire de Londres. La reine Marie récompensa la fermeté de sa conduite lors de la révolte de Thomas Wyatt en lui donnant le titre de chevalier. White employa une partie de sa fortune à fonder à Oxford le collège de Saint-Jean (1555), pour lequel il obtint le privilège d'enseigner la théologie, le droit canon et la jurisprudence.

WHITE (Jean), prélat anglais, né en 1511, mort en 1560. Il était professeur au collège de Westminster et gardien de cet établissement, lorsqu'il fut arrêté en 1550, comme coupable de manœuvres dirigées contre la nouvelle religion établie par Henri VIII. Enfermé à la Tour de Londres, il y fut détenu jusqu'à l'avènement de Marie, qui lui rendit la liberté et le nomma, en 1554, évêque de Lincoln, et, trois ans plus tard, évêque de Winchester. Mais, après la mort de cette princesse, il ne craignit pas de se livrer publiquement à des attaques contre la nouvelle reine, Elisabeth, et, un jour même, il osa la menacer de l'excommunication. Elisabeth le fit enfermer à la Tour, où il languit plus d'une année, et d'où il ne sortit que lorsque sa santé était déjà trop affaiblie pour qu'il pût survivre longtemps. On a de lui : *Epigrammatum liber; Carmina in matrimonium Philippi regis cum Maria regina Angliæ*.

WHITE (Richard), juriconsulte et antiquaire français, mort en 1602. Il fit ses premières études à Oxford, partit ensuite pour l'Italie et se fit recevoir à Padoue docteur en droit civil et en droit canon. Il devint ensuite professeur au collège royal de Douai, et, quelques années avant sa mort, entra dans les ordres. On a de lui : *Ælia Lælia Crispi* (Padoue, 1568, in-4°), ouvrage dans lequel il explique les anciennes épitaphes qui sont conservées dans le territoire de Boïgno et qui avaient maintes fois déjà exercé la sagacité des savants; *Notæ ad leges de ceterorum* (Arras, 1597, in-8°); *Historiarum Britannicæ insulæ, ab origine mundi ad annum 800, libri IX* (Douai, 1602, in-8°); *Expositio brevis privilegiorum juris et consuetudinis circa sacramentum eucharistiæ* (Douai, 1609, in-8°); *De reliquiis et veneratione sanctorum* (Douai, 1609).

WHITE (Robert), graveur anglais, né à Londres en 1645, mort en 1704. Il eut pour maître de dessin David Loggan, puis s'adonna à la gravure et fit en même temps des portraits à la mine de plomb, qui eurent une grande vogue, il n'en mourut pas moins dans la misère. Ses gravures au burin sont recherchées. White réussissait surtout dans les vues d'architecture.

WHITE (Gilbert), naturaliste anglais, né à Selborne en 1720, mort en 1793. Il fit ses études au collège d'Oriel à Oxford, y fut reçu maître ès arts en 1746, et devint, en 1752, *senior protector* de l'université. Mais il renonça bientôt après à ces fonctions pour se retirer dans son village natal et s'y livrer à son goût pour l'étude de l'histoire naturelle. On a de lui une *Histoire naturelle de Selborne* (1789, in-4°) qui lui assigne un rang éminent parmi les naturalistes anglais. Après sa mort, le docteur Aikin publia un ouvrage intitulé : *Calendrier du naturaliste, avec des observations sur les différentes branches de l'histoire naturelle*, qui était extrait en entier d'un journal rédigé par White pendant vingt-cinq ans. L'*Histoire naturelle* et ce *Calendrier* ont été réédités, en 1813, en un volume in-4°, où se trouvent aussi quelques poésies de l'auteur.

WHITE (William), médecin anglais, né à York en 1744, mort dans cette ville en 1793. Il est connu par les publications suivantes : *Essai sur les maladies de la bile, plus particulièrement sur les concrétions calculieuses appelées pierres* (York, 1771, in-8°); *Observations sur la nature et la méthode de traitement de la phthisie pulmonaire* (York, 1792, in-8°).

WHITE (Joseph), orientaliste anglais, né à Gloucester en 1746, mort en 1814. Il était fils d'un tisserand, et était destiné à exercer le même métier que son père; mais les rares dispositions qu'il montra à l'école de charité où on l'avait envoyé lui valurent la bienveillance d'un riche propriétaire, qui se chargea de lui faire terminer son éducation et l'envoya à l'université d'Oxford. White s'y adonna à l'étude de la théologie et des langues orientales, devint en 1774 *fellow* du collège Wadham, puis en 1779 l'un des chapelains de Whitehall, et fut nommé dans la suite chanoine de la cathédrale de Gloucester et pasteur de Walton dans le comté de Suffolk. C'était l'un des plus habiles théologiens de son temps; mais sa réputation se fonde surtout sur ses travaux relatifs aux langues syriaque et persane. On a de lui : *De utilitate linguæ arabicæ in studiis theologicis* (1775); *Sacrorum Evangeliorum versio syriaca philo-niana..... nunc primum edita, cum interpretatione et adnotationibus* (Oxford, 1778, 2 vol. in-4°); *Institutiones civiles et militares de Timour ou Tamerlan* (1783, in-4°); *Diatessaron sive integra historia Domini Nostri Jesu-Christi græce* (Oxford, 1800, in-8°; 7^e édit., 1826); *Ægyptiaca ou. Observations sur quelques antiquités de l'Égypte* (Oxford, 1800, in-4°); *Novum Testamentum græce* (1803, 2 vol. in-8°).

WHITE (Robert), médecin anglais, qui vivait dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Il est connu par les publications suivantes : *Observations sur les fièvres* (Londres, 1777, in-8°); *L'Usage et l'abus de l'eau de mer examinés avec impartialité, etc.* (Londres, 1776, in-8°); la *Pratique actuelle de la chirurgie* (Londres, 1786, in-8°); *Analyse de la nouvelle pharmacopée de Londres* (Londres, 1792, in-8°); *Sommaire de la théorie pneumato-chimique* (Londres, 1796, in-8°), etc.

WHITE (Charles), chirurgien anglais, mort à Manchester, où il exerça son art dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Il est surtout connu par son histoire de la *Phlegmatia alba dolens puerperarum*, par la résection des extrémités articulaires des os, qu'il pratiqua le premier, et enfin par sa méthode de réduction des luxations de l'épaule.

WHITE (James), publiciste et romancier anglais, né en Irlande en 1754, mort en 1799. Il fit paraître en 1788 un plan d'abolition de la traite des noirs, qui contribua beaucoup à mettre cette question philanthropique à l'ordre du jour. Lorsque la Révolution française eut éclaté, il en défendit les principes dans ses écrits. James White est un des premiers écrivains anglais qui aient fait des romans historiques, genre dans lequel devait s'illustrer Walter Scott. On lui doit dans ce dernier genre : le *Comte de Strongbow* (1789, 2 vol. in-12); les *Aventures de Jean de Gind* (1790, 3 vol. in-12); les *Aventures du roi Richard Cœur de Lion* (1791, 3 vol. in-12).

WHITE (Thomas), chirurgien anglais, mort dans les premières années de notre siècle. Outre plusieurs articles publiés dans les journaux, nous lui devons les deux ouvrages suivants, remarquables à plus d'un titre : *Traité sur les scrofules* (Londres, 1784, in-12); *Chirurgie pratique* (Londres, 1801, in-8°).

WHITE (Joseph-Blanco), théologien anglais, né à Séville en 1775, mort en 1841. Il était issu d'une famille catholique établie en Espagne depuis près d'un siècle, et il entra dans les ordres pour obéir à la volonté de ses parents; mais il ne tarda pas à se dégouter de la profession ecclésiastique et vint en 1810 en Angleterre, où il résida jusqu'à sa mort. Il fonda à Londres, l'année même de son arrivée, l'*Español*, journal en langue espagnole, qui parut jusqu'en 1814, époque où White regut du gouvernement anglais une pension de 250 livres sterling (6,250 francs), dont il jouit pendant toute sa vie. Vers la même époque, il se convertit à la religion anglicane, dans le but d'exercer les fonctions de ministre; mais il renonça bientôt à cette idée et, après avoir tour à tour embrassé les opinions de l'Église évangélique et de l'Église unitaire, finit par tomber dans le rationalisme, puis dans le scepticisme. Il se fit connaître pour la première fois aux lecteurs anglais en 1820 par une série d'articles insérés dans le *New Monthly Magazine*, sous le titre de : *Lettres d'Espagne par don Leucadion Do-blado*, et qui furent publiés à part en 1822. La même année, il fonda un nouveau journal espagnol, les *Variétés*, qui parut pendant trois ans. Il publia, en outre, depuis cette époque : l'*Evidence pratique et intérieure contre le catholicisme* (1825); le *Préservatif du pauvre contre le papisme* (1825); *Second voyage d'un gentilhomme irlandais à la recherche d'une religion* (Dublin, 1833, 2 vol. in-8°), en réponse à l'ouvrage si connu de Moore, etc. Mais de tous les écrits de White, ceux qui lui survivront le plus longtemps sont peut-être ceux qui ont été publiés après sa mort par John Hamilton Thom, sous ce titre : *Vie du révérend Joseph-Blanco White, écrite par lui-même, avec une partie de sa correspondance* (Londres, 1845, 3 vol. in-8°). White avait collaboré à une foule de journaux et recueils périodiques, tels que la *Quarterly Review*, la *London Review*, la *London and Westminster Review*, le *Journal of Education*, etc.

WHITE (Henri-Kirke), poète anglais, né à

Nottingham en 1785, mort en 1806. Il était fils d'un boucher qui, le destinant à son état, ne prit aucun souci de le faire instruire. Le jeune-White fit lui-même son éducation. On voulait le forcer à apprendre le métier de fabricant de bas, mais il s'y refusa et consentit à entrer chez un procureur. Un penchant irrésistible l'entraînait vers la littérature. A peine âgé de quinze ans, il se fit recevoir à l'Académie de Nottingham, devant laquelle il improvisa un discours sur le génie, qui dura deux heures et enleva tous les suffrages. Quelques essais poétiques ayant fait pressentir son talent, il fut placé à l'université de Cambridge pour y achever ses études; mais il mit tant d'ardeur au travail qu'il succomba au bout de peu de temps. Ses poésies ont été réunies par Robert Southey, sous le titre de : *Ce qui reste de H.-K. White*, précédées d'une notice biographique (1807; 6^e éd., 1815, 2 vol., in-8°). Un troisième volume a été publié en 1822.

WHITE (Charles), officier et littérateur anglais, né en 1793, mort en 1861. Entré à seize ans au service, il prit part à la campagne d'Espagne, fut promu capitaine après le siège de Badajoz et, de retour en Angleterre, en 1812, fut nommé aide de camp du duc de Cumberland, qu'il suivit peu après en Allemagne. Il prit part ensuite, dans le corps russe de Bennigsen, aux opérations contre l'armée de Davout (1813-1814). Il quitta le service en 1827, avec le grade de colonel, et se lança dans la littérature. Se trouvant à Bruxelles lorsque éclata la révolution de septembre 1830, il combattit dans les rangs des insurgés et fut ensuite employé aux négociations qui firent obtenir aux Belges l'appui de l'Angleterre. Plus tard, il alla faire un long voyage en Orient et revint ensuite se fixer à Bruxelles. Outre trois romans, *Une nouvelle visite à Almack*, *le Pape du roi* et les *Epoux non mariés*, on a de lui : *la Révolution de Belgique* en 1830 (Londres, 1835, 2 vol.), et *Trois années à Constantinople* (1840; 3^e éd., 1844).

White (club de), club de Londres, célèbre surtout au XVIII^e siècle. Il est situé dans Saint-James street. C'était d'abord un café, ou *chocolate house*, où se réunissaient des grands seigneurs, des hommes de lettres et beaucoup de joueurs, on y jouait très-gros jeu; Hogarth y a placé la sixième scène de la *Vie du débauché*. Un incendie éclata, les joueurs sont tellement acharnés sur leurs dés, que ni les watchmen qui se précipitent en criant : Au feu ! ni les flammes qui sortent par les fenêtres ne peuvent distraire l'attention de ces fanatiques et les éveiller au moment du danger. Cet incendie, qui détruisit l'établissement, date de 1733. White fut rebâti et, en 1736, transformé en club. Parmi les membres figuraient : le duc de Devonshire, le comte de Cholmondeley, lord Chesterfield, lord Rockingham, sir John Cope, le major général Churchill, Bubb Doddington et Colley Ciber.

Ce club fut essentiellement une maison de jeu. La passion du jeu était alors exaltée jusqu'à la fureur. Cinq jours par semaine ne suffisait pas aux membres du club de White. « L'autre jour, écrit Walpole en 1749, en traversant Richmond, je vis lord Bath, lord Lonsdale et une demi-douzaine encore de membres du club de White flâner devant la porte d'une maison qu'ils ont louée dans cet endroit pour y jouer au whist le samedi et le dimanche. » Ce fut en vain que les fiancées, sur le point de se marier, mettaient pour condition que leurs prétendus renonceraient au club de White, aux dés et aux cartes. White ne perdit pas un seul habitué, le pharaon et le whist un seul adorateur. Les têtes les plus fortes étaient attirées vers cet abîme comme par une fascination invincible; ni les talents de lord Edgcombe, ni l'esprit de George Selwyn, ni l'amabilité de lord Carlisle, ni le génie de Charles Fox ne purent leur faire éviter le gouffre. Lord Carlisle perdit à ce club des sommes effrayantes; sir John Bland, de Kippax-Park, se fit sauter la cervelle, ainsi que lord Mountford. Ce dernier fit venir un homme de loi et trois témoins, dicta ses dernières volontés, se fit lire l'acte deux fois et demanda à l'homme de loi si un testament était valable bien qu'après l'avoir fait la personne dût se tuer. Sur la réponse affirmative de ce dernier, il lui dit : « Attendez-moi un instant, je passe dans l'autre pièce. » Il sortit, en effet, et se tira un coup de pistolet dans la tête.

Les livres de paris de White et d'un autre club célèbre de cette époque, celui de Brooke, existent encore; on trouve des paris sur tous les sujets imaginables. Il y en a sur les naissances, sur les morts, sur les mariages. Il y en a sur la vie de tel ou tel individu, sur la durée de tel ou tel ministère. Il y en a sur les chances qu'un coquin a d'être pendu et qu'un homme en place a d'être culbuté. Il y en a sur les résultats d'une élection et sur la santé du roi, sur une secousse de tremblement de terre, sur le dernier scandale de Ranelagh, sur le caprice de telle femme à la mode. Un M. Black paie 1,500 livres sterling qu'un homme ne peut pas vivre douze heures sous l'eau. Il trouve un individu qui consent à tenter l'aventure, l'enferme dans un vieux bateau et coule le bateau à fond; ni l'individu ni le bateau ne reparaitissent. « On va renouveler l'expérience sur un autre individu et sur un autre bateau, dit Walpole; mais ne devrait-on

pas plutôt la renouveler sur M. Black l'assassin ? »

Ces clubs de White et de Brooke existent encore dans Saint-James street; mais les jeux de hasard ont disparu. Les membres sont généralement des hommes appartenant au monde politique.

WHITEFIELD, bourg des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat du Maine, à 24 kilom. N. de Wiscasset, sur la Sheepscot; 3,000 hab.

WHITEFIELD (George), l'un des chefs des méthodistes anglais, né à Gloucester en 1714, mort en 1770. Il était fils d'un marchand de vin et avait déjà reçu une certaine éducation première, lorsqu'à la mort de son père il fut obligé de venir le remplacer dans son cabaret. Cependant, à l'âge de dix-huit ans, il obtint une bourse à l'université d'Oxford, où il alla étudier la théologie et où il se lia avec les frères Wesley et leurs adhérents, qui, depuis quelques années déjà, étaient connus à cette université sous le nom de *methodistes*. Ordonné diacre en 1736, il revint prêcher dans sa ville natale et dès son premier sermon y produisit une profonde sensation. Jamais véhémence, jamais enthousiasme pareil n'avait encore tonné du haut d'une chaire anglaise devant les auditeurs de cette époque. Il partit en 1738 pour l'Amérique, où l'appelaient Wesley, mais il en revint dès l'année suivante et obtint une place de prédicateur à Oxford. Cependant, il choisit toujours de préférence les églises de Londres pour scène de son activité religieuse et entreprit, en outre, la conversion des habitants des mines de houille situées dans les environs d'Oxford. Ce fut lui qui, le premier, donna l'exemple de la prédication en plein air, et bientôt il ne put guère réunir autrement ses auditeurs, car les églises de l'Etat lui furent interdites en 1740. Il retourna, la même année, pour quelques mois en Amérique, où il fonda, près de Savannah (Géorgie), une grande maison d'orphelins. Ce fut à son retour, en 1741, que commencèrent, à propos de la prédication, ses démêlés avec Wesley. Ce dernier se déclarait pour la théologie arminienne, et Whitefield, quoique d'un caractère beaucoup plus doux, soutenait la doctrine calviniste et les décrets éternels d'élection et de réprobation.

Après sa séparation d'avec Wesley, Whitefield avait construit à Londres, à côté de l'église de ce dernier, une église particulière, qu'il appela le Tabernacle et où se réunirent bientôt autour de lui un grand nombre de méthodistes. L'Eglise écossaise lui ouvrit aussi son enceinte et il y prêcha avec succès. Au retour d'un voyage en Ecosse, où il s'était activement occupé de l'établissement d'écoles et d'asiles d'orphelins, il épousa, en 1742, à Abergavenny, une veuve qui, s'il faut l'en croire, n'était ni belle ni riche, et avec laquelle il ne fit pas trop bon ménage. A dater de 1744, il fit fréquemment des voyages de peu de durée dans l'Amérique du Nord, où le nombre des méthodistes de son parti croissait de jour en jour. Ce fut là qu'il mourut à Newbury, près de Boston. Outre une édition des *Commentaires sur la Bible* de Clarke, qu'il publia en 1759, ses œuvres consistent surtout en sermons, en écrits de controverse, en un journal de sa vie et en 3 volumes de lettres (le tout publié à Londres en 1771). Il avait aussi fait paraître de son vivant, à l'exemple de Wesley, l'histoire de sa vie, dont une seconde édition, considérablement corrigée, parut en 1756.

Whitefriars, roman anglais, anonyme (1851). Whitefriars est un ancien quartier, mal famé et mal hanté, de la ville de Londres; autrefois, par exemple au temps de Charles II, sous le règne duquel se passe l'action, ce quartier servait de refuge aux gens sans aveu, aux filles de mauvaise vie, et de rendez-vous aux grands seigneurs désireux de varier leurs débauches. Un gentilhomme français, Claude Duval, porteur d'un permis royal et accompagné d'un petit garçon de cinq ans, est admis dans l'enceinte intérieure de la Tour de Londres, auprès du gouverneur de cette Bastille, qui l'autorise à avoir une entrevue avec un prisonnier d'Etat. Le détenu, lord Aumerle, est accusé de haute trahison et de participation à la tentative faite pour s'emparer du château de Dublin. Le noble lord, détesté de sa femme, qui vit publiquement avec un amant cupide, et persuadé que l'accusation portée contre lui émane de sa femme intéressée à sa mort, fait part à son visiteur des craintes qu'il lui inspire; il redoute d'être assassiné par quelque émissaire de lady Aumerle. Cette femme perverse et implacable avait déjà poussé l'impudeur et la perfidie jusqu'à lui déclarer que son enfant, la présent, n'était pas son fils à lui, dans l'espoir de lui faire déshériter cet enfant. Mais il sait que Mervyn est bien son fils légitime et il confie son héritier à la vigilance de Claude Duval, pour le conduire à Saint-Omer chez les jésuites. Les appréhensions du prisonnier sont justifiées par l'événement qui se produit la nuit même; le lendemain, on le trouve assassiné dans sa cellule. L'assassin est le colonel Blood, bretteur déterminé et second amant de lady Aumerle. Claude Duval parvient à remettre son pupille entre les mains des jésuites de Saint-Omer, non sans avoir couru le risque d'être assassiné par le capitaine Oates, transfuge de tous les partis, jouant les rôles les plus ignobles et cher-

chant partout des conspirateurs. Plus tard, quand Mervyn est devenu un jeune homme, un frère du couvent lui promet de lui révéler le secret de sa naissance, à condition que certains papiers compromettants pour les bons pères leur seront dérobés. Mervyn s'enfuit avec le tentateur et arrive à Londres. Son compagnon (Oates) annonce au peuple qu'il a découvert un complot des jésuites, complot contre les protestants, peu rassurés déjà par les sentiments personnels du catholique Charles II. D'autre part, Oates s'empresse d'aller trouver lady Aumerle pour la faire capituler au moyen du secret dont il dispose. Le colonel Blood sert d'intermédiaire et partage avec le capitaine le produit de l'escroquerie. Par suite de diverses circonstances, Mervyn devient, pour ainsi dire, le prisonnier du colonel Blood, dont la retraite est une espèce de forteresse. Bien qu'un peu tard, les remords l'assiègent; maintenant il protège à sa manière le fils de celui qu'il a assassiné; il le protège contre les entreprises de son compère Oates. Le jeune homme, obligé de prendre part à leurs expéditions contre les papistes, est blessé. On le porte chez le colonel Sydney, qui le soigne avec l'aide de sa fille Aurora. Les jeunes gens s'aiment; mais Charles II veut avoir Aurora pour maîtresse. Repoussé par la jeune fille, il la fait enlever. Mervyn la défend; on l'arrête. Déjà Oates l'a accusé d'avoir conspiré avec Sydney et lord Howart, époux de la veuve de lord Aumerle. Charles II fait grâce à Mervyn, parce qu'il espère fléchir Aurora. Cependant, Sydney est condamné à mort pour crime de haute trahison; avant de mourir, il unit les deux jeunes gens. Devenu possesseur de l'héritage paternel, par suite d'une sorte de suicide de sa mère et grâce à la fureur de Blood, qui meurt empoisonné par un juif aux gages de lady Howart, Mervyn pardonne à l'assassin de son père et épouse sa fiancée. Quant au bandit Oates, il finit ses jours dans une prison, après avoir été attaché au pilori. Ce roman est compliqué d'aventures et encombré de personnages. Tant d'acteurs et tant d'épisodes nuisent à la clarté et à l'enchaînement de l'action; mais l'intérêt du récit soutient et ranime à temps l'attention du lecteur. L'auteur anonyme a voulu peindre les mœurs sociales et politiques au temps de Charles II; il a atteint son but. Presque tous ses personnages, même le roi, se rencontrent dans le quartier de Whitefriars, le terrain neutre de la bonne et de la mauvaise compagnie; les hommes de cour ne valent pas mieux que les chevaliers d'industrie et les spadassins mêlés à leurs orgies; de là le titre donné à son récit historique. Ce roman a été traduit en français.

Whitehall, palais situé sur la rive gauche de la Tamise, qui fut la résidence de plusieurs souverains d'Angleterre et près duquel fut exécuté Charles I^{er}. Le terrain sur lequel Whitehall est bâti appartenait primitivement à l'abbaye de Westminster qui, dans le commencement du XIII^e siècle, le vendit à Hubert de Burgh, seigneur de Kent et chef de la justice d'Angleterre. De Burgh y fit construire un beau palais, et à sa mort, en 1242, il légua sa propriété aux moines noirs d'Ilolborn. Treize ans plus tard, ces religieux le cédèrent à Walter Grey, archevêque d'York, qui l'embellit beaucoup et le laissa à ses héritiers.

Le célèbre cardinal Wolsey fit de ce palais une habitation capable d'éclipser par son luxe et sa magnificence, non-seulement les demeures royales d'Angleterre, mais celles de tous les souverains d'Europe. Ce prélat ambitieux, qui prétendait à la tiare et qui disait *moi et le roi*, donna aux ambassadeurs de François I^{er} une fête qui surpassait tout ce qu'on avait vu jusque-là.

« On ne voyait, dit un historien presque contemporain, dans les plafonds et dans les lambris que peintures et sculptures faites par les meilleurs artistes d'Europe. L'or et l'azur brillaient de tous côtés. Les ameublements et les tapisseries d'or et de soie éblouissaient la vue; les buffets étaient chargés de vaisselle d'or et d'argent, et de quelque côté qu'on jetât les yeux, on ne rencontrait que des richesses inappréciables. Trois cents lits magnifiquement drapés avaient été préparés pour les conviés. Les chambres étaient éclairées par des lustres en vermeil. L'ameublement de chaque pièce était différent des autres, mais tous étaient également beaux et merveilleusement riches. »

Disgracié en 1529, le favori de Henri VIII dut quitter cette superbe habitation, qui devint propriété de la couronne.

C'est en ce palais que fut célébré le mariage de Henri VIII avec Anne de Boleyn. Lorsque ce prince en prit possession, il y ajouta quelques constructions, qui avaient pour objet de le réunir entièrement au palais de Saint-James. Il y résida pendant toute la durée de son règne et y mourut.

On ne peut fixer avec certitude l'époque où ce palais reçut le nom de White hall. Il est probable, toutefois, qu'une partie des bâtiments était ainsi appelée du temps du cardinal de Wolsey, et que c'est sous le règne d'Elisabeth que cette désignation fut définitivement adoptée.

Le roi Jacques I^{er}, qui y tint sa cour après cette reine, se proposait de reconstruire Whitehall d'après les dessins d'Inigo Jones;

mais le Banqueting-House (maison des banquets) est la seule partie de ce vaste plan qui fut mise à exécution.

Whitehall a été la résidence des rois d'Angleterre jusqu'à la reine Anne en 1697, époque à laquelle il fut consumé par un incendie, à l'exception de Banqueting-House.

L'événement le plus mémorable dont ce palais ait été le théâtre est, sans contredit, le supplice de Charles I^{er}. L'échafaud fut dressé contre les murs de Whitehall, et Charles I^{er} y arriva en passant par une fenêtre aujourd'hui murée.

Ce qui subsiste de Whitehall a été restauré au commencement de ce siècle; ce palais, tel qu'il est aujourd'hui, est encore regardé comme un des plus beaux monuments de Londres. Le dôme de la chapelle est peint par Rubens et représente, dans une suite de neuf tableaux, l'histoire et l'apothéose de Jacques I^{er}; ce beau travail, restauré depuis par Cipriani, valut à son auteur 3,000 livres sterling et le titre de chevalier.

WHITEHALL, ville des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat de New-York, à 112 kilom. N. d'Albany, à l'extrémité méridionale du lac Champlain, près de la limite de l'Etat de Vermont; 4,900 hab. Commerce actif avec le Canada. Manufacture de lainages; exploitation et vente de bois de charpente.

WHITEHAVEN, ville et port d'Angleterre (Cumberland), à 52 kilom. S.-O. de Carlisle, sur le chemin de fer de Maryport et sur la mer d'Irlande; 18,000 hab. Ecole des arts et métiers, école de navigation, douane, bains de mer. Beau théâtre. Son port, qui assèche à marée basse, est protégé par plusieurs môles. Des steamers relient la ville avec Belfast et Liverpool. Manufactures importantes de coton, cordes et toiles à voiles. Chantiers de construction. Commerce de houille, pierres calcaires, fils, graines, toiles, lin, bois, fruits, vin, savon. Foire le 12 août. Ce n'était qu'un hameau du temps d'Elisabeth.

WHITEHEAD (Paul), poète satirique anglais, né à Londres en 1710, mort en 1774. Il étudia le droit à Londres, mais n'exerça jamais la profession d'avocat, un riche mariage qu'il fit en 1735 lui permettant de vivre dans l'oisiveté. En 1733, il publia sous ce titre : *les Sois politiques* (State dances), une satire contre le ministère, qu'il dédia à Pope et qui, tout en le faisant connaître du public, lui valut la faveur de l'opposition, à la tête de laquelle se trouvait alors le prince de Galles. Une autre satire du même genre, les *Mœurs*, qui parut en 1739, était écrite avec si peu de ménagements que, sur la motion de lord Delaware, la Chambre des lords cita à sa barre l'auteur et l'éditeur du libelle, et Whitehead fut obligé de se cacher pendant quelque temps. Il devint ensuite, avec Ralph, un certain docteur Thomson et autres, l'un des valets littéraires que Bubb Doddington réunissait autour de lui, et il se distingua par son dévouement à son protecteur, non-seulement dans ses écrits, mais encore dans les élections et dans plusieurs autres occasions. Il eut aussi pour protecteur le célèbre sir Francis Dashwood, dont il fut le compagnon d'orgie à l'abbaye de Medmenham, et qui, en récompense, lui fit obtenir l'emploi de député trésorier de la Chambre, qu'il conserva jusqu'à sa mort. Nous citerons encore, parmi ses écrits : la *Gymnasiade*, diatribe contre les boxeurs (1744); l'*Honneur*, satire contre le gouvernement, publiée vers le même temps, et une *Épître au docteur Thomson* (1755). Ses œuvres complètes, qui sont presque toutes, dit l'*Encyclopédie de Knight*, « de véritables ordures », furent réunies et publiées, avec une biographie de l'auteur, par le capitaine Edouard Thomson (1777, in 4°).

WHITEHEAD (Guillaume), poète anglais, né à Cambridge en 1715, mort en 1785. Il était fils d'un boulanger; mais son intelligence excita l'intérêt de lord Montfort, qui lui fournit les moyens de commencer son éducation. Il étudia ensuite à l'université de sa ville natale, devint, en 1745, précepteur du comte de Jersey et, après avoir parcouru avec son pupille une partie du continent, fut nommé, en 1755, secrétaire de l'ordre du Bain. Deux ans plus tard, il reçut le titre de poète lauréat (officiel), vacant par la mort de Colley Cibber. Il avait débuté de bonne heure dans la littérature et il publia lui-même à plusieurs reprises (1754 et 1774) des recueils de ses poésies, qui consistent en épîtres, contes, odes, etc. Une troisième édition, précédée de sa biographie, en fut donnée immédiatement après sa mort, et elles ont, en outre, été insérées dans la collection des *Poètes anglais* de Chalmers (1810, 21 vol. in-8°); mais elles sont complètement oubliées aujourd'hui. L'œuvre la plus remarquable de Whitehead est sa tragédie intitulée le *Père Romain*, qui est, en partie, une imitation des *Horaces* de Corneille, et qui, représentée à Drury Lane en 1750, resta longtemps au répertoire. On lui doit encore : *Creusa*, reine d'Athènes, tragédie (1754); l'*École des amoureux*, comédie (1762); et *Une tournée en Ecosse*, farce populaire, qui fut jouée avec beaucoup de succès en 1770.

WHITEHEAD (Jean), médecin et théologien anglais, mort en 1802. Après avoir terminé ses études théologiques, il se fit quaker et devint un des prédicateurs les plus populaires de cette secte. Chargé d'accom-

pagner un jeune Anglais dans un voyage à travers l'Europe, il séjourna longtemps à Leyde, où il s'appliqua à l'étude de la médecine et de l'anatomie, sciences dans lesquelles il fit des progrès rapides. A son retour en Angleterre, il obtint une place de médecin au dispensaire de Londres et devint, deux ans plus tard, médecin en chef de l'hôpital des quakers de Mile-End, dans la même ville. Peu de temps après, cependant, cédant aux exhortations de Wesley, dont il était l'ami depuis longtemps, il embrassa les doctrines des méthodistes et se signala bientôt par l'éloquence de ses prédications. Il prononça plus tard l'oraison funèbre de son ami, dont il a écrit la biographie détaillée sous ce titre : *Vie du révérend Jean Wesley*... avec la vie de Charles Wesley (Londres, 1793-1796, 2 vol.).

WHITEHURST (Jean), mécanicien anglais, né à Congleton (Cheshire) en 1713, mort en 1788. Fils d'un horloger, il commença de bonne heure à travailler dans l'atelier de son père et acquit fort jeune une grande habileté dans l'horlogerie. Il s'adonna ensuite avec ardeur à l'étude de la mécanique et établit une manufacture d'instruments de physique, dans laquelle il fabriqua notamment des thermomètres et des baromètres d'une construction entièrement nouvelle, ainsi que des appareils hydrauliques d'une grande puissance. En 1775, il fut chargé de fabriquer les étalons et les trébuchets de l'hôtel des monnaies de Londres et, quatre ans plus tard, devint membre de la Société royale. On a de lui les écrits suivants : *Recherches sur l'état originnaire et la formation de la terre* (Londres, 1778, in-8°; 1792, 3e éd.); *Essai pour obtenir des mesures égales de longueur, de capacité et de poids par la mesure du temps* (Londres, 1787); *Traité des cheminées, des ventilateurs et des serres chaudes dans les jardins* (Londres, 1794, in-8°). Il avait, en outre, fourni plusieurs mémoires aux *Transactions philosophiques*.

WHITLOCKE (Bulstrode), homme politique anglais, né à Londres en 1605, mort en 1676. Fils d'un juge et destiné lui-même à la magistrature, il étudia le droit à Oxford, mais quitta l'université sans avoir pris aucun grade, ce qui ne l'empêcha pas d'être admis au barreau de Middle-Temple, où il s'acquit une grande réputation. En 1640, il fut élu membre du Long Parlement et devint, peu de temps après, président de la commission chargée de poursuivre le procès du comte de Strafford. Il se trouva ainsi amené de bonne heure à combattre les mesures arbitraires du gouvernement de Charles Ier, mais il le fit avec modération. En 1641, dans le débat sur la milice, il soutint que le pouvoir n'appartenait ni au roi ni au Parlement séparément, mais bien à ces deux autorités réunies. En 1642, il prit part à la défense de la ville de Brentford, devint, peu après, l'un des commissaires chargés de traiter de la paix à Oxford et fut nommé, en 1644, gouverneur du château de Windsor, puis, l'année suivante, l'un des commissaires de l'amirauté. Lors des négociations du traité d'Uxbridge, il insista fortement pour que l'on acceptât les propositions du roi, et au siège d'Oxford, en 1646, il conseilla à Fairfax d'offrir d'honorables conditions aux assiégés, afin de préserver de tout dommage les bâtiments de l'université de cette ville. Peu de temps après la dispersion de la Chambre des communes par Cromwell et ses soldats (6 décembre 1648), il s'en retira, quoiqu'il fût du nombre des membres qui n'avaient pas été expulsés. Il refusa de faire partie de la commission chargée de dresser l'acte d'accusation contre le roi.

Les *Mémoires* de Whitlocke nous le montrent d'un caractère assez consciencieux pour ne pas faire ce qu'il regardait comme injuste, mais en même temps trop faible pour s'opposer aux actes d'un parti puissant, dont il partageait d'ailleurs la plupart des opinions ou qu'il servit en tout cas comme s'il les partageait. Quoiqu'il eût refusé de prendre part aux débats de la haute cour de justice, il n'en avait pas moins de fréquents entretiens avec Cromwell. Nommé, en 1649, l'un des commissaires du grand sceau, il s'opposa à la vente de la bibliothèque royale et de la collection de médailles de Saint-James et les fit garder soigneusement. En décembre 1651, il proposa à la Chambre d'entrer en accommodation avec le prince de Galles ou avec le duc d'York et, un peu plus tard, revint sur le même sujet auprès de Cromwell, qui, dit-il lui-même, commença dès lors à le regarder avec froideur et voulut même l'envoyer comme commissaire en Irlande. Whitlocke refusa. En avril 1653, il s'opposa, mais sans succès, à la dissolution du Parlement, et Cromwell irrité ne voulut pas l'admettre dans son premier Parlement. Vers la fin de la même année, cependant, il fut envoyé comme ambassadeur en Suède, où il conclut un traité avantageux avec la reine Christine. A son retour (1654), il fut élu membre du second Parlement de Cromwell, devint, après la dissolution de cette assemblée, commissaire de la trésorerie, siégea comme président intérimaire au troisième Parlement et fut l'un des membres de la commission de la Chambre qui alla engager Cromwell à prendre le titre de roi. Il n'en continua pas moins à combattre plusieurs des mesures du pro-

tecteur, mais son opposition n'altéra en rien l'estime que lui portait celui-ci, dont l'un des derniers actes fut le décret qui créait Whitlocke vicomte (21 août 1658). Whitlocke ne voulut pas accepter ce titre. Sous Richard Cromwell, il devint commissaire du grand sceau et membre du conseil d'Etat, fut l'un de ceux qui proposèrent de ne plus supporter le gouvernement monarchique, bien qu'il eût proposé à Cromwell de prendre le titre de roi.

Le général Monk, qui était alors en Ecosse, l'engagea à venir l'y rejoindre; mais il refusa et continua à soutenir le gouvernement jusqu'au moment où, les débris du Long Parlement s'étant réunis (décembre 1659), il jugea prudent d'abandonner un poste dans lequel il devenait dangereux de rester. Il rentra alors, pour toujours, dans la vie privée. Après la Restauration, son nom fut inscrit dans l'acte de pardon et d'oubli, à une faible majorité dans la Chambre des communes. Il a laissé plusieurs ouvrages qui ne furent imprimés qu'après sa mort, savoir : *Mémoires sur les affaires anglaises depuis le commencement du règne de Charles Ier jusqu'à la restauration de Charles II* (1682; Oxford, 1853, 4 vol. in-fol.); *Journal de l'ambassade de Suède en 1653 et 1654* (1772; 2e éd., 1855); *Mémoires sur les affaires anglaises depuis l'expédition supposée de Brutus dans cette île jusqu'à la fin du règne de Jacques II*, etc., publié d'après ses manuscrits par W. Penn, gouverneur de la Pensylvanie (1709).

WHITE-MOUNTAINS. V. BLANCHES (montagnes).

WHITE-POOL s. m. (oui-te-poul). Mamm. Espèce de cachalot.

WHITERITE s. f. (oui-té-ri-te). Minér. Carbonate de baryte.

WHITESTOWN, bourg des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat de New-York, sur la rivière Mohawk, non loin du lac d'Onéida; 5,960 hab. Manufactures diverses; commerce actif.

WHITFIELDIE s. f. (oui-tîl-di — de Whitfield, voyageur angl.). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des acanthacées, dont l'espèce type croît dans la Sierra-Leone.

WHITFORD (Richard), théologien anglais, mort en 1550. D'abord chapelain de l'évêque de Winchester, il entra ensuite comme religieux au monastère de Sion, et, lorsque cette maison eut été supprimée sous le règne de Henri VIII, il vécut dans une retraite si profonde, que l'on ignore l'époque de sa mort. C'était un homme de beaucoup d'érudition, et il fut en correspondance avec Erasme, Thomas More et autres illustrations de son époque. On a de lui : *Défense des trois vœux de religion contre Luther* (1539); des traductions de la *Règle de saint Augustin* et de l'*Alphabetum religiosum* de saint Bonaventure (1532, in-4°); *Traité de la patience* (1541, in-4°); *Martyrologe de l'Eglise de Salisbury*; le *Psalter de Jésus*, qui est encore en usage de nos jours parmi les catholiques anglais.

WHITGIFT (Jean), prélat anglais, né en 1530, mort en 1603. Il fit ses études à l'université de Cambridge et y fut reçu docteur en théologie avec une thèse intitulée *Papa est ille Antichristus*. Il ne tarda pas à se faire remarquer par son talent pour la prédication, devint successivement professeur royal de théologie, principal du collège de la Trinité, deux fois vice-chancelier de l'université de Cambridge, évêque de Worcester (1577) et enfin archevêque de Cantorbéry (1583). Déjà connu par la vigoureuse réponse qu'il avait faite en 1572 à l'ouvrage de Cartwright, intitulé *An Admonition to the Parliament*, qui était une violente attaque contre l'ensemble de la constitution de l'Eglise réformée, Whitgift, une fois nommé archevêque de Cantorbéry, travailla efficacement à maintenir l'intégrité de la doctrine anglicane contre les puritains et, par l'énergie de ses mesures, la fermeté et l'inflexibilité de son caractère, réussit à triompher de tous les obstacles que lui opposaient les divers partis religieux, dont l'un surtout comptait à la cour de nombreux protecteurs, quoique la reine le vit de mauvais œil. Jusqu'à la fin, cette princesse mit en Whitgift une confiance sans bornes; elle le fit entrer au conseil privé et voulut le nommer chancelier d'Angleterre, mais l'archevêque refusa; il n'en fut pas moins chargé, tant que vécut Elisabeth, de la direction des affaires ecclésiastiques et du choix des évêques. A l'avènement de Jacques Ier, il craignit que ce prince ne voulût introduire quelques changements dans la constitution et la liturgie de l'Eglise anglicane; mais le roi lui donna lui-même l'assurance que rien ne serait modifié dans l'ancien état de choses. Whitgift mourut quelques mois plus tard, des suites d'une paralysie. Il avait été le troisième primat d'Angleterre depuis la Réformation. Sa *Vie* a été écrite par G. Paule (1699, in-8°) et par J. Strype (1718, in-fol.).

WHITHORN, ville d'Ecosse, dans le comté et à 17 kilom. S. de Wigton, avec un petit port de commerce sur la baie de Wigton; 1,800 hab. Vastes carrières d'ardoise et de marbre. Tanneries. Cette ville s'élève sur l'emplacement de l'ancienne *Leuconphidia*, capitale des Novantes. On y voit les vestiges de la cathédrale d'un siège épiscopal fondé

au ixe siècle; c'est là que le christianisme fut introduit pour la première fois en Ecosse par l'évêque Ningas.

WHITIE s. f. (oui-ti — de White, savant holland.). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des gesnéracées, tribu des cyrtandrées, comprenant deux espèces, qui croissent à Java.

WHITLAVIE s. f. (oui-ta-vi — de Whittlar, botan. américain). Bot. Genre de plantes, de la famille des polémoniacées, dont l'espèce type croît en Californie.

WHITLEYE s. f. (oui-tlé — de Whitley, naturaliste angl.). Bot. Syn. d'ANISODE, genre de solanées.

WHITTIER (John-Greenleaf), poète et littérateur américain, né à Haverhill, dans le Massachusetts en 1807. Il était fils d'un pauvre fermier et vécut à la campagne jusqu'à l'âge de vingt ans, où il lui fut possible de se rendre à Boston et de s'y livrer à l'étude. Adversaire déclaré de l'esclavage, en sa qualité de quaker, il l'a combattu dans les différents journaux qui l'ont eu pour rédacteur ou pour collaborateur, ainsi que dans quelques-unes de ses plus belles pièces de poésie, qu'il a réunies sous ce titre : *Voix de la liberté* (1850). Depuis 1840, il habite Amesbury, dans le Massachusetts, et ne s'occupe que d'études et de travaux littéraires. On lui doit encore : *Chants de travail et autres poèmes* (1851); *Ballades et poèmes du foyer* (1859), ainsi que des chants de guerre et des chants patriotiques, qu'il a écrits pendant la guerre civile et qui respirent une saine énergie.

WHITTINGTON (Robert), grammairien et poète anglais, né à Lichfield vers 1480, mort après 1530. Il fit ses études à Oxford, entra dans les ordres et, vers 1501, ouvrit à Londres une *grammar-school*. On ne sait plus rien sur lui, sinon qu'il vivait encore en 1530 et qu'il fut le dernier poète lauréat (*poeta laureatus*) qui ait été couronné à Oxford. Cet honneur lui inspira un tel orgueil qu'il prit alors le titre de *protoates Angliae*. Outre des *Epigrammata* (1519, in-4° rare), on a de lui différents écrits sur la grammaire, entre autres un *Traité des synonymes*, qui est à peu près introuvable aujourd'hui; puis d'autres traités : *De difficultate justitie servandæ in reipublica administratione* et *De quatuor virtutibus cardinalibus*, etc.

WHITTINGTON (G.-D.), archéologue anglais, mort dans le commencement de ce siècle. Après avoir terminé ses études à Cambridge, il voyagea sur le continent et s'y occupa surtout de l'étude des monuments religieux. Une mort prématurée l'empêcha de mettre au jour tous les résultats de ses recherches; une partie en a été publiée sous ce titre : *Description historique des antiquités ecclésiastiques de la France, ayant pour objet d'éclaircir la naissance et les progrès de l'architecture gothique en Europe* (Londres, 1809, in-8°).

WHITTINGTON, personnage populaire en Angleterre. Il y a sous le nom de Whittington une histoire aussi populaire dans la Grande-Bretagne que celle de Robinson Crusé. Dick Whittington, pauvre petit orphelin, sans pain et sans abri, frappait au hasard à la porte d'un riche négociant de Londres, M. Fitzwarren; une vieille cuisinière ouvrit, et lui donna une place sous la cheminée. Il devint marmiton, tournant les rôts sans y goûter et supportant sans se plaindre les injures et les soufflets de la vieille. Son seul bonheur était de jouer et de causer la nuit, dans un coin du grenier, avec un chat, qu'il avait acheté un sou, au grand mécontentement de la vieille, qui l'appelait chaque jour pour ce fait prodigieux, vausien, etc., avec mille autres injures. Un jour, au milieu d'une grande colère, cette méchante femme tomba sur lui et le frappa sans pitié. Le maître de la maison vint à passer avec sa fille Alice; il fut touché de la patience du pauvre Dick. « Petit, lui dit-il, j'envoie un vaisseau en Afrique; tu sais que chacun de mes commis est de mes domestiques y place à ses frais une pacotille que l'on échange là-bas à son profit. N'as-tu rien à envoyer aux Africains? — Je n'ai que mon chat, dit le petit tout honteux. — Donne-moi ton chat, je l'envoierai aux côtes de Barbarie, » répondit le maître en riant.

Or, quelques mois après, comme un roi des côtes de Barbarie et son épouse étaient assis par terre pour prendre leur repas, le capitaine de vaisseau remarqua avec surprise que les rats et les souris avaient l'effronterie de venir disputer les meilleurs morceaux aux deux majestés. « Comment souffrez-vous ces impertinences? observa le capitaine. — Je ne puis pas les empêcher, dit le roi avec un soupir. — Vous voulez rire, Majesté! » répondit le capitaine surpris. Et il fit venir le chat de Whittington, qui en quelques instants dévora la moitié des rats et mit l'autre moitié en fuite. Le roi, enthousiasmé, voulut à tout prix garder dans son palais cet animal inconnu, défenseur de ses festins.

Pendant ce temps, l'histoire dit qu'un matin Whittington, ennuyé de son état de marmiton et des mauvais traitements qu'il éprouvait, sortit de l'hôtel tout découragé et résolu à n'y plus rentrer de sa vie; mais voilà

qu'il crut entendre les cloches d'une église lui dire par trois fois en bon anglais :

Whittington, Whittington;
Rentre, rentre à la maison,
et une sourde vibration, en se prolongeant, ajoutait :

Thrice mayor of London
(Trois fois de Londres lord-maire tu seras).
Dick revint tout pensif au logis, heureux s'il apercevait quelquefois au loin dans les jardins la robe blanche de miss Alice !
Quelque temps après, on annonça le retour du vaisseau. Whittington assistait tristement au débarquement; il espérait qu'on lui aurait ramené son chat. Mais le maître l'appela et, lui montrant une tonne pleine de poudre d'or, de pierres et d'objets précieux : « Voici, lui dit-il, ce qu'on t'envoie de Barbarie en échange de ton chat; veux-tu placer ta fortune dans ma maison? » Whittington donna une arme de regret à son chat et embrassa la main de son maître. On devine le reste de l'histoire. Whittington, grâce à son protecteur et à sa fille, s'instruit, travaille, centuple son capital, envoie à son tour de petites barques, puis des vaisseaux en Afrique, en Asie et, devenu riche et honoré, épouse miss Alice et est nommé trois fois lord-maire de Londres.

Il est inutile de discuter sérieusement l'authenticité de cette légende populaire. Nous ajouterons seulement qu'en effet un Richard Whittington fut nommé trois fois lord-maire de Londres, dans les années 1397, 1406 et 1419. Il était né en 1360 et s'était enrichi par le commerce; les noms de sa femme étaient vraiment Alice Fitzwarren; et dans son portrait, peint par Elstrack, il est représenté enroulant un chat. Il est ensuite constaté que Whittington a été armé chevalier par Henri V, qui lui avait emprunté de fortes sommes d'argent pour ses frais de guerre contre la France.

Voici comment Riley cherche à expliquer à l'aide de l'étymologie l'origine de cette légende : au xve siècle et au commencement du xve, le négoce était connu en Angleterre, dans les classes élevées, sous le nom français *achât*, lequel s'écrivait et probablement se prononçait dans ce pays *acat*. Voilà donc l'origine des richesses de Whittington; mais comme le français fut plus tard dépossédé par l'anglais moderne, on oublia probablement ce qui signifiait *acat* (on sait qu'en anglais *a cat* veut dire un chat), et quelque esprit inventif, à une époque bien postérieure, put profiter de cet oubli pour fonder un nouveau récit sur le double sens d'un vieux mot qui disparaissait de l'usage. Cette légende montre avec quelle facilité de telles fictions prennent naissance lorsqu'il s'agit, comme dans le cas qu'il nous occupe, de lever des difficultés suscitées par des noms que l'on ne comprend plus.

WHITTLESEA, ville d'Angleterre, comté de Cambridge, à 15 kilom. O. de Peterborough; 8,000 hab. Belle église dédiée à sainte Marie et surmontée d'un beau clocher. Ecole et maison de charité.

WHITTREDGE (Worthington), peintre américain, né dans l'Ohio en 1820. Il commença ses études artistiques à l'Ecole des beaux-arts de Düsseldorf, parvint à la Hollande et à la Belgique et, après avoir passé quatre ans à Rome, retourna se fixer aux Etats-Unis. On cite, parmi ses meilleures toiles : le *Crepuscule sur les monts Shawangunk*; les *Anciens terrains de chasse*; les *Ruines de Tusculum*; plusieurs paysages, dont il a recueilli en partie les esquisses, en 1866, dans l'Etat d'Idaho, où il accompagnait le général Pope dans une tournée d'inspection. La vivacité du coloris et la pureté du dessin sont les qualités distinctives de cet artiste.

WHITWORTH (Charles), diplomate anglais, né à Aldbaston dans la deuxième moitié du xviie siècle, mort en 1725. Après avoir été attaché à plusieurs ambassades, il devint en 1702 résident à la diète de Ratisbonne et fut envoyé, deux ans plus tard, à la cour de Russie, où il revint en 1710, pour apaiser Pierre le Grand, irrité de ce que son ambassadeur avait été arrêté dans les rues de Londres à la requête de quelques marchands anglais. Dans la suite, Whitworth représenta l'Angleterre successivement aux diètes d'Augsbourg et de Ratisbonne (1714), auprès des cours de Prusse (1716) et de La Haye (1717), et en 1722 il devint ambassadeur extraordinaire et ministre plénipotentiaire au congrès de Cambrai. En 1721, il avait été créé baron Whitworth de Gaiway. Sa *Relation de la Russie telle qu'elle était en 1710* tomba plus tard aux mains d'Horace Walpole, qui la fit imprimer à ses presses de Shrewsbury.

WHITWORTH (Charles), diplomate anglais, petit-neveu du précédent, né en 1754, mort en 1825. Entré d'abord dans l'armée, il abandonna la carrière militaire pour la diplomatie et devint, en 1786, ministre plénipotentiaire de l'Angleterre près la cour de Pologne. Deux ans plus tard il passa, en la même qualité, à la cour de Saint-Petersbourg, où il résida jusqu'en 1800. Il y acquit une grande influence sur la czarine Catherine; mais, à la mort de cette princesse (1795), il se trouva aux prises avec de sérieuses difficultés. Paul Ier, résolu à faire tout le contraire de ce qu'avait fait sa mère, refusa de ratifier le

traité qu'elle avait conclu avec l'Angleterre peu de temps avant sa mort. Par son adresse et par sa patience, Whitworth réussit à le faire revenir sur cette décision, et, en 1797, l'aul ratifia un traité de commerce avec l'Angleterre. En décembre 1798, Whitworth signa un traité provisoire par lequel le czar s'engageait à entrer dans la coalition contre la France et, en juin 1799, un traité définitif fut conclu pour le même objet. Le ministre anglais était à cette époque placé si haut dans les bonnes grâces du fantasque souverain, que Paul Ier sollicita pour lui de George III le titre de pair. Cette requête fut accordée; mais lorsque la nouvelle du décret qui le créait pair d'Irlande arriva à Saint-Petersbourg, le czar s'était querellé avec Whitworth et lui avait ordonné de quitter ses États. En 1800, lord Whitworth fut envoyé à Copenhague, pour terminer à l'amiable le différend qui s'était élevé au sujet de l'enlèvement de la frégate danoise *Frya* et de son convoi par des vaisseaux de guerre anglais. Les difficultés furent apaisées par une convention conclue le 29 août avec le comte de Bernstorff. En 1802, Whitworth fut nommé ambassadeur et ministre plénipotentiaire auprès du gouvernement français. Il résida à Paris jusqu'au 13 mai 1803. Mais cette mission ne produisit aucun résultat : la querelle entre Bonaparte et l'Angleterre était déjà devenue une querelle de vie et de mort et les deux parties le comprenaient. Le plus remarquable incident de l'ambassade de lord Whitworth à Paris fut la brutale réception que le premier consul lui fit, le 13 mars 1803, aux Tuileries, en présence de tous les ambassadeurs de l'Europe. De retour en Angleterre, il demeura plusieurs années sans autre emploi que celui de conseiller privé. En 1813, il fut créé lord de la Chambre, puis pair d'Angleterre avec le titre de vicomte Whitworth d'Aldboston, et la même année il succéda au duc de Richmond comme vice-roi d'Irlande. Il se démit de ces fonctions en 1817, et, deux ans plus tard, fit à Paris un voyage qui donna lieu à une foule de commentaires, bien qu'il n'eût aucun caractère officiel. On n'en supposait moins, et avec toute vraisemblance, qu'il avait été chargé par le gouvernement anglais d'une mission secrète auprès de Louis XVIII. La même année, il se rendit à Naples, et, cette fois encore, on attribua une portée politique à son voyage. De retour en Angleterre, l'année suivante, il passa ses dernières années dans une retraite absolue. Napoléon, qui n'aimait guère ce diplomate, l'a jugé de la façon suivante dans ses conversations de Sainte-Hélène : « Lord Whitworth était un homme habile, un peu intrigant, autant que j'ai pu l'observer, mais adroit. C'était de plus un fort bel homme. Les ministres anglais n'avaient aucune raison de se plaindre de lui, car il entraînait bien dans leurs projets. » Cette appréciation est complétée par celle que Walter Scott fait du même personnage, mais à laquelle on pourrait reprocher peut-être un peu trop de partialité. « A beaucoup d'expérience et de sagacité, dit-il, lord Whitworth réunissait une loyauté reconnue et un honneur intact; doué d'une fermeté à toute épreuve, il était encore d'un sang-froid imperturbable et admirablement calculé pour lui procurer l'avantage avec un antagoniste hâtif, impatient et emporté. » Lord Whitworth avait épousé, en 1801, la duchesse douairière de Dorset, de laquelle il n'eut pas d'enfants.

WHITWORTH (Joseph), mécanicien anglais, né dans le Lancashire, vers le commencement de ce siècle. Etabli comme fabricant à Manchester, il commença sa renommée en inventant une machine à raboter perfectionnée et divers autres outils, qui figurèrent à l'Exposition internationale de 1851. Lorsque, après la guerre de Crimée, l'attention du gouvernement anglais se porta sur le perfectionnement de l'armement militaire et que le ministère de la guerre eut proposé un prix pour l'invention de nouveaux canons, Whitworth figura parmi les concurrents au premier rang avec Armstrong, comme constructeur des canons qui portent aujourd'hui son nom et qui unissent une force extraordinaire de projection à une grande justesse de tir. Ce furent cependant les canons d'Armstrong qui obtinrent d'abord le prix. Mais les rares qualités des armes de Whitworth furent reconnues de tous et il en résulta pour lui un triomphe encore plus grand, car, lorsque, après de longs essais, on eut constaté en 1863 les défauts des canons d'Armstrong, on revint sur la première décision et l'on donna la préférence à ceux de Whitworth. Une illustration encore plus glorieuse est venue s'attacher récemment au nom de ce dernier : il a fondé en 1868 une grande institution, destinée à accélérer les progrès de l'éducation mécanique en Angleterre, et pour laquelle il a donné une somme de 100,000 livres sterling (2,500,000 francs), dont il a confié l'administration au département du conseil d'Etat pour les arts et les sciences. Les revenus de cette somme doivent être divisés en trente bourses annuelles de 100 livres sterling, qui seront données à autant d'étudiants vainqueurs dans un concours ouvert tous les trois ans sous la présidence du même département. Cette somme doit être employée par eux exclusivement

à la continuation de leurs études mécaniques.

WHYDAH, village de la côte occidentale d'Afrique, dans le golfe de Guinée, situé par 6° 18' 30" de latit. N. et par 6° 15' 39" de longit. O., à près de 4 kilom. du rivage, sur les bords d'une lagune. Whydah fut longtemps un des principaux foyers de la traite des esclaves, et n'a pas tout à fait cessé ce criminel trafic; cependant le commerce licite y a depuis une vingtaine d'années organisé d'importantes transactions en huile de palme, en bois dit *camwood*, en ivoire, que l'on troque contre de la poudre, des fusils, du tabac, et des vins et eaux-de-vie. Ce commerce peut s'étendre beaucoup encore, l'arachide, le cotonnier, l'indigotier, la canne à sucre, le piment venant à peu près spontanément dans le pays, aussi bien que les patates, l'arbre à pain, le maïs et le manioc, qui sont les principaux aliments des noirs. A Whydah se trouvent trois forts en ruine, construits par la France, l'Angleterre et le Portugal, à l'abri desquels les nationaux de chacun de ces États ont établi des factoreries; mais les navires hambourgeois, brésiliens et américains prennent aussi part au commerce.

WHYTT (Robert), physiologiste anglais, né à Edimbourg en 1714, mort en 1766. Il fit ses études aux universités de Saint-André, d'Edimbourg, de Londres, de Paris et de Leyde, se fit recevoir à Edimbourg licencié en médecine, et exerça la pratique de son art avec un succès qui lui valut en 1746 la chaire de médecine à l'université. Il fut, en outre, nommé en 1752 membre de la Société royale de Londres; en 1761, premier médecin du roi en Ecosse, et, en 1764, président du collège royal des médecins d'Edimbourg. Expérimentateur habile et critique ingénieux dans ses écrits physiologiques, il s'est montré excellent observateur dans ses ouvrages de médecine pratique, dont voici les titres : *Essai sur le mouvement vital et sur les autres mouvements involontaires de l'animal* (Edimbourg, 1751, in-8°); *Essai sur les vertus de l'eau de chaux et du savon dans le traitement de la gravelle* (Edimbourg, 1752, in-12); *Essais physiologiques sur les causes qui animent la circulation des fluides dans les vaisseaux capillaires des animaux* (Edimbourg, 1755, in-12); *Observations sur la nature, les causes et la guérison des maladies appelées ordinaires nerveuses, hypocondriaques et hystériques* (Edimbourg, 1765, in-8°); *Observations sur l'hydroptisie du cerveau* (Edimbourg, 1768, in-8°).

WIANAGUE s. m. (via-na-ke — altér. de *guanaco* ou *huanao*, lama). Mamm. Un des noms du lama, dans l'Amérique australe.

WIARDA (Tillemann-Dothias), littérateur allemand, né à Emden en 1746, mort en 1826. Il appartenait à une ancienne famille frisonne; il étudia le droit à Duisbourg et à Halle, devint assesseur près le gouvernement de la Frise orientale et, après avoir occupé différents emplois judiciaires, fut nommé, en 1808, syndic de la province. Les États provinciaux ayant été supprimés sous la domination hollandaise, il reçut le titre de conseiller de préfecture en 1811, et, lors du rétablissement des États, en 1818, reprit ses fonctions de syndic provincial. Riche et indépendant, possesseur, en outre, d'une précieuse bibliothèque et d'une collection de monnaies de la Frise orientale, il consacra ses loisirs à l'étude de la langue, des mœurs, des lois et des usages de sa patrie, et on lui doit une foule d'ouvrages importants pour l'histoire de la Frise. Nous citerons, entre autres : *Histoire de la Frise orientale* (Aurich, 1791-1798, 9 vol.; Leer, 1817, tome X); *Des diètes des Frisons près d'Upstalsboom* (Brême, 1777); *Dictionnaire de l'ancien frison* (Aurich, 1786); le *Libre d'Asega*, ancien code frison des *Rustringiens* (Berlin, 1805); *Histoire et explication de la loi salique et de la glose de Alberg* (Brême, 1808); les *Arbitres des Brockmanns*, ancien peuple libre de la Frise (Berlin, 1820).

WIASSEMSKI (Pierre-Andréievitch, prince), poète et homme d'Etat russe, né près de Viazma (gouvernement de Smolensk) en 1793. Il appartenait à la famille des Rurik; il prit part, en 1812, comme volontaire à la guerre contre les Français, et s'occupa ensuite à Saint-Petersbourg de travaux littéraires. Il fut avec Joukovski et Pouchkine l'un des fondateurs de la société *Arsamus*, qui était le centre de réunion des jeunes littérateurs. Il accepta plus tard un emploi au ministère des finances, devint conseiller d'Etat et chambellan, puis vice-directeur du commerce étranger, et, en 1855, fut appelé au ministère de l'instruction publique, qu'il conserva jusqu'en 1858. On a de lui des poésies écrites avec beaucoup de grâce et de facilité, et parmi lesquelles on cite surtout ses *Poésies patriotiques*, qui parurent pendant la guerre de Crimée. On lui doit, en outre, des éditions des *Œuvres d'Ozerof* (1818) et de Dmitrieff (1823) et une *Notice biographique sur l'auteur comique Visin*. Il avait été l'un des collaborateurs les plus actifs du *Sovremennik* (le Contemporain), recueil littéraire fondé par Pouchkine et continué par Pletnef, et il était devenu, en 1841, membre de l'Académie des sciences de Saint-Petersbourg.

WIAZMA, ville de la Russie d'Europe. V. VIAZMA.

WIBALD ou **WIBOLD**; prélat français, né à Cambrai vers le commencement du x^e siècle, mort en 965. Il entra de bonne heure dans l'état ecclésiastique, s'acquit une grande réputation de savoir et d'érudition, et était depuis plusieurs années archidiacre de Noyon, lorsqu'en 964 il fut élu évêque d'Arras et de Cambrai; mais il mourut quelques mois à peine après avoir pris possession de son siège épiscopal. Wibald est l'inventeur d'un jeu de hasard, qu'il avait appelé lui-même *Ludus regularis seu clericalis*, et auquel Swert donne le nom d'*Alea regularis contra aleam sæcularem*. Ce jeu est une imitation de la *Rythmomachie* ou *Jeu philosophique* de Pythagore : « La pièce essentielle, dit Glay, en est une table ou carte offrant les noms de cinquante-six vertus rangées à peu près comme les figures du jeu de l'oie. Les vertus théologiques, à commencer par la charité, occupent les premières places; viennent ensuite les vertus cardinales, etc. Chaque vertu est précédée de trois nombres, dont le plus haut ne s'élève jamais au-dessus de six. A la suite du nom de chaque vertu se trouve un autre nombre formant le total des trois qui le précèdent. On jette le dé trois fois et le joueur qui amène les trois nombres correspondants à telle vertu est obligé de travailler spécialement à l'acquiescer. Du reste, pour accorder aussi quelque chose aux avantages temporels, celui à qui le sort faisait échoir les vertus les plus éminentes jouissait pendant la journée d'une certaine supériorité sur ses confrères. Ce jeu offrait encore d'autres combinaisons sounises aux lettres de l'alphabet. » Wibald avait, en outre, composé un petit poème, qui renfermait l'explication de son jeu et que Baudry a inséré dans son *Chronicon Cameracense et Atrebatense*.

WIBALD ou **WIBOLD**, en latin *Wibaldus* ou *Guitaldus*, célèbre théologien belge, né à Liège en 1097, mort en 1158. Il fit ses études aux monastères de Wasor, de Liège et de Stavelot, fut élu, en 1130, abbé de ce dernier, obtint quelque temps après de l'empereur Lothaire, qui était venu à Stavelot, la confirmation des privilèges de cette abbaye, et, sur les instances de ce prince, consentit à le suivre en Italie, où il fut employé à plusieurs missions importantes. Les religieux du Mont-Cassin le choisirent même pour abbé; mais, n'ayant pu rétablir l'ordre dans leur monastère, il le quitta secrètement et revint auprès de Lothaire, qui mourut peu après. Conrad III, successeur de Lothaire, eut aussi une grande confiance en Wibald, dont il fit un des vice-chanceliers de l'empire. En 1147, ce religieux fut élu abbé de Corvey ou la Nouvelle-Corbie en Hongrie; mais, dès l'année suivante, il revint à Stavelot. Il remplit encore plusieurs missions importantes sous Frédéric Ier, fut envoyé en 1157, comme ambassadeur, auprès de Manuel Comène, et mourut, en revenant de cette ambassade, à Butelle en Paphlagonie. L'opinion générale fut qu'il avait été empoisonné. On a de lui quatre cent quarante et une lettres, qui forment un recueil de sources précieuses pour l'histoire du xii^e siècle et qui ont été insérées par Martenne et Durand dans le tome II de leur *Amplissima collectio veterum monumentorum*.

WIBÉLIE s. f. (vi-bé-li — de *Wibel*, savant allem.). Bot. Syn. de *PATPAYROLA* et de *DAVALLIE*.

WIBLINGEN, village du Wurtemberg. V. WAIBLINGEN.

WIBOLD, V. **WIBALD**.

WIBORG, ville du Danemark. V. **VIBORG**.

WIBORGIE s. f. (vi-bor-ji — de *Wiborg*, savant allem.). Bot. Syn. de *GALINSOGA* et de *VIBORGIE*.

WICAR (Jean-Baptiste-Joseph), peintre, né à Lille en 1762, d'un ouvrier charpentier, mort à Rome en 1834. Sa vocation pour la peinture se manifesta dans une circonstance singulière : il avait accompagné son père chez un homme riche dont le salon était orné de nombreux tableaux. A la vue de ces tableaux, le jeune Wicar éprouva une telle admiration que, prenant aussitôt sa craie de charpentier, il voulut essayer de les copier, et à partir de ce jour il négligea son travail ordinaire pour se consacrer tout entier au dessin. Bientôt ses progrès furent tels que sa ville natale lui fit une pension pour lui permettre d'aller étudier dans l'atelier de David, qui l'emmena avec lui à Rome en 1785. Wicar ne quitta plus l'Italie. Chargé par le grand-duc de Toscane de dessiner les objets d'art de la galerie de Florence, il s'acquitta de cette mission avec talent et en publia le résultat sous ce titre : *Tableaux, statues, bas-reliefs et camées de la galerie de Florence et du palais Pitti* (1789-1821, 3 vol. in-fol.), bel ouvrage dont les planches ont été gravées par Musquier et le texte rédigé par Mougéz. Wicar fut l'un des membres de la commission qui, en 1798, recueillit en Italie les chefs-d'œuvre destinés aux musées français. Il avait aussi formé, pour son propre compte, une précieuse collection des cartons de Raphaël et de Michel-Ange, qu'il a léguée en mourant à sa ville natale; l'administration de Lille a fait placer cette collection dans un cabinet spécial, auquel elle a donné, par reconnaissance, le nom de *Musée Wicar*. On cite, parmi les toiles les plus

remarquables de cet artiste : *Joseph expliquant les songes* (1784), la *Charité romaine*, *Pia VII*, la *Concordat* (1806), la *Résurrection du fils de la veuve de Naïm* (1816); *Virgile lisant l'Énéide à Auguste* (1818); *Oreste, Pylade et Electre*, le dernier de ses tableaux d'histoire.

WICELIUS, théologien allemand. V. **WITZEL**.

WICH s. m. (ouich). Techn. Forte perche qui sert à effectuer l'entaquage des métiers pour tapis, et qui remplace le verdillon ou verguillon des métiers ordinaires. || On dit aussi **WICHÈ** s. f.

WICHERLEY (William), poète et acteur comique anglais; le même que **WYCHERLEY**. V. ce nom.

WICHMANN (Auguste), hagiographe belge, né à Anvers dans les dernières années du xvi^e siècle, mort en 1661. Il entra de bonne heure à l'abbaye de Tongerlo (ordre de Prémontré), y devint plus tard professeur et, après avoir été pourvu de différents bénéfices dépendant de l'abbaye, fut nommé, en 1642, coadjuteur de l'abbé Werbræcken, auquel il succéda deux ans plus tard. Un incendie ayant détruit l'église du monastère pendant son administration, il en fit rebâtir une nouvelle, plus magnifiquement que la précédente, et qu'il orna de tableaux précieux. On a de Wichmann : *Rosa candida et rubicunda, seu martyrium Petri Calmpshautani, canonici Norbertini, pastoris in Haren* (Anvers, 1625, in-8°), poème où il raconte la mort d'un prêtre massacré par les gueux en 1572; *Apotheca spiritualium pharmacorum contra luem contagiosam aliosque morbos, etc.* (Anvers, 1626, in-4°); *Diurnum ecclesiasticum de sanctis contra pestem tutelaribus* (Anvers, 1626, in-4°); *Brabantia Mariana* (Anvers, 1632, in-4°); *Synlagma pastoralis de obligatione pastorum, etc.*

WICHMANN (Jean-Ernest), médecin allemand, né à Hanovre en 1740, mort en 1802. Il fit ses études médicales à Göttingue, où il fut reçu docteur en 1762, visita ensuite la France et l'Angleterre, et, de retour dans sa patrie, s'appliqua avec succès à la pratique de son art. Il gagna l'estime et l'amitié de Werlhof, dont l'appui lui fit obtenir la place de médecin de l'hospice des orphelins et des pauvres à Hanovre. Werlhof étant mort en 1767, le poste de premier médecin du roi d'Angleterre à Hanovre fut partagé entre Zimmermann et Wichmann. On a de ce dernier : *Idees sur le diagnostic* (Hanovre, 1802, 3 vol. in-8°), ouvrage des plus remarquables pour le temps; *De insigni venenorum quorundam virtute medica, imprimisque cantharidarum ad morsum animalium rabidarum, præstantia* (Göttingue, 1762, in-4°); *De pollutione diurna, frequentiori sed rariis observata, tabescentia causa* (Göttingue, 1791, in-8°); *Opusculum medicarum* (Hanovre, 1799, in-8°).

WICHMANN (Charles-Frédéric), sculpteur allemand, né à Potsdam en 1775, mort en 1836. Il travailla d'abord dans l'atelier de son père, qui s'occupait de travaux décoratifs d'architecture, reçut ensuite les leçons des sculpteurs Boye et Unger, et fut enfin admis dans l'atelier de Schadow, qui l'associa à ses travaux. Ce fut lui qui exécuta en majeure partie la statue du duc Léopold de Dessau, qui se trouve sur la place Guillaume à Berlin. En 1819, il partit pour l'Italie et y travailla, en compagnie de son frère, jusqu'en 1821, époque où ils revinrent tous les deux à Berlin et ouvrirent un atelier dans cette ville. A partir de cette époque, Ch.-Fréd. Wichmann exécuta un grand nombre de bustes et de statues en marbre, parmi lesquels on cite en première ligne la statue de l'impératrice de Russie Alexandra, commandée par la ville de Saint-Petersbourg, ainsi que les bustes de plusieurs savants et hommes d'Etat, remarquables par leur ressemblance et par le soin de leur exécution. Wichmann était membre des Académies de Saint-Petersbourg et de Berlin, ainsi que professeur de sculpture à cette dernière.

WICHMANN (Louis-Guillaume), sculpteur allemand, frère puîné du précédent, mort en 1859. Il commença sa carrière dans les mêmes conditions que son frère et se rendit ensuite à Paris, puis à Rome, où il trouva les frères Schadow et où il se lia avec Thorwaldsen. Une de ses œuvres les plus remarquables de cette époque est une *Jeune fille arrangeant sa chevelure*, qui se trouve aujourd'hui à Saint-Petersbourg. De retour à Berlin, il s'y adonna, comme son frère, au portrait et y exécuta un grand nombre de bustes, parmi lesquels on cite, comme les plus remarquables, ceux de Schleiermacher, de Théodore Körner, du grand électeur, d'Hegel, d'Henriette Sontag, du roi de Prusse, de la princesse de Lieguitz, de Radziwill, de Pichte, de Gaus, de Buch, de Félix Mendelssohn, de Spohr, de Kaulbach, etc. On lui doit aussi des œuvres d'un autre genre, entre autres plusieurs statues dans l'intérieur de l'Opéra de Berlin, l'*Amour et Psyché* au palais de marbre de Potsdam, un *Christ* dans l'église Saint-Nicolas de la même ville, les bas-reliefs du fronton de l'hôpital Saint-Nicolas et de l'école vétérinaire à Berlin, un *Saint Michel* dans l'église de Werder et un des groupes de marbre du pont du

Château, aussi à Berlin; enfin, deux statues de Winckelmann, l'une pour la ville de Stendal, l'autre pour le péristyle du musée de Berlin. Il était, à sa mort, professeur à l'Académie de Berlin, membre du Sénat et professeur à l'école industrielle de cette ville.

WICHMANN (Burchard DE), historien russe, né à Riga en 1788, mort en 1833. Il fit ses études aux principales universités de l'Allemagne et devint, en 1815, directeur des écoles du gouvernement de Courlande. On a de lui, en allemand : *Tableau de la monarchie russe* (Leipzig, 1813, in-8°); *Charte sur l'élection de Michel Romanof* (Leipzig, 1820); *Collection de plusieurs écrits inédits relatifs à l'ancienne histoire de Russie* (Berlin, 1820, in-8°); *Musée national de la Russie* (Riga, 1820, in-8°); *Aperçu chronologique de l'histoire de la Russie depuis la naissance de Pierre le Grand jusqu'à nos jours* (Leipzig, 1821-1825, 2 vol.). Le tome II de cet ouvrage fut terminé et publié par le professeur Eisenbeck.

WICHMANNSHAUSEN (Jean-Christien), orientaliste allemand, né à Ilsenbourg en 1663, mort en 1727. Après avoir fait ses études à l'université de Leipzig, il alla passer plusieurs années en Orient, devint, en 1692, professeur de langue grecque, puis de poésie à Wittenberg, et y obtint, six ans plus tard, une chaire de langues orientales, qu'il occupa jusqu'à sa mort. Parmi ses écrits, le plus remarquable est son *Gymnasium arabicum* (Wittenberg, 1724, in-4°), qui a longtemps été employé dans les écoles.

WICHMANNSHAUSEN (Jean-Burkhard), économiste allemand du milieu du XVIII^e siècle. Il était conseiller du cabinet de l'électeur de Saxe et il eut de son vivant une grande réputation comme juriconsulte. On a de lui : *Apologie de la vie champêtre* (Leipzig, 1761); *Conseils sur l'amélioration de l'économie rurale* (Leipzig, 1762); *Mélanges économiques* (Leipzig, 1762); *Expériences économiques* (Leipzig, 1763, in-8°).

WICK, ville d'Ecosse, ch.-l. du comté de Caithness, sur la mer du Nord, à l'embouchure de la Wick, à 350 kilom. N. d'Edimbourg; 12,000 hab. Distilleries, corroeries; commerce de blé, laines, bestiaux, poisson; pêche active de hareng; construction de navires. Les rues sont assez bien bâties. Louisbourg et Pulteney-Town lui servent de faubourg. Son port a une bonne jetée, à l'extrémité de laquelle se trouve un phare. Il est mis en communication par un service de paquebots avec Leith, Aberdeen, Lerwick, Kirkwall. Depuis plus d'un demi-siècle, Wick est un des centres les plus importants de la pêche au hareng en Ecosse.

WICKAM (William), prélat anglais. V. WYCKHAM.

WICKHAM (William), homme politique anglais, né en 1761, mort en 1840. Il exerça d'abord avec succès la profession d'avocat, devint, en 1794, directeur de l'intérieur, et, peu de temps après, fut chargé par lord Granville d'une mission secrète en Suisse; il s'en acquitta de façon à satisfaire ce ministre, qui le nomma, quelques mois plus tard, chargé d'affaires de l'Angleterre dans la même contrée. La hardiesse avec laquelle il adressa au gouvernement helvétique des remontrances au sujet de la décision prise à l'égard de deux cents émigrés français, qui furent expulsés du territoire de la Confédération, mécontenta le Directoire, qui demanda son rappel. Wickham revint alors en Angleterre et y fut nommé sous-secrétaire d'Etat de l'intérieur. En 1799, il devint envoyé extraordinaire auprès des armées alliées, puis représentant de l'Angleterre auprès de la cour de Berlin; mais le gouvernement prussien refusa de le recevoir, de crainte que sa présence ne déplût au gouvernement français. Il renonça, dès lors, complètement à la diplomatie et, après avoir rempli successivement les fonctions de secrétaire de lord Hardwick, vice-roi d'Irlande, et de lord de la trésorerie, il entra, en 1807, dans la vie privée.

WICKET s. m. (oui-kett — mot anglais qui signifie proprement *guichet*). Jeux. Au cricket. Appareil composé de deux ou trois piquets plantés en terre, sur la même ligne, à une petite distance l'un de l'autre, et réunis supérieurement par une traverse horizontale, contre lequel on dirige la balle. Il On l'appelle aussi *guichet* et *barres*.

WICKLOW, ville et port d'Irlande, capitale du comté de son nom, à l'embouchure du Vartrey, dans le canal Saint-George, à 42 kilom. S.-E. de Dublin; 4,500 hab. Elle possède deux brasseries qui livrent, dit-on, la meilleure bière du royaume et dont il s'exporte des quantités considérables. Elle exporte aussi du cuivre et du blé. Bains de mer. Donne les titres de comte et vicomte à la famille Howard.

WICKLOW (comté DE), division administrative de l'Irlande, au S.-E., dans le S. du Leinster, entre les comtés de Dublin au N., de Kildare et de Carlow à l'O., de Wexford au S. et le canal Saint-George à l'E.; ch.-l. Wicklow; 200,355 hectares; 65 kilom. de longueur sur 53 de largeur; 87,000 hab. C'est un pays très-montagneux et renommé par ses beautés naturelles. Sa surface offre un mélange de rochers, de fontaines et de terres propres à la culture. Le

climat y est brumeux, mais sain. On y récolte du froment, de l'avoine, des pommes de terre, etc., et on y élève beaucoup de gros et de menu bétail. Il y existe quelques mines de fer et de cuivre. Ses principales exportations consistent en bétail, laine, peaux, suif, beurre, fromage, corne, poissons, etc. Le comté de Wicklow attire une foule de voyageurs, à cause du grand nombre d'endroits pittoresques et romantiques qu'on y trouve. On cite surtout la vallée de Dargle-Glen et celle de Devil's-Glen.

WICKSTROMIE s. f. (vik-strô-mi — de *Wickstrœm*, botan. suédois). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des daphnoidées ou thymélées, dont l'espèce type croît à l'île Norfolk. Il Syn. de CRITONE et de LAPLACE, autres genres de végétaux.

WICLIF ou **WYCLIFFE** (Jean DE), réformateur religieux anglais, né vers 1324 près de Richmond, dans le Yorkshire, au village de Wycliffe, d'où il prit son nom, suivant l'usage du temps, mort en 1384. Etudiant au collège de la reine à Oxford, puis au collège de Merton, il s'appliqua avec succès à l'étude du droit civil, du droit canon et du droit coutumier; il se distingua surtout dans la philosophie scolastique et la théologie. Sa première publication fut un traité intitulé : *Les Derniers temps de l'Eglise*, qui parut en 1356. Cet opuscule avait pour but de démontrer que le monde devait finir dans le courant du XIV^e siècle; Wiclif paraît l'avoir écrit sous l'impression de terreur produite par la grande peste de 1348, qui ravagea toute l'Europe. Vers 1360, Wiclif commença à attaquer les ordres mendiants, qui avaient pris un grand empire sur l'esprit superstitieux des populations; il était, à cette époque, en haute faveur à l'université d'Oxford, et il fut nommé, en 1361, principal du collège de Baliol. Quatre ans plus tard, l'archevêque Islep, primat d'Angleterre, le fit nommer directeur du collège de Cantorbéry, qu'il venait de fonder; mais, en 1367, il fut destitué par Simon Langham, successeur d'Islep. Wiclif en appela au pape Urbain V, qui confirma la sentence (1371). En 1372, il fut néanmoins appelé à la chaire de théologie de l'université d'Oxford. Il avait dans les écoles une influence souveraine, et toutes ses opinions étaient accueillies comme des oracles. Il ne manquait aucune occasion d'attaquer les moines mendiants et de dévoiler les nombreux abus de cet ordre corrompu et corrupteur. Telle était sa situation lorsqu'un dissentiment éclata entre le roi et le pape; Edouard III contestait la légitimité du tribut que, depuis Jean sans Terre, le saint-siège exigeait comme hommage féodal des souverains d'Angleterre; le Parlement s'était déjà prononcé contre cette redevance; en 1372, une légation fut envoyée au pape Grégoire XI pour discuter et régler cette question; le nom de Wiclif se trouve placé le second dans la commission royale, ce qui atteste assez la haute réputation dont il jouissait alors. Ce fut à Bruges que les sept ambassadeurs anglais et les trois commissaires de Rome se réunirent pour conférer sur cette affaire; les négociations n'eurent pas un résultat favorable aux franchises du royaume, et Wiclif sortit de cette conférence considérablement aigri contre la cour papale et plein de dégoût pour ses manœuvres; qu'il avait pu percer à jour. A son retour, le roi lui donna la prébende de Lutterworth (diocèse de Leicester); plus tard, il le nomma son chapelain.

Fort de l'appui de la cour et de l'université, Wiclif commença à exprimer très-ouvertement ses sentiments au sujet du pape et de l'Eglise. Dans ses sermons et dans ses écrits, il attaquait sans ménagement la suprématie de Rome, la hiérarchie des églises, la suppression temporaire du clergé séculier, le droit que s'arrogeait le pape de lever des impôts sur les peuples; il appelle le pape Antechrist, mauvais prêtre corrompu, voleur, coupeur de bourse. Le parti de Rome s'émut, et l'audacieux novateur fut cité à comparaître devant une cour ecclésiastique assemblée à l'église Saint-Paul, à Londres (19 février 1377). Wiclif se présenta le jour indiqué, accompagné de John de Gaunt, duc de Lancastre, et de lord Henry Percy, premier maréchal; une violente altercation s'engagea immédiatement entre ces seigneurs et Courtney, évêque de Londres, altercation qui devint bientôt un véritable tumulte, et l'on se sépara sans avoir rien fait. Mais Wiclif ne perdit rien pour attendre : une bulle de Grégoire XI du 22 mai 1377 ordonna à l'archevêque de Cantorbéry et à l'évêque de Londres de citer Wiclif par-devant eux, de l'interroger, de le retenir sous bonne garde, s'il y avait lieu, et d'envoyer le procès-verbal de l'interrogatoire à Rome; d'autres lettres datées du même jour, adressées au roi et à l'université, requéraient leur assistance à ce sujet. Qu'aurait fait le roi? On l'ignore. Avant que les bulles fussent parvenues en Angleterre, Edouard était mort.

Wiclif fut cité une seconde fois; il comparut et, comme dans le premier synode, la condamnation ne put être prononcée. La foule envahit la chapelle de l'archevêché où se tenait l'assemblée; puis vint sir Lewis Clifford, envoyé par la reine mère pour défendre formellement aux juges d'instruire le procès. Wiclif fut alors relâché avec le sim-

ple avertissement de s'abstenir de prêcher ses doctrines hérétiques. Il n'en continua qu'avec plus d'énergie. Les circonstances le favorisaient; c'était le moment où éclatait le grand schisme d'Occident (1378). Il publia un traité intitulé : *Du pape romain ou Schisme des papes*, dans lequel il poussait tous les rois de la chrétienté à saisir l'occasion que leur offrait la Providence pour secouer le joug de Rome, disant que le Christ avait fendu la tête de l'Antechrist et faisait battre les deux moitiés l'une contre l'autre. Cet écrit fut suivi de plusieurs autres, tant en latin qu'en anglais, inspirés tous par le même sentiment.

Il est assez présomable que la cour et l'aristocratie ne voyaient point d'un mauvais œil se répandre la doctrine de Wiclif; mais un événement imprévu les tourna contre le réformateur. L'agitation religieuse provoqua par contre-coup une agitation politique; les disciples de Wiclif, poussant le mouvement à ses conséquences logiques, soulevaient les populations des campagnes et les excitaient à briser les liens du servage. Un prédicateur fougueux, John Ball, et quelques hommes audacieux, parmi lesquels Wat Tyler, Jacques Straw, donnèrent le signal d'une insurrection formidable qui amena 200,000 paysans sur Londres; la ville fut envahie et l'archevêque de Cantorbéry massacré. Wiclif ne prit, il est vrai, aucune part à ces mouvements populaires qu'il désapprouva peut-être, comme Luther condamna Munzer, mais à coup sûr, consciemment ou non, il en était un des principaux initiateurs; l'insurrection domptée, une réaction se fit donc contre sa doctrine parmi les seigneurs qui jusque-là l'avaient appuyée et propagée; d'ailleurs, Wiclif faisait à ce moment-là même (1381) le pas le plus hardi qu'il eût fait; il attaquait, dans ses cours à Oxford, le dogme de la transsubstantiation; un conseil ecclésiastique, présidé par le chancelier, condamna ses propositions à l'unanimité et prononça l'emprisonnement et l'excommunication contre ceux qui les maintiendraient. Un autre synode, assemblé quelques mois après (mai 1382), au prieuré des moines gris, à Londres, sur la convocation du vicaire de Wiclif, l'évêque Courtney, déclara hérétiques dix des propositions de Wiclif et erronées quatorze d'autre elles; il fit injonction à tous évêques et fonctionnaires ecclésiastiques de prendre les mesures les plus rigoureuses pour arrêter la propagation des dites doctrines. Aussitôt après parut une ordonnance royale donnant pouvoir aux sheriffs des comtés de mettre en prison tous les prêchours d'hérésie et de les y maintenir jusqu'à ce qu'ils eussent fait satisfaction à l'Eglise. Beaucoup des disciples de Wiclif furent appréhendés; mais il est assez étonnant que, pendant un temps assez long, aucune poursuite n'ait été dirigée contre l'auteur même de ces hérésies. On suppose que ce fut la protection du duc de Lancastre qui lui valut cette immunité. En novembre 1382, il appela devant le roi de la sentence rendue par le synode. Dans son mémoire justificatif, il continuait à dénoncer au roi et au Parlement les abus des gens d'Eglise et du clergé; il avouait hardiment ne pas croire à la présence réelle et il affirmait qu'il était persécuté par de détestables hypocrites, par de mauvais prêtres corrompus, infidèles à la foi de Dieu. Il fut immédiatement cité par-devant le clergé assemblé à Oxford pour répondre sur ses opinions; on dit que son vieil ami Lancastre, qui l'avait suivi tant que ses attaques n'avaient été dirigées que contre la hiérarchie et le temporel de l'Eglise, refusa de le suivre plus loin lorsqu'il commença à attaquer ouvertement la foi communément acceptée et les points les plus sacrés du dogme; après l'avoir supplié de se rétracter ou, du moins, de ne pas publier de tels sentiments, il lui refusa ouvertement sa protection. Wiclif fut condamné; il dut quitter Oxford et se retirer dans sa cure de Lutterworth, dont il resta paisible possesseur jusqu'à sa mort, survenue deux ans après. Comme il prêchait dans son église, il fut frappé d'apoplexie, et l'on ne manqua pas de regarder cette mort comme un jugement de Dieu.

Cet hérésiarque célèbre a beaucoup écrit. Le plus fameux de ses ouvrages est intitulé *Triologie*; il y introduisit trois interlocuteurs, la Vérité, le Mensonge et la Prudence; il est en latin et fut imprimé pour la première fois en 1525. On a aussi de lui une version anglaise des Ecritures, faite sur la Vulgate latine. La doctrine de ce réformateur ne périt pas avec lui, et de nombreux conciles eurent la condamner avec tous ses adhérents. Dans les premières années du XIV^e siècle, un gentilhomme bohémien, nommé Foulfish, étudiant à Oxford, en rapporta les principes dans sa patrie et les communiqua à Jean Hus, qui devait leur donner tant de retentissement. En 1428, en vertu des condamnations portées par le concile de Constance, le pape envoya à l'évêque de Lincoln l'ordre de déterrer les ossements de Wiclif pour les brûler et les jeter dans le ruisseau du lieu, ordre qui fut rigoureusement exécuté.

WICLÉFISME s. m. (vi-klé-fi-sme). Hist. relig. Doctrine de Wiclif.

WICLÉFISTE s. m. (vi-klé-fi-ste). Hist.

relig. Partisan des doctrines de Wiclif. Il On dit aussi WICLÉFITE.

WICQUEFORT (Abraham DE), diplomate célèbre, né, à ce qu'on croit, à Amsterdam vers la fin du XVI^e siècle, mort en 1682. Il s'établit dès sa jeunesse en France, fut nommé (1626) par l'électeur de Brandebourg résident à Paris et occupa cet emploi pendant trente-deux ans. Connu par ses capacités, il encourageait cependant la haine de Mazarin pour avoir, dit-on, égaré sa correspondance diplomatique par le récit des amours de Louis XIV avec les nièces du cardinal; ce dernier obtint sa révocation, le fit mettre à la Bastille (1658), puis chasser du royaume. Wicquefort trouva en Hollande un protecteur zélé dans la personne du grand pensionnaire Jean de Witt, devint résident du duc de Brunswick-Zell, secrétaire-interprète et historiographe des états, et peut-être agent secret de la France. Accusé par ses ennemis les orangistes d'avoir communiqué à l'ambassadeur d'Angleterre des papiers importants qu'on lui avait confiés pour les traduire, il fut arrêté (1670) et condamné à une détention perpétuelle. Toutefois, il parvint à s'évader (1679) et se retira près de Zell, où il finit ses jours dans l'obscurité. Il joignait à beaucoup d'esprit naturel une instruction fort étendue, parlait et écrivait avec facilité presque toutes les langues de l'Europe et était doué d'un tact supérieur. On a de Wicquefort plusieurs ouvrages dont le plus important est celui qui a pour titre : *L'Ambassadeur et ses fonctions* (La Haye, 1681, 2 vol. in-4°). On y trouve une foule de faits curieux et on peut encore le consulter avec fruit. Nous citerons encore : *Thaarus restitutus sive sylloge locorum variorum in historia Jacobi Thauri desideratorum, etc.* Amsterdam, 1663, in-8°; *Avis fidèle aux Hollandais touchant ce qui s'est passé dans les villages de Radegrave et de Swammerdam, etc.* (1673, in-4°); *Mémoires concernant les ambassadeurs et les ministres publics* (Cologne, 1676-1679, 2 vol. in-12), ouvrage aujourd'hui fort rare; *Histoire des provinces unies des Pays-Bas depuis le parfait établissement de cet Etat par la paix de Munster* (La Haye, 1719, in-fol.), etc.

WICQUEFORT (Jochim DE), diplomate hollandais, frère du précédent, mort vers 1670. On ne possède sur son compte que des renseignements fort incertains. Ainsi on le trouve, en 1635, ministre résident des états généraux à Hambourg; puis il reprit tour à tour en France et en Allemagne, chargé de différentes missions assez mal définies; enfin, il remplissait en dernier lieu les fonctions de résident du landgrave de Hesse près des états généraux. Il nous est resté de lui des *Lettres* adressées à Baerle, dont le recueil, publié en hollandais plusieurs années après sa mort, a été traduit en français et en latin par un nommé Plessius ou Duplessis (Plessæus) [Paris, 1696, in-12; Utrecht, 1712, in-12].

WIDAL (Auguste), littérateur français, né à Wintzenheim (haut-Rhin) en 1822, mort en 1875. Il commença ses études au collège de Colmar et les termina au collège Charlemagne à Paris. S'étant adonné à l'enseignement, il devint, en 1847, professeur suppléant de rhétorique et se fit recevoir docteur ès lettres en 1851. Depuis lors, il a été successivement professeur de littérature ancienne aux Facultés des lettres d'Aix, de Poitiers (1855), de Douai (1859) et enfin à celle de Besançon. Après la guerre de 1870, M. Vidal, qui était Alsacien, opta pour la France et se rendit à Paris, où M. Jules Simon, alors ministre de l'instruction publique, le nomma inspecteur spécial de l'enseignement des langues vivantes, tout en lui laissant sa chaire à Besançon. Sous le ministère de Cumont, il perdit sa place d'inspecteur, manifesta l'intention de ne plus retourner à Besançon et obtint un congé. Vidal, qui prenait un intérêt très-vif aux questions pédagogiques, a publié un certain nombre d'articles sur l'enseignement secondaire. On lui doit les ouvrages suivants : *Des divers caractères du misanthropisme chez les écrivains anciens et modernes* (1851, in-8°), thèse de doctorat; *Dissertation sur le Dialogue des orateurs de Tacite* (in-8°); *Etudes sur trois tragédies de Sénèque, imitées d'Euripide* (1854, in-18); *Etudes littéraires et morales sur Homère* (1860, in-8°); *Juvénal et ses satires* (1870, in-18), etc. Sous le pseudonyme de *Daniel Stauben*, il a publié *Scènes de la vie juive en Alsace* (1860, in-12) et a traduit de l'allemand les *Juifs de la Bohême* (1860, in-12) et les *Scènes du ghetto* (1869, in-12).

WIDDERN, ville du Wurtemberg, cercle du Neckar, bailliage et à 18 kilom. N.-E. de Neckarsulm, sur l'Yaxt; 1,600 hab. Cette ville, située sur la limite du royaume de Wurtemberg et du grand-duché de Bade, appartient à la fois au duché de Bade et au royaume de Wurtemberg.

WIDDIN, *Vendemis, Viminacium*, ville forte de la Turquie d'Europe (Bulgarie occidentale), sur la rive droite du Danube et environnée de marais, ch.-l. d'eyalet, à 697 kilom. N.-O. de Constantinople, à 225 kilom. E. de Belgrade; 32,000 hab. Elle est bien fortifiée et mieux bâtie que la plupart des villes turques. On y remarque un grand nombre de mosquées et d'églises, le palais du pacha, avec de vastes jardins. Archevêché grec. Sa

position y donne lieu à un commerce considérable, qui a principalement pour objet du sel gemme, des grains, des vins et autres produits des pays environnants. Cette ville fut vainement attaquée par les Turcs en 1443 et en 1565; la Hongrie la leur céda en 1690. De 1798 à 1807, elle fut la résidence du fameux Passwan Oglou. En octobre 1853, Omer-Pacha y ouvrit les hostilités contre les Russes en franchissant le Danube. L'eyalet de Widdin, au N.-O. de la Bulgarie, contient les livahs de Nicopoli et de Tirnova. Le sol de cet eyalet est généralement très-fertile; les principales productions sont le blé, le riz, le tabac et le vin.

WIDDRINGTON (Roger), bénédictin anglais de la première moitié du XVII^e siècle. Il n'est guère connu que par ses ouvrages, qui ont la plupart pour objet la défense du serment d'allégeance, et parmi lesquels nous citerons : *Dissertatio theologia de juramento fidelitatis* (Albionopoli, 1613, in-4°); *Apologia card. Bellarmini pro jure principum, adversus suas ipsius rationes pro auctoritate populi principes seculares deponendi* (1611, in-4°); *Etreennes de la nouvelle année ou Explication du serment d'allégeance* (1619, in-8°); *Appendix ad disputationem de juramento fidelitatis*, réponse aux objections de Suarez (1616), etc.

WIDDRINGTON-COOK (Samuel-Edouard), marin et littérateur anglais, né vers 1790, mort en 1856. Il entra en 1809 dans la marine, se signala en différentes occasions et, en 1824, quitta le service avec le grade de lieutenant de vaisseau. Cinq ans plus tard, il se rendit en Espagne, où il habita quatre ans et où il fit un nouveau voyage en 1843. C'est sur cette croisière que roulent les deux ouvrages que l'on a de lui et qui sont intitulés : *Équisses prises en Espagne pendant les années 1829, 1830, 1831 et 1832, contenant des notes sur des provinces peu connues, sur les mœurs du peuple, sur le gouvernement, etc.* (1834, in-8°); *L'Espagne et les Espagnols en 1843* (1844, 2 vol.).

WIDDRINGTONIE s. f. (ouidd-drain-gto-ni — de *Widdrington*, savant angl.). Bot. Genre d'arbres, de la famille des conifères, tribu des cupressinées, comprenant cinq ou six espèces, qui croissent dans l'Afrique australe et à Madagascar.

— *Encycl.* Ce genre renferme des arbres et des arbrisseaux, à feuilles petites, épaisses ou imbriquées, à fleurs dioïques, à cône ligneux, arrondi, quadrivalve. Il comprend cinq ou six espèces, qui habitent l'Afrique australe et Madagascar. On ne connaît ni leurs propriétés ni leurs usages locaux. Ces végétaux présentent l'aspect et la physiologie des cyprès et des thuias. Quelques espèces sont cultivées dans nos serres froides et pourraient probablement supporter la pleine terre dans le midi de la France. Malheureusement, leur écorce est sujette à être attaquée par des insectes, dont il est très-difficile de la débarrasser. L'espèce la plus remarquable est la *widdringtonie* de *Wallich*, qui dépasse 12 mètres de hauteur.

WIDDRINGTONITE s. m. (ouidd-drain-gto-ni-te — rad. *widdringtonie*). Bot. Genre de conifères fossiles.

WIDMANSTADT (Jean-Albert), orientaliste et homme d'Etat allemand, né à Nellingen en 1506, mort en 1559. Il s'appliqua de bonne heure à l'étude des langues orientales et, après avoir suivi les cours de Reuchlin à l'université de Tubingue, visita successivement l'Espagne et l'Italie. Son savoir et son ardeur pour l'étude lui concilièrent la protection des hommes les plus éminents de ces deux contrées, et, à son retour en Allemagne, il jouit de la faveur de l'évêque d'Eichstædt, qui le recommanda à Charles-Quint. Plus tard, Ferdinand le nomma conseiller aulique, puis chancelier de l'Autriche orientale. Widmanstadt était l'un des plus savants orientalistes de son époque, et en 1553 Moïse, prêtre de Mardin, envoyé en Europe par le patriarche d'Antioche pour y faire imprimer une version syriaque du Nouveau Testament, s'adressa à lui comme au seul homme capable de diriger ce travail, qui fut édité aux frais de l'empereur (Vienne, 1555, in-4°). On a encore de Widmanstadt : *Mohometis theologia dialogo explicata* (Nuremberg, 1543, in-4°); *Syriaca lingua prima elementa* (Vienne, 1556, in-4°).

WIDMER (Samuel), manufacturier, neuve et coopérateur d'Oberkampf, né à Othmar-singen, dans le canton d'Argovie (Suisse), en 1767, mort par suicide en 1821. Il était destiné à succéder à son oncle, qui lui fit apprendre la physique sous Charles et la chimie sous Berthollet. Il eut ensuite la direction de la fabrique de toiles peintes de Jouy, où il introduisit de grands perfectionnements par l'invention des cylindres gravés en taille-douce (1792), auxquels il ajouta la machine à graver les cylindres et les planches en cuivre. Le premier, en France, il fit l'essai du chauffage à la vapeur (1809), procédé qu'employèrent aussitôt les autres manufacturiers, et qui fut appliqué en grand à l'hôpital Saint-Louis. Un prix de 2,000 livres sterling ayant été proposé en Angleterre pour celui qui découvrirait le vert solide, c'est-à-dire un vert qui colorât d'une seule application et avec solidité, Widmer fit cette découverte, la mit dans le domaine public et refusa le prix;

mais, en retour, il emprunta aux Anglais la machine à ouvrir le coton et en dota la France. L'excès du travail porta la perturbation dans ses facultés mentales et il se donna la mort dans un accès de délire.

WIDMER (Joseph), théologien et philosophe suisse, né dans le canton de Lucerne en 1779, mort en 1844. Il étudia la théologie à l'université de Landshut sous la direction de Sailer et de Zimmer et se lia intimement avec ce dernier, dans la maison duquel il habita plusieurs années. Après avoir fréquenté ensuite quelque temps l'université de Ratisbonne, il devint, en 1805, professeur de philosophie à Lucerne et occupa cette chaire jusqu'en 1819, époque à laquelle il dut la quitter pour prendre celle de morale et de théologie pastorale. Il conserva cette dernière jusqu'en 1833 et fut alors nommé chanoine de Beromünster; il était en outre, depuis 1829, chanoine de la cathédrale de Bâle. On a de lui : *Vie de saint Nicolas de Flue* (Lucerne, 1819); le *Prêtre catholique dans les temps actuels* (Munich, 1819-1823); *Eschortation d'Erasmus de Rotterdam à l'étude de la philosophie chrétienne* (Lucerne, 1820); *Ideal du prêtre catholique* (Lucerne, 1821); *Biographie de Zimmer, résumé de sa théologie et de sa philosophie* (Lucerne, 1823); *Aperçu systématique des principes exposés et développés dans le Manuel de morale chrétienne de Sailer* (1839); *Leçons de théologie pastorale* (1840), etc. Il avait, en outre, traduit en allemand différents traités de saint Augustin, le *Breviloquium* de saint Bonaventure (1839) et le *Panthéisme* de Maret (1842) et donné une édition des œuvres de Sailer (Sulzbach, 1830-1841, 40 vol. in-8°).

WIDMANN (Maximilien), sculpteur allemand, né à Eichstædt en 1812. Entré en 1828, comme élève, à l'Académie de Munich, il y eut pour maîtres Eberhard et Schwanthaler, travailla ensuite plusieurs années dans l'atelier de ce dernier et partit en 1836 pour Rome, où il séjourna jusqu'en 1839. Depuis son retour, il habita Munich, où il devint, en 1859, professeur à l'Académie. Avant son départ pour l'Italie, il s'était déjà fait connaître par différentes œuvres, telles qu'une statue d'*Ajazz* et un groupe de *Samson et Dalila*; mais celle qui posa les bases de sa réputation fut son *Bouclier d'Hercule* (1842), dont le succès fut cependant inférieur à celui qu'obtinrent *Apollon* et *Coronis*, groupe de grandeur naturelle, et divers bas-reliefs dont l'artiste avait emprunté le sujet à l'histoire et à la mythologie grecques. Depuis lors, son ciseau n'a pas cessé d'être actif, et il a produit une foule d'œuvres, parmi lesquelles nous citerons : la statue colossale en bronze du prince-évêque *Echter de Mespelbrunn*, pour Wurtzbourg (1845); les statues, soit en bronze, soit en marbre, d'*Orlando Lasso*, pour Munich (1868), de l'historien *Laurent de Wertheimer*, érigée à Munich en 1853; de *Rauch* (1855) et de *Canova* (1856), qui sont l'une et l'autre dans les niches de la glyptothèque; le monument érigé par la ville de Munich au roi Louis et qui consiste en une statue équestre de ce prince, haute de plus de 4 mètres et en bronze (1857-1860); les statues de *Christophe de Schmid*, à Dunkelsbühl (1858); de *Michel-Ange* et de *Jean de Bologne*, à la glyptothèque de Munich (1861); de *Schiller*, dans la même ville (1861); d'*Ifland*, à Mannheim (1862); la statue couchée de la princesse *Mathilde de Hesse* (1863-1864); celles du prince-évêque *François-Louis d'Erthal*, à Bamberg (1863); du *Baron de Dalberg*, à Mannheim (1864); de l'architecte *De Gwrtner*, à Munich (1866); de l'évêque *Sailer*, à Ratisbonne; enfin, celle du peintre *Pierre de Cornelius*, haute de plus de 3 mètres, à Munich (1869). On doit encore à M. Widmann d'autres travaux plastiques de différents genres, entre autres : *Chasseur défendant sa famille contre une panthère*, groupe en plâtre de grandeur naturelle (1856); *L'autel de la résurrection*, sculpté en bois, dans l'église de la Vierge, à Munich (1863); une *Victoire*, de 4 m. 50 de hauteur, pour le Maximilianeum de Munich (1863-1865); une *Thalie*, pour l'Académie de Munich (1865); plusieurs bustes et statuettes, etc.

WIDUKIND ou **WITTEKIND**, chroniqueur allemand du X^e siècle. On sait peu de chose sur sa vie. Il était né en Saxe, fut moine à l'abbaye de Korvei, en Westphalie, et mourut peu de temps après l'année 1004. Il écrivit des annales sous les titres de *Res gestæ Saxonum* et de *Gesta Othonis*, mais les premières seules nous ont été conservées. Elles ne devaient cependant former qu'un seul et même ouvrage, car les *Gesta Othonis* n'étaient qu'une partie des *Res gestæ*, si l'on s'en rapporte à la préface de l'auteur placée en tête de ces dernières, ainsi qu'au témoignage de Sigebert de Gemblours, chroniqueur de la même époque. Les *Res gestæ* renferment, outre une sorte d'introduction sur l'origine des Saxons, l'histoire en trois livres du roi Henri I^{er} et de l'empereur Othon I^{er}. C'est encore la préface qui nous apprend que cet ouvrage a été écrit du vivant même de l'empereur Othon, vers 967. Ces annales ont été utilisées par beaucoup de chroniqueurs d'une époque postérieure, notamment par Dietmar et par Chronographus Saxo. La meilleure édition est celle qui en a été donnée par Pertz dans les *Scriptores rerum Germanicarum* (t. II); elles ont été traduites par Schöttin

(Berlin, 1852). Consulter l'ouvrage de Kœpke : *Widukind de Korvei, matériaux pour la critique des historiens du X^e siècle* (Berlin, 1867).

WIDZE, ville de la Russie d'Europe, dans le gouvernement et à 123 kilom. N.-E. de Wilna, ch.-l. du district de son nom, au milieu d'une contrée parsemée de petits lacs; 4,300 hab.

WIEBEKING (Charles-Frédéric DE), ingénieur et architecte allemand, né à Wollin (Poméranie) en 1762, mort en 1842. Il s'appliqua de bonne heure à l'étude de la topographie et, à peine âgé de dix-sept ans, fut chargé de dresser une carte du duché de Mecklembourg-Strelitz, qui fut gravée en neuf feuilles. Le talent avec lequel il s'acquitta de ce travail lui fit confier par le gouvernement prussien le relevement topographique de la Poméranie, entre Belgard et Zamoow. Après avoir encore été employé à des travaux analogues par différents princes allemands, il fut nommé, en 1788, ingénieur hydraulicien du grand-duché de Berg et, deux ans plus tard, devint inspecteur d'architecture au service du grand-duc de Hesse-Darmstadt. Il s'occupait à cette époque de recueillir les matériaux d'un grand ouvrage sur l'architecture hydraulique et exécuta dans ce but plusieurs voyages, notamment en Hollande et en France. En 1802, il passa au service de l'Autriche et fut chargé d'inspecter les ports de Trieste, de Venise et de Fiume et les autres villes maritimes de la Lombardie autrichienne. En 1805, il repassa au service de la Bavière et fut nommé conseiller intime et directeur général des ponts et chaussées. Il dirigea en cette qualité la construction d'un grand nombre de voies et de canaux qui n'ont encore rien perdu de leur solidité et prit sa retraite en 1818, pour se consacrer tout entier aux travaux scientifiques. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, qui n'ont pas cessé d'être classiques et parmi lesquels nous citerons : *L'Architecture hydraulique théorique et pratique* (Mannheim, 1798-1805, 5 vol.; 1811-1817, nouvelle édition avec 153 planches sur cuivre); *Documents pour l'Architecture des ponts et des routes* (Mannheim, 1809); *L'Architecture civile théorique et pratique* (Munich, 1821-1826, 4 vol., avec 109 pl.); *Explications sommaires et principes d'architecture civile* (Munich, 1824); *Architecture civile théorique et pratique*, en français (Munich, 1822-1830, 7 vol., avec 260 pl.); *De la nature ou des propriétés des cours d'eau* (Stuttgart, 1834); *Analyse historique et raisonnée des monuments de l'antiquité, des édifices les plus remarquables du moyen âge, etc.* (1840).

WIECK (François-Georges), économiste allemand, né à Slesvig en 1800, mort en 1860. Il suivit d'abord la carrière commerciale et eut ainsi tout naturellement l'occasion d'étudier les sciences économiques. En 1843, il prit la direction de la *Gazette de l'industrie allemande*, à laquelle il collaborait depuis longtemps, et, en 1855, il fut nommé président de la Société polytechnique. On a de lui : *Principes de la question des patentes* (1839); *Les Manufactures, les fabriques et le commerce du royaume de Saxe étudiés dans leur essence et leur ensemble* (1840); *Les Merveilles du palais de Cristal à Londres* (1852); diverses traductions d'ouvrages technologiques anglais, etc.

WIED, ancien comté de l'Allemagne occidentale, sur la rive droite du Rhin, au N.-O. de Coblenz. Il était naguère partagé en Wied-Runkel, chef-lieu Dierford, et Wied-Neuwied, avec un chef-lieu de même nom, appartenant à la Prusse et au duché de Nassau. Depuis les annexions de 1866, le territoire de ce comté appartient tout entier à la Prusse.

WIED (Maximilien, prince DE), voyageur et naturaliste allemand, né à Neuwied en 1782, mort en 1867. Il entra de bonne heure dans l'armée prussienne, y parvint au grade de major général, prit sa retraite en 1815 et, à dater de cette époque, s'adonna à l'étude des sciences naturelles, de la géographie et de l'histoire, pour lesquelles il avait toujours eu beaucoup de goût. De 1815 à 1817, il exécuta, en compagnie des naturalistes Freirciss et Sellow, un voyage dans les provinces intérieures du Brésil et en publia les résultats dans trois ouvrages, qui renferment de précieux matériaux pour l'ethnographie de cette contrée. Ils ont pour titre : *Voyage au Brésil pendant les années 1815-1817* (Francfort, 1819-1820, 2 vol., avec un atlas in-fol.); *Planches pour l'histoire naturelle du Brésil* (Weimar, 1823-1831, 15 livraisons) et *Matériaux pour l'histoire naturelle du Brésil* (Weimar, 1824-1833, 4 vol.). De 1832 à 1834, il fit dans les Etats libres de l'Amérique du Nord une nouvelle excursion scientifique, qu'il a racontée dans son *Voyage dans l'Amérique du Nord* (Coblenz, 1838-1843, 2 vol., avec un atlas de 81 pl. sur cuivre). Il écrivit, en outre, un grand nombre de mémoires, qui ont été insérés dans le recueil de l'Académie Léopoldino-Caroline, dont il fut jusqu'à sa mort l'un des membres les plus actifs. Ses riches collections d'histoire naturelle sont conservées dans la ville de Neuwied.

WIED-NEUWIED (Guillaume-Charles-Hermann, prince DE), général et littérateur allemand, neveu du précédent, né en 1814, mort en 1864. Il entra, comme son oncle, dans l'armée prussienne, y servit avec distinction et était à sa mort lieutenant général et commandant d'un régiment de la landwehr. Il

avait consacré ses loisirs à l'étude des questions philosophiques de notre époque et publié sous le voile de l'anonyme différents ouvrages, entre autres : la *Vie instinctive de l'esprit* et la *Révélation divine* (Leipzig, 1859, 2 vol.); *Une conséquence de la critique de la doctrine de Kant sur la liberté* (Leipzig, 1861); *Réplique et seconde réplique au sujet de l'ancienne querelle sur la liberté de la volonté* (Leipzig, 1863). Représentant d'une des plus anciennes familles de l'Allemagne, dont les membres portaient dès la fin du XI^e siècle le titre de comtes de Wied, il a eu pour successeur son fils, le prince Guillaume DE WISD-NEUWIED, né en 1845.

WIEDEBURG (Jean-Ernest-Basile), mathématicien allemand, né à Iéna en 1733, mort en 1789. D'abord bibliothécaire (1756) et professeur à l'université d'Erlangen, il obtint plus tard dans sa ville natale une double chaire de mathématiques et de physique, qu'il occupa jusqu'à sa mort. On a de lui : *Description d'un microscope solaire perfectionné* (Nuremberg, 1759, in-8°); *Cours pratique et abrégé de mathématiques à l'usage de ceux qui se destinent à la jurisprudence, à la politique, etc.* (Iéna, 1762, in-8°); *Nouvelles conjectures sur les taches du soleil, les comètes et la première histoire de la terre* (Gotha, 1776, in-8°); *Introduction à la cosmologie physique et mathématique* (Gotha, 1776, in-8°); *Description de la ville d'Iéna* (1785, 3 vol. in-8°); *Mathématiques à l'usage des médecins, etc.*

WIEDEMANN (Chrétien-Rodolphe-Guillaume), médecin danois, né à Brunschwic en 1770, mort en 1839 à Kiel, où il avait été successivement professeur d'accouchement à l'université, premier professeur et codirecteur à l'institut des sages-femmes. On a de lui : *Manuel d'anatomie* (1796; 3^e édit., 1812); *Instruction pour ramener à la vie les noyés, les asphyxiés, etc.* (1797); *Instruction destinée aux sages-femmes* (1802); *Nova dipterorum genera* (1820); *Analecra entomologica* (1824); *Insectes à deux ailes extra-européens* (1828-1830). Il avait, en outre, rédigé, à partir de 1800, les *Archives de zoologie et de zootomie* et, à partir de 1818, le *Magasin zoologique*.

WIEDEMANNIE s. f. (vié-de-mann-ni — de *Wiedemann*, botan. russe). Bot. Genre de plantes, de la famille de labiées, tribu des stachidées, comprenant trois espèces, qui croissent dans l'Asie Mineure.

WIEDENBRUCK, ville de Prusse, province de Westphalie, régence et à 90 kilom. S.-O. de Minden, ch.-l. du cercle de son nom, sur l'Éms; 2,900 hab. Fabrication de fil, tabac, bonneterie.

WIEGMANNIE s. f. (vié-dmann-ni — de *Wiedmann*, natural. allem.). Entom. Genre d'insectes diptères, de la famille des athérécères, tribu des muscides, réuni par plusieurs auteurs au genre empis.

WIEGLEB (Jean-Christien), chimiste allemand, né à Langensalza en 1732, mort en 1800. Il étudia la chimie et la pharmacie à Dresde sous la direction de Sartorius et s'établit ensuite, comme pharmacien, dans sa ville natale. On a de lui plusieurs ouvrages, dont le plus important est son *Manuel de chimie générale appliquée aux arts* (Berlin, 1779, 2 vol. in-8°; 3^e édit., 1796). Nous citerons encore : *Essais chimiques sur les sels alcalins* (Berlin, 1774, in-8°); *Recherches historiques et critiques sur l'alchimie* (Weimar, 1777; 2^e édit., 1793); *Essais chimiques avec quelques espèces artificielles des métaux dont étaient fabriqués les instruments des anciens* (Erfurt, 1778, in-8°); *Histoire des progrès et des découvertes en chimie chez les anciens et dans le moyen âge* (Stettin et Berlin, 1790-1792, 2 vol. in-8°, avec supplément), ouvrage plein d'érudition et où l'on trouve de précieux renseignements sur l'alchimie au moyen âge. Wiegleb avait, en outre, traduit et continué la *Magie naturelle* de Martius (1779 et années suiv., 20 vol. in-8°).

WIEGMANN (Louis), théologien danois, né en 1782, mort en 1841, pasteur de l'hôpital d'Elmshorn. On a de lui : *Histoire de la religion et des affaires ecclésiastiques dans les Etats danois, en particulier dans le Slesvig et le Holstein* (Kiel, 1840); *Esprit de la doctrine de l'Ecriture sainte au sujet du salut de l'humanité par le christianisme, etc.*

WIEGMANN (Arend-Frédéric-Auguste), naturaliste allemand, né à Brunschwic en 1802, mort en 1841. Il fit ses études à l'université de Leipzig et, indépendamment des sciences naturelles, s'y appliqua aussi à la philologie, dans l'intention d'entreprendre une série de travaux sur les naturalistes de l'antiquité; malheureusement, une mort prématurée ne lui laissa pas le temps de réaliser ses projets dans toute leur étendue. On a de lui : *Observationes zoologico-criticae in Aristotelis historiam animalium* (Leipzig, 1826); *Manuel de zoologie*, en collaboration avec Ruthe (1832; 2^e édit., 1845); *Herpetologia mexicana seu descriptio amphibiorum Novæ-Hispaniæ* (Berlin, 1834), ouvrage dont il ne put publier que le premier volume.

WIEGMANNIE s. f. (vié-gmann-ni — de *Wiegmann*, natur. allem.). Bot. Genre de sous-arbrisseaux, de la famille des rubiacées, tribu des coffeacées, dont l'espèce type croît aux îles Sandwich.

WIELAND (Christophe-Martin), poète et littérateur allemand, né à Oberholzheim, près de Biberach (Wurtemberg), en 1733, mort à Weimar le 20 janvier 1813. Son père, ministre protestant, commença son éducation littéraire, et les progrès de l'élève répondirent aux soins du maître. Wieland lisait à douze ans Horace et Virgile. Il rend compte dans une lettre de l'émotion prématurée que lui inspiraient ces lectures : « A douze ans, dit-il, j'étais enthousiaste de la poésie, de la nature et de l'antiquité ; je griffonnais des milliers de vers élégiaques. La solitude faisait mes délices ; il fallait me voir passer des nuits entières dans le jardin de mon père, essayant de reproduire en odes détestables les sensations que me causait le spectacle des beautés naturelles dont j'étais environné. » Il conçut le plan d'une grande composition épique, la *Destruction de Jérusalem*, dont il n'écrivit que les premiers vers. A quatorze ans, Wieland entra au collège de Klosterberg, qui était alors le centre de ce mysticisme exalté que l'Allemagne protestante avait adopté et qui semblait rapprocher les disciples de Luther de la religion de Fénelon. Le jeune homme, que la gaieté satirique et la vivacité de l'imagination devaient distinguer plus tard, commença par se livrer à la théosophie rêveuse. Bientôt, toutefois, se contentant d'admettre dans son ensemble le système théologique qu'on lui enseignait, il passa des discussions subtiles de la polémique religieuse à l'étude plus attrayante de Platon et de Xénonophon ; puis, lorsque les ouvrages de Bayle, de Voltaire, du marquis d'Argens tombèrent entre ses mains, il s'éleva dans son esprit un conflit de pensées ennemies et de doctrines hétérogènes, dont la lutte devint d'abord son supplice.

Revenu à Biberach en 1750, il s'éprit d'une jeune fille du pays, Sophie de Guttermann, et cette passion eut une grande influence sur le développement de ses idées. Son premier ouvrage, un grand poème, *De la nature des choses*, audacieuse réfutation de Lucrèce, fut le résultat d'une de ses conversations avec l'objet de son amour. Cette œuvre d'un jeune homme de dix-huit ans, écrite en trois mois, était, malgré ses imperfections, au-dessus de la plupart des productions poétiques de l'époque ; elle obtint un succès éclatant, que peu de temps après, en 1751, vint doubler celui des *Luttes morales*, nouveaux poèmes où l'enthousiasme de la jeunesse laisse cette fois percer la pointe d'ironie socratique qui caractérisa plus tard le talent de Wieland. *L'Anti-Ovide*, qu'il fit paraître ensuite, a moins de valeur. Successivement étudiant à Tubingue et à Göttingue, où il mena une vie austère, toujours sous l'empire du culte platonique qu'il avait voué à Sophie, le jeune homme finit par tomber dans une exagération de rigidité et d'ascétisme qu'accrut presque jusqu'au fanatisme la connaissance qu'il fit de Bodmer, écrivain aujourd'hui presque oublié, qui régnait alors sur la littérature allemande. Bodmer l'avait appelé auprès de lui à Zurich et, charmé de son caractère et de son esprit, l'avait prié d'habiter sa retraite, d'y partager ses études et d'y secondar ses travaux. Wieland s'enthousiasma du vieux poète, de ses œuvres, de ses doctrines, de sa vie pure et philanthropique. Il ne tarda pas à partager le platonisme religieux qui, mêlé à la sévérité stoïque, formait le caractère de sa philosophie ; Wieland y joignit la tendresse naturelle de son âme, la vivacité de son imagination, et de cet étrange amalgame naquit un système à la fois désespérant et mystique, qui tenait du quietisme de Fénelon et de l'exaltation philosophique de Jean-Jacques. Tous les ouvrages qu'il publia de 1753 à 1756 sont empreints d'une sorte de folie pieuse et austère ; ce sont : les *Lettres écrites par les morts aux vivants*, l'*Epreuve d'Abraham*, les *Hymnes et Psaumes*, les *Contemplations platoniques sur le genre humain*, *Timoctée*, les *Sympathies*, la *Vision de Mirza*, *Coup d'œil jeté dans un monde d'innocence*.

En 1756, la guerre de Sept ans éclata, et une impulsion nouvelle fut donnée à l'esprit mobile de Wieland ; Frédéric le Grand devint son héros ; il crut voir dans ce grand capitaine l'idéal de la perfection, le héros de la sagesse et de l'humanité. Cette erreur produisit un mauvais poème, intitulé *Cyrus*, qui n'eut aucun succès. *Jeanne Grey*, tragédie imitée de Rowe, *Clementine de Poretta*, drame emprunté au roman de Grandisson, eurent la même destinée que *Cyrus*. Le public les répudia, et Lessing, dans ses *Lettres littéraires*, accabla l'auteur de traits épigrammatiques. *Araste* et *Panthée*, roman dramatique tiré de la *Cypripédie*, mérite d'être distingué au milieu de ces faibles essais, qui terminent la première période de la vie littéraire de Wieland.

C'est alors que se fit dans les idées du poète un changement surprenant ; le platonisme se transforma en épique. L'exalté s'évanouit ; un sceptique apparut. De nouvelles études, surtout des amis nouveaux avaient préparé chez l'impressionnable Wieland cette métamorphose. Il avait quitté la maison de Bodmer depuis 1754 ; échappé à cette influence, il avait vu le monde, observé les hommes et était devenu plus tolérant pour des opinions et des mœurs qu'il avait jusqu'alors abhorrées. Rappelé à Biberach en 1760 pour remplir une fonction publique

dans le conseil de cette ville, ses idées s'élargirent avec le cercle de ses relations. En 1758, il écrivait déjà à Zimmermann : « Mon ami, vous me croyez trop platoniste. Je commence à me familiariser avec les habitants de ce bas monde. Ma moralité n'est plus celle des capucins ; je cesse de confondre ensemble la sagesse et la dureté. Je n'ai plus cette admiration exclusive qui m'enflammait pour les écrivains stoïques. Je pense avec vous que l'homme vertueux doit développer toutes ses facultés physiques et morales, user de tous les plaisirs, mais modérément et jouir de la nature entière. » Ajoutons qu'un événement cruel ne contribua pas peu à renverser le brillant et nuageux édifice de ses chimères. Sophie, à laquelle les plus saintes promesses l'attachaient, épousa un secrétaire du comte de Stadion, ministre de l'électeur de Mayence. Ce mariage éteignit ses dernières flammes mystiques ; à l'ardent enthousiasme d'autrefois succéda une froideur ironique qui fut le caractère commun de tous les ouvrages qu'il publia à partir de cette époque. *Nadine*, *Don Syloto de Rosalva*, roman en 2 vol. (1764) ; *Agathon*, autre roman en 2 vol. in-8° (1766) ; *Idris* et *Zénide*, *Musarion* (1768), le *Nouvel Amadis*, poèmes, sont empreints d'une philosophie railleuse et sensuelle qui fait souvent penser à Voltaire, et plus souvent encore à Diderot.

Agathon, son chef-d'œuvre, est, à peu de chose près, l'apologie des doctrines matérialistes telles qu'Helvétius les formulait en France à la même époque. Les idées naturelles et positives, la philosophie de l'expérience triomphant des chimères et des illusions, telle est la donnée générale de ce roman, sorte d'autobiographie dans laquelle on peut trouver l'histoire de la révolution morale qui s'était opérée dans Wieland. La plupart des fictions de l'écrivain tournent sur la même idée ; c'est toujours l'enthousiasme, l'exaltation, l'exagération des systèmes et des sentiments qu'il attaque et qu'il innole au bon sens et à la réalité. La publication de cette série d'ouvrages remarquables n'empêchait point Wieland de remplir les devoirs de sa place à la chancellerie de Biberach. Poursuivi par la haine des prêtres et des tartufes, il n'en était pas moins très-estimé et très-aimé dans cette petite ville. Il se maria en 1765 à la fille d'un marchand d'Augsbourg. « Ce n'est point un bel esprit féminin, dit-il dans une lettre ; il ne lui est jamais arrivé de lire une de mes pages ; mais elle est bonne et je suis heureux. » Il vivait ainsi, satisfait de son sort, lorsqu'il crut pouvoir accepter une chaire de philosophie au collège d'Erfurt. Il ne tarda pas à s'en repentir. Les vexations, les tracasseries de toutes sortes qu'il eut à subir de la part de ses collègues et des dévots de la ville furent pour lui une perpétuelle torture. « Dieu veuille, s'écrie-t-il tristement dans une lettre à Gessner, que mes ossements ne soient pas condamnés à reposer dans ce lieu de supplice et d'ennui, où le mauvais destin m'a jeté ! Quelle race d'hommes ! quels méchants esprits ! quelles vilaines âmes ! quelle absence absolue d'imagination et de goût ! J'essaye de les humaniser, tentative inutile ! Je serais magicien que je ne réussirais pas. » Ces persécutions ridicules ne firent que l'engager à se concentrer plus complètement que jamais au sein de sa famille et à chercher un asile dans ses propres pensées. Il publia, pendant les trois années qu'il passa à Erfurt, une série d'ouvrages philosophiques et politiques, dont les plus remarquables sont : *Kozcoz* et *Kikequetzel*, parodie spirituelle des opinions de Jean-Jacques sur le progrès ; le *Miroir d'or*, utopie ingénieuse, « espèce de sommaire, dit l'auteur, de ce que l'histoire renferme de résultats utiles pour l'instruction des hommes qui gouvernent le peuple ; » ce travail était à l'adresse de Joseph II, qui venait de monter sur le trône et annonçait l'intention de grandes réformes politiques. Le *Manuscrit de Diogène* est une galerie satirique de portraits pleins de feu et d'effet. Le caractère de Diogène lui-même, observateur impitoyable d'une franchise brutale, d'une redoutable sagacité, est un chef-d'œuvre dans son genre. Wieland, dans cet ouvrage, semble avoir voulu justifier le ton licencieux et les mordantes saillies de quelques-uns de ses écrits. *Cupidon accusé* et *Combabus*, contes érotiques et comiques, sont les seules productions poétiques de Wieland dans cette période.

Le séjour d'Erfurt était devenu tout à fait insupportable à l'écrivain, lorsque la duchesse de Saxe-Gotha, Anne-Amélie, l'invita à venir auprès d'elle pour surveiller l'éducation de ses deux enfants. Cette petite cour était en quelque sorte le centre intellectuel de l'Allemagne. Là, Wieland rencontra presque toutes les célébrités de son temps : Schenkendorff, Einsiedel, Knebel, Voigt, Bertusch, le fabuliste Musæus, Herder, Goethe et Schiller. Chose remarquable, le sceptique Wieland et l'enthousiaste Schiller, des qu'ils se furent connus, s'estimèrent et s'aimèrent. Ils collaborèrent tous deux au *Mercur*, recueil auquel Wieland fournit des travaux dans tous les genres : romans, nouvelles, discussions philosophiques, critiques, essais historiques. Ce qu'il aimait surtout, c'était choisir dans l'histoire un personnage mystérieux, prêtant à toutes les hypothèses, et exercer sur lui sa sagacité de critique. Nicolas Fla-

mel, le derviche de Bruse, Paul Lucas le voyageur, Lucien, Faustine, Julie, Aspasia, Aristippe ont tour à tour servi de sujet à son talent de dissection psychologique. Son chef-d'œuvre est le portrait de *Pérégrinus Protée*, philosophe cynique, figure tracée avec un art admirable, qui trahit une profonde connaissance des hommes et du monde. L'*Agathodæmon*, le pendant de *Pérégrinus Protée*, offre une théorie nouvelle et curieuse de la vie d'Apollonius de Tyane. Tous les miracles du thaumaturge y sont expliqués d'une façon naturelle. Les *Abdérifains* sont un roman d'observation non moins remarquable ; c'est la peinture des petites guerres civiles et des misérables querelles soulevées par un clergé intrigant et une aristocratie ignorante, au sein d'une petite ville. Wieland avait trouvé à utiliser ses souvenirs d'Erfurt ; ce roman souleva un cri général de toutes les villes allemandes qui croyaient reconnaître leurs mœurs dans celles d'Abdère. L'œuvre qui couronna la réputation de Wieland, son plus long et l'un de ses meilleurs poèmes, est *Obéron*, sorte d'épopée tragico-comique où le burlesque s'allie au merveilleux, où les plus grandes disparates s'harmonisent par un prodige de l'art, où tout est fantastique et où tout semble vrai. *Obéron* fut le plus grand succès de la carrière littéraire de Wieland.

Au milieu de ces travaux, trente-cinq années de la vie de Wieland s'étaient passées à Weimar. Il avait neuf enfants. Un voyage qu'il fit en Suisse le détermina à quitter Weimar pour les charmes de la vie champêtre. Il acheta, près de Zurich, une petite maison de campagne, appelée Osmanstad, et alla y vivre avec sa famille. Ce fut là qu'il écrivit *Aristippe* et ses *contemporains*, tableau admirable des sectes philosophiques de la Grèce. La Révolution française éclatait lorsque parut cet ouvrage. Wieland, comme presque tous les esprits distingués de l'époque, en salua l'aurore ; mais il ne tarda pas à s'effrayer de ses excès, et il les combattit avec violence. Odiux par là à tous les partis, il vit ses derniers jours empoisonnés par les diatribes dont il fut l'objet. Des malheurs privés vinrent encore fondre sur lui. Il vit périr sa femme et la fille de Sophie, qu'il avait adoptée ; ses affaires s'embarrassèrent ; il dut vendre Osmanstad et revenir à Weimar, seul et découragé. Les orages politiques troublèrent encore sa vie. Après la bataille d'Iéna, Weimar fut envahi par les troupes françaises ; la duchesse avait été obligée de fuir. A au milieu du tumulte, Napoléon voulut que la maison de Wieland fût respectée, et il fit placer devant elle une garde d'honneur. Le lendemain, le maréchal Ney vint rendre visite au vieillard. Il le trouva seul dans une maison dégarinée, une seule chaise exceptée ; on avait déjà pillé avant que les ordres de l'empereur fussent arrivés. Wieland se leva en priant le maréchal de s'asseoir ; mais Ney, prenant le vieillard par la main : « Je sais trop bien, monsieur, lui dit-il, à qui de nous deux il appartient de rester debout devant l'autre. » Plus tard, pendant les conférences d'Erfurt, l'empereur voulut voir le poète et le traita avec de grands égards. « En dépit de moi-même et de ce qu'il y avait de flatterie dans cette entrevue, raconte Wieland, quand elle fut terminée, il me sembla que j'avais causé avec un homme de bronze. » Wieland mourut en 1813. Il était tombé dans une mélancolie profonde ; les maux de son pays l'avaient désespéré, et on l'avait vu, pendant ces dernières années, revendiquer avec force et avec courage les libertés germaniques. Il fut enseveli avec pompe dans les jardins d'Osmanstad. C'est là qu'il repose, sous une pyramide triangulaire de marbre blanc. On y lit son nom et ceux de Sophie Brentano, sa fille adoptive, et de Dorothee Hildebrand, sa femme, avec ces deux vers composés par le poète peu avant sa mort : « Trois âmes aimantes furent unies pendant la vie par les plus tendres liens ; leurs restes mortels reposent sous une même tombe. »

« De tous les Allemands qui ont écrit dans le genre français, Wieland, dit Mme de Staël, est le seul dont les ouvrages aient du génie ; et quoiqu'il ait presque toujours imité les littératures étrangères, on ne peut méconnaître les grands services qu'il a rendus à sa propre littérature, en perfectionnant sa langue, en lui donnant une versification plus facile et plus harmonieuse. Il y avait en Allemagne une foule d'écrivains qui tâchaient de suivre les traces de la littérature française du siècle de Louis XIV ; Wieland est le premier qui ait introduit avec succès celle du XVIII^e siècle. Dans ses écrits en prose, il a quelques rapports avec Voltaire, et dans ses poésies, avec l'Arioste. Mais ces rapports, qui sont volontaires, n'empêchent pas que sa nature au fond ne soit tout à fait allemande. Wieland est infiniment plus instruit que Voltaire ; il a étudié les anciens d'une façon plus érudite qu'aucun poète ne l'a fait en France. Les défauts, comme les qualités de Wieland, ne lui permettent pas de donner à ses écrits la grâce et la légèreté françaises. Les ouvrages de Wieland en vers ont beaucoup plus de grâce et d'originalité que ses écrits en prose ; l'*Obéron* et les autres poèmes sont pleins de charme et d'imagination. On a cependant reproché à Wieland d'avoir traité l'amour avec trop peu de sévé-

rité, et il doit être ainsi jugé chez ces Germains qui respectent encore un peu les femmes, à la manière de leurs ancêtres ; mais quels qu'aient été les écarts d'imagination que Wieland se soit permis, on ne peut s'empêcher de reconnaître en lui une sensibilité véritable ; il a souvent en bonne ou mauvaise intention de plaisanter sur l'amour, mais une nature sérieuse l'empêchait de s'y livrer hardiment ; il ressemble à ce prophète qui bûit au lieu de maudire ; il finit par s'attendrir en commençant par l'ironie. Les nouveaux écrivains, qui ont exclu de la littérature allemande toute influence étrangère, ont été souvent injustes envers Wieland ; c'est lui dont les ouvrages, même dans la traduction, ont excité l'intérêt de toute l'Europe ; c'est lui qui a fait servir la science de l'antiquité au charme de la littérature ; c'est lui qui a donné, dans les vers, à sa langue féconde, mais rude, une flexibilité musicale et gracieuse ; il est vrai cependant qu'il n'était pas avantageux à son pays que ses écrits eussent des imitateurs ; l'originalité nationale vaut mieux, et l'on devait, tout en reconnaissant Wieland pour un grand maître, souhaiter qu'il n'eût pas de disciples. »

Wieland a publié lui-même le recueil de ses œuvres complètes, *Sämmtliche Werke* (Leipzig, 1794-1802, 42 vol. in-4°). Une seconde édition a été publiée après sa mort, avec des notes de Gruber et une biographie très-étendue (Leipzig, 1819-1827, 53 vol. in-8°).

Wieland, roman anglo-américain, de Ch. Brown (1798). Wieland, le héros de Ch. Brown, est un de ces planteurs pennsylvaniens chez lesquels le génie de l'inspiration puritaine prédomine toujours, qui, s'enivrant de leurs austères inspirations comme d'autres s'enivrent de la vie des sens, sont quelquefois conduits par l'exagération de la vie religieuse aux plus épouvantables forfaits. Brown a donc, avec un merveilleux instinct, deviné tout d'abord, parmi les types nationaux, le plus terrible et le plus poétique. Cette sombre figure du fanatisme protestant a été copiée depuis lors, soit en France, soit en Allemagne, soit en Angleterre. Avant Brown, elle n'existait pas en littérature parmi celles que l'imagination des romanciers se plait à mettre en scène. Wieland est chef de famille ; superstitieux par caractère, il a encore aggravé cette infirmité morale, qui peu à peu dégénère en fanatisme par la lecture des livres saints. D'innexlicables circonstances alimentent encore sa folie. Au milieu de ses enfants et de ses serviteurs, des voix mystérieuses viennent lui murmurer des sinistres prophéties. Tantôt elles indiquent un danger à éviter ; tantôt, oracles obscurs, elles jettent au hasard les mots d'une langue inconnue. Ordinairement elles troublent les heures consacrées au repos, et le silence de la nuit ajoute à l'horreur qu'elles inspirent. Ce n'est pas tout : les phénomènes visibles se multiplient autour des acteurs de ce drame étrange, qu'une sorte de fatalité semble pousser à un dénouement terrible. L'heure arrive où Wieland, complètement subjugué, attribue à une puissance surnaturelle les visions et les voix que crée son imagination. Alors une voix plus puissante, plus grave, plus secrète se fait entendre à lui seul. Elle le somme de prouver, par un imposant sacrifice, sa soumission aux décrets du Très-Haut. La vie de sa femme est l'offrande ainsi réclamée. C'est sur elle qu'il a concentré toutes ses affections terrestres ; en elle repose son bonheur ici-bas. Il l'avait choisie entre toutes, et ce choix elle l'avait justifié au delà de ses espérances. Qu'importe ? ou plutôt les vertus mêmes, la fidélité, la grâce de cette chaste épouse et la félicité que Wieland lui doit sont autant de motifs qui la condamnent. Plus la victime est belle et méritante, plus elle doit être agréable au Dieu qui réclame un sacrifice. Cependant, le sacrifice ne s'accomplit pas sans efforts. Au moment de frapper, mille souvenirs, mille angoisses secrètes torturent le cœur du malheureux époux. La scène du meurtre est admirable : le malheureux halluciné cherche à se trouver seul avec sa femme ; il l'attire sous un prétexte dans une chambre écartée, puis, cédant à un remords anticipé, il la renvoie sous un prétexte frivole ; elle revient de nouveau, et cette fois il l'étrangle de ses propres mains malgré ses cris et ses supplications. Ce n'est pas tout ; lorsqu'il a tué sa femme, la voix retentit encore à son oreille pour lui ordonner le meurtre de ses enfants, et il obéit. Mais Brown a eu le soin de ne pas s'appesantir sur les détails de ce second crime, qui eussent inutilement révolté le lecteur. Traduit devant une cour de justice, son héros est acquitté comme atteint d'une monomanie évidente. Cette sentence, en l'humiliant profondément, fait pénétrer jusqu'à lui quelques doutes et quelques remords ; aussi serend-il justice bientôt après : le suicide couronne dignement cette existence criminelle et tourmentée d'un fou fanatique.

Quelle était cette voix prophétique ? A quoi attribuer les prodiges qui conduisirent Wieland au crime ? Le romancier l'explique d'une façon naturelle par l'existence d'un écho ; mais cette explication ne nous semble pas assez sérieuse pour figurer à la fin d'une histoire aussi tragique. Nous renverrons les lecteurs curieux d'en apprendre davantage à l'œuvre même ; peut-être la puissance des

résultats obtenus leur permettra-t-elle d'excuser la faiblesse des moyens employés, de même que parfois on pardonne en riant à un voleur habile un escamotage sans importance.

WIELICZKA, ville de l'empire d'Autriche, dans la Galicie, cercle et à 15 kilom. S.-E. de Cracovie, dans une belle et fertile contrée, au pied de plusieurs collines; 7,000 hab. Tribunal de district; direction impériale des mines. Mines très-considérables de selgemme, exploitées depuis 1251 et s'étendant sous la ville même à une profondeur de 250 à 300 mètres. On parvient par onze puits dans les mines qui se composent de quatre étages et occupent environ 1,000 ouvriers et 100 chevaux. Ces salines font partie du domaine de la couronne; on en tire annuellement 900,000 quintaux de sel. La plupart des maisons de Wieliczka sont construites en bois; mais les édifices publics, et surtout le château, sont de belles et solides constructions.

WIELING (Abraham), jurisconsulte allemand, né à Ham (Westphalie) en 1693, mort en 1746. Après avoir fait ses études dans différentes universités de l'Allemagne, il se rendit, vers 1716, en Hollande et professa successivement le droit aux universités de Franeker et d'Utrecht. Nous citerons, parmi ses écrits : *Jurisprudentia restituta seu index chronologicus in totum juris justinianei corpus* (Amsterdam, 1727, in-8°); *Jurisprudentia justinianæ secundum quatuor institutionum libros specimen* (Franeker, 1728, in-8°); *Commentationes ad auditores suos de lege Furia, de lege Voconia, etc.* (Franeker, 1729-1732, 3 vol.); *Fragmenta edicti perpetui* (Franeker, 1731, in-4°); *Lectionum juris civilis libri duo* (Amsterdam, 1736, in-8°); *Antiquitudo de Romano-Germanorum imperio* (Franeker, 1738).

WIELIZ ou **VELIGE**, ville de la Russie d'Europe, dans le gouvernement et à 120 kilom. E. de Witebsk, sur la Dwina, chef-lieu du district de son nom; 6,800 hab. Important commerce de grains, lin et chanvre. Cette ville fut fondée en 1536 par le czar Ivan Vassiliévitch.

WIELOPOLSKI (Alexandre, comte), marquis de GONZAGA-MYSZKOWSKI, homme politique polonais, né en 1803. Il commença ses études à Vienne et alla les compléter aux universités de Varsovie, de Paris et de Göttingue. De retour en Pologne, il ne tarda pas à s'y mêler au mouvement politique, mais se rattacha au parti conservateur qui reconnaissait pour chef le prince Adam Czartoryski. Il venait d'être élu nonce à la diète lorsque éclata la révolution du 29 novembre 1830, dans laquelle il joua au début un rôle assez effacé. Cependant, en 1831, le gouvernement insurrectionnel l'envoya à Londres solliciter l'intervention de l'Angleterre. Il ne réussit pas dans cette mission, de laquelle il a rendu compte dans un écrit intitulé : *Mémoire présenté à lord Palmerston* (Varsovie, 1831, in-4°). Après l'insuccès de l'insurrection, il dut se réfugier à l'étranger; mais son exil ne dura que quelques années, et, rentré dans sa patrie, il y reprit sa place à la diète. Il devint à la même époque l'un des rédacteurs du journal *Zjednoczenie* (l'Union), qui, dès le début, affichait des tendances ultra-conservatrices dont cette feuille ne se départit pas jusqu'à la fin. Le comte Wielopolski s'occupait en même temps d'agronomie et de littérature, et réussissait à terminer plusieurs procès importants, que sa famille soutenait depuis de longues années. En 1846, à l'époque des massacres de Galicie, il fit paraître des *Lettres d'un gentilhomme polonais au prince de Metternich*, qui eurent beaucoup de retentissement, mais contribuèrent en même temps à isoler le comte de ceux de ses compatriotes qui n'avaient cessé de rêver la reconstitution de la Pologne, car il ne voyait d'autre moyen de salut pour cette dernière qu'une fusion complète de l'élément polonais et de l'élément russe au profit de l'idée du panslavisme. Cette brochure souleva de violentes protestations, tant en Pologne qu'à l'étranger. Peu de temps après la guerre de Crimée, il fit entrer son fils aîné dans la garde impériale russe et refusa de s'associer aux tentatives même les plus pacifiques faites par ses compatriotes pour amener la reconstitution de la Pologne. Il ne voulut pas être membre de la Société agronomique, qui réunissait dans son sein tout ce que la Pologne russe comptait alors de gens éclairés, et qui fut supprimée comme société politique, peut-être sur l'avis du comte Wielopolski, qui ne s'est qu'imparfaitement lavé de ce soupçon. Nommé, après les troubles de 1861, directeur des cultes et de l'instruction publique, il avait été d'abord bien accueilli; mais sa conduite, les mesures sévères qu'il prit pour réprimer tout ce qui pouvait éveiller les soupçons du gouvernement russe, enfin son obéissance presque passive aux ordres du prince Gortschakoff achevèrent de lui glaner l'esprit des populations, et lorsque, après les massacres du 8 avril, on le vit seul de tous les membres du gouvernement s'abstenir de donner sa démission, l'opinion publique se trouva naturellement portée à rejeter sur lui toute la responsabilité des faits douloureux dont la Pologne venait d'être le théâtre. Il chercha alors à se réhabiliter

auprès de ses compatriotes en essayant d'obtenir de l'empereur quelques concessions libérales; mais là encore il échoua, et la mort soudaine du prince Gortschakoff, auquel il était parvenu à faire adopter quelques-unes de ses idées de réforme, le priva du seul auxiliaire sur lequel il aurait pu compter. Il offrit alors sa démission, qui ne fut acceptée qu'au mois de décembre 1861. Mais il revint bientôt au pouvoir sous l'administration du grand-duc Constantin et fut placé à la tête de l'administration civile. Sa position devint bientôt plus difficile que par le passé, car il se vit à la fois suspect aux Russes et aux Polonais. Attribuant son isolement à l'agitation publique, aux manœuvres de la jeunesse, il crut pouvoir remédier à tout en soumettant aux Russes, qui l'adoptèrent, un projet de recrutement basé sur le bon plaisir des autorités et destiné à englober tous les mal pensants. Mis dans la nécessité de s'enterrer dans l'armée russe ou de mourir en la combattant, les Polonais choisirent cette dernière alternative, et le jour marqué pour le commencement des opérations fut celui qu'ils choisirent pour se soulever. La mesure sur laquelle le comte Wielopolski avait compté pour mettre un terme à l'agitation n'eut d'autre effet que d'en activer les progrès et de la transformer en insurrection. Il essaya vainement alors de revenir sur ce qui avait été fait. Il était trop tard. Reculant devant la répression universelle dont il était l'objet, il se décida, après avoir échappé en février 1863 à une dernière tentative d'assassinat (la troisième depuis un an), à donner de nouveau sa démission et se retira à Dresde, qu'il a presque toujours habité depuis cette époque. Le comte Wielopolski a été diversement jugé en Pologne et à l'étranger. Bien que sa conduite, surtout pendant les dix dernières années de sa vie politique, n'ait présenté d'autre tableau que celui d'un abandon complet de tout sentiment patriotique, il a cependant trouvé des apologistes, même parmi ses compatriotes. On est allé jusqu'à soutenir que le seul but qu'il poursuivait était de rendre le joug de la Russie plus lourd et plus odieux que jamais, afin de pousser les Polonais à l'exaspération et de provoquer ainsi un nouveau soulèvement; mais cette assertion tombe par son exagération même, et, dans tous les cas, rien dans la conduite du comte n'est venu la justifier après les événements de janvier 1863, qui, dans cette hypothèse, n'eussent été que la réalisation de ses prévisions. Il est bien plus simple et conforme aux faits d'admettre que Wielopolski s'était tout bonnement rallié à la politique russe.

Voici comment un écrivain polonais, Ladislas Mickiewicz, fils du grand poète de ce nom, apprécie la conduite de cet homme politique : « Les Russes avaient placé à la tête de l'administration civile le marquis Wielopolski, grand seigneur, homme capable, d'un caractère ferme, mais altier, et, de plus, doctrinaire, c'est-à-dire mettant ses théories au-dessus du sentiment public. Il eût voulu que la Pologne eût l'habileté de renoncer à l'indépendance pour gagner la confiance des Russes et arriver à les gouverner par la supériorité des lumières, comme les Grecs avaient fait des Romains. Ce machiavélisme de décadence révolta la loyauté de la nation, dont il contredisait les traditions et les aspirations. Aussi ne fit-on généralement aucune attention aux réformes, d'ailleurs utiles, que le marquis introduisait dans l'enseignement et dans les tribunaux du royaume; on eût craint en y adhérant de sacrifier l'indépendance politique à quelques améliorations intérieures; et, bien que Wielopolski incarnât visiblement le conservatisme social et plutôt par là aux grands propriétaires, cependant ils se tinrent à l'écart, ne voulant point paraître ses complices dans l'abandon des anciennes provinces lithuaniennes et ruthéniennes. »

WIELUN, ville de la Russie d'Europe, dans l'ancienne Pologne, gouvernement et à 63 kilom. S.-E. de Kalisch, chef-lieu du district de son nom; 3,200 hab. Gynase, collège de piaristes.

WIEN, nom allemand de VIENNE. V. ce mot.

WIENBARG (Ludolf), littérateur allemand, né à Altona en 1802. Il fit ses études à Kiel et à Bonn, enseigna pendant quelque temps la littérature et l'esthétique dans la première de ces villes et se rendit ensuite à Francfort-sur-le-Main, où il s'associa à Gutzkow pour la publication de la *Revue allemande*, qui fut supprimée quelque temps après. Atteint, lui aussi, par la proscription qui poursuivait la jeune Allemagne, il vécut plusieurs années sur les bords du Rhin et vint plus tard à Hambourg, où il rédigea longtemps la partie critique du journal la *Bersenhalde*, et où il devint ensuite rédacteur successivement de la *Nouvelle gazette de Hambourg*, du *Mercur d'Altona* et des *Feuilles de littérature et de critique*. Il se proposait d'émigrer en Amérique, lorsqu'il en fut détourné par l'explosion de la guerre du Slesvig-Holstein, à laquelle il prit part, en 1848, comme adjudant-major d'un corps franc, puis, en 1849, comme simple volontaire dans les chasseurs. Depuis cette époque, il a vécu alternativement à Hambourg et à Altona, et, depuis que les duchés ont été affranchis de

la domination danoise, il est devenu l'un des collaborateurs les plus actifs des *Nouvelles d'Altona*, organe du parti national allemand. Comme écrivain, M. Wienbarg unit de profondes connaissances au style entraînant du journaliste, et le mélange de ces deux qualités donne à ses ouvrages un grand intérêt. Il a écrit principalement des relations de voyages et des études de relations de voyages, c'est qu'à côté de charmantes descriptions on y trouve de sérieuses esquisses politiques et une foule de documents d'histoire et de statistique. Ses productions les plus remarquables dans ce genre sont : la *Hollande pendant les années 1831 et 1832* (Hambourg, 1833, 2 vol.) et le *Journal d'Helgoland* (Hambourg, 1838). Il débuta comme critique par un ouvrage intitulé *Campagne esthétique* (Hambourg, 1834) et dédié à la jeune Allemagne. Puis vint un *Recueil d'études pour servir à la littérature moderne* (Manheim, 1835; Hambourg, 1838, 2e édit.), dans lesquelles il s'est attaché principalement à démontrer l'importance de Goethe, non-seulement pour le passé et pour l'époque actuelle de la littérature allemande, mais encore pour son avenir. Ses *Leçons historiques sur la langue et la littérature allemandes anciennes* (Hambourg 1838) ne sont pas tout à fait à la hauteur des progrès qu'a faits ces dernières années la philologie allemande. On a encore de lui : *Mélanges* (Altona, 1840); le *Mystère du mot* (Kiel, 1852); le *Œuf de guerre dans le royaume de Danemark* (Hambourg, 1846); *Tableaux des campagnes militaires du Slesvig-Holstein* (Kiel, 1858-1861, 2 vol.) et *Histoire du Slesvig* (Hambourg, 1861-1862, 2 parties).

WIENERWALD, c'est-à-dire *forêt de Vienne*, chaîne de montagnes boisées de la basse Autriche. Elle s'étend du S.-S.-O. au N.-N.-E., entre les cercles supérieur et inférieur du Wienerwald; au N.-N.-E., elle entre dans le cercle inférieur du Wienerwald et prend le nom de Kahlenberg, sous lequel elle se termine sur la rive droite du Danube, au N.-O. de Vienne.

WIEPRZ, rivière de la Russie d'Europe (Pologne), dans le gouvernement de Lublin. Elle prend sa source dans la partie méridionale du gouvernement de Lublin, entre Zamosse et Janow, baigne Krasnoslaw, Leczna, Lubartow, Konek, et se jette dans la Vistule, après un cours de 275 kilop.

WIER, célèbre médecin belge, dont le vrai nom était *Weiber*, né à Grave-sur-Meuse en 1515, mort en 1588. Il s'attira l'affection du célèbre Cornélius Agrippa, qui le prit pour élève et se chargea de son éducation. A l'âge de vingt ans, Wier perdit son maître. Privé de ce guide, il se rendit en France pour y étudier la médecine. Poussé par le désir de voir des choses nouvelles, il entreprit plusieurs voyages, se rendit d'abord en Afrique, visita le royaume de Tunis et plusieurs contrées de l'Orient, où il étudia les prodiges opérés par de prétendus magiciens ou sorciers, puis il revint en Allemagne par l'île de Candie. C'est au retour de ses voyages qu'il publia son livre *De præstigiis demonum et incantationibus ac veneficiis* (Bâle, 1564, in-8°). Cette œuvre ne manqua pas d'exciter contre lui la haine du clergé; mais la protection du duc Guillaume, seigneur de Clèves, homme fort éclairé pour son siècle et dont Wier était le médecin, détourna les persécutions dirigées contre celui qui, le premier, avait osé montrer l'atrocité et l'injustice des supplices infligés à de malheureuses femmes accusées de sorcellerie. On doit encore à Wier deux volumes qui ne manquent pas de valeur; il a traité aussi de la fièvre quarte, de l'hydropisie, de l'occlusion du col de l'utérus, affection pour laquelle il inventa une sorte de spéculum qu'il nomme *specillum* et dont il donne la description et le dessin. La suette anglaise, la grippe, différentes inflammations épidémiques ont été également l'objet de ses études, ainsi que la syphilis, à laquelle il a consacré un livre intitulé : *De morbo gallico*.

WIERIX (Jean), graveur hollandais, né à Amsterdam en 1550, mort à La Haye vers 1617. On ne sait presque rien de la vie de ce maître. Ce qu'il y a de plus probable, c'est que, jeune encore, il fut le collaborateur de la plupart des peintres de son temps qui s'occupaient de la reproduction de leurs tableaux par la gravure. Otto Venius paraît être celui avec lequel il eut les relations les plus suivies. L'œuvre de Wierix est assez considérable et révèle deux manières bien tranchées. Dans la première, le burin est naïf, sans grande expérience; mais le sentiment est exquis, l'impression profonde et rendue à tout prix avec une sorte de passion contre les difficultés du métier. La seconde, au contraire, nous montre un graveur hors ligne, si savant dans les choses du métier qu'elles le préoccupent exclusivement. Les planches capitales de J. Wierix sont : la *Madeleine en prière devant un crucifix*, le *Christ mort descendu de la croix*, l'*Assomption de la Vierge*, d'après Otto Venius; le *Sacrifice d'Abraham*, d'après Martin de Vos; le *Marriage de sainte Catherine*, d'après Calvaert; les *Quatre éléments*, d'après Albert Dürer; le *Jugement dernier*, d'après Michel-Ange. On connaît encore de J. Wierix divers portraits graves d'après ses

propres dessins, un portrait demi-quart nature du *Prince d'Orange*, celui de la *Comtesse de Verneuil* et celui de *Marie de Médicis*.

WIERIX (Jérôme), graveur hollandais, frère du précédent, né à Amsterdam vers 1551, mort dans la même ville vers 1621. Otto Venius fut aussi son maître très-probablement, car les documents concernant sa vie ne sont pas nombreux et manquent de précision. On connaît de lui une *Sainte Catherine baignant un pied de l'Enfant Jésus* et la *Sainte Famille de Calvaert*; *Jésus à la table du pharisien*, d'après Otto Venius; le *Couronnement d'épines*, d'après Mostaert; le *Christ en croix*, d'après Van den Broeck; un second *Christ en croix*, d'après un de ses propres dessins; la *Descente de croix*, d'après Aquilano, trois pages hors ligne, que les maîtres de la gravure n'ont pas dépassées; le *Baptême de Jésus-Christ*, d'après Hondius; la *Résurrection* et la *Mort de la Vierge*, d'après Otto Venius; l'*Enlèvement d'Enoch*, d'après Martin de Vos; les *Visions de Daniel*, d'après Van der Hauht; la *Mort du juste*, d'après Frank; le *Chemin du ciel et de l'enfer*, d'après Van Baelen. Jérôme Wierix a, comme son frère, gravé quelques portraits d'après ses dessins, les plus connus sont ceux de la *Reine Elisabeth*, de *Drake*, d'*Alexandre Farnèse* et du médecin *Recanis*; ce dernier est de 1580 et date, par conséquent, de la jeunesse du maître.

WIERTZ (Antoine), célèbre peintre belge, l'une des figures d'artiste les plus originales du XIX^e siècle, né à Dinant en 1806, mort à Bruxelles en 1865. Son père, Louis-François Wiertz, né à Rocroi en 1782, avait d'abord servi comme remplaçant dans l'armée hollandaise, que les infirmités résultant de ses blessures l'obligèrent de quitter en 1803. Il épousa, l'année suivante, une journalière de Leffe, près de Dinant, et, à l'époque de la naissance de son fils, il était tailleur. Après diverses tentatives infructueuses pour améliorer sa position, il entra en 1814 dans la gendarmerie hollandaise, où il n'atteignit que le grade de caporal. C'était, malgré l'infériorité de sa position, un homme de beaucoup de jugement et de bon sens; il n'avait d'autre désir que de procurer à son fils une instruction supérieure et de faire de lui un homme capable de lutter contre les vicissitudes de la vie. Aussi lui mit-il entre les mains, pour premiers jouets, un livre, des crayons et une flûte, afin que l'enfant apprît à la fois et en quelque sorte sans s'en apercevoir la musique, le dessin, la lecture, l'écriture et le calcul. Dans cette lutte de la volonté contre des ressources pécuniaires insuffisantes, la mère fut bien vite lassée, mais le père tint bon jusqu'au bout; son fils devait être un homme, et un homme doué d'un caractère supérieur et de connaissances étendues. L'enfant montra bientôt de remarquables dispositions pour les arts plastiques; il dessinait, sculptait et prenait un plaisir tout particulier à graver sur bois. On a même retrouvé dans son atelier, après sa mort, quelques-unes des planches qu'il avait exécutées à cette époque. En 1819, M. Maibe, membre des états généraux, le prit chez lui à Dinant, l'envoya à l'école et lui fit donner, en outre, des leçons de dessin et de musique. En 1820, il le conduisit à Anvers et le fit admettre à l'École des beaux-arts de cette ville, qui était, à cette époque, sous la direction de Herreyns et de Matthieu van Brée, et où le jeune artiste obtint une pension annuelle de 140 florins, qui fut portée plus tard à 300. Des ces premières années d'études l'influence du père eut pour l'avenir du fils des résultats décisifs. Les enseignements qu'il avait reçus étaient ceux d'un stoïcien : le travail comme l'unique base du succès, l'ordre, la force de se maîtriser, enfin l'abstention de tout ce qui pouvait l'empêcher d'atteindre le noble but qu'il poursuivait, tels étaient les sages principes que son père s'était efforcé de lui inculquer, et il y avait réussi. Il mourut en 1822; peu après mourut aussi M. Maibe, son unique protecteur. Des lors, Ant. Wiertz dut chercher sa force en lui-même et n'avoir d'autre guide que sa raison. Dès 1826, ses maîtres le jugeaient capable de concourir pour le grand prix de Rome; mais il voulut encore attendre et dessina à cette époque les esquisses de plusieurs des grandes compositions qu'il devait exécuter plus tard. Ce ne fut qu'en 1832 qu'il obtint le prix, et, après avoir passé quelques mois à Paris, il arriva, en mai 1834, à Rome, où il fut admis dans l'Académie de France, alors placée sous la direction d'Horace Vernet; avant d'entreprendre une grande œuvre, il consacra plusieurs mois à travailler dans les musées. Une des esquisses qu'il avait dessinées à Anvers, la *Révolte des anges*, avait, dès 1831, inspiré de magnifiques strophes à un poète belge; il n'exécuta le tableau que plus tard, les faibles ressources dont il disposait ne lui permettant pas d'entreprendre un tableau de dimensions aussi colossales que l'exigeait ce sujet; la toile seule eût coûté 45 écus romains (240 francs). Il choisit alors un autre sujet, le *Combat des Grecs et des Troyens autour des débris de Troie*. Le succès de ce tableau fut immense à Rome. Camuccini éprouva à sa vue une admiration enthousiaste; Thorwaldsen et Minardi déclarèrent que depuis Rubens l'art n'avait rien produit d'un effet aussi puissant, et l'Académie de Saint-Luc admit aussitôt la

jeune artiste parmi ses membres. Cet enthousiasme était exagéré; quoique le maître ait à diverses reprises retouché cette vaste composition, il ne parvint jamais à la rendre tout à fait acceptable. Il avait eu beau se restreindre autant que possible, les dimensions du *Patrocle* dépassaient encore toute mesure et mirent la municipalité en révolution. Bien que l'on sût, depuis Rubens tout au moins, ce qu'est un grand tableau, on n'avait aucune idée d'une machine de cette taille. Encore si l'œuvre exécutée, malgré ses défauts de jeunesse, avait eu quelque grandeur, les dimensions du cadre auraient semblé moins étranges; c'est ce que firent remarquer sous une forme acerbe les journaux frondeurs, sans tenir aucun compte des mérites sérieux de l'œuvre. Soutenu par ses amis, le peintre ne songea pas à se modifier. Bien au contraire, il voulut lutter contre le mauvais vouloir de son pays, faire l'éducation de la critique, l'élever jusqu'à lui à force de chefs-d'œuvre. Dans ce but, il se mit à préparer les cartons de sa *Révolte des anges*, fameuse création qui fit couler des flots d'encre et occupa toutes les plumes d'Europe; c'est le morceau capital de Wiertz. Dès qu'il en eut terminé les travaux préparatoires et qu'il fut à même d'entreprendre l'exécution définitive, un obstacle matériel vint se dresser devant lui : aucun atelier, aucune maison, aucune halle, ne lui offrait l'espace nécessaire pour peindre son gigantesque tableau. Le peintre ne put exécuter sa *Révolte des anges* qu'en déroulant sa toile au fur et à mesure qu'il la couvrait. Or, personne ne l'ignore, on ne peut exécuter un tableau qu'à la condition d'avoir à chaque instant l'ensemble sous les yeux, de l'embrasser d'un coup d'œil, afin de garder toujours harmonieuses les diverses parties du tout; il faut que le peintre voie d'un regard les morceaux qui doivent être montés ou écartés, à mesure que certains autres prennent de l'importance. Ne pouvant procéder ainsi, puisqu'il déroulait la toile pour la peindre, Wiertz dut forcément avoir des inégalités énormes dans son travail, et quand parut la *Révolte des anges*, elle fut accueillie encore plus mal que le *Patrocle*. Du talent, il y en avait certes dans cette vision étrange; mais des yeux sévères pouvaient ne pas le voir, noyé qu'il était dans les reminiscences de tous les maîtres et de toutes les écoles. Aussi la critique fut-elle féroce pour Wiertz.

Tout ce qu'on a dit de Wagner et tout ce que l'on en dit encore ne saurait donner qu'une faible idée des rudes vérités qui furent jetées à la face de ce peintre excessif. Il n'oublia jamais ces procédés de la critique, et, décidé à la combattre avec la plume, il émit cette théorie audacieuse que la critique est impossible et doit tatonner dans les ténèbres, tant que la science de l'art n'est pas terminée. C'est cette science qui, basée sur l'étude approfondie de toutes les productions et de toutes les découvertes du génie créateur, doit seule être appelée à donner des lois à l'art. A quelque temps de là, à l'occasion du second centenaire de la mort de Rubens (1840), un prix fut proposé pour l'éloge du grand artiste; Wiertz, son rival, obtint ce prix. Jamais Rubens n'a été loué avec plus de science et d'une façon plus digne de son génie, que dans cette brochure où Wiertz faisait preuve du talent d'un écrivain de premier ordre. Quelque vingt ans plus tard, l'Académie de Belgique mettait au concours un prix pour le meilleur mémoire sur les *Caractères constitutifs de la peinture flamande*. Notre artiste, parvenu à la maturité de l'âge et du talent, n'hésita nullement à se soumettre au jugement d'un de ces tribunaux artistiques dont il avait si souvent décliné la compétence. Son mémoire fut couronné, et ce sera pendant longtemps le meilleur écrit que l'on aura sur la matière. Ces deux opuscules sérieux ne furent pas les seules armes avec lesquelles il combattit les préjugés alors dominants en peinture. A dater de 1839, il écrivit une foule de pamphlets et de sautres contre le goût du temps. Le jury de l'exposition lui accorda une médaille; il y répondit par une *Épître comique*, enrichie d'illustrations. Il ouvrit lui-même un concours et promit son *Patrocle* à celui qui établirait de la façon la plus éclatante « la pernicieuse influence de la critique sur l'art. » Dans son *Eloge de Rubens*, il avait traité l'art français de *petite-maîtresse*; un journaliste attaqua cette épithète et devint, dès lors, la cible des sarcasmes acérés de l'artiste. A l'une des Expositions de Paris il envoya deux tableaux, dont l'un, qui était l'œuvre de Rubens, ne fut pas plus admis que le second, peint par Wiertz et portant pour inscription : *le Railleur*; le triomphe de l'artiste belge fut complet. Après l'ouverture de l'Exposition triennale de Bruxelles en 1842, il se mit à écrire une série de critiques du Salon, qu'il continua jusqu'en 1851. Il y flagella à la fois l'anarchie du goût et le droit que s'arrogeaient les artistes de s'affranchir de toutes les règles de l'art; il expose ses propres principes, juge les œuvres et finit toujours par mettre les autres critiques en contradiction avec eux-mêmes et par prouver qu'ils disent tantôt blanc, tantôt noir, en appréciant les mêmes œuvres. Sa maxime favorite semble être le mot de Sganarelle : « L'un dit oui, l'autre dit non; moi, je ne dis ni oui ni non. » Tantôt, il caricaturise l'un de ses adversaires, sous le nom de *Don Qui blague*; tantôt, il ex-

pose comme un modèle du style parfait dans la peinture une *Carotte peinte au patientio-type*; ici, il fronde « les esprits philosophiques » et adresse d'ironiques interrogations au jury parisien; là, il soulève des questions d'art et engage les maîtres de la critique à les résoudre. La nudité du cadavre de Patrocle avait scandalisé la commission d'examen, qui lui demanda de la dissimuler sous une draperie; il y colla une feuille de papier sur laquelle était peinte une feuille de vigne, dont les côtes formaient le mot *nigauds*; mais ce n'étaient là que des distractions pour l'infatigable lutteur. Cette première période de sa carrière artistique abonde en œuvres remarquables, telles que : *le Martyre de saint Denis* et un second *Patrocle*, deux toiles de dimensions colossales; puis *l'Éducation de la sainte Vierge*; *Une jeune fille à sa toilette*; *l'Attente*; *la Belle Rosine*; *Esmeralda*; *Quasimodo*; *l'Âge d'or*; les *Quatre âges de la vie*; *le Satyre*, etc. Deux essais de sculpture, qu'il fit à la même époque et dans lesquels il réussit parfaitement, prouvèrent la souplesse et la fécondité de son talent. Il se créait, en même temps, des ressources pécuniaires en peignant une foule de portraits. Pour ses grandes compositions, il ne demandait généralement que le prix de la toile et des couleurs; c'est à ces conditions qu'il peignit *le Martyre de saint Denis*.

Grâce à l'initiative d'une société de négociants, Bruxelles s'était enrichi d'un nouveau et magnifique quartier, le quartier Léopold, au milieu duquel avait été construite une église, Wiertz, qui avait déjà dans sa tête l'esquisse d'une épopée chrétienne, offrit de peindre pour le maître-autel, consacré à saint Joseph, un tableau de dimensions colossales, pourvu qu'on lui fournit les éléments nécessaires, et qu'on lui abandonnât un local qu'il avait en vue. Sa proposition fut accueillie, mais il dut se contenter de l'atelier d'une forge hors d'activité. C'est là qu'il exécuta pour l'église une *Fuite en Égypte*, et, pour lui-même, un *Triomphe du Christ*, son chef-d'œuvre.

Un succès unanime accueillit cette toile; partout on la proclama « une idée sublime, une épopée gigantesque. » Les railleries et les reproches que l'artiste avait adressés au public, sa bizarrerie, ses excentricités, tout fut oublié à la fois; Wiertz vit enfin récompensés les efforts et les sacrifices qu'il avait faits pour remettre en honneur la grande peinture. « Chapeau bas, messieurs, dit la Revue de Belgique, voici venir un génie. » Après ce brillant succès, il lui restait à prouver qu'il n'aimait pas la lutte à cause de la lutte même, mais bien qu'il y avait été conduit par une passion irrésistible pour l'art et par de puissantes convictions; qu'il n'était pas de ceux auxquels les succès suffisent et qui se hâtent d'en recueillir tous les profits, mais bien qu'il poursuivait un but plus élevé que sa satisfaction personnelle et qu'il se regardait comme un missionnaire de l'art, dont les progrès devaient être son unique préoccupation. Sa dernière œuvre était de celles qui, suivant l'expression d'Achille Jubinal, devraient être payées un million, mais qui ne trouvent pas d'acheteurs, parce que l'acquéreur risquerait de mourir de faim à côté d'elles. Wiertz n'aurait pas cédé son *Triomphe du Christ* pour un million, mais il en fit présent à sa patrie, en même temps que de cinq autres tableaux. Heureusement qu'il se trouva un ministre ami des arts, Rogier, qui alla au-devant du vœu de l'artiste et qui lui fit construire un atelier où il put placer les toiles qu'il avait déjà exécutées, en créer de nouvelles et former ainsi graduellement un véritable musée. Dès cette époque, Wiertz s'occupait de recherches, dont les résultats sont peut-être appelés à opérer une révolution dans la peinture. Ces recherches avaient pour objet de combiner entre eux les avantages de la peinture à l'huile et de la peinture à fresque. Sa première idée fut de supprimer les murs, comme cause première de la plupart des difficultés de la peinture à fresque et des dangers auxquels l'œuvre de l'artiste est exposée; il chercha alors à exécuter de la peinture mate sur toile. Il y réussit au delà de ses espérances. Son procédé, dont il exposa les avantages dans une brochure publiée en 1839, et dont il a révélé le secret dans un ouvrage qui n'a vu le jour qu'après sa mort (*Peinture mate, procédé nouveau*, par A. Wiertz, Bruxelles, 1867), permet de peindre sur toile en supprimant le reflet de la lumière, tout en donnant aux couleurs le moelleux du pastel, ainsi qu'une solidité inaltérable. Wiertz « en quelque sorte, trouva la fresque des coloristes. »

Plusieurs années (de 1848 à 1853) s'étaient écoulées pendant ces essais; l'inventeur les avait utilement employées et elles n'avaient pas été perdues pour l'artiste. Dès que son atelier fut prêt, il se remit à retoucher sa *Révolte des anges*, à laquelle succéderont rapidement plusieurs toiles, qui représentent des drames de la vie domestique, telles que : *l'Enterrement précipité*; *le Suicide*; *l'Enfant brûlé*; *la Liseuse de romans*; *la Paix*; *la Dénéce*; *le Crime*, etc. On voit déjà là chez lui une tendance à s'éloigner des traditions adoptées par la grande peinture. Cette tendance finit par dominer complètement et l'artiste, abandonnant la mythologie, la religion et l'histoire, va chercher ses

sujets tantôt dans les plus tristes phénomènes psychologiques et sociaux de son époque, tantôt dans les plus nobles aspirations et les rêves les plus élevés de la pensée moderne. C'est ainsi que ses *Pensées et hallucinations d'un guillotiné* et ses *Enfants orphelins*, de même que les toiles que nous venons de citer en dernier lieu, retracent les égarements et les faiblesses de la société contemporaine. D'autres, tels que *le Lion de Waterloo* et *le Soufflet d'une dame belge*, traduisent la protestation du patriotisme belge contre les idées de conquêtes de la France; *la Civilisation du XIX^e siècle*, *Une scène de l'enfer*, et *le Dernier canon* semblent avoir pour but d'inspirer l'horreur de la guerre; dans la toile qui représente *Les choses du présent devant les hommes de l'avenir*, l'humeur satirique du peintre s'attaque à la grandeur surfaite du monde moderne, que sa plume persifflée avec une finesse et une causticité qui rappellent *Gulliver* et *Micromégas*. D'autres toiles, en revanche, ont pour sujet l'union fraternelle des hommes, telles que *les Partis devant le tribunal du Christ* et *les Partis dans le sens du Christ*, où célèbrent les victoires de la science et la puissance de l'esprit humain, comme la *Puissance des hommes ne connaît aucune limite*, ou bien enfin montrent le néant de la grandeur humaine : *Une seconde après la mort*, les *Consolations de la doctrine de l'immortalité* et *A revoir au ciel*. Citons encore parmi les œuvres de cette seconde période de la vie de l'artiste, deux immenses toiles : *Polyphème* et *le Phare du Golgotha*, ainsi que trois groupes de marbre, d'une rare hardiesse de conception et d'exécution, et dans lesquels se traduit la même tendance philosophique, car ils représentent trois grandes époques de l'humanité : *la Naissance des passions*, *le Combat* et *le Triomphe de la lumière*. Tout en travaillant à ces diverses œuvres, l'artiste s'occupait de trouver un procédé rapide pour les reproduire, et il avait fait un grand nombre d'essais avec la photographie. Il pensait aussi à illustrer *l'Iliade*, et un de ses amis avait entrepris pour lui une traduction en vers de ce poème.

Cependant son vaste atelier, que l'on ne désignait plus que sous le nom de *Musée Wiertz*, et qui était devenu l'une des plus grandes curiosités de Bruxelles, avait fini par se trouver trop étroit, et il résolut d'en faire construire un autre encore plus vaste, dans lequel il se proposait de peindre la *Vielliesse du monde*. Pour se soustraire à la nécessité de faire des portraits, afin d'avoir de quoi vivre, et pour se consacrer tout entier à l'exécution de ce projet et à l'installation de ce nouveau musée, dont le premier ne devait, en quelque sorte, que former l'antichambre, il se décida à livrer à la publicité le secret de son procédé de peinture mate, et il entra, à ce sujet, en pourparlers avec le gouvernement belge. Ses prétentions étaient loin d'être exagérées; il ne demandait qu'une rente viagère de 3,000 francs. Une demande aussi modeste ne fut pas acceptée. Il n'en poursuivit pas moins l'exécution de ses projets; mais l'affaiblissement de sa santé vint tout à coup l'arrêter. Le principal obstacle à ses travaux dans la première période de sa carrière avait été son manque de ressources; dans la seconde, ce fut une souffrance physique, qui produisait en lui un abattement continu, et qui provenait soit de l'humide atmosphère de son atelier, soit de la fatigue qu'il se donnait en remuant les échelles nécessaires pour ses toiles gigantesques, soit enfin des matières vénéneuses dont il avait dû respirer les vapeurs pendant ses expériences. Il avait toujours été très-vigoureux et modéré en tout, sauf dans le travail. Sa pauvreté volontaire lui avait valu la réputation d'un misanthrope; sa maladie étrange, sans nom, le fit regarder comme hypocondriaque. Cette maladie n'était pas dangereuse, mais elle était fort douloureuse, et ce qui affectait le plus l'artiste, c'est qu'elle l'empêchait de travailler, réduisant ses plans à néant et brisant sa force créatrice. Pendant dix années, il lutta contre le mal; ni les médecins, ni les traitements les plus opposés ne purent le guérir. Sa maladie n'inquiétait pas ses amis, car elle lui avait laissé le temps de remplir son musée. Elle semblait même, depuis quelques mois, être devenue moins douloureuse, et l'artiste songeait plus sérieusement que jamais à faire construire un second atelier, lorsqu'un anthrax pernicieux l'enleva tout à coup, le 18 juin 1865. Sa mort excita une vive émotion dans toute la Belgique; sa patrie perdait en lui un homme doué des plus rares qualités. Né pauvre, il avait vécu pauvre, et mourut pauvre, mais il avait atteint le but qu'il s'était proposé; le fils du gendarme laissait à sa patrie un musée complet, qui, conformément à sa dernière volonté, est devenu un musée national.

Un magnifique album de ce musée, exécuté à l'aide de la photographie, a figuré à l'exposition internationale de Paris, en 1867, et une société belge s'occupe de réunir et de publier ses œuvres littéraires. Lorsque les discussions passionnées des partis se seront calmées, lorsqu'il ne restera de Wiertz que ses œuvres et ses écrits, alors on reconnaîtra pleinement sa véritable valeur, et on admirera en lui non-seulement le grand peintre, le Rubens moderne, mais encore l'homme au caractère énergique et persévé-

rant, qui n'eut que des aspirations élevées, et qui, par la force de sa volonté, sut triompher des obstacles sans nombre qui lui barraient la route de la renommée.

WIERUSZOW, ville de la Russie d'Europe (Pologne), dans le gouvernement de Kalisch, district et à 33 kilom. N.-O. de Wiehen, sur la Prosna; 3,500 hab. Fabrication de lainages et bonneterie.

WIERZBICKIE s. f. (viér-zbi-ki — de Wierzbick, natural. allem.). Bot. Syn. d'ALSINE, genre de caryophyllées.

WIESAND (Georges-Frédéric), juriconsulte allemand, né à Wittenberg en 1777, mort à Dresde en 1842. Après avoir été avocat dans sa ville natale, il devint successivement juge provincial à Gommern (1800), consultant juridique (1813) et conseiller à Jessnitz, dans la Lusace. On lui doit deux ouvrages : *Appréciation du droit particulier régissant la haute Lusace* (1832); *Du maintien de la sécurité publique*, etc. (1835).

WIESBADEN (ancienne *Mattiacæ aquæ*), ville de Prusse, capitale, de 1815 à 1866, du duché de Nassau qui a été annexé aux États prussiens, à 10 kilom. N.-O. de Mayence, au pied du Taunus; 31,000 hab. Eaux thermales renommées, bibliothèque, musée d'antiquités romaines et du moyen âge, galerie de tableaux, évêché luthérien, hôtel des monnaies, gymnases, école secondaire, institut agronomique, laboratoire de chimie, tribunal de commerce, etc. Wiesbaden doit à la réputation toujours croissante de ses eaux thermales d'avoir presque entièrement changé d'aspect depuis trente années. Des quartiers neufs ont été bâtis et les quartiers vieux considérablement embellis. C'est une ville de luxe et de plaisirs, où la société la plus riche et la plus élégante se donne rendez-vous, et où se trouve un splendide kursaal, que l'on peut regarder comme le plus somptueux de tous ceux qui s'élèvent sur les bords du Rhin et dans les contrées avoisinantes.

L'eau de Wiesbaden, thermale, chlorurée, sodique, émerge par vingt-trois sources, des schistes du Taunus, dans le voisinage de roches quartzeuses et de basaltes. Nous donnons ici le nom des sources avec l'indication de leur température en degrés centigrades : Kochbrunnen (source bouillante), 69° 7; Adlerbrunnen (source de l'Aigle), 62° 5; Schützenhofbrunnen (source de l'hôtel de l'Arquebuser), 50°; le Miroir, 68° 5; la Brühbrunnen, 62° 5; l'Etoile, 60°; les Quatre Saisons, 58° 8; l'hôtel de Paris, 57° 5; la Chaine d'or, 57° 5; la Bäckerbrunnen, 56°; le Lis blanc, 53°; la ville d'Anspach, 58° 8; la Croix d'or, 51° 2; la Sonnenberg, 50°; les Deux-Boues, 48° 9; le Günther-Klein, 48° 9; hôtel de Cologne, 47° 8; la source Neuve, 47° 6; chez Spengler-Jung, 40°; la Philippsburg, 37° 5.

La Kochbrunnen est abritée par un massif qui supportent deux colonnes; elle est assez abondante pour alimenter, en même temps que la fontaine, les bains des neuf hôtels principaux. L'eau de cette source, à cause de sa température élevée, ne peut être bue que dix minutes ou un quart d'heure après que les verres ont été remplis. Sa saveur est salée et a beaucoup d'analogie avec celle d'un bouillon léger. Son poids spécifique varie de 1,0052 à 1,0065. L'analyse de l'eau de la Kochbrunnen, faite en 1849 par le professeur Fresenius, a donné les résultats suivants :

Chlorure de sodium	6,83565
— potassium	0,14580
— lithium	0,00118
— ammonium	0,01672
— calcium	0,47099
— magnésium	0,20391
Bromure de magnésium	0,00355
Iodure de magnésium	faibles traces
Sulfate de chaux	0,00902
Silice	0,05992
Silicate d'alumine	0,00051
Carbonate de chaux	0,41804
— magnésie	0,01039
— baryte	traces
— strontiane	traces
— fer	0,00561
— manganèse	0,00059
— cuivre	faibles traces
Bicarbonates non désignés	0,19169
Phosphate de chaux	0,00039
Arséniate de chaux	0,00015
Substances organiques	traces
	8,45435

On n'utilise en boisson que l'eau de trois sources : Kochbrunnen, Adlerbrunnen et Schützenhofbrunnen. Les eaux de Wiesbaden sont employées en boisson, en bains et en douches d'eau, en bains et en douches de vapeur; souvent même ces moyens sont combinés les uns avec les autres.

« Les eaux de Wiesbaden, dit M. Armand Roureau, prises à l'intérieur, ont pour premier effet d'augmenter la sécrétion de toutes les membranes muqueuses, et principalement de celle du tube digestif, surtout dans les premiers jours. Lorsqu'on les prend à la dose de deux à quatre verres, elles sont purgatives ou au moins laxatives, et il est remarquable que cette vertu est d'autant plus développée qu'on les a laissées se refroidir davantage. Elles déterminent un accroissement de sécrétion du foie et du pan-

créas. Elles augmentent aussi notablement et constamment la sécrétion urinaire. Elles sont diurétiques, et l'on reconnaît, dans les urines, la présence d'une plus grande quantité de chlorure de sodium. Le seul usage des bains produit ce même effet, tant est considérable l'absorption qui se fait par la peau. Elles sont diaphorétiques, excitent puissamment la transpiration et déterminent la moiteur. » Sous forme de bains, elles agissent sur la peau, où elles déterminent de la rougeur et quelquefois la poussée, caractérisée par de l'érythème et même par de l'urticaire, des éruptions vésiculeuses, pustuleuses, etc. L'eau de Wiesbaden est tonique, reconstituante; elle active et facilite les fonctions digestives.

Le kursaal de Wiesbaden s'élève sur une place dite place Wilhelm, ornée à son centre d'une pelouse verdoyante et bordée par le théâtre, plusieurs hôtels et une colonnade couverte qui sert de bazar. La description suivante est empruntée au *Magasin pittoresque*. « Les six colonnes ioniques qui décoraient la façade sont surmontées d'une inscription latine que l'on ne saurait trouver précise : elle se compose de deux mots et d'un chiffre : *Fontibus mattiacis MDCCCX*, ce qui rappelle que l'on a élevé le monument en 1810, mais que les eaux hygiéniques de Wiesbaden étaient connues des Romains... Après avoir passé sous le portique, on entre dans une salle longue de plus de 43 mètres, large de 20 et haute de 16. Ornée de colonnes de marbre, de statues et de bustes, elle sert tour à tour aux danses, aux concerts, aux festins, et aussi à la roulette... A gauche, on trouve les salles à manger du restaurant; à droite, un cabinet de lecture et plusieurs salons de danse et de jeu. Du côté opposé à la Wilhelmplatz, le kursaal a une façade qui domine un joli jardin bien dessiné, où l'on peut prendre le café et des glaces, entendre les symphonies, les ouvertures et les polkas d'un kiosque orchestre, ou bien encore à l'ombre des saules et des acacias jeter des miettes de pain aux carpes et aux canards de l'étang. »

Le palais ducal ou Schlosschen contient, entre autres curiosités : une bibliothèque de vingt-cinq mille volumes et de curieux manuscrits, dont quelques-uns sont ornés de miniatures du xiii^e siècle; un musée d'antiquités romaines et du moyen âge; un cabinet d'histoire naturelle; une collection d'insectes et une galerie de tableaux. Nous signalerons dans le musée d'antiquités un beau relief trouvé en 1842 à Haddernheim, près de Francfort, et représentant le dieu Mithra coiffé d'un bonnet phrygien, et sacrifiant un bœuf abattu, entouré de figures symboliques, et surmonté des douze signes du zodiaque. Les toiles qui composent la galerie de tableaux sont généralement médiocres pour la plupart; nous devons signaler cependant : une *Sainte famille*, d'Albert Dürer; les *Saintes femmes*, de Rogier de Van der Weyden; un beau *Paysage*, de Swanewelt; un *Déjeuner*, de Heins; une *Marine*, de Van der Velde; le *Saint Christysofome* et la *Sainte Cécile*, du Dominiquin, et une *Sainte Famille*, de l'école du Corrège.

Parmi les autres curiosités de Wiesbaden nous citerons : le *Ministerium*, ou palais du gouvernement; l'église catholique; la nouvelle église réformée; la *Heidenmauer*, fragment de muraille de pierre qui faisait probablement partie de la forteresse romaine de Wiesbaden; des débris (*pfahlgraben*) de la muraille fortifiée que fit élever l'empereur Probus, etc. Les environs de Wiesbaden sont bien loin de rivaliser avec ceux de Bade; ils offrent cependant des promenades agréables. On y visite avec intérêt : le *Dietenmühle*, moulin très-fréquent pendant la belle saison; le nouveau Geisberg; l'ancien Geisberg; le Mausolee, chapelle grecque élevée en mémoire de la duchesse Elisabeth Michailowna; le Neroberg, colline où se voient des débris de constructions romaines; le couvent de Clarenthal, et le château de la Platte, d'où l'on découvre une belle vue, etc. Les bains de Wiesbaden sont fréquentés chaque année par trente à quarante mille personnes.

Wiesbaden est une des villes les plus anciennes de l'Allemagne. Elle était, à l'époque de la conquête romaine, la capitale des *Mattiaci*, tribu germanique établie dans le pays, d'où le nom de *Fontes Mattiaci* (Fontaines Mattiacées) donné par les Romains aux sources thermales qu'ils connurent de bonne heure, au témoignage de Pline le naturaliste; *Sunt et Mattiaci in Germania fontes calidi*, dit-il en effet, au livre XXXI, chapitre II de son œuvre. De plus, les Romains firent de Wiesbaden une forte position stratégique en y établissant un camp retranché (*castrum*) dont les vestiges sont encore très-apparents. Après avoir été pendant longtemps la capitale du duché de Nassau, Wiesbaden a été annexée aux États prussiens à la suite des événements de 1866.

WIESELBURG, ville de Hongrie, dans le comitat de son nom, à 33 kilom. S. de Presbourg, près d'un bras du Danube; 3.500 hab. Fabriques de draps et de sulpêtre, teintureries, tanneries. Entrepôt du commerce des grains. Le comitat de Wieselburg, dans le cercle en deçà du Danube, et, de 1853 à 1860, dans le cercle d'Edenbourg, est borné au N.-O. par l'Autriche, à l'O. et au S. par

le comitat d'Edenbourg, au S.-E. par celui de Raab, au N.-E. par celui de Presbourg; il a 211,028 hectares, 48 kilom. sur 53, et 78,000 hab. Ch.-l. Ungarisch-Altenburg. C'est un pays de plaines, mal arrosé, excepté au N.-E., où il est traversé par la Letha. Le lac de Neusiedel y est en partie compris à l'E., et le grand marais de Wasen-Hanschag, au S. Le sol cultivé y est d'ailleurs fertile et on y récolte tous les genres de céréales et de légumineuses.

WIESELGREN (Pierre), historien et prédateur suédois, né dans la paroisse de Wieselanda, près Wexiö, en 1800. Fils d'un simple paysan, il montra de bonne heure des dispositions remarquables qui lui valurent la protection d'un ecclésiastique, dont il reçut les premières leçons de latin. Il continua ensuite ses études à l'école de Wexiö, puis à l'université de Lund, où il prit ses grades en 1821, et où il devint, l'année suivante, professeur d'histoire littéraire et professeur adjoint d'esthétique, puis, en 1830, conservateur de la bibliothèque de l'université. Bien que ses cours y obtinssent beaucoup de succès, il renonça, en 1833, à l'enseignement pour devenir pasteur de la paroisse de Westerstad, d'où il passa, en 1847, à Helsingborg, en la même qualité. En 1857, il a été nommé prévôt du chapitre de Gothenburg. M. Wieselgren est auteur d'un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on cite comme les plus remarquables : la *Belle littérature suédoise* (Lund, 1833-1835, 3 vol.; Upsal, 1845-1849, 5 vol. 2e éd.); une description de l'évêché de Wexiö, intitulée *Nouvelle description du Smaland* (Wexiö, 1845-1847, 3 vol.), ainsi qu'une édition des *Archives de la famille de La Gardie* (Lund, 1831-1844, 21 vol. in-8°), qui renferment une foule de documents précieux pour l'histoire de la Suède. Il a, en outre, été le collaborateur de Palmblad (v. ce nom), pour son *Dictionnaire des hommes célèbres de la Suède* (Upsal, 1835-1859, 23 vol.; supplément, Cerebro, 1857-1867, tomes I à V), dont il est demeuré l'unique rédacteur depuis 1852, époque de la mort de Palmblad. Le nom de M. Wieselgren jouit, en outre, d'une popularité universelle en Suède, cause de ses efforts pour la propagation des sociétés de tempérance. Non content d'écrire dans ce but une foule de brochures, entre autres celle qui a pour titre : *Dissertation historique sur la législation relative à l'eau-de-vie en Suède depuis les deux derniers siècles* (Lund, 1840), il a entrepris, pendant plusieurs années, des voyages dans toutes les provinces de la Suède, prêchant partout la doctrine de l'abstinence des liquides alcooliques. Aussi n'a-t-il été, à juste titre, surnommé *l'Apôtre de la tempérance*. Il a, de plus, déployé le plus grand zèle en faveur de ce qu'on appelle en Allemagne et en Suède les *missions intérieures*.

WIESEN, rivière d'Allemagne. Elle a sa source à Feldberg, dans la forêt Noire, se dirige vers le S.-O., arrose Schopfheim et Lörrach, entre dans le canton de Bâle et, après un cours d'environ 66 kilom., se jette dans le Rhin, entre Bâle et Huningue.

WIESELLOCH, bourg du grand-duché de Bade, cercle du bas Rhin, ch.-l. du bailliage de son nom, sur la Leimbach; 29,000 hab. Source minérale; mines de calamine.

WIEST (Etienne), théologien allemand, né à Teispach (Bavière) en 1748, mort en 1797. Il entra de bonne heure au couvent des cisterciens d'Aldersbach, qu'il quitta, en 1781, pour devenir professeur de théologie dogmatique, de patrologie et d'histoire littéraire de la théologie à l'université d'Ingolstadt. En 1794, il revint dans son couvent, qu'il habita jusqu'à sa mort. On a de lui, entre autres ouvrages : *Initia philosophiæ purioris cum positionibus mathematicis* (Ratisbonne, 1776, in-8°); *Demonstratio religionis christianæ contra atæis nostræ incredulitatem, sive institutiones theologicæ* (Ingolstadt, 1785-1790, 7 vol.); *De justitia Dei punitiva* (Ingolstadt, 1787, in-8°); *Oratio de necessario scientiæ et pietatis nexu* (Ingolstadt, 1788, in-4°); *Introductio in historiam literariam theologiæ* (Ingolstadt, 1794, in-8°); *Institutiones patrologiæ* (Ingolstadt, 1795, in-8°), etc.

WIETERSHEIM (Edouard DE), homme politique et publiciste allemand, né à Luxembourg en 1789, mort en 1865. Il étudia le droit à Leipzig, prit part en 1813, comme officier de volontaires, à la guerre de l'indépendance allemande et entra ensuite dans le service administratif de la Saxe, où il remplit successivement plusieurs emplois importants. Nommé, en 1840, ministre de l'instruction publique, il déploya en cette qualité une activité féconde, fonda l'Académie royale des sciences et réorganisa complètement l'université de Leipzig. Les événements politiques de l'année 1848 l'obligèrent à résigner son portefeuille; mais il n'en conserva pas moins jusqu'en 1853 la direction des établissements artistiques. On cite comme ses écrits les plus remarquables : la *Démocratie* (Leipzig, 1848) et *Etude sur l'histoire primitive de la nation allemande* (Leipzig, 1852).

WIFFEN (Jérémie-Holme), littérateur anglais, né dans les environs de Woburn en 1792, mort en 1856. Il fut pendant plusieurs années maître d'école, et il s'était déjà fait connaître par des poésies insérées dans dif-

férents recueils, lorsqu'il publia en 1819 sous ce titre : *Heures antiques*, plusieurs pièces de vers, qui attirèrent l'attention du duc de Bedford. Nommé par ce dernier conservateur de la bibliothèque qu'il possédait à Woburn, ainsi que son secrétaire particulier, Wiffen y vécut jusqu'à la fin dans une tranquille retraite, consacrée en grande partie aux travaux littéraires. On a encore de lui : *Julia Alpina*, la *Captive de Stamboul* et autres poèmes (1820); *Mémoires historiques sur la première race d'ancêtres d'où la maison de Russell tire son origine* (1833); *Mémoires historiques sur la maison de Russell, depuis l'époque de la conquête normande* (1834), ainsi que des traductions des poésies de Garcilasso de La Vega (1832), de la *Jérusalem délivrée* du Tasse (1830) et de différentes poésies hébraïques et gauliques.

Wigalois, roman chevaleresque de Wirt de Grafenberg, minnesinger du xiii^e siècle. Ce roman appartient au cycle de la Table ronde. Wigalois est fils du célèbre Gauvain et de la belle Florie; mais il ignore le nom de son père, disparu depuis longues années. A peine sait-il conduire un cheval et manier une lance, qu'il impatient de courir les aventures, il se sépare de sa mère, muni d'une ceinture magique que celle-ci lui a donnée. Le jeune homme arrive à la cour du roi Arthur, la veille d'un grand tournoi, et demande au roi à faire ses premières armes; Arthur l'accueille avec bonté et lui donne même l'accolade. A quelques jours de là, comme le roi était assis avec ses preux autour de la Table ronde, une belle demoiselle, montée sur un palefroi blanc, entra tout à coup dans la salle du festin; elle était escortée d'un main qui se mit aussitôt à chanter d'une voix mélodieuse; puis, elle prit elle-même la parole et demanda, au nom de sa maîtresse Lariette, reine de Korantin, l'assistance d'un chevalier qui ne craindrait pas d'affronter la mort. Wigalois demanda aussitôt à Arthur la permission de tenter l'aventure, et le roi y consent; mais la messagère, indignée de ce qu'on ose confier la défense de sa maîtresse à un aussi jeune chevalier, s'éloigne en laissant Wigalois tout interdit. Celui-ci ne s'en décide pas moins à suivre la demoiselle, mais à une distance respectueuse; il n'ose lui adresser la parole.

Cependant, sur le déclin du jour, l'inconnue s'humanise; elle a besoin d'être protégée. Un terrible chevalier se présente devant eux et leur défend d'aller plus avant. Wigalois le tue d'un coup de lance. La demoiselle comprend alors que ce jeune guerrier n'est pas le premier venu. Ils continuent leur route, et Wigalois se signale par des exploits merveilleux. Enfin, ils arrivent à Korantin chez la reine Lariette. Cette princesse vivait dans de continuelles alarmes depuis l'apparition dans ses États d'un cruel dragon et d'un célèbre magicien, nommé Roaz de Glois, qu'on disait voué au diable. Wigalois renouvelle à ses pieds le serment de vaincre ou de mourir pour elle. Il se fait dire la messe et vole à la recherche du dragon. En son chemin, il rencontre un léopard qui n'est autre que le père de Lariette, assassiné par Roaz de Glois et métamorphosé ainsi par le ciel en punition de ses péchés; il promet à Wigalois la main de Lariette s'il triomphe du dragon, et il lui apprend qu'il est fils de Gauvain, ce qui transporte de joie le jeune héros. Wigalois se dirige vers le repaire du monstre, engage le combat, lui plonge son épée dans le flanc; mais, atteint par un coup de queue du dragon expirant, il est jeté sans connaissance au fond d'un ravin. Une jeune et belle châtelaine le recueille dans son manoir; il se guérit, se repose et part de nouveau pour vaincre l'enchanteur.

Roaz de Glois avait lu dans les astres la prochaine arrivée du fils de Gauvain et s'était assuré, par son art magique, de l'assistance des puissances infernales; mais Wigalois déjoue ses maléfices avec l'aide de la sainte Vierge. Poursuivi jusque dans son palais et réduit à se défendre l'épée à la main, Roaz opposa une vigoureuse résistance. Le combat dura une nuit entière; à la fin, l'enchanteur reçut un coup mortel, mais le chevalier, épuisé par ses blessures, tomba inanimé à ses côtés.

Wigalois revint à la vie, comme bien on pense, et épousa Lariette. Les noces furent célébrées en présence de Lancelot, de Gauvain, d'Yvain et des plus célèbres paladins de la chrétienté.

Wigamur, poème chevaleresque allemand de la fin du xiii^e siècle. Il se rattache au cycle d'Arthur et à l'école du célèbre Wolfram d'Eschenbach. L'auteur en est inconnu. En voici l'analyse : Wigamur, fils d'un roi de Lendrie, avait été dans son enfance enlevé par une sirène, qui l'avait emporté dans son palais de corail au fond de l'Océan et l'avait donné pour compagnon de jeux à sa fille. Mais bientôt un monstre marin, ennemi de la sirène, déroba le jeune homme; ce monstre, digne émule du centaure Chiron, consacra ses soins à l'éducation de Wigamur et s'occupa à en faire un nouvel Achille. Il lui apprit à manier la lyre et l'épée, à lutter, à tirer de l'arc et s'exerça surtout à graver dans son cœur les principes d'honneur et de loyauté dont tout bon chevalier ne doit jamais se départir. Puis il le conduisit dans le pays des Dologiens et se sépara de lui.

Le jeune Wigamur, fort inexpérimenté malgré les bons enseignements de l'homme marin, court toutes sortes de périls, dont il se tire grâce à sa bravoure. Ayant rencontré un cheval tout harnaché et sans cavalier, il saute en selle, et le cheval part aussitôt emportant Wigamur qui ne sait comment le diriger. Un chevalier, le voyant venir à lui brideabattue, croit avoir affaire à quelque intrépide jouteur, et il s'élance à sa rencontre la lance en arrêt. Un combat terrible s'engage, qui dure douze heures; à la fin le chevalier est vaincu. Ensuite, le jeune héros arrive au bord de la célèbre fontaine d'Apator, qui avait l'étrange propriété de se transformer en un étang fangeux à l'approche d'un voluptueux, d'un envieux ou d'un médisant, tandis que les personnes dont le cœur était pur de toute souillure y puisaient la force et la santé. Wigamur, accablé de chaleur, se plonge dans cette fontaine merveilleuse; aussitôt deux dames d'une admirable beauté sortent d'un bosquet de roses et s'avancent vers lui d'un air modeste pour le servir au bain. Le pauvre jeune homme, rouge de honte, veut fuir. Mais les deux dames l'enveloppent d'un drap parfumé, lui essuient tout le corps avec leurs mains blanches et délicates et l'invitent à se reposer sur des coussins moelleux qu'elles avaient étendus au pied d'un arbre. Une foule de chevaliers et de valets viennent lui présenter à genoux du vin et des ragouts épicés, l'aident à passer une robe de soie bordée d'hermine et le conduisent en triomphe vers un magnifique château, où tout semblait disposé pour le recevoir. Le jeune paladin y étudia pendant un mois entier le noble métier de la chevalerie, puis il se rend à la cour du roi Arthur, à Karidol. Chemin faisant, il délivre des serres d'un vautour un jeune aigle qui s'attache à lui et devient, dès ce moment, son compagnon de fortune et de gloire; si bien que le poète ne le désigne plus à partir de ce passage que sous le nom de *Chevalier à l'aigle*.

Au service du roi Arthur, Wigamur accomplit une longue suite de prouesses étonnantes, dont le résumé aurait peu d'intérêt. Qu'il nous suffise de raconter le dénouement de ces aventures : un jour le héros se trouve avoir à combattre en un combat singulier le roi Paltriot, qui, avant de se mesurer avec Wigamur, veut savoir s'il est chevalier ou écuyer, vassal ou homme d'armes. Wigamur raconte son histoire, et Paltriot reconnaît en lui le fils que la sirène lui avait enlevé. A la suite de cette scène touchante, la guerre finit, tout le monde se reconcilie, et le brave Wigamur épouse la fille du roi Atrochlas de Rerat, la belle Douce-Fleur. Ce poème a un peu plus de six mille vers.

WIGAN, ville d'Angleterre, comté et à 71 kilom. de Lancaster, sur le Douglas et le canal de Leeds à Liverpool; 26,000 hab. Ecole de sciences appliquées; importantes manufactures de coton, usines de bronze et d'étain. Dans les environs, riche exploitation de houille; fabrication de toiles, filature de lin. On y remarque une imposante église, dédiée à tous les saints et renfermant quelques beaux monuments; un hôtel de ville, deux chapelles catholiques et une colonne monumentale, élevée à la mémoire de sir Tyldisbey. Aux environs, source sulfureuse, surmontée d'un joli pavillon.

WIGAND (Just-Henri), médecin allemand, né à Revel en 1769, mort à Mannheim en 1817. Après de bonnes études littéraires et mathématiques faites dans sa ville natale, il alla, en 1788, étudier la médecine à Jena et en 1791 à Erlangen; il fut reçu docteur l'année suivante, et, après avoir fait un voyage à Saint-Petersbourg, se fixa à Hambourg, où il acquit beaucoup de réputation par la pratique de son art. En 1814, l'état de sa santé l'obligea de quitter cette ville, et il alla habiter successivement Heidelberg et Mannheim. Il ne put se rétablir et succomba le 10 février 1817. Le professeur F.-C. Nagel, à qui l'on doit l'édition posthume de son principal ouvrage, a donné une notice sur sa vie et appréciée, comme pouvait le faire un homme tel que lui, le mérite de Wigand. Outre un grand nombre de mémoires insérés dans divers recueils, nous devons encore à Wigand plusieurs ouvrages remarquables, parmi lesquels nous citerons : *Traité d'accouchements* (Hambourg, 1798, in-8°).

WIGAND (Eugène-Antoine), helléniste allemand, mort à Berlin en 1843, où il était professeur au gymnase Frédéric-Guillaume. On a de lui : *Coup d'œil sur les formes du dialecte homérique* (1826, 3e éd., 1837); *Indications sur le principe religieux dans la narration historique de Thucydide* (1829); *Aperçu tabellaire de l'histoire ancienne, du moyen âge et des temps modernes*, en collaboration avec Bötticher (1835); *l'Empereur Tibère, document pour l'appréciation de ce César* (1840).

WIGAND (Paul), jurisconsulte allemand, né à Cassel en 1786, mort en 1866. Il fit ses études à l'université de Marbourg et prit ensuite, dans sa ville natale, la direction d'un journal politique, dont le privilège avait été accordé à son père, mais qu'il céda à un autre éditeur en 1807, sous la domination française. Après avoir été, pendant quel que temps, procureur près les tribunaux de

Cassel, il devint juge de paix à Hœxter et, lorsque cette ville eut passé à la Prusse, y fut nommé assesseur près la cour provinciale. Consacrant tous ses loisirs aux études historiques, il fut l'un des premiers à appeler l'attention du gouvernement prussien sur les collections d'archives, qui, depuis plusieurs années, étaient livrées à l'abandon ; il adressa au roi, dans ce but, le premier volume de son *Histoire de l'abbaye princière de Corvey* (Hœxter, 1819). Le chancelier Hardenberg l'appela en 1820 à Pymont, puis, en 1821, à Berlin, pour y travailler à la mise en ordre des archives de la Prusse. Après s'être occupé de celles de Corvey et de Paderborn, dont il rédigea des catalogues complets, il entreprit de classer celles de la Westphalie. Dans ce but il provoqua, en 1824, la fondation de la Société d'archéologie de Westphalie, qui eut pour organe les *Archives pour l'histoire et l'archéologie de la Westphalie* (Hamm, 1826-1827 ; Lemgo, 1828-1838, 7 vol.), dont Wiggand fut aussi le fondateur. En 1828, il commença, de concert avec Strombeck, la publication des recueils des droits provinciaux de sa patrie et fut chargé, peu après, par le ministère de la justice, d'élaborer les codes des provinces comprises dans la juridiction de la cour suprême de Paderborn. Ses travaux à cet effet eurent pour résultat deux ouvrages d'une haute importance pour l'histoire du droit allemand, savoir : le *Droit provincial des principautés de Paderborn et de Corvey* (Leipzig, 1832, 3 vol.) et le *Droit provincial de la principauté de Minden, des comtés de Ravensberg et de Rietberg, de la seigneurie de Rhelda et du bailliage de Reckenberg* (Leipzig, 1834, 2 vol.). Nommé dans l'intervalle (1833) président du tribunal de Wetzlar, il fut, en outre, chargé de remanier en partie la législation particulière de la province rhénane et prit une part active à la controverse au sujet de l'authenticité du *Chronicon Corbeiense*. Outre sa brochure intitulée *Les Sources historiques de Corvey* (Leipzig, 1841), il publia encore, à ce sujet, une édition critique des *Traditions Corbeïenses* (Leipzig, 1843), dans laquelle il prouvait que ce recueil avait subi de nombreuses altérations. En 1839, il fut nommé membre de la commission chargée par la diète germanique de l'organisation et de l'administration des archives de l'ancienne cour de l'empire, et déploya une rare activité dans ces fonctions. Outre les ouvrages que nous avons cités dans le cours de cette notice, on a encore de lui : *Essai d'une exposition systématique des devoirs administratifs et du cercle d'activité des juges de paix* (Marbourg, 1810) ; *Manuel à l'usage des juges de paix* (Göttingue, 1813) ; le *Tribunal secret de Westphalie* (Hamm, 1825) ; les *Servitudes* (Hamm, 1828) ; la *Possession des biens de Corvey* (Hamm, 1831) ; *Mémoires* (Leipzig, 1834) ; *Matériaux importants pour l'histoire et le droit ancien, extraits des archives westphaliennes* (Hamm, 1858).

WIGAND (Jean), théologien allemand. V. VIGAND.

WIGANDIE s. f. (vi-gan-di — de Wigand, évêque de Lithuanie). Bot. Genre de plantes, de la famille des hydrocarées, comprenant six espèces, qui croissent au Mexique et au Pérou : LA WIGANDIE DE CARACAS se recommande par son beau feuillage. (A. Dupuis.) ■ Syn. de DISPARAGE, genre de composées.

WIGBERT ou WIPERT, général au service de la Bohême, mort en 1139. Il descendait d'un roi de Danemark. Ayant pris du service en Bohême, il contribua à l'avènement du duc Wratislas Ier, fit ensuite avec l'empereur Henri IV une campagne en Italie, prit part au siège de Rome, puis revint en Bohême, où il épousa une des filles du duc, qui lui donna le comté de Groiek. Après la mort de Wratislas, il prit parti pour Borzivoy contre Swientopelk, qui monta sur le trône et fit assassiner, dit-on, ce dernier (1109). Wladislav ayant succédé à Swientopelk, Wigbert essaya de le renverser, mais son fils fut fait prisonnier et Borzivoy emprisonné (1110). Il excita alors à la révolte Lobieslas, quatrième fils de Wratislas, et sollicita vainement en sa faveur l'appui de l'empereur. En 1122, il se révolta contre l'empereur. Wladislav fit alors ravager les terres qu'il possédait en Lusace, et, en 1128, il se vit contraint par l'empereur Lothaire de céder au jeune fils de Lobieslas, devenu duc de Bohême, tous les fiefs qu'il avait reçus de Wratislas.

WIGGERS (Gustave-Frédéric), philologue allemand, né à Bistow en 1777, mort en 1860, après avoir consacré toute sa vie à l'étude et à l'enseignement. On a de lui : *Examen argumentorum Platonis pro immortalitate animi humani* (1804) ; *Commentarius in Platonis Eutyphronem* (1805) ; *Socrate envisagé comme homme, comme citoyen et comme philosophe* (1807, 3^e édit., 1811) ; *De Iuliano Apostata* (1810) ; *Essai d'un exposé pratique du pélagianisme et de l'augustinisme* (1810, 2^e édit., 1821) ; *De Grégoire le Grand et de ses considérations anthropologiques* (1838).

WIGGERSIE s. f. (vig-gèr-si — de Wiggers, natural. allem.). Bot. Syn. de vesces, genre de légumineuses.

WIGGLESWORTH (Michel), poète américain, né en 1831, mort en 1705 à Maldon

(Massachusetts), où il remplissait les fonctions de pasteur. On a de lui : le *Jour redoutable* ou *Tableau poétique du jugement dernier*, poème qui obtint beaucoup de succès et dont la cinquième édition est de l'année 1702, et *Méditations sur la nécessité, la fin et l'utilité des afflictions pour les enfants de Dieu*.

WIGHT, anciennement *Vectis*, île anglaise de la Manche, sur la côte du comté de Southampton, dont un détroit la sépare ; 35,158 hectares de superficie, 35 kilom. sur 26 ; 70,000 hab. Ch.-l., Newport. Elle est traversée dans toute sa longueur par une haute chaîne de collines couvertes d'excellents pâturages. L'aspect du pays est très-diversifié et très-agréable. Les côtes sont généralement élevées, surtout au S., et offrent quelques mouillages sûrs. L'île est arrosée par les petites rivières de Medina, de Yar et de Wooten, et possède de nombreuses sources, dont l'eau est extrêmement pure et transparente. Le climat y est très-salubre, en même temps que sa température, tout exceptionnelle, y permet même pendant l'hiver la culture des myrtes, des géraniums et autres arbustes exotiques qu'on chercherait vainement ailleurs. Ces avantages spéciaux à l'île de Wight, l'extrême fertilité de son sol, l'abondance et la beauté de ses fruits, en font une sorte de terre privilégiée et elle est, pendant la saison des bains notamment, le rendez-vous de la plus haute société anglaise. Les poètes l'ont chantée et l'ont appelée tour à tour une miniature de l'Angleterre, une corbeille de fruits et de fleurs, la perle du détroit, le jardin de l'Angleterre, le grenier des comtés de l'Ouest. On y recueille tous les genres de céréales. Les prairies fournissent aussi toutes les espèces de plantes fourragères. On y élève des chevaux, des bœufs, des vaches et surtout une grande quantité de moutons, qui tous sont d'espèce excellente. Il y existe des mines de houille, des carrières de pierre à bâtir et à chaux, de l'ocre rouge, de la terre de pipe et à foulon, etc. ; enfin les côtes sont très-poissonneuses. L'industrie y a pour objet la fabrication de lainages, sacs, amidon, poudre à poudrer, dentelle et sel. Le commerce est très-actif. Les principales exportations consistent en blé, farine, orge, drêche et sel.

Les principales villes de l'île sont Newport, le chef-lieu, Ryde et Cowes. A peu de distance d'East-Cowes se trouve Osborne-House, résidence d'été de la reine Victoria. Osborne-House appartenait du temps de Charles Ier à Fustace Mann ; mais l'édifice primitif a été entièrement métamorphosé par la restauration qu'y fit exécuter le prince Albert. Parmi les curiosités de l'île, nous mentionnerons : les ruines de Quarr Abbey, ancienne abbaye fondée au XII^e siècle par Baldwin de Rivers et son fils Richard, sous l'invocation de sainte Madeleine et sous la règle de Cléaux ; une ferme occupée aujourd'hui l'ancien domaine du couvent ; la carrière (*quarry*) à laquelle il devait son nom ; a fournil, dit-on, les pierres dont fut construite la célèbre cathédrale de Winchester ; Appuldurcombe, résidence de la famille des Worsley, commencée en 1710 par sir Richard Worsley et terminée par son petit-fils. L'édifice, carré et terminé par deux ailes en avant-corps, est immense et d'un aspect imposant ; on y remarque une belle galerie de tableaux, parmi lesquels figurent les portraits de plusieurs rois, donnés directement aux Worsley par ces souverains ; Appuldurcombe possède également un musée d'antiquités. Le parc qui entoure le château est un des plus beaux et des mieux entretenus de l'Angleterre ; la baie d'Alun, ainsi nommée du minéral qui abonde sur sa greve ; la source de Saint-Roch, découverte en 1809 par le docteur Waterworth, médecin de Newport et recommandée contre les maladies nerveuses ; les Nedles, sortes de blocs de rochers crayeux, battus par les vagues et formant sur une partie des côtes les figures les plus bizarres (l'un d'eux, dit la *Femme de Loth*, a été entraîné par la mer en 1764). Ne quittons pas Wights sans rappeler que le poète Tennyson y habite un élégant cottage appelé Freshwater.

A l'époque de la conquête romaine, l'île de Wight s'appelait *Vecta* ou *Vectis*. Les Romains la possédèrent de l'an 45 à l'an 485, où elle passa sous l'obéissance de Cerdic le Saxon. Wight fut, pendant les guerres qui ensanglantèrent l'Heptarchie, le fréquent théâtre d'incessants combats. Ses habitants demeurèrent jusqu'en 678 attachés au culte des druides. A cette époque, Cadwalla, roi des Saxons de l'Ouest, ayant déclaré la guerre à Eldewach, roi des Saxons du Sud, auquel appartenait l'île, fut vainqueur et, pénétrant dans Wight après avoir tué Eldewach, fit un carnage général des habitants. Trois cents familles seulement échappèrent en promettant d'embrasser le christianisme. Quelque temps après, les incursions continuelles des pirates danois amenèrent pour les malheureux habitants de nouveaux désastres. Enfin, en 1052, le comte Godwyn, alors proscrit et exilé, ayant obtenu une flotte du comte de Flandre, vint débarquer sur les côtes de l'île et acheva par le pillage l'œuvre que le meurtre avait commencée. La conquête normande ne fut pas pour Wight un signal d'apaisement. William-Fitz Osborn (1058) la réduisit sous son obéissance

et s'en créa lord. L'île continua jusqu'en 1293 à être gouvernée par des seigneurs indépendants, qui y exerçaient une souveraineté absolue ; en 1293, Edouard I^{er} acquit cette souveraineté, et dès lors le titre de lord de Wight fut réuni à la couronne. Enfin, à plusieurs reprises et jusqu'au XVII^e siècle, Wight ne cessa d'être le point de mire des corsaires français, jaloux de gagner à notre patrie, sur les côtes anglaises, l'équivalent de Jersey et de Guernesey sur les côtes normandes ; a car, ainsi que l'a dit M. Auguste Vacquerie dans un de ses livres, Jersey aux Anglais, c'est aussi insolent que si nous possédions Wight. L'île échappa toujours néanmoins à ces diverses tentatives, et la construction d'ouvrages fortifiés, jointe au stationnement permanent d'une escadre anglaise, y mit un terme. Aujourd'hui, comme nous l'avons dit, Wight est une île des plus pacifiques, et rien n'y ferait soupçonner son sombre passé.

WIGHTIE s. f. (oui-ti — de Wight, botan. angl.). Bot. Genre d'arbuscules grimpants, de la famille des personnées, tribu des chélonées, dont l'espèce type croît au Népal. Il Syn. de DÉCANEURON, genre de composées.

WIGNEHIES, bourg et commune de France (Nord), cant. de Trélon, arrond. et à 11 kilom. d'Avesnes ; pop. aggl., 2,862 hab. — pop. tot., 3,519 hab. Filature de laine, blanchisseries de toiles, fabrication de bonneterie.

WIGNEROD (François DE), général français, né en 1609, mort en 1646. Il était fils de René Wignerod, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, et de Françoise Duplessis, sœur du cardinal de Richelieu. Grâce à la protection de ce dernier, il obtint dans l'armée un avancement rapide, devint, à vingt-trois ans, gouverneur de la ville et de la citadelle du Havre, commanda un peu plus tard un corps d'armée en Lorraine et, après s'être distingué au siège de La Mothe, fut nommé, en 1635, général des galères. Trois ans plus tard, il remporta sur les Espagnols une victoire navale devant Gènes. — Son fils, ARMAND-JEAN, né en 1629, mort en 1715, fut substitué au nom et aux armes de son grand-oncle le cardinal, et fut le père du maréchal de Richelieu (v. ce nom). C'est lui qui fit imprimer à ses frais la jolie édition de la *Bible latine* connue sous le nom de *Bible de Richelieu*.

WIGSTON-MAGNA, bourg d'Angleterre, comté et à 6 kilom. S.-E. de Leicester ; 2,300 hab. Fabrication de bas et bonneterie.

WIGTIE s. m. (vi-tje). Métrol. Unité de poids des Pays-Bas, équivalant au gramme.

WIGTON, ville d'Angleterre, dans le comté de Cumberland, à 18 kilom. S.-O. de Carlisle ; 6,500 hab. Fabrication de futaines, mousselines, guingamps ; imprimerie de coton ; taneries. Bibliothèque publique considérable. Cette petite ville est bien bâtie, commerçante ; elle possède une église élégante, construite avec les matériaux de la station romaine, voisine de *Virosidum*, nommée par les Anglais *Old Carlisle*. C'est la patrie du poète Ewan Clarke.

WIGTON, ville d'Ecosse, capitale du comté de son nom, sur la pente d'une colline, près de l'embouchure de la Blanedoch, à 168 kilom. S.-O. d'Édimbourg ; 2,500 hab. Elle est renommée par la salubrité de sa température.

WIGTON ou **WEST-GALLOWAY** (COMTÉ DE), au S.-O. de l'Ecosse, entre la mer d'Irlande au S., le comté de Kirkcudbright à l'E. et celui d'Ayr au N. ; 11,978 hectares, 60 kilom. sur 22 ; 40,000 hab. Il projette au S. deux longues presqu'îles, dont l'une se termine par le Mull de Galloway et l'autre par le Barrow-Head ; elles sont séparées par la baie de Luce. A l'E. de la plus orientale de ces presqu'îles est la baie de Wigton, qui sépare en partie ce comté de celui de Kirkcudbright. Le sol, dont un bon tiers se compose de marais, est fertile sur la côte et dans les endroits où pour l'amender on a profité d'un énorme banc de marne découvert en 1730. Le climat y est tempéré. Les habitants se livrent plutôt à l'éducation du bétail et à la pêche qu'à l'agriculture. Ils s'adonnent aussi à la fabrication de la toile. Il existe dans quelques districts des carrières de marbre et d'ardoise. On en exporte de la laine, du suif, des peaux de bétail, de la toile, des huiles, etc.

WIGWAM s. m. (ouigh-ouamm). Village indien, en Amérique. Il fut, chambre indienne : *Pour la propriété, la chaleur, pour la grand équilibre, le nid est supérieur de tout point au wigwam de l'Indien, à la case du nègre.* (Michelet.) Au sortir de Bordeaux, on aperçoit des landes, des bruyères, et de loin quelques cahutes dans le goût des wigwams des Indiens. (Th. Gaut.)

WIHTISITE s. f. (vi-ti-zi-te — de Wihtis, nom d'une petite ville de la Finlande). Minér. Substance noire, terne, à cassure faiblement conchoïde, qui a été ainsi appelée du nom du lieu où on l'a trouvée. Il On l'appelle aussi WICHTISITE et WICHTYNE.

— *Encycl.* La *wihtisite* se présente en masses amorphes ; mais elle possède des traces de clivage conduisant, d'après Laurent, à un prisme rhomboïdal presque rectangulaire.

C'est un bisilicate d'alumine et de peroxyde de fer combiné avec un bisilicate de soude, de chaux, de magnésie et de protoxyde de fer. L'analyse y a fait découvrir 56,30 de silice, 13,30 d'alumine, 13 de protoxyde de fer, 4 de peroxyde de fer, 6 de chaux, 3 de magnésie et 3,50 de soude.

WIKES ou **WICCIUS** (Thomas), historien anglais, mort dans les premières années du XIV^e siècle. Il appartenait à l'ordre des chanoines réguliers de Saint-Augustin, et il passa la plus grande partie de sa vie au monastère d'Exeter, occupé de travaux d'érudition. Son ouvrage le plus important est une chronique qui s'étend depuis la conquête de l'Angleterre par Guillaume de Normandie jusqu'à l'an 1304. Elle a été insérée par Thomas Gale dans le tome II de ses *Historia Britannica, Saxonicæ et Anglo-Danica scriptores* (Oxford, 1687-1691, 2 vol.). On y trouve d'intéressants détails sur les trois premières croisades ; mais l'auteur est loin de s'y montrer impartial à l'égard de la France.

WIKSTROEM (Jean-Emmanuel), médecin et botaniste suédois, né à Wenersborg en 1789, mort en 1856. Reçu docteur, en 1817, à l'université d'Upsal, il y devint professeur dans la suite et fut, en outre, intendant du muséum de l'Académie des sciences, professeur d'histoire naturelle au gymnase et membre de l'Académie, dont il fut le représentant au congrès des naturalistes de Hambourg en 1821 et au congrès de Copenhague en 1847. On a de lui : *Dissertatio de Daphne* (Upsal, 1817, in-4°) ; *Conspectus literaturæ botanicæ in Suecia ab antiquissimis temporibus usque ad præsentem* (1831-1832) ; *Flore de Stockholm* (1840). Il avait fourni, en outre, un grand nombre de mémoires au recueil de l'Académie des sciences, pour lequel il rédigea de 1820 à 1850 des *Rapports annuels sur les travaux et ouvrages relatifs à la botanique*.

WILA, divinité infernale, suivante de Nija, la Proserpine de la mythologie slave. Wila était la déesse des sorciers, des sorcières et de tous ceux qui s'occupaient de magie. Elle venait en aide aux hommes de bien, quand ils avaient affaire aux méchants, mais était impitoyable pour ceux que les dieux avaient résolu de punir. Bien que les sorcières fussent vieilles et hideuses, elle était jeune et belle. Elle avait à ses ordres le monstre Kochtchey. V. ce mot.

WILBERFORCE (Guillaume), homme d'Etat anglais, célèbre par ses efforts pour l'abolition de la traite des nègres, né à Hull en 1759, mort en 1833. Descendant d'une ancienne famille du Yorkshire, il fit ses études à l'université de Cambridge, où il se lia d'une étroite amitié avec Pitt. A peine au sortir des bancs de l'université, Wilberforce fut envoyé au Parlement par les habitants de sa ville natale (1780) et suivit attentivement les débats de cette assemblée, sans y prendre d'abord, par prudence, une part très-active. Il s'y rangea parmi les membres qui attaquèrent le ministère de lord North et s'opposèrent à la guerre d'Amérique. Il avait retrouvé Pitt à Londres, et leur intimité ne fit que s'accroître. Aussi, lorsque ce dernier fut placé à la tête du cabinet en 1783, trouva-t-il un partisan zélé dans Wilberforce, qui contribua plus qu'à tout autre à assurer au nouveau ministre une imposante majorité dans la Chambre des communes, et qu'il soutint, à son tour, dans ses tentatives en faveur du but qu'il s'était proposé depuis longtemps. Dès l'âge de quatorze ans, Wilberforce avait adressé à un journal d'York une lettre remarquable, dans laquelle il condamnait l'odieux trafic de la chair humaine, et, dès son entrée à la Chambre, il avait résolu de se dévouer à son abolition. Ce ne fut cependant qu'en 1789 qu'il lui fut permis d'élever au sein du Parlement la voix contre la traite des nègres, et, bien qu'il eût été appuyé par Fox, Pitt, Smith et autres, il ne réussit qu'à obtenir une ordonnance pour l'adoucissement du traitement des esclaves pendant la traversée. Lorsque éclata la Révolution française, il se déclara contre la guerre et vit dans les principes de cette guerre transformation un progrès de l'humanité. En 1790, il remit de nouveau à l'ordre du jour du Parlement la question de l'esclavage ; mais ce ne fut qu'en 1792 qu'il réussit à faire passer le bill d'après lequel le commerce des esclaves devait être aboli en 1795. Toutefois, la guerre et la position critique des colonies anglaises empêchèrent cette mesure d'être mise à exécution à l'époque fixée. Lorsque, en 1806, le ministre Fox eut fait de la question de l'esclavage l'affaire du gouvernement, Wilberforce eut enfin la joie de voir la Chambre des lords et le Parlement adopter (23 février 1807) le bill par lequel le commerce des esclaves devait être interdit dans les colonies anglaises à dater du 8 janvier 1808. Après ce triomphe, son unique préoccupation fut d'engager le gouvernement anglais à faire en faveur de la même cause des démarches auprès des autres gouvernements. Ce fut par son inspiration que Castlereagh mit cette question en discussion au congrès de Vienne, tandis que l'infatigable philanthrope adressait de son côté à la même époque des requêtes à Talleyrand, au roi de Prusse et à l'empereur Alexandre. Après la conclusion du traité par lequel la France, l'Espagne et le Portugal s'engageaient à abo-

lir la traite, il éleva souvent la voix au sein du Parlement contre les violations faites à cette convention soit par les gouvernements, soit par les simples particuliers. En 1816, il fit le premier pas vers l'abolition définitive de l'esclavage, en proposant de diminuer le nombre des nègres des colonies anglaises aux Indes occidentales. Dans la même session, il seconda Folkstone et Tierney dans leur lutte contre l'*Income-tax* (impôt sur le revenu) et prononça, le 18 mars, un brillant discours qui obtint un succès sans exemple et qui eut pour résultat la suppression immédiate de l'impôt. Lorsque le gouvernement eut entrepris de préparer graduellement, à partir de 1823, l'émancipation complète des nègres, il déploya de nouveau la plus grande activité pour accélérer l'accomplissement de cette grande œuvre. Secondé par son ami Buxton, il discuta cette question sous toutes ses faces au sein du Parlement et rassembla une immense quantité de matériaux pour réfuter ses adversaires. Mais il ne devait pas lui être donné de vivre assez pour voir le triomphe de ses efforts; il mourut le 29 juillet 1833, deux jours après qu'avait eu lieu au Parlement la seconde lecture du bill du gouvernement pour l'affranchissement des nègres dans les colonies anglaises. Il eut du moins la consolation, en mourant, de prévoir dans un avenir prochain la réalisation de la grande réforme qu'il avait poursuivie toute sa vie. Outre quelques brochures relatives à la traite des nègres, il avait publié sous ce titre : *Examen pratique des systèmes religieux dominants des chrétiens de profession dans la haute et dans la basse classe en opposition avec le véritable christianisme* (Londres, 1797, souvent réédité), un ouvrage qui obtint un succès extraordinaire et qui fut traduit en français, en italien, en espagnol, en hollandais et en allemand. Edmond Burke mourant passa les deux derniers jours de sa vie à le lire et envoya à l'auteur un message particulier de remerciement pour l'avoir écrit. La vie de Wilberforce, avec des extraits de son journal, a été publiée par ses fils. V. ci-dessous.

WILBERFORCE (Robert-Isaac), théologien anglais, fils du précédent, né en 1802, mort en 1857. Il fit ses études à Oxford, entra dans les ordres, fut pourvu successivement des bénéfices de Farleigh et de Burton et devint, en dernier lieu, archidiacre d'York. Pendant dix-neuf ans, il fut l'une des principales colonnes du puseisme, et dans ses ouvrages intitulés les *Cinq empires* et l'*Histoire de l'érastianisme* il exposa des opinions qui étaient en complète opposition avec les principes du protestantisme. Après avoir encore, dans un livre *Sur la sainte eucharistie*, défendu ouvertement la doctrine de la transsubstantiation et s'être ainsi attiré le blâme de l'archevêque de Cantorbéry, il se convertit, en 1854, au catholicisme. Lié avec le cardinal Wiseman, il ne cessa, depuis cette époque, de le seconder avec zèle. Les motifs qui l'avaient déterminé à embrasser la foi catholique sont exposés dans un livre qu'il publia en 1855, sous le titre de *Principes de l'autorité de l'Eglise*.

WILBERFORCE (Samuel), prêtre et littérateur anglais, frère du précédent, né en 1805. Après avoir fait ses études à Oxford, où il prit ses grades en 1829, il devint successivement pasteur de Brighthelm, archidiacre de Surrey et chapelain du prince Albert, chanoine de la cathédrale de Winchester (1840), moine de Westminster (1845) et enfin, la même année, évêque d'Oxford, siège auquel est attaché l'office de chancelier de l'ordre de la Jarretière. Ce prélat devint enfin, en 1847, grand aumônier de la reine. Bien que soupçonné de tendances catholiques, il a évité de se compromettre par des démarches trop apparentes et a pu ainsi conserver la position éminente qu'il occupe dans l'Eglise anglicane. A la Chambre des lords, au parlement ecclésiastique du diocèse de Cantorbéry, dans les meetings tenus pour des questions religieuses, il s'est acquis la réputation d'un orateur éminent, et le parti de la haute Eglise le regarde comme l'une des colonnes de sa politique. Outre plusieurs recueils de sermons, on a de lui : *Vie de Guillaume Wilberforce, par ses fils, etc.* (1838, 5 vol. in-8°); *Eucharistia* (1839); *L'île Hocheuse et autres paraboles* (1840); *Agathos et autres histoires du dimanche* (1840); la *Correspondance de Guili. Wilberforce, publiée par ses fils, etc.* (1840, 2 vol. in-8°); *Histoire de l'Eglise épiscopale en Amérique* (1844, in-8°); *Tablettes d'un pasteur de campagne; le Temps de la séparation; le Temps de la résurrection* (1863), etc.

WILBERG (Jean-François), pédagogue allemand, né en 1766, mort en 1846 à Elbenfeld, où, dès longtemps, il se livrait à l'enseignement. On a de lui un grand nombre d'ouvrages qui ont pour but la moralisation des basses classes. Tels sont, entre autres : l'*Instituteur et l'ami des enfants* (1795-1799, 2 vol.); *Libre d'éducation des bourgeois et des paysans* (1798); *Maître Leberecht, sa manière de penser et d'agir dans sa profession* (1820); *Feuilles pour servir à l'instruction et à l'éducation* (1824-1826); *Instruction et sujets divers* (1836); *Pensées et jugements du compère Christian sur la vie et l'action dans la classe moyenne* (1843), etc.

WILBRAND (Jean-Bernard), médecin allemand, né à Klarholz en 1779, mort en 1846 à Giessen, où il était professeur d'anatomie et intendant du jardin botanique. On a de lui un grand nombre d'écrits, parmi lesquels nous nous contenterons de citer : *Du rôle de l'air dans l'organisme* (1807, in-8°); *De l'origine et du sens du mouvement sur la terre* (1813, in-8°); *De la classification des animaux* (1815); *Physiologie de l'homme* (1815, in-8°); *Manuel de botanique basé sur le système de Linné* (1819); *Exposé du magnétisme animal en tant que phénomène conforme aux lois de la nature* (1824); *Qu'est-ce que la physiologie?* (1828), écrit dans lequel l'auteur se montre partisan du naturalisme et attaque vivement la physiologie expérimentale; *Manuel d'histoire du règne animal* (1829); *Physiologie générale, et en particulier la physiologie comparée des plantes et des animaux* (1833, in-8°), etc.

WILBRANDIE s. f. (ouil-bran-di — de Wilbrand, n. pr.). Bot. Genre de plantes, rapporté avec doute à la famille des cucurbitacées, et dont l'espèce type croît au Brésil.

WILBYE (John), compositeur anglais, mort dans la première moitié du xvi^e siècle. Il n'est guère connu que par ses ouvrages, et tout ce que l'on sait de sa vie, c'est qu'en 1598 il était professeur de musique à Londres. Cette même année, il publia un recueil de *Madrigaux à trois, quatre, cinq et six voix*, qui fut suivi, en 1609, d'un nouveau recueil du même genre. On y trouve quelques-unes des compositions les plus charmantes et en même temps les plus savantes que la musique anglaise ait produites en ce genre. Telles sont, entre autres, celles qui commencent ainsi : *Flore m'a donné de très belles fleurs; Lady, lorsque je contemple les roses en bouton; Douces aubettes qui sucent le miel; Au fond d'une vallée et Attendes, Corydon, votre amante*. Quelques-unes de ces compositions ont été rééditées avec un grand luxe par la Société des antiquaires musiciens de Londres.

WILCKIE s. f. (ouil-ki). Bot. Syn. de MALCOLMIE et de GATTILIER.

WILCOCKS (Joseph), littérateur anglais, né en 1723, mort en 1791. Il fit ses études à l'université d'Oxford; mais, possesseur d'un patrimoine indépendant, il n'embrassa aucune profession et ne s'occupa que de littérature et d'archéologie. Il fit sur le continent plusieurs voyages et employa une partie de sa fortune à fonder des écoles gratuites pour les enfants pauvres. Outre différents écrits, insérés dans des recueils littéraires et dans les *Transactions philosophiques*, on a de lui un grand ouvrage intitulé *Conversations romaines ou Description succincte des antiquités de Rome avec le caractère des Romains illustres* (1792-1794, 2 vol.), qui peut encore être consulté avec fruit, quoiqu'on y trouve de fréquentes digressions et quelques négligences de style.

WILD (Jean), en latin *Ferus*, prédicateur allemand, né dans les environs de Mayence vers la fin du x^e siècle, mort en 1554. Il entra dans l'ordre des cordeliers et devint, en 1528, prédicateur de la cathédrale de Mayence. Il s'acquit une telle vénération, que, lorsqu'en 1552 les protestants s'emparèrent de Mayence, son couvent fut le seul qu'ils épargnèrent, tandis qu'ils pillèrent tous les autres et chassèrent de la ville tous les ecclésiastiques et tous les religieux des autres ordres. Nous citerons, parmi les écrits de Wild : *in Evangelium secundum Joannem et ejusdem apostoli epistolam I enarrationes* (Mayence, 1550, in-fol.), ouvrage qui fut violemment attaqué par le Père Dominique de Soto et défendu par le Père Michel de Medina; *Annotationes in Ecclesiasten* (Mayence, 1550, in-8°); *Historia dominica passionis* (Lyon, 1555, in-8°); *In Evangelium secundum Matthæum commentarium libri quatuor* (Mayence, 1559, in-fol.), etc.

WILD (Henri), orientaliste anglais, né à Norwich en 1684, mort vers 1730. Il exerçait depuis quatorze ans le métier de tailleur, lorsqu'il fut atteint d'une dangereuse maladie qui le réduisit pour longtemps à l'inaction. Pendant sa convalescence, il chercha des distractions dans la lecture de quelques vieux ouvrages de controverse que le hasard lui avait mis sous la main, et comme le fond de ces livres l'intéressait fort peu, son attention se porta sur les longues citations hébraïques dont ils étaient émaillés. Désireux d'en comprendre le sens, il résolut d'apprendre l'hébreu et y réussit sans maître, à l'aide d'une grammaire et d'un lexique. Il apprit ensuite, dans l'espace de six ans et toujours de la même manière, le latin, le grec, l'arabe, le persan, le chaldéen et le syriaque. Il n'en continuait pas moins de travailler de son aiguille, et son érudition courait risque de demeurer ignorée, lorsqu'un heureux hasard le mit en rapport avec le docteur Prideaux, par l'intermédiaire duquel il obtint un emploi à la bibliothèque Bodléienne d'Oxford. Il donna, en outre, aux élèves de cette université des leçons, dont le produit lui permit d'améliorer sa position, qui avait été fort précaire jusqu'alors. En 1720, il revint à Londres, qu'il habita jusqu'à sa mort, dont on ignore la date. On n'a de lui qu'une traduction du *Voyage de Mahomet*

aux cieuz, qui ne parut qu'après sa mort (1734).

WILD (François), ténor allemand, né à Hollabrunn, dans la basse Autriche, en 1791, mort en 1856. Après avoir été enfant de chœur à Klosterneuburg et à la chapelle de la cour à Vienne, il fut attaché, en 1809, à la chapelle particulière du prince Esterhazy, à Eisenstadt, passa, en 1811, au Théâtre-sur-la-Wien et, deux ans plus tard, devint premier ténor à la cour de Vienne. En 1816, il parut sur l'Opéra de Berlin et, l'année suivante, fut nommé chanteur de chambre à Darmstadt. Il jouissait à cette époque d'une si brillante réputation, que, comme il n'avait pas obéi à l'ordre qui le rappelait à Vienne, l'Autriche demanda son extradition à la cour de Hesse-Darmstadt; mais celle-ci refusa de le livrer, et il continua à faire l'ornement de l'Opéra de Darmstadt jusqu'en 1826, époque où la décadence dans laquelle était tombé ce théâtre le décida à se rendre à Paris. Il y parut avec beaucoup de succès sur la scène de l'Opéra italien et accepta ensuite un engagement à Cassel. Par suite de la triste situation du théâtre de cette ville, il consentit enfin à revenir, en 1830, à Vienne, où son retour excita des transports fanatiques. Il y demeura depuis cette époque jusqu'en 1847, attaché au théâtre de la Porte de Carinthie, et fit, dans le même intervalle, des excursions artistiques à Munich, à Dresde, à Berlin et à Saint-Petersbourg. Si l'étendue et la puissance de la voix, ainsi que le talent de la conduire dans toutes les règles de l'art, sont les qualités essentielles d'un chanteur dramatique, Wild est le plus grand chanteur qu'ait jamais possédé l'Allemagne, car sa voix dépassait en sonorité, en éclat et en puissance toutes celles que l'on avait connues jusqu'alors, et, comme bien peu d'artistes, il savait chanter non-seulement en se conformant strictement aux règles de l'école et en tirant tout le parti possible de ses moyens extraordinaires, mais encore avec une expression et un sentiment qui s'élevaient parfois jusqu'au ton de la passion; il était surtout inimitable dans les récitatifs.

WILDA (Guillaume-Edouard), jurisculte allemand, né à Altona en 1800, mort en 1856. Il commença ses études à l'université de Göttingue sous la direction de Hugo, de Meiser et d'Eichhorn, les continua à Heidelberg sous celle de Thibaut, de Mittermaier et de Schlosser, et, après avoir parcouru le Danemark, l'Allemagne, la Suisse et la France, s'établit comme avocat à Hambourg. Mais, désireux d'embrasser le professorat, il se fit recevoir, en 1831, agrégé à l'université de Halle et y fut nommé, peu de temps après, professeur extraordinaire. Appelé, en 1842, à une chaire de droit à Breslau, il la quitta en 1854 pour aller en occuper une analogue à Kiel. Ses travaux le classent au premier rang parmi les juriscultes qui se sont occupés du droit allemand, que sa connaissance des langues du Nord l'avait mis à même d'étudier à fond, en le comparant avec ses sources originales. Son ouvrage intitulé les *Corporations au moyen âge* (Halle, 1831; Berlin, 1838, 2^e édit.) retrace dans toutes ses phases le développement de cette institution, d'origine essentiellement germanique, depuis sa fondation dans le but d'une sauvegarde mutuelle des droits des hommes libres, jusqu'à sa transformation en association des membres d'un corps de métiers. A cet ouvrage s'en rattache un autre non moins estimable, le *Droit pénal des Germains* (Halle, 1842), que devait compléter une *Histoire du droit allemand*, interrompue par la mort de l'auteur. Ce dernier avait, en outre, fondé, en 1839, avec Reyscher le *Journal du droit allemand* et fourni un grand nombre d'excellents articles au *Dictionnaire de droit* de Weiske.

WILDBAD, ville du royaume de Wurtemberg, cercle de la forêt Noire, bailliage et à 15 kilom. S. de Neuenburg, à 45 kilom. S.-O. de Stuttgart, dans la vallée sauvage de l'Enz; 3,035 hab. Fabrication de papier; commerce de bois de construction. On y voit plusieurs constructions modernes remarquables. A l'extrémité de la rue principale se trouve un magnifique casino, nouvellement construit, avec salle de conversation, café, cabinet de lecture et bains fort bien organisés. Les eaux thermales de cette ville, qui ont de 339 à 389 centigrades, s'emploient contre la goutte et les rhumatismes. C'est une station de bains très-fréquentée, qui compte environ six mille baigneurs chaque année.

WILDBAD-GASTEIN ou **GASTEIN**, village des Etats autrichiens. V. GASTEIN.

WILDBERG (Frédéric-Louis-Chrétien), médecin allemand, né à Neu-Strelitz en 1765, mort en 1850. Après avoir été quelque temps précepteur dans une famille noble, il étudia, à dater de 1789, la médecine aux universités de Halle et d'Iéna, devint médecin ducal en 1795 et, dans la suite, professa à Berlin (1819) et à Rostock (1821). On a de lui : *Pathologia sanguinis* (1791, in-8°); *Résumé du système de la législation médicale* (1804, in-8°); *Manuel de la connaissance physique de soi-même à l'usage des jeunes gens des classes aisées* (1807); *Décisions medico-legales, questionum dubiarum de infantibus neo-gentis* (1808); *Théorie de la nature du sexe féminin* (1811, in-8°); *Manuel de médecine légale* (1812);

De l'économie et de la structure du mécanisme séminal de l'homme (1817, in-8°); *Hygiastique ou l'Art de maintenir la santé de l'homme* (1818, in-8°); *Bibliotheca medicinarum publicæ* (1819, in-4°); *Manuel pratique du médecin* (1823, in-8°); *Du dualisme de la vie et de la santé de l'homme* (1824); *Manuel de diététique pour l'homme à l'état de santé* (1828, in-8°), etc.

WILDE (Jacques DE), numismate hollandais, mort dans les premières années du xvi^e siècle. Il s'occupa toute sa vie de l'étude des antiquités et sut faire partager ses goûts à sa fille, Marie de Wilde, dont les poètes du temps ont célébré à l'envi la grâce et les talents artistiques. Ce fut elle qui grava à l'eau-forte les planches des *Signa antiqua*, publiées par son père (Amsterdam, 1700, in-4°). On a encore de ce dernier : *Selecta numismata antiqua* (Amsterdam, 1692, in-4°); *Gemma selectæ antiquæ* (Amsterdam, 1703, in-4°).

WILDE (Jacques), historien suédois, né dans la Courlande en 1679, mort en 1755. Il fut successivement professeur d'éloquence et de poésie latine à l'Académie de Pernau et professeur de droit naturel et de droit des gens à Kiel, et devint, en 1719, historiographe de Suède. C'est lui qui, le premier, introduit la critique dans l'histoire suédoise et qui a doté cette dernière d'une chronologie régulière et suivie. On cite comme ses écrits les plus remarquables : *Sueciæ historia pragmatica, quæ vulgo jus publicum dicitur* (Stockholm, 1731, in-4°); le *Fondement, la nature, l'origine et l'antiquité des lois suédoises, avec un exposé des changements qui y ont été faits* (Stockholm, 1736, in-4°); *Introduction à l'Histoire de Suède, par Pufendorf* (Stockholm, 1738-1743, 2 parties in-4°); *Præparatio hædægica ad introductionem Pufendorfi in Sæculi Status historiam* (Stockholm, 1741, in-4°).

WILDE (Jean), héros d'une tradition populaire de l'île de Bergen (Norvège). Jean Wilde était un paysan qui, fort instruit des mœurs et coutumes des nains qui habitaient l'intérieur des montagnes, résolut de mettre à profit ces connaissances pour arriver à la fortune. Il savait que ces nains ouvraient quelquefois la porte de la montagne et allaient courir de nuit dans les champs. Il savait aussi que, si, dans ces excursions, un nain venait à perdre un des objets dont il faisait journellement usage, soit son petit bonnet à grelots, soit un de ses souliers de verre, il fallait qu'il le rachetât coûte que coûte. En conséquence, Jean Wilde sortit à minuit, portant un flacon d'eau-de-vie, et, se couchant sur le flanc de la montagne habitée par les nains, il feignit d'être ivre et de s'endormir profondément. Les nains passèrent auprès de lui sans méfiance et se mirent à danser au clair de lune. Mais l'un d'eux ayant laissé tomber son soulier, Jean Wilde s'élança, s'en saisit et retourna chez lui. Le lendemain, le nain prend la figure et les vêtements d'un colporteur et va marchander le soulier perdu. Jean Wilde, reconnaissant le nain, ne rendit la précieuse chaussure qu'à la condition de trouver un ducat dans chaque sillon qu'il tracerait avec sa charrue. Le marché fut conclu, mais il tourna contre le rusé et cupide paysan. En effet, celui-ci, trouvant un ducat dans chaque sillon, ne se donna plus de trêve ni de repos. Enflammé par la soif de l'or, il traça tant de sillons, qu'un beau jour on le trouva mort de besoin et de fatigue au milieu de son champ.

Wildenbourg, château féodal de Suisse, dont les ruines se dressent à environ 5 kilom. de Zug, sur un escarpement à peu près inabordable. Ce château fut, au moyen âge, le repaire de ces seigneurs brigands qui désolaient des contrées entières par leurs exactions sans nombre. Deux fois, dans le xiii^e siècle, la ville de Zug faillit tomber entre leurs mains. Le dernier des seigneurs de Wildenbourg mourut en 1355. Par crainte de représailles, il avait renoncé à détrousser les voyageurs et les marchands; mais, pour charmer sa solitude, il se permettait encore de temps en temps, dit la légende, quelque enlèvement de jeune fille. Un jour, il eut en sa puissance la fille d'un riche bourgeois de Zug qui, ne voyant aucun moyen de lui échapper, écoute ses paroles et feint d'être attendrie par son amour et vaincue par ses promesses; sous prétexte de tranquilliser ses parents, qui pourraient, à l'aide des Zugois, tenter un coup de main contre Wildenbourg s'ils ne voyaient pas revenir leur fille, il lui permet de le quitter en lui faisant jurer de revenir à la nuit; il l'attendra dans le bois. La jeune fille revient en effet, mais accompagnée de son père, le bourgeois Elsener, qui tue le baron avec sa hache d'armes, lui coupe une jambe et rentre dans sa ville avec ce trophée au haut de sa hallebarde. Le peuple se précipite contre le château, qui n'était pas préparé à l'attaque, et n'en laisse que des ruines. Ainsi finirent la maison et le château de Wildenbourg.

WILDENFELS, ville de la Saxe royale, cercle et à 10 kilom. de Zwickau, sur la Mulde; 2,800 hab. Carrières de marbre; fabrication de toiles et de bonneterie. Château des comtes de Solms.

WILDENS (Jean), peintre flamand, né à

Anvers en 1584, mort en 1653. Il reçut des leçons de Verhulst, puis il devint un enthousiaste admirateur de Rubens. Excellent paysagiste, il peignit plusieurs fonds de paysages dans les tableaux de ce maître et travailla de la même façon à la *Sainte Famille* de Rombouts, qu'on voit au musée d'Anvers. Une manière large, un coloris vigoureux sont les qualités dominantes de cet artiste remarquable, dont W. Hollar et J. Matham ont gravé plusieurs tableaux. Il reste peu d'œuvres de Wildens. Nous citerons de lui une *Sainte Famille* avec un fond de paysage, à Anvers, et un *Paysage* dans la galerie du comte Ellesmere. Van Dyck, son ami, a fait son portrait.

WILDENSCHWERT, ville de l'empire d'Autriche, dans la Bohême, cercle et à 53 kilom. E. de Chrudin, sur l'Adier; 3,500 hab. Fabrication de draps, cotonnades et toiles.

WILDENSTEIN, ancien bourg de France (Haut Rhin), près de Wesseling, sur la Thur, cédé à la Prusse par le traité de Francfort (10 mai 1871) et incorporé alors dans l'Alsace-Lorraine; 700 hab. Importante verrerie; filature de tissus. On y remarque les ruines d'un ancien château fort, qui fut démantelé par les Suédois en 1644.

WILDERMUTH (Otilie Ronschütz, dame), femme de lettres allemande, ne à Rottenbourg-sur-le-Necker en 1817. Elle passa ses premières années à Marbach, où était né Schiller, et écrivit de bonne heure des poésies qui ne furent guère connues en dehors de la société au milieu de laquelle elle vivait. En 1843, elle épousa le docteur Wildermuth, professeur de mathématiques et de langue française à Tübingen, et, quatre ans plus tard, publia sous le voile de l'anonyme, dans le *Morgenblatt*, des nouvelles dont le succès l'engagea à persévérer dans la carrière littéraire. L'ouvrage qui commença sa réputation fut ses *Tableaux et écrits de la vie de Souabe* (Stuttgart, 1852, 2 vol.; 5^e édit., 1865), qui suivirent les *Tableaux de la vie des femmes* (Stuttgart, 1855; 5^e édit., 1865). Depuis lors, elle a publié différentes nouvelles qui ont été accueillies avec faveur et parmi lesquelles nous citerons : *Anguste, biographie* (Stuttgart, 1860, 3^e édit.); *A la lumière du jour, tableaux empruntés à la vie réelle* (Stuttgart, 1861); *Problèmes de la vie résolu et à résoudre* (Stuttgart, 1863); *Pierres extraites du sable* (Stuttgart, 1867), etc. Dans la plupart de ses récits, elle s'attache à peindre sous des couleurs aussi vraies qu'attrayantes les joies tranquilles du bonheur domestique, et ses œuvres sont surtout goûtées des jeunes femmes et des jeunes filles. Elle a aussi écrit pour l'enfance de charmants livres, tels que : *Le Salut des enfants* (Stuttgart, 1865, 2 édit.); *De la montagne à la vallée* (Stuttgart, 1867, 3^e édit.); *Du château et de la chaumière*; *Du monde des enfants*, etc.

WILDERNESS (BATAILLE DE), bataille indécise, livrée, le 4 mai 1864, entre les armées fédérales de l'Union américaine et les confédérées (campagne de la Virginie). Dans la matinée du 5 mai, toutes les forces de Grant, à l'exception du corps de Burnside, se trouvaient au sud du Rapidan et traversaient rapidement les solitudes de Wilderness, fourré presque inextricable de pins et de chênes rabougris, où la cavalerie, où l'artillerie elle-même n'ont pas assez de place pour manœuvrer. La plupart des canons avaient été laissés en arrière avec le convoi des bagages. Il est probable que le général Grant désirait éviter toute rencontre sérieuse avec l'ennemi avant d'avoir gagné la position de Spottsylvania-House, située au sud des bois de Wilderness; grâce à cette avance, il lui serait ensuite devenu très-facile de saisir sur une grande partie de son parcours le chemin de fer du Potomac à Richmond par Fredericksburg. Grant espérait sans doute tromper son adversaire sur ses véritables intentions en feignant de vouloir tourner le camp solidement fortifié que les confédérés occupaient à quelques milles plus à l'ouest, au delà d'un ruisseau appelé le Mine-Run; mais Lee, bien renseigné par ses éclaireurs, ne tomba point dans le piège qui lui était tendu et se porta en toute hâte au travers de la ligne de marche suivie par l'armée du général Grant. Sans même attendre le corps de Longstreet, trop éloigné sur sa gauche, il lança contre les fédéraux les forces d'Ewell et de Hill par deux chemins qui traversent les fourrés de l'est à l'ouest, parallèlement au cours du Rappahannock, distant de 3 kilomètres en moyenne. L'armée du Nord se forma aussitôt en ligne de bataille pour recevoir le choc. Le corps du général Sedgwick, appuyé sur la rivière, qu'il venait de franchir, devint la droite; Hancock, déjà très-avancé sur la route de Spottsylvania, revint sur ses pas pour occuper l'extrême gauche, non loin de Chancellorsville, tandis qu'une partie des forces de Burnside, accourues des bords du Rappahannock, arriva à temps pour remplir le large espace laissé libre entre le corps de Hancock et celui de Warren. La lutte commençait déjà; les confédérés venaient se heurter avec fureur contre les régiments de Hancock; ceux-ci soutinrent vaillamment l'assaut et repoussèrent avec succès les colonnes ennemies. Mais ce n'était que le prélude du sanglant conflit de

Wilderness, qui devait dépasser en horreur le carnage des champs de bataille voisins, Fredericksburg et Chancellorsville. Le lendemain, 6 mai, le général Lee garda l'offensive; employant le moyen qui lui avait déjà réussi plusieurs fois, il lança successivement ses forces par grandes masses sur différents points de l'armée opposée. Il attaqua d'abord le centre, mais il ne peut le rompre; Longstreet, qui venait d'arriver sur le terrain, cherche à tourner la gauche fédérale pour l'assaillir en flanc, par une manœuvre analogue à celles qui ont fait la gloire de Stonewall Jackson; mais il est blessé grièvement, le général Jenkins est tué à ses côtés et les soldats, découragés, reculent sans avoir donné la charge. Il était déjà tard et la nuit venait. Alors, par un rapide mouvement d'attaque, le général confédéré Gordon emporta les retranchements qui couvraient l'extrême droite des unionistes, quelques régiments de Sedgwick faiblirent, deux brigades sont débordées et capturées en partie, la déroute commence, et des fuyards se précipitent sur les chemins qui mènent vers les gués du Rapidan. Bientôt cependant Sedgwick rallie ses hommes, des renforts arrivent au pas de course, de nouveaux retranchements s'élèvent, puis l'obscurité croissante empêche les confédérés de poursuivre leurs avantages. Le général Grant, dont la droite était ainsi menacée, profita de la nuit pour menacer à son tour et de la même manière la droite des séparatistes en consolidant sa propre gauche par des forces considérables. Le lendemain matin, lorsque Lee s'aperçut que ses lignes de communication avec le sud étaient en danger, il abandonna toute idée d'offensive, et les deux armées, vaincues l'une et l'autre, attendirent vainement l'attaque. Près de 20,000 morts et blessés étaient tombés dans cette bataille indécise, au milieu des broussailles de Wilderness. Le général Wadsworth, un des plus honorables et des plus respectés de l'Amérique, était parmi les victimes.

WILDESCHAUSEN, ville de l'Allemagne du Nord, dans le duché d'Oldenbourg, à 35 kilom. S.-E. de la ville de ce nom, sur la Hunte; 3,300 hab. Institut de sourds-muets; fabrication de faux.

WILDGRAVE s. m. (vild-gra-ve). Comte forestier, dans quelques États allemands.

WILDGRAVIAT s. m. (vild-gra-vi-a). Charge, dignité de wildgrave.

WILDHAUS, village de Suisse, canton et à 22 kilom. S. de Saint-Gall; 1,200 hab. Patrie de Zwingle.

WILDER DE MAITHSTEIN (Ignace), juriconsulte et économiste allemand, né à Hanovre en 1770, mort à Vienne en 1855, où il exerçait la profession d'avocat. On a de lui, entre autres écrits : *De l'administration de la législation générale de l'Autriche* (1835); *De droit autrichien en ce qui concerne les fabriques* (1838); *De la preuve devant les tribunaux autrichiens d'après les codes de commerce et d'industrie indigènes et étrangers* (1838); *Commentaire théorique et pratique des lois sur le crédit en Hongrie* (1841-1845, 2 vol.); *Appréciation de la constitution hongroise* (1849); *Dictionnaire de tous les mots employés dans le code civil de l'Autriche* (1843 et années suiv.).

WILDT (Jean-Christien-Daniel), philosophe et mathématicien allemand, né à Hanovre en 1770, mort en 1844. Il professa la philosophie à Göttingue et les mathématiques à Cassel, et obtint plus tard un emploi important à la Monnaie de Hanovre. On cite, parmi ses écrits : *De notatione annali Saturni* (1793); *Table systématique et complète des catégories* (1795; 6^e édit., 1815); *Introduction à l'ensemble de la philosophie* (1797); *Logique et encyclopédie générale des sciences* (1801; 3^e édit., 1809); *Aperçu des affaires d'Etat au point de vue de la politique pratique* (1817).

WILDUNGEN, ville de l'Allemagne du Nord, dans la principauté et à 13 kilom. S.-E. de Waldeck, sur la petite rivière de la Wilde, affluent de l'Eder; 2,000 hab. Sources minérales acides, dont il s'exporte annuellement 50,000 cruchons. Château ducal; établissement de bains.

WILDUNGEN (Charles-Louis-Eberhard-Henri-Frédéric de), littérateur allemand, né à Cassel en 1754, mort en 1822. Après avoir occupé différents emplois au service du duc de Nassau-Wissingen et de l'électeur de Hesse, il devint, en 1799, directeur de l'administration des eaux et forêts et conserva ce poste jusqu'à sa mort, malgré les changements politiques qui, dans l'intervalle, s'opérèrent dans la Hesse. On a de lui des poésies et des écrits en prose qui se rapportent tous à la chasse et qui ont été réunis dans les deux recueils suivants : *Le Livre vert ou Chant des amis de la chasse* (Leipzig, 1783) et *Étrennes aux amis de la chasse* (Marbourg, 1794-1799, 6 vol.), continués sous le titre d'*Amanach des chasseurs* (1800-1812, 8 vol.).

WILEIKA, ville de la Russie d'Europe, gouvernement et à 165 kilom. E. de Wilna, sur la Wilia, chef-lieu du district de son nom; 3,000 hab. Récolte et commerce de céréales.

WILFORD (Francis), orientaliste anglais, mort en 1822. Il était originaire du Hanovre

et fut envoyé, en 1781, aux Indes orientales, comme lieutenant d'un corps de Hanovriens, qui allait renforcer les troupes anglaises. Peu de temps après la paix de Mangalore (1784), il fut mis en garnison à Russapaglia, et y consacra les loisirs que lui laissait le service à l'étude des antiquités indiennes, qu'il chercha à expliquer au moyen des renseignements qu'il put trouver à ce sujet dans les auteurs grecs et latins; mais ce travail lui fut rendu très-difficile par son ignorance absolue des langues orientales, et, dans son premier essai, qui fut inséré en 1785 dans les *Asiatic Researches*, il se plaint de n'avoir pas le temps d'étudier ces langues. Peu de temps après, il fut envoyé à Bénarès, ville qui était alors le centre de l'érudition indienne, et il y chargea un pandit de lui enseigner les dialectes sacrés de l'Inde, et surtout de lui indiquer les passages des *Védas* et des *Purânas* qui avaient rapport à l'histoire de l'Occident. Le premier résultat des nouveaux travaux de Wilford fut un essai sur l'*Egypte et le Nil d'après les livres des anciens Indous* (1792). Il est bon de dire que, pour satisfaire aux désirs de son élève, qui était sans défiance aucune, le pandit avait fabriqué des documents, mais avec une telle habileté que le savant W. Jones s'y laissa prendre lui-même. Voici, du reste, comment s'y prit le pandit pour induire son élève en erreur. Wilford désirait savoir s'il y avait jamais eu des relations entre l'Égypte et l'Inde; et le pandit, peu soucieux de la vérité historique, se contenta de substituer dans les extraits qu'il faisait des livres sacrés, le nom de l'Égypte à celui de toutes les autres contrées qui s'y trouvaient mentionnées. Ce ne fut qu'en 1804 que Wilford découvrit la mauvaise foi de son maître, et il en éprouva un tel chagrin, que sa santé, déjà très-faible, en fut sérieusement compromise pendant longtemps. Il était devenu l'un des premiers membres de la Société asiatique et associé étranger de l'Institut de France (Académie des inscriptions et belles-lettres). On a de lui différents mémoires insérés dans les *Asiatic Researches*, et qui témoignent d'un grand zèle de sa part pour les recherches orientales; mais il faut se tenir en garde contre ceux qui ont été écrits avant 1804. En voici la liste : *Remarques sur la ville de Tagara* (1787); *Sur l'Égypte et sur le Nil* (1792); *Dissertation sur Semiramis* (1795); *Description de quelques inscriptions antiques* (1797); *De la chronologie des Indous* (1797); *Remarques sur les noms des divinités cabires* (1797); *Sur le mont Caucase* (1799); *Essais sur les îles sacrées de l'Occident* (1805-1810); *Chronologie des rois de Magadha* (1805); les *Eres de Vikramaditya et de Salvadhana* (1805); *Sur la géographie ancienne de l'Inde* (1822).

WILFRIED (saint), moine anglo-saxon du vi^e siècle, né vers 634, mort en 709. Il séjourna à Rome, puis en France, retourna en Angleterre, où il fonda les monastères de Stamford et de Ripon, fut nommé par le roi Aléfrid évêque de Northumberland (664), eut part aux négociations qui rétablirent Dagobert II sur le trône, et porta le christianisme chez les Frisons, qui l'honorèrent comme l'apôtre de leur pays. Les catholiques célèbrent sa fête le 12 octobre.

Wilfrido, opéra-comique, livret de M. ***. Marseillais, musique de M. Ginouvès, musicien également marseillais; représenté au Grand-Théâtre de Marseille en avril 1869. Le sujet a été emprunté à la littérature allemande. La partition a obtenu un succès local très-marqué. Chanté par Ismaël, l'Alchéri et Mme Geruzier.

WILH (Louis), poète allemand, né à Wevelinghoren, près de Dusseldorf, en 1807. Il appartenait à une famille israélite et fit ses études aux universités de Bonn et de Munich; mais la religion qu'il professait lui ayant fermé la carrière académique, il se rendit à Francfort, s'y lia avec Gutzkow, et débuta dans le *Phénix*, journal édité par ce dernier. Il visita ensuite Londres et Paris, revint diriger à Francfort un établissement péagogique, et, tout en collaborant au *Tétragraphe* de Gutzkow, éditait lui-même l'*Annuaire artistique et littéraire*. En 1848, il devint le collaborateur d'un journal politique de Paderborn, et se vit condamner, à cause du ton acerbe et démocratique de ses articles, à un an de détention dans une forteresse. Il se réfugia alors en France, où il se créa des ressources en enseignant la langue allemande. Il a publié à part les ouvrages suivants : les *Hirondelles* (Manheim, 1847; 2^e édition, Paris, 1860); le *Mendiant pour la Pologne*, poésies allemandes et françaises (Paris, 1864, in-8°); le *Pays bleu* (Paris, 1865, in-18), etc.

WILHELM (Jean), en latin *Joannes Gualtelmus*, philologue allemand, né à Lubeck en 1550 ou 1554, mort en 1584. Après avoir suivi pendant plusieurs années les cours de l'université de Cologne, il vint en France, étudia à Paris et de là se rendit à Bourges dans l'intention d'entendre Cujas; mais, à peine arrivé dans cette ville, il succomba à une fièvre ardente. Malgré sa mort prématurée, il s'était déjà fait connaître par des ouvrages qui dénotaient une profonde érudition et une grande sagacité critique. Il était, en outre, en grande estime auprès des savants de son temps, et Juste Lipse l'appelait le nouvel

astre de l'Allemagne. De Thou, qui était très-lié avec lui, a porté sur lui le jugement suivant : *Tanta erat in eo morum probitas, tantum in litteris judicium, tanta in sermone suavitatis, ut alium vix meminerim qui latine sinili cum facilitate et puritate loqueretur, ut omittam raram in poetica facultatem sive græca verteret, sive ex ingenio faceret.... Hæc vero proferri possum me semper ab amicissimis juvenis colloquiis meliorem ac doctiorem discessisse.* On a de Wilhelm : *De magistratibus reipublicæ romanæ libellus* (Rostock, 1577, in-8°); *Veremilium libri tres* (Anvers, 1582, in-fol.); *Plautinorum quæstionum commentarius* (Paris, 1583, in-8°).

WILHELM (Philippe), médecin allemand, né en 1795, mort à Munich, où il était professeur de chirurgie et directeur de la clinique chirurgicale, en 1839. On a de lui : *De la fracture de la clavicula et des diverses méthodes appliquées au redressement de cette partie du corps* (1822, in-8°), le meilleur traité que l'on eût eu jusqu'alors sur la matière; *Chirurgie clinique* (Munich, 1830, in-8°).

Wilhelm Meister, roman de Goethe (1777, 4 vol. in-8°). Cette œuvre de Goethe, qu'on appelle généralement un roman social, se divise en deux grandes parties : les *Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*, parues de 1777 à 1785, et les *Années de voyage de Wilhelm Meister*, qui ne virent le jour qu'en 1821. Comme toujours, on a cherché à retrouver dans Wilhelm Meister Goethe lui-même; un auteur écrit rarement un roman psychologique sans tomber sous le soupçon d'avoir fait une autobiographie. Il est vrai que Goethe a écrit les mots suivants : « J'ai eu l'occasion pendant mon voyage d'Italie de réfléchir beaucoup sur moi-même, sur les autres, sur le monde et l'histoire; de cette réflexion j'ai tiré maintes choses, assez peu neuves peut-être, mais bonnes à dire et que j'exprimerai à ma façon. Tout cela forme un ensemble dans *Wilhelm Meister*. » C'est donc l'histoire des espérances, des craintes, des illusions, des regrets d'un homme du xviii^e siècle, un tableau de la société entière, que Goethe a voulu retracer. Wilhelm Meister est un jeune marchand qui se croit la vocation de l'artiste; à travers maintes aventures, il cherche le vrai but de la vie et trouve enfin sa véritable voie dans la pratique de la médecine. Le sujet du livre est donc un homme qui se cherche lui-même. Dans les *Années d'apprentissage*, nous trouvons une série de caractères, les uns réels, les autres idéalisés; tout un mélange d'événements vulgaires et d'aventures bouffonnes qui font un singulier contraste avec les parties élevées et purement artistiques de l'ouvrage. On a eu certainement tort de comparer cette œuvre dont la portée est purement philosophique au *Roman comique* de Scarron, qui n'avait d'autre prétention que d'exotiser le rire par des scènes grotesques. La même peinture de la vie des comédiens a pu amener cette comparaison que rien au fond ne justifie. C'est dans cette première partie de *Wilhelm Meister* que se trouve l'épisode si charmant et si connu de Mignon. Une jeune fille italienne est l'enfant d'un amour criminel qui a entraîné un moine à oublier ses serments. Les deux époux, déjà si coupables, découvrent après leur hymen qu'ils étaient frère et sœur, et que l'inceste est pour eux la punition du parjure. La mère perd la raison; le père parcourt le monde comme un malheureux et ne trouve le repos dans aucun asile. L'enfant né de cet amour incestueux est enlevé par des saltimbanques; c'est parmi eux, alors qu'elle a déjà dix ans, que Meister la trouve et prend pitié d'elle à cause des cruels traitements qu'on lui fait éprouver. Mme de Staël a admirablement compris ce caractère de Mignon. « Dans cette créature extraordinaire, dit-il, il se développe un mélange singulier d'infamie et de profondeur, de sérieux et d'innocence; ardente comme les Italiennes, silencieuse et persévérante comme une personne réfléchie, la parole ne semble pas son langage. Le peu de mots qu'elle dit cependant est solennel, et répond à des sentiments bien plus forts que son âge et dont elle-même n'a pas le secret. Elle s'attache à Wilhelm avec amour et respect; elle le sert comme un domestique fidèle; elle l'aime comme une femme passionnée; sa vie ayant toujours été malheureuse, on dirait qu'elle n'a point connu l'enfance, et que, souffrant dans l'âge auquel la nature n'a destiné que des jouissances, elle n'existe que pour une seule affection, avec laquelle les battements de son cœur commencent et finissent. Enfin la jalousie, cette impression trop forte pour de si jeunes organes, brise la pauvre enfant qui a senti la douleur avant que l'âge lui donnât la force de lutter contre elle. On ne peut se représenter sans émotion les moindres mouvements de cette jeune fille; il y a je ne sais quelle simplicité magique en elle, qui suppose des âmes de pensées et de sentiments; l'on croit entendre gronder l'orage au fond de son âme lors même que l'on ne saurait citer une parole ni une circonstance qui motive l'inquiétude inexprimable qu'elle fait éprouver. » Tout le monde connaît cette admirable chanson dans laquelle elle exprime ses regrets pour l'Italie :

Connais-tu le pays où les citrons mûrissent ? etc.

V. MIGNON.

Wilhelm Meister lui-même est une nature molle, un miroir dans lequel se reflètent toutes les impressions; son esprit est susceptible de toute culture et a besoin de toute culture. Il n'a pas, comme Faust, conscience de ce qu'il veut; tout le séduit pour un instant; son activité consiste à s'assimiler les éléments qui l'entourent. Chaque nouvel amour qui l'envahit lui semble le seul vrai.

Les *Années d'apprentissage* sont certainement un roman philosophique et social, le premier chef-d'œuvre d'une trilogie dont les *Affinités électives* furent le second et les *Années de voyage* le troisième. La tâche pratique que Goethe s'impose dans ce groupe de ses œuvres est de représenter l'émancipation de l'individualité sous le triple aspect des facultés naturelles dont ressort notre vocation, de l'amour, dont le mariage est le résultat, et de la propriété ou de la fortune d'après laquelle nous occupons une position dans le monde, sur laquelle nous établissons nos relations et de laquelle dépend notre culture personnelle. Voilà ce qui a été rendu possible par le principe qui gouverne le monde moderne, le principe de la libre subjectivité qui a produit la réforme dans l'Église en Allemagne et la révolution dans l'État en France. Pour poser nettement le rôle que dans cette question Goethe a donné à chacun de ses ouvrages, disons, en un mot, que dans les *Années d'apprentissage* nous voyons le développement de l'individualité, dans les *Affinités électives* la lutte de l'individualité libre avec le destin ou la fatalité, et enfin, dans les *Années de voyage*, la défaite de la fatalité par la résignation et l'activité. La vie de Wilhelm Meister est une de ces révélations qu'il se fait à lui-même; à chaque instant il fait une nouvelle découverte dans son for intérieur, et ce n'est pas seulement d'une faculté à l'autre qu'il voltige comme un papillon, mais aussi d'une femme à l'autre. De la sentimentale Marianne il passe à la coquette Philine, de la belle comtesse à la ménagère Thérèse, jusqu'à ce qu'il trouve enfin son idéal dans Nathalie. Il est sérieusement préoccupé de découvrir sa véritable vocation, de combler les lacunes de son éducation et d'élever le niveau de sa culture intellectuelle; avec douleur il constate tout ce qui lui manque encore; avec ardeur il se jette dans une activité fébrile dont il attend les progrès, avec étonnement il constate enfin qu'il n'obtient pas de satisfaction absolue dans cette voie spéciale qu'il a choisie. Tout le mouvement qu'il se donne lui semble une profonde erreur qui ne doit le mener à rien. Des souvenirs de jeunesse, un amour naissant le poussent d'abord vers le théâtre, mais il apprend vite à connaître et les misères et les vices de la profession, les défaillances et les déficiences de l'art. Les comédiens au XVIII^e siècle étaient encore exclus de la société, et Wilhelm Meister en se rangeant de leur côté, en bravant ainsi les préjugés de son temps, croit suivre une vocation décidée. Entre le négociant qui calcule les chances de l'avenir et l'artiste qui prend la fantaisie pour guide de son existence et vit au jour le jour, il y a tout un abîme. Goethe a profité de ce passage de son roman pour exposer tout un art dramatique qu'il met dans la bouche de Wilhelm Meister, que ses dispositions à la critique ont bientôt dégoûté de sa nouvelle profession. Meister a été mis en contact avec la noblesse; un autre horizon s'ouvre devant ses yeux, une indépendance complète, une dignité personnelle lui semblent constituer une vie parfaite; la transition n'est pas aussi étonnante qu'elle apparaît de prime abord, et Goethe a mis une certaine ironie dans son exposition. La noblesse a dans ses manières un côté théâtral qui la rapproche de la profession dramatique et rappelle les gestes emphatiques et les dehors pompeux usités à la scène. Meister ne reste pas longtemps dans ses illusions, et les faiblesses du monde aristocratique se montrent à lui tout aussitôt. Il se repaît alors sur lui-même; la frivolité de tout ce qu'il a vu l'a dégoûté du monde; des idées religieuses l'envahissent. Il constate que la propriété ou la possession est la base de la société. Dans la sphère commerciale cette idée est prise trop exclusivement comme but de la vie; chez les artistes, par contre, comme moyen; chez la noblesse elle-même, la possession est une des conditions de sa grandeur. Un conflit éternel existe entre la propriété foncière et la propriété mobile, c'est-à-dire l'argent; mais la première s'obtient par la seconde. De toutes ces réflexions utilitaires Meister est porté vers des méditations plus esthétiques. Le charme de la musique opère sur lui et le dernier mot des *Années d'apprentissage* est une *kalakagathie*, c'est-à-dire un perfectionnement moral et intellectuel obtenu par la culture du beau. Dans les *Années de voyage* Goethe a donné une pédagogie sociale qui nous apprend à vaincre le destin en faisant un choix raisonné de notre vocation, en concluant une association ou un mariage basé sur des natures homogènes. La nécessité d'une association libre est le résultat social des *Années de voyage*. Ce roman, malheureusement inachevé, se compose de deux parties bien distinctes; l'une, une série de nouvelles dans le genre des *Affinités électives* et dont la conclusion est chaque fois la renonciation ou le départ, le voyage; l'autre, un système de pédagogie que Goethe lui-même a qualifié

d'utopique. Comme base de l'édifice social Goethe prend la famille, et son organisation comme couronnement de l'association libre de toutes les professions. L'éducation doit mener à la prudence et à la sagesse. On obtient ce résultat directement par une observation attentive du temps; aussi Goethe demandait-il dans sa province pédagogique, qui doit servir de modèle, la multiplication des horloges et des instruments chronométriques. La première loi du travail est d'arriver jusqu'à la perfection dans une science; par elle, et implicitement par la comparaison, nous apprendrons à connaître les autres. L'homme doit avoir trois vénération : 1^{re} pour ce qui est au-dessus de lui; 2^o pour ce qui est au-dessous de lui, c'est-à-dire la terre, la nature, et 3^o pour son semblable. De cette triple vénération sort une quatrième qui les résume, c'est la vénération de nous-même. Dans l'éducation, on observera avec soin la hiérarchie d'apprenti, de compagnon et de maître. Chacun est élevé selon son individualité dans la province pédagogique; chacun est séparé dans son cercle d'activité, mais peut aisément, en voyant ses facultés mûrir, passer à d'autres parties. Les arts sont divisés en arts sévères et arts libres; et le mot métier, par suite de la mauvaise acception qu'il a prise, est écarté. Le plus sévère de tous les arts est l'architecture, car il n'est pas admissible qu'on puisse y commettre une faute comme dans la peinture ou dans la musique. La liberté des religions est admise; mais la religion chrétienne est adoptée comme la dominante. Goethe, en harmonie avec les trois vénération, distingue trois religions : la religion ethnique, qui prêche l'adoration de la divinité; il comprend dans celle-ci tous les cultes païens; la religion philosophique, qui cherche à établir l'union de l'homme et de l'univers; et la religion d'amour, que le Christ nous a enseignée et qui prêche l'oubli du mal et le pardon pour les pécheurs. Ces trois religions se trouvent réunies dans la religion absolue qui est l'adoration de ce qu'il y a de suprême, la raison et le sacrifice. Toutes les fortunes particulières sont la propriété publique et commune; chacun reste gerant de ce qu'il possède. Ce n'est pas là du communisme. Goethe ne cherche qu'à produire une évolution dans les idées qui existaient à son époque sur la propriété. Le dimanche, chacun va avouer aux juges ou aux anciens de la province dans quel état sont ses affaires matérielles, et ceux-ci décident sur les moyens à prendre pour écarter une catastrophe et soutenir chacun dans un état d'aisance relatif. Pour les affaires spirituelles, l'habitant de la province pédagogique ne relève que de lui-même. Goethe ne veut ni grande ville ni petite ville; l'une engendre la corruption et l'autre l'étroitesse de pensée. Wilhelm Meister est enfin arrivé à une harmonie complète dans sa culture; mais, pour obéir aux lois de l'association, il faut qu'il arrive dans une spécialité au grade de maître. Dans sa vie accidentée, il a pu souvent constater les misères du corps humain, et les nombreux accidents qui peuvent l'endommager. Il apprend donc la chirurgie et tâche de sauver ses semblables de la mort et de leur épargner des souffrances. La première récompense est de rappeler à la vie par une saignée habile un jeune homme précipité avec son cheval dans les flots d'un fleuve. Ce jeune homme est son fils.

Les *Années d'apprentissage* de Wilhelm Meister ont été traduites en français par Levelinges (1802, 3 vol. in-12), travail où l'œuvre de Goethe disparaît presque entièrement; par Th. Toussenet (1829, 4 vol. in-12), et par Mme la baronne de Carlowitz (2 vol. in-12 de la bibliothèque Charpentier). Les *Années de voyage* (première partie) ont été traduites en français par Th. Toussenet. Une dernière traduction, à laquelle nous n'hésions pas à donner la préférence, comme exactitude et comme élégance à la fois, est celle de M. Théophile Gautier fils.

WILHELM (Charles), théologien et géographe allemand, mort en 1857. Il fut ministre évangélique à Bade et fonda à Sinsheim une société d'antiquaires qu'il dirigea jusqu'à sa mort. On a de lui : *Option et conduite ou Religion et fanatisme* (1818, 2 vol.); *Du chant spirituel et en particulier des anciens chants d'église* (1824); les *Apôtres du Christ* ou les *Premiers croyants, histoire des apôtres et de leurs épîtres* (1825); *Description de l'antique monticule des morts mis à découvert en 1827 et 1828 près de Sinsheim* (1830); *Carte géographique du duché de Bade* (1834); *Voyages en Amérique cinq cents ans avant Christophe Colomb* (1842), etc.

WILHELMINE, reine de Prusse. V. LOUISE DE MECKLEMBOURG-STRELITZ.

WILHELMINIEN s. m. (vi-lèl-mi-ni-ain). Hist. relig. Membre d'une secte fondée au XIII^e siècle par une Bohémienne du nom de Wilhelmine, qui prétendait être une incarnation du Saint-Esprit.

WILHELMGLUCK, hameau du Wurtemberg, à 2 kilom. de Hall, dans le cercle de l'Alt. Riches mines de sel.

WILHELMSHAFEN, c'est-à-dire *port de Guillaume*, port militaire de la Prusse, sur la mer du Nord, dans le territoire acheté par la Prusse en 1854 au duché d'Oldenbourg, près-du golfe de Jade. Ce port, autour duquel s'élève une ville appelée sans doute à

prendre un grand développement, a reçu son nom du roi Guillaume, qui l'a inauguré au mois de juin 1869. On y a établi des chantiers de constructions navales pour l'État, et on a protégé cette importante position maritime par des batteries, des ouvrages détachés et par un grand fort appelé Hoppensfort.

WILHELMHEBE (CHÂTEAU DE). V. WAHLERSHAUSEN.

WILHEM (Guillaume-Louis BOCQUILLON, dit), compositeur français, et fondateur des écoles populaires de chant en France, né à Paris en 1781, mort dans la même ville en 1842. Son père, ayant embrassé la carrière des armes, exigea que le jeune Guillaume vint auprès de lui faire le rude apprentissage militaire.

En 1795, un décret de la Convention créa à Liancourt (Oise) une école nationale pour les fils des officiers défenseurs de la patrie. Le noyau de cet établissement devait être formé par les élèves de l'ancienne école de Liancourt, fondée par le duc de La Rochefoucauld, auxquels viendraient se joindre ceux de l'institution du chevalier Paulet, casernes à Popincourt, et ceux de Léonard Bourdon, qui, jusqu'alors, avaient occupé l'église Saint-Martin-des-Champs, où se trouve aujourd'hui le Conservatoire des arts et métiers. Le jeune Guillaume Bocquillon fut admis dans le nouvel établissement. S'il faut en croire Wilhelm lui-même, ce fut dans cette maison qu'en attendant un enfant de l'église de Liancourt chanter une mélodie de Gossec, le futur créateur de l'orphéon s'écria pour la première fois : « Moi aussi, je suis musicien ! » Dès lors, il ne songea plus qu'à apprendre la musique; mais les moyens de l'étudier manquaient à peu près complètement à l'école. Il n'y avait d'artiste à Liancourt qu'un brave militaire appelé Guette, et quel artiste ! Ce père Guette était un homme prodigieux, enseignant la clarinette, le basson, le cor, la trompette, voire même la grosse caisse et les cymbales. Wilhelm lui fit part de son projet d'organiser une musique militaire à l'école. Le père Guette recruta quelques élèves, distribués des instruments et met en répétition le premier pas redoublé. Mais il manquait à cet orchestre si singulièrement improvisé une flûte, par cette raison peut-être que la flûte était le seul instrument dont Guette ne jouât pas. « Prends cette petite flûte et cette méthode de Devienne, dit-il à Guillaume; va et souffle. » L'enfant ne se le fit pas dire deux fois. Il étudia si bien qu'en quelques semaines il se trouva en état de faire convenablement sa partie.

Mais une autre ambition mordit bientôt au cœur l'élève de Liancourt; il voulut composer. Sans ressources pour se diriger dans l'étude ardue de l'harmonie, il s'avisait d'analyser à sa manière les morceaux qu'il avait sous les yeux et qui se réduisaient presque absolument aux chants patriotiques de Gossec et aux exemples de la méthode Devienne. À force de recherches, il finit par découvrir dans la bibliothèque du château les traités de Rameau, et, à dater de ce moment, il n'eut plus d'autre livre entre les mains. Ginguéné, auteur de *l'Histoire littéraire de l'Italie* et musicien consommé, vint inspecter l'école. Il distingua immédiatement celui qui, sans maître et encore enfant, était parvenu à concevoir et à écrire de la sorte et donna aussitôt l'ordre d'envoyer le jeune Bocquillon à Gossec, qui venait d'être placé à la tête du Conservatoire.

Wilhem partit et fut reçu. Mais il ne suffisait pas d'être reçu. Il fallait rester; à cela consistait la difficulté grande. Le père Bocquillon, en effet, devenu commandant de la citadelle de Perpignan, voulait absolument que son fils suivît la carrière des armes. Prières, supplications, tout fut inutile. Gossec, qui avait déjà apprécié la valeur du jeune Wilhem, ne se laissa pas rebuter. Le candidat revint à Liancourt; mais les leçons du professeur l'y suivirent. Le travail de l'élève soigneusement annoté lui était retourné, et chaque envoi nouveau constatait des progrès si grands que Crouzet, que l'on avait intéressé au jeune homme, sollicita et obtint une pension de 600 francs. Wilhem quitta dès lors Compiègne, où avait été transférée l'école, et vint s'établir à Paris. Là, il se perfectionna dans la lecture musicale, acquit sur la flûte un talent remarquable et s'appliqua sérieusement à l'étude du chant et du piano. Quant à la composition, on peut affirmer que, malgré les conseils de Gossec, il n'apprit l'harmonie que de lui-même et au moyen de livres qu'il put se procurer. Bien que Méhul s'intéressât au jeune élève, l'antipathie de ce maître pour les formes méthodiques ne pouvait être que d'un faible secours à son protégé. Si Wilhem parvint à coordonner et à préciser ses connaissances musicales, il le doit surtout à François-Louis Perne, le très-habile professeur. L'élève conserva d'ailleurs pour ses maîtres la plus grande vénération.

Malgré les succès obtenus par Wilhem au Conservatoire, le commandant de la citadelle de Perpignan refusait de croire à une vocation qui s'affirmait cependant tous les jours de plus en plus. La pension n'ayant pas été payée, le jeune compositeur demanda inutilement des subsides à son père, et il se vit obligé de demander à Crouzet un emploi de répétiteur de mathématiques et de gram-

maire au Prytanée de Saint-Cyr. Mais le démon de la musique le possédait plus que jamais, et trois mois après, à la distribution des prix, il faisait exécuter une composition de Gossec. Comme récompense de son zèle, on le chargea officiellement de donner dans le Prytanée des leçons sur l'art musical.

Pendant les années qui suivirent, Wilhem écrivit un grand nombre de morceaux tels que hymnes, scènes et chœurs avec ou sans orchestre, qui furent exécutés dans diverses solennités. On remarqua particulièrement un opéra de circonstance, composé et représenté à l'occasion du couronnement de l'empereur, et un chant guerrier écrit à la même époque et dont Gossec fit partout le plus grand éloge. Cependant, la pensée constante de Guillaume Bocquillon était de revenir à Paris. Il put mettre enfin son projet à exécution en 1807.

Wilhem prit le parti que doit suivre tout musicien sans fortune et se mit à donner des leçons. En même temps, comme la ressource des écoliers est toujours incertaine, il entra dans les bureaux de la commission chargée de la rédaction et de l'impression du grand ouvrage publié par le gouvernement sur l'Égypte et dont la direction était confiée à Jomard. Là, il se trouva en relations suivies avec plusieurs savants et littérateurs distingués et eut de nombreuses conférences avec Villoteau, dont les mémoires relatifs à la musique des anciens et des modernes habitants de l'Égypte offrent tant et de si consciencieuses recherches.

C'est pendant cette époque que, indépendamment des leçons qu'il donnait, Wilhem trouva le temps de se livrer à la composition. La plupart de ses morceaux se distinguent par une grande pureté de mélodie, par une expression de sentiment qui n'est ni forcée, ni embarrassée, par une manière de prosodier toujours irréprochable, enfin par la simplicité et l'originalité des pensées. Quelques-uns ont obtenu un succès populaire. Parmi ces dernières, nous signalerons principalement les *Aleux de Charles VII*. L'auteur auquel il emprunta le plus souvent ses paroles fut Béranger, dont il venait, à cette époque, de faire la connaissance. On sait que Béranger a composé toutes ses chansons sur des airs connus et que la pensée ainsi que la forme poétique se sont toujours arrangées dans le travail du poète d'après des coupes données auxquelles s'adaptait la chanson nouvelle. Eh bien, s'il arrivait à Wilhem de rencontrer dans les productions récentes de son ami quelque pièce qui lui inspirât un chant nouveau dont il fût content, le poète n'avait plus de repos qu'il n'eût appris cet air tout neuf pour lui, ne voulant pas en chanter d'autre, afin que la musique se répandît en même temps que les vers; or, ce travail est fort pénible lorsqu'on n'est pas musicien. Béranger ne se rebutait pas; l'élève était aussi patient que le maître, et ils riaient ensemble de bon cœur du mal qu'ils se donnaient l'un et l'autre... avec tant de plaisir. Wilhem avait atteint sa vingt-neuvième année, lorsqu'il obtint la place de professeur de piano au collège Henri IV. Il songea alors à se marier, et Béranger, tout en disant que c'était là une leçon que son ami ne lui ferait jamais apprendre, signa à son contrat à sa manière, c'est-à-dire en composant une de ses plus jolies chansons.

Tout en composant des romances qui obtinrent le plus grand succès dans les salons à la mode, Wilhem ne négligeait pas son instrument de prédilection et publiait une édition fort améliorée de la méthode de flûte de Devienne. A cette même époque, il donnait aussi des leçons d'harmonie. Si nous notons cette particularité, c'est que ce fut en enseignant cette partie de l'art qu'il conçut l'idée d'une portée vide collée sur une planche et garnie de trous propres à recevoir des fiches représentant les signes de la musique en notes mobiles, procédé excellent dont il devait tirer un si grand parti pour faire concevoir aux élèves la théorie du renversement des accords. L'occasion de développer cette idée féconde ne tarda pas à se présenter, et c'est sur elle que repose, au moins pour une large part, le système d'enseignement, la méthode qui fit et fera toujours la gloire de Wilhem. Pendant les courts instants de son ministère (20 mars-22 juin 1815), Carnot avait rêvé d'améliorer l'instruction du peuple, et, à cet effet, il avait tenté d'adapter aux classes fréquentées par les enfants pauvres le mode d'enseignement mutuel, si commode, si économique, si avantageux à tous égards. Il était homme de trop grand sens pour écarter la musique de son programme, et il avait eu déjà quelques entretiens à ce sujet avec Choron, lequel, pour faire justice des attaques et des préventions dont il avait été l'objet, réunit un certain nombre d'enfants et leur fit exécuter, en présence du ministre, deux ou trois morceaux appris en fort peu de leçons. Waterloo vint se mettre en travers de si beaux projets; mais une société destinée à répandre l'instruction dans les classes populaires reprit en sous-œuvre le projet de Carnot. Wilhem y fut admis sur la présentation de Jomard le 5 avril 1816, et des écoles furent ouvertes à Paris sous le patronage de M. de Chabrol, préfet de la Seine. Dès que ces écoles furent organisées, on songea que l'étude du chant pourrait y être avantageusement introduite, et l'on s'adressa à Choron, dont on avait adopté la *Méthode de lecture*

et d'écriture, pour en former des tableaux destinés à l'enseignement. Peut-être Choron décida-t-il un peu trop vite que l'application du mode de l'enseignement mutuel était impraticable. Toujours est-il que, lorsque, le 25 juin 1819, M. de Gérando fit à la société d'instruction élémentaire la proposition d'introduire l'enseignement du chant dans les écoles populaires, cette proposition fut vivement discutée; elle allait même être abandonnée faute d'un homme à mettre à la tête de cet enseignement, lorsque le hasard mit en présence Béranger et M. de Gérando, qui fit part au chansonnier de l'embarras où la société se trouvait. « J'ai votre homme, » dit celui-ci, et il désigna Wilhem. Le lendemain, ce dernier avait disposé le tableau synoptique du travail successif et simultané des huit classes. Il présenta immédiatement ce tableau à M. Jomard, l'un des membres de la commission chargée par la société d'examiner les méthodes d'enseignement musical. « Tout en approuvant l'ensemble, dit M. de Lafage, que nous avons déjà cité, M. Jomard pensa que, pour apprécier exactement la valeur de l'invention, il fallait voir le plan de l'inventeur mis à exécution; la commission pourrait alors comprendre comment l'étude de chaque intervalle isolé, le chant successif et simultané de chacune des classes, les lectures mesurées sans intonation musicale, les dictées parlées, en un mot toute la manœuvre de l'enseignement s'accommoderait au mode actuel, c'est-à-dire à l'emploi des noteurs, à la division en cercles, à la disposition locale et autres habitudes des classes de ce genre. Pendant un mois, Wilhem s'occupa de préparer cette séance, et ayant réuni dans une salle prêtée par M. de La Haye, instituteur dans l'île Saint-Louis, plusieurs de ses élèves des deux sexes au nombre de quarante à cinquante, il opéra de la manière la plus heureuse en présence de la commission; il mit dès lors en pratique plusieurs des procédés ingénieux qu'on lui doit. On exécuta un beau chœur sur le quatrain de Voltaire : *Tout amour d'un Dieu*. Les six parties de ce morceau étaient calculées de telle façon que chaque classe ne dépassât pas l'un des six intervalles depuis l'unisson jusqu'à la sixte. Ce morceau a été depuis retouché et inséré dans l'*Orphéon*. L'effet de cet ensemble fut excellent, et tout se passa de manière à contenter des juges même un peu difficiles. « Voilà qui est bien, dirent tout d'une voix les membres de la commission; mais ces jeunes gens possédaient des connaissances musicales, et l'enseignement tel que nous le désirons doit s'adresser à des élèves qui ne savent rien. »

Cette nouvelle difficulté ne rebuta pas Wilhem. Il accepta le défi, et l'on choisit comme lieu d'essai l'école de la rue Saint-Jean-de-Beauvais, premier berceau de l'enseignement mutuel en France.

Des ce moment, Wilhem conçut l'idée de populariser la musique par l'introduction du chant élémentaire dans les écoles primaires, et il n'eut plus d'autre but. Persuadé que, pour rendre facile et non rebutant l'étude de l'intonation et du rythme, il fallait surtout une bonne répartition du travail et une gradation parfaite des difficultés, il s'efforça de disposer les premières études musicales dans l'ordre le plus naturel, le plus clair, le plus rationnel. Il n'eut même pas l'idée de refaire le système de notation en usage; il comprenait trop bien le parti qu'on pouvait tirer du dessin même que présentent les combinaisons aujourd'hui en vigueur. Dès lors on peut dire que sa méthode était fondée. Deux fois interrompu dans ses travaux par la maladie qui devait l'enlever à l'art et à l'enseignement populaire, Wilhem trouva d'abord le chant par écho, qui, en l'absence de toute idée musicale, de tout sentiment, amène à l'idée d'imitation si inhérente à la nature humaine; puis vint le chant sur la main, cette trouvaille si simple, si heureuse, dont l'idée première revient à Rameau et qui consiste à se servir des cinq doigts de la main comme des cinq lignes d'une portée musicale vive. En s'emparant de cette idée, Wilhem la modifia fort heureusement.

Nous n'avons pas à expliquer ici la méthode Wilhem. Disons seulement que bien des critiques assaillirent le maître courageux et infatigable. Il ne se laissa jamais rebuter, fier d'avoir pour lui l'approbation de tous les hommes compétents. Choron, après avoir assisté à plusieurs exercices des élèves de Wilhem, déclara publiquement, avec une honnêteté dont on ne saurait trop lui tenir compte, qu'il s'était trompé lorsqu'il avait cru l'enseignement mutuel inapplicable à l'étude de la musique. En 1820, M. Francoeur fit un tableau comparatif sur diverses méthodes proposées pour l'enseignement du chant dans les écoles, et, à la suite de ce rapport, celle de Wilhem fut adoptée par tous les établissements d'enseignement mutuel. Le projet de la Seine ratifia ce choix et nomma Wilhem directeur d'une école modèle de chant. Malheureusement, cette école était encore à l'état de projet en 1842.

Cependant, la méthode écrite qui devait vulgariser le système de Wilhem marchait lentement. Dès les premières livraisons, Choron avait remarqué que le nombre des tableaux était fort considérable et hors de proportion avec le reste des études. Wilhem sentit la justesse de cette critique, et il refondit en

entier son travail, qui parut en 1832. De nouvelles modifications ayant encore fait simplifier le travail, une édition, pour ainsi dire définitive, parut en 1834. Les tableaux de Wilhem furent ensuite publiés en 1830 en 1836, traduits en anglais et adoptés dans toutes les écoles d'Angleterre.

Les préoccupations d'un système à fonder n'empêchaient pas Wilhem de répondre à des demandes que lui adressaient soit des sociétés d'enseignement, soit des instituteurs désireux d'être éclairés sur quelque point de sa méthode, et la correspondance de Wilhem serait sur bien des points utile à consulter. De plus, il écrivait pour satisfaire soit des amis poètes, soit des éditeurs. Aucun travail ne le rebutait. L'Eglise réformée de Paris réclamant une exécution convenable du chant des psaumes, Wilhem composa pour l'école du consistoire un travail spécial à l'aide duquel on pouvait, au bout de douze leçons, déchiffrer les psaumes, en observant la valeur des durées. Voici le titre (un peu long) de cet ouvrage : *Douze leçons hebdomadaires de musique vocale à l'usage des jeunes élèves qui suivent le cours de chant sacré institué par le consistoire de l'Eglise réformée de Paris, extraits, d'après la délibération du consistoire, de la méthode élémentaire de musique et de chant*. Wilhem a publié dans le même genre : *Choix de trente psaumes et Nouveau choix de mélodies des psaumes rythmées et disposées à trois parties*.

Les autres œuvres publiées par Wilhem à cette époque sont les *Chants religieux* et les *Chants moraux*, qui, presque tous, ont été publiés de nouveau dans l'*Orphéon*.

Tant de travaux ne pouvaient passer inaperçus. S'ils n'ont pas été récompensés comme ils méritaient de l'être, il convient de dire que, à défaut du gouvernement, la ville de Paris s'est efforcée de reconnaître les très-grands services rendus par l'illustre novateur à l'enseignement des classes populaires. En 1835, par arrêté du préfet de la Seine et sur la délibération du conseil municipal de la ville de Paris, Wilhem fut nommé directeur-inspecteur général de l'enseignement du chant dans les écoles primaires de la Seine, et, plus tard, lorsque cet enseignement fut introduit dans l'Université, délégué général pour l'enseignement universitaire du chant. Ce choix de l'administration était naturellement indiqué par les nombreux travaux dont nous avons déjà parlé et aussi par le succès de certaines réunions formées par Wilhem sous le nom de réunions de l'*Orphéon*. Voici quelle en avait été l'origine.

En 1833, Wilhem réunit dans le passage Pecquai des élèves choisis parmi ceux qui fréquentaient les onze écoles existantes. Ces élèves devaient venir une fois par mois au lieu assigné comme rendez-vous. On ne tarda pas à reconnaître les difficultés d'un tel arrangement, qui forçait un grand nombre d'enfants à se déplacer. Frappé de cet inconvénient, aidé d'ailleurs par le conseil municipal, Wilhem chercha à rendre ces déplacements moins considérables en réunissant tout à tour ses élèves dans trois arrondissements. Un règlement fut délibéré au comité central d'instruction primaire et approuvé au conseil royal par le ministre de l'instruction publique le 8 mars et le 11 novembre 1836. Tous les élèves admis aux cours de l'*Orphéon*, et que l'on nomma orphéonistes, devaient être rassemblés à des époques convenues pour concourir à l'exécution publique de divers morceaux. Le premier exercice de ce genre eut lieu en 1836 dans la salle Saint-Jean. A l'époque même à laquelle avaient commencé les réunions orphéoniques, Wilhem avait publié les premiers cahiers d'un *Repertoire de musique vocale sans accompagnement, composé de pièces inédites et de morceaux choisis à voix seule ou à plusieurs parties*. Cette collection, qui prit ensuite le titre d'*Orphéon*, a été continuée et compte 5 volumes en 80.

Wilhem donnait ses soins à plus de cent écoles toutes florissantes; et il s'occupait d'un *Traité de composition musicale*, auquel il comptait mettre la dernière main aussitôt après les séances annuelles de l'*Orphéon*, lorsque la mort de sa femme et de l'un de ses fils arrêta le cours de cette brillante carrière. Il se retira à Chailiot, se rapprochant de son ami Béranger et comme s'il eût eu des lors le pressentiment d'une fin prochaine. A dater de ce moment, Wilhem resta sombre et malade jusqu'en 1842. Tout absorbé qu'il était de la fixation définitive du programme des grandes réunions de cette année, il fut atteint tout à coup, le mardi 19 avril, d'une fluxion de poitrine, et le 26, à six heures du soir, il expira dans les bras de son dernier fils. L'homme est mort; l'œuvre est restée; elle est immortelle.

WILHEMSIE s. f. (oui-lèmm-si — de *Wilhem*, n. pr.). Bot. Syn. de *MERCKIA*, genre de caryophyllées.

WILIA, rivière de la Russie d'Europe. Elle prend sa source dans le gouvernement de Minsk, à l'E. de Wileika, coule à l'O., entre dans le gouvernement de Wilna, baigne Wileika et Wilna et se jette dans le Niemen, à Kowno, après un cours de 630 kilom., dont 500 sont navigables.

WILKE (Guillaume-Georges-Constant), agronome allemand, né à Weimar en 1761, mort en 1788. Il est connu par ses ouvrages

suivants : *Règles principales que l'on doit observer dans la culture des arbres* (Leipzig, 1783, in-8°); *Recueil de règles à observer dans la culture des jardins à légumes* (Halle, 1784, in-8°); *Livre élémentaire pour ceux qui veulent établir des jardins de plaisance et cultiver les fleurs* (Halle, 1785, in-8°); *Nouveau recueil de règles pour le jardinage* (1787, in-8°), etc.

WILKEN (Frédéric), historien allemand, né à Ratzeburg en 1777, mort en 1840. Il fit ses études à l'université de Göttingue, y devint, en 1800, répétiteur de la Faculté de théologie et accepta, trois ans plus tard, l'emploi de précepteur du jeune prince Georges-Guillaume de Schaumbourg-Lippe, qu'il accompagna à l'université de Leipzig, puis dans un voyage en Allemagne. En 1805, il fut nommé professeur d'histoire à Heidelberg et joignit à cette chaire, en 1805, les fonctions de directeur de la bibliothèque de l'université. La restitution, en 1815, des trésors scientifiques et artistiques que les Français avaient emportés à Paris quelques années auparavant lui suggéra l'idée de réclamer pour l'université d'Heidelberg la bibliothèque Palatine, qui avait été pillée pendant la guerre de Trente ans et donnée au pape régnant à cette époque. En dépit des obstacles que rencontra cette réclamation d'un trésor à la propriété duquel la cour de Rome faisait valoir comme titre indiscutable une possession de près de deux cents ans, Wilken réussit à obtenir la restitution de 891 manuscrits, qui formaient une partie notable de cette bibliothèque. Nommé, en 1817, bibliothécaire en chef et professeur à l'université de Berlin, il y devint successivement membre de l'Académie des sciences (1819), historiographe royal, professeur d'histoire à l'école militaire, conseiller au collège supérieur de la censure et enfin, en 1830, conseiller intime du gouvernement. Après avoir visité l'Italie en 1826, il exécuta, en outre, aux frais du gouvernement, deux voyages scientifiques en Angleterre et en France (1829), puis à Wiesbaden et à Munich (1838). En 1839, il fut atteint d'une maladie mentale qui dura jusqu'à sa mort. Wilken s'était formé surtout par l'étude des écrits de Sylvestre de Sacy et avait cherché à marcher sur les traces de cet illustre modèle. Parmi ses ouvrages, qui ont principalement pour objet l'histoire de l'Orient et la langue persane, pour laquelle il publia le premier, en 1805, une grammaire et une chrestomathie, le plus remarquable est son *Histoire des croisades d'après les relations des historiens orientaux et occidentaux* (Leipzig, 1807-1832, 7 vol.), dont le mérite consiste surtout en ce qu'elle est la première qui s'appuie sur des sources orientales; elle pêche, toutefois, au point de vue de la critique historique, parce que l'auteur y a mêlé trop facilement la légende à l'histoire. On a encore de Wilken : *De bellorum cruciatorum ex Abulfeda historia* (1798), étude critique, couronnée par l'université de Göttingue; *Histoire de la formation, du pillage et de l'écroulement de la collection de livres d'Heidelberg* (Heidelberg, 1817); *Histoire de la bibliothèque royale de Berlin* (Berlin, 1828).

WILKES (terre de), prétendue terre des régions antartiques, découverte par le lieutenant américain Wilkes en 1840. Les explorations du capitaine anglais Ross ne confirmèrent pas cette découverte, qui peut passer pour chimérique.

WILKES (John), publiciste et orateur anglais, né à Londres en 1727, mort en 1797. Il fut d'abord grand shérif du comté de Buckingham et colonel de la milice, puis fut envoyé en 1754 par le bourg d'Aylesbury à la Chambre des communes; il se jeta dans l'opposition et devint le plus redoutable adversaire des Tories. John Wilkes agita le pays pendant dix ans et créa au gouvernement anglais les plus graves embarras. En 1762, il publia en l'honneur de la politique étrangère de lord Chatham un pamphlet concernant la rupture avec l'Espagne, qui eut un certain retentissement, et l'année suivante il adressa à lord Bute, le ministre alors tout-puissant, une dédicace ironique de la pièce historique de Ben Johnson, intitulée la *Chute de Mortimer*. On sait que Mortimer, parvenu au pouvoir par l'amour de la reine Isabelle, mère d'Edouard III, fut pendu par ordre du Parlement. L'allusion était manifeste. Wilkes regardait cette épître, empreinte d'une moquerie sanglante, comme son chef-d'œuvre. Un intrigant célèbre, fort écouté par lord Bute, Bubb Doddington, qui, à force de servir et de trahir toutes les causes, parvint un jour à la pairie, avait fondé un journal, le *Briton*, pour la défense de l'administration. En réponse, Wilkes publia le *Briton du Nord* (le *North Briton*). En se donnant pour écossais, on prétendait être meilleur Anglais que ceux qui en prenaient le nom. Dans le *North Briton*, les préjugés nationaux furent exploités avec passion, et jamais l'invective contre un ministre ne fut portée au degré de violence qu'elle atteignit contre lord Bute sous la plume de son adversaire. Cependant lord Bute l'avait dédaigné, mais, quinze jours après sa retraite, il parut un 45^e numéro du *North Briton*, où le roi était positivement accusé d'avoir proféré un mensonge (*infamous fallacy*) dans son discours pour la prorogation du Parlement. Moins endurant que son prédécesseur, George Grenville ordonna

des poursuites, et un secrétaire d'Etat, lord Halifax, décerna un mandat de recherche et d'arrestation.

Quand les officiers publics se présentèrent pour arrêter Wilkes, il les effraya par des menaces, et leur déclara que leur commission était illégale. Ils se retirèrent, mais revinrent le lendemain plus rassurés ou forts de nouveaux ordres, s'emparèrent de sa personne, sans lui donner copie du mandat, aux termes de la loi, et le conduisirent devant le secrétaire d'Etat. Pendant que lord Temple, son ami, averti à temps, requérait en sa faveur de la cour des plaids communs un *writ d'habeas corpus*, c'est-à-dire une autorisation de faire juger si l'accusation était légale, le prisonnier, qui avait refusé de faire aucune réponse, était brusquement transporté à la Tour et mis au secret. Mais la loi anglaise est tutélaire pour la liberté individuelle. Un second *writ d'habeas corpus* ordonna au constable de la Tour d'en ouvrir les portes; et, conduit devant la cour des plaids communs, dans Westminster-hall, l'accusé devint accusateur. Il dénonça un noir complot contre les libertés de la nation, imputant aux ministres de l'avoir choisi pour victime, parce qu'ils n'avaient pu l'acheter ni le corrompre. Ses moyens de droit furent examinés, et le chef de la cour, sir Charles Pratt, magistrat habile et indépendant, ami constant de Pitt et de sa politique, déclara, au nom du tribunal entier, que si les précédents ne permettaient pas de taxer d'illégalité flagrante l'arrestation et le mandat, M. Wilkes cependant devait être élargi, en vertu de son privilège de membre du Parlement; car il ne pouvait être poursuivi pour libelle, et l'immunité parlementaire ne devait souffrir d'exception que lorsqu'il s'agissait de plus graves délits. Cette décision est célèbre dans les fastes de la jurisprudence anglaise, et Pratt, promu plus tard à la pairie avec le titre de lord Camden, est du petit nombre des juges dont le nom est demeuré cher aux amis de la liberté.

Wilkes, à peine rentré chez lui, écrivit aux secrétaires d'Etat une lettre ainsi conçue : « Milords, à mon retour de Westminster-hall, où j'ai été relaxé de mon emprisonnement à la Tour en vertu d'un mandat de vos seigneuries, je trouve que ma maison a été pillée, et sans être informé que les objets volés sont en la possession d'une ou deux de vos seigneuries. J'insiste, en conséquence, pour que vous les fassiez rendre sur-le-champ à votre humble serviteur. » La lettre fut aussitôt imprimée; les ministres eurent la naïveté de répondre que ses expressions étaient inconvenantes et que ses papiers avaient été saisis parce qu'il était l'auteur d'un libelle séditieux.

Alors commença un interminable et terrible procès reste célèbre dans l'histoire du droit constitutionnel britannique. John Wilkes, invoquant tour à tour la force et la loi, la constitution et l'émeute, tantôt se défendant avec une dignité hautesse, tantôt attaquant avec une violence excessive, parvint, en de certains moments, malgré sa réputation contestée, sa probité mise en doute, à conquérir la noble attitude du patriote persécuté, et à voir la presse contemporaine placer son nom décrié auprès des noms glorieux de Hampden et de Sidney. Lorsque la Chambre des communes, saisie de l'affaire, eut décidé, à une majorité de 273 voix contre 111, que le nommé Wilkes était un mensonger, scandaux et séditeur, libelle tendant à la trahison, et qu'il devait être brulé par la main du bourreau, Wilkes dit de sa place que tous les droits de la Chambre étaient outrageusement violés dans sa personne, et fit la motion de prendre en considération immédiate la question de privilège. Mais la Chambre, qui venait de commettre déjà un étrange abus de pouvoir en prononçant une sorte de verdict de culpabilité en matière de presse et en condamnant moralement un de ses membres pour un acte en dehors de sa juridiction, la Chambre vota l'ajournement. Dans le même temps, lord Sandwich déferait à la Chambre des pairs un poème burlesque et indecent attribué à Wilkes et intitulé : *Essai sur la femme*. Lord Sandwich et tous les pairs manifestèrent une grande indignation à cette lecture, quoiqu'ils partageassent pour la plupart les déréglés de Wilkes, et que ce poème leur fût probablement déjà très-familier. Un nouveau procès se préparait, lorsque, à la suite d'une séance orageuse de la Chambre des communes, un duel eut lieu entre un secrétaire de la trésorerie et le pamphlétaire, qui fut blessé d'un coup de pistolet et refusa généreusement de tirer sur son adversaire. Quand Wilkes eut été rapporté chez lui, le peuple entourait sa maison en poussant des cris de mort contre ses meurtriers. « Si le héros doit en mourir, écrivait alors Horace Walpole, l'évêque de Gloucester peut lui assurer en enfer la place qu'il voudra; Wilkes passera pour un saint et un martyr. »

Cependant la question vint en discussion devant la Chambre malgré l'absence du principal intéressé. Il s'agissait de savoir si le privilège de membre du Parlement allait jusqu'à le soustraire au droit commun en cas de publication séditieuse, en un mot s'il pouvait être arrêté sans l'autorisation de la Chambre. Pitt, qui souffrait horriblement de la goutte, se fit porter, tout enveloppé de flanelle, à la séance, et défendit vivement

le privilège parlementaire. Malgré tout ce que le grand orateur put dire de fort et d'évident sur cette question, elle n'en fut pas moins décidée contre lui par une majorité de 258 sur 391 votants. L'ordre du Parlement fut exécuté : le 3 décembre 1763, le *North Briton* dut être brûlé dans Cheapside. Ce fut le signal d'une émeute. Les imprimeurs et toutes les personnes arrêtées en vertu du mandat général imprudemment lancé obtinrent de la cour des plaids communs des dommages-intérêts pour emprisonnement illicite, et Wilkes intenta un procès contre les ministres. Le sous-secrétaire d'Etat Wood fut condamné par le jury à payer à Wilkes 200 livres sterling. C'est dans cette occasion que le juge Pratt prononça formellement que les mandats généraux étaient inconstitutionnels, illégaux et absolument nuls. Cette décision fut postérieurement confirmée par la cour du banc du roi.

Un incident vint porter l'excitation des esprits à son comble. Wilkes fut l'objet d'une tentative d'assassinat de la part d'un Écossais qu'on prétendit soudoyé par ses persécuteurs. La Chambre des communes déclara l'Écossais atteint de démence, mais la cour du banc du roi le retint en prison. Enfin Wilkes partit pour la France au moment où son affaire allait venir devant la Chambre des communes, qui, procédant en son absence, prononça l'expulsion de l'auteur du *North Briton*, et ordonna que les électeurs du bourg d'Aylesbury eussent à faire une nouvelle élection. L'irritation était universelle; des manifestations eurent lieu à Londres, à Dublin et dans d'autres villes importantes aux cris de : Wilkes et liberté ! Le ministère ne put longtemps résister à l'orage, et Pitt revint au pouvoir.

Mais l'opposition, devenue maîtresse de la situation, dédaigna le pamphlet dont elle avait si bien su se servir. Vainement, Wilkes demanda aux nouveaux ministres la remise de sa condamnation; il ne put rien obtenir. Alors, il publia en France, contre lord Chatham, une lettre où il rendait hommage à ses grands services, mais où il lui reprochait amèrement son égisme dédaigneux, ses oublis, ses variations, l'abandon de ses anciens amis, son alliance avec des hommes qu'il avait accablés de ses mépris. Lorsque le Parlement atteignit son terme (mars 1768), Wilkes revint de France et reparut à Londres, au milieu des marques bruyantes de la faveur publique. Il se porta comme candidat à Londres, où il échoua, et dans le comté de Middlesex, où il fut nommé. Une émeute de joie célébra sa victoire. Fort de ce premier succès, il alla devant la cour du banc du roi pour se faire relever du jugement par contumace qui pesait sur lui, mais, sa requête n'ayant pas été admise, on le conduisit en prison, lorsque la multitude, dételant ses chevaux, brisant sa voiture, l'emmena triomphant à travers la cité. Le lendemain, il se rendit lui-même à la geôle; ce fut alors un soulèvement général dans la ville; le 10 mai, jour de l'ouverture du Parlement, une collision sanglante s'engagea entre le peuple et les troupes écossaises; la cour du banc du roi, chargée de reviser le jugement par contumace, n'hésita pas néanmoins à prononcer contre Wilkes la peine d'un emprisonnement de vingt-deux mois et d'une amende de 1,000 livres sterling. La Chambre des communes le déclara indigne de siéger dans son sein. Wilkes fut coup sur coup deux fois réélu, et deux fois la Chambre renouvela cette déclaration. Enfin, le ministère opposa à Wilkes un concurrent dont l'élection fut validée par la Chambre, quoiqu'il eût réuni cinq fois moins de voix que cet homme si exécuté de l'aristocratie et si populaire. De nombreuses pétitions furent adressées au roi pour demander la dissolution d'une Chambre qui osait violer ainsi l'équité et la constitution. Ce fut la source d'agitations sans fin, mais qui restèrent toutes dans les limites de la légalité. Le roi tint bon et repoussa toutes les adresses en faveur de Wilkes. La ville de Londres, comme protestation, élut ce dernier *alderman*, quoiqu'il fût encore prisonnier. Il devint ensuite shérif, puis lord-maire, et il remplit si bien ces fonctions à la satisfaction de ses administrés, que le ministère, intimidé, le laissa réélire sans opposition à la nouvelle Chambre des communes, en 1774, par le comté de Middlesex. Wilkes se montra fortement opposé aux mesures qui provoquèrent la guerre avec les colonies américaines; mais ses discours ne le placèrent pas, paraît-il, au premier rang des adversaires du ministère. Devenu en 1779 chambellan de la ville de Londres, poste aussi lucratif qu'honorable, il ne s'occupa plus beaucoup de querelles politiques et ne fit guère parler de lui à partir de cette époque. John Wilkes est un de ceux à qui l'on a attribué, mais à tort, la paternité des fameuses *Lettres de Junius*. On a de lui : *Histoire d'Angleterre, depuis la révolution jusqu'à l'avènement de la maison de Brunswick* (1768, in-4°); *Lettres et discours* (1769, 3 vol. in-12).

WILKES (Charles), marin américain, né à New-York en 1801. Entré en 1821 dans la marine des États-Unis, il fut d'abord attaché à l'escadre de la mer Méditerranée, puis à celle de l'Océan Pacifique, et fut promu lieutenant en 1826. Ses connaissances étendues le firent placer en 1838 à la tête de l'expé-

dition, composée de cinq bâtiments, qui allait explorer la mer du Sud et les régions antarctiques. Le 18 août 1838, il fit voile de Norfolk, att-ignit l'Australie, après avoir doublé le cap Horn, et se dirigea ensuite au sud de Sydney. De là, il visita les îles de l'Océan Pacifique, notamment les groupes de Fidji et d'Hawai, navigua ensuite vers le nord-ouest du continent américain, explora une partie de la Californie et de l'Oregon, et revint par Manille, Bornéo et le cap de Bonne-Espérance à New-York, où il arriva le 10 juin 1842. Le mois suivant, il fut promu au grade de capitaine de vaisseau. Outre la relation de ses voyages, qui fut publiée en 16 volumes, aux frais des États-Unis, il fit paraître à part, sous ce titre : *l'Amérique occidentale* (Philadelphie, 1849), les résultats de ses observations dans la Californie et dans l'Oregon, ainsi qu'une théorie des vents (1856). En 1861, époque où il commandait le vapeur *San Jacinto*, il appela de nouveau sur lui l'attention publique en s'emparant de force des deux agents des rebelles, Slidell et Mason, qui se trouvaient à bord du vapeur anglais le *Trent*, et qu'il conduisit à Boston. Le peuple lui fit une réception triomphale; le Congrès lui adressa des félicitations pour cet exploit, mais le président s'en montra mécontent, et, pour éviter une guerre avec l'Angleterre, rendit la liberté aux deux agents. Promu en 1862 au grade de commodore, M. Wilkes, après avoir déployé une vive activité sur le James-River, où il détruisit City-Point, revint dans les Indes occidentales pour y protéger le commerce américain. Depuis la fin de la guerre civile (1865), il est vice-amiral en disponibilité.

WILKESBARRE, bourg des États-Unis d'Amérique, dans l'Etat de la Pensylvanie, à 210 kilom. N.-E. d'Harrisburg; 3,000 hab. Commerce et industrie assez développés.

WILKIE (Guillaume), poète écossais, né à Echlin (comté de Linlithgow) en 1721, mort en 1772. Il montra dès l'âge le plus tendre un rare talent poétique, et l'on trouve dans le tome IX de la *Description statistique de l'Écosse* des vers qu'il avait écrits à l'âge de dix ans. A treize ans, il alla suivre les cours de l'université d'Edimbourg, mais avant qu'il eût terminé ses études son père mourut, lui laissant une ferme à diriger et trois sœurs à pourvoir. Il se fit alors fermier, et, s'appliquant avec zèle à sa nouvelle profession, étonna bientôt ses voisins par ses nombreuses innovations agricoles, qui furent pour la plupart couronnées de succès. Il poursuivait en même temps ses études et prit les ordres dans l'Eglise d'Écosse. Le zèle qu'il déploya à la même époque pour propager la culture des pommes de terre lui valut le surnom de *Ministre pomme de terre* (*the Potatoe Minister*). Il menait de front alors trois occupations bien différentes : il était un laborieux fermier, conduisant souvent la charrue de ses propres mains; il écrivait des poèmes épiques, et il prêchait à l'occasion dans l'église de sa paroisse. En 1757, il publia l'*Épigonade*, poème en 9 livres. Le titre en était malheureux, car il s'éveillait dans l'esprit de la plupart des lecteurs aucune idée propre à en faire connaître le sujet, qui était la prise de Thèbes par les Égyptiens ou descendants de ceux qui avaient été tués au premier siège de cette ville. Wilkie avait voulu écrire un poème épique; mais bien que son œuvre témoigne de beaucoup d'imagination et d'une grande énergie de style et de pensée, elle ne peut être considérée comme telle, et elle est presque complètement oubliée aujourd'hui, bien qu'elle ait été insérée dans plusieurs recueils de poèmes anglais. Cependant, à l'époque où l'*Épigonade* parut, elle fit beaucoup de bruit, car la grande ambition de la littérature écossaise d'alors était de produire des noms égaux à ceux des plus grands hommes dans tous les genres, et, de même qu'on avait donné à Home le surnom de *Shakespeare écossais*, de même on appela Wilkie l'*Homère écossais*. Mais les critiques anglais trouvèrent une pature abondante pour leurs sarcasmes dans les *scotticisms* qui parsemaient l'œuvre de Wilkie, et Hume, entre autres, la censura longuement dans la *Critical Review*. Une seconde édition de l'*Épigonade* parut, en 1759, suivie de *Un songe à la manière de Spenser*. En 1753, Wilkie était devenu pasteur de Rutho, près d'Edimbourg; et, six ans plus tard, il fut nommé professeur d'histoire naturelle à l'université de cette ville. Il publia encore, dans la suite, un volume de *Fables morales*, qui ne furent pas plus heureuses que son poème épique. C'était un homme fort original, et ses excentricités ont donné lieu à une foule d'anecdotes. Il était grossier dans ses manières et sa vie dans ses habits, et le contraste que formaient ces particularités avec l'érudition et l'esprit qu'il montrait dans sa conversation a fait dire à Charles Townsend « qu'il n'avait jamais vu personne qui fût aussi près de ces deux extrêmes, le dieu et la brute, que le docteur Wilkie ».

WILKIE (David), célèbre peintre anglais, né à Culter, dans le Fife-shire (Écosse) en 1785, mort en mer, près de Gibraltar, le 1^{er} juin 1841. Son père était pasteur à Culter. Il apprit à dessiner et à peindre avant d'apprendre à lire et à écrire et fut placé à quatorze ans à l'Académie d'Edimbourg. En 1803, il concourut pour un prix de 10 guinées pro-

posé par l'Académie sur ce sujet : *Diane découvrant la grossesse de Calisto*, sujet un peu scabreux pour des puritains, et l'emporta sur tous ses concurrents. Mais la peinture académique avec ses éternels sujets tirés de la mythologie n'était pas du tout son fait; Wilkie fréquentait les foires, les marchés, les réunions publiques, dessinant tous les types qu'il rencontrait et s'exerçant de préférence à crayonner des scènes populaires. C'est dans ce genre qu'il s'est acquis toute sa renommée. En 1804, il peignit pour un amateur la *Foire de Pillestie*, composition où se meuvent plus de cent cinquante figures, presque toutes traitées en charge, de manière pourtant que les principaux personnages, gentilshommes fermiers, maquignons, paysans, pussent aisément être reconnus. Les *Politiques de village*, autre toile du même genre exposée en 1806, le firent décidément connaître. Un amateur la lui avait commandée pour un prix fait de 15 guinées; on en offrit 100 à l'auteur quand il exposa son œuvre et il eut beaucoup de peine à en tirer 30 de l'amateur récalcitrant. Cet incident lui apprit la valeur vénale de ses productions, qu'il ne livra plus qu'à un prix élevé. Le *Ménestrier aveugle*, commandé par sir George Beaumont (actuellement au musée de Kensington); *Alfred dans la cabane du pâtre*, exécuté pour M. Davison; les *Joueurs de cartes*, pour le duc de Gloucester; le *Paiement des baux*, pour le comte Mulgrave, eurent le même succès. Cette dernière toile fut vendue 400 livres sterling à la mort de son propriétaire. Vinrent ensuite : la *Dame malade*, la *Guinbarde*, le *Doigt coupé*, la *Lecture du testament*, actuellement dans la galerie Wellington et dont le peintre fit, en 1819, un double pour le roi de Bavière; la *Garde-robe au pillage*, la *Garde-chasse* et la *Fête de village*, une de ses productions capitales; elle lui fut payée 800 guinées. Tous ces tableaux furent exposés de 1807 à 1811. Le *Colin-maillard*, commandé par le prince régent, Duncan Gray et la *Lettre de recommandation* portent la date de 1813. Après un voyage à Paris effectué lors de la première Restauration, Wilkie peignit la *Saisie*, le *Colporteur* et le *Lapin sur le mar* (1815). Il alla ensuite séjourner quelque temps en Hollande et il peignit pour lord Hertford le *Déjeuner*, une de ses toiles qui rappelle le mieux les maîtres hollandais, Terburg et Meiss. Le *Laque des moutons*, un de ses rares paysages (1817), eut peu de succès, mais les *Invalides de Chelsea écoutant la lecture du Journal* sont considérées comme une de ses meilleures inspirations; Wilkie n'a jamais eu une exécution plus fine, plus d'habitude dans la disposition des groupes et dans l'expression des physionomies. Le duc de Wellington, pour qui ce tableau avait été peint, le paya 1,200 guinées. Wilkie exécuta ensuite les *Portraits de sir Walter Scott et de sa famille*, pour Walter Scott (1818); les *Distillateurs de whiskey*, le *Jeune commissionnaire*, les *Haccommodeurs de faïence* et la *Mort de sir Phillip Sydney* (1818). Lors d'un voyage sur le continent (1825-1828), au cours duquel il visita Paris, la Suisse, la Bavière, la Saxe, l'Autriche, puis l'Italie et l'Espagne, il exécuta divers tableaux dont le plus célèbre est celui qu'il peignit à Madrid, le *Siège de Saragosse*. A son retour, il peignit un *Portrait de George IV* et l'*Entrée du roi au château d'Hoigwood* (1830). Depuis 1811, il était membre de l'Académie de peinture; il posa vainement sa candidature à la présidence en 1831 et échoua contre sir M. A. Shee. A l'Exposition suivante, il n'eut qu'un seul portrait, puis, en 1832, figura une de ses meilleures œuvres, *John Knox prêchant devant les lords de la Congrégation* (actuellement galerie Robert Peel). Les portraits du *Duc de Sussex* (1833), du *Duc de Wellington* et de la *Reine Adélaïde* (1834); *Christophe Colomb exposant son projet de voyage aux moines de Santa-Maria-de-Itabida* (1835); la *Chaudière*, *Napoleon et le pape à Fontainebleau* (1836); *Marie Stuart s'évadant du château de Loch-Leven*, *Joséphine et Mlle Lenormand*, le *Samedi soir dans une chaudière* (1837); *Premier conseil des ministres tenu par la reine Victoria* (1838); le *Général sir David Baird découvrant le corps de Tippu-Saëb* (1839); *Benvenuto Cellini présentant un vase d'argent au pape Paul III* (1840) furent ses dernières productions. A la fin de septembre 1840, Wilkie voulut entreprendre un voyage en Orient; il se rendit à Constantinople par la Hollande, le Rhin et le Danube, visita ensuite Smyrne, Rhodes, Jérusalem et revint par Damiette et Alexandrie. Se sentant indisposé, il résolut de s'embarquer pour l'Angleterre, parvint à Malte où ses souffrances s'aggravèrent et, ayant repris la mer, il expira sur le navire quelques heures avant que celui-ci eût touché Gibraltar. Un monument par souscription publique lui a été érigé à l'instigation de sir Robert Peel, dans une des salles du National Gallery; il est dû au ciseau de M. Joseph.

Outre les tableaux cites ci-dessus, les principaux musées d'Angleterre et les galeries possèdent encore de Wilkie : la *Chasse au rat* (Académie de dessin de Londres); le *Village de Beadle*, *Irrogne et sa femme*, la *Première boucle d'oreille*, le *Joueur de corne-muse* (musée Kensington); *Devinez mon nom*, la *Cabane de l'insurgé irlandais*, la *Lecture du Journal* (National Gallery); la *Princesse Doria lavant les pieds des pauvres*, *Guerille-*

ros demandant à un prêtre l'absolution, le *Retour du guerillero blessé* (palais de la reine); la *Toilette dans les montagnes de l'Ecosse* (galerie de lord Hertford); un *Cerf mort* (galerie Baring); *Paysanne romaine se confessant à un prêtre* (galerie de lord Normanton); l'*Écrivain public à Constantinople*, le *Tartare apportant la nouvelle de la prise de Saint-Jean-d'Acre*, l'*École*, qui fut payée 750 livres sterling à la mort de Wilkie, appartiennent à de simples amateurs.

Wilkie, dit M. E. Chesneau, avait grandi au village, au village sa vocation s'était déclarée; il peignit des villageois. Même après avoir visité les galeries des maîtres anciens à Londres, c'est pour fixer les mœurs de sa jeunesse, de ses compagnons de jeux et d'école que la peinture lui paraissait nécessaire. L'art était un mot qui, pour lui, signifiait seulement : image de la vie familière. Son esprit n'était nullement inventeur, mais il était marqué à ce coin d'innocente causticité, de boutade rapide qu'on appelle l'*humour*. C'est ce qui donne un caractère piquant à ses compositions. La *Fête du village*, le *Colin-maillard*, les *Politiques de village* (son premier tableau, popularisé en France, avec beaucoup d'autres, par les gravures de Raimbach), le *Bedeau de la paroisse*, contiennent tous des traits de fine et railleuse observation. Ce sont les ridicules qui l'inspirent, les petits travers des gens, point au tout une arrière-pensée morale. Il s'ennuie lui-même de ses malices; rien ne le choque, rien ne l'indigne; il voit de la vie les côtés de pure comédie; le drame noir et la tragédie imposante sont des langues qu'il ne comprend point... Si Hogarth n'est guère peintre, Wilkie ne l'était pas davantage. Celui-ci s'est perdu le jour où il a voulu le devenir. Les tableaux de Wilkie, même dans son meilleur temps, accusent une grande sécheresse, une grande inexpérience de main et nul sentiment des richesses artistiques de la nature. Il semblerait que ces deux artistes voient avec leur intelligence et non avec leurs yeux. Le dessin, les couleurs sont pour eux des procédés graphiques propres à rendre sensible le résultat de leurs observations; mais assurément il leur eût été aussi agréable, ils eussent été aussi satisfaits de communiquer avec la foule par d'autres moyens, par le théâtre ou le pamphlet.

Tous les tableaux de Wilkie ont été gravés par les meilleurs artistes anglais; on cite surtout le *Ménestrier aveugle*, grave par Burnet. En France, Jazy a gravé à la manière noire la *Lecture du testament*, la *Saisie* et le *Petit commissionnaire*.

WILKINS (Jean), prêtre et philosophe anglais, né à Rawley (comté de Northampton) en 1614, mort à Londres en 1672. Après avoir pris ses grades en théologie, il embrassa l'état ecclésiastique, se déclara pour le Parlement à l'époque des guerres civiles, devint président du collège de Wadham (1648), épousa une sœur de Cromwell (1656) et, trois ans plus tard, fut nommé principal du collège de la Trinité à Cambridge. A la Restauration, il perdit ses dignités, obtint cependant, par la protection du duc de Buckingham, une cure à Londres et mérita par ses talents comme prédicateur d'être élevé en 1663 à l'évêché de Chester. Il fut l'un des fondateurs de la Société royale de Londres. On a de lui un assez grand nombre de sermons et d'ouvrages philosophiques et mathématiques, parmi lesquels nous citons : la *Découverte d'un nouveau monde* (Londres, 1638, in-4°; 3^e édit., 1640), traduit en français par La Montagne (Rouen, 1655, in-8°); *Mercurius* ou le *Messager secret et prompt* (Londres, 1641, in-8°), ouvrage dans lequel l'auteur essaye d'établir un système d'écriture universelle et propre à toutes les langues; *Ecclésiastes* ou *Discours sur le don de la prédication* (Londres, 1646; 9^e édit., 1718, in-8°); *Magie mathématique* ou les *Merveilles que l'on peut opérer par la géométrie mécanique* (Londres, 1648, in-8°); *Traité du don de la prière* (Londres, 1648, in-8°), traduit en français par La Montagne (Rouen, 1665, in-8°); *Essai sur la langue philosophique, avec un dictionnaire conforme à cet essai* (Londres, 1668). Ce dernier ouvrage a été de la part de Niceron l'objet d'une critique peu judicieuse; il a traité de folie l'idée qu'avait l'auteur de créer une langue universelle, et cette appréciation a été reproduite par la plupart des lexicographes postérieurs, qui ont oublié que pareille idée avait préoccupé des hommes autrement célèbres que Wilkins, Leibniz entre autres. Nodier s'est également montré trop sévère envers Wilkins, qu'il place « parmi les plus effrontés plagiaires », sous prétexte que les bases essentielles de son système sont empruntées à l'ouvrage de Dalgarno, intitulé : *Ars signorum vulgo character universalis* (Londres, 1661). Ce fut, il est vrai, la lecture de cet ouvrage qui inspira à Wilkins l'idée du sien, mais la différence qui existe entre les deux ouvrages suffit pour justifier l'évêque de Chester. Les *Œuvres philosophiques et mathématiques* de Wilkins ont été recueillies en 1708 (Londres, 3 vol. in-8°; 1802, 2 vol.).

WILKINS (David), orientaliste anglais, parent du précédent, né en 1685, mort vers 1745. Lorsqu'il eut terminé ses études, il s'adonna aux langues orientales, particulièrement au copte, voyagea en Allemagne, eu

Italie, resta quatre ans à Rome, puis se rendit en 1713 à Paris, où il se lia avec les savants les plus distingués. De là, il passa à Amsterdam (1714) et, de retour en Angleterre, il publia *Novum Testamentum ægyptium, vulgo copticum, latine versum* (Oxford, 1716, in-4°). Les erreurs qui se trouvaient dans cette édition du Nouveau Testament en langue copte furent signalées par divers orientalistes, notamment par La Croze, et l'université d'Oxford ne voulut point lui donner le grade de docteur; toutefois, il se fit recevoir docteur à Cambridge (1717), puis il devint recteur, obtint un canonicat à Cantorbéry et fut nommé archevêque de Suffolk. Outre l'ouvrage précité, nous citerons de lui: *Paraphrasis chaldaica* (Amsterdam, 1715, in-4°); *Leges anglo-saxonice ecclesiasticæ et civiles* (Londres, 1721, in-fol.), recueil rare et estimé; *Pentateuchus sive quinque libri Moysis, in lingua ægyptiaca* (1731, in-4°); *Concilia Magnæ Britannicæ et Hiberniæ* (1736, 4 vol. in-fol.).

WILKINS (sir Charles), orientaliste anglais, né à Frome (comté de Somerset) en 1749, mort en 1836. Il entra, en 1770, au service de la compagnie des Indes comme employé à la forteresse de Malda et s'appliqua à l'étude des principales idiomes de l'Orient avec une telle ardeur, qu'en 1778 il fut en état de publier la *Grammaire bengali* de Halhed, que jusqu'alors la compagnie avait en vain essayé de faire imprimer. Il n'arriva à ce résultat qu'après avoir lui-même présidé et pris part à la fonte, à la gravure et à l'impression des caractères. Tout en se livrant à ces travaux, Wilkins avait bientôt acquis la certitude de l'importance du sanscrit pour la connaissance des divers dialectes parlés dans l'Inde. William Hastings et William Jones lui fournirent les moyens de poursuivre l'étude de cette langue et il s'y appliqua avec une ardeur surprenante. En 1781, sa première publication sanscrite fut la traduction d'un document écrit dans cette langue et intitulé: *Concession royale de terrain faite par un des anciens rois de l'Indostan*, publiée à Calcutta. Trois ans après, il contribua puissamment à la formation de la Société littéraire de Calcutta et acheva, en 1784, la traduction d'un fragment du *Mahabharata*, que William Hastings, alors gouverneur général, fit imprimer aux frais de la compagnie, sous ce titre: *le Bhagavad Guita*, avec notes (Londres, 1785). L'ouvrage fut traduit en français deux ans après par Parraud. En 1786, Wilkins, à la santé duquel le climat de l'Inde ne pouvait plus convenir, revint en Angleterre, à Bath, où il traduisit l'*Hitopadesa*, qui fut publié dans cette ville l'année suivante. Il traduisit immédiatement après l'*Histoire de Sacountala*, autre épisode du *Mahabharata* et se livra ensuite avec activité à la préparation d'une grammaire sanscrite, qui, par suite d'un incendie qui endommagea son matériel d'imprimerie, ne parut qu'en 1808 à Londres.

En 1801, Wilkins fut nommé directeur de la bibliothèque de la compagnie des Indes et, bientôt après, examinateur pour les langues de l'Orient au collège d'Aylesbury, ainsi qu'à l'École militaire d'Addiscombe en 1806. Il publia quelques années plus tard un ouvrage fort utile, les *Fluctus sanscriti* (Londres, 1815), et une édition du *Dictionnaire arabe-persan* de Richardson. Déjà associé étranger de l'Institut de France, Wilkins reçut en 1825, de la Société royale de littérature, une médaille d'or rappelant les services qu'il avait rendus à la littérature sanscrite, et, en 1833, il fut investi par le roi George IV du titre de commandeur de l'ordre des Guelfes. Sa fille a épousé M. Marsden, qui a continué sur les langues de l'extrême Orient les travaux de son beau-père.

WILKINS (Guillaume), architecte anglais, né à Norwich en 1778, mort en 1839. Lors qu'il eut terminé ses études à Cambridge, il obtint un subside qui lui permit de visiter l'Italie et la Grèce et d'étudier l'architecture. De retour en Angleterre, il publia les *Antiquités de la Grèce* (in-fol.), ouvrage qui fut bien accueilli. Admirateur passionné de l'architecture grecque, il en adopta le style, qu'il introduisit dans les diverses constructions dont il fut chargé et qui soulevèrent de justes critiques. En 1837, il fut nommé professeur d'architecture à l'Académie royale et mourut deux ans plus tard. Parmi les édifices qu'on lui doit, nous citerons: le collège de Downing, celui de Aylesbury; la façade du collège de l'université de Londres; la chapelle du collège de Corpus Christi, à Cambridge, où il fut entermé; l'hôpital de Saint-George, à Londres; les colonnes érigées en l'honneur de Nelson à Dublin (1806), et à Yarmouth (1817); un grand nombre de maisons particulières, etc. Outre l'ouvrage précité, on lui doit: *Atheniensia ou Remarques sur les édifices et l'architecture à Athènes* (1816, in-8°); *Architecture civile des anciens* (1812, in-4°); *Prolegomena architecturæ* (1837), ouvrage resté inachevé.

WILKINSON (John-Gardner), orientaliste anglais, né en 1797. Après avoir fait ses études à l'université d'Oxford, il partit pour l'Égypte, où il consacra douze années à l'étude des antiquités de cette contrée. Il se familiarisa en outre profondément avec la langue, les mœurs et les coutumes de ses habitants actuels et eut longtemps pour demeure un des

tombeaux de Thèbes, d'où il parcourait la région avoisinante, en relevant la structure physique et dessinant avec la plus grande exactitude les monuments architecturaux, les sculptures, les peintures, les hiéroglyphes, etc. Les ouvrages qu'il publia plus tard sur ces matières témoignent du soin et de l'habileté avec lesquels il avait exécuté ses recherches. Nous citerons entre autres: *Materia hieroglyphica* (Malte, 1828, 4 vol.); *Topographie de Thèbes et aspect général de l'Égypte* (Londres, 1835, in-8°); les *Mœurs et coutumes des anciens Égyptiens, etc., d'après les peintures, les sculptures et les monuments qui subsistent encore et d'après les relations des anciens auteurs* (Londres, 1836, 1re série, 3 vol. in-8°; 1840, 2e série, 2 vol. in-8°; 1847, 3e série, 5 vol. in-8°, avec 600 pl.); l'*Égypte moderne et Thèbes* (Londres, 1843, 2 vol.); *Guide des voyageurs en Égypte* (Londres, 1847, in-12); l'*Architecture de l'Égypte ancienne* (Londres, 1850, in-8°, avec 1 vol. de planches); les *Fragments des papyrus hiératiques de Turin* (Londres, 1851, in-8°, avec 1 vol. in-fol. de planches); *Histoire populaire des anciens Égyptiens* (Londres, 1854). De tous ces ouvrages, le plus important et le plus remarquable est celui qui a pour titre les *Mœurs et coutumes des anciens Égyptiens*. Voici comment en parle lord Ripon dans un mémoire adressé à la Société royale de littérature: « Infatigable dans ses recherches, plein d'érudition, exact dans les faits, sir Gardner Wilkinson a traité son sujet à la fois avec l'enthousiasme du génie et l'agrément de la poésie. Il nous ouvre les temples des divinités des Égyptiens, les palais de leurs souverains, leurs champs de bataille et les sanctuaires de leurs morts. Il nous retrace leur histoire primitive; il nous montre quelles étaient leurs connaissances dans les arts et dans les sciences, les développements de leur agriculture, les progrès de leurs manufactures et il nous introduit dans leur vie privée avec un degré d'exactitude qui, à la fois, nous rend juges des vertus et des vices du caractère des Égyptiens et nous fait participer à l'intimité de leur vie domestique. » M. Wilkinson, qui est membre de la Société royale, de la Société de géographie, etc., a en outre fait, en 1844, dans la Dalmatie et le Monténégro un voyage dont il a consigné les résultats dans son livre intitulé: *la Dalmatie et le Monténégro, avec un voyage à Mostar, dans l'Herzégovine, des remarques sur les nations slaves, l'histoire de la Dalmatie et de Raguse, des Uscoques, etc.* (Londres, 1848, 2 vol. in-8°). Enfin, il a encore publié en 1858 un ouvrage *Sur le colosse*.

WILKINSONIEN s. m. (ouil-kain-so-nien). Hist. relig. Membre d'une secte religieuse du dernier siècle.

WILKONSKI (Auguste), écrivain satirique, né à Konkolewo (grand-duché de Posen) en 1805, mort en 1852. Il se trouvait à Posen lorsque, ayant blessé dans un duel un officier prussien, il fut traduit devant les tribunaux et condamné à douze ans de détention; mais, grâce à une puissante protection, il fut mis en liberté, quitta le grand-duché de Posen et alla habiter la campagne, d'abord à Garbatka, puis à Fynica, dans le district de Sandomir, où il s'occupa d'agriculture et de travaux littéraires. C'est alors qu'il épousa Pauline Laucz, romancière polonaise très-connue (morte en 1875), avec laquelle il se rendit à Varsovie. Là, il s'adonna exclusivement à la culture des lettres et fonda un recueil intitulé *la Cloche littéraire*, puis, avec la coopération de Henri Rzewouski, le *Journal de Varsovie*. Il mourut aimé et estimé de ceux qui le connaissaient. Comme auteur humoristique, il occupe le premier rang dans la littérature polonaise; écrivain d'un remarquable esprit, il joignait à une rare finesse la noblesse des sentiments, des idées généreuses, justes, honnêtes et brillantes. Ses *Ramoty i ramotki* sont des récits comiques, des satires amusantes qui offrent avec beaucoup d'art un mélange d'éléments tragiques et comiques. Son style est pur, imagé, plein de feu et d'énergie. Parmi ses ouvrages, nous nous bornerons à citer les suivants: *Ramoty i ramotki* (Varsovie, 1845); *Écrits humoristiques* (1856, in-4°); *Recueil de satires* (Varsovie, 1856, in-4°); *Histoire de Varsovie* (Varsovie, 1857). On lui doit, en outre, une grande quantité d'anecdotes, de récits et de contes, insérés dans différentes publications polonaises, telles que la *Bibliothèque de Varsovie*, la *Cloche*, la *Semaine littéraire*, etc.

WILKS (Marc), théologien anglais, mort vers 1821. Il était fermier dans le comté de Norfolk et appartenait à la secte des méthodistes, parmi lesquels ses prédications extravagantes lui acquirent une grande influence. On a de lui: *Origine et stabilité de la Révolution française* (1791, in-8°); *Athalie* ou le *Toisin soulevé par les modernes alarmistes* (1795, in-8°); *Histoire des persécutions endurées par les protestants du midi de la France* (1821, 2 vol. in-8°), ouvrage qui fut l'objet de critiques aussi vives que justifiées dans les journaux français de l'époque; *Mémoires du R. Marc Wilks*, édités par la fille de l'auteur (1821, in-12).

WILL (Georges-André), historien et érudit allemand, né dans les environs de Nuremberg en 1727, mort en 1798 à Altdorf, où il avait été successivement professeur de philosophie et d'histoire. On a de lui, entre autres écrits:

Dictionnaire savant de Nuremberg (Nuremberg, 1755, 4 vol. in-4°), ouvrage qui fut repris en 1802 à Altdorf et poussé jusqu'à huit volumes; *Commercium epistolicum Norimbergense* (Nuremberg, 1756, 3 vol. in-8°); *Museum Noricum* (Nuremberg, 1759, in-4°); *Adailles de Nuremberg* (Nuremberg, 1764, 3 vol. in-4°); *Bibliotheca Norica Williana* (Nuremberg, 1772-1793, 8 vol. in-8°), description des ouvrages qu'il avait rassemblés sur l'histoire de Nuremberg et qu'à sa mort il légua à cette ville; *Histoire et description de l'université d'Altdorf* (Nuremberg, 1795, in-8°); *Histoire et description de la ville d'Altdorf* (Nuremberg, 1796, in-8°).

WILLAERTS (Adam), peintre flamand, né à Anvers en 1577, mort en 1640. Il alla habiter à Utrecht, où il s'adonna à la poésie et à la peinture. Willaerts s'adonna à la peinture de genre avec beaucoup de succès; il repré senta des scènes maritimes, des bords de rivière, des marchés au poisson et orna ses petites toiles de nombreux personnages, habilement dessinés et pris sur nature. Sa couleur, fine et transparente, a généralement tourné au noir. Nous citerons, parmi ses toiles: *Fête donnée à Teroueren par l'archiduc Albert*, à Anvers; *Embouchure de la Meuse*, à Rotterdam; *Port de mer*, à Vienne, etc. — Son fils, Abraham WILLAERTS, né à Utrecht en 1613, mort dans cette ville on ignore quelle année, reçut des leçons de Jean Bylaert, puis de Voet à Paris. Il devint peintre du comte Maurice de Nassau, prit part à une expédition en Afrique, puis habita successivement Bruxelles, Amesford et Utrecht. Il exécuta des vues et divers tableaux pour le comte de Nassau.

WILLAMOW (Jean-Théophile), théologien allemand, né à Morungen (Prusse) en 1736, mort en 1777. Il fit ses études à Königsberg, devint en 1758 professeur à Thorn et fut nommé, neuf ans plus tard, directeur de l'École allemande de Saint-Petersbourg; mais, comme il était loin de posséder les talents nécessaires à un administrateur, il s'endetta considérablement et fut obligé de donner sa démission en 1776. Il fut attaché alors comme professeur à une école de filles, mais avec de si faibles appointements qu'il dut se créer des ressources en composant des poèmes de circonstance, de fête, etc. On a de lui un recueil de *Dithyrambes* (1763), où l'on peut reconnaître une lecture assidue de Pindare, mais qui obtinrent peu de succès à leur époque et qui sont complètement oubliés aujourd'hui; deux livres de *Fables* (1765), qui furent plus heureuses et qui sont remarquables par leur naturel, leur enjouement et leur forme originale; enfin, une traduction allemande de la *Batrachomyomachie* (1771).

WILLAN (Robert), médecin anglais, né à Hill, près de Sedburgh (Yorkshire), en 1757, mort à Madère en 1812. Il fit ses études médicales à Edimbourg, y fut reçu docteur en 1780 et partit alors pour Londres; il passa quelque temps dans cette ville et y perfectionna ses connaissances, puis il alla prendre la clientèle de son oncle Trotter à Darlington, dans le comté de Durham. Il y resta peu de temps; revenu dans la capitale en 1782, il fut nommé presque aussitôt médecin du dispensaire de Caray-Street et, au bout de quelque temps, médecin en chef de celui de Finsbury. A la mort de Murray en 1800, Willan le remplaça comme médecin de l'institution des fiévreux. L'excès de travail ruina sa santé délicate; il alla à Madère dans l'espoir d'obtenir, grâce au nouveau climat, un soulagement qu'il croyait déjà éprouver quand il succomba à l'âge de cinquante-cinq ans. On connaît la révolution qu'il a opérée dans l'étude et la classification des maladies de la peau. Il reconnut que les formes élémentaires de ces maladies étaient l'unique base sur laquelle on peut fonder une classification solide et une nomenclature régulière. Les études profondes auxquelles il s'était livré sur les antiquités de la médecine lui furent d'un grand secours pour débrouiller l'histoire de plusieurs de ces affections, qui étaient autrefois multipliées d'une manière si prodigieuse et dont on ne voit plus aujourd'hui que de rares exemples. Willan avait étendu ses études d'érudition sur l'histoire civile et politique de l'antiquité, et il était un des membres distingués de la Société des antiquaires de Londres; il était aussi membre de la Société royale de la même ville. Parmi ses principaux écrits, nous signalerons: *Observations on the sulphur waters at Croft, near Darlington* (Londres, 1789, in-8°); *Description and treatment of cutaneous diseases* (Londres, 1798, in-4°); *On vaccine inoculation* (Londres, 1806, in-4°); *History of a case of chronic hydrocephalus, with an account of the appearances on dissection* (1792); *Miscellaneous works of the late* (1821, in-8°).

WILLARD (Emma HART, dame), femme de lettres américaine, née à New-Berlin (Connecticut) en 1787, morte vers 1865. Fille d'un écrivain connu par divers ouvrages à l'usage des enfants, elle se consacra elle-même à l'éducation des jeunes filles, épousa en 1809 le docteur John Willard et fonda en 1821, à Troy, dans l'Etat de New-York, une maison destinée à former des institutrices et des maitresses d'école. Elle quitta en 1838 la direction de cet établissement qui jouissait d'une juste réputation dans l'Amérique du Nord, où il

était connu sous le nom de *Troy female Seminary* (séminaire féminin de Troy). Mistress Willard a publié un grand nombre d'ouvrages de pédagogie ou d'instruction populaire, entre autres: *Manuel de l'histoire d'Amérique*; *Traité sur la géographie ancienne*; *Traité sur les puissances matricées qui produisent la circulation du sang* (1816); *Derniers feuillets de l'histoire d'Amérique* (1849), etc. On a aussi d'elle la relation d'un *Voyage en Europe* (1830), des *Poésies* (1830) et plusieurs brochures sur l'éducation des femmes.

WILLAUMEZ (Jean-Baptiste-Philibert), marin français, né à Belle-Ile-en-Mer en 1761, mort en 1845. Il entra dans la marine à l'âge de quatorze ans, comme simple mousse, devint premier pilote à dix-neuf ans; mais, simple roturier, ses capacités et sa bravoure ne pouvaient lui faire atteindre les grades supérieurs, alors réservés à la noblesse. La Révolution vint qui lui ouvrit la carrière. En 1791, d'Entrecasteaux ayant été chargé de l'expédition à la recherche de La Pérouse, il fut adjoint à son état-major en qualité d'officier chef de route. C'est lui qui ramena en France les débris de cette malheureuse expédition, avec une partie des objets qu'elle avait recueillis, le reste ayant été livré aux Anglais par d'Auribeau, successeur de d'Entrecasteaux. Nommé capitaine de vaisseau, Willaumez fit la campagne de l'Inde sous l'amiral Sercey, eut, en 1802, le commandement d'une division dans la malencontreuse expédition de Saint-Domingue, où il se couvrit de gloire en battant, avec une simple frégate, la *fourmante*, un gros vaisseau de ligne anglais qui l'avait attaqué à l'improviste. Ce beau fait d'armes a été l'objet d'un tableau commandé par le gouvernement. Willaumez fut nommé contre-amiral, reçut, en 1805, la mission de ravager les possessions anglaises avec une escadre de six vaisseaux, sur laquelle le prince Jérôme Napoléon fit son noviciat, et qui, assaillie par une tempête, se trouva dispersée en mer et réduite à l'impuissance. Pendant les années 1807-1809, à la tête de l'escadre de Brest, il fit essayer de grandes pertes à la marine britannique. Il ne fut point employé d'une manière active sous la Restauration. Louis Philippe l'éleva au grade de vice-amiral après les journées de Juillet et, en 1837, à la pairie. Il passait pour le marin le plus habile de son temps dans la pratique des manœuvres. On a de lui un *Dictionnaire de marine* (1820 et 1830, avec planches), excellent ouvrage, mis au nombre de ceux dont les officiers doivent être pourvus à leur embarquement.

WILLBROD (saint), apôtre des Frisons. V. WILLEROD.

WILDENOW (Charles-Louis), botaniste allemand, né à Berlin en 1765, mort en 1812. Il étudia la médecine à Halle, y fut reçu docteur en 1789, avec une thèse intitulée *Tractatus de achilleis et tanacetis*, et, tout en exerçant à Berlin la pratique de son art, s'y adonna avec ardeur à l'étude de la botanique. Il publia successivement plusieurs ouvrages qui eurent beaucoup de succès et qui lui valurent, en 1798, une chaire d'histoire naturelle à Berlin et, peu après, la surintendance du jardin botanique de cette ville. Ce jardin avait jusqu'alors été complètement négligé; mais, sous sa direction, il s'enrichit d'un grand nombre de plantes les plus rares du globe. Willdenow était en correspondance avec les plus célèbres savants de l'époque. Klein lui envoyait les plantes de l'Inde; Humboldt et Bonpland, celles de l'Amérique; La Billardière et Smith, celles de la Nouvelle-Hollande, et Desfontaines celles d'Afrique; on sortit qu'un lieu de 1,200 espèces, que renfermait le jardin à son arrivée, il s'y en trouva plus de 6,000 lorsqu'il en quitta la direction. Il forma, en outre, un grand herbier qui comprenait plus de 20,000 espèces de plantes. En 1811, il se rendit à Paris dans le but d'étudier et de décrire les plantes qui se trouvaient dans les collections de cette ville; mais l'état de sa santé le força bientôt de revenir à Berlin, où il mourut l'année suivante. On a de lui: *Prodromus floræ Berolinensis* (Berlin, 1787, in-8°); *Historia amaranthorum* (Zurich, 1789); *Catalogue alphabétique des papillons indigènes dans la marche de Brandebourg* (Berlin, 1789, in-8°); *Principes de botanique* (Berlin, 1792, in-8°), ouvrage qui prit le premier rang parmi ceux de ce genre à cette époque et fut longtemps regardé comme un livre classique, outre qu'il fut traduit en français et en anglais; *Phytographia seu descriptio minus cognitarum plantarum* (Erlangen, 1794); *Description des arbres et arbrisseaux croissant en plein air dans le jardin botanique de Berlin* (1796; 1811, 2e edit.); *Guide pour étudier sans maître la botanique* (1804); *Spectes plantarum*, ouvrage capital de l'auteur, qui n'eut pas le temps de le terminer. Il le commença en 1797 et continua à le publier par intervalles jusqu'en 1810, où l'état de sa santé le força à y renoncer, alors qu'il en était arrivé à la première partie du 9e volume; la seconde partie de ce volume ne fut publiée qu'en 1830, par Schwagricher, et, dans l'intervalle, Link avait fait paraître deux parties d'un sixième volume. Cet ouvrage, malgré les fautes qu'il renferme, fut le meilleur dans son genre jusqu'à la publication du *Prodromus* de de Candolle, et même il était encore absolument nécessaire pour compléter les lacunes de ce dernier. Il est disposé entièrement d'après le

système de Linné. De 1803 à 1809, Willdenow avait encore publié, par intervalles, sous le titre d'*Hortus Berolinensis*, des descriptions, avec planches colorées, des plantes croissant dans le jardin botanique de Berlin.

WILDENOWIE s. f. (vil-de-no-vi — de Willdenow, botan. allem.). Bot. Genre de plantes, de la famille des restiacées, comprenant une dizaine d'espèces, qui croissent au Cap de Bonne-Espérance. II Syn. d'ADENOPHYLLIS et de RONDELÉTIS, autres genres de végétaux.

WILLE (Jean-Georges), graveur allemand, né à Königsberg en 1717, mort à Paris en 1807. Il révéla très-jeune son goût pour la gravure en s'essayant sur la modeste vaiselle d'étain que possédait son père. Un arquebuseur de Gœssen, charmé de la finesse de son trait, le prit chez lui pour la ciselure sur argent et sur acier. Au bout de deux ans (1734), le jeune artiste ayant gagné une centaine d'écus se mit en route pour Paris, où il eut dallé pour premier maître. Une série de petits portraits qu'il grava pour la suite d'Odeuvre commença à le faire connaître. Sa réputation devint ensuite européenne, et il fut nommé en 1761 membre de l'Académie des beaux-arts de Paris. Le burin de Wille est correct, délicat et brillant. Il ne cherche point l'effet par des masses d'ombre, mais par une distribution bien entendue de la lumière. Parmi ses ouvrages, on remarque surtout : les portraits du *Comte de Saint-Florentin*, du *Grand Frédéric*, du *Maréchal de Saxe*; les estampes des *Musiciens ambulants*, du *Concert de famille*, de la *Gazette hollandaise*. Wille eut pour élèves Bervic et Muller. Il a laissé des *Mémoires* qui ont été publiés par M. Duplessis (1857, 2 vol. in-8°).

WILLEBRAND (Jean-Pierre), littérateur allemand, né en 1719, mort en 1786. Il fut pendant la plus grande partie de sa vie directeur de la police à Altona. On a de lui : *Chronique des villes hanséatiques* (1748, in-fol.); *Mémoires historiques et observations recueillies en voyage* (1758, in-8°); *Abregé de la police* (1763, in-8°); *Reflexions sur la ligue hanséatique et sur l'importance de son histoire* (1768, in-8°).

WILLEBROECK, ville de Belgique, province d'Anvers, arrond. et à 12 kilom. O. de Malines, sur le Rupel; 3,400 hab. Brasseries, distilleries; commerce de houille, beurre, lin et bière.

WILLEHADE (saint), apôtre de la Saxe, mort en 789. Il était né en Angleterre, dans le Northumberland, et, après avoir reçu les ordres, il partit en 772 pour la Frise, convertit les habitants de toute la région qui s'étend de Dookum jusqu'à l'Elbe, franchit ce fleuve et pénétra dans la Saxe, qu'il évangélisa jusqu'en 782, époque où les Saxons se révoltèrent contre Charlemagne. Plusieurs des missionnaires qui l'accompagnaient furent massacrés, et il fut forcé lui-même de repasser dans la Frise. De là, il se rendit à Rome, puis en France, et vécut dans la retraite jusqu'en 785. Les Saxons s'étant soumis cette année-là, il put retourner dans leur contrée, dont il fut sacré évêque en 787. Il fixa sa résidence à Brême, qui venait d'être fondée. Il est resté de lui plusieurs ouvrages, parmi lesquels on cite surtout des *Commentaires sur les Épîtres de saint Paul*. La vie de Willehad a été écrite par saint Ansebaire qui, le troisième après lui, occupa le siège épiscopal de Brême.

Willehad, épopée allemande du XII^e siècle. Ce n'est qu'une pâle imitation de la *Bataille d'Alicans*, l'une des nombreuses branches du roman français de *Guillaume au Court-nez*. On y retrouve, comme dans toutes les chansons de geste, cette longue description de combats, cette monotone nomenclature des héros qui y ont pris part et ces fastueux récits de leurs exploits sans cesse reproduits dans Ogier, dans Gann et dans la chanson des Saxons. Au milieu de peintures confuses de batailles et de carnages, on rencontre çà et là dans *Willehad* quelques épisodes assez remarquables. Ce poème a quatorze mille vers; il est l'œuvre du noble chevalier Wolfram d'Eschenbach.

WILLEMAIN D'ABANCOURT (François-Jean), romancier et auteur dramatique, né à Paris en 1745, mort en 1803. Il a composé un certain nombre d'opéras, de comédies en prose, de drames et de proverbes dramatiques qui n'ont eu que peu de succès. Ses romans se rapprochent du genre de ceux de Ducray-Dumail, et l'on cite parmi ceux qui ont le mieux réussi : *Antoine et Jeannette* ou les *Enfants abandonnés* (1799, 3 vol. in-18); le *Cimetière de la Madeleine* (1801, 2 vol. in-12); *Maria ou l'Enfant de l'infortune* (1814, 3 vol. in-18).

WILLMAR (Jean-Pierre-Christine, baron), ingénieur et homme d'État belge, né à Luxembourg en 1790, mort en 1853. Entré, à dix-huit ans, à l'École polytechnique, il fut placé à sa sortie dans l'arme du génie, servit en Allemagne et fut fait prisonnier à la bataille de Leipzig. Promu au grade de capitaine lors de la première Restauration, il donna peu après sa démission et revint dans sa patrie, où il entra dans l'administration des ponts et chaussées. Ingénieur en chef à l'époque de la révolution de 1830, il fut alors chargé d'organiser le génie militaire, fut promu au grade

de colonel, puis à celui de général en 1836 et reçut, la même année, le portefeuille du ministère de la guerre, qu'il conserva jusqu'en 1840. Il devint ensuite représentant de la Belgique près de la cour de Berlin, puis de celle de La Haye, et ne cessa que peu de temps avant sa mort de remplir ces fonctions.

WILLET (Pierre-Remi), botaniste lorrain, né à Norroi, près de Pont-à-Mousson, en 1735, mort à Nancy en 1807. Il fut professeur au collège de Nancy et directeur du jardin des plantes de cette ville. Ami de Linné, de Haller et de Vicq-d'Azyr, il s'est acquis une juste notoriété par ses travaux. Neker, Durande, Delarbre et plusieurs autres botanistes ont attaché son nom à des plantes. On a de lui : *Phytographie économique de la Lorraine* (1780 et 1805, 3 vol. in-8°); *Monographie des plantes étoilées* (1790, in-8°); *Bibliographie des écrivains naturalistes*, ouvrage resté en manuscrit.

WILLET (Pierre-Remi-François), voyageur français, fils du précédent, né à Nancy en 1762, mort en 1790. A quinze ans, il avait terminé ses études classiques et il vint alors à Paris, où il s'appliqua à la fois à la botanique, aux belles-lettres et à la médecine. Reçu docteur en 1783, avec une thèse *De l'usage du froid dans les maladies*, il se perfectionna dans la pratique de l'art médical en visitant différents hôpitaux militaires, ceux de la Lorraine principalement, et, en 1788, s'embarqua pour les Indes, à la suite de l'ambassadeur de Tipou-Saïb. Il s'arrêta successivement au Cap de Bonne-Espérance, à Madagascar et à Ceylan, et recueillit dans ces diverses stations un grand nombre de plantes; il se proposait de continuer ses recherches dans l'Inde; mais, arrivé à Pondichéry, il y fut de la part du gouverneur de Conway l'objet de persécutions qui eurent une fâcheuse influence sur sa santé. Il succomba peu après à Serinapatnam. On a encore de lui : *De l'usage du fluide électrique dans l'économie animale* (1781); un mémoire sur cette question : *Si les vertus des plantes peuvent être déduites de leur caractère botanique* (1782); *Systema fungorum*, ouvrage demeuré inédit.

WILLETÉ s. f. (vi-le-mé-ti — de Soyer-Willet, botan. fr.). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des chicoracées, comprenant deux espèces, qui croissent en Europe. II Syn. d'ACHOPSELO, de KOCIA et de NOÛË, autres genres de végétaux.

WILLEM (Nicolas-Xavier), graveur et artiste français, né à Nancy en 1763, mort en 1833. Il étudia sous le peintre Lagrenée, mais se livra spécialement au dessin et à la gravure, arts qu'il appliqua à la reproduction des monuments de l'antiquité. Il a laissé en ce genre des ouvrages importants, remarquables par l'exactitude et la correction, qui ont contribué à ramener, soit dans la peinture, soit au théâtre, le costume et les autres accessoires à la vérité historique. Voici les titres de ces ouvrages : *Choix de costumes civils et militaires des peuples de l'antiquité, leurs instruments de musique, leurs meubles et les décorations intérieures de leurs maisons, d'après les monuments antiques* (1793-1802, 2 vol. gr. in-fol., 180 planch.); *Collection des plus beaux ouvrages de l'antiquité, statues, bustes, groupes, choisis parmi les monuments des Etrusques, des Grecs, etc.* (2 vol. in-4°); *Monuments français inédits, pour servir à l'histoire des arts, des costumes civils et militaires, armes, armures, instruments de musique, meubles, etc., dessinés, gravés et coloriés à la main, d'après les originaux, et classés chronologiquement* (1806-1839, 3 vol. in-fol., 300 planch.); *Monuments de l'antiquité et du moyen âge de la France et de l'Italie* (1825, in-fol., 6 planch.). Willem était membre de la Société des antiquaires de France.

WILLEM (Jean), médecin et littérateur français. V. WILLEMEN.

WILLEMITE s. f. (vi-lé-mi-te — de Willem, n. pr.). Minér. Silicate de zinc anhydre. II On dit aussi WILLEMITE.

— Encycl. La *willémite* a pour formule ZnO_2SiO_3 . Elle cristallise en prisme hexagonal régulier, avec un clivage facile, parallèle à la base, et d'autres, plus difficiles, parallèles aux pans verticaux. Au chalumeau, elle est infusible et devient opaque; avec les fondants, sel de phosphore et borax, elle ne donne rien; avec le carbonate de soude, à la flamme intérieure, elle donne difficilement des fumées de zinc. Dans les acides, elle est soluble à chaud, avec dépôt de silice en gelée. Sa dureté est intermédiaire entre l'apatite et le feldspath; elle est très-fragile et a une raclure blanche; sa dureté est 4 environ. Les cristaux de *willémite* sont, en général, très-petits, très-brillants, très-nets et faciles à reconnaître à la loupe; leur éclat est vif et vitreux; ils présentent très-rarement le pointement à 6 faces et sont, en général, terminés par le rhomboèdre. Ils tapissent souvent des cavités dans des matières scorifiées de calamine, de zinc carbonaté, de fer oxydé anhydre ou hydraté. Dans ce dernier cas, ils sont souvent colorés en rouge ou en jaune brun; autrement, ils sont incolores et transparents. On a trouvé à New-Jersey, en Amérique, de la *willémite* en gros cristaux, associée à la franklinite, qui les recouvre, à la

surface, d'un enduit noirâtre, tandis que l'intérieur est d'un blanc jaunâtre.

WILLEMS (Jean-François), philologue, historien et poète flamand, né à Bouchout, village de la province d'Anvers, en 1793, mort en 1846. Il est regardé à juste titre comme le promoteur de ce que l'on a appelé le mouvement flamand ou renaissance de la langue hollandaise en Belgique. Une particularité assez curieuse, c'est que, la nuit même de sa naissance, un corps de l'armée française en marche pour le siège d'Anvers pénétra à Bouchout; quelques-uns des soldats qui étaient entrés dans la maison de son père en sortirent poliment en apprenant la position dans laquelle se trouvait la femme de leur hôte et en faisant observer gaiement que le nouveau-né serait le premier citoyen français de ce district; ils étaient loin de prévoir qu'il devait, au contraire, être un jour un redoutable adversaire pour l'influence française dans les Flandres.

Willems contracta cet amour profond de la langue flamande à Lierre, où il étudia de douze à quinze ans, et où existaient encore des *réderyk-kamers* ou chambres de rhétorique, qui étaient l'un des traits littéraires caractéristiques de l'ancienne Belgique. Ce fut en assistant, puis en prenant part aux représentations théâtrales données par ces associations que s'éveilla en lui le goût des lettres. En 1809, il fut placé comme clerc chez un notaire d'Anvers, et, deux ans plus tard, il écrivit sur la bataille de Friedland et sur la paix de Tilsit un poème qui obtint le prix mis au concours à ce sujet. A cette première œuvre succédèrent plusieurs productions du genre dramatique et lyrique, remarquables surtout par l'harmonie de la versification. Telles furent notamment ses deux pièces : *le Riche Anversois* et *Quentin Matsys*, qui furent représentées avec beaucoup de succès et se vendirent ensuite à un grand nombre d'exemplaires. En 1818, il publia son chant patriotique : *Aux Belges*, dans lequel il exhortait ses compatriotes à ne pas renoncer à la langue de leurs pères, qui était aussi celle de Vondel et de Bilderdijk. Ce poème, dans lequel il soutenait l'idée d'une nationalité belge sous la protection du sceptre hollandais, obtint beaucoup de succès dans les provinces du nord de la Hollande, et le gouvernement récompensa l'auteur en le nommant percepteur des contributions à Anvers; mais les Belges furent loin de faire le même accueil au poète et à son œuvre et ne virent en lui que l'instrument complaisant d'un gouvernement qui leur était odieux. Ce fut au moment où il était le plus en butte aux préventions de la part de ses concitoyens qu'il publia sa *Dissertation sur la langue et la littérature flamandes dans leurs rapports avec les provinces méridionales des Pays-Bas* (1819-1824, 2 vol. in-8°), qui lui ouvrit les portes de l'Institut royal d'Amsterdam. Dans cet ouvrage, il a retracé l'histoire littéraire des Flandres et du Brabant du XIII^e au XIX^e siècle, en démontrant que la littérature a fleuri dans ces contrées tant que la langue nationale y a été cultivée, mais qu'elle est tombée en décadence depuis les guerres de religion qui ont amené la séparation des provinces méridionales et des provinces septentrionales des Pays-Bas, parce qu'à partir de cette époque le latin et surtout le français ont été regardés, dans les Pays-Bas catholiques, comme les seuls idiomes dignes d'être cultivés, tandis que l'usage du dialecte national ou d'un idiome très-voisin de celui-ci a été abandonné aux protestants des sept provinces unies. Ce livre provoqua contre son auteur un cri général d'indignation, et de la part des adversaires de l'union de la Belgique et de la Hollande, qui l'accusaient de flatter le gouvernement en secondant son projet de faire du hollandais la langue officielle du royaume, et du côté des catholiques zélés, qui s'indignaient de voir un catholique proclamer la supériorité de la littérature protestante du Nord sur la littérature catholique du Sud. Des lors, Willems fut regardé comme le champion de la cause flamande, qu'il défendit contre tous ses adversaires, et, en particulier, contre Van de Weyer, dans une brochure en français intitulée *De la langue belge*, qui parut en 1829, un an seulement avant la séparation violente de la Belgique et de la Hollande. Dans l'intervalle, Willems était devenu archiviste à Anvers et profitait des facilités que lui procurait cet emploi pour poursuivre sans relâche ses études historiques et philologiques. Il avait été également chargé, conjointement avec Van de Weyer et autres, de publier les documents historiques des Pays-Bas méridionaux. La révolution de 1830 le priva de tous ses emplois, et le nouveau gouvernement le relegua à Eecloo, avec un maigre salaire, comme employé subalterne des finances. Il demeura quatre années dans cette petite ville, malgré les offres d'une position plus brillante qui lui fut faite à différentes reprises par le gouvernement hollandais. Enfin, les remontrances des littérateurs les plus célèbres de l'époque, notamment de son ancien adversaire Van de Weyer, décidèrent le gouvernement belge à revenir sur sa décision à son égard et, en 1835, il fut appelé à occuper à Gand un emploi analogue à celui qu'il avait rempli à Anvers. Pendant son séjour à Eecloo, il avait copié des fragments inédits des anciens auteurs flamands et traduit en flamand mo-

derne le poème du *Renard*, dont il publia aussi le texte primitif (Gand, 1836; 1850, 2^e édit.). Depuis cette époque, sa vie s'écoula sans encombre au milieu de travaux littéraires. Il fut l'un des fondateurs de la Société gantoise pour l'encouragement de la langue et de la littérature néerlandaise, et le principal rédacteur du *Belgisch Museum*, organe de cette société. On peut même dire qu'il en fut le seul rédacteur, car à sa mort ce recueil cessa brusquement de paraître et le dernier article qu'il renferma fut une biographie de Willems, à laquelle nous avons emprunté en partie les éléments de cette notice. La liste qu'on y donne de ses ouvrages en comprend 43, dont 34 en flamand, 5 en français et les autres en langues diverses. Les plus importants, après ceux que nous avons mentionnés, sont : *Mélanges sur des sujets nationaux* (Anvers, 1827-1830); la *Chronique rimée de Jean van Heelu* et la *Chronique rimée de Brabant de Jean de Klerk*, éditées pour la commission d'histoire de Belgique, enfin la *Chronique d'Edouard III, roi d'Angleterre*, écrite en vers en 1347 par Jean de Klerk et publiée, pour la première fois, par Willems (Gand, 1840).

WILLEMS (Florent), peintre belge, né à Liège en 1812. Il fit ses premières études à Malines, à Bruxelles, à Anvers et se prit surtout d'une vive admiration pour les maîtres hollandais; c'est avec Terburg, Miéris et Metz qui a essayé de rivaliser dans une foule de petits tableaux de genre, d'un fini précieux. Peu d'artistes contemporains ont une touche aussi fine, une aussi grande délicatesse d'expression. Ses premières toiles, *Arbalétriers huguenots après la Saint-Barthélemy* et *l'Après-dînée sous Louis XV*, révélèrent en lui un maître. Venu à Paris vers 1839 pour s'y perfectionner, il envoya successivement aux Salons : *Une conversation* (1840); *la Partie de musique, la Fête des arbalétriers, la Visite à la nourrice* (1841); *le Rendez-vous, une Promenade sur l'eau* (1846); *Vente publique de tableaux à Anvers en 1660, la Veuve, le Peintre dans son atelier* (1853); *l'Intérieur d'une boutique de soieries en 1660, Coquette, l'Heure du duel* (Exp. univ. de 1855). Ces trois derniers donnèrent la plus haute idée du mérite du jeune maître. Personne ne sait mieux que M. Willems, dit M. About à propos de cette Exposition, manier les plis moelleux du satin et du velours. M. Muller, de Paris, qui a fondé sur quelques robes de soie sa réputation de peintre d'histoire, ne saurait soutenir la comparaison. Ses draperies sont des haillons auprès de celles de M. Willems. La *Coquette qui se regarde dans la glace* est élégante jusque dans les ourlets de sa robe. Je ne sais si la composition de cette petite toile est neuve; à coup sûr, elle est très-gracieuse : la jeune fille tourne le dos au spectateur et l'on ne voit sa figure que dans le miroir. Malheureusement ce visage est trop fin pour la taille un peu massive qui l'accompagne. Dans *l'Heure du duel* tout est d'une harmonie exquise, l'ameublement, la personne, les armes, le costume, excepté peut-être le chapeau. Le jeune homme est de race; sa bravoure est élégante et simple. Ses vêtements, moins savamment froissés que dans un tableau de M. Meissonier, sont d'une couleur plus distinguée; la tête est modelée avec une finesse flamande. *L'Intérieur d'une boutique de soieries* est une adorable étude des costumes, des manières et des élégances du temps de Louis XIV. Henriette, la simple, la sage, la belle Henriette de Molière est assise en robe rose; la sincère Eliante est debout et lui montre des étoffes; Damis s'appuie sur le comptoir et ne pense à rien, en vrai gentilhomme qu'il est. La boutique, simple et sévère, respire une bonne austérité bourgeoise. M. Willems, qui avait déjà obtenu une 3^e médaille en 1844, une 2^e en 1846 et la croix de chevalier en 1853, reçut une 1^{re} médaille à l'occasion de cette exposition. Au Salon de 1857, on vit de lui : la *Visite, J'y étais, le Choix de la mariée, les Adieux*, quatre tableaux d'une finesse remarquable, et à celui de 1864, *l'Accouchée et la Sortie*; M. Willems reçut cette année la croix d'officier. Au roi petite toile qui a figuré avec honneur à la vente de la galerie Morny, avait été exposée en 1861. A l'Exposition de 1867, M. Willems tint un des premiers rangs dans les salles réservées aux artistes belges. Il avait envoyé : la *Visite de Marie de Médicis à Rubens*, l'*Anneau de fiançailles*, l'*Armurier*, la *Veuve*, l'*Accouchée*, le *Message*, les *Adieux*, *J'y étais*, les *Intimes*, la *Confiance*, le *Messager*, la *Sortie* et la *Visite*. La plupart de ces tableaux pourraient supporter la comparaison avec ceux des vieux maîtres hollandais pris pour modèles par M. Willems.

WILLEMSTADT, ville forte du royaume de Hollande, dans la province du Brabant septentrional, arrond. et à 31 kilom. N.-O. de Bréda, sur la rive gauche d'un bras de la Meuse appelé Hollandsdiep; 2,500 hab. Port de commerce peu sûr. Cette ville fut fondée par Guillaume d'Orange en 1583.

WILLEMSTADT, ville de l'Amérique centrale, dans les Antilles-sous-le-Vent, sur la côte S.-O. de l'île hollandaise de Curaçao, où elle a un port de commerce très-fréquenté; 9,000 hab. Ce port, où les marchandises entrent en franchise, est défendu par le fort Amsterdam.

WILLENBERG, bourg de Prusse, province de Prusse, régence de Königsberg, cercle et à 19 kilom. S. d'Olbersburg, sur l'Omulo; 2,150 hab. Minoterie; fabrication de lainages.

WILLENBERG (Samuel-Frédéric), juriconsulte allemand, né à Brieg (Silésie) en 1663, mort en 1748. Il professa le droit successivement aux universités de Dantzig et de Francfort-sur-l'Oder et publia, entre autres ouvrages : *Selecti juris matrimonialis* (Halle, 1726, in-4°); *Selecti juris prudentialis civilis* (Dantzig, 1728, in-4°); *Discursus juridicus juxta ordinem institutionum propositus* (Dantzig, 1729, in-4°); *Tractatus de officio vocantis et vocati ad ministerium ecclesiasticum* (Dantzig, 1748, in-8°).

WILLENT (Joseph), compositeur français, né à Douai en 1809. Au sortir de l'École de musique de Douai, où il avait obtenu plusieurs prix, il se rendit à Paris, où il fut admis au Conservatoire. Là, il eut pour maître le basson et reçut des leçons de composition de Reicha et de Fétis. Il n'avait que dix-huit ans lorsqu'il devint premier basson à l'orchestre du théâtre du roi à Londres. Quatre ans plus tard, en 1831, il fut attaché au même titre à l'Opéra-Italien de Paris, qu'il quitta en 1834 pour faire des voyages artistiques et donner des concerts. Ce fut pendant une excursion à New-York qu'il épousa une fille du chanteur Bordogni. En 1841, il renoua à la vie nomade pour succéder à Borini comme professeur au Conservatoire de Bruxelles. Comme compositeur, M. Willett s'est fait connaître par un opéra-comique en un acte, le *Moine*, joué à Bruxelles en 1844, et par de remarquables morceaux de musique instrumentale, des *Fantaisies*, une *Symphonie concertante*, etc. On lui doit une *Méthode complète pour le basson*.

WILLER, ancien bourg et commun de France (Haut-Rhin), canton de Thann, à 40 kilom. N.-E. de Belfort, cédé à la Prusse par le traité de Francfort (10 mai 1871) et qui fut partie depuis lors de l'Alsace-Lorraine; 2,500 hab. Filature de coton; tissage mécanique; scierie.

WILLERAM ou **WALLERAM**, théologien allemand, mort à Ebersberg (Bavière) en 1085. Il fit ses études théologiques et philosophiques à Paris et revint ensuite en Allemagne, où il fut nommé chanoine de Bamberg et où l'empereur Henri III le mit, en 1064, à la tête de l'abbaye d'Ebersberg. Willeram y passa le restant de ses jours et profita de la réputation dont il jouissait pour obtenir de l'empereur Henri III des dons considérables en faveur de cette abbaye. On a de Willeram deux paraphrases du *Cantique des cantiques*, l'une en vers hexamètres latins, l'autre en prose dans la langue des anciens Français. Cette dernière forme l'un des monuments les plus précieux que l'on possède pour la connaissance de la langue franque, telle qu'elle existait encore au XI^e siècle. La paraphrase latine a été éditée pour la première fois par Menrad Molther, d'Angsbourg, sous ce titre : *Wilerami abbas in cantica Salomons mystica explanatio* (Huguenau, 1528, in-8°). Les deux textes, latin et franque, furent publiés par Paul Merula, qui y joignit des notes et une traduction en hollandais (Leyde, 1598, in-8°). Il en a, en outre, été publié plusieurs éditions en allemand.

WILLERMOZ (Pierre-Jacques), médecin français, né à Lyon en 1735, mort en 1799. Après avoir été professeur démonstrateur de chimie à Montpellier de 1761 à 1763, il revint à Lyon, où, tout en pratiquant son art, il fit un cours de chimie. Il devint membre de l'Académie de Lyon. On lui doit : *Observations sur l'établissement d'un cimetière hors de Lyon* (1777); *Mémoire sur les moyens de procurer à Lyon les meilleures eaux* (1784), etc.

WILLERMOZ (Pierre-Claude-Catherine), médecin français, fils du précédent, né à Lyon en 1767, mort en 1810. Il se fit recevoir docteur à Montpellier, puis fut successivement professeur d'anatomie au collège de Lyon, médecin à l'armée du Nord, chirurgien en chef aux armées de la Moselle et d'Italie et médecin en chef de l'hôtel-Dieu de Lyon. On lui doit des mémoires : *Sur la macération du lin et du chanvre* (1788, in-8°); *Sur l'influence contagieuse des miasmes qui s'exhalent des lieux où se pratique le rouissage du chanvre* (1790); *Sur le perfectionnement des brâneries d'eau-de-vie* (1791); *Sur la méthode à employer pour corriger le goût du fût* (1791). Ces mémoires ont été couronnés par diverses sociétés savantes.

WILLET (André), théologien anglais, né à Ely en 1562, mort en 1621. Il remplit dans diverses paroisses les fonctions du ministère sacré et devint, en dernier lieu, aumônier du prince Henri, premier fils de Jacques I^{er}. On a de lui : *Synopsis populi* ou *Tableau général du papisme*, ouvrage qui, dans un court intervalle, obtint cinq éditions; *Thesaurus ecclesiæ* (Cambridge, 1604, in-8°); *De gratia generi humano in primo parente collata* (Leyde, 1609, in-8°); *Commentaires sur Daniel* (1610); *Sur l'Épître aux Romains* (1611); *Sur la Genèse et l'Exode* (1652, 4 vol. in-fol.), etc.

William Shakespeare, par Mme Clémence Robert. V. SHAKESPEARE.

William Shakespeare, ouvrage de V. Hugo. V. SHAKESPEARE.

WILLIAMFORT, ville et fort anglais du haut Canada. V. FORT-WILLIAM.

WILLIAMS (John), chancelier d'Angleterre et archevêque d'York, né à Aberconway, comté de Caernarvon, en 1582, mort en 1650. Chapelain de Jacques I^{er}, doyen de Salisbury et de Westminster, puis chancelier après Fr. Bacon (1621), en même temps qu'il était nommé évêque de Lincoln, il dirigea son ministère avec beaucoup d'habileté et de talent, mais perdit son crédit par les intrigues de Buckingham et se vit enlever les sceaux au commencement du règne de Charles I^{er}. Il se jeta alors dans l'opposition avec le ressentiment de l'orgueil humilié et de l'ambition déçue, appuya dans le Parlement la fameuse pétition des droits et fut condamné par la Chambre étoilée, pour des paroles outrageantes envers le roi, à une amende considérable, à la perte de ses dignités ecclésiastiques et à la prison (1636). Il resta à la Tour de Londres jusqu'en 1640, se rallia alors au roi contre le Parlement et reçut en récompense l'archevêché d'York.

WILLIAMS (Griffith), prélat anglais, né en 1589, mort en 1662. Il était évêque d'Ossory en Irlande, lorsque la révolution l'obligea en 1641 à se réfugier en Angleterre. Il assista, comme chapelain du roi, à la bataille d'Edgehill et chercha ensuite un refuge dans le pays de Galles, où il défendit la cause royale dans plusieurs écrits, dont l'un, intitulé *Vindictæ regum* ou la *Grande rébellion* (Oxford, 1643), fut brûlé publiquement par la main du bourreau. Il réussit à échapper aux persécutions des révolutionnaires jusqu'à la restauration et, à cette époque, fut rétabli dans ses premières dignités. On a encore de lui : le *Bonheur des saints* (Londres, 1622, in-fol.; 1635, 2^e édit.); *Explication des mystères ou les Complots du Parlement pour bouleverser l'Eglise et l'Etat* (Oxford, 1643, in-4°); le *Grand Antechrist révéli* (Londres, 1650, in-fol.); la *Persécution et l'oppression de J. Bale et de Griffith Williams, évêques d'Ossory* (Oxford, 1654, in-4°).

WILLIAMS (Roger), officier anglais, mort en 1590. Il servit dans les Pays-Bas sous les ordres du duc d'Albe et du comte de Leicester et se fit une grande réputation de bravoure et d'intégrité. On a laissé, sous ce titre : les *Affaires des Pays-Bas* (Londres, 1618, in-4°), une relation des événements dont il avait été témoin, écrite avec beaucoup de simplicité et de fidélité. On lui doit aussi quelques autres écrits, notamment un *Traité succinct sur la guerre* (Londres, 1590, in-4°).

WILLIAMS (Roger), homme politique américain, né dans le pays de Galles, en 1599, mort en 1683. Il fit ses études à Oxford et entra dans les ordres; mais, ayant adopté les principes des puritains, il résolut de séparer de l'Eglise établie, et pour éviter les persécutions dont l'Angleterre était alors le théâtre, il émigra avec plusieurs de ses coreligionnaires dans la Nouvelle-Angleterre, qui était à cette époque la terre promise des puritains. Il débarqua en février 1631 à Nantucket, dans le Massachusetts. La ferveur de son zèle, sa piété et ses talents d'orateur lui acquirent en peu de temps une grande réputation. Les habitants de Salem l'engagèrent à venir seconder leur ministère; mais Williams avait déjà professé sur la liberté de conscience des doctrines que les magistrats de Boston regardaient comme dangereuses, et ils s'opposèrent à ce que Williams vint prendre possession du poste qui lui était offert. Williams se retira alors à Plymouth; mais deux ans plus tard, à la mort du ministre de Salem, les habitants le choisirent pour nouveau pour ministre. Son élection fut encore l'objet de l'opposition de la cour de Boston. Salem se vit traiter par la cour avec la dernière injustice. Williams adressa alors aux autres Eglises des *Lettres d'admonition*, dans lesquelles il faisait ressortir tout l'odieux de cette conduite. Ces lettres accablèrent encore les rancunes des magistrats. Salem fut privé de ses privilèges et Williams condamné au bannissement. Il obtint toutefois l'autorisation de demeurer à Salem jusqu'au retour du printemps; mais comme il continuait à prêcher et qu'une partie de la population semblait disposée à aller à sa suite fonder un nouvel établissement à quelque distance de Salem, l'autorité civile décida qu'il serait renvoyé en Angleterre, mais il n'attendit pas l'exécution de la sentence et s'enfuit dans les bois, où, à ce que rapporte Bancroft, il passa, par une saison rigoureuse, quatorze semaines, privé, le plus souvent, de gîte et de pain. Amicalement accueilli par les Indiens, il apprit leur langue et acquit parmi eux une grande influence. Dès que la saison le permit, il entreprit la fondation de sa nouvelle colonie dans la baie de Narraganset. En juin 1636, il débarqua avec ses compagnons à Rhode-Island, sur un point qui a été consacré par la tradition, et, après avoir acheté le terrain aux Indiens, il commença à bâtir une ville qu'il appela Providence, parce qu'elle devait être, disait-il, « l'asile des personnes persécutées pour affaires de conscience. » Il fut bientôt rejoint par un grand nombre de gens, dont les opinions religieuses concordèrent avec les siennes, et en moins de deux ans arrivèrent d'Angleterre une foule de nouveaux colons.

Williams fut le fondateur, le pasteur et le législateur du nouvel Eut, mais il ne voulut pas en être le souverain. Il y mit complètement en pratique les principes qu'il avait défendus pendant toute sa vie. Il fonda une république dans la forme de la démocratie pure et où la volonté de la majorité devait gouverner les choses civiles, tandis que Dieu seul était regardé comme le directeur des consciences.

Williams travailla, comme les autres colons, avec un désintéressement exemplaire. De nouveaux établissements avaient été formés dans l'Il., et les habitants, afin d'éviter d'être absorbés par l'Etat de Massachusetts, résolurent de demander au Parlement anglais une lettre d'incorporation. Ce fut Williams que l'on chargea en 1643 des négociations relatives à cette affaire. Le Parlement l'accueillit avec une déférence marquée, et les colons de la baie de Narraganset obtinrent une charte d'incorporation avec plein pouvoir de se gouverner eux-mêmes. A son retour, le négociateur fut accueilli en triomphe et lorsque, neuf ans plus tard, on eut à craindre une violation de la charte octroyée, ce fut encore à lui qu'incomba la tâche de défendre les droits de la colonie. Il y réussit parfaitement et revint à Providence en 1654, où il fut élu président de la colonie, fonctions qu'il remplit pendant trois années. Tout en se montrant un ardent partisan de la plus complète liberté de conscience, il défendait avec zèle ses propres opinions religieuses. Il avait adopté les idées des baptistes, et, dans ses dernières années, il soutint de violentes controverses avec les quakers. Deux des ouvrages les plus curieux que l'on rencontre dans l'histoire du quakerisme sont celui qu'il publia sous ce titre : *George Fox tiré de ses terriers ou Offre faite l'an dernier (1672) de discuter sur quatorze propositions contre G. Fox, etc.*, par R. W. (Williams) (Boston, 1676), et celui par lequel son adversaire lui répondit, et qui est intitulé : *Extinction d'un nouveau brandon de discorde dans la Nouvelle-Angleterre, réponse au livre scandalux intitulé : G. Fox tiré de ses terriers, etc.* (1679). Ces deux livres n'ont rien à s'enlever mutuellement au point de vue de l'apreté et de la crudité du langage.

WILLIAMS (Jean), théologien anglais, né en 1634, mort en 1709. Il était depuis longues années dans les ordres lorsqu'eut lieu la révolution de 1688. Il embrassa alors avec ardeur le parti du prince d'Orange, qui, devenu roi d'Angleterre, le choisit pour chapelain et le nomma évêque de Chichester en 1696. Outre une foule d'écrits de controverse, on a de lui : *Caractères de la révélation divine* (1695, in-4°); *Histoire de la conspiration des poudres; Défense des quatre sermons de l'archevêque Tillotson* (1695, in-4°), etc.

WILLIAMS (Anna), femme de lettres anglaise, née en 1706, morte en 1783. Elle s'était déjà fait connaître par quelques travaux littéraires lorsqu'elle perdit la vue en 1740. Elle n'en continua pas moins de s'occuper de littérature, d'autant plus qu'elle était le seul soutien de son père, infirme et privé de ressources. Plus tard, mistress Johnson, femme du célèbre dictateur de la langue anglaise, s'intéressa à elle et lui offrit dans sa maison un asile qu'elle ne quitta pas jusqu'à sa mort. Outre une traduction anglaise de la *Vie de l'empereur Julien*, de La Bletterie (1746), on a d'elle des *Mélanges en prose et en vers*, qui furent publiés par souscription en 1766.

WILLIAMS (sir Charles HANBURY), homme politique et diplomate anglais, né en 1709, mort en 1759. Son père, directeur de la Compagnie de la mer du Sud, lui fit donner une excellente éducation au collège d'Eton. A vingt-quatre ans, Williams fut élu dans le comté de Monmouth membre de la Chambre des communes, où il vota avec les whigs. En 1739, il devint trésorier de la marine, puis successivement ambassadeur à Dresde, à Berlin, où il fut très-bien accueilli par Frédéric le Grand, et à Saint-Petersbourg. Atteint d'aliénation mentale, il revint en Angleterre, où il mourut peu après. Williams était très-lié avec Littleton et Fielding. Doué d'un esprit vif et fin, il s'adonna à la poésie et composa des sautes et des petits poèmes très-estimés. Rithières prétend qu'il eut très-débauché et qu'il avait des vices contre nature. On a publié ses *Œuvres en vers et en prose* (Londres, 1522, 3 vol. in-8°), avec des notes de Walpole.

WILLIAMS (David), célèbre publiciste anglais, né à Cardigan (Galles) en 1738, mort en 1816. Il entra dans les ordres pour procurer des moyens d'existence à sa famille, se fit remarquer par l'indépendance de son esprit, prêcha sur l'hypocrisie religieuse et devint un objet de scandale pour les dévots anglicans. Il donna ensuite dans le pur déisme et, voulant réformer le culte public, et même les institutions sociales, il conçut la pensée d'y préparer la génération nouvelle par un système d'éducation approprié à ses vues. Ce système, emprunté en partie à Rousseau, en partie aux anciens, consistait à faire de l'école une image parfaite de la société civile, avec une constitution, une tribune, un jury. L'égalité absolue devait régner parmi les élèves. Quant aux procédés d'instruction, ils étaient purement pratiques. On en bannissait l'étude des langues mortes. Pour la géogra-

phie, par exemple, on prenait son point de départ de la demeure même où l'on se trouvait, puis de la paroisse, puis du district et, de proche en proche, jusqu'à l'inspection du globe entier. Il ouvrit à Chelsea, sur ces principes, un établissement qui ne tarda pas à jouir d'un immense crédit, mais qu'il abandonna à la mort de sa femme, dont la perte l'affecta profondément. Il avait fondé à Chelsea une chapelle avec cette dédicace : *Je crois en Dieu... Amen*. Les pontifes qui la desservaient s'appelaient prêtres de la nature. On y célébrait un nouveau culte chrétien, sans mystères, tout pratique; la liturgie était dans l'idiome national. Il y a beaucoup de rapports entre cette secte et celle que l'abbé Châtel établit après 1830 à Paris. Caractère aussi mobile qu'enthousiaste, Williams laissa à ses conceptions religieuses pour se livrer à la politique. Quelques écrits qu'il fit paraître le placèrent au premier rang des publicistes libéraux. Ses *Lettres sur la liberté politique* (1782) furent traduites par Brissot et lui valurent en 1792 le titre de citoyen français. Les girondins l'appellèrent à cette époque pour coopérer à la constitution qu'ils se donnaient la France. Mme Roland, dont il fréquentait le salon, nous le représente comme un esprit de la plus haute portée, un modèle de philanthropie. Revenu en Angleterre après la mort de Louis XVI, il fonda à Londres, sous le nom de Fonds littéraires, une banque destinée au soulagement des gens de lettres (1803), établissement qui a servi de modèle aux nombreuses institutions du même genre établies depuis. A ceux de ses ouvrages déjà cités nous ajouterons : *Traité sur l'éducation* (1774, in-12); *Liturgie, contenant les principes universels de la religion et de la morale* (1776, in-8°); *Leçons sur les principes et les devoirs universels de la religion et de la morale* (1779, 2 vol. in-8°); *Leçons sur l'éducation* (3 vol. in-8°); *Leçons sur les principes politiques* (1789, in-8°), ouvrage dirigé contre l'*Esprit des lois* de Montesquieu.

WILLIAMS (Edouard), poète gallois, connu parmi ses compatriotes sous le nom de *Bardo Iolo Morganwg*, né à Llancarvan, comté de Clamorgan, vers 1747, mort en 1826. Il exerçait le métier de tailleur de pierre, habita quelque temps à Londres et eut un moment l'intention de se rendre en Amérique; mais il revint dans le pays de Galles et y passa le reste de ses jours. Il a écrit en anglais et en gallois. Ses poésies anglaises furent publiées en deux volumes (1794) par voie de souscription, et parmi les souscripteurs on remarque les noms les plus célèbres de l'époque, tels que ceux du prince de Galles, de mistress Barbauld, de sir William Jones, de lord Orford, de Thomas Paine, de John Horne-Tookey, de Wilberforce, du général Washington, etc. Williams fit ensuite paraître deux volumes d'hymnes galloises sous ce titre : *Salmau yr Eglwys yr yr Antawch*. Il fut aussi l'un des éditeurs de la *Afgyrian archæology* et laissa en manuscrit un poème intitulé : *Cyfrinach beirdd yny Prydain* (le *Secret des bardes de l'île de Bretagne*), que son fils, Taliesin Williams, publia en 1829. Williams était profondément versé dans la littérature galloise, et Southey, parlant de lui dans sa biographie de Cowper, s'écrie : « Je suis profondément affligé en pensant quelles curieuses connaissances et combien de ces connaissances ont probablement péri avec le pauvre vieux Edouard Williams. »

WILLIAMS (Helena-Marin), poète et publiciste, née à Londres en 1769, morte en 1827. Elle débuta dans la carrière des lettres par des poésies, fit paraître à dix-huit ans un poème ayant pour titre le *Pérou*; elle accueillit avec transport les idées de la Révolution française, vint se fixer à Paris en 1790 et se lia ensuite avec le parti de la Gironde, dont elle partagea la proscription après le 31 mai 1793. Incarcérée, elle s'évada de la prison du Luxembourg et passa en Suisse, d'où elle revint à Paris en 1796. Elle a laissé, sur les événements de son temps, des ouvrages assaisonnés d'anecdotes et de faits piquants, mais d'une vérocité souvent suspecte. Voici les titres des principaux : *Lettres écrites de France à une amie en Angleterre* (1791, in-8°); *Lettres écrites de France sur l'époque de la Terreur* (1793, 4 vol. in-12); *Voyage en Suisse* (1798, 2 vol. in-8°); *Aperçu des mœurs et des opinions dans la République française vers la fin du XVIII^e siècle* (1801, 2 vol. in-8°); *Correspondance politique et confidentielle de Louis XVI* (1803, 2 vol. in-8°), ouvrage apocryphe, qui a été longtemps pris au sérieux; *Evénements arrivés en France depuis la Restauration* (1815, in-8°); *Souvenirs de la Révolution française* (1827, in-8°), etc.

WILLIAMS (Samuel), graveur anglais, né à Colchester en 1788, mort à Londres en 1853. Encore enfant, Williams broyait des couleurs chez un peintre médiocre de Colchester, et tandis que celui-ci essayait de lui apprendre le dessin, qui ne connaissait que très-imparfaitement lui-même, il apprenait seul et sans maître la gravure sur bois et à l'eau-forte. Ayant exécuté quelques planches, il vint à Londres les montrer à un éditeur intelligent qui devina l'avenir du jeune inconnu, le prit chez lui et lui donna des travaux faciles. Trois ou quatre ans plus tard, il eut à la tête des aquafortistes anglais,

illustrant des compositions charmantes, la fameuse *Collection des romanciers et poètes* de Whittingham, le *Tasse de Wiffen*, l'*Architecture* de Britton, etc. La *Vie rurale* de Howitt; les œuvres de Srope, *Jours passés à la pêche du saumon* et la *Chasse au daim*; les *Saisons* de Thompson, vinrent mettre le comble à sa réputation. Les bois excellents qui ornent ces livres n'ont pas vieilli. Ils n'ont rien de la précision méticuleuse et souvent puérile qui distingue les graveurs anglais. Ce sont des dessins amples, d'une exécution hardie, pleins d'idée, d'imagination, et qui semblent faits d'hier.

WILLIAMS (Cooper), théologien et littérateur anglais, né à Cantorbéry en 1762, mort en 1816. Il embrassa l'état ecclésiastique et assista, comme aumônier d'un vaisseau de guerre, à la célèbre bataille d'Aboukir, qu'il a admirablement décrite dans son *Voyage dans la Méditerranée* (1802, in-40). Il devint ensuite recteur d'une cure dans le comté de Kent, et occupa ce poste jusqu'à sa mort. On a encore de lui : *Histoire du château de Sudeley, dans le comté de Gloucester* (1791, in-fol.), et la *Campagne des Indes occidentales sous sir Charles Grey et sir John Jervis* (1796, in-40).

WILLIAMS DE KARS (sir William Fenwick), général anglais, né à Halifax (Nouvelle-Ecosse) en 1800. Il fit ses études à l'Ecole militaire de Woolwich, entra dans l'artillerie en 1825, fut promu capitaine en 1840 et envoyé à cette époque de Ceylan, où il servait depuis neuf ans, en Turquie, où il ne tarda pas à être élevé au grade de major. En 1843, le comte d'Aberdeen le nomma commissaire pour le règlement de la question des frontières entre la Perse et la Turquie, et il réussit à terminer en 1852 ce travail aussi difficile que délicat. Promu dans l'intervalle (1847) lieutenant-colonel, il fut nommé en 1854, par le comte de Clarendon, commissaire de l'Angleterre auprès des troupes turques de l'Est et reçut successivement les grades de colonel et de brigadier général. Il avait, en cette qualité, son quartier général à Kars, près d'Erzeroum, et, malgré les difficultés de toute nature qu'il avait à vaincre, il repoussa avec beaucoup d'avantage une attaque des Russes, commandés par le général Mouravieff (29 septembre 1855); mais ne recevant pas de renforts, malgré les demandes répétées qu'il en fit à l'ambassadeur anglais à Constantinople, il fut obligé de se tenir simplement sur la défensive. De concert avec le colonel Lake et le général Kmety, il fortifia la ville de Kars, tandis que Mouravieff la tenait étroitement bloquée de tous côtés, et ce ne fut qu'après avoir enduré longtemps la famine et avoir perdu la majeure partie de ses soldats qu'il consentit à capituler. Il fut envoyé, comme prisonnier de guerre, à Saint-Petersbourg, où on le traita avec tous les égards dus à son courage. Après la signature du traité de Paris en mars 1856, il put revenir en Angleterre et y reçut une pension annuelle de 1,000 livres sterling (25,000 fr.), ainsi que le titre de baronnet et l'autorisation de joindre à son nom celui de Kars. Nommé, en outre, commandant de la garnison de Woolwich, il a représenté, de 1856 à 1859, le bourg de Calne au Parlement, a été ensuite appelé à un commandement au Canada et est devenu gouverneur de la Nouvelle-Ecosse en 1865.

WILLIAMSBURG, bourg des Etats-Unis (Virginie), à 51 kilom. S.-S.-E. de Richmond, entre la rivière d'York et le fleuve James. Collège de Guillaume et Marie, maison d'arrêt, hospice de fous. Jadis capitale de l'Etat de Virginie. Célèbre par la bataille que s'y livrèrent les fédéraux et les confédérés le 5 mai 1862 et qu'a décrite en ces termes M. A. Trogdon (*Revue des Deux-Mondes* du 15 octobre 1862) : « La division Hooker, qui avait reçu la veille un ordre général de marcher sur Williamsburg, déboucha le 5 au matin sur l'isthme où s'était livré le combat de Stoneman, sans se douter de ce qu'elle y rencontrerait. Accueillie à son apparition par le feu meurtrier des ouvrages ennemis, elle se déploya résolument dans les abais et engagea l'action; mais elle était arrivée seule et petit à petit, tandis que la défense lui opposait 15,000 ou 20,000 hommes fortement retranchés; c'était trop pour elle. Hooker, qui est un admirable soldat, tint néanmoins pendant que que temps, mais il dut finir par céder et se replier, laissant dans ces terribles abais et dans les bois qui étaient en arrière 2,000 des siens, tués ou blessés, avec quelques canons qu'il avait été impossible de tirer à bras des bourières après que leurs chevaux avaient été tués. L'ennemi le suivit dans sa retraite; mais la division Kearney, ayant réussi à dépasser les encombrements de la route et accourant à son secours, rétablit le combat. La lutte n'était plus à ce moment à la lisière de la plaine, elle était engagée dans les bois, et elle restait très-vive, car l'ennemi recevait de nombreux renforts. Les fédéraux n'en combattaient pas moins avec beaucoup de vigueur, encouragés par l'énergie de leurs chefs, Heintzelman, Hooker et Kearney. Kearney surtout, qui a perdu un bras au Mexique et fait dans les rangs de l'armée française les campagnes de Mouzaïa et de Solferino, avait déployé le plus rare courage. Il avait vu tomber autour de lui tous ses aides de camp, et, resté presque

seul, il électrisait sa poignée d'hommes par son intrépidité. Pendant ce temps, la partie de l'armée massée sur la route de droite demeurait inactive. Une division formant tête de colonne était seule arrivée, et les généraux ne pouvaient se résoudre à l'employer avant de voir paraître les troupes qui devaient la soutenir. Or, ces troupes étaient arrêtées par les ruisseaux débordés, les routes encombrées, les voitures brisées et embourbées. Pourtant on entendait la terrible fusillade de Hooker déclinant et battant en retraite. On l'avait entendue en avant, puis de côté; elle reculait toujours. Les boulets et les obus arrivaient en sifflant et déchirant les arbres jusqu'au milieu de ces troupes immobiles. Il était trois heures. On se décida enfin à agir. Une division pénétra dans les bois pour prendre en travers les régiments confédérés qui ramenaient Hooker, pendant qu'à l'extrême droite une brigade passait la crête sur une vieille digue de moulin, que l'ennemi avait négligé de garder, et débouchait en plaine, au delà des marais, sur le flanc des ouvrages qui couvraient Williamsburg. Les confédérés ne s'attendaient pas à une attaque de ce côté. Si elle réussissait, elle débordait toute la position. Ils envoyèrent aussitôt deux brigades qu'on vit s'avancer résolument au milieu des blés verts pour chasser la brigade fédérale. Celle-ci les laissa froidement arriver et les reçut avec un feu d'artillerie terrible. Les confédérés, sans être ébranlés, poussèrent en avant jusqu'à 30 mètres de la gueule des canons, criant à tue-tête : « Bul's Run! Bul's Run! » Mais là ils commencent à hésiter, et le général fédéral, saisissant le moment, cria à sa brigade en agitant sa casquette : « Maintenant, messieurs, à la baïonnette! » et se précipita avec elle sur l'ennemi, qui ne put résister au choc et se débatta, jonchant la plaine de ses morts. Au même moment, le général en chef, retenu jusque-là à York-Town, parut sur le champ de bataille. Il faisait sombre, la nuit arrivait à grands pas, la pluie tombait toujours à torrents. Sur trois côtés de l'espace de plateau où se trouvait le général, le canon et la fusillade roulaient sans interruption. Le succès d'Hooker avait été décisif, et les réserves amenées par le chef, s'élançant au pas de course, l'achevèrent par leur seule présence. Je vis alors le général Mac-Clellan, passant devant le front du 6^e de cavalerie, qui était en colonne par escadron, donner la main au major Williams, avec quelques paroles sur sa brillante charge de la veille. Le régiment n'avait pas entendu ces paroles, mais il les avait comprises, et il était sorti de toutes ces poitrines une de ces formidables et mâles acclamations qui ne s'entendent que les jours de bataille. Ces acclamations, répétées sur toute la ligne, glacèrent l'ennemi. On le vit monter sur les parapets de ses redoutes et regarder interdit et immobile; puis le feu s'éteignit, et la nuit se fit sur ce combat que l'on appelle en Amérique la bataille de Williamsburg. »

WILLIAMSITE s. f. (ouil-li-amm-si-te — de *Williams*, nom d'homme). Miner. Silicate de zinc anhydre. Il On dit aussi WILLIEMITE.

— Encycl. V. WILLÉMITTE.

WILLIAMSON (Joseph), homme d'Etat anglais, né dans le Cumberland vers 1635, mort en 1701. Fils d'un pasteur de village, il fut amené fort jeune à Londres par un membre du Parlement, grâce à la protection duquel il fit ses études à l'école de Westminster et à l'université d'Oxford. A la restauration, il obtint un emploi dans le cabinet de sir Edouard Nicholas, secrétaire d'Etat, puis devint successivement gardien des archives de l'Etat à Whitehall, secrétaire du conseil et baronnet (1667), plénipotentiaire au congrès de Cologne, et, en 1674, il succéda à lord Arlington comme secrétaire d'Etat et comme membre du conseil privé. Il se fit en cette qualité l'instrument de la honteuse politique de Charles II, qui s'était mis complètement aux ordres de Louis XIV, dont il recevait des subsides et qui cherchait à préparer la rétablissement du catholicisme en Angleterre, où le mécontentement était général pour ce motif. Aussi Williamson se vit-il l'objet de la haine publique et fut-il l'une des premières victimes de l'agitation excitée par le complot des papistes. Arrêté et conduit à la Tour par ordre du Parlement le 18 novembre 1678, comme accusé d'avoir accordé des commissions à des officiers catholiques, il fut, il est vrai, relâché le même jour par ordre du roi, mais il n'en fut pas moins donner sa démission quelques semaines plus tard. Il ne prit plus dès lors aucune part aux affaires publiques. A sa mort, il légua au collège de la Reine, à Oxford, une somme de 6,000 livres (150,000 fr.) et une importante collection de manuscrits héraldiques et de mémoires relatifs à ses négociations avec l'étranger; il laissa, en outre, 5,000 livres (125,000 fr.) pour la fondation d'une école de mathématiques à Rochester, ville qui l'avait plusieurs fois élu au Parlement. En 1678, il était devenu président de la Société royale de Londres.

WILLIAMSPORT, ville des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat de la Pensylvanie, à 190 kilom. N. d'Harrisburg, sur la Susquehanna; 4,000 hab. Mines de fer et de houille

dans le voisinage. Elle est habitée pendant la saison d'été par un grand nombre de personnes riches, qui viennent y chercher un air salubre et les agréments d'un site d'une beauté remarquable.

WILLIAMSTOWN, ville des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat de Massachusetts, à 45 kilom. N. de Lenox; 3,000 hab. Collège. Industrie agricole et manufacturière florissante.

WILLIBAD-ALEXIS, romancier allemand. V. HERRING.

WILLIBALDE s. f. (vil-li-bal-de — de *Willibald*, natural. allem.). Bot. Syn. de *COLEANTHE*, genre de graminées.

WILLIBROD (saint), un des apôtres de la Frise, où il continua l'œuvre de saint Wilfrid, né dans le Northumberland en 658, mort en 738. Elevé dans le monastère de Ripon, il se consacra à la prédication apostolique, reçut des pleins pouvoirs du pape Sergius, vint s'établir à Utrecht et entreprit la conversion de la Frise, dont Pépin d'Héristal venait de faire la conquête. Plus tard, Charles-Martel lui donna la souveraineté d'Utrecht, où il bâtit des églises, et ce fut lui qui baptisa Pépin le Bref. L'Eglise catholique l'honore le 7 novembre.

WILLICHIE s. f. (vil-li-ki — de *Willich*, natural. allem.). Bot. Syn. d'*HYDRANTHE*, genre de personnées.

WILLIGEROD (Jean-Conrad-Philippe), historien allemand, né à Göttingue en 1779, mort en 1848 à Revel, où il était professeur au gymnase russe. On a de lui : *Histoire de l'Esthonie depuis son origine jusqu'à nos jours* (1814; 2^e édit., 1830); *Manuel d'histoire générale* (1817); *Chrestomathie latine* (1828).

WILLIS s. f. (vil-li-ss). Superst. Nom donné en Bohême à des personnages fantastiques qui sont, dit-on, des jeunes filles condamnées, toutes les nuits, à sortir de leur tombe et à danser jusqu'au jour.

WILLIS (Thomas), anatomiste anglais, né à Bedford en 1622, mort à Londres en 1685. Il était étudiant à Oxford, lorsque éclata la guerre civile, à laquelle il prit part dans les rangs de l'armée royaliste. Il n'en continua pas moins ses études et se fit recevoir, en 1646, bachelier en médecine. Il s'établit alors à Oxford et y exerça avec succès la pratique de son art. Après le rétablissement de Charles II (1660), il devint professeur de philosophie naturelle à l'université de cette ville, se fit recevoir docteur et fut l'un des premiers membres de la Société royale. Il quitta Oxford en 1666 pour aller s'établir à Londres, où il pratiqua avec non moins de succès qu'à Oxford. On lui doit les ouvrages suivants : *Diatriba duar de fermentatione et de febribus* (Amsterdam, 1659, in-80); *Cerebri anatome, cui accessit nervorum descriptio et usus* (Londres, 1664, in-40); *Pathologia cerebri et nervosi generis, in qua agitur de morbis convulsivis et scorbuto* (Oxford, 1667, in-40); *Adfectionum quæ dicuntur hystericae et hypochondriacæ pathologia spasmodica vindicata* (Londres, 1670, in-80); *De anima brutorum* (Londres, 1672, in-80); *Pharmacœutica rationalis* (Oxford, 1673, in-40).

WILLIS (Brown), antiquaire anglais, petit-fils du précédent, né à Blandford (comté de Dorset) en 1682, mort en 1760. Il fit ses études à l'école de Westminster, où il contracta le goût des antiquités ecclésiastiques, dont l'étude devint dès lors son occupation favorite. En 1705, la ville de Buckingham l'envoya comme député au Parlement, et, lors de la reconstitution de la Société des antiquaires en 1718, il en devint membre. On a de lui, entre autres écrits : *Histoire des comtés, villes et bourgs de l'Angleterre et du Pays de Galles* (1715-1750, 3 vol. in-80); *Histoire des abbayes parlementaires et des églises cathédrales conventuelles* (1718-1719, 2 vol.); *Description des églises cathédrales de Landaff, Saint-Asaph et Bangor* (1719-1721, in-80); *Description des cathédrales de l'Angleterre* (1727-1733, 3 vol. in-40); l'ouvrage le plus important de Willis; *Histoire et antiquités de la ville, du canton et du doyenné de Buckingham* (1755, in-40), etc.

WILLIS (Francis), médecin anglais, né en 1717, mort en 1807. Elève de l'université d'Oxford, il se fit recevoir docteur en 1740 et s'adonna particulièrement à l'étude des maladies mentales. Willis acquit une grande réputation, qui lui valut d'être chargé de soigner le roi d'Angleterre, George III, et la reine de Portugal. Il fonda à Greford, dans le comté de Lincoln, une maison de santé pour les aliénés, qui reçut des personnes du plus haut rang. Willis exerçait par la puissance de son regard, qu'il savait rendre terrifiant, une domination extraordinaire sur ses malades. Il conserva jusqu'à un âge très-avancé une santé robuste et une force peu commune.

WILLIS (Nathaniel-Parker), célèbre écrivain anglo-américain, né à Portland (Maine) en 1807, mort en 1867. Il fit ses études au lycée de Boston, où il était encore lorsqu'il écrivit un volume de vers sous le titre de *Croquis littéraires*. Reçu maître es arts à Yale, en 1827 il fut chargé par M. Goodrich de la direction de deux revues, *The Legendary* et *The Token*. L'année suivante, il fonda le *American Monthly Magazine*, qu'il

vendit peu de temps après au propriétaire du *Miroir* de New-York. Il fut ensuite attaché à la légation des Etats-Unis, à Paris, où M. Rives était alors ministre. Il voyagea ensuite en France, en Italie et dans tout l'Orient, puis revint en Angleterre, où, en 1835, il se maria avec la fille du commissaire général de Woolwich. Ses impressions de voyage, fort intéressantes, sont consignées dans deux ouvrages : *Coups de pinceau en route* et *Notes d'aventure*, publiés en 1835 et 1836. De retour en Amérique, M. Willis acquit des terrains immenses dans la vallée de la Susquehanna et se livra dès lors à la vie de *gentleman farmer*. Durant ce temps, il n'écrivit qu'un seul ouvrage : les *Lettres écrites sous un pont*, qui obtinrent un très-grand succès. En 1839, il créa à New-York, de concert avec M. Porter, un journal hebdomadaire : le *Corsaire*, puis se rendit de nouveau en Angleterre, où il publia : *Flâneur de voyage* et *Deux manières de mourir pour un mari* (1840). Peu après, il fonda le *Miroir du soir*, journal quotidien, qui prit bientôt le titre de *Journal du foyer*. Il fut ensuite attaché à la légation de Berlin et, ayant perdu sa femme, se remaria en 1846. Il a publié, outre les ouvrages que nous avons cités : *Lettres de la campagne*, les *Gens que j'ai vus*, la *Vie en zigzag*, *Poètes*, *Hurrygraphs*, *Croisière d'été dans la Méditerranée*, *Voyage de santé au tropique*, *Hommes et lieux célèbres*, *l'Amérique pittoresque* et le *Canada pittoresque*; ces deux derniers ouvrages ont été traduits en français.

WILLISAU, petite ville de Suisse, dans le canton et à 28 kilom. O. de Lucerne, sur la Wiggen, dans un vallon fertile; 2,400 hab. Foires très-fréquentes. Beau château et église paroissiale remarquable.

WILLISEN (Guillaume de), général prussien, né à Stassfurt, dans la province de Magdebourg, en 1790. Entré au service à l'âge de quinze ans, il fit la campagne de 1806 contre la France, étudia ensuite à Halle jusqu'en 1809 et fut emprisonné, à cette époque, pour avoir voulu se dérober à la conscription en Westphalie; il réussit cependant à se réfugier en Autriche, s'engagea dans un corps franc et combattit dans le Tyrol et en Italie. En 1811, il entra dans l'armée prussienne, prit part aux campagnes de 1813 et de 1814, comme officier d'état-major de l'armée de Silésie, puis à celle de 1815, avec le grade de capitaine attaché au quartier général de Blücher. Il passa ensuite à l'état-major général, devint professeur d'histoire militaire à l'Ecole militaire générale de Berlin et, dans ses cours, s'attacha surtout à exposer la théorie de la guerre. Différents articles, qu'il avait insérés dans la *Militärvochenblatt* (*Feuille hebdomadaire militaire*), le firent tomber pour quelque temps dans la disgrâce du roi. En 1840, il devint chef de l'état-major général du 5^e corps d'armée, à Posen, et fut promu, trois ans plus tard, major général et commandant de la brigade de Breslau. En mars 1848, le roi le nomma plénipotentiaire à Posen et le chargea de veiller, en cette qualité, à la réorganisation du grand-duché. Il réussit à mettre fin par une convention à la prise d'armes des Polonais, mais ses opinions politiques ne tardèrent pas à lui créer des difficultés, qui amenèrent son rappel. Le corps des officiers se prononça contre lui, et, pour éviter tout conflit ultérieur, il demanda un congé, dont il profita pour se rendre à Paris, puis en Italie, où il fut témoin oculaire de la fin de la campagne contre la Sardaigne et où il assista à la prise de Malghera. S'étant vu dépasser en 1849 sur le tableau d'avancement par des officiers d'une promotion moins ancienne que la sienne, il prit sa retraite. Après le rappel du général de Bonin, le gouvernement provisoire du Schleswig-Holstein lui offrit le commandement en chef de l'armée des duchés. Willis accepta, mais ses opérations contre les Danois aboutirent à la défaite d'Idstedt et à l'attaque infructueuse sur Friedrichstadt. Un conflit s'étant élevé entre lui et le gouvernement holsteinien, il se démit du commandement en chef et rentra dans la vie privée, de laquelle il n'est plus sorti depuis cette époque. On a de lui : *Théorie de la grande guerre* (Berlin, 1840-1850, 3 vol.; 1868, 2^e édit.); les *Campagnes de 1859 et de 1866* (Leipzig, 1868), ouvrage qui forme le tome IV^e du précédent; *Actes et remarques concernant une mission dans le grand-duché de Posen au printemps de 1848* (Kiel, 1850).

WILLKOMM (Ernest-Adolphe), littérateur allemand, né à Herwigsdorf, près de Zittau, en 1810. Il étudia à l'université de Leipzig d'abord le droit, puis la philosophie et l'esthétique, et se fit connaître dès cette époque par diverses compositions littéraires, telles qu'une tragédie, *Bernard, duc de Weimar* (1832); une trilogie, *Eric XIV*, et un recueil intitulé le *Diary des baisers*. Il se fixa ensuite à Leipzig, où il collabora à différentes feuilles politiques et littéraires, et, de 1837 à 1839, il publia avec Alexandre Fischer : les *Annales pour le drame*, la *Littérature dramatique* et le *théâtre*. Vers la même époque, il fit paraître les *Nouvelles de la civilisation* et les *Blasés de l'Europe*, ouvrages auxquels succédèrent, outre plusieurs recueils de nouvelles, les romans : *Lord Byron*; *l'Explicateur de songes*; *l'Er*, or et es-

prît. Wallenstein : les *Esclaves blancs*; les *Frères de la communion*, à Rome; le *Baiser nuptial*, etc. Un voyage qu'il fit en Italie (1845-1846) lui fournit les matériaux de ses *Nuits italiennes* (Leipzig, 1847, 2 vol.). Après avoir suivi quelque temps, en amateur, la guerre du Slesvig-Holstein en 1849, il rédigea jusqu'en 1852 un journal politique à Lubeck et alla ensuite s'établir à Hambourg. Il y fut collaborateur du *Hamburger Correspondent*, puis, de 1853 à 1856, rédacteur des *Saisons* et fonda à cette époque avec sa femme, Marie Rosendhal, qu'il avait épousée en 1850, un pensionnat de jeunes filles qui devint rapidement très-florissant. Parmi les ouvrages qu'il a écrits depuis qu'il habite Hambourg, il faut citer en première ligne les deux romans : la *Famille Ammer* (Francfort, 1855, 3 vol.) et *Armateur et marin* (Francfort, 1857, 3 vol.), où il a dépeint d'une manière attrayante la vie des industriels et des négociants avec tous ses incidents sur terre et sur mer. On a encore de lui : *Poète et apâtre* (Francfort, 1859, 2 vol.); les *Hommes d'action* (Leipzig, 1861, 4 vol.); les *Ames égares* (Leipzig, 1860, 3 vol.); les *Filles du Vatican* (Leipzig, 1860, 3 vol.); la *Dame de Campanstein* (Leipzig, 1865, 3 vol.); la *Dernière boisson* (Berlin, 1865); les *Compagnons de Satan* (Léon, 1866-1867, t. 1^{er} à VI); un *Beau-fils de Satan* (Leipzig, 1868, 3 vol.). On lui doit, en outre, plusieurs livres de voyage, entre autres : *Guide des voyageurs au Riesengebirge* (Leipzig, 1853); *De Berlin à Hambourg* (Leipzig, 1855).

WILLKOMM (Henri-Maurice), botaniste allemand, frère du précédent, né à Heilwigsdorf (Saxe) en 1821. Il commença en 1841, à Leipzig, l'étude de la médecine et des sciences naturelles, entreprit en 1844, sur la proposition du professeur Kunze, une exploration botanique en Espagne et, de retour en mai 1846, continua avec ardeur ses études à Leipzig, s'appliquant surtout à la géographie physique, à la géologie et à la météorologie. Après avoir pris ses grades en 1850, il repartit pour l'Espagne; mais, faute de ressources suffisantes, ne put faire qu'un séjour de neuf mois dans cette contrée. En 1852, il se fit recevoir agrégé de la Faculté de philosophie de Leipzig et, trois ans plus tard, fut nommé professeur extraordinaire et directeur des herbiers de l'université; mais, peu de temps après, il fut appelé à une chaire d'histoire naturelle organique à l'école d'économie forestière et agricole de Tharand. Il occupa cette chaire jusqu'en 1868, époque où il est devenu professeur ordinaire de botanique à l'université de Dorpat et directeur du jardin botanique de cette ville. Il s'est fait connaître par un grand nombre d'excellents ouvrages de botanique et de géographie. Parmi ceux dont il avait recueilli les matériaux pendant ses excursions dans la péninsule ibérique, il faut citer : *Deux ans en Espagne et en Portugal* (Leipzig, 1847, 3 vol.); *Excursions à travers les provinces du nord-ouest et du centre de l'Espagne* (1852, 2 vol.); les *Régions des plaines et des steppes de la presqu'île Ibérique* (1852); la *Presqu'île des Pyrénées* (1855); la description de l'Espagne et du Portugal (1862), pour la nouvelle édition, publiée sous la direction de Wappæus, du *Manuel de géographie et de statistique* de Stein et de Hueschmann. A ces ouvrages géographiques se rattachent les suivants, qui ont plus spécialement rapport à la flore espagnole : *Sertum flora hispanica* (Leipzig, 1852); *Icones plantarum novarum et rariorum Europæ austro-occidentalis, præcipue hispanica* (1852-1864, 2 vol., avec 166 planches) et *Prodromus flora hispanica*, avec Lange (Stuttgart, 1861-1867, t. 1^{er} et II). Antérieurement à ces publications, M. Willkomm s'était déjà acquis la réputation d'un botaniste éminent par ses *Recherches sur l'organographie et la classification des globularies* (Leipzig, 1850), qu'il fit suivre plus tard d'une *Introduction à l'étude de la botanique scientifique* (1854). Pendant son séjour à Tharand, il s'occupa aussi de l'étude de la flore et de l'histoire naturelle forestière de l'Allemagne. Il a consigné les résultats de ses observations à ce sujet dans les ouvrages intitulés : les *Arbres à feuilles larges de l'Allemagne en hiver* (Dresde, 1859); *Guide dans le règne des plantes allemandes* (Leipzig, 1863); les *Ennemis microscopiques de la forêt* (1866-1867, liv. 1^{er} et II). On lui doit encore les *Merveilles du microscope* ou le *Monde dans un petit espace* (Leipzig, 1856), ouvrage qui renferme une foule de renseignements utiles et intéressants.

WILLM (Joseph), littérateur et philosophe français, né à Heilighausen (Bas-Rhin) vers 1790, mort en 1852. Après avoir terminé ses études au collège de Strasbourg, il se fit ordonner ministre luthérien, s'occupa pendant plusieurs années d'enseignement libre à Lyon et à Paris, devint ensuite professeur de littérature au collège de Strasbourg et, en 1851, fut nommé inspecteur de l'université. Il était depuis plusieurs années membre correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques. Outre différents ouvrages lexicographiques pour l'enseignement de la langue allemande, on a de lui : *Essai sur la philosophie de Hegel* (1830, in-8°); *Essai sur l'éducation du peuple et sur les moyens d'améliorer les écoles primaires populaires et le sort des instituteurs* (1840; 3^e édit., 1847),

xv.

ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques; *Histoire de la philosophie allemande depuis Kant jusqu'à nos jours* (1846-1847, 4 vol. in-8°). Willm a, en outre, dirigé la publication du *Musée des protestants célèbres* (1821-1824), auquel il a fourni une foule d'articles. Enfin, il a collaboré au *Dictionnaire des sciences philosophiques*, à la *Revue germanique*, à la *Revue protestante*, à l'*Encyclopédie des gens du monde* et a traduit en allemand le *Lascaris* de Willemain, puis en français les *Lettres à Bettina sur la religion* de Pfeffel.

WILLMANN (Benoit), érudit allemand, né à Cologne en 1783, mort en 1844. Il fit ses études à l'université de Göttingue, devint en 1806 rédacteur du *Mercur* du département de la Roër et commença, à la même époque, une traduction allemande du *Code de commerce français*, qu'il fit suivre de celle du *Code Napoléon*. En 1812, il fut nommé traducteur impérial de langue allemande à Paris; mais, deux ans plus tard, il revint à Cologne, où, de 1820 jusqu'à sa mort, il fut professeur de littérature ancienne. On a encore de lui : *Amalthée, quivante de la poésie allemande* (1817); *Esprit de Schiller, Tieck, Klopstock, etc.*, sorte de recueil anthologique (Cologne, 1810-1820, 6 vol.); et des traductions estimées des *Épigrammes* de Martial (1825) et de l'*Argonautique* d'Apollonius de Rhodes (1831).

WILLMAR (Jean-Pierre-Christine, baron), général belge, né à Luxembourg en 1790, mort en 1858. Elève du Prytanée de Saint-Cyr et du lycée de Mayence, il entra à l'École polytechnique de Paris en 1809, devint ensuite sous-lieutenant du génie et assista à la bataille de Leipzig, où il fut fait prisonnier. En 1814, il reçut le grade de capitaine. Peu après, il donna sa démission, revint en Belgique et entra dans le corps des ponts et chaussées. M. Willmar était ingénieur en chef dans la province de Liège, lorsque eut lieu la révolution de 1830 en faveur de l'autonomie de la Belgique. Il fut alors chargé de coopérer à la réorganisation du génie militaire, devint directeur général des fortifications, puis il fut nommé colonel (1831) et général-major (1836). Chargé du portefeuille de la guerre en 1836, il le conserva jusqu'en 1840. A cette époque, il devint aide de camp de Léopold 1^{er}, qui le nomma en outre ministre plénipotentiaire à Berlin. En 1845, il se rendit, avec le même titre, à La Haye, où il resta jusqu'à sa mort. Pendant ses loisirs, il s'adonnait à la poésie. Plusieurs pièces de vers de lui ont paru dans l'*Annuaire poétique* de Bruxelles et dans d'autres recueils.

WILLMORE (James-Tibbitts), graveur anglais, né à Lomours en 1800, mort en 1863. Il eut pour maître Thomas Burke, aux leçons duquel il dut moins cependant qu'à ses propres efforts. Au jugement des critiques anglais, son style est celui qui rend le plus heureusement les traits caractéristiques des paysages anglais; son coloris et son clair-obscur reproduisent admirablement les gradations les plus délicates des effets de l'atmosphère. Ses planches les plus estimées sont celles qu'il a gravées d'après Turner et parmi lesquelles nous citerons : la *Vieille ténérinaire*; *Mercur et Argus*; l'*Italie ancienne*; le *Rameau d'or*; la *Dogaressa* et le *Portrait de Bellini transféré à l'église du Rédempteur, à Venise*. Citons encore du même artiste : le *Songe de Byron*, d'après Eastlake; le *Fort Tilbury*, le *Ilkin et Poynt Castle*, d'après Calcott; *Vent contre mer* et une *Ville italienne*, d'après Stanfield; le *Passage du pont*, d'après Landseer; une foule d'autres planches d'après Chalon, Leitch, Eats, Linton, etc. Willmore était devenu, en 1843, membre associé de l'Académie royale de Londres.

WILLOCK ou **WILLOX** (Jean), l'un des premiers champions de la Réformation en Ecosse, né vers le commencement du xvie siècle, mort après 1570. Il fit ses études à l'université de Glasgow, entra dans un couvent de dominicains ou de franciscains, on ne sait pas au juste, et se convertit de bonne heure aux opinions des réformateurs. Il vint en Angleterre vers 1541 et y fut emprisonné, selon toute apparence, pour une infraction aux six articles de Henri VIII. Il devint ensuite chapelain du duc de Suffolk et, à l'avènement de la reine Marie, se réfugia en Frise. Il y fut protégé par la duchesse Anne, qui l'employa à diverses missions en Ecosse; vers 1558, il revint dans sa patrie et prêcha les doctrines de la Réformation dans la ville d'Ayr. En 1559, il fut cité devant la cour, ainsi que plusieurs autres réformateurs, pour y répondre des doctrines qu'il avait cherché à propager, et, n'ayant pas comparu, fut mis hors la loi. Sa popularité s'en accrût d'autant, le peuple accourut en foule à ses prédications, et il se trouva bientôt assez puissant, comme chef de parti, pour faire rejeter la proposition qu'avait faite la reine régente, Marie Stuart, de soumettre au vote du peuple le choix entre la religion protestante et la religion catholique romaine. En 1561, il fut nommé l'un des surintendants qui eurent à remplir quelques-unes des fonctions des évêques catholiques et passa la plus grande partie du reste de sa vie en Angleterre, bien qu'il eût, à différentes reprises, de 1563 à 1568, dirigé plusieurs assemblées générales des réformés en Ecosse.

WILLON s. m. (oui-lon). Techn. Appareil consistant en une espèce de boîte dans laquelle tournent rapidement des pointes acérées, qui déchirent le coton, reçu ensuite dans un blutoir où il se débarrasse des impuretés et des graines.

WILLOT (Amédée, comte de), général français, né à Saint-Germain-en-Laye en 1757, mort en 1823. Il fit ses premières armes en Corse en 1769, adopta les principes de la Révolution et passa, en 1792, dans l'armée des Pyrénées-Orientales, où il fut promu, la même année, colonel et général de brigade. Défait l'année suivante dans un engagement avec les Espagnols entre Cér et le Tech, il fut accusé d'impéritie, suspendu de ses fonctions et emprisonné; il ne recouvra sa liberté qu'après le 9 thermidor. Il fut alors réintégré dans son grade à l'armée des Pyrénées-Orientales, se signala successivement à l'attaque du camp de Louis XIV (9 mai 1795), au combat devant Pamplune (6 juillet 1795) et à ceux qui amenèrent la reddition de Bilbao. Promu général de division et envoyé dans la Vendée, il y fut chargé par Hoche de surveiller les mouvements de Stofflet; mais, devenu bientôt après suspect au général en chef, il reçut l'ordre de quitter l'armée (mars 1796). Des le mois d'août suivant, cependant, il fut appelé par le Directoire au commandement de la division militaire de Marseille, où, en janvier suivant, il dissipa et écrasa une émeute jacobine suscitée par les efforts de Fréron. Elu peu après député de Marseille, il devint l'un des chefs du parti clichéen et proposa diverses mesures énergiques contre les directeurs; mais elles ne furent pas adoptées et, après le 18 fructidor, il fut arrêté et déporté à Sinnamari. Au bout de huit mois, il réussit à s'échapper en compagnie de Pichegru, de Barthémy, de Ramel et de quelques autres et se réfugia successivement en Allemagne et en Angleterre. Il partit plus tard pour l'Amérique et ne revint en France qu'à la Restauration. Il reçut alors le titre de comte et le commandement de la Corse, qu'il conserva jusqu'en 1818.

WILLOUGHBY (Hugues), navigateur anglais, né à Risby, mort en 1554. On n'a que des renseignements fort obscurs sur sa vie jusqu'à l'année 1553, époque à laquelle il fut mis à la tête d'une expédition entreprise par une compagnie de marchands anglais pour la découverte d'un passage menant au Cathay (la Chine) par le nord-est. Cette expédition, composée de trois vaisseaux, dont l'un était commandé par Willoughby et les deux autres par Durforth, Burrough et Chancellor, partit de Deptford en mai 1553 et, après avoir été retenue plus d'un mois en vue des côtes d'Angleterre, arriva le 30 juillet dans les eaux de Wardhus, où une tempête sépara le vaisseau monté par Chancellor des deux autres, qui continuèrent d'avancer dans la mer du Nord jusqu'à 160 lieues au N.-E., mais alors les glaces les forcèrent à redescendre au S.-O.; le 18 septembre, ils entrèrent dans le port fermé par l'embouchure de la rivière Arzina, à six journées de navigation à l'E. de Wardhus et à une journée à l'O. du cap Swiatoi Nos. Ils se décidèrent à hiverner en cet endroit et, à trois reprises, envoyèrent une partie d'entre eux à la découverte. La dernière de ces expéditions partielles eut lieu vers la fin d'octobre. Un an plus tard, des pêcheurs russes découvrirent les deux navires, qui ne renfermaient plus que des cadavres. D'après le testament de Gabriel Willoughby, parent du chef de l'expédition, testament qui portait la signature de ce dernier et qui fut trouvé dans sa cabine, on sut qu'une partie des membres de l'expédition vivaient encore au mois de janvier 1554; mais tout renseignement sur les faits postérieurs à cette époque manque, et le journal du bord s'arrête à l'arrivée des navires dans l'Arzina. Ce journal a été inséré dans le tome 1^{er} de la *Collection* de Hakluyt.

WILLOUGHBY (Nesbit-Josiah), amiral anglais, né en 1767, mort en 1849. Il entra au service en 1792, assista à la plupart des grandes batailles navales qui furent livrées jusqu'en 1811 et se signala en toute occasion par son courage et son sang-froid. Fait prisonnier en 1811 par des corsaires, il fut pendant deux ans esclave à Tripoli, s'échappa en se réfugiant à bord d'un bâtiment français, gagna l'île de France et, de là, se rendit en Russie, où le général Koutousof le nomma colonel. Il prit part aux derniers combats de la guerre de l'indépendance allemande et eut un bras emporté à la bataille de Leipzig. De retour en Angleterre, il y reprit ses premières fonctions dans la marine et parcourut ensuite tous les grades intermédiaires jusqu'à celui de contre-amiral, auquel il fut promu en 1847. Willoughby avait été blessé dans tous les combats auxquels il avait assisté, et, comme il avait eu le bonheur de survivre à toutes ses blessures, il avait été surnommé l'*Immortel*.

WILLOUGHBY (George-Dobson), un des héros de la sanglante campagne que l'Angleterre eut à soutenir en 1657 contre les cipayes révoltés. Il était lieutenant d'artillerie et avait le commandement de l'arsenal de Delhi, lorsque la révolte éclata à l'improvvu dans cette ville. L'arsenal renfermait un im-

mense matériel militaire, où se trouvaient notamment trois trains complets d'artillerie de siège, avec tout leur approvisionnement de poudre et de projectiles, et, pour garder ce matériel, il n'y avait que quelques cipayes placés sous les ordres de Willoughby et de huit autres officiers ou sous-officiers anglais. Dès que l'émeute eut commencé, Willoughby fit fermer et barricader toutes les portes de l'arsenal; derrière celle qu'il jugeait devoir être attaquée la première, il établit deux pièces de six chargées à mitraille et à double charge et posta auprès deux hommes sûrs, deux Anglais, mèche allumée, avec ordre de faire feu si on tentait de forcer la porte, et de se replier ensuite vers le point de l'arsenal où se trouvait Willoughby avec un autre lieutenant nommé Forrest. Deux canons et des chevaux de frise défendaient la principale porte. Plusieurs autres canons et obusiers furent placés de manière à commander, dans toutes les directions, les pavillons et les cours du grand édifice. Enfin, une trainée de poudre, communiquant au principal dépôt de munitions, était préparée comme ressource suprême. On ne devait y mettre le feu qu'au signal que donnerait Willoughby à l'un des subalternes anglais, le conducteur Buckley. Willoughby distribua aussi des armes à ses cipayes, mais sans trop compter sur leur fidélité. Ces dispositions étaient à peine prises, que des gardes du palais vinrent, au nom du Grand Mogol, tiré de sa résidence et proclamé roi de Delhi par les révoltés, sommer Willoughby de livrer l'arsenal. Celui-ci n'ayant même pas répondu, des échelles furent apportées et appliquées contre les murs. Pendant ce temps, les cipayes de Willoughby s'étaient échappés.

Resté seul avec ses huit compagnons, Willoughby se défendit aussi longtemps que la résistance fut possible. Tous les canons mis en position tirèrent au moins quatre fois, et les insurgés qui osèrent se montrer au faite des murs furent écrasés par la mitraille. Ils étaient au nombre de plusieurs centaines, et leur feu continu à courte distance (de 40 à 50 mètres) ne tarda pas à devenir meurtrier. Buckley avait déjà le bras traversé d'une balle et le lieutenant Forrest avait reçu deux blessures à la main gauche, quand Willoughby donna le signal suprême. Obéi à la minute, il put savourer sa vengeance, car l'explosion, qui emporta dans les airs un millier d'ennemis, le laissa vivant, ainsi que ses compagnons. Tous étaient plus ou moins atteints, plus ou moins mutilés; tous cependant purent gagner la porte donnant du côté du fleuve et s'échapper ensuite par celle qui porte le nom de Cachemyr. Une fois dans la campagne, ils se perdirent de vue. D'après M. Mac (The Sepoy Revolt), Willoughby arriva noir de poudre, couvert de plaies, à Meerut et y mourut d'épuisement après quelques jours d'agonie. Au contraire, d'après M. Rotton (The Chaplain's Narrative of the Siege of Delhi, etc.), il serait tombé, en cherchant à s'échapper, entre les mains des brigands villageois de la casse des gours, qui infestaient la route de Delhi à Meerut.

WILLOUGHBEIE s. f. (ouil-lu-gbé — de Willoughby, botan. angl.). Bot. Genre d'arbrisseaux grimpants, de la famille des apocynées, type de la tribu des Willoughbeïées, comprenant cinq ou six espèces, qui croissent dans l'Inde. Il Syn. d'ambelanie, autre genre d'apocynées.

WILLOUGHBEÏE, ÈE adj. (ouil-lu-gbé-ï — rad. Willoughby). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre Willoughbye.

— s. f. pl. Tribu de la famille des apocynées, ayant pour type le genre Willoughbeie.

WILLOUGHBY (Francis), naturaliste anglais, né en 1635, mort en 1676. Il fit ses études au collège de la Trinité de Cambridge, où il eut pour maître le célèbre Ray, qui n'avait que sept ans de plus que lui et auquel le lin bientôt une étroite amitié, née de la conformité de leurs goûts studieux. Ils parcoururent ensemble la Hollande, l'Allemagne, l'Italie, la France et plusieurs autres pays, dans lesquels ils firent des recherches laborieuses. De retour en Angleterre, Willoughby y fut élu membre de la Société royale de Londres, dans les *Transactions philosophiques* de laquelle il publia plusieurs articles curieux sur l'histoire naturelle des insectes, entre autres des observations sur une espèce de guêpe appelée ichneumon et sur l'éclosion d'une espèce d'abeille logée dans les vieux saules. Ce sont là les seuls travaux de lui qui aient paru de son vivant. Il mourut à trente-sept ans, en confiant à son ami le soin de l'éducation de ses deux enfants. Ray a achevé et publié deux ouvrages auxquels Willoughby travaillait quand la mort vint le surprendre. Le premier, en tête duquel on trouve un abrégé de la vie de l'auteur, a pour titre : *Ornithologia libri tres; in quibus aves omnes hactenus cognitæ in methodum naturæ suis convenientem redactæ accurate describuntur; descriptiones iconibus elegantissimis, et vicarum eorum similitudinibus præfixis illustrantur* (Londres, 1676, in-fol.). Ray l'a aussi traduit en anglais (1678). Le second est intitulé : *Historia piscium libri quatuor, etc.* (Oxford, 1686, in-fol.). Ces deux traités, peu communs, sont ornés de figures assez bien exécutées; beaucoup représen-

tent des espèces qui étaient complètement inconnues alors en Angleterre. On trouve aussi quelques lettres de Willughby dans le recueil imprimé des *Lettres* de Ray.

WILMANSTRAND, ville de Finlande. V. **VILMANSTRAND**.

WILMINGTON, ville des Etats-Unis (Delaware), au-dessus du confluent de la Brandywine-Creek et de Christiana-Creek, à 45 kilom. S.-O. de Philadelphie; 16,000 hab. Ch.-l. du comté de Newcastle. Elle s'élève dans une position agréable, et est bien percée et bien bâtie. Etablissements d'instruction publique. Moulins à farine et à poudre; fabriques de tissus de laine et de coton, papeterie, tanneries, usines de fer. Exportation de térébenthine, résine, poix, goudron, bois de construction.

WILMINGTON, ville des Etats-Unis (Caroline du Nord), ch.-l. du comté du Nouvelle-Hanovre, sur la rive gauche de la Cape-Fear River, à 150 kilom. S.-E. de Raleigh par chemin de fer; 12,000 hab. C'est la plus importante ville de commerce de l'Etat. La rivière, partagée au-dessus de Wilmington en trois canaux par de grandes îles qui ferment les plus beaux champs de riz de l'Etat, présente à son embouchure un haut-fond qui ne permet pas le passage aux bâtiments d'un tonnage supérieur à 300 tonnes. Malgré cet inconvénient, le port naturel que la baie de Cape-Fear ouvre à Wilmington fait un commerce extérieur et de cabotage considérable. Outre la grande navigation marchande, 4 steamers-poste entretiennent avec Charleston des communications quotidiennes, et plusieurs paquebots à vapeur et des remorqueurs font le trajet sur Fayetteville et différents points rapprochés de la côte. Les principaux articles de commerce d'exportation de Wilmington, soit à l'étranger, soit par cabotage, sont les bois de construction, la térébenthine, les résines, le goudron, la poix, les noix de pin, le riz et le coton. L'industrie manufacturière compte à Wilmington de nombreux établissements : scieries mécaniques; moulins à planer et à équarrir, débitant annuellement 30 millions de pieds cubes de bois de construction; moulins à riz; distilleries de térébenthine; ateliers pour la construction des machines; chantier de constructions navales. Wilmington possède trois banques, réunissant ensemble un capital de 1,150,000 dollars. Ce port de la Caroline du Nord est celui par lequel les confédérés recevaient d'Angleterre des cargaisons de poudre, de canons, de machines, de munitions de guerre de toute espèce et livraient en échange aux courriers de blocus de 3,000 à 4,000 balles de coton-par semaine. La flotte d'observation qui tenait la mer au large de Wilmington capturait fréquemment des navires employés à ce commerce interlope; mais le métier était beaucoup trop lucratif pour que le danger effrayât les armateurs de Glasgow et de Liverpool, et sans cesse de nouveaux bâtiments à vapeur, construits spécialement pour ce trafic, remplaçaient ceux qu'avaient saisis les croiseurs fédéraux. C'est aussi à Wilmington que les corsaires *Tallahassee* et *Chickamunga* trouvaient un asile et préparaient leurs expéditions. Après la fermeture des entrées de Savannah, de Charleston et de Mobile au commerce de la Confédération, Wilmington fut le seul port qui rattachât les Etats du Sud à l'Europe, et par cela même il était pour les esclavagistes bien plus important que Richmond. Très-difficile à bloquer, il était plus difficile encore à conquérir. Au large de Wilmington, la mer est terrible pendant les tempêtes, ainsi que le dit le nom même de l'île triangulaire placée en travers de l'embouchure, Cape-Fear ou Cap-Terreux. Un long banc de sable, que l'on désigne ironiquement par le sobriquet de *Frying-pan-Shoals* (banc de la Poêle-à-frîre), prolonge au loin dans la mer la pointe sablonneuse du cap et force les navires d'un tirant d'eau considérable à se tenir à une grande distance de la côte. En outre, plusieurs forts défendaient les deux entrées. A 3 kilomètres environ de la pointe méridionale du Cape-Fear, les confédérés avaient construit le fort Fisher, commandant à la fois la rade foraine de l'entrée, la barre extérieure de l'embouchure et les eaux du fleuve. D'autres ouvrages, armés comme le fort Fisher de la plus puissante artillerie qu'avaient pu fabriquer les ingénieurs anglais et confédérés, s'élevaient au N., tandis que plus au S., au ras même du chenal, on avait dressé un monticule de 20 mètres de hauteur, du haut duquel on se promettait de foudroyer les navires cuirassés qui tenteraient de franchir la barre. C'étaient là les obstacles qu'il s'agissait de vaincre. Vers le milieu du mois de décembre, la flotte, accompagnée de plus d'une centaine de navires chargés d'approvisionnement et portant 10,000 soldats, appareillait de la forteresse Monroe sous le commandement de l'amiral Porter et du général Butler. Elle mouillait le 23 décembre 1863 devant Wilmington. Pendant la nuit du 24 au 25, le général Butler faisait avancer les troupes de débarquement, et dès le point du jour les vaisseaux se rapprochèrent du fort Fisher jusqu'à une distance de quelques encablures et ouvrirent le feu. Sous la protection de cette puissante artillerie, les soldats de Butler n'eurent aucune difficulté à débarquer sur la plage, à 4 kilom. environ au N. du fort Fi-

sher. A peine arrivés, les premiers tirailleurs débûsquèrent les soldats confédérés cachés sous bois, puis s'emparèrent au pas de course de deux fortins et firent prisonniers environ 300 hommes. Le moment semblait favorable pour l'assaut, et les soldats en attendaient impatiemment le signal; mais le général Weitzel, excellent officier du génie, jugea que les remparts n'étaient pas assez endommagés par le bombardement, et le général Butler donna l'ordre de la retraite; pas un ennemi ne s'était montré par une embrasure du fort. Trois semaines après, la flotte se montrait de nouveau devant Wilmington. Dans la soirée du 14 février 1864, le général Terry et l'amiral Porter décidèrent que l'assaut serait donné le lendemain. Les troupes de débarquement, couvertes par le feu des vaisseaux, s'approchèrent des fortifications, enlevèrent les palissades et les chevaux de frise, puis marchèrent à l'assaut du front nord, tandis que 1,500 marins faisaient une attaque sur le front tourné vers la mer. De ce côté la lutte fut terrible, et les marins durent revenir vers leurs vaisseaux, après avoir laissé 300 des leurs sur les talus de sable et sur la plage; mais leur effort n'avait pas été inutile, car la garnison tout entière occupée à les repousser avait laissé l'infanterie fédérale se loger dans la partie septentrionale de la forteresse. Deux des vingt-cinq hautes traverses de sable, semblables à des dunes, qui recouvraient des casernes et protégeaient la citadelle proprement dite étaient tombées entre les mains des unionistes. Un combat presque sans exemple, à cause de l'étroit espace dans lequel on s'égorgait, commença aussitôt et dura pendant plusieurs heures avec un effroyable acharnement; les fantassins luttaient à la baïonnette ou corps à corps, les artilleurs tiraient à bout portant. La nuit étant venue, on continua de combattre à la lueur des bombes que la flotte lançait sur la partie méridionale du fort. Les fédéraux avançaient toujours; les soldats de la garnison, abandonnant la place, se retirèrent vers l'extrémité du cap. On les poursuivait au milieu de l'obscurité, et ils finirent par rendre les armes. L'assaut avait coûté près de 1,200 hommes aux fédéraux, à peu près autant à leurs adversaires. Le lendemain, l'explosion d'une poudrière accrut encore de près de 200 le nombre des victimes. Le 21 février, les confédérés évacuèrent Wilmington, et les fédéraux, sous les ordres du général Schofield, y entrèrent en vainqueurs.

WILMOT (Robert-Horton), publiciste anglais, né en 1784, mort en 1841. Il fut successivement membre de la Chambre des communes et du conseil privé, sous-secrétaire d'Etat des colonies et gouverneur de l'île Ceylan. En dehors de ses fonctions, il s'occupa beaucoup des questions économiques et politiques de son époque, sur lesquelles il publia, entre autres écrits : *Lettre au duc de Norfolk sur la question catholique* (1826); *Correspondance sur certains points se rattachant à la question de l'Eglise romaine* (1829); *Recherches sur les causes du paupérisme et les remèdes à y apporter* (1829); *Exposé et défense de l'administration de lord Bathurst au Canada* (1838); *De la Réforme en 1829 et en 1831* (1839); *L'Irlande et le Canada* (1839).

WILMOT (John), poète satirique anglais. V. **ROCHESTER** (le comte de).

WILMSEN (Frédéric-Philippe), pédagogue et littérateur allemand, né à Magdebourg en 1770, mort en 1831. Il fit ses études aux universités de Francfort-sur-l'Oder et de Halle, devint ensuite précepteur à Berlin, puis professeur dans une école de cette ville et succéda, en 1798, à son père, qui y était pasteur de l'église paroissiale. Il n'en continua pas moins avec beaucoup d'ardeur ses travaux en faveur de l'instruction publique, devint en 1811 aumônier de l'institut fondé, en l'honneur de la mémoire de la reine Louise, pour les jeunes filles nobles, prit une part active aux travaux de la commission des écoles et de la direction des pauvres, et, dans la question de l'adoption d'un nouveau rituel, fut du nombre des treize pasteurs berlinois qui se déclarèrent contre cette innovation. Outre un grand nombre d'ouvrages pour l'enfance, entre autres son *Ami des enfants allemands* (Berlin, 1802), qui obtint plus de 200 éditions, on a encore de lui : la *Terre et ses habitants* (Berlin, 1812-1815, 3 vol.); *l'Ami de la Bible* (Berlin, 1814); la *Vie de Jésus* (Berlin, 1816); *l'Homme dans la guerre* (Berlin, 1819); le *Matin de la vie d'Hersilie* (Berlin, 1816; 2^e édit., 1821); *Eugénie* (Berlin, 1819; 2^e édit., 1824); *Confession autographe de Wilmsen* (Berlin, 1829), etc.

WILNA ou **VILNIA**, en polonais *Wilno*, en lithuanien *Vilnia*, ville de la Russie d'Europe (Lithuanie), ch.-l. du gouvernement de son nom, dans une vallée environnée de petites collines qui en rendent l'aspect pittoresque, au confluent de la petite rivière de la Wileika et de la Wilia, à 706 kilom. S.-O. de Saint-Petersbourg, par 54° 41' de latit. N. et 22° 57' 36" de longit. E.; 65,102 hab. Siège d'un gouverneur militaire et d'un gouverneur civil. Archevêché catholique, consistorio protestant. Cour d'appel. L'université de Wilna, fondée en 1576, réorganisée en 1803, a été supprimée en 1832, et sa riche Bibliothèque transférée à Saint-Petersbourg. Gymnases, institut noble avec pension, école

de sourds-muets; plusieurs bibliothèques; observatoire, dont le méridien est celui adopté en Russie; jardin botanique; musée d'archéologie, fondé en 1855. On y remarque l'hôtel de ville, l'arsenal, le palais du gouvernement, le théâtre, les bâtiments de l'ancienne université et le vieux palais des Rudziwiłł. On y compte 28 églises catholiques, 11 églises grecques, 1 église luthérienne et 1 église réformée, 8 synagogues et 1 mosquée. Dans le nombre des églises, on distingue surtout la cathédrale de Saint-Stanislas, avec une belle chapelle de Saint-Casimir et un cercueil d'argent pesant, dit-on, 1,500 kilogr.; l'église Saint-Jean, à cause de l'énormité de ses proportions; l'église Saint-Pierre, à cause de la beauté de son architecture, et l'église Sainte-Anne, en style gothique. Fabriques de bronze, orfèvrerie, quincaillerie, carrosserie, chandeliers, cuirs, etc. Commerce assez actif, tout entier dans les mains des juifs.

Les recettes de la ville étaient en 1873 de 112,322 roubles; les dépenses atteignaient le même chiffre.

Wilna a été jadis la capitale du grand-duché de Lithuanie, un des Etats les plus importants du nord de l'Europe et qui, à l'apogée de sa puissance, s'étendait depuis la Baltique jusqu'à la mer Noire. On suppose que cette ville a été fondée par les Normands pendant une des nombreuses expéditions qu'ils ont faites au ix^e et au x^e siècle après J.-C. dans le nord de l'Europe. Snorro-Sturleson, voyageur et historien suédois du xiv^e siècle, parle d'une ville de Velni, qu'on croit être la même que Wilna. C'est en 1272 qu'il est fait mention pour la première fois de Wilna dans les chroniques. Vers 1320, Gedymine, grand-duc de Lithuanie, y établit sa capitale. Wilna fut assignée sans succès à diverses reprises (1377, 1378, 1383, 1390, 1392, 1384) par les chevaliers teutoniques, puis incendiée en 1399 et en 1433. Alexandre Jagellon la fortifia en 1505 et y fonda une monnaie. Vers 1522, on a établi à Wilna une imprimerie slave et en 1533 une imprimerie polonaise et latine. En 1561, il y fut tenu une diète importante, à laquelle assista Gotthard Kettler, grand maître des chevaliers porte-glaive de Livonie. L'ordre des porte-glaive ayant été ensuite aboli, Kettler fut investi de la possession héréditaire du duché de Courlande et de Sémgallie. Des épidémies sévirent à Wilna en 1552 et en 1569. Cette dernière envoya, dit-on, 25,000 personnes. Sous Sigismond-Auguste, la population de Wilna se montait à 100,000 habitants. L'union définitive de la Lithuanie à la Pologne en 1569 fit déchoir cette ville du rang important qu'elle occupait dans le Nord et inaugura l'ère de sa décadence. Cependant elle continua de porter le titre de capitale du grand-duché de Lithuanie, quoiqu'elle ne fût plus en réalité qu'un chef-lieu de palatinat. A la suite des progrès de la Réforme en Lithuanie, Wilna devint le théâtre de querelles religieuses, que rendit plus violentes encore l'introduction des jésuites par l'évêque Protasewicz en 1570. En 1599, les protestants et les gréco-russes durent se coaliser pour résister à l'intolérance catholique. L'incendie de 1610 consuma la partie inférieure du château, la cathédrale, le collège des jésuites, 10 églises et 4,700 maisons. En 1624 et 1625, la famine et une épidémie firent périr près du tiers des habitants. En 1654, Wilna fut prise, brûlée et pillée par les Russes; 25,000 habitants furent massacrés. De nombreux incendies (1676, 1700, 1706, 1715, 1737, 1741, 1748, 1749) empêchèrent la malheureuse ville de se relever de la catastrophe de 1654, qui paraît lui avoir porté un coup fatal. Wilna fut prise par les Suédois en 1705, puis par les Russes en 1708. La famine et l'épidémie de 1708 firent, dit-on, 34,000 victimes. En 1788, Wilna fut occupée par les Russes. Elle s'insurgea contre eux le 23 avril 1794 et réussit à les chasser, mais elle rentra en leur pouvoir le 12 août de la même année.

En 1812, à l'approche des Français, le général russe Barclay de Tolly, qui occupait Wilna avec 70,000 hommes, évacua cette ville. Le 28 juin, Napoléon y entra et y installa une administration franco-polonaise. Il quitta Wilna le 16 juillet, en y laissant les divisions Oudinot et Saint-Cyr. Pendant la guerre de 1812, Wilna était considérée comme un point stratégique extrêmement important. On y établit un grand dépôt de vivres pour l'armée et des hôpitaux pour 6,000 malades. Après le passage de la Berezina, Napoléon, avec Caulaincourt et Duroc, passa en traineau le 5 décembre par Wilna, se rendant en France. Bientôt survinrent des masses de soldats à demi morts de froid et harcelés par l'ennemi.

Pendant la traversée de Smorgony à Wilna il périt environ 20,000 Français; les 60,000 survivants s'étant entraînés jusqu'à Wilna se jetèrent sur les magasins, sur les hôpitaux et même sur les préparations anatomiques de la clinique pour satisfaire une épouvantable faim. Plus de 15,000 hommes luttèrent contre la mort dans la ville; le reste avait pris le chemin de Korna, par les monts Ponary. Sur le mont Antokol (faubourg de Wilna), on enterra 5,000 victimes du froid, de la faim et des fatigues; dans le faubourg de Snipiszki, sur l'initiative du docteur Bec, pour prévenir l'épidémie, on brûla sur un même bûcher environ 1,000 cadavres ramassés dans les hô-

pitaux et dans des cours. Les chiens, qui avaient pris l'habitude de se nourrir de cadavres, se jetaient sur les passants; on dut les détruire en masse. Le 20 décembre 1812, les troupes russes occupèrent Wilna sans résistance.

Le 19 juin 1831, les Polonais, sous les ordres de Gielgud, furent défaits sous les murs de Wilna par les Russes que commandait Kuruta. En 1832, l'université de Wilna fut supprimée. Deux des Facultés de cette université, celles de médecine et de théologie, furent seules conservées et transformées en académies médico-chirurgicale et ecclésiastique; la première de ces académies fut supprimée par ukase du 11 janvier 1842, la seconde transportée à Saint-Petersbourg en août 1842. En 1839, lors de la conversion forcée des grecs-unis à la religion gréco-russe, le gouvernement russe fit transformer les églises grecques-unies de Wilna en églises gréco-russes.

WILNA (GOVERNEMENT DE), subdivision administrative de la Russie d'Europe (Lithuanie), situé entre ceux de Kovno au N., de Minok et de Vitebsk à l'E., de Grodno au S., de Souwalki, dont le sépare le Niémen, à l'O.; 42,492 kilom. carrés; 1,087,703 hab. (1874), dont 651,398 catholiques, 281,439 gréco-russes, 135,234 israélites. Il est divisé en sept districts, savoir : ceux de Wilna, Oszmiana, Troki, Lida, Swieniany, Wileika et Diansa.

C'est un pays généralement plat, marécageux en quelques endroits et parsemé, à l'E. surtout, d'un grand nombre de lacs. Tous les cours d'eau de ce gouvernement appartiennent à la Baltique; les principaux sont : le Niémen, la Wilia, la Mestchanka, la Bérésina occidentale, la Svizta, la Pevicza, la Doubisa, le Vindan, l'Aa méridionale. Le sol est en général assez fertile, et on y récolte des blés d'hiver et d'été, de l'orge, de l'avoine, du seigle, du lin, du chanvre et du houblon. On y élève du gros bétail et beaucoup de moutons, de la volaille et des abeilles; le gibier et le poisson y sont abondants. Les forêts servent de refuge à des ours, des bœufs sauvages, des loups, des lynx et autres animaux sauvages. Il y existe des carrières de pierre à chaux, de gypse et de grès. L'industrie manufacturière y a pour objet la fabrication du verre, du papier et des eaux-de-vie. En 1870, il y avait 76 fabriques occupant 527 ouvriers et d'un produit de 421,948 roubles. Le commerce du gouvernement de Wilna a particulièrement lieu avec Riga, Libau et la Prusse et consiste en froment, seigle, orge, avoine, chanvre, graine de lin, chenevis, huile de chenevis, houblon, pin, sapin, mâts, planches, ustensiles de bois, goudron, potasse, grana, bétail, chevaux, viande, suif, peaux, plumes, miel, cire, salpêtre, etc.

WILCO s. m. (vi-lok). Comm. Sorte de drap feutré dont se servent les Tartares Kalmouks.

WILLOUTE s. f. (vi-lou-i-te). Minér. Idocrase que l'on trouve en Sibérie, au confluent de la Wilouie et de l'Achtaracta.

WILQUIN (Edme), dit *Debrie* ou *de Brie*, acteur français. V. **BRIE**.

WILSNACK, petite ville de Prusse, province de Brandebourg, régence de Potsdam, à 17 kilom. S.-E. de Wittenberg, sur la rive gauche du Karthaue; 2,000 hab. Fabrication de draps et de toiles.

WILSON (cap), promontoire projeté par la côte méridionale de l'Australie sur le détroit de Bass, formant la pointe la plus méridionale du continent australien, par 39° 12' de latit. S. et 144° 8' de longit. E. Il se compose d'une masse presque insulaire de granit d'environ 166 milles carrés, s'étendant depuis le niveau de la mer jusqu'à des élévations de près de 3,000 pieds.

WILSON (Thomas), homme d'Etat et philologue anglais, mort en 1581. Il fit ses études à Eton et à Cambridge, devint ensuite précepteur des deux fils du duc de Suffolk et publia vers cette époque deux ouvrages : la *Méthode de la raison*, renfermant l'*Art de la logique* (1551) et l'*Art de la rhétorique* (1553), qui furent souvent réimprimés dans le cours du xv^e siècle et dont les critiques modernes eux-mêmes se sont plu à faire l'éloge. A l'avènement de la reine Marie, Wilson jugea prudent de se réfugier sur le continent. Il partit pour l'Italie et se fit recevoir docteur en droit à Ferrare; mais, en arrivant à Rome, il fut arrêté par ordre de l'inquisition, et même, dit-on, mis à la torture, comme coupable d'avoir émis dans ses ouvrages ces opinions contraires à la foi. A la mort du pape Paul IV (1555), la populace de Rome soulevée brisa les portes de la prison de l'inquisition, et Wilson s'échappa avec les autres prisonniers. Il revint en Angleterre à l'avènement d'Elisabeth, qui le nomma successivement maître des requêtes, directeur de l'hôpital Sainte-Catherine et secrétaire particulier. En 1576, il fut envoyé en mission dans les Pays-Bas et devint, l'année suivante, secrétaire d'Etat et doyen de Durham.

WILSON (Jean), musicien anglais, né à Faversham (comté de Kent) en 1594, mort en 1673. Successivement gentilhomme de la chapelle royale et musicien ordinaire de la chambre de Charles 1^{er}, il reçut, en 1644, de l'université d'Oxford, le diplôme de docteur

en musique et, en 1656, fut élu professeur de cet art à la même université. Après la restauration, il fut rétabli dans ses fonctions à la chapelle royale. Il avait la réputation d'être le meilleur joueur de viole de son époque, et il écrivit pour cet instrument plusieurs compositions, ainsi qu'un grand nombre de morceaux de musique d'église. Il mit aussi en musique les odes d'Horace et des passages choisis d'Ausone, de Claudien et de Petronius Arbitrator. Les plus remarquables compositions de cet artiste sont insérées dans le *Musical Companion* de Playford (Londres, 1667), excellent recueil qui est aujourd'hui fort rare.

WILSON (Arthur), historien anglais, né à Yarmouth en 1596, mort en 1652. Il fit ses études en France et, de retour dans sa patrie, y devint le secrétaire du comte d'Essex, qu'il suivit dans ses campagnes d'Allemagne, de Hollande et de Cadix. Plus tard, il devint, dans les Pays-Bas, intendant du comte de Warwick. Outre des comédies, qui furent jouées avec succès, mais dont une seule, la *Dame inconstante*, a été imprimée longtemps après la mort de l'auteur (1814, in-4°), on a de lui une *Histoire de la vie et du règne de Jacques Ier* (Londres, 1653, in-fol.), à laquelle la plupart des critiques reprochent de manquer d'impartialité.

WILSON (Thomas), prêtre anglais, né dans le comté de Chester en 1663, mort en 1755. Après avoir fait ses études théologiques à Dublin, il devint, en 1687, chapelain du comte de Derby et précepteur du fils de ce seigneur qui, dix ans plus tard, le pourvut de l'évêché de l'île de Man, de laquelle il était propriétaire. Wilson déploya le plus grand zèle dans le but de populariser l'instruction parmi les habitants de l'île, qui étaient complètement arriérés. Il écrivit, à cet effet, plusieurs ouvrages dans le dialecte de cette île et ne voulut jamais la quitter, malgré les offres de sièges plus importants qui lui furent faites à diverses reprises. Ses écrits, qui, outre des *Sermons* et divers *Traité de piété*, renferment une *Histoire de l'île de Man*, furent publiés plusieurs années après sa mort (1780, 2 vol. in-4°), par les soins de son fils et de son chapelain Crutwell. Un choix de ses *Sermons* a été réimprimé en 1823 (2 vol. in-12).

WILSON (Richard), peintre anglais, né à Pinegar (pays de Galles) en 1713, mort en 1782. Son père, qui était ministre protestant, voyant son goût pour le dessin, lui fit donner des leçons par un peintre de portraits. L'évêque de Norwich le prit sous sa protection et lui demanda les portraits du prince de Galles et du duc d'York. Envoyé en Italie pour s'y perfectionner (1749), Wilson entra en relations, à Venise, avec Zuccarelli, à Rome avec Joseph Vernet, et, sur le conseil de ces deux peintres, il renonça au portrait pour s'adonner à peu près exclusivement au paysage, genre pour lequel il avait de grandes dispositions. Tout en étudiant les procédés des maîtres, le jeune artiste ne s'attacha point à adopter la manière de l'un d'eux; il voulut conserver son originalité, et, dans ce but, il s'attacha à faire une étude approfondie de la nature; aussi obtint-il en peu de temps beaucoup de renommée en Italie. En 1755, Wilson revint en Angleterre. Quelques-uns de ses tableaux, notamment la *Mort de Niobe* et la *Vue de Rome prise de la villa Madama*, lui valurent d'être nommé, en 1768, bibliothécaire de l'Académie. Toutefois il resta pauvre, car ses tableaux, mal appréciés, se vendaient fort peu, et la brusquerie de ses manières l'empêchait de se créer des relations. Il passa dans la pauvreté presque toute sa vie, et il finit par revenir dans le lieu de sa naissance, où il trouva un asile chez un de ses parents. La postérité a vu l'artiste des dédains de ses contemporains. Ses paysages sont devenus à la fois très-recherchés et très-estimés, car on y trouve, avec un sentiment profond de la nature, infiniment de charme et de poésie. La lumière se joue avec bonheur dans les vastes horizons, dans les arbres majestueux et les eaux paisibles de ses gracieuses compositions. Parmi ses toiles, dont un grand nombre ont été gravées par d'habiles artistes, notamment par Woilett, nous citerons: la *Solitude*, *Vue prise sur les bords du Pô*, *Niobe*, la *Villa de Mécène à Tivoli*, la *Villa d'Adrien*, *Vue prise sur le Tibre*, le *Lac de Nemi*, *Vue de la côte de Bâtes*, *Vue du pont de Rimini*, *Ruines sur la côte de Bâtes*, le *Pont brisé de Narni*, le *Temple de Bacchus près de Rome*, *Île dans le golfe de Venise*, *Cicéron à sa villa*, *Méléagre et Atalante*, *Céladon et Amélie*, *Apollon et les Saisons*, *Tombeau des Horaces et des Curiaces*, *Vue de Croome*, *Vue de Douvres*, *Vue du château d'Haddon*, le *Château d'Oakhampton*, le *Château de Caernarvon*, le *Parc de Moor*, le *Parc de Saint-James*, etc.

WILSON (Henri), navigateur anglais, mort en 1810 capitaine de vaisseau au service de la compagnie des Indes. Il se rendait, en 1783, de Macao en Angleterre, lorsque, assailli par des vents impétueux, il fit naufrage près d'une petite île, appelée Ouroulong, l'une des Pelew. Abba-Thoulé, chef du pays, reçut Wilson avec beaucoup d'humanité, lui donna un petit bâtiment pour rentrer dans sa patrie et lui confia même son fils, Li-Bon,

pour le faire élever et instruire dans les mœurs et les arts de l'Europe. Le jeune homme mourut de la petite vérole à la fin de 1784, peu après son arrivée en Angleterre. La compagnie des Indes lui fit élever un monument à Rotherhithe, bourg voisin de Londres. Le naufrage du capitaine Wilson a fourni à Delille un des plus beaux épisodes de son poème de *l'Imagination*. L'histoire en a été écrite par Keate et traduite en français.

WILSON (Alexandre), ornithologiste et poète anglais, né à Paisley (Ecosse) en 1766, mort en 1815. Après avoir été, pendant trois ans, en apprentissage chez un tisserand, il exerça quatre ans le même métier et y renonça ensuite pour embrasser celui de colporteur. Depuis son enfance, il avait cherché à cultiver le talent dont il se croyait doué pour la poésie, et, tout en débitant ses marchandises, il essaya de recueillir des descriptions pour publier ses œuvres; mais il ne réussit pas et fut obligé de revenir à son premier métier. En 1791, il lut devant une société littéraire d'Edimbourg et publia peu de temps après le *Laurier disputé*, poème sur les mérites respectifs de Ferguson et de Ramsay. L'année suivante il fit *Watton*, anonymement, son poème de *Patty and Meg*, qui appartient aux meilleures productions de la muse écossaise et qui, à la grande satisfaction de l'auteur, fut d'abord attribué à Burns. Un libelle, qu'il écrivit à cette époque contre un habitant de Paisley, lui valut quelques mois de prison, et, comme il était soupçonné d'appartenir à la Société des amis du peuple, il se décida, en 1794, à s'embarquer pour l'Amérique, où il fut successivement compositeur d'imprimerie, disserrand, colporteur, arpenteur et enfin maître d'école. Après avoir occupé ce dernier emploi dans différentes localités, il revint en dernier lieu à Gray's Ferry, aux environs de Philadelphie, où il se lia avec le naturaliste Bartram, dont les jardins lui furent dès lors toujours ouverts et dont la conversation lui inspira le goût de l'histoire naturelle. Il y fit aussi la connaissance du graveur Lawson, qui lui apprit le dessin; mais ses premiers essais en ce genre furent peu heureux jusqu'au jour où, Bartram lui ayant donné des oiseaux à dessiner, il y réussit parfaitement. Ce succès décida des travaux du reste de sa carrière. Il exécuta, dès lors, plusieurs longs voyages dans l'Amérique du Nord et dans l'Amérique centrale, étudiant partout les mœurs et les habitudes des oiseaux et les dessinant avec une grande exactitude. Les résultats de ses travaux furent consignés par lui dans son *American Ornithology* (Philadelphie, 1803-1813, tomes Ier à VII), qu'il n'eut pas le temps de terminer, mais dont Ord, qui l'avait accompagné dans plusieurs excursions, publia, d'après ses manuscrits, les tomes VIII et IX (1814), et à laquelle le prince Lucien Bonaparte ajouta plus tard quatre volumes de supplément (1825-1838). Cet ouvrage est un des meilleurs que l'on ait sur la matière, surtout à cause de la fidélité avec laquelle sont représentées les couleurs et les formes des oiseaux; les descriptions ne sont pas toujours écrites dans une langue purement scientifique, mais elles n'y perdent rien en clarté et en exactitude, surtout pour ce qui concerne les mouvements et les habitudes caractéristiques des oiseaux. On peut consulter, au sujet de Wilson, l'ouvrage de Paton, intitulé *Wilson l'ornithologiste* (Londres, 1863).

WILSON (Guillaume-Rac), voyageur anglais, né en 1774, mort en 1849. De 1819 à 1835, il visita successivement l'Orient, l'Espagne, la Norvège, la Suède, le Danemark, la Russie, la France et l'Italie, et publia le résultat de ses observations dans les ouvrages suivants : *Voyage en Egypte et dans la terre sainte* (1823, in-8°; 3^e édit., 1831); *Voyage en Norvège, en Suède et en Danemark* (1826, in-8°); *Voyage en Russie* (1828); *Souvenir d'une excursion à travers la France et l'Italie* (1835, in-8°).

WILSON (sir Robert-Thomas), général et littérateur anglais, né à Londres en 1777, mort en 1849. Il était fils d'un paysagiste de quelque mérite et reçut une excellente éducation. En 1793, il entra comme volontaire dans l'armée anglaise des Pays-Bas et obtint, l'année suivante, un brevet de lieutenant de dragons. Il se distingua, dès cette époque, par plusieurs faits d'armes, notamment à Villiers (24 avril 1794), où il empêcha l'empereur François de tomber aux mains de l'ennemi. Il servit ensuite en Irlande jusqu'en 1799, époque où il revint de nouveau en Hollande. Là, il entra, avec le grade de major, dans le régiment formé par le baron de Hompesch et parut avec lui pour l'Égypte. Il combattit vaillamment contre les Français, fut chargé de veiller au maintien de la correspondance entre Abercromby et le général en chef de l'armée turque et suivit les événements avec une grande attention. De retour en Angleterre, il publia une *Relation historique de l'expédition anglaise en Egypte* (Londres, 1802, 2 vol., nouv. rééd.), qui fit beaucoup de bruit lors de sa publication, car il y prétendait que Bonaparte avait fait empoisonner les pestiférés de Jaffa. Dans un autre ouvrage, publié en 1804, sur l'état de l'armée anglaise, il s'éleva vivement contre la peine de la bastonnade et eut à soutenir, à ce sujet, une violente

polémique. Après avoir pris part en 1806 à la conquête du Cap de Bonne-Espérance, il suivit le général Hutchinson dans sa mission diplomatique et militaire auprès de l'empereur de Russie, demeura auprès de l'armée russe pendant la guerre avec la France et, après la paix de Tilsitt, fut reçu avec beaucoup de distinction à Saint-Petersbourg par l'empereur Alexandre. Lorsque la Russie déclara la guerre à l'Angleterre, il se hâta de revenir à Londres pour y faire opérer la saisie des bâtiments russes avant l'arrivée de la déclaration de guerre. En 1809, il organisa en Portugal la légion lusitanienne et se distingua à sa tête en diverses rencontres. Lorsque Napoléon se montra disposé à faire la guerre à la Russie, il embrassa de nouveau le parti de cette dernière et publia une *Relation des campagnes de Pologne en 1806 et 1807, avec des remarques sur le caractère et la composition de l'armée russe* (Londres, 1811). Pendant la campagne de 1812, il ne quitta pas le quartier général de l'armée russe et rendit, comme conseiller, d'excellents services. Il eut ensuite pendant quelque temps le commandement de la réserve prussienne, à la tête de laquelle il combattit les Français à Lutzen; mais il eut, en décembre 1815, la colère de l'autorité militaire, en aidant Hutchinson et Bruce à faire évader le comte de La Valette, qui avait été condamné à mort. Avec la permission du duc de Wellington, on le fit comparaitre devant la cour d'assises française, qui le condamna à trois mois de prison. Lorsqu'il revint ensuite à Londres, le prince régent adressa à l'armée un ordre du jour, dans lequel il déclarait indigne la conduite de Wilson, par ce fait qu'il avait dû revêtir un déguisement pour mener à fin son entreprise. Différentes tracasseries excitèrent la rancune de Wilson, qui, profitant des observations qu'il avait faites tout en prenant part aux événements militaires et politiques du temps, publia, en majeure partie sous le voile de l'anonymat, une foule de brochures, qui étaient loin de montrer sous un jour favorable la politique des puissances en guerre avec Napoléon. L'une d'elles, *l'Esquisse du pouvoir militaire et politique de la Russie* (Londres, 1817), fit surtout beaucoup de bruit et fut, dans la *Quarterly Review*, l'objet d'une violente critique, à laquelle Wilson répondit vigoureusement. En 1818, il partit pour l'Amérique du Sud, afin d'y combattre sous les étendards de Bolívar; mais il ne tarda pas à se brouiller avec ce dernier, revint alors en Angleterre et fut élu par le bourg de Southwark membre du Parlement, où il montra peu le gouvernement. Lors des funérailles de la reine Caroline, il exprima hautement l'indignation que lui causaient les procédés suivis à l'égard de cette infortunée princesse et se vit, pour ce fait, renvoyé de l'armée et privé du droit de porter ses décorations étrangères. Lorsqu'en 1823 l'armée française pénétra en Espagne, il entra au service des cortès; mais il fut grièvement blessé à La Corogne et s'enfuit à Gibraltar. Il entra de nouveau, en 1826, au Parlement pour Southwark; mais, comme il s'était montré l'adversaire du bill de réforme de 1831, il ne fut pas réélu à cette époque. Après l'avènement de Guillaume IV, il fut réintégré dans l'armée et élevé au grade de lieutenant général. Il devint, dans la suite, propriétaire du 15^e régiment de hussards (1835), général (1841) et gouverneur de Gibraltar (1842), poste qu'il ne quitta que quelques semaines avant sa mort. La biographie du général Robert-Thomas Wilson a été écrite par Randolph (Londres, 1862).

WILSON (sir John), général anglais, né en 1782, mort en 1856. Enseigne en 1794, lieutenant en 1795, il prit part, l'année suivante, à l'expédition anglaise qui s'empara de Sainte-Lucie et Saint-Vincent, puis il fut fait prisonnier à la Guadeloupe. Rendu à la liberté, il obtint le grade de capitaine pour le courage dont il fit preuve à l'attaque de Minorque (1799). Pendant l'expédition d'Égypte (1800-1801), il fut promu major et lieutenant-colonel. Par la suite, il fut envoyé en Espagne, où il combattit contre les Français jusqu'en 1813, se distinguant à Vineira, à Ciudad-Rodrigo, à Almeida (1809), prit part au siège de Saint-Sébastien et à la bataille de Nivelle (1813), où il reçut une grave blessure. De retour en Angleterre, il reçut le grade de colonel (1814). Wilson devint successivement ensuite gouverneur militaire de Colombo, dans l'île de Ceylan, major général (1825), lieutenant général (1828) et enfin général (1854).

WILSON (John-Edouard), architecte anglais, né à Lincoln en 1787, mort dans la même ville en 1855. Des études universitaires très-brillantes le mirent à même de s'occuper avec fruit des travaux architectoniques chez les anciens. Quelques dessins publiés à la suite de ces premières études révélèrent, en outre, combien son goût était pur et son instinct du beau déjà remarquable. Le succès de ce début lui valut de collaborer à plusieurs recueils spéciaux, tels que les *Beautés de l'Angleterre et du pays de Galles*, les *Antiquités architecturales*; les *Antiquités pittoresques des cités anglaises*. Il y publia des dessins, où l'érudition d'un archéologue sérieux se lie avec bonheur à tout

ce qu'un peintre habile peut mettre de pittoresque et de charme dans une étude faite sur nature, sans autre souci que la sincérité d'impression. Walter Scott écrivait alors ses romans, qui enthousiasmaient l'Europe entière. Les ruines fantastiques et les légendes féodales étaient en pleine faveur. Wilson dessina des ruines qui eurent un grand succès. Ce côté pittoresque de l'archéologie architectonique lui avait procuré une vogue rapide; les spécialistes savaient seuls qu'il n'était pas resté étranger au côté grave, savant et pratique de son art. On lui confia la tâche difficile de donner les plans, coupes, ensembles et détails des *Modèles d'architecture* qui devaient continuer, en les complétant, les *Modèles ou Spécimens d'architecture gothique* édités par Mackenzie et Pugin, d'après les manuscrits d'Oxford. Ce travail est éminemment remarquable. Après avoir ainsi donné la mesure de ses diverses aptitudes, pour faire honneur à plusieurs commandes, il s'occupa de la construction proprement dite. Il bâtit des hôtels particuliers et quelques édifices publics, entre autres la cathédrale de Lincoln. On lui doit encore, comme écrivain spécial, une *Introduction ou Essai sur l'architecture gothique et sur les imitations modernes de ce genre*. Il a aussi collaboré par ses articles et par ses dessins au *Dictionnaire des architectes* de Britton (1835).

WILSON (John), littérateur anglais, connu aussi sous le pseudonyme de *Christophe North*, né à Paisley en 1788, mort en 1854. Appartenant à une famille riche, il put se livrer sans obstacle aux goûts qui concordaient avec sa rare vigueur corporelle, ses avantages physiques, sa vivacité impétueuse et son esprit remuant. Aux universités de Glasgow et d'Oxford, il se distingua parmi ses condisciples, non moins par son ardeur au travail et par ses talents, que par son habileté à l'escrime, à la boxe et autres exercices du corps et, disons le mot, par ses exploits bachiques. Il n'en était pas moins aimé de tout le monde, même des professeurs les plus rigides au point de vue des mœurs. Après avoir terminé, en 1810, ses études universitaires, il acheta une belle propriété sur les bords du lac Windermere, dans le Cumberland, se maria avec une riche héritière, fit construire une maison à son goût et établit sur le lac un club de canotiers. Dans cette délicieuse retraite, il écrivait des vers, vivait dans la société de Wordsworth, de Coleridge, de Southey et de Quincey, et faisait des excursions aux alentours. La perte d'une partie de sa fortune et ses propres prodigalités le décidèrent cependant à embrasser une profession. Il se mit, en 1818, sur les rangs pour la chaire de philosophie morale à Edimbourg, l'obtint en 1820 et devint bientôt l'un des plus brillants professeurs de cette université. Il se mit à la même époque en rapport avec le *Blackwood's Magazine*, auquel il fournit un grand nombre de nouvelles et d'excellents articles d'esthétique, de philosophie, de littérature et de politique, dont les plus remarquables ont été réunis et publiés à part sous ce titre : les *Récréations de Christophe North* (Edimbourg, 1842, 3 vol.). Ses *poèmes*, *l'Île des palmiers* (1812) et la *Vie de la peste* (1816), n'ont d'autres ressorts que l'émotion, et sont, par suite, un peu monotones; mais ils renferment de magnifiques descriptions. Il avait débuté comme romancier par un recueil de nouvelles empruntées à la vie du peuple écossais et qui parurent sous ce titre : *Lumières et ombres de la vie écossaise* (1822). A ce livre charmant et qui obtint un rare succès succédèrent les *Epreuves de Marguerite Lindsay* (1823), puis les *Forestiers* (1824), ouvrage qui fit moins de sensation que les précédents. Comme rédacteur et éditeur du *Blackwood's Magazine*, Wilson joua un rôle politique d'une certaine importance, et défendit la cause des Tories avec beaucoup d'esprit et de subtilité, mais aussi avec une grande partialité; il sut, toutefois, se concilier ses adversaires eux-mêmes par les traits piquants et les joyeuses plaisanteries qui émaillaient ses *Noctes ambrosiennes* (1825-1836). Les *Dies boreales* (1836-1846), qu'il publia ensuite, comme une sorte de continuation des *Noctes ambrosiennes*, ne jouirent pas de la même popularité que ces dernières. Wilson occupa sa chaire jusqu'en 1832, époque où une attaque de paralysie le força à y renoncer. Le gouvernement anglais lui accorda à cette époque une pension de 300 livres sterling (7,500 fr.). Un an après sa mort, son neveu, le professeur Ferrier, entreprit une édition complète de ses œuvres; elle forme 12 volumes et renferme, outre les ouvrages que nous avons cités, les premières productions de l'auteur à l'époque de son séjour à l'université, ainsi qu'un *Essai sur Burns*, qui avait fait beaucoup de bruit lorsqu'il avait été publié à part antérieurement. On doit à mistress Gordon, fille de Wilson, un ouvrage intitulé : *Christophe North, mémoire sur John Wilson* (1862, in-8°).

WILSON (Horace-Haymann), savant orientaliste anglais, né en 1759, mort en mai 1850. Il fit d'abord des études de médecine, entra, en 1805, dans la Compagnie des Indes et apprit la langue sanscrite durant son séjour à Calcutta. Quelques années plus tard, en 1813, il traduisait en vers libres le *Meghaduta*, fameux poème de Kalidasa. Mais son

œuvre capitale, celle qui devait le rendre célèbre, fut son *Dictionnaire sanscrit*, publié à Calcutta en 1819 et réimprimé en 1832. Il fut chargé par la Compagnie, vers 1820, de réorganiser les anciennes écoles de Bénarès. Il y fit paraître, sous le titre de *Théâtre indien*, un grand nombre de pièces ou d'analyses de pièces originales. Nommé ensuite secrétaire de la Société asiatique de Calcutta, il recueillit, en cette qualité, un grand nombre de renseignements curieux sur l'histoire de l'Inde, de ses sectes religieuses et de ses villes principales. Rappelé en Europe en 1832, il fut depuis élu membre correspondant de l'Institut de France.

Nous citerons encore, parmi les principaux travaux de ce savant : une traduction du *Sankya-Kārika* (Londres, 1838), du *Vichnou Purāna* (Londres, 1840), des nouvelles indiennes *Daga-Kunara-Carita* (1845); une *Grammaire sanscrite* (Londres, 1847); une traduction du 1^{er} livre du *Rig-Veda* (Londres, 1850); sans compter des dissertations curieuses qu'il fit paraître dans l'*Ariana antiqua* et dans le *Journal de la Société asiatique*. Il a publié aussi un ouvrage très-important, l'*Histoire de l'Inde anglaise de 1805 à 1835* (Londres, 1846).

WILSON (John), orientaliste anglais, né en 1804, mort à Bombay en 1875. Il s'occupa de l'étude des langues orientales, se fit recevoir docteur, puis il se rendit à Bombay en 1829. Là, grâce à ses efforts, il réussit, en 1832, à fonder, sous le secours du gouvernement, la première classe supérieure qui ait fonctionné dans l'Inde. Ses controverses avec les parsis le convainquirent qu'il trouverait de grandes ressources en étudiant les anciennes croyances et les livres sacrés de l'Inde, et il fut le principal instrument de la création de la succursale de la Société royale asiatique de Bombay, dont il fut élu président en 1845. Il résuma ses controverses avec les parsis dans un ouvrage qu'il publia à Bombay, sous le titre de : *la Religion parsi, telle qu'elle est contenue dans le Zend-Avesta, propagée et défendue par les zoroastriens de l'Inde et de la Perse, mise au jour, réfutée et comparée avec le christianisme* (1843). Le docteur Wilson fut un des premiers membres nommés dans l'acte d'incorporation de l'université de Bombay, dont il fut élu vice-chancelier en 1868. Il quitta l'Inde pendant quelque temps en 1843, fit le voyage de la terre sainte, y passa près de quatre années et revint en 1847 à Edimbourg, où il publia, sous ce titre : *les Terres de la Bible*, deux volumes complets sur la topographie et l'éthnographie de la Palestine. Après cette publication, il retourna à Bombay, où il resta jusqu'à ses derniers jours, entouré du respect de tous, Anglais et indigènes.

WILSON (Jacques), économiste anglais, né à Hawick (Ecosse) en 1805, mort en 1860. Fils d'un commerçant, il suivit d'abord la même profession; mais, ayant échoué dans toutes ses tentatives pour faire fortune, il alla se fixer à Londres et s'y adonna à l'étude de l'économie politique. Il y fit paraître en 1839 un traité sur *l'influence des lois sur les bles, considérées dans leurs effets sur toutes les classes de la société, et notamment sur les intérêts des propriétaires* (in-8°), et, l'année suivante, une étude sur les *Variations de la circulation monétaire, du commerce et des manufactures, qui doivent être attribuées aux lois sur les bles*. Ce fut à peu près vers cette époque que commença l'agitation pour la révolution des lois sur les bles, et, en 1843, Wilson fonda l'*Economist*, revue destinée à propager les doctrines de l'*Anti-Corn-Law-League*. En 1847, il fut élu membre du Parlement pour Westbury, et, l'année suivante, il devint secrétaire du bureau de contrôle des Indes, fonctions qu'il conserva jusqu'à l'année 1852, époque de la chute du cabinet Russell. Revenu, la même année, au Parlement, il entra dans le nouveau cabinet Aberdeen, en qualité de secrétaire de la trésorerie, et fut maintenu à ce poste important par le ministère Palmerston. Après la répression de l'insurrection des cipayes, il fut envoyé dans les Indes pour y réorganiser les finances, qui se trouvaient dans le plus grand désordre; mais, quelques semaines à peine après son arrivée, il succomba à l'inclemence du climat. Il était associé étranger de l'Académie des sciences morales et politiques de Paris. On a encore de lui : le *Résumé* (1841), écrit dans lequel il critique fort vivement l'exposé financier du chancelier de l'Echiquier, et le *Capital, la circulation monétaire et le système des banques* (1847, in-8°), recueil d'articles qu'il avait publiés dans l'*Economist* de 1845 à 1847.

WILSON (Henry), homme politique américain, né à Farmington (New-Hampshire) en 1812, mort en 1875. D'abord garçon de ferme, puis cordonnier, il suppléa par l'étude à l'instruction qui lui manquait, fut attaché comme reporter à un journal, où il écrivit ensuite des articles politiques. Le talent qu'il déploya lui valut d'être nommé successivement membre de la Chambre des députés et du Sénat de l'Etat de Massachusetts, où il s'était fixé. A la mort d'Everett, il fut choisi par les électeurs pour le remplacer comme membre du Sénat des Etats-Unis. Il ne tarda pas à y jouer un rôle important, et il était un des chefs du parti républicain lorsque éclata en 1861 la guerre de la sécession. Il orga-

nisa alors à ses frais un régiment, dont il devint colonel et avec lequel il fit la guerre aux séparatistes. Réélu sénateur à l'expiration de ses pouvoirs, il fut, lors de la seconde élection du général Grant à la présidence des Etats-Unis, renommé vice-président de la république et remplaça Colfax le 4 mars 1873. Cette même année, son nom fut prononcé à l'occasion des tripotages relatifs au Crédit mobilier et au Pacifique-rail-road, et dans lesquels se trouvèrent compromis Colfax, Patterson, Brooks, etc. Toutefois, il se tira à son honneur des accusations portées contre lui et laissa, en mourant, la réputation d'un homme politique digne d'estime.

WILSON (Daniel), homme politique, né à Paris en 1840. Il est issu d'une famille d'origine anglaise et possède le célèbre château de Chenonceaux. Aux élections de 1869, il se porta candidat de l'opposition libérale, dans une circonscription d'Indre-et-Loire, et fut élu, au second tour de scrutin, député au Corps législatif par 19,052 voix contre 6,455 données à M. Duval, candidat officiel. Il devint un des secrétaires de cette assemblée, où il vota avec l'opposition modérée. Rendu à la vie privée après le 4 septembre 1870, M. Wilson retourna dans son département, se joignit au groupe d'anciens députés qui, tout en voulant le maintien de la République, réclamaient la prompte convocation d'une Assemblée nationale et la fin des pouvoirs du gouvernement de la Défense. Le 8 février 1871, il fut élu député à l'Assemblée nationale, dans l'Indre-et-Loire, par 31,832 voix. Membre du centre gauche, il vota les préliminaires de paix, la déchéance de l'Empire, l'abrogation des lois d'exil, la loi des conseils généraux, se prononça pour la proposition Rivet, le pouvoir consistant de la Chambre, le retour de l'Assemblée à Paris, contre la pétition des évêques et le maintien des traités de commerce, etc., et appuya constamment la politique de M. Thiers, pour qui il vota le 24 mai 1873. M. Wilson fit une opposition constante au gouvernement de combat et à la politique ultra-réactionnaire de M. de Broglie, vota contre le septennat (19 novembre 1873), contribua à la chute du ministère en mai 1874, appuya la proposition Fériet et Maleville (juillet 1874), s'abstint de voter sur l'ensemble de la constitution du 25 février 1875 et se rangea parmi les adversaires de la loi de l'enseignement supérieur. A plusieurs reprises, il prit part aux discussions relatives à des questions de budget et d'impôts. Le 20 février 1876, M. Wilson a été élu député de Loches contre M. Paul Schneider et est allé siéger dans les rangs de la majorité républicaine.

WILSON (Matthieu), controversiste anglais V. KNOTT.

WILSONIE s. f. (ouil-so-ni — de *Wilson*, natural. angl.). Ornith. Genre de passereaux, de la famille des turdidae, formé aux dépens des gobe-mouches.

— Bot. Genre de sous-arbrisseaux, de la famille des convolvulacées, tribu des convolvulées, comprenant deux espèces, qui croissent en Australie. Il Syn. de *DIPYRENE*, genre de verbénacées.

WILSTER, ville de Prusse, province de Slesvig-Holstein, dans le Holstein, à 15 kilom. N. de Glückstadt, sur la petite rivière de son nom, affluent de l'Elbe; 2,700 hab. Distilleries, brasseries, manufacture de tabac; commerce de grains, beurre, suif et bétail.

WILTHEIM (Alexandre), archéologue hollandais, né dans le Luxembourg en 1604, mort après 1674. Il entra dans l'ordre des jésuites, professa dans différents collèges et devint, en dernier lieu, recteur de celui de Luxembourg. Il s'occupa presque toute sa vie de recherches sur l'histoire ecclésiastique et les antiquités et publia sur ces matières plusieurs ouvrages estimés, parmi lesquels nous citerons : *Gubernatores Luxemburgenses* (Trèves, 1653, in-fol.); *Diptychon leodiense ex consulari factum episcopale et in illud commentarius*, etc. (Lyon, 1659, in-fol.); *Appendix ad diptychon leodiense* (Lyon, 1660); *Ad diptycha leodientia adnotationes* (Lyon, 1676); *Catalogus abbatum cenobii munitensis* (Trèves, 1664, in-fol.).

WILTON, ville d'Angleterre, comté de Wilts, à 6 kilom. N.-O. de Salisbury, sur la Wilty, près de son confluent avec la Madder; 8,700 hab. Fabrication de tapis, jadis célèbre, flanelle, lainages et tissus de fantaisie. Aux environs, on remarque le magnifique château de Wilton-House, résidence des comtes de Pembroke, construit au xiv^e siècle sur l'emplacement d'une ancienne abbaye de bénédictins. Wilton est une ville très-ancienne, autrefois capitale des West-Saxons. Au x^e siècle, il y eut un évêché, qui a été transféré à Old-Sarum. De tous ses anciens monastères, il n'en reste plus qu'un, transformé en hôpital. Les Danois, près de cette ville, vainquirent le roi Alfred en 871, et Robert de Gloucester y défait le comte de Blois.

WILTON (Joseph), sculpteur anglais, né à Londres en 1722, mort en 1803. Fils d'un riche marchand de plâtre, il étudia son art dans différentes villes du Brabant, puis à Paris et enfin à Rome, où le pape Benoît XIV lui décerna, en 1750, la médaille d'or du Jubilé. Après un séjour de huit années en Ita-

lie, il revint en Angleterre avec Cipriani, l'architecte Chambers et un habile modelleur du nom de Capizzoldi, qui l'aidera dans quelques-unes de ses œuvres. Le duc de Richmond, ayant fondé l'école des beaux-arts de Spring-Gardens, en confia la direction à Cipriani et à Wilton. Ce dernier fut en outre nommé, peu de temps après, sculpteur des voitures du roi et sculpta celle qui servit au couronnement de George III. Parmi les travaux les plus remarquables de cet artiste, on cite le monument du général Wolfe, à l'abbaye de Westminster, ceux de l'amiral Holmes, du comte et de la comtesse de Monroth et de Stephen Hales, ainsi que les bustes de Bacon, de Cromwell, de Newton, de Swift, de Wolfe, de Chatham, de Chesterfield, etc. Comme exécution, ces œuvres ne laissent rien à désirer, mais elles pèchent sous le rapport de la composition et sont trop surchargées de minutieux détails. Wilton n'en joint pas moins, à son époque, d'une grande réputation et fit une fortune considérable. Son buste, œuvre de Roubillac, se trouve à l'Académie royale, dont il avait été l'un des fondateurs. C'est un présent de sa fille, qui avait épousé sir Robert Chambers.

WILTS (COMTÉ DE), division administrative de l'Angleterre, au S., entre les comtés de Dorset au S., de Somerset à l'O., de Gloucester au N., de Berks à l'E. et de Southampton au N.-E.; 352,922 hectares, 70 kilom. sur 55; 255,000 hab. Capitale, Salisbury. Sa surface est divisée, par une chaîne de collines, en deux parties, l'une septentrionale et l'autre méridionale. La première est en général plate et légèrement boisée, tandis que celle-ci est une espèce de plateau élevé, çà et là ondulé. Quant à la partie centrale, elle se compose presque exclusivement de dunes, qui offrent d'excellents pâturages aux nombreux troupeaux de moutons que l'on y élève. Le climat, en général froid dans les montagnes en hiver, est tempéré dans les vallées. Les deux Avon arrosent ce comté, l'un au S., l'autre à l'O.; l'Isis coule dans le N. Il est, en outre, traversé par un grand nombre de canaux. Une des principales productions minérales de ce pays est la pierre de touche, qu'on rencontre assez fréquemment dans la partie occidentale. L'industrie manufacturière y est d'une grande importance. Elle consiste principalement dans la fabrication de flanelles et de lainages de différentes espèces, de draps, casimirs, cotonnades, gants, toiles, coutellerie. Ce comté renferme beaucoup de curieux restes de l'antiquité; les plus remarquables sont les monuments de Stonehenge et d' Avebury, qu'on regarde comme des temples de druides.

WILTS-ET-BERKS (CANAL DE), voie navigable d'Angleterre. Il commence à la Tamise, près d'Abington, dans le comté d'Oxford, se dirige à l'O. et va rejoindre le canal de Kennet-et-Avon à Samington, après un parcours de 92 kilom. Il sert ainsi à la jonction de la Tamise avec le canal de Saint-George.

WILTSES ou **WELATABES**, une des tribus wendes qui habitaient la partie du Brandebourg actuel, voisine de la Baltique. V. WENDES.

WILTZ, ville du royaume de Hollande, dans le grand-duché de Luxembourg, arrondissement de Diekirch, sur la petite rivière de son nom, chef-lieu de canton; 4,000 hab. Fabrication active de cuirs et de draps; exploitation de pierre à bâtir. On y voit un ancien château des comtes de Wiltz.

WIMBE s. m. (ouain-be). Ichtyol. Espèce du genre salmone.

WIMBLEDON, village d'Angleterre, comté de Surrey, à 72 kilom. S.-E. de Londres; 3,000 hab. Fonderie de cuivre; fabrication d'articles de laque et de faïence. Industrie agricole.

WIMBORNE-MINSTER, bourg d'Angleterre, comté de Dorset, à 47 kilom. N.-E. de Dorchester, au confluent de la Stour et de l'Ailen; 4,900 hab. Cette ville est très-ancienne; on y voit l'église gothique d'un monastère fondé au vi^e siècle. C'est dans cette ancienne collégiale que fut inhumé Ethelred, frère du roi Alfred.

WIMILLE, bourg de France (Pas-de-Calais), cant., arrond. et à 5 kilom. N. de Boulogne-sur-Mer, sur le Vimereux; pop. aggl., 488 hab. — pop. tot., 2,234 hab. Brasseries; fabrication de briques, chaux, tuyaux de drainage; tanneries; extraction de minerai de fer. Dans le cimetière de la commune, on voit le tombeau des aéronautes Pilâtre de Rozier et Romain, dont le ballon fut consumé par les flammes au moment où ils essayaient de passer de Calais en Angleterre.

WIMMÉRIE s. f. (ouimm-mé-ri — de *Wimmer*, botan. allem.). Bot. Genre d'arbres, de la famille des célastrinées, tribu des éléodendrées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent au Mexique.

WIMPEN-AM-BERGE, ville du grand-duché de Hesse-Darmstadt, province de Starkenburg, chef-lieu du bailliage de son nom, à 11 kilom. N. d'Heilbronn, sur la rive gauche du Neckar; 2,600 hab. Riche saline. Curieuse église gothique du xii^e siècle. Ville ancienne, érigée en ville libre impériale vers 1250. A 1 kilom. de là est le village de Wim-

pfen-im-Thal, où Tilly défait le margrave de Bade en 1622.

WIMPFEN-BORNEBOURG (le baron Louis-François DE), lieutenant général, écrivain militaire, né à Deux-Ponts en 1732, mort à Paris en 1800. Il se distingua pendant la guerre de Sept ans, devint maréchal de camp en 1771 et lieutenant général au commencement de la Révolution. Il défendit la place de Neuf-Brisach en 1791, commanda une division dans l'armée du Rhin sous Beaulieu; mais, dénoncé par le représentant Rühl en 1793, il fut mis en état d'arrestation et ne recouvra la liberté qu'après la chute de Robespierre. On a de lui : *Refonte de l'économie de l'armée française* (1787, in-8°); sa *Vie privée* (1788, in-8°), livre qui donne une triste idée des mœurs de l'auteur, mais qu'il a désavoué plus tard; le *Militaire expérimenté* (1799, in-12).

WIMPFEN (le baron Félix DE), général français, frère du précédent, né à Deux-Ponts en 1745, mort en 1814. Il entra au service de la France en qualité d'enseigne, fit la guerre de Sept ans, gagna le grade de lieutenant-colonel dans la campagne de Corse (1768), combattit en Amérique, montra une valeur brillante aux sièges de Mahon et de Gibraltar, fut nommé maréchal de camp et se retira en Normandie après la paix. Élu par la noblesse de Caen député aux états généraux, il se réunit au tiers état avec la minorité de son ordre, fit partie du comité militaire, dont il fut souvent le rapporteur, et vota constamment dans le sens de la monarchie constitutionnelle. En 1792, il reçut le commandement de la place de Thionville, qu'il défendit avec vigueur. L'Assemblée législative décréta le 20 septembre qu'il avait bien mérité de la patrie. On prétend que le prince de Hohenlohe lui ayant fait proposer 1 million s'il voulait rendre la place, il répondit au parlementaire : « J'accepterai cet acte de l'offre qui m'est faite. » Wimpfen eut, en 1793, le commandement de l'armée des côtes de Cherbourg. Au mois de juin, il se prononça contre la proscription des girondins, se réunit aux députés de ce parti qui s'étaient réfugiés dans le Calvados, rassembla autour de lui quelques volontaires, auxquels on donna le nom pompeux d'armée départementale, et menaça la Montagne de marcher sur Paris. Il s'avança, en effet, jusqu'à Pacy-sur-Eure; mais, au premier engagement avec les troupes envoyées de Paris, ses hommes lâchèrent pied. Wimpfen, dont la tête avait été mise à prix, chercha un asile à Bayeux, où il vécut ignoré jusqu'au 18 brumaire. Il devint alors maire de cette ville et inspecteur général des haras. On a de lui : *Manuel de Xéophon* (1788, in-8°), recueil de sentences morales qui ne manquent ni d'esprit ni d'originalité.

WIMPFEN (Emmanuel-Félix DE), général français, né en 1811. Elève de l'école de Saint-Cyr, il servit dans l'infanterie, fut promu capitaine en 1840, chef de bataillon aux troupes algériennes en 1847 et colonel de ce régiment en 1853. M. de Wimpfen se conduisit brillamment à la tête de ses tirailleurs pendant la guerre d'Orient. Nommé général de brigade en 1855, il reçut un commandement dans la garde impériale. Pendant la guerre d'Italie (1859), il se distingua d'une façon toute particulière. Parti de Trecate, le matin de la bataille de Magenta, avec la brigade des grenadiers de la garde, il lança ses soldats à l'attaque de Buffalora, et, l'épée à la main, payant de sa personne, il fut blessé en disputant pendant plusieurs heures la position à l'armée autrichienne. Sa brillante conduite lui valut le grade de général de division (5 juin 1859) et la croix d'officier de la Légion d'honneur (1861). Après avoir commandé une division d'infanterie à Lyon, il reçut le commandement de la province d'Alger, puis, en 1869, celui de la province d'Oran, où il remplaça le général Deligny. Une insurrection ayant éclaté, en mars 1870, sur la frontière du Maroc, le général de Wimpfen la réprima pendant une brillante expédition, qu'il dirigea dans la province d'Oran. Lorsque Napoléon III déclara la guerre à la Prusse (15 juillet 1870), M. de Wimpfen demanda, sans pouvoir l'obtenir, un commandement à l'armée du Rhin; mais, après nos premiers revers et la chute du ministère Ollivier (10 août), le général de Falikow, devenu ministre de la guerre, l'appela le 24 août à Paris, où il arriva le 28 du même mois. Dans l'entrevue qu'il eut avec le ministre, celui-ci le chargea de se rendre immédiatement à l'armée de Mac-Mahon, d'y remplacer, à la tête du 5^e corps, le général de Failly, dont l'impéritie était devenue notoire, et lui donna un ordre écrit par lequel il lui conféra le commandement en chef de l'armée dans le cas où le maréchal de Mac-Mahon serait mis hors de combat. Le général partit sur-le-champ pour l'armée. En traversant le département de l'Aisne, où il était né, il adressa aux habitants une énergique proclamation : « C'est à vous, leur dit-il, à savoir repousser les ennemis et leur faire payer cher leur audace. Que chaque haie, que chaque fosse, que chaque maison vous servent de rempart. Aux armes donc ! » En arrivant à Mézières, il se heurta contre une cohue de soldats appartenant au 5^e corps, que le général de Failly avait laissé surprendre à Beaumont et mettre en déroute. Ayant rallié une partie des

débris de ce corps, il arriva à Sedan dans la nuit du 30 août. Le 1^{er} septembre au matin, le maréchal de Mac-Mahon ayant été blessé, le général Ducrot prit le commandement en chef de l'armée, changea les dispositions prises par le maréchal et ordonna une trouée sur Mézières. Informé de ce qui se passait, le général de Wimpfen produisit l'ordre qui le nommait commandant en chef et prit de nouvelles dispositions pour se faire jour sur Carignan. A l'article SEDAN, nous avons longuement parlé du rôle que joua le général dans le terrible désastre qui suivit, qu'il ne put éviter et dont la responsabilité incombe tout entière à Napoléon III. Nous y renvoyons le lecteur. Rappelons que, invité par le général de Wimpfen, le 1^{er} septembre, à deux heures, à venir se mettre au milieu des troupes pour forcer les lignes ennemies, le stupide empereur refusa, fit cesser le feu et arbora le drapeau blanc. Non-seulement le général vit refuser la démission qu'il offrait, mais encore il reçut l'ordre de signer une des capitulations les plus honteuses dont l'histoire fasse mention. Il suivit l'armée en Allemagne et fut interné à Stuttgart, d'où il adressa son rapport au ministre de la guerre. De retour en France après les préliminaires de paix, il demanda vainement d'être traduit devant un conseil de guerre pour exposer sa conduite à Sedan, réclama sa mise à la retraite et alla vivre à Alger en simple particulier. En avril 1872, il publia une protestation contre le rapport de la commission d'enquête relatif à la capitulation de Sedan. Vers la fin de 1874, M. Paul de Cassagnac ayant publié dans le *Pays* des articles diffamatoires et outrageants contre le général de Wimpfen, celui-ci poursuivit le journaliste bonapartiste devant le tribunal civil de la Seine, qui se déclara incompétent, puis devant le jury, qui acquitta le prévenu (15 février 1875). M. de Wimpfen a posé sa candidature à la Chambre des députés dans la première circonscription de Saint-Denis, lors de l'élection complémentaire d'avril 1876; mais, bien que professeur des opinions républicaines et porté par plusieurs journaux républicains, il ne fut point élu. Outre des études sur des sujets militaires publiées dans le *XIX^e siècle*, on lui doit : *Sedan* (1871, in-8°) et la *Situation de la France et les réformes nécessaires* (1873, in-8°), ouvrage remarquable, dans lequel il indique le programme de tout ce qui est indispensable pour que la France se relève de ses désastres, et qui se termine par ces lignes : « Je déclare que ma conviction profonde est que, aujourd'hui, la France ne peut s'assurer les réformes dont elle a besoin et éviter une prochaine révolution qu'en maintenant le gouvernement de la République. »

WIMPHLING (Jacques), célèbre théologien et philologue allemand, né à Schlestadt en 1449, mort en 1528. Son titre le plus glorieux est d'avoir été un réformateur de l'enseignement. Avant lui, une scolastique barbare présidait aux études de la jeunesse des universités. Wimpfeling, formé aux leçons de Dringenberg, qui avait timidement porté les premiers coups à la routine, purgea les livres élémentaires des méthodes vicieuses inventées par des pélagiens et traça une route moins tortueuse à l'enseignement, qu'il ramena en même temps à des sources plus pures. Dès l'âge de quatorze ans, époque à laquelle il devint orphelin, il étudia la philosophie sous Geiler de Kaiserberg, puis il se perfectionna successivement aux universités de Bâle, d'Erfurt, de Heidelberg. En 1464, il obtint le grade de bachelier en droit canon; en 1466, celui de bachelier en arts; en 1471, celui de docteur en arts; en 1483, celui de licencié en théologie. Son premier écrit fut un poème en l'honneur de l'Eglise de Spire; mais ensuite ce fut à la théologie qu'il se consacra exclusivement. Parmi ses premiers ouvrages religieux, nous citerons : *Oratio querulosa contra inasores sacerdotum* (1492); *Immunitas et libertas ecclesiastica, status sacerdotatus defensio*; *De triplici candore Mariæ* (1493). Wimpfeling dédia ensuite à Gresmund, instituteur à Mayence, son livre *Elegantia majores*, qui renferme des études remarquables sur la finesse du style latin; huit éditions successives témoignent du mérite de cette œuvre. En 1496 parut son *Præceptor Germanicus*, dans lequel il lance ses premiers traits contre les vices de l'enseignement scolastique et remet à jour la latinité si pure, si élégante des anciens auteurs latins, poètes, orateurs, historiens, philosophes. En déterminant quelles doivent être les qualités d'un instituteur, il règle la nature, la durée, la force des études, auxquelles il donne pour base indispensable la religion et les bonnes mœurs. En 1497 parut le *Libellus grammaticus*.

Malgré la répugnance de Wimpfeling pour le bruit du monde et son attachement au sol natal, cédant à de vives et nombreuses sollicitations, il accepta la chaire de belles-lettres de l'académie de Heidelberg, et c'est là que, en 1500, il produisit son traité *Adolescentia*, où il développait sous les plus séduisantes couleurs ses principes sur la réforme littéraire. L'ouvrage est dédié à l'un de ses élèves, le comte Wolfgang de Löwenstein. Wimpfeling ne garda que trois ans ce poste. Strasbourg était le but de ses aspirations. Témoin des succès de l'école de Schlestadt,

il voulait doter Strasbourg d'institutions semblables. Avec le concours de Geiler, son ancien maître, devenu son ami, il lutta pendant plusieurs années contre la routine et les idées rétrogrades que soutenait le moine Thomas Murner, et il ne parvint à réaliser ses projets que grâce au savant Jacques Sturm, ancien élève de l'université de Fribourg. Alors parurent de nombreux ouvrages littéraires dus à sa plume infatigable : le poème de l'*Ammonition*, *Stylpho*, l'*Agatharchia*, *Germania ad rempublicam Argentinensem*. Ce dernier ouvrage, amèrement critiqué par Murner, devint le point de départ d'une polémique où Wimpfeling se départit quelquefois de la douceur ordinaire de son caractère. Dans son *Epitome rerum Germanicarum*, publié en 1402, il attaque avec virulence ce « mendiant bavard », qui se glorifiait de descendre des Gaulois. En 1505, il produisit encore *Rhetorica pro pueris*, *Libellus de integritate*. C'est dans ce *Libellus* qu'il avança que saint Augustin n'avait jamais revêtu le froc, assertion qui souleva contre lui les religieux de Saint-Augustin; le pape lui-même se mit du parti de ces derniers et somma Wimpfeling de comparaître devant lui. Pour calmer l'orage, celui-ci écrivit l'*Apologetica declaratio in Libellum de integritate*. D'un autre côté, sa santé, le poids des années ne lui permettaient pas de répondre à la sommation du souverain pontife. Il s'en excusa humblement. De puissants amis parlèrent en sa faveur, et Wimpfeling resta dans ses foyers, où il consacra ses dernières années à favoriser la marche naissante du gymnase de Strasbourg, créé sur le modèle des cours institués à Schlestadt.

WIMPINA ou **WIMPNA** (Conrad), théologien allemand, né à Buchheim (Franconie) en 1460, mort en 1530. Il professa à Leipzig la rhétorique, la théologie et la philosophie avec un tel succès, que de tous les points de l'Allemagne on accourait à cette université pour l'écouter. En 1506, Georges, électeur de Brandebourg, l'appela à occuper une chaire à l'université qu'il était sur le point de fonder à Francfort-sur-l'Oder, et qui fut, en effet, établie peu après. Wimpina y devint recteur des deux collèges et premier professeur de théologie, et obtint en outre le titre de chanoine de Brandebourg et de Havelberg. Il était encore recteur lorsque Tetzels soutint à Francfort ses thèses contre Luther; et, en 1530, Charles-Quint le choisit pour président, avec Eckius et Cochlé, la conférence qui eut lieu, pendant la diète d'Augsbourg, entre les catholiques et les protestants. On a de Wimpina : *Commentaire sur le Maître des sentences*; *Proprietatum logicalium editio et commentatio*; *De erroribus philosophorum in fide Christi*; *De nobilitate celestis corporis*; *De eo, an animati cæli possint dici*, etc.

WINANDERMEERE, lac d'Angleterre, entre les comtés de Westmoreland et de Lancashire; longueur, 16 kilom.; largeur, 2 kilom.; superficie, 1,042 hectares. Il renferme quatorze petites îles et est renommé pour la beauté des sites qui l'entourent. C'est le lac le plus important de l'Angleterre proprement dite.

WINCANTON, petite ville d'Angleterre, comté de Somerset, à 37 kilom. S. de Glastonbury; 2,500 hab. Fabrication de toiles, couvertures et soieries; marchés importants pour les fromages. Eglise bien construite; restes d'un ancien prieuré d'augustins.

WINCHCOMBE, bourg d'Angleterre, comté de Northampton, à 10 kilom. N.-O. de Gloucester, sur l'Isborne; 2,800 hab. Fabrication de papiers, soieries, épingles, bas de coton. Il y avait autrefois une très-riche abbaye de bénédictins, fondée au VIII^e siècle.

WINCHELSEA, petite ville d'Angleterre, comté de Sussex, jadis l'un des Cinq-Ports, actuellement abandonnée par la mer, à 3 kilom. S.-O. de Rye; 1,000 hab. A l'origine, la ville s'élevait à 2 milles environ de son emplacement actuel; elle occupait une presqu'île entourée par la mer, bornée d'un seul côté, et cette situation en fit pendant plusieurs siècles une très-forte place maritime. Winchelsea rivalisait alors avec Hastings et Rye, ses voisines. La mer, en faisant subitement irruption sur cette presqu'île, ruina la cité. En 1250, une première tempête renversa trois cents maisons et un certain nombre d'églises; en 1252, puis en 1254, de nouvelles irruptions de l'Océan amenèrent des désastres tels que force fut de songer au déplacement de la ville. On choisit donc un vaste terrain, alors inculte, connu sous le nom de Higham, borné à l'E. et au N. par la mer, et sur lequel des constructions s'élevèrent rapidement. Winchelsea commença à reprendre un essor nouveau, quand la formation d'un énorme banc de sable, en anéantissant son port, lui porta un coup dont elle ne se releva plus. Ce banc de sable, qui a atteint aujourd'hui une étendue de 2 milles, est un obstacle désormais infranchissable à l'ancien commerce de la ville. Winchelsea était donc déjà une ville morte, comme York et plusieurs autres cités de la Grande-Bretagne, d'où l'activité s'est définitivement retirée, quand Henri VIII, en saisissant ses monastères et ses revenus ecclésiastiques, acheva de la ruiner. Quelques édifices attestent seuls encore aujourd'hui son ancienne importance. L'église, dont une partie remonte à Thomas

Becket, renferme plusieurs tombeaux illustres et contient une crypte sous le sanctuaire. L'hôtel de ville est un édifice du XIV^e siècle. Enfin les trois anciennes portes de la ville, New-Gate, Strand-Gate et Land-Gate, sont de majestueuses constructions architecturales.

WINCHESTER, ville d'Angleterre, à 13 milles de Southampton, située sur le versant d'une colline arrosée par l'Itchin; 14,778 hab. Plusieurs ramifications de l'Itchin sillonnent la ville en forme de canaux.

— *Histoire*. Ancienne rivale de Londres, la vieille ville de Winchester évoque tout un passé légendaire, duquel il est malaisé de dégager la partie vraiment historique. Ses premiers habitants ou plutôt ses fondateurs furent des Belges, auxquels succédèrent les Romains à l'époque de la conquête de la Grande-Bretagne. Ces derniers lui donnèrent le nom de *Ventia Belgarum*, que la ville échangea bientôt, à l'époque de la domination saxonne, contre celui de Witanceaster, dont il est impossible de donner l'origine, et qui a depuis été converti en Winchester. Winchester était déjà, à cette époque, la capitale de l'Angleterre; elle conserva ce rang sous la dynastie normande et ne le perdit qu'au XII^e siècle. L'époque de sa plus grande splendeur fut le règne de Henri I^{er}. Défendue alors par de redoutables fortifications élevées par Guillaume le Conquérant, elle contenait un palais, trois monastères, le château de l'évêque, plusieurs autres châteaux de noblesse, une cathédrale et un grand nombre d'églises secondaires. C'est à Winchester que se rassemblaient les Parlements, et cet usage se perpétua même après que la ville eut cessé d'être capitale. Une des dernières assemblées eut lieu au XVI^e siècle. Winchester vit le couronnement de Guillaume le Roux et de Richard Cœur de Lion et le mariage de Marie Tudor avec Philippe II d'Espagne. A l'époque de la lutte de Charles I^{er} et du Parlement, Winchester, ville fidèle aux traditions monarchiques, embrassa avec ardeur la cause royale. Cromwell marcha alors contre la ville, s'en empara après huit jours de siège et la punit en détruisant par la mine le palais de l'évêque et le château royal. En 1666, la peste décima sa population. Tous les efforts de Charles II, rétabli sur le trône par Monk, furent impuissants pour rendre à Winchester son ancienne splendeur. Il voulut reconstruire le palais, mais n'en eut pas le temps, et l'édifice, inachevé, transformé en prison au XVIII^e siècle, le fut en caserne quelques années après. Aujourd'hui, Winchester est une ville morte, quelque chose d'analogue à notre Versailles; mais on verra, par la rapide analyse qui suit, que peu de villes peuvent offrir à l'archéologue et à l'historien plus de monuments et plus de souvenirs.

— *Monuments*. C'est principalement dans l'ordre religieux que les documents fournis par Winchester sont fréquents. Sa cathédrale est un monument de premier ordre et qui soutient la comparaison avec tout ce que l'art gothique compte de chefs-d'œuvre. Sur l'emplacement qu'elle occupe aujourd'hui s'élevait, dit-on, jadis une antique église construite par le premier roi saxon, Kingils. Cette église aurait été renversée, au IX^e siècle, par les Danois et remplacée peu après par une basilique nouvelle, due à Ethelwood, évêque de Winchester (880). Suivant quelques écrivains, ce second édifice subit le sort du premier et fut à son tour abattu de fond en comble pour faire place à la cathédrale encore debout aujourd'hui, et dont la fondation remonterait au X^e siècle, c'est-à-dire peu de temps après Ethelwood; suivant quelques autres, au contraire, l'évêque Walkelyn, à l'initiative duquel on attribue généralement la construction de l'édifice définitif, aurait conservé l'extrémité orientale et peut-être même les transepts et la nef de son devancier. Ce qui est tout au moins positif, c'est que la grosse tour centrale de la cathédrale est bien l'œuvre de l'évêque Walkelyn, qui dut modifier considérablement le peu qu'il conserva de l'ancien édifice, afin de le faire concorder avec le style nouveau. Après Walkelyn, l'évêque Godfrey de Lucy, au XI^e siècle, augmenta encore la basilique; elle reçut plus tard, au XIV^e siècle, de l'évêque William de Edyndon et, au X^e siècle, de l'évêque William de Wykeham de nombreuses augmentations et modifications. Enfin, au XVI^e siècle, l'évêque Richard Fox en transforma presque complètement la partie est. On peut se faire une idée, par ce qui précède, du mélange de styles dont la cathédrale de Winchester présente le singulier spécimen; le saxon primitif et l'ancien normand y brillent à côté du gothique fleuri de la dernière période. La cathédrale affecte le plan d'une croix, et ses dimensions sont les suivantes : longueur, 168 mètres sur 28 de largeur; les transepts mesurent environ 56 mètres; la hauteur de la tour est de 42 mètres; la longueur de la nef, que séparaient jadis d'avec les bas-côtés des arcades à plein cintre, transformées plus tard en ogives, est de 75 mètres; la longueur du chœur est de 40 mètres et sa largeur de 12 mètres. La façade occidentale de l'édifice est la partie la plus remarquable; elle présente un porche richement orné, une grande fenêtre, une réunion de clochetons et de tourelles, et est couronnée de la statue de l'évêque Wykeham. L'intérieur est d'une grande magnificence. Des vitraux flamboyants,

dit l'auteur de la *Vie anglaise*, de nombreux monuments élevés à la mémoire de seigneurs et de prélats et des sarcophages étalant aux regards toutes les richesses de l'art gothique, une profusion d'ornements et de sculptures, tels sont les objets qui saisissent à première vue le spectateur. Parmi les tombeaux, on remarque surtout ceux des évêques William Wykeham, Fox et celui du cardinal de Beaufort. La pierre de ces mausolées a été si délicatement fouillée par le ciseau, que l'on dirait que les sculptures sont en ivoire. Dans le chœur, on admire les boiseries, les stalles et la tombe sévère de Guillaume le Roux. Des cercueils surmontés de couronnes contiennent des ossements qu'on dit être ceux des rois Edred, Edmond, Kenulph, Egbert, Kinegils, Adolphe, Canut. Derrière l'autel est un écran de pierre d'une rare beauté, érigé par l'évêque Fox. Le chœur est entouré, au nord et au sud, de deux bas-côtés dans lesquels s'ouvrent deux belles chapelles. La sacristie n'est pas la partie la moins intéressante de l'édifice; elle renferme aussi de ravissantes chapelles gothiques, dont l'une est dédiée à la Vierge. Parmi les monuments purement modernes qu'on admire encore à Winchester, nous citerons les tombeaux d'Henriette-Maria North et du docteur Warton, œuvres excellentes de Flaxman.

Le collège de Winchester, fondé en 1393 par l'évêque William de Wykeham, présente en grande partie le style gothique. Une porte voûtée en ogive donne accès dans une première cour bordée de bâtiments, d'où, par une seconde porte surmontée d'une tour, on passe dans une seconde cour, sur laquelle donnent les bâtiments du collège proprement dit. Nous citerons la chapelle, délicate construction gothique dont on remarque les boiseries et les vitraux, représentant une longue série de rois, d'évêques, d'abbés et de nonnes célèbres. Le réfectoire est une vaste salle aux fenêtres hautes, au plafond à solives et qui résume à elle seule l'architecture gothique appliquée aux usages de la vie positive; les cloîtres, construits vers 1430 par John Fromond, s'étendent au sud et contiennent une petite chapelle, où l'on célébra jusqu'à l'époque de la Réformation l'office des morts. Elle sert aujourd'hui de bibliothèque. L'école proprement dite, érigée en 1687 par souscription, se compose d'une vaste construction en brique, dont l'entrée principale est surmontée d'une statue en bronze de l'évêque Wykeham, œuvre de Cibber. L'ancien collège de Winchester était jadis une préparation à l'université d'Oxford; il continua aujourd'hui à être fréquenté par les enfants de la noblesse. Après la cathédrale et le collège, qui sont les monuments capitaux de Winchester, nous nous bornerons à citer : les ruines du château de Wolsesay, bâti par Henri de Blois en 1138, qui servit de résidence aux évêques et que Cromwell détruisit, comme nous l'avons dit, en 1646; l'ancienne chapelle du palais, également détruite par Cromwell et convertie aujourd'hui en cour des assises; on y voit la table ronde du roi Arthur, placée au-dessous du siège des juges; la croix (*city ou market cross*), haute de 15 mètres, érigée sous le règne de Henri VI; l'hôtel de ville, construit en 1711, et dont les archives sont des plus précieuses; enfin la prison, située sur l'emplacement de l'abbaye de Hyde, où le roi Alfred passa pour avoir été enfermé.

A une très-faible distance de Winchester se trouve l'hôpital de Saint-Cross, fondé en 1136 par Henri de Blois et agrandi par le cardinal de Beaufort, dont la statue surmonte aujourd'hui l'entrée principale; l'église, fort remarquable, se compose d'une nef, de deux ailes latérales et d'une large tour massive dans le style normand. L'hôpital de Saint-Cross avait pour objet, à son origine, de loger trois pauvres vieillards et de nourrir cent pauvres; cette destination est à peu près la même aujourd'hui. Une singulière coutume, dit à ce propos M. Alphonse Esquiros, a été conservée à Saint-Cross comme un reste de l'ancienne hospitalité : quiconque se présente à la loge du portier est autorisé à recevoir une corne d'ale et un morceau de pain; il est vrai que la bière est aigre et le pain bien dur. Pour aider la main de la charité, il faut y glisser une pièce blanche; c'est à cette seule condition que les visiteurs obtiennent, durant l'été, un verre de bière qui ne provoque point de grimace.

Plusieurs conciles furent tenus à Winchester; on y détermina quelques points de doctrine et on rendit quelques canons contre le dérèglement des mœurs du clergé.

WINCHESTER, ville des Etats-Unis (Virginie), ch.-l. de comté, à 24 kilom. O.-N.-O. de Richmond; 3,900 hab. Horlogerie, sellerie, carrosserie. Eaux minérales.

WINCHIE s. f. (ouain-chi — de *Winche*, botan. angl.). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des apocynées, tribu des carissées, dont l'espèce type croît dans le royaume de Siam.

WINCKEL (Georges-François-Thierry de), écrivain forestier allemand, né dans la Saxo électorale en 1762, mort en 1839. Il étudia d'abord le droit à Leipzig; mais, à la suite d'une chute de cheval qui le retint longtemps alité, il eut l'occasion de lire différents ouvrages sur la science forestière et il s'appliqua dès lors exclusivement à cette

science. Nommé, en 1794, gentilhomme de la chambre du prince d'Anhalt-Dessau, il résigna cet emploi en 1802 et poursuivit ses études forestières jusqu'en 1812, époque où il fut nommé administrateur des forêts du baron de Thungen, en Franconie. Son ouvrage capital, qui a fait longtemps autorité sur la matière, est son *Manuel pour la chasse, pour le droit de chasse et pour les amateurs de chasse* (4^e édition, publiée par J.-J. de Tschudi, Leipzig, 1865, 2 vol.).

WINCKELMANN (Jean), théologien allemand, né à Hombourg (Hesse) en 1551, mort en 1626. Il se fit recevoir docteur à Bâle en 1581, devint ensuite chapelain de la cour de Cassel, puis il professa la théologie à Marbourg (1592) et à Giessen (1607), où il fut nommé recteur à diverses reprises. Winckelmann s'était marié quatre fois et avait eu dix-huit enfants. On a de lui des écrits de controverse, des oraisons funèbres et des *Commentaires* sur les petits prophètes, sur l'*Apocalypse*, sur les Évangiles de saint Marc et de saint Luc; sur les épîtres de saint Pierre, de saint Jacques, etc. Ces commentaires ont été publiés dans le *Thesaurus evangelicus et apostolicus* de Hunnius.

WINCKELMANN (Jean-Juste), historien allemand, fils du précédent, né à Giessen en 1620, mort en 1697, avec le titre de conseiller et d'historiographe du landgrave de Hesse. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages, où éclate beaucoup d'érudition, mais que gâtent l'esprit de système et l'absence de critique. Nous citerons, entre autres : *De principibus Hassiæ et eorum genealogia* (1663); *Arboretum genealogicum herorum Europæorum, ostendens quomodo omnes fere Europæi principes ex unica Oldenburgica familia et quidem à Dieterico Fortunato defluant* (1664); *Cæsarologia sive quartæ monarchiæ descriptio à J. Cæsare ad imperium usque Leopoldi* (1666); *Noctitia historico-politica veterum Saxo-Westphaliam finitimarumque regionum* (1667); *Itedition des événements dont le comté d'Oldenbourg a été le théâtre depuis 1603 jusqu'à 1667* (1669); *Histoire des principautés de Brunswick et de Lunebourg* (1677); *Solida declaratio originis Thuringorum* (1694); *Description des principautés de Hesse et de Hersfeld* (1697), à peu près le seul ouvrage de l'auteur qui ait encore quelque valeur aujourd'hui.

WINCKELMANN (Jean-Joachim), l'un des plus illustres antiquaires des temps modernes, né à Steindall (Brandebourg) en 1717. Son père était un pauvre cordonnier qui fit de grands sacrifices pour lui donner les premiers rudiments d'instruction primaire, mais que l'âge et les infirmités conduisirent bientôt à l'hôpital; le père de l'archéologie et de l'esthétique au XVIII^e siècle, abandonné à lui-même, allait sans doute enfouir sa vie dans l'obscur atelier d'un artisan, lorsque le recteur du collège de Steindall s'intéressa à lui, lui donna les moyens de continuer ses études et l'envoya à Berlin pour les achever. Cette première partie de sa vie fut difficile et laborieuse; pauvre, avide de savoir, entraîné par la passion des arts et le goût de l'érudition, il se débattit longtemps dans la misère et l'obscurité, donnant des leçons pour vivre et secourir le dénuement de sa famille, pendant qu'il continuait avec une admirable persévérance de profondes études d'histoire, de langues, de philosophie, de géographie, d'antiquités, de droit, etc. Enfin, le comte de Bünau, auteur d'une histoire ostivée de l'empire d'Allemagne, l'attacha à sa personne en qualité de bibliothécaire. Retiré dans une belle habitation près de Dresde, il communiqua avec l'enthousiasme le plus vif les trésors confiés à sa garde, étudia surtout Pausanias et tout ce qui était relatif aux monuments de l'antiquité et acquit de grandes connaissances dans cette matière. Le désir ardent de visiter l'Italie pour en étudier les monuments le détermina à abjurer le protestantisme. En 1756, il partit pour Rome, après avoir publié ses *Réflexions sur l'imitation des ouvrages grecs dans la sculpture et dans la peinture*, qui eurent un grand retentissement et signalèrent son nom au monde savant. Accueilli favorablement par Benoît XIV, logé au Vatican, il put étudier toutes les richesses de la capitale du monde chrétien et fut choisi, en 1758, par le cardinal Albani, comme bibliothécaire et conservateur de ses collections d'antiques. Ses fonctions, en lui permettant de satisfaire ses goûts, lui laissaient les loisirs suffisants pour ses travaux et pour des voyages artistiques. C'est ainsi qu'il fit plusieurs excursions à Naples dans le but d'explorer les ruines d'Herculanum, de Stabies et de Pompéi. En 1763, il fut nommé président des antiquités à Rome et ensuite bibliothécaire du Vatican. En même temps, plusieurs Académies d'Italie et la Société des antiquaires de Londres l'admettaient au nombre de leurs membres. La réputation européenne de ses ouvrages et de ses talents lui attira de brillantes propositions de diverses cours d'Allemagne; mais il demeura inflexible dans sa détermination de finir ses jours à Rome. Désireux d'entreprendre des fouilles à Olympie, il se rendit en Allemagne (1768), dans le but d'organiser une souscription pour cette entreprise; mais, à son retour en Italie, il fut assassiné à Trieste par un certain Archangeli, dont la cupidité avait été éveillée par la vue d'une

collection de médailles d'or que possédait le grand antiquaire. Winckelmann a été au siècle dernier le promoteur du grand mouvement de l'esthétique moderne, de cette passion du beau suivant l'idéal grec, qui entraîna les esprits et fut le correctif de cette corruption du goût qui les avait égarés dans les faveurs de l'art à la Louis XV. Son influence fut immense, et les services qu'il rendit n'ont été dépassés par aucun des antiquaires de ce siècle, dont il est resté le maître et le modèle. « Quelle éloquence contemplative dans ce qu'il écrit sur l'*Apollon du Belvédère*, sur le *Laocoon* ! dit Mme de Staël. Son style est calme et majestueux comme l'objet qu'il considère. Il donne à l'art d'écrire l'imposante dignité des monuments, et sa description produit la même sensation que la statue. Nul avant lui n'avait réuni des observations exactes et profondes à une admiration si pleine de vie; c'est ainsi seulement qu'on peut comprendre les beaux-arts.... Winckelmann a banni des beaux-arts, en Europe, le mélange du goût antique et du goût moderne. En Allemagne, son influence s'est encore plus montrée dans la littérature que dans les arts. Nous serons conduits à examiner par la suite si l'imitation scrupuleuse des anciens est compatible avec l'originalité naturelle, ou plutôt si nous devons sacrifier cette originalité naturelle pour nous astreindre à choisir des sujets dans lesquels la poésie, comme la peinture, n'ayant pour modèle rien de vivant, ne peuvent représenter que des statues; mais cette discussion est étrangère au mérite de Winckelmann; il a fait connaître en quoi consistait le goût antique dans les beaux-arts; c'était aux modernes à sentir ce qu'il leur convenait d'adopter ou de rejeter à cet égard. Lorsqu'un homme de talent parvient à manifester les secrets d'une nature antique ou étrangère, il rend service par l'impulsion qu'elle trace; l'émotion reçue doit se transformer en nous-mêmes, et plus cette émotion est vraie, moins elle inspire une servile imitation. Winckelmann a développé les vrais principes admis maintenant dans les arts sur l'idéal, sur cette nature perfectionnée dont le type est dans notre imagination et non au dehors de nous. L'application de ces principes à la littérature est singulièrement féconde. La poésie de tous les arts est rassemblée sous un même point de vue dans les écrits de Winckelmann, et tous y ont gagné. On a mieux compris la poésie par la sculpture, la sculpture par la poésie, et l'on a été conduit par les arts des Grecs à leur philosophie. »

Son ouvrage capital est une *Histoire de l'art chez les anciens* (en allemand), qui est restée classique, et pour la forme et pour le fond, et qui est considérée comme l'encyclopédie des arts du dessin dans l'antiquité. Elle a été publiée à Dresde (1764) et traduite en français plusieurs fois, notamment par Jansen (Paris, 1798-1803). On a encore de lui : *Remarques sur l'architecture des anciens*, en allemand (Leipzig, 1761; traduit en français par Jansen, 1783); *Lettre sur les antiquités d'Herculanum* (Dresde, 1762); *De la capacité de sentir le beau dans les ouvrages de l'art* (Dresde, 1763), etc. Il faut ajouter la magnifique collection qu'il a publiée sous le titre de *Monumenti antichi inediti spiegati ed illustrati* (Rome, 1767), qui mit le sceau à sa réputation de savant et d'antiquaire. Ses œuvres ont été réunies à Dresde (1818-1820, 8 vol. in-4^o, avec cinq cahiers de planches).

WINCKELRIED (Arnold de), héros suisse. V. ARNOLD.

WINCKLER (Théophile-Frédéric), archéologue français, né à Strasbourg en 1771, mort en 1807. Il fit ses études dans sa ville natale, devint, après la Révolution, capitaine d'un des bataillons du Haut-Rhin et, fait prisonnier à la prise du fort Vauban, fut conduit en Hongrie, où, pendant sa captivité, il apprit le hongrois et le grec moderne. Après avoir été remis en liberté, il vint à Paris, où il étudia l'archéologie sous la direction de Millin, qui l'associa à ses travaux et lui fit obtenir un emploi au cabinet des médailles. Malheureusement, une mort prématurée l'empêcha de réaliser les espérances qu'avaient fait concevoir ses premiers travaux. Outre différentes notices insérées dans le *Journal encyclopédique*, on a de lui des traductions ou *Voyage à la Chine* de J.-C. Huttner (Paris, 1799), du *Voyage en Suède* de Lenz et de l'*Essai sur l'histoire des femmes* de Jacobs. Il avait, en outre, édité le *Repertoire du vaudeville* ou *Recueil des meilleures pièces en vaudevilles* (Léna et Paris, 1800, 2 vol. in-8^o).

WINCKLER (Arnold-Guillaume), pédagogue allemand, né à Heringen en 1796, mort en 1848, après avoir professé longtemps à l'institut de Giessen. On a de lui : *Dissertatio critica de difficillimis Germaniæ Taciti locis* (1816); une traduction en vers grecs des deux premiers chants de l'*Hermione* et *Dorothea* de Goethe (1823); *Grammaire grecque à l'usage des écoles* (1825); *Grammaire latine à l'usage des écoles* (1826); *Chrestomathie latine* (1826); l'*Évangile de saint Jean*, d'après Nonnus, mis en vers allemands (1839), etc.

WIND (Samuel), polygraphe néerlandais, né en 1794, mort en 1859, vice-président de la cour judiciaire de Zélande. On a de lui : *Singularités de la loi pénale de la Néerlande*

(1827); *Bibliothèque des historiens néerlandais* (1831-1836); *Fragments d'un ouvrage sur le roman de chevalerie de Huon de Bordeaux* (1847), etc.

WINDAU, ville de la Russie d'Europe, dans le gouvernement de Courlande, à 174 kilom. N.-O. de Mitau, sur la Baltique, où elle a un port; 2,500 hab. Exportation de lin, grains, chanvre et bois. C'est l'une des plus anciennes villes du pays, et autrefois lieu d'assemblée des états de Courlande.

WINDECK (Eberhard), historien allemand du XVI^e siècle. Il était originaire de Mayence et fut employé par l'empereur Sigismond à diverses missions importantes. Il a laissé en latin une *Vie* de ce souverain, qui comprend, en outre, l'histoire des événements arrivés en Allemagne pendant les cinq années qui suivirent la mort de Sigismond, c'est-à-dire jusqu'en 1442. Cet ouvrage, qui est écrit avec beaucoup de franchise et d'exactitude, a été inséré par Mencken dans le tome I^{er} des *Scriptores rerum germanicarum*.

WINDHAM, bourg d'Angleterre. V. WYNDHAM.

WINDHAM, bourg des États-Unis d'Amérique, dans l'état de Connecticut, à 53 kilom. N.-O. de Norwich; 4,900 hab. Fabrication florissante de coton.

WINDHAM, bourg des États-Unis, dans l'état du Maine, à 60 kilom. S. d'Augusta; 2,800 hab.

WINDHAM (Joseph), archéologue anglais, né à Twickenham en 1739, mort en 1811. En quittant l'université de Cambridge, où il avait été élevé, il voyagea en France, en Italie et en Suisse, s'adonna à l'étude des antiquités et dessina avec beaucoup de talent des monuments antiques, notamment à Rome, où il resta assez longtemps. De retour en Angleterre, Windham devint membre de la Société royale de Londres et de la Société des antiquaires. Cet érudit fournit des matériaux à Cameron pour son ouvrage intitulé les *Bains des Romains* (1772, in-fol.), collabora au deuxième volume des *Antiquités ioniennes*, publiées par la Société des diletanti et écrivit des *Observations sur un passage de l'Histoire naturelle de Pline, relatif au temple de Diane à Éphèse*.

WINDHAM (William), homme d'État et orateur anglais, né à Londres en 1750, mort en 1810. Issu d'une ancienne famille du comté de Norfolk, il fit ses études à Glasgow et à Oxford, compléta son éducation par différents voyages sur le continent et vécut ensuite à Londres, où il devint membre du célèbre club littéraire qui avait pour chefs Johnson et Burke. Lors de la formation du ministère dit de coalition (1783), il fut nommé secrétaire du comte de Northampton, qui vint d'être appelé à la lieutenance générale d'Irlande; mais il renouça, la même année, à cet emploi. En 1784, il fut envoyé par le bourg de Norwich au Parlement, où il renforta d'abord les rangs de l'opposition; car, à cette époque, il était dévoué aux principes du parti wigh et entièrement opposé à la guerre contre les colonies. Lors de la question de régence provoquée par la démission du roi en 1788, il défendit la politique ministérielle, ainsi que les droits héréditaires du prince de Galles aux fonctions de régent, pourvu d'une autorité sans restriction. En 1791, il parla en faveur de la paix avec la Russie et soutint activement Wilberforce dans ses efforts pour l'abolition du commerce des esclaves. Cependant les événements de la Révolution française amenèrent tout à coup un changement radical dans son attitude politique, ainsi que dans celle de plusieurs autres hommes de son parti, tels que Burke, Fitz-William, Spencer, le duc de Portland, etc. Déjà, vers la fin de 1792, il ne voulait plus entendre parler d'une réforme parlementaire, et, dans les sessions de 1793 et 1794, il déploya tous ses talents oratoires pour soutenir la politique militaire de Pitt, ainsi que la répression des manifestations démocratiques en Angleterre et la suppression de l'acte d'*habens corpus*. Il combattit surtout avec beaucoup d'animosité, en cette occasion, ses anciens amis Fox et Sheridan. En retour, Pitt l'appela, en 1794, à faire partie du cabinet et lui donna le portefeuille de la guerre. Il montra encore plus d'ardeur que Pitt à fomentier la guerre sur le territoire français et fut, en 1795, l'instigateur et l'organisateur principal de la fatale expédition de Quiberon. Après la formation de la seconde coalition (1799), il s'efforça de préparer une seconde insurrection dans la Vendée, mais vit ses plans complètement renversés par la défaite des alliés à Zurich, par l'insuccès de l'expédition de Hollande et par le retour de Bonaparte à Égypte. Ne pouvant plus contre-balancer au sein du Parlement l'influence du désir de la paix, il quitta le ministère en février 1801, en même temps que Pitt et ses autres collègues. Lors de la conclusion des préliminaires de la paix d'Amiens en octobre 1802, il accepta de reproches le ministère Addington et représenta cette paix comme étant, de la part de l'Angleterre, une reconnaissance de la suprématie de la France. L'attitude qu'il avait prise en cette circonstance l'empêcha d'être réélu, la même année, par le bourg de Norwich. Après la chute du cabinet Addington (1804),

à laquelle il avait essentiellement contribué, il devait entrer, avec Fox et Grenville, dans le nouveau ministère, que Pitt avait été chargé de former; mais le roi, ayant éliminé le nom de Fox, Grenville et Windham refusèrent de faire partie du cabinet. Ce dernier ne pardonna pas à Pitt d'avoir cédé aux désirs du roi, et, après sa mort (1806), lui dénia les talents d'un grand homme d'État. Dans le ministère des *talents*, formé à cette époque sous la présidence de lord Grenville, il eut de nouveau le portefeuille de la guerre et introduisit d'excellentes réformes dans l'administration militaire. A la mort de Fox (mars 1807), il quitta le ministère et combattit, depuis lors, au Parlement, les mesures du gouvernement; mais l'état de sa santé l'obligea à renoncer, en 1809, à toute activité politique. Bien que Windham n'ait pas laissé une réputation aussi brillante que celle de ses contemporains, Pitt, Fox et Burke, son nom peut être toutefois associé dignement à ceux de ces derniers. Il possédait une éloquence plutôt insinuante que foudroyante et était doté de beaucoup de courage et de désintéressement, mais il eut le tort de regarder comme une nécessité politique l'oppression et l'abaissement des classes populaires. Ses discours furent réunis et publiés après sa mort (Londres, 1812, 3 vol. in-8^o) par son secrétaire Thomas Amoyt, qui y joignit une vie de l'orateur. H. Baring a fait paraître de nos jours (1866) le journal des vingt-six dernières années de sa vie (de 1784 à 1810).

WINDHAM (Charles-Ash), général anglais, né dans le comté de Norfolk vers 1805. Il entra au service en 1826, et il était parvenu au grade de colonel lorsqu'il fut attaché, en 1834, au quatrième corps de l'armée anglaise de Crimée. A Inkermann, il était aux côtés de sir George Cathcart lorsque ce dernier fut tué. Il eut alors, jusqu'à la fin de l'action, le commandement des troupes. Appelé ensuite à succéder au brigadier général Lockyer dans le commandement de la 2^e brigade de la 2^e division, il était, le jour de la prise des batteries de Malakof, à la tête de la colonne qui prit d'assaut le Redan, et il demeura ensuite dans l'intérieur de la forteresse pour encourager ses soldats jusqu'au moment où, après avoir envoyé inutilement, à trois reprises, demander des renforts au général Codrington, il se décida à se rendre lui-même auprès de ce dernier et y parvint heureusement au milieu d'une grêle de balles. Quelques instants après, les troupes anglaises furent obligées d'abandonner le Redan. L'intrepidité et le sang-froid dont le colonel Windham avait fait preuve en cette occasion lui valurent le grade de major général. Après la prise de Sébastopol, il reçut le commandement de la Karabekhaïa et, en novembre 1855, devint chef de l'état-major général de l'armée d'Orient. De 1857 à 1859, il représenta au Parlement le bourg d'East-Norfolk et a passé ensuite à l'armée des Indes. Il est, depuis 1855, commandeur de l'ordre du Bain et il a reçu, en 1865, le titre de baronnet.

WINDHEIM (Chrétien-Ernest de), théologien et orientaliste allemand, né à Wernigerode en 1722, mort en 1786. Il professa successivement la philosophie à Göttingue et les langues orientales à Erlangen. Nous citerons, parmi ses écrits : *De Paulo gentium apostolo contra Thom. Morganum* (Halle, 1745, in-8^o); *Preuve philosophique de la réalité des miracles* (Helmstadt, 1746); *Bibliothèque philosophique de Göttingue* (1748-1757, 9 vol. in-8^o); *Recherches historiques sur la vie et le gouvernement de David* (1749, in-8^o); *Fragmenta historiarum philosophicarum* (1753, in-8^o); *De subsidiis et difficultatibus in ad discendis antiquitatibus christianis*, etc.

WINDIQUE adj. (vain-di-ke). Ethnogr. Se dit quelquefois de la branche slave, le terme *Winidæ* étant une des appellations les plus anciennes et les plus générales qui servent aux premiers historiens de l'Europe pour désigner les tribus de cette famille.

WINDISCH, la *Vindonissa* des Romains, bourg de la Suisse, dans le canton d'Argovie, bailliage et à 5 kilom. de Brugg, sur la Reuss; 2,000 hab. Ce bourg est bâti dans l'enceinte qu'occupait, du temps des Romains, la ville de *Vindonissa*, l'une des plus grandes et des plus importantes de l'ancienne Helvétie, et qui servait de place frontière contre les Germains. Aux environs, on trouve les vestiges d'un amphithéâtre et des prisons de l'ancienne ville. En labourant la terre pour les travaux de l'agriculture on rencontre fréquemment des antiquités et des médailles romaines. Après avoir été dévastée à plusieurs reprises, *Vindonissa* fut entièrement détruite par les Allemands en 570.

WINDISCH (Charles-Gottlieb), historien hongrois, né à Presbourg en 1725, mort en 1793. Il consacra toute sa vie à des travaux sur l'histoire et la géographie de son pays. On lui doit : *Description politique, géographique et historique du royaume de Hongrie* (Presbourg, 1772, in-8^o); *Histoire abrégée de la Hongrie* (1778, in-8^o); *Géographie du royaume de Hongrie* (1780, 5 vol. in-8^o); *Magasin de Hongrie, contenant des recherches pour l'histoire, la géographie, l'histoire naturelle et la littérature de ce royaume* (1781-1788, 4 vol. in-8^o); *Nouveau magasin de Hongrie* (1798, in-8^o).

WINDISCHGRÄTZ (Alfred-Candide-Ferdinand, prince de), général autrichien, né à Bruxelles en 1787, mort en 1862. Entré en 1804, comme lieutenant, dans le régiment des uhlands de Schwarzenberg, il était parvenu au grade de lieutenant-colonel en 1813 et il déploya, la même année, à Leipzig, une valeur qui lui valut le grade de colonel ainsi que le commandement du régiment de cuirassiers du grand-duc Constantin. Il se signala à la tête de ce corps pendant la campagne de 1814, notamment à l'affaire de Troyes, où, par sept attaques, il couvrit la retraite de l'infanterie, et au combat de La Fère-Champenoise. Promu successivement major général et brigadier (1826) et feld-maréchal lieutenant (1833), il prit, après les événements de mars 1848, le commandement de Vienne, mais, sur sa demande, fut bientôt après rappelé à Prague, son poste antérieur. Il comprima avec beaucoup d'énergie le soulèvement qui éclata dans cette ville le 11 juin suivant et pendant lequel sa femme, née princesse de Schwarzenberg, fut, par accident, tuée d'un coup de fusil dans sa chambre. Pendant l'insurrection d'octobre à Vienne, il fut nommé feld-maréchal et commandant en chef de toutes les troupes cantonnées hors de l'Italie. Il prit Prague pour point de départ de ses opérations contre la capitale, établit, le 24 octobre 1848, son quartier général à Hetzendorf et, le 30, battit à Schwechat les Hongrois, qui marchaient au secours de Vienne. Le lendemain soir, après avoir canonné la ville toute la journée, il y pénétra par la porte du Château avec des forces imposantes. Vers le milieu de décembre, il commença, à la tête de 150,000 hommes, ses opérations contre les Hongrois, s'empara de Presbourg, de Raab et, au commencement de janvier 1849, de Bude-Pesth. Une députation hongroise vint, le 4 janvier, à son quartier général pour y traiter de la paix ; mais il la renvoya, parce qu'il voulait une soumission sans condition. Après avoir battu, le 27 février, avec Schlik, les Hongrois près de Kaposna, il conçut le plan de refouler leurs troupes sur la Theiss ; mais il fut battu, le 6 avril, près de Gœttolce et se vit ensuite forcé à la retraite par plusieurs défaites successives. Le 12 avril 1849, on lui retira son commandement et il fut mandé à la cour, à Olmutz, tandis que Welden le remplaçait. Il passa alors plusieurs années en congé dans ses terres de Bohême. En 1859, pendant la guerre d'Italie, il reparut de nouveau sur la scène politique et fut chargé d'une mission à Berlin. Il reçut, la même année, le commandement de la forteresse fédérale de Mayence et, après l'octroi de la patente de février, fut appelé comme membre héréditaire dans la Chambre des seigneurs du Reichsrath. Le prince de Windischgrätz possédait une grande fermeté de caractère ; mais c'était un aristocrate obstiné, et il n'avait ni talents militaires ni talents politiques. Investi d'une autorité sans limite, il soumit, en 1848, Vienne à un terrorisme qui ne peut être justifié ni au point de vue militaire ni au point de vue politique et moral, et son incapacité complète imprima aux événements en Hongrie une marche qui devait avoir les plus funestes résultats pour cette contrée et pour l'empire. Il avait fait publier, sous ce titre : *La Campagne de l'hiver 1848-1849 en Hongrie* (Vienne, 1851), un ouvrage qui renferme beaucoup de documents sur cette période de la guerre de Hongrie.

WINDISCHMANN (Charles-Joseph-Jérôme), philosophe allemand, né à Mayence en 1775, mort en 1839. Il étudiait depuis 1792 la philosophie à l'université de sa ville natale, lorsque l'invasion française le força de se retirer à Wurtzbourg, où il renoua l'étude de la philosophie pour se livrer à celle de la médecine. Il n'en prit pas moins ses grades à Mayence en 1796 ; mais, comme les événements militaires avaient mis fin pour un temps aux travaux de cette université, il passa plusieurs années dans la retraite, s'occupant uniquement d'histoire et de philosophie. En 1801, il fut nommé médecin de la cour de l'électeur de Mayence à Aschaffenburg et fit, en outre, dans cette ville des cours sur l'histoire naturelle, la philosophie et l'histoire. Appelé, deux ans plus tard, à une chaire de philosophie et d'histoire universelle dans la même ville, il joignit à ces fonctions, en 1811, celles de bibliothécaire de l'université. Lors de la fondation de l'université de Bonn en 1818, il y devint professeur à la Faculté catholique de philosophie et y fut, en outre, admis dans la Faculté de médecine. Ce fut là qu'il mourut, au plus fort de la polémique soulevée par les doctrines des hermésiens. Comme philosophe, Windischmann appartient à l'école de Schelling, dont il a cependant modifié essentiellement les idées, par suite de son penchant à la théosophie et aux théories mystiques. On cite, parmi ses premiers écrits : *Exposition de l'idée de la physique*, dans le *Nouveau journal de physique spéculative*, de Schelling (1802) ; *Idees sur la physique* (Wurtzbourg, 1805, t. 1^{er}) ; *Sur l'anéantissement volontaire de notre époque* (Heidelberg, 1807). Plus tard, son attention se porta sur la philosophie de Hegel, qui lui suggéra l'ouvrage intitulé : *Considérations critiques sur le sort de la philosophie à l'époque moderne* (Francfort, 1825). Mais ce fut encore l'Orient qui fournit l'a-

rière la plus vaste à son esprit rêveur et porté au mysticisme, ainsi que le prouve son livre intitulé : *les Principes de la philosophie en Orient* (Bonn, 1827-1834, 4 parties), qui ne devait être que la première partie d'un grand ouvrage ayant pour titre : *la Philosophie dans la marche progressive de l'histoire universelle*. En médecine, il croyait aux cures miraculeuses ou produites par des causes sympathiques, ainsi qu'au magnétisme animal, et sa brochure *Sur quelque chose qui est nécessaire à la guérison* (Leipzig, 1824) était destinée à établir sur les principes de la spéculation pure l'explication des cures merveilleuses du prince de Hohenlohe, qui faisaient tant de bruit à cette époque.

WINDISCHMANN (Charles-Joseph), médecin allemand, fils du précédent, né à Mayence en 1807, mort en 1839. Il se fit recevoir docteur à Bonn, devint premier médecin à l'hôpital de l'université, professa la physiologie et l'anatomie, puis se rendit à Louvain, où il occupa une chaire d'anatomie de 1836 à 1838. Outre une savante dissertation *Sur la structure interne de l'oreille chez les reptiles*, on lui doit divers articles publiés dans la *Grande encyclopédie médico-chirurgicale de Berlin*.

WINDISCHMANN (Frédéric), orientaliste allemand, frère du précédent, né en 1811, mort en 1861. Il fut ordonné prêtre en 1836, devint, deux ans plus tard, professeur de droit ecclésiastique et d'exégèse du Nouveau Testament à Munich et, après y avoir été appelé successivement à diverses dignités ecclésiastiques, y fut nommé, en 1846, vicaire général de l'archevêché. On lui doit plusieurs ouvrages de théologie ; mais il est plus connu par ceux qu'il a écrits sur l'Orient, notamment sur l'archéologie indoue et persane. Ses productions les plus remarquables en ce genre sont : *Sancara seu De theologum vedanticorum* (Bonn, 1833) ; *les Bases de l'idionie arménien dans la famille des langues aryennes* (Munich, 1843) ; *De culte de Soma chez les Aryens* (Munich, 1846) ; *Légendes primitives des peuples aryens* (Munich, 1853) ; *L'Aharita ou Anaitis persane* (Munich, 1856) ; *Mithra, matériaux pour l'histoire des mythes de l'Orient* (Leipzig, 1857) ; *Etudes zoroastriques* (Berlin, 1863), recueil qui renferme ses travaux sur les antiquités persanes. Windischmann était, depuis 1842, membre de l'Académie des sciences de Munich.

WINDSHEIM, ville de Bavière (Franconie moyenne), sur l'Aisch, à 35 kilom. O. de Nuremberg ; 3,500 hab. Collège, école de commerce. Eaux minérales. Ancienne ville libre impériale.

WINDSOR, ville d'Angleterre, comté de Berks, à 35 kilom. O. de Londres, sur la rive droite de la Tamise, vis-à-vis d'Eton, auquel elle est reliée par un pont ; 9,500 hab. Cette petite ville, propre et bien construite, n'a rien de remarquable que son antique château fort, résidence des rois d'Angleterre, et dont nous parlons ci-après. Plusieurs conciles ont été tenus à Windsor. Au concile de 1101, on confirma la charte de fondation de l'église de Norwich ; à celui de 1114, on élit, avec le consentement du roi Henri 1^{er}, Raoul ou Radulf à l'archevêché de Cantorbéry ; enfin, au concile de 1175, le roi Henri II reçut, en présence des grands et des évêques d'Angleterre et d'Irlande, la soumission du roi d'Irlande et sa promesse de payer tribut.

Le château de Windsor, bizarre assemblage de l'architecture de tous les âges, résume en quelque sorte l'histoire de la nation avec laquelle il a grandi. Il a traversé les diverses phases de la civilisation en se conformant aux lois du progrès, et c'est à l'aide du tribut que lui apportait chaque siècle qu'il est parvenu à sa magnificence actuelle.

La situation du château de Windsor est des plus heureuses ; il couronne une colline à rampe douce sur toutes ses faces, hors celle du nord, où le terrain s'élève brusquement au-dessus de la Tamise. En suivant les détours du fleuve, on aperçoit tout d'abord les tours de Windsor garnies de canons, souvenir des temps où, devant des attaques toujours menaçantes, le soin de la défense devenait la première pensée. Les pavillons se détachent ensuite ; puis, les ailes se développent, la chapelle allonge sa nef percée de hautes fenêtres en ogives, et la splendide demeure des rois normands, leur Versailles et leur Saint-Denis, se déploie dans sa vaste étendue.

C'est avec Guillaume le Conquérant que commence l'histoire de Windsor ; il s'empara des terres données par Edouard le Confesseur à l'abbé de Westminster, construisit un château et transforma en forêt les champs et les cultures environnantes. Le troisième de ses fils, deuxième roi de sa race, agrandit cette résidence, s'y fixa et l'entoura de remparts. Sous Etienne, petit-fils de Guillaume, Windsor était devenu la seconde forteresse du royaume ; Henri II y assembla ce Parlement où assistaient non-seulement les barons anglais, mais aussi le roi d'Ecosse et son frère. A la nouvelle de l'emprisonnement de Richard Cœur de Lion, traîtreusement arrêté à son passage en Autriche, Jean sans Terre s'empara du fort, où il fut assiégé par ses barons révoltés. Ils ne purent prendre la place ; mais ils forcèrent le prince à signer, en 1215, dans un pré voisin, dont le vieux nom, *Runnemede*, signifie pré du conseil, la

grande charte (*magna charta*), palladium des libertés anglaises. Edouard III était né dans cette demeure favorite des Plantagenets, et il voulut faire de son berceau le plus beau palais de l'Europe. Ses tyranniques ordonnances recrutèrent des myriades d'ouvriers que l'on attacha, sous les plus rigoureuses pénalités, aux travaux de Windsor. L'embrigadement des ouvriers dura dix-huit ans. A cette époque, tout habitant qui donnait de l'ouvrage ou accordait refuge à un des travailleurs du roi était passible d'amende ou de prison ; tout shérif était tenu de faire courir sus et de ramener à la chaîne le malheureux qui tentait de fuir cette masse d'hommes réunis comme des troupeaux de bêtes fauves, sans que l'on eût pourvu à leur logement ou à leur nourriture. Tandis que ceux qui édifiaient et embellissaient son palais devenaient la proie de maladies pestilentielles, Edouard III, entouré de monarques vaincus et de sa noblesse riche des dépouilles de la France, était à Windsor un faste insolent.

La chapelle Saint-George, échantillon exquis de l'architecture du x^e siècle, fut construite par Edouard d'York. Richard Beauchamp, évêque de Salisbury, en avait donné le dessin, et, à sa mort, arrivée en 1481, ce fut sir Reginald Bray qui termina le monument. Le bâtiment qui avoisine l'entrée publique des appartements de cérémonie porte le nom de Henri VII, qui le fit construire. Henri VIII rebâtit le grand portail ; mais c'est à sa fille, à Elisabeth, que se rattachent les souvenirs les plus brillants des fêtes de Windsor. C'est dans ce château qu'en 1593 la comédie de Shakspeare, les *Joyeuses comères de Windsor*, fut représentée pour la première fois devant Elisabeth. La belle galerie qui garde son nom est un des meilleurs échantillons de l'architecture du temps, et cette reine a fait élever la magnifique terrasse du nord.

La chapelle Saint-George a été réparée par George III, et ce fut sous son successeur, en 1724, que commença l'entière restauration du château de Windsor. On y dépensa plus de 21 millions. Les changements ont été généralement heureux. Le public, plusieurs jours par semaine, est admis à visiter les appartements d'apparat. Ce qui attire surtout l'attention des visiteurs est toujours la chapelle Saint-George, véritable bijou d'architecture ogivale. Elle est décorée des portraits des chevaliers de la Jarretière. Les dépouilles d'Edouard IV, de Henri VI, d'Edouard VI et de sa femme, de Henri VIII, de Jane Seymour, de Charles I^{er} y sont réunies, tandis que dans la chapelle de Beaufort, à l'est, sont déposés les restes de George III, de George IV, de Guillaume IV et autres membres de la famille de Hanovre. La chapelle d'Urswick renferme un monument, élevé par souscription et sous la direction de Wyatt, à la mémoire de la princesse Charlotte.

Les appartements de Windsor renferment une précieuse collection de tableaux, parmi lesquels on admire surtout les ouvrages de Holbein, Rubens et Van Dyck. On y voit du premier de ces maîtres les portraits du docteur Stockesly, évêque de Londres, d'un marchand nommé Stalhof, de sir Henry Guildford, écuyer de Henri VIII, d'un jeune homme vêtu et coiffé de noir (1533), de Henri VIII et de son fils, Edouard VI, encore enfant. Outre ces tableaux, la collection royale de Windsor ne possède pas moins de quarante-neuf portraits de personnages de la cour de Henri VIII, dessinés par Holbein avec une simplicité, une légèreté et une pureté d'exécution que l'on n'a jamais surpassées ; beaucoup de ces dessins sont malheureusement fort endommagés. Une peinture à l'huile de G. Pencz, datée de 1537, offre le portrait d'Erasme, copié d'après Holbein. Rubens est représenté à Windsor par son propre portrait, celui de sa femme, Isabelle Brandt, le célèbre tableau de *Saint Martin partageant son manteau avec un pauvre* (gravé par T. Chambers et C. Galle) et un grand paysage intitulé le *Chemin du marché*. Une des plus belles toiles de Van Dyck, *Charles I^{er} à cheval, avec son grand écuyer, le sire de Saint-Antoine*, est au château de Windsor ; c'est un portrait d'une magnificence toute royale. Ce chef-d'œuvre est placé, avec vingt et un autres tableaux de Van Dyck, dans une salle qui porte le nom de ce maître ; parmi ces vingt et un autres morceaux, on distingue les portraits des cinq enfants de Charles I^{er}, ceux des poètes Thomas Kiligren et Thomas Carew (réunis sur la même toile), celui de sir Kenelm Digby et celui de lady Venetia, sa femme, ceux des fils du duc de Buckingham (George et François Villiers), celui de J. Malderus, évêque d'Anvers, celui de la duchesse de Richmond, la *Guérison du paralytique* (gravé par P. de Jode) et le *Mariage de sainte Catherine* (gravé par Lomelin). On remarque dans la collection de Windsor les tableaux suivants de divers maîtres : une *Cléopâtre*, du Guide ; une *Sainte Agnès*, du Dominiquin ; les *Avares*, de Quentin Massys ; le portrait de Josse van Clève et celui de sa femme, peints par Josse lui-même ; une *Madone*, d'Albert Dürer ; des paysages de Claude Lorrain ; le portrait d'un jeune homme, par Rembrandt ; le portrait du prince Rupert, par Pierre Lely ; deux *Ateliers d'artistes*, par R. Brakenburg ; la *Vierge, l'Enfant Jésus et saint Jean* et une *Sainte*

Famille, d'Andrea del Sarto ; des tableaux de différents peintres anglais du xviii^e siècle et du commencement du xix^e.

De la tour ronde qui est située au centre du château de Windsor et le domine de la façon la plus imposante, la vue s'étend sur douze comtés. La terrasse, longue de 575 mètres et d'une largeur proportionnée, est unique en son genre. Un parc qui n'a pas moins de 100 kilomètres de circuit n'appartient au château. Le nouveau jardin est décoré de statues de bronze et de marbre.

Le château de Windsor est une des résidences favorites de la reine Victoria. En 1853, pendant que la souveraine y séjournerait, un incendie causa des dommages qui furent évalués à plus de 80,000 livres sterling.

Windsor (LA FORÊT DE), poème de Pope en deux parties. La première partie était composée dès 1704. Le poète commence par faire un tableau ravissant de Windsor, puis après s'être laissé aller au plaisir de peindre les charmes de la contrée qui l'entoure, après avoir chanté ses terres, ses bois, ses vallons et ses plaines, il montre l'aspect de ce pays à l'époque de la conquête : « La face de cette terre chérie dit-il, offrait un aspect bien différent il y a quelques siècles, c'était un horrible désert, une affreuse solitude en proie à des bêtes féroces, que dis-je ? à des rois plus féroces encore qui portaient leurs prétentions jusqu'au ciel, dépeuplaient l'air et l'onde, semaient partout une vaste désolation, etc. » Plus loin, il trace le portrait de Guillaume le Conquérant aspirant au titre de puissant chasseur, pour qui tuer un cerf ou un sujet était un égal passe-temps. Il le montre enlevant au cultivateur ses possessions, aux citoyens leurs villes, aux dieux leurs temples, traitant également ses sujets et son Dieu. Le poète peint les champs couverts de riches moissons et le laboureur, les yeux en larmes, mourant de faim. Du contraste entre l'état actuel de la contrée dont Pope a fait l'objet de ses chants et ce qu'elle était à l'époque de Guillaume I^{er}, il fait sortir délicatement la louange de la reine Anne, à laquelle il attribue la plus grande partie de ce bonheur ; il nous la montre comme la fée bienfaisante du lieu, et, s'adressant à Windsor, il s'écrie : « Que l'ancienne Aradie vante ses vastes campagnes ; la déesse qui les parcourait et les nymphes de sa suite n'en vint pas cette gloire à Windsor, puisque ses bocages ont vu une divinité aussi aimable, une reine aussi chaste qui protégea comme elle les travaux champêtres, qui est le flambeau de l'univers et l'impératrice des mers. D'un terrible désert, d'une affreuse solitude, en proie à des bêtes féroces, à des rois plus féroces encore, cette terre chérie est devenue presque le paradis terrestre, tant la liberté et l'indépendance l'ont métamorphosée. » La *Forêt de Windsor* peut passer pour un des meilleurs poèmes que le genre descriptif ait produits ; les vers de Pope sont bien au-dessus des *Jardins* de Delille pour l'animation, le souffle et la richesse des détails. Il y a entre les deux ouvrages la différence qui sépare le versificateur de talent du poète de génie.

WINDSOR, ville de l'Amérique anglaise, dans la Nouvelle-Ecosse, à 45 kilom. N. d'Halifax, sur l'Avon ; 4,000 hab. Université considérée comme le meilleur établissement de ce genre de l'Amérique anglaise.

WINDSOR, ville des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat de Connecticut, à 11 kilom. N. de Hartford, sur le Connecticut ; 3,900 hab.

WINDSOR, ville des Etats-Unis, dans l'Etat de Vermont, à 98 kilom. S. de Montpelier ; 4,500 hab. C'est une des principales localités de l'Etat.

WINDSORIES. s. f. (ouaind-so-ri — de Windsor, nom de ville). Bot. Section des uraliépides, genre de graminées.

WINDUS (Jean), voyageur anglais de la première moitié du xviii^e siècle. Il fit partie de l'ambassade envoyée, en 1720, au Maroc pour traiter de la paix avec Muley-Ismaël, et qui ramena de cette contrée 296 prisonniers chrétiens. Windus publia sous ce titre : *Voyage à Méquinez, résidence de l'empereur actuel de l'Est et de Maroc* (Londres, 1725, in-8^o), une relation de cette ambassade où l'on trouve de curieuses notions sur la géographie du Maroc et sur les mœurs de ses habitants.

WINEFRIDE ou **WÉNÉFRIDE** (sainte), née vers le milieu du viii^e siècle, dans le pays de Galles, morte on ne sait à quelle époque. Fille d'un seigneur nommé Thewith, qui avait appelé auprès de lui saint Beuno, et lui avait donné un terrain pour y bâtir une église, elle fut élevée dans la religion chrétienne, et, ayant formé la résolution de se consacrer à Dieu, elle se retira dans un monastère situé près du lieu où se trouve aujourd'hui la ville d'Holywell. Plus tard, elle devint abbesse du monastère de Gutherin. On place généralement cette sainte au nombre des martyres, et voici comment on raconte sa mort : Caradoc ou Cradoc, fils d'Alain, prince du pays, avait conçu pour elle une passion violente ; pour y échapper, Winefride alla chercher un asile dans l'église d'Holywell ; Caradoc se mit à sa poursuite, et, ne pouvant vaincre sa résistance, lui coupa la tête. La légende ajoute que le

meurtrier fut englouti dans la terre au moment où il venait de commettre ce crime, et que du lieu où la tête de Winefride était tombée jaillit une fontaine miraculeuse. L'eau de cette fontaine est, de nos jours encore, célèbre pour la guérison de la lèpre, des faiblesses de nerfs et d'autres maladies persistantes. Il existe en manuscrit plusieurs Vies de sainte Winefride; Leland en a inséré une dans le tome V de son *Itinéraire de la Grande-Bretagne*. On célèbre la fête de cette sainte le 3 novembre.

WINER (Georges-Benott), théologien protestant allemand, né à Leipzig en 1789, mort en 1858. Il fit ses études à l'université de sa ville natale, y prit ses grades en 1817, y devint, l'année suivante, professeur extraordinaire de théologie, et reçut en 1819, des Facultés théologiques de Rostock et d'Iéna le diplôme de docteur. En 1823, il fut appelé à une chaire de l'université d'Erlangen et l'occupa jusqu'en 1832, époque où il revint professer à Leipzig. Dès le début, son attention s'était portée sur l'examen critique et exégétique des traductions de la Bible, et les ouvrages qu'il publia à ce sujet furent les premiers où les principes de la philologie moderne se trouvèrent appliqués à la philologie biblique. Tels furent, entre autres, les suivants : *Grammaire de l'idiome du Nouveau Testament* (Leipzig, 1822, 7^e édition, publiée par Lunemann, 1867), à laquelle se rattachent son explication latine de l'Épître aux Galates (Leipzig, 1823 à 1830, 4^e édition), plusieurs *Programmes académiques*, *Grammaire du chaldéen biblique et targumique* (Leipzig, 1824-1849, 2^e édition); *Libre de lecture chaldéenne* (Leipzig, 1825); *Lexicon manuale hebraicum* (Leipzig, 1828), ouvrage de Simon, réédité par lui avec d'importantes additions. A côté de ces ouvrages purement grammaticaux, il faut mentionner ses éditions des traductions orientales de la Bible, qui jusqu'alors étaient demeurées à peu près inconnues, et surtout son *Dictionnaire pratique de la Bible* (*Biblisches Realwörterbuch*, Leipzig, 1820, 2 vol.; 1845-1847, 3^e édition), qui est encore aujourd'hui le meilleur recueil de matériaux relatifs à l'histoire, la géographie, l'archéologie et l'histoire naturelle des Hébreux. En théologie, Winer appartient, au début, au parti du rationalisme modéré; mais plus tard il s'en écarta légèrement pour se rattacher à la doctrine de l'Eglise protestante primitive. Parmi ses écrits purement théologiques, on cite : *l'Exposition comparative des doctrines des différentes sectes de l'Eglise chrétienne* (Leipzig, 1824, 3^e édition, publiée par Preuss, Berlin, 1866) et le *Manuel de bibliographie théologique* (Leipzig, 1835; 3^e édition, 1837-1840). Dans son enseignement, il obtint jusqu'à la fin de sa carrière le plus grand succès à cause surtout de la clarté, de la précision et de l'élégance concise de ses cours, qui roulaient sur l'ensemble de la théologie exégétique et sur la plus grande partie de la théologie systématique.

WINFRID, l'apôtre de l'Allemagne. V. BONIFACE (saint).

WING (Vincent), astronome anglais du XVIII^e siècle. On ignore la date de sa naissance et celle de sa mort, et il n'est guère connu que par ses ouvrages, qui ont une certaine valeur pour l'époque à laquelle ils furent publiés. Le plus remarquable est *l'Astronomie britannique*, qui parut à Londres en 1669 et qui se divise en cinq parties, savoir : *Logistica astronomica*, *Trigonometria*, *Dogmata sphaerica*, *Theoria planetarum* et *Tabulae astronomicae*; on y trouve, en outre, un recueil d'observations astronomiques. La théorie que l'auteur y donne des planètes est fondée sur les systèmes de Copernic et de Kepler, car il suppose que les orbites de ces corps sont des ellipses et que le soleil est placé dans un foyer commun; mais, comme Bullialdus et Sethward, il considère l'autre foyer de chaque orbite comme le centre du mouvement uniforme de la planète. On a encore de Wing un autre ouvrage intitulé : *Harmonicon caeleste* ou *l'Harmonie du monde visible* (1651), qui est disposé de la même manière que *l'Astronomie britannique*. Enfin, il avait encore publié des séries d'éphémérides pour treize années, de 1659 à 1671, et faisait paraître tous les ans, pour la compagnie des libraires, un almanach qui se continue encore de nos jours sous son nom.

WINGATE (Edmond), mathématicien anglais, né dans le Yorkshire en 1593, mort en 1656. Il étudia le droit à Oxford et se fit inscrire plus tard au barreau de Londres; mais, tout en exerçant la profession d'avocat, il s'occupait avec ardeur de l'étude des mathématiques et ne tarda pas à se faire un nom dans ces sciences. En 1624, il vint en France et y passa plusieurs années. Ce fut lui qui enseigna l'anglais à la princesse Henriette-Marie de France, future épouse de Charles I^{er}. Pendant la guerre civile, il adhéra au covenant, remplit diverses fonctions judiciaires et, ayant prêté le serment d'engagement, devint membre du Parlement pour le comté de Bedford. On a prétendu que Wingate avait, le premier, introduit les logarithmes en France, mais c'est là une erreur. Il y fit connaître pour la première fois l'échelle de Gunther par son ouvrage intitulé : *Construction, description et*

usage de la règle de proportion (Paris, 1624). Il avait eu l'intention de publier une table de logarithmes, dont l'ouvrage que nous venons de citer devait former l'appendice; mais un avocat de Dijon, auquel il avait communiqué la description de la règle de Gunther, abus de la confiance et entreprit de la publier pour son propre compte. Ce fut alors que Wingate fit paraître son premier ouvrage, qui suivit deux ans plus tard une *Arithmétique logarithmique* (Paris, 1626), traduite en anglais (Londres, 1635). On lui doit encore une *Arithmétique*, qui fut longtemps fort estimée et de laquelle Dodson publia la 2^e édition en 1780, ainsi qu'un *Ludus mathematicus* (Londres, 1654), sorte de jeu logarithmique.

WINGHEN (Joseph van), dit le Vieux, peintre flamand, né à Bruxelles en 1544, mort en 1603. Il fit ses études à Rome, grâce à la protection d'un cardinal italien, et il s'était déjà acquis une certaine réputation lorsqu'il revint dans sa patrie. Le duc de Parme le choisit pour son premier peintre; mais Winghen renouça plus tard à ce titre pour reprendre son indépendance d'artiste et alla s'établir à Francfort-sur-le-Mein, où il habita jusqu'à sa mort. On cite comme ses toiles les plus remarquables : une *Cène*; *Apelle et Campaspe*; *Samson pris par les Philistins dans les bras de Dalila*; la *Justice prenant l'innocence sous sa protection*; *Andromède*, etc. — Son fils, Jérémie van Winghen, dit le Jeune, né à Bruxelles en 1578, mort en 1648, reçut de lui les premières leçons de son art, étudia ensuite sous François Badens à Amsterdam, et alla plus tard visiter l'Italie, où il s'occupa surtout de peinture historique; mais, de retour dans sa patrie, il s'adonna à peu près exclusivement au portrait, et c'est à ses travaux en ce genre qu'il doit sa réputation.

WINIPEG, OUNIPPEG ou BOURDON, lac de l'Amérique anglaise, au N.-O. du lac Supérieur, entre 50° 30'-54°, de latit. N., 95°-101° 30' de longit. O. Il mesure 500 kilom. de longueur sur 100 kilom. de largeur, et communique avec la baie d'Hudson par le Severn. Ce lac, nommé autrefois lac des Assiniboins, forme en réalité deux lacs distincts, séparés par un territoire de forme très irrégulière, parsemé de flaque d'eau et auquel on donne le nom d'île de Winnipeg. Les principaux cours d'eau qui se jettent dans le Winnipeg sont : au N.-O., la Saskatchewan; au S., la Red-River et la Kildonan ou Assiniboine. Par cette dernière rivière, il communique avec le lac Wood.

WINIWARTER (Joseph), jurisconsulte autrichien, né en 1780, mort en 1848, à Lemberg, où il était devenu successivement professeur de droit romain (1806), bibliothécaire de l'université (1819), conseiller de régence et vice-directeur des études juridico-politiques. On a de lui : *Exposé systématique des lois et ordonnances de l'ancienne province occidentale de l'Autriche concernant les fonctionnaires publics* (1829); *Manuel des lois et ordonnances relatives à l'administration de la justice et à la politique* (1828, 3 vol.); le *Droit civil de l'Autriche exposé systématiquement avec des commentaires* (1831-1838, 5 parties).

WINKEL, en latin *Vini Cella*, bourg de Prusse, province de Hesse, dans l'ancien duché de Nassau, bailliage de Rudesheim, à 3 kilom. N.-E. de Geisenheim, près de la rive droite du Rhin; 2,000 hab. Récolte et commerce de vins. Ce bourg mérite un souvenir littéraire : « Il est si long, dit Goethe, qu'il excite l'impatience de ceux qui le traversent. » C'est de Winkel que Bettina d'Arnim, la sœur de Clément Brentano, écrit à la mère de Goethe le touchant récit du suicide de Caroline de Gunderode, cette jeune chanoinesse, sous le nom de Tian, qui, en 1806, se tua à Winkel d'un coup de poignard, à l'âge de vingt-six ans.

WINKLER (Charles-Godefroy-Théodore), littérateur allemand, connu aussi sous le pseudonyme de *Théodore Heil*, né à Waldenbourg en 1775, mort en 1858. Après avoir étudié le droit et l'histoire à l'université de Wittemberg, il fut d'abord attaché au tribunal de Dresde, devint, en 1801, archiviste, puis, en 1805, greffier des archives secrètes. Nommé peu après secrétaire intime du roi de Saxe, il visita, en 1812, la France et l'Italie, remplit ensuite différents emplois, tels que ceux de secrétaire de la commission gouvernementale et de rédacteur du journal officiel, fut nommé, en outre, conseiller de la cour de Russie et fut en même temps chargé de réorganiser les théâtres de Dresde et de Leipzig. Plus tard, il reçut les titres de secrétaire de l'Académie des beaux arts de cette ville (1816), de directeur de l'Opéra-Italien (1825) et de vice-directeur du théâtre de la cour et de la chapelle royale (1841). On a de lui une foule d'ouvrages, qui se distinguent plus par l'élégance de leur style que par leur originalité. Ses *Notes de la lyre* (Dresde, 1821, 2 vol.) et ses *Nouvelles notes de la lyre* (Brunswick, 1830, 2 vol.) prouvent qu'il savait manier sa langue avec beaucoup de talent et qu'il possédait à fond l'art de la versification. Parmi ses autres œuvres poétiques, il faut citer les différents albums qu'il publia chaque année à partir de 1811, sous les titres de *Pénélope*, de *Comus* et d'*Agrionides*, ainsi que les nombreuses

pièces de vers qu'il fournit à plusieurs autres albums et à *l'Abendzeitung* (*Gazette du soir*). Comme poète dramatique, il se fit connaître par deux pièces, la *Petite tête tourbillonnante* (*Strudelköpfchen*, 1805) et *Bianca de Toledo* (1806), ainsi que par de nombreuses traductions de chefs-d'œuvre du théâtre français. Il avait, en outre, traduit la *Lusiade* de Camoëns, en collaboration avec Kuhn (Dresde, 1807), et *Mazeppa*, de Byron (Dresde, 1820), et il avait fondé, en 1823, le *Myosotis dramatique*, recueil où il a inséré un grand nombre d'articles qui attestent en lui une profonde connaissance du théâtre. Enfin, on lui doit aussi une édition des œuvres posthumes de son ami, Ch.-M. de Weber (Dresde, 1837, 3 vol.), précédée d'une biographie de l'auteur.

WINLATON, bourg d'Angleterre, dans le comté de Durham, à 8 kilom. O. de Gateshead, sur le Derwent; 3,800 hab. Nombreuses forges, fabrication d'ancres, d'encumens, chaînes et outils.

WINNEBAGO, lac des Etats-Unis, dans l'Etat de Wisconsin. Il a 28 milles de longueur sur environ 10 milles de largeur et une superficie totale de 212 milles carrés. Le niveau des eaux de ce lac est à 54 mètres au-dessus de celui du lac Michigan.

WINNENDEN, ville du royaume de Wurtemberg, dans le cercle du Neckar, bailliage et à 8 kilom. N.-E. de Waiblingen; 3,500 hab. Hospice d'aliénés. C'était autrefois une commanderie de l'ordre de Malte.

WINNIÇA ou WINNITZA, ville de la Russie d'Europe, dans le gouvernement de Podolie, à 200 kilom. N.-E. de Kaminiac, sur le Boug, chef-lieu du district de son nom; 7,800 hab.

WINNIPISSEOGIE, lac des Etats-Unis (Etat de New-Hampshire). Il a 23 milles de longueur sur environ 10 milles de largeur et est situé à 158 mètres au-dessus du niveau de la mer. Ce lac, d'une forme très-irrégulière, renferme un grand nombre d'îles et déverse ses eaux dans une rivière qui porte son nom.

WINOC (saint), abbé de Wormouth, mort en 717. Il était fils d'un roi breton nommé Howel III. Pendant un voyage qu'il fit avec trois compagnons sur les côtes de Bretagne, il s'arrêta au monastère de Sithiu, se fit admettre parmi les religieux et fut chargé par l'abbé saint Bertin d'aller fonder un monastère à Wormouth. Winoc en devint le premier abbé et y termina sa vie.

WINSCHOTTEN, ville forte du royaume de Hollande, province et à 43 kilom. S.-E. de Groningue, sur la Renssel; 3,900 hab. Victoire du prince d'Orange sur les Espagnols en 1568.

WINSEM ou WINSEMIUS (Pierre van), historien hollandais, né à Leeuwarden en 1586, mort en 1644. Il fit ses études à Franeker et à Leyde, visita ensuite les principales universités de l'Allemagne, de la Suède et de la France, fut reçu, en 1611, docteur en droit à Caen et, de retour dans sa patrie, y devint, en 1616, historiographe de la province de Frise, puis, en 1636, professeur d'histoire et d'éloquence à l'Académie de Franeker, de laquelle il fut élu recteur trois ans plus tard. Nous citerons, parmi ses écrits : le *Droit des rois d'Espagne sur les provinces belges* (1621); *Chronique des événements historiques de la Frise* (1622); *Vita, res gestæ ac mors Mauritii, principis Aurtaci* (1625); *Historiarum ab excessu Caroli V Cæsaris, sive rerum sub Philippo II gestarum, libri IV* (1629-1633, 2 vol. in-4°); *Amores* (1631, in-16), recueil de poésies élégiaques; *Panegyricus ad Gustavum Suecorum regem* (1632, in-fol.); *Sirius Canicula stellæ*, poème (1638, in-12), etc. — Un frère du précédent, Ménélaus WINSEM, né en 1591, mort en 1639, professeur à Franeker la médecine, l'anatomie et la botanique. Outre quelques écrits de peu d'importance, il a laissé un *Compendium anatomicum disputationibus triginta propositum* (1625, in-4°).

WINSHECOMB ou WINCHESCOMB (Jacques), marchand anglais du XVII^e siècle, célèbre par son patriotisme. Il était, sous Henri VIII, l'un des plus riches fabricants de drap de Newbury et occupait cent métiers dans cette ville, lorsque éclata, en 1513, la guerre entre l'Angleterre et l'Ecosse. Il arma alors et équipa à ses frais les cent chefs de ses métiers, se mit à leur tête et rejoignit l'armée royale, avec laquelle il assista à la bataille de Floddenfield, où le roi d'Ecosse fut tué et qui mit fin à la guerre. Winshecomb revint alors à sa première profession et consacra une partie des bénéfices qu'elle lui rapportait à l'embellissement de sa ville natale, où son souvenir est demeuré populaire jusqu'à nos jours.

WINSEMIUS ou DE WINDSHIEM (Vitus-Orelus), philologue allemand, né à Windshiem (Franconie) en 1501, mort en 1570. Il se fit recevoir docteur en médecine à Wittemberg, mais il renouça bientôt à la pratique de son art et devint professeur de langue grecque. Outre des harangues et des opuscules, on lui doit des traductions de la *Seconde harangue de Démosthène contre Aristogiton* (1527, in-8°), des *Tragédies de Sophocle* (1546), des *Idylles* de Théocrite (1558, in-8°), de *l'Histoire* de Thucydide (1569, in-8°).

WINSEMIUS (Vitus-Orelus), juriscon-

sulte allemand, fils du précédent, né à Wittemberg en 1521, mort en 1608. Reçu docteur en droit, il se rendit en Italie et devint, en 1557, professeur à Pavie. De retour en Allemagne en 1560, il fut successivement professeur de jurisprudence à Wittemberg, conseiller aulique du prince de Saxe et doyen de la cathédrale de Strasbourg (1587). A diverses reprises, Winssemius fut chargé de missions diplomatiques. On lui doit un discours sur Albert de Saxe et des *Programmata*, qui ont été publiés dans les *Declamationes* de Melanchthon.

WINSLOW (Edouard), administrateur anglais, mort en 1655. Il alla s'établir, en 1620, à la Nouvelle-Plymouth, dans l'Amérique du Nord, devint agent de cette colonie auprès de la métropole et en fut, en dernier lieu, nommé gouverneur. Il a laissé : les *Bonnes nouvelles de la Nouvelle-Angleterre ou Relation des choses remarquables dans cette plantation*; *l'Hypocrite démasqué*, écrit relatif à la doctrine des réformés et des indépendants sur la communion.

WINSLOW (Jacques-Bénigne), médecin et anatomiste danois, né à Odensee en 1669, mort à Paris en 1760. Fils et petit-fils de ministres luthériens, il suivit d'abord la carrière de la théologie. Les entretiens qu'il eut avec un de ses condisciples, étudiant en médecine, leur apprirent qu'ils s'étaient mépris l'un et l'autre sur leur vocation; l'un se fit théologien et Winslow se mit à étudier l'anatomie. Le roi de Danemark lui accorda une pension, qui lui fournit les moyens de visiter les plus fameuses écoles de médecine de l'Europe. Après avoir passé l'année 1697 en Hollande, il vint à Paris, où il se trouvait depuis environ deux ans, lorsqu'il se convertit à la religion catholique après avoir reçu les instructions de Bossuet. Cette conversion mit fin aux largesses du roi de Danemark envers Winslow, qui se vit réduit aux ressources que lui procura la protection de Bossuet. Il fut reçu docteur en 1705. Duverney le prit bientôt après pour son élève particulier et lui ouvrit les portes de l'Académie des sciences. Winslow ne se contenta pas d'être un grand anatomiste, il joignit à ce mérite celui d'être un excellent professeur et un auteur distingué. Le recueil des *Mémoires de l'Académie des sciences* en contient un grand nombre de Winslow. Nous citerons de lui : *Lettres à M. Morand sur l'opération de la taille du haut appareil* (Paris, 1728, in-12); *An in cognoscendis morbis, errores funestos vitare possit anatomes parum duntaxat quæras?* (Paris, 1732, in-4°); *Exposition anatomique de la structure du corps humain* (Paris, 1732, 3 vol. in-12); *Sur l'incertitude des signes de la mort* (Paris, 1742, in-12). Citons encore : *Observations sur les fibres du cœur et sur les valvules* (1711); *De la manière dont se font les sécrétions dans les glandes* (1711); *Description d'une valvule singulière de la veine cave* (1717); *Observations sur les muscles de l'omoplate, sur l'action des muscles en général, sur les os*, etc.

WINSLOW (Henriette Wadsworth LATROP, dame), missionnaire américaine, née à Norwich (Connecticut) en 1795, morte en 1833. A vingt ans, elle prit part à la fondation d'une école de filles à New-York et se chargea de diriger une classe. Enflammée d'un ardent protestantisme, elle résolut de se joindre aux protestants envoyés en mission en Orient et vit ses vœux se réaliser lorsqu'elle épousa, en 1819, un ministre protestant, Miron Winslow. Quelques mois après son mariage, Winslow s'embarqua avec lui dans l'Inde. Il visitèrent ensemble Calcutta, Ceylan, Trincomalee, Colombo, et pendant que son mari s'efforçait de convertir au christianisme les hommes, elle s'attachait à convertir les femmes. Après avoir fondé à Batticcola une société maternelle pour l'instruction des enfants, elle dirigea une école centrale de filles à Oodooville, se dévoua tout entière à cette œuvre, distribua par milliers des traités spirituels aux indigènes et contribua puissamment par l'ardeur de son zèle au succès de la mission. Elle mourut à Oodooville, à trente-huit ans. Son mari a écrit sa vie, qui a été traduite en français (1846, in-12).

WINSLOW (Forbes), médecin et physiologiste anglais, né à Londres en 1810, mort en 1874. Il étudia la médecine aux Etats-Unis et en Angleterre, suivit les leçons de Turner, d'Elliotson, de Charles Bell, etc., et se fit recevoir docteur en médecine à Aberdeen vers 1835. A cette époque, il devint membre du collège royal des chirurgiens d'Angleterre, puis il fut nommé membre du collège royal des médecins d'Edimbourg, de la Société médicale de Londres, et il reçut de l'université d'Oxford le diplôme honorifique de docteur en droit. Le docteur Winslow consacra une partie de sa vie au traitement des maladies mentales, pour lesquelles il ouvrit à Hammersmith un hospice, dont il ne quitta la direction que quelques années avant sa mort. En 1837, il nt à la Société médicale de Londres sur ces maladies des cours publics, qui ont été recueillis et publiés depuis. Enfin, en 1848, il fonda le *Journal trimestriel de médecine psychologique et de pathologie mentale*, dont il fut le propriétaire et auquel il a fourni un grand nombre d'articles, tendant tous à démontrer, comme la plupart de ses

ouvrages, le principe qui l'a guidé dans ses travaux, savoir : qu'il ne peut y avoir de dérangement dans l'esprit s'il n'y a eu auparavant quelque dérangement dans le corps. On cite, parmi ses ouvrages : *Essai sur l'application des principes de la phrénologie à l'éducation et à la guérison de la démence* (1841); *Manuel d'ostéologie*; *Manuel d'obstétrique pratique*; la *Médecine et les médecins*, recueil d'esquisses biographiques et littéraires, empruntées à l'histoire de la médecine, qui produisit beaucoup de sensation à l'époque où il parut; *L'anatomie du suicide, essai pour établir la connexion qui existe entre le désir de commettre un suicide et certaines conditions physiques des organes du cerveau et de l'abdomen*; *De la conservation de la santé du corps et de l'esprit*; *De l'excuse de folie dans les causes criminelles*; *Synopsis de l'acte de folie*; *Sur les maladies peu connues du cerveau* (1860), etc.

WINSTANLEY (Jacques), ingénieur anglais, né vers 1660, mort en 1708. Il est surtout connu par sa fin malheureuse. Il avait fait construire le phare d'Edystone, à l'entrée de la Manche, sur un rocher isolé sans cesse en butte à la fureur des flots. Plein de confiance dans la solidité de son œuvre, il voulut faire partager sa conviction aux autres et, dans ce but, s'établit à demeure dans le phare; mais celui-ci fut renversé par une violente tempête et Winstanley périt au milieu des ruines. On a de lui un recueil de 24 planches, représentant les vues, coupes et élévations de travaux qu'il avait fait exécuter au château d'Audley-End. — Son fils, Hamlet WINSTANLEY, s'adonna à la peinture et à la gravure, mais ne s'éleva pas au-dessus de la médiocrité. On ne recherche guère de lui que quelques gravures à l'eau-forte, dont les unes représentent les fresques exécutées par John Thornhill à la coupole de la cathédrale de Saint-Paul, tandis que les autres sont exécutées d'après les tableaux de la collection du comte de Derby.

WINSTANTLEY (Guillaume), biographe anglais du XVII^e siècle. Sa vie est à peu près inconnue; on sait seulement qu'il avait commencé par être barbier, mais on ignore par quelles circonstances il quitta le rasoir pour la plume. Il a laissé plusieurs ouvrages qui, s'ils n'ont pas grand mérite littéraire, sont cependant précieux, car ils renferment des faits que l'on chercherait vainement ailleurs. Nous citerons, entre autres : *Vies des poètes*; *Vies des personnages éminents de l'Angleterre*, ouvrage dont la première édition, publiée en 1660, se composait en majeure partie de notices sur les héros de la république; dans la seconde édition, qui parut en 1684, l'auteur remplaça ces notices par celles de gentilshommes royalistes, en sorte que les deux éditions peuvent être considérées comme les deux parties d'un même ouvrage; *Harcets historiques*; le *Martyrologe royal*, etc.

WINSTON (Thomas), médecin anglais, né en 1575, mort en 1635. Il fit ses études en Italie, fut reçu docteur à Padoue et revint, en 1607, en Angleterre, où il fut élu membre du collège des médecins et professeur du médecin au collège Gresham (1615). Il laissa des *Leçons d'anatomie* (1569; 2^e édition, 1664) qui furent regardées comme l'ouvrage le plus complet que l'on eût eu jusqu'alors sur cette science.

WINT (Pierre DE), aquarelliste anglais, né à Stone en 1784, mort à Londres en 1849. Dans cette brillante pléiade d'aquarellistes qui met l'école anglaise à part dans l'histoire de l'art moderne, Pierre de Wint s'est fait une véritable notoriété. Il s'était d'abord exercé à la gravure, et de ces études premières il lui resta une science de dessinateur que les aquarellistes possèdent rarement. C'est dans le paysage proprement dit qu'il a trouvé tous ses sujets : *Intérieurs de fermes*, *Moulins*, *Bouquets d'arbres*, etc.; ce sont d'ailleurs les thèmes ordinaires de la plupart des aquarellistes.

WINTER s. m. (ouain-tér — nom d'un médecin anglais). Pharm. Ecorce de wintera.

— **Encycl.** Le nom de cette écorce lui vient du médecin Winter, qui, le premier, la rapporta du détroit de Magellan. Il ne faut pas la confondre avec l'écorce de cannelle blanche, nommée par quelques auteurs *winterana canella*. L'écorce de winter est en morceaux roulés de 0m,30 à 0m,40 de longueur sur 0m,02 à 0m,03 de diamètre transversal. Elle est raclée à l'extérieur, d'une couleur gris rougeâtre et parsemée de taches elliptiques rouges. Intérieurement, elle est noirâtre. On en trouve quelquefois qui n'est point raclée à l'extérieur; c'est l'écorce *caryocostin* des pharmacologistes. Son odeur ressemble à celle du basilic, sa saveur est âcre et brûlante. L'écorce de winter est rangée parmi les médicaments stimulants. Elle est employée en thérapeutique au même titre que la cannelle. Sa dose est de 1 à 4 grammes. Elle entre dans le vin diurétique de la Charité. O. Henry en a fait l'analyse; elle renferme une essence soit pure, soit oxydée (résine), diverses autres substances et du fer combiné à des acides organiques.

WINTER (Georges-Simon), écuyer et vétérinaire allemand du XVII^e siècle. Il eut de son temps une grande célébrité comme professeur d'équitation et consacra la plus

grande partie de son temps à l'étude du cheval et de ses maladies. On a de lui : *Tractatio nova de re ecuria complectens partes tres* (Nuremberg, 1672, in-fol.), ouvrage où l'auteur traite de la connaissance des chevaux, de leur éducation et de leurs maladies, et dont le texte allemand est accompagné de trois traductions, latine, française et italienne; *Bellerophon, sive equus peritus, hoc est artis equestria accuratissima institutio* (Nuremberg, 1678); *Hippiater expertus seu medicina equorum* (Nuremberg, 1678, in-fol.).

WINTER (Frédéric), médecin allemand, né à Udem, dans le duché de Clèves, en 1712, mort à Leyde en 1760. Il fit ses études médicales à Duisbourg et à Leyde, où il fut reçu docteur en 1737. Le prince d'Orange le prit pour médecin l'année suivante et le nomma, en 1740, professeur ordinaire de médecine à Herborn, mais sans l'astreindre à faire des cours réguliers, pour conserver l'avantage de l'avoir souvent à sa cour. En 1744, Winter fut nommé professeur de médecine et de chimie à Franeker, où il prit, en 1747, la chaire de botanique; mais la même année il passa à l'université de Leyde pour y occuper la chaire de médecine. Il n'a écrit que trois opuscules académiques, dont voici les titres : *De motu musculorum* (Leyde, 1736, in-4°); *De certitudine in medicina* (1740, in-4°); *De certitudine in medicina practica* (Franeker, 1746).

WINTER (Nicolas-Simon DE), poète hollandais, né à Amsterdam en 1718, mort vers la fin du XVIII^e siècle. Il débuta dans les lettres par un poème intitulé *Catin et Abel* (1743), qui attira peu l'attention; il n'en fut pas de même d'un autre poème en six chants, *l'Amstel* (Amsterdam, 1755, in-4°), qui plaça son auteur au premier rang parmi les littérateurs de son époque. En 1769, Winter fit paraître les *Saisons*, en quatre chants, imitées du poème de Thompson, auquel le poète hollandais n'est pas demeuré trop inférieur. Enfin, on lui doit encore deux comédies, *Montango* ou *l'Esclave royal*, et *Menzikoff*, dont la première est restée au répertoire; puis des poésies, des fables, etc., qu'il publia en 1795, avec les poésies posthumes de sa femme. V. l'article suivant.

WINTER (Lucrèce-Wilhelmine DE MERKEN, dame DE), femme de lettres hollandaise, épouse du précédent, née à Amsterdam en 1722, morte en 1795. Elle fut guidée dans ses études par son parent, le poète Fr. de Haas, et fit paraître à l'âge de vingt-trois ans, sous le voile de l'anonyme, une tragédie, *Artémire*, qui, malgré ses imperfections, dénotait les germes d'un talent véritable, mais que l'auteur, devenue dans la suite plus sévère pour ses productions, ne voulut pas admettre dans le recueil de ses pièces de théâtre. En 1762, elle publia un poème en trois chants, sur *l'Utilité des afflictions*, et, malgré l'aridité et le peu d'intérêt du sujet choisi par l'auteur, cette œuvre fut accueillie avec beaucoup de faveur. En 1766 parut *David*, sorte d'épopée en douze chants, que l'on a regardée comme l'une des meilleures productions de la poésie hollandaise. Enfin, en 1779, Wilhelmine de Merken, qui dans l'intervalle avait épousé le poète Winter, publia *Germanicus*, poème en seize chants, qui peut être regardé comme l'œuvre collective des deux époux, mais qui, sous le rapport de l'invention et du style, est de beaucoup inférieur au *David*. Outre ces poèmes, Mme de Winter a écrit plusieurs tragédies qui furent publiées en deux volumes avec celles de son mari; celles de Mme de Winter ont pour titre : *Marie de Bourgogne, comtesse de Hollande*; *Louise d'Artois, fille de Dominique de Gourgues*; *Sibylle d'Anjou, femme de Guy de Lusignan, roi de Jérusalem*; *Gélonide*, pièce dont la scène est à Athènes et qui a pour sujet le triomphe de la tendresse maternelle; *le Siège de Leyde*; *Jacob Simon de Ryk*; les *Camisards*.

WINTER (Jean-Guillaume DE), amiral hollandais, né dans l'île de Texel en 1750, mort en 1812. Il entra dans la marine dès 1762 et n'était encore que lieutenant lorsque éclata en Hollande la révolution de 1787. Il embrassa alors la cause du parti populaire, mais le triomphe du stadhouder le força à se réfugier en France. Il s'y engagea dans l'armée républicaine, servit avec distinction sous Dumouriez et Pichegru pendant les campagnes de 1792 et 1793 et venait d'être promu général de brigade, lorsque l'invasion de la Hollande par les Français, sous les ordres de Pichegru, lui permit de rentrer dans sa patrie. Les états généraux de Hollande le nommèrent alors contre-amiral, et, l'année suivante, il reçut avec le grade de vice-amiral le commandement de la flotte du Texel. Les forces supérieures qui bloquaient ce port l'y retinrent longtemps inactif; mais il réussit enfin à tromper la vigilance de ses ennemis et mit à la voile, le 17 octobre 1797, dans l'intention de rejoindre la flotte française à Brest. Le 11 du même mois, il se trouva en face de la flotte anglaise commandée par l'amiral Duncan. Après une lutte des plus vives, qui dura trois heures et demie, le vaisseau amiral hollandais, entouré par trois bâtiments anglais, complètement démâté et ayant perdu la moitié de son équipage, fut obligé de se rendre; mais, du rapport même des Anglais, l'honneur de l'action demeura

indécis entre les vainqueurs et les vaincus. Reçu en Angleterre avec tous les égards dus au courage malheureux, de Winter fut échangé au bout de quelques mois, et la cour maritime chargée d'examiner sa conduite déclara qu'il avait dignement soutenu l'honneur du pavillon hollandais. Nommé, en 1798, ministre plénipotentiaire de la Hollande près le gouvernement français, il remplit ces fonctions jusqu'en 1802, époque où il fut appelé au commandement de la flotte hollandaise. Le seul événement mémorable de cette période de sa vie active fut la solution des différends qui existaient entre la Hollande et la régence de Tripoli. Après son avènement, le roi Louis lui témoigna une confiance illimitée, le créa comte de Huesca et maréchal du royaume, et l'appela au commandement en chef de toutes les troupes de terre et de mer. Lorsque la Hollande eut été incorporée à l'empire français, Napoléon ne se montra pas moins favorablement disposé pour l'amiral de Winter, qu'il nomma grand officier de la Légion d'honneur et inspecteur général des côtes de la mer du Nord. En juillet 1811, il l'appela, en outre, au commandement des forces navales réunies au Texel; mais l'amiral dut renoncer bientôt après à ces fonctions par suite des premières atteintes de la maladie à laquelle il succomba, à Paris, quelques mois plus tard. Son corps fut déposé au Panthéon.

WINTER (Pierre DE), compositeur allemand, né à Mannheim en 1755, mort en 1825. Son père, qui était brigadier des gardes de l'électeur palatin, frappé des dispositions musicales qu'il montrait, le confia aux soins d'un musicien de la cour nommé Mair, qui lui apprit les premiers principes de son art. Le jeune Winter continua ensuite ses études sous William Cramer, qui était, à cette époque, premier violon dans la musique de l'électeur, et qui fit faire à son élève des progrès assez rapides pour qu'à l'âge de dix ans celui-ci pût être attaché comme violon à la chapelle du même prince. On ne sait pas sous qui il étudia la composition, et c'est à tort qu'on a prétendu qu'il l'avait apprise avec l'abbé Vogler. Il s'en est toujours défendu, et a même prouvé qu'il était l'adversaire radical des théories de ce dernier. En 1776, il devint chef d'orchestre de la troupe dramatique de Marchand, quo l'électeur palatin avait prise à son service, et, en 1778, suivit la cour à Munich, qui fut dès lors la résidence de l'électeur. Ce fut là qu'il écrivit la musique de plusieurs opéras italiens : *Armida*, *Corae Alonzo*, *Leonardo e Blundine*, et de deux opéras allemands : *Helène et Paris* (1780) et *Bellerophon*. En 1783, il partit pour Vienne, où il fit représenter plusieurs cantates et où il se lia avec Salieri, qui exerça une grande influence sur ses études musicales. Appelé, en 1788, à succéder à Vogler dans l'emploi de maître de chapelle à Munich, il y écrivit un grand opéra, *Circé*, qui ne put être représenté. En 1791, il se rendit en Italie et fit jouer à Naples *Antigone*, à Venise *I Fratelli rivali* et *Il Sacrificio di Crete*. Pendant un second séjour à Vienne, de 1794 à 1796, il composa quelques-uns de ses opéras les plus remarquables, notamment le *Labyrinthe*, les *Pyramides de Babylone* (en collaboration avec Gallus) et le *Sacrifice interrompu*, dont le libretto fut écrit par Huber. Ce fut cette dernière œuvre qui contribua le plus à établir la réputation de l'artiste, dont le nom n'était alors qu'avantageusement connu. A Prague, où il habita de 1796 à 1800, il écrivit deux opéras italiens, *Il Triumfo del bel sesso* et *Maometto*. Appelé ensuite à la direction de l'opéra de Munich, il fit jouer sur cette scène *Marie de Montalban* et partit, en 1803, pour Londres, où il fit représenter dans cet intervalle sur le King's theatre ses trois beaux opéras : *Calyppo*, *l'Enlèvement de Proserpine* et *Zaire*. Il y écrivit aussi la musique du grand ballet d'*Orphée*, ainsi que celle de quelques autres ballets. De Londres, il se rendit à Paris, où son *Tamerlan* obtint le succès le plus brillant à l'Académie de musique. Il y donna encore, en 1807, *Castor et Pollux*, opéra refait d'après celui de Quinault, originairement composé par Rameau; mais cette tentative excita une telle agitation parmi les admirateurs de cet ancien maître, que Winter jugea prudent de quitter Paris. En 1816, il exécuta en Italie, avec son élève, la cantatrice Sigl (connue depuis sous le nom de Sigl-Vespermann); une longue excursion, pendant laquelle il écrivit et fit représenter *I Due Valdomiri* et *Eletinda*, ainsi que son *Maometto*, qu'il avait retouché récemment. Sa dernière œuvre fut l'opéra-comique le *Bouffe et le tailleur*, qui demeura longtemps au répertoire des théâtres lyriques de l'Allemagne. Il avait été anobli en 1814, à l'occasion du cinquantième anniversaire de son entrée dans la musique de l'électeur. Outre les compositions que nous avons mentionnées au courant de cette notice, on a encore de lui : neuf messes et autres ouvrages de musique religieuse; douze symphonies, un grand nombre de cantates, d'hymnes et de morceaux de différents genres, ainsi qu'une grande *Ecole de chant* (Mayence, 1824, 4 parties), ouvrage qui jouit encore aujourd'hui d'une réputation méritée.

WINTER (Georges-Louis), homme d'Etat allemand, né à Prechthal, dans l'ancien comté de la marche de Bade, en 1778, mort

en 1838. Il étudia le droit à Göttingue, devint dès 1803 secrétaire intime au ministère de l'intérieur à Bade et, après avoir occupé différents emplois, y fut nommé, en 1815, conseiller ministériel, puis, en 1818, référendaire intime. Bien que l'aristocratie et le grand-duc Louis fussent loin de partager ses opinions politiques, on ne l'en appela pas moins, en 1822, aux fonctions de conseiller d'Etat et de membre du ministère d'Etat, puis, en 1824, à celles de directeur au ministère de l'intérieur. L'avènement du grand-duc Léopold, dont il possédait toute la confiance, ouvrit une arène plus vaste à son activité. Il devait recevoir le portefeuille de l'intérieur et être élevé à la noblesse, afin de pouvoir occuper ce poste; mais comme il refusa d'accepter cette distinction, il n'eut provisoirement que le titre de chef du ministère, bien qu'il remplit toutes les fonctions de ministre de l'intérieur, et ce ne fut qu'en 1833 qu'on se décida à lui accorder le titre, malgré son refus constant d'être anobli. Il avait pris, depuis 1819, une part active aux débats du parlement badois et, par son rapport rédigé à cette époque sur l'édit de noblesse, avait vivement combattu les prétentions de l'aristocratie. Son influence ne devint cependant prépondérante qu'à partir de 1830. En dépit des obstacles que lui créaient les événements de l'époque, il réussit à maintenir l'administration dans la voie libérale, qu'il n'abandonna pas même après le mouvement rétrograde de 1832. On lui dut une foule de réformes importantes, parmi lesquelles se plaça au premier rang la transformation de l'organisation communale. Malgré ses opinions avancées, il fut presque toujours en conflit avec l'opposition libérale, qui, cependant, était pleine de respect pour lui. Il jouit, du reste, d'une rare popularité dans le pays, et il n'y eut guère que le parti aristocratique et le parti ultramontain qui osèrent manifester leur haine contre lui. Cherchant toujours à satisfaire aux exigences des idées de l'époque, il saisit avec enthousiasme celle d'établir un chemin de fer dans le grand-duché de Bade et, dans ce but, convoqua en février 1838 les Chambres, qui rendirent la loi nécessaire à cet effet. Ce fut le dernier acte de la vie politique de Winter, qui mourut un mois à peine après la convocation des Chambres. Il avait toujours montré le zèle le plus éclairé pour les intérêts du peuple, et les réformes qu'il provoqua eurent surtout pour objet le développement politique du grand-duché, ainsi que l'établissement de la liberté civile sur des bases solides. Il n'a guère écrit autre chose qu'une brochure, *Sur les prétentions de la couronne de Bavière à la propriété d'une partie du grand-duché de Bade* (Mannheim, 1827). En 1855, on lui a érigé une statue devant la porte d'Ettinger, à Carlsruhe.

WINTERA s. m. (ouain-té-ra — de Winter, médecin angl.). Bot. Syn. de PRIMYS, genre de magnoliacées. || On dit aussi WINTERANE.

WINTERACÉ, ÉE adj. (ouain-té-ra-sé — rad. wintera). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte au wintera.

— s. f. pl. Tribu de la famille des magnoliacées, ayant pour type le genre wintera. Syn. d'ILICIEES.

WINTERANIE s. f. (ouain-té-ra-ni — de Winter, médecin angl.). Bot. Genre de clusiacées.

WINTERBACH, village du royaume de Wurtemberg, dans le cercle de l'Alt, bailliage de Schorndorf, près de la Reuss; 2,500 hab. Sources sulfureuses et bains fréquentés.

WINTERBERG, ville de l'empire d'Autriche, dans la Bohême, à 35 kilom. S.-O. de Pisek, sur la Molinka; 2,400 hab. Papeterie, verreries; beau château.

WINTERBURGER (Jean), imprimeur allemand, né à Winterburg (bas Palatinat) vers le milieu du XVI^e siècle, mort en 1519. Il apprit à Mayence, selon toute probabilité, l'art de l'imprimerie et, en 1492, vint se fixer à Vienne, où il établit une imprimerie, dont il gravait lui-même les caractères et les planches. Parmi les ouvrages qui sont sortis de ses presses et qui sont excessivement rares aujourd'hui, nous citerons : *Flacci satyræ* (1492, in-4°); *Panegyricum Maximiliani imperatoris*, en vers hexamètres latins (1493, in-fol.); *Missale Olomucense* (1505); *Missale Salzburgerse* (1506, in-fol.); *Opusculum musices* (1509), l'un des plus anciens ouvrages qui aient été imprimés sur le plain-chant; *Tabula eclipsium magistri Georgii Purbachii* (1514, in-fol.); *Antiphonarius ad rectum consuetumque cantandi ritum* (1519, in-fol.).

WINTERFELD (Charles-Georges-Auguste-Virigens), musicographe allemand, né à Berlin en 1794, mort en 1852. Il étudia le droit à Halle, embrassa ensuite la carrière de la magistrature, devint successivement assesseur près d'un tribunal de Berlin (1811), conseiller au tribunal supérieur de Breslau (1816), puis au tribunal supérieur de Berlin (1832) et prit sa retraite en 1847. Il s'était toujours occupé avec ardeur d'études musicales et avait recueilli un grand nombre de livres rares relatifs à la musique. Il a lui-même écrit sur cet art plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citons : *Jean Gabrieli et son époque* (Berlin, 1834, 3 vol.); *Jean Pieterburg de Palestrina* (Breslau, 1838); *Chants religieux de Martin Luther, avec la*

musique qui y fut jointe de son temps (Leipzig, 1840); *le Chant de l'Eglise évangélique et son rapport avec la science musicale* (Leipzig, 1850-1852, 2 vol.).

WINTERFELDT (Jean-Charles de), général prussien, ami et favori de Frédéric le Grand, né dans la Poméranie en 1709, mort en 1757. Il entra, à seize ans, dans un régiment de cuirassiers, d'où sa haute taille le fit bientôt après passer dans la garde du corps. Frédéric le Grand, qui, n'étant encore que prince royal, l'avait pris en affection, l'éleva, après son avènement, au grade de major, le prit pour aide de camp et, en 1740, au début de la guerre de Silésie, l'envoya à Saint-Petersbourg pour détourner l'impératrice d'accorder à l'Autriche le corps de troupes auxiliaires que cette puissance lui avait fait demander. Winterfeldt réussit dans cette mission et, à son retour, reçut le commandement d'un bataillon de grenadiers, à la tête duquel il se distingua à la bataille de Glogau (8 mars 1741) et surtout à la bataille de Molwitz (10 avril suivant), où il fut grièvement blessé. Pendant la seconde guerre de Silésie, il donna de nouvelles preuves de valeur et fut élevé au grade de major général; il eut surtout une part importante aux victoires de Hohenfriedberg et de Katolisch-Hennersdorf. Pendant les onze années de paix qui suivirent, il fut employé à diverses missions importantes, et, prévoyant une nouvelle guerre, il fit tous ses efforts pour se procurer les renseignements les plus exacts sur la situation militaire et sur les intentions des Etats voisins, en même temps qu'il faisait une étude attentive du théâtre probable de la guerre. Ce fut lui qui ouvrit au roi les yeux sur les intrigues de la cour de Saxe et qui le décida ainsi à prévenir une partie du danger en prenant hardiment l'offensive. Promu lieutenant général au début de la guerre de Sept ans, il contribua beaucoup à amener la capitulation de Pirna, assista ensuite à la bataille de Prague, où il fut grièvement blessé. Après la bataille de Kollin, il fut placé sous les ordres du prince Auguste-Guillaume; et, lorsque ce dernier se fut attiré par sa retraite de Bohême la colère du roi, Winterfeldt fut le seul des officiers placés sous ses ordres que Frédéric traita avec bienveillance. Lorsque ce prince marcha, en 1757, contre les impériaux et contre les Français, il laissa en arrière le corps principal de son armée pour défendre la Silésie sous les ordres du duc de Bevern, et Winterfeldt eut le commandement du détachement campé à Moys, près de Görlitz. Ce fut là qu'il fut blessé mortellement le 7 septembre 1757 d'un coup de feu à la poitrine, en cherchant à repousser les Autrichiens qui l'avaient attaqué à l'improviste. Frédéric éprouva un grand chagrin de cette mort, qui lui enlevait un de ses plus fidèles serviteurs; il lui fit élever une statue sur la place Guillaume, à Berlin. La *Vie* de Winterfeldt a été écrite par divers auteurs, notamment par Varnhagen d'Ense (Berlin, 1836).

WINTERHALTER (François-Xavier), peintre allemand, né à Bade en 1806, mort à Munich le 9 juillet 1873. Il commença ses études artistiques dans cette dernière ville et se rendit ensuite en Italie, où il travailla jusqu'en 1834, époque où il vint à Paris. A partir de ce moment, sa carrière s'écoula presque tout entière en France. Il débuta par un portrait de femme au Salon de 1835. L'année suivante, il exposa deux petits tableaux de genre, *l'Amour maternel* et *le Chien épuisé*, et une grande composition intitulée : *Il dolce far niente*, qui lui valut une médaille de 2^e classe. Le succès de cette toile fut encore dépassé par celui qu'obtint, l'année suivante, le *Décameron* de Boccaccio, peinture complètement dépourvue des qualités sérieuses de l'art, mais toute pleine d'un charme voluptueux et d'une élégance mi-garde qui séduisirent la foule (v. *DÉCAMÉRON*). Le jury accorda à l'auteur du *Décameron* une médaille de 1^{re} classe. Quelques critiques vantèrent ce tableau comme un chef-d'œuvre de grâce poétique et saluèrent en Winterhalter un héritier, un continuateur de Léopold Robert. Ces éloges enthousiastes trouvèrent, il est vrai, d'énergiques contradicteurs, entre autres Gustave Planche, qui résuma en ces termes son jugement sur cet ouvrage : « Que les imaginations romantiques, les rêveurs de vingt ans contemplant à loisir toutes ces jeunes femmes réunies, cela est naturel, et nous ne songeons pas à nous inscrire contre l'émotion; mais nous sommes convaincu et nous déclarons simplement que le tableau de M. Winterhalter, estimé selon ses qualités pittoresques, étudié indépendamment de la réverie, n'est qu'une œuvre ingénieusement médiocre. Et ce qui ajoute encore à notre indifférence, c'est que l'auteur n'en est plus aux tâtonnements, c'est qu'il est sûr de lui-même et qu'il n'abandonnera pas la voie où il est entré. Il continuera de marier le jaune et le bleu, de jeter sur la verdure une tinte laiteuse, jusqu'au jour où le public désabusé passera sans regarder les œuvres de M. Winterhalter. » La prédiction du sévère critique s'est réalisée : l'artiste badois a persévéré dans le style mignard, affaibli, languissant et fade qu'il avait adopté à ses débuts, et il a fini par trouver le public complètement indifférent. Mais, pendant tout le règne de Louis-Philippe et même

pendant les premières années de l'Empire, il a joui d'une grande vogue.

Au Salon de 1838, Winterhalter exposa une *Jeune fille de l'Arcadie*, figure de grandeur naturelle, le portrait du prince de Wagram et celui d'une jeune dame, tableaux où Gustave Planche lui-même reconnut de la souplesse, de l'élégance et un certain charme de couleur. Le succès des portraits fut tel que Winterhalter fut aussitôt chargé de peindre ceux du roi Louis-Philippe, de la duchesse d'Orléans et du comte de Paris, de la princesse Clémentine, du duc de Nemours; ces quatre tableaux, où les personnages étaient représentés en pied, parurent au Salon de 1839 et valurent à l'auteur la croix de chevalier de la Légion d'honneur. Devenu le portraitiste attitré de la cour de France, l'artiste allemand délaissa à peu près complètement la peinture de genre; il suffisait à peine à reproduire les traits des princes et princesses de la famille royale et des dames de la haute bourgeoisie. Il exposa, en 1841, le portrait en pied de la duchesse de Nemours; en 1842, ceux de la reine Amélie, du comte de Paris, de la comtesse Duchâtel et de son fils, en 1844, un nouveau portrait en pied du duc de Nemours; en 1846, un nouveau portrait de Louis-Philippe et deux grandes toiles destinées à perpétuer le souvenir des relations amicales de la cour de France et de la cour d'Angleterre : la *Reine Victoria présentant ses enfants à Louis-Philippe, dans le salon du château de Windsor*, et une *Réunion en famille dans la galerie Victoria, au château d'Eu*. A propos de ces derniers ouvrages, G. Planche écrivit : « Dans ces deux tableaux, il n'y a pas une tête, pas une main dont le dessin ne fit honte à un élève qui voudrait entrer en loge. Il est impossible de pousser plus loin l'ignorance ou le mépris de la forme. En revanche, les vêtements sont traités avec un aplomb, une sécurité qui suffiraient peut-être pour faire le succès d'une enseigne, mais qui ne sont dans un tableau qu'un mérite très-secondaire. Il ne manque à ces habits, à ces robes de cour, pour contenter l'œil des connaisseurs, qu'une seule chose, une chose, à la vérité, importante, des corps vivants pour les porter. Sur la foi du *Décameron*, on s'est mis à prôner M. Winterhalter comme un peintre appelé aux plus hautes destinées. Dans cette vignette mal dessinée, on a voulu trouver l'étoffe d'un Titien, d'un Van Dyck. J'aime à croire que M. Winterhalter n'a pas pris cet engouement au sérieux. Toutefois, il agit comme s'il était de l'avis du public. Il multiplie ses œuvres avec un sans-façon, une négligence dédaigneuse dont le public n'a pas le droit de se plaindre. » La gravure et la lithographie ont propagé les portraits de la famille royale exécutés par Winterhalter; les lithographies de Léon Noël ont été particulièrement répandues; ce dessinateur a reproduit sur pierre les portraits de Louis-Philippe (Salon de 1839 et Salon de 1842), du duc d'Aumale (Salons de 1842, de 1843 et de 1845), du comte de Paris (Salon de 1843), du duc de Nemours (1844), etc.; Grévedon a lithographié les portraits de la reine Amélie (1843), du duc d'Orléans (1843), de la princesse Adélaïde (1843), de la duchesse d'Orléans (1844), de la princesse Marie (1845), etc. Achille Lefèvre a gravé le portrait de la duchesse d'Orléans et de son fils (1843) et celui de la princesse Marie. J.-E. l'annier et Dunois ont gravé des portraits de Louis-Philippe, le premier en 1842, le second en 1850. Nous citerons aussi les portraits du prince Philippe de Wurtemberg (1845) et de la reine des Belges (1845), lithographiés par Grévedon; ceux de la princesse royale d'Angleterre (1843), du prince de Galles (1845), du roi des Belges (1845) et de la famille royale d'Angleterre (1849), lithographiés par Noël.

De 1847 à 1853, Winterhalter ne prit aucune part aux Expositions de Paris. La révolution de 1848 le décida à aller chercher de la besogne hors de France; il fut bien accueilli à la cour de Prusse et à la cour d'Angleterre. L'Empire le ramena à Paris et ne le traita pas moins favorablement que ne l'avait fait le gouvernement de Juillet. Au Salon de 1853, il exposa un tableau intitulé *Floride*, dont il avait emprunté le sujet à une poésie d'Emile Deschamps. A l'Exposition universelle de 1855 parurent un portrait de Napoléon III et trois portraits de l'impératrice, dont l'un représentait Mme Eugénie de Montijo entourée de ses dames... d'honneur. Th. Gautier a dit de ce dernier ouvrage : « C'eût été un sujet admirable pour un coloriste que cette guirlande de jeunes femmes assises ou penchées, dans leurs riches toilettes, parmi l'herbe et les fleurs; mais peut-être un peu trop préoccupe de l'élégance, M. Winterhalter n'a pas tiré tout le parti possible de ces étoffes aux nuances fraîches et claires, de ces chairs satinées, de ces chevelures brunes ou blondes; il n'a pas donné assez de souplesse aux plis, assez de solidité aux tons; il a fait abus du luisant et de la transparence. » Th. Gautier était encore indépendant lorsqu'il écrivait ces lignes; devenu le critique du journal officiel de l'Empire, il dit à propos d'un nouveau portrait de l'impératrice exposé en 1861 : « L'habile artiste, qui semble avoir recueilli l'héritage de sir Thomas Lawrence dans la peinture de « haute vie », comme disent les Anglais, a

fait de S. M. l'impératrice un portrait en médaillon, où rien ne désigne la souveraine que sa beauté. C'est une des plus gracieuses productions de M. Winterhalter. » Ce portrait est, en effet, plein de coquetterie; mais comparer Winterhalter à Lawrence, c'est singulièrement flatter l'artiste badois!

Outre deux autres portraits d'Eugénie de Montijo, exposés en 1863 et 1864, nous citerons, parmi les derniers ouvrages de Winterhalter : les portraits du prince impérial (Salon de 1864), de Mme Ducos (1857), de la princesse Woronzoff (1859), de la reine Isabelle et de sa fille la princesse des Asturies (lithographiés par Noël), de la princesse de Hesse (lithographié par A.-Ch. Lemoine), de la princesse Charlotte de Belgique (gravé par Desvaches), de la grande-duchesse Hélène de Russie (lithographié par Noël), de la princesse de Mingrèlie (lithographié par Noël), du prince et de la princesse de Prusse (gravés par Fréd. Weber), de la reine Victoria (gravé par Fr. Forster), etc. Les portraits de l'impératrice Eugénie ont été lithographiés par Noël et Desmazières et gravés par V.-F. Pollet, par Jouannin, par Frédéric Weber. Pollet a gravé aussi le portrait de Napoléon III.

Lorsque la guerre de 1870 éclata, le Badois Winterhalter retourna dans son pays. Trois ans après, il mourut à Munich d'une fièvre typhoïde. — Son frère, Hermann Winterhalter, venu en France peu de temps après lui, a exposé des têtes d'étude aux Salons de 1838 et 1839, une *Jeune fille avec des fleurs* en 1840, une *Conversation de jeunes femmes* en 1841, des portraits d'enfants en 1844, une *Femme importunée par une gâche* en 1847 et deux portraits en 1869. Il a obtenu une médaille de 3^e classe en 1844.

WINTERLIE s. f. (ouain-tér-II). Bot. Syn. d'AMMANIE, de LIMONIE et de PRINOS, genres de végétaux.

WINTERSWICK, ville du royaume de Hollande, province de Gueldre, arrond. et à 57 kilom. S.-E. de Zutphen, ch.-l. de canton; 6,000 hab. Fabrication importante et commerce de toiles.

WINTERTHUR, ville de Suisse, canton et à 19 kilom. N.-E. de Zurich, dans une vallée fertile, sur l'Eulach et sur la grande route de Constance à Saint-Gall; 7,000 hab. Collège; bibliothèque publique; musée d'antiques, collection de médailles. Industrie active; fabrication de tissus, cordes, produits chimiques. Cette ville est composée de deux grandes et larges rues parallèles, qui sont bâties dans la direction du levant au couchant et coupées par six rues perpendiculaires à ces deux grandes lignes. Les environs sont parsemés de maisons de campagne du meilleur goût, on y voit de riches prairies et l'on y cultive des vignes qui produisent d'excellent vin. Wintertthur doit son origine aux établissements formés par les écuers des comtes de Wintertthur et de Kyburg. Enrichie de divers privilèges par Rodolphe de Hapsbourg, elle fut élevée au rang de ville impériale lorsque le duc Frédéric d'Autriche fut mis au ban de l'empire. Des lors, jusqu'en 1437, elle jouit d'une indépendance presque absolue; mais à cette époque elle se plaça spontanément sous la protection de l'Autriche. En 1460 elle soutint un siège de huit semaines contre les Zurichois, auxquels elle opposa la résistance la plus glorieuse et la plus opiniâtre. Sept ans après, elle se soumit à la domination de Zurich, sous la réserve de la haute et basse juridiction et de plusieurs autres immunités importantes. Ses anciennes fortifications ont été abattues en 1835. La *Vitodurum* des Romains était à 2 kilom. N.-E., sur l'emplacement du village d'Ober-Wintertthur, dont la population est de 2,000 hab.

WINTERTON (Ralph), philologue anglais, mort en 1636. Il étudia la médecine et les langues anciennes à l'université de Cambridge et y devint, en 1634, professeur au collège du roi; mais il mourut deux ans plus tard, à un âge peu avancé. On a de lui : une traduction en vers grecs du 1^{er} livre des *Aphorismes* d'Hippocrate (Cambridge, 1631, in-4°); des traductions anglaises des *Méditations* de Gérard (Cambridge, 1631, in-8°), du *Traité sur l'éternité* de Dorotheus (Cambridge, 1632) et des *Devoirs imposés par le christianisme* de Jer. Zanchius (Londres, 1659, in-8°); des éditions de Denys le Périégète (Cambridge, 1632), des *Aphorismes* d'Hippocrate, avec sa traduction en vers grecs, celle de Frère en vers latins et celle de J. Heurnius en prose latine (Cambridge, 1633, in-4°), de la *Chaine d'or des aphorismes divins* de Gérard (Cambridge, 1632, in-8°), des *Poète græci minores* (Cambridge, 1635, in-8°), etc.

WINTERWICK, ville du royaume de Hollande (Gueldre), arrond. et à 57 kilom. S.-E. de Zutphen; 5,900 hab.

WINTHÉMIE s. f. (vain-té-mi — de *Von Wintem*, savant holla.d.). Entom. Genre d'insecte, diptères, de la famille des athericères, tribu des muscides, comprenant une dizaine d'espèces, qui habitent l'Europe centrale.

WINTHER (Ramus-Willads-Christian-Ferdinand), poète danois, né à Fensmark, dans l'île de Seeland, en 1796. Il était fils

d'un ecclésiastique, qui mourut en 1808, mais dont la veuve se remaria avec Ramus Møller, théologien et philologue estimé, qui devint plus tard évêque de Laaland et de Falster et qui prit un soin tout particulier de l'éducation de son beau-fils. Ce dernier fit ses études théologiques à l'université de Copenhague, où il prit ses grades en 1824, et, après avoir été plusieurs années précepteur, il exécuta en Italie, de 1829 à 1831, un voyage pendant lequel il s'appliqua à l'étude de la langue et de la littérature de cette contrée. En 1841, le roi Christian VIII l'envoya à Neustrelitz pour y enseigner la langue danoise à la princesse Caroline-Charlotte-Marianne, fiancée du prince héritier de Danemark, plus tard roi sous le nom de Frédéric VII. A son retour, il reçut le titre de professeur et obtint en outre, en 1853, une pension de 1,000 rixdales (6,000 francs environ). M. Winther tint longtemps le premier rang parmi les poètes lyriques du Danemark. Il avait débuté, étant encore sur les bancs de l'université, par un chant pour les étudiants, qui obtint beaucoup de succès (1819). Il collabora ensuite à différents journaux et publia en 1828 un premier recueil de poésies qui établirent sa réputation. Il en a fait paraltre depuis différents autres sous les titres de : *Quelques poèmes* (Copenhague, 1835; 2^e édit., 1852); *Chants et légendes* (1840); *Poésies* (1843); *Poésies lyriques* (1849); *Nouvelles poésies* (1851); *Nouveaux poèmes* (1853). Son grand poème de *Judith* (1835) est demeuré inachevé. Il s'est aussi essayé avec succès dans le roman, et l'on cite comme très-remarquables dans leur genre ses nouvelles intitulées : *Esquisses* (1840); 2^e édit., 1845). Il a aussi écrit pour l'enfance des fables et des récits, entre autres : *Vingt-cinq fables* (1845) et *En Mors-kæsbog* (1859). Une des plus remarquables parmi ses œuvres les plus récentes est son poème *Hjortens Flugt* (la *Fuite d'Hjort*, Copenhague, 1855). On lui doit encore des traductions du *Heineke Vos* (1849) et des *Fables de Hey* (1848, 2^e édit.), ainsi que des éditions d'anciens poèmes danois, tels que : *Udvalgt af Kjømpeviserne* (1839) et *Cent romances des poètes danois* (1851, 3^e édit.). Il a, en outre, rédigé pendant quelque temps le *Danske Kuntsbld* (feuille artistique danoise) et publié lui-même un recueil complet de ses *Poésies* (Copenhague, 1860, 9 vol.).

WINTHROP (Jean), mathématicien américain, né en 1714, mort en 1779. Il devint, en 1738, professeur de physique au collège de Harvard et occupa cette chaire jusqu'à sa mort. Dans l'intervalle, il avait pris part au grand mouvement de l'indépendance américaine et avait été élu membre du grand conseil. On a de lui : *Discours sur les tremblements de terre* (1755); *Réponse à la lettre sur les tremblements de terre* (1756); deux *Discours sur les comètes*; *Notice* sur plusieurs météores ignés observés dans le nord de l'Amérique.

WINTHROP (Robert-Charles), homme politique américain, né à Boston en 1809. Il suivit les cours du collège d'Harvard; érudia ensuite le droit sous la direction de Daniel Webster, devint, en 1834, membre de la législature du Massachusetts et, après avoir été pendant deux ans président de la Chambre des représentants de cet Etat, fut élu en 1840 au congrès, à la présidence duquel il fut appelé en 1848 et 1849. Successeur de Webster au sénat des Etats-Unis (1850), il se présenta, l'année suivante, aux élections pour le poste de gouverneur du Massachusetts et l'emporta d'abord sur ses deux concurrents à une forte majorité; mais, la loi exigeant la majorité absolue, il dut courir les chances d'un second scrutin et ne fut pas élu. Pendant toute sa carrière politique, M. Winthrop a été l'un des chefs les plus influents du parti whig, et ses talents oratoires en ont fait, en outre, un des personnages les plus éminents du parlement américain avant l'explosion de la guerre civile. Ses *Adresses* et ses *Discours*, dont les uns ont été publiés en un recueil (Boston, 1852, in-8°), et dont les autres ont paru séparément depuis cette époque, sont véritablement des modèles de cette éloquence américaine qui, dédaignant les artifices oratoires, va droit au but, sans se préoccuper des colères ou des haines privées que ses harangues peuvent provoquer. M. Winthrop devint président de la Société historique du Massachusetts et membre de la Société des antiquités américaines, ainsi que de plusieurs autres sociétés savantes.

WINTLE (Thomas), théologien anglais, né à Gloucester en 1737, mort en 1814 à Brighthelm (Yorkshire), où il remplissait, depuis quarante ans, les fonctions de pasteur. On a de lui : *Essai d'une nouvelle traduction de Daniel* (1792, in-4°); *Sermons sur l'utilité, la prédication et l'accomplissement de la rédemption chrétienne* (1794, in-8°); *Dissertation sur la vision contenue dans le second chapitre de Zacharie* (1797, in-8°); la *Morale chrétienne ou Discours sur les beatitudes*, etc.

WINTRINGHAM (Clifton), chirurgien anglais, mort en 1748. Il exerça pendant toute sa vie la pratique de son art à York et publia plusieurs ouvrages, qui lui valurent une certaine réputation comme médecin et comme

physiologiste. Nous citerons, entre autres : *Tractatus de podagra, in quo de ultimis vasis, et liquidis, et succo nutritio tractatur* (York, 1714, in-8°); *Traité sur les maladies endémiques* (1718); *Commentarium nosologicum morbos epidemicos et aeris variationes in urbe Eboracensi, etc., complectens* (1729); *Recherches expérimentales sur quelques parties de la structure animale* (1740); *Recherches sur la ténacité des vaisseaux du corps humain* (1743, in-8°). — Clifton WINTINGHAM, fils du précédent, né à York en 1710, mort en 1794, étudia la médecine à l'université de Cambridge, y fut reçu docteur en 1749, devint successivement médecin du duc de Cumberland et du roi George (1762), qui lui conféra le titre de chevalier, et fut, en outre, nommé dans l'intervalle (1759) médecin en chef de l'armée anglaise. Outre un ouvrage intitulé : *De morbis quibusdam commentarii* (1782, 2 vol. in-8°), on lui doit des éditions des œuvres de son père et des *Monita et præcepta medica* de Mead, auxquels il ajouta un grand nombre de notes.

WINTZENHEIM, ancien bourg de France (Haut-Rhin), ch.-l. de cant., arrond. et à 6 kilom. O. de Colmar, à l'entrée de la vallée de Munster. Il a été cédé à la Prusse par le traité de Francfort (10 mai 1871) et fait partie depuis lors de l'Alsace-Lorraine; 4,100 hab. Filature et tissage de coton; fonderie de fer, tanranderie. Le bourg est dominé au S. par les ruines du château de Hoch-Landsberg. De ces ruines imposantes on jouit d'un magnifique coup d'œil sur la forêt Noire. A 2 kilom. S.-O. du bourg, on voit les ruines du château de Plexbourg, dont il reste une tour très-élégante.

WINTZINGERODE (Georges-Ernest-Levin, comte DE), homme d'Etat allemand, né en 1752, mort en 1834. Issu d'une des plus anciennes familles de l'Allemagne, il entra de bonne heure dans l'armée de l'électeur de Hesse; mais les circonstances l'arrachèrent bientôt à la carrière militaire, et il compléta son éducation par des voyages et par l'étude de l'histoire et de la politique. En 1794, il devint chambellan de l'électeur de Cologne et fut élevé à la dignité de comte de l'empire. Le duc Frédéric, depuis roi de Wurtemberg sous le nom de Frédéric I^{er}, le détermina à entrer à son service et lui confia en 1801 le ministère des affaires étrangères. Il remplit ces fonctions de manière à justifier la confiance de ce prince et à s'attirer les suffrages de tous. A la mort du roi en 1816, il résigna son portefeuille et fut nommé, quatre ans plus tard, ambassadeur près les cours de Berlin, de Dresde, de Hanovre et de Cassel, poste qu'il occupa jusqu'en 1825.

WINTZINGERODE (Henri-Levin, comte DE), diplomate allemand, fils du précédent, né en 1778, mort en 1856. Il fut successivement ambassadeur près les cours de Carlsruhe, de Munich, de Saint-Petersbourg et de Vienne, puis près le quartier général des alliés pendant les campagnes de 1814 et 1815, reçut ensuite le titre de ministre d'Etat et, en cette qualité, assista avec le comte de Hardenberg aux conférences de Vienne, où il se fit le défenseur des principes libéraux. Quelque temps après, il rentra dans la vie privée. Sa *Biographie* a été publiée (Gotha 1866) par son second fils, le comte Wiek de WINTZINGERODE, qui est né en 1833.

WINTZINGERODE (Ferdinand, baron DE), feld-marechal et diplomate russe, né dans le Wurtemberg en 1770, mort en 1818. Il combattit d'abord contre la France dans l'armée autrichienne et passa ensuite au service de la Russie, où il parvint rapidement aux premiers grades militaires. Partisan de l'Autriche et de l'Angleterre, il se joignit au vieux parti russe qui entourait l'empereur Alexandre des son avènement, devint aide de camp de ce monarque et acquit sur lui beaucoup d'empire, ne cessant de le pousser à la guerre contre Napoléon. En 1805, il fut chargé, en qualité d'ambassadeur extraordinaire, d'entraîner les cours de Berlin et de Vienne dans une nouvelle coalition avec l'Angleterre, et il y réussit. Les coalisés n'eurent pas à s'applaudir du résultat de cette campagne; le négociateur lui-même, qui commandait un corps de l'armée russe, faillit être fait prisonnier à Austerlitz. Il prit une part moins active à la guerre de 1806-1807. La paix de Tilsit, en rapprochant la Russie de la France, tint Wintzingerode éloigné des affaires; mais la rupture de 1812 lui rendit toute sa faveur d'autrefois. Sa rentrée dans la carrière active fut malheureuse : au moment de la retraite de Moscou, le 22 octobre, s'étant avancé imprudemment pour surprendre le Kremlin, il se vit entouré, saisi et bientôt conduit devant Napoléon, qui le traita fort rudement, en lui lançant l'épithète de *mercenaire étranger*. Il devait être conduit à Metz, mais il fut délivré en route et alla reprendre son poste auprès d'Alexandre. Dans les campagnes de 1813 et de 1814, il combattit à Leipzig, s'empara de la Hollande par d'habiles et rapides manœuvres, pénétra en France, prit Avesnes, Laon, Soissons et Reims, mais se fit battre à Saint-Dizier par l'empereur le 26 mars 1814. On a dit que Wintzingerode avait fait plus de mal à la France dans les cours que sur les champs de bataille.

WINWOOD (sir Ralph), diplomate anglais, né dans le comté de Northampton en 1564, mort en 1617. Il fit ses études à l'université d'Oxford, dont il devint procureur en 1592, et, après avoir voyagé plusieurs années à l'étranger, il fut nommé, en 1599, secrétaire de sir Henry Neville, ambassadeur d'Angleterre à Paris, où il eut ensuite quelque temps le titre de résident. Rappelé en 1603 et envoyé la même année en mission en Hollande par le roi Jacques, il fut élevé en 1607 au rang de chevalier et, peu de temps après, reparut pour la Hollande en qualité d'ambassadeur. Il y revint encore une troisième fois en 1609, et prit une part active aux débats suscités par l'affaire du théologien Vorstius, dont la nomination à la chaire de théologie de Leyde avait tellement irrité le roi d'Angleterre, que ce prince menaçait de rompre toute alliance avec les états généraux, s'ils ne destituaient et bannissaient celui qu'il regardait comme un hérétique. En 1614, Winwood fut créé secrétaire d'Etat et conserva ces fonctions jusqu'à sa mort. Plus d'un siècle après, Edmond Sawyer publia des *Mémoires sur les affaires d'Etat pendant les règnes de la reine Elisabeth et du roi Jacques I^{er}*, recueillis en majeure partie d'après les manuscrits originaux de sir Ralph Winwood, etc. (Londres, 1725, 3 vol. in-fol.). Ce recueil renferme une foule de matériaux précieux pour l'histoire politique et diplomatique de cette période.

WINZIG, bourg de Prusse, province de Silésie, régence de Breslau, cercle et à 17 kilom. N. de Wolau; 2,400 hab. Importante culture du tabac et élevage de bétail.

WION (Arnold), érudit français, né à Donai en 1554, mort dans les premières années du XVII^e siècle. Il était moine au couvent des bénédictins d'Ardenbourg, près de Bruges, lorsque les troubles dont les Pays-Bas furent le théâtre à cette époque l'obligèrent à se réfugier en Italie; il s'y retira au couvent de Saint-Benoît de Mantoue, où il passa le reste de ses jours, partageant son temps entre la prière et l'étude. On a de lui : *Breve dichiarazione dell' arbore monastico Benedittino intitolato legno della vita* (Venise, 1598, in-8°), ouvrage qui n'est en quelque sorte que le programme du suivant : *Lignum vite, ornamentum et decus Ecclesie, in quinque libros divisum, in quibus totius SS. religionis D. Ben. dicti initia, virtus dignitate, doctrina, sanctitate ac principalia clari describuntur* (Venise, 1599, 2 vol. in-4°), recueil dans lequel la fable a autant de place que la vérité; *Vita sancti Gerardi martyris et Hungarorum apostoli* (Venise, 1597, in-4°).

WIOSNA ou **WESNA**, déesse du printemps, chez les anciens Slaves. Elle présidait non-seulement aux fleurs des champs, mais encore au printemps de la vie humaine, à la jeunesse et à la gaieté. L'alouette était l'oiseau consacré à cette déesse. Tous les ans, au mois de mai, on célébrait en son honneur une fête qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours.

WIPPER, rivière des Etats prussiens (Poméranie), affluent de la Baltique, où elle se jette, après un cours de 100 kilom.

WIPPER, rivière d'Allemagne. Elle naît dans l'Eichsfeld (Saxe prussienne) et se jette dans la Saale, rive gauche, près de Bernbourg (Anhalt), après un cours de 95 kilom.

WIPPER, rivière des Etats prussiens (province du Rhin). Elle prend sa source près de Wipperfurth, arrose Elberfeld et Barmen et se jette, après un cours d'environ 100 kilom., dans le Rhin, rive droite, à 10 kilom. N. de Cologne.

WIPPER, rivière de la principauté de Schwarzbourg-Sondershausen, affluent de l'Unstrutt, où elle se déverse, après un cours de 75 kilom.

WIPPERFURT, ville de Prusse, province du Rhin, régence et à 40 kilom. N.-E. de Cologne, chef-lieu du cercle de son nom, sur la Wipper; 2,200 hab. Fabrication de draps, siamoises, quincaillerie. Mines de cuivre dans les environs.

WIPPLE (Edwin-Percy), critique américain, né à Gloucester (Massachusetts) en 1819. Bien qu'il eût débuté dès l'âge de quatorze ans dans le journalisme, il suivit pendant assez longtemps la carrière du commerce. En 1843, il publia dans une feuille littéraire de Boston une critique de l'historien anglais Macaulay, qui produisit une vive sensation, et la même année il établit sa réputation de *lecturer* par une conférence sur ce sujet : « C'est en étudiant la vie des hommes de lettres que l'on peut arriver à une parfaite intelligence de leurs œuvres. » Depuis cette époque, M. Wipple s'est consacré presque exclusivement à la littérature. Il a fait paraître dans les meilleurs recueils des Etats-Unis, notamment dans le *North American Review*, un grand nombre d'études à la fois critiques et biographiques, qui ont pour objet les principaux écrivains de l'Angleterre et de l'Amérique. La plupart de ces études ont été réunies sous le titre d'*Essais et revues*. On a encore de M. Wipple : *Leçons sur des sujets en rapport avec la littérature et la vie et Washington et la Révolution*.

WIPPO, chroniqueur allemand du XI^e siècle. Il était originaire de la Bourgogne et

fut chapelain des empereurs Conrad II et Henri III. Il écrivit la biographie du premier et la dédia au second. C'est un ouvrage d'une haute importance pour la connaissance de cette période de l'histoire d'Allemagne. « Nous devons à Wippo, dit M. Louis Hæusser dans ses *Historiens allemands* (Heidelberg, 1839), une foule de renseignements qui sans lui eussent été entièrement perdus. Son récit est clair, simple, jamais prolixe; son style imite celui des anciens, et toute son œuvre porte une telle empreinte de droiture et de vérité qu'il est impossible de ne pas assigner à l'auteur une des premières places parmi les écrivains du moyen âge. » On doit aussi à Wippo un *Panegyrique de l'empereur Henri III*. Sa *Vita Conrad* a été éditée pour la première fois par Sistoricus dans les *Scriptores rerum germanicarum* (Francfort, 1607).

WIRKSWORTH, ville d'Angleterre, dans le comté et à 24 kilom. N.-O. de Derby; 8,000 hab. Riches mines de plomb, antrefois exploitées par les Romains. Fabrication de coton, bonneterie, chapeaux et soieries.

WIRSUNG ou **WIRSUNGUS** (Christophe), médecin allemand du XVII^e siècle. Il était originaire d'Augsbourg et fit ses études à Padoue, sous la direction du célèbre Wessling. Il est surtout connu pour avoir démontré le premier l'existence du canal pancréatique dans l'homme. En anatomie, on désigne souvent ce canal sous le nom de canal de Wirsungus. Wirsung périt assassiné par un médecin dalmate, jaloux de sa réputation.

WIRTEMBERG. V. WURTEMBERG.

WIRTGENIE s. f. (vir-tjé-ni). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des astérées, dont l'espèce type croît en Abyssinie. Il Syn. douteux de SPONDIA, genre type des spondiacées.

WIRTH (Jean-Georges-Auguste), publiciste allemand, né à Hof-sur-la-Saale (Bavière) en 1799, mort en 1848. Il suivit d'abord la carrière administrative et y montra de bonne heure cette inflexibilité de caractère qui le jeta plus tard dans les rangs de l'opposition.

En 1831, il se rendit de Baireuth à Munich pour y continuer pendant la durée de la session du Landtag la publication de son journal le *Cosmopolite*, auquel il renouça pour prendre la direction de la feuille publiée par le libraire Cotta sous ce titre : *l'Intérieur*. Il se déclara à cette époque pour les principes de la monarchie constitutionnelle, avec la liberté de la presse, et plaida pour l'établissement du jury, de la liberté de l'industrie, d'une banque nationale et d'autres institutions favorables au développement de la prospérité des masses. Mais, dans l'intervalle, il se trouva en conflits incessants avec la censure, et cette circonstance ainsi que les attaques nombreuses auxquelles il fut en butte de la part des autres partis politiques ne firent qu'augmenter son ardeur d'opposition et le conduisirent rapidement à adopter les idées républicaines. En 1832, il fit paraître à Hambourg, dans la Bavière rhénane, à la place de *l'Intérieur*, la *Tribune allemande*, dont le langage hardi excita vivement l'attention publique, mais qui fut suspendue dès le mois de mars de la même année par la diète germanique. Dans un *Appel aux amis de la patrie en Allemagne*, il se déclara pour le principe de la souveraineté du peuple, qu'il regardait comme le fondement de la transformation politique de l'Allemagne; puis, à la fête de Hambach, il fit un discours sur l'unité allemande et recommanda une union qui, sous la protection des lois, devait ouvrir le champ aux réformes. Arrêté à la suite de cette fête avec Siebenpfeiffer et plusieurs autres qui y avaient pris part, il fut conduit, en juin 1832, à Deux-Ponts, où, pendant sa détention préventive, il écrivit sa brochure intitulée : *la Réforme politique de l'Allemagne* (Strasbourg, 1832). Enfin, en août 1833, il fut acquitté par le jury de Landau du chef de complot pour le renversement de la constitution allemande; mais, en novembre de la même année, le tribunal de police correctionnelle le condamna à deux années de détention pour outrages aux autorités du pays et de l'étranger. Pendant que les gendarmes le conduisaient à la prison de Kaiserslautern, des hommes armés tentèrent en vain de le délivrer. A l'expiration de sa peine, en décembre 1835, il fut conduit à Passau pour y purger une nouvelle condamnation par contumace et il lui fut ensuite enjoint de résider à Hof, sous la surveillance de la police. En décembre 1836, il s'enfuit en France, se rendit plus tard à Thurgau, en Suisse, et y publia quelque temps la *Salle du peuple allemand*. En 1847, il reçut la permission de rentrer en Bavière et vint se fixer à Carlsruhe, où il entreprit la publication de la *Feuille nationale allemande*, journal rédigé dans le sens monarchique constitutionnel. En 1848, il fut élu dans la principale de Reuss représentant à l'Assemblée nationale allemande, mais il mourut quelques mois plus tard. Outre les écrits que nous avons mentionnés, on a encore de lui : *Fragments pour l'histoire de la civilisation* (Kaiserslautern, 1835, 2 vol.); *les Tendances politico-réformatrices des Allemands au XVI^e et au XIX^e siècle* (Bellevue, 1841) et *Histoire d'Allemagne* (Stuttgart, 1843-1845, 4 vol.; 2^e édit., continuée par Zimmermann, 1846-1853).

WIRTH (Maximilien), économiste allemand, fils du précédent, né à Breslau en 1822. Il fit ses études à Heidelberg, devint en 1848 rédacteur de la *Westfälische Zeitung*, journal libéral publié à Paderborn, puis, expulsé de cette ville, il alla à Wiesbaden, où il rédigea la *Mittelrheinische Zeitung*. Ce fut à cette époque que M. Wirth publia son premier ouvrage *Sur l'usure et l'abolition des lois contre l'usure*. En 1856, il fonda avec son frère l'*Arbeitgeber*, journal d'économie politique qui défendit la cause du libre échange, de la réforme de l'instruction, etc. En même temps, il créa la *Gazette du commerce de Francfort*. Quelques années plus tard, en 1862, il eut l'idée d'établir à Francfort une exposition permanente de machines. Depuis lors, il a été successivement directeur du bureau de statistique de la Suisse, rédacteur de la *Presse silésienne*, à Breslau, et rédacteur de la *Nouvelle presse libre*, de Vienne. Avec Schulze-Delisch, Böhmer et autres économistes allemands, il a fondé le Congrès des économistes allemands et la Société économique du Sud-Ouest. Outre l'ouvrage précité, on lui doit : *Principes d'économie politique*, plusieurs fois réédité; *Histoire des crises du commerce, Histoire allemande; Statistique de la Suisse*, en 3 vol.; la *Question ouvrière* (1863); les *Associations de crédit* (1865); la *Question sociale* (1872), etc.

WIRTH (François), économiste allemand, frère du précédent, né à Baireuth en 1826. Il fit ses études à Heidelberg, devint ensuite sténographe, puis ingénieur, et fonda avec son frère l'*Arbeitgeber*, à la rédaction duquel il se consacra de 1856 à 1862. A la même époque, il s'occupa d'organiser le marché du travail, pour faciliter le placement des ouvriers et employés, et fit sur ce sujet un intéressant rapport au quatrième congrès des ouvriers à Leipzig. Profondément dévoué aux classes laborieuses et désireux de contribuer à la solution du problème social, M. Wirth fonda, de 1861 à 1863, plusieurs sociétés de crédit, tant à Francfort que dans les villes voisines, et il créa avec Faucher des sociétés ouvrières, principalement dans le but de propager l'instruction. Il a été le principal fondateur de la grande Union allemande de tir et des fêtes nationales de tir, a fait partie du congrès international de Vienne pour les brevets d'invention et a été un des plus actifs propagateurs de la ligue allemande de l'enseignement populaire, dont la première assemblée s'est réunie à Darmstadt en 1872.

On lui doit des études sur la *Question ouvrière*, les *Brevets d'invention*, les *Banques populaires* (1861), etc.

WIRTH (Jean-Ulric), philosophe allemand, né à Dizingen (Wurtemberg) en 1810. Il étudia, de 1828 à 1833, la philosophie et la théologie à Tübingue, où il se lia avec Reiff et plusieurs autres jeunes étudiants qui, depuis, se sont fait un nom en philosophie. Nommé ensuite adjoint du doyen de Weinsberg, il suivit l'occupation des cures magistères de Justin Kerner pour écrire une *Théorie du somnambulisme* (Leipzig, 1836), dans laquelle il s'élève vivement contre quelques éléments impurs et fantaisistes de cette prétendue science. Dans l'intervalle, il avait été élu pasteur de la commune de Kleingartach, qui avait le droit de choisir elle-même ses ministres religieux, et ce fut là qu'il écrivit son *Système d'éthique spéculative* (Heilbronn, 1841-1842, 2 vol.), qui marque le point de départ d'une transformation dans les méthodes adoptées jusqu'alors pour traiter cette science. Depuis 1842, époque à laquelle il fut nommé premier pasteur de Winnenden, il a encore publié : *l'Idée spéculative de Dieu* (Stuttgart et Tübingue, 1845), ainsi qu'une foule de dissertations insérées dans différents journaux, et parmi lesquelles il faut citer celle qui a pour titre : *Sur l'affinité comme principe de la formation et du mouvement des corps célestes*, qui a paru dans les *Etudes philosophiques* de Noack (Stuttgart, 1854, 2^e édit.). Depuis 1852, il édite avec J.-H. Fichte et H. Ulrich le *Journal de philosophie et de critique philosophique*. La méthode philosophique de Wirth est issue de celle de Hegel, mais elle diffère de cette dernière sur plusieurs points essentiels. En éthique, il rejette avec Hegel le dualisme de la morale et du droit, tel qu'il a été exposé par Kant et par Fichte; mais, se séparant en ceci du célèbre auteur de la *Logique*, il s'oppose à la suppression de la morale dans l'idée de l'Etat. Pour lui, l'idée morale se trouve complète dans trois sphères, savoir : la morale subjective dans la vie isolée, dans l'amitié et dans le mariage; la morale objective dans l'Etat; la forme absolue de la morale dans la vie scientifique et religieuse. Il ne s'écarte, du reste, jamais de la méthode dialectique, mais lui oppose en même temps, d'une manière indépendante, la méthode inductive de l'observation, qu'il regarde comme la philosophie matérielle ou la philosophie de la nature. Au point de vue de la religion, de l'art et de la morale, il se sépare de Hegel, en ce qu'il n'admet pas pour principe le point de vue théorique de la science, mais bien le point de vue pratique de l'éthique, et soutient, par suite, que toutes les formes de la vie doivent être en quelque sorte mesurées en vue de leur but suprême. En raison de cette tendance essentiellement pratique et radicalement opposée à tout quénisme idéal, il donne à sa philosophie, dont il

a exposé tous les principes dans le journal de Fichte, le nom de « réalisme idéal. »

WIRTHSCHAFT s. f. (virt-schaft). Fête allemande, dans laquelle on tire au sort divers personnages, dont les convives doivent remplir les rôles.

WIRTHSMASS s. m. (virtt-smass). Métrol. Mesure de capacité de Mannheim, valant 1^{lit}, 71.

WIRTZ ou **WIRZ** (Jean), peintre et graveur suisse, né à Zurich en 1640, mort en 1709. Il était fils d'un théologien du même nom, qui mourut en 1658, laissant un certain nombre d'ouvrages. Conrad Meyer lui apprit le dessin, la peinture et la gravure à l'eau-forte. Wirtz fit de rapides progrès et s'adonna au genre du portrait, qui lui procurait des ressources nécessaires pour vivre, et passa toute sa vie en Suisse. D'une imagination rêveuse et mystique, il eut l'idée d'écrire, sous le titre de *Homz animale exemplum* (Zurich, 1677, in-89), un ouvrage singulièrement bizarre et extravagant, en forme de dialogue, et qui est une sorte de commentaire de l'Apocalypse. A cet ouvrage il joignit quarante-deux planches gravées. « Ces planches, dit Parisot, sont presque toutes remarquables par l'habileté de la composition, la magnificence ou la grâce des paysages, la dégradation de la lumière et l'expression passionnée des figures, qu'il groupe ou distribue avec un art infini. Tour à tour, et souvent à la fois, brillant, terrible, gracieux, sombre, pathétique, il semble jouer avec les formes, la lumière, les ombres, les couleurs, et le fantastique de ses compositions a quelque chose qui captive l'œil et frappe l'imagination, plus que la pureté ou la correction d'un tableau composé selon les règles du goût et dont le but serait de représenter les réalités de la vie. »

WISARA, nom latin du WESER.

WISBADEN, ville de Prusse. V. WIESBADEN.

WISBEACH, ville d'Angleterre, dans le comté et à 61 kilom. N. de Cambridge, sur la Neu, où elle a un port de commerce; 12,000 hab. Commerce considérable de blé, charbon, vins et bois de charpente; marché aux bestiaux. On y remarque l'église Saint-Pierre, vaste et belle construction; l'hôtel de ville, le théâtre et le pont en pierre sur la Neu.

WISBY, ville forte de Suède, sur la côte O. de l'île de Gotland, dont elle est le chef-lieu, à 180 kilom. de Stockholm, par 57° 38' de latit. N. et 15° 47' de longit. E.; 5,000 hab. Evêché luthérien; collège. Les églises, pour la plupart du XI^e et du XII^e siècle, sont de beaux monuments de l'architecture gothique, notamment l'église du Saint-Esprit, terminée en 1046, et Notre-Dame, achevée en 1190. Fabriques de toiles, de tabac et d'ouvrages en marbre. C'était au moyen âge une place de commerce fort importante, et son droit maritime, qui datait du XIII^e siècle, fut longtemps en vigueur dans tout le nord de l'Europe.

WISCASSET, bourg des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat du Maine, à 69 kilom. N.-E. de Portland, sur la rive occidentale du Sheepsheet, où elle a un port de commerce très-fréquenté; 3,000 hab. Commerce actif. Industrie agricole.

WISCHAN, ville de l'empire d'Autriche, dans la Moravie, cercle et à 35 kilom. N.-E. de Brunn; 3,400 hab. Elève de bétail; industrie agricole. Commerce de bois et céréales.

WISCHEART (George), historien anglais. V. WISHART.

WISCONSIN, rivière des Etats-Unis. Elle donne son nom à l'Etat qu'elle traverse et se jette dans le Mississippi; cours, 500 kilom.

WISCONSIN, un des Etats unis de l'Amérique septentrionale, séparé à l'O. et au S.-O. des Etats d'Iowa et de Minnesota par la Sainte-Croix et le Mississippi, confinant au S. à l'Illinois, à l'E. au lac Michigan, au N.-E. et au N. à l'Etat de Michigan et au lac Supérieur, entre 42°30'-47° de latit. N. et 89° 30'-95° de longit. O.; 139,149 kilom. carrés; 30,947 hab., en 1830; 140,000, en 1845; 305,391, en 1850; 775,873, en 1863; 1,055,153, en 1875. Chef-lieu, Milwaukee. Le sud du pays est généralement plat; mais au nord il s'élève et forme des collines, et enfin, se gonflant en montagnes très-accidentées, il crée les chutes et les rapides des rivières et produit des paysages d'une sauvage beauté. Plus au nord, près des sources du Mississippi, s'étend un plateau élevé, couronné de lacs et de marais, où croît le riz sauvage. Les principaux cours d'eau sont : le Mississippi, la rivière des Rochers, le Wisconsin, le Fox river, ou rivière des Renards, le Chippewa, le Saint-Louis. Le Wisconsin touche au lac Supérieur au nord et au lac Michigan à l'est. Le nord de l'Etat renferme encore plusieurs petits lacs ou étangs très-poissonneux. Le riz sauvage y est commun aussi bien que dans le Michigan. La plus grande partie du pays est couverte d'épaisses forêts de chênes, d'érables, de noyers, que coupent çà et là de vertes prairies, etc. Le pin blanc croît dans le Nord. Le sud-ouest du Wisconsin fait partie de la région minérale excessivement riche qui s'étend dans l'Illinois et l'Iowa. On y rencontre abondamment un minéral de plomb qui

rend 75 pour 100 de métal. On y a découvert aussi beaucoup de mines de cuivre. L'ours, l'élan, le daim, le buffle, le renard et les petits quadrupèdes y abondent. Les rivières et les lacs sont la retraite de nombreux oiseaux aquatiques, et leurs eaux sont pleines de poissons semblables à ceux du Michigan. Le climat du Wisconsin est reconnu pour le plus sain de tous les Etats de l'Ouest; les hivers y sont froids, mais non pas rigoureux. Cet Etat forme vingt-sept comtés. Les villes principales sont : Madison, Green-Bay, Racine, Cheboygan, La Prairie-du-Chien. L'agriculture y est encore dans l'enfance; mais les arts utiles s'y sont développés avec une étonnante rapidité. On y élève des bêtes bovines en grande quantité, et les moissons de blé y sont abondantes. Le commerce consiste principalement en exportation des produits très-nombreux du pays. Le principal port est Milwaukee; mais il se fait aussi un notable commerce à Green-Bay et à La Prairie-du-Chien, sur le Mississippi. Le transport des bois y a pris une grande extension; c'est surtout le sapin, le chêne noir et l'érable qu'on exporte par le lac Michigan et le Mississippi. Des lignes régulières de bateaux à vapeur, indépendamment d'une foule de navires à voiles, parcourent en tous sens le lac Michigan. Grâce au travail et à l'intelligence de quelques milliers d'émigrés, ce pays, qui naguère n'était encore qu'un désert, a pris d'immenses développements. Cet Etat possède quelques académies et des écoles élémentaires nombreuses. Cette contrée fut d'abord occupée par les Français, qui y fondèrent une colonie à La Prairie-du-Chien. Plus tard, les Etats-Unis y établirent un fort et un marché indien, qui continua longtemps à marquer les limites de leurs établissements de ce côté. Elle leur fut cédée en 1783 par les Anglais, qui l'avaient obtenue des Français en 1763. Formé en territoire en 1836, le Wisconsin fut admis dans l'Union en février 1847. Il a été colonisé principalement par les habitants des autres Etats, auxquels se sont mêlés beaucoup d'étrangers. Presque tout le pays au nord de la rivière du Renard et du Wisconsin est habité par les Chippewas, les Winnebagoes, ou Puants, les Menonaeones et autres tribus indiennes, qui vivent de la chasse qu'ils font aux buffles et à d'autres animaux sauvages. La constitution donne le droit de suffrage à tout citoyen âgé de vingt et un ans et à tous les étrangers qui déclarent renoncer à leur nationalité pour devenir citoyens américains. Le pouvoir exécutif est confié à un gouverneur élu pour deux ans; le pouvoir législatif est exercé par une assemblée générale, composée d'un sénat de vingt-cinq membres, élus pour deux ans, et d'une chambre de quatre-vingt-dix-sept représentants, élus annuellement. L'Etat envoie au Congrès trois représentants.

WISE, nom que les Indous donnent au plus jeune des quatre fils du premier homme et de la première femme. Il est regardé comme le fondateur de la quatrième caste, celle des artisans, et comme l'inventeur des arts utiles.

WISE (Michel), compositeur anglais, mort en 1687. Enfant de chœur à la chapelle royale à l'époque de la Restauration, il devint, en 1668, organiste de la cathédrale de Salisbury, puis, huit ans plus tard, gentilhomme de la chapelle royale, et, en 1686, il ajouta à ces emplois ceux de chapelain et de maître des chœurs de la cathédrale Saint-Paul. Il fut en grande faveur auprès du roi Charles II, dont il s'attira cependant la colère, à différentes reprises, par sa liberté de parole. Il eut une fin tragique, car il fut tué une nuit par un soldat du guet, avec lequel il s'était pris de querelle. Les compositions de Wise sont placées par les Anglais au rang de leurs meilleurs morceaux de musique d'église, et ils admirent encore aujourd'hui plusieurs de ses antennes, entre autres celles qui commencent ainsi : *Ecce ille vous, ma gloire, Préparez les voies du Seigneur* et les *Voies de Sion font pleurer*.

WISE (Francis), antiquaire anglais, né à Oxford en 1695, mort en 1767. Après avoir fait ses études dans sa ville natale, il y obtint un emploi à la bibliothèque Bodléienne, embrassa ensuite l'état ecclésiastique et, après avoir rempli dans plusieurs paroisses les fonctions du ministère ecclésiastique, devint en dernier lieu recteur de Rotherfield-Greys, dans le comté d'Oxford. On a de lui, entre autres écrits : *Catalogue des monnaies de la bibliothèque Bodléienne* (1750, in-fol.); *Recherches sur les premiers habitants, les connaissances et la littérature de l'Europe* (1758); *Considérations sur l'histoire et la chronologie des temps fabuleux* (1764).

WISE (Henri-Auguste), écrivain américain, né à Brooklyn (Etat de New-York) en 1819. Entré dans la marine en 1833, il était parvenu au grade de lieutenant à l'époque de la guerre du Mexique, à laquelle il prit une part distinguée. Peu de temps après son retour, il épousa une fille du célèbre Edward Everett et s'occupa de la publication d'ouvrages dont ses observations et ses aventures lui avaient fourni le sujet. Les plus remarquables ont pour titre : *Los Gringos ou Vue intérieure du Mexique en passant par le Pérou, le Chili et la Polynésie* (New-York, 1849) et *Contes pour les marins* (New-York, 1855), etc.

WISELIUS (Samuel-Iperuszon), poète hol-

landais, né à Amsterdam en 1769, mort en 1845. Il étudia le droit à Leyde et à Göttingue et s'établit, en 1792, comme avocat dans sa ville natale; mais il renoua bientôt à cette profession pour s'occuper d'affaires commerciales. A la suite de la Révolution française, qui eut pour résultat d'éveiller dans les Provinces-Unies l'idée du gouvernement fédératif, il se laissa gagner aux idées de liberté et acquit rapidement une grande considération, tant à cause de ses opinions politiques que de son habileté dans les affaires. Nommé d'abord membre du gouvernement provincial de Hollande, il quitta ce poste pour entrer bientôt après dans la commission des affaires coloniales, qui prit plus tard le nom de conseil asiatique et qui remplaça la Compagnie des Indes orientales. Lors du rapprochement, en 1802, des anciens orangistes et des patriotes modérés ou aristocrates, il perdit son emploi, sous le prétexte qu'il avait bouleversé le conseil asiatique. Il revint alors à son commerce et s'occupa en même temps de sciences et de belles-lettres. Après l'avènement du roi Louis, il se retira à la campagne, où il demeura également après l'annexion de la Hollande à la France. Il prit ensuite une part active à la restauration de sa patrie et fut nommé, en 1814, président de la police à Amsterdam. Pendant sa longue retraite, il s'était adonné avec ardeur à la littérature, à la poésie en particulier, et avait écrit un grand nombre d'odes, d'épîtres, de poèmes didactiques et de tragédies, qui se distinguent par la pureté du goût et l'élégance du style. Les Grecs et les Romains avaient toujours été ses modèles favoris, et, par sa tragédie de *Polydorus* (1814), il introduisit, sans être ni plagiaire ni traducteur, l'esprit d'Euripide sur la scène hollandaise. Cette même tendance rigoureusement classique domine dans ses autres tragédies, dans celle d'*Ion* notamment. Ses œuvres dramatiques et un choix de ses autres poésies furent publiés à Amsterdam en 5 vol. (1818-1822); ce recueil fut complété plus tard par de *Nouvelles poésies* (1833). On lui doit encore : *Apologie de la conduite du prince Guillaume II à l'égard d'Amsterdam* en 1651 et *Tableau des lumières politiques des habitants des Pays-Bas*.

WISEMAN (Richard), chirurgien anglais, né au commencement du XIV^e siècle, mort vers 1665. Attaché comme chirurgien à la famille royale à l'époque de la révolution de 1640, il accompagna le prince Charles en France et dans les Pays-Bas, rentra avec lui en Ecosse et fut fait prisonnier à la bataille de Worcester. Il recouvra sa liberté en 1652 et exerça sa profession à Londres. Son principal ouvrage est un recueil de traités sur les points principaux de la chirurgie. Ce recueil, l'un des monuments les plus précieux de la chirurgie anglaise, offre encore de l'intérêt. Ses principaux ouvrages sont : *Traité sur les blessures* (Londres, 1672, in-89); *Différents traités chirurgicaux* (Londres, 1686, 2 vol.); *Système de chirurgie* (Londres, 1734, 2 vol. in-89); *Expériences faites à Londres pour étancher le sang des artères et des veines* (1673), etc.

WISEMAN (Nicolas-Patrice-Etienne), cardinal anglais, né à Séville le 2 août 1802, mort le 17 février 1865. Il appartenait à une famille originaire de l'Irlande, vint fort jeune en Angleterre et fit ses études au collège catholique de Saint-Cuthbert, à Ushaw (comté de Durham). Il alla ensuite étudier la théologie à Rome, où il reçut les ordres et resta quelques années comme professeur de théologie. Il obtint en 1827 la chaire de littérature orientale du collège où il avait été élevé, puis fut nommé vice-recteur de ce collège et fit d'actives démarches auprès de Grégoire XVI pour faire augmenter le nombre des prêtres catholiques en Angleterre. Il réussit et reçut en récompense le titre de condituteur du docteur Walsh, avec les fonctions de principal du collège Sainte-Marie d'Ascott. Grâce à un crédit qu'il avait près du sacré collège, il fit, en 1847, de nouvelles démarches auprès de Pie IX pour le rétablissement complet de la hiérarchie catholique en Angleterre, mesure qui ne fut définitivement prise qu'en 1850, après le rétablissement du pape. Il fut alors nommé protovicaire apostolique à Londres, puis vicaire, en remplacement de M. Walsh. En août 1850, M. Wiseman fit un nouveau voyage à Rome, où, dans un consistoire tenu le 30 septembre suivant, il fut élevé aux dignités de cardinal, d'archevêque de Westminster et de primat de l'Eglise catholique d'Angleterre. La nouvelle de cette nomination, que l'on regarda comme une attaque directe de la cour de Rome contre l'Eglise protestante, excita en Angleterre une agitation extraordinaire, et un acte du Parlement défendit, sous les peines les plus sévères, de porter les titres épiscopaux conférés par un souverain étranger. Cette loi demeura cependant sans effet rétroactif; mais le procédé de la cour de Rome avait attiré l'attention publique sur l'esprit d'invasion du catholicisme, et l'on put dès lors affirmer que la mesure conseillée par Wiseman dans l'intérêt de son Eglise avait amené un résultat tout opposé à celui qu'il en attendait. Du reste, le cardinal se conduisit, en cette occasion, avec beaucoup de prudence et se tint à l'écart jusqu'au moment où le premier orage se fut un peu calmé. Puis les intérêts matériels de son Eglise lui suscitèrent des en-

barras pécuniaires, auxquels il se déroba en faisant dans l'automne de 1853 un nouveau voyage à Rome. Il y prêcha devant un nombreux auditoire en anglais et en italien et s'efforça surtout de convertir au catholicisme les Anglais qui voyageaient en Italie. En 1854, il revint en Angleterre, où comme auparavant il fit dans différentes localités des cours publics qui attirèrent un nombreux concours d'auditeurs. Puis, sur l'invitation du comité de l'exposition pédagogique de Londres, il ouvrit sur l'éducation du peuple et les lectures qu'il devait faire des conférences qui n'obtinrent pas beaucoup de succès, parce que l'approbation qu'il donnait aux mesures prises par le gouvernement français pour empêcher la circulation des livres irréligieux et immoraux fut regardée comme une tentative de sa part pour ébluir une censure des livres. Cependant le respect qu'inspiraient ses qualités personnelles finit par dissiper la méfiance qu'avait excitée sa promotion au cardinalat. On cite, parmi ses ouvrages : *Horæ syriacæ, seu commentationes et anecdota res vel litteras syriacas spectantia* (Rome, 1828, in-80); *Discours sur les rapports entre les sciences et la religion révélée* (Londres, 1836); *Lectures on the principal doctrines and practices of the catholic church* (1837, 2 vol. in-80); *Conférences sur le protestantisme* (Londres, 1839); *Essais sur divers sujets* (Londres, 1853); *Fabiola ou l'Eglise des Catacombes* (Londres, 1855), souvent réédité et traduit dans la plupart des langues européennes; *Sermons, lectures et discours prononcés pendant un voyage en Irlande* (1858); *Souvenirs des quatre derniers papes* (Londres, 1858); enfin, un grand nombre de mandements.

Au moment où mourut le cardinal Wiseman, la sainte chancellerie de Pie IX avait fait songer à lui, et on le regardait comme le successeur désigné du pape. L. Blanc a tracé de lui ce portrait : « La variété de ses connaissances, l'étendue de son savoir profane, sa parole onctueuse, fleurie et rarement agressive; les dehors de modération sous lesquels son ultramontanisme avait coutume de s'effacer à demi; l'intérêt qu'il paraissait prendre à des questions qui n'avaient rien de théologique; ses excursions dans le domaine des lettres; le pouvoir qu'il possédait de gagner, comme *lecturer*, les bonnes grâces d'un public sur lequel, comme prédicateur, il ne pouvait espérer d'avoir prise; ses qualités d'homme du monde, tout cela recommandait le cardinal Wiseman, sinon aux sympathies, du moins au respect des adversaires de la religion dont il était ici le représentant le plus élevé. »

WISÉNIÉ s. f. (vi-zé-né). Bot. Autre orthographe du mot VISÉNIE.

WISHART ou **SFOCARD** (George), un des premiers propagateurs de la Réforme en Ecosse, honoré par les protestants du titre de martyr, né dans les premières années du XVI^e siècle, mis à mort en 1546. Il appartenait à une ancienne et illustre famille d'Ecosse. Dans un voyage qu'il fit en Allemagne, il embrassa le luthéranisme et entreprit à son retour de le propager dans sa patrie (1544). Doué de savoir et d'éloquence, il fit un peu de temps de nombreux disciples. Le cardinal Beaton, archevêque de Saint-André et légat du saint-siège, le livra au magistrat scuteller, qui le condamna à périr dans les flammes.

WISHART ou **WISCHEART** (George), historien anglais, né en 1603, mort en 1671. Il fit ses études à l'université d'Edimbourg et occupa en 1639, à Saint-Andrews, une cure, de laquelle il fut dépossédé peu après pour avoir refusé d'accepter le covenant. Emprisonné à diverses reprises par les presbytériens, il réussit à rejoindre l'armée de Montrose, dont il devint le chapelain. En 1647, il fit paraître l'histoire de l'expédition de ce chef en Ecosse : *De rebus sub imperio Jacobi Montisrosarii marchionis anno 1644 et duobus sequentibus præloræ gestis commentarius*. Lors de l'exécution de Montrose en 1750, on lui attacha par dérision cet ouvrage au cou. Il fut réimprimé à Paris en 1648 et fut surtout remarqué à cause de l'élégance de sa latinité. Il fut traduit en anglais par Wishart lui-même probablement, en 1652. Après la mort de son protecteur, Wishart était devenu chapelain d'Elisabeth, électrice palatine. A la Restauration, il fut nommé recteur de Newcastle, et, en 1662, il fut appelé à l'évêché d'Edimbourg, qu'il administra jusqu'à sa mort.

WISHINOU, l'un des principaux dieux des Indous. V. VICANOU.

WISIGOTH ou **VISIGOTH**, **OTHE** adj. (vi zi-go, o-te. — Ce nom s'explique proprement Goth de l'Ouest, par opposition à *Ostrogoth*, Goth de l'Est. La première partie, *wisi*, se rattache au nom germanique de l'occident : anglo-saxon *west*, scandinave *vestr*, ancien allemand *west*, *western*. Il est difficile d'admettre que ce soit seulement par un effet du hasard que ce terme se trouve si rapproché de l'anglo-saxon *westen*, désert, *weste*, *west*, ravagé, désert, ancien allemand *wäst*, scandinave *vast*, *vast*, mer, auxquels se lie le latin *vastus*, *vastum*). Se dit de l'une des deux races dont se composaient les Goths : *La nation wisigothæ*.

— Fig. Grossier, demi-sauvage. // On dit plus ordinairement OSTROGOTH.

— Substantiv. : Les Wisigoths. V. ce mot.

WISIGOTHIQUE ou **WISIGOTHIQUE** adj. (vi-zig-o-ti-ke — rad. *Wigoth*). Hist. Qui concerne les Wisigoths.

— Diplomat. *Écriture wisigothique*, Écriture usitée en Espagne pendant la domination des Wisigoths, et dont l'usage subsista dans ce pays jusqu'au xiii^e siècle.

— Jurispr. *Code wisigothique*, Collection de lois réunies par Alaric II en 506, pour ses sujets gaulois, et dont la plupart furent extraites du code Théodosien.

WISIGOTHIS ou **WISIGOTHIS**, dénomination par laquelle on désigne l'une des deux grandes branches de la nation gothique, celle qui s'établit à l'ouest du Borysthène, par opposition aux Ostrogoths (Goths de l'Est) qui s'étaient fixés à l'est du même fleuve. La nation gothique appartient à la race indo-germanique, ainsi que le prouvent les témoignages de l'histoire, qui concordent avec les inductions qu'on a pu tirer de la langue gothique telle qu'on la parlait vers la fin du iv^e siècle. Le savant Bopp a dit qu'en lisant la version de la Bible par Ulphilas il croyait tenir à la main un livre sanscrit. L'époque de l'arrivée des Goths en Europe est incertaine ; ce qu'on présume, c'est qu'ils seraient arrivés par le Caucase, auraient longé les côtes septentrionales du Pont-Euxin, traversé l'Allemagne en suivant le cours du Danube, puis, se dirigeant au nord, seraient arrivés sur les côtes de la Baltique, d'où ils seraient passés en Scandinavie. Là, en effet, nous trouvons une contrée qui a conservé d'eux le nom de Gothie. Combien de temps habiteront-ils cette partie de la Suède moderne ? L'histoire se tait sur ce point ; elle nous apprend seulement que ce pays fut désormais la patrie reconnue par leurs descendants, qui conquièrent l'empire romain. Leur mouvement rétrograde vers le sud commence vers la fin du ii^e siècle de l'ère chrétienne. Les tribus gothiques qui étaient restées sur le continent, chassées probablement par les Wendes, d'origine slave, remontèrent la Vistule, passèrent sur les deux rives du Borysthène et se répandirent, d'un côté, jusqu'au Danube et au Pont-Euxin, de l'autre jusqu'à cette mer et au Tanais. Leur inondation s'arrêta aux limites septentrionales de l'empire romain. C'est à peu près vers cette époque que s'opéra leur division en deux branches, ou pour mieux dire leurs tribus éparpillées se réunirent en deux faisceaux principaux au commencement du iii^e siècle après J.-C. Dans leurs attaques répétées contre l'empire romain, les Wisigoths et les Ostrogoths, fidèles à la signification du nom qu'ils avaient pris, conservèrent toujours leur poste respectif dans cette immense ligne d'invasion. C'est ainsi que, lorsqu'ils foulent le sol de l'empire, nous trouvons les Wisigoths en Espagne et au midi de la Gaule, et les Ostrogoths en Italie, séparés les uns des autres par la ligne du Var, comme ils l'étaient antérieurement par celle du Borysthène. Il serait difficile d'indiquer comment la royauté s'établit parmi les tribus gothiques des deux branches, mais il est probable que quelque chose d'analogue au pouvoir royal existait chez eux avant leur arrivée dans l'empire romain. D'ailleurs, chez tous les peuples dont la nationalité commence à se constituer, une famille finit par gagner un ascendant sur les autres familles, une tribu sur les autres tribus, et, les ministres du culte apportant leur concours efficace et intègre, la royauté est faite. Jomard affirme que les chefs des Wisigoths au iii^e siècle étaient regardés comme des aïeux, demi-dieux de leur mythologie. Cependant on ne reconnaît pas chez ce peuple le droit de succession au pouvoir, mais on choisissait parmi les membres de la famille. Les deux branches de la grande nation gothique avaient chacune leur dynastie, et il est à remarquer que les Wisigoths et les Ostrogoths ne se firent jamais la guerre, et que si quelquefois ils firent des expéditions en commun, obéissant alors à un même chef, ils ne se fondirent jamais en un seul Etat. L'expédition bien ou mal terminée, les deux parties de la nation se séparaient aussi paisiblement qu'elles s'étaient réunies.

Caracalla fut le premier empereur romain qui rencontra les Wisigoths en Transylvanie, l'an 213 après J.-C. Vers 239, ils passèrent le Danube, vainquirent les légions romaines, s'avancèrent jusque sous les murs de Marcianopolis et, après avoir ravagé le pays, se retirèrent au delà du Danube moyennant une forte rançon. Dix ans plus tard, ces Wisigoths, commandés par leur roi Cniva, repassèrent le Danube, prirent Philippopolis, en Thrace, et remportèrent sur les Romains une grande victoire, dans laquelle périrent l'empereur Decius et son fils. L'empereur Galus fut contraint d'acheter la paix par un tribut. Ces procédés indignes d'un grand peuple ne firent qu'enhardir les envahisseurs, qui, traversant le Pont-Euxin sur des barques, occupèrent la Crimée, ravagèrent les côtes de l'Asie Mineure et celles de la Grèce et menacèrent même l'Italie (259). L'empereur Claude repoussa par eux quelques succès qui lui valurent le surnom de Gothique, et Aurélien conclut avec les Wisigoths un traité qui leur accordait la paisible possession de la

Dacie, à condition de fournir des auxiliaires à l'empire. En 322, ils essayèrent de nouveau de troubler la paix de l'empire, mais Constantin le Grand sut les contenir (322). Peu de temps après, une nouvelle avalanche de barbares descendit du grand plateau asiatique sur l'Europe ; les Huns attaquèrent Ostrogoths et Wisigoths et brisèrent facilement l'empire qu'ils avaient formé dans l'Europe orientale. Les Wisigoths demandèrent aux Romains et obtinrent d'eux un asile sur la rive droite du Danube (375). Les historiens latins évaluent à 1 million d'âmes la population wisigothique qui fut alors admise sur le territoire de l'empire. Les exactions et les avanies des commissaires romains qui devaient régler le passage et l'établissement de ces hôtes dangereux les portèrent à la révolte. Fritigern, un de leurs chefs, se mit à la tête du mouvement, ravagea la Thrace et, aidé par une partie des Ostrogoths, gagna en 377 la fameuse bataille d'Andrinople, où fut tué l'empereur Valens. La brillante tactique de l'empereur Théodose parvint cependant à les contenir et même à les refouler vers le Danube ; ce prince les força à la soumission en leur permettant de demeurer dans la basse Pannonie et dans la Mœsie supérieure. Ils devaient fournir à l'empire un corps considérable d'auxiliaires. Ce contact avec les hommes et les institutions de l'empire ne les rendit que plus dangereux ; ils s'étaient, à la vérité, convertis au christianisme, mais ils professaient l'arianisme, ce qui augmentait leur animosité contre l'empire, dont la religion dominante était alors le catholicisme. A la mort de Théodose, le colosse romain se brisa en deux, et les empires d'Orient et d'Occident échurent à des princes incapables, tandis qu'Alaric se trouvait à la tête des Wisigoths. Les intrigues et les lâchetés de la cour de Constantinople, la rivalité de Rufin et de Stilicon amenèrent Alaric dans la Grèce, qu'il parcourut d'un bout à l'autre en véritable chef barbare (396). Rassis de rapines en Orient, Alaric marcha contre l'Italie ; Stilicon l'arrêta d'abord par sa victoire à Pollentia et le força à se retirer en Pannonie. Mais peu après, apprenant la mort de Stilicon, il revint à la tête de ses hordes (406), livra Rome au pillage (410), parcourut toute l'Italie comme un torrent dévastateur et alla mourir à Cosenza, dans la Calabre. Ataulphe, son beau-frère, hérita de sa puissance, mais ne suivit pas sa ligne de conduite. Convaincu que les Wisigoths étaient encore trop barbares pour fonder un empire durable, il ne songea qu'à affermir l'empire romain, tout en se réservant pour lui et les siens une bonne place au sein de l'empire qu'ils avaient dévasté. A la suite d'un traité signé en 412, les Wisigoths évacuèrent l'Italie et s'établirent dans le midi de la Gaule, entre la Loire et les Pyrénées, comme sujets d'Honorius. Deux ans après, Ataulphe épousa Placidie, sœur de l'empereur, et fonda le royaume des Wisigoths, qui bientôt s'étendit de la Loire jusqu'aux colonnes d'Hercule.

A partir de cette époque (412) commence une nouvelle période de l'histoire des Wisigoths, période qui dura trois siècles, depuis le mariage d'Ataulphe jusqu'à la conquête de l'Espagne par les musulmans en 712. Comme le *Grand Dictionnaire* consacre à chacun des rois wisigoths un article biographique, nous nous contenterons de donner une simple esquisse des annales historiques de ces trois siècles. La conquête de l'Espagne par les Wisigoths commença du vivant même d'Ataulphe, qui occupa Barcelone en 415. Wallia, successeur d'Ataulphe, agissant toujours au nom de l'empereur d'Occident, arracha d'autres provinces aux tribus barbares qui s'étaient établies dans la péninsule Ibérique : la Bétique aux Vandales, la Galice aux Suèves et la Lusitanie aux Alains. Théodoric I^{er} continua ces conquêtes et mourut dans les plaines de Châlons (451), en combattant avec le général romain Aetius contre le terrible Attila. A sa mort, ses trois enfants, Thorismund, Théodoric II (466) et Eurik I^{er} (466-484), montèrent sur le trône et achevèrent la conquête de l'Espagne. Ce fut sous Eurik que le royaume des Wisigoths parvint à son apogée de puissance ; ses frontières s'étendaient de la rive gauche de la Loire à la rive droite du Rhône, à la Méditerranée et à l'Atlantique. Sous le règne d'Alaric II, son fils, cette puissance éprouva un grand échec à la bataille de Vouillé (507), à la suite de laquelle les Wisigoths perdirent tout ce qu'ils possédaient dans les Gaules, moins la Septimanie. Ce fut le commencement de la décadence de ce royaume, décadence que ne put arrêter l'influence de Théodoric, roi des Ostrogoths qui s'était établi en Italie. Parmi les derniers rois des Wisigoths, nous citerons : Amalaric (511-531), Léovigilde (562-586), Récarède, Suintila (621-631), Vitiza, Vamba et Rodéric (711-712). Les factions qui désolaient le royaume furent la cause immédiate de sa chute ; le pays était divisé en deux partis hostiles : l'aristocratie, composée en grande partie de nobles Wisigoths, et le parti clercal, qui, en Espagne, comme dans tous les coins de la terre, voulait dominer et imposer ses créatures. Ce fut ce parti, à la tête duquel se trouvaient le comte Julien et Oypas, archevêque de Tolède et de Séville, qui appela les musulmans en Espagne ; le but de ce parti n'était pas

évidemment de soumettre le pays au joug du Coran, mais ils voulaient se servir des musulmans pour mettre sur le trône Eba, fils de Vitiza, à la place de Rodéric. La victoire de Xérès et les rapides succès des musulmans dans toute l'Espagne apprirent à ce parti les dangers que court un pays quand il s'y trouve des hommes assez insensés pour appeler les étrangers à la défense de leurs vœux étroits et égoïstes. A partir de cette époque, le nom de Wisigoths disparut de l'histoire, et il ne fallut pas moins de huit siècles de lutte pour rejeter le croissant au delà du détroit.

WISKI s. m. V. **WHISKEY**.

WISKI s. m. (oui-ski). Sorte de cahriole haut et léger, dont la mode fut apportée d'Angleterre : *Un avocat est un homme aimable, qui a de charmantes manières, qui mène à grandes guides un élégant wiski*. (Corm.) Chacun eut ses wiskis, ses vapeurs et son thé.

DEUILLE.

WISLICENUS (Gustave-Adolphe), théologien protestant allemand, né à Battau, près d'Ellenbourg, en 1803. Il commença en 1821 ses études théologiques à l'université de Halle, où il devint l'un des membres les plus ardents de la Burschenschaft. Impliqué, pour ce motif, dans les poursuites exercées contre les démocrates, il passa l'année 1824 en prison à Berlin et à Köpenik et fut ensuite condamné à douze années de détention dans une forteresse. Gracie en 1829, il continua ses études à Berlin, devint, en 1834, pasteur d'une paroisse des environs de Querfurth et fut nommé, en 1841, ministre de l'église du Marché-Neuf, à Halle. Il s'y affilia à la Société des Amis protestants et, dans une de leurs assemblées tenue à Köthen le 29 mai 1844, il prononça un discours dans lequel il soutenait que ce n'est plus en fait la Bible, mais bien l'esprit de raisonnement seul que nous devons regarder comme autorité dominante. Ce discours excita contre l'orateur le professeur Guericke de Halle, qui déclara que son point de vue était antichrétien et qui exhorta à diverses reprises les autorités ecclésiastiques à sévir contre lui. A la même époque, un certain nombre d'ecclésiastiques orthodoxes lui retirèrent la communion chrétienne et dénièrent toute confraternité avec lui. Le consistoire de la province de Saxe lui ordonna de produire le manuscrit de son discours à Köthen, ainsi que ceux des trois sermons qu'il avait prononcés pendant les trois derniers jours fériés ; comme il avait parlé en improvisant dans ces quatre circonstances, il ne put que donner un compte rendu de ce qu'il avait dit ; mais, en même temps, il publia une brochure intitulée *Au-dessus de l'écriture ou au-dessus de l'esprit?* (Leipzig, 1845), dans laquelle il faisait un exposé complet de ses opinions. L'autorité ecclésiastique le cita alors devant une assemblée de pasteurs qui devait avoir lieu le 5 mai 1845 ; il ne tint nul compte de cette citation, mais dut se soumettre le 8 mai au colloque de Magdebourg, qui se réunissait de nouveau, le 14 du même mois, à Wittenberg. Il se composait des conseillers consistoriaux Twisten, Sneathage, Heubner et Muller. A la fin de la délibération, on engagea Wislicenus à prendre un congé, qu'on prolongea ensuite, et, le 14 juin, on l'informa qu'une instruction disciplinaire allait être ouverte contre lui, parce qu'il s'était écarté de la base et des ordonnances de l'Eglise évangélique. Le résultat de cette instruction fut la suspension, puis, en 1846, la destitution définitive du pasteur. Il a lui-même raconté son procès dans la brochure intitulée : *la Destitution du pasteur Wislicenus de Halle* (Leipzig, 1846). Il n'en demeura pas moins à Halle en qualité de pasteur de la commune libre de cette ville ; mais il s'attira, quelques années plus tard, de nouvelles poursuites par son ouvrage intitulé : *la Bible à la lueur de la civilisation de notre époque* (Leipzig, 1853). Prévoyant une issue fâcheuse à ce nouveau procès, il s'empressa de quitter la Prusse, et il était hors d'atteinte lorsqu'en septembre 1853 il fut condamné à un emprisonnement de deux ans. Il partit au mois de novembre suivant pour l'Amérique, avec sa famille, et prêcha d'abord à Boston. En mai 1854, il se rendit à New-York et fonda à Hoboken, près de cette ville, une institution pédagogique. Mais les circonstances étant peu favorables en Amérique à cette époque, il revint en Europe au mois de mai 1856 et, traversant la France, alla fonder une nouvelle institution à Zurich, où il écrivit différents ouvrages, entre autres la *Bible pour les lecteurs qui raisonnent* (Leipzig, 1863-1864, 2 vol.). Il a encore renoncé depuis à l'enseignement et s'est retiré à Flunders, près de Zurich, où il s'occupe de travaux littéraires.

WISLICENUS (Jean), chimiste allemand, fils aîné du précédent, né à Kleinichstedt en 1835. Il venait de commencer ses études universitaires, lorsqu'il fut forcé de suivre son père en Amérique. A son retour en Europe en 1856, il poursuivit ses études à Zurich, puis à Halle et se fit recevoir agrégé de chimie à l'université de Zurich. Il y est devenu successivement professeur à l'école cantonale (1861), professeur extraordinaire à l'université et directeur du laboratoire de cette dernière (1864), et enfin professeur ordinaire (1867). Outre différents mémoires insérés

dans des recueils de chimie, on a de lui une *Théorie des types mêlés* (Berlin, 1859).

WISLICENUS (Hugo), philologue allemand, frère du précédent, né à Kleinichstedt en 1836, mort en 1866. Il fut professeur à l'institution de son père à Hoboken, en Amérique, étudia ensuite, à partir de 1856, à Zurich, d'abord les sciences mathématiques et naturelles, puis la philologie allemande ancienne, et se fit recevoir agrégé pour cette faculté à l'université de la même ville. Il y devint ensuite professeur à l'école cantonale, ainsi qu'au séminaire de Kusanacht, et périt malheureusement sur le Todi, pendant un voyage entrepris pour rétablir sa santé. Nous citerons, parmi ses écrits : la *Symbolique du soleil et du jour dans la mythologie germanique* (Zurich, 1862), et *Loki, le Poème des Nibelungen*, le *Temple de Bacchus à Athènes*, dissertations éditées par son père (Zurich, 1867). — C'est à la même famille que les précédents qu'appartient Frédéric-Adolphe Wislicenus, né à Königssee, en Thuringe, en 1810. Il fit ses études médicales à Wurtzbourg et, ayant pris part en 1833 à l'attentat de Francfort, se réfugia à Zurich, où il se fit recevoir docteur la même année. Expulsé l'année suivante pour avoir pris part à l'expédition des Savoyards, il partit pour l'Amérique et s'établit, comme médecin praticien, à Saint-Louis-sur-le-Missouri. Il s'est fait connaître en Europe par un intéressant *Mémoire sur un voyage dans le nord du Mexique* (Brunswick, 1850).

WISLOK, rivière des Etats autrichiens (Galicie). Elle naît sur le versant N. des Karpathes, arrose les cercles de Sanok, d'Islo et de Rzeszow et se jette dans le San, à 8 kilom. N.-E. de Gradisca ; cours de 250 kilom.

WISLOKA, rivière de Galicie, dans les cercles de Sanok et de Tarnow. Elle se jette dans la Vistule ; cours de 140 kilom.

WISMAR, ville forte et maritime de l'Allemagne du Nord, dans le grand-duché de Mecklembourg-Schwerin, chef-lieu de la seigneurie de son nom, à 31 kilom. N. de Schwerin, sur une baie de la Baltique, où elle a un port de commerce, l'un des meilleurs de la Baltique ; 13,500 hab. Gymnase ; chantiers de constructions navales ; fabrication de cartes à jouer, toiles à voiles, tabac, cuirs, bière ; fonderie de cloches, distillerie d'eau-de-vie ; pêche active ; service de bateaux à vapeur entre ce port et Copenhague. Commerce actif ; les importations consistent principalement en charbon de terre, fers, boissellerie, sel et soude, liqueurs alcooliques, machines ; les exportations ont pour objet les grains et les graines oléagineuses. Wismar, bâtie sur un terrain sablonneux et plat, possède quelques édifices dignes d'attention, entre autres : l'église Sainte-Marie, construction gothique à trois nefs ; l'église Saint-Jean, dominée par une grande tour en partie ruinée ; l'hôtel de ville ; le théâtre ; le *Fürstenhof*, transformé en caserno et où l'on remarque d'étranges sculptures représentant des diables et des diabesses, etc. Parmi les promenades, nous citerons : le *Lindengarten* et le *Schutzengarten*. Cette ville, fondée en 1229, fit partie de la ligue hansatique, et appartint à la Suède de 1648 à 1803 ; à cette dernière date, elle fut cédée au Mecklembourg-Schwerin pour une période de cent ans, comme gage d'une dette. Un service régulier de bateaux à vapeur a été établi entre Wismar et Copenhague.

WISMAYR (Joseph), écrivain allemand, né à Freysing en 1767, mort en 1853 à Munich, où, après avoir occupé divers emplois dans l'enseignement public, il était devenu, en dernier lieu, membre du conseil supérieur des études. On a de lui : *Principes de la langue allemande* (1795, 2 parties) ; *Germes et fruits pour l'encouragement et l'embellissement de la jeunesse allemande* (1797, 2 vol.) ; *Ephémérides de la littérature italienne à l'usage des Allemands* (1800) ; *Panthéon de l'Italie, Biographies des Italiens les plus célèbres* (1818, 3 vol.).

WISNIEWSKI, nom de plusieurs Polonais célèbres. V. **WISZNIEWSKI**.

WISNIEWIECKI (Michel-Koributh), roi de Pologne. V. **KORIBUTH**.

WISOWITZ, ville de l'empire d'Autriche, dans la Moravie, cercle et à 31 kilom. N.-E. de Hradisch, sur la Drenwiza ; 2,840 hab. Fabrication active et commerce de draps ; papeterie.

WISPÉL s. m. (vi-spél). Métrol. Mesure de capacité allemande, valant 1,052^{lit}, 92 à Hambourg pour le blé, 1,246^{lit}, 68 dans le duché de Brunswick, 1,313^{lit}, 52 à Berlin, 1,495^{lit}, 58 dans le Hanovre, 1,579^{lit}, 50 à Hambourg pour l'avoine et l'orge.

WISSANT, bourg et commune de France (Pas-de-Calais), canton de Marquise, arrond. et à 22 kilom. N.-E. de Boulogne ; 1,150 hab. Fabrication de couperose. Vestiges d'un camp romain ; tumulus. Ce bourg est l'ancien *Portus Itius* des Romains, où César s'embarqua pour passer en Grande-Bretagne ; il fut juda une cité maritime importante par son commerce et l'un des endroits les plus fréquentés pour le passage des Gaules en Angleterre. Les barbares du Nord la détruisirent en 642 ; Louis d'Outre-mer la fit rétablir, ainsi que le port, en 933 ; Jean de Mortaing y équipa une

flotte en 1193 pour attaquer l'Angleterre; Louis VII et Louis XI s'y embarquèrent pour aller visiter le tombeau de Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry. Edouard III y débarqua en 1328; il s'en empara en 1346 après la bataille de Crécy, la fit fortifier, puis la démantela après la prise de Calais. Vers cette époque, les sables s'accumulèrent dans le port en telle quantité, qu'il n'en reste plus aujourd'hui la moindre trace.

WISSADULE s. m. (vi-sa-du-le). Bot. Genre d'arbustes, de la famille des malvacées, tribu des sidées, comprenant quatre espèces, qui habitent l'Asie et l'Amérique tropicale.

WISSCHER (Corneille), graveur hollandais. V. Visscher.

WISSE s. m. (vi-se). Métrol. Mesure de capacité pour les matières sèches, usitée dans les Pays-Bas, et valant 1,000 litres. Il On l'appelle aussi *SCHIEPSTON*.

WISSEMBOURG, ancienne ville de France (Bas-Rhin), chef-lieu d'arrondissement, à 58 kilom. de Strasbourg, au pied des Vosges, sur la Lauter. Cette ville, ancienne place forte, déclassée en 1867, a été cédée à la Prusse par le traité de Francfort (10 mai 1871), et elle fait partie depuis lors de l'Alsace-Lorraine; 5,247 hab. Brasseries, tanneries, mégisseries, imagerie; fabriques de savon, de chemises de flanelles, de broderie, etc. Wissembourg possède quelques monuments intéressants au double point de vue historique et archéologique. Nous citerons : l'église Saint-Pierre-et-Saint-Paul, magnifique édifice de la deuxième moitié du XIII^e siècle, construit sur l'emplacement d'une église du XII^e, dont il ne reste plus qu'une haute tour carrée. Cette tour, par conséquent la partie la plus ancienne de l'édifice, appartient au style roman; elle est percée d'ouvertures en plein cintre, à baies doubles ou triples, séparées par des colonnettes romanes au nord et à l'est, et par des pieds-droits sur les autres côtés. Une tour octogonale, flanquée de tourelles élégantes, entre lesquelles s'ouvrent des fenêtres ogivales, s'élève à l'intersection de la nef et du transept. Cette tour est surmontée par un loup couronné sphérique, que termine un campanile vulgaire. On accède à l'intérieur de l'édifice par une charmante porte s'ouvrant sur le collatéral de droite et sculptée, avec porche. L'intérieur se compose d'une nef principale, magnifique dans ses proportions comme dans ses détails; elle se divise en sept travées éclairées par des fenêtres géminées en ogive et s'appuyant sur des colonnes rondes, à chapiteaux ornés de feuillages variés. Les nervures ogivales de la voûte se réunissent et forment de gracieuses clefs. Le tour octogonale de la croisée, supportée par quatre piliers hardis, se termine par une colonne à huit pans. Sept grandes fenêtres ogivales à meneaux éclairent le chœur en abside; une belle rose est ouverte à l'extrémité sud du transept. Enfin, il faut encore signaler un beau vestibule, sur la voûte hardie duquel repose le buffet d'orgue. Au haut du collatéral de gauche se trouve l'ancienne salle capitulaire, aujourd'hui convertie en sacristie, et le long du mur nord de la nef on voit encore une des galeries de l'ancien cloître, œuvre du XIV^e siècle, remarquable par ses triples baies ogivales et les sculptures de ses chapiteaux d'après nature, offrant une série nombreuse de feuillages empruntés à la flore du pays. A l'extrémité de cette galerie, à la suite du croisillon nord de l'église, un bâtiment de construction moderne contient le plus ancien monument de Wissembourg; c'est une chapelle du XI^e siècle (1033), divisée en trois nefs par des colonnes moulurées en grès vosgien, à lourds chapiteaux cubiques. Saint-Pierre possède encore de beaux fragments de verrières des XIII^e, XIV^e et XV^e siècles, un sépulcre du XV^e siècle, plusieurs groupes de sculptures d'une remarquable exécution, enfin des peintures nombreuses, intéressants spécimens de l'art au moyen âge, longtemps cachées sous le badigeon et remises au jour depuis quelques années avec beaucoup d'intelligence. On remarque encore à Wissembourg : l'église ogivale des Dominicains, devenue une dépendance de la caserne de cavalerie; l'hôpital militaire, ancien couvent des Recollets; l'hôtel de ville, bel édifice dans le style du XVIII^e siècle, bâti en 1741, en remplacement de celui que l'incendie consuma en 1677, et plusieurs maisons capitulaires de la même époque. Le temple protestant, ancienne église Saint-Jean, renferme un magnifique buste de Luther par Ohnacht. Les promenades de la ville consistent en quelques allées tracées tant au centre de la ville que sur le quai de la Lauter, et en une assez belle esplanade plantée d'arbres, près de la porte de Haguenau.

— *Célébrités*. Wissembourg a vu naître : le moine Otfried, l'un des premiers écrivains qui, au IX^e siècle, tentèrent de faire de la langue allemande une langue littéraire, et Bernard Hertzog, auteur d'un *Chronique d'Alsace* imprimée en 1598 et pleine de détails précieux pour l'histoire de la province.

— *Histoire*. Wissembourg doit son origine à une abbaye royale fondée au VIII^e siècle, enrichie par Dagobert II, et autour de laquelle se groupa peu à peu un hameau. Ce hameau était devenu au XIII^e siècle une commune puissante, gouvernée par un magistrat civil, élu par les bourgeois; plus tard, les

corps de métiers obtinrent aussi, non sans lutte, droit d'élection. Telle était en 1469 l'importance de Wissembourg, que les habitants ne craignirent pas de se révolter contre le comte palatin Frédéric le Victorieux, qu'ils accusaient d'une usurpation préjudiciable à leurs intérêts. Après une vaine tentative d'intervention pacifique de la part du pape Paul II, le comte vint assiéger la place où, suivant une chronique, ses batteries lancèrent en soixante et onze jours plus de deux mille projectiles, qui n'y firent à dire vrai que des dégâts à peu près insignifiants. Les Wissembourgeois, en revanche, reçurent rudement leur agresseur, qui se décida enfin à la retraite. Ils étaient, à cette époque, d'accord avec leur abbé, dont les riches possessions étaient le principal objet de la convoitise du comte; mais au XVI^e siècle cet accord avait disparu; les premiers symptômes de la Réforme furent le signal de la rupture. En 1525, les bourgeois, forcés de céder tout d'abord devant les foudres religieuses, saisirent avec empressement l'occasion de secouer le joug, à eux présentée par la révolte des rustaubs. Ils prirent à cette révolte une part considérable et ils avaient même fourni des munitions et machines de guerre pour l'occupation de Saint-Remy, principale forteresse qui défendait le monastère, quand la défaite des rustaubs à Saverne, par le duc Antoine de Lorraine, changea la face des affaires. L'abbé Rufiger, réunissant ses troupes à celles de l'archevêque de Trèves, vint assiéger Wissembourg au nom de l'empereur, et la place dut se rendre à discrétion. Le vainqueur punit sévèrement ceux qui avaient pris plus directement part à la révolte, et leva aux habitants toute l'artillerie qui garnissait leurs arsenaux, frappa les bourgeois de la contribution de guerre, énorme pour l'époque, de 8,000 florins et, frappant la cité dans ses privilèges les plus chers, lui ôta, pour la donner au comte palatin, la nomination du prévôt impérial. Ce droit ne lui fut restitué qu'en 1559. En même temps, les ministres protestants installés à Wissembourg furent expulsés, mais ces rigueurs furent impuissantes à arrêter le progrès de la religion naissante; en 1534, Georges Kess, curé de Saint-Michel, un des principaux pasteurs de la Réforme, était autorisé par le chapelain, sur la demande du magistrat, à continuer ses fonctions jusqu'au prochain concile. L'exemple du pasteur entraîna ses propres paroissiens, ceux de l'église Saint-Jean et tous les membres du gouvernement civil de la ville. Néanmoins, Wissembourg fut à cette époque en butte à des persécutions nombreuses et eut ses martyrs de la foi religieuse. En 1552, la ville souffrit beaucoup du passage de l'armée française qui portait secours aux Etats protestants de l'Allemagne, et Albert de Brandebourg leva sur elle une contribution de 10,000 francs. La guerre de Trente ans lui fut encore plus fatale; une nouvelle indemnité de 15,000 florins, exigée par les Suédois lors de leur départ de l'Alsace, acheva de ruiner la ville, dont les désastres avaient fini par réduire la population au chiffre incroyablement bas de 140 habitants. En 1673, la guerre avec l'empire obligea Louis XIV à démanteler les fortifications de la ville, trop faibles pour la défendre. Pris et repris par les deux partis, Wissembourg finit, en 1677, par être livré aux flammes. La guerre de la succession d'Espagne renouvela ces malheurs; le prince de Bade s'empara de la place le 24 avril 1702; c'est alors que furent élevées les célèbres lignes de la Lauter, qui se prolongent sur la ligne droite de cette rivière pendant un espace de 3 lieues. L'année suivante, les impériaux furent obligés d'évacuer la ville, et les Français rasèrent ces lignes formidables. Elles furent de nouveau relevées par l'ennemi en 1704, mais le maréchal de Villars réussit à les reconquérir définitivement (1705). De 1719 à 1725, le roi de Pologne, Stanislas Leszcynski, séjourna à Wissembourg avec sa femme, sa fille et quelques gentilshommes polonais. C'est là, ou plus exactement à sa maison de campagne de Saint-Remy, très-proche de la ville, que le duc d'Antin vint, en 1725, demander au marquis déchu la main de sa fille Marie Leszcynska pour Louis XV. Pendant la guerre de la succession d'Autriche, en 1744, le 5 juillet, le duc de Lorraine s'empara de Wissembourg et se saisit en même temps des lignes, afin de couper les communications à l'armée du maréchal de Coigny, qui se trouvait alors près de Spire; mais le maréchal, avec une audace heureuse ne s'en fit pas moins jour à travers l'ennemi, deux fois supérieur en nombre, et Wissembourg fut repris le soir même du jour où les impériaux y étaient entrés. L'armée française ne pouvait cependant s'y maintenir; elle se replia en bon ordre sur Strasbourg et l'ennemi entra dans la place. En 1746, instruit par cette dure expérience, le gouvernement français fit relever les fortifications sous la direction de Cornmontagne. Les guerres de la Révolution ayant de nouveau amené l'ennemi en Alsace, l'armée française se retira derrière les lignes de la Lauter. Elle s'y serait maintenue sans la trahison du général Darlande, qui passa à l'Autriche et le 11 septembre 1793 avec un corps ennemi surprendre le camp qu'il avait lui-même commandé. L'entreprise réussit, mais les républicains indignés attaquèrent trois

jours après les Autrichiens avec une telle vigueur que, à la suite d'un engagement meurtrier, ces derniers furent réduits à fuir, abandonnant précipitamment leurs armes et leurs munitions de guerre. Le 13 octobre, après la bataille de Firmasen, les coalisés poursuivirent l'armée du Rhin jusqu'aux lignes, mais sans parvenir à les entamer tout d'abord; un corps d'émigrés, commandé par le prince de Condé, fut plus heureux, et Wissembourg fut de nouveau perdu pour les républicains. « Les lignes, dit le savant historien qui nous fournit ces détails, n'étaient cependant pas encore perdues; mais au bruit de la marche des Prussiens à travers les Vosges et de leur jonction prochaine avec les Autrichiens, l'armée républicaine battit en retraite sur Haguenau et la Moder. Déjà le général Wurmsor avait commencé le siège de Landau, et cette place, après avoir résisté à un bombardement de cinquante heures, réduite aux abois par la disette, allait être obligée de se rendre, lorsque le général Hoche, auquel la Convention venait de donner la mission de sauver la république, ordonna une attaque sur toute la ligne de la Lauter. Les Autrichiens avaient pris position près du château de Geissberg, où ils avaient placé trois bataillons; leur camp était assis sur les hauteurs; les Français, enflammés par la nouvelle de la prise de Toulon, s'emparèrent d'abord du château et, malgré la plus vive résistance, chassèrent ensuite l'ennemi de sa position. Les Autrichiens laissèrent sur le terrain leur artillerie, une immense quantité de munitions et de vivres et de nombreux équipages. Le vainqueur entra dans Wissembourg, et la délivrance de Landau, effectuée le lendemain 27 décembre, fut le prix de ce beau fait d'armes. » En 1814, l'ennemi reparut de nouveau devant Wissembourg; le général Rapp mit 15,000 hommes sur les lignes de la Lauter, et malgré la supériorité énorme des alliés (60,000 hommes environ) il serait parvenu à s'y maintenir, sans le départ du quatrième corps, commandé par le général Gérard, qui fut forcé d'aller rejoindre la grande armée dans le Nord. Rapp se décida alors à battre en retraite, et Wissembourg tomba entre les mains de l'ennemi. Les traités de 1815 rendirent cette ville à la France. Au début de la guerre de 1870-1871 entre la France et la Prusse, Wissembourg fut le théâtre de la première de nos défaites. Le 4 août 1870, la division du général Abel Douay, forte de 9,000 hommes, campait sur le Geissberg, hauteur qui domine Wissembourg au sud-est. Il était neuf heures du matin et les soldats apprêtaient la soupe, lorsque soudain le canon retentit. Une forte batterie de position, établie sur les hauteurs, tira sur Wissembourg. Le corps de Douay se trouvait en présence de l'armée du prince royal, forte de 180,000 hommes. Surpris dans sa position, le général Douay, malgré l'écrasante supériorité du nombre, engagea le combat, au lieu de se replier sur le gros du corps d'armée. Il fit avancer son artillerie sur la route de Wissembourg, la mit en position sur l'autre rive de la Lauter et disposa ses troupes en tirailleurs, sur un front de 2 kilomètres. Nos soldats, s'élançant au pas de course, traversèrent la Lauter et arrivèrent au pied des hauteurs où les Allemands se trouvaient embusqués, cachés dans les arbres et abrités par des monticules de terre. De l'ennemi invisible partit tout à coup une terrible fusillade. Nos soldats, criblés de balles et d'obus, engagèrent un combat acharné contre 40,000 hommes, 1 contre 5. Mais le général Douay fut frappé à mort; les Allemands s'emparèrent du château de Schaffenberg et de Wissembourg, malgré l'héroïque résistance du 74^e de ligne, et le général Pellé, investi du commandement, ordonna la retraite, après avoir fait mettre les drapeaux des régiments au centre de la division décimée. Le combat de Wissembourg livra aux Allemands l'entrée de l'Alsace, où pénétra le flot de l'invasion. Wissembourg resta depuis lors au pouvoir de l'ennemi.

Cette ville était jadis défendue par ses fortifications et par les châteaux forts de Saint-Germain, Saint-Paul, Saint-Pantaleon et Saint-Remy. Ces châteaux ont aujourd'hui disparu; il n'en reste d'autre souvenir qu'un ouvrage de défense à Saint-Remy, et à Saint-Paul une tour féodale englobée dans une ferme.

WISSEMBOURG ou **WESSEMBOURG**, ville de Bavière (Franconie moyenne), sur la Rezat, à 55 kilom. S. de Nuremberg; 4,600 hab. Ancienne ville libre impériale. Fabriques de bijouterie, orfèvrerie, aiguilles.

WISSENBACH (Jean-Jacques), jurisconsulte allemand, né à Frohnschausen (Nassau) en 1607, mort en 1665. Il professa le droit à Heidelberg, puis à Franeker, et fit un voyage en France et en Angleterre. Ses principaux ouvrages sont : *Disputationes ad jus civile* (Franeker, 1648, in-4°); *Disputationes ad Pandectas* (1661, in-4°); *Disputationes ad Institutiones* (1666), etc.

WISSING (William), peintre hollandais, né à Amsterdam en 1656, mort en 1687. Il fit ses études artistiques à La Haye sous la direction de Boddaens et passa de bonne heure en Angleterre, où il s'attacha à imiter la manière de Pierre Lely, auquel il succéda dans la faveur du public, comme peintre de portrait. Il contre-balança même quelque temps

celle du fameux Kneller, qui était alors au plus fort de sa vogue; mais la mort prématurée de Wissing délivra Kneller d'un rival dangereux. Parmi les portraits exécutés par cet artiste, on cite ceux de Charles II, de la reine, de Jacques II, du duc de Monmouth, du prince et de la princesse d'Orange, etc.

WISSOWATZI (André), théologien unitaire, né à Philippowie (Lithuanie) en 1608. Petit-fils, par sa mère, de Fauste Socin, il fit ses études à Leyde, visita l'Angleterre et la France, devint ministre en Volhynie, fut proscrit à cause de ses doctrines et se réfugia en dernier lieu en Hollande, où il mourut en 1675. La plupart de ses écrits sont oubliés aujourd'hui. On cite cependant une these antitrinitaire (*Religio rationalis*), qui fut réfutée par Leibniz.

WISTAR (Gaspard), anatomiste américain, né à Philadelphie en 1761, mort en 1818. Il fit ses études médicales dans sa ville natale, reçut en 1782 le grade de bachelier en médecine, passa l'année suivante en Europe et alla continuer ses études d'abord à Londres, puis à Edimbourg, où il fut reçu docteur en 1786. De retour dans sa patrie en 1787, il y devint presque aussitôt médecin du dispensaire récemment établi à Philadelphie et, la même année, fut élu membre du collège des médecins et de la Société philosophique américaine. En 1789, on lui offrit la chaire de chimie du collège de Philadelphie, place qu'il accepta non sans beaucoup d'hésitation, à cause de la rivalité déplorable qui existait alors entre cette école et l'université de Pensylvanie. Cette rivalité cessa, et Wistar fut pour beaucoup dans ce pacte d'union. Au mois de janvier 1792, il fut nommé professeur adjoint d'anatomie, de chirurgie et d'accouchement à l'université et, après la mort de Shippen en 1808, devint professeur en titre. Son zèle dans l'enseignement fut sans bornes, et il sut inspirer aux élèves l'amour de la science. On lui doit, outre divers articles insérés dans des collections académiques, l'ouvrage suivant, qui est classique aux Etats-Unis : *Système d'anatomie et d'usage des étudiants en médecine* (Philadelphie, 1812, 2 vol. in-8°).

WISTÉRIE s. f. (oni-sté-ri — de *Wistar*, natural. amer.). Bot. Genre d'arbustes grimpants, de la famille des légumineuses, tribu des phaséolées, formé aux dépens des cycines, et comprenant plusieurs espèces, qui croissent dans l'Asie orientale et l'Amérique du Nord : *On cultive fréquemment aujourd'hui la Wistérie de Chine, connue vulgairement sous son ancien nom de glycine de la Chine*. (P. Ducharme.) Il On dit aussi *WISTARIE*.

WISZNEWSKI (Antoine PRUSS), érudit polonais, né à Lenzica en 1718, mort en 1774. Il fit ses études chez les jésuites et entra ensuite dans leur ordre. Il s'y distingua bientôt par ses connaissances étendues dans les différentes branches des sciences et des lettres, et, en 1746, il fit paraître ses *Propositiones philosophicae ex physica recentiorum*, dans lesquelles il se prononçait en faveur des découvertes des modernes en physique. Cet ouvrage souleva contre Wiszniewski de vives attaques de la part surtout des jésuites, qui, outre qu'ils étaient les adversaires déclarés des jansénistes, n'admettaient pas que l'on pût mettre en doute les doctrines d'Aristote; mais la violence même de ces attaques les fit dédaigner de celui contre lequel elles étaient dirigées, et il ne se donna pas la peine d'y répondre. Devenu précepteur du jeune prince Lubomirski, Wiszniewski le suivit en Italie et en Allemagne et se rendit plus tard en France et en Angleterre. Dans ces différentes contrées, il suivit les cours des plus célèbres universités et, de retour à Varsovie, y fut nommé professeur de philosophie et de mathématiques au collège des nobles, chaire qu'il occupa avec beaucoup d'éclat jusqu'à sa mort. On a de lui : *Histoire de la Pologne et de son droit public* (Varsovie, 1759); *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence*, traduit de Montesquieu en polonais (Varsovie, 1762, in-8°); *Grammatica gallica brevis et facilis ad usum scholarum* (Varsovie, 1775, in-8°).

WISZNEWSKI (Michel PRUSS), littérateur polonais, de la famille du précédent, né à Friejowka (Galicie) en 1793, mort en 1866. Après avoir fait ses premières études au lycée de Krzemieniec, en Galicie, sous la direction du célèbre Thadée Czacki, il alla continuer ses cours à Paris sous les professeurs les plus célèbres, tels que MM. Guizot et Cousin, qu'il connaissait personnellement, et les termina à l'université d'Edimbourg, où il se concilia l'estime de Walter Scott, d'Hamilton et d'autres grands littérateurs de l'époque. En 1823, il devint professeur de philologie à Krzemieniec et, deux ans plus tard, partit pour l'Italie dans l'intérêt de sa santé. Il habita ensuite plusieurs années la France méridionale. La révolution de Pologne, en 1831, le trouva dans ses terres de Volhynie. Il franchit aussitôt les frontières polonaises sous les fusils des Russes pour combattre les ennemis de sa patrie. Il conseilla de soulever en même temps la Volhynie et la Lithuanie, faisant observer avec raison que sans l'appui d'un mouvement général on serait écrasé; mais il ne put faire

partager ses convictions aux chefs du gouvernement civil et, après la chute de l'insurrection, se retira à Cracovie. Il fut nommé professeur d'histoire universelle et d'histoire de la littérature polonaise à l'université de cette ville, et, lors des événements de 1846, il fut élu président du gouvernement national. Ce fut en majeure partie à la sagesse des mesures qu'il prit à cette époque que Cracovie dut d'être préservée des massacres qui ensanglantèrent le reste de la Galicie. Interné peu de temps après par l'Autriche, il recouvra la liberté en 1848, lors de la révolution de Vienne qui ouvrit toutes les prisons politiques, et se retira en Italie, où l'un de ses fils établit à Gênes une maison de banque. On a de lui un grand nombre d'ouvrages précieux, non-seulement à cause de la pureté du texte, mais surtout parce qu'ils renferment de véritables trésors de documents sur les matières qu'ils traitent. En tête de tous se place l'*Histoire de la littérature polonaise* (Cracovie, 1840-1857, 10 vol. in-8°), qui, bien qu'incomplète, puisqu'elle ne s'étend que jusqu'à la première moitié du XVII^e siècle, n'en est pas moins l'un des plus beaux monuments de la langue polonaise. Ses études à Edimbourg l'avaient conduit à écrire, sous ce titre : la *Méthode de Bacon pour l'explication de la nature* (Cracovie, 1834), un ouvrage qui a eu le mérite d'accélérer éminemment l'essor des études philosophiques en Pologne. Parmi ses autres écrits, nous citerons encore : *Caractères de l'esprit humain* (Cracovie, 1839, in-12, 2^e édit., 1842); *Mémoires pour l'histoire et la littérature polonaise* (Cracovie, 1835, 4 vol.); la *Sagesse humaine, ses forces, ses qualités et les moyens de la perfectionner* (Cracovie, 1848, in-12).

C'est à son école, ainsi qu'à celle des Lelwel, des Mickiewicz, etc., que s'était formée une élite de jeunes esprits qui, par leurs écrits nationaux, ont préparé pour leur pays le grand mouvement de résurrection morale qui a éclaté en 1863 et qui se continue toujours en silence, malgré l'oppression moscovite. Au moment de sa mort, Wisniewski s'occupait spécialement d'une *Histoire de Napoléon I^{er}*, envisagée surtout au point de vue de son génie militaire.

WIT, dieu de la justice et de la vengeance, chez les Slaves. L'idée de justice chez ces peuples était inséparable de celle de l'égalité, qui a produit la peine du talion.

WIT (Jacob DE), peintre hollandais, né à Amsterdam en 1695, mort dans la même ville en 1754. Il excellait surtout dans l'exécution de tableaux représentant des groupes d'enfants ou reproduisant des objets sculptés. On cite, parmi ses œuvres les plus remarquables, six toiles conservées au musée de Cassel, dont quatre représentent les *Saisons*; au musée de Rotterdam, deux *Allégories*, peintes en grisaille; au musée de l'Ermitage, à Saint-Petersbourg, les *Sciences et les arts*, allégorie; deux *Bacchantes d'enfants*, *Cupidon et les Génies de la chasse*; enfin, il a exécuté dans l'une des salles de l'hôtel de ville d'Amsterdam des peintures qui imitent à tel point la sculpture sur bois, qu'elles trompent l'observateur le mieux exercé.

WIT (Ferdinand-Jean), dit de *Doering*, homme politique allemand, né à Altona en 1800, mort en 1863. Il fut élevé au Johanneum d'Altona et alla en 1817 commencer ses études universitaires à Kiel, d'où il passa à Jena, où il eut Charles Follen pour condisciple et pour compagnon de logement. Devenu l'un des membres les plus actifs de la Burschenschaft, il se vit forcé de prendre la fuite en 1819 et se retira en Angleterre, où il fournit au *Morning Chronicle* un grand nombre d'articles aussi vifs que spirituels sur l'état de l'Allemagne. Appelé à Paris par son oncle maternel, le baron Eckstein, il se trouva, dans les salons du comte de Serre, qui était alors grand chancelier, en relation avec les hommes d'Etat les plus éminents de la France et eut ainsi l'occasion de modérer et de rectifier ses opinions politiques. Les intrigues auxquelles il prit part amenèrent, en 1821, son arrestation en Piémont; mais son activité de conspirateur n'en fut pas ralentie, et, pendant les cinq années suivantes, il fut emprisonné tour à tour en Italie, en Prusse, en Autriche, en Bavière et en Danemark. Après avoir recouvré la liberté, il se maria en 1828 avec une dame fort riche et acheta dans la haute Silésie un domaine, où il fixa sa résidence. Il chercha surtout à développer les sociétés de tempérance et fut, en outre, en 1848, l'objet des attaques des démocrates, qui l'accusaient d'appartenir au parti ultramontain. Il a lui-même raconté ses aventures dans les ouvrages suivants : *Etacubrations d'un prisonnier d'Etat* (Brunswick, 1827); *Fragments de ma vie et de mon temps* (Brunswick, 1827-1830, 4 vol.); et *Ma jeunesse et mes voyages* (Leipzig, 1852).

WITCHELL (George), astronome et géomètre anglais, né en 1728, mort en 1785. De très-bonne heure il s'adonna à l'étude des sciences, qu'il ne cessa de cultiver, tout en exerçant la profession d'horloger, puis il devint professeur de mathématiques à Londres, membre de la Société royale (1767) et enfin grand maître de l'Ecole de marine à Portsmouth. Outre des articles scientifiques publiés dans le *Diary*, le *Gentleman's Magazine*, etc., on lui doit une carte du passage de l'ombre

de la lune sur l'Angleterre pendant l'éclipse de soleil du 1^{er} avril 1764 et un plan pour calculer les effets de la réfraction et de la parallaxe, afin d'aider à déterminer la longitude en mer.

WITEBSK ou **VITEBSK**, ville de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouvernement de son nom, sur la Dwina, à son confluent avec la Witeba, à 627 kilom. E.-S.-E. de Saint-Petersbourg, par 55° 11' 35" de latit. N. et 27° 52' 23" de longit. E.; 21,000 hab. Siège du gouvernement général de Smolensk, Witebsk et Mohilew. Cour d'appel; gymnase, séminaire; synagogues, églises catholiques et grecques. La petite rivière de Witeba, qui, dit-on, a donné son nom à la ville, la traverse. La partie de Witebsk qui est sur la rive gauche de la Dwina est la plus considérable. Le quartier de la rive droite contient d'assez belles maisons et le couvent des piaristes. Commerce considérable avec Riga, Dantzig, Memel, Saint-Petersbourg et l'intérieur.

Les historiens grecs du X^e siècle citent cette ville comme se trouvant près de la route que suivirent les hordes du Nord qui descendirent le Dnieper pour se répandre en Grèce. Les Russes la prirent en 1654 et la réunirent à leur empire.

WITEBSK ou **VITEBSK** (GOVERNEMENT DE), formé d'une partie de la Lithuanie, situé entre ceux de Pskov au N., de Livonie au N.-O., de Courlande à l'O., de Wilna au S.-O., de Minsk et de Mohilew au S., de Smolensk à l'E.; 43,721 kilom. carrés et 880,500 hab., en partie catholiques et en partie grecs (jadis unis), mais parmi lesquels se trouvent encore 20,000 juifs, ces habitants sont, pour ce qui est de la nationalité, ou des Polonais, ou des Lettes, ou des Russiaks, ou encore des Grands-Russes. Le pays est généralement plat; le N.-E. est plus élevé que le reste. Il y a un grand nombre de petits lacs; les eaux sont toutes tributaires de la Baltique, surtout par l'intermédiaire de la Dwina méridionale, principal cours d'eau de ce gouvernement. Le sol cultivé est fertile, et on y recueille des blés d'hiver et d'été, du sarrasin, des légumes, etc. On y élève aussi une grande quantité de bétail et d'abeilles. Il y existe des mines de fer et des carrières de pierre à bâtir et à chaux, du gypse, de la terre à potier, etc. L'industrie manufacturière consiste en quelques fabriques de toiles, de tabac, des tanneries et des distilleries de grande quantité de potasse. Le commerce, favorisé dans ses relations par le canal de la Bérézina et par la Dwina, consiste en céréales, chanvre, bois de construction et de matière, peaux brutes, suifs, cire, miel, laine, etc., et est presque entièrement concentré au chef-lieu. Cette contrée fut enlevée à la Pologne en même temps que le gouvernement de Mohilew et incorporée à la Russie. En 1778, on l'érigea en gouvernement particulier, d'abord sous le nom de Polozk, puis sous celui de Witebsk, et de 1795 à 1892 elle fut désignée avec la région de Mohilew, sous le nom de gouvernement de la Russie Blanche. Le gouvernement de Witebsk est divisé en douze districts.

WITENAGEMOT ou **WITENAGEMOTE** (oui-te-né-je-mo-te). — Ce mot, qui signifie littéralement *assemblée de sages*, est formé des deux mots *assemblee witan*, savoir, et *gemoth*, assemblée. *Witan* a pour racine *wit* ou *wis*, que l'on retrouve dans les mots anglais *wit*, intelligence, *witness*, témoin, et *wise*, sage). Hist. Corps politique anglais, qui a été remplacé par le Parlement.

— *Encycl. Hist.* Le *Witenagemot*, conseil des sages, appelé aussi *Micel-Getleot*, ou grande pensée, était l'assemblée nationale des Anglo-Saxons avant la conquête normande, au temps que l'on désigne sous le nom d'héptarchie. Il offre un premier essai, fort remarquable, du régime parlementaire, tempérant le pouvoir royal, et peut être considéré comme l'embryon d'où sortirent progressivement les libertés anglaises. Ce conseil, sorte de Parlement, existait déjà avec sa forme définitive sous Athelstan (931); les sherifs de tous les comtés y assistaient. En 934, à l'une de ces assemblées, furent présents : le roi, quatre princes gallois, deux archevêques, dix-sept évêques, quatre abbés, douze ducs et cinquante-deux thanes ou chefs. Les membres n'étaient pas élus, mais nommés par le roi ou convoqués par l'assemblée après que celle-ci s'était constituée, et ils semblaient avoir eu ou pris le droit d'amener chacun un ami ou un conseiller.

Sous Edouard le Confesseur (1004-1066), le *witenagemot* était présidé par le roi de la Bretagne, souverain de toutes les nations de l'île, seigneur suprême des Cumbriens, des Scots et des Bretons. A côté de lui siégeaient les principaux officiers de sa maison, le *stallere* (counétable), le thane du plat ou maître d'hôtel, le thane de la chambre ou chambellan, les clercs de la chapelle royale et le chancelier. Puis venaient les membres du *witenagemot*, divisés en trois ordres ou états; les prêtres étaient placés le plus près du roi et avaient un double droit de présence, comme instituteurs du peuple et comme seigneurs fonciers. Auprès des évêques et des abbés se trouvaient beau-

coup de membres inférieurs du clergé, car chaque évêque amenait un certain nombre de prêtres élus ou choisis dans son diocèse. Au-dessous du clergé étaient assis les pairs laïques et autres gouverneurs liés à la couronne par l'hommage; le roi des Scots, celui de Cumbrie, les rois et chefs du pays de Galles, les grands *earls* du royaume se distinguant par leurs colliers d'or et leurs bonnets entourés d'hermine. Au troisième rang étaient les thanes, et derrière eux une foule de baillis et de notables personnages. Ces derniers n'avaient aucune influence pour la confection des lois; on leur laissait seulement la liberté de crier *yea*, *yea* (oui! oui!), lorsque le décret rendu sur l'avis des witanes (membres du *witenagemot*) était proclamé. Tel était l'aspect du *witenagemot*, autant qu'on peut se le figurer d'après les documents qui existent aujourd'hui.

Les pouvoirs du *witenagemot* étaient fort étendus. Comme corps consultatif, l'assemblée avait le droit de décider quels seraient les actes publics que l'on soumettrait à la sanction royale. Ses membres délibéraient sur les nouvelles lois à établir; ils avaient le pouvoir de faire des alliances et des traités de paix et d'en stipuler les termes; enfin, c'étaient eux qui élisaient le roi et qui le déposaient. De concert avec le roi, ils nommaient les prélats aux sièges vacants, prononçaient dans les questions ecclésiastiques, fixaient les époques des fêtes et des grandes solennités publiques et levaient des impôts. Ce n'était qu'après avoir obtenu leur consentement que le roi pouvait lever des troupes de terre et de mer. Ils conseillaient, approuvaient et garantissaient les donations de terre faites par le roi et prononçaient en outre la confiscation, au profit de ce dernier, des biens des criminels et des intestats. En résumé, le *witenagemot* agissait comme une véritable cour de justice, dans les causes tant civiles que criminelles.

Considéré comme congrès politique, on peut dire que le *witenagemot* représentait le royaume tout entier; mais, comme corps législatif, son autorité paraît avoir été limitée par les privilèges des divers Etats composant le royaume anglo-saxon. Ainsi, le Wessex, la Northumbrie, la Mercie, l'Angle orientale et le Kent ne se soumettaient aux décrets portés par le *witenagemot* qu'autant que chacun de ces Etats en particulier les avait acceptés. Une dernière trace de cette indépendance des Etats subsiste encore; ainsi, l'île de Man a continué de posséder une législation distincte, dite « chambre des clefs, » et les îles anglaises de Jersey et de Guernesey ont leurs conseils tout à fait indépendants du parlement de la Grande-Bretagne.

Le *witenagemot* fut naturellement aboli par l'invasion normande; mais l'idée fondamentale en fut conservée et développée par les Normands eux-mêmes, et il prit une forme différente lorsque Simon de Montfort, comte de Leicester, écrivit au nom du roi aux sherifs de tous les comtés d'élire, par comté et par bourg, deux chevaliers et deux bourgeois qui devaient siéger au parlement et de délibérer sur les affaires publiques.

WITENÈS, grand-duc de Lithuanie, mort en 1315. Il succéda en 1283 à Trojden, dont il eut pour fils, mais seulement le parent, et pendant son règne de trente-deux ans, fut presque continuellement en guerre avec ses voisins. Des 1283, il envahit le palatinat de Sandomir, et il y avait déjà causé des ravages considérables lorsqu'il fut obligé de reculer devant la noblesse polonaise, qui s'était réunie en toute hâte pour repousser les envahisseurs. Trois ans plus tard, Witenès eut, à son tour, à repousser une invasion des chevaliers teutoniques qui pénétrèrent dans la Lithuanie jusqu'à Grodno, re-nuisirent cette ville en cendres. Le grand-duc tira une vengeance éclatante de ce désastre; tandis qu'une partie de ses troupes se jetait sur la Cujavie et mettait à feu et à sang la ville de Dobrzyń, un second corps d'armée attaquait et battait le grand maître de Livonie, qui resta parmi les morts. En 1294, Witenès pénétrait de nouveau dans la Cujavie et entra, le jour de la Pentecôte, dans la ville de Lenciga, qu'il incendiait et dont il emmenait les habitants prisonniers. En 1307, pendant une nouvelle incursion qu'il avait entreprise en Pologne, les chevaliers teutoniques remonterent le Nièmen et surprirent encore une fois la ville de Grodno. Huit ans plus tard, Witenès mourut au retour d'une expédition qu'il avait entreprise contre Memel. Quelques chroniqueurs rapportent qu'il fut assassiné par son fils Gedymin, qui lui succéda, et qui fut l'aïeul de Wladislas Jagellon, roi de Pologne.

WITEZ (Michel DE CSOKONAI), poète hongrois, né en 1773, mort en 1805. Bien qu'élevé par une mort prématurée, à un âge où la renommée commence à peine pour la plupart des auteurs, il s'était déjà fait connaître par sa réputation étendue par ses compositions poétiques, parmi lesquelles on estime surtout ses idylles et ses chants anacréontiques, ainsi qu'un poème héroïque, en quatre chants, intitulé : *Dorothea ou le Triomphe des dames pendant le temps du carnaval* (Grosswarden, 1804, in-8°).

WITEZ DE ZREDNA (Jean), prélat et homme d'Etat hongrois, mort en 1472. Il fit

ses études à l'université de Bologne et, de retour dans sa patrie, devint secrétaire de Jean Huniade, qui lui fit obtenir, en 1445, l'évêché de Grosswarden. Chargé ensuite de diverses négociations, dont il s'acquitta avec talent, Witez fut nommé en 1453 chancelier du royaume de Hongrie et déploya dans ces nouvelles fonctions plutôt l'énergie violente d'un soldat que le zèle prudent et réfléchi d'un homme d'église. Ce fut lui qui contribua le plus, en 1456, à faire adopter par la diète les mesures les plus vigoureuses contre les Turcs. Arrêté après la mort de Huniade, il fut bientôt après rendu à la liberté par le roi Wladislas lui-même, et, à la mort de ce prince, il eut la plus grande part à l'élection de Mathias Corvin Huniade comme son successeur (1458). Il obtint ensuite, après de longues et officielles négociations, que l'empereur restituât à la Hongrie la célèbre couronne de Saint-Étienne, que ce prince retenait depuis plus de vingt ans. Nommé par Mathias Corvin archevêque de Gran et primat du royaume, il eut, en outre, vers la fin de sa vie, la disgrâce de ce prince, et ce fut à son instigation que les Etats de Bohême, au lieu de donner à Huniade la couronne, qui était vacante, la placèrent sur la tête du prince polonais Wladislas. Arrêté à deux reprises en 1472, Witez mourut la même année, sans avoir recouvré la faveur du roi. On a de Witez soixante-sept lettres ou pièces diplomatiques, qui ont été insérées en 1472 dans le tome II des *Scriptores rerum Hungaricarum*.

WITEZOWITCH (Paul), archéologue croate, mort en 1713. Député en 1681 par Segua, sa ville natale, à la diète d'Edenbourg, il alla, l'année suivante, en la même qualité, à la cour de Vienne, mit à profit cette occasion pour faire dans les bibliothèques de la capitale de l'Autriche des recherches sur l'histoire de la Croatie et fut chargé par l'empereur Léopold de recueillir dans la Croatie même les documents nécessaires pour établir les droits de la couronne de Hongrie sur cette province. Il assista, dans la suite, à plusieurs autres diètes et, en 1691, ce furent ses instances qui décidèrent les Etats de Hongrie à décréter l'établissement d'une imprimerie à Agram. On a de Witezowitch les ouvrages suivants, qui ont été, presque tous, publiés sous le nom de Paul Ritter, qu'il avait substitué à son nom croate : *Nota musa, sive pars artificiosa operum poeticorum anni 1682; Croatia reditua regnante Leopoldo magno cæsare* (Vienne, 1700); *Stemmatographia sive armorum illiycorum delinatio et descriptio* (Vienne, 1701); *Bosnia captiva, sive regnum et interitus Scephani ultimi Bosnia regis* (Turin, 1718); *Natales D. Ladislao restituti; Chronique croate*. Cet ouvrage, imprimé à Agram en langue croate, part de la création du monde et a été continué par dix auteurs différents, d'abord jusqu'en 1744, puis jusqu'en 1762; quoiqu'il ait obtenu plusieurs éditions, il est excessivement rare aujourd'hui. Witezowitch laissa en manuscrit plusieurs ouvrages importants, que l'on conserve dans les archives du chapitre métropolitain d'Agram.

WITFISCH s. m. (vi-fisch — de l'allemand. *wit*, blanc; *fisch*, poisson). Mamm. Nom donné, sur les côtes du Groenland, à une espèce de baleine : *Le Witfisch est d'un blanc jaunâtre*. (V. de Bonare.)

WITHAM, rivière d'Angleterre, comté de Lincoln. Elle prend sa source au S.-O. de Grantham, coule d'abord au N., baigne Lincoln, puis, décrivant une vaste courbe, se dirige au S.-E. et va se jeter dans la mer au Nord, au golfe de Wash, après un cours de 135 kilom.

WITHAM, ville d'Angleterre, comté d'Essex, à 16 kilom. N.-E. de Chelmsford, sur le Blackwater; 3,500 hab. Maison d'aliénés. Commerce de bestiaux et de céréales.

WITHAMIE s. f. (oui-ta-mi) — de *Witham*, natur. angl.). Bot. Genre de végétaux fossiles peu connus.

WITHANIE s. f. (oui-ta-ni). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des solanées, formé aux dépens des belladones, et comprenant plusieurs espèces, qui croissent en Espagne et aux îles Canaries.

WITHER (George), poète anglais, né à Bentworth (Hampshire) en 1588, mort en 1667. En 1604, il fut envoyé à Oxford pour y faire son ordo; mais il quitta cette université, après trois ans de séjour, sans y avoir pris aucun grade, et se rendit ensuite à Londres, où il suivit aussi, pendant quelque temps, des cours de droit. Il ne tarda pas à se dégoûter d'études aussi arides et suivit le penchant naturel qui l'entraînait vers la satire. Il s'était déjà fait connaître par différentes pièces de vers, lorsqu'il publia, en 1613, un volume de poésies satiriques intitulé les *Abus mis à nu et fouettés*. La violence avec laquelle il y attaquait non-seulement les particuliers, mais encore le gouvernement, le fit enfermer à la prison de Marshalsea, où il fut retenu plusieurs mois. Pendant son emprisonnement, il écrivit sa *Satire au roi* (1614), qui contribua beaucoup, croit-on, à lui faire rendre la liberté. A dater de cette époque, il vécut dans ses terres jusqu'au moment où éclata la guerre d'E-

cosse. Il servit alors comme capitaine de cavalerie dans le corps d'armée que le roi envoya contre les rebelles; mais, trois ans plus tard, lorsque la guerre commença entre ce prince et ses sujets d'Angleterre, Wither vendit ses biens et leva à ses frais un régiment de cavalerie, avec lequel il se rangea du côté du Parlement, qui l'éleva au grade de major. Tombé aux mains des royalistes, il eût été pendu si J. Denham n'eût intercedé pour lui auprès du roi. Wither recouvra bientôt après la liberté et fut nommé par le Long Parlement juge de paix des comtés de Hampshire, de Surrey et d'Essex. Six ans plus tard, Cromwell lui donna le titre de major général de toute la cavalerie et de toute l'infanterie du comté de Surrey. Wither profita de l'influence que lui donnaient ces fonctions pour s'emparer des biens des royalistes ou des ecclésiastiques qui étaient le plus à sa convenance; mais, lorsque la restauration arriva, il fut obligé de rendre gorge et, à la suite d'un vote du Parlement, il fut mis à la prison de Newgate comme l'auteur d'un pamphlet intitulé *Vox vulgi* et dirigé contre la Chambre des communes. Suivant Wood, il serait demeuré trois ans en prison; mais, d'après Aubrey, sa détention n'aurait duré que neuf mois. On ne compte pas moins de cent douze écrits de Wither en vers et en prose; il eut à son époque une grande réputation comme poète; mais les critiques du XVIII^e siècle, Pope et Swift notamment, n'en parlent qu'avec un grand dédain. Ce n'est guère que depuis le commencement de ce siècle qu'une tardive justice a été rendue à son mérite, et, parmi ceux qui ont pris à tâche d'opérer cette réhabilitation littéraire, nous devons mentionner George Ellis, Thomas Campbell, Hazlitt et Egerton Brydges. Nous ne donnerons ici que la liste des écrits les plus remarquables de Wither, savoir : la *Flûte du berger* (1614, in-8°); la *Chasse du berger* (1615; 1814, in-8°); *Fidelio* (1617, in-8°); la *Devise de Wither* : *Nec habeo, nec carco, nec curo* (1618, in-8°), poème dont 30,000 exemplaires se vendirent en quelques mois; *Juvenilia* (1622, in-8°); *Hymnes et chants de l'Eglise* (1625, in-12; 1856, dernière édit.); *Collection d'emblèmes anciens et modernes* (1635, in-fol.); les *Grandes assises tenues sur le Parnasse* (1645, in-4°); *Respublica anglicana ou Histoire du Parlement* (1650, in-4°); le *Proctoreur*, poème (1655, in-8°). Un choix des *Poésies* de Wither a été publié à Bristol en 1820; un abrégé de ses *Œuvres*, en 4 volumes in-8°, a atteint, en 1863, sa 11^e édition.

WITHERING (William), médecin et botaniste anglais, né à Willington en 1741, mort à Birmingham en 1799. Il apprit de son père les premiers éléments de la médecine et alla ensuite à l'université d'Edimbourg, où il fut reçu docteur en 1766, et se fixa plus tard à Birmingham, où il exerça avec succès. Ayant la poitrine naturellement délicate, il fut forcé deux fois, en 1793 et en 1795, d'aller passer l'hiver en Portugal pour se soustraire aux rigueurs du climat de sa patrie. Il a publié une flore britannique estimée, des mémoires dans divers recueils académiques et d'autres ouvrages dont voici les titres : *Arrangement botanique de tous les végétaux qui croissent naturellement dans la Grande-Bretagne* (Birmingham, 1772, 2 vol. in-8°); *Description de la fièvre scarlatine et du mal de gorge*, etc. (1799, in-8°); *Principes de minéralogie, traduits de l'original de sir Fortescue Berman* (Birmingham, 1783, in-8°).

WITHERINGIE s. f. (oui-té-rain-ji — de *Withering*, botan. angl.). Bot. Genre de plantes, de la famille des solanées, formé aux dépens des morelles, et comprenant une vingtaine d'espèces : La **WITHERINGIE** de montagne croît naturellement au Pérou. (P. Duchaire.)

— **Encycl.** Ce genre, réuni autrefois aux morelles, s'en distingue surtout en ce que ses anthères s'ouvrent par deux fentes longitudinales. Il renferme une vingtaine d'espèces, dont une présente un certain intérêt. La *witheringie* de montagne est une plante herbacée, velue, à feuilles ovales cordiformes, obtuses, à bords sinués. Sa racine produit des tubercules semblables à ceux de la pomme de terre. Cette plante croît sur les montagnes du Pérou, où on l'appelle vulgairement *papa de lama*. Les habitants font une grande consommation de ses tubercules, qu'ils emploient aussi avec succès à l'alimentation des cochons. Il y aurait avantage à introduire ce végétal en Europe, pour le cultiver comme la pomme de terre.

WITHERINGTON (Guillaume-Frédéric), paysagiste anglais, né à Londres en 1785, mort vers 1860. Il s'attacha surtout à représenter dans ses toiles des sites de l'Angleterre, qui servent d'arrière-fond à des scènes de genre, retranscrites avec beaucoup d'humour, et qui annoncent dans cet artiste une parfaite connaissance de la forme humaine. Il devint, en 1830, membre associé, puis, en 1840, membre titulaire de l'Académie royale de Londres. On cite, parmi ses toiles les plus remarquables : le *Pêcheur*, l'*Heureuse évaison*, la *Fenaison*, le *Rouge-gorge*, la *Guirlande de houblon*, le *Passage de l'écluse*, *Une lumière sur la route*, *En revenant du village*,

la *Houblonnière*, etc. Cet artiste a aussi exécuté un assez grand nombre de portraits.

WITHERITE s. f. (oui-té-ri-te — de *Withering*, n. rp.). Minér. Carbonate de baryte.

WITHERSPOON (Jean), théologien anglais, né dans les environs d'Edimbourg en 1722, mort en 1794. Il fit ses études à l'université d'Edimbourg et devint ministre à Paisley. L'Eglise d'Ecosse était alors divisée en deux partis, celui des *orthodoxes* et celui des *modérés*. Witherspoon se rangea parmi les premiers et, dans les discussions qui eurent lieu entre les deux partis, il eut assez de talent pour contre-balancer l'influence d'hommes tels que Blair, Gérard, Campbell et Robertson, qui étaient à la tête des modérés. Une satire qu'il publia contre ces derniers, sous le titre de *Caractères ecclésiastiques*, obtint beaucoup de succès et fut recherchée longtemps après que la cause qu'il avait donné lieu eût cessé d'exister. Witherspoon s'embarqua plus tard pour l'Amérique et, à son arrivée, y fut nommé président du collège de Prince-Town, qu'il s'efforça d'organiser sur le modèle des établissements de ce genre en Europe. Il se montra l'un des partisans les plus ardents de l'indépendance des colonies et fut député en 1776 au Congrès, où il siégea pendant sept ans. On a encore de lui : *Essais sur des sujets importants* (3 vol. in-8°); *De la nature et des effets du théâtre*, ouvrage qui produisit beaucoup de sensation; *Sermons* (2 vol.). Le recueil complet de ses *Œuvres* a été publié en 1802, en 4 volumes.

WITHOFF (Jean-Hildebrand), philologue hollandais, né en 1694, mort en 1769. Il fut recteur de l'école latine de Bommel (Gueldre) et professeur d'histoire, d'éloquence et de littérature grecque à Duisbourg. On a de lui : *Specimen emendationum ad Guntheri Liguinum* (Duisbourg, 1731); *Encomia critica sive Lucanus, Arrianus et Maximianus integrati restituti* (Wesel, 1741); *Remarques critiques sur Horace et autres auteurs romains*, insérées d'abord dans l'*Intelligens-Blatt*, journal allemand de Duisbourg, et rééditées par H.-A. Grimm (Dusseldorf, 1791, 2 vol. in-8°).

WITHOFF (Jean-Philippe-Laurent), médecin et poète hollandais, fils du précédent, né à Duisbourg-sur-le-Rhin en 1725, mort en 1789. Il fit ses études à l'université de sa ville natale, s'y occupa successivement de littérature classique, d'histoire et de médecine, et y fut reçu docteur en 1747, après avoir, en outre, suivi quelque temps les cours des facultés médicales d'Utrecht et de Leyde. Après avoir exercé plusieurs années la pratique de son art, il y renonça pour devenir, en 1752, professeur d'histoire et de philosophie au gymnase de Hamm, et occupa cette chaire jusqu'en 1770, époque où il fut appelé à celle d'éloquence et de littérature grecque à l'université de Duisbourg. Il était devenu, en outre, membre correspondant de la Société scientifique de Göttingue et de la Société royale de Londres. Ses poésies, bien que composées depuis plusieurs années déjà et publiées en partie séparément, ne furent données au public qu'en 1782, sous le titre de *Poèmes académiques* (2 vol.). Ce titre, ainsi que le fait remarquer Eschenburg, n'est pas très-bien choisi, car il ne donne nullement l'idée du sujet et du genre des pièces qui composent ce recueil; celui de *Poèmes philosophiques* eût bien mieux convenu, puisque c'est l'esprit philosophique, la profondeur de pensées et la vaste érudition dont elles portent l'empreinte qui leur a valu la haute réputation dont elles jouissent encore aujourd'hui. Withoff écrit pour les penseurs et non pour les simples lecteurs de poésies, car, au lieu de chercher à voiler la sécheresse de ses idées didactiques sous le charme du style et le bonheur de l'expression, il est, en général, négligent même jusqu'à la dureté dans sa versification et parfois excessivement obscur; mais il semble avoir recherché ces défauts plutôt que de s'être donné la tâche de les éviter. Aussi ceux qui ne font pas attention à des imperfections de ce genre, et qui estiment plus la valeur du fond que les grâces de la forme, trouvent-ils un aliment à leurs studieuses lectures dans la plupart de ses poésies, mais surtout dans ses *Hérétiques moraux* et dans ses *Récréations physiques*.

WITIKIND (du vieux saxon *Wite-Kind*, l'Enfant blanc), héros saxon, célèbre par sa résistance contre Charlemagne; il vivait au VIII^e siècle. On n'a que des traditions incertaines sur son origine, et il n'apparaît dans l'histoire qu'en 772, après la dévastation d'Ehresbourg par Charlemagne. Ce nouvel Hermann, le seul rival digne du grand empereur, souleva les tribus de sa nation en 774, puis une seconde fois en 776. Vaincu, il se réfugia chez les Danois, pendant que ses compatriotes s'humiliaient sous l'épée du vainqueur. Il y suscita des ennemis aux Francs et détermina par ses instigations les terribles incursions des hommes du Nord sur les côtes de France, repartit bientôt entre le Rhin et le Weser, au moment même de l'échec des Francs à Roncevaux, et détermina successivement de nouveaux soulèvements (778-781), réprimés par Charles et immédiatement réorganisés par lui. Forcé encore une fois de fuir en Danemark, cet

homme indomptable retrouva de nouvelles forces pour faire éclater une insurrection plus générale et plus terrible encore que les précédentes, écorça les lieutenants de l'empereur à la vallée du Soleil (Sonmethal) et exécuta une retraite rapide devant ce dernier, qui exerça sa vengeance sur les populations sédentaires, brûla et dévasta le pays et fit massacrer 5,000 captifs à Verdun (782). La contrée fut de nouveau livrée aux juristes impériaux et surtout au clergé, qui baptisa par milliers les Saxons vaincus. Cependant Witikind n'était pas dompté; il rentra en campagne et tint en échec pendant plusieurs années les armées de Charlemagne, qui, désespérant de l'écraser jamais, lui envoya à la fin des évêques pour le gagner. La douceur fit sur l'esprit belliqueux du barbare ce que n'avait pu la force des armes. Il consentit à embrasser le christianisme et à se soumettre aux Francs, et, ne craignant pas de se fier à la loyauté de l'empereur, vint, suivi seulement de quelques chefs saxons, se faire baptiser à Atigny-sur-Aisne. Il fut créé duc de Saxe, titre qui n'impliquait d'ailleurs aucun droit de souveraineté indépendante, et se montra depuis ce moment fidèle aux Francs. Il fut tué en 807, dans un combat contre Gerold, duc de Souabe. Quelques généalogistes ont prétendu que Robert le Fort, bisefeu de Hugues Capet, descendait du héros saxon. Reusner a donné l'indication de toutes les familles qui prétendaient également à la même origine.

WITIKIND, chroniqueur allemand. V. WIDUKIND.

WITIZA, roi des Wisigoths d'Espagne. V. VITIZA.

WITKOWO, ville de Prusse, province de Posen, régence de Bromberg, cercle et à 19 kilom. S.-E. de Gnesen; 2,400 hab.

WITLING-POLLACK s. m. (oui-lingh-polak). Ichthyol. Espèce ou variété de morue.

WITNEY, bourg d'Angleterre, comté et à 20 kilom. N.-O. d'Oxford, sur la Windrush; 5,600 hab. Fabrication importante et renommée de couvertures de laine, lainages, gants, papier, drèche.

WITOLD (Alexandre), grand-duc de Lithuanie, un des princes les plus célèbres de sa maison, mort en 1430. Cousin de Vladislav Jagellon, il renonça en même temps que lui au paganisme et fut baptisé à Cracovie en 1386. Nommé lieutenant du roi de Pologne en Lithuanie (1392), il combattit les chevaliers teutoniques, reprit les duchés de Siemiersk, de Novgorod, de Kiev, de Podolie, de Smolensk, etc., pénétra dans la Livonie et le duché de Rezan et agrandit ses États au détriment de son gendre Vassili II, jusqu'à posséder une partie de la Russie méridionale. En 1397, il battit les Tartares d'Azow, mais fut à son tour vaincu par leurs tribus à Kiev (1399). Uni à Jagellon, qui commandait l'armée polonaise, il combattit de nouveau les chevaliers teutoniques (1410) et les dépouilla de la Samogitie. Il mourut avec la réputation du plus grand de tous les princes du Nord et de l'un des premiers capitaines de son temps.

WITS ou **WITSUS** (Hermann), théologien hollandais, né à Enchuyzen (Hollande septentrionale) en 1636, mort en 1708. Il suivit les cours des universités d'Utrecht et de Groningue et, outre la philosophie et la théologie, y étudia les langues orientales, dans lesquelles il fit de rapides progrès. Ayant embrassé la carrière ecclésiastique en 1657, il remplit les fonctions de pasteur dans diverses paroisses et, en 1675, fut nommé professeur de théologie à l'université de Franeker. Il renonça, cinq ans plus tard, à cette chaire pour aller en occuper une au collège d'Utrecht et, en 1698, passa de là à l'université de Leyde, où il devint recteur du collège théologique. Nous citerons, parmi ses ouvrages : *Judæus christianissimus circa principia fidei et sanctissimum imitatem* (Utrecht, 1661); *De aconomia fœderum Dei cum hominibus libri IV* (Lewwarden, 1677); *Diatribe de septem epistolarum apocalypticarum sensu historico ac prophetico* (Franeker, 1678); *Exercitationes sacre in symbolum quod apostolorum dicitur*, etc. (Franeker, 1681; 4^e édit., 1712); *Miscellanea sacra* (Utrecht, 1692-1700, 2 vol.); *Exercitationum academicarum duodecim* (Utrecht, 1694, in-12); *Meletemata Leidensia* (Leyde, 1703, in-4°). On a encore de Wits plusieurs ouvrages ascétiques, écrits en hollandais, et des éditions de différents traités de théologie. Un recueil de ses *Œuvres choisies* a été publié à Bâle (1739, 2 vol. in-4°).

WITSEN (Nicolas), magistrat hollandais, né à Amsterdam en 1640, mort dans les premières années du XVIII^e siècle. Il était bourgmestre d'Amsterdam à l'époque de la révolution d'Angleterre (1688) et il seconda de tous ses efforts la tentative de Guillaume de Nassau, dont l'heureuse réussite fut suivie d'un traité d'alliance offensive et défensive entre l'Angleterre et les États généraux. Witsen était un homme fort instruit et faisait le plus noble usage de sa grande fortune. Pierre le Grand, pendant son séjour à Amsterdam, était son commensal habituel, si nous en croyons Voltaire, qui, dans son histoire de ce prince, a écrit les lignes suivantes : « Pierre

le Grand s'instruisait dans la maison du bourgmestre Witsen, citoyen recommandable à jamais par son patriotisme et par l'emploi de ses richesses, qu'il prodiguait en citoyen du monde, envoyant à grands frais des hommes habiles chercher ce qu'il y avait de plus rare dans toutes les parties de l'univers et frétant des vaisseaux à ses dépens pour découvrir de nouvelles terres. » On a de Witsen deux ouvrages estimés : la *Construction ancienne et moderne des vaisseaux* (1671, in-fol.) et *Description de la Tartarie septentrionale et orientale* (Amsterdam, 1692-1705, 2 vol. in-fol.).

WITSÉNIE s. f. (oui-tsé-ni — de *Witsen*, botan. holland.). Bot. Genre de plantes, de la famille des iridées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent au Cap de Bonne-Espérance.

WITT (terre de), nom donné à la partie N.-O. de la côte du continent australien, comprise entre la terre d'Endracht au S. et la terre de Diemen au N., par 110-210 de latit. S. et 112°-128° de longit. E. Près de la côte, qui fut découverte en 1628 par le Hollandais de Witt, sont les deux archipels de Dampier et de Bonaparte, composés d'îlots sablonneux et déserts.

WITT (Cornille de), homme d'Etat hollandais, né à Dordrecht en 1623, mort en 1672. Il servit avec éclat dans la marine, devint inspecteur du gouvernement sur les flottes de la confédération, bourgmestre de sa ville natale, député par elle aux États, enfin grand bailli de Putten. Il montra dans l'exercice de chacune de ces charges de grandes capacités et toutes les vertus publiques héréditaires dans sa famille. Il avait partagé le poids de l'administration avec son frère, il devait partager ses malheurs. Ayant refusé avec le plus inflexible courage de signer l'abrogation de l'édit perpétuel, il courut les plus grands dangers et se vit accusé par un misérable d'avoir comploté l'assassinat du stathouder. Livré aux tortures, il fut ensuite déchiré par les orangistes ameutés, le même jour que son frère Jean de Witt, à La Haye (1672).

WITT (Jean de), l'un des plus illustres hommes d'Etat de la Hollande, frère du précédent, né à Dordrecht en 1625, mort en 1672. Son père, bourgmestre de la cité, député aux États, lui donna l'exemple du patriotisme, du courage et de l'incorruptibilité républicaine, et lui inspira la haine de la maison d'Orange et de la faction militaire. Nommé pensionnaire de Dordrecht (1650), puis grand pensionnaire de Hollande deux ans plus tard, il apporta dans les affaires publiques deux grandes pensées, la ruine de la puissance de la maison d'Orange et l'extinction du stathouderat, institution qui, sous un nom modeste, n'était qu'une royauté à peine dissimulée. La république était alors dans une des situations les plus difficiles de son histoire : une guerre ruineuse avec l'Angleterre, des désastres sur mer, la mort du célèbre amiral Tromp, une administration désorganisée, le commerce paralysé. De Witt répara tous ces malheurs avec une inconcevable rapidité et donna à la marine hollandaise une attitude si imposante, que Cromwell se montra plus accessible aux propositions d'accommodement. La paix fut signée à Westminster en 1654. En 1657, le grand pensionnaire parvint à faire adopter par l'assemblée générale des États la résolution nommée *Édit perpétuel*, qui abolissait le stathouderat et en défendait à jamais le rétablissement. Prévenir le despotisme à l'intérieur et la guerre au dehors, réprimer l'ambition naissante du jeune Guillaume d'Orange, tel était son but en proscrivant ainsi les dignités militaires. Toutefois, il avait lui-même montré des talents pour la guerre (1664-1666) et un grand courage personnel au milieu de nouvelles hostilités contre l'Angleterre et Charles II. Dans une circonstance, entre autres, il avait conduit en qualité de pilote les débris de la flotte nationale de l'embouchure du Texel à Anvers, ce que les pilotes les plus renommés avaient déclaré impossible. Après avoir dirigé avec une grande habileté les négociations qui amenèrent une nouvelle paix avec l'Angleterre, il forma avec cette puissance et la Suède la Triple-Alliance (1668), qui prépara la paix d'Aix-la-Chapelle et contraignit Louis XIV à restituer sa conquête de la Franche-Comté. En 1670, il forma une nouvelle alliance, cette fois avec l'empire et l'Espagne, dans le but d'élever une digue contre l'ambition de la France. Mais il ne sut pas prévoir la rapide invasion de la Hollande par Louis XIV (1672), qui conquit presque tout le pays en trois mois. Les orangistes profitèrent habilement de ces revers pour faire abroger l'édit perpétuel, confier le stathouderat au jeune Guillaume III et soulever des assassins, qui massacrèrent à La Haye Jean de Witt et son frère Cornille, au milieu d'une émeute. On a de lui : *Elementa linæum curvarum* (Leyde, 1650); des *Mémoires*, traduits en français par Mme de Zoutelandt (La Haye, 1709), et des *Lettres et négociations* (Amsterdam, 1725).

Witt (PORTRAIT DE JEAN DE), par Terburg. Le grand pensionnaire est vu jusqu'aux genoux, la main gauche renversée sur la hanche, la droite appuyée sur une canne; il a

des gants de peau de chamois, un habit noir, une ceinture de couleur saumon, une cravate de guipure, un large baudrier blanc et noir auquel est suspendue une épée, une vaste perruque blonde à la Louis XIV; il est jeune encore, mais son visage trahit un précoce embonpoint. Ses yeux, grands et beaux, sont fixés sur le spectateur. Derrière lui se déroule un rideau noir, qui garnit presque entièrement le fond du tableau. Ses armes sont peintes sur le haut du tableau. Ce portrait, de petite proportion, est signé du monogramme de Gérard Terburg; c'est un morceau d'une très-belle couleur et d'une exquise finesse d'exécution. Il fait partie de la collection de la comtesse Duchâtel, à Paris. Un tableau de Terburg, représentant le grand pensionnaire de Witt et sa famille, a figuré à la vente de Calonne en 1795 et à la vente Bryan en 1798.

Houbraken et H. Bary ont gravé un portrait de Jean de Witt d'après Gaspard Netscher. Un très-curieux tableau attribué à ce dernier, et qui fait partie de la collection du duc de Luxembourg, représente une allégorie satirique relative au maréchal de Luxembourg et au grand pensionnaire; celui-ci, à peine vêtu et coiffé d'un bonnet blanc, est assis, l'air malade, le coude appuyé sur une table; un médecin lui tâte le pouls; le prince d'Orange lui met la main sur l'épaule; le philosophe Grotius lui présente un miroir sur lequel un autre personnage pose un sablier; le duc de Luxembourg, vêtu d'un habit rouge et coiffé d'un chapeau à plumes, se présente, comme une sorte de *deus ex machina*, pour régler la situation; derrière lui, un page déroule des plans. Ce pauvre de Witt paraît être dans un état désespéré; une femme, en costume hollandais, joint les mains; un soldat pleure et s'en va, un tambour sur le dos. Cette bizarre composition a figuré à l'exposition organisée en 1874, au profit des Alsaciens-Lorrains, à Paris. Un tableau de Buchhuysen, qui appartient au musée d'Amsterdam et qui est daté de 1690, représente le grand pensionnaire Jean de Witt s'embarquant pour diriger l'expédition de la flotte hollandaise en 1666. Une estampe de Gaspard Bouttats représente la Mort des frères de Witt à La Haye en 1672. Citons encore les portraits de Jean de Witt qui ont été gravés par Blootelingh (d'après Jean de Baan) et par Michel Mouzin (d'après H. van Alde).

WITT (Frédéric), compositeur allemand, né dans la Franconie en 1740, mort en 1837. Il s'appliqua dès l'enfance à l'étude de la musique et, en 1790, devint premier violon de la chapelle du prince d'Œttingen-Wallerstein. Il reçut des leçons de contre-point de Rosetti, directeur de cette chapelle, et ne tarda pas à se faire connaître par plusieurs compositions remarquables. En 1802, il devint maître de chapelle du prince-évêque de Wurzburg et fut plus tard confirmé par le roi de Bavière dans cet emploi, qu'il occupa jusqu'à sa mort. Nous citerons, parmi les compositions de cet artiste: *Salut allemand*, à quatre voix; la *Résurrection de Jésus*, oratorio; le *Sauveur souffrant*, oratorio (1802); *Palma*, opéra historique, représenté à Francfort vers 1797; la *Femme du pêcheur*, opéra-comique, représenté à Wurzburg en 1806; les *Quatre âges de l'homme*, grande cantate; des *Symphonies*, des *Concertos* pour différents instruments; plusieurs *Messes*, etc.

WITT (Cornélis-Henri DE), historien et homme politique, né à Paris en 1823. Il épousa Mlle Pauline Guizot, fille du célèbre ministre de Louis-Philippe, et partagea son temps entre des travaux historiques et diverses fonctions administratives. C'est ainsi qu'il devint administrateur de la compagnie des mines de la Grand-Combe, de la Société générale algérienne, de la compagnie des chemins de fer du sud de l'Autriche et de la haute Italie. Lors des élections législatives de 1863 et de 1869, M. Cornélis de Witt se porta candidat indépendant dans une circonscription du Calvados, mais il échoua. Plus heureux aux élections du 8 février 1871, il fut élu député à l'Assemblée nationale, dans le Calvados, par 58,000 voix. M. de Witt alla siéger au centre droit dans le groupe des orléanistes, se prononça pour la paix, pour l'abrogation des lois d'exil, pour la validation de l'élection des princes d'Orléans, pour le pouvoir constituant et la proposition Rivet, pour la pétition des évêques, etc. Le 24 mai 1873, il se joignit à la coalition des partis monarchiques qui renversa M. Thiers du pouvoir; oubliant qu'il avait jadis défendu les idées libérales, il vota toutes les mesures de réaction et de compression proposées par le gouvernement de combat, vota pour le septennat, contre les propositions Périet et Merville (juillet 1874) et fut nommé le 21 juillet 1874 sous-secrétaire d'Etat au ministère de l'intérieur. Il ne joua qu'un rôle effacé dans ces fonctions, qu'il remplit jusqu'au 15 mars 1875. Il ne se fit guère remarquer que par son hostilité constante contre la République et par l'emportement de ses attaques contre Marseille, dans un discours prononcé à l'Assemblée le 26 janvier 1875. Toutefois, il vota la constitution du 25 février 1875. Après sa sortie du pouvoir, il soutint la pitoyable politique de M. Buffet et vota la loi de l'enseignement supérieur (12 juillet 1875). Aux élections du 20 février 1876, M. de Witt se

porta candidat à la Chambre des députés dans l'arrondissement de Pont-l'Évêque; mais les électeurs, médiocrement satisfaits de la façon dont il avait rempli son mandat, le firent rentrer dans la vie privée. Outre des articles publiés dans la *Revue des Deux-Mondes*, on lui doit: *Histoire de Washington et de la fondation de la république des États-Unis* (1855, in-8°); *Thomas Jefferson* (1861, in-8°); la *Société française et la société anglaise au XVIII^e siècle* (1884, in-18); la traduction de l'*Histoire constitutionnelle de l'Angleterre*, par M. May (1865, in-18). — Sa femme, Mlle Pauline Guizot, née à Paris en 1831, a publié sans nom d'auteur *Gaillaume le Conquérant ou l'Angleterre sous les Normands* (1854, in-12), et a fait paraître sous son nom de dame un certain nombre d'ouvrages traduits de l'anglais, notamment: *Un missionnaire à la ville et dans les champs*, par Mme Bolle; le *Chef de famille*, par miss Muloch; *David Copperfield*, par Ch. Dickens; la *Fondation de la république des Provinces-Unies*, par Lothrop Motley; les *Petits brins de fil*, par Mme Prentiss (1865, in-12), etc.

WITT (Henriette Guizot, dame DE), femme de lettres française, née à Paris en 1829. Fille de l'ancien ministre Guizot, et de Mlle Dillon, elle a épousé M. Conrad de Witt, qui était frère de M. Cornélis de Witt, lequel épousa la seconde fille de M. Guizot. Mme Conrad de Witt, dont l'éducation fut des plus soignées, s'est adonnée à des travaux historiques et littéraires. Outre des traductions d'ouvrages anglais: *Ruth*, par Mme Gaskell; la *Chine et le Japon*, par Laurence Oliphant; *William Pitt et son temps*, par lord Stanhope; *Hélène et ses amies* (1861); le *Bon vieux temps*; le *Prince Albert* (1863), etc., on lui doit les ouvrages suivants: *Edouard III et les bourgeois de Calais* (1854, in-12), ouvrage revu par M. Guizot; *Contes d'une mère à ses petits enfants* (1861, in-12); *Une famille à la campagne* (1861, in-12); les *Petits enfants* (1861, in-12); *Petites méditations chrétiennes à l'usage du culte domestique* (1862, in-8°); les *Promenades d'une mère* (1863, in-12); *Nouvelles petites méditations chrétiennes* (1864, in-8°); *Histoire sainte racontée aux enfants* (1865, in-12); le *Cercle de famille* (1868, in-12); *Citadins et campagnards* (1870, in-18); *Riches et pauvres, contes pour les enfants* (1870, in-18); *Histoire du petit Louis* (1871, in-18); *Méditations sur la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ* (1871, in-8°); *Scènes historiques* (1871, in-8°); la *Petite fille aux grands-mères* (1874, in-18); *Une sœur* (1874, in-8°), etc. Mme Conrad de Witt a prodigé ses soins à son illustre père dans les dernières années de sa vie et a habité presque constamment auprès de lui au Val-Richer. Associée à ses derniers travaux historiques, elle lui a servi de secrétaire lorsqu'il a écrit son *Histoire de France racontée à mes petits-enfants*. M. Guizot ayant laissé en mourant cette histoire inachevée, Mme de Witt l'a terminée. Le cinquième et dernier volume, qui a paru en 1875, est tout entier d'elle et n'en est pas moins remarquable.

WITTE (Lieven), peintre et sculpteur flamand, né à Gand vers 1510, mort à Munich à une époque inconnue. Il s'adonna avec un égal succès à la peinture d'histoire, à l'architecture et à la sculpture. Parmi ses rares tableaux, on cite celui qui représente la *Femme adultère*. Comme sculpteur, il fit preuve d'un remarquable talent dans l'exécution du *Mausolée de Louis de Bavière*, construit dans l'église Notre-Dame de Munich. Le palais électoral de cette ville fut en partie construit d'après ses plans.

WITTE ou VITTI (Emmanuel DE), peintre hollandais, né à Alkmaar en 1607, mort en 1692. Il reçut une excellente éducation, puis apprit la peinture sous la direction de Van Aelst. Après avoir habité pendant quelque temps Delft, il alla se fixer à Amsterdam, et il renonça à cette époque à la peinture de genre pour s'adonner à peu près exclusivement à la peinture d'architecture. D'un caractère insouciant, hargneux et jaloux, de Witte mena une existence isolée, malheureuse et finit ses jours dans la misère; ayant essayé de se pendre, il tomba dans l'eau près de l'écluse d'Harlem, où l'on trouva son cadavre. C'était un artiste d'un grand talent. Il excellait à reproduire les intérieurs d'édifices, à y faire jouer la lumière et à en tirer de grands effets. Witte a peint l'intérieur de presque toutes les églises d'Amsterdam. Parmi ses tableaux, nous citerons: *Intérieur de l'église de Delft*, à Bruxelles; *Marchande de poissons*, à Rotterdam; deux *Intérieurs d'église*, à Berlin, etc.

WITTE (Pierre DE), peintre flamand, né à Anvers en 1620, mort à une époque inconnue. Il s'adonna au paysage et acquit une grande réputation par des tableaux au coloris agréable, bien composés et d'une touche légère. — Son frère, Gaspard de Witte, né à Anvers en 1620, voyagea en Italie, puis en France et retourna dans sa ville natale, où il se fixa. Il acquit également beaucoup de réputation par ses petits paysages ornés de figures et de motifs d'architecture, exécutés avec un extrême fini et d'un coloris charmant. On voit de lui, au musée de Vienne, un *Paysage avec les ruines d'un aqueduc*.

WITTE (Hemming), biographe livonien, né à Riga en 1634, mort en 1696 dans la même

ville, où il était professeur d'éloquence et d'histoire au gymnase. On cite, parmi ses écrits: *Memoriae theologiae clarissimorum decades XVI* (Francfort, 1672, in-8°); *Memoriae jurisconsultorum nostri saeculi* (Francfort, 1676, in-8°); *Memoriae medicorum nostri saeculi* (Francfort, 1676, in-8°); *Memoriae philosophorum, oratorum, poetarum, historicorum et philologorum nostri saeculi* (Francfort, 1677, 1679, in-8°); *Repertorium biblicum* (Riga, 1680, in-4°); *Diarium biographicum* (Dantzig, 1688-1691, 2 vol. in-4°), répertoire nécrologique des principaux savants et littérateurs du XVII^e siècle.

WITTE (Gilles DE), théologien flamand, né à Gand en 1648, mort en 1721. Il fut élevé chez les jésuites, puis il se rendit à Paris, où il se lia avec Arnaud, et devint un fervent janséniste. De retour dans son pays, il fut nommé curé d'une église de Malines. Ayant été dénoncé pour avoir soutenu que le pape est soumis aux décisions des conciles, il publia divers écrits pour défendre cette opinion, entra en conflit avec l'archevêque de Malines, qui était hostile aux jansénistes, se démit de sa cure (1691) et alla habiter successivement Gand et Utrecht. Controversiste ardent, passionné, il ne cessa d'attaquer les signataires des formulaires et les adhérents à la bulle *Unigenitus*. On a de lui cent trente opuscules, publiés pour la plupart sous des pseudonymes et qui sont devenus fort rares. On lui doit, en outre, des traductions en flamand de la Bible, du Nouveau Testament et de l'*Imitation de Jésus-Christ*.

WITTE (Charles), juriconsulte et littérateur allemand né en 1800, à Lochau, près de Leipzig, où son père était pasteur. Les progrès rapides qu'il fit dès son enfance, surtout dans les langues, excitèrent une telle attention, que plus tard son père se résolut à publier l'*Histoire de l'éducation et de l'instruction* de son fils (Leipzig, 1819, 2 vol.). Après avoir passé, à l'âge de dix ans, les examens ordinaires, le jeune Witte fut inscrit comme étudiant sur les registres de l'université de Leipzig, et de riches bourgeois de cette ville lui offrirent les ressources nécessaires pour y continuer ses études; mais, sur l'ordre du roi Jérôme de Westphalie, il partit, accompagné de son père, pour l'université de Göttingue et y suivit pendant quatre ans, avec ardeur, les cours de la Faculté de philosophie. En janvier 1813, il publia une dissertation latine sur la conchologie de Nicomède, courue du quatrième degré, et un an plus tard reçut, à cause de ce travail, de l'université de Göttingue, le titre de docteur en philosophie. De 1814 à 1816, il étudia le droit à Heidelberg, principalement sous la direction de Thibaut, et, pendant l'hiver de 1816 à 1817, ouvrit à l'université de Berlin, pour complaire à son père, des cours de droit; mais sa jeunesse indisposait contre lui les professeurs et les étudiants. Le roi de Prusse l'arracha à cette position difficile, en lui ordonnant de perfectionner son instruction par des voyages, pour lesquels il lui fournit les ressources nécessaires. Pendant un séjour de plus de deux ans en Italie, il s'occupa à la fois de recherches juridiques dans les bibliothèques et de sérieuses études sur l'histoire de l'art et sur la littérature de cette contrée. De retour en Allemagne, il fit, à partir de 1821, des cours de droit à Breslau, y devint professeur ordinaire en 1829 et passa, en la même qualité, à Halle en 1834. Ses premières études de jurisprudence avaient eu pour objet les sources du droit romain; dans la suite, il s'appliqua avec une prédilection particulière au droit byzantin, dont il a publié plusieurs fragments, jusqu'alors inédits. Plus tard, il écrivit aussi beaucoup sur le droit prussien, entre autres l'ouvrage intitulé: *le Droit d'héritage par intestat en Prusse, développé d'après le droit d'héritage commun de l'Allemagne* (Leipzig, 1838). Il continuait toujours à consacrer ses loisirs à l'étude de la littérature italienne, mais surtout aux œuvres de Dante. Outre une édition du *Décameron* de Boccace, il publia avec Kannegiesser une traduction, avec commentaire explicatif, des *Poésies lyriques* de Dante (Leipzig, 1842-1843, 2 vol., 2^e édit.). En 1862, il fit paraître une édition critique du texte de la *Divine comédie*, fruit de plusieurs années de recherches et que compléa, en 1865, une traduction en vers, avec commentaire, de ce poème. Ce fut lui aussi qui provoqua la même année la création de la Société allemande de Dante, dont le roi Jean de Saxe voulut être le protecteur. M. Witte s'occupa ensuite de publier aux frais de cette société les opuscules italiens du grand poète; ces travaux, ainsi qu'un grand nombre d'études littéraires écrites en italien, ont obtenu beaucoup de succès de l'autre côté des Alpes et ont valu à leur auteur le titre de membre de l'Académie de la Crusca.

WITTE (Jean-Joseph-Antoine-Marie, baron DE), érudit belge, né à Anvers en 1808. Il est membre de l'Académie royale de Belgique depuis 1851, correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres depuis 1842 et associé étranger de ce corps savant depuis 1864. Il fait, en outre, partie d'un grand nombre de sociétés savantes belges et françaises. Il s'est surtout occupé d'études archéologiques et a publié plusieurs catalogues estimés, entre autres: *Description du cabinet de M. E. Durand* (1836); *Musée du*

prince de Canino (1837); *Collection de M. de Magnoncour* (1839); *Collection d'antiquités de M. le vicomte Beugnot* (1840); *Médailles et antiques du cabinet de M. H. Greppo* (1856); *Choix de terres cultes antiques du cabinet du vicomte B. de Janzé* (1857), etc. M. de Witte a, en outre, fait paraître avec Ch. Lenormant les trois premiers volumes de l'*Elite des monuments céramographiques* (1844-1858, in-4°), dont il a écrit seul le quatrième volume. Enfin, il a fourni un grand nombre d'articles à une foule de recueils, tels que les *Annales* et les *Bulletins de l'Institut de correspondance archéologique*, la *Revue numismatique*, les *Mémoires*, *Bulletins* et *Annales de l'Académie belge*, la *Revue* et le *Bulletin archéologique*, etc.

WITTE (Pierre DE), peintre belge. V. CANDIDO.

WITTEKIND, chroniqueur allemand du X^e siècle. V. VIDUKIND.

WITTELSBACH, ancien château de Bavière, près d'Augsbourg, berceau de la famille de ce nom, qui règne sur la Bavière et le Palatinat. Le fondateur de cette famille fut Luitpold, duc de Bavière, qui périt dans un combat contre les Hongrois en 907. V. BAVIÈRE et PALATINAT.

WITTELSBACHIE s. f. (vi-tél-sba-chie — de *Wittelsbach*, botan. allem.). Bot. Syn. de COCHLOSPERME.

WITTEM, petite ville de Hollande, dans le Limbourg, à 15 kilom. E. de Maëstricht; 3,300 hab. Papeterie. Commerce de bestiaux.

WITTEMBACH (Daniel), philologue hollandais. V. WYTEMBAACH.

WITTEMBERG, ville forte des États prussiens (Saxe), à 97 kilom. S.-O. de Berlin, sur la rive droite de l'Elbe et sur le chemin de fer de Berlin à Leipzig, par 51° 52' de latit. N. et 10° 17' de longit. E.; 12,000 hab. Chef-lieu de cercle. Gymnase, séminaire, école d'accouchement, hospice d'orphelins et un château fortifié, qui servit longtemps de résidence aux électeurs. Cette ville n'est qu'une place forte de troisième ordre; mais elle ne laisse pas que d'avoir une grande importance stratégique, d'abord à cause de sa situation sur l'Elbe et ensuite comme servant à couvrir Berlin. On voit sur le marché, depuis 1821, le monument de Luther. L'église du château contient les tombeaux de Luther, de Mélancthon et de l'électeur Frédéric le Sage. C'est aux portes de cette église que Luther afficha ses fameuses thèses en 1517. L'université de Wittemberg, fondée en 1502 par l'électeur de Saxe, Frédéric le Sage, fut réunie en 1815 à l'université de Halle. Fabriques de drap et de toile, teintureries, tanneries, distilleries, brasseries, etc. Les bières de Wittemberg sont connues dans le commerce sous le nom de *kuckuck*.

Fondée par Bernard, fils d'Albert l'Ours, duc de Brandebourg, prise en 1547 par Charles-Quint, en 1756 et en 1760 par les Russes, en 1806 par les Français, cette ville eut encore, en 1814, à souffrir des malheurs de la guerre. Wittemberg ne possède plus aujourd'hui qu'un lycée et un séminaire de prédicateurs. Pendant tout le XVI^e siècle, cette ville jouit d'une réputation méritée, et même plus tard elle n'était jamais fréquentée par moins de 2,000 à 3,000 étudiants. L'électeur Frédéric eut l'audace de se passer, pour établir cette haute école, de l'autorisation du pape; il se borna à demander à l'empereur Maximilien 1^{er} une lettre confirmant les privilèges de l'université, dans les mêmes termes que la bulle avait l'habitude de le faire. Les professeurs, peu rassurés et craignant sans doute l'excommunication, s'adressèrent au pape pour lui demander la permission de traiter les matières théologiques. Le saint-père, par le cardinal Raynoud, fit rassurer ces cœurs trop timorés. L'université de Wittemberg a été la pépinière de tous les hommes qui ont joué un rôle en Saxe. Ce furent les étudiants de cette université qui brûlèrent, sur la place publique de la ville, les propositions que le moine Tetzel opposait aux doctrines de Luther.

WITTEN, ville de Prusse, province de Westphalie, régence d'Arnsberg, cercle de Bochum, non loin de la Ruhr; 3,500 hab. Fabrication de siamoises, d'ustensiles de fer; papeteries, huileries.

WITTENBERGE, ville de Prusse, province de Brandebourg, régence de Potsdam, à 115 kilom. N.-O. de Berlin, sur l'Elbe, près du confluent de la Stepenitz; 2,800 hab. Tribunal de ville. Commerce et navigation; huileries, pêche. Bureau de douane.

WITTENBURG, ville de l'Allemagne du Nord, dans le grand-duché de Mecklenbourg-Schwerin, cercle et à 31 kilom. S.-O. de Schwerin, ch.-l. de bailliage; 2,500 hab. Commerce de bestiaux.

WITTGENSTEIN (Louis-Adolphe-Pierre, prince DE), feld-maréchal russe, né en 1769, mort en 1843. Il était fils du comte de Sayn-Wittgenstein, général prussien au service de la Russie, combattit à Austerlitz, prit part, en 1809, à l'expédition de Finlande, commanda, en 1812, le corps d'armée destiné à couvrir Saint-Petersbourg, sauva cette ca-

pitale par la victoire de Klostitz, eut une grande part au plan de campagne adopté pour expulser les Français de l'empire, reçut le commandement en chef des armées russe et prussienne en 1813, contribua, par l'habileté de ses manœuvres, au désastre de Napoléon à Leipzig, combattit en France en 1814 et devint feld-maréchal à l'avènement de l'empereur Nicolas (1825). Chargé de conduire la guerre contre les Turcs en 1828, il ne la poussa pas avec toute la vigueur que son ambitieux souverain exigeait de lui et fut mis à la retraite l'année suivante. Le roi de Prusse le consola de cette disgrâce en lui conférant le titre de prince (1834).

WITTICHENAU, ville de Prusse, province de Silésie, régence et à 9 kilom. O. de Liegnitz, sur l'Elster; 2,800 hab. Fabrication de cordonnerie. Importants marchés à bestiaux. Forges et papeterie.

WITTICHIUS (Christophe), théologien allemand, né à Brieg (Silésie) en 1625, mort en 1687. Il professa les mathématiques à Herborn, puis à Duisbourg, et la théologie à Nimègue. On a de lui plusieurs grands ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Consideratio theologica de stylo sanctæ Scripturæ* (Leyde, 1656, in-12); *Theologia pacifica* (Leyde, 1671, in-4°); *Exercitationes theologice quinque* (Leyde, 1682, in-4°); *Consensus veritatis in Scriptura divina et infallibilitate veritatis* (Leyde, 1682, in-4°), le plus remarquable des écrits de l'auteur, qui y a concilié les doctrines du cartésianisme et celles de la théologie; *Anti-Spinosa, sive examen ethice B. Spinosæ et commentarius de Deo et ejus attributis* (Leyde, 1690, in-4°).

WITTICHIUS-WESTHOVIUS, poète allemand, né dans l'évêché de Lubeck en 1577, mort en 1643. Il suivit les cours de la plupart des grandes universités de l'Allemagne, visita ensuite l'Italie, l'Autriche, la Bohême, la Lithuanie, la Prusse et la Norvège, et alla étudier la médecine à Copenhague. De là, il se rendit à Leipzig, où il publia un recueil d'épigrammes latines dirigées contre Taubmann et Rittershuys. La violence et la grossièreté avec lesquelles il attaquait ces hommes éminents soulevèrent contre lui une telle tempête de récriminations, qu'il se vit forcé de quitter cette ville et de retourner en Danemark. Il y fut nommé, en 1603, recteur de l'école d'Harlöv, dans la Zélande, fut anobli en 1613, devint, peu après, précepteur du duc Christian de Brunswick et, en 1619, obtint un canonicat à Lunden. On a de lui un grand nombre de poésies latines, qui consistent surtout en épigrammes et qui furent publiées en différents recueils, de 1606 à 1634. A part un petit nombre de pièces, qui ne sont pas sans mérite, ces poésies sont, en général, déparées par l'affectation et le mauvais goût, que bien peu de poètes latins modernes ont su éviter. Voici les titres de quelques-unes des principales compositions de Wittichius-Westhovi : *Epigrammata miscellanea* (1606); *Autoschediasma poeticum in laudem regis Danorum Academiæ Hafniensis* (1604); *Urbes et oppida Zelandiæ* (1607); *Illustræ sententiarum flores et Saxoniæ grammaticæ libri XVI historiarum Danicæ lecti* (1617), etc.

WITTIG (Hermann), sculpteur allemand, né à Berlin en 1819. Il étudia son art à l'Académie de sa ville natale, sous la direction de Tieck, et travailla ensuite à Rome, de 1846 à 1848. Ses œuvres sont essentiellement idylliques et gracieuses, et l'on ne sait ce que l'on doit le plus admirer de la grâce, de l'originalité ou de l'invention dans ses figures de pécheuses, de bacchantes, de vendangeuses, de moissonneuses, de chasseresses, qu'il exécute soit isolément, soit par groupes. On cite, parmi ses œuvres les plus remarquables, une statuette en marbre de Rebecca, une *Flora* et un groupe de *Rachel et Jacob*. On doit encore au même artiste les *Saisons* et une *Victoire*, un buste colossal de Louis Tieck, et, pour la chapelle du château de Reineck, une *Tête de Christ*, qui l'emporta sur les œuvres d'un grand nombre de concurrents. Enfin, il a fait preuve d'un rare talent d'ornemaniste dans les figures dont il a décoré le fronton du théâtre de Riga (1862), ainsi que quelques parties du nouveau théâtre de la ville, à Leipzig.

WITTIG (Auguste), sculpteur allemand, né à Meissen en 1826. Il commença ses études artistiques en 1843, à Dresde, sous la direction de Kietzschel, et de 1846 à 1848 posa les bases de sa réputation en exécutant plusieurs œuvres remarquables, telles que *l'Enlèvement d'Hylas*, bas-relief; *Stegfried et Christmilde*, groupe en bronze, que la Société artistique acheta et mit ensuite en loterie, ainsi que deux grandes frises représentant, sous des allégories enfantines, *l'Agriculture et l'Arrière-pensée*. Possédant alors les ressources nécessaires pour faire le voyage d'Italie, M. Wittig se mit en route au printemps de 1849 et, après s'être arrêté six mois à Munich, arriva à Florence, où il séjourna également quelques mois. En 1850, il se rendit à Rome, où il a habité jusqu'en 1863. Appelé l'année suivante à Dusseldorf, il y a reçu le titre de professeur et a été chargé d'y fonder une école de sculpture. Nous citerons, parmi ses autres œuvres : une figure de la *Charité auprès de laquelle se pressent trois enfants* (1851), groupe aussi remarquable par la per-

fection et le naturel des formes que par la majesté, la grâce et le charme des attitudes; la statue plus grande que nature d'un *Chasseur* (1852), qui se trouve aujourd'hui à Londres; *Agar et Ismaël* (1853), groupe colossal, où éclate une grande vigueur et où le corps de l'enfant, dans tous les muscles duquel on sent la fatigue et l'inanition, contraste vivement avec la haute stature et les formes puissantes de sa mère; *Ganymède et Hébé*, médaillons; une *Piété* (1858), groupe colossal, aussi puissant de forme que majestueux d'expression; enfin deux admirables bas-reliefs, une *Mise au tombeau* et une *Loreley* (1860). Plusieurs de ses œuvres ont été reproduites en marbre, à différentes reprises, par l'artiste. Il a aussi exécuté, à l'occasion de la fête commémorative de Cornélius, un buste de cet artiste, triple de la grandeur naturelle.

WITTINGAU, ville de l'empire d'Autriche, dans la Bohême, cercle et à 26 kilom. E. de Budweis; 4,800 hab. Beau château des princes de Schwarzenberg. Couvent.

WITTLICH, ville de Prusse, province du Rhin, régence et à 45 kilom. N.-E. de Trèves, ch.-l. du cercle de son nom, sur le Lieser; 2,700 hab. Ruines d'un ancien château détruit pendant les guerres de la Révolution.

WITTMANN (François-Joseph), médecin allemand, né à Mayence en 1773, mort en 1837 dans la même ville, où il avait exercé la pratique de son art pendant la plus grande partie de sa vie. Il a laissé, entre autres écrits : *Causæ des maladies contagieuses dans les places fortes* (Leipzig, 1820); *De la quinine sulfureuse, envisagée comme moyen de guérison* (1827); *Essais galvaniques et électriques appliqués à des hommes et à des animaux* (Frankfort, 1835), en collaboration avec Wenzel et Rust, etc.

WITTMUND, ville de Prusse, province de Hanovre, cercle et à 24 kilom. N.-E. d'Aurich, sur un canal qui la fait communiquer avec la mer du Nord, ch.-l. du bailliage de son nom; 7,800 hab. Chapelleries. Entrepôt de sel de Lunebourg. Commerce d'exportation en grains, beurre, fromages et surtout en chevaux.

WITTOLA (Marc-Antoine), théologien allemand, né dans la Silésie en 1736, mort en 1797. Il exerça les fonctions du ministère sacré successivement à Scheffeling et à Propstsdorf et devint, en outre, membre de la commission de censure littéraire; mais il perdit cet emploi pour avoir autorisé la réimpression du *Prospectus des annales des jésuites* de Gaziagnes. Wittola s'était montré le partisan des réformes religieuses que l'on poursuivait alors avec ardeur en Autriche, et ce fut dans le but de soutenir ces réformes qu'outre les traductions de plusieurs ouvrages d'éminents théologiens français, tels que Bossuet, Fleury et autres, il publia : les *Lettres d'un curé autrichien sur la tolérance* (Vienne, 1781-1782, in-8°) et le *Texte d'un intolérant d'Augsbourg, avec les notes d'un Autrichien tolérant* (Vienne, 1782, in-8°). Il avait, en outre, fondé en 1784, pour le même objet, la *Gazette ecclésiastique*, qui cessa de paraître en 1789, mais qu'il continua des l'année suivante jusqu'en 1793, sous le titre de *Mémoire des choses les plus récentes sur l'enseignement de la religion et l'histoire de l'Eglise*.

WITT'S LAND. V. WITT (terre de).

WITTSOCK, ville de Prusse, province de Brandebourg, régence et à 100 kilom. N.-O. de Potsdam, sur la Dase; 6,500 hab. Dépôt d'indigents. Fabrication de lainages, toiles, tabac. Les Suédois, sous les ordres de Banner, y battirent les impériaux en 1636.

WITTWER (Philippe-Louis), médecin allemand, né à Nuremberg en 1752, mort en 1792. Il fit ses études médicales à Altdorf et à Strasbourg, fut reçu docteur en 1774, vint à Paris l'année suivante, et, après quelques mois de séjour dans cette capitale, retourna dans sa patrie. En 1776, il devint membre du collège des médecins de Nuremberg, fut nommé en 1783 professeur de médecine à Altdorf; mais, dès l'année suivante, l'état de sa santé le força de renoncer à cette chaire. Parmi ses principaux ouvrages, nous citerons les suivants : *Sur les derniers catarrhes épidémiques* (1782, in-8°); *Delectus dissertationum medicarum argentoratensium* (Nuremberg, 1777-1781, 4 vol. in-8°); *Archives pour l'histoire de la médecine* (Nuremberg, 1790, 2 vol. in-8°).

WITWICKI (Etienne), poète, romancier et dramaturge polonais, né à Krzemienitz, mort à Rome en 1847. Après avoir terminé ses études dans sa ville natale, il vint se fixer à Varsovie, travailla au ministère de l'instruction publique et employa ses loisirs à la culture des belles-lettres et de la poésie. Dans la lutte des classiques et des romantiques, Witwicki se prononça en faveur de ces derniers. Après la révolution de 1831, il quitta Varsovie et se réfugia en France. Là, conjointement avec Mickiewicz et B. Zaleski, il publia l'ouvrage intitulé : *l'Autel polonais*, et traduisit une grande partie des œuvres ascétiques de sainte Thérèse du cardinal Bona, etc. Lors de l'apparition de l'illuminé Towianski, qui parvint à attirer à ses

idées Mickiewicz, Witwicki publia son écrit fameux intitulé : *le Towianskisme*, dans lequel il combattit vigoureusement les doctrines de Towianski et défendit la religion catholique. Parmi ses nombreux ouvrages, nous citerons : *Ballades et romans* (Varsovie, 1824); *Edmond* (Varsovie, 1829), fantaisie dans laquelle il a beaucoup imité les auteurs allemands, mais qu'on regarde à juste titre comme une production littéraire, morale et classique; *Poésies idylliques* (Varsovie, 1830); les *Soirées d'un pèlerin*, variétés morales, littéraires et politiques (Paris, 1837-1842, 2 vol.), réimprimé dans la *Bibliothèque des écrivains polonais* (Leipzig, 1860); *Lettres de l'étranger* (Leipzig, 1842); *Gadu-Gadu*, contes et récits (Saint-Petersbourg, 1850); *Poésies bibliques* (Leipzig, 1851); *Recueil de chansons* (Leipzig, 1852, 2 vol. in-4°); le *Dialogue dramatique*, pièce de théâtre (Leipzig, 1851); *Une vengeance antique*, drame en cinq actes, en vers (Varsovie, 1835), etc.

WITZEL (Georges), en latin *Wicelinus*, théologien allemand, né dans la Hesse en 1501, mort en 1573. A Wittenberg, où il s'était rendu en 1521 pour étudier la théologie, il devint l'un des plus chauds partisans des doctrines de Luther, dont la protection lui sauva la vie un peu plus tard, alors qu'il était condamné à mort pour la part active qu'il avait prise à la guerre des paysans. Nommé ensuite pasteur de Niemeck, près de Wittenberg, il encourut la colère de Melancthon, fut emprisonné à Pinitz en 1531 et, dans la suite, fut banni de la Saxe électorale. Il se retira alors à Leipzig, où il abjura le protestantisme, dont il devint dès lors l'adversaire acharné. Plus tard, il résida successivement à Mayence, à Fulda et à Cologne et fut conseiller aulique des empereurs Ferdinand 1^{er} et Maximilien II. Il a laissé un grand nombre d'écrits, qui roulent presque tous sur la polémique religieuse et dont la plupart ont été traduits de l'allemand en latin. Il serait trop long d'en donner la liste complète, et ils ne présentent plus, du reste, qu'un médiocre intérêt, à part les suivants : *Epitome paraparum a Petro ad Paulum III*; *Defensio doctrinæ de bonis operibus contra lutheranos*; *De moribus veterum hæreticorum*; *Tableau de l'Eglise primitive*; *l'Evangile de Luther et l'histoire de son Eglise*; *Via regia seu de controversiis religionis capitibus conciliandis sententia*, ouvrage écrit à la requête de Ferdinand 1^{er} (réédité avec additions par Hermann Conring, Helmstedt, 1650, in-4°), etc.

WITZENDORF (Guillaume), philologue allemand, né à Medingen (comté de Lunebourg) en 1609, mort en 1674. Il fut successivement professeur de philosophie à Kœnigsberg, surintendant et pasteur à Bardewick et premier pasteur à Rastenburg. On a de lui plusieurs traités et dissertations, parmi lesquels nous citerons : *De Cæsare romano*; *De status et administratione imperii romani forma hodierna*; *De arte feliciter rempublicam administrandi*; *De præmiis et pœnis*; *Collegium politicum*, etc.

WITZENHAUSEN, ville de Prusse, province de Hesse, régence et à 22 kilom. E. de Cassel, ch.-l. du cercle et du bailliage de son nom, près de la rive gauche de la Werra, à l'embouchure du Gelster; 3,900 hab. Tanneries, teintureries, papeterie, fabrique de tabac. Commerce de fruits, de vins, de cuirs, de papier et de tabac. Bel hôtel de ville.

WITZLEBEN (Charles-Auguste-Frédéric DE), littérateur allemand, connu sous le pseudonyme d'A. de Tromlitz, du nom d'une propriété de sa famille, né en 1773, mort en 1839. Entré, à neuf ans, dans l'école des pages de Weimar, il prit, quatre années plus tard, du service dans l'armée prussienne, fit comme officier les campagnes de 1792 à 1795, sur le Rhin, se trouva en 1806, avec le grade de lieutenant-colonel, au quartier général du duc de Brunswick et, après la bataille d'Iéna, passa à celui du prince de Hohenlohe. Fait prisonnier à Prenzlau, il entra, par suite de la réduction de l'armée prussienne, dans l'armée de Murat, alors grand-duc de Berg, et conduisit, en 1811, en Espagne, un régiment de lanciers, qu'il avait lui-même levé à Munster; mais lorsque la Prusse eut déclaré, en 1813, la guerre à la France, il passa au service de la Russie comme colonel commandant de la légion hanséatique et, à la paix, renonça à l'état militaire. Il avait débuté dès la fin du siècle dernier dans la littérature, et ses nombreuses nouvelles, insérées dans différents journaux et recueils, ont été publiées plus tard sous le titre d'*Œuvres complètes* (Dresde, 1829-1840) et ne forment pas moins de 99 volumes. Les plus remarquables ont pour titre : les *Pappenheim*; *François de Sickingen*; *Mutis Sforce*; la *Vie du margrave Albert de Brandebourg* et les *Caracacs*. On lui a reproché d'avoir, surtout dans les œuvres de son âge mûr, emprunté ses sujets presque exclusivement à l'époque de la guerre de Trente ans; mais il ne s'en était pas moins acquis un grand nombre de lecteurs par l'impérisable fécondité de son imagination et par la fraîcheur et l'intérêt de ses récits.

WITZLEBEN (Job-Guillaume-Charles-Ernest DE), général et homme d'Etat prussien, né à Halberstadt en 1783, mort en 1837. Entré à l'âge de onze ans dans l'école des pages

de Potsdam, il devint, peu de temps après, page du roi et obtint en 1799 le grade d'enseigne dans la garde du corps, où il fut promu officier en 1802. Il prit part, en cette qualité, à la campagne de 1806, escorta, le jour de la bataille d'Iéna, le bagage du roi à Erfurt et s'y vit compris dans la capitulation du feld-maréchal Möllendorf. Il demeura prisonnier de guerre jusqu'en août 1807 et se rendit alors au quartier général de Blücher en Poméranie. Il y reçut une mission auprès du général Soult et, peu après, fut chargé de porter à Memel des dépêches au roi de Prusse, qui le nomma premier lieutenant et lui donna le commandement d'une compagnie de sa garde. Une étude remarquable qu'il écrivit à cette époque sur les troupes légères lui valut la faveur du général Scharnhorst et le grade de capitaine d'état-major du bataillon de chasseurs, nouvellement créé dans la garde (1808). Promu, en 1812, major dans le même corps, il prit part, en 1813, à la bataille de Grossgörschen, commanda ensuite l'arrière-garde dans le défilé de Groitsch et, après la bataille de Bautzen, fut envoyé avec un détachement en reconnaissance à Kamenz. Il devint commandant pendant la suspension d'armes, puis lieutenant-colonel pendant la campagne de France, où il se distingua surtout sous les murs de Paris. Au printemps de 1815, il fut attaché à l'état-major de l'armée des Pays-Bas sous les ordres de Blücher, puis promu colonel et chef de l'état-major du corps d'armée du nord de la Confédération germanique. Nommé, à la paix, inspecteur des chasseurs et des carabiniers, il fut appelé, en 1817, à la direction du troisième département du ministère de la guerre et, après avoir été promu major général (1818) et lieutenant général (1821), succéda en 1833 à M. de Hake comme conseiller d'Etat et ministre de la guerre; mais l'état de sa santé le força de résigner ces fonctions deux ans plus tard. Witzleben était un homme d'une grande droiture, de beaucoup d'activité et de connaissances étendues. C'est à lui que la Prusse doit l'établissement de l'école des sous-officiers, des écoles de cadets de la Silésie et du Rhin, et, surtout, la fusion complète des soldats de la ligne dans la landwehr. Le roi avait en lui une confiance illimitée, non-seulement dans les questions militaires, mais encore dans celles qui concernaient la politique et la religion, et c'est même à lui que l'on attribue en majeure partie la rédaction du rituel ecclésiastique prussien.

WITZLEBEN (Ferdinand-Auguste DE), géographe et écrivain allemand, né à Osnabrück en 1800, mort en 1859. Il fut admis à treize ans dans la légion hanséatique, passa, en 1815, dans l'armée hanovrienne, entra, deux ans plus tard, au service de la Prusse et fut employé successivement à l'école militaire et au bureau topographique. Admis, en 1830, dans l'état-major et nommé, à la même époque, professeur à l'école militaire, il rentra plus tard dans l'armée active, fut chargé, après 1848, de réorganiser l'armée mecklembourgeoise et fut promu, en 1853, au grade de lieutenant général. On a de lui : *Tableau de la campagne russo-turque en 1828* (Berlin, 1829); *Tableau de la campagne russo-turque en 1829* (Berlin, 1831, 2 vol.); *Atlas du monde ancien*, en 18 cartes (1830); *Atlas de la Prusse* (1831, 27 feuillets); *Développement et décadence de la puissance polonoise de 992 à 1831* (1831); *Histoire de la Pologne* (1831); *De l'instruction tactique de l'infanterie* (1855).

WITZSCHEL (Benjamin), mathématicien allemand, né en 1822, mort en 1880. Il fut professeur de mathématiques à Dresde, à Zwickau, ainsi que dans d'autres villes de la Saxe, et publia, entre autres ouvrages : *Exposé de la physique* (Leipzig, 1854, in-8°); *De la forme des corps qui s'opposent qu'une faible résistance dans des milieux résistants*. Il éditait, depuis 1856, avec Schönmacher, les *Annales de mathématiques et de physique*.

WIVEL (Abraham), portraitiste anglais, né à Londres en 1786, mort dans la même ville en 1849. D'une famille pauvre et privé de son père dès son bas âge, il passa ses premières années dans une ferme, puis il alla retrouver sa mère, femme de charge chez une mistress Smith qui aimait les tableaux et en avait formé une petite galerie. Wivel se sentit du goût pour la peinture, et mistress Smith crut satisfaire sa vocation en le plaçant comme apprenti chez un peintre en bâtiments, qu'il quitta pour entrer chez un coiffeur. Dans ses moments de loisir, il apprit à dessiner et s'exerça à la miniature. Il s'établit ensuite coiffeur lui-même et joignit à l'exercice de sa profession celle de peintre en miniature, car il n'avait pas tout à fait abandonné l'art. Deux de ses amis, Nollekens et Northcote, si célèbres depuis, lui conseillaient depuis longtemps de se livrer au portrait, genre pour lequel il semblait doué tout particulièrement. Leurs conseils eussent été peut-être insuffisants, si un hasard ne fût venu arracher l'artiste à la défiance en ses propres forces. Dans le procès du conspirateur Thistlewood, au cours des débats, l'aldermann Kelly fit demander un dessinateur pour faire le portrait des accusés. Wivel fut désigné, et, malgré sa timidité, il dut s'exécuter sur-le-champ. Son dessin, prestement

enlevé, passa de main en main dans le prétoire et fut très-goûté. Un amateur qui se trouvait là lui demanda sur-le-champ le portrait en pied d'une prima donna qu'il protégeait et lui avança 40 livres sterling pour les premiers frais. Ce portrait établit la réputation de Wivel. Pourtant, ce n'était que le prélude d'un triomphe plus grand que valut à Wivel le *Portrait de la reine Caroline au milieu de ses juges*. Wivel sollicita et obtint la faveur de peindre cette malheureuse princesse dans l'enceinte même de la Chambre des lords. Aussi cette étude sur nature a-t-elle gardé quelque chose du saisissement de cette heure triste, dont le dessin est parvenu à rendre l'impression dramatique; c'est tout un tableau. D'innombrables copies en furent immédiatement demandées à l'auteur. Dès ce moment, il n'y eut dans les trois royaumes ni lord ni lady qui ne tint à honneur d'aller poser devant Wivel. Ce fut un engouement, une mode. L'artiste peignit alors une foule de portraits. On peut citer : le *Prince George de Cambridge*, le *Duc d'York*, le *Duc de Clarence*, *Lord Russell*, *Canning*, enfin le *Roi George IV*, le plus sérieusement étudié de tous; il est resté l'un des trois ou quatre types historiques de ce prince. Ce portrait du roi mit le comble à la popularité du maître. Mentionnons encore une *Tête de Shakespeare*, d'après le buste en marbre que l'on conserve dans l'église de Stratford-sur-Avon, patrie du grand poète. De toutes les têtes connues qui rappellent avec plus ou moins de bonheur le grand tragique, aucune n'en donne une idée plus grandiose que celle de Wivel. On y chercherait vainement les détails propres à la ressemblance vulgaire; mais il y a une grandeur et une sérénité idéales dans la physionomie. Wivel manifesta aussi, à l'occasion de ce portrait de Shakespeare, ses aptitudes littéraires; il publia des *Recherches sur l'histoire, l'authenticité et le caractère des portraits de Shakespeare* (1827), travail excellent, encore consulté comme le meilleur sur la matière. Quelques-uns de ses portraits ont été gravés par Lupton.

WIVELISCOMBE, bourg d'Angleterre, dans le comté de Somerset, à 19 kilom. O. de Taunton; 3,000 hab. Fabrication de tissus de laine et de couvertures.

WJETKAER s. m. (vjè-tkâr). Hist. relig. Membre d'une secte qui était une branche de celle des raskolnistes, et qui fut repoussée par la persécution dans l'île de Wjetka.

WLADIBOY, duc de Bohême, né dans la seconde moitié du x^e siècle. Il était frère de Boleslas I^{er}, roi de Pologne. Irrité de n'avoir obtenu qu'un mince apanage, il se rendit en Russie, auprès de Vladimir le Grand, pour lui demander d'intervenir en sa faveur, puis il passa en Bohême, auprès de son oncle Boleslas II, et poussa les Bohémiens à envahir la Pologne. Il s'était réconcilié avec son frère, lorsque, Boleslas III, duc de Bohême, ayant soulevé contre lui ses sujets par son avarice et par sa cruauté (1002), il se rendit dans ce pays à l'appel des mécontents, se mit à leur tête, battit Boleslas et fut proclamé duc. Peu après, Wladiboy alla demander l'investiture du duché à l'empereur Henri II, qui la lui accorda. De retour en Bohême, il gouverna ce pays pendant une année. Forcé, pour une cause inconnue, d'abandonner le pouvoir (1003), il retourna en Pologne, où il vécut depuis lors obscurément.

WLADIMIR, nom de plusieurs grands-ducs de Russie. V. VLADIMIR.

WLADISLAS, nom de plusieurs rois de Bohême, de Hongrie et de Pologne. V. LADISLAS et VLADISLAS.

WLADISLAWOW, ville de la Russie d'Europe, dans la Pologne, gouvernement d'Augustow, district et à 39 kilom. de Maryampol, sur la Szezupa; 3,500 hab.

WLASCHIM, ville de l'empire d'Autriche, dans la Bohême, cercle et à 35 kilom. S.-O. de Kourzin; 2,300 hab. Fabrication de lainages. Hôpital; château des princes d'Auersberg.

WLASTA ou **ULASTA**, héroïne tchèque qui vivait au viii^e siècle. La princesse bohême Libussa s'était formé une sorte de garde du corps entièrement composée de jeunes filles et avait mis à sa tête Wlasta, d'une force et d'une adresse rares. Après la mort de Libussa (735), Wlasta persuada à ses compagnes de s'emparer du pouvoir et de former un Etat indépendant. Elle fit construire sur le mont Widowle un fort, où elle s'établit. Le duc de Bohême Przemyslas lui ayant envoyé un seigneur de sa cour pour lui ordonner de se soumettre, elle fit horriblement mutiler celui-ci et le renvoya au duc sans avoir voulu l'entendre. Wlasta fit ensuite construire près de Wissegrad un second fort, appelé Diewin (Château des jeunes filles), et de là avec sa troupe, qui s'était considérablement grossie, elle fit des expéditions dans les contrées environnantes, battit un corps d'armée envoyé contre elle par Przemyslas et porta partout la terreur. Elle publia, dit Gley, un code dont les trois derniers articles statuaient qu'il était défendu aux hommes de porter les armes sous peine de mort; qu'ils ne pourraient aller à cheval que les jambes jointes et pendantes sur le côté gauche du cheval; que celui qui oserait monter autrement serait puni de mort; que les hommes, à quel-

que classe qu'ils pussent appartenir, devaient conduire la charrue et faire tous les travaux, tandis que les femmes combattaient pour eux; que les jeunes personnes choisiraient elles-mêmes leurs maris, et que celui qui rejeterait leur choix serait puni de mort. Depuis huit ans Wlasta désolait le pays, lorsque Przemyslas marcha contre le fort de Widowle, qu'il prit d'assaut, et fit mettre à mort toutes les amazones qui s'y trouvaient et n'avaient pas voulu se rendre. A cette nouvelle, Wlasta égorga vingt-quatre prisonniers à Diewin, puis quitta le fort avec ses compagnes pour marcher au combat, et toutes périrent les armes à la main.

WLODAWA, ville de la Russie d'Europe, dans la Pologne, gouvernement et à 45 kilom. N.-E. de Lublin, sur le Boug; 3,700 hab.

WLODZIMIERZ, ville de la Russie d'Europe. V. VLADIMIR.

WLOKA s. m. (vlo-ka). Métrol. Mesure agraire polonaise, valant 17hect.955.

WNYSLAS, duc de Bohême, mort vers 788. Il succéda en 757 à son père Vogen, fortifia Prague, fit construire de nombreux châteaux et contribua à la prospérité du pays. En 772, Charlemagne ayant marché contre les Saxons, Wnyslas fit alliance avec Witkind, et, lorsque celui-ci eut fait sa soumission (786), il conserva son indépendance. Il laissa le pouvoir à son fils Crzezomylas, qui, en 789, repoussa avec perte une invasion de Charlemagne en Bohême.

WOBESER (Ernest-Guillaume de), écrivain allemand, né à Lukenwald (Brandebourg) en 1727, mort en 1795. Après avoir rempli plusieurs charges importantes à la cour du prince de Neuwied, il entra dans la congrégation des frères moraves et se consacra exclusivement aux travaux littéraires. Outre deux recueils de *Poésies* originales (Francfort, 1758, et Leipzig, 1779), on a de lui des traductions en vers allemands des *Odes* d'Horace (1779), de *l'Iliade* (1781-1787) et des *Psaumes* de David (1793).

WOBURN ou **OLD-WOBURN**, ville d'Angleterre, comté et à 21 kilom. S.-O. de Bedford; 2,200 hab. Fabrication de tulles et de tresses de paille. Dans les environs, on voit le beau château moderne des ducs de Bedford, bâti sur l'emplacement d'un abbaye de cisterciens fondée en 1145.

WOCCONS, peuple qui, au commencement du xvi^e siècle, habitait dans deux petites villes de la Caroline septentrionale, à côté des Tuscaroras, et qui paraît s'être éteint.

WOCHER (May), philologue allemand, mort en 1843 à Ebingen (Wurtemberg), où il était directeur du gymnase. On a de lui plusieurs ouvrages sur la linguistique, ainsi que quelques écrits sur des questions d'économie sociale. Nous citerons, entre autres : *De la formation d'une association ayant pour objet la suppression de la loi du célibat* (1831); *De la forme des noms chez les Hébreux, expliquée d'après le système d'Ewald* (1833); *Phonologie générale ou Grammaire naturelle de la langue de l'humanité* (1841); *De développement de la langue allemande depuis le iv^e siècle jusqu'à nos jours* (1843); *Nouvelle phonologie des langues allemande, anglaise et française, en tant que théorie de l'essence naturelle de la langue* (1846); la *Construction latine expliquée par des principes logiques et phonétiques* (1848).

WOCQUIER (Léon), littérateur belge, né en 1815, mort en 1864. Après avoir fait ses études à l'université de Louvain, il embrassa la carrière de l'enseignement public, fut reçu, en 1850, agrégé à la Faculté philosophique de Gand et y devint professeur d'anthropologie et de logique. Il débuta dans la littérature par un ouvrage intitulé : *Chroniques historiques et traditions populaires du Luxembourg* (Bruxelles, 1842, 2 vol. in-8°) et qui n'avait, il est vrai, qu'un intérêt purement local, mais était le fruit de longues et sérieuses recherches. Après avoir encore publié, sous ce titre : *Souvenirs de la vie universitaire ou Aimer sans savoir* (Liège, 1847, in-4°), un volume de poésies qui furent peu remarquées, Wocquier entreprit, en 1854, la traduction des œuvres de Henri Conscience, et c'est ce travail qui a surtout fait connaître en France à la fois le nom de l'auteur et celui du traducteur. Ce dernier a su conserver dans la langue française la grâce naïve, la simplicité et la fraîcheur qui font le mérite des récits du romancier flamand. Parmi ces traductions, nous citerons : les *Scènes de la vie flamande* (1854, 2 vol.); *Veillées flamandes* (1855); la *Guerre des paysans* (1855); les *Mémoires* de Conscience, qui, traduits sur le manuscrit, parurent à la fois en flamand et en français en 1858, etc. Wocquier a encore traduit l'ouvrage d'Hildebrand intitulé : *Scènes de la vie hollandaise* (1856); mais cette œuvre n'a pas été aussi goûtée en France que celles de Conscience.

WODAN (du slave *woda*, eau), dieu de la mer et des eaux, dans la mythologie slave. Il était fils de la déesse Dziwla et frère de Peroun, dieu du ciel, et de Peklène, souverain des enfers. C'était une divinité bienfaisante, dont le pouvoir s'étendait sur les plus petits ruisseaux tout aussi bien que sur les plus grands fleuves. — Sa femme, WODANA, outre qu'elle était la déesse des eaux, possé-

daît aussi un pouvoir illimité sur la chaleur et sur la gelée. Immédiatement au-dessous d'eux était placé Jezierny, le dieu des lacs, qu'il était chargé de visiter au nom du tout-puissant Wodan.

WODANIUM s. m. (vo-da-ni-omm). Chim. Nom donné à un prétendu métal, qui s'est trouvé être un composé de nickel et de divers autres métaux.

WODEHOUSE (John, baron), comte Kimberley, homme d'Etat anglais, né en 1826. Il fit ses études à l'université d'Oxford, hérita avant sa majorité du titre de lord Wodehouse, qui lui ouvrait la Chambre des lords, devint, en 1852, sous-secrétaire d'Etat pour les affaires étrangères, dans le cabinet de coalition de lord Aberdeen, et fut nommé, en 1856, ambassadeur de l'Angleterre à Saint-Petersbourg, où il devait s'attacher surtout à rétablir entre les deux cours les relations amicales qui avaient cessé depuis la guerre de Crimée. Après deux ans de résidence à la cour du czar, lord Wodehouse vint reprendre ses fonctions de sous-secrétaire d'Etat au ministère des affaires étrangères, qu'il conserva jusqu'en 1861. Il donna sa démission à cette époque et demeura deux années sans remplir aucun emploi public. En 1863, il fut envoyé en mission extraordinaire auprès des cours du nord de l'Europe, au sujet des affaires des duchés de Slesvig-Holstein, et, en novembre de l'année suivante, il fut nommé vice-roi d'Irlande. Par sa prévoyance et la modération de ses mesures, il sut rester toujours maître de la situation, au milieu des circonstances difficiles dans lesquelles se trouvait l'Irlande par suite des agitations féniennes, et reçut, en récompense de ses services, le titre de comte de Kimberley. Depuis 1869, il a été lord du sceau privé (*lord privy seal*) dans le cabinet Gladstone.

WODENSAG s. m. (vo-dèn-sdagh). Chronol. anc. Jour d'Odin, mercredi chez les Saxons. Les Anglais ont fait de ce mot *wednesday*.

WODHULL (Michel), littérateur anglais, né dans le comté de Northampton en 1740, mort en 1816. Il fit ses études à l'université d'Oxford, et, devenu de bonne heure maître d'une fortune indépendante, il en profita pour se livrer à son penchant pour la littérature. Il fit paraître successivement plusieurs poèmes, dont le plus remarquable, *l'Egalité du genre humain*, publié d'abord en 1765, fut réédité en 1798, avec de nombreuses modifications. Mais l'œuvre la plus importante de Wodhull fut sa traduction anglaise, en vers blancs, de tout ce qui nous est parvenu d'Euripide. Cette traduction parut en 1782, en 4 volumes in-8°, et fut réimprimée plus tard en 3 volumes in-8°. En 1804, Wodhull publia ses *Poésies diverses*, recueil qui renferme, outre le poème sur *l'Egalité du genre humain*, cinq odes et treize épitres. En mourant, il laissa une bibliothèque renfermant plus de 4,000 volumes, qui étaient presque tous des éditions princeps remontant aux premiers temps de l'imprimerie.

WODNIAN, ville de l'empire d'Autriche, dans la Bohême, cercle de Pilsen, à 26 kilom. S. de Pisek, sur la rive droite de la Blanitz; 2,600 hab.

WODNICK, esprit habitant les eaux, chez les Slaves. On le représentait coiffé d'un chapeau vert. On l'appelle aussi quelquefois *Wodny Muz*. Tantôt c'est une femme, tantôt c'est un homme.

WODROW (Robert, historien écossais, né à Glasgow en 1679, mort en 1734. Il fit ses études théologiques à l'université de sa ville natale et devint, en 1703, ministre d'Eastwood, petite paroisse située entre Glasgow et Paisley. Il demeura jusqu'à sa mort dans cette paisible retraite, où il trouvait les loisirs et le calme nécessaires à ses travaux historiques. Il n'en prit pas moins une part active aux discussions religieuses de son temps, dans lesquelles il exerça une certaine influence. En 1712, il fut l'un des opposants les plus énergiques à l'adoption du *Patronage Act*, le même qui, après avoir été pendant cent trente ans une source de divisions dans l'Eglise d'Ecosse, a amené la grande séparation de 1843. Le seul ouvrage de Wodrow qui ait paru de son vivant est *l'Histoire des souffrances de l'Eglise d'Ecosse depuis la Restauration jusqu'à la Révolution* (1721-1722, 2 vol. in-fol.). Quelques années après sa publication, ce livre était déjà devenu fort rare, et il a été réédité en 1829 (4 vol. in-8°), par Robert Burns, qui y a joint une étude sur l'auteur. Wodrow préparait aussi une histoire complète de l'Eglise d'Ecosse en biographies; le manuscrit de ce grand ouvrage se trouve à la bibliothèque de l'université de Glasgow. Beaucoup des biographies qu'il renferme ont été publiées par la Société de Maitland, et d'autres se trouvent parmi les ouvrages édités par la Société de Wodrow, qui a été fondée, en 1841, pour la publication des œuvres des Pères et des premiers écrivains de l'Eglise réformée d'Ecosse.

WODZICKI (Stanislas), homme politique polonais, né en 1763, mort en 1843. Il fut, en 1794, l'un des premiers qui se rendirent à l'appel de Kosciusko et assista à tous les combats contre les Russes et les Prussiens jusqu'à la bataille de Maciejowice, qui anéan-

tif les espérances des patriotes polonais. A l'époque de la formation du grand-duché de Varsovie, Wodzicki fut nommé préfet de cette ville, et, après la chute de l'Empire, ce fut lui que les puissances soi-disant protectrices de la république de Cracovie choisirent pour président de ce petit Etat. Ce mandat lui fut renouvelé à cinq reprises; mais il se démit de ses fonctions après l'insurrection du 29 novembre 1830 et se rendit à Varsovie, où il devint président du Sénat. Après la chute de Varsovie, il renonça définitivement à la vie politique, et, retiré à son château de Niedzwiedz, il s'y adonna avec une sorte de passion à l'horticulture. Il fonda même un journal destiné à vulgariser cet art; c'est le premier recueil de ce genre qui ait été publié en Pologne.

WOELER (Frédéric), chimiste allemand, né à Eschersheim, près de Francfort-sur-le-Mein, en 1800. Il commença en 1819, à l'université de Marbourg, ses études médicales, qu'il continua et termina à Heidelberg de 1820 à 1823. Il avait de bonne heure montré beaucoup de goût pour les sciences naturelles et, pendant son séjour à l'université, avait consacré une partie de ses loisirs à l'étude de la chimie et de la minéralogie. Il avait, en outre, publié à Heidelberg, où il suivait les cours de Gmelin, plusieurs mémoires sur des questions de chimie. Reçu docteur en 1823, il renonça provisoirement, d'après les conseils de Gmelin, à la carrière médicale et se rendit à Stockholm, auprès de Berzelius, qui consentit à le laisser travailler dans son laboratoire particulier. Guidé par ce savant chimiste, qui était devenu pour lui un second père, il se consacra bientôt exclusivement à la chimie. En mars 1825, il revint en Allemagne et fut nommé professeur de chimie et de minéralogie à l'école industrielle qui venait d'être fondée à Berlin. Des intérêts de famille l'obligèrent à renoncer à cet emploi en 1831 et à se rendre à Cassel, où il fut chargé de contribuer à l'organisation de l'école supérieure industrielle qui allait se fonder dans cette ville et à laquelle il devint ensuite professeur de chimie et de chimie technique. A la mort de Stromeyer, en 1836, il lui succéda en qualité de professeur ordinaire de médecine, de directeur de l'école de chimie et d'inspecteur général des pharmacies hanovriennes à Göttingue. Il a, depuis lors, rempli ces fonctions avec un succès qui ne s'est jamais démenti. Il a consigné ses nombreuses expériences et ses découvertes en majeure partie dans différents recueils, tels que les *Annales de chimie et de pharmacie* de Liebig, dont il fut le collaborateur à dater de 1838, les *Annales de physique et de chimie* de Poggenдорff et les *Dissertations* de la Société des sciences de Göttingue. Son grand ouvrage, intitulé : *Abrégé de chimie*, jouit d'un crédit mérité en Allemagne et à l'étranger; il comprend deux parties : *l'Abrégé de chimie inorganique* (Berlin, 1831; Leipzig, 1868, 14^e édit.) et *l'Abrégé de chimie organique* (Berlin, 1840; 1868, 7^e édit.). Citons encore, parmi ses écrits : les *Sources d'eau sulfureuses de Nenndorf* (Cassel, 1836) et *l'Analyse minérale en exemples* (Göttingue, 1861). Enfin, on lui doit d'excellentes traductions allemandes du *Manuel de chimie* de Berzelius (Dresde, 1825, 4 vol.; Dresde et Leipzig, 1843-1848, 5 vol.) et des *Comptes rendus annuels sur les progrès des sciences physiques*, du même auteur.

WOELNER (André-Georges), orientaliste allemand, né dans le comté de Hoya en 1693, mort en 1762. Fils d'un israélite fort instruit, il reçut de lui les premières leçons de grec et d'hébreu, alla en 1710 continuer ses études à l'université d'Helmstedt, où il fit, dès 1712, des cours particuliers de grec et de langues orientales, qui, malgré la jeunesse du professeur, attirèrent de nombreux auditeurs. En 1715, il publia une *Grammaire grecque*, qui fut longtemps employée pour l'enseignement dans les écoles du duché de Brunswick. Il se rendit plus tard à Göttingue, où il obtint en 1739 une chaire de langues orientales. Nous citerons encore parmi ses ouvrages : *Syntaxis græca ou Particularités de la langue grecque* (1716, in-8°), livre qui est le complément de sa *Grammaire grecque*; *Grammaire de la langue hébraïque* (1736); *Dissertatio philologica in II, Regum, xiii, 2, quo David, Moabitum victor, crudelum numero eximitur* (1738, in-4°); *De prunis in capite inimici ou Des charbons ardents amassés sur la tête de son ennemi* (1738, in-4°); *Dissertatio philologica de eruditione judæica* (1742, in-4°); *De Hebræorum proselytis* (1743, in-4°); *De valle speculaculorum* (1742, in-4°); *Antiquitates Hebræorum* (1743, 2 vol. in-8°), ouvrage précieux à consulter pour l'histoire politique, littéraire et religieuse des Juifs, etc.

WOELFL (Joseph), pianiste et compositeur allemand, né en 1772, mort en 1814. Il reçut des leçons de Léopold Mozart et d'Haydn, puis il se mit à voyager (1794), visita la Pologne, Vienne, Prague, Leipzig, Berlin, etc., se rendit en Angleterre (1799) et arriva en 1801 à Paris. Là, il acquit une grande réputation comme pianiste, devint maître de musique de l'impératrice Joséphine et mena une existence luxueuse. Après la chute de l'Empire, Woelfl se rendit successivement en Suisse et en Angleterre, où il ne retrouva plus ses anciens succès et mourut peu après

dans la misère. Brillant pianiste, Wœlf était en outre un compositeur de mérite; outre des duos, trios, concertos, sonates, variations et une *Méthode de piano-forte*, on lui doit cinq opéras dans lesquels on trouve de jolies mélodies et une agréable orchestration: le *Hollenberg* (1795); la *Belle laitière* (1797); la *Tête sans homme* (1798); le *Cheval de Troie* et l'*Amour romanesque* (1804).

Wœlflein (Henri), en latin *Lepulus*, hagiographe suisse, né à Berne vers 1470, mort en 1532. Il était chanoine du chapitre et directeur du gymnase de sa ville natale, lorsqu'il embrassa les doctrines de la Réforme, dont il devint l'un des plus ardents propagateurs. Il se maria en 1524 et devint trois ans plus tard secrétaire du consistoire. On a de lui : *Vita Nicolai Subisani* (1501; réédité en 1608 et en 1631); *Officium sancti Vincentii martyris* (1517, in-8°).

Wœllner (Jean-Christophe), ministre prussien, né à Daberitz (Marche électorale) en 1732, mort en 1800. Il fut d'abord pasteur du culte réformé, enseigna l'économie publique en prince héritier de Russie et devint son ministre de la justice lorsqu'il monta sur le trône de Frédéric II. En même temps chef des affaires ecclésiastiques, Wœllner se montra d'une excessive intolérance, qui fut d'autant plus odieuse à la nation qu'elle avait joui sous le dernier règne d'une entière liberté de penser. La mort du roi (1778) mit un terme au pouvoir du ministre, dont tous les actes antipathiques à l'opinion furent annulés. Wœllner était affilié aux rose-croix. On supposait que cet ordre, enclin au catholicisme, l'avait poussé aux affaires en vue de déterminer en Prusse une réaction contre la Réforme.

Wœpcke (François), savant allemand, né à Dessau en 1826, mort à Paris en 1864. Il commença ses études au gymnase de Wittenberg, puis les continua à l'université de Berlin, où il se fit recevoir en 1847 docteur des sciences mathématiques, avec une thèse *Circa solaris veterum*. En 1848, il se rendit à Bonn, où il étudia l'astronomie et les langues orientales sous Argelander et Freytag et s'occupa surtout des travaux mathématiques laissés par les Arabes. Il quitta Bonn pour aller faire à Leyde des recherches importantes et arriva à Paris au mois d'avril 1856. Son premier soin fut de compiler avec ardeur les manuscrits orientaux de la Bibliothèque nationale. Le premier résultat de ces recherches fut la publication de l'*Algèbre d'Omar Alkhayyâm* (Paris, 1851, texte et traduction), avec des extraits d'autres algébristes orientaux. Ce travail avait été entrepris dans le but de prouver les progrès que les Arabes avaient fait faire à la science algébrique; il le compléta par son *Extrait du Fakhrî* (Paris, 1852), traité d'algèbre qui date du x^e siècle et qui est dû au savant arabe Al-Kakhri. « Il le fit précéder, dit M. E. Janin, d'un *Mémoire sur l'algèbre indéterminée*, dans lequel il prouva que les Arabes connaissaient cette partie de la science qu'ils avaient ajoutée aux travaux des Grecs de leur propre fonds, sans connaître à cette époque les méthodes indiennes, et que les théorèmes donnés plus tard par Fibonacci sont empruntés en grande partie aux Arabes. » Wœpcke retourna à Berlin vers la fin de l'année 1855 et fut nommé professeur de mathématiques au gymnase français de cette ville. Il se démit de cette fonction trois ans après et vint à Paris reprendre ses travaux, parmi lesquels il faut citer en première ligne son *Mémoire sur la propagation des chiffres indiens* (Paris, 1863). « La découverte que lit, il y a une dizaine d'années, M. Buoncompagni, dit encore M. Janin, du célèbre *Traité des nombres carrés* de Léonard de Pise, qu'on croyait perdu, et de deux autres écrits du même auteur, avait été pour Wœpcke une occasion séduisante de recherches; il publia, à propos de ce traité, un certain nombre de traductions et de dissertations dans lesquelles il fait ressortir avec sa sagacité et sa sûreté habituelles les rapports qui existent entre les ouvrages de Léonard de Pise et ceux des mathématiciens arabes qui l'ont précédé, en constatant que les solutions de celui-ci en diffèrent souvent d'une manière essentielle. En novembre 1863, Wœpcke, qui avait déjà, sur l'initiative de M. Buoncompagni, exploré deux ans auparavant les bibliothèques d'Angleterre et d'Ecosse, fit un nouveau voyage à Londres et à Oxford, d'où il rapporta des notices et des extraits de manuscrits orientaux relatifs à des points spéciaux de mathématiques. Il avait à peine commencé à coordonner ses matériaux et à mettre au jour la traduction des premiers fragments quand la mort vint interrompre cette publication. » Nous citerons, outre les ouvrages déjà mentionnés : *Notice sur des traductions arabes de deux ouvrages perdus d'Euclide*, publiée en 1851 dans le *Journal asiatique*; *Note sur l'ex-*

pression (((A)a)²)² et les fonctions inverses correspondantes, publiée la même année dans le *Journal de Crelle*; *Notice sur une théorie ajoutée par Ibad-ben-Korrah à l'arithmétique spéculative des Grecs* (*Journal asiatique*, 1858); *Notice sur des notations algébriques employées par les Arabes* (*Journal asiatique*, 1854); *Sur un essai de détermination de la nature de la racine d'une équation du 3^e degré*, contenu dans un ouvrage de Léonard

de Pise (*Journal de Liouville*, 1854); *Note sur une propriété d'un système de quatre coniques* (*Journal de Liouville*, 1854); *Discussion de deux méthodes arabes pour déterminer une valeur approchée de Sin* (*Journal de Liouville*, 1854); *Sur le mot Kardaga et sur une méthode indienne pour calculer les sinus* (*Nouvelles annales de mathématiques*, 1854); *Théorèmes relatifs aux intersections d'un certain système de courbes ou de surfaces* (*Journal de Liouville*, 1854-1855); *Intersection de coniques* (*Nouvelles annales de mathématiques*, 1855); *Solution de la question 301*; *Analyse et extrait d'un recueil de constructions géométriques*, par Aboul Wafâ (*Journal asiatique*, 1855); *Note sur le traité des nombres carrés de Léonard de Pise* (*Journal de Liouville*, 1855); *Sur une donnée historique relative à l'emploi des chiffres indiens par les Arabes* (*Annales des sciences mathématiques de Tortolini*, Rome, 1855); *Traduction d'un chapitre des protégomènes d'Ibn-Khaldoun, relatif aux sciences mathématiques* (Rome, 1856); *Essai d'une restitution de travaux perdus d'Apollonius sur les quantités irrationnelles* (Paris, 1856); *Propriétés générales des courbes algébriques et théorèmes sur les coniques homothétiques* (*Journal de Crelle*, 1857); *Propriété d'un système de courbes algébriques ayant en commun un certain nombre de points* (*Journal de Crelle*, 1857); *Propriétés de certains systèmes de surface du second ordre* (*Journal de Crelle*, 1857); *Sur un manuscrit de la Bibliothèque royale de Berlin, relatif aux astronomes arabes* (Berlin, 1858); *Sur l'introduction de l'arithmétique indienne en Occident et sur deux documents importants publiés par B. Buoncompagni* (Rome, 1859); *Sur l'équation générale du 9^e degré à deux variables, dans laquelle on fait varier un des coefficients* (*Journal de Liouville*, 1859); *Sur une classe de fonctions qui peuvent s'exprimer rationnellement les unes par les autres* (*Journal de Liouville*, 1859); *Traduction du traité d'arithmétique d'Aboul Haçan Ali ben Mohammed al Kalâdi* (Rome, 1859); *Sur une mesure de la circonférence du cercle due aux astronomes arabes et fondée sur un calcul d'Aboul Wafâ* (*Journal asiatique*, 1860); *La théorie des nombres congruents* (*Journal de Tortolini*, 1860); *Traduction d'un fragment anonyme sur la formation de triangles rectangles en nombres entiers et d'un traité sur le même sujet par Abou Djafar, Mohammed ben Alhoçain* (Rome, 1861); *Notice sur quelques manuscrits arabes relatifs aux mathématiques, acquis par la Bibliothèque impériale* (*Journal asiatique*, 1862); *Sur quelques anciennes méthodes de multiplication* (Rome, 1863); *Note sur le cadran solaire phénicien de M. Renan* (*Journal asiatique*, 1863); *Sur la construction des équations du 4^e degré, par les géomètres arabes* (1862).

WÖRDEN, ville forte de Hollande, province de la Hollande méridionale, arrond. et à 15 kilom. O. d'Utrecht; 3,000 hab. Le maréchal de Luxembourg y battit les Hollandais en 1672.

WœRIOT ou WœIRIOT (Pierre), graveur lorrain du x^{vii} siècle. On n'a que des renseignements très-incomplets sur la vie de cet artiste. On sait seulement que lorsqu'il s'établit à Lyon, en 1555, il pouvait avoir vingt-trois ou vingt-quatre ans, et que l'année suivante, il publia dans cette ville un ouvrage intitulé : *Pinax iconicus antiquorum ac variorum in sepulchris rituum ex Lilio Gregorio excerptus*. Ce livre, excessivement rare aujourd'hui, est « surtout remarquable, dit J.-C. Brunet, parce que, indépendamment du frontispice gravé et du portrait de Pierre Wœriot, il renferme neuf autres gravures sur cuivre de ce célèbre graveur. » On connaît un autre ouvrage du même artiste, peut-être encore plus rare que le premier. C'est celui qui a ce titre italien : *Libro d'Anello d'Orefici del inventioni di Pietro Wœriato di Loreno* (Lyon, 1561, in-8°); ce livre renferme 39 feuillets qui contiennent 40 planches. D'après Brunet, Wœriot a encore gravé une suite d'estampes dont les sujets sont tirés de la Bible; dix-huit de ces planches ont été décrites dans le tome VII du *Peintre-graveur* de Robert Dumesnil, mais la collection complète est introuvable. Au bas de plusieurs de ces estampes se trouvent des quatrains écrits en latin et en français; nous citerons deux de ces quatrains qui sont un échantillon curieux de la naïve poésie religieuse de cette époque :

Noé, cuvant son vin et dormant sur la terre,
Fut moqué, fut hué de Cham enverguré,
Mais ses frères honteux recoururent leur père,
Lequel à son recueil les a bénisonné. (Genèse, ch. ix.)

Lot échauffé de vin et trompé de ses filles
Incestua son sang, prit les virginités
De ses filles qu'il fit à sa honte fertiles.
Que l'amour et le vin causent de mal-heurtés.

Enfin on attribue à Wœriot les gravures qui décorent le *Discours sur les médailles* d'Antoine de Pois (1579), ainsi que différentes planches exécutées d'après Raphaël, le Peruzzi et d'autres peintres italiens.

WÖRTH - SUR - SAUER, ancien bourg de France (Bas-Rhin), ch.-l. de cant., arrond. et à 25 kilom. S.-O. de Wissembourg, sur une île formée par la Sauer et la Soultzbach. Il a été cédé à la Prusse par le traité de

Francfort (10 mai 1871) et fait partie depuis lors de l'Alsace-Lorraine; 1,114 hab. Tanneries, brasseries, moulins; fabrication d'huile et de toiles. Devant la mairie, on voit un autel antique découvert en 1577. Le 6 août 1870, les Français, commandés par le maréchal de Mac-Mahon, ont été vaincus à Wœrth par les Allemands. V. ci-après.

Wœrth (BATAILLE DE), perdue par le maréchal de Mac-Mahon contre les Prussiens, le 6 août 1870. Dans la nuit du 5 août, le maréchal prit ses dispositions pour attendre l'ennemi derrière la Sauer, dans une position d'ailleurs soigneusement choisie. Son corps d'armée (1^{er} corps) comprenait 5 divisions d'infanterie : 1^{re} division, général Ducrot; 2^e, Pellé (ancienne division Douay); 3^e, Raoul; 4^e, Lartigue; plus la 1^{re} division du 7^e corps, général Conseil-Dumesnil. Il y avait, en outre, au 1^{er} corps 2 divisions de cavalerie, celle du général Duchesne et la division de réserve du général Bonnemain. Toutes ces troupes réunies formaient un effectif d'environ 38,000 hommes; de plus, le 5 août, à 8 heures du soir, l'empereur informa le maréchal qu'il mettait à sa disposition le 5^e corps (général de Failly). Si cette promesse avait reçu son exécution, la journée du lendemain n'eût pas été probablement un désastre pour le 1^{er} corps; mais le général de Failly ne cessa d'inventer des prétextes plus ou moins plausibles pour laisser Mac-Mahon livré à lui-même. Tout ce qu'on put obtenir, ce fut l'ordre envoyé à la 3^e division, général Guyot de Lespart, qui était à l'est de Bitch, d'avoir à se porter le lendemain sur Wœrth.

Le maréchal avait fait choix d'une excellente position sur la rive droite de la Sauer, petite rivière profonde, aux bords escarpés, et qu'on ne pouvait franchir sur des ponts qu'à Gœrsdorf, Wœrth et Gunstett. Bien que le 5^e corps prussien et les autres corps de la 3^e armée, conduite par le prince royal de Prusse, fussent déjà à proximité de Wœrth, Mac-Mahon ignorait encore leurs situations respectives, tant l'emploi de la cavalerie française était insuffisant pour le service des reconnaissances. Le 6 août au matin, le corps de Mac-Mahon était ainsi disposé : à l'aile gauche, la 1^{re} division (Ducrot), sur la ligne Frœschwiller-Neebwiller; au centre, la 3^e division (Raoul) occupant Frœschwiller et gardant en même temps fortement le passage de la Sauer, à Wœrth; à l'aile droite, la 4^e division (de Lartigue) s'appuyant sur Elsasshausen et occupant fortement la forêt de Niederwald-Ouest, ayant en face de son flanc en retrait le village de Morsbrunn. La 1^{re} division du 7^e corps (Conseil-Dumesnil) se tenait à Eberbach, derrière l'aile droite, et la 2^e division du 1^{er} corps (Pellé) formait réserve en arrière du centre. La cavalerie se trouvait répartie : la division Bonnemain derrière le centre, et la brigade Michel en arrière de l'aile droite.

Mac-Mahon avait d'abord eu l'intention de ne livrer qu'une bataille défensive, et, dans l'état des choses, c'était certainement le plus prudent. Il avait donc déjà donné l'ordre de faire sauter les ponts, lorsqu'il se ravisa et donna contre ordre, dans la prévision d'un vigoureux mouvement offensif au delà de la Sauer.

Le 6 août, dès la pointe du jour, l'action commença par de petites escarmouches aux avant-postes; c'était le 5^e corps prussien qui exécutait une reconnaissance sur nos positions, et bientôt la lutte s'accrut plus vivement, à droite par l'entrée en ligne du 2^e corps bavarois, à gauche par la mise en mouvement du 11^e corps prussien. De grand matin, Mac-Mahon s'était rendu à son aile gauche, qui lui paraissait plus particulièrement menacée. Il ne lui semblait cependant pas possible que les corps ennemis fussent déjà assez avancés pour entrer en action dès le 6; il ne considérait le mouvement des Bavarois sur Langensolzbach et celui des Prussiens sur Wœrth que comme des démonstrations, et il demeura convaincu que la véritable attaque ne se produirait que le lendemain. Peu après huit heures, cependant, le 5^e corps commençait la véritable attaque de la position de Wœrth, et vers dix heures, les 14 batteries du corps d'armée avaient toutes ouvert leur feu. A onze heures, la supériorité de l'artillerie prussienne sur la nôtre devenait évidente, et le 11^e corps prussien ainsi que le 2^e corps bavarois recevaient l'ordre de se porter sur Wœrth et d'enlever la position. Aussitôt le 2^e corps bavarois se porta en avant par Langensolzbach et força la division Ducrot à rétrograder. Néanmoins les Allemands n'avaient fait jusqu'alors qu'entretenir le combat; ils ne se trouvaient pas encore assez en nombre pour tenter en avant un vigoureux mouvement offensif, et Mac-Mahon ne sut pas saisir l'occasion qui s'offrait d'opérer lui-même ce mouvement, alors qu'il avait encore la supériorité numérique. Bientôt il allait avoir sur les bras des forces doubles et triples des siennes.

Il était un peu plus de midi quand l'attaque ordonnée sur Wœrth revêtit son caractère d'intensité. Le passage de la Sauer fut forcé après une résistance acharnée de nos troupes et une division prussienne s'établit définitivement à Wœrth. Puis le 6^e corps reçut l'ordre de s'avancer dans la direction

de Frœschwiller, tandis que le 11^e exécutait un mouvement simultané contre notre droite. Il franchit également la Sauer, et bientôt, devant une supériorité de forces écrasante, notre droite dut reculer à son tour, laissant entre les mains de l'ennemi 2 canons et beaucoup de prisonniers.

La lutte était encore plus acharnée devant le front du 5^e corps, qui s'avancait de Wœrth contre les hauteurs que nous occupions fortement et qui étaient en partie retranchées. Le chef de la 3^e division, le général Raoul, tomba frappé à mort, et ce ne fut qu'après trois attaques infructueuses que les compagnies prussiennes réussirent à emporter nos positions, mais en payant chèrement leur succès, car elles eurent à franchir des espaces découverts que balayait un torrent de projectiles. En même temps, le 2^e corps bavarois marchait à son tour sur Frœschwiller, après avoir refoulé la division Ducrot, et bientôt il se réunissait au 11^e corps en chassant nos troupes du village en flammes d'Elsasshausen. Mac-Mahon comprenait toute l'importance de cette position, et il tenta des efforts inouïs pour la reprendre. Il lança en avant toutes ses réserves, et le combat redoubla d'acharnement et de fureur. « Nous partîmes en courant, raconte un des acteurs du drame, et la balonnette au canon. Les tirailleurs (turcs) poussaient de grands cris et brandissaient leurs fusils au-dessus de leurs têtes. Nos officiers, animés par cette course furibonde, mêlaient leurs voix à cette clameur que le bruit du canon et le crépitement de la fusillade dominaient à peine. C'était admirable de fougue, d'élan désordonné; il y avait sur les visages de ces hommes des éclairs de férocité, et dans leurs yeux désespérément ouverts, des rayonnements d'un jaune sombre qui les rendaient atrocement beaux. Les Prussiens, surpris par l'impétuosité de notre attaque, demeuraient hésitants malgré leur nombre. Vainement les officiers voulurent les pousser en avant; quand nous fûmes sur le point de les atteindre, ils s'enfuirent pour éviter notre choc et ne s'arrêtèrent qu'après s'être mis à l'abri de leurs canons. Nous les suivions de près; trois fois nous nous ruâmes sur eux, trois fois nous fûmes ramenés en arrière par la mitraille et contraints de nous replier en laissant 800 des nôtres sur le carreau. »

C'est alors que jugeant la bataille perdue et se voyant débordé de toutes parts, Mac-Mahon lança sa cavalerie pour arrêter les flots envahissants de l'ennemi et permettre à l'armée vaincue de repasser la Sauer et de battre en retraite; c'est alors qu'eut lieu cette charge désormais légendaire des cuirassiers, qui frappa les Prussiens eux-mêmes d'admiration. « L'histoire n'oubliera pas ces cuirassiers épiques, dignes fils des cuirassiers de la Moskowa, qui, avec Caulaincourt, enlevaient la grande redoute et sabraient les Russes, fiers descendants de ces cuirassiers de Milhaud qui, à Waterloo, offraient leurs poitrines aux balles des *enfants rouges* de Wellington. C'étaient le 8^e et le 9^e cuirassiers, de ces hommes de fer, grands et forts, pareils à des géants sur leurs chevaux solides. Il leur fallait traverser le village de Morsbrunn, descendre dans le vallon, se reformer et recharger encore. Dans le village, les Allemands embusqués tiraient à bout portant sur la trombe humaine qui passe. Des officiers allemands brûlent des cervelles en étendant du haut des fenêtres leurs bras armés de revolvers qu'ils déchargent sans danger sur les cavaliers emportés. Au delà de Morsbrunn, les batteries ennemies couvrent le vallon d'une pluie de fer. Les cuirassiers ont à traverser des hublonnières ou leurs sabres et leurs casques s'enchevêtraient, où les obus des Allemands les écrasent. Qu'importe! On les voit descendre sur cette terre qui frémit sous les pieds des chevaux. Ils s'engouffrent dans Morsbrunn, ils atteignent le vallon, ils se reforment, ils chargent. Décimés, foudroyés, ils s'élancent encore et, tandis que l'armée s'éloigne, ils donnent, en se faisant tuer, le temps aux vaincus d'éviter la mort. » (Jules Claretie.)

Ces deux intrépides régiments furent presque détruits, mais ils sauvèrent l'armée.

La poursuite des Prussiens, d'abord rapide, furieuse, dut s'arrêter à Reichshoffen, car la division Guyot de Lespart, du 5^e corps, la seule, comme nous l'avons dit, que le général de Failly ait envoyée pour soutenir Mac-Mahon, venait d'arriver à Niederbrunn et contenait l'ardeur de l'ennemi.

Les Allemands, qui, de l'aveu même du colonel Borbstaedt (*Campagne de 1870-71*) avaient combattu au nombre de 80,000, se condamnèrent par une artillerie écrasante, les Allemands, disons-nous, payèrent chèrement leur triomphe. L'écrivain que nous venons de citer accuse une perte de 8,000 morts ou blessés, dont plus de 400 officiers. Les pertes des Français furent moins considérables en tués et blessés, mais ils laissèrent aux mains de l'ennemi 6,000 prisonniers, 2 drapeaux, 6 mitrailleuses, 35 bouches à feu, 42 voitures et les bagages du maréchal de Mac-Mahon. Mais le plus triste résultat de ce désastre était pour nous la perte de l'Alsace et de cette ligne des Vosges qui avaient été en 1792 les Thermopyles de la France contre ces mêmes Prussiens.

WÖESTYN (Eugène), littérateur français,

né vers 1813, mort en 1838. On lui doit : *Essais poétiques* (1838, in-12), contenant trois nouvelles parmi lesquelles on remarque la dernière intitulée : *Un amour de prêtre*, qui est imitée de *Notre-Dame de Paris*; *Riens*, poésies (Orléans, 1839, in-18); *Feuilles d'histoire*, dédiés au peuple (Orléans, 1841, in-18); *Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, tirée des quatre évangélistes, et traduite en vers français (1842, in-12). Il a publié en 1856 les quatre premières livraisons des *Victoires et conquêtes des alliés* et les deux premières livraisons du *Blason de l'industrie*. Il a fait représenter au théâtre de la Porte-Saint-Martin, en 1856, la *Voie sacrée* ou les *Etapas de la gloire*, drame en 5 actes et 14 tableaux, avec Bourget et H. Crémieux; en 1860, le *Roi des îles*, mélodrame en 5 actes et 9 tableaux, avec Rollin. Eugène Wœstyn a de plus collaboré à plusieurs journaux.

WOG s. m. (vogh). Métrol. V. waa.
— Mar. Tournant d'eau.

WOGAN (Emile, baron de), littérateur français, né à Dinan en 1817. Il entra dans l'armée, devint officier de spahis et donna sa démission en 1847. Lors de l'insurrection de juin 1848, M. de Wogan reprit du service avec le grade de capitaine et se fit remarquer par son intrépidité à l'attaque de la barricade élevée devant l'école polytechnique. Quelque temps après, il quitta de nouveau l'armée pour voyager. Il visita l'Amérique, une partie de l'Océanie, puis revint en France, où il a obtenu un emploi dans les télégraphes. M. de Wogan s'est fait connaître par un certain nombre d'ouvrages écrits avec beaucoup de verve, d'un style prime-sautier et d'une lecture attachante. Nous citerons de lui : *Six mois dans le Far-West*; *Du Far-West à Bornéo*; *Séjour au bord d'un pirate malais*; *Excursion dans l'île de Bornéo*; *Une tombe dans les forêts vierges*; *Route d'amour*; *Cythère*; *Quarante-huit heures d'arrêt*; *la Fleur d'Aïssé*; *Aventuriers et pirates*; *le Pirate malais* (1874), etc.

WOHLGEMUTH (Michael), peintre et graveur allemand, né à Nuremberg en 1434, mort en 1519. La vie de ce vieux maître est inconnue; on sait seulement qu'il fut le maître d'Albert Dürer et que ses gravures, dont la date est certaine, sont les plus anciennes de l'école allemande. Comme peintre, il se distingue par un coloris vigoureux et transparent; la composition de ses tableaux est généralement d'une grande naïveté qui touche parfois au grotesque, par le bizarre travestissement des costumes; toutes ses scènes bibliques ou évangéliques ont l'air de se passer en Souabe ou en Franconie, mais n'en ont pas moins un grand intérêt pour l'histoire de l'art primitif. La plupart des vieilles églises de l'Allemagne possèdent quelques tableaux de Wohlgemuth. Il a peint sur bois un grand nombre de retables et de diptyques. On voit de lui, dans l'église de la Sainte-Croix, à Nuremberg, des *Scènes de la Passion* et de la vie de Jésus; à Heilbronn, des *Scènes de la vie de Jésus*, la *Messe du pape Grégoire*, le *Marriage de Frédéric de Hohenzollern et sa famille*; à la pinacothèque de Munich, le *Christ au jardin des Oliviers*, le *Crucifiement*, la *Descente de croix*, la *Résurrection*, la *Nativité*. Ces cinq tableaux proviennent de l'ancienne église de Hof; dans la galerie du palais de Schleissheim, près de Munich, une *Vierge glorieuse* et divers autres tableaux; au musée de Vienne, un grand tableau d'autel peint sur bois, composé d'un compartiment central et de deux paires de volets. Le tableau principal, dit M. A. Lavice, représente saint Jérôme en costume de cardinal, debout devant un trône, la main sur la tête de son lion, et les donateurs à genoux; le tout se compose de neuf tableaux, dont huit peints sur les volets, en dessus et en dessous. C'est une œuvre capitale, d'une conservation parfaite et plaçant ce maître plus près d'Albert Dürer, son illustre élève, que le Pérugin ne se rapproche de Raphaël. Ces neuf compositions sont traitées avec un soin minutieux; les figures sont généralement d'un bon relief et d'une grande vérité. Il y a encore à Vienne, dans la galerie Lichtenstein, deux tableaux de Wohlgemuth : *Jésus au milieu des docteurs* et la *Circconcision*. Le musée du Louvre possède un *Jésus devant Pilate* d'une composition bizarre : le Christ est amené la corde au cou devant le procureur; celui-ci déchire sa robe; au fond, saint Pierre, une grosse servante et le coq traditionnel; la servante, vêtue de blanc, paraît être en chemise. L'institution royale de Liverpool a recueilli trois tableaux de ce maître : *Pilate se lavant les mains*, une *Déposition du Christ*, deux volets formant pendants, et une *Madone*. L'œuvre principale de Wohlgemuth, comme graveur, consiste en une série de planches destinées à illustrer la *Chronique* de Jean Schedel (Nuremberg, 1493, in-fol.). Ce gros volume contient presque à chaque page une gravure taillée avec énergie et reproduisant soit un relief de ville du xve siècle, soit un portrait. Albert Dürer a fait de son maître un admirable portrait, conservé à la pinacothèque de Munich.

WOIDE (Charles-Godefroy), orientaliste polonais, né dans la grande Pologne en 1725, mort en 1790. Il fit ses études à Francfort-

sur-l'Oder et à Leyde, et devint ensuite ministre de la communauté socinienne de Lissa. En 1770, il fut appelé en Angleterre où il remplit les fonctions de ministre à la chapelle royale allemande de Saint-James. En 1782, il obtint un emploi de bibliothécaire adjoint au Musée britannique, reçut des universités de Copenhague et d'Oxford les diplômes de docteur en théologie et en droit, et devint, en 1788, membre de la Société royale de Londres. Il dut surtout sa réputation à son *Novum Testamentum græcum e codice manuscripto alexandrino, qui Londini asservatur* (Londres, 1786, in-fol.); la préface qui se trouve en tête de cet ouvrage fut réimprimée à part sous le titre de *Notitia codicis alexandrini* (Leipzig, 1788, in-8°). Woide a, en outre, publié le *Lexicon ægyptiaco-latino* de Veyssière de La Croze (Oxford, 1775, in-4°), ainsi que la *Grammatica ægyptiaca* de Christian Scholtz (Oxford, 1778, in-4°), qu'il abrégé considérablement.

WOILLEZ (Natalie), femme de lettres française, née en 1781, morte en 1859. Elle s'est fait connaître par des ouvrages de deux genres bien différents, des romans remplis d'aventures tragiques et des livres d'éducation. Parmi les premiers, nous citerons : *l'Enfant du boulevard* ou *Mémoires de la comtesse de Tourville* (1819, 2 vol. in-12); *Edouard et Mathilde* ou *la Caverne du brigand* (1822, 2 vol. in-12). Parmi les autres productions de Mme Woillez, on remarque : *Souvenirs d'une mère de famille* (1833); *Vies et aventures des voyageurs* (1833); *Emma* ou *le Robinson des demoiselles* (1834); *l'Orpheline de Moscou* (1835); *Œuvres de Silvio Pellico*, traduits en collaboration avec Mme Hollosy (1839), etc.

WOILLEZ (Eugène), médecin français, parent de la précédente, né à Montreuil-sur-Mer en 1811. Il fit ses études médicales à Paris, fut reçu docteur en 1835, et devint, en 1837, médecin de l'asile des aliénés de Clermont (Oise). Nommé au concours, médecin des hôpitaux à Paris, il fut successivement attaché au bureau central, à l'hôpital Cochin, à l'hôpital Necker, puis à l'hôpital de La Pitié. Chevalier de la Légion d'honneur depuis plusieurs années, membre de la Société médicale d'émulation, de la Société de médecine pratique, le docteur Woillez a publié les ouvrages suivants : *Recherches sur l'inspection et la mensuration de la poitrine* (1838, in-8°); *De l'amélioration du sort de l'homme aliéné* (1849, in-8°); *Étude sur l'auscultation des organes respiratoires* (1865, in-8°); *Dictionnaire de diagnostic médical, comprenant le diagnostic raisonné de chaque maladie, leurs signes, les méthodes d'exploration et l'étude du diagnostic par organe et par région* (1869, 2e édition, in-8°). En publiant cet ouvrage important, M. Woillez s'est attaché à fournir au jeune praticien un guide écrit, à l'aide duquel, en présence d'un système prédominant, ou de la constatation du siège principal des phénomènes locaux accusés par le malade, il puisse se servir de ces notions comme d'un fil conducteur pour arriver au diagnostic cherché. Citons encore de lui, *Choléra et diarrhées cholériques* (1873, in-8°). M. Woillez n'est pas seulement un médecin expérimenté, mais c'est aussi un savant archéologue, ainsi que le prouve son *Archéologie des monuments religieux de l'ancien Beauvoisis pendant la méamorphose romaine* (Clermont et Paris, 1839, in-fol.), qui, de l'avis des érudits, est l'un des meilleurs ouvrages que l'on possède en ce genre.

WOIRHAYE (Charles-François), magistrat et homme politique français, né à Metz en 1798. Reçu avocat en 1818, il ne tarda pas à se faire une place éminente au barreau de sa ville natale, surtout par ses plaidoiries en faveur des accusés politiques et dans les procès intentés au journal le *Courrier de la Moselle*. Nommé sous la monarchie de Juillet premier avocat général de la cour de Metz, il fut presque aussitôt révoqué pour avoir, en 1831, fait partie de l'association nationale contre le retour des Bourbons. Il devint alors le chef avoué de l'opposition dans le département de la Moselle, fut élu bâtonnier de l'ordre des avocats de Metz, défendit en 1835 les accusés d'avril, et, après la révolution de 1848, fut nommé procureur général. Élu, peu après, représentant du peuple par son département, il vota d'abord avec le parti républicain modéré; mais, après l'élection du président, il se rallia à la politique de l'Élysée et mérita ainsi la bienveillance du chef de l'État; mais il perdit la confiance de ses électeurs, qui ne lui renouvelèrent pas son mandat à l'Assemblée législative. Il entra alors dans la magistrature, et fut nommé en 1856 premier président de la cour impériale de Metz, puis, en 1862, conseiller à la cour de cassation.

WOISSARD (Jean-Louis), mathématicien français, né à Metz en 1798, mort en 1828. Admis en 1815 à l'École polytechnique, il vit ses études interrompues, dès l'année suivante, par le licenciement de cette école. Il embrassa alors la carrière de l'enseignement et devint successivement professeur de mathématiques au collège de Metz et répétiteur à l'École d'artillerie de la même ville. Une mort prématurée, causée par l'excès du

travail, l'empêcha de réaliser les espérances que ses premiers travaux avaient déjà fait concevoir. On a de lui un *Mémoire sur la cohésion*; des *Recherches sur quelques propriétés des solutions particulières des équations différentielles du premier ordre* (insérées dans les *Actes de la Société académique de Metz*, réimprimées dans les *Mémoires* présentés par divers savants à l'Académie des sciences); enfin une *Arithmétique appliquée aux spéculations commerciales et industrielles* (Metz, 1829). Ce livre, que l'auteur n'eut pas le temps de publier lui-même, a été réédité à Paris en 1837 et à Metz en 1839, avec des additions de Bergery.

WOIVRE (pays de). V. VOIVRE (pays de).

WOJCIECHOWSKI (Joseph), sinologue russe, né en 1793, mort en 1850. D'abord attaché comme médecin à la mission ecclésiastique russe à Pékin, il fut ensuite employé au département des affaires asiatiques à Saint-Petersbourg, et devint, en dernier lieu, professeur de langue chinoise à l'université de Kazan. On a de lui un *Dictionnaire russo-chinois*, immense ouvrage en trois parties, auquel il avait travaillé pendant près de trente ans.

WOKEN (François), orientaliste allemand, né en Poméranie en 1685, mort en 1734. Il professa successivement la philosophie à Leipzig, et les langues orientales à Wittemberg. Parmi ses nombreux ouvrages, qui ne s'élèvent pas à moins de quatre-vingts, nous citerons : *Textus Veteris Testamenti ab enallages et hypallages vitio liberatus* (Leipzig, 1726, in-8°); *Moses harmonicus, seu Harmonia Veteris et Novi Testamenti* (Leipzig, 1730, 2 vol. in-4°); *Meletemata antiquaria, philologica-critica* (Wittemberg, 1730, in-4°); *Bibliotheca theologica, philosophica, historica* (Wittemberg, 1732, in-8°); *Liber de elliptibus e textu biblico-hebraeo sollicito elimian-dis* (Wittemberg, in-4°); *Mémoires pour l'histoire de la Poméranie* (Wittemberg, in-4°), etc.

WOLA, village de la Russie d'Europe, dans la Pologne, gouvernement et à 4 kilom. O. de Varsovie. C'est près de ce village, dans la plaine de Kolau, que se tenait la diète polonaise pour l'élection des rois.

WOLAU, ville de Prusse, province de Silésie, régence et à 42 kilom. N.-O. de Breslau, ch.-l. du cercle de son nom; 2,800 hab. Tribunal de ville, commerce de chanvre, toiles et bestiaux.

WOLBODON (saint), évêque de Liège, mort en 1021. Il fut successivement recteur et prieur du chapitre d'Utrecht, chapelain, puis chancelier de l'empereur Henri II et enfin évêque de Liège (1018). Les catholiques l'honorent le 21 avril.

WOLCOTT (Roger), homme politique américain, né en 1679, mort en 1767. Fils d'un fermier, il reçut une éducation fort incomplète; mais, grâce à l'expérience qu'il avait acquise dans les questions agricoles, il réussit à faire de bonne heure une fortune considérable par les améliorations qu'il introduisit dans les procédés d'agriculture alors en usage en Amérique. Nommé en 1711 commissaire des troupes de la province qui furent envoyées contre les Français du Canada, il continua de servir dans l'armée, où il fut promu successivement à tous les grades jusqu'à celui de major général. En 1747, il devint membre de l'assemblée et du conseil de Connecticut, et, en 1751, il fut nommé gouverneur de cette province. Il conserva ces fonctions jusqu'en 1754 et vécut ensuite dans une retraite que son âge rendait nécessaire. On a de lui : *Méditations poétiques* (1725); *Récit abrégé de l'agence de Jean Winthrop à la cour de Charles II en 1662*; *Lettre à M. Hobart sur les églises congrégationnelles d'Angleterre* (1761), etc.

WOLCOTT (John), poète satirique anglais, dit *Peter Pindar*, né à Doddbrook (Devonshire) en 1738, mort en 1819. Il acheva ses études en France, passa à la Jamaïque, où il se fit recevoir médecin, revint en Angleterre et se fixa à Londres, où il se fit remarquer par son humeur joviale et par des satires mordantes qui s'attaquaient aux personnalités les plus respectées de son temps. Parmi ses victimes, on cite le grave docteur Johnson, qu'il tournait en ridicule pour ses amours avec Mme Piozzi; le savant Banks, qu'il représentait soutenant cette thèse que les mouches appartiennent à la famille des homards; le roi George III lui-même, auquel il fait jouer l'un des principaux rôles dans une épopée dont le héros est un pou. Cette dernière pièce a pour titre la *Lousiade*, du mot *louse*, qui signifie *pou* en anglais. Wolcott se moquait de tout; tout était pour lui sujet de parodie. Il fatiguait souvent son lecteur par un feu roulant de plaisanteries qui provoquent un rire inextinguible et ne laissent pas respirer. Ses *Œuvres* ont été réunies à Londres (1816, 4 vol. in-4°). Elles n'ont pas été traduites en français. Elles renferment d'ailleurs une foule d'allusions inintelligibles pour des étrangers et ne sont même plus aujourd'hui lues en Angleterre.

WOLDECK, petite ville de l'Allemagne du Nord, dans le Mecklembourg-Strelitz, à 21 kilom. E. de Stargard; 2,000 hab. Tanneries; fabrication et commerce de toiles, draps et lainages.

WOLDECK D'ARNEBOURG (Jean-Georges), général prussien, né à Stoickow, dans l'Alt-Marck, en 1712, mort en 1785. Il servit d'abord dans le régiment des gendarmes et fut nommé lieutenant en 1738. Envoyé en Silésie pour lever des recrues, il montra une telle adresse à se procurer de beaux hommes que le roi Frédéric-Guillaume conquit de lui la plus haute idée; ce fut l'origine de sa faveur. Heureusement pour lui, il avait d'autres qualités. La bravoure dont il fit preuve dans la première campagne de Silésie, notamment à l'attaque de Schorwitz (1742), lui valut la décoration du Mérite militaire. À la bataille de Sorr, il eut un cheval tué sous lui et fut fait capitaine et commanda le régiment de Saxe, à la tête duquel il se signala aux batailles de Rosbach et de Zorndorf. À la suite de cette dernière affaire, il eut le commandement d'une brigade, et deux régiments de cuirassiers furent placés sous ses ordres. Il fut enfin fait colonel après la bataille de Torgau (1760) et major général de cavalerie en 1764.

WOLDEMAR (Michel), violoniste et compositeur français, né à Orléans en 1750, mort en 1816. Il appartenait à une famille aisée et il reçut une excellente éducation, dans laquelle, grâce à son penchant naturel, la musique eut le principal rôle. Plus tard, la perte de sa fortune le força à demander des ressources à son talent, et il dut se faire le chef d'orchestre d'une troupe de comédiens ambulants. Outre un grand nombre de *Concertos*, de *Duos*, de *Quatuors*, d'*Études*, etc., on a de lui : *Sonates*; le *Nouveau labyrinthe harmonique pour violon*; le *Nouvel art de l'archet*; les *Folies d'Espagne*; *Grande méthode de violon*; *Méthode d'alto*; *Méthode de clarinette*, etc. « Woldegar, dit M. Fétis, avait inventé vers 1798 une sorte de sténographie musicale et une *notographie* ou correspondance en musique, soumises à l'examen du Lycée des arts, qui les approuva. » La sténographie fut publiée, en une grande planche, sous le titre de *Tableau mélodigraphique*; mais il ne paraît pas que l'art musical ait eu grand profit à tirer de ces deux inventions, car elles sont complètement oubliées aujourd'hui.

WOLDENBERG, ville de Prusse, province de Brandebourg, régence de Francfort-sur-l'Oder, cercle et à 28 kilom. N.-E. de Friedeberg; 3,500 hab. Fabrication de draps; papeteries.

WOLF (CORPS DE) s. m. Anat. Organe glanduleux qui joue un grand rôle dans le développement du testicule et auquel l'anatomiste Gaspard-Frédéric Wolf a donné son nom.

— Encycl. Le *corps de Wolf* n'existe que dans les premiers temps de la vie intra-utérine. Il est allongé et situé dans la région rénale, sur les côtés de la colonne vertébrale. Il est pourvu d'un conduit excréteur qui s'ouvre dans la partie inférieure du tube digestif. Le *corps de Wolf* disparaît avant la fin du deuxième mois de la vie intra-utérine. Pendant qu'il existe, le testicule se développe à son côté interne et lui adhère assez intimement. Sur son côté externe se développe l'épididyme, qui est uni au testicule par un petit filament passant au-dessus de l'extrémité supérieure du *corps de Wolf*. Lorsque, vers la fin du deuxième mois, le *corps de Wolf* disparaît, l'épididyme et le testicule se réunissent.

Le *corps de Wolf* se développe rapidement au commencement de la vie embryonnaire et prend un développement relativement considérable, eu égard au petit volume de l'embryon. Son canal excréteur communique avec l'extrémité inférieure du tube digestif, comme nous l'avons dit plus haut, et par conséquent avec la cavité de la vésicule allantoïde, qui en constitue, pour ainsi dire, le réservoir. Plus tard, la portion renflée du pédicule de la vésicule allantoïde, qui doit seule persister et devenir la vessie, se met en connexion avec le rein, qui prend peu à peu la place du *corps de Wolf*. Chez les oiseaux et aussi chez quelques mammifères, la vésicule allantoïde a une plus longue durée que dans l'espèce humaine; et, à diverses reprises, on a signalé, dans le liquide qu'elle renferme, la présence de l'acide urique, d'où on a tiré la conclusion que le liquide de l'allantoïde est le produit d'une sécrétion du *corps de Wolf*, sécrétion qui aurait avec la sécrétion urinaire une grande analogie. La manière dont se développe la vésicule allantoïde, laquelle procède réellement de l'embryon, tend à faire penser, en effet, que le liquide qui la remplit est bien un produit de sécrétion d'origine fœtale. Le liquide allantoïdien, d'abord transparent, contient une grande quantité d'eau, un peu d'albumine et quelques sels. Il se trouble ensuite à mesure que la vésicule allantoïde s'atrophie; il devient jaune orangé; on y trouve des grumeaux plus ou moins consistants. Plus tard, il disparaît; les lames de la vésicule s'adosent à la surface interne de l'œuf et son pédicule se transforme en un cordon fibreux. Le liquide qui s'accumule dans la vésicule allantoïde a des usages mécaniques importants. Il distend la vésicule et la met bientôt en rapport avec la surface interne de l'œuf, de manière à établir entre les vaisseaux de

l'embryon et ceux de la mère les communications d'où résulteront le placenta et le cordon ombilical. La vésicule allantoïde et le liquide allantoïdien disparaissent quand la connexion vasculaire entre le fœtus et la mère est établie. Quand la vésicule allantoïde a disparu, quand les reins ont fait place au corps de *Wolf* et quand les urètres, qui se sont développés dans le même temps, ont complété la continuité du système urinaire, la sécrétion urinaire s'établit.

WOLF (Jérôme), helléniste allemand, né à Eettingen en 1516, mort à Augsbourg en 1580. Il fut un des savants les plus célèbres du xvi^e siècle, et on le considère à bon droit comme ayant fait revivre en Allemagne l'étude du grec; on lui sait gré surtout d'avoir mis en lumière, par un choix exquis, les modèles de l'éloquence grecque, Isocrate et Démosthène. L'histoire de sa jeunesse, qu'il a écrite lui-même, est des plus touchantes. Son père était intendant des comtes d'Eettingen. Il fut témoin, dans un âge assez tendre, des horribles dévastations de la guerre qui désola la Franconie. Il vint un jour où on lui donna à choisir entre le latin et la carrière de scribe des comtes, dans laquelle on lui faisait entrevoir de grands avantages; mais, dit-il ironiquement, je fus assez fou pour choisir le latin. Envoyé à Nuremberg en 1527, il y fit de grands progrès sous la direction de Joachim Camerarius et d'Eoban Hess. Son père le rappela auprès de lui en 1530. On espérait que la vie de la cour lui plairait et lui donnerait un certain usage du monde; mais il ne put jamais s'y habituer. Il s'était fait une petite bibliothèque et se consacrait exclusivement à l'étude. Je lisais beaucoup, dit Wolf dans ses *Mémoires*, mais je comprenais peu de choses, parce que je n'avais pas de dictionnaire; du reste, je savais si peu ce que c'était que je ne me doutais même pas qu'il pût exister un livre semblable. Il faut voir comment il raconte ses luttes contre la misère, contre la disette de livres et de maîtres surtout, les avanies auxquelles il était en butte de la part des jeunes gens de son âge. Il faut lire surtout la joie qu'il éprouve lorsque, étant allé à la foire d'une ville voisine, il trouve les marchands d'habits parisiens et emploie l'argent de ses économies à s'acheter un *Valère-Maxime* et un dictionnaire grec-latin de Longolius. Les détails intimes sur les mœurs de l'époque abondent dans ce petit livre. En 1535, il obtient enfin de revenir à l'école de Nuremberg, mais elle venait d'être dissoute et il dut suivre Camerarius à Tubingue. Ici il eut à lutter contre le manque d'argent. Pour épargner des frais à son père, il se fit domestique et se mit à servir les écoliers dans le collège. Il acquit cependant une grande force en grec et en latin, et ses ouvrages lui valurent une réputation immense. Ce ne fut qu'assez tard qu'il obtint une place de directeur du collège d'Augsbourg et de bibliothécaire de la même ville, où il mourut de la pierre à l'âge de soixante-quatre ans. Ses œuvres les plus remarquables sont : *De vero et licito astrologia usu*; *De expedita utriusque linguae descendit ratione*; *Demosthenis et Isocrate*, traduits en latin, et surtout *H. Wolf, de vita sua ratione ac politia fortunae commentariolus*, autobiographie adressée à son ami le libraire Oporinus; elle est reproduite dans Reiske, *Oratores graeci* (t. VIII, p. 772), et a été traduite par Passow (*Œuvres mêlées*, en allemand, p. 277) sous le titre de : *Jeunesse de Jérôme Wolf*.

WOLF (Gaspard), médecin suisse, né à Zurich vers 1525, mort dans la même ville, où il était professeur de physique et de langue grecque, en 1601. On a de lui : *Vitium novum de amictum fere morborum curatione* (Zurich, 1565, in-12; 2^e édit., 1578, in-8°); *Volumen gyneciorum, de mulierum gravidarum, parturientium et aliarum natura et morbis* (Bâle, 1566; 3^e édit., 1597); *De stirpium collectione tabularum* (Zurich, 1587, in-8°); *Tabulae generatis diversorum ponderum*, etc.

WOLF (Jean), médecin allemand, né à Berg-Zabern en 1537, mort en 1616. Il professa à l'université de Marbourg et devint médecin du landgrave de Hesse, qu'il avait guéri d'une maladie assez grave. Outre un grand nombre de dissertations, on a de lui : *De acidis vidualibus earumque natura, virtutibus ac usus ratione* (1580, in-4°); *Versio latini decem dialogorum J. B. de Oello, de naturae humanae fabrica* (1609, in-12); *Exercitationes sive medicæ in Galeni de locis affectis libri sex* (1620, in-4°); *De aqua vitæ juniperina* (1628, in-4°).

WOLF (Jean), jurisconsulte allemand, frère jumeau du précédent, mort à Heilbronn en 1600. Il fut conseiller du duc de Deux-Ponts et du margrave de Bade et publia, entre autres écrits : *Clavis historiarum*; *Tabulae mnemonicae historiarum universalis*; *Lectiones memorabiles et recenditæ, seu opera theologicohistorico-politica* (Francfort, 1672, 2 vol. in-fol.).

WOLF (Yves), chirurgien allemand, né dans la Westphalie en 1615, mort à la fin du xvi^e siècle. Il fit ses études médicales à Breime et voyagea ensuite en Danemark, en Pologne, en Russie, en Hollande, en Angleterre, en France et en Espagne, s'attachant partout à suivre les leçons des chirurgiens les plus célèbres. De retour dans sa patrie, il

y jouit d'une grande considération et eut une immense clientèle. Il recueillit les observations qui s'offrirent à lui dans sa longue pratique. — Son fils, JEAN-CHRISTIAN, fit un choix des principales, les mit en latin et les publia sous ce titre : *Observationum chirurgico-medicarum libri duo, cum scholiis*, etc. (Quedlinbourg, 1704, in-8°).

WOLF (Jacques), médecin allemand, né à Naumbourg en 1642, mort en 1694. Il fit ses études à l'université de Leipzig, exerça pendant plusieurs années la pratique de son art à Altenbourg et devint en 1690 professeur à Iéna. On a de lui : *De insectis in genere* (Leipzig, 1669, in-4°); *De urinæ incontinentia* (Iéna, 1678, in-4°); *De litteraturæ potu, ejusque usu et abusu* (Iéna, 1684, in-4°).

WOLF (Jean-Laurent), érudit danois du xvi^e siècle. Il était libraire à Copenhague et n'est guère connu que par ses écrits, parmi lesquels on cite : *Diarium seu calendarium ecclesiasticum, politicum et economicum perpetuum* (Copenhague, 1648, in-4°); *Chronologia ab ortu Christi ad annum Christi 1648* (Copenhague, 1648-1662, in-4°); *De essentia Christiani V* (Copenhague, 1648, in-4°); *Encomion regni Danicæ* (Copenhague, 1651, in-4°); *Norvegia, Islandia et Groenlandia illustratæ* (Copenhague, 1651, in-4°).

WOLF (Panerace), médecin allemand, né à Altorf en 1674, mort on ne sait à quelle époque. Il exerça son art dans différentes villes de l'Allemagne et professa à Halle. On cite, parmi ses écrits : *Hippocratis regula de febrium crisisibus per abcessus, erysipelata, etc.* (1704); *Hippocratis cautela* (1706); *Auri fulminantis defensio* (1707); *Physica hippocratica, qua exponitur humanæ naturæ mechanismus geometrico-chymicus* (Leipzig, 1713, in-8°), le principal ouvrage de l'auteur.

WOLF ou **WOLFF** (Jean-Christien, baron DE), philosophe et mathématicien allemand, né à Breslau en 1678, mort à Halle en 1754. Fils d'un brasseur, il n'en reçut pas moins une éducation supérieure, abandonna la philosophie du temps, tout empreinte d'aristotélisme et de scolastique, se forma surtout en étudiant Descartes et Leibniz et conçut le projet de donner à l'Allemagne une philosophie qui lui fût propre. Nommé professeur de philosophie et de mathématiques à l'université de Halle (1707), il acquit bientôt une éclatante renommée par ses leçons et par ses écrits. Mais la nouveauté de ses doctrines, la hardiesse qu'il avait eue de les exposer dans la langue nationale éveillèrent la susceptibilité des théologiens, qui l'attaquèrent avec la plus grande violence et le représentèrent comme un ennemi de la religion et de l'Etat. Banni par Frédéric-Guillaume (1723), il fut accueilli par le landgrave de Hesse-Cassel, qui le nomma professeur à Marbourg. En même temps, les grandes Académies de l'Europe l'admettaient au nombre de leurs membres, honorant en lui le restaurateur des sciences philosophiques en Allemagne. En montant sur le trône, Frédéric II lui rendit sa chaire de Halle; mais l'influence de la philosophie française, dont le roi était un adepte, prévalut bientôt sur la sienne, et il vieillit presque oublié, survivant à une réputation qui avait balancé les plus grandes renommées de l'Europe. Sa philosophie, toutefois, a longtemps dominé en Allemagne; c'est à elle que se rattache le mouvement qui, depuis Kant, a renouvelé les sciences philosophiques. Elle ne fut, au reste, qu'un appendice de celle de Leibniz, dont les larges esquisses furent rédigées en corps de doctrine par Wolf, qui les revêtit de la forme géométrique, regardée par lui comme l'application la plus parfaite des lois du raisonnement. Wolf distingue trois ordres de connaissances : les connaissances historiques, philosophiques et mathématiques. Il fait entrer dans le premier ordre les faits qui appartiennent soit au monde matériel, soit aux substances immatérielles, et qui nous sont révélés par les sens ou par la conscience intime. La philosophie cherche la raison des choses. Les mathématiques ont pour objet la quantité des choses. Selon Wolf, la philosophie est la science des possibles en tant qu'ils sont possibles; elle doit déterminer en vertu de quoi ce qui est possible peut se réaliser et pourquoi, entre plusieurs possibles, l'un se réalise plutôt que les autres. Le philosophe doit étudier d'abord la logique, qui lui fournit la méthode qu'il doit suivre dans ses autres études. Wolf distingue une psychologie rationnelle et une psychologie expérimentale ou empirique. Il fonde la métaphysique sur le principe unique de la contradiction. La substance est ce qui renferme en soi la source de ses propres modifications; elle contient une force active qui fait passer le possible à la réalité; chaque modification contient en elle le principe de celle qui doit la suivre, et tout est lié dans l'ensemble des choses. Wolf admet, comme Leibniz, une sorte d'harmonie préétablie, de laquelle derive l'accord des opérations de l'âme avec celles du corps; mais il croit que cette harmonie résulte de ce que les impressions de l'âme et celles du corps ne sont autre chose que les faits extérieurs se réfléchissant dans l'une et dans l'autre, s'y reproduisant en quelque sorte. Pour la philosophie pratique, c'est-à-dire pour la morale, Wolf prend pour point de départ le libre arbitre. Cependant, il admet la puissance des motifs

déterminants, dont il va jusqu'à dire que les effets sont inévitables. Selon lui, « il est impossible qu'on ne veuille pas le bien, qu'on ne déteste pas le mal, dès qu'on les connaît clairement; or, ce qui nous fournit le motif par lequel nous sommes déterminés à vouloir nous le par là même à agir, car on ne peut agir sans motif. Wolf formule ainsi la règle générale d'où découlent tous nos devoirs : « Fais ce qui peut rendre véritablement plus parfait ton état et celui des autres, autant qu'il dépend de toi. » Quant à la perfection, elle consiste dans l'accord de l'état actuel de l'homme avec l'état qui précède et avec celui qui doit suivre.

Les principaux ouvrages de Wolf en langue allemande sont : *Pensées raisonnables sur les forces de l'esprit humain et leur juste emploi dans la connaissance de la vérité* (Halle, 1713); *Sur Dieu, le monde, l'âme humaine, etc.* (Francfort et Leipzig, 1718); *Pensées raisonnables sur les opérations de la nature* (Halle, 1723); *Sur les actions de l'homme dans la recherche de son bonheur* (Halle, 1720); *Sur le bonheur des hommes et sur la société considérée comme un moyen de procurer le bonheur de l'espèce humaine* (Halle, 1721); *Institution du droit de la nature et des gens* (Halle, 1754), traduit en français par Lusac (Leyde, 1772); *Ecrits philosophiques détachés* (Halle, 1740); *Dictionnaire de mathématiques*, etc. Il a publié en latin les œuvres suivantes : *Philosophia rationalis, sive logica methodo scientifica pertractata* (Francfort et Leipzig, 1728, 2 vol. in-4°); *Psychologia empirica* (Francfort et Leipzig, 1731); *Philosophia prima, sive ontologia* (Francfort et Leipzig, 1730); *Cosmologia generalis* (1731); *Psychologia rationalis* (1734); *Theologia naturalis* (1738); *Philosophia practica universalis* (1738-1739, 2 vol. in-4°); *Philosophia moralis, sive ethica* (Halle, 1732, 4 vol. in-4°); *Jus naturæ* (Francfort et Leipzig, 8 vol. in-4°); *Jus gentium* (Halle, 1732); *Specimen physicæ ad theologia naturalem applicatæ*. Wolf a, en outre, fourni de nombreux articles aux *Acta eruditorum* de Leipzig.

WOLF (Jean-Christophe), en latin **Wolffius**, théologien et philologue allemand, né à Wernigerode en 1683, mort en 1739. Il fit ses premières études à Hambourg, où il trouva un protecteur et un ami dans le célèbre Fabricius, qui l'accueillit chez lui et mit à sa disposition sa vaste bibliothèque. Le jeune étudiant sut profiter de tous ces avantages, et, avant d'avoir atteint sa vingtième année et d'avoir commencé ses cours universitaires, il avait lu non-seulement les plus importants parmi les écrivains anciens, mais aussi le commentaire tout entier d'Eustathius sur Homère; aide par son condisciple Pierre Zorn, il avait dressé une liste de tous les auteurs mentionnés dans ce commentaire, liste qui est imprimée dans la *Bibliotheca Græca* de Fabricius, où l'on trouve également un travail analogue, fait par Wolf, sur les auteurs cités dans les *Scholies* sur Apollonius de Rhodes. Ayant obtenu une bourse à l'université de Wittenberg, Wolf s'y rendit en 1703 et y fut reçu l'année suivante docteur en philosophie. Il y ouvrit alors des cours libres; mais l'agitation produite par les incursions des Suédois dans le nord de l'Allemagne l'obligea de quitter cette ville en 1707 et de revenir à Hambourg. Nommé peu après correcteur du gymnase de Mënsbourg, il employa l'année 1708 à parcourir la Hollande et l'Angleterre et s'occupa surtout, pendant ce voyage, d'explorer les bibliothèques publiques de ces deux pays. De retour en Allemagne, il se remit de son emploi à Mënsbourg, et, après avoir fait un voyage en Danemark en 1710, revint à Wittenberg, où il fut nommé professeur extraordinaire à la Faculté de philosophie. Deux ans plus tard, il accepta une chaire de langues orientales au gymnase de Hambourg, dont il fut nommé recteur en 1715. Quelques mois plus tard, il joignit à ces fonctions celles de pasteur de l'église principale de Hambourg. Wolf n'avait jamais voulu se marier; ses études continuelles et l'amour des livres, qu'il avait contracté par ses rapports avec Fabricius, ne laissaient de place dans son cœur pour aucun autre genre d'attachement. Il avait recueilli une foule d'ouvrages orientaux et rabbiniques, tant imprimés que manuscrits, et à sa mort il légua à la ville de Hambourg sa bibliothèque, qui renfermait plus de 25,000 volumes.

Wolf fit pour la littérature juive et rabbinique ce que Fabricius avait fait pour les littératures grecque et latine, et les ouvrages qu'il publia sur ces matières sont encore aujourd'hui presque indispensables à tous ceux qui s'occupent de cette branche de la philologie. Les plus importants de ces ouvrages sont l'*Historia lexiconum hebraicorum* (Wittenberg, 1705, in-8°) et la *Bibliotheca hebraica* (Hambourg, 1715-1733, 4 vol. in-4°), qui complète l'ouvrage de H.-F. Jæcher, intitulé : *Novi bibliotheca hebraica* (Hambourg, 1783-1784, 2 vol. in-4°). Wolf ne s'est pas moins fait remarquer par ses travaux sur la philologie classique que par ceux qu'il a écrits sur la philologie rabbinique. Parmi ses publications en ce genre, nous citerons les éditions des *Epistolæ* de Libanius (Amsterdam, 1738, in-fol.) et des *Fables* de Phèdre (Hambourg, 1709, in-8°); puis, *Anecdota græca sacra et profana* (1722-1723, 4 vol. in-8°), etc. Enfin, on lui doit encore plusieurs dissertations sur diffé-

rents points d'érudition; une *Histoire des Bogomiles*, en latin (1712, in-4°); une *Notice sur les Caraites*, aussi en latin (1714, in-4°), etc.

WOLF (Jean-Christien), érudit allemand, frère du précédent, né à Wernigerode en 1689, mort en 1770. Après avoir terminé ses études, il visita, comme son frère, la Hollande et l'Angleterre, revint en Allemagne en 1716 et y ouvrit des cours publics de physique. En 1723, il fut appelé à professer cette science, ainsi que la poésie, au gymnase de Hambourg, et, à l'exemple de son frère, il légua en mourant sa bibliothèque à cette ville. On a de lui : *Sapphus poetrix lesbica fragmenta et elegia, græce et latine* (Hambourg, 1733, in-4°); *Poetiarum octo, Mysus, Myrtidis, Erinnæ, Corinnæ, Telesilla, Nossidis, Anytæ, Elephantidis fragmenta, gr.-lat.* (Hambourg, 1735, in-4°); *Mulierum græcarum quæ oratione prosa usæ sunt fragmenta et elegia, gr.-lat.* (Gœttingue, 1739, in-4°); *Monumenta typographica quæ artis hujus præstantissimæ originem, laudem et abusum posteris produnt* (Hambourg, 1740, 4 vol. in-8°), recueil fort estimé.

WOLF (Jean-Christophe), voyageur allemand, né dans le Mecklenbourg-Schwerin en 1730, mort dans les dernières années du xvi^e siècle. Il eut, dès l'enfance, à lutter avec la misère et, après diverses vicissitudes, réussit à faire ses études théologiques à Berlin. Embarqué presque par force, comme ministre, sur un bâtiment de la Compagnie hollandaise des Indes orientales, il obtint à son arrivée en Orient un emploi dans les bureaux de l'administration de Jaffnapatnam, et séjourna vingt ans dans l'île de Ceylan. Il revint alors en Europe, et fut nommé bailli dans sa patrie. On ignore l'époque de sa mort. Il a publié en allemand : *Voyage à Ceylan avec une relation du gouvernement hollandais à Jaffnapatnam* (Berlin et Steutin, 1782, in-8°). Cette relation, qui est fort estimée, a été traduite en français par Langles et insérée par lui dans l'ouvrage intitulé : *Description du Pégu et de l'île de Ceylan* (Paris, 1793, in-8°).

WOLF (Gaspard-Frédéric), anatomiste et physiologiste allemand, né à Berlin en 1735, mort en 1794. Il fit ses études médicales à Halle et fut reçu docteur en 1759, après avoir soutenu *Sur la génération* une thèse fort remarquable, dans laquelle se trouvent les germes de nos doctrines modernes sur l'embryogénie. Il revint ensuite se fixer dans sa ville natale. Il y resta dix années, au bout desquelles il fut appelé à Petersbourg pour y occuper la chaire d'anatomie et de physiologie. C'est dans la collection des *Mémoires de l'Académie des sciences* de cette ville qu'il a publié ses travaux les plus importants; celui *Sur la formation du canal intestinal* et la longue série de ses *Mémoires sur la structure du cœur*.

WOLF (Ernest-Guillaume), compositeur allemand, né à Gross-Behringen, près de Gotha, en 1735, mort en 1792. Il fit ses études aux gymnases d'Eisenach et de Gotha et alla suivre, en 1755, les cours de l'université d'Iéna; mais il ne tarda pas à se consacrer exclusivement à la musique, qui, depuis son enfance, avait été sa distraction favorite. Il fit dans cet art des progrès rapides et, étant devenu directeur de la musique au collège de Munich, il fit exécuter dans cet établissement ses premières compositions. Après avoir ensuite passé quelque temps à Leipzig, il obtint, en 1761, la place de premier violon de la chapelle du duc de Weimar. Plus tard, il devint professeur de clavecin de la jeune duchesse Amélie et maître de la chapelle ducale. Wolf a laissé des compositions à peu près dans tous les genres; nous citerons les suivantes : le *Triomphe du Sauveur*, cantate de Herder; le *Sauveur souffrant*, drame de la Passion; plusieurs *Cantates* de fêtes, des *Oratorios*; des *Opéras*, tels que : la *Fête des roses* (1771); les *Députés de village* (1773); les *Charbonniers fidèles* (1773); la *Jardinière* (1774); la *Soirée au bois* (1775); le *Gros lot*, *Iphigénie* (1779); *Probité et amour* (1782); l'*Ermite dans l'île de Formentera* (1786); le *Voile* (1786); les *Erreurs de la magie* (1786); *Ateste*, opéra de Wieland; *Erwin et Elvire*, le *Monde dans la lune*, etc.; une foule de *Symphonies*, de *Quatuors*, de *Quintettes*, de *Sonates* pour piano et pour d'autres instruments. Wolf a aussi écrit quelques ouvrages sur la musique, tels que : *Petit voyage musical fait dans les mois de juin, de juillet et d'août 1782* (Weimar, 1784); *Instruction musicale concernant les intervalles, la tonalité, les consonnances, etc.* (Dresde, 1788, in-fol.); *Vérités sur la musique, énoncées franchement par un honnête homme de l'Allemagne*, etc.

WOLF (Frédéric-Auguste), l'un des plus grands philologues de l'Allemagne, né à Hainrode (Saxe) en 1759, mort en 1824. Il fut élevé avec beaucoup de soin par son père, qui était organiste à Hainrode et qui le plaça, lorsqu'il eut atteint sa septième année, au gymnase de Nordhausen. Ce fut surtout sous l'influence des leçons et des conseils de Hake, directeur de cet établissement, que Wolf sentit s'éveiller en lui cet amour de l'antiquité qui ne l'abandonna jamais, et qu'il contracta une habitude, qui est l'un des caractères les plus saillants de sa vie littéraire, celle de penser et de juger par lui-même, sans se laisser guider par aucune influence

étrangère. En suivant ce système et en faisant de son temps un emploi consciencieux, il avait lu, avant de se rendre à l'université, tous les auteurs anciens, ainsi que la plupart des auteurs allemands, français, anglais, italiens et espagnols. La première intention de son père avait été de faire de lui un musicien, et, après lui avoir lui-même appris, ainsi qu'à son frère puîné Georges-Frédéric, tout ce qu'il était capable d'enseigner de son art, il les envoya tous les deux au savant organiste Schröter; mais l'espoir du vieux Wolf ne fut réalisé que par son jeune fils, et, quoique Frédéric-Auguste connût à fond la musique, chantait et jouait de différents instruments, il ne regarda jamais cet art que comme un élégant amusement, qui ne devait pas le détourner des études plus sérieuses auxquelles il avait voué sa vie. En 1777, il se rendit à l'université de Göttingue, dans l'intention de s'y appliquer exclusivement à la philologie. De tout temps, il trouva plus avantageux d'étudier seul, ce qui fit qu'il suivit très-irrégulièrement les cours de l'université. Heyne, qui avait remarqué les fréquentes absences de Wolf et qui était mécontent du désordre apparent de ses études, refusa de l'admettre à un cours particulier qu'il faisait sur Pindare; à dater de cette époque, Wolf se tint complètement à l'écart de Heyne et n'essaya même pas de solliciter auprès de lui une place au séminaire philologique, bien qu'il eût tiré un grand profit des avantages pécuniaires attachés à cette fonction. Il dut se créer des ressources en donnant des leçons de grec et d'anglais aux autres étudiants, et ce fut pour avoir un livre anglais qu'il put lire avec ses élèves qu'il publia en 1778 une édition de *Macbeth*, avec un commentaire en allemand. Heyne faisait, à cette époque, autorité dans toutes les questions philologiques, et suivant l'usage Wolf, avant de quitter Göttingue, lui présenta une dissertation sur Homère, dans laquelle il émettait certaines opinions qui différaient radicalement de celles de Heyne; ce dernier refusa dédaigneusement ce travail.

En 1779, Wolf fut nommé professeur au collège d'Ueldefeld, et ce fut pendant son séjour dans cette ville qu'il publia son édition du *Banquet* de Platon (Leipzig, 1782, réimp. en 1828), qui obtint les suffrages des philologues les plus éminents et qui le fit appeler à la direction de l'école d'Osterode, dans le Harz. L'année suivante, on lui offrit l'emploi de directeur du gymnase de Géra, en même temps que la chaire de philosophie de l'université de Halle et la direction de l'institut pédagogique, dépendant de cette université. Bien que le poste qu'on lui offrait à Halle fût moins lucratif que celui de Géra, Wolf le préféra cependant à ce dernier parce qu'il lui ouvrait une sphère d'activité plus en rapport avec ses travaux précédents. Sa méthode d'enseignement à Halle fut tellement différente de celles qui avaient été suivies jusqu'alors, que pendant la première année il fut peu compris et peu apprécié par les étudiants; il sentit alors qu'il devait donner un enseignement plus pratique et modifia sa manière d'enseigner; bientôt, il vit se presser à ses cours une foule d'élèves, animés d'un véritable zèle pour l'étude. Grâce à l'appui du baron de Zedlitz, ministre prussien, il réussit à transformer l'institut pédagogique de Halle en séminaire philologique, analogue à celui que Heyne dirigeait à Göttingue. Comme professeur, Wolf suivit une voie complètement originale, et, profondément convaincu que le seul moyen de développer la vie intellectuelle et morale dans les écoles de l'Allemagne était d'activer l'étude des langues anciennes et de l'antiquité en général, il se proposa pour but principal de former un certain nombre de professeurs capables. Du reste, il regarda toujours l'enseignement comme sa vocation exclusive; les travaux littéraires et la réputation qu'ils eussent pu lui procurer n'eurent jamais pour lui qu'une importance secondaire. Pour donner une idée de son activité extraordinaire comme professeur, il nous suffira de dire que, pendant les vingt-trois années que dura son enseignement à Halle, il fit plus de cinquante cours différents sur des sujets liés à la philologie classique et à l'archéologie et qu'il eut, en outre, dans le même intervalle, à s'occuper sans relâche de la direction du séminaire philologique. Afin d'avoir un texte convenable d'Hésiode pour un cours qu'il faisait sur la mythologie, il publia, en 1784, une édition de sa *Theogonie*, avec une préface et des notes. Vers la même époque, un libraire lui demanda de publier une édition des œuvres d'Homère; mais plusieurs années devaient s'écouler avant qu'il eût exécuté ce grand travail. En 1789, il fit paraître sa célèbre édition des *Discours de Démosthène contre Leptine*, avec la *Déclaration d'Élius Aristides* sur le même sujet. L'érudition déployée dans l'introduction, la savante originalité du commentaire et la justesse des corrections du texte établirent la réputation de Wolf à la fois comme philologue et comme critique.

Ce fut en 1795 que parurent les résultats de ses études sur Homère, dans l'ouvrage intitulé : *Prolegomena ad Homerum*, où il exposait son opinion sur la forme primitive de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, faisait l'histoire de ces poèmes et indiquait les moyens d'en rétablir le texte original. « Wolf s'efforçait de

prouver, dit M. L. Vaucher, en signalant certaines incohérences du récit, quelques répétitions et contradictions, que l'*Iliade* et l'*Odyssée* avaient été formées par la réunion de plusieurs chants distincts; et même il signalait dans l'emploi des mots, dans la construction des phrases, des variations particulières à certains chants et qui ne se retrouvaient point dans d'autres. Un semblable système causa dans le monde savant une vive sensation. Il séduisit les uns par sa hardiesse et sa nouveauté, par les étonnantes et curieuses recherches dont il était le résultat; il excita chez les autres une surprise pénible en enlevant à leur admiration ce grand poète, qui depuis tant de siècles recevait les hommages de tous les amis des lettres. L'attention des savants et des littérateurs une fois éveillée sur ce sujet, l'hypothèse de Wolf fut soumise pendant plusieurs années à un examen toujours plus approfondi. On reconnut une grande analogie dans les premiers monuments poétiques des diverses nations, on distingua l'épopée primitive ou héroïque de l'épopée savante, et l'on admit en conséquence que les Grecs avaient dû avoir, comme les Indous, les peuples du Nord, les Germains, des chants épiques dont l'*Iliade* et l'*Odyssée* renfermaient sans doute les restes précieux. Mais, d'autre part, plus on étudia ces deux grands poèmes, sous le rapport de la composition, de la marche du récit, de l'accord des caractères, des qualités du style, plus on se sentit porté à croire que, malgré les altérations, les interpolations, les variations signalées, ils présentaient l'un et l'autre un ensemble si harmonique, si majestueux, une richesse si soutenue dans les images, les figures, une si grande vérité dans les caractères, dans la peinture des mœurs, en un mot l'empreinte si constante d'un grand génie, que chacun d'eux ne pouvait être l'œuvre de plusieurs chantres différents, et même que l'auteur d'un de ces deux poèmes avait dû être celui de l'autre. Au reste l'opinion de Wolf n'était pas si nouvelle qu'on l'avait cru d'abord; Vico, au commencement du XVIII^e siècle, avait déjà exprimé des doutes sur l'existence d'Homère. »

Ajoutons que les *Prolegomena* de Wolf ont exercé sur le mouvement de la philologie moderne une influence à laquelle ne peut prétendre aucun autre ouvrage du même genre; et, bien que les conclusions auxquelles l'auteur est arrivé soient aujourd'hui regardées comme très-contestables, c'est ce livre qui a donné naissance à cet esprit d'investigation critique qui caractérise les chefs-d'œuvre modernes de l'érudition germanique.

Pendant les années 1801 et 1802, époque de sa plus grande activité littéraire, Wolf publia, entre autres ouvrages, une édition des quatre discours prononcés par Cicéron au retour de l'exil, puis une édition de la harangue *Pro Marcello*. Dans le commentaire qu'il avait joint à ces discours, il entreprit de prouver qu'ils étaient apocryphes et complètement indignes du génie de l'orateur latin, et qu'ils devaient être l'œuvre de rhéteurs d'une époque postérieure.

Les événements militaires de 1806 ayant amené la fermeture de l'université de Halle, Wolf, qui ne possédait d'autre fortune que ses modiques appointements, se trouva pendant quelque temps dans une situation des plus critiques. En 1807, il se rendit à Berlin et y prit, dès lors, une part active aux travaux de l'Académie des sciences, de laquelle il était membre. Il fut, en outre, l'un des organisateurs de l'université qui fut fondée en 1809 dans cette ville et fournit le plan d'établissement d'un séminaire philologique, dont il devait être le directeur; mais ce plan ne fut pas réalisé de son vivant. Il revint alors complètement à ses travaux d'érudition. De 1807 à 1810, il éditait avec Buttmann le *Musee d'archéologie*, et, de 1817 à 1820, il fit paraître les *Annales littéraires* (4 vol. in-8°), qui sont peut-être le meilleur recueil philologique qui ait jamais été publié. Sa santé s'étant affaiblie, il partit pour le midi de la France et mourut peu de temps après être arrivé à Marseille.

Voici le jugement qu'un critique des plus autorisés en fait de philologie classique et d'érudition allemande, M. Ch. Galusky, porte sur Frédéric-Auguste Wolf : « L'antiquité, dit-il, était pour lui tout un monde où chaque faculté de l'esprit trouvait son application et son aliment, où l'imagination même pouvait quelquefois s'égarer. Entreprendre de refaire la science de l'antiquité en substituant partout à une tradition mensongère le véritable esprit de l'histoire; rattacher entre elles toutes les parties qui la composent; en agrandir le domaine et en déterminer les limites; défendre les chefs-d'œuvre classiques contre d'injustes attaques ou de banales admirations; puis remonter à l'origine des choses, se retremper à la source de la poésie primitive, surprendre le secret de sa formation mystérieuse et arriver par l'observation des faits à une de ces lois générales que la philosophie seule se croyait en droit de formuler, telle a été la tâche accomplie par Wolf. Sans cesser d'être de son siècle, il s'est fait le contemporain des vieux âges. Sans dépouiller sa nationalité allemande, il a acquis droit de cité dans toutes les villes de la Grèce et de l'Italie; il en connaît les mœurs,

il en parle la langue; sous leur costume d'emprunt, il reconnaît les étrangers à leur accent; son oreille est blessée de toutes les fausses notes qui troublent l'harmonie des vers d'Homère... Wolf a fait passer à travers l'antiquité le souffle de l'esprit moderne; il a opéré dans l'histoire des lettres une révolution analogue à celle qui, au XVI^e siècle, régénéra la philosophie. Il a rompu avec toutes les opinions prises à crédit, comme dit Montaigne, et est parti du doute pour faire appel à cette critique indépendante qui est la raison appliquée aux faits du passé. Avant Wolf, on jugeait les anciens d'après quelques principes préconçus, en rapportant tout à un type imaginaire, sans se rendre compte des circonstances au milieu desquelles s'était développé le génie de l'écrivain. A l'idée conventionnelle du beau, Wolf substitua celle de la vérité; il chercha surtout dans les écrits un tableau fidèle de la société qui les avait inspirés. »

Nous citerons encore, parmi les œuvres si nombreuses de Wolf : *Theogonia Hesiodæ* (Halle 1783); *Homeri opera ad usum scholarum* (Halle, 1783-1785); *Epistola in Antimachi reliquias* (Halle, 1788); *Histoire de la littérature romaine* (Halle, 1787); *Éléments d'histoire de la littérature grecque* (Halle, 1787); *Tetralogia dramaturgicorum* (Halle, 1787); *Progr. ad loca Platonis, apologia Socratis, caput ix* (Halle, 1790); *M. A. Mureti variorum lectionum liber XVIII* (1791); *Luciani libelli quidam* (Halle, 1791); *Ciceronis Tusculanæ questiones* (Halle, 1792); *Herodiani historia* (Halle, 1792); *Letras à Heyne à propos de nouvelles recherches sur Homère* (Berlin, 1797); *Suetonii opera cum commentario Casauboni et notis Ernestii Ruhnkenii, etc.* (Leipzig, 1802); *Mélanges*, en latin et en allemand (Halle, 1802); *Homeri et Homeridarum opera et reliquæ græce* (Leipzig, 1804-1807); *Museum antiquitatis studiorum* (Berlin, 1808-1811); *Aristophanis, les Nuées*, et des fragments des *Acharniens*, traduits en vers allemands (Berlin, 1811-1812); *Sur le Phédon de Platon* (Berlin, 1811); *Platonis Eutyphro, apologia Socratis, Crito*, grec et latin (1812-1820); la *Première satire d'Horace* (1813). Parmi ses œuvres posthumes, nous mentionnons : *Quæstiones Tusculanæ* (Zurich, 1829); *Consilia scholastica* (Wertheim, 1829); *Encyclopédie philologique* (Leipzig, 1830); *Leçons sur les quatre premiers chants de l'Iliade* (Leipzig, 1831); *Leçons sur l'antiquité* (Leipzig, 1831-1833); *Tableau de l'antiquité* (Leipzig, 1833); *Idées sur l'éducation, l'école et l'université* (Quedlinbourg, 1835); *Observations sur le boucher d'Hercule* (Quedlinbourg, 1840).

WOLF (Georges - Frédéric), compositeur allemand, frère du précédent, né à Hainrode en 1762, mort en 1814. Il eut pour maîtres son père et le savant organiste Schröter. Après avoir complété ses études à Göttingue, il devint, en 1785, maître de chapelle au comte de Stolberg et obtint en 1802, à Wernigerode, un emploi analogue qu'il conserva jusqu'à sa mort. Ses compositions musicales sont peu nombreuses et consistent en chansons, motets, sonates, exercices pour le clavier et le chant, etc.; mais il a laissé quelques ouvrages didactiques, qui ont été longtemps fort estimés. Ce sont, entre autres : *Courte instruction pour apprendre à jouer du clavecin* (Göttingue, 1783); 1807, 5^e édit., considérablement augmentée, in-8°; *Introduction dans l'art du chant* (Halle, 1784; 3^e édit., 1804, in-8°); *Dictionnaire abrégé de musique* (Halle, 1787; 3^e édit., 1806).

WOLF (Pierre-Philippe), historien bava-rois, né à Pfaffenhofen en 1761, mort en 1808. Après avoir dirigé, de 1799 à 1807, une importante maison de librairie à Leipzig, il alla se fixer à Munich et entra à l'Académie des sciences de cette ville. On a de lui des ouvrages historiques pleins de savantes recherches, écrits avec conscience, excepté pour ce qui concerne le catholicisme, qu'il attaque avec toute la passion d'un sectaire. Nous citerons : *Histoire générale des jésuites* (Zurich, 1789-1792, 4 vol. in-8°); *Histoire de l'Eglise catholique romaine sous le pontificat de Pie VI* (Leipzig, 1793-1798, 6 vol. in-8°); *Histoire de la religion et de l'Eglise en France* (Zurich, 1802, 2 vol. in-8°), suite du livre précédent; *Histoire de Maximilien I^{er} et de son époque* (Munich, 1807-1809, 3 vol. in-8°), renfermant des documents précieux pour l'histoire générale du XVII^e siècle.

WOLF (Frédéric-Guillaume), médecin allemand, mort en 1837. Il fut médecin du cercle royal de Posen. Nous citerons, parmi ses écrits : *De l'onanisme chez les femmes et des moyens préventifs de cette habitude* (Berlin, 1808, in-8°); *Remarques sur l'ouvrage d'Aronsohn intitulé Traité de toutes les maladies vénériennes* (Berlin, 1808, in-8°); *De la nature et du moyen de reconnaître les maladies du système de la génération* (Berlin, 1811, in-8°).

WOLF (Jean-Guillaume), écrivain allemand, mort à Darmstadt en 1855. On a de lui : *Contes allemands* (1845); *Traditions néerlandaises* (1845); le *Fort de Tannenberg et ses fontilles*, en collaboration avec Hatfeuer (Altenack, 1849); *Contes allemands de la famille* (1851); *Théorie des divinités allemandes* (1852); *Annales de la mythologie et des mœurs allemandes* (1853-1854). Wolf avait, en outre,

édité un journal en langue flamande, intitulé la *Main fraternelle*.

WOLF (Henri), biographe et historien allemand, mort en 1857 à Pfaffenhofen, où il exerçait la profession d'avocat. Outre des *Poésies* (1831), il a publié sur l'histoire de la Bavière plusieurs ouvrages, dont les plus remarquables sont : *Histoire des Bavarois pour toutes les classes de la société* (1832-1834, 4 vol.); *Trois rois de la dynastie de Wittelsbach* (1836); *Maximilien-Joseph I^{er}, roi de Bavière, histoire de sa vie et de son règne* (1836); *Histoire et statistique de Munich* (1838); *Histoire de la Bavière d'après les sources* (1845); *Histoire chronologique de tout ce qui est advenu de remarquable en 1848 et 1849* (1849-1850, 2 vol.).

WOLF (Ferdinand), littérateur allemand, membre correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, né à Vienne le 8 décembre 1796, mort le 20 février 1866. Il fit son droit à l'université de Gratz et vint ensuite à Vienne, où il devait entrer dans le barreau; mais son esprit le portant surtout vers les études littéraires, il accepta avec empressement une place à la bibliothèque impériale de Vienne, à laquelle il rendit des services éminents. Sous la double influence de l'école romantique et des tendances plus larges que prenait la philologie allemande, il se voua presque exclusivement à l'étude de quelques langues romanes et en particulier du vieux français, de l'espagnol et du portugais. L'italien et le provençal ne l'ont occupé qu'accessoirement. On lui doit un grand nombre de découvertes fort intéressantes, car il avait le flair de l'érudit intelligent. Son jugement était sûr, sa critique nette et précise. Il a publié un grand nombre de comptes rendus qui, par l'originalité et la profondeur des recherches, sont souvent plus utiles à la science que les volumes dont il parlait. L'un des premiers, M. Wolf a deviné que la légende espagnole sur la « reine Sibille » devait son origine à un ancien poème français, qui a été trouvé depuis et publié. C'est lui qui a signalé à la bibliothèque de Vienne le premier volume du *Roman de Renard le contrefait* et établi que c'était le commencement du poème conservé à la Bibliothèque nationale de Paris dans un manuscrit dont la première partie passait pour perdue. La France a donc de grandes obligations à ce savant, qui lui a révélé quelques-uns des morceaux les plus curieux de son ancienne littérature. Parmi ses publications, il faut signaler : *Examen des travaux des Français sur leurs épopées nationales et des poèmes qu'ils ont publiés* (Vienne, 1833); *Floresta de rimas modernas castellanas* (Paris, 1837); *Primavera y flor de romances* (Berlin, 1850), en collaboration avec Conrad Hofmann; *Des lais et des séquences, essai sur l'histoire des formes rythmiques et des mélodies des chansons populaires, et sur celle des chants religieux populaires au moyen âge*, avec huit fac-simile et neuf suppléments de musique (Heidelberg, 1841); le *Bresil littéraire, histoire de la littérature brésilienne*; c'est le seul ouvrage de Wolf écrit en français (Paris, 1864); *Huon de Bordeaux* (Stuttgart, 1860), excellente édition de ce poème; *Étude sur deux lettres populaires hollandaises (Huon de Bordeaux et Sibille, Vienne, 1857)*. Il avait préparé aussi une édition d'un poème inédit de Baudouin de Comac, destinée à faire partie de la collection complète des œuvres de cet auteur publiée par l'Académie de Belgique, et du roman, en vieux français, de Raoul de Houdenc, *Merangis de Portlesgues*.

Wolf Dietrich, vieux poème germanique du cycle des *Nibelungen*; le pédant compilateur Gaspard von der Roen l'a publié au XVI^e siècle, mais retravaillé par lui et mutilé. En voici l'analyse : Wolf Dietrich, fils de Hogo Dietrich, empereur de Constantinople, était dès l'âge de quatre ans d'une force si prodigieuse qu'il terrassait un bœuf et renversait quatre hommes d'un coup de poing. On persuada à l'empereur que cet enfant merveilleux était le produit d'un commerce du diable avec la reine, et le pieux Hogo, saisi d'horreur, ordonna au duc de Meran d'ôter la vie au jeune prince. Meran exposa l'enfant dans une forêt; puis, tourmenté de remords, il revint sur ses pas et trouva une bande de loups couchés autour de l'enfant comme pour le défendre. Il redouta encore quelque sortilège, et, ayant fait une croix avec des branches d'arbre, il la présenta au petit Dietrich; mais, loin de manifester de l'effroi à sa vue, le jeune prince la prit dans sa main et l'approcha de ses lèvres; le digne chevalier fut alors bien convaincu que le pauvre enfant n'avait rien de commun avec le diable; il l'emporta donc dans son château et le leva comme son fils jusqu'à la mort du roi; alors il rendit à sa mère le jeune prince qui, en mémoire des loups de la forêt, garda le nom de Wolf Dietrich.

Mais le même homme qui avait calomnié la reine du vivant de Hogo, le perfide Sabiu, réussit à la faire chasser du palais, ainsi que son fils; tous deux allèrent chercher un asile dans le château du duc de Meran. Arrivé à l'âge d'homme, Wolf n'eut rien de plus pressé que de chercher à reconquérir son trône. Il se rendit vers Ortney, vaillant roi de la Lombardie, pour réclamer son assistance. Quand il arriva, Ortney venait d'être dévoré par un dragon, et sa veuve inconsolable lui dit : « Si

vous tuez ce monstre, mon cœur et ma main vous appartiennent. » Wolf court aussitôt à la recherche du dragon ; il le tue pendant son sommeil et lui arrache la langue, puis il repart pour aller porter son trophée à la reine. Des aventures nouvelles le détournent de sa route ; il met à mort un magicien sarrasin ; la fille de celui-ci, magicienne également, le poursuit de sa haine et de ses pièges : un pont s'écroule sous ses pas ; il nage pendant trois jours avant d'atteindre le rivage, qui toujours fuit à mesure qu'il avance ; une vaste forêt s'embrace ensuite derrière lui ; il galope pendant quatre jours, sans cesse poursuivi par la flamme ; enfin, de bonnes fées le recueillent et le sauvent.

Pendant tout ce temps, un imposteur, le sire de Vordeck, ayant trouvé la tête du dragon, l'avait présentée à la reine, qui s'était vue contrainte de l'accepter pour époux. Wolf arrive le jour des fiançailles. Déguisé en pèlerin, il s'introduit dans la salle du festin. Sur la table était placée la terrible gueule du monstre, et chacun admirait le courage du vainqueur. Wolf entre-ouvre cette gueule : « Depuis quand, s'écrie-t-il, les dragons n'ont-ils pas de langue ? je défie le sire de Vordeck de nous la montrer. » Puis il sort la langue de sa besace et la dépose sur la table. Vordeck convaincu d'imposture est décapité. Wolf épouse la reine de Lombardie. L'année d'après, il marcha sur Constantinople, détrôna Sabin et le fit pendre. Plus tard, Wolf se retira dans le couvent de Tischung, où il mourut en odeur de sainteté.

WOLFACH, ville du grand-duché de Bade, cercle du Rhin moyen, chef-lieu du bailliage de son nom, sur la Kinzig, à 25 kilom. S.-E. d'Offenbourg ; 1,900 hab. Important commerce de bois. Mines de plomb argentifère, de cuivre, de cobalt et d'antimoine.

WOLFAERTS (Arthur), peintre flamand, né à Anvers. Il vivait au XVII^e siècle ; il s'adonna à la peinture historique, religieuse et à la peinture de genre. Ses grandes toiles sont composées simplement, et les personnages ont un caractère de noblesse assez rare chez les peintres de son pays. Quant à ses petits tableaux, qui rappellent la manière de Teniers, ils représentent des scènes familiales spirituellement traitées et d'un coloris agréable.

WOLFAST (Pierre), médecin allemand, né à Hanau en 1675, mort en 1726. Il fit ses études à Giessen, y fut reçu docteur en 1696, visita ensuite la Hollande, l'Angleterre et la France et, de retour dans sa ville natale, y obtint, en 1803, une chaire de physique et d'anatomie. Il devint, dans la suite, médecin du landgrave de Hesse-Cassel et doyen du collège de médecine de Hanau. On a de lui, entre autres écrits : *Clavis philosophæ experimen-talis* (1701) ; *Amentitates Hassiæ inferioris subterraneæ* (1711) ; *Physica curiosa experimentalis* (1712) ; *De thermis Empensibus* (1715) ; *Historia naturalis Hassiæ inferioris* (1719) ; *Description des fontaines salées de Brabecher* (1720) ; *Observations sur les sources médicinales voisines de Hof-Geismar* (1725).

WOLFE (James), général anglais, né en 1726, mort en 1759. Fils d'un officier distingué, il fut de bonne heure destiné à la carrière militaire, reçut une excellente éducation et entra, en 1741, avec le grade de lieutenant en second, dans le régiment dont son père était colonel. Il se signala, pendant la guerre de la succession d'Autriche, aux batailles de Dettingen (1745) et de Fontenoy (1745), assista, en 1746, à l'affaire de Falkirk, où l'armée royale fut défaite par les troupes du prétendant, et se distingua peu de temps après à la bataille de Culloden. Il fut aussi présent à la bataille de Lawford (1747), où il reçut une blessure assez grave. Promu successivement major (1748), lieutenant-colonel (1749) et colonel (1757), il fut nommé, la même année, quartier-maître général des troupes envoyées contre Rochefort sous les ordres de sir John Mordaunt. Tandis que les chefs des forces de terre et de mer de cette expédition mal préparée perdaient leur temps dans d'inutiles discussions, Wolfe débarqua et s'avança jusqu'à 4 kilomètres dans l'intérieur. On ne tint aucun compte de son rapport sur l'absence d'obstacles à une descente, ni de son offre de la tenter lui-même si l'on mettait à sa disposition 3 vaisseaux et 500 hommes ; mais ces circonstances furent connues de Pitt, et ce fut là le motif pour lequel il appela peu après Wolfe à un commandement au Canada. Attaché, en 1758, avec le grade de brigadier général à l'expédition anglaise envoyée contre le Cap-Breton, sous les ordres de l'amiral Boskawen et du général Anherst, le jeune officier eut la part la plus glorieuse à la prise de la forteresse de Louisbourg et fut rappelé aussitôt en Angleterre par Pitt qui, l'année suivante, l'éleva au grade de major général et lui donna le commandement des troupes de terre qui faisaient partie de l'expédition dirigée contre Québec. Jumeau général aussi jeune n'avait été appelé à un commandement de cette importance, et le choix de Pitt souleva de la part des vieux officiers des réclamations sans nombre, qui ne purent changer en rien la détermination du ministre. L'expédition arriva sur les côtes d'Amérique au commencement de juin, et tandis qu'Anherst s'emparait des forts français des lacs du nord, Wolfe se

prépara à attaquer la capitale du Canada. Il remonta le fleuve Saint-Laurent avec une flotte nombreuse et 8,000 soldats, et exécuta du côté de l'est sur Québec plusieurs attaques, qui lui coûtèrent de grandes pertes. Les ouvrages de défense du marquis de Montcalm, qui avait concentré sur ce point toutes les forces françaises, et les difficultés naturelles des lieux rendaient le succès plus que douteux. Après deux mois de tentatives infructueuses pour déloger les Français des positions avantageuses qu'ils occupaient à l'embouchure du Montmorency, Wolfe changea de tactique. Il se rembarqua dans la nuit du 12 au 13 septembre, et réussit, après avoir vaincu les plus grandes difficultés, à aborder la côte ouest de Québec, dans la plaine d'Abraham. Montcalm se vit alors forcé d'abandonner ses positions et de s'en remettre, pour le sort de la ville, aux chances d'une bataille. La lutte fut longue et acharnée, mais enfin la victoire se déclara pour les Anglais. Wolfe et Montcalm furent blessés mortellement. Le premier, atteint de trois coups de feu, fut emporté de la mêlée.

« Du lieu où il se trouvait, rapporte un témoin oculaire, il levait de temps en temps la tête pour regarder sur le champ de bataille, jusqu'au moment où il sentit sa vue s'affaiblir. Il demeura alors quelques instants sans mouvement, ne donnant d'autre signe de vie qu'une respiration gênée ou un gémissement étouffé. Tout à coup, un officier qui se trouvait à ses côtés, s'écria : « Voyez, » comme ils fuient ! — Qui fuit ? » s'écria Wolfe à son tour, en se soulevant soudain sur son coude. « Les ennemis, répondit l'officier ; ils courent dans toutes les directions. — Que Dieu soit loué ! reprit Wolfe, » après une courte pause, je mourrai content. » Ce furent ses dernières paroles ; il retomba et, se tournant sur le côté, il expira comme par une violente convulsion. Il était à peine âgé de trente-trois ans lorsqu'il mourut ainsi, Nelson de l'armée de terre, en recevant la nouvelle de la victoire qu'il avait remportée... » Le marquis de Montcalm, transporté dans la ville, y expira le lendemain en prononçant des paroles aussi admirables que celles de son vainqueur (v. MONTCAIM). Cinq jours après la bataille, Québec se rendit et le Canada fut perdu pour la France.

La dépouille mortelle de Wolfe fut rapportée en Angleterre et inhumée à Greenwich, où un monument lui fut élevé en 1760. La Chambre des communes avait déjà voté l'érection à sa mémoire, dans l'abbaye de Westminster, d'un autre monument, qui fut terminé en 1773. Une colonne marque la place où il fut blessé, et, récemment, le gouvernement du Canada a fait construire sur le champ de bataille un obélisque de 20 mètres de hauteur, portant sur l'une de ses faces le nom de Wolfe, et sur l'autre, celui de Montcalm.

Wolfe (MORT DU GÉNÉRAL), tableau de B. West (1770). La composition est divisée en trois groupes : au milieu est placé le général, soutenu par quelques officiers, tandis que le chirurgien-major Adair cherche à étancher le sang qui coule de la blessure. Le cri de victoire vient de frapper l'oreille du général mourant, et, avec l'aide du major Barré, il cherche à se soulever pour jeter un dernier coup d'œil sur le champ de bataille. Le principal personnage de l'autre groupe est le général Monkton qui, blessé lui-même, semble oublier sa douleur et ne s'occupe que de la perte de son ami. A gauche, on voit un montagnard, un tirailleur et un indien ; à droite, les soldats anglais. Le talent que déploya le peintre dans ce magnifique tableau causa une révolution artistique en Angleterre. Il ne fut cependant payé que 7,500 francs à l'auteur. L'original se voit chez le marquis de Westminster ; mais il en existe six copies dans d'autres cabinets. Il a été très-bien gravé en 1776 par Guillaume Wollett. Une copie de la même grandeur a été faite par le graveur Théodore Falken-sen ; Reveil l'a également gravé au trait en 1831.

WOLFE (Charles), poète irlandais, de la famille du précédent, né à Dublin en 1791, mort en 1823. Il fit ses études à l'université de Dublin. Un chagrin d'amour le fit entrer dans les ordres en 1817. Il devint alors pasteur de la petite paroisse de Ballyclog, dans le comté de Tyrone ; mais le zèle avec lequel il s'acquitta de ses fonctions et le peu de soin qu'il prit de sa santé déterminèrent en lui les germes d'une maladie de poitrine, qui l'enleva avant qu'il eût atteint sa trente-deuxième année. Ses œuvres littéraires furent recueillies et publiées par un de ses amis en 1825, sous le titre d'*Œuvres posthumes de Charles Wolfe*. Elles se composent de quinze sermons, d'un recueil de pensées diverses et de plusieurs petits poèmes. Celle de toutes ces compositions qui est la plus remarquable, et à laquelle l'auteur doit surtout sa réputation de poète, est l'ode intitulée *L'Enterrement de sir John Moore*, qu'il composa en 1817, en lisant la relation de cette cérémonie écrite par Southey dans l'*Edinburgh Annual Register*. Cette pièce de vers fut insérée, sans l'aveu de l'auteur, dans le *New Telegraph*, et reproduite à l'envi par tous les journaux de Londres ; mais l'auteur en demeura presque in-

connu jusqu'en 1824, où la paternité de cette ode donna lieu à une vive discussion, par suite de l'éloge que Byron en avait fait et qui se trouva rapporté dans l'ouvrage publié, cette année-là, par le capitaine Medwin, sous le titre de *Conversations de Byron*. Parmi les autres pièces du recueil des œuvres de Wolfe, il faut mentionner particulièrement ses paroles pour l'air populaire irlandais *Gramachree*, qui ne sont pas inférieures en mérite au poème sur l'enterrement de Moore.

WOLFENBUTTEL, anc. *Guelpherbytum*, ville du duché de Brunswick, sur l'Ocker, à 14 kilom. S. de Brunswick ; 11,000 hab. Ch.-l. de district ; cour suprême de Brunswick ; consistorio évangélique luthérien ; gymnase. Cette ville, placée au centre du grand réseau de chemins de fer de l'Allemagne, était autrefois entourée de fortifications, qui ont été transformées en promenades. Ancien château, jadis résidence des seigneurs de Wolfenbuttel et aujourd'hui des ducs de Brunswick. Le rez-de-chaussée en est occupé par un manège ducal et la partie supérieure contient la célèbre bibliothèque de Wolfenbuttel, dont Lessing fut longtemps conservateur et qui ne contient pas moins de 270,000 volumes, 10,000 manuscrits et une foule d'éditions *princeps*, en même temps que 1,400 éditions différentes de la Bible. Fabrique de rubans de fil, de cuirs, de savon, de liqueurs, de toiles, de papier, de vitriol et de tabac ; blanchisseries de cire, etc., tous ces produits formant son principal commerce.

WOLFERSDORF (Charles-Frédéric DE), général prussien, né à Zella, près de Schneeberg (duché de Saxe-Gotha), en 1717, mort en 1781. D'abord engagé au service de l'électeur de Saxe, dans l'armée duquel il devint rapidement lieutenant-colonel, il quitta ce prince dès que la faveur des armes parut l'abandonner et prit du service dans les troupes prussiennes. Frédéric II le nomma colonel du régiment de Haussen, composé en majeure partie de déserteurs saxons, retenus malgré eux sous les drapeaux ; ils s'échappèrent à la première occasion, et leur colonel resta seul. Sa fidélité à la Prusse ne fut pas ébranlée par cette mésaventure, qui se renouvela pour lui un peu plus tard d'une façon encore plus cruelle. Envoyé pour défendre Torgau à la tête d'un régiment où se trouvaient encore des Saxons, avec l'ordre de tenir jusqu'à la dernière extrémité, il se vit obligé de capituler devant l'armée du prince de Stolberg après que la perte de la bataille de Kunersdorf eut contraint les Prussiens à évacuer la Saxe (août 1759) ; il montra, toutefois, une telle attitude qu'il obtint de sortir avec les honneurs de la guerre et de rejoindre l'armée prussienne avec la garnison, conservant ses armes, son artillerie et ses bagages. Comme le défilé commençait, un bataillon saxon, passant devant le prince de Stolberg, jeta ses armes et implora la protection du général autrichien. Les choses tournaient mal pour Wolfersdorf, qui courait risque de ne ramener personne au roi de Prusse ; il lance son cheval vers les pauvres diables de déserteurs, casse la tête d'un coup de pistolet au premier qu'il rencontre, fait sabrer les autres par les cavaliers prussiens de son escorte et rentre dans la ville, dont il fait fermer les portes. Les Autrichiens furent obligés de parlementer, Wolfersdorf accusant le prince de Stolberg d'avoir violé la capitulation. Il exigea qu'on lui rendît les fuyards qui avaient réussi à atteindre le camp autrichien, et il évacua cette fois la place avec toute la garnison, qui n'osa plus bouger. Les Prussiens considèrent cette affaire comme un magnifique fait d'armes, et Chodowiecki la popularisa par une excellente gravure ; Wolfersdorf devint le héros du jour. Il est probable qu'en Saxe il ne jouit pas de la même popularité.

Wolfersdorf se distingua encore à l'affaire de Hoff, près de Torgau, où il décida la victoire des Prussiens, et fut fait prisonnier à Maxen avec tout son régiment. Il ne recouvra la liberté qu'en 1760. En 1763, il fut fait major général et, en 1776, feld-maréchal.

WOLFF (François-Charles), humaniste allemand, né à Eutin en 1776, mort à Flensburg, où il était directeur de la *Gelehrtenschule* (école des érudits), en 1845. Il est surtout connu par des traductions allemandes d'ouvrages classiques, parmi lesquels nous citerons : la *République de Platon* (1799, 2 vol.) ; le *Traité de l'orateur de Cicéron* (1801) ; les *Discours choisis du même* (1805-1819, 5 vol.) ; l'*Ajaze* de Sophocle (1825), etc. On lui doit aussi des *Observations et corrections sur le texte de Tite-Live* (1826).

WOLFF (Pie-Alexandre), acteur et auteur dramatique allemand, né à Augsbourg en 1784, mort en 1828. Il était destiné primitivement à la carrière de l'enseignement ; mais, doué d'une imagination des plus vives, d'un grand talent d'observation et d'une rare sensibilité, qualités que rehaussait encore un extérieur des plus avantageux, il s'engagea en 1804 au théâtre de Weimar, où les hommes d'esprit et de talent trouvaient à cette époque toutes les facilités pour devenir de véritables artistes. Schiller et Goethe y dirigeaient le théâtre, et, comme Wolff montrait plus de dispositions que la grande majorité des autres acteurs, Goethe s'occupa plus spé-

cialement de lui, lui enseigna les principes de l'art et eut la plus heureuse influence sur le développement de son talent. Les rôles favoris de Wolff étaient ceux des caractères tragiques et des jeunes héros, dans lesquels il excellait. La perfection avec laquelle il remplissait ceux d'Hamlet, du marquis de Posa, de Max Piccolomini, de Weisslingen, d'Oreste et du Tasse, est restée traditionnelle en Allemagne et sert encore de terme de comparaison pour juger les acteurs débutants. Plus tard, il joua avec non moins de succès les rôles comiques. Pendant ses dernières années, il avait écrit différentes œuvres dramatiques, qui furent favorablement accueillies sur la scène et qui sont demeurées longtemps au répertoire allemand. Trois d'entre elles, *Cesario*, comédie, *Devoir pour devoir* et *Preciosa*, drames, forment le premier volume d'un recueil que l'auteur publia à Berlin en 1823, sous le titre de *Pièces dramatiques*, mais qu'il ne continua pas. *Preciosa* fournit plus tard à Weber le libretto d'un de ses opéras les plus populaires. Parmi les autres pièces de Wolff qui parurent séparément, nous citerons : le *Chien d'Aubry*, farce (Berlin, 1822) ; la *Fidélité triomphe dans les pièges de l'amour* (Berlin, 1823) ; *Adèle de Boudoy*, opéra, et deux comédies, *L'Homme de cinquante ans* (1830) et le *Valet de chambre* (1832). Il avait, en outre, fondé avec Levezov la *Feuille hebdomadaire dramatique*, à laquelle il fournit un grand nombre d'articles remarquables. Wolff était, depuis 1816, membre du théâtre royal de Berlin.

WOLFF (Amélie MALCOLM, dame), actrice allemande, femme du précédent, née à Leipzig en 1780, morte en 1851. Elle débuta dès 1791 sur la scène de Weimar, épousa, quelques années plus tard, l'acteur Becker, à la mort duquel elle se remaria avec Wolff, et passa avec ce dernier, en 1816, au théâtre de Berlin. A une taille élevée elle joignait une figure expressive et une attitude pleine de noblesse et de majesté ; sa voix flexible, quoique incapable de s'élever au-dessus d'un certain ton, convenait parfaitement à la déclamation, dont Mme Wolff possédait l'art au suprême degré. Elle excellait surtout dans les premiers rôles d'héroïnes tragiques et elle obtint ses plus beaux succès dans ceux d'Iphigénie, dans le drame de Goethe ; de *Stella*, de Marie Stuart ; de la princesse dans la *Fiancée de Messine* ; de Claire dans *Egmont* ; d'Adélaïde dans *Gaîté de Bertichingen* ; de Léonore Sanvitale dans le *Tasse*, et d'Eboli dans *Don Carlos*. Plus tard, elle parut dans les rôles de Sapho, d'Elisabeth dans *Marie Stuart*, ainsi que dans plusieurs rôles de comédie et de vaudeville, tels que ceux de Mme Feldern dans *Hermann et Dorothea*, de Mme Stürmer dans *L'Oncle*, etc., et n'y montra pas moins de talent que dans les premiers. Elle fêta, en 1841, le cinquantième anniversaire de ses débuts, et, bien qu'elle eût quitté le théâtre trois ans plus tard, elle y reparut encore quelquefois dans le courant de l'année 1845.

WOLFF (Oscar-Louis-Bernard), improvisateur et littérateur allemand, né à Altona en 1799, mort en 1851. Il étudia d'abord, pendant deux ans, la médecine aux universités de Berlin et de Kiel, renonça ensuite à cette science pour s'occuper de belles-lettres et, après avoir été professeur dans différentes institutions de Hambourg, obtint par ses improvisations un tel succès, qu'il se résolut à exploiter ce talent naturel, et parcourut une grande partie de l'Allemagne, recueillant partout les plus vifs applaudissements. Il obtint à Weimar les suffrages de Goethe et fut appelé dans cette ville, en 1826, à une chaire de langues vivantes, qu'il quitta, quatre ans plus tard, pour devenir professeur extraordinaire à l'université d'Iéna, où il fut nommé, en 1838, professeur honoraire. On a de lui une foule d'écrits, de traductions et d'autres œuvres de compilation, parmi lesquelles nous citerons : *Trésor poétique domestique du peuple allemand* (Leipzig, 1867, 24^e édit.) ; *Trésor domestique de la poésie populaire* (Leipzig, 1853, 4^e édit.) ; *Trésor domestique de la prose allemande* (Leipzig, 1853, 7^e édit.) ; *Manuel de l'éloquence allemande* (Leipzig, 1846, 2 vol.) ; *Trésor populaire classique de la poésie grecque et romaine* (Grimma, 1850-1851, 2 vol.) ; *Trésor domestique de la poésie anglaise* ; la *France poétique* (Leipzig, 1843) ; *Encyclopédie de la littérature nationale allemande* (Leipzig, 1834-1840, 6 vol.) ; *Histoire universelle du roman* (Leipzig, 1851). On lui doit, en outre, des romans, qui parurent dans le recueil de ses *Œuvres* (Iéna, 1841-1843, 14 vol.), et plusieurs ouvrages satiriques qu'il publia sous le pseudonyme de *Plinio le cadet* (Plinius der Jungste), et dont les plus remarquables sont : *Histoire naturelle des étudiants allemands* (Leipzig, 1843, 2^e édit.) ; les *Petites souffrances de la vie humaine* (Leipzig, 1846, 2^e édit., illustrée par Grandville) ; les *Voyages dans le bleu* (Leipzig, 1846, illustré par Johannot) et *Un autre monde* (Leipzig, 1847, illustré par Grandville).

WOLFF (Emile), sculpteur allemand, né à Berlin en 1802. Il entra, à l'âge de quinze ans, dans l'atelier de son oncle, le vœux Godefroy Schadow, et il s'était déjà fait connaître au public artistique par un excellent bas-relief, représentant *David et Saül*, lorsqu'il fut chargé en 1822 de terminer un groupe d'A-

chille et Penthéside, commencé par son cousin Rodolphe Schadow, qui venait de mourir à Rome: Il se rendit dans cette ville, avec le titre de pensionnaire du roi de Prusse, et il ne l'a plus quittée depuis que pour faire, en 1828 et 1829, deux voyages en Grèce et pour revenir visiter l'Allemagne à certains intervalles. Son atelier est l'un des plus grands et des plus occupés de Rome; ses œuvres sont en général empruntées à la mythologie grecque et au genre idéal, mais il traite plutôt les sujets gracieux et délicats que ceux qui rentrent dans le domaine du sublime, et il aborde rarement les sujets religieux. Après avoir débuté par des bas-reliefs, dont les plus remarquables sont le *Jugement de Midas* et une *Charité*, il se lança dans la grande sculpture et exécuta une statue de *Guerrier*, qui est aujourd'hui en Angleterre, comme la plupart des autres productions de l'artiste. Parmi celles qu'il exécuta ensuite, il faut citer: *Un jeune pêcheur* (1833); *Téléphé allié par une biche*, d'après une peinture murale de Pompéi; *Hébé et Ganymède* (1834); *Thésis apportant les armes d'Achille* (1835); *L'Amour avec la massue et la peau de lion d'Hercule* (1836); *Diane et sa suite*; *Psyché hésitant à ouvrir la boîte fatale*, statue qui se trouve aujourd'hui en Russie; un *Groupe d'Amazones*, dans lequel l'une des guerrières soutient l'autre blessée mortellement (1837); *Prométhée tenant le feu enflammé dans un roseau*, œuvre que l'artiste exécuta en marbre pour le roi de Prusse (1844); la *Victoire montrant à un enfant les héros de l'histoire*, le premier des huit groupes qui décorent le pont du Château, à Berlin; la *Fille de Nérée*, statue commandée par le duc de Leuchtenberg; *Achille au tombeau de Patrocle* (1854), pour l'empereur de Russie; *Jeune fille romaine donnant ses pendans d'oreilles pour les frais de la guerre punique* (1857); *Jephthé et sa fille* (1858); *Psyché après la fuite de l'Amour*; *Pénélope montrant sa tapisserie à ses prétendants* (1864); *Judith*, etc. Parmi ses bustes, on cite comme les plus remarquables ceux de Thorwaldsen, de Niebuhr, de Bunsen et des membres de la famille royale d'Angleterre. Lorsque la question de la polychromie en sculpture fut de nouveau mise à l'ordre du jour, M. Wolff voulut faire un essai dans ce genre et exécuta une statue, qui est revêtue presque entièrement d'une draperie en bronze (1853); mais il renouça à donner aucune suite sérieuse à cette innovation et s'en tint aux figures nues, genre dans lequel il excelle et auquel il doit une réputation durable. Il a dans son atelier une foule d'aides et d'élèves, qui ont reproduit jusqu'à dix fois certaines de ses œuvres pour des amateurs de toutes les nationalités. Il est depuis plusieurs années membre de l'Académie des beaux-arts de Berlin et a, en outre, le titre de professeur à cette Académie.

WOLFF (Albert), sculpteur allemand, né en 1814 à Neustrelitz, dans le Mecklembourg, où son père était architecte du grand-duc Georges. Il entra en 1831, par la protection de ce prince, dans l'atelier de Rauch, où l'on exécutait à cette époque les *Victoires* du Walhalla, le monument de Maximilien-Joseph et la statue de Dürer, ainsi que les sculptures pour la terrasse supérieure de Sans-Souci. Ce fut pour faire l'acquisition du marbre nécessaire à ces dernières que Wolff fut envoyé à Carrare en 1844. Il resta près de deux ans en Italie et, à son retour, aida Rauch à sculpter le monument de Frédéric. Il prit aussi part, pendant plusieurs années, aux sérieuses études de son maître sur l'anatomie du cheval. Les premières œuvres qu'il exécuta seul furent une statue de la comtesse Raczynska, sous la figure d'*Hygie*, pour une des fontaines de la ville de Posen, et un crucifix en marbre, avec saint Jean et la sainte Vierge, pour l'église construite à Kamenitz par la princesse Albert. Après avoir ensuite fourni les bas-reliefs qui décorent le monument national des guerriers dans le parc des Invalides, à Berlin, il exécuta en 1853 l'un des plus beaux des huit célèbres groupes du pont du Château, dans la même ville, celui qui représente le *Départ pour le combat*. Il fit ensuite, d'après une idée et une esquisse de la grande-duchesse de Russie, Catherine, un candelabre représentant la *Nuit qui amène les étoiles*, et pour la nouvelle église du château, à Neustrelitz, les statues colossales des quatre évangélistes, qui furent exécutées en argile cuite. Il exécuta en outre, de la même façon, pour la célèbre fabrique de March, à Charlottenbourg, une foule de modèles de figures allégoriques ou idéales, qui ont été depuis répandues dans toute l'Allemagne et ont servi, en partie, à des décorations monumentales. Telles sont, entre autres, les figures qui ornent la chaire de l'église Saint-Luc, à Berlin; les statues de Galilée et autres pour les nouveaux bâtiments de l'université de Pesth et la statue colossale de Frédéric-Guillaume IV pour la porte du Roi (Königs-thor), à Königsberg. M. Wolff a triomphé à deux reprises dans des concours pour des statues colossales en bronze; la première est celle du roi Ernest-Auguste, qui a été érigée à Hanovre en 1861, et la seconde, à laquelle l'artiste travaillait encore en 1868, représente le roi Frédéric-Guillaume III et a été installée, depuis cette époque, dans le Lustgarten de Berlin. On doit encore à M. Wolff: un *Dompteur de lions*, groupe co-

xv.

lossal en bronze, placé sous le péristyle de l'escalier du musée de Berlin et faisant pendant au célèbre groupe d'Amazones de Kiss; les statues en pied du dernier grand-duc de Mecklembourg-Strelitz, à Neustrelitz, et du grand-duc Frédéric-François I^{er} de Mecklembourg-Schwerin, à Ludwigslust; les bustes des princes de Mecklembourg, du général Boyen, de Diesterweg et de Farenheid, amateur et protecteur des beaux-arts. Il a en outre terminé, après la mort de Rauch, le fameux groupe en marbre de *Moïse*, laissé inachevé par cet artiste, et a restauré, pour Farenheid, la belle tête de la *Déesse de la Victoire* du Panthéon, travail dans lequel il a fait preuve de ce sentiment de la pureté et de l'idéal des formes antiques qui domine, du reste, dans toutes ses œuvres. Il est, depuis 1866, professeur à l'Académie des beaux-arts de Berlin.

WOLFF (Guillaume), sculpteur allemand, né à Fehrbellin en 1816. Comme il reproduit ordinairement dans ses œuvres des types et des scènes de la vie des animaux, on lui a donné, pour le distinguer des autres artistes du même nom, le surnom de *Thier-Wolff*, qui forme en allemand un jeu de mots intraduisible en français, car dans cette langue *thier* signifie *animal*, et *wolff*, *loup*. Destiné à la profession de mécanicien, Wolff fut placé en 1830, comme apprenti, dans la forge royale de Berlin; mais son goût pour la sculpture le conduisit, au bout de deux années, pendant lesquelles il avait aussi suivi les cours de l'Académie, à chercher à entrer à l'institut industriel. Il y réussit avec beaucoup de difficulté et s'y signala bientôt tellement par ses progrès, que, sur la proposition de Beuth, l'institut l'envoya à Paris dans la fonderie de Soyer. Après diverses autres péripéties, il fonda lui-même à Berlin une fonderie, dans laquelle il s'occupa surtout de la fonte de l'argent, et, après avoir élevé cet établissement à l'état le plus florissant, il en laissa la direction à son frère pour se livrer tout entier à ses études artistiques. Il se plaça rapidement au premier rang parmi les sculpteurs d'animaux contemporains et exécuta aussi avec succès des bustes et des statues. Nous citerons, parmi ses œuvres en ce dernier genre, le buste colossal de Herder, pour Mohrungen (1852); la statue de l'électeur Joachim II Hector, pour Köpenik (1853); la statue en bronze de l'électrice Louise-Henriette, pour Oranienbourg (1858); les bustes colossaux de Sébastien Bach et de François Kugler, ainsi qu'un grand nombre de portraits en médaillons et de statuettes. Dans la reproduction des scènes de la vie des animaux, M. Wolff fait preuve d'une connaissance approfondie de leur organisation et de leurs caractères. Ses figures et ses groupes sont pleins de vérité naturelle et de vie. Ses sujets favoris sont les animaux sauvages, tels que lions, panthères, buffles, ours, etc. Dans le grand nombre de ses productions de ce genre, les plus remarquables sont: *Buffle luttant avec des chiens-loups* (1846); *Lion combattant un serpent qui vient de l'éveiller* (1848); *Chien courant*, de grandeur naturelle (1850); *L'Opération de la cataracte*, groupe comique d'animaux, exécuté en bronze pour le roi Frédéric-Guillaume IV (1852); la *Chasse au héros*; *Groupe de héros*, pour une fontaine au château de Schwerin (1855); *Deux lions*, de taille colossale, pour le château de Muskau (1858); *Bacchante jouant avec une panthère*; une *Chasse au sanglier*, de grandeur naturelle (1862); *Nymphe avec un cygne*, groupe pour une fontaine (1864); *Gazelles*, de grandeur naturelle (1866), etc.

WOLFF (Edouard), pianiste et compositeur polonais, né à Varsovie en 1816. Son père, qui était médecin, le laissa s'adonner à son goût pour la musique. Après avoir pris pendant quelques années des leçons de piano de Würfel, à Vienne, il retourna à Varsovie, étudia l'harmonie sous la direction d'Elsner et partit, à dix-neuf ans, pour Paris, où il se fixa. M. Wolff s'est fait connaître comme un habile pianiste et comme un compositeur au style élégant, qui rappelle la manière de Chopin. Nous citerons de lui: des *Fantaisies*, des *Mazurkas*, des *Walses*, des *Duos*, des *Études* pour piano et quelques grands *Concertos*.

WOLFF (Albert), littérateur, né à Cologne (Prusse) en 1835. Son père, qui le destinait au commerce, l'envoya à Paris chez un négociant. De retour à Cologne, M. Wolff renouça, à suivre une carrière pour laquelle il n'avait aucun goût et alla compléter ses études à l'université de Bonn. En même temps, il s'occupa de dessin, puis il écrivit un *Voyage humoristique sur les bords du Rhin*, orné de dessins de sa composition, et qui eut du succès. Peu après, il écrivit des nouvelles, des contes pour les enfants, obtint deux prix dans des concours littéraires à Stuttgart et à Hambourg et attira l'attention d'un éditeur de Berlin, qui le chargea en 1857 d'écrire une série de contes pour la jeunesse. Le directeur de la *Gazette d'Angsborg* l'ayant chargé cette même année de faire dans son journal une étude sur le Salon de peinture de Paris, il se rendit dans cette ville, où il se fixa. Peu après, il devint secrétaire d'Alexandre Dumas, auprès de qui il resta pendant quelques mois. M. Wolff collabora ensuite au *Gaulois*, puis devint à la fois, en 1859, rédacteur du *Charivari* et du

Figaro. Ecrivant dans notre langue avec une extrême facilité, il donna une foule d'articles et de causeries plus ou moins spirituelles dans ces journaux, ainsi que dans le *Nain jaune*, l'*Avenir national*, le *Journal illustré*, l'*Événement*, etc. Dans les derniers temps de l'Empire, M. de Villemessant le chargea de le suppléer dans la rédaction en chef du *Figaro*. Il devint alors un des journalistes les plus en vogue de la petite presse. M. Vuillot fit de lui, sous le nom de *Lopus*, dans ses *Odeurs de Paris*, un portrait peu flatteur, qu'il atténua dans une seconde édition. Un stépendé de la police, Charles Marchal, dit de Bussy, se livra contre M. Wolff, tant dans l'*Impart* que dans un pamphlet intitulé les *Impurs du Figaro*, à des attaques tellement odieuses et diffamatoires que celui-ci le traduisit devant la police correctionnelle. La 6^e chambre, présidée par M. Delesvaux, se borna à condamner Bussy, le 28 juillet 1868, à 1 franc d'amende et déclara qu'il n'y avait lieu d'ordonner ni insertion ni affiches du jugement. Lors de la guerre entre la France et la Prusse, en 1870, M. Wolff dut quitter Paris. Il se rendit en Belgique, où il publia sous ce titre: les *Deux empereurs*, un écrit dans lequel il s'attacha à démontrer que, si Napoléon III avait été fatal à la France, l'empereur Guillaume ne serait pas moins nuisible à l'Allemagne, qu'il avait caporalisée. Après la guerre, il s'est fait naturaliser Français, est revenu à Paris et a collaboré de nouveau pendant un certain temps au *Figaro*. On lui doit un certain nombre de pièces de théâtre: un *Homme du Sud* (1862), avec H. Rochefort; les *Mystères de l'hôtel des ventes*, en trois actes (1863), avec le même; le *Dernier couplet*, en un acte (1863); les *Mémoires de Nésida* (1865), avec Rochefort et Blum; les *Thugs à Paris* (1866), en trois actes, avec Grangé; *Fin courant* (1870), avec Gondinet; les *Points noirs* (1870), etc. Enfin, il a publié un recueil d'articles sous le titre de *Mémoires du boulevard* (1866, in-12).

WOLFF (Jean-Christien), philosophe allemand. V. WOLF.

WOLFFHART (Conrad), dit aussi *Lycosthène*, philologue allemand, né Rouffach (Alsace) en 1518, mort en 1561. Il professa la grammaire et la dialectique à Bâle et devint (1545) diacre de Saint-Léonard. On a de lui une compilation curieuse: *Prodigiorum et ostentorum chronicon* (Bâle, 1557); des éditions de la *Géographie* de Ptolémée, des *Prodiges* de Jul. Obsequens, un *Abrégé de la bibliothèque de Gessner*, etc.

WOLFFIE s. f. (vol-fi — de *Wolff*, natural. allem.). Bot. Genre de plantes, de la famille des lemnacées, formé aux dépens du genre lemna, et dont l'espèce type croît en Egypte.

WOLFGANG (saint), prêtre allemand, né en Souabe, mort en 994. Il fit ses études à l'abbaye de Reichen-Au, puis à Wurtzbourg. En 956, il suivit à Trêves le comte Henri, nommé archevêque de cette ville, y tint une école d'enfants et y dirigea ensuite une communauté ecclésiastique. Plus tard, Wolfgang passa quelque temps à Cologne, qu'il quitta pour vivre dans la solitude. En 972, il alla prêcher en Hongrie. Deux ans plus tard, il fut élu évêque de Ratisbonne et occupa son siège épiscopal jusqu'à sa mort. Cet évêque fut canonisé, et l'Eglise célèbre sa fête le 30 octobre.

WOLFGANG, prince d'Anhalt, connu surtout pour avoir introduit et propagé la Réforme dans ses Etats, né en 1492, mort en 1566. Il était fils du prince Woldemar et de Marguerite, comtesse de Schwarzbourg. Il se signala de bonne heure par son caractère enjoué et par son courage et fut supérieur à la plupart de ses contemporains par sa vigueur physique, ses habitudes chevaleresques et son habileté aux exercices du corps. A la mort de son père, il lui succéda, à peine âgé de seize ans, et établit sa résidence à Köthen. Il devint le disciple et l'ami dévoué de Luther lorsque ce dernier fit à Worms, en 1521, sa profession de foi, et, lorsqu'il y fut question des Evangiles, il s'écria qu'il aimerait mieux nettoyer les boîtes des autres, quitter son pays et son peuple et s'en aller errant avec un bâton, plutôt que de devenir infidèle à l'Evangile. En 1530, il signa la diète d'Augsbourg la confession de foi évangélique. Lorsque Charles-Quint et Ferdinand, à l'instigation du nonce du pape, cherchèrent à effrayer les réformés par des menaces et à arrêter la prédication de l'Evangile, ce furent Wolfgang et le margrave Georges de Brandebourg qui se rendirent auprès de l'empereur et qui lui déclarèrent avec une courageuse fermeté qu'ils continueraient à demeurer en toute soumission à la majesté impériale tant qu'on ne toucherait ni à leur foi ni à leur confession, mais que l'empereur pouvait leur faire couper la tête plutôt que de les amener à renier Dieu et ses Evangiles. Wolfgang fut l'un des fondateurs de la ligue de Smalkalde, et les nombreux voyages qu'il fit dans l'intérêt de la Réforme lui valurent de la part de Luther le surnom de *Légal de Dieu*. Lorsque la guerre éclata après la mort du réformateur, il prit lui-même part à la lutte. Charles-Quint le mit au ban de l'empire, le 12 janvier 1547, et envoya dans la principauté un de ses favoris espagnols du

nom de Ladrone. Wolfgang reçut à son château de Bernbourg la nouvelle du décret de proscription qui le frappait; il monta alors à cheval en entonnant le chant de Luther: « Notre Dieu est un château fortifié, » et se réfugia dans les montagnes du Harz. Ce ne fut qu'en 1552 qu'il rentra dans la paisible possession de ses Etats, dont, pendant ses dernières années, il confia le gouvernement à ses cousins. A sa mort, il fut enterré dans l'église Saint-Barthélemy, à Zerbst.

WOLFGANG (Guillaume), prince palatin, né en 1578, mort à Dusseldorf en 1653. A la suite d'une violente discussion qu'il eut, étant ivre, avec l'électeur de Brandebourg, dont il voulait épouser une des filles, il se rendit à Munich, se maria avec une princesse de Bavière et abdiqua quelque temps après le protestantisme pour se faire catholique. Pendant la guerre de Trente ans, il se rangea constamment du côté de la maison d'Autriche et s'attacha à propager le catholicisme dans ses Etats.

WOLFGANG ou **WOLFGANGCK** (Abraham), imprimeur hollandais, qui vivait au xvii^e siècle. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il publia, de 1662 à 1693, un grand nombre d'éditions d'ouvrages dont le format est petit et qui sont recherchées des bibliophiles presque à l'égal des éditions des Elzevir. Elles portent tantôt son nom et sa marque, tantôt sa marque seule, représentant un renard qui cherche à trouver du miel dans un tronc d'arbre, avec la devise *Quærendo*. Parmi les éditions les plus estimées de Wolfgang, nous citerons: le *Théâtre* de P. Corneille (1664, 5 vol. in-12); le *Théâtre* de Racine (1678, 2 vol. in-12); le *Théâtre* de Quinault (1663, 2 vol. in-12); les *Pensées* de Pascal (1672, 2 vol. in-12); l'*Abrégé chronologique de l'histoire de France* de Mézeray (1678, 6 vol. in-12), etc.

WOLFGANG (Georges-André), graveur allemand, né à Chemnitz (Saxe) en 1631, mort en 1716. Il se fixa à Augsbourg et y exécuta un grand nombre de gravures. Wolfgang eut deux fils, dont le plus remarquable, Jean-Georges, mort en 1748, fit un voyage en Angleterre, fut pris à son retour par des pirates algériens et racheté. Sur la demande de l'électeur de Brandebourg, il alla se fixer à Berlin. Parmi ses gravures les plus estimées, on cite un *Christ*, d'après Le Brun. — Jean-Georges eut un fils, Georges-André WOLFGANG, né en 1703. Ce dernier s'adonna à la peinture de portrait, resta assez longtemps en Angleterre, puis devint peintre de la cour de Gotha. — Son cousin, Gustave-André WOLFGANG, né en 1692, mort en 1775, vécut pendant longtemps à Berlin et fut un des meilleurs graveurs de son temps.

WOLFHAGEN, ville de Prusse, province de Hesse, sur une hauteur, à 25 kilom. O. de Cassel, chef-lieu du cercle de son nom; 3,800 hab. Fabrication de toiles, lainages, cuirs, bonneterie de laine. Commerce de biscuits renommés. Elle fut fondée au commencement du xiii^e siècle et entièrement ruinée pendant la guerre de Trente ans.

WOLFRAM s. m. (vol-fram — de *Wolfram*, n. pr.). Minér. Syn. de TUNGSTÈNE. On dit aussi WOLFRAMIUM.

WOLFRAM D'ESCHENBACH, célèbre poète allemand du moyen âge. V. ESCHENBACH.

WOLFRAMIATE s. m. (vol-fram-i-a-te — de *Wolfram*, n. pr.). Minér. Syn. de TUNGSTATE.

WOLFSBERGITE s. f. (volf-sbèr-ji-te). Minér. Cuivre antimonial, que l'on rencontre quelquefois en Australie, sous forme de cristallisations écaillues, associées avec l'or et divers minerais d'antimoine.

WOLFFER (Pierre), historien allemand, né à Manheim en 1758, mort en 1805 à Heidelberg, où il était devenu successivement professeur d'histoire et conservateur de la bibliothèque de l'université. On a de lui: *Histoire des empereurs et de l'empire germanique, d'après les monuments et les auteurs contemporains* (Manheim, 1785, in-8°); *Monuments pour l'histoire salique, palatine et franque sur le Rhin depuis le ix^e jusqu'au xii^e siècle; De personis imperii romano-germanici ac de juribus cæsareis* (Heidelberg, 1788, in-4°); *Histoire des révolutions arrivées dans l'empire germanique* (Zurich, 1789, in-8°); *Mémoires pour éclaircir l'histoire d'Allemagne* (Darmstadt, 1792); *Histoire critique de l'exarchat et du duché de Rome* (Heidelberg, 1792); *Histoire de la Réformation* (Rome, Wittemberg et Genève, 1796); *Plan d'une histoire de la Réformation* (Heidelberg, 1803); *Histoire de Luther et de la réformation qu'il a opérée* (Manheim, 1805).

WOLGAST, ville de Prusse, province de Poméranie, régence de Stralsund, cercle et à 31 kilom. S. de Greifswald, sur le Peene; 5,000 hab. Fabrication de tabac et de savon; construction de bateaux. Petit port de commerce; exportation de grains et bestiaux.

WOLHYNIE, gouvernement de l'empire russe. V. VOLHYNIE.

WOLKE (Chrétien-Henri), pédagogue et philosophe allemand, né à Jever en 1741, mort en 1825. Il fit ses études aux universités de Göttingue et de Leipzig, et conquit, en 1770, le plan d'un établissement pédagogique, basé sur une gradation d'études con-

forme au développement naturel de l'intelligence humaine. Il entra, à ce sujet, en relation avec Basedow et, lorsque ce dernier eut fondé son Philanthropinum à Dessau, devint l'un des collaborateurs les plus actifs aux travaux de cet établissement. Après sa suppression, il se rendit à Saint-Petersbourg et s'y occupa d'enseignement jusqu'en 1801, époque où il revint en Allemagne. Ses nombreux écrits, qui, pour la plupart, ne manquent pas de mérite, ont rapport en partie à la science pédagogique et en partie à l'orthographe et à la langue allemande. Il s'efforça surtout d'unifier cette dernière, mais le désir d'atteindre ce but l'entraîna dans une foule d'exagérations. Ceux de ses ouvrages qui méritaient encore d'être mentionnés sont les suivants : *Premières connaissances pour les enfants* (Leipzig, 1783); *Description des cent planches sur cuivre dessinées par Chodowiecki pour des ouvrages élémentaires* (Leipzig, 1781-1787, 2 vol.), trad. en français (1782) et en latin (1784); *Guide pour amener les enfants et les muets à comprendre et à parler* (Leipzig, 1804); *Théorie de l'éducation ou Guide pour l'éducation physique, intellectuelle et morale* (1805); *Communications de toutes les premières connaissances des langues et idées* (1805); *Introduction à la langue générale allemande, ou à la prompte connaissance et à la rectification de quelques locutions vicieuses* (20,000 tout au moins) dans le dialecte haut allemand (Dresde, 1812; 2^e édit., sous un titre différent, 1816). C'est là le principal ouvrage de l'auteur, auquel on doit encore un recueil de poésies, d'histoires, etc., en dialecte de la basse Saxe (1804).

WOLKENSTEIN, ville de la Saxe royale, cercle et à 42 kilom. de Zwickau, sur la rive droite de la Zschopau; 2,200 hab. Source minérale et établissement de bains fréquentés.

WOLKOW (Théodore), acteur russe. V. VOLKOF.

WOLKWE ou **WOLKOW**, prince slave, remontant à une époque mythique. Il vint en Russie et bâtit la ville de Slavensk ou Novgorod. Il avait la réputation d'être un puissant enchanteur et pouvait se transformer en monstre marin. Les mauvais esprits, raconte la légende, l'étranglèrent un jour. Ses partisans l'enterrèrent alors sur les bords du Wolga et lui élevèrent un magnifique mausolée, sur lequel on lui portait des offrandes. La langue, considérée au point de vue de l'étymologie, donne une singulière explication historique de ce mythe. *Wolkow* veut dire un sorcier, *wolk*, un loup; le Wolga est le fleuve du loup ou du sorcier; ces deux êtres représentaient dans toutes les vieilles religions la lumière et la science. Le sorcier bâtit Slavensk, la ville des Slaves, et fonda la première civilisation, qui, sous l'attaque des démons ou des barbares, ne put subsister. Slavensk fut détruite, et à sa place on bâtit Novgorod, c'est-à-dire la nouvelle ville.

WOLLASTON (Guillaume), philosophe anglais, né dans le comté de Stafford en 1659, mort en 1724. Il fit ses études à l'université de Cambridge, entra ensuite dans les ordres et, tout en étant titulaire d'un petit bénéfice, remplit les fonctions de professeur dans une école de Birmingham. Un riche héritage et un brillant mariage lui permirent de vivre indépendant et de se consacrer tout entier à l'étude. Ses travaux eurent principalement pour objet les langues anciennes, la morale, la théologie et les sciences mathématiques et physiques. Son principal ouvrage, qui est intitulé : *Tableau de la religion naturelle*, et qui ne fut publié que quelques mois avant sa mort, est un exposé des différents devoirs moraux de l'homme et des principes de ces devoirs, indépendamment de la révélation; il fut combattu par Clarke, dans son *Examen de l'idée du bien et du mal moral mise en avant dans un ouvrage intitulé Tableau de la religion naturelle*. Le livre de Wollaston fut traduit en français (La Haye, 1726, in-4^o; nouv. édit., 1758, 3 vol. in-12); mais cette traduction est loin d'être exempte de reproche et s'écarte en certains passages du sens de l'original. Wollaston a encore publié une paraphrase de l'*Écclésiaste* (1690) et une *Grammaire latine* (1703). Il avait écrit, en outre, plusieurs ouvrages sur différents points de la littérature ancienne; mais, peu de temps avant sa mort, il en brûla la plus grande partie.

WOLLASTON (François), astronome anglais, né en 1731, mort en 1815. Il fit ses études à l'université de Cambridge et s'y appliqua en même temps à la théologie et à l'astronomie. Il entra ensuite dans les ordres et, après avoir exercé en différents endroits les fonctions de son ministère, il devint en dernier lieu recteur de Chislehurst, dans le comté de Kent. Il n'en continua pas moins à cultiver sa science favorite et fut élu membre de la Société royale de Londres. On a de lui : *Adresse au clergé d'Angleterre et à tous les chrétiens* (1778, in-8^o); *Observations astronomiques*, insérées dans les *Transactions philosophiques* (années 1773, 1775, 1784); *Fasciculus astronomicus*, ouvrage qui renferme des observations sur la région septentrionale circumpolaire (1800, in-4^o); *Tableau des cieux* (1811, 10 pl. in-fol.).

WOLLASTON (William-Hyde), célèbre physicien et chimiste anglais, secrétaire de la Société royale de Londres, membre corres-

pondant de l'Institut de France, de la famille du précédent, né en 1766, mort en 1826. Il fit ses études à l'université de Cambridge, embrassa la carrière médicale, mais y obtint si peu de succès qu'il l'abandonna, déclarant qu'il ne ferait plus une seule ordonnance, fût-ce même pour son père. Il se voua à la chimie et à la physique, sciences qui convenaient mieux à son génie exact et expérimentateur. Des découvertes nombreuses et importantes lui acquirent un rang distingué dans le monde savant et lui procurèrent aussi une fortune considérable; car, dans toutes, il se proposait pour but des applications utiles à l'industrie et aux arts. Dans la crainte d'être frustré de la gloire et du profit de ses travaux, il avait placé son observatoire dans la partie la plus retirée de sa maison et n'y admettait que ce fût, ami ou étranger. Un jour, une personne qui venait lui rendre visite ayant pénétré par hasard dans le mystérieux cabinet, le savant, se tournant vers elle, lui dit d'un air grave : « Voyez-vous ce fourneau? — Oui, lui répondit le visiteur. — Eh bien! faites-lui un profond salut, car c'est la première fois que vous le voyez et ce sera la dernière. » Tous ses instants étaient employés à ses expériences; il ne les suspendait que pour dormir et prendre ses repas. On raconte qu'un de ses amis, qui avait éprouvé de grandes pertes, l'ayant supplié de faire des démarches auprès du gouvernement afin de lui faire obtenir une place, il préféra, pour n'avoir pas à se déranger, donner lui-même au solliciteur un bon de 10,000 livres sterling (250,000 francs). Wollaston faisait peu de cas des théories, qu'il négligeait pour s'occuper de recherches particulières, qu'au reste il épuisait jusque dans leurs détails les plus minutieux. On lui doit la découverte de deux nouveaux métaux, le palladium et le rhodium; le procédé pour isoler le platine des autres métaux avec lesquels il se trouve habituellement mêlé; des améliorations à la pile de Volta; la découverte de la rotation des aimants et l'invention du goniomètre à réflexion, qui porte son nom, et dont il se servit pour vérifier expérimentalement les lois posées par Huyghens dans sa belle théorie, alors oubliée, de la double réfraction, sur laquelle il rappela l'attention des savants. Pour rendre ses appareils d'un usage plus général, il s'attachait à les construire dans des proportions très-exigües; il s'était fait une pile voltaïque qui pouvait tenir dans un dé à coudre. On trouve de lui vingt-huit mémoires dans les *Transactions philosophiques*, les *Annales de Thomson* et le *Magasin philosophique*.

WOLLASTONITE s. f. (vo-la-sto-ni-te — de *Wollaston*, physicien angl.). Bot. Genre de sous-arbrisseaux, de la famille des composées, tribu des sénecionées, comprenant une quinzaine d'espèces, qui croissent dans l'Inde, aux Moluques et en Australie.

WOLLASTONITE s. f. (vo-la-sto-ni-te — de *Wollaston*, n. pr.). Miner. Substance tendre, vitreuse, fusible, que l'on rencontre en petites masses lamellaires.

— *Encycl.* La *wollastonite*, appelée aussi spatululaire, se compose essentiellement de silicate de chaux, avec des traces de fer, de manganèse et d'eau; elle est blanche ou jaunâtre, ordinairement à éclat nacré, et se clive parallèlement aux plans d'un prisme rhomboïdal droit ou oblique. Elle raye faiblement le verre. Sa pesanteur spécifique est 2,86. Elle fond, mais difficilement, en un verre blanc et ne donne pas d'eau par la calcination. Cette espèce présente deux variétés principales, l'une bacillaire, l'autre lamellaire. La *wollastonite* se trouve disséminée dans des calcaires lamellaires qui paraissent appartenir aux terrains schisteux; on l'a signalée notamment dans les dolérites de Salisburyraigs (Ecosse), à Pargas (Finlande), dans les laves de Capo-di-Bove (près de Rome), en Hongrie, aux Etats-Unis, etc.

WOLLE (Christophe), théologien allemand, né à Leipzig en 1700, mort en 1761 dans la même ville, où il professait la théologie. C'était un des orientalistes les plus érudits de son époque, et il publia un grand nombre d'ouvrages, qui ont presque tous pour objet l'exégèse et la critique biblique. Nous citerons les suivants : *Regulæ hermeneuticæ ad circumscriptam scripturæ sacræ illustrationem* (1722, in-4^o); *De ignoto Judæorum et Atheniensium Deo* (1727, in-4^o); *De singulari facto et fato uxoris Lothi* (1730, in-4^o); *De honoribus medicorum apud veteres* (1732, in-4^o); *Schediasma historico-theologicum de Jesu spiritali, in Anglia rediit* (1730, in-4^o); *Biblia ex versione Seb. Castellionis* (1728-1735, in-8^o); *Epistola critica de hebraïsmis Ulpiani jurisconsulti* (1739, in-4^o); *Propriétés veritables de la langue hébraïque* (1748, in-8^o), etc.

WOLLEB (Jean), en latin *Wolteblus*, théologien suisse, né à Bâle en 1536, mort en 1628. Reçu, à vingt-deux ans, docteur en théologie, il fut successivement coadjuteur général, pasteur de l'église Sainte-Elisabeth, puis premier pasteur de sa ville natale. Il devint, en outre, professeur de Nouveau Testament à l'université et occupa cette chaire avec beaucoup d'éclat. Il fut élu dans la suite recteur de l'université. Outre un grand nombre de dissertations, on a de lui un *Compendium theologicum*, qui peut passer pour un chef-d'œuvre dans son genre et qui

a été longtemps classique dans les écoles de théologie. Al. Ross l'a traduit en anglais.

WOLLIN, anciennement *Julin*, ville des Etats prussiens (Poméranie), sur la côte S.-E. de l'île du même nom et sur la Divenow, qui s'y divise en trois bras, que l'on passe sur un même nombre de ponts, à 56 kilom. N. de Stettin; 3,000 hab. Fabriques de lainages, tanneries, chantiers de construction. Elle était, du X^e au XIII^e siècle, l'entrepôt du commerce esclavon dans la Baltique.

WOLLIN, île de Prusse, dans la Baltique, près de la côte de la province de Poméranie, dont elle dépend, dans l'estuaire de l'Oder, entre la Baltique au N., le Pommersche-Haff au S. et deux bras de l'Oder à l'E. et à l'O. Elle mesure 27 kilom. de l'E. à l'O., 22 kilom. dans sa plus grande largeur et 253 kilom. carrés de superficie. Elle est renommée pour ses excellents pâturages et surtout pour la pêche d'anguilles. Sa population est d'environ 6,000 hab.

WOLLIN (Laurent), marin suédois, né à Cimbrisham en 1734, mort en 1818. Entré de bonne heure dans la marine, il prit d'abord part à deux expéditions dans la mer du Nord et dans la Méditerranée, assista, en 1761, au siège de Colberg, fut promu lieutenant-colonel pendant la guerre entre la Suède et la Russie, en récompense de la valeur qu'il avait déployée à la bataille de Hogland, et, en 1790, se signala aux batailles navales de Revel, de Cronstadt, de Wiborg et de Sveaborg. Fait prisonnier à cette dernière, il ne tarda pas à recouvrer la liberté, fut alors promu colonel et devint contre-amiral en 1802. On a de lui : *Traité sur la découverte de la direction des marées; De la force et de l'effet du vent sur les voiles, leurs proportions, leurs situations et leur structure*, etc.

WOLLMIRSTADT, ville de Prusse, province de Saxe, régence et à 17 kilom. N. de Magdebourg, chef-lieu du cercle de son nom, sur l'Ohre; 3,500 hab. Justice urbaine et rurale. Fabrication d'eau-de-vie, sucre, liqueurs, toiles damassées; tanneries. Couvent de femmes nobles.

WOLLSTEIN, ville de Prusse, province et régence de Posen, cercle et à 22 kilom. E. de Bonst; 2,800 hab. Justice urbaine et rurale. Fabrication de draps et lainages.

WOLMAR ou **WOLKMAR** (Melchior), juriste allemand, né à Rothweil en 1497, mort en 1561. Il fit ses études aux universités de Paris, de Bourges et de Tubingue et, reçu docteur en droit à cette dernière, y obtint presque aussitôt une chaire de jurisprudence. Mais cette science ne fut pas la seule à l'absorber, et, à une époque où la langue et la littérature grecques n'étaient pas encore sorties de l'oubli dans lequel on les avait laissées si longtemps, il les étudia avec ardeur et se voua ensuite à leur enseignement. Il eut Calvin et de Bèze au nombre de ses élèves et conserva toujours avec eux les relations les plus amicales. La réputation littéraire ne semble pas avoir préoccupé beaucoup Wolmar, car il a fort peu écrit. On ne connaît de lui qu'une *Epistola nuncuparia*, adressée à Blauer, sur les grammaires grecques alors en usage dans les écoles, et un commentaire sur les deux premiers livres de l'*Iliade* (Paris, 1523, in-4^o).

WOLOFF (langue). V. YOLOFF.

WOLOS, dieu des bergers, dans la mythologie slave. Il avait le corps entier recouvert de poils. On l'honorait particulièrement en Russie et en Bohême. Il avait pour amante Ozwienna, nymphe de l'Echo, qui était, en même temps, la déesse de la louange.

WOLOWSKI (Louis-François-Michel-Raymond), économiste et homme politique français, né à Varsovie le 31 août 1810. Son père, François Wolowski, fut un des membres éminents de la diète polonaise de 1830, dans laquelle il présida le comité de législation. M. Louis Wolowski, après avoir fait ses études en France, se mêla activement en 1830 à la lutte que soutint sa patrie pour reconquérir son indépendance; il devint capitaine d'état-major, puis vice-maire des requêtes au conseil d'Etat. Envoyé à Paris en 1831 comme premier secrétaire de légation, il continua d'y résider quand la révolution eut succombé et fit partie des patriotes que les autorités russes condamnèrent à mort par contumace. M. Wolowski se consacra alors à l'étude du droit et de l'économie politique. Il se fit naturaliser Français en 1834, et il tourna toutes les forces de son intelligence vers les problèmes économiques, industriels et financiers, dont la solution intéresse à un si haut degré le monde moderne. Dès 1834, il fonda la *Revue de législation et de jurisprudence*, recueil consacré à l'histoire et à la philosophie du droit, dont quarante-cinq volumes ont paru sous sa direction. Nommé, en 1839, professeur de législation industrielle au Conservatoire des arts et métiers, il fut élu, en 1848, président du conseil de cet établissement. Défenseur convaincu des principes de liberté du travail et des échanges, M. Wolowski combattit, en mars 1848, au Luxembourg même, le système d'organisation de Louis Blanc. Peu après, 134,000 électeurs de la Seine le nommèrent représentant du peuple à l'Assemblée constituante. Il y siégea parmi les républicains

modérés, fit partie du comité du travail, se prononça pour la candidature de Louis Bonaparte à la présidence, vota pour la proposition Rateau, contre la mise en accusation du ministre du 20 décembre, etc. A l'Assemblée législative, où il fut réélu par 118,000 voix, il s'attacha de plus en plus, à l'exemple de son beau-frère Léon Faucher, à la politique dite conservatrice. Il vota l'état de siège, la loi contre les clubs, les autorisations de poursuites et sacrifia trop souvent la liberté à la peur que lui inspirait le socialisme. Bien qu'il eût trop souvent donné son appui au gouvernement de Louis Bonaparte, il se rangea parmi les adversaires de l'odieux coup d'Etat de décembre 1851 et entra alors dans la vie privée.

Après avoir consacré près de vingt années à la propagation active du système de crédit territorial, il fonda, en 1852, le Crédit foncier de Paris, dont il devint un des administrateurs. Nommé membre de l'Académie des sciences morales et politiques en remplacement de Blanqui en 1855, il fut élu vice-président de cette Académie en 1863 et président pour l'année 1865. M. Wolowski a été, en outre, membre du jury de l'Exposition française de 1849 et des Expositions universelles de Londres (1851 et 1862) et de Paris (1855 et 1867). En 1864, il fut appelé à occuper la chaire d'économie politique au Conservatoire des arts et métiers, chaire qui avait été supprimée après la mort de Blanqui. Lors de l'élection complémentaire du 2 juillet 1871 pour l'Assemblée nationale, M. Wolowski, porté sur la liste de l'Union parisienne de la presse, fut élu député par 147,042 voix. Il alla siéger au centre gauche, vota pour la proposition Rivet, pour le retour de l'Assemblée à Paris, contre le pouvoir constituant de la Chambre, etc., et prit une part des plus actives aux discussions relatives aux questions financières et économiques. Tout en appuyant la politique générale de M. Thiers, il combattit ses projets financiers, notamment l'abrogation des traités de commerce et l'impôt sur les matières premières, se prononça pour le libre échange, l'impôt sur le revenu, proposa une taxe de fabrication recouvrable à l'aide de timbres mobiles apposés sur les factures. Le 19 décembre 1872, il proposa à l'Assemblée de créer des cartes postales et de réduire les droits sur les articles d'argent. Le 24 mai 1873, M. Wolowski s'abstint de voter dans le scrutin qui amena la chute de M. Thiers. Toutefois, il continua à siéger au centre gauche sans vouloir suivre le gouvernement de combat dans tous ses excès de réaction. Il déclara, le 15 octobre 1873, qu'il n'avait pas admis un moment la possibilité d'une restauration monarchique et qu'il voulait concourir à clorer l'ère des révolutions en travaillant à organiser la république. Le 15 novembre suivant, M. Wolowski vota contre le septennat; mais, le 16 mai 1874, il vota pour le cabinet de Broglie, qui fut renversé ce jour-là, puis se prononça en faveur de la proposition Fériet et s'abstint sur la proposition Maleville, qui demandait la dissolution de la Chambre (juillet 1874). Cette même année, il présenta à l'Assemblée une proposition destinée à assurer l'équilibre budgétaire sans augmenter les impôts, au moyen d'un emprunt. Son projet, vivement combattu par le ministre des finances M. Magne, fut adopté par l'Assemblée, et M. Magne donna sa démission (18 juillet 1874). En 1875, M. Wolowski vota la constitution du 25 février, fit un très-remarquable rapport sur le budget de 1876 et fut élu sénateur à vie par l'Assemblée le 10 décembre 1875. Atteint d'une maladie grave, M. Wolowski n'a pu prendre part aux premières délibérations de ce corps.

Membre des Académies de Belgique, Madrid, Turin, Milan, Florence, Naples, Cracovie, Posen, Kazan, Toulouse, Genève, de la commission royale de statistique de Belgique, etc., M. Wolowski est docteur en droit de l'université de Heidelberg, docteur en économie politique de l'université de Tubingue; enfin, il est membre de la commission des expositions internationales et membre du conseil supérieur du commerce, de l'agriculture et de l'industrie.

M. Wolowski est regardé à juste titre comme un de nos plus remarquables économistes. Outre de nombreux articles publiés dans la *Revue de législation et de jurisprudence*, le *Journal des économistes*, la *Revue des Deux-Mondes*, le *Sicel*, etc., on lui doit les ouvrages suivants : *Des sociétés par actions* (1838); *Mobilisation du crédit foncier* (1839); *Des brevets d'invention et des marques de fabrique* (1840); *De l'organisation industrielle de la France avant Colbert* (1842); *Des fraudes commerciales* (1843); *De l'organisation du travail* (1844); *Statistique et forces productives de la France* (1846); *Etudes d'économie politique et de statistique* (1848); *Des droits du travail et de l'action de l'Etat* (1848); *De l'organisation du crédit foncier* (1849); *De la législation anglaise sur les coalitions* (1850); *Henri IV économiste. Introduction de l'industrie de la soie en France* (1855); *De l'administration de Colbert* (1856); traduction annotée des *Principes d'économie politique* de Roscher (1856); *De la division du sol* (1858); *la Question du servage en Russie* (1858); *l'Economie politique en Italie* (1858); le *Grand dessein de Henri IV* (1860); *Un grand économiste français du XIV^e siècle*

(1862); les *Finances de la Russie* (1864), ouvrage qui, dit-on, fit avorter un projet d'emprunt russe; la *Question de banque* (1864); *Traité des monnaies* de Nicole Oresme (textes français et latin, publiés d'après les manuscrits de la Bibliothèque nationale), et *Traité de la monnaie* de Copernic, annotés et précédés d'une introduction (1864); les *Résultats du traité de commerce de 1860* (1868); *l'Or et l'argent* (1870); la *Liquidation sociale* (1870); *Enquête sur la question monétaire* (1870); la *Carte postale* (1873); la *Carte postale en divers pays* (1873); *Rapport verbal sur l'Exposition universelle de Vienne* (1873); *Rapport sur le projet de garantie des marques de fabrique* (1874); *Discussion sur les impôts* (1874); *Éloge de Quételet* (1875); *Résultats économiques du paiement de la contribution de guerre en Allemagne et en France* (1875), etc. Enfin, on lui doit des mémoires et rapports lus à l'Académie des sciences morales et politiques sur la propriété littéraire, les chemins de fer, le code civil, la politique constitutionnelle de Benjamin Constant, la propriété des mines, la constitution d'Angleterre, les brevets d'invention, l'administration de Henri IV, la ligue hanséatique, insérés dans le *Compte rendu de l'Académie des sciences morales et politiques*; des rapports faits au nom du jury des Expositions sur les industries de l'orfèvrerie, des rubans, des meubles, des papiers peints, des savons, de la parfumerie, de la reliure, etc.

WOLSEY (Thomas), cardinal, archevêque d'York, ministre de Henri VIII, né à Ipswich (Suffolk) en 1471, mort en 1530. Il était issu d'une famille de riche bourgeoisie, et non d'un boucher, comme l'ont prétendu ses ennemis. Wolsey étudia à Oxford, où il dirigea ensuite une école et où il se lia avec Erasme, qui l'aïda dans ses heureuses tentatives de propagation de la langue grecque. Placé auprès du roi Henri VII en qualité de chapelain, puis d'aumônier, après une négociation qu'il avait conduite avec une grande habileté, il reçut encore le riche doyenné de Lincoln et vit sa faveur s'accroître à l'avènement de Henri VIII; son élégance, sa gaieté et sa souplesse de courtois lui méritèrent la faveur exclusive du roi. En 1510, il entra au conseil d'État, devint archevêque d'York en 1515, grand chancelier, et fut nommé par Léon X cardinal et légat à latere. Son influence fut dès lors sans bornes, et le rôle important qu'il eut l'habileté de faire jouer à l'Angleterre dans les luttes de Charles-Quint et de François I^{er}, qu'il favorisait alternativement, le rendit pour ainsi dire l'arbitre de l'Europe; souvent l'empereur et le roi de France le prirent pour médiateur dans leurs différends, et tous deux lui payaient des pensions considérables. Regardé en quelque sorte comme le pontife de la Grande-Bretagne, par l'extension qu'il donna progressivement à ses fonctions de légat; maître de disposer de tous les bénéfices du royaume et s'étant lui-même attribué les revenus et l'autorité d'un grand nombre d'évêchés et d'abbayes; revêtu par Léon X des pouvoirs ecclésiastiques les plus étendus, du droit de créer 50 chevaliers, 50 comtes palatins, 40 notaires apostoliques, de légitimer les bâtards, de conférer les grades dans toutes les facultés, d'accorder des dispenses, de réformer ou de supprimer les monastères; comblé par le roi de dignités et de privilèges, il accumula sur sa personne tant de revenus, de bénéfices et de prérogatives, que sa maison surpassait en faste celle des souverains. Les emplois en étaient remplis par 800 gentilshommes de la plus haute noblesse, et dans une ambassade dont il fut chargé auprès de François I^{er}, outre la magnificence inouïe qu'il y déploya, on le vit apparaître avec une escorte de 1,000 personnages titrés. Jamais le favoritisme ne s'était manifesté avec un aussi scandaleux éclat, d'autant plus que ce prelat, l'un des plus grands dignitaires ecclésiastiques après le pape, était connu pour les honteux désordres de sa vie. Il osa cependant aspirer au pontificat et s'épuisa en intrigues inutiles auprès des cardinaux après la mort de Léon X et celle d'Adrien VI. L'affaire du divorce de Henri VIII précipita sa chute. La nouvelle reine, Anne de Boulen, ne put oublier qu'il avait cherché à empêcher le roi de l'épouser et indisposa le monarque contre son favori. La rapacité, l'orgueil et les abus de pouvoir du ministre avaient d'ailleurs suscité contre lui une multitude d'ennemis qui se réunirent pour le perdre. Un acte d'accusation fut dressé contre lui, et il finit par être relégué dans la chartreuse de Richmond. Plus tard, Henri VIII, cédant à de nouvelles instances, ordonna qu'il fût arrêté et enfermé à la Tour de Londres pour être jugé comme coupable de haute trahison. Pendant qu'on le conduisait, il tomba malade de la dysenterie et mourut à l'abbaye de Leicester (1530). Wolsey a été diversement jugé par les historiens. Tous s'accrochent à lui reprocher, au reste, son insolence de parvenu, son faste, ses débordements, son immense ambition et son avidité. Il faut reconnaître cependant qu'il se montra habile et profond politique et qu'il sut donner à l'Angleterre une grande influence dans les affaires générales de l'Europe. Sa vie a été écrite par George Cavendish, gentilhomme de sa maison.

WOLSHINGHAM, bourg d'Angleterre, comté et à 26 kilom. S.-O. de Durham, sur la rive gauche de la Wear; 2,900 hab. Mines de houille et de plomb; carrières de pierre à chaux. Fabrication de toiles, lainages et articles de taillanderie et quincaillerie.

WOLSTAN ou **WOLSTANUS**, écrivain ecclésiastique du x^e siècle. Il était religieux au monastère de Saint-Pierre, à Winchester, à la même époque que Landfrid. Ce fut avec ce dernier qu'il écrivit l'histoire de saint Swithune, évêque de Winchester. Il composa, en outre, seul, deux livres en vers sur le même sujet, qui sont insérés dans le tome VII des *Acta de Mabillon*, et une *Vie* de saint Ethelwold, qui se trouve également dans ce recueil, ainsi que dans celui des bollandistes.

WOLSTEIN (Jean-Théophile), vétérinaire allemand, né à Flinsberg (Silésie) en 1738, mort au commencement de ce siècle. Il devint, en 1777, professeur-directeur de l'hôpital vétérinaire de Vienne, fut destitué de ses fonctions en 1794 pour cause de politique et alla alors exercer son art à Altona. On a de lui : *Instructions pour les maréchaux ferrants sur les blessures faites aux chevaux par l'arme blanche* (Vienne, 1778, in-8°); *Observations sur l'épizootie en Autriche* (Vienne, 1781, in-8°); *Livres classiques sur l'épizootie à l'usage des habitants de la campagne* (Vienne, 1783, in-8°); *Cinq livres élémentaires sur la médecine vétérinaire* (Vienne, 1784, in-8°); *De l'homme, de ses différentes espèces et de la manière de le soigner* (Vienne, 1784, in-16); *De la manière de soigner les chevaux de cavalerie, etc.* (Vienne, 1787); *Instruction élémentaire pour les médecins vétérinaires employés à l'armée* (Vienne, 1788); *Réflexions sur la saignée des hommes et des animaux* (Vienne, 1791); *Libre élémentaire sur l'épizootie des bêtes à cornes, des brebis et des porcs* (Vienne, 1791), etc.

WOLTAER (Jean-Christien), juriconsulte allemand, né à Werden en 1744, mort vers 1800 à Halle, où il occupait une chaire de droit. On a de lui, entre autres écrits : *De successionem agnatorum in feudo paterno* (1772); *Prima linea usus practici distinctionum feudali* (1775); *Observationes quæ ad jus civile et Brandenburgicum pertinent* (1777-1779); *Principes de jurisprudence pour ceux qui ne sont point initiés à cette science* (1783); *Preuves que l'on peut imputer aux professeurs en droit dans les académies la chute de la véritable science du droit* (1783); *Bibliothèque de jurisprudence de Halle* (1793-1794); *Commentarii juris Justiniani novissimi* (1796); *Introduction au droit public pour les États de Prusse* (1796), etc.

WOLTERKES, deux lares, chez certains peuples du Nord.

WOLTERUS (Henri), chroniqueur allemand du xve siècle. Il était chanoine de Saint-Anschaire; à Brême, et écrivit en latin une *Chronique* de cette ville, que Meibomius a insérée dans le tome II de ses *Scriptores rerum germanicarum* (Leyde, 1688, 3 vol. in-fol.). Cette chronique n'offre pas seulement un intérêt purement local, elle renferme encore une foule de faits importants pour l'histoire générale de l'Allemagne.

WOLTMANN (Charles-Louis DE), historien et diplomate allemand, né à Oldenbourg en 1770, mort à Prague en 1817. Il occupa d'abord une chaire d'histoire à Göttingue, puis une chaire de philosophie à Jena, entra, en 1800, dans la carrière diplomatique en qualité de conseiller de légation du prince de Hesse-Hombourg, fut, au début, un admirateur de Napoléon, mais seconda ensuite de sa plume les projets du baron Stein pour chasser les Français du territoire prussien; aussi, après la bataille de Lutzel (1813), il s'enfuit à Prague pour échapper à la colère du gouvernement impérial. Il avait débuté dans la littérature par une étude historique sur *Othon III* qui obtint les éloges de Burger. En 1794, il commença une *Histoire des Allemands pendant la période saxonne*, qu'il ne termina jamais. Puis il s'occupa de critique littéraire et de politique et fit paraître à Berlin, de 1800 à 1805, un journal intitulé *Histoire et politique*. Parmi ses autres écrits, nous citerons : *Histoire de la Grande-Bretagne* (Berlin, 1799, tome 1^{er}), le meilleur de ses ouvrages, bien qu'il soit demeuré inachevé; *Histoire de la paix de Westphalie* (Berlin, 1808, 2 vol.), excellente continuation de l'*Histoire de la guerre de Trente ans* de Schiller; *Histoire de la Réformation* (Altona, 1800 et ann. suiv., 3 vol.), ouvrage qui n'obtint pas tout le succès qu'il méritait; *Histoire de Bohême* (Prague, 1815, 2 vol.); une traduction des œuvres de Tacite (Berlin, 1811-1817, 6 vol.); *Mémoires du baron de S...a* (Prague, 1815, 3 vol.), dans lesquels éclate à chaque page l'excès d'amour-propre de l'auteur. Sa veuve (v. ci-dessous) donna une édition de ses *Œuvres complètes* (Berlin, 1818-1821, 12 vol.).

WOLTMANN (Caroline Stosch, dame), femme de lettres allemande, épouse du précédent, née en 1782, morte en 1847. Elle épousa d'abord un conseiller militaire, Charles Muehler, et, après la mort de ce dernier, se remaria en 1805 à Woltmann, aux travaux littéraires duquel elle prit beaucoup de part. Elle le suivit, en 1813, à Prague et ne quitta plus cette ville jusqu'à sa mort. On a d'elle :

le *Miroir du grand monde* (1814); *Légendes populaires des Bohémiens* (1815, 2 vol.); *Marie et Walpurgis* (1817); *Nouvelles légendes populaires* (1820); les *Sculpteurs* (1829, 2 vol.); *l'Héritage* (1831); *l'Ultra et le libéral* et la *femme sage* (1832); *Hommes et terroirs* (1835, 2 vol.). Elle avait, en outre, fait paraître, sous le titre d'*Écrits* (Berlin, 1806-1807, 5 vol.), un recueil de récits et de poésies composés soit par elle, soit par son mari.

WOLTMANN (Reinhard), architecte allemand, mort en 1837 à Hambourg, où il était directeur des travaux hydrauliques. On a de lui : *Documents pour servir à la littérature hydraulique* (Göttingue, 1791-1799); *Documents pour la construction des canaux navigables* (Göttingue, 1802); *De la pratique des constructions pour l'amélioration des fleuves* (Hambourg, 1820).

WOLVERENNE s. m. (vol-ve-rè-ne). Mamm. Un des noms vulgaires du carcajou ou glouton du Canada.

WOLVERHAMPTON, ville d'Angleterre, comté et à 38 kilom. de Stafford, sur une colline et le chemin de fer du N.-O.; 48,000 hab. Institut littéraire, bibliothèque. L'exploitation des mines de houille et de fer et des carrières de pierre à chaux qui l'avoiennent y développe une grande activité industrielle. Elle est le centre d'une fabrication importante de serrures, de clouterie, de limes, d'articles de quincaillerie et de taillanderie, de bronzes et de produits chimiques. On l'appelait d'abord Hampton. Wolfrun, sœur du roi Edgar, y ayant fondé un couvent en 996, cet endroit prit le nom de Wolfrun's Hampton, d'où est venu Wolverhampton. Le seul édifice qui mérite une mention est l'église Saint-Pierre, construite au xive siècle, et dont le vaisseau est assez vaste pour contenir 1,600 personnes. Elle est surmontée d'une grande tour. A l'intérieur, on remarque la chaire, taillée d'un seul bloc de pierre magnifiquement sculptée; les fonts baptismaux, d'une grande antiquité et ornés de bas-reliefs précieux; enfin les monuments élevés à la mémoire des Levison et du fameux colonel Lane, auquel Charles II dut de pouvoir fuir, en 1651, après la bataille de Worcester.

WOLVERTON, village et paroisse d'Angleterre, comté de Buckingham, district de Newport, sur l'Ouse et le canal de grande jonction; 7,000 hab. Fonderie et atelier de construction de locomotives.

WOLZOGEN (Louis VAN), en latin *Wolsogenus*, théologien hollandais, né à Amersford en 1632, mort en 1690. Après avoir fait ses études dans les principales universités de sa patrie, il visita la France, la Suisse et l'Allemagne, fut, à son retour (1661), appelé à la direction de l'église wallonne de Groningue, devint trois ans plus tard ministre et professeur d'histoire ecclésiastique à Utrecht et, en 1670, alla remplir à Amsterdam les mêmes fonctions. On a de lui : *Oratio de sole justitiæ* (1664); *Fides orthodoxa, sive adversus Johannem de Labadie censuræ adversus libellum de interpretatione Scripturarum* (1668); *Apologie pour le synode de Naerden* (1669); *Oratio sacer sive de ratione concionandi* (1671); *Dictionnaire de la langue sainte*, par Leigh, traduit en français (1703), etc.

WOLZOGEN (Caroline DE LENGEFELD, baronne DE), femme de lettres allemande, née à Rudolstadt en 1763, morte en 1847. Ses dispositions naturelles furent développées par l'excellente éducation qu'elle reçut, et la société de Schiller, qui, à partir de 1787, devint l'hôte habituel de sa famille, épousa quelque temps après sa sœur puînée, Charlotte de Lengefeld, et eut la plus heureuse influence sur le développement de ses talents littéraires. Elle avait été mariée, à l'âge de seize ans, au conseiller intime de Beulwitz; mais cette union ne fut pas heureuse et aboutit, peu de temps après, à un divorce. Elle se remaria, en 1794, avec le baron Guillaume de Wolzogen et jouit d'une félicité parfaite jusqu'à la mort de ce dernier (1809). Elle avait déjà débuté par quelques essais anonymes, tels que des *Lettres de Suisse*, insérées dans la *Pomone* de 1784, et le *Rocher de Leucade*, qui parut en 1792 dans la *Nouvelle Thalie* de Schiller, lorsqu'elle publia, toujours sous le voile de l'anonyme, son roman intitulé *Agnès de Lilien* (Berlin, 1798, 2 vol.). Cette œuvre obtint un succès remarquable, et bien des connaisseurs, parmi les plus fins et les plus exercés, l'attribuèrent à Goethe. Les charmantes descriptions, la profonde vérité poétique, la délicatesse de sentiment et la sérieuse idée morale qui dominent dans ce roman le mettent encore au premier rang parmi les productions de la littérature allemande en ce genre. Outre de petits *Récits* (Stuttgart, 1826-1827, 2 vol.), Mme de Wolzogen publia encore, après un long intervalle, un grand ouvrage, *Cordelia* (Leipzig, 1840, 2 vol.), dans lequel, à part quelques faiblesses, on sent la maturité du talent de l'auteur. En dehors de ces œuvres d'imagination pure, on lui doit encore un travail d'une haute importance littéraire, une *Vie de Schiller*, retracée d'après les souvenirs de sa famille, d'après ses propres lettres et d'après les notes de son ami Körner (Stuttgart et Tubingue, 1830, 2 vol.; 1845, 2^e édit.). S'appuyant en grande partie sur ses impressions personnelles, Mme de Wolzogen y a

tracé un portrait de Schiller qui se distingue par la fidélité, l'abondance et l'intérêt de l'exposition, et qui sera toujours le meilleur ouvrage à consulter pour ceux qui voudront connaître intimement le poète. Peu de temps après la mort de Mme de Wolzogen, on publia encore ses *Œuvres littéraires posthumes* (Leipzig, 1848-1849, 2 vol.), qui renferment une foule d'intéressants détails sur les événements auxquels elle avait été mêlée. Avec elle s'éteignit le dernier représentant de la génération qui avait contribué à la splendeur de la cour de Weimar et en avait fait, à une certaine époque, le principal centre littéraire et artistique de l'Allemagne.

WOLZOGEN (Juste-Louis, baron DE), général prussien, beau-frère de la précédente, né à Meiningen en 1773, mort en 1845. Entré en 1792 dans la garde wurtembergeoise avec le grade de lieutenant, il passa, deux ans plus tard, au service de la Prusse et, après la paix de Bâle, fut envoyé en garnison à Breslau, où il se livra à de sérieuses études et où il publia sur des questions relatives à l'armée plusieurs brochures qui le firent recevoir membre de la société militaire fondée par Scharnhorst à Berlin. En 1802, il devint précepteur du prince Eugène de Wurtemberg, qui avait été jusqu'alors élevé en Russie, et, en 1805, il repassa au service militaire de l'électeur de Wurtemberg, qui le prit pour aide de camp et lui donna le grade de major. Mais, pendant la campagne de 1806, il ne voulut pas combattre contre la Prusse et chercha à obtenir sa réintégration dans l'armée prussienne. L'électeur en ayant été informé le nomma lieutenant-colonel et commandant de sa garde à pied; mais les intrigues de ses ennemis le forcèrent à prendre sa retraite en 1807. Il refusa, à cette époque, les offres qui lui étaient faites de la part du roi de Prusse et se rendit à Saint-Petersbourg, où ses relations avec le général de Phil le firent attacher en qualité de major au quartier général de l'armée. Quelques brochures militaires qu'il fit paraître vers le même temps le signalèrent à l'attention de l'empereur Alexandre, qui le choisit, en 1810, pour l'un de ses aides de camp. L'année suivante, le même prince, prévoyant une rupture prochaine avec Napoléon, le chargea d'aller étudier le théâtre de la guerre en Westphalie, et Wolzogen s'acquitta de cette mission de la manière la plus satisfaisante, surtout pour tout ce qui avait rapport au plan de campagne proposé par Phil. Pendant la campagne de 1812, il fut attaché à l'état-major général de Barclay de Tolly; mais lorsque ce général eut quitté l'armée en septembre de la même année, il revint auprès de l'empereur de Russie, qu'il ne quitta pas pendant la campagne de 1813. Le conseil qu'il donna à Leipzig de faire avancer la réserve lui valut le grade de major général, qui lui fut conféré sur le champ de bataille. Nommé ensuite chef de l'état-major général du duc Charles-Auguste de Saxe-Weimar, commandant du troisième corps de l'armée allemande, il fit, sous les ordres de ce prince, la campagne de 1814 et l'accompagna ensuite au congrès de Vienne. Il trouva dans cette ville l'occasion de négocier sa réintégration dans l'armée prussienne, où il entra après avoir obtenu son congé de l'empereur de Russie. Pendant l'année 1816, il enseigna la tactique au prince héritier, ainsi qu'à ses deux frères, les princes Guillaume et Frédéric, et fut plus tard chargé de différentes missions, notamment de la conclusion de la *Convention des étapes* avec les États qui séparaient les deux parties de la monarchie prussienne. En 1818, le roi le nomma son plénipotentiaire près la commission militaire de la confédération germanique, et il occupa ce poste jusqu'en 1836, époque où il fut mis à la retraite avec le grade de général d'infanterie. Ses *Mémoires*, imprimés après sa mort (Leipzig, 1851), renferment des détails piquants sur l'histoire de son époque.

WOLZOGEN (Charles-Auguste-Alfred, baron DE), littérateur allemand, fils du précédent, né à Francfort-sur-le-Main en 1823. Après avoir étudié le droit à Berlin et à Heidelberg, il devint, en 1844, auditeur près le tribunal de la ville d'Erfurt, fut nommé plus tard référendaire près la régence de Potsdam et, pendant les années de troubles politiques, prit part comme officier de la landwehr aux différents mouvements de l'armée. De 1851 à 1853, il fit un grand voyage qui le conduisit successivement en Italie, en Suisse, en France, en Espagne, en Belgique, en Angleterre, en Écosse et en Hollande, devint, à son retour, assesseur du gouvernement au ministère de l'intérieur et fut attaché, en 1854, à la régence de Breslau, près laquelle il obtint, en 1863, le titre de conseiller. Depuis 1868, il est intendant du théâtre de la cour de Schwerin. M. de Wolzogen avait épousé en premières noces une fille du célèbre architecte Schinkel, après la mort de laquelle il se remaria avec miss Harriet-Anne Houssemayne de Boulay, qui est morte elle-même en 1862. Il s'était de bonne heure adonné aux travaux littéraires. Outre des éditions des *Poésies* d'Ang. Thieme (1849-1850) et des *Mémoires* de son propre père (1851), on a de lui : *l'Administration publique de la Prusse par rapport à sa constitution* (Berlin, 1854); *Voyages en Espagne* (Leipzig,

1857); *Rapports de Mme Schiller avec les parents et les membres de la famille de Wolzogen* (Stuttgart, 1859); *Histoire de la famille comtale de Wolzogen* (Leipzig, 2 vol.); *Du théâtre et de la musique* (Breslau, 1860); *Sur la disposition scénique du Don Juan de Mozart* (Breslau, 1860); *Extrait des œuvres posthumes de Schinkel* (Berlin, 1862-1864, 4 vol.); *Wilhelmine Schröder-Devrient* (Leipzig, 1863); *Schinkel comme peintre, comme architecte et comme esthéticien* (Berlin, 1864); *Raphaël Santi* (Leipzig, 1865); *Pierre de Cornelius* (Berlin, 1867), etc. Il a, en outre, donné au théâtre une comédie, *Pas même un seul ridicule* (Berlin, 1864), et trois drames, écrits en collaboration avec L.-A. de Winterfeld, savoir : *Blanche, Sophie-Dorothée* et la *Princesse Orsini* (Leipzig, 1866).

WOMAR s. m. (ouo-mar). Dard en usage chez les naturels de la Nouvelle-Hollande.

WOMBAT s. m. (ouon-batt). Mamm. Syn. de PHASCOLOME.

WOMOCK (Laurent), prêtre anglais, né à Norfolk en 1612, mort en 1685. Il fit ses études théologiques à l'université de Cambridge et, en 1642, succéda à son père dans le rectorat de Lopham, dont il fut dépouillé peu après pour n'avoir pas voulu adopter les principes révolutionnaires. Il demeura sans emploi jusqu'à la restauration, obtint ensuite différents bénéfices et fut nommé en dernier lieu (1683) évêque de Saint-David. On cite, parmi ses écrits : *Examen de Titus* (Londres, 1658); les *Résultats des faux principes* (1661, in-4°); *l'Uniformité réaffirmée* (1661); la *Ligue solennelle et le covenant* (1661); *Deux lettres contenant une dernière justification de l'Eglise d'Angleterre* (1682); *Supplément protestant* (1683), etc.

WONDER (Pierre-Christophe), peintre hollandais, né à Utrecht en 1777, mort en 1852. Il commença sans maître ses études dans sa ville natale et alla les continuer à l'Académie de Dusseldorf. De retour dans sa patrie, il ne tarda pas à y acquérir une réputation distinguée et fut très-bien accueilli plus tard en Angleterre, où il résida de 1823 à 1831. On cite comme ses œuvres les plus remarquables : une *Réunion de dilettanti*, *Vieillard en manteau fourré et assis*, *Vieille tenant une clef de la main droite*, enfin le *Portrait* de l'artiste; celui-ci a gravé lui-même les trois dernières toiles.

WONGROWIZ, ville de Prusse, province de Posen, régence et à 79 kilom. S.-O. de Bromberg, ch.-l. du cercle de son nom, sur la Wilna; 2,800 hab. Tribunal de ville et de campagne.

WOOLBA s. f. (ouo-ba). Pathol. Sorte de diarrhée épidémique très-fréquente en Orient.

WOOD (John), navigateur anglais, mort dans les premières années du XVIII^e siècle. Il prit part de 1669 à 1671, en qualité de contre-maître, à l'expédition de Narborough qui avait pour mission de reconnaître le détroit de Magellan. John Wood a laissé de ce voyage une relation qui complète celle de son chef et passe pour être très-exacte; les renseignements qu'elle fournit ont été utilisés pour la confection des meilleures cartes. Elle a été insérée par Guillaume Hacke dans l'ouvrage qui porte ce titre : *Recueil de voyages originaux*, contenant celui du capitaine Cowley autour du monde; celui du capitaine Sharp à travers l'isthme de Darien, puis dans la mer du Sud; celui du capitaine Wood au détroit de Magellan (Londres, 1699, in-8°, avec planches et dessins). Des extraits de ce journal figurent dans *l'Histoire des navigations aux terres australes*, de DeBrosses (t. II), et dans *l'Histoire des voyages*, de l'abbé Prévost (t. XI).

En 1676, le gouvernement anglais confia à John Wood la conduite d'une expédition qui avait pour but de trouver le passage du nord-est. Le roi lui donna le commandement du *Speedwell*, une frêle, le *Prosperous*, sous les ordres du capitaine Flawes, lui fut adjointe. Partie le 28 mai 1676 de l'embouchure de la Tamise, cette expédition ne fut pas heureuse; Wood, parvenu, à la fin de juin, au 75° 59' de latitude, essaya vainement de passer entre les glaces et les côtes de la Nouvelle-Zemble; le *Speedwell* sombra sur des rochers cachés sous les eaux et le capitaine eut beaucoup de peine à sauver son équipage emporté sur la chaloupe. Ils erraient sur les glaces, voués à une mort certaine, quand, par bonheur, la brume s'étant dissipée, le *Prosperous* put les apercevoir et manœuvrer pour les recueillir. Le journal rédigé par J. Wood, au cours de ce voyage, a été inséré dans le recueil intitulé : *An account of several late voyages and discoveries to the South and North; towards the streights of Magellan, etc.; also towards Nova-Zembla, Greenland on Spitzberg, Groynland on Engronland, etc.* (Londres, 1694, in-8°), et traduit par extraits dans les deux compilations françaises ci-dessus mentionnées.

Le nom de John Wood a été donné à une baie du détroit de Magellan, à l'ouest du cap Forward.

WOOD (Antoine), savant antiquaire et biographe anglais, né à Oxford en 1632, mort en 1695. Il écrivit l'histoire de l'université d'Oxford (en anglais); l'université lui en acheta le manuscrit, le fit traduire en latin et

le publia en l'altérant considérablement (*Historia et antiquitates universitatis Oxoniensis* (Oxford, 1674-1675). Le texte anglais, resté longtemps inédit, a été publié par M. Gutsch, 1786; supplément, 1790. On cite encore, parmi les bons travaux de Wood : *Athenæ Oxonienses* ou *Vies des personnages remarquables d'Oxford* (Londres, 1691). C'est une excellente histoire littéraire de l'Angleterre, et les biographes en ont beaucoup profité. On lui reproche cependant un peu de partialité et peu d'élégance dans le style. Wood penchait vers le catholicisme, il mourut toutefois dans la communion anglicane.

WOOD (Jean), architecte anglais, né vers 1690, mort à Bath en 1754. Il a construit dans la ville de Bath un certain nombre d'édifices importants; on lui rapporte l'honneur d'avoir conçu le premier l'idée de faire concourir un groupe de maisons particulières à l'ornement d'une ville en construisant tout ce groupe d'après les lois d'un édifice régulier. Chargé, de 1728 jusqu'à sa mort, d'un grand nombre de constructions, il a en effet réussi, d'après ce système, à donner un aspect monumental aux plus beaux quartiers de la ville que ses édifices ont transformée. Cependant ses plans n'ont pas été rigoureusement exécutés; il les a consignés dans un excellent ouvrage, *Description de Bath* (1743, 2 vol. in-8°). Wood a également construit les châteaux de Prior Park et de Butland et la Bourse de Bristol, élégant édifice dans le genre de Palladio, qui fut inauguré en 1743. On lui doit encore une *Description de la Bourse de Bristol* (1743, in-8°) et un traité sur *l'Origine de l'art de la construction* (1741, in-fol.).

WOOD (Robert), voyageur et archéologue irlandais, né vers 1717, mort en 1775. Il s'attacha particulièrement à l'étude de la langue, de la littérature et des antiquités grecques, fit plusieurs voyages en Italie, puis en Grèce, dans l'Archipel, dans l'Asie Mineure et en Syrie. Il publia à son retour : *Ruines de Palmyre, autrement dite Tadmor au désert*, avec les réflexions de l'abbé Barthélemy sur l'alphabet et sur la langue dont on se servait à Palmyre (Londres, 1753, avec 57 planch.); l'ouvrage parut en même temps en français; la version française a été reproduite en 1819 (Paris, Firmin Didot); *Ruines de Balbeck* (Londres, 1757, 47 planch.). Les descriptions de Wood sont d'une rare exactitude. On a encore de lui : *Essai sur le génie original d'Homère* (Londres, 1769). A son retour de la Syrie, Wood avait été nommé secrétaire d'Etat. Il était membre de la Société royale des antiquaires de Londres.

WOOD (James), mathématicien anglais, né en 1760, mort en 1839. Il embrassa l'état ecclésiastique, fut ministre dans diverses paroisses et devint en dernier lieu doyen d'Ély et recteur de Freshwater. On a de lui : *Principes d'algèbre* (1795, in-8°); *Principes de mécanique* (1796, in-8°); *Principes d'optique* (1797, in-8°), traités qui, avec *l'Hydrostatique* et *l'Astronomie* de Samuel Vince, forment le grand ouvrage intitulé *Principes de mathématiques et de philosophie naturelle*. On doit encore à Wood un travail sur les *Equations algébriques*, inséré en 1798 dans les *Transactions philosophiques*.

WOOD (Matthieu), homme politique anglais, né à Tiverton en 1768, mort à Londres en 1843. Fils d'un tisserand, il parvint peu à peu à s'élever au-dessus de sa condition modeste par le travail et une application soutenue. D'abord commis chez un droguiste, puis chez divers autres commerçants qui eurent à se louer de son activité, il finit par être associé à une grande maison de Londres, en 1790, puis fonda lui-même, en 1804, une maison de commerce pour le houblon. Il commença presque en même temps sa carrière d'administrateur. Nommé adjoint de Alderman, M. Staines, il devint alderman à la mort du titulaire, puis fut nommé shérif de Londres, et lord-maire en 1815. Deux ans après, la Cité l'envoya au Parlement, et il fut successivement réélu jusqu'en 1826. A cette époque, ses opinions, favorables à l'émancipation de l'Eglise catholique, lui valurent un échec électoral et il revint à la vie privée. Au courant de son mandat législatif, il s'était fait remarquer par ses idées libérales et ouvertes au progrès; il vota pour le libre échange, la réforme parlementaire, l'abolition de l'esclavage, l'abolition des incapacités qui pesaient sur les juifs. Il se montra également administrateur actif; le régime des prisons lui dut des améliorations et des adoucissements notables; ce fut sur sa proposition que fut construite la nouvelle prison pour dettes, destinée à remplacer un immonde cloaque. Lors du procès de la reine Caroline, en 1820, il soutint avec ardeur la cause de l'accusée, qu'il accompagna ensuite lors de son voyage en France. Ce fut lui qui lui conseilla de refuser les 50,000 livres sterling qu'on lui offrait pour prix de sa renonciation au titre de reine. Il reçut le titre de baronnet en 1837.

WOOD (Jean-Philippe), écrivain écossais, mort en 1858 à Edimbourg, où il avait été pendant de longues années auditeur à l'administration de l'excise. Nous citerons parmi ses écrits : *Esquisse de la vie et des projets de Jean Law de Lauriston, contrôleur général des finances en France* (1791, in-4°); *Etat ancien et moderne de la paroisse de Cramond* (1794,

in-4°); *Mémoires de Jean Law, avec le compte rendu de la naissance, des progrès et de la décadence du système du Mississippi* (1824, in-12), etc. Il avait, en outre, donné une édition de la *Païrie d'Ecosse* de Douglas de Glenbervie (1813, 2 vol. in-fol.) et fourni à Nichols, pour sa *Bienvenue des Muses sous Jacques I^{er}*, les notices biographiques des écrivains de cette époque.

WOOD (Georges), romancier américain, né à Newburyport (Massachusetts) vers la fin du siècle dernier, mort en 1864. Il occupa différents emplois administratifs et consacra ses loisirs à écrire des romans satiriques qui roulent, en général, sur une intrigue des plus simples, mais qui sont loin cependant de manquer d'intérêt, car l'auteur y flagelle avec esprit les travers actuels de la société américaine et s'attaque surtout aux bizarres doctrines philosophiques, religieuses et sociales qui, depuis un demi-siècle, ont pris naissance et se sont propagées aux Etats-Unis. On cite, comme ses écrits les plus remarquables : *Pierre Schlemihl en Amérique* (Philadelphie, 1845, in-12); les *Pélerinages modernes* (Boston, 1855, in-12); *Marié trop tard* (New-York, 1856).

WOOD (sir Charles), vicomte HALIFAX, homme d'Etat anglais, né à Barnsley, dans le Yorkshire, en 1800. Après avoir fait ses études à Eton et à Cambridge, il fut élu en 1826 membre du Parlement par le bourg de Great Grimsby, y représenta plus tard ceux de Wareham, de Ripon et d'Halifax et devint secrétaire de l'Echiquier, en 1832, dans le ministère du comte Grey. Après la chute de ce dernier, il remplit, de 1835 à 1839, les fonctions de secrétaire du ministère de la marine dans le cabinet de lord Melbourne, et fut, de 1846 à 1852, chancelier de l'Echiquier dans le ministère de lord John Russell. Pendant la durée du premier cabinet Palmerston, il eut le portefeuille de la marine; mais où il s'acquit le plus de réputation, ce fut par son administration du bureau des Indes, d'abord, de 1822 à 1855, sous le comte Aberdeen, puis, de 1859 à 1866, pendant le second ministère Russell. Il fit preuve dans ces fonctions d'une activité infatigable et d'une connaissance parfaite de tous les détails indispensables pour une administration efficace; mais il lui manqua cependant la largeur de vues d'un véritable homme d'Etat. Un des points les plus importants de sa position officielle était d'attirer l'attention de la seconde Chambre; mais il l'ennuyait par la sécheresse de ses discours et par son manque presque absolu de talent oratoire. Lorsqu'à la mort de lord Palmerston le comte Russell fut chargé de former un nouveau cabinet, on sentit que l'administration des Indes exigeait une main plus habile et l'on fit comprendre à sir Charles Wood la nécessité où il se trouvait de donner sa démission. Il fut, à cette occasion, élevé à la pairie avec le titre de vicomte Halifax. West a raconté les faits de son administration dans l'ouvrage intitulé : *l'Administration des affaires de l'Inde par sir Charles Wood* (Londres, 1867).

WOOD (Ella Price, dame Henri), femme de lettres américaine, née en 1820. Fille de Thomas Price, qui était lui-même un littérateur distingué, elle débuta quelques années après son mariage par des articles qui paraissent dans la *New Monthly Magazine* et dans les *Bentley's Miscellaneus*. En 1860, elle fit paraître son premier ouvrage, *Maison Danesbury*, qui lui valut un prix de 2,500 francs et posa les bases de sa réputation d'écrivain moraliste. Depuis cette époque, elle a publié un grand nombre d'ouvrages qui ont presque tous obtenu beaucoup de succès et parmi lesquels nous citerons : *East-Lynne*, roman traduit en français par North Peat, sous le titre de *Lady Isabel* (1862, 2 vol. in-18); les *Channings*, tableau de la vie anglaise traduit en français par Mme Abrie-Encontre (1864, 2 vol. in-18); les *Chagrins de Mme Haliburton*; *l'Orgueil de Werner*; *l'Ombre d'Ashdai*; *Trentin Hold*; les *Filles de lord Oakburn*; *Oswald Crag*; *Mildred Arhel*; la *Veille de la Saint-Martin*; le *Collège d'Orville*; *William Allair*, l'une des plus gracieuses compositions de l'auteur; *Une heureuse nuit d'Oxford*, etc. Mme Wood édite, depuis plusieurs années, une revue mensuelle intitulée *le Bâtiment de commerce* (*The Argosy*).

WOODALL (Jean), chirurgien anglais, né vers 1556, mort dans la première moitié du XVII^e siècle. Il fut d'abord chirurgien militaire et suivit en cette qualité les troupes envoyées sur le continent sous le règne d'Elisabeth. Il s'établit ensuite à Londres, s'y signala par son dévouement pendant la peste qui ravagea cette ville sous le règne de Jacques I^{er} et devint, en 1612, chirurgien de l'hôpital Saint-Barthélemy. On a de lui : *Traité de la peste*; *Traité de la gangrène*; le *Viatrum*; le *Compagnon du chirurgien*, etc. Le recueil complet des écrits de Woodall fut publié en 1639.

WOODBOROUGH, bourg d'Angleterre, comté et à 10 kilom. N.-E. de Nottingham; 1,000 hab. C'est dans ce bourg qu'en 1528 fut exécuté le premier métier à bas.

WOODBIDGE, bourg et paroisse d'Angleterre, comté de Suffolk, à 13 kilom. N.-E. d'Ipswich, sur la Deben, à 13 kilom. au-dessus de son embouchure dans la mer du Nord; 4,900 hab. Maison de correction; port de com-

merce; chantiers de constructions navales. Exportation de grains et farines. On y voit une belle église bâtie sous Edouard III.

WOODBURY, ville des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat de New-Jersey, à 15 kilom. S.-E. de Philadelphie, sur la petite rivière de son nom; 4,700 hab. Commerce et industrie florissantes.

WOODCHESTER, bourg et province d'Angleterre, comté de Gloucester, à 4 kilom. S.-O. de Stroud; 2,000 hab. Fabrication de draps et tissus de laine. Nombreuses ruines et débris d'antiquités romaines.

WOODDESSON (Richard), juriconsulte anglais, mort en 1825. Il occupa, de 1777 à 1793, la chaire de jurisprudence fondée par Viner à l'université d'Oxford et publia plusieurs ouvrages qui sont encore fort estimés. Nous citerons, entre autres : *Eléments de jurisprudence* (Londres, 1733, in-4°); *Examen systématique des lois d'Angleterre* (Londres, 1792, 3 vol. in-8°) et *Courte justification de la législation britannique* (Londres, 1799, in-8°); l'*Examen systématique* fut réédité en 1834 par W. R. Williams, qui fait remarquer dans sa préface « que ces leçons semblent aussi supérieures aux Commentaires de Blackstone pour ce qui est de l'exactitude des règles et de la justesse des définitions et des divisions, qu'elles leur sont inférieures sous le rapport de l'élégance du style et du charme de l'exposition. » En d'autres termes, l'éditeur veut dire que les leçons sont supérieures aux commentaires pour tout ce qui constitue le mérite d'un livre de droit et, en parlant ainsi, il n'est que juste envers l'ouvrage de Wooddesson.

WOODFALL (Williams), publiciste anglais, né en 1745, mort en 1803. Il était fils de l'éditeur du *Public Advertiser* et, après avoir étudié l'art typographique, il aida quelque temps son père dans la publication de ce journal. Mais le goût du théâtre s'empara bientôt de lui à tel point que, pour le satisfaire, il suivit en Ecosse une troupe de comédiens. Au retour de cette excursion, il publia pendant quelque temps à Londres un journal, le *London Packet*, et prit ensuite la direction, à la fois comme éditeur et comme imprimeur, du *Morning Chronicle*, à la tête duquel il resta jusqu'en 1789, époque où il fonda une nouvelle feuille qu'il intitula *The Diary* (le journal). Avant cette époque, il avait déjà publié, sous forme de brochure, une *Esquisse des débats dans la Chambre des communes d'Irlande sur le rejet des vingt propositions commerciales* (1785); mais ce fut dans le *Diary* qu'il donna pour la première fois des preuves de son remarquable talent de reporter, en mettant sous les yeux de ses lecteurs le compte rendu détaillé des débats parlementaires, le lendemain du jour où ils avaient eu lieu, tandis que les autres feuilles ne les reproduisaient que plusieurs jours après. La manière de procéder de Woodfall était des plus extraordinaires. « Sans prendre aucune note pour venir en aide à sa mémoire, raconte l'auteur de l'article nécrologique qui lui est consacré dans l'*Annual Register*, sans se servir d'aucun secrétaire pour faciliter son travail, il est connu qu'il écrivait seize colonnes, après être demeuré plusieurs heures dans une galerie encombrée par la foule, sans prendre un seul instant de repos. » Cette manière de travailler, dont il était fier et qui lui rapportait plus d'éloge que de profit, finit par altérer sa santé. Il dut renoncer à la publication du *Diary*. — Un de ses fils, Henri WOODFALL, s'est aussi fait une certaine réputation littéraire.

WOODFORD, village d'Angleterre, comté d'Essex, à 10 kilom. N.-E. de Londres; 2,800 hab. C'est un grand village composé de belles maisons de campagne appartenant à des habitants de Londres. On voit dans le cimetière un if de taille extraordinaire et un monument d'ordre corinthien. On dit qu'Olivier Cromwell et Milton habiterent Woodford.

WOODFORD (Samuel), poète anglais, né en 1636, mort en 1700. Il suivit d'abord la carrière du barreau, entra ensuite dans les ordres et devint successivement recteur de Hartley-Maudet (1676), chanoine de Chichester (1676) et de Winchester (1680). On a de lui une *Paraphrase* en vers lyriques des psaumes; la *Paraphrase* en vers de plusieurs cantiques; la *Légende de l'Amour*, poème en trois chants; *Ode à ma muse*; *Paraphrase* de quelques hymnes choisis de l'Ancien et du Nouveau Testament, etc.

WOODFORDIE s. f. (oud-for-di — de Woodford, botan. angl.). Bot. Syn. de GRISLEA, genre de lythariées.

WOODHEAD (Abraham), controversiste anglais, né en 1608, mort en 1678. Il fit ses études à l'université d'Oxford et y obtint une place d'associé (*fellowship*). Il entra ensuite dans les ordres, alla visiter le continent, et à Rome devint le professeur de mathématiques du duc de Buckingham, qui, à son retour en Angleterre, lui donna un logement dans son hôtel. En 1648, Woodhead perdit son titre d'associé de l'université d'Oxford, parce qu'on le soupçonna de pencher vers le catholicisme; il ne le recouvra qu'après la restauration et passa ses dernières années dans la retraite. Il avait pris une part active aux discussions théologiques de son époque et

n'avait pas craint de tenir tête aux controverses les plus savantes et les plus redoutées. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Exposition raisonnée de la doctrine catholique pour servir de guide dans les controverses de religion* (1666); *Vie de sainte Thérèse* (1669); *Considérations sur le concile de Trente* (1671); *Traduction des Confessions de saint Augustin et de la vie du saint par Possidius* (1679); *Courte relation de l'ancien gouvernement de l'Eglise* (1684), etc.

WOODHOUSE (Jacques), chimiste américain, né dans l'Amérique du Nord en 1770, mort en 1809. Après avoir fait ses études à l'université de Pennsylvanie et accompli quelques voyages, il se fit recevoir docteur en 1792 et fut nommé, la même année, professeur de chimie à l'université qu'il venait de quitter comme élève. On a de lui : *Analyse des végétaux astringents* (thèse de doctorat, 1792); *Manuel du jeune chimiste et laboratoire portatif* (1797, in-8°); *Réponse aux observations du docteur Priestley sur la doctrine du phlogistique et la décomposition de l'eau* (dans les *Transactions de la société philosophique*, t. IV); une traduction anglaise de la *Chimie* de Chaptal (1807, 2 vol. in-8°).

WOODHOUSE (Robert), mathématicien anglais, né à Norwich en 1773, mort en 1827. Il fit ses études à l'université de Cambridge, se livra pendant plusieurs années à l'enseignement et fut appelé, en 1820, à occuper à cette même université une chaire de mathématiques qu'il quitta deux ans plus tard pour celle d'astronomie et de philosophie expérimentale, à laquelle il joignit, en 1824, l'emploi de directeur de l'Observatoire. Woodhouse cultiva le premier en Angleterre les méthodes d'analyse que le génie des mathématiciens du continent avait rendues supérieures à celles de Newton qui étaient seules connues dans la Grande-Bretagne à cette époque. Le premier, également, il introduisit l'analyse dans un ouvrage écrit pour l'usage des étudiants anglais, et il peut être regardé comme le promoteur du mouvement qui conduisit les mathématiciens de cette contrée à assimiler leurs méthodes à celles des savants du continent. Outre différents mémoires insérés dans les *Philosophical Transactions*, on a de lui quatre ouvrages importants et écrits dans un style qui est d'une grande précision et d'une grande clarté. Ces ouvrages sont : *Principes de calcul analytique* (Cambridge, 1803, in-8°); *Éléments de trigonométrie* (Cambridge, 1809, in-8°), livre dont le docteur Peacock a dit qu'il avait contribué plus qu'aucun autre à révolutionner les études mathématiques en Angleterre; *Traité sur les problèmes isopérimétriques et sur le calcul des variations* (Cambridge, 1810, in-8°), et *Traité sur l'astronomie* (Cambridge, 1812-1818, 2 vol. in-8°).

WOODSIE s. f. (ouou-dsi — de *Wood*, botan. angl.). Bot. Genre de fougères, de la tribu des polypodiées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent dans les régions tempérées et les régions froides de l'hémisphère nord et de l'Amérique du Sud.

— s. f. pl. Groupe de fougères, ayant pour type le genre *woodsia*.

WOODSTOCK, bourg et paroisse d'Angleterre, comté et à 14 kilom. N.-O. d'Oxford; 8,000 hab. Fabrication considérable de gants et d'objets divers en peau; fabrique d'objets en acier poli, moins prospère qu'autrefois. Cette ville est fameuse dans l'histoire par le séjour prolongé qu'y firent Henri 1^{er} et Henri II. Ce dernier y construisit un château pour sa maîtresse, la belle Rosemonde. Patrie du fameux prince Noir et de Chaucer. Aux environs de Woodstock, on voit *Blenheim*, magnifique résidence construite sous le règne de la reine Anne, aux frais de la nation anglaise, pour John Churchill, duc de Marlborough, en récompense de la victoire qu'il remporta sur les armées françaises et bavaroises, près du village de Blenheim, en Allemagne. On arrive au château par un arc de triomphe d'ordre corinthien; à gauche, en entrant, on trouve la maison du vicar, et, à droite, une belle colonne érigée par Sarah, duchesse de Marlborough. L'intérieur du château présente une salle magnifiquement peinte, des tableaux de grande valeur, une riche bibliothèque et une jolie chapelle. Les jardins sont dessinés avec beaucoup de goût et le parc est richement boisé.

Woodstock ou le Cavalier, histoire du temps de Cromwell, roman de Walter Scott (1826, 2 vol. in-8°). Les malheurs des Stuarts ont été une mine féconde où Walter Scott a puisé le sujet d'une grande partie de ses romans; dans le *Monastère* et dans l'*Abbé*, on a vu figurer Marie Stuart; dans les *Aventures de Nigel*, Jacques 1^{er} son fils; on a vu la fin tragique de Charles 1^{er} dans l'*Officier de fortune*; les aventures du prétendant Charles-Edouard dans *Waverley*, et celles de Charles II dans *Peveril du Pic*. C'est encore ce même Charles II qui vient nous occuper, dans ce roman, de ses dangers, de ses moyens d'évasion et de ses intrigues amoureuses. Après la déroute de Worcester, il erre, inconnu et déguisé dans les forêts de la Grande-Bretagne, cherchant à gagner le château de Woodstock, vaste demeure où l'immensité des constructions, la profondeur et les sinuo-

sités des souterrains et surtout la fidélité éprouvée du brave sir Henri Lee, lui promettent le refuge le plus sûr qu'il lui soit permis d'espérer dans sa triste position. Charles n'a avec lui qu'un seul compagnon : c'est Albert Lee, le fils de sir Henri et le guide du prince au château de Woodstock; un détachement des troupes de Cromwell occupe les environs de ce château; le Parlement a ordonné le séquestre de ce domaine, et trois commissaires chargés de l'exécution sont déçus à y établir leur domicile. Telle est la situation des lieux, des événements et des personnages imaginés par l'auteur au moment où il va introduire l'illustre fugitif dans le château de Woodstock, autrement appelé la Loge royale. Cette retraite, qu'il était figurée comme la plus sûre, la plus inaccessible, va devenir pour lui le piège le plus dangereux et, suivant l'énergique expression de Cromwell, une véritable sorcière, dont il paraît impossible qu'il échappe autrement que pour tomber entre les mains de ses ennemis. Il échappera, pourtant, et à l'espionnage de Tomkins, et à la vigilance intéressée des commissaires, et aux blocus des soldats, et aux recherches personnelles de Cromwell, qui ne dédaigne point de se transporter lui-même au château pour ne point laisser à d'autres qu'à lui l'honneur d'une aussi importante capture. Charles échappera et le lecteur le verra couronner par un dénouement heureux le prodige de son évasion et rentrer à Londres aux acclamations de ses partisans. Dans ce roman, Walter Scott s'est attaché à reproduire scrupuleusement, d'après les médailles et d'autres monuments contemporains, les traits et la physionomie des principaux personnages. Au premier rang figure Cromwell, dont le portrait se fait remarquer après ceux qu'ont tracés de lui Bossuet et Voltaire et qui sont plutôt des morceaux de style que de véritables portraits historiques. C'est ensuite Charles II qui fixe le plus l'attention; il arrive au château de sir Henri Lee déguisé en femme, et son premier soin est de chercher à séduire une jeune fille qu'il rencontre auprès d'une fontaine; introduit au château sous ces habits féminins, il poursuit ses projets de séduction sur la noble fille de sir Henri, et finit par se battre avec le neveu de sir Henri auquel elle est promise en mariage. Une circonstance habilement ménagée jette sur cette situation une couleur toute particulière; le frère de la belle Alice est ce même Albert Lee qui, seul dans la famille, connaît le nom et la dignité de son hôte. Son dévouement à la personne du prince et à la cause royale n'est cependant pas altéré par les coupables intentions de Charles, et ses actes de courage au moment de l'attaque et de l'incendie du château par les troupes de Cromwell paraissent au-dessus des forces d'un frère outragé dans ce qu'il a de plus cher; c'est le fanatisme du royalisme triomphant de l'épreuve la plus terrible qui pût lui être imposée. Au milieu de ces scènes orageuses, Walter Scott trouve le secret d'en placer quelques-unes assez plaisantes, tirées des mœurs de l'époque. Rien n'est plus comique que les stratagèmes nocturnes employés par le docteur Rochefille pour effrayer les commissaires du Parlement et les obliger de se retirer. On aime à voir ce scélérat de Tomkins, cet espion infidèle à tous les partis, tomber dans le piège qu'il a tendu, et l'arrivée de Cromwell sur le lieu de sa capture, dans l'obscurité d'une forêt, rappelle les inventions effrayantes de Lewis et de mistress Rudolphe. C'est également un singulier personnage que celui de Willrake, royaliste écheveau, toujours prêt à compromettre par ses folies la cause qu'il défend et s'emportant enfin jusqu'à frapper de son épée Cromwell lui-même, au milieu de ses officiers et de ses soldats. La meilleure traduction française de cet excellent récit est celle de M. Defauconpret.

WOODSTOCK, ville des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat de Vermont, à 90 kilom. S. de Montpellier; 4,000 hab.

WOODSTOCK, bourg des Etats-Unis, dans l'Etat de Connecticut, à 64 kilom. N.-E. de Hartford; 3,900 hab.

WOODSTOCK (Thomas), duc de Gloucester. V. GLOUCESTER.

WOODSTONE s. m. (ououd-sto-ne). Minér. Variété de hornstein.

WOODVILLE (William), médecin anglais, né à Cockermouth en 1752, mort en 1805. Il fit ses études médicales à Edimbourg, y fut reçu docteur en 1775, et exerça ensuite son art dans sa ville natale, puis à Londres, où il devint, en 1792, médecin de l'hôpital des varioliques. On a de lui : *Botanique médicale* (1790, 4 vol. in-4°), ouvrage très-remarquable pour l'époque et qui a servi de guide pour la composition de traités plus complets sur les mêmes matières; *Histoire de la petite vérole dans la Grande-Bretagne* (1706, in-8°). D'abord adversaire de l'inoculation, Woodville était devenu ensuite l'un de ses plus chauds partisans, et contribua éminemment à la propager en Angleterre.

WOODVILLE s. f. (ououd-vil-lé — de *Woodville*, botan. angl.) Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des astérées, dont l'espèce type croît en Californie.

WOODWARD (Jean), médecin et natura-

liste anglais, né dans le comté de Derby en 1665, mort en 1722. Il professa la médecine au collège de Gresham, devint membre de la Société royale de Londres, se livra avec ardeur à des études (nouvelles alors) de paléontologie, puis de botanique, de zoologie, de minéralogie, etc., et publia divers ouvrages estimés de médecine. Mais il dut surtout sa célébrité à son *Essai sur l'histoire naturelle de la terre* (Londres, 1695), roman géologique où il suppose le centre de la terre occupé par un amas immense d'eau qui, sortie de ses abîmes à la voix de Dieu, aurait inondé la terre au moment du déluge, en entraînant les milliards de zoophytes et de productions marines qu'on retrouve sur toute la surface du globe. Cette hypothèse, bien que profondément ridicule, même pour l'époque où elle était émise, appuyée par son auteur d'arguments spécieux, eut un immense succès. Toutefois, elle fut péremptoirement réfutée par Camerarius, et surtout par Buffon, dans sa *Théorie de la terre*. Nous citerons encore parmi les écrits de Woodward : *Description de quelques urnes antiques et autres antiquités*, etc. (Londres, 1707); *Traité de la bile* (Londres, 1717); *Etat de la médecine et des maladies* (Londres, 1718); *Essai d'une histoire naturelle des fossiles d'Angleterre*, publiée après la mort de Woodward, d'après ses manuscrits (Londres, 1728-1729, 2 vol., etc.).

WOODWARD (Samuel), antiquaire anglais, né vers la fin du XVIII^e siècle, mort en 1835. Il s'est occupé de géologie et d'archéologie. On lui doit une *Etude géologique sur le Norfolk*; la *Table des fossiles romains qui se rencontrent dans la Grande-Bretagne*; *Observation sur la tour ronde des églises de Norfolk*; *Plan descriptif des restes romains à Norfolk*; les *Voltes calcaires voisines de Saint-Gilles à Norwich*; *Forme d'un glaive antique trouvé en 1834 dans l'Yare*; *Description de l'abbaye de Wymondham*; *Description de deux glaives antiques trouvés dans les environs de Norwich*. Ces derniers travaux ont paru dans le *Recueil archéologique* de la Société des antiquaires de Norfolk (1829 et années suivantes).

WOODWARDIE s. f. (ouou-douar-di — de *Woodward*, botan. angl.) Bot. Genre de plantes, de la famille des fougères, tribu des polypodiées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent dans les régions tempérées de l'hémisphère nord, et surtout en Amérique.

WOODWARDITE s. f. (ouou-douar-di-te — rad. *woodwardie*). Bot. Genre de fougères fossiles, analogue à la woodwardie.

WOOGINOOS s. m. (ouou-gi-nooss). Bot. Syn. de *BRUCKIA*, genre de zanthoxylées.

WOOL (John E.), général américain, né à Newburgh (Etat de New-York) en 1789, mort en 1869. Etudiant en droit lorsque éclata, en 1812, la guerre avec l'Angleterre, il entra dans l'armée comme capitaine d'infanterie, se distingua en différentes batailles, notamment à Queenstown et à Plattsburgh, demeura au service après la fin de la guerre, et fut promu, en 1824, général de brigade. En 1832, le gouvernement américain l'envoya en Europe étudier l'organisation militaire des principales nations occidentales. Il assista au célèbre siège d'Anvers, et, à son retour dans sa patrie, dirigea la construction des fortifications des côtes du Maine jusqu'à delta du Mississippi. En 1836, il fut chargé de refondre les Indiens dans l'Arkansas, et, deux ans plus tard, il rendit de grands services pendant les différends des Etats-Unis avec le Canada. Lorsque éclata la guerre avec le Mexique (1846), il organisa les volontaires de l'ouest de l'Union, et, au moins de six semaines, mit sur le pied de guerre plus de 12,000 soldats. Le 8 octobre 1846, il franchit lui-même le Rio-Grande, à la tête de 3,000 hommes, pénétra fort avant sur le territoire ennemi, et réussit à maintenir jusqu'à la fin une discipline exemplaire. A la bataille de Buena-Vista (23 février 1847), il se fit remarquer à tel point par son intrépidité que le général en chef Zacharie Taylor, plus tard président des Etats-Unis, déclara, dans son rapport officiel, que la victoire de l'armée de l'Union était due principalement à l'énergie et à la prudence dont le général Wool avait fait preuve avant la bataille, et plus encore au courage héroïque qu'il avait déployé pendant l'action. Il prit encore part à différents engagements jusqu'à la fin de la guerre, et purgea ensuite la contrée des bandes de brigands qui l'infestaient. De retour aux Etats-Unis, il fut appelé successivement au commandement de plusieurs divisions militaires, et, en 1854, le congrès lui vota des remerciements publics, ainsi qu'une épée d'honneur, pour les services qu'il avait rendus pendant la guerre du Mexique. Peu de temps après, il fut envoyé dans les Etats et les territoires de l'Océan Pacifique pour y faire rentrer dans le devoir les Indiens qui s'étaient révoltés, et s'acquitta de cette mission avec une grande célérité. Au début de la guerre de Secession, il organisa les volontaires de l'Etat de New-York, et fut nommé commandant du département de Virginie; il occupa, le 10 mai 1862, l'importante place de Norfolk; en juin de la même année, il devint commandant du département du Centre et transporta son quartier principal à Baltimore. Dans l'intervalle, il avait monté jusqu'au grade de major gé-

néral. Après la guerre, le vieux soldat quitta le service actif et passa ses dernières années dans une paisible retraite. De l'avis de ses compatriotes, aucun autre général de l'Union ne lui était supérieur en talents d'organisation et nul ne savait mieux que lui maintenir la discipline parmi les soldats.

WOOLER, petite ville d'Angleterre, comté de Northumberland, à 67 kilom. N.-O. de Newcastle, sur la Till; 2,500 hab. Elle est fréquentée par les malades qui viennent y prendre le lait de chèvre et le petit-lait. Aux environs, vestiges de retranchements romains.

WOOLHOUSE (Jean-Thomas), oculiste anglais, né vers 1654, mort en 1730. Il fit ses études médicales à Londres, et parcourut ensuite les diverses parties de l'Europe, opérant des cures plus ou moins remarquables, et faisant retentir partout l'annonce de ses incomparables succès. Certes ce spécialiste n'était pas sans mérite; cependant il est pénible de se rappeler qu'il soutint une opinion erronée relativement au siège de la cataracte. Lorsqu'il revint en Angleterre, il fut appelé à Londres par le roi, qui le nomma son médecin oculiste. Nous lui devons les deux ouvrages suivants : *Catalogue d'instruments pour les opérations des yeux* (Paris, 1695, in-8°); *Expérience de différentes opérations manuelles et de guérisons spécifiques pratiquées aux yeux* (Paris, 1711, in-8°).

WOOLLETT (William), graveur anglais, né à Maidstone dans le comté de Kent, en 1735, mort en 1785. Il étudia son art sous la direction de John Tinney, médiocre graveur de Londres, mais ne tarda pas à adopter un style complètement original, s'adonna avec succès à la peinture de paysage, et fut nommé graveur du roi George III. Peu d'artistes ont su tirer un parti aussi heureux du burin et de la gravure à l'eau-forte, et il a surtout réussi à reproduire avec une rare vérité les eaux, le feuillage et les rochers. Dans les dernières années de sa vie, il cultiva la gravure historique, et il a produit en ce genre quelques-unes des plus belles planches dont puisse s'enorgueillir l'école anglaise de gravure. *La Mort du général Wolfe* et la *Bataille de la Hogue*, exécutées l'une et l'autre d'après Benjamin West, sont regardées comme ses meilleures planches historiques. Parmi ses gravures de paysage, on estime surtout celles qu'il exécuta d'après Wilson et qui sont au nombre de neuf, savoir : *Phéthon, Niobé, Célidon et Amélie, Cépée et Alcione, le Snowdon, Cécron dans sa villa, Néléphe et Atalante, Apollon et les Saisons, la Solitude*. Woollett avait, en outre, gravé d'après Claude Lorrain, Zuccarelli, les Smith de Chichester, Stubbs et autres; enfin il avait exécuté plusieurs planches d'après des paysages dessinés par lui-même. Un monument lui a été érigé dans le cloître de l'abbaye de Westminster.

WOOLNOUGH (Joseph-Chappel) marin anglais, né vers 1780, mort en 1839. Fils d'un chirurgien, il entra dans la marine en 1800, et prit part au siège de Boulogne (1803), à la bataille de Trafalgar (1805), à celle de Saint-Domingue (1806), puis à l'expédition de Copenhague et à celle qui avait pour but de bloquer le Tage (1807). Il servait alors à bord de l'*Agamemnon*. Il reçut en 1808 le commandement du vaisseau le *Commerçant*, qu'il avait ordre de diriger vers Sainte-Hélène; on l'envoya ensuite à Rio de la Plata, puis dans les mers du Nord, à Hambourg et à Cuxhaven, où se trouvait une flotte britannique. Devenu lieutenant de vaisseau en 1815, il assista à la reddition de Hambourg par le maréchal Davoust et alla réclamer à Glückstadt la flotte danoise. Il fut nommé capitaine de la croisière le *Tartare* en 1819 et, en 1823, devint commandant des forces navales. Il a laissé deux petits ouvrages insérés dans la *Bibliographie royale navale* de Marshall; ce sont : un *Mémoire sur le commerce de contrebande*, et des *Lettres sur l'instruction navale*.

WOOLSTON (Thomas), théologien anglais, né à Northampton en 1669, mort en 1733. Il fit ses études à l'université de Cambridge et y obtint une place d'associé au collège de Sidney-Sussex. En 1705, il publia son premier ouvrage, qui avait pour titre l'*Ancienne apologie pour la vérité de la religion chrétienne ravivée contre les Juifs et les Gentils*, et dans lequel il cherchait à expliquer allégoriquement les écrits bibliques et soutenait que les actes du législateur Moïse n'avaient aucune réalité et n'étaient que des prototypes idéaux de ceux du Christ. Il passa ensuite quinze ans dans la retraite, s'occupant sans relâche de l'étude des Pères de l'Eglise, et publia, en 1720, trois traités latins, dont l'un avait pour but de prouver que la lettre de Ponce-Pilate, transmise par les Pères, était apocryphe, et dont les deux autres paraurent sous la forme de lettres, sous le titre commun d'*Origin Adamantius Renatus*. D'autres lettres, qu'il adressa au docteur Bennett et dans lesquelles il prenait la défense des quakers et celle des apôtres et des Pères de l'Eglise primitive, lui attirèrent de vives attaques de la part du clergé, qu'il n'avait guère épargné de son côté. Dans des publications postérieures, notamment dans ses *Six discours sur les miracles de Notre Sauveur* (Londres, 1727-1729) et dans la *Défense des six discours* (Londres, 1729-1730, 2 vol.), il soutint que les mira-

cles du Christ n'étaient pas réels et que ce n'étaient que des allégories mystiques. Cette doctrine souleva à la fois contre lui le clergé et le gouvernement, et on lui intenta un procès qui eut pour résultat sa condamnation à une année de détention et à une amende de 100 liv. sterl. N'ayant pu, au bout d'un an, payer cette amende, il fut retenu en prison et ne recouvra sa liberté que peu de temps avant sa mort.

WOOLWICH, ville d'Angleterre (Kent), sur la rive droite de la Tamise, à 14 kilom. de Londres; 41,700 hab. Ecole d'artillerie et du génie, grand arsenal, casernes, hôpital militaire; fonderie de canons, chantiers pour la construction des vaisseaux de guerre; corderies, fileries et autres établissements nécessaires au service de la marine. Première place du royaume comme dépôt d'armes et de munitions de guerre. On y remarque la rotonde, sorte de tente immense, aujourd'hui convertie en musée d'armes et de plans, et sous laquelle en 1815 le prince régent donna un repas aux souverains alliés; et la tour quadrangulaire dite Severndroog-Castle, bâtie en souvenir de la prise du château du même nom en 1755 sur la côte de Malabar. Les jardins de la ville, situés au bord de la rivière, forment une promenade agréable. L'arsenal royal de Woolwich, qui jouit d'une juste célébrité, est un établissement considérable dans lequel se font tous les travaux relatifs au matériel de guerre. Il se compose de trois parties: la fabrique de canons, la fabrique des affûts et voitures et le laboratoire royal. Woolwich ne fabrique pas seulement des canons, des boulets, des obus, des torpilles, des fusées, des cartouches, des affûts; on y fabrique encore une infinité d'objets nécessaires à une armée qui entre en campagne, des souliers, des brouettes, des lanternes, des échelles, des tabliers de grosse toile, etc. En temps ordinaire, on compte près de 6,000 ouvriers attachés à l'arsenal de Woolwich.

WOONSOCKET, ville des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat de Rhode-Island, sur la rivière de Blackstone et le chemin de fer de Providence à Worcester; 6,500 hab. Nombreuses et importantes filatures de coton et de laine; fonderies, ateliers de construction de machines.

WOORARA s. m. (ouou-ra-ra). Nom indigène du CURARE. || On dit aussi WORARI, WOORARI, WOORARU, WORALI et WURALI.

WOOSTER, bourg des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat de l'Ohio, à 197 kilom. O. de Pittsburg, sur la Killbuck; 4,500 hab.

WOOSUNG, ville de Chine, au confluent de l'Yang-Hé-Kiang et de la rivière qui remonte à Shang-Hai. Station de commerce pour l'opium.

WOOTTON-BASSETT, ville d'Angleterre, comté de Wilts, à 22 kilom. O. de Swindon, sur le chemin de fer Grand Occidental; 4,500 hab. Commerce de bestiaux et céréales.

WOOTZ s. m. (voutz). Comm. Acier fondu de l'Inde, très-dur et cependant malléable: *Le meilleur acier fondu est celui qu'on fait dans l'Inde et qu'on appelle wootz; il coupe avec facilité notre acier le plus dur.* (Francœur.)

WORABÉ s. m. (ouo-ra-bé). Ornith. Espèce de pinson qui habite l'Abyssinie.

WORBIS, ville de Prusse, province de Saxe, régence et à 63 kilom. N.-O. d'Erfurt, chef-lieu du cercle de son nom, sur la Wip-per; 3,100 hab.

WORBS (Jean-Théophile), historien allemand, né à Röhrsdorf (Silésie) en 1760, mort en 1833. Il étudia la théologie et l'histoire à l'université de Halle, fut quelque temps précepteur et devint ensuite pasteur, puis surintendant à Priebus. On a de lui, entre autres écrits: *Histoire et description du pays des Druses en Syrie* (1791); *Histoire du duché de Sagan* (1795); *Archives de l'histoire de la Silésie, de la Lusace et en partie de la Misnie* (1799); *Novelles archives de la Silésie et de la Lusace* (1804-1825); *Catechisme de l'histoire nationale* (1819-1821); *Histoire des seigneuries de Soran et de Priebel* (1826); *Inventorium diplomaticum Lusatiæ inferioris*, etc.

WORCESTER, *Branogenium*, *Branonium*, ville d'Angleterre, capitale du comté de son nom, à 35 kilom. O.-N.-O. de Londres, sur la Savern et sur le chemin de fer de Birmingham à Gloucester, par 50° 9' 30" de lat. N. et 4° 20' 30" de long. O.; 32,000 hab. Evêché. Ecole latine. Ville bien bâtie et agréablement située. La prison nouvelle, l'hôpital, le théâtre sont, avec une cathédrale gothique du XIV^e siècle, où se trouve la tombe du roi Jean, les plus remarquables édifices qu'elle contient. L'industrie de Worcester est très-active. Il y a des fabriques de gants qui emploient plus de 1,400 ouvriers et livrent annuellement au commerce plus de 500,000 paires de gants; des fabriques de porcelaine avec 150 ouvriers, de boîtes et souliers occupant plus de 540 ouvriers, d'objets en cuir, de serrurerie, de corroierie, clouterie, et beaucoup de tanneries. Sous le rapport du transit commercial, Worcester est un des grands points de communication entre l'Angleterre et le centre de la principauté de Galles.

Poires le samedi après Pâques, les 25 août, 19 septembre et premier lundi de décembre. En 1651, Cromwell remporta sous les murs de Worcester une victoire décisive sur le parti royaliste.

WORCESTER (COMTÉ DE), situé entre ceux de Hereford à l'O., de Salop et de Stafford au N., de Warwick à l'E., de Monmouth et de Gloucester au S.; il a 55 kilom. sur 32 et 300,000 hab. L'aspect général de ce pays est varié et beau; il offre des plaines parsemées de petites éminences et partout une agréable verdure, des champs bien cultivés. L'air est généralement doux et pur; il est un peu froid sur les collines de Broadway, de Bredon et de Lickley. La Severn parcourt ce comté du N. au S. et y reçoit la Thames à droite et la Stour et l'Avon à gauche. On y remarque les canaux de Worcester - et - Birmingham et de Staffordshire-et-Worcestershire. Quant au sol, il est très-fertile dans les prairies et dans les vallées, surtout dans celles d'Everham. On y récolte du blé et d'autres céréales, du houblon, beaucoup de pommes de terre, des cerises et des poires que l'on convertit en cidre estimé, etc. Ce comté ne renferme que quelques mines de houille à Dudley. Toutefois, on y trouve du quartz, du grès, de la pierre calcaire, de la terre à briques, etc. Son industrie manufacturière a particulièrement pour objet des fabriques de tapis, de soieries, étamines, étoffes à fleurs, crêpes, gants, porcelaine, verroterie, clouterie, quincaillerie, sel, etc. On en exporte du grain, de la farine, de la drèche, des haricots, du saumon, du bétail, des moutons, des porcs, du fourrage, du bois de construction, de la graine de trèfle, etc.

■ **WORCESTER** (BATAILLE DE), gagnée par Cromwell sur Charles II, le 3 septembre 1651. Vaincu à Dunbar et serré de près par son adversaire, Charles chercha à ressaisir dans une entreprise aventureuse la fortune qui le fuyait sur les champs de bataille; il résolut de marcher sur Londres, espérant recruter sur son passage des renforts suffisants pour faire face à tous les dangers. Il envahit donc le nord de l'Angleterre à la tête de 16,000 Ecossais, après avoir réussi à dérober sa marche à Cromwell. Mais l'infatigable vigilance de celui-ci ne pouvait pas être déjouée bien longtemps; instruit presque aussitôt du départ de l'armée royale, il se lança à sa poursuite et l'atteignit près de Worcester à la tête de 40,000 hommes. Charles II avait commis la faute de s'arrêter dans cette ville et de la fortifier, fondant ainsi tout son espoir sur les armes, au lieu de s'acheminer sur Londres à marches forcées; là, son entreprise revêtait un caractère politique qui pouvait peut-être couronner de succès son audace. Cette faute fut sa perte. L'armée royale, appuyée sur Worcester, occupait une des rives de la Severn et sa position eût été inexpugnable si elle avait eu à sa tête un homme de caractère; mais la plupart des généraux étaient désunis et, de plus, avaient perdu toute confiance, double cause de revers. Cromwell, après avoir couvert la Severn d'un pont de bateaux, fit franchir cette rivière à une partie de ses troupes, malgré les efforts de l'ennemi, et renversa les premiers corps qui s'opposèrent à son déploiement. Déjà même l'armée royale rétrogradait sur Worcester, lorsque Charles, qui n'était pas descendu de cheval toute la nuit précédente, accourut en toute hâte et ranima le courage de ses soldats. La bataille recommença alors avec plus d'ordre et d'acharnement. Le roi, à la tête des dragons du régiment d'Hamilton, chargea l'ennemi avec fureur et fit plier le régiment même de Cromwell. Mais que pouvaient tous les prodiges de valeur contre la triple supériorité du nombre, de la discipline et du génie? Charles vit toutes ses charges repoussées, combattit alors à pied au milieu de la plus sanglante mêlée. Valeur inutile; l'infanterie écossaise fut mise en déroute après une lutte acharnée. Le roi, s'opiniâtrant sur ce champ de bataille jonché des cadavres de ses fidèles, remonta à cheval et tenta encore de rallier quelques escadrons de cavalerie. Mais la bataille était irrévocablement perdue pour lui; il voyait ses troupes dispersées, ses principaux officiers tués, blessés ou en fuite, et il dut enfin comprendre qu'il ne lui restait plus qu'à se mettre lui-même en sûreté, ce qu'il fit après avoir combattu jusqu'au dernier moment. « On ne sait pas ce que le roi est devenu, écrivait un officier prisonnier; puisse Dieu le conserver, car on ne vit jamais plus brave et plus généreux prince! »

Une partie de l'infanterie écossaise s'était repliée vers la ville, suivie de près par les vainqueurs, qui entrèrent pêle-mêle avec les fuyards et continuèrent le carnage dans les rues. La forteresse, ayant refusé de se rendre, fut emportée d'assaut et la garnison tout entière passée au fil de l'épée. Cromwell avait envoyé en même temps plusieurs détachements à la poursuite des restes de la cavalerie ennemie; les malheureux Ecossais, ne sachant où se réfugier, car de vieilles haines animèrent contre eux des habitants des campagnes, furent presque tous exterminés; à peine quelques-uns réussirent-ils à regagner leur patrie. Le brave Hamilton, laissé sur le champ de bataille, la jambe brisée par un boulet, mourut le lendemain et échappa ainsi au supplice que le vainqueur réservait aux chefs du parti vaincu.

La journée de Worcester anéantit les dernières espérances de Charles II, qui ne parvint à gagner la côte et à faire voile pour la France qu'après une course errante de plusieurs mois, pendant lesquels il entendit plus d'une fois les crieurs publics proclamer le prix magnifique auquel le Parlement avait mis sa tête. Ces terribles vicissitudes ont fourni aux écrivains anglais le sujet d'une foule de récits émouvants qui ont rendu populaire le nom de Worcester.

WORCESTER, ville des Etats-Unis (Massachusetts), ch.-l. de comté, à 70 kilom. S.-O. de Boston; 28,000 hab. Société d'antiquaires, musée, bibliothèque. Placée à peu près à égale distance des ports de Boston, de Providence et de Norwich, auxquels elle se relie par chemins de fer; rattachée par les autres parties du réseau ferré, dont elle est le centre, aux grandes lignes du nord et de l'ouest, qui la mettent ainsi en relation avec la région des lacs, l'Hudson et la vallée du Saint-Laurent, la ville de Worcester forme un des marchés les plus importants du commerce intérieur de la contrée. Le mouvement commercial est alimenté d'une part par les denrées coloniales et les matières premières nécessaires à l'industrie locale, telles que fer, fontes, cuivres et charbons, et, de l'autre, par les articles manufacturés de Worcester et par les produits agricoles que fournit le comté, notamment les foins, le beurre et les fromages, pour lesquels il rivalise en quantité et en qualité avec le comté d'Oneida. Le travail manufacturier n'est pas moins développé que le commerce à Worcester. Les manufactures y sont nombreuses et donnent des produits de diverse nature. Les tréfileries, dont la plus considérable livre chaque année de 500 à 600 tonnes de fil de fer, tiennent le premier rang parmi ces établissements. L'armurerie est également une des industries les plus actives de Worcester, où l'on fabrique spécialement des pistolets. On y compte aussi des fabriques de tissus de laine et de coton, une grande manufacture de tapis, deux ateliers de construction de wagons, des tanneries, des bourreleries pour selles, harnais, colliers d'attelage, etc., et des corbonneries.

WORDSWORTH (William), poète anglais, né à Cockermouth, comté de Cumberland, en 1770, mort à Rydal-Mount (Westmoreland) en 1850. Il était le fils d'un homme de loi, chargé de gérer les propriétés de sir James Lowther, depuis comte de Lonsdale, et il commença son éducation à l'école de Cockermouth. A l'âge de neuf ans, on l'envoya à celle de Hawkshead, dans le Lancashire. Là, il étudia quelque peu le grec, le latin, les mathématiques et surtout Gray et Goldsmith. En 1787, il perdit son père et fut confié à l'un de ses oncles, qui l'envoya terminer ses études à l'université de Cambridge, où il continua ses travaux poétiques en se familiarisant avec les plus grands poètes de l'Angleterre, Chaucer, Spencer, Milton et Shakspeare.

Vers l'automne de l'année 1790, il entreprit un voyage sur le continent avec un de ses compagnons d'étude, M. Robert Jones, qui l'accompagna l'année suivante dans le nord du pays des Galles après qu'ils eurent pris leurs degrés au collège. Il retourna en France à la fin de l'année 1791 et y séjourna près d'une année. Il salua avec enthousiasme l'avènement de la Révolution française. Peu de poètes anglais, du reste, échappèrent à l'influence de cette grande époque: Burns, Coleridge, Southey, Campbell accueillirent comme lui avec joie l'aurore de la liberté. Wordsworth, après avoir résidé quelque temps à Orléans et à Blois, repassa par Paris, où venaient d'avoir lieu les massacres de Septembre. Sa foi républicaine n'en fut point ébranlée, et il revint au mois de décembre 1792 en Angleterre, décidé à entrer de plain-pied dans la vie politique.

A cet effet, au lieu d'aller habiter la campagne qu'il aimait beaucoup, il vint séjourner à Londres. Ses amis essayèrent de le décider à entrer dans les ordres pour lui faire obtenir un bénéfice; mais il était à la fois républicain et libre penseur; il refusa de faire la moindre démarche en ce sens. Sur ces entrefaites, et comme le jeune homme, indécis sur le choix d'une carrière, commençait à avoir de grands embarras d'argent, un de ses amis, Ransley Calvert, vint à mourir, lui laissant par testament une somme de 900 livres sterling. Quelque temps après, il reçut encore 1,000 livres sterling provenant de la succession de son père, mort intestat. Il avait déjà publié plusieurs ouvrages depuis 1792: *la Promenade du soir*; les *Croquis descriptifs*, intéressantes impressions de voyage, et un poème, *Coupable et malheureux*, qui pour la première fois donna la mesure de son talent. Wordsworth se retira dans le comté de Dorset, à Racedown, avec sa sœur, résolu de se consacrer tout entier à la poésie (1795). Durant l'été de 1797, il reçut la visite de Coleridge, et les deux poètes se prirent l'un pour l'autre d'une amitié qui ne devait finir qu'avec la vie. Bientôt Wordsworth et sa sœur changèrent de résidence et vinrent habiter Alfoxden, près de Nether Stowey, où demeurait Coleridge. C'est là que le poète a écrit un grand nombre de poésies et sa tragédie des *Borderers*, qui devait être représentée au théâtre de Covent-Garden, mais qui fut refusée. En 1795 parurent les *Ballades lyri-*

ques, recueil auquel collabora Coleridge en y insérant le *Vieux marin*, une de ses ballades les plus connues. « Dans la distribution de ce travail, dit M. Jannet, le surnaturel avait été réservé à Coleridge. Il devait prendre pour point de départ des superstitions et en déduire les mêmes émotions qui naîtraient d'événements réels. Wordsworth devait, au contraire, partir de la réalité la plus exacte et en tirer les émotions que l'on demande ordinairement aux fictions. Tous deux s'acquittèrent supérieurement de leur tâche, mais ne réussirent pas à obtenir l'assentiment du public. » La même année, munis de l'argent que leur avait rapporté la vente du volume, tant à Bristol qu'à Londres, Wordsworth, sa sœur et Coleridge partirent pour l'Allemagne, qu'ils traversèrent de Hambourg à Ratzeburg. A leur retour en Angleterre, ils allèrent se fixer à Grasmere, dans le Westmoreland, où ils vécurent environ huit ans. Ils firent réimprimer les *Ballades lyriques*, augmentées de nouvelles pièces (1800, 2 vol. in-8v). Deux ans après, au mois d'octobre, Wordsworth épousa Marie Hutchinson, avec laquelle il vivait déjà dans l'intimité la plus étroite. L'année suivante, toujours accompagné de Coleridge et de sa sœur, il alla faire en Ecosse une excursion qui eut sur son talent une influence manifeste et lui inspira ses poèmes les plus populaires. Il y avait déjà plusieurs années qu'il travaillait à un poème en vers blancs intitulé le *Prélude*, qu'il termina en 1805, mais qui ne fut publié qu'après sa mort. Il composa aussi le *Waggoner*, qui ne devait voir le jour qu'en 1819. Depuis Pope, aucun poète n'avait été aussi soigneux de sa réputation que Wordsworth; aussi ses productions furent-elles de plus en plus goûtées. Il acheta bientôt un joli cottage, du prix de 1,000 livres sterling, dont 400 furent généreusement payées par lord Lonsdale.

En 1807, Wordsworth publia un nouveau recueil, *Poems* (2 vol. in-8v), qui fut assez sévèrement accueilli par les critiques de la *Revue d'Edimbourg*, bien qu'il contint la *Chanson pour la fête de Brougham-Castle* et plusieurs des meilleures pièces de Wordsworth. En 1809, il se produisit pour la première fois comme écrivain politique en publiant son *Essai sur la capitalisation de Cindra*, dans lequel l'ancien républicain, jadis très-opposé à la politique de Pitt et à la guerre avec la France, devenu conservateur déclaré, ne reprochait aux disciples de Pitt que de ne pas pousser avec assez de vigueur la guerre contre notre pays. Cette volte-face s'explique du reste facilement; il était avec la France combattant pour la liberté et défendant ses frontières envahies par les rois coalisés; il fut contre la France lorsque Napoléon menaça la liberté de l'Europe. Il restait en réalité fidèle à ses anciens sentiments lorsque dans ses *Sonnets à la liberté* il célébrait l'héroïsme des défenseurs de Saragosse.

Wordsworth eut en peu de temps cinq enfants de sa femme; mais il en perdit deux en bas âge et cette double perte le décida à changer encore une fois de résidence. Il vint en 1813 habiter Rydal-Mount, où il devait rester jusqu'à la fin de ses jours. La même année lord Lonsdale le fit nommer distributeur du timbre du comté de Westmoreland, emploi qui lui rapportait environ 600 livres sterling par an et qui en réalité l'occupait fort peu. Il en profita pour faire plusieurs voyages en Ecosse et sur le continent, en Hollande et en Belgique, puis en Allemagne, en Irlande et en Italie. En 1839, il reçut de l'université d'Oxford le grade de docteur en droit et, en 1842, fut pensionné par le gouvernement anglais. Il succéda ensuite à Southey comme poète lauréat en 1843. Quatre ans après, il éprouva un des plus grands chagrins de sa vie par la perte de sa fille Dora; il ne lui survécut que trois années et fut enterré avec ses trois enfants dans le cimetière de Grasmere.

Le genre de Wordsworth eut de nombreux imitateurs, et l'école des lacs ou *lakers*, dont il était le chef, a laissé son empreinte sur la poésie anglaise contemporaine. Ce qui caractérise surtout sa poésie, c'est la douceur et le calme. « Il semble qu'au milieu des crises humaines de son temps, a dit un critique, l'âme contemplative de Wordsworth ait recueilli tout ce qui restait ici-bas de sérénité; non qu'il vécût détaché de ses contemporains; loin de là, il réfléchit leur enthousiasme, leurs joies et leurs douleurs, mais comme un lac enfoui au fond des bois réfléchit l'orage et ses feux, sans que ses profondeurs en soient troublées; un moment assombri par la nue, allumée par l'éclair, sa limpide surface de nouveau se colore des fleurs sauvages de ses bords, de l'oiseau qui se désaltère en chantant, de l'azur du ciel qui reparait. » Les émotions violentes n'avaient pas de prise sur l'esprit placide de Wordsworth. Doué d'un sentiment exquis du beau, il trouvait partout à admirer, à aimer. Pour lui, les parfums étaient plus enivrants, les prairies plus diaprées, les bois plus mystérieux. Le charme de la sensation s'épanche en ses vers comme une ondée de printemps qui verdit et ranime tout ce qu'elle touche. Il n'est pas si humble sujet qu'il n'élève à la hauteur de sa pensée. Une marguerite éclosa sur la lisière du chemin l'arrête au passage. « Quand frappée d'un rayon du matin, dit-il, je te vois te dres-

ser alerte et gaie, ô marante fleur, mon âme aussi se redresse joyeuse de ta joie; et quand vers le soir, oppressée de rosée, tu te penches et l'endørs, l'image de ton repos m'a souvenant allégé le lourd poids des soucis. »

Plus loin, un papillon l'attire et le retient. « Tarde encore un peu! s'écrie-t-il. Que n'avons-nous pas à nous dire, cher historien de mon enfance! Le passé mort revit en toi. Fugitive et brillante créature, tu évoques en mon cœur de solennelles images, la famille et mon père. Qu'ils étaient beaux ces jours où, dans mes débats enfantins, nous poursuivions le papillon, ma sœur, Emmeline et moi! Ardent chasseur, je relançais la proie de tige en tige, de buisson en buisson, mais elle, bémé de Dieu, eût tremblé d'enlever la poussière de tes ailes. »

Wordsworth est le poète des sentiments intimes; il dédaigne les images et les fantaisies; il n'a voulu employer ni le somptueux appareil du savoir mythologique ni les couleurs éclatantes et les recherches de la diction. Son style est simple et familier; il prend les éléments les plus ordinaires de la nature et de l'âme humaine et il en tire les plus belles inspirations; il n'est créateur si chétive qui ne lui paraisse digne de ses chants. Wordsworth est éminemment religieux. Qu'importe le rang que l'homme occupe en ce monde, n'a-t-il pas apporté en naissant, sur la paillote ou dans un palais, une âme immortelle? Visible ou voilée, cette âme existe. Le poète la reconnaît et la réchauffe au foyer de l'amour maternel dans sa poésie de l'*Enfant idiot*. Il la relève et la console chez la pauvre fille abandonnée que la souffrance purifie; il la retrempe chez le vagabond aux sources jaillissantes de la pitié. Il ne dédaigne rien pour la tirer de son léthargique sommeil. *Nil humani a me alienum puto*, telle est sa devise. Ce genre de poésie a eu pour adversaires les partisans de l'élégante et classique école de Pope et les admirateurs de l'amer et sceptique Byron. On critique et on raille Wordsworth. Les revues en parlent comme d'un poète amateur qui écrivait pour les enfants des ballades dont les héros étaient des idiots et des porteballes; qui adressait des sonnets au coucou, à l'arc-en-ciel, à la marguerite; poète des simples des champs et des simples d'esprit! Ce qu'on peut reprocher à Wordsworth, c'est en général l'indécision de ses plans, le vague de ses conclusions, trop d'insistance sur les détails et, par suite, de la prolixité; mais personne ne l'égale pour la grâce du style, la vérité du sentiment, la profondeur et l'originalité des pensées, la pureté et l'élévation du but. Nous citerons encore, parmi les œuvres les plus remarquables de Wordsworth: l'*Excursion*, poème publié en 1814 et qui passe pour son chef-d'œuvre; *The White Doe of Rylstone* (1815); *Peter Bell* (1819); une *Seconde visite à Yarrow* et autres poèmes dont le recueil parut seulement en 1835.

WORDSWORTH (Christophe), théologien anglais, frère du précédent (William), né dans le Cumberland en 1774, mort en 1846. Il fit ses études à l'université de Cambridge et devint, en 1802, chapelain particulier de l'archevêque de Cantorbéry, puis, dans la suite, doyen de Bocking (1808), recteur de Lambreth et de Sundridge (1816), chapelain de la Chambre des communes, maître du collège de la Trinité, à Cambridge, et enfin recteur de Buxted, dans le comté d'Essex (1820). Nous citerons, parmi ses écrits: *Six lettres à Granville Sharp sur ses remarques à propos des emplois de l'artifice défini dans le texte grec du Nouveau Testament* (1802, in-80); *Biographie ecclésiastique ou Vies des hommes éminents qui ont été en rapport avec l'histoire de la religion en Angleterre* (1809, 6 vol. in-80; 1839, 39 édit., 4 vol. in-80); *Sermons sur différents sujets* (1814, 2 vol. in-80); *Quel a été l'auteur de l'Evangile selon Matthieu* (1824, in-80); *Preuves que le roi Charles Ier est l'auteur de l'Evangile selon Luc* (1828, in-80), etc.

WORDSWORTH (John), helléniste anglais, fils du précédent, né en 1805, mort à Birmingham en 1839. Il fit ses études à Winchester, puis au collège de la Trinité, de Cambridge, où il resta en qualité de *fellow* jusqu'en 1833. A cette époque, il visita le continent et alla à Florence étudier les manuscrits d'Eschyle. Il a consigné le résultat de ses travaux sur le grand tragique grec dans une série d'articles insérés au *Philological Museum*. A son retour, il fut nommé assistant tutor du collège de la Trinité, puis professeur de grec; on le chargea aussi de la publication des manuscrits inédits de Bentley, entreprise par le collège. En 1837, il entra dans les ordres, résigna sa chaire de collège de la Trinité, puis prit, peu de temps après, la direction du collège du roi Edouard, à Birmingham, position qu'il occupa jusqu'à sa mort. On trouva dans ses papiers la *Correspondance de Bentley*, mise en ordre, prête à être publiée, et un *Dictionnaire classique* qu'il n'avait pas eu le temps d'achever.

WORDSWORTH (Christophe), théologien anglais, frère du précédent, né en 1807. Il fit également ses études à l'université de Cambridge, y obtint, en 1827, la médaille du chancelier pour son poème intitulé *les Druides*, visita la Grèce pendant les années 1832 et 1833, devint ensuite *fellow* du collège de la Trinité, à Cambridge, et fut appelé, en 1835, à la direction de l'école d'Harrow, qu'il conserva jusqu'en 1844, époque où il fut

nommé chanoine de Westminster. Il est, depuis 1855, archidiacre de cette abbaye. On a de lui une foule d'ouvrages, parmi lesquels on remarque: *Athènes et l'Attique, journal d'un séjour dans cette contrée* (1836, in-80); *Inscriptions anciennes copiées sur les murs de Pompéi avec des fac-simile* (1838, in-80); la *Grèce pittoresque, monumentale et historique* (1839, in-80); *Correspondance de Richard Bentley, avec notes et explications* (1842, 2 vol. in-80); *Journal d'un voyage en France* (1845, in-80); *Lettre à M. Gondou, auteur du Mouvement religieux en Angleterre, sur le caractère destructif de l'Eglise de Rome à la fois en religion et en politique* (1847, in-80); *Sur le canon des Ecritures de l'Ancien et du Nouveau Testament* (1848, in-80); *Léçons sur l'Apocalypse* (1849, in-80); *Mémoires de William Wordsworth, poète lauréat* (1851, 2 vol. in-80); *Saint Hippolyte et l'Eglise de Rome dans la première partie du III^e siècle*, d'après les *Philosophumena* récemment découverts (1853, in-80); *Remarques sur l'ouvrage de M. Bunsen sur saint Hippolyte* (1855, in-80); *Babylone ou Examen de cette question: l'Eglise de Rome est-elle la Babylone de l'Apocalypse* (1856 in-12, 39 édit.).

WORINGEN, autrefois *Buruncum*, ville de Prusse, province du Rhin, régence et à 22 kilom. N.-O. de Cologne, près de la rive gauche du Rhin; 2,000 hab. Ancienne seigneurie.

WORKHOUSE s. m. (ouor-kaouss — mot angl. formé de *work*, travail; *house*, maison). Maison de refuge pour les mendiants, en Angleterre: *Est-ce que le gouvernement anglais, par exemple, sait donner du travail aux malheureux qui se réfugient dans les workhouses?* (Froudh.)

— **Encycl.** Les *workhouses* ont été établis en Angleterre par la loi de 1834 qui, sous le nom de *poor law*, règle tout le système de l'assistance publique dans le Royaume-Uni. Déjà, sous George I^{er}, quelques paroisses avaient été autorisées à fonder des établissements de ce genre; la loi de 1834 en augmenta considérablement le nombre et en réglementa le fonctionnement. Les *workhouses* répondent à nos dépôts de mendicité, avec cette différence qu'ils sont beaucoup plus nombreux, qu'ils reçoivent des hôtes temporaires et peuvent ainsi servir d'asile, pour une nuit ou deux, aux pauvres gens sans abri. Les vagabonds et les flous profitent naturellement de cette tolérance, mais le but n'en est pas moins charitable. Ainsi que leur nom l'indique, les *workhouses* sont des maisons de travail; l'hôte temporaire, celui qui n'a fait que coucher une nuit dans l'établissement, est forcé de travailler quelques heures à son réveil, comme paiement du prix de l'hospitalité.

On reçoit dans les *workhouses* les pauvres de tout sexe et de tout âge; ils sont répartis en sept quartiers: vieillards et infirmes, hommes et jeunes gens valides de quinze ans et au-dessus, garçons de sept à quinze ans, femmes âgées ou infirmes, femmes et jeunes filles au-dessus de quinze ans, jeunes filles de sept à quinze ans, enfants des deux sexes au-dessous de sept ans; deux autres quartiers sont affectés aux hôtes temporaires des deux sexes; enfin, quelques *workhouses* possèdent un quartier séparé pour les fous et les idiots, mais ceux-ci ne peuvent y séjourner plus de quinze jours; au delà de ce terme, ils sont renvoyés ou dirigés sur les établissements spéciaux. Chaque *workhouse* est administré par un directeur, qui est en même temps officier de l'état civil, car il enregistre les décès et les naissances; ce directeur est choisi par un bureau d'administrateurs élus dans chaque paroisse par les propriétaires qui contribuent à la taxe des pauvres; il gère l'établissement sous le contrôle du bureau. Il a pour aides une matrone qui le supplée au besoin et sous la direction de laquelle est placé le quartier des femmes; un chapelain, un instituteur et une institutrice, une nourrice pour les nouveau-nés, sont attachés à chaque *workhouse*. Tous ces établissements sont placés sous la surveillance d'un bureau central, le bureau de la loi des pauvres, qui constitue à Londres une sorte de ministère spécial.

Tout individu qui se présente à la porte d'un *workhouse* est immédiatement reçu, sans condition d'âge, de sexe, d'origine, de caractère ou de conduite. Celui qu'on refuserait d'admettre peut en appeler immédiatement au juge de paix. Il est placé dans le quartier des hôtes temporaires (*casuals*), quartier où l'on ne peut séjourner que trois jours au plus; la plupart quittent le *workhouse* avant l'expiration de ce délai, quitte à y revenir toutes les fois qu'ils se verront sans asile. Chaque arrivant est dépouillé de ses habits et forcé de revêtir le costume de la maison, après avoir pris un bain. On lui rend ses vêtements à la sortie. Ceux qui veulent rester sont visités par le médecin et classés dans une des catégories ci-dessus. Ceux-là, sauf de rares exceptions, ne quittent plus la maison, quoique le régime disciplinaire soit assez dur; c'est qu'ils se savent incapables de se procurer un meilleur sort en restant libres et que, fatigués d'une longue misère, ils ont renoncé à la lutte.

Londres compte environ cinq cents *workhouses*; la plupart ne peuvent recevoir que quelques centaines de pensionnaires; quel-

ques-uns vont jusqu'au millier; un seul est aménagé de façon à en recevoir jusqu'à trois mille cinq cents. A chaque *workhouse* est attachée une école destinée non-seulement aux enfants des pensionnaires de l'établissement, mais aussi aux orphelins, aux enfants abandonnés et aux enfants pauvres de la paroisse. Dans l'Angleterre et le pays de Galles, le nombre des enfants reçus dans les écoles des *workhouses* s'élève annuellement environ au chiffre de trois cent cinquante mille.

Matériellement, dit M. L. Reybaud, l'aspect des *workhouses* est assez satisfaisant. Beaucoup d'entre ces établissements sont des constructions neuves, d'autres des bâtiments récemment appropriés où, quand l'espace l'a permis, on a ménagé des préaux plantés d'arbres. Dans les salles, dans les dortoirs règne la propreté compatible avec les pensionnaires. Il n'y a pas non plus beaucoup à reprendre à leur tenue. Le pauvre laisse ses haillons et revêt la livrée du lieu, un vêtement de bon drap pour l'hiver et d'une étoffe plus légère pour l'été. Une fois entré, il est assujéti étroitement à la règle. Tout est fixé pour lui, les heures de repas, du lever, du coucher, du travail dans les ateliers. Les actes ne sont plus libres; les relations de famille non plus. L'homme est séparé de sa femme; les enfants, quand ils ne sont pas sous les mêmes verrous, ne voient leurs parents qu'à certains jours. C'est comme un abandon de ce qu'il y a de dignité et de charme dans l'existence humaine. Cet abandon est une nécessité; dans d'autres conditions, ces établissements n'auraient pas de discipline sérieuse. N'est-il pas juste; d'ailleurs, qu'entre ceux qui se suffisent et ceux qu'on assiste une inégalité de traitement soit maintenue? En résumé, ce régime est ce qu'il doit être, ni trop doux, ni trop dur. Mais cet ordre superficiel couvre un profond désordre moral. Au fond, les hommes qui peuplent les *workhouses* n'ont, dans les cas les plus fréquents, d'autre tort que d'être tombés à la charge de la communauté. Comment se fait-il que le sens moral soit tout aussi effacé dans ces maisons que dans les prisons et dans les geôles? Un *workhouse* est un foyer d'infection, dont nos dépôts de mendicité sont loin d'offrir l'équivalent. Nos dépôts sont des lieux de passage; les malades angéliques sont, au contraire, pour les sujets déclassés, un toit de famille où trois générations trouvent parfois un abri, et que les enfants s'accoutument à regarder comme le seul héritage auquel ils puissent légitimement prétendre. Ils en sortent, ils y rentrent suivant leur convenance ou leur caprice, ils y trouvent un lit et un repas. C'est une tribu à part; le paupérisme s'y est transmis avec le sang. En compulsant les registres des paroisses depuis la reine Elisabeth, on a pu reconnaître que, dans un grand nombre de localités, ils contiennent les mêmes noms de pauvres, désignent les mêmes quartiers et permettent de suivre les traces d'une filiation qui s'est rarement interrompue. Quelques garçons à peine échappent à cette fatalité d'origine, prennent du service dans la marine ou dans l'armée, vont au loin se faire pêcheurs de baleine ou chercheurs d'or et se préservent ainsi par l'éloignement ou par l'exil. Il en est qui, le pacte rompu, font souche d'honnêtes gens. Mais les jeunes filles, comment pourraient-elles échapper à leur sort? Leur sexe les enchaîne à ce monde déchu, où elles n'ont de choix qu'entre les désordres. Elles y sont nées, elles y mourront; leur esprit ne conçoit ni d'autres rapports ni d'autres mœurs. La réforme de 1834 a donc été un avortement. On avait présumé qu'en tenant sous les verrous cette légion d'indigents on viendrait aisément à bout de leurs instincts vicieux et que, de gré ou de force, on leur rendrait le goût et l'habitude du travail. L'illusion n'a pas été longue, et aujourd'hui l'expérience a prononcé. Les nouveaux cadres ne sont pas plus favorables que les anciens à un amendement moral; ni le séquestre ni les communications extérieures n'ont tourné à bien. Dans le séquestre, les mauvais éléments sont entrés en fermentation par le contact, et quand, par occasion, une petite amélioration est arrivée à se produire, elle a été détruite par les communications du dehors. Les portes du *workhouse* ne s'ouvrent, en effet, que pour des gens pires que les internés, parents, amis, vivant de mendicité déguisée ou de trafics encore plus équivoques. Quelque discipline que l'on maintienne à l'intérieur, les relations de famille amènent le mélange des sexes et cela suffit pour que des chutes s'ensuivent. Les parents ferment les yeux, quand ils n'y prêtent pas les mains. Quels exemples pour les enfants du premier âge et qu'attendre d'une éducation commencée et achevée sous les auspices de cette dégradation?

Telles sont les réflexions qu'inspire l'institution des *workhouses* comme asiles permanents de ceux qui y ont cherché un refuge. Quant à l'hospitalité temporaire qu'ils offrent aux gens sans asile, on ne peut nier que le but n'en soit tout à fait philanthropique. Malheureusement, pour quelques pauvres ouvriers sans pain et sans gîte qui y viennent passer une nuit ou deux, des centaines de vagabonds de la pire espèce abusent de la charité publique et considèrent le *workhouse* comme leur gîte naturel. Les pauvres hon-

nêtes s'y trouvent dans une promiscuité déplorable avec les flous. Un rédacteur du *Pall Mall Gazette* eut la curiosité de s'aventurer une nuit dans cet enfer, et il fit de son excursion, sous le titre de: *Une nuit dans un workhouse*, un curieux récit que nous reproduisons en l'abrégant.

« Je frappai à la porte d'une main courageuse. On ouvrit. « Que demandez-vous? — Un asile. — Votre nom? — Joshua Ma-son. — Que faites-vous? — Je suis graveur. — Où avez-vous couché la nuit dernière? — A Hammersmith. — Où irez-vous en sortant d'ici? — A Hammersmith. — C'est bien; voici votre pain. »

« Du bureau, où ce dialogue avait eu lieu, je fus conduit, à travers une cour triste et froide, à la salle des bains. On me fit ôter tous mes vêtements, avec injonction de les plier dans un monchoir; on les mit sous clef, et ils devaient m'être rendus le lendemain. J'obéis. C'était une chose affreuse à voir que le bain où il me fut ensuite prescrit de me plonger. Le liquide qu'il contenait ressemblait à l'eau dans laquelle on a fait bouillir du mouton. Je pensai aux pauvres couverts de vermine, à qui cette eau avait déjà servi; mais il n'y avait pas à reculer; fermant les yeux, je me précipitai dans le *mutton broth*. L'horrible épreuve subie, on me remit un numéro; on me donna une chemise; on me jeta sur les épaules une couverture de laine grossière et on me conduisit au dortoir des *casuals*. C'était un espace pavé de dalles qui disparaissaient en partie sous la fange. Des tuiles mal jointes, au travers desquelles filtrait l'humidité, formaient le toit. Des quatre côtés de l'enceinte, trois seulement étaient des murs, le quatrième se composant de planches et d'une mauvaise toile, dont les crevasses laissaient voir le ciel et laissaient entrer le vent. Là, sur des sacs étroits, qu'une poignée de foin élevait à peine de 6 pouces au-dessus des dalles glacées, j'aperçus une trentaine de malheureux, hommes ou enfants. Les uns, la tête cachée dans leur couverture et immobiles, ne firent l'effet de cadavres qu'on a couverts pour en dérober la vue; les autres, assis sur leur séant et nus jusqu'à la ceinture, m'apparaurent comme les démons de la débauche et de tous les vices. Ils chantaient des chansons effroyables, se répandaient en plaisanteries obscènes, juraient, hurlaient, racontaient des histoires à faire frémir, se vantaient de vols commis la veille, et triomphaient d'avance des vols projetés pour le lendemain.

« J'avais pris un des sacs; au moment de m'y étendre, je remarquai une large tache de sang. Saisi d'horreur, je fus sur le point d'en prendre un autre; je n'osai pas; je me serais trahi en me montrant dégoûté pour si peu. Tout près de moi, trois jeunes voleurs couchaient, ou plutôt fumaient et juraient ensemble. Leurs crachats m'effleuraient à chaque instant le visage, et leurs propos étaient si abominables qu'ils arrachèrent enfin à des indigents honnêtes, couchés à quelque distance, une protestation désespérée. Ce fut alors, de la part des coquins auxquels la protestation s'adressait, un effroyable débordement de menaces, d'injures, de grossiers sarcasmes et de rires sataniques. La pauvreté honnête fut réduite au silence par la pauvreté criminelle.

« Sur ces entrefaites, un garçon d'une quinzaine d'années entra. Il avait une figure aimable, des cheveux qui ressemblaient à de la soie, de grands yeux bleus et une douce voix de femme. C'était un voleur de profession, très-populaire parmi les habitués de l'endroit. Il alla prendre place sur le sac qui servait de lit à trois de ses compagnons. On lui demanda de raconter des histoires. Celles qu'il raconta étaient d'une nature telle, que les indigents honnêtes, dont quelques-uns avaient avec eux leurs enfants, se levèrent furieux, menaçant d'employer la force si cela continuait. Mais la force était du côté des abrutis. Ils chanterent en chœur des hymnes sans nom. Puis l'enfant à la douce voix, au regard tendre, proposa de jouer à un jeu qui consistait à prononcer une demi-douzaine de phrases sans laisser échapper un mot obscène. La peine encourue par celui qui n'y réussissait pas était un coup; on vit les coups pleuvoir dru comme grêle.

« Vers une heure du matin, un nouvel hôte, sa couverture sur les épaules, fit son entrée en dansant d'une manière grotesque et en s'accompagnant de la voix. Il revenait du théâtre. Il avait assisté à une pantomime qu'il avait trouvée de son goût. Il déclara que le paillasse était excellent; mais, critique difficile à satisfaire, il jugeait la Colombine avec beaucoup de sévérité. Ce fashionable de mauvais lieu fut bientôt suivi de dix gueux de la pire espèce, qui, arrivant tous à la fois, en chemise ou nus, venant trop tard pour avoir reçu à la porte du bureau un morceau de pain et trouvant chaque lit occupé dans le hangar, s'en procurèrent un de haute lutte au milieu de transports de rage, arrachant la couverture de celui-ci, poussant du pied celui-là, s'allongeaient avec un sans-foçon brutal à côté d'un troisième et faisant craindre à l'égal de la peste leur hideux voisinage.

« Cependant la nuit s'avancait; la fatigue et le sommeil finirent par avoir raison du désordre. Je ne dormais pas, et le sentiment qui domina en moi fut celui d'une compassion

douloureuse. La nuit était froide; le vent soufflait, pénétrait dans l'enceinte. Il semblait qu'une soif ardente dévorât ces malheureux; car il ne se passait pas de minute que l'un d'eux ne se levât et n'allât boire, tout grelottant, à un seau mis à sa portée par la prévoyance de la charité légale. Le silence était d'ailleurs continuellement interrompu par tous les divers genres de toux qui annoncent la phthisie et souvent, pour ainsi dire, la mort; cet autre sentait le cimetière.

• Au point du jour, la voix de l'employé de service cria : « Debout ! » Des indigents, appartenant au *workhouse*, vinrent faire l'appel des numéros et distribuèrent les paquets à leurs différents possesseurs. Quand tous furent habillés, chacun reçut un morceau de pain. Les honnêtes gens que l'excès de la pauvreté avait conduits là paraissaient souffrir cruellement; les misérables avec lesquels ils étaient confondus étaient fort gais. Le bruit s'élevait répandu pendant la nuit qu'on aurait du gruau à déjeuner; ces derniers le réclamèrent à grands cris. Le gruau fut apporté. C'était une bouillie dégoûtante; on ne la mangea pas, on la dévora. Il fallut alors commencer le travail, prix de l'hospitalité reçue. Il consistait à faire aller un moulin à blé, au moyen de barres de fer traversant le mur, occupant la largeur du hangar. La besogne n'avait rien de bien rude. Toutefois, la surveillance n'était ni sérieuse ni continue, les coquins profitèrent des intervalles où elle était absente pour rejeter sur les honnêtes gens leur part de la tâche commune. Cette tâche accomplie, les uns et les autres partirent, ne se doutant guère qu'ils avaient passé la nuit avec un coiffeur qu'attendait, à quelques pas de là, une voiture élégante, et qui ne s'était aventuré au milieu d'eux que pour bien posséder le secret de la charité légale en action.

WORKINGTON, ville d'Angleterre, comté de Cumberland, à 62 kilom. S.-O. de Carlisle, sur la rive gauche de la Derwent, près de son embouchure dans la mer d'Irlande, où elle a un port de commerce; 10,000 hab. Douane, chantiers de constructions; riches mines de houille; fabrication de chapeaux de paille; pêche du saumon. Exportation de charbon en Irlande et dans les ports de la Baltique. Cette petite ville est propre et bien bâtie; la partie ancienne présente quelques rues étroites et irrégulières; mais, dans la partie moderne, les rues, bien alignées, sont ornées de belles constructions. Les principaux édifices qu'on y remarque sont : l'église Saint-Michel, l'église Saint-Jean, le théâtre, la salle des assemblées et la chapelle catholique. A l'est de la ville s'élève Workington-House, masse quadrangulaire où se retira Marie Stuart lorsqu'elle débarqua à Workington; on y voit encore la chambre qu'occupait cette malheureuse princesse. Sur une éminence voisine, ruines d'une ancienne chapelle.

WORKSOP, bourg et paroisse d'Angleterre, comté et à 47 kilom. N. de Nottingham; 6,400 hab. Important commerce de drêche. On y remarque l'église de l'abbaye, spécimen splendide de l'architecture anglaise; à l'extrémité orientale s'élève une tour, qui jadis occupait la partie centrale de l'édifice. Château des ducs de Norfolk et des ducs de Newcastle.

WORKUM, ville du royaume de Hollande, province de Frise, à 15 kilom. S.-O. de Sneek, près du Zuyderzée; 3,400 hab. Port de commerce; navigation et pêche active.

WORLIDGE (Thomas), peintre et graveur anglais, né à Peterborough, comté de Northampton, en 1700, mort en 1766. Il eut pour maîtres Guimaldi, puis Louis Boulton, avec qui il voyagea dans les Pays-Bas. De retour en Angleterre, il s'adonna au genre de la miniature, fit des copies et des dessins et acquit une grande réputation par ses gravures à l'eau-forte, qui lui ont valu le surnom de *Rembrandt anglais*. Ses gravures les plus estimées ont été réunies, au nombre de 180 planches, sous le titre de *Collection choisie de dessins tirés des pierres précieuses antiques* (Londres, 1768, 2 vol. in-fol.).

WORLDITZ, ville de l'Allemagne du Nord, dans le duché d'Anhalt-Dessau, à 10 kilom. E. de Dessau, près de la rive gauche de l'Elbe; 2,100 hab. Château ducal avec jardins et parc magnifique.

WORM (Olaus), en latin *Wormius*, savant antiquaire et médecin danois, né à Aarhus (Jutland) en 1588, mort à Copenhague en 1654. Il étudia dans les principales universités d'Allemagne, d'Italie et de France, professa à Copenhague la langue grecque, la physique, et enfin la médecine, devint médecin du roi Christian V, puis recteur de l'Académie. On lui doit la découverte des petits os qui se développent parfois le long de la suture lambdoïde et qui ont retenu le nom d'*os wormiens*. Savant dans la jurisprudence et l'histoire, il était encore dans les antiquités danoises. On a de lui sur toutes ces matières des ouvrages extrêmement importants dont toutes les données utiles ont depuis longtemps passé dans l'histoire, l'archéologie, l'épigraphie, etc. Nous citerons les suivants : *Selecta controversiarum medicarum centuria* (Bâle, 1611, in-4°); *Quæstionum herodiatricarum septuaginta duæ* (Copenhague, 1616,

in-4°); *Quæstionum miscellanearum decas* (Copenhague, 1622, in-4°); *Historia Norvegica* (Copenhague, 1623, in-4°); *Commentaria in libros Aristotelis de mundo* (Rostock, 1625, in-8°); *Talshoi seu monumentum Stroensi in Scania* (Copenhague, 1628, in-4°); *Monumentum Trivaldense* (Copenhague, 1636, in-4°); *Institutionum medicarum epitome* (Copenhague, 1640, in-4°); *Regum Danicæ series duplex et limitum inter Sueciam et Daniam descriptio* (Copenhague, 1642); *Fasti Danici* (Copenhague, 1643, in-fol.); *Specimen lexicæ runicæ* (Copenhague, 1650, in-fol.); *Runica seu Danica litteratura antiquissima, gothica dicta* (Copenhague, 1652); *Musæum Wormianum* (Leyde, 1655, in-fol.), ouvrage qui renferme la description des antiquités et des raretés naturelles et artificielles du cabinet de Worms.

WORM (Guillaume), savant danois, fils du précédent, né à Copenhague en 1633, mort en 1704. Il fit ses études médicales sous la direction de son père et de Th. Bartholin, visita ensuite les principales universités de l'Europe et fut reçu, en 1657, docteur à Padoue. De retour dans sa patrie, il devint professeur de physique, puis de médecine à Copenhague, et fut nommé par la suite bibliothécaire du roi et historiographe. Outre l'édition du *Musæum Wormianum*, on a de lui : *De fluidi et firmi natura* (Copenhague, 1664, in-4°); *Oratio in Th. Bartholinum* (Copenhague, 1681, in-4°).

WORM (Chrétien), théologien danois, fils du précédent, né à Copenhague en 1672, mort en 1737. Il professa la philosophie à Copenhague, y fut nommé pasteur en 1698, et, treize ans plus tard, devint évêque de Seeland. On a de lui : *De vestigiis corrupti antiquitatum hebraicarum apud Tacitum et Moritalem* (Copenhague, 1692-1694, 4 vol. in-4°); *De veris causis cur delectatos humanis carnibus et promiscuo concubitu christianos calumniati sint Ethnicæ* (Copenhague, 1695, in-4°); *Historia Sabelliana*.

WORM (Jean), biographe danois, neveu du précédent, né à Aarhus en 1716, mort en 1790. Il fit ses études au collège de sa ville natale, où il professa dans la suite et dont il devint le directeur en 1752. Plus tard, il reçut le titre de conseiller de justice. On a de lui : *De analogia inter sacrificia levitica et Romanorum* (Copenhague, 1736-1739, 4 part. in-4°); *Prodromus lexicæ litterariæ dano-norvegicæ* (Soroe, 1768, in-4°); *Animadversiones modestæ in lexicon literarium Jæcheri* (Soroe, 1769-1771, 2 parties in-4°); *Essai d'un dictionnaire des savants danois, norvégiens et islandais* (1771-1774, 3 part. in-8°).

WORMATIA, nom latin de Worms.

WORMDITT, ville de Prusse, province de Prusse, régence et à 70 kilom. S.-O. de Königsberg, cercle de Braunsberg, sur la Drenitz; 3,700 hab. Fabrication de drap; commerce de toiles et de lainages.

WORMHOUDT, bourg de France (Nord), chef-lieu de cant., arrond. et à 20 kilom. S.-E. de Dunkerque, sur la Peene et l'Yser; pop. aggl., 973 hab. — pop. tot., 3,701 hab. Filature et tissage de lin; blanchisseries de toile; tanneries, brasseries; fabrication d'huile, raffinerie de sel et moulins à farine. Commerce de beurre, brique et lin. L'église Saint-Martin, qui renferme quelques beaux tableaux, est une construction du xvi^e siècle. Ce bourg doit son origine à un monastère fondé vers la fin du vi^e siècle.

WORMIE s. f. (ouor-mi). Bot. Genre d'arbres et d'arbrisseaux, de la famille des dilénacées, tribu des dilénées, comprenant quatre espèces, qui croissent à Madagascar, à Ceylan et en Australie. Il Syn. de BIGAMBÉ, genre douteux de la famille des combrétacées.

WORMIEN ou **WORMIEN** adj. m. (vor-mi-ain — de *Worm*, médecin danois). Anat. Se dit des petits os engrenés dans les sutures du crâne : *Les os wormiens*.

— *Encycl.* C'est Olaus Worm, médecin de Copenhague, qui donna le nom d'*os wormiens* à de petits os qu'on trouve sur la voûte du crâne, et qu'on appelle aussi os épactaux ou complémentaires. Ils sont en effet complémentaires des grands os de la voûte du crâne et concourent à la formation de cette voûte quoiqu'ils y prennent une très-faible part; ils n'ont rien de constant, ni dans leur nombre, ni dans leur forme, ni dans leur volume. Cependant, c'est dans la suture lambdoïde et au confluent de quelques autres sutures qu'on les trouve le plus communément. Le plus remarquable et le plus constant de ces os est celui qu'on voit à l'angle supérieur de l'occipital, et qui remplace quelquefois cet angle fortement émosé; on l'appelle aussi os triangulaire ou épactal. Quelquefois toute la partie supérieure de l'occipital est remplacée par trois ou quatre os wormiens. On trouve souvent un autre os de ce genre dans la suture sagittale; il représente l'os inter-pariétal de quelques animaux. On en trouve plus rarement un dans la fontanelle antérieure; un autre remplaçant l'angle inférieur du pariétal; un autre dans la suture écailleuse.

La circonférence de ces os est très-irrégulière; elle est dentelée et articulée avec les os voisins par suture écailleuse ou engrenage

Leur mode de développement est semblable à celui des os larges; ils naissent de points d'ossification centraux, au sein des sutures, se développent quelques mois après la naissance et se soudent plus ou moins promptement aux os voisins. Ils ne doivent, au reste, être considérés que comme des os supplémentaires ou accidentels et ne jouent aucun rôle dans la constitution de la voûte du crâne, comme le voulaient certains anatomistes qui les appelaient des clefs de voûte.

WORMS, en latin *Vangiones*, *Borbetomagus*, *Vormatia*, ville du grand-duché de Hesse-Darmstadt, dans la Hesse rhénane, à 45 kilom. S. de Mayence, 34 kilom. S.-O. de Darmstadt, sur la rive gauche du Rhin et le chemin de fer de Mayence à Forbach, par 47° 37' de latit. N. et 6° 0' de longit. E.; 13,400 hab. Sa population s'est élevée jadis à 40,000 hab. Gymnase; fabrique de tabac; produits chimiques; tanneries, mégisseries, distilleries, typographies; fabrication de cuirs vernis, chicorée, etc. Important commerce de vin. Les vignobles voisins produisent le vin estimé connu sous le nom allemand de *Lieb-fravennlich* (lait de Notre-Dame). La célébrité de ces vins est très-ancienne. Lors du partage de l'empire de Charlemagne, Louis le Germanique se fit donner les districts de Worms et de Spire, à cause de ces vins qu'il aimait beaucoup.

Worms, autrefois si puissante et si animée, est aujourd'hui une ville morte. • Ayez donc été ville impériale, s'écrie V. Hugo (le *Rhin*); ayez eu des gaugraves, des archevêques souverains, des évêques princes, une pfalz, quatre forteresses, trois ponts sur le Rhin, trois couvents à clocher, quatorze églises, 30,000 habitants! Ayez été l'une des quatre cités maitresses dans la formidable hanse des cent villes! Soyez la ville qui a vu vaincre César, passer Atila, rêver Brunehaut, marier Charlemagne! Soyez la ville qui a vu, dans le jardin des Roses, le combat de Sigefroi le Cornu et du dragon, et devant la façade de la cathédrale cette contestation de Grimhilde, d'où est sortie une épopée, et sur les bancs de la diète cette contestation de Luther, d'où est sortie une religion! Soyez la *Vormatia* des Vangions, et le *Borbetomagus* de Drusus, le Wonnegau des poètes, le chef-lieu des héros, dans les *Nibelungen*, la capitale des rois francs, la cour judiciaire des empereurs; soyez Worms, en un mot, pour décroître et périr ainsi... Partout la solitude, l'ennui, la poussière, la ruine, l'oubli. Malgré tout cela, à cause de tout cela peut-être, Worms, encadrée par le double horizon des Vosges et du Taunus, baignée par son beau fleuve, entourée de son enceinte décrépite de murailles, et de sa fraîche ceinture de verdure, Worms est une belle, curieuse et intéressante cité. •

Malgré les nombreux désastres qui ont accablé la malheureuse cité impériale, Worms possède encore quelques édifices bien dignes d'attention. En première ligne se place le *Dom* ou cathédrale. • Commencée en 996 par l'évêque Burchard et inaugurée en 1016 en présence de l'empereur Henri II, cette église, dit le poète déjà cité, appartient à la famille romane des cathédrales à double abside, style qui engendre nécessairement quatre clochers, supprime les portails de façade et ne laisse subsister que les portails latéraux. Le portail méridional, qui est orné de belles sculptures, date de 1472. L'intérieur a 158 mètres de longueur. Quand on y pénètre, l'impression est à la fois variée et forte. Les fresques byzantines, les peintures flamandes, les beaux bas-reliefs du xiii^e siècle, les chapelles exquises du gothique fleuri, les tombeaux néo-païens de la Renaissance, les consoles délicates sculptées aux retombées des arc-doubleaux, les armoiries colorées et dorées, les entre-colonnements peuplés de statuettes et de figurines, composent un de ces ensembles extraordinaires où tous les styles, toutes les époques, toutes les fantaisies, toutes les modes, tous les arts vous apparaissent à la fois. Les rocailles exagérées et violentes des derniers princes évêques font dans les coins des gigantesques coquetteries. Ça et là de larges pans d'une muraille, autrefois peinte et ornée, aujourd'hui nue, attristent les regards... Dans une grande chapelle basse, j'ai admiré plusieurs merveilles du xve siècle : une piscine baptismale, urne immense sur le pourtour de laquelle est figuré Jésus entouré des apôtres; plusieurs pages sculpturales tirées des deux Testaments; enfin, un Christ en croix presque de grandeur naturelle, œuvre qui fait qu'on se récrie et qu'on rêve, tant la délicatesse curieuse et parfaite des détails s'allie, sans la troubler, à la fierté sublime de l'expression. • Une autre chapelle renferme, outre les tombes de trois saints, un beau bas-relief, Daniel dans la fosse aux lions. Enfin on remarque, dans la chapelle Saint-Nicolas, de curieuses sculptures, derniers débris du cloître aujourd'hui détruit. Du côté septentrional du Dom, on voit encore les restes de l'ancien palais des évêques, dans lequel se tint la fameuse diète de Worms. Détruit par les Français en 1689, ce palais avait été reconstruit en 1727; les Français le détruisirent une seconde fois en 1794. Après la cathédrale, l'édifice le plus curieux de Worms est la synagogue, située près de la porte de Mayence. Elle a été bâtie dans le style byzantin pendant le cours

du xii^e siècle. La colonie juive de Worms est une des plus anciennes de l'Allemagne. D'après la tradition, elle s'y serait établie 558 ans ap. J.-C., et elle aurait protesté contre la condamnation du Fils de Dieu. Aussi obtint-elle au moyen âge des privilèges étendus. En 1659, l'empereur Ferdinand 1^{er} ordonna, par exemple, que le grand rabbin de Worms aurait le pas sur tous les autres rabbins d'Allemagne. De là le dicton populaire : « Juifs de Worms, juifs débonnaire. » Le cimetière juif est intéressant par ses vieilles tombes à inscriptions hébraïques. Mentionnons encore à Worms l'église gothique de Notre-Dame (*Lieb-rauenkirche*), bâtie au commencement du xve siècle; elle renferme quelques belles sculptures, entre autres, sur le portail, les vierges sages et les vierges folles, et à l'intérieur la sépulture du Christ. L'hôtel de ville, de construction assez récente, renferme beaucoup d'archives de l'époque impériale. On y montre aussi quelques inscriptions romaines sans intérêt. Sur la place Luther, on a inauguré, le 25 juin 1868, le monument de Luther, dernière œuvre du sculpteur Rietschel. Ce monument se compose de statues en bronze, qui s'élèvent sur une plate-forme de 16 mètres carrés. Au centre se trouve Luther ayant à ses pieds Jean Huss, Savonarole, Wiclef et Pierre Valdo, ses précurseurs. Aux quatre coins, on voit Frédéric le Sage, Pierre le Magnanime, Melancthon, Reuchlin, et, dans les intervalles, les villes d'Augsbourg, de Magdebourg et de Spire. L'antique ville de Worms fut fondée par les Vandales, conquise sur les Tréviens par Jules César, et devint ensuite la capitale des Vangions. Dévastée par les Huns, elle fut reconstruite en 496 par Clovis, qui y résida. Dans le vi^e siècle, elle fut le siège d'un évêché, et au vii^e siècle la résidence d'un comte palatin. Au xii^e siècle elle devint ville libre impériale. En 1122, le concordat terminant la querelle des investitures y fut conclu entre le pape Calixte II et l'empereur Henri V. Deux des diètes de l'empire tenues à Worms ont occupé une grande place dans l'histoire de l'Europe. Celle de 1495, en abolissant le droit de guerre privée, établit pour la première fois l'ordre en Allemagne; celle de 1521, en mettant Luther au ban de l'empire, hâta les progrès de la Réforme. Quand Luther fut sommé de comparaître devant la diète que Charles-Quint tenait à Worms, ses amis lui défendaient d'obéir. Ils lui rappelaient le sort de Jean Huss, brûlé vif à Constance, malgré le sauf-conduit de l'empereur. « Je suis légalement sommé de comparaître à la diète de Worms, leur répondit-il, et je m'y rendrai au nom du Seigneur, dussé-je voir conjurés contre moi autant de démons qu'il y a de tuiles sur les toits des maisons. » Introduit devant la diète, il reconnut ses ouvrages et refusa de se rétracter. Au contraire, il soutint énergiquement ses doctrines. L'empereur lui enjoignit de sortir de Worms en lui accordant un sauf-conduit de vingt et un jours. On montre encore à quelle distance de la ville l'orme magnifique sous lequel Luther se reposa avant de se rendre à la diète. La guerre de Trente ans ruina complètement la ville de Worms : en 1632, les Suédois détruisirent les faubourgs; en 1689, Melac et Créqui, sur l'ordre de Louis XIV, mirent la ville à feu et à sang; la cathédrale seule resta debout. En 1743, un traité y fut conclu entre l'Angleterre, la Savoie et la Hongrie. En 1802, cette ville fut incorporée à l'empire français et, en 1815, donnée au duc de Hesse-Darmstadt.

— *Conciles de Worms*. Le premier concile tenu à Worms est celui de 700, dans lequel on publia douze canons pour le maintien de la discipline ecclésiastique. En 744, Pépin, à l'occasion de la guerre de Bavière contre Tassillon, qui avait rompu son serment de fidélité, convoqua un concile à Worms. En 770 et en 772, Charlemagne en fit autant avant de marcher contre les Saxons. Riculf est mentionné dans les actes de ce concile comme archevêque de Mayence et on en cite un décret touchant la manière dont un prêtre accusé doit se justifier. Dans une autre assemblée mixte, tenue en 786 par Charlemagne, les chefs des Bretons qu'Audulf avait vaincus et faits prisonniers furent présentés à l'empereur. En 787, le pape Adrien, pris pour arbitre dans le différend qui séparait le duc de Bavière Tassillon et Charlemagne, n'ayant pu apaiser leur querelle, Charlemagne assembla les évêques et les grands de son royaume à Worms, leur exposa la situation, et, de l'avis de l'assemblée, il envoya une députation au duc de Bavière pour l'avertir de se rendre aux exhortations du pape. Sur le refus de Tassillon, l'empereur entra avec une armée en Bavière.

En 829, Louis le Débonnaire ayant reçu les réglemens du concile de Paris et ceux des trois autres, qu'il avait indiqués à Mayence, à Lyon et à Toulouse, tint un concile à Worms, où se trouvèrent le légat du pape Grégoire IV et un grand nombre d'évêques de France. On y confirma les réglemens des précédents conciles, et l'on y décida que celui qui aurait quitté sa femme ou l'aurait tuée pour en épouser une autre ferait pénitence publique, après avoir quitté les armes, et que, s'il résistait, il serait mis en prison jusqu'à ce que l'empereur eût connaissance du fait. Le plus remarquable règlement de ce

concile est celui qui défend l'épreuve de l'eau froide, pratiquée jusqu'alors avec l'approbation du clergé.

Le concile national de 868, convoqué par Louis le Germanique, publia 80 canons, dont les 44 premiers seulement sont parvenus jusqu'à nous. On y traite particulièrement de la discipline ecclésiastique, des biens du clergé, de l'excommunication par les évêques; de l'obligation, pour ceux qui ont été élevés dans des monastères, d'y rester lorsqu'ils sont parvenus à l'âge de puberté; des mariages entre parents, des peines contre les parricides, les adultères, etc. En 1076, l'empereur Henri IV ayant été sommé de venir à Rome pour se disculper d'avoir donné illégitimement les investitures à des évêques et à des abbés excommuniés, et d'avoir méprisé les décrets des conciles, répondit à cette sommation en convoquant lui-même un concile à Worms. Une foule d'évêques et d'abbés y accoururent et entre autres Sigefroi de Mayence, Udan de Trèves, Guillaume d'Utrecht, Herman de Metz, Henri de Liège, Richard de Verdun, etc. Le cardinal Hugues Le Blanc, que le pape Grégoire VII avait frappé d'interdit pour ses mœurs déréglées et ses habitudes de simonie, vint se joindre à eux et produisit tout un réquisitoire contre le pape. Il parla de sa brusque extraction, attaqua sa vie intime, l'accusa de crimes de tout genre, et à l'appui de ses griefs produisit des lettres des cardinaux, des évêques, du sénat et du peuple de Rome. Les principaux chefs d'accusation étaient encore qu'il se livrait à la magie, qu'il avait donné de fausses interprétations aux saintes Ecritures, qu'il avait excommunié l'empereur sans examen légal et canonique; enfin, qu'à plusieurs reprises il avait voulu faire assassiner le roi. Les prélats de Worms déclarèrent, conformément à ce qui leur fut dit, que Hildebrand ne pouvait être pape, ni avoir en cette qualité aucune puissance de lier et de délier. La délibération dura deux jours, puis on dressa un acte de deposition que tous les assistants signèrent, la plupart pourtant contre leur gré. On les avait mis dans l'alternative de signer ou de trahir le serment de fidélité fait au roi. En tête des signatures se trouvait celle de l'empereur.

Dans le concile de 1122, l'empereur Henri V renoua aux investitures, et le pape lui accorda en échange les régales, c'est-à-dire les droits de justice, de monnaie, de péage, accordés à des évêques ou à des particuliers. L'empereur permettait à toutes les églises de faire librement le choix de leurs pasteurs. La paix entre le saint-siège et l'empire était conclue à partir de ce jour.

Trois autres conciles, qui furent encore tenus à Worms jusqu'à la fin du XIII^e siècle, ne s'occupèrent que de la deposition de quelques prélats.

WORMS (Jules), peintre, né à Paris vers 1837. Il s'est formé sous la direction d'un peintre d'histoire nommé Lafosse et a débuté au Salon de 1859 par deux tableaux représentant, l'un, une scène du camp de Châlons (*Forces de campagne*), et l'autre un épisode de la vie militaire à Paris : un dragon courtoisant une bonne sur un banc de la *Place Royale*. M. Z. Astruc a dit de ce dernier morceau : « M. Worms nous raconte ce brillant exploit simplement, avec gaieté, avec finesse. C'est bien dessiné et franc de touche. Le petit fond de maisons de brique est charmant. » M. Worms avait ainsi trouvé du premier coup la veine humoristique qui lui a valu depuis de si vifs succès. Au Salon de 1861, il exposa une composition piquante intitulée : une *Arrestation pour dettes*. Puis il fit un voyage en Espagne et en rapporta une abondante moisson d'observations relatives aux mœurs, aux types, aux costumes. Les tableaux qu'il a exposés depuis représentent presque tous des scènes espagnoles : le *Romancero Burgales*, une *Fontaine à Burgos*, et un *Muragato*, en 1863; un *Cabaret dans les Asturies* et une *Cuisine à Valence*, en 1866; le *Départ des contrebandiers*, en 1865; une *Course de novillos dans la province de Valence*, en 1866; une *Scène de mœurs dans la Castille-Vieille* et un tableau intitulé *Garçon d'ambargo et servante en Aragon*, en 1867. Médaille pour ces deux derniers ouvrages. M. Worms obtint de nouvelles médailles : en 1868, pour deux jolies scènes intitulées : la *Romanca à la mode* (costumes du Directoire) et la *Ronda* (*Sérénade*, gravée à l'eau-forte par Alph. Masson); en 1869, pour deux sujets analogues, l'un de l'époque du Directoire (*Bienvenu qui apporte*), l'autre représentant une scène espagnole (un *Talent précoce*). Au nombre des ouvrages exposés depuis par cet artiste, nous citerons la *Vente d'une mule et la Boite aux lettres* (1870); les *Tondeurs à Grenade* (1872); une *Tante à succession* et le portrait, en petites proportions, de Mme Priston (1873); les *Maquignons* (province de Grenade) et le portrait de Berthelier, dans le costume du *Petit ébéniste* (1874); une *Nouvelle à sensation* et la *Vocation* (1875); la *Danse du Vito à Grenade* et le *Départ pour la revue* (costumes du Directoire), en 1876. Ces divers tableaux, composés avec esprit et exécutés avec une finesse nerveuse, ont pris place dans les meilleures collections. Les aquelles de M. Worms sont fort prisées aussi par les amateurs.

WORMS (Gustave), acteur français, né à xv.

Paris en 1837, de parents israélites. Son père, qui était contrôleur à l'Opéra-Comique, ne le destina pas tout d'abord au théâtre. Il le plaça dans une imprimerie; mais le jeune typographe entra bientôt, poussé par sa vocation, au Conservatoire, où, élève de la classe de Beauvallet, il obtint au concours de 1857 le premier accessit de tragédie et le second prix de comédie. Il fut engagé l'année suivante au Théâtre-Français et allait être appelé sous les drapeaux, quand on organisa pour l'exempter du service militaire une représentation à son bénéfice. Pendant son passage à la Comédie-Française, il créa pour ses débuts, en 1859, Achille du *Duc Job*, interpréta en 1860 et en 1861 le rôle assez ingrat de Ptolémée de la *Mort de Pompée*, Érasme du *Dépit amoureux*, Attale de *Nicomède*, l'Africain de Charles-Edmond, joua dans *Gabrielle* d'Emile Augier, la *Belle-mère* et le gendre de Samson, un *Jeune homme qui ne fait rien* de Legouvé, un *Mariage sous Louis XV* d'Alexandre Dumas, etc. En 1862, Léon Laya, qui avait pu l'apprécier dans sa comédie du *Duc Job*, lui confia un rôle important, celui d'Horace de la *Loi du cœur*. Peu de temps après, il écouta des propositions pour la Russie. « A Saint-Petersbourg, dit M. Félix Jahyer, il prit aussitôt l'emploi en chef des jeunes premiers. Tous les grands rôles du répertoire contemporain lui furent confiés. Son succès fut tel que le bruit des applaudissements traversa souvent l'espace pour arriver jusqu'à nous, pendant les dix ans qu'il passa au Théâtre-Michel. Il revint à Paris en 1875 et entra au Gymnase. Il obtint un succès très-vif sous les traits d'Armand Duval de la *Dame aux camélias*, surtout à la grande scène du quatrième acte, où il souleva les applaudissements de la salle entière. Il créa ensuite Meir de *Ferréol*, comédie en quatre actes de Sardou; puis Gérard du *Charmeux*, comédie en trois actes de M. Leroy. Il fut ensuite rappelé à Saint-Petersbourg, où il fit sa rentrée au Théâtre-Michel par ce même rôle de Ferréol.

WORMSKIOLDIE s. m. (vorm-ski-ol-dié) — de *Wormskioid*, savant allemand. Bot. Genre de plantes, de la famille des turnéracées, comprenant deux espèces, qui croissent dans l'Afrique tropicale.

WORNUM (Ralph-Nicholson), peintre et littérateur anglais, né à Thornton, près de Durham, en 1812. Après avoir terminé, en 1833, ses études à l'université de Londres, il suivit la vocation qui l'entraînait vers la peinture, en apprit les premiers principes chez un peintre de Londres et partit en 1834 pour le continent. Il passa six années successivement à Munich, à Dresde, à Rome et à Paris et, de retour en Angleterre, s'établit à Londres comme peintre de portrait. Pendant plusieurs années, il s'occupa de littérature, tout en exerçant la pratique de son art; mais finit par renoncer à celui-ci pour se consacrer exclusivement à la première. En 1848, il fut nommé professeur de l'histoire, des principes et de la pratique de l'art ornemental aux écoles de dessin du gouvernement à Londres et dans les provinces, et lorsque ces écoles eurent été organisées, en 1852, en un département de l'art dans le *Board of trade*, il y fut nommé bibliothécaire. Il quitta cet emploi en 1857 pour devenir conservateur et secrétaire de la Galerie nationale, qui venait d'être réorganisée. On a de lui : *Histoire de la peinture ancienne et moderne* (1847, 2 vol. in-12); *l'Exposition universelle de l'industrie en 1851* (1851, in-40); *Rapport sur la disposition et le caractère des collections artistiques françaises*, etc. (1853); *Catalogue des médailles du département de l'art* (1854, in-80); *Description de la bibliothèque du département de l'art* (1855, in-80); *Catalogue biographique des principaux peintres italiens de la galerie de peinture* (1855, in-80); *Analyse de l'ornement; les Caractères des styles, introduction à l'étude de l'histoire de l'art ornemental* (1856, in-80); *Catalogue descriptif et historique des tableaux de l'école anglaise dans la Galerie nationale* (1857); *Quelques notes sur la vie et sur l'époque de Hans Holbein* (1867), etc. Il a, en outre, donné des éditions des *Leçons sur la peinture par les académiciens royaux Barry, Opie et Russell*, avec une introduction et des notes (1648) et des *Anecdotes de Walpole sur la peinture en Angleterre* (1849, 3 vol. in-80), et collaboré à différents recueils périodiques et ouvrages encyclopédiques, tels que le *Journal de l'art*, la *Penny Cyclopædia*, le *Dictionnaire d'antiquités grecques et romaines* de Taylor et Walton et l'*English Cyclopædia* de Knight. C'est lui qui a rédigé la plupart des biographies des peintres anciens et beaucoup de celles des peintres modernes qui se trouvent dans ce dernier ouvrage.

WORONICZ (Jean-Paul), prêtre et poète polonais, né en 1757, mort en 1829. Élevé dans un séminaire de jésuites, il entra fort jeune dans leur ordre et, après sa suppression en 1772, passa dans la Société des missionnaires. Il était devenu doyen de Lemberg, lorsque eut lieu le dernier partage de la Pologne (1795); il se retira à cette époque dans la petite ville de Kazimierz, où il remplit les fonctions de curé et où il se trouva en relation avec la princesse Isabelle Czartoryska, qui habitait à Pulawy, dans les environs de Kazimierz. Ce fut alors qu'inspiré à la fois par la société de cette femme d'é-

lite, ainsi que par le magnifique paysage, au milieu duquel il vivait, Woronicz écrivit son poème intitulé *Sibylla*, qui a pour sujet le temple de la Sibylla, à Pulawy, et qui est regardé comme le plus beau modèle de poésie descriptive que possède la langue polonaise. A l'établissement du grand-duché de Varsovie en 1808, il devint membre du conseil et doyen du chapitre de cette ville; grâce à l'influence de la famille Czartoryski, l'empereur Alexandre le nomma, en 1815, évêque de Cracovie, et, douze ans plus tard, Nicolas l'éleva à la dignité d'archevêque de Varsovie et de primat de Pologne. Outre *Sibylla*, on a encore de lui d'autres poésies, dont l'une, la *Diète de Wislica*, bien que n'étant qu'un simple fragment d'une œuvre qui devait être un poème épique, est préférée par quelques appréciateurs à ses productions antérieures. Ses œuvres en prose ne sont pas moins remarquables, ses sermons surtout, que Lach Szymra a mis sur la même ligne que ceux de Herder. Ils ont été publiés à Cracovie (1829, in-80).

WORONTZOF, Pour les membres de cette famille, v. **WORONTZOF**.

WORSAAE (Jeni-Jacob-Asmussen), archéologue danois, né à Veile (Jutland) en 1821. Il suivit, de 1834 à 1836, les cours du gymnase d'Ålborg, puis, de 1836 à 1838, ceux de l'école secondaire de Copenhague, qui jouissait à cette époque d'une grande réputation. Il commença ensuite des études de théologie et de droit, auxquelles il renoua bientôt pour se consacrer à l'histoire et à l'archéologie. Après avoir été jusqu'en 1843 employé adjoint au musée royal de Copenhague; il fit plusieurs excursions en Danemark, en Suède et en Norvège et en publia les résultats dans un de ses ouvrages les plus intéressants, qui a pour titre *Runamo et la bataille de Bravalla* (Copenhague, 1844, in-40). En 1845, il se rendit en Allemagne et y recueillit les matériaux de ses remarques sur les *Antiquités nationales en Allemagne* (Copenhague, 1846). Il passa les années 1846 et 1847 en Angleterre, en Écosse et en Irlande, s'occupant surtout d'y rechercher les traces de l'ancienne domination danoise et norvégienne. Ce fut dans le même but qu'il parcourut, en 1851 et 1852, la Normandie et la Bretagne, puis la France centrale et de nouveau l'Angleterre. En 1854, il se rendit par l'Allemagne et la Lombardie à Naples et à Rome, d'où il revint par le Piémont, la Savoie et la France, dans l'intervalle, il avait été nommé (1847) inspecteur de tous les monuments archéologiques du royaume de Danemark, dont il devint directeur en 1861. A son retour d'Italie, il fut nommé professeur d'archéologie nationale à l'université de Copenhague et occupa cette chaire jusqu'en 1865. Depuis cette époque, il est directeur du musée d'antiquités scandinaves, du musée ethnographique et des collections chronologiques du château de Rosenbourg. Il a publié sur les antiquités et l'histoire ancienne du nord de l'Europe un grand nombre de travaux d'une érudition remarquable, mais où il défend trop souvent, surtout au détriment des Allemands, les intérêts scandinaves. Nous citerons comme les plus remarquables : *Danmarks Æltdid* (Copenhague, 1843; traduit en allemand, 1844, et en anglais, 1849); *Blekingste Mindesmarker fra Hedenold* (Copenhague, 1846); *Minder om de Danske og Nordmændene i England, Skotland og Irland* (Copenhague, 1852); *Alföldninger fra det Kongelige Museum for nordiske Oldsager* (Copenhague, 1854); *Den Danske Erobring af England og Normandiet* (Copenhague, 1863); *Om Slesvigs eller Sønderjyllands Oldtidsminder* (Copenhague, 1865), etc. Parmi ses opuscules, ceux qui ont le plus d'intérêt sont : *Danverke* (Copenhague, 1848); *Jyllands Danshed* (Copenhague, 1850), traduit en allemand par Schorn, sous ce titre : *Protestation d'un Jutlandais contre le nouveau droit public allemand de Jacob Grimm* (Copenhague, 1850); *Om en forhistorisk Saakaldet tyske Befolkning i Danmark* (Copenhague, 1849); *Om Danmarks tidligste Bebyggelse* (Copenhague, 1861); *Den Jydske Havør og dens Fortidsminder* (Copenhague, 1864), etc. M. Worsaae a, en outre, fourni un grand nombre de mémoires aux différentes revues historiques et archéologiques de la Scandinavie.

WORSLEY, village et paroisse d'Angleterre, comté de Lancashire, à 10 kilom. N.-O. de Manchester; 10,000 hab. Mines considérables de houille.

WORSLEY (sir Richard), historien et archéologue anglais, né dans l'île de Wight en 1751, mort en 1805. Il passa une grande partie de sa jeunesse sur le continent et demeura longtemps à Rome, où il fit l'acquisition d'un grand nombre de sculptures et d'autres œuvres de l'art ancien. De retour en Angleterre, il fut envoyé au Parlement par le bourg de Newport et devint plus tard contrôleur de la maison royale de George III, puis gouverneur de l'île de Wight. On a de lui une *Histoire de l'île de Wight* (Londres, 1781, in-40) et un *Musæum Worsletianum ou Collection de bas-reliefs, de bustes, de statues et de pierres précieuses, avec des vues de localités du Levant*, etc. (Londres, 1794-1803, 2 vol. in-fol.). Ce dernier ouvrage, dans la composition duquel l'auteur fut aidé

par Ennio Quirinio Visconti, fut regardé, lors de sa publication, comme l'une des plus belles productions de l'art typographique anglais.

WORSLEY (Henri), général anglais, né dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, mort en 1841. Il prit part à la campagne de Hollande (1799) et à la guerre d'Irlande (1803), partit, en 1804, pour l'Amérique, où il servit jusqu'en 1808, et, de retour en Angleterre, il fut appelé à faire partie de l'armée envoyée en Hollande. Il assista au siège de Flushing, fut promu major après l'évacuation de Walcheren et, de là, fut envoyé en Espagne, puis en Portugal. Promu lieutenant-colonel après la bataille de Vittoria, il assista à celle des Pyrénées, ainsi qu'à tous les engagements qui précédèrent la bataille de Toulouse, et après cette dernière fut appelé au commandement des troupes cantonnées à Madras; mais l'état de sa santé le força à revenir en Europe, au moment où il allait exécuter une expédition contre les rajahs du Peshawar et de quelques autres États tributaires de la Grande-Bretagne. A son retour, il fut nommé commandant du château de Yarmouth, dans l'île de Wight.

WORTH, bourg de Bavière, cercle de la Franconie-Moyenne, district et près de Nuremberg; 2,800 hab. Fabrication importante de papiers et de produits chimiques. Commerce de bestiaux et céréales.

WORTHING, ville d'Angleterre, comté de Sussex, sur la Manche, à 20 kilom. O. de Brighton; 7,900 hab. Bains de mer; pêche du maquereau et du hareng; cabotage. Worthing n'était encore, à la fin du siècle dernier, qu'un village sans importance, lorsque le séjour de la princesse Amélie vint donner une vogue subite à ses bords de mer et en fit une station à la mode. Aujourd'hui, la ville partage avec Brighton et Weymouth les faveurs de la haute aristocratie. La plage de Worthing est très-douce. Une esplanade fictive remplace devant l'établissement de bains des falaises absentes. Enfin, en 1862, on a inauguré une curieuse jetée en fer, insuffisante pour la navigation sérieuse, mais constituant une promenade agréable. Aux environs se trouve Sompthing, qui possède une des rares églises authentiquement antérieures à l'an 1000.

WORTHINGTON (Thomas), théologien catholique anglais, né dans le comté de Lancashire vers le milieu du XVI^e siècle, mort vers 1626. Il fut élevé au collège des Anglais de Douai, fut ordonné prêtre à Reims et revint alors en Angleterre, avec mission d'y travailler au rétablissement du catholicisme. Arrêté en 1584, il subit une dure captivité et fut condamné à la déportation. Il habita successivement l'Allemagne et les Pays-Bas, devint aumônier dans l'armée de Philippe II et, au commencement du règne de Jacques I^{er}, revint en Angleterre avec le titre de protonotaire apostolique et d'assistant de l'archidiacre d'Angleterre. On a de lui : *Catalogus martyrum in Anglia ab anno 1570 usque ad annum 1612*; *De mysteriis rosarii* (1610); *l'Ancore de la doctrine chrétienne*, l'*Ancien Testament*, traduit en anglais, avec des notes; un *Traité*, dans lequel il rétablit les passages des saints Pères altérés par Whyte (1615), etc.

WORTHINGTON (William), théologien anglais, né dans le comté de Merioneth en 1703, mort en 1778. Il exerça dans diverses paroisses les fonctions du ministère sacré et devint, en dernier lieu, chanoine de Saint-Asaph et d'York. On a de lui, entre autres écrits : *Essai sur la rédemption du genre humain* (Londres, 1743, in-80); les *Preuves du christianisme déduites des faits et du témoignage des sens* (1769, 2 vol. in-80); *Théorie biblique de la terre dans toutes ses révolutions et dans toutes les périodes de son existence* (1773, in-80); *Irenicum ou Considérations sur l'importance de l'unité dans l'Eglise du Christ pour apaiser nos malheureuses divisions* (1775, in-80); *Recherche impartiale sur les démoniaques de l'Evangile* (1777, in-80).

WORTHITE s. f. (vor-ti-te). Minér. Silicate hydraté de magnésie.

WORTLEY-MONTAGUE (lady), dame anglaise. V. **MONTAGUE**.

WORTLEY-STUART (Emmeline), femme de lettres anglaise. V. **STUART-WORTLEY**.

WORTZISCHECK (Jean-Hugues), compositeur allemand, né à Wamberg (Bohême) en 1791, mort en 1825. Il étudia la composition à Prague sous la direction de Tomaschek, obtint ensuite un emploi au ministère de la marine à Vienne et y renoua en 1823 pour devenir organiste de la cour. Il mourut deux ans plus tard, à la fleur de l'âge. Il a laissé, entre autres compositions : *Rhapsodies pour le piano-forte*; plusieurs *Rondeaux* pour piano et autres instruments; des *Variations*, des *Symphonies*, des *Chœurs*, etc.

WOTIAKE ou **VOTIAKE** adj. (vo-ti-a-ke). Linguist. Se dit d'une des langues permianes. V. **PERMIEN**.

WOTTAWA, rivière de l'empire d'Autriche, dans la Bohême. Elle prend sa source au versant oriental du Böhmerwald, près du village de Pisenstein, coule au S.-E., puis au N.-E., baigne Pisek et se jette dans la Moldau, après un cours de 115 kilom.

WOTTON, bourg et paroisse d'Angleterre, comté et à 31 kilom. S.-O. de Gloucester; 6,000 hab. Fabrication de draps et lainage autrefois très-active, mais actuellement bien déchu.

WOTTON (Edouard), médecin anglais, né à Oxford en 1492, mort en 1555. Il fit ses études à l'université de sa ville natale, y devint professeur de grec en 1513, partit en 1520 pour l'Italie, se fit recevoir trois ans plus tard docteur en médecine à l'université de Padoue et, ayant pris le même grade à Oxford en 1525, devint membre du collège des médecins de Londres; il fut nommé, dans la suite, médecin de Henri VIII. Il s'occupa avec beaucoup de zèle de l'étude de l'histoire naturelle et publia à Paris, en 1552, un traité *De differentiis animalium*, dont Gesner a fait un grand éloge, et qui est surtout précieux comme tableau des connaissances que l'on possédait à cette époque en histoire naturelle. Il avait aussi commencé un *Theatrum insectorum*, que Mouflet publia beaucoup plus tard (Londres, 1634, in-fol.).

WOTTON (Henri), diplomate anglais, né à Boughton-Hall (comté de Kent) en 1568, mort en 1639. Après avoir acquis à l'école de Winchester et à l'université d'Oxford de solides connaissances en droit, en mathématiques et dans les sciences naturelles, il fréquenta pendant neuf ans les écoles savantes de la France, de l'Allemagne et de l'Italie, se lia à Genève avec le vieux Théodore de Bèze et avec Isaac Casaubon et, à son retour en Angleterre, devint l'un des secrétaires du comte d'Essex. Pendant le procès de haute trahison de ce favori d'Elisabeth, il jugea prudent de quitter l'Angleterre, s'embarqua à Douvres pour la France et se rendit de là à Florence, où il écrivit un ouvrage qui ne fut publié qu'après sa mort, en 1657, sous ce titre : *L'Etat du christianisme offrant une révélation parfaite et exacte de plusieurs intrigues politiques et des secrets mystères d'Etat pratiqués dans plusieurs cours d'Europe*. Pendant son séjour à Florence, le grand-duc de Toscane, Ferdinand I^{er}, intercepta des lettres relatives à un complot contre la vie de Jacques VI, roi d'Ecosse, et, d'après le conseil d'un de ses secrétaires, qui était l'ami de Wotton, consentit à se servir de ce dernier pour donner au roi connaissance de l'attentat qui se préparait contre lui. Wotton s'acquitta de cette mission avec succès et, lorsque Jacques eut succédé à Elisabeth sur le trône d'Angleterre, il reçut de ce prince le titre de chevalier. Le même roi l'envoya en 1604, comme ambassadeur, à Venise et lui confia plus tard d'autres missions en Italie, en Allemagne et en Hollande. En passant à Augsbourg lors de son voyage à Venise, Wotton écrivit sur l'album d'un de ses amis cette pensée : *« Legatus est vir bonus peregrinus ad mentendum reipublice causa »* (Un ambassadeur est un homme de bien envoyé à l'étranger pour mentir dans l'intérêt de son pays). A huit ans plus tard, cet album tomba entre les mains de Scloppius, l'un des ennemis les plus acharnés du roi Jacques; il publia cette sentence dans un ouvrage dirigé contre ce prince, en disant que c'était l'un des principes de la religion professée par lui. Le roi crut dans le fait que Wotton l'avait désigné comme l'inspirateur de cette pensée, et, malgré tout ce que fit ce dernier pour expliquer le sens purement plaisant qu'il avait entendu y attacher, le rancuneux monarque lui retira sa faveur. Il ne la lui rendit que plus tard et lui confia de nouvelles missions en Hollande (1615), à Venise (1616) et près du duc de Savoie (1619) et de l'électeur palatin. En 1623, Wotton fut nommé directeur du collège d'Eton et, jusqu'à sa mort, il ne cessa de s'occuper de cet établissement, qu'il sut élever à l'état le plus florissant. Sur le désir de Charles I^{er}, il avait commencé à écrire une histoire d'Angleterre, mais il ne la termina pas. Ses œuvres principales ont été recueillies par Isaac Walton, sous le titre de *Reliquiæ Wottonianæ* (Londres, 1651), plusieurs fois rééditées, avec additions, en 1685 en dernier lieu. On remarque dans ce recueil les ouvrages suivants, dont la plupart avaient déjà été publiés séparément : *Éléments d'architecture*, traité tenu longtemps en haute estime; *Revue philosophique de l'éducation ou Architecture morale*; *Caractères de quelques-uns des rois anglais*; *Parallèles entre le comte d'Essex et Villiers, duc de Buckingham*; *Esquisse de la vie et de la mort du duc de Buckingham*; des *Méditations religieuses*; un grand nombre de *Lettres* et de pièces de poésie, etc.

WOTTON (Guillaume), archéologue anglais, né à Wrentham (comté de Suffolk) en 1666, mort en 1726. Il montra, tout enfant, de rares dispositions pour apprendre les langues. Il n'avait pas encore atteint sa douzième année lorsqu'il fut admis à l'école de Catherine-Hall, à Cambridge, où il fit de rapides progrès, non-seulement dans les langues orientales, mais encore dans la philosophie, les mathématiques, l'histoire et la géographie. Il possédait une mémoire prodigieuse, ainsi qu'il le prouva en répétant un jour, mot pour mot, un sermon qu'il avait entendu prononcer par l'évêque de Saint-Asaph. Après avoir pris ses grades en théologie, il devint, en 1691, chapelain du comte de Nottingham, alors ministre, qui lui donna, deux ans plus tard, une cure dans le comté de Buckingham.

Ce fut en 1694 que Wotton publia le premier de ses ouvrages, qui en est, en même temps, le plus remarquable : les *Reflexions sur l'érudition ancienne et moderne*. Il y défendait la supériorité des anciens, en réponse à sir William Temple, qui, dans un de ses *Essais*, publié peu de temps auparavant, avait adopté l'opinion opposée en répondant à son tour au *Parallèle des anciens et des modernes* de Perrault. L'ouvrage de Wotton fit d'autant plus de bruit qu'il donna lieu à celui de Swift, ami de Temple, intitulé la *Bataille des livres*, et qu'il fit naître, en outre, la grande polémique sur les *Épîtres de Phalaris*. L'authenticité de ces épîtres, soutenue par Temple, était niée par Wotton, et ce fut dans un appendice à la seconde édition des *Reflexions* (1697) que Bentley publia les premiers extraits de la fameuse dissertation où il prouvait la falsification de ces épîtres. Wotton était plus distingué par la variété et l'étendue de ses connaissances que par la profondeur de son érudition, et, de tous les autres ouvrages qu'il publia, le seul qui ait encore quelque valeur est son *Examen du Trésor archéologique des anciennes langues du Nord de l'Europe* (1708; 1735, 2e édit.). Son édition des anciennes lois gaéliques, avec traduction latine, qui ne parut qu'après sa mort, sous le titre de *Cisreithjeu Hywell Ddo, ac erail, seu leges Wallicæ ecclesiasticæ et civiles Hæli boni et aliorum Walliæ principum* (1730, in-fol.), est inférieure à celle qui fut publiée en 1841 par la commission des archives. Il avait acquis du gaélique une connaissance assez approfondie pour pouvoir prêcher en cette langue.

WOUAIE s. f. (ou-è). Bot. Genre de palmiers.

WOUËDE s. m. (ou-è-de). Bot. Syn. de QUÉDE.

WOU-HÉOU ou WOU-HOUANG-HÉOU, impératrice de la Chine, née à Thaï-yuan, dans le Chan-si, en 623, morte en 705. Son nom de famille était Wou-TCHAO; son père était commandant des troupes de Hou-kouang. Placée comme demoiselle de compagnie auprès de l'empereur Tai-tsong, qui venait de perdre l'impératrice (636), elle séduisit ce prince par sa beauté et plus encore l'héritier présomptif du trône, le jeune Kao-tsong. A la mort de l'empereur (649), elle fut enfermée dans un couvent, avec toutes les autres filles de la cour, pour y finir sa vie, suivant l'étiquette; mais Kao-tsong eut l'occasion de l'y voir et laissa éclater ses regrets de l'avoir perdue. La nouvelle impératrice, femme peu jalouse, la fit venir au palais sous prétexte de la prendre à son service, et Kao-tsong, ne pouvant résister à la violence de son amour, lui donna le titre de *tchao-i* ou favorite. Wou-tchao commença par se débarrasser d'une rivale, Chou-fei, qui avait déjà un enfant de l'empereur; puis supplanta l'impératrice elle-même. Etant accouchée d'un enfant, elle le tua et désigna l'impératrice comme ayant commandé ce meurtre; c'en fut assez pour faire répudier la malheureuse par le crédule empereur; peu de temps après, Wou-tchao, épousée solennellement, eut le titre de houang-héou ou impératrice. Son premier acte de pouvoir fut de faire étrangler l'épouse répudiée et l'ancienne favorite, Chou-fei. Elle gouverna l'empire, sous le nom du débonnaire Kao-tsong, jusqu'à la mort de celui-ci (683). A cette date, un fils qu'elle avait de l'empereur, Tchoung-tsong, fut élevé au trône; elle le déposa l'année même et prit le titre de houang-tai-heou, c'est-à-dire de grande impératrice auguste; des révoltes furent suscitées par cette usurpation, mais elle les comprima avec cruauté, osa même célébrer le sacrifice du soleil, ce qui était sans exemple (688), et gouverna avec la plus grande fermeté. Elle voulait éloigner définitivement son fils du trône et fonder une dynastie nouvelle, la dynastie des Tchéou, en désignant comme prince héréditaire un de ses neveux. Une révolution de palais éclata, et elle fut forcée de désigner comme héritier son fils, Tchoung-tsong, qu'elle dut rappeler. Toutefois, elle ne se pressait pas de résigner le pouvoir entre ses mains; une seconde révolution l'y obligea (705). Confinée dans un des palais royaux, elle mourut peu de temps après.

WOUËN, village et commune de Belgique, province de la Flandre occidentale, arrond. de Furnes, canton et à 4 kilom. S. de Dixmude, sur l'Yser; 3,034 hab. Tanneries, corderie.

WOUË-FÉIQUE s. m. (ou-re-fé-i-ke). Ornith. Espèce de canard de Madagascar.

WOURWAYRI s. m. (our-ou-ri). Orthographe véritable du mot dont nous avons fait HOUVRARI.

WOU-TCHANG, ville de l'empire chinois, dans la Chine propre, province de Hou-pé, dont elle est le chef-lieu, au S.-O. de Pékin, sur le Yang-tsé-kiang, par 30° 34' de latit. N. et 111° 20' de longit. E.; 600,000 hab. C'est une des plus importantes et des plus riches cités de la Chine; le port qu'elle a sur le Yang-tsé-kiang est toujours couvert d'une quantité de barques et de petits navires; il s'y fait un immense commerce de thé et de papier de bambou. Dans les montagnes

voisines, on trouve du cristal de qualité supérieure.

WOUTERS (François), peintre flamand, né à Lierre en 1614, mort assassiné en 1659. Il étudia la peinture sous Rubens et s'adonna au genre historique et au paysage. Ses grandes toiles sont moins estimées que ses paysages, qu'il animait ordinairement par de petites figures de nymphes, de satyres, etc. Il fut quelque temps peintre de l'empereur Ferdinand II, puis du prince de Galles. De retour dans sa patrie, il fut nommé directeur de l'Académie d'Anvers et périt d'un coup de pistolet tiré par une main restée inconnue. On possède de lui un *Saint Joseph en lecture* et un *Saint Joseph tenant un lis à la main* (musée de Vienne).

WOUTERS (Cornélie). V. WASSE.

WOU-WANG, empereur chinois, le premier de la dynastie des Tchéou, né l'an 1169 avant notre ère, mort l'an 1116. Il hérita de son père Wen-wang le royaume de Tchéou, qui déjà formait la plus grande partie de l'empire, se mit à la tête des grands révoltés, renversa l'empereur Chéou-sin, fut couronné à sa place et partagea la Chine en grands fiefs qu'il distribua aux princes et aux chefs militaires. Il fut en quelque sorte le fondateur du système féodal en ce pays.

WOUWERMAN (Philippe), l'un des plus habiles peintres de l'école hollandaise, né à Harlem en 1620, mort en 1668. Il fut d'abord instruit dans l'art du dessin par son père, Paul Wouwerman, peintre d'histoire médiocre, et travailla ensuite sous la direction de l'éminent paysagiste Wynants. Il fut, sans nul doute, très-redevable à ce dernier maître, comme l'attestent les fonds de beaucoup de ses tableaux; on dit qu'il reçut aussi des leçons de Pieter Verbeek, peintre d'animaux; mais le modèle qui l'attira le plus et qu'il s'efforça d'imiter fut Pieter van Laar, surnommé le Bamboche, qui jouissait alors d'une grande réputation pour ses petits tableaux de genre. Il ne tarda pas à égaler ce modèle. Le biographe hollandais Campo Weyerman, qui brille plus par l'humour que par la véridité, a raconté qu'un marchand de tableaux, nommé Jean de Wet, irrité de ce que Van Laar avait refusé de lui céder une de ses peintures pour 200 florins, commanda à Wouwerman, qui n'était pas encore sorti de l'obscurité, une composition du même genre; le jeune artiste s'étant acquitté de ce travail avec le plus grand bonheur, de Wet entraîna dans son atelier les amateurs de la ville pour leur montrer son ouvrage, qu'il eut grand soin d'exalter. « De Wet joua si magistralement son rôle de marchand de tableaux, ajoute Weyerman, que Van Laar en mourut de dépit. A peine le vindicatif personnage eut-il appris la descente de sa victime au royaume des ombres, qu'il courut à la maison mortuaire, où il s'empara, pour une modique somme, de tous les croquis et dessins, ainsi que des gravures de ce peintre, pour les revendre à Wouwerman, qui sut tirer merveilleusement parti de ces trésors artistiques. Or, Wouwerman, à son lit de mort, fit livrer aux flammes tous ces dessins et croquis, et nous ne pouvons presque pas douter que ce ne fût pour détruire les traces du plagiat commis à l'égard du pauvre Bamboche. » Descamps a refuté cette anecdote, injurieuse pour la mémoire de Wouwerman. Ce qui est certain, c'est que celui-ci fit une étude très-attentive des œuvres de P. van Laar et traita d'abord les mêmes sujets que lui; il n'hésita même pas à emprunter certains motifs que ce maître avait rapportés d'Italie, où lui-même ne mit jamais les pieds. Au reste, il déploya par la suite une variété de composition et une habileté d'exécution qui le placent fort au-dessus du Bamboche. C'est ce que Weyerman reconnaît lui-même lorsque, dans un accès d'enthousiasme, il appelle Wouwerman « un diamant radieux attaché à la couronne de la Peinture. » Il développe en ces termes les motifs de son admiration : « Nous qui avons vu des tableaux de cet artiste par centaines, nous n'avons jamais pu comprendre comment une seule main d'homme a pu exécuter tant d'œuvres toutes différentes de composition. En effet, nous voyons des chasses, des arènes, des batailles, des pillages, des attaques de brigands, des marchés aux chevaux; et le même sujet, Wouwerman le peint cent fois, et chaque fois en le variant, tant pour la composition que pour la couleur. L'une de ses œuvres ne ressemble jamais à l'autre sans aucun rapport. Les avant-plans, les arbres, les ciels, tout en un mot diffère d'un tableau à l'autre, et cependant tout est beau, magnifique. Disons ensuite que ce grand Philippe Wouwerman traitait ses sujets avec tant d'esprit et d'une manière si naturelle, qu'au premier coup d'œil on saisit ce que ses tableaux veulent dire. Il possédait tellement l'art d'exprimer les passions, qu'on croirait qu'il était journellement témoin oculaire des scènes qu'il représentait. Ainsi, par exemple, dans les tableaux où il peint des pillages à main armée, il exprime avec tant de force et de vérité la fureur meurtrière des soldats et la terreur mortelle des paysans surpris, que l'âme du spectateur, émue par la souffrance de ces malheureux, prend aussitôt parti pour eux. Wouwerman ne donna pas moins de preuves de son sain

jugement par une sage disposition de ses œuvres et par l'art avec lequel il variait et partageait ses lumières et ses ombres, de manière à les faire valoir les unes par les autres. En un mot, Wouwerman possédait un certain je ne sais quoi que nous n'avons plus rencontré chez aucun peintre de son genre. » Sans partager l'enthousiasme du biographe hollandais, le savant connaisseur Waagen a rendu pleine justice aux qualités de Wouwerman : « Ses compositions, dit-il, révèlent invariablement un sentiment délicat du pittoresque. Ses figures et ses animaux sont dessinés avec beaucoup d'art et d'animation, quoique dans sa seconde et sa troisième manière les chevaux prennent un caractère assez monotone. L'aspect général de ses œuvres est d'un velouté extraordinaire; il joint une extrême finesse de touche à une délicatesse et une énergie rares. Le nombre prodigieux de ses œuvres, produites dans le courant d'une vie assez courte, prouve à la fois son activité et sa facilité au travail. Ses tableaux, comme il est facile de le comprendre, diffèrent beaucoup de valeur; ils fatiguent par la trop fréquente répétition d'événements sans importance. Mais il y en a toujours un grand nombre qui frappent, non-seulement par la haute perfection de certaines parties, mais aussi par une énergie dramatique tout à fait extraordinaire. Dans cette catégorie rentrent ses combats de cavaliers, de soldats et de paysans, et ses attaques de brigands. Ses tableaux diffèrent beaucoup aussi selon l'époque où ils ont été peints. » Waagen distingue trois manières dans les tableaux de Wouwerman. Ceux de la première manière offrent un ton brun et chaud, une race de chevaux massifs et des types d'un dessin anguleux, qui rappellent le Bamboche. Les meilleurs spécimens de cette catégorie sont : *L'Annonce aux bergers*, la *Prédication de saint Jean-Baptiste* et le *Combat sur un pont*, de la galerie de Dresde; la *Chasse au cerf*, du musée de l'Ermitage, et la *Vente du poisson sur la plage de Scheveningue*, de la galerie de Dulwich College. La seconde manière accuse encore un coloris chaud, mais plus clair et plus brillant; les chevaux ont des proportions plus sveltes, la touche est plus ferme et en même temps extrêmement fondue. A cette période appartiennent, entre autres chefs-d'œuvre : la grande *Bataille* et le *Chariot de foin* (ou les *Foins*), du musée de La Haye; un *Combat de cavaliers*, daté de 1656, et deux paysages d'une finesse exquise, où l'on voit une *Dame à cheval avec un faucon* et un *Cavalier monté sur un cheval blanc*, au musée de l'Ermitage; l'*Ecurie d'une hôtellerie* et l'*Embrasement du moulin* (gravé sous ce titre par Moyreau), au musée de Dresde; un *Choc de cavalerie* (n° 573) et le *Départ pour la chasse*, au Louvre. Dans sa troisième manière, qu'il n'adopta qu'après 1660, Ph. Wouwerman échange son ton chaud contre une gamme argentine très-séduisante; à cette époque encore, il conserve sa touche fine et moelleuse. D'excellents exemplaires de cette dernière période sont : la *Chasse au léopard*, du musée d'Amsterdam; la *Chasse au cerf* (n° 569) et le *Bœuf gras en Hollande* (n° 565), au Louvre; une autre *Chasse au cerf*, au musée de Dresde; une troisième *Chasse au cerf* et deux superbes pendants, la *Bataille de Nordlingen* et le *Pillage d'un village par des soldats*, à la pinacothèque de Munich; deux *Vues de dunes*, à l'Ermitage; la *Ferme au colonnier*, dans la galerie de lord Ashburton.

On ne sait presque rien de la vie de Philippe Wouwerman; les biographes hollandais Houbraeken et Weyerman ont rapporté quelques anecdotes que les biographes des autres pays, notamment d'Argenville et Descamps chez nous, ont accueillies avec une excessive crédulité. On a dit, par exemple, que Wouwerman ne sortit jamais de Harlem; or, il suffit de voir les paysages pittoresques qui servent de fond à la plupart de ses tableaux pour être assuré du contraire car on ne saurait admettre que ce soit de *chic* qu'il a peint ces montagnes, ces ravins, ces cascades, ces ruines, ces bords de mer si justes de ton et si vrais d'aspect. Ce qui a pu faire supposer qu'il passa sa vie confinée dans son atelier, c'est le nombre considérable des œuvres qu'on lui attribue. Smith en a décrit près de huit cents, et nous pourrions en citer plus de deux cents autres qui figurent sous son nom dans des galeries publiques ou musées. Or, Philippe Wouwerman n'était âgé que de quarante-huit ans lorsqu'il mourut. Il se pourrait fort bien que, parmi tant de tableaux qui passent pour être de sa main, beaucoup eussent été exécutés par ses frères Pieter et Jean, les imitateurs de son style.

Le musée de Dresde et celui de Saint-Petersbourg sont particulièrement riches en tableaux de Ph. Wouwerman; le premier en compte soixante-quatre, et le second plus de cinquante. Outre ceux que nous avons déjà signalés, nous citerons : à Dresde, la *Grotte du maréchal*, le *Pot au lait*, le *Pillage des reîtres*, l'*Année des capucins*, le *Quartier général de l'armée hollandaise*, les *Attaques à la foire*, la *Cascade*, la *Chasse à l'italienne*, le *Débarquement d'équipage*, qui ont été gravés sous ces divers titres; plusieurs *Départs pour la chasse*, le *Départ de l'hôtellerie*, un *Duel au pistolet entre deux cavaliers*, une *Haute de cavaliers*; à Saint-

Pétersbourg, les *Voituriers*, l'*Attaque de troupes légères*, la *Garde avancée de uhlans*, les *Relais flamands*, la *Course de chat*, les *Marchands forains*, le *Départ pour la chasse à l'oiseau*, qui sont connus par des estampes portant ces titres; Le Louvre a quatorze tableaux, y compris celui des *Pélerins*, qui a été légué par M. La Caze; nous avons déjà mentionné les meilleurs; les autres sont : le *Pont de bois sur le torrent*, le *Manège*, des *Paysans conduisant une charrette*, une *Halte de chasseurs devant une hôtellerie*, une *Halte de militaires*, une *Halte de cavaliers près d'une tente*, un *Choc de cavalerie* (n° 572), le *Départ pour la chasse au vol* ou le *Coup de l'épervier*, un *Intérieur d'écurie*. Des tableaux de médiocre importance se voient dans les musées de Nantes, de Rennes, de Montpellier, de Lyon, de Dijon. Au musée d'Amsterdam, outre la *Chasse aux hérons*, déjà citée, il y a une *Chasse au cerf*, le *Pillage d'un village*, une *Rixe de paysans*, un *Manège*, un *Paysan avec un cheval blanc* et trois paysages; au musée Van der Hoop, l'*Abreuvage* (chef-d'œuvre gravé sous ce titre par Moyreau); au musée de La Haye, outre ceux déjà mentionnés, un *Manège*, une *Partie de chasse*, l'*Arrivée à l'hôtellerie*, une *Partie de l'hôtellerie*; au musée de Rotterdam, un *Pillage*, une *Halte de cavaliers*, un *Camp*; au musée d'Anvers, deux *Halles de cavaliers*; au musée de Bruxelles, le *Départ pour la chasse* et un *Épisode de chasse*; dans la galerie d'Arenberg, les *Laitiers*, les *Mauvaises de la guerre*, une *Halte militaire*, la *Pêche*, deux *Chasses* et deux paysages; dans la galerie de Hesse-Cassel, une *Bataille*, une *Chasse*, une *Halte de chasseurs* et plusieurs autres compositions; à la pinacothèque de Munich, un *Cavalier descendu de cheval près d'un pont*, une *Halte* et plusieurs autres tableaux; au Belvédère, à Vienne, le *Manège*, la *Moisson*, un *Retour de chasse*, des *Brigands attaquant des voyageurs*; au musée de Madrid, le *Nepos des chasseurs*, la *Chasse au lièvre* et deux *Parties de chasse*; au palais de Buckingham, à Londres, le *Coup de pistolet*, l'un des plus beaux ouvrages du maître; dans la collection Halford, la *Course au hareng*, œuvre également célèbre, etc.

L'espace nous manque pour donner les titres des tableaux de Wouwerman qui figurent dans d'autres collections célèbres. Ce maître est un de ceux dont les productions n'ont jamais cessé d'être recherchées et payées très-cher par les amateurs; il nous suffira de citer quelques prix : le *Marché aux chevaux* a été vendu 14,500 francs à la vente Guignat, en 1768, 16,150 francs à la vente Rollet (1801), 35,000 francs à la vente de la duchesse de Berry en 1837, 80,000 francs par lord Hertford à la vente Mecklenbourg en 1856; l'*Abreuvage*, 20,000 francs à la vente Bouvemaizon en 1827; une *Chasse au cerf*, 16,700 francs à la vente de Julienne en 1776, et 20,700 francs à la vente Choiseul en 1772; la *Course au hareng*, 12,000 francs à la vente Randon de Boisse en 1777, et 14,000 francs à la vente de la duchesse de Berry en 1837; la *Ferme au colombier*, 30,700 francs à la vente Choiseul-Praslin en 1793; l'*Épion*, 35,000 francs à la vente Perréaux, en 1841; une *Halte de cavaliers*, 50,000 fr., un *Paysage sablonneux*, 30,000 francs à la vente Patureau en 1857; la *Chasse au faucon*, 18,800 francs à la vente Piérard en 1860; le *Débarquement des marchandises*, 40,700 francs à la vente Meffre en 1863, etc. A propos de l'élevation de ces prix, W. Bürger, un des plus fins appréciateurs de l'école hollandaise, a fait les réflexions suivantes : « Suivant moi, cependant, Wouwerman, malgré toutes ses qualités, n'est pas absolument à la même hauteur que les premiers, les princes de l'école, comme on disait jadis. Duc, soit, ou comte, gentilhomme assurément et de race distinguée, mouvante, adroite, spirituelle. Mais Guy est plus fort que lui; Teelberg et Metz et A. van de Velde ont la naïveté qu'il n'a pas; Jean Steen a la véritable entrain qui lui manque. » Et l'éminent critique ajoute tout aussitôt : « Bah ! toutes ces hiérarchies en peinture ne signifient rien. Chacun a le droit d'adorer ses idoles, de vanter le noble dont il sait compter les quartiers, ou de sympathiser avec des misérables comme Jean Steen et Brouwer. Qui a fait, mieux que Wouwerman, de petits départs pour la chasse, au bas du perron d'un château, les ladies à cheval, faucon au poing, les meutes aboyant entre les pieds des chevaux ? de petites arrivées à l'hôtellerie, de petits chocs de cavaliers ? Personne. Et parmi les artistes qui, après lui et en s'inspirant de lui, ont répété ces sujets, personne ne l'a égalé. Convenons donc que le goût des collectionneurs ne s'égare point sur ce peintre. Si Philips Wouwerman vaut dix fois Van Huchtenburgh, cinquante fois Van der Meulen, pourquoi un tableau de lui ne vaudrait-il pas 10,000 francs, 50,000 francs, 100,000 francs ? » Wouwerman a rarement signé ses œuvres de son nom écrit en toutes lettres; il emploie d'ordinaire un double monogramme, composé de l'initiale de son nom, précédée des deux premières lettres de son prénom avec l'S final de Philips (traduction hollandaise de Philippe) entortillé sur le second jambage de l'H. C'est par erreur que l'on ajoute quelquefois un s au nom de Wouwerman; l'orthographe Wouwermans est encore plus défectueuse. On a

dit que ce maître eut un fils, nommé Paul, auquel il aima mieux inspirer le goût du cloître que celui de la peinture; on ajoute qu'il fit même brûler en sa présence, étant au lit de la mort, une cassette remplie de ses études et de ses dessins et de ceux du Samboche. Ce sont là des contes. D'autre part, des biographes assurent que Paul Wouwerman naquit en 1688, l'année même de la mort de son père, et qu'il fut conduit par sa mère à Anvers, où il étudia la peinture, qu'il travailla avec son oncle Pierre, qu'il finit par se faire chartreux et mourut presque centenaire.

Philippe Wouwerman a gravé une eau-forte datée de 1643 et représentant un *Cheval vu de profil*. Il a été lui-même très-souvent gravé. Vers le milieu du XVIII^e siècle, Jean Moyreau a publié une suite de 89 planches d'après les meilleurs tableaux de Wouwerman qui se trouvaient alors à Paris. Parmi les autres graveurs de ce maître, nous nommerons : J.-Ph. Le Bas, Jean Matthieu, Nicolas Koedeyck, P.-F. Martensie, J. Dancokerts, Cochin, André Laurent, Chedel, P. Aveline, F.-G. Allamet, J.-B. Allen, Ch. Baquoy, Basan, Bartsch, J. Passini, W. von Kobell, Veau, C.-F. Boëtius, Mlle F. de Billy, Patas, P.-F. de Beaumont, A. Chaignier, E. Bovinet, E. Boivin, J. Visscher, Major, Wieth, Duret, Picquenot, R. Strangé, G. Boutats, Elisabeth Cousinet, etc.

Wouwerman a peint quelques tableaux religieux. A ceux du musée de Dresde que nous avons cités, nous ajouterons : la *Conversion de saint Hubert*, datée de 1660 et qui a fait partie de la collection du prince d'Orange; un *Saint Martin partageant son manteau avec un pauvre*, qui a été payé 250 florins à la vente J. de Roore, à La Haye, en 1747; un *Calvaire*, peint pour le comte Wassenaer, etc.

WOUWERMAN (Pierre), peintre hollandais, frère du précédent, né à Harlem en 1625 ou 1626, mort en 1683. Il eut pour maître Philippe, son aîné, et reçut aussi, des leçons, dit-on, du paysagiste R. Roghman. Il travailla pendant quelque temps à Paris, où l'on assure qu'il eut un instant l'intention de se fixer pour toujours. Le Louvre a de lui un très-intéressant tableau, représentant la *Vue de la tour et de la porte de Noie* en 1664. Au musée de Copenhague est une *Vue du pont Neuf pendant le carnaval*. Pierre Wouwerman s'appliqua à imiter la manière de son frère Philippe. « Il s'en approcha à tel point, dit Waagen, qu'on a souvent confondu leurs œuvres. La différence qui l'en sépare consiste en ce que le ton de sa couleur est plus lourd et sa brosse moins libre. » Un tableau qui a été vendu 8,000 francs à la vente Dufresne en 1816, comme étant l'œuvre de Philippe Wouwerman, doit être restitué à Pierre; il représente *Louis XIII passant ses troupes en revue dans les Tuileries*. Parmi les œuvres authentiques de Pierre Wouwerman, nous mentionnerons : le *Siège d'une ville flamande par les Espagnols*, au musée de Berlin; la *Léon d'équitation*, au musée de Bruxelles; la *Prise de la place de Coeverdon* en 1672, au musée d'Amsterdam; un *Camp* et un *Paysage* dans lequel deux enfants jouent avec un chèvre et un chien, au musée de Rotterdam; deux *Batailles*, un *Camp* et des *Vivandières*, au musée de l'Ermitage; une *Halte de chasseurs*, au musée des Offices.

WOUWERMAN (Jean), peintre hollandais, frère des précédents, né à Harlem en 1629, mort en 1666. On ne sait rien de la vie de cet artiste, qui paraît avoir été assez court. Waagen dit qu'il peignait habituellement des vues de canaux, de vastes plaines ou des hivers, qu'il peuplait de personnages et de chevaux : « Son procédé est libre et animé, et son entente de l'ensemble assez remarquable pour rappeler son illustre frère. » M. Villot (*Catalogue du Louvre*) prétend qu'il fut élève de Philippe, ce qui est assez probable. Toutefois, comme l'a fait remarquer W. Bürger, il dut se former surtout d'après la manière de Jean Wynants, avec lequel il présente une étonnante ressemblance de style, et il est permis de penser que l'on a souvent confondu les ouvrages de deux artistes, dont le monogramme est d'ailleurs le même : J et W entrelacés. Le seul tableau qui porte en toutes lettres la signature de J. Wouwerman est une *Vue de dunes*, au musée de Rotterdam. Ce paysage est des plus remarquables. « On y admire, dit Bürger, l'extrême fermeté de la touche et l'énergie de la couleur... Le site représenté prête à cette apparence sauvage, car c'est un simple morceau de terrain montueux, couvert de broussailles, avec du sable par-ci par-là et des plantes drues et courtes. Les habitudes des bords de la mer y reconnaissent le caractère de certaines dunes isolées dans des passages inféquentés. C'est très-mélancolique et presque terrible, d'autant que le ciel aussi est farouche et sombre. Œuvre vaillante, en résumé, et qui cause une profonde impression, du même genre à peu près que le *Buisson* de Ruysdael, au Louvre. » Dans la galerie d'Arenberg, à Bruxelles, est un petit paysage de Jean Wynants, animé par un cavalier.

WOUWOU s. m. (ou-ou). Mamm. Nom vulgaire des gibbons et des orangs, à Java et à Sumatra.

— Encycl. V. GIBBON.

WOWER ou **WOWEREN** (Jean DE), en latin *Wowerius*, philologue allemand, né à Hambourg en 1574, mort en 1612. Il fit ses premières études au collège de sa ville natale, se rendit ensuite à Leyde, où pendant cinq ans il vécut dans l'intimité de J. Scaliger, de Gruter et d'autres savants. Après avoir passé quelques temps à Paris, il partit pour l'Italie, où, quoique protestant, il fut bien accueilli à la cour de Rome et put, grâce à la complaisance du pape, explorer les archives du Vatican. Il y découvrit un grand nombre de documents précieux ainsi que des inscriptions pour Gruter. De retour en Allemagne, il fut nommé, en 1602, conseiller du comte d'Ost-Frise, qui l'envoya en mission d'abord à la cour de La Haye, puis à celle de Jean-Adolphe, duc de Holstein, qui, en 1608, le nomma gouverneur de Gottorp. Il mourut de la pierre à l'âge de trente-huit ans. C'était un homme de beaucoup d'érudition et d'esprit; mais il avait une inconcevable vanité et ne se lassait jamais des louanges, à tel point qu'en mourant il légua 60 écus à chacun de ceux qui feraient son oraison funèbre. Avec un pareil caractère, il s'était fait beaucoup d'ennemis; l'un des plus acharnés fut Lindebrog, qui l'accusa de s'être attribué les travaux de Casaubon et de J. Guillemus. On a de Wower : *De polymathia tractatio integri operis de studiis veterum ἀπομαρτυριον* (Bâle, 1603, in-4°; Leipzig, 1605, in-8°); *Panegyricus Christiano IV, Danica regi, dictus* (Hambourg, 1603, in-8°); *De cognitione veterum novi orbis* (Francfort, 1605, in-8°); *Dies æstiva sive de umbra Pægnion* (Francfort, 1610, in-8°); *Synlogus de græca et latina Bibliorum interpretatione* (Hambourg, 1618, in-18); *Epistolæ centuriæ II* (Hambourg, 1618, in-8°). On doit encore au même auteur des notes fort estimées sur *Pétrone*, sur *l'Ocavius* de Minutius Félix, sur le *De erroribus profanarum religionum* de Julius Firmicus, sur *Apulée*, etc.

WOWER ou **WOWEREN** (Jean DE), en latin *Wowerius*, érudit belge, parent du précédent, né à Anvers en 1576, mort en 1635. Il fit ses études à Louvain, où il eut pour maître Juste-Lipse, qui le prit en grande amitié et qui, à sa mort, l'institua l'un de ses exécuteurs testamentaires. Après avoir employé trois années à visiter la France, l'Espagne, l'Italie et l'Allemagne, il revint, en 1602, à Anvers, y obtint une charge de conseiller et plus tard devint membre du conseil des finances et du conseil de la guerre. Outre des éditions de Tacite et de Sénèque avec les notes de Juste-Lipse, on a de lui : *Eucharisticon J. Lipsio* (Anvers, 1603, 1606, in-4°); *Assertio Lipsiani donarii adversus gelastorum supplantationes* (Anvers, 1607, in-4°), opuscule dans lequel il prend à partie les protestants qui avaient trouvé ridicule les legs que Lipse avait fait de sa robe fourrée à Notre-Dame de Halle, près de Bruxelles; *Panegyricus Austriæ archiducibus Belgicis scriptus* (Anvers, 1609, in-8°); *Vita B. Simonis Valentini sacerdotis* (Anvers, 1612, in-8°); *De consolatione ad P. Rubenium lugentem Philippi fratris mortem* (Anvers, 1615, in-4°).

WOYTISSEK (Antoine-Fabien-Aloys-Jean), compositeur allemand, né à Ratay (Bohême) en 1771, mort après 1820. A huit ans, il entra comme enfant de chœur au couvent de Szawu, où il fit ses études classiques et où il apprit le clavecin et la basse continue. Plus tard, il suivit les cours de l'école normale de Prague, fut instituteur dans plusieurs petites institutions de la Bohême; mais il renonça à l'enseignement public pour suivre le penchant qui l'entraînait vers la musique et se rendit à Prague, où il devint répétiteur de chant et souffleur à l'Opéra italien. En 1802, il fut nommé sous-bibliothécaire de l'université, et, huit ans plus tard, il accepta l'emploi de basse chantante à la cathédrale. Outre une *Messe* solennelle, qui fut exécutée à Strahow en 1813 et qui est vraiment une œuvre de mérite, on a de lui des *Concertos*, des *Cantates*, une cinquantaine de *Chansons* allemandes et bohémienues, des *Dances*; un ballet, le *Déserteur*; enfin plusieurs opéras en langue tchèque, tels que les *Meuniers de Prague* (1792); le *Cousin de Potskal* (1798); le *Garde de nuit de Liebeschau* (1804); la *Licitation des femmes*; la *Victoire de la fidélité*, grand opéra héroïque, exécuté pour le comte Ferd. de Kinsky.

WRABETZ (Joachim), médecin allemand, né à Böhmischbrod (Bohême) en 1740, mort vers la fin du XVIII^e siècle. Entré à Prague en 1762, dans le service militaire de santé, il voyagea en Hongrie, en Italie, en France et en Autriche, séjourna assez longtemps à Vienne, à Paris et à Strasbourg et finit par se fixer à Prague, où il fut nommé professeur de médecine. On a souvent attribué, quoique sans aucun fondement, à Guy de Chaulieu d'avoir amputé les membres en les étranglant au moyen d'un lien fortement serré; c'est à Wrabetz qu'était réservée l'invention de cette méthode, qui se trouve consignée dans l'opuscule qui lui servit de dissertation inaugurale.

WRADSCHA s. m. (vra-dscha). Philol. Dialecte qu'on parle dans les environs d'Agra.

WRANCZY (Antoine), en italien *Veranzio*, en latin *Veranzius*, prêtre et négociateur, né à Sebenico (Dalmatie) en 1504, mort en 1573. Il remplit pour les souverains de Hongrie

diverses missions en Europe, fut deux fois ambassadeur à Constantinople et devint archevêque primat de Gran, vice-roi de Hongrie, puis cardinal. Il avait traduit en latin la vieille chronique turque, à laquelle on a donné pour cette raison le nom de *Codex Veranzianus*. Cette version est restée inédite; mais L. Owenklau l'a mise à contribution pour ses *Annales sultanorum Othmanidarum et pandectæ historię turcicæ* (Francfort, 1558).

WRANGEL (Hermann), général suédois, né dans la Livonie en 1587, mort en 1644. Il entra de bonne heure au service, fut fait prisonnier, en 1607, à la bataille de Kockenhusen, passa ensuite sous les ordres de La Gardie et, au siège d'Ivanogorod, fit preuve d'une bravoure qui, après la prise de cette forteresse, lui valut le commandement. Promu feld-marchal en 1621, il s'empara de Riga la même année, prit ensuite une part active à la guerre contre la Pologne et, créé conseiller d'Etat en 1630, fut l'un des négociateurs et des signataires de la paix conclue à Stumsdorf avec la Pologne (1635). Appelé, l'année suivante, au commandement de l'armée de Pomeranie, il emporta d'assaut plusieurs places de cette contrée et poursuivit jusqu'en Silésie le général autrichien Marzin. Il se porta ensuite au secours de Baner, qui était sur le point d'être cerné par les impériaux; mais, à la suite de démêlés avec ce général, il fut rappelé à Stockholm par la reine Christine, qui le nomma gouverneur de la Livonie. Wrangel administra cette province jusqu'à sa mort.

WRANGEL (Charles-Gustave), célèbre général suédois, fils du précédent, né à Skokloster, dans l'Upland, en 1613, mort en 1676. En 1629, Gustave-Adolphe le nomma gentilhomme de sa chambre, puis officier de ses gardes. Il se distingua à la bataille de Lutzen (1632), où fut tué le roi de Suède, servit ensuite avec éclat sous Baner depuis 1636, fut blessé plusieurs fois, eut une grande part à la victoire de Chemnitz, à la prise de Heldrungen et de Resdingen, fut du nombre des généraux qui dirigèrent provisoirement les opérations militaires après la mort de Baner (1641), accompagna Torstensson dans toute sa carrière victorieuse, lui succéda (1645) dans le commandement en chef des armées suédoises en Allemagne, en même temps qu'il était élevé aux dignités de feld-marchal et de sénateur. Il battit les impériaux dans la Hesse, opéra malgré eux sa jonction avec Turénie et se couvrit de gloire pendant les campagnes suivantes (1646-1658) en Bavière, en Bohême, en Silésie, en Pologne, en Danemark, etc. Après la paix de 1660, il fut nommé marchal du royaume, commandant général des troupes, président du collège de la guerre et désigné par Charles-Gustave comme un des régentes et tuteurs de son fils Charles XI. Ses infirmités et son âge l'obligèrent à prendre sa retraite (1675). Il se retira dans l'île de Rugen et y mourut l'année suivante, laissant la réputation d'un des plus grands généraux de la Suède.

WRANGEL (Frédéric-Henri-Ernest, comte DE), feld-marchal prussien, né à Stettin en 1784. Entré en 1796 dans un régiment de dragons, il fut, deux ans après (des 1798), promu au grade de lieutenant, prit part à la campagne de 1807 et reçut l'ordre pour le mérite, en récompense de sa valeur à Heilsberg. Promu, en 1811, capitaine et chef d'escadron, il se distingua pendant la guerre de 1813, notamment aux batailles de Hana et de Leipzig, conquis à cette dernière le grade de major, assista, en 1814, au blocus de Luxembourg, aux combats livrés en février de la même année et, pendant la retraite d'Etoles et les batailles de Laon et de Sézanne, conduisit son régiment avec une habileté et un courage qui lui valurent le grade de lieutenant-colonel. Il ne prit pas part cependant à la campagne de 1815. Pendant la période de paix qui suivit, il fut successivement colonel (1815), major général (1823), commandant de la 13^e division militaire à Munster (1834), où il comprima énergiquement, en 1837, les troubles suscités par les menées de l'archevêque de Cologne. Nommé lieutenant général l'année suivante, il commanda plus tard le premier corps d'armée à Königsberg et le second à Stettin et, pendant la guerre de Danemark en 1848, fut appelé au commandement des troupes de la Prusse et de la confédération germanique dans le Slesvig-Holstein. Il remporta, le 23 avril, la victoire de Slesvig et pénétra ensuite dans le Jutland; mais, au mois de septembre, il quitta ce commandement pour prendre celui des Marches, entra le 9 novembre dans Berlin à la tête des troupes qui avaient été concentrées auprès de cette ville, y proclama l'état de siège et rétablit l'autorité du gouvernement. Il fut promu à cette époque au grade de général de cavalerie, et, en 1856, à l'occasion du soixantième anniversaire de son entrée au service, le roi lui conféra le titre de feld-marchal général. Au début de la guerre de Danemark, en 1864, il reçut le commandement en chef des armées alliées, dont il dirigea les opérations jusqu'après l'enlèvement des redoutes de Duppel. Il se retira ensuite à cause de son âge avancé, mais prit encore part, en 1866, à la guerre de Bohême, sans toutefois avoir de commandement.

WRANGEL (Ferdinand-Pétrovitch, baron DE),

navigateur russe, correspondant de l'Académie des sciences, né en 1795, d'une ancienne famille de l'Esthonie, mort en 1874. Il fut élevé à l'école des cadets de la marine de Saint-Petersbourg et, après avoir navigué pendant quelque temps, fut, par l'intermédiaire de Krusenstern, attaché, en 1817, à l'équipage du sloop de guerre *Kamchatka* qui, sous les ordres du capitaine Golovnin, allait exécuter un voyage de circumnavigation, dans le but d'explorer les colonies de l'Amérique russe et de faire, en outre, des travaux hydrographiques dans la mer de Behring. Wrangel eut une part des plus actives à ces travaux, et le soin qu'il prit d'en communiquer à son retour (1819) les résultats aux savants de la Russie lui valut d'être placé, dès l'année suivante, à la tête d'une expédition, à laquelle il doit une réputation européenne. Les voyages de découverte des Russes dans les mers du Nord avaient encore laissé sans solution plusieurs problèmes, et notamment la situation du cap Schelagin n'était pas encore connue d'une manière précise. Le soin de déterminer la position de ce cap fut confié à Wrangel, qui était alors lieutenant de la flotte et qui fut, en outre, chargé de relever la côte à l'est du cap Schelagin jusqu'au détroit de Behring, le groupe des îles des Ours ou des Boreen, les embouchures de la Kolyma et la côte qui s'étend à l'ouest de ce point; enfin, il devait encore, en s'avancant sur les glaces de la mer polaire, explorer le grand continent que l'on supposait placé au nord de l'océan Glacial. Le 2 novembre 1820, il s'embarqua à Saint-Petersbourg pour Nijni-Kolymsk, parvint au commencement de l'année suivante, en se servant de traîneaux tirés par des chiens, jusqu'au cap Schelagin, explora les îles des Ours et pénétra en amont de la Kolyma dans le pays des Yakoutes de la Kolyma centrale, tandis que le midshipman Matouchkine et le docteur Kyber faisaient une excursion au grand et au petit Aniouty et que le pilote Kosmine relevait la côte. Le 10 mars 1822, Wrangel recommença avec Matouchkine et Kosmine le voyage sur la glace et, après 46 jours de marche, arriva jusqu'à 72° 20' de latit. N., sans avoir trouvé les moindres traces d'un continent quelconque. L'été de la même année fut employé à relever les côtes de l'embouchure de la Kolyma et à explorer le pays des Tchoukches; puis, en février 1823, eut lieu une seconde expédition sur la glace, dirigée en droite ligne vers le nord. Arrivé à un endroit où la mer était ouverte, Wrangel ne put s'avancer plus loin que ce point, qui était situé par 70° 51' de latit. N. et 175° 27' de longit. E. Le 1er novembre 1823, il quitta Nijni-Kolymsk et arriva à Saint-Petersbourg le 15 août de l'année suivante. Les *Observations physiques* qu'il avait recueillies pendant ce voyage furent publiées en allemand par Farrot (Berlin, 1827); mais ce ne fut que plus tard que parut en langue russe la relation détaillée de cette expédition, sous le titre de *Voyage sur les côtes septentrionales de la Sibirie et de la mer Glaciale* (Saint-Petersbourg, 1841, 2 vol.), avec un supplément traduit en français par le prince Galitzin (Paris, 1843, 2 vol.). La traduction allemande en avait déjà été publiée en 1839 et avait servi à faire une traduction anglaise, publiée l'année suivante. Dans l'intervalle, Wrangel avait exécuté sur le sloop de guerre *Kroikoi* un second voyage autour du monde, au retour duquel (1827) il fut nommé gouverneur des colonies russes de la côte nord-ouest de l'Amérique. Il se rendit en 1829 à ce poste, qu'il occupa cinq ans et où il fit beaucoup de bien, surtout par le développement qu'il donna à la culture de la pomme de terre. Il y recueillit aussi une foule de matériaux intéressants pour la géographie et l'ethnographie et qui ont été consignés en partie dans son ouvrage intitulé : *Recherches sur les possessions russes de la côte nord-ouest de l'Amérique* (Saint-Petersbourg, 1839). Il revint en Russie par l'isthme de Panama et les États-Unis et écrivit la relation de ce voyage sous ce titre : *Esquisse d'un voyage de Sitka à Saint-Petersbourg* (Saint-Petersbourg, 1836). Blevé à cette époque au grade de contre-amiral, il demeura longtemps à la tête du département des forêts de la marine dans le ministère de la marine et fut promu vice-amiral en 1847. Il quitta le service du gouvernement en 1849 pour devenir directeur de la Compagnie de commerce russo-américaine. Le continent qu'il cherchait a été découvert en 1867 par le capitaine anglais Th. Long, qui lui a donné le nom de Terre de Wrangel (Wrangelisland).

WRANGELIE s. f. (vran-jé-ll — de *Wrangel*, navigateur russe). Bot. Genre d'algues, de la tribu des ceramées, comprenant trois espèces, qui croissent dans la Méditerranée.

WRANGHAM (Francis), poète et théologien anglais, né en 1770, mort en 1843. Il fit ses études à Cambridge, fut quelque temps professeur, entra dans les ordres en 1794 et, après avoir rempli diverses fonctions ecclésiastiques, devint, en 1820, archidiacre d'York, puis, en 1827, recteur de Doddlesdon. Il avait débuté, en 1792, dans la littérature par un poème satirique intitulé *Reforme, pièce facétieuse*. Il abandonna ensuite ce genre et n'écrivit plus guère que des poèmes religieux, parmi lesquels on cite : la *Resau-*

ration des Juifs (1794); la *Terre sainte* (1800); la *Résurrection de la fille de Jair* (1803); les *Souffrances des premiers martyrs* (1811); *Joseph se faisant reconnaître par ses frères* (1812); la *Mort de Saül et de Jonathan* (1813), etc. On doit, en outre, à Wrangham plusieurs autres ouvrages, dont le plus important est le *Plutarque anglais* (1816, 6 vol. in-8°).

WRANITZKY (Paul), compositeur allemand, né à Neureisch (Moravie) en 1756, mort en 1808. Il fit ses premières études musicales à Iglau et à Olmutz et acquit sur le violon un tel talent, que, s'étant rendu à Vienne en 1776 pour suivre les cours de théologie du séminaire impérial, il fut nommé presque aussitôt directeur de musique de cet établissement. Il étudia dans cette ville l'harmonie et le contre-point sous le compositeur suédois Joseph Kraus, et débuta bientôt lui-même par des compositions qui obtinrent un vif succès. En 1785, il fut nommé directeur de la musique de l'Opéra de Vienne et de celle du théâtre de la cour et conserva ces deux emplois jusqu'à sa mort. Wrantzky était doué d'une grande fécondité, et il serait à peu près impossible de donner une liste complète de ses compositions. Nous nous contenterons de mentionner ici quelques-uns de ses opéras, dont le plus remarquable est incontestablement *Obéron*, qui fut joué à Francfort en 1790 et qui, en six semaines, obtint dans cette ville vingt-quatre représentations. Il passa de là sur les principales scènes lyriques de l'Allemagne. Citons encore dans le même genre : *Rolla* (1785); *L'Amant de trois jeunes filles* (1791); la *Station de poste* (1793); *Mercur* (1793); la *Bonne mère* (1794); la *Fête des lazzaroni* (1795); le *Ménestier* (1799), etc.

WRATISLAS 1^{er}, duc de Bohême, mort en 926. Il était fils de Burzywoj et de sainte Ludmille et succéda, vers 912, à son frère Spitignew 1^{er}. On a peu de détails sur son règne; on sait seulement qu'il mit tous ses soins à propager le christianisme dans son royaume. Il laissa de sa femme Drahomira, princesse de Lutitz, deux fils, Wenceslas et Boleslas, qui régnèrent successivement après lui.

WRATISLAS II, premier roi de Bohême, mort en 1092. Il succéda, en 1061, à son frère Spitignew II et embrassa le parti de l'empereur Henri IV, dans la lutte de ce dernier contre le saint-siège et contre le margrave d'Autriche, Léopold le Bel, sur lequel il remporta la victoire de Mauerberg. Henri IV reconnaissant proclama Wratislas roi de Bohême à la diète de Mayence (1086). A la mort de son frère Othon, duc de Moravie, Wratislas réunit cette province à la Bohême. Pendant ses dernières années, il eut à réprimer une révolte de son fils Brzetislav et, en mourant, il désigna pour son successeur son frère Conrad, au détriment des trois fils qu'il laissait.

WRAXALL (Nathaniel-Guillaume), historien anglais, né à Bristol en 1751, mort en 1831. Il entra de bonne heure au service de la Compagnie des Indes orientales, partit pour Bombay en 1769 et accompagna, en 1771, les expéditions dirigées contre Guearate et Barotch. Il quitta l'Inde en 1772, débarqua à Lisbonne et passa sept années à parcourir l'Europe, dont il visita les différentes parties, depuis le Portugal et l'Italie jusqu'à la Laponie. Il fut dans le même intervalle employé par la reine de Danemark, Caroline-Mathilde, à une mission confidentielle auprès de son frère George III et s'en acquitta de manière à obtenir de ce prince une gratification de 1,000 liv. sterl. (25,000 fr.). En 1780, il devint membre du Parlement, où il défendit d'abord lord North; mais, en 1783, il passa du côté de Pitt, après avoir voté contre le bill de l'Inde. Il siégea au Parlement jusqu'en 1794 et fut créé baronnet en 1813. On a de lui un grand nombre d'ouvrages historiques, écrits dans le style facile de l'anecdote et qui, par suite, obturent beaucoup de succès; mais il a fait preuve dans plusieurs de beaucoup de crédulité et d'une grande faiblesse de jugement. Ces défauts éclatent surtout dans ses *Mémoires historiques de mon temps*, de 1772 à 1784 (1815, 3 vol. in-8°). Aussitôt après la publication de ces mémoires, une accusation de calomnie fut portée contre l'auteur par le prince Vorontzof, ambassadeur de Russie à Londres, qui y était accusé de s'être enfilé avec la femme du prince héritier de Wurtemberg; Wraxall fut déclaré coupable et condamné à une amende de 500 livres sterling, ainsi qu'à une détention de six mois, qui fut ensuite réduite à trois. L'*Edinburgh Review*, le *Quarterly Review* et le *British Critic* l'attaquèrent aussi violemment, et il ne leur répondit que très-faiblement dans deux brochures. On lui doit encore : *Remarques faites à la hâte pendant un voyage à travers les contrées septentrionales de l'Europe* (1775); *Mémoires des rois de la maison de Vabois, auxquels est joint un voyage à travers les provinces de l'ouest, du sud et de l'intérieur de la France* (1777); ce voyage fut traduit en français en 1784; *Histoire de France depuis l'avènement de Henri III jusqu'à la mort de Louis XIV* (1795, 3 vol. in-4°; 1814, 2^e édit.); *Mémoires des cours de Berlin, de Dresde, de Varsovie et de Vienne* (1799); *Mémoires posthumes de mon*

temps (1836, 3 vol. in-8°), qui, malgré leur titre, ne vont que jusqu'à l'année 1789, en partant de l'année 1784, etc.

WRAY (Robert Bateman), graveur anglais, né dans le Wiltshire en 1715, mort en 1770. Il apprit le dessin d'un de ses oncles, qui était peintre de portrait, et adopta la profession de graveur de cachets sur pierres fines. Il étudia la partie mécanique de son art chez un graveur de Londres; mais ses progrès excitèrent bientôt la jalousie de son maître, qui ne voulut plus le garder auprès de lui. Le jeune artiste continua seul ses études, en copiant les armoiries sculptées sur les tombeaux et sur les anciens sceaux; de là, il passa à la reproduction des objets naturels, de la figure humaine notamment, et acquit assez de talent en ce genre pour que ses œuvres fussent recherchées même par les amateurs de pierres antiques. On sait que la difficulté de graver des figures sur pierre dure à la manière des Grecs anciens fait que cet art a été peu cultivé à l'époque moderne. Il n'y a guère que l'Italie où il l'ait été avec quelque succès. La renommée de Wray s'étendit jusque dans cette contrée, et ses pierres gravées y furent jugées supérieures aux œuvres des artistes du pays. L'œuvre de cet artiste se compose d'un grand nombre de pierres gravées, représentant des personnages illustres de l'histoire d'Angleterre, des sujets mythologiques, des figures idéales, etc. Nous nous contenterons de mentionner comme les plus remarquables : *Cléopâtre mourante*; *Tête de Méduse*, reproduction de la Méduse de Strozzi; une *Madeleine*; *Flora*; une *Madone*; trois têtes de femmes; *Milton vu de face*; *Milton vu de profil*; *Cicéron*; *Pape*; *Shakspeare*; une *Bohémienne*; *Antinoüs*, etc.

WRAY (Jean), botaniste anglais. V. RAY.

WRBNA DE FREUDENTHAL (Rodolphe), administrateur allemand, né à Vienne en 1762, mort en 1823. Il était vice-président de la chambre impériale chargée de la direction des monnaies et des mines, lorsque, après l'entrée de l'armée française à Vienne en 1805, il fut chargé d'administrer cette capitale, que l'empereur François II venait d'abandonner. Il montra, dans ces circonstances difficiles, beaucoup de sagesse et d'habileté, et parvint à modérer les exigences du vainqueur. Après la paix de Presbourg, François II le nomma premier chambellan et chef du cabinet secret, et cette dernière fonction fournit à Wrbna le moyen de rendre sans bruit de nombreux services.

WREDE (Charles-Philippe; prince DE), feld-marechal bavarois, l'un des meilleurs généraux de l'Allemagne, né à Heidelberg en 1767, mort en 1838. Il entra au service à vingt-cinq ans, devint colonel en 1795, leva, en 1799, un corps de troupes à la tête duquel il combattit sous le prince Charles, couvrit la retraite des Autrichiens à Hohenlinden (1800) et commanda, en qualité de lieutenant général, le corps des Bavarois auxiliaires de la France dans la campagne de 1805 contre l'Autriche, puis pendant celle de 1809, où il se distingua particulièrement. Sa conduite fut des plus brillantes aux batailles d'Abensberg (20 avril 1809) et de Wagram. A la suite de cette dernière affaire, où il fut blessé, il reçut le grade de feld-marechal. En Russie (1812), il se couvrit de gloire, surtout à Walutina-Gora et à Polotsk, les 19 août et 18 octobre. La bataille de Leipzig (1813) lui fournit encore l'occasion de manifester sa valeur pour la cause de la France; mais les succès des coalisés ayant détaché la Bavière de Napoléon, de Wrede se présenta avec 80,000 hommes pour couper la retraite à notre armée, qui se repliait alors sur la France. Posté à Hanau, il y essuya une sanglante défaite et y fut blessé (8 octobre). Il prit sa revanche dans la campagne de 1814, en s'emparant de 26 pièces de canon à la bataille de Brienne et en battant Oudinot à Bar-sur-Aube, action qui lui valut le titre de prince. Il reparut avec ses Bavarois dans l'invasion de 1815, assista comme plénipotentiaire au congrès de Vienne et eut le commandement supérieur des troupes de sa nation en 1822. De Wrede n'était inférieur à aucun des généraux français à côté desquels ou contre lesquels il combattit, soit comme courage, soit comme talent. Napoléon en faisait beaucoup de cas; dans ses *Bulletins*, il le cite souvent avec éloge; il l'avait nommé comte de l'empire. — L'aîné des fils du maréchal, Charles-Théodore, prince DE WREDE, né en 1797, conseiller d'Etat et lieutenant-colonel au service de la Bavière, est surtout connu par l'opposition qu'il entretenait, en 1846, dans le Reichsrath contre le ministre Abel. — Son frère, le prince Eugène DE WREDE, né en 1806, mort en 1845, rendit de grands services comme président de la régence du Palatinat et fut appelé plus tard par le cabinet Abel aux fonctions de président de la cour d'appel de la Haute-Franconie.

WREDE (Fabian-Jacob-Fabianson, baron DE), physicien suédois, né en 1802. Il étudia seul la physique et la mécanique et, entré dans l'armée comme sous-lieutenant d'artillerie en 1817, il devint, en 1836, directeur de l'école d'artillerie de Marienbourg. Il a été promu, en 1854, major général. Le baron de Wrede est, en outre, membre des Académies suédoises de musique, des sciences et des sciences militaires. Ses ouvrages consistent en mé-

moires, qui ont paru dans les recueils de ces deux dernières sociétés, et dont quelques-uns ont été reproduits dans les *Annales* de Poggenlof et autres recueils étrangers. Il a, en outre, fait paraître, en 1840 et 1841, des *Rapports annuels sur la physique*.

WREDEN, ville de Prusse, province de Westphalie, régence de Munster, cercle de Ahau, sur le Berkel; 2,700 hab. Progymnase. Fabrication et commerce de toiles et de chîcorée.

WREDOWIA s. f. (vré-dou-ia). Bot. Syn. d'ARISTÉE, genre d'iridées.

WREE (Olivier DE), historien belge, né à Bruges en 1596, mort en 1652. Il entra, à vingt ans, dans l'ordre des jésuites, mais il le quitta avant d'avoir terminé son noviciat et s'adonna alors à l'étude du droit. Il fit de bonne heure partie de la magistrature de Bruges, et, comme échevin de cette ville, il contribua éminemment à la défense en 1631 contre le prince d'Orange, qui l'avait attaquée à l'improviste. Il fut élu bourgmestre en 1643. De Wree était intimement lié avec Lambert Vosius, et ce fut d'après les conseils de ce dernier qu'il s'occupa de recherches sur l'histoire de son pays. On a de lui : *Sigilla comitum Flandriæ et inscriptiones diplomatæ ab iis editorum cum expositione historica* (Bruges, 1639, in-fol.), traduit en français par L. V. R. (Bruges, 1641, in-fol.); *Genealogia comitum Flandriæ a Balduino Ferreo usque ad Philippum IV, Hispaniarum regem* (Bruges, 1642-1643, 2 vol. in-fol.); *Historia comitum Flandriæ pars prima, Flandria ethnica* (Bruges, 1650, in-fol.), ouvrage que l'auteur n'eut pas le temps de terminer et qui fut réédité sous le titre d'*Historia Flandriæ christianæ*, 500-767 (Bruges, 1652, in-fol.).

WREN (Matthieu), prêtre anglais, né à Londres en 1555, d'une famille noble d'origine danoise, mort en 1667. Après avoir été chapelain du prince de Galles (depuis Charles 1^{er}), dont la faveur lui facilita l'accès aux dignités ecclésiastiques, il fut promu au siège épiscopal d'Hereford (1634), qu'il quitta l'année suivante pour celui de Norwich, puis d'Ely. Il montra envers les puritains une partialité et une intolérance qui le rendirent odieux; il fut dénoncé à la Chambre haute, lors des luttes parlementaires contre Charles 1^{er}, et mis en jugement sous l'accusation de haute trahison, de malversations et de papisme (1641). Jeté à la Tour de Londres, il y resta dix-huit ans et ne fut mis en liberté et réintégré dans son évêché d'Ely qu'à l'avènement de Charles II (1660).

WREN (Matthieu), écrivain anglais, fils du précédent, né en 1629, mort en 1672. Il fut membre du Parlement et secrétaire du comte de Clarendon, puis du duc d'York. On a de lui : *Considérations sur la République d'Océana de M. Harrington* (Londres, 1657, in-8°); la *Monarchie justifiée ou l'Etat du gouvernement monarchique et démocratique pour servir de défense aux considérations sur l'Océana* (Oxford, 1659, in-8°); *De l'origine et des progrès de la révolution en Angleterre*, dans le tome 1^{er} des *Collectanea curiosa* de Gutch (1781).

WREN (le chevalier Christophe), mathématicien et architecte anglais, cousin du précédent, né à East-Knoyle (comté de Wilt) en 1632, mort en 1723. A treize ans, dit-on, il avait construit un planétaire mécanique assez exact. Il prit ses grades à l'université d'Oxford en 1650 et 1653. Nommé professeur d'astronomie à Gresham en 1658, il se plaça bientôt au premier rang des géomètres de l'époque par son mémoire en réponse au défi porté par Pascal. Ce travail contenait la rectification de la cycloïde, la détermination du centre de gravité de cette courbe et la cubature des volumes qu'elle engendre en tournant soit autour de son axe, soit autour de sa base. Ce succès, dans des recherches alors très-difficiles, valut à Wren sa nomination en 1660 à la chaire de mathématiques de l'université d'Oxford et son admission, peu de temps après, à la Société royale de Londres, dont il fut l'un des membres les plus actifs. Les procès-verbaux des séances de cette société contiennent, en effet, les indications sommaires d'une foule d'inventions et d'expériences de toutes sortes de Wren sur toutes les parties de la mécanique et de la physique. Nous mentionnerons, entre autres, ses communications relatives à la théorie générale des mouvements, à la résistance des fluides, à la construction des vaisseaux, à l'action des rames ou des voiles, à un moyen de construire les verres hyperboliques revus par Descartes, au mouvement du pendule, à une hypothèse comparable à celles de Kepler, de Boulliau et de Hook sur la cause qui retient les planètes dans leurs orbites, à une foule d'instruments nouveaux d'astronomie et d'optique, parmi lesquels nous citerons la chambre obscure.

La Société royale, après avoir agité plusieurs fois le problème difficile du choc des corps, sur lequel Descartes s'était si complètement trompé, proposa solennellement la question à tous les géomètres. Wallis, Wren et Huyghens répondirent au vœu de la célèbre assemblée. Wren traita exclusivement le cas des solides parfaitement élastiques parcourant une même droite. La solution qu'il donna de ce cas est parfaite. Vers 1665, Wren fit un voyage à Paris pour y étudier les œu-

vres d'art, revint l'année suivante, après le terrible incendie qui dévora une partie de la ville de Londres, donna pour la reconstruction de la Cité un magnifique plan qui fut adopté en partie et commença dès lors à s'occuper d'architecture. En 1668, il obtint le titre d'architecte du roi et dirigea la construction d'un grand nombre d'édifices : la vaste et magnifique basilique de Saint-Paul, qu'il acheva en trente-cinq ans; la colonne, qu'on nomme à Londres le Monument, érigée pour perpétuer le souvenir de l'incendie; l'édifice d'Oxford, nommé le Théâtre; l'église de Saint-Etienne-de-Wallbrook, à Londres; la douane du port de Londres; un grand nombre d'églises, dont les principales sont Saint-Michel, Saint-James, Saint-Dunstan, Saint-Vedast, Saint-Laurent, etc.; le palais royal et le palais épiscopal de Winchester; le mausolée de la reine Marie, à Westminster; l'hôpital de Chelsea, fondé par Charles II pour les invalides de l'armée de terre, etc. La modestie et le désintéressement de Wren égalaient ses talents et son immense savoir. Il a laissé divers écrits, qui ont été après sa mort insérés dans les *Transactions philosophiques*. James Elmes, architecte anglais, a publié des *Mémoires sur sa vie et ses ouvrages* (Londres, 1823).

WREN (Christophe), écrivain anglais, fils du précédent, né à Londres en 1675, mort en 1747. Il fut membre du Parlement pour Windsor en 1712 et 1714. On a de lui : *Nutissima-um antiquorum sylloge* (Londres, 1708, in-4°); *Parentalia ou Mémoires de la famille des Wren*, ouvrage terminé et publié après sa mort par son fils (Londres, 1750, in-fol.).

WRENTHAM, bourg des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat de Massachusetts, à 51 kilom. S.-O. de Boston; 3,500 hab. Fabrication de coton.

WRESCHEN, ville des Etats prussiens (Posen), ch.-l. ne cercle, à 53 kilom. E.-S.-E. de Posen; 3,600 hab.

WREXHAM, ville d'Angleterre, comté et à 37 kilom. S.-E. de Denbigh; 16,000 hab. Cette petite ville, bien bâtie, est renommée pour son marché de flanelles et pour ses foires. On y remarque l'église Saint-Asaph, édifice du xve siècle, surmontée d'une tour fort belle, ornée de statues et de sculptures, d'un tableau de la Cène attribué à Rubens, d'une voûte admirablement travaillée et de plusieurs monuments funéraires. On voit aussi à Wrexham un bel hôtel de ville d'ordre dorique, sous lequel règne une halle.

WRIDDIH s. m. Autre orthographe du mot WRIDDIH.

WRIEZEN, ville de Prusse, province de Brandebourg, régence de Potsdam, à 52 kilom. de Berlin, cercle d'Ober-Barnim; 6,000 hab. Tribunal de ville et de campagne.

WRIGHT (Edward), célèbre inventeur du canot des cartes dites réduites ou à latitudes croissantes dont se servent les navigateurs, plus connu comme ami et collaborateur de Briggs, né vers 1560, mort vers 1640. Après avoir achevé ses études à Cambridge, il accompagna en 1589 le comte G. de Cumberland dans son expédition aux Açores. C'est durant ce voyage que, reconnaissant l'insuffisance et l'inexactitude des cartes jusqu'alors employées dans la marine, il eut l'idée de représenter les méridiens par des droites parallèles entre elles et équidistantes, et les parallèles par des perpendiculaires aux méridiens, menées à des distances telles les unes des autres que le rapport des longueurs d'arcs semblables de chaque parallèle et du méridien fût exactement conservé dans le dessin, de façon que la direction de la droite joignant deux points suffisamment voisins de la carte correspondît exactement à l'orientation de l'arc mené entre les deux lieux correspondants sur la surface de la terre. Il exposa cette nouvelle méthode dans un ouvrage intitulé : *Errors in navigation detected and corrected*, qui parut en 1599. Il s'adonna alors tout à fait à l'astronomie et devint précepteur du prince Henri, pour qui il fit construire une grande sphère mécanique, que l'on conserve encore en Angleterre, où les mouvements du soleil et de la lune étaient assez bien imités pour qu'on y pût observer leurs éclipses pendant une période de 17,100 ans. Il a laissé divers ouvrages sur la sphère et la navigation. Il fut l'un des premiers admirateurs et promoteurs de la nouvelle théorie des logarithmes et se mit courageusement à en dresser des tables, que son fils a publiées après sa mort.

WRIGHT (Abraham), théologien et érudit anglais, né en 1611, mort en 1690. Il fit ses études à l'université d'Oxford, se signala de bonne heure par son talent dans la prédication et obtint, en 1645, la cure d'Okeham; mais, ayant refusé d'adopter le covenant, il fut destitué et ne reprit ses fonctions à Okeham qu'après la Restauration. On a de lui : *Deliciae deliciarum sive epigrammatum ex optinis quibusque hujus novissimi sæculi poetis*, anthologia (Oxford, 1637, in-12); *Par-nassus biceps ou Choix de différents morceaux de poésie composés par les meilleurs littérateurs qu'il y eût dans les deux universités avant leur dissolution* (1656, in-8°); *Commentaire pratique sur le Livre des Psaumes* (1661, in-fol.).

WRIGHT (Jacques), littérateur anglais, fils

du précédent, né en 1644, mort en 1715. Il suivit avec succès la carrière du barreau et se fit connaître en littérature par d'intéressants ouvrages d'archéologie et d'histoire littéraire. Nous citerons, entre autres : *Histoire et antiquités du comté de Rutland* (Londres, 1684, in-fol.); *Monasticon anglicanum* (1693, in-fol.); *Conversations à la campagne sur les comédies modernes, les traductions en vers, la peinture et les peintres, la poésie et les poètes* (1694, in-12); *Trois poèmes sur la cathédrale de Saint-Paul* (1697, in-fol.); *Historia histrionica ou Mémoire historique sur le théâtre anglais* (1709, in-8°), la publication la plus importante de Wright.

WRIGHT (Joseph), peintre anglais, le Claude Lorrain de l'Angleterre, associé de l'Académie de peinture de Paris, né à Derby en 1734, mort en 1797. Il étudia à Rome, séjourna quelque temps à Bath et revint dans sa ville natale. On a de lui des portraits, des tableaux d'histoire, parmi lesquels on cite : *la Mort du soldat*, *Edwin au tombeau de ses ancêtres*, *le Festin de Balthazar*, *Héro et Léandre*, *la Scène de l'orage dans le conte d'hiver*, *l'Ermitte*, *la Veuve indienne Mirwan ouvrant le tombeau d'un de ses ancêtres*, etc. Mais c'est particulièrement dans le paysage qu'il s'est acquis une grande réputation par ses admirables effets de lumière. Ses œuvres les plus remarquables au ce genre sont : *la Villa de Cicéron*; *la Villa de Mécène*, à *Tivoli*; *Une éruption du mont Vésuve*; plusieurs paysages d'Italie, etc. Pendant son séjour à Rome, il avait exécuté différentes copies des fresques de Michel-Ange qui se trouvent dans la chapelle Sixtine, et il avait su admirablement reproduire la manière de ce grand maître, dont il était l'admirateur enthousiaste.

WRIGHT (John Wesley), capitaine anglais, coopérateur de Sidney Smith dans les intrigues de l'Angleterre contre la France, né à Cork (Irlande) en 1769, mort en 1805. Il entra dans la marine à dix ans, voyagea en Russie (1790-1795) et devint l'ami et le secrétaire de Sidney Smith. Arrêté avec lui dans la rade du Havre, il réussit comme lui à s'évader du Temple, l'accompagna dans son expédition de Syrie et prit part à la défense de Saint-Jean-d'Acre comme chef des marins-pionniers. En 1804, Wright reçut le commandement d'une corvette, débarqua George's Cadoudal et ses complices sur la côte du Tréport et fut saisi à l'île d'Hoat. Renfermé de nouveau à la prison du Temple, confronté avec les dénonciateurs de Georges et reconnu par eux, il refusa constamment de répondre devant le tribunal et fut trouvé mort et frappé de plusieurs coups de rasoir dans sa prison, dans la nuit du 27 au 28 octobre 1805. Une sorte de mystère plane encore sur le véritable but de la mission de cet homme; quant à sa fin tragique, les royalistes l'attribuent, comme celle de Pichegru, à un attentat de la police française.

WRIGHT (Thomas), surnommé le Philanthrope des prisons, né en 1789. Entré à un âge peu avancé dans une des forges de Manchester, il y travailla pendant plus de quarante-sept ans et s'acquit dans cette humble position le respect et l'admiration de tous par le zèle et la persévérance infatigables qu'il déploya pour améliorer la situation des prisonniers. Il les visitait dans leurs prisons, les encourageait à oublier leur vie première, et, lorsqu'ils étaient libérés, s'efforçait de leur procurer du travail, afin de les empêcher de retomber dans le vice. Etant devenu contre-maître, il recevait par semaine environ 87 francs de salaire; il en remettait 50 à sa femme pour les besoins du ménage et gardait le reste pour le distribuer à ces malheureux. Plus tard, il alla jusqu'à Londres, et même dans certaines villes d'Ecosse et d'Irlande. Pendant de longues années, il poursuivit, sans ostentation aucune, le cours de ses bienfaisantes actions; mais enfin elles attirèrent l'attention de plusieurs personnes influentes et on ouvrit, en 1852, une souscription qui produisit 3,000 livres sterling (75,000 francs); cette somme fut employée à assurer à Wright un revenu annuel, qui lui permit de se consacrer tout entier à sa mission. Depuis lors, et malgré son âge avancé, il n'a cessé de s'y dévouer et il a, en outre, fondé à Manchester une école de correction pour enfants, qu'il dirige lui-même.

WRIGHT (Thomas), graveur anglais, né à Birmingham en 1792, mort en 1849. Il étudia à Londres, dans l'atelier de Meyer, et, à l'âge de dix-huit ans, commença à se faire connaître en fournissant au recueil de Davies et de Cadwell différents portraits, entre autres ceux de la *Princesse Charlotte de Galles*, du *Prince Léopold*, du *Duc de Kent*, de *George*, etc. Il ne tarda pas à acquérir une brillante réputation et, en 1822, il fut appelé en Russie, où, pendant un séjour de quatre ans, il grava les portraits de plusieurs personnalités célèbres de l'Empire russe, notamment ceux de l'Empereur Alexandre et de l'Impératrice entourée de ses enfants. Son portrait-médillon de l'Empereur Alexandre mourant lui valut le titre de membre de l'Académie des beaux-arts de Saint-Petersbourg. De retour en Angleterre, il y jouit d'une grande vogue, mais repartit, sept ou huit ans plus tard, pour la Russie, d'où il ne revint que quelque temps avant sa mort. Cet artiste a encore

gravé : la *Galerie militaire*, d'après George Dawe; plusieurs portraits pour le recueil intitulé *Beautés de la cour de Charles II*; deux séries de portraits, l'une sous le titre de *Contemporains russes* et l'autre sous celui de *Types et caractères de personnages vivants*. Enfin, on lui doit aussi une belle copie de l'*Hercule enfant* de Reynolds, qu'il exécuta pour le château de l'Ermitage, à Saint-Petersbourg.

WRIGHT (Thomas), philologue anglais, né dans la principauté de Galles en 1810. Il fit ses études au collège de la Trinité, à Cambridge, et y devint lui-même professeur. En cette qualité, il s'occupa avec autant d'ardeur que de succès de faire connaître les trésors de l'ancienne littérature anglaise, de répandre le goût de leur étude et de poser des bases fixes pour la grammaire des anciens idiomes anglo-saxons. Sa connaissance approfondie des langues germaniques et romanes et surtout les ouvrages de J. Grimm furent pour lui de précieux auxiliaires pour atteindre ce but. Il fut, en 1838, l'un des fondateurs de la Société de Camden, dont il est devenu le premier secrétaire honoraire. Il fonda aussi, en 1843, l'Association archéologique anglaise, dont il a pendant plusieurs années édité le journal; mais il s'est retiré de cette société en 1849. Enfin, en 1842, à la mort du comte de Munster, membre correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres de Paris, il fut élu pour lui succéder à une majorité de voix que n'avait encore obtenue aucun candidat. Il est membre, en outre, de la Société des antiquaires de France, de la Société ethnologique de Paris, de la Société royale des antiquaires du Nord, de Copenhague, etc. Parmi ses écrits originaux, il faut citer en première ligne les *Essais sur la littérature, les superstitions et l'histoire de la Grande-Bretagne au moyen âge* (Londres, 1846, 2 vol.) et la *Biographie littéraire de la Grande-Bretagne* (Londres, 1842-1846, 2 vol.), qui comprennent la période anglo-saxonne et anglo-normande et font aujourd'hui autorité dans la matière. Vient ensuite l'*Angleterre sous la maison de Hanovre expliquée par les satires, les caricatures et les ridicules du temps* (Londres, 1848, 2 vol.); *Récits de magie et de sorcellerie* (Londres, 1851, 2 vol.); *le Celte, le Normain et le Saxon* (Londres, 1852); *Excursions d'un antiquaire* (Londres, 1854; 1861, 2e éd.); *Dictionnaire de l'anglais suranne et provincial* (Londres, 1856, 2 vol.); *Histoire d'Irlande* (Londres, 1857, 3 vol.); *les Mœurs domestiques des Anglais au moyen âge* (Londres, 1861); *Essais sur des sujets d'archéologie* (Londres, 1861, 2 vol.); *Histoire du grotesque et de la caricature dans la littérature* (Londres, 1865). Il a, en outre, donné des éditions d'un grand nombre de monuments de la littérature anglo-saxonne, anglaise ancienne et anglo-normande. Comme une liste complète de ces ouvrages serait trop longue, nous nous contenterons de mentionner les principaux, savoir : *Chansons politiques de l'Angleterre du règne de Jean à celui d'Edouard II* (Londres, 1839); *Traités populaires sur la science, écrits au moyen âge en anglo-saxon, en anglo-normand et en anglais* (Londres, 1840); *Reliques antiques* (Londres, 1840, 2 vol.); *Œuvres latines, attribuées communément à Walter Mapes* (Londres, 1841); *Ballades politiques, publiées en Angleterre pendant la République* (Londres, 1841); *Echantillons de poésies lyriques écrites pendant le règne d'Edouard Ier* (Londres, 1842); *les Comédies de Chester* (Londres, 1843, 2 vol.); *Anecdota literaria* (Londres, 1844, 2 vol.); *les Contes de Canterbury de Chaucer*, d'après un manuscrit original, avec des remarques critiques et philologiques (Londres, 1847-1851, 3 vol.); *les Plus anciens voyages en Palestine* (Londres, 1848); *Chroniques des rois anglo-saxons, écrites en vers anglo-normands par Gaimar* (Londres, 1850); *Histoire de Fulke Fitz Warine, baron mis hors la loi (outlawed) pendant le règne du roi Jean* (Londres, 1855); *Johannis de Garlandia de triumphis Ecclesie libri octo* (Londres, 1856); *Poèmes et chants politiques relatifs à l'histoire d'Angleterre* (1859-1861, 2 vol.), etc. Enfin, on lui doit encore une traduction anglaise de la *Vie de César*, par Napoléon III (1865), et une édition des *Cent nouvelles nouvelles, publiées d'après le seul manuscrit connu, avec introduction et notes* (Paris, 2 vol. in-12).

WRIGHT-DARUSMONT (Fanny), femme auteur anglaise, née en Ecosse en 1796, morte à Cincinnati en 1853. Elle reçut une éducation très-solide et débuta, en 1814, par un écrit intitulé : *Quelques jours à Athènes*, dans lequel elle prit la défense de la philosophie d'Epicure. Quelque temps après, elle perdit son père. Devenue maîtresse d'une assez jolie fortune, Fanny Wright se mit à voyager. Elle parcourut l'Amérique de 1818 à 1821, visita ensuite Paris, puis elle retourna aux Etats-Unis, où elle acheta des terres dans le district de la Nouvelle-Memphis, et y établit des familles esclaves qu'elle avait vendues à la liberté et dont elle s'attacha à faire l'éducation intellectuelle et morale. Elle se mit ensuite à parcourir les Etats-Unis, en faisant des conférences en faveur de l'émancipation des noirs, et dans ce but des sociétés qui prirent son nom, se lia, à New-Harmony, avec le socialiste Robert Owen, dont elle adopta en partie les idées,

et fonda un journal. Vers cette époque, elle épousa un nommé Darusmont; mais elle dut se séparer de lui pour cause d'incompatibilité d'humeur et mourut à Cincinnati. On lui doit un ouvrage intitulé : *Vues sur la société et les mœurs américaines*.

WRIGHTIE s. f. (rai-ti — de Wright, natural. angl.). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des apocynées, type de la tribu des wrightiées, comprenant une quinzaine d'espèces, qui croissent dans l'Asie tropicale et l'Australie : *Les feuilles de la wrightie tinctoriale fournissent un bon indigo*. (P. Du-chartre.) Syn. de HARINE et de MERIANIE, autres genres de végétaux.

— Encycl. Les wrighties sont de petits arbres ou des arbrisseaux, à fleurs blanches groupées en corymbes presque terminaux. Les espèces assez nombreuses de ce genre croissent dans les régions tropicales de l'Asie et de l'Australie. On remarque surtout la *wrightie tinctoriale*, qui croît dans l'Inde, et dont les feuilles fournissent par macération une matière colorante bleue analogue à l'indigo; la *wrightie antidysentérique*, originaire de Ceylan, et dont le nom spécifique indique suffisamment les propriétés.

WRIGHTIE, ÉE adj. (rai-tié — rad. wrightie). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre wrightie.

— s. f. pl. Tribu de la famille des apocynées, ayant pour type le genre wrightie.

WRINGTON, ville d'Angleterre, comté de Somerset, à 22 kilom. S. de Bristol; 1,500 hab. Culture de chardons à carder. Patrie du philosophe Locke.

WRIOTHESLEY (Thomas), comte de Southampton, homme d'Etat anglais, mort en 1667. Il fut l'un des plus zélés et des plus fidèles partisans de Charles Ier, qu'il nomma, en 1645, l'un des lords commissaires chargés de conclure la paix d'Uxbridge. Après la mort du roi, il reporta son dévouement sur le fils de ce prince, le rejoignant sur le continent et, pendant l'exil, lui rendit d'importants services, qu'à la Restauration Charles II récompensa en le nommant membre du conseil privé, puis lord haut trésorier. La mauvaise santé de Wriothesley l'obligea à laisser à son secrétaire les soins de cette administration, que sa haute réputation d'intégrité avait relevée dans l'opinion publique. Aussi, malgré les reproches constants qu'il fit à Charles II sur ses folles prodigalités, ce prince n'osa pas lui retirer sa charge et nima mieux supporter sa mauvaise humeur et ses contradictions que de s'exposer à mécontenter l'opinion générale.

WRISBERG (Henri-Auguste), anatomiste allemand, né à Saint-Andrénsberg, dans le Harz, en 1739, mort en 1808. Reçu, en 1763, docteur en médecine à l'université de Göttingue, il visita la France et les Pays-Bas et, à son retour, obtint à Göttingue une chaire d'obstétrique, qu'il quitta plus tard pour celle d'anatomie. Il occupa celle-ci jusqu'à sa mort. Nous citerons, parmi ses nombreux écrits : *Descriptio anatomica embryonis* (1764); *Satura observationum de animalibus infusoris* (1765); *Mémoires pour servir à l'histoire de la varicelle* (1770); *De præternaturali et raro intestini recti cum vesica urinaria enaliti et inde pendente ani defectu* (1778); *De testiculorum ex abdomine in scrotum descensu* (1778); *Commentatio anatomica de nervis brachii* (1785); *Sylloge commentationum anatomicarum* (1786); *Commentarii de uteri mox post partum resectione non lethali* (1787); *Commentationum medicæ, physiologiæ, anatomici et obstetrici argumenti volumen I* (1800), etc.

WRIT s. m. (ritt). En Angleterre, Ordre écrit, ordonnance, assignation.

WRONGECKI (Antoine), général polonais, né à Posen en 1790, mort à Paris en 1838. Il entra de bonne heure dans l'armée, fit, en 1809, une campagne contre les Autrichiens et prit part, en 1812, avec le grade de capitaine, à la campagne de Russie. Lorsque le grand-duc Constantin réorganisa l'armée polonaise, Wrongecky y reprit du service. En 1830, il était lieutenant-colonel lorsque éclata l'insurrection nationale. Il passa aussitôt dans les rangs des patriotes, devint colonel, se signala par son intrépidité à la bataille de Grochow, fut alors promu général de brigade et fit une héroïque résistance lors de la prise de Varsovie par les Russes. L'insurrection vaincue, Wrongecky passa en France, y écrivit en polonais quelques ouvrages estimés de ses compatriotes et mourut dans l'indigence.

WRONKE, ville de Prusse, province et régence de Posen, cercle et à 19 kilom. S.-O. de Sânter, sur la Warthe; 2,500 hab. Fabrication et commerce de draps et lainages.

WRONSKI (Hoéné), mathématicien et métaphysicien polonais, né à Posen en 1778, mort à Neuilly en 1853. Officier d'artillerie à seize ans, il combattit à Muciejowice, fut fait prisonnier dans cette bataille et fut forcé de prendre ensuite du service en Russie. Promu lieutenant-colonel et, comme tel, attaché à l'état-major de Souwarow, il donna sa démission après la mort de ce maréchal, passa quelques années en Allemagne pour y compléter ses études et vint en France, où il acquit la qualité de citoyen français en servant dans les légions polonaises que le

Directoire avait organisées à Marseille. Bientôt après, en 1804, il quitta définitivement la carrière militaire pour se consacrer entièrement à la science et à la philosophie.

Pensant avoir trouvé des méthodes philosophiques d'une immense puissance, voire même les germes des vérités absolues, Wronski résolut d'appliquer d'abord ces méthodes aux sciences, en commençant par les sciences mathématiques, afin de fournir, disait-il, un gage de la valeur de ses principes et d'appeler l'attention sur ses doctrines philosophiques. En 1810, il présenta à l'Institut de France son premier mémoire, intitulé : *Principe premier des méthodes algorithmiques*. Il y donnait, sous le nom de loi suprême, une formule dont il déduisait tous les développements de fonctions alors connus et plusieurs autres. Lagrange et Laplace, qui furent chargés d'examiner ce travail, firent à ce sujet un rapport très-bienveillant et très-élogieux, pas assez cependant au gré de l'auteur. Ce fut là le gémissement de ses longues querelles avec la savante compagnie.

En 1818, il donna des leçons à un banquier nommé Arson, qui avait pour la métaphysique un goût bien rare chez les hommes d'affaires et que Wronski devait initier à la connaissance de l'absolu. Quand le cours fut terminé, le professeur d'absolu demanda 200,000 francs pour prix de l'instruction qu'il avait donnée. Mais le disciple, jugeant qu'on ne lui avait pas suffisamment dévoilé les mystères de l'absolu, refusa de payer; il y eut procès, et ce fut le maître qui perdit.

Wronski a fait aussi des travaux nombreux sur la mécanique céleste et sur diverses questions de physique; ils sont pour la plupart restés inédits. Il s'est occupé de plusieurs inventions industrielles, entre autres de la locomotion à vapeur sur les routes ordinaires. On prétend que ses roues à rails mobiles et ses locomotives (locomotives) ont fonctionné régulièrement vers 1840. Des difficultés accessoires ont empêché le développement de cette industrie, dont le jour n'était pas encore venu.

La partie la plus importante de l'œuvre de Wronski est sa philosophie; elle est exposée dans une quinzaine de volumes in-40. Il est très-difficile de donner une idée, même succincte, de ses doctrines. Quand on aura dit qu'elles dérivent d'abord de la philosophie de Kant, origine que Wronski avoue, mais surtout de celle de Jacob Boehme et des anciens cabalistes, origine qu'il n'avoue pas, on n'aura pas dit grand-chose, parce que la cabale est très-obscur et très-mal connue. Nous mentionnerons, parmi les écrits à peu près oubliés aujourd'hui de Wronski : *Philosophie critique découverte par Kant, fondée sur le dernier principe du savoir* (Marseille, t. 1er, 1803, in-80); *Refutation de la théorie des fonctions analytiques de Lagrange* (Paris, 1812, in-40); *Philosophie de l'infini, contenant des contre-réflexions sur la métaphysique du calcul infinitésimal* (Paris, 1814, in-40); *Philosophie de la technique algorithmique, 1re section, contenant la loi suprême et universelle des mathématiques* (Paris, 1815, 2e section, 1817), volume in-40 de 968 pages et du prix de 70 francs; *Critique de la théorie des fonctions générales de M. Laplace* (Paris, 1819, in-40); *Messianisme, union finale de la philosophie et de la religion constituant la philosophie absolue* (t. 1er, 1831, in-40; t. II, 1839); *Nouveau système des machines à vapeur, fondé sur la découverte des vraies lois des forces mécaniques* (1835, in-40); *Secret politique de Napoléon comme base de l'avenir moral du monde* (1837, in-80); *Messianisme ou Réforme absolue du savoir humain* (1842-1846, 3 vol. in-80); le tome 1er est intitulé : *Théorie des mathématiques*, le tome II *Réforme de la philosophie*, le tome III *Résolutions générales des équations algébriques* (1847); *Urgente réforme des chemins de fer et de toute la locomotion terrestre* (1849).

WROTHAM, ville d'Angleterre, comté de Kent, ch.-l. du district de son nom, à 102 kilom. O. de Canterbury, sur le chemin de fer du Sud-Est; 3,300 hab. Commerce de bestiaux et de beurre.

WROTNOWSKI (Antoine), jurisconsulte polonais, né à Wilna en 1787, mort en 1836. Reçu docteur en droit, il vint se fixer à Varsovie, où il fut nommé juge, puis membre du conseil d'Etat du royaume de Pologne. Il publia beaucoup d'ouvrages de jurisprudence, parmi lesquels nous citerons : *Principes de droit romain suivant l'institution de Justinien* (1821); *De la magistrature dans le royaume de Pologne* (1823, in-40); *Pensées générales sur la philosophie universelle* (1824, in-40); *Vindictæ juris romani Justinianæ* (1825, in-40); *Le droit civil polonais* (1827, in-40); *Histoire du droit polonais* (1829); les *Monuments anciens de droit polonais* (1832, in-40); *Histoire de l'organisation de la magistrature en Pologne* (1833); *Recueil de dissertations sur le droit polonais* (1834, in-80); *Le droit coutumier commercial* (1831, in-40); *Le droit administratif polonais* (1830); *Sur la législation criminelle en général* (1832); *Sur les finances et le crédit de l'Angleterre* (1829, in-40); *Le droit coutumier polonais* (1832, in-80).

WRUM s. m. (vrumm). Hist. Héritier présomptif de la couronne, en Hongrie.

WSETIN, bourg de l'empire d'Autriche,

dans la Moravie, cercle et à 46 kilom. N. de Hradisch, sur la rive droite de la Betschwa; 3,500 hab. Fabrication de draps et de lainages.

WUCHERER (Jean-Frédéric), théologien allemand, né à Meiningen en 1682, mort en 1737. Il fit ses études à l'université d'Iéna et, après avoir rempli différentes fonctions ecclésiastiques, devint en dernier lieu conseiller de l'Eglise luthérienne de Weimar. On a de lui, entre autres écrits : *Delineatio physice divinæ* (Iéna, 1721, in-40); *Institutiones philosophiæ naturalis ecclesiæ* (Iéna, 1725, in-80); *Præcognita theologiæ dogmaticæ capitibus sex comprehensa* (Iéna, 1739, in-40); *Historia creationis quatenus illa capite primo Genesios continetur, observationibus physicis illustrata* (1753, in-40); *Disputationes de defectu theologiæ platonice*, etc.

WUENÉRIC, prélat allemand, qui vivait au xix^e siècle. Il fut grand écolâtre de l'Eglise de Trèves, puis évêque de Verceil. A l'occasion de la querelle qui s'éleva entre l'empereur d'Allemagne Henri IV et le pape Grégoire VII, il écrivit un ouvrage intitulé : *De la division de l'empire et du sacerdoce*, qui a été publié dans les *Anecdota* de dom Martenne. Wuénéric y expose les reproches qu'on adressait au pape en lui demandant de se justifier des accusations portées contre lui.

WUIEK (Jacques DE), jésuite polonais, né en Mazovie vers 1540, mort à Cracovie en 1597. Il se distingua par son zèle, par son érudition, et écrivit en polonais et en latin beaucoup d'ouvrages, dont les principaux sont : *De deitate sive divinitate Christi* (Cracovie, 1575, in-fol.); *De purgatorio liber* (Cracovie, 1581, in-40); *Analyse des assertions que Jacques Niemcewiski a avancées contre les jésuites de Posen* (Posen, 1580, in-80). L'œuvre la plus importante de Wuiék est sa traduction de la Bible en polonais. Il publia d'abord le *Nouveau Testament de Jésus-Christ*, en polonais (Cracovie, 1593, in-40); puis il fit paraître : *Biblia*, c'est-à-dire les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament (Cracovie, 1599, in-fol.). « Cette version, dit Gley, est précieuse à cause de son exactitude, par les sommaires qui sont en tête de chaque chapitre et par les notes que l'on trouve en marge et au bas des pages. »

WUIET (Caroline), musicienne et femme de lettres française, née en 1766, morte en 1835. Elle était fille d'un organisiste de Rambouillet, qui cultiva les étonnantes dispositions qu'elle accusait dès l'enfance. Marie-Antoinette s'intéressa à elle et lui accorda une pension pour terminer son éducation. Elle étudia la littérature avec Beaumarchais et Diderot, la musique avec Grétry et la peinture avec Greuze. A l'époque de la Révolution, son attachement pour la famille royale faillit lui être fatal; elle réussit à s'échapper de la prison où elle avait été renfermée et se réfugia en Angleterre, puis en Hollande, où elle vécut en donnant des leçons de musique. Elle revint à Paris en 1797, se lia avec Mme Tallien et fut bientôt au nombre des femmes à la mode. En 1807, elle épousa un Allemand, nommé Auldiener, qui était colonel du 6^e régiment au service du Portugal, et qu'elle suivit dans cette contrée. Mais elle ne tarda pas à se séparer de son mari et revint à Paris, où elle se remit à donner des leçons de piano. Elle fut atteinte d'aliénation mentale quelques années avant sa mort. On cite, parmi ses productions musicales, des sonates, des romances, dont deux : *J'ame la danse* et *Comme elle était folle*, obtinrent beaucoup de succès; un opéra, *L'heureux erreur*, dont elle écrivit les paroles et la musique et qui fut représenté en 1786 sur le théâtre de Beaujolais, etc. On lui doit, en outre, plusieurs romans, à peu près oubliés aujourd'hui, tels que : *Babiole ou la Lanterne magique anglaise* (1803, 2 vol.); *le Sterne du Monde* ou *le Français en Portugal* (1809); *Esopie ou bal de l'Opéra ou Tout Paris en miniature* (1806, 2 vol.); *le Couvent de Sainte-Catherine ou les Mémoires du xiii^e siècle* (1810, 2 vol.), etc.

WUKOVAR, ville de Hongrie. V. VUKOVAR.

WULFEN (François-Xavier, baron DE), naturaliste allemand, né à Belgrade en 1728, mort en 1805. Il entra, vers 1750, dans l'ordre des jésuites, professa successivement la philosophie à Laybach et la physique à Klagenfurt et, après la suppression de l'ordre, se consacra exclusivement à l'étude des sciences, de l'histoire naturelle en particulier. On a de lui, entre autres ouvrages : *Mémoire sur les mines de plomb de la Carinthie* (Vienne, 1785, in-fol.); *Descriptiones quarundam Copensium insectorum* (1788-1799, 4 livr. in-40, avec 32 pl.); *Plantæ rarioris descriptæ* (1803, in-40); *Cryptogama aquatica* (1803, in-40), écrit inséré, ainsi que le précédent, par Roemer dans ses *Archives pour la botanique*, etc.

WULFÉNIE s. f. (vul-fé-ni — de Wulfen, botan. alem.). Bot. Genre de plantes, de la famille des personnées, tribu des veronicées, comprenant trois espèces, dont le type croît dans la Carinthie.

WULFÉNITE s. f. (vul-fé-ni-te — de Wulfen, botan. alem.). Plomb molybdate.

WULFFER (Jean), orientaliste allemand, né à Nuremberg en 1651, mort en 1724 dans

sa ville natale, où, depuis plus de quarante ans, il remplissait les fonctions de ministre évangélique et de bibliothécaire. Il a publié : *Schekalim, hoc est tractatus Talmudicus de modo annuæ consuetudine sicutum mense Adar offerendi* (Altdorf, 1680, in-40); *Theriacæ judicæ ad examen revocata seu scripta Amizæa S. Fred. Brenzii, conversi Judæi et Sal. Zebi, etc.* (Nuremberg, 1680, in-40); *De majoribus Oceani insulis earumque origine* (Nuremberg, 1691, in-80).

WULFFIE s. f. (vul-fi — de Wulff, savant allem.). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des sénécionées, comprenant huit espèces, qui croissent dans l'Amérique tropicale.

WULFHAD (saint), fils d'un heptarque anglais, qui vivait au vi^e siècle. Son père, ayant appris qu'il s'était fait baptiser par saint Chad vers 670, le fit mettre à mort, ainsi que son autre fils Ruffin. Leur mère, Emmeline, devenue plus tard chrétienne, ordonna de construire une église dans l'endroit où ils avaient été enterrés. On célèbre leur fête le 24 juillet.

WULFIN, surnommé Boèce, savant pédagogue français de la première moitié du ix^e siècle. Il dirigea avec beaucoup d'éclat la célèbre école d'Orléans et mérita les éloges des poètes latins de son époque, ceux notamment de l'évêque Théodulphe et de Florus, diacre de Lyon. On ne connaît de lui qu'une *Vie de saint Julien, abbé de Méré*, que Mabillon et Labbe ont insérée, le premier dans le livre V de ses *Annales*, le second dans le tome II de sa *Nova bibliotheca*.

WULFOALD, maire du palais en Autriche. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'en 660 les Austrasiens le choisirent pour maire du palais lorsqu'ils prirent pour roi le jeune Childéric II, fils de Clovis II.

WULFRAN (saint), prélat français, mort en 720. Il devint archevêque de Sens en 682 et, quelques années plus tard, partit pour la Frise, où il prit part aux travaux des missionnaires anglais qui évangélisaient cette contrée. Ce fut lui qui convertit et baptisa le fils de Radbod, roi de la Frise. De retour en France, il se retira au monastère de Saint-Wandrille, en Normandie, et y passa le reste de ses jours. Sa *Vie*, écrite par un religieux de ce couvent, a été insérée par Mabillon dans le tome 1er des *Acta sanctorum ordinis S. Benedicti*.

WULFSBERG (Niels), publiciste suédois, né en 1775, mort en 1832. Il se mêla de bonne heure aux événements politiques de son pays et joua un rôle important dans la presse sous le règne de Charles-Jean XIV. Il fonda en 1815 le journal la *Chronique*, qui devint depuis l'organe du gouvernement, sous le titre de *Chronique gouvernementale*. Wulfsberg fonda alors un nouveau journal, la *Feuille du matin* (*Morgenbladet*), qui est encore aujourd'hui l'une des feuilles les plus lues de la Suède. Ce publiciste n'a rien fait paraître en dehors des nombreux articles qu'il fournit aux journaux fondés par lui et dont il demeura jusqu'à la fin l'un des rédacteurs les plus actifs.

WULFSTAN, WULSTAN ou WOLSTAN, moine de Winchester, qui vivait au x^e siècle. On a de lui une *Vie* en prose latine de l'évêque Ethelwood, dont il avait été le disciple, et un ouvrage en vers hexamètres, avec un prologue en vers élégiaques, sur les miracles de saint Swithin. Le premier de ces deux ouvrages et l'introduction du second ont été insérés par D. Mabillon dans le vi^e siècle des *Acta sanctorum ordinis S. Benedicti* (Paris, 1685, in-fol.). Il en existe aussi plusieurs copies manuscrites complètes. Ces vers, quoique d'un assez faible mérite, sont regardés comme la meilleure pièce de poésie qui ait été écrite en Angleterre à cette époque. William de Malmesbury, qui donne à Wulfstan le titre de chantre de l'église de Winchester, dit qu'il avait composé aussi un ouvrage très-utile sur l'harmonie des tons. Bayle lui attribue, mais à tort probablement, une *Vie* du roi Ethelwolf.

WULFSTAN, prélat anglais, mort en 1023. Il devint en 1003 archevêque d'York et joignit à cette dignité, ainsi que l'avaient fait ses deux prédécesseurs, celle d'évêque de Worcester. On a de lui, en manuscrit, une lettre en anglo-saxon, adressée aux habitants de son diocèse, et Wadley suppose, avec quelque raison, qu'il est le *Lupus episcopus*, auquel sont attribués plusieurs sermons ou homélies de ce siècle, écrits dans la même langue. Le plus remarquable de ces sermons a été publié à Oxford en 1701, in-folio, avec la traduction latine, ainsi que dans la *Dissertatio epistolæ* de William Elstob, qui est insérée dans le troisième volume du *Thesaurus* de Hicke (1705, in-fol.).

WULLENWEBER (Jurgen), homme d'Etat et réformateur allemand, né à Hambourg en 1493, décédé en 1537. Il s'était établi comme négociant à Lubeck, et, pendant les agitations et les luttes de parti qui accompagnèrent l'établissement de la Réforme dans cette ville, il montra, comme partisan de Luther, une activité et une éloquence qui lui valurent bientôt une influence considérable sur ses concitoyens. Il fut élu, en avril 1530, dans la commission des soixante-quatre bourgeois députés et, en janvier 1531, devint l'un

des quatre orateurs de cette commission. En juillet 1532, il se rendit avec l'ambassade lubeckoise à Copenhague, où il contribua à la conclusion du traité qui mit un terme aux difficultés entre la Hanse, le Danemark et les Pays-Bas. En février 1533, il fut élu membre du conseil et, bientôt après, l'un des quatre bourgmestres de Lubeck. Dans cette position, il s'imposa la mission de rétablir l'ancienne politique commerciale de la Hanse dans toute sa vigueur, d'interdire complètement aux bâtiments des Pays-Bas la navigation de la mer Baltique et de fonder sur des bases solides l'influence politique de Lubeck dans les trois royaumes scandinaves. Dans ce but, il s'allia au parti protestant démocratique danois, qui voulait rétablir Christian II sur le trône et qui venait de commencer, sous les ordres du comte Christoph d'Oldenbourg, la guerre dite *guerre du comte*. Wullenweber chercha en même temps à susciter un compétiteur (le duc Albert de Mecklembourg) au roi de Suède Gustave I^{er}, qui favorisait les Hollandais. Au préalable, il stipula que les alliés abandonneraient certaines villes danoises, suédoises et norvégiennes, qui, une fois en la possession de Lubeck, serviraient comme points d'appui commerciaux et militaires pour la domination maritime de la Hanse. Il songait aussi à un agrandissement de territoire dans le Holstein et à la sécularisation de l'évêché de Lubeck au profit de sa ville. Mais les ressources militaires dont disposait Lubeck ne pouvaient suffire pour l'accomplissement de plans aussi gigantesques; de toutes les villes hanséatiques, Rostock, Wismar et Stralsund étaient les seules qui fussent disposées à lui prêter une aide efficace. Les négociations avec le roi Henri VIII d'Angleterre et avec l'électeur de Saxe Jean-Frédéric, auquel Wullenweber offrait aussi une couronne du Nord, demeurèrent sans résultat. Le comte Christoph d'Oldenbourg et les généraux lubeckois, parmi lesquels se trouvait un ami du bourgmestre, Marius Meyer, n'étaient pas, par leurs talents militaires, à la hauteur du nouveau roi de Danemark, Christian III, et de son général, Jean de Rantzau. Aussi la guerre dans le Holstein et en Danemark tourna-t-elle mal pour Lubeck, et la popularité de Wullenweber s'en ressentit profondément. Le parti qui lui était opposé releva la tête, et les efforts notamment de l'ancien bourgmestre, Nicolas Brønner, qui était depuis 1531 en exil, amenèrent la cour impériale de Spire à rendre, le 7 juillet 1535, un mandat exécutoire, qui exigeait, sous peine de la mise au ban de l'empire, la suppression immédiate de toutes les réformes accomplies à Lubeck. La diète hanséatique, réunie à la même époque dans cette ville, fit un appel pressant à l'obéissance, et la municipalité se déclara prête à obéir, pourvu qu'on accordât le maintien de la religion réformée. L'ancienne constitution fut donc rétablie et le bourgmestre Brønner rappelés; en revanche, les commissions et les conseillers établis pendant l'agitation durent se retirer. Wullenweber abdiqua également et on lui assigna pour six ans le bailliage de Bergedorf (août 1535). Mais il ne se rendit pas à ce bailliage et continua à se mêler, en simple particulier, dans les affaires du commerce du Nord. En dernier lieu, il chercha à conclure une alliance avec la cour de Bourgogne, à Bruxelles, qui désirait placer sur le trône de Danemark le comte palatin Frédéric, fils de Christian II; mais les Hollandais ne voulurent prendre aucun engagement avec leur ancien ennemi. Wullenweber continua aussi à être en relation avec Henri VIII. Pendant ce temps, les ennemis qu'il avait à Lubeck et hors de cette ville méditaient la perte de ce terrible agitateur. En novembre 1535, il se rendit sur le territoire d'Hadeln pour y traiter de l'engagement d'un corps de lansquenets qui s'y trouvait réuni; mais, en chemin, il fut arrêté à Rothenbourg par ordre de Christophe, archevêque de Brême et de Verden. Bien que le roi Henri VIII s'employât activement en faveur du prisonnier, l'archevêque le livra à son frère Henri le Jeune, duc de Brunswick, et ce dernier le fit transporter plus tard de Rothenbourg au château de Steinbrück. Alors commença contre Wullenweber un long procès, dans lequel le roi Christian III et le conseil de Lubeck intervinrent à la fois comme accusateurs et comme interrogateurs. Non-seulement on examina sa conduite politique antérieure et ses derniers plans, mais encore on lui arracha par la torture beaucoup d'aveux des plus compromettants. Il dut notamment reconnaître qu'il avait conçu le dessein de s'emparer par trahison de la ville de Lubeck et d'y établir l'anabaptisme, comme Jean de Leyde venait de le faire à Munster. Condamné à mort par le tribunal public de Wolfenbuttel (24 septembre 1537), il fut exécuté immédiatement, et son cadavre fut écartelé. Jusque sur le lieu du supplice, il soutint qu'il n'était ni voleur, ni traître, ni anabaptiste. Peu auparavant, en juin 1537, son ami, Marius Meyer, avait été pris et mis à mort par les Danois. Son frère même, Joachim WULLENWEBER, fut enveloppé dans sa perte; il dut se démettre de ses fonctions de conseiller à Hambourg et mourut en exil à Malmoë. A consulter : Handmann, les *Derniers temps de la prépondérance de la Hanse dans le Nord scandinave*

(Kiel, 1853), et Waitz, *Lubeck sous Jurgen Wullenweber et la politique européenne* (Berlin, 1855-1856, 3 vol.). Le sort de Wullenweber a été le sujet de plusieurs romans, ainsi que d'une tragédie de Gutzkow.

WULLERSTORF-URBAIR (Bernard, baron DE), marin autrichien, né à Trieste en 1816. Il fit ses études à Padoue et entra à l'âge de treize ans dans l'école des pionniers de Tulln, près de Vienne; mais, en 1833, il passa avec le grade de cadet dans la marine autrichienne et, après avoir servi quelques années dans la mer Adriatique et la mer Méditerranée, fut envoyé à Vienne en 1837, pour y compléter ses études astronomiques sous la direction de Litrow. Promu enseigne de vaisseau en 1839, il fut nommé, la même année, directeur de l'observatoire maritime de Venise et professeur d'astronomie et de science nautique à l'école de marine de cette ville. Au début de la révolution de 1848, il se rendit à Trieste, s'y mit à la disposition du comte Gyulay, qui commandait alors dans ce port, fut chargé de la réorganisation du matériel technique de la marine et reçut, en outre, le commandement du district maritime de Trieste. Il fut en même temps élevé au grade de lieutenant de vaisseau et devint, peu après, adjudant de l'escadre placée sous les ordres du commodore, baron Rudrieffsky. A la fin de la guerre de 1848, il fut appelé à la direction de l'école de la marine, qu'il réorganisa; il devint capitaine de corvette l'année suivante et fut à la même époque placé à la tête du bureau d'informations maritimes, sous les ordres du vice-amiral baron Dahlerup. Il se trouva sur la flotte qui assiégea Ancône et prit Venise, et il contribua efficacement à l'organisation de la marine autrichienne. En 1850, il reçut le commandement du brick le *Montecarlo* et, un an plus tard, fut nommé référendaire président du commandement en chef de la marine. En cette qualité, il rédigea les premières instructions navales qui aient été écrites en langue allemande, introduisit ainsi l'usage de cette langue dans la marine et traduisit, sous la direction de Litrow, plusieurs ouvrages de tactique navale. Nommé capitaine de frégate en 1857, puis commodore en 1857, il prit à cette époque la direction de l'expédition du *Novara*, avec lequel il revint à Trieste en août 1859. Ce voyage, exécuté autour du monde dans l'intérêt de la science et du commerce international, valut à M. de Wullerstorff une réputation européenne. Il s'occupait de préparer pour la presse les abondants matériaux qu'il avait recueillis pendant son voyage, lorsqu'il reçut en 1860 le commandement de la division de la flotte qui, pendant la révolution de la Sicile, fut chargée de veiller aux intérêts des sujets et du commerce autrichiens dans cette contrée. Vers la fin de la même année, il fut encore nommé commandant de la forteresse et amiral du port de Pola et, au commencement de 1862, fut élevé au grade de contre-amiral. Appelé peu de temps après à Vienne, pour y représenter dans le Reichsrath le corps des officiers supérieurs de la marine, il parcourut en 1862, aux frais du gouvernement autrichien, la France, la Suisse, la Belgique, la Hollande et l'Allemagne, pour étudier l'industrie métallurgique du continent, au point de vue surtout de ses rapports avec la construction des vaisseaux. En 1863, il revint à Venise, en qualité d'amiral de ce port, fut chargé en 1864 du commandement de tous les bâtiments équipés et envoyés avec une escadre dans la mer du Nord, ou, soutenu par un bataillon de chasseurs de l'armée de terre, il s'empara avec ses chaloupes canonnières des îles situées dans la partie occidentale de cette mer. Mis en disponibilité après la guerre, il entra, vers la fin de l'année 1865, dans le cabinet en qualité de ministre du commerce et quitta volontairement son portefeuille au printemps de 1867. Pendant son administration, il s'était surtout occupé de tout ce qui pouvait concourir au triomphe de la liberté du commerce. Il a reçu en récompense la grand'croix de l'ordre de Léopold et le titre de membre à vie de la Chambre des seigneurs. Indépendamment d'un grand nombre de mémoires sur la science nautique, la physique, l'astronomie, la politique commerciale, etc., qui ont été insérés soit dans les différentes revues scientifiques, soit dans les recueils des académies dont il est membre, on a de lui : *De l'action et de la distribution des vents sur la surface de la terre* (Vienne, 1860); *De l'importance de la mer Adriatique pour l'Autriche* (Vienne, 1861); *Remarques sur les conditions physiques de la mer Adriatique* (Vienne, 1863), etc. En politique, M. de Wullerstorff s'est toujours montré franchement libéral, et, à la Chambre des seigneurs, il a toujours voté avec la gauche allemande.

WULLNER (François), philologue allemand, né en 1800, mort à Dusseldorf en 1842, où il était directeur du gymnase. On a de lui : *De Tarentii Varronis Atacini vita et scriptis* (1820); *De cyclo epico poetico cyclicis* (1825); *Signification des cas et des modes dans les langues* (1827); *De l'origine et de la signification première des formes des langues* (1831); *De la parenté des idiomes indo-germaniques, sémitiques et tibétains, avec une introduction sur l'origine des langues* (1838).

WUMME, rivière d'Allemagne. Elle prend sa

source dans l'arrondissement de Lunebourg, traverse le marais appelé Grosseemoor et le N.-O. du territoire de Brême, puis se joint à la Hamme, avec laquelle elle forme le Lessum, qui se jette dans le Weser.

WUNDER (Gustave-Charles), mathématicien allemand, né à Albrechtsheim en 1793, mort en 1850. Il fut, de 1817 à 1826, sous-directeur du gymnase de Wittenberg et devint ensuite professeur de mathématiques à l'école provinciale de Saint-Alfr. On a de lui : *Essai de développement des théories fondamentales des mathématiques pures* (1823); *Catéchisme des mathématiques* (1826); *Manuel de mathématiques pour les gymnases* (1837-1841, 4 vol.).

WUNDER (Edouard), philologue allemand, né à Wittenberg en 1800. Il suivit, à dater de 1818, les cours d'Hermann à l'université de Leipzig, embrassa ensuite la carrière de l'enseignement et débuta comme professeur adjoint au collège de Grimma, dont il devint directeur en 1842. L'œuvre la plus importante de M. Wunder est son édition de *Sophocle* (Gotha et Erfurt, 1831), qui a été réimprimée plusieurs fois. On lui doit, en outre, une édition critique du discours de Cicéron, *Pro Plancio* (Leipzig, 1830), ainsi que différents opuscules, tels que : *Adversaria in Sophocle Philoctetam* (1823); *Sur la nouvelle édition de l'Ajazz, par Lobeck* (1837); *De scholiis in Sophoclis tragœdiis auctoritate* (1838); *Miscellanea Sophoclea* (1843); *les Difficultés de la syntaxe grecque* (1848), etc.

WUNDERLICH (Jean), jurisconsulte allemand, né à Hambourg en 1708, mort en 1777. Il professa la jurisprudence à Léna et à Rinteln et fut appelé, en 1761, à une chaire de philosophie dans sa ville natale. On cite, parmi ses écrits : *Commentatio de L. Volstio Meccano jurisconsulto, itemque jurisconsulto Vohlschto* (1749); *Liber singularis de usu inscriptionum romanarum veterum in jure* (1750); *Commentatio de pupillaribus* (1756); *Additionum ad Barn. Brissoni opus de verborum quæ ad jus civile pertinent significatione volumen* (1778, in-fol.). L'ouvrage le plus remarquable de l'auteur, qui y travailla plus de treize ans.

WUNDERLICH (Jean-Georges), théologien allemand, né en 1734, mort en 1802 à Wunsiedel, où il était surintendant ecclésiastique. Il a laissé, entre autres écrits : *De formis concordis in terris Burgundicis Norici ab Ecclesia doctoribus subnotatis* (1784, in-4°); *Mémoire sur la constitution ecclésiastique de Wunsiedel à l'époque de la Réformation* (1784, in-8°); *Mémoires sur l'histoire ecclésiastique du cercle de Franconie*, etc.

WUNDERLICH (Charles-Auguste), médecin allemand, né à Schulz-sur-le-Necker en 1815. Il fit ses études médicales à l'université de Tubingue et, après y avoir été reçu docteur en 1837, fréquenta pendant plus d'un an diverses autres universités de l'Allemagne, de la Belgique et de la France. En 1838-1839, il fut médecin de l'un des hôpitaux de Stuttgart, se fit recevoir (1840) agrégé de la Faculté de Tubingue et y devint, en 1841, adjoint à la clinique interne, qu'il fut chargé de diriger pendant une maladie du directeur en titre. Il fut lui-même définitivement appelé à ces fonctions après avoir été, en outre, nommé professeur extraordinaire en 1843. Depuis 1850, il occupe, à Leipzig, une chaire de clinique et a, en outre, le titre de conseiller médical intime. Le principal ouvrage de M. Wunderlich est un *Manuel de pathologie et de thérapeutique* (Stuttgart, 1846-1854, 3 vol.; 2^e édit., 1853 et années suiv., 4 vol. in-8°), que suivirent plus tard des *Principes de pathologie et de thérapeutique spéciales* (Stuttgart, 1858). On lui doit encore : *De la médecine française et allemande* (Stuttgart, 1841); *Essai d'une physiologie pathologique du sang* (Stuttgart, 1844); *Histoire de la médecine* (Stuttgart, 1859); *la Chaleur naturelle dans les maladies* (Leipzig, 1865). Il a, en outre, fondé en 1841, avec Roser, les *Archives de médecine physiologique*, le premier organe de cette nouvelle branche des sciences médicales, dont M. Wunderlich est, en Allemagne, l'un des représentants les plus remarquables.

WUNDT (Daniel-Louis), théologien allemand, né à Creuznach en 1741, mort en 1805. Il fit ses études à Heidelberg et à différentes universités de la Suisse et devint, en 1788, professeur de théologie à Heidelberg, où il fut nommé plus tard membre du consistoire. Nous citerons, parmi ses écrits, qui sont, en majeure partie, relatifs à l'histoire du Palatinat : *Histoire de la vie et du gouvernement de Charles-Louis, électeur palatin* (Genève, 1786, in-8°); *Léçons sur l'histoire du peuple juif* (Heidelberg, 1788, in-8°); *Magasin pour l'histoire ecclésiastique et littéraire de l'électorat palatin* (Heidelberg, 1789-1793, 3 vol. in-8°); *Magasin pour l'histoire du Palatinat* (Heidelberg, 1793, 2 vol.); *Abregé de l'histoire ecclésiastique du Palatinat* (Heidelberg, 1796, in-8°), etc.

WUNDT (Frédéric-Pierre), historien allemand, frère du précédent, né à Creuznach en 1748, mort en 1808, professeur d'histoire à l'école supérieure de Heidelberg. On a de lui : *Sur Othon V le Grand, comte palatin de Wittelsbach, fondateur de la maison palatine de Bavière* (1779); *Bibliothèque topographi-*

que du Palatinat (1785-1802, 3 vol.); *Histoire de l'université de Heidelberg* (1786); *Services que Charles-Théodore a rendus à l'histoire du Palatinat du Rhin* (1794); *Influence que les réfugiés français ont exercée sur l'agriculture et le commerce dans le Palatinat* (1780); *Plan pour l'histoire générale du Palatinat du Rhin* (1798); *le Comté palatin de Bade* (1804); *Histoire et description de la ville de Heidelberg* (1805).

WUNSCH (Jean-Jacques DE), général prussien, né dans le Wurtemberg en 1717, mort en 1788. Il entra d'abord dans l'armée autrichienne, prit part, de 1737 à 1739, à la guerre contre les Turcs et se trouva, dans cet intervalle, aux batailles de Banialonka, de Kornia, de Madia, de Kruzka et de Panzova. La paix ayant été conclue à Belgrade (1742), il passa au service de la Bavière, prit part à la défense de Bruxelles en 1746, puis aux batailles de Rancoux et de Lawfeld, passa dans l'armée prussienne au commencement de la guerre de Sept ans, assista, en 1757, aux batailles de Breslau et de Lenthén et fut promu, en 1759, colonel d'un régiment formé de plusieurs corps francs. Il rendit de grands services pendant le reste de la guerre, s'empara de Francfort-sur-l'Oder, de Wittenberg et de Torgau, battit près de cette ville le général Saint-André, remporta encore plusieurs victoires et fut créé lieutenant général en 1771. Il se signala de nouveau pendant la guerre de la succession de Bavière en 1778 et, un an avant sa mort, fut élevé au grade de général de cavalerie.

WUNSCH (Chrétien-Ernest), mathématicien allemand né vers 1730, mort dans les dernières années du XVIII^e siècle à Francfort-sur-l'Oder, où il avait occupé pendant plusieurs années une chaire de mathématiques et de physique à l'université. Outre des traductions allemandes de plusieurs ouvrages scientifiques français, on a de lui : *De volatilibus verna; Initia novæ doctrinæ de natura soni; De aëris humanæ proprietatibus et vitiis quibusdam* (Leipzig, 1777); *Entretiens cosmologiques pour la jeunesse* (1778-1780, 3 vol.); *Reflexions sur l'origine des langues, sur la constitution civile, sur les arts, sur les religions et sur les sciences* (1782); *Essai et observations sur les différentes couleurs de la lumière* (1792); *Entretiens sur l'homme* (1796-1798, 2 vol.).

WUNSCHWITZ (Mathias-Godefroy, baron DE), général autrichien, né à Prague en 1632, mort à une époque inconnue. Il se distingua dans diverses campagnes et fut appelé dans les conseils de l'empereur Léopold I^{er}, qui lui donna, en 1671, le titre de baron. C'était un homme fort instruit, qui a laissé plusieurs ouvrages restés manuscrits. — Son fils, Godefroy-Daniel DE WUNSCHWITZ, né en 1673, mort à Prague en 1741, parcourut, pour s'instruire, la France, l'Angleterre, la Hollande, l'Espagne, l'Italie, et, de retour dans son pays, il devint inspecteur général du cercle de Beraun (Bohême). Il a laissé plusieurs ouvrages manuscrits.

WUNSEDEL, ville de Bavière, dans le cercle de la Haute-Franconie, ch.-l. du district de son nom, à 53 kilom. E. de Baireuth, sur la Rostlau; 4,000 hab. Ecole secondaire; école agronomique et industrielle. Filatures de laine; fabrication de toiles et de lainages. Mines de fer et d'alun; carrières de marbre et de plâtre. Raffineries de sucre et brasseries. Patrie de Jean-Paul Richter.

WUNSTORF, bourg de Prusse, province de Hanovre, cercle de Lunebourg, à 17 kilom. N.-O. de Lunebourg, sur un petit affluent de la Leine; 2,000 hab. Chapître luthérien de dames nobles. Tanneries; fabrication de lainages.

WURBENTHAL, ville de l'empire d'Autriche, dans la Silésie autrichienne, cercle et à 40 kilom. N.-O. de Troppau, sur l'Oppa; 2,500 hab. Fabrication de toiles; important commerce de fil. Aux environs, riches mines de fer et hauts fourneaux.

WURDTWEIN (Etienne-Alexandre), prélat et archéologue allemand, né à Amorbach en 1719, mort en 1796. Il fit ses études théologiques à Heidelberg, entra ensuite dans les ordres et, après avoir rempli diverses fonctions ecclésiastiques, devint, en 1783, évêque suffragant de Mayence. On a de lui, entre autres écrits : *Concilia Moguntina* (Manheim, 1766, in-4°); *Historia diplomatica abbatæ Ilbenstadiensis* (Manheim, 1766, in-4°); *Diacesis Moguntina in archidiaconatus distincta, etc., dissertationes decem* (Manheim, 1768-1776); *Mémoires de Mayence du moyen âge et des derniers temps* (Manheim, 1789, in-4°); *Subsidia diplomatica ad selecta juris ecclesiastici germanici et historiæ capitula elucidanda* (Heidelberg, 1772-1780, 13 vol. in-8°); *Novæ subsidia diplomatica* (Heidelberg, 1782-1789, 14 vol.); *Bibliotheca Moguntina* (Augsbourg, 1787); *Chronicon diplomaticum monasterii Schenau in sylva Odontana* (Manheim, 1793, in-8°); *Monasticum Palatinum* (Manheim, 6 vol. in-8°), etc.

WURFELSTEIN s. m. (wur-fel-stain). Miner. Borate de chaux et de magnésie.

WURFFBAIN (Jean-Sigismond), voyageur allemand, né à Nuremberg en 1613, mort en 1661. A dix-neuf ans, il partit comme soldat pour les Indes orientales, puis il s'adonna au commerce, devint sous-marchand et fut en-

voqué par la Compagnie des Indes à Surate, à Moka (1638), à Cambaye (1642). L'intelligence dont il fit preuve dans ses missions commerciales le fit nommer marchand en chef. Etant revenu en Europe en 1645, il se fixa dans sa ville natale, où il ouvrit une maison de banque. Son père avait publié un extrait des lettres qu'il lui avait adressées pendant son voyage, sous le titre de *Voyage aux Indes orientales* (Nuremberg, 1646, in-4°). Un journal de son voyage écrit par lui a été publié après sa mort sous le titre de *Services de J.-S. Wurffbain dans les Indes orientales pendant quatorze ans* (Sulzbach, 1686, in-4°). On y trouve des détails intéressants au point de vue commercial. — Son fils, Jean-Paul WURFFBAIN, né en 1655, mort en 1711, s'adonna à l'étude des sciences naturelles. Outre des mémoires insérés dans les *Ephémérides des curieux de la nature*, on lui doit : *Salamandrolgia* (Nuremberg, 1683, in-4°), avec figures.

WURM (Jean-Frédéric), astronome allemand, né à Nürtingen en 1760, mort en 1833. Il étudia, de 1778 à 1783, la théologie au séminaire de Tubingue et fut successivement professeur dans sa ville natale, au séminaire de Blaubeuren et au collège supérieur de Stuttgart. Outre des connaissances étendues en archéologie classique et dans les sciences mathématiques, dans l'histoire desquelles il est connu par la formule appelée *Série de Wurm*, il possédait encore à fond l'astronomie et il s'occupa surtout de l'étude des étoiles variables. Il parvint à déduire d'observations faites depuis plus d'un demi-siècle des résultats fort exacts sur la période et l'époque du changement de lumière de ces corps célestes et s'appliqua aussi avec beaucoup de zèle à calculer les longitudes de différents points des deux hémisphères d'après les éclipses et les disparitions d'étoiles. Ses travaux relatifs à l'astronomie furent insérés en partie dans l'*Annuaire astronomique* de Bode, dans le *Correspondant mensuel* de Zach, dans le *Journal d'astronomie* de Lindemann et de Bohnenberger et dans les *Revue des astronomiques* de Schumacher. On a, en outre, de lui : *Histoire de la nouvelle planète Uranus* (Gotha, 1791); *Introduction pratique au calcul des parallèles* (Tubingue, 1804); *Observationes ad aliquot Xenophontis Cyropædæ locos* (Stuttgart, 1807); *De ponderum, numerorum, mensurarum ac de unit ordinandi rationibus apud Romanos et Græcos* (Stuttgart, 1821), l'un des meilleurs ouvrages que l'on ait sur ce sujet.

WURM (Chrétien-Frédéric), historien et publiciste allemand, fils du précédent, né à Blaubeuren en 1803, mort en 1859. Après avoir étudié la théologie, il résida en Angleterre de 1825 à 1827, revint ensuite en Allemagne et fit paraître à Hambourg, de 1828 à 1830, le *Gleaner*, puis, de 1830 à 1834, les *Feuilles critiques de la Bourse*. En 1833, il fut nommé professeur d'histoire au gymnase académique de Hambourg. Parmi ses nombreux écrits, qui ont rapport à l'histoire, à la politique commerciale et au droit des gens, il faut mentionner : *Essai critique sur la situation publique du droit en Allemagne depuis 1832* (Leipzig, 1835); *la Douane du Sund* (Hambourg, 1838); *la Têche des villes hanséatiques*, en collaboration avec Muller (Hambourg, 1847); *la Diplomatie, le parlement et la confédération germanique* (Brunswick, 1849); *Lettre au vicomte Palmerston concernant la question du Slesvig-Holstein* (Londres, 1850), brochure écrite en anglais et en allemand et qui fut attribuée à Bunsen; *Quatre lettres sur la libre navigation du Danube* (Leipzig, 1855); *Cinq lettres sur la navigation des cours d'eau et sur l'acte du Danube du 7 novembre 1857* (Leipzig, 1858); *Histoire diplomatique de la question d'Orient* (Leipzig, 1858). En 1848, Wurm avait représenté au parlement de Francfort une circonscription électorale du Wurtemberg, son pays natal.

WURMBÉE s. f. (wur-mbé). Bot. Genre de plantes, de la famille des colchicacées ou mélanthacées, comprenant trois espèces, qui croissent au Cap de Bonne-Espérance. Il On dit aussi WURMÈRE.

WURMSCHITTIE s. f. (wurmm-chi-ti — de *Wurmschitt*, savant allem.). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des sénécionées, dont l'espèce type croît en Abyssinie.

WURMSER (Dagobert-Sigismond, comte DE), général autrichien, né dans l'Alsace, d'une famille noble et ancienne, en 1724, mort à Vienne en 1797. Il servit, de 1745 à 1747, dans l'armée française et il y avait acquis le grade de capitaine, lorsqu'il suivit son père à Vienne et entra au service de l'Autriche. Il se distingua dans la guerre de Sept ans, fut nommé major général, combattit contre les Prussiens en 1779 et reçut en 1787, avec le grade de feld-zeugmeister (général de cavalerie), le gouvernement de la Galicie, qu'il administra avec douceur. En 1793, il commanda le corps autrichien chargé de couvrir le siège de Mayence, eut une grande part à la reddition de cette ville par les Français, occupa Landau, rompit, avec l'aide des Prussiens, nos lignes de Wissembourg, prit Drunheim, Haguenau, le Fort-Louis et menaçait déjà Strasbourg quand Fichgrü, prenant une vigoureuse offensive, l'obligea

à une retraite précipitée, qui se changea bientôt en déroute. Mis à la tête de l'armée du Haut-Rhin en 1795, il fit oublier ces revers par des succès importants que couronna la prise de Mannheim (21 décembre); mais il faut dire que ces succès furent dus en grande partie à la trahison de Pichegru; aussi fut-il moins heureux l'année suivante avec Moreau, qui avait remplacé celui-ci dans le commandement des troupes républicaines. La cour de Vienne l'envoya en Italie pour y réparer les défaites de Beaulieu. Là Wurms fut dérouter par les audacieuses manœuvres de Bonaparte, qui le battit à Castiglione, à Montebello, à Lombrado, à Rovereto, le chassa de Vérone et le fit ensuite capituler dans Mantoue, place réputée imprenable. Bonaparte le traita avec beaucoup d'égards, lui permit de sortir de la place avec 4 canons, 4 chariots et 500 hommes à son choix, ajoutant: « J'honore son grand âge comme son mérite. » L'empereur d'Autriche, pour le consoler de ses malheurs, lui accorda le bâton de feld-maréchal, avec le gouvernement de la Hongrie, dignités dont la mort ne lui permit pas de prendre possession. Depuis longtemps déjà il était atteint d'une surdité presque complète, ce qui ne l'empêchait pas de conserver sur les champs de bataille toute la verdeur de sa jeunesse. Son crâne devint la possession de Gall, qui s'en servit pour l'établissement du système de la phrénologie.

WURSCHEN, village du royaume de Saxe, cercle et à 12 kilom. E. de Bautzen; 600 hab. Le 21 mai 1813, ce village fut le théâtre de la bataille de Bautzen, remportée par Napoléon I^{er} sur les Russes et les Prussiens.

WURST s. m. (vourst). Art milit. Caisson d'artillerie suspendu. Caisson qui sert à transporter les chirurgiens et les médicaments.

— Par ext. Espèce de longue calèche découverte.

WURSTSEISEN (Chrétien), en latin *Wurstenius* et *Ursinus*, historien suisse, né à Bâle en 1544, mort en 1588. Il fit de brillantes études dans sa ville natale, y fut reçu à dix-huit ans docteur en philosophie et y devint, deux ans plus tard, professeur de mathématiques. En 1585, il joignit à cette chaire celle d'explication de l'Ancien Testament et, l'année suivante, fut nommé secrétaire d'Etat et chancelier de la ville de Bâle. On a de lui : *Doctrina arithmetica* (Bâle, 1565, in-8°); *Questiones in Purbuch theoricis planetarum* (Bâle, 1568, in-8°); *Chronicon majus* (Bâle, 1580, in-fol.), ouvrage fort estimé; *Eptione historiarum Basiliensis* (Bâle, 1577, in-8°); *Germaniarum historiarum illustres*, etc. (Francfort, 1585, 2 vol. in-fol.).

WURTEMBERG ou **WURTEMBERG** (ROYAUME DE), un des États de l'Allemagne, borne au N., à l'E. et au S., par la Bavière, à l'O., par le grand-duché de Bade, entre 47°32' et 49°45' de latit. N., 5°50' et 8°10' de longit. E.; superficie, 28,767 kilom. carrés; 420 kilom. sur 320; 1,818,484 hab. en 1871. Capitale, Stuttgart. Le Wurtemberg est un pays généralement montagneux. Les plaines qu'on y remarque sont peu étendues; les aspects variés et pittoresques et une belle végétation y attirent partout les regards, et ce royaume passe pour une des plus belles régions de l'Allemagne. Les Alpes de Souabe, ou la Raube Alp, appelée ainsi à cause de ses rochers nus, traversent le pays du N.-E. au S.-O. et se joignent à la forêt Noire vers la frontière occidentale; leurs plus hauts sommets ne s'élèvent pas à 1,000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Dans le S. du royaume court du N.-O. au S.-E. la chaîne peu élevée qui unit la forêt Noire à l'Allgäu. Les Alpes de Souabe et la chaîne dont nous venons de parler font partie de la grande arête européenne qui sépare les eaux de l'Atlantique de celles des mers intérieures; le Wurtemberg envoie ses eaux, d'un côté, à la mer du Nord par le Rhin, de l'autre à la mer Noire par le Danube; ce dernier fleuve parcourt le S. du royaume et reçoit comme affluents : à droite, le Riss, la Roth, l'Ilzer, à gauche, la Brenz. Au bassin du Rhin appartient : l'Argen, la Schlussen, tributaires du lac de Constance, le Neckar, le Fils, le Reims, le Kocher, l'Alz, l'Enz, enfin le Tauber. On distingue dans la partie méridionale le lac Feder, qui n'a qu'environ 4 kilom. de longueur. Le climat est sain et un peu tempéré; mais, sur les plateaux et sur les versants des montagnes, les hivers sont longs et rigoureux. Le royaume de Wurtemberg est riche en mines, en ardoisiers, en carrières de marbre et d'albâtre; il compte de nombreuses exploitations de chaux, de craie, de terres à porcelaine et à poterie; on y trouve en abondance du charbon de terre, du soufre, du sel et des sources minérales et thermales, parmi lesquelles on remarque les eaux de Friedrichshall. Le sol est fertile en productions agricoles diverses; plus de la moitié de sa superficie est employée en grande culture; ses vignobles sont cultivés avec soin et occupent à eux seuls près d'un cinquième du sol, les prés environ un septième; le reste est occupé par des forêts. Le pays est riche en chevaux, en porcs, en bêtes à cornes et en brebis, parmi lesquelles on compte un grand nombre de mérinos. Les

bois et les champs sont tellement peuplés de gibier, que, dans l'intérêt de l'agriculture, le gouvernement a cru devoir prendre, depuis 1817, une mesure fort sage, celle d'encourager la destruction des lièvres, des lapins, etc. Les manufactures du Wurtemberg sont peu importantes, mais en revanche elles sont nombreuses et fort actives. Dans les pays de plaine, on compte beaucoup de filatures de coton, de fabriques de toiles et de tricots; des fabricants d'horlogerie habitent les montagnes; dans les vallées sont établies plusieurs papeteries, des tanneries, des forges, des usines et divers autres établissements. Les distilleries abondent. On remarque aussi les fonderies de Wasseraffingen, les fabriques de machines à vapeur à Esslingen, d'instruments aratoires à Friedrichshall et Neuernburg, de coutellerie à Heilbronn, Füllingen et Kirchheim, d'armes à Oberndorf, de tôles, de tissus métalliques et de chaînes d'archal à Ulm; de poterie à Schramberg et à Scherzheim, de porcelaine à Louisbourg, d'instruments de physique et d'optique à Stuttgart, de binbelterie à Stuttgart et à Goepingen, de pianos à Stuttgart, Heilbronn et Ulm; de produits chimiques et de blanc de céruse à Heilbronn, de chapeaux de paille à Schramberg et à Fellbach, de lainages à Aalen, Metzingen, Esslingen et Reutlingen. Le haut commerce consiste principalement dans l'exportation des bois, des vins, des grains, des fruits secs, des cuirs, des toiles, du kirsch-wasser et des horloges en bois, fabriquées dans les montagnes. La Suisse, la France, la Bavière et l'Autriche sont les pays avec lesquels le Wurtemberg entretient des relations suivies. Il en retire en échange des draps, de l'huile, des laines fines, de la soie brute et des soieries, des tabacs et diverses denrées coloniales.

Le Wurtemberg est divisé en quatre cercles : Neckar, Forêt-Noire, Danube et l'Alz. Le gouvernement est monarchique et constitutionnel; la constitution du royaume datée de 1819. La personne du roi est inviolable, la couronne héréditaire dans la ligne masculine par ordre de primogéniture. A l'extinction de la ligne masculine, la succession au trône passe à la ligne féminine, sans distinction de sexe entre les enfants de cette ligne, c'est-à-dire qu'à degré égal de parenté avec le dernier roi régnant l'âge seul parmi eux donne la préférence; la prérogative de la ligne masculine se rétablit toutefois dans la descendance de la maison royale. La régence est dévolue par ordre de succession à l'agnat le plus proche. Tous les changements faits à la constitution durant la régence n'ont plus de valeur le jour où cette régence est arrivée à son terme. Sauf une disposition particulière du monarque, notifiée au conseil privé, l'éducation du roi mineur appartient à sa mère. La définition de ce que l'on entend par diverses particularités. D'abord ce mot de citoyen a moins le sens qu'on y attache en France que celui de bourgeoisie, de *staatsbürger*, comme dit la constitution wurtembergeoise elle-même. Ce droit de bourgeoisie s'acquiert de deux manières : 1° par la naissance, pour les enfants légitimes nés d'un père qui est lui-même bourgeois, ou pour les enfants illégitimes d'une mère qui a la bourgeoisie; 2° par l'admission dans la classe des bourgeois. Tout emploi au service de l'Etat donne le droit de bourgeoisie; tout bourgeois par la naissance prête serment de fidélité après sa seizième année, et tout individu admis dans la bourgeoisie, après son admission. A ces conditions, le principe de l'égalité des droits et des charges de l'Etat est proclamé; la constitution se réserve toutefois d'établir elle-même des exceptions. Le pouvoir exécutif appartient au roi; le pouvoir législatif est exercé en commun par le roi et les états, mais les attributions des états sont restreintes. Ils concourent, dit la constitution, à l'exercice de la puissance législative par leur consentement. Les états ne jouissent point du droit d'initiative. Le roi leur fait parvenir ses propositions par l'intermédiaire du conseil privé, et c'est par la même voie que les états font présenter au roi leurs réclamations, leurs prières et leurs demandes. L'assemblée des états doit être convoquée au moins tous les trois ans; ils se divisent en deux Chambres. La première Chambre, ou Chambre des seigneurs, se compose des princes de la famille royale, des chefs des familles princières ou comtales et des représentants des nobles aux possessions desquels était autrefois attachée une voix à la diète de l'empire ou du cercle, enfin de membres nommés par le roi à titre héréditaire ou viager. Le roi ne peut choisir les membres héréditaires que parmi les nobles de la classe des barons ou des chevaliers qui justifient d'une propriété se transmettant suivant le droit d'aînesse, avec charge d'un fideicommiss, et d'un revenu annuel de 6,000 florins, abstraction faite des redevances et des dettes hypothéquées. Le choix des membres à vie dépend de la libre volonté du roi, sans condition de fortune ni de naissance. La seconde Chambre, ou Chambre des députés, se compose de 13 membres de la noblesse choisis par le corps des chevaliers; de 6 surintendants ecclésiastiques de l'Eglise protestante; de l'évêque, d'un membre choisi par le grand chapitre dans son sein et du plus ancien diacre de la confession catholi-

que; du chancelier de l'université; de 7 députés pour les villes et de 64 députés pour les bailliages. Tout citoyen âgé de trente ans et jouissant des droits civils et politiques est éligible. Les deux tiers des électeurs des villes et des bailliages sont composés de propriétaires qui payent un cens; l'autre tiers est formé d'électeurs nommés dans des assemblées primaires. Dans l'intervalle des sessions, les états se font remplacer par un comité permanent composé de 12 membres, nommés par chacune des deux Chambres dans leur sein. Il existe un tribunal d'Etat, dont la mission spéciale est de juger les ministres sur l'accusation des états, et les membres des états soit sur l'accusation des états eux-mêmes, soit sur celle des ministres. Il peut prononcer des amendes, destituer, suspendre temporairement ou à perpétuité du droit de siéger dans les états. La peine la plus grave qu'il puisse porter est celle du bannissement. Le principal devoir de ce tribunal est, on le voit, de maintenir le respect de la constitution.

Ainsi que les autres souverains allemands, pour se conformer aux aspirations libérales que la révolution de 1848 fit surgir dans toute l'Europe, le roi de Wurtemberg fit d'abord de nombreuses concessions : garde nationale, liberté de la presse, droit d'association, tout fut accordé. Mais quand plus tard triompha la réaction, le roi de Wurtemberg déclara, dans une proclamation adressée au pays, qu'il était résolu à revenir purement et simplement à l'état de choses existant avant 1849, c'est-à-dire à la constitution de 1819. La Chambre des députés déclama en octobre 1867 une réforme de la constitution. On annonça qu'elle serait présentée incessamment. Elle le fut, en effet, en même temps qu'une loi sur l'organisation judiciaire, qui simplifia et facilita la procédure, augmenta le nombre des juridictions et améliora la situation des juges. Quant à la réforme, voici quelles furent ses conséquences : deux Chambres ayant le droit d'initiative pour modifier la constitution; la Chambre basse, composée de 64 députés de cercles nommés par le suffrage universel, 24 par les citoyens payant plus de 100 florins d'impôt, 6 par le clergé; la Chambre haute, comprenant les anciens membres nommés à vie et des membres nouveaux temporaires, nommés : 7 par les villes, 8 par les grandes circonscriptions, 10 par le roi, et, en outre, les princes du sang, les chefs de maisons princières médiatisées, le représentant de l'université, l'évêque, 2 pasteurs protestants. On présenta à la même époque une loi réorganisant l'administration intérieure. Conçue dans un esprit très-libéral, cette loi introduisit une vraie décentralisation et le principe du *self-government* dans les provinces et les communes. Enfin, une réforme basée sur des principes également libéraux fut introduite dans le synode national de l'Eglise évangélique.

— **Administration.** A la tête de l'administration figure le conseil privé du roi. Ce conseil se compose d'abord des ministres et des conseillers que le roi leur adjoint. Le ministère est divisé en six départements : la justice, les affaires étrangères, l'intérieur, les cultes et l'instruction publique réunis, la guerre et enfin les finances. Les propositions sur la destitution ou la translation des fonctionnaires publics, les conflits entre les autorités judiciaires et administratives, les rapports de l'Eglise avec l'Etat et les contestations des Eglises entre elles, sont du ressort du conseil privé. Ce conseil exerce aussi une juridiction, car il est juge dans les questions de contentieux administratif.

Les libertés communales sont très-étendues dans le Wurtemberg. La constitution déclare que la commune est la base de l'état politique du royaume. Les affaires des communes sont administrées par un conseil communal et une assemblée de bourgeois; des assemblées de district gèrent les intérêts des districts, sous l'inspection des autorités. Le président de la commune (*schultheiss*) est nommé par le roi, sur une liste de trois candidats élus par le conseil communal dans son sein et acceptés par l'assemblée des bourgeois. La répartition de l'impôt appartient aux autorités communales. Les diverses communes reconnues par la constitution s'administrent généralement elles-mêmes; toutefois, le roi s'est réservé le droit suprême de protection et d'inspection sur les Eglises. En vertu de cette prérogative royale, aucune ordonnance ecclésiastique ne peut être publiée ni appliquée sans l'approbation royale. Comme citoyens, les ecclésiastiques sont soumis à la juridiction des tribunaux ordinaires. La direction des affaires intérieures de l'Eglise évangélique appartient au consistoire royal. L'Eglise catholique est administrée par l'évêque du pays, avec le concours d'un grand chapitre. Le roi, qui peut n'être pas protestant, mais qui l'est généralement, exerce son droit de protection et de surveillance sur l'Eglise catholique par l'intermédiaire d'un comité formé de membres de cette Eglise. Le roi prend l'avis de ce comité pour la nomination des fonctionnaires ecclésiastiques. Le royaume comprend six diocèses évangéliques, à la tête de chacun desquels se trouve un prélat ou surintendant général. Les diocèses se divisent en dé-

canats qui se subdivisent en paroisses. Le consistoire général a la direction supérieure des écoles élémentaires protestantes. La communion catholique ne forme qu'un seul évêché, dont le siège est à Rothenbourg, et qui relève de l'archevêché de Fribourg, dans le duché de Bade. Cet évêché contient 28 chapitres ruraux, subdivisés en 638 paroisses. Le conseil catholique établi auprès du roi administre et surveille les écoles élémentaires catholiques, les écoles secondaires ecclésiastiques et le séminaire catholique. Le Wurtemberg est l'une des contrées de l'Allemagne où l'instruction est la plus répandue. Tout hameau qui possède au moins trente familles doit avoir son école et l'enseignement est obligatoire pour tous les enfants de six à quatorze ans. Les écoles du dimanche, dont la fréquentation est également de rigueur, donnent le complément de l'enseignement primaire aux enfants de quatorze à dix-huit ans. L'enseignement supérieur comprend les écoles latines et les écoles polytechniques. Les écoles polytechniques sont élémentaires ou supérieures et enseignent les sciences à divers degrés. Les écoles latines se divisent en écoles préparatoires, lycées, gymnases et écoles secondaires ecclésiastiques. Au sommet de cet enseignement se trouve l'université de Tubingue, l'une des plus anciennes et des plus célèbres de l'Allemagne.

Il existe peu de pays où l'enseignement technique, surtout l'enseignement agricole, ait été aussi complètement, aussi méthodiquement organisé que dans le Wurtemberg. Ce royaume a donné un exemple qui a été suivi ailleurs et qui a porté ses fruits. En 1818, les premières écoles d'agriculture à l'usage des propriétaires ruraux y ont été fondées. Actuellement, ce petit pays en possède quatre, une par cercle administratif. Une publication faite par le bureau central d'agriculture de Wurtemberg, à l'occasion de l'Exposition universelle de Vienne, et ayant pour titre : *De l'enseignement agricole pour la population rurale en Wurtemberg* (Stuttgart, 1873), nous renseigne complètement à ce sujet.

Aux écoles dont nous venons de parler est annexée, depuis 1867, une école de viticulture. Pour fournir au gros de la population agricole les moyens de s'instruire au delà des enseignements de l'école, il a été organisé depuis 1869 des écoles d'hiver particulières pour les jeunes gens de quatorze à dix-huit ans, et cinq de ces écoles sont actuellement en activité. Mais les services les plus importants en ce genre ont été rendus par les écoles de perfectionnement, dont le nombre actuel est de 1,785; leur fréquentation est facultative. A côté existent 4,131 écoles du soir obligatoires, où l'on donne l'enseignement agricole; en outre, 833 réunions agricoles du soir pour les adultes et 773 sociétés de lecture des campagnes. En 1872, les premières ont été fréquentées par près de 20,000 individus; les secondes, c'est-à-dire les réunions du soir et les sociétés de lecture, par 9,500 paysans. Ce sont là des résultats importants, bien faits pour exciter l'initiative en d'autres pays. Mais nous avons encore d'autres résultats à constater. L'institution des professeurs ambulants est entrée en activité. On fait à présent des cours spéciaux pour certaines professions agricoles, ou industrielles, par exemple pour les bergers, les charrois, les forgerons, les géomètres arpentiers, les maréchaux ferrants, les apiculteurs, les jardiniers, etc.; d'autres se font aux écoles normales, pour la culture des fruits et des jardins. Nous mentionnons encore, comme se rattachant à ces mesures utiles, l'usage de fréquentes excursions et inspections agricoles, la publication de brochures spéciales, la réunion de différentes collections, relatives à l'agriculture, d'expositions permanentes ou temporaires qui font du système d'éducation agricole du Wurtemberg un tout complet et harmonique qu'on peut donner hardiment comme exemple, dit la *Gazette internationale (allemande) de l'Exposition*.

Les finances du Wurtemberg sont dans une situation satisfaisante. Les recettes et les dépenses s'y balancent. D'après le budget de 1873-1874, les revenus de l'Etat sont de 23,253,583 florins (le florin vaut 2 fr. 10). La liste civile est de 913,922 florins. La dette publique s'élevait en 1873 à 189 millions de florins, se décomposant en 48 millions de dette générale et 141 millions de dette contractée pour la création de chemins de fer. Quant à l'armée, qui s'élève à 10,800 hommes sur pied de paix et 26,000 hommes sur pied de guerre, elle est régie par la législation de l'empire allemand.

Les Wurtembergeois sont tous de la race souabe. Ils sont doués d'une puissante nature; ils ont le front haut, les épaules larges, l'œil vif. Au moral, ils sont bons, laborieux, ouverts, probes, braves et religieux. Quant à leur aptitude aux sciences et aux arts, il suffit de se rappeler que Kepler, Schiller, Hegel et Scheining naquirent parmi eux, ainsi que Wieland, Spittler, Mæser, Paulus et le poète Uhland, le Beranger de l'Allemagne.

— **Histoire.** Ammien Marcellin et quelques autres auteurs parlent d'un peuple qu'ils nomment Alemanni, et qui habitait la contrée située entre le haut Danube, le haut

Rhin et le Mein. Cette contrée est occupée aujourd'hui par le grand-duché de Bade et le royaume de Wurtemberg. Les Alamanni, que les anciens nomment aussi Almanni et Alambani, sont donc les ancêtres de ceux qui habitent aujourd'hui les Etats du roi de Wurtemberg. Vers le milieu du III^e siècle, ils s'emparèrent des forts que les Romains avaient bâtis sur les bords du Rhin et ravagèrent une partie de la Gaule. Maximin les refoula sur leur territoire, où il mit tout à feu et à sang; jusqu'en 383, date à laquelle ils furent définitivement soumis par Maxence, la lutte continua entre eux et l'empire avec des alternatives de succès et de revers.

La famille régnante de Wurtemberg tire son nom d'un château voisin de Canstatt. Elle se dit fort ancienne et, à l'en croire, elle descendrait d'un maire du palais de Clovis, ayant nom Emeric. Il ne nous appartient pas d'établir la généalogie de Charles I^{er}, aujourd'hui roi. Toujours est-il qu'au XIII^e siècle ses ancêtres possédaient des domaines fort peu importants, simple comté d'abord, puis duché. Les princes les plus connus de cette maison sont les suivants : Ulric I^{er}, qui le premier prit le titre de comte par la grâce de Dieu (1250) lorsque le duché de Souabe eut échappé aux mains des Hohenstauffen, dont le dernier rejeton, Conradin, alla périr à Naples sur un échafaud. C'est de cette époque que date la véritable existence politique du comté de Wurtemberg. Reconnu par la cour impériale comme prince immédiat de l'empire, Ulrich épousa une Polonoise, issue du sang royal des Piast, dont il eut deux fils, et mourut en 1265. — EBERHARD I^{er}, l'illustre, fils et successeur du précédent, fit la guerre à plusieurs princes de l'empire et même à Rodolphe de Habsbourg, ainsi qu'à deux de ses successeurs, Adolphe de Nassau et Henri de Luxembourg, ne put empêcher le célèbre Conrad de Weinsberg de ravager le Wurtemberg, agrandit ses Etats par l'achat d'un grand nombre de villes, de seigneuries et de châteaux forts, et mourut en 1325. Il avait un moment prétendu à la dignité impériale. — EBERHARD V, premier duc de Wurtemberg, né à Stuttgart en 1445, succéda à son frère Louis II en 1457, attira dans ses Etats les savants les plus illustres et fonda l'université de Tubingue (1477). Au milieu des mouvements produits en Allemagne par les prédications des continuateurs de Jean Hus, il fut loin de se montrer favorable à l'Eglise romaine et sécularisa de sa propre autorité plusieurs monastères. L'empereur Maximilien, qu'il avait délivré d'une sorte de captivité où le retenaient les Flamands, lui fit donner le titre de duc. Il mourut peu de temps après (1496). — Ulric V, troisième duc de Wurtemberg, petit-fils du précédent, né en 1487, revêtu de l'autorité en 1498, après la déposition de son oncle, Eberhard VI, par les états de Wurtemberg. Une administration, organisée à l'avance, gouverna pendant trois ans sous son nom; il obtint ensuite de l'empereur une émancipation prématurée, épousa Sabine de Bavière, nièce de Maximilien, qui lui confia plusieurs fois le commandement de ses armées. Ce prince avait des talents militaires, mais ses profusions énormes soulevèrent contre lui ses sujets. Mis au ban de l'empire pour le meurtre de Jean de Hutten, favori de sa femme, attaqué par le duc de Bavière et les états de Souabe, il fut réduit à fuir et demeura quinze ans en exil. Secouru par François I^{er} et ligué avec Philippe, landgrave de Hesse, il remporta, en 1534, une victoire décisive à Lauffen, qui lui ouvrit le chemin de ses Etats, dont Charles-Quint lui confirma la possession, à la condition qu'ils relevaient de l'Autriche. A peine rentré en possession de son duché, Ulric chercha à y établir le protestantisme, prit part à la ligue de Smalkalde, vit le Wurtemberg livré à la féroce cité du duc d'Albe et n'obtint la paix qu'en payant une forte contribution. Il mourut en 1550. — EBERHARD (Louis), né en 1676, succéda l'année suivante à son père, Guillaume-Louis, sous la tutelle de son oncle. Il resta fidèle à l'empereur dans toutes les guerres contre la France jusqu'à la paix de Ryswick (1697), puis dans la guerre de la succession d'Espagne, au début de laquelle il fut nommé feld-zeugmeister des armées impériales, prit part à toutes les opérations militaires en Allemagne, en Flandre, se couvrit de gloire à la sanglante journée de Malplaquet (1709), fut encore employé dans la suite par l'empereur Charles VI contre les Turcs, en Hongrie, et contre les Espagnols, en Italie, reconquit le comté de Montbéliard et mourut en 1733.

Les souverains du Wurtemberg posséderent longtemps la principauté de Montbéliard, en France, et ils résidèrent dans la ville de ce nom pendant la plus grande partie du XVIII^e siècle. Cette principauté fut cédée à la République française en 1796. La même année, le Wurtemberg fut le théâtre de la marche victorieuse et ensuite de la retraite de Moreau (1799); les Français y éprouvèrent des revers sous la conduite de Jourdan; en 1800, ils y furent heureux sous Moreau. Le Wurtemberg vit son territoire s'augmenter de quelques possessions par l'influence de la France en 1803, et le duc obtint le titre d'électeur. La paix de Presbourg, qui, en 1805, suivit les brillants faits d'armes d'Ulm et d'Austerlitz, ajouta encore

xv.

à l'étendue de cet Etat; le duc Frédéric II reçut bientôt après le titre de roi et devint Frédéric I^{er}; il entra dans la confédération du Rhin. Les Wurtembergeois furent les alliés de la France jusqu'à l'évacuation de l'Allemagne par les Français en 1813; ils se tournèrent alors contre elle et firent partie de l'armée qui l'envahit en 1814. — Le roi GUILLAUME I^{er} succéda, en 1816, à son père Frédéric I^{er}. Sous le règne de ce prince, le Wurtemberg reçut une constitution (1819) qui mit quelques entraves au despotisme royal, et, à diverses reprises, Guillaume manifesta des velléités libérales, notamment en combattant la politique rétrograde que le prince de Metternich s'efforçait de faire prédominer dans toute l'Allemagne. La révolution qui eut lieu en 1848 eut son contre-coup dans le Wurtemberg. Cédant à la pression de l'opinion publique, le roi dut accorder la liberté de la presse, consentir à la révision de la constitution, à la suppression des privilèges de la noblesse et prendre dans les rangs de l'opposition libérale (9 mars 1848) un ministère, qui adopta un programme de réformes comprenant le droit de réunion, l'établissement du jury, l'abolition des jurandes, des dîmes, du droit de chasse, la publicité de la procédure, etc. Une assemblée des états, élue en septembre et composée en grande partie de députés libéraux, s'attacha à voter les réformes demandées et à mettre les lois de l'Etat en harmonie avec les droits fondamentaux votés par l'assemblée nationale de Francfort. Mais le roi, effrayé par les progrès des idées démocratiques, ne tarda pas à se jeter du côté de la réaction. Après avoir refusé de reconnaître la constitution de l'empire votée par l'assemblée de Francfort (1849), il se vit contraint de céder. Quelque temps après, le parti démocratique wurtembergeois ayant manifesté l'intention de seconder l'insurrection du palatinat et du pays de Bade, le roi Guillaume s'y opposa vivement, changea son ministère et prononça la dissolution des états, qui furent remplacés par une nouvelle assemblée également démocratique (novembre 1849). Il recourut alors à une nouvelle dissolution (22 décembre); mais la chambre élue le 15 mars 1850 ne se montra pas plus favorable que la précédente à ses projets de réaction. Lorsque le roi rompit entièrement avec la Prusse pour se jeter du côté de l'alliance autrichienne, les états lui firent une vive résistance et furent encore une fois dissous (1^{er} juillet 1850). La réaction triomphante en Allemagne, il remit en vigueur la constitution de 1819, et le Wurtemberg subit pendant plusieurs années le joug de son despotisme. On vit la peine dégradante de la bastonnade rétablie dans l'armée et appliquée même aux délits politiques. En 1861, le vieux roi, sous la pression de l'opinion, consentit à rendre moins durs les entraves de la presse. — Son fils, CHARLES I^{er}, qui lui succéda en 1864, inaugura dans le Wurtemberg un grand nombre de réformes libérales. Lors du conflit qui éclata entre la Prusse et l'Autriche en 1866, il se rangea du côté de cette dernière puissance. Après la victoire de Sadowa, le Wurtemberg dut entrer dans la nouvelle confédération de l'Allemagne du Nord et subir l'organisation militaire de la Prusse, dont il devint le vassal, et avec laquelle il conclut un traité d'alliance offensive et défensive. Cette inféodation à la Prusse fut mal accueillie dans une grande partie du pays, qui envoya un grand nombre de députés démocrates au premier parlement élu par le suffrage universel. Dans une assemblée tenue à Stuttgart le 7 janvier 1870 et composée de députés du parti démocratique, on résolut d'organiser une agitation universelle contre la loi militaire. Des pétitions dans ce sens, couvertes d'un grand nombre de signatures, furent adressées à la Chambre des députés. Le 11 mars suivant, les chefs du parti progressiste proposèrent à la Chambre de modifier la loi militaire et de réduire le temps du service sous les drapeaux, et le 20 mars une assemblée de députés du peuple lança une proclamation en faveur du désarmement et contre le militarisme imposé par la Prusse. Ces manifestations n'eurent point le résultat qu'on en espérait. Le ministère, présidé par M. de Varnbühler, donna sa démission (20 mars); mais dans le cabinet reconstitué le 24 mars les seuls ministres qui disparurent furent précisément ceux qui étaient hostiles à la Prusse. M. de Varnbühler conserva la présidence du conseil, et M. de Suycow, tout dévoué à la politique de M. de Bismarck, reçut le portefeuille de la guerre. Lors du conflit qui éclata en juillet 1870 entre le gouvernement français et la Prusse au sujet de la candidature Hohenzollern, le roi de Wurtemberg n'attendit pas la déclaration de guerre pour se prononcer en faveur de la Prusse. Dès le 17, il ordonna la mobilisation et il convoqua immédiatement les Chambres, qui, le 22, votèrent les crédits demandés. Pendant la guerre, une division wurtembergeoise, sous les ordres du général Von Obernitz, combattit dans l'armée du prince royal de Prusse; le prince de Wurtemberg reçut le commandement du corps de la garde prussienne, et le roi de Wurtemberg fit partie des princes allemands qui demandèrent au roi Guillaume de Prusse de se faire proclamer empereur (18 janvier 1871). Depuis lors, le Wurtemberg est devenu un

des Etats dits indépendants qui font partie de l'empire d'Allemagne et sont soumis, pour tout ce qui concerne l'armée et la politique extérieure, à la domination prussienne. Terminons par la liste des souverains du Wurtemberg :

I. Comtes.

Ulric I ^{er}	vers 1250
Eberhard I ^{er} , dit l'illustre	1265
Ulric II	1325
Eberhard II, le Hutin, avec Ulric III, son frère	1344-1361
Eberhard III	1392
Eberhard IV	1417
Louis I ^{er} et Ulric IV	1419-1441

II. Séparation en deux comtés.

A Urach.

Louis I ^{er}	1441
Louis II	1450
Eberhard V	1457-1493

A Neuffen.

Ulric IV	1441
Eberhard VI	1480-1496

III. Ducs.

Eberhard V (ou I ^{er} comme duc)	1495
Eberhard VI (ou II ^e comme duc)	1496
Ulric V (ou I ^{er} comme duc)	1498
Christophe	1550
Louis le Pieux	1568
Frédéric de Montbéliard	1593
Jean-Frédéric	1608
Eberhard III	1628
Guillaume-Louis	1674
Eberhard-Louis	1677
Charles-Alexandre	1733
Charles-Eugène	1737
Louis-Eugène	1793
Frédéric I ^{er}	1795
Frédéric II	1797-1806

IV. Rois.

Frédéric I ^{er} (le même que le duc Frédéric II)	1806
Guillaume I ^{er}	1816
Charles I ^{er}	1864

WURTEMBERG (Chrétien-Frédéric-Alexandre, comte DE), poète allemand, né en 1801 à Copenhague, dont son père, le duc Guillaume de Wurtemberg, était gouverneur à cette époque, mort en 1844. Il entra de bonne heure dans l'armée wurtembergeoise, y parvint au grade de colonel et épousa en 1832 la comtesse Héène de Festetics-Tolna, de laquelle il eut quatre enfants. Une mort prématurée, arrivée après de longues souffrances, mit fin à cette heureuse union. Il avait débuté dans la littérature par des poésies lyriques, qui furent insérées, sous le pseudonyme de *Sandor de S.*, dans le *Morgenblatt*; il écrivit ensuite, sous son propre nom, dans l'*Almanach des Muses allemande* de Chamisso et Schwab. Ces premiers essais furent plus tard recueillis et publiés, avec de nombreuses additions, dans deux recueils, sous le titre de *Poésies* (Stuttgart, 1837) et *Poésies complètes* (Stuttgart, 1841). On reconnaît dans ces compositions l'influence de l'école poétique souabe et une étroite parenté de goût et d'esprit avec Lenau, dont l'auteur était l'ami intime. Le caractère distinctif de la plupart d'entre elles est un sentiment profond de mélancolie. Partout on y trouve l'expression d'une grande sensibilité, d'une nature forte et sensée, d'un esprit vraiment allemand, patriotique et chevaleresque, le tout relevé par une brillante imagination, une versification élégante et un style d'une grande pureté. Les pièces les plus connues de ces recueils sont les *Chants d'un soldat pendant la paix*, les *Tableaux de Hongrie* et les *Chants de la tempête*, où éclate le plus le talent original de l'auteur. A cause des tendances libérales de ce dernier, ses poésies furent interdites en Autriche, mais il n'en continua pas moins à être bien vu dans les salons de Vienne.

WURTEMBERGEOIS, OISE s. et adj. (vurtain-ber-joi, oi-ze). Géogr. Habitant du Wurtemberg; qui appartient à ce pays ou à ses habitants : *Les soldats WURTEMBERGEOIS et leurs officiers sont exercés à des combats simulés avec des batonnettes à pointe émoussée et garnie*. (St-Germain.)

WURTH (Joseph), juriconsulte autrichien, né en 1817, mort en 1855. Il professa le droit à Vienne, fut élu en 1848 député à l'Assemblée nationale allemande, devint ensuite sous-secrétaire d'Etat au ministère de l'intérieur et, de 1849 à 1851, fut ministre de la justice de l'empire. On a de lui, entre autres écrits : *Derniers progrès du système pénitentiaire en France, en Angleterre, en Ecosse, en Belgique, enfin en Suisse* (1844); *Droit municipal autrichien au XIII^e siècle* (1846); *Tableau de la procédure criminelle autrichienne au 17^e janvier 1850, comparée avec les législations étrangères* (1851). Wurth avait aussi collaboré aux *Annales de droit et d'économie politique* et au *Journal des tribunaux autrichiens*.

WURTZ (Félix), chirurgien suisse, né à Zurich. Il vivait au XVII^e siècle et pratiqua son art à Bâle. Sa vie est peu connue. On sait seulement qu'atteint d'horribles douleurs de tête il s'en débarrassa en se faisant ouvrir l'artère temporale. Conrad Gessner, qui

était son ami et qui était capable d'apprécier parfaitement la valeur de ce qu'il pouvait faire, le pressa fortement et le détermina à communiquer au public les résultats de sa grande expérience. Wurtz prit la plume, non pas, comme il le dit lui-même, pour répéter les principes généraux de chirurgie qu'on trouve partout et qu'on transvase pour ainsi dire sans cesse d'un livre dans un autre livre, mais pour signaler les erreurs, les abus qui régnaient dans l'exercice de l'art et pour faire profiter ses contemporains et ses successeurs des remarques propres, des observations nouvelles qu'il avait faites. Cependant il n'eut pas le temps de publier lui-même son livre, qui fut édité, après sa mort, par son frère Rodolphe Wurtz. Il a pour titre : *Pratique de chirurgie, où toutes les erreurs dangereuses des chirurgiens sont corrigées* (Bâle, 1576, in-8^o); il a été traduit en français par François Sauvin (Paris, 1672, in-12).

WURTZ (Paul, baron DE), général allemand, né à Husum (Slesvig) d'une famille obscure, mort en 1676. Il entra jeune dans les armées impériales, puis, changeant de parti, passa dans l'armée suédoise et eut le bonheur de se distinguer sous les yeux de Gustave-Adolphe, qui l'éleva successivement aux premiers grades, l'employa utilement en Poméranie et en Pologne et le créa baron. Après la mort du héros suédois, Wurtz passa au service du roi de Danemark, qui le nomma feld-maréchal, mais il le quitta plus tard pour accepter le commandement de toutes les forces de terre des Provinces-Unies. Il ne put cependant empêcher Louis XIV de conquérir la Hollande, et, ayant eu à souffrir de nombreuses humiliations de la part du statouder, il donna sa démission en 1674. Il vécut, dès lors, dans la retraite à Hambourg. C'est de ce général que Boileau a dit, dans sa quatrième épître :

Ah ! grand roi, quel héros, quel Hector que ce Wurtz ! Sans ce terrible nom, mal né pour les oreilles, Que j'allais à tes yeux étaler de merveilles !

WURTZ (Georges-Christophe), médecin français, né à Strasbourg en 1756, mort en 1823. Il fit ses études médicales dans sa ville natale et y publia, en 1778, sous ce titre : *Conamen mappæ generalis medicamentorum simplicium secundum affinitates virium naturalium nova methodo geographica dispositum*, une classification des médicaments d'après l'affinité de leurs propriétés. Cette espèce de carte, où il ne suivait aucune des méthodes de classification connues, le fit connaître dans le monde savant, et, étant parti peu de temps après pour l'Allemagne, dans le but d'étudier les progrès de la médecine, il reçut partout l'accueil le plus bienveillant. Il vint ensuite à Paris et y fut nommé secrétaire général du musée. Il devint, en outre, membre de l'Académie de médecine. Pendant la Révolution, il réussit à vivre presque oublié, tout en continuant d'exercer avec son dévouement habituel la pratique de son art. Plus tard, il s'occupa d'études sur des moyens particuliers d'amélioration morale et intellectuelle et publia à ce sujet différentes brochures. Nous citerons, parmi ses écrits : *Voyage d'un médecin étranger de Prague à Carlsbad* (Leipzig, 1779); *Mémoires sur l'établissement des écoles de médecine pratique à l'instar de celles de Vienne* (1784); *Prospetus d'un nouveau cours théorique et pratique du magnétisme animal, réduit à des principes simples de physique et de chimie* (1787); *Discours sur les moyens de rendre la franc-maçonnerie plus utile à l'humanité* (1790); *Observations sur les malades qui proviennent d'une acréte du sang ou de la lymphie*; *Mémoire sur les moyens de réparer les torts faits au commerce de France par la révolution de Saint-Domingue* (1820); *Second mémoire relatif aux colons de Saint-Domingue* (1822), etc.

WURTZ (Jean-Wendel), écrivain mystique, né à Walschbronn en 1766, mort à Colloges, près de Lyon, en 1826. Il a composé divers ouvrages, fort mal écrits, mais qui ont eu une certaine vogue à cause de leur singularité. Il y applique les prophéties de l'Ecriture sainte aux révolutionnaires, aux libéraux, aux philosophes, aux illuminés et à Napoléon, qu'il retrouve dans l'*Apocalypse* sous le nom d'Apollon. Un écrit qu'il publia en 1825 contre l'aménisme, et où il attaque les libéraux de l'Eglise gallicane, le fit condamner à une amende par le tribunal correctionnel de Lyon le 18 janvier 1826. Il était alors vicaire de l'église de Saint-Nizier de cette ville. Voici les plus curieuses de ses bizarres productions : l'*Apollon* de l'*Apocalypse* ou la *Révolution française prédite par saint Jean l'Evangeliste* (1816, in-8^o), livre qui a eu sept éditions, les trois dernières sous ce titre : *les Précurseurs de l'Antéchrist*; *Superstitions et prestiges des philosophes ou Démonologie du siècle des lumières* (1817, in-8^o).

WURTZ (Charles-Adolphe), chimiste français, né à Strasbourg en 1817. Après des études universitaires très-sérieuses, il suivit d'abord les leçons de la Faculté de théologie, qu'il quitta bientôt pour se livrer à l'étude de la médecine. Reçu docteur en 1843, il fut aussitôt nommé chef des travaux chimiques de la Faculté de médecine de Strasbourg, mais dès l'année suivante il obtint au concours une place analogue à la Faculté de

Paris, et trois ans plus tard il fut nommé agrégé au concours. En 1852, M. Dumas, alors professeur de chimie organique et de pharmacie, ayant déserté l'enseignement pour la politique, M. Wurtz, comme agrégé, fut chargé de le remplacer et il s'en acquitta fort bien. Le 11 mars 1853 mourait Orfila. Ce fut à M. Wurtz que revint le périlleux honneur de remplacer ce professeur dans une chaire qu'il avait occupée pendant trente-quatre ans avec un succès sans précédent. Le jeune professeur sortit vainqueur de cette épreuve redoutable et déploya dans son enseignement un talent et une science qui depuis lors n'ont fait que croître et se perfectionner. M. Wurtz possédait une instruction solide et étendue, un esprit ardent et mesuré, capable à la fois de descendre aux plus petits détails de la science et de s'élever jusqu'aux plus hautes généralisations. Professeur éloquent, sa diction est facile, mouvementée; cependant quelquefois, par suite d'une trop grande activité de corps et d'esprit, il précipite trop ses phrases et se laisse aller à une surabondance de gestes qui peut nuire à la clarté de la diction. Il est doué d'une activité incroyablement et déploie une adresse étonnante dans les expériences.

A la fin de 1865, à la suite de troubles survenus à l'Ecole de médecine, M. Tardieu ayant donné sa démission de doyen, le poste fut offert successivement à Nélaton et à Vulpéau, qui refusèrent. Enfin, M. Wurtz accepta ces fonctions, que les circonstances avaient rendues difficiles, et dont il a su s'acquitter avec autant de fermeté que de modération. Animé d'un esprit très-libéral et soucieux de tous les intérêts matériels et scientifiques de ses élèves, il a opéré plusieurs réformes importantes. Il a créé un cours de chimie pratique qui, confié à M. Lutz, agrégé distingué, a eu un plein succès. En outre, il a fondé un très-beau laboratoire de chimie pratique à l'usage des élèves et il a inauguré en 1866 un cours de chimie biologique qui est très-suivi. C'est encore lui qui, en 1872, a provoqué la création de trois laboratoires d'anatomie et de chimie pathologique à l'Hôtel-Dieu, à la Charité et à la Pitié. La Faculté des sciences, désirant que les théories chimiques nouvelles qui depuis une vingtaine d'années ont renouvelé la science fussent exposées dans un cours à la Sorbonne, chargée à l'unanimité, en 1874, M. Wurtz de cette nouvelle mission, et le savant professeur ouvrit le 22 avril un cours spécial de chimie organique. Le 1^{er} août 1875, il a été nommé professeur de chimie organique à la Faculté des sciences de Paris. Cette même année, il a demandé à être déchargé de ses fonctions de doyen et a été nommé doyen honoraire. Ses importants travaux et ses découvertes sur la chimie lui ont fait décerner en 1865 par l'Académie des sciences le prix biennal de 20,000 francs. Elu membre de l'Académie de médecine en 1856, membre de l'Académie des sciences à la place de Pelouze (1867), il fait en outre partie de plusieurs sociétés savantes françaises et étrangères et il a été promu commandeur de la Légion d'honneur en 1869. Outre des articles et des mémoires publiés dans les *Annales de chimie et de physique* et dans le *Répertoire de chimie pure*, qu'il a longtemps dirigé, on lui doit : *Mémoire sur les ammoniacs composés* (1850, in-8°); *Sur l'insalubrité des résidus provenant des distilleries et sur les moyens proposés pour y remédier* (1859, in-8°); *Leçons de philosophie chimique* (1864, in-8°); *Traité élémentaire de chimie médicale* (1864-1865, 2 vol. in-8°); *Leçons élémentaires de chimie moderne* (1866-1868, in-18°); *Histoire des doctrines chimiques* (1868, in-8°); *Dictionnaire de chimie pure et appliquée* (1868 et suiv., in-8°), ouvrage très-remarquable, publié en collaboration avec les principaux chimistes de notre temps; les *Hautes études pratiques dans les universités allemandes* (1870, in-4°); la *Théorie des atomes dans la conception générale du monde* (1874, in-18°), discours extrêmement remarquable, prononcé à l'inauguration de la troisième session de l'Association française pour l'avancement des sciences. M. Wurtz y a fait un exposé complet des transformations successives qu'a subies la théorie des atomes.

WURTZBOURG ou **WURZBOURG**, en latin *Herbipolis*, ville de Bavière, chef-lieu du cercle de la Basse-Franconie, à 266 kilom. N.-O. de Munich, à 112 kilom. S.-E. de Francfort-sur-le-Mein, dans une vallée très-fertile, sur le Mein et le chemin de fer de Bamberg à Francfort, par 49° 47' de latit. N., 7° 35' de longit. E.; 40,000 hab. Evêché suffragant de Bamberg; université fondée en 1409, avec riche bibliothèque, cabinet d'histoire naturelle, de physique, observatoire astronomique et collection de médailles et antiquités. Ecole polytechnique élémentaire; écoles de sages-femmes, des arts et dessin. Industrie active; fabrication de cire à cacheter, cuirs, chapeaux, instruments de chirurgie et de mathématiques. Commerce important et navigation active.

Wurtzbourg est une place forte; on y entre par six portes principales. Ses rues sont étroites et, dans certaines parties, bordées de ces vieilles maisons que recherchent de préférence les artistes et les amateurs de pittoresque. Un pont de 201 mètres de longueur met en communication les deux rives du Mein. Sur la rive gauche s'élève sur une émi-

nence la citadelle, appelée Marienburg; elle a été construite sur l'emplacement de l'un des cinquante castels élevés par Drusus et se compose actuellement d'un donjon remarquable par sa hauteur, de divers fragments d'un édifice féodal et d'ouvrages plus ou moins modernes. Les évêques y fixèrent leur résidence à partir de 1250, car cette année-là les bourgeois de Wurtzbourg s'étaient révoltés contre l'évêque Hermann. Cette citadelle est actuellement en bon état de défense. Près de cette forteresse s'élève la chapelle de Saint-Nicolas, fondée en 700, rebâtie depuis et fréquentée par de nombreux pèlerins. Les flancs de la colline qui couronne la citadelle et la chapelle sont couverts de vignobles où l'on récolte des vins estimés. Sur la rive opposée, s'étend la ville proprement dite; ce qui, dans cette ville frappe le regard au premier aspect, c'est le nombre considérable de ses églises; elle en compte en effet plus de vingt. Le Dom ou cathédrale s'élève à l'extrémité de la rue qui part du pont du Mein; cette église, dédiée à saint Kilian, fut bâtie sur l'emplacement où ce saint souffrit le martyre (xii^e siècle); elle est surmontée de trois tours qui datent de 1240 et renferme les monuments funéraires peu remarquables des premiers évêques de Wurtzbourg, un beau tableau de maître-autel, une belle crucifixion, une chaire en albâtre et des fonts baptismaux qui datent de 1279. Du côté septentrional de la cathédrale se trouvent réunis le Stadgericht (tribunal de la ville) et la Neumünsterkirche, bâtie en l'an 1000, dont la crypte romane, reste d'une église plus ancienne, renferme le tombeau de saint Kilian. La plus belle église de Wurtzbourg est la Mariencapelle, qui se trouve au N.-O. de la cathédrale, sur la place du Marché. Cette église, bâtie de 1377 à 1479, dans le style gothique ogival, a été restaurée en 1844. On remarque surtout les sculptures de ses portails, de ses arcs-boutants et, à l'extérieur, de ses colonnes. On y voit aussi quelques monuments funéraires. Les autres églises de la ville n'offrent rien de particulièrement intéressant; elles sont modernes ou modernisées, sans goût ou de mauvais goût. A l'O. de la cathédrale, sur la place de la Parade, s'ouvre le Hof-Strasse, qui conduit à la place du Château (Hofplatz), où s'élève la Résidence, ancien château épiscopal royal. Construit de 1720 à 1744, dit M. Joanne, par l'architecte Jean-Balthazar Neumann pour deux évêques de la famille des comtes de Schönborn, ce château fut habité de 1816 à 1825 par le roi Louis, alors prince royal. On y admire à l'intérieur son bel escalier; mais si l'on en excepte la chapelle, ses 284 pièces, jadis surchargées de dorures et d'ornements, ne valent pas une visite. Bien qu'on l'appelle la Résidence, il est rarement habité par la famille royale. Ses caves, les plus vastes, dit-on, de l'Allemagne, contiennent plus de 23,000 hectolitres de vin. Ses jardins sont la promenade la plus fréquentée et la plus agréable de la ville. Mentionnons encore, parmi les édifices de Wurtzbourg, le Julius-Spital, hôpital-asilé de pauvres et d'infirmes; l'Anatomie, où se trouvent réunies toutes les collections de l'école de médecine; enfin les bâtiments de l'université.

L'université de Wurtzbourg est la plus importante des universités catholiques de l'Allemagne. Dès l'année 942, l'évêque Poppe III avait jeté les bases d'une haute école; mais ce n'est qu'en 1403 que l'évêque Jean Ier, avec l'autorisation du pape Boniface IX, fonda la véritable université. En 1803, le gouvernement bavarois créa la nouvelle organisation en quatre Facultés. Primitivement les matières d'enseignement étaient divisées en deux classes : les sciences générales et les sciences spéciales. Les sciences générales comprenaient la philosophie, les mathématiques et la physique, l'histoire et les beaux-arts; les sciences spéciales se partageaient également en quatre sections : la théologie, le droit, les sciences administratives et la médecine. La Faculté de théologie fut remplacée par un séminaire ayant les mêmes privilèges et les mêmes droits que la Faculté, mais placée sous l'autorité immédiate de l'évêque et de son vicaire. Près de sept cents étudiants sont toujours inscrits sur les registres. La bibliothèque, le gymnase, le séminaire, le cabinet d'histoire naturelle et de physique, le jardin botanique, l'hôpital Julius sont des établissements utiles pour faire des études complètes.

L'origine de Wurtzbourg remonte aux premiers temps de l'ère chrétienne. En 688, l'Eccossais Kilian, qui y était venu avec Colnat et Totonaw prêcher le christianisme, y subit le martyre. En 741, saint Boniface y fonda cet évêché célèbre qui a existé jusqu'en 1805 et qui a compté quatre-vingt-deux évêques. Les Huns détruisirent la ville vers 910. Au siècle suivant, il s'y tint des conciles et des diètes de l'empire. Les luttes de la bourgeoisie et des évêques, des persécutions contre les juifs qui, en 1348, y furent brûlés dans leurs maisons, des tournois, des fêtes fameuses remplissent son histoire pendant quatre siècles. En 1525, elle fut dévastée par les paysans, et, en 1528, elle se déclara pour le catholicisme, malgré sa vieille inimitié contre ses évêques. Enfin, des traités longuement débattus mirent un terme aux querelles sans cesse renaissantes du pouvoir temporel et du

pouvoir spirituel; ils s'entendirent surtout pour détruire les sorciers et les sorcières; en 1615, on en brûla plus de trois cents. En 1630, les jésuites s'enfuirent à l'approche de Gustave-Adolphe, qui prit et pillait la ville. Le duc Bernard de Saxe-Weimar s'en empara à son tour en 1633, mais il dut l'abandonner trois ans après. En 1747, on y livra encore aux flammes une pauvre vieille religieuse nommée Regina de Singer, accusée de sorcellerie. En 1793, Wurtzbourg fut occupé par le général français Championnet, qui le frappa d'une contribution de 5 millions de livres; en 1796, la ville fut évacuée par les Français, à la suite de la bataille que l'archiduc Charles d'Autriche avait gagnée sur le général Jourdan. En 1801, Wurtzbourg fut donné à la Bavière; en 1805, à l'archiduc Ferdinand d'Autriche; plus tard, il fut de nouveau occupé par les Français; puis, en 1817, par une armée austro-bavaroise, et enfin il fut cédé à la Bavière le 28 juin 1814; il devint alors le chef-lieu du cercle bavarois de la Basse-Franconie.

Plusieurs conciles ont eu lieu à Wurtzbourg. Le premier, convoqué en 1080 par le pape Grégoire VII pour rétablir la paix entre les partisans de Henri et de Rodolphe, n'eut aucun résultat. En 1130, l'empereur Lothaire reconnut dans une assemblée de seize évêques, présidée par l'archevêque de Ravenne, Gualterio, l'élection du pape Innocent II. En 1165, l'empereur Frédéric I^{er}, à la tête d'une quarantaine d'évêques, décida qu'on ne reconnaîtrait jamais en Allemagne le pape Alexandre, mais qu'on demeurerait fidèle à Pascal, nommé par les schismatiques à la mort d'Octavien. Le concile de 1209 s'occupa de la dispense que demandait Othon IV pour épouser sa parente, la fille du duc de Souabe. Les évêques exigèrent que le roi prît d'être le protecteur des monastères et des autres églises, des veuves et des orphelins; de fonder un monastère de l'ordre de Cîteaux dans une terre de son domaine, et d'aller en personne au secours de la terre sainte. Othon se soumit à ces conditions et le mariage put être contracté. En 1257, l'empereur avait assemblé une diète à Wurtzbourg. Le légat du saint-siège profita de ce concours de seigneurs, de dignitaires et de prélats pour convoquer un concile provincial, auquel assistèrent les archevêques de Mayence, de Cologne, etc. Ce concile vota quarante-deux canons sur des matières très-diverses, relatives à la discipline du clergé, sur les moyens de protéger ses biens, etc. En 1848, Pie IX convoqua à Wurtzbourg un concile pour s'occuper des intérêts de l'Allemagne catholique. Cette assemblée, composée de cinq archevêques et de seize évêques, se borna à rétablir les synodes diocésains.

WURTZBOURG (évêché DE), ancien Etat de l'empire germanique, dans le cercle de Franconie, compris entre la commanderie de Mergentheim à l'O. et l'évêché de Bamberg à l'E.; il avait une superficie de 496 kilom. carrés, avec une population de 250,000 hab. Cet Etat, sécularisé en 1801, avait été donné en 1805 à l'archiduc Ferdinand, ex-duc de Toscane, en échange de la principauté de Salzbach, cédée à la Bavière. Il prit alors le nom de grand-duché. Les événements de 1814 le donnèrent à la Bavière avec la ville dont il portait le nom; le grand-duc Ferdinand d'Autriche recouvra la Toscane. Le 23 décembre 1821, un évêché a été établi à Wurtzbourg, à la suite du concordat conclu avec le saint-siège.

WURTZBOURG (Conrad DE), minnesinger allemand. V. CONRAD DE WURTZBOURG.

WURTZEN, ville de la Saxe royale, dans le cercle et à 21 kilom. E. de Leipzig, chef-lieu du bailliage de son nom, sur la Muhlgraben; 6,500 hab. Fabrication de toile et de bonneterie; blanchisserie. Commerce de bétail et de produits agricoles.

WURZBACH DE TANNENBERG (Constant), bibliographe et poète allemand, né à Laybach (Illyrie) en 1818. Fils d'un juriconsulte, il suivit, pour obéir aux volontés de son père, les cours de droit de l'université de Gratz, et avait à peu près terminé ses études lorsque, cédant à son goût pour l'état militaire, il s'engagea dans un régiment d'infanterie, qui était à cette époque à Cracovie comme corps d'occupation, et dans lequel il parvint plus tard au grade de lieutenant. Envoyé vers le même temps en garnison à Lemberg, il y suivit les cours de l'université et y fut reçu en 1843 docteur en philosophie. L'année suivante, il renonça à son grade pour occuper un emploi à la bibliothèque de la même université. La connaissance profonde qu'il possédait de la langue et de la littérature polonaise lui ouvrit les salons de la haute noblesse de Lemberg, et lorsque le comte Stadion vint en 1847 comme gouverneur en Galicie, ce fut lui qui fut chargé de traiter dans le journal officiel allemand les questions relatives aux établissements publics et au théâtre National. En 1848, il reçut un emploi à la bibliothèque impériale de la cour de Vienne et, la même année, fut nommé par le comte Stadion archiviste du ministère de l'intérieur. Son chef-le chargea de former une bibliothèque administrative pour le ministère. L'organisation fut terminée sous le ministre Bach et la direction en fut confiée en 1849 à M. Wurzbach, qui reçut, en outre, plus tard le titre

de conseiller du gouvernement. Comme poète, il se fit d'abord connaître sous le pseudonyme de *W. Constant*, et ses premiers essais, qui parurent de 1832 à 1836 dans plusieurs journaux de sa ville natale, puis en 1837 dans *l'Almanach des Muses*, obtinrent un accueil favorable. Pendant les années suivantes, il écrivit un grand nombre de nouvelles et de pièces de vers, imitées ou traduites en majeure partie des langues slaves et qui furent insérées dans *l'Allgemeine Modezeitung*, dans la *Komete*, dans *l'Europa*, etc. Il publia lui-même à part, sous le titre de *Mosaïque* (1841), un recueil de poésies lyriques, de ballades et de romances. Mais l'attention publique fut surtout excitée par ses *Parallèles* (Leipzig, 1852, 3^e édit.), qui avaient paru sous le voile de l'anonyme en 1849. A ces premières œuvres succédèrent *Sur une ville royale disparue*, poème (1851); 1857, 2^e édit.); *Napoléon* (1851), chant qui sert d'introduction à un poème narratif, le *Pape de l'empereur*, publié plus tard (Dusseldorf, 1854); *Pièces précieuses* (Hambourg, 1855), et *Camées* (Dusseldorf, 1856), deux recueils de poésies du même genre, parmi lesquelles on remarque surtout les pièces intitulées : *le Prieur d'un remède*, *l'Histoire facétieuse d'Olivier*, *le Conte du mardi gras* et *l'Exposition de la fiancée de Cygès*. Mais la poésie n'est pas la seule branche littéraire que M. Wurzbach ait abordée avec succès. Il s'est acquis, en outre, un mérite particulier par deux ouvrages d'un autre genre : la *Revue bibliographique et statistique de la littérature de l'empire d'Autriche* et le *Dictionnaire biographique de l'empire d'Autriche*. Le premier de ces ouvrages, dont il a paru trois années (1854, 1855 et 1856), a obtenu l'accueil le plus favorable en Allemagne et à l'étranger; la publication en fut suspendue sous le ministère Goluchowski. Le *Dictionnaire biographique* (Vienne, 1857-1868, t. 1^{er} à XVIII) est un ouvrage unique dans son genre, qui renferme des milliers de biographies plus ou moins étendues et écrites d'après les sources les plus authentiques, ainsi qu'une foule de notices et de renseignements bibliographiques. On a encore de M. Wurzbach : *Éléments de géométrie* (Lemberg, 1843), ouvrage écrit à l'époque où l'auteur était au service; *Chants populaires des Polonais et des Ruthéniens* (Lemberg, 1846); *Proverbes des Polonais* (Lemberg, 1847); Vienne, 1857, 2^e édit.); *l'Eglise de la ville de Cracovie* (Vienne, 1853), monographie pleine de détails intéressants sur l'histoire et sur l'art; le *Libre de Schiller* (Vienne, 1859), remarquable travail bibliographique publié à l'occasion du centième anniversaire de la naissance du poète; *Mots, proverbes et locutions historiques* (Hambourg, 1866, 2^e édit.), etc.

WURZBOURG. V. WURTZBOURG.

WURZELBAU (Jean-Philippe), astronome allemand né à Nuremberg en 1651, mort en 1725. Il fit ses études dans sa ville natale et s'y adonna à l'étude de l'astronomie sous la direction d'un certain André-Alexandre, qui donnait des leçons particulières de cette science. Obligé de suivre la carrière du commerce, il trouva néanmoins le moyen de continuer ses études scientifiques, et les observations qu'il publia sur les éclipses de lune survenues en 1684 et 1685 lui firent obtenir en 1687 le titre de correspondant de la Société royale de Londres. En 1699, il fut nommé membre correspondant de l'Académie des sciences de Paris et, sept ans plus tard, fut admis à celle de Berlin. L'empereur Léopold lui avait octroyé des lettres de noblesse en 1691. Il laissa en mourant plusieurs ouvrages manuscrits; le seul qui ait été publié est *l'Uranica norica basis astronomica* (Nuremberg, 1725, in-fol.), où sont consignés les résultats des vérifications faites pendant trente-six ans par l'auteur sur les observations astronomiques recueillies depuis trois siècles par un grand nombre d'astronomes.

WUSTEMANN (Ernest-Frédéric), érudit allemand, né vers la fin du siècle dernier, mort en 1856 à Gotha, où il était professeur au gymnase illustre et membre du conseil ducal. On a de lui : le *Palais de Scaurus* ou *Description d'une maison citadine de Rome* (1820), ouvrage écrit en collaboration avec son frère; *Guide de la traduction de l'allemand en grec*, avec Rost (1820, 2 vol.; 1850, 3^e édit.); *Dictionnaire latin-allemand* (1826, 2 vol.); *Guide de la traduction du latin en allemand* (1844); *De l'horticulture chez les anciens Romains* (1846); *Entretiens tirés du monde antique* (1854); *Promptuarium sententiarum ex veteribus scriptorum romanorum libris congestum* (1856), etc.

WUSTENFELD (Henri-Ferdinand), orientaliste allemand, né à Münden (Hanovre) en 1808. Il suivit d'abord les cours de théologie de l'université de Göttingue, mais renonça ensuite à cette étude pour s'occuper exclusivement des langues orientales, qu'il alla continuer plus tard à Berlin. De retour à Göttingue en 1831, il s'y fit recevoir docteur en philosophie, puis agrégé l'année suivante, y devint assesseur de la Faculté de philosophie en 1836 et y obtint en 1838 un emploi à la bibliothèque. Il a été depuis nommé professeur extraordinaire (1842) et professeur ordinaire (1856). Ses travaux ont éminemment contribué à activer en Europe les études orientales, qu'il a rendues abordables surtout par ses éditions d'ouvrages géographiques et lit-

téraires arabes. Parmi ceux de ce genre qu'il a écrits, il faut citer : le *Liber concinnitatis nominum* de Nawawi (Göttingue, 1832); le *Liber classium virorum qui Corani et traditionum cognitione excelluerunt* (Göttingue, 1833-1834); le *Specimen el Lobabi* (Göttingue, 1835); les *Tabulae quædam geographicæ* d'Aboulféda (Göttingue, 1835); les *Vitæ illustrium virorum* de Ibn-Challikan (Göttingue, 1835-1850, livraisons 1-13, avec additions); le *Biographical Dictionary of illustrious men* de Nowawi (Göttingue, 1842-1847, 4 vol.); l'*Histoire des Coptes* de Makrizi (Göttingue, 1845); le *Moschlarik* ou *Dictionnaire des homonymes géographiques* de Jakout (Göttingue, 1846); la *Cosmographie* de Cazwini (Göttingue, 1848-1849, 2 vol.); le *Manuel d'histoire* d'Ibn-Coteïbo (Göttingue, 1850); l'ouvrage de Mohammed ben Abib *Sur la ressemblance et la différence des noms des tribus arabes* (Göttingue, 1850); le *Manuel général de géographie* d'Ibn-Doreïd (Göttingue, 1850-1853, 2 vol.); les *Chroniques de la ville de La Mecque* (Leipzig, 1857-1861, 4 vol.); la *Vie de Mahomet* d'Ibn-Hischam (Göttingue, 1857-1860, 4 parties); enfin, le célèbre *Dictionnaire géographique* de Jakout (Leipzig, 1866 et années suiv., 4 vol.). Parmi les écrits originaux du même auteur, qui renferment des matériaux tirés des sources authentiques pour l'histoire, la géographie et l'histoire littéraire de l'Orient, les plus importantes sont : les *Académies des Arabes et leurs maîtres* (Göttingue, 1837); *Histoire des médecins et des naturalistes allemands* (Göttingue, 1840); *Tables généalogiques des tribus et des familles arabes* (Göttingue, 1852); *Tables comparatives de la supputation du temps chez les mahométans et chez les chrétiens* (Leipzig, 1854). M. Wustenfeld a, en outre, fourni une foule de mémoires au *Journal d'ethnographie comparée*, de Ludde; aux *Études de Göttingue*; aux *Dissertations* de la Société des sciences de Göttingue; aux *Annales savantes de Göttingue*; au *Journal de la Société orientale allemande*, à l'*Orient et l'Occident* de Benfey, etc.

WUSTERHAUSEN, ville de Prusse, province de Brandebourg, régence de Potsdam, cercle et à 26 kilom. O. de Ruppın, sur une île de la Dosse, 3,000 hab. Industrie agricole; fabrication de draps et de toiles. Commerce de bestiaux et de céréales.

WUSTERHAUSEN (KÖNIGS-), bourg de Prusse, province de Brandebourg, régence de Potsdam, à 28 kilom. S.-E. de Berlin, sur la Note. Beau château royal bâti par Frédéric II.

WUTGENAU (Godefroi-Ernest, baron DE), général autrichien, né en 1673, mort en 1736. Il entra au service au début de la guerre de la succession d'Espagne, pendant laquelle il combattit en Italie et dans les Pays-Bas sous les ordres du prince héréditaire de Hesse-Cassel, qui fut plus tard roi de Suède. Il sut gagner les bonnes grâces de ce prince, qui le prit pour son aide de camp et à la recommandation duquel le landgrave de Hesse-Cassel le nomma lieutenant-colonel et gouverneur du prince Georges de Hesse. Il fit avec son élève la campagne contre la Suède en Poméranie, visita ensuite la France et l'Italie, et, à son retour, fut nommé colonel du régiment que la Hesse mettait au service de l'Autriche. Il prit part au siège de Belgrade, où il reçut une grave blessure, fut envoyé en 1718 en Lombardie, puis en Sicile, livra aux Espagnols le combat de Fraucevalla (juin 1719), s'empara ensuite de Messine et de plusieurs autres villes importantes et força les Espagnols d'évacuer la Sicile. Après la paix, qui fut signée à peu de temps de là, il revint en Allemagne, fut chargé par le landgrave, en 1724, d'une mission près la cour de Russie et, quelques années plus tard, entra au service de l'Autriche avec le grade de major général. En 1730, il fut appelé au commandement du corps d'armée que l'Autriche envoyait en Italie pour occuper le duché de Parme, et trois ans plus tard fut nommé feld-maréchal-lieutenant et gouverneur de Philippsbourg. Assiégé dans cette ville par le maréchal de Berwick, il fut obligé de capituler, à cause de la faiblesse de sa garnison; mais cet échec ne lui fit nullement perdre la confiance de l'empereur, car ce prince le nomma aussitôt commandant de Mayence, puis gouverneur de Mantoue et enfin, en 1736, l'appela aux fonctions d'inspecteur général de toutes les forteresses et fortifications de l'Empire. Wutgenau mourut quelques semaines à peine après avoir reçu de son souverain cette dernière marque de confiance.

WUTTKE (Henri), historien allemand, né à Brieg, en Silésie, en 1818. Il commença au gymnase de la Madeleine, à Breslau, de sérieuses études historiques, qu'à partir de 1835 il poursuivit avec autant d'ardeur que de succès à l'université de la même ville. Dès 1838, il publia sur le *Journal de Valentin Gierth* une brochure qui éveilla une querelle littéraire, dans laquelle il finit par avoir le dessus. Vers la même époque, il prit ses grades avec une thèse remarquable sur Thucydide et, après avoir passé l'année 1839 à Berlin, se rendit en 1840 à Leipzig, où il se fit recevoir agrégé l'année suivante et où ses cours sur l'histoire et sur les sciences accessoires attirèrent bientôt autour de lui un cercle nombreux d'auditeurs. Il prit à

la même époque une part active aux événements et aux mouvements politiques du temps. Ce fut ainsi qu'il se montra l'adversaire des idées panslavistes, qui se développaient alors, dans sa brochure intitulée : *Polonais et Allemands* (Leipzig, 1847); qui lui attira des tracasseries de la part des gouvernements de Prusse et d'Autriche. Lorsque parut en 1846 la *Lettre publique* du roi de Danemark, ce fut lui qui, le premier, écrivit une adresse aux Slesvig-Holsteinois. Il avait fait paraître, en outre, des ouvrages plus considérables, tels que le *Développement de la situation publique de la Silésie* (Leipzig, 1842-1843, 2 vol.) et les *États de Silésie, leur existence, leur action et leur valeur dans les temps anciens et modernes* (Leipzig, 1847). Il avait aussi commencé un *Annuaire des universités allemandes* (Leipzig, 1842, 2 vol.). Après les insurrections de mars 1848, il fut envoyé au parlement de Francfort et eut une part active à la fondation de la Société patriotique de Saxe. Il reçut à la même époque une chaire à l'université de Leipzig. Peu après la mort de Blum, représentant à l'Assemblée nationale allemande, il y fut l'un des fondateurs et l'un des membres les plus remuants du parti grand allemand, et à son retour à Leipzig il reprit ses cours et ses travaux avec une ardeur et un succès qui ne firent que s'affirmer de plus en plus jusqu'à sa mort. Parmi les nombreux écrits qu'il a encore publiés, soit comme auteur, soit comme éditeur, il faut mentionner : *Géographie et cartes du moyen âge* (Leipzig, 1854); la *Cosmographie de l'Istrien Aithicus dans l'extrait latin de saint Jérôme* (Leipzig, 1854), avec un mémoire sur l'authenticité de cet ouvrage (Leipzig, 1854); la *Bataille des peuples près de Leipzig* (Berlin, 1863); le *Livre des villes de la province de Posen* (Leipzig, 1864; supplément, 1866); les *Journaux allemands et comment se forme l'opinion publique* (Hambourg, 1866); *Mémoire sur la propriété intellectuelle* (Leipzig, 1865); *Sur la certitude de l'histoire* (Leipzig, 1865); les *Années de guerre 1756, 1757 et 1758, ouvrages d'Huschberg* (Leipzig, 1856); *Guillaume d'Orange*, par Klose (Leipzig, 1864), etc. En 1875, il a publié une seconde édition fort augmentée de son livre sur les *Journaux allemands*, dans lequel il a mis au jour la corruption de la presse allemande. Cet ouvrage a fait grand bruit et attiré les plus vives attaques à son auteur.

WUTTKE (Charles-Frédéric-Adolphe), théologien allemand, né à Breslau en 1819. Il fit ses études à l'université de sa ville natale et y devint en 1848 *privat-docent* de philosophie. Nommé en 1854 professeur extraordinaire de théologie à Berlin, il fut appelé en 1861 à une chaire de théologie systématique à l'université de Halle. Il a été député au landtag prussien pendant les années 1866 et 1867 et y a appartenu au parti conservateur. Dans son premier ouvrage, intitulé : *Questions adressées à l'Eglise universelle chrétienne* (Breslau, 1845), il a combattu les tendances qu'il appelle négatives du curé Ronge; mais sa renommée littéraire se fonda surtout sur son *Histoire du paganisme par rapport à la religion, la science, l'art, la morale et la vie publique* (Breslau, 1851-1853, 2 vol.), dans laquelle il a étudié jusqu'à ce jour les peuples sauvages, les Mongols, les Mexicains, les Péruviens, les Chinois, les Japonais et les Indiens, ainsi que sur son *Manuel d'éthique chrétienne* (Berlin, 1860-1861; 1864-1865, 2e édit.). Citons encore, comme fruit de ses études sur l'histoire de la religion, une *Dissertation sur la cosmogonie des peuples païens avant l'époque de Jésus-Christ* (La Haye, 1850), qui a été couronnée et éditée par la Société de La Haye pour la défense de la religion chrétienne, et son livre *Sur la superstition du peuple allemand à notre époque* (Hambourg, 1860). Il a, en outre, rédigé pendant un an (1849-1850), à Königsberg, un journal conservateur constitutionnel.

WYANDOT s. m. (oui-ian-do). Linguist. Langue parlée par les Wyandots, peuple sauvage qui vit sur le Sandusky et ses affluents, dans l'Etat de l'Ohio et dans le territoire de Michigan. Vaincus par la confédération, les Wyandots ont été obligés de s'y incorporer. Ils avaient été antérieurement les protecteurs ou, pour mieux dire, les maîtres des Delaware's proprement dits.

WYATT (Thomas), dit l'An cien, poète anglais, né à Allington-Castle, comté de Kent, en 1503, mort en 1541. Devenu par son esprit et sa souplesse de courtisan le favori de Henri VIII, il fut employé à diverses missions et ambassades, puis tomba en disgrâce et fut jeté à la Tour de Londres. Il rentra cependant en faveur et reçut l'ambassade d'Espagne; mais la précipitation qu'il mit à son départ, au milieu des chaleurs de l'été, lui causa une maladie qui l'emporta en quelques jours. Il a laissé des écrits en prose et en vers qui sont assez remarquables, surtout des satires, dont la première est une imitation faite en anglais de la fable : *Le Rat de ville et le Rat des champs*. Les œuvres de Wyatt, publiées pour la première fois en 1557 avec celles de Surrey, ont été rééditées en dernier lieu à Edimbourg en 1856.

WYATT (Thomas), officier anglais, fils du précédent, né en 1521, mort en 1554. Après une jeunesse assez orageuse, il fut nommé

en 1545 commandant de Boulogne et fit une guerre continuelle aux Français jusqu'en 1550, époque où cette place leur fut rendue. Après la mort d'Edouard VI, il embrassa le parti de Jane Grey, et à l'avènement de la reine Marie se mit à la tête d'une révolte contre cette princesse, moins par zèle pour la religion protestante que pour sauver sa tête, qui était fort compromise par sa conduite antérieure. Il remporta d'abord quelques avantages sur les troupes royales, mais il échoua dans une attaque hardie contre Londres (7 février 1554), fut fait prisonnier et mis à mort deux mois plus tard.

WYATT (James), architecte anglais, né à Burton (Stafford) en 1743, mort en 1813. Il étudia à Rome et à Venise, revint dans sa patrie au bout de six années et construisit à Londres le théâtre du Panthéon, qui donna une haute idée de son talent. Le palais de Kew, celui des Lords, l'église d'Hanworth, la chapelle de Henri VII, le château de Windsor, élevés ou restaurés par lui, mirent le comble à sa réputation. Wyatt n'avait pas de rival dans le genre classique; ses édifices grecs et italiens sont des modèles de pureté, de noblesse et d'harmonie. Il réussissait moins dans l'architecture gothique, devenue à la mode chez les Anglais; l'abbaye de Fonthill, qu'il avait construite dans le goût bizarre et élégant du moyen âge, s'écroula peu de temps après. Il était membre de l'Académie de peinture de Londres, dont il devint président, et inspecteur général de la couronne.

WYATT (Richard-James), sculpteur anglais, né à Londres en 1795, mort en 1850. Il fit ses études artistiques dans l'atelier de Charles Rossi et à l'Académie de Londres, travailla ensuite sous Bosio, à Paris, et alla se perfectionner sous Canova, qu'il avait connu à Londres et qui l'avait invité à se rendre auprès de lui à Rome. Il eut Gibson pour compagnon d'études, et l'amitié qui s'établit alors entre ces deux élèves dura toute leur vie.

Wyatt arriva à Rome en 1821, et jusqu'à sa mort ne s'en éloigna qu'une fois, en 1841, pour aller revoir son pays natal. Homme d'un caractère modeste et d'habitudes tranquilles, il se consacra tout entier à son art, et travailla beaucoup. Le nombre de ses œuvres est très-considérable et elles sont en général d'un rare mérite. Il traitait largement les sujets poétiques et classiques et atteignait à une fécondité et à une grâce d'invention, à une élégance de pensée et à un fini d'exécution que l'on ne rencontre que chez bien peu d'artistes contemporains. Ses statues, celles de femmes surtout, étaient admirablement modelées, pleines de grâce et de vie dans leur pose et présentant toujours des formes charmantes, de quelque côté qu'on les regardât. On cite, parmi ses œuvres les plus remarquables : *Nymphes entrant au bain*, *Nymphes quittant le bain*, *Bergère avec un chevreau*, *Petit berger*, *Glycère*, *Musidora*, *Bacchus*, *Pénélope*, la *Nymphes Eucharis et Cupidon*; *l'ivoire de la patte d'un lévrier*; *Chasseresse avec une leoparde et un lévrier*, etc. Wyatt avait exécuté aussi un grand nombre de bustes, de bas-reliefs et quelques monuments. Plusieurs de ses œuvres figurèrent à la grande Exposition de Londres de 1851 et, bien que l'artiste fût mort, ce fut à lui que le jury décerna la grande médaille de sculpture. Des reproductions de la plupart des statues et des groupes que nous avons mentionnés ci-dessus se trouvent au palais de Cristal, à Sydenham.

WYATT (Matthieu-Digby), architecte anglais, né dans le Wiltshire en 1820. Il commença l'étude de son art sous la direction de son frère, l'architecte Thomas-Henri Wyatt, obtint en 1837 de la Société d'architecture un prix pour le meilleur essai sur l'ordre grec dorique et fut admis la même année comme élève à l'Académie royale. Il partit pour le continent en 1844, y travailla pendant deux ans avec ardeur et en rapporta environ un millier de dessins des principaux monuments de la France, de l'Italie, de la Sicile et de l'Allemagne. Les plus remarquables d'entre ces dessins furent publiés par l'artiste sous ce titre : *Spécimens des mosaïques géométriques du moyen âge* (1848, avec fac-simile). En 1848, M. Wyatt fut chargé de la restauration du théâtre d'Adelphi; et, après avoir assisté en 1849 à l'Exposition manufacturière de Manchester, de laquelle il rendit compte dans le *Journal de dessin*, il fut envoyé immédiatement à Paris par la Société des arts pour y examiner l'Exposition qui s'y tenait cette même année et pour faire un rapport à ce sujet. A son retour à Londres, il fut adjoint par le prince Albert comme secrétaire à MM. Fuller et Coles, commissaires chargés de sonder les vues des manufacturiers et industriels anglais au sujet de la grande Exposition qui se préparait. Lorsqu'elle eut été décidée, il devint secrétaire du comité d'exécution et fut chargé d'en surveiller les travaux sous la direction de sir William Cubitt. En récompense de ses services, le prince Albert lui décerna la médaille d'or particulière et il obtint, en outre, la médaille de Telford de l'Institut des ingénieurs civils, pour lequel il avait écrit un compte rendu détaillé des travaux de construction de l'Exposition. En 1850, il se lia avec Brunel et exécuta avec lui les dessins de la nouvelle

station du Great-Western-Railway et de divers autres travaux. A l'ouverture de l'Exposition, il entreprit un grand ouvrage sur les objets qu'elle renfermait; ce travail fut publié sous ce titre : les *Arts industriels du XIX^e siècle* (2 vol. in-fol., avec 160 planches en chromolithographie). M. Wyatt fit paraître vers la même époque un autre ouvrage, dont il avait recueilli les matériaux depuis longtemps, et qui est intitulé : les *Métaux et leurs dessins* (in-fol., avec 50 planches). En 1852, la compagnie du palais de Cristal le prit à son service et l'envoya, avec M. Owen Jones, recueillir des objets d'art dans les principaux musées de l'Europe; à son retour, il eut encore à parcourir l'Angleterre pour y rechercher les monuments de la sculpture du moyen âge, etc. Il fut ensuite chargé de travailler à l'arrangement des cours des beaux-arts au palais de Cristal et fut en 1855 l'un des commissaires anglais de l'Exposition universelle de Paris, à la fin de laquelle il reçut la croix de la Légion d'honneur. Peu de temps après son retour, il fut chargé par la compagnie des Indes orientales de faire les dessins nécessaires à l'établissement du musée d'Indie-House. Nommé en 1856 architecte de cette compagnie, pour laquelle il dirigea en Angleterre la construction de plusieurs édifices importants, il exécuta, en outre, les plans de plusieurs ponts dans l'Inde, notamment de ceux sur le Keul et sur le Hulohur, ainsi que les plans d'une église en fer à Rangoun, et de vastes établissements pour la poste et la station télégraphique de Calcutta. Aux dernières Expositions universelles internationales de Londres et de Paris, il a envoyé des dessins et des plans au lavis, et a obtenu un prix à la première et une médaille à la seconde. Les travaux les plus importants qu'il ait exécutés récemment sont : l'hôpital d'Addenbrooke (1865) et la cour intérieure du nouveau Bureau des Indes. On lui doit encore différentes publications, telles que des *Guides* à l'Exposition de Londres en 1854, un rapport sur celle de Paris en 1855, un ouvrage sur le *Palais de Cristal et son parc*; un *Essai sur l'art de ciseler l'ivoire*, avec gravures photographiées; deux autres *Essais sur la Renaissance et l'ornementation italiennes*, insérés l'un et l'autre dans la *Grammaire de l'ornement* d'Owen Jones, etc. Il a, en outre, inséré différents mémoires dans le *Recueil de l'Institut royal des architectes anglais*, duquel il est secrétaire honoraire depuis 1856, et dans le *Bulletin de la Société des antiquaires anglais*, qui le compte parmi ses membres.

WYATVILLE (Jeffrey WYATT, puis), architecte anglais, né à Burton-upon-Trent en 1766, mort en 1840. Il montra, tout enfant, beaucoup de goût pour la marine, s'échappa à deux reprises, à douze et à quatorze ans, de la maison paternelle pour s'engager comme mousse et à dix-sept ans obtint une place à bord du *Royal-George*, commandé par l'amiral Kempenfeldt; mais une circonstance fâcheuse l'empêcha de rejoindre à temps ce bâtiment, et il échappa ainsi au sort qui l'attendait à Spithead. Il se rendit alors à Londres, dans l'espoir d'y trouver une occasion de s'embarquer; mais la guerre avec l'Amérique venait de finir et il ne put y réussir. Un de ses oncles, Samuel Wyatt, architecte de quelque réputation, la recueillit alors dans son atelier et l'y fit travailler pendant sept ans. Il passa ensuite dans l'atelier d'un autre de ses oncles, le célèbre James Wyatt, et s'appliqua surtout au genre gothique et à la vieille architecture anglaise. En 1799, il s'associa à un entrepreneur, et pendant plus de vingt ans il ne travailla guère que pour de simples particuliers. En 1824, il fut maudé, sans s'y attendre, auprès du roi George IV, qui le chargea de dessiner les plans nécessaires à la reconstruction du château de Windsor. Ceux qu'il exécuta ayant été approuvés, la première pierre du nouvel édifice fut posée par le roi lui-même le 12 août 1824, et à cette occasion l'architecte crut devoir ajouter à son nom, « par autorisation royale, » le mot *ville*, pour se distinguer des autres architectes du nom de Wyatt. La construction du château de Windsor l'occupa jusqu'à la fin de sa vie, et c'est une œuvre qui, à elle seule, suffit pour immortaliser un artiste. Wyatville avait l'intention d'en publier les plans et les dessins, mais il n'eut pas le temps de le faire, et ce ne fut qu'en 1841 qu'ils parurent en deux volumes grand in-folio. Cet ouvrage est l'un des plus magnifiques recueils d'illustrations qui aient été publiés à l'occasion d'un seul édifice. Parmi les autres édifices exécutés ou réparés par Wyatville, nous citerons : la résidence princière de Chatsworth, Longleat-Castle, Wollaton-Hall, Asheridge-Castle, diverses constructions dans le parc de Windsor, un temple à Kew, le fronton du nouveau collège de Sussex, à Cambridge, etc.

WYBICKI (Joseph), patriote et homme d'Etat polonais, né en 1747, mort en 1822. Il joua un rôle très-important dans la diète de 1763, où il opposa son veto aux propositions que l'influence de la Russie avait fait adopter. Il joignit ensuite ses efforts à ceux des confédérés de Bar et dut, pour échapper aux poursuites des agents de la Russie, se réfugier en Hollande. De retour à Varsovie après le premier démembrement, il s'occupa d'études d'administration et de jurisprudence, et

aida André Zamoyski à élaborer un nouveau code. En 1794, il prit part à la guerre de l'indépendance, et, après la prise de Varsovie, se retira en France d'abord, puis en Silésie, où il vécut dans la retraite jusqu'en 1806. Lors de l'organisation du grand-duché de Varsovie, il fut nommé sénateur et voyvode. Après 1815, il devint président de la cour suprême de Varsovie. On a de lui des *Lettres à l'ex-chancelier Zamoyski* (1777), dans lesquelles il demande l'abolition du servage des paysans, et des *Mémoires* d'un haut intérêt, qui n'ont été publiés que longtemps après sa mort par E. Raczynski (Posen, 1840, 3 vol. in-8°).

WYCHERLEY (Guillaume), poète et auteur comique anglais, né à Clive (Shropshire) en 1640, mort en 1715. Issu d'une famille royaliste, il alla, sous le protectorat de Cromwell, terminer ses études sur le continent et résida presque constamment à Angoulême, où il fut bien accueilli par le duc de Montausier, gouverneur de cette ville, et surtout par la femme de ce dernier, la célèbre Julie d'Angennes, qui finit par convertir le jeune Wycherley à la religion catholique. De retour en Angleterre, il se fit inscrire comme étudiant en droit à Middle-Temple, mais il alla d'abord passer quelque temps à l'université d'Oxford, où il entra dans le giron de l'Eglise anglicane (1660). On manque de détails certains sur la vie de Wycherley de 1660 à 1670, et sa faveur auprès de Charles II, son intrigue avec la belle-duchesse de Cleveland, sa présentation au duc de Buckingham et sa liaison avec Rochester sont plus du domaine du roman que de celui de l'histoire. La première pièce de Wycherley, *l'Amour dans un bois* ou le *Parc de Saint-James*, fut jouée entre mai 1669 et novembre 1671, avec un succès qui plaça immédiatement son auteur au nombre des beaux esprits du jour. Trois autres comédies ne furent pas moins bien accueillies ; c'étaient : le *Gentilhomme maître de danse* (1671) ; *l'Honnête homme* (1674) et la *Femme de province* (1678). Ces pièces semblent avoir été composées quelque temps avant l'époque où elles furent représentées. Elles sont pleines d'esprit, mais plus encore de sens commun exprimé dans un anglais de haut goût ; la licence qui y règne les a empêchées de devenir populaires. Quelques années après la publication de *l'Honnête homme*, Wycherley fit à Turnbridge la connaissance d'une riche et jolie veuve, la comtesse de Drogheda. Ils se rencontrèrent dans le magasin d'un libraire, où la comtesse était venue chercher précisément cette comédie, et le libraire s'empessa de lui présenter l'auteur lui-même, qui plut tellement à la jeune veuve que, peu de temps après, elle lui offrit sa main. Cette union, commencée sous de si heureux auspices, fut troublée par la jalousie, très-fondée à ce qu'il paraît, de la comtesse. Dennis rapporte qu'ils habitaient dans Bow-street, en face de la Taverne du Coq, et que, si par hasard Wycherley entrait dans cet établissement avec quelques-uns de ses amis, il était forcé d'en laisser les fenêtres ouvertes, afin que sa femme pût s'assurer qu'il n'y avait aucune femme parmi eux. Ce mariage fit perdre à Wycherley, on ne sait trop pour quelle cause, la faveur de Charles II ; il espérait s'en consoler grâce à la fortune de sa femme ; mais celle-ci étant morte sans enfants peu de temps après son mariage, ses parents attaquèrent le testament par lequel elle légua ses biens à son mari, et, après avoir soutenu plusieurs longs et dispendieux procès, Wycherley, ruiné, fut jeté en prison à la requête de ses créanciers. Il y demeura plusieurs années. On a dit qu'il en fut délivré par Jacques II qui, ayant assisté à une représentation de *l'Honnête homme*, y prit un tel plaisir qu'il ordonna de payer les dettes de l'auteur et assura à ce dernier une pension viagère de 200 livres sterling. Mais cette histoire semble peu vraisemblable, et si l'on songe que Wycherley s'était pour la seconde fois converti au catholicisme, on sera tenté d'admettre que cette conversion prédisposait Jacques II en faveur du poète bien plus que sa comédie. Wycherley, cependant, ne devait pas tirer grand profit de la libéralité du roi ; car, honteux d'avouer le montant de ses dettes, il n'en avait déclaré qu'une partie. Il perdit sa pension à la révolution de 1688, et la fortune de son père, dont il hérita quelques années plus tard, ne lui fut pas d'un grand secours, car il n'en eut que la nue propriété, les revenus étant saisis par ses créanciers. Il passa ses dernières années à lutter avec la pauvreté. Onze jours avant sa mort, il épousa une jeune fille qui lui apporta en dot une somme de 1,500 livres sterling (37,000 francs) et il eut encore le temps de dépenser une partie de cette dot. A son lit de mort, il lui donna le judicieux conseil de ne pas prendre un vieillard pour second mari. En 1704, il avait publié un volume de *Poésies* ; un autre volume de *Poésies et réflexions morales* fut publié en 1728 par le major Pack. *l'Honnête homme* a été traduit en français par Mennechet dans les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers* (Paris, 1822-1823). Le théâtre de Wycherley a eu en Angleterre de nombreuses éditions ; il a été publié en dernier lieu, en 1840, avec les œuvres dramatiques de quelques autres auteurs de cette époque. Terminons cet article par le jugement que M. Taine porte sur le poète anglais : « Wycherley, dit-

il, a ce lucide et hardi regard qui saisit dans une situation les gestes, l'expression physique, le détail sensible, qui fouille jusqu'au fond des crudités et des bassesses, qui atteint non pas l'homme en général et la passion telle qu'elle doit être, mais l'individu particulier et la passion telle qu'elle est. Il est réaliste, non pas de parti pris, comme nos modernes, mais par nature. Il plaqua violemment son pinceau sur la figure grinçante et bourgeoisée de ses drôles pour nous porter sous les yeux le masque implacable ou s'est collée au passage l'empreinte vivante de leur laid. Il charge ses pièces d'incidents, il multiplie l'action, il pousse la comédie jusqu'aux situations dramatiques, il bouscule ses personnages à travers les coups de main et les violences, il va jusqu'à les fausser pour outrer la satire. »

WYCK (Thomas), surnommé le *Vieux*, peintre et graveur hollandais, né à Harlem en 1616, mort en 1686. Il excellait surtout dans les marines et les tableaux de genre, tels que des foires, des places publiques, des intérieurs de laboratoires, etc. Il habita l'Italie plusieurs années et peignit la plupart des ports du royaume de Naples. On cite, parmi ses toiles les plus remarquables : un *Port de mer orné de constructions*, qui se trouve au musée de Berlin ; des *Ruines sur le bord de la mer*, au musée de Vienne ; *l'Alchimiste dans son laboratoire*, dans la galerie de la même ville, etc. Wyck était, en outre, un habile graveur à l'eau-forte, mais il n'a exécuté que des gravures de petite dimension ; elles n'en sont pas moins recherchées presque autant que ses tableaux, surtout les suivantes : *Femme assise à terre avec un bâton entre les jambes*, *Cavalier au galop*, *Cavaliers faisant le coup de pistolet*, *Famille de villageois*, *Femme assise flant sa quenouille et ayant son mari accroupi par terre auprès d'elle*.

WYCK (Jean), dit le *Jeune*, peintre hollandais, né à Utrecht vers 1645, mort en 1702. Il eut son père pour maître, mais il ne cultiva pas le même genre que lui et peignit surtout des scènes de chasse et quelques batailles. Il excellait dans le dessin des animaux, des chevaux en particulier. A Londres, où sa réputation l'avait fait appeler, ce fut lui que Kneller chargea de peindre le cheval du duc de Schomberg, seigneur dont l'artiste anglais avait à faire le portrait. Parmi les toiles que Wyck exécuta pendant son séjour en Angleterre, on cite la *Bataille de la Boyne entre Guillaume III et Jacques II* et le *Siège de Namur*. En général, Wyck réussissait mieux dans les compositions en petit que dans celles en grand, et sa manière se rapproche beaucoup de celle de Wouwerman.

WYCLIF (Jean DE), sectaire anglais. V. WICLEF.

WYCOMBE, ville d'Angleterre, comté et à 53 kilom. S.-E. de Buckingham, sur le ruisseau de son nom, affluent de la Tamise ; 6,600 hab. Papeteries ; moulins à drêche et à farine ; fabrication de tulle. Cette ville possédait autrefois une école militaire qui a été transférée à Sandhurst.

WYDLÉRIE s. f. (oui-dlé-ri) — de *Wylder*, n. pr.). Bot. Genre de plantes, de la famille des ombellifères, tribu des aminées, dont l'espèce type croît à Porto-Rico.

WYDRA (Stanislas), mathématicien allemand, né en 1741, mort en 1804 à Prague, où il occupait une chaire de mathématiques à l'université. On a de lui : *Elementa calculi differentialis et integralis* (1772) ; *Historia matheseos in Bohemia et Moravia culta* (1778) ; *Vita Josephi Stepling* (1779) ; *Tentamina ex mathesi pura et applicata*, etc.

WYE, rivière d'Angleterre. Elle prend sa source dans le comté de Montgomery, au Plinlemon-Hill, coule au S.-E., arrose les comtés de Radnor, de Brecknock, de Hereford, de Monmouth, de Gloucester et se jette dans l'estuaire de la Severn, après un cours de 170 kilom. Le canal d'Hereford à Gloucester la fait communiquer avec la Severn.

WYERMANN (Jacques CAMPO-). V. WEYERMANN.

WYÉTHIE s. f. (oui-é-thi). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des sénecionées, comprenant six espèces, qui croissent dans l'Amérique du Nord.

WYK (*Batavodurum*), ville de Hollande, cercle et à 24 kilom. S.-E. d'Utrecht, au point de séparation du Rhin et du Leck ; 2,500 hab. Près de cette ville s'élevait autrefois la ville de Wyk-by-Duurstede, détruite par les Normands au IX^e siècle.

WYKEHAM (William DE), prélat et homme d'Etat anglais, né à Wykeham (Hampshire) en 1324, mort en 1404. Appartenant à une famille pauvre, il fit ses études à l'école de Winchester, grâce à la protection du seigneur de son lieu natal, qui le recommanda, en outre, à l'évêque de Winchester. Celui-ci introduisit Wykeham à la cour, où il obtint en 1356 la place de surveillant des constructions royales dans le château et le parc de Windsor. Ce fut à son instigation que le roi Edouard III fit démolir et reconstruire une grande partie de cet édifice. Wykeham dirigea seul ces travaux, ainsi que la construction du château de Queenborough, dans l'île de Sheppy. Il était entré dans les ordres, et il remplit divers emplois ecclésiastiques de

1357 jusqu'en 1366, époque à laquelle il fut promu à l'évêché de Winchester. Dans l'interval, il avait été employé par Edouard III à diverses missions importantes, avait assisté, en qualité de notaire royal, à la signature du traité de Brétigny (octobre 1360) et était devenu en 1364 gardien du sceau privé et secrétaire du roi. Elevé à la dignité de grand chancelier d'Angleterre en 1367, il remplit ces hautes fonctions jusqu'en 1373 et les résigna à cette époque à la suite d'une requête que le Parlement avait adressée au roi pour que désormais les hauts emplois civils ne fussent pas confiés à des ecclésiastiques. Il ne paraît pas, du reste, que l'évêque de Winchester soit devenu pour cela moins influent, soit près du roi, soit près du Parlement, du moins jusqu'à l'année 1376. A ce moment, Edouard III, profondément affecté de la mort du prince Noir, laissa toute l'autorité aux mains du duc de Lancastre, qui était l'ennemi personnel de Wykeham et qui le fit traduire devant une commission particulière, e, comme coupable d'avoir causé un déficit dans les finances et d'avoir eu recours à l'emploi de mesures tyranniques. Condamné à équiper à ses frais trois vaisseaux de guerre, il fut relevé de cette amende à l'avènement de Richard II (1377) et reprit ses fonctions de chancelier, qu'il conserva jusqu'en 1391. Wykeham fonda le collège de Sainte-Marie à Oxford, ainsi qu'une grande école à Winchester.

WYL, petite ville de Suisse, dans le canton de Saint-Gall, bailliage et à 15 kilom. N.-O. de Gossau ; 2,500 hab. Elle est située dans une contrée agréable et fertile et possède plusieurs belles constructions, entre autres une belle église et deux couvents. Elle fut autrefois la résidence du prince abbé de Saint-Gall et du représentant des quatre cantons protecteurs.

WYLIE s. f. (oui-lî). Bot. Syn. de SCANDIX, genre d'ombellifères.

WYLIE (Jacques), médecin russe, né en 1768, mort en 1854. Il était d'origine écossaise et fut successivement médecin de l'empereur Alexandre, membre du conseil privé, président du conseil de santé de l'armée et membre de l'Académie de chirurgie. On a de lui : *Pharmacopœia castrensis Ruthena* (Saint-Petersbourg, 1805, in-8°) ; *Rapport sur la valeur comparée des méthodes thérapeutiques appliquées dans les hôpitaux militaires aux sujets atteints de choléra-morbus* (Saint-Petersbourg, 1831, in-8°) ; *Description de l'ophtalmie qui a sévi parmi les troupes* (Saint-Petersbourg, 1835, in-8°).

WYMONDHAM. V. WYNDHAM.

WYMPNA (Conrad), théologien allemand. V. WIMPNA.

WYNANTS (Jean), paysagiste hollandais, né à Harlem en 1600, mort après 1677. Ses ouvrages sont très-recherchés, mais on connaît peu les détails de sa vie. Ses paysages ont un cachet particulier ; c'est le peintre des dunes, des solitudes, des rochers couverts d'une végétation sauvage. Rien de plus fini et de plus spirituellement touché que les plantes dont il a orné le premier plan de ses toiles. Il ignorait l'art de peindre les figures, et celles que l'on trouve dans ses compositions sont, pour la plupart, de ses élèves, Wouwerman, Ad. van der Velde, etc. On cite, parmi ses œuvres les plus remarquables : *Paysage boisé, Fauconniers, Bœufs et vaches*, un *Berger et sa famille*, *Coteau sablonneux*, la *Sortie de la bergerie*, la *Lisière de la forêt*, toile qui se trouve au musée du Louvre, où l'on voit encore deux autres paysages du même artiste.

WYNCKEL, village et commune de Belgique, dans la province de la Flandre orientale, arrond. et à 12 kilom. N.-E. de Gand, sur le canal de Sas-de-Gand ; 4,000 hab.

WYNDHAM ou **WYMONDHAM**, bourg et paroisse d'Angleterre, dans le comté de Norfolk, à 16 kilom. S.-O. de Norwich ; 6,130 hab. Maison de correction. Fabrication de crâpes et de bombasines. Belle église, reste d'une abbaye fondée sous Henri I^{er}.

WYNDHAM (William), homme d'Etat anglais, né en 1687, mort en 1740. Il fit ses études à Eton et à Oxford et, après avoir voyagé sur le continent, fut envoyé au Parlement par le comté de Somerset. Ayant à la même époque épousé une fille du duc de ce nom, il entra dans la vie publique sous les auspices les plus favorables. Il siégea dans les rangs du parti tory et s'attacha surtout à lord Bolingbroke. Celui-ci, étant parvenu au ministère en 1710, le nomma peu après secrétaire de la guerre. En 1713, Wyndham devint chancelier de l'Echiquier et, la même année, membre du conseil privé. Dans les discussions qui éclatèrent entre Oxford et Bolingbroke, il se tint toujours du côté de ce dernier, dont il possédait toute la confiance. A la mort de la reine, tout espoir fut perdu pour le parti tory, et Bolingbroke, Wyndham et autres furent soupçonnés de correspondance secrète avec le prétendant. Wyndham n'en fut pas moins réélu au nouveau Parlement, convoqué par George I^{er}, et il s'y éleva avec une telle violence contre le décret qui avait dissous le Parlement précédent, qu'il fut sur le point d'être emprisonné à la Tour. Lors du soulèvement de 1715 en faveur du prétendant, il fut arrêté et incar-

céré ; mais, soit que sa connivence avec les jacobites n'eût pu être établie, soit qu'il fût réellement innocent, on ne lui fit pas de procès et on le relâcha peu après. Il devint dès lors l'un des membres les plus actifs et les plus capables de l'opposition, se montra en toute circonstance l'adversaire de sir Robert Walpole, et, ayant fait partie en 1739 de la minorité qui vota contre l'adresse de la convention d'Espagne, il résolut, avec plusieurs autres membres, de se retirer de la Chambre. Il ne persévéra pas heureusement dans une résolution aussi impolitique, qui lui avait été suggérée par lord Bolingbroke. L'influence que Wyndham s'était acquise au sein de la Chambre apparut surtout après sa mort. Il avait réussi à réunir les tories et beaucoup de whigs dans une opposition commune contre Walpole. Lui mort, cette union se rompit, l'opposition perdit la moitié de sa puissance, et pendant assez longtemps le ministre n'eut rien à craindre ni de l'éloquence ni du nombre de ses adversaires, dont Wyndham était le plus populaire et le plus fougueux.

WYNDHAM (Henri), général anglais, né à Petworth, comté de Sussex, en 1790, mort en 1860. Entré au service en 1806, il prit part à la guerre d'Espagne, combattit plus tard à Waterloo et franchit ensuite tous les grades jusqu'à celui de major général, auquel il fut promu en 1854. Deux ans auparavant, il était entré à la Chambre des communes, où il vota avec le parti conservateur et protectionniste. — Son neveu, Henri WYNDHAM, né en 1830, a fait également partie du Parlement, où il a représenté les mêmes principes politiques.

WYNDHAM (William), homme d'Etat anglais de la fin du XVIII^e siècle. V. WINDHAM.

WYNFORD (William DRAPER-BEST, baron), homme politique anglais, né en 1767, mort en 1845. Il alla d'abord dans la carrière ecclésiastique lorsqu'un riche héritage le fit changer d'idée. Devenu avocat (1789), il plaida avec succès et il fut nommé en 1802 député de Petersfield à la Chambre des communes. Draper-Best siégea parmi les libéraux, se prononça en 1804 pour la culpabilité de lord Melville et attaqua à diverses reprises le ministère, notamment au sujet des pensions données par le roi (1805). Nommé député de Bridport en 1813, il prit une attitude beaucoup plus modérée vis-à-vis du pouvoir, et il devint successivement juge de la cour du banc du roi, chief-justice de la cour des plaids communs et membre de la Chambre des lords, avec le titre de baron Wynford. Peu après, il fut élu président de cette assemblée.

WYNGAERDEN (François VAN), graveur flamand, né à Anvers vers 1612, mort on ne sait à quelle époque. Il n'est connu que par ses œuvres, parmi lesquelles nous citerons : *Samson tuant un lion*, *Jesus-Christ apparaissant à Madeleine*, les *Noëces de Thétis et de Pelée*, *Bacchus et une bacchante*, gravures d'après Rubens ; une *Descente de croix* et *Achille reconnu par Ulysse*, d'après Van Dyck ; la *Tentation de saint Antoine*, d'après Teniers, etc.

WYNGÈNE, bourg de Belgique, province de la Flandre occidentale, arrond. et à 16 kilom. de Bruges ; 6,900 hab. Importante fabrication et commerce de toiles.

WYNNE (Edouard), juriconsulte anglais, né en 1734, mort en 1784. Il exerça, pendant la plus grande partie de sa vie, la profession d'avocat. On a de lui : *Mélanges de jurisprudence* (1765, in-8°) ; *Dialogues concernant les lois et la constitution d'Angleterre, avec un Essai sur le dialogue* (1774, 4 vol. in-8°), ouvrage important, mais qui a eu le tort de venir après les *Commentaires* de Blackstone.

WYNNE (John-Huddleston), littérateur anglais, né en 1743, mort en 1788. Il fut tour à tour imprimeur et officier dans l'armée des Indes, se dégoûta bientôt du service et revint en Angleterre, où il chercha à se créer des ressources par ses écrits, mais il ne réussit pas à échapper à la pauvreté. On a de lui : *Histoire générale de l'empire britannique en Amérique* (1770, 2 vol. in-8°) ; *Histoire générale d'Irlande* (1772, 2 vol. in-8°) ; la *Prostitution*, poème (1771, in-4°) ; *Choix d'emblèmes physiques, historiques et fabuleux* (1772, in-12) ; les *Quatre saisons*, poème (1773) ; *l'Enfant du hasard*, roman (1778), etc.

WYNPERSSE (Jacques-Thiers VAN DE), médecin belge, né à Groningue en 1761, mort à Leyde en 1788. Il commença de très-bonne heure ses études médicales sous son père, et fut reçu docteur en 1783, après avoir soutenu des thèses remarquables sur l'ankyrose. Il se distingua dans les concours académiques institués par les Sociétés de médecine d'Utrecht, d'Amsterdam et de Paris ; il était permis de fonder sur ses travaux de grandes espérances, mais une mort prématurée interrompit cette carrière qui s'ouvrait d'une manière si brillante. Il avait formé un très-riche cabinet anatomique, dont l'université de Groningue fit l'acquisition. Outre une traduction latine des œuvres de Hewson (Leyde, 1784, 3 vol. in-8°), on a de lui : *De ankylosi* (Leyde, 1783, in-4°) ; *De ankylose pathologica et curazione* (Leyde, 1783, in-4°) ; *Déterminer quelles sont les causes de la maladie aphteuse connue sous le nom de muguet, millet, blanchet* (Paris, 1787, in-4°).

WYNTON (André), chroniqueur écossais. V. WYNTOUN.

WYNTOUN ou WYNTON (André), chroniqueur écossais du xve siècle. On ne sait presque rien de lui, sinon qu'il était prieur du monastère de Saint-Serfs-Inch, sur le lac Lomond. On a de lui, sous ce titre : *The Orygynale cronykil of Scotland*, une chronique en vers, qui est d'une grande importance pour l'histoire d'Écosse depuis le commencement du xie siècle jusqu'au commencement du xve. C'est aussi un spécimen curieux de la langue écossaise, à une époque où elle ne différait guère de la langue anglaise et où elle n'avait pas pris cette forme provinciale qui domine chez les poètes de la fin du xve et du xvie siècle. L'ouvrage de Wyntoun est divisé en neuf livres et commence à la création. L'auteur passe à travers l'histoire de l'Ancien Testament et la période mythologique de la Grèce et de Rome, mêlant étrangement le sacré et le profane, décrivant à la fois le déluge de l'Écriture et celui de Deucalion, et faisant intervenir au milieu de tous ces faits une histoire primitive et complètement fabuleuse de l'Écosse. Le quatrième livre s'arrête à la naissance du Christ. Les cinq autres seulement ont réellement rapport à l'Écosse, et ce sont les seuls qui aient été publiés en entier. Wyntoun est long dans ses récits, mais il a beaucoup de vivacité dans les descriptions, et les événements étonnants qu'il a à raconter, ainsi que les traditions et les superstitions qui y sont mêlées, contribuent à donner au livre une singulière animation. Walter Scott a dû à Wyntoun plusieurs des passages les plus étonnants de ses poèmes narratifs. Cette chronique a été éditée par David Macpherson, avec une introduction, des notes et un glossaire (Londres, 1795, 2 vol. in-89).

WYON (Guillaume), célèbre graveur anglais sur médailles, né à Birmingham en 1795, mort en 1851. Fils et petit-fils d'habiles ciseleurs sur métaux, il apprit les premiers éléments de son art dans sa ville natale, sous la direction de son père et d'un de ses oncles, et débuta de bonne heure par des gravures des têtes d'*Hercule* et de *Cérès*, dont la seconde reçut de la Société des arts une médaille d'or. Pareille récompense fut accordée, peu de temps après, à une autre gravure de Wyon, représentant la *Victoire portée par des tritons*.

Wyon se rendit à Londres en 1816 et y obtint au concours la place de second graveur à la monnaie, où son cousin, Thomas Wyon, était premier graveur. Mais ce dernier, étant mort, fut remplacé par Pistrucci, qui laissa retomber tout le poids du travail sur Wyon, tout en s'attribuant la plus grande partie des honneurs et des émoluments. Enfin, il intervint un arrangement, par suite duquel Pistrucci demeura graveur honoraire de la monnaie jusqu'à sa mort, tandis que la moitié de ses appointements était attribuée à Wyon. Ce dernier devint, en 1831, associé, puis, en 1838, membre titulaire de l'Académie royale. C'était le premier graveur sur médailles qui était admis dans cette corporation.

L'œuvre de cet artiste renferme des monnaies, des médailles et des sceaux. Les monnaies comprennent celles de la fin du règne de George IV, toutes celles de Guillaume VI et celles du règne de Victoria qui furent frappées jusqu'à l'époque de la mort de l'artiste. Citons encore les modèles, dont on ne s'est pas servi, d'une pièce de 10 livres sterling à l'effigie de Guillaume IV et d'une pièce de 5 livres à celle de Victoria. Les médailles renferment un grand nombre de sujets. Les unes sont relatives aux victoires de la Péninsule, aux batailles de Trafalgar, de Djelalahad et de Caboul; d'autres furent exécutées pour les Sociétés royale, géologique, géographique et autres, pour l'Institut royal, pour l'Académie royale, etc.; d'autres enfin ont pour objet de perpétuer la mémoire d'hommes célèbres. La plupart de ces médailles portent des têtes qui sont conçues d'après l'antique; il n'en est qu'un petit nombre qui représentent des personnages modernes ou contemporains. Ainsi l'on voit les têtes de Bacon, de Newton, de Wollaston et de Francis Chantrey sur celles de l'Institut royal, de l'université de Glasgow, de la Société géologique et de l'Union artistique. Les œuvres de Wyon portent le caractère de deux qualités qui s'excluent le plus souvent l'une l'autre, la vigueur et la délicatesse, et elles se recommandent, en outre, par la ressemblance des portraits.

WYON (Arnold), érudit français. V. WION.

WYROUBOFF (Grégoire), né à Moscou le 12 novembre 1842. Il passa une partie de son enfance en Italie et vint plus tard à Paris, où il suivit les cours du lycée Bonaparte. De retour en Russie, il entra, à l'âge de quinze ans, au lycée Alexandre, à Saint-Petersbourg, sorte d'école encyclopédique supérieure, unique en son genre, car elle représente la fusion de trois Facultés, celle des sciences, celle des lettres et celle de droit. C'est là qu'il fut initié aux doctrines de la philosophie positive par le professeur de littérature française M. Pommier, un disciple et un ami d'Auguste Comte. Sorti de l'école après un brillant concours, il suivit les cours et les amphithéâtres d'abord de l'École de médecine de Saint-Petersbourg, puis de la

Faculté des sciences de Moscou. Un peu plus tard, il parcourut les universités allemandes et vint en 1864 se fixer à Paris.

M. Wyrouboff, qui est de nationalité russe, appartient à la France par sa première éducation, par la langue dans laquelle il écrit le plus habituellement et par la philosophie dont il est le disciple et qu'il travaille à développer et à propager. Il commença à se faire connaître par des travaux de chimie et de minéralogie, publiés soit en France, soit à l'étranger. Le journal *l'Union chrétienne*, rédigé par les prêtres de l'Eglise russe de Paris, l'attaqua violemment pour une lettre, adressée à l'abbé Moigno, sur le dogme de la création et publiée dans le *Courrier des sciences*. Il s'ensuivit une polémique qui eut un certain retentissement en Russie et qui fut résumée en une brochure intitulée *la Religion devant la science* (1865). L'abbé Moigno avait prétendu déduire, de l'impossibilité du nombre actuellement infini, la nécessité d'admettre un monde fini, quant à l'espace et quant au temps, par conséquent un premier commencement du monde, par conséquent la création; en quoi il s'appuyait sur l'autorité du célèbre mathématicien Cauchy. Voici la réponse que lui fit M. Wyrouboff : « En abstraction, les quantités infinies existent, et sans les admettre dans vos calculs, vous en faites journellement usage. Il y a une autre question qui surgit, c'est celle de l'application du nombre infini au monde physique. Or, il y a là deux cas possibles : ou bien nous voulons rester dans le cadre des spéculations scientifiques; nous n'avons alors que des quantités finies et déterminables à examiner; ou bien, franchissant le cercle des observations positives, nous voulons aborder les causes premières et finales; alors l'abstraction remplace le fait et en même temps l'infini devient possible. C'est sur ce second terrain, que j'appellerai métaphysique pour employer l'expression consacrée, que vous transportez la question; il faut par conséquent que vous en subissiez les conséquences. Or, c'est justement ce qui arrive : d'une manière ou d'une autre, vous reconnaissez l'existence de l'infini, mais seulement dans ce cas particulier que vous appelez Dieu. Je me permets de protester contre cette injustice; dépouiller un objet de ses attributs au profit d'un autre, c'est là un acte d'une partialité évidente; c'est plus, c'est tout bonnement une faute de logique, car je vous avoue franchement que je suis assez aveugle pour ne pas voir par quelle raison logique Dieu serait plutôt infini que la matière. Ne vous révoltez pas; ce n'est pas une question de religion que nous traitons, c'est, le titre de votre publication le dit, c'est un problème mathématique que nous tâchons de résoudre. N'oublions pas que Dieu et la matière, étant dans ce cas des abstractions, sont des termes comparables, et pour conserver leur forme abstraite, sans blesser les consciences, désignons Dieu par *a* et la matière par *b* : *a*, dites-vous, = ∞; *b*, au contraire, ne peut pas être = ∞; mais pourquoi? Voilà la question qui se présente tout naturellement et à laquelle il fallait évidemment répondre pour donner une démonstration. Ce n'est pas de cette manière, toute mathématique pourtant, que vous procédez. Vous partez d'un axiome, vous posez en principe : « L'infini et l'éternité sont des attributs essentiellement divins que Dieu ne peut pas communiquer à ses créatures. » Je puis parfaitement partir du point que vous combattez et dire : « L'infini et l'éternité sont des propriétés immanentes de la matière. »

Cette critique du jeune philosophe positiviste ne témoigne pas d'un esprit bien rigoureux. Il faudrait, répond-il à son adversaire, dire pourquoi la matière ne peut être infinie, démontrer qu'elle ne peut l'être. Mais c'est précisément ce pourquoi, cette démonstration que l'abbé Moigno a prétendu lui donner, d'après Gerbill et Cauchy, lorsqu'il a fait ce raisonnement : un nombre actuellement infini est quelque chose de contradictoire, d'absurde, d'impossible; or, une matière infinie, éternelle, une création sans commencement serait un nombre de phénomènes actuellement infini; donc, l'infini et l'éternité sont des attributs qui n'appartiennent qu'à Dieu. Cette conclusion négative du raisonnement : « La matière ne peut-être = ∞, » sort très-logiquement des prémisses. M. Wyrouboff était donc tenu d'attaquer les prémisses, et c'est ce qu'il n'a pas fait. Il est vrai que l'abbé Moigno tirait de son argument une conclusion positive qui n'y était nullement renfermée, savoir : que l'infini et l'éternité sont les attributs de Dieu. Ici M. Wyrouboff était parfaitement fondé à demander pourquoi l'infini et l'éternité, qui sont attributs contradictoires lorsqu'on les applique à la matière, cessent de l'être lorsqu'on les applique à l'esprit, à Dieu.

En 1866 parut le livre intéressant de Stuart Mill sur la philosophie d'Auguste Comte. M. Wyrouboff y répondit, et sa réponse, intitulée *Stuart Mill et la philosophie positive*, parut en brochure, jointe à celle que M. Littré fit de son côté au philosophe anglais, sous ce titre : *Auguste Comte et Stuart Mill* (1867). Stuart Mill, en son livre, reconnaissait l'importance de l'œuvre de Comte; il en approuvait les principes, notamment la loi des trois états appliquée successivement à toutes les connaissances, depuis les sciences

mathématiques et physiques jusqu'aux sciences sociales; mais il soutenait que le mode positif de penser n'interdit nullement à la croyance de spéculer sur les causes premières et finales, et ensuite que la philosophie positive n'est pas achevée, pour deux raisons : l'une, que la sociologie y est manquante, parce qu'Auguste Comte rejette l'économie politique de l'ordre des connaissances positives; l'autre, que la psychologie en est absente. Sur le premier point, M. Littré et M. Wyrouboff s'accordent à nier que le positivisme puisse avoir cette largeur de s'accommoder de croyances relatives aux causes premières. « Il ne faut pas, dit M. Littré, considérer le philosophe positif comme si, traitant uniquement des causes secondes, il laisserait libre de penser ce qu'on veut des causes premières. Non, il ne laisse là-dessus aucune liberté; sa détermination est précise, catégorique et le sépare radicalement des philosophies théologiques et métaphysiques; il déclare les causes premières inconnues. Les déclarer inconnues, ce n'est ni les affirmer ni les nier, et c'est, quoi qu'en dise M. Mill, laisser la question ouverte dans la seule mesure qu'elle comporte. » — Le régime scientifique, qui de jour en jour gagne du terrain dans le domaine de la philosophie, dit à son tour M. Wyrouboff, ne peut pas accepter les causes premières, non-seulement sous forme de doctrine, mais même sous forme de croyance. Le caractère de la croyance doit changer avec l'avènement des conceptions positives; de vague et incertaine qu'elle était, elle devient rationnelle. Son rôle aussi se restreint considérablement, car elle ne sert plus qu'à un petit nombre pour remplacer l'insuffisance des connaissances scientifiques; celui qui n'aura pas fait des études assez sérieuses et assez complètes pour pouvoir directement démontrer une vérité scientifique, la rotation de la terre autour du soleil par exemple, sera nécessairement forcé d'accepter la démonstration de gens plus compétents que lui, mais il ne l'acceptera qu'autant qu'il verra le reste des phénomènes à lui connus s'enchâsser avec le fait qui va être pour lui un article de foi. Aucune autre croyance que la croyance raisonnée ne peut exister sous le règne de la science. Or, la croyance aux origines premières des choses n'est pas de ce nombre. Sur les deux autres points en litige, M. Littré fait aux psychologues et aux économistes, si dédaigneusement traités par Auguste Comte, des concessions qui, pour le fond du débat, le rapprochent de son adversaire et l'éloignent du positivisme orthodoxe, tandis que M. Wyrouboff se montre plus fidèle à l'aversion méprisante du maître pour la méthode stérile de l'observation intérieure et pour les prétentions scientifiques des économistes.

En 1867, M. Wyrouboff fonda, avec M. Littré, la *Philosophie positive*, revue paraissant tous les deux mois, dans laquelle il a donné un grand nombre d'articles sur la philosophie, la politique, l'histoire, les sciences. Parmi ces travaux, nous avons remarqué surtout celui qui a pour titre : *les Civilisations de l'extrême Orient sont-elles soumises à la loi des trois états?* A cette question qu'il se pose, M. Wyrouboff répond que la loi des trois états formulée par Comte ne s'applique qu'à la race aryenne, qu'il ne faut pas y voir une loi générale et rationnelle du développement humain. « Cette restriction, dit-il, loin d'en diminuer la valeur, augmente sa précision, car elle la place dans le domaine où tous les faits la confirment et supprime d'un coup toutes les exceptions qui venaient la contredire à chaque instant; seulement, et ceci est de la plus haute importance, la loi de M. Comte cesse d'être une loi abstraite et rentre dans la catégorie des lois exactes, mais empiriques, de la sociologie. Pour avoir la loi abstraite de l'évolution intellectuelle, telle que l'avait conçue M. Comte, il faudrait connaître d'abord toutes les lois particulières qui, comme celle des trois états, règlent la marche ascendante de chaque race, en déterminer les disséminances et en généraliser les similitudes. Il n'est d'ailleurs aucunement certain qu'une pareille loi soit nécessaire, qu'elle soit même possible; elle correspondrait, dans l'ordre dynamique, à la conception statique de l'humanité, c'est-à-dire d'un être beaucoup plus fictif que réel, à moins que nous n'en fassions l'équivalent du genre humain, auquel cas son étude serait une branche de la biologie et n'appartiendrait pas à la sociologie. Socialement parlant, la race est l'unité taxinomique la plus complexe que nous ayons à examiner; nous n'avons nul besoin d'aller au delà pour nous rendre un compte exact des civilisations passées et présentes. » Voilà qui est d'un positivisme singulièrement hétéroclite! M. Wyrouboff fait bon marché de l'idole humanité! Si Auguste Comte vivait, il ne verrait certainement pas de bon œil cette originalité et cette indépendance de son jeune disciple.

Après la guerre de 1870-1871, M. Wyrouboff a publié les *Opinions d'un civil sur la défense de Paris* (1872). Cette curieuse brochure contient un jugement à nos yeux fort impartial de la conduite du siège de Paris considéré au point de vue politique et au point de vue militaire. L'auteur pense, comme Mazzini, que le gouvernement de la Défense nationale n'aurait pas dû s'enfermer

dans Paris, et qu'en s'y emprisonnant il ne pouvait que mettre obstacle à l'efficacité de la défense, en subordonnant ce qui devait être l'unique but et ce qui était le devoir, l'action militaire, aux considérations politiques. Voici sa conclusion : « Trois agents ont concouru à produire le résultat défectueux : le gouvernement, les généraux, le public. Chacun d'eux doit s'adresser des reproches, parce que chacun d'eux a commis des fautes; le gouvernement, en restant à Paris et en subordonnant tout à des considérations politiques; les généraux, et plus spécialement M. Trochu, en conduisant les opérations militaires sans plan déterminé et en dédaignant les leçons de l'expérience; le public enfin, en portant au pouvoir des hommes qu'il avait trop légèrement jugés et dont les capacités étaient singulièrement inférieures à la tâche dont il les chargeait. Une seule chose atténue les torts de tout le monde, parce qu'il ne dépend de la volonté de personne de la modifier : l'esprit guerrier était mori en France, les talents militaires n'existaient pas. On avait beau chercher parmi les vieux et parmi les jeunes, parmi les célèbres et parmi les ignorés, on trouvait des hommes braves, on ne trouvait pas d'habiles stratèges, beaucoup voulaient se battre, personne ne savait faire la guerre telle que la faisait l'ennemi. Dans ces conditions, Paris devait forcément succomber. Pourtant l'impossibilité de faire bien n'implique pas la nécessité de faire mal. On pouvait faire mieux, c'est la conclusion qui me paraît ressortir des pages qui précèdent; c'est en même temps l'accusation qui pèsera sur les chefs de la défense. »

On lui doit encore : la *Science vis-à-vis de la religion* (1865, in-80); le *Communisme russe* (1871, in-80); *Quelques notes de voyage* (1874, in-80); *Une promenade sur le théâtre de la guerre civile en Espagne* (1875, in-80).

WYRSCH ou WÜRSCH (Jean-Melchior-Joseph), peintre suisse, né à Buochs (Unterwald) en 1732, mort en 1798. Il commença ses études artistiques chez un peintre de Lucerne, les continua sous François Krause, à Einsiedeln, et partit ensuite pour l'Italie. Après avoir travaillé à Rome dans l'atelier de Gaetano Lapi, il se fit admettre à l'école française, se rendit de là à Naples, où il séjourna quelque temps, et en 1754, alla s'établir à Zurich. N'ayant pas réussi dans cette ville, il la quitta et mena plusieurs années une vie errante à travers la Suisse, où l'on retrouve de ses toiles dans un grand nombre de localités. En 1763, il vint se fixer à Besançon, où il fonda en 1772, avec le statuaire Breton, une Académie particulière de peinture et de sculpture, où il professa jusqu'en 1784. A cette époque, il fut appelé à diriger l'Académie de Lucerne; mais, deux ans après, il fut atteint d'une cécité complète, et, en 1794, il se retira dans son domaine de Rain, près de Buochs. Lorsque les Français entrèrent dans la Suisse, en 1798, ils envahirent la maison de Wyrsh, qui n'avait pas voulu prendre la fuite, et un soldat lui tira à bout portant un coup de fusil qui le tua. Sa maison fut ensuite incendiée et son cadavre ne put être retrouvé. On cite parmi les œuvres de Wyrsh : *l'Apothéose de sainte Colette*, qui se voit au couvent des clarisses de Poligny et que Francis Wey met sur la même ligne que les compositions de Le Sueur et de Van Dyck; un *Christ en croix*; le *Chanoine Quirot visitant les malades*, toile qui se trouve ainsi que la précédente à l'hôtel-Dieu de Salins; les *Lois de Moïse* à Lucerne; *Nicolas de Flue*, à l'hôtel de ville de Sarnon; la *Fuite en Egypte*, à Beggried; la *Vierge enfant* et la *Nativité*, l'une et l'autre au musée de Besançon; enfin plusieurs portraits, parmi lesquels ceux de l'artiste lui-même et de sa femme, ceux du *Conseiller de Grosbois*, de *Muyard de Vouglans*, du médecin *France*, etc. Francis Wey a publié sur cet artiste une excellente étude, intitulée : *Wyrsh et les peintres bizonains* (Besançon, 1861, in-80).

WYRWICZ (Charles), historien polonais, né en 1716, mort en 1793. Il fut successivement recteur du collège des nobles à Varsovie et abbé commendataire de Hahadow. On a de lui : *Chronologie des monarques russes depuis 879 jusqu'en 1752* (Varsovie, 1766); *Abrégé raisonné de l'histoire universelle sacrée et profane* (Varsovie, 1766-1771, 2 vol. in-80); *Géographie des Etats actuellement existants* (Varsovie, 1773, in-80); *Observations sur le Mémorial politique et historique, journal polonais* (Varsovie, 1783-1785, 3 vol. in-80).

WYSOCKI (Pierre), patriote polonais, né à Varsovie en 1799, mort en 1837. Il entra, en 1817, dans la garde royale et passa en 1824 à l'école des porte-enseignes de Varsovie. Bien qu'il n'eût que le grade de sous-lieutenant, il acquit rapidement une grande influence sur ses compagnons d'armes et fonda en 1828 une association secrète pour le rétablissement de l'indépendance nationale. Cette association prit bientôt un grand développement, et finit par compter parmi ses membres les députés les plus populaires et les officiers de presque tous les corps de la garnison de Varsovie. Wysocki fut le héros de la nuit du 29 novembre 1830, qui vit éclater l'insurrection polonaise. « Vers les sept heures du soir, il se présenta avec résolution à la caserne des porte-enseignes, en criant : « Polonais, l'heure de la vengeance a sonné; c'est aujourd'hui qu'il faut vaincre ou mourir ! »

«rir. Aux armes!» Cet appel fut accueilli avec enthousiasme, des cartouches furent distribuées par Szlegel et l'école se rangea en ordre de bataille. » (De Forster, *Histoire de Pologne*). Se mettant aussitôt à la tête de cette petite troupe, qui comptait en tout cent soixante élèves, Wysocki marcha contre les casernes de la cavalerie russe, et, bien qu'elles fussent inabornables en quelque sorte pour un aussi faible nombre d'assaillants, ils réussirent à en déloger les troupes qui les occupaient; mais, n'ayant pas été soutenus, ils durent se frayer à la baïonnette un passage pour rejoindre le gros des insurgés, avec lesquels ils combattirent jusqu'à la fin de la lutte. Après la nuit du 29 novembre, Wysocki, le premier auteur de la révolution, fut rejeté sur l'arrière-plan; il en fut du reste de même de tous ceux qui avaient pris le plus de part aux débuts du soulèvement. Après avoir combattu, avec le grade de capitaine et d'aide de camp du prince Radziwill, à Wawre et à Grochow, il prit part à la campagne de Dwernicki en Wolhynie et passa en Galicie avec le corps d'armée de ce général; il réussit cependant à revenir à Varsovie. Promu colonel du 10^e régiment, il fut grièvement blessé lors de l'assaut de la redoute de Wola (6 sept. 1831) et tomba aux mains des Russes. Condamné à mort par un conseil de guerre, il fut gracié, si l'on peut regarder comme une commutation de peine l'exil dans les mines de Sibérie. C'est là qu'il mourut, après cinq ans de souffrances.

WYSOCKI (Joseph), général polonais, né dans le gouvernement de Podolie en 1809. Il entra dans l'artillerie en 1828, prit part en 1830 au soulèvement contre les Russes et se réfugia en France en 1831. Là il perfectionna ses connaissances militaires, d'abord à la fonderie de canons de Toulouse, puis à l'École d'application de Metz, fit ensuite un cours pour ses compatriotes réfugiés et publia des ouvrages sur l'art militaire. Membre de la Société démocratique polonaise, il fut désigné en 1846 par les patriotes de Galicie pour prendre le commandement d'une insurrection qui avorta. Après la révolution de 1848, M. Wysocki se rendit à Cracovie, puis passa en Hongrie, offrit à Kossuth de former une légion polonaise, et, mettant aussitôt son projet à exécution, il alla défendre avec un corps de volontaires polonais la forteresse d'Arad, attaquée par le colonel Mariachi (3 décembre 1848). La grande part qu'il prit au succès des batailles de Soinok (5 mars 1849), de Nagy-Saric (18 avril), de Comorn (26 avril) lui valut d'être nommé général par le gouvernement hongrois. Peu après il re-

eut le commandement en chef du 9^e et du 10^e corps, chargés d'opérer dans la Hongrie supérieure. Après la bataille de Temeswar et la capitulation de Gorgei à Vilagos, Wysocki protégea la retraite du gouvernement national et passa en Turquie (18 août), où il fut interné avec Dembinski, Kossuth, etc. De là il passa en Angleterre, revint en France en 1853, puis retourna à Constantinople au commencement de la guerre d'Orient. Depuis lors il a peu fait parler de lui.

WYSS (Bernard), historien suisse, né en 1463. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il était citoyen de Zurich et qu'il écrivit un *Précis de quelques faits mémorables arrivés depuis le comte Rodolphe de Habsbourg*. Cet ouvrage curieux, dans lequel on trouve d'intéressants détails sur les mœurs des Suisses au moyen âge, est resté manuscrit.

WYSS (Jean-Rodolphe), littérateur suisse, né à Berne en 1781, mort en 1830. Il fit ses études dans diverses universités d'Allemagne, devint, en 1806, professeur de philosophie à l'académie de Berne et occupa cette chaire jusqu'à sa mort. Il s'occupa surtout de travaux sur l'histoire de la Suisse et sur la philosophie, mais le livre qui a popularisé son nom dans toute l'Europe est le *Robinson suisse ou Journal d'un père de famille naufragé avec ses enfants*, qui a été traduit dans la plupart des langues vivantes, en français notamment par Mme de Montolieu (1813) et en dernier lieu par Mme Elise Volart (1840). Nous ne nous arrêterons pas à faire ici l'éloge de ce livre charmant, car il n'est certes aucun de nos lecteurs qui ne lui ait dû, dans son enfance, quelques heures de délicate distraction. On cite parmi les autres écrits de Wyss : *Voyage dans l'Oberland bernois* (1808, 2 vol.), traduit en français (1817, 2 vol., in-8°); *Leçons sur le souverain bien* (Tubingue, 1820, 5 vol.); *Idylles, légendes populaires et récits de la Suisse* (1815-1822, 3 vol.), recueil où l'on trouve des pièces de vers, qui assignent à leur auteur un rang distingué parmi les poètes allemands. Wyss fit paraître pendant vingt ans un annuaire, intitulé les *Roses des Alpes*, qui renferme un grand nombre de ses pièces de vers; il avait, en outre, fourni une foule d'articles à l'*Histographie suisse* et donné une édition des *Chroniques bernoises*, rédigées par Justiner, Tschachtlan et Valerius Anselme.

WYSZOGROD, ville de la Russie d'Europe, dans la Pologne, gouvernement et à 30 kilom. S.-E. de Plock, sur la rive droite de la Vistule, à son confluent avec la Bzura; 3,600 hab., dont la moitié juifs. Commerce de laine et de grains.

WYTLIET (Cornille), historien belge, né à Louvain, vers le milieu du xvi^e siècle. On ne sait rien de lui, sinon qu'il était secrétaire du roi au sénat de Brabant. Il a laissé, sous ce titre : *Descriptionis Ptolemaicae argumentum, sive Occidentis notitia, brevi commentario illustrata* (Louvain, 1598, in-fol. avec cartes), un ouvrage curieux, dans lequel il raconte la découverte et la conquête des diverses contrées de l'Amérique, en donnant les notions que l'on possédait alors sur ces régions. Le livre de Wytllet, qui est surtout précieux pour faire connaître l'état de la science géographique à la fin du xvi^e siècle, a été traduit en français sous le titre d'*Histoire universelle des Indes orientales* (Douai, 1607, in-fol. avec cartes.)

WYTHE (George), homme d'Etat américain, né dans la Virginie en 1726, mort en 1806. Fils d'un riche fermier, il eut une jeunesse dissipée. Ce ne fut que vers l'âge de trente ans qu'il eut l'idée de s'instruire. Wythe se livra alors avec ardeur à l'étude des langues, des sciences et du droit, se fit recevoir avocat et ne tarda pas à acquérir de la réputation. Au début de la guerre de l'indépendance il embrassa avec ardeur le parti des colonies contre la métropole, contribua à l'armement des volontaires, devint membre du congrès (1775) et signa la déclaration d'indépendance. Wythe devint ensuite juge de la haute cour, chancelier de l'Etat de Virginie, membre du congrès en 1798, et appuya la candidature de Jefferson à la présidence de la république. Ce défenseur constant de la liberté était un magistrat intègre et un savant jurisconsulte.

WYTSCHAETE, village et commune de Belgique, province de la Flandre occidentale, arrond. et à 7 kilom. S. d'Ypres; 3,500 hab. Fabrication de linge de table; industrie agricole.

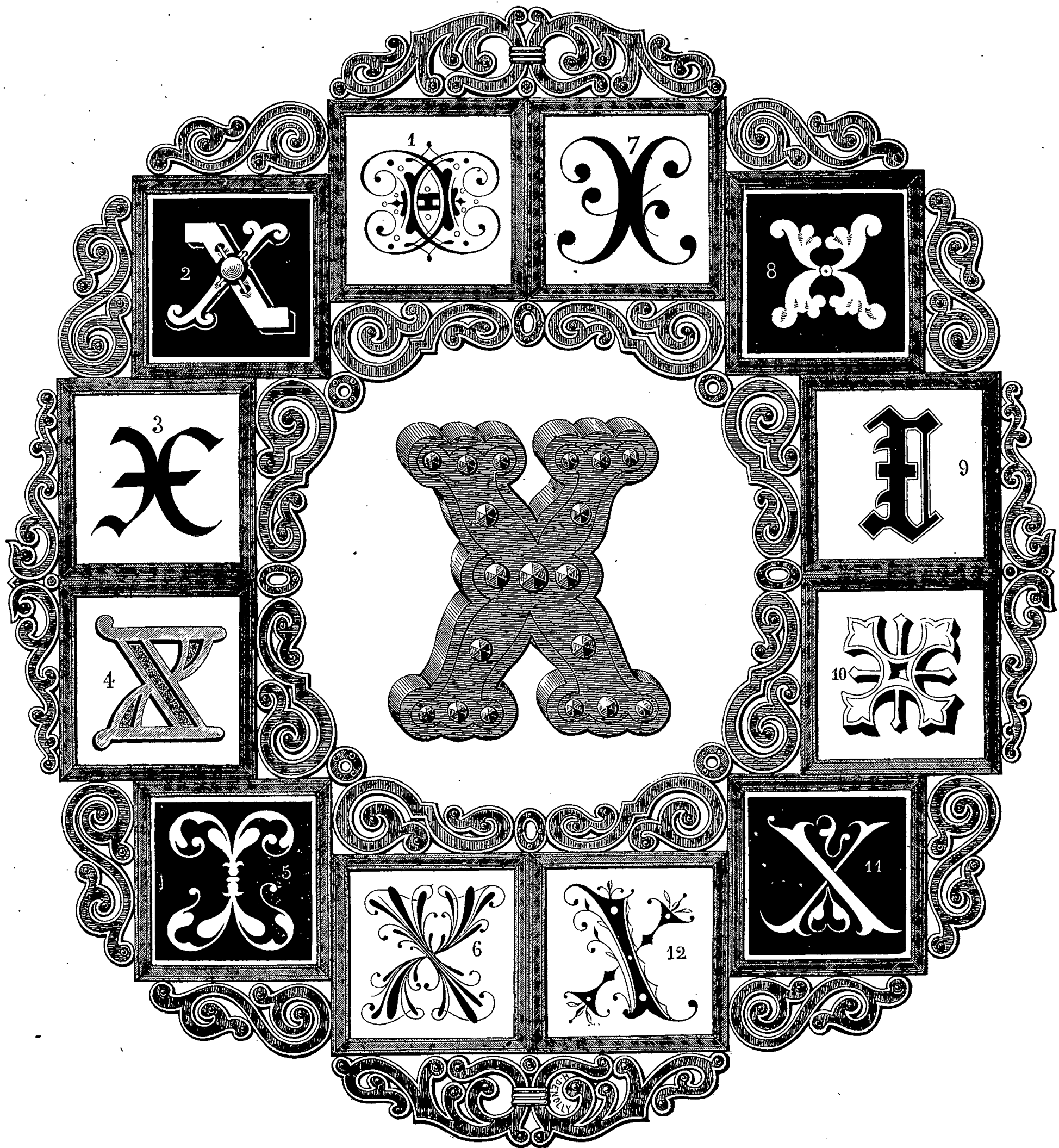
WYTTENBACH (Daniel), savant philologue hollandais, né à Berne en 1746, mort en 1820. Il fit ses études à Marbourg, obtint en 1799 une chaire de littérature grecque à Amsterdam, puis la direction de la bibliothèque de Leyde. Au milieu des guerres et des changements politiques qui agitérent la Hollande, Wytténbach sut entretenir dans l'âme de ses élèves le feu sacré de l'étude, et lorsque, en 1810, leur pays fut annexé à la France, il les conduisit à leur faisant retrouver une nouvelle patrie dans l'antiquité, qu'il explorait avec eux. C'est ainsi qu'il a créé dans les Provinces-Unies toute une pépinière de philologues, à une époque si peu favorable à de semblables travaux. Il écrivait en latin et en grec avec une facilité et une élégance remarqua-

bles; son style a l'abondance cicéronienne et la grâce de Xénophon, a dit Staffer, un de ses disciples. On cite, parmi les ouvrages qui ont le plus contribué à la réputation de ce savant : une *Epistola critica* (Göttingue, 1789), qui renferme d'excellentes rectifications pour les ouvrages de Julien, d'Eunapius et d'Aristonetus et que Schœfer a insérée dans son édition de l'*Oratio in Constantini laudem* de Julien (Leipzig, 1802); des éditions accompagnées de savants commentaires du *Phédon* de Platon (Leyde, 1810), et des *Moralia* de Plutarque (Oxford, 1795-1800, 5 vol.), auxquels il ajouta d'excellentes *Animadversiones* (Leyde, 1810-1821, 3 vol.). Quelques années après sa mort on publia, d'après ses manuscrits, un *Index græcitas* (Oxford, 1830, 2 vol.). Par ses *Præcepta philosophiæ logicæ* (Amsterdam, 1782, Halle, 1831, 2^e édit.), il contribua éminemment à élever en Hollande le niveau des études philosophiques, et, dans sa *Bibliotheca critica* (Amsterdam, 1777-1808, 3 vol.), ainsi que dans sa *Philomathia sive miscellanea doctrina* (Amsterdam, 1809-1817, 3 vol.), il s'efforça d'établir sur des bases nouvelles la science archéologique. Son excellente *Vita Ruhnkenii* (Leyde, 1800, rééditée par Froscher, Fribourg, 1846) est un digne hommage rendu à la mémoire de son maître. On publia encore après sa mort ses *Opuscula varii argumenti* (Leyde, 1821, 2 vol.), ainsi que ses lettres, sous ce titre : *Epistolæ selectarum fasciculi tres* (Gand, 1830). Sa vie a été écrite par Mahne (Gand, 1823, 2^e édit.). Wytténbach avait épousé, en 1817, à l'âge de soixante-deux ans, Jeanne GALLIEN, de Hanau, femme aussi distinguée par les qualités du cœur que par celles de l'esprit. Après la mort de son mari, elle se retira à Paris, reçut, en 1827, de l'université de Marbourg le diplôme de docteur en philosophie, et revint mourir en 1830 dans une propriété près de Leyde. On a d'elle plusieurs ouvrages intéressants, entre autres : *Thæagène* (Paris, 1815); le *Festin de Léontis* (Ulm, 1821) et *Alexis*, roman (Paris, 1823).

WZABECZ (Venceslas-Joachim), chirurgien allemand, né à Böhmschbrod (Bohême) en 1740, mort en 1804. D'abord chirurgien de l'évêque de Spire, il devint par la suite professeur de chirurgie à l'université de Prague et médecin du cercle de Kaurzim. On a de lui : *Observations adressées à nos chirurgiens* (Bruchsal, 1779, in-8°); *Principes d'anatomie et de chirurgie* (Bruchsal, 1779, in-4°); *Principes de pathologie et d'opérations chirurgicales* (Bruchsal, 1780, in-8°); *Principes de chirurgie pratique* (Bruchsal, 1781, in-8°), etc.

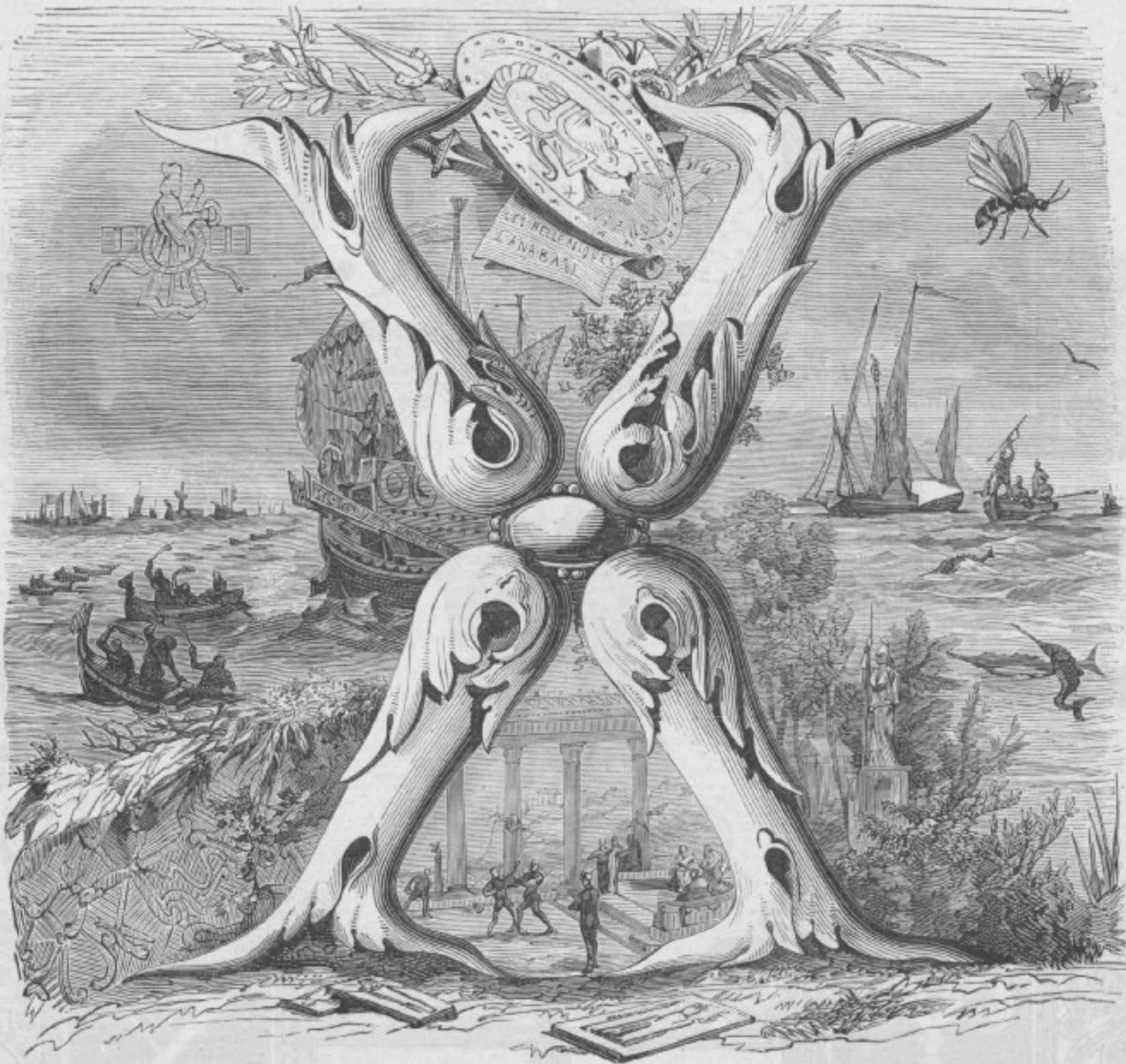


GRAND
D I C T I O N N A I R E
UNIVERSEL
DU XIX^E SIÈCLE



- 1 — Tiré d'un manuscrit de la Bibliothèque royale de Munich. — XII^e siècle.
 2 — Alphabet lapidaire de Turin. — XV^e siècle.
 3 — Tiré du missel du cardinal Cornelius. — XVII^e siècle.
 4 — Tiré d'un manuscrit du XVI^e siècle.
 5 — Lettres bullatiques d'Italie. — XVI^e siècle.
 6 — Tiré d'un manuscrit de Venise. — XV^e siècle.

- 7 — Tiré d'inscriptions sépulcrales de Vienne (Autriche). — XIV^e siècle.
 8 — Tiré d'un évangélaire de la Bibliothèque royale de Munich. — XI^e siècle.
 9 — Écriture d'église du XIV^e siècle.
 10 — Tiré d'inscriptions sépulcrales lapidaires de Naples. — XIII^e siècle.
 11 — Tiré de la Bible du surintendant Fouquet. — XIII^e siècle.
 12 — Alphabet vénitien du XVII^e siècle.



X s. m. (i-kse dans l'ancienne épellation, kse dans la nouvelle). Consonne double empruntée aux Grecs, vingt-troisième lettre de l'alphabet français, vingt-quatrième lettre de l'alphabet des langues germaniques; à raison de la place que le **x** occupe dans celui-ci: Un grand **X**. Un **X** majuscule. Un petit **x**. Un **x** minuscule.

Renouvelé du **XI**, l'**X**, excitant la rixe. Laisse derrière lui l'**Y** grec jugé prolixe.

DE PIER.

— **X** équivalent à **ks** ou **es** au milieu de la plupart des mots, comme dans *extravagant*, *exploit*, *extension*, *axiome*, *luxure*, *fluxion*, etc., qui se prononcent *ekstravagant*, *eksplôit*, *ekstension*, *aksiome*, *luksure*, *fluksion*, etc. Il **X** final a généralement le même son de **ks**, lorsqu'il se prononce, comme dans *Stygs*, *indeks*, *lynks*, *bombyks*, etc., qui se lisent *Styks*, *indeks*, *lynks*, *bombyks*, etc.

— **X** a le son de **gz** au commencement de certains mots, comme dans *Xenithe*, *Xénophon*, *Xavier*, etc., qui se prononcent *Gxenithe*, *Gxenophon*, *Gxavier*, etc. Il a souvent aussi le son de **ks** dans le même cas, comme dans les mots *xénographie*, *xiphotide*, et généralement dans les mots tirés du grec, **x** ayant toujours la valeur de **ks** dans cette langue.

— Le second **x** a le son de **s** dans *Xersès*, qui se prononce *Xersés*. Il a le même son dans les mots *six* et *dix*, qui se prononcent *six* et *dix*, à moins que ces mots ne soient suivis d'une voyelle, auquel cas il se prononce **s**, comme **s** final dans le même cas: *Six enfants*, *dix hommes*, prononcez: *Six en-*

fants, *dix hommes*. Il **X** a le même son de **s** dur dans *Bruxelles*, *Auxonne*, *Auzerre*, qui se prononcent *Brusselles*, *Aussonne*, *Ausserre*.

— **X** se prononce comme **s** dans *sixain*, *deuxième*, *dixième*, *dix-huit*, *dix-neuf*, prononcez *sixain*, *deuxième*, *dixième*, *di-zhuit*, *di-zneuf*, et en général lorsqu'il est placé à la fin d'un mot et que le mot suivant commence par une voyelle: *Dix et six font seize*, prononcez: *Diz et siz...* *Heureux enfant*, dites: *Heureux enfant...* *Des choux et des raves*, dites: *Des choux et des raves*, etc. Il n'y a d'exception que pour le cas où **x** final a le son de **ks** devant les consonnes; il prend alors celui de **ks** devant les voyelles.

— **X** a la valeur de **k** devant un **e** doux: *Excels*, *excepter*, prononcez *eksels*, *ekcepter*. *Xérés* se prononce aussi en français *Kérés*.

— **X** final est nul, excepté les cas déjà énoncés où il se prononce **ks** ou **s**: *Chaux*, *croix*, *reflux*, prononcez *chau*, *croi*, *reflu*.

— **X** a remplacé **s** dans certains pluriels: *Bateaux*, *égaux*, *foux*, *choux*, qui s'écrivaient autrefois *bateaus*, *égauz*, *fouz*, *chouz*.

— Le **chi** des Grecs a la forme d'un **x** majuscule; on l'avait conservé au moyen âge avec cette valeur dans le mot *Christus*, qui s'écrivait *Χριστός*, ou **X** et **ΧRS** dans les abréviations. **X**, coupé dans son milieu par le jambage de la lettre grecque **P** (rho), forme avec elle un monogramme qui figure sur plusieurs monnaies anciennes et notamment sur celles de Ptolémée; il y représente le contrôle de l'état civil; Constantin l'adopta aussi pour ses monnaies, mais alors ce signe

acquies une signification religieuse et fut considéré comme une abréviation de *Christus*, *Χριστός*. Il fut placé sur le labarum, et le même monogramme se rencontre, après cette époque, gravé sur les vases servant au culte et sur divers meubles d'église.

— Comme signe d'ordre, **x** désigne le vingt-troisième objet d'une série: *Le castor x*.

— Comme signe numérique, le **x** ou **i** grec, surmonté d'un accent à droite, valait soixante; avec un accent inférieur à gauche, soixante mille. Le **X** ou **x** grec valait six cents avec un accent au-dessus, et six cent mille avec un accent au-dessous. **X** vaut dix chez les Romains et se combine avec les autres chiffres par addition: *XI* (11), *XII* (12), *XIV* (14), *XX* (20), *XXX* (30), *LX* (60), *CXX* (120); mais, placé avant **L** et **C**, il se retranche: *XL* (40), *XC* (90). Couché (\times), il vaut mille. Surmonté d'un trait horizontal ($\overline{\times}$), il vaut dix mille. *XXIIIX* s'est écrit pour *duo de triginta*, deux retranchés de trente, ou vingt-huit; on écrivait aujourd'hui *XXVIII*.

— Comme abréviation, **X**, dans les inscriptions latines, signifie quelquefois deniers: *X. DC.* *denarii sexcenti*, six cents deniers. On remarquera que *denarius*, denier, signifie proprement nombre de dix as, et que **X** vaut dix comme lettre numérale. Il signifie aussi *decima*, Dime, et *Decimus*, nom propre, toujours par allusion à sa valeur comme signe numéral. *X. P.* signifie tantôt *decem pondo*, Dix en poids, dix livres, tantôt *decem pedes*, Dix pieds. *X. V.* doit se lire *decemvir*; *XV. V.*, *quindecemvir*. *X. K.* signifie de-

cime calendas. Le dixième jour avant les calendes. En algèbre, **X** ou **x** figure la quantité inconnue ou l'une des inconnues, et il signifie, par ext., Un problème à résoudre: *C'est l'x qu'il faut dégager*. En marge des anciens manuscrits, **X** indique une expression inusitée ou trop hardie. Quelquefois, il désigne un passage remarquable; il est alors l'abréviation du mot *chrésmos* (*Χρῆσμα*), excellent.

— Comme symbole, dans le comput ecclésiastique, **X** indique le dimanche. Sur les monnaies de France, **X** désignait la monnaie d'Amiens ou celle d'Aix. La lettre **X**, ou plutôt le **chi** grec (χ), se remarque comme signe monétaire sur plusieurs médailles de familles romaines, et quelquefois aussi dans le champ des médailles impériales; selon quelques antiquaires, c'est l'initiale du mot grec *chréma*, pièce de monnaie.

— Fam. Objet formé de parties croisées comme les deux barres d'un **X**: *Les gobelins sont bossués*, les tapis aux exercices élimés, l'**x** en bois sur lequel se pose la table est bossu. (Th. Gaut.)

— Jambes en **X**. Jambes dont les genoux sont tournés en dedans.

— Argot des collégiés. Elève de l'Ecole polytechnique. *Etre fort en x*. Avoir des dispositions pour les mathématiques. *Tête à x*. Tête organisée pour le calcul. Cette expression, fort usitée à l'Ecole polytechnique, a donné lieu à la démonstration d'un théorème qui mérite d'être exposé ici. On veut démontrer que l'ancien n'a jamais été conscrit. En effet, l'ancien est une tête

à *x*; s'il avait été conscrit, il serait ex-conscrit. On aurait donc :

$$\theta x = \text{exconscribit};$$

en divisant par *x*, il en résulterait

$$\theta = e \text{ conscrit};$$

d'où, en divisant par *e*,

$$\text{conscrit} = \frac{\theta}{e}.$$

Un conscrit aurait la tête assurée, ce qui est absurde.

— Techn. Tabouret à pieds croisés comme les jambes d'un X, dont se servent les tapisseries. On écrit aussi et l'on prononce toujours *ixx*.

— Entom. Espèce de phalène, dont les ailes portent deux bandes croisées en forme de X. On écrit aussi *ixx*.

— Encycl. Cette lettre occupait la vingt et unième place chez les Romains, qui ne distinguaient pas le *J* de l'*I*, ni l'*U* du *V*. Elle était en même temps, selon Quintilien, la dernière lettre latine, les deux qui venaient après elle dans l'alphabet étant considérées par le savant rhéteur comme essentiellement grecques. Celle-ci, du reste, n'était elle-même, ni par sa forme, ni par sa prononciation, étrangère à la langue grecque. Seulement, elle répondait, sous le premier rapport, à une lettre, et sous le second à une autre. En effet, elle avait la figure du *chi* (X) et se prononçait comme *ksi* (Ξ). Pour former le nom *ixe* ou *ix* qu'elle porte en français, on s'est contenté de retourner son nom grec, *xi*. L'invention du *ksi* était généralement attribuée par les Grecs à Simonide; avant lui, on écrivait par KZ ou par Z les mots que l'on écrivait plus tard par X.

Quelques auteurs ont répété, d'après le *Dictionnaire de Trévoux*, que l'emploi de la lettre X en France ne date que du vie siècle et que ce fut une des lettres que voulut introduire Chilpéric I^{er}; mais, en compulsant Grégoire de Tours, sur l'autorité de qui le fait a été donné pour la première fois par Furetière, on ne trouve pas ordinairement l'X indiqué parmi les caractères dont ce prince prétendait faire adopter l'usage, caractères qui sont, d'après les manuscrits les plus authentiques, les lettres grecques A, Z, V et Q. Il est vrai de dire que, d'après Aimoin, les quatre lettres introduites par Chilpéric auraient été Q, Θ, Φ et X. Selon d'autres auteurs, jusqu'au xii^e et au xiii^e siècle, le *ksi* fut employé chez nous, et sa forme fut d'abord celle d'un H renversé sur le côté (≡) avant d'arriver définitivement à la forme actuelle X.

Les Romains n'employèrent le *x* comme initiale dans aucun mot latin d'origine. Ils l'admirèrent comme lettre médiale dans *maximus*, *mixtus*, *uxor*, comme lettre finale dans *pax*, *rex*, *vix*, *nox*, *lux*, etc.; mais il faut remarquer que l'on trouve quelquefois sur les monuments MAXVMVS, VXOR, MIXTVS, PACS. Les mots latins qui ont X final au nominatif ne conservaient, dans les cas obliques, que le premier des deux éléments phoniques dont cette lettre représentait la réunion. Ainsi, l'on disait, au génitif de *pax* et *rex*, *pacis* et *regis*.

Le *x* est en français, comme il l'était en latin et comme le *ξ* l'était aussi en grec, le signe simple d'une articulation composée représentant tantôt les sourdes *ks* ou *cs*, tantôt les sonnantes *gz*.

La lettre *x* est inconnue en italien; les mots de cette langue qui, grecs ou latins d'origine, dérivent de primitifs auxquels elle appartient, changent le *x* en *s*, tantôt simple et tantôt double, ou bien encore en *c*. C'est ainsi que les Italiens disent *esatto*, *esprimere*, *assiamo*, *Alessandro*, *eccellente*, là où nous disons *exact*, *exprimer*, *aziome*, *Alexandre*, *excellence*.

En espagnol, le *x*, d'après la nouvelle orthographe de l'Académie de Madrid, a le plus ordinairement la valeur de notre consonne double *cs*. Cependant, elle a conservé le son guttural de la *jota*, identique avec celui du *chi* grec, comme avec celui du *kha* arabe et du *ch* allemand, dans quelques mots, comme les noms propres *Xalapa*, *Xeres*, *Ximenes*. C'est de ce dernier nom, altéré dans sa prononciation, que nos anciens romanciers ont fait celui de *Chimène*.

En portugais, le *x* a plusieurs valeurs, dont la plus ordinaire est celle du *ch* français.

Le *x* des Russes représente, pour la prononciation comme pour la forme, le *chi* des Grecs.

Nous avons dit que le *x* latin équivalait à *cs*. Le *c* de cette lettre double s'est changé en *ch* dans *luxus*, lâche. Les mots qui sont anciens dans notre langue ont généralement rejeté le son *c* et n'ont conservé que l'articulation *s*: *axilla*, aisselle; *buzum*, buis; *coxa*, cuisse; *examen*, essaim; *axis*, essieu; *lazare*, laisser; *laviva*, lessive; *txere*, tisser. Les mots que nous avons plus récemment empruntés au latin ont retenu le *x*; tels sont: *exact*, *examen*, *lux*, etc., dérivés de *exactus*, *examen*, *luxus*.

X français provient de *x*, *s* ou *u* du latin; 1^o d'un *x* originaire: *six* de *sex*; *soixante* de *sexaginta*; 2^o d'un *s* originaire: *deux* de *duos*; *toux* de *tussis*; *époux* de *sponsus*; *roux* de *russus*; *oiseux* de *otiosus*; *vieux* de *vinosus*; 3^o d'un *c* originaire: *dix* de *decem*;

voix, de l'accusatif *vocem*; *noix* de *nucem*, *paix* de *pacem*; *chaux* de *calceus*; *fauz* de *falceus*.

Pour expliquer l'emploi de *x* que l'on a fait quelque temps au commencement des mots *Saintes*, *Saintonge* et *Saintrailles*, M. Vaisse suppose que c'est la suite d'un scrupule religieux et du désir d'empêcher qu'on ne confondit le nom de l'ancienne capitale des *Santonnes* avec le titre des *saintes* qu'honore l'Eglise. L'orthographe du nom de *Saintrailles* aurait été changée dans le même sens par imitation étymologique.

La question de l'origine de l'emploi de la lettre *x* comme marque de certains pluriels semble, tout intéressante qu'elle est, avoir peu occupé les savants. Ménage rapporte que, le roi Louis XIV en ayant un jour demandé l'explication aux gens de lettres de sa cour, il ne trouva personne qui pût lui donner. En latin, le *x* était une lettre double équivalant à *cs* ou *gs*. Les mots *vox*, *crux*, *lex*, sont pour *voci*, *cruci*, *legi*; aussi font-ils au génitif *voci*, *cruci*, *legi*. Pour se conformer autant que possible à l'orthographe du primitif, les copistes instruits écrivaient le plus souvent au subjectif singulier: *voix*, *croix*, *loix*, bien que dans ces mots le *x* n'eût point la valeur qu'il avait en latin et qu'il n'eût d'autre son que celui du *s*; car on trouve également écrit *vois*, *crois*, *lois*. Il semble que, par une certaine imitation de ce procédé orthographique, on ait quelquefois affecté de mettre un *x* à la fin de certains mots dans lesquels une des deux gutturales *c* ou *g* était supprimée devant la consonne sifflante. Ainsi, on trouve les substantifs singuliers *jonz*, *croz*, *fouz*, prononcez *jons*, *eros*, *jous*, qui, sans la suppression de la gutturale, eussent été *jouns*, *erous*, *jouss*. En étendant le principe, on en vint à se servir très-fréquemment du *x* dans les finales où certaines autres consonnes, et surtout le *l* et le *r*, se trouvaient supprimées devant la sifflante. On écrivit au subjectif singulier et au complément pluriel *ateux*, *ciez* ou *ceux*, *chos* ou *choux*, *genoux*, *chevaux* ou *cheux*, *vassaux* ou *vassaux*, *porteurs*, *pieux*, *faucheux*, qui, sans la suppression du *l* ou du *c*, auraient été *atèuls*, *cièls* ou *cieuls*, *chòls* ou *chòuls*, *genouils*, *cheval* ou *cheval*, *vassals* ou *vassalls*, *porteurs*, *pieux*, *faucheurs*. Enfin, après avoir donné un *x* final à un certain nombre de mots pour les raisons que nous venons d'exposer, on en donna également un à plusieurs autres mots qui ne se trouvaient point dans un des cas précités, mais dont la désinence était la même que celle de toute une série de mots ordinairement terminés par un *x*; c'est-à-dire que nos pères firent une fausse application du principe posé, comme cela leur arrivait si souvent. Ainsi, ils écrivirent au subjectif singulier *époux*, *Dieux* ou *Dieux*, *pieux*, *glorieux*, *feux*, *jeux*, *preux*, *heureux*, *éteux*, etc., parce qu'on écrivait *genoux*, *ciez* ou *ceux*, *ateux*, *porteurs*, *chevaux*, etc.

Quelques auteurs donnent pour raison de la valeur numérique de X que ce caractère semble formé de deux V réunis, dont l'un est tourné sens dessus dessous; mais comme d'autres nous disent que le V ne vaut lui-même cinq que parce qu'il semble former la moitié d'un X, cette double explication est enfermée dans un cercle vicieux.

XABEGA s. m. (ksa-bé-ga). Pêche. Filet à deux ailes, avec un manche au milieu, dont les Espagnols se servent pour prendre les sardines.

Xacarilla (LA), opéra en un acte et deux tableaux, paroles de Scribe, musique de Mariani; représenté à l'Académie royale de musique le 27 octobre 1839. La *Xacarilla* est le nom d'une chanson espagnole, d'une sorte de boléro que des contrebandiers ont adopté pour se rallier. Un marin, un tuteur et sa pupille, un corrégidor sont les personnages de la pièce. Mme Stoltz a joué avec beaucoup de charme le rôle travesti du jeune marin, et elle chantait à ravir une fort jolie cavatine. Mme Dorus-Gras a partagé son succès. On a longtemps représenté cet ouvrage comme lever de rideau avant un ballet. Il a eu au moins cent représentations.

XACCA (Erasme), littérateur sicilien, né à Arca en 1643, mort après 1708. Il s'était fait recevoir docteur en théologie, en médecine, en jurisprudence et en philosophie, lorsqu'il entra dans les ordres. Xacca devint chanoine de la collégiale d'Arca, abbé de Sainte-Colombe, commissaire du saint office en Sicile et employa tous ses loisirs à cultiver les lettres. Outre une exposition sur les *Psalmes* de David, sur le *Cantique des cantiques* et une traduction en vers latins de la *Jérusalem délivrée* de Tasse, on lui doit un poème estimé, intitulé *Breve narrazione dell' incendio del monte Etna seu Mongibello, avvenuto nell' anno 1669* (Naples, 1671, in-8°).

XACO s. m. (ksa-ko). Supérieur général des bonzes du Japon.

XAGUA s. m. (ksa-goua — nom indigène). Bot. Un des noms vulgaires du gèniupayer.

XAGUA, rivière du Honduras (Amérique centrale). Elle se dirige vers le N.-E. et, après un cours d'environ 200 kilom., se jette dans le golfe de Honduras, au S.-O. de Truxillo.

XAINTOIS ou **SAINTOIS** (le), en latin *Segintensis Pagus*, petit pays de l'ancienne France, dans la province de Lorraine. Les localités principales étaient Vézelize, Vaudemont, Mirecourt et Dombasle. Le Xaintois fait actuellement partie des départements de la Meurthe et des Vosges.

XAINTONGE (Anne de), fondatrice d'une congrégation sous la règle de saint Augustin, née à Dijon en 1567, morte à Dôle en 1621. Elle était fille d'un conseiller au parlement de Dijon. Après avoir mené une vie très-retirée, elle résolut d'instituer une congrégation de filles pour instruire les personnes de son sexe, à l'instar de l'institut des jésuites, ouvrit une maison à Dôle et en établit successivement six autres à Vesoul, à Besançon, à Arbois, à Saint-Hippolyte, et deux autres en Suisse. Innocent X approuva, en 1648, les statuts de cette congrégation, dont les membres ne gardent point la clôture et ne portent pas l'habit monastique. — Sa sœur, Françoise de Xaintonge, morte à Troyes en 1639, fonda avec d'autres jeunes filles, en 1605, la congrégation des Ursulines dites de Dijon, qui, aux trois vœux de religion, ajoutent celui de l'instruction de la jeunesse. Paul V approuva cet institut par une bulle de 1619.

XAINTRAILLES, village et commune de France (Lot-et-Garonne), cant. de Lavardac, arrond. et à 12 kilom. N.-O. de Nérac; 830 hab. Fabrication d'essence de térébenthine et de bouchons de liège. On y voit un ancien château du xii^e siècle, où naquit le célèbre Poton de Xaintrailles, vainqueur du général anglais Talbot, qu'il fit prisonnier à la bataille de Patay, en 1429.

XAINTRAILLES (Jean POTON, seigneur de XAINTRAILLES, SAINTRAILLES ou SAINTE-TRAILLES), fameux capitaine du xvi^e siècle, ami et compagnon d'armes de La Hire, mort à Bordeaux en 1461. Il était un simple gentilhomme de Gascogne et avait fait ses premières armes contre les Bourguignons, dans le parti d'Orléans, qui reconnaissait alors pour chef le jeune dauphin, depuis Charles VII. A l'avènement de ce roi, abandonné de tous les grands seigneurs et s'abandonnant presque lui-même dans sa folle insouciance, quand il n'était pour les Anglais que le roi de Bourges, Xaintrailles et La Hire ne cessèrent de faire bonne et fière contenance et de tenir la campagne pour le roi de France et contre les Anglais. Ces deux vaillants capitaines, à demi brigands et faisant la guerre comme on la faisait alors, pillant les compagnies ennemies et les villes du parti contraire, n'en représentaient pas moins, avec leurs bandes irrégulières, le parti national, et leurs exploits sont longtemps restés populaires dans les légendes de nos campagnes. Toutefois, au milieu de cette guerre d'aventures, de surprises et de coups de main, Xaintrailles fut plusieurs fois fait prisonnier et ne dut sa liberté qu'à l'amitié de Charles VII, qui, malgré son dénuement, trouvait encore le moyen de le racheter à grand prix. Il seconda la Pucelle devant Orléans et à Patay (1429), commanda l'avant-garde lorsqu'on entreprit le hardi voyage de Reims et assista au sacre du roi. Après la mort de Jeanne Darc, il continua glorieusement la guerre et eut la plus grande part à l'expulsion des Anglais. Il fut nommé maréchal de France en 1454 et mourut à Bordeaux en 1461.

XAINTRÉ, homme de guerre français. V. SAINTRÉ.

XAIVA s. m. (ksé-va). Crust. Genre de crustacés décapodes brachyures, de la famille des portuniers, dont l'espèce type habite les mers de l'Afrique australe.

XALAPA s. m. (ksa-la-pa). Pharm. Racine purgative, plus souvent appelée JALAP.

XALAPA ou **JALAPA**, ville du Mexique, dans l'Etat et à 75 kilom. N.-O. de Vera-Cruz, au pied du Maquitepec, dans une situation délicieuse; 14,000 hab. Cette ville a été autrefois l'entrepôt du commerce de l'Europe avec le Mexique. Dans les environs, on récolte et on prépare sur une vaste échelle le jalap, plante médicinale qui tire son nom de cette ville.

XALCUANI s. m. (ksal-ku-a-ni). Ornith. Espèce de canard du Mexique.

XALISCO ou **GUADALAJARA**, département de la Confédération mexicaine, au centre, entre ceux de Durango et de Chihuahua au N., de Zacatecas au N.-E., de Michoacan à l'E., de Guerrero au S.-E., et le grand Océan à l'O.; par 18° 46' 23" 54' latit. N. et 103° 30' 10" 31' longit. O.; 131,211 kilom. carrés; 600 kilom. sur 450; 806,000 hab. Ch.-l. Guadalajara. Les pentes occidentales de la Cordillère d'Anahuac sont comprises dans cet Etat. Près des bords de la mer s'étendent de vastes forêts qui fournissent de superbes bois de construction; mais les habitants y sont exposés à un air chaud et malsain, tandis que l'intérieur du pays jouit d'un climat tempéré et favorable à la santé. Il est baigné à l'O., sur une longueur de 660 kilomètres, par l'Océan Pacifique; ses principales montagnes sont la sierra de Tapala et la sierra Madre en Sayula; il est arrosé par le Rio-Grande ou Rio-Lerma et le Rio-Verde. Il

possède plusieurs lacs, tels que ceux de Sayula, de la Magdalena, de Mescalitlan et de Chapala; ce dernier est le plus important, il a une superficie de 1,800 kilomètres carrés, et renferme des îles, parmi lesquelles celle de Mexcala est célèbre pour avoir servi de refuge à des patriotes dans la guerre de l'indépendance. Le sol y est un des plus fertiles du Mexique, donnant dans quelques parties 100 pour 1 du froment et 200 pour 1 du riz. On y cultive aussi avec succès l'olivier, la canne à sucre, le coton, le tabac et la cochenille. Le Rio-Grande de Santiago, nommé aussi Tolalohan et Barania, en sortant du lac Chapala, forme une cataracte très-pittoresque.

XALON, le *Salo* ou *Biblis* des anciens, rivière d'Espagne. Elle prend sa source dans la province de Soria, au versant septentrional de la sierra d'Albaracin, coule au N.-E., baigne les provinces de Soria et de Saragosse, reçoit la Xiloca à Calatayud et se jette dans l'Ebre après un cours de 170 kilomètres.

XAMA s. f. (ksa-ma), nom donné, dans quelques parties de l'Algérie et dans le Maroc, aux écoles publiques où l'on envoie les enfants de huit à dix ans, pour y apprendre à lire et à écrire.

XAMABUGI s. m. (ksa-ma-bu-ji), religieux japonais: *Les XAMABUGI servent de guides aux voyageurs qui vont visiter les temples*. (Complém. de l'Acad.)

XAMAPA, rivière du Mexique, dans l'Etat de Vera-Cruz. Elle prend sa source au mont Orizaba, coule au S.-E. et se jette dans le golfe du Mexique, près et au S. de la ville de Vera-Cruz, après un cours de 150 kilom.

XAMILTEPEC, bourg du Mexique, dans l'Etat d'Oaxaca, à 155 kilom. S.-O. de la ville de ce nom, sur le Chicometepec; 4,000 hab. Commerce de cire, miel, coton et sel. Industrie agricole.

XANDARUS s. m. (ksan-da-russ — altérat. du lat. *tarandus*, renne). Mamm. Un des noms vulgaires du renne.

XANDRE (SAINT-), village et commune de France (Charente-Inférieure), cant., arrond. et à 5 kilom. N.-O. de La Rochelle, sur une colline; 1,450 hab. On y remarque le château de la Saussaie, qui fut le quartier général du cardinal de Richelieu pendant le siège de La Rochelle en 1628.

XANTE, autrefois *Zacynthe*, île du royaume de Grèce, dans le groupe des îles Ioniennes, récemment annexées au royaume hellénique, au S. de Céphalonie et à 20 kilom. O. des côtes de la Morée; la pointe septentrionale de l'île (le cap Skinari) est située par 37° 47' de latit. N. et 18° 34' de longit. E. Cette île, de forme allongée et d'une superficie de 4,056 kilom. carrés, a des côtes assez escarpées, échelonnées par de nombreuses baies, mais n'offrant aucun port favorable. Le sol, montagneux à l'O., plat à l'E., est un des plus fertiles des îles Ioniennes; il produit en abondance du raisin, des olives, des oranges et des fruits de toute espèce. Le district le plus riche de l'île est une vaste plaine qui s'étend d'une mer à l'autre sur une largeur de 10 à 12 kilomètres, entre les hauteurs du château du mont Skopos et les Akrotéria à l'E., et une chaîne de collines plus douces qui court parallèlement à la côte occidentale. On y cultive l'olivier, la vigne et surtout le raisin de Corinthe. L'île possède des salines importantes et deux puits ou sources de bitume, situées à 20 kilom. de la ville de Zante et connues dès l'antiquité. Hérodote en a fait une description qui serait encore exacte aujourd'hui. La principale source est entourée d'une petite muraille: à la profondeur de 0m,33 au-dessous du niveau de l'eau claire, on voit le bitume sortir de terre en bulles semblables à des poires de caoutchouc qui éclatent et retombent au fond. Elle peut produire trois barils par jour. La seconde est beaucoup moins importante. La poire qu'on retire de ces deux bassins est d'ailleurs inférieure à la poire végétale et leur exploitation est très-restreinte. Ces sources sont d'origine volcanique. Zante, dont le climat est d'ailleurs délicieux, a le triste privilège d'être souvent désolée par des tremblements de terre. La population actuelle de l'île s'élève à 39,000 habitants, dont plus de la moitié agglomérée dans la capitale, le reste dans sept ou huit villages situés sur la côte.

Cette île, peuplée d'abord par les Achéens, devint, dit-on, son nom ancien au héros Zacynthus, fils du troyen Dardanus. Zacynthe, aurait elle-même fondé en Espagne la ville de Sagonte. Les Zacynthiens combattirent au siège de Troie sous les ordres d'Ulysse. Ces premiers faits appartiennent à l'époque fabuleuse. L'histoire ne commence pour Zacynthe qu'avec la guerre du Péloponèse. Cette île chercha vainement à garder la neutralité; entraînée dans l'alliance d'Athènes par les Tolmidas, elle se révolta contre les excès de pouvoir de Timothée et appela les Lacédémoniens; puis elle revint à l'alliance d'Athènes et repoussa l'invasion des Spartiates. Plus tard, les Zacynthiens aidèrent l'exilé Dion dans son entreprise contre Syracuse. En 214 avant J.-C. l'île fut soumise par les Romains; reprise par Philippe de Macédoine en 200, elle fut donnée

à Hiéroclès d'Aggrigente. En 196, elle fut rendue aux Romains, mais ne leur fut définitivement soumise qu'en 146. Dès lors, Zancynthe ne joue plus aucun rôle à part; comme les autres îles voisines, elle appartient à l'empire d'Orient, fut ravagée par les Barbares, conquise par les comtes de Tochis, puis par les Turcs et enfin vendue aux Vénitiens. En 1564, le grand anatomiste Vésale, persécuté à cause des études auxquelles il se livrait et condamné par l'inquisition à entreprendre le pèlerinage de Jérusalem, périt dans un naufrage sur les côtes de Zante.

XANTE, ville forte de la Grèce, capitale de l'île de ce nom, sur la côte orientale, dans une ravissante situation, au centre d'une large baie circulaire; 20,000 hab. Archevêché grec, évêché catholique, lycée; arsenal. Port de commerce. Industrie active; fabrication importante de soieries, lainages, étoffes de coton, liqueurs et savon. Commerce assez important. Le port est moins sûr que ceux des autres îles de l'Archipel; cependant, dans ces dernières années, il a été l'objet d'importantes améliorations. Un grand môle a été construit; à la jonction de ce môle avec la terre est une sorte d'esplanade qui sert de promenade et où s'élève un buste colossal de sir Thomas Maitland. Xante est dominée par deux montagnes, dont l'une porte le château; l'autre est le mont Skopos, l'*Élatos* des anciens. La ville s'étend le long de la baie sur une longueur de 2 kilomètres environ, mais elle n'a pas 300 mètres de largeur, si ce n'est près du quartier qui s'étend vers le château. L'intérieur de la ville offre peu d'intérêt. Les rues portent des noms vénitiens et sont bordées de maisons avec arcades basses et obscures; un certain nombre de maisons ont encore des fenêtres grillagées comme dans les pays musulmans. La ville ancienne occupait le même emplacement que la ville moderne; aussi ses débris ont-ils complètement disparu. L'église principale est placée sous le vocable de saint Denis de Zancynthe, mort en 1624 et qu'il ne faut pas confondre avec les trois autres saints du même nom. La construction la plus remarquable de la ville est le château, qui s'élève à une hauteur d'environ 110 mètres au-dessus du niveau de la mer. Les murailles, qui datent des Vénitiens, n'ont pas d'importance. La colline qui porte cette forteresse est couverte de bouquets d'arbres, de maisons, de jardins entremêlés de la façon la plus pittoresque. De l'esplanade du château on jouit d'une belle vue, inférieure cependant à celle du mont Skopos, d'où l'on domine sur l'île entière et d'où l'on voit toute la côte de Grèce, depuis les montagnes de l'Acarnanie jusqu'à celles de l'Arcadie et de la Messénie.

XANTEN ou **SANTEN**, la *Castra vetera* ou *Colonia Ulpia* des Romains, ville de Prusse, province du Rhin, régence et à 54 kilom. N.-O. de Dusseldorf, près du Rhin; 4,000 hab. On y remarque l'église collégiale de Saint-Victor, bel édifice gothique du xiii^e et du xiv^e siècle, renfermant quelques beaux tableaux, des reliques et des tapis du xiv^e siècle. En dehors de l'église, la montagne des Oliviers, le calvaire et quelques sculptures du xiv^e siècle attirent l'attention des touristes. Les cloîtres renferment de nombreux tombeaux. Au milieu du cimetière s'élève une colonne érigée par Napoléon I^{er} à l'antiquaire Paw. C'est à Xanten que campait Varus avec les 189, 190 et 30^e légions; son quartier général était établi sur la colline voisine, appelée le *Furstenberg*. C'est là encore que, selon la tradition, l'empereur Maximilien fit égorger, l'an 290, saint Géréon et la légion thébaine, qu'une autre légende fait massacrer à Aganum, dans le bas Valais. Xanten est la patrie de Siegfried ou du héros des *Nibelungen* et de saint Norbert, fondateur de l'ordre des prémontrés.

XANTHATE s. m. (gzan-ta-te). Chim. Sel résultant de la combinaison de l'acide xanthique avec une base.

XANTHE s. m. (gzan-te — du gr. *xanthos*, jaune, mot qu'Aufrecht rapproche du védique *çandras*, brillant, ou plutôt *kandras*, scintillant, miroitant, de la racine *kand*, briller, étinceler, d'où aussi le latin *candere*, être blanc, brillant, et *candela*, lampe, qui a passé non-seulement à l'irlandais *caindeal*, ou kymrique *canwyl*, à l'armoricain *kuntol*, à l'anglo-saxon *bandel*, etc., mais qui se retrouve également dans l'arménien *kanthegh*, et même le kourde *kandil*, lampe). Crust. Genre de crustacés décapodes brachyures, de la famille des cancériens, comprenant de nombreuses espèces, répandues dans toutes les mers : *Le XANTHE rivuleux est commun dans la Méditerranée*. (H. Lucas.) On dit aussi XANTHO.

— Bot. Syn. de QUAPOYA, genre de clusiées.

— Encycl. Les *xanthes* sont des crustacés à carapace très-large, ovoïde, irrégulière, presque horizontale, un peu courbée seulement dans sa portion antérieure; le front est avancé et lamelleux; les pattes antérieures fortes et en général inégales chez le mâle, à pincées pointues ou arrondies, noires ou de couleur foncée. Ce genre renferme un grand nombre d'espèces, répandues dans toutes les mers. La plus commune est le *xanthe floride*; ce crustacé est long de 0m,05 à 0m,06, de

couleur brun rougeâtre, avec les pincées noires; sa carapace est large et fortement bosselée dans toute sa moitié antérieure. Il est très-commun sur nos côtes méditerranéennes et océaniques. On connaît aussi un certain nombre d'espèces fossiles.

XANTHE, ville de l'ancienne Asie Mineure, la plus importante de la Lycie, au S.-O., sur la rive gauche du fleuve du même nom, à 70 stades de son embouchure. Elle fut prise d'assaut deux fois; la première par Hapargus, général de Cyrus le Grand; la seconde par Brutus, le meurtrier de César. Dans ces deux occasions, après une résistance héroïque, ses habitants s'ensevelirent sous les ruines de leur ville, qui ne se releva jamais de la seconde catastrophe. On y révérait particulièrement le héros Sarpédon. Les ruines de l'antique cité lycienne, découvertes par sir Fellow, comprennent les restes d'un théâtre, de temples, de théâtre, de tombeaux, d'arcs de triomphe, de murailles couvrant de belles collines qui commandent la rivière. D'après ces débris, la ville ne paraît pas avoir été très-grande, mais la beauté des fragments donne une haute idée de la civilisation à laquelle était parvenu le peuple lycien. La plupart des marbres, avec une riche collection d'inscriptions, ont été transportés à Londres, où ils enrichissent le British Museum.

XANTHE, en latin *Xanthus*, rivière de l'ancienne Asie Mineure, dans la Troade. C'est la même que le SCAMANDRE. V. ce mot.

XANTHE, roi de Thèbes. Il proposa aux Athéniens et aux Béotiens qui se disputaient le bourg d'Anoé de vider la querelle au moyen d'un combat singulier. Thymoctus, roi d'Athènes, repoussa cette proposition; mais Méhante offrit d'entrer en lice à sa place et tua Xanthe.

XANTHÈNE s. f. (gzan-té-i-ne — du gr. *xanthos*, jaune). Chim. Nom de l'un des principes colorants des fleurs.

— Encycl. V. FLEUR (tome VIII, page 454).

XANTHESTE s. m. (gzan-tè-ste — du gr. *xanthos*, jaune, roux; *esthés*, vêtement). Entom. Syn. d'ALLOCORINE, CORDYLOMÈRE et TYLOCÈRE, genres d'insectes.

XANTHIACÉ, **ÉE** adj. (gzan-ti-a-sé — du gr. *xanthie*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre xanthie.

— s. f. pl. Famille de plantes dicotylédones, ayant pour type le genre xanthie et appelée aussi AMBROSIAÉES.

XANTHICUS s. m. (gzan-ti-kuss). Chronol. Mois des Macédoniens correspondant à notre mois d'avril. On l'appelait aussi XANTHUS.

XANTHIDÈ s. f. (gzan-ti-di — du gr. *xanthie* et du gr. *idea*, forme). Entom. Genre d'insectes lépidoptères diurnes, dont l'espèce type habite Madagascar.

— Bot. Genre d'algues, de la tribu des desmidiées, comprenant environ six espèces, qui habitent la France et l'Angleterre.

XANTHIE s. f. (gzan-ti — du gr. *xanthos*, jaune). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, de la tribu des orthosides, comprenant une vingtaine d'espèces qui habitent l'Europe.

— Bot. Syn. de LAMPOURDE.

— Encycl. Entom. Les *xanthies* ont les antennes longues et sétacées, les palpes épais, le corselet arrondi, les ailes assez larges, l'abdomen cylindroïde, les pattes velues. Les chenilles sont glabres, atténuées en avant et de couleurs sales; elles vivent sur les arbres et se tiennent de préférence au milieu des fleurs; souvent même, dans leur jeunesse, elles habitent l'intérieur. Les chrysalides sont courtes et enfoncées dans la terre. Ce genre renferme une quinzaine d'espèces qui habitent l'Europe; elles sont généralement de petite taille et de couleur jaunâtre. La *xanthie* souffrée a 0m,04 d'envergure, le corps jaunâtre, ainsi que les ailes supérieures, qui sont rayées et ponctuées de noir. Ce papillon est commun dans la plus grande partie de l'Europe.

XANTHINE s. f. (gzan-ti-ne — du gr. *xanthos*, jaune). Chim. Matière colorante jaune, qu'on extrait de la garance; principe colorant des fleurs.

— Encycl. V. FLEUR (tome VIII, page 454).

XANTHION s. m. (gzan-ti-on — du gr. *xanthos*, jaune). Minér. Pierre précieuse des anciens, que l'on pense être notre hyacinthe.

XANTHIPPE, général lacédémonien à la solde des Carthaginois; il vivait au i^{er} siècle avant notre ère. Il prit le commandement des mercenaires après la défaite d'Adys et fit prisonnier Régulus (255 ans av. J.-C.).

XANTHIPPE, femme de Socrate. V. XANTIPPE.

XANTHIQUE adj. (gzan-ti-ke — du gr. *xanthos*, jaune). Chim. Se dit d'un acide particulier qui précipite en jaune plusieurs substances : *Acide XANTHIQUE*. Il se dit d'un des principes colorants des fleurs. Il *Oxyde xanthique*, Syn. de XANTHINE. Il *Gaz xanthique*, Gaz particulier qui se produit dans la distillation sèche de l'éthéro-sulfocarbonate de potasse.

XANTHIQUES s. f. pl. (ksan-ti-ke). Antio.

gr. Fêtes macédoniennes qui se célébraient durant le mois xanthicus.

— Encycl. Le nom de ces fêtes militaires leur vient de ce qu'elles se célébraient dans le mois de xanthicus, époque où la famille royale se purifiait, ainsi que l'armée, par la lustration. L'armée macédonienne, conduite sur un vaste champ de manœuvres, se partageait en deux camps qui se mettaient en ordre de bataille l'un vis-à-vis de l'autre et évoluaient, en présence du peuple, comme pourraient le faire deux troupes ennemies. On donnait à la simulacre des charges de cavalerie, des formations en carré et de toutes les manœuvres militaires. Les *xanthiques* n'étaient donc autre chose que nos petites guerres.

XANTHISME s. m. (gzan-ti-sme — du gr. *xanthos*, jaune). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des vernoniées, dont l'espèce type croît au Texas.

XANTHITE s. f. (gzan-ti-te — du gr. *xanthos*, jaune). Minér. Silicate de chaux et d'alumine.

— Encycl. La *xanthite*, comme beaucoup de silicates, présente une composition assez complexe; on y trouve, outre l'acide silicique, de la chaux, de l'alumine, des oxydes de fer et de manganèse et une faible quantité d'eau. Elle constitue de petites masses formées de très-petits grains ronds, d'un gris jaunâtre clair, assez peu adhérents entre eux pour qu'on puisse les séparer avec l'ongle. Ces grains sont transparents ou tout au moins translucides; examinés sous un fort grossissement, ils offrent des indices de texture cristallisée ou lamellaire; quelques-uns même sont susceptibles d'être olivés parallèlement aux faces d'un prisme oblique. La *xanthite* a une densité égale à 3,2; elle fond au chalumeau en une perle verdâtre, translucide; avec le borax, elle donne un verre jaune, qui devient incolore en refroidissant. Elle se trouve à Amity et dans le comté d'Orange (États-Unis).

XANTHIUM s. m. (gzan-ti-omm — lat. *xanthium*, gr. *xanthion*; de *xanthos*, jaune). Bot. Nom scientifique du genre lampourde.

XANTHOCARPE adj. (gzan-to-kar-pe — du gr. *xanthos*, jaune; *kárpos*, fruit). Bot. Qui porte des fruits jaunes.

XANTHOCÉPHALE adj. (gzan-to-sé-fa-le — du gr. *xanthos*, jaune; *kephalé*, tête). Hist. nat. Qui a la tête ou la sommité jaune.

— s. m. Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des sénécionées, comprenant deux espèces, qui croissent au Mexique.

XANTHOCÈRE adj. (gzan-to-sè-re — du gr. *xanthos*, jaune; *keras*, corne). Zool. Qui a les cornes ou les antennes jaunes.

— s. m. Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des malacodermes, tribu des clairones, comprenant deux espèces, qui habitent l'Australie.

— Bot. Genre d'arbres, de la famille des sapindacées, dont l'espèce type croît dans les montagnes du nord de la Chine.

XANTHOCHYME s. m. (gzan-to-chi-me — du gr. *xanthos*, jaune; *chymos*, suc). Bot. Genre d'arbres, de la famille des clusiées, réuni par plusieurs auteurs au genre stalagmitis.

— Encycl. Ce genre, réuni par plusieurs auteurs aux stalagmites, est caractérisé par un calice à cinq folioles arrondies, inégales, imbriquées; une corolle à cinq pétales ovales ou arrondis; cinq nectaires opposés aux pétales; quinze à trente étamines, groupées en cinq faisceaux qui alternent avec les pétales; un style très-court, terminé par un stigmate à cinq lobes étalés; une baie renfermant une ou plusieurs graines. Le *xanthochyme* tinctorial est un bel arbre à rameaux étalés, portant des feuilles oblongues, aiguës, coriaces, et des fleurs d'un blanc sale, en fascicules latéraux; le fruit, arrondi, lisse, d'un jaune orangé, pâle, renferme, sous une écorce mince, une pulpe jaune et acidulée. Cet arbre croît sur la côte de Coromandel.

XANTHOCOME s. m. (gzan-to-ko-me du gr. *xanthos*, jaune; *komé*, chevelure). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des astéées, dont l'espèce type croît au Mexique.

XANTHOGALLOL s. m. (gzan-to-ga-lol). Chim. Substance obtenue en faisant agir le brome en présence de l'eau sur le tribromo-pyrogallol.

— Encycl. Le *xanthogallol* est une substance dont les dédoublements ne sont point encore connus et qui a été obtenue par M. Stenhouse.

Le brome sec est sans action sur le bromo-pyrogallol aussi bien à 100° qu'à la température ordinaire, et quelle que soit la longueur du temps pendant lequel on laisse ces deux substances en contact. En présence de l'eau, au contraire, il se produit une réaction dont la nature varie avec les proportions de brome et d'eau employées.

Lorsqu'on ajoute du tribromo-pyrogallol à environ deux fois son poids de brome, il se dégage ordinairement un peu d'acide bromhydrique et, si l'on introduit de 5 à 10 parties d'eau dans le mélange, celui-ci s'échauffe légèrement et le brome se dissout, ainsi que

le bromo-pyrogallol, en formant une liqueur d'un jaune orangé foncé.

XANTHOGASTRE adj. (gzan-to-ga-stre — du gr. *xanthos*, jaune; *gastér*, ventre). Zool. Qui a le ventre jaune.

XANTHOGÈNE s. m. (gzan-to-jè-ne — du gr. *xanthos*, jaune; *gennad*, j'engendre). Chim. Ancien nom du carbure de soufre. Il Principe colorant des fleurs.

— Encycl. V. FLEUR (tome VIII, page 454).

XANTHOGNATHE adj. (gzan-to-ghna-te — du gr. *xanthos*, jaune; *gnathos*, mâchoire). Zool. Qui a les mâchoires jaunes.

XANTHOGRAMME adj. (gzan-to-gra-me — du gr. *xanthos*, jaune; *gramma*, trait). Zool. Qui est marqué de lignes jaunes.

XANTHOGRAPHE adj. (gzan-to-gra-fe — du gr. *xanthos*, jaune; *graphé*, j'écris). Hist. nat. Qui est marqué de traits jaunes.

XANTHOLÉPIS s. m. (gzan-to-lé-piss — du gr. *xanthos*, jaune; *lepis*, écaille). Bot. Syn. de CACOSMIS, genre de composées.

XANTHOLIN s. m. (gzan-to-lain — du gr. *xanthos*, jaune). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des brachélytres, tribu des staphyliniens, type du groupe des xantholiniens, comprenant une soixantaine d'espèces, répandues dans les deux continents.

XANTHOLIN s. m. (gzan-to-lain — du gr. *xanthos*, jaune, et de *lin*). Bot. Section des lins, comprenant les espèces à fleur jaune.

XANTHOLINIEN, **IENNE** adj. (gzan-to-lini-nien, i-ène — rad. *xantholin*). Entom. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre xantholin.

— s. m. pl. Groupe d'insectes coléoptères, de la famille des brachélytres, ayant pour type le genre xantholin.

XANTHONOTE adj. (gzan-to-no-te — du gr. *xanthos*, jaune; *notos*, dos). Zool. Qui a le dos jaune.

XANTHOPASTE s. m. (gzan-to-pa-ste — du gr. *xanthos*, jaune; *pastos*, saupoudré). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, de la tribu des noctuides.

XANTHOPE s. m. (gzan-to-po — du gr. *xanthos*, jaune; *pous*, pied). Zool. Qui a les pattes jaunes.

— Bot. Qui a le stipe jaune.

XANTOPHANÉE s. f. (gzan-to-fa-né — du gr. *xanthos*, jaune; *phanos*, qui brille). Bot. Syn. de SIDERITIS, genre de labiées. On dit aussi XANTHOPHE.

XANTOPHÉE s. m. (gzan-to-fé — du gr. *xanthos*, jaune; *phaios*, brun). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des carabiques, tribu des roncattipennes, comprenant trois espèces, qui habitent l'Australie.

XANTHOPHTHALME s. m. (gzan-to-ftal-me — du gr. *xanthos*, jaune; *ophthalmos*, œil). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des sénécionées, formé aux dépens des chrysanthèmes, et dont l'espèce type est le chrysanthème des moissons, qui croît en France et dans presque toute l'Europe.

XANTHOPHYLLE s. f. (gzan-to-fl-le — du gr. *xanthos*, jaune; *phylton*, feuille). Chim. Matière colorante qui existe dans les feuilles jaunies.

— s. m. Bot. Genre d'arbres, rapporté à la famille des polygalées, et comprenant une dizaine d'espèces, qui croissent dans l'Inde.

XANTHOPHYTE s. m. (gzan-to-fl-te — du gr. *xanthos*, jaune; *phuton*, plante). Bot. Genre de sous-arbrisseaux, de la famille des rubiacées, tribu des cinchonées, dont l'espèce type croît à Java.

XANTHOPICRITE s. f. (gzan-to-pi-kri-te — du gr. *xanthos*, jaune; *pikros*, amer). Chim. Substance jaune, amère, styptique, extraite du xanthoxylle à feuilles de frêne.

XANTHOPROTÉIQUE adj. (gzan-to-pro-té-i-ke — du gr. *xanthos*, jaune, et de *protéique*). Chim. Se dit d'un acide jaune, non cristallisable, qui se produit dans la décomposition des substances organiques par l'acide nitrique.

XANTHOPTÈRE adj. (gzan-to-ptè-re — du gr. *xanthos*, jaune; *pteron*, aile). Zool. Qui a les ailes jaunes : *Limnobie XANTHOPTÈRE*.

— s. f. Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, de la tribu des noctuides, qui habite la Russie méridionale.

XANTHORHAMMINE s. f. (gzan-to-rhamni-ne — du gr. *xanthos*, jaune; *rhamnos*, nerprun). Chim. Produit de l'ébullition dans l'eau de la chrysorhammine.

— Encycl. Cette matière, dont la connaissance est due à M. Kune, se trouve également formée dans la graine de Persé. Elle se produit par l'ébullition dans l'eau de la chrysorhammine. Elle est fort soluble dans l'alcool et dans l'eau, mais insoluble dans l'éther. Elle se liquéfie à 100° et se décompose à une température plus élevée. M. Kune pense que sa formule est C₂₈H₁₂O₁₄. Elle précipite l'acétate de plomb.

XANTHORNE s. m. (gzan-to-rne — du gr. *xanthos*, jaune; *ornis*, oiseau). Ornith. Syn. de CAROUGE.

du jeune électeur, à toutes prétentions à la couronne de Pologne, avec d'autant plus de sagesse que ce prince n'aurait pu lutter contre le comte Stanislas Poniatowski, dont l'élection était soutenue par la Russie et par l'Autriche. Pour l'administration intérieure de la Saxe, il appela à faire partie du conseil la veuve de l'électeur Frédéric-Chrétien, lui confia la direction des affaires financières et lui laissa le soin de l'éducation de ses enfants. Il fit continuer les recherches relatives aux extractions commises pendant le ministère de Bruhl, supprima toutes les sinécures, prit les mesures nécessaires pour amener le paiement du cens, ainsi que l'amortissement graduel des dettes de l'administration des finances et des contributions, créa, en 1763, pour activer le développement de l'agriculture, du commerce et de l'industrie, une délégation économique, manufacturière et commerciale, et fonda, en 1765, l'école des mines de Freiberg. Il s'occupa, à partir de 1765 notamment, d'améliorer l'élevage des races ovines en Saxe, en y acclimatant les moutons espagnols. Les réformes radicales qu'il voulut introduire dans l'armée nécessitant des dépenses considérables, il tomba dans les démêlés les plus vifs avec les états, ainsi qu'avec les ministres Einsiedel et Fritzsche; mais, en somme, les mesures qu'il prit pendant les cinq années de son administration eurent les plus heureux résultats pour l'amélioration de la situation politique et économique de la Saxe. En 1768, il se démit de ses fonctions d'administrateur et de régent et, après avoir vécu à Paris jusqu'en 1792, se rendit à cette époque à Rome, d'où il revint, en 1796, s'établir près de Dresde, dans la seigneurie de Zabeltitz, dont l'électeur Frédéric-Auguste lui avait fait présent. En 1767, il avait épousé morgnatiquement la comtesse Claire-Marie-Rose Spinucci, qui prit le titre de comtesse de Lusace et qui mourut en 1792.

XAVIER (J.-X. Boniface, dit), littérateur français. V. SAINTINE.

XAXABES s. m. (ksa-ksa-bess). Syn. de SASSEBÉ, espèce de perroquet.

XÈ s. m. (ksé — mot chinois). Mamm. Espèce ou variété du chevronain porte-musc, qui habite la Chine : *Le xè est timide, et il s'enfuit dès qu'on s'en approche.* (V. de Bomare.)

— **Encycl.** Le ruminant que les Chinois désignent sous ce nom est une variété du chevronain porte-musc, assez distincte du type pour que plusieurs auteurs en aient fait une espèce à part. Il est long d'un peu plus d'un mètre; son pelage est brun en dessus, blanchâtre en dessous. Cet animal se trouve en Chine; il est commun surtout dans les provinces de Ken-si et de Sa-chuen. Il est timide, et, comme son ouïe est très-fine, il entend de fort loin et s'enfuit dès qu'on l'approche. Il a sous le ventre une glande qui grossit beaucoup tous les mois au moment de la pleine lune, à ce qu'on assure. Elle renferme un musc très-odorant, bien plus estimé, dit-on, que les variétés ordinaires et dont les Orientaux font très-grand cas.

XÉDOR ou **XEDORIUS**, fondateur d'une secte japonaise qui a quelques rapports avec le bouddhisme. D'après ses sectateurs, Xédor, qui vivait à une époque incertaine, était fils de roi. Il reconnaissait l'immortalité de l'âme et admettait après la mort des récompenses pour les bons et des peines pour les méchants. Il ordonna en mourant qu'on lui rendit les honneurs divins.

XELLA, célèbre forteresse de l'empire du Maroc, à peu de distance de Rabat. Elle contient le tombeau de la famille royale des Beni-Mérienes. C'est un véritable sanctuaire dont l'approche est défendue aux juifs et aux chrétiens. Les médailles trouvées dans cette forteresse et les inscriptions qu'on y lit ont fait penser que sa construction devait être attribuée aux Romains.

XÉMA s. m. (kzé-ma). Ornith. Genre d'oiseaux palmipèdes, formé aux dépens des mouettes.

XEMPLE s. m. (ksan-ple). Syn. de SEMPLÉ.

XÉNAGE s. m. (ksé-na-ge — gr. *xenagos*; de *xenos*, étranger; *agô*, je conduis). Antiq. gr. Officier grec qui commandait une xénagie.

XÉNAGIE s. f. (ksé-nâ-jé — gr. *xenagía*, de *xenos*, étranger; *agô*, je conduis). Antiq. gr. Contingent de troupes grecques. || Syn. de SYNTAGMA.

— **Encycl.** La plus fameuse *xénagie* fut celle de Sparte. On sait que les Spartiates étaient à la tête de la ligue du Péloponèse et des cités doriennes, formée dans le but d'assurer l'indépendance des Etats de la Grèce. Ils avaient seuls le commandement des troupes confédérées en temps de guerre; ils fixaient le contingent que chaque cité devait fournir, et ils nommaient les officiers destinés à se mettre à la tête des troupes de chaque contingent. Ces officiers portaient le nom de *xénages*, et leur commandement était une *xénagie*. Les généraux que les alliés envoyaient avec leurs troupes se trouvaient sous la dépendance de la *xénagie*; pourtant ils faisaient partie des conseils de guerre, et y représentaient chacun leur contrée respective. Après la paix d'Antalcidas,

la ligue devint plus solide, quoique les Argiens refusassent d'en faire partie; Sparte exigea avec une rigueur encore plus grande l'exécution des conventions militaires, et, étendant les pouvoirs de la *xénagie*, elle envoya quelquefois les *xénages* lever eux-mêmes les contingents, quand les Etats alliés en retardaient l'envoi.

On donnait aussi le nom de *xénagie* à une subdivision de la phalange composée de 256 hommes; mais on l'appelait plus ordinairement *syntagma*.

XÉNAIAS, évêque syriaque. V. PHILOXÈNE.

XÉNÉLASIE s. f. (ksé-né-la-zé — gr. *xenélasia*; de *xenos*, étranger; *elaunô*, je chasse). Antiq. Loi qui interdisait l'entrée d'un Etat aux étrangers.

— **Encycl.** Tous les peuples primitifs furent exclusifs; ils crurent que l'univers n'avait été créé absolument que pour eux, ou tout au moins que, la partie de terre qu'ils habitaient leur appartenant en propre, il leur était loisible d'en éloigner les étrangers. C'est ainsi que, de nos jours encore, les Chinois et les Japonais croient de leur devoir de repousser tout commerce avec les Européens, et qu'il a fallu plusieurs guerres pour les contraindre à nous ouvrir quelques-uns de leurs ports.

Les Phéniciens admettaient les marchands étrangers dans leurs ports, mais nous ne savons sous quelle garantie; nous en dirons autant des Assyriens; quant aux Egyptiens, leur conduite sur ce point était en tout pareille à celle des Chinois; longtemps avant de s'adonner à la navigation, ils en réglèrent les lois à l'égard des étrangers auxquels ils assignèrent des ports où il leur était permis de trafiquer. Ces règlements variaient selon que ces différents peuples étaient gouvernés par des rois sages qui protégeaient le commerce ou par des despotes qui craignaient les étrangers, toujours prêts à discuter des gouvernements qui ne sont pas les leurs et à établir des différences peu profitables à la tyrannie.

Dans aucun pays, la *xénélasie* ne fut établie avec autant de rigueur qu'à Lacédémone. On peut dire, en général, que les autres peuples de la Grèce, peuples libres s'il en fut, ne connurent jamais l'exclusion des étrangers ou s'en montrèrent toujours assez peu partisans. Sparte seule, ayant un gouvernement à part, qui n'avait aucun rapport avec celui des autres nations grecques, admit la *xénélasie* et l'appliqua avec rigueur.

En établissant la *xénélasie* à Lacédémone, Lycurgue avait eu pour but de prévenir les perfidies des étrangers. D'après son opinion, il fallait que Sparte n'eût plus à craindre qu'un Hercule, reçu dans ses murs, ne massacrât ses princes, ou qu'un Paris n'enlevât la femme de celui qui lui avait donné l'hospitalité. Le peuple devait être à couvert des espions, toujours prêts à dévoiler les forces de l'Etat; les mœurs devaient être sauvées de fatales innovations, et si l'inconscience et la malice des particuliers les portaient à changer la forme du gouvernement, du moins n'auraient-ils aucun exemple étranger pour exciter leur envie. Comme on le voit, tous les étrangers étaient suspects à Lycurgue, et il crut devoir les éloigner pour prévenir la corruption des mœurs.

Cependant il reconnaissait aux magistrats le droit d'appeler certains étrangers et de leur donner le titre de citoyen. Les magistrats n'abusèrent point de ce droit; ils en usèrent même rarement, et le titre de citoyen de Sparte en acquit un grand prix.

Au moment de la guerre contre les Perses, le divin Tisamène, Eléen de nation, fut désigné par l'oracle pour être mis à la tête des troupes; mais comme un étranger ne pouvait commander les troupes, il fallut accorder à Tisamène le droit de citoyen; ce dernier ne voulut y consentir qu'autant que l'on accorderait la même grâce à son frère Hégias. Ce sont là, dit Hérodote, les deux seules personnes pour lesquelles Sparte ait cru devoir faire une exception aux prescriptions de la *xénélasie*. Mais Hérodote commet une erreur; ce droit fut étendu à plusieurs autres, parmi lesquels nous citerons : le poète Terpandre, qui calma le peuple révolté; le poète Tyrtée, Thales, les Egides, un grand nombre de médecins qui apportaient des secours dans les moments d'épidémie.

On ne croyait pas transgresser la *xénélasie* en recevant des ambassadeurs et les troupes étrangères qui venaient au secours de la ville; il était même permis, les jours de solennité et de fête, de recevoir les étrangers, qui étaient admis au spectacle des cérémonies; on les plaçait à l'ombre, tandis que les Lacédémoniens demeuraient exposés aux ardeurs du soleil.

Il était cependant des étrangers que l'on refusait de recevoir; ainsi, Archiloque de Paros fut chassé de Lacédémone pour avoir dit dans une pièce de vers qu'il vaut mieux fuir que de mourir les armes à la main.

La décadence de la *xénélasie* eut lieu après la prise d'Athènes par les Lacédémoniens, car alors tous les étrangers prirent le droit de s'établir à Sparte.

Les Romains eurent dans les premiers temps de la république quelques règlements à l'égard des étrangers; mais bientôt devenus maîtres de l'univers, ils étendirent le droit

de cité à une foule de peuples et reconnurent aux autres celui de voyager librement dans toute l'étendue de l'empire. La chute, l'abandon de la *xénélasie* fut l'un des résultats les plus heureux de l'extension de la puissance romaine.

XÈNE s. m. (ksé-ne — du gr. *xenos*, étranger). Ornith. Genre d'oiseaux échassiers, de la famille des scolopacidae, formé aux dépens des barges, et appelé aussi TÈRÉKIE.

XENIA, ville des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat de l'Ohio, à 78 kilom. N.-E. de Cincinnati; 4,000 hab. Ville bien bâtie, renfermant un beau palais de justice et située au milieu d'une contrée fertile. Commerce actif et en progrès.

XÉNIE s. f. (ksé-né — du gr. *xenos*, hôte). Antiq. gr. Présent que l'on offrait à ses hôtes à la fin du repas. || Présent que l'on envoyait à ses amis à certaines époques de l'année. || Sorte de contrat d'hospitalité.

— Zooph. Genre de polypiers antozoaires, type de la famille des xéniniens, comprenant des espèces qui habitent la mer Rouge.

— **Encycl.** Antiq. gr. La *xénie* était au temps héroïque de la Grèce un contrat d'hospitalité usité entre les chefs et les rois. Les contractants écrivaient leurs noms sur une tablette de métal ou d'ivoire, la brisaient et en conservaient chacun une moitié. Lorsqu'un des chefs porteurs de cette tablette réclamait l'hospitalité ou même un service, il obtenait immédiatement ce qu'il demandait. Plus tard, les citoyens des républiques firent des alliances à peu près semblables; c'était une ressource dans les guerres ou les proscriptions. Plusieurs villes avaient des proxènes, officiers ou magistrats chargés de remplir les devoirs de l'hospitalité envers les habitants d'une autre ville avec laquelle on avait contracté *xénie*. Ces proxènes recevaient chez eux les étrangers, les assistaient et jugeaient leurs différends; leurs fonctions avaient la plus grande analogie avec celles de nos modernes consuls.

Le mot *xénie* avait une autre signification : il désignait encore les présents faits à des hôtes pour renouveler l'amitié et le droit d'hospitalité; ainsi, lorsqu'un homme riche recevait la visite d'un ami, il lui faisait un cadeau, et celui-ci rendait présent pour présent. Les Romains, après la conquête de la Grèce, appliquèrent ce mot aux anciennes étrennes des saturnales, puis aux présents que les clients faisaient aux avocats, présents souvent interdits par les lois. Sous le Bas-Empire, les *xénies* étaient des présents que l'on faisait aux gouverneurs, selon l'usage asiatique.

Dans la littérature et dans la poésie, *xénie* a été souvent employé. Ainsi Martial donne ce mot pour titre au treizième livre de ses épigrammes, parce qu'il y est surtout question des objets que l'on présentait le plus souvent à ses hôtes. Schiller et Goethe ont publié de petites épigrammes dirigées contre certains écrivains de leur époque et leur ont donné le même titre. V. ci-après.

— Zooph. Les *xénies* ont des polypes cylindriques, nus, mous, fixes et aggrégés, s'élevant en rameaux ou s'étalant en membrane. Ce qui distingue surtout ce genre, c'est la disposition des pinnules sur plusieurs rangs. « Les animaux, dit E. Baudement, sont pourvus de huit tentacules pinnés; les pinnules, peu ou point rétractiles à leur base, se groupent à l'extrémité de productions assez courtes, lobées. Les polypes ainsi fasciculés, presque en ombelles, au sommet des rameaux, y forment des têtes globuleuses, comme fleuries. » Les *xénies* ombellées et spongieuses sont les espèces les plus connues. On a signalé aussi la *xénie* bleuâtre, qui habite la mer Rouge, mais qu'on ne peut rapporter à ce genre qu'avec quelque doute.

Xénies (Les), recueil d'épigrammes de Goethe et de Schiller (1797, in-12). Le succès du journal les *Heures* n'ayant pas répondu à l'attente des auteurs, Goethe conçut l'idée de réveiller le monde littéraire de sa torpeur; peut-être aussi voulut-il se venger de l'indifférence générale par des épigrammes. Il communiqua à Schiller son projet, et il fut convenu que dans l'*Almanach des Muses* de 1797 on ferait paraître une attaque, rédigée en vers et dirigée contre les journaux littéraires et les écrivains médiocres. Les deux poètes se mirent à l'œuvre et firent paraître sous le nom de *Xénies*, titre emprunté à Martial, une série d'épigrammes. Le tumulte fut incroyable, c'était le feu mis aux poudres. Goethe lui-même appelait ses poésies « des renards enflammés lancés dans le pays des Philistins. » Les partisans de Kant, les puristes, les dévots en tout genre, les folliculaires, Reichardt, Nicolai, Ifland, les Stolberg, Kotzebue, etc., jetèrent les hauts cris. On avait outre-passé, disaient-ils, les droits de la critique, qui ne doit jamais se mêler de la vie privée. Avec raison on avait depuis Lessing adopté ce principe, mais Goethe et Schiller ne l'avaient en aucune façon violé; ils ne s'étaient servis de pareilles armes que dans le cas où dans leurs écrits mêmes les auteurs y avaient donné lieu. Les deux collaborateurs avaient mêlé et confondu leurs épigrammes, de sorte qu'on ne pouvait pas en rechercher l'exacte paternité; mais, depuis, le manuscrit a été re-

trouvé, et la distinction a été faite. Schiller est plus violent que Goethe, plus piquant et plus incisif; bien souvent il ne lui a fallu qu'un seul distique pour exprimer toute sa pensée. Bien des allusions et des fineses sont aujourd'hui perdues pour nous; mais plus d'un jugement exprimé par les *Xénies* a été adopté depuis, plus d'une formule aussi a pris cours dans la polémique littéraire. Au milieu de l'orage que souleva cette publication, Goethe resta calme et impassible; Schiller, plus nerveux, s'irrita et supporta difficilement les représailles qu'il avait provoquées. Les imitations ne manquèrent pas, et les écrivains attaqués dans les *Xénies* s'emparèrent même de la forme trouvée et dirigèrent contre Schiller et Goethe les *Xéniphores*. Disons encore que dans les *Xénies* toutes les épigrammes n'étaient pas personnelles; il y en avait de générales et d'innocentes, exprimant des principes de l'art ou des leçons de sagesse. Celles-là formèrent un groupe à part, sous le titre de *Ex-voto*.

XÉNIEEN, **IENNE** adj. (ksé-ni-ain, i-é-ne — gr. *xenios*, hospitalier; de *xenos*, hôte). Mythol. gr. Surnom de Jupiter et de Minerve, à Lacédémone.

XÉNIL ou **GÉNIL**, le *Singulis* des Romains, rivière d'Espagne. Elle prend sa source au versant septentrional de la sierra Nevada, dans la province de Grenade, coule au N.-O., passe à Grenade, Loxa, Ecija, sert de limite aux provinces de Cordoue et de Séville et se jette dans le Guadalquivir, près de Palma, après un cours de 243 kilom.

XÉNILLE s. m. (ksé-ni-ille; 11 mil. — dimin. du gr. *xenos*, étranger). Arachn. Genre d'arachnides, de l'ordre des acariens.

XÉNINIEN, **IENNE** adj. (ksé-ni-ni-ain, i-é-ne — rad. *xénie*). Zooph. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre *xénie*.

— s. m. pl. Famille de polypiers antozoaires, ayant pour type le genre *xénie*.

XÉNISME s. m. (ksé-ni-sme — gr. *xenisma*; de *xenos*, hôte). Antiq. gr. Sacrifice que les Athéniens offraient à Custor et Polux.

XÉNISMIE s. f. (ksé-ni-smé — gr. *xenismos*, voisinage; de *xenos*, hôte). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des sénécionées, dont l'espèce type croît au Cap de Bonne-Espérance.

XÉNISTE s. m. (ksé-ni-ste — du gr. *xenos*, étranger). Holminth. Genre de vers, type de la famille des xénistides, qui tient à la fois des planaires, des némertes et des sangues.

XÉNISTIDE adj. (ksé-ni-sti-de — de *xéniste*, et du gr. *eidos*, aspect). Holminth. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre *xéniste*.

— s. m. pl. Famille de vers, ayant pour type le genre *xéniste*.

XÉNOCARPE s. m. (ksé-no-kar-pe — du gr. *xenos*, étranger; *karpos*, fruit). Bot. Syn. de CINÉRAIRE, genre de composées.

XÉNOCÈRE s. m. (ksé-no-sère — du gr. *xenos*, étranger; *keras*, antenne). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des charançons, tribu des anthribides, comprenant trois ou quatre espèces, qui habitent l'Inde et les îles voisines.

XÉNOCHLOË s. f. (ksé-no-klo-é — du gr. *xenos*, étranger; *chloa*, herbe). Bot. Genre de plantes, rapporté avec doute à la famille des graminées, et dont l'espèce type croît au Cap de Bonne-Espérance.

XÉNOCLÈS, prêtresse de Delphes. Elle refusa de répondre à Hercule qui venait consulter l'oracle d'Apollon, parce qu'il était couvert du sang d'Iphitus qu'il venait de mettre à mort. Irrité de ce refus, Hercule lui enleva son trépied et ne consentit à le lui rendre que lorsqu'elle eut elle-même consenti à répondre à ses demandes.

XÉNOCLÈS, poète tragique grec, né à Athènes. Il vivait au IV^e siècle av. J.-C., du temps de Philippe de Macédoine. On a peu de renseignements sur sa vie. Il obtint dans la XC^e olympiade le prix de la tétralogie sur Euripide avec quatre pièces intitulées : *Cédipe*, *Lycôn*, les *Bacchantes* et *Athamas*, et qui ne sont pas parvenues jusqu'à nous. Son style était obscur par le fréquent emploi qu'il faisait des allégories. Toutefois, d'après Desmothène, c'était un poète estimable.

XÉNOCRATE, philosophe grec, né à Chalcédoine vers 400 avant l'ère chrétienne, mort vers 314. Il étudia sous Platon, qu'il accompagna dans son voyage en Sicile. Disciple d'Aristote, il lui était sous certains rapports inférieur, car il avait l'esprit lourd et la conception lente, tandis que son brillant émule avait l'intelligence vive et pénétrante, ce qui faisait dire à Platon que « l'un avait besoin d'éperon et l'autre de bride. » Il le surpassait, toutefois, dans la pratique de la philosophie morale. Il était grave, austère, sobre et d'un caractère si sérieux, que son maître l'exhortait souvent à « sacrifier aux Grâces. » Sa chasteté et son empire sur ses passions étaient tels que Phryné, la plus belle courtisane de la Grèce, le trouva insensible à ses séductions, quoiqu'elle eût juré de le faire succomber. Il succéda à Speusippe dans l'enseignement de l'Académie (339), resta d'abord fidèle à la doctrine de Pla-

ton, puis se rapprocha cependant du pythagorisme. Sa réputation de franchise et de droiture était si bien établie, que les magistrats d'Athènes le dispensèrent de confirmer son témoignage par le serment. On sait qu'un jeune débauché entra un jour dans son école avec l'intention de l'insulter et de le railler, et qu'il fut tellement frappé de la noblesse et de la dignité avec lesquelles il parlait de la tempérance, qu'il se rangea parmi ses disciples et renonça au genre de vie qu'il avait mené jusqu'alors. Ce jeune homme était Polémon, qui lui succéda dans sa chaire de philosophie. On connaît aussi le désintéressement avec lequel il refusa les présents d'Alexandre le Grand. Vendu par les collecteurs de la république, parce qu'il était hors d'état de payer l'impôt sur les étrangers, il fut racheté par Démétrius de Phalère, qui le mit sur-le-champ en liberté. Peu de jours après, il rencontra le fils de son libérateur : « Votre père, lui dit-il, est payé avec usure du bien qu'il m'a fait, car je suis cause qu'il est loué de tout le monde. » Ses ouvrages ne nous sont point parvenus. On lui a attribué un *Traité de la mort*, imprimé dans le *Jamblique* d'Alde (1497).

XÉNOCRATE, médecin grec, né à Aphrodisias. Il vivait au 1^{er} siècle de notre ère. On connaît de lui deux ouvrages, l'un *Sur l'utilité médicale des animaux*, dont Oribase nous a conservé un fragment; l'autre intitulé *De la nourriture tirée des poissons*, que nous possédons en entier. Galien cite des recettes tirées du premier de ces traités et dans lesquelles, auprès d'indications absurdes et puériles, on trouve des prescriptions sages et rationnelles. La meilleure édition de ce qui nous reste de Xénocrate est celle du docteur Coray (Paris, 1814).

XÉNODOCHIUM s. m. (ksé-no-do-ki-omm — mot lat. formé du gr. *xenos*, étranger; *doché*, je reçois). Antiq. chrét. Hospice, lieu où l'on donnait l'hospitalité aux étrangers.

XÉNODON s. m. (ksé-no-don — du gr. *xenos*, étranger; *odon*, dent). Erpét. Genre de serpents venimeux, comprenant huit espèces de grande taille. || On dit aussi XÉNODONTE.

— Ichtyol. Genre de poissons, du groupe des sclérodermes.

XÉNODOQUE s. m. (ksé-no-do-ke — du gr. *xenos*, étranger; *doché*, je reçois). Hist. ecclésiastique. Officier de l'Eglise grecque qui était chargé de recevoir les étrangers.

— Bot. Syn. de *TORUL*, genre de champignons.

XÉNOGRAPHE s. m. (ksé-no-gra-fe — du gr. *xenos*, étranger; *graphé*, j'écris). Celui qui se livre à l'étude des langues étrangères. || Peu usité.

XÉNOGRAPHIE s. f. (ksé-no-gra-fi — rad. *xénographie*). Etude des langues étrangères. || Peu usité.

XÉNOGRAPHIQUE adj. (ksé-no-gra-fi-ke — rad. *xénographie*). Qui a rapport à la xénographie : *Études xénographiques*.

XÉNOMANE adj. (ksé-no-ma-ne — du gr. *xenos*, étranger; *mania*, passion). Qui a une passion maniaque pour les étrangers. || Peu usité.

— Substantif. Personne qui a une passion maniaque pour les étrangers.

XÉNOMANIE s. f. (ksé-no-ma-ni — rad. *xénomane*). Passion maniaque pour les étrangers et pour ce qui leur appartient. || Peu usité.

XÉNOMÈRE s. m. (ksé-no-mè-re — du gr. *xenos*, étranger; *méros*, cuisse). Entom. Genre d'insectes hyménoptères tétrabrants, de la famille des proctotrupiens.

XÉNOMORPHE adj. (ksé-no-mor-fe — du gr. *xenos*, étranger; *morphé*, forme). Hist. nat. Qui a une forme étrange, insolite.

— s. f. Genre d'insectes diptères, de la famille des notacanthes, tribu des stratiomydes, comprenant des espèces exotiques.

— s. m. pl. Famille d'insectes coléoptères, ayant pour type le genre hypocéphale ou mésoclaste.

XÉNOPE s. m. (ksé-no-pe — du gr. *xenos*, étranger; *pous*, pied). Erpét. Syn. de *DACTYLÈTRE*.

XÉNOPELTIS s. m. (ksé-no-pèl-tiss — du gr. *xenos*, étranger; *pèltis*, bouclier). Erpét. Genre de reptiles ophiidiens, du groupe des boas ou des couleuvres, suivant les divers auteurs, et dont l'espèce type habite Java. || On dit aussi XÉNOPELTIDE.

XÉNOPHANE, philosophe grec, fondateur de l'école d'Elée, né à Colophon (Asie Mineure) vers 620 av. J.-C. Banni de sa patrie pour être pour impie, ou plus vraisemblablement à la suite de l'invasion des Perses dans les colonies grecques de l'Asie, il erra en Sicile, déclamant ses poèmes philosophiques à la manière des rhapsodes, et finit par se fixer à Elée, dans la Grande-Grèce. On croit qu'il vécut près de cent ans. Il fut le maître de Parménide. Il avait composé des livres contre les fictions mythologiques d'Homère et d'Hésiode, 2,000 vers sur la fondation de Colophon et la colonisation d'Elée, des élégies et un poème sur la *Nature des choses*, dont il nous reste quelques fragments. Il est difficile, au milieu des opinions diverses des anciens eux-mêmes, de

restituer les idées de Xénopane dans leur pureté primitive. Cependant, en interprétant les fragments que la tradition lui attribue ainsi que les traits dissimulés dans Sextus, dans Diogène, dans Athénée, etc., on peut le considérer comme l'antagoniste de Thalès, de Pythagore, d'Homère et d'Hésiode, c'est-à-dire l'ennemi de la poésie mythologique et des croyances populaires, des cosmogonies, de la philosophie ionienne et des mystères. « Homère et Hésiode, disait-il, ont attribué aux dieux tout ce qui est déshonorant parmi les hommes : le vol, l'adultère et la trahison. » Il attaquait l'anthropomorphisme païen : « Ce sont les hommes qui semblent avoir produit les dieux et leur avoir donné leurs sentiments, leur voix et leur air... Si les bœufs ou les lions avaient des mains, s'ils savaient peindre avec les mains et faire des ouvrages comme les hommes, les chevaux se serviraient des chevaux et les bœufs des bœufs pour représenter leurs idées des dieux, et ils leur donneraient des corps tels que ceux qu'ils ont eux-mêmes, etc. » Il attaquait également le dogme pythagorique de la métémpsychose. Voyant maltraiter un chien : « Ne frappez plus, dit-il, c'est l'âme d'un ami, je le reconnais à sa voix. » La manière dont il comprenait l'essence de Dieu et ses rapports avec le monde était extrêmement remarquable pour l'époque. Il enseignait la notion d'un Dieu unique, immatériel, éternel, immuable ; il est l'unité suprême, l'unité sphérique, partout et toujours égale, identique à elle-même, absolue, distincte de l'univers phénoménal, dont elle est le principe et le moteur. Quant à l'opinion de l'incompréhensibilité absolue de toutes choses qui est souvent attribuée à ce philosophe, elle pourrait bien être une conséquence exagérée tirée par ses disciples et ses successeurs. Sa physique était tout à fait barbare, si l'on s'en rapporte aux notions qui nous en restent, et bien inférieure à celle des pythagoriciens. On trouve les fragments attribués à Xénopane et les passages qui s'y rattachent dans Karsten, *Philosophorum graecorum veterum reliquiae* (1830), et dans Brandis, *Commentationum Eleaticarum pars prima* (1813).

XÉNOPHASIE s. m. (ksé-no-fa-zie — du gr. *xenos*, étranger; *phasis*, apparence). Ornith. Syn. de *GLYPHORHYNQUE*.

XÉNOPHILE, sculpteur grec qui vivait à une époque incertaine. Il ne nous est connu que par Pausanias, qui cite de lui une fort belle statue en marbre d'*Esculape* et une statue d'*Hygie*, placées dans un temple à Argos. Pausanias prétend qu'auprès de ces statues se trouvaient deux autres statues assises, représentant les sculpteurs Xénophile et Stratôn.

XÉNOPHON, illustre historien, philosophe et général athénien, né à Erchie, dans l'Attique, vers 445 av. J.-C., mort en 355. Son père s'appelait Gryllus ; on ne sait rien de plus de sa famille. Vers l'âge de seize ans, il devint un des disciples favoris de Socrate. Il était dans sa jeunesse d'une rare beauté, avantage fort estimé des Grecs, qui ne pensaient pas que le génie ou le talent pût se loger dans un corps mal bâti. Socrate le rencontra, raconte Diogène de Laërte, et, frappé de sa jolie figure, lui barra le passage avec son bâton. « Où achète-t-on les choses nécessaires à la vie ? lui demanda-t-il. — Au marché, répondit le jeune homme. — Et où peut-on apprendre à devenir honnête homme ? — Comme Xénophon hésitait : « Suis-moi, lui dit Socrate, et tu l'apprendras. » Xénophon s'attacha au maître, qu'il accompagna partout ; il était près de lui à la bataille de Délium (424) et Socrate lui sauva la vie. Quelques années plus tard, dans une affaire restée inconnue, il semble avoir été fait prisonnier par les Bœotiens. Selon Philostrate, il suivit les leçons de Prodicus de Céos, « après qu'il était prisonnier des Bœotiens. » Entre cette bataille et le départ de Xénophon pour l'armée de Cyrus, vingt-trois ans plus tard, il y a une lacune absolue dans sa biographie. Il est supposable qu'il servit dans quelque une des expéditions de la guerre du Péloponèse ; l'habileté militaire qu'il déploya dans la retraite des Dix mille et la confiance de ses compagnons d'armes en témoignent suffisamment. Il dut aussi écrire quelques-uns de ses ouvrages durant cette période, le *Banquet*, par exemple, dont la date peut être fixée à 421 av. J.-C. ; le festin qui est le prétexte de ce dialogue fut, en effet, donné à l'occasion de la victoire d'Autolycus au pancrace, victoire qui, selon Athénée, fut remportée la quatrième année de la LXXXIX^e olympiade. Cet écrit serait donc postérieur de quelques années seulement à l'affaire de Délium. On assigne à un autre dialogue de Xénophon, l'*Hieron*, la date de 402. Entre le *Banquet* et l'*Hieron*, Xénophon dut suivre les cours d'éloquence d'Isocrate, dont l'influence au point de vue du style semble manifeste aux critiques dans le second de ces ouvrages. Isocrate était, il est vrai, plus jeune que Xénophon, mais il fut célèbre de bonne heure, et il arrivait souvent en Grèce que l'élève fût plus vieux que le maître. On croit aussi que Xénophon séjourna de 405 à 401 à la cour de Denys l'Ancien, tyran de la Sicile ; Athénée rapporte, en effet, un mot de Xénophon, fils de Gryllus, à Denys le Tyran, et cette date est la seule qui convienne à ce voyage. A la même époque, c'est-à-dire entre 405 et 401,

il acheva et publia l'*Histoire de la guerre du Péloponèse*, de Thucydide, dont il possédait seul le manuscrit.

En 401, Xénophon partit pour l'Asie, appelé à la cour de Cyrus le Jeune, Socrate, à qui il avait demandé avis, n'avait voulu ni le retenir ni l'engager à quitter la Grèce ; il lui conseilla seulement de s'en référer à l'oracle de Delphes ; mais Xénophon, à qui le voyage souriait, au lieu de demander s'il ferait bien ou mal de l'entreprendre, se borna à demander quel sacrifice il devait faire pour se rendre les dieux favorables ; ce dont Socrate le blâma vivement. Xénophon, au retour de Delphes, prit congé de son maître et s'embarqua. A Sardes, il trouva Proxène, envoyé au-devant de lui par Cyrus. Ce prince, qui allait entreprendre contre Artaxerxès la lutte où il perdit la vie, ne dit rien à Xénophon de ses projets ; Cléarque seul, de tous les Grecs, étant dans le secret de l'expédition ; il lui parla seulement de la garder jusqu'à la fin de la guerre contre les Persides, ce à quoi Xénophon consentit. Après que la lutte contre Artaxerxès se fut dénouée par la victoire de celui-ci à Cunaxa et par la mort de Cyrus, la situation des Grecs que ce dernier avait à sa solde devint critique ; cette situation empira encore lorsque Cléarque et vingt-quatre autres chefs de l'armée, attirés dans un guet-apens par Tissapherne, eurent été assassinés. C'est en ce moment que commence à se dessiner le rôle de Xénophon. Alors que tout semblait désespéré et que les Grecs, séparés de leur pays par plus de 600 lieues de pays inconnus et hostiles, privés des chefs en qui ils avaient confiance, étaient prêts à se débander pour chercher individuellement leur salut, Xénophon releva le courage des soldats, montra ce qu'une troupe de 10,000 hommes, bien armés et bien disciplinés, était encore capable de faire et, réunissant les principaux chefs, parvint à leur faire adopter ses idées. Il fut choisi, avec quatre autres, pour exercer le commandement, et, quoique placé à l'arrière-garde, comme étant le plus jeune des cinq, il fut en réalité l'âme de cette belle retraite des Dix mille qu'il a immortalisée en la racontant (v. *Dix mille* [retraite des]). Xénophon ne quitta l'armée qu'il avait sauvée qu'après l'avoir remise entre les mains de Thymbron, sous les ordres duquel les mercenaires grecs retournèrent en Asie faire la guerre contre Pharnabaze et Tissapherne, à la solde de Sparte (399).

Au moment où Xénophon rentrait à Athènes, Socrate venait d'être mis à mort. On peut supposer que c'est à cette époque qu'il écrivit les *Diemémorabiles*, l'*Apologie de Socrate*, l'*Economique* et le *Maître de la cavalerie*. Comme apologiste de Socrate, il avait pour rival Platon ; mais il paraît avoir existé peu de sympathie entre eux ; Platon n'a jamais parlé de Xénophon ; celui-ci n'a nommé qu'une fois Platon, et à propos d'un fait insignifiant. Ces divers travaux remplissent suffisamment pour Xénophon l'intervalle qui sépare son retour d'Asie, avec les Dix mille, de son départ pour le même pays, à la suite d'Agésilas. Il rejoignit l'expédition du roi de Sparte avec une petite troupe de mercenaires grecs qu'il avait levée, ce qui lui valut un décret de bannissement prononcé contre lui pour cause de *lacomisme*, c'est-à-dire d'attachement à Lacédémone. C'est par erreur que Pausanias fait remonter la date de ce décret au départ de Xénophon pour l'armée de Cyrus, puisque Xénophon nous apprend lui-même qu'au retour de la retraite des Dix mille il n'était pas encore banni. Il accompagna Agésilas en Asie, revint avec ce prince en Grèce lorsque la coalition excitée par les Médés contre Lacédémone força la république à rappeler son armée, et il se trouvait aux côtés du roi de Sparte à la bataille de Coronée. Les Athéniens, alliés des Thébains dans cette guerre, eurent beaucoup de peine à pardonner à leurs concitoyens d'avoir combattu contre eux, et ce ne fut qu'au bout de vingt-sept ans qu'ils se décidèrent à abroger le décret d'exil. Xénophon passa toute cette longue période tantôt à Sparte, tantôt à Scillonte, entre Sparte et Olympie. Il s'était marié à son premier retour d'Asie et avait deux enfants, qu'on surnommait les Dioscures, soit parce qu'ils étaient jumeaux, soit à cause de leur adresse dans l'équitation et les jeux de la païestre ; il les appela pres de lui, puis les envoya faire leurs études à Sparte. Il paraît avoir possédé à Scillonte des domaines considérables, qui lui avaient été donnés par Sparte ; Pausanias dit même qu'on lui avait fait cadeau de la ville de Scillonte, colonie de Lacédémone, ce qui est impossible ; tout au plus pourrait-on admettre que les Spartiates lui en avaient confié le gouvernement ; mais Xénophon n'a parlé de rien de semblable. Il s'est cependant étendu avec complaisance, dans l'*Anabase*, sur son séjour à Scillonte ; il a fait le tableau de la vie aisée et libre qu'il y menait, son temps étant partagé entre l'étude, la rédaction de quelques ouvrages et les plaisirs de la chasse, qu'il aimait passionnément. C'est dans sa retraite de Scillonte qu'il écrivit l'*Anabase* (retraite des Dix mille), la *Cyropédie*, les *Cynégétiques*, le petit traité de l'*Equitation* et qu'il acheva les *Helléniques*, dont il avait déjà écrit deux livres antérieurement, pour faire suite à l'*Histoire* de Thucydide. Il vivait là en repos depuis vingt-quatre ans environ, lorsque les Eléens envahirent le territoire de Scillonte

(368) ; les domaines de Xénophon furent sacagés, lui-même dut prendre la fuite. Il se retira à Lœpreum, puis à Corinthe ; ses deux fils réussirent à s'échapper avec lui. L'année suivante, les Athéniens, sur la proposition d'Eubulus, révoquèrent le décret de bannissement dont il avait été frappé ; il est douteux cependant qu'il soit rentré à Athènes ; il avait quatre-vingts ans et peut-être hésitait-il à se déplacer dans un âge aussi avancé. Démétrius de Magnésie le fait mourir à Corinthe, où il aurait mis la dernière main à la *Cyropédie* et aux *Helléniques* ; il y écrivit aussi un petit traité d'économie sur les *Revenus de l'Attique*. « Avant de descendre dans la tombe, que je voie du moins ma patrie tranquille et florissante, » y dit-il au début ; ce qui montre que l'exil n'avait pas altéré son patriotisme. Ses deux fils s'enrichirent sous les drapeaux athéniens. Les rôles étaient alors changés en Grèce : Athènes était l'alliée de Sparte contre les Thébains, et les fils de Xénophon, tout en combattant pour leur patrie, restaient fidèles à la politique de leur père, toujours attaché à Sparte. L'un d'eux, Gryllus, périt à Mantinée. Xénophon reçut cette triste nouvelle à Corinthe, au moment où il célébrait un sacrifice. Il ôta la couronne qu'il avait sur sa tête ; puis, apprenant que son fils était mort vaillamment et qu'il avait de sa main blessé Epaminondas, il la remit sans verser de larmes et se contenta de dire : « Je savais bien que j'avais un fils mortel ! » Un grand nombre d'éloges et d'épigrammes furent composés en l'honneur de Gryllus et envoyés à Xénophon ; l'un d'eux eut dû à Isocrate.

Les écrits de Xénophon se divisent en quatre séries : écrits historiques, l'*Anabase*, les *Helléniques*, la *Cyropédie*, la *Vie d'Agésilas* ; écrits didactiques, l'*Hipparchique* ou le *Maître de cavalerie*, l'*Equitation*, les *Cynégétiques* ; écrits politiques, la *République de Sparte*, la *République d'Athènes*, les *Revenus de l'Attique* ; écrits philosophiques ou moraux, *Diemémorabiles de Socrate*, *Apologie de Socrate*, l'*Economique*, le *Banquet*, l'*Hieron*. Nous avons consacré des articles spéciaux aux principaux de ces écrits.

« Lucien parlant de Xénophon comme historien, dit M. Letronne, l'appelle par excellence *διὰ τὴν ἀσφάλειαν*. Cette épithète *ἀσφαλής*, donne ici l'idée d'une sincérité de caractère et d'une rectitude de jugement dont le résultat chez l'historien doit être l'impartialité. Xénophon mérite cet éloge dans l'*Anabase*, que Lucien paraît avoir spécialement en vue. Tout ce qu'on pourrait trouver, c'est en fait diverses circonstances où il ne s'est pas tenu assez en garde contre ses affections. Xénophon, de même que son condisciple Platon, hérita des opinions antidémocratiques de Socrate. De là un penchant marqué pour les institutions et les hommes de Sparte, penchant que développèrent encore l'étroite amitié qui l'unit à Agésilas et son admiration profonde pour les vertus rigides de ce grand homme. Cette disposition egarait plus d'une fois son jugement et lui fit taire, sinon altérer, la vérité à l'avantage des Lacédémoniens. Quant à son style, Denys d'Halicarnasse lui accorde « toute la douceur possible, » mais il prétend qu'il n'a pas « toute la beauté désirable. » Si le critique entend par là que ce style n'a ni la profondeur ni le nerf de celui de Thucydide dans les ouvrages historiques, ni l'élevation, la variété et l'entraînement de celui de Platon dans les ouvrages philosophiques, il a pleinement raison ; car ce qui distingue ce style, c'est une clarté parfaite, une grande simplicité, la grâce et l'abandon, c'est-à-dire les qualités mémes du caractère de l'auteur. Xénophon, en effet, de quelque côté qu'on le considère, ne présente aucune qualité transcendante ; une réunion très-rare de facultés diverses à un degré ordinaire et dans un parfait équilibre entre elles, voilà son caractère distinctif. Il n'a été doué ni de la puissance de réflexion ni de cette activité intérieure qui entraînait Platon à s'élever sans cesse aux spéculations les plus sublimes, ni de cet esprit d'observation qui révélait à Thucydide les causes les plus secrètes des événements et lui faisait pénétrer les intentions les plus cachées des acteurs du grand événement dont il avait entrepris l'histoire. Ce qu'il a possédé par-dessus tout, c'est le talent d'exposer et de narrer. Aussi, quoique Xénophon ait écrit sur l'histoire et la philosophie, si l'on disait qu'il ne fut à proprement parler ni historien ni philosophe, ce paradoxe pourrait bien n'être pas très-loin de la vérité. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il ne s'était point formé, par ses méditations propres, une opinion à lui sur une branche quelconque de la science philosophique ; ses ouvrages en ce genre sont d'admirables narrations, des conversations aimables, une exposition claire, une défense noble et simple des opinions de son maître, plutôt que des traités de philosophie composés pour obéir à ce besoin impérieux de répondre au dehors les créations ou les combinaisons de la pensée. Ce n'est point un penseur profond qui prend de loin et de haut le parti d'approfondir, comme Platon, les grandes questions de la morale et de la philosophie, ou de reproduire, comme Thucydide, le tableau complet d'une époque historique ; c'est un homme essentiellement pratique, mêlé aux choses et aux hommes de son temps, et qui, lorsque l'occasion l'y conduisit, se met à raconter les événements dont il a été témoin et les impressions qu'il a re-

ques, ou rédige les observations qu'il a faites sur les chevaux, la chasse, l'agriculture, l'éducation, le gouvernement, les finances. Tous ses ouvrages ont plus ou moins, ce caractère.

La première édition des *Œuvres* de Xénophon est due à Ph. Junte (Florence, 1516, in-fol.); elle est incomplète; la première édition complète fut entreprise par Mélancthon (Halle, 1540); Henri Estienne en a donné une meilleure (1561-1581), à laquelle il a joint une traduction latine. Gail a entrepris une édition qui donne à la fois le texte grec, une version latine et la traduction française (1797-1804, 6 vol. in-4°); un septième volume, publié en 1814, contient des variantes et des observations critiques; notons encore l'édition Didot, dans la grande collection : *Bibliotheca græca* (1838, in-8°); elle est due à M. Dubner. Parmi les traductions françaises, outre celle de Gail, nous citerons celle de M. H. Trianon (Lefèvre, 1842, 2 vol. in-12), qui s'est borné à réunir, en les améliorant, les traductions d'ouvrages faites séparément par Dacier, Dumas, Larcher, Lévêque, etc., et celle de M. Talbot (Hachette, 1859, 2 vol. in-12). L'*Anabase*, la *Cyropédie*, l'*Apologie de Socrate*, les *Dits mémorables*, l'*Équitation* ont eu un grand nombre d'éditions et de traductions séparées. Une des plus remarquables parmi ces traductions est celle de l'*Équitation*, par P.-L. Courier; elle est accompagnée du texte grec, collationné sur les manuscrits, et remarquable par sa correction.

XÉNOPHON D'ÉPHÈSE, dit *Xénophon le Jeune*, romancier grec. Il vivait au 1^{er} siècle de notre ère et écrivit un traité sur la ville d'Ephèse et divers ouvrages, dont un seul est parvenu jusqu'à nous. C'est un roman en cinq livres, intitulé les *Éphésiques* ou *Amours d'Habrocome et d'Anchia*. Le style en est pur, élégant, dénué de toute affectation et d'enflure; l'action marche avec rapidité et reste constamment dans les règles de la vraisemblance. La première édition a paru avec une traduction latine à Londres en 1726 (in-8°), et l'ouvrage a été souvent réimprimé depuis. Il a été traduit en français par un anonyme (Paris, 1736), par Jourdan (1748), dans la *Bibliothèque des romans grecs* (1797) et dans les *Romans grecs traduits en français*, par M. Ch. Zévort (Paris, 1855, 2 vol. in-18).

XÉNOPOMÈ s. m. (ksé-no-po-mé — du gr. *xénos*, étranger; *pōma*, couvercle). Bot. Syn. de *MICROMÈRE*, genre de labiées.

XÉNOPS s. m. (ksé-nops — du gr. *xénos*, étranger; *ops*, aspect). Ornith. Syn. de *SITTINÉ*.

XÉNOS s. m. (ksé-noss — du gr. *xénos*, hôte). Entom. Genre d'insectes, de l'ordre des strepsistères, comprenant plusieurs espèces, qui, à l'état de larve, vivent en parasites sur les guêpes : *Le xénos des guêpes se trouve dans le midi de l'Europe*. (E. Desmarest.)

— **Encycl.** Les *xénos* sont caractérisés par des antennes plus courtes que le thorax, divisées en deux branches entières; les yeux pédonculés; l'écusson avancé, couvrant l'abdomen; les élytres insérés sur les côtés du prothorax; les ailes n'ayant que de faibles nervures longitudinales et se repliant en éventail; l'abdomen presque cylindrique, corné, à l'exception de la partie anale; les tarses composées de quatre articles. Leurs larves vivent en parasites sur les guêpes et les polistes. Le *xénos des guêpes* est le plus connu; il est long de 0^m,003, noir, avec les pattes et l'abdomen d'un brun pâle, et les ailes blanchâtres; il est commun dans le midi de l'Europe et vit sur les guêpes. Le *xénos de Peck* vit sur des polistes de l'Amérique du Nord.

XÉNOTIME s. f. (ksé-no-ti-me). Minér. Sous-phosphate d'yttria.

— **Encycl.** La *xénotime* est une substance d'un jaune brunâtre, à cassure lamelleuse, offrant un éclat résineux dans le sens des lamelles. Elle cristallise en octaèdre surbaissé à base carrée; sa pesanteur spécifique est 4,6; rayée par une pointe d'acier, elle raye la fluorine. Comme composition chimique, c'est un sous-phosphate d'yttria, avec un peu d'acide fluorique et de sous-phosphate de fer. Infusible au chalumeau, elle ne donne pas d'eau par la calcination; les acides sont sans action sur elle; avec le carbonate de soude, elle produit une vive effervescence et donne une scorie infusible. Par ses caractères extérieurs, elle présente quelque analogie avec le zircon. La *xénotime* n'a été observée jusqu'à présent qu'en petites masses cristallines mal définies ou lamelleuses. On l'a trouvée dans les pegmatites ou les granits à grains fins, près du cap Lindesness (Norvège).

XÉNURE s. m. (ksé-nu-re — du gr. *xénos*, étranger; *oura*, queue). Mamm. Section des tatous, genre d'édentés.

— Ornith. Syn. d'*ALÉCTURUS*.

XENXI s. m. (ksain-ksi). Religieux japonais qui fait consister la sainteté dans la jouissance de tous les plaisirs.

XÉNYLAMINE s. f. (ksé-ni-la-mi-ne). Chim. Nom d'une base isomérique avec la diphenylamine.

— **Encycl.** La *xénylamine* ou *martylamine* est une base isomère de la diphenylamine. Hofmann l'a extraite de l'huile basique volatile au-dessus de 130°, qu'on obtient comme

produit secondaire dans les manufactures d'aniline. On neutralise cette huile, qui est un mélange de plusieurs produits alcalins, par l'acide sulfurique; il se dépose alors du sulfate de *xénylamine* impur, que l'on purifie en le lavant d'abord à l'alcool bouillant et en le faisant ensuite cristalliser dans une grande quantité d'eau bouillante, après quoi on l'épuise de nouveau par l'alcool bouillant. En mettant le sulfate pur ainsi obtenu en suspension dans l'alcool faible, en le décomposant par la soude caustique et en ajoutant de l'eau à la liqueur, on en précipite la *xénylamine* sous la forme de cristaux. On peut la purifier en la redissolvant dans l'alcool pour la précipiter par l'eau une seconde fois.

La *xénylamine* pure forme des écailles blanches, brillantes ou des aiguilles du même éclat; elle possède une faible teinte grise lorsqu'elle est sèche. L'eau, même bouillante, la dissout fort peu; l'alcool et l'éther la dissolvent facilement. Elle fond à 45°, bout à 320° et distille sans décomposition. Les acides s'unissent à elle en formant des sels cristallisables. Le chlorhydrate $C_{12}H_{11}AZ, HCl$ forme des aiguilles blanches, légèrement plus solubles que le sulfate. Le chloroplatinate $(C_{12}H_{11}AZ, HCl)_2PtCl_4 \cdot 4H_2O$ est un précipité d'un jaune pâle composé d'aiguilles microscopiques; il ne perd pas encore son eau de cristallisation à 150°. L'azotate

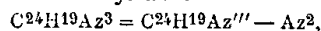


forme de grosses aiguilles blanches, peu solubles dans l'eau. Le sulfate

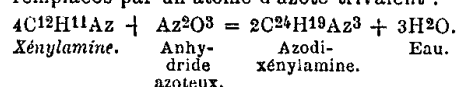


se distingue par son peu de solubilité dans l'eau, même bouillante; il n'est guère plus soluble dans l'alcool bouillant. Il se sépare en petites aiguilles de ses solutions aqueuses bouillantes.

— **DÉRIVÉS DE LA XÉNYLAMINE.** La *xénylamine* a moins de tendance que la plupart des autres monamines à former des dérivés de substitution. Avec le chlore, le brome et la plupart des agents d'oxydation, elle donne naissance à des corps noirs qui cristallisent difficilement, ou même ne cristallisent pas du tout. Lorsqu'on fait passer un courant d'acide azoteux à travers une solution alcoolique de *xénylamine*, le liquide se prend aussitôt en une masse cristalline rouge qui consiste en azodixénylamine



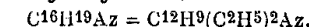
c'est-à-dire en une double molécule de *xénylamine* dont trois atomes d'hydrogène sont remplacés par un atome d'azote trivalent :



Xénylamine. Anhydride azodixénylamine. Eau azoteux.

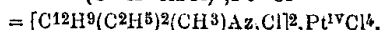
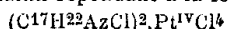
Ce nouveau corps est insoluble dans l'eau, peu soluble dans l'alcool, très-soluble dans l'éther. Traité par les acides, il donne de la *xénylamine* et une autre substance aromatique non encore examinée.

— *Diéthylxénylamine*



On obtient cette base en solution aqueuse en traitant la *xénylamine* par l'iodure d'éthyle et l'oxyde d'argent alternativement. Par l'évaporation de sa solution aqueuse, elle cristallise en longues aiguilles blanches, insolubles dans l'eau, modérément solubles dans l'alcool, facilement solubles dans l'éther. Elle n'a aucune réaction alcaline, fond au-dessous de 100° et se volatilise sans se décomposer à une plus haute température. Elle forme des sels cristallisables avec les acides chlorhydrique, bromhydrique et iodhydrique.

La diéthyl-*xénylamine* n'est plus attaquée par l'iodure d'éthyle. Avec l'iodure de méthyle, toutefois, elle fournit une base ammoniée qui, à l'état libre, possède une forte réaction alcaline et qui forme un chloroplatinate cristallin répondant à la formule



XÉRAMPÉLIN, INE adj. (ksé-ran-pé-lain, i-ne — du gr. *xéros*, sec; *ampelos*, vigne). Hist. nat. Qui ressemble à une feuille de vigne desséchée.

XÉRANTHE s. m. (ksé-ran-te — du gr. *xéros*, sec; *anthos*, fleur). Bot. Syn. de *GRAMINÉ*, genre de portulacées.

XÉRANTHÈME s. m. (ksé-ran-té-me — du gr. *xéros*, sec; *anthemon*, fleur). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des carduacées, type du groupe des *xéranthèmes*, comprenant cinq ou six espèces, qui croissent dans les régions tempérées de l'Europe et de l'Asie.

— **Encycl.** Les *xéranthèmes* sont des plantes annuelles, dressées, ramueses, à feuilles linéaires ou oblongues, entières, roulées sur leurs bords, cotonneuses, blanchâtres en dessous, et à fleurs groupées en capitules terminaux, solitaires, rosés ou blanchâtres, à involucre formé de plusieurs rangées d'écailles scarieuses, colorées, imbriquées et rayonnantes; les akènes sont surmontés d'aigrettes persistantes. Parmi les espèces peu nombreuses que renferme ce genre, on remarque le *xéranthème rayonné* ou annuel, vulgairement nommé *immortelle annuelle* ou de Belleville; elle offre le faciès général du

genre; ses tiges, hautes de 0^m,50, se terminent par des capitules blancs. Elle croît sur les collines sèches des régions chaudes et tempérées de la France. On la cultive fréquemment dans les jardins, surtout à cause de la durée de ses capitules (ou, comme on dit improprement, de ses fleurs), qui ressemblent, sous ce rapport, à ceux des immortelles (v. ce mot). Elle a produit plusieurs variétés, parmi lesquelles on estime surtout celle dont les capitules sont violets, quelquefois roses, lilacés ou pourprés. On coupe les sommités florales avant leur épanouissement, on les suspend la tête en bas et on les fait ainsi sécher à l'ombre. Elles conservent longtemps leur couleur, qu'on peut encore aviver en exposant à la vapeur du soufre les capitules secs. Ces plantes sont précieuses pour la confection des bouquets d'hiver.

XÉRANTHÈME, ÉE adj. (ksé-ran-té-mé — rad. *xéranthème*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre *xéranthème*.

— s. f. pl. Groupe de plantes, de la famille des composées, ayant pour type le genre *xéranthème*.

XÉRASIE s. f. (ksé-ra-zi — du gr. *xéros*, sec). Méd. Maladie des cheveux qui les dessèche, les empêche de croître et leur donne un aspect poudreux.

XÉRASITE s. f. (ksé-ra-zi-te — du gr. *xéros*, sec). Minér. Roche amygdalaire, à base d'aphanite.

XERCÈS. V. *XERXÈS*.

XERCHIAM s. m. (ksér-chi-amm — mot chinois). Mamm. Syn. de *XÉ*.

XÉRÈNE s. f. (ksé-rè-ne). Entom. Syn. de *XEREXE*.

XÉRÈS s. m. (ké-rèss). Vin très-estimé que l'on récolte à Xérès, en Andalousie : *Un verre de XÉRÈS*.

J'ai six facons de saint-laurent,

Trois de *xérès*, deux de madère;

Cela n'est pas indifférent.

SENECÉ.

— **Encycl.** V. l'article suivant.

XÉRÈS ou *JEREZ-DE-LA-FRONTERA*, ville d'Espagne (Andalousie); province et au N.-E. de Cadix, au milieu de riches campagnes, à 4 kilom. de la rive droite du Guadalquivir et à 12 kilom. de la Méditerranée, par 36° 41' 15" de latit. N. et 6° 27' 20" de longit. O.; 33,000 hab. C'est une grande et belle ville avec des rues larges et bien pavées, des maisons neuves dont bon nombre ont l'air de palais, des places publiques régulières, et, avec ses nombreux cafés et hôtels, elle a un aspect tout moderne, quoiqu'elle remonte à l'antiquité la plus reculée. Les magasins des marchands de vin sont remarquables par leur étendue. L'industrie y est peu active; il ne s'y fabrique guère que des objets d'un usage journalier pour la consommation des habitants, quelques grosses étoffes de laine, quelques peaux apprêtées et du savon. Le commerce consiste en blé, fruits délicieux, et surtout en excellent vin du territoire (225,000 à 250,000 hectolitres par an). Les Romains firent de cette ville une de leurs colonies, et l'appelèrent *Asta Regia*. La victoire de Xérès (711) ouvrit aux Arabes l'entrée de l'Espagne; le roi des Wisigoths, Rodrigue, y fut vaincu et tué. Cette ville fut reconquise sur les Arabes en 1255, par Alphonse le Sage.

Xérès est célèbre principalement pour ses vins blancs, dont la réputation est universelle. On en connaît de quatre espèces : un vin de liqueur, qui porte le nom de *parajéte*; un autre, appelé *pino seco*, est un vin sec et amer; le troisième ou *abocado* tient le milieu entre les deux premiers, moins doux que le parajéte, moins amer que le *pino seco*. C'est un excellent vin d'entremets. Enfin, le *moscatel de paja*, dont on ne fait qu'une petite quantité, est un vin muscat que l'on fabrique avec des raisins à demi secs. Sa teinte est peu ambrée, couleur de paille, comme l'indique son nom; il est fin et délicat. On fabrique encore à Xérès du malvasia, avec le raisin du *pedro-ximénès*, originaire de Malvoisie. Les mêmes vignobles fournissent d'excellents vins rouges, dont le plus estimé se nomme *tinilla*.

Les vins blancs secs de Xérès sont produits indifféremment par des raisins rouges et par des raisins blancs; on les étend sur des nattes pendant deux ou trois jours pour les faire un peu sécher; on les égrappe, on ôte les grains défectueux, on jette les autres dans une cuve et l'on répand sur la surface du plâtre calciné. Le tout est foulé par des hommes chaussés de sabots. On met le jus dans des tonneaux que l'on remplit et que l'on range dans le cellier, où le vin subit sa fermentation, qui dure environ deux mois, d'octobre à décembre. On sépare ensuite le vin de sa lie; celui qui est destiné à l'exportation reçoit une addition d'eau-de-vie, à peu près dans la proportion d'un trentième.

Le vin ainsi préparé est vert et âpre pendant assez longtemps; il ne s'adoucit guère qu'après quatre ou cinq ans de tonneau, et ce n'est qu'après quinze ou vingt ans de garde qu'il a acquis tout son parfum et son plus haut degré de qualité. Des infusions d'amandes amères lui donnent son goût particulier.

Le vignoble de Xérès se compose de deux sortes de terres. Les unes, blanches, produi-

sent les meilleurs vins; les autres, rouges et sablonneuses, sont de beaucoup inférieures.

Le vin éprouve, en vieillissant, plusieurs métamorphoses. Appelé *mansanilla* dans sa jeunesse et *amontillado* à trois ans, il n'est appelé *xérès* que lorsque, dans sa vieillesse, il a acquis les qualités qui le distinguent, qu'il est ambré, spiritueux et liqoreux. Bien qu'on ne lui fasse subir aucune préparation particulière, on a pour lui des soins minutieux. On le soutire deux fois la première année; on le laisse ensuite sur la lie qui se forme lorsqu'il commence à acquérir un certain degré de qualité; cette lie est appelée la mère. On retire chaque année une petite quantité de vin et l'on remplit le tonneau avec du vin moins vieux.

La production des vins de Xérès croît dans une proportion extraordinaire; elle n'était, au siècle dernier, que de 50,000 hectolitres environ; elle est aujourd'hui de plus de 200,000 hectolitres, chiffre énorme, auquel viennent encore s'ajouter 50,000 ou 60,000 hectolitres de vins inférieurs que l'Andalousie exporte sous le même nom, sans parler des contrefaçons plus ou moins salubres que l'on en fabrique sur tous les points du globe.

Le vin de Xérès se vend à l'arrobo de 16 litres environ et vaut en moyenne 100 francs dans le pays lorsqu'il est vieux, ce qui le met à 6 fr. 50 environ le litre; que l'on ajoute à ce prix celui de son transport et celui des différents droits qu'il paye à chaque frontière, et l'on verra ce que le consommateur doit payer les véritables *xérès*; il est vrai que, grâce à la contrefaçon, il nous est donné d'en boire à meilleur marché.

XÉRÈS-DE-LOS-CABELLEROS (c'est-à-dire *des chevaliers*), anciennement *Esuris*, ville d'Espagne (Estramadure), province et à 64 kilom. S. de Badajoz; 10,000 hab. Fabricant de toiles, de cuirs, de chapeaux, de poterie et de savon. Grand commerce de bestiaux. Mines de soufre et d'argent dans les environs. Cette ville tire son nom des chevaliers du Temple, auxquels elle appartenait.

XÉRÈS (François), historien espagnol qui vivait au commencement du xv^e siècle. Il fut le secrétaire de Pizarro, qu'il accompagna à la conquête du Pérou, et, suivant ses ordres, il adressa à Charles-Quint le récit détaillé de cette grande expédition. Cet ouvrage parut à Salamanque en 1547, sous le titre de *Conquista del Peru*, etc. Malgré la partialité manifeste de l'auteur pour Pizarro, son travail est une des sources les plus importantes dans lesquelles on puisse puiser pour l'histoire de cette conquête. M. Ternaux-Compins en a donné une traduction française dans le *Recueil des voyages, relations et mémoires originaux pour servir à l'histoire de la découverte de l'Amérique* (Paris, 1838).

XÉROBIE s. f. (ksé-ro-bi — du gr. *xéros*, sec; *biod*, je vis). Bot. Syn. d'*ÉGÈRE*, genre de composées.

XÉROCARPE s. m. (ksé-ro-kar-pe — du gr. *xéros*, sec; *karpos*, fruit). Bot. Genre de plantes, de la famille des légumineuses, tribu des lotées, dont l'espèce type croît dans la Sénégalie.

XÉROCHLOË s. f. (ksé-ro-klo-ë — du gr. *xéros*, sec; *chloa*, herbe). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des rutabellées, comprenant deux espèces, qui croissent en Australie.

XÉRODÈRE s. m. (ksé-ro-dè-re — du gr. *xéros*, sec; *dérè*, cou). Entom. Genre d'insectes orthoptères coureurs, de la famille des phasniens.

XÉROFLÉE s. m. (ksé-ro-flé — du gr. *xéros*, sec; *phlois*, écorce). Entom. Genre d'insectes hémiptères, du genre des cicadiens.

XÉROLOME s. m. (ksé-ro-lo-me — du gr. *xéros*, sec; *lōma*, frange). Bot. Section des *xéranthèmes*, genre de carduacées.

XÉROMYRE s. m. (ksé-ro-mi-re — du gr. *xéros*, sec; *myron*, essence). Pharm. Onguent dessiccateur, contenant plusieurs aromates.

XÉROPAROCHIE s. m. (ksé-ro-pa-ro-ki-ain — du gr. *xéros*, sec; *parochos*, celui qui fournit). Antiq. gr. Celui qui était chargé de fournir du bois et du sel aux personnes envoyées avec un caractère public.

XÉROPÉTALE s. m. (ksé-ro-pé-ta-le — du gr. *xéros*, sec; et de *pétale*). Bot. Genre d'arbres, de la famille des byttneriacées, tribu des dombeyacées, comprenant cinq espèces, qui croissent dans l'Afrique tropicale et australe.

XÉROPHAGE s. m. (ksé-ro-fa-gé — du gr. *xéros*, sec; *phagō*, je mange). Celui qui pratiquait la xérophagie.

— s. m. pl. Entom. Groupe d'insectes coléoptères pentamères, de la tribu des scarabées coprophages, comprenant ceux qui se nourrissent de matières organiques sèches, tels que les trogidés.

XÉROPHAGIE s. f. (ksé-ro-fa-ji — du gr. *xérophagia*; de *xéros*, sec, et *phagen*, manger). Antiq. Abstinence des athlètes, des juifs esséniens et thérapeutes, des premiers chrétiens, consistant à ne manger, à certains jours, que du pain et des fruits secs, dans un but d'hygiène pour les premiers, dans une intention religieuse pour les autres.

— Méd. Usage exclusif des aliments secs.

— **En cycl.** La *xérophagie*, qui était la manière de jeûner la plus rigoureuse, s'observait assez souvent pendant les premiers siècles de l'Eglise. Ceux qui la pratiquaient ne mangeaient que du pain avec du sel et ne buvaient que de l'eau. C'était la manière de vivre la plus ordinaire des anachorètes ou des solitaires de la Thébaïde. Plusieurs chrétiens observaient ce jeûne sévère pendant les sept jours de la semaine sainte. Tertullien remarque que l'Eglise recommandait la *xérophagie* comme une pratique utile dans les temps de persécution, parce qu'elle disposait le corps à souffrir les tourments avec constance. L'Eglise condamna les montanistes qui, voulant faire de la *xérophagie* une loi pour tout le monde, prétendaient qu'il fallait l'observer pendant plusieurs intervalles du carême, et avaient établi parmi eux plusieurs carêmes par an. On leur représenta qu'il y avait plus de jactance et de vanité dans leur conduite que de vraie piété; qu'il ne leur appartenait pas de faire des lois de discipline à leur gré; que chaque fidèle était le maître d'observer la *xérophagie* pendant toute l'année s'il le jugeait à propos, mais que personne ne devait être obligé à faire quelque chose de plus que ce qui avait été ordonné et observé par les apôtres.

Philon dit que les esséniens et les thérapeutes pratiquaient aussi des *xérophagies* en certains jours, n'ajoutant au pain et à l'eau que du sel et de l'hysope. On prétend que chez les patens mêmes les athlètes suivaient le même régime de temps en temps et qu'ils le regardaient comme le plus propre à leur conserver la santé et les forces.

Les jeunes et les abstinences des Orientaux, soit anciens, soit modernes, n'ont rien qui doive étonner; ce n'est qu'une aggravation peu importante du régime habituel qu'ils sont forcés de garder à cause de la chaleur du climat. En général, la viande et tous les aliments succulents y sont dangereux; le peuple y est accoutumé à vivre de pain et de fruits ou de légumes; avec une poignée de riz, un Indou peut vivre vingt-quatre heures.

XÉROPHAGISTE s. m. (ksé-ro-fa-jis-te — rad. *xérophagie*). Nom donné aux membres d'une institution mystérieuse fondée, suivant Thory, en Italie, en 1746, par des franc-maçons qui voulaient se soustraire aux peines prononcées par la bulle de Clément XII. Les affiliés s'engageaient à s'abstenir de vin et à ne se nourrir que de pain et de fruits secs.

XÉROPTHALMIE s. f. (ksé-ro-ftal-mi — du gr. *xéros*, sec; *ophthalmos*, oeil). Pathol. Ophthalmie sèche, avec rougeur, cuisson, démangeaison et suppression de la sécrétion des larmes.

— **En cycl.** La *xérophthalmie* est caractérisée par une modification profonde dans la nutrition de la conjonctive, modification par suite de laquelle cette membrane est rétractée et desséchée. La cause la plus ordinaire de la *xérophthalmie* est une conjonctivite chronique, et, selon Mackenzie, l'abus des cautérisations dans l'ophthalmie conjonctivale. Cette affection s'observe dans l'âge adulte plutôt qu'à toute autre époque de la vie.

— **Symptômes.** L'œil affecté de *xérophthalmie* est peu ou point douloureux; la conjonctive a perdu son aspect luisant; elle est rougeâtre ou de couleur olive, desséchée et parsemée de petites brides à sa surface; elle est contractée, ratatinée et presque insensible au contact des corps extérieurs. Cet état est parfois borné à la conjonctive palpébrale, mais souvent il s'étend à la conjonctive oculaire. La caroncule lacrymale est sèche, lisse et aplatie. Les points lacrymaux sont tantôt oblitérés et tantôt dilatés. La cornée, terne, grisâtre, quelquefois injectée, semble couverte d'une poussière très-adhérente. Les cils sont peu nombreux et grêles, et il y a ordinairement plus ou moins de trichiasis ou d'entropion. Il n'est pas rare de voir la conjonctive former des plis surtout au-dessus de la cornée. La sécrétion lacrymale est suspendue en partie ou en totalité; celle des glandes de Meibom est diminuée ou manque entièrement. Les paupières et le globe de l'œil se meuvent incomplètement. Le malade accuse une sensation de sécheresse et se plaint d'avoir du sable dans l'œil. S'il est excité à pleurer, il ne s'écoule point de larmes, mais l'œil devient rouge et douloureux, tandis que rien de semblable n'est produit dans l'œil sain. La vue est faible, mais elle devient un peu plus forte et plus nette si le malade humecte son œil avec de la salive (Mackenzie). Les paupières qui ont eu à souffrir longtemps d'une pareille phlegmasie sont ordinairement tuméfiées, leur commissure externe se rapproche de la commissure interne, et l'œil semble avoir diminué de volume.

— **Traitement.** La *xérophthalmie* est une affection grave et qui conduit le plus souvent à la cécité; car la thérapeutique est presque toujours impuissante à la combattre. Mackenzie conseille néanmoins l'emploi des liquides tièdes, qui aient quelque ressemblance, sous le rapport des propriétés physiques et chimiques, avec la sécrétion qui n'est plus produite, et qu'il y a peu d'espoir

de rétablir. Si la conjonctive est très-rouge, la saignée locale produit un grand soulagement. Dans tous les cas, il faut combattre les maladies concomitantes, telles que le trichiasis, l'entropion, etc.

XÉROPTHALMIQUE adj. (ksé-ro-ftal-mi-ke). Pathol. Qui a rapport à la xérophthalmie : *Affection xérophthalmique*.

XÉROPHYLLÉ s. m. (ksé-ro-fi-le — du gr. *xéros*, sec; *phyllon*, feuille). Bot. Genre de plantes, de la famille des colchicacées ou mélanthacées, tribu des vératées, comprenant deux espèces, qui croissent dans l'Amérique du Nord.

XÉROPHYTE s. f. (ksé-ro-fi-te — du gr. *xéros*, sec; *phuton*, plante). Bot. Section de vellosies, genre type des vellosiées.

XÉRORNITHE s. m. (ksé-ror-ni-te — du gr. *xéros*, sec; *ornithos*, oiseau). Ornith. Se dit des oiseaux qui vivent sur la terre, et n'ont point d'habitudes aquatiques.

— s. m. pl. Grande division de la classe des oiseaux, comprenant les genres qui présentent le caractère indiqué ci-dessus.

XÉROSIPHON s. m. (ksé-ro-si-fon — du gr. *xéros*, sec; *siphon*, tube). Bot. Section des gomphrènes, genre d'amarantacées.

XÉROSOME s. m. (gzé-ro-zo-me — du gr. *xéros*, sec; *soma*, corps). Entom. Genre d'insectes orthoptères coureurs, de la famille des phasmiens, dont l'espèce type vit au Brésil.

XÉROTE s. m. (ksé-ro-te — du gr. *xérotés*, sécheresse). Bot. Genre de plantes, de la famille des liliacées, tribu des xérotées, comprenant environ vingt-cinq espèces, qui croissent en Australie. Le genre de champignons du groupe des agariciniées.

XÉROTÉ, ÉE adj. (ksé-ro-té — rad. *xérote*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte au xérote, de la famille des liliacées.

— s. f. pl. Tribu de la famille des liliacées, ayant pour type le genre xérote, et érigée par plusieurs auteurs en famille distincte, sous le nom de xérotidiées.

XÉROTHAMNE s. m. (ksé-ro-ta-mne — du gr. *xéros*, sec; *thamnos*, arbuste, buisson). Bot. Genre de sous-arbrisseaux de la famille des composées, tribu des astérées, dont l'espèce type croît au Cap de Bonne-Espérance.

XÉROTIDÉ, ÉE adj. (ksé-ro-ti-dé — de *xérote*, et du gr. *eidós*, aspect). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre *xérote*, de la famille des liliacées.

— s. f. pl. Famille de plantes monocotylédones, ayant pour type le genre xérote, et réunie par plusieurs auteurs, comme simple tribu, sous le nom de xérotées, à la famille des liliacées : *Les xérotées semblent se rapprocher des palmiers par les loges monospermes de leur fruit.* (P. Duchartre.)

— **En cycl.** Les *xérotidiées* sont des plantes à racines fibreuses, à tige très-courte ou presque nulle, portant des feuilles graminées, linéaires ou filiformes, dilatées à la base. Les fleurs, groupées en panicules, en grappes ou en épis terminaux, sont dioïques; elles présentent un périanthe un peu coloré, à six divisions profondes; six étamines à anthères pelées; un ovaire à trois loges uniovulées, surmonté de trois styles soudés à la base. Le fruit est une capsule à trois loges, dont chacune contient une graine pelée, à test un peu lâche, et embryon entouré d'un albumen cartilagineux. Cette famille, qui a quelques affinités avec les palmiers, renferme les genres xérote et *sumum*, dont les espèces croissent en Australie et à Java et sont sans usages.

XÉROTINE s. f. (ksé-ro-ti-ne — du gr. *xérotés*, sécheresse). Produit chimique à l'aide duquel on transforme l'huile de lin en vernis, sans avoir recours à la chaleur.

XÉROTION s. m. (ksé-ro-ti-on — du gr. *xérotés*, sécheresse). Bot. Syn. de COTONNIÈRE, genre de composées.

XÉROTRIBIE s. f. (ksé-ro-tri-bi — du gr. *xéros*, sec; *tribé*, je frotte). Méd. Friction sèche.

XERT, anc. *Indibitis*, ville d'Espagne (Taragone), à 30 kilom. N. de Tortose, sur l'Ebre; 2,400 hab.

XERTIGNY, petite ville de France (Vosges), chef-lieu de canton, arr. et à 13 kilom. S. d'Épinal; pop. aggl., 1,997 hab. — pop. tot., 3,860 hab. Belles forges, affineries de fer, martinets. Ce bourg est d'origine romaine. Des objets antiques y ont été découverts.

XERXÈS 1^{er}, roi de Perse, fils et successeur (485 av. J.-C.) de Darius 1^{er}, mort en 472 av. J.-C. Dès son avènement au trône, il soumit l'Égypte révoltée, reprit ensuite l'entreprise de son père contre la Grèce, rassembla une armée immense que des évaluations très-certainement exagérées portent à 1 million d'hommes, non compris les valets d'armée, les femmes, etc., et partit de Sardes en 480, pendant que sa flotte suivait les côtes de la mer Égée. Il établit sur l'Hellespont un pont de bateaux qui fut brisé par la tempête et fit châtier la mer de trois cents coups de fouet, comme il eût fait d'un esclave révolté. Il s'avança ensuite à travers la Thrace et la Macédoine, fut arrêté quelque temps aux

Thermopyles par l'héroïque résistance de Léonidas et de ses 300 Spartiates, dévasta la Béotie et se répandit comme un torrent destructeur dans l'Attique. Athènes, abandonnée par ses habitants, suivant le conseil de Thémistocle, fut ruinée de fond en comble et livrée aux flammes. Mais la se bornèrent les conquêtes du grand roi. Ayant attaqué la flotte des Grecs confédérés dans le détroit de Salamine, il éprouva une telle défaite, qu'il s'enfuit en Asie et traversa l'Hellespont en fugitif, sur une misérable barque, laissant les débris de son armée sous le commandement de Mardonius, son cousin, qui fut vaincu l'année suivante à Platée (479), au moment même où la flotte persane subissait une nouvelle défaite près de Mycale. Ces revers, qui mirent fin aux invasions des Perses dans la Grèce, dégoutèrent à jamais Xerxès de ses projets ambitieux. Pour en oublier la honte, il se plongea dans les débauches et fut assassiné par Artaban, capitaine des gardes, qui aspirait au trône (475), et qui fut tué lui-même par Artaxerxès, le plus jeune des deux fils du roi.

L'acte de folle extravagance de Xerxès faisant fouetter la mer est rappelé à propos d'une colère que s'exerce ridiculement sur des objets insensibles, et qui voudrait que les éléments eux-mêmes fussent les esclaves de ses caprices et de sa volonté.

« Napoléon ne resta pas longtemps dans l'incertitude. Le courrier qui lui apporta la nouvelle de la retraite de Villeneuve à Cadix le trouva au bord de la mer, dévorant du regard les côtes d'Angleterre, qu'un soleil d'été lui montrait blanchissantes au-dessus de la brume du matin. Des imprécations de rage contre Villeneuve éclatèrent de ses lèvres à la lecture de ses dépêches; il les jeta avec impatience dans les flots, et, nouveau Xerxès, il aurait fait battre cet autre Hellespont, que la pusillanimité de ses amiraux, disait-il, lui ferait plus que la nature. »

LAMARTINE.

« Les hommes qui ont préparé une révolution par leurs idées sont presque toujours les premiers à la méconnaître dès qu'elle se réalise. Comme les choses n'arrivent jamais ainsi qu'ils l'ont imaginé, ils sont bientôt blessés de la marche des affaires comme d'une désobéissance à leur génie, et dès lors ils flagellent les événements comme Xerxès flagellait l'Océan. »

EDGAR QUINET.

Xerxès, tragédie de Crébillon en cinq actes et en vers; représentée en 1720. Xerxès, roi de Perse, a deux fils, Darius, le soutien de son empire, et Artaxerxe, qu'il préfère par jalousie pour la gloire de Darius. Poussé par ce sentiment peu naturel chez un père et surtout par son ministre Artaban, dont l'ambition espère s'emparer du trône, le roi fait monter à l'empire Artaxerxe, au mépris des droits de Darius. Ce n'est pas tout encore; s'appuyant sur une loi, le nouveau roi veut enlever, en outre, à son frère son amante Amestris, pour en faire son épouse. C'est au moment où Darius est menacé de ces humiliations pour prix de ses services qu'il arrive à la cour. Son père le repousse; Amestris, à qui on l'a peint infidèle, l'accable de dédains; et, pour comble de malheur, il apprend de la bouche même de son frère le double affront qu'il en reçoit. Ecrasé d'abord sous ces coups répétés, le héros s'oublie jusqu'à provoquer son frère, qui refuse. L'orage est prêt; il ne s'agit que de le faire éclater, pense Artaban, et il vient proposer à Darius une armée et un trésor pour revendiquer ses droits. Indigné, le héros refuse, mais il a la faiblesse d'accepter l'offre que lui fait Artaban de l'aider à enlever son amante et, pour convaincre Amestris, remet au traître son poignard comme gage. A l'heure convenue, Artaxerxe, prévenu par Artaban, surprend les fugitifs. Au milieu d'une scène violente entre les deux frères survient Artaban effaré, qui leur apprend l'assassinat de Xerxès, accuse Darius de parricide, et comme preuve agite le poignard que lui a remis Darius et adresse ces vers détestables à Artaxerxe :

Voyez, seigneur, voyez ce fer perfide
Que du sang de son père a teint le parricide,
Dont l'aspect fait frémir la nature et les dieux,
Roi des rois, c'est à toi que ma douleur l'adresse,
Armes-en désormais une main vengeresse;
Efface en le plongeant dans son perfide sein
Ce qui reste dessus du crime de sa main.

Tout semble conspirer contre le héros qui se résout à mourir dans l'impossibilité de prouver son innocence, dont seule Amestris n'a point douté et s'écrie :

C'est le supplice et non le trépas qui m'offense.

Il ne périra pas. Un complice d'Artaban, dont le traître a voulu se défaire, vient affirmer l'innocence de Darius et dénoncer Artaban comme le meurtrier de Xerxès. Artaxerxe ne pourra venger son père, Artaban s'est fait justice lui-même; mais il répare noblement ses injustes soupçons contre la vertu de Darius. Il lui cède Amestris et partage avec lui l'empire du monde.

Beaucoup de vivacité, de mouvement, de situations tragiques augmentent encore l'intérêt de ce sujet. On peut reprocher à l'auteur d'avoir concentré l'intérêt sur plusieurs personnages autres que celui qui a donné son nom à la pièce et qui n'y joue qu'un rôle secondaire. On peut aussi penser que, pour un héros, Darius se désespère trop facilement et accepte la défaite sans essayer de lutter. Xerxès renferme beaucoup d'imitations, de Cornéille surtout et, malheureusement, pas des passages où Cornéille est excellent. Quelques vers ampoulés, quelques passages d'un style dur déparent la diction; mais, en général, elle est énergique, précise, forte, nerveuse et parsemée de vers bien frappés. Nous en citerons quelques-uns :

La crainte fit les dieux; l'audace a fait les rois.
Les promesses des rois sont des décrets des dieux...
Darius me trahir!... Je ne puis le penser!
Le croire un seul instant ce serait l'offenser...
Mesurons ma vengeance au poids de ma douleur...
Je ne veux que savoir, je ne crains point d'entendre.
Il me haïrait moins, s'il ne vous aimait pas...
Dans la nécessité de me donner un maître,
J'en veux du moins prendre un qui soit digne de [l'être]...

Le crime n'est forfait que pour les malheureux...

vers qui fait songer à celui de Thomas Corneille :

Le crime fait la honte, et non pas l'échafaud.

Xerxès, opéra en cinq actes; représenté dans la grande galerie du Louvre en 1660. Le cardinal Mazarin avait fait venir à Paris le compositeur italien Cavalli pour monter cet ouvrage, dont il avait écrit la musique à Venise six ans auparavant. Le poème italien de *Serse* était l'œuvre de Niccolò Minato. Il avait obtenu un grand succès sur les principales scènes de l'Italie. On s'y intéressa peu à la cour. Ce ne fut que dans la seconde moitié du XVIII^e siècle que les ouvrages italiens furent connus et appréciés en France. L'opéra de *Xerxès* ne fut joué qu'à la cour. La première représentation d'opéra à laquelle le public fut admis eut lieu le 19 mars 1671. Ce fut l'opéra de *Pomone*, paroles de l'abbé Perrin, musique de Cambert.

XERXÈS II, roi de Perse, petit-fils du précédent, mort en 425. Il succéda à son père Artaxerxès Longue-main et fut assassiné après un an de règne, par son frère Sogdén, qui s'empara du trône.

XESTÈS s. m. (ksé-stess — gr. *xestés*, de *ex*, six). Métrol. anc. Mesure de capacité grecque, correspondant au setier romain (*sextarius*), et valant $\frac{1}{6}$ du chous ou 2 cotyles,

les, en litres, 0,5628. Nom donné par les Grecs à une mesure de capacité égyptienne, qui valait 0,11,486, et qui s'appelle aussi *LOG*.

— **En cycl.** Le *xestés* était employé pour les liquides et pour les solides. Comme mesure pour les liquides, il contenait douze *calythes* ou deux *cotyles*, et était le sixième du *chous*, le soixante-douzième de l'*amphore attique*, le quarante-huitième de l'*amphore quadrantal* des Romains. Comme mesure pour les solides, il était la moitié de la *chanix* et le quatre-vingt-seizième du *medimne*.

Le *xestés* n'eût peut-être pas la même capacité dans tous les Etats de la Grèce; mais il est certain que, dans l'Attique, il fut l'équivalent du *sextarius* romain. On croit même que le mot *xestés* est simplement la forme grecque du mot *sextarius*. Il est effectivement certain que le système romain des mesures de capacité offre avec le système attique, tel que nous le connaissons, les plus frappantes analogies. Ainsi, le conge était le sixième du *sextarius*, de même que le chous était le sixième du *xestés*; le *medimne* attique était le double de l'*amphore* romaine; le *modius* romain, qui était le tiers de l'*amphore*, égalait le sixième du *medimne*. On peut dire, en général, que les deux systèmes, en quelques cas tout à fait identiques, se liaient pour le reste par les nombres 2 ou 3, ou leurs multiples. Il est impossible de savoir avec certitude comment s'établit une telle analogie; mais il est également impossible de la supposer accidentelle. D'un autre côté, le système attique ne fut pas modelé sur le système romain, puisqu'il existait avant que Rome eût fait la conquête de la Grèce. On doit donc supposer que le système romain fut, d'une certaine manière, adapté à celui des Grecs. Comme il paraît avoir existé dès le temps de Servius Tullius, on est amené à rechercher s'il put recevoir avant cette époque les éléments grecs qu'on y remarque. Or, les Athéniens ne paraissent pas avoir eu alors avec l'Italie des relations de quelque importance; mais d'autres Etats de la Grèce possédaient des colonies dans l'Italie méridionale, que pour cette raison l'on appelait la Grande-Grece. Les Phocéens trafiquaient, à une époque très-ancienne, avec les Tyrrhéniens; Égine avait une colonie dans l'Ombrie; Corinthe faisait le commerce avec les peuples de l'Italie centrale. C'est donc très-probablement aux Corinthiens, aux Égadiens ou aux Phocéens qu'est due l'introduction chez les Romains d'une partie du système des mesures en usage dans la Grèce.

XESTIE s. f. (ksé-sti — du gr. *xestos*, brillant). Entom. Genre d'insectes coléoptères.

res tétramères, de la famille des longicornes, tribu des cérambycins, comprenant cinq ou six espèces, qui vivent au Brésil. ■ Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, de la tribu des phalénides.

XESTOBIE s. m. (ksè-sto-bl). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la tribu des plinifères, formé aux dépens des anobies ou virilletes, et dont l'espèce type est répandue dans toute l'Europe.

XESTOMYSE ou **XESTOMYZE** s. f. (ksè-sto-mi-ze — du gr. *xestos*, brillant; *myia*, mouche). Entom. Genre d'insectes diptères, de la famille des tanytomes, tribu des bombyliers, comprenant trois ou quatre espèces, qui habitent l'Afrique et le midi de l'Europe.

XI s. m. (ksi). Philol. Lettre double de l'alphabet grec (ξ, Ξ), équivalant à *gs* ou *ks*, et correspondant à notre *x*. ■ V. x.

XICOCO ou **XIKOF**, Ile du Japon. V. SIKOR.

XIÈLE s. f. (ksi-è-le). Entom..Genre d'insectes hyménoptères.

XIKOUANI ou **XIQUANI**, divinité japonaise qui veille sur les âmes des petits enfants et des jeunes gens. Elle est vêtue d'une robe étincelante d'étoiles et a quatre bras, avec lesquels elle tient un enfant, un sabre, un serpent et un anneau rempli de nœuds. Près d'elle on place un perroquet.

XILOCA, rivière d'Espagne. Elle prend sa source dans la province et au N. de Teruel, coule au N.-O., et se jette dans le Xalon, à Calatayud, après un cours sinueux de 150 kilom.

XIMENA-DE-LA-FRONTERA, ville d'Espagne, province de Cadix, à 42 kilom. E. de Medina-Sidonia, près de la limite de la province de Malaga; 6,400 hab. Industrie agricole.

XIMENEO (Vincent), biographe espagnol, né à Valence, vivant dans la première moitié du XVIII^e siècle. Il entra dans les ordres, se fit recevoir docteur en théologie et obtint un bénéfice dans sa ville natale. Passionné pour les recherches historiques, il passa quatorze ans à compiler des archives, recueillit de nombreux matériaux et publia une histoire du royaume de Valence, sous le titre de : *Escritores del reyno de Valencia chronologicamente ordenados, desde el año 1238 hasta el de 1747* (Valence, 1747-1749, 2 vol. in-fol.). Ce remarquable ouvrage atteste beaucoup d'érudition et une critique judicieuse.

XIMENÈS (don Roderic), cardinal espagnol, mort en 1247. Il fit ses études dans la Castille, puis à Paris, entra dans les ordres à son retour en Espagne et devint par son mérite archevêque de Tolède et cardinal. Tout en s'occupant de l'administration de son diocèse, il se mêla activement à la politique, fut à plusieurs reprises le conseiller écouté du roi de Castille et contribua à l'expulsion des Maures en combattant lui-même en maintes circonstances, notamment à la bataille de Tainaraca. Ayant eu à se plaindre de l'archevêque de Tarragone, il se rendit à Lyon auprès du pape Innocent IX, pour lui demander son intervention, et mourut sur le Rhône en revenant en Espagne. On lui doit une *Histoire d'Espagne* en neuf livres, une *Histoire des Ostrogoths*, une *Histoire des Huns et des Vandales*, une *Histoire des Arabes*, de 770 à 1150, et une *Histoire de Rome*. André Schott a publié tous ces ouvrages dans le tome II de l'*Hispania illustrata*.

XIMENÈS (Pierre), théologien, né à Middelbourg, de parents portugais, en 1514, mort en 1595. Lorsqu'il eut fait ses études à Salamanque, il voyagea en Italie, en France, puis se rendit à Louvain, à Liège, et, pour fuir les troubles des Pays-Bas, alla chercher un asile paisible à Cologne. C'est dans cette ville qu'il composa et publia un traité fort estimé de son temps, sous le titre de *Demonstratio catholice veritatis*.

XIMENÈS (Jacques), poète espagnol, né à Arcos-de-la-Frontera, vivant au XVIII^e siècle. On ne sait rien de sa vie, si ce n'est qu'il fit la guerre dans les Pays-Bas, sous les ordres du duc d'Albe. Ximénès a laissé un poème intitulé : *L'Invincible cavalier le cid Ruy Dias de Bivar* (1579, in-4°), et un recueil de *Sonnets* qui a été publié en 1669.

XIMENÈS (Jérôme), médecin espagnol, né à Epila, dans l'Aragon, vivant au XVIII^e siècle. Il pratiqua avec beaucoup de succès son art à Saragosse et composa les deux ouvrages suivants : *Institutiones medicorum libri IV* (Tolède, 1583, in-fol.) et *Quæstiones medicæ* (Epila, in-fol.).

XIMENÈS (François), peintre espagnol, né à Saragosse en 1598, mort dans la même ville en 1666. Pour compléter son éducation artistique, il se rendit à Rome, où il étudia les chefs-d'œuvre des maîtres, et se forma une manière à lui qui n'est pas sans quelque analogie avec celle de notre peintre Lebrun. De retour en Espagne, il exécuta dans sa ville natale, pour les monuments publics, un grand nombre de tableaux de vaste dimension, remarquables par la noblesse et la magnificence de la composition, par l'animation qui y règne et par la chaleur du coloris. Ses petits tableaux sont également fort estimés.

XIMENÈS (Léonard), jésuite, astronome et hydraulicien italien, associé des Académies de Paris et de Saint-Petersbourg, né à Trapani (Sicile) en 1716, mort en 1786. Il entra

chez les jésuites, enseigna les belles-lettres en Sicile, à Florence, à Sienne, la théologie à Rome, puis fut chargé d'enseigner les mathématiques aux fils du marquis Riccardi, à Florence. A partir de ce moment, Ximénès s'adonna avec passion à l'étude des sciences, se fit avantagusement connaître par quelques opuscules et reçut, outre la chaire de géographie à l'Académie de Florence, le titre de mathématicien de l'empereur. Les ravages causés par les débordements du Pô et de ses affluents ayant vivement attiré l'attention sur les moyens les plus propres à les prévenir, Ximénès étudia à fond cette question et proposa d'exécuter des travaux dont l'efficacité parut si évidente, que, depuis lors, son opinion fut autorisée en cette matière. C'est ainsi qu'il fut consulté : par le pape, sur les moyens de régulariser le cours des fleuves du Bolognais et de dessécher les marais Pontins; par les Vénitiens, au sujet des dégâts causés par la Brenta; par les Génois, sur des aqueducs à construire, des routes à percer, etc. Il donna en outre en Toscane les projets de nombreux et importants travaux, qui furent entrepris sous sa direction, et reçut du grand-duc Léopold le titre d'inspecteur. Ximénès fonda à Florence l'observatoire de San-Giovannino, traça la route de Pistoie et présida à la construction du pont de Sestajone. Par son testament, il fonda des chaires d'astronomie et d'hydraulique. Il a laissé de nombreux ouvrages assez estimés, parmi lesquels nous citerons : *Primi elementi della geometria piana* (Venise, 1751, in-8°); *Osservazione del passaggio di Venere sotto il disco solare* (Venise, 1761); *Nuove sperienze idrauliche* (Sienne, 1780), ouvrage fort estimé; *Teoria e pratica delle resistenze de' solidi* (Pise, 1782); *Del vecchio e nuovo gnomone fiorentino, etc.*, libri IV (1752). Ximénès donne, dans ce dernier ouvrage, une des premières preuves positives qu'on ait eues de la diminution séculaire de l'obliquité de l'écliptique, en comparant ses observations de 1750 au grand gnomon de l'église métropolitaine de Saint-Jean avec celles dont les architectes avaient imprimé la trace sur le marbre en 1510. Citons enfin : *Raccolta di perizie ed opuscoli idraulici* (Florence, 1781-1788, 2 vol. in-4°, avec fig.). Ce savant était un vulgarisateur habile, un professeur éloquent, à l'enseignement clair et méthodique, un infatigable travailleur, un homme d'un noble désintéressement. Il comptait au nombre de ses amis les savants les plus distingués de son temps.

XIMENÈS (Augustin-Louis, marquis DE), littérateur et bel esprit, né à Paris en 1726, mort en 1817. Il descendait d'une famille espagnole, mais non du cardinal Ximénès, quoiqu'il le prétendit lui-même. Entré dans les mousquetaires gris, puis dans les gardes de Flandre, il devint aide de camp du maréchal de Saxe, se fit remarquer à côté de lui à la bataille de Fontenoy, et se retira ensuite du service avec le grade de mestre de camp. *Epicharis* ou la *Mort de Néron*, tragédie qu'il donna au Théâtre-Français le 2 janvier 1752, ne put supporter qu'une seule représentation. La pièce fut sifflée à outrance; un homme pourtant, le comte de Luc, applaudissait de toutes ses forces, et comme le parterre lui en témoignait sa surprise, il s'écria : « Moi, messieurs, je suis très-content; je n'en attends pas autant du marquis. » L'auteur fit représenter à Lyon, et à ses frais, une autre tragédie, *Don Carlos*, qui contribua moins à lui faire une réputation dramatique qu'à déranger sa fortune. *Amalasonte*, jouée en 1754 devant la cour, n'eut pas un meilleur accueil. Ce nouvel échec lui valut l'épigramme suivante, imitée de Boileau :

Après *Epicharis*
Les ris;
Après *Amalasonte*,
La honte.

Ximénès avait les mœurs relâchées de son temps. C'était un homme à bonnes fortunes; pourtant on le citait pour sa laideur, et sa malpropreté était telle, que le comte de Thiers, le voyant un jour embarrassé sur la manière dont il ferait mourir un de ses héros tragiques, lui dit, en se bouchant le nez : « Je le sais bien, moi; vous l'empoisonnez. » Il était parvenu à gagner la bienveillance de Voltaire, qui le recevait familièrement à Ferney. On dit même qu'il était très-avant dans les bonnes grâces de Mme Denis; ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle refusa de l'épouser. Voltaire le chassa des Délices, à propos du manuscrit de l'*Histoire de la guerre de 1741*, qu'il lui avait soustrait; mais, six ans plus tard, il consentit à le recevoir en grâce, à la condition qu'il signerait pour lui les *Lettres sur la nouvelle Héloïse* (1701), pamphlet virulent dirigé contre Rousseau, et qui a passé longtemps pour être de Ximénès. A l'époque de la Révolution, il s'en déclara le partisan, prit même, pendant la Terreur, le titre de doyen des poètes sans-culottes, qu'il changea plus tard en celui de doyen des poètes tragiques (v. PORTELANC). Poète de circonstance, ancêtre de nos reporters et de nos faiseurs de cantates, il publia successivement des vers pour la République, pour l'empereur, qui lui fit une pension, pour Louis XVIII, qui lui donna la croix de Saint-Louis. Il s'était marié, en 1768, à une demoiselle Jourdan, de Marseille, qui lui sur-

vécut huit ans. On a de lui : *Epicharis* (1753); *Amalasonte* (1754); *Don Carlos* (1761); *Programme de Sétim* (Paris, 1748); *Lettre sur la tragédie d'Orsée* (Paris, 1750); *Les lettres ont autant contribué à la gloire de Louis XIV qu'il avait contribué à leur progrès* (Paris, 1750); *Lettres à Rousseau sur l'effet moral du théâtre* (Paris, 1753); *Lettres portugaises en vers libres*, par Mlle d'Ol (Paris, 1759); *César au sénat romain*, poème (Paris, 1759); *Essais de quelques genres divers de poésie* (Paris, 1761); *Examen impartial des meilleures tragédies de Racine* (Paris, 1768); *Poème sur l'amour des lettres* (Paris, 1771); *Aux mânes de Voltaire* (Paris, 1779); *Influence de Boileau sur l'esprit de son siècle* (Paris, 1787); *Mon testament en vers et en prose* (1787); *Codicille d'un vieillard ou Poésies nouvelles* (Paris, 1792); *Nunc dimittis d'un vieillard* (Paris, 1810); et des articles au *Journal encyclopédique*, à la *Décadence*, au *Moniteur* et au *Journal de Paris*. On trouve dans les nombreux recueils de Ximénès des vers assez bien tournés, des traits heureux, mais peu d'imagination. Il a donné deux éditions d'une partie de ses écrits sous le titre d'*Œuvres* (Paris, 1772, in-8°) et de *Choix de poésies anciennes et inédites* (Paris, 1806, in-8°). Pendant sa longue carrière, il se porta continuellement, mais en vain, candidat à l'Académie française.

XIMENÈS DE CARMONA, médecin. V. CARMONA.

XIMENÈS DE CISNEROS (François), archevêque de Tolède, cardinal, ministre d'Etat, grand inquisiteur, etc., né à Torrelaguna (Castille) en 1438, d'une famille obscure, mort à Tolède en 1517. Il fit de brillantes études à Salamanque, entra dans les ordres, fit un voyage à Rome et acquit quelque réputation en plaidant les causes des Espagnols devant les tribunaux ecclésiastiques. De retour en Espagne, il obtint un bénéfice qu'après avoir subi de longues persécutions de la part de l'archevêque de Tolède, devint archiprêtre d'Uceda, puis grand vicaire de Sigüenza, sous le cardinal Gonzales de Mendoza. A l'âge de près de cinquante ans, soit que sa haute ambition ne fût point satisfaite des honneurs qu'il avait obtenus, soit par humilité chrétienne, il résigna ses bénéfices, fit profession chez les cordeliers de Tolède, acquit une grande célébrité comme prédicateur et finit par se retirer au couvent de Castagnar situé au milieu des forêts. Mais il était dans sa destinée de ne pouvoir fuir la célébrité et les distinctions éclatantes. La reine Isabelle de Castille le nomma son confesseur (1492) et lui fit obtenir trois ans plus tard l'archevêché de Tolède, ce qui le faisait de droit primat d'Espagne et chancelier de Castille. Il ne renonça point cependant aux austérités de la vie monastique et il fallut les ordres réitérés du pape pour qu'il se soumit au faste qui lui était imposé par ses hautes dignités. Partagé entre les affaires publiques, les soins de son église et ceux de son ordre, son vaste génie eut à lutter contre les intérêts particuliers, les prétentions des grands et la sourde opposition des monastères, qui se refusaient à toute réforme. Il sut triompher de toutes les résistances, obtint les bénédictions du peuple par la destruction d'abus monstrueux dans la perception des impôts, reforma la justice ecclésiastique, accrut la cathédrale de Tolède, fit exécuter la bible polyglotte dite d'Alcala, qui devint le type et le modèle de celles qu'on a publiées depuis, travailla à la conversion des Maures du royaume de Grenade (nouvellement conquis), mais avec une violence dont l'excuse se trouve dans les mœurs du temps. La mort d'Isabelle ne fit qu'augmenter son crédit; Ferdinand le Catholique obtint, pour lui le chapeau de cardinal, lui confia l'administration de son Etat pendant son absence, et le nomma grand inquisiteur, fonction qu'il remplit avec une inflexible sévérité. Suivant les relevés de Llorente, plus de 50,000 condamnations furent prononcées pendant les onze années qu'il fut à la tête du terrible tribunal, et 2,500 victimes périrent dans les flammes. Toutefois, on a récemment cherché à affaiblir l'autorité de ce témoignage. Ximénès commença l'affranchissement du trône en opposant les villes aux seigneurs et en donnant aux communes le pouvoir de lever et d'entretenir des troupes; lui-même leva une armée à ses frais pour une expédition en Afrique, et fit la conquête d'Oran, de Bougie et de Tripoli (1510). Ferdinand le nomma par son testament (1516) régent du royaume de Castille, pendant l'absence de son petit-fils Charles d'Autriche, alors âgé de seize ans. Les grands refusant de reconnaître ce prince du vivant de sa mère, la reine Jeanne, tombée dans une abjecte folie, le cardinal régent sut les y contraindre et abaisser l'orgueil de cette puissante féodalité. Il prépara ainsi le règne de Charles-Quint, comme Richelieu (qu'on lui a souvent comparé) celui de Louis XIV. Cependant, dès son arrivée en Espagne, Charles, cédant aux suggestions de la faction des nobles, et jaloux peut-être de l'immense autorité du régent, lui envoya l'ordre de se retirer dans son diocèse. Ximénès, déjà attaqué d'un mal dont la source était attribuée au poison, ne put survivre à tant d'ingratitude et mourut quelques heures

après (1517). Il était âgé de quatre-vingt-un ans. Son histoire a été écrite en Espagne par Gomez de Castro (*De rebus gestis a D. Franc. Ximeno*, 1559), et en France par Fléchier. Ximénès avait un visage austère et noble. « Il s'expliquait nettement et en peu de mots, dit Fléchier, ne sortant jamais du sujet dont on lui parlait, et soit qu'il fût joyeux de quelque grande prospérité, soit qu'il fût obligé de menacer et d'être en colère, il était toujours également précis et ménagé dans ses paroles. » L'austérité de ses mœurs était irréprochable et il portait un cilice sous ses habits. De bonne heure, il s'était habitué à se maîtriser et la passion avait sur lui peu de prise. Au moment de sa mort, « il se rendit le témoignage, dit de Mausson, de n'avoir par passion vexé ni favorisé personne, de n'avoir rien détourné des trésors de l'Eglise pour des objets étrangers au bien public ou pour l'élevation de sa famille, à laquelle il ne procura que des établissements très-modérés. » On lui a reproché, non sans raison, trop de hauteur et de sévérité. Quelques seigneurs lui ayant demandé un jour la raison d'ordres qu'il venait de donner, Ximénès les conduisit sur un balcon, leur montra des détachements de soldats et, après avoir ordonné une décharge d'artillerie, « Voilà, dit-il, la dernière raison des rois » (*Hæc est ultima ratio regum*); puis, agitant de la main son cordon de l'ordre de saint François, il ajouta : « Cela me suffit pour mettre à la raison des sujets rebelles. »

Terminons cet article par le jugement suivant de M. Philartète Charles sur ce célèbre homme d'Etat :

« ... Il y a un Ximénès qui attend son Tacite et ne le trouvera probablement pas; un triple Ximénès : l'homme de l'avenir et le grand homme; l'homme du présent et de la politique; l'homme du passé et de la barbarie. Le grand homme a aimé l'intelligence et civilisé son pays. L'homme politique a fondé l'unité monarchique sur des assises sanglantes et sur les fragments de l'aristocratie mutilée. Mais le barbare survivait en Ximénès; ces assises monarchiques, il les cimentait avec du sang humain; le feu des bûchers les rendait plus solides; l'avenir était sacrifié, l'indépendance arrachée aux générations futures; la religion servait d'instrument et le clergé de bourreau. L'unité se payait cher, au prix de la dignité et de l'avenir. Voilà les sacrifices qu'il a faits à son temps... La gloire de Ximénès est dans sa lutte partielle, mais effective, contre l'atmosphère qui l'environnait; c'est cette lutte qui protège, honore, immortalise sa mémoire. Il a porté la hache dans les vieux abus des couvents, opposé une digue aux oppressions des Espagnols vainqueurs dans l'Amérique du Sud, créé des greniers d'abondance, favorisé les lettres, propagé la science de l'agriculture, ouvert des asiles publics aux femmes et aux filles pauvres, protégé la presse naissante, contribué à la réforme du calendrier Julien, enfin employé l'imprimerie à la propagation de la Bible, dont notre Sorbonne, à la même époque, redoutait et prohibait la lecture. »

XIMENÉSIE s. f. (ksi-mé-né — de Ximénès, botan. espagnol). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des sénecionées, comprenant deux espèces, qui croissent au Mexique.

— *Encycl.* Les *ximénésies* sont des plantes herbacées, à feuilles junées, disposées en capitules radiés. La *ximénésie* encélioïde atteint la hauteur de 1 mètre; elle est annuelle, rameuse, buissonnante et convertie, dans toutes ses parties herbacées, d'un duvet blanchâtre. Cette plante, originaire du Mexique, est abondamment répandue dans nos jardins, où elle fleurit depuis juillet jusqu'en octobre. Elle est très-rustique et se propage très-facilement de graines, qu'on sème en place ou en pépinière, en avril et mai. Bien que peu élégante, elle est assez recherchée, à cause de la richesse de sa floraison; elle produit un bel effet dans les plates-bandes, les corbeilles et les massifs des grands jardins et, comme elle n'exige presque pas de soins, elle convient surtout aux amateurs qui n'ont que peu de temps à consacrer à sa culture; elle aime les sols légers et ne craint pas la sécheresse.

XIMÉNIE s. f. (ksi-mé-ni — de Ximénès, botan. espagnol). Bot. Genre d'arbres et d'arbrisseaux, de la famille des oléacées, comprenant une dizaine d'espèces, qui croissent dans les régions tropicales.

— *Encycl.* Les *ximénies* sont de petits arbres ou des arbrisseaux inermes ou épineux, à feuilles alternes; les fleurs, solitaires ou groupées en petit nombre sur des pédoncules axillaires, présentent un calice à quatre divisions très-petites, persistant; une corolle à quatre pétales connivents à la base, enroulés au sommet, velus à l'intérieur; huit étamines à filets courts, à anthères longues, dressées; un ovaire à une seule loge uniovulée, surmonté d'un style renfermant un noyau monosperme. Les espèces peu nombreuses de ce genre habitent les régions chaudes de l'Amérique; on remarque surtout la *ximénie* inermis, qui croît aux Antilles, et la *ximénie* américaine, qui croît à la Guyane et au Brésil. Ces végétaux se

cultivent quelquefois dans nos serres chaudes, où ils mûrissent mal; on les propage de graines, qu'on fait venir de leur pays natal.

XIMENO (Vicente), biographe espagnol, né à Valence vers la fin du XVII^e siècle, mort en 1703. Il entra dans les ordres, devint docteur en théologie et obtint un bénéfice à la cathédrale de Valence. On lui doit, sous le titre de *Escritores del regno de Valencia* (Valence, 1747-1749, 2 vol. in-fol.), un ouvrage, fruit de longues années de travail, dans lequel on trouve la notice chronologique des écrivains du royaume de Valence, depuis la conquête de cet État sur les Arabes par Jacques d'Aragon. C'est un livre instructif et intéressant.

XIMO ou **KIOU-SIOU**, île du Japon, la plus méridionale de l'archipel, séparée à l'E. de l'île de Sikof par le canal de Boungo; au N.-E., de l'île de Nippon par le détroit de Senovnosoki; au N., de la presqu'île de Corée par le détroit de Corée; baignée au N.-E. par la Souvonnade ou mer intérieure du Japon; comprise entre 31° et 34° de latit. N. et 127°-129° de longit. E. Elle mesure 350 kilom. du N. au S., sur 220 kilom. de l'E. à l'O.; 1,000,000 d'hab. Capitale, Nangasaki. De nombreuses îles et plusieurs îlots et rochers entourent Kiou-Siou, dont les côtes, excessivement échancrées, présentent un grand nombre de baies, golfes et caps. La capitale de l'île est bâtie sur une des étroites presqu'îles que la mer de Corée découpe sur la côte occidentale. Cette île forme, dans l'empire japonais, la région dite *Sat-kai-do* (contrée de la mer occidentale), et son territoire, sillonné par une chaîne de montagnes volcaniques, est divisé en neuf provinces, ce qui lui a valu le nom de *Kiou-Siou* (les neuf royaumes). Le sol, assez fertile dans les vallées, renferme de riches mines d'or, d'argent, de cuivre et de houille; on y élève beaucoup de vers à soie, dont les produits sont en grande partie exportés en Europe.

XINGU, rivière du Brésil. Elle prend sa source dans la partie méridionale de la vaste province de Mato-Grosso, au pays des Bororos, coule du S. au N., à travers d'immenses territoires habités par des peuplades sauvages, entre dans la province de Para, baigne la ville de Pombal, et se jette dans l'Amazonie, près de l'estuaire de ce fleuve, après un cours sinueux de 3,000 kilom. environ. Ses principaux affluents sont : le Pacaja, le Rio-Fresco, le Guarini, l'Itabagua et l'Arinos.

XIPH, **XIPHI** ou **XIPHO**, préfixe qui existe dans un certain nombre de termes d'histoire naturelle, et qui indique un organe en forme de glaive. Il vient du grec *xiphos*, épée.

XIPHANTHE s. m. (ksi-fan-te — du préf. *xiph*, et du gr. *anthos*, fleur). Bot. Section des érythrinées, genre de légumineuses.

XIPHASIE s. f. (ksi-fa-zi — du gr. *xiphos*, épée). Ichthyol. Genre de poissons anguilliformes, du groupe des donzelles.

XIPHADIN, **INE** (ksi-fi-a-dain, i-ne). Ichthyol. Syn. de **XIPHODIE**.

XIPHAS s. m. (ksi-fi-ass — du gr. *xiphos*, épée). Ichthyol. Nom scientifique du genre espadon. || Nom donné aux makairas, aux tétraptères et aux voiliers, autres genres de poissons.

— Astron. Constellation de l'hémisphère austral, qui n'est pas visible pour la latitude de Paris. || On l'appelle aussi la **DORADE**.

XIPHICÈRE s. m. (ksi-fi-sère — du préf. *xiph*, et du gr. *keras*, corne). Entom. Syn. de **PANPHAGE**, genre d'insectes.

XIPHICHTHYS s. m. (ksi-fi-khis — du préf. *xiph*, et du gr. *ichthys*, poisson). Ichthyol. Genre de poissons, du groupe des ténioïdes.

XIPHIDICÈRE s. m. (ksi-fi-di-sère — du gr. *xiphidion*, petite épée; *keras*, corne). Entom. Genre d'insectes diptères, de la famille des tanytomes, tribu des empides, dont l'espèce type se trouve aux environs de Paris.

XIPHIDIE s. f. (ksi-fi-di — du gr. *xiphidion*, petite épée). Bot. Genre de plantes, de la famille des hémoracées, dont l'espèce type croît dans l'Amérique tropicale.

XIPHIDIÉ, **ÉE** adj. (ksi-fi-di-é). Ichthyol. Syn. de **XIPHODIE**.

XIPHIDIEN, **IENNE** adj. (ksi-fi-di-ain, i-é-ne). Ichthyol. Syn. de **XIPHODIE**.

XIPHIDION s. m. (ksi-fi-di-on — mot gr. qui signifie *petite épée*). Entom. Genre d'insectes orthoptères sauteurs, de la famille des locustiens, dont l'espèce type vit aux environs de Paris.

— Bot. Nom donné par les auteurs anciens aux sparganiers.

XIPHODIE s. f. V. **XIPHYDRIE**.

XIPHIFOLIÉ, **ÉE** adj. (ksi-fi-foli-é — du préf. *xiph*, et du lat. *folium*, feuille). Bot. V. **XIPHOPHYLLE**, qui est plus régulier.

XIPHILIN (Jean), patriarche de Constantinople, né à Trébizonde d'une famille sénatoriale, mort en 1078. Il embrassa la vie monastique et se retira dans une des solitudes du mont Olympe. Son mérite lui valut d'être nommé sénateur et d'être appelé, après la mort de Lichude (1066), à occuper le siège patriarcal de Constantinople. L'impératrice Eudoxie ayant promis d'épouser le frère de Xiphilin si on le relevait du serment qu'elle

avait fait de ne point se remarier, le patriarche l'autorisa à transgresser son serment; mais à peine l'impératrice eut-elle eu cette autorisation, qu'elle épousa Romain Diogène et le plaça sur le trône (1067). Xiphilin gouverna avec sagesse l'Eglise d'Orient. On a de lui des *Constitutions* ecclésiastiques, imprimées dans le *Jus græco-romanum* de Leunclavius; des *Sermons*, publiés avec ceux de saint Basile (Moscou, 1775), et un recueil d'*Homélies*, conservées en manuscrit à la bibliothèque du Vatican.

XIPHILIN (Jean), dit **le Jeune**, historien grec, neveu du précédent. Il vivait sous Michel Ducas, vers la fin du XI^e siècle, et passa la plus grande partie de sa vie dans un couvent, à Constantinople. C'est à lui qu'on doit l'*Abregé de Dion Cassius*, que la perte d'une grande partie de l'ouvrage rend extrêmement précieux. Il commence au trente-cinquième livre de Dion et contient la suite de l'histoire romaine depuis les guerres entre César et Pompée jusqu'à la mort d'Alexandre Sévère. Xiphilin n'a guère fait que copier l'original, en en retranchant les digressions. Son travail a été imprimé pour la première fois à Paris par Robert Estienne (1551, in-4°). Le président Cousin en a donné une traduction française en 1678.

XIPHIOÏDE adj. (ksi-fi-o-i-de — du lat. *xiphias*, espadon, et du gr. *eidōs*, aspect). Ichthyol. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre espadon.

— s. m. pl. Famille de poissons, voisine des scombréides, et ayant pour type le genre espadon.

— Bot. Qui a la forme d'un glaive : *Iris xiphioïde*.

XIPHION s. m. (ksi-fi-on — du gr. *xiphos*, épée). Bot. Syn. et section des *IRIS*, genre type des iridées. || On dit aussi **XIPHUM**.

XIPHIRHYNQUE adj. (ksi-fi-rain-ke — du gr. *xiphos*, épée; *rhynchos*, bec). Zool. Qui a le bec ou le museau en forme d'épée.

— s. m. pl. Groupe de poissons, qui a pour type le genre xiphias.

XIPHISTERNAL, **ALE** adj. (ksi-fi-stér-nal, a-le — du préf. *xiph*, et de *sternal*). Anat. Se dit de l'une des pièces du sternum.

— s. m. Nom de l'une des pièces du sternum.

XIPHIORE s. m. (ksi-fi-u-re — du préf. *xiph*, et du gr. *oura*, queue). Entom. Syn. de **XIPHYDRIE**, genre d'insectes.

XIPHOCARPE s. m. (ksi-fi-car-pe — du préf. *xiph*, et du gr. *karpōs*, fruit). Bot. Genre de plantes, de la famille des légumineuses, tribu des lotées, dont l'espèce type croît à la Martinique.

XIPHOCÈRE s. m. (ksi-fi-sè-re — du préf. *xiph*, et du gr. *keras*, corne). Entom. Genre d'insectes orthoptères sauteurs, de la famille des acridiens, appelé aussi **XIPHICÈRE**. || Genre d'insectes diptères, de la famille des tanytomes, tribu des asilques, dont l'espèce type habite Sumatra.

XIPHOCÈTE s. m. (ksi-fi-kè-te — du préf. *xiph*, et du gr. *chaitē*, chevelure). Bot. Genre de sous-arbrisseaux, de la famille des composées, tribu des vernoniées, dont l'espèce type croît au Brésil.

XIPHOCOLAPTE s. m. (ksi-fi-ko-la-p-te — du préf. *xiph*, et du gr. *kolapto*, je creuse en frappant). Ornith. Section du genre picule, comprenant les espèces qui ont le bec recourbé.

XIPHODONTE s. m. (ksi-fi-don-te — du préf. *xiph*, et du gr. *odon*, dent). Mamm. Section du genre anoplotherion.

— Encycl. Les *xiphodontes* sont des anoplotheriums à formes légères et sveltes, qui devaient être agiles comme les gazelles ou le chevreuil. Leur queue était grêle et courte et leurs pieds didactyles. Leurs dents formaient une série continue, les antérieures en forme de palmettes, à bords tranchants et lobés, les arrières-molaires à deux croissants, rappelant beaucoup celles des ruminants, la dernière inférieure à trois lobes. On en connaît trois espèces du terrain parisien.

XIPHODYME adj. (ksi-fi-di-me — de *xiphodite*, et du gr. *didymos*, jumeau). Tératol. Se dit d'un monstre dont le corps est double supérieurement jusque vers l'appendice xiphodite, et qui a deux membres inférieurs.

XIPHODIE adj. (ksi-fi-di — du préf. *xiph*, et du gr. *eidōs*, aspect). Anat. Se dit d'un appendice cartilagineux qui termine inférieurement le sternum : *Cartilage xiphodite*. Appendice **XIPHODIE**.

— s. m. Cartilage xiphodite : *Le XIPHODIE*.

— Ichthyol. Syn. de **XIPHODIE**.

XIPHODIEN, **IENNE** adj. (ksi-fi-di-ain, i-é-ne — rad. *xiphodite*). Anat. Qui a rapport au cartilage xiphodite. || *Ligament xiphodien*, Ligament qui s'étend de la septième côte au cartilage xiphodite.

XIPHONIE, en latin *Xiphonia*, ville de la Sicile ancienne, sur la côte orientale, au N. de Syracuse et au S.-E. de Leontium. C'est actuellement la petite localité d'Agosta.

XIPHONOTE adj. (ksi-fi-no-te — du préf. *xiph*, et du gr. *notos*, dos). Zool. Qui a le dos tranchant comme un sabre.

XIPHOPAGE adj. (ksi-fi-pa-je — de *xi-*

phoide, et du gr. *pagēis*, réuni). Tératol. Se dit d'un monstre formé de deux individus unis depuis l'appendice xiphodite jusqu'à l'ombilic.

XIPHOPHORE s. m. (ksi-fi-fo-re — du gr. *xiphos*, épée; *phoros*, qui porte). Bot. Genre d'algues, de la tribu des fucées, formé aux dépens des fucus ou varechs, et dont l'espèce type se trouve dans les mers de la Polynésie et de l'Australie.

XIPHOPHYLLE adj. (ksi-fi-fi-le — du préf. *xiph*, et du gr. *phylon*, feuille). Bot. Qui a des feuilles en forme d'épée.

XIPHOPTERE s. m. (ksi-fi-ptè-re — du gr. *xiphos*, épée; *pteron*, aile). Ichthyol. Genre de poissons fossiles, de la famille des scombréides.

XIPHOPTÉRIS s. m. (ksi-fi-ptè-riss — du gr. *xiphos*, épée; *ptēris*, fougère). Bot. Section des grammitis, genre de fougères.

XIPHORAMPHE s. m. (ksi-fi-ran-fe — du préf. *xiph*, et du gr. *ramphos*, bec). Ichthyol. Genre de poissons, du groupe des characins.

XIPHORHINE s. f. (ksi-fi-ri-ne — du préf. *xiph*, et du gr. *rhin*, nez). Erpét. Genre de reptiles ophiidiens, du groupe des couleuvres et de la famille des dendrophides.

XIPHORHYNQUE s. m. (ksi-fi-rain-ke — du préf. *xiph*, et du gr. *rhynchos*, bec). Ornith. Genre d'oiseaux grimpeurs, formé aux dépens des dendrocolaptes ou picucules.

— Erpét. Genre de reptiles ophiidiens, du groupe des couleuvres.

— Ichthyol. Genre de poissons, du groupe des characins.

— Encycl. Ornith. Les *xiphorhynques*, réunis par plusieurs auteurs aux picucules, s'en distinguent par leur bec très-long, grêle et fortement arqué. L'espèce type de ce genre est le *xiphorhynque* à bec en faucille, appelé aussi *promérops*. Cet oiseau est généralement roux; mais cette couleur passe, sous le menton, à une teinte blanchâtre, et elle est marquée de raies longitudinales d'un blanc roussâtre sur la tête, la gorge et le cou; le bec et les pieds sont noirs. Ce *xiphorhynque* se trouve au Brésil; il se tient dans les grands bois des hautes montagnes, où il vit solitaire. Il grimpe le long des troncs d'arbres, autour desquels il tourne pour chercher sa nourriture; celle-ci consiste en insectes et en larves, qu'il saisit en introduisant son bec dans les fentes.

XIPHOSIE s. f. (ksi-fi-zi — du gr. *xiphos*, épée). Entom. Genre d'insectes diptères, de la famille des athérécères, tribu des muscides, comprenant trois espèces, qui vivent aux environs de Paris.

XIPHOSOME s. m. (ksi-fi-so-me — du préf. *xiph*, et du gr. *sōma*, corps). Erpét. Genre de reptiles ophiidiens, de la famille des pythoniens, groupe des boas, comprenant trois espèces, qui habitent l'Amérique et l'île de Madagascar.

XIPHOSTOME s. m. (ksi-fi-sto-me — du préf. *xiph*, et du gr. *stoma*, bouche). Ichthyol. Genre de poissons, du groupe des characins.

XIPHOSURE adj. (ksi-fi-zu-re — du préf. *xiph*, et du gr. *oura*, queue). Zool. Qui a la queue en forme d'épée.

— s. m. Erpét. Genre de reptiles sauriens, de la famille des iguaniens.

— s. m. pl. Crust. Ordre ou sous-classe de crustacés, caractérisé surtout par une longue queue ensiforme, et comprenant le genre limule : *La place naturelle des XIPHOSURES aurait été à côté des branchiopodes*. (H. Lucas.)

— Encycl. Crust. La famille des *xiphosures* a pour caractères essentiels : un corps divisé en deux parties; la première, recouverte par un bouchier lancéolé, porte les antennes, les yeux et six paires de pattes épineuses, servant à la fois à la marche et à la mastication; la seconde, recouverte par un autre bouchier presque triangulaire, porte cinq paires de pattes natatoires, dont la face postérieure est garnie de branchies et se termine par une longue queue mobile, très-dure, en forme de stylet. Ces crustacés sont pélagiens et errants. Leur chair n'est d'aucun usage comme aliment; mais leur test sert à quelques usages économiques. On a trouvé en Suisse un crustacé fossile qui paraît appartenir à ce groupe. La famille des *xiphosures* ne se compose que de deux genres, les limules et les tachyplées, que plusieurs auteurs y rattachent comme simple sous-genre.

XIPHOTHÈQUE s. f. (ksi-fi-tè-ke — du gr. *xiphos*, épée; *thékē*, gaine). bot. Syn. de **PRIESTLEYE**, genre de légumineuses.

XIPHURE s. m. (ksi-fi-ré — du gr. *xiphos*, épée; *oura*, queue). Entom. Genre d'insectes diptères, de la famille des tipulaires, tribu des terrioles, comprenant deux espèces, du nord de la France.

XIPHYDRIE ou **XIPHIDRIE** s. f. (ksi-fi-dri). Entom. Genre d'insectes hyménoptères tébrants, de la famille des siriciens, type de la tribu des xiphidriées, comprenant trois espèces, qui habitent l'Europe : *La XIPHYDRIE chameau se trouve fréquemment aux environs de Paris*. (E. Desmarest.) *Les larves des XIPHYDRIS doivent vivre dans le bois*. (H. Lucas.)

— Encycl. Les *xiphidries* ont la tête arrondie en avant; les antennes insérées près de la bouche, grêles à l'extrémité; les yeux assez petits, saillants, arrondis; un cou allongé, bien distinct; les mandibules courtes et dentelées; la lèvre renfermée dans une sorte de gaine tubuleuse; le corps linéaire, assez large; l'écusson grand; l'abdomen cylindrique, terminé par une longue et robuste tarière; les pattes courtes. Ces insectes sont généralement de taille moyenne, leur développement est vite et leurs mouvements saccadés. On les trouve ordinairement sur les bûches dans les chantiers. La femelle dépose ses œufs dans le bois, où vivent les larves. *La xiphidrie* chameau est noire, avec quelques lignes et taches blanches; on la trouve aux environs de Paris.

XIPHYDRIÉ, **ÉE** adj. (ksi-fi-dri-é — rad. *xiphidrie*). Entom. Qui ressemble ou qui se rapporte à la xiphidrie. || On dit aussi **XIPHYDRIADÉ**, **ÉE**, **XIPHYDRIADE**, **XIPHYDRIDE** et **XIPHYDRIIDE**.

— s. f. pl. Tribu d'insectes hyménoptères tébrants, ayant pour type le genre xiphidrie.

XIPHYNÉ, **ÉE** (ksi-fi-i-né). Ichthyol. Syn. de **XIPHOÏDE**.

XIR s. m. (ksir). Alchim. Couleur noire.

XIRICA s. m. (ksi-ri-ka). Crust. Espèce de crabe, des mers de la Guyane et du Brésil.

XISTON s. m. (ksi-stoon). Alchim. Vert-de-gris en poudre.

XITOTÈQUE, ville du Guatemala. V. **MARTIN-XITOTÈQUE** (SAN-).

XITRAGUPTEN, secrétaire du dieu des enfers, dans la mythologie indoue. C'est lui qui est chargé d'inscrire sur un registre les actions de chaque homme pendant sa vie, et qui présente ce registre au juge du tribunal infernal lorsque arrive un mort.

XIVREV (Jules BERGER DE), helléniste et critique français. V. **BERGER**.

XIXONA, ville d'Espagne, province et à 28 kilom. N.-O. d'Alicante, ch.-l. de juridiction civile; 5,000 hab. Cette ville est située comme un nid d'aigle au milieu de montagnes arides et tourmentées, dont la patience du génie valencien a su faire un jardin florissant. Partout aux environs l'industriel paysan a réussi à soutenir et à faire courir sur le flanc de la montagne des eaux retenues dans un lit artificiel, formé de pierres sèches et soigneusement gazonnées. Aussi, partout où circulent ces canaux fertilisants, est-on ravi de voir, sur des pentes que l'homme a peine à graver, pousser et fleurir le caroubier, le figuier, l'abricotier et surtout l'amandier, qui est la principale richesse du pays, et avec lequel les habitants fabriquent une sorte de nougat, véritablement digne de sa renommée et connu dans toute l'Espagne sous le nom de *turrón* de Xixona.

XOARCAM, le premier des cinq paradis, dans la mythologie indoue. C'est le séjour des trente-trois millions de dieux, qui vivent au milieu de femmes d'une beauté rare et en compagnie de quarante-huit mille pénitents jugés dignes de partager leur félicité. Le principal personnage de ce lieu de délices se nomme Devandiren.

XOCHICAPAL s. m. (kso-chi-ka-pal — mot mexicain). Bot. Nom du liquidambar ou copalme, au Mexique.

XOCHIMILCO, lac du Mexique, un des cinq de la vallée de Mexico, non loin de la ville de ce nom. Ses eaux, très-limpides, s'écoulent au N. dans le petit lac de Tezcucuo.

XOCHITOTL s. m. (kso-chi-totl — mot mexicain). Ornith. Espèce de loriot, qui habite le Mexique : *On dit que le ranage du XOCHITOTL est assez agréable*. (V. de Bonare.) || On dit aussi **XOCHITON**.

— Encycl. L. Le *xochitotl* ou *xochiton* est de la taille de notre merle; la couleur générale de son plumage est un jaune nuancé de diverses teintes; la gorge, le bec, les penes, les pieds et les ongles sont noirs. Cet oiseau se trouve au Mexique; on le trouve désigné par quelques auteurs sous les noms de loriot du Mexique ou troupière de la Nouvelle-Espagne; d'autres prétendent que c'est une variété, ou même simplement la femelle du *costototl*; il est certain du moins que ces deux oiseaux se ressemblent beaucoup par le plumage. Le *xochitotl* a un ramage assez agréable; il se nourrit d'insectes, de vers et de graines et suspend son nid à l'extrémité des rameaux des arbres; il passe dans le pays pour un mets délicat.

XOCOATL s. m. (kso-ko-atl). Boisson que les anciens Mexicains fabriquaient avec du maïs.

XOÏS, ville de l'Égypte ancienne, dans le Delta, à 2 kilom. N.-O. de Busiris, 4 kilom. de Sébennyté, chef-lieu du nome Xoïte et berceau des rois de la quatorzième dynastie égyptienne.

XOÏTE s. et adj. (kso-i-te). Géogr. anc. Habitant de Xoïs; qui appartient à cette ville ou à ses habitants : *Les XOÏTES*. *La population XOÏTE*.

— Hist. *Dynastie xoïte*, quatorzième dynastie égyptienne, suivant Manéthon.

XOLISME s. m. (kso-li-sme). Bot. Syn. de LYONIE, genre d'érinacées.

XOLNE s. m. (ksol-ne). Ornith. Syn. de TÉNIOPTÈRE.

XOLO s. m. (kso-lo). Ornith. Espèce d'oiseau gallinacé, originaire des Philippines, et plus connu sous le nom de POULE HUPPÉE.

XOMOTL s. m. (kso-motl). Ornith. Espèce de canard du Mexique, dont les plumes servent à confectionner des vêtements de luxe.

— **Encycl.** Le *xomotl* est une espèce de canard, remarquable par les teintes riches et variées de son plumage. D'après Seba, la tête est d'un beau rouge; le dos et la poitrine d'un rouge pâle; le haut des ailes d'un jaune clair et le bas d'un rouge incarnat; la queue, qui se déploie en éventail, est nuancée d'un rouge éclatant et d'un beau jaune à l'extrémité. Le bec est jaune, terminé par une pointe très-aiguë, et offre en dessous une tache noirâtre, semblable à celle qu'on trouve au coin des yeux. D'après V. de Bonmare, le dos et le dessous des ailes sont noirs et la poitrine brune. Quand cet oiseau est en colère, les plumes de sa tête se relèvent en forme de huppe. Les Indiens emploient ses plumes pour se parer.

XONALITTE s. f. (kso-nal-ti-te). Minér. Silicate de calcium hydraté, que l'on rencontre à Tetela-de-Xonadla, au Mexique.

— **Encycl.** La *xonalite* est un silicate de calcium hydraté, qui a été trouvé à Tetela-de-Xonadla, au Mexique. Ce minéral se rencontre interposé à l'apophyllite et à la busamite, avec lesquelles il forme des couches concentriques blanches ou d'un gris bleuâtre. Il est tantôt compacte, tantôt à grains fins. Il est très-dur et en même temps très-flexible. Sa densité varie de 2,710 à 2,718. Les analyses donnent pour la variété blanche (A) et pour la variété grise (B) des nombres qui s'accordent, à peu de chose près, avec ceux qu'exige la formule $(Ca^{2+}SiO_3)_x + H_2O$.

XORIDE s. m. (kso-ri-de). Entom. Genre d'insectes hyménoptères tétrabrants, de la famille des ichneumoniens, tribu des ophiônites, comprenant un assez grand nombre d'espèces, qui habitent l'Europe : *Le XORIDE indicateur se trouve aux environs de Paris.* (E. Desmarest.)

XORULLO, volcan du Mexique. V. JORULLO.

XOXOM s. m. (kso-ksomm). Nom donné à certains prêtres indous.

— *Xoxom pringri*. Grand prêtre d'Aracan.

XOXOMA s. m. (kso-ksoma). Corps des xoxoms ou prêtres indous.

XUARÉS (Rodéric), jurisconsulte espagnol. Il vivait au x^e siècle, du temps de Ferdinand et d'Isabelle, exerça avec un grand éclat la profession d'avocat à Valladolid, puis devint membre de l'audience royale de cette ville et d'écuyer à Salamanque. Son opinion fit longtemps autorité parmi les jurisconsultes espagnols. On a de lui : *Allegaciones et consulta* (Medina-del-Campo, 1555); *Repetitiones sive lectiones in quasdam leges* (Salamanque, 1556) et divers *Opusculos* de droit. Ses ouvrages ont été réunis et publiés avec notes (Valladolid, 1590, in-fol.) et plusieurs fois réédités.

XUARÉS (Gaspard), écrivain et botaniste américain, né à San-lago-del-Estero (Paraguay), mort à Rome en 1804. Il entra dans l'ordre des jésuites, s'adonna à l'enseignement de la philosophie et de la théologie et se rendit, après la suppression de son ordre, en Italie, où il s'occupa principalement de botanique. Outre une *Histoire de la province de Buenos-Ayres* et des *Dissertations* restées manuscrites, on lui doit : *Observationi filologicae supra alicam plantam exoticam* (Rome, 1789-1792, in-4°); *Vida iconologica del apostol de las Indias, S. Francisco Xavier* (Rome, 1798, in-8°), etc.

XUARÉSIE ou **XUARÉSIE** s. f. (ksu-a-ré-zi — de *Xuarez*, savant espagn.). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des personnées, tribu des gratiolées, dont l'espèce type croît au Pérou.

XUCAR ou **JUCAR**, le *Sucro* des anciens, rivière d'Espagne. Elle prend sa source dans la province de Cuenca, au Cerro-San-Felipe, coule d'abord au S., puis à l'E., baigne Cuenca, Jorquera, Cofrentes, Alcira et Calera, où elle se jette dans la Méditerranée, après un cours d'environ 350 kilom. Ses affluents principaux sont le Cabriel et le Mago.

XUCARAY, rivière de l'Amérique du Sud, dans la république de l'Équateur. Elle prend sa source au versant oriental de la chaîne des Andes, coule au S.-E. et se jette dans l'Amazonie par la rive gauche, après un cours de 150 kilom., vers le milieu duquel il forme un lac.

XULLA ou **XOULLA**, groupe de quatre îles de l'Océanie, dans la Malaisie hollandaise, à l'E. de l'île Célèbes, entre 10° 55' 20" 30' de latit. S. et entre 122° 20' 124° 10' de longit. E. Ces îles sont hautes, bien boisées et assez peuplées.

XUTAS s. m. (ksu-tass — mot péruvien). Ornith. Espèce d'oiseau, qui vit au Pérou.

XUTHUS, fils d'Hellen, petit-fils de Deucalion. Il devint roi du Péloponèse. Ayant porté secours aux Athéniens engagés dans une guerre, il obtint, après la victoire, en récompense de sa valeur, la main de Créuse, fille d'Erechthée. D'après certains mythologues, il eut d'elle deux fils, Ion et Achæus, qui devinrent la tige des Ioniens et des Achéens. D'après une autre tradition, il n'eut point d'enfant après plusieurs mariages et consulta à ce sujet l'Oracle d'Apollon. Ce dieu, qui avait eu de Créuse un fils nommé Ion, conseilla à Xuthos de reconnaître pour fils le premier enfant qu'il apercevrait en sortant du temple, et l'enfant que rencontra le roi fut naturellement Ion, dont il fit son héritier.

XYA s. m. (ksi-a — du gr. *xud*, je racle, j'égratigne). Entom. Syn. de TRIDACTYLE, genre d'insectes orthoptères.

XYALASPIS s. m. (ksi-a-la-spiss — du gr. *xualé*, racloir; *aspis*, bouclier). Entom. Genre d'insectes hyménoptères tétrabrants, de la famille des cynipiens.

XYÈLE s. f. (ksi-è-le — du gr. *xuélê*, coutelet courbé; *aspis*, bouclier). Entom. Genre d'insectes hyménoptères tétrabrants, de la famille des tenthrédinés, type du groupe des xyélites, comprenant deux espèces, qui habitent l'Europe : *Chez les XYÈLES le corps est grêle et comprimé.* (E. Desmarest.)

— **Entom.** Genre d'insectes hyménoptères tétrabrants, de la famille des tenthrédinés, type du groupe des xyélites, comprenant deux espèces, qui habitent l'Europe : *Chez les XYÈLES le corps est grêle et comprimé.* (E. Desmarest.)

— **Encycl.** Entom. Les *xyèles* sont des insectes à corps grêle et comprimé, à antennes composées de treize articles; l'abdomen des femelles se termine par une tarière presque aussi longue que le corps. Ce genre, type de la tribu des xyélites et désigne aussi sous les noms de mastigocère et de pinicole, ne renferme jusqu'à présent que deux espèces, qui toutes deux habitent l'Europe; elles vivent sur les arbres résineux, particulièrement sur les pins et les genévriers. La *xyèle* naine habite la France; la *xyèle* longue se trouve en Suède. Ces insectes doivent leur nom générique à la forme de leur corps. Leurs mœurs sont peu connues; elles paraissent se rapprocher de celles des céphus.

XYÉLITE adj. (ksi-è-li-te — rad. *xyèle*). Entom. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre *xyèle*. || On dit aussi XYÉLIDE et XYÉLIDE, etc.

— s. m. pl. Groupes d'insectes hyménoptères, de la famille des tenthrédinés, ayant pour type le genre *xyèle* : Les XYÉLITES ont toujours la tarière des femelles presque aussi longue que le corps. (E. Desmarest.)

XYL, **XYLO**, préfixe qui veut dire bois, et qui vient du grec *xulon*, même sens.

XYLADÉNIE s. m. (ksi-la-dé-ni — du préf. *xyl*, et du gr. *adén*, glande). Bot. Genre d'arbres, de la famille des bixacées, dont l'espèce type croît à la Guyane.

XYLANDER (Guillaume HOLTZMANN, plus connu sous le nom grecisé de), célèbre érudit allemand, né de parents pauvres à Augsbourg en 1532, mort en 1576. Grâce à un généreux protecteur frappé de ses étonnantes dispositions, il fit de rapides progrès dans les langues et les littératures anciennes, se rendit à Tubingue, où il apprit la philologie, l'histoire, la théologie, la philosophie et les mathématiques, changea, à l'exemple des savants du temps, son nom de Holtzmann qui signifie en allemand homme de bois pour le nom de Xylander, dont la signification est la même en grec, et obtint à vingt-six ans, en 1558, une chaire de langue grecque à l'Académie de Heidelberg. L'lecteur palatin Frédéric III, qui avait son talent en haute estime, le nomma secrétaire des assemblées tenues à l'abbaye de Maulbrun pour discuter les points controversés entre les protestants. Malgré son traitement comme professeur, les gratifications qu'il recevait de l'lecteur et le produit de ses livres, il vécut constamment dans la gêne. Scaliger nous apprend qu'il s'enivrait tous les jours. Il mourut dans la force de l'âge, épuisé par un travail excessif joint à l'abus des liqueurs fortes. Xylander, grâce à son étonnante facilité, a traduit pour les libraires un grand nombre d'ouvrages, et, malgré quelques négligences, ses traductions sont très-estimées des philologues. Nous citerons, parmi les plus remarquables : celles des *Œuvres* de Plutarque (Bâle, 1561-1570); de Strabon (Bâle, 1571); de la *Chronique* de Cedrenus (Bâle, 1565); de Tryphiodore (Bâle, 1578); du traité *De quatuor disciplinis mathematicis* de Michel Psellus (Bâle, 1556); de l'*Histoire* de Dion Cassius (Bâle, 1558); des *Méditations* de l'empereur Marc-Aurèle (Bâle, 1558); de *Diophante* (Bâle, 1575); des six premiers livres d'Euclide (1572), qui n'avaient pas encore été traduits; de l'*Histoire* de Polybe, du *Nouveau Testament*, etc. On a aussi de lui divers ouvrages originaux, entre autres : *De philosophia et ejus partibus carmen* (Bâle, 1556) et une introduction à la philosophie d'Aristote, sous ce titre : *Institutiones*

aphoristicae logicae Aristotelis (Heidelberg, 1577, in-4°). Quelques pièces de vers de lui ont été recueillies dans les *Deliciae poetarum germanorum*. Xylander était un homme d'une rare érudition pour son temps, et il écrivait en latin avec une grande pureté.

XYLANDER (Joseph-Charles-Auguste von), écrivain militaire et homme politique allemand, né à Munich en 1794, mort à Francfort en 1854. Après être sorti de l'école militaire, il fut nommé à dix-huit ans lieutenant du génie, travailla en 1813 aux fortifications d'Augsbourg, puis à la défense de la ligne du Lech, fit partie après la paix de la commission chargée de la détermination des frontières et publia, en 1818, un volume sur la stratégie, qui lui valut d'être nommé professeur de tactique à l'école militaire de Munich. D'autres ouvrages qu'il fit ensuite paraître fondèrent sa réputation, et il reçut, vers 1825, la mission d'apprendre l'art militaire au prince Maximilien de Bavière et au prince Auguste de Leuchtenberg. Vers la même époque, Xylander parcourut les principaux États de l'Europe pour y étudier l'organisation des armées. En 1846 et en 1847, il représenta la Bavière à la commission militaire de la diète germanique et reçut, en 1848, le grade de colonel d'état-major. Nommé cette même année par les électeurs de Munich membre du parlement national allemand, il fit partie de cette assemblée jusqu'au commencement de l'année suivante, fut promu général peu de temps après, remplit avec habileté des missions diplomatiques près de diverses cours, et il était depuis 1852 le représentant militaire de la Bavière près la diète germanique lorsqu'il mourut. On lui doit les ouvrages suivants : la *Stratégie* (1818); *De l'art moderne de la fortification* (1819); *Cours de tactique* (1820-1823, 4 vol.), traité fort estimé; *De la création des armées* (1821); *Réflexions sur l'art ancien et moderne de la guerre* (1824); *Histoire de la guerre en Suède en 1808 et 1809* (1825, in-8°); *Considérations sur l'infanterie* (1827); *Recherches sur l'organisation des armées de notre époque* (1831). On lui doit encore quelques ouvrages de linguistique : *De la langue des Albanais* (1834); *De l'étude des langues et de l'histoire moderne* (1838), etc.; enfin une traduction de la *Défense des places fortes mise sur un pied d'égalité avec les moyens d'attaque*, par le général suédois Virgin (1819).

XYLANTHÈME s. m. (ksi-lan-tè-me — du préf. *xylon*, et du gr. *anthéma*, floraison). Bot. Syn. de CIRSE, genre de carduacées.

XYLATE s. m. (ksi-la-te — du gr. *xulon*, bois). Chim. Sel de l'acide xylique.

XYLEME s. m. (ksi-lè-me — du gr. *xulon*, bois). Bot. Genre de champignons, comprenant plusieurs espèces, qui croissent en parasites sur les feuilles des arbres : *Le XYLEME du châtaignier est blanchâtre et parsemé de points noirs.* (Bosc.)

— **Encycl.** Les *xylèmes* sont des champignons constitués par un péridium assez dur, de forme diverse, et qui se rompt en divers endroits pour laisser sortir une sorte de gèle charnue dont il est rempli. Les espèces peu nombreuses de ce genre croissent sur la face supérieure des feuilles vivantes ou mortes et y forment des taches noires, souvent luisantes. Lorsqu'elles sont abondantes sur un végétal, elles ne peuvent qu'être nuisibles, car elles contrarient l'accomplissement des fonctions de la respiration et de la nutrition. Le *xytème* des érables croît sur les érables plane et sycomore, quelquefois en si grande abondance que les feuilles paraissent toutes noires. Le *xytème* des peupliers ressemble beaucoup au précédent et est souvent aussi commun sur les peupliers tremble, noir et grisard; quelquefois il n'y a pas sur ces arbres une seule feuille qui ne soit tachée. Le *xytème* du châtaignier est blanchâtre et parsemé de points noirs; toutefois, il est rarement assez abondant pour nuire à la végétation de l'arbre ou à la production du fruit. Malheureusement, on ne connaît pas jusqu'à présent de moyen pratique et efficace de s'opposer à la propagation de ces cryptogames. On a remarqué qu'ils infestent surtout les sujets plantés dans les terrains secs et arides; c'est là une indication dont on peut tirer parti.

XYLÈNE s. f. (ksi-lè-ne — du gr. *xulon*, bois). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, de la tribu des noctuides.

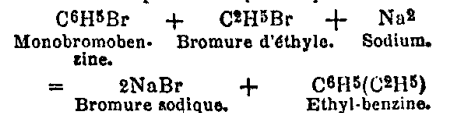
— **Chim.** Nom donné à plusieurs carbures d'hydrogène isomères, qui renferment 8 atomes de carbone et 10 atomes d'hydrogène.

— **Encycl.** Chim. On donne le nom général de *xylènes* à des hydrocarbures isomères qui répondent à la formule brute C_8H_{10} . Ces hydrocarbures sont au nombre de deux : l'éthyl-benzène $C_6H_5(C_2H_5)$ et la diméthyl-benzène ou *xytène* proprement dit, que l'on appelle encore méthyl-toluène $C_6H_4(CH_3)_2$. La diméthyl-benzène peut théoriquement exister sous les trois modifications ortho, méta et para, suivant que les groupes méthyle occupent, dans sa molécule, l'un par rapport à l'autre, les positions

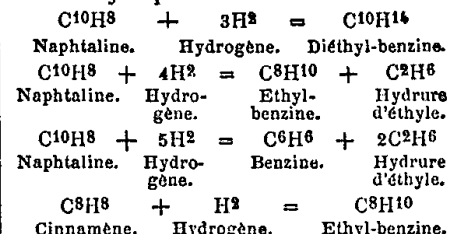
1 : 2, 1 : 3 ou 1 : 4.

— **ETHYL-BENZÈNE** $C_6H_5C_2H_5$. On obtient ce corps en faisant agir du sodium sur un mélange de monobromobenzène et de bro-

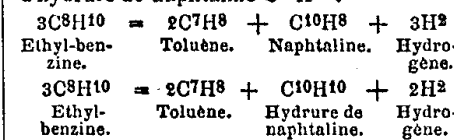
mure d'éthyle dissous dans l'éther. Sa formation est représentée par l'équation :



Il se produit encore, en même temps que la diéthyl-benzène et une petite quantité de benzène, en chauffant pendant quelque temps, de la naphthaline ou du cinnamène avec vingt fois son poids d'une dissolution saturée d'acide iodhydrique :

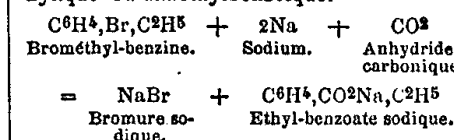


L'éthyl-benzène est un liquide mobile, incolore, qui ressemble beaucoup au toluène et qui bout d'une manière constante à 133°. Elle se décompose presque en totalité lorsqu'on la fait passer en vapeur à travers un tube en porcelaine chauffé au rouge, avec formation de cinnamène et de petites quantités de toluène, de benzène, de naphthaline et d'hydruure de naphthaline $C_{10}H_{10}$:

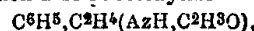


Par oxydation prolongée avec de l'acide azotique, ou avec de l'acide chromique, l'éthyl-benzène se convertit en acide benzoïque, sans que cette production soit précédée de la formation préalable de l'acide α -toluïque, comme on pourrait théoriquement le supposer.

— **Dérivés bromés de l'éthyl-benzène.** L'éthyl-benzène est lentement attaqué par le brome à froid, avec formation de monobrométhyl-benzène $C_6H_4Br(C_2H_5)$; à 100°, il se forme des produits de substitution qui sont liquides comme la monobromo-méthyl-benzène elle-même. La monobromo-méthyl-benzène est un liquide qui bout à 199° et dont la densité est de 1,34 à 35°. Oxydée par l'acide chromique, elle donne de l'acide parabromobenzoïque; soumise à l'action simultanée du sodium et de l'anhydride carbonique elle se convertit en acide éthyl-benzoïque isomère de l'acide xylique ou diméthylbenzoïque :



— **Dérivés nitrés de l'éthyl-benzène.** Beilstein a démontré qu'il existe deux modifications de mononitro-éthyl-benzène. Lorsqu'on ajoute à l'éthyl-benzène de l'acide azotique de 1,475 de densité jusqu'à ce que l'on ait une solution claire, qu'on traite ensuite la liqueur par l'eau, puis qu'on lave l'huile à l'ammoniaque et qu'on la distille, on obtient un liquide qui passe à la distillation entre 220° et 251°. Après une vingtaine de distillations fractionnées, ce liquide se sépare en deux portions α et β , toutes deux acides et incapables de se solidifier dans un mélange réfrigérant. L' α -mononitro-éthyl-benzène bout entre 245° et 249°, présente une densité de 1,24 à 25° et se transforme facilement en acide nitrodracyle sous l'influence oxydante de l'acide chromique. Le β -mononitro-éthyl-benzène bout de 227° à 228°, présente une densité de 1,126 à 24,5°. Sous l'action oxydante de l'acide chromique elle ne donne aucun acide, mais se transforme, si cette action se prolonge, en produits de combustion complète. Les xylidines et les acides sulfoconjugués qui proviennent de ces deux nitro-éthyl-benzènes isomères présentent, comme les dérivés nitrés qui leur ont donné naissance, des propriétés différentes. La xylidine α , $C_6H_4(AzH_2)C_2H_5$, est un liquide clair de 0,975 de densité à 22°; elle bout entre 213° et 214° et brunit rapidement au contact de l'air. La β -xylidine a une densité de 0,975 à 22°; elle bout à 210°-211° et brunit, comme son isomère, au contact de l'air. La modification α de l'acétoxylide



qui prend naissance lorsqu'on soumet l'une ou l'autre de ces xylidines à une ébullition prolongée avec de l'acide acétique, fond à 94°, bout entre 315° et 317° et se dissout très-faiblement dans l'eau bouillante, tandis que la modification β bout entre 304° et 305° et se dissout dans l'eau bouillante avec beaucoup de facilité.

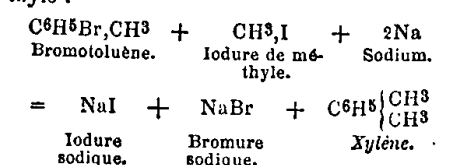
Les acides sulfoconjugués α et β , produits par l'action très-prolongée à 100° de l'acide sulfurique fumant sur les deux variétés de nitro-éthyl-benzène, sont également isomères. Le sel de baryum de l'acide α cristallise en grosses aiguilles aplaties, d'un demi-pouce de longueur, renfermant de l'eau de cristallisation et très-peu solubles dans l'eau froide.

Le sel de baryum de l'acide β cristallise en lamelles anhydres d'un blanc d'argent brillant, qui se dissolvent aussi fort peu dans l'eau froide.

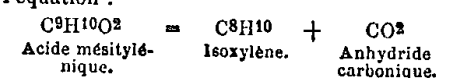
— **DIMÉTHYL-BENZINE** ou **XYLÈNE**. Nous avons déjà dit qu'il existe théoriquement, et nous allons voir que ces trois variétés existent en fait, trois variétés de *xylyène* ou diméthyl-benzine : l'orthoxylyène, le paraxylyène et le méta-xylyène.

Le *xylyène* a été d'abord obtenu par la distillation fractionnée de l'huile de houille, ou du liquide huileux qui se sépare de l'esprit de bois brut lorsqu'on traite ce liquide par l'eau. Pour le retirer de l'huile de houille, on soumet à la distillation fractionnée les portions de cette huile qui bout entre 130° et 160°. On en sépare ainsi une partie volatile à 141°. Celle-ci, agitée avec de l'acide sulfurique renfermant un peu d'acide fumant, abandonne à ce liquide le *xylyène*, qui se dissout à l'état d'acide sulfoconjugué, tandis qu'il reste à l'état insoluble un hydrocarbure volatil à 151° de la série du gaz des marais, qu'on sépare à l'aide d'un entonnoir de la solution sulfurique, et un hydrocarbure également insoluble, que l'on sépare également de la solution sulfurique et qui appartient à la série de l'essence de térébenthine. La liqueur sulfurique, décomposée par la distillation, fournit du *xylyène* pur qu'on lave à l'eau, qu'on dessèche et qu'on distille.

Le *xylyène* synthétique prend naissance lorsqu'on fait agir le sodium sur un mélange de monobromotoluène et d'iodure de méthyle :



Au début, on a supposé que le *xylyène* synthétique était identique au *xylyène* du goudron de houille; mais en 1867 Fittig, Ahrens et Mattheides démontrèrent que les dérivés bromés, nitrés et amidés du méthyl-toluène différaient sous plusieurs rapports importants de ceux du *xylyène* du goudron de houille, ce qui a conduit à cette conclusion que ces deux hydrocarbures sont isomères et non identiques. Dans le courant de la même année, Fittig et Velguth, en chauffant, avec de la chaux sodée, l'acide méthylenique $\text{C}_8\text{H}_{10}\text{O}_2$, obtinrent une autre modification du *xylyène*, auquel on donna le nom d'isoxylène, suivant l'équation :



L'isoxylène diffère du méthyl-toluène en ce qu'il ne s'oxyde pas, ou ne s'oxyde que fort peu, par l'acide azotique et ne fournit pas, sous son influence, d'acide toluïque, tandis que ce dernier acide se produit facilement par l'action de l'acide azotique sur le méthyl-toluène. Oxydé par l'acide chromique, l'isoxylène donne naissance non à l'acide téréphthalique pulvérulent, mais à l'acide isophthalique qui cristallise en longues aiguilles déliées insolubles dans l'eau froide, peu solubles dans l'eau chaude, très-solubles dans l'alcool.

Plus tard, en 1869, Fittig fit voir que le *xylyène* du goudron n'est point une substance définie, mais un mélange de méthyl-toluène et d'isoxylène, mélange dans lequel l'isoxylène domine de beaucoup. En oxydant, en effet, cet hydrocarbure avec de l'acide chromique, Fittig obtint un mélange d'acide isophthalique et d'une petite quantité d'acide téréphthalique qu'il sépara au moyen de l'eau bouillante, dans laquelle l'acide téréphthalique est à peine soluble. Toutefois, même au bout de douze à quatorze heures, près de la moitié de l'hydrocarbure restait intacte. Cette partie, soumise pendant seize heures encore à l'action de l'acide chromique, ne donna plus que de l'acide isophthalique et des traces d'acide téréphthalique. Ce résultat prouve que le *xylyène* du goudron renfermait 90 pour 100 d'isoxylène et 10 pour 100 de méthyl-toluène.

Comme l'isoxylène se forme par la décomposition de l'acide méthylenique, les deux groupes méthyle ont probablement dans la molécule la position 1 : 3, tandis que, dans le méthyl-toluène, qui correspond à l'acide parachlorobenzoïque, les atomes de méthyle occupent la position 1 : 4. En d'autres termes, l'isoxylène est de la métadiméthyl-benzine ou méta-xylyène, tandis que le méthyl-toluène est du paraxylyène ou paradiméthyl-benzine.

Depuis lors, il a été démontré par Fittig, Laubinger et Jannasch que, lorsqu'on introduit un nouveau groupe méthyle dans la diméthyl-benzine, soit que l'on parte de la modification méta, on obtient un seul et même hydrocarbure $\text{C}_8\text{H}_8(\text{CH}_3)_3$, connu sous le nom de pseudo-cumène. Il en résulte que dans la triméthyl-benzine ou pseudo-cumène les trois groupes méthyle occupent les positions 1 : 3 : 4. Ce pseudo-cumène, oxydé par l'acide azotique étendu, donne à la fois deux acides isomères, l'acide xylrique et l'acide paraxylyrique $\text{C}_8\text{H}_8\text{O}_4$. La seule différence qui puisse exister entre ces deux acides, provenant l'un et l'autre de la triméthyl-benzine, réside

dans ce fait que, pour l'un, l'oxydation qui a transformé un méthyle CH_3 en carboxyle CO_2H a porté sur un des trois groupes de méthyle, tandis que, pour l'autre, c'est sur un groupe différent de méthyle que l'oxydation a porté. Le pseudo-cumène renferme donc deux méthyles également oxydables. Pour déterminer quels sont ces deux groupes doués de la faculté de s'oxyder et quel est celui des deux qui donne, en s'oxydant, l'acide paraxylyrique et celui qui donne l'acide xylrique, il est nécessaire d'enlever aux deux acides leur groupe carboxyle et de voir quelle est la modification de la diméthyl-benzine ainsi préparée. L'expérience a été faite : l'acide xylrique donne, lorsqu'on le distille avec de la chaux sodée, du méta-xylyène pur, volatil entre 137° et 138°, inattaquable par l'acide azotique étendu et susceptible de se convertir en acide isophthalique, sous l'influence de l'acide chromique.

Comme dans le méta-xylyène les deux méthyles occupent les places 1 : 3, on peut conclure que, dans la formation de l'acide xylrique au moyen du pseudo-cumène, c'est le méthyle qui occupait la place 4 qui a été oxydé et converti en carboxyle, tandis que, dans la formation de l'acide paraxylyrique, l'oxydation a porté sur le méthyle occupant la place 1 ou 3. Si c'est le groupe 3 qui a été oxydé et converti en carboxyle CO_2H , l'élimination du groupe CO_2H doit donner naissance au paraxylyène (1 : 4). Si, au contraire, c'est le groupe 1 qui a été oxydé, l'élimination du carboxyle de l'acide paraxylyrique doit donner lieu à une troisième modification isomérique de la diméthyl-benzine dans laquelle les deux méthyles occuperont les places 1 : 2 et qui sera l'orthoxylyène ou orthodiméthyl-benzine.

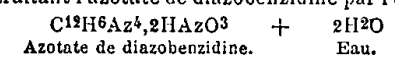
Or, Bieber et Fittig ont trouvé que l'acide paraxylyrique, distillé avec de la chaux sodée, donne un *xylyène* différent des deux modifications para et méta. Cette décomposition par la chaux sodée exige une température élevée, ce qui ne l'empêche pas d'être assez régulière pour que l'hydrocarbure qui en provient, l'orthoxylyène, soit pur après une ou deux rectifications.

L'orthoxylyène bout d'une manière constante entre 140° et 141°, c'est-à-dire 3° plus haut que le méta-xylyène. Son odeur est particulière et un peu moins agréable que celle des modifications méta et para. Il se distingue facilement de ces deux variétés par la manière dont il se comporte avec les acides sulfurique et azotique. Le para et le méta-xylyène sont, en effet, très-facilement convertis par le mélange en un dérivé trinitré cristallisable, tandis que l'orthoxylyène ne se convertit que très-difficilement en un dérivé cristallisable. L'acide azotique étendu oxyde lentement l'orthoxylyène, qu'il transforme en un acide volatil isomère avec l'acide toluïque, qui a reçu le nom d'acide orthotoluïque. V. TOLUÏQUE.

Le *xylyène* prend naissance, en même temps que d'autres hydrocarbures de la même série; sous l'action de l'acide iodhydrique il se convertit en octane C_8H_{18} . L'iodure de phosphonium PH_4I le convertit en diméthylbenzoline C_8H_{14} . Dans l'organisme animal, il se convertit en une modification particulière d'acide toluïque.

XYLÉNIQUE adj. (ksi-lé-ni-ke). Chim. Se dit d'un alcool, ou plutôt d'un phénol diatomique, qui résulte de l'action de l'eau sur l'azotate de diazobenzidine.

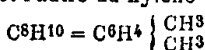
— **Encycl.** Le phénol *xylyénique* $\text{C}_{12}\text{H}_{10}\text{O}_2$ (syn. *diphénylique*, acide *diphénylique*) est un phénol diatomique que Griess a obtenu en traitant l'azotate de diazobenzidine par l'eau :



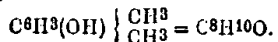
Il cristallise en petites plaques blanches ou faiblement colorées, quelquefois en aiguilles; il est peu soluble dans l'eau, facilement soluble dans l'alcool et l'éther. Il fond lorsqu'on le chauffe et peut être sublimé, lorsqu'on n'opère que sur de petites quantités, avec soin, dans un tube de verre fermé par un bout. La potasse le dissout et les acides le précipitent de cette dissolution. L'ammoniaque aqueuse concentrée le dissout aussi, et le composé formé donne, par l'acétate de plomb, un précipité blanc volumineux. L'acide azotique concentré le convertit en un acide nitré qui cristallise en cristaux jaunes, arrondis, et qui forme un sel ammonique cristallisable en longues aiguilles.

XYLÉNOL s. m. (ksi-lé-nol — rad. *xylyène*). Chim. Phénol dérivé du *xylyène*.

— **Encycl.** Il existe deux *xylyénols*, qui dérivent l'un et l'autre du *xylyène* :

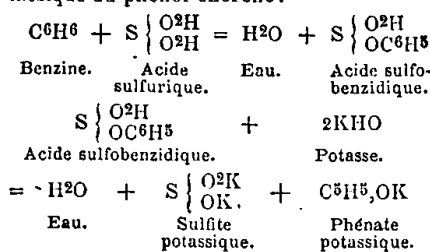


par la substitution de l'oxydant à l'hydrogène dans la chaîne principale; leur formule est donc



Ces deux corps isomères viennent d'être obtenus par M. Wurtz par une méthode découverte en 1867 simultanément par lui, par M. Kékulé et par M. Dusort. Cette méthode, nous le rappellerons en peu de mots, consiste

à transformer les hydrocarbures aromatiques en acides sulfoconjugués au moyen de l'acide sulfurique fumant ou même de l'acide sulfurique ordinaire, et à fondre ensuite les sels de ces acides conjugués avec un excès de potasse. Dans ces conditions, il se forme du sulfite de potassium et une combinaison potassique du phénol cherché :



M. Wurtz a appliqué cette méthode à la préparation du *xylyénol*, en partant du *xylyène* C_8H_{10} , et il a obtenu deux produits isomériques, un *xylyénol* cristallisable et un *xylyénol* liquide. Voici comment il a opéré.

Du *xylyène* pur a été agité et même chauffé légèrement, jusqu'à complète dissolution, avec le double de son volume d'acide sulfurique ordinaire. L'acide formé a été converti en sel de baryum, puis en sel de potassium; ce dernier a été fondu au creuset d'argent avec le double de son poids de potasse. Enfin, le produit a été dissous dans l'eau, saturé par l'acide chlorhydrique pour mettre en liberté le *xylyénol* et agité avec de l'éther pour dissoudre ce produit.

Après évaporation de l'éther, il est resté un liquide qui a distillé vers 212° et qui, par les grands froids de l'hiver, s'est scindé en deux portions, une portion cristalline et une portion liquide. Ces deux portions ont été purifiées avec soin, après avoir été séparées, et on les a analysées. Elles ont donné toutes deux des nombres qui répondent à la formule $\text{C}_8\text{H}_{10}\text{O}$. L'une et l'autre présentent la composition du *xylyénol*. Ce sont deux *xylyénols* différents, isomériques.

— **XYlyénol solide** $\text{C}_8\text{H}_{10}\text{O}$. Il est soluble dans l'éther, d'où il se dépose en lames brillantes et parfaitement incolores, qui prennent un aspect nacré lorsqu'on les comprime. Il fond à 75° et bout d'une manière constante à 213°, 5, la boule et la tige du thermomètre plongeant dans la vapeur. Par le refroidissement, il se prend en une masse cristalline d'une blancheur parfaite et en éprouvant une contraction qui dépasse le dixième de son volume pour la différence de température comprise entre 81° et 72°. L'alcool le dissout facilement. Il possède une odeur phénique persistante; fondu, il a une densité de 0,9709 à 81°.

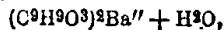
— **XYlyénol liquide** $\text{C}_8\text{H}_{10}\text{O}$. C'est un liquide incolore, très-réfringent, d'une odeur forte de phénol. Sa densité = 1,036 à 0° et 0,9700 à 81°. Son coefficient de dilatation entre ces limites de température est donc de 0,006868. Il bout à 211°, 5, sous la pression de 0,7597, la boule et la tige du thermomètre étant plongées dans la vapeur. Il se mêle en toute proportion avec l'alcool et l'éther, se dissout en très-petite quantité dans l'eau, dont il peut lui-même dissoudre une proportion également très-faible. Il est probable, malgré la basse température à laquelle il a été exposé, qu'il tient en dissolution une portion de son isomère solide et que, par conséquent, les propriétés que nous venons de décrire ne se rapportent point au corps absolument pur.

L'isomère des deux *xylyénols* s'explique aisément par la différence de position du groupe oxydant par rapport aux deux chaînes méthyléniques qui renferment le *xylyène* et qui passent intactes dans le *xylyénol*. On pourrait même concevoir théoriquement un nombre d'isomères bien supérieur à deux, le *xylyène* lui-même pouvant présenter des phénomènes d'isomérisation par suite de la place occupée par les chaînes méthyléniques.

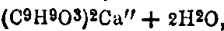
XYLÉTIQUE s. m. (ksi-lé-ti-ke — du gr. *xulon*, bois). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la tribu des pinières, comprenant une trentaine d'espèces, répandues dans l'hémisphère nord.

XYLÉTIQUE adj. (ksi-lé-ti-ke). Chim. Se dit d'un acide isomère des acides phlorétique, tropique et méliotique, qui résulte de l'action simultanée du sodium et de l'anhydride carbonique sur le *xylyénol* ou alcool *xylyénique*.

— **Encycl.** L'acide *xylyétique* $\text{C}_8\text{H}_{10}\text{O}_3$ prend naissance lorsqu'on fait passer un courant d'anhydride carbonique à travers du *xylyénol* (alcool *xylyénique*), dans lequel on a soin de dissoudre en même temps du sodium, en chauffant. Séparé par l'acide chlorhydrique, de son sel sodique et débarrassé par un courant de vapeur du *xylyénol* qui lui adhère, il forme des cristaux blancs, fusibles à 155° et sublimes. Il est peu soluble dans l'eau chaude que dans l'eau froide. Sa solution colore en violet le chlorure ferrique. Son sel de baryum,



et son sel de calcium,



cristallisent en aiguilles qui perdent leur eau de cristallisation à 150°.

XYLIDATE s. m. (ksi-li-da-te — rad. *xyli-*

dique). Chim. Nom donné à des sels d'un acide qui résulte de l'oxydation du pseudo-cumène, de l'acide *xylique* ou de l'acide paraxylylique.

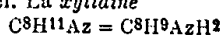
XYLIDÉINE s. f. (ksi-li-dé-i-ne — rad. *xy-lidine*). Chim. Nom donné par Fordos et Rommieu à la matière colorante verte examinée par eux, et qui se produit dans le vieux bois de hêtre, de bouleau et de chêne.

— **Encycl.** La *xylidéine* est une matière colorante verte qui se produit dans le vieux bois de hêtre, de chêne et de bouleau, sous l'influence pathologique du *perizica æruginea*. Elle a été étudiée par MM. Fordos et Rommieu, qui, dans certains cas, ont trouvé de gros blocs de bois d'un vert bleu foncé, et plus tard par M. Liebermann. Pour extraire la *xylidéine*, M. Liebermann épuise à froid le bois par le phénol. Il obtient ainsi une solution d'un vert foncé, d'où l'alcool et l'éther précipitent la matière colorante en flocons verts. Desséchée dans le vide, celle-ci contient 58,65 pour 100 de carbone, 5,66 pour 100 d'hydrogène et 2,45 pour 100 d'azote, suivant Liebermann. D'après Fordos et Rommieu, elle renfermerait 50,23 de carbone, 5,33 d'hydrogène et 2,63 d'azote.

La *xylidéine* a son maximum de solubilité dans le phénol à la température de 50°; elle se sépare par le refroidissement en petites plaques à quatre côtes, qui ont un éclat cuivré ressemblant à celui de l'indigo sublimé. Les cristaux sont insolubles dans la plupart des dissolvants, mais se dissolvent dans l'acide sulfurique concentré avec une couleur verte de verre. Le phénol et l'aniline les dissolvent aussi en se colorant en vert foncé. Desséchés à 110°, ils renferment 65,48 pour 100 de carbone, 4,71 pour 100 d'hydrogène et 1 pour 100 d'azote. L'azote est probablement dû à des impuretés. La substance analysée d'abord avait été précipitée par l'alcool aqueux et était peut-être un hydrate du corps cristallin.

XYLIDINE s. f. (ksi-li-di-ne — du gr. *xulon*, bois). Chim. Base organique qui est au *xylyène* ce que la toluidine est au toluène et l'aniline à la benzène.

— **Encycl.** La *xylidine*

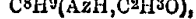


n'est autre chose que le *xylyène* dans lequel un atome d'hydrogène est remplacé par le groupe AzH_2 , ou, ce qui est la même chose, que l'ammoniaque AzH_3 où un atome d'hydrogène est remplacé par le radical *xylyle* C_8H_9 . Ce dernier radical est un radical phénique, c'est-à-dire que l'atome d'hydrogène remplacé par l'amidogène est pris sur le noyau benzénique de l'hydrocarbure. C'est ce qui distingue la *xylidine* de la *xylenamine*, qui a la même composition, mais qui renferme un radical alcoolique, c'est-à-dire un radical provenant de l'élimination d'un atome d'hydrogène aux dépens de l'une des chaînes latérales. Il existe plusieurs *xylidines* isomères.

— **PRÉPARATION.** On prépare les diverses *xylidines* isomères au moyen des composés nitrés correspondants, que l'on réduit soit par le sulfure d'ammonium, soit par l'acétate ferrique, soit par le chlorure d'étain. Lorsqu'on se sert du mélange d'étain et d'acide chlorhydrique, le tout se prend en une masse cristalline qui consiste en un chlorure double stannoso-xylydique. Ce composé, recristallisé dans l'acide chlorhydrique, peut être obtenu en larges écailles. Décomposé par l'acide sulfurique, il donne un liquide qui, filtré et évaporé, fournit le chlorhydrate de *xylidine*. Ce sel forme facilement un chloroplatinate avec le chlorure platinique. Pour retirer de ce sel la *xylidine* pure, on le distille avec de la soude caustique. On arrive plus rapidement d'ailleurs au résultat en traitant le nitroxylyène par un mélange de fer et d'acide acétique et en distillant le produit brut avec un excès de soude. On combine avec l'acide chlorhydrique la base ainsi obtenue et on la reprécipite de son chlorhydrate, après avoir purifié ce sel par cristallisation. La *xylidine* ainsi obtenue est un liquide incolore, plus lourd que l'eau, volatil entre 214° et 216°. Son azotate cristallise en lamelles blanches et soyeuses; son sulfate et son oxalate sont également cristallisables.

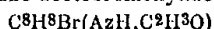
Nous avons dit qu'il existe plusieurs variétés de *xylidines* correspondant aux diverses modifications du *xylyène* et du nitroxylyène. Toutes ces variétés n'ont point été étudiées jusqu'à ce jour; mais on a préparé, outre la base étudiée ci-dessus et qui, provenant du *xylyène* du goudron de houille, doit être un mélange de para et de méta-xylydine, deux *xylidines* isomériques que l'on distingue par les lettres grecques α et β et qui proviennent de la nitroéthyl-benzine. V. XYLENE.

Le produit α , que nous appellerons α -amidoéthyl-benzine, résulte de la réduction de l' α -nitroéthyl-benzine, et le produit β , que nous appellerons β -amidoéthyl-benzine, résulte de la réduction de la β -nitroéthyl-benzine. Le premier de ces corps (le produit α) est un liquide limpide, d'une densité de 0,975 à 22°; il bout entre 213° et 214°. Le second de ces corps (le produit β) a une densité de 0,975 à 22° et bout entre 210° et 211°. L'un et l'autre brunissent au contact de l'air. Les acétylides qui leur correspondent,



s'obtiennent par l'ébullition prolongée de ces bases avec de l'acide acétique cristallisable et peuvent être purifiées par cristallisation dans l'alcool. L'acétoxylyde α fond à 94°, bout entre 315° et 317°, se dissout assez peu dans l'eau bouillante, dont elle se sépare néanmoins par le refroidissement en fort petites aiguilles très-déliées. L'acétoxylyde β bout entre 304° et 305° et se dissout facilement dans l'eau bouillante.

Geuz a préparé une acétoxylyde au moyen de la *xytidine* volatile entre 212° et 213°, qu'il a extraite, par distillation fractionnée, des résidus de la fabrication de l'aniline, dont le point d'ébullition est élevé. Ce corps, lentement cristallisé dans l'eau bouillante, forme des aiguilles de 0,03 de longueur, qui fondent entre 112° et 113° et qui sont facilement solubles dans l'alcool et dans l'éther. Bouilli avec une solution de potasse, il se résout en *xytidine* et en acide acétique. Lorsqu'on agite avec de l'eau de brome sa solution aqueuse saturée, jusqu'à ce que le liquide ait pris une couleur jaune transparente, et qu'on fait cristalliser dans l'eau chaude le précipité rougeâtre qui se forme dans ces conditions, on obtient une acétoxylyde



qui cristallise en aiguilles incolores et qui, décomposée par la potasse, donne de la bromoxylyline.

— NITROXYLYDINES OU NITROAMIDOXYLÈNES
 $C^8H^{10}Az^2O^2 = C^8H^8(AzO^2)(AzH^2)$

On connaît plusieurs composés isomères qui présentent cette composition.

— *Métanitroxylidine* ou *nitroamidométaxylylène*. On prépare ce corps en faisant agir le sulfure d'ammonium sur une solution ammoniacale alcoolique de dinitrométaxylylène. Cette base, dissoute dans l'eau ou dans l'alcool bouillant, cristallise en aiguilles d'un rouge orangé; par l'évaporation de sa solution alcoolique, on l'obtient en cristaux bien définis qui appartiennent au système monoclinique. Elle se dissout à peine dans l'eau froide, se dissout un peu dans l'eau chaude et se dissout facilement dans l'alcool bouillant. Elle fond à 123°, suivant Pittig, Ahrens et Mattheides, et, suivant Lohmann, à 130°. Elle se sublime sans décomposition.

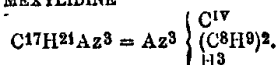
— *Nitroparaxylylène* ou *nitroamidoparaxylylène*. On connaît deux isomères de ce corps, la nitroparaxylylène α et la nitroparaxylylène β . Le premier de ces corps se prépare par l'action du sulfure d'ammonium sur une solution alcoolique et ammoniacale de dinitroparaxylylène α . Il cristallise dans l'alcool en longues aiguilles d'un jaune doré, qui fondent à 96°, se subliment lorsqu'on les chauffe avec soin, sont peu solubles dans l'eau et se dissolvent facilement dans l'alcool. La nitroparaxylylène β , préparée de la même manière au moyen du dinitroparaxylylène β , est une base mal définie et incristallisable.

— DINITROXYLYDINE $C^8H^7(AzO^2)(AzH^2)$. La dinitroxylidine se produit en même temps que la nitroxylidène-diamine ou nitrodiamidoxylène par l'action du sulfure d'ammonium sur le trinitroxylène. C'est au moyen du trinitrométaxylylène que ces corps ont été préparés. Le produit dinitré est identique avec une base jaune que Bussenius et Eisenstück ont obtenue comme produit secondaire dans la réduction du trinitroxylène préparé au moyen du pétrole de Sehnide (trinitropétrol).

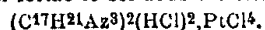
En dissolvant dans l'acide chlorhydrique le nitrodiamidoxylène, on sépare ce corps de la dinitroxylidine, qui demeure indissoute et peut être débarrassée, par cristallisation dans l'alcool, du soufre dont elle est souillée. Elle est jaune, insoluble dans l'eau, les alcalis et les acides étendus; les acides concentrés la dissolvent à chaud, mais l'abandonnent sous la forme d'une masse pulvérulente lorsqu'on étend d'eau ces solutions. Sa solution alcoolique bouillante l'abandonne, par un refroidissement lent, en cristaux qui présentent la forme d'aiguilles et qui fondent entre 191° et 192°.

— ACIDE AMIDOXYLÈNE-SULFURIQUE OU XYLYDINE-SULFURIQUE $C^8H^8(SO^3H)(AzH^2)$. On obtient cet acide sulfoconjugué en chauffant le sulfate de xylydine avec de l'acide sulfurique. Il cristallise de ses solutions aqueuses étendues sous la forme d'aiguilles. Il est assez soluble dans l'eau, d'ailleurs, pour qu'on puisse le précipiter de ces sels au moyen des acides minéraux. Son sel barytique forme des nodules facilement solubles dans l'eau.

— DIXYLYL-CARBOTRIAMINE, DIXYLYL-GUANIDINE ou MÉXYLYDINE

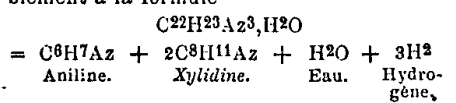


Ce composé prend naissance par l'action du chlorure de cyanogène gazeux sur la *xytidine* anhydre. Il forme de grosses plaques incolores, peu solubles dans l'eau froide, plus solubles dans l'eau chaude, très-solubles dans l'alcool et dans l'éther. Avec le chlorure platinique, il forme le sel double cristallin



— ROUGE DE XYLYDINE. La *xytidine* bouillante à 212°, que l'on extrait des résidus de la préparation de l'aniline à un point d'ébullition élevé, ne donne aucune substance rouge lorsqu'on la soumet, soit seule, soit

mélangée à la toluidine, à l'action des agents oxydants à l'aide desquels on prépare la rosaniline. Mais un mélange de cette *xytidine* et d'aniline pure, qui est, comme on le sait, incapable de fournir du rouge par elle-même, prend, lorsqu'on le fait bouillir avec l'un de ces agents d'oxydation, une splendide couleur cramoisie résultant de la formation d'une matière colorante homologue de la rosaniline. Ce corps, qui teint la laine et la soie et leur communique une couleur rouge au moins aussi vive que celle qu'on obtient avec la rosaniline elle-même, répond probablement à la formule

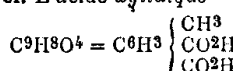


La *xytidine* préparée au moyen de l'éthylbenzène, et qui bout également à 212°, ne donne aucune substance colorante sous l'influence des agents d'oxydation, soit qu'on la soumette seule à l'action de ces agents, soit qu'on fasse agir ces derniers sur cette base mélangée de toluidine ou d'aniline. Elle se distingue également de la *xytidine* du goudron de houille par son odeur, qui rappelle celle de l'indigo préparé au moyen de l'aniline, et par la solubilité beaucoup plus grande de ses sels.

XYLYDINE-SULFURIQUE adj. Chim. Se dit d'un acide sulfoconjugué qui résulte de l'action de l'acide sulfurique sur la xylydine.

XYLYDIQUE adj. (ksi-li-di-ke — du gr. *xulon*, bois). Chim. Se dit d'un acide qui se produit dans l'oxydation de l'acide xylique ou paraxylique, qui est isomère de l'acide uvitique, et dont la basicité et l'atonicité sont égales à quatre.

— Encycl. L'acide *xytydique*



est un acide diatomique et bibasique, isomère de l'acide uvitique ou mésidique, que l'on obtient en oxydant l'acide xylique ou l'acide paraxylique, comme nous l'avons dit au mot XYLIQUE (v. ce mot), ou par l'oxydation directe du pseudo-cumène. Dans ce cas, l'action oxydante se porte simultanément sur les groupes méthyles qui occupent les places 1 et 4. Ces méthyles se transforment en carboxyles CO^2H .

L'acide *xytydique* est une masse volumineuse, blanche et amorphe, presque insoluble dans l'eau froide, assez légèrement soluble dans l'eau bouillante, facilement soluble dans l'alcool, surtout à une température modérément chaude. Il cristallise de sa solution alcoolique, abandonnée à l'évaporation spontanée, en nodules cristallins blancs et grenus. Il fond entre 280° et 283° et se sublime facilement, surtout dans un courant d'anhydride carbonique sec, en aiguilles dures, incolores, qui entrent en fusion à 291°.

Le xylilate de calcium $C^9H^8O^4.Ca$ forme des écailles blanches peu distinctes, très-solubles dans l'eau et renfermant de l'eau de cristallisation, qu'il perd lorsqu'on l'abandonne sous une cloche au-dessus d'un vase rempli d'acide sulfurique.

Le xylilate de baryum $C^9H^8O^4.Ba$ reste, lorsqu'on évapore sa solution, sous la forme d'une masse cristalline rayonnée, plus soluble dans l'eau que le sel calcique, et précipitable en flocons incolores, par l'alcool, de sa solution aqueuse concentrée.

Le xylilate d'argent s'obtient sous la forme d'un précipité blanc floconneux, modérément soluble dans l'eau bouillante.

La solution du sel d'ammonium forme avec les sels cuivriques un précipité floconneux d'un bleu tendre, soluble dans une grande quantité d'eau; elle ne précipite pas les sels de zinc.

XYLYE s. m. (ksi-li — du gr. *xulon*, bois). Bot. Genre d'arbres, de la famille des légumineuses, tribu des mimosées, formé aux dépens des ingas, et dont l'espèce type croît dans l'Inde.

XYLYN, INE adj. (ksi-lain, i-ne — de *xulon*, bois). Bot. Qui a rapport au bois. *Liqueur xylyne*. Nom que l'on donne quelquefois à la seve.

XYLYNADE s. m. (ksi-li-na-de — du gr. *xulinos*, de bois). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des charançons, tribu des anthribides, comprenant une dizaine d'espèces, qui habitent l'Inde et l'Afrique tropicale.

XYLYDÈNE s. f. (ksi-lin-dé-i-ne — du gr. *xulon*, bois, et de *indine*). Chim. Matière colorante verte, que Rommier a extraite du bois vermoulu bleu verdâtre, dont Fordos avait extrait son acide xylochlerique.

— Encycl. La *xylydène* est une solution colorante verte extraite par Rommier du même bois vermoulu bleu verdâtre dont Fordos avait extrait son acide xylochlerique. Pour la préparer, il épuise le bois sec réduit en poudre par une partie de lessive alcaline pour 100 parties de bois, il filtre, il exprime le résidu et il précipite le liquide filtré par l'acide chlorhydrique. Le précipité recueilli sur un filtre, puis lavé à l'eau acidulée, est redissous dans une lessive alcaline d'où on le reprécipite par de l'alcool à 85 centièmes

et par du sel commun complètement exempt de chaux et de magnésie. La *xylydène* se dépose alors, tandis qu'il reste en dissolution des substances humiques. On répète plusieurs fois le même traitement et finalement on dissout la masse dans l'eau, après l'avoir lavée à l'alcool, on la précipite au moyen de l'acide chlorhydrique et on la dessèche dans le vide. La *xylydène* ainsi préparée renferme 50,33 pour 100 de carbone, 5,33 pour 100 d'hydrogène, 2,63 pour 100 d'azote, 41,81 d'oxygène et des traces de fer et de chaux. Elle est amorphe et d'une couleur vert foncé. Lorsqu'elle est hydratée, l'eau la dissout facilement en prenant une magnifique coloration d'un vert bleu. Le chlorure de sodium et les acides, l'acide acétique excepté, la précipitent de cette solution sous la forme d'une masse verte. Les alcalis aqueux caustiques ou carbonatés la dissolvent facilement en se colorant en vert, ou en jaune verdâtre lorsque les alcalis sont en grand excès.

L'acide xylochlerique de Fordos est, au contraire, insoluble dans les liqueurs alcalines. Les acides chlorhydrique, sulfurique et azotique concentrés dissolvent la *xylydène* en la décomposant rapidement. La chaux et la magnésie donnent avec elle des laques insolubles dans l'eau et l'alcool. Elle est insoluble dans l'alcool concentré, l'éther, l'esprit de bois, le sulfure de carbone et la benzène. Le chloroforme, au contact de la *xylydène* hydratée, acquiert une couleur d'un bleu tendre. La glucose et la potasse la réduisent comme l'indigo en formant une liqueur jaune. La *xylydène* teint la laine et la soie en vert bleu sans l'aide des mordants.

XYLINE s. f. (ksi-li-ne — du gr. *xulon*, bois). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, type de la tribu des xylinides, comprenant une douzaine d'espèces, qui habitent l'Europe.

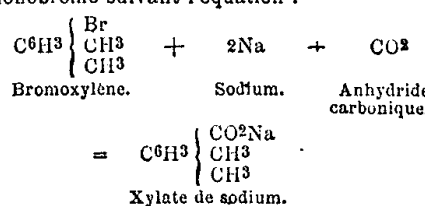
— Encycl. Les *xylines* ont la trompe longue, le corselet carré, l'abdomen déprimé et terminé carrément; les ailes antérieures étroites, à bord terminal un peu denté, se croisant en partie l'une sur l'autre au repos et presque parallèles au plan de position. Les chenilles sont médiocrement allongées, à tête petite et un peu arrondie, rasées ou à peine velues, rayées longitudinalement sur un fond clair. Elles vivent à découvert sur les arbres et s'enfoncent dans la terre pour se métamorphoser. Les chrysalides sont renfermées dans des coques composées de terre et de quelques fils de soie. Les ailes veinées de ces papillons imitent certains bois. La *xyline ocellée* se trouve partout en Europe, en mars et en septembre.

XYLYNE adj. (ksi-li-ni-de — de *xyline*, et du gr. *eidōs*, aspect). Entom. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre *xyline*.

— s. m. pl. Tribu d'insectes lépidoptères nocturnes, ayant pour type le genre *xyline*.

XYLIQUE adj. (ksi-li-ke — du gr. *xulon*, bois). Chim. Se dit d'un phénol, d'un alcool et d'un acide.

— Encycl. L'acide *xylique*, encore désigné sous le nom d'acide xytylique, prend naissance par l'oxydation du pseudo-cumène (résultant de la méthylation artificielle du métaxylylène) par de l'acide azotique étendu bouillant, renfermant 1 volume d'acide de 1,4 de densité contre 2 volumes d'eau. Il se forme encore dans l'action simultanée du sodium et de l'acide carbonique sur le xylène monobromé suivant l'équation :

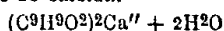


Lorsqu'on opère au moyen du pseudo-cumène comme nous venons de le dire, il se forme, en même temps que l'acide *xytylique*, de l'acide xytylique (v. ce mot), et l'acide *xytylique* lui-même se produit sous deux modifications isomériques, dont l'une a conservé le nom d'acide *xytylique*, tandis que l'autre a reçu celui d'acide paraxytylique. A la fin de l'oxydation, il se sépare une masse qui, soumise à une ébullition prolongée dans l'eau, se sépare en un mélange d'acide xytylique et d'acides nitrés qui restent comme résidu, et en un mélange d'acide *xytylique* et d'acide paraxytylique qui distillent avec les vapeurs d'eau. Le produit de la distillation est saturé par le carbonate de soude et de nouveau soumis à la distillation. Il distille du pseudo-cumène nitré, dont les acides étaient mélangés, et il reste une solution concentrée qu'on acidifie par de l'acide chlorhydrique. Il se sépare alors un mélange d'acides *xytylique* et paraxytylique, qu'on traite par l'étain et l'acide chlorhydrique pour achever de le débarrasser de tout produit nitré et qu'on transforme ensuite en sels calciques. On sépare enfin le xylate du paraxylate calcique en profitant de la différence de solubilité de ces sels, le xylate étant plus soluble que le paraxylate.

L'acide *xytylique* cristallise dans l'alcool en prismes incolores monocliniques, fusibles à 120°. Il fond dans l'eau bouillante, puis s'y

dissout et s'en sépare de nouveau par le refroidissement, pour la plus grande partie sous la forme d'aiguilles cristallines. Il est beaucoup plus soluble dans l'alcool, surtout à la température de l'ébullition.

Le xylate de calcium



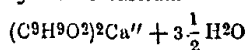
cristallise en prismes monocliniques durs, transparents, incolores, abondamment solubles dans l'eau, où cependant leur solution s'opère avec lenteur.

Le sel de baryum $(C^9H^9O^2)^2Ba'' + 8H^2O (?)$ est très-soluble dans l'eau et reste par l'évaporation sous la forme d'une masse cristalline radiée.

Sous l'influence du mélange oxydant de chromate de potassium et d'acide sulfurique, l'acide *xytylique* se transforme en produits d'oxydation complète, eau et anhydride carbonique. C'est à peine si des traces d'acide xytylique prennent en même temps naissance.

L'acide paraxytylique cristallise dans l'alcool en gros prismes incolores, surmontés d'un sommet et groupés concentriquement. Il fond à 163°. L'eau froide le dissout à peine; l'eau bouillante le dissout elle-même assez peu, sans que l'excès d'acide fonde, comme c'est le cas pour l'acide *xytylique*. L'alcool le dissout abondamment. Oxydé par l'acide azotique, il fournit de l'acide xytylique, identique avec celui que l'on obtient par l'oxydation de l'acide *xytylique*.

Le paraxylate de calcium



cristallise en petites plaques molles, souvent groupées en touffes et facilement solubles dans l'eau tiède.

Le sel de baryum $(C^9H^9O^2)^2Ba'' + 4H^2O$ cristallise en touffes de groupes étoilés, formés d'aiguilles dures et incolores. Il est plus soluble dans l'eau que le paraxylate calcique et moins que le xylate barytique.

— CONSIDÉRATIONS THÉORIQUES. Dans le pseudo-cumène $C^8H^3(CH^3)_3$, Bieber et Pittig ont montré que les trois groupes méthyles occupent respectivement les positions 1, 3 et 4. Comme cet hydrocarbure oxydé par l'acide azotique fournit en même temps les deux acides isomères *xytylique* et paraxytylique, on doit en conclure que deux de ses méthyles se convertissent en carboxyle avec une égale facilité. Les positions occupées par ces deux méthyles également oxydables peuvent être déterminées; il suffit pour cela d'éliminer le groupe carboxyle de chacun des deux acides (par distillation avec de la chaux sodée) et d'observer quelle est la modification de xylène ou diméthylbenzène (v. XYLÈNE) qui se produit ainsi. L'expérience a été faite et elle a montré que, lorsqu'on le distille avec de la chaux sodée, l'acide *xytylique* donne du métaxylylène ou isoxylène (1 : 3), tandis que, dans les mêmes conditions, l'acide paraxytylique donne l'orthoxylylène (3 : 4). Il résulte de là que, dans la formation de l'acide *xytylique* au moyen du pseudo-cumène, c'est le méthyle qui occupait la position 4 qui s'oxyde et se convertit en carboxyle, tandis que, dans la formation de l'acide paraxytylique, c'est sur le méthyle occupant la position 1 que porte l'oxydation.

L'acide *xytylique*, que Schaper a préparé en oxydant par l'acide azotique étendu le cumène provenant de la distillation sèche du cumène-sulfate de calcium, est identique avec celui que nous venons de décrire. Il est probable aussi que celui qu'a obtenu Kekulé par l'action simultanée du sodium et de l'anhydride carbonique sur le xylène monobromé, et auquel ce chimiste assigne le point de fusion 122°, présente la même identité.

— PHÉNOL XYLIQUE. V. XYLÉNOL.

XYLYTE s. f. (ksi-li-te — du gr. *xulon*, bois). Chim. Produit de la distillation de l'esprit de bois.

— Entom. Syn. de DIRCÉE, genre d'insectes coléoptères.

XYLO, préfixe. V. XYL.

XYLO-ALOË s. m. (ksi-lo-a-lo-ë — du préf. *xulo*, et du lat. *aloe*, aloès). Bot. Ancien nom du bois d'aloès.

XYLOALSAMUM s. m. (ksi-lo-bal-zamomm — du préf. *xulo*, et du gr. *balsamon*, baume). Anc. pharm. Jeune rameau d'amyris, qui produit le baume de Judée. *Baume de Judée* lui-même.

— Encycl. On désigne sous le nom de *xylobalsamum* le bois du baumier de La Mecque (*amyris opobalsamum*), arbrisseau de la famille des bursacées, qui croît abondamment en Arabie, et surtout entre les villes de La Mecque et de Médine. Ce bois, qu'on retire presque uniquement des jeunes rameaux, se trouve dans le commerce sous forme de petites bûchettes ou de fragments de la grosseur d'une plume et parsemés de tubérosités ligneuses; on en connaît d'ailleurs plusieurs sortes; leur longueur ne dépasse guère 0,15, et leur écorce est rougeâtre et striée. Le *xylobalsamum* a une saveur amère et aromatique; il exhale, quand il est récent, une odeur suave, qui se perd assez rapidement. En Orient, on le brûle dans les temples et les palais des sultans. Il n'est pas usité en médecine, et c'est bien ra-

rement qu'il nous arrive par la voie du commerce.

XYLOBIE adj. (ksi-lo-bi — du préf. *xylo*, et du grec *bios*, je vis). Zool. Qui vit dans le bois.

— s. m. Entom. Syn. de STÉNOXYLIDRE et de XYLOQUE, genres d'insectes. || On dit aussi XYLOBIUM.

— Bot. Syn. de MAXILLAIRE, genre d'orchidées.

XYLOCAMPE s. f. (ksi-lo-kan-pe — du préf. *xylo*, et du gr. *kampé*, chenille). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, de la tribu des xylinides, comprenant deux espèces, qui habitent la France et la Suisse.

— Encycl. Les *xylocampes*, confondues autrefois avec les *xylines*, sont caractérisées par des antennes munies d'une touffe de poils à la base, ciliées chez les mâles; des palpes droites, hérissées de longs poils; un corselet presque carré; l'abdomen muni d'une crête; les ailes antérieures ayant les deux taches ordinaires réunies. Les chenilles, qui ressemblent à celles des catocalas, sont très-vives et se nourrissent de feuilles d'arbrisseau. Les chrysalides sont renfermées dans des coques papyracées, recouvertes de débris de végétaux et posées sur les branches ou sur le sol. La *xylocampe* brunâtre, type du genre, a une envergure de 0m,04 à 0m,05; le corps et les ailes gris cendré, les antérieures pointillées de noir et de blanc. On la trouve aux environs de Paris.

XYLOCARPE adj. (ksi-lo-kar-pe — du préf. *xylo* et du gr. *karpós*, fruit). Bot. Qui a des fruits ligneux.

— s. m. Bot. Genre d'arbrés, de la famille des méliacées, tribu des trichiliées, dont l'espèce type croît aux Moluques. || Syn. de CARAPA, autre genre de méliacées.

XYLOCHARE s. m. (ksi-lo-ka-re — du préf. *xylo*, et du gr. *charis*, beauté, agrément). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des longicornes, tribu des cérambycins, comprenant quatre espèces, qui habitent l'Amérique du Sud.

XYLOCHLÉRIQUE adj. (ksi-lo-klé-ri-ke — du gr. *xulon*, bois, et *chlois*, vert). Se dit d'un acide extrait du vieux bois.

XYLOCISTE s. m. (ksi-lo-si-ste — du préf. *xulo*, et de *ciste*). Bot. Syn. de JACQUINIE.

XYLOCOLLE s. f. (ksi-lo-co-le — du préf. *xylo*, et de *colle*). Ancien nom de la colle forte.

XYLOCOPE adj. (ksi-lo-ko-pe — du préf. *xylo*, et du gr. *kopé*, je coupe). Entom. Se dit des insectes qui coupent ou rongent le bois. || Syn. de XYLOPHAGE ou XYLOTOME.

— s. m. Genre d'insectes hyménoptères porte-aiguillon, de la famille des apiens ou mellifères, type du groupe des xylocopes, comprenant un grand nombre d'espèces, répandues dans les diverses régions du globe, et surtout dans les pays chauds : Les XYLOCOPES sont tous de taille assez grande. (E. Desmarest.) || On trouve aussi ce nom employé au féminin.

— Encycl. Les *xylocopes* sont généralement des insectes d'assez grande taille, de couleur ordinairement noire, avec les ailes colorées en violet plus ou moins foncé. Ce genre est caractérisé par des mandibules étroites, sillonnées, à une seule dent forte, élargies à l'extrémité, et par les jambes postérieures garnies de longs poils tant en dessus qu'en dessous, ainsi que le premier article des tarses. Il renferme un grand nombre d'espèces, répandues dans les diverses régions du globe, mais surtout dans les pays chauds. Il y en a peu en Europe. Le *xylocope* violet, appelé aussi abeille charpentière ou perce-bois, se voit au printemps. La femelle creuse dans le bois de longs canaux qu'elle sépare par des diaphragmes, et dans chacune des cellules ainsi formées elle dépose un œuf sur un amas de pollen et de miel destiné à nourrir la larve qui va naître. Le *xylocope* des murs, vulgairement nommé abeille maçon, est noir, avec des poils fauves sur l'abdomen. La femelle construit ses nids avec une espèce de mortier fait de terre fine. Les cellules sont tantôt isolées, tantôt réunies plusieurs ensemble. On peut citer encore les *xylocopes* frontal, frangé, Caroline, etc.

Ces insectes intéressent l'horticulture à un autre point de vue. Voici ce que dit du *xylocope* violacé M. Boisduval : « Il est peu de personnes qui n'aient remarqué cette espèce de gros bourdon noir, dont les ailes ont un reflet violet, et que l'on appelle vulgairement abeille perce-bois. Cet insecte se montre dès les premiers beaux jours. Quand il n'y a pas encore de fleurs dans les jardins ou qu'elles y sont rares, il pénètre dans les appartements, et surtout dans les serres, lorsque son instinct lui fait découvrir quelques plantes dont les corolles sont ouvertes. Dans les serres chaudes, sa présence est fort nuisible lorsqu'il s'y trouve des orchidées; en butinant sur leurs fleurs pour y recueillir du miel et un peu de pollen, il les féconde et abrège de beaucoup leur durée. » Il est probable que ce *xylocope*, ainsi que des espèces voisines, va aussi se poser sur nos orchidées indigènes, et favorise ainsi leur fécondation, si difficile dans l'ordre naturel

des choses. Il contribue aussi de cette manière à la formation des hybrides. Quand on rencontre le *xylocope* violacé dans les serres, il est facile de le prendre avec un filet à papillons. Du reste, cet insecte disparaît de nos jardins vers le milieu du printemps. Le mâle périt aussitôt après l'accouplement, et la femelle s'occupe, comme nous l'avons vu, de préparer le logement et la nourriture pour sa famille. Elle a soin d'amincir la paroi extérieure de chaque cellule, afin que le jeune insecte n'ait qu'un faible obstacle à surmonter.

XYLOCOPITE adj. (ksi-lo-ko-pi-te — rad. *xylocope*). Entom. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre *xylocope*.

— s. m. pl. Groupe d'insectes hyménoptères, de la famille des apiens, ayant pour type le genre *xylocope* : Presque tous les XYLOCOPITES sont de la taille de nos gros bourdons. (E. Desmarest.)

XYLOCORIS s. m. (ksi-lo-ko-riss — du préf. *xylo*, et du gr. *koris*, punaise). Entom. Genre d'insectes hémiptères hétéroptères, de la famille des lygèens, tribu des lygèites, comprenant quatre espèces, qui habitent l'Europe : Les XYLOCORIS sont de petite taille et se trouvent dans les écorces des arbres. (E. Desmarest.)

— Encycl. Les *xylocoris* sont caractérisés par une tête triangulaire, avec un prolongement antérieur tronqué à l'extrémité; des ocelles assez gros, placés près des angles postérieurs des yeux; les élytres plus grands que l'abdomen et offrant, à l'extrémité de leur partie coriace, une sorte d'appendice triangulaire distinct et la partie membraneuse claire avec une seule nervure longitudinale arquée. Ces insectes sont généralement de petite taille. Leurs espèces, peu nombreuses, habitent l'Europe; elles vivent dans les gorges des écorces des arbres et sont confondues, avec beaucoup d'autres hémiptères, sous le nom vulgaire de punaises des bois. Nous citerons particulièrement le *xylocoris* parisien et le *xylocoris* à ailes rousses, qui habite le midi de la France.

XYLOCOTE s. m. (ksi-lo-ko-te). Ornith. Genre d'oiseaux formé aux dépens des scolopax.

XYLOCRYPTITE s. f. (ksi-lo-kri-pti-te — du préf. *xylo*, et du gr. *kryptos*, caché). Minér. Substance amorphe découverte dans les lignites.

XYLODIE s. f. (ksi-lo-dt — du gr. *xulon*, bois). Bot. Genre de fruits ligneux, monospermes, à support charnu.

XYLOQUE s. m. (ksi-lé-ke — du gr. *xulon*, bois; *oikéo*, j'habite). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la tribu des élutères, dont l'espèce type habite la France. || Syn. de PASSALIQUE, genre d'insectes hyménoptères.

XYLOGÈNE s. m. (ksi-lo-jé-ne — du préf. *xylo*, et du gr. *gennáo*, j'engendre). Chim. Substance particulière découverte dans la paroi des cellules des plantes.

XYLOGLYPHE s. m. (ksi-lo-gli-fe — du préf. *xylo*, et du gr. *gluphó*, je grave). Graveur de caractères sur bois.

XYLOGLYPHIE s. f. (ksi-lo-gli-fi — du préf. *xylo*, et du gr. *gluphó*, je grave). Art de graver des caractères sur bois. || On dit aussi XYLOGLYPTIQUE.

XYLOGLYPHIQUE adj. (ksi-lo-gli-fi-ke — rad. *xyloglyphie*). Qui a rapport à la xyloglyphie : Procédés XYLOGLYPHIQUES.

XYLOGRAPHE s. m. (ksi-lo-gra-fe — du préf. *xylo*, et du gr. *graphó*, j'écris). Graveur sur bois.

— Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la tribu des cistides, comprenant dix espèces, dont une habite le midi de l'Europe.

— Bot. Section des stictis, genre de champignons.

XYLOGRAPHIE s. f. (ksi-lo-gra-fi — du préf. *xylo* et du gr. *graphó*, j'écris). Art de graver sur bois. || Art d'imprimer avec des caractères de bois ou des planches en bois sur lesquelles les caractères sont gravés.

XYLOGRAPHIQUE adj. (ksi-lo-gra-fi-ke — rad. *xylographie*). Qui a rapport à la xylographie : Procédés XYLOGRAPHIQUES.

— Bibliogr. Livres xylographiques. Livres exécutés au moyen de la gravure sur bois.

— Encycl. Livres xylographiques. Ils étaient exécutés au moyen de la gravure sur bois, dont les premiers essais furent consacrés à la fabrication des cartes à jouer. « Ces sortes de livres, sans date, dit Lambinet, sans indication d'auteur et de lieu, que l'on fait voir dans les différentes bibliothèques de l'Europe, ont tous été gravés sur planches de bois fixes, avec le texte à côté, au milieu ou au-dessous des images, ou quelquefois sortant de la bouche des figures pour les expliquer. Ils ont été imprimés d'un seul côté du papier, avec une encre grise en détrempé. Ces ouvrages, que l'on regarde comme les premiers essais de l'imprimerie, ont été fabriqués les uns avant la découverte de cet art, les autres dans ses premiers commencements. Au reste, ils se ressemblent presque tous. Les figures qui y sont représentées sont grossièrement faites, au simple trait, dans le goût gothique, de

même que l'explication latine en prose rimée qui accompagne chaque figure gravée dans les petits carrés des planches. Les feuillets des planches n'étant imprimés que d'un seul côté sont ordinairement collés dos à dos les uns aux autres. Les lettres de l'alphabet, en gros caractères gothiques, qui se trouvent au milieu des planches indiquent l'ordre de leur arrangement; c'est ce que nous appelons signatures.

» Pour graver une planche de bois, il fallait : 1° dessiner le sujet à la plume ou le calquer sur le bois; 2° marquer tous les traits qui forment le dessin et les conserver en relief; 3° enlever délicatement avec des outils ce qui devait rester en blanc et être creusé, parce que le relief seul forme dans l'impression les traits sur le papier. C'est l'imprimerie chinoise. Dans l'impression des images et des cartes, on chargeait de noir la planche de bois ou le moule; on appliquait une feuille de papier moite, afin qu'elle s'attachât plus aisément au moule; on pressait ensuite plusieurs fois sur le papier un frotton de crin ou de bande d'étoffe, et l'on frottait le papier sur le moule; alors l'empreinte de l'image paraissait sur le papier. On découvre cette opération par le revers de la feuille, qui est lisse et quelquefois maculé dans les anciennes estampes sur bois et dans les anciens livres d'images imprimés d'un seul côté. » (*Origine de l'imprimerie*.)

Ces livres d'images sont au nombre d'une vingtaine, et bien qu'ils aient été imprimés plusieurs fois dans la première moitié du xve siècle, ils sont aujourd'hui d'une rareté excessive et d'une valeur exorbitante. Divers ouvrages de bibliographie donnent sur ces productions de longs détails. Indépendamment du *Manuel de librairie*, on peut consulter Heineken (*Idee générale d'une collection d'estampes*, 1771, gr. in-8°), le premier ouvrage où se rencontrent les résultats d'une étude approfondie de la xylographie; les descriptions des livres d'images y sont fort exactes, mais les fac-simile qui les accompagnent le sont moins; Dibdin, *Bibliotheca Spenceriana* (t. Ier); Ottley, *Recherches sur l'origine et l'histoire de la gravure* (t. Ier); Falkenstein, *Histoire de l'imprimerie*; Jackson, *Traité de la gravure sur bois*, etc. C'est d'après ces auteurs que nous allons indiquer les principaux livres xylographiques.

1° D'abord se présente le volume célèbre sous le nom de *Biblia pauperum*, mais dont le titre est *Historia Veteris et Novi Testamenti*. C'est un recueil de figures auxquelles sont jointes quelques lignes d'explication. Heineken décrit cinq éditions de ce livre avec le texte en latin. De ces éditions, quatre contiennent 40 planches, la cinquième en renferme 50. Il existe aussi deux éditions avec le texte allemand, l'une datée de 1470, l'autre de 1471 ou 1475, car le dernier chiffre n'est pas nettement imprimé. On connaît aussi une édition latine et une édition allemande exécutées en types mobiles par Pilster, à Bamberg, vers 1462.

Chaque planche de ce livre est partagée en cinq compartiments, dont le premier, placé au milieu de la partie supérieure, contient deux bustes accompagnés à droite et à gauche d'une inscription tirée de la Bible. Audessous de ce premier compartiment sont trois sujets historiques qui occupent toute la largeur de la planche; le principal sujet est tiré du Nouveau Testament, c'est le type; les deux autres, qui font allusion au premier, sont les antitypes. Au bas de ces sujets, à droite et à gauche, se lisent de courtes inscriptions au milieu desquelles sont placés deux bustes qui remplissent le cinquième compartiment. Enfin, une ligne de texte mise tout au bas de la planche indique le sujet principal. M. Jackson a reproduit une des planches où l'on voit trois sujets destinés à rappeler la vertu de tempérance. Adam et Eve, auprès de l'arbre de la science, tiennent chacun une pomme; Jacob offre un plat de lentilles à Esaü qui revient de la chasse, tenant un arc à la main; le démon présente des pierres à Jésus-Christ et lui demande de les changer en pains. Des passages de la Bible sont placés au-dessus de ces images; le caractère gothique et les abréviations multipliées en rendent la lecture fort pénible. Cette dernière circonstance prouve que le nom de *Bible des pauvres*, imaginé par Heineken, ne peut convenir à ce livre, car bien peu d'individus dans les classes secondaires de la société eussent alors été en mesure d'en comprendre le latin hérissé d'abréviations. Jackson ajoute au mot *pauperum* celui de *predicatorum*; l'ouvrage lui paraît un recueil d'esquisses de sermons, ornées de gravures destinées à échauffer l'imagination du prédicateur, tandis que les textes venaient en aide à sa mémoire.

L'exemplaire Mac-Carthy, qui, en 1816, ne fut payé que 750 francs, a passé dans la *Bibliotheca Grenvilliana*. Un exemplaire de l'édition allemande de 1470, payé 3,020 francs à Paris en 1825, passa en Angleterre et, en 1847, fut vendu environ 110 livres sterling à un amateur américain. Un autre exemplaire, présentant quelque différence avec le précédent, a été payé 220 livres sterling (Libri) en 1859; il était enluminé, mais il avait plusieurs feuillets trop rognés.

La *Biblia pauperum* a été reproduite en fac-simile sur un des exemplaires du British Museum, avec une introduction historique et bibliographique par J.-Ph. Berjeau (Londres,

1859, gr. in-4°). Dans cette introduction, le nouvel éditeur rectifie diverses erreurs commises par Heineken et reproduites d'après lui par plusieurs auteurs. Il indique Jean van Eyck comme l'auteur de la plupart des dessins, et Laurent Coster très-probablement comme le graveur. Il nomme Wohlgemuth, le maître d'Albert Dürer, comme l'auteur des dessins de l'édition qui est composée de 50 planches et dont le seul exemplaire connu se trouve à la Bibliothèque nationale, à Paris.

2° *Historia S. Joannis evangelistæ, ejusque visiones apocalypticæ* (pet. in-fol.). Ce livre, composé d'images entremêlées d'explications latines, est une histoire de saint Jean l'Évangéliste et de ses visions dans l'île de Patmos, représentées en figures. Heineken en décrit cinq éditions différentes, dont les deux premières ont 48 planches et les autres 50.

M. Jackson a fait la description minutieuse de l'exemplaire provenant de la bibliothèque Gaignat et qui fait partie de celle de George III, réunie au British Museum. Les caractères de ce volume sont plus grands et plus distinctement taillés que ceux de la *Biblia pauperum*, ce qui en rend la lecture assez facile, malgré les abréviations. Quelques-uns des dessins sont fort médiocres, mais d'autres révèlent une habileté véritable; on y reconnaît plus de vigueur et de sentiment que dans les autres ouvrages *xylographiques*, et, pour l'expression et le caractère, ils sont supérieurs à ceux de la *Biblia pauperum*, lesquels présentent, en revanche, une plus grande connaissance du mécanisme de l'art. Bien que certaines figures offrent une ressemblance marquée avec d'autres du même genre de la *Biblia pauperum*, on ne pense pas que les dessins de ces deux ouvrages aient été effectués par les mêmes personnes. Diverses circonstances ont amené M. Jackson à conjecturer que les dessins de l'*Apocalypse* pouvaient être l'œuvre d'un artiste grec. Quant à l'impression, quoique l'encre soit plus claire, qu'elle ait moins de corps et qu'elle ressemble à une sépia grisâtre, elle est mieux réussie dans cet ouvrage que dans le précédent.

L'exemplaire payé 330 francs en 1792, à la vente du cardinal de Brienne, s'est vendu depuis plusieurs fois en Angleterre, savoir : 91 livres sterling, Stow Collection, en janvier 1849, et 160 livres, John Dunn Gardner, en 1854, pour le British Museum; celui de Mac-Carthy (725 francs), vendu 45 liv. st. (Lang) en 1828, a été ensuite revendu 52 liv. 10 sh. à M. Frank Hall Standish (aujourd'hui chez M. le duc d'Aumale). D'autres exemplaires ont été vendus : 2,960 francs (Barrow) en 1855; 6,000 francs (Beazii) et dernièrement 1,000 florins (2,250 fr.) à M. Heerding, à Nuremberg.

3° *Cantica canticorum, sive historia vel providentia beatæ Virginis Mariæ ex Cantico canticorum* (pet. in-fol.). Ce volume est composé de 16 feuillets imprimés d'un seul côté. Chaque feuillet renferme deux sujets superposés, expliqués par des versets latins en lettres gothiques sur des rouleaux déployés qui sont représentés sur les planches. Selon Heineken, il existe deux éditions exécutées avec des bois différents, mais d'après les mêmes dessins. Il regarde comme faite en Allemagne l'édition dont le texte est fautif et qui, pour cette raison, lui paraît la première, et il pense que l'édition plus correcte a pu être exécutée en Hollande. C'est à celle-ci que les bibliographes donnent généralement la priorité.

Les figures de femmes placées dans ce livre présentent une singularité uniforme; l'expression et les draperies varient à peine, mais les attitudes sont aisées et gracieuses. L'art s'y montre à un degré plus avancé que dans l'ouvrage précédent; des plantes, des arbres, des animaux sont traités avec un certain goût. La supériorité de ce travail sur des productions d'une époque plus récente a fait attribuer ces planches à un artiste de la Souabe ou de l'Alsace. Une grande ressemblance s'y révèle avec le style de Martin Schöen ou Schoengauer, un des plus anciens graveurs de l'Allemagne, d'où l'on peut conjecturer que cet artiste a étudié et pris pour modèle les figures des *Cantica canticorum*.

M. Berjeau a donné à Londres, en 1859, une édition fac-simile de l'exemplaire qui a appartenu à Scrivener et qui fait aujourd'hui partie du British Museum. Dans une savante introduction, l'éditeur donne d'abord le texte avec les abréviations, et en regard celui de la Vulgate, puis une traduction anglaise et française. Il signale avec soin les variations que l'on remarque entre la première édition du *Livre des Cantiques* et les imitations grossières dont il a été l'objet. L'édition originale s'est vendue 200 florins (Crevenna), 182 florins (Verdussen), 590 francs (Brienne-Laure), 25 livres sterling (Heber).

Lambinet (*Origine de l'imprimerie*) a confondu les *Cantica canticorum* avec un autre livre du même genre, connu sous le titre de *Historia beatæ Mariæ Virginis*, production xylographique en 16 feuillets petit in-folio, contenant des images entremêlées d'inscriptions, imprimés d'un seul côté. La Bibliothèque nationale possède une édition de ce livre entièrement sur bois, mais on en signale une autre édition dont le texte est imprimé en caractères mobiles. Des exemplaires de cet ouvrage se sont vendus 352 francs (Gaignat); 1,560 francs (Mac-Carthy), pour la Bibliothé-

que nationale; 1,255 francs, double de la bibliothèque de Munich, en 1858, pour la bibliothèque impériale de Saint-Petersbourg.

40 *Ars moriendi*. Ce livre rarissime, exécuté avec des planches de bois, consiste en 24 feuillets imprimés d'un seul côté, dont 2 pour la préface, 11 pour les figures et autant pour l'explication. Chaque feuillet est marqué d'une lettre de l'alphabet; les figures, aussi grossièrement gravées que le texte, représentent les tentations des agonisants. Les lettres capitales sont ornées comme dans les manuscrits, et l'écriture ressemble à celle du xiv^e siècle. Voici en quelques mots le sujet de l'ouvrage : Un chrétien est sur le point de rendre le dernier soupir; ses parents et ses amis sont autour de son lit de mort. Satan arrive à ce moment suprême et, par ses artifices, il essaye d'ébranler la foi du moribond; mais, de son côté, un ange suggère à celui-ci de bonnes inspirations et raffermir sa foi ébranlée. Un dialogue s'établit entre l'ange et Satan, discutant tour à tour sur la foi, l'espérance, la patience, l'orgueil et l'amour des richesses. Lorsque Satan a exposé sa doctrine, l'ange s'applique à la réfuter, et il le fait victorieusement. Les deux interlocuteurs citent à l'envi la Bible, les Pères et les philosophes. Ce texte diffère presque entièrement de l'*Ars moriendi* attribué à Matthieu de Cracovie, lequel est un recueil de prières et de méditations.

Le *Manuel du libraire* entre au sujet de cet ouvrage dans des détails étendus; il distingue sept éditions latines et plusieurs éditions allemandes. Elles sont presque toutes du format petit in-folio. Il mentionne l'édition d'une version française sous le titre de *Lart au morier* et celle d'une version hollandaise pour lesquelles on s'est servi des planches d'une édition latine. Des exemplaires latins se sont vendus 1,610 francs (La Vallière), 1,280 francs (Cassini de Linnæ), 1,050 francs (Renouard), en 1855.

50 *Ars memorandi notabilis per figuras Evangelistarum*, petit in-folio de 30 planches gravées sur bois, dont 15 de figures et 15 de texte, imprimées d'un seul côté. Les figures représentent les attributs de chaque évangéliste, c'est-à-dire un aigle, un ange, un lion et un bœuf, avec des sujets emblématiques distingués par des numéros et expliqués dans le texte, suivant les chapitres de l'évangéliste. C'est ainsi que dans la première planche de l'Evangile de saint Jean on voit un aigle tenant un luth (allusion aux notes de Cunn) et ayant entre ses pattes un seau (allusion à la Samaritaine que Jésus trouva auprès d'un puits). Obscurité et puérilité, telles sont les qualités de cette mnémotechnique.

Quelques bibliographes regardent ce livre comme une des plus anciennes productions xylographiques; d'autres pensent qu'elle n'est venue qu'après la *Biblia pauperum* et les *Canitica canticorum*. Il y en a deux éditions. Les dessins de l'une sont d'une exécution plus informe et d'une impression plus pâle que dans l'autre. L'exemplaire de la première édition, conservé dans la bibliothèque de Dresde, a été acheté 231 rixdalers (environ 900 fr.) en 1774; un autre s'est vendu 2,750 francs (Renouard). Un exemplaire de la seconde édition, double de la bibliothèque de Munich, 725 florins (Butsch).

60 *Speculum humanæ saluationis*, petit in-folio de 63 feuillets imprimés d'un seul côté. Le texte est en vers rimés, d'une latinité barbare; il est partagé en 29 chapitres. On connaît quatre éditions contenant toutes les mêmes figures; deux ont un texte latin et deux un texte hollandais. Les cinq premiers feuillets, qui contiennent la préface, sont à longues lignes; les 58 autres feuillets renferment chacun une gravure sur bois. Chaque planche est divisée en deux compartiments séparés l'un de l'autre par un pilier de forme gothique. Au bas de chaque compartiment est gravée une figure de texte latin, indiquant le sujet de la figure. Le texte du poème est imprimé à deux colonnes au bas de chaque planche. Ces planches sont dans le genre de celles de la *Biblia pauperum*, mais elles révèlent plus de travail et témoignent plus d'habileté de la part de l'artiste. À partir de la 49^e planche, on remarque dans le faire du graveur des différences qui autorisent à penser que cette partie du recueil a été exécutée par une autre main. La première planche représente la chute des anges rebelles et la création d'Ève; mais, en général, un des compartiments contient un trait de l'Ancien Testament, type d'un épisode du Nouveau Testament, représenté dans le compartiment opposé. C'est ainsi qu'au n^o 17 l'apparition du Seigneur à Moïse dans le buisson ardent est la figure de l'Annonciation; n^o 22, la cuve de cuivre dans le temple de Salomon, destinée aux ablutions, est la figure du baptême; n^o 31, la manne donnée aux Israélites dans le désert est la figure de l'Eucharistie; n^o 53, la descente de Jésus dans les limbes pour en retirer les patriarches correspond à la sortie de l'Égypte des enfants d'Israël. Parmi ces sujets empruntés à la Bible ou aux livres apocryphes, il s'en trouve deux ou trois pris dans l'histoire profane, tels que Sémiramis contemplant les jardins suspendus de Babylone; la Sibylle et Auguste; Cédric, roi d'Athènes, se livrant à la mort afin d'assurer la victoire à son peuple.

Il y a une édition latine dont le texte comme les figures est gravé sur bois; mais il y en a

une autre dont le texte, dans 43 feuillets, est imprimé en caractères mobiles. Dans ces feuillets, le texte est d'une teinte plus foncée que les figures. Un exemplaire de la première édition s'est vendu 1,600 francs (La Vallière); des exemplaires de la seconde, 1,600 francs (Gaignat), 1,320 francs (Mac-Carthy), 315 livres sterling (Willett).

Lesclabard, calligraphe très-habile à imiter les anciennes impressions et les gravures sur bois, a exécuté à Paris, vers 1780, plusieurs copies à la plume de ce monument xylographique, dont l'exact fac-simile a été publié à Londres en 1860 par M. Berjeau, en 63 planches petit in-folio.

70 *Enndkrist* ou *Liber de Antichristo*, in-folio de 27 feuillets imprimés d'un seul côté avec de l'encre en détrempe. Ce livre est au moins aussi ancien que l'*Ars moriendi*. Le texte en allemand est gravé en bois aussi bien que les figures. La description qu'Heineken donne de ce livre précieux porte le nombre des planches à 39, parce qu'on y a compris un autre ouvrage du même genre en 12 planches, avec le texte allemand, qui faisait partie de l'exemplaire décrit. Cet ouvrage est celui des *Quinze signes précédant le jour du jugement dernier*. Heineken décrit une autre édition de l'*Enndkrist*, qui forme un seul cahier de 19 feuillets. Dans une troisième édition, les gravures sont copiées en sens contraire et imprimées des deux côtés du papier, ainsi que le texte, qui est en lettres de fente.

80 *Die Kunst Cyromantia* (l'Art de la chiro-mancie), par le docteur Hartlieb, en allemand. Ce livre, très-rare, consiste en 27 feuillets in-folio de texte et figures, exécutés avec des planches de bois. Il paraît qu'il a été gravé à Augsbourg par Georges Schapff vers la fin du xiv^e siècle. Les figures représentent des hommes pendus, assassinés ou arrosés d'une pluie d'or, etc., le tout conformément aux pronostics tirés de la longueur et de la forme des lignes de la main. Un exemplaire a été payé 124 liv. st. 19 sh. (3,123 fr. 75) [Christie], à Londres, en 1815, pour lord Spencer.

90 *Exercitium super Pater noster* ou *Paraphrase de l'Oraison dominicale* (in-fol.). Cet opuscule, très-rare et très-précieux, est regardé comme un des plus anciens monuments xylographiques. Il consiste en 10 planches gravées en bois et imprimées d'un seul côté, avec une courte explication placée au-dessus de chaque planche.

100 *Zeigtlocklein* ou *Petite horloge*, en allemand. Cet ouvrage est composé de 16 feuillets; les 14 premiers renferment 28 figures, les 2 derniers n'offrent que du texte. Presque tous les sujets sont empruntés à l'histoire de la Passion. Dès le premier feuillet, on voit l'Enfant Jésus tenant un marteau pour frapper les heures sur une cloche suspendue près de lui. Un exemplaire de ce livre se trouve dans la bibliothèque de Bamberg.

110 *Mirabilia Romæ*, sorte de guide du voyageur à Rome, en allemand. Ce livre, exécuté en planches de bois, vers l'année 1480, contient en tout 92 feuillets petit in-4^o, imprimés des deux côtés. Les pages qui sont entières portent 20 lignes, mais sont en général inégales entre elles, ainsi que les lignes et les lettres elles-mêmes. Un exemplaire se trouvait à la fin de l'année 1856 chez M. Hess, libraire à Elwangen, qui l'a cédé à M. Asher, libraire à Berlin, au prix de 400 thalers de Prusse (1,400 fr.).

120 *Planetenbuch* ou le *Livre des planètes*, livre de 6 feuillets in-4^o, imprimés des deux côtés, à l'exception du premier et du dernier. Chaque page contient dans sa partie supérieure douze vers allemands rimés et au-dessous une grande figure sur bois. On en signale deux éditions. L'exemplaire porté à 39 liv. st. (Libri, 1859) est annoncé comme unique.

130 *Beicht Spiegel* ou le *Miroir de la pénitence*, en allemand, petit in-4^o de 8 feuillets ou 16 pages, sans chiffres, ni réclames, ni signatures. On n'en connaît qu'un seul exemplaire, qui a successivement appartenu au baron de Stengel à Bamberg, au docteur Kloss à Francfort, au docteur Butler à Shrewsbury, enfin au baron de Westrenen de Tieland, qui a légué sa collection à la bibliothèque royale de La Haye.

Après les livres d'images, on commença à graver, sur des planches de bois fixes, un livre de grammaire en usage dans les écoles et connu sous le nom de *Donat*, parce qu'on le regardait comme un abrégé d'un traité d'Abélard Donatus, célèbre grammairien latin du iv^e siècle. On ne peut dire au juste quel est le pays où ces nouveaux essais prirent naissance. Il est probable qu'ils eurent lieu presque simultanément en Hollande, en Allemagne et en Belgique. La Bibliothèque nationale, qui passe pour la bibliothèque de l'Europe la plus riche en monuments de ce genre, possède deux planches de bois faisant partie d'un *Donat* dont les lettres sont sculptées en relief et à rebours. Ces deux planches ont été achetées en Allemagne par l'empereur, conseiller d'Etat sous Louis XIV. Elles appartiennent successivement au président de Maisons, à Du Fay, à Morand et au duc de La Vallière.

La première planche, de format in-4^o, porte en bas la signature C et renferme vingt lignes en caractères gothiques assez gros. Les

points et les deux points sont carrés, les I surmontés tantôt d'un accent grave, tantôt d'un demi-cercle. Les points d'interrogation ont la forme d'un C renversé, au-dessous duquel se trouve un point en étoile.

La deuxième planche a été évidemment scisée par le bas. Elle n'est composée que de seize lignes. Les caractères sont plus gros et plus nets que dans la première planche; les abréviations, plus rares, ont une forme différente. Les lignes sont moins longues et les I surmontés d'un simple trait.

On mentionne aussi, avec le *Donat*, le petit vocabulaire désigné sous le nom de *Catholicon*, qui fut imprimé en même temps que cette grammaire sur des planches en bois jusqu'à la fin du xiv^e siècle.

Quelques-uns des monuments xylographiques du xiv^e siècle, parvenus jusqu'à nous, nous offrent des modèles accomplis de l'art. Les plus grands maîtres, Albert Durer et Holbein, ne dédaignèrent pas ce moyen de manifester leur pensée. La *Danse des morts* est l'un des plus beaux monuments xylographiques qui nous aient été légués par la Renaissance, et il semble, dit M. Ferdinand Denis, que l'artiste, à l'heure où il comprenait le mieux l'immense popularité que son œuvre allait acquérir, ait redoublé de génie pour inspirer aux nations une crainte salutaire, un dédain absolu des choses mondaines.

La France ne resta pas en arrière de l'Allemagne et de la Hollande dans l'art de l'ornementation xylographique. À partir de 1470, où Ulric Gering publia les *Épîtres* de Gasparin de Bergame, premier livre imprimé à Paris, jusqu'au début du xiv^e siècle, on vit se succéder en ce genre des hommes d'un talent éminent et d'un goût éprouvé. Antoine Vêrard, Kerver, Simon Vostre, Philippe Pigouchet, Geoffroy Tory publièrent des ouvrages de la plus élégante exécution. Pigouchet n'a pas eu de rival pour ses livres d'heures ornés d'encadrements gravés sur bois. Cet artiste avait tellement conscience de sa supériorité, qu'il vanta à la fin de ses livres l'élégance de ses impressions. Geoffroy Tory dépassa tous ses devanciers par la perfection qu'il apporta à la gravure sur bois. Dans un livre intitulé *Champfleury*, cet artiste indiqua les proportions exactes que doivent avoir les lettres romaines, et il reforma l'orthographe.

XYLOÏDE adj. (ksi-lo-i-de — du préf. *xylo*, et du gr. *eidōs*, aspect.). Hist. nat. Qui ressemble à du bois : *Opale xyloïde*.

XYLOÏDINE s. f. (ksi-lo-i-di-ne — rad. *xyloïde*). Chim. Précipité blanc, soluble dans l'alcool, cristallisable, s'enflammant à la température de 186° et brûlant avec vivacité sans résidu, que l'on obtient en faisant réagir l'acide azotique sur les matières végétales.

XYLOÏDIQUE adj. (ksi-lo-i-di-ke — rad. *xyloïde*). Archit. S'est dit d'un genre d'architecture qui se serait bornée aux constructions en bois, et d'où serait dérivée l'architecture gothique.

XYLOÏLATRE s. m. (ksi-lo-lâ-tre — du préf. *xylo*, et du gr. *latrōō*, j'adore). Hist. relig. Adorateur d'idoles de bois.

XYLOÏLATRIE s. f. (ksi-lo-lâ-tri — du préf. *xylo*, et de *latrōō*). Hist. relig. Idolâtrie des xyloïlatres.

XYLOÏLATRIQUE adj. (ksi-lo-lâ-tri-ke). Hist. relig. Qui a rapport à la xyloïlatrerie. *Culte xyloïlatrique*.

XYLOÏLITE s. f. (ksi-lo-li-te — du préf. *xylo*, et du gr. *lithos*, pierre). Minér. Bois pétrifié.

XYLOGOLOGIE s. f. (ksi-lo-lo-jî — du préf. *xylo*, et du gr. *logos*). Traité des bois employés dans les arts.

XYLOGOLOGIQUE adj. (ksi-lo-lo-ji-ke). Qui a rapport à la xylogologie : *Études xylogologiques*.

XYLOMACÉ, ÉE adj. (ksi-lo-ma-sé — rad. *xyloïde*). Bot. Qui ressemble à un xylome. || On dit aussi XYLOMÉ, ÉE.

XYLOMANCIE s. f. (ksi-lo-man-si — du préf. *xylo*, et du gr. *manteia*, divination). Divination qui se pratiquait par l'observation des morceaux de bois qu'on rencontrait sur son chemin.

XYLOME s. m. (ksi-lo-me — du préf. *xylo*, et du gr. *ōmos*, semblable). Bot. Genre de champignons ligneux.

XYLOMÈLE s. m. (ksi-lo-mè-le — du préf. *xylo*, et du gr. *mélōn*, fruit). Bot. Genre d'arbres, de la famille des protéacées, tribu des grevillées, dont l'espèce type habite l'Australie.

XYLOMITE s. m. (ksi-lo-mi-te — du gr. *xulon*, bois). Bot. Genre de végétaux fossiles.

XYLOMYCE adj. (ksi-lo-mi-se — du préf. *xylo*, et du gr. *mukēs*, champignon). Bot. Se dit des champignons qui croissent sur le bois.

XYLOMYZON s. m. (ksi-lo-mi-zon — du préf. *xylo*, et du gr. *muzō*, je suce). Bot. Genre de champignons, du groupe des polypores.

XYLON s. m. (ksi-lon — du gr. *xulon*, bois, coton). Ancien nom du genre cotonnier.

XYLONÈME s. m. (ksi-lo-nè-me — du préf.

xylo, et du gr. *nomō*, j'habite). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la tribu des lyctides, dont l'espèce type se trouve en Suède.

XYLONIQUE s. m. (ksi-lo-ni-ke). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des lamellicornes, tribu des scarabées phyllophages, comprenant deux espèces, qui habitent l'Australie.

XYLONOME s. m. (ksi-lo-no-me — du préf. *xylo*, et du gr. *nomos*, pâture). Entom. Genre d'insectes hyménoptères tétrabranes, de la famille des ichneumoniens, comprenant plusieurs espèces, qui habitent l'Europe.

XYLOPALE s. f. (ksi-lo-pa-le — du préf. *xylo*, et de *opale*). Minér. Bois pétrifié, de la nature des silex résinites.

XYLOPHAGE adj. (ksi-lo-fa-je — du préf. *xylo*, et du gr. *phagō*, je mange). Qui se nourrit de bois ou de matières ligneuses : *Les insectes XYLOPHAGES vivent aux dépens du bois, dans l'intérieur des arbres*. (E. Robert.) *Les crustacés offrent un certain nombre d'espèces XYLOPHAGES*. (L. Laurent.)

Entom. Genre d'insectes diptères, de la famille des notacanthes, comprenant deux espèces qui habitent la France et l'Allemagne : *Les XYLOPHAGES ont le corps étroit*. (E. Desmarest.) *Les larves des XYLOPHAGES vivent dans le tronc des arbres pourris*. (H. Lucas.)

s. m. pl. Famille d'insectes coléoptères tétramères, comprenant des genres qui se nourrissent de matières ligneuses : *Les XYLOPHAGES se rencontrent dans toutes les parties du monde*. (H. Lucas.) || Syn. de LONGICORNES ou LIGNIVORES, autre famille de coléoptères tétramères, qui a pour type le genre capricorne ou cérambyx.

Encycl. Zool. Pris dans son acception la plus large et la plus conforme à l'étymologie, ce terme sert à désigner tous les animaux qui mangent du bois. On peut donc trouver des *xylophages* dans les groupes les plus divers. L'homme lui-même, être essentiellement omnivore, rentre jusqu'à un certain point dans cette catégorie, en ce qu'il se nourrit quelquefois des jeunes pousses des arbres, mais tant qu'elles ont encore une consistance assez tendre pour fournir un aliment agréable. C'est ainsi que les anciens appelaient *hylophages* (synonyme de *xylophages*) les habitants de certaines contrées de l'Éthiopie, qui se soumettaient à ce régime. En général, les animaux *xylophages* peuvent se diviser suivant qu'ils mangent les couches ligneuses ou corticales, vivantes ou mortes.

Parmi les mammifères, on remarque surtout les rongeurs (lièvre, lapin, rat, castor), qui rongent l'écorce des arbres et même les couches extérieures du bois, et les ruminants (chèvre, cerf, bœuf), ainsi que les pachydermes (éléphant, cheval), qui brouent les bourgeons et les jeunes pousses, même lorsque celles-ci sont passées à l'état ligneux. Parmi les oiseaux, il faut signaler les grimpeurs, et particulièrement les pics, qui consomment quelquefois de menus fragments de bois, mais qui sont loin d'en faire leur régime exclusif. Quelques mollusques rongent les bois, dans lesquels ils se creusent des galeries; on sait que le taret a acquis à cet égard une fâcheuse célébrité. On pourrait citer encore quelques crustacés, munis de mandibules assez puissantes pour pouvoir attaquer les substances ligneuses.

Mais c'est surtout dans la classe des insectes que nous trouvons le plus grand nombre d'espèces *xylophages*. Voici, par ordre de familles, une énumération de genres incomplets, mais qui peut donner une idée suffisante du sujet. COLÉOPTÈRES : *Sternozes* : buquet, sapin, mélasis. *Teredos* : limexylon, lyctète. *Lamellicornes* : lucane, tarandis, syndendrou, *Cuculionites* : rhyncole, cosson. *Xylophages* : hylurgus, scolyte, bostriche, platype, apate, bronze, trogiste, hyl-sine. *Longicornes* : ergate, agosisme, hammatichère, prione, aromie, astynome, molyque, clytus, callidie, cérambyx, sapierde. — HYMÉNOPTÈRES : sîrex, xylocope. — LÉPIDOPTÈRES : cossus, sésie. — NÉVROPTÈRES : termite. — DIPTÈRES : xylophage, etc. On remarquera que le mot *xylophage* s'applique ici, en un sens plus restreint, à une famille de coléoptères et même à un genre de diptères.

Les *xylophages*, avons-nous dit, ne vivent pas tous de la même manière aux dépens des substances ligneuses; les uns attaquent le bois, les autres l'écorce; les uns se nourrissent des tissus vivants, les autres des tissus morts. D'autres encore ne mangent pas précisément le bois, mais se contentent d'y creuser des galeries, soit pour y déposer leurs œufs, soit pour d'autres motifs encore inconnus. « Les larves *xylophages*, dit M. E. Robert, sont aux végétaux ce que d'autres parasites sont au corps des animaux : les uns, qui ne se nourrissent que de suc séveux, peuvent être comparées aux entozoaires; les autres, qui n'arrivent qu'après la mort complète du végétal, peuvent être assimilées aux larves des mouches qui ne se plaisent que dans les matières animales en putréfaction. »

Suivant leur manière de vivre, les insectes *xylophages* ou leurs larves peuvent être très-nuisibles ou, au contraire, utiles à l'a-

griculture et à l'économie domestique. C'est naturellement dans les forêts que les ravages de ces insectes ont été plus particulièrement observés. Malheureusement, on ne connaît pas de moyen réellement pratique pour s'opposer aux dégâts de ces insectes et surtout de leurs larves, qui, étant d'ailleurs cachées dans l'intérieur des tissus, sont abritées ainsi contre les vicissitudes atmosphériques, et en particulier contre les grands froids, ainsi que contre leurs ennemis, les oiseaux et autres animaux insectivores. Les forestiers ont néanmoins proposé certains moyens préservatifs ou curatifs, que voici :

On recommande d'abord de maintenir les forêts dans le meilleur état possible de végétation. En effet, les insectes *xylophages*, ceux même qui mangent le bois vivant, ne s'attaquent guère qu'aux arbres déjà malades ou souffrants, où ils ne sont pas gênés par une surabondance de sève. On conseille aussi d'extraire entièrement les souches inutilisées à la reproduction, qui sont le refuge de nombreuses espèces nuisibles; d'enlever promptement les bois exploités ou les arbres abattus par le vent, ainsi que tous les sujets morts ou dépérissants; d'écorcer entièrement les arbres résineux aussitôt après l'exploitation, ou tout au moins d'enlever avec la cognée des lanières longitudinales d'écorce sur les sujets abattus; enfin, de cultiver peu profondément les terres légères.

Toutefois, il se rencontrera bien souvent des circonstances particulières à considérer, pour savoir si l'on doit exploiter immédiatement les bois attaqués par les *xylophages*, ou bien différer plus ou moins cette exploitation. Ceci est du domaine de l'art forestier et nous mènerait trop loin. Dans tous les cas, dès que les bois infestés sont abattus, il faut les écorcer et les débiter aussitôt, soit par le sciage, soit par la fente, puis les exposer à l'air et au soleil sur les places découvertes, et ne les mettre en piles que lorsqu'ils sont complètement desséchés. Le flottage ou la simple immersion dans l'eau ayant pour effet de dissoudre et d'entraîner les principes fermentescibles du bois, on fera bien de recourir, quand on le pourra, à l'un de ces deux moyens.

— Entom. Les *xylophages* sont caractérisés par une tête sans prolongement ni saillie en forme de trompe; des antennes courtes, insérées au devant des yeux; des palpes courtes, presque filiformes, les maxillaires ordinairement un peu plus longues que les labiales; le labre allongé, un peu dilaté en cœur à son extrémité; les tarses ordinairement de quatre articles. Ces insectes sont généralement de petite taille; la plupart d'entre eux, comme l'indique leur nom, vivent dans le bois. Leurs larves attaquent souvent les arbres, qu'elles creusent et sillonnent dans tous les sens, en faisant ordinairement entre l'écorce et l'aubier leurs galeries, dont les formes varient suivant les espèces. Elles se métamorphosent en nymphes dans l'intérieur même du bois. Dès que celles-ci sont écloses, l'insecte parfait qui en sort abandonne son ancienne demeure, et la femelle n'y revient que pour y déposer ses œufs. Quelques espèces vivent dans les champignons, notamment dans les bolets, qu'elles rongent, et dont elles hâtent ainsi la décomposition. D'autres se rencontrent dans les fourmilières et vivent en société avec leurs habitants, sans qu'on sache bien quelles sont les matières dont elles se nourrissent. Leurs espèces sont répandues dans toutes les parties du globe.

XYLOPHAGIE s. f. (ksi-lo-fa-ji — du préf. *xylo*, et du gr. *phagô*, je mange). Zool. Régime des animaux qui se nourrissent de bois ou de matières ligneuses : La *XYLOPHAGIE* ne peut fournir aucune note caractéristique dans tout le type des vertébrés. (L. Laurent.)

XYLOPHAGIEN, **IENNE** adj. (ksi-lo-fa-ji-ain, i-è-ne — rad. *xylophage*). Entom. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre *xylophage*.

— s. m. pl. Tribu d'insectes diptères, de la famille des notacanthes, ayant pour type le genre *xylophage*.

XYLOPHANE (s. m. (ksi-lo-fa-ne — du préf. *xylo*, bois, et du gr. *phanos*, brillant). Entom. Genre d'insectes lépidoptères crépusculaires.

XYLOPHASIE s. f. (ksi-lo-fa-zi — du préf. *xylo*, et du gr. *phasis*, apparition). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, de la tribu des apamides, comprenant une dizaine d'espèces, qui habitent l'Europe.

— Encycl. Les *xylophasies*, réunies autrefois aux *lupérines*, sont caractérisées surtout par des antennes simples à l'œil nu chez les deux sexes; des palpes ascendantes; un corselet robuste, carré; un abdomen long, triangulaire; des ailes supérieures allongées, avec la frange fortement dentée. Les chenilles rongent les racines des plantes, où elles se creusent souvent des galeries; elles en sortent pour se transformer en chrysalides renfermées dans des coques de terre agglutinée. La *xylophasie polyodon* a une envergure de 0m,05 à 0m,06; elle a le corps l'uniforme, avec les ailes antérieures brun roussâtre, taché de noir, et les postérieures plus pâles. Cette espèce est commune dans

toute l'Europe. Quelques autres se trouvent aux environs de Paris.

XYLOPHILE adj. (ksi-lo-fi-le — du préf. *xylo*, et du gr. *philos*, qui aime). Zool. Qui vit dans le bois.

— s. m. Entom. Genre d'insectes coléoptères hétéromères, de la famille des trachéides, comprenant une douzaine d'espèces, qui habitent l'Europe et l'Amérique du Nord. || Syn. de *xyloque*, autre genre d'insectes coléoptères.

— s. m. pl. Groupe de scarabéides, comprenant ceux qui vivent dans le bois pourri.

XYLOPHONE s. m. (ksi-lo-fo-ne — du préf. *xylo*, et du gr. *phônê*, voix). Mus. Instrument formé de touches en bois de sapin, reposant sur des coussinets de paille, et qu'on frappe avec une baguette.

XYLOPHORE s. m. (ksi-lo-fo-re — du préf. *xylo*, et du gr. *phoros*, qui porte). Prêtre juif chargé d'entretenir le feu sacré.

XYLOPHORIE s. f. (ksi-lo-fo-ri — du préf. *xylo*, et du gr. *phorô*, je porte). Antiq. Nom donné par les écrivains grecs à une fête pendant laquelle les Hébreux apportaient dans le temple le bois destiné aux sacrifices.

— Encycl. La Bible ne nous parle point de cette fête; mais Joseph en fait mention, et l'on croit qu'elle ne fut instituée que vers les derniers temps de la nation hébraïque, c'est-à-dire au moment de la corruption des mœurs et de la religion.

A cette époque, les prêtres et les lévites n'ayant plus de serviteurs pour préparer et apporter le bois nécessaire aux sacrifices ont pu et dû avoir recours aux populations. Alors il a fallu inventer et créer une fête religieuse pour habituer le peuple à offrir de bonne volonté ce qu'il eût peut-être refusé, si on ne lui eût fait croire qu'il obéissait à Dieu.

Cette provision de bois avait lieu à la fin de juillet ou au commencement d'août. On préparait soigneusement le bois destiné aux autels; on le nettoyait, on n'y laissait ni pourriture ni rien de vermoulu.

XYLOPHTHORE s. m. (ksi-lo-fto-re — du préf. *xylo*, et du gr. *phthorô*, je détruis). Entom. Genre d'insectes coléoptères, de la famille des charançons, tribu des colydiens, comprenant trois ou quatre espèces, qui habitent les Etats-Unis.

XYLOPHYLLÉ s. m. (ksi-lo-phi-le — du préf. *xylo*, et du gr. *phyllon*, feuille). Bot. Syn. de *PHYLLANTHE*, genre d'euphorbiacées.

— Encycl. Les *xylophyllés* sont des arbrisseaux à rameaux plans, dilatés en forme de feuilles, alternes, dentés, naissant à l'aiselle d'une écaïlle carénée, engainante, qui n'est autre qu'une feuille rudimentaire; les fleurs, hermaphrodites, présentent un périgone coloré, à cinq divisions; cinq étamines; un ovaire surmonté d'un style terminé par des stigmata bifides; le fruit est une capsule composée de trois coques, dont chacune renferme deux graines. Ce genre comprend une dizaine d'espèces, toutes exotiques et dont quelques-unes sont cultivées dans nos serres, moins pour leur mérite ornemental que pour leur mode bizarre de végétation. Nous citerons particulièrement la *xylophyllé fagine*, originaire des îles Lucayes ou Bahama, et dont les rameaux folioliformes, recourbés comme un fer de faux, portent de petits bouquets de fleurs d'un rouge vif.

XYLOPICRON s. m. (ksi-lo-pi-kron — du préf. *xylo*, et du gr. *pikros*, amer). Bot. Syn. de *XYLOPIE*, genre d'anacéacées.

XYLOPIE s. f. (ksi-lo-pi — du gr. *xulon*, bois). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des anacéacées, type de la tribu des *xylopiées*, comprenant une douzaine d'espèces, qui croissent dans l'Amérique tropicale. Le bois des *XYLOPIES* est très-amer. (P. Duchartre.)

— Encycl. Les *xylopiées* sont des arbres ou des arbrisseaux, à rameaux le plus souvent distiques, portant des feuilles alternes, oblongues, aiguës, entières, sur des pétioles courts et articulés; à fleurs groupées sur de courts pédoncules axillaires; le fruit se compose de quelques baies sèches, ovoïdes, à graines munies d'un arille spongieux. Ce genre renferme une dizaine d'espèces, répandues dans l'Amérique tropicale. Toutes leurs parties possèdent une saveur aromatique acre et presque poivrée. La plupart de ces végétaux ont des fruits alimentaires ou servent à des usages industriels. Quelques-uns sont cultivés dans nos serres chaudes; ils demandent une terre meuble et substantielle et se multiplient de graines semées sur couche chaude ou de boutures étouffées.

La *xylopie soyeuse* est un arbre de 8 à 10 mètres, à rameaux couverts d'un duvet roussâtre, portant des feuilles lisses en dessus et soyeuses en dessous. Elle croît au Brésil, notamment dans les forêts vierges de la province de Rio-Janeiro. Son écorce, filandreuse et tenace, sert à faire des câbles et des cordages. Son fruit a l'odeur et le goût du poivre; il pourrait remplacer avantageusement cette substance comme épice et donner lieu à un commerce assez important. Malheureusement, cette espèce devient de plus en plus rare dans le pays.

La *xylopie glabre* se distingue de la précédente par sa taille plus élevée, ses rameaux et ses feuilles glabres et lisses. Elle croît à

la Jamaïque et aux Barbades, sur les montagnes. • Le bois, l'écorce et les fruits de cet arbre ont un goût amer très-agréable et qui ressemble un peu à celui des pépins d'orange. Fraîchement cueillis, ils sont agréables au goût et salutaires à l'estomac; l'amertume de toutes les parties de cet arbre se transmet facilement, une poignée de copeaux de ce bois, plongée dans l'eau pendant un instant, lui communique un goût très-amer. L'amertume des fruits de la *xylopie* glabre n'empêche pas les pigeons sauvages d'en faire leur nourriture; ils donnent même à leur chair un goût particulier, légèrement amer, qui la fait rechercher. On emploie avec avantage la décoction de la *xylopie* glabre pour calmer la colique et remédier à la perte d'appétit due à un mauvais état de l'estomac.

Le bois de cet arbre, à cause de son amertume, est à l'abri des attaques des insectes. On pourrait donc l'employer utilement pour faire des meubles, des caisses, des objets d'art ou d'industrie que l'on voudrait soustraire à cette cause de destruction. Mais il faut éviter de renfermer dans ces caisses des objets, tels que du sucre, qui pourraient en contracter une saveur très-amère. On a remarqué que les ouvriers qui travaillent ce bois ont dans la bouche un goût d'amertume insupportable. En un mot, les qualités de ce bois peuvent, suivant les circonstances, offrir des avantages ou des inconvénients.

La *xylopie frutescente* est un petit arbrisseau, à feuilles d'un vert clair en dessus, cendrées en dessous. Elle croît au Brésil et à la Guyane. Le bois, l'écorce et les feuilles de cette espèce sont très-aromatiques et ont une saveur piquante. Les fruits et les graines ont un goût acre et une odeur de térébenthine due à la présence d'une huile essentielle très-abondante; ils sont stimulants. On ne les emploie que comme condiment. L'écorce sert à fabriquer des cordages.

Nous citerons encore la *xylopie à grandes fleurs*, dont les fruits, appelés dans le pays *pacova*, servent comme condiment et comme médicament; la *xylopie à larges feuilles*, dont les fruits passent, parmi les indigènes, pour un excellent fébrifuge; les *xylopiées acuminées* et *prinoïdes*, dont les graines noires ont une odeur fétide, due à la présence d'une huile essentielle plus active que dans les autres espèces.

XYLOPIÉ, **ÉE** adj. (ksi-lo-pi-é — rad. *xylopie*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte à la *xylopie*.

— s. f. pl. Tribu de la famille des anacéacées, ayant pour type le genre *xylopie*.

XYLOPLEURE s. m. (ksi-lo-pleu-re — du préf. *xylo*, et du gr. *pleuron*, côté). Bot. Syn. d'*GNATHÈRE* ou *ONAGRAIRE*.

XYLOPODE s. m. (ksi-lo-po-de — du préf. *xylo*, et du gr. *pous*, pied). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, de la tribu des platyniodes, comprenant une douzaine d'espèces, qui habitent, pour la plupart, le midi de l'Europe.

— Encycl. Les *xylopoques* sont caractérisés par des antennes simples chez les deux sexes; des palpes cylindriques, presque droites; une trompe épaisse; le corps gros et court; les ailes antérieures larges, courtes, avec la côte très-arguée vers son milieu. Les chenilles sont fusiformes, effilées, verruqueuses, de couleurs claires. Quand elles marchent, leurs mouvements sont très-vifs. Elles se tiennent cachées dans des toiles à la surface des feuilles, et se transforment en chrysalides dans des coques revêtues de mousse ou de débris de feuilles sèches. La plupart des espèces de ce genre habitent l'Europe méridionale. Les *xylopoques pariane* et de *Fabricius* se trouvent, à l'automne, dans toute l'Europe et ne sont pas rares dans les environs de Paris; elles vivent sur les orties.

XYLOPOLIS, ville de la Macédoine, dans la Mygdonie; elle tirait son nom de ses maisons, toutes construites en bois.

XYLOGANON s. m. (ksi-lo-r-ga-non — du préf. *xylo*, et du gr. *organon*, instrument). Anc. mus. Cylindre de métal qu'on frappait avec des morceaux de bois.

XYLORHIZE s. m. (ksi-lo-ri-ze — du préf. *xylo*, et du gr. *rhiza*, racine). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des longicornes, tribu des lamiaires, dont l'espèce type vit au Bengale.

— s. f. Bot. Genre de plantes de la famille des composées, comprenant deux espèces, qui croissent dans l'Amérique du Nord.

XYLORYCTE s. m. (ksi-lo-ri-cte — du préf. *xylo*, et du gr. *oryctér*, fouisseur). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des lamellicornes, tribu des scarabéides *xylophiles*, comprenant quatre espèces, qui habitent l'Amérique.

XYLOSME s. m. (ksi-lo-sme — du préf. *xylo*, et du gr. *osmê*, odeur). Bot. Genre d'arbres, de la famille des byacées, tribu des flacourtiées, comprenant plusieurs espèces, qui habitent la Polynésie.

XYLOSTELLE s. f. (ksi-lo-sté-le). Entom. Espèce d'arctique, dont la chenille vit aux dépens des fleurs du chèvre-feuille et de la giroflée.

XYLOSTOLIS s. m. (ksi-lo-sté-on). Bot.

Section ou syn. des *CHÈVREFEUILLES*, genre d'arbrisseaux.

XYLOSTROME s. m. (ksi-lo-stro-me — du préf. *xylo*, et du gr. *strôma*, tapis). Bot. Genre de champignons ligneux.

XYLOTE s. m. (ksi-lo-te — du gr. *xulon*, bois). Entom. Genre d'insectes diptères, de la famille des brachystomes, tribu des syrphes, comprenant une dizaine d'espèces, qui habitent l'Europe.

XYLOTELE s. m. (ksi-lo-tè-le — du préf. *xulon*, bois; *telos*, mort). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des longicornes, tribu des lamiaires, comprenant quatre espèces, qui habitent surtout la Nouvelle-Zélande.

XYLOTÈRE s. m. (ksi-lo-tè-re — du préf. *xylo*, et du gr. *terô*, je perce). Entom. Syn. de *TRÉMEX*, genre d'insectes hyménoptères.

XYLOTHEQUE s. f. (ksi-lo-tè-ke — du préf. *xylo*, et du gr. *thékê*, boîte). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des bixacées, tribu des *prockées*, dont l'espèce type croît dans l'Afrique australe.

XYLOTOME adj. (ksi-lo-to-me — du préf. *xylo*, et du gr. *tonê*, action de couper). Zool. Qui coupe le bois.

— s. m. Entom. Syn. de *XYLOTOME*, genre d'insectes hyménoptères.

XYLOTRÈTE s. m. (ksi-lo-trè-te — du préf. *xylo*, et du gr. *trád*, je perce). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des malacodermes, tribu des clairotes, qui habite l'Australie.

XYLOTRIBE s. m. (ksi-lo-tri-be — du préf. *xylo*, et du gr. *tribô*, je broie). Entom. Syn. de *MÉSOMEX*, genre d'insectes.

XYLOTROGE adj. (ksi-lo-tro-je — du préf. *xylo*, et du gr. *trôgô*, je troue). Zool. Qui perce le bois.

— s. m. pl. Tribu de coléoptères serricornes qui percent le bois.

XYLOTRUPE s. m. (ksi-lo-tru-pe — du préf. *xylo*, et du gr. *trupad*, je perce). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la tribu des bostriichides, dont l'espèce type vit au Brésil.

XYLOXOTRAGUE s. m. (ksi-lo-kso-tra-ghe — du préf. *xylo*, et du gr. *oxus*, pégant; *tragos*, bouc). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, tribu des histéroides, comprenant trois ou quatre espèces, qui habitent l'Europe.

XYLURGUE adj. (ksi-lur-ghe — gr. *xulourgos*, qui travaille le bois; de *xulon*, bois, et de *ergon*, ouvrage). Entom. Se dit des insectes qui rongent le bois.

— s. m. Entom. Syn. de *XYLURGUE*.

XYLYLAMINE s. f. (ksi-li-la-mi-ne — de *xylylique*, et de *amine*). Chim. Nom donné à des bases homologues avec les benzylamines qui résultent de l'action de l'ammoniaque sur le chlorure de xyle.

— Encycl. V. au *Supplément*.

XYLYLIQUE adj. (ksi-li-li-ke — du gr. *xulon*, bois; *ulê*, matière). Chim. Se dit d'un acide, d'un alcool et d'un phéno.

XYNÉCIES s. f. pl. (ksi-né-si — gr. *xunoi-kia*, de *xun* ou *sun*, avec, ensemble, et de *oikos*, l'habitation). Antiq. gr. Fête athénienne, qu'on célébrait en mémoire de la réunion des tribus. || On dit aussi *MÉTÉCIES*.

XYNIA, ville de l'ancienne Thessalie, près du petit lac Xynias, auquel elle donnait son nom.

XYNIADÉ s. f. (ksi-ni-a-de). Myth. gr. Nom des nymphes d'une fontaine qui était voisine de la ville de Xynia.

XYPHÈRE s. m. (ksi-fè-re). Bot. Syn. d'*AMPHICARPÉE*, genre de légumineuses.

XYRICHTHYS s. m. (ksi-ri-ktiss — du gr. *xuros*, rasoir; *ichthys*, poisson). Ichtyol. Genre de poissons, de la famille des labridés, plus connu sous le nom vulgaire de rasoir, et comprenant d'assez nombreuses espèces, dont une vit dans la Méditerranée.

XYRIDANTHE s. m. (ksi-ri-dan-te — de *xyride*, et du gr. *anthos*, fleur). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des sénécionées, dont l'espèce croît en Australie.

XYRIDE s. f. (ksi-ri-de — du gr. *xuris*, glaive, rad. *xuros*, rasoir, à cause de la forme des feuilles. Le grec *xuros*, *xuron* appartient sûrement à la même famille que le sanscrit *kshûri*, *churî*, *khurâ*, couteau, poignard, *kshurâ*, rasoir). Bot. Genre de plantes, de la famille des iridées, comprenant environ soixante espèces, qui croissent dans les marais de l'Asie, de l'Australie et surtout de l'Amérique. || On dit aussi *XYRIS* et *XYRÔIDES* s. m.

— Encycl. Les *xyrides* sont des plantes vivaces, à feuilles linéaires ou ensiformes, élargies à la base, et formant une touffe radicale; du centre de celle-ci s'élève une hampe nue, terminée par un fascicule de fleurs jaunes, à perianthe double, l'extérieur herbacé, l'intérieur pétaoloïde. Le fruit est une capsule renfermant un grand nombre de graines globuleuses. Les nombreuses espèces de ce genre croissent dans les marais de l'Amérique, de l'Asie et de l'Australie. Le suc des feuilles de

la *xyride de l'Inde*, mélangé avec du vinaigre, est employé contre l'impétigo; ses feuilles et ses racines bouillies dans l'huile sont préconisées contre la lèpre. En Amérique, les *xyrides américaine* et *vaginée* servent aux mêmes usages.

XYRIDE, **ÉE** adj. (ksi-ri-dé — rad. *xyride*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre *xyride*.

— s. f. pl. Famille de plantes monocotylédones, ayant pour type le genre *xyride* : La famille des *XYRIDÉES* comprend des plantes de marais. (P. Duchartre.)

— Encycl. La famille des *xyridées* renferme des plantes vivaces, à rhizome fibreux, à feuilles toutes radicales, ensiformes ou linéaires, élargies, engainantes et scarieuses à leur base. Les fleurs sont groupées en capitules, accompagnés de bractées imbriquées et scarieuses, à l'extrémité d'une hampe radicale, simple, nue ou munie de deux bractées. Elles présentent un périgone à six divisions alternant sur deux rangs; les trois divisions extérieures herbacées et simulant un calice; l'une d'elles, plus grande, enveloppant la fleur comme une coiffe dans le jeune âge; les trois divisions intérieures colorées, pétaloïdes, ongucolées et plus ou moins soudées à la base; six étamines, alternativement fertiles et stériles; un ovaire libre, ordinairement à une seule loge multiovulée, surmonté d'un style tritide, dont chaque branche est terminée par un stigmat à plusieurs lobes. Le fruit est une capsule à une ou trois loges, dont chacune contient de nombreuses graines, à test coriace et strié, à embryon très-petit, lenticulaire, placé au sommet d'un albumen charnu.

Cette famille, qui a des affinités avec les iridées, les ériocaulées et les commélynées, se compose des genres *xyride* et *abolbode* ou *chloëre*, auxquels plusieurs auteurs ajoutent le genre *mayaca*. Les *xyridées* habitent surtout les régions chaudes de l'Amérique; elles sont plus rares en Australie et dans l'Asie tropicale. Ces plantes croissent dans les marais; plusieurs espèces sont employées en médecine.

XYSMALLOBE s. m. (ksi-sma-lo-be — du gr. *xusma*, raclure; *lobos*, gousse). Bot. Genre de plantes, de la famille des asclépiadées, tribu des cynanchées, formé aux dépens des asclépiadées, et comprenant une dizaine d'espèces, qui croissent dans l'Afrique australe.

XYSTARCHIE s. f. (ksi-star-chi — rad. *xystarque*). Antiq. gr. Fonctions du *xystarque*.

XYSTARQUE s. m. (ksi-star-ke — du gr. *xustos*, *xyste*; *archos*, chef). Antiq. Officier des gymnases, qui avait la surveillance du

xyste et de tous les endroits où s'exerçaient les athlètes, tant à Rome que dans la Grèce.

— Encycl. On sait quel soin apporta Solon à réglementer l'administration des gymnases; la charge principale qu'il établit dans ce but fut celle de *gymnasiarque*. Le citoyen qui en était revêtu avait la direction suprême des gymnases et, de plus, était préposé à la conduite des jeux dans certaines solennités. Si l'on en croit Plutarque, on devrait le regarder, en outre, comme une sorte de magistrat chargé de surveiller et de censurer la conduite des jeunes gens en général. Quel fut primitivement le pouvoir du *xystarque* et jusqu'où s'étendit-il? On pense que ses fonctions comprirent, comme celles du gymnasiarque, la surveillance des gymnases; mais on ne peut dire exactement ce qu'elles furent dans les commencements. Nous ne trouvons pas, en effet, le nom de *xystarque* mentionné avant l'époque des empereurs romains, et cela seulement en Italie et en Crète. Or, à cette époque, le *xystarque* paraît bien déchu de ce qu'il peut avoir été dans les temps plus anciens. Krause a montré, dans sa *Gymnastique et agonistique des Grecs*, que la charge de *xystarque* avait fini par n'avoir rien de commun avec le gymnase proprement dit, et qu'elle se bornait à surveiller et diriger les écoles d'athlètes. Les *xystarques* tenaient dans ces écoles un emploi analogue à celui que les gymnastes et les pædotribes exerçaient dans les gymnases.

XYSTE s. m. (ksi-ste — gr. *xuston*; de *xustos*, uni). Antiq. Partie d'un palestre, chez les Grecs. || Chez les Romains, Lieu découvert servant de promenade.

— Entom. Genre d'insectes coléoptères hétéromères, de la famille des mélasomes, comprenant deux espèces, qui vivent au Mexique. || Genre d'insectes hyménoptères, de la famille des cynipiens.

— s. f. Genre d'insectes diptères, de la famille des athérécères, tribu des muscides, comprenant quatre espèces, qui habitent l'Europe centrale.

— Encycl. Antiq. Le *xyste*, chez les Grecs, renfermait un espace carré ayant deux stades de circuit. Trois de ses faces avaient un portique simple, avec de grandes salles au-dessous, où les philosophes venaient discuter et s'entretenir.

La quatrième face, tournée vers le midi, avait des portiques doubles, pour que l'on pût se mettre plus facilement à l'abri du soleil. Au milieu de ce monument et sous l'un des doubles portiques se trouvait une grande salle où les enfants mâles prenaient des leçons, tandis que les filles étaient instruites dans une autre salle placée à côté. Derrière ces

jeux salles s'en trouvait une autre qui servait aux athlètes. A l'une des extrémités de la façade, on plaçait des bains d'eau froide. Une salle était réservée, à gauche de celle des jeunes gens, aux lutteurs qui venaient s'y frotter d'huile, et près de là était une chambre froide où l'on venait se déshabiller. Dans une chambre tiède, on préparait son corps à subir la chaleur d'une étuve où le foyer était d'un côté et l'eau chaude de l'autre. Ces différents appartements étaient terminés par trois portiques, l'un au levant ou au couchant et les deux autres à droite et à gauche; l'un d'entre eux, ordinairement situé au midi, servait aux athlètes en hiver; il était vaste et renfermait un compartiment d'une dizaine de pieds de largeur sur une douzaine de profondeur. Les athlètes pouvaient s'y exercer sans avoir rien à craindre des changements de température. Les spectateurs étaient, eux aussi, à leur aise pour les voir, parce que le point où on les plaçait était plus élevé que le lieu où combattaient les athlètes.

Ce portique portait le nom de *xyste*, plus spécialement que le reste de l'édifice.

Quand on bâtissait un *xyste*, on avait soin de ménager entre les portiques quelques bosquets et des allées d'arbres. Près de ces édifices se trouvait une place où le peuple venait se ranger pour voir plus commodément les jeux. Les thermes des Romains furent une imitation du *xyste* des Grecs.

Dans quelques villes, parmi lesquelles nous citerons Elide, le *xyste* était un monument consacré seulement aux athlètes. Chez les Romains, on appelait *xyste* une terrasse découverte pratiquée au-dessus de la colonnade ornant la façade d'une villa. C'était là que l'on venait causer et prendre l'air, que l'on discutait des questions philosophiques, comme faisait Cicéron sur le *xyste* qu'il avait fait établir à sa maison de Tusculum.

Au moyen âge, on appelait *xyste* de longues allées situées à l'intérieur des maisons; mais le mot cloître était plus souvent employé.

XYSTÈRE s. m. (ksi-stè-re — du gr. *xustér*, grattoir; de *xud*, je gratte). Ichtyol. Syn. de *XYMÈTÈRE*, genre de poissons de la mer des Indes. || On trouve aussi ce mot employé au féminin.

XYSTIDIE s. f. (ksi-sti-di — du gr. *xustidion*, éuille; de *xud*, je gratte). Bot. Syn. de *PÉROTIDE*, genre de graminées.

XYSTIQUE adj. (ksi-sti-ke — rad. *xyste*). Antiq. Qui a rapport au *xyste*.

— s. m. Athlète qui combattait dans le *xyste*.

— Arachn. Genre d'araignées, de la tribu

des araignées, formé aux dépens des thomis, et dont l'espèce type habite l'Allemagne.

XYSTOPHORE s. m. (ksi-sto-fo-re — du gr. *xuston*, pique; *phoros*, qui porte). Antiq. Nom donné par les Grecs à des soldats perses armés d'une pique.

— Encycl. Les *xystophores* formaient une division particulière du corps des dix mille. Ils étaient armés de javelots courts; ils marchaient devant les corps d'élite des dix mille, disposés par carrés de cent immortels. Dans les cortèges, les *xystophores* marchaient derrière le char royal; ils venaient immédiatement après les doryphores. Un bas-relief de Ninive qui nous a conservé ces détails de l'histoire ancienne nous montre un *xystophore* portant au bras gauche un bouclier rond et tenant dans sa main droite deux javelots de demi-longueur.

XYSTOS s. m. (ksi-stoss — gr. *xustos*, racé; de *xud*, je racle). Chir. Charpie râpée.

XYSTRE s. m. (ksi-stre — du gr. *xustér*, rasoir; rad. *xud*, je gratte. V. *XYRIDE*). Chir. Sorte de rugine, instrument servant à enlever le tartre des dents.

XYSTRÉPIPODES s. m. pl. (ksi-stré-pi-po-de — du gr. *xustra*, étrille; *epi*, sur; *pous*, pied). Ornith. Ordre d'oiseaux qui volent peu ou point, mais qui courent très-vite. || On les appelle aussi *COUREURS*.

XYSTROCÈRE s. m. (ksi-stro-sè-re — du gr. *xustra*, étrille; *keras*, corne). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des longicornes, tribu des cérambycins, comprenant une quinzaine d'espèces, qui habitent l'Asie et l'Afrique.

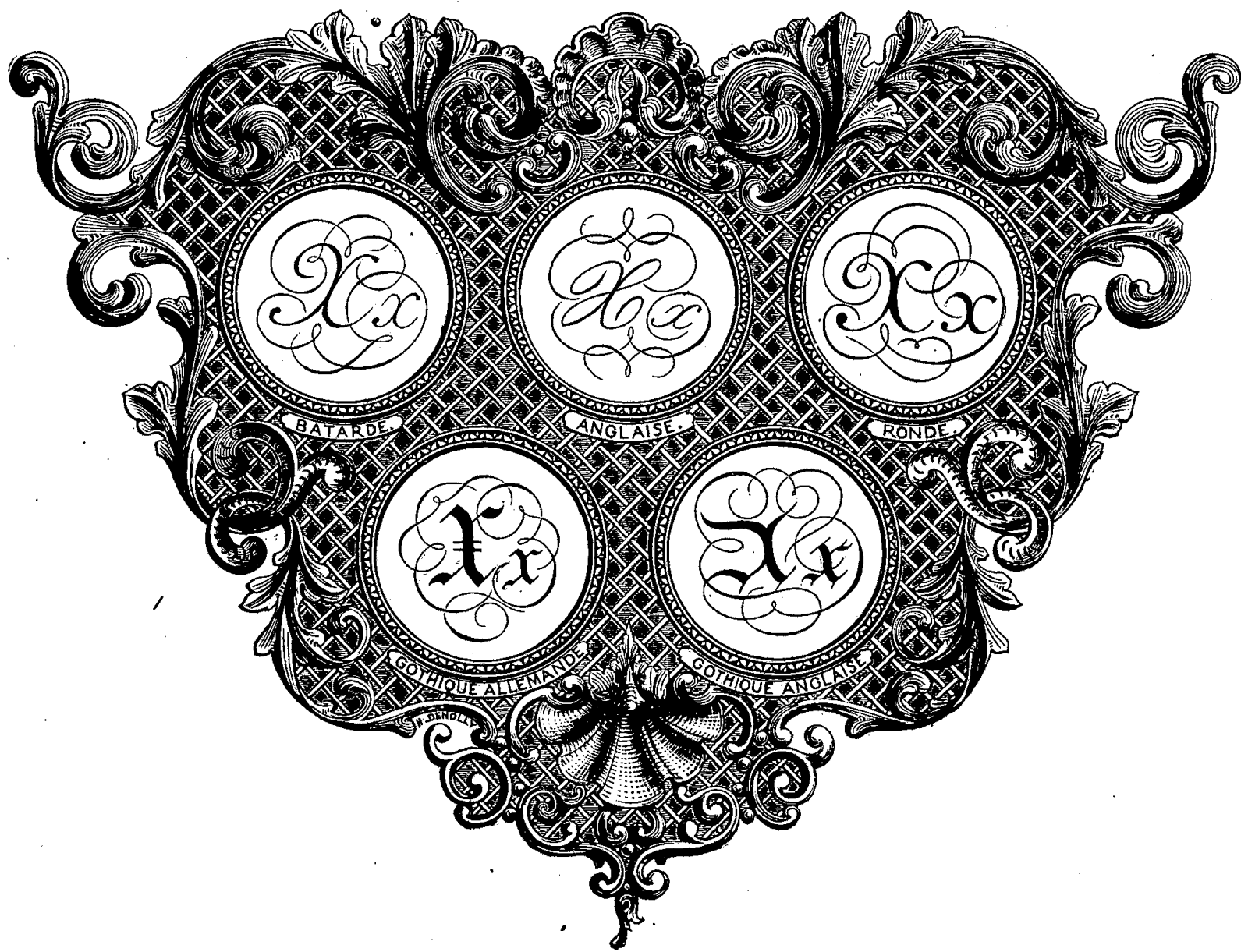
XYSTROMACROPODE adj. (ksi-stro-makro-po-de — du gr. *xustra*, étrille; *makros*, grand; *pous*, pied). Ornith. Syn. de *GALLINACE*.

XYSTROMICROPODE adj. (ksi-stro-mikro-po-de — du gr. *xustra*, étrille; *mikros*, petit; *pous*, pied). Ornith. Syn. de *COLOMBIN*.

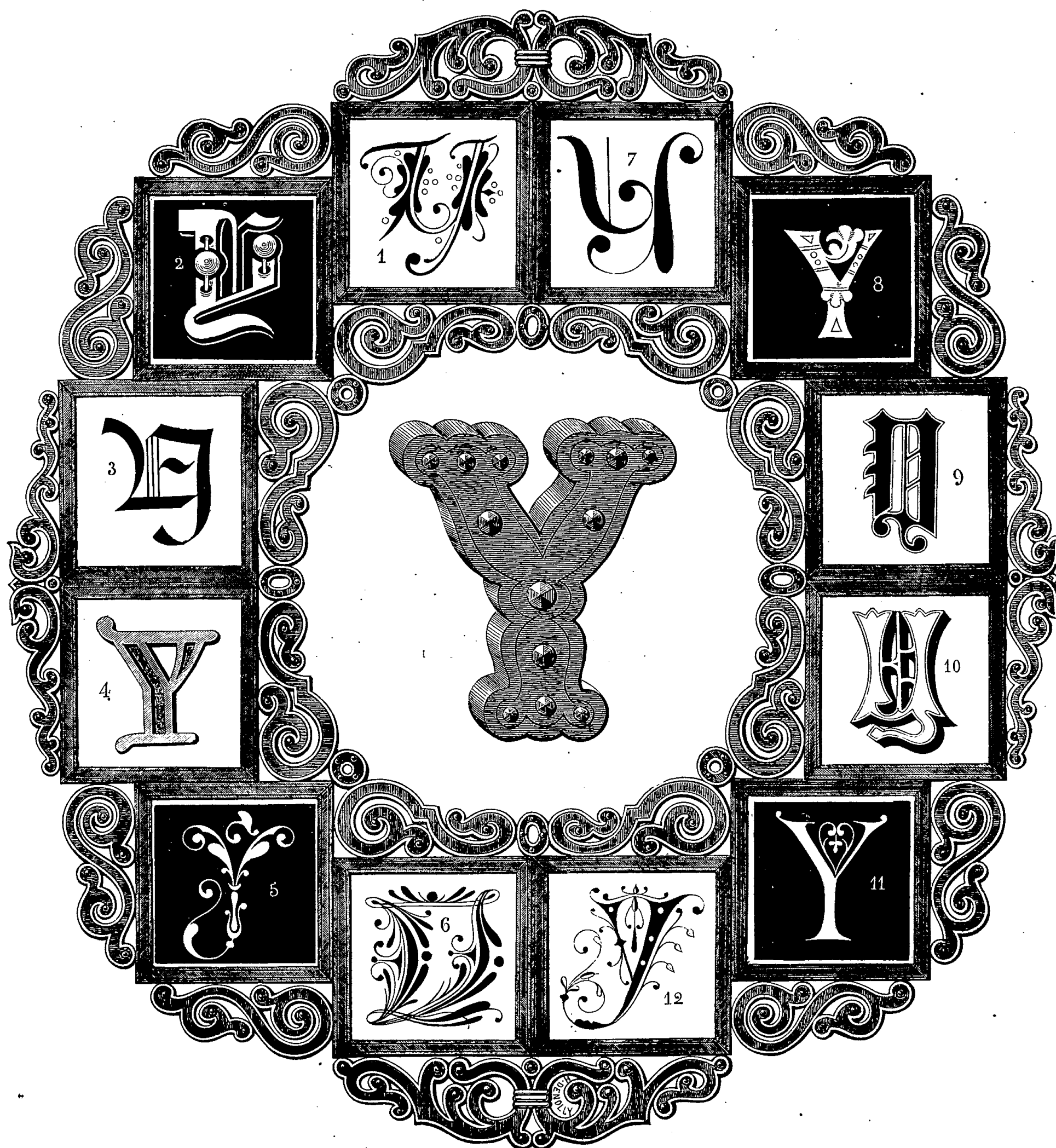
XYSTROPHORE s. m. (ksi-stro-fo-re — du gr. *xustra*, étrille; *phoros*, qui porte). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, du groupe des pinières, dont l'espèce type vit au Sénégal.

XYSTROPIDE adj. (ksi-stro-pi-de — du gr. *xustra*, étrille; *ops*, oeil; *eidos*, aspect). Entom. Syn. de *CISTÉLIDE*.

XYSTROPODE s. m. pl. (ksi-stro-po-de — du gr. *xustra*, étrille; *pous*, *podos*, pied). Ornith. Division de la classe des oiseaux, comprenant les ordres des gallinacés et des columbines.

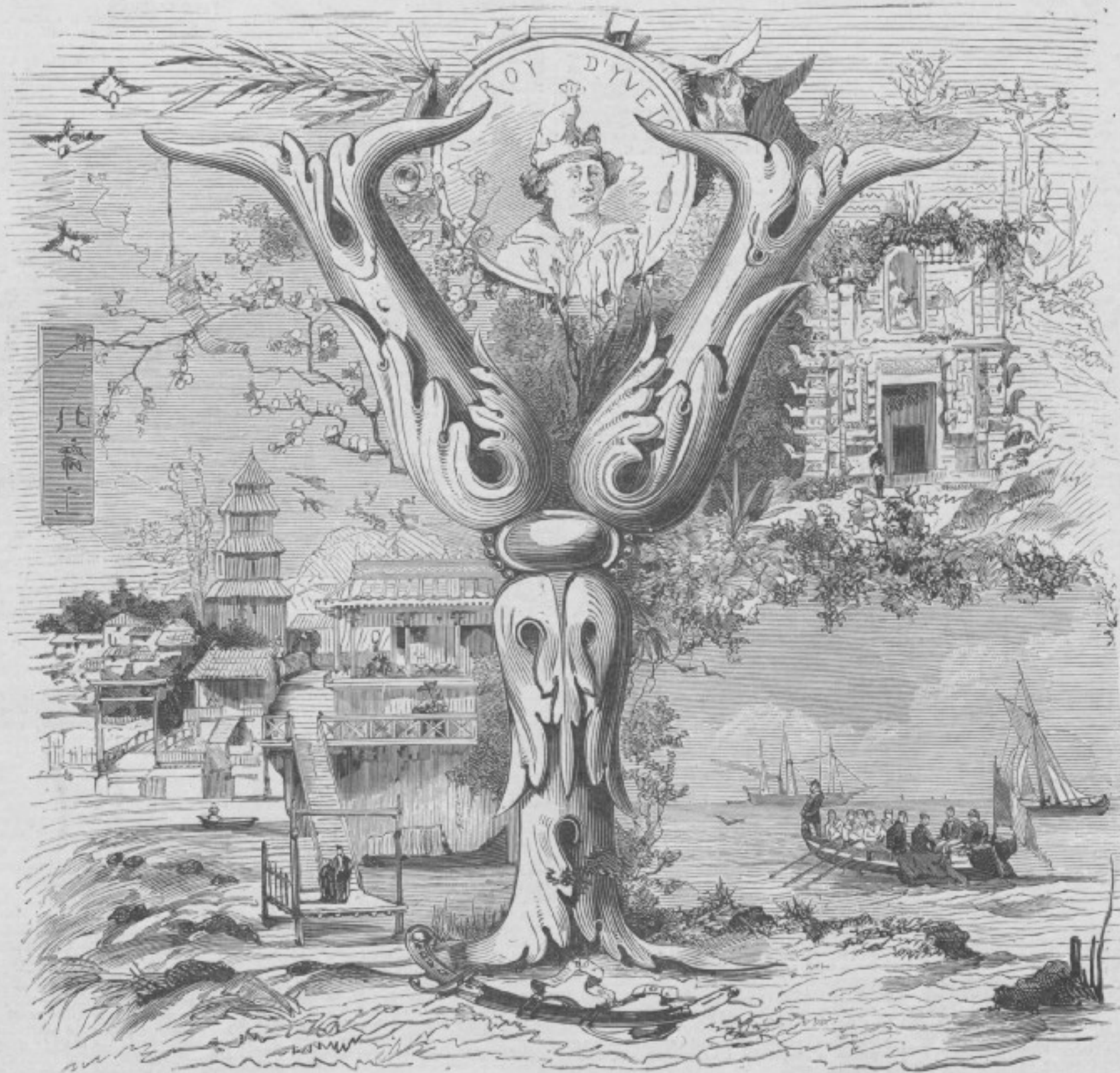


GRAND
DICTIONNAIRE
UNIVERSEL
DU XIX^E SIÈCLE



- 1 — Tiré d'un manuscrit de la Bibliothèque royale de Munich. — XII^e siècle.
 2 — Alphabet lapidaire de Turin. — XV^e siècle.
 3 — Tiré du missel du cardinal Cornelius. — XVII^e siècle.
 4 — Tiré d'un manuscrit du XVI^e siècle.
 5 — Lettres bullatiques d'Italie. — XVI^e siècle.
 6 — Tiré d'un manuscrit de Venise. — XV^e siècle.

- 7 — Tiré d'inscriptions sépulcrales de Vienne (Autriche). — XIV^e siècle.
 8 — Tiré d'un évangélaire de la Bibliothèque royale de Munich. — XI^e siècle.
 9 — Écriture d'église du XIV^e siècle.
 10 — Tiré d'inscriptions sépulcrales lapidaires de Naples. — XIII^e siècle.
 11 — Tiré de la Bible du surintendant Fouquet. — XIII^e siècle.
 12 — Alphabet vénitien du XVII^e siècle.



Y s. m. (i dans le nouveau système d'épélation, i grec dans l'ancien). Vingt-quatrième lettre et sixième voyelle de l'alphabet français, traduisant généralement le *υ* des Grecs, que nous prononçons *u* dans la lecture du grec ancien : *Un grand Y*, un *Y majuscule*. *Un petit y*. Un *y minuscule*. Ce mot s'écrit avec un *Y*.

Renouvelé du XI, l'X, excitant la rixe, Laisse derrière lui l'Y grec, jugé prolix.

De Pns.

¶ **Y** au commencement des mots tirés du grec, comme *hymen*, *hydrophobe*, *hyperbole*, est toujours précédé d'un *h*, signe destiné à traduire l'esprit qui surmonte toujours en grec *υ* initial.

— Sert souvent de terme de comparaison, pour figurer des objets prolongés d'abord en ligne droite et ensuite bifurqués : *La retraite de la marmotte n'est pas un trou, un boyau droit et tortueux, c'est une espèce de galerie faite en forme d'Y*. (Buff.)

— **Y** a généralement la même valeur que l'i simple : *Mytère*, *synaxe*, *zygote*, *yttrium*, prononcez *mistère*, etc. Dans un grand nombre de cas, *i* a remplacé *y*, dans les mots même où celui-ci traduisait un *υ* grec ; c'est ce qui a fait dire :

Le véritable *y* grec, troublé dans son empire, A disparu du lis, des aïeux.....

BARTHELEMY.

¶ Les copistes, pour une simple raison d'élégance, avaient remplacé autrefois l'i final par un *y* ; de là vient que les mots terminés en *i* s'écrivaient par *y* : *Bey*, *aussy*, *loy*, etc.

— **Y** vaut deux *i* entre deux voyelles : *Pays*, *payer*, *octroyer*, *abbaye* se prononcent, *pai-i*, *pai-ier*, *octroi-ier*, *abbai-i*.

— Dans les verbes en *oyer*, *uyer*, *y* se change en *i* devant un *e* muet : *l'octroie*, *j'essuierai* ; mais dans les verbes en *ayer*, *eyer*, il se conserve à tous les temps : *Je paye*, *je grassuyais*. Cependant, dans ces derniers verbes, l'Académie autorise le changement de *y* en *i*.

— Comme signe d'ordre, **Y** indique le vingt-quatrième objet d'une série ; il figurait autrefois le vingt-deuxième, lorsque le *j* était considéré comme *i* long et le *v* comme un *a* consonne.

— Comme signe numérique, **Y**, chez les Grecs, valait 400 avec l'accent supérieur à droite (*υ'*), et 400,000 avec l'accent inférieur à gauche (*υ*). **Y** valait au moyen âge 150 ; **Y**, 150,000.

— Comme abréviation, **Y**, en chimie, représente l'yttrium.

— En algèbre, *y* représente une inconnue, lorsqu'une autre inconnue a été désignée par *x*.

— Sur les anciennes monnaies de France, **Y** désignait la ville de Bourges.

— A Paris, les bonnetiers écrivaient autrefois sur leur enseigne *A l'y*, par un mauvais jeu de mots : *A li grèques*, aux culottes. Aujourd'hui, quelques-uns indiquent par cette lettre qu'ils vendent à prix fixe.

— Entom. Nom donné à un papillon peu connu, dont la chenille vit sur la menthe, et qui, d'après quelques auteurs, serait la vauvesse gamma ou lambda.

— Encycl. Cette lettre porte le nom d'*i*

grec, bien qu'elle ait été formée sur le modèle, non pas de l'iota, mais de l'upsilon (*υ*). Le nom de la lettre grecque dont il a retenu la forme signifie *u* doux ou sans aspiration, ce qui n'empêche pas, du reste, que l'upsilon ne soit, dans bien des mots, à commencer par celui qui forme son nom, marqué du signe de l'aspiration, l'esprit rude.

L'upsilon, dit M. Vaisse, était la dernière des seize lettres que Cadmus, selon Platon, avait apportées en Grèce. Cette lettre se changeait quelquefois, chez les Dorien et les Koliens, en *iota*, et se mettait quelquefois aussi, chez ces derniers, pour omicron. Elle a, sur plusieurs des monuments les plus anciens de l'épigraphie grecque, la forme de notre *V* et semble avoir eu autrefois le son de notre *u*. Dans l'alphabet grec moderne, c'est pour la prononciation, en règle générale, un *i*, tantôt voyelle et tantôt consonne, ainsi que nous le verrons tout à l'heure. Dans certains cas, il remplit le rôle d'une de nos deux consonnes fortes *f* et *v*.

Martianus Capella nous apprend qu'à Rome cette lettre, dont l'usage ne fut introduit que fort tard, se prononçait comme l'*u* gaulois. C'est sans doute ce qui explique comment les Latins ont écrit *SATYRA* et *SATYRA*, *SYLLA* et *SVLLA*, etc., et comment le son et la forme des lettres *Y* et *V* paraissent avoir été chez eux longtemps confondus.

Chez nos ancêtres, jusqu'au IX^e ou au X^e siècle, l'*y* retint la prononciation de l'upsilon. Aujourd'hui, cette lettre a chez nous plusieurs valeurs ; sa valeur la plus importante est celle qu'on lui donne dans *yeux*, *Yonne*, *yatagan*, *hyène*, et à la fin des mots *Andaye*, *Biscaye*,

Blaye. C'est à peu près le son de l'*i* mouillé. M. Vaisse le nomme *i* consonne, s'appuyant sur sa parfaite identité avec celui de l'ancien *i* consonne des Romains, le *f* allemand et hollandais, tel qu'il se prononce de l'autre côté du Rhin au commencement des mots *ja*, *jeu*, *Jude*, etc. Dans le corps et à la fin des mots, les Allemands se servaient jusqu'à ces derniers temps de l'*y* grec pour exprimer cette même valeur phonique ; un caprice de la mode a, dans ce dernier cas, remplacé l'*y* par un *i*. En anglais, cette articulation, lorsqu'elle commence un mot ou une syllabe, s'écrit toujours par un *y*, *ye*, *year*, *York*. Voici le mécanisme de la prononciation de cet *i* consonne, d'après M. Vaisse : La disposition extérieure des organes est la même que pour la voyelle *i*, c'est-à-dire que les commissures des lèvres sont à leur plus grand degré possible d'écartement, et que la langue, qui a atteint en même temps son plus grand degré d'élévation vers la voûte du palais, s'appuie des deux côtés contre la face intérieure des dents et ne laisse au souffle sonore qu'un étroit passage entre sa propre surface et le palais. Si, à cette disposition de la langue et des lèvres, se joignait la tension du pharynx, on entendrait une voyelle qui serait *i* ; mais l'inaction du pharynx ne permet d'entendre ici qu'une consonne, et cette consonne est *y*.

L'upsilon des Grecs modernes, quand il est placé devant une voyelle, comme dans *afos*, *afis*, a exactement la prononciation que nous venons de décrire. Placé devant une consonne ou dans le corps du mot entre deux consonnes, il équivaut à un *i* simple, comme dans *upo*, *sous*, et *pur*, *feu*.

Les Espagnols, qui prononcent comme *i* consonne leur *y* dans *yo*, *je*, et *rey*, roi, font entendre le son de l'*y* après celui de *i* dans leur *le*. Les Italiens font également de l'*i* consonne le second élément de l'articulation composée qu'ils écrivent par *gi*, et qu'ils prononcent *ly*. Quant au caractère de l'*y* grec, il est étranger à leur écriture.

En russe, la voyelle *e*, quand elle se trouve au commencement d'un mot, se prononce *yé*, ainsi que cela a lieu aussi pour le *ietch* arménien. Ainsi l'*y* que nous employons comme initiale dans la transcription du nom de *Yermolof*, par exemple, n'existe pas dans l'orthographe russe. Dans l'alphabet de cette langue, des caractères spéciaux servent encore à rendre les syllabes *ya* et *you*; mais celui qui a la forme de l'*y* s'y prononce *ou*.

L'*y* français remplace généralement, dans la dérivation, l'upsilon grec et l'*y* des langues germaniques.

L'*Y* était appelé par les anciens lettre pythagoricienne, parce que les disciples de Pythagore employaient la figure de ce caractère, auquel ils donnaient quelquefois le nom d'arbre de Samos, en mémoire de la patrie de leur maître, comme au symbole ou diagramme qui leur servait à démontrer les voies morales de la vie humaine. Le pied de la lettre leur représentait l'enfance, et les deux branches le double chemin du vice et de la vertu, voies entre lesquelles l'homme a à choisir quand il atteint l'âge de raison. La branche la plus large, disaient-ils, indique le chemin facile du vice, et la branche la plus étroite le chemin difficile de la vertu. Ils s'en servaient encore dans leur cosmogonie grotesque, pour démontrer comment de la monade procède la duade, et comment de ces deux formes résulte la figure sacrée de la triade.

Les Latins ont tiré la forme de leur *Y* de l'upsilon grec, d'où ils avaient aussi tiré la forme de leur *v*. Voir la lettre *v*.

Le sanscrit une semi-voyelle *y*, qui se prononce comme le *j* allemand, ou le *y* anglais dans le mot *year*; il est assez souvent représenté en latin par la lettre *j*, en grec par un *z*, ce qui a besoin d'être expliqué.

De même, dit Bopp, que le *j* latin a pris en anglais le son *dj*, le *y* sanscrit est devenu à l'ordinaire, en pratique, un *g* palatal, prononcé *dj* quand il se trouve au commencement d'un mot ou à l'intérieur entre deux voyelles. Pareille chose est arrivée en grec; dans cette langue, c'est le *z* qui se rapproche le plus par la prononciation de l'*y* sanscrit. Or, je crois pouvoir affirmer que ce *z* tient partout la place d'un *y* primitif, comme on le voit clairement en comparant, par exemple, la racine grecque *zug* au sanscrit *yug*, unir, et au latin *jung*. Dans les verbes grecs en *azô*, je reconnais la classe sanscrite des verbes en *aydmi*; exemple *damazô*, en sanscrit *dama-yami*, je dompte, et en gothique *tamja*, j'appriivoise. Dans les verbes en *zô*, comme *phrazô*, *schizô*, *izô*, *azô*, *kri-zô*, *brizô*, *klasô*, *krazô*, je regarde le *z*, avec la voyelle qui le suit, comme le représentant de la syllabe *ya*, qui est la caractéristique de la quatrième classe de la conjugaison en sanscrit. J'explique également le *z* des substantifs *schiza*, *phruza* par l'*y* du suffixe sanscrit *ya*, féminin *yd*. La semi-voyelle *y*, qui, comme nous l'avons dit, représente le son *j*, s'est ordinairement en grec vocalisée en *i*. Mais il est arrivé aussi que le *j*, au temps où il existait encore en grec, s'est assimilé à la consonne précédente. Bopp mentionne seulement comme exemple de ce dernier fait le mot grec *allos*, autre, qu'il explique par *aljos*, et qu'il rapproche du sanscrit *anyas*; la semi-voyelle *y* s'est conservée intacte dans le thème gothique *alja*, tandis qu'elle s'est assimilée à la consonne précédente dans le préfixe *anna*, absolument comme en grec. En latin, la semi-voyelle en question s'est vocalisée, comme elle le fait toujours en cette langue, après une consonne: *altus* pour *aljus*.

Au commencement des mots, la semi-voyelle *y* s'est souvent changée dans le grec en esprit rude. Comparez le grec *os* (avec esprit rude) au sanscrit *yas*, qui; *agios*, saint, avec *yag*, honorer, etc.

En sanscrit, *y* est inséré, comme liaison euphonique, entre deux voyelles, sans que pourtant ce fait se produise dans tous les cas qui pourraient y donner lieu. En zend, on trouve presque toujours un *y* inséré entre un *u* ou un *û* et un *é* final. Dans cette dernière langue, la semi-voyelle *y* exerce son influence euphonique sur un *a* ou un *â* placé après elle, et change ces voyelles en *é*, mais seulement dans le cas où la syllabe suivante contient un *i*, un *î* ou un *ê*. A la fin des mots, les syllabes sanscrites *ya* et *yd* se sont souvent changées dans le zend en *é*. Devant un *m* final, la syllabe sanscrite *ya* se contracte ordinairement dans le zend en *f*. En sanscrit et en zend, la semi-voyelle *y* dérive souvent de la voyelle correspondante *i*, dont elle prend la place pour éviter l'hiatus. Dans les langues germaniques, la semi-voyelle sanscrite *y* est représentée par *j*. Il en est de même dans le lithuanien et le slave.

Y adv. de lieu (*i*). — Du lat. *tibi*, là, on a formé en italien *tui*, *vi*, en langue d'oïl *vi*, qui se trouve dans les serments de 842, et qui est devenu *i*, *y*. De *tibi*, on forma *vi*, par aphérèse, comme de *illum*, *illam*, *illos*, *illi*,

illorum, on fit *lo* et *le*, *la*, *les* et *lui*, *leur*; de *illac*, l'adverbe *là*; de *istac*, l'adverbe *sà*, *cà*. C'est encore ainsi que *ici*, *icel*, *icelle*, *icelui*, *icest*, *icestui*, formèrent *ci*, *cel*, *celle*, *celui*, *cest*, *cet*, *ceste* et *cette*, *cestui* et *celui*, etc. En langue d'oc, en ancien espagnol et en ancien portugais, on trouve la forme *hi* dont l'aspirée initiale semble rappeler une autre aspirée, un *v* primitif. Quelques philologues, cependant, prétendent que la forme primitive de *i*, *y*, est *tu* et non pas *vi*. *Vi* représenterait également le latin *tibi*, mais cette fois par la suppression de la voyelle finale. Quant au changement de *b* en *v*, qui reste dans les deux cas, il ne fait point difficulté, car il est très-fréquent dans la dérivation du latin aux langues romanes: *cubare*, couvrir, *libra*, livre, *fabu*, fève, etc.). En cet endroit-là: *J'y vais. Je l'y ai laissé. Allez-y. La vérité ne fait pas tant de bien dans le monde que ses apparences y font de mal.* (La Rochef.) *La fain fait un trou dans le cœur du peuple et y met la haine.* (V. Hugo.)

Ne soyez à la cour, si vous voulez y plaire, Ni fade adulateur ni parleur trop sincère.

LA FONTAINE.

L'honneur est comme une île escarpée et sans bords, On n'y peut plus rentrer dès qu'on en est dehors.

BOILEAU.

Il est quelquefois purement expletif: *Je n'y vois pas. Il n'y entend pas.*

Ce petit dieu badin
N'est jamais si malin
Que quand il n'y voit goutte.

SEDAINE.

— A cela, à cette chose-là: *Tous les jours vont à la mort, le dernier y arrive.* (Moutaigne.) *L'amitié est une union des cœurs si étroite, que l'on ne saurait y remarquer de jointure.* (Dacier.) *C'est lorsque nous sommes éloignés de notre pays que nous sentons surtout l'instinct qui nous y attache.* (Chateaub.) *Nous ne pouvons vieillir sans que notre physique y perde, mais aussi sans que notre moral y gagne.* (Flourens.) *L'intelligence ne cherche la vérité que pour s'y soumettre.* (Mme Guizot.)

L'apparence souvent abuse qui s'y fie.

CORNEILLE.

Peignez donc, j'y consens, les héros amoureux, Mais ne m'en formez pas des bergers doucereux.

BOILEAU.

Etes-vous bien, tenez-vous-y,
Et n'allez pas chercher midi
A quatorze heures.

VOLTAIRE.

— Dans cela, dans cette chose-là: *Tel était le caractère indéfini des fables antiques, que chacun pouvait y trouver ce qu'il y cherchait.* (Renan.)

— Chez ces personnes:

La haine entre les grands se calme rarement;
La paix souvent n'y sert que d'un amusement.

CORNEILLE.

— A cette personne, à ces personnes: *Quoique je parle beaucoup de vous, ma fille, j'y pense encore davantage jour et nuit.* (Mme de Sév.)

L'or est comme une femme: on n'y saurait toucher
Que le cœur, par amour, ne s'y laisse attacher.

REGNARD.

— Ironiq. *Fiez-vous-y*, Se dit pour conseiller la défiance: *Ces gens me l'ont promis.* — *Bon! fiez-vous-y.*

— Placé après la seconde personne du singulier de l'impréatif, il exige l'addition d'un *s* euphonique à la fin du verbe, si le verbe ne prend pas de *s* en dehors de cette circonstance: *Vas-y. Restes-y.*

— Il est d'un usage à peu près général de supprimer *y*, quoique logiquement nécessaire, dans la locution *j'y irai*, qui s'écrit plus ordinairement *j'irai*.

— Impersonnel. *Il y a*, il est, il existe: *Il doit y avoir une certaine proportion entre les actions et les desseins.* (La Rochef.) *Les hommes ne haïssent l'œuvre que parce qu'il n'y a rien à gagner avec lui.* (Vol.) *Y a-t-il rien de plus incommode que le fuste?* (J.-J. Rouss.) *Il y a une façon de dire tout.* (Grimm.) *Le monde ne saurait changer de face sans qu'il y ait douleur.* (Chateaub.) *Partout il y a des lois et des forces pour y ramener les récalcitrants.* (F. Bastiat.) *Où il n'y a que le nécessaire, il n'y a rien.* (De Cuztine.) *Il y a des gens qui ne parlent jamais d'eux-mêmes; mais c'est pour y penser toujours.* (Mme Swetchine.) *Il y a des miracles quand on y croit; ils disparaissent quand on n'y croit plus.* (Lamenn.) *Il y a beauté partout où il y a ordre.* (Lamenn.) *Il n'y a pas à se flâcher contre les choses, car cela ne leur fait rien du tout.* (Ste-Beuve.) *Il y eut les serfs, il y a les prolétaires.* (E. Alaux.) *Il n'y a de bons serviteurs que là où il y a de bons maîtres.* (L'abbé Bautain.)

— Gramm. On supprime *y* devant le futur et le conditionnel du verbe *aller*, par raison d'euphonie et bien que le sens paraisse l'exiger. On dira donc: *J'avais résolu d'aller à cette soirée et j'irais en effet si vous y veniez avec moi, mais je n'irai pas seul; j'aurais souhaité que si l'on disait j'y irais, je n'y irai pas.*

Pour l'emploi de ce mot devant les verbes *voir*, *entendre*, suivis de *goutte* dans le sens négatif, voir le mot *GOUTTE*.

Pour savoir dans quel cas *y* remplace *lui*,

leur, à eux, à elle, etc., voir la note sur les PRONOMS personnels.

Y (golfe de l'), bras de mer qui, se détachant du Zuyderzée au S.-O. et s'enfonçant dans les terrains l'espace d'environ 30 kilomètres, depuis Munden jusqu'à Beverwyk, sépare la Nord-Hollande de la Sud-Hollande. Il occupe une superficie d'environ 8,500 hectares carrés, y compris la partie dite Wike-meer. C'était jadis un lac, uni au Rhin d'un côté, au lac Flevo de l'autre; il a été formé au XIII^e siècle par une invasion de la mer.

YA s. m. (ia). Gramm. Semi-voyelle forte de l'alphabet sanscrit. n° Vingt-huitième lettre de l'alphabet arabe et trente-troisième de l'alphabet turc. n° Signe numérique de 10 chez les Arabes.

YABACANI s. m. (ia-ba-ka-ni). Racine d'Amérique.

— Encycl. *L'yabacani*, appelé aussi *yacabani* ou *apinel*, est une racine qu'on trouve dans les régions centrales de l'Amérique et à laquelle on a attribué des vertus merveilleuses, notamment contre la morsure des serpents venimeux. D'après les récits fantastiques des vieux auteurs, un serpent auquel on présente au bout d'un bâton cette racine et si le malheur d'y mordre pèrit sur-le-champ. Il suffit même de mâcher l'*yabacani* et de se frotter les pieds et les mains pour faire fuir ces reptiles ou les prendre sans danger. Bien mieux, jamais un serpent n'approchera d'une pièce où il y a un morceau de cette admirable racine. Mais voici le bouquet: l'*yabacani*, si utile à la conservation des hommes, ne le serait pas moins à leur propagation; en d'autres termes, il constituerait un aphrodisiaque des plus puissants. V. SERPENTIERE.

YABOUS, rivière de l'Afrique orientale, dans la Nubie méridionale. Elle prend sa source dans le pays des Gallas, coule au N.-E. et se jette dans le Bahr-el-Azrek. Les hippopotames et les crocodiles y abondent.

YABOUTENDA, comptoir anglais, sur la Gambie, fleuve de l'Afrique occidentale. Cet établissement, qui dépend du gouvernement de Bathurst, est situé un peu plus haut que Kantalicounda; c'est le dernier comptoir fixe dans le haut du fleuve. Il se compose de deux caravansérails construits sur chaque rive du fleuve, de façon à pouvoir opérer avec les peuples du Nord et du Sud, et d'un vieux brick rasé en ponton qui forme le comptoir proprement dit. Chaque caravansérail se compose de quelques cases en bambou et en paille où est installé un traitant, mais qui servent simplement d'abri pendant que se font les marchés. Les marchandises anglaises sont à l'abri du pillage à bord du brick, qui est mouillé au milieu du fleuve, et aussi à l'abri de toute attaque de la part des riverains, qui ne sont pas en état de prendre le bâtiment à l'abordage avec leurs pirogues. Les principales denrées fournies par les noirs sont l'arachide, les peaux, la cire, le bois de rose, le riz, l'or et l'ivoire. Les produits européens qu'on leur livre en échange sont les étoffes légères, les rouenneries, la quincaillerie, la verrerie, les fusils, la poudre, les balles, le coton, le tabac, l'eau-de-vie, l'absinthe, même de la bière et de la limonade gazeuse, etc., etc. Ces marchandises sont apportées par des goélettes, qui remorquent en montant le fleuve des bateaux plats ou chalands. Ces navires chargent d'abord et redescendent pendant que les chalands prennent charge à leur tour. Les laptoirs augmentent habilement la contenance de ces bateaux en exhausant leur bordage au moyen de claies en palmer ou en bambou. Comme la nature du fret est légère, ce sont généralement des arachides que l'on charge ainsi; on peut sans inconvénient forcer la charge, en sorte que souvent la montagne des arachides s'élève au-dessus du niveau de l'eau de plusieurs pieds de plus que ne cale le chaland. Les hommes du chaland sont d'ailleurs d'une habileté rare à arrimer pour maintenir l'équilibre. Ils se juchent ensuite tout au haut de cette masse flottante et descendent tranquillement à Bathurst, voyage qui exige plusieurs jours. Le comptoir de Yaboutenda n'est protégé par aucune force militaire; mais ce système est une garantie de sécurité, et les Anglais ont su d'ailleurs imposer le respect aux indigènes.

YAC s. m. V. *YAK*.

YACA-DASSY s. m. (ia-ka-da-si). Onzième jour de la lune, chez les Indous.

— Encycl. Le *yaca-dassy* est un jour consacré dans la théologie indoue. Ce sont non seulement les brahmes qui chôment religieusement le onzième jour de chaque lune, mais encore les Indous de toutes les castes qui ont droit de porter le triple cordon. Ils doivent ce jour-là observer un jeûne austère, se priver entièrement de riz, s'abstenir de toute œuvre servile et se livrer uniquement à des exercices de dévotion. Voici ce qu'on lit à ce sujet dans le *Vichnou Pourana*. Le *yaca-dassy* est un jour spécialement consacré à honorer Vichnou; lui offrir le *poudja* (ou adoration) ce jour-là, c'est s'assurer l'immortalité. Avant même la formation du monde, l'homme du péché fut créé par Vichnou pour punir les hommes. Emu ensuite de compassion pour les tourments que subis-

saient les hommes infortunés qui étaient devenus victimes de cet homme du péché, Vichnou pensa aussitôt à mettre un terme au règne de celui-ci, qui était la seule cause de leur malheur, et afin de préserver désormais les hommes des tourments du *nâraka*, ou enfer, il se transforma en *yaca-dassy* ou onzième jour de la lune. Ce jour est donc le jour fortuné que Vichnou a choisi dans sa miséricorde pour racheter et sauver les hommes; c'est le jour heureux qui nous procure le pardon de nos péchés; c'est le jour par excellence, parce qu'on doit le regarder comme étant Cricna lui-même. Les habitants de l'enfer célébrèrent la générosité de Vichnou, et celui-ci dit à l'homme du péché: «Voici l'endroit unique que je t'assigne pour y subsister. Le *yaca-dassy*, ou onzième jour de la lune, est un autre moi-même; c'est le jour que j'ai choisi, dans ma miséricorde, pour sauver les hommes et les délivrer de leurs péchés. Cependant, pour qu'ils se rendent dignes d'une pareille grâce, je leur fais la défense expresse de manger du riz ce jour-là. Je veux que tu sois dans ce riz; voilà la demeure que je t'applique. Celui qui aura l'imprudence de manger de ce grain ainsi souillé par ta présence l'incorporera avec lui et se rendra à jamais indigne de pardon. » Tel est l'oracle que prononça Vichnou. On ne saurait donc trop se garder de manger du riz le jour du *yaca-dassy*. Jeûner en ce saint jour et offrir le *poudja* à Vichnou, c'est assurer la rémission de ses péchés et l'accomplissement de tous ses desirs. Voici ce qu'on doit observer encore. La veille du grand jour, on fera le *sandia* et l'on ne prendra qu'un seul repas sans sel, sans aucune sorte de pois ou d'herbage; on assaisonnera seulement son riz d'une petite quantité de beurre liquéfié et on le mangera promptement. Le soir, on ira dans le temple de Vichnou et, tenant l'herbe sacrée *darba* dans la main, on méditera quelques temps sur les grandeurs de ce dieu et on passera la nuit aux pieds du dieu sur un lit d'herbe *darba*. La veille et le lendemain du *yaca-dassy* sont aussi consacrés à une demi-abstinence; un seul repas y est permis, et les trois jours ensemble sont nommés *yaca-dassy-traita*. Disons en terminant que les préceptes contenus dans le *Vichnou Pourana*, au sujet du *yaca-dassy*, ne sont plus guère suivis aujourd'hui que par un très-petit nombre de dévots. Le *yaca-dassy* est bien encore un jour fêté par les brahmes, par toutes les personnes qui ont le droit de porter le triple cordon et même par les soudras de quelque distinction; mais les uns et les autres passent ce jour-là à faire quelques exercices de piété et à se divertir. Tous s'abstiennent néanmoins de manger du riz; le soir seulement ils font un repas composé de gâteaux et de fruits, ce qui, comme on le voit, simplifie beaucoup l'austérité du jeûne du *yaca-dassy*.

YACARANDE s. m. (ia-ka-ran-de). Bot. Syn. de *JACARANDA*.

Y-ACCAS s. m. (i-a-kass). Sorte de flèche barbelée dont se servent les Indiens de l'Amérique du Sud.

YACHT s. m. (iak). — Ce mot nous est venu directement des Anglais, qui le tiennent eux-mêmes des Hollandais, lesquels ont formé ce nom de *ijacht*, chasse, *jachten*, se hâter. C'est proprement un vaisseau pour faire la chasse). Mar. Sorte de bâtiment léger, plus particulièrement employé dans les régates et les promenades: *Le yacht de la reine d'Angleterre*.

Yachts aux mille couleurs, calques et tartanes, Qui portent aux sultans des têtes et des fleurs...
V. HUGO.

— Encycl. Le *yacht* est ordinairement coquet, bien aménagé et réunit à l'intérieur tout le confortable que comporte un si petit espace. Au dehors, il affecte la même coquetterie; il est fin de fonds, bon marcheur, bien gréé, bien manœuvré et sait au besoin supporter un coup de vent. Le *yacht* résiste souvent à une tempête que de forts navires sont impuissants à braver. Le cas est rare, parce que, en général, ces petits bâtiments ne prennent la mer que par un beau temps, côtoient les rives, et que leur tirant d'eau leur permet d'entrer dans tous les ports; mais cela s'est présenté plusieurs fois. Assailli par un terrible ouragan dans le golfe de Gascogne, le *Caprice*, au vicomte de Dreuille-Senecterre, a seul échappé au naufrage que vingt navires marchands ont essuyé autour de lui. C'est ce même *yacht* qui, commandé par le capitaine Celse, a fait dans la Méditerranée un voyage de circumnavigation et, dans un rapport adressé au ministère de la marine et publié dans plusieurs journaux, a relevé certaines erreurs hydrographiques sur le détroit de Gibraltar, adoptées jusque-là comme autant de vérités.

Bien qu'il soit beaucoup moins répandu en France qu'en Angleterre, le *yachting* a fait beaucoup de progrès et compte de nombreux représentants au Havre, à Nantes, à Bordeaux, à Marseille et à Cannes.

Autrefois, le propriétaire d'un *yacht* n'était pas maître chez lui; il était contraint d'avoir à son bord un capitaine, et ce capitaine avait le droit de le faire mettre aux fers, ce qu'il ne faisait pas, mais tout au moins il pouvait agir à sa guise et ne relevait absolument que de l'autorité maritime. En outre, les formalités d'inscription et de navigation étaient

fort assujettissantes et, par conséquent, peu encourageantes. Aujourd'hui, ces difficultés se sont évanouies, et le propriétaire d'un *yacht* est roi à son bord. Il navigue à ses risques et périls.

Le *yacht* ne jauge guère moins de 25 tonneaux et rarement plus de 100. Il peut être gréé de plusieurs façons; mais c'est le gréement du cutter qui est le plus généralement adopté, parce qu'il est moins compliqué que les autres. Beaucoup de *yachts* sont cependant grés en golette, quelques-uns en sloop. Leur équipage se compose de matelots incrits à la marine ou de simples amateurs. Leur nombre varie suivant la dimension du bâtiment, sa voilure et plus encore suivant la fantaisie du maître.

YACK s. m. V. YAK.

Yagna, titre d'un des livres sacrés dans lesquels est contenue la loi de Zoroastre. Les livres parsis de Zoroastre étaient divisés en vingt et une sections ou *nosks*, dont il ne nous est parvenu qu'une partie de la vingtième, intitulée la *Vendidad*; les *fiestchts* et les *Neaschts*, qui ne sont que différents fragments; le *Vespered*, recueil d'invocations; enfin, le *Izeschné*, en zend le *Yagna*, qui est le livre de la liturgie. On retrouve aussi dans le *Yagna* quelques morceaux épars des autres *nosks*. Le mot zend *yagna* vient du sanscrit *yajna*, sacrifice, et le livre du *Yagna* a pour but d'enseigner aux hommes la loi du sacrifice, car le sacrifice est le moyen de parvenir au bien ou à la sainteté (*vâghô*); mais la condition nécessaire pour opérer le sacrifice est la pureté (*acha*). Ainsi le sacrifice est la voie de la sainteté, et Ormuzd est l'instituteur du sacrifice chez les Persans comme Pouroucha l'est chez les Indous. Le *Yagna* a été traduit sous le titre d'*Izeschné* par Anquetil-Duperron; mais cette traduction était imparfaite, son auteur, ignorant le zend. Elle a été l'objet ou plutôt l'occasion de l'ouvrage de Burnouf, *Commentaires sur le Yagna*. V. l'article suivant.

Yagna (COMMENTAIRES SUR LE), célèbre ouvrage du grand orientaliste E. Burnouf, et le plus important de ses travaux, avec l'*Introduction à l'histoire du bouddhisme*. C'est, en effet, dans ses *Commentaires sur le Yagna* que Burnouf a restitué la langue zende qu'on pouvait dire perdue avant lui, et par ce service il n'a pas seulement été utile à la philologie en lui rendant un idiome aussi ancien que l'idiome védique, mais il l'a été aussi à l'histoire des religions, qui était incomplète et obscure dans un de ses chapitres les plus importants. Pour ne point mêler des questions différentes et ne point surcharger d'une exposition dogmatique l'exposition des conclusions historiques et philologiques auxquelles aboutit cet ouvrage de Burnouf, nous renvoyons au mot YACNA l'analyse du livre sacré qui porte ce titre et de la doctrine qu'il contient. Nous nous bornerons ici à résumer l'œuvre propre de Burnouf. Les *Commentaires sur le Yagna* parurent en 1832 et en 1835, en deux volumes. Cet ouvrage contient le texte zend du *Yagna* expliqué pour la première fois, les variantes des quatre manuscrits de la Bibliothèque nationale et la version sanscrite inédite de Nériosseugh. A l'époque où Burnouf fut entraîné à étudier les livres saints des parsis, les travaux d'Anquetil-Duperron faisaient encore autorité en ces matières. On croyait de confiance à l'exactitude de sa version, et l'idée n'était venue à personne de la confronter avec l'original. La loyauté et la sincérité indiscutables de cet héroïque aventurier de la science avaient entretenu une confiance illimitée en ses travaux. Burnouf rompit le charme. Ayant entrepris l'étude du zend sans être aidé ni par une grammaire ni par un lexique, il chercha son appui dans la traduction d'Anquetil et fut surpris de ne pouvoir arriver avec elle à une intelligence sérieuse de l'original. Néanmoins, il ne suspecta pas une minute la bonne foi d'Anquetil. « Il a pu se tromper, dit-il, mais il n'a voulu certainement tromper personne; il croyait à l'exactitude de sa traduction parce qu'il avait foi dans les parsis qui la lui avaient dictée. » Au moment où il la publiait, les moyens de vérifier les assertions des mobeds, ses maîtres, étaient difficiles; mais heureusement, parmi les manuscrits qu'Anquetil avait rapportés de ses voyages, se trouva une version en sanscrit du second livre du *Vendidad*, le *Yagna*. Cette version, œuvre d'un mobed du *vi* siècle, probablement Nériosseugh, n'avait pas été faite directement sur le texte zend, mais sur un commentaire pehvi, où les gloses destinées à expliquer le texte étaient confondues avec son interprétation. Tels sont les documents et les matériaux qui servirent à Burnouf pour retrouver une langue qui, maintenue dans les rites et dans les cérémonies des parsis, n'est même plus entendue d'eux. Comme il n'y avait point de caractères zends quand Burnouf publia le texte zend du *Vendidad-sadé* en neuf livraisons in-folio, il fut obligé de le faire lithographier sous ses yeux, à grand-peine et à grands frais. Dans cette recomposition, Burnouf fut surtout aidé par la ressemblance étonnante du sanscrit et du zend, et cette analogie a suppléé au sens vague et diffus que lui offraient les deux versions de Nériosseugh et d'Anquetil. « Je dois dire, déclare-t-il lui-même, que la ressemblance si frappante du zend avec le san-

scrit m'a été d'un grand secours; la détermination des désinences qui marquent les rapports des mots m'a donné la proposition, et il ne m'est plus resté qu'à faire à chacun de ces mots l'application du sens vague dont Nériosseugh et Anquetil me fournissaient les éléments. » Rien n'égale la prudence avec laquelle Burnouf a travaillé à ses découvertes. Son introduction contient l'exposé intéressant des procédés auxquels il a eu recours et qui doivent guider dans les recherches philologiques. Il n'avance aucune proposition qui ne soit fortement appuyée de preuves, et quand ces preuves ne lui paraissent pas suffisantes à lui-même, il n'hésite point à les rejeter ou à les fortifier dans un travail supplémentaire ajouté à son livre (additions et corrections) qui ne comprend pas moins d'une soixantaine de pages. Nous ne pouvons entrer ici dans tous les détails philologiques. La conclusion générale qu'il en tire par rapport à la position du zend vis-à-vis des autres langues de la famille indo-européenne, c'est que cet idiome se rapproche beaucoup de la langue védique, ce qui permet d'inférer que la scission des tribus iranienues et des tribus aryennes qui sont restées dans l'Inde s'est opérée à une époque très-reculée. Les différences ou plutôt l'hostilité qu'on remarque entre la religion brahmanique et la religion de Zoroastre établissent que cette scission eut une cause toute religieuse. M. Oppert, qui a continué avec un zèle parfois si heureux les travaux de Burnouf, son maître, croit avoir reconnu Zoroastre sous l'appellation védique de Djarradashiti. Les traces que le zend a laissées dans les pays qui s'étendent entre le golfe Persique et l'Oxus et entre l'Indus et l'Euphrate autorisent à conjecturer qu'il fut en possession de ces vastes contrées; mais son berceau primitif fut la Bactriane. M. Oppert propose même d'appeler bactrien cet idiome, qui lui paraît improprement nommé le zend. Quoi qu'il en soit, cette langue fut à coup sûr contemporaine de la langue védique. Leur communauté d'origine est prouvée par les noms mêmes que se donnaient les peuples et que leur donnaient leurs conquérants; car l'identité est indéniable entre *Arya*, le nom de l'Inde, et l'*Arya*, nom de l'Iran. En outre, Burnouf voit sous la religion médique le même fonds que celui des croyances brahmaniques. Il trouve dans les *Vedas* des dénominations et des symboles dont le sens s'est plus ou moins conservé dans l'un ou dans l'autre de ces deux cultes. Il expose un assez grand nombre de citations qui établissent la certitude de sa thèse, acceptée universellement aujourd'hui. Il a cru trouver les aïeux communs des Aryens de la Bactriane et des Aryens de l'Inde dans les traditions persanes relatives aux Pischadianes, « les hommes de la première loi. » Tels sont les résultats historiques de cette science philologique, créée dans notre siècle par les Bopp et les Burnouf. Elle éclaire d'une lumière subite les ténèbres des origines et travaille à former dans l'homme moderne la conscience de l'humanité universelle. Nous n'avons pu donner ici qu'une faible idée de tous les trésors entassés dans ce livre de génie, si facile à lire même pour ceux qui ne sont point initiés aux choses de la philologie comparative et de l'histoire orientale. Ils trouveront dans cet ouvrage si complet et si profond un esprit clair, judicieux et droit, qui apparaît tout entier dans un style sobre sans pénurie et austère sans lourdeur.

YACABA, pays peu connu de l'Afrique centrale, au S. de Haoussa. Il est habité par des nègres féroces et cannibales. Le peu de commerce que les habitants font avec les tribus voisines donnerait à croire que le sol renferme des mines d'or et d'antimoine.

YACOLA s. f. (ia-ko-la). Espèce de casaque dont se servaient les incas.

YACONDA s. m. (ia-kon-da). Ichthyol. Poisson peu connu, qui vit dans les mers d'Amérique.

YACOS s. m. (ia-koss). Pathol. Maladie pustuleuse, endémique en Afrique.

YACOU s. m. (ia-kou). — Ce mot est formé par corruption de *yacahu*, nom que les indigènes de la Guyane ont donné à cet oiseau à cause de son cri, que figurent assez bien ces syllabes). Ornith. Oiseau du genre pénélope.

— *Encycl.* L'*yacou* est de la taille d'une poule ordinaire; son plumage est, en général, d'un vert roussâtre à reflets métalliques; la tête est ornée d'une huppe de même couleur; des taches blanches ornent son cou et sa poitrine; le croupion et l'abdomen sont châtains; la région temporale présente une partie nue et violacée; la gorge et la membrane longitudinale sont de même couleur, mais velues. La femelle a la huppe très-petite. Cet oiseau se trouve au Mexique, à la Guyane et au Brésil; il habite surtout l'intérieur des terres. Ses habitudes sont douces et timides. Il se perche sur les grands arbres. On le trouve approvoisé dans les basses-cours au Brésil. Sa chair est un mets délicat. V., pour plus amples détails, MARAIL et PÉNELOPE.

YACOB ou **IACOB** (Ibn-Leith ou Laïth), surnommé *Al-Sofar* (le Chaudronnier), fondateur de la dynastie des Sofarides en Perse, né dans la province de Seïstan, mort en 879.

Comme son père, il exerça d'abord la profession de chaudronnier; mais son caractère audacieux et entreprenant, son besoin de commander lui firent prendre vite en dégoût son état. Il se mit à la tête d'une troupe de bandits, avec lesquels il pillait les caravanes et se signalait bientôt par sa bravoure, par son audace et en même temps par son extrême générosité envers ses compagnons. Sur le bruit de ses aventures, le gouverneur de la province, Salih, voulant chasser les Tabérites, le prit à son service et trouva en lui un précieux auxiliaire. Darham, qui succéda à Salih, donna le commandement de ses armées à Yacoub. En 862, ce prince, faible et sans capacité, ayant abdiqué le pouvoir, Yacoub fut choisi par l'armée pour lui succéder et devint ainsi maître du Seïstan. L'ancien chaudronnier s'attacha à se concilier par son équité l'affection de ses sujets, mit par sa fermeté un terme aux dissensions intestines, déploya une infatigable activité pour augmenter ses forces militaires et contraignit le calife à lui donner l'investiture. Profitant des révoltes qui ébranlaient le trône des Abbassides, l'ambitieux Yacoub songea bientôt plus qu'à se tailler un empire dans les possessions des califes. Ayant envahi le Farsistan (871), il obtint Balkh et ses dépendances, puis il soumit les principautés de Caboul et de Rokhadje, où il implanta l'islamisme, prit Hérat, battit l'émir Mohammed, possesseur du Khoracan (873), s'empara de cette province et conquit, l'année suivante, le Tabaristan, qu'il dut abandonner toutefois après de grandes pertes, à la suite de pluies torrentielles et d'une peste violente. Le calife Motamed résolut de profiter de cette circonstance pour renverser Yacoub en lui suscitant de nombreux ennemis. Forcé d'abandonner Balkh, Termed, le Djouzdjan, etc., il ne se laissa point abattre (875), réunit toutes ses forces, envahit le Farsistan, remporta une éclatante victoire sur le souverain de ce pays et marcha sur Bagdad, dans l'intention de renverser les Abbassides. Pour le désarmer, Motamed lui offrit en vain l'investiture du Khoracan, du Farsistan et du Tabaristan. Yacoub continua sa marche et rencontra près de Vaseh les troupes du calife, sous les ordres de Mowafek. Malgré sa valeur, la fortune lui fut contraire, et il dut abandonner le champ de bataille, criblé de blessures. Il se préparait à reprendre l'offensive lorsqu'il mourut d'une colique inflammatoire, à Djondichabour. Il laissa le pouvoir à son frère, Amrou Yacoub, qui porta un si grand coup à l'empire religieux et temporel des Abbassides, et qui joignait à l'équité et à la modération une grandeur d'âme peu commune. Il ne se laissa jamais abattre dans les revers, se montra tolérant en matière de religion, ennemi de tout luxe personnel, plein de sobriété; mais son orgueil excessif et son ambition démesurée nuisirent à l'affermissement et à la durée de sa puissance.

YACOB (Al-Modjahed Al-Mansour), roi de Maroc. V. MANSOUR.

YACOB AL-MANSOUR-BILLAH (Abou-Yousouf), roi de Maroc, de la famille des Mérinides, né vers 1209, mort à Algésiras en 1286. Il succéda, en 1258, à son frère Abou-Bekr comme roi de Fez. Ce prince, juste, courageux et libéral, inaugura son règne par des actes de bienfaisance qui lui gagnèrent l'affection de ses sujets. Après avoir repris Salé aux chrétiens (1260), il assiégea Maroc, battit complètement le sultan Abou-Dabbous (1269), conquit toute la Mauritanie, repoussa diverses agressions des chrétiens d'Espagne et, de concert avec le roi de Grenade, résolut de porter la guerre sur leur territoire. Yacoub s'empara d'abord de Tanger, puis débarqua dans la péninsule avec 50,000 fantassins et 17,000 cavaliers (1275). Arrivé sur les bords du Guadalquivir, il rencontra le gouverneur de l'Andalousie, Nuño de Lara, qu'il battit complètement à Eijja (1275). Il poursuivait sa marche victorieuse, lorsque le manque de vivres et la crainte de voir le passage intercepté le décidèrent à conclure une trêve avec Alphonse X, roi de Castille. De retour en Afrique, il embellit Fez, réunit de nouvelles troupes et, au bout de deux ans, revint en Espagne (1277). Dans cette nouvelle expédition, il battit l'ennemi à Séville, s'empara d'Alcala, de Malaga, de diverses autres villes et regagna le Maroc. Ses conquêtes lui ayant été enlevées pendant son absence, il envoya en Espagne son fils Yacoub; dont la flotte remporta une éclatante victoire sur les chrétiens près d'Algésiras (1279). Sur ces entrefaites, il se brouilla avec le roi de Grenade, Mohammed II, qui redoutait de voir s'établir en Espagne son puissant allié, accueillit la demande de secours que lui fit Alphonse, roi de Castille, contre qui s'était révolté son fils, l'infant don Sancho, assiégea avec lui Cordoue, qu'il ne put prendre; il revint encore une fois en Espagne (1285), où il remporta de nouveaux succès, et mourut pendant cette campagne, laissant à son fils Yacoub ses immenses États. Tout en faisant constamment la guerre, il n'avait cessé de protéger les lettres, de fonder des collèges et des Académies, s'était montré plein de justice et de bienveillance pour ses sujets, anciens et nouveaux, et avait maintenu la tranquillité dans les pays soumis à sa domination.

YACOUT ou **YAKOUT** (Schéhab-Eddin-

Abou-Abd-Allah), géographe arabe, né en Grèce vers 1178, mort à Alep en 1227. Tout enfant, il devint l'esclave d'un marchand de Bagdad, qu'il aida par la suite à diriger ses affaires commerciales, pour qu'il fit plusieurs voyages et qui le récompensa de son zèle en lui rendant la liberté. Yacout se mit alors à vendre des livres et divers autres objets pour son compte, visita une partie de l'Asie jusqu'aux frontières de l'Inde et perdit, pendant une invasion de Tartares, presque tout ce qu'il possédait. Tout en s'adonnant au négoce, il n'avait cessé de s'instruire, de cultiver les lettres et avait acquis une vaste érudition. Nous citerons, parmi ses ouvrages : *Irschad el-alibba* (*Manuel de lettrés*), sorte d'histoire littéraire en 4 volumes; *Moadschem el-schodara* (*Dictionnaire des poètes*); *Moadschem el-odaba* (*Dictionnaire des philologues*); *Moadschem el-baldan* (*Dictionnaire de géographie*), dont un abrégé, attribué à Salih Ed-Din, a été publié à Leyde (1849-1861, in-8°), et traduit en français par Barbier de Meynard (Paris, 1861, in-8°); *Kitab el-dowal* (*Histoire des dynasties arabes*), etc.

YACOUTE adj. (ia-kou-te). Linguist. Se dit d'un dialecte turc. Il On dit aussi YACOUTIEN, IENNE.

YACUNDA, rivière du Brésil. Elle prend sa source dans la province de Para, coule au N. et se joint à l'Amazone par le canal qui réunit ce fleuve au Tocantim.

YADAVA s. m. (ia-da-va). Hist. ind. Prince descendant de Yadou, un des ancêtres de Cricbna.

YADJGNAVALKYA, sage fameux de l'antiquité indoue, législateur regardé comme inspiré et à qui l'on attribue un code qui porte son nom. Il n'y est qu'interlocuteur, comme Manou dans le *Manava dharmasâstra*. C'est lui qui enseigna la partie de l'*Yadjour-Véda* appelée le *Blanc-Yadjour*. S'étant brouillé avec son maître Vésampayana, parce qu'il avait refusé de partager le pèché que celui-ci avait commis en tuant, sans intention, le fils de sa sœur, il reçut l'ordre de renoncer à ce qu'il avait appris. Alors, pour réparer cette perte, il s'adressa au Soleil, qui, sous la forme d'un cheval, lui accorda une nouvelle révélation de l'*Yadjour-Véda*, surnommé le *Blanc*.

Le code de Yadjgnavalkya, qui est parvenu jusqu'à nous, se compose de trois livres et est écrit en vers. Il contient beaucoup de prescriptions qu'on trouve dans Manou. L'ordre des sujets traités est beaucoup moins régulier que dans Manou, et les développements sont beaucoup plus concis. Ce code a été publié, avec texte et traduction allemande, par Siessler de Breslau (Berlin, 1849, in-8°). « Ce qui a donné au code de Yadjgnavalkya une grande importance, dit Barthélemy Saint-Hilaire, c'est qu'il a été, vers le *x*^e siècle de notre ère, l'objet d'un commentaire qui a eu un immense succès et a fixé la jurisprudence indoue sur une foule de points. Ce commentaire, appelé *Mitakshara*, est étudié dans toutes les écoles de droit, depuis Bénarès jusqu'à l'extrémité méridionale de la presqu'île, et, d'après l'opinion de Colebrooke, la *Mitakshara* mérite sa réputation par la science consommée qu'elle renferme et les services qu'elle rend. »

YADKIN, rivière des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat de la Caroline du Nord. Elle prend sa source au versant oriental des montagnes Bleues, coule au S.-E., entre dans l'Etat de la Caroline du Sud, où elle prend le nom de Pedee, et se jette dans l'Atlantique près et au N. de Georgetown, après un cours de 526 kilom. C'est une belle et large rivière roulant un volume d'eau considérable; mais la navigation est entravée par des rochers et des rapides.

YAGAMI, ville du Japon, dans l'île de Nippon, province d'Inaba, à 140 kilom. N.-O. de Meaco ou Kioto, sur la mer du Japon; 15,000 hab. Commerce avec la Chine.

YAGHA, pays de l'Afrique centrale, à l'E. du Togo et au N. du Gourma, près de la rive droite du Kouara ou Niger. Exportation de poudre d'or et de dents d'éléphant.

YAGHMOURASSEN (Abou - Yahia - Ben-Zelan), fondateur de la dynastie des Zefanides et du royaume de Tlemcen, en Afrique, mort en 1282 de notre ère. Il appartenait à la puissante tribu des Zénates et prétendait descendre d'Ali, gendre de Mahomet. Profitant de la profonde décadence dans laquelle était tombée en Afrique et en Espagne la dynastie des Almohades, il s'empara de Tlemcen, d'Alger, de Bougie, etc., se déclara prince indépendant et prit le titre de calife (1244). Ce prince eut à lutter contre Abou-Hafs, roi de Tunis, qui devint ensuite son allié contre le roi de Maroc Ali-al-Saïd, qui perdit la vie dans un combat (1248), fut battu quelque temps après par Abou-Bekr, roi de Nequinez et de Fez, qui lui prit un immense butin et s'empara, en 1264, de la ville de Maroc, qu'il garda pendant douze ans. Quelque temps après, Yaghmourassen entreprit de faire la guerre à son puissant voisin Yacoub, roi de Fez, fut battu par lui en 1268, en 1272, perdit Sedjelmessa, fit la paix, s'allia avec le roi de Grenade pour essayer de nouveau de renverser son puissant ennemi, éprouva encore une fois une défaite complète sur le bord du Tafnaï (1281) et mourut l'année suivante,

YANE

orientales de l'empire musulman. Elles ont été réunies en recueil.

YAKOUT (Schehab-Eddin-Abou-Abd-Allah), géographe arabe. V. YACOUT.

YAKOUTSK, ville et gouvernement de la Russie d'Asie. V. LAKOUTSK.

YALDEN (Thomas), poète anglais, né à Exeter en 1671, mort en 1736. Il devint en 1700 agrégé au collège de la Madeleine, à Oxford, obtint peu après une chaire de philosophie morale à cette université, puis divers bénéfices ecclésiastiques, et se lia avec Congreve, Atterbury, Addison et autres hommes éminents. Il vivait paisiblement dans une heureuse aisance, lorsqu'il fut impliqué en 1722 dans la conjuration Atterbury et mis en prison. Ses juges n'ayant rien trouvé qui prouvât sa culpabilité lui rendirent la liberté, mais il n'en fut pas moins privé de tous ses bénéfices. Yalden a laissé des poésies, dont quelques-unes, notamment *l'Hymne à la lumière*, attestent de l'imagination, de la vigueur dans l'expression et un style très-pur. Samuel Johnson et Anderson ont inséré dans leurs recueils un choix des œuvres de Yalden. Nous citerons de lui : *Ode pour le jour de sainte Cécile*, mise en musique (1693); *le Temple de la Renommée*, poème sur la mort du duc de Gloucester (1700); *Esape à la cour*, recueil de fables (1702); *Essai sur le caractère de sir Wiltoughby Ashton*, poème (1704); des hymnes, des pièces de vers diverses, etc.

YALHOÏ s. m. (ia-lo-i). Bot. Nom vulgaire du momina à nombreux épis, arbrisseau qui croît au Pérou, dans les bois des Andes.

YALI, petite île de la Turquie d'Asie, près de la côte S.-O. de l'Anatolie, au S.-E. de l'île Piscopi, par 36° 22' de latit. N. et 25° 8' de longit. E.

YA-LOUNG-KIANG, rivière de l'empire chinois. Elle prend sa source dans le pays de Khoukhou-noor, près de la frontière du Thibet, coule au S.-E., puis au S., arrose la province tibétaine de Kam, entre ensuite dans la Chine propre, se joint au Kin-cha-kiang pour former le Yang-tsé-kiang, après un cours d'environ 1,250 kilom.

YALPUCH, petite rivière de l'Europe méridionale, formant depuis 1856 une partie de la limite entre la Bessarabie et la Moldavie. Elle prend sa source dans la Bessarabie, coule au S. et se jette dans le petit lac de son nom, qui communique par un petit canal avec le Danube, près d'Ismail. Cours de 100 kilom.

YALSOUSIRO, ville du Japon, dans l'île de Kiou-Siou, à 225 kilom. S.-E. de Nangasaki, dans la province de Figo, près de la côte de la mer de Corée; 17,000 hab.

YAM s. m. (iamm). Espèce de grosse racine comestible.

YAMA, dieu indien. V. IAMA.

YAMA-BOUS s. m. (ia-ma-bouss). Solitaire japonais.

YAMASAWA, volcan du Japon, dans la partie septentrionale de l'île de Nippon, province de Tsugaru, non loin de la côte de la mer du Japon. Ce volcan, appelé aussi Firamai, est en pleine activité.

YAMBO ou **JAMBO**, autrefois *Charmuthas*, ville maritime de l'Arabie, dans l'Hedjaz, sur la mer Rouge, à 160 kilom. S.-O. de la ville sainte de Médine, dont elle est le port, comme Djeddah est le port de La Mecque, mais sans approcher de la même importance. Le havre, mal abrité, appelle peu de navires étrangers et n'est guère fréquenté que par les 70 à 80 barques des habitants. Le commerce de terre n'y est représenté que par un petit nombre de boutiques, où se voient quelques produits de l'Inde et de l'Egypte, qui s'écoulent difficilement au milieu d'une population arabe, qui n'est ni agricole ni industrielle.

YAMOUNA, nom primitif de la Djoumnah, rivière de l'Inde. V. DJOUMNAH.

YANAOH, ville de l'Indousthan français, dans le pays des Circas du Nord, à 780 kilom. N. de Pondichéry, sur la côte d'Oriza, par 15° 43' de latit. N. et 80° 5' de longit. E., au confluent du Coringuy et du Godavéry, ch.-l. d'un district qui a 3,298 hectares; 7,000 hab., presque tous Indiens. Les navires peuvent remonter le Coringuy jusqu'à la ville, en tenant compte des moussons qui règnent du S.-O. de mars en septembre, de celles du N.-E. d'octobre à février. L'exportation se compose de menus grains et de tissus de coton; l'importation, de cuivre et de diverses marchandises.

YANDAROU, ville de l'empire birman, dans le royaume et à 100 kilom. S.-O. d'Ava, près de la rive gauche de l'Iraouaddy. C'est là qu'en 1826 fut conclu, entre les Anglais et l'empereur des Birmanes, le traité qui cédait aux Anglais une partie de l'Inde au delà du Gange.

YANEZ DE LA BARBUDA (dom Martin), capitaine portugais, parfois désigné sous le nom d'*Yvan Barbuda*, mort en 1394. Il appartenait à une des premières familles du Portugal. De bonne heure, il se signala par de brillants faits d'armes et devint grand trésorier de l'ordre d'Aviz. Lorsque Jean I^{er} s'empara du pouvoir (1383), Yanez resta fidèle à la cause d'Eléonore Tellez, accompagna en Castille cette princesse dissolue, eut ses biens confisqués, en fut dédommagé par le titre de

YANG

grand maître de l'ordre d'Alcantara et combattit contre le roi Jean, notamment à la bataille d'Aljubarroa, où son parti essuya une défaite complète (1385). Peu après, poussé par son goût pour les aventures, Yanez se mit en tête de conquérir le royaume de Grenade et d'expulser les Maures d'Espagne. Il commença par provoquer à un combat singulier le roi de Grenade, qui dédaigna de répondre à son défi. Faisant alors un appel à l'honneur et à la bravoure des Castillans, le grand maître d'Alcantara parvint à réunir 6,000 combattants avec lesquels, malgré les représentations du roi de Castille, il s'avança vers les frontières du royaume de Grenade. A la tête de sa troupe marchait un moine, nommé Jean Sago, dont les suggestions avaient provoqué cette échauffourée et qui lui-même était armé d'une lance surmontée de la croix. L'action s'engagea sous les murs du fort de Leguada. Abandonné de la plus grande partie des siens qu'écrasèrent des forces de beaucoup supérieures, Yanez se défendit avec son intrepidité accoutumée et tomba percé de coups sur le monceau d'ennemis qu'il venait d'immoler.

YANEZ Y GIRONA (Augustin), naturaliste espagnol, né à Barcelone en 1789, mort en 1857. Il fit ses études scientifiques à l'université de Madrid, y fut reçu, en 1816, docteur en pharmacie, y obtint peu après, au concours, une chaire au collège de Saint-Victorien et devint, en 1822, professeur à l'université de Barcelone, où il enseigna, à quelques interruptions près, jusqu'à sa mort. On a de lui : *Leçons d'histoire naturelle* (1820, 3 vol.; 2^e édit., 1844-1845), l'un des meilleurs traités qui existent encore aujourd'hui en espagnol sur la matière; *Mémoire sur la constitution minéralogique de la montagne de Monjui* (1831); *Mémoire sur les pétrifications de la grotte de Tremp*; *Mémoire sur la température moyenne de Barcelone*, écrit où sont consignées les observations thermométriques faites depuis 1780, etc. Il avait en outre publié, de 1826 à 1830, à Barcelone, le *Journal général des sciences médicales*.

YANG s. m. (iangh). Philos. chin. Nature parfaite, céleste, subtile, lumineuse.

YANG-BARA, une des nombreuses peuplades noires du haut Nil, faisant partie de la nation des Dinkas et habitant un territoire situé à six journées au S.-O. de Gondokoro, entre le Bari à l'E. et les Makaras à l'O. Le premier Européen qui a visité les Yang-Baras est le missionnaire Morlang, en 1859; ils parlent une langue particulière, et leur pays montagneux présente de beaux sites.

YANG-TCHÉOU, ville de Chine, province de Kiang-sou, chef-lieu du département de son nom, à 80 kilom. N.-E. de Nankin, sur le canal impérial et le Yang-tsé-kiang, au milieu d'un pays très-fertile et parfaitement arrosé; 200,000 hab. C'est une des villes les plus industrieuses de la Chine. Important commerce de tissus et de sel. On y voit un beau palais de l'empereur.

YANG-TI, empereur de la Chine, de la dynastie des Soui, étranglé en 617. Il succéda en 605 à son père Owen-ti, qu'il fit, croit-on, mettre à mort, puis contraignit son frère Yang-wang à s'étrangler. Grâce aux immenses richesses accumulées par son père, il ordonna de bâtir à La-yang, où il établit sa résidence, et dans les environs plus de quarante palais magnifiques, montra un faste sans égal et attira à sa cour des poètes, des savants et des artistes en tout genre. Désireux d'acquiescer la gloire d'un conquérant, il agrandit son empire de plusieurs provinces, mais échoua dans ses entreprises pour s'emparer de la Corée. Les impôts dont il accabla ses sujets pour satisfaire son goût pour la magnificence le rendirent odieux au peuple et occasionnèrent des révoltes dans plusieurs provinces. Thai-tsong profita de cet état de choses pour s'emparer du pouvoir, fit déclarer son père empereur et laissa à Yang-ti le vain titre de suprême empereur. Ce dernier, retiré dans un palais, continua à se livrer à ses goûts efféminés et fut enfin étranglé par un de ses officiers. Le seul service que Yang-ti eût rendu à la Chine, c'est d'avoir fait creuser de nombreux canaux, dont plusieurs subsistent encore.

YANG-TSÉ-KIANG, c'est-à-dire *fil ainé de la mer*, appelé fleuve Bleu par les Européens, fleuve de l'empire chinois, le plus grand de l'Asie et, après l'Amazone et le Mississippi, le plus grand du monde entier. Ce fleuve, qui porte ordinairement le nom de Kiang (fleuve par excellence), est formé, sur les limites des provinces de Sse-tchouan (la province la plus occidentale de la Chine propre) et de Yun-nan, par la réunion du Kin-cha-kiang et du Ya-loung-kiang, coule de l'O. à l'E. à travers les provinces de Sse-tchouan, Hao-nan, An-hoéi, Kiang-nan, reçoit un grand nombre d'affluents, parmi lesquels les plus importants sont le Han-kiang, le Min-kiang et le Kia-ling-kiang, et se jette dans la mer Jaune, au-dessous de Nankin, après un cours de 2,950 kilom., depuis le point de réunion du Kin-cha-kiang et du Ya-loung-kiang, de 4,500 kilom. en remontant jusqu'à la source du Kin-cha-kiang, dans la partie occidentale du Khoukhou-noor. Il est navigable sur un parcours de 2,800 kilom.; à 1,200 kilom. de son embouchure, il a 4 kilom. de largeur et porte des navires qui tirent 5 mètres d'eau.

YANK

La carte du Yang-tsé-kiang a été relevée en 1861 par deux officiers anglais, le lieutenant-colonel Sorel et le capitaine Blakiston, qui ont remonté le fleuve jusqu'à 2,600 kilom. En 1863, l'enseigne de vaisseau Laurens accomplit une mission d'exploration, à la suite de laquelle il publia un rapport détaillé sur la navigation de ce fleuve et sur les trois villes de Han-kao, Kien-kiang et Chin-kiang, riveraines du Yank-tsé-kiang et ouvertes au commerce européen par le traité de Tientsin (30 novembre 1860). Nous extrayons de ce rapport les quelques indications suivantes, bien propres à nous donner idée de l'importance de ce fleuve. Le Yang-tsé-kiang forme à son embouchure un vaste delta; c'est sur une des dérivations qui forment ce delta qu'est assise la ville de Changai, aujourd'hui le centre principal du commerce européen en Chine. La navigabilité du Yang-tsé-kiang ne tend à rien moins qu'à déplacer complètement le commerce du Céleste-Empire, au détriment de l'ancienne place de Canton et au bénéfice de Changai et des villes situées sur le fleuve et ses affluents, parmi lesquelles il faut citer avant tout Han-kao, qui compte déjà plus d'un million d'habitants. Ce n'est que depuis le commencement de 1861 que le fleuve Bleu est ouvert aux *barbares*, et déjà, avec les bienfaits de la civilisation occidentale, ils ont donné à l'agriculture, à l'industrie, au commerce, à la navigation de cette immense vallée un essor dont les Chinois, peuple essentiellement négociant et laborieux, sont les premiers à profiter.

« La lourde jonque construite à Han-kao, la lorchia massive de Ning-po ont presque disparu, et sur les steamers rapides dus aux ingénieurs anglais et américains flotte le pavillon du Dragon, qui parcourt tous les cours d'eau tributaires du grand fleuve, de Chen-si, de Yun-nan, de Sse-tchouan et de Keit-chou. L'inspecteur général du commerce britannique, M. Mac-Pherson, a étudié avec le plus grand soin le mouvement de translation qui s'opère dans les produits chinois depuis l'ouverture du fleuve aux Européens, et il est arrivé pour l'année 1864 aux résultats suivants : Han-kao a reçu l'année précédente 280,000 piculs de thé noir, contre 80,000 qu'il recevait en 1861, et Canton, qui, en 1861, exportait 247,000 piculs de cet article, n'en a exporté que 82,000 en 1864. L'importation des marchandises européennes, de l'argent en lingots, des piastres et de l'opium a éprouvé un déplacement analogue. Les provinces du nord, du centre et de l'ouest vont faire affluer par la voie fluviale les houilles, les thés, les soies, la cire jaune, le riz et le cuivre dont le Yun-nan possède de très-riches mines, qui ont déjà fourni l'hôtel des monnaies de Pékin. »

YANGUAS Y MIRANDA (Jose), archéologue espagnol, mort vers 1860. Il était archiviste de la province de Navarre et membre de l'Académie d'histoire de Madrid. On a de lui : *Dictionnaire historique de Tudela* (Saragosse, 1823); *Histoire abrégée du royaume de Navarre* (Saint-Sébastien, 1833); *Histoire de la conquête du royaume de Navarre par le duc d'Albe*, écrite par Luis Correa et accompagnée de notes, d'une préface et d'un court abrégé de l'histoire de ce royaume par Yanguas (1843); *Dictionnaire des antiquités du royaume de Navarre* (Pampelune, 1840-1843, 4 vol.).

YANUDI, ville de l'Afrique occidentale, dans la Guinée septentrionale, capitale du Degoumbah, un des Etats tributaires des Achantis, à 420 kilom. N.-E. de Koumassie. Ville très-commerçante et renommée par un oracle que les nègres consultent fréquemment.

YAN-HO, rivière de Chine, province de Chen-si. Elle prend sa source dans la partie N.-O. de la province, non loin de la grande muraille, coule au S.-E. et se jette dans le Hoang-ho, après un cours de 190 kilom.

YANI ou **KATABA**, royaume de Sénégambie, sur la rive droite de la Gambie, vers la partie moyenne du cours de ce fleuve, entre ceux de Bambouke, d'Oulli et de Saloum; capitale, Kataba. Sa surface est, en général, plate et en grande partie couverte de forêts, qui servent de refuge à des éléphants, à des bêtes féroces, ainsi qu'à des gazelles. On cultive beaucoup de blé près des villes. Il y a de grandes plantations de tabac, d'indigo et de coton; les jardins fournissent plusieurs sortes de légumes, tels que des patates, des ignames, etc.

YANINA, ville de la Turquie d'Europe. V. JANINA.

YANKEE s. m. (ian-ki). Nom ironique que les Anglais donnent aux Américains des Etats-Unis. On a dit que c'était une imitation de la manière dont les noirs et les Indiens articulent le mot *English* (Anglais); d'autres expliquent de la façon suivante l'origine de ce sobriquet : Lors de la guerre de l'Indépendance, les Américains de l'Est, gens généralement peu sociables, buveurs et querelleurs, etc., avaient dans leurs rangs un caporal réunissant à lui seul toutes ces qualités. C'était le laouste de son régiment et ses bons mots faisaient les délices de la petite armée. On le surnomma *Yankee*, ce qui signifie habileur, blagueur. Le nom devint célèbre, et, après n'avoir désigné qu'une personnalité isolée, il fut ensuite appliqué à tous

YAOU

1417

les gens de l'Est. Une chanson, *Yankee doodle*, devint chant national, et le sobriquet fut immortalisé.

YAN-NGAN ou **YAN-AN**, ville de la Chine, chef-lieu du département de son nom, dans la province de Chen-si, sur Yan-ho, à 200 kilom. N.-E. de Singan.

YANOLITHE s. f. (ia-no-li-te). Minér. Nom scientifique du schori violet.

YANOSKI (Jean), littérateur français, né à Lons-le-Saunier, d'un père polonais, en 1813, mort en 1851. Elève de l'Ecole normale de 1833 à 1836, il se fit recevoir agrégé, puis fut nommé professeur d'histoire au collège de Dijon. Forcé par le mauvais état de sa santé de renoncer à l'enseignement, il obtint d'être attaché au comité de la publication des *Documents inédits* relatifs à l'histoire de France et devint le collaborateur d'Augustin Thierry. En 1840, il accepta une chaire d'histoire au collège Stanislas. Deux ans plus tard, il fut chargé par Michelet de le suppléer au collège de France, mais une maladie l'empêcha de faire son cours. Il professa ensuite l'histoire au collège Henri IV (1845-1848) et, depuis lors jusqu'à sa mort, ne fit plus que traîner une existence minée par une incurable maladie. Outre des articles insérés dans le *National*, la *Liberté de penser*, la *Revue indépendante* et des brochures politiques, on lui doit : *l'Afrique chrétienne et la domination des Vandales en Afrique* (Paris, 1844, in-8°); deux mémoires couronnés par l'Institut et restés inédits, l'un sur *l'Abolition de l'esclavage ancien*, l'autre sur les *Milices nationales depuis le xiv^e siècle jusqu'au règne de Charles VII*; enfin, une bonne édition des *Chroniques de Froissart*.

YAN-PHING, ville de la Chine, dans la province de Fou-kian, chef-lieu du département de son nom, au N.-O. de Fou-tchéou, près de la rive gauche du Min-ho. C'est une des plus belles villes de l'empire.

YAN-TCHÉOU, ville de la Chine, province de Chan-toung, chef-lieu du département de son nom, à 105 kilom. S. de Tsi-nan. Commerce actif.

YAN-TCHÉOU, ville de la Chine, dans la province de Tché-kiang, chef-lieu du département de son nom, à 88 kilom. S.-O. de Han-tchéou. Mines de cuivre dans le voisinage; fabriques de papier.

YANVO, ville de la Nigritie méridionale, capitale de l'Etat des Molous. Elle est située dans trois îles formées par divers bras du Rigi et à 2,000 kilom. N.-E. de Loanda, par 02° 23' de latit. S. et 25° 0' de longit. E.; 40,000 hab. Marché d'esclaves. A peu de distance se trouvent de riches mines de cuivre et des roches aurifères.

YAO, ville du Japon, dans l'île de Nippon, province d'Isoumi, à 65 kilom. S.-O. de Miaco, sur le golfe d'Osaka; 15,000 hab.

YAO, l'un des premiers empereurs de la Chine, né en 2373 avant notre ère, mort en 2258, à l'âge de cent quinze ans d'après les traditions chinoises. Il était fils de Ti-ko, porta d'abord le nom de Y-ki, succéda à son père Ti-tchi, que ses vices firent déposer, et prit alors le nom de Yao. On place le commencement de son règne à l'an 2357 avant l'ère chrétienne. C'est à dater de lui que commence l'ouvrage historique le plus célèbre et le plus authentique de la Chine, le *Chou-king*, qui fut recueilli ou compilé par Confucius l'an 600 av. J.-C. Yao prit le feu pour symbole, encouragea l'étude de l'astrologie et l'observation des phénomènes célestes, fit rectifier le calendrier, inventa la musique religieuse, veilla sans cesse au bonheur de ses sujets et protégea spécialement les classes pauvres. En 2298 eut lieu la fameuse inondation de la Chine que la science a rattachée au déluge d'Ogygès et qu'on a confondue à tort avec le prétendu déluge universel. Yao répara autant qu'il le put les désastres causés par cette catastrophe, fit faire d'immenses travaux pour l'économie des eaux et l'assainissement du pays et associa au trône, en 2285, un simple laboureur nommé Chun, qui avait donné des preuves de talent dans l'exécution de ces grands travaux d'utilité publique. Son nom est resté en grande vénération en Chine.

YAO-NGAN, ville de la Chine propre (Yun-nan), chef-lieu de département. Commerce de muse.

YAO-TCHÉOU, ville de la Chine, province de Yun-nan, chef-lieu du département de son nom, à 152 kilom. N.-O. de Yun-nan. Commerce important de muse et de sel.

YAOUR s. m. (ia-our). Syn. de GIAOUR.

YAOURI, ville de la Nigritie centrale, capitale d'un royaume du même nom, sur la rive gauche du Kouarra ou Niger, à 300 kilom. S. de Sakkatan. Ses murs, hauts et forts, quoiqu'en simple terre battue, et percés de huit larges portes bien défendues à la manière du pays, ont de 25 à 30 milles de circonférence. Les habitants, fort adonnés au travail, fabriquent de très-jolis harnais, des selles très-commodes, des toiles de coton et même de la poudre à fusil, qui, si grossière qu'elle soit, n'en est pas moins la meilleure qui sorte des manufactures du Soudan. Ils cultivent, dans leurs fertiles plaines, l'indigo, le tabac, les oignons, le fro-

ment, d'autres céréales et surtout du riz d'excellente qualité. Ils élèvent aussi d'assez beaux chevaux et de nombreux troupeaux de gros et de petit bétail. Mais, en dépit de leur industrie et des avantages qu'ils en tirent, ils sont pauvrement vêtus, ont peu d'argent et se plaignent sans cesse de leur misère, triste mais inévitable conséquence d'un ordre social qui met les fortunes et les existences de tous à la merci d'un seul.

YAOURI (ROYAUME DE), situé entre ceux de Niffé au S., de Borgou à l'O. et de Haoussa à l'E. La couronne y est héréditaire et le gouvernement absolu ; capitale, Yaouri.

YAPOCH, YAPOKH ou YAPOK s. m. (iapok — mot indigène). Mamm. Mammifère didelphé, du genre chironecte, qui habite la Guyane et les provinces nord du Brésil.

YAPOU ou YAPU s. m. (ia-pou). Ornith. Cassique jaune du Brésil et de la Guyane : *Les YAPOUS suspendent leurs nids, comme des girandoles, aux arbres de l'Amérique*. (A. Martin.) On dit aussi YAPA.

YAPPÉ s. m. (ia-pé — nom caraïbe). Bot. Espèce de graminée, qui croît à la Guyane : *Toute médiocre qu'est la couverture d'YAPPÉ, elle est préférable à celle de la paille de canne*. (V. de Bomare.)

— **Encycl.** On désigne sous ce nom, comme sous ceux de agnape, iape, icape, queue de biche, etc., une herbe ou plutôt un certain nombre d'herbes qui appartiennent à la famille des graminées et croissent à la Guyane et dans les pays voisins. Les savanes en sont quelquefois couvertes. Cette plante ne peut être utilisée pour la nourriture du bétail ; mais on l'emploie pour couvrir les cases quand on manque de feuilles pour cet usage ; cette couverture, bien que médiocre, est préférable à celle de la paille de canne ; on la prend en touffes ou par poignées et on la dispose comme le chaume. Un voyageur assure qu'on détruit quelquefois l'yappé par un défrichement, pour le remplacer par une espèce de chiendent qui croît sur le bord de la mer.

YAPURA, rivière de l'Amérique méridionale. Elle prend sa source dans la république de l'Equateur, sur le versant oriental des Andes, entre Popayan et Quito, coule à l'E., entre dans la province brésilienne de Para et se jette dans l'Amazonie, après un cours de 1,400 kilom. Ses principaux affluents sont : le Caguan, l'Apoporis et le Cunare.

YAUQUE, rivière de l'Amérique orientale, dans l'île de Saint-Domingue. Elle prend sa source au pic de son nom, dans les crêtes du Cibao, coule de l'E. à l'O., passe à Santiago et se jette dans l'Atlantique, à la baie de Moncenille, après un cours de 150 kilom.

YAR-BROK-YOU-MITHSO ou PALTE, lac du Tibet, sur la limite des provinces de Ouéi et de Tsang, à 80 kilom. S.-O. de Lassa. Il mesure 60 kilom. de longueur sur 40 de largeur et renferme une île qui a 180 kilom. de circonférence.

YARD s. m. (iar — mot angl. venu peut-être de l'anglo-saxon *gyrd*, variante de *geard*, baguette). Métrol. Mesure de longueur usitée en Angleterre, et valant 0m,914383.

YARDLEY, village et paroisse d'Angleterre, comté de Worcester, sur le canal de Warwick et le chemin de fer du Nord-Ouest ; 2,349 hab. Tuileries importantes.

YARE, rivière d'Angleterre, comté de Norfolk. Elle prend sa source dans la partie centrale du comté, coule à l'E., passe à Norwich et se jette dans la mer du Nord, au S.-E. de Yarmouth, après un cours de 66 kilom.

YAREMLYK s. m. (ia-rém-m-lik). Métrol. Monnaie d'argent turque, valant une demi-piastre, soit 0 fr. 1125.

YARKAND, ville de la petite Boukharie ou Turkestan chinois, sur la rivière de son nom, à 4,000 kilom. O. de Pékin, par 38° 24' 41" de latit. N., 74° 51' 58" de longit. E. ; 120,000 hab. Fabriques d'étoffes de soie, de coton, de lin, de draps très-fins. Grand centre de caravanes entre Pékin et Boukhara. Commerce actif avec Samarkand, Boukhara, Hérat, Balk et Cachemire ; les principaux articles de ce commerce sont les tissus de soie, les draps et les tapis. Aux environs, exploitation de jaspé, jade ou pierre d'yu des Chinois, article très-important d'exportation en Chine, où elle est employée à la fabrication de vases et ustensiles très-recherchés. Yarkand est une place de guerre assez importante, entourée de murs et de fossés et défendue par une citadelle. On y remarque un beau palais, plusieurs collèges et des bazars bien fournis. Les rues sont larges et bien tenues, les maisons peu élevées, mais vastes et bien aérées. La population est pacifique et commerçante. Cette ville fut, au commencement du XVII^e siècle, la capitale du royaume de Kaschgar ; prise par les Eleuthes et les Ouzbeks, elle fut annexée par l'empereur Kiang-loung à l'empire chinois en 1757. Depuis quelques années, Yarkand est devenue la capitale d'un nouvel Etat, qui occupe, sur le versant oriental du Bolor, une grande partie du Turkestan oriental. Cet Etat a été créé par un ancien lieutenant de l'émir de Boukhara, Yakoub-Beg, désigné d'abord sous le nom d'Atalik-Ghazy

(défenseur de la foi) et qui a pris, le 7 décembre 1873, le titre d'émir Mohammed-Yakoub, kan de Kaschgar. Ce chef énergique, qui a été longtemps la terreur du Turkestan, s'est créé un empire important avec les dépouilles des Dounganes et des Chinois. Il y a établi l'ordre, la sécurité et, pour intéresser au maintien de sa domination la Russie et l'Angleterre, il a signé des traités de commerce avec ces deux puissances (1873-1874). L'accueil bienveillant qu'il fait aux étrangers, les relations commerciales qu'il s'est efforcé d'établir et qu'il cherche à étendre, l'ordre parfait dont jouissent ses Etats, où règne l'abondance et où le vol est devenu très-rare, tout indique que l'émir Yakoub est un habile politique et un homme d'une intelligence supérieure.

YARKAND, rivière du Turkestan chinois ou petite Boukharie, dans le grand plateau central de l'Asie. Elle prend sa source à la jonction des monts Bolor et Thsoung-ling, coule de l'O. à l'E., baigne la ville de son nom, reçoit le Tarin, le Khotang-Daria et se jette dans le Lop sous le nom d'Ergehougou, après un cours de 1,100 kilom.

YARM, bourg et paroisse d'Angleterre, dans le comté d'York (North-Riding), sur la Tees et le chemin de fer de Darlington ; 2,107 hab. Commerce de jambon, lard, beurre et blé. On y remarque une belle église paroissiale ornée de beaux vitraux peints. Le peu d'élévation de son sol l'expose à de fréquentes inondations.

YARMOUTH, ville forte d'Angleterre (Norfolk), sur une petite péninsule, à l'embouchure de la Yare dans la mer du Nord, à 30 kilom. E.-S.-E. de Norwich ; 30,000 hab. Le port est protégé par une belle jetée et plusieurs forts, mais il a l'inconvénient de s'ensabler. Arsenal, chantiers de construction. Bains de mer très-fréquentés. Vastes quais. Les édifices les plus remarquables sont : l'église de Saint-Nicolas, le théâtre, l'hôpital des pêcheurs, le magnifique établissement d'aliénés situé à peu de distance de la ville, la maison de correction, l'hôtel de ville et la douane. On y voit un monument élevé à la gloire de Nelson. Il consiste en une colonne de 26 mètres d'élévation. Centre d'un commerce extérieur fort important, principalement avec la Baltique, la Hollande, le Portugal et la Méditerranée. Pêche du hareng. Paquebots pour Londres, Hull, etc.

YAROU-DZANGBO-TCHOU, fleuve d'Asie. V. IRAOUADDY.

YARQUÉ ou YARKÉ s. m. (iar-ké). Mamm. Espèce de saki à queue touffue : *Les YARQUÉS se nourrissent de goyaves, de mouches à miel, et mangent toutes les graines dont nous faisons usage*. (De La Borde.)

YARRELL (Guillaume), naturaliste anglais, né à Londres en 1784, mort en 1856. Passionné pour la chasse et pour la pêche, il s'adonna avec ardeur à l'étude des mœurs des oiseaux et des poissons et devint, presque sans y songer, un savant naturaliste. En 1825, il fut nommé membre de la Société linnéenne, qui le choisit plus tard pour vice-président, et, à partir de ce moment, il publia un grand nombre de travaux fort estimés. On lui doit deux ouvrages remplis de détails instructifs et attrayants et écrits d'un style facile, l'*Histoire des poissons de la Grande-Bretagne* (1836, 2 vol. in-8), avec d'excellentes gravures sur bois, et l'*Histoire des oiseaux britanniques* (1839-1849, 3 vol. in-8, avec 520 gravures). Ces deux livres, plusieurs fois réédités, jouissent encore d'une grande popularité en Angleterre. Les études de Yarrell ne s'étaient pas portées seulement sur les animaux indigènes, ainsi que le prouvent de nombreux et intéressants mémoires insérés dans le recueil de la Société linnéenne et dans diverses revues scientifiques.

YARRIBA, petit royaume de l'Afrique centrale, dans la Nigritie, près de la rive droite des Kouras, au S. du Borgou, à l'O. du Nyffé, borné à l'E. par le Dahomey et au S. par l'Ado. Capitale, Katunga. Le sol de cet Etat, accidenté par la partie orientale de la chaîne des monts Kong, est en grande partie couvert d'épaisses forêts. On y élève beaucoup de chevaux, et l'on y trouve quelques mines d'or et de cuivre. Ce pays est connu depuis les voyages de Clapperton.

YART (Antoine), littérateur français, né à Rouen en 1709, mort en 1791. Il entra dans les ordres et devint curé de Saint-Martin-du-Vivier et de Saussay, en Vexin. Grand ami des lettres, esprit vif, aimable et fort judicieux, il participa à la fondation de l'Académie de Rouen (1744) et travailla beaucoup pour cette compagnie. Les journaux accueillirent sa prose et ses vers, ses dissertations et ses poésies fugitives. Selon toute probabilité, la réputation de l'abbé Yart serait restée confinée dans sa province s'il n'eût mis au jour son *Idée de la poésie anglaise* (Paris, 1749-1756, 8 vol. in-12), ouvrage dans lequel on trouve pêle-mêle des échantillons de tous les genres, traduits littéralement, du moins quant à la forme. Comme, à cette époque, on connaissait fort peu chez nous la poésie anglaise, ce recueil eut du succès. Quelques temps après, l'abbé Yart fut nommé censeur royal.

On a de lui : des *Observations sur le sentiment et l'intérêt qui doivent entrer dans les tragédies* (Mercur de France, 1742) ; *Observations sur la comédie* (Mercur de France, 1743) ; *Observations sur le Huetiana* (Mercur de France, 1744) ; *Observations sur l'usage de la critique* (Mercur de France, 1744). On lui attribue, en outre, un opuscule rare intitulé : *Mémoire ecclésiastique et politique, concernant la translation des fêtes aux dimanches, en faveur de la population* (Philadelphie [Rouen], 1765, n-12). Parmi ses poésies, on remarque quelques fables dont une, le *Chat et la souris*, est très-spirituelle. Dans l'*Encyclopédie poétique* de M. de Guigne, on trouve de lui une pièce de vers sur le mausolée du maréchal duc de Luxembourg ; la forme en est pure, le style a de la majesté et de l'ampleur. L'abbé Yart tournait aussi agréablement l'épigramme ; voici celle qu'il fit sur le livre de Dubois intitulé *L'Histoire secrète* :

Ce livre est l'Histoire secrète,
Si secrète que pour lecteur
Elle n'eût que son imprimeur
Et monsieur Dubois, qui l'a faite.

YARUMA s. m. (ia-rou-ma). Bot. Syn. de CROCOPIS, genre d'artocarpées.

YASKA, auteur indou, qui vivait, croit-on, vers le VI^e siècle avant notre ère. On ne sait rien de sa vie, mais on pense qu'il descendait de Pinga, ancêtre d'une des principales familles de brahmanes. On lui attribue deux ouvrages, le *Nighantou* et le *Niroukta*, fort célèbres dans la littérature védique. Ils ont été publiés avec un commentaire, mais sans traduction, en 1847, par M. R. Roth, qui a divisé l'œuvre totale de Yaska en trois parties. « La première, dit M. Barthélemy Saint-Hilaire, comprend le *Nighantouka-Kandam*, c'est-à-dire des listes de mots rangés par ordre de synonymie, tous empruntés au Védā ; la deuxième renferme, sous le nom de *Nai-gama*, les six premiers livres du commentaire de Yaska sur les listes de synonymes ; et la troisième, appelée *Davata*, contient les six derniers livres. C'est en tout douze livres. Enfin un appendice, sous le nom de *Parissittham*, donne encore deux autres lectures sur la théorie de l'accent en sanscrit. M. Roth n'a pas commenté ces deux dernières lectures, qu'il n'admet pas pour authentiques. »

Les ouvrages de Yaska sont d'un grand intérêt, en ce qu'ils aident à comprendre le Védā, si plein d'expressions obscures et mal comprises par les plus instruits des brahmanes.

YASODA, la nourrice de Cricna, femme du berger Nanda, dans la mythologie indoue. Au moment où Dèvakî était enceinte de ce dieu, Yasoda le devint aussi ; c'était la déesse Kālî qui s'incarnait dans son sein. Vasoudéva, époux de Dèvakî, s'introduisit dans la chambre de Yasoda un instant après son accouchement, déposa auprès d'elle Cricna qui venait aussi de naître, prit Kālî et le donna au tyran Kansa, à la place de son propre fils. Yasoda, retirée sur les bords de l'Yamounā, élevait Cricna qu'elle croyait son enfant, mais chaque jour de nouveaux miracles augmentaient son étonnement. Le petit Cricna était fort espiègle et s'amusaît quelquefois à faire des tours de force qui trahissaient le dieu ; de son pied enfantin, il renversait un chariot tout chargé ; on l'attachait à un arbre avec une corde ; il se promenait, traînant l'arbre après lui. Et les bons bergers de crier merveille ; Yasoda d'admirer avec orgueil. Nanda de réfléchir en silence sur les événements qui devaient suivre une jeunesse aussi miraculeuse. En effet, Cricna fut bientôt, avec Balarāma, appelé à Mathoura pour y signaler par de hauts faits sa céleste origine. Yasoda, privée d'un fils, n'en fut pas moins glorieuse d'avoir eu pour nourrisson un héros, un dieu.

YASSA s. m. (ia-sa). Corps de lois attribué à Gengis-Khan.

— **Encycl.** Ce code fut observé par les successeurs de Gengis-Khan. Au siècle dernier, les Tartares de Crimée suivaient encore le code appelé *Yassa G'enghis kan*, et quelques nomades de l'Asie ne l'ont point encore abandonné.

Voici les principales lois qui composent le *Yassa* :

1. Il n'est qu'un Dieu, créateur du ciel et de la terre et maître absolu de toutes choses.
2. Les prêtres, les médecins et ceux qui lavent les corps des morts sont exempts de tout service public.
3. Nul ne peut prendre le titre de Grand Kan s'il n'a été élu par les autres kans et les seigneurs mongols.
4. Les titres pompeux sont interdits aux chefs des tribus.
5. Les Mongols ne doivent signer la paix qu'après la victoire.
6. Les troupes seront divisées en dizaines, centaines, mille, dizaines de mille, parce que ces nombres sont plus commodes.
7. On distribue les armes avant les expéditions. Le soldat doit les entretenir, les montrer aux chefs lorsqu'on se prépare à un combat et les rendre à la fin de l'expédition.
8. Il est défendu, sous peine de mort, de

pillier l'ennemi sans un ordre du général ; chaque soldat est possesseur du butin qu'il a fait, en en remettant une partie au receveur du Grand Kan.

9. Défense, depuis mars jusqu'en octobre, de chasser le cerf, le daim, le lièvre, l'âne sauvage, afin de conserver ce gibier pour les grandes chasses de l'hiver.

10. Il est défendu, en tuant les bêtes, de leur couper la gorge ; mais il est ordonné de leur ouvrir le ventre.

11. Il est permis de manger le sang et les intestins des animaux.

12. Il est enjoint à tout homme de travailler, afin de se rendre utile à la société. Ceux qui ne vont pas à la guerre doivent s'occuper aux ouvrages publics et travailler un jour par semaine pour le Grand Kan.

13. Le vol d'un bœuf, ou de quelque autre chose de la même valeur, se punit en ouvrant le ventre du coupable. Les autres vols moins considérables sont punis par des coups de bâton, dont le nombre varie de 7 à 700, selon la valeur de la chose volée ; mais on peut se racheter de cette punition en payant neuf fois la valeur de ce qu'on a volé.

14. Défense aux Tartares de prendre à leur service des gens de leur nation ; on doit se faire servir par les prisonniers de guerre.

15. Défense, sous peine de mort, de donner retraite à un esclave fugitif.

16. La polygamie est permise ; l'homme achète autant de femmes qu'il lui plaît. Les mariages sont défendus entre les parents du 1^{er} et du 2^e degré ; mais on peut épouser les deux sœurs. On peut user des femmes esclaves.

17. L'adultère est puni de mort (cependant les habitants du Kaidu furent, à leur sollicitation, exemptés de cette loi, parce qu'ils étaient dans l'usage d'offrir leurs femmes et leurs filles aux étrangers).

18. Il est permis de marier les enfants, pour unir les familles. Des enfants morts peuvent être mariés et une cérémonie a lieu en leur nom ; par là, les familles sont réputées alliées.

19. Défense, sous des peines sévères, de se baigner ou de laver ses habits dans les eaux courantes quand il tonne.

20. Les espions, les faux témoins, les sodomistes, les sorciers sont punis de mort.

21. La mort est prononcée contre les magistrats et les princes convaincus de malversation ou d'oppression.

YASSAH, ville de l'Indo-Chine, dans l'empire birman, sur la rive gauche de l'Iraouaddy, à 12 kilom. S. de Pagahen-Miou ; 5,000 hab. environ.

YASSI, territoire du Sénégal, sur la rive droite de la Casamance.

YATAGAN s. m. (ia-ta-gan). Espèce de sabre-poignard turc, dont le tranchant forme, vers la pointe, une courbe rentrante : *Mahomet mit pied à terre devant le portail de Sainte-Sophie et froppa de son YATAGAN un soldat qui brisait les autels ; il ne voulut rien détruire*. (Lamart.)

— **Encycl.** Le *yatagan* est un sabre usité dans presque toutes les armées mahométanes ; sa lame est longue d'environ 0m,50, et elle est légèrement courbe dans le sens du tranchant. Le *yatagan*, chez les Arabes, se porte diagonalement passé dans la ceinture du côté gauche. C'est une arme de combat ; mais les Arabes s'en servent principalement pour couper la tête de leurs ennemis lorsqu'ils sont blessés ou morts. Le djellad ou exécuteur des hautes œuvres emploie avec une rare adresse le *yatagan* dans les exécutions capitales. Des entailles, pratiquées sur la lame, témoignent du nombre de têtes que l'arme a coupées. On a souvent donné au *yatagan* le nom de sabre ; celui de grand coutelas lui conviendrait mieux, car il a les plus grands rapports avec les coutelas germaniques qui servaient aux exécuteurs des hautes œuvres en Allemagne.

En Kabylie, le *yatagan* est droit ; il se termine en pointe aiguë et prend le nom de *fissa*, de la ville où on le fabrique.

Cette arme est plus ou moins riche suivant la fortune du propriétaire. Sa poignée est de corne, d'ébène, d'ivoire ou d'argent ; son fourreau se compose de deux lames de bois, recouvertes de peau ou de toile cirée ; mais on en trouve quelques-uns qui sont en velours et même en argent ciselé.

Le *yatagan*, arme favorite des musulmans, est devenu populaire en Europe, grâce aux contes et aux romans qui ont été écrits sur les croisades et sur les guerres contre les Arabes. Nous ne saurions nous imaginer un mahométan non armé d'un *yatagan* acéré, fine lame de Damas, bien préparée à trancher la tête du chrétien. Nous avons toujours présent à la mémoire le *yatagan* de Saladin, coupant en deux un cheveu lancé dans les airs ou une plume voltigeant au gré du vent.

La fabrication des armes nouvelles et la substitution des armes à feu aux armes blanches ont contribué dans une large mesure à déprécier le *yatagan*, qui n'est plus en usage que chez les peuples musulmans non encore armés à l'européenne.

YATAPA s. m. (ia-ta-pa). Ornith. Syn. d'ALÉCTURE.

YATES, circonscription communale des

Etats-Unis d'Amérique, dans le comté de New-York, sur le lac Ontario; 2,209 hab.

YATES (Joseph Brooks), éditeur et antiquaire anglais, né à Liverpool en 1780, mort en 1856. Il fit ses études à Eton, après avoir eu pour maître William Shepherd, auteur d'une *Vie de Poggio Bracciolini*. Au sortir de ce collège, il entra dans une maison de librairie, dont il devint plus tard l'associé, et cette position lui permit de rendre d'importants services aux établissements littéraires et scientifiques de Liverpool. Il fut nommé président de la Société philosophique et littéraire de cette ville, à laquelle il présenta plusieurs mémoires sur diverses questions intéressantes de bibliographie, sur la reliure ancienne, sur le papier employé pour l'impression des livres dans les premiers temps de l'imprimerie. Yates s'occupait aussi de géographie ancienne, et il composa une intéressante notice sur l'état de la science géographique et la construction des mappemondes avant le xvi^e siècle. Par ces divers travaux, il avait acquis une telle notoriété, qu'il fut nommé magistrat du comté, et il s'acquitta de cette fonction honorable et difficile de manière à mériter la reconnaissance des habitants. Aucun de ses travaux n'a été publié à part; mais on en trouve plusieurs dans les *Transactions* de la société dont il était président.

YATES (James), érudit et économiste anglais, né près de Liverpool en 1789. Après avoir complété ses études en suivant les cours des universités de Glasgow, d'Edimbourg et de Berlin, il suivit, à l'exemple de son père, la carrière évangélique et fut successivement pasteur à Glasgow, à Birmingham et à Londres. M. Yates s'est avantageusement fait connaître comme antiquaire, naturaliste et économiste; membre du congrès international de Paris en 1855, il proposa et fit adopter la création d'une association internationale, dont il est devenu le vice-président, et qui a pour objet de faire adopter partout le système décimal pour les monnaies, les poids et les mesures. Il est membre d'un grand nombre de sociétés savantes anglaises et étrangères. Indépendamment de nombreux articles insérés dans le *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* de W. Smith (1842) et de plusieurs mémoires et traités relatifs à la linguistique, aux antiquités, à la botanique, à la géologie, on lui doit un remarquable ouvrage, intitulé *Textorium opus ou Recherches sur l'art de tisser chez les anciens* (Londres, 1840, 8 vol.).

YATES (Frédéric-Henri), artiste dramatique anglais, né en 1797, mort en 1842. Il reçut les leçons d'un bon acteur nommé Matthews, l'accompagna à Boulogne en 1817, joua avec succès dans une pièce intitulée *l'Acteur de tout le monde* et se consacra entièrement, depuis lors, au théâtre. De retour en Angleterre, il parut successivement sur les théâtres de Newcastle, d'Edimbourg, de Londres (1818), aborda avec un égal succès les rôles comiques et tragiques, excella surtout dans ceux de Shylock et de Yago et acquit la réputation d'un des meilleurs artistes de son pays.

YATHA s. m. (ia-tâ). Prière en usage chez les parsis.

YATI s. m. (ia-ti). Chez les Indous, Pénitent vainqueur de ses passions, qui porte un vêtement particulier teint avec de l'ocre, et va prêcher dans les carrefours.

YATISI s. m. (ia-ti-ti). Heure du coucher chez les Turcs.

YATNIKA s. m. (ia-tni-ka). Membre d'une secte bouddhiste, qui prétend assurer le salut par les seuls efforts de l'intelligence.

YATREB, nom primitif de Médine. V. ce mot.

YAT-YOUIT s. m. (iatt-iouiti). Chronol. Premier mois de l'année chinoise, commençant vers le milieu de notre mois de février, et inauguré par dix jours de fêtes, dont le premier est consacré aux oiseaux, le deuxième aux chiens, le troisième aux porcs, le quatrième aux brebis, le cinquième aux vaches, le sixième aux chevaux, le septième au dieu Pon-tso, le huitième aux grains, le neuvième au lin, le dixième aux pois et aux fèves.

YAUCO, bourg de l'Amérique centrale, dans l'île espagnole de Porto-Rico, à 10 kilom. de la côte méridionale, sur un territoire fertile en riz, maïs et tabac; 2,700 hab.

YAW s. m. (iô). Pathol. Nom donné aux pustules qui caractérisent le pian. *u Maître yaw*, *Mère* ou *Maman yaw*, Grosse pustule qui reste souvent après la disparition des autres, dans la même maladie.

— Encycl. V. PIAN.

YAYA s. m. (ia-ia). Hist. ottom. Soldat d'une ancienne milice turque.

YAYA-BEY s. m. (ia-ia-bê). Hist. ottom. Officier des janissaires pourvu d'un bénéfice.

YAYATI, héros de la mythologie indoue, cinquième roi de la race lunaire, fils de Nahoucha. Il avait épousé la fille de Soucra, nommée Dévoiyâl; mais en même temps il s'était en secret uni à Sarmichthâ. Ce second mariage fut découvert et Yayati puni

par Soucra d'une vieillesse anticipée. Dévoiyâl réclama auprès de son père contre le châtement, et Soucra lui permit de faire passer sa décrépitude à celui qui voudrait l'accepter. Il avait cinq fils, deux de Dévoiyâl, trois de Sarmichthâ. Le plus jeune des fils de Sarmichthâ, Pourou, consentit seul à se charger du poids de la vieillesse de son père, qui, à cette condition redevint jeune et plein de forces. Après avoir joui quelque temps de cette jeunesse empruntée, il songea à se retirer des affaires; il redemanda à Pourou la vieillesse dont il s'était revêtu, lui rendit la jeunesse qu'il lui avait donnée et, pour le récompenser de sa piété filiale, lui laissa son royaume. Ses quatre autres fils sont Yadou, Tourvasou, Drouhya et Anou.

YAZIDJI s. m. (ia-zi-dji). Hist. ottom. Employé des bureaux des rôles des janissaires. *u Yazidji-effendi*, secrétaire du kisklar-aghâ.

YAZOO, rivière des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat de Mississippi, formée près de Florence par la réunion de deux petits cours d'eau. Elle coule au S.-E., dans une vallée riche en plantations de coton, et se jette dans le Mississippi, après un cours sinueux de 238 kilom. Elle donne son nom à un comté ou subdivision administrative.

YAZOO-CITY, ville des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat de Mississippi, à 65 kilom. N.-O. de Jackson, sur la rivière de son nom, au milieu d'une riche et fertile contrée; 3,000 hab. Récolte importante et commerce de coton.

YBARS (SAINT-), bourg et commune de France (Ariège), cant. du Fossat, arrond. et à 28 kilom. N.-O. de Pamiers; pop. aggl., 730 hab. — pop. tot., 2,206 hab. Carrières de pierre à chaux hydraulique. On y voit une vieille tour en ruine, seul reste d'un ancien château détruit par les albigeois.

YBERA (laguna de), lac ou plutôt vaste lagune de l'Amérique du Sud, dans la confédération Argentine, province de Corientes, à l'O. du territoire des Missions, entre l'Uruguay et le Parana, dont les infiltrations l'alimentent. Cette lagune mesure 220 kilom. de longueur sur 130 de largeur et présente plusieurs petites îles boisées et fort giboyeuses.

YBERVILLE (LEMOYNE D'). V. LEMOYNE D'YBERVILLE.

YBICUY (RIO-), rivière de l'Amérique du Sud, dans la province brésilienne de Rio-do-Sul. Elle est formée dans la partie septentrionale de cette province par la réunion de plusieurs petits cours d'eau qui descendent du versant occidental de la sierra Santa-Anna, coule de l'E. à l'O. et se jette dans l'Uruguay, vis-à-vis du village de Yapegu, après un cours de 350 kilom.

YCAMACUA, rivière de l'Amérique du Sud, dans la province brésilienne de Rio-do-Sul. Elle descend du versant oriental de la Cuchilha-Grande, coule de l'O. à l'E. et porte ses eaux dans le lac Patos, après un cours de 138 kilom., navigable seulement sur 20 kilom., à cause des nombreuses cascades qu'elle forme.

YCORY s. m. (i-ko-ri). Bot. Espèce de fruit de l'Inde : *Le dessert était arrivé, composé de beurre, de fromage, de noix de coco et d'ycory*. (Brill.-Sav.)

YDELEZ (Etienne), religieux de l'Institut des frères de la Charité, né à Port-Lesné, dans le bailliage de Quingey, vers 1540. Il reçut la prêtrise, se consacra au soin des malades, remplit les fonctions de chapelain des pestiférés à Besançon, puis devint serviteur des affligés à l'hôpital Saint-Laurent de Lyon en 1581. C'est alors qu'il publia, sous ce titre : *Des secrets souverains et vrais remèdes contre la peste* (Lyon, 1581, in-89), un recueil devenu très-rare de recettes vulgaires et empiriques. Il y conseille comme préservatif, dans les lieux infectés de la peste, de manger avant de sortir une rôtie trempée dans le bon vin et saupoudrée de gentiane. Ydelez regarde l'urine, prise intérieurement, comme une sorte de panacée contre toutes les maladies.

YDES, village et comm. de France (Cantal), cant. de Saignes, arrond. et à 24 kilom. de Mauriac, sur la Sumène, au fond d'un joli bassin entouré de prairies; 1,014 hab. Belle église paroissiale très-ancienne. On y voit plusieurs tumuli, un autel druidique et de nombreux débris romains et gallo-romains. Près du village s'élève la tour carrée du Châtelet, construite en 1448.

Y-DJIN, c'est-à-dire *montagnards soumis*, nom d'une tribu asiatique, qui habite la province chinoise de Yun-nan (v. ce mot) et qui se prétend enfant du sol. Les Y-djin sont soumis à l'empereur de Chine, lui payent un impôt et reçoivent ses mandarins, mais conservent leurs mœurs et leurs coutumes, qui diffèrent de celles des véritables Chinois.

YE s. m. (ié). Gramm. ar. Vingt-huitième et dernière lettre de l'alphabet neski. *u Signe numéral de 10*.

YÉ, ville de l'Indo-Chine anglaise, ch.-l. de la province de son nom, à 305 kilom. S. de Martaban, sur une colline, près de la petite rivière de même nom et non loin de la

côte du golfe de Martaban, par 15° 28' de latit. N. et 96° 30' de longit. E.; 30,000 hab.

YÉ, province et division administrative de l'Indo-Chine britannique, bornée au N. par la province de Martaban, au S. par le canton de Kahrojang, à l'E. par une chaîne de montagnes qui la sépare du royaume de Siam, et à l'O. par le golfe de Martaban. Le sol, en partie couvert de jungles, est peu cultivé, mais fournit de beaux bois de construction. Cette province fut cédée aux Anglais par les Birmans en 1826.

YEARSLEY (mistress Anna), femme poète anglaise, dit la *Laitière de Bristol*, née près de cette ville, à Clifton, en 1756, morte en 1806. Elle était fille d'une pauvre paysanne, qui put à peine lui faire apprendre à lire et à écrire et qui l'envoya de bonne heure vendre du lait à la ville. Anna en rapportait quelquefois des livres, qu'elle lisait avec avidité dans ses instants de loisir; Pope, Shakspeare, les *Nuits* d'Young, faisaient particulièrement ses délices. Quelques pièces de vers, qu'elle composa tout en servant ses pratiques, tombèrent entre les mains de personnes lettrées, qui y remarquèrent, sinon un style correct, du moins du goût, du sentiment et de la verve. Elle fut encouragée; on lui prodigua des secours pour élever sa famille, car elle était mariée et mère de sept enfants; enfin, on ouvrit une souscription pour publier ses premiers essais, qui parurent en 1785, sous ce titre : *Poèmes sur divers sujets, par Anna Yearsley, laitière de Bristol* (in-4°). Ce recueil eut un certain succès. La laitière abandonna son état, mais sans oublier le malheur, qu'elle avait longtemps connu. Deux ans plus tard, en 1787, elle publia un second volume de vers. Dans un poème sur *l'Inhumanité du commerce des esclaves* (1788), elle dépeignit avec une vive énergie les infortunes de ces opprimés. En 1791, elle écrivit une tragédie intitulée : *le Comte Godwin*, qui fut représentée avec un certain succès sur le théâtre de Bristol. Anna Yearsley publia successivement ensuite : les *Augustes capifs*, fragment d'histoire secrète (1795, 2 vol. in-12); la *Lyre champêtre*, recueil de poésies (1796, in-4°); *Poésies* (1796, 3 vol. in-8°). Les compositions de cette femme distinguée ont de l'originalité dans la pensée et dans l'expression; le style en est imagé et parfois obscur, et on y trouve un goût délicat, fait pour étonner lorsqu'on songe à l'éducation première et à la vie d'Anne Yearsley.

YEBENES, bourg d'Espagne, province et à 45 kilom. S.-E. de Tolède; 4,000 hab. Industrie agricole. Fabrication de poterie.

YEBER, célèbre alchimiste arabe. V. GREBER.

YEBLE s. m. (iè-ble — du lat. *ebulus*, même sens). Autre orthographe du mot *YEBEL* : *On prétend que le suc d'YEBLE entre dans la composition d'une espèce de savon noir*. (V. de Bomare.)

— Encycl. V. HIEBLE.

YECLA, ville d'Espagne, province de Murcie, à 26 kilom. O. de Villena, 72 kilom. de Murcie, chef-lieu de juridiction civile; 13,800 hab. Huileries, distilleries, tanneries. Autrefois place forte; nombreuses usines aux environs.

YED s. m. (ièd). Astron. Etoile de deuxième grandeur, qui fait partie de la constellation de Pégase.

YÉDO, **JEDDO** ou **TOKIO**, capitale du Japon, dans une grande plaine, sur la côte S. de l'île de Nippon, au fond du golfe de son nom, à l'embouchure de la Tenegawa, par 36° 39' de latit. N. et 137° 40' de longit. E.; 1,600,000 hab. selon les uns, 2,000,000 d'hab. selon d'autres. Yédo est l'entrepôt principal des produits de l'intérieur, et l'industrie y est active. Un chemin de fer relie la ville au port de Yokohama, situé à 15 kilom. au S. Yédo est, après Londres, la plus vaste ville du monde; mais, excepté dans les parties commerçantes, la population y est très-clairsemée. Sa superficie totale peut s'évaluer à 85 kilom. carr. De cette superficie, 25 kilom. carr., c'est-à-dire le tiers, sont occupés par le palais de l'empereur et ceux des nobles ou daimios; une étendue à peu près égale (28 kilom. carr.) par les parcs, les jardins, les terres cultivées et les fortifications; de 19 à 20 kilom. carr. par les temples et leurs dépendances, et enfin de 8 à 9 kilom. carr. seulement par les habitations particulières du peuple proprement dit.

Yédo est divisé en deux parties égales par le fleuve qui le traverse du N. au S. La plus petite est appelée Hondjo; la plus grande, située à l'O., est Yédo proprement dit. Hondjo est une île dont la circonférence est de 12 à 13 kilom. Elle est divisée en huit quartiers et occupée par des temples, dont le plus remarquable est le quartier des Cinq cents images, par des palais de daimios, par des chantiers du gouvernement et par des habitations particulières. C'est un quartier aristocratique et peu animé, que quatre ponts en bois unissent à Yédo. Yédo, proprement dit, est divisé en trois parties, dit M. Rodolphe Lindau : *Siro* (le Château), *Soto-Siro* (les environs du Château) et *Midsi* (la ville). Siro, la résidence du taikoun, se trouve au centre de Yédo; de hautes et fortes murailles en font une espèce de citadelle ayant 8 kilomètres de circonférence. Outre le pa-

lais du taikoun, on y voit celui de l'héritier présomptif, ceux des trois *gosankios* ou princes du sang royal et d'une vingtaine de daimios, enfin les habitations des membres du conseil d'Etat et la mairie, l'hôtel du gouverneur de Yédo. Les palais du taikoun et de l'héritier présomptif sont séparés des autres par une enceinte particulière. Avant d'arriver à cette enceinte, il faut traverser deux larges fossés, sur lesquels sont jetés dix-huit ponts. Une simplicité sévère règne dans tout l'édifice. C'est un trait général et l'un des plus remarquables du goût japonais que cette simplicité. Les palais des daimios et des autres seigneurs présentent le même caractère; bâtis en pierre ou en pisé blanchis au lait de chaux, ils ne s'élèvent que d'un étage et ressemblent à de vastes hangars; à l'extérieur, ils n'ont d'autre ornement que des plaques en cuivre fixées sur les portes en bois massif et disposées de manière à représenter les armoiries du propriétaire ou différents dessins. Agréables promenades, larges et sablées, entourent le Château et en longent les fossés, qui sont littéralement couverts d'oiseaux aquatiques. Dans l'enceinte de Siro s'élèvent deux collines, que tous les étrangers s'empressent de visiter : l'une est située près des palais des trois gosankios; on y monte à cheval; on gravit l'autre par un large escalier en pierre de plus de cent marches. Du sommet de ces hauteurs, on jouit d'une vue immense sur la ville et le golfe. Yédo est une ville de jardins; elle figure un parc dont l'œil ne découvre pas les limites, qui est baigné par la mer, traversé par un grand fleuve et orné de nombreuses villas. On aperçoit bien dans certains quartiers des suites non interrompues de maisons qui forment des rues régulières; mais à chaque instant des temples, des jardins et des palais viennent briser l'uniformité des lignes et établissent cette physionomie particulière qui fait de Yédo une ville unique dans le monde, et dont le premier aspect produit sur les voyageurs la plus vive et la plus agréable surprise. Le second quartier de Yédo, Soto-siro, entoure le Château et, comme celui-ci, est de forme presque circulaire. Il couvre une surface de 12 kilomètres carrés. Séparé du Château par un fossé, de Hondjo par l'O-kava et du reste de la ville par un canal qui porte le nom de Chori, il est relié au Château par douze ponts, à Hondjo par trois grands ponts, et il se rattache à la ville par trente ponts, dont le plus remarquable est le fameux Nippon-bassi ou Nihon-bachi, comme prononcent quelques personnes (le pont du Japon), qui a été choisi pour point de départ dans le calcul des distances de Yédo à toutes les parties de l'empire, et qui, par là même, est considéré comme le centre géographique du Japon. Les palais des daimios occupent à Soto-Siro 7 kilomètres carrés, les maisons bourgeoises 4 et les temples un seul. Parmi les édifices sacrés, il faut mentionner Mondseki, la plus grande *tera* de Yédo, et Sanno, une des principales *mias*. La partie de Soto-siro qui renferme les habitations bourgeoises est une des plus importantes de la ville et de tout l'empire; elle est traversée par la grande route, qui amène à Yédo les habitants des provinces, et tout le commerce de la capitale s'y trouve concentré; c'est la Cité de Yédo. Cette Cité forme un parallélogramme entouré de canaux. La Cité comprend cinq rues longitudinales et vingt-deux rues transversales, qui se coupent à angle droit et forment soixante-dix-huit flots réguliers, tous séparés les uns des autres par des grilles en bois. Dans la Cité et dans ses environs immédiats, il n'y a ni palais ni temple. C'est la seule partie de Yédo qui ait d'ailleurs quelque ressemblance avec nos villes d'Europe. Les rues y sont larges, droites, très-animées et bordées à droite et à gauche de maisons encombrées de marchandises de toute espèce. L'absence complète de voitures rend cependant la circulation facile dans ce quartier. Tandis que la plupart des habitations japonaises sont bâties avec des matériaux aussi légers qu'inflammables, comme le bois et le papier, on trouve dans la Cité de Yédo un grand nombre de magasins dont les solides murailles en pisé offrent au feu une excellente barrière. Au nord et au sud de la Cité s'étendent des quartiers qui en sont, pour ainsi dire, les dépendances et qui servent aussi de demeure et de marché aux commerçants et aux artisans. Midsi (la ville) a 69 kilomètres carrés de superficie. Le quartier qui est au nord du Château couvre une surface de 26 kilomètres carrés, dont le tiers environ est consacré à des édifices religieux. Le mausolée du taikoun seul, placé dans un beau parc de 1 lieue de circonférence, est environné de trente-huit temples. On doit mentionner encore dans le même quartier le temple de Quannon, un des plus beaux et des plus vénérés du Japon, et ceux d'Amida, de Confucius et de Kanda. Dans l'enceinte du parc qui environne le temple de Confucius est établie l'université de Yédo, où les fils des grandes familles japonaises terminent leurs études; ils y apprennent les éléments de la géographie, de l'histoire générale et des sciences physiques, les langues étrangères et, avec un soin plus particulier, l'histoire naturelle et surtout l'histoire nationale; mais les objets essentiels de l'enseignement sont les écritures japonaise et chinoise et la haute

littérature japonaise, qui emprunte ses œuvres à la littérature classique de la Chine. De nombreux palais de daimios occupent, dans le quartier où s'élèvent les temples de Quannon et de Confucius, des terrains considérables (5 kilom. carr.). Le même quartier contient aussi le Grand-Théâtre, Okichibaya et Yosivara, la ville des *djoros-jas* ou maisons de tolérance. Le Grand-Théâtre, vaste édifice construit en bois léger, peut recevoir de six à huit mille spectateurs. Yosivara forme une sorte de ville à part, isolée du reste de Yédo par des murailles et des fossés; on y pénètre par une seule porte, qui est gardée nuit et jour par un poste de police. Quatre rues longitudinales et trois rues transversales, coupées à angle droit, divisent cette ville en neuf quartiers séparés par des grilles en bois, que l'on ferme à volonté et qui permettent d'exercer une surveillance sévère, dont les mauvaises mœurs des habitants expliquent la nécessité. Ce rendez-vous de la débauche n'est fréquenté que par le bas peuple. Les officiers ne s'y aventurent qu'en cachette; ils préfèrent le faubourg de Sinagawa. Le nord de la capitale touche à des jardins de plaisance, comme Aska-yama, et à de petits villages qui rappellent les promenades des environs de Paris. Le Midi comprend encore un quartier beaucoup plus petit que celui dont nous venons de parler; situé à l'ouest du Château, il ne couvre qu'une surface de 19 kilomètres carrés; les temples et les résidences des grands en occupent les trois quarts. Le temple le plus intéressant de ce quartier porte le nom de Mio-hoodchi. Il est au milieu d'une véritable ville de couvents, à laquelle on arrive par un sentier de 2 kilomètres environ, bordé de maisons qu'habitent des prêtres ou des moines, et dans lesquelles on vend des objets sacrés semblables à ceux que l'on trouve au temple de Quannon. La troisième et dernière partie du Midi s'étend, au sud du Château, sur une superficie de 19 kilomètres carrés, dont un seul à peine est couvert d'habitations bourgeoises; le reste est consacré aux palais, aux jardins et aux édifices religieux. Ce quartier de Yédo est celui que les étrangers connaissent le mieux à cause des quatre légations européennes qui y sont établies. Dans ce quartier se trouve l'ancien mausolée des taikouns. Ce magnifique tombeau se reconnaît de loin à une haute pagode qui s'élève au milieu d'un parc; il est composé de plusieurs temples et entouré d'arbres centenaires.

Yédo est exposé à de violents incendies et à de désastreux tremblements de terre. En 1855, un de ces cataclysmes renversa cent mille maisons, cinquante-quatre temples et fit périr 30,000 habitants. Cette ville a été, jusqu'en 1868, la capitale du souverain temporel ou taikoun du Japon. Mais, à cette époque, l'institution du taikoun fut supprimée à la suite d'une révolution. Le jeune mikado Moutsouketo devint à la fois souverain temporel et spirituel et vint établir sa résidence à Yédo, qui, depuis lors, a reçu officiellement le nom de Tokio. Depuis 1869, cette ville est ouverte aux étrangers.

YÉDO (golfe de), formé par le grand Océan boréal, sur la côte S.-E. de l'île de Nippon, au Japon. Le golfe de Yédo est d'un aspect grandiose; il s'étend du N. au S. sur une longueur de 34 milles et contient beaucoup d'excellents ports, parmi lesquels ceux de Yokohama, de Kanagawa et de Yédo proprement dit sont visités sans cesse par les navires étrangers. Après avoir dépassé un groupe nombreux d'îles et d'îlots, on entre dans le golfe en laissant à droite le cap Souvaki et à gauche le cap Sagami. Cette entrée a 9 milles de largeur; mais, vers le milieu, la mer se rétrécit et n'offre plus qu'un passage de 5 milles. En avançant un peu au N., et en face de l'îlot de Webster, un banc de sable se détache de la côte orientale et barre la mer dans une longueur considérable; c'est un endroit fort dangereux et qui a causé un grand nombre de sinistres maritimes. Au delà, le golfe s'élargit de nouveau, et vers le fond, là où il baigne Yédo, son étendue, de l'E. à l'O., n'atteint pas moins de 22 milles. Sur ce point, il ressemble à un lac immense dont les rivages offrent un spectacle des plus pittoresques. Le roi de cet admirable panorama, c'est le pic de Fousi-Yama (la montagne sans pareille). Cette montagne se trouve à l'O. du golfe et s'élève à 12,450 pieds au-dessus du niveau de la mer; c'est un ancien volcan éteint depuis des siècles, et dont les flancs déchirés et bouleversés gardent encore les traces des révolutions dont il a été le théâtre.

YELDIC s. m. (jêl-dik). Alchim. Mercure philosophal.

YELDIS s. m. (jêl-diss — du gr. *ualos*, verre). Alchim. Verre. On disait aussi **YELION**.

YELEK s. m. (jêl-èk). Sorte de grande robe ouverte, ordinairement en soie brodée d'or, que les femmes égyptiennes mettent par-dessus leurs autres vêtements.

YELIU-THSOU-THSAÏ, surnommé **Tsing-king**, célèbre ministre chinois, né dans le pays de Yan en 1190 de notre ère, mort en 1244. Il appartenait à une famille princière, reçut une excellente instruction et acquit des connaissances approfondies en astronomie,

en géographie et en mathématiques. Yeliu était gouverneur de Yan-king (aujourd'hui Pékin) lorsque Djengis-Khan s'empara de cette ville. Le conquérant voulut le voir, fut frappé de son savoir et de sa sagesse, lui accorda toute sa confiance et en fit un de ses principaux ministres. Yeliu accrût son crédit grâce à la science astronomique qui lui permit d'annoncer des éclipses, à ses connaissances médicales, qu'il utilisa pendant une peste, obtint de Gengis-Khan l'institution de magistrats et de juges pour remplacer l'arbitraire sanglant des généraux et parvint à délivrer le pays de Yan des brigands qui y exerçaient toutes sortes d'exactions. Le fils et successeur de Gengis-Khan, Ogodaï, maintint Yeliu dans son poste (1229) et le nomma en 1231 vice-chancelier de son empire. A ce titre, il fit des lois et des règlements pour assurer l'exercice de la justice, établit un système régulier d'impôts et, par ses sages avis, il sauva toute la population chinoise que les Mongols, menacés de la famine, voulaient exterminer. Les Mongols avaient pour habitude, lorsqu'une ville qu'ils voulaient conquérir faisait résistance, de mettre à mort tous ses habitants. Yeliu fit comprendre à l'empereur combien un pareil procédé était inhumain et impolitique. « Lorsqu'on veut conquérir un pays, lui dit-il, c'est le peuple qui l'habite qui en fait un prix. Si on obtient le pays sans le peuple, quelle utilité pourrait-on en tirer? Que d'habiles artisans de toute espèce, que de richesses accumulées, que de trésors vont périr si vous ne sauvez les habitants! » Ogodaï suivit ce conseil lorsqu'il s'empara de la Chine septentrionale et renversa la dynastie d'Or. Malgré les nombreux ennemis que son administration sévère, éclairée, humaine lui fit surtout parmi les seigneurs et les généraux mongols, Yeliu conserva constamment la faveur d'Ogodaï, la méritant de plus en plus par ses conseils judicieux, par l'emploi des mesures les plus convenables à la gloire du prince et à la prospérité de l'empire. Il s'opposa à la création d'un papier-monnaie, au partage des terres de l'empire entre les princes de la famille royale et les grands, à l'élévation des impôts; donna les fonctions administratives aux hommes instruits, de sorte que les vains eurent à prendre part aux fonctions publiques; établit l'unité de poids et de mesure d'après des étalons conservés à la chancellerie, mit un terme à des abus de toutes sortes et put, grâce à sa prévoyance, atténuer les horreurs d'une famine qui eut lieu en 1238. Ogodaï étant mort en 1241, l'impératrice Tarakina, sa femme, se fit proclamer régente, au mépris du testament du prince défunt, qui l'éloignait du pouvoir, et remit la direction des affaires à un Mongol, nommé Abder-Rhaman. Malgré son refus de continuer ses services sous la direction de ce dernier, Yeliu ne fut point éloigné de la cour; mais le chagrin que lui causa le nouvel ordre de choses le conduisit au tombeau. — Son fils, **YELIU-TCHU**, remplit après lui les fonctions de vice-chancelier.

YELL, île d'Ecosse, une des principales du groupe des Shetland, au N. de Mainland et au S.-O. de Uist. Elle a 39 kilom. de longueur sur 13 de largeur. Sur les côtes on trouve quelques bandes de terres arables; l'intérieur de l'île est couvert de pâturages. La population de cette île est évaluée à 3,600 hab., la plupart pêcheurs.

YELLOW-ROOT s. m. (jêl-lô-root — mots angl. qui signif. *racine jaune*). Bot. Nom vulgaire de l'hydrastis, plante qui croît au Canada et dans les montagnes des Etats-Unis. Nom donné aussi au xanthorrhize à feuilles d'ache, arbrisseau que l'on cultive assez souvent dans les jardins, et qui croît dans les montagnes des Etats-Unis.

YELLOW-STONE, c'est-à-dire *pierre jaune*, rivière des Etats-Unis d'Amérique, dans le territoire de Nebraska. Elle sort du lac Soublette, près du versant oriental des monts Windriver, qui font partie des montagnes Rocheuses, coule au N.-E. et se jette dans le Missouri, près de Fort-Union, après un cours de 1,800 kilom. Ses principaux affluents sont le Big-Horn et la Tongue.

YELVERTON (Henri), juriconsulte anglais, né à Islington, comté de Northampton, en 1562, mort en 1630. Sa grande réputation de savant lui valut d'être nommé sollicitor général en 1613 et attorney général trois ans plus tard. Mais ayant encouru l'inimitié du duc de Buckingham, favori du roi, il se vit cité, comme coupable d'illégalités dans l'exercice de ses fonctions, par la chambre étoilée et condamné à l'emprisonnement, à une amende considérable et à la perte de sa place. Cité quelque temps après devant la Chambre des lords, il y prononça un discours si hardi contre le roi et le favoritisme, qu'il fut frappé d'une condamnation de 15,000 marcs. Par la suite, Yelverton se réconcilia avec Buckingham et celui-ci le fit nommer juge de la cour du banc du roi, puis juge des pluids communs. On a de lui : *Rapports de cas particuliers à la cour du banc du roi*, publiés d'abord en français (1661), puis traduits en anglais (1735, in-fol.); les *Droits du peuple concernant les impôts* (Londres, 1679, in-4°).

YEMANAH, ville de l'Arabie méridionale, dans le ch.-l. de la province de son nom, à

130 kilom. S.-O. de Derreyeh, près de l'Afghanistan. Ville très-ancienne.

YÉMEN, contrée de l'Arabie, au S.-O., entre l'Hedjaz et le Nedjed au N., la mer Rouge à l'O., le golfe d'Aden et le détroit de Bab-el-Mandeb au S., et l'Hadramout à l'E. L'Yémen, partie principale de l'Arabie Heureuse des anciens, mesure 750 kilom. sur 350 et renferme environ 2,500,000 hab. La partie occidentale, dite Thama, offre près des côtes de la mer Rouge des plaines basses, sablonneuses et desséchées, où le climat brûlant n'est tempéré par aucun cours; nulle végétation n'y repose le regard du voyageur, qui pourrait se croire dans le désert du Sahara. Au contraire, la partie orientale et centrale, dite Djébaïl, renferme des collines boisées, des plaines fertiles et bien arrosées, où la température est des plus agréables. Les plus importantes productions de l'Yémen sont les plantes aromatiques, du café très-estimé, connu sous le nom général de *moka*; des dattes, de l'indigo, du séné, des grains, du vin, du tabac, des fruits exqu. On y trouve de la coralline, un peu d'or, de l'aimant, du soufre, du sel, et sur les côtes beaucoup de corail. L'industrie de cette partie de l'Arabie consiste dans la fabrication de tissus de lin et de coton, du savon, des cuirs et de la poterie. Le café est le principal article de l'exportation. Au point de vue politique, on y trouve l'éyalet turc de l'Yémen, ch.-l. Moka; l'imamat de Sana, qui comprend la plus grande partie de l'Yémen proprement dit, avec les villes de Sana, Damar et Laheia; l'Etat d'Abou-Arisch et les pays d'Aden et de Koball. L'imam de Sana s'intitule calife; ses revenus montent à plusieurs millions de francs, et ses forces permanentes n'excèdent guère 6,000 hommes.

YÉMÉNIEN, **YÉNE** s. et adj. (jê-mé-ni-an — ié-ne). Géogr. Habitant de l'Yémen, qui appartient à ce pays ou à ses habitants : **Les YÉMÉNIENS**. La langue **YÉMÉNIENNE**.

YENDIS (Sidney), pseudonyme du poète anglais Sidney Dobell.

YÉNID-JÉKARASOU, district de la province de Salonique dans la Turquie d'Europe. On y cultive une espèce de tabac à feuilles très-petites, fines, délicates et d'un beau brun, qui à l'œil seul font déjà deviner l'exquise saveur et le parfum dont elles sont douées.

YÉNI-SCHER, l'antique *Sigée*, ville de la Turquie d'Asie, sur la côte N.-O. de l'Anatolie, à l'entrée de l'Hellespont, non loin des ruines de Troie. On y voit une église bâtie sur l'emplacement d'un temple de Minerve, dont il reste quelques marbres épars aux environs. Des moulins occupent la place où s'élevait jadis la citadelle de Sigée.

YÉNITCHÉRI ou **YÉNITCHÉRI** s. m. (jê-ni-tché-ri). Hist. ottom. Nom turc des janissaires. *Yénitchéri-ktatibi*, Secrétaire des janissaires.

YÉNITE s. f. (jê-ni-te). Minér. Fer silico-calcaire.

YENKÉ s. f. (jênn-ké). Hist. ottom. Femme qui introduit le marié chez la nouvelle épouse. On dit souvent **YENKÉ-CADINE**.

YENNE, en latin *Epauna*, bourg de France (Savoie), ch.-l. de cant., arrond. et à 28 kilom. N.-O. de Chambéry, au confluent du Rhône et du Flon; pop. aggl., 1,347 hab. — pop. tot., 2,880 hab. Filatures de soie, taneries, moulins. Sigismund, roi des Burgundes, y tint un concile en 517; il fut jadis le chef-lieu du Petit-Bugey. Un violent incendie détruisit ce bourg en 1851.

YEOMAN s. m. (jê-mann). En Angleterre. Propriétaire campagnard. Milicien chargé de la police rurale et de la défense du pays. Soldat qui faisait autrefois partie de la garde du roi. Pl. **YEOMEN**.

— **Encycl.** Les *yeomen* sont, dans les communes, des roturiers, qui viennent immédiatement après les gentilshommes. Ce sont proprement ceux qui ont des francs fiefs ou des terres en propre. Au temps de la féodalité, le *yeoman* était l'homme de la commune; plus tard, ce fut un homme libre pouvant tirer de son revenu annuel la somme de 40 livres sterling. Il ne pouvait posséder de terre que jusqu'à une certaine valeur et n'avait le droit de remplir que certaines fonctions, telles que celles de commissaire, de marguillier, de jure; il avait voix aux élections du Parlement, et comme il s'exerçait dès la jeunesse à manier l'arc avec adresse, la troupe que formait la corporation des *yeomen* (*yeomanry*) constituait un corps d'élite.

Dans un règlement de Henri IV, il est porté que nul *yeoman* ne pourra endosser la livrée, sous peine de prison ou d'amende, à la volonté du roi.

Au siècle dernier, on donnait le nom de *yeoman*, à la cour, à un roturier dont la charge tenait un peu de celle du groom.

Depuis le commencement de ce siècle, le mot *yeoman* est devenu un titre d'honneur donné aux gros fermiers et aux petits propriétaires fonciers, et en général à la moyenne bourgeoisie.

YEOMANRY s. f. (jê-mann-ri). Cavalerie de *yeomen* formant une sorte de gendarmerie ou de garde nationale à cheval.

— **Encycl.** La *yeomanry* est composée de

propriétaires et est chargée de la police locale. Cette garde nationale a été organisée en 1831; ses compagnies sont de 60 hommes; 2 compagnies forment un escadron, 2 escadrons une division et la réunion de 5 à 12 compagnies peut constituer un régiment. Cette troupe est placée sous les ordres immédiats du ministre de l'intérieur, bien que pour la solde et les prestations elle dépende du ministère de la guerre. Les exercices sont de quatorze jours consécutifs par an. La *yeomanry* peut former un ensemble de 20,000 hommes.

YÉOU, ville de l'Afrique centrale, dans le Soudan, sur la rive occidentale du lac Tchad, à l'embouchure de la rivière de ce nom, à 79 kilom. N.-O. de Kouka; 5,000 hab. environ. Elle est ceinte d'un mur en terre et renferme deux mosquées.

YÉOU, rivière de l'Afrique centrale. Elle prend sa source au versant septentrional des montagnes du Yacoba, coule du S. au N.-E., à travers le Bornou, et se jette dans le lac Tchad, près de la ville de Yeou, après un cours de 360 kilom.

YÉOU-WANG, empereur de Chine, mort en 771 avant notre ère. Ce prince, d'un caractère indolent et faible, adonné depuis l'enfance aux plaisirs grossiers, parvint à l'empire en 781. Il conçut la plus vive passion pour une jeune fille d'une rare beauté, à qui il donna le nom de Pao-sse, eut d'elle un fils qu'il déclara son successeur, chassa l'impératrice de son palais et força son fils légitime à aller chercher un asile à la cour du prince de Chin. Une telle conduite lui aliéna complètement ses sujets, et une famine vint accroître encore le mécontentement. Craignant que son fils légitime ne profitât de cet état de choses pour réclamer ses droits, il somma le prince de Chin de le lui livrer; mais il n'obtint qu'un refus. Il résolut alors d'employer la force et envoya une armée contre le prince de Chin. Celui-ci appela à son secours les Tartares, battit les troupes impériales et s'empara de Yeou-wang et de Pao-sse, qu'il fit mettre à mort. Le fils légitime de l'empereur lui succéda sous le nom de Ping-wang.

YÉOVL, ville d'Angleterre, comté de Somerset, à 30 kilom. S. de Wells, sur la rive gauche de l'Yvel ou Ye; 7,800 hab. Célèbres fabriques livrant annuellement au commerce plus de 300,000 paires de gants; fromagerie. Source minérale.

YEPES, bourg d'Espagne, province de Tolède, à 13 kilom. S. d'Aranjuez, sur le plateau d'Ocaña; 3,000 hab. Fabrication de fil, bas de laine et articles en sparterie. Commerce de bon vin blanc et culture d'asperges renommées, qu'on exporte dans les villes voisines.

YEPEZ (le Père Diégo de), historien et religieux hiéronymite espagnol, né à Yepez, près de Tolède, en 1559, mort à Tarragone en 1613. Il fut prieur de plusieurs couvents et du fameux monastère de l'Escurial, puis devint confesseur des rois Philippe II et Philippe III et évêque de Tarragone. On lui doit : *Histoire particulière de la persécution d'Angleterre depuis 1570* (Madrid, 1599, in-4°); *Mémoire sur la mort de Philippe II* (Milan, 1607, in-8°) et une *Vie de sainte Thérèse de Jésus* (1587, in-4°), laquelle a été traduite en français par le Père Cyprien (Paris, 1643, in-4°).

YEPEZ (dom Antoine de), historien et bédictein espagnol, né à Yepez (Nouvelle-Castille), mort en 1621. Il remplit plusieurs fonctions importantes dans sa congrégation, dont il devint supérieur général et historiographe, fit des voyages, pendant lesquels il rassembla de nombreux documents historiques et acquit une profonde érudition. On lui doit un important recueil, intitulé *Coronica general de la orden de S. Benito* (1609-1621, 7 vol. in-fol.), que dom Martin Rhetalosa a traduit en français et considérablement augmenté (1647-1684, 7 vol. in-fol.). On doit aussi à Yepez la relation d'un voyage littéraire en Catalogne et un catalogue des auteurs qui ont écrit en faveur de l'immaculée conception.

YER s. m. (ièr). Gramm. Nom commun à deux signes ou caractères russes, le terr ('d) et la ière (d), qui se placent à la fin de tout mot russe ou slavon terminé par une consonne, le premier indiquant une finale forte, le second équivalant à un e muet.

YERCOM s. m. (ièr-komm). Nom donné dans l'Inde au catotropis gigantesque, plante cultivée dans les serres, à cause de l'élégance de ses fleurs.

YEREGUI (Joseph de), ecclésiastique espagnol, né à Uergara, dans le Guipuzcoa, en 1734, mort en 1805. Lorsqu'il eut fait ses études à Madrid, il se rendit à Paris, où il s'adonna aux sciences physiques et mathématiques, se fit ordonner prêtre après son retour en Espagne, se voua à l'éducation des enfants et fonda plusieurs écoles élémentaires. Accusé par des envieux de distribuer des livres contraires à l'Eglise catholique, il se retira à Madrid, où le roi Charles III le nomma précepteur de ses enfants. Après la mort de ce prince, ses ennemis le firent éloigner de la cour, et il fut traduit, en 1792, devant l'inquisition comme janséniste. La

seule chose qu'on pouvait en réalité lui reprocher, c'était d'avoir manifesté trop hautement sa pensée sur les ecclésiastiques émigrés de France en Espagne, lesquels, disait-il, se prétendent riches en principes de foi et sont pauvres en pratique de charité. S'effaçant surtout de l'ignorance où il voyait l'Espagne plongée, il déplorait cet état comme le règne du pharisaïsme. Après cinq mois de persécutions, le redoutable tribunal l'ayant déclaré pur dans sa conduite et dans sa doctrine, il reçut de Charles IV, comme dédommagement, la place de son conseiller près le même tribunal. Yeregui ne consentit vraisemblablement à y siéger qu'afin de pouvoir plus efficacement concourir à en hâter la suppression, nécessaire à la prospérité de son pays. Ce qui tend à le prouver, c'est qu'il écrivit et fit passer en France, pour y être publiée, une savante apologie des ouvrages de Grégoire, évêque constitutionnel de Blois, contre l'inquisition, ainsi que les pièces de son procès. On lui doit, en outre, un ouvrage intitulé : *Idea del catecismo nacional formado sobre las sagradas Escrituras, concilios, etc.* (Baguères, 1803, in-80).

YÈRES, petite rivière de France. Elle prend sa source dans le département de Seine-et-Marne, à 10 kilom. N. de Provins, dans le canton de Nangis, parcourt le centre et l'O. du département de Seine-et-Marne, baigne Brié-Comte-Robert, continue son cours à l'O., entre dans le département de Seine-et-Oise, passe à Corbeil et se jette dans la Seine, à Villeneuve-Saint-Georges, après un cours de 88 kilom.

YÈRES, rivière de France (Eure-et-Loir). Elle prend sa source à l'E. de Montmirail, et se jette dans le Loir, au-dessus de Cloye, après un cours de 48 kilom.

YÈRES, rivière de France (Seine-Inférieure). Elle prend sa source à la lisière de la forêt d'Eu, près d'Auberménil, baigne Foucarmon, Caverville, etc., et se jette dans la mer, au-dessous de Criel; cours de 45 kilom.

YÈRES, village et commune de France (Seine-et-Oise), cant. de Boissy-Saint-Léger, arrond. et à 14 kilom. N. de Corbeil, sur la rivière de son nom; 1,600 hab. Filature de soie, de laine, de lin et de cachemire. On y voit les restes de la maison de Guillaume Budée; ces restes consistent en une porte flanquée de deux tours rondes en brique. De l'ancienne abbaye d'Yères, fondée au XII^e siècle, il ne reste que deux vastes bâtiments occupés aujourd'hui par une filature de laine. A 2 kilom. du village s'élève le beau château de la Grange, construit probablement par la veuve du duc de Guise, et qui a appartenu au duc de Saxe et à La Fayette. C'est un édifice en pierre et en brique, élevé à l'extrémité d'une vaste esplanade rectangulaire, entourée de fossés, avec un pont et une grille au milieu de chaque fossé. Cette habitation princière est reliée à la route de Provins par une belle avenue de peupliers d'environ 2 kilom. de longueur.

YERLI-NÉFERAT s. m. (iér-li-né-fe-ratt — mot turc qui signif. *troupe locale*). Troupe turque qu'on lève aux environs d'une ville menacée, et qu'on licencie quand le danger est passé.

YERMOLOF (Alexis-Petrovitch), général russe. V. IERMOLOF.

YERMOLOFIE s. f. (iér-mo-lo-fi — de Yermolof, navigateur russe). Bot. Syn. de LAGOSCHIS, genre de labiées.

YERMOUE, l'*Yheromax* des anciens, rivière de Syrie (l'actuelle), affluent du lac de Gènesareth. Sur les bords de cette rivière, les Arabes défilent les troupes de l'empereur Héraclius en 636.

YERVA s. f. (iér-va). Bot. Mot espagnol qui signifie *herbe*, et qui entre dans le nom de certaines plantes herbacées. Il *Yerva canient*, Nom d'une plante du Paraguay, dont les feuilles sont employées en guise de thé. Il *Yerva de la perta*, Nom espagnol du margyricarpe hérissé, qui croît dans la Colombie et au Pérou, et qui est employé en infusion contre les hémorragies. Il *Yerva mora*, Nom spécifique d'une plante du genre bosée, et nom vulgaire de diverses autres plantes de l'Amérique du Sud. Il On dit aussi YERBA.

— *Encycl.* *Yerva canient*. On ne sait pas bien au juste quelle est la plante désignée sous ce nom par les colons espagnols du Paraguay. On pense généralement que c'est une espèce de *cassine*, vulgairement appelée thé de la mer du Sud. On prend, en effet, ses feuilles en infusion théiforme. On a attribué à cet arbrisseau la merveilleuse propriété de purifier les eaux les plus amères, les plus corrompues et même les plus salées; il suffirait, dit-on, pour cela de l'y laisser infuser pendant quelques minutes. Les Péruviens, quand ils font de longs voyages, ne manquent pas de porter cette plante avec eux pour rendre les eaux potables.

YERVILLE, bourg de France (Seine-Inférieure), ch.-l. de cant., arrond. et à 15 kilom. N.-E. d'Yvetot; pop. aggl., 1,277 hab. — pop. tot., 1,652 hab. Lissage de lin; fabrication de draps; commerce de chanvre et de bestiaux. Ruines de l'ancien château de Thibermesnil.

YERY ou **IERY** s. m. (ié-r.). Granm. Lettre slave et russe qui équivalait à notre y.

YÉSO ou **MATSMAT**, grande île de l'archipel Japonais, au N. de Nippon, dont elle est séparée par le détroit de Songar; au S.-E. de Tarrakai ou Saghalien, dont elle est séparée par le détroit de La Pérouse; au S.-O. de l'archipel des Kouriles, baignée à l'O. par la mer du Japon et à l'E. par l'océan Pacifique; entre 41° 25' 45" 30' de latit. N. et 137° 10' 14" de longit. E. Elle mesure 560 kilom. du N.-E. au S.-O., sur 450 kilom. dans sa plus grande largeur; superficie, 156,400 kilom. carrés. La population de cette île est évaluée approximativement à 3 millions d'hab., tant Japonais que Aïnos. Les villes principales sont : Matsmai et Hakodadé, sur le détroit de Songar. La forme générale de cette île, quoique très-irrégulière, présente à peu près celle d'un triangle, dont la base, très-découpée, est au S., tandis que le sommet est dans la direction N.-O. Les principaux accidents que présente la côte sont, en partant de l'extrémité N.-E. : le cap Spanberg, le cap Noto, le cap Romanzoff, la baie Stragonoff, le cap Novosiltzoff, la baie Suchien, le cap Koutouzoff, le cap Yesan, la baie du Volcan, le cap Froen, la baie de Bonne-Espérance et le cap Brough-ton. Des montagnes élevées parcourent l'intérieur de l'île; plusieurs de ces reliefs atteignent plus de 2,500 mètres d'altitude et sont couverts de neiges perpétuelles; le mont Pallas, près de la côte occidentale, est le point culminant de Yéso. Parmi les rivières qui arrosent l'île, il faut citer le Kasuru, l'Auma et l'Isikari. Le climat de cette île est peut-être le plus froid de toutes les contrées du globe placées sous cette latitude; pendant plus de six mois, le sol disparaît sous une épaisse couche de neige, et pendant l'été des pluies fréquentes et des nuages épais chargent l'atmosphère. Les bords de la mer sont seuls habités; l'intérieur de l'île est couvert de forêts impenétrables. Les Japonais, qui peuplent la partie méridionale, cultivent dans cette île du blé, du sarrasin, du chanvre et du tabac; les pommes, les poires et les pêches n'y réussissent qu'imparfaitement. Les forêts de l'intérieur fournissent du bois de construction et de chauffage; les essences dont elles se composent sont : sapins, pins, cyprès, bouleaux, peupliers, tilleuls et ormes. On y élève quelques troupeaux de bêtes à cornes; le gibier est très-abondant et la pêche sur les côtes très-productive. Les montagnes renferment de l'or, de l'argent et du plomb; ce dernier métal seul est exploité sur quelques points par les Japonais. Deux nations habitent Yéso : les Japonais, fixés près de la côte méridionale de l'île, et les Aïnos, peuple essentiellement pêcheur et chasseur, appartenant à la même race que les habitants des possessions russes de Tarrakai et des Kouriles. Un missionnaire français a publié en 1863, sur les Aïnos, une notice curieuse, à laquelle nous empruntons les lignes suivantes : « Les Aïnos, dit ce missionnaire, se font remarquer par le culte rendu à l'ours sacré. L'ours est sans contredit le dieu qui compte parmi ces sauvages le plus d'adorateurs. La mer, les montagnes, les grands fleuves, les volcans, ou les génies qui président à l'eau, au feu, à la terre et à l'air reçoivent aussi un culte particulier. Lorsque la mort fait un deuil dans une famille, c'est une immense calamité; il faut brûler la maison et avec elle l'esprit de la mort qui y est entré. Ensuite toute la famille, tous les parents désolés doivent chômer pendant sept ou huit jours qu'ils consacrent à pleurer. Le huitième jour, qui est celui des funérailles, est un jour de pleurs, de cris lamentables. Pour s'exciter à la douleur, tous les hommes, nus jusqu'à la ceinture, sont armés d'une espèce de pilon de bois, gros et noueux, avec lequel chacun frappe sur son voisin, qui se hâte de rendre le coup qu'il a reçu; les coups mutuels durent jusqu'à ce que le cortège soit arrivé au tombeau. Aussitôt que la terre a recouvert les restes de leur parent ou ami commence une fête où le *miki* fait oublier les regrets et les coups et les meurtrissures qui en sont la suite. Ce même pilon, le grand instrument des pleurs, comme on l'appelle, joue encore un autre rôle bien plus important parmi les Aïnos : c'est lui qui juge et termine tous les procès et toutes les disputes. Aussitôt qu'un différend s'élève entre deux personnes, un conseil d'amis est assemblé. Si la matière est grave, l'assemblée décide que le pilon seul peut trancher la difficulté. Donc, au jour convenu, les deux adversaires se rendent avec leurs amis sur le rivage... Là commence un duel qui ne cesse le plus souvent que par la mort de l'un des combattants. Ces duels sont d'ailleurs si communs parmi les Aïnos, que tous les jeunes gens s'exercent de bonne heure à recevoir de ces coups sur le dos pour endurcir leur peau et se préparer ainsi à défendre leur honneur et celui de leurs familles.

Aujourd'hui, Yéso est entièrement soumis au gouvernement du Japon, qui l'administre par des gouverneurs résidant à Hakodadé, le port le plus important et le plus commerçant de l'île, ouvert depuis 1838 au commerce étranger. Le gouvernement japonais, craignant les tendances d'envahissement de la Russie, a fait de grands sacrifices pour

mettre l'île en état de défense. En outre, il a consacré des millions pour ouvrir des routes, creuser des canaux, défricher une terre naturellement fertile, élever des forts et fonder des établissements d'utilité publique. Hakodadé, la capitale, est le siège de la légation de Russie et le port d'hivernage pour sa marine. Tous les bâtiments russes chassés par le froid des ports de la Mandchourie viennent se réfugier à Hakodadé, où ils trouvent un mouillage sûr et toutes les provisions nécessaires.

YESTE, ville d'Espagne, province d'Albacète, à 54 kilom. N.-E. de Segura-de-la-Sierra, près de la Segura, chef-lieu de juridiction civile; 5,700 hab. Fabrication de lainages et toiles.

YET s. m. (iè). Moll. Genre de mollusques gastéropodes, forme aux dépens des volutes.

— *Encycl.* Les *yets* sont des mollusques à coquille oblongue ou ovale, très-ventrue, assez mince, à spire généralement courte et mamelonnée; l'ouverture, très-grande, plus longue que large, échancrée en avant, a le bord droit arqué et tranchant, le gauche excavé et présentant quelques plis obliques. L'animal est ovale, très-renflé; il peut à peine rentrer dans sa coquille et la débordé de toutes parts avec son pied, qui est très-grand; la tête a une trompe avancée portant la bouche à son extrémité et un voile d'où sortent deux tentacules, à la base desquels sont situés les yeux. Ce genre renferme une quinzaine d'espèces généralement très-belles et qu'on trouve dans les mers des pays chauds. Il est réuni par plusieurs auteurs, comme simple section, au genre volute.

YÉTAPA s. m. (iè-ta-pa). Ornith. Milan du Paraguay.

YETTE s. m. (iè-te). Minér. Nom de la pierre de touche.

YEU (île d'), île des côtes de France. V. DIEU (île).

YEUSE s. f. (ieu-ze — du lat. *illex*, même sens). Bot. Nom vulgaire du chêne vert : *Les feuilles et les glands de l'YEUSE sont astringents.* (V. de Bonare.)

... Ainsi croissent l'yeuse, qui redouble des bois l'horreur religieuse, Le châtaignier... DELILLE.

YEUX s. m. pl. (ieu — pl. de *œil*). V. ŒIL.

YEUX-BLANCS s. m. Ornith. Petit ŷguier de Madagascar.

Yèvre-le-Châtel. On désigne sous ce nom les ruines qui couronnent une colline située à peu de distance d'Yèvre-la-ville (Loiret, arrond. de Pithiviers). Ces ruines sont celles d'un antique château fort, remontant pas au delà du règne de Henri I^{er}, qui le fit construire pour tenir en respect les grands vassaux de la couronne dans cette partie du territoire. « La première enceinte de ce château, dit M. de La Madelaine, était flanquée de tours auxquelles se suspendaient les herbes et les ponts-levis. A l'intérieur se trouvaient les logements des gardes, aujourd'hui remplacés par des demeures rustiques et une petite église paroissiale. Dans la seconde enceinte était le donjon ou réduit. Le guichet, percé près de la cour du nord-est, communiquait par un pont-levis avec la première enceinte. Le donjon commandait le reste du château; sa forme était celle d'un carré parfait, ayant quatre tours aux angles et une cinquième tour un peu en avant du mur de la façade de l'est. Des courtines pratiquées dans l'épaisseur des remparts faisaient le tour de l'enceinte, et on y arrivait en gravissant des escaliers de pierre, construits dans l'intérieur de chaque tour. Chaque face du carré avait environ 33 mètres de longueur. L'espace intérieur devait être occupé par une place d'armes et par des jardins. Le logis du seigneur se composait de trois pièces d'inégale grandeur, ornées de colonnes et de sculptures grossières. D'épaisses voûtes de pierre couvraient, dit-on, toutes les parties de ce castel, d'où les hommes d'armes s'avançaient au loin dans la campagne par de profonds souterrains. »

YE-WANG, empereur de Chine, né en 939 avant notre ère, mort en 876. Il succéda, en 894, à son oncle Hsiu-Wang. D'une faiblesse extrême, il vécut dans son palais, laissant les grands de l'empire accroître leurs possessions et s'ériger en princes indépendants. Son fils Li-wang lui succéda.

YEZD ou **IED**, ville de Perse (Khorasān), dans une plaine sablonneuse, sur la petite rivière de Mehriz, à 364 kilom. d'Ispahan, par 32° 15' de latit. N. et 53° 17' de longit. E.; 30,000 hab. Cette ville, autrefois considérable, n'offre plus pour ainsi dire aujourd'hui qu'un amas de ruines, par suite des invasions des Afghans et d'une inondation arrivée au commencement du XIX^e siècle. On y remarque cependant encore l'édifice où se tiennent les écoles publiques, et une grande mosquée ornée de quatre minarets et d'autant de coupoles vermillonnées. Entrepôt de marchandises de l'Inde, qui y sont apportées par les caravanes d'Herat et de Boukhara. Fabriques de soies brochées d'or et d'argent, de soies unies et rayées; châles, armes blanches, pistolets. Les environs produisent

des fruits exquis, surtout des figues et des raisins, dont on fait un vin très-estimé en Perse. Sur son territoire habitent beaucoup de guèbres ou parsis.

YEZDEDJERD, nom de plusieurs rois de Perse. V. IEZDEDJERD.

YEZDEDJERDIQUE ou **IEZDEDJERDIQUE** adj. (yè-zdè-djèr-di-ke). Hist. Qui appartient à Yezdedjerd, roi des Perses.

— Chronol. *Année yezdedjerdique*, Ancienne année des Perses.

YÉZID I^{er}, calife ommiade, fils de Moawiah, né en 644, mort près d'Emèse en 683. Il succéda en 680 à son père, qui l'avait associé à son pouvoir. Plusieurs parties de son empire, notamment La Mecque et Médine, refusèrent de le reconnaître, et il eut à lutter contre divers compétiteurs. Le plus puissant d'entre eux était Hocein, fils d'Ali, qui comptait un grand nombre de partisans et qui passait pour un prince aussi vertueux que brave. Grâce au gouverneur de Koufah, Obéid-Allah ben-Zéïd, Yézid triompha de son rival. S'étant emparé des femmes, des sœurs et des filles de ce prince, il ne voulut point les faire périr, comme on lui en donnait le conseil. Bien plus, il leur fit de larges dons et les envoya à Médine. Des succès remportés par ses généraux forcèrent Boukhara et le Kharism à reconnaître l'autorité du calife. En 681, ce prince dut combattre Abdallah, fils de Zobéïr, qui se mit à la tête des chérites et fut proclamé calife à La Mecque et à Médine. Yézid envoya contre La Mecque une armée, qui s'en empara au bout de trois mois de la plus vive résistance, ordonna de massacrer ou de réduire en esclavage les habitants et d'épargner que la famille d'Ali. Médine allait subir le même sort, lorsque Yézid mourut à l'âge de trente-neuf ans, après un règne de trois ans et demi. C'était un prince avare, effréné, débauché, qui vivait au milieu de baladins, de chanteurs et de chiens, et qui buvait publiquement du vin. Il introduisit l'usage des eunuques et entretenait un commerce incestueux avec sa sœur. Son fils Moawiah lui succéda. Le nom de Yézid, dit Audiffret, est en horreur à un grand nombre de musulmans, surtout aux chérites ou sectateurs d'Ali, parce qu'il fut le principal auteur de la mort de Hocein, parce qu'on le soupçonnait d'avoir avancé les jours de Hagan, fils aîné et successeur d'Ali, parce qu'il fut le premier calife qui but publiquement du vin et que, sous son règne, les deux villes saintes furent profanées et presque détruites.

YÉZID II (Abou-Khaled), calife ommiade, petit-fils du précédent, né en 687 de notre ère, mort en 724. Il succéda en 720 à son cousin Omar II, qu'il passa pour avoir fait mourir, comprima la révolte d'Yézid-ibn-Mahleb, persécuta les chrétiens, défendit de les admettre en témoignage contre les musulmans et porta un édit pour détruire leurs images. Ayant involontairement causé la mort de celle de ses femmes qu'il aimait le mieux, il mourut de désespoir. Yézid était beau et bien fait, mais indolent, adonné aux plaisirs, esclave de ses passions effrénées, et il ne dut les victoires qu'il remporta sur ses ennemis qu'aux talents de son frère Moslemah et de son neveu Abbas. Comme son grand-père, il fut un objet d'exécration pour les chérites, ou partisans d'Ali. Son frère Hescham lui succéda.

YÉZID III, calife ommiade, neveu du précédent, né en 701, mort à Damas en 744. Il fit assassiner son cousin Walid II, devenu odieux par ses excès, et lui succéda en 744. Pendant son règne, dont la durée ne fut que de cinq mois, l'empire fut profondément troublé. Une révolte éclata dans la Palestine, dont les habitants massacrèrent le gouverneur; les Hémesséniens, voulant venger la mort de Walid, se soulevèrent et battirent l'armée du nouveau calife. De son côté, Merwan se mit, en Arménie, à la tête d'une insurrection formidable qui provoqua un schisme et contribua à la ruine des Ommiades. Yézid mourut de la peste et laissa le trône à son frère Ibrahim. C'était un prince juste et d'un caractère naturellement doux; mais il était orgueilleux et aimait avec passion le luxe et le faste.

YÉZID (Muley), empereur du Maroc. V. MULEY-YÉZID.

YÉZID-IBN-MAHLEB, célèbre général musulman, né en 671 de notre ère, mort en 721. Il succéda à son père, le vaillant Mahleb, comme gouverneur du Khorassan (702), encourut la disgrâce de Hedjadj pour avoir montré quelque hésitation à combattre le rebelle Abd-el-Rhaman-ibn-al-Aschat, qu'il finit néanmoins par vaincre et mettre à mort, fut privé de son gouvernement, condamné à une très-forte amende, gardé à vue et mis à la torture. Etant parvenu à s'échapper, Yézid alla chercher un asile à la cour de Soliman, frère du calife Walid I^{er}. Grâce au vif intérêt qu'il inspira à ce prince, il parvint à échapper aux fureurs de Hedjadj, et, lorsque Soliman devint calife, il obtint le gouvernement de l'Irak et du Khorassan. Yézid justifia ce choix par ses exploits, s'empara du Djordjan et du Thabaristan, mais se montra aussi sanguinaire et aussi rapace qu'il était vaillant. Omar II, successeur de Soliman, rappela Yézid (717), le fit charger de fers et le somma de restituer au trésor

tout l'argent qu'on l'accusait d'avoir détourné à son profit. N'ayant pu verser la somme énorme qu'on exigeait de lui, il fut mis en prison et y resta plusieurs années. Depuis fort peu de temps il avait recouvré la liberté, lorsque Yézid II, étant parvenu au califat (720), donna l'ordre d'arrêter l'ancien gouverneur du Khorassan et toute sa famille. Celui-ci, n'ayant plus rien à ménager, marcha sur Bassora, s'empara de cette ville, s'y déclara souverain indépendant et réunit une armée pour combattre celle qui marchait contre lui sous les ordres de Moslemah, frère du calife. Les deux armées se rencontrèrent sur les bords de l'Euphrate, près de l'ancienne Babylone. Yézid-ibn-Mahleb fut vaincu, malgré des prodiges de valeur, et trouva la mort sur le champ de bataille. La plupart de ses parents, au nombre de trois cents, furent envoyés captifs au calife, qui leur fit trancher la tête. Le dernier de ses fils, le vaillant Moawyah, fut tué peu de temps après, les armes à la main.

YÉZIDES ou **YÉZIDIS**, peuple de la Turquie d'Asie, répandu sur de vastes espaces en Assyrie, en Mésopotamie, dans le nord de la Syrie, le Kurdistan, l'Asie Mineure et l'Arménie. Dans ces dernières années (1863), un savant anglais, M. Francis Ainsworth, a donné sur ce peuple une étude très-sérieuse que nous résumons dans cette notice. Un des sièges principaux des Yézides est placé au centre de la Mésopotamie, dans les montagnes de Sindjar; néanmoins, leur chef spirituel et temporel réside au voisinage de Ninive. C'est dans le même canton que se trouve aussi leur place principale de culte et de pèlerinage, ainsi que leur principal lieu de sépulture. M. Ainsworth voit dans ces circonstances caractéristiques autant d'indices de l'extraction assyrienne des Yézides. Non-seulement il a été frappé de la ressemblance qu'ils offrent, dans leur aspect général, dans leurs traits et dans la manière dont ils portent la chevelure, avec les représentations des sculptures assyriennes, mais, de plus, il signale chez eux quelques-unes des pratiques les plus caractéristiques de l'ancien culte assyrien. On les a quelquefois considérés comme une simple secte religieuse; mais toutes les observations de M. Ainsworth tendent à en faire un peuple à part.

Les traits des Yézides sont très-accentués; l'œil est noir comme la chevelure, le nez proéminent ou légèrement arqué. Leurs cheveux, qu'ils portent longs, s'échappent du turban en mèches bouclées. Leur langue maternelle est un dialecte du kurde. Ils ne s'expliquent pas volontiers sur les dogmes de leur religion ni sur les pratiques de leur culte. Ils adorent un Être suprême. Ils ont, dit-on, un profond respect pour l'Ancien Testament et en ont adopté la cosmogonie; ils ne rejettent pas le Nouveau Testament, non plus que le Coran, mais sans leur accorder la même vénération qu'au canon juif. Le trait le plus remarquable de la religion de ce peuple est le culte qu'ils rendent à Satan; du moins, le respect qu'ils professent pour l'esprit du mal ne diffère guère d'un véritable culte. Les musulmans les désignent sous le nom de *Chatan Pouroust*, les adorateurs du diable. Ce peuple, qui se nomme lui-même *Davasen*, rattache la dénomination de Yézides au mot kurde *Yezd*, qui signifie Dieu. Le nombre total des Yézides est évalué à environ 300,000. Ceux d'entre eux qui sont indépendants et habitent le nord du pachalik de Bagdad, entre Mossoul et Khabour, peuvent mettre sur pied 6,000 fantassins et 3,000 cavaliers. Les autres, qui vivent dans les diverses provinces de l'empire, sont soumis aux chefs des contrées qu'ils habitent.

YFERTIN, nom allemand d'YVERDUN.

YFFINIAC, bourg et commune de France (Côtes-du-Nord), cant., arrond. et à 7 kilom. E. de Saint-Brieuc, sur l'Urne; pop. aggl., 839 hab. — pop. tot., 2,123 hab. On y voit la chapelle des Sept-Saints, but de pèlerinage pour les malades qui vont demander leur guérison aux eaux d'une fontaine voisine.

YGDASIL s. m. (i-gdra-zil). Mythol. scand. Frère dont les branches abritent l'univers entier.

— Encycl. Les Elfes lumineux habitent dans les branches du frêne *ygdrasil* et les dieux se réunissent tous les jours au pied de l'arbre pour tenir conseil. L'arbre a trois racines; l'une s'étend jusque chez les Ases, l'autre chez les géants dans l'ancien Ginnungagap, et la troisième dans Nifelheim, le domaine de la déesse Hela. Celle-ci est rongée par le serpent Nidhogur, et la fontaine Vergelmer, de laquelle sortent les douze fleuves infernaux, est située près d'elle. Sous la seconde racine se trouve la fontaine de Mimer, le puits de toute sagesse et de toute science; sous la racine, enfin, qui s'étend chez les Ases est la fontaine Urtar, où les dieux rendent justice. Les trois nornes, Urd, Veranda et Skald, sont assises près de cet endroit et décident le sort des mortels. Elles arrosent aussi tous les jours l'arbre *Ygdrasil* avec l'eau d'Urtar pour que ses feuilles restent éternellement vertes. Sur la feuille de l'arbre est perché un aigle qui sait tout et voit tout; l'écureuil Rotatoskr se promène le long de l'arbre, rapportant sans cesse au serpent Nidhogur ce que dit l'aigle

et cherchant à produire la discorde entre eux. C'est le symbole de la renommée. Quatre cerfs mangent les bourgeons de l'arbre : Dain, Dwalin, Dymair et Dyratror. Ce sont les quatre vents que l'aigle, en agitant ses ailes, fait souffler sur le monde. *Ygdrasil* représente donc la vie éternelle, en même temps qu'il forme, au point de vue cosmographique, le pivot de l'univers tel que les peuples du Nord se le figuraient.

YGLÉSIAS (don Joseph DE), poète espagnol, né à Salamanque en 1753, mort dans la même ville en 1791. Il commença à se faire connaître par des poésies gracieuses, puis entra dans les ordres et composa, à partir de ce moment, des pièces de vers sur des sujets graves et sévères; mais ces dernières compositions sont de beaucoup inférieures aux premières. On cite, parmi ses œuvres, la *Fleur du Zurguen* et la *Rose d'avril*. Quelques-unes de ses poésies ont été traduites en français et publiées dans l'*Espagne poétique* de Maury (Paris, 1827, 2 vol. in-89).

Y-GRECS s. m. (i-grèk — nom de la lettre Y). Objet ayant la forme d'un Y : *Un y-grec en fer*.

— Techn. Outil en fer du fabricant de glaces, servant à saisir la tête de la glace.

— Comm. Sorte de papier, de petite dimension.

— Entom. Espèce de papillon dont la chenille vit sur la menthe, et dont le nom se figure aussi par Y.

YHARIT s. m. (i-a-rit). Alchim. Blanchiment du lait et de l'argent.

Y-HIANG, célèbre astronome chinois, né en 682 de notre ère, mort en 727. Il descendait des princes de Thang. S'étant fait bonze, il se retira sur une montagne de la province d'Honan, acquit de grandes connaissances en astronomie et fut appelé en 721 à la cour de l'empereur, qui le chargea de réformer le calendrier et de construire un planisphère mobile. Jusqu'à cette époque, les livres chinois relatifs à l'astronomie n'avaient traité que des astres visibles sur l'horizon de 34° à 40° de latitude. Y-Hiang envoya d'habiles élèves dans les provinces du nord et du midi pour y faire des observations propres à étendre les connaissances déjà acquises. Il fit observer également les éclipses dans toutes les provinces de l'empire et se servit de ces observations pour découvrir le changement que causait aux temps et aux phases la différence des lieux du nord au sud et de l'est à l'ouest. Ce qu'on possède de ses observations démontre qu'elles étaient assez exactes. Y-Hiang travailla avec beaucoup d'ardeur à un ouvrage d'astronomie que la mort l'empêcha de terminer et qui fut achevé par d'autres savants, sur l'ordre de l'empereur Hianan-tsong. On ne connaît en Europe que des extraits de cet ouvrage, qui parut en 729 sous le titre d'*Astronomie de Ta-yan*.

YIMA ou **YIMA-KSHAËTA**, fils de Vivangh-vât (le *Vivasvat* indien); il est, dans l'*Avesta*, un des premiers rois, et son règne représente l'idéal du bonheur sur la terre, alors que la maladie et la mort étaient inconnues et que l'on ne souffrait ni de la chaleur ni du froid. D'après un récit, ce sont les mensonges et l'orgueil d'Yima qui mirent fin au bonheur de son règne. Suivant les traditions plus anciennes de l'*Avesta*, Yima ne meurt pas, mais quand le mal et la misère commencent à régner sur la terre, il se retire dans un territoire plus étroit, une sorte de jardin où d'Éden, où il continue à vivre heureux avec ceux qui lui sont restés fidèles. Là se borne ce que l'*Avesta* nous apprend sur Yima. La découverte du développement ultérieur que reçut en Perse la figure d'Yima fut une des dernières et des plus brillantes découvertes d'Eugène Burnouf. Dans son article sur le dieu Homa, publié dans le *Journal asiatique*, il a ouvert cette mine entièrement nouvelle de recherches sur la religion primitive et sur les anciennes traditions qui étaient communes aux Aryens avant la séparation. Il a montré qu'il est possible de faire remonter trois des noms les plus célèbres de la poésie épique des Persans plus modernes, Jemshid, Feridun et Garshasp, à trois héros cités dans le *Zend-Avesta* comme les représentants des trois premières générations humaines, Yima-Kshaëta, Thraëta et Keresospa, et que les prototypes de ces héros zoroastriens peuvent se retrouver dans le Yama, le Trita et le Krisasva du *Véda*. Nulle part le passage de la mythologie physique à la poésie épique et même à l'histoire n'a été mis dans un jour aussi clair qu'ici. Il est, remarque avec raison Burnouf, sans contredit fort curieux de voir une des divinités indiennes les plus vénérées donner son nom au premier souverain de la dynastie aryo-persane. C'est un des faits qui attestent le plus évidemment l'intime union des deux branches de la grande famille qui s'est étendue, bien des siècles avant notre ère, depuis le Gange jusqu'à l'Euphrate. M. Roth a signalé quelques rapprochements plus minutieux dans l'histoire de Jemshid; mais sa tentative pour faire de Yima un Adam perse et de Yama un Adam indien est fort probablement une erreur.

YING-TCHEOU, ville de la Chine, province de Nankin, à 50 kilom. N.-E. de Nankin, près de la rive gauche du Yangtsé-kiang, chef-lieu du département de son nom.

YIRMIÉCHLYK s. m. (ir-mi-bèch-lik). Métrol. Monnaie d'or turque, valant 25 piastres, soit 5 fr. 625.

YI-TCHEOU, ville de Chine, dans la province de Tschang-toung, ch.-l. du département de son nom, à 250 kilom. S.-E. de Tsinan.

YKHSCHID ou **AKHSCHID** (Abou-Bekr-Mohammed al-), fondateur de la dynastie des Ykhschidides qui a régné sur l'Égypte et une partie de la Syrie, né à Bagdad en 882 de notre ère, mort à Damas en 946. Son père Thagadj, Turc d'origine, d'abord esclave, puis gouverneur de Damas, prétendait descendre des Ykhschid, rois de Fergana. Après avoir rempli diverses fonctions en Égypte, commandé à Ramla et à Damas, Mohammed al Ykhschid fut nommé gouverneur de l'Égypte par le calife Rady-Billah (935) et profita des troubles qui déchiraient l'empire musulman pour se proclamer souverain de ce pays. Le calife, impuissant à le soumettre, consentit par faiblesse à lui donner l'investiture de l'Égypte et à lui abandonner même la Syrie (936). Mais, en 940, Ibn Raïek, ex-émir al omrah, lui enleva la Syrie et essaya même de lui enlever l'Égypte. Après une guerre mêlée de succès et de revers, les deux rivaux firent un traité de paix par lequel Ibn Raïek conservait la plus grande partie de la Syrie, moyennant un tribut annuel au souverain de l'Égypte. Après la mort d'Ibn Raïek, Mohammed-el-Ykhschid reprit la Syrie, dont il dut abandonner la moitié, quelque temps après, à un nouveau compétiteur, Ali-Seïf-Eddaulah. Le sultan d'Égypte venait d'arriver à Damas, lorsqu'il mourut après un règne de onze ans. C'était un prince brave, mais superstitieux et défiant, toujours entouré d'une garde nombreuse. Il persécuta les chrétiens, à qui il extorqua des sommes considérables. Il ne laissait que des enfants en bas âge, qui régèrent sous la tutelle de Kafour.

Y-king ou **Livre des transformations**, livre sacré des Chinois, le premier de la série des *Kings*. Selon les Chinois, l'auteur de ce livre est l'empereur Fo-hi, qui régnait trois mille ans avant l'ère chrétienne et qui est considéré comme le véritable fondateur de l'empire de la Chine. Confucius lui a donné sa forme définitive. Les matières contenues dans le *Y-king* peuvent se diviser en trois chefs principaux, qui sont la métaphysique, la physique et la morale. Confucius a dû tronquer la partie métaphysique, car le *Y-king* ne s'étend presque point sur le premier principe; quant à la partie de la physique, elle expose certaines notions universelles; mais là, comme dans le *Chou-king*, comme dans tous les livres de Confucius, la partie la plus étendue, la plus considérable est la partie de la morale, et la morale du *Y-king* est absolument la morale de Confucius. Seulement, il ne faut pas croire que nous y trouverons plus de méthode et plus d'ordre que dans le *Chou-king* ou les *Sse-chen*, ou livres qui contiennent la doctrine de Confucius. Le Père Visdelou lui-même est obligé de dire : « Quand je dis que ce livre, le *Y-king*, traite de toutes les matières, il ne faut point croire, du moins pour les deux premières, que ce soit méthodiquement et avec ordre; c'est seulement par occasion et dans des morceaux détachés du texte et répandus çà et là. Mais ce qui, dans ce livre, peut être regardé comme un quatrième chef, c'est qu'il est le livre des sorts, livre qui, de toute antiquité, a servi aux prédictions. » Voilà donc que Confucius a fait du peuple chinois un peuple sans métaphysique, sans opinions rationnelles, mais qui a gardé la foi à toutes les superstitions les plus absurdes. « Tous les livres anciens des Chinois, continue le Père Visdelou, fournissent beaucoup d'exemples de ces sorts mis en pratique; le livre canonique *Chou-king* les recommande, ainsi que font les autres livres, et les histoires sont remplies de pareils exemples. Confucius non-seulement approuve ces sorts, mais encore il enseigne en termes formels, dans le livre canonique des transformations, l'art de les mettre en pratique, et l'on ne peut douter que cette superstition, si générale dans le pays, n'ait pour fondement les paroles mêmes de Confucius. »

YKIYUZYLYK s. m. (i-ki-iu-zlik). Métrol. Monnaie d'or turque, valant 250 piastres, soit 56 fr. 25 c.

YLDEGOUZ ou **YLDEKHOUZ** (Schams-eddyn), fondateur de la dynastie des Atabeks de l'Adzerbaïdjan en Perse, mort à Hamadan en 1179 de notre ère. Tout jeune encore, il fut amené comme esclave en Perse, entra ensuite au service du sultan Mahmoud et, après la mort de ce prince, à celui de son frère Masoud (1134). Son mérite lui valut alors d'être élevé au rang d'émir et il reçut en hief le pays d'Arran, ainsi qu'une grande partie de l'Adzerbaïdjan. Ayant épousé, par la suite, la veuve du frère de Masoud, Yldégouz vit encore s'accroître son crédit. Il prit alors le titre d'Atabek (père du prince), devint maître d'une très-grande partie de la Perse et ne laissa aux sultans seldjuides, dans les pays soumis à son autorité, que le droit d'être mentionnés dans la prière publique. Ce prince soutint une guerre heureuse contre le roi d'Arménie Georges III, dévasta pendant quatre ans les frontières de la

Géorgie, vainquit et fit assassiner l'émir de Reï-Ynanedj et mourut après avoir joui pendant treize ans d'une autorité absolue. Il eut pour successeurs ses deux fils Pehlevan-Mohammed et Kizil-Arslan.

YLIA s. m. (i-li-a). Minér. Terre qui provient de la décomposition de la lave appelée grunstein.

YLIOTE s. m. (i-li-o-te — du grec *ulê*, bois). Entom. Syn. de *PyLus*.

YMBERT (Jean-Albert), administrateur et littérateur français, né vers 1786, mort en 1846. Il suivit la carrière administrative, occupa divers emplois au ministère de la guerre et devint maître des requêtes. Tous ses loisirs, il les consacra à des travaux littéraires pour lesquels il avait un goût prononcé. Il collabora à divers journaux, fut un des rédacteurs de l'*Eloquence militaire* (1818, 2 vol. in-80) et fit paraître l'*Art d'obtenir des places ou Conseils aux solliciteurs* (Paris, 1816), agréable facétie; l'*Art de faire des dettes et de promener ses créanciers* (1822), plaisanterie publiée sous le voile de l'anonyme; les *Mœurs administratives* (1823, 2 vol. in-12), piquant tableau de mœurs. Mais c'est surtout comme auteur dramatique qu'il a révélé un talent agréable et a obtenu des succès de bon aloi. Il a composé un assez grand nombre de pièces pour la plupart desquelles il eut des collaborateurs, notamment Scribe et Werner. Nous citerons : le *Mari sans le savoir* (1817); le *Solliciteur* ou l'*Art d'obtenir des places* (1817), comédie qui eut un grand succès; le *Dîner de garçon* (1820); l'*Homme automate* (1820); l'*Obliqueur* ou la *Fureur d'être utile* (1820); *Trottin* ou le *Retour du sérait* (1820); le *Propriétaire sans propriété* (1820); le *Marchand de coco* ou les *Projets de réforme* (1822); les *Faubouriens* ou le *Philibert de la rue Mouffetard* (1823); le *Précepteur dans le barbas* (1823); la *Ville neutre* ou le *Bourgmestre de Neustadt* (1825); le *Sous-chef* ou la *Famille Gautier* (1825), etc.

YMBISE ou **IMBISE** (Jean D'), bourgeois de Gand, fameux par le rôle qu'il a joué dans les troubles des Pays-Bas, mort sur l'échafaud en 1584. Il était depuis quelque temps bourgmestre de Gand, dont il avait fait lever les fortifications, et s'était rendu extrêmement populaire lorsqu'en 1570 il fomenta une insurrection dans le but de renverser le pouvoir du clergé et de le déposséder de ses immenses richesses, fit chasser les prêtres, confisqua leurs biens, interdit l'exercice du culte catholique et donna des armes aux Gantois sous le prétexte de repousser l'agression des troupes wallonnes. Le prince d'Orange accourut bientôt et parvint aisément à rétablir le culte et à faire rendre les biens du clergé; mais il n'eut pas plus tôt quitté Gand que Jean d'Ymbise, annulant les décisions du prince, chassa de nouveau les prêtres, fit mettre au pillage les églises et les couvents et bannit même les protestants qui blâmaient ces exactions. Joignant l'ambition à l'audace, il résolut de rendre la ville de Gand indépendante et d'y commander en maître. Il déposa les magistrats pour leur substituer ses créatures et prit lui-même le titre de chef du conseil. Mais le prince d'Orange étant revenu à Gand, Jean, craignant qu'on n'instruisît contre lui, s'enfuit en Allemagne. S'étant ensuite rapproché de la Flandre, il parvint à gagner la confiance des généraux espagnols et, par haine du prince d'Orange, il favorisa le progrès de leurs armes dans quelques villes où il avait du crédit. Rappelé en 1583 par les Gantois menacés d'un siège par les Espagnols, il revint dans la ville et fut rétabli dans ses fonctions de bourgmestre; mais ses intrigues avec les Espagnols ayant été découvertes, il fut déposé et mis en prison. Sa correspondance n'ayant laissé aucun doute sur sa duplicité, il fut condamné à mort et exécuté.

YMER, géant primordial de la mythologie du Nord. Dans l'abîme du chaos, le *ginnungagap*, se rencontrèrent les glaçons de Nifelheim et les rayons de feu de Muspelheim. Les glaçons se mirent à fondre, et de cette liquéfaction naquit Ymer, le premier être du monde. En même temps, naquit la vache Audhumbla, dont le lait nourrit Ymer. Il fut le père de toute la race des géants de glace qui prit naissance pendant son sommeil; par l'influence de la transpiration de son bras gauche, il engendra un homme et une femme; par celle de son pied, il produisit un fils, Thrudgelmer, père de Bergelmer. La vache Audhumbla, de son côté, avait léché un bloc de sel et, en trois jours, il en était sorti un homme appelé Baer, qui eut pour fils Boer. Les enfants de ce dernier, Odin, Vile et Vé, tuèrent Ymer, et il sortit tant de sang de son corps que le déluge fut universel et que toute la race des géants fut noyée. Bergelmer, seul avec sa femme, se sauva dans un baril ou dans une huche à pain. Les fils de Boer tirèrent le cadavre d'Ymer dans l'abîme du néant et en formèrent la terre. De son sang ils firent la mer et les lacs, de ses os les montagnes, de ses dents les rochers et les caueils, de son crâne le dôme du ciel et de sa cervelle les nuages.

YMNOSTÈNE s. m. (i-mno-stè-ne). Bot. Syn. de *LOBÉLIA*, genre type des lobéliacées.

YN s. m. (inn). Philos. chin. Matière im-

parfaite, grossière, obscure, terrestre, engendrée par le tai-ki.

YNAMBU s. m. (i-nam-bu). Ornith. Nom indigène du crypture ou tinamou, espèce de perdrix de la Guyane, du Brésil et du Paraguay.

YNCA s. m. (ain-ka). Ornith. Autre orthographe du mot inca.

YO s. m. (io). Instrument de musique d'un usage très-répandu chez les Chinois et qui est une sorte de flûte horizontale, en bambou verni, à douze trous : *Le yo est l'accompagnement obligé des spectacles en plein vent et des théâtres de marionnettes; c'est l'instrument populaire par excellence, et tout Chinois en sait jouer plus ou moins bien.*

Yo et les principes de 1789, satire politique par M. H. Pessard. « L'esprit n'a pas perdu ses droits en France, dit M. Prévost-Paradol dans la préface de cet ouvrage, qu'il s'est chargé d'écrire, et ce petit livre en est la preuve. » Il serait, en effet, difficile de plaisanter plus agréablement que « cette fantaisie chinoise » sur un sujet grave et de donner à une triste vérité un air plus piquant et plus gai. L'auteur a voulu aisément se remarquer entre les principes de 1789 inscrits en tête de toutes nos constitutions depuis soixante-dix ans et les entraves légales dont est surchargée la liberté des citoyens. La forme satirique s'est naturellement présentée à sa pensée, parce que, en toute matière, le contraste entre ce qu'on dit et ce qu'on fait, entre ce qui est et ce qui devrait être, est un élément de comédie et prête facilement au ridicule.

On devine sans peine les scènes à travers lesquelles la fantaisie chinoise de M. Pessard doit se développer. Curieux, instruit, libre penseur, d'une indépendance qui lui a valu dans son pays des châtements, son héros a entendu parler des principes de 1789 proclamés par la France, et a réalisé au plus vite ce qui lui restait de fortune pour venir vivre dans la libre patrie des droits de l'homme et du citoyen. Que de mécomptes l'attendent à partir du jour où il met le pied sur notre sol ! Plein de joie à la seule pensée qu'il devient l'hôte d'un peuple éclairé et libre, il a aussitôt une première affaire avec le douanier, le gendarme et le commissaire de police ! Il se heurte à toutes nos lois restrictives et à chaque pas dans des défilés et des contraventions dont lui faut répondre devant le magistrat. Il veut se mettre en règle avec la loi en demandant à l'administration l'autorisation préalable exigée pour les actes importants de la vie; partout il est éconduit poliment. Il veut ensuite écrire; les journaux refusent sa prose, excellente et gratuite, mais d'une hardiesse compromettante. Il se rejette sur la publication d'une brochure; l'éditeur et l'imprimeur, qui tiennent à leur brevet, lui demandent comme une petite concession de vouloir bien en changer le titre, les idées et le style. Le bon Yo joint à son expérience celle des gens avec lesquels il vit et va recueillant toutes sortes de témoignages sur les atteintes arbitraires journellement portées contre tous les droits chez un peuple qui les a tous proclamés. Après avoir éprouvé combien la sécurité individuelle et les libertés politiques sont mal garanties pour les citoyens, il est moins étonné de se voir intimé, par simple mesure de police, l'ordre de quitter la France, et il se hâte d'obéir pour ne pas être conduit à la frontière entre deux gendarmes.

Tel est le spectacle que nous donnons au Chinois Yo; qu'il ne nous décourage pas, car « notre bonne volonté, nos espérances, nos illusions même, dit M. Prévost-Paradol, sont une des dernières chances et des dernières richesses de la patrie. » Le procédé de M. Pessard n'est pas nouveau; il est emprunté aux *Lettres persanes* de Montesquieu et à l'*Ingénu* de Voltaire. La vieille réputation de sagesse des Chinois permettait à l'auteur de leur prêter les opinions les plus téméraires sur nos habitudes les plus invétérées et de leur faire juger de haut et de loin toutes nos erreurs. Il l'a fait avec beaucoup d'esprit, et son livre est un modèle de grâce et de liberté philosophique.

YOCANIDE s. m. (io-ka-ni-de). Hist. Descendant de Yocan.

YOD s. m. (iod). Gramm. Dixième lettre de l'alphabet hébraïque, correspondant à notre y. Il signe numérique de 10.

YODO, ville du Japon, dans l'île de Nippon, à 8 kilom. S.-O. de Meaco. Belle ville défendue par un château fort. Industrie florissante; commerce actif.

YOGA s. m. (io-ja), pratique de dévotion indoue, sorte de contemplation extatique obtenue par des moyens artificiels. On dit aussi YOGAM.

— Philos. ind. Panthéisme indou.

— **Encycl.** Le mot *yoga* exprime l'union intime du dévot avec le grand Être, et tel est le but que se propose la secte de ceux qui portent dans l'Inde le nom de *yogi*. Celui qui aspire à ce genre de perfection doit se rendre insensible à toutes les impressions extérieures, indifférent à la peine et au plaisir. Le *yoga* ou contemplation mystique a pour but de spiritualiser l'homme en le faisant

passer par quatre états successivement plus parfaits. Le premier état est appelé unité de lieu : dans cet état, l'âme se trouve, pour ainsi dire, habiter le même lieu que la divinité; elle est comme en sa présence. Le second est appelé proximité : par la contemplation et l'éloignement des objets terrestres, la connaissance et la pensée de Dieu deviennent plus familières, l'âme se rapproche davantage de lui. Arrivée au troisième degré, la ressemblance, l'âme acquiert une ressemblance parfaite avec la divinité et participe en quelque sorte à ses attributs. Enfin, au quatrième degré, appelé identité, il s'opère une union complète et inséparable de l'âme et de la divinité. Mais, pour parcourir ces quatre degrés de perfection, il faut une longue suite d'années; la vie d'un homme n'y suffirait pas, et il faut qu'un grand nombre de renaissances permette au dévot d'en approcher sous différentes formes humaines.

Il y a dans cette doctrine une tendance spiritualiste qu'on ne peut méconnaître; elle se rapproche assez des doctrines extatiques de saint Bonaventure, auxquelles on peut la comparer, car tous les fantasmes se ressemblent. Mais le *yoga* est obtenu par des moyens artificiels qui le caractérisent suffisamment et en diminuent de beaucoup la portée. Les rituels indous sont pleins, à cet égard, de renseignements édifiants. Ils recommandent à ceux qui veulent jouir de cette contemplation céleste de se priver de sommeil et de se tendre l'imagination par une pensée soutenue, en même temps qu'ils retiendront leur respiration jusqu'à tomber en défaillance. La suffocation est le moyen le plus ordinairement préconisé. Aussi représente-t-on le dévot, désireux d'atteindre le *yoga*, accroupi sur un siège de gaze, se bouchant les narines, la bouche et les oreilles avec ses deux mains et pressant sur ses talons la partie inférieure du corps, car il ne faut pas qu'une seule ouverture reste libre. Il y a d'autres moyens encore, comme de regarder fixement le soleil, dans la même posture, jusqu'à ce qu'on voie en l'air des étincelles ou des globes enflammés; le patient tombe nécessairement en catalepsie; quelques-uns même perdent la vue, ce qui doit, en effet, perfectionner la contemplation intérieure. C'est à la catalepsie, à l'insensibilité que cet état provoque, aux hallucinations que donnent les veilles prolongées et le défaut de nourriture, que visent toutes ces pratiques. Nous voyons, en effet, dans les rituels que l'observation des prescriptions a pour effet d'agrandir le corps, puis de le rendre petit, imperceptible; de là, on acquiert la faculté de changer le cours de la nature, d'atteindre et de saisir les objets les plus éloignés, comme de toucher la lune du bout du doigt, puis l'empire souverain sur tous les êtres et l'accomplissement de tous ses desirs. Ces résultats, dus à des désordres cérébraux, n'étonnent point ceux qui sont quelque peu familiarisés avec les bizarreries des maladies mentales.

YOGI ou **YOGUI** s. m. (io-ghi). Fanatique indou qui prétend s'unir étroitement au grand Être, en se rendant insensible aux impressions extérieures.

YOKOHAMA, ville maritime du Japon, dans l'île de Nippon, sur la côte N.-O. de la grande baie de Yedo, à 22 kilom. S.-S.-O. de cette dernière ville et à 4 kilom. S. de celle de Kanagawa, dont elle est séparée par la vaste et commode baie d'Yokohama; 151,000 hab., dont 120,000 indigènes et 1,000 étrangers. C'est, après Nangasaki, la ville la plus importante du Japon pour le commerce étranger. Le port de Simodo, ouvert aux Européens par les premiers traités avec le Japon, ayant été reconnu insuffisant et offrant, du reste, peu de sécurité, on y substitua, en 1859, Kanagawa, qui, dépendant des possessions immédiates du taïcou, offrait les plus grands avantages à cause de sa position à la fois sur la mer et sur la route qui mène de Yedo à Miaco, à Osaka et dans le S. de Nippon. Le gouvernement japonais permit bientôt aux étrangers de fonder des établissements commerciaux à Yokohama, où, avec une rapidité merveilleuse, s'éleva une ville entièrement neuve, avec de larges rues, un quai spacieux, une douane et deux ponts de débarquement en pierre massive.

Cette ville est un endroit plaisant; la population est divisée en étrangers et indigènes; ces derniers, beaucoup plus nombreux, vivent séparés des autres, car chacun a son quartier particulier; celui des Japonais est éclairé au gaz, même par les nuits à clair de lune; dans celui des étrangers règne l'obscurité, quand la nuit vient; les autorités semblent attendre que ces étrangers prennent l'initiative d'éclairer la partie de la ville où ils résident.

Les rues de la ville sont étroites et en général très-tortueuses, presque sans trottoirs; la faute en est, dans le quartier des étrangers, à ceux qui, ayant acheté des terrains pour bâtir, ont construit des habitations luxueuses, mais sans s'astreindre à un plan régulier, chacun prenant sur la rue l'espace qui lui convenait. L'esprit d'entente ne régné pas encore.

Quelques marchands étrangers sont devenus riches et forment une espèce d'aristocratie; cependant le plus grand nombre a de la peine à vivre. Les missionnaires subsistent sur les fonds qui leur sont envoyés; mais les commis et les professeurs gagnent à peine le

nécessaire. Les professeurs, dans l'intérieur, ne reçoivent que 15 florins par mois. Les salaires des Japonais sont peu élevés. Un bon cuisinier se paye seulement 16 florins par mois (1 florin de plus qu'un professeur). Il y a dans la ville 10 médecins et des avocats. Il se publie 5 journaux. Il y a à Yokohama un professeur français, un anglais et un américain.

Depuis l'ouverture du Japon au commerce européen, c'est toujours à Yokohama que se traitent les plus grosses affaires commerciales. Le mouvement des échanges tend à s'accroître encore dans ce port.

Les résultats de l'année 1870 ont été très-satisfaisants. Le tableau suivant fera connaître la valeur de l'importation à Yokohama :

IMPORTATION EN 1870.	dollars.
Tissus de coton	6,514,543
— de laine	1,347,653
Métaux	217,021
Armes et munitions	62,986
Diverses marchandises : vins, sou-	
liers, etc.	1,246,089
Produits locaux (riz, pois, sucre).	14,040,673
Total	23,428,965

Quant au commerce d'exportation, il porte presque exclusivement sur la soie. La campagne des soies commence le 1^{er} juillet et finit le 30 juin.

Voici quelles ont été les exportations en soie pendant les dernières années :

1865-1866.	11,586 balles.
1866-1867.	13,554 —
1867-1868.	12,306 —
1868-1869.	14,984 —
1869-1870.	14,450 —
1870-1871.	8,350 —

L'année 1870 s'étant bien annoncée, les prix étaient assez élevés. La nouvelle de la déclaration de guerre franco-allemande, qui arriva à Yokohama le 15 août, entrava les affaires et limita le nombre des ventes. Elles ne s'élevèrent, pour le second semestre 1870, qu'à 1,750 balles, dont 1,652 furent exportées, contre 6,483 pour la période correspondante en 1869, et 11,379 pour le second semestre de 1868. Le commencement de la campagne 1871-1872 fut entravé par l'élévation du taux de change de la monnaie japonaise. On put cependant compter sur une bonne année.

L'exportation du thé en 1870 a été de 79,187 piculs de 60 kilogrammes, ce qui représente une valeur de 2,694,358 dollars. La presque totalité de cet article est achetée par les États-Unis.

Parmi les articles d'importation, citons les souliers et les bottes. Les chaussures bon marché trouvent un excellent débouché au Japon. La population japonaise commence à en faire un très-grand usage. On vend de 18 à 30 dollars la douzaine de souliers et de bottines; les bottes, de 24 à 40 dollars. La forme admise la plus généralement est la grande robe moyenne d'Europe.

Les draps unis ayant une largeur de 55 à 56 pouces anglais entre les bords trouvent un bon débouché au Japon. Les couleurs préférées sont le noir, le bleu, le brun et le vert pour les draps légers.

Voici le prix des principales marchandises d'exportation sur la place de Yokohama :

Thé commun.	18 à 20 doll. par picul.
Bon commun.	21 à 23 — —
Ordinaire.	24 à 27 — —
Bon ordinaire.	29 à 32 — —
Fin	35 à 40 — —
Très-fin.	42 à 50 — —
Choix.	52 — —
Cire blanche.	19 à 21 — —
— d'abeilles.	40 à 50 — —
Noix de Galle.	7 à 18 — —
Soufre	2,30 à 2,75 — —
Tabac commun.	11 à 13 — —
Campbre de bois.	12 à 14 — —
Huile de colza.	9 à 9,50 — —
Charbon	7 à 12 — par tonne.

En somme, le commerce paraît en voie de prospérité; autrement, il ne se serait pas formé deux compagnies nouvelles, sans aucune subvention, lesquelles expédient leurs grands vapeurs d'Yokohama à San-Francisco. Presque tout le thé s'achemine par cette voie.

Il se publie à Yokohama plusieurs journaux, dont un en anglais, le *Japon-Herald*.

YOKOLA s. m. (io-ko-la). Poisson conservé, dont certaines peuplades sibériennes font leur nourriture.

YOLATOLE s. f. (io-la-to-le). Boisson fermentée, fabriquée avec du maïs, dont on fait usage dans certaines parties de l'Amérique. On l'appelle aussi YSCUI-ATOLE.

YOLDIE s. f. (iol-di — de *Yold*, natural. angl.). Moll. Genre de mollusques acéphales bivalves, du groupe des arches.

YOLE s. f. (io-le. — Du norvégien *jol*, mot qui signifie canot, barque, et qui appartient peut-être à la même famille que le sanscrit *kôla*, canot, radeau, d'une racine *kut*, que l'on trouve dans le *Dhâtupatha*, racine fictive suivant le *Dictionnaire* de Pétersbourg. Comparez aussi l'irlandais-ersé *culaidh*, bateau). Mar. Petit canot léger, qui va à la voile et à l'aviron. Petit bateau en usage sur les canaux des marais, dans certaines contrées :

Pendant les grandes eaux, les habitants se servent de barques au lieu de voitures, pour leurs voyages et leurs transports; ce sont de petits bateaux qu'on appelle yoles et qui peuvent porter six personnes; ils sont longs et étroits. (A. Hugo.)

VOLEUR s. m. (io-leur — rad. *yole*). Mar. Conducteur d'une yole : *Le voleur parcourt plus d'une lieue par heure. Debout sur le derrière de son bateau, il le fait glisser sur les eaux au moyen d'une longue perche qu'il appuie au fond ou sur le bord du canal.* (A. Hugo.)

YOLIN s. m. (io-lain) Entom. Genre d'insectes hémiptères hétéroptères, de la famille des réduviens, tribu des réduvites, dont l'espèce type habite Java.

YO-LIN, ville de Chine, dans la province de Kouang-si, à 330 kilom. S.-O. de Kouéilin, ch.-l. du département de son nom.

YOLITE s. f. (io-li-te — du lat. *viola*, violette). Minér. Nom donné anciennement à diverses substances minérales qui exhalaient une odeur de violette. Syn. de *DICHRÔITE*.

— **Encycl.** L'*Yolite* ne constitue pas une espèce minérale proprement dite; on a réuni sous ce nom diverses substances pierreuses, dont le seul caractère commun est d'exhaler, quand on les frotte, une odeur qui rappelle plus ou moins celle de la violette. Telle est, entre autres, une espèce de grès noir et blanc, qu'on trouve à Blankenbourg; il y a également en Suisse des silex qui possèdent la même propriété. Ledelius cite encore une pierre qu'on trouve près des bords de Hirsberg, et dont l'odeur est assez forte pour parfumer les boîtes où on la renferme. Agricola, Boëtius, Vagnari mentionnent des faits analogues. Cette odeur, plus sensible après les pluies et dans les temps d'orage, paraît due, le plus souvent, aux lichens qui recouvrent la pierre. De nos jours, on a appelé *Yolite* un minéral qui ressemble à la violette, non par son odeur, mais par sa couleur, la *dichrôite*. V. ce mot.

YOLLA s. m. (iol-la). Membre d'une race de nègres sénégalais, qui habitent le territoire de la Casamance.

YOLOF ou **YOLOFF**, **OVE** adj. (io-loff, o-ve). Linguist. Se dit d'une langue africaine. On dit aussi GHIOLOF et WOLOFF.

— s. m. Langue YOLOFF.

— **Encycl.** Le *Yolof* ou *woloff* est une des langues de la famille mandingue, répandue dans toute la Sénégambie et même au delà de la rive droite du Sénégal. Quelques linguistes distinguent le *Yolof* du mandingue et lui donnent une existence à part, en portant à trois le nombre des langues sénégalaises : le *Yolof*, le *peul* ou *foulah* et le *mandingue*. Après l'arabe et le mandingue, c'est l'idiome le plus répandu dans la vaste région qui s'étend depuis l'océan Atlantique jusqu'à Bambakou, sur les bords du Niger. Il est parlé dans le Cayor, le Walo, le Ghiolef et le Dakhar, et il est d'un usage plus ou moins général dans le Baol, le Sine, la Gambie et les possessions françaises du Sénégal.

La particularité la plus remarquable de cet idiome a trait à l'article, dont la place et les variations parviennent à exprimer une foule de nuances qu'aucune autre langue ne s'est avisée de lui faire exprimer. L'article défini se place après le substantif, en changeant d'initiale suivant la consonne qui commence ce dernier, et constitue, par le même changement d'initiales, sept séries chacune de trois articles. Ceux-ci sont distingués par la voyelle finale, et ils expriment que la chose ou la personne indiquée est proche, éloignée ou hors de vue de celui qui parle. L'article pluriel est également postposé, mais sans variation dans les initiales. Ainsi, l'on dira : cette maison (quand on en est proche), *case bi*; quand on en est éloignée, mais que l'interlocuteur sait bien de quelle maison on parle, *case be*; enfin, quand la maison est très-loin et hors de vue, *case ba*. Dans cet exemple, on se sert constamment de l'initiale *b*, l'une des sept en usage, parce que cette lettre correspond au son du mot *case*. Il n'y a point de règle établie pour le choix de l'initiale du pronom défini; c'est affaire de goût et d'oreille. On se sert de telle lettre, parce que sa consonnance avec le substantif est plus harmonieuse.

Une forme particulière de l'article sert encore à remplacer les fonctions du démonstratif proprement dit, et sous ce rapport la langue *Yolof* jouit d'un avantage que n'ont pas un grand nombre d'idiomes infiniment plus cultivés et plus savants. Ce nouvel article se forme en ajoutant *lé* au déterminatif. Ainsi on obtient avec les sept initiales et les trois terminales :

<i>bi-lé</i> , celui-ci, <i>ba-lé</i> , celui-là, <i>bâté</i> , celui-là, là-bas.	
<i>guilé</i> — <i>galé</i> , — <i>gûlé</i> , —	
<i>nilé</i> — <i>nalé</i> , — <i>nûlé</i> , —	
<i>kilé</i> — <i>kale</i> , — <i>kûlé</i> , —	
<i>hilé</i> — <i>halé</i> , — <i>hûlé</i> , —	
<i>ksilé</i> — <i>ksalé</i> , — <i>ksûlé</i> , —	
<i>vilé</i> — <i>valé</i> , — <i>vûlé</i> , —	

Une égale richesse s'observe à l'égard des verbes. On y reconnaît cinq conjugaisons, distinguées seulement par la voyelle qui termine le radical ou l'infinitif. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est la formation des verbes dérivés, tout à fait analogues à ceux

qui se trouvent dans les principaux idiomes tartares. Les modifications qui constituent ces verbes dérivés ont pour objet d'énoncer que l'action marquée par le verbe principal ne se fait pas, qu'elle est ou réciproque ou réfléchie; que le sujet la fait avec ardeur, qu'il excite à la faire, qu'il va la faire ou qu'il la répète; que cette action est peu considérable, qu'elle est interrompue, qu'elle est constante et habituelle. Les formes assignées à ces différentes idées consistent, le plus souvent, dans un changement de terminaison. Ainsi, en prenant pour exemple le verbe *sopi*, aimer, on a : *sope*, aimer avec tendresse; *sopante*, s'aimer mutuellement; *sopou*, s'aimer soi-même; *soplo*, faire aimer; *sopi*, aller aimer; *sopati*, aimer de nouveau; *sopeti*, ne pouvoir aimer; *sopadi*, aimer peu; *sopu*, ne pas aimer; *sopatou*, ne plus aimer; *sopesopa*, aimer continuellement; *sopékat*, celui qui aime; *sopoukaye*, le lieu où l'on aime; *sopalei*, compagnon d'amour; *sopema*, l'action d'aimer; *sopaye*, l'objet aimé; *sopite*, le reste de l'amour; *nhiopie ma*, ce qu'on peut aimer. De plus, tout verbe terminé en *i*, prendre un sens inverse de celui qu'il a naturellement. Ainsi, *sopa*, aimer; *sopi*, ne pas aimer. De même, les verbes sans terminaison, comme *oub*, suivent cette règle : *oub*, fermer; *oubi*, ouvrir. Enfin, il n'est point d'adjectif ou de substantif qui ne puisse être converti en verbe à l'aide d'une modification très-simple.

On évalue à cinq mille le nombre des radicaux de la langue *yolove* et à vingt-deux celui des variations dont chaque mot est susceptible; ce qui fait plus de cent mille mots que la langue possède, sans compter les emprunts qu'elle fait aux idiomes voisins et surtout à l'arabe. Ainsi la langue *yolove* n'est ni pauvre ni informée; mais la pratique de certaines règles abstraites n'en suppose nullement la théorie et ne prouve même pas un certain degré de développement intellectuel. On sait à présent que des idiomes d'une structure très-savante se trouvent fréquemment chez des nations tout à fait barbares. L'idiome *yolofa* des règles ingénieuses et compliquées; mais, tout en les observant, les Africains n'ont sans doute jamais songé à les poser. Le *yolof* est tellement répandu que les colons eux-mêmes le parlent; il est vrai de dire qu'ils y sont bien forcés, parce que nos gouverneurs, toujours choisis dans l'armée, n'ont jamais su introduire nos mœurs et notre langue parmi les indigènes, qui sont restés sauvages comme aux premiers jours de notre occupation. Encore les lieux où avaient passé les Portugais étaient-ils civilisés. Sous notre habile administration, ils sont revenus à la barbarie. Le plus instruit des gouverneurs du Sénégal, M. L. Faidherbe, a peut-être contribué le plus à rendre le mal incurable en traitant avec les chefs indigènes en *yolof* et en introduisant cette langue jusque dans son foyer. Aussi n'est-il pas rare d'entendre les Européens converser entre eux en *yolof*. M. L. Faidherbe a d'ailleurs lui-même posé, d'une façon fort remarquable, les règles de cet idiome. Sa grammaire est encore la meilleure qui ait paru. Il était à même de donner des détails précis sur une langue dont il s'est servi pendant une quinzaine d'années et qu'il a pu étudier à fond en visitant la Sénégambie jusqu'à ses limites du désert.

La littérature *yolove* se borne à quelques fables et à quelques poésies lyriques. Le baron Roger a fait une collection de fables sénégaleses, recueillies du *yolof* et traduites en vers français avec des notes sur la Sénégambie. L'abbé Boilat a aussi donné, dans ses *Etudes sénégaleses*, la traduction de plusieurs poésies.

On a sur le *yolof* : la *Grammaire* de Dard (Paris, 1826); celle de l'abbé Boilat (Paris, 1858); le *Dictionnaire français-yolof et français-bambara*, de Dard (Paris, 1825); et la *Grammaire* du général Faidherbe (1862).

YOLOFS, WOLOFFS ou GHILOFS, peuple de la Sénégambie. Les Yoloofs, quoique répandus dans la contrée, habitent plus particulièrement le Wallo; ils sont bien bâtis, grands et fort laids. Ils ont, comme tous les nègres, les bras proportionnellement plus longs que les nôtres. A part cela, ils ont le pied et la main petites, les attaches fines. Les femmes sont petites, ce qui est encore général chez toutes les races nègres. Les Yoloofs sont hospitaliers. Cependant, ils évitent de manger devant des étrangers, parce que, d'après la loi même que leur fait l'hospitalité, ils sont obligés d'inviter tous ceux qui les regardent. C'est ce qui explique peut-être pourquoi leur roi est invisible pendant ses repas; il aurait trop de monde à dîner. Les Yoloofs sont intelligents et ingénieux. Ils aiment la conversation et écoutent volontiers les vieillards qui leur content les anciennes traditions de leur pays. On trouve parmi eux quelques fabulistes, et on a traduit pour eux des contes maures. Ils aiment surtout les récits de voyages, de combats, d'aventures. Ils se réunissent généralement le soir au clair de lune, et pendant qu'un griot fait danser aux femmes leur danse obscène autour de son tam-tam, ils causent volontiers. Il est curieux d'entendre les idées étranges qu'ils conçoivent sur la France, son étendue, ses mœurs, sa population, son gouvernement, etc. Leur religion est le mahométisme; ils l'obser-

vent assez régulièrement et récitent cinq fois par jour des prières en arabe, auxquelles ils ne comprennent pas un mot. Leur gouvernement est monarchique et semble se transmettre de frère à frère. A proprement parler, leur roi est surtout un chef militaire. Les Yoloofs ont dans la vie privée des formules de politesse. Le salamalec est peu usité, à moins qu'ils ne parlent à un personnage qu'ils veulent honorer. Peut-être le passent-ils simplement par abréviation. Mais en s'abordant ils se demandent toujours trois fois : *Diamangham?* (Es-tu en paix et bien portant?) A quoi on répond : *Diamandul* (Je suis, etc.), et on reprend immédiatement : *Diamangham?* — *Diamandal*. Les Yoloofs, comme tous les autres Sénégaliens, ont un mépris suprême pour la douleur. Ils se contentent, lorsqu'un accident les étonne ou les blesse même gravement, de mettre une main sur leur bouche et de dire, sur le ton de la stupefaction : *Bissimiat-laye!* corruption du mot *bissim* *Allah!* Il n'est pas rare, sous cette température torride, où ils n'ont pour remède que l'application des grigris, de voir les vers se mettre dans leurs blessures. On peut alors les voir, avec un stoïcisme parfait, sortir tranquillement de leur plaie ces animaux et les corps étrangers qui ont pu y pénétrer, au moyen d'un morceau de bois. D'ailleurs, la foi aveugle dans les grigris amène souvent des accidents graves. Les femmes montrent le même courage que les hommes. Par exemple, elles se lèvent le jour de leur accouchement et nettoient leur enfant. Les hommes considèrent comme déshonorants les travaux du ménage, qu'ils abandonnent aux femmes. Chez eux, la polygamie existe, comme du reste dans toute la Sénégambie. La nourriture de ces peuples consiste surtout dans le sangle le matin et dans le couscoussou le soir. Le couscoussou varie d'assaisonnement, suivant le lieu et ses ressources. Il est à la viande, au poisson, à l'huile de palme, etc. On l'assaisonne de piment et d'alao (feuille de baobab réduite en poudre). En qualité de musulmans, les Yoloofs sont circoncis. Cette cérémonie ne se fait que lorsque le sujet a atteint seize ou dix-sept ans, c'est-à-dire à l'âge où il est complètement homme. Aussitôt l'opération faite, les griots l'entourent en chantant ses louanges; ses parents et amis le suivent dans leurs costumes de fête, et lui-même, revêtu d'ornements spéciaux, doit parcourir le village en chantant et en dansant, ce qui doit terriblement le gêner dans ce moment-là. C'est encore une nouvelle preuve du mépris des Sénégambiens pour la douleur. Les villages yoloofs sont à peu près tous construits sur le même plan. Au milieu se trouve d'abord une place, où se fait le marché, où viennent causer les vieillards dans le jour, abrités sous un toit grossier en feuilles de palmier, soutenu par quatre poteaux. Les tisserands y installent leur industrie, car on tisse dans le pays, et les produits de cette industrie indigène atteignent souvent un prix élevé. Autour de cette place rayonnent des sortes de couloirs étroits et tortueux qui ressemblent vaguement à des rues. Ces couloirs sont formés par les palissades qui enferment chaque quartier du village. Dans chaque quartier une nouvelle enceinte enferme chaque famille. Les cases d'une même famille peuvent être très-nombreuses. En effet, le père a la sienne et chacune de ses femmes a aussi une hutte distincte. Tout cela forme une sorte de cour intérieure, où logent : le cheval, les porcs, les poules, les canards, etc. Généralement, les cases sont malpropres. Mais au sommet de toutes se trouve le grigris qui doit les préserver. Elles ont généralement la forme circulaire, avec une entrée assez basse, fermée par une peau de bœuf ou une claie en bambou ou en palmier. Dans la case du chef de famille on voit une natte, suspendue sur quatre pieux, ses armes et quelques vêtements. Au milieu, le feu, qui sert à la cuisine. Ce qui entretient surtout l'odeur nauséabonde dans ces habitations, c'est le poisson séché qu'on y conserve.

En général, les femmes fument et les hommes prisent. Leur tabatière se compose d'un étui long quelquefois de 1 pied et fermé par un couvercle en cuir. Les femmes culotent dans la perfection des pipes de terre blanche, fabriquées en Europe.

La prostitution est très-répandue chez les Yoloofs. Les hommes, d'ailleurs, sont rarement jaloux, et souvent même ils offrent leurs propres femmes moyennant un salaire honnête. Ils se font entremetteurs sans aucun embarras et n'y attachent nulle importance. L'amour, chez eux, n'a pas de voiles; ils s'y livrent fréquemment et n'éprouvent aucune honte d'être vus. C'est le sujet fréquent de leurs conversations et leurs jurons sont même d'une obscénité révoltante. Leur injure ordinaire consiste à faire allusion aux parties sexuelles du père ou de la mère. Ils sont cependant assez doux, et, quoique fort bruyants, il est rare qu'ils en viennent entre eux à des extrêmes sérieuses, à moins qu'ils ne soient ivres. Alors, ils s'attaquent à coups de couteau, car cette arme ne les quitte jamais. Ce couteau mérite quelques détails spéciaux. Il est à manche et d'un assez mauvais fer la plupart du temps. Il est large et plat et se termine à peu près comme les anciens sabres de l'infanterie, vulgairement appelés coupe-choux. Ils le portent à leur côté, dans un fourreau en cuir tanné,

teint et façonné dans la peau. Ce couteau coupe fort mal, et ils sont obligés de l'aiguiser quand ils veulent s'en servir. Cependant, ils arrivent avec cet instrument grossier à couper des morceaux de bois, des cordages d'une étonnante grosseur. Le costume des hommes se compose généralement d'un toubé et d'un coussabe. Ils sont la plupart du temps tête nue. Quelquefois ils portent le lourd chapeau m'bambarra ou le bonnet de marabout. Le vêtement des femmes comprend un pagne qui se noue à la ceinture, parfois un boubou couvrant le haut du corps. Pour coiffure, elles ont le madras. Les enfants, que l'on porte d'abord à cheval sur les hanches, sont presque abandonnés à eux-mêmes dès qu'ils peuvent marcher. Ce n'est point la mère qui porte son enfant, mais une autre femme du père. La façon dont on les a portés leur laisse d'abord une démarche fort comique, avec les reins très-cambrés et le ventre avançant, armé de l'énorme nombril qu'on laisse aux enfants nouveau-nés. Peu à peu ils se dégauchissent et deviennent d'une adresse et d'une légèreté incroyables. Jusqu'à l'âge de dix ou douze ans, ils vont nus. A partir de cet âge, ils commencent à porter le même costume que les autres. On reconnaît, parmi les Yoloofs, si une femme est mariée ou fille à sa coiffure. Les cheveux des jeunes filles retombent en boucles étroites et serrées derrière les oreilles. Quand c'est une femme mariée, elle a une, deux ou trois tresses ramenées en avant des oreilles. Les femmes riches ou d'une grande famille ajoutent aux tresses une sorte de boucle ramenée sur le front. Les boucles d'oreilles ne se portent pas dans le lobe, mais dans le cartilage que l'on nomme vulgairement croquant. Elles sont en nombre illimité et ne marchent point par paires. Une oreille peut être garnie de six ou sept anneaux et l'autre de quatre ou cinq seulement. Ces anneaux sont de l'or du Sénégal, métal excessivement pur, mais que les indigènes mélangent souvent de cuivre ou d'argent. Cet or est naturellement pâle. Un trou muni d'un morceau d'ivoire remplacé souvent ces bijoux, que les dames vendent en échange de *sangara* (eau-de-vie). Enfin, il n'est pas rare que le dernier anneau soit terminé par un gros morceau d'ambre. Les Yoloofs sont très-coquettes et portent des colliers de verroterie au cou et aux poignets. Elles ont, en outre, une ceinture de sokmat, souvent très-pesante, qui est chargée de conjurer la stérilité, la plus grande honte chez elles étant de conserver la virginité. Les maladies que contractent en général les noirs sont : la dysenterie, la petite vérole, les fièvres et ce mal terrible que l'on nomme ver de Guinée. On trouve chez eux, surtout chez ceux qui habitent les villages où ont passé les Européens, beaucoup de vénériens et de scrofuleux; mais ils ne se soignent point et transmettent insoucamment le mal à leurs enfants. Pour eux, le remède universel est la feuille de baobab. La vérité est que l'infusion de cette feuille donne une tisane calmante et rafraîchissante. On remarque parmi les nègres quelques albinos, fort rares, il est vrai. Ils ont la peau tantôt extrêmement blanche, avec des taches noires qui produisent à première vue un effet saisissant; tantôt la peau bronzée comme celle d'un blanc qui a longtemps vécu sous les ardeurs tropicales. Une vénération superstitieuse entoure chez les indigènes ces êtres extraordinaires, et le village se charge de fournir abondamment à leur entretien, autant par crainte que par respect, car ils croient que Dieu les a marqués d'un signe particulier qui doit les dispenser de travailler. Cela semble indiquer que les Sénégambiens regardent les blancs comme supérieurs à eux, car leur expression propre en parlant des albinos est celle-ci : « Dieu les a faits blancs pour qu'ils ne travaillent point. » Peut-être cette idée leur vient-elle plutôt de voir les blancs ne se livrer à aucun travail manuel, complètement impossible pour eux avec une température semblable. Les nègres, et surtout les négresses, ont une odeur particulière. Chez les femmes, cela provient de ce qu'elles ont la déplorable habitude de s'enduire les cheveux d'une sorte de graisse que l'on nomme beurre de galam, et même parfois tout le corps. On voit très-peu de vieillards parmi ces peuples. Ils sont vite formés. A treize ans, une fille est nubile et complètement femme; à quatorze ou quinze ans, un garçon est un homme, ce qui explique leur peu de longévité. Les indigènes atteignent rarement cinquante ans. Les femmes sont mères de bonne heure et d'une grande fécondité. La chute de leurs seins se détermine très-vite, pour ce motif et pour d'autres, parmi lesquels il faut citer : l'absence de tout coïssage pouvant soutenir la gorge; l'habitude qu'elles ont de nouer au-dessus des seins le pagne qui enveloppe l'enfant, qu'elles portent derrière le dos, et enfin la confection du couscoussou, ouvrage fatigant s'il en fut, eu égard surtout à la pesanteur du pilon, qu'elles manient adroitement en faisant des passes et en chantant des refrains monotones. Quand elles veulent allaiter leur enfant, elles le prennent des mains de la femme qui le porte et le mettent à cheval sur leur hanche, ce qui fait que le nourrisson tire le sein à lui. Il y a une distinction à établir entre les diverses femmes d'un Yoloof; il en a toujours une préférée, et c'est spécialement celle-là qui a l'honneur de lui préparer chaque jour son repas.

YOMALA, déesse lyonnaise. Elle tenait à la main un vase d'argent, dans lequel on déposait des monnaies et des présents de tout genre. On ne sait pas quelles étaient ses attributions.

YON, petite rivière de France (Vendée). Elle sort de l'étang de la Chevillonnière, baigne Dompière, La Roche-sur-Yon et se jette dans le Lay, à 7 kilom. S.-O. de Mareuil, après un cours de 60 kilom.

YON (saint), en latin *Ionius* ou *Eonius*, l'un des plus célèbres disciples de saint Denis, apôtre de la France, martyrisé en 290. Les actes de sa vie sont peu connus. On croit que le centre de sa mission fut la petite ville d'Arpajon (autrefois Châtres), où il fonda une église et où il subit le martyre. Les frères des Ecoles chrétiennes ont été appelés frères de Saint-Yon, parce que c'est à Saint-Yon, près de Rouen, que La Salle avait établi le chef-lieu de la congrégation. L'Eglise célèbre sa fête le 5 août. Quelques auteurs pensent que c'est à lui que se rapportent les actes attribués à saint Lucien de Beauvais dans le martyrologe romain.

Yon (ORDRE DE SAINT-), ancien nom de la congrégation des frères des Ecoles chrétiennes.

YON, littérateur, né à Paris vers 1720, mort vers 1774. Il se fit recevoir avocat, mais il abandonna bientôt le barreau pour s'adonner à la culture des lettres. Outre trois comédies en vers libres, qui eurent peu de succès, la *Alciépyose* (1752), l'*Amour et la Folie* (1754), les *Deux sœurs* ou la *Mère jalouse* (1755), on a de lui : *Epître contre les déistes*; *Relation en forme de lettre sur les dépenses suggérées par un goût outré pour des curiosités passagères* (1757, in-12); les *Femmes de mérite*, histoire française (1759, in-80).

YON, révolutionnaire. Il avait été, disait-on, cuisinier de Mme Du Barry. Dès le début de la Révolution, il devint un des meneurs les plus ardents du faubourg Saint-Antoine, l'un des auxiliaires de La Fayette, puis de Sauter, et parut plusieurs fois à la barre de l'Assemblée comme orateur de députations. Il participa activement à la journée du 20 juin, fut nommé membre de la Commune insurrectionnelle du 10 août et plus tard commissaire ordonnateur à l'armée des Pyrénées. Injustement accusé de concussion, il fut suspendu, puis rendu à ses fonctions par décret du 14 pluviôse an II (2 février 1794). Après le 9 thermidor, on le retrouve parmi les orateurs influents des jacobins épurés. Emprisonné au Temple sous le Consulat, il fut ensuite rendu à la liberté et acheva ses jours dans l'obscurité. Il avait publié quelques écrits révolutionnaires. C'est un de ces nombreux acteurs secondaires de la grande période, absolument oubliés par l'histoire et la biographie, mais qui n'en ont pas moins joué un rôle actif au milieu des événements.

YONG-CHING-FU s. m. (jongh-ching-fou). Tribunal militaire suprême, chez les Chinois.

YONNE, en latin *Icuma*, rivière de France. Elle prend sa source à 15 kilom. S.-E. de Château-Chinon (Nièvre), aux étangs de Belle-Perche, coule au N., baigne Corbigny, Clamecy, entre dans le département qui lui doit son nom, passe à Coulanges, Auxerre, Joigny, Villeneuve-le-Roi, Sens, pénètre dans le département de Seine-et-Marne et se jette dans la Seine, à Montereau, après un cours de 273 kilom., navigable depuis Auxerre jusqu'à son embouchure (120 kilom.). Il se fait sur cette rivière de grands transports de bois, de charbons et de vins pour Paris. La navigation de l'Yonne est reliée à celle de la Loire par le canal du Nivernais et à celle de la Saône par le canal de Bourgogne.

YONNE (DÉPARTEMENT DE L.), division administrative de la région centrale de la France, formée en 1790 de parties des anciennes provinces de la Bourgogne, de l'Orléanais et de la Champagne, et tirant son nom de la rivière de l'Yonne, qui l'arrose du S.-E. au N.-O. Ce département est borné au N.-O. et au N. par le département de Seine-et-Marne; au N.-E., par celui de l'Aube; à l'E., par celui de la Côte-d'Or; au S., par celui de la Nièvre; à l'O., par celui du Loiret. Superficie, 742,805 hectares, dont 461,753 hectares en terres labourables, 31,574 hectares en prairies naturelles, 37,737 hectares en vignes, 1,619 hectares en autres cultures arborescentes, 14,703 hectares en pâturages, landes et bruyères, 195,424 hectares en bois, forêts, étangs, chemins, cours d'eau, etc. Au point de vue administratif, il comprend cinq arrondissements : Auxerre, ch.-l.; Avallon, Sens, Joigny et Tonnerre; 37 cantons, 485 communes, et sa population est de 363,608 hab. Il forme le diocèse de Sens. Il ressortit à la cour d'appel de Paris, à l'académie de Dijon, à la 8^e conservation des forêts. L'aspect général du département est celui d'un pays de plaines, de collines peu élevées et de plateaux. Plusieurs chaînes de coteaux de formation granitique et calcaire, de 100 à 200 mètres de hauteur, qui sillonnent le sol, sont les seuls points culminants. Les principales sont une des ramifications des collines du Nivernais, qui s'étendent jusqu'aux environs d'Auxerre. La plupart des coteaux sont couverts de riches vignobles; quelques-uns renferment des cavités naturelles, notamment ceux qui se prolongent jusqu'à la jonction de

la Cure, à environ 28 kilom. d'Auxerre. Les grottes d'Arcy (v. ce mot) s'ouvrent dans une roche calcaire d'environ 30 mètres de hauteur et se composent de plusieurs salles. Le département offre une grande variété de sites; plus d'un vallon y reproduit la riche verdure des prairies qui bordent la basse Seine. Sur plusieurs points de la Puisaye s'offre une végétation admirable, des arbres majestueux disséminés ou groupés; aux vallées du Serein, de l'Armançon, si fraîches, si riantes, le sol oppose, à quelques lieues seulement, la sévère et âpre nature qui forme la ceinture du Vézelay. Au nord, après avoir franchi les limites de Seine-et-Marne, des canaux ornés de beaux noyers; vers le centre du département, des vignes riches qui parent les flancs des coteaux inclinés. Le sol de l'Yonne n'est pas également fertile; il est argileux, pierreux ou crayeux et renferme des contrées découvertes, sèches et arides. Les cantons entrecoupés de collines et d'une nature pierreuse sont ceux qui, par leur produit, récompensent le plus avantageusement les travaux des cultivateurs et des vignerons.

L'Yonne est la principale rivière du département. Les autres cours d'eau que nous pouvons citer sont : l'Armançon, l'Armanche, le Serein, la Vanne, le Loing, la Ville, le Chenil, le Lisy, le Tholon, le Branlin et l'Ouanne. On trouve quelques étangs dans la partie occidentale du département; les plus importants sont ceux de Septfonds, des Gouillons et des Danons; des sources minérales à Toucy, à Appoigny, à Touvain et à Diges. Parmi les richesses minérales, nous citerons : des sables ferrugineux au S.-O. et au N., à la Puisaye, à Pourrain, à Saint-Georges et sur la rive droite de l'Yonne; des gisements de galène argentifère à Pontaubert; des mines d'anthracite au S. d'Avallon; de l'albâtre, des grès à paver, des pierres lithographiques, de l'argile, de la craie, du ciment à Auxerre; des stalactites, des tourbes dans la vallée de la Vanne, etc. Le climat de l'Yonne est tempéré, l'air y est pur et sain, à l'exception, toutefois, de quelques districts marécageux de la partie occidentale. Les vents y soufflent à peu près également de tous les points de l'horizon, et aucun n'est remarquable par sa violence. Le département produit toute espèce de céréales en quantité plus que suffisante pour la consommation des habitants, d'excellents légumes, de très-bons fruits, des châtaignes, des truffes, du chanvre et des plantes oléagineuses. Les vignes occupent une superficie de 37,732 hectares et produisent annuellement 894,653 hectolitres de vin rouge et 133,025 hectolitres de vin blanc, d'une valeur totale de 14 millions de francs.

Quatre arrondissements, dit M. V. Rendu (*Amphitropie Française*), se partagent les principaux crus du département de l'Yonne. Ce sont : Tonnerre, Auxerre, Avallon et Joigny. Les deux premiers l'emportent de beaucoup sur les deux autres pour la qualité de leurs vins. Ceux de l'arrondissement de Tonnerre résument au plus haut degré toutes les qualités qui caractérisent les vins de choix de la basse Bourgogne. Aux excellents vins des environs de Tonnerre, l'Auxerrois oppose ceux de la grande côte d'Auxerre, rivalité légitime et consacrée par le temps. Ses principaux crus sont : Migraine, la Charnette et Boivin, dont les produits se recommandent par leur vinosité, par leur finesse et leur bouquet et peuvent être considérés comme vins fins d'entremets; mais ils ne sont pas sujets à vieillir. Le département de l'Yonne renferme des forêts étendues, où dominent le charme, le chêne et le hêtre. Ces forêts renferment beaucoup de gibier à poil, tel que chevreuil, sanglier, lièvre; le gibier à plume y est aussi assez abondant. Les rivières sont très-poissonneuses et donnent principalement des brochets, des carpes, des barbeaux, des tanches, des truites et des écrevisses. Les races d'animaux domestiques sont généralement d'espèces communes dans le département. On compte environ 30,000 animaux de l'espèce chevaline, 4,000 de l'espèce mulassière, 14,500 de l'espèce asine, 130,000 de l'espèce bovine, 352,000 de l'espèce ovine, 40,000 de l'espèce porcine et 4,000 de l'espèce caprine. L'Yonne ne possède pas de races d'animaux domestiques qui lui soient propres. Les chevaux appartiennent au type percheron croisé avec des races anglaises. La plus grande partie des animaux de l'espèce bovine appartient à la race charolaise. L'espèce ovine se compose en majeure partie de métis mérinos. Un assez grand nombre de riches agriculteurs entretiennent des vacheries et des bergeries modèles et s'efforcent de répandre autour d'eux les notions pratiques d'un élevage rationnel, en même temps que la connaissance des meilleures races d'animaux. Le département de l'Yonne prend une part active à l'approvisionnement de Paris, notamment en viande. L'exporte chaque année 350,000 hectolitres de grains, graines et légumes. Ses vins rouges sont classés au premier rang des vins de la basse Bourgogne. Chablis, Dannemoine, Epineuil et Tonnerre fournissent des vins blancs très-estimés. Avec le raisin commun, des pommes, des poires, on fabrique des confitures bien connues sous le nom de raisiné et qui sont exportées dans toutes les parties de la France. Les foires d'Auxerre, d'Avallon, de

Joux-la-Ville, de Mailly-le-Château, de Noyers sont surtout importantes au point de vue de la vente du bétail. On exporte une assez grande quantité de bois à brûler, de charbon, de planches, de bois de fente et de construction. Malgré sa richesse relative, le département de l'Yonne est encore fort loin d'utiliser toutes les ressources de son sol. Le capital fait défaut pour exécuter des opérations agricoles de quelque étendue. Ainsi la production en fourrages pourrait être facilement presque doublée. Pour cela, il suffirait de faire quelques travaux, afin de tirer meilleur parti des eaux abondantes qu'on pourrait utiliser pour l'irrigation. Les instruments perfectionnés, ceux qui décuplent le travail de l'homme, sont encore peu répandus. Néanmoins, l'aisance est assez générale; les mendiants sont peu nombreux. Quoique heureusement situé entre Paris et Lyon, c'est-à-dire sur la voie des échanges commerciaux les plus importants, le département de l'Yonne est moins industriel qu'agricole; il possède des fabriques de draps, de toiles, de couvertures de laine et de coton, d'armes de chasse, de tonneaux, de bouteilles, de biscuits, d'ocre jaune, etc.; des tanneries, des tuileries, des briqueteries, des papeteries, des scieries, des filateries, des hauts fourneaux à Ancy-le-Franc; quarante-deux minières de fer exploitées et plusieurs tourbières et carrières de pierres à bâtir et lithographiques. Le commerce, largement favorisé par des voies navigables, des chemins de fer et des routes bien entretenues, a principalement pour objets les grains, les vins, le raisiné, le bois flotté, le charbon, les peaux, les pierres et les briques, le tan et les bestiaux. Le département possède deux canaux importants : celui de Bourgogne, qui relie l'Yonne et la Seine à la Saône et au Rhône et a un parcours de 90 kilomètres; celui du Nivernais, qui fait communiquer l'Yonne et la Seine avec la Loire, la Saône et le Rhône; son parcours, dans l'Yonne, est de 50 kilomètres. Les voies de communication par terre comprennent 6 routes nationales, 21 routes départementales et près de 1,900 kilomètres de chemins vicinaux de grande et de moyenne communication. Toutes ces routes sont bien entretenues. A ces voies de communication il faut joindre le chemin de fer de Paris à Lyon, qui traverse le département sur une étendue de 135 kilomètres, et celui de La Roche à Auxerre, qui a une longueur de 20 kilomètres.

YORICK, un des plus intéressants personnages du *Tristram Shandy* de Sterne. Sterne a tracé avec beaucoup d'esprit le portrait d'un homme franc, loyal, spirituel, qui ne sait pas transiger avec la vérité, et dont la franchise, la loyauté et l'esprit entravent la carrière et empoisonnent la vie. C'est son propre caractère qu'il avait en vue dans la peinture de ce personnage.

YORK (*Eboracum*), cité-comté d'Angleterre, chef-lieu du comté de son nom, sur l'Ouse et le Foss, à 320 kilom. N.-O. de Londres, par 53° 57' de latit. N., 3° 25' de longit. O.; 45,300 hab. Archevêché anglican, dont le titulaire est primat d'Angleterre et aumônier de la couronne. Siège des assises et des *quarter-sessions* du comté. Ecole latine; industrie peu importante; fabrication de toiles, gants, toiles à voiles et d'emballage, moutarde dite de Durham, cordages, pipes, tuiles; fonderies de fer et de bronze. Commerce de chevaux, moutons, cuirs, lin, laines et grains. Cette ville, considérée comme la capitale de l'Angleterre septentrionale, est bien bâtie et environnée de murs percés de quatre portes : Micklegate, Boothamgate, Monksgate et Walmgate. La ville est divisée en quatre districts qui tirent leurs noms de ces différentes portes; elle renferme de beaux édifices, parmi lesquels la cathédrale ou *Minster* se place en première ligne. Cette église tient le premier rang parmi les grandes basiliques chrétiennes du monde entier. Elles s'élevèrent sur l'emplacement de la première chapelle construite vers 626 par le roi de Northumberland, Edwin. Ses travaux d'édification, plusieurs fois interrompus, peuvent se diviser de la manière suivante : le transept méridional remonte au temps de l'archevêque Grey (1245); Jean le Romain, trésorier de la cathédrale, construisit le transept septentrional. La nef, commencée en 1291, fut achevée en 1360 sous l'épiscopat de Thoresby. Ce dernier enfin entreprit le chœur, dont l'achèvement n'eut lieu qu'en 1472. Malgré les interruptions et les reprises fréquentes, le style de la cathédrale d'York est uniforme; c'est le style ogival flamboyant dans ce qu'il a de plus hardi et de plus brillant. Les proportions totales de l'édifice sont les suivantes : longueur intérieure, 159 mètres; largeur, 67 mètres; hauteur, 30^m, 20. La façade principale, qui regarde l'occident, présente deux tours hautes de 65 mètres environ et une grande fenêtre dont les meneaux, les nervures et les détails infinis de sculpture font un des chefs-d'œuvre du genre. Le portail est surmonté de trois statues, celle de l'évêque Melton, celle de lord Percy et celle de lord Vavassour; ces deux derniers sont représentés tenant à la main l'un une pièce de bois, l'autre une pierre, emblèmes indiquant qu'ils ont concouru à la fondation de la cathédrale. Une troisième tour, centrale, haute de 72 mètres, devait se terminer par une flèche qui n'a jamais été exécutée; sa

construction remonte à l'archevêque Thoresby, c'est-à-dire au XIV^e siècle. L'intérieur de l'édifice répond dignement à l'extérieur par ses proportions imposantes et par la grandeur du style. « Cet intérieur, dit l'écrivain spécial qui nous guide dans notre description sommaire, consiste en une nef, un chœur, une chapelle de la Vierge, deux transsepts, l'un au nord, l'autre au sud, avec deux ailes, une lanterne au centre et une chambre du chapitre du côté septentrional. Le toit du chœur, haut de 35 mètres, avait été détruit par le feu en 1829, et celui de la nef par un autre incendie en 1840; ils ont été restaurés par Smirke au prix de 1,250,000 francs. Les deux transsepts, aux extrémités nord et sud, sont très-différents l'un de l'autre. Celui du nord présente cinq belles fenêtres, connues généralement sous le nom des Cinq sœurs et au-dessus desquelles sont cinq autres fenêtres en ogive, de diverses hauteurs. Le transept du sud n'est ni aussi régulier ni aussi fini, quoique plus riche que l'autre dans les détails. La nef est magnifique; aussi hautes et moins étroites que celles de Westminster, les ailes n'ont point de rivales dans le Royaume-Uni. Entre la nef et le chœur, un jubé, délicatement fouillé à jour, offre quinze statues de grandeur naturelle, représentant les rois de la monarchie normande, depuis Guillaume I^{er} jusqu'à Henri VI. A l'extrémité orientale, la grande fenêtre s'épanouit avec une splendeur extraordinaire; elle mesure 25 mètres de hauteur sur 10 ou 11 mètres de largeur et se divise en compartiments dont chacun représente des scènes tirées de l'Ecriture sainte, en tout deux cents sujets. Cette fenêtre fut commencée en 1405 aux frais du doyen et du chapitre, qui confièrent l'exécution des vitraux peints à John Thornton de Coventry. » Mentionnons enfin en terminant le mausolée de l'archevêque Grey, mort en 1216; ce mausolée est le plus remarquable de tous ceux que contient la cathédrale; un nouveau buffet d'orgues vient d'être installé à la place de l'ancien depuis longtemps en ruine; il mesure une hauteur de 24 mètres et comprend 4,200 tuyaux.

Le Chapter house (maison du chapitre) est situé près du transept méridional. Sa construction remonte à 1340 et sa forme affecte un octogone. Sur la porte principale se lit un distique latin, dont voici le sens : « Ce qu'est la rose aux autres fleurs, cette maison l'est aux autres maisons. » Cette devise ambitieuse est justifiée par les belles proportions de l'édifice et la perfection des détails. Il est éclairé par huit grandes fenêtres à vitraux peints, dont la hauteur atteint 15 mètres, et surmonté d'un toit qui ne s'appuie sur aucun pilier central et qui est orné de peintures et de dorures par Willement. Sous les fenêtres se trouvent les stalles des chanoines, au nombre de cinquante-quatre. La porte principale est surmontée de treize niches aujourd'hui vides, mais qui ont vraisemblablement eu pour destination de recevoir les statues du Christ et de ses apôtres. Le chapitre d'York comprend une bibliothèque fort riche en manuscrits et en curiosités; parmi ces dernières, on cite la corne d'Ulphus et la coupe de l'archevêque Sirope, le même dont il est parlé dans Shakspeare et qui fut décapité sous Henri IV pour avoir pris part à une révolte.

Il ne reste plus aujourd'hui de l'ancien château d'York, converti en prison, qu'une porte large de 25 mètres, surmontée de mâchicoulis, et le Clifford's tower (tour de Clifford), sorte de donjon massif d'une solidité inébranlable. Le surplus de l'édifice actuel est de reconstruction contemporaine. Ce château servait autrefois à la défense de la ville, de concert avec les remparts, qui, plus heureux que lui, subsistent encore à peu près intacts. Ces remparts (*old walls*) présentent six portes et vingt tours et poternes. C'est sur les créneaux de la porte de Micklegate que furent placées en 1460, après la bataille de Wakefield, les têtes de Richard, duc d'York, de Rutland, son fils, et de plusieurs de leurs partisans. Aujourd'hui les remparts d'York, pavés en brique depuis 1831, forment une des promenades de la ville, longue de 2 milles environ.

Les autres monuments d'York qui méritent une mention sont : l'église du Christ (Christ church) qui, dit-on, s'élève sur l'emplacement du palais des empereurs romains; l'église de Tous-les-Saints, surmontée d'une flèche hardie; l'hôtel de ville, construit en 1446, à piliers de chêne et à plafond avec panneaux décorés de portraits, d'écussons et de dorures; le mansion house, édifice dans le style grec, résidence du lord-maire; l'hôtel des postes (*post office*); les salles de réunion érigées en 1736 sur les plans du comte de Burlington; le music hall (ou salle de concert), construit en 1825 et orné d'une frise de Rossi, etc.

York possède, en outre, un théâtre; un hôpital du comté (*infirmary*), fondé en 1749; un hospice des aliénés (*friend's retreat*), fondé pour les quakers; l'hôpital Ophthalmique, fondé en 1830 et qui occupe un vieux manoir bâti sous Henri VIII; une école diocésaine; une école de grammaire, dite de Saint-Pierre, et un musée de la Société philosophique, édifice dorique, érigé en 1830 par Wilkins. Un hippodrome ou champ de course, très-fréquenté pendant le mois d'août par les sportsmen de toutes les

provinces de l'Angleterre et mesurant près de 2 milles de circonférence, est voisin de la ville.

A peu de distance d'York se trouvent les ruines de l'ancienne abbaye de Sainte-Marie, fondée par Guillaume le Roux. Ces ruines, qui occupent, dit-on, l'emplacement d'un temple païen construit à l'époque de la conquête romaine, se composent de deux tours, du cloître et de la crypte, le tout assez mutilé.

— *Célébrités*. York a vu naître Alcuin, Flaxman et Ety.

— *Histoire*. York, ancienne *Eboracum* des Romains, était, avant l'arrivée du conquérant, la capitale des Brigantes, peuplade celtique dont Tacite fait mention à plusieurs reprises. La ville s'appelait alors *Eborac* ou *Eburac*, mot breton qui signifie *place forte au bord d'un fleuve*. Les Romains latinisèrent ce nom en élevant la place en station romaine 78 ans environ av. J.-C. (campagne d'Agrippa). L'importance d'Eboracum devint telle en peu d'années, que les empereurs romains, depuis le temps de Septime-Sévère, le choisirent pour résidence lorsqu'ils venaient visiter la province et que les légats impériaux en firent le siège de leur gouvernement. C'est à Eboracum que moururent les empereurs Septime-Sévère et Constance Chlore et que Constantin naquit. Ancienne capitale du Northumberland après la chute de l'empire, c'est à York que fut construite la première église chrétienne du nord de l'Angleterre, par le roi Edwin, converti par Paulin. Les grandes luttes guerrières du moyen âge virent plus d'une fois York jouer un rôle important, et son histoire est intimement liée à celle de la monarchie, dont elle devint fréquemment la résidence. Son dernier souvenir est le siège qu'elle subit en 1644 de Charles I^{er}, contre lequel elle s'était prononcée pour suivre le parti du Parlement. York était encore au commencement du XVIII^e siècle la seconde ville de l'Angleterre; l'accroissement de Londres et des cités plus voisines de la Manche l'a fait depuis descendre de ce rang élevé; mais bien qu'ayant perdu toute activité commerciale, la ville maintient encore, comme par le passé, son administration et ses privilèges; c'est la seule, avec Londres, dont le magistrat municipal prenne le titre de lord-maire. La beauté des monuments, l'antiquité des constructions donnent à York un cachet de tristesse mélancolique assez analogue à celui qu'offrent certaines villes de Bretagne, jadis brillantes et aujourd'hui délaissées; nous citerons, par exemple, Saint-Pol-de-Léon.

Plusieurs conciles ont été tenus à York. Le premier est celui de 1195, présidé par l'archevêque de Cantorbéry, Hubert; on y vota douze canons relatifs à l'eucharistie, à la messe, au baptême, aux vêtements des clercs, etc. En 1252, l'archevêque d'York, Gautier Grey, tint un concile ou synode qui s'occupa des ornements de l'église. En 1310, Guillaume de Greunfield en convoqua un autre au sujet des templiers. En 1344, le clergé de la province d'York accorda au roi Edouard, après en avoir délibéré, des décimes pour trois ans, et le roi, de son côté, accorda au clergé le privilège de ne pas répondre aux juges séculiers, mais seulement aux juges ecclésiastiques. Dans le concile de 1367, tenu à Thorp, près d'York, Jean Thursly, archevêque d'York, et ses suffragants publièrent dix canons. En 1426, un concile interdit la prédication à Thomas Richmond, de l'ordre des frères prêcheurs, qui avait avancé en chaire plusieurs propositions hétérodoxes. Dans le concile de 1466, George Newill, archevêque d'York, publia, avec le consentement de ses suffragants, de nombreux statuts sur la discipline.

YORK (comté), division administrative de la région septentrionale de l'Angleterre, la plus vaste des comtés du Royaume-Uni. Il est compris entre la mer du Nord à l'E., le comté de Durham au N., ceux de Westmoreland, de Lancastre et de Chester à l'O., ceux de Derby, de Nottingham et de Lincoln au S.; il mesure 134 kilom. de l'E. à l'O. et 120 kilom. du N. au S.; superficie, 15,010 kilom. carrés, avec une population de 1,800,000 hab. Le territoire de ce comté est montagneux au N., à l'E. et à l'O., plat au centre et marécageux vers le S., entre le Don et la Trent, rivières qui avec l'Aire, le Calder et la Ribble sont les principaux cours d'eau du comté. Le sol est fertile dans beaucoup d'endroits, et plus particulièrement dans la vallée d'York et les districts de Cleveland au N. et d'Holderness au S.-E. Les principales cultures sont celles du froment, de l'orge, des pommes de terre, des navets, des choux et de la moutarde. Élevé de chevaux estimés, gros et menu bétail, porcs et abeilles. Préparation de fromages estimés. Les richesses minérales sont très-importantes; elles consistent, surtout en houille, fer, plomb, alun, marbre, albâtre, schiste et pierre à chaux. L'industrie manufacturière y est très-importante; fabrication de tissus de laine de toute espèce et de toute qualité, toile de coton, coutellerie, poterie, briques, cuirs, cordages, tissus de crin toiles à voiles. Les produits de ces manufactures et les productions agricoles donnent lieu à un important mouvement commercial qui s'exécute avec toute la rapidité que les Anglais savent mettre dans tout ce qui tou-

che à leurs intérêts. Au point de vue administratif, le comté d'York se subdivise, indépendamment de la cité d'York, en trois *ridings* ou provinces : *North-Riding*, ou marche septentrionale, ayant pour limite au S. le cours moyen de la Derwent et de l'Ouse; villes principales : Northallerton, Borough-bridge, Richmond, Pickering et Withby; *West-Riding*, ou marche occidentale, la plus grande des trois subdivisions, présentant une contrée très-pittoresque, où sont les villes de Leeds, Bradford, Halifax, Wakefield, Sheffield; enfin *East-Riding*, marche ou province orientale, renfermée entre la mer, l'Humber, le cours inférieur de l'Ouse et le cours moyen de la Derwent; c'est la partie la moins riche du comté en sites variés et majestueux; cependant la nature y offre de beaux tableaux, surtout vers la large embouchure de l'Humber. Les principales villes d'East-Riding sont : Hull, Beverley, Great-Dieffield et Pocklington.

YORK, ville des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat de la Pensylvanie, à 64 kilom. N.-O. de Baltimore, sur la Cadorus-Creek; 8,000 hab. Commerce de produits agricoles.

YORK, ville des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat du Maine, à 16 kilom. N.-E. de Portsmouth; 3,500 hab.

YORK ou **TORONTO**, ville de l'Amérique anglaise. V. **TORONTO**.

YORK (cap), pointe la plus septentrionale du continent australien, sur le détroit de Torrès, en face de la Nouvelle-Guinée, par 10° 42' de latit. S. et 140° 8' de longit. E.

YORK (maison d'), branche de la maison royale des Plantagenets. Elle eut pour tige Edmond de Langley, duc d'York, quatrième fils d'Edouard III, disputa le trône aux Lancastre, ce qui donna lieu à la lutte sanglante des Deux-Roses, fournit trois rois à l'Angleterre, Edouard IV, Edouard V et Richard III, et fut supplantée par les Tudors. On sait que ses partisans se distinguaient par une rose blanche, tandis que les Lancastriens avaient pour insigne une rose rouge.

YORK (Richard, duc d'), prince anglais, né en 1416, mort en 1460. Il était fils de Richard de Cambridge, décapité pour conspiration sous le règne de Henri V. Il avait hérité des titres de son oncle Edouard, tué à Azincourt (1415), en même temps que de ses prétentions au trône, prétentions qu'il sut dissimuler pendant longtemps. Régent de France pendant la minorité de Henri VI, puis gouverneur d'Irlande, il mit tous ses soins à grossir son parti en attendant le moment d'agir. En 1450, il quitta l'Irlande, rallia ses partisans d'Angleterre et se porta rapidement sur Londres; forcé de se replier sur le comté de Kent, il entra en négociation avec le faible Henri VI, lui extorqua la promesse de convocation d'un Parlement (où il espérait se faire proclamer roi) et se retira dans ce château de Fotheringay devenu depuis si célèbre par la mort de Marie Stuart. Un Parlement s'assembla en effet, mais ne put être entrainé à déclarer le duc d'York successeur de Henri VI. Richard, en même temps qu'il renouvelait ses serments de fidélité, continuait ses intrigues et ses complots et finit par obtenir, pendant la démente du roi (1454), le titre de protecteur du royaume, dont il fut dépouillé peu de temps après. Il reprit alors les armes, gagna sur Henri la bataille de Saint-Albans (1455), à l'aide du fameux comte de Warwick, le faiseur de rois, et s'imposa de nouveau comme protecteur, après avoir déclaré devant le Parlement que le roi était retombé en démente. Mais la reine, la courageuse Marguerite d'Anjou, parvint à lui arracher encore une fois le pouvoir, en faisant décider que son époux était en état de reprendre les rênes du gouvernement. Pendant deux années, York parut avoir renoncé à ses projets; mais il en appela de nouveau aux armes, éprouva quelques échecs et vit enfin triompher son parti à la bataille de Northampton (1460), gagnée par Warwick. Le malheureux Henri VI, jouet de son imbécillité et des événements, étroitement gardé, d'ailleurs, dans une fastueuse captivité, consentit cette fois à ce que la couronne passât à sa mort sur la tête de Richard ou de ses descendants, à l'exclusion de sa propre famille. Mais la reine leva une puissante armée et marcha contre le duc, qui fut vaincu et tué à la bataille de Wakefield (1460). On sait que l'un de ses fils, Edouard, comte de March, fut proclamé roi deux mois après, sous le nom d'Edouard IV.

YORK (Frédéric, duc d'), généralissime anglais, deuxième fils de George III, né à Windsor en 1763, mort en 1827. Il fut d'abord évêque d'Osnabruck, mais abandonna bientôt la carrière ecclésiastique pour celle des armes et se rendit à Berlin pour y étudier l'art de la guerre sous Frédéric II. Imbu des idées philosophiques qui dominaient à la cour de ce prince, lié, bien que très-ignorant, avec une foule d'hommes distingués de l'époque, il s'acquit une sorte de notoriété. En 1791, après la fuite de Louis XVI à Varennes, on agita, même aux Jacobins, la question de remplacer les Bourbons par une famille étrangère qui donnât des garanties aux libertés constitutionnelles; Brissot et ses amis prononcèrent alors le nom d'York; mais

cette combinaison n'eut pas la moindre consistance. Le duc, devenu colonel du 1^{er} régiment des gardes, eut, en 1793, le commandement des troupes anglaises envoyées en Belgique pour coopérer à l'invasion de nos frontières du Nord, fut défait à Hondschoote, à Boxtel et à Tourcoing (1794), et dut se rembarquer précipitamment à Cuxhaven avec les débris de son armée. Il n'en reçut pas moins le titre de feld-maréchal et le commandement en chef des troupes de terre de la Grande-Bretagne. En 1799, on le mit à la tête de l'armée anglo-russe destinée à expulser les Français de la Hollande. Les revers qu'il éprouva dans cette campagne furent aussi sanglants que sa présomption était grande; le général Brune le battit à Berghem, (17 septembre), à Kastricum (6 octobre) et le força à capituler dans Alkmaar (18 octobre). Revenu à Londres et pourvu de la direction du personnel de la guerre, il s'étourdit dans les plaisirs, fit plusieurs fois saisir ses chevaux par ses créanciers, spécula sur les brevets d'officier pour subvenir à ses dépenses, fut traduit pour ce fait devant la Chambre des communes (1809) et eut la lâcheté de faire porter tout le poids de l'accusation sur mistress Clarke, sa maîtresse. A la Chambre des lords, où son rang lui donnait droit de siéger, il s'éleva avec force contre l'émancipation des catholiques d'Irlande.

YORK (Jacques, duc d'). V. **JACQUES II**.

YORK (le cardinal d'). V. **STUART** (H.-Benoit.)

YORK (et non **YORCK**) **DE WARTENBURG** (Jean-David-Louis, comte de), général prussien, né à Königsberg en 1759, mort en 1830. Il était le fils naturel d'un officier d'origine anglaise, dont la famille était, depuis longues années, établie dans la basse Poméranie. Légitimé plus tard par son père, il entra au service en 1772 et était parvenu au grade d'officier, lorsqu'il fut dégradé pour insubordination en 1780 et condamné à un an de prison. Il quitta alors l'armée prussienne, passa au service de la Hollande, prit part, en 1783 et 1784, aux campagnes dans l'Inde et, à son retour en Hollande, trouva cette contrée agitée par les mouvements des patriotes, qui lui offrirent le grade de lieutenant général. Il refusa et revint en Prusse, où, après la mort de Frédéric II, il obtint sa réintégration dans les rangs de l'armée, avec le grade de capitaine de fusiliers. Promu major en 1792, il se distingua, deux ans plus tard, pendant la campagne de Pologne, à Szekoczyn, et, en 1799, fut nommé commandant d'un régiment de chasseurs à pied. En cette qualité, il eut le mérite d'introduire parmi ses soldats une nouvelle tactique de tirailleurs en rapport avec les progrès de l'art militaire, fut promu colonel en 1803 et, en 1806, commanda d'abord l'avant-garde, puis l'arrière-garde du duc de Weimar, dont, après les batailles d'Iéna et d'Auerstedt, il couvrit la retraite au delà du Rhin, par sa lutte acharnée à Altenzaun. Pendant la suite de la retraite, après que le duc de Weimar eut résigné le commandement, il prit celui de l'arrière-garde de Blücher, fut blessé et fait prisonnier à Lubeck et ne fut échangé qu'en 1807, trop tard pour rejoindre l'armée prussienne, avant la bataille de Friedland. Promu successivement major général (1807), commandant de la brigade de la Prusse occidentale (1808), inspecteur général de toutes les troupes légères (1810) et enfin gouverneur général de la province de Prusse (1811), il commanda, en 1812, le corps auxiliaire, sous les ordres supérieurs de Grawert, qui faisait partie du 10^e corps de l'armée française, celui du maréchal Macdonald, et, après la retraite de Grawert, il prit le commandement en chef des troupes prussiennes. La retraite de la grande armée ayant rendu nécessaire celle du 10^e corps, qui occupait alors Riga, la position d'York devint des plus difficiles. Privé de communications avec les colonnes françaises, pressé par les chefs de l'armée russe d'abandonner la cause française, à laquelle il était lui-même hostile, placé entre son devoir de soldat et la conviction que le moment décisif était arrivé pour la Prusse, ne recevant aucun ordre précis de Berlin, mais fermement persuadé que le sort de sa patrie, celui de l'Europe peut-être, dépendait uniquement de sa décision, il n'hésita pas à conclure, le 30 décembre 1812, avec les généraux Clausewitz et Diébitch, une convention par suite de laquelle le corps d'armée prussien s'engagea à observer la neutralité, jusqu'au moment où le roi de Prusse aurait fait connaître sa résolution définitive. Mais ce prince, par suite des liens qui l'unissaient encore à Napoléon, se vit forcé de désavouer officiellement cette convention; il n'en fit pas moins savoir à York qu'il lui rendait pleinement justice pour avoir le premier commencé la grande œuvre de l'affranchissement de l'Allemagne. Comme gouverneur de la Prusse, York prit une part active à l'organisation de la landwehr, se dirigea ensuite avec son corps et les troupes de la Poméranie, qui avaient été mobilisées et placées sous ses ordres, sur la marche de Brandebourg et, au début des hostilités, battu, le 5 avril, près de Mœckern et de Dannigkow, le vice-roi d'Italie, qui était sorti de Magdebourg pour marcher à sa rencontre. Il prit avec ses troupes une part

glorieuse au reste de la campagne, soutint seul, le 19 mai, l'attaque de Lauriston à Weiszig, commanda l'aile gauche à Bautzen et, le 21 mai, couvrit la retraite devenue nécessaire. Lors de la réorganisation de l'armée allemande, pendant l'armistice accordé par Napoléon après cette bataille, son corps fut compris dans l'armée de Silésie, placée sous les ordres de Blücher. Il contribua beaucoup, le 26 août, à la victoire de la Katzbach, réussit, seul cette fois, à franchir l'Elbe à Wartenburg, en battant le corps du général Bertrand (3 octobre), eut les honneurs de la journée de Mœckern (16 octobre), et, quatre jours plus tard, poursuivit les Français jusqu'au delà de l'Unstrut. Promu général d'infanterie, il donna pendant la campagne de 1814 de nouvelles preuves de ses talents militaires, préserva à Montmirail (11 février) Sacken d'une destruction complète, dirigea à Laon, avec Kleist, l'attaque de nuit qui décida de la victoire des alliés (4 mars) et, le 30 mars, prit part à la bataille de Paris. Le 3 juin, le roi de Prusse lui conféra le titre de *comte York de Wartenburg*. Il suivit à Londres les souverains alliés et fut ensuite nommé commandant en chef de toutes les troupes et de toutes les forteresses de Silésie. Au retour de Napoléon de l'île d'Elbe, il reçut le commandement du 5^e corps, qui devait se réunir sur l'Elbe et former la réserve; mais il vit là une humiliation et demanda sa retraite, que le roi ne lui accorda qu'à la paix et après des sollicitations répétées de sa part. La campagne de 1815 lui avait enlevé son fils unique, qui avait été blessé mortellement près de Versailles le 1^{er} juillet. Il vécut dès lors retiré dans sa terre de Klein-Öls, en Silésie. En 1821, le roi l'éleva au grade de feld-maréchal, qu'il n'avait pas voulu accepter en prenant sa retraite. Une statue, œuvre du sculpteur Rauch, lui a été érigée à Berlin le 21 mai 1855. On peut consulter à son sujet : Seydlitz, *Journal du corps d'armée prussien pendant la campagne de 1812*, et Droysen, *Vie du feld-maréchal York de Wartenburg* (Berlin, 1851, 3 vol., 2^e édit.).

YORKE (Charles), jurisconsulte et homme d'Etat anglais, né en 1722, mort en 1770. Il était le second fils de lord Hardwicke. Tout jeune encore, il donna des preuves de sa vive intelligence, fit paraître à vingt-deux ans un ouvrage estimé, intitulé : *Considérations sur les lois de l'amende pour crime de haute trahison* (1744), fut envoyé au Parlement, dès 1747, par le bourg de Ryegate et se fit admettre au barreau en 1753. Ses talents et la situation de sa famille lui valurent d'être successivement nommé solliciteur général et attorney général. Il venait d'être appelé au poste de garde des sceaux en remplacement de Camden (1770), lorsqu'il mourut subitement. Selon les uns, sa mort fut occasionnée par la rupture d'un anévrisme; selon d'autres, il se suicida dans un accès d'aliénation mentale. Charles Yorke avait eu une part importante à la composition des *Lettres athéniennes*, publiées en 1745 par son frère Philippe, comte de Hardwicke. Il avait été élevé à la pairie, sous le titre de baron Morden.

YORKE (Philippe), comte de DENBIGH, écrivain anglais, de la famille du précédent, né vers 1743, mort en 1804. Il fut pendant plusieurs années membre du Parlement, devint membre de la Société des antiquaires de Londres et employa sa grande fortune de la façon la plus honorable et la plus utile. On doit à cet homme, dont l'esprit était vif et brillant, un ouvrage d'histoire généalogique, intitulé : *Tribus royales au pays de Galles* (1799, in-40), rempli d'anecdotes curieuses, authentiques et peu connues.

YORKTOWN, bourg des Etats-Unis d'Amérique, chef-lieu du comté d'York, dans l'Etat de la Virginie, à 112 kilom. S.-E. de Richmond, avec un port de commerce sur la York; 3,000 hab. Le général Washington y fit prisonnier lord Cornwallis et son armée le 19 octobre 1781.

YORKVILLE, ville des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat de la Caroline du Sud, à 112 kilom. N. de Columbia, dans une contrée très-abondante en minéraux; 3,900 hab.

YO-TCHÉOU, ville de la Chine, province de Hun-nan, chef-lieu du département de son nom, à 150 kilom. N. de Fuhang-cha; 200,000 hab. Port de commerce très-fréquenté sur la rive gauche du Yang-tsé-kiang.

YOUAN-HIAN, philosophe chinois. V. **TSEUSSSE**.

YOUAN-KIANG, ville de la Chine, province de Yun-nan, chef-lieu de l'arrondissement ou district de son nom, sur la rive gauche du Ho-ti-kiang, à 190 kilom. S.-O. de Yunnan. Grande fabrication de soieries; commerce de riz et tissus de soie.

YOUAN-KIANG, rivière de la Chine. Elle prend sa source dans la partie N.-E. de la province de Kouci-tchéou, coule au N.-E., entre dans la province de Hou-nan et se jette dans le lac Thoung-thing après un cours de 650 kilom.

YOUAN-TCHÉOU, ville de Chine, province de Kiang-si, chef-lieu du département de son nom, à 190 kilom. S.-O. de Nan-tchang. Aux environs, mines d'alun et de vitriol.

YODHICHITHIRA, héros de la mythologie indoue, le premier des cinq Pandavas, fils de Counti et de Pandou, suivant les uns, et suivant les autres du dieu Yama. Comme tous les princes indous, Youdhichithira était affligé de la passion du jeu. On avait accordé aux Pandavas des fleufs; il les joua, dit-on, et les perdit, et de plus ses quatre frères et sa femme Dropadi. En vain celle-ci répara les fautes de son mari; en vain, par sa grâce et son amabilité, elle obtint du vieux Dhritarâchtra que tout lui serait rendu. Il perdit une seconde fois ses Etats; c'était chez lui une habitude bien invétérée, car, à la fin de l'exil de douze ans auquel les Pandavas furent condamnés, on le voit chez Virâta, maître joueur de ce prince. Au bout de ce temps, Douryodhana, l'aîné des Coravas, déclara aux Pandavas qu'ils n'auraient que ce qu'ils pouvaient conquérir. La guerre éclata entre les membres de cette nombreuse famille qui s'entre-tuèrent. Youdhichithira fut sur le point de succomber sous les coups de son frère Karna et ensuite donna la mort à Salya, son oncle maternel, roi de Mâdra, devenu général en chef de l'armée ennemie. A la vue de tous ces malheurs, il sentit des regrets et trouva que son triomphe lui coûtait bien cher. Il voulait se retirer du monde; il en fut empêché par Vyasa, son maître spirituel, qui lui rappela son devoir de prince et de kchatrya. Il monta donc sur le trône de Couroudesa, régna trente-six ans et se distingua par sa justice et son amour pour les lettres. Il a donné son nom à une ère appelée l'ère d'*Youdhichithira*, et qu'on peut placer à douze cents ans avant Jésus-Christ. Il prit pour son successeur son petit-neveu Parikhit et, fatigué des affaires, se retira dans la solitude avec ses frères pour s'y livrer à la pénitence. Le *Mahâbhârata* est terminé par une espèce d'apothéose d'Youdhichithira, qui est porté au ciel.

YODRA, ville du royaume de Siam. V. **SIAM**, ville.

YOUTFE s. m. (iou-fte). Comm. Sorte de cuir de Russie.

YOGAM s. m. (iou-gamm). Chronol. Chez les Indous, Chacun des quatre âges du monde, dont les trois premiers ont duré, selon eux, 1,728,000, 1,296,000, 864,000 ans, et le quatrième doit durer 432,000 ans.

— *Encycl.* Les Indous donnent à chacun des *yogams* ou âges du monde une durée qui ferait remonter la création de l'univers à plusieurs millions d'années. Le premier de ces *yogams* est appelé *kréta-yougam*; il a duré un million sept cent vingt-huit mille ans. Le second, appelé *tréta-yougam*, a duré un quart de moins que le premier. Le troisième, nommé *tavapara-yougam*, a duré un tiers de moins que le second. Enfin, le dernier, qui est celui dans lequel nous vivons, est appelé *kaly-yougam*, ou âge de malheur; il doit durer la moitié moins que le troisième. L'année de l'ère chrétienne 1825 répond à l'année 4926 du *kaly-yougam*. D'après ce calcul, l'existence du monde daterait de trois millions huit cent quatre-vingt-douze mille neuf cent vingt-six ans. Les Indous paraissent regarder ces âges comme fabuleux; puisque, dans le commerce de la vie, ils ne font aucune mention de ces *yogams* et que tous leurs calculs, toutes leurs époques, ainsi que tous leurs anciens et les plus authentiques monuments que l'on trouve parmi eux, datent toujours du commencement du *kaly-yougam*. Mais ces prétentions à une haute antiquité ont été la chimère favorite de la plupart des anciens peuples civilisés. A la fin de chaque *yougam*, il s'est opéré une révolution universelle dans la nature. Il n'est resté dans le *yougam* suivant aucune trace de celui qui l'avait précédé. Les dieux eux-mêmes ont subi ce changement opéré par les grandes révolutions; Vichnou, par exemple, qui était blanc dans les *yogams* précédents, est noir dans celui-ci.

YOUGHAL, ville d'Irlande, comté et à 43 kilom. S.-E. d'Ecosse, à l'embouchure de la Blackwater dans l'Océan, où elle a un port de commerce; 9,600 hab. Bains de mer fréquentés; briqueteries; cabotage actif; exportation importante de grains et de briques. Cette ville, qui consiste principalement en une large et belle rue, doit son origine à une abbaye de franciscains fondée en 1224. L'église de cette abbaye, qui devint une des plus riches de la contrée, est encore debout aujourd'hui et sert d'église paroissiale. On y remarque le monument du duc de Cork, représenté par le statuaire couché entre ses deux femmes et ses neuf enfants. Youghal fut le quartier général de Cromwell lors de son court passage en Irlande. On voit encore dans la ville la maison de Walter Raleigh; elle est conçue dans le style dit d'Elisabeth et entourée de myrtes, dont elle a pris le nom (*myrtle grove*). C'est aux environs d'Youghal que fut cultivée pour la première fois la pomme de terre importée d'Amérique au XVIII^e siècle.

YOKAGHIRE adj. (iou-ka-ghi-re). Linguist. Se dit d'un dialecte ostiak. V. ce dernier mot.

YOUNA, rivière de l'Amérique centrale, dans la partie orientale de l'île de Saint-Domingue. Elle prend sa source aux crêtes de Cibao, coule de l'O. à l'E. et se jette dans la

baie de Sanar, après un cours de 110 kilom.

YOUN-CHIAN, partie de l'empire de Siam, dans la vallée du Menam ; elle est séparée de l'empire birman par le Thaleayn ; chef-lieu, Zima.

YOUNG (Pierre), en latin *Petrus Junius*, diplomate et historien écossais, né dans le comté de Forfar en 1544, mort en 1628. Il fit ses études à Genève et à Lausanne, s'y lia avec Théodore de Bèze et, à son retour en Ecosse, y fut nommé, avec Buchanan, précepteur du jeune prince royal, depuis roi d'Angleterre sous le nom de Jacques I^{er}. Lorsque ce prince eut pris en main le gouvernement de l'Ecosse, Young devint membre du conseil privé et fut envoyé, en 1586, en Danemark, pour y conduire les négociations relatives à la possession des îles Orkney. Il accompagna ensuite le roi Jacques, lorsque ce prince vint dans la même contrée chercher sa fiancée, et fut employé dans la suite à différentes missions auprès des cours étrangères. Il avait écrit une courte biographie de la reine Marie Stuart, dans laquelle il combattait quelques attaques portées contre cette princesse par David Chytraeus. Cette biographie a été insérée, avec celle de l'auteur lui-même, dans l'ouvrage de Smith intitulé : *Vita quorundam eruditissimorum et illustrium virorum*.

YOUNG (Patrick), en latin *Patricius Junius*, érudit anglais, fils du précédent, né à Seaton, dans le Lothian, en 1584, mort en 1652. Il se fit recevoir maître ès arts aux universités de Saint-André et d'Oxford, puis entra dans les ordres et devint chapelain du nouveau collège à Oxford. S'étant rendu par la suite à Londres, il fut nommé sous-bibliothécaire du roi et chargé de voyager sur le continent pour y recueillir des livres et des manuscrits destinés à enrichir la bibliothèque confiée à ses soins. En récompense de ses services, il reçut plusieurs riches bénéfices et une prébende à l'église Saint-Paul. Privé de sa place de bibliothécaire à la suite de la révolution de 1648, Young se retira, après une courte détention, dans le comté d'Essex, où il termina sa vie. Bien que possédant une vaste érudition, il ne sembla pas désireux d'acquiescer quelque réputation littéraire. Il ne nous reste de lui que des *Notes* sur le quinzième chapitre des *Vombers*, insérées dans la Bible polyglotte de Walton ; une édition des épitres de *Clemens Romanus* (1633) ; une édition de *L'Expositio in canticum canticorum Folioti*, etc. Il avait aidé Selden dans la rédaction des *Marvres* d'Arundel, et Thomas Reid dans la traduction en latin des œuvres du roi Jacques.

YOUNG (James), chirurgien anglais, qui vivait dans la deuxième moitié du XVII^e siècle. Son nom est comme attaché à l'histoire de l'amputation à lambeau, parce que ce fut dans un de ses ouvrages que parut pour la première fois la description de la méthode d'amputation de Lowtham. Il y a d'ailleurs quelques faits intéressants dans ses ouvrages, dont les principaux sont : *Curvus trium phatis e terribilitio* (Londres, 1679, in-8°) ; *Wounds of the brain proved curable* (Londres, 1678, in-8°) ; *Medicaster medicatus* (Londres, 1685, in-8°) ; *Observations on surgery and anatomy* (Londres, 1687, in-8°) ; *On the internal use of cantharides* (1702, in-8°), etc.

YOUNG (Edouard), célèbre poète anglais, né à Upham en 1681, mort à Wellwyn en 1765. Son père, ministre à Upham, parvint à se faire nommer chapelain du roi Guillaume, et Edouard Young résolut de suivre la même carrière. Après des études médiocres au collège de Winchester, il suivit les cours de droit et se fit recevoir docteur en 1719. Ses débuts poétiques remontent à quelques années plus tôt. Dès 1712, il publia un certain nombre de pièces de circonstance dédiées au roi, à la reine, aux ministres, aux grands seigneurs et généralement à tous ceux dont sa muse vénale pouvait espérer une récompense quelconque. C'étaient de petits poèmes, des épitres, des panégyriques, d'une facture médiocre, pleine d'emphase et d'affectation : *Épître à lord Lansdowne*, *Panegyrique de George I^{er}*, *Épître à Addison* ; il alla même jusqu'à célébrer, en simple prose, un homme tout à fait taré, le marquis de Wharton, qui devint ainsi son protecteur. Quelques travaux plus sérieux entrepris vers la même époque manifestaient cependant le tour d'esprit particulier d'Young ; tels furent un grand poème sur le *Jugement dernier* (1713, in-8°) et les tragédies de *Busiris* et de la *Vengeance* (1719-1721), qui furent mal accueillies par le public.

À l'âge de quarante-six ans, Young entra dans les ordres et fut nommé chapelain de George II ; mais, malgré les flatteries qu'il produisait aux hommes puissants, il n'obtint jamais les hautes dignités de l'Eglise anglicane. En 1740, la perte de sa femme, puis celle d'une belle-fille pour laquelle il avait l'affection d'un père vinrent, en déchirant son cœur, donner une direction nouvelle à ses pensées. Isolé par la mort au seuil de la vieillesse, il s'abandonna à une profonde douleur, qui devint la source de son génie. Il fut dès lors vraiment poète, parce qu'il était profondément ému ; ses compositions reçurent l'empreinte originale de ses sentiments et de ses souffrances. La solitude, le silence des nuits, la

tristesse des tombeaux, le néant de la vie, tels furent désormais les sujets choisis par sa muse explorée et qu'il ne se lassa point de célébrer dans une suite d'hymnes funèbres qu'il intitula *Méditations de la nuit*. Cet accent nouveau eut un retentissement que le poète n'avait peut-être ni espéré ni cherché. Il eut des imitateurs et des disciples en Angleterre, en Allemagne et en France, et la célébrité lui vint précisément au moment où il semblait avoir voué sa vie aux mélancolies de la solitude et à la religion. Il est à remarquer, toutefois, que le vieil homme n'était pas entièrement mort en lui. Dans ses lamentations, on a voulu retrouver en de certains passages les regrets de l'ambition déçue et son habitude invétérée de la flatterie. Chacune de ces méditations sur la vanité des choses humaines est, en effet, dédiée à quelque grand personnage, et le caractère bien connu de l'auteur ne permet pas de croire que ce soit là un contraste qu'il ait cherché. On retrouve aussi dans ces poésies l'homme dont le talent fut longtemps artificiel ; la monotonie, l'emphase, le faux, la bizarrerie, parfois même la trivialité, sont mêlés aux inspirations les plus pathétiques et les plus sublimes. On cite encore, parmi les productions remarquables de la vieillesse de Young : une *Lettre à Richardson sur la composition originale* et un beau poème sur la *Résignation* (1762, in-8°). Ses *Nuits* ont été traduites en français par Letourneur (Paris, 1769-1770). Cette traduction eut un succès immense ; l'original y était cependant singulièrement altéré, paraphrasé et souvent mutilé. En effaçant quelques fautes de goût, quelques bizarreries, le traducteur a fait disparaître toute l'énergie de son modèle et sacrifié la force de l'expression à une élégance qui n'est pas exempte d'affectation et de monotonie. Chateaubriand, qui a jugé beaucoup trop sévèrement les *Méditations* du poète anglais, donnait cependant la préférence à la traduction sur l'original. Mais ce jugement excessif n'a pas été confirmé par la critique littéraire. Les meilleures éditions des *Œuvres de Young* sont celles de Londres (1792 et 1803, 3 vol. in-8°).

YOUNG (Arthur), célèbre agronome anglais, né dans le comté de Suffolk le 7 septembre 1741, mort à Londres le 12 avril 1820. Son père, chapelain anglican d'Ouslow, lui fit donner une assez bonne éducation, puis le plaça chez un marchand de vin de Lynn pour qu'il apprit le commerce. Le jeune Young avait peu de goût pour la carrière qu'on voulait lui faire parcourir ; mais, dès cette époque, il sentit naître en lui un vif attrait pour l'agriculture, ainsi que pour les lettres. Il n'avait que dix-sept ans lorsqu'il fit paraître une brochure *Sur l'état présent de la guerre de l'Amérique du Nord* (1758), et que dix-huit lorsqu'il entreprit de publier un recueil périodique, le *Musée universel*, dont il fit paraître seulement six numéros. Sur ces entrefautes son père mourut (1759). Quelques années plus tard, en 1763, il décida sa mère à lui confier l'exploitation d'une ferme qu'elle possédait à Bradfield-Hall, et il commença ses expériences agricoles ; mais, dédaignant les produits trop faciles et trop sûrs, il fit des essais qui ne réussirent point, vit les récoltes lui manquer et dut renoncer à son entreprise. Sans se décourager, Young prit à son compte, en 1767, une autre ferme dans le comté d'Essex ; mais, encore une fois, il vit échouer ses méthodes, ses tentatives d'amélioration.

C'est alors qu'il résolut de visiter l'Angleterre, d'en étudier le sol, les modes d'agriculture en usage, d'interroger les agriculteurs et de tirer de ses études un bon système théorique et pratique. Il commença par parcourir la région méridionale et le pays de Galles, puis le nord et enfin l'est de l'Angleterre, examina tout en observateur sagace, acquit de solides connaissances et publia successivement le résultat de ses remarques dans des ouvrages à la forme vive et piquante, qui obtinrent un très-grand succès. Après ses voyages agronomiques, Young fit paraître son *Cours d'agriculture expérimentale* (1770, 2 vol. in-4°), puis son *Farmers' Calendar* (le Manuel du fermier), ouvrage qui contient tout ce qu'un agriculteur doit savoir et pratiquer, et qui est encore aujourd'hui populaire en Angleterre. Vers cette époque, sa mère étant morte, il entra en possession du petit domaine de Bradfield-Hall et devint maître d'une petite fortune qui assurait son indépendance. Poursuivant le cours de ses observations, il visita l'Irlande de 1776 à 1779, publia le résultat de ses remarques dans un important ouvrage, où il démontra la fâcheuse influence exercée sur la prospérité de ce pays par les incapacités légales des catholiques et demanda l'abolition d'une taxe qui frappait la circulation des blés par terre. Ce fut pendant un de ses voyages qu'il entra en relations avec lord Kingsborough, riche propriétaire foncier, dont les terres étaient dans un état déplorable. Arthur Young se chargea, sur son invitation, d'opérer en grand sur les immenses propriétés possédées par ce personnage dans le comté d'York, et cette fois il réussit complètement. Il s'attacha à perfectionner les instruments et les procédés de culture, substitua le bœuf au cheval pour la charrue, porta toute son attention sur les engrais, mul-

tiplia les bêtes à laine, indiqua les pratiques les plus appropriées à la nature du terrain et fit du vaste domaine confié à ses soins un des plus beaux de l'Angleterre.

En 1784, Young commença la publication de ses *Annales d'agriculture*, excellent recueil mensuel qui continua à paraître jusqu'en 1804 et qui ne forme pas moins de 45 vol. in-8°. Ces *Annales*, dans lesquelles il traita des labours, des jachères, des assolements, des engrais, des irrigations, etc., se répandirent en Angleterre et contribuèrent, ainsi que les autres écrits du savant agronome, à faire justice de la routine, à introduire les procédés raisonnés et à porter l'agriculture anglaise à un haut degré de prospérité.

Devenu célèbre dans son pays, Arthur Young vit bientôt sa réputation s'étendre en Europe, grâce à ses ouvrages, qui furent traduits en plusieurs langues, et à ses méthodes, qui furent généralement adoptées. Il était dans toute la maturité de l'âge et du talent lorsque, sur l'invitation du duc de Le Rochefoucauld, il se rendit en France (1787) pour comparer l'agriculture de notre pays avec celle de l'Angleterre. Il visita le midi de la France jusqu'aux Pyrénées, retourna en Angleterre, puis revint l'année suivante examiner avec plus d'attention ce qu'il n'avait qu'entrevu. Partout, dit Després, il s'informa des qualités du terrain, des circonstances locales les plus importantes, des pratiques habituelles, des frais d'avances, des produits, des ressources, enfin de tout ce qui devait entrer dans le tableau général et parallèle des deux agricultures et chercha partout les lieux et les hommes féconds en instructions utiles. Il fut frappé surtout de ce fait que, bien que le sol de la France soit presque partout d'une qualité supérieure à celui de l'Angleterre, le produit du premier de ces royaumes est néanmoins inférieur à celui du dernier. Par un hasard heureux, dit M. Léonce de Laverne, l'époque de ce voyage de Young a coïncidé avec le commencement de notre révolution, et il n'existe dans nul autre ouvrage que le sien une peinture aussi vivante de notre grand mouvement national. Tout se réunit donc pour faire de sa relation un véritable monument, surtout pour nous, Français, qui ne possédons dans notre langue aucun document aussi complet sur l'état de notre pays en 1789. À cette époque, le savant anglais se sentit entraîné par l'élan qui poussait chez nous tous les esprits vers la liberté ; mais son enthousiasme se refroidit bientôt lorsqu'il vit la Révolution, suivant son cours, renverser la monarchie et lui substituer le règne de la Convention. En quittant la France, il passa en Espagne et, de là, en Italie, semant partout ses conseils et récoltant lui-même tous les procédés qui pouvaient être avantageux à sa patrie.

De retour en Angleterre en 1790, Young fut nommé secrétaire du bureau d'agriculture, avec un logement et un traitement annuel de 600 livres sterling (15,000 fr.), et devint membre de la Société royale de Londres, membre des Sociétés d'agriculture de Paris, de Berne, de Mannheim, de Florence, de Milan, etc. Bientôt il se prononça contre la révolution française, se servit de l'influence que lui donnait sa place pour plaider constamment près du pouvoir la cause de l'agriculture, invita sir J. Sainclair à stimuler par des récompenses ceux qui tentaient de nouveaux essais ou indiquaient de bons procédés et perdit sa popularité en s'opposant au libre commerce des grains, dont il avait été le partisan déclaré en 1767. Dans les dernières années de sa vie, il fut frappé de cécité et d'une maladie de la vessie, qui le forcèrent à renoncer à ses occupations favorites.

Dans ses nombreux écrits, dont nous allons citer les principaux, l'éminent agronome anglais ne s'est pas borné à traiter les questions agricoles ; il a étudié et discuté en même temps plusieurs grandes questions d'économie politique, la division des terres, la population, l'industrie, etc., et s'est élevé avec une étonnante indignation contre le commerce des noirs. Ses ouvrages principaux sont : *Lettres du fermier au peuple anglais* (1767, in-8°) ; *Voyage de six semaines dans les comtés méridionaux de l'Angleterre et du pays de Galles* (1768) ; *Voyage de six mois dans le nord de l'Angleterre* (1769, 4 vol. in-8°) ; *De l'utilité et de la libre exportation des grains* (1769) ; *Guide du fermier pour le louage et l'aménagement des fermes* (Londres, 1770, 2 vol. in-8°) ; *Cours d'agriculture expérimentale* (Londres, 1770, 2 vol. in-4°) ; le *Calendar du fermier* (1770), dont la 215^e édition parut à Londres en 1862 et qui a été traduit en français sous le titre de *Manuel du fermier* (Paris, 1770) ; *Voyage d'un fermier dans l'est de l'Angleterre* (Londres, 1770, 4 vol. in-8°) ; *Economie rurale ou Essai sur l'agronomie pratique* (Londres, 1772, in-8°) ; *Observations sur l'état actuel des terres incultes dans la Grande-Bretagne* (Londres, 1773, in-8°) ; *Aritlmétique politique contenant des observations sur l'état actuel de la Grande-Bretagne* (Londres (1774, in-8°), traduit en français par Fréville, avec d'autres écrits du même auteur (La Haye, 1775, 2 vol. in-8°) ; *Voyage en Irlande dans les années 1776 et 1779, avec des observations sur l'état de ce royaume* (Londres, 1782, 2 vol. in-8°), traduit en français par Millon (Paris, 1783) ; *Annales d'agriculture* (1784 et suiv., 45 vol.), dont un

choix a été traduit en français par Benoist, La Marre et Billecoq ; *Voyage en France pendant les années 1787, 1788 et 1789* (Londres, 1792), traduit en français par Soules (1794) et par Lesage, avec une introduction de Léonce de Laverne (Paris, 1856, 2 vol. in-12) ; *Voyage en Espagne et en Italie pendant les années 1787 et 1788*, traduit en français par Soules (1796) ; *Idée de l'état présent de la France* (Londres, 1795, in-8°) ; la *Constitution sauvee sans réforme* (Londres, 1795, in-8°) ; *Vue générale de l'agriculture du comté de Suffolk* (1797, in-8°), du comté de Lincoln (1799, in-8°), du comté d'Hertford (1804, in-8°), du comté de Norfolk (1805, in-8°), du comté d'Essex, (1806, in-8°), du comté d'Oxford (1808, in-8°) ; *Recherches sur l'état de l'esprit public dans les classes inférieures* (1798, in-8°) ; la *Question de la disette posée* (1800, in-4°) ; *Recherches sur l'utilité d'appliquer les terres en friche au soutien des pauvres* (1801, in-8°) ; *Essai sur les engrais* (1804, in-8°) ; *Rapport général sur les clôtures* (1804) ; *Sur la méthode de trois célèbres fermiers anglais* (1811, in-8°) ; *Recherches sur la valeur progressive des monnaies* (1812) ; *Recherches sur l'élevation des prix en Europe* (1815, in-8°), etc. Les œuvres choisies d'Young ont été traduites en français par ordre du Directoire sous ce titre : *Le Cultivateur anglais* (Paris, an IX, 18 vol. in-8°).

YOUNG (Matthieu), prêtre et mathématicien anglais, né dans le comté de Roscommon (Irlande) en 1750, mort en 1800. Il fit ses études au collège de la Trinité, à Dublin, et, tout en s'occupant de théologie, s'appliqua avec beaucoup d'ardeur aux sciences mathématiques et physiques. Reçu, en 1775, docteur en théologie et agrégé (*fellou*) de son collège, il y fut appelé en 1786 à la chaire de philosophie naturelle (physique) et fut nommé plus tard évêque de Clonfert et de Kilmacduac. Il avait, dès 1782, réuni autour de lui une société de savants et de littérateurs, qui devint le noyau de l'Académie royale irlandaise. Outre différents mémoires, insérés dans les *Transactions* de cette Académie, on a du docteur Young : *Commentaire sur les principes de Newton*, écrit primitivement en anglais, mais publié ensuite en latin ; *Essai sur les phénomènes des sons et des cordes musicales* (1784, in-8°) ; *Principes de philosophie naturelle* (1800, in-8°).

YOUNG (sir William), homme politique et écrivain anglais, né vers 1815. Il commença à se faire connaître par des ouvrages où il montrait, outre une vaste érudition, un remarquable esprit de recherche philosophique, des vues élevées et autant de sagacité que de hardiesse dans ses aperçus politiques. Nommé membre du Parlement en 1841, il siégea dans cette assemblée jusqu'en 1807, devint capitaine de la yeomanry armée du comté de Buckingham, membre de la Société royale de Londres et enfin gouverneur de Tabago (1807). On a de lui : *Voyage en Italie* (1772) ; *L'Esprit d'Athènes, investigations politiques et philosophiques sur l'histoire de cette république* (1777, in-8°), ouvrage fort remarquable, au style vigoureux, retouché, augmenté et réédité sous le titre : *Histoire d'Athènes, considérée politiquement et philosophiquement* (1786, in-8°) ; *Les Droits des Anglais ou la Constitution du gouvernement britannique comparée avec celle d'une république démocratique* (1793, in-8°) ; *Précis sur les Caraïbes noirs de l'île de Saint-Vincent* (1795, in-8°) ; *The West-India common-place book*, recueil qui contient beaucoup de notions relatives à l'économie politique et au commerce des colonies anglaises d'Amérique.

YOUNG (Thomas), médecin anglais, mort vers 1815. Il fut membre du collège royal des médecins de Londres, médecin de l'hôpital Saint-George et professeur de médecine pratique. Sans avoir composé d'ouvrages proprement dits, Young a cependant été très-utile aux médecins de son pays qui ont voulu se livrer à des recherches approfondies.

YOUNG (Thomas), médecin anglais, physicien, astronome, orientaliste, musicien, etc., né à Milverton, comté de Somerset, le 13 juin 1773, mort le 10 mai 1826. C'est l'un des savants les plus illustres dont l'Angleterre puisse s'enorgueillir. Sa famille appartenait à la secte des quakers. Il passa ses premières années près de son grand-père maternel, qui l'initia de bonne heure à la culture des lettres. On cite de lui des faits qui prouvent une mémoire prodigieuse. À six ans, il fut placé chez un professeur de Bristol, dont l'incapacité le laissa livré à son ardeur naturelle pour l'étude. À huit ans, il fut pris en affection par un arpenteur instruit qui l'emmenait dans ses courses géodésiques et lui montrait l'usage des instruments. Young se mit à apprendre seul les éléments de mathématiques nécessaires pour comprendre les opérations et faire les calculs. De neuf à quatorze ans, il apprit le grec et le latin avec ses maîtres, à l'École de Compton, et le français, l'italien, l'hébreu, le persan, l'arabe pour occuper le temps que lui laissaient ses études officielles. En même temps, il se prenait de passion pour la botanique et poursuivait ses études mathématiques jusqu'à lire la *Théorie des fluxions*. Placé comme condisciple chez les parents d'un riche petit pares-

seux, il devint bientôt le maître du précepteur commun et rédigea une analyse de tous les systèmes philosophiques professés dans les différentes écoles grecques. Dans un voyage à Londres, il apprit du docteur Higgins les éléments de la chimie, et le docteur Broklesby, son oncle maternel, fier de ses succès, commença à le mettre en relations avec les savants que possédait alors l'Angleterre.

Arrivé au moment de choisir une carrière, Young se décida pour la médecine; il commença ses études médicales à Londres et se fit recevoir docteur l'année suivante (1795) à Göttingue. Il s'était déjà fait connaître par une polémique contre le docteur Beddoes, au sujet d'une théorie sur le calorique, par un mémoire sur la vie des araignées. A vingt ans, il adressa à la Société royale une théorie de la vision, que le conseil accueillit et fit insérer dans les *Transactions philosophiques*. La question la plus difficile que présente cette théorie est, comme on sait, d'expliquer comment la vue peut rester nette à des distances si différentes de l'objet visé. Kepler, Descartes, Poterfield, Musschenbroeck, Sauvage, Bourdelot avaient déjà deviné que le fait devait tenir à la faculté qu'a l'œil de se mettre de lui-même au point; mais c'est à Young qu'on doit d'avoir démontré, à l'aide d'observations directes, que le cristallin est doué d'une constitution musculaire qui lui permet les changements de forme, et par conséquent de courbure, nécessaires pour que l'image nette puisse toujours se former sur la rétine. Les preuves fournies par Young ont d'abord été contestées; on n'y fait plus d'objections aujourd'hui.

La plus belle découverte de Young est celle de la théorie physique des interférences lumineuses; c'est lui qui, le premier, montra par une expérience décisive que deux faisceaux lumineux, partis d'un même point et auxquels on a fait suivre des chemins légèrement différents, se neutralisent en partie à leur nouveau point de croisement, lorsque la différence des longueurs des chemins qu'ils ont parcourus est une quantité convenable, et que, suivant la grandeur de cette différence, l'éclipse a lieu tantôt pour une des couleurs du prisme, tantôt pour une autre. C'est cette belle expérience qui fournit enfin la première explication nette et claire de tous les phénomènes d'irisation observés par Grimaldi, par Hooke, par Newton, et qui étaient restés le cauchemar des physiciens. C'est aussi cette théorie nouvelle qui suggéra à Young l'idée de son ériomètre (v. ce mot), au moyen duquel on peut mesurer sans difficulté les dimensions des plus petits corps, les globules du sang, les poussières séminales des végétaux, les fils des toisons les plus fines, etc.

Depuis, Young s'associa avec joie aux brillants débuts de Fresnel, l'aider et le fortifia par ses conseils et ses encouragements.

Nous avons déjà dit que Young était universel. On n'en doutera pas un instant quand saura que n'est à Young qu'est due cette inspiration lumineuse, que les mots ou phrases enfermés dans de longues parenthèses elliptiques, ou cartouches, étaient restés en caractères phonétiques, tandis que les signes non enfermés restaient idéographiques. Il se trompa ensuite généralement dans toutes les lectures qu'il tenta de faire, mais les travaux de Champollion ont montré depuis que l'idée qu'il avait eue était juste.

Young a toujours fait plus ou moins de pratique médicale; mais il réussissait peu auprès des malades, il paraissait trop peu sûr de lui-même. On trouvera, du reste, l'expression nette des appréhensions qu'il devait éprouver en signant une ordonnance dans ces quelques phrases tirées des leçons qu'il faisait à l'hôpital Saint-George :

« Aucune étude n'est aussi compliquée que celle de la médecine. Elle surpasse les bornes de l'intelligence humaine. Les médecins qui se précipitent en avant, sans essayer de comprendre ce qu'ils voient, sont souvent aussi avancés que ceux qui se livrent à des généralisations hâtives, appuyées sur des observations à l'égard desquelles toute analogie est en défaut. »

« Dans les loteries de la médecine, les chances du possesseur de dix billets doivent être évidemment supérieures à celles de qui n'en a que cinq. »

Il paraît, au reste, que Young avait d'assez bonnes raisons pour se prononcer de cette sorte. Il avait mis le docteur Brown dans la nécessité de convenir, d'après les documents officiels tirés des registres d'un hôpital de Londres, qu'en masse les malades abandonnés à eux-mêmes se tiraient aussi bien d'affaire que ceux que l'on soignait par les meilleures méthodes.

Young, nommé en 1818 secrétaire du bureau des longitudes, cessa à peu près de s'occuper de médecine pour travailler plus activement au *Nautical Almanac*. Lord Brougham, alors directeur de la *Revue d'Edimbourg*, le poursuivit dans ses nouvelles fonctions de critiques amères et injustes, qui aboutirent enfin à la suppression momentanée, par arrêt du Parlement, du bureau même des longitudes, dont l'annuaire était représenté comme un objet de honte pour l'Angleterre. Ces ineptes tracasseries, tempérées à peine par les honneurs et la considération accordés à Young en France, abrégèrent singulièrement ses jours. Il s'était plaint souvent de n'avoir été qu'une nouvelle Cassandra, à qui ses contemporains ingrats refusaient d'accorder leur confiance; ses concitoyens, en effet, l'ont à très-peu près méconnu, jusqu'à ce que le reflet de sa gloire leur fût parvenu de France.

Il avait pour maxime que *chaque homme peut faire ce que tout autre homme a fait* et il en a donné de singuliers exemples, jusqu'à lutter d'adresse avec des funambules et à étonner des écuyers du cirque par ses exercices de haute voltige. Il jouait de tous les instruments de musique connus, depuis le violon jusqu'à la cornemuse écossaise, et se trouvait aussi à l'aise dans les salons les plus raffinés de Londres que sur son siège de membre de la Société royale.

Il serait impossible de donner ici une liste même approximative des innombrables ouvrages ou mémoires que Young a laissés. Nous citerons seulement les principaux. Ce sont : *Principes de la philosophie naturelle* (Londres, 1807, 2 vol. in-4°, de 800 pages chacun); *Introduction à la littérature médicale, renfermant un système de nosologie pratique* (Londres, 1813); *Abregé des découvertes récentes sur la littérature hiéroglyphique* (Londres, 1823); *Hiéroglyphes recueillis par la Société égyptienne et mis en ordre par Th. Young* (Londres, 1823-1828); *Petit résumé des théories de mécanique et des machines*, traduit par Hachette; *Mémoire sur les usines où l'on travaille le fer*; *Sur la stabilité des arches des ponts*; *Sur l'atmosphère lunaire*; *Théorie mathématique des courbes épicycloïdales*; *Sur les moyens de fortifier la charpente des vaisseaux de ligne*; *Théorie des marées*; *Calcul des éclipses*; *Sur le frottement des axes des machines*; *Description d'un opérateur*; *Sur le jeu du cœur et des artères*; *Sur les maladies de poitrine*; *Sur la fièvre jaune*; *Restitution et traduction de diverses inscriptions grecques*; *Essais de grammaire*, etc.

On lui doit encore des articles dans le *Nichol's Journal*, la *Quarterly Review* et l'*Encyclopædia Britannica*. Ses *Œuvres choisies* ont été publiées à Londres, en 1855 (4 vol in-8°).

YOUNG (Charles), artiste dramatique anglais, né à Fenchurch-Street en 1777, mort à Brighton en 1856. Son père, chirurgien distingué, lui fit donner une bonne éducation. A dix-neuf ans, il débuta à Liverpool sous un nom emprunté. Engagé presque aussitôt à Manchester, il revint à Liverpool en 1802, et s'y maria avec une actrice de Haymarket, miss Grimani, qui mourut l'année suivante. En 1809, il vint à Londres et débuta par le rôle d'Hamlet sur la scène de Haymarket. Engagé à Covent-Garden, il y donna le rôle de Cassius dans *Julius César* et lui fit partager la palme avec son chef d'emploi qui représentait Brutus. Enfin, Kemble s'étant retiré, Young parut avec un succès éclatant dans tous les principaux rôles de la tragédie. Dans la saison de 1822 à 1823, il fit partie de la troupe de Drury-Lane et se fit remarquer à côté de Kean dans *Iago d'Otello*. Plus tard, il retourna à Covent-Garden avec un engagement très-avantageux. Young, privé du talent qui crée, se forma sur le modèle de John Kemble; il n'a eu de véritable succès qu'en imitant la manière de ce dernier. Son rôle favori était celui de Pierre dans *Venise sauvée*. Il a représenté avec beaucoup de force et de vérité la mort de Beverley dans le *Joueur*. Sa ressemblance avec Saint-Prix était frappante.

YOUNG (Brigham), chef des Mormons. V. BRIGHAM.

YOUNG-HO, ville de Chine, province de Chan-si, à 180 kilom. S.-O. de Thaï-youan, chef-lieu du district de son nom.

YOUNGIE s. f. (ioun-ji — de *Young*, agromote angl.). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des chioracées, comprenant environ vingt-cinq espèces, qui croissent surtout dans l'Inde.

YOUNG-PÉ, ville de Chine, province de Yun-nan, chef-lieu du département de son nom, à 250 kilom. N.-O. de Yun-nan, sur la rive droite du Koen-tin-ho.

YOUNG-PHING, ville de Chine, province de Pe-tché-li, chef-lieu du département de son nom, à 200 kilom. E. de Pékin, sur la rive gauche du Lan-ho.

YOUNG-TCHANG, ville de Chine, province de Yun-nan, chef-lieu du département de son nom, à 330 kilom. S.-O. de Yun-nan. Ville très-peuplée et très-commerçante, principal entrepôt du commerce de la Chine avec l'empire birman.

YOUNG-TCHÉOU, ville de la Chine, province de Hou-nou, chef-lieu du département de son nom, sur le Tao-Kiang, à 290 kilom. S.-O. de Tchang-cha.

YOUNG-TCHING, empereur chinois de la dynastie des Mandchoux, né en 1677, mort en 1735 de notre ère. Il succéda à son père Khang-ti en 1723, après avoir fait jeter en prison son frère aîné, qui s'était acquis une grande popularité. Quelque temps après, il exila un autre de ses frères, desirux de s'emparer du pouvoir, puis fit mettre à mort son oncle maternel Souman, auquel on reprochait des fautes graves dans ses fonctions de général de Liao-toung et son attachement au

catholicisme. A part ces mesures d'une excessive sévérité, Young-tching se montra digne d'exercer la souveraine puissance par sa modération, son esprit de justice, son infatigable activité et sa constante sollicitude pour les classes peu aisées de l'empire. Des inondations ayant détruit en partie les récoltes en 1725 et amené une disette, il vint aux secours des indigents, et, afin d'éviter le retour de cette calamité, il fit établir dans chaque province des greniers d'abondance, et distribuer des terres incultes aux agriculteurs les plus laborieux, avec exemption d'impôts pendant un certain nombre d'années. Nul souverain ne s'appliqua davantage à encourager le peuple à la pratique de ses devoirs et à assurer son bonheur. Pour honorer l'agriculture, il se conforma religieusement à l'antique usage des empereurs de labourer une fois chaque année, et il ordonna de conférer le grade de mandarin de huitième classe au laboureur le plus estimé de chaque canton. A la suite d'un tremblement de terre qui détruisit une partie de Pékin en 1730, il vint aux secours de tous ceux qui avaient souffert de ce désastre, même aux missionnaires européens, bien qu'il eût beaucoup d'éloignement pour le christianisme. Au commencement, puis à la fin de son règne, il forma le projet d'expulser ces missionnaires de la Chine; mais il mourut près de Pékin, avant d'avoir pris une résolution définitive à cet égard. Ce remarquable souverain a publié, sous le titre de : *Dix préceptes*, une instruction aux gens de guerre, que le Père Amiot a traduite en français dans l'*Art militaire des Chinois*, et un commentaire des seize maximes de l'*Edict sacré* de Khang-hi, dont W. Milne a donné une traduction anglaise dans le *Journal des Savants* (1818).

YOUNG-TCHÉUN, ville de Chine, province de Fou-kian, chef-lieu du district de son nom, à 146 kilom. S.-O. de Fou-Tchéou.

YOUN-LING, chaîne de montagnes de la Chine, s'étendant dans la province de Szechouan, entre la Chine propre et le Thibet. Elle a pour contre-forts les monts Peling, qui séparent les bassins du Houng-ho et de l'Yang-tsé-kiang, et les Nan-ling, qui se ramifient vers les provinces de l'E. de l'empire.

YOUTRE s. f. (iour-te). Demeure souterraine des habitants du Kamtschatka pendant l'hiver. Il Chapelle souterraine des idolâtres de la Sibérie.

YOUSOUF, YOUSOUF ou JOUSSOUF, nom de plusieurs princes et personnages musulmans dont les principaux sont les suivants.

YOUSOUF (Ben-Abd-el-Rahman Al-Fehri), dernier émir d'Espagne, tué à la bataille de Lorca en 729 de notre ère. Il appartenait à la tribu arabe des Coraichites et était fils d'Abd-el-Rhaman, gouverneur de l'Afrique. Yousouf dut à son origine et aux talents administratifs et militaires dont il avait fait preuve comme gouverneur de Narbonne et dans ses luttes contre Charles-Martel, d'être choisi par les principaux chefs musulmans réunis à Cordoue (746) pour gouverner, au nom du calife, l'Espagne déchirée par les dissensions. Le nouvel émir s'attacha à remplacer l'anarchie qui pesait sur ce pays par un régime équitable et ferme. Il destitua les *waïfs* ou gouverneurs qui avaient abusé de leur pouvoir, réprima les concussions et les violences des fonctionnaires, divisa l'empire musulman d'Espagne en cinq provinces, l'Andalousie, Merida, Saragosse, Tolède, Narbonne, pour faciliter l'établissement d'une administration régulière, fit relever les ponts, réparer les routes, etc. Les mesures sévères qu'il prit pour rétablir l'ordre excitèrent le mécontentement de quelques chefs puissants à la tête desquels se mit Ahmer, gouverneur de Séville, à qui Yousouf avait enlevé sa charge d'émir de la mer. Ce dernier, s'étant acquis par ses largesses de nombreux partisans, déclara la guerre à Yousouf et s'empara de Saragosse ainsi que du nord de l'Espagne. L'émir marcha contre les révoltés, battit près de Calataguy le fils d'Ahmer (753), assiégea ensuite Ahmer dans Saragosse, le fit prisonnier et ordonna de le mettre à mort. La guerre civile venait à peine d'être étouffée lorsqu'un événement inattendu vint porter un coup terrible à l'émir d'Espagne. Le calife Merwan II venait de perdre à la fois le trône et la vie. Un seul prince, échappé au massacre de la famille des Omniades, Abd-el-Rhaman, parvint à gagner l'Afrique. Là, il regut les envoyés de quatre-vingts capitaines musulmans, rassemblés à Cordoue, qui l'engagèrent à se rendre en Espagne et à y fonder un gouvernement stable et héréditaire. Abd-el-Rhaman s'empressa de répondre à cet appel, quitta l'Afrique (755) et fut reconnu à son arrivée dans la péninsule par toutes les villes de l'Espagne méridionale. Yousouf, qui était en ce moment occupé dans le nord, accourut dans le midi dès qu'il apprit cette nouvelle; mais battu près de Cordoue, puis près d'Almûnecar, il dut accepter la loi du vainqueur et se retira à Cordoue (756). Deux ans plus tard, il crut le moment favorable pour se mettre à la tête de ses partisans et livra à Abd-el-Rhaman, près de Lorca, une nouvelle bataille dans laquelle il perdit la vie.

YOUSOUF-BALKIN (Abou'l-Fethah), fondateur de la dynastie des Zéirides en Afri-

que, mort en 934 de notre ère. Il succéda en 971 à son père Zelri-ben-Mounad, dont il vengea la mort en battant à plusieurs reprises les Zenates, puis il conquit Thabert, Messisa, Bougie, Baskara, Bafra, etc., étendit sa domination jusqu'au Sahara, et reçut, à titre de fief héréditaire, du calife Moez la souveraineté de toute l'Afrique musulmane, à l'exception des Etats de Barkah et de Tripoli (972). Pendant son règne, qui dura douze ans, Yousouf-Balkin ne cessa d'être en guerre avec ses voisins. Il conquit Tlemcen, Fez, Sedjelmessa, mais ne put empêcher le calife d'Espagne Hakem et Mostanser d'établir dans le nord de l'Afrique la suprématie des Omniades. Ce prince eut jusqu'à mille femmes et laissa son trône à son fils Aboul-Cassem-al-Mansour.

YOUSOUF 1^{er} (Ben-Taschfyn ben-Ibrahim al-Lamtoum Abou-Iakoub), prince musulman d'Afrique, roi de Maroc, mort en 1106 de notre ère. Les talents militaires dont il avait fait preuve dans maintes occasions lui valurent d'être élevé au pouvoir suprême en 1070. Il fonda Maroc (1072), dont il fit sa capitale, étendit sa domination par des conquêtes, prit Ceuta, Salé, etc., chassa les Zéirides de l'Afrique occidentale, sur laquelle il étendit sa souveraineté, puis, à l'appel des princes musulmans d'Espagne que le roi de Castille Alphonse VI attaquait avec vigueur, il se rendit sur la péninsule avec une imposante armée qui vinrent grossir les troupes des rois de Grenade, de Séville, de Badajoz, d'Almeria, etc. Les chrétiens et les musulmans se rencontrèrent à Zalaka, près de Badajoz (1086). Alphonse dut chercher son salut dans la fuite après une bataille si terrible que, si l'on en croit Abulféda, les musulmans construisirent une tour du haut de laquelle on annonçait la prière, avec les têtes des chrétiens qui perdirent la vie à Zalaka. Après la victoire, Yousouf tourna ses armes contre ses alliés, s'empara de Séville, de Grenade, de Valence, de Saragosse, et fit de la plus grande partie de l'Espagne une province de son empire d'Afrique. Ce prince, qui reconnaissait la suprématie des califes de Bagdad et qui se contentait du titre d'émir, régna avec un grand éclat, fit fleurir dans ses Etats la religion et la justice et s'adonna à la culture des sciences. Après sa mort, les Almohades détrônèrent ses enfants.

YOUSOUF II (Abou-Yacoub), roi de Maroc et calife de la dynastie des Almohades, né en 1135 de notre ère, mort en 1184. En mourant, son père Abd-el-Moumen lui laissa le trône (1163). Yousouf hérita de la bravoure mais non de la cruauté paternelle. Il soumit deux de ses frères qui refusaient de le reconnaître, leur pardonna leur rébellion, se fit aimer par des actes de clémence, affermit en même temps, grâce à sa fermeté et à son énergie, son pouvoir, ébranlé par plusieurs révoltes, et reçut la soumission de tous les gouverneurs et chefs de tribus du Maroc. Tourmentant alors ses regards du côté de l'Espagne, il envoya son frère Abou-Hafs combattre les chrétiens de ce pays (1169), passa lui-même avec 20,000 hommes dans la péninsule l'année suivante, se rendit maître de toute l'Andalousie, grâce aux querelles des Maures et des Castillans, enleva plusieurs places au roi de Castille, s'avança jusqu'à Tolède, pénétra dans le royaume de Valence (1172) et rangea sous son autorité une partie de l'Espagne occidentale, après avoir pris Tarragone et dévasté la Catalogne. Pendant le séjour de cinq ans qu'il fit dans la péninsule, Yousouf embellit Séville, où il fit élever de nombreux et somptueux monuments, puis il retourna en Afrique (1176). Après avoir apaisé une révolte dans le Belad-el-Djérid, le roi de Maroc (1180) résolut de retourner dans la péninsule. En 1183, il revint à Séville, puis s'avança avec une armée sur les frontières du Portugal, entreprit le siège de Santarem (1184) et fut tué pendant une sortie des assiégés. C'était un prince brave, juste, bon, généreux, ami des lettres et des arts; il eut pour successeur son fils Yacoub-al-Mansour.

YOUSOUF III AL-MOUNTASER ou MOSTAN-SER-BILLAH (Abou-Yacoub), roi de Maroc, arrière-petit-fils du précédent, né en 1203, mort en 1224. Il n'avait que dix ans lorsqu'il succéda à son père Mehemed-al-Nasser (1213) sous la tutelle de ses oncles et des chefs almohades, qui formèrent une espèce de sénat et s'arrogeaient toute l'autorité. Enfermé dans sa capitale, au milieu de ses femmes et de ses eunuques, étranger aux affaires de l'Etat et uniquement occupé de ses plaisirs, il ne régna que de nom et mourut à vingt et un ans sans laisser de postérité. Après lui les Almohades ne tardèrent point à perdre leurs possessions d'Espagne (1257) et le trône de Maroc (1269).

YOUSOUF IV (Al-Naser Ledyen-Allah), roi de Maroc, de la dynastie des Mérinides, né en 1239 de notre ère, mort assassiné en 1307. Après la mort de son père Yacoub (1286), il se fit proclamer souverain en Mauritanie, puis passa à Algésiras, en Espagne, où il fit également reconnaître son pouvoir. Il fit mettre en liberté les prisonniers, opéra de nombreuses réformes, abolit des impôts onéreux, pourvut à la tranquillité de l'Espagne par des traités de paix avec Mohamed II, roi de Grenade, et Sanche II, roi de Castille,

puis retourna dans le Maroc. Là, Yousouf eut à comprimer plusieurs révoltes, dont l'une avait été excitée par son propre fils, fit la guerre au roi de Tiemcen, qui avait donné des secours à ce dernier et outragé un ambassadeur de Maroc, et ravagea ses Etats. En 1291, Yousouf déclara la guerre au roi de Castille; mais celui-ci le prévint en attaquant et dispersant la flotte qu'il envoyait en Espagne. Les restes de son armée n'en aborderent pas moins à Algésiras. Pendant que le roi Sanche, aidé du roi de Grenade, s'emparait de Tarifa, Yousouf traversait le détroit (1294) et venait en personne assiéger cette place; mais tous ses efforts pour s'en emparer furent inutiles. Il résolut alors de se débarrasser de ses possessions en Espagne, les vendit au roi de Grenade, revint en Afrique (1295) et tourna tous ses efforts contre le roi de Tiemcen. Après avoir enlevé à ce prince une partie de ses Etats et l'avoir défait en plusieurs rencontres, il alla mettre le siège devant Tiemcen. Là encore, il éprouva une résistance opiniâtre, fit bâtir sur l'emplacement de son camp une ville murée, où il reçut les soumissions du bey d'Alger, du roi de Tunis, des ambassadeurs de l'Arabie, du sultan d'Egypte, du roi de Grenade, se vit contraint, après un siège de neuf ans, de renoncer à son entreprise, apprit la défaite d'un de ses fils devant Ceuta, éprouva un profond chagrin de l'insuccès de tant d'efforts et ensevelit sa honte et ses chagrins au fond de son palais, où il fut assassiné par un de ses eunuques. Yousouf était affable, bienfaisant, juste et plein de sollicitude pour le bien-être de ses sujets. Son fils Abou-Sabit-Amir lui succéda.

YOUSOUF I^{er} (Abou'l-Hedjadj), roi de Grenade, de la dynastie des Nasérides, né en 1318 de notre ère, mort en 1354. Il succéda en 1333 à son frère Mohamed IV, assassiné à Gibraltar. Ce jeune prince, qui joignait à de brillantes qualités des goûts pacifiques, commença par conclure avec le roi de Castille, une trêve de quatre ans, puis s'appliqua à réformer les lois et ordonnances de ses prédécesseurs, à mettre un terme aux iniquités des juges, à simplifier la justice, etc. Ayant fait alliance avec le roi de Maroc, il alla faire avec lui le siège de Tarifa (1340); mais les rois alliés furent battus à Rio-Solado par les armées des rois de Castille et de Portugal et se virent contraints de battre en retraite sur Algésiras. L'année suivante, les deux souverains musulmans éprouvèrent un nouvel échec sur mer. Yousouf, abandonné par le roi de Maroc qu'avait rappelé en Afrique une révolte, perdit plusieurs places, notamment Algésiras, après un siège de vingt mois (1344), et conclut alors avec Alphonse de Castille une trêve de vingt ans. A partir de cette époque, il ne s'occupa plus que de faire fleurir les lettres et les arts, de promulguer des sages règlements et se montra, dans un siècle de barbarie, aussi humain qu'éclairé. Yousouf régna, de puis vingt-deux ans lorsqu'il fut assassiné dans la grande mosquée par un obscur meurtrier. Il eut pour successeur son fils Mohammed V.

YOUSOUF II (Abou-Abdallah), roi de Grenade de la dynastie des Nasérides, mort en 1396. Il succéda en 1391 de notre ère à son père, Mohammed V, fut comme lui un prince pacifique, fit une trêve avec Henri III, roi de Castille, se montra plein de tolérance pour les chrétiens et faillit être renversé par son fils, qui l'accusait d'être mauvais musulman. Pour ne pas être détrôné, il dut rompre la trêve avec le roi de Castille. Ses troupes ravagèrent les plaines de Murcie et de Lorca, battirent les Castillans, firent un butin considérable et écrasèrent Martin de Barbulda, grand maître d'Alcantara, qui avait follement déclaré la guerre au roi de Grenade (1395). Yousouf mourut l'année suivante, après un règne de cinq ans.

YOUSOUF III (Abou'l-Hedjadj), roi de Grenade, fils du précédent, mort en 1423. Dépouillé du pouvoir par son frère puîné, l'ambitieux Mohammed VI, il fut jeté en prison lorsque son père eut cessé de vivre. A son lit de mort, Mohammed, voulant conserver le trône à son fils, ordonna de faire périr Yousouf. Ce prince, à l'arrivée du messager du roi, faisait une partie d'échecs. Vainement il demanda le temps de faire ses adieux à sa famille; tout ce qu'il put obtenir, ce fut un délai suffisant pour achever sa partie; mais, dans l'intervalle, on apprit la mort du roi. Sauvé par cet événement, Yousouf courut à Grenade et s'y fit proclamer roi (1408). Il conclut alors une trêve avec la Castille; mais au bout de deux ans, ayant refusé de se reconnaître tributaire du roi de ce pays, il prit les armes, perdit Antequerra et quelques autres places, fit assiéger en 1411, par un de ses frères, Gibraltar, défendu par les troupes du roi de Fes, devint maître de cette place et, à partir de ce moment, resta en paix avec tous ses voisins. Yousouf se fit aimer de ses sujets, en assurant leur sécurité, en faisant fleurir l'agriculture, le commerce et les arts. Ce prince eut pour successeur son fils Mohammed VII, qui n'héritait point de ses qualités.

YOUSOUF (Abou - Amrou - ben - Abd' Al-berr), écrivain arabe, né à Cordoue en 976 de notre ère, mort en 1070. Il a reçu le surnom de **Nomari**, nom de la tribu dont il était ori-

ginaire. Il se vit contraint de quitter sa ville natale et alla habiter successivement Lisbonne, Santarem et Xativa, où il mourut. Yousouf était profondément versé dans la connaissance des traditions des pays de l'Occident au pouvoir des musulmans. Il composa plusieurs ouvrages, notamment : *Behedjet-Atmodjalitsyn*, livre récréatif où l'on trouve des récits agréables sur Mahomet, etc.; *Tamhyd*, commentaire sur le *Maitha*, l'un des six livres qui sont la base du droit civil et religieux chez les musulmans; une *Histoire des opinions des docteurs musulmans et de la doctrine des principales de leurs sectes*, et une *Histoire des guerres contre les chrétiens*.

YOUSOUF, général français. V. **JOUSSEUF**.

YOUSSEF s. m. (iou-séf). Hist. Nom des vice-rois d'Espagne sous les califes.

YOUSOUPOFF (Grégoire - Dmitrievitch, prince), général russe, né en 1678, mort en 1730. Il appartenait à une famille princière, originaire des bords du Don et du Volga, et son père, après avoir suivi la carrière des armes, avait embrassé le christianisme en 1681. Grégoire Youssoupoïf entra également dans l'armée, devint rapidement général en chef, et aida Pierre le Grand dans ses créations navales, civiles et militaires. Après avoir dirigé le service des vivres en Poméranie, organisa le service de la marine, fait une enquête pour mettre un terme aux abus administratifs, il se signala par son intrépidité pendant la conquête d'Azov dans les batailles de Narva, de Pultava, de Stettin, livrées aux Suédois, et dans des expéditions contre les Boukhares et les Persans.

YOUSOUPOFF (le prince Boris), homme d'Etat russe, fils du précédent, né en 1695, mort en 1759. Il fut successivement gouverneur de Moscou, président du collège du commerce à Saint-Petersbourg, directeur en chef du canal Ladoga, chef de la chancellerie du Sénat (1748), et chargé à ce titre de l'expédition des affaires administratives, enfin directeur du corps des cadets de 1750 jusqu'à sa mort. Le jeune Boris avait des idées relativement libérales. Ce fut par son initiative que les élèves du corps des cadets se mirent à jouer des comédies et des tragédies de Soumorokoff, ce qui attira l'attention du public sur les œuvres théâtrales et provoqua la création du premier théâtre national russe en 1756.

YOUSOUPOFF (le prince Nicolas), diplomate et homme d'Etat russe, fils du précédent, né en 1750, mort en 1831. A partir de 1780, il remplit des missions diplomatiques à Turin, à Naples, à Venise, à Rome, profita de son séjour dans cette dernière ville pour faire exécuter des copies des principales œuvres de Raphaël, destinées au musée de l'Ermitage, et réunit de belles collections de camées précieux et de divers objets d'art. De retour en Russie, en 1790, le prince Nicolas devint successivement directeur en chef des théâtres, des apanages et des manufactures, gouverneur du Kremlin (1814), où il rétablit l'ancien palais et le musée d'armes détruits dans l'incendie de Moscou, grand maréchal des cérémonies lors du couronnement des czars, membre du conseil de l'Empire (1823). Youssoupoïf aimait beaucoup les lettres et les arts. Il avait été en relations avec Voltaire, Diderot, d'Alembert, Beaumarchais, etc., et avait réuni dans le magnifique château qu'il possédait près de Moscou une belle collection de peintures, de statues et autres objets d'art. — Son fils, le prince Boris Yousoupoïf, né en 1794, mort en 1849, entra dans les bureaux du ministère des affaires étrangères, devint chambellan de la cour (1817), membre de la commission pour le couronnement de Nicolas, maître de la cour (1839), fut nommé cette même année maréchal ou président de la noblesse de Saint-Petersbourg, député de celle de Tsarkoë-Selo et enfin directeur de l'exposition industrielle qui eut lieu à Saint-Petersbourg en 1849.

YOUTE s. m. (iou-te). Indou du Pendjab qui a embrassé l'islamisme.

YOUTRE s. m. (iou-tre — allem. *yuter*, même sens). Argot. Juif, israélite. *Le Jardin des youtres*, Cimetière des juifs.

YOUVA-RÂDJA s. m. (iou-va-râ-dja). Héritier présomptif de la couronne, chez les Indous.

YOUYOU s. m. (iou-iou). Mar. Canot chinois qui marche à un seul aviron, et dont on se sert sur les rivières. *Le Nom* que l'on donne à toute embarcation extrêmement petite.

YPAINA s. f. (i-pé-na). Fête que les Mexicains célébraient en l'honneur du dieu Vitziputzli.

YPANEQUASSU, rivière de l'Amérique du Sud, dans la république du Paraguay. Elle prend sa source au versant occidental de la Cordillère de San-José, coule à l'O. et se jette dans le Paraguay, après un cours de 166 kilom.

YPCACUANHA s. m. (i-pé-ka-koua-na). Bot. V. **IPÉCACUANA**.

YPERLÉE, rivière canalisée de Belgique, province de la Flandre occidentale. Elle prend sa source dans la partie méridionale de l'arrondissement d'Ypres, coule au N.-O.,

baigne Ypres et Nieuport et se jette dans la mer du Nord, après un cours de 75 kilom.

YPEY (Anadeus), théologien hollandais, né dans la province de Frise en 1760, mort en 1831. Après avoir rempli les fonctions pastorales en divers lieux, il devint successivement professeur d'histoire ecclésiastique à Harlewick (1799) et à Groningue (1813). Ses principaux ouvrages sont : *Histoire littéraire de la dogmatique* (Harlem, 1793-1798, 5 vol. in-8°); *Histoire de l'Eglise néerlandaise* (Groningue, 1820-1827, 4 vol. in-8°); *Histoire de la langue hollandaise* (Utrecht, 1812); *Précis de la promulgation de la confession d'Augsbourg* (Utrecht, 1830). On lui doit aussi une savante *Histoire de la langue hollandaise* (Utrecht, 1812).

YPEY (Adolphe), médecin allemand, mort à Leyde en 1820. Fils d'un professeur à l'université de Franeker, il fit ses études médicales dans cette université et y fut reçu docteur en 1775. Xpey se fixa ensuite à Amsterdam, puis, vers le commencement de ce siècle, il devint professeur à l'université de Leyde. On lui doit plusieurs ouvrages classiques très-remarquables, parmi lesquels nous citerons : *Observationes physiologicae de motu musculorum voluntario et vitali* (Franeker, 1775, in-8°); *Introductio in materiam medicam* (Leyde, 1779, in-8°); *Prima linea pathologia generalis* (Leyde, 1815, in-8°); *Principia anatomico-physiologica* (Leyde, 1819, in-8°); *Elementorum medicinae practicae T. I-III* (Leyde, 1818-1822, in-8°).

YPHANTE s. m. (i-fan-te — du gr. *uphan-tés*, tisserand, par allusion à la manière dont cet oiseau tisse son nid). Ornith. Syn. de **BALTIMORE**.

YPHITHIME s. m. (i-fiti-me — du gr. *ipthimos*, courageux). Entom. Genre d'insectes lépidoptères diurnes.

YPOLEÏME s. f. (i-po-lé-i-me). Minér. Sulfate de cuivre hydraté.

— **Encycl.** La couleur de ce minéral est verte. Il cristallise en prismes rhomboïdaux et raie la fluorine; sa pesanteur spécifique est 4,2; il donne de l'eau par la calcination. Par ses caractères chimiques, l'*ypoleïme* ressemble beaucoup à l'aphérèse, dont elle diffère surtout par une plus forte proportion d'oxyde de cuivre et d'eau; elle a aussi quelque analogie avec la malachite. Elle présente les variétés suivantes : cristallisée, en prismes rectangulaires modifiés sur les arêtes et les angles, ou en prismes hexagones striés longitudinalement; cylindroïde, en prismes hexagones ou octogones fortement cannelés; fibreuse, en fibres divergentes offrant la forme cristalline à leur extrémité; terreuse, ou amorphe. Ce minéral se trouve, engagé dans le quartz qui traverse les grauwackes, à Virneberg, près de Rheinbreitbach (Prusse rhénane).

YPONOMEUTE s. f. (i-po-no-meu-te — du gr. *yponomieutes*, mineur). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, type de la tribu des yponomeutides, comprenant une dizaine d'espèces, qui habitent l'Europe.

— **Encycl.** Les *yponomieutes* sont caractérisés par des antennes simples et filiformes dans les deux sexes; des palpes labiales un peu arquées, terminées en pointe obtuse; la trompe rudimentaire; l'abdomen grêle, cylindrique; les ailes enroulées autour du corps dans le repos; les antérieures un peu falciformes, parsemées de petits points noirs; les inférieures plissées en éventail et munies d'une longue frange au bord interne. Les chenilles sont glabres ou munies de quelques poils, de couleur terne, fusiformes ou amincies aux deux extrémités. Elles vivent, pour la plupart, sur des arbrisseaux et des arbustes, mais surtout sur les arbres à fruits; elles y forment des sociétés nombreuses, réunies sous une toile commune; mais chaque chenille a une coque séparée.

La plupart des *yponomieutes* construisent ainsi une tente ou nid commun, qui ressemble à une toile d'araignée; elles ont la précaution de la tendre autour des rameaux dont les feuilles doivent leur servir d'aliment et qui s'y trouvent ainsi renfermés. Si on examine ce nid avec plus d'attention, on voit qu'il se compose d'une série de gaines parallèles et juxtaposées, dont chacune renferme une chenille. Quand celles-ci sont en repos, elles forment une sorte de paquet qui souvent, d'après M. Boisduval, approche de la régularité d'une boîte d'allumettes. Pour peu qu'on les touche, elles avancent ou reculent avec beaucoup de vitesse, mais sans se détourner ni à droite ni à gauche. Elles ne mangent en général que la face supérieure des feuilles. Quelques-unes, par leurs mœurs, s'éloignent beaucoup des précédentes; elles vivent solitaires et rongent d'abord la moelle des jeunes pousses des arbrisseaux, et ce n'est que plus tard qu'elles quittent l'intérieur des rameaux pour venir dévorer les feuilles en plein air et se filer un abri commun. On a essayé d'utiliser les toiles soyeuses de ces lépidoptères; en Allemagne, on les a même contraints de faire leur nid sur un moule donné; on a obtenu ainsi un tissu très-léger et très-solide, dont on a fait des fichus pour les dames. Mais ces essais n'ont pas eu de suites sérieuses. A un autre point de vue, les *yponomieutes* intéressent beaucoup la culture,

par les dégâts souvent considérables qu'elles produisent dans les jardins et les vergers. Voici, sous ce rapport, les plus remarquables de ces insectes.

L'*yponomieute* *cousine* ou *parente* a om.02 d'envergure ou un peu plus; les ailes antérieures d'un blanc de neige, avec trois rangées longitudinales de points noirs; les inférieures d'un gris de plomb foncé, avec la frange presque blanche. La chenille est d'un gris clair velouté, avec une raie dorsale plus foncée et deux rangées de taches noires. Elle vit, en sociétés nombreuses, sur le pommier, le sorbier et l'aubépine et aussi, d'après plusieurs auteurs, sur le prunier et quelques autres arbres ou arbustes fruitiers, sauvages ou cultivés; on assure même, mais le fait est douteux, l'avoir trouvée sur le fusain. C'est l'espèce la plus commune aux environs de Paris; elle est aussi abondamment répandue en Normandie, et partout elle fait de grands ravages sur les pommiers. On voit, quand les circonstances lui sont favorables, les nids de chenilles apparaître par milliers avec une rapidité incroyable.

L'apparition de ces chenilles est généralement précédée d'un vent brumeux du nord-ouest, qui ne peut qu'influer beaucoup sur leur propagation; aussi le villageois est-il convaincu que c'est le vent du nord-ouest qui les transporte; il lui a donné le nom de vent roux. Plus ce vent persiste, plus la récolte des pommes est compromise, au point qu'elle a été souvent tout à fait anéantie dans plusieurs cantons et que les arbres eux-mêmes ont succombé. Il n'est pas rare de voir les pommiers entièrement dépouillés de feuilles et couverts de nombreuses poches blanches et soyeuses, longues de om.60 et larges à proportion, qui pendent aux branches et renferment des milliers de chenilles; le tronc lui-même est enveloppé d'un linéol pareil, en sorte que l'arbre tout entier semble envahi par une immense toile d'araignée. Quand celle-ci est tombée, on croirait que l'arbre a été brûlé.

On ne connaît malheureusement aucun moyen pratique de s'opposer aux ravages de cet insecte. On a essayé de l'échenillage, mais on a été forcé d'y renoncer, parce que d'un côté les nombreuses et vigoureuses mutilations que l'on fait subir aux arbres rendent le remède pire que le mal, et que de l'autre l'insecte se propage avec une rapidité telle qu'un arbre parfaitement nettoyé est bientôt envahi au point qu'il y a autant de chenilles qu'avant l'opération. Après quelques essais très-infructueux, on s'est décidé à abandonner les arbres à eux-mêmes. La chenille passe l'hiver dans cet état; au printemps, elle se transforme en une chrysalide jaunâtre, d'un brun foncé aux extrémités; les cocons sont entièrement formés vers la fin de juin; ils sont suspendus verticalement à la toile commune, mais presque toujours isolés, rarement réunis en très-petit nombre. L'insecte parfait en sort vers la fin de juillet.

L'*yponomieute* du *cerisier* est un peu plus petite que la précédente; elle lui ressemble beaucoup par ses couleurs, qui sont toutefois un peu plus foncées. La chenille a le dos d'un brun livide, marqué de deux rangées de taches d'un noir velouté, le ventre d'un jaune verdâtre, la tête et les pattes écailleuses d'un noir luisant. Les mœurs de cette espèce sont aussi à peu près celles de la précédente. Mais elle apparaît un peu plus tard sous ses divers états. La chenille vit sur les cerisiers, souvent aussi sur les pommiers; mais les poiriers, même placés dans le voisinage de ceux-ci, ne sont jamais attaqués par elle. Elle nuit beaucoup, en ce qu'elle ronge les feuilles, et amène ainsi l'état malade, quelquefois même la mort des sujets. On a remarqué qu'en général elle exerce ses ravages une année sur trois et que les deux autres années la récolte est bonne et à peu près assurée. On a proposé, pour détruire ses nids, de promener rapidement des feux de paille sous les rameaux infectés; mais on s'exposerait ainsi, si l'on n'agissait pas assez adroitement, à brûler les petites branches. D'ailleurs, ce procédé, pour être efficace et donner de bons résultats, devrait être appliqué d'une manière générale, ce qui ne pourrait avoir lieu qu'à l'aide de mesures administratives analogues à celles qui concernent l'échenillage. Plusieurs animaux insectivores détruisent beaucoup de ces insectes; mais ce moyen naturel de destruction est insuffisant.

L'*yponomieute* du *fusain* se distingue surtout des précédentes par ses ailes inférieures d'un gris cendré, avec la frange plus claire. Après l'accouplement, la femelle dépose ses œufs par plaques dans les bifurcations des rameaux du fusain. Ils éclosent en septembre; les petites chenilles passent l'hiver dans un état d'engourdissement, abritées sous une petite enveloppe soyeuse. Elles en sortent au mois de mai et se repandent sur les feuilles, qu'elles rongent. Quand il n'en reste plus assez pour les nourrir, elles élargissent leur tente ou en filent une nouvelle dans un autre endroit. Quand elle est arrivée à tout son développement, l'arbrisseau se trouve dépouillé de toutes ses feuilles et entièrement recouvert d'un linéol blanc. Dans cet état, la chenille est d'un jaune sale, avec la tête et le dessus du cou d'un brun noir luisant et quatre points noirs sur chaque anneau. Elle est rare aux environs de Paris; mais dans certaines localités elle exerce de grands dégâts. On a pro-

posé de la détruire en enlevant ses nids avec un balai de feuilles de houx, procédé qui pourrait s'appliquer aussi à d'autres espèces. En juillet, elle se change en chrysalide, et le papillon paraît au mois d'août.

L'yponeute plombée est d'un tiers plus petite que *l'yponeute cousine*; elle a les ailes supérieures gris plombé avec des rangées de points noirs et une tache brunâtre vers le milieu; les ailes inférieures sont noires. La chenille est grisâtre, ponctuée de noir, avec la tête d'un jaune ferrugineux. Elle vit sur les nerpruns, notamment sur la bourdaine et l'alatene, établit son nid à l'extrémité des rameaux et dévore entièrement les jeunes pousses. Elle forme des familles relativement peu nombreuses, et les chenilles se séparent pour se transformer en chrysalides dans une petite coque blanchâtre placée entre deux feuilles.

L'yponeute de l'orpin est de la taille de la précédente, dont elle diffère surtout par ses couleurs plus foncées. La chenille est blanchâtre, avec une raie dorsale grisâtre, la tête et une double série de taches noires. Ces chenilles vivent en familles nombreuses sur diverses espèces d'orpins, qu'elles enveloppent en entier d'une toile grisâtre assez claire. Elles s'y métamorphosent en commun, et l'insecte parfait paraît au commencement de juillet. Cette espèce est très-commune à Paris et aux environs.

On a séparé de ce genre, sous le nom d'anésychie, quelques espèces qui se distinguent surtout par les couleurs éclatantes de leurs chenilles, mêlées de noir, de blanchâtre et d'orange. Elles vivent sur les borraginées, à découvert, et filent à peine quelques fils soyeux.

YPONOMEUTE adj. (i-po-no-meu-ti-de — de *yponeute*, et du gr. *eidos*, aspect). Entom. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre *yponeute*.

— s. f. pl. Tribu d'insectes lépidoptères nocturnes, ayant pour type le genre *yponeute* : *Les YPONOMEUTES ont les ailes entières, les supérieures longues et étroites.* (E. Desmarest.)

YPORT, bourg de France (Seine-Inférieure), canton de l'écamp, arrond. et à 35 kilom. du Havre, sur le bord de la mer; 1,693 hab. Petit port d'échouage. Ancien village de pêcheurs comme Etréat, Trouville et un grand nombre d'autres localités du littoral. Yport s'est complètement transformé depuis quelques années en ville de bains des plus élégantes. Un casino y a été construit en 1865 par l'initiative du violoncelliste Nathan; un vieux corps de garde situé dans une position pittoresque, et du belvédère duquel on domine la mer, est devenu un restaurant des plus renommés, et la villégiature parisienne n'a pas tardé à adopter Yport pour station d'été. La plage est insuffisante. En outre, on ne peut s'y baigner à la marée basse. En revanche, il faut dire que peu de stations du littoral offrent un site plus charmant, plus pittoresque. Un bois, dit bois de Hogues, descend en s'échelonnant jusqu'au bord des vagues. Sur aucun point de la côte les arbres ne sont aussi rapprochés de la mer.

YPORTAIS, AISE s. et adj. i-port-è, è-ze). Géogr. Habitant d'Yport; qui appartient à cette ville ou à ses habitants : *Les YPORTAIS. La population YPORTAIS.*

YPRÉAU s. m. (i-pré-o — de *Ypres*, ville de Flandre). Bot. Un des noms vulgaires du peuplier blanc. || On dit aussi **YPRÉAU** ou **YPREAU**.

— Encycl. *L'ypréau*, appelé aussi *peuplier blanc* ou *blanc de Hollande*, est un grand arbre, à tige droite, couverte d'une écorce d'un gris très-clair, et à feuilles cordiformes, lobées, dentelées, d'un beau vert foncé en dessus, blanches et cotonneuses en dessous; ses rameaux forment une cime large et touffue. C'est un de nos plus beaux arbres indigènes. Les anciens l'avaient remarqué de très-bonne heure. Cet arbre était consacré à Hercule, d'après les uns, parce que ce héros s'était reposé sous son ombre; suivant d'autres, parce qu'il l'avait rapporté des bords de l'Achéron; on racontait même qu'il s'était ceint le front d'une couronne de peuplier, dont les feuilles, atteintes par la fumée, prirent une teinte noirâtre sur leur face extérieure, qui était d'abord blanche comme l'autre. Les Grecs, les Romains et les Gaulois se couronnaient aussi de feuilles d'ypréau, quand ils offraient des sacrifices à Hercule. On recueillait précieusement, sous le nom d'ambre ou de larmes dorées, le suc jaune et transparent qui, dans les pays chauds, exsude de cet arbre et se durcit à l'air; il provenait, disait-on, des pleurs versés par les sœurs de Phaéton, qui furent changées en peupliers.

L'ypréau croît spontanément dans toute l'Europe centrale; mais il peut s'étendre beaucoup au nord et au sud, car il craint peu la chaleur ou le froid; il se trouve répandu presque partout, mais rarement il forme une essence dominante dans les forêts. Il aime les terrains humides et prospère même dans les marais; c'est l'arbre qu'on doit préférer pour mettre en valeur ces sortes de terrains ordinairement perdus pour l'agriculture. On le propage surtout de boutures, faites à la fin de l'hiver. « Cette opération, dit J.-B. Duchesne, consiste à couper les jeunes branches de l'arbre et à les tailler

de manière qu'elles soient garnies de quatre boutons au moins. On les enfonce dans un terrain frais et préparé à l'ombre, en laissant un ou deux yeux dehors, et, à la troisième année, celles qui auront repris pourront être arrachées et transplantées dans les pépinières pour faire du plant forestier ou des arbres-tiges. Mais pour le repeuplement des forêts, lorsqu'on adopte ce moyen de multiplication, on fait les boutures sur le sol forestier même, en les espaçant comme si l'on faisait une plantation. »

On peut, pour les grands repeuplements, utiliser les drageons que *l'ypréau* produit en abondance et qui s'enracinent très-facilement; on les arrache avec les précautions voulues et on les traite comme les jeunes plants de pépinière. La plantation demeure se fait pour *l'ypréau* comme pour toutes les autres essences, mais elle exige beaucoup moins de soins. Dans un terrain aquatique, les jeunes sujets peuvent être abandonnés à eux-mêmes; dans les autres terrains, il faudra leur donner quelque entretien pendant un ou deux ans, suivant la manière dont ils se comportent. Pour les plantations de ligne, on prend des sujets de huit à dix ans, que l'on plante dans de grands trous ou dans des tranchées d'environ 0m,65 de profondeur; on les étie ordinairement à la hauteur de 2 à 3 mètres.

L'ypréau a une croissance très-rapide; il n'est pas rare de lui voir produire dans une année des pousses de 1m,50 de longueur. Des sujets âgés de quinze ans ont souvent une hauteur de 10 à 12 mètres sur 1 mètre de tour à la base. L'arbre, arrivé au terme de son accroissement, peut avoir 25 à 30 mètres de hauteur sur 3 à 4 mètres de tour. Toutefois, ces dimensions colossales ne se voient que sur les sujets isolés ou en lignes, jamais dans les massifs. Dès qu'il est arrivé à ce terme, *l'ypréau* ne fait guère que décliner, et sa longévité atteint à peine un siècle; mais il n'est pas avantageux d'attendre ce terme pour l'exploiter. Toutefois, Bosc dit qu'on a exploité, en 1805, dans le parc de Versailles, des peupliers blancs beaucoup plus âgés, puisqu'ils avaient été plantés sous Louis XIV (il ne dit pas dans quelle année de ce long règne), et il ajoute que si ces arbres n'étaient pas sains pour la plupart, c'est qu'ils avaient été élagués à outrance.

« On doit, dit le même auteur, ne point oublier le peuplier blanc dans les plantations des jardins paysagers; car, lorsqu'il est convenablement placé, il y produit toujours, soit isolé, soit en massif, soit en haute tige, soit en buisson, de très-agréables effets. Le contraste des deux surfaces de ses feuilles lorsque le vent agit sa cime est surtout extrêmement pittoresque. Il est également très-propre à être planté en avenue. Aucun autre arbre ne peut mieux remplacer les ormes déjà âgés qui ont péri, parce qu'il croît plus vite qu'eux et qu'il gagne bientôt ses voisins en hauteur. On lui reproche de tracer beaucoup de fournil chaque année une immense quantité de rejetons et de nuire par là aux productions des champs voisins. Cet inconvénient est vrai, et il est difficile d'en diminuer les effets. On a conseillé de le planter profondément pour cela; mais s'il ne périclit pas, il pousse de nouvelles racines superficielles, de sorte que cette opération contre les principes ne peut jamais être utile. »

L'ypréau n'est pas propre à faire des futailles; on ne l'exploite qu'en taillis. Son bois, d'un blanc sale ou un peu rougeâtre, est mou, sujet à se mâcher sous le rabot et de peu de durée. Peu employé dans l'industrie et les arts, il sert quelquefois pour la charpente légère; le plus souvent, on le débite en planches, qui servent aux menuisiers et aux layetiers; les sculpteurs l'utilisent pour divers ouvrages; on en fait aussi des sabots. Comme bois de chauffage, il est de qualité inférieure, brûle mal et donne peu de chaleur; on l'emploie cependant pour chauffer les fours.

YPRES, en latin *Ipra*, en flamand *Yperen*, ville de Belgique, province de la Flandre occidentale, à 45 kilom. S.-O. de Bruges, sur l'Yperlee, ch.-l. d'arrondissement; 18,000 hab. Tribunal de 1re instance; collège; Bourse. Industrie active; fabrication de lainages, indiennes, toiles, rubans, etc.; tanneries, teintureries. La fabrication des dentelles est la principale branche de l'industrie de l'arrondissement d'Ypres. On peut évaluer à soixante-dix le nombre des maisons qui s'occupent de la confection et de la vente de cet article, et à 40,000 le nombre d'ouvrières dentellières. On fabrique spécialement à Ypres la dentelle dite point de Valenciennes, qui a été importée de la ville de ce nom dans les Flandres au vie siècle. Ypres est une ville propre et bien bâtie. Quoique reconstruite en partie dans le style moderne, elle conserve encore un certain nombre d'anciennes maisons moyen âge, à toit terminé par des glands, à la façade en bois décorée de sculptures. Quant à ses monuments proprement dits, ce sont : la halle, dont Baudouin de Constantinople posa la première pierre en 1200, mais qui ne fut achevée qu'en 1304. C'est l'édifice le plus vaste de son espèce; il affecte la forme d'un trapèze irrégulier de 133 mètres de longueur et compte deux étages, au-dessus d'un rez-de-chaussée, éclairés par des fenêtres ogivales. « Ce monument, dit M. du Pays, porte dans sa sévère et forte unité ce

caractère de grandeur que les villes du moyen âge jouissant de libertés politiques ont imprimé, soit en Italie, soit en Flandre, à leurs constructions municipales... Sa façade présentait autrefois douze statues colossales des comtes et comtesses de Flandre; mais, le 13 décembre 1792, les républicains français, commandés par quelques démagogues de la localité, brisèrent ces vénérables effigies, qui ont été remplacées par des statues modernes. Un lourd perron à deux rampes, qui avait été ajouté à l'entrée, a été démoli à l'époque de la restauration, qui a eu lieu il y a quelques années. « L'hôtel de ville n'est autre qu'une aile de cet immense édifice, que couronne une grosse tour carrée, flanquée de quatre tourelles et appelée beffroi. L'église Saint-Martin, ancienne cathédrale, jusqu'au moment où l'évêché d'Ypres fut réuni à celui de Gand, est d'une antiquité au moins égale, du moins pour quelques parties, à l'hôtel de ville. Le chœur, de style romano-ogival, remonte à 1221 et est universellement considéré comme le plus bel échantillon de cette époque architecturale. Les nefs et les transsepts datent de 1254. « L'entrée latérale du transept du midi, dit un écrivain contemporain, est décorée d'un très-beau porche surmonté d'une magnifique rose. Ce porche ne paraît dater que du xiv^e siècle; resté inachevé, il a été restauré et complété il y a quelques années sur les dessins de M. Dumont. » La tour qui surmonte l'édifice est du xve siècle. Quant à l'ancien cloître, ses dépendances ont depuis longtemps été converties en palais épiscopal, séminaire, etc. Entre autres tombeaux, on remarque dans le chœur celui de l'évêque Jansénius. Citons encore un très-beau tableau sur bois, à six compartiments, œuvre de P. Porbus, et qui fut longtemps attribué à Jean van Eyck.

— *Histoire.* Ypres ne se composait encore au vie siècle que d'un château fort qui, au commencement du xe, fut détruit par les Normands, relâti et considérablement accru par le comte Baudouin vers 958; une ville ne tarda pas à se former à l'abri de ses murailles. Ypres joua un rôle important sous les comtes de Flandre, puis sous les ducs de Bourgogne, et fut plus d'une fois le théâtre des séditions si fréquentes au moyen âge. Louis VI en 1128, Philippe-Auguste en 1213, Philippe le Bel en 1297, s'en rendirent maîtres. La ville ne paraît pas néanmoins avoir trop souffert de cet incessant état de guerre, car sa population, au xiv^e siècle, était bien plus nombreuse qu'aujourd'hui. Elle atteignit un instant le chiffre de 200,000 hab., et 4,000 métiers de tisserand, indice d'une grande prospérité commerciale, y furent en exercice. La peste de 1490 vint frapper Ypres au milieu de cette prospérité, et à peine la ville se relevait-elle de sa ruine, que le fléau la frappa de nouveau en 1552. Ce fut néanmoins à Ypres que fut transféré, en 1559, l'évêché de Thérouanne, la cité détruite par la colère de Charles Quint. Le célèbre Jansénius fut évêque d'Ypres de 1635 à 1638. Cet évêché est supprimé aujourd'hui. Les guerres du règne de Louis XIV furent pour Ypres une cause de troubles incessants; prise par les Français en 1648, 1658 et 1678, donnée à la France par le traité de Nimègue, reprise par les impériaux, puis de nouveau par les Français (1744 et 1749), Ypres était retournée à l'Autriche, lorsque la Révolution la lui enleva. La ville devint sous l'Empire un des chefs-lieux d'arrondissement du département de la Lys. Les traités de 1815 la comprennent dans le nouveau royaume des Pays-Bas. Elle a enfin été comprise dans la Belgique après les événements de 1830, et on l'a démantelée en 1853.

YPRES (Charles D'), peintre néerlandais, né à Ypres, mort en 1564. Il alla se perfectionner en Italie, où il étudia particulièrement l'art de la fresque. De retour en Hollande, il exécuta un assez grand nombre de travaux, remarquables par la correction du dessin, l'habileté de la composition, et qui rappellent souvent la manière du Tintoret. Cet artiste était d'un caractère mélancolique et jaloux. Des plaisanteries que lui firent un jour ses amis au sujet de sa femme produisirent sur lui une telle impression qu'il se donna la mort d'un coup de couteau. On cite, parmi ses peintures : une *Résurrection*, à Tournay, et un *Jugement dernier*, dans une église près de Bruges. Il a laissé un grand nombre de beaux dessins à la plume et lavés à l'encre de Chine.

YPROIS, OISE s. et adj. (i-proi, oi-ze). Géogr. Habitant d'Ypres; qui appartient à cette ville ou à ses habitants : *Les YPROIS. La population YPROIS.*

YPSILANTI ou **HYPSILANTIS**, famille grecque phanariote originaire de Trébizonde, et qui descendait, dit-on, des Commènes. Ses membres, riches et considérés, occupaient au xviii^e siècle les emplois de médecin et de drogman auprès des sultans. Les plus célèbres sont les suivants :

YPSILANTI (Alexandre, prince), homme d'Etat grec, né vers 1725, mort vers la fin du xviii^e siècle. Il descendait de Jean Ypsilanti, qui fut pendu par ordre de la Porte en 1737. Alexandre acquit de bonne heure une grande considération parmi ses compatriotes à Constantinople, devint drogman de la Porte, puis, à deux reprises, hospodar de Valachie,

et reprit possession de cette dignité lorsque l'Autriche et la Russie déclarèrent la guerre à la Turquie en 1792. Non-seulement il ne dirigea pas la résistance, mais encore il ne se retira pas sur le territoire du Danube méridional, et, fait prisonnier à Bucharest, fut conduit à Brunn, d'où il ne revint en Turquie qu'après la conclusion du traité de Jassy. Les Turcs le soumièrent à d'horribles tortures pour le forcer à restituer les trésors qu'on le soupçonnait d'avoir cachés.

YPSILANTI (Constantin, prince), homme d'Etat grec, fils du précédent, né à Constantinople vers 1760, mort à Kiew (Russie) en 1816. Ses connaissances étendues dans la plupart des langues de l'Orient et de l'Europe lui firent acquérir une grande influence dans les conseils de la Porte, et ce fut lui qui déterminait ce gouvernement à entrer dans la coalition contre la Révolution française. Nommé hospodar de Moldavie (1799), puis de Valachie (1809), il rédigea pour cette dernière principauté, régie par des coutumes incohérentes, un code de lois qui fut conservé par ses successeurs. En 1806, l'influence de la France le fit destituer, à cause de son dévouement aux intérêts de la Russie. Il se réfugia en Transylvanie, d'où il parvint à faire insurger contre la Porte les Serviens et Czerni-George. Peu après, il reprit ses fonctions d'hospodar de Valachie, grâce à l'intervention de l'empereur Alexandre I^{er} de Russie. Malgré le traité de Tilsitt, qui stipulait l'indépendance des principautés danubiennes, les Russes ayant envahi la Valachie, Ypsilanti se retira à Tmeswar, et le général russe s'empara du gouvernement avec le titre de sénateur général. Trompé dans ses espérances et ne pouvant lutter contre l'influence russe, qu'il avait constamment favorisée, il prit le parti de se soumettre à Alexandre I^{er}, qui lui donna une forte pension, et alla habiter Kiew avec sa famille. En 1816, il alla trouver ce souverain à Saint-Petersbourg et fut comblé par lui de biens et d'honneurs. Il laissait huit enfants dont l'aîné devint aide de camp du czar et dont quatre autres servirent dans la garde impériale. On a de lui, outre des traductions d'*Anacréon* en vers italiens, d'*Hésiode* et de *Pindare* en vers français, quelques ouvrages, entre autres : *Anecdotes sur le séral et Nouveaux détails sur la guerre austro-turque.*

YPSILANTI (Alexandre, prince), général russe, deuxième fils du précédent, né en 1783, mort à Vienne en 1828. Il entra jeune au service de la Russie, parvint au grade d'officier général, perdit un bras à la bataille de Dresden et fut aide de camp de l'empereur Alexandre. Vers 1820, il devint le chef des *hétairistes*, conjurés pour la délivrance et la régénération de la Grèce, fut encouragé, dit-on, dans cette entreprise par le czar, parcourut la Russie pour recueillir des souscriptions, auxquelles il contribua pour de fortes sommes, se rendit ensuite en Bessarabie, où il établit le foyer de l'insurrection qu'il organisait, envoya des proclamations secrètes à toutes les éphories grecques avec des émissaires, vit Ali, pacha de Janina, se joindre au parti des hétairistes pour se rendre indépendant dans son gouvernement, pénétra en Moldavie en 1821, souleva cette province et appela, le 20 mars de la même année, les Hellènes à prendre les armes, par une proclamation dans laquelle il prenait le titre de régent. La désapprobation formelle du consul russe en Moldavie atténua l'effet de sa proclamation; il n'en persévéra pas moins dans son entreprise, vit se joindre à lui la garde de l'hospodar de Valachie, Soutzo, qui venait de mourir, franchit le Pruth à la tête d'un corps de troupes et porta son quartier général à Targowitz, sur la frontière de l'Autriche. Bientôt après, une armée turque entra dans les principautés et battit un corps d'insurgés à Galatz. Ypsilanti marcha alors contre l'ennemi, fut vaincu dans divers combats et enfin écrasé à Skullem (1821), où périt l'élite de la jeunesse grecque. Il se réfugia sur le territoire autrichien, où il fut arrêté et retenu captif jusqu'en 1827. Rendu alors à la liberté, il alla à Vienne, où il mourut à trente-six ans d'une hydropisie de poitrine. Ypsilanti avait du courage, mais il manquait de caractère, de talent; il s'entoura d'intrigants, distribua les emplois sans réflexion et se laissa dominer par des personnes qui méritaient peu de confiance.

YPSILANTI (Démétrius), frère puîné du précédent, né en 1793, mort en 1832. Il fit ses premières armes au service de la Russie, se distingua surtout pendant la campagne de 1814, et, s'étant associé plus tard aux projets de son frère, relatifs à l'Hétairie, fut envoyé par lui en Grèce en 1821 pour s'y mettre à la tête du soulèvement qui venait d'éclater dans la Morée. Il débarqua à Hydra au mois de juin, mais vit rejeter la constitution qu'il avait présentée au gouvernement de cette ville et qui lui conférerait le commandement des forces en armes. Au début, du reste, il se montra animé d'intentions trop égoïstes, s'en rendit presque exclusivement à l'appui de la Russie, et s'aliéna bientôt les primats et le parti de Maurocordato, en sorte qu'il fut un instant sur le point de quitter la Grèce. Il se laissa cependant décider à continuer à prendre part à l'insurrection et reçut le commandement du corps

qui assiégeait Tripolitza et qui, en octobre, prit cette ville d'assaut. Mais dans une tentative qu'il fit en décembre suivant pour s'emparer de Napoli-di-Romania, il fut complètement battu et éprouva des pertes considérables. Cet échec et les machinations du parti de Maurocordato affaiblirent considérablement son influence politique. Il la perdit entièrement par suite de l'organisation établie en janvier 1822 par l'Assemblée nationale d'Epidaure, qui l'avait cependant élu président du Corps législatif, et il se vit alors forcé de se rapprocher du parti militaire, qui avait Colocotroni à sa tête. Après s'être emparé, en janvier, de l'Acro-Corinthe, il passa l'isthme, en mars suivant, à la tête d'un petit corps pour aller renforcer Odysseus (Ulysse), qui se trouvait alors dans les Thermopyles; mais ses tentatives sur l'Eubée et sur la Thessalie n'obtintrent encore aucun succès, et il dut revenir dans le Péloponèse. Dram-Ali ayant pénétré dans la presque île au mois de juillet avec des forces considérables, et le gouvernement révolutionnaire ayant pris la fuite devant lui, Ypsilanti se renferma dans la citadelle d'Argos, y soutint énergiquement les attaques de l'ennemi, et fournit ainsi aux généraux grecs l'occasion de détruire complètement, quelques jours plus tard, l'armée turque dans les défilés situés entre Argos et Corinthe. Il prit lui-même une part éclatante à cette phase de la lutte; mais ayant échoué dans ses efforts pour assurer la prépondérance au parti militaire, il se retira, en 1823, de la vie publique. Dès lors, on ne le vit plus reparaitre que dans les moments critiques. Ce fut ainsi qu'en juin 1825 il s'opposa avec audace et succès, près des moulins de Lerna, à la marche victorieuse d'Ibrahim-pacha, et que, dans l'été de 1826, il combattit vivement le projet du parti anglais, qui voulait placer la Grèce sous le protectorat de la Grande-Bretagne. Ce ne fut qu'après l'avènement de Capo-d'Istria au pouvoir qu'il reprut d'une manière durable sur la scène politique. Nommé en janvier 1828 commandant en chef des troupes de la Grèce orientale, il fut cependant peu soutenu par le gouvernement, et l'incapacité dont fit preuve Augustin Capo-d'Istria, inspecteur général des troupes, en s'ingérant dans les affaires militaires, lui fit donner sa démission le 1^{er} janvier 1830. Après l'assassinat du président (octobre 1831), il demeura encore tranquille spectateur des événements, et ce ne fut que lorsque Augustin Capo-d'Istria eut pris la fuite (avril 1832), qu'il consentit à faire partie de la commission des Sept, établie pour calmer les dissidences des partis. Il mourut à Nauplie quelques mois plus tard.

YPSILANTI (Nicolas, prince), frère des précédents, né vers 1797, mort à Odessa en 1832. Il fut des premiers à donner en 1820 à la Grèce le signal de l'insurrection, servit sous son frère Alexandre, commanda le corps célèbre appelé le Bataillon sacré, qui comptait dans ses rangs les enfants des familles grecques les plus illustres, et se signala par sa bravoure et ses talents militaires à la tête de cette vaillante troupe, qui périt presque tout entière à la bataille de Skellien (1821). Nicolas partagea ensuite la captivité de son frère dans les cachots de l'Autriche et eut beaucoup à souffrir pour sa santé de l'insalubrité de sa prison. Rendu à la liberté, il se retira à Kischeniew, où résidait sa famille, et de là à Odessa, où il termina sa vie à l'âge de trente-cinq ans.

YPSILON s. m. (i-psi-lonn). Nom que quelques-uns donnent à l'UPSILON.

YPSILONIE s. f. (i-psi-lo-ni — rad. *ypsilon*). Bot. Genre de champignons de la tribu des sphérodorées, dont l'espèce type a été trouvée à Manille, sur des feuilles d'arbre.

YPSILOPHE s. f. (i-psi-lo-fe). V. YPSOLOPHE.

YPSIPÈTE s. f. (i-psi-pète — du gr. *ypsipetês*, qui vole haut). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, de la tribu des phalénides ou géomètres, dont l'espèce type habite le nord de l'Europe.

— **Encycl.** Les *ypsipètes* sont caractérisées par des antennes simples chez les deux sexes; des palpes droites, plus longues que la tête, presque aiguës, peu velues; la trompe longue; le corps mince; les ailes amples, les supérieures traversées par plusieurs lignes brunes, ondulées, sur un fond bleuâtre ou verdâtre. Les chenilles sont courtes, cylindriques, à tête arrondie et assez grosse; elles vivent sur les arbres, et se métamorphosent dans un tissu léger, entre les feuilles. Elles vivent ordinairement sur l'aune. Toutefois, celle de l'*ypsipète* élevée se rencontre plus fréquemment sur l'airelle myrtille. Cette espèce se trouve aux environs de Paris, dans le nord de la France et en Allemagne. L'*ypsipète* rouge ne se rencontre guère que dans les Alpes de la Suisse.

YPSISTOME s. m. (i-psi-stome — du gr. *ypsis*, en haut; *stoma*, bouche). Infus. Genre d'infusoires trichodés, de la famille des mystacins.

YPSOLOPHE s. m. (i-psy-lo-fe — du gr. *ypso*, en haut; *lophos*, aigrette). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, de la tribu des tinéides. || Syn. d'ALUCITE, autre genre de tinéides. || On dit aussi YPSILOPHE

— **Encycl.** Les *ypsophes* sont caractérisés par des antennes épaisses à la base, aussi longues que le corps; la tête hérissée d'écaillés; le corselet arrondi; les ailes antérieures à angle courbé en crochet, les postérieures à bord interne non sinué. Les chenilles sont grêles, fusiformes et de couleurs tranchées; elles vivent ordinairement sur les arbres fruitiers, et se renferment dans une coque soyeuse pour se transformer en chrysalides. Parmi les espèces peu nombreuses de ce genre, nous citerons *Ypsophes* du pêcheur; il a près de 0m,05 d'envergure; les ailes antérieures jaune soufre, ponctuées de noir, avec deux lignes obliques gris cendré, les inférieures d'un gris luisant. Il est commun en France et en Allemagne.

YRALA (Domingo-Martinez DE), capitaine espagnol, un des conquérants de l'Amérique meridionale, né à Vergara (Guipuscoa) en 1486, mort à l'Assomption en 1557. Rempli d'audace et d'ambition, il partit vers 1534 pour l'Amérique du Sud, où il ne tarda point à se faire remarquer en prenant part, sous les ordres de don Pedro de Mendoza, à la périlleuse exploration des contrées arrosées par le rio de la Plata et par ses affluents. Après la mort d'Ayolas, assassiné par les indigènes, Yrala devint gouverneur de la petite colonie de Buenos-Ayres (1538). Il fit preuve dans ces difficiles fonctions d'autant d'audace que de prudence, fonda la puissance espagnole dans ce pays, fut remplacé, de 1542 à 1544, dans son commandement par Nuñez Cabeza de Vaca, reçut la direction de diverses expéditions difficiles et lointaines, et, Nuñez Cabeza ayant été déposé à la suite d'une révolte, il fut réintégré dans ses fonctions (1544). Dirigeant la turbulente activité des Espagnols, il sut maintenir son autorité et entreprit, grâce aux indications d'un ancien soldat d'Ayolas, de se rendre au Pérou par Santa-Cruz-de-la-Sierra. Il pénétra, à travers de grands périls, jusqu'aux frontières du Pérou, vainquit ou soumit plusieurs peuplades, dut s'arrêter au pied des montagnes et revint, sans les avoir franchies, à l'Assomption. Après avoir apaisé une révolte, il fit, de 1550 à 1552, avec 400 Espagnols et 4,000 Indiens, un voyage d'exploration jusqu'au pied de la Cordillère, dans le but de découvrir des gisements d'or; mais ses efforts ne furent point couronnés de succès. De retour de cette malheureuse expédition, Yrala reçut de La Gasca le titre d'*adelantado* (gouverneur) (1554), fonda plusieurs villes dans l'immense territoire placé sous ses ordres et organisa par des règlements des agrégations d'Indiens, appelées *encomiendas*, qui fournirent d'importantes ressources aux Espagnols.

YRIARTE (don Juan DE), savant espagnol, né à Orotava (île de Tenerife) en 1702, mort à Madrid en 1771. Il fit ses études à Paris, au collège Louis-le-Grand, où il fut condisciple de Voltaire, se fixa, en 1754, à Madrid, et devint précepteur de don Manuel, infant de Portugal. Ferdinand VI le nomma garde de la bibliothèque royale (1732), qu'il augmenta de 2,000 manuscrits et de plus de 10,000 volumes. Il obtint aussi une place de traducteur interprète à la secrétairerie d'Etat, un fauteuil à l'Académie de Madrid (1743), et devint un des principaux collaborateurs du *Dictionnaire* et *Grammaire de la langue espagnole*. Yriarte dut à ses vastes connaissances, à sa probité, à l'agrément et à la sûreté de son commerce l'estime générale et de nombreux amis, notamment J. de Ferreras et le P. Clarke. Il donna la plus vive impulsion à la réforme de la langue espagnole. On lui doit un assez grand nombre d'ouvrages dont les plus remarquables sont: *Regia bibliotheca geographica et chronologica* (Madrid, 1729, in-4°); *Regia Madritlanensis bibliotheca mathematica* (Madrid, 1730); *Novus arithm orbis* (Madrid, 1754); *Regia bibliotheca Madritlanensis codices graeci manuscripti* (Madrid, 1769, in-fol.), catalogue dont le premier volume seul a paru; *Paleographie grecque* (Madrid, in-4°); *Grammatica latina in verso castellano*, à laquelle il travailla toute sa vie et qui ne fut publiée qu'après sa mort (Madrid, 1771); des épigrammes, des proverbes latins et espagnols, de petits poèmes épiques publiés après sa mort, sous ce titre: *Ouvrages choisis en vers et en prose* (Madrid, 1773, 2 vol. in-4°); enfin, il a laissé des articles littéraires insérés dans des journaux de Madrid et plusieurs ouvrages manuscrits.

YRIARTE (Bernardo DE), diplomate espagnol, neveu du précédent, né vers 1734, mort en 1746. Successivement membre du conseil d'Etat et du conseil des Indes, il fit également partie de l'Académie royale de Saint-Ferdinand, dont Charles IV le nomma protecteur en 1792. Après l'entrée des Français en Espagne, il fut nommé conseiller d'Etat par Joseph Bonaparte, mais au retour de Ferdinand VII il dut se réfugier en France et se retira à Bordeaux, où il mourut l'année suivante.

YRIARTE (don Domingo DE), diplomate espagnol, frère du précédent, né à Orotava en 1746, mort en 1795. Il fut successivement secrétaire d'ambassade à Vienne, chargé d'affaires à Paris, et enfin ministre plénipotentiaire près le roi et la république de Pologne. Le 22 juillet 1795, il signa à Bâle, avec Barthélémy, le traité de paix conclu entre le

roi d'Espagne et la République française. Il venait d'être nommé ambassadeur en France, lorsqu'il mourut à Gironne.

YRIARTE (Thomas DE), poète espagnol, frère des précédents, né à Orotava (île de Tenerife) vers 1750, mort à San-Lucar, près de Cadix, en 1791. Appelé à Madrid par son oncle Juan, il y reçut une éducation distinguée, fut nommé à vingt ans archiviste de la première secrétairerie d'Etat, employa ses loisirs à cultiver les lettres, se fit promptement connaître en publiant des traductions de plusieurs pièces du théâtre français, et reçut en 1771 la direction du *Mercurio* de Madrid, gazette jusqu'alors insipide, dont il sut faire un recueil aussi agréable qu'utile. L'étude des différentes littératures de l'Europe lui inspira la pensée de réformer le théâtre espagnol, et il donna plusieurs comédies qui eurent un grand succès, notamment *El Señorito mimado* (l'enfant gâté), en trois actes et en vers (1778), et *la Señorita maltrada* (la demoiselle mal élevée) en 1788. Son beau poème en cinq chants sur la *Musique* (Madrid, 1779), un peu froid, mais écrit dans un style élégant et pur, d'une ordonnance simple et régulière, obtint un succès plus éclatant encore et passa pour un des chefs-d'œuvre de la poésie espagnole. La gloire que lui acquirent ses travaux littéraires lui suscita de nombreux ennemis, et il se vit en butte aux injures les plus grossières. Soupçonné de professer les opinions philosophiques, il fut poursuivi, en 1786, par l'inquisition, déclaré légèrement suspect, mais enfin absous moyennant une pénitence qui lui fut imposée. Outre les ouvrages précités et son poème didactique, la *Musique*, qui a été traduit en français par Grainville (1800, in-12), puis en italien et en anglais, on lui doit : une élégante traduction de l'*Art poétique* d'Horace, une traduction en vers des quatre premiers livres de l'*Énéide*, etc. Mais son principal titre de gloire est son recueil de *Fables littéraires* (Madrid, 1782, in-4°), les premières qu'on ait publiées en espagnol, et qui sont devenues classiques. Dans ces fables, Yriarte ne s'est attaché qu'à signaler les travers et les défauts des littérateurs espagnols de l'époque, en établissant leurs rapports avec les auteurs qu'il met en scène. Elles sont remarquables, non-seulement par l'élégance de la versification, par la pureté du style, mais encore par la grâce, par la naïveté et surtout par la finesse et par une causticité mordante. Ce qui les caractérise avant tout, en effet, et les distingue des fables de La Fontaine, c'est qu'elles sont essentiellement satiriques et qu'elles sont toutes le fruit de son imagination. Ces fables ont servi de modèle à Florian, qui déclare en avoir tiré ses apologues les plus heureux. On en compte plusieurs traductions françaises, notamment celle de Lanos (Paris, 1801, in-12), en vers; celle de Lhonnandie, en prose (1804, in-12), et celle de Ch. Lemesle, en vers (1841, in-18). Citons encore du premier fabuliste de l'Espagne des *Épîtres morales*, des *Mélanges critiques et littéraires*, la *Liberia*, drame en un acte, etc. Ses *Ouvrages complétés* ont été publiés à Madrid (1787, 6 vol. in-8° et 1805, 8 vol. in-12). Malgré la grande réputation dont Yriarte jouit à juste titre dans son pays, quelques critiques lui ont reproché d'avoir créé l'école du prosaïsme en poésie, en sacrifiant à la clarté et à la simplicité les ornements du style. Il mourut à quarante ans d'une attaque d'épilepsie.

YRIARTE (Charles), littérateur français, né à Paris en 1833, d'une famille d'origine espagnole. Doué d'aptitudes très-variées, il cultiva les arts et les lettres en amateur, obtint un emploi au ministère d'Etat et devint inspecteur des asiles nationaux, puis de l'Opéra. Tout en remplissant ces fonctions, qui lui laissaient la libre disposition de la plus grande partie de son temps, M. Yriarte envoya des articles et des dessins à divers journaux illustrés français et étrangers et commença ainsi à se faire connaître. Lorsque, en 1859, l'Espagne envoya contre le Maroc un corps d'armée sous les ordres d'O'Donnell, M. Charles Yriarte se joignit à l'état-major, assista aux brillants faits d'armes qui signalèrent cette guerre, et envoya au *Monde illustré* une série de dessins et d'articles relatifs à cette campagne, lesquels furent très-remarqués. De retour en France, le jeune écrivain se démit de l'emploi qu'il occupait dans l'administration, et, depuis lors, il s'est exclusivement occupé de littérature. En 1860, il refit en Italie ce qu'il avait fait au Maroc, se rendit en Sicile lorsque Garibaldi en fit la conquête avec une poignée d'hommes, visita les Marches, l'Ombrie, qui se séparèrent des Etats de l'Eglise pour s'annexer au royaume d'Italie, et devint, à son retour en France, rédacteur en chef du *Monde illustré*, dont il dirige en même temps la partie artistique et où il n'a cessé, depuis lors, de faire la chronique hebdomadaire. Cet écrivain, qui joint une extrême facilité à un talent littéraire très-fin et très-élégant, a donné, outre des traductions d'ouvrages espagnols d'Alarcon, de Fernandez y Gonzalez, d'Antonio de Trueba, etc., un grand nombre d'articles au *Figaro*, à la *Vie parisienne*, au *Grand journal*, etc., soit sous son nom, soit sous les pseudonymes de *Junior* et de *Marquis de Villemer*. Des *Portraits*, pleins de délicatesse et d'esprit, qu'il

a fait paraître sous ce dernier pseudonyme, ont eu un vif succès et ont beaucoup contribué à sa réputation. On a de lui, en volumes : la *Société espagnole* (1861, in-18); *Sous la tente, souvenirs du Maroc, récits de guerre et de voyages* (1862, in-18); *Paris grotesque, les célébrités de la rue de 1815 à 1863* (1864, in-8°), avec gravures; les *Cercles de Paris* de 1828 à 1864 (1864, in-8°), avec gravures; les *Portraits parisiens* (1865); *Portraits cosmopolites* (1869); les *Tableaux de la guerre* (1870, in-8°); *Campagne de France*, 1870-1871, la *Retraite de Mézières* (1871, in-18); les *Prussiens à Paris* et de 18 mars (1871, in-8°); les *Princes d'Orléans* (1872, in-8°); la *Vie d'un patricien de Venise au xvie siècle* (1874, in-8°), ouvrage fort bien fait et très-intéressant.

YRIEIX (SAINT-), ville de France (Haute-Vienne), chef-lieu de canton et d'arrond., à 41 kilom. S. de Limoges, sur la rive gauche de la Loue; pop. aggl., 3,473 hab. — pop. tot. 7,086 hab. L'arrond. comprend 4 cantons, 27 communes et 41,910 hab. Tribunal de 1^{re} instance et justice de paix. Carrières de kaolin et de pétunse; fabrication de porcelaine, fil, toiles; forges et usines à fer; exploitation d'antimoine. Commerce de porcelaine, peaux, chanvre, pores, etc. C'est de nos jours une ville ouverte, assez mal bâtie et toute industrielle, qui n'a conservé de ses anciennes fortifications qu'une antique tour, dite tour du Plot. Mais la ville possède une église qui est un des plus intéressants monuments archéologiques de la France. Le Moutier (comme on l'appelle encore aujourd'hui) appartient à l'époque de transition, où le gothique et le roman s'allient pour créer une œuvre complète d'un seul jet. La nef, le chœur, jusqu'au pentagone du chevet, les transepts, offrent le mélange visible des deux styles et de leurs qualités les plus rares de solidité et de richesse, de délicatesse et de majesté. Le plan de l'édifice est bizarre. Il affecte la forme d'une croix latine, avec une nef sans bas-côtés et trois chœurs parallèles, celui du centre terminé par un chevet pentagonal, ceux des côtés par des murs droits, et dont la réunion forme un massif de même largeur exactement que le transept. Une porte ogivale à trois voussures s'ouvre au-dessous d'une rangée d'arcatures à plein cintre, dont celle du milieu est occupée par un Christ dans une gloire d'un aspect complètement byzantin. Un peu en saillie sur l'édifice et en dehors de son axe, le clocher appartient à une époque antérieure, bien que présentant également dans ses arcatures et ses baies ouvertes un mélange de roman et d'ogive. Sa flèche en bois est insignifiante. C'est pour l'ornementation de l'œuvre intérieure que l'architecte semble d'ailleurs avoir réservé toutes les richesses et toutes les ressources de son art.

De la base du clocher au pentagone du chevet central s'échelonnent quatre travées seulement, de dimensions inégales, mais se développant par une progression habilement ménagée. Les deux travées de la nef (longueur de 20 mètres sur 15m,23 de largeur et 18m,60 de hauteur) sont séparées par un arc-doubleau, soutenu par une grosse colonne que termine une tête grimaçante. Sous les fenêtres, le mur s'épaissit et, aboutissant au pavé par des arcatures évidées, rend inutile l'emploi extérieur des lourds contre-forts. Il en résulte une saillie qui sert de base à une galerie très-large. La croisée du transept, haute de 19m,60 sur 13m,90 de largeur, porte sur quatre groupes, chacun de douze demi-colonnes, dont les fûts, de diamètres variés, s'alignent en retraite contre les angles saillants des murs et soutiennent sur leurs chapiteaux les arcs-doubleaux, les formerets et les arcs d'ogive des deux croisillons du chœur, de la nef et du transept même. Le chœur d'une seule travée, longue de 14m,60 sur une largeur de 16m,32 et une hauteur de 21 mètres, est décoré comme la nef d'une galerie supportée par des arcatures; l'extrados en est surchargé d'entrelacs, de fleurs et de rinceaux du plus délicat travail. « C'est ici, dit M. Port, le siège de l'autel qu'on ne saurait trop admirer. Les chapiteaux, qui, dans la nef, ne sont parés que de quelques feuilles d'eau enroulées, s'épanouissent en corbeilles de palmettes et d'acanthe du meilleur goût et d'un style vraiment antique. Sur les médaillons des galeries, les figures grimaçantes des démons de la nef ont fait place à des têtes charmantes de jeunes hommes et de jeunes filles, et si quelque diable s'est aventuré dans le sanctuaire, sa gueule béante aux crocs de sanglier est bâillonnée vigoureusement par les mains d'un ange invisible. » De vieilles tapisseries masquent une partie de ces sculptures. Les chœurs latéraux, tout à fait indépendants du chœur central, ne communiquent avec lui que par une petite porte pratiquée dans l'intérieur des murs de refend. »

Enfin, le maître-autel est surmonté d'un ange suspendant en l'air une sorte de voile, d'une étoffe brochée de soie et d'or qui recouvrait jadis une colombe en métal doré, servant de ciboire dans les premiers temps de l'Eglise. Il faut encore mentionner deux beaux reliquaires du xiii^e siècle, décorés de médaillons où des anges à mi-corps se détachent sur fond d'émail, et un troisième, plus ancien, où l'on voit à côté des anges un

Christ, bénissant entre les symboles des quatre évangélistes, et les deux grands apôtres appuyant sur leurs épaules, les clefs et l'épée, leurs attributs ordinaires. L'église de Saint-Yrieix mesure, dans son plus grand axe, 65^m,40 de longueur et 31^m,30 dans le transept.

— *Histoire.* Environ six siècles après la fondation de Chalus-Chabrol (*Castra Lucii Caprioli*), un pieux personnage, auquel la légende donne le nom d'Aredius et dont nous avons fait Yrieix, se retira à 6 lieues plus loin environ et fonda sur la rive gauche de la Loue un monastère dont il fut le premier abbé. Des habitations ne tardèrent pas à se grouper autour du monastère, et Aredius étant mort, la petite ville de Saint-Yrieix, grossie par l'affluence des pèlerinages au tombeau du saint, se trouva fondée. L'abbaye de Saint-Yrieix jouit au moyen âge d'une prospérité brillante, sous la règle de saint Basile et de Casien. Son église fut érigée en paroisse en 1100 et soumise à la métropole de Saint-Martin de Tours. Le roi et le chapitre se partageaient la justice de la ville et étaient représentés chacun par un prévôt. Le parlement de Bordeaux était la cour suprême en cas de contestation. Plus tard, on transporta à Saint-Yrieix le tribunal de Ségur, et une sénéchaussée y fut établie. En 1589, Saint-Yrieix, assiégé par M. de Pompadour, un des lieutenants de la Ligue dans le Limousin, tomba au pouvoir des assaillants. Les royalistes l'ayant repris, M. de Pompadour entreprit de nouveau de s'en emparer. La ville, battue en brèche par trois fortes pièces de canon et mal approvisionnée, allait tomber entre ses mains, quand le lieutenant général de la province fit essuyer aux Ligueurs une défaite complète. Ces derniers parvinrent cependant à reprendre l'offensive et à rentrer dans la place, qui fut longtemps déchirée et rançonnée par les deux partis. Les guerres de religion amenèrent pour Saint-Yrieix de nouveaux désastres. Cette petite ville avait enfin reconquis un peu de repos et l'histoire n'avait plus depuis longtemps à la mentionner, quand, au XVIII^e siècle, on découvrit dans son territoire un gisement considérable de terre propre à fabriquer de la porcelaine; c'était du pétunsi et surtout du kaolin d'une grande pureté, mêlé à des masses de gneiss et s'étendant autour de la ville sur une longueur de plusieurs kilomètres. Aujourd'hui encore, les carrières de Saint-Yrieix alimentent non-seulement la manufacture de Sévres, mais toutes les fabriques de porcelaine de Paris. On exporte cette terre jusqu'aux Etats-Unis.

YRIEIX ou **YRIER** (saint), en latin *Aredius* ou *Aridius*, né à Limoges l'an 511, mort en 591. Il fut chancelier de Théodebert, roi d'Austrasie, et fonda le monastère d'Atane, autour duquel s'est formée plus tard la ville de Saint-Yrieix, aujourd'hui sous-préfecture de la Haute-Vienne. Il s'est surtout distingué par l'affranchissement d'un grand nombre d'esclaves des deux sexes. Mabillon a inséré sa *Vie* dans ses *Analecta* (VIII). L'Eglise célèbre sa fête le 25 août.

YRMILYKMEJDID s. m. (ir-mi-li-kméjdj). Métrol. Monnaie d'argent turque, valant 20 piastres, soit 4 francs 50.

YROISE (canal de), bras de l'océan Atlantique, sur les côtes du Finistère, entre l'île d'Ouessant au N. et le Bec-du-Raz au S. Il est parsemé d'îlots et d'écueils.

YSABEAU (Alexandre-Clément), conventionnel, né dans le département de l'Indre vers 1760, mort à Paris en 1823. Il entra dans la congrégation de l'Oratoire, fut préfet au collège de Tours, vicaire général de l'évêque constitutionnel de cette ville en 1791 et nommé, l'année suivante, député à la Convention. Il prit place à côté des montagnards les plus exaltés, vota la mort de Louis XVI sans appel au peuple ni sursis, fit abjuration de la prêtrise en 1793, se maria et fut envoyé en mission à Bordeaux, avec Tallien. Ils se montrèrent d'abord impitoyables, remplirent les prisons de suspects et en firent périr un certain nombre sur l'échafaud; mais bientôt, subissant l'influence des riches négociants de la ville, leur conduite devint visiblement plus modérée. Le comité de Salut public rappela Tallien. Peu de temps après, le 14 mai 1794, Ysabeau fut l'objet d'une semblable mesure; mais, se sentant soutenu par les gens notables, il différa son départ, s'enivrant des flatteries qu'on lui prodiguait. Dans les rues, dans les clubs, on criait en sa présence : « Vive Ysabeau! notre ami, notre père. » Un soir, au théâtre, cette étrange devise apparut dans un bulletin : « Ysabeau, liberté, égalité. » De pressantes demandes pour son maintien à Bordeaux étaient adressées au comité de Salut public, qui, pour toute réponse, envoya un de ses agents, Julien (v. JULIEN de Paris), pour presser son départ, et il dut se mettre en route pour Paris le 3 juin. Après la chute de Robespierre, Ysabeau se signala parmi les thermidorien et se fit encore envoyer en mission à Bordeaux, d'où la Convention dut promptement le rappeler pour des actes trop ouvertement réactionnaires. Appelé au comité de Sécurité générale, il proposa des mesures sévères, à la fois contre les terroristes et les émigrés, puis il passa au conseil des Anciens, où il fit le rapport sur l'organisation de l'Ecole polytechnique (1795).

Sorti du conseil en 1798, il obtint un emploi subalterne dans les postes, d'abord à Bruxelles, puis à Paris, le perdit en 1814 et mourut pauvre et oublié.

YSABEAU (Victor-Frédéric-Alexandre), médecin et agronome français, fils du précédent, né à Rouen en 1793. Il fit la plus grande partie de ses études à Liège, en Belgique, apprit la médecine, prit part comme enrôlé volontaire à la campagne de 1813, assista à l'affaire de Montereau, où il reçut une blessure, et obtint le diplôme de docteur. Mais il s'occupa beaucoup moins de médecine que d'agronomie, de sciences et de littérature. Pendant près de douze ans, il dirigea en Belgique la *Sentinelle des campagnes* et une feuille populaire, le *Fermier*. De retour à Paris, il devint, pendant l'épidémie cholérique de 1832, médecin en chef du quartier Popincourt, se signala par son dévouement, puis abandonna la pratique médicale pour retourner à ses travaux favoris. Outre de nombreux articles sur des questions agricoles, publiés dans divers recueils spéciaux, entre autres dans la *Revue villageoise* (1848-1850), on lui doit les ouvrages suivants : *L'Aigillon* (1831), recueil de contes et de chansons; *Entretiens sur la minéralogie* (1837, in-18); *Guide manuel de l'épicier droguiste, ou Traité des substances simples et composées, de leur valeur et de leur préparation* (1837, in-12); le tome V de la *Maison rustique* (1838, in-80); le *Jardinage ou l'Art de créer et bien diriger un jardin* (1854, in-12); *Leçons élémentaires d'agriculture* (1857, in-18); *De la basse-cour* (1858, in-12); *De la vigne et des arbres fruitiers* (1858, in-12); *Leçons élémentaires d'horticulture* (1850, in-12); le *Jardinier de tout le monde* (1859); le *Médecin de la famille* (1859, in-12); la *Femme et le presbytère* (1859, in-12); *Entretiens familiers d'un instituteur sur les insectes nuisibles* (1860, 2 vol. in-18); *Entretiens familiers sur les insectes utiles* (1860, in-18); *Cours d'agriculture pratique* (1860-1862, 4 vol. in-18); *Traité d'hygiène* (1861, in-18); *Défrichement, irrigations et drainage* (1861, in-12); *Lavater et Gall* (1862, in-12); *Histoire naturelle populaire de la France* (1864, in-18); *Hygiène et économie domestique* (1864, in-12); le *Jardinier des salons* (1870, in-18), etc. On lui doit encore plusieurs volumes faisant partie de la bibliothèque agricole de l'*Encyclopédie populaire*.

YSARD s. m. (i-zar). Mamm. Autre orthographe du mot ISARD.

YSENDORF (Gilbert), philosophe allemand, né à Ede, dans le Velan, en 1601, mort à Harderwick en 1655. Pour compléter son instruction, il visita successivement les académies de Groningue, de Franeker, de Leyde, de Sedan, de Saumur, passa deux ans à Paris, où il obtint le titre de docteur (1620), et, après avoir parcouru l'Espagne et l'Italie, il revint en Allemagne, où il professa successivement la philosophie à Deventer et à Harderwick. On lui doit : *Effatorum philosophorum centuriæ duæ*; *Compendium logicæ peripateticæ*; *Physiologia logica et ethica*; *Medulla physicæ generalis*.

YSER, petite rivière de France. Elle prend sa source dans le canton de Cassel, département du Nord, se dirige au N.-E., entre en Belgique, dans la province de Flandre occidentale, et se jette dans l'Yperle, à Nieuport, après un cours de 52 kilom., dont 20 navigables.

YSIR s. m. (i-zir). Alchim. Pierre philosophale sous forme sèche.

YSLY, rivière d'Afrique. V. ISLY.

YSQUI-ATOLE s. f. (i-ski-a-to-le). V. YOLATOLE.

YSSAUDON (Jean), musicien français, né à Lesart, comté de Foix. Il vivait dans la seconde moitié du XVII^e siècle. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il passa une partie de sa vie à Avignon, auprès du cardinal d'Avignon, en qui il avait trouvé un protecteur. Yssaudon a laissé un ouvrage, aujourd'hui très-rare, intitulé *Traité de la musique pratique, divisé en deux parties contenant en bref les règles et pratiques d'icelle* (Paris, 1582, in-fol.).

YSSSEL, en latin *Sala* ou *Isala*, dit aussi **OVER-YSSSEL** ou **YSSSEL SUPÉRIEUR**, rivière du royaume de Hollande, formée dans la province de Gueldre, à Doesbourg, par la réunion du Vieux et du Nouvel Yssel. Le Vieux Yssel prend sa source dans la province prussienne de Westphalie, au N.-E. de Borken, coule dans la direction du N.-O., entre près d'Anholt dans la province hollandaise de Gueldre, passe près de Doetinchem et se joint au Nouvel Yssel près de Doesbourg, après un cours de 67 kilom. Le Nouvel Yssel est une branche du Rhin qui occupe le lit d'un canal creusé par Drusus dans la province hollandaise de Gueldre; il se sépare du Rhin un peu au-dessous d'Arnhem, se dirige au N.-E. et se joint au Vieux Yssel, après un cours de 27 kilom. L'Over-Yssel, ainsi formé, coule au N., passe à Zutphen, Deventer, limite en grande partie les provinces de Gueldre et d'Over-Yssel et se jette dans le Zuyderzée, un peu au-dessous de Kampen, après un cours de 90 kilom.

YSSSEL (NIEDER-) ou **YSSSEL INFÉRIEUR**, rivière du royaume de Hollande, qui n'est autre qu'une branche du Leek, laquelle s'en

sépare dans le S. de la province d'Utrecht, à l'O. de Vianen, passe à Oudewater et Gouda et se jette dans la Meuse, au-dessus de Rotterdam, après un cours de 50 kilom.

YSSSEL (OVER-), province du royaume de Hollande. V. OVER-YSSSEL.

YSSSEL-SUPÉRIEUR, nom d'un des anciens départements du premier Empire français, l'un des sept formés dans le royaume de Hollande, compris entre ceux des Bouches-de-l'Yssel et de la Lippe à l'E., des Bouches-du-Rhin au S., du Zuyderzée à l'O. et le golfe du Zuyderzée au N. Chef-lieu, Arnhem.

YSSSELMONDE, île du royaume de Hollande, formant partie de la province de Hollande méridionale, arrond. de Dordrecht. Elle est formée par deux bras de la Meuse, qui reçoit en face de cette île, au N., le Leek et l'Yssel Inférieur. Elle mesure 22 kilom. de l'E. à l'O. et 7 kilom. du N. au S. Le chemin de fer de Rotterdam à Dordrecht traverse l'île d'Ysselmonde.

YSSSELSTEIN, ville du royaume de Hollande, province et à 12 kilom. S. d'Utrecht, sur la rive gauche de l'Yssel Inférieur; 3,000 hab. Industrie agricole; fabrication et commerce de toiles.

YSSINGEAUX, ville de France (Haute-Loire), chef-lieu de cant. et d'arrond., à 26 kilom. N.-E. du Puy; pop. aggl., 3,476 hab. — pop. tot., 8,270 hab. L'arrondissement comprend 6 cantons, 42 communes et 86,387 hab. Tribunal de 1^{re} instance, justice de paix. Fabrication de rubans, dentelles et blouses. Commerce de bois, toiles, grains et bestiaux. Cette petite ville est bâtie sur une colline rocaillieuse fort élevée que dominent d'autres collines encore plus élevées et plus dénudées. C'est une ville irrégulièrement bâtie et assez triste. Elle possède une belle église moderne, d'une architecture élégante et légère; une ancienne chapelle des pénitents, surmontée d'une flèche élancée; les débris d'un ancien château, occupé aujourd'hui par l'hôtel de ville et le palais de justice et dont on remarque encore les hautes murailles couronnées de créneaux; un hospice; une fontaine monumentale, ornant le centre de la principale place de la ville, et une promenade spacieuse, d'où l'on découvre un admirable panorama. Aux environs d'Yssingaux, on remarque le château de Treslemon, l'ancienne forteresse connue sous le nom de Maison-Forte de Choumoureaux, et Bessamourel, où se trouvent les ruines d'une ancienne commanderie de l'ordre de Malte.

Yssingaux paraît avoir eu les Romains pour fondateurs. A l'époque où ils étaient maîtres de la Gaule, ils donnèrent à cette ville le nom d'Icidmagus, qui, sauf corruption, s'est transmis jusqu'à nous. Les Wisigoths s'en emparèrent en 474 et y commirent, dit-on, de nombreux excès. Enfin, les Francs en devinrent maîtres et, dès 613, la réunirent au domaine de la couronne. Yssingaux n'en subit pas moins le joug des Sarrasins d'Espagne en 729. Les Normands y pénétrèrent à leur tour vers 863. Depuis lors jusqu'au XIII^e siècle, l'histoire est muette sur les vicissitudes que la ville eut à subir. On voit seulement qu'elle fut successivement incorporée à l'Auvergne et au comté de Toulouse, mais les dates de ces événements sont incertaines. Néanmoins, il paraît positif qu'Yssingaux faisait encore, en 1229, partie du comté de Toulouse, car la cession en fut consentie vers cette époque à Louis IX par le comte Raymond VII. Le roi plaça Yssingaux sous la juridiction du sénéchal de Beaucaire et de Nîmes. Au XVII^e siècle, la ville embrassa le parti de la Ligue. En 1595, les états du parti du roi étant assemblés à Pézenas et les consuls du Puy ne pouvant s'y rendre, Yssingaux s'empressa d'envoyer à leur place un député qui siégea aux états. Plus tard, en 1621, dom Vaissette nous apprend que les protestants furent un instant maîtres de la ville. « Ceux de Privas, dit l'historien, au nombre de quatre cents, sous la conduite de Blacous, se portèrent vers le Velay et surprirent la ville d'Yssingaux, où ils entrèrent; mais ils y furent si vivement repoussés par le curé, homme septuagénaire, à la tête des habitants, qu'ils furent obligés de prendre la fuite, après avoir laissé plusieurs des leurs sur la place. Les autres furent défaits par Chast, sénéchal du Velay, et par les paysans du Velay qui les poursuivirent, en sorte qu'il n'en retourna pas quarante à Privas. » C'est là le dernier souvenir historique d'Yssingaux. En 1754, les environs furent en proie à la bande de Mandrin, et la ville fournit son contingent d'hommes pour combattre le célèbre aventurier.

YSTAD, en latin *Istadium*, ville de Suède, dans le lan ou préfecture et à 58 kilom. S.-E. de Malmö, sur la Baltique; 4,300 hab. Place forte; fabrication de draps et lainages; port de commerce. Exportation de bestiaux, blé, alun, potasse et fer.

YSTRADELTA, bourg d'Angleterre, dans le pays de Galles, comté de Brecknock, à 38 kilom. S.-O. de Brecon, au milieu des montagnes; 2,300 hab. Eleve de bestiaux.

YSUM s. m. (i-zomm). Idole qu'adorent les Japonais.

YTAPUA, ville de l'Amérique du Sud, dans

la république du Paraguay, sur la rive droite du Parana. à 213 kilom. S.-E. de Villarrica; 3,000 hab. On y récolte en quantité des feuilles de yerva ou thé du Paraguay. C'est une des deux places par lesquelles les Brésiliens peuvent commercer avec le Paraguay.

YTTERBITE s. f. (i-tèr-bi-te). Minér. Gadolinite d'Ytterby, en Suède.

YTTRIA s. m. (itt-tri-a — rad. *yttrium*). Minér. Oxyde naturel d'yttrium.

— *Encycl.* *Lythria*, YO, fortement calciné, se montre sous forme d'une poudre blanche un peu jaunâtre, presque aussi hygrométrique que l'alumine, insoluble dans l'eau et ne se combinant pas avec elle, même par un contact prolongé. Il est soluble dans les acides azotique, chlorhydrique et sulfurique, et partiellement dans les acides faibles et très-étendus. *Lythria* ne paraît pas se combiner par voie sèche avec les alcalis caustiques et s'unit à l'eau lorsqu'il est, à l'état naissant, en contact avec elle, par exemple lors de la décomposition des sels d'*lythria* par l'ammoniaque. La composition de l'hydrate est représentée par la formule YO + HO. Il se contracte beaucoup par dessiccation et se rassemble en petites masses irrégulières, qui décrépissent vivement par une chaleur brusque. *Lythria* décompose les sels ammoniacaux à la température de l'ébullition et s'empare des acides en expulsant l'ammoniaque. *Lythria* est une base à peu près aussi énergique que la magnésie; les dissolutions des sels neutres rougissent très-faiblement la teinture de tournesol. *Lythria* forme des sels solubles avec les acides azotique, chlorhydrique, sulfurique, acétique, et des sels insolubles avec les acides carbonique, oxalique, tartrique, phosphorique, arsénique, etc. *Lythria* ne présente aucun caractère spécial au chalcum; il fond aisément en une perle incolore avec le borax et avec le sel de phosphore (phosphate double de soude et d'ammoniaque); la perle devient laiteuse par le refroidissement, lorsque la proportion d'*lythria* est un peu considérable; *lythria* ne donne d'ailleurs aucune coloration particulière à la flamme du chalcum. V. YTTRIUM.

— *Tantalate d'yttria*. V. TANTALATE.

— *Silicate d'yttria*. V. GADOLINITE.

YTTRICO-AMMONIQUE adj. (i-tri-ko-ammo-ni-ke). Chim. Se dit d'un sel double d'yttrium et d'ammoniaque.

YTTRICO-POTASSIQUE adj. (i-tri-ko-potassi-ke). Chim. Se dit d'un sel double d'yttrium et de potasse.

YTTRIFÈRE adj. (i-tri-fè-re — de *yttria*, et du lat. *fero*, je porte). Minér. Qui contient de l'yttria : *Minéral YTTRIFÈRE*.

YTTRIO-TANTALITE s. f. (i-tri-o-tan-talite). Minér. Pierre grise, qui se rencontre dans les minerais, et qui contient de l'yttria et du tantal. Il On l'appelle aussi YTTRIO-COLUMBITE et YTTRITANTALE.

YTTRIQUE adj. m. (i-tri-ke — rad. *yttrium*). Chim. Se dit d'un oxyde d'yttrium, et des sels qu'il produit avec les bases : *Acide YTTRIQUE*. Sels YTTRIQUES.

YTTRIUM s. m. (i-tri-omm). Chim. Nom d'un métal qui appartient à la classe des métaux terreux, qui ne se trouve que dans quelques minéraux rares, et qui a été découvert à l'état métallique par Berzelius.

— *Encycl.* *Lythrium* est un métal que l'on représente dans les formules chimiques par le symbole Y. Son poids atomique, sur lequel il existe quelque incertitude, serait de 61,7 d'après Bahr et Bunsen et de 71,4 d'après Delafontaine. C'est un élément qui appartient à la classe des métaux terreux et que l'on ne rencontre que dans quelques minéraux rares. Gadolin, en 1794, retira de l'ytterbite ou gadolinite d'Ytterby, en Suède, un oxyde particulier semblable à la chaux et à l'alumine. Ekeberg, en 1797, vint confirmer ces résultats et donna à cet oxyde le nom d'yttria. Dans un examen ultérieur de l'yttria, qui dans l'intervalle avait été également étudié par Klaproth et Vauquelin, Ekeberg trouva que cette terre renferme toujours de la glucine. En 1819, Berzelius démontra que l'yttria renferme en outre des oxydes de cérium, de lanthane et de didyme.

Scheerer, en 1842, fit voir que l'yttria, même après avoir été débarrassé des oxydes de cérium, de lanthane et de didyme, renfermait très-probablement un autre oxyde, et Mosander, en 1843, par un examen très-minutieux, arriva à conclure que l'yttria était un mélange de trois terres, à l'une desquelles il conserva le nom d'yttria, tandis qu'il donna aux deux autres les noms d'erbia et de terbia, et qu'il séparait les unes des autres par précipitation fractionnée en s'appuyant sur leur différence d'affinité pour les acides. De nouvelles expériences, exécutées par différents chimistes, ont fait naître depuis des doutes sur l'existence réelle de la terbia. Les expériences toutes récentes, et faites avec le plus grand soin, de Bahr et Bunsen semblent avoir confirmé ces doutes et démontré que l'yttria brut, après avoir été complètement débarrassé des métaux du groupe du cérium, est un mélange de deux terres, l'yttria et l'erbia, sans aucune trace d'une troisième terre qui serait la terbia. Les méthodes de séparation employées par Bunsen ont été décrites par nous au mot TERBIUM.

On obtient l'*yttrium* métallique en chauffant du chlorure d'*yttrium* anhydre avec du potassium en petits fragments. Berzélius décrit ce métal comme une poudre gris noirâtre, formée par une masse de petites écailles, dont chacune possède l'éclat métallique, et devenant, dans sa masse, brillante sous le brunissoir, comme le fer. Disons toutefois que le métal ainsi caractérisé était un mélange d'erbium et d'*yttrium* et que l'*yttrium* métallique pur n'a point été préparé jusqu'à ce jour.

L'*yttrium* est un élément diatomique. Il forme une seule série de composés répondant aux formules générales YX^2 , YX^3 . Il se combine directement, aux températures élevées, avec le chlore, l'oxygène, le soufre et probablement d'autres métalloïdes encore.

— *Bromure d'yttrium* YBr_3 . C'est une masse saline très-déliquescence, que l'on obtient en évaporant une solution d'*yttria* dans l'acide bromhydrique.

— *Chlorure d'yttrium*. C'est un composé volatil, que l'on obtient en chauffant le métal dans un courant de chlore gazeux.

Le chlorure d'*yttrium* hydraté prend naissance lorsqu'on dissout l'*yttria* dans l'acide chlorhydrique aqueux. Il reste, par l'évaporation de cette solution, sous la forme d'une masse saline, lentement déliquescence.

— *Fluorure d'yttrium*. Ce sel se rencontre, uni en différentes proportions aux fluorures de cérium et de calcium, dans l'*ytrocérite*, minéral trouvé à Finbo et Broddbo, en Suède, à Amity, à New-York et dans le Massachusetts, et qui forme soit des cristaux grenus d'un bleu violet, soit des masses terreuses imprégnant des fragments de quartz. Le fluorure de cérium est aussi un des éléments constitutifs de la fluocérite; mais ce dernier minéral en renferme une moins forte proportion que l'*ytrocérite*. En mélangeant une solution de chlorure d'*yttrium* avec une solution de fluorure potassique, on obtient du fluorure d'*yttrium* hydraté, sous la forme d'un précipité amorphe, jouissant d'une saveur astringente, rougissant le tournesol, insoluble dans l'eau et dans l'acide fluorhydrique aqueux. Chauffé en vase clos, ce fluorure hydraté se convertit en fluorure anhydre.

— *Borofluorure d'yttrium*. Ce sel, obtenu par double décomposition, au moyen d'un borofluorure et d'un sel d'*yttrium* solubles, est insoluble dans l'eau et soluble dans les acides, même si l'acide est l'acide fluorborique. Ses solutions acides l'abandonnent en cristaux par l'évaporation.

— *Silicofluorure d'yttrium*. Il s'obtient comme le borofluorure et jouit de propriétés semblables.

— *Iodure d'yttrium*. On prépare ce sel comme le bromure. Comme ce dernier, il est très-déliquescence.

— *Oxyde d'yttrium-yttria*. On l'obtient par la calcination de l'oxalate. C'est une poudre molle, presque blanche qui, lorsqu'on la calcine, devient incandescente et répand alors une lumière d'un blanc pur dont le spectre, analogue à celui de l'erbium, ne renferme aucune raie brillante. L'*yttria* ne se combine pas directement à l'eau; il existe néanmoins un hydrate d'erbium qui prend naissance lorsqu'on précipite un sel d'*yttrium* soluble par une lessive alcaline. Les acides chlorhydrique, azotique et sulfurique dissolvent lentement, mais complètement, l'*yttria* en formant des solutions incolores qui ne présentent aucun spectre d'absorption.

— *Sels oxygénés d'yttrium*. L'azotate basique d'*yttrium* $Y(AzO_3)_2 \cdot 3H_2O$, préparé comme le sel d'erbium correspondant, cristallise en aiguilles incolores déliquescence. L'oxalate $C_2Y_2O_4 \cdot 12H_2O$ est une poudre blanche et molle qui ne perd son eau qu'à la température où il se décompose.

Le sulfate $3Y(SO_4)_2 \cdot 8H_2O$ forme des cristaux incolores bien définis, isomorphes avec les sels d'erbium et de didyme correspondants et qui offrent, lorsqu'on les calcine et lorsqu'on les dissout dans l'eau, les mêmes caractères que les sels d'erbium.

— *Séparation d'yttrium*. On l'obtient, d'après Vöhler, en fondant l'*yttria* avec du sélénium. C'est une substance noire, insoluble dans l'eau. Traité par les acides étendus, il dégage de l'acide sélénhydrique.

Le sélénure d'ammonium précipite les sels d'*yttrium*.

— *Sulfure d'yttrium*. Il se produit, par ignition, lorsqu'on chauffe l'*yttrium* métallique dans de la vapeur de soufre et lorsqu'on chauffe l'*yttria* dans la vapeur du disulfure de carbone. C'est un corps pulvérulent gris, que l'eau ne décompose pas et qui dégage de l'acide sulfhydrique sous l'influence des acides étendus.

— **RECHERCHE ET DOSAGE DE L'YTTRUM.** Les sels d'*yttrium* sont incolores et ressemblent à ceux de thorium par la manière dont ils se comportent au chalumeau et dans beaucoup de réactions par voie humide. L'*yttrium* se distingue du thorium par la solubilité dans l'acide chlorhydrique de son oxyde hydraté, par la fixité de son chlorure anhydre et par la solubilité dans un excès de sulfate potassique du sulfate yttrio-potassique.

La solubilité de l'*yttria* calcinée dans l'a-

xv.

acide chlorhydrique sert aussi à distinguer l'*yttria* de l'alumine et de la zircone. Il se distingue, en outre, de l'alumine et de la glucine par son insolubilité dans la potasse. La précipitation de l'*yttria* par les alcalis n'est pas prévenue par la présence de l'acide tartrique (ce qui distingue cette terre de l'alumine, de la glucine, de la thoriane et de la zircone); l'*yttrium* est, en effet, lentement, mais complètement précipité à l'état de tartrate. Les solutions acidulées des sels d'*yttrium* n'altèrent pas la couleur de la teinture de tournesol, ce qui les distingue de la zircone.

Pour doser l'*yttrium*, on précipite ce métal à l'état d'hydrate par l'ammoniaque ou la potasse, ou à l'état d'oxalate par l'acide oxalique. Le précipité, dans l'un comme dans l'autre cas, laisse par la calcination un résidu d'*yttria* anhydre. Si la solution renfermait des sels de potassium, le précipité formé par l'acide oxalique renferme de l'oxalate yttrio-potassique, qui, calciné, laisse un mélange d'*yttria* et de carbonate potassique. On redissout le précipité dans l'acide chlorhydrique et l'on en reprécipite l'*yttria* par l'ammoniaque.

On peut séparer l'*yttrium* du fer, lorsque ce métal existe dans la solution à l'état de sel ferrique, au moyen du succinate d'ammonium, ou, mieux encore, du carbonate de baryum. On le sépare des métaux du groupe du cérium en plongeant dans la solution un excès de sulfate de potassium en cristaux; le sulfate yttrio-potassique se dissout alors, tandis que les sulfates doubles de potassium et de métaux cériques se précipitent. On le sépare de l'aluminium et du glucinium soit en précipitant l'*yttrium* par l'acide oxalique, soit en le précipitant par l'ammoniaque après avoir additionné la liqueur d'acide tartrique. Enfin, pour séparer l'*yttria* de la magnésie, on ajoute à la solution un excès de chlorhydrate d'ammoniaque et l'on précipite ensuite l'*yttria* par l'ammoniaque.

Dans tous ces modes de précipitation, l'*yttrium* se précipite uni à l'erbium. Jusqu'à ce jour, la seule méthode satisfaisante pour séparer ces deux derniers métaux l'un de l'autre est celle de Bahr et Bunsen, décrite au mot TERBIUM. Encore cette méthode est-elle trop imparfaite pour permettre la détermination quantitative des deux métaux mélangés.

On a déterminé le poids atomique de l'*yttrium* par l'analyse du sulfate. Au moyen du sel anhydre $Y(SO_4)_3$, Bahr et Bunsen ont obtenu, dans deux opérations, 49,30 et 49,24 pour 100 d'oxyde anhydre YO et 50,69 à 50,76 pour 100 d'anhydride sulfurique SO₃. Ces chimistes déduisent de là, pour le poids atomique de l'*yttrium*, 61,7. Delafontaine, comme moyenne de trois analyses, a obtenu 48,23 pour 100 d'*yttria* anhydre YO; d'où il déduit le chiffre 74,5. Ces divergences tiennent probablement à la difficulté où l'on est de séparer l'*yttria* de l'erbium et à l'impureté plus ou moins grande des produits sur lesquels on opère.

YTROCÉRITE s. f. (i-tro-sé-ri-te — de *yttrium*, et de *cérite*). Minér. Fluaté naturel d'*yttrium* et de cérium.

— **Encycl.** L'*ytrocérite* est un minéral très-rare, qu'on n'a encore trouvé qu'à Broddbo et à Finbo, en Suède, où elle est disséminée dans les pegmatites. Plusieurs minéralogistes la regardent même comme une simple variété de mélange de la fluorine. Elle est opaque. Sa couleur, qui est le bleu violet, le gris blanchâtre ou le gris bleuâtre, change suivant que le cérium est en proportion plus ou moins grande. Sa densité varie entre 3,44 et 4,015. Quant à sa dureté, elle est inférieure à celle de l'acier et supérieure à celle de la fluorine. Elle est infusible au chalumeau, mais y devient d'un gris clair. Les acides la dissolvent, et la solution, traitée par l'ammoniaque, donne un précipité qui, avec le borax, forme un verre jaune à froid et un verre rouge à chaud. L'*ytrocérite* se présente en petites masses cristallines possédant trois clivages rectangulaires, ce qui indique que le cube est sa forme primitive. Les proportions de ses éléments sont très-variables. Outre le fluor, l'*yttrium*, le cérium et le calcium, qui sont communs à tous, certains échantillons ont fourni à l'analyse de la silice, de l'oxyde de fer et de l'albite.

YTTROTANTALITE s. f. (i-tro-tan-ta-li-te — de *yttrium*, et de *tantalite*). Minér. Tantalate d'*yttrium*.

YU s. m. (iu). Métrol. Mesure de capacité chinoise, qui équivaut à 112 litres environ.

— Bot. Plante textile des Chinois.

— Minér. Espèce de jade, avec lequel les Chinois font des instruments de musique.

YU, empereur de la Chine, le premier de la dynastie des Hia, né en 2298 avant notre ère, mort à Kociki en 2198, à l'âge de cent ans. Il descendait de l'empereur Hoang-ti et était fils de Pé-kouen, un des principaux officiers de l'empereur Yao. Ses talents et son honnêteté lui gagnèrent de bonne heure l'estime publique et attirèrent l'attention de l'empereur, qui le nomma intendant des travaux publics en remplacement de Pé-kouen, son père. Yu remplit ces fonctions avec un grand zèle, fit exécuter des travaux considérables pour remédier aux désastres d'une grande inondation, rétablit les communica-

tions qui reliaient les neuf provinces de l'empire et fut, en récompense de ses services, nommé prince de Hia. Lorsque le prince Chun parvint au trône, il nomma Yu son premier ministre et l'associa solennellement au pouvoir suprême en 2223. Cette nouvelle dignité ne fit que mettre davantage encore en évidence l'amour de Hia pour le bien public, et il fut appelé, à la mort de Chun, à monter sur le trône (2225). Bien qu'il eût alors quatre-vingt-treize ans, il voulut visiter toutes les provinces de l'empire pour recueillir les observations des sages et remédier aux abus. Il modifia les superstitions idolâtriques des Chinois, composa, sous le titre de *Yu-koung*, un des plus beaux chapitres du *Chou-king*, établit une sorte d'impôt proportionnel et mourut entouré d'une vénération qui s'est transmise en Chine jusqu'aux temps modernes. Divers ouvrages sur l'agriculture et les mathématiques qui lui ont été attribués sont apocryphes. Ce vertueux prince associa à son pouvoir le sage ministre Pé-y, qu'il désigna pour lui succéder. Mais, après sa mort, Pé-y désigna pour monter sur le trône Ti-ki, fils d'Yu, et, à partir de ce moment, l'empire chinois d'électif devint héréditaire. Le Père Amiot a envoyé à la bibliothèque de Paris la copie d'une inscription en l'honneur d'Yu, existant sur un rocher du Hou-kouang. Elle a été publiée par Hager sous le titre de *Monument d'Yu ou la Plus ancienne inscription de la Chine* (Paris, 1802, in-fol.).

YUBA, rivière des États-Unis d'Amérique, dans l'état de la Californie. Elle descend du versant oriental de la sierra Nevada, coule au S.-O. et se jette dans le Feather, au-dessous de Maryville, après un cours de 252 kilom. On recueille de l'or sur ses bords.

YUCATAN, presque l'île de l'Amérique centrale et l'un des États de la confédération mexicaine, entre les États de Tabasco et de Chiapan à l'O., la république de Guatemala au S., la mer des Antilles à l'E. et le golfe du Mexique au N., par 170-210 30' de latit. N. et 890-940 de longit. O.; 445 kilom. sur 280; 600,000 hab. — Chiffre dans lequel les Espagnols ne figurent que pour un douzième; ce sont les indigènes qui en forment l'élément principal; mêlés depuis trois siècles à leurs vainqueurs, ils ne se sont point confondus avec eux. Cap. Mérida; villes principales, Campêche, Valladolid. Cet État forme une péninsule qui ne consiste qu'en une vaste plaine, traversée du N.-E. au S.-O. par une chaîne de montagnes peu élevées. Sur la côte, il existe bon nombre de petits cours d'eau, mais tous sans importance. Les plus grands sont le rio Hondo ou rio Grande, à l'extrémité S.-E.; à l'O., le Champoton et le San-Francisco, dont l'embouchure forme le port de Campêche, et le Bolina au N.-E. Le climat y est chaud, mais sain. Quant au sol, il est très-fertile et l'on y recueille du maïs, du manioc, du coton, de l'indigo, etc. On y élève une grande quantité de gros bétail, des vaches domestiques et des abeilles. Les forêts servent de refuge à beaucoup d'animaux sauvages. Il n'y existe point de mines, mais ce désavantage est suffisamment racheté par la quantité de bois précieux, surtout de campêche et d'acajou, que fournissent les immenses forêts qui couvrent la majeure partie de sa surface. Les forêts sont habitées par différentes tribus indigènes, principalement dans la partie méridionale. La partie orientale, autrefois la mieux peuplée et la mieux cultivée, est aujourd'hui déserte, par suite de la défense que fit autrefois le gouvernement espagnol aux colons de s'y établir afin d'empêcher la contrebande qui avait lieu avec les établissements anglais. Les exportations du Yucatan consistent en coton, ciré, miel, bois de campêche, chanvre de Sisal, espèce d'agave dont la fibre sert à faire des câbles, des hamacs, des chapeaux, etc. Le commerce réside principalement entre les mains des Espagnols nés en Europe, qui possèdent tout ce qui est nécessaire pour réussir dans une contrée dont ils connaissent de longue date les ressources et les besoins. A côté de ces marchands économes végètent les créoles sur les débris de leur ancienne opulence. Une antipathie pour ainsi dire traditionnelle divise ces deux classes de citoyens, dont l'une hérite peu à peu des richesses et des dignités de l'autre.

Un des principaux officiers de Cortés, don Francisco de Montejo, obtint de Charles-Quint l'autorisation d'entreprendre à ses frais la réduction du Yucatan. Cette péninsule, indépendante des États mexicains, distincte par son idiome et par son régime politique, avait été si profondément oubliée au milieu des grands événements qui s'accomplissaient à l'autre extrémité du golfe, qu'on la croyait une île. Montejo, à la tête d'un corps expéditionnaire levé à ses frais, quitta l'Espagne en 1527, toucha d'abord à l'île de Cozamel, puis débarqua sur le continent voisin, dont il prit possession. « Dépourvu d'interprète et de guide, dit M. A. Morelet, le chef espagnol résolut d'agir avec une extrême circonspection; il s'avança donc de village en village, sans perdre de vue la côte, aujourd'hui silencieuse et déserte, mais florissante alors par sa population et sa culture. Ce fut ainsi qu'il atteignit Conil, où il s'arrêta pour recueillir des renseignements et méditer son plan de campagne. La péninsule que les Espagnols venaient d'envahir était alors frac-

tionnée en différentes principautés, gouvernées par des caciques indépendants, souvent en guerre les uns avec les autres. Le rom de Yucatan, qui lui fut appliqué de bonne heure, n'a pas une origine certaine. Bernard Diaz l'explique par les deux mots *yuca* et *talé*, champ de *yuca* (manioc); mais cette étymologie est peu satisfaisante, et il vaut mieux croire avec Herrera que ce fut le résultat d'une équivoque entre gens qui cherchaient inutilement à se comprendre. Un pays qui manquait aussi complètement d'unité politique ne devait pas, suivant cet historien, être compris sous une dénomination générale. Toutefois, les indigènes appartenant à une même race et parlant un langage identique d'une extrémité du territoire à l'autre prennent le nom de Mayas, qu'ils se donnent encore aujourd'hui. Montejo, après avoir mûrement délibéré, se décida à prendre la direction de Choacn. Cette partie du Yucatan n'était qu'une solitude pierreuse, brûlante, infestée de broussailles, sans routes, sans nubi et sans eau; le soleil avait tari les sources, et les Indiens avaient emporté dans leur fuite le secret de leurs réservoirs souterrains. Cependant l'ennemi ne se montrait nulle part; mais on avait à lutter contre la fatigue, le besoin, la maladie, et lorsqu'au bout de plusieurs jours on atteignit la ville de Choacn, on la trouva déserte et dénuée de toute espèce de ressources. Les Espagnols, trompés dans leur attente, poursuivirent leur route sur Aké. La contrée était toujours solitaire. Tout à coup, au milieu des bois, s'éleva une clameur inopinée; le bruit grandit, ce sont les Indiens! Une multitude furieuse se précipite sur la petite armée en poussant d'effrayantes clameurs. A l'aspect de ces guerriers sauvages, peints d'une manière bizarre et bondissant comme des lions, les compagnons de Montejo s'arrêtèrent indécis; le son rauque des instruments de guerre, le sifflement des flèches, la confusion, la soudaineté, cet appareil barbare, paralyserent un instant le courage des plus aguerris. Avant qu'ils aient pris l'offensive, une grêle de traits pénétra dans leurs rangs et blessa un grand nombre d'entre eux. Enfin, le combat s'engagea des deux côtés; il se prolonga jusqu'à la nuit avec le même acharnement; les Indiens, que la supériorité des armes et la tactique européenne ont accablés, mais non vaincus, bivaquent sur le champ de bataille sans perdre de vue l'ennemi. Le général espagnol, ne connaissant ni les ressources ni le nombre des assaillants, attendit avec anxiété le retour de l'aurore; au matin, il fit sonner la charge, et le combat se renouvela avec des succès partagés. Cependant, vers le milieu du jour, découragés par tant de résistance, les Indiens commencèrent à plier sous le feu de la mousqueterie et finirent par abandonner le terrain, jonché d'une multitude de morts. On n'osa pas les poursuivre dans les bois où ils se dispersèrent. Tel fut l'accueil que nos aventuriers reçurent au Yucatan. Cette première rencontre fit juger que les indigènes de la péninsule étaient plus belliqueux que ceux de l'empire mexicain. Ils possédaient une certaine tactique militaire; leurs combattants se rangeaient sur deux ailes, appuyées sur un corps de bataille; ils se servaient de frondes, d'arcs, de longues lances terminées par une pointe de silex, de haches et d'épées à deux mains d'un bois très-dur et très-pesant; pour armes défensives, ils portaient des casques de coton piqués et fortement doublés; ils connaissaient, en outre, l'art d'élever des retranchements pour défendre un passage, et ils y pratiquaient des meurtrières d'où ils incommodaient beaucoup leurs adversaires, car ils étaient excellents archers... Le 6 janvier 1542, après seize ans de luttes opiniâtres, les Espagnols fondèrent, sur l'emplacement de Tihoo, la ville actuelle de Mérida; dès lors, ils furent les maîtres du pays. « La civilisation du Yucatan n'était pas inférieure à celle de l'Anahuac; les lois civiles y étaient analogues, bien que la constitution politique fût différente, et on y trouvait le même culte. Les mœurs des Mayas étaient moins sanguinaires toutefois que celles de leurs voisins. L'anthropophagie, qui déshonorait l'état social des Mexicains, n'y était également pratiquée que d'une manière accidentelle. « L'art de transmettre et de perpétuer les faits au moyen de peintures hiéroglyphiques et même de caractères symboliques consacrés à l'expression des idées, dit l'écrivain précité, était connu au Yucatan comme au Mexique; les ruines de Kukulab, de Kewich et de Chichen-Itza en gardent de précieux témoignages, qui ont échappé aux ravages du temps et au fanatisme de la conquête. Indépendamment des légendes gravées sur la pierre et sur le bois, il existait chez les Mayas de véritables livres, où étaient figurés la marche des saisons, les animaux, les plantes et la topographie de la contrée. Enfin, l'éducation de la jeunesse se complétait dans des écoles où l'on confiait à sa mémoire tous les faits relatifs à l'histoire du pays, les poésies nationales, les recettes médicales, la somme enfin des connaissances acquises, dont le dépôt se conservait ainsi par une tradition continue. La civilisation du Yucatan se rattachait encore à celle de l'Anahuac par une particularité essentielle qui, même isolée, semblerait concluante; nous voulons parler de la méthode usitée par les

deux peuples pour mesurer le temps et de la rédaction de leurs calendriers, qui différaient seulement par de légères nuances de détail. Ils avaient la même année solaire de 365 jours, divisée d'abord en 18 mois de 20 jours chacun, avec 5 jours complémentaires; puis en 28 semaines, chacune de 13 jours, avec un jour additionnel; c'était par une combinaison identique de ces deux séries qu'ils fixaient les jours de l'année; enfin, leur cycle, soumis aux mêmes calculs, se résumait en une période de 52 ans. Cet accord singulier prouve évidemment que, malgré la différence du langage et celle du régime politique, ils avaient puisé à une source commune les principes de leur civilisation. Cette contrée nourrissait une population nombreuse, qui vivait dans des conditions bien éloignées de l'état primitif et possédait même, outre le goût du luxe, l'instinct du beau et du grandiose. Les recherches archéologiques d'un voyageur moderne (M. Stephen), qui a suivi à travers la péninsule les traces de cette civilisation éteinte, ont amené la découverte de quarante-quatre villes, dont les ruines, presque toutes intéressantes, gisaient au sein des bois, ignorées de la génération actuelle. Quelques-unes, comme Tuloum, étaient ceintes de murailles, ou comme Menral, renfermaient de vastes édifices dont les façades étaient enrichies d'arabesques et de reliefs en stuc; à Labna, des terrasses élégantes et solidement assises, d'un développement de 190 mètres, supportant des palais à moitié écroulés; puis, au milieu de la plaine, s'élevaient des tumulus semblables à des collines, avec de gigantesques escaliers. Ailleurs, ce sont des monuments analogues à nos arcs de triomphe, comme celui de Kabah; des colonnes, des portiques, des bas-reliefs en pierre, des pilastres sculptés, des solives curieusement travaillées (Kabah, Labphak, Ake, Tuloum). Plusieurs de ces constructions ne laissent rien à désirer au point de vue du bon goût et des règles de l'art; on peut citer, entre autres, la porte de Labna, ouvrage remarquable par la justesse des proportions et l'élégante simplicité des détails. * Sous la domination espagnole, le Yucatan formait l'intendance de Merida du royaume de la Nouvelle-Espagne ou Mexico, et, après la déclaration d'indépendance, il fit partie de la confédération mexicaine comme Etat indépendant sous le nom de Yucatan. Le Yucatan s'est séparé deux fois du Mexique, en 1829 et en 1845. Mais le Mexique ne voulut jamais reconnaître l'indépendance du Yucatan, et l'état de guerre exista entre ces deux républiques pendant plusieurs années. La concession de divers privilèges put seule déterminer les habitants du Yucatan à se rapprocher du Mexique.

YUCATAN (baie du), baie de l'Amérique centrale, formée par la mer des Antilles sur la côte occidentale du Yucatan, entre les caps Brava et Roja. De nombreux bancs de sable, des flots et des îles l'embarrassent et gênent la navigation.

YUCATAN (détroit ou canal du), bras de mer de l'Amérique centrale, qui fait communiquer la mer des Antilles au S. avec le golfe du Mexique au N.; il est resserré entre le cap Catoche, extrémité N.-E. de la presqu'île du Yucatan, et le cap San-Antonio, extrémité occidentale de l'île de Cuba. Largeur, 165 kilom.

YUCCA s. m. (i-ü-ka). Bot. Genre de plantes, de la famille des liliacées, tribu des aloïnées, comprenant une trentaine d'espèces, qui croissent dans les régions chaudes de l'Amérique : *Le fruit des yuccas est une capsule oblongue*. (P. Duchartre.) *Depuis longues années, les yuccas contribuent à la décoration et à la variété de nos parterres*. (Th. de Berneaud.) *Les yuccas contiennent l'ornement des parties accidentées et rocailleuses des jardins pittoresques*. (Vilmorin.) * On trouve aussi ce nom employé au féminin.

— **Encycl.** Les yuccas sont des plantes vivaces, à tiges souterraines ou arborescentes, à feuilles roides, épaisses, étroites, lancéolées, souvent dentées, épineuses, très-rapprochées et groupées en faisceau. Les fleurs, réunies sur une longue hampe droite et formant une belle panicule terminale, présentent le type général qui caractérise les liliacées. Le fruit est une capsule oblongue, à six angles obtus, à parois un peu charnues, à trois loges polyspermes. Ce genre renferme une trentaine d'espèces, qui croissent dans les régions tempérées et surtout chaudes de l'Amérique, et dont plusieurs sont cultivées dans nos jardins.

Yucca glorieux a des racines très-nombreuses; la tige haute de 0m,3 à 0m,4; les feuilles alternes, serrées, étroites, entières, roides, piquantes à l'extrémité; les fleurs nombreuses, blanches, grandes, disposées en longue panicule terminale, d'une odeur désagréable. Il est originaire des régions chaudes et tempérées de l'Amérique du Nord, et s'avance, dit-on, jusqu'au Canada. * C'est une superbe plante quand elle est en fleur, dit Bosc, mais elle n'y est pas tous les ans dans le climat de Paris. On s'en sert pour faire des haies qui, quand elles ne laissent point de vide, sont d'une très-bonne défense et d'un très-bel aspect. On la place dans les jardins paysagers au milieu des gazons, à quelque distance des massifs, contre les ro-

chers et les fabriques, et il s'y fait toujours remarquer, même sans être en fleur, par la disposition de ses feuilles. Il ne craint que les très-fortes gelées, et surtout l'humidité des hivers; en conséquence, c'est une terre sèche et une exposition abritée qu'il lui faut. On le multiplie par ses graines, par ses rejets et par la section de ses racines. *

Yucca à feuilles d'aloës a une tige de plusieurs mètres et des feuilles étroites et crénelées; ses fleurs sont blanches et teintées de violet; ses fruits sont assez charnus. Originaire des parties chaudes de l'Amérique du Nord, il est plus que le précédent sensible à la gelée. Néanmoins, à une situation abritée, il peut passer l'hiver en pleine terre jusque sous le climat de Paris. On l'emploie aussi, dans la Caroline, pour faire des haies, assez fortes pour s'opposer au passage des hommes et des bestiaux; il suffit, pour cela, de couper les tiges et de les coucher en terre; elles émettent, dans toute leur longueur, des bourgeons qui, dès la première année, deviennent autant de tiges nouvelles. Le fruit de cette espèce est comestible, et on le donne aussi aux bestiaux, qui l'aiment beaucoup. Sous nos climats du Nord, il est bon de tenir cette plante en pots ou en caisses, que l'on rentre en orangerie durant l'hiver.

Yucca filamenteux a des feuilles nombreuses, lancéolées, rétrécies à la base, roides, entières, étalées, remarquables par la membrane grisâtre qui se détache de leurs bords en longs filaments soyeux. La hampe, haute de 2 mètres, nue dans sa partie inférieure, se termine par une superbe panicule pyramidale de fleurs blanches, un peu verdâtres, nombreuses, plus grandes que dans les espèces précédentes. Originaire de la Caroline et de la Virginie, cette charmante espèce supporte la pleine terre dans nos contrées, et résiste bien à nos hivers ordinaires. Si les froids sont rigoureux, il faut avoir la précaution de couvrir sa souche ligneuse, et surtout de rentrer en orangerie les jeunes sujets provenant de graines ou d'éclatons.

Yucca glauque est encore une belle espèce, à tiges courtes, à feuilles lancéolées, allongées, glauques, marginées; sa longue hampe se couronne, à l'automne, d'une ample panicule de fleurs blanches, teintées de rouge en dehors, courtes et arrondies. Originaire de l'Amérique du Nord, elle croît chez nous en pleine terre et se propage facilement de rejets.

YUCCITE s. m. (iü-ksi-te — rad. *yucca*). Bot. Genre de végétaux fossiles, analogue aux yuccas.

YUGADA s. f. (iou-ga-da). Métrol. Mesure agraire usitée en Espagne, et valant 14 hectares, 1928.

YULAN s. m. (iou-lan — mot chinois). Bot. Espèce de magnolier qui croît en Chine et au Japon.

YUNG (Godefroy-Eugène), journaliste, né à Paris le 2 novembre 1827. Après des études brillantes, il fut admis l'un des premiers à l'Ecole normale, d'où il sortit en 1850, et fut envoyé, comme professeur de seconde, au lycée de Clermont-Ferrand. D'un caractère indépendant, il ne tarda pas à être en butte à mille tracasseries. Ayant sollicité un congé, il vint préparer à Paris son doctorat ès lettres. Il prit pour sujet de sa thèse française : *Henri IV considéré comme écrivain*, et pour texte de sa thèse latine : *l'Instruction publique en Gaule sous la domination romaine* (1855). La première de ces thèses fit tellement remarquer l'auteur, que, dans ses *Causeries du lundi*, Sainte-Beuve lui consacra un article. De son côté, M. Armand de Pontmartin se mit en campagne, et M. de La Guéronnière étant intervenu dans le débat, une polémique des plus vives s'engagea entre plusieurs journaux, soulevée par les spirituelles remarques du jeune docteur sur le style du roi Vert-Galant.

M. Buloz, l'autocrate de la *Revue des Deux-Mondes*, soupçonna qu'un professeur qui mettait ainsi la discorde dans le camp universitaire et dans la presse parisienne devait être doué de quelque mérite, et il lui confia l'examen des manuscrits. En 1857, M. Yung abandonna cette besogne fastidieuse pour rentrer dans l'Université. Envoyé à La Rochelle en qualité de professeur de rhétorique, il eut à essayer de nouveaux déboires, et, renonçant définitivement à l'enseignement, il retourna à Paris, où il entra à la rédaction du *Journal des Débats*. C'était le moment où la question italienne occupait vivement les esprits. M. Yung, pour ses débuts, fit une brillante campagne en faveur de la politique libératrice du comte de Cavour, de l'Italie unie et libre et salua dans Garibaldi l'héroïque soldat de l'Indépendance. Dans la question américaine, M. Yung défendit énergiquement la cause des Etats du Nord et de l'abolition de l'esclavage. En un mot, en toute circonstance, il se signala par le libéralisme éclairé de ses opinions, et les articles qu'il consacra à la réfutation du livre de M. Guizot sur *l'Eglise et la société chrétienne* furent fort remarqués dans le monde littéraire.

M. Yung fit avec un vif succès plusieurs conférences rue de la Paix, rue Cadet et à la salle Barthélemy, en faveur des Polonais. Tout en écrivant au *Journal des Débats*, il publia dans le *Magasin de librairie* et dans la *Revue nationale* des études sur les guerres

de religion au xvi^e siècle, sur Rome et le génie romain, sur la liberté industrielle et la liberté politique, sur la responsabilité du souverain, sur la liberté moderne, sur le traité de commerce, les chemins de fer, etc. En 1871, il devint rédacteur du *Journal de Lyon* et, depuis lors, il a pris la direction de la *Revue des cours littéraires et scientifiques*.

Comme écrivain, M. Yung tire un excellent parti de son instruction. Il sait allier habilement l'érudition à la vivacité et à la vigueur, et son style est très-pur et très-soigné. Il a publié en volumes : *Henri IV considéré comme écrivain* (1855, in-8°); *Préjugés économiques* (1857, in-18), sous le pseudonyme de H. Torcenay; le *Traité de commerce et les chemins de fer* (1861, in-8°); *Henri IV* (1864, in-12), etc.

YUNGINÉ, **ÉE** adj. (ion-ji-né — du lat. *yungz*, torcol). Ornith. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre torcol. * On dit aussi YUNGINÉ.

— s. f. pl. Tribu de la famille des pics, ayant pour type le genre torcol.

YUN-NAN, ville de Chine, chef-lieu de la province de son nom, à 3,600 kilom. S.-O. de Pékin, à 1,000 kilom. N.-O. de Canton, sur la rive N.-E. du lac de son nom, par 25° 6' de latit. N., 100° 30' de longit. E. Cette ville est très-peuplée et renferme de nombreuses manufactures de soieries et de tapis considérés comme les plus beaux de la Chine.

YUN-NAN, province de la Chine au S.-O., entre le Thibet au N., l'empire birman à l'O., le Tonkin au S. et les provinces de Kouang-si et de Kouei-tchéou à l'E., par 210-230 de latit. N. et 90-103 de longit. E. Elle mesure 900 kilom. de longueur sur 660 de largeur; superficie, 230,000 kilom. carrés; 5,361,000 hab. Chef-lieu, Yun-nan. Le sol de la province de Yun-nan est très-montagneux; il est traversé par la grande chaîne des monts Nansing et plus à l'O. par la chaîne qui sépare le bassin du golfe du Bengale de celui de la mer de Chine. Ses principaux cours d'eau, qui coulent tous à l'E. et au S., sont au N. le Yang-tsé-kiang, le Kin-tchéou-kiang, le Maikong, le Salouen et le Li-sien-kiang. On y trouve plusieurs lacs, dont les principaux sont ceux d'Yun-nan, de Tching-kiang et de Chang-hoen. Cette province est l'une des plus riches et des plus fertiles de la Chine; on y trouve des arbres et des arbrisseaux à gomme précieuse, du lin, des plantes médicinales; des chevaux, des éléphants, des rhinocéros, des tapirs; de riches mines d'or, de cuivre, plomb, étain; des saphirs, des agates et autres pierres précieuses. On y récolte aussi beaucoup de thé, qui est l'objet d'un commerce important. Le Yun-nan renferme plusieurs districts montagneux qui ne sont que feudataires de l'empire; quelques-uns même sont occupés par des tribus indépendantes des Miao-tse ou Mon-tse. Voici ce qu'un missionnaire français, le Père Fenouil, écrit dans les *Annales de la propagation de la foi* (juillet 1862) sur les tribus barbares du Yun-nan : « Les Mon-tse et les Y-djin (les montagnards soumis) ne font qu'un seul et même peuple; ils se traitent de frères et le sont en effet. Toute la différence qui est entre eux consiste en ce que les Y-djin vivent soumis au gouvernement chinois, lui payent les impôts et reçoivent ses mandarins, tout en conservant une autorité entière sur les hommes de leurs tribus. Les Mon-tse, au contraire, n'ont jamais pu être domptés. Trop faibles pour résister aux forces de l'empire, ils ont mieux aimé abandonner leur pays que de subir un joug étranger, et se sont retirés sur les montagnes qu'on appelle Leang-chan ou les montagnes Froides. Le Leang-chan, qui forme un assez vaste plateau sur des hauteurs inaccessibles, se trouve enclavé entre les provinces de Sse-tchouan, de Yun-nan et de Kouei-tcheou. »

YUNX s. m. (ionkxss). Ornith. Nom scientifique du genre torcol.

YUPI, peuple de la Mandchourie, au S.-E., sur les bords de l'Ousouri et au pied des monts Schota-Aline. Ils sont grossiers, sans idées religieuses et ne s'occupent que de la pêche et de la culture du tabac.

YURUK s. m. (iü-rük). Soldat d'une ancienne milice turque.

YURUKS, tribu nomade de l'Asie Mineure, qui campe sous la tente, dans la province d'Aidin. Le mot *yuruk* signifie en langue turque *marqueur*. Les Yuruks fabriquent un genre de tapis qui porte leur nom ou celui de *ducherné*; ces tapis sont en laine et poil de chèvre, tissés en laine courte et généralement peu épais.

YUSDROME s. m. (iü-sdro-me). Métrol. Poids usité à Constantinople, et valant 318gr,901163. * On l'appelle aussi **CHÉKI**.

YUSILYKMEJDID s. m. (iü-zil-li-kmé-djid). Métrol. Monnaie d'or turque, valant 100 piastres, soit 22 fr. 50.

YUST ou **YUSTE** (MONASTÈRE DE), monastère espagnol de hiéronymites, en Estramadure, à 40 kilom. de Placentia, célèbre par le séjour qu'y fit Charles-Quint après son abdication. La plupart des historiens français qui en ont parlé l'appellent improprement Saint-Just; on ne sait ce qui a donné lieu à cette erreur. Yust, qui n'a rien de commun avec la litanie des saints, même en Espagne où ils

sont nombreux, est le nom d'un petit ruisseau sur les rives duquel a été bâti le couvent au commencement du xve siècle. On lui donna pour assises le versant accidenté d'une des chaînes de l'Estramadure. Quelques ermites avaient élevé, en 1402, des cabanes dans ce site pittoresque, qui avait à l'est et au sud les plaines de Talavera et d'Arañuelo, et d'où la vue dominait le cours du Tictar et du Tage, le magnifique bassin de la Vera de Placentia et à l'horizon les monts azurés de Guadalupe. En 1408, une bulle obtenue par l'entremise de l'infant don Fernand autorisa la formation du monastère. Troublés par les moines d'un couvent voisin, les hiéronymites se placèrent sous la protection d'un seigneur, don Garcia Alvarez de Toledo, habitant le château de Jarandilla, qui les défendit par les armes et les assista de son argent. Le couvent s'agrandit peu à peu par des dons et des legs. Les moines entretenaient des ermitages et des chapelles dans la forêt voisine; ils avaient élevé une église spacieuse et ajoutée à leur petit cloître primitif, de forme gothique, un cloître régulier et élégant, dont le style appartenait à l'architecture gréco-romane. Ils s'étaient fait remarquer, quelques-uns par leur sainteté, et la plupart par leur science étendue.

Cette délicieuse et pittoresque retraite fut choisie par l'empereur Charles-Quint lorsqu'il songea à quitter l'empire. Les lecteurs du *Grand Dictionnaire* ne seront pas étonnés de trouver, à propos d'un simple article géographique, un résumé historique de la vie de l'illustre monarque pendant ses deux dernières années. Nous ferons ce résumé, non pas avec les histoires banales où la fable s'est mêlée à la réalité dans de si grandes proportions, mais avec les documents récents, tirés des archives de Simancas et exhumés par MM. Gachard et Mignet. Ces documents jettent une vive lumière, non seulement sur le séjour de Charles-Quint à Yust, mais sur les motifs de son abdication.

On sait avec quelle solennité, le 25 octobre 1555, eut lieu, dans le palais de Candenberg, à Bruxelles, l'abdication de Charles-Quint. Cette abdication sembla une énigme à l'Europe. Les uns n'y virent qu'un acte extraordinaire et comme la chute vertigineuse d'un grand homme. Nul contemporain n'imagina que la cause principale en pût être le débilement précoce de la constitution physique du héros. Les soucis du gouvernement et de la guerre, la fatigue des voyages, des expéditions, l'activité qu'il lui avait fallu déployer pour concilier tant d'intérêts différents dans un si vaste empire, avaient sans doute miné ses forces; mais il avait achevé de les ruiner par son intempérance; ses passions, ses excès de table et d'un autre genre, sa gourmandise ou plutôt sa gloutonnerie nous sont aujourd'hui révélés par des témoignages irrécusables. Ses confesseurs, les grands d'Espagne, les ministres des puissances accrédités auprès de lui ont tous parlé de cette gloutonnerie en termes qui ne laissent aucune place au doute; aucune observation, aucune menace de ses médecins ne put le corriger; il mangeait jusqu'à étouffer; c'est du moins ce qu'on peut conclure du mot d'un de ses confesseurs qui l'avertit qu'après dîner on entend sa respiration de plus loin que sa parole. Dès l'âge de trente ans, à la suite d'un pareil régime, Charles-Quint eut la goutte, et elle fut dès lors la dure compagne de sa vie. Voilà le mot de l'énigme; l'abdication ne fut que la conséquence de ses infirmités. Ses souffrances, qui le faisaient plier et gémir, lui inspirèrent l'idée de se retirer de la bruyante et orageuse scène de l'empire, pour apporter à ses maux quelque adoucissement, dans le repos et la retraite. Il ne put mettre sur-le-champ son projet à exécution; mais, dès 1553, on le voit prescrire à son fils Philippe, dans une lettre écrite toute de sa main, « de faire bâtir sur le flanc du monastère de Yust une habitation suffisante pour y vivre avec la suite des serviteurs indispensables à une personne dans une condition privée. » Les plans furent approuvés par les architectes de la couronne, Gaspar de Vega et Alonso de Covarrubias, et l'édifice s'acheva dans le plus grand secret. Ce n'est que lorsqu'il fut achevé que les moines, soupçonnant sa destination, commencèrent à jaser, et la rumeur s'en répandit dans toute l'Europe, au grand mécontentement de Charles.

L'aile ajoutée au monastère était disposée de façon que l'empereur eût son indépendance et respectât celle des moines, tout en pouvant suivre les offices et participer, suivant sa volonté, à la vie claustrale. La modeste résidence royale se composa de huit pièces carrées, dont quatre étaient au rez-de-chaussée et quatre formaient l'étage supérieur, ayant chacune 25 pieds de longueur sur 26 de largeur. La chambre de l'empereur se trouvait en communication avec l'église du couvent, qui était contiguë, et lui permettait d'entendre la messe de son lit et d'assister aux offices sans être au milieu des moines. Son cabinet de travail et la terrasse lui permettaient de jouir d'une vue magnifique. L'empereur s'enferma à Yust le 3 février 1557; mais ne vécut point parmi les moines et ne cessa pas d'être empereur. Sandoval et Robertson ont exagéré la nudité de sa solitude; M. Mignet a rétabli la vérité; vingt-quatre pièces de tapisserie de l'an-

dre ornaient les murailles de son habitation ; des tapis de Turquie et d'Alcaraz, des dais de velours noir, des sièges de noyer, des fauteuils de velours composaient l'ameublement du cénobite. Les nombreux tableaux du Titien, représentant la famille de Charles-Quint, décoraient sa chambre ; il y avait aussi des tableaux religieux : la *Trinité*, la *Prière au jardin des Oliviers*, le *Jugement dernier*, chef-d'œuvre du Titien, etc. En ce moment, le monastère renfermait trente-huit religieux, y compris le prieur et son vicaire ; il prit parmi eux son confesseur, son lecteur et trois prédicateurs, mais il fit venir des divers couvents d'Espagne les moines qui avaient les plus belles voix et qui chantaient le mieux. Sa suite était nombreuse, et son énumération ne pourrait faire songer à la vie ascétique : on y compte vingt officiers de bouche, affectés à la cuisine, la paneterie, la cave et l'office ! La légende acceptée par Robertson est rejetée bien loin par ces documents authentiques ; mais il faut dire qu'il l'avait puisée dans des historiens espagnols qu'il pouvait croire véridiques. « L'empereur, lit-on dans l'*Histoire du règne de Charles-Quint* par l'évêque Sandoval, vivait si pauvrement au monastère que ses appartements paraissaient plutôt meublés pour des soldats que disposés pour un si grand prince. Il avait un seul fauteuil (*silla de caderas*) ou plutôt demi-fauteuil si vieux et si mauvais que, si on l'avait mis en vente, on n'en aurait pas retiré quatre réaux. » On ne comprend pas qu'un écrivain si voisin des choses du temps dont il parle ait, sans mauvaise foi, émis de telles allégations. L'état des neubles, tapisseries et joyaux, la liste du personnel de la maison impériale font voir leur ridicule ; on en a été dupe pendant trois siècles !

La correspondance des officiers de sa maison et surtout de son majordome, J. Quixada, donne sur le séjour de Charles à Yust de curieux détails gastronomiques. Ainsi on apprend, par une lettre du 5 février 1557, qu'à peine arrivé au monastère, l'empereur avait mangé avec avidité du poisson fumé ; le 9, une grande quantité d'huîtres, arrosées d'un vin de choix ; le 24, il avait fait écrire avec instance pour qu'on lui envoyât des harengs frais et salés ; le 29, il demandait du saumon et encore des harengs, après qu'on lui eut servi des lamproies. Son médecin, Mathys, relate qu'ayant mangé des cerises au commencement de son repas, il avala ensuite une pleine écuelle de crème fouettée, puis un pâté, qu'il fit suivre d'une longue suite d'autres mets. Tels étaient les menus de ce cénobite. Deux mois avant de mourir, il s'inquiétait beaucoup de ses melons ; qui venaient mal, et un de ses dictons favoris était : *Que valia mas un melon ruin que un buen pepino* (Qu'un mauvais melon valait mieux qu'un bon concombre), ce en quoi nous sommes bien de son avis.

Le majordome, Juan de Quixada, avait de plus la charge de l'éducation d'un jeune enfant, fils naturel de Charles-Quint, qu'il élevait en secret, comme s'il eût été son père adoptif, et qui fut plus tard don Juan d'Autriche. Cet enfant portait alors le nom de Geronimo et ne soupçonnait pas quel pouvait être son père ; la femme qui passait pour sa mère, une lingère des environs, était une mère supposée. Charles-Quint le faisait quelquefois venir auprès de lui, comme les autres enfants, mais sans doute avec plus de tendresse ; toutefois, il dissimulait ses impressions de manière à ne pas se trahir. Plus tard, le nom d'une autre femme, Barbe de Blomberg, fut prononcé comme celui de la mère du jeune don Juan, et Barbe de Blomberg accepta cette maternité. Ce n'était qu'un voile plus épais jeté sur la mystérieuse filiation du prince ; la véritable mère était certainement d'un rang beaucoup plus élevé, et tant de précautions prises pour dérober les investigations ne font que confirmer la nature dangereuse du secret à garder. On a supposé que Charles-Quint avait eu cet enfant de l'une de ses propres sœurs.

Les bourgs et villages qui entourent le monastère de Yust, dans ce qu'on appelle la Vera de Placentia, sont nombreux ; le plus voisin, Cuacos, paraît n'avoir pas été trop édifié du séjour de l'empereur, ni trop satisfait d'avoir pour hôte cet enfant. Il a gardé le renom, dans un pays si monarchique, de n'avoir été que modérément respectueux pour l'auguste solitaire, chez lequel dominaient à la fois et cette gourmandise avérée, dont nous avons relaté plus haut d'excellentes preuves, et aussi, quand il avait trop mangé de poisson ou des mets trop épicés, des velléités libertines qu'il ne s'imposait pas toujours de combattre par des pratiques de dévotion ; quelques jeunes filles de l'endroit gardèrent le souvenir de ses fredaines. En revanche, les villageois, suivant l'expression d'un historien, pouvaient se vanter d'avoir vaincu la patience de César (*de haber vencido el sufrimiento del Cesar*). Cent cinquante ans plus tard, on parlait encore des vaches qu'on lui avait volées, des excellentes truites parquées tout exprès pour lui dans les ruisseaux voisins et dont bien peu avaient été justiciable impériale ; les paysans avaient été jusqu'à jeter des pierres au jeune don Juan, un jour qu'ils l'avaient surpris en train de cueillir des cerises dans un verger du village.

Strada raconte ainsi les occupations de l'empereur à Yust : Il passait, dit-il, les

jours de telle sorte qu'il en donnait une partie au soulagement de son corps, qui s'affaiblissait de jour en jour, et l'autre partie à Dieu et à son âme. Tantôt il montait à cheval et allait se promener sur les collines, avec un valet seulement ; tantôt il employait ses mains triomphantes à arroser son jardin, à cultiver des plantes et à greffer des arbres, comme avait fait autrefois un autre prince (Dioclétien) après avoir quitté l'empire. Il s'amusa aussi à faire des horloges, dont il gouvernait les roues, et avait pour maître en ces occupations Juanelo Turriano, l'archimède de ce temps-là. C'était lui qui, tous les jours, par quelque nouvelle invention, divertissait l'esprit du César curieux et passionné de toutes ces choses. Ainsi, après le repas, il fit plusieurs fois paraître sur la table de petites figures d'hommes armés, à pied et à cheval, battant le tambour, sonnant la trompette, se battant les uns contre les autres avec des lances. Quelquefois il faisait aller dans l'appartement de petits oiseaux de bois qui volaient de tous côtés, et cela par un si merveilleux mécanisme, que le prieur du couvent, les ayant vus d'aventure, s'imagina qu'il y avait de la magie. Il fit aussi des moulins de fer qui tournaient d'eux-mêmes et si petits qu'un moine pouvait les porter cachés dans sa manche. Toutefois, ces amusements furent plus fréquents au commencement ; l'empereur s'y livra moins quand la maladie l'avertit d'avoir d'autres pensées ; son plus grand soin fut alors d'assister à l'office divin avec les religieux, de lire les vies des saints et de se livrer à toutes les pratiques de la dévotion.

C'est le même historien, Strada, qui le premier a parlé de cette cérémonie des funérailles, de cette sorte de répétition générale de son propre enterrement, que l'empereur aurait fait faire quelques jours avant sa mort. Nous avons résumé son récit (v. CHARLES-QUINT). Il est confirmé par celui du Père Joseph Sigüenza, dans son *Historia de la orden de San-Geronimo*. Les historiens modernes ont contesté leurs affirmations et relégué ces récits au rang des légendes. Ils s'appuient sur les correspondances des familiers de l'empereur, son majordome, son médecin, qui relatent, en effet, jour par jour, heure par heure, l'existence du monarque et ne font aucune mention de cette cérémonie. Bien plus, d'après ces deux moines, qui ont écrit des fables, on en est aujourd'hui convaincu, sur la claustration absolue et les habitudes ascétiques de l'empereur, sa mort a été attribuée soit au saisissement dont il aurait été atteint à la suite de la messe funèbre, soit à un refroidissement contracté dans l'église du couvent. Le rapport du médecin, rapport digne de foi, lui donne une tout autre cause. Cependant il est certain que Charles-Quint faisait célébrer avec la plus grande ferveur les anniversaires des morts de sa famille, et qu'il ordonna, peu de jours avant sa mort fatale, un service commémoratif solennel pour le repos de l'impératrice, sa femme. « Étant un jour, dit la relation d'un moine hiéronymite de Yust, très-satisfait de sa santé et de la bonne disposition où il se trouvait, il fit appeler le Père fray Juan Regla, son confesseur, et lui dit : « Fray Juan, il m'a paru à propos de faire faire les obsèques et funérailles de mes parents, ainsi que de l'impératrice, puisque en ce moment je me porte bien et n'éprouve aucune douleur. Que vous en semble ? » Le Père confesseur lui répondit : « Sire, ce sera très-bien fait, surtout si Votre Majesté peut y assister comme elle le désire ; lorsque « Votre Majesté le voudra, elles se feront. » Sa Majesté répartit : « Alors je serai charmé qu'elles se fassent dès demain et que l'office soit célébré avec beaucoup de lenteur et de solennité et que l'on dise de nombreux messes. » Tout cela fut exécuté comme Sa Majesté l'avait ordonné ; Sa Majesté assista à tous les offices, près du grand autel, hors de son habitation. Les obsèques de son père, de sa mère et de sa femme étant achevées, il dit au Père fray Juan Regla : « Je désirerais aussi faire faire mes propres obsèques, et les voir, et y assister vivant. Que vous en semble ? » Alors le bon fray Juan Regla s'attendrit beaucoup ; il commença à pleurer, et ce fut d'une voix entrecoupée par ses larmes qu'il répondit comme il put : « Que Votre Majesté vive de longues années, au plaisir de Dieu, comme nous le désirons, et qu'elle ne veuille pas nous annoncer sa mort avant le temps. » L'empereur lui répondit : « Ne croyez-vous pas que ces obsèques me profiteront ? — Elles vous profiteront sans doute, sire, parce que toute bonne œuvre est profitable quand elle est faite convenablement. — Donnez donc des ordres, dit Sa Majesté, pour que les obsèques se commencent cette après-midi. » Cela se fit ainsi. Un catafalque entouré de flambeaux et de cierges en beaucoup plus grand nombre qu'aux services précédents fut dressé dans la grande chapelle, et Sa Majesté voulut assister à la cérémonie avec les gens de sa maison. « Tel est le récit du hiéronymite, témoin oculaire et qui séjourna au couvent dès le commencement des travaux d'appropriation faits pour la résidence impériale. La *Chronique* du grand prieur de Yust, fray Martin de Angulo, rapporte d'un autre côté la conversation suivante du monarque avec son barbier, maître Nicolas Bénigne : « Mal-

tre Nicolas, dit-il à ce bon serviteur, sais-tu à quoi je pense ? — A quoi, seigneur ? — Je pense que j'ai là 2,000 couronnes d'économie et je calcule comment avec cette somme je ferai faire mes obsèques. — Que Votre Majesté ne prenne pas ce soin, répliqua le barbier, car si elle meurt et que nous lui survivions, nous ferons nous-mêmes ici ses funérailles. — Tu l'entends mal, dit l'empereur ; il y a une grande différence pour cheminer entre avoir la lumière derrière soi ou bien l'avoir devant soi. » Ainsi, au rapport de tous les religieux, cette idée de faire célébrer ses obsèques ne laissait pas de trêve au monarque. Nous croyons qu'ils ont dit vrai, mais en exagérant un peu les choses. Toute la race de Charles-Quint, et surtout sa mère (v. les biographies de PHILIPPE LE BEAU et de JEANNE LA FOLLE), était atteinte d'une espèce de folie particulière, la monomanie funèbre. Il n'est pas surprenant qu'à la suite du service commémoratif en l'honneur de l'impératrice, Charles-Quint ait fait dire aussi des prières pour lui-même, comme il le faisait tous les jours, mais cette fois avec un peu plus de solennité, et qu'il se soit complu, comme sa mère, la reine Jeanne, au milieu de cet appareil lugubre des trépassés. Ses confidentes et son médecin, habitués à ces singularités, ont pu ne pas relater un fait qui, à leurs yeux, n'avait pas grande signification.

Quoi qu'il en soit, voici comment sont rapportés les derniers jours de l'empereur par le Père Sigüenza : « A la messe des obsèques (31 août 1557), l'empereur alla offrir son cierge entre les mains du prêtre, comme s'il eût remis son âme entre les mains de Dieu. C'était le symbole sous lequel la représentation les anciens. Dans l'après-midi de ce jour, il manda son confesseur et lui dit combien il était joyeux d'avoir célébré ses obsèques ; qu'il éprouvait dans l'âme une consolation dont les effets s'étendaient même au corps... Le même jour, je ne sais par quelle impulsion et dans quel sentiment, il fit appeler le garde-joyaux, à qui il ordonna de lui remettre le portrait de l'impératrice. Il regarda un instant ce portrait et dit ensuite au garde-joyaux : « Reprenez-le et apportez-moi le tableau de la *Prière au jardin des Oliviers* » (un Titien). Il fut pendant longtemps à regarder celui-ci, et l'on put remarquer sur son visage les pensées élevées qu'il avait dans l'âme. Il ordonna que le tableau fût remis à sa place et dit : « Apportez-moi le tableau, » le *Jugement dernier*. Ici, le temps de la contemplation fut plus considérable et la méditation plus profonde, au point que le médecin Mathys lui fit observer qu'une suspension aussi prolongée des facultés de l'âme, qui gouvernent les opérations du corps, pourrait avoir de fâcheuses conséquences. Alors se tournant vers le médecin, lui dit en frissonnant : « Je me sens mal. » C'était le 31 août, à quatre heures de l'après-midi. Mathys lui prit le pouls et le trouva un peu indispoté. On le transporta dans son lit et, de ce moment-là, le mal ne fit que s'aggraver. D'où l'on peut inférer, ajoute le Père Sigüenza, qu'il eut quelques indices du ciel pour faire tout ce que nous avons dit. » Un autre chroniqueur ecclésiastique, l'historien anonyme de l'ordre des hiéronymites, désigne plus particulièrement le lieu de la scène, l'endroit où Charles-Quint se fit apporter les tableaux du Titien ; c'était sur la magnifique terrasse de son habitation.

Le rapport du médecin Mathys ne parle en aucune façon des obsèques célébrées dans la matinée et attribue l'indisposition du prince à une sorte d'insolation contractée la veille sur cette même terrasse. « Mardi dernier 30 août, écrit-il à la date du 1^{er} septembre, Sa Majesté dîna sur la terrasse, où la réverbération du soleil était très-forte. Elle mangea peu et avec peu d'appétit, ainsi qu'elle me le dit dans l'après-midi à mon retour de Jarandilla, où j'étais allé, par son ordre, visiter le comte d'Oropesa. Pendant le repas, il lui vint un mal de tête qui ne la quitta point de toute la journée. Elle passa une mauvaise nuit, fut plus d'une heure et demie sans dormir, éprouva de la chaleur et but. Le mercredi matin, elle se trouva plus soulagée, quoique la tête restât pesante, et elle avait soif. Elle se leva, dîna peu et avec peu d'envie de boire que de manger. Vers les deux heures, elle éprouva quelque peu de froid et s'endormit pendant une heure environ. A son réveil, le froid avait augmenté ; il s'étendait entre les épaules, l'épine dorsale, les côtes, la tête et dura jusqu'à sept heures du soir. Alors commença une fièvre avec mal et chaleur de tête, qui, jusqu'à aujourd'hui 1^{er} septembre, à six heures du matin, a été si forte que Sa Majesté est presque tombée dans le délire. Sa Majesté s'est levée et a mangé très-peu. La fièvre dure toujours, mais elle est moins violente. » Les lettres de Quixada confirment absolument le récit du médecin ; comme lui, ce zélé serviteur attribue ce qu'il appelle l'accident survenu à Charles-Quint « à ce que Sa Majesté dîna sur la terrasse (*mirador*). » Un « serviteur, Martin Gatzell, qui écrit au secrétaire d'Etat Vasquez, s'en réfère exactement au rapport de Mathys ; nulle part dans ces lettres il n'est question des obsèques. Quixada dit seulement que le 31 août, le lendemain de l'insolation, et le jour que les historiens fixent à cette cérémonie, Charles-

Quint eut encore la force d'assister, debout, dans sa chambre ouverte sur l'église, à l'office des moines. Charles-Quint ne mourut que vingt-deux jours après.

MM. La Fuente et Mignet ont conclu de cet ensemble de faits que la cérémonie des funérailles célébrées par Charles-Quint n'était qu'une légende inventée par les moines de Yust, pour l'édification du couvent. Il y a place au doute, sous le bénéfice des observations que nous avons présentées plus haut. Le médecin, les serviteurs de l'empereur et toute sa maison étaient fort mal avec le personnel du couvent, réprouvaient les pratiques des moines autour de leur maître et se taient systématiquement sur tout ce qui avait rapport aux hiéronymites. Aussi n'ont-ils relaté aucune de ces cérémonies lugubres, de ces nombreuses messes des morts que Charles-Quint fit célébrer pendant son séjour et qui sont bien avérées. Les moines, de leur côté, en faisant le récit dramatique des obsèques ordonnées de son vivant par Charles-Quint, ont probablement exagéré un fait journalier. « Chaque jour, lisons-nous dans la relation anonyme de l'hiéronymite, par ordre de l'empereur, deux messes des morts se disaient pour son père et sa mère, une troisième pour l'impératrice et une quatrième pour lui. » Indépendamment de ces messes perpétuelles, Sa Majesté en faisait dire chaque jour beaucoup d'autres pour des rois et des papes décédés, pour des chevaliers de la Toison d'or, morts pendant son séjour à Yust, etc., de sorte que, quoique nous fussions un grand nombre de prêtres, nous étions tous occupés à ces saints sacrifices. » Il est donc hors de doute que, même sans jouer cette funèbre comédie du catafalque sur laquelle ont brodé les romanciers, Charles-Quint se complaisait, comme sa mère, dans les idées mortuaires, qu'il était atteint de la même monomanie. A chaque instant l'église se tendait de noir, les cierges s'allumaient, les prêtres récitait, tantôt pour Philippe le Beau, tantôt pour Jeanne la Folle, tantôt pour Charles lui-même, les prières des morts et, si nombreux qu'ils fussent, ne pouvaient satisfaire toutes ses fantaisies. Cette sorte de démençe particulière était dans le sang de sa race.

Le séjour de l'empereur à Yust a été raconté par plusieurs historiens de grand talent. M. Stirling a publié en 1852 la *Vie claustrale de l'empereur Charles-Quint* ; à la suite d'un pèlerinage qu'il fit en 1849 à Yust, il écrivit cet ouvrage, qui excita l'attention générale et qui eut plusieurs éditions. En 1854, M. Amédée Pichot publia un volume sous le titre : *Charles-Quint, chronique de sa vie intérieure et de sa vie politique, de son abdication et de sa retraite dans le cloître de Yust*. Peu après, M. Guichard, d'après les documents tirés des archives de Simancas, fit connaître les résultats de ses travaux, dans un ouvrage intitulé : *Portrait et mort de Charles-Quint à Yust*. Enfin, en 1854, M. Mignet publia son œuvre, si impatiemment attendue : *Charles-Quint, son abdication, son séjour et sa mort au monastère de Yust* ; il a traité son sujet avec clarté et élévation, et réfuté les fables de Sandoval et de Robertson. Aujourd'hui, le petit monastère de Yust n'est guère plus qu'un lieu de pèlerinage historique.

YUSUF, général français. V. YOUSSEUF.

YUZ-BACHI s. m. (u-zâ-chi — mots turcs qui signif. *chef des cent*). Officier de l'armée turque.

YVAN, czars de Russie. V. IVAN.

YVAN (Antoine), fondateur de l'ordre des religieuses de la Miséricorde, né à Rians (Provence) en 1576, mort à Paris en 1653. Son père mourut de la peste lorsqu'il n'avait encore que trois ans. Il vécut fort pauvre, acquit péniblement une instruction remarquable, entra à Avignon dans la congrégation des frères de la Doctrine chrétienne, récemment fondée, devint précepteur à Carpentras, fut ordonné prêtre en 1606, se fit ermite, passa neuf années dans la solitude, se consacra ensuite avec succès à la prédication et entra enfin chez les Pères de l'Oratoire. Ce fut en 1633 qu'il fonda l'ordre des religieuses de Notre-Dame de la Miséricorde, qui fut approuvé sous la règle de saint Augustin et s'étendit principalement dans le midi de la France. Une maison de cet institut ayant été fondée à Paris par l'abbé Olier, Yvan se rendit dans cette ville, où il termina ses jours.

YVAN (Melchior), médecin, publiciste et homme politique français, né à Digne (Basses-Alpes) en 1803, mort à Nice en 1873. Il était neveu du baron Yvan, qui fut chirurgien en chef des Invalides. Après avoir pris le diplôme de docteur en médecine à Montpellier en 1835, il alla pratiquer son art à Digne, qu'il quitta pour devenir professeur d'histoire naturelle à l'école secondaire de Marseille. Lorsque, en 1844, M. de Lagrenée fut chargé de diriger une importante mission envoyée en Chine, le docteur Yvan en fut partie comme médecin et fut à son retour décoré de la Légion d'honneur. Deux ans plus tard éclata la révolution de l'Évier. M. Yvan se prononça avec chaleur pour les institutions nouvelles et parvint à se faire nommer, dans son département, représentant du peuple à l'Assemblée législative (1849), où

Il vota avec les membres les plus avancés du parti démocratique. Contraint de se réfugier en Belgique après le coup d'Etat du 2 décembre 1851, il revint en France au bout de deux années, retourna à Paris et entra à la rédaction de la *Presse*, où il fut particulièrement chargé, avec M. Adolphe Guérout, de rédiger le *Bulletin* du jour. En 1858, il quitta ce journal pour faire partie du cabinet du prince Napoléon, qui venait d'être mis à la tête du ministère de l'Algérie et des colonies, et se rallia complètement alors au gouvernement issu du 2 décembre. Quelque temps après, M. de Persigny, ministre de l'intérieur, le nomma inspecteur général de l'imprimerie et de la librairie. Indépendamment de plusieurs brochures, on doit au docteur Yvan : la *Chine et la presqu'île malaise* (1850, in-8°), relation de son voyage avec M. de Lagrenée; *l'Insurrection de Chine* (1853), en collaboration avec M. de Callery; *Voyages et récits* (Bruxelles, 1852, 2 vol. in-12); *De France en Chine* (1855, in-18); *Légendes et récits* (1861, in-18), etc.

YVAN-BERUDA, grand trésorier de l'ordre d'Aviz. V. YANÉZ DE LA BARBUDA.

YVART (Jean-Augustin-Victor), agronome français, surnommé l'*Arthur Young* de la France, né à Boulogne-sur-Mer en 1764, mort en 1831. Il fit un voyage en Angleterre pour y étudier les méthodes agricoles perfectionnées, les introduisit en France, obtint la chaire d'économie rurale d'Alfort, qu'il conserva jusqu'en 1824, reçut du gouvernement des missions relatives à l'agriculture, parcourut pour cet objet nos départements, l'Italie, la Hollande, fut un des fondateurs de la Société d'agriculture, succéda à Parmenier comme membre de l'Académie des sciences et se retira en 1824 à Saint-Port, près de Melun, dans un grand domaine où il ne cessa jusqu'à sa mort de travailler au progrès de la science à laquelle il s'était voué. Yvart a laissé la réputation d'un des plus éminents agronomes que notre pays ait produits. Outre des articles et des travaux importants insérés dans les *Mémoires de la Société d'agriculture du département de la Seine*, dans le *Nouveau dictionnaire d'histoire naturelle*, nous citerons de lui : *Mémoire sur les végétaux qui fournissent les parties utiles à l'art du cordier et du tisserand* (1788); *Aperçu des efforts faits pour l'amélioration de l'agriculture dans le département de la Seine* (1805, in-8°); *Coup d'œil sur le sol, le climat et l'agriculture de la France comparée avec celle des contrées qui l'avoisinent, et particulièrement l'Angleterre* (1807, in-8°); *Considérations générales et particulières sur la jachère* (Paris, 1822, in-8°); *Excursions en Auvergne, suivies de recherches sur l'état et l'importance des irrigations en France* (Paris, 1819, in-8°); *Notice historique sur l'origine et les progrès des assolements raisonnés, suivie des meilleurs moyens de perfectionner l'agriculture française* (Paris, 1821, in-8°); *Assolements et jachères en succession de jachère* (1842, in-8°); *Traité de la destruction des plantes nuisibles à l'agriculture*, resté inédit et couronné en 1817 par la Société d'émulation de Limoges.

YVELINE (forêt d'), ancien nom de la forêt de Rambouillet, en basse latinité *Silva Equalina, Aquilina, Aqualina, Evelina, Aquilina*, du latin *agrus*, eau, qui a fourni à notre ancienne langue les vieilles formes *eue, ive, etc.*, eau, qu'on retrouve dans un grand nombre de noms de lieux français.

YVER (Jacques), seigneur de Plaisance et de La Bigotière, littérateur français, né à Niort en 1520, mort dans la même ville en 1572. Il devint maire de Niort en 1556. Désireux de montrer que les Français n'étaient point, comme le prétendaient les Italiens, de serviles imitateurs de leurs ouvrages, il écrivit et dédia aux belles et vertueuses demoiselles de France « le *Printemps d'Yver*, contenant plusieurs histoires discourues par cinq journées en une noble compagnie au château du *Printemps*. Yver mourut avant la publication de cet ouvrage (Paris, 1572), qui obtint un grand succès, eut de nombreuses éditions et a été inséré dans les vieux conteurs français. On y trouve des situations intéressantes, un style aisé, facile, naïf, souvent gracieux et plein de finesse. Ces contes, dans le genre de Boccace, sont entremêlés de pièces de vers qui ne valent pas la prose.

YVERDUN ou **YVERDON**, en latin *Ebrodunum, Eburodunum*, en allemand *Yferten*, ville de Suisse, canton de Vaud, à 27 kilom. N.-O. de Lausanne, avec un petit port à l'embouchure de l'Orbe dans le lac de Neuchâtel; 5,500 hab. Bibliothèque publique; école de sourds-muets; musée d'antiques; collège. Aux environs, bords très-fréquentés d'eaux sulfureuses. Commerce actif en vins et autres productions agricoles. Cette petite ville est régulièrement bâtie dans une situation admirable : au N.-O., on voit Granson, au milieu d'un superbe vignoble, dominé par des forêts qui s'élevaient jusqu'aux sommets du Jura; au S.-O. s'étendent les romantiques vallées de l'Orbe et de Valorbé; à l'E. règne le bassin du lac de Neuchâtel, dont l'œil ne peut découvrir l'extrémité orientale. La ville renferme une belle place sur laquelle est le château des Zähringen, vaste édifice flanqué de quatre tours, où Pestalozzi établit

son célèbre institut en 1805. On y voit aussi une belle église et un hôtel de ville remarquable. Cette ville fort ancienne était déjà une place forte sous la domination des Romains; une pierre milliaire bien conservée que l'on y voit porte le nom de l'empereur Septime-Sévère. A l'époque de l'invasion des barbares, Yverdun passa aux rois de Bourgogne, puis aux ducs de Zähringen, auxquels Pierre de Savoie l'enleva en 1259. Les Suisses l'occupèrent de 1473 à 1477; mais elle ne leur appartint définitivement qu'en 1536. A cette date, c'était une ville plus importante, que les guerres, la peste et les incendies firent déchoir.

YVERNOIS (Francois d'), homme politique suisse. V. IVERNOIS.

YVERT (Eugène), littérateur français, né à Marly-le-Roi (Seine-et-Oise) en 1794. Attaché aux idées légitimistes et catholiques, il devint membre de la Société des bonnes lettres, dont il fut secrétaire de 1820 à 1830, prit en 1831 la rédaction en chef de la *Gazette de Picardie*, et, depuis cette époque, il n'a cessé de rédiger ce journal, qui a pris, en 1848, le titre de *l'Ami de l'ordre*. M. Yvert est membre de l'Académie de la Somme, dont il a été chancelier et directeur. Ce journaliste s'est également fait connaître comme poète. Nous citerons de lui : *Épître au fauconnier de Molière, les méconvenances du spectacle* (1822); *Épître royale à un officier de l'expédition d'Alger* (1830); *Esquisses parlementaires*, comptes rendus en vers des séances de la Chambre (1832); *Ma gazette*, imitation de la IX^e satire de Boileau (1844); *Mœurs politiques* (1845, in-8°); *Fantaisies poétiques* (1857, in-8°); *Un revenant* (1852, in-8°), comédie en deux actes et en vers; *Mélanges poétiques* (1860, in-8°), etc.

YVES (SAINT-), ville d'Angleterre. V. IVES.

YVES (saint), en latin *Ivo*, prélat français, né en Beauvais vers 1040, mort à Chartres en 1116. Après avoir étudié à l'abbaye du Bec, sous Lanfranc, il entra dans les ordres, devint chanoine de Nesle, en Picardie, puis fut appelé en 1078 à prendre la direction de l'abbaye de Saint-Quentin de Beauvais, qui venait d'être fondée. Il y établit une exacte et sévère discipline, y ouvrit une école, dans laquelle il enseigna les sciences humaines et sacrées avec un grand éclat et fut à la fois regardé comme un des premiers instituteurs des chanoines réguliers et comme un des plus éminents docteurs de l'Eglise de France. Yves gouvernait cette abbaye depuis treize ans lorsque, l'évêque de Chartres ayant été déposé, il fut élu par le clergé et par les fidèles pour lui succéder (1091). Son élévation donna lieu à quelques troubles. Accusé d'avoir offensé le roi et violé les libertés gallicanes pour s'être fait sacrer évêque par le pape, au lieu de l'avoir été par son métropolitain, l'archevêque de Sens, il fut déposé par un concile d'Étampes, mais bientôt rétabli par le pape Urbain II. Peu après, il désapprouva hautement la répudiation de la reine Berthe et le mariage de Philippe I^{er} avec Bertrade (1092). Le roi le punit en le jetant dans une prison, où il resta pendant deux ans, et en faisant piller les terres de son église. Après la mort de Philippe I^{er} (1108), Yves engagea vivement Louis VI à se faire sacrer au plus vite à Orléans, afin de déjouer les projets ambitieux des fils de Bertrade. Pendant les dernières années de sa vie, ce prélat contribua à la fondation du monastère de Tiron et remplaça par des moines les chanoines de Saint-Martin. Protecteur éclairé des arts, il appela d'habiles professeurs qui augmentèrent la célébrité des écoles de Chartres et fit exécuter de grands travaux d'embellissement à la cathédrale. Quoique sincèrement attaché au siège apostolique, il n'oublia jamais ce qu'il devait au pouvoir temporel du roi, et il remplit alors dans l'Eglise de France par son zèle et par son savoir un rôle qui rappelle celui de Bosuet. L'Eglise, qui l'a placé au nombre de ses saints, célèbre sa fête le 28 mai. L'évêque de Chartres a beaucoup écrit. Nous citerons de lui : *Pannormia*, en 8 livres (Bâle, 1499, in-4°), collection de canons; *Decretum*, en 17 livres (Louvain, 1561, in-fol.), recueil de règles ecclésiastiques; 288 lettres (Paris, 1585), très-intéressantes pour l'histoire politique et religieuse du temps; 24 sermons (Cologne, 1508); le *Micrologue* (Paris, 1510, in-4°), observations sur les rites et offices ecclésiastiques, etc. Les *Œuvres de saint Yves* ont été réunies et publiées à Paris (1647, in-fol.).

Ce fut sous l'épiscopat de saint Yves que Jean Cormier, dit le Sourd, fit élever à ses frais le magnifique portail méridional de la cathédrale de Chartres.

YVES DE PARIS, théologien, né à Paris en 1593, mort en 1678. Il suivit d'abord la carrière d'avocat, puis se fit capucin et partagea le reste de sa vie entre de grandes austérités et la composition de plusieurs ouvrages. Nous citerons, parmi ses écrits : la *Conduite des religieux*; *Théologie naturelle*; les *Pratiques de piété*; les *Maximes et morales chrétiennes*; le *Gentilhomme chrétien*; l'*Agent de Dieu dans le monde*; les *Fausse opinions et vaines excuses du pécheur*; le *Magistrat intègre*, etc. On lui attribue un ouvrage d'astronomie publié sous le voile de l'anonyme et intitulé : *Astrologie nova methodus*

Francisci Allalei, Arabis christiani (Rennes, 1654-1655, 3 part. in-fol.). Cette édition, qui fut brûlée à Rennes par la main du bourreau, est très-recherchée.

YVES D'ÉVREUX, capucin et missionnaire français, né à Evreux vers 1570, mort vers 1630. Il se rendit en 1612 au Maranhao, où, tout en prêchant la foi, il observa avec attention les mœurs des sauvages. De retour en France en 1614, il fit paraître, sous le titre de *Suite des choses mémorables advenues au Maragnan* des années 1613 et 1614 (Paris, 1615, in-8°), un livre intéressant et curieux, au style naïf, plein de charme et de candeur, lequel est aujourd'hui d'une extrême rareté et a été réimprimé à Paris en 1864. On lui doit, en outre : *Supplément à l'écrit que le capucin Yves, prédicateur à Saint-Eloy, a fait imprimer touchant les conférences entre lui et J.-M. Delangle, ministre à Quevilly* (Rouen, 1618), ouvrage de controverse.

YVES-HÉLORI (saint), patron des gens de loi, né en 1253, au manoir de Kaer-Martin, en Bretagne, d'une famille noble, mort à Lohanec en 1303. Il étudia à Paris, à Orléans, puis à Rennes, où il devint officiel, emploi qu'il remplit aussi à Tréguier. Le dévouement avec lequel il plaidait les causes des veuves et des malheureux lui mérita le surnom honorable d'*Avocat des pauvres*. L'évêque Alain de Bruc l'éleva au sacerdoce et le nomma recteur. Il se consacra dès lors au service des pauvres. Il fut canonisé en 1347. Les gens de loi l'ont pris pour patron « plutôt que pour modèle », dit malicieusement un légiste breton, M. de Kerdanet. Le même ajoute qu'on ne connaît que lui dans l'ordre des avocats qui ait obtenu les honneurs de la canonisation.

YVETEAUX-VAUQUELIN (Nicolas DES), poète français. V. VAUQUELIN.

YVETOT, ville de France (Seine-Inférieure), chef-lieu de canton et d'arrondissement, à 36 kilom. N.-O. de Rouen, au sommet d'un plateau aride; pop. aggl., 7,904 hab. — pop. tot., 8,282 hab. L'arrondissement comprend 10 cantons, 168 communes et 125,412 hab. Tribunaux de 1^{re} instance et de commerce; justice de paix; petit séminaire. Tissage de coton et de laine; commerce de grains et de bestiaux. Yvetot est une ville bien bâtie dans une plaine élevée et entièrement dépourvue d'eau. Les maisons sont basses, construites en bois et couvertes d'ardoises. Yvetot possède à peine quelques monuments remarquables tout au plus par des détails, mais la ville elle-même présente un charmant aspect : « Figurez-vous, dit M. Guilbert, une ville bâtie sur un plateau que sillonnent les rapides convois du chemin de fer de Rouen au Havre; des environs qui font plaisir à voir, tant ils sont semés de sites agrestes et de charmants paysages; au travers de tout cela, une rue agréablement bordée d'un double rang de maisons dont la façade est de bois et la toiture d'ardoises; une rue toute entrecoupée d'enclos et de prés qui lui donnent un parfum des champs; une rue si longue que, de ses premières à ses dernières maisons, il y a une étendue de deux kilomètres. » L'ancien château seigneurial d'Yvetot, bâti à la fin du xvi^e siècle, a été démoli en 1793. L'église paroissiale, très-grossier édifice en briques construit en 1771, possède une élégante chaire en bois sculpté, œuvre de M. Pottier de Rouen (1786). Un des bas-reliefs représente saint Jean l'Évangéliste écrivant; deux palmiers supportent le couronnement. On remarque aussi de belles armoiries provenant de l'ancienne abbaye de Saint-Wandrille. La chapelle du séminaire est un édifice tout moderne (1839-1845), assez heureusement conçu dans le style du xiii^e siècle. A l'extérieur, l'architecture est nue et sévère. Intérieurement, les clefs de voûte représentent soit des couronnes de feuillage, soit des corbeilles de fleurs. On conserve dans la sacristie un ostensorio gothique du xve siècle, qui passe pour un des plus beaux que nous possédions. L'hospice, dont la fondation est due à un particulier, M. Asselin (1841), est un bâtiment en briques sans aucun caractère. La chapelle, commencée vers 1845, a été construite dans le style de la fin du xiii^e siècle. L'appareil est un silex gris, alterné de briques blanches. On remarque surtout les verrières ornant le fond de l'édifice, les clefs de voûte très-élégamment fouillées, le rang de trifles décorant le sanctuaire et le couronnement des chapiteaux. Il faut encore citer le tribunal et la prison, occupant les restes ou l'emplacement d'un ancien couvent de bernardines fondé en 1660 pour l'éducation des jeunes personnes de famille noble d'Yvetot; enfin la chapelle, style xvi^e siècle, construite en 1849 dans le couvent des Dames blanches ou de Picpus.

— *Histoire*. L'étymologie d'Yvetot se compose du mot tudesque *tôt* (emplacement d'une habitation) et d'*Yvo*, vraisemblablement nom propre de son premier seigneur ou souverain. Les faiseurs d'hypothèses peuvent se donner carrière au sujet de cet Yvo resté profondément inconnu. Ce qui est certain, c'est qu'on ne trouve mention d'Yvetot, terre ou seigneurie, que vers le milieu du xie siècle, dans une chartre de donation de Guillaume le Conquérant à l'abbaye de Saint-Wandrille. En 1066, on voit un sire d'Yvetot figurer dans l'expédition des Normands en

Angleterre. Un autre sire d'Yvetot s'embarque en 1099 pour la terre sainte en même temps que le duc Robert. Enfin, au xii^e siècle, on trouve un Robert d'Yvetot et au xiv^e siècle un Jean d'Yvetot représentant des familles nobles qui possédaient en Normandie des fiefs militaires. Quant à la fameuse royauté d'Yvetot, nous nous en occupons ci-après.

Les guerres de religion furent pour Yvetot une source de désastres. En 1592, les ligueurs, sous les ordres du duc de Parme, culbutés dans une première rencontre par les troupes de Henri IV, avaient établi leur quartier général dans la ville et aux environs. Le roi de Navarre ne tarda pas à lancer contre eux 600 cavaliers dont l'attaque impétueuse mit le désarroi parmi les catholiques. Mais Henri IV ne perd pas une minute, se rapproche d'Yvetot, dernier retranchement de ses ennemis, et fond sur la place suivi de 1,000 fantassins et de 400 mousquetaires ou piquiers. Sans la présence d'esprit et le sang-froid du duc de Parme, qui accourut au secours des siens, Yvetot était forcé. Le Béarnais opéra sa retraite, mais les ligueurs avaient perdu près de 800 hommes. Le duc de Parme jugea à propos de ne pas risquer une nouvelle partie et fit à son tour cette fameuse retraite (nuit du 20 au 21 mai) qui demeura une des plus habiles dont l'histoire ait gardé le souvenir. Henri IV resta maître d'Yvetot. Sauf l'incendie de 1658, qui consuma une grande partie des maisons de la ville, aucun autre fait saillant ne signala Yvetot pendant le xvi^e et le xvii^e siècle. La Révolution s'y accomplit sans aucun excès. Napoléon, voyageant en Normandie, visita deux fois Yvetot : la première fois, seul (6 novembre 1803); la seconde avec Marie-Louise, qu'il présenta aux habitants (10 mai 1810). La prospérité industrielle d'Yvetot date du premier Empire. Les nombreuses filatures qui s'y établirent à cette époque ont été l'origine des belles fabriques de toiles de coton, de calicots, de toiles flammées, de baskins, de siamoises et de coutils qui font encore aujourd'hui la principale richesse des Yvetotais.

Yvetot (LE ROI D'). Ce souverain, aussi lilliputien que populaire, est surtout connu par la chanson de Béranger :

Il était un roi d'Yvetot,
Peu connu dans l'histoire;
Se levant tard, se couchant tôt,
Dormant fort bien sans gloire,
Et couronné par Jeannefon,
D'un simple bonnet de coton,
Dit-on.
Oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
La, la.

Ce charmant badinage du grand chansonnier, qui parut en 1813, cachait une leçon; la France était revenue de Moscou, on sait comment, et elle commençait à se fatiguer d'une gloire qui lui coûtait tant de larmes et de sang; c'est alors que Béranger exhuma le souvenir de ce bon petit roi d'Yvetot,

Qui n'agrandit point ses États,
Fut un voisin commode,
Et, modèle des potentats,
Prit le plaisir pour code.

L'allusion était transparente; on vit dans les couplets du poète une sorte de mazurade, et toute la France chanta le *Roi d'Yvetot*, qui passa dès lors dans notre littérature comme le type du roi bon enfant. Mais beaucoup de gens crurent et croient peut-être encore que le roi d'Yvetot était un personnage imaginaire, inventé par le poète. C'est une erreur; il y a eu des rois d'Yvetot; nos aïeux n'ont jamais mis le fait en doute :

Au noble pays de Caux
Y a quatre abbayes royaux,
Six prieurs conventuels,
Et six barons de grand array,
Quatre comtes, trois ducs, un roy.
(Ancienne chronique normande.)

Lorsque Henri IV se préparait, près d'Yvetot, à livrer au duc de Mayenne la bataille d'Arques, il se retourna vers ses amis et, avec sa bonne humeur traditionnelle : « Si je perds le royaume de France, leur dit-il, je suis du moins en possession du royaume d'Yvetot. » On cite encore un autre mot du même roi. Au mois de mai 1610, lors du couronnement de la reine Marie de Médicis à l'abbaye de Saint-Denis, il s'aperçut que le grand maître des cérémonies ne réservait pas de place à Martin du Bellay, seigneur d'Yvetot, et lui donna en ces termes l'ordre de le faire : « Je veux que l'on garde une place honorable à mon petit roi d'Yvetot, selon la qualité et le rang qu'il doit tenir. » Ainsi donc, il y a eu certainement des rois d'Yvetot; ce qu'il est plus difficile de déterminer, c'est l'époque de l'érection en royaume de la seigneurie d'Yvetot. Ce problème, qui a exercé la sagacité et soulevé les discussions d'un grand nombre d'érudits, n'a pu recevoir de solution satisfaisante. Un seul historien a prétendu en avoir trouvé l'explication; c'est Robert Gaguin, général des religieux mathurins, qui vivait au xve siècle et écrivit un *Compendium supra Francorum gesta* (1497, in-4°). Voici, en résumé, le récit sur lequel il base l'origine du royaume d'Yvetot.

Vauthier ou Gauthier, seigneur d'Yvetot

et chambellan de Clotaire I^{er}, roi de Soissons, tomba en disgrâce par suite de menées de quelques courtisans jaloux de sa faveur. L'irritation du roi contre lui devint si violente qu'il craignit pour sa personne et quitta la France. Après avoir servi pendant dix ans sous des princes étrangers et avoir combattu par terre et par mer les infidèles, il ne put résister au désir de revoir sa patrie; le temps avait dû calmer la colère du roi. Afin de se le rendre plus sûrement favorable, Gauthier s'était chargé de lettres que le pape Agapet I^{er} adressait à Clotaire. Arrivé le jour du vendredi saint à Soissons, il se rendit aussitôt à l'église où se trouvait le roi. Celui-ci, à sa vue, fut pris d'une telle fureur qu'il saisit son épée et le tua au pied de l'autel, sans respect pour la solennité de l'adoration de la croix que l'on célébrait en ce moment. A la nouvelle de ce meurtre sacrilège, le pape Agapet menaça Clotaire des foudres de l'excommunication. Le roi, pour apaiser le pape et expier son forfait, résolut d'offrir à la famille de sa victime une réparation suffisante. Dans ce but, il érigea la seigneurie d'Yvetot en royaume ou principauté souveraine, suivant la loi des fiefs qui affranchit le vassal de tout hommage et de tous devoirs quand le seigneur met violemment la main sur lui. Le meurtre de Gauthier, selon Gaguin, eut lieu en 536, et la terre d'Yvetot reçut en 539 le titre et les droits de royaume.

Ce récit, malgré la précision des dates et des détails, est un conte fait à plaisir. L'abbé Vertot, on a très-bien relevé les inexactitudes. C'était probablement Childébert, et non Clotaire I^{er}, qui, en 536, régnait dans cette portion de la Neustrie où est située la seigneurie d'Yvetot. Quant au pape Agapet, il mourut le 22 avril 536 à Constantinople, où il était depuis le 2 février. Le meurtre de Gauthier étant arrivé le vendredi saint de la même année, c'est-à-dire le 21 mars, il faudrait qu'en un mois le message adressé au pape sur la conduite du roi eût franchi un espace bien plus long à parcourir alors, et, quelle qu'eût été la hâte des accusateurs et des courriers, Agapet aurait dû ressusciter tout exprès pour prendre connaissance de ce prétendu meurtre et lancer sa menace d'excommunication. Cette menace même concorde-t-elle avec la conduite tenue au vi^e siècle par le pontife de Rome envers les rois barbares devenus récemment chrétiens? Gaguin ignorait donc que Clovis, père de Clotaire, avait, dans une revue, fendu la tête avec sa bache d'armes à un soldat pour un motif de peu d'importance; qu'il avait massacré des rois et des princes, ses parents, sans que Rome fit entendre une parole de réprimande? Il ignorait donc que Clotaire lui-même venait de poignarder ses neveux et de prendre leurs États, sans que le moindre avertissement allât le troubler sur son assassinat et son usurpation? Si l'on objecte que le meurtre de Gauthier eut lieu le jour du vendredi saint, au pied des autels, il faut se rappeler que la belle-fille de Clotaire, Frédégonde, fit assassiner Prétextat, évêque de Rouen, le jour de Pâques, au moment où il allait célébrer la messe, et que Rome laissa, sans excommunication et sans menace, Frédégonde poursuivre le cours de ses fureurs. Le faux historique de Robert Gaguin ne ressort pas moins de cette guerre contre les infidèles, dans laquelle il fait jouer un rôle à Gauthier durant les dix années de sa disgrâce, comme si les croisades dataient du vi^e siècle, cent ans avant la naissance du mahométisme.

Cette origine de la royauté d'Yvetot est donc tout à fait fautive. Le nom d'Yvetot n'apparaît que vers la fin du xi^e siècle, et simplement comme un fief des ducs de Normandie. Lorsque Guillaume le Bâtard entreprit la conquête de l'Angleterre, le sire d'Yvetot suivit son souverain avec le reste de l'armée et resta confondu au milieu des autres seigneurs, sans titre ni rang particulier. Au xii^e et au xiii^e siècle, son nom se trouve parmi ceux de la noblesse normande, ainsi que le montrent les listes relevées par Duchesne; il y est porté comme devant contribuer pour un tiers seulement aux frais d'un homme d'armes, preuve que son fief était peu considérable. Parmi les chevaliers que Philippe le Bel ordonna, en 1313, dans la province de Normandie, le nom de Jean d'Yvetot occupe le quatorzième rang. Dans les états de la noblesse de Normandie dressés par ordre du connétable Du Guesclin, figure, en 1370, le nom de Pélerin d'Yvetot. Le possesseur de ce fief n'était donc pas affranchi des devoirs féodaux et des services militaires; il y était soumis comme les autres gentilshommes, et l'érection de la terre d'Yvetot en souveraineté indépendante n'était pas accomplie en cette année 1370.

Cependant, vingt-deux ans plus tard, le fief d'Yvetot était devenu un royaume. Gilles-André de La Roque (*Traité de la noblesse*, 1678, in-4°) vit, dans les registres de l'échiquier ou ancien parlement de Normandie, un arrêt de 1392, qui donnait le titre de roi au seigneur d'Yvetot. Comment s'opéra, de 1370 à 1392, cette érection d'un simple fief en royaume? Rien dans les documents historiques touchant les vies de Charles V et de Charles VI ne nous éclaire sur la date, sur les causes ni sur les circonstances de ce changement.

Quoi qu'il en soit, on ne peut révoquer en doute le témoignage de La Roque, amplement corroboré par un grand nombre de preuves. Charles VI, en 1401, fit défense à ses officiers d'inquiéter les seigneurs d'Yvetot, exempts des tributs qu'on avait voulu imposer sur leurs vassaux. En 1464, Louis XI confirma l'indépendance de la terre d'Yvetot et tous ses privilèges, comme de ne devoir aucun hommage, d'avoir une juridiction des hauts jours et la franchise générale de toutes impositions. Le titre de roi se lit en toutes lettres dans les comptes que rédigea, pour les années 1498 et 1499, Jean l'Allemand, receveur général des finances sous Charles VIII. Jean Boucher y est appelé roi d'Yvetot. Suivant les lettres de Louis XII, données à Mâcon le 30 août 1503, on fit une déclaration des fiefs assis au bailliage de Caux et de leur possesseurs sujets au ban et arrière-ban du roi. D'après cette déclaration à l'appel des tenants fiefs nobles en la seigneurie des Bans-le-Comte, il fut dit : « qu'en la paroisse d'Yvetot étaient les fiefs, terre et seigneurie du lieu, appartenant aux héritiers de Perrot Chenu, lesquels firent remontrer par leurs officiers qu'ils étaient exempts de faire foi et hommage au roi et n'étaient point sujets à autre chose envers Sa Majesté, et qu'ils avaient des lettres anciennes pour le vérifier. » Les rôles de l'an 1525 attribuent la qualité de roi au seigneur d'Yvetot. Le 13 août 1543, François I^{er} envoya une lettre de cachet au parlement de Paris, pour l'exécution du procès de la dame de Montour contre la dame d'Yvetot; dans sa lettre, il donne à cette dernière le titre de reine. Ailleurs, il décrète que les seigneurs d'Yvetot continueront à jouir paisiblement de leurs droits et franchises. Henri II, par lettres du 26 décembre 1553, Charles IX, en 1572 et 1573, reconnurent le roi d'Yvetot. Sous Henri IV, comme nous l'avons vu, les privilèges du seigneur d'Yvetot subsistaient encore; mais le titre de roi, que l'on continuait à lui donner par tradition, n'était certainement plus qu'une plaisanterie. Ce titre s'était transmis par alliances dans les maisons de Vilaines, de Boucher et de Chenu. La postérité mâle de cette dernière famille s'étant éteinte, Isabelle Chenu, qui en était l'héritière, garda simplement le titre de princesse qu'elle possédait du vivant de ses parents, et ne porta à son mari, avec la terre d'Yvetot, que le titre de prince. Ce mari fut Martin Du Bellay, frère du capitaine Guillaume Du Bellay, sieur de Langey et oncle du poète Joachim Du Bellay. Martin exerça la charge de lieutenant général de la Normandie et laissa des mémoires, qui furent imprimés avec ceux de son frère. Un siècle plus tard, la famille Du Bellay était éteinte, et la principauté d'Yvetot passait à la maison de Crevant, d'où elle alla à la maison d'Albon en 1693, par le mariage de Françoise-Julie de Crevant, princesse souveraine d'Yvetot, avec le comte Camille d'Albon, marquis de Saint-Forgeux. Sous Louis XIV, la principauté d'Yvetot ne fut plus que nominale, et le titre de prince d'Yvetot ne tarda pas lui-même à se perdre.

De tout ce qui précède, nous pouvons conclure que le royaume d'Yvetot, quoique d'origine inconnue, était bien réel; qu'il relevait directement de la couronne de France, qui conservait sur lui, comme sur les autres fiefs, la souveraineté du dernier ressort; il n'était pas obligé à faire foi et hommage, il ne payait ni la taille ni les autres subsides; c'était donc, dans toute la force du terme, un franc-alleu, ayant justice, censive et mouvance, n'étant sujet à aucun droit qu'aux appels devant la cour souveraine.

Martin I^{er}, roi d'Yvetot, battait monnaie au moyen d'un morceau de cuir taillé portant une empreinte avec une tête de clou au milieu. Le travail le plus considérable qu'exécuta l'un de ces rois, et qui fit bémol son nom dans tout le royaume d'Yvetot, c'est un puits que Guillaume I^{er}, prenant en considération les plaintes de ses sujets, qui menaçaient d'eau potable, fit creuser dans la cour du château. Ce puits existe encore aujourd'hui et porte le nom de puits du Château.

Remarquons en terminant que le royaume d'Yvetot n'est pas le seul exemple d'un territoire restreint portant un pareil titre. Il y avait à Mande, près de Tournay, une terre qui portait le nom de royaume, et qui cependant était si petite qu'on aurait pu à peine y trouver le labourage de trois charrues. La terre de Haubourdin, près de Lille, était aussi un franc-alleu. Henri de Navarre, à qui elle appartenait, disait qu'il ne la tenait que de Dieu et de son épée. Devenu roi de France, il la vendit avec tous les droits de souveraineté qui y étaient attachés. Les ducs de Bar et les danois de Commerce y tenaient, mais vainement, en 1301, à la faveur des privilèges et de l'indépendance des francs-alleux, de se soustraire à l'autorité royale. La France n'est pas d'ailleurs la seule contrée de l'Europe où l'on trouve de tels royaumes. L'Angleterre, avec celui de Man, nom d'une petite île de l'Irlande; le Hainaut, le Brabant et d'autres provinces des Pays-Bas offraient aussi la même singularité. Ainsi, le chapitre de Tournay avait une seigneurie appelée Melle, qu'il prétendait ne tenir que de Dieu et de Notre-Dame; l'abbaye de Nivelles, en Brabant, se qualifiait de princesse et jouissait de quelques droits ré-

galien dans les terres de sa première fondation; l'abbaye de Saint-Amand prétendait les mêmes droits en vertu d'un titre du roi Dagobert, leur fondateur; celle de Saint-Vaast, d'Arras, prétendait, non-seulement les droits régaliens, mais encore les droits épiscopaux, suivant l'épithaphe qu'ils ont fait mettre sur le tombeau du roi Thierry, où il est dit que ce prince et l'évêque de Cambrai, nommé Vindicien, leur ont accordé ces prérogatives :

Nobis regale dant et pontificale.

Les métiers et corporations mêmes eurent leurs maîtres souverains; tels étaient anciennement en France le roi des ménestriers, le roi des merciers, le roi de la basoche, le roi de l'épinière, le roi des ribauds, etc.; mais ce n'étaient là que des titres purement honorifiques, qui ne donnaient d'autre autorité que celle nécessaire pour faire exécuter les règlements de ces métiers ou corporations.

Le roi d'Yvetot a été le sujet d'un drame en cinq actes et plusieurs tableaux, de Charles Deslys et Amédée Achard, joué pour la première fois à la Gaîté; d'un opéra-comique, par Leuven et Ritt, musique d'Adolphe Adam, joué pour la première fois en 1842.

Il est inutile d'ajouter que, lorsqu'il est fait allusion au roi d'Yvetot, c'est moins au roi historique qu'à celui de Béranger

« En 1830, la France, fatiguée, voulut inaugurer enfin une république monarchique du bien-être; le roi d'Yvetot était devenu l'idéal universel. Béranger l'avait chanté; Courcier avait consacré au bonnet de coton de ce monarque pacifique ses pages les plus goguenardes et les plus charmantes. »

PHILARÈTE CHASLES.

« Chez M. Béranger, le travestissement systématique appliqué aux idées religieuses a quelque chose de vraiment inexcusable. Dieu lui-même devient l'objet des quolibets de cette muse effrontée, qui le chansonne dans le *Bon Dieu à sa fenêtre* comme le soliveau de la monarchie universelle, comme le roi d'Yvetot de la création. »

ALFRED NETTEMET.

YVETTE, petite rivière de France (Seine-et-Oise). Elle prend sa source dans l'arrondissement de Rambouillet, dans la commune de Lévy-Saint-Rom, baigne la délicieuse vallée de Chevreuse, passe à Orsay, Palaiseau et Longjumeau, et se jette dans l'Orge, entre Epinay et Savigny, après un cours de 50 kilom.

YVON (Pierre), pasteur et écrivain protestant français, né à Montauban en 1646. Il conquit dès son enfance une véritable admiration pour Labadie, dont il devait être l'ami, le fervent adepte et le successeur dans la direction spirituelle de la petite église retirée du monde. En 1678, il alla s'établir dans la Frise avec son troupeau, et devint, par son mariage, seigneur de Wicvert. L'époque de sa mort est inconnue. On a de lui : *Deux ennemis amis* (Amsterdam, 1669, in-8°); *Essentia religionis christianæ patefacta*, etc. (Alona, 1673, in-8°); *De la prédication et de la grâce, poème chrétien*, etc. (1680, in-4°); *l'Impiété convaincue en deux traités* (Amsterdam, 1681, in-8°); *Emmanuel ou la Connaissance du Seigneur Jésus* (Amsterdam, 1681, in-8°); *l'Homme pêcheur ou la Connaissance véritable de soi-même* (Amsterdam, 1682, in-8°); *le Mariage chrétien* (Amsterdam, 1685, in-12); *la Porte du christianisme* (Amsterdam, 1685), etc.

YVON (Claude), théologien et littérateur français, né à Mamers en 1714, mort à Paris en 1791. Après être entré dans les ordres, il se rendit à Paris, se lia avec les encyclopédistes, fut chargé par Diderot d'écrire pour l'*Encyclopédie* les articles *AMS*, *ATUIN*, *DIET*, etc., qu'il traita en se servant de la méthode philosophique, se mit à la solde des libraires, composa des thèses pour les candidats de Sorbonne, rédigea, dit-on, celle de l'abbé de Pradt, qui fit tant de bruit et fut frappée par la censure (1751), se vit contraint, sous la menace d'une lettre de cachet, de passer en Hollande, et répondit par un livre non moins fameux, l'*Apologie de M. de Pradt* (1752, en trois parties, in-8°), dont la 3^e partie est due à Diderot. De retour en France, l'abbé Yvon, qui était un théologien philosophe et ennemi de la superstition, mais non point un matérialiste, rentra dans le giron de l'Eglise, écrivit deux *Lettres à Rousseau* (1763), en réponse à celles que le fameux philosophe avait adressées à l'archevêque de Paris, et devint chanoine de Coutances, puis historiographe du comte d'Artois. Il termina sa vie dans l'obscurité. On a de lui : *la Liberté de conscience resserrée dans ses bornes légitimes* (1754-1755, in-8°), où il pose en principe que l'Etat doit rester indifférent en matière de religion; *Discours généraux et raisonnés sur l'histoire de l'Eglise* (1768, 3 vol. in-12); *Accord de la philosophie avec la religion prouvée par une suite de discours relatifs à treize époques* (Paris, 1776, in-12, 1782, 2 vol. in-8°); *Histoire philosophique de la religion* (Liège, 1779, 2 vol. in-8°), réimpression avec quelques changements ou *Discours sur l'histoire de l'Eglise*.

YVON (Pierre-Christophe), médecin français, né à Ballon, près du Mans, en 1719,

mort en 1811. Il entra, sans faire de vœux, dans la congrégation de l'Oratoire, fut chargé de diverses classes dans la maison de Juilly, quitta la congrégation à vingt-cinq ans, étudia la médecine à Paris, puis à Reims et prit le grade de docteur dans cette dernière ville. En 1757, il devint médecin de l'abbaye de Poissy, succéda cette même année à Lemoine comme médecin du roi et se fixa, en 1773, à Saint-Germain, où il passa le reste de sa vie. C'était un homme instruit, charitable, ennemi des vieilles routines et qui fut un chaud partisan de l'inoculation, puis de la vaccine. Le magnétisme, qu'il considérait comme une ridicule jonglerie, trouva en lui un adversaire déclaré. Il n'a point laissé d'ouvrages, mais a publié un grand nombre d'articles remarquables dans le *Journal de médecine*.

YVON (Adolphe), peintre français, né à Eschwiller (Moselle) en 1817. Après avoir achevé ses études littéraires, il vint à Paris vers 1835 et entra dans l'atelier de P. Delaroche; il y devint un des plus habiles praticiens de l'école contemporaine. Ses débuts remontent à l'année 1842; il exposa au Salon un *Portrait de Mme. Ancelot*, et c'est à ce genre du portrait qu'il parut s'adonner d'abord. En 1844, il exposa ceux du *Général Neumayer* et de *M. A. D., lieutenant de vaisseau*; on vit ensuite de lui une grande peinture biblique, le *Christ chassant les marchands du temple* (Salon de 1845), puis le *Supplice de Judas Iscariote aux enfers* (1846); divers *Portraits* (1847); les *Relais de poste en Russie*, curieuse étude qu'il avait été faire sur les lieux mêmes l'année précédente, et une suite de dessins d'un grand style : la *Colère* et la *Luzure*, d'après les beaux vers de Dante (*Enfer*, chants VII et V); *Élégie, Pastorale, Danse de paysannes russes, Tartares de Lubianka faisant le thé* (Salon de 1848). Au Salon suivant, il n'exposa encore que des dessins : l'*Avarice* et la *Gourmandise*, d'après Dante (*Enfer*, chants VI et VII); *Melpomène, Calliope, Thalie, Terpsichore, Euterpe, Erato, Clio, Polymnie, Uranie*; mais à celui de 1850, outre la suite de ses dessins d'après Dante, l'*Orgueil*, l'*Envie* et la *Paresse*, un tableau de bataille, la *Bataille de Koulikoro* (1878), manifesta les aptitudes qui devaient lui valoir une prompte renommée, attira sur lui l'attention du monde officiel et lui valut des commandes. Après avoir exposé un dernier tableau biblique, l'*Ange déchu*, et une petite scène de genre, la *Partie de dames*, dessin au pastel (Salon de 1852), il exécuta le *Premier consul descendant le mont Saint-Bernard* (Salon de 1853), qui lui avait été commandé pour la galerie du château de Compiègne, puis le *Maréchal Ney à la retraite de Russie* et le *Télégramme russe* (1855). A la suite de cette Exposition, il fut fait chevalier de la Légion d'honneur. Il reçut, en outre, la mission de rejoindre l'armée française en Crimée, pour reproduire les principaux épisodes de la guerre, et se rendit immédiatement à son poste. Il rapporta de ce voyage trois grandes toiles, qui furent exposées aux Salons de 1857 et 1859, et auxquelles nous avons consacré un article spécial : la *Prise de Malakoff*, la *Gorge de Malakoff* et la *Courtine de Malakoff* (v. MALAKOFF); elles sont toutes les trois au musée de Versailles. Bien accueillies par le public, qui y voyait surtout un sujet poignant d'actualité, ces peintures, de dimensions inusitées, furent très-discutées par la critique; tout en leur accordant de rares qualités de composition et de mise en scène, on leur reprocha surtout d'accroître la trivialité d'Horace Vernet et d'avoir, plus d'emphase que d'expression. Elles n'en valurent pas moins à l'artiste la grande médaille d'honneur du Salon.

Depuis, M. Adolphe Yvon a encore exposé : la *Bataille de Solferino*, le *Portrait du prince impérial* (Salon de 1861); divers *Portraits* (1864); les *Etats-Unis d'Amérique* (Salon de 1870), immense toile commandée par le président Stewart et qui représentait les trente-quatre Etats de l'Union groupés autour de la figure symbolique de la République américaine; une *Rue à Constantinople*, les *Secrets d'Etat* (1873); la *Comtesse de Caen*, portrait destiné au musée fondé par cette dame; *César*, la *Charge des cuirassiers de Reichschaffen* (1875); le *Portrait du général Vinoy*, le *Portrait de Bonnehée*, de l'Opéra (1876).

Yvonne et **Loïe**, vaudeville en un acte, avec airs nouveaux, paroles de Narrey et Michel Carré, musique de Delieux; représenté au Gymnase le 15 novembre 1851. C'est une paysannerie bretonne, gracieusement interprétée par Mmes Wolf et Anna Chéri. Les motifs en sont agréables et l'orchestration bien étudiée.

Yvonne, opéra-comique en un acte, paroles de MM. de Leuven et Deforges, musique de M. le prince de La Moskowa; représenté à l'Opéra-Comique le 16 mars 1855. Le sujet de la pièce est devenu banal à force d'avoir été traité au théâtre. Il s'agit de deux amants, Yvonne et Jeannin, dont l'amour est exploité par le vieux berger Kerkadec, qui se fait passer pour sorcier. La musique a un caractère rétrospectif, sauf dans quelques morceaux. On a remarqué les couplets du sorcier, les couplets de Jeannin, le duo des deux amants et les couplets du vin, instrumentés d'une façon originale. Ce petit ouvrage a

été joué par Jourdan, Sainte-Foy et Mlle Boulard.

Yvonne, drame lyrique en trois actes, paroles de Scribe, musique de M. Limnander; représenté à l'Opéra-Comique le 29 novembre 1859. Le sujet est tiré d'une nouvelle de M. d'Herbauges. La pièce devait s'appeler d'abord *les Blancs et les Bleus*. Yvonne est le type de la femme vendéenne, type devenu un peu légendaire. L'action est intéressante. Quant à la musique, elle offre le caractère dramatique et original particulier à l'auteur des *Monténégrins*. La romance de Jean : *Un nom glorieux*, le duo entre Jean et Yvonne, le finale du premier acte produisent beaucoup d'effet. On doit en dire autant de la romance du baryton : *O mon pays de la Touraine!* de l'arrangement habile des airs nationaux du *Chant du départ* et de *Vive Henri IV*, qui forment un contraste fort dramatique. Le grand air d'Yvonne : *Mon fils, je t'ai perdu!* renferme aussi des phrases pathétiques et inspirées. Mlle Wertheimer, d'ailleurs, a admirablement interprété le rôle d'Yvonne.

YVOY-LE-PRÉ, bourg et commune de

France (Cher), canton de La Chapelle-d'Angillon, arrond. et à 33 kilom. de Sancerre, sur la rive droite de la Petite-Sauldre; pop. aggl., 671 hab. — pop. tot., 2,559 hab. Haut fourneau et forges. On y voit un beau château moderne, bâti sur les ruines d'une ancienne forteresse.

YVRÉ-L'ÉVÊQUE, bourg et commune de France (Sarthe), cant., arrond. et à 4 kilom. du Mans, sur la rive gauche de l'Huisne; pop. aggl., 621 hab. — pop. tot., 2,305 hab. Fabriques de toiles, chaux, allumettes chimiques, moulins à blé, blanchisseries. On y voit les ruines de la célèbre abbaye de l'Epan, fondée en 1229.

YVRÉ (Ambroise DE LORÉ, baron d'), célèbre capitaine français du xve siècle, digne émule des Dunois, des La Hire, des Xaintrailles. Il fit ses premières armes à la bataille d'Azincourt, sous le comte d'Armagnac, le 25 octobre 1415; mais celui-ci ayant été massacré, il s'attacha au dauphin. Le duc d'Alençon, lieutenant général de Charles VI au comté du Maine, l'envoya défendre ce pays contre les Anglais. Il les battit partout

et surtout au combat de Bourgueux, en 1423. Après la bataille de Verneuil et la prise du Mans, il fut assiégé dans la petite place de Sainte-Suzanne, qu'il défendit avec 600 hommes, avec un courage de lion et ne céda qu'à l'artillerie. Depuis cette époque, il ne cessa de harceler les Anglais, auxquels il avait voué une haine à mort. Il accompagna Jeanne Darc au secours d'Orléans et pendant toute la campagne; le roi Charles VII lui donna, à Troyes, le commandement de l'armée, quoiqu'il eût près de lui les ducs de Bourbon, d'Alençon et le comte de Vendôme. Il servit la France de la manière la plus brillante pour lui et la plus fatale pour les Anglais. Il contribua beaucoup à la prise de Paris, qui appartenait aux Anglais depuis dix-huit ans. On ignore quand et comment mourut ce vaillant guerrier.

YVREE, ville du royaume d'Italie. V. Ivree.

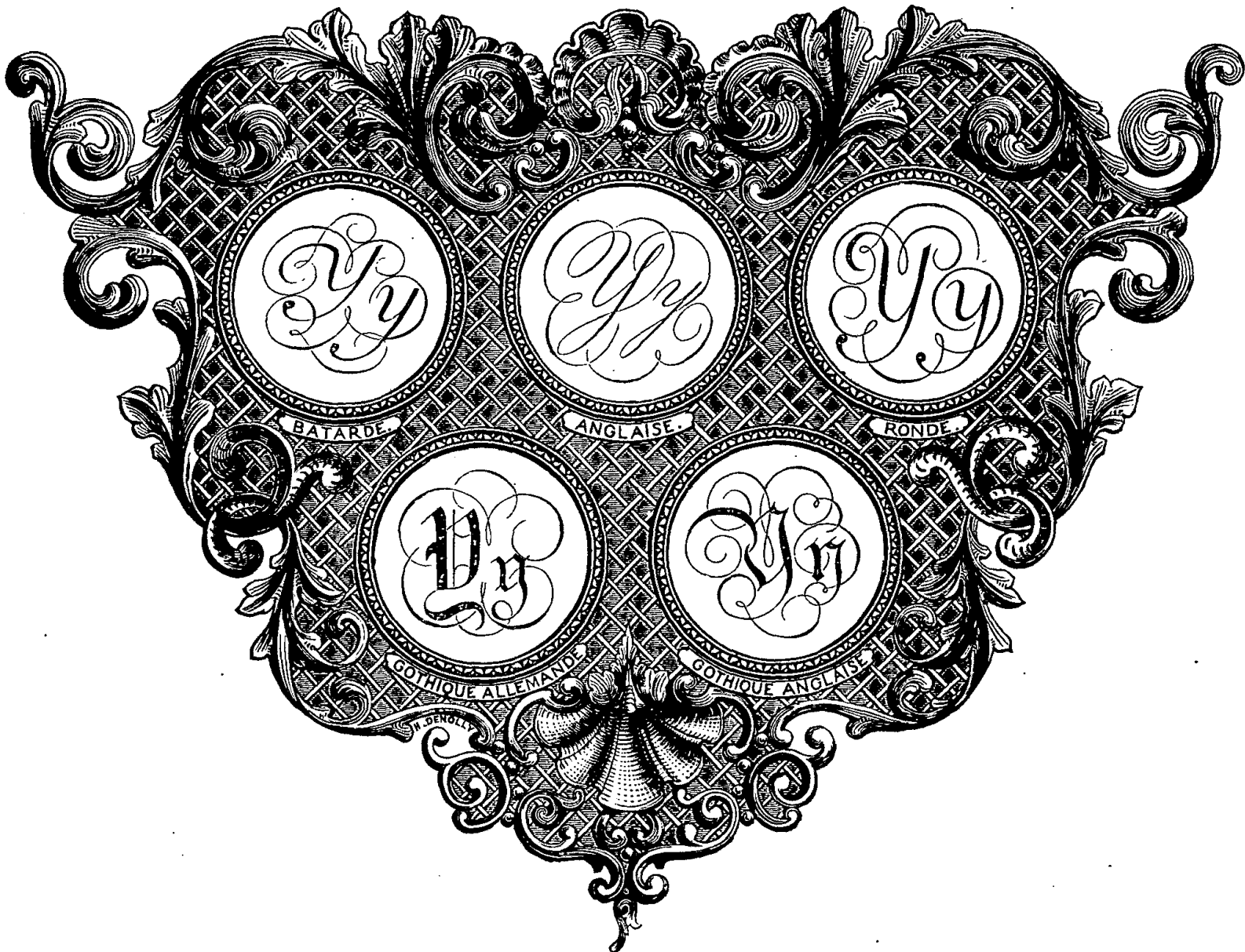
Y-YN, homme d'Etat chinois, né vers 1770 avant J.-C., mort en 1670. Devenu premier ministre de l'empereur Tching-fang, il contribua par de sages mesures à réparer les calamités publiques qui eurent lieu sous ce

règne, à prévenir de nouvelles famines, parvint, après la mort de ce prince, à faire appeler au trône son petit-fils, Tai-kia (1753), et conserva ses fonctions sous ce nouveau souverain. Par ses conseils et par sa prudence, il réussit à éloigner de Tai-kia de jeunes débauchés qui s'étaient emparés de son esprit, continua à administrer l'Etat avec autant de justice que de sagesse, fit du règne de cet empereur, qui dura trente-trois ans, un des plus heureux de la dynastie des Chang et dirigea l'éducation du prince Wou-ting, qui succéda à Tai-kia. Parvenu à un grand âge, il dut, avant de prendre sa retraite, désigner un ministre pour lui succéder et présenta son fils Y-tchi, qui se distingua également par son habileté et par ses vertus.

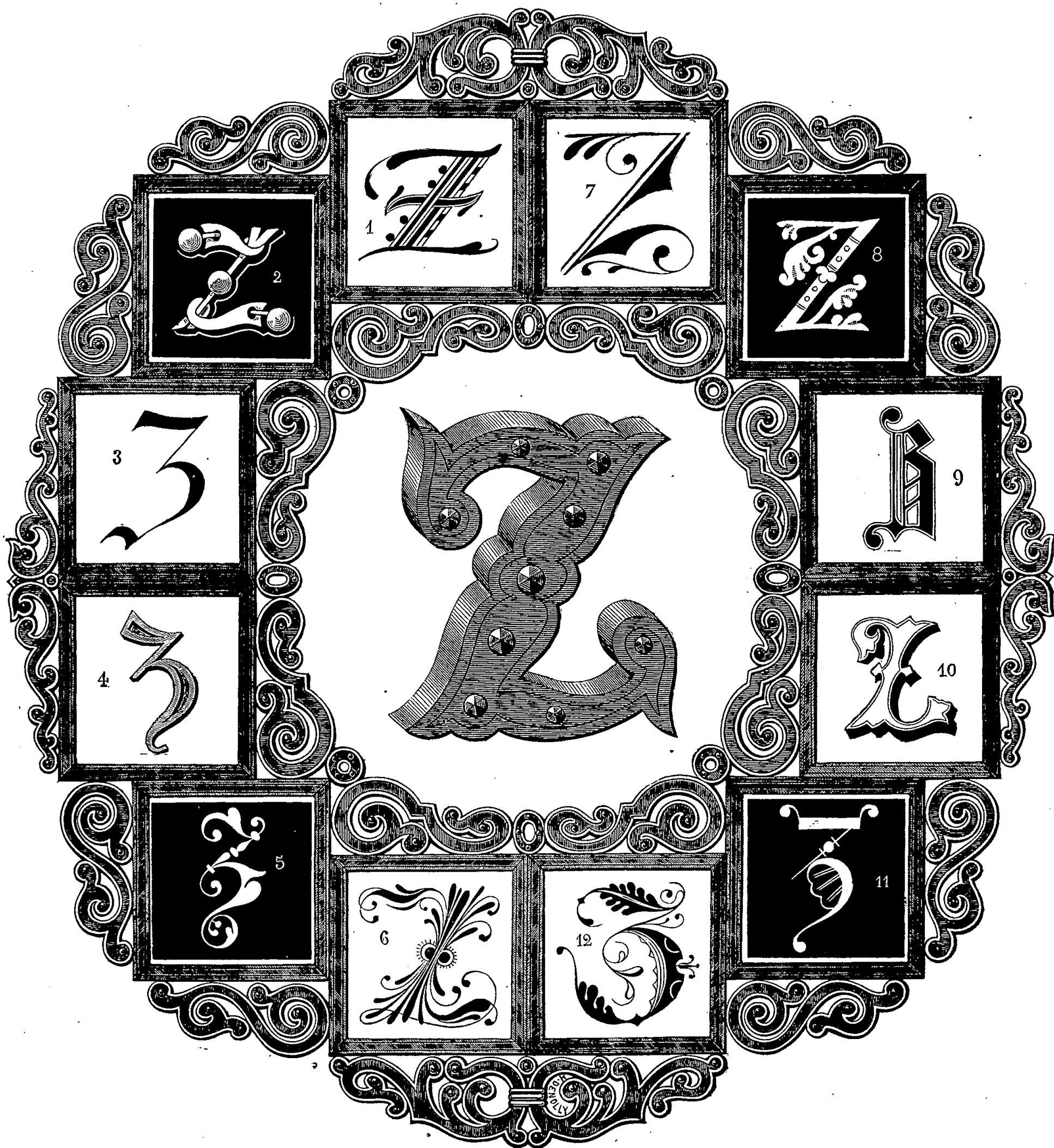
YZARN (Abraham), aventurier français. V. ISARN.

YZEURE, bourg et commune de France (Allier). V. IZEURE.

YZQUIATOLE s. m. (t-zhi-a-to-le). Boisson que les Indous fabriquent avec de petites feves cuites avec certaines herbes.



GRAND
D I C T I O N N A I R E
UNIVERSEL
DU XIX^e SIÈCLE



- 1 — Tiré d'un manuscrit de la Bibliothèque royale de Munich. — XII^e siècle.
 2 — Alphabet lapidaire de Turin. — XV^e siècle.
 3 — Tiré du missel du cardinal Cornelius. — XVII^e siècle.
 4 — Tiré d'un manuscrit du XVI^e siècle.
 5 — Lettres bullatiques d'Italie. — XVI^e siècle.
 6 — Tiré d'un manuscrit de Venise. — XV^e siècle.

- 7 — Tiré d'inscriptions sepulcrales de Vienne (Autriche). — XIV^e siècle.
 8 — Tiré d'un évangélaire de la Bibliothèque royale de Munich. — XI^e siècle.
 9 — Écriture d'église du XIV^e siècle.
 10 — Tiré d'inscriptions sépulcrales lapidaires de Naples. — XIII^e siècle.
 11 — Tiré de la Bible du surintendant Fouquet. — XIII^e siècle.
 12 — Alphabet vénitien du XVII^e siècle.



Z s. m. (se dans le nouveau système d'épellation, zé-dé dans l'ancien). Vingt-cinquième et dernière lettre de l'alphabet français et de celui de quelques langues néo-latines et germaniques, correspondant au ζ (*dzéta*) des Grecs, au zain des Hébreux :

Le z usé par l's est réduit à zéro.

De Pns.

... Le z bizarre, au corps ratatiné, Deux fois dans le zigzag se montre dessiné.

HARTHELEMY.

— **Z** final est nul dans les secondes personnes des verbes et donne alors à l'e muet qui précède le son de l'e fermé : *Aimez, vous venez, vous chantez*, se prononcent *aimé, vous vené, vous chanté*; mais il se lie au mot suivant quand il commence par une voyelle : *Venez ici, lisez vené-zici*.

— **Z** final se prononce dans les mots étrangers et les noms propres, et l'e muet qui précède se prononce alors comme un é ouvert : *Suez, Alcazar*, prononcez *Suèz, Alcaérez*.

— Comme abréviation, dans les manuscrits grecs, z est le sigle de *zété* (cherche), pour désigner les leçons douteuses. Il ZZ, dans l'ancienne médecine, était l'abréviation de *zingiber*, gingembre.

— En algèbre, z représente une inconnue, quand deux autres inconnues sont représentées par x et y.

— **Z**, sur les monnaies de France, indiquait celles qui avaient été frappées à Grenoble.

— Comme signe d'ordre, z désigne le vingt-cinquième objet, ou le vingt-troisième

xv.

dans l'ancien alphabet, où i et j ne formaient qu'une lettre, aussi bien que u et v.

— Comme lettre numérale, z (ζ) désigne en grec le nombre 7. Il Z valait au moyen âge 2,000, et Z 2,000,000.

— Z était, chez les Latins, une lettre de mauvais augure.

— Pam. *Etre fait comme un z*, Etre tout contrefait, tout courbé en divers sens.

— **Encycl.** Selon Chevallet, pour former le son représenté par l'aspirée dentale faible z, le bout de la langue s'appuie contre les incisives supérieures avec moins de force que pour l'aspirée dentale forte s; sa partie moyenne s'élève un peu moins; le passage laissé libre entre elle et le palais est ainsi moins étroit; l'air, chassé des poumons avec moins d'abondance et d'énergie, s'échappe avec moins de vitesse et produit un sifflement plus faible. M. Max Müller dit plus simplement que le son du z est une modification de l'aspiration, modification que l'on obtient par la barrière que l'on forme en amenant la langue vers les dents; cette barrière change l'esprit rude en s, l'esprit doux en z; le premier de ces sons est complètement sourd, le second est susceptible de recevoir une intonation. Ainsi nous avons *risque, singe*, d'une part, de l'autre *risée, hasard*, ancienne orthographe *hasard*. Si l'on forme une autre barrière en ramenant la langue en arrière et en lui donnant une forme plus ou moins concave, plus ou moins retroussée, de telle sorte que l'on puisse aisément voir sa face inférieure s'opposer à la face postérieure des

dents d'en haut, au point où elles contiennent au palais, en comprimant l'air et en le forçant à sortir à travers cette espèce d'auge, on obtient, à la place de l'esprit rude, la lettre *ch*, telle qu'elle s'entend dans *chat*, et à la place de l'esprit doux le *j* du français *jamais*; le premier de ces sons est muet, le second admet une intonation. Ceci nous montre la parenté des lettres z et j. Au fond, ces deux lettres ne représentent pas moins des signes graphiques distincts qu'un même son primitif. Nous en trouverons plus loin la preuve en étudiant le rôle étymologique de la lettre z. Ce fait explique la tendance de presque tous les enfants et des habitants de certaines localités à *zénayer*, c'est-à-dire à substituer, par zétacisme, le z au j, comme dans *s'ai soliment zové, pour j'ai soliment jové*. Cette prononciation fut même celle que l'on affecta dans les salons de Paris à l'époque des incroyables et des merveilleuses, où il était du meilleur ton de prononcer : *Ze ne mens jamais, ze vous sùre que s'ai dézeund*. Telle fut un moment aussi, à ce qu'il paraît, la prononciation adoptée par les jolies femmes de Rome, qui disaient en minaudant : *Fixero oculo pour figere oculo*, appliquer des baisers.

Le zend a deux sifflantes douces : l'une se prononce comme le z français et répond le plus souvent, sous le rapport étymologique, à un A sanscrit; mais quelquefois aussi elle tient la place du g guttural et du g palatal sanscrit; l'autre, qui se prononce comme le f français, est sortie de la semi-voyelle sanscrite y, absolument comme le f français, dans beaucoup de mots, est sorti de la semi-

voyelle latine j. Elle remplace aussi le g palatal sanscrit, et quelquefois la dentale sanscrite s après un i ou un u, quand elle se trouve, comme lettre finale d'un préfixe, devant une consonne sonore. Devant les sifflantes commençant par un f ou par un v, le zend change les dentales en s doux, prononcé z après le son s; devant le d, qui ne comporte pas une sifflante dure, on met par euphonie la sifflante douce z après le son d, et la sifflante douce j après les autres voyelles.

Outre la sifflante dure, le gothique a encore une sifflante molle, qui manque à d'autres idiomes germaniques; Ulphilas la représente par la lettre grecque Z. Mais, de ce qu'il se sert de cette même lettre pour les noms propres qui en grec ont un ζ, Bopp ne conclut pas, comme Grimm, que la sifflante gothique en question se prononçait ds comme l'ancien ζ grec. Il conjecture que le ζ grec avait déjà au iv^e siècle la prononciation du ζ grec moderne, c'est-à-dire d'un s mou; c'est pour cela qu'Ulphilas a pu trouver cette lettre propre à rendre le s mouillé de sa langue. Sous le rapport étymologique, cette sifflante douce, qui ne paraît jamais au commencement des mots, excepté dans les noms propres étrangers, est, selon Bopp, une transformation du s dur; au milieu des mots, elle ne paraît jamais qu'entre deux voyelles, ou entre une voyelle ou une liquide et une semi-voyelle, une liquide ou une moyenne, notamment devant j, v, i, u, g, d. On trouve rarement cette sifflante douce à la fin d'un mot; si elle est employée dans cette position, c'est presque toujours parce que le mot suivant

commence par une voyelle. En général, le gothique préfère à la fin des mots la sifflante dure; ainsi le *s* sanscrit du comparatif *tyds* (*tyas* dans les cas faibles) est représenté par un *s* dur dans les adverbes gothiques, comme *mais*, plus, tandis que dans la déclinaison il est représenté par la sifflante douce, par exemple dans *maisa*, plus grand, génitif *maisius* (prononcez *maiza*, *maiziis*). La longueur du mot paraît avoir influé aussi sur la préférence donnée à la sifflante dure ou à la sifflante molle. Dans les formes plus étendues, on choisit le son le plus faible. Ainsi s'explique le changement de la sifflante dure en la sifflante molle devant les particules enclitiques *et* et *uh*, dans les formes comme *thiset*, de qui, *thanset*, lesquels, *viletsuh*, veux-tu (prononcez *thiset*, *thanset*, *viletsuh*), par opposition à *this*, de lui, sanscrit *tasya*, *thans*, eux, *vilets*, tu veux. Le vieux haut allemand, qui n'a pas la sifflante molle, la remplace par *r*.

Le haut allemand n'emploie pas *z*, qui prend la place de l'aspiration du *t*, c'est-à-dire que l'aspiration est changée en un son sifflant. Il y a deux sortes de *z*, qui ne peuvent rimer ensemble en moyen haut allemand; dans l'un, c'est le son *t* qui l'emporte; dans l'autre, c'est le son *s*. Ce dernier *z* est écrit par Isidore *zf*, et son redoublement *zz*, au lieu qu'il rend le redoublement du premier par *tz*. En haut allemand moderne, le second n'a conservé que le ton sifflant, mais l'écriture le distingue encore généralement d'un *s* proprement dit. Sous le rapport étymologique, les deux sortes de *z*, en vieux et en moyen haut allemand, ne font qu'un et répondent au *t* gothique.

En slave, le *z* se prononce *ts* comme le *s* allemand, mais il est, sous le rapport étymologique, une altération de *k*, et il remplace cette dernière lettre dans certaines circonstances, sous l'influence rétroactive de *i* et de *e*. Exemple : *Pesti*, cuis, *pesete*, cuisine, de la racine *pek*, sanscrit *pac*, venant de *pak*.

Le lithuanien a une lettre *dz* qui tient dans la prononciation la place du *y* palatal sanscrit, prononcez *dj*. Au commencement des mots, cette lettre est très-rare dans les termes véritablement lithuaniens; au milieu, elle provient d'un *d*.

Le slave et le lithuanien ont deux sifflantes molles, qui tiennent dans la prononciation la place des sifflantes molles du zend. Sous le rapport étymologique, ces sons proviennent presque toujours de l'altération d'anciennes gutturales molles, et ils se rencontrent quelquefois avec les palatales sanscrites et zendes, parce que celles-ci sont également d'origine gutturale. La seconde sifflante molle du slave est d'origine plus récente que la première et postérieure à la séparation des langues slaves d'avec les langues celtiques.

Chez les anciens Grecs, le *dzêta* était une lettre double que l'on transcrivait exactement par *dz*; c'est la lettre qui se rapproche le plus par la prononciation de la semi-voyelle sanscrite *y*, qui se disait à peu près comme le *y* allemand ou le *y* anglais dans *year* et qui est assez souvent représentée en latin par *j*. « Je crois pouvoir affirmer, dit Bopp, que ce *z* tient partout la place d'un *y* sanscrit primitif, comme on le voit clairement en comparant, par exemple, la racine grecque *zug* au sanscrit *yug*, unir, et au latin *jung*. Dans les verbes grecs en *azô*, je reconnais la classe sanscrite des verbes en *ayadai*, exemple *dam-azô*, en sanscrit *dam-ayami*, je dompte, et en gothique *tim-ja*, j'apprivoise. Dans les verbes en *zô*, comme *plrazô*, *schizô*, *izô*, *ozô*, *kriazô*, *brizô*, *kiazô*, *kradzô*, je regarde le *z* avec la voyelle qui le suit comme le représentant de la syllabe *ya*, qui est la caractéristique de la quatrième classe de la conjugaison en sanscrit... J'explique également le *z* des substantifs *schiza*, *phaza* par l'*y* du suffixe sanscrit *ya*, féminin *yâ*. »

Chez les Grecs modernes, le *dzêta* a pris le nom de *zita* et se prononce exactement comme notre *z*.

Selon quelques auteurs, c'est seulement à l'époque d'Auguste que l'usage de la lettre *z* aurait été introduit à Rome. Martianus Capella nous a transmis une singulière explication de l'éloignement que l'on avait pour son emploi, quand il dit en traitant des lettres de l'alphabet : *Z vero idcirco Appius Claudius deestatur, quod dentes mortui, dum exprimitur, imitatur*. D'après ce texte, la position que prend la bouche pour prononcer *z* représentait, aux yeux d'Appius Claudius, celle que Cicéron nomme la grimace des dents d'un cadavre. Cela n'empêche pas Quintilien d'appeler cette articulation *molissimum et suavissimum sonum*. Le *z*, en latin, se prononçait, d'après Victorin, *ds* comme on grec, et selon Priscien *ss*. Les Romains, en effet, mirent quelquefois les deux *s* à la place du *dzêta*. Ils substituèrent d'autres fois le *d* au *z*, comme dans le nom de *Mezentius*, écrit *Medentius*. Le *z* latin paraît avoir eu souvent la valeur du *j*; ainsi dans les mots *zinziberi*, *ziziphum* pour *jinziberi*, *jiziphum*, et les formes françaises *gingembre*, *jujube* prouvent certainement l'affinité des deux sons.

L'arabe et l'arménien ont chacun un caractère nommé *za*, qui se transcrit exactement par notre *z*, de même que le *zain* des Hébreux. Le *z* anglais a la même valeur, de

même que le *z* portugais, et si celui des Espagnols a une valeur différente, ce n'en est pas moins un son simple, celui du *thêta* grec et du *th* anglais. Quant au *z* italien, il se prononce tantôt *ts* et tantôt *dz*. Les Allemands, comme nous l'avons vu plus haut, donnent à leur *z* la première de ces deux prononciations. L'alphabet employé par les Russes a pour huitième caractère le *zemia*, qui répond exactement au *zita* des Grecs modernes. Quant au *tsont*, vingt-troisième caractère de leur alphabet, il correspond au *tsa* des Arabes et au *tsa* des Arméniens. Les Polonais emploient le groupe *sz* pour représenter le son simple *ch*, et le groupe *cz* pour le son composé *tch*.

Dans la dérivation du latin aux langues romanes, le *z* s'est très-souvent transformé en *j* ou *y* doux : *benzintum*, benjoîn; *zinziberi*, gingembre; *ziziphum*, jujube; *zelous*, jaloux. Le *z* français représente généralement le *z*, les *ou* le *c* doux du latin; *zêle*, de *zelum*; *chez*, de *casa*; *nez*, de *nasus*; *rez*, de *rasus*, dans *rez-de-chaussée*; *assez*, de *ad satis*; *lez*, de *latus*, dans *Plessy-lez-Tours*, *Passy-lez-Paris*; *lézard*, de *laceria*; *onze*, de *undecim*; *douze*, de *duodecim*, etc.

L'emploi du *z* était beaucoup plus fréquent dans l'ancien français que dans le moderne. C'est probablement par une reminiscence de sa valeur de double consonne chez les Latins que nos pères mettaient le plus souvent un *z* à la fin des mots où le *d* et le *t* se supprimaient devant la consonne sifflante, de même qu'ils employaient le *x* final par suite de la suppression de *c* ou de *g*. Ils écrivaient au subjectif singulier et au completif pluriel *piez*, *granz*, *deuz*, *serpenz*, qui, sans la suppression du *d* ou du *t*, auraient été *pieds*, *grands*, *dents*, *serpents*. Au xii^e siècle, on écrivait au completif singulier *amiet* ou *aimet* (amatus), *donnet* (donatus), *cilet* (civitate), *bontet* (bonitate), et au completif pluriel *amez* ou *amez*, *donnez*, *citez*, *bontez*, qui, sans la suppression du *t*, eussent été *amets* ou *amets*, *donnets*, *cilets*, *bontets*. Cet usage se conserva dans la langue plusieurs siècles après que les participes et les substantifs de cette sorte eurent perdu leur *t* final. C'est par suite de cette habitude traditionnelle que l'on a continué d'écrire par un *z* le pluriel de ces mots jusque vers le milieu du siècle dernier. Une semblable raison fait que l'on a écrit et que l'on écrit encore aujourd'hui par un *z* les secondes personnes plurielles des verbes : Vous *chaniez*, vous *veniez*, vous *teniez* sont pour vous *chantiez*, vous *vendiez*, vous *teniez*, du latin *cantatis*, *venditis*, *tenetis*. L'homélie sur Jonas, contenue dans le fragment de Valencien, porte *preiets* (priez) et présente d'autres formes assez rapprochées de celles-ci, telles que *seietst*. Le *t* qui termine ce dernier mot doit être imputé à une inadvertance de l'écrivain :

Preiets li que de cest periculo nos liberat.

On trouve vous *avez* (avez) dans le *Nouveau recueil de contes* de Jubinal. Dans la deuxième personne du pluriel du passé défini, le *t* a persisté; aussi cette forme a-t-elle un *s* final et non pas un *z* : Vous *chantâtes*, vous *tinâtes*, vous *vendîtes*, de *cantastis*, *tenastis*, *vendistis*.

Comme l'e était sonore devant le *z* final (*citez*, *amez*, vous *chaniez*), on employa volontiers cette consonne sans qu'il y eût une raison étymologique, mais seulement afin d'indiquer le son grave ou aigu de la voyelle. Subjectif singulier : *Succet*, *progez*, *progez*, *progez*, *divisez*, de *successus*, *progressus*, *processus*, *pressus*, *divisus*, tandis qu'on préféra le *s* final lorsque l'e de la désinence était muet : Tu *presses*, tu *divises*, *hommes*, *roses*, *bonnes*, etc.

Tels sont les principaux cas dans lesquels on se servit d'abord le plus souvent du *z* au lieu du *s* final, à la place duquel on employait souvent la lettre *x*. Mais une fois qu'il fut reconnu que ces trois consonnes avaient le même son à la fin des mots, ce fait devint un principe dont on usa largement. Aussi les copistes du moyen âge ne se sont-ils pas fait faute d'employer ces trois lettres les unes pour les autres, et l'on ne peut pas plus établir de règle fixe et générale sur ce point que sur tant d'autres concernant notre ancienne orthographe. Celle-ci était à peu près abandonnée à la fantaisie du scribe, qui ne reconnaissait guère d'autres lois que ses habitudes particulières. Cependant, dans *hasard*, *baptizer* et autres mots semblables, où l'on a depuis supprimé cette lettre, elle ne faisait que représenter exactement la prononciation, qui s'y trouvait d'accord avec l'étymologie.

Les Latins ont emprunté la forme du *Z* au *dzêta*, qui est la sixième lettre de l'alphabet des Grecs. Selon quelques anciens, le *dzêta* n'aurait pas appartenu à l'alphabet grec primitif; ce serait une des lettres inventées par Palémède, à l'époque de la guerre de Troie. Bochart le range cependant parmi les lettres cadméennes, et son opinion semble confirmée par l'analogie de forme qu'offre le *dzêta* grec avec le *zain*, qui est la septième lettre de l'alphabet des Hébreux et des Phéniciens. Le nom du *zain* signifie en hébreu *armure*, et il est possible que sa forme première ait été empruntée à celle de quelque partie du vêtement de guerre des anciens Orientaux. Quoi qu'il en soit, les traits de l'hieroglyphe

qui a donné naissance à la lettre dont il s'agit ne pouvaient déjà que difficilement se reconnaître dans le caractère phénicien que copiaient les Grecs. Ceux-ci tracèrent d'abord dans la direction verticale le trait qui, dans cette lettre, réunit les deux lignes horizontales, et ce n'est que plus tard qu'ils lui donnèrent la direction oblique qu'il a conservée dans le *Z* des Latins. En raison de son caractère de lettre double, quelques auteurs prétendent que le *dzêta* correspond au *tsade*, qui est la dix-huitième lettre de l'alphabet des Hébreux et qui a le son *ts*. Dans les hieroglyphes égyptiens, le son *z* est aussi représenté par un couvercle de carquois, un trépan de marbrier ou instrument analogue, s'il faut en croire les affirmations des égyptologues.

ZA s. m. (za). Gramm. Dix-septième lettre de l'alphabet neski, correspondant au *dzêta* des Grecs. Il signe numéral de 900.

— Anc. mus. Nom que l'on donnait autrefois au si bémol.

ZAANDAM, nom hollandais de la ville de Saardam.

ZAANDIK, bourg du royaume de Hollande, province de la Hollande septentrionale, arrond. d'Amsterdam, à 5 kilom. N. de Saardam, 2,100 hab. Nombreuses papeteries.

ZAATCHA ou ZAD'CHA, oasis d'Algérie, dans la province de Constantine, à 30 kilom. S.-O. de Biskara. Elle renferme un bourg fortifié du même nom, qui fut inutilement assiégé par le bey de Tunis en 1833 et par un lieutenant d'Abd-el-Kader en 1844. Révolté contre les Français en 1849, il fut repris par le général Herbillon, sous les ordres duquel combattait le colonel (aujourd'hui maréchal) Canrobert.

Zaatcha (SIÈGE ET PRISE DE). Zaatcha est une ville fortifiée, qui se trouve dans le Zab-Duari ou Zab du Nord, province de Constantine. Cette petite ville est devenue célèbre par suite du siège fameux qu'elle soutint en 1849 contre les Français commandés par le général Herbillon. Un chef indigène, nommé Bou-Zian, chef de Zaatcha, se fiant à l'inséparabilité de sa retraite, avait soulevé les populations qui s'étendent sur les rives de l'oued Sidi-Salah. Une bande de ces rebelles, attaquée par un jeune officier plein d'avenir, M. de Saint-Germain, fut complètement défaits; mais le commandant fut tué pendant le combat, d'une balle qu'il reçut à bout portant dans la tête.

Bou-Zian, apprenant la défaite de ses coreligionnaires, loin de marcher à leur secours, se renferma dans la ville, se prépara à la défense, appelle aux armes tous les habitants des environs et menaça de faire soulever la partie méridionale de la province de Constantine.

Le général Herbillon, apprenant ces nouvelles, comprit qu'il n'y avait pas une minute à perdre et qu'il fallait frapper un coup décisif en s'emparant de Zaatcha, si l'on voulait arrêter les progrès de l'insurrection.

Il vint donc mettre le siège devant la ville, qui est située au milieu d'une oasis.

L'oasis de Zaatcha elle-même, dit ce général, présente l'aspect d'une haute futaie de palmiers, s'élevant comme par enchantement d'un sable aride. Elle est au pied de deux sources et peut contenir 70,000 palmiers.

Le sol est coupé de canaux d'irrigation, de murs de jardins d'autant plus élevés qu'on a plus abaissé le niveau du terrain pour améliorer l'irrigation; quelques rues étroites et la base des murs sont restées au niveau du sol naturel. Des figuiers, des abricotiers, peu élevés s'ajoutent à des plantes rampantes pour arrêter la marche. C'est un dédale inextricable. Chaque jardin à enlever à l'ennemi nécessite une affaire.

Zaatcha ressemblait à une petite place construite au moyen âge. Des tours carrées s'élevaient de distance en distance et étaient reliées entre elles, sans intervalle, par des maisons toutes crénelées. Un chemin de ronde, abrité des coups du dehors par un mur, bordait le fossé.

Les défenseurs pouvaient d'ailleurs circuler facilement à la partie supérieure par des terrasses; à l'intérieur, par des communications ouvertes exprès de maison en maison.

Telle est la description que le général a laissée de la ville qu'il allait assiéger, ayant à sa suite une troupe peu nombreuse, composée seulement de 4,000 hommes de toutes armes.

Le 4 octobre, les Français arrivèrent devant la ville et n'eurent pas beaucoup de peine à enlever les premiers jardins et le faubourg appelé Zaouia (mosquée). Mais une fusillade meurtrière arrêta ce premier élan, et, ne pouvant songer à prendre Zaatcha par un coup de main, on se prépara à en former le siège.

Le général ordonna la construction des ouvrages d'attaque; cette construction nous coûta un grand nombre de soldats et 16 officiers. Ces chiffres sont extraordinaires dans une guerre contre les Arabes; ils montrent quelle fut la vigueur de la résistance. Parmi les officiers blessés, nous citerons le colonel du génie Petit, qui eut l'épaule fracassée au moment où, pour montrer la position

de l'ennemi à un sous-lieutenant, il était forcé de se mettre un instant à découvert. Un capitaine d'artillerie, M. Besse, reçut une balle au front pendant qu'il rectifiait le tir d'une pièce.

Comme on ne pouvait s'approcher de la ville qu'en s'emparant des jardins et que la prise de chaque jardin était une affaire dangereuse, chaque jour il fallut faire de nouveaux sacrifices. L'ennemi, admirablement posté, ménageant son feu et ne tirant qu'à coup sûr, avait encore sur nous l'avantage du nombre.

Aussi ne semblait-il guère effrayé de notre attaque et faisait-il des sorties continuelles pour détruire nos ouvrages, decimer nos sapeurs du génie, enlever nos gabions.

La nuit, quand la lune ne brillait pas, les défenseurs de la place allumaient de grands feux, au moyen desquels ils éclairaient tout à coup, nos travaux et faisaient nos travailleurs surpris.

Cependant on finit, à force de persévérance, par faire deux brèches et par combler le fossé devant la brèche de gauche.

Le général donne, le 20 octobre, le signal de l'assaut. Nos soldats se précipitent avec leur courage ordinaire, mais leur audace est malheureuse cette fois; repoussés par un ennemi supérieur, nous perdons inutilement nos meilleurs soldats.

Les trous que nos boulets ont faits dans les murs de la place servent de meurtrières et vomissent la mort sur nos troupes.

Il faut se résoudre à prolonger un siège qui devient de plus en plus pénible, tandis que les oasis se soulèvent en masse à l'annonce de notre insuccès et que de tous côtés, dans la subdivision de Batna, éclatent les symptômes d'insurrection.

Du Tell et du désert, du Nord et du Midi, le vent de la guerre a soufflé; des milliers d'Arabes accourent au secours de la ville assiégée.

Le général, obligé de dissiper les rassemblements de nomades, subit un échec et est obligé de se retrancher dans son camp. Mais bientôt rejoint par les colonels de Barral et Canrobert, il reprend l'offensive, poursuit l'ennemi, le surprend à l'oasis d'Ourlal et lui inflige une rude leçon. Cependant, les brèches avaient été agrandies; une nouvelle avait même été ouverte et le fossé comblé sur tous les points du passage.

Le 26 novembre, un nouvel assaut fut tenté et réussit. Laissons le général nous raconter dans son rapport la dernière journée de ce nouveau siège de Saragosse.

Le signal est donné. La charge sonne. Les trois colonnes, précédées de leurs chefs, s'élancent avec enthousiasme; à droite, le colonel Canrobert reçoit le feu qui part des terrasses; 4 officiers et 15 soldats de bonne volonté l'accompagnent en tête de la colonne; un capitaine qui assistait à l'affaire nous a dit qu'il était accompagné de 22 zouaves; il n'en revint que 2 officiers et 2 soldats, encore étaient-ils blessés ou touchés. Rien n'arrête les zouaves, et bientôt le drapeau français flotte sur une des terrasses les plus élevées.

Au centre, le colonel de Barral rencontre de tels obstacles, qu'il est obligé d'appuyer à droite, et bientôt il s'élance dans une des rues et traverse la place.

A gauche, le lieutenant-colonel de Lourmel franchit rapidement les premiers décombres, et, malgré la vivacité du feu, il se trouve à 4 mètres au-dessus du niveau d'une autre rue; il s'y précipite et, peu après, donne la main aux autres colonnes.

A huit heures et demie, la plupart des terrasses et des rues sont occupées, mais pas un défenseur n'a fui. Le feu de l'ennemi se soutient; il part des décombres et des étages supérieurs. Il faut enlever le siège de chaque maison; de la terrasse on ne descend au premier étage qu'après un combat, on essuie à bout portant le feu d'un ennemi décidé franchement à sacrifier sa vie.

Du premier étage pour descendre au rez-de-chaussée, on ne trouve qu'un seul trou étroit placé au milieu de la maison. Il éclaircit à peine le rez-de-chaussée. C'est dans ce réduit obscur que sont réunis tous ceux qui ont été chassés des étages supérieurs. La pièce est grande. Celui qui s'y aventure reçoit immédiatement une balle et ne sait à qui répondre; la porte intérieure est murée, et l'on ne voit d'autres ouvertures que des créneaux d'où partent de nouveaux coups de feu. C'est un autre siège plus meurtrier que l'assaut. Si l'on fait un trou à la pioche, les travailleurs, les assaillants sont immédiatement criblés de balles. La mine devient le seul moyen de réduire ces fanatiques, qui tirent encore de dessous les décombres où ils sont entassés.

Bou-Zian, qui s'est réfugié dans une des plus solides maisons de la ville, fut attaqué par le 2^e bataillon de zouaves, qui ne put le réduire. Il fallut employer le canon et la mine, et le chef nomade, écrasé dans un suprême assaut, mit, avant de mourir avec tous les siens, plus de 50 zouaves hors de combat.

Quatre heures plus tard, les dernières maisons n'étaient pas encore prises. Les Arabes se défendaient en désespérés, car ils savaient que nos soldats, exaspérés par l'a-

nergie de la résistance, ne faisaient aucun quartier aux vaincus.

Pas un seul ne demanda grâce, et, à la fin de la journée, un aveugle et cinq ou six femmes étaient tout ce qui restait de la population de Zaatcha. Hommes, femmes, vieillards, enfants à la mamelle, tout avait été égorgé par une soldatesque en ivresse. On n'a jamais su, même approximativement, combien la ville contenait de cadavres.

ZAB, contrée de l'Algérie méridionale, comprise entre l'Atlas et le Bilédulgerid; ville principale, Biskara. Ses habitants, barbares et guerriers, sont Kabyles et non Arabes. Avant la conquête française, le dey d'Alger et le bey de Constantine étaient obligés de se faire accompagner de troupes pour faire payer aux tribus du Zab l'impôt annuel. Ces tribus furent soumises par le duc d'Almale en 1844. Cette contrée correspond à une grande partie de la Mauritanie Siciennne et de la Gétulie des anciens.

ZAB ou **ADIAB**, nom de deux rivières de la Turquie d'Asie, dans le Kourdistan: l'une, dite le Grand Zab, le *Lycus* des anciens, prend sa source vers la frontière de la Perse, coule au S.-E. et se jette dans le Tigre, à 82 kilom. S.-E. de Mossoul, après un cours de 260 kilom.; l'autre, le Petit Zab, le *Caprus* des anciens, prend sa source dans la partie E. du Kourdistan, coule presque parallèlement à la première et se jette aussi dans le Tigre, à 65 kilom. au-dessous du confluent du Grand Zab, après un cours de 190 kilom.

ZABACHE (mer de), nom donné pendant le moyen âge à la mer d'Azov. Le détroit d'Énikipol portait aussi à la même époque le nom de détroit de Zabache.

ZABAGLIA (Nicolas), célèbre mécanicien et charpentier italien, né à Rome en 1674, mort en 1750. D'abord simple charpentier, il fut employé comme ouvrier aux travaux du Vatican et s'éleva par son génie jusqu'à la charge d'architecte de Saint-Pierre de Rome. Dans cette position, il ne changea rien à sa vie passée et dépensa ce qu'il gagnait à faire bonne chère avec ses amis. Le pape Benoît XIV lui ayant demandé un jour ce qu'il désirait le plus : « Quelques bouteilles de bon vin », lui répondit-il. Et le pontife s'empressa d'accéder à ce désir en lui envoyant une caisse de vin de Montepulciano avec le brevet d'une pension de 120 écus par an. Zabaglia s'est justement rendu célèbre en inventant l'appareil au moyen duquel on détache les peintures à fresque sans les dégrader, le pont dont on se sert pour réparer l'intérieur du dôme de Saint-Pierre, des ponts suspendus, des échelles qui s'allongent et se diminuent à volonté. Ce fut lui qui tira de terre le fameux obélisque solaire qu'on voit sur la place Montecitorio (1748); enfin, on lui doit une foule de machines ingénieuses pour râper le tabac, pour faire des boutons, pour tourner en ovale, etc. Il avait construit pour la cuisine des augustins un tournebroche mû par l'eau et une sonnerie pour indiquer que la marmite bouillait trop fort. Son épithape est à Rome, dans l'église de Santa-Maria-Traspontina.

Le recueil de ses machines a été publié par Fontana, sous le titre : *Contignationes ac partes Nicolai Zabaglia, cum ejusdem ingeniosis praxibus, ac descriptione translationis obelisci Vaticanum* (Rome, 1743, in-fol.), avec 64 planches fort bien gravées. Cet ouvrage est très-estimé.

ZABANN (Isaac), en latin *Zabannus*, philosophe hongrois, mort en 1699. Chargé vers 1670 de professer la philosophie et la théologie protestante au collège d'Eperies, il dut quitter cette ville lorsque les catholiques s'en emparèrent, et il alla se fixer alors à Hermanstedt, où il fut successivement professeur, surintendant de l'Eglise réformée et inspecteur de l'Académie. Zabann eut de très-vives controverses avec les jésuites. On lui doit une *Apologie de la doctrine des atomes* et des ouvrages sur la métaphysique et autres sujets.

ZABARATH (mont), dit aussi *montagne des Emeraudes*, le *Smaragdus Mons* des anciens, montagne de la haute Egypte, près du golfe Arabique, par 24° 40' de latit. N. Les anciens Egyptiens y exploitaient des mines d'émeraude.

ZABARELLA ou **DE ZABARELLIS** (François), dit le cardinal de Florence, canoniste italien, né à Padoue en 1339, mort à Constance en 1417. Il professa avec un grand éclat le droit canonique à Padoue, puis à Florence, et dut à la haute considération qu'il s'était acquise d'être chargé par François II de Carrare d'aller demander au roi de France Charles VI des secours contre les Vénitiens, qui voulaient le dépouiller de ses Etats. Il échoua dans sa mission, et sa ville natale passa de l'autorité de François II à celle de Venise (1406). Quelque temps après, il se rendit à Rome à l'appel de Boniface IX, puis revint dans sa ville natale, refusa l'évêché de Padoue, qui était devenu vacant, fut élu archevêque par les Florentins, mais ne put faire confirmer son élection qu'en 1410 par le pape Jean XXIII et reçut, l'année suivante, de ce pontife qui tenait à l'attacher à sa cause, le chapeau de cardinal. A cette époque, l'Eglise était déchirée par le

schisme, et trois papes se disputaient le souverain pouvoir. Grand partisan du rétablissement de la paix, Zabarella se rendit en 1413, avec le cardinal de Chaland et Chrysoloras, auprès de l'empereur Sigismond pour choisir le lieu où se tiendrait un concile oecuménique, et il fut décidé que les prélats de l'Eglise romaine se réuniraient à Constance, en Souabe, le 5 novembre 1414. Le cardinal de Florence fit partie de ce concile comme légat de Jean XXIII et en dirigea les travaux après la fuite de ce pontife, qui craignait d'être déposé, demanda la réformation de l'Eglise dans son chef et dans ses membres, contribua à mettre un terme à la discorde qui existait entre les Polonais et les chevaliers de l'ordre Teutonique, se déclara contre Jean XXIII, qui refusa de se présenter au concile, demanda sa déposition et fit partie de la commission chargée d'examiner les doctrines de Jean Hus. Son savoir et son éloquence lui acquirent une influence considérable sur les décisions du concile, et il eût été vraisemblablement élu pape s'il eût vécu jusqu'à la nomination d'un pontife chargé d'éteindre le schisme. Il mourut de la fatigue que lui causèrent ses travaux et fut inhumé en grande pompe en présence du concile entier et de l'empereur Sigismond. Zabarella était sobre, ennemi du luxe, de mœurs irréprochables et d'une libéralité sans bornes pour les pauvres. On a de lui de savants ouvrages de théologie et d'histoire ecclésiastique, notamment : *Commentarii in decretales et clementinas* (6 vol. in-fol.); *De felicitate libri III*; *Orationes et epistolæ*; *Opuscula de artibus liberalibus*; *De natura rerum divinarum*; *Commentarii in naturalem et moralem philosophiam*; *Historia sui temporis, concilia* (Venise, 1582, in-fol.); *De schismate* (Strasbourg, 1545, in-fol.), ouvrage dans lequel il attribue l'origine du schisme à la cessation des conciles et qui fut provisoirement mis à l'index.

ZABARELLA (Barthélemi), prélat italien, neveu du précédent, mort à Sutri en 1445. Le savoir et l'éloquence dont il fit preuve comme professeur de droit canonique à Padoue attirèrent l'attention du pape Eugène IV, qui l'appela à Rome, le nomma successivement référendaire apostolique, évêque de Spalatro, archevêque de Florence, puis l'envoya en qualité d'ambassadeur en France et en Espagne. Outre un grand nombre de *Discours* et de *Dissertationes*, on a de lui un traité intitulé *De jure patronatus*.

ZABARELLA (Paul), dit *Paul Bon*, prédicateur italien, mort en 1525. Il entra dans l'ordre de Saint-Augustin, devint, en 1491, provincial dans la marche de Trévise, en 1497 visiteur général de toute l'Italie, puis fut successivement évêque de Romaine, en Morée, archevêque de Farium, vicaire de l'évêque de Padoue, vice-chancelier de la Faculté de théologie de cette ville. Zabarella mourut avec la réputation du plus éloquent prédicateur de l'Italie. On lui doit, outre des *Discours* et deux volumes de *Sermons* italiens : *Enarratio septem psalmorum penitentialium*; *De natura mirabilibus* et un traité *De reformatione Ecclesie ad Clementem VIII*, dans lequel il demande de prévenir l'hérésie menaçante en établissant une réforme sévère dans l'Eglise.

ZABARELLA (Jacques, conte), philosophe italien, né à Padoue en 1533, mort en 1589. Il étudia à fond le grec, la philosophie, les mathématiques, prit le grade de docteur à vingt ans, devint, en 1564, professeur de logique à l'université de sa ville natale et échangea, en 1579, sa chaire contre celle de philosophie qu'il garda jusqu'à sa mort. Imbu des idées de son temps, il s'engagea pour l'astrologie judiciaire, se livra à des prédications qui firent grand bruit, fut chargé par plusieurs grands personnages de tirer leur horoscope et acquit une telle réputation que le roi de Pologne, Sigismond, lui fit les offres les plus avantageuses pour l'attirer dans ses Etats. Le sénat de Venise, qu'il avait été chargé à plusieurs reprises de haranguer au nom de l'université de Padoue, lui donna diverses distinctions flatteuses et vota 1,000 sequins pour doter une de ses filles. Ses idées philosophiques, et surtout sa méthode appliquée à la logique d'Aristote firent longtemps autorité en Allemagne. Zabarella portait le titre de comte, qui avait été concédé à l'un deses ancêtres par Maximilien I^{er}. Dans ses ouvrages, qui ne manquent pas d'une certaine profondeur, il montra une assez grande liberté d'examen, n'admit pas sans contrôle les idées d'Aristote, soutint qu'il est impossible de prouver l'immortalité de l'âme par les principes du philosophe de Stagire, et, dans un livre intitulé *De inventione æterni motoris*, il déclara qu'on ne peut conclure l'existence d'un premier moteur qu'en admettant l'éternité du mouvement. Accusé d'athéisme, il échappa aux censures de l'Eglise en déclarant qu'il admettait selon la foi les vérités qu'on ne peut prouver à l'aide de la raison seule. Parmi ses autres ouvrages, nous citerons : *Logica* (Padoue, 1587, in-fol.); *De rebus naturalibus* (Padoue, 1589, in-4°); *Physica* (Padoue, 1601, in-fol.); *In libro Aristotelis de anima* (Padoue, 1604, in-fol.); *Apologia ad objectiones Piccolomini de doctrinæ ordine* (Padoue, 1608, in-fol.), etc. Ses ouvrages ont été recueillis et publiés à Francfort (1618).

ZABARELLA (Jacques), écrivain italien, dit le Jeune. Il vivait au xv^e siècle. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il était comte de l'ordre de Saint-Georges. On lui doit, entre autres ouvrages : *Trasea Peto ovvero origine della famiglia Zeno di Venezia* (Padoue, 1646, in-4°); *Elogia illustrium Patavinorum* (1670, in-4°); *Centum stemmata originum polonicarum*; *Aula heroum sive Fasti Romanorum ab urbe condita* (1674, in-4°); des généalogies, etc.

ZABATHAI-SÉVI, imposteur juif. V. **SABATHAI-SÉVI**.

ZABBAN, nom de l'un des deux anges qui, selon les musulmans, sont chargés de tourmenter les damnés.

ZABDAS, **ZABAS** ou **SABON**, général palmyrénien, mort vers 272 de notre ère. Chargé par Zénobie, reine de Palmyre, d'envahir l'Egypte, il y pénétra avec une armée de 70,000 hommes, s'empara de ce pays où il laissa une garnison, puis passa en Syrie pour y combattre les Romains, fut vaincu près d'Antioche, parvint à se retirer avec Zénobie et le reste de ses troupes à Emèse, concourut ensuite à la belle défense que cette reine opposa à l'empereur Aurélien et périt, croit-on, dans les derniers événements de cette guerre.

ZABDICÈNE, en latin *Zabdicena*, ancienne contrée de l'Asie, sur les deux rives du Tigre, entre la Gordyène au N. et la Mygdonie au S. Elle avait pour capitale Bezabde.

ZABDIEL, nom d'un Arabe qui trancha la tête à Alexandre I^{er}, surnommé Belas ou Balas (Bompane). Ce prince, ayant usurpé sur Démétrius Soter le trône de Syrie, fut battu à son tour par Démonétrus et Ptolémée, puis forcé de se réfugier en Arabie. Joseph nomme l'Arabe qui le tua Zabélos (au lieu de Zabdélos). Diodore de Sicile l'appelle Diocles et prétend que ce ne fut pas lui qui assassina Alexandre, mais bien les propres compagnons de ce prince.

ZABELLE s. f. (za-bè-le — du russe *so-bel*, nom de l'animal). Mamm. Un des noms vulgaires de la martre zibeline.

ZABERN, nom allemand de SAVERNE.

ZABIE s. f. (za-bi — du gr. *za*, beaucoup; *bia*, force). Entom. Genre d'insectes diptères, de la famille des athericères, tribu des muscides, dont l'espèce type vit dans les Pyrénées.

ZABIEN s. m. (za-bi-aïn). Hist. relig. Nom donné à d'anciens philosophes chaldéens, adorateurs des astres, qui s'occupaient à confectionner des talismans.

ZABIRA (Georges), érudit grec, né à Sinistata (Roumélie) vers le milieu du xviii^e siècle, mort en 1804. Après avoir reçu une solide instruction à Thessalonique, il se rendit comme commis marchand en Hongrie vers 1764, apprit le latin et les principales langues de l'Europe, habita longtemps Colotska, où il se lia avec plusieurs savants, visita diverses universités d'Allemagne et se fixa dans la Petite Arménie, à Syzbadzallas, où il partagea son temps entre le commerce et les lettres jusqu'au moment de sa mort. Il légua en mourant ses livres et ses manuscrits à l'Eglise grecque de Petsch. On a de lui deux intéressants ouvrages restés manuscrits : les *Aventures des familles Brancovan et Contacuzène*, en moldave, et la *Biographie des auteurs grecs qui ont écrit en grec moderne depuis la prise de Constantinople*.

ZABIRNE, en latin *Zabirna*, ville de l'ancienne Asie Mineure, dans la Syrie, à l'O. de Phasélis. Bacchus, selon la Fable, délivra cette ville d'un monstre qui l'infestait.

ZABLOCKI (François), écrivain dramatique polonais, né en 1754, mort en 1821. Après avoir terminé ses études à l'université de Varsovie, il devint secrétaire de la commission de l'instruction publique, se fit connaître par des poésies qui lui acquirent bientôt une grande réputation, puis, abandonnant la carrière littéraire, il entra dans les ordres et obtint un canonat à Konska-Wola, où il termina sa vie. Zablocki est regardé comme le créateur de la comédie polonaise. Il a su reproduire avec un grand talent et mettre en scène la société de son époque. Ses comédies sont encore jouées aujourd'hui avec succès en Pologne. Nous citerons, parmi ses meilleures pièces, qui ont été représentées de 1780 à 1794 : *Sarmatyzm*, son chef-d'œuvre; le *Muscadin qui fait le galant auprès des dames* et *Une perle irréparable*. Un *Recueil de ses poésies* a été publié à Varsovie (1805, in-4°).

ZABO s. m. (za-bo — nom ar.). Mamm. Un des noms de l'hyène.

Zabot (CHANT DE), poème slave, qui paraît dater du ix^e siècle. Il retrace admirablement les mœurs et les croyances des populations bohèmes, longtemps hostiles au christianisme que les Germains voulaient leur imposer par le fer. Zabot, chef d'une tribu bohème qui, après la mort de son prince, s'était vu opprimée par les Germains et forcément soumise à leur foi, réunit secrètement ses amis, les exhorte à une défense courageuse, et, joignant sa troupe à celle de Slavoï, son frère d'armes, il fond sur les ennemis commandés par Ludick, tue leur chef, fait un grand car-

nage et rend la liberté à sa patrie. Tel est, dans sa simplicité, le sujet de ce poème remarquable, dont l'enthousiasme et l'énergie dénotent un témoin oculaire. On croit entendre, dit M. Eichhoff (*Tableau de la littérature du Nord*), le génie expirant, mais encore indompté du paganisme, se roidissant une dernière fois contre l'ascendant irrésistible qui, par la persuasion ou par la force, imposa à l'Europe une religion nouvelle. Aussi le barde inspiré appelle-t-il à son aide et le nom de Lumir, le chanteur des vieux temps, et celui de Wisegrad, berceau de la nation bohème, et les austères images des dieux infernaux et des monstres féroces, exécuteurs des célestes vengeances.

Quelques critiques ont cru reconnaître dans Zabot le Samo contemporain de Dagobert, qui vainquit l'armée des Francs à Voigtbert, en Moravie; mais, suivant M. Eichhoff, cette époque est trop lointaine pour qu'on puisse y rattacher un poème d'une texture déjà si parfaite. L'hypothèse la plus probable place ce poème et le fait d'armes qui en est le sujet sous le règne des trois fils de Louis le Germanique; on ne peut guère lui assigner une date plus rapprochée, puisqu'au x^e siècle, à l'extinction des Carolingiens, nous voyons le christianisme partout admis chez les peuples slaves qui, cessant d'être ses adversaires, devinrent ses zélés défenseurs.

ZABOLCS, comitat de Hongrie. V. **SZABOLCS**.

ZABOROWA (Jacques DE), publiciste polonais qui vivait au xvii^e siècle. Il fut employé à la grande chancellerie de la couronne sous le chancelier Jean Laski. Casimir III, dit le Grand, mort en 1370, avait présenté à la diète de 1347 la première collection des lois polonaises, imprimée à Cracovie sans date et sans nom d'imprimeur. Le roi Alexandre, voulant continuer l'œuvre de Casimir III, donna l'ordre au prélat Jean Laski de recueillir les constitutions et les lois du royaume à partir de 1374. Zaborowa fut chargé de ce travail sous la direction du grand chancelier. Il y joignit le code des lois saxonnes, les statuts de la Lithuanie avec le traité de Raymond de Naples, et l'ouvrage parut sous ce titre : *Commune incliti Polonia regni privilegium constitutionum et indultuum publicitus decretorum approbatorumque* (Cracovie, 1506, in-fol.).

ZABOROWSKI (Stanislas), jurisconsulte polonais, né vers 1470, mort en 1549. Il suivit pendant quelque temps la carrière des armes, puis cultiva les lettres, s'adonna à la jurisprudence civile et ecclésiastique, devint secrétaire du trésor de la couronne en 1506, sous le roi Alexandre, puis remplit les fonctions de sous-secrétaire sous le roi Sigismond. On lui doit les ouvrages suivants : *Tractatus de natura juris et bonorum regis* (Cracovie, 1507, in-4°), traité devenu très-rare; *Rudimenta grammaticæ seu octo partium orationis examen* (Cracovie, 1519, in-4°), grammaire qui, malgré son titre latin, est écrite en polonais et qui a été longtemps un livre classique.

ZABOROWSKI (Ignace), savant polonais, né en 1754, mort en 1803. Il entra dans l'ordre des piaristes et se consacra à l'enseignement. On a de lui : *Géométrie pratique* (Varsovie, 1786, in-8°), livre classique dont se servent les arpenteurs en Pologne, et les *Logarithmes pour les écoles nationales* (Varsovie, 1787, in-4°).

ZABRE s. m. (za-bre — du gr. *zabros*, qui signifie proprement vorace, glouton, et qui est sans doute formé de *za*, beaucoup, très, et de *boros*, gourmand). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des carabiques, tribu des féroliens, comprenant une cinquantaine d'espèces, répandues dans l'ancien continent.

— *Encycl.* Les *zabres*, réunis par plusieurs auteurs aux féroliens, sont caractérisés par une tête assez grosse, presque triangulaire; des antennes minces, à articles presque cylindriques; des palpes assez courtes, à dernier article tronqué; les mandibules courtes, arquées, presque obtuses; la menton muni d'une dent simple; le corselet convexe, transversal, carré ou arrondi sur les côtés; les pattes courtes et fortes. Ces insectes, généralement de moyenne ou de petite taille, ont des couleurs peu brillantes ou des mouvements peu agiles; ils sont carnassiers, se tiennent sous les pierres et font la chasse aux insectes plus petits. Le *zabre* court est noir, avec les tarses d'un brun roussâtre et les élytres striés. Il est assez commun aux environs de Paris.

ZABROÏDE adj. (za-bro-i-de — de *zabre*, et du gr. *eidos*, aspect). Entom. Qui ressemble à un zabre.

— s. m. pl. Groupe d'insectes, ayant pour type le genre zabre.

ZABUCAJO s. m. (dza-bu-ka-io). Bot. Nom que les naturels de la Guyane donnent à une espèce de lécythis.

ZABUESNIG (Jean-Christophe DE), littérateur allemand, né à Augsburg en 1747, mort vers la fin du xviii^e siècle. Il se livra au commerce, devint président du corps des marchands de sa ville natale et publia des ouvrages originaux, ainsi que de nombreux écrits traduits du français en allemand. Nous

citerons, entre autres : *Sermons de Billot* (Augsbourg, 1773, in-8°); *Dictionnaire de l'abbé Nonnotte* (Augsbourg, 1775, 2 vol. in-8°); *Nouvelles historiques et critiques sur la vie et les écrits de Voltaire et des autres prétendus philosophes de nos jours* (Augsbourg, 1777, 2 vol. in-8°); *Histoire des temps anciens et modernes*, de Condillac (Augsbourg, 1778-1780, 14 vol. in-8°); les *Philosophes à la mode*, comédie en cinq actes (Augsbourg, 1779, in-8°); *Elisabeth ou l'Enlèvement*, tragédie en cinq actes (Augsbourg, 1781); la *Mort d'Abel*, drame (Augsbourg, 1779), etc.

ZABULON, une des douze tribus hébraïques qui se partagèrent le territoire du pays de Chanaan. La tribu de Zabulon, à l'O. du cours supérieur du Jourdain et du lac de Gènesareth, qui la séparait de la demi-tribu orientale de Manassé, confinait au N. aux tribus d'Asér et de Nephtali, à l'E. aux tribus d'Asér et d'Issachar, enfin au S. à cette dernière. Les villes principales étaient : Séphoris, Tibériade, Canna, Bétulie et Nazareth. Dans la partie S.-E. s'élevait le mont Thabor.

ZABULON, sixième fils de Jacob et de Lia, né en Mésopotamie vers l'an du monde 2556, mort, d'après le Testament des douze patriarches, à l'âge de cent quatorze ans. Il ne prit aucune part dans le projet criminel que conçurent ses frères pour se débarrasser de Joseph et essaya au contraire de les en détourner. Pendant qu'il habitait la terre de Chanaan, il fabriqua une embarcation munie de voiles et d'un gouvernail pour se livrer à la pêche pendant l'été et faisait paître pendant l'hiver les troupeaux de Jacob. A son lit de mort, son père le bénit. Ses descendants, qui formèrent la tribu de Zabulon, eurent en partage, en arrivant dans la terre promise, la partie qui s'étend depuis le lac de Galilée à l'orient jusqu'à la mer à l'occident. En sortant d'Égypte, cette tribu, qui avait pour chef Elon, petit-fils de Zabulon, se composait de 57,400 hommes en état de porter les armes. Enfin, c'est cette tribu que la prophétesse Débora, pendant sa judicature, appela à combattre dans la guerre de Barac contre Sisara, général des armées de Jabin.

ZACAGNI ou **ZACCAGNI** (Laurent-Alexandre), érudit italien, né en 1657, mort à Rome en 1712. Il entra dans l'ordre des moines augustins, devint très-versé dans la connaissance du grec et du latin, s'adonna à l'étude des antiquités et obtint la place de conservateur de la bibliothèque du Vatican. On a de lui : *Collectanea monumentorum veterum Ecclesiæ græcæ et latinæ quæ hactenus in bibliotheca Vaticana delituerunt* (Rome, 1698, in-4°), ouvrage important pour la philologie, lequel contient des pièces remontant toutes au premier âge de l'Eglise; *Dissertatio de summo apostolice sedis imperio in urbem comitatumque Comachi* (Rome, 1709, in-8°), écrit dans lequel Zacagni essaya de démontrer que la ville de Comacchio appartenait à l'évêque de Rome avant le règne de Charlemagne.

ZACAH s. m. (za-ka). Relig. Partie des biens que le Coran prescrit de donner aux pauvres, sans en déterminer la quotité.

ZACATECAS, ville du Mexique, ch.-l. de l'Etat de son nom, dans une vallée, à la source de la Santander, à 465 kilom. N.-O. de Mexico, par 23° de latit. N. et 103° 55' de longit. O.; 32,000 hab. Evêché. Palais du gouvernement. Douane. Hôtel des monnaies, bazar, halle aux grains. Collège fondé vers la fin du xvi^e siècle. On y remarque une grande place entourée de jolies maisons, mais les rues sont généralement sales et étroites. Les églises et les couvents y sont nombreux. L'église paroissiale est un bel édifice, où l'on admire des fonts baptismaux en argent massif. Fabriques de coton et de poudre.

ZACATECAS (Etat de), Etat du Mexique, au centre de la Confédération mexicaine, entre ceux de Cohahuila au N., de Nouveau-Léon au N.-E., de San-Luis-Potosi au S.-E., d'Agua-Calientes au S., de Xalisco au S.-O. et de Durango au N.-O.; 47,000 kilom. carrés environ, 400 kilom. sur 280; 300,000 hab. Sa surface, traversée par la sierra Madre, est très-montagneuse et ressemble sous beaucoup de rapports à la Suisse. Le climat n'y est pas chaud, et le Zacatecas est rangé, au Mexique, dans la région des *tierras frías*. Les cours d'eau ne sont que d'insignifiants ruisseaux. Au N. on trouve neuf petits lacs, dont l'eau contient de la soude en abondance. Il y existe de nombreuses mines d'argent et de cuivre. La *Veta-Negra* de Sombrerete est la plus riche mine d'argent qui ait été découverte dans les deux hémisphères. Le sol est en général très-aride. C'est seulement lorsque la saison des pluies est favorable qu'il se couvre d'une végétation luxuriante et que les céréales, les plantes potagères prospèrent dans les localités mises en culture; mais la pluie fait souvent complètement défaut, et de violents vents du nord augmentent encore la sécheresse. Le commerce ne consiste que dans l'échange des métaux précieux fournis par l'exploitation des mines contre les produits de l'industrie étrangère ou de celle des Etats voisins et contre les produits agricoles de ceux-ci. La grande industrie de cet Etat, la source principale de l'aisance dont jouit sa population,

c'est l'exploitation de ses mines d'argent, qui remonte à l'an 1555.

ZACATLAN, ville du Mexique, dans l'Etat et à 130 kilom. N.-O. de Puebla; 8,000 hab.

ZACCARIA (François-Antoine), savant jésuite italien, né à Venise en 1714, mort à Rome en 1795. Il fut admis à quinze ans dans la société, professa quelque temps la rhétorique à Goritz, se rendit ensuite à Rome, où il reçut les ordres (1740), et se livra à la prédication dans la plupart des villes d'Italie, où ses talents oratoires et ses connaissances étendues lui firent une réputation immense. Nommé par le duc de Modène conservateur de la bibliothèque ducale en remplacement du célèbre Muratori, qui venait de mourir (1754), il garda cet emploi jusqu'à l'expulsion des jésuites, se retira à Rome, où il devint bibliothécaire du collège des jésuites et historiographe de l'ordre pour la partie littéraire. Zaccaria se fit à cette époque l'ardent défenseur du saint-siège contre les prétentions de l'Eglise gallicane et attaqua vivement les adversaires de la suprématie papale. Son zèle fut récompensé par une pension que lui donna le pape Clément XIII; mais bientôt après l'ordre des jésuites, qui avait excité contre lui des plaintes universelles, fut dissous, et Zaccaria non-seulement perdit sa pension, mais encore fut sur le point d'être enfermé au château Saint-Ange. Il se réfugia chez le cardinal Marefoschi, qui lui ouvrit sa bibliothèque pour continuer ses travaux, fut remis en possession de sa pension après l'avènement de Pie VI et fut nommé par ce pontife directeur de l'Académie instituée pour les nobles (1775), puis professeur d'histoire ecclésiastique à la Sapience. Zaccaria mourut à quatre-vingt-un ans, laissant la réputation d'un des hommes les plus instruits de son temps. Dix-neuf Académies italiennes et étrangères le comptaient au nombre de ses membres. C'était un critique éclairé et spirituel, mais qui ne fut pas toujours impartial et qui fut en butte à de nombreuses attaques. Il lui est arrivé fréquemment, en certains cas, de prodigier les louanges outre mesure, et dans d'autres cas, au contraire, d'avoir trop cédé à certaines antipathies et aux caprices d'un caractère acerbe et bilieux. On a remarqué, comme une chose singulière, qu'il écrivait en latin avec plus de pureté et d'élégance que dans sa langue maternelle. Zaccaria a composé un nombre immense d'ouvrages (106 imprimés et une infinité d'autres restés en manuscrit). Les plus importants sont : *Storia letteraria d'Italia* (Modène, 1751-1757, 14 vol. in-8°); ce volumineux monument se rapporte tout entier aux publications contemporaines, qui sont analysées avec beaucoup de sagacité et de goût; le style pêche par l'emphase et l'excès des formules louangeuses, défauts ordinaires des écrivains de l'Italie; *Annali letterari d'Italia* (Modène, 1762-1764, 3 vol. in-8°), continuation de l'ouvrage précédent; *Anecdotorum medii ævi... collectio*, recueil des monuments civils et sacrés du moyen âge, avec cartes et plans (Turin, 1755, in-fol.); *Theologia moralis R. P. Tamburini* (Venise, 1755, 3 vol. in-8°), ouvrage auquel Zaccaria a joint des prolégomènes dans lesquels il fait une complète apologie de son ordre; *Biblia sacra* (Venise, 1758, 2 vol. in-fol.), avec des prolégomènes dogmatiques et théologiques; *Apologie de la théorie morale des Pères Busebaum et Lacroix*, jésuites (1758, in-12); *Institutiones numismaticæ* (2 vol. in-8°), etc.

ZACCIIA ou **ZACHIAS** (Paul), médecin italien, né à Rome en 1584, mort en 1659. Il jouit de son vivant de la plus haute considération, fut médecin du pape Innocent X, protomédecin des Etats pontificaux et publia plusieurs ouvrages classiques, parmi lesquels nous citerons les trois suivants : *De mali ipochondriaci libri tre* (Venise, 1665, in-4°); *Il vitto quaresimale ove insegnasi come senza offendere la sanità si possa viver nella quaresima* (Rome, 1637, in-8°); *Quæstiones medico-legales* (Amsterdam, 1651, in-fol.). Dans ce dernier traité, Zaccia s'est occupé des questions de médecine légale. Il en forma un corps d'ouvrage, dit Ozanam, où sont traitées amplement toutes les questions qui concernent la grossesse, l'avortement, les morts non naturelles, l'empoisonnement, le suicide, les assassinats, et y compris la folie, la démonomanie, les sortilèges, les prestiges, les maléfices et autres pratiques superstitieuses qui, dans ces temps-là, étaient encore du domaine de la crédulité publique. La profonde érudition et l'exquis jugement qui distinguent l'ouvrage de Zaccias l'ont rendu classique non-seulement pour le médecin chargé de faire des rapports en justice criminelle, mais encore pour le théologien qui s'applique à des cas de conscience. On regrette seulement que certaines parties présentent une rédaction confuse. — Son frère, Sylvestre ZACCIIA, fut un savant jurisconsulte et devint auditeur de la rote de Sienna, de Florence et de Lucques. Il a publié, entre autres ouvrages de jurisprudence : *De obligatione camerati resolutiones, necnon de modo valide contrahendi societates super officiis romanæ curiæ*.

ZACCONE s. m. (za-ko-né — mot hébreu). Bot. Nom du balanite d'Égypte, dans la Bible. Il On dit aussi ZACHUM et ZACON.

— **Encycl.** L'arbre désigné sous ce nom est de la taille d'un oranger; ses feuilles ressemblent à celles de l'olivier, mais elles sont plus petites, moins larges, plus pointues et d'un beau vert; il porte des fleurs blanches; ses fruits globuleux, du volume d'une prune, renfermant un noyau, sont d'abord verts et deviennent jaunes à la maturité. Il croît en Orient et abonde surtout près des églises de Zaccheus, dans la plaine de Jéricho; de là sans doute son nom. On retire de son fruit, par expression, une huile employée comme fondant pour résoudre les humeurs froides et visqueuses. Il en est question dans la Bible, qui l'appelle aussi *zachum* et *zaccan*. On l'avait pris d'abord pour un prunier; on pense aujourd'hui que c'est le balanite d'Égypte.

ZACCONE (Pierre), littérateur français, né à Douai en 1817. Il fut d'abord enfant de troupe dans un régiment où son père était officier. Pendant le cours de ses études, il connut Emile Souvestre, qu'il eut pour professeur à Brest, et débuta sous ses auspices dans la carrière des lettres, tout en entrant, pour avoir une position assurée, dans l'administration des postes. Le jeune employé occupa tous ses loisirs à composer des nouvelles et des pièces de vers, qu'il publia, à partir de 1837, dans divers journaux de la Bretagne : *l'Hermine*, *l'Auxiliaire breton*, la *Vie du Morbihan*, la *Revue bretonne*. Pendant son séjour à Brest, il tenta la fortune dramatique en donnant au théâtre de cette ville un vaudeville intitulé *Aurélié* ou *l'Amant sous clef*, puis il se rendit à Paris en 1843 et fut attaché à la direction générale des postes. Depuis cette époque, M. Zaccane a composé un grand nombre d'ouvrages, qui consistent pour la plupart en romans-feuilletons, a collaboré à divers journaux littéraires et fait jouer quelques pièces de théâtre. Nous citerons de lui : *Tableaux de l'histoire littéraire universelle* (1844, in-18); *Epoques historiques de la Bretagne* (1845, in-8°); *Histoire des sociétés secrètes politiques et religieuses* (1847, 5 vol. in-8°); les *Quartiers de Paris et les ouvriers de Londres* (1850, 2 vol. in-8°), en collaboration avec Paul Féval; les *Mémoires d'un roi* (1851, 4 vol. in-8°), avec le marquis de Foudras; *Marguerite et Béatrix* (1851, 2 vol. in-8°), avec Paul Féval; le *Dernier rendez-vous* (1851, 2 vol. in-8°); le *Roi de la Basoche* (1853, 2 vol.); *Eric le mendiant* (1853, in-12); *Nouveau langage des fleurs* (1853, in-18); les *Mystères du vieux Paris* (1854, 3 vol. in-8°); le *Vieux Paris* (1854, in-12); les *Plaisirs du roi* (1855, 2 vol. in-8°); le *Nouveau Paris* (1856); le *Fils du ciel* (1857, in-12); *l'Orphelin du temple* (1858, in-4°); les *Rues de Paris ou Paris chez soi* (1859, in-8°); les *Zouaves* (1859, in-12); les *Volontaires de 93* (1860, in-4°); le *Pirate de Canton* (1860, in-4°); les *Mystères de la Chine* (1860, in-4°); le *Gamin de Paris* (1861, in-4°); le *Conservé de Palerme* (1860, in-4°); la *Bohémienne* (1861, in-4°); une *Banqueroute frauduleuse* (1861, in-4°); les *Drames des Calanques* (1863, in-4°); les *Deux Robinsons* (1864, in-12); les *Mystères de Bécette* (1864, in-4°); *De Batha à Tuggurt et au Souf* (1865, in-18); le *Condanné à mort* (1866, in-8°); la *Poste anecdotique et pittoresque* (1867, in-18); le *Fils du forgeron* (1867, in-4°); *Histoire des bagnes* (1868 et suiv., in-4°); *Histoire de l'Internationale* (1871, in-8°); les *Guez* (1874, in-8°); les *Misérables de Londres* (1874, in-8°); la *Cellule n° 7* (1875, in-4°); *Mémoires d'un commissaire de police* (1875, in-18); *Notes sur la régence de Tunis* (1875, in-8°), etc. Ce très-fécond, mais médiocre écrivain a composé, en outre, quelques pièces pour le théâtre : le *Vingt-quatre février*, scène dramatique en vers, avec P. Féval (1848); le *Cousin Verdure* (1855), vaudeville en un acte, en collaboration avec Saint-Yves; les *Dimanches de Pampette*, en un acte (1858), avec E. Frébault; les *Odaliques de Ka-ka-o*, en trois actes (1858), avec le même; le *Sou de Lise*, opérette (1861), avec Saint-Yves; *l'Oncle Traub*, opéra-comique (1862), avec Valois, etc.

ZACCONI (Louis), musicien italien, né à Padoue vers 1555. Il se fit admettre dans l'ordre de Saint-Augustin, acquit de vastes connaissances musicales et devint successivement directeur du chœur dans le couvent de son ordre à Venise, maître de chapelle de l'archiduc Charles à Vienne, maître de chapelle du duc de Bavière. Vers 1620, il revint à Venise et vécut depuis lors dans l'obscurité. On ignore l'époque de sa mort. On lui doit un ouvrage rare et estimé, intitulé *Practica di musica utile et necessaria* (Venise, 1592-1622, 2 parties); on y trouve d'intéressants renseignements pour la connaissance de l'art à cette époque.

ZACH (Clara, comtesse de), dame hongroise, morte en 1829. Elle était attachée comme dame d'honneur à Elisabeth, femme du roi de Hongrie, Charles-Robert ou Charobert, lorsque le frère de cette princesse, Casimir, depuis roi de Pologne sous le nom de Casimir III, conçut pour elle une passion violente que la reine lui fournit le moyen de satisfaire. Désespérée de l'outrage fait à son honneur, Clara de Zach révéla ce qui lui était arrivé à son père, le magnat Félien. Celui-ci, transporté de fureur, pénétra dans le palais du roi, fonda sur Elisabeth pour l'immoler, ainsi que ses enfants, lui coupa

quatre doigts en la frappant de son épée, blessa le roi et les gouverneurs des jeunes princes, fut arrêté par les gardes et mis en pièces. La mort de Félien ne parut point à Elisabeth une expiation suffisante pour l'attentat dont elle avait été l'objet. Sur ses instances, la belle et infortunée Clara, arrêtée au milieu des dames de sa cour, eut le nez, les lèvres et les doigts des mains coupés, puis elle fut conduite de ville en ville et exposée aux regards de la populace. Cet acte de barbarie ne parut point encore suffisant à l'implacable reine. Le jeune frère de Clara fut arrêté et traîné à la queue d'un cheval, sa sœur eut la tête tranchée, et la diète hongroise décréta, en 1330, que les descendants de Félien, de l'un et l'autre sexe, seraient décapités et leurs biens confisqués.

ZACH (Antoine, baron de), général autrichien, né à Pesth en 1747, mort en 1826. Entré de bonne heure au service, il fit, comme premier lieutenant de pionniers, la campagne de 1778-1779 contre la Prusse, devint ensuite professeur de mathématiques à l'Ecole militaire de Wienerisch-Neustadt, fut employé en 1789, comme major de tranchée, au siège de Belgrade, prit part en 1792 à la guerre contre la France, fut promu en 1796 major général et quartier-maître général de l'armée d'Italie et se distingua pendant toute la campagne dans cette contrée, notamment à Marengo, où cependant il fut fait prisonnier. Créé baron en 1801 et nommé successivement lieutenant-feld-marschal et gouverneur de Trieste (1806), il commanda en 1809 une division du 9^e corps d'armée et, après le traité de Vienne, fut appelé au commandement de la forteresse d'Olmütz. En 1825, il prit sa retraite avec le grade de feldzeugmeister (général d'artillerie). On a de lui : *Leçons sur les fortifications, la défense et l'attaque* (Vienne, 1783, in-8°); *Éléments de l'art de manœuvrer* (Vienne, 1812-1814, 2 vol. in-8°) et divers articles sur les mathématiques et l'astronomie, insérés dans le journal de son frère.

ZACH (François, baron de), astronome allemand, correspondant de l'Institut, frère du précédent, né à Presbourg en 1754, mort du choléra à Paris en 1832. Il entra à dix-huit ans dans l'armée autrichienne, prit part à la guerre de 1788 contre les Turcs, se retira du service en 1790 avec le grade de lieutenant-colonel et se livra avec ardeur à l'étude de l'astronomie. A cette époque, il se mit à voyager, se rendit à Paris, où il entra en relation avec Laplace, fit ensuite un long séjour à Londres comme instituteur des enfants du comte Brühl, ambassadeur de Saxe, et se mit en rapport avec Herschel, Bank, Maskelyne et autres savants célèbres. De retour en Allemagne, Zach entra au service du duc de Saxe-Gotha, Ernest II, qui était lui-même très-versé dans les sciences, et fut nommé par ce prince directeur d'un magnifique observatoire qu'il venait d'établir à Seeberg, près de Gotha (1794). Zach mit tous ses soins à rendre cet établissement célèbre, y fit des cours qui obtinrent un grand succès et où se formèrent des astronomes distingués, et publia en 1798 ses *Éphémérides astronomiques*, recueil important, plein de renseignements précieux, qu'il continua, à partir de 1800, sous le titre de *Correspondance mensuelle*. En 1804, après la mort d'Ernest II, il s'établit une liaison intime entre lui et la jeune duchesse douairière de Saxe-Gotha, qui le nomma son grand maréchal du palais. A partir de 1807, ils habitèrent alternativement Paris, Marseille et Gènes. La duchesse étant morte en 1827, Zach en ressentit un profond chagrin, se retira à Berne, vint en 1832 à Paris pour se faire traiter de la pierre, mais succomba au fleau qui désolait alors la capitale. Ce savant a dirigé la construction des observatoires de Naples et de Lucques. La science astronomique lui doit des découvertes importantes. Les principaux ouvrages de Zach sont : *Novæ et correctæ tabulæ motuum solis* (Gotha, 1792, in-4°); *Explicatio et usus tabellarum solis et catalogi stellarum fixarum* (Gotha, 1792); *De verâ latitudine et longitudine Erfordiæ* (Erfurt, 1794, in-4°); *Nouveau calendrier séculaire français* (Gotha, 1797, in-fol.); *Correspondance mensuelle pour hâter la connaissance du ciel et de la terre* (1800-1814, 25 vol.), recueil qu'on consulte encore aujourd'hui et dont Zach reprit la publication à partir de 1818, sous le titre de *Correspondance astronomique, géographique, hydrographique et statistique* (1818-1826, 15 vol. in-8°); *Fixarum stellarum catalogus novus* (1804, in-8°); *Tabulæ speciales aberrationis et nutationis* (1806-1807, 2 vol. in-8°); *Appentage trigonométrique et astronomique de la Thuringe, exécuté par ordre du gouvernement de Prusse* (Gotha, 1806, in-8°), en allemand; *Tables abrégées et portatives du soleil* (Gotha, 1809, 2 vol. in-4°); *Nouvelles tables d'aberration et de nutation pour 1,404 étoiles* (Marseille, 1812, in-8°); *Attraction des montagnes et ses effets sur les fils à plomb ou sur les niveaux des instruments d'astronomie* (Avignon, 1814, 2 vol. in-8°), ouvrage qui fit sensation dans le monde savant et qui abonde en faits intéressants.

ZACHAIRE (Denis), alchimiste français, né dans la Guyenne vers 1510. Ses parents

L'envoyèrent achever ses études à Bordeaux, où il s'éprit des chimères de l'hermétisme, puis il se rendit à Toulouse pour y étudier la jurisprudence. En 1535, il retourna dans sa famille; mais, dès qu'il fut en possession de son patrimoine, il revint à Toulouse, dépensa une partie de ce qu'il possédait à acheter de prétendus secrets, s'associa à un abbé qui s'adonnait aux mêmes folles recherches et vit s'engloutir le reste de sa fortune en essais infructueux. S'étant procuré quelque argent, il prit la route de Paris (1539), y fréquenta les alchimistes en renom et trouva un gentilhomme étranger qui consentit à lui révéler un prétendu secret pour faire de l'or. Zachaire fit alors informer le roi de Navarre, Antoine d'Albret, grand-père de Henri IV, qu'il était parvenu à faire de l'or, et ce prince lui promit de lui payer son secret 4,000 écus. Sur cette promesse, Zachaire se rendit à Pau (1542); mais quand il eut terminé son opération, il reçut du roi, pour toute récompense, un grand merci et retourna à Toulouse, très-mécontent de son voyage. Là, il fit rencontre d'un religieux qui lui conseilla de renoncer à ses essais d'alchimie pour s'occuper de sciences naturelles. Il revint dans ce but à Paris en 1546; mais il reprit bientôt ses recherches favorites et étudia les ouvrages de Raymond Lulle et d'Arnaud de Villeneuve. De retour dans son pays natal, il parvint, à ce qu'il prétend du moins, à convertir du vif-argent en or le jour de Pâques 1550. Par la suite, il partit pour Lausanne, gagna l'Allemagne et mourut obscurément, on ne sait en quel lieu et en quelle année. On a de lui : *Opusculum de la philosophie naturelle des métaux, traitant de l'augmentation et perfection d'iceux* (Anvers, 1567, in-8°), avec une préface dans laquelle il raconte sa vie. Cet ouvrage, plusieurs fois réimprimé, a été traduit en latin, avec des notes, et est encore très-recherché des curieux.

ZACHARIE (Just - Frédéric - Guillaume), poète allemand, né à Frankenhäusen (Thuringe) en 1726, mort en 1777. Il commença à l'université de Leipzig des études de droit, qu'il abandonna bientôt après pour se consacrer à la littérature. Ses premiers essais poétiques firent beaucoup de sensation à Leipzig et attirèrent l'attention de Gottsched, qui était alors l'arbitre du goût dans le nord de l'Allemagne et qui lui ouvrit les colonnes de ses *Découvertes de l'esprit et de l'intelligence*, dans lesquelles le jeune poète publia, en 1744, son poème héroïque-comique intitulé le *Rotomont*. C'était la première œuvre de ce genre qui parut en Allemagne, et l'auteur l'avait écrite à l'imitation de la *Boule de cheveu enlevée* de Pope; mais il était demeuré bien au-dessous de son modèle. Bientôt après, Zacharie, à l'exemple de plusieurs autres jeunes écrivains qui sentaient en eux quelque génie et quelque originalité, se sépara complètement de Gottsched et entra dans une société de littérateurs qui travaillaient à la régénération du bon goût en Allemagne, en insistant sur la nécessité d'étudier les auteurs grecs et romains, les anciens poètes allemands et les chefs-d'œuvre des littératures étrangères. Le succès que le *Rotomont* avait obtenu, malgré ses imperfections, encouragea Zacharie à persévérer dans la même voie et il publia successivement plusieurs autres poèmes comiques, tels que *Phœthon*, traduit en français par Fallet (Paris, 1775); le *Mouchoir et l'aton aux enfers*, traduit en français (Paris, 1774). Après avoir passé l'année 1747 à l'université de Göttingue, il fut nommé en 1748 professeur au Carolinum de Brunswick, où il obtint en 1761 la chaire de poésie. Il y devint en outre, l'année suivante, directeur de l'imprimerie et de la librairie de la maison des orphelins et rédacteur en chef de l'*Intelligenzblatt*. En 1764, il renonça à ces derniers emplois et se consacra exclusivement à ses devoirs de professeur. Cependant, il éditait encore, de 1768 à 1774, la *Nouvelle Gazette de Breslau*, et c'est à sa plume que sont dus tous les articles littéraires qui y parurent dans cet intervalle. Zacharie fut l'un des meilleurs poètes allemands de son époque. Il réussit moins dans la poésie descriptive, et les seules de ses compositions en ce genre qui méritent d'être mentionnées sont les *Quatre périodes du jour*, traduites en français par Muller (Paris, 1769), et les *Quatre époques de la vie de la femme*. Il se piquait aussi d'un certain talent dans la composition musicale, et outre un oratorio, les *Pélerins du Golgotha* (Brunswick, 1756), qui fut favorablement accueilli, on a de lui des symphonies, des poèmes musicaux et des chansons, qui ont été publiés sous ce titre : *Recueil de quelques essais musicaux* (Brunswick, 1760 et 1768), en allemand et en italien. Sa traduction du *Paradis perdu* de Milton, en vers hexamètres (Altona, 1760), est faible, infidèle et écrite dans un style complètement dépourvu d'harmonie. En revanche, on estime beaucoup ses *Fables et récits* à la manière de Burkard Waldis (Brunswick, 1771). Il chercha à ranimer le goût de l'étude des poètes allemands anciens en publiant un *Choix de morceaux des meilleurs poètes allemands depuis Opitz jusqu'à nos jours* (Brunswick, 1768-1771, 2 vol.; tome III, publié par Eschenburg, 1778). Le premier recueil de ses *Œuvres* parut en

9 volumes (Brunswick, 1763-1765); une seconde édition, améliorée et ne renfermant pas les traductions, fut publiée plus tard en 2 volumes (Brunswick, 1772). Enfin, après sa mort, Eschenburg éditait ses *Œuvres posthumes* (Brunswick, 1781), auxquelles il joignit une biographie de l'auteur.

ZACHARIE DE LINGENTHAL (Charles-Salomon), une des gloires de la science du droit en Allemagne, né à Meissen (Saxe) le 14 septembre 1769, mort le 27 mars 1843. Zacharie descendait d'une famille protestante originaire de Bohême ou d'Autriche et qui était venue s'établir en Saxe à la suite de la guerre de Trente ans. Son père, avocat distingué, était directeur de plusieurs juridictions seigneuriales. Un de ses oncles, Klausning, professait avec un certain éclat à l'université de Leipzig. Fils et neveu de juriconsultes, sa carrière était toute tracée. Après avoir terminé ses humanités auprès de son père, Zacharie se rendit, à dix-huit ans, à l'université de Leipzig. On était en 1787. L'Allemagne était parfaitement tranquille; c'était le moment des études approfondies; c'était l'époque aussi des luttes scientifiques. Klausning se chargea de développer les heureuses dispositions qu'il découvrit chez son neveu; il lui fit consacrer deux années aux travaux qui, en fécondant l'esprit, le rendent apte aux études sérieuses. Pendant ces deux années, Zacharie étudia particulièrement la philosophie, la philologie, l'histoire et les mathématiques. Ces travaux, souvent arides, avaient pour but d'assouplir et de fortifier l'intelligence de l'élève. Cette direction eut les meilleurs résultats et laissa une empreinte ineffaçable, qui se retrouve dans les œuvres de cet illustre juriconsulte, dans ses écrits, comme dans son enseignement. Mais le jeune savant allait bientôt se voir dans l'obligation d'interrompre ses études. Son père n'avait pas de fortune; il s'était imposé de lourdes privations pour permettre à son fils de compléter son instruction. Zacharie sentit que l'heure était venue de prendre sur lui ce fardeau. Il accepta l'offre qui lui fut faite d'accompagner comme instituteur un jeune comte de Lippe, qui allait suivre les leçons de l'université de Wittemberg. Cette nouvelle position, tout en lui assurant l'existence, lui laissait un temps assez considérable. Il avait perdu ses professeurs de Leipzig et la direction et les conseils de son oncle, Klausning; mais il était dès lors assez avancé pour continuer seul ses études. Il ne resta, du reste, que deux ans près de son élève et revint à Leipzig en 1793. En 1794, il subit devant l'université de cette ville l'examen appelé en Allemagne « examen de candidature ». Grâce à son diplôme, il pouvait désormais enseigner. Pendant son séjour à Wittemberg, il s'était lié avec divers professeurs, qui l'avaient encouragé à entrer dans l'enseignement et lui avaient promis leur appui. C'est dans cette ville qu'il inaugura son enseignement. Il débuta par des lectures publiques sur le droit ecclésiastique et sur le discours de Cicéron *Pro Quintio*. Il avait adopté ce système de lectures pour s'habituer peu à peu à parler en public; il eût eu beaucoup de peine, sans cela, à vaincre sa timidité en face d'un auditoire même très-bienveillant. Trente ans plus tard, quand son nom était célèbre dans toute l'Europe, il se rappelait avec plaisir ces premières émotions du début, qui donnaient tant de charme aux premiers succès. Tout en professant, Zacharie travaillait avec une ardeur qui altéra sa santé. A la suite d'une longue maladie, il trouva son école déserte. Le découragement le prit. Il fut sur le point d'abandonner une carrière qui lui réservait une gloire impérissable. Un professeur de ses amis releva son courage en lui montrant le chemin qu'il avait déjà accompli. Sur les conseils de son ami, Zacharie se présenta devant la Faculté de Wittemberg, qui, après un brillant examen, lui conféra le titre de docteur (1796). Par ce titre, Zacharie rentrait dans l'enseignement officiel. Il pouvait dès lors espérer prendre place dans une université. En attendant, il s'occupa de réorganiser son école et ouvrit un cours qui embrassait toutes les sciences qui se rapportent au droit. Deux ans après, l'université de Wittemberg s'attachait le savant juriconsulte à titre de professeur extraordinaire, poste que Zacharie occupa durant quatre ans. Ce n'est qu'en 1802, et après une lutte assez vive, que ses amis lui firent donner une chaire comme titulaire; dès lors, sa position était assise. N'ayant plus à craindre pour le côté matériel de son existence, il se livra tout entier à la science qu'il chérissait et commença les beaux travaux qui devaient immortaliser son nom. Ses cours l'avaient fait vivre, mais sans l'enrichir. Sa réputation grandissait rapidement, et les fonctions les plus importantes lui étaient offertes. A la Faculté de droit de Wittemberg, on avait établi une commission composée de professeurs et devant laquelle les tribunaux inférieurs renvoyaient un certain nombre d'affaires. Zacharie fut appelé à faire partie de ce tribunal arbitral, honneur fort recherché et très-envié. Il fut ensuite nommé assesseur de la cour des échevins et passa au même titre au présidial de Lübben, qui était alors la plus haute juridiction du pays.

Les publications de Zacharie, sur lesquelles nous reviendrons tout à l'heure, se répand-

daient en Allemagne et partout étaient accueillies avec faveur. En 1806, la Faculté de droit d'Heidelberg, une des plus célèbres de l'époque, lui offrit une chaire. Zacharie, après avoir hésité quelque temps, accepta.

Zacharie fut le premier à publier en Allemagne un ouvrage sur le droit civil français. La première édition n'était qu'une ébauche et comme le sommaire de ce que fut plus tard ce grand ouvrage; mais on y remarquait une remarquable intelligence des principes d'où découle notre législation, une vue très-nette de l'ensemble du droit français, une connaissance approfondie des sources et des origines. Loin de limiter son enseignement, chaque année Zacharie en élargissait le cercle. A la Faculté de Heidelberg, il enseigna successivement le droit philosophique dans ses rapports avec le droit civil, le droit public et constitutionnel, le droit pénal, le droit public de la confédération du Rhin, la constitution du grand-duc de Bade, le droit ecclésiastique (catholique et protestant), le droit féodal, le droit criminel. De 1810 à 1821, il expliqua le droit civil français. Ses cours, qui n'étaient soumis à aucun programme officiel, révélèrent une méthode, une science de classement tout à fait remarquables. C'est, en effet, cette qualité qui a fait en partie le succès de son cours de droit civil français. Zacharie dictait sur un point de droit diverses propositions qui résumaient les principes de la matière, puis il développait ces propositions; autour de chacune devait se grouper les prescriptions de la loi, les exceptions, les solutions diverses; tout le droit se trouvait ainsi résumé en un certain nombre de propositions principales, qui se classaient facilement dans l'esprit de l'élève.

Esprit éminemment philosophique, Zacharie avait accueilli avec enthousiasme les principes que la Révolution française répandait sur la vieille Europe; un des premiers, il soutint dans les universités d'Allemagne ce droit social nouveau, qui allait devenir la règle politique de toutes les nations. En 1820, il fut chargé de représenter à la première Chambre des états du grand-duché de Bade l'université de Heidelberg. Il quitta ces fonctions en 1825 pour rentrer comme député à la deuxième Chambre. Il fut chargé, à cette époque, de la rédaction d'un projet de code pénal et d'une traduction officielle du code Napoléon. En 1824, il fut nommé conseiller intime. Zacharie resta aux affaires jusqu'en 1829. Sa santé, altérée par un travail sans relâche, exigeait impérieusement le repos. Fidèle à sa maxime favorite, *Bene vixit qui bene latuit*, l'illustre savant rentra avec joie dans la vie privée, refusant tous les honneurs et toutes les dignités que lui offrait le grand-duc. L'université de Leipzig, jalouse de posséder un professeur qu'elle regardait comme l'égal de Hugo et des Savigny, lui fit les offres les plus brillantes. Zacharie refusa. A partir de ce moment, Zacharie n'occupa plus aucune fonction officielle; sa vie s'écoula entre l'éducation de son fils et les soins qu'il donna à ses publications.

Le grand-duc de Bade réservait à son savant ami une dernière faveur. Quand Zacharie devint grand-père, le prince lui conféra la noblesse, avec transmissibilité du titre de mâle en mâle, sous le nom de LINGENTHAL. Zacharie fut sensible à ce nouveau témoignage d'affection, qui ouvrait une brillante carrière à son petit-fils. Le savant juriconsulte mourut d'une attaque d'apoplexie.

Zacharie a donné un nombre considérable d'articles aux principales revues d'Allemagne. Beaucoup ont été réunis et publiés en volumes; ils se distinguent par une exposition toujours claire et méthodique, une discussion vive, rapide, serrée, dégagée de détails inutiles. Parmi ses ouvrages, assez nombreux, nous citerons les principaux : *Manuel du droit féodal de la Saxe électoriale* (Leipzig, 1796, 1 vol. in-8°); *L'Unité de l'Etat et de l'Eglise, avec des considérations sur la constitution de l'empire germanique* (1797, 1 vol. in-8°); *Essai d'une herméneutique universelle du droit* (Meissen, 1805, broch. in-8°); *L'Etat et l'Eglise* (Leipzig, 1821, 4 vol. in-8°); *Cours de droit civil français* (1^{re} édit., Heidelberg, 1808, 2 vol. in-8°). Zacharie publia lui-même trois autres éditions de cet important ouvrage, qui, dès la 2^e édition, avait atteint déjà 4 volumes. Les *Cours de droit civil français* a été plusieurs fois traduit en français. Les traductions les plus estimées sont celles de MM. Aubry et Rau, et de MM. Massé et Vergé. MM. Aubry et Rau ont publié quatre éditions de leur traduction. Ce travail, auquel ils ont ajouté des notes critiques et doctrinales, a été accueilli avec une grande faveur par le monde juridique. On reconnaît à ces juriconsultes un sentiment très-net des qualités de l'ouvrage qu'ils ont annoté; ils ont maintenu le plan de Zacharie. On a reproché justement à MM. Massé et Vergé d'avoir anéanti la méthode de Zacharie. Ces juriconsultes ont pris, en effet, le contre-pied du système de MM. Aubry et Rau; ils ont extrait de l'œuvre de Zacharie ce qui se rapporte à chaque article du code et l'ont classé sous cet article. Peut-être ce système est-il plus commode pour préparer un examen, mais il est assurément moins bon pour l'étude sérieuse du droit. En tout cas, l'œuvre de Zacharie reposant sur le plan qu'il avait créé, on peut dire que MM. Massé et Vergé ont reproduit les opinions de Zacharie, mais

non pas qu'ils en ont donné l'œuvre même. C'est aux savants professeurs de Strasbourg qu'appartient l'honneur d'avoir enrichi notre littérature juridique d'un des plus remarquables monuments du droit civil français.

ZACHARIE DE LINGENTHAL (Charles-Edouard), juriconsulte allemand, fils du précédent, né à Heidelberg en 1812. Après avoir étudié le droit aux universités de Leipzig, de Heidelberg et de Berlin, il fit, pendant les années 1837 et 1838, un voyage en Orient, devint, en 1842, professeur extraordinaire à l'université de Heidelberg et renonça, en 1845, à la carrière de l'enseignement pour vivre en simple particulier dans une de ses terres. De 1850 à 1853, il fut membre du parlement d'Erfurt, et, en 1866, il a été élu à la Chambre des députés de Prusse. Ses travaux ont porté sur le droit romain et sur son histoire, mais surtout au point de vue de ses progrès dans l'empire byzantin. On cite comme ses principaux ouvrages sur cette matière : *Delinatio historiae juris græco-romani* (Heidelberg, 1839); *Histoire du droit privé gréco-romain* (Leipzig, 1856-1864, 3 parties); *Jus græco-romanum* (Leipzig, 1856-1868, tomes I^{er} à V), recueil des sources du droit byzantin. Il a, en outre, publié les *Œuvres posthumes biographiques et juridiques* de son père (Stuttgart, 1843).

ZACHARIE (Henri-Albert), juriconsulte allemand, né à Herbsleben (duché de Gotha) en 1806, mort en 1875. Il étudia le droit à Göttingue, y fut reçu docteur en 1829, puis agrégé l'année suivante, et, après avoir commencé par faire des cours sur le droit romain et sur son histoire, il s'occupa ensuite du droit criminel et du droit provincial du duché de Brunswick. Nommé, en 1835, professeur extraordinaire et, en 1842, professeur ordinaire de jurisprudence, il étendit successivement ses leçons au droit ecclésiastique, au droit public, à l'encyclopédie du droit et au droit international européen. Il s'était déjà fait connaître par divers ouvrages de jurisprudence et par plusieurs brochures politiques, lorsque éclatèrent les événements de 1848. Il y prit une part des plus actives, surtout à ceux qui avaient pour but la réforme de la constitution allemande, représenta la ville de Göttingue au Vor-Parlement, ainsi que dans la commission des Cinqante, devint, en avril 1848, plénipotentiaire de la couronne de Hanovre au collège dit « de confiance » de la diète germanique et eut une part importante à l'élaboration du premier projet d'une constitution de l'empire d'Allemagne. Elu ensuite membre de l'Assemblée nationale allemande, il fit partie des diverses commissions de cette assemblée, ainsi que de la députation envoyée à l'empereur (avril 1849), et de l'Assemblée de Gotha (juin 1849); mais ses efforts pour l'établissement d'un Etat confédéré allemand n'ayant à sa tête qu'un chef unique ne firent tomber en disgrâce auprès du gouvernement hanovrien, et ce ne fut qu'en 1861 que la question de la succession de Brunswick l'en rapprocha de nouveau. Nommé, en 1869, membre du conseil d'Etat, il ne défendit cependant en aucune circonstance la politique tant intérieure qu'extérieure du Hanovre, mais n'en fut pas moins, pendant le congrès des princes (août 1863), le représentant des Etats allemands à Francfort. Elu, en février 1867, membre de la première diète de la Confédération germanique du Nord, il prit part aux débats relatifs à la constitution de cette confédération, et, vers la fin de la même année, il fut présenté par l'université de Göttingue comme membre à vie de la Chambre des seigneurs de Prusse. Ce choix ayant été confirmé par le roi, il prit fréquemment part aux débats de cette assemblée et parla notamment sur la liberté de la tribune, sur les dotations et sur les fonds de la nouvelle province de Hanovre, etc. M. Zacharie était l'un des premiers juriconsultes de l'Allemagne. Indépendamment d'un grand nombre de mémoires sur différentes questions de droit public et privé allemand, qui ont été insérés dans différents journaux et ouvrages encyclopédiques, notamment dans les *Archives de droit criminel*, dont il a été l'un des fondateurs en 1838, on a de lui : *Plan d'un cours sur le droit privé du Brunswick* (Göttingue, 1839); *la Force rétroactive des nouvelles lois pénales* (Göttingue, 1834); *la Théorie des tentatives de crime* (Göttingue, 1836-1839, 2 vol.); *Principes de la procédure criminelle commune allemande* (Göttingue, 1837); *le Droit public et fédéral allemand* (Göttingue, 1841-1845, 3 vol.); 1865-1866, 2 vol., 3^e édit.), l'un de ses ouvrages les plus remarquables, qu'il compléta plus tard par un recueil de documents, intitulé : *les Lois constitutionnelles de l'Allemagne à notre époque* (Göttingue, 1855; 2 suppléments, 1858-1863); *les Vices et la réforme de la procédure criminelle allemande* (Göttingue, 1846). Mais son œuvre la plus remarquable, qui ne parut que beaucoup plus tard, est incontestablement le *Manuel de la procédure criminelle allemande* (Göttingue, 1861-1868, 2 vol.); c'est le premier et, jusqu'à présent, le seul traité complet que l'on ait sur la procédure criminelle actuellement en vigueur en Allemagne. A côté de ces travaux, qui concernent exclusivement la jurisprudence, nous devons citer du même auteur un grand nombre de publications qui traitent des questions politiques du jour; telles sont, entre autres,

les suivantes : *Sur la question du Slesvig-Holstein* (Göttingue, 1847); *la Confédération helvétique, le Sonderbund et la révision de la Confédération* (Göttingue, 1848); *l'Antithèse légale de l'essai fait pour remettre en vigueur la constitution de la diète germanique, abolie en 1848* (Göttingue, 1850); *Vote sur les dernières propositions du gouvernement hanovrien, relatives à la transformation de la constitution de 1848* (Göttingue, 1853); *la Réforme de la constitution de la Confédération germanique*, anonyme (Erlangen, 1859); *le Droit de succession dans la maison de Brunswick-Lunebourg et les prétentions exclusives du Hanovre au duché de Brunswick* (Leipzig, 1862), etc.

ZACHARIASIEWICZ (Jean-Charles), romancier polonais, né en Galicie en 1825. Pendant qu'il était étudiant à Przemysl, il se mêla activement à la politique et fut à plusieurs reprises emprisonné. Il suivit ensuite la carrière des lettres, collabora à divers recueils périodiques, y donna des preuves d'un rare talent et ne tarda pas à se placer au premier rang des écrivains polonais de ce temps-ci. Cet écrivain étendit le cercle de ses connaissances par des voyages à l'étranger. Pendant quelque temps, il habita la Saxe et quitta Dresde en 1866 pour aller se fixer à Varsovie. C'est surtout dans les récits historiques et politiques que M. Zachariasiewicz a montré une rare valeur littéraire. A beaucoup d'invention poétique, à une imagination brillante, il joint une verve puissante, un esprit plein de finesse, de mordant et de charme; son style est élégant et d'une excessive pureté. Outre des articles et des brochures, on lui doit : *Un érudit* (Léopol, 1855); *l'Orphelin* (Léopol, 1856); *les Voisins* (Léopol, 1857); *Renata* (Varsovie, 1858); *l'Enfant de Dieu* (Varsovie, 1858); *Saint-Jur* (Léopol, 1862); *Nakresach* (Léopol, 1860); *Wprzedeńin* (Léopol, 1863); *Marek poraj* (1865), romans historiques, etc.

ZACHARIE, roi d'Israël, fils et successeur de Jéroboam II (767 av. J.-C.). Il ne régna que six mois, et fut tué par Sellum, « à cause de ses impiétés. » Le meurtrier s'empara du trône.

ZACHARIE, onzième des petits prophètes, qui vivait au VII^e siècle avant notre ère. Tout enfant, il fut emmené en captivité à Babylone, en revint avec Zorobabel et commença à prophétiser au commencement du règne de Darius, vers 520. Zacharie exhorta les Israélites à reconstruire le temple. Son langage est mêlé d'hébreu et de chaldéen et paraissait fort obscur à saint Jérôme lui-même. Ses prophéties sont contenues dans quatorze chapitres et peuvent être réduites à trois points principaux. La première renferme les événements qui se passèrent en Judée et dans les États voisins depuis le retour de Babylone jusqu'à la venue du Messie; la seconde annonce la naissance, le règne pacifique du Messie, l'établissement et l'étendue de son Eglise, composée de tous les peuples de la terre; enfin la troisième est consacrée à exposer les crimes des Juifs, la prévarication des prêtres, les horreurs du dernier siège de Jérusalem et la dispersion du peuple hébreu. Zacharie est le plus fécond, le plus varié, mais le plus obscur des petits prophètes. Il passe d'un sujet à un autre sans transition, mêle les événements se rapportant à des époques différentes et présente la plupart de ses prophéties sous forme de visions.

ZACHARIE, père de saint Jean-Baptiste, époux de sainte Elisabeth, cousin de la Vierge. Il était prêtre du temple de Jérusalem. Parvenu à un âge avancé sans avoir eu d'enfant, il reçut la visite de l'ange Gabriel, qui lui annonça la naissance d'un fils, et, comme il témoignait quelque incrédulité, l'ange le frappa de mutité jusqu'à l'accomplissement de la prophétie. Suivant la tradition de l'Eglise orientale (rejetée, au reste, par saint Jérôme), il serait ce même Zacharie dont Jésus a reproché la mort aux Juifs et qui aurait été tué, par ordre d'Hérode, « entre le temple et l'autel. » D'autres ont pensé qu'il aurait été mis à mort pour avoir soustrait son fils au prétendu massacre des Innocents.

ZACHARIE (saint), pape, né en Grèce, mort à Rome en 752. Il succéda, en 741, au pape Grégoire III, déploya toute sa sollicitude pour le peuple de Rome et son clergé, lors des troubles que souleva la révolte des ducs de Bénévent et de Spolète contre Luitprand, roi des Lombards, alla trouver ce dernier prince à Pavie, en 743, et obtint de lui la restitution à l'Eglise du territoire de Sabine et de quelques autres domaines. En 744, il parvint à déterminer Rachir, successeur de Luitprand, à lever le siège de Pavie, puis à entrer dans un cloître, et amena, en 747, Carloman, duc d'Austrasie, à se faire moine et à entrer au monastère du Mont-Cassin. Plus tard, en 751, il s'occupa de régler la discipline et le dogme en Angleterre, convoqua dans ce but le concile de Cloveson et s'occupa activement de rétablir la pureté des mœurs dans le clergé. Cette même année 751, Pépin le Bref lui ayant envoyé Burkhard, évêque de Wurtzbourg, et Fulrad, abbé de Saint-Denis, pour le consulter sur son projet d'enlever définitivement la couronne aux Mérovingiens, il répondit qu'il fallait donner le nom de roi à celui qui en avait le pouvoir. « C'était légitimer l'usurpa-

tion; car on sait que toute l'autorité était depuis longtemps entre les mains des maires du palais. L'année suivante, il sacra à Soissons Pépin et sa femme, Bertrade, et mourut peu après. Ce pontife se distingua par sa charité, par ses libéralités et empêcha des marchands vénitiens d'emmener des esclaves en Afrique, parce qu'ils étaient baptisés. Ce fut lui qui commença la fameuse bibliothèque du Vatican. On a de lui quelques lettres adressées à saint Boniface, apôtre de l'Allemagne, et une traduction en grec des *Dialogues* du pape Grégoire I^{er}. Etienne IV lui succéda.

ZACHARIE, patriarche de Jérusalem, né vers le milieu du VI^e siècle de notre ère. Il était trésorier de l'Eglise de Constantinople, lorsqu'il fut appelé au siège patriarcal de Jérusalem, en 609. Quelques années plus tard, en 614, les Perses envahirent la Palestine, prirent et pillèrent la ville sainte, emportèrent tout ce qu'ils y trouvèrent de précieux, et, suivant les légendes catholiques, la vraie croix, dont les Perses devaient cependant peu se soucier. Zacharie, emmené en captivité, recouvra la liberté lorsque l'empereur grec Héraclius eut fait la paix avec le roi de Perse Siroès, et obtint de remporter la prétendue vraie croix, qui, après avoir été portée à Constantinople, fut restituée à l'Eglise de Jérusalem en 629. L'Eglise latine a institué, en mémoire de cet événement, la fête de l'Exaltation de la sainte croix, qu'on célèbre le 12 septembre.

ZACHARIE, dit *le Scolastique*, prélat grec, mort en 560 de notre ère. Il étudia la philosophie à Alexandrie, sous Ammonius, devint évêque de Mitylène et prit part, en 536, au concile de Constantinople. On a de lui une dissertation contre les deux principes des manichéens, insérée dans les *Antiquæ lectiones* de Canisius (Ingolstadt, 1604), et un dialogue sur la création et sur la fin du monde, qui a été traduit en latin par Ginebrard et publié par Boissonade (Paris, 1836).

ZACHARIE, dit *le Chrysopolitain*, en latin *Zacharias Chrysopolitanus*, écrivain ecclésiastique anglais, né à Goldsbrough (ville d'or), dans le comté d'York; il vivait au XI^e siècle. S'étant rendu fort jeune en France, il entra chez les chanoines de Prémontré, à l'abbaye Saint-Martin de Laon. On ne sait rien de plus sur sa vie. Il est l'auteur d'un commentaire sur la *Concorde*, d'Ammonius, intitulé : *In unum ex quatuor aïe de concordie Evangelistarum* (1743, in-fol.). « Ce commentaire, dit Weiss, n'est guère qu'une espèce de centon composé de morceaux tirés d'ouvrages plus anciens, mais le choix en est fait avec goût. Il est précédé de trois espèces de préfaces : la première traite de l'excellence de l'Evangile, la seconde contient les vies des évangélistes, et la troisième la notice des écrivains qui s'étaient occupés avant lui de montrer l'accord de leurs narrations. » Il existe, en outre, de cet écrivain des homélies, qui se trouvaient manuscrites, avant la Révolution, à l'abbaye d'Alne, dans le diocèse de Liège.

ZACHARIE (Lelio), prélat italien, né à Vicence vers 1450, mort en 1522. Il était avant lorsque, à l'âge de trente ans, il entra dans la congrégation des chanoines de Lustran. Les succès qu'il obtint par ses prédications à Rome lui gagnèrent la faveur du cardinal Julien de Médicis, qui, devenu pape sous le nom de Léon X, le nomma son camérier, puis évêque de Sébaste, en Arménie. On lui doit divers ouvrages : *Orbis brevitarum fide, compendio, ordineque, capta ac memoratu facillimum* (Florence, 1492, in-4°), extrait des ouvrages des anciens géographes Pomponius Mela, Solin, Strabon, etc.; *De gloria et gaudiis beatorum* (Venise, 1501); *De fugacitate rerum humanarum declamatio*.

ZACHARIE (Pierre FIRMIAN, dit *le Père*), capucin français, né à Lisieux en 1582, mort à Lisieux en 1660. Poussé par le goût de la vie religieuse, il abandonna le monde pour se faire moine sous la règle de saint François, s'adonna à la prédication avec un grand succès dans les principales villes de France et à la cour de Louis XIII, puis fut partie pendant vingt ans de la mission catholique en Angleterre et vint terminer ses jours dans un couvent d'Evreux. Ses principaux ouvrages sont : la *Philosophie chrétienne* (Paris, 1637, in-8°); la *Monarchie du Verbe incarné* (Paris, 1642-1646, 2 vol. in-4°); *Gyges Gallus* (Paris, 1659, in-12), trad. en français par le Père Antoine de Paris (1663, in-12); *Genius sæculi* (Paris, 1659), écrit dans lequel il s'attache à combattre les vices du temps et surtout l'esprit d'indépendance et d'examen qui commençait alors à se manifester; la *Relation du pays de Janséine* (Paris, 1660, in-8°), vive satire dirigée contre les jansénistes, publiée sous le nom de *Louis Fontaine* et réimprimée sous le titre de : *Antiphantôme du jansénisme* (Paris, 1688); *Christus patiens, sive Tota Pauli scientia* (Paris, 1661, in-4°); *Sylva sacrorum varii argumenti multiplicem theologiae continens* (Paris, 1662, in-4°). Quelques-uns de ses ouvrages ont paru sous le pseudonyme de *Petrus Firmianus*. On trouve dans ses écrits de l'érudition et un esprit mordant. Le plus curieux est son *Gyges Gallus*, où l'on trouve une description de la vie intérieure des Français au XVII^e siècle, dans laquelle l'auteur suppose qu'il pénétre à l'aide de l'anneau de Gyges.

ZACHARIE (Auguste-Louis), théologien pro-

testant allemand, né à Neundorf, comté de Warmsdorf en 1710, mort en 1772. Lorsqu'il eut terminé ses études théologiques en Allemagne et en Hollande, il se fit recevoir ministre (1737) et devint archidiacre de Koethen en 1765. Nous citerons, parmi ses ouvrages : *Dissertatio critico-epistolaria ad Burklej de Bibliis americanis, ab ipso in Bibl. Brem. nova recensitis : Lessus memorie Christi Lud. Schlichteri, consecratus* (Koethen, 1763, in-fol.).

ZACHARIE (Gotthilf-Trangott), théologien allemand, né à Tauchart (Thuringe) en 1729, mort à Kiel en 1777. Il professa successivement la théologie à Butzow, à Göttingue et à Kiel. Très-versé dans la connaissance du syriaque, de l'arabe et du chaldéen, il avait pu étudier avec soin dans le texte la Bible et le Canon. Zacharie s'attacha principalement dans ses écrits à réfuter la doctrine des sociens. Outre plusieurs ouvrages restés manuscrits, on a de lui : *Paraphrase et explication de l'épître aux Romains, des deux épîtres aux Corinthiens, des épîtres aux Galates*, etc. (Göttingue, 1768-1771, 4 vol. in-8°); *Théologie biblique* (Göttingue, 1771-1777, 4 vol. in-8°); *Doctrina christiana institutio*, traité souvent réédité.

ZACHARIE (Just-Frédéric-Guillaume), poète allemand. V. ZACHARLE.

ZACHARYASZÉWICZ (Grégoire), prélat polonais de l'Eglise de Gnesen, mort à Varsovie en 1812, dans un âge avancé. On lui doit un *Recueil des anciens moralistes* (Lowicz, 1784-1787, 5 vol. in-8°), dans lequel on trouve un traité sur la philosophie stoïcienne, un autre sur la philosophie des Chinois, les pensées morales de Confucius et d'autres philosophes chinois, le manuel d'Epictète, les caractères de Théophraste, etc.

ZACHÉE s. m. (za-ché — nom d'un personnage de l'Evangile, de très-petite taille). Arachn. Genre d'arachnides, de l'ordre des phalangiens.

ZACHÉE, chef des publicains en Judée. Il se trouvait à Jéricho lorsque Jésus-Christ se rendit dans cette ville. D'après saint Luc, Zachée, qui était très-petit, monta sur un sycomore pour mieux voir Jésus. Celui-ci l'ayant aperçu lui dit de descendre, ajoutant qu'il allait loger chez lui. Zachée le reçut tout joyeux dans sa maison et lui donna la moitié de ses biens pour les distribuer aux pauvres.

ZACHÉE, sectaire qui vivait au IV^e siècle. Il se retira sur une montagne voisine de Jérusalem, où il passa son temps dans la prière. Zachée fut le chef d'une secte, dite des zachéens, qui soutint, entre autres propositions, que les prières ne sont agréables à Dieu que faites en particulier, que tout individu a le droit de célébrer la messe et de toucher aux vases sacrés, etc. Cette secte, d'abord nombreuse, ne tarda pas à disparaître.

ZACHÉEN s. m. (za-ché-ain). Hist. relig. Disciple du moine Zachée, sectaire qui enseignait, au IV^e siècle, que la prière doit être faite dans la solitude.

ZACHL s. m. (zachll). Mamm. Mouton de Valachie.

ZACHOLE s. m. (za-ko-le — du gr. *zacholos*, prompt à s'irriter). Erpét. Genre de reptiles ophiens, du groupe des couleuvres.

ZACHT-LEEVEN ou **SAFT-LEEVEN** (Hermann), peintre et graveur hollandais, né à Rotterdam en 1609, mort en 1685. Il fut élève de Van Goyen et se forma surtout en étudiant la nature, soit sur les rives du Rhin, soit aux environs d'Utrecht. Aucun peintre flamand n'a peint avec plus de légèreté les ciels et les lointains. On le cite aussi pour la douceur de son pinceau et la finesse de sa couleur. Ses dessins et ses gravures ne sont pas moins estimés que ses tableaux. Parmi ses compositions, qu'il a gravées, nous citerons : *Paysage avec des chaumières et des vaches*; *Pays montagneux orné de figures*; *Paysage avec des éléphants*.

ZACHT-LEEVEN (Corneille), peintre hollandais, frère du précédent, né à Rotterdam en 1612. Il s'adonna à la peinture de genre et représenta les intérieurs rustiques, des corps de garde, des orgies de soldats, avec autant d'intelligence que de vérité. Il peignait toujours d'après nature et reproduisait les plus minutieux détails. Comme son frère, il a exécuté de fort beaux dessins et des gravures à l'eau-forte d'une remarquable netteté, entre autres : *les Cinq sens*, un *Paysage avec des chèvres, des chiens, des chats, des volailles*, etc.

ZACINTHE s. f. (za-sain-te — nom d'une île). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des chichoracées, dont l'espèce type croît dans le midi de l'Europe.

— *Encycl.* Ce genre, confondu par les anciens auteurs tantôt avec les lampsanées, tantôt avec les rhagadiolées, ne renferme guère qu'une espèce, la *zacinthe verraguense*. C'est une plante annuelle, glabre dans toutes ses parties, haute de 0^m 40 environ, à rameaux dichotomes, à feuilles radicales oblongues et velues; les fleurs sont jaunes, groupées en capitules sessiles, entourées d'un involucre de huit folioles, qui deviennent coriaces à la maturité; les akènes ou fruits sont pourvus d'aigrettes sessiles, sur un réceptacle nu. Cette plante croît dans le midi de l'Europe, et tire son nom de l'île de Zacynthe, aujourd'hui Zante.

Elle croît sur les bords de la Méditerranée française. On la dit apéritive, détersive et vulnérinaire; elle possède les propriétés générales des chichoracées.

ZACOMETO, type de la comédie italienne. Ce nom est une forme de Giacometto (petit Jacques). Zacometo s'appelait au siècle dernier Momalo, diminutif de Girolamo. C'est le *Caratterista* vénitien. Vêtu ordinairement de calicot blanc, il se blanchit la figure comme Pierrot, sauf une large tache d'un rouge sanglant posée brutalement sur une seule joue, et un bas rouge, à la mode vénitienne du XV^e siècle. Quelque costume qu'il prenne, il garde toujours sa chemise rouge. Ce personnage ainsi vêtu vient jeter à travers les pièces plus ou moins sérieuses ses plaisantes réflexions et ses fantaisies intermédiaires. Il est éminemment vénitien et donne à son rôle une physionomie propre au peuple des lagunes; aussi ne quitte-t-il jamais Venise, et s'il s'absente parfois du théâtre de San-Samuel ou de celui de San-Gallo, c'est pour aller divertir, sous la forme de marionnette, les marchands et les pêcheurs sur le quai des Esclaves. Plus de friandise que de gloutonnerie, plus de babil que de galanterie avec les femmes, une paresse affectée qui n'exclut pas des allures très-vives, la pétulance et l'agilité, une alternative enfin de somnolence et de fièvre, tel est ce personnage. Zacometo participé du caractère distrait de Stentorello, disant des choses très-malicieuses dont il a l'air de ne point se douter, commençant une phrase qu'il achève dans un autre acte ou qu'il n'achève pas du tout, et parlant au public sans avoir l'air de le voir. Lorsqu'il joue avec Brighello, qui est fin, rusé et grand diseur de bons mots, Zacometo est un naïf, un simple badaud; c'est ainsi qu'il sert de bouffon dans les *Baruffe Chiosotte* de Goldoni. M. Maurice Sand fait remarquer qu'il y a du Scapin et de l'Arlequin à la fois dans ce personnage.

ZACORE s. m. (za-ko-re — gr. *zakoros*, de *za* pour *dia*, par, et *koreô*, je nettoie). Antiq. gr. Sorte de sacristain chargé des soins de propreté dans un temple.

— *Encycl.* Les *zacores* participaient au caractère sacerdotal, bien qu'ils remplissent un emploi tout matériel. Quelques écrivains grecs leur donnent même le titre de prêtres. Dans certains temples considérables, il y avait plusieurs *zacores*, dont les uns étaient supérieurs aux autres. On peut voir par un passage d'Hérodote (VI, 134) que les femmes pouvaient être admises à cet office. A l'origine, les *zacores* paraissent avoir été confondus avec les néocores; mais plus tard l'emploi de *zacore* fut laissé aux esclaves, et le nom de néocore s'appliqua, au contraire, à des officiers sacerdotaux, d'un rang élevé, qui avaient la surveillance des temples et de leurs trésors (v. *NEOCORE*). Chez les Romains, le *zacore* reçut le nom d'*ædilitus*. Il vivait près du temple ou dans le temple même, qu'il était chargé de tenir en bon état, et il servait de guide aux personnes qui désiraient le visiter. Au commencement, les fonctions d'*ædilitus* n'étaient confiées qu'à des citoyens; sous l'empire, elles passèrent des citoyens aux affranchis.

ZACOSTA (Raymond), grand maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, né en Espagne, mort en 1467. Il succéda à Jacques de Milli en 1461, à une époque où l'île de Rhodes, devenue siège de l'ordre, était gravement menacée par les musulmans. Zacosta se rendit à Rome, représenta le péril de la situation au pape et tenta d'en obtenir des secours. Ayant repoussé en 1466 les propositions de paix que lui adressa le sultan, il fit la guerre aux Turcs, retourna cette même année à Rome pour se justifier de plaintes portées contre lui par quelques chevaliers, y tint un chapitre de son ordre et y mourut peu après.

ZACUALPA, ville du Mexique. V. GUIXAR.

ZACUTH (Abraham-ben-Samuel), savant juif, né à Salamanque dans la seconde moitié du X^e siècle. Il occupait une chaire d'astronomie à Saragosse lorsque Ferdinand le Catholique ayant chassé les juifs d'Espagne, il se retira à Lisbonne, où il devint chroniqueur et astronome du roi Emmanuel. Son principal ouvrage, intitulé : *Sepher jachasin* (*Livre des lignages*), a été publié pour la première fois à Constantinople (1566, in-4°). On y trouve de curieux détails sur l'histoire religieuse de la nation israélite, sur les rabbins qui ont existé jusqu'en 1500 et de violentes attaques contre le christianisme. Il a été traduit en latin par le juif Aaron Margalith. On doit encore à Zacuth un *Atmanach perpétuel* (Venise, 1502); le *Fils de quarante ans pour la prudence*, traité de théologie, imprimé à Venise en 1607.

ZACUTUS LUSITANUS (Abraham), médecin portugais, né à Lisbonne en 1575, mort en 1642. Il fit ses études médicales à Salamanque et à Coïmbre et fut reçu docteur en médecine à l'âge de dix-neuf ans. De retour à Lisbonne, il y acquit rapidement une grande réputation. Une loi ayant banni du Portugal tous ceux qui faisaient profession de judaïsme, Zacutus se retira à Amsterdam et partagea le reste de sa vie entre la pratique et les travaux de cabinet. Il entreprit un grand nombre d'ouvrages, dont plusieurs restèrent inachevés, mais dont quelques autres furent mo-

nés à terme et sont d'une grande étendue. Ils renferment une multitude d'observations particulières, les unes empruntées aux anciens, les autres propres à l'auteur. Il s'en trouve parmi ces dernières de fort curieuses; il y en a aussi d'étranges et dont l'autorité paraît suspecte. Son principal ouvrage a pour titre : *De medicorum principum historia libri XII* (Amsterdam, 1629-1642, 12 vol. in-8°). Citons encore de lui : *Praxis medica admiranda* (Amsterdam, 1634, in-fol.).

ZACYNTHÉ, en latin *Zacinthus*, nom ancien de l'île de Xante, dans la mer Ionienne. V. XANTE.

ZAD s. m. (zadd). Gramm. Dix-huitième lettre de l'alphabet turc, équivalant à peu près au *th* anglais.

ZADDIKIM s. m. (za-di-kim). Hist. relig. Nom donné aux juifs qui, après le retour de la captivité, s'attachèrent à la loi de Moïse, et rejetèrent toutes les traditions et constitutions.

Zadig ou la **Destinée**, roman philosophique de Voltaire (1747, in-12). La scène se passe à Babylone. Zadig, homme vertueux, religieux sans préjugés, profondément versé dans toutes les connaissances de son temps, le sage, en un mot, tel que pouvait le comprendre Voltaire, tombe de la prospérité dans un état déplorable de malheur et d'abaissement, traverse des vicissitudes sans nombre où éclatent sa philosophie, la supériorité de sa raison, de son expérience et, il faut bien le dire, le scepticisme railleur du XVIII^e siècle, pour remonter enfin à un degré plus brillant que celui d'où l'avait précipité l'inconstance de la fortune. L'objet de ce livre, où des idées profondes sont jetées au milieu de choses frivoles, est de démontrer que la Providence nous conduit par des voies dont le secret lui appartient. Cet enseignement ressort surtout du chapitre XX, dont les incidents ingénieux, empreints d'une haute signification philosophique et religieuse, semblent le produit d'une imagination orientale. Mais l'épisode qui a laissé le plus de traces dans notre littérature est celui où Zadig déploie cette sagacité qui est restée proverbiale et qu'il devait à sa longue habitude d'observation. Comme il se promenait dans la campagne de Babylone, il vit accourir un eunuque qui lui demanda s'il n'avait point vu le chien de la reine. Zadig répondit « que c'était une chienne et non un chien, une épagneule très-petite, qui avait mis bas depuis peu de temps; elle boitait du pied de devant et elle avait les oreilles très-longues. » Un officier du roi parut ensuite, qui recherchait le cheval favori de son maître. « C'est, lui dit Zadig, le cheval qui galope le mieux; il a 5 pieds de haut, le sabot fort petit; il porte une queue de 3 pieds 1/2 de longueur; les bossuettes de son mors sont d'or à 23 carats; ses fers sont d'argent à 11 deniers. » On lui demanda alors de quel côté ces deux animaux ont dirigé leur fuite, et Zadig répond qu'il ne les a jamais vus, mais il n'en justifie pas moins les indications précises qu'il a données, grâce aux déductions ingénieuses que lui a fournies la seule inspection des traces des fugitifs.

On reconnaît facilement dans cet ouvrage que Voltaire a voulu se peindre lui-même sous les traits de Zadig. Les calomnies et les méchancetés des courtisans, la fausse interprétation donnée par ceux-ci à des demi-vers trouvés dans un buisson, la disgrâce du héros, sont autant d'allégories dont l'explication se présente naturellement. C'est ainsi que Voltaire se vengea de ses ennemis. Dans le chapitre IV (*l'Envieux*) sont placés les demi-vers :

Par les plus grands forfaits
Par le trône affermi,
Dans la publique paix
C'est le seul ennemi.

L'envieux est plein de joie de pouvoir perdre un homme aimable, en l'accusant d'avoir ainsi parlé du souverain. Mais on arrive à reformer les vers entiers; on lit les vers tels que Zadig les avait faits :

Par les plus grands forfaits j'ai vu troubler la terre;
Par le trône affermi, le roi sait tout dompter.
Dans la publique paix, l'amour seul fait la guerre;
C'est le seul ennemi qui soit à redouter.

Voltaire, dans *Zadig*, a tiré d'ouvrages connus le fond de plusieurs chapitres; du *Roland furieux*, par exemple, celui de l'homme aux armes vertes; des *Mille et un jours*, celui de l'ermite, etc. Mais ce qu'il n'a emprunté à personne, c'est un fond de philosophie semée partout dans un style rapide, ingénieux et piquant. Nul ne connaît mieux que lui l'art de tourner la raison en plaisanterie, nul ne sait mieux rendre les choses sensibles par des contrastes saillants et des rapprochements inattendus, qui semblent à la fois le secret et le jeu de son génie. Ce roman parut précédé d'une approbation, qui n'est qu'une plaisanterie : « Je soussigné, qui me suis fait passer pour un savant, et même pour homme d'esprit, ai lu ce manuscrit, que j'ai trouvé, malgré moi, curieux, amusant, moral, philosophique, digne de plaire à ceux mêmes qui haïssent les romans. Ainsi je l'ai décrié, et j'ai assuré M. le cadi-lesquier que c'est un ouvrage détestable. »

ZADITH, philosophe arabe qui vivait vers la fin du X^e siècle. Ce personnage, connu sous le surnom de **Fils d'Hamel**, a écrit un

ouvrage alchimique qui est parvenu jusqu'à nous; il a été, en effet, traduit de l'arabe en latin et inséré dans le *Theatrum chymicum Britannicum* d'Ashmole, sous ce titre : *Seniories Zadith filii Hamuelis Tabula chymica, ex arabico sermone latino facta*. Dans un langage vague et obscur, l'auteur s'efforce, dans cet ouvrage, de donner l'explication des images symboliques des planètes et des métaux.

ZADONSK, ville de la Russie d'Europe, dans le gouvernement et à 100 kilom. N.-O. de Voronège, chef-lieu du district de son nom, sur la rive gauche du Don; 3,200 hab.

ZADRACARTA ou **ZANDRACARTA**, ville de l'Asie ancienne, chez les Tapiriens, dans l'Hyrcanie, dont elle était la capitale du temps d'Alexandre le Grand. Près de l'emplacement de cette antique cité s'élève actuellement la ville de Gurgan, dans la province persane du Mazendéran.

ZADRIADES ou **THARIADES**, roi de la Petite Arménie, mort vers 170 av. J.-C. Il servit d'abord dans les troupes du roi Artaban; puis, après la mort de ce prince, il s'entendit avec Artaxias pour faciliter au roi de Syrie Antiochus le Grand la conquête de l'Arménie, et reçut en récompense de sa trahison le gouvernement de la Petite Arménie. Profitant d'une guerre dans laquelle Antiochus était engagé (189), Zadriades et Artaxias refusèrent de payer tribut au roi de Syrie, attirèrent dans leur parti les troupes que ce prince avait laissées dans ce pays, et prirent l'un et l'autre le titre de roi. Antiochus marcha contre eux, mais fut vaincu et forcé à faire la paix. A partir de ce moment, Zadriades régna paisiblement jusqu'à sa mort. Il était doux, affable et s'attacha à faire fleurir la justice dans ses Etats.

ZAEN, roi maure de Valence. V. ZEYAN.

ZAFFARANA-ETNEA, bourg du royaume d'Italie, dans la Sicile, province et district de Catane, mandement de Treccastagne, sur la pente orientale de l'Etna; 3,600 hab.

ZAFFARINES, groupe de trois îles, situées dans la Méditerranée, non loin de la Moulouyah, en face du cap Agua. Ces îles, qui n'appartiennent à l'Espagne que depuis quelques années, sont arides et incultes; mais on y trouve un port excellent, et les pêcheurs de corail qui fréquentent les côtes de l'Algérie viennent souvent s'y mettre à l'abri du mauvais temps.

ZAFI, poète arabe. V. ZAPHI DIARBEKRI.

ZAFRA, la *Segeda* ou *Restituta Julia* des Romains, ville d'Espagne, province et à 80 kilom. S.-E. de Badajoz; 8,000 hab. Tanneries, fabriques de chapeaux, orfèvrerie et gants. Elle est assez bien bâtie et renferme quelques beaux édifices, entre autres le palais des ducs de Medina-Cœli et l'église collégiale. Zafra, fondée par les Celtes, agrandie par César, fut enlevée aux Maures en 1240 par le roi saint Ferdinand; elle fit partie du duché de Feria, puis fut unie à celui de Medina-Cœli.

ZAGA-CHRIST ou **ZAGAXE**, imposteur qui essaya de se faire passer pour le fils d'Hasse Yakoub, roi d'Abyssinie, né vers 1610, mort au village de Rueil en 1638. Vers 1630, les moines abyssins de Jérusalem virent arriver chez eux un jeune homme de haute taille au front audacieux, à la démarche aisée, suivi de quinze hommes noirs ou basanés, vêtus de chemises bleues de coton et coiffés de turbans de soie. Cet homme se disait prince d'Abyssinie. Il racontait qu'après la mort de son père Hasse Yakoub, tué dans une bataille par ses sujets chrétiens révoltés, sous les ordres de Socinius ou Susneos (1618), il avait dû chercher son salut dans la fuite. Le roi de Fungi, près duquel il s'était retiré, ayant voulu le livrer à Socinius, il s'était échappé avec ses fidèles compagnons, avait gagné l'Égypte et avait pris alors la résolution de se rendre à Jérusalem pour y embrasser le catholicisme. Les prêtres auxquels le prétendu Zaga-Christ fit cette demande, redoutant que cette conversion ne leur attirât des persécutions de la part des mahométans, lui conseillèrent d'aller en Europe, où il pourrait librement exercer sa nouvelle religion, et lui en fournirent les moyens. En 1632, l'imposteur arriva à Rome, où le pape l'accueillit avec honneur, lui donna un palais et fournit pendant deux ans à son entretien. S'étant lié dans cette ville avec le duc de Créquy, ambassadeur de France, il se décida à partir pour Paris, où il fut bien accueilli du roi et du cardinal de Richelieu, qui lui donna un logement dans son château de Rueil, près de Paris. Là, sa jactance fit moins de dupes qu'à Jérusalem et en Italie; néanmoins, il vit s'ouvrir devant lui les palais et les maisons des plus célèbres personnages, s'adonna à toutes sortes de débauches, se rendit coupable de rapt à l'égard de la femme d'un conseiller au parlement, fut poursuivi et mourut tout à coup, selon les uns des suites de ses honteuses débauches, selon d'autres d'un poison qu'il prit lui-même. Il fut enterré dans l'église de Rueil, près du prince de Portugal. Il jouait son rôle avec beaucoup d'aisance et ne manquait ni de grâce ni de noblesse.

ZAGAIE s. f. (za-ghé — espagnol *azagaya*, même sens). Nom que l'on a donné aux javelots des peuples sauvages de tous les pays : *La danse des nègres est querelleuse, et on y*

voit pour l'ordinaire deux champions armés de bâtons ou de ZAGAIES qui feignent de se battre. (B. de St-P.) *Il y a de l'amour-propre chez le sauvage à bien lancer sa ZAGAIE*. (Chamfort.) *Le nègre se rappelle toujours sa case, sa ZAGAIE, son bananier*. (Chateaub.)

— **Encycl.** La *zagaie* est encore en usage chez les indigènes du Sénégal, de la Nouvelle-Galles du Sud et chez la plupart des peuples sauvages. Brantôme, en parlant de Borgia, bâtard d'Alexandre VI, rapporte qu'il fut tué d'une *zagaie* au camp de Vienne. Dans l'Afrique centrale, la plupart des habitants sont encore armés de *zagais*. Bon nombre de soldats de Théodoros combattent eux-mêmes avec cette arme primitive, lors de l'expédition des Anglais en Abyssinie. La partie n'était vraiment pas égale.

ZAGAL s. m. (za-gal). Aide d'un postillon espagnol.

— **Encycl.** Le *zagal* est une espèce de coureur, de sous-mayoral, qui enraye les roues dans les descentes périlleuses, qui surveille les harnais et les ressorts, qui presse les relais et joue autour de la voiture le rôle de la bouche du cocher. Le costume du *zagal*, dit Théophile Gautier, est charmant, d'une élégance et d'une légèreté extrêmes; il porte un chapeau pointu, enjolivé de bandes de velours et de pompons de soie, une veste marron ou tabac, avec des dessous de manches et un collet fait de morceaux de diverses couleurs, bleu, blanc et rouge ordinairement, et une grande arabesque épanouie au milieu du dos, des culottes constellées de boutons de filigrane et pour chausures des *alpargatas*, sandales attachées par des cordelettes; ajoutez à cela une ceinture rouge et une cravate bariolée, et vous aurez une tournure tout à fait caractéristique.

ZAGANELLI, peintre italien. V. COTIGNOLA.

ZAGÈEN, **ÈÈNE** s. (za-jé-ain, é-è-ne). Hist. Membre d'une dynastie qui a régné en Abyssinie.

ZAGH s. m. (zagh). Substance dont on se sert en Orient pour damasquiner les armes.

ZAGHARDJI-BACHI s. m. (za-gar-dji-bachi). Hist. ottom. Officier supérieur des janissaires.

ZAGHOUAN, l'une des chaînes de montagnes de la Tunisie, à 50 kilom. environ de la ville de Tunis.

ZAGHVAN ou **ZAGVAN**, ville de l'Afrique septentrionale, dans le beylik de Tunis, à 50 kilom. S. de Tunis, au pied d'une chaîne de montagnes. Commerce de bestiaux et dattes.

ZAGLY (le comte), aventurier persan d'origine arménienne, né à Djoula, près d'Isfahan, mis à mort en 1707. Il se rendit à Paris vers 1675, se fit passer pour un personnage de distinction, demanda à être baptisé, eut pour parrain le duc d'Orléans, frère de Louis XIV, qui lui donna une pension et le plaça dans les mousquetaires; puis, il épousa la fille du voyageur Tavernier. Quelque temps après, Zagly quitta sa femme, se rendit en Suède, où il se livra à diverses escroqueries, en Pologne, en Allemagne, à Constantinople, puis retourna en Perse, où il embrassa l'islamisme, prit alors le nom d'Imam Kouli-Beg et se mit à persécuter les catholiques. Vers 1709, il passa dans la province d'Erivan, où il fut nommé inspecteur des troupes. Quelque temps après, le khan d'Erivan l'attacha, en qualité de drogman, à Marie Petit, avec mission de le conduire auprès du schah de Perse. Sur les entrefaites, arriva en Perse l'envoyé de France Michel. Zagly fut attaché à sa personne comme mehmanda ou introducteur; mais peu après, Michel, irrité des services que ce dernier avait rendus à Marie Petit et soupçonnant qu'il s'entendait avec les Anglais pour le trahir, l'accusa d'avoir été l'instigateur d'une rixe qui avait eu lieu entre des Français et des Persans, et obtint facilement du gouvernement du schah qu'on lui tranchât la tête.

ZAGO (le comte Ortesio), savant italien, né à Vicence en 1654, mort en 1737. Il s'attacha spécialement à l'étude des mathématiques, de l'hydraulique, de l'astronomie, se fit recevoir docteur à Bologne en 1676 et, après avoir visité les principales villes d'Italie, revint à Vicence, où il passa le reste de sa vie. On lui doit : *Del torrento Astico e del modo di riparare ai danni minacciati alla città de Vicenza dalle di lui acque, notizia diverse* (Padoue, 1720, in-fol.); *Dissertationes duæ de veterum christianorum inscriptionibus* (in-4°).

ZAGORA, l'*Achéron* des anciens, rivière de la Turquie d'Europe, dans l'Albanie. Elle prend sa source au S.-O. de la ville de Janina, forme dans son cours le lac Tchoucknida, reçoit le Cocyte et se jette dans la mer Ionienne sous le nom de Mavro-Potamos, à 8 kilom. E. de Parga, après un cours de 79 kilom.

ZAGORA, le *Parnasse* des anciens, massif montagneux de la Grèce moderne, dans la Livadie. Il s'étend du N.-O. au S.-O. entre le Pinde et l'Hélicon; son point culminant a 2,700 mètres.

ZAGORSKY (Pierre), médecin russe, né à Podgornitza, dans le gouvernement de Tchernigov, en 1764, mort en 1846. Lorsqu'il eut

complété ses études médicales au grand hôpital de Saint-Petersbourg, il devint professeur d'anatomie à l'école de chirurgie (1787). Quelque temps après, il abandonna l'enseignement pour la pratique de son art, qu'il exerça d'abord à Schlussembourg, puis en qualité d'officier de santé dans un régiment. En 1797, Zagorsky se rendit à Moscou, y professa l'anatomie et la physiologie à l'école de médecine avec une grande distinction, puis fut appelé à enseigner ces sciences à Saint-Petersbourg, où il acquit la réputation d'un professeur éminent et devint, en 1807, membre de l'Académie des sciences de cette ville. Ce savant a laissé d'importants travaux sur divers points de physiologie, notamment sur l'évolution du fœtus et sur la tératologie. Outre des mémoires insérés dans le recueil de l'Académie de Saint-Petersbourg, et dont les principaux sont : *Commentatio academica, abortus humani monstrosi rarissimi descriptiones ac delineationem sistens et arcus arteriæ bipartitio præter naturalis*, on lui doit un *Cours d'anatomie* (1802), dont la cinquième édition a paru en 1830.

ZAGOSKIN (Michel-Nicolaevitch), poète dramatique et littérateur russe, né à Ramzag, gouvernement de Penza, en 1789, mort en 1852. Tout jeune encore, il entra comme employé dans un ministère à Saint-Petersbourg, fit partie en qualité d'officier de la milice de cette ville en 1812 et prit alors les armes pour défendre son pays contre l'invasion française. Blessé à Polotsk, il ne continua pas moins à servir, fit la campagne d'Allemagne, prit part au siège de Dantzig comme aide de camp du général Lewis et suivit les armées alliées en France. Désireux de s'instruire et doué d'une intelligence des plus vives, Zagoskin employa le temps qu'il passa à l'étranger à étudier les langues et les littératures de l'Allemagne et de la France, et, de retour en Russie en 1815, il composa une comédie, intitulée le *Bouffon*, qu'il adressa au prince Shakhowsky, directeur du théâtre impérial de Saint-Petersbourg. Le prince fut frappé des qualités que renfermait cette œuvre, et, pour permettre à l'auteur de suivre sans entraves ses goûts littéraires, il lui fit donner les fonctions de conservateur adjoint à la bibliothèque de Saint-Petersbourg. Tout en remplissant avec zèle les devoirs de sa place, Zagoskin composa de nombreuses comédies en prose qui eurent beaucoup de succès et quelques-unes en vers. La réputation européenne qu'avait acquise Walter Scott par ses romans historiques détermina Zagoskin à s'adonner à ce nouveau genre littéraire. C'est alors qu'il publia *Georges Missolavski* ou les *Russes en 1612* (Moscou, 1819, 3 vol.), tableau fidèle et saisissant de la vie et des mœurs de son pays à une époque où il était presque entièrement subjugué par les Polonais. Cet ouvrage remarquable, bien que le dénouement soit loin d'être irréprochable, fut accueilli avec enthousiasme et augmenta considérablement la réputation de son auteur.

A ce roman succédèrent plusieurs autres, dont le succès fut beaucoup moindre et d'où il tira le sujet de pièces nouvelles. En 1820, Zagoskin obtint la direction du théâtre de Moscou et devint par la suite directeur du musée d'armes du Kremlin. Son humeur enjouée, l'agrément et la sûreté de son commerce le faisaient rechercher dans le monde dont il était l'ornement. Nous citerons, parmi ses meilleures comédies : *Monsieur Bogatanov* ou le *Propriétaire campagnard dans la capitale*; *Bogatanov le second* ou *l'Habitant de la capitale à la campagne*; *Un roman sur la grande route*; le *Voyage à l'étranger*. Outre le roman dont nous avons parlé plus haut, nous mentionnerons *Hoshtalev*, qui fut tiré à 5,000 exemplaires, chiffre énorme en Russie. Il y a retracé avec une grande énergie des épisodes de la guerre de 1812 et les élans du patriotisme farouche dont il avait été témoin.

ZAGRAB, nom croate d'AGRAM.

ZAGRÉE ou **ZAGREUS**, dieu crétois. Il était fils de Proserpine et de Jupiter, qui prit la forme d'un serpent pour pénétrer dans une caverne de Sicile, où Proserpine avait été cachée par sa mère. Zagrée ayant été tué par les Titans, Jupiter fit naître de son cœur Bacchus.

ZAGROS (monts), chaîne de montagnes d'Asie, entre la Turquie d'Asie et la Perse. Elle se lie à la chaîne du Taurus au S. du lac de Van, s'étend du N.-O. au S.-E. parallèlement au Tigre et aboutit à Gournour, sur le golfe Persique, en traversant le Laristan et le Farsistan.

ZAGU s. m. (za-gou). Bot. Syn. de sagou.

ZAGUALTIPAN, ville du Mexique, dans l'Etat de Querétaro, à 142 kilom. N.-E. de Mexico; 6,000 hab.

ZAHARA, bourg d'Espagne, province de Séville, à 57 kilom. S. de Marchena, non loin du Guadalquivir; 2,800 hab.

ZAHÉRITE s. m. (za-é-ri-te). Hist. Prince descendant d'Al-Malek-al-Zaher, quatrième sultan d'Égypte, de la dynastie turque.

— Adjectiv. Qui appartient à la race, à la descendance d'Al-Malek-al-Zaher : *Princes ZAHÉRITES*. *Dynastie ZAHÉRITE*.

Zahir-Eddin Mohammed-Baber (MÉMOIRES DE), écrits par lui-même, en langue turque-

djagataï, et traduits par Leyden et Erskine, avec des notes par Waddington (Londres, 1886). Ces *Mémoires* se divisent en trois parties : la première commence à l'an 899 de l'hégire, lorsque Baber monta sur le trône à l'âge de douze ans, et s'étend jusqu'en 909, année où il fut dépouillé de ses biens, pour suivi et traqué par ses ennemis ; la deuxième partie va de 910 à 914 ; Baber a fait la conquête de Kaboul et de Gaznin, mais sa conquête n'est pas sûre, il craint la défection de ses troupes ; la troisième partie va de 925 à 926, et, après un assez long intervalle, de 932 à 936, finit environ quinze mois avant sa mort.

Les successeurs de Zahir-Eddin ont toujours fait un très-grand cas de ses *Mémoires*, qui ont été traduits en persan sous le règne d'Akbar. M. Erskine a enrichi son ouvrage de considérations remarquables sur l'histoire des Mongols et la géographie des pays qu'ils ont dominés. M. Waddington y a joint une carte de Fergana et de Boukhara.

La première partie offre un récit assez suivi ; elle a dû être rédigée après la conquête du Kaboulistan, lorsque Zahir-Eddin jouissait de quelques années de tranquillité. Elle commence par une description assez incomplète du royaume de Fergana et de la situation du royaume à la mort de son père. L'auteur trace en quelques mots l'histoire politique et domestique de sa famille pendant les années qui ont précédé, d'une manière simple qui inspire la plus grande confiance en sa véracité. On trouve dans cette première partie une notice sur le sultan Mahmoud-Mirza, sur son fils Baisangar-Mirza, une longue description de Samarcande, surtout des détails intéressants sur l'ambition et la cruauté de tous ces petits potentats et sur leur mœurs dépravées. Zahir-Eddin, comme tous les princes mongols et turcs, avait un goût très-vif pour la poésie ; il composa des vers en persan et en turc ; il fit un recueil d'odes et cite fréquemment les poètes célèbres du temps.

La deuxième partie offre un récit mêlé de digressions ; Zahir-Eddin s'était fait un nouveau royaume entre la Perse et l'Inde par la conquête de Gaznin ; il raconte longuement les péripéties de cette expédition heureuse, qui faillit se terminer mal par suite d'un complot formé entre ses officiers. Notons dans cette partie une description intéressante de la ville de Kaboul et une longue biographie d'Hozuln-Mirza, qui régna quarante ans dans le Khorasan.

Dans la troisième partie, les *Mémoires* n'ont plus que la forme d'un journal ; les événements les plus importants y alternent avec les plus petits faits. Baber y fait le récit des diverses expéditions qu'il entreprit contre ses voisins ou contre des chefs qui refusèrent de reconnaître son autorité. Dans ces lignes écrites un jour le jour sans préparation, il se montre véritablement à nous tel qu'il était ; on voit à nu ses bonnes et ses mauvaises qualités, on saisit sur le vif les moindres détails de ses habitudes et de son caractère ; partout il montre beaucoup de sens et de réflexion. Il nous a laissé une utile description de l'Indoustan, des renseignements curieux sur son administration ; il établit un service régulier des postes entre Agra et Kaboul.

Ces *Mémoires* sont utiles à consulter, non-seulement pour les orientalistes, mais surtout pour les historiens et les géographes.

ZAHLEBRUCHNÈRE s. f. (zal-bru-knè — de *Zahlbrucher*, savant allem.). Bot. Genre de plantes, de la famille des saxifragées, dont l'espèce type croît dans la Carinthie et la Styrie.

ZAHN (Jean), savant allemand, né à Carlstadt (Franconie) en 1641, mort en 1707. Il entra dans l'ordre des prémontrés et devint, en 1692, prévôt du couvent de Niederzell. Ses vastes connaissances en philosophie, en mathématiques et en physique lui acquirent beaucoup de réputation. Nous citerons de lui : *Specula physico-mathematico-historica notabilium ac mirabilium sciendorum, etc.* (Nuremberg, 1693, 2 vol. in-fol.), ouvrage d'une vaste érudition ; *Oculus artificialis teledioptricus sive telescopium*, traité sur l'art de faire des télescopes.

ZAHN (Benoît-Guillaume), historien allemand, né à Nuremberg en 1738, mort vers la fin du XVIII^e siècle. Il remplit des fonctions dans la magistrature et employa ses loisirs à composer les ouvrages suivants : *Histoire ecclésiastique de la ville de Lauf dans le territoire de Nuremberg* (Nuremberg, 1781, in-80). *Exposé des événements les plus remarquables qui, depuis l'an 1737 jusqu'en 1787, ont eu lieu dans la ville de Nuremberg* (Nuremberg, 1787-1789, 2 vol. in-40) ; *Commentatio juris publici de jure collectandi in genere, speciatim vero de jure collectandi reipublice Norimbergensis* (Aldorf, 1790, in-40).

ZAHN (Jean-Charles-Guillaume), architecte et peintre allemand, né à Rodenberg, dans le comté de Schaumbourg, en 1800. Il montra dès l'enfance beaucoup de goût pour le dessin et pour la peinture et s'appliqua avec ardeur à l'étude de ces deux arts, tout en suivant les cours des gymnases de Buckeburg et de Rinteln. Se destinant à l'architecture, il entra d'abord dans l'atelier de l'architecte Schuler, à Rinteln ; mais, en 1817, sur l'invitation du directeur en chef d'archi-

tecture Jousow, il se rendit à Cassel et, jusqu'en 1823, y fit partie des élèves de l'Académie électorale, où il étudia sous la direction de Range, de Rahl, de Bromel et de Jousow lui-même. Dans l'intervalle, il avait inventé, en 1818, le procédé d'impression lithographique coloriée et s'était occupé sans relâche d'y apporter des perfectionnements. Le prince de Wittgenstein, qu'il avait vu à Nonndorf, l'engagea à venir à Berlin exploiter son invention ; mais Zahn préféra se rendre, dans l'intérêt de ses études, à Paris d'abord (1823-1824), puis en Italie. Il y habita successivement Rome et Naples, ainsi que les ruines de Pompéi, et fit différents voyages, mais particulièrement en Sicile. Partout il étudia à fond l'art des anciens et surtout la peinture, pour laquelle il avait éprouvé un intérêt tout particulier dès le début de sa carrière artistique. Comme premier résultat de ses études en Italie, il fit paraître un recueil intitulé les *Peintures murales nouvellement découvertes à Pompéi* (Stuttgart, 1828). De retour en Allemagne (1827), il travailla à l'embellissement de plusieurs châteaux de l'électeur de Hesse et se rendit ensuite à Berlin, où il publia son premier ouvrage d'une certaine importance, les *Plus beaux ornements et les peintures les plus remarquables de Pompéi, d'Herculaneum et de Stabies* (Berlin, 1828-1830, 100 planches en 10 livraisons). Il se servit avec le plus grand succès, pour l'impression de ce recueil, du procédé lithographique qu'il avait inventé. L'ouvrage obtint partout l'accueil le plus favorable, notamment auprès de Goethe et de la famille de Prusse et valut, en 1829, à son auteur le titre de professeur à l'Académie des beaux-arts de Berlin. M. Zahn repartit pour l'Italie en 1830 et passa les dix années suivantes à peu près exclusivement à Naples, à Pompéi, en Calabre et en Sicile, dessinant, déterrando et achetant un grand nombre de tableaux, de terres cuites, de monnaies, de bronzes et d'autres antiquités. Grâce à la recommandation du prince de Metternich, il obtint la permission de mouler les bronzes, les vases d'argent, etc., les plus importants du Museo Borbonico et put en faire autant dans d'autres collections particulières, telles que celle du prince Biscari, à Catane. Les fouilles qu'il fit exécuter à Cumès, à Teglana, à Torre-dell'Annunziata et dans la Calabre furent toujours couronnées de succès, et dans l'intervalle il dessina pour des Anglais, des Américains et des Russes les plans de plusieurs villas dans le style de celles de Pompéi. Il revint en 1840 à Berlin et y fit paraître successivement une première suite à son grand ouvrage sur Pompéi (Berlin, 1841-1845, 100 planches en 10 livraisons), que complétèrent un recueil d'*Ornements choisis du domaine de tous les beaux-arts* (Berlin, 1842-1844, 25 planches en 5 livraisons) et une seconde suite du premier (1859-1863, 100 planches en 10 livraisons). Les travaux de M. Zahn ont enrichi la connaissance des arts de l'ancienne Grèce, ainsi que l'architecture actuelle, d'une foule de résultats nouveaux, et ils feront incontestablement époque dans l'histoire de l'architecture. Du reste, son attention ne s'est pas portée exclusivement sur une seule époque de l'art ; il s'est aussi occupé de l'ornementation du moyen âge, et l'on regarde comme un ouvrage important, même pour l'étude de la renaissance italienne, ses *Ornements de toutes les époques de l'art classique* (Berlin, 1832-1839, 100 planches en 20 livraisons, avec texte ; 1861, 3^e édit.). Il travailla ensuite à un magnifique ouvrage sur les *Villas antiques de la Campanie*.

ZAHNA, ville de Prusse, province de Saxe, régence de Mersebourg, cercle et à 9 kilom. N.-E. de Wittemberg ; 2,300 hab.

ZAHORIE s. f. (za-o-ri — du gr. *za*, fort ; *horai*, je vois). Superst. Nom donné à des devins espagnols et portugais, qui prétendaient jouir de la faculté de voir dans le sein de la terre et dans le corps humain : *Pour être ZAHORIE, il fallait avoir les yeux rouges et être né le vendredi saint*.

ZAHRTMANN (Chrétien-Christophe), amiral danois, né en 1793, mort en 1853. Entré, en 1805, comme cadet dans la marine, il était lieutenant en 1815 et jouissait, à cette époque, de la réputation d'un officier capable et instruit. Après la paix, il se consacra tout entier aux études géodésiques et hydrographiques, aida le professeur Schumacher à mesurer l'arc du méridien en Danemark, et, après une croisière dans les Indes orientales, pendant laquelle il releva la carte d'une partie des mers qui baignent ses contrées et établit un observatoire dans l'île Saint-Thomas, il fut nommé directeur du bureau hydrographique de Copenhague, en remplacement de l'amiral Løvenørn. C'est lui qui a élevé cet établissement au rang distingué qu'il occupe parmi ceux du même genre en Europe. Son nom reste surtout attaché à un grand nombre de travaux d'une utilité incontestable pour les navigateurs de toutes les nationalités. Telles sont, entre autres, ses cartes des côtes de Danemark, avec les sondages des différents détroits compris entre les îles, la détermination des courants et le relevé trigonométrique des côtes. Sa carte de la mer du Nord (1843) est un véritable service rendu aux navigateurs européens, tandis que son *Pilote danois*, qui renferme

la description complète de toutes les mers qui entourent le Danemark, a été jugé si utile qu'il a été traduit en même temps en anglais et en français, sous la direction de sir Francis Beaufort, hydrographe de l'amirauté anglaise. L'amiral Zahrtmann était à sa mort maître général de l'artillerie de marine danoise, inspecteur du bureau chronométrique de Copenhague, membre honoraire de la Société géographique de Londres, ainsi que de la Société géographique de Paris, au recueil de laquelle il avait fourni un rapport concernant les découvertes des Danois sur la côte occidentale du Groenland.

ZAIBLAR s. m. (zè-blàr). Alchim. Mercure.

ZAIBLON s. m. (zè-blon). Hortie. Nom de plusieurs variétés de tulipes.

ZAÏDE s. f. (za-i-de — nom de femme). Entom. Genre d'insectes diptères, de la famille des athéricères, tribu des muscides, comprenant trois espèces, qui habitent la France.

Zaïde, roman de Mme de La Fayette (Paris, 1670-1671, 2 vol. in-80). « Le premier roman, dit Laharpe (*Cours de littérature*), qui offrit des aventures raisonnables écrites avec intérêt et élégance fut celui de *Zaïde*, et ce fut l'ouvrage d'une femme. Il était juste que l'on dût ce premier modèle au tact naturel et prompt qui distingue les femmes dont l'esprit a été cultivé. Rien n'est plus attachant ni plus original que la situation de Gonzalve et de Zaïde, s'aimant tous les deux dans un désert, ignorant la langue l'un de l'autre et craignant tous les deux de s'être vus trop tard. Les incidents que cette situation fait naître sont une peinture heureuse et vraie des mouvements de la passion. Quoique le reste de l'ouvrage ne soit pas tout à fait aussi intéressant que le commencement ; quoique le caractère d'Alphonse, jaloux d'un homme mort, au point de se brouiller avec sa maîtresse, soit peut-être trop bizarre, cependant la marche de ce roman est soutenue jusqu'au bout et on le lira toujours avec plaisir. » Loin d'avoir réformé les romans de Scudéry et de La Calprenède, *Zaïde*, dit-il, n'en est qu'un diminutif. Même échafaudage romanesque ; une situation ingénieuse, mais sans vérité ; absence de couleur locale ; surcharge d'épisodes ; ignorance absolue des mœurs musulmanes ; sentiments distillés à l'hôtel de Rambouillet ; dialogues sans fin, qui ressemblent à l'amour comme des plaidoyers ressemblent à l'éloquence... » Il paraît, toutefois, que l'époque n'a pas senti cet ennui. Huet et Ménage font un grand éloge de *Zaïde*. La vérité paraît être dans un juste milieu, et ce livre est le premier qui se soit un peu écarté de la galanterie hyperbolique et du faux bel esprit si fort en usage dans les romans d'alors.

Zaïde fut le premier ouvrage de Mme de La Fayette, car la petite nouvelle intitulée *la Princesse de Montpensier*, qui parut de 1660 à 1662, ne pouvait compter pour un ouvrage, et *Zaïde* reste encore dans le pur genre romanesque qui était à la mode depuis *Astrée*. Mme de La Fayette allait, par la *Princesse de Clèves*, réformer le roman en France et substituer la proportion, la sobriété, la décence, les moyens simples et la peinture des passions aux grandes catastrophes et aux grandes phrases ; mais, dans *Zaïde*, la réforme ne fait que commencer ; elle est dans les détails, dans la suite du récit, dans la manière de dire plutôt que dans la conception même.

« *Zaïde*, dit Sainte-Beuve, tient en quelque sorte un milieu entre *Astrée* et les romans de l'abbé Prévost et fait la chaîne de l'un aux autres. Ce sont également des passions extraordinaires et subites, des ressemblances incroyables de visages, des méprises prolongées et pleines d'aventures, des résolutions formées sur un portrait ou un bracelet entrecroisés. Ces amants malheureux quittent la cour pour des déserts horribles où ils ne manquent de rien, ils passent les après-midis dans les bois, contant aux rochers leur martyre, et ils rentrent dans les galeries de leurs maisons, où se voient toutes sortes de peintures. Ils rencontrent à l'improviste sur le bord de la mer des princesses infortunées, étendues et comme sans vie, qui sortent du naufrage en habits magnifiques et qui ne rouvrent languissamment les yeux que pour leur donner de l'amour. Des naufrages, des déserts, des descentes par mer et des ravissements : c'est donc toujours plus ou moins l'ancien roman d'Héliodore, celui de d'Urfé, le genre romanesque espagnol, celui des nouvelles de Cervantes. La nouveauté particulière à Mme de La Fayette consiste dans l'extrême finesse de l'analyse ; les sentiments tendres y sont dénués dans toute leur subtilité et leur confusion. Cette jalousie d'Alphonse, qui parut si invraisemblable aux contemporains, et que Segrais nous dit avoir été dépeinte sur le vrai, et en diminuant plutôt qu'en augmentant, est poursuivie avec dextérité et clarté dans les dernières nuances de son dérèglement et comme au fond de son labyrinthe. La se fait sentir le mérite ; l'observation, par endroits, se retrouve. Un beau passage, et qui a pu être qualifié admirable par d'Alembert, est celui où les deux amants, qui avaient été séparés peu de mois auparavant sans savoir la langue l'un

de l'autre, se rencontrent inopinément et s'abandonnent en se parlant chacun dans la langue qui n'est pas la leur, et qu'ils ont apprise dans l'intervalle, et puis s'arrêtent tout à coup en rougissant comme d'un mutuel aveu. » Sainte-Beuve attire particulièrement l'attention sur des remarques de sentiment dans le genre de celle-ci : « Ah ! don Garcia, vous aviez raison ; il n'y a de passions que celles qui nous frappent d'abord et qui nous surprennent ; les autres ne sont que des lueurs où nous portons volontairement notre cœur. Les véritables inclinations nous l'arrachent malgré nous. »

Zaïde fut d'abord imprimée sous le nom de Segrais. Le succès en fut rapide et complet. À tous les auteurs qui écrivaient des romans ou des nouvelles, le libraire Barbin demandait de lui faire des *Zaïde*. La signature de Segrais ne paraissait pas être une fiction ; le public crut aisément qu'il en était l'auteur. Bussy reçut le livre comme étant de Segrais et se disposa à le lire avec grand plaisir, « car Segrais, disait-il, ne peut rien écrire qui ne soit joli. » Depuis cette époque, plus d'un bibliographe a maintenu l'honneur de cette paternité à Segrais, ou lui en a laissé une grande part. L'un des plus savants, Adry, dans son édition de la *Princesse de Clèves*, publiée en 1807, semble incliner vers cette opinion. Nous avons pourtant des témoignages positifs qui démontrent victorieusement l'opinion contraire. Ainsi, nous lisons dans le *Segraisiana* ces paroles de Segrais : « La *Princesse de Clèves* est de Mme de La Fayette. *Zaïde*, qui a paru sous mon nom, est aussi d'elle. Il est vrai que j'y ai eu quelque part, mais seulement dans la disposition du roman, où les règles de l'art sont observées avec grande exactitude. » Toutefois, dans un autre passage du même livre, on lit ces autres paroles de Segrais : « Après que ma *Zaïde* fut imprimée, Mme de La Fayette en fit relire un exemplaire avec du papier blanc entre chaque page, afin de la revoir tout de nouveau et d'y faire des corrections, particulièrement sur le langage ; mais elle ne trouva rien à y corriger, même en plusieurs années, et je ne pense pas que l'on y puisse rien changer, même encore aujourd'hui. » C'est le mot « ma *Zaïde* qui embarrasse Adry et qui le porte à voir dans Segrais l'auteur du livre. Sainte-Beuve, dont l'avis est tout opposé, explique ce mot avec beaucoup de finesse. « La confusion de l'auteur à l'éditeur, dit-il, est chose facile et insensée. Au moyen âge et même au XVII^e siècle, une phrase de latin copiée ou citée faisait autant partie de l'amour — propre de l'auteur qu'une pensée propre. S'il s'agit d'un roman ou d'un poète qu'on a mis en circulation le premier, on est plus chatoilleux encore ; ces parrains-là ne haïssent pas le soupçon malin et ne le démentent qu'à demi. Même sans cela, à force d'entendre unir son nom à la louange ou à la critique de l'œuvre, on l'adopte plus étroitement. On m'a, s'il m'en souvient, tant jeté à la tête Ronsard, que j'ai de la peine à ne pas dire « moi » Ronsard. » Un témoignage que l'on ne peut récuser, celui de Huet, tranche tout à fait la question en faveur de Mme de La Fayette.

Zaïde, reine de Grenade, ballet héroïque en trois actes, avec un prologue, paroles de l'abbé Delamare, musique de Royer ; représenté par l'Académie royale de musique le jeudi 3 septembre 1739. On ajouta, le 27 octobre suivant, un acte intitulé : *Momus amoureux*. Voici la distribution des rôles, qui fera connaître à la fois la nature du sujet et la situation du chant à l'Opéra à cette époque : Zaïde, reine de Grenade, Mlle Pélissier ; Zuléma, prince de la maison de Zégris, Le Page ; Almanson, prince des Abencérages, Tribou ; Octave, prince napolitain, Jélyotte ; Isabelle, princesse napolitaine, Mlle Eremans ; un chef turc, Albert. Ajoutons pour le ballet Dupré et Mlle Sallé. On reprit cet opéra en 1770, avec le ténor Legros, Larrivière, Gélis, Mmes Larrivière et Dubois.

ZAÏDOUN (Aboul-Welid-Ahmed Ibn-), célèbre poète arabe. V. Ibn-Zéïdoun.

ZAÏM s. m. (za-imm — mot turc qui signifie honneur, récompense). Soldat turc dont le bénéfice est un peu supérieur à celui du timariot.

ZAÏMET s. m. (za-i-mè — rad. *zaim*). Fonds destiné à la subsistance d'un cavalier turc. Possesseur de ce fonds. On dit aussi ZAÏME.

ZAIN adj. m. (zain). Manège. Se dit d'un cheval dont la robe est tout d'une couleur, sans aucune espèce de tache : *On dit que les chevaux ZAINS sont tout bons ou tout mauvais*. (Acad.) *Les Espagnols estiment les chevaux ZAINS autant que nous les méprisons*. (Buff.)

ZAIN, **ZAYN** ou **ZAYIN** s. m. (za-inn). Gramm. Septième lettre de l'alphabet hébreu. Signe numérique de 7.

ZAINER (Gunter), imprimeur allemand, né à Reutlingen (Wurtemberg) vers 1430, mort en 1478. On croit qu'il apprit l'art typographique chez Fust et Schoeffer, et, d'après Zapf, il alla s'établir d'abord à Varsovie, où il imprima, vers 1465, *Joannis de Turrecemata explanatio in psalterium*, ouvrage qui fait partie des incunables ; toutefois, certains auteurs prétendent que ce livre est sorti des presses de Haller. Quoi qu'il en

soit, Zainer alla se fixer à Augsbourg en 1468 et fut le premier imprimeur qui s'établit dans cette ville. C'est là qu'il fit paraître *Meditationes vite domini nostri Jesu-Christi* de saint Bonaventure (1468, in-fol.); la *Summa* de J. Auerbach (1469); *Joannis de Balbis de Janua Summa quæ vocatur Catholicon* (1469), célèbre ouvrage imprimé avec plus d'élégance que l'édition du même traité donnée par Gutenberg; la première édition de l'*Imitation* (1470-1472); les *Etymologiæ* d'Isidore (1472) et un assez grand nombre d'autres livres remarquables par la beauté de l'exécution, et dont le dernier est la *Summa* de San-Concordio (1475). A l'exemple des Italiens, il introduisit en Allemagne, où l'on ne se servait encore que des caractères gothiques, le caractère romain, beaucoup plus élégant. Dans un ouvrage sorti de ses presses, *Guden Spiel ou Jeu doré* (1479), il est fait pour la première fois mention de l'origine des cartes à jouer qui, d'après l'auteur du livre, furent introduites en Allemagne dès l'an 1300.

ZAÏNER (Jean), imprimeur allemand, vraisemblablement frère du précédent, mort en 1500. Il alla, en 1473, fonder une imprimerie à Ulm et y publia un grand nombre d'ouvrages qui attestent des progrès remarquables dans les procédés de la typographie. Le premier fut l'*Opus de ministerio missæ* d'Albert le Grand (1473); puis il imprima la traduction allemande du *De claris mulieribus* de Boccace (1473), édition de luxe, dans laquelle les lettres initiales et les vignettes ne sont pas exécutées à la main après coup, mais obtenues au moyen de la xylographie. Cette innovation de Zaïner porta le premier coup à l'art des enluminures. Il eut pour ami et pour protecteur un médecin de la ville d'Ulm, Henri Steinhovel, dont il publia, en 1473, les ouvrages intitulés : *Un régime utile, Régime à suivre pendant la marche de la peste et Chronique allemande depuis le commencement du monde jusqu'à l'empereur Frédéric*. Ces livres sont au nombre des premiers qui aient été imprimés en langue allemande. Malgré ses nombreuses et importantes entreprises typographiques, Zaïner ne réussit pas à faire fortune, et le malheur semble l'avoir poursuivi à partir de 1483. Expulsé d'Ulm, à cause de ses dettes, il y revint plus tard et y établit une nouvelle imprimerie; mais il y fut, jusqu'à sa mort, l'objet des poursuites de ses créanciers et des attaques des envieux.

ZAÏNO s. m. (za-i-no). Mamm. Un des noms du pécarin, en Amérique.

ZAÏONCZEK (Joseph), général polonais, né à Kaminiac-Podolski en 1752, mort à Varsovie en 1826. Dès l'âge de seize ans il entra dans l'armée polonaise, devint aide de camp de Braniczki, sous lequel il combattit contre les confédérés de Bar, fut nommé capitaine de dragons en 1774, colonel en 1786 et alla siéger aux diètes de 1786 et de 1788-1792, où il se fit remarquer par son indépendance et par la justesse de ses vues. Lorsque la guerre éclata entre la Pologne et la Russie, Zaïonczek servit comme général sous les ordres de Kosciusko, se distingua aux batailles de Zielonka et de Dubienka (1792), fut alors promu lieutenant général, dut s'expatrier lorsque le faible Stanislas-Auguste eut conclu avec Catherine une suspension d'armes, mais revint bientôt sonder secrètement les dispositions de ses concitoyens et préparer la nouvelle insurrection qui éclata en mars 1794. Le brigadier Madalinski ayant levé l'étendard de l'indépendance, toute la Pologne fut en un instant sous les armes. Zaïonczek devint encore une fois un des principaux lieutenants de Kosciusko, qui venait d'accourir à Varsovie, organisa des levées dans le palatinat de Chelm, fut nommé président de la commission chargée de frapper les Polonais qui s'étaient vendus à la cour de Saint-Petersbourg, reçut le commandement général de Varsovie, défendit avec plus d'intrepidité que de talent le faubourg de Praga contre l'attaque vigoureuse de Souvarow et fut grièvement blessé pendant l'action. Jugant impossible de résister aux forces supérieures du général russe, il proposa de battre en retraite. Le général Iasninski, qui était d'un avis opposé, l'accusa de lâcheté et lui tira un coup de pistolet qui le blessa légèrement. Couvert de blessures, il arriva sur les frontières de la Silésie, mais fut arrêté au moment où il demandait un asile aux généraux autrichiens, conduit à la forteresse de Josephstadt, en Moravie, et ne recouvra la liberté qu'après l'avènement du czar Paul en 1796. Zaïonczek se rendit alors à Paris, où il demanda au Directoire d'être admis dans l'armée d'Italie. Il y passa, en effet, au commencement de 1797, comme général de brigade, fit la campagne du Tyrol, prit part ensuite à l'expédition d'Egypte, se distingua particulièrement à la bataille d'Héliopolis et reçut le grade de général de division (1801). Dans le conseil de guerre que réunit le général Menou pour y délibérer au sujet de la capitulation de l'armée et de l'évacuation de l'Egypte, Zaïonczek se prononça contre ce parti avec Delzons et Destaing. De retour en France, il devint un agent aveugle des volontés de Napoléon, commanda au camp de Boulogne une division, avec laquelle il rejoignit l'armée d'Allemagne, assista à la bataille d'Austerlitz, fit ensuite la campagne de Prusse, coopéra, après la création du

grand-duché de Varsovie (1807), à l'organisation de plusieurs légions polonaises et reçut le commandement d'une des trois divisions qui formèrent l'armée du grand-duché. En 1809, il contribua à repousser les Autrichiens qui, sous les ordres de l'archiduc Ferdinand, envahirent le territoire polonais. Trois ans plus tard, il commanda une division polonaise pendant la campagne de Russie, fut grièvement blessé au passage de la Bérézina, subit l'amputation d'une jambe à Wilna et tomba entre les mains des Russes. Après le traité de Paris, Zaïonczek entra, comme général d'infanterie, dans l'armée polonaise réorganisée et, lorsque l'empereur Alexandre eut érigé en royaume la partie de la Pologne qui était en son pouvoir, lorsqu'il lui eut donné une constitution (1815), il songea à s'attacher le compagnon d'armes de Kosciusko, lui donna le titre de prince et le nomma son lieutenant général en Pologne. A partir de ce moment, Zaïonczek se montra entièrement dévoué aux ordres et aux intérêts de la Russie. « Né altier, hautain, il devint alors courtois, dit un écrivain polonais; de républicain qu'il avait été si longtemps, il se fit l'instrument des volontés les plus despotiques. Il alla au-devant de toutes les mesures et sembla craindre de ne pas vivre assez longtemps, de ne pouvoir assez faire pour témoigner sa vive reconnaissance. La liberté de la presse fut anéantie; des arrestations arbitraires furent exécutées, enfin la guerre fut déclarée à toutes les institutions libérales de la Pologne. » Comblé d'honneurs et de biens par le czar, il se vit pendant les huit dernières années de sa vie méprisé et renié par ses anciens amis et ses compagnons d'armes, qui avaient eu trop fréquemment à se plaindre de sa servile complaisance envers les oppresseurs de sa patrie. On a de lui : *Histoire de la révolution de Pologne par un témoin oculaire* (Paris, 1797, in-8°), ouvrage écrit en français. Son frère, Ignace ZAÏONCZEK, prit une part active aux événements de Pologne en 1792 et 1794 et ne cessa d'être un chaud patriote.

ZAIRAGIAH s. m. (zè-ra-ji-a). Divination que les Arabes pratiquent au moyen de plusieurs roues marquées de lettres, qui leur fournissent par leur rencontre de prétendus indices.

ZAÏRE s. f. (za-i-re — nom de femme). Entom. Genre d'insectes diptères, de la famille des athérécères, tribu des muscides.

Zaïre, tragédie en cinq actes et en vers, de Voltaire (Théâtre-Français, 1732). Cette tragédie est le chef-d'œuvre dramatique de son auteur. « C'est là, dit M. de Barante, que Voltaire a imprimé le caractère de son talent tragique. Ce n'est point la perfection des vers de Racine, ni leur mélodieuse douceur; ce n'est pas ce soin, ce scrupule dans la texture de l'intrigue, ces gradations infinies du sentiment; ce n'est pas non plus la haute imagination et la simplicité de Corneille. Et pourtant il est en Voltaire quelque chose qui ne se trouve pas dans les autres, et qu'on y pourrait regretter. Il a une certaine chaleur rapide de la passion, un abandon entier, une verve de sentiment qui entraîne et qui émeut, une grâce qui charme et qui subjugué. On voit que des vers tels que les siens ont dû être produits par l'homme de l'imagination la plus ardente; si quelque chose peut donner l'idée d'un auteur en proie à tout l'enivrement de la passion et de la poésie, c'est un ouvrage tel que *Zaïre*. Il est impossible, même en l'examinant avec réflexion, de ne pas être frappé de ce caractère de force, de facilité et de grâce qui distingue la muse tragique de Voltaire. »

Il y a de l'exagération dans cette appréciation, et *Zaïre* a bien plus vieilli que *Polyeucte* et *Phédre*, pièces auxquelles Voltaire, qui manquait de modestie, comparait un peu trop imprudemment la sienne. Elle est également bien au-dessous d'*Othello*, quoique Voltaire ait cru pouvoir rivaliser avec Shakespeare, en lui empruntant, pour l'améliorer selon le goût français, son jaloux énergique et féroce; Orosmane n'est qu'une pâle contrefaçon du More de Venise. Cette tragédie n'en est pas moins digne d'étude. *Zaïre*, fille de Lusignan et captive des Turcs, est sur le point d'épouser Orosmane, prince musulman, lorsqu'elle est reconnue par son père et son frère Nérestan, qui veulent l'arracher à cette union sacrilège. Orosmane surprend *Zaïre*, pendant la nuit, à un rendez-vous que lui a demandé Nérestan et il la poignarde, égaré par la jalousie. Lorsqu'il apprend que Nérestan est le frère de *Zaïre*, il se poignarde à son tour sur le corps de sa victime. Tel est en quelques lignes le fond de la pièce; nous allons examiner en détail quels effets dramatiques Voltaire a su tirer de cette donnée romanesque.

Le poète commence par mettre sous nos yeux un couple heureux, *Zaïre* et Orosmane, le sultan et sa captive, qui s'aiment et veulent s'unir par le mariage. Un chevalier français, Nérestan, a promis de venir payer la rançon de *Zaïre*; mais depuis deux ans on n'a nulle nouvelle de lui, et Orosmane vient demander sa main à *Zaïre*; il ne veut la devoir qu'à l'amour, et *Zaïre* lui avoue que son amour est partagé. Les choses en sont là lorsqu'on annonce Nérestan. Il vient racheter les captifs chrétiens. Le sultan les rend sans rançon, mais il garde Lusignan, dont la

liberté lui porterait ombrage, et *Zaïre* qu'il adore :

Elle n'est pas d'un prix qui soit en ta puissance, dit-il à Nérestan; celui-ci se retire, mais Orosmane a remarqué que ses yeux se sont tournés vers *Zaïre* :

Je ne suis point jaloux...; si je l'étais jamais !... Ce mot contient le germe de tout le rôle de l'*Othello* musulman.

Pour remercier Nérestan de l'intérêt qu'il lui a témoigné, *Zaïre* implore et obtient d'Orosmane la liberté de Lusignan; elle va lui annoncer cette heureuse nouvelle, tandis qu'Orosmane est au conseil. C'est au cours de cet entretien que Lusignan reconnaît en elle et en Nérestan deux enfants qui lui ont été ravis lors du sac de Césarée, une des plus belles reconnaissances qui soient au théâtre.

Après les premiers épanchements de l'amour paternel, le chrétien reparait dans le pieux Lusignan :

Mon Dieu, qui me la rends, me la rends-tu chrétienne ?

Zaïre rougit, baisse les yeux, pleure; elle avoue la vérité fatale :

Sous les lois d'Orosmane... Punissez votre fille... Elle était musulmane.

LUSIGNAN.
Que la foudre en éclats ne tombe que sur moi ! Ah ! mon fils ! à ces mots j'eusse expiré sans toi. Mon Dieu, j'ai combattu soixante ans pour ta gloire, j'ai vu tomber ton temple et périr ta mémoire; dans un cachot affreux abandonné vingt ans, Mes larmes t'implorai pour mes tristes enfants; Et lorsque ma famille est par toi réunie, Quand je trouve une fille, elle est ton ennemie !

Les pleurs et l'éloquence de son père agissent sur le cœur de *Zaïre*, qui s'écrie :

Ah ! mon père, Cher auteur de mes jours ! parlez, que dois-je faire ?

LUSIGNAN.
M'ôter par un seul mot ma honte et mes ennuis, Dire : Je suis chrétienne.

ZAÏRE.
Oui... seigneur... je le suis.

A cette réponse, un ordre du sultan vient séparer les chrétiens.

L'amour et la religion se disputent le cœur de *Zaïre*. Nérestan reparait pour lui annoncer que, succombant à tant d'émotions, leur père est sur le point d'expirer. Emportera-t-il la consolation de savoir sa fille chrétienne ? *Zaïre* s'étonne et s'afflige qu'on puisse douter de sa fidélité; mais Nérestan, qui soupçonne une partie de la vérité, lui fait entendre qu'elle est loin de soupçonner tous les devoirs de sa religion. Toujours franche, l'infortunée demande quel serait son châtiement si elle s'unissait à Orosmane. Son frère se récrie avec indignation :

O ciel ! Que dites-vous ! Ah ! la mort la plus prompte Devrait...

ZAÏRE.
C'en est assez, frappe et prévins ta honte.

NÉRESTAN.
Qui ? vous ? ma sœur ?

ZAÏRE.
C'est moi que je viens d'accuser, Orosmane m'adore..., et j'allais l'épouser.

NÉRESTAN.
L'épouser ! est-il vrai, ma sœur, est-ce vous-même ? Vous, la fille des rois !

ZAÏRE.
Frappe, dis-je, je l'aime.

Nérestan s'indigne, mais il ne frappera pas sa sœur :

... Je vais donc apprendre à Lusignan trahi Qu'un Tartare est le Dieu que sa fille a choisi; Dans ce moment affreux, hélas ! ton père expire En demandant à Dieu le salut de *Zaïre*.

L'innocente *Zaïre* pleure ses illusions perdues :

Et ta sœur en ce jour Meurt de son repentir plus que de son amour... Pardonnez-moi, chrétiens ; qui ne l'aurait aimé ?

C'est là le cri du cœur. L'infortunée se laisse arracher la promesse de ne point se lier avant d'avoir consulté un prêtre. Orosmane se présente :

Paraissez, tout est prêt. Tout est prêt : commencez le bonheur de ma vie.

Zaïre lui demande encore quelques heures. Orosmane les accorde; mais, sur les insinuations de son confident Corasmin, le lagon de la pièce, le soupçon se glisse dans son esprit; son amour et son orgueil blessés l'amenent devant *Zaïre* pour lui annoncer qu'il va choisir une autre épouse, puisqu'elle ne l'aime pas. Les larmes s'échappent des yeux de la jeune fille au désespoir. Orosmane les voit :

Zaïre, vous pleurez !

Ce mot abat ce qui reste de résolution dans l'âme de *Zaïre*, qui, voyant son anant à ses genoux, s'écrie d'un ton déchirant :

Me punisse à jamais ce ciel qui me condamne, Si je regrette rien que le cœur d'Orosmane !

OROSMANE.
Zaïre, vous m'aimez

ZAÏRE.
Dieu ! si je l'aime, hélas !

Et l'amant rassuré consent à laisser *Zaïre* maîtresse d'elle-même encore une journée. Tandis qu'il triomphe de se savoir aimé, Corasmin lui apporte un billet saisi sur un chrétien qui a voulu s'introduire dans le palais :

Chère *Zaïre*, il est temps de nous voir. Il est vers la mosquée une secrète issue, Où vous pouvez sans bruit et sans être aperçue Tromper vos surveillants et remplir notre espoir. Il faut tout hasarder ; vous connaissez mon zèle : Je vous attends ; je meurs, si vous n'êtes fidèle. •

OROSMANE.
Courrez chez elle à l'instant, va, vole, Corasmin ; Montre lui cet écrit, qu'elle tremble..., et soudain De cent coups de poignard que l'infidèle meure ! Mais avant de frapper... Ah ! cher ami, demeure ! Demeure, il n'est pas temps... Je veux que ce chrétien

Devant elle amène... Non je ne veux plus rien. Je me meurs, je succombe à l'excès de ma rage.

Le voilà donc connu ce secret plein d'horreur !

Corasmin conseille à son maître de faire tenir le billet à *Zaïre*, pour voir jusqu'à quel point elle osera pousser la perfidie. Orosmane y consent et soudain *Zaïre* se présente. Orosmane dissimule et l'interroge adroitement; jamais *Zaïre* ne s'est montrée plus tendre; aussi doute-t-il de nouveau et dit-il à son confident :

Corasmin, je l'adore encor plus que jamais.

Et il attend la réponse de *Zaïre* au billet pour être fixé. *Zaïre* consent au rendez-vous; c'en est trop, des larmes s'échappent des yeux d'Orosmane. Soudain il entend la voix de *Zaïre* disant à sa suivante :

C'est ici le chemin ; viens, soutiens mon courage. Il va venir.

OROSMANE.
Ce mot me rend toute ma rage.

Il marche vers *Zaïre*, qui, trompée par l'obscurité, croit tendre les bras à son frère :

Est-ce vous, Nérestan, que j'ai tant attendu ?

Au nom de Nérestan, Orosmane plonge son poignard dans le sein de sa victime; la punition est prompte et terrible. A l'instant, on amène Nérestan enchaîné : « C'est toi qui m'arraches *Zaïre*, s'écrie Orosmane, que ton supplice commence avec le sien. »

NÉRESTAN.
Ah ! que vois-je ? ah ! ma sœur... Barbare ! Qu'as-tu fait ?

A ce mot de sœur, Orosmane connaît son erreur, il comprend le bonheur qu'il a perdu :

Sa sœur !... *Zaïre* !... elle m'aimait ? Est-il bien vrai, Fatime ? Sa sœur !... J'étais aimé !...

Ce mot si simple, et après lequel il ne reste plus à Orosmane qu'à se poignarder sur le corps de *Zaïre*, fait beaucoup d'effet à la scène.

« La beauté unique du caractère d'Orosmane, dit Laharpe, l'art de l'intrigue, la progression de l'intérêt soutenue jusqu'au dernier vers, la réunion de tout ce que la nature et les passions ont de plus puissant pour émouvoir, de tout ce que le malheur extrême peut inspirer de pitié; le degré d'intérêt proportionnellement ménagé dans tous les personnages, la vérité des sentiments, le charme continu du style, malgré quelques négligences; le prodigieux effet qui résulte de cet ensemble et qui est le même sur tous les ordres de spectateurs, tout me fait voir dans *Zaïre* l'ouvrage le plus éminemment tragique que l'on ait jamais conçu. Elle fait pleurer le peuple comme les gens instruits, et, quand les ressorts et l'exécution sont admirés des connaisseurs, si l'effet peut aller jusqu'à devenir pour ainsi dire populaire, c'est sans contredit le plus grand triomphe d'un art qui a pour but principal d'émouvoir les hommes rassemblés. »

Zaïre (*Zaira*), opéra italien, livret de Romani, musique de Bellini; représenté à Parme le 16 mai 1829. Le poème n'était pas heureusement conçu pour la musique. Le compositeur fut inférieur à lui-même, et la partition éprouva un échec complet. Les rôles de *Zaïre* furent chantés par Lablache, Inghini, le ténor Trezzini, Mmes Méric-Lalande et Cecconi. Bellini prétendit à cette occasion que le public parmesan était prévenu contre son œuvre : « *Un public amaramente inclinato a sprezzare quell' opera*. » Quoi qu'il en soit, cet ouvrage ne fut jamais repris.

Zaïre (*Zaira*), opéra italien, musique de Mercadante; représenté à Naples en 1831. C'est un des meilleurs ouvrages du compositeur. Il a obtenu un beau et durable succès, prolongé encore par l'exécution dans les concerts de plusieurs morceaux excellents. Nous citerons la cavatine pour baryton : *Ah ! se questo di mia vita*; le duo pour soprano et ténor : *Segui, deh ! segui*, et un autre duo pour soprano et basse : *D'immenso amore*.

Zaïre, opéra en trois actes, musique du duc de Saxe-Cobourg-Gotha, Ernest II; représenté sur le théâtre de la cour de Gotha le 21 février 1846. Le sujet est emprunté à la

tragédie de Voltaire. Le prince a écrit depuis cette époque plusieurs ouvrages estimés.

ZAÏRE ou **CONGO**, fleuve de l'Afrique australe, dans la Guinée méridionale. Il prend sa source dans les monts Chingés, chez les Regas, par 12° de latit. S., coule d'abord au N., puis au N.-O. et ensuite à l'O., à travers les royaumes de Humé, des Changés, de Cancobella et de Holo-ho, reçoit l'Hogi, le Loumbi, le Bancora et se jette dans l'Atlantique par une embouchure de 4 kilom. de largeur, après un cours peu connu, évalué à 3,000 kilom. La rapidité de ce fleuve, peuplé de crocodiles et d'hippopotames, est telle que vers son embouchure aucun navire ne peut lutter contre le courant; on ne parvient à le remonter qu'en serrant la côte et en se plaçant sous l'abri des îles dont son cours est semé. A mesure qu'on avance, ces îles deviennent plus nombreuses et offrent aux embarcations légères des passages obliques, où elles peuvent naviguer facilement. Le Zaïre fut découvert en 1484 par le navigateur portugais Diego Cano, qui le nomma ainsi d'un mot indigène qui veut dire grand fleuve.

ZAÏTHE s. f. (za-ite — de l'hébr. *zait*, olive). Entom. Genre d'insectes hémiptères hétéroptères, de la famille des népiens, comprenant deux espèces, qui habitent l'Amérique.

ZAKRZEWSKI (Ignace-Wyssygota), patriote polonais, né à Bialez en 1744, mort en 1802. En 1792, il usa de toute son influence pour amener le peuple à soutenir la constitution de 1791, fit partie de la diète comme nonce ou député de Posen et devint président du conseil municipal de Varsovie. Lorsque, en 1794, Kosciuszko eut levé l'étendard de l'indépendance et chassé les Russes de Varsovie, Zakrzewski fut nommé membre du conseil suprême de gouvernement et eut la charge spéciale de la police et des vivres. Après l'occupation de Varsovie par les troupes de Catherine II, il fut arrêté à Sandimir et transféré dans une forteresse jusqu'à l'époque de l'avènement de Paul I^{er}. Ayant alors recouvré la liberté, il se retira en Galicie, où il termina ses jours dans la retraite.

ZAL s. m. (zal). Gramm. Onzième lettre de l'alphabet turc, correspondant à notre *d*.

ZALAD, comitat de Hongrie. V. SZALAD.

ZALAMEA, bourg d'Espagne, province de Badajoz, juridiction et à 25 kilom. S. de Castuera, sur un rocher granitique; 3,600 hab.

ZALAMEA LA REAL, bourg d'Espagne, province et à 66 kilom. N.-O. de Séville; 4,000 hab. Fabrication de lainages, tanneries, blanchisseries de cire, bougies; distilleries d'eau-de-vie.

ZALAUQUE s. m. (za-la-ke). Bot. Genre de palmiers, de la tribu des calamées, comprenant deux espèces, qui croissent dans l'Inde et les îles voisines. On dit aussi ZALACCA.

— Encycl. Les *zalaques*, confondus autrefois avec les calamus ou rotangs, sont des palmiers acules ou à lige rudimentaire, à feuilles très-grandes, pennées, hérissées de longs et robustes aiguillons sur leur pétiole et leur rachis, et réunies en grosses touffes radicales. Les fleurs sont dioïques, groupées en spadice rumeux et colorées en rose ou en jaune rougeâtre. Le fruit est charnu, avec une enveloppe extérieure consistante et brune. Ces végétaux croissent aux Indes orientales et dans les îles voisines. Leurs fruits ont une chair de saveur acide qui les rend agréables à manger et les fait employer en médecine comme rafraîchissants. Ce genre ne renferme jusqu'à présent que deux espèces, les *zalaques* de Blume et de Wallich.

ZALASZOWSKI (Nicolas), écrivain polonais, né dans la seconde moitié du xvi^e siècle, mort vers 1705. Il fut archidiacre de Posen. On a de lui : *Jus regni Poloniae* (Posen, 1699-1702, 2 vol. in-fol.), traité de jurisprudence polonaise, comparée avec le droit romain, les lois saxonnes et le droit canon; *De potestate capituli, sede vacante* (Posen, 1706, in-4°), ouvrage posthume.

ZALATHNA ou **ZLAGNA**, bourg de l'empire d'Autriche, dans la Transylvanie, à 26 kilom. N.-O. de Carlsbourg, sur l'Amoly; 5,000 hab., Hongrois, Allemands et Valaques. Riches mines d'or, d'argent, de cuivre, de plomb et de mercure. Fonderies; orpillage dans l'Amoly. Les mines de Zalathna étaient connues et exploitées par les Romains.

ZALEGUE s. m. (za-lè-ghe). Entom. Genre d'insectes hémiptères hétéroptères, de la famille des scutellériens, tribu des pentatomites, dont l'espèce type habite la Guyane.

ZALEIE s. f. (za-lè — du gr. *za*, beaucoup; *leias*, lisse). Bot. Syn. et section des trianthèmes, genre de portulacées.

ZALESKI (Bogdan), célèbre poète polonais, né à Bohatyra (Ukraine) en 1802. Il fit ses études au collège de Human, où de bonne heure il montra de remarquables aptitudes poétiques, et parut, en 1820, avec Séverin Goszczynski pour Varsovie, où il acheva son instruction. En 1830, Zaleski servit dans la guerre de l'indépendance nationale sous les ordres du général Skrzynecki, dont il devint l'aide de camp. Il fut à la même époque élu député à la diète de Pologne par le district

de Taraszcza. Après la défaite des armées polonaises, il se réfugia en France d'où il fit de nombreux voyages en Allemagne, en Syrie, en Palestine et surtout en Italie. Il apprit pendant ces voyages plusieurs langues européennes et dialectes slaves et traduisit en vers des poèmes de Pétrarque, de Goethe, de Schiller, des anciens bardes de la Serbie. Zaleski n'avait fait imprimer avant 1830 que des extraits de ses œuvres dans les revues périodiques. Le premier recueil de ses poésies ne parut qu'en 1837 à Lemberg, le second à Paris en 1841. De bonne heure, il s'était pénétré de l'esprit des poésies populaires de l'Ukraine. Ses principaux ouvrages sont : les *Dumy*, ou chants sur les faits et gestes des héros de l'Ukraine; les *Dumki*, *Kumki*, fantaisies et chansons pleines de sentiment et de mélancolie, et les *Rusalki*, poésies qui ont une certaine analogie avec nos romances, « images enchanteresses qu'une imagination luxuriante a développées sur un fonds de traditions, de proverbes et de contes populaires de l'Ukraine »; elles jouissent en Pologne d'une rare popularité. On a encore de Zaleski : *L'Esprit des steppes* (1842; 2^e édit., 1867), épopée lyrique, passant en revue tous les faits principaux de l'humanité, le caractère et la mission des peuples slaves et qui se termine par une prophétie sur le sort réservé à ces nations; enfin, la *Sainte Famille*, tableau de la vie de Jésus-Christ, de ses parents, dans lequel on reconnaît une grande force de pensée et d'expression, dans un sujet qui ne laisse pas de plaire à l'imagination, et une connaissance exacte du pays que le poète avait visité et étudié avec soin. M. Zaleski vit actuellement retiré à Villepreux (Seine-et-Oise). « Ce qui constitue la plus grande valeur artistique de tous les chants de Zaleski, dit M. Nehring, c'est une narration claire, limpide et facile à comprendre, même dans les élan les plus élevés et les plus enthousiastes de sa pensée et de son imagination; avec cela le rythme, l'harmonie et le style sont toujours à la hauteur de ses conceptions. On reconnaît partout les souvenirs de la patrie, la couleur locale et un sentiment de profonde tristesse que l'exil et la perte de l'indépendance de son pays ne rendent que plus sincères et plus vibrants. » Les *Œuvres complètes* de Zaleski ont été publiées à Posen en 20 volumes (1842), à Pétersbourg en 40 volumes (1854). *L'Oratorum* parut en 1863; une nouvelle édition complète est en cours de publication à Lemberg (1876). — Joseph ZALESKI, frère du précédent, né en Ukraine en 1788, mort à Paris en 1864, s'engagea de bonne heure, fit la campagne de Russie, fut décoré à Dresde en 1813, prit part en 1814 à la défense de Paris, où il fut grièvement blessé. De retour en Pologne, il servit en qualité de major dans l'armée nationale en 1830. Après la chute de sa patrie, il se réfugia en France.

ZALESKI-FALKENHAGEN (Pierre), économiste polonais, né à Owrucl (Volhynie) en 1809. Son nom de famille était Falkenhagen. Il fit ses premières études dans sa ville natale, les termina brillamment au lycée de Krzemieniec et se rendit à Pétersbourg, où il entra dans l'administration. A la nouvelle de l'insurrection de Pologne, il donna sa démission et revint dans sa patrie par la Suède et par l'Allemagne. Ce voyage, allongé par les quarantaines établies à cette époque de choléra, ne lui permit d'arriver en Pologne que quelques semaines avant la prise de Varsovie. Il s'engagea dans le corps de Rozycki, qui fut peu de temps après forcé de se réfugier en Prusse. Falkenhagen, pour ne pas compromettre sa famille, laissa ignorer la part qu'il avait prise à l'insurrection et changea, en 1832, son nom en celui de Zaleski. Il se rendit en Angleterre, puis, en 1833, en Ecosse, où il rédigea avec son compatriote Zaba une revue périodique en anglais, intitulée : *The Polish Exile*. Zaleski vint ensuite à Paris et y publia une traduction française de l'ouvrage du colonel anglais Chesney, sur l'organisation d'un service à-vapeur sur l'Euphrate et sur le Tigre. De retour en Ecosse en 1835, il se lia avec lord Cochrane, président de la haute cour de justice, et publia plusieurs travaux historiques et statistiques en anglais, très-estimés. A Londres, où il s'établit ensuite, il fut, de 1836 à 1840, secrétaire de M. Wentworth et collaborateur de la *British and Foreign Review*, dont Beaumont était propriétaire. Chargé depuis 1836 de traductions du russe en anglais par le ministère des affaires étrangères, Zaleski traduisit plusieurs ouvrages importants sur le Caucase. Devenu le précepteur des enfants de M. Fox, il alla habiter la campagne, mais il continua d'écrire dans les journaux de Londres. Ami de l'économiste James Wilson, qui fut plus tard membre du Parlement et ministre des finances dans l'Inde, Zaleski prit part avec lui à la ligue contre la loi sur le blé. En 1841, il fonda une maison de commerce et devint une des collaborateurs de la revue libre échangiste *The Economist*, fondée par Wilson. Il alla continuer ses opérations commerciales pendant plusieurs années à Paris, puis il se rendit en 1859 à Varsovie, où il resta jusqu'en 1861. Il traita dans les revues de cette ville des questions économiques et financières, exposant avec autant d'érudition que de clarté des théories dont la plupart,

notamment celles relatives à la fondation de maisons de commission, furent justifiées par le succès. Zaleski est depuis longtemps établi à Dresde. Outre un grand nombre d'articles insérés dans des revues anglaises et polonaises, on a de lui les ouvrages suivants, en polonais : les *Maisons de commission des agriculteurs et leur influence sur l'agriculture, sur le commerce et sur le développement du commerce et du crédit* (Varsovie, 1861, in-8°); les *Institutions de crédit dans notre pays* (Varsovie, 1861, in-8°); les *Associations commerciales et industrielles, leur principe, leur forme et leur organisation* (Varsovie, 1861); les *Prix élevés des produits de la terre et les maisons de commission des agriculteurs* (Varsovie, 1861, in-8°); *Théorie et pratique des banques appliquées à notre pays* (Varsovie, 1862, in-8°). Zaleski a publié, en outre, en anglais : *Atlas containing ten maps of Poland*, avec tableaux statistiques et ethnographiques.

ZALESZCZYKI, ville de l'empire d'Autriche, dans la Galicie, chef-lieu de cercle de Czortow, à 164 kilom. S.-E. de Lemberg, sur le Dniester; 5,600 hab., dont plus de 3,500 juifs.

ZALEUCUS, législateur des Locriens Epizéphryens de la Grande-Grèce. On ne sait rien de bien certain sur sa vie, et son existence même a été mise en doute. Toutefois, au temps de Cicéron, sa mémoire était encore vénérée par les Locriens. Il naquit, suivant quelques auteurs, vers l'an 700 avant notre ère, un siècle avant Pythagore, dont on l'a regardé à tort comme un disciple, et donna un code de lois à sa patrie vers 670. Le texte de ces lois est perdu; on en trouve seulement quelques traits épars dans les auteurs anciens. Le préambule nous a été conservé en substance par Diodore de Sicile, et textuellement par Scobée. Voltaire le considère (*Essai sur les mœurs*) comme le morceau le plus sublime et le plus simple à la fois que nous ait transmis l'antiquité. Il respire en effet le spiritualisme le plus pur et la morale la plus austère. C'est une sorte de déclaration des devoirs que prescrivent aux citoyens l'amour de la divinité, l'attachement à la patrie, le respect des lois et des magistrats, la concorde, la tempérance et la vertu. D'après les traits épars chez les anciens, on peut conclure que le gouvernement établi par Zaleucus était aristocratique. L'administration se concentrait entre les mains de cent familles; le conseil ou sénat était composé de mille membres investis du pouvoir législatif et judiciaire. Un magistrat suprême, nommé *cosmopolis*, était chargé d'interpréter les lois et de les défendre contre toute innovation. Quiconque proposait une loi nouvelle était obligé de se présenter la corde au cou devant l'assemblée des mille (nommée quelquefois improprement l'assemblée du peuple); si la loi était rejetée, il était étranglé sur-le-champ. On retrouve, en un mot, dans cette antique législation les principaux caractères de l'organisation des cités doriques. Les traditions n'ont pas oublié de mettre Zaleucus au nombre de ces législateurs mythiques à qui leurs propres lois ont été funestes. Il avait ordonné que l'adultère fût puni de la vue. Son propre fils ayant été convaincu de ce crime, le peuple voulait lui faire grâce; mais l'austère magistrat, par un trait analogue à l'infirmité farouche du premier Brutus, résista aux prières des Locriens et confirma la sentence. Seulement, pour concilier sa tendresse de père avec ses devoirs, il se fit arracher un œil afin de soustraire le coupable à la moitié du supplice. On a quelquefois confondu Zaleucus, ou du moins ses institutions, avec celles de Charondas, qui contribua comme lui au développement de la civilisation dans la Grande-Grèce.

ZALKIND-HOURWITZ, juif et publiciste polonais, né à Lemlin (Lithuanie) vers 1740, mort en 1810. Poussé par le désir de s'instruire, il quitta son pays natal, visita Berlin, Nancy, Strasbourg et vint, peu de temps avant la Révolution, se fixer à Paris où, pour vivre, il fit pendant le jour le commerce des vieux habits et consacra une partie de ses nuits à l'étude. Lorsqu'il se fut rendu familière la langue française, il écrivit dans les journaux quelques articles remplis d'une originalité caustique et concourut, en 1790, au prix proposé par l'Académie de Metz sur la question de la *Régénération politique des juifs*. Son mémoire, remarquable par l'originalité et par un savoir profond, fut couronné avec celui de l'abbé Grégoire et attira vivement l'attention publique sur son auteur. Mirabeau le cita dans un de ses écrits, et bientôt après le pauvre marchand d'habits fut attaché à la conservation des manuscrits orientaux à la Bibliothèque nationale. Zalkind continua à publier des articles de journaux et quelques écrits, dont l'un a pour titre : *Polygraphe*. Lors de l'assemblée des juifs convoquée à Paris en 1806, il fut consulté par la commission qui prépara les décisions du sanhédrin; mais sa position et son extérieur misérable empêchèrent de l'admettre dans cette assemblée.

ZALLINGER (Jean-Baptiste DE THURN), jésuite et écrivain allemand, né à Botzen (Tyrol) en 1731, mort dans la même ville en 1785. Il professa successivement la philosophie au lycée d'Innsbruck, la physique au

collège de Deux-Ponts (1773), l'histoire naturelle à l'Académie de cette ville, et composa divers écrits, parmi lesquels nous citons : *Conspectus assertionum ex universa philosophia tam theoria quam practica* (Trente, 1766, in-4°); *De ortu frugum ex mechanismo plantarum* (Deux-Ponts, 1769, in-4°); *De viribus corporum* (Innsbruck, 1769, in-4°); *De morbis plantarum cognoscendis et curandis* (Innsbruck, 1773, in-4°); *Sur les moyens les plus prompts et les plus efficaces pour améliorer dans le Tyrol l'état de l'agriculture* (Innsbruck, 1769, in-8°).

ZALLINGER (Jacques-Antoine), écrivain allemand, parent du précédent, né à Botzen en 1735, mort vers 1802. Comme son parent, il entra dans l'ordre des jésuites et, après avoir professé le droit canon et la physique à Dillingen, il devint recteur du lycée Saint-Sauveur à Augsbourg. Ses principaux ouvrages sont : *De lege gravitatis universalis* (Munich, 1769, in-4°); *De expositione physica demonstrationum mathematicarum* (Munich, 1772, in-4°); *Interpretatio naturæ, seu philosophia Newtoniana methodo exposita* (Augsbourg, 1773-1775, 3 vol. in-8°); *Institutiones juris naturalis et ecclesiastici publici* (Augsbourg, 1784, in-8°); *Reflexiones historiquæ sur le congrès d'Emm* (Leipzig, 1787, in-8°); *Disquisitionum philosophiarum Kantianarum libri duo* (Augsbourg, 1799, in-8°).

ZALLINGER (François-Séraphin DE THURN), jésuite et physicien allemand, parent des précédents, né à Botzen en 1743, mort au commencement du xix^e siècle. Il fut professeur de philosophie et de physique au lycée d'Innsbruck et acquit la réputation d'un savant distingué. Nous citerons, parmi ses ouvrages : *Sur la cause des inondations dans le Tyrol* (Innsbruck, 1779, in-8°); *Sur l'électricité dans certains corps que l'on a découverts dans le Tyrol* (Innsbruck, 1779, in-8°); *Sur la chuteur respective des différentes contrées* (Innsbruck, 1787, in-8°); *Sur le perfectionnement des cartes particulières de géographie* (Innsbruck), etc.

ZALLWEIN (Grégoire), bénédictin et canoniste allemand, né à Oberwichtach (Palatinat) en 1712, mort à Salzbourg en 1766. Après avoir été prieur des bénédictins de Wessbrunn, en Bavière, en 1744, il dirigea le séminaire de Strasbourg, en Illyrie, y professa pendant cinq ans la théologie, l'histoire ecclésiastique, le droit canon, puis occupa, de 1749 à 1759, à l'université de Salzbourg, dont il devint recteur en 1759, une chaire de droit canonique. Sa connaissance approfondie du droit public de l'Allemagne, son éloquence, le charme de son enseignement attirèrent autour de lui un grand nombre d'étudiants. Ses ouvrages, dans lesquels on trouve quelques contradictions, attestent un vaste savoir. Les principaux sont : *Fontes originarii juris canonici* (Salzbourg, 1751, in-4°); *Jus ecclesiasticum particulare Germaniæ* (Augsbourg, 1757, in-4°); *Collectiones juris ecclesiastici antiqui et novi* (Salzbourg, 1759-1760, 4 vol. in-4°); *Principia juris ecclesiastici universalis et particularis Germaniæ* (Augsbourg, 1763, 4 vol. in-8°), un de ses meilleurs ouvrages.

ZALMOXIS, législateur mythique des tribus gétiques de la Thrace. V. ZAMOLXIS.

ZALT-BOMMEL. V. BOMMEL.

ZALUSKI, nom d'une famille polonaise, qui a joué un certain rôle dans l'histoire politique et littéraire de sa patrie. Ses membres les plus connus sont :

ZALUSKI (André-Chrysostome), prélat et homme d'Etat polonais, né en 1650, mort en 1711. Il fit ses études aux universités de Vienne et de Gratz, entra dans les ordres, devint en 1674 chanoine de Cracovie et fut chargé, à la même époque, de notifier l'élection de Sobieski aux cours de France, d'Espagne et de Portugal. Quatre ans plus tard, il fut nommé secrétaire de la couronne, puis, en 1683, évêque de Kiew et de Czernigow et négocia, la même année, avec l'Autriche le traité qui amena Sobieski au secours de Vienne, assiégée par les Turcs. Promu, en 1691, évêque de Plock et, peu après, chancelier de la reine Marie-Casimire, il embrassa, à la mort du roi, le parti du prince de Conti, l'un des compétiteurs à la couronne, mais n'en fut pas moins nommé par le nouveau roi, Auguste II, évêque de Warmie et grand chancelier de la couronne (1699). Sous Stanislas Leszczyński, il fut un instant en disgrâce; mais, après le règne éphémère de ce prince, il reprit ses premières fonctions, qu'il remplit jusqu'à sa mort. Orateur éloquent et écrivain distingué, l'évêque Zaluski a laissé, outre des traductions d'ouvrages ascétiques français, italiens et espagnols, deux recueils de discours et de sermons et des *Epistolæ historicæ familiares* (Braunsberg, 1709-1711, 6 vol.), qui primitivement n'étaient pas destinées à l'impression et qui renferment des matériaux précieux pour l'histoire du règne de Jean III Sobieski.

ZALUSKI (André-Stanislas-Kotska), prélat et homme d'Etat polonais, neveu du précédent, né en 1694, mort en 1758. Nommé à l'âge de treize ans chanoine de Cracovie, il alla de bonne heure voyager à l'étranger avec son frère, Joseph André, assista à Paris au sacre de Louis XV et obtint à Rome le diplôme de docteur en théologie de ro-

tour en Pologne, il fut nommé par Auguste II évêque de Plock, et, bien qu'il eût été au nombre des partisans de Stanislas lorsque ce prince fut réélu en 1733, il n'en devint pas moins, deux ans plus tard, grand chancelier de la couronne, fonctions qu'il remplit pendant dix ans. Il devint, dans la suite, évêque de Cracovie et chancelier de l'Académie de cette ville. Il montra le zèle le plus vif pour l'encouragement des lettres en Pologne et réunit son importante bibliothèque à celle de son frère, dont nous parlons à l'article suivant.

ZALUSKI (Joseph-André), prélat et bibliophile polonais, frère du précédent, né en 1702, mort en 1774. Il acquit de bonne heure des connaissances étendues dans l'histoire politique et littéraire de sa patrie et, après avoir employé plusieurs années à voyager en Allemagne, en Hollande, en France et en Italie, entra, à son retour en Pologne, dans l'état ecclésiastique. Nommé chanoine de Plock et grand référendaire du royaume, il embrassa, à la mort d'Auguste II, le parti de Stanislas Leszynski, qui l'envoya à Rome annoncer au pape son élection. Zaluski demeura trois ans en Italie, et comme, dans cet intervalle, Stanislas avait été forcé de quitter la Pologne, il le rejoignit en Lorraine et obtint de Louis XV les abbayes de Fontenette et de Villars. Mais le désir de revoir sa patrie le décida bientôt à demander à Auguste III l'autorisation de rentrer en Pologne. Il l'obtint, et, peu après son retour, il fut promu évêque de Kiew. Ce fut alors que, de concert avec son frère aîné, il entreprit de former une bibliothèque telle qu'il n'en existait pas en Pologne. Il sacrifia la plus grande partie de sa fortune à acheter des ouvrages aux bibliothèques étrangères et à celles des couvents polonais et finit par réunir plus de 230,000 volumes. Jamais en Europe un simple particulier n'avait formé à ses frais une pareille collection. En 1748, il en fit don à la nation, et elle fut établie dans un bâtiment particulier à Varsovie. Il continua néanmoins avec la même ardeur à l'augmenter encore, et le nombre des ouvrages qu'elle renfermait s'éleva bientôt à près de 300,000. A la diète de 1767, il s'éleva avec force, ainsi que plusieurs autres prélats polonais, contre les dissidents, qui étaient protégés par les Russes, fut arrêté par ordre de Repnin, ambassadeur de Catherine II, et exilé à Kulonga, d'où il ne revint qu'en 1773. A son retour, raconte-t-il lui-même, il eut le cœur brisé en voyant l'état déplorable dans lequel se trouvait sa bibliothèque. Le bibliothécaire, Janocki, bibliographe éminent, était devenu presque aveugle, et le sous-bibliothécaire qu'on lui avait adjoint avait vendu à vil prix un grand nombre des volumes de cette précieuse collection. Zaluski eut la douleur, en mourant, de voir qu'aucune de ses intentions n'avait été remplie. Dès 1761, il avait formellement exprimé la volonté que la bibliothèque fût administrée par les jésuites; mais cet ordre fut supprimé avant sa mort, et elle passa sous la direction du comité d'éducation. De plus, il avait cru travailler pour ses compatriotes, et ce furent les ennemis de sa patrie qui profitèrent du fruit des travaux de toute sa vie. Lors du dernier partage de la Pologne en 1795, les Russes s'emparèrent de la bibliothèque et la transportèrent à Saint-Petersbourg, où elle forma le fond de la bibliothèque impériale actuelle. Beaucoup des ouvrages qu'elle renfermait furent perdus ou détruits en route, mais, une fois arrivée dans cette ville, elle se composait encore de 262,640 volumes et de 25,000 gravures environ. Elle fut augmentée, dans la suite, par la confiscation de la bibliothèque du prince Czartoryski, à Pulawy, et de celle des Amis des sciences, à Varsovie, puis par diverses acquisitions; mais quelque magnifique et quelque considérable qu'elle puisse être aujourd'hui, ce n'est pas une collection dont les Russes puissent s'enorgueillir avec une légitime fierté.

Zaluski exerça une féconde influence sur la renaissance de la littérature polonaise. Il fut l'ami intime et le protecteur de Konarski, auquel il fournit une partie des fonds nécessaires pour publier sa grande collection des *Volumina legum*. Il avait consacré les loisirs de son exil à écrire de mémoire un important ouvrage bibliographique, que Muczkowski a publié depuis sous ce titre : *Bibliothèque des historiens, des diplomates, des juristes, et autres auteurs polonais ou étrangers qui ont écrit sur la Pologne* (Cracovie, 1852, in-4°). Nous citerons encore parmi ses écrits : *Analecta historica Polonica critica* (Dantzig, 1733, in-fol.); *Conspectus novæ collectionis legum ecclesiasticarum Poloniae* (Varsovie, 1744, in-4°); *Bibliotheca poetarum polonorum* (Varsovie, 1752-1756, 5 vol. in-4°); *Manuale juris publici Poloniae in statu regni archiepiscopi* (Varsovie, 1764, in-8°); traduit en français par Duclos (Varsovie, 1764, in-8°); *Evénements qui ont frappé J. A. Zaluski, évêque de Kiew, pendant sa captivité en Russie* (Varsovie, 1773, in-4°), sorte d'autobiographie, assez sèche et écrite en vers blancs.

ZALUSKI (Joseph-Henri), général polonais, né à Oycow, près de Cracovie, en 1787, mort en 1866. Il entra en 1807 dans l'armée française, fit dans ses rangs les campagnes

d'Espagne, d'Allemagne, de Russie et de France, et reçut le titre de baron de l'Empire. Il passa en 1815 dans la nouvelle armée polonaise, fut nommé, deux ans plus tard, aide de camp de l'empereur Alexandre et prit part, en 1828, à la guerre contre les Turcs. Lorsque éclata l'insurrection, il se rangea parmi les patriotes, fit, en qualité de général, la campagne de 1831 et se retira ensuite en Galicie. On a de lui, entre autres ouvrages : la *Pologne et les Polonais défendus contre les erreurs et les injustices de MM. de Ségur, Thiers et Lamartine* (publié par Léonard Chodźko, Paris, 1856, in-8°). — Son frère, Charles ZALUSKI, né en 1794, mort en 1845, d'abord chargé d'affaires de la Russie à Berne et à Berlin, prit aussi une part active au soulèvement de 1830, après lequel il se retira à Paris. Au bout de deux ans, il lui fut permis de revenir en Galicie.

ZALUZANIE s. f. (za-lu-za-ni) — de *Zaluzianski*, botan. polonais). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des sénecionées, dont l'espèce type croît au Mexique. Il Section des bertières, genre de rubiacées.

ZALUZIANSKI DE ZAZULAN (Adam), médecin et botaniste polonais, né en Bohême vers le milieu du xvi^e siècle. Il professa avec distinction la médecine à l'université de Prague, dont il devint recteur, et jouit de la confiance des princes de Brunswick et de Lunebourg. On lui a fait honneur à tort de la découverte du sexe des plantes, car il ne fut guère plus avancé sur ce sujet que les anciens et Césalpin. Ses principaux ouvrages sont : *Methodi rei herbariae libri tres* (Prague, 1592, in-4°); *Harmonia confessionum orthodoxarum regni Bohemiae* (Prague, 1609); *Animadversiones in Galenum et Avicennam*, etc.

ZALUZIANSKY s. f. (za-lu-zi-an-ski) — de *Zaluzianski*, botan. polonais). Bot. Genre de plantes, de la famille des personnées, tribu des buchnérées, originaire du Cap de Bonne-Espérance. Il Syn. de MARSILÉE, genre type des marsilacées.

ZALYK (Grégoire-Georgiades), littérateur grec, né à Thessalonique (Macédoine) en 1785, mort à Paris en 1827. A dix-sept ans, il alla compléter ses études à Bukharest, sous la direction du savant Lampros Phitiades, apprit les mathématiques, les littératures grecque et latine, le valaque, le turc, le français, et fut envoyé en 1802, en qualité de secrétaire interprète, auprès du chargé d'affaires turc à Paris. Halet-Effendi le chargea de plusieurs missions délicates, dont il s'acquitta avec beaucoup d'intelligence. Lorsque ce personnage quitta la France, Zalyk resta à Paris, où il devint le secrétaire et l'ami du comte de Choiseul-Gouffier, qu'il aida à composer le second et le troisième volume de son voyage pittoresque en Grèce. En même temps, il entra en relation avec plusieurs membres de l'Académie des sciences, copia pour l'impression plusieurs manuscrits grecs d'anciens ouvrages inédits et en collationna un grand nombre d'autres avec les éditions les plus estimées. De 1816 à 1820, Zalyk remplit les fonctions de secrétaire de légation à Paris, sous le chargé d'affaires Nikolakis Marinos, puis se rendit à Bukharest, y perdit ce qu'il possédait pendant les troubles de 1821, passa en Transylvanie, se rendit de là à Saint-Petersbourg, où l'empereur Alexandre lui fit une pension, et revint, en 1827, à Paris, où il mourut peu après. On a de lui un *Dictionnaire français et grec moderne* (Paris, 1809, in-8°), ouvrage estimé, dont la préface contient des observations judicieuses et savantes; *Dialogue sur la révolution grecque*, publié par Agathophron, Lacédémonien (Paris, 1829, in-18), livre original et plein de vues profondes; une traduction grecque du *Contrat social* (1828).

ZAMA, ville de l'Afrique ancienne, nommée aujourd'hui ZOUARIN, à 150 kilom. S.-O. de Carthage, près d'un petit affluent du Bagradas. Elle est célèbre par une victoire que remporta Scipion l'Africain sur Annibal, l'an 202 av. J.-C., et qui mit fin à la deuxième guerre punique. Après la ruine de Carthage, Zama devint une des principales villes de la Numidie et repoussa les attaques de Metellus en 109. Les Romains la détruisirent après la défaite de Juba I^{er}, l'an 49.

Zama (BATAILLE DE), gagnée par Scipion sur Annibal le 19 octobre 202 av. J.-C. « Depuis cinq ans, Annibal n'avait tenté aucune de ces entreprises hardies qui si souvent avaient déconcerté les Romains, et il laissait les consuls se vanter, comme d'autant de victoires, de la reprise de quelques villes obscures. Mais malheur à qui venait le troubler dans sa retraite ! le héros se retournait, frappait un coup, puis rentrait dans son repos. Sombre et triste, il se sentait vaincu par quelque chose de plus fort que son génie, les mœurs et les institutions de Rome. Des armées, des généraux, il en aurait triomphé; mais ce peuple avait quelque chose de la puissance de l'Océan. En vain, il l'avait refoulé devant lui; comme la mer qui revient et monte lentement, invinciblement, ce peuple s'était relevé. Déjà l'espace lui manquait, le flot l'entourait, et, montant toujours, il arrivait jusqu'aux murs de Carthage, dont il battait les portes. » (Duruy.)

Le jeune Scipion, déjà vainqueur de l'Espagne, avait trouvé le moyen unique d'arracher enfin Annibal de l'Italie; c'était de transporter la guerre en Afrique, où il s'était ménagé l'alliance de quelques princes africains, tels que Syphax et Masinissa. Carthage éplorée se hâta de rappeler Annibal, qui obéit, mais en vomissant des injures contre les dieux, les hommes et lui-même. En quittant l'Italie, il lui laissa d'insultants, de sanglants adieux. Dans le sanctuaire de Junon Lacinienne, il éleva une colonne où il grava toutes ses victoires, et autour du temple il fit égorger tous les mercenaires italiens qui refusèrent de le suivre. La tradition racontait aussi qu'il avait voulu ravir la statue d'or de la déesse, mais que son visage irrité avait arrêté le sacrilège. » Annibal mit alors à la voile pour l'Afrique, l'âme remplie de sombres pressentiments, car son génie ne s'abusait pas sur les dangers de sa patrie. Il n'avait plus autour de lui les vainqueurs de Trasimène et de Cannes, il ne ramenait qu'une armée démoralisée, tandis que les Romains, commandés par un général rempli d'habileté, d'activité et de vigilance, avaient recouvré toute leur valeur, toute leur confiance dans les glorieux destins de la république. Voilà ce que comprenait admirablement Annibal; aussi, à peine débarqué en Afrique, avant de livrer une bataille suprême qu'il allait prononcer définitivement entre Rome et Carthage, demanda-t-il une entrevue à Scipion. Celui-ci l'accorda aussitôt; mais ils ne purent s'entendre sur les conditions de la paix. Un pareil traité, sans une défaite d'Annibal, aurait été sans gloire et sans durée. Il fallut donc combattre, et les historiens sont unanimes à reconnaître que tout ce que pouvaient enseigner l'art de la guerre et une vieille expérience fut mis en pratique de part et d'autre. Avec un ennemi comme Scipion, Annibal n'appela plus à son aide ces ruses auxquelles s'étaient laissés prendre tant de consuls, mais les plus savantes, les plus admirables dispositions. A la tête de ses troupes, il disposa une formidable avant-garde de quatre-vingts éléphants d'une taille énorme, portant de hautes tours pleines de gens de trait; il composa sa première ligne de Liguriens et de Gaulois, dont il connaissait la solidité; à la seconde, il disposa les Carthaginois et les Africains; enfin il forma la troisième des vieilles bandes qu'il avait amenées d'Italie et qu'il rangea à une assez longue distance de sa deuxième ligne, parce qu'il doutait de leur affection, suivant quelques historiens; d'autres, au contraire, les représentent comme ses soldats les plus dévoués, qui devaient achever la victoire ou, en cas de défaite, l'accompagner et le protéger à Carthage. Scipion, de son côté, prit toutes les dispositions d'un habile capitaine; il rangea également son armée sur trois lignes; mais il eut soin de ménager entre ses manipules des intervalles garnis de soldats armés à la légère, qui criblèrent de traits les éléphants. A sa gauche, il plaça Lelius, son lieutenant, avec la cavalerie italienne; à droite, Masinissa avec ses redoutables Numides.

Ce fut la cavalerie qui engagea le combat de part et d'autre; puis Annibal lança ses éléphants contre les Romains, qui sonnèrent de la trompette et poussèrent d'effroyables cris. Les éléphants épouvantés reculèrent alors et jetèrent le désordre dans la cavalerie de l'aide gauche carthaginoise. Masinissa acheva de les enfoncer. Percés de traits, comme nous venons de le dire, ils devinrent furieux et se ruèrent çà et là en exerçant d'affreux ravages. L'infanterie des deux armées en vint alors aux mains; la mêlée fut terrible et la lutte acharnée; la victoire balança longtemps; mais enfin la fortune de Rome l'emporta; les Carthaginois, accablés de toutes parts, furent obligés de prendre la fuite, laissant 20,000 hommes sur le champ de bataille et autant de prisonniers entre les mains de Scipion. Annibal, près d'être enveloppé et pris, s'échappa tout frémissant de colère et rentra à Carthage, d'où il était sorti depuis trente-cinq ans. Il s'avoua vaincu sans ressource, ne rapportant à sa patrie qu'une paix humiliante, après tant de guerres, de victoires et de conquêtes.

ZAMACOIS (Edouard), peintre espagnol, né à Bilbao vers 1840, mort en 1871. Il vint étudier à Paris et se forma sous la direction de M. Meissonier. Il emprunta à ce maître sa manière de peindre nette, délicate, minutieuse, et ne tarda pas à se faire remarquer aux Expositions de Paris. Il débuta au Salon de 1863 par deux tableaux d'histoire littéraire, un relatif à l'un des plus grands écrivains de l'Espagne, *Engagement de Cervantes dans l'armée*; l'autre relatif à deux des plus vigoureux penseurs de notre pays, *Diderot et d'Alembert*. Il exposa, l'année suivante, un intéressant tableau de mœurs, les *Conscrits en Espagne*; en 1866, *L'Entrée des toreros* (peint en collaboration avec M. Vibert) et la *Première épee*; en 1867, un *Bouffon au xvi^e siècle* et un spirituel tableau de genre, intitulé *Contribution indirecte*. Cette dernière exposition, que Zamacois compléta par deux charmants dessins (un *Fou au xvi^e siècle*, aquarelle, et *Musique de chambre*), lui valut une médaille. Les tableaux qu'il exposa en 1868, le *Favari du*

roi et le *Réfectoire des trinitaires à Rome*, ne furent pas moins remarqués. La première de ces compositions est aussi spirituellement conçue que spirituellement peinte. Le *Favari du roi*, affreux petit bossu, vêtu d'un costume de soie à losanges bleus et rouges, suivi d'un lévrier presque aussi haut que lui et tenant sa marotte comme un sceptre, descend avec un air de suffisance tout à fait comique le grand escalier d'un palais; les courtisans, rangés au bas des degrés, s'écartent respectueusement sur son passage et lui font des courbettes, dont l'affectation laisse percer une pointe d'ironie; le nabot se renverse et répond aux flatteurs par un sourire malin qui découvre des dents blanches longues et crochues; un halberdier, en sentinelle dans la galerie qui règne au haut de l'escalier, jette un regard de mépris sur le favori et son entourage. Le costume bariolé du nain éclate comme une fusée au milieu de ce tableau; on dirait l'apothéose de la laideur et de la méchanceté. En 1869, Zamacois fit paraître au Salon deux scènes monacales italiennes fort réjouissantes : la *Renée au couvent* (un moine déployant d'inutiles efforts pour faire avancer un âne récalcitrant, chargé de provisions) et le *Don pasteur*, un frocard à la mine fleurie, allongé, du fond de son confessionnal, une longue gaule et distribuant des indulgences aux jolies pénitentes agenouillées devant lui, pour la plus grande vexation d'un autre confesseur, maigre etrogue, qui se voit sans clientes.

Au Salon de 1870, le dernier où il parut, Zamacois obtint un succès très-vif; outre une amusante bluette, l'*Amour platonique* (un nègre faisant une déclaration à un buste de femme... de marbre), il exposa un tableau qui, aussi bien sous le rapport de la composition que sous le rapport de l'exécution, peut être regardé comme un chef-d'œuvre d'esprit. L'*Education d'un prince*, tel est le titre de cet ouvrage. La scène se passe dans un salon du palais de Madrid. Un enfant de trois ans, vautre sur un grand tapis, abat à coups d'oranges une armée de soldats de bois; il joue au général en chef. Son auguste père assiste béatement aux prouesses de son héritier. Les courtisans s'extasient sur les talents stratégiques que déploie déjà le jeune prince; l'enthousiasme fait pâmer ces grands d'Espagne tout confits en dévotion royaliste. Un vieux chambellan ploie péniblement son échine branlante et ses jambes goutteuses pour ramasser un des projectiles déviés de sa route. Un autre s'avance du fond de la salle, en clopinant sur sa canne. Un cardinal et un évêque contrastent par leur physionomie, louangeuse mais décente, avec les transports de ces momies de cour, galvanisées par l'adulation. La finesse ecclésiastique contient en eux la servilité. « Ce tableau de M. Zamacois, a dit M. Paul de Saint-Victor, est un récit peint, une page de mémoires prenant souffle et vie. Son pinceau expressif, mordant, brillant sans clinquant, moqueur sans grimace, trace des caractères, comme ferait la plume du plus habile chroniqueur. L'esprit de la touche, aiguë par l'esprit de l'observation, ne saurait mieux dire et mieux mettre en scène. » Aux qualités qu'il avait puisées à l'école de Meissonier, Zamacois avait su joindre une légèreté de touche, une vivacité de coloris et un brio dont il fut redevable, croyons-nous, à son compatriote Fortuny. Comme celui-ci, il fut enlevé par une mort prématurée; il succomba à une phthisie laryngée, pendant le dur hiver de 1871.

ZAMAGNA (Bernard), poète latin moderne et jésuite italien, né à Raguse en 1735, mort dans la même ville en 1820. Dès l'âge de dix-huit ans, il entra chez les jésuites, fit avec une grande distinction ses études théologiques au collège romain, devint en 1772 professeur de rhétorique à Sienné et passa, après la suppression de son ordre, à Milan, où il enseigna la littérature et le grec. Lors de l'invasion française, il retourna dans sa ville natale, où il termina ses jours. Zamagna fut un des meilleurs poètes latins qui firent école à Raguse au xviii^e siècle. Il était, sous le nom de Triphylius Cephisius, membre de l'Académie des Arcadiens. Outre des élégies, des idylles et autres poésies publiées dans divers recueils, plusieurs poèmes, entre autres *Echo* (Rome, 1764, in-8°) et *Navis aëria* (Rome, 1768), on a de lui des traductions fort estimées de l'*Odyssée* d'Homère (Venise, 1777, in-fol.), des *Œuvres d'Hésiode* (Parme, 1785, in-4°), des *Idylles* de Théocrite, de Moschus et de Bion (Parme, 1784).

ZAMAH, émîr arabe d'Espagne. V. SAMAH.

ZAMAKHSCHARI (Aboul-Cacem-Mahmoud AL-), écrivain arabe, né à Zamakhschar (Kharizme) en 1074 de notre ère, mort en 1144. Il passa une partie de sa vie à La Mecque, adopta d'abord les opinions des Motezales, puis revint vers la fin de sa vie à la doctrine orthodoxe et acquit une telle renommée qu'on l'appela *Fakhr-Khowarizm* (la gloire du Kharizme). En voyageant dans sa province natale, il eut un pied gelé. Ses principaux ouvrages sont : un commentaire sur le Coran, intitulé *Casschaf*; un traité de syntaxe arabe, *Mofassel*, qui a été l'objet de nombreux commentaires; une anthologie en

92 chapitres, *Rebi alabrar* (printemps des justes), remplie d'anecdotes plaisantes et instructives; un *Recueil de proverbes*; une *Introduction à l'étude de la grammaire arabe*; une anthologie de sentences arabes avec notes, intitulée *Nawabig*, laquelle a été en partie publiée à Leyde, sous le titre de *Anthologia sententiarum arabicarum* (1782). Il existe des manuscrits de la plupart des ouvrages de cet écrivain dans les bibliothèques de Paris, de Leyde, d'Oxford, etc.

ZAMARIE s. f. (za-ma-ri — de *Zamar*, n. pr.). Bot. Syn. de *STYLOCORYNE*, genre de rubiacées.

ZAMBARES s. m. (zan-ba-rèss). Mamm. Espèce de cerf de l'Inde, qui paraît être le même que l'hippélaphé.

ZAMBECCARI (François), poète et philologue italien, né à Venise vers le milieu du xvi^e siècle. Il apprit le grec sous Jean Argypoulo, qui était venu chercher un asile en Italie, puis se rendit en Grèce, où il resta cinq ans à recueillir les médailles des manuscrits et des inscriptions. De retour dans sa patrie, il enseigna la littérature grecque Capo-d'Istria, puis à Pérouse, et composa des épîtres amoureuses et autres pièces de vers, plus remarquables par l'harmonie que par l'inspiration, notamment : *De Philochrysi et Chryse amoribus carmen* (Bologne, 1497, in-40). Zambeccari avait apporté de Grèce les lettres de Libanius. Il en traduisit quatre cent trente-deux, qui ont été publiées à Cracovie (1504, in-40).

ZAMBECCARI (Joseph), médecin italien, né à Florence, vivant au xviii^e siècle. Il professa l'anatomie à Pise. On de lui : un *Traité des bains de Pise et de Lucques* (Padoue, 1712, in-40) en italien, et une lettre, publiée dans la Bibliothèque anatomique de Manget, dans laquelle il parle de l'extirpation faite par lui sur certains animaux de viscères et de portions du tube intestinal sans qu'ils en fussent morts.

ZAMBECCARI (le comte François), aéronaute italien, né à Bologne en 1756, mort en 1812. Il entra fort jeune dans la marine espagnole, tomba au pouvoir des Turcs dans sa première campagne, passa quelque temps au bagne de Constantinople, obtint sa liberté, fit un voyage scientifique dans le Levant, et revint dans sa patrie après une longue absence. Passionné pour l'étude des aérostats, il conçut l'idée de diriger les montgolfières au moyen de rames, prétendant, illusion qui n'est pas encore dissipée de nos jours, que l'on peut se rendre maître de l'air avec les mêmes instruments qui nous servent à naviguer sur les eaux. Le 12 mai 1812, il fit, à Bologne, l'essai de son invention, au milieu d'un concours immense de curieux. Le ballon à rames, contrarié par le vent, put à peine s'élever, s'accrocha à un arbre, prit feu, et laissa retomber sur la terre l'audacieux expérimentateur, qui périt victime de son zèle pour la science.

ZAMBELOS (Jean), poète et littérateur grec. V. ZAMPELOS.

ZAMBELLI (André), historien italien, né à Lonato (Lombardie) en 1794, mort à Paris en 1862. Il fut nommé en 1826 professeur d'histoire universelle et autrichienne au lycée de Sainte-Catherine à Venise, puis alla occuper en 1825 la même chaire à l'université de Pavie, où il fut chargé, trois ans plus tard, d'enseigner les sciences politiques. En 1842, il devint membre de l'Institut de Milan, qui le choisit pour président en 1845. Dès lors, il réunit et rédigea ses travaux, dans lesquels il s'attache surtout à établir les différences profondes qui séparent les peuples anciens des modernes; tels sont : la *Guerre* (2 vol.); la *Religion* (1 vol.). Il est aussi l'auteur de considérations sur le *Prince* de Machiavel qui ont obtenu du succès, ainsi que de nombreuses dissertations publiées par l'Institut de Milan, notamment sur *Quelques utopies modernes*; la *Prostitution*; les *Causes des altérations de l'histoire*.

ZAMBERTI (Barthélemy), littérateur italien, né à Venise dans la seconde moitié du xvii^e siècle. Nous ne possédons aucun détail sur la vie de cet écrivain, qui avait fait une étude toute particulière de la langue grecque. On lui doit un des premiers essais de l'art dramatique en Italie depuis la Renaissance, une comédie latine, intitulée : *Dolotechné* (Venise, 1504, in-40), et on lui attribue une description en vers, dans le dialecte vénitien, des îles de l'Archipel, laquelle a été publiée sous le titre de *Carte del mare Egeo in rime da Bartolomeo da li Sonetti* (1477 et 1532, in-fol.), avec cartes gravées. Mais ce qui l'a surtout fait connaître, c'est qu'il a donné la première traduction des *Éléments* d'Euclide; il y joignit celle des *Commentaires* de Theon et d'Hypsiclès, de fragments de Pappus, et publia le tout à Venise (1505, in-fol.).

ZAMBÈZE ou **COUAMA**, fleuve de l'Afrique australe. Il se jette dans le canal de Mozambique par plusieurs bouches et dont la source serait, d'après les renseignements des indigènes, dans le pays de Cazambé. Ce fleuve change de nom dans sa partie supérieure; de la source à Séchéké, il porte le nom de Liambaye, et, de Séchéké à l'embouchure, celui de Zambèze. Il porte encore des noms divers qu'on lui donne dans les diverses parties de son cours. Il s'appelle tour à tour : Liambaye.

Lonambedji, Louambezi, Ambezi, Odjimbézi, Zambézi, Zambèze, suivant les dialectes des contrées qu'il baigne. Ce sont ces nombreuses appellations qui ont contribué à répandre de la confusion sur les notions relatives à ce fleuve. La Liambaye est peu connue, tandis que le Zambèze a été exploré avec beaucoup de soin par Livingstone. Le lit de la Liambaye est obstrué de rochers qui forment des rapides et empêchent la navigation. Quand les eaux sont hautes, elles cachent les rapides, mais il existe aussi des cataractes que les canots ne peuvent franchir. La haute Liambaye décrit un arc dont la convexité est tournée vers l'océan Indien. Arrivée au confluent de la Liba (par 14° de latit. S. et 21° environ de longit. E.), elle coule du nord au sud et forme un autre arc dont la convexité est tournée d'une manière tout à fait contraire. Dans ce parcours, elle arrose le pays des Barotés, des Banyétis et des Makololos. Séchéké est la principale ville de cette dernière tribu. Un peu au-dessous de cette ville, le Zambèze reçoit un affluent, la Tchobé. Par 23° 30' de longit. et 18° environ de latit. se trouvent les magnifiques chutes de Mosi-oa-tounya (fumée qui fait du bruit), désignées sous le nom européen de Victoria, par Livingstone, et dont on aperçoit les colonnes vaporeuses à plusieurs kilomètres de distance. Le fleuve en cet endroit possède une largeur de 1,000 mètres et s'engouffre d'une seule masse dans un abîme qui n'a guère plus de 20 mètres de largeur. Le Zambèze traverse ensuite le pays des Batokas, du sud-ouest au nord-est, coule ensuite de l'est à l'ouest jusqu'aux cataractes de Moram-boua (39° environ de longit. et 15° 30' de latit.), et du nord-ouest au sud-est jusqu'à son embouchure, en baignant Tété et Senna, établissements portugais.

Les affluents du Zambèze sont très-nombreux, mais inexploités. Les plus importants sont sur la rive gauche : la Kafoué, la Loangoua, dont le confluent est à Zumbo, la Chiré qui sort du lac Nyanza des Maravis; sur la rive droite : la Liba et la Tchobé, qui se jette dans le Zambèze au-dessus des chutes Victoria. Le Zambèze se jette dans l'océan Indien par quatre bouches principales qui sont, de l'ouest à l'est : le Milambé, le Kongoué, le Louabo oriental et le Timboué ou Mousélé. Chacune est distante de l'autre de 8 à 11 kilom. Le delta du Zambèze commence à Mazaro, où le Zambèze a plus de 1,600 mètres de largeur. Comme tous les fleuves d'Afrique, le Zambèze n'est pas navigable dans tout son parcours, à cause des rapides et des cataractes. L'étendue de ce cours, qu'on ne saurait fixer cependant d'une façon rigoureuse, paraît être de 2,500 kilom. environ. C'est un fleuve dont le commerce et la civilisation sauraient certainement se servir pour pénétrer dans les régions si riches et si fertiles du centre de l'Afrique. Mais, comme nous le disions plus haut, les chutes et les rapides constituent de véritables obstacles. Les chutes de Gonyé, de Kansala et de Kébrabasa sont les plus importantes après les fameuses cataractes Victoria. La partie supérieure du fleuve, située dans le pays des Makololos, est très-saine, à cause de son élévation; le bassin inférieur et surtout le delta sont infestés de fièvres très-graves. Comme la plupart des fleuves africains, le Zambèze contient une population nombreuse d'amphibiens, crocodiles et hippopotames, qui sont l'objet d'une chasse active de la part des riverains. Les bords du fleuve, en certains endroits, sont habités par une foule d'oiseaux de toute espèce; les éléphants, les antilopes, les buffles, les zèbres, se rencontrent par troupes, dans les bois ou les prairies voisines. La plaine de Chicova, où le Zambèze est largement déployé, est habitée par des lions nombreux. La mouche tsété et y exerce aussi ses ravages. Dans son immense parcours, le Zambèze traverse des terrains aurifères et houillers. Aux environs de Tété, on voit distinctement dans une fissure des couches de houille encore inexploitées; c'est près de Zumbo, station portugaise, aujourd'hui en ruines, que les Portugais exploitaient anciennement des mines aurifères. Le célèbre empire du Monomotapa fut situé dans le pays actuel des Banyétis. Le fameux Ophir de Salomon a été placé sur les bords du Zambèze, dans le pays de Manica, où l'on trouve des mines d'or abondantes.

Les chutes de Kébrabasa offrent un spectacle magnifique. En cet endroit, une chaîne de montagnes élevées coupe le Zambèze, qui n'a pour passage qu'une gorge de 400 mètres de largeur. Du fond surgissent des masses rocheuses confusément entassées. Livingstone pense que les rapides du Kébrabasa arrêteraient toujours la navigation pendant la saison sèche, mais que, à l'époque des crues, l'eau s'élevant dans la gorge à 25 mètres au-dessus de l'étiage, un bateau à vapeur pourrait franchir la passe et gagner le haut Zambèze. En amont du Kébrabasa, se trouve une autre cataracte, celle de Moroumbou, du nom d'une montagne située non loin de là, et qui, à l'époque des hautes crues, peut être aussi franchie par des embarcations.

De Mazaro, où commence le delta du Zambèze, il s'échappe un bras, nommé Mouton, qui va à l'est, et qui n'est navigable que dans la saison des pluies. Il se joint à la rivière de Pangazi, qui reçoit un peu plus loin les tributs d'autres rivières; toutes ces eaux réunies se jettent dans le Mozambique par un

cours d'eau, nommé rivière de Quilimané, du nom de la ville portugaise qui s'élève à son embouchure. On voit que, contrairement à une assertion très-répandue, la rivière de Quilimané n'est pas un bras du Zambèze. Le Zambèze est soumis à des crues périodiques; sa partie inférieure déborde vers la fin de novembre et au mois de mars. La seconde crue, bien plus considérable que la première, car elle est causée par tous les débordements des affluents, atteint 9m.50. A cette époque l'eau monte subitement, devient bourbeuse et prend une vitesse de 2 kilom. à l'heure. Quelques jours après, la régularité s'établit dans le courant et l'inondation se répartit également sur tout le parcours du fleuve.

Les Portugais des xvi^e et xvii^e siècles ont navigué sur le Zambèze, entre Tété et Cazembe, sur la Chiré, affluent du Zambèze, et ont dressé la carte du bassin du Zambèze dont ils ont fait une colonie portugaise. Cette colonie a perdu aujourd'hui beaucoup de sa prospérité. Ajoutons enfin que la traite des esclaves exerce aussi ses ravages sur les bords du Zambèze.

ZAMBO s. m. (zan-bo). Anthropol. Descendant d'un nègre et d'une mulâtresse ou d'une femme indigène : *Le ZAMBO, d'un brun noir cuité, est robuste, mais féroce, voleur et peu susceptible de civilisation.* (Famin.)

ZAMBONI (Balthazar), littérateur italien, né à Brescia vers 1730, mort en 1797. Lorsqu'il eut pris le grade de docteur, il entra dans les ordres et employa la plus grande partie de son temps en travaux littéraires. On lui doit : *La Libreria di Leop. Martinengo* (Brescia, 1778, in-89), histoire de la fameuse bibliothèque de Brescia, avec des notices aussi intéressantes qu'exactes des savants Martinengo; *Memorie intorno alle pubbliche fabbriche piu insigni della città di Brescia* (Brescia, 1778, in-fol.), avec figures, ouvrage qui atteste beaucoup de recherches et d'érudition. Il a laissé, en outre, une édition des *Poésies* de V. Gambara.

ZAMBONI (Louis), chanteur italien, né à Bologne en 1767, mort à Florence en 1837. Il fit ses études musicales dans sa ville natale et, après avoir débuté à Ravenne, en 1791, il parut successivement avec un grand éclat sur les théâtres de Modène, de Parme, de Florence, de Rome, de Venise (1807), de Milan (1810-1811). Rossini, qui prisait fort son talent, désira le compter parmi ses interprètes lorsqu'il composa, en 1816, un de ses plus brillants chefs-d'œuvre : le *Barbier de Séville*. Le déclin de sa voix fut sensible lorsqu'il repartit sur la Scala de Milan en 1818 et il ne tarda pas à abandonner le théâtre. Il alla se fixer alors à Florence, où il termina ses jours.

ZAMBONI (Joseph), physicien italien, né en 1776, mort à Verone en 1846. Pendant plusieurs années, il enseigna la physique au lycée de cette dernière ville et fut nommé membre de l'Institut de Venise. On lui doit des ouvrages et plusieurs savants mémoires, parmi lesquels nous citerons : *De la pile électrique* (Verone, 1812), écrit dans lequel il donne une description de la colonne Zambanica à laquelle il a donné son nom; *Électromoteur perpétuel* (1820, 2 vol. in-89); *Invention d'une horloge électrique* (1831), etc. Entre autres dissertations insérées par lui dans les *Annales des sciences du royaume Lombard-Vénitien*, nous mentionnerons : *D'un micro-mètre électro-magnétique* (1832); *Description d'un nouveau galvanomètre* (1833); *De l'électricité statique* (1842); *Nouvelle méthode pour l'appréciation de la force centrifuge* (1843); *De la théorie de l'électrophore* (1844), etc.

ZAMBOURECK s. m. (zan-bou-rèk). Art milit. Artilleur persan monté sur un dromadaire qui porte en même temps une petite pièce de campagne.

— Encycl. L'artillerie à dromadaires a été introduite chez les Perses par les Afghans, qui eurent les premiers l'idée de faire porter des canons par des dromadaires. Depuis lors cette artillerie a toujours été activement employée dans les guerres; elle remplace notre artillerie légère, avec cet avantage, que, loin de nécessiter des études spéciales, elle n'exige que des connaissances très-élémentaires de l'art militaire. Ainsi de simples fusiliers font d'excellents soldats *zambourecs*. Tout le corps de cette artillerie, y compris la musique, forme un effectif de 300 hommes, avec autant de dromadaires.

En 1722, sous le règne de leur roi Mahmoud, les Afghans, qui se trouvaient alors en guerre avec la Perse, imaginèrent de fixer au moyen d'un pivot mobile, sur la selle du dromadaire, des fauconneaux analogues aux fusils à mèche du xvi^e siècle, et dont le calibre pouvait recevoir une poignée de balles ou un boulet de petit volume. Chacune de ces pièces formait, avec son canonier, la charge d'un dromadaire, et pour la tirer on faisait agencouiller l'animal avant d'y mettre le feu.

C'est à ce genre d'artillerie que les Afghans durent le gain de la bataille de Goul-Nabat, livrée le 8 mars 1722.

ZAMBRA s. f. (zan-bra). Chorégr. Danse d'expression que les Espagnols ont empruntée aux Maures.

ZAMBRASI (Tibaldello), gentilhomme italien, né à Faenza au xiii^e siècle. Il s'est acquis une triste célébrité pour avoir trahi sa pa-

trie. Ayant eu à se plaindre des Lambertuzzi, émigrés gibelins de Bologne, à qui il avait fait accorder un asile à Faenza, il résolut de s'en venger en frappant tout le parti gibelin et sa ville natale elle-même attachée à ce parti. C'est dans ce but qu'il ouvrit les portes de Faenza aux Bolonais (1281). Dante l'a placé dans son *Enfer* auprès du comte Ugolin.

ZAMBRI ou **ZIMRI**, roi d'Israël, mort en 918 av. J.-C. Il était général de la cavalerie Jaive lorsqu'il renversa du trône Ela, le mit à mort et se fit proclamer à sa place. Zamri fit alors massacrer tous les descendants de Baasa, mais ne jouit pas longtemps du fruit de ses crimes. Depuis huit jours seulement il était maître du pouvoir quand Amri, qui venait d'être élu roi par l'armée, vint l'assiéger dans Thersa. Impuissant à se défendre, il s'enferma avec toutes ses richesses dans son palais, y mit le feu et périt au milieu des flammes.

ZAMÉE s. f. (za-mé). Sylvic. Pomme de pin qui s'ouvre sur l'arbre.

ZAMÈNE s. m. (za-mé-ne — du gr. *zame-nés*, violent). Erpét. Genre de reptiles ophiétiens, du groupe des couleuvres.

ZAMET s. m. (za-mé). Hortic. Variété de tulipe.

ZAMET (Sébastien), célèbre financier, né à Lucques vers 1549, mort à Paris en 1614; il était fils d'un cordonnier. Il fut au nombre de ces intrigants italiens qui vinrent en France à la suite de Catherine de Médicis, fut attaché à la personne de Henri III, soit en qualité de cordonnier, soit comme valet de garde-robe. Son esprit, ses facéties, son patelinage italien, son talent extraordinaire pour l'intrigue, lui valurent la faveur du prince et des grands. Il se jeta dans les affaires de finances, fit en peu de temps une fortune immense et devint un personnage considérable. Créature de Catherine de Médicis, ami de Henri III, puis de Mayenne, enfin de Henri IV, il paraît avoir fourni à La Fontaine le type de ce sage qui crie, selon les gens : « Vive le roi ! vive la Ligue ! » Il fut même employé dans des négociations politiques par Mayenne, dont il devint le caissier et le confident, regut alors le surnom un peu ironique de *Monsieur l'Ambassadeur* et fut dépêché par ce dernier vers Henri IV pour négocier une réconciliation (1592). Son habileté diplomatique plut au nouveau roi, qui lui sut gré, en 1593, d'avoir ménagé une trêve entre les royalistes et les ligueurs, et, d'après Sully, Zamet fut du nombre des courtisans qui pousèrent ce prince à se convertir. Après son entrée à Paris, Henri IV, toujours à court d'argent, le traita avec un faveur que rien ne diminua jamais. Il allait familièrement dîner dans son splendide hôtel de la rue de la Cercoisie, y traitait ses maîtresses, empruntait de l'argent à Zamet, l'employait dans ses affaires les plus sérieuses comme dans ses intrigues d'amour, le trouvait toujours prêt à se plier à ses caprices et le payait de toutes ses complaisances par des concessions sur les impôts contre lesquelles le sévère Sully, chose remarquable, ne réclamait jamais. Cette tolérance du ministre s'explique naturellement : sous un tel règne, le financier était une puissance, et les continuels besoins d'argent lui assuraient la faveur universelle en même temps que l'impunité pour ses déprédations. En 1601, une chambre de justice fut, il est vrai, établie pour faire rendre gorge aux financiers avides; mais les grands coupables ne furent pas atteints. On frappa seulement sur quelques « larrouneaux », suivant l'expression de Sully, qui pouvaient se reprocher de n'avoir pas encore assez volé pour mettre leurs volets à couvert. Zamet, qui s'était fait naturaliser Français en 1581, fut anobli par Henri IV. Il devint baron de Murat et de Billy, seigneur de Beauvoir et de Cazaballe, conseiller du roi, capitaine du château et surintendant des bâtiments de Fontainebleau; mais il n'oublia point que ses titres les plus solides étaient dans son immense fortune. On connaît ce mot qu'il dit au mariage d'un de ses bâtards légitimés; le notaire lui demandait ses titres et qualités : « Qualifiez-moi, dit-il, de seigneur de dix-sept cent mille écus, » saillie que Destouchea reproduite dans son *Glorieux*. « En 1603, dit Durozoir, le roi le fit le médiateur des brouilleries qui s'étaient élevées entre le comte de Soissons et le duc de Sully. En 1608, ce monarque voulant à tout prix se débarrasser de Mlle des Essarts, une de ses maîtresses, chargea Zamet de s'entendre avec Sully sur le prix auquel elle mettrait sa retraite. A l'exemple du maître, les courtisans, sans même en excepter le duc d'Épernon, faisaient du cordonnier italien leur compagnon et leur ami, et, dans ses rapports même avec les grands, Zamet portait une aisance familière qui, sans leur déplaire, le faisait paraître comme leur égal. » Le connétable de Montmorency lui confiait ses affaires les plus importantes. Bascompière soupait presque tous les soirs chez lui et il favorisait ses entretiens nocturnes avec Henriette d'Entragues, une des maîtresses de Henri IV. La rumeur publique l'accusa d'avoir empoisonné dans une collation la favorite Gabrielle d'Estrees, qui aspirait à épouser Henri IV. Toutefois le roi, après la mort de sa maîtresse, continua de lui témoigner la plus entière confiance. Il

jouit de la même faveur sous la régence de Marie de Médicis, qui, à son arrivée à Paris, était restée quinze jours chez lui en attendant que ses appartements au Louvre fussent préparés. Il usa de son influence sur cette princesse pour contre-balancer celle de Concin et de sa femme. Il la recevait fréquemment à dîner chez lui avec les seigneurs qu'elle voulait distinguer, et, de son côté, la reine le traitait avec la même distinction que les plus grands seigneurs. Zamet eut des bonnes fortunes très-brillantes. D'après quelques mémoires, il avait obtenu les faveurs de Gabrielle d'Estrées, et il eut plusieurs enfants naturels avec Madeleine Le Clerc, demoiselle du Tremblay. Cet heureux financier mourut comblé d'honneurs et de richesses en 1614, à Paris. Un de ses fils devint maréchal de camp et un autre évêque de Langres.

ZAMET (Jean), baron de Murat et de Billy, général français, fils du précédent et de Mlle du Tremblay, mort au siège de Montpelier en 1620. Il débuta comme simple soldat dans la garde de Henri IV, qui lui accorda sa confiance et le nomma capitaine en 1606, puis gentilhomme de la chambre. Lorsque son père mourut en 1614, il lui succéda comme conseiller du roi, capitaine du château et surintendant des bâtiments de Fontainebleau. Ses vastes connaissances en histoire, en mathématiques et en sciences militaires, son mérite universellement reconnu, la régularité de sa conduite, l'agrément et la sûreté de son commerce, sa bravoure éprouvée, lui valurent l'estime de Louis XIII, qu'il suivit en Guyenne en 1615 et 1616, le nomma mestre de camp en 1617 et lui donna le commandement de l'armée de Champagne sous les ordres du duc de Guise, cette même année. Peu après, il prit part à l'attaque des retranchements du Pont-de-Cé, fut nommé maréchal de camp, se conduisit brillamment sous les ordres du roi dans les campagnes contre les protestants en Guyenne, en Poitou, en Languedoc, se rendit si redoutable aux huguenots, à la tête de sa cavalerie, qu'ils le surnommèrent le *Grand Mahomet*, mais en même temps ne cessa de donner des preuves de son humanité. Après avoir assisté aux sièges de Saint-Jean-d'Angély, de Clérac, de Montauban, occupé Périz avec le maréchal de Vitry, aidé puissamment le roi à chasser Soubise de l'île de Riez, il marcha sur Montpellier que le roi avait résolu d'assiéger, prit part, bien qu'il fût tombé malade, à toutes les opérations du siège, qu'il conduisit avec une étonnante activité, et fut, dans une sortie, atteint à la cuisse d'un coup de fauconneau qui lui fit une terrible blessure. Cinq jours après, il expira. Zamet, dit Durozoir, fut le modèle du guerrier chrétien. Tandis que les autres officiers croyaient pouvoir, en combattant contre les protestants, se livrer à tous les excès que la guerre autorisait alors, au viol, au pillage, à l'incendie, lui, presque seul, se montrait humain, chaste, ami de la plus sévère discipline, et ces vertus, dont Louis XIII possédait quelques-unes et qu'il appréciait volontiers dans les autres, furent l'honorable cause du crédit dont Zamet jouit auprès de ce monarque. • Il s'était marié, mais ne laissa pas d'enfants.

ZAMET (Sébastien), prêtre français, frère du précédent, mort à Mussé en 1655. D'abord aumônier de la reine Marie de Médicis, il devint, en 1613, duc-évêque de Langres, fit partie, cette même année, de l'assemblée du clergé tenue à Paris pour demander l'admission des décrets du concile de Trente en France, s'occupa avec beaucoup de zèle de l'administration de son diocèse, devint le protecteur des religieuses de Port-Royal, où il introduisit comme directeurs des religieuses les Pères de l'Oratoire, et fut lui-même directeur de la célèbre abbaye Angélique Arnaud. En 1630, il obtint du roi des lettres patentes pour l'établissement d'un institut de religieuses qui devaient se consacrer à l'adoration perpétuelle du saint-sacrement. A la tête de la maison du Saint-Sacrement de Paris, qui ne devait recevoir que des filles de marquis et de comte avec une forte dot, fut mise, en 1633, la mère Angélique Arnaud. Zamet avait voulu que la table du couvent fût bonne et avait autorisé une douce gaieté dans les récréations des religieuses. Ce régime déplut à la sœur Angélique et fut fortement désapprouvé par l'abbé de Saint-Cyran, qui devait à Zamet la direction spirituelle du Saint-Sacrement et de Port-Royal. A la suite de démêlés à ce sujet, l'évêque de Langres se brouilla avec Saint-Cyran, écrivit contre lui deux mémoires et se retira complètement dans son diocèse, où il mourut avec la réputation d'un prêtre pieux, indulgent et désintéressé.

ZAMIE s. f. (za-mi — du gr. *zemia*, dommage). Bot. Genre d'arbres, de la famille des cycadées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent en Amérique tropicale.

— **Encycl.** Les *zamies* sont des végétaux à souche épaisse, plus ou moins volumineuse, brune, rugueuse, parfois munie de racines charnues ou fibreuses, très-longues; d'autres fois couverte d'une sorte de duvet doux au toucher. La tige, de hauteur médiocre ou presque nulle, rappelle par son aspect extérieur le stipe des palmiers ou des fougères arborescentes; elle est couverte d'écaillés imbriquées et disposées en spires régulières, qui sont les vestiges des anciennes feuilles,

et se termine par un bouquet ou une couronne de nombreuses feuilles amples, ailées, luisantes, très-fermes et coriaces, portées sur des pétioles grêles, cannelés ou fistuleux, souvent armés de pointes aiguës. Du milieu de ces feuilles sortent les fleurs dioïques et disposées en cônes ou en chatons; les mâles ont les écaillés renflées au sommet et comme peltées, portant à leur face inférieure des anthères uniloculaires, dispersées sans ordre apparent et s'ouvrant par une fente longitudinale; les chatons femelles montrent à la face inférieure de leurs écaillés deux fleurs renversées, libres et distinctes l'une de l'autre; le fruit est une sorte de noix ovoïde, allongée, irrégulière, qui renferme une amande féculente.

Ce genre renferme un petit nombre d'espèces, qui croissent dans les régions tropicales de l'Amérique, et surtout dans les îles voisines, et dont plusieurs sont cultivées dans nos serres. Leurs amandes sont bonnes à manger, crues ou rôties, et on en fait du café. On mange aussi la moelle contenue dans la souche, dans la tige ou dans le cône.

ZAMIÉ, ÉE adj. (za-mi-é — du rad. *zamie*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre *zamie*.

— s. f. pl. Classe de plantes dicotylédones, ayant pour type le genre *zamie*, et qui correspondent à la famille des cycadées.

ZAMIOSTROBE s. m. (za-mi-o-stro-be — du *zamie*, et du gr. *strobos*, spirale). Bot. Genre de végétaux fossiles.

ZAMITE s. m. (za-mi-te — rad. *zamie*). Bot. Genre de végétaux fossiles, analogue aux *zamies*.

ZAMMARE s. m. (zamm-ma-re — de l'hébr. *zammur*, chanteur). Entom. Genre d'insectes hémiptères homoptères, de la famille des cicadiens, comprenant deux espèces, qui vivent au Brésil.

ZAMOLXIS ou **ZALMOXIS**, législateur mythique des tribus gétiques de la Thrace. Au temps d'Hérodote, ainsi que le rapporte cet historien, on croyait que Zamolxis avait été esclave de Pythagore, à Samos, qu'il en avait reçu les leçons et que, ayant recouvré la liberté, il avait acquis de grandes richesses, puis était retourné chez les Gètes, ses compatriotes, à qui il enseigna le dogme de l'immortalité de l'âme. • S'étant fait faire un logement sous terre, dit Hérodote, il se déroba aux yeux des Thraces, descendit dans ce souterrain et y demeura trois ans. Il fut regretté et pleuré comme mort. Enfin, la quatrième année, il reparut et rendit croyables, par cet artifice, tous les discours qu'il avait tenus. Je ne rejette ni n'admets ce qu'on raconte de Zamolxis et de son souterrain; mais je pense qu'il est antérieur de bien des années à Pythagore. • Quoi qu'il en soit, les Gètes le révéraient comme un dieu. Ils prétendaient ne point mourir, mais aller trouver le dieu Zamolxis, et tous les ans ils lui envoyaient un message. Pour cela, ils jetaient un homme en l'air et le recevaient à la pointe de leurs piques. Quelques anciens l'ont confondu avec le philosophe Thales. Creutzer voit en lui un personnage mythique analogue à Silène et regarde son culte comme formant un anneau entre les religions celtiques et celles des peuples de l'Orient.

ZAMOR, nom d'un petit Indien qui portait la queue de la robe de la comtesse du Barry et qui vivait dans son intérieur comme un animal familier. • Louis XV s'amusaît assez souvent de ce petit sapaoui; ayant fait la plaisanterie de le nommer gouverneur de Luciennes, on lui donnait 3,000 francs de gratification annuelle. • (M^{me} Campan, *Mémoires*.)

En vérité, voilà de l'argent bien placé! Les courtisans, qu'aucune bassesse n'effraye, caressaient et flattaient ledit Indien pour gagner la faveur de la toute-puissante favorite.

ZAMORA, l'*Ocellum Duri* ou *Ocellodurum* des Romains, ville d'Espagne, chef-lieu de la province de son nom, sur la rive droite du Douro, à 257 kilom. N.-O. de Madrid, par 41° 40' de latit. N., 8° 5' de longit. O.; 10,000 hab. Place forte; siège d'évêché et résidence des autorités civiles et militaires de la province. Ecole militaire. Fabrication de chapeaux, couvertures et étoffes de laine; liqueurs; tanneries, teintureries. Commerce de vins, grains et bestiaux. Zamora est une ville assez irrégulièrement bâtie dans une belle situation; elle n'offre d'intéressant que sa cathédrale, le palais épiscopal et les ruines de la maison du Cid. Cette ville, très-ancienne, fut souvent disputée entre les Maures et les chrétiens; prise par Alphonse le Catholique, roi des Asturies, en 748, elle fut reconquise par Almanzor, roi de Cordoue, en 945. Le Cid la reprit en 1093 et la réunit définitivement au royaume de Léon. Les cortès y furent assemblées en 1297 et 1302.

ZAMORA (PROVINCE DE), division administrative de l'Espagne, formée d'une partie de l'ancien royaume de Léon. Elle est comprise entre la province de Léon au N., celles de Valladolid à l'E., de Salamanque au S. et la province portugaise de Tras-os-Montes à l'O., où elle confine aussi à la province espagnole d'Orense. Elle mesure 155 kilom. de longueur du N.-O. au S.-E. et 80 kilom. de largeur; 180,000 hab. Chef-lieu, Zamora. Au point de

vue administratif, elle se subdivise en 7 juridictions civiles et comprend 495 communes ou *pueblos*. Le sol, au N.-O., est accidenté par les ramifications des monts Cantabres; sur les autres points, il présente de belles plaines bien arrosées et fertiles. Le Douro, l'Isia et le Sequillo sont les principaux cours d'eau qui fertilisent la province de Zamora, où l'on récolte d'excellents vins, des grains, des légumes et des fruits en abondance.

ZAMORA, ville de l'Amérique du Sud, dans la république de l'Équateur, département de l'Assuay, sur la petite rivière de son nom, à 40 kilom. E. de Loja; 8,000 hab. Autrefois, aux environs, on exploitait de riches mines, qui sont aujourd'hui abandonnées.

ZAMORA, ville du Mexique, dans l'Etat de Mechoacan, à 115 kilom. N.-O. de Valladolid; 2,000 hab.

ZAMORA (GASPAR DE), jésuite espagnol, né à Séville en 1546, mort dans la même ville en 1621. Le talent dont il fit preuve comme prédicateur lui acquit une grande réputation qu'accrut encore un ouvrage rare et encore recherché, intitulé: *Concordantia sacrorum biblicorum duobus alphabetis, altero dictionum variabilium, invariabilium altero, absolutissimè* (Rome, 1627, in-fol.).

ZAMORA (Laurent), théologien espagnol, né à Ocaña, près de Tolède, vers le milieu du xvi^e siècle, mort en 1614. Il entra dans l'ordre de Cîteaux, reforma en qualité de visiteur plusieurs monastères de la Catalogne et s'adonna avec un égal succès à l'enseignement de la philosophie et à la prédication. Sous le titre général de *Monarchia mystica de la Iglesia hecha de geroytyphicos sacados de humanas y divinas letras*, il a publié un grand ouvrage plein d'érudition sacrée et profane qui se compose des traités suivants, publiés séparément: *Du chef visible et du chef invisible de l'Eglise* (Madrid, 1594, in-4°); *De la chute de la nature humaine* (Alcala, 1603); *Des mérites de la sainte Vierge* (Barcelone, 1614); *De la conservation, de la constitution et des personages les plus illustres de l'Eglise* (Valence, 1606; Madrid, 1609; Barcelone, 1612, in-4°); *Des armes défensives et offensives que Jésus-Christ a laissées à son Eglise* (2 vol.); enfin, Zamora est l'auteur d'un poème en vers héroïques, intitulé *la Saguntina* (Alcala, 1587, in-8°).

ZAMORA (Antoine), médecin espagnol, né à Salamanque vers 1570, mort vers 1640. Après avoir pris les grades de maître es arts en philosophie et de docteur en médecine, il s'adonna à l'étude des sciences mathématiques et acquit une grande réputation comme professeur. On a de lui: *Prognostica del eclipse del sol 10 jul. 1600* (Salamanque, 1600, in-4°); *Repetitiones duar super caput primum et tertium Galeni, de differentiis symptomatum* (Salamanque, 1621, in-4°); *Aurea expositio ad textum Hippocratis in libro de aere, aquis et locis* (Salamanque, 1623, in-4°).

ZAMORA (Jean-Marie), théologien italien, né à Udine en 1579, mort à Vérone en 1649. Il entra dans l'ordre des capucins et composa les ouvrages suivants: *Disputationes theologice de Deo uno et trino* (Venise, 1626, in-fol.); *De eminentissima Deipara Virginis perfectione libri tres* (Venise, 1629, in-fol.).

ZAMORA (Le Père Bernard DE), religieux espagnol, né à Zamora (royaume de Léon) vers 1720, mort à Salamanque en 1785. Admis de bonne heure dans l'ordre du Carmel, il étudia avec ardeur les langues anciennes et modernes, la littérature, la philosophie, l'histoire, fut nommé professeur de grec à Salamanque, où il s'attacha à faire revivre le goût des fortes études et, tout en professant à l'université, il fit dans son couvent des cours très-suivis sur l'histoire et la littérature. En 1768, il présenta au gouverneur de cette ville, de concert avec l'évêque Távira, un mémoire dans lequel il demandait la réforme de l'instruction publique. On lui doit une *Grammaire grecque* (Madrid, 1772, in-8°), la traduction en espagnol de l'*Histoire des séminaires* de J. Giovanni (Salamanque, 1778, in-8°); une *Histoire de l'établissement du christianisme*, restée manuscrite, etc.

ZAMORI ou **ZAMOREO** (Gabrio), en latin *Gabrieus de Zamoreis*, jurisconsulte italien et poète latin moderne, né à Parme en 1330, mort vers 1400. Il venait de se faire recevoir docteur en droit lorsqu'il écrivit à Pétrarque une lettre pour lui demander son amitié et des conseils. L'illustre poète s'empressa de lui répondre et ne cessa depuis lors d'avoir avec lui un commerce épistolaire. En 1347, Zamori devint membre du conseil de sa ville natale; il fut ensuite intendant de l'archevêque de Milan Visconti, puis retourna à Parme, où il entra dans la magistrature (1354), fut nommé comte du palais de Latran et du consistoire impérial, et reçut en présent de Galéas Visconti une maison dans sa ville natale. Pétrarque le cite comme un des jurisconsultes les plus savants et les plus éloquents de l'époque. Il cultiva également la poésie latine et composa deux recueils de vers latins, *Adolescentia* et *Orphea*, qui sont perdus.

ZAMORIN, INE s. et adj. (za-mo-rain, i-ne). Géogr. Habitant de Zamora; qui appartient à cette ville ou à ses habitants: *Les Zamorins*. *Les mœurs zamorines*.

ZAMOSK, ville forte de la Russie d'Europe, dans l'ancienne Pologne, gouvernement et à 80 kilom. S.-E. de Lublin, près de la rive droite du Wiprz; 6,800 hab. Lycée catholique; gymnase. Blanchisseries de toiles et de drap; nombreuses et importantes tanneries. On y voit un vaste et superbe château, un bel hôtel de ville et quatre églises. Cette ville, fondée par Zamoyiski en 1588, appartient à l'Autriche de 1772 à 1809; en 1814, elle fut prise par les Russes. En 1799, on concéda, tenu dans cette ville sous la présidence de l'archevêque de Kiev. On y reconnut l'œcuménicité du concile de Trente, la constitution *Unigenitus*, et on y fit plusieurs canons de discipline.

ZAMOYSKI (Jean-Sarius), grand chancelier de Pologne né à Skokow (palatinat de Culm) en 1541, mort en 1605. Il fit ses études à Paris, fut attaché à la cour du dauphin (depuis François II), puis alla compléter son instruction à Strasbourg, où il eut pour maître de grec et de jurisprudence Jean Stuvinius, et à l'université de Padoue, où son ardeur pour l'étude, ses talents précoces lui valurent, en 1563, le titre de *Princeps juvenutis litterarum*. A cette époque, Zamoyiski fit paraître un ouvrage, plein de savantes recherches, intitulé: *De senatu romano libri duo* (Venise, 1563, in-8°), qui est à la fois remarquable par la pureté du style et par la bonne conception du plan. De retour en Pologne (1565), il fut parfaitement accueilli par le roi Sigismond-Auguste, qui le chargea de mettre en ordre les archives de la couronne. Pendant trois ans, Zamoyiski se livra avec ardeur à cette tâche qui lui permit d'acquiescer de nouvelles connaissances, fut en même temps secrétaire du chancelier, Myszkowski et reçut du roi la starostie de Bielsk. Sur ces entrefaites, Sigismond étant mort (1572), une diète générale fut convoquée à Varsovie par le primat. Par ses talents, sa naissance, sa fortune, Zamoyiski se trouva le chef de l'ordre équestre, qui contre-balançait l'ordre du sénat. Il se prononça pour la monarchie élective et conçut alors la pensée de se faire proclamer roi; mais voyant qu'il n'avait nulle chance d'arriver au trône, il se décida, entre les prétendants, qui étaient l'empereur Maximilien, le czar Ivan IV et le duc d'Anjou, frère du roi de France Charles IX, à choisir ce dernier. Zamoyiski amena l'ordre équestre à se déclarer en sa faveur, contrairement à l'avis de la majorité du sénat, et fut mis à la tête de l'ambassade qui vint à la cour de Charles IX apporter au prince français l'acte de son élection (1573). De retour en Pologne avec Henri d'Anjou, il devint son chambellan et obtint la starostie de Kuyszyn, en Podlaquie. Lorsque le nouveau roi eut secrètement quitté la Pologne pour aller mettre sur sa tête la couronne de France (1574), Zamoyiski présenta d'abord pour lui succéder deux Polonais, Tenczynski et Kortha, dans l'espoir que la diète, après les avoir repoussés, le porterait lui-même au pouvoir suprême. Mais cette nouvelle combinaison ayant avorté, il mit en avant, pour écarter les princes de la maison d'Autriche, Étienne Bathori, voïvode de Transylvanie, et le fit proclamer roi à la diète de 1576. Bathori accourut à Cracovie, s'y fit couronner, épousa Anne, sœur de Sigismond-Auguste, et nomma Zamoyiski grand chancelier et grand général de la couronne. Ce dernier justifia pleinement la confiance du monarque. Il fit réorganiser l'administration de la justice, créa deux tribunaux d'appel, l'un à Lublin, l'autre à Pétrikau, créa plusieurs régiments d'infanterie, malgré la répugnance de la noblesse, qui avait coutume de combattre à cheval, aida Bathori à soumettre la ville de Dantzic révoltée, entraîna en 1579 la diète à faire la guerre au czar Ivan IV, qui avait envahi la Livonie, obtint des subsides, accompagna Bathori, qui dirigea d'abord lui-même les opérations, fut nommé, en 1580, grand hetman de l'armée polonaise, eut le commandement après le départ du roi, prit plusieurs provinces, ravagea celles du Dniéper, depuis Starodoub jusqu'à Czernichow, depuis la Dwina jusqu'à Starzyce, fit un grand nombre de prisonniers, mit la Pologne en sûreté contre les invasions des Tartares (1582), et, de retour à Varsovie, épousa la nièce du roi. Après la mort de Bathori (1586), Zamoyiski fut dépouillé du commandement des armées. Forcé de s'enfuir pour échapper aux Zborowski, ses ennemis, il reparut bientôt pour assister à la diète qui devait élire un nouveau roi, y reprit toute son influence et fit choisir pour souverain le prince royal de Suède, Sigismond Wasa, sous le nom de Sigismond III (1587). De leur côté, les Zborowski nommèrent le frère de l'empereur Rodolphe, l'archiduc Maximilien, qui marcha aussitôt sur Varsovie. Mais Zamoyiski le battit et, après l'avoir rejeté en Silésie, alla faire couronner Sigismond à Cracovie (29 novembre 1586); la cérémonie terminée, le grand chancelier se mit de nouveau à la tête de l'armée polonaise, pénétra en Silésie, fit l'archiduc Maximilien prisonnier à Witzon et le força à renoncer à la couronne ainsi qu'au titre de roi de Pologne. Zamoyiski rendit ensuite de nouveaux services à Sigismond en combattant les Turcs à la tête de 7,000 cavaliers (1595), en s'emparant de la Valachie, en empêchant les Tartares de pénétrer en Pologne, et en faisant une guerre heureuse aux Suédois, qui avaient

envahi la Livonie et la Courlande. De retour en Pologne, il s'adonna à des travaux sur la philosophie des anciens. Malgré son grand âge, il assista à la diète de 1605, y blâma ouvertement le roi, qui voulait épouser une archiduchesse d'Autriche, l'engagea à terminer la guerre avec la Suède, lui déclara qu'il n'avait pas le droit de faire couronner son fils, comme il en avait l'intention. « Changez de conduite, sire, lui dit-il avec une liberté de langage qui était dans les mœurs du temps. Vous savez que les Polonais, lorsqu'ils ont été mécontents de leurs chefs, les ont forcés à quitter le royaume et qu'ils les ont remplacés par d'autres. Ne nous obligez pas de suivre l'exemple de nos ancêtres et de vous faire déporter au delà des mers. » A ces paroles, Sigismond ne put contenir sa colère et répondit avec véhémence en mettant la main sur son épée. A ce mouvement, des murmures éclatèrent de tous côtés dans l'assemblée. « Ne touchez pas à votre épée, s'écria alors Zamoycki, pour que la postérité ne vous appelle pas Caius César et nous des Brutus. Nous faisons les rois, mais nous écrasons les tyrans. » Après ces paroles menaçantes, le vieillard quitta la diète et se retira à Zamosk, où il mourut quelque mois après. Zamoycki ne fut pas seulement un grand homme d'Etat, un guerrier illustre, il fut encore un savant de premier ordre. « Dans les temps les plus difficiles où se soit trouvée la patrie, dit Hendenstein, ses ennemis eux-mêmes ont eu souvent recours à son courage, à la force de son bras, à la sagesse de ses conseils. » Il fonda autour de son château de Skokow une ville qui devint bientôt fameuse par son industrie. « Wantant, dit M. Gley, la mettre à l'abri des invasions des Tartares, il la fortifia si bien qu'il en fit une des premières places du royaume; et y fonda deux collèges, une académie, et donna à la nouvelle cité le nom de Nowy-Zamosk, pour la distinguer de l'ancienne, Siary-Zamosc. Le 15 mai 1594, il ouvrit l'académie de Zamosk, où il avait attiré les plus célèbres professeurs de Cracovie, et établit dans cette ville une imprimerie dont il donna la direction à Martin Leuski. » On lui doit les ouvrages suivants : *De senatu romano libri duo* (Venise, 1563, in-40), ouvrage plein d'érudition que Grævius a inséré dans son *Antiq. rom. Thesaurus*; *De constitutionibus et immunitatibus Academiæ Patavinæ* (Padoue, 1564, in-40); *De perfectio senatorum* (Padoue, 1564, in-40); *De libertate suffragiorum* (Cracovie, 1572, in-4); *Oratio qua Henricum Valesium regem Poloniæ renuntiavit* (Paris, 1573); *Pacificatio inter domum Austriacam ac regem Poloniæ et ordines regni tractata scripta aliquot* (1570, in-40); *De transitu Tatarorum per Podoliam* (Cracovie, 1594, in-40); *Logica stoica* (Zamosk, 1596), ouvrage sur la philosophie des stoïciens.

ZAMOYCKI (Thomas), chancelier de Pologne, fils du précédent, né en 1595, mort en 1638. Il s'attacha à marcher sur les traces de son glorieux père, devint palatin de Podolie et de Kiev sous Sigismond III, prit une brillante part aux guerres qui eurent lieu contre les Tartares et les Suédois sous Zolkiewski et fut nommé chancelier du royaume par Wladislas en 1635. De son mariage avec la princesse Catherine Ostrogska il eut un fils, qui devint palatin de Sandomir, et une fille, Constance-Gzeld, qui fut la mère de Michel Wisniowiecki, roi de Pologne.

ZAMOYCKI (Jean), palatin de Sandomir, fils du précédent, né en 1626, mort à Varsovie en 1665. Héritier du courage et de l'immense fortune de ses ancêtres, il se distingua sous Jean-Casimir, en 1651, par sa brillante conduite en combattant les Cosaques et en contribuant à la victoire de Berestezki, reçut en récompense de ses services le palatinat de Sandomir, harcela avec succès les Suédois, qui, pendant la guerre de la succession, étaient arrivés jusqu'aux portes de Varsovie, et se défendit vaillamment dans la forteresse de Zamosk. Ayant levé une armée à ses frais, il porta la guerre en 1659 chez les Cosaques de l'Ukraine. Enfin, en 1663, il parvint à amener les confédérés à faire leur soumission au roi Jean-Casimir. Zamoycki avait épousé, en 1657, une Française, la belle Marie-Casimire de La Grange, dont il n'eut pas d'enfants, et qui épousa en secondes noccs le grand Sobieski.

ZAMOYCKI (André), grand chancelier de Pologne, issu de la même famille que le précédent, né en 1716, mort en 1792. Il alla achever ses études à Paris, servit que, que temps en Suze, remplit ensuite divers emplois dans sa patrie et fut nommé chancelier par Stanislas-Auguste en 1764. Il avait surtout des connaissances étendues en jurisprudence. En 1776, la diète le chargea de revoir toutes les lois du royaume et d'en former un code, qu'il termina en moins de deux ans et qui fut présenté en 1780. L'affranchissement des serfs en formait la base, et lui-même avait prélué à cette grande mesure dès 1760, en abolissant la servitude dans ses terres. Mais il ne fut imité que par un petit nombre de seigneurs, et il vit s'élever contre son généreux projet toute la noblesse polonaise; il dut s'éloigner des affaires avec la douleur de n'avoir pu le faire adopter. Ce projet a été imprimé en polonais sous le titre de *Code des lois judiciaires, rédigé en vertu de la constitution de 1776* (Varsovie, 1778). Cependant, Zamoycki vécut assez pour voir adopter son

code avec la constitution de 1791. Il mourut l'année suivante. Sa femme, née princesse Constance Czartoryska, morte à Vienne en 1796, abolit également la servitude dans ses domaines.

ZAMOYSKI (Stanislas - Kotska - François-Reinhold), homme politique polonais, fils du précédent, né à Varsovie en 1778, mort à Vienne en 1856. Il entra dans la vie publique en 1795 comme conseiller intime et chambellan de l'empereur d'Autriche, fut nommé, en 1809, président du gouvernement central de Lublin, puis sénateur palatin, fit partie de la députation chargée d'aller complimenter Napoléon sur son mariage avec Marie-Louise et alla siéger au sénat après l'octroi d'une nouvelle constitution à la Pologne en 1815. Ayant échangé, en 1820, la ville forte de Zamosk contre des terres, il établit dans ses nouvelles propriétés des écoles, une bibliothèque, et introduisit dans la culture de grandes améliorations. En 1822, il succéda à Potocki comme président du sénat et montra dans ses fonctions une soumission entière aux volontés de l'empereur de Russie. Quatre ans plus tard, il devint président d'une commission d'enquête chargée de juger ou plutôt de condamner les membres de la Société patriotique polonaise, accusés de conspiration contre le gouvernement impérial. Cette commission, composée en majorité de Russes, se prononça pour la condamnation des accusés (1827). Ces conclusions soulevèrent une réprobation générale, et le czar, cédant à la voix de l'opinion, fit reviser l'enquête par la haute cour du sénat, qui prononça un verdict d'acquiescement. Lors de la révolution qui éclata à Varsovie en 1830, Zamoycki résolut d'abord de se joindre aux patriotes polonais; mais, détourné bientôt de ce projet par les siens, il gagna Saint-Petersbourg, où il resta jusqu'en 1833. A cette époque, il revint en Pologne, qu'il quitta en 1836 pour se rendre à Vienne, où il termina ses jours. Il avait épousé la princesse Sophie Czartoryska, qui mourut à Florence en 1836.

ZAMOYSKI (André, comte), patriote polonais, né en 1800, mort à Cracovie en 1874. Il reçut, de 1812 à 1814, sa première éducation à Paris, continua ses études à Genève et à Edimbourg et, chargé de son retour en Pologne de l'administration des vastes propriétés de son père, acquit des connaissances étendues en économie rurale. En 1823, il entra dans la carrière administrative, devint directeur de la division de l'agriculture et du commerce au ministère de l'intérieur à Varsovie et, pendant la révolution de 1830, fut lui-même placé quelque temps à la tête de ce ministère. Il fut ensuite envoyé en mission à Vienne, dans le but d'y décider Metternich à une intervention en faveur des Polonais. Il demeura en Pologne après la chute de Varsovie et s'imposa à la noble tâche d'élever le niveau moral de ses compatriotes en travaillant au développement de leur bien-être matériel. Il commença par affranchir les serfs de ses terres, fonda des écoles, établit la navigation à vapeur sur la Vistule, se mit à la tête d'une banque hypothécaire, etc., et sacrifia à ces entreprises une partie de sa fortune. En 1842, il fonda les *Annales de l'agriculture* et provoqua la création de la Société agronomique, qui eut bientôt des membres dans toutes les parties de la Pologne et dont les séances annuelles avaient lieu à Varsovie. Cette association nationale parut à la fin pleine de dangers aux Russes et aux Polonais russifiés, et, en 1862, peu de temps avant l'explosion des troubles à Varsovie, elle fut supprimée. Il est triste de dire que cette suppression fut due surtout à l'influence d'un Polonais dont le nom est devenu tristement fameux depuis, le comte Wielopolski, adversaire politique et rival du comte Zamoycki. Lorsqu'en août 1862 Wielopolski, alors ministre tout-puissant du grand-duc Constantin, vice-roi de Pologne, eut été appelé à la présidence du conseil municipal de Varsovie, Zamoycki donna sa démission de membre de ce conseil. Appelé à Saint-Petersbourg pour justifier sa conduite auprès du czar, il fut exilé par ce dernier et se retira à Paris, où il résida presque constamment jusqu'à sa mort.

Zampa ou la *Fiancée de marbre*, opéra-comique en trois actes, paroles de Mélesville, musique d'Hérold; représenté à l'Opéra-Comique le 3 mai 1831. Depuis trente-cinq ans, cet ouvrage est resté constamment au répertoire. L'opéra de *Zampa* n'a perdu aucune de ses qualités au jugement des gens de goût, et son attrait pour le public n'est pas moindre qu'autrefois, quoique l'exécution en soit généralement très-médiocre. La pièce abonde en situations dramatiques et essentiellement musicales, mais absurdes au fond. On pourrait reprocher à Mélesville d'avoir trop imité plusieurs scènes de *Don Juan*, surtout au dénouement.

Un corsaire nommé Zampa répand l'effroi par tout le royaume de Naples et de Sicile. Il est condamné à mort par contumace, et son signalement est envoyé aux officiers chargés de le poursuivre et de l'arrêter. Ce Zampa appartient d'ailleurs à une famille qui a rendu des services à l'Etat. Il porte le titre de comte de Monteza. Son frère, nommé Alphonse, beaucoup plus jeune que lui, ne l'a jamais connu et ignore que ce Zampa si redouté n'est autre que son propre frère. Alphonse sert

dans l'armée du vice-roi; il va épouser Camille Lugano, fille d'un riche négociant. Tout le monde est dans la joie au château; les jeunes filles se parent des présents que leur a faits le fiancé et adressent leurs félicitations à Camille. Dans la galerie du château où cette première scène se passe, on voit une statue de marbre : c'est l'image d'Alice Manfredi, pauvre fille séduite, abandonnée, morte de douleur, dont voici la légende :

D'une haute naissance,
Belle comme à seize ans,
Alice dans Florence
Charmait tous les amants;
A seize ans, comment faire
Pour défendre son cœur?
Un seul parvint à plaire,
Et c'était un trompeur!

D'un pareil maléfice,
Sainte Alice, préservez-vous;
Nous prions Dieu pour vous.

Flattant sa confiance,
Le traître, avant l'hymen,
Lui ravit l'innocence
Et disparaît soudain!
Il reviendra, dit-elle.
Mais, ô funeste erreur!
Jamais, près de sa belle,
Ne revint le trompeur!

D'un pareil maléfice,
Sainte Alice, préservez-vous;
Nous prions Dieu pour vous.

Hélas! sur ce rivage
Alice vint mourir,
Et cette froide image
Semble toujours gémir.
Quand la nuit, on l'assure,
Le vent gronde en fureur,
Ce marbre encor murmure
Et nomme le trompeur.

Ah! soyez-vous propice,
Sainte Alice, veillez sur nous;
Nous prions Dieu pour vous.

Il y a du sentiment dans cette ballade, dont Hérold a traduit en musique les deux premiers couplets avec une grâce naïve et développée le troisième d'une manière très-heureuse; mais l'idée en est singulière. Si on élevait des statues de marbre à toutes les malheureuses Arianes, les carrières de l'Italie ne suffiraient pas à une aussi somptueuse décoration. Mélesville les range, en outre, parmi les saintes; et, oubliant qu'on les invoque alors, mais qu'on ne prie pas pour elles, il laisse échapper cette distraction : *Sainte Alice, nous prions Dieu pour vous*. Revenons à la suite du récit de la pièce. Alphonse est mandé aux portes du château par des hommes à cheval. Il croit que ce sont des amis invités à la fête; il part et ne reparait plus. C'est Zampa qui se présente à sa place. Il est porteur d'une lettre adressée à Camille et signée par son père qui, tombé au pouvoir du corsaire, conjure sa fille de l'aider à recouvrer sa liberté en accordant à Zampa tout ce qu'il exigera pour sa rançon. Camille, effrayée, se réfugie dans son appartement, laissant le château à la merci de Zampa et de sa troupe, qui s'y livrent à une orgie mêlée de terreurs superstitieuses causées par la présence de la statue de marbre. Daniel, l'un des forbans, reconnaît les traits d'Alice Manfredi, jadis séduite par son maître. Celui-ci s'amuse de sa frayeur, s'approche de la statue et lui passe au doigt son anneau en lui disant qu'il la prend pour sa fiancée jusqu'au lendemain. La statue étend son bras et le ramène sur sa poitrine comme pour garder l'anneau. Les pirates, consternés, tombent à genoux, et Zampa fait de vains efforts pour ranimer l'audace impie de ses compagnons. Ce finale du premier acte produit un grand effet au théâtre.

Au deuxième acte, la toile se lève sur un décor représentant le bord de la mer, où des femmes sont agenouillées devant une image de la Madone. Rien n'est plus frais que ce lever du rideau, après les émotions violentes de la dernière scène. A la suite de l'air du triomphateur Zampa, il y a une rencontre fort comique et de bon goût entre Daniel, ancien pêcheur, mari de Ritta, qu'il a quittée depuis dix ans pour suivre Zampa, et sa femme, devenue la servante de Camille. Au moment où Ritta témoigne à Daniel la joie qu'elle éprouve de le revoir et l'assurance de sa fidélité constante, un certain Dandolo, chargé du rôle de poltron dans la pièce, accourt et annonce à Ritta que leurs bans sont publiés et que dans deux jours ils seront mariés. Daniel, qui commençait à s'attendrir, entre en fureur à cette nouvelle. Cet épisode, qui se rattache naturellement à l'action, est heureusement imaginé. Alphonse a pu s'échapper des mains des pirates. Son rôle est ingrat, et, quoiqu'il ait à chanter de charmants morceaux, il n'intéresse pas assez. Il apprend, de la bouche même de Camille, qu'elle va épouser Zampa. Une lettre du vice-roi lui fait connaître à la fois que Zampa est le comte de Monteza, son frère, et que le souverain lui accorde sa grâce à la condition qu'il expiera sa conduite passée en servant dans la marine de l'Etat. Alphonse brise son épée et s'éloigne, pendant que Zampa et Camille se rendent au pied de l'autel; là encore se trouve la statue, qui pose sa froide main sur l'épaule de Zampa. La présence de ce témoin inat-

tendu le glace de terreur. Ici se termine le second acte.

Le châtiment du corsaire occupe l'esprit du spectateur pendant le dernier acte; mais cette scène est précédée de deux incidents d'un effet délicieux. D'abord, c'est une barcarolle plaintive chantée par Alphonse, qui s'éloigne, et par Camille, qui cherche à le consoler tout en gémissant sur sa propre destinée. Ensuite, c'est une sérénade chantée discrètement par le chœur, et qui s'adresse au bonheur présumé des époux. Ce qui suit est moins heureux. Alphonse revient, veut déterminer celle qu'il aime à le suivre. Zampa le fait entraîner par ses amis. Le pauvre Alphonse disparaît pour la troisième fois. Resté seul avec Camille, qui le supplie de lui permettre de se retirer dans un couvent, Zampa repousse ses prières et veut user de ses droits; mais au moment où il atteint son infortunée victime, s'enfuyant à son approche, il se trouve entre les bras de la statue de marbre, qui s'engloutit avec lui. Un dernier tableau montre Camille, son père et Alphonse réunis. Le chœur persiste à prier pour sainte Alice, et il a raison, puisqu'elle se trouve en si mauvaise société.

L'ouverture de cet opéra est une suite des motifs les plus brillants et les mieux orchestrés; mais ce n'est plus l'ouverture telle que les prédécesseurs d'Hérold l'avaient conçue et fait accepter, telle que lui-même l'avait comprise pour son *Pré aux clercs*. Mozart, Beethoven avaient déjà donné à cette préface de l'œuvre dramatique des formes d'un caractère généralisé. Mehul, Cherubini, et à leur exemple les compositeurs de ce temps, écrivirent des morceaux spécialement appropriés au genre d'ouvrages qu'ils avaient à traiter, sans leur emprunter les motifs principaux pour en faire une sorte de pot pourri, une macédoine de thèmes juxtaposés, sans autre liaison qu'une marche harmonique ou des gammes modulantes. Les belles ouvertures de Rossini, depuis celle de *Tancredi* jusqu'à celle de *Guillaume Tell*, sont des préfaces véritables, tantôt gracieuses et séduisantes, tantôt grandioses et magnifiques. Boieldieu a introduit un des premiers, dans ses ouvertures, des réminiscences ou plutôt un avant-goût des motifs épars de ses opéras. Hérold et Auber ont suivi cet exemple. Les thèmes étaient agréables; on les entendait avec plaisir plusieurs fois dans la soirée, *bis repetita placent*, et les formes de l'ancienne ouverture ont été délaissées, proscrites, oubliées. L'ouverture de *Zampa* se compose de cinq thèmes empruntés au chant.

On a comparé souvent *Zampa* au *Pré aux clercs*, et on s'est demandé lequel de ces deux chefs-d'œuvre devait être préféré à l'autre. Notre avis est que l'un ne doit pas fuir de daigner l'autre. Il y a peut-être dans le *Pré aux clercs* une couleur plus originale, un sentiment plus exquis et la grâce. Le lieu de la scène, l'atmosphère de la cour des Valois, la valeur littéraire de la pièce ont exercé leur influence sur la nature des inspirations d'Hérold. Mais au point de vue du style, de la manière d'écrire, de la fécondité des ressources musicales, de la clarté du discours mélodique, *Zampa* offre un ensemble de qualités supérieures. Les situations dramatiques y sont accusées par le musicien avec plus de fermeté que dans tous ses autres ouvrages, sans en excepter la fameuse scène du bateau, au dernier acte du *Pré aux clercs*. Au premier acte, l'oreille de l'auditeur ne chôme pas. Après le chœur des jeunes filles : *Dans ses présents, que de magnificence*, Camille chante un air dont la première phrase est charmante : *A ce bonheur suprême*. La ballade, à laquelle le timbre des carnettes donne un caractère légendaire et naïf; le trio, accompagné d'un sol *passo si vif*; le quatuor majestueux : *Le voilà! que mon âme est émue!* le meilleur morceau de l'ouvrage, avec le duo du troisième acte, et enfin le trio final : *Au plaisir, à la folie*, d'une grande variété d'effets, telle est la partie musicale du premier acte. Le second n'est pas moins riche. Tout le monde connaît le suave cantique pour trois voix de femme : *Aux pieds de la Madone*, ainsi que l'air : *Il faut céder à mes lois*, si bien approprié, par son accompagnement léger et spirituel, à l'usage des Don Juan français. Le duo de la reconnaissance : *Juste ciel, c'est ma femme!* est plein d'entrain, d'intelligence scénique et de bon goût. Hérold, livré à lui-même et non surexcité par une situation dramatique imposée, était mélancolique. On saist parfaitement ce côté de son caractère dans ce passage : *Hélas! ô douleur! il me croit infidèle!* comme aussi dans la barcarolle du troisième acte : *Où vas-tu, pauvre gondolier?* La ronde : *Douce jouvence, bien encadrée dans le chœur, a été populaire*. On est moins frappé du commencement du finale; mais le compositeur se relève à la strette : *Tout redouble mes alarmes*, où le fa naturel sur le mi pédale commence une de ces phrases inspirées qui suffisent pour prouver le génie. Nous avons parlé plus haut des mélodieux morceaux qui ouvrent le troisième acte; il ne nous reste plus qu'à rappeler le célèbre duo : *Pourquoi trembler*, entre Camille et Zampa. La puissance dramatique de ce morceau et son expression passionnée ont fait croire à bien des personnes que l'opéra de *Zampa* aurait mieux convenu à la salle de la rue Lepelletier qu'à l'Opéra-Comique. C'est une grave erreur. Hérold était un

grand musicien, un compositeur doué de génie, d'invention, d'une rare sensibilité; mais il suffit de jeter les yeux sur ses partitions pour reconnaître que tous ses motifs si abondants, si serrés, convenaient au cadre pour lequel ses compositions ont été faites; qu'ils seraient amoindris et insuffisants sur une vaste scène; que son harmonie, piquante et variée, perdrait la grâce de ses détails si elle était noyée dans une plus forte sonorité. Les rôles ont été créés par Chollet, Mme Casimir,

Mme Boulanger, Féréol et Moreau-Sainti. Celui de Zampa a été tenu depuis avec succès par Masset et très-convenablement par Montaubry. Mme Rossi-Caccia a été la meilleure chanteuse qui ait interprété le rôle de Carmille, plus tard chanté par Mlle Cico; dans celui de Dandolo, Sainte-Foy est resté inimitable. M. Vauthrot a publié une bonne réduction de cet ouvrage pour piano solo. Nous donnons la barcarolle du troisième acte et la ronde : *Douce jouvencelle*.

BARCAROLLE DE ZAMPA.

Moderato.

1^{er} COUPLET. Où vas-tu, - - - pauvre gon-do-lier? - - -

Je vais - - sur un au-tre ri-va - - ge Cher-cher

- un sol hos-pi-ta-lier - - - Quo'n'ait point fé-tri-les-cla-

- va-ge! A-dieu donc, pour tou-jours - - Ter-re ché-ri-e,

O ma bel - - le pa-tri - - - e! A-dieu donc, mes a-mours,

A-dieu donc, mes a-mours Et mes beaux jours! A-dieu donc, mes a-

- mours! A-dieu donc, mes a-mours! Et mes beaux jours!

DEUXIÈME COUPLET.
Parle bas, pauvre gondolier!
Entends-tu gronder la tempête?
Suis l'exemple du nautonier,
C'est un naufrage qui s'apprête.

Adieu donc pour toujours! Sur l'autre rive,
Que le bonheur te suive!
Mais, pour moi, plus d'amours, (bis)
Plus de beaux jours!
Mais, pour moi, plus d'amours, (bis)
Plus de beaux jours!

RONDE DE ZAMPA.

Andantino.

1^{er} COUPLET. Dou-ce jou-ven-cel-le, Viens sur ta na-cel-le,

- - - Tra-ver-se les flots; Tan-dis qu'el-le vo-le,

2

Que ta bar-ca-rol-le - Frap-pe les é-chos!

Si ton cœur n'ai-me dé-jà, - - - Si ton cœur n'ai-me dé-jà,

- - Sois moins fiè-re, Moins sé-vè-re, Car bien-tôt ton tour, ton

tour vien-dra; Sois moins fiè-re, Moins sé-vè-re, Car bien-

- - - tôt, bien-tôt ton tour vien-dra!

DEUXIÈME COUPLET.
Aimable fillette,
Dont l'âme inquiète
Rêve un jeune époux!
Dans le mariage

Tu vois le présage
Des jours les plus doux!
A ta voix l'écho dira : (bis)
Patience et constance,
Car bientôt ton tour viendra. } (bis)

ZAMPELIOS ou ZAMBELIOS (Jean), poète et littérateur grec, né à Sainte-Maure, îles Ioniennes, en 1787, mort à Corfou en 1856. S'étant rendu en France et en Italie, il y étudia la physiologie et le droit, puis revint en Grèce, où il devint membre de l'hétairie fondée par Rivas. Reprenant ensuite le cours de ses voyages et de ses études, il habita successivement Paris, Milan, Vienne, Bukharest, commença à se faire connaître par des *Poésies lyriques* et par une tragédie intitulée *Timoléon* (Vienne, 1818), qui fut représentée avec beaucoup de succès. Philologue en même temps que poète, il s'attacha à répandre le goût de la littérature et de la langue grecque dans les îles Ioniennes, où l'on parlait alors généralement l'italien. Il était juge au tribunal de Corfou lorsqu'il mourut. Nous citerons parmi ses tragédies : *Georges Castriote Scanderbeg*; *Constantin Paléologue*; *Rigas*; *Botzaris*; *Karaiskakis*; *Codrus*, roi d'Athènes; *Jean Capo d'Istria*; *Médée*; *Odyssée*; *Androtzou*, etc. On lui doit aussi un *Traité sur la religion*, un *Traité de grammaire*, un *Traité de prosodie*. Ses *Œuvres complètes* ont été réunies et publiées à Athènes (1856-1857).

ZAMPELIOS ou ZAMBELIOS (Spiridon), littérateur et poète grec, fils du précédent, né à Sainte-Maure, îles Ioniennes, en 1828. A l'exemple de son père, il vint faire ses études de droit en France, puis il retourna aux îles Ioniennes et, à partir de 1848, il collabora à divers journaux qui propageaient les idées libérales. Nous citerons, parmi ses écrits, les *Chants nationaux de la Grèce* (1852), avec une intéressante étude historique sur l'hellénisme au moyen âge, et un travail sur la *Poésie populaire en Grèce*, publié en 1856 dans le *Spectateur d'Orient*.

ZAMPI (Joseph-Marie), missionnaire italien qui vivait au XVII^e siècle. Il entra dans l'ordre des théatins et fut appelé, en 1632, à faire partie d'une mission envoyée par Urbain VII en Mingrèlie. Pendant la traversée, les missionnaires tombèrent au pouvoir des Turcs, qui les conduisirent à Constantinople. Ayant recouvré la liberté par l'intervention du roi de France, Zampi put avec ses confrères gagner la Mingrèlie. Ce religieux a écrit sur sa mission un ouvrage intitulé *Relation de la Colchide et de la Mingrèlie*, qui a été traduit et publié par Chardin dans son *Recueil des voyages du Nord*. On y trouve des détails exacts et intéressants.

ZAMPI (le Père Félix-Marie), célèbre prédicateur italien, né à Ascoli, marche d'Ancone, vers la fin du XVII^e siècle, mort dans la même ville en 1774. Admis dans l'ordre du Carmel, il s'y consacra à la chaire et prêcha bientôt avec un grand éclat dans les principales villes de l'Italie. A un débit noble et imposant il joignait l'art de présenter ses idées d'une manière neuve et pittoresque; mais, comme chez lui le goût n'égalait pas le talent, il se permettait des tableaux, des descriptions, des images, des expressions d'une excentricité voisine de la bouffonnerie et qui étaient peu en harmonie avec la gravité de son enseignement. On raconte que, quelqu'un ayant demandé à Benoît XIV de faire des représentations à Zampi sur ce sujet, le pape répondit : « Je m'en garderai bien; je ne me sens pas moi-même assez grave pour oser lui faire des reproches. » Quoiqu'il en soit, Zampi parvint aux premières fonctions de son ordre. On a de lui, outre des poésies insérées dans divers recueils : *Il Vizio sgridato da cui l'antidoto a preservarsi è la solitudine della villa*, etc. (Venise, 1754, in-80); *Parafrasi delli treni di Geremia* (Venise, 1756, in-80), paraphrase en vers des lamentations de Jérémie. Ses sermons sont restés manuscrits.

ZAMPIERI (Camille), littérateur italien, né à Imola en 1701, mort en 1784. Il acquit une connaissance approfondie des langues anciennes, de la philosophie, de la théologie, des sciences physiques, de la littérature, se fit connaître par des poésies latines et italiennes fort remarquables et alla habiter Bologne, où il fut inscrit sur le livre de la noblesse et admis au Sénat. Zampieri, qui jouissait de la plus haute considération dans sa ville adoptive, fut envoyé par elle comme ambassadeur auprès du pape et remplit à vingt-quatre reprises les fonctions de gonfalonier. Zampieri était en correspondance avec les hommes les plus distingués de l'Italie et faisait partie de nombreuses sociétés littéraires. On a de lui : *Poesie latine e italiane* (Paisance, 1755, in-80); *Giobbe esposto in ottava rima, poema* (Paisance, 1763, in-40); *Carminum libri quinque* (Paisance, 1771, in-40); *Tobbia ovvero della educazione* (Cagliari, 1778, in-40), poème d'une remarquable élégance de style, dans lequel il propose un système d'éducation; *Poesie liriche italiane; Opera postuma* (Cagliari, 1784, in-40).

ZAMPIERI (Domenico), célèbre peintre bolognais, plus connu sous le nom de *Domenichino* ou *Dominiquin* (V. ce dernier nom.)

ZAMPINI (Matthieu), jurisconsulte italien, né à Recanati, Marche d'Ancone. Il vivait dans la seconde moitié du XVII^e siècle, devint un des conseillers secrets de Catherine de Médicis, qu'il suivit en France, entra par la suite dans le parti des ligueurs, s'attacha de tout son pouvoir à empêcher Henri IV de

monter sur le trône et retourna en Italie, où il mourut on ne sait quelle année, après que ce prince fut entré dans Paris. On lui doit plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *De origine et atavis Hagonis Capeti, etc.* (Paris, 1581, in-80); *Elogia della grande Caterina regina di Francia* (Paris, 1586, in-40), traduit en français par Ch. Pascal; *Degli stati di Francia e della loro potenza* (Paris, 1587, in-80), trad. en français (1588, in-80); *De successione juris et prerogative primi principis Franciæ* (Paris, 1588, in-40), trad. sous ce titre : *De la succession de droit et prerogative du premier prince du sang* (Paris, 1588), etc.

ZAMPOGNE s. f. (zan-po-gne; gn mll. — ital. *zampogna*, même sens). Mus. Sorte de cornemuse italienne.

— Encycl. La *zampogna* n'est point positivement, comme on l'a dit, le nom italien de la cornemuse; c'est plutôt une espèce particulière de cornemuse, différant un peu de celle qui est employée en France, et dont l'usage est fréquent surtout à Naples et dans les provinces de l'ancien royaume dont cette ville était la capitale. Les *contadini* napolitains dansent avec une sorte d'ivresse aux sons de la *zampogna*. On dit aussi ZAMFOGNA, à l'italienne.

ZAN (Thomas), patriote polonais, né en Lithuanie en 1791. Lorsqu'il eut achevé ses études, il fit des éducations particulières à Wilna, où il suivit en même temps les cours de l'université. Ayant acquis une grande influence sur les étudiants, il les fit entrer, en 1820, dans une association qui, sous le prétexte de s'occuper de propagande d'instruction, cachait un but politique et patriotique. Cette association prit le nom de Société littéraire des *Promieniści* (rayonnants) et fut approuvée par le recteur et l'évêque; mais le gouverneur russe Korsakow, qui ne se laissa pas tromper par l'apparence, en prononça la dissolution. Zan, au lieu de renoncer à son projet, reconstitua secrètement son association sous le nom de société des *Philurètes* ou Amis de la vertu, y fit entrer les plus chauds partisans de l'indépendance de la Pologne et mit à sa tête un comité composé de vingt membres. La police, ayant découvert l'existence de cette affiliation, en instruisit le curateur de l'université, le prince Czartoryski, qui fit procéder à une enquête pour en connaître les membres. En 1823, le gouvernement russe fit arrêter un grand nombre d'étudiants et incorpora de force plusieurs d'entre eux dans l'armée russe. Dans l'espoir de mettre un terme à ces rigueurs, Zan se dévoua généreusement lui-même comme le fondateur et le président de la société secrète et déclara que c'était lui seul qu'on devait frapper. Condamné à la déportation, il fut enfermé dans la forteresse d'Orenbourg, et ce ne fut qu'après une longue détention qu'il obtint l'autorisation de revenir en Pologne. Depuis lors, Zan a vécu dans la plus complète obscurité.

ZANA, ville d'Algérie, dans la province de Constantine. C'est la *Diana Veteranorum* des Romains.

ZANARDI (Michel), dominicain italien, né à Orignano, près de Bergame, en 1570, mort à Milan en 1641. Il entra tout jeune dans l'ordre de Saint-Dominique et, après avoir étudié la théologie et la philosophie à Bologne, il devint successivement professeur de théologie dans cette ville, à Milan, à Vérone, à Crémone, à Venise et à l'Anzani. Outre des opuscules ascétiques et de nombreux ouvrages restés manuscrits, on lui doit : *Directorium confessorum et theologorum* (Crémone, 1612-1614, 3 vol. in-80), recueil de cas de conscience avec leurs décisions; des *Commentaires* en latin sur plusieurs ouvrages d'Aristote (Venise, 1615-1617, 3 vol. in-40); des *Commentaires* sur la première partie de la *Somme* de saint Thomas d'Aquin (Venise, 1620, in-fol.); *Disputationes de triplici universo caelesti, elementari et mixto*; *De parvo homine*, etc. (Venise, 1629, in-40), collection de thèses sur divers sujets d'histoire naturelle.

ZANCHI (Jean-Chrysostome), historien italien, né à Bergame vers 1490, mort dans la même ville en 1566. Il appartenait à une famille où la science et le goût des lettres étaient pour ainsi dire héréditaires. Son père, Paul Zanchi, à la fois savant, jurisconsulte et antiquaire, avait rendu d'importants services à Bergame, où il avait rempli plusieurs charges importantes. En 1524, Jean-Chrysostome entra dans l'ordre des chanoines réguliers de Loran et y parvint aux premières dignités. Prieur, puis abbé de la maison du Saint-Esprit, à Bergame, il devint en 1559 supérieur général de son ordre. Il était lié avec le célèbre Bembo. Outre des poésies italiennes et latines restées inédites, et un *Dictionnaire de la Bible* qu'il n'eut pas le temps d'achever, on lui doit un ouvrage sur l'histoire ancienne de sa ville natale, lequel parut sous ce titre : *De Oroborum sive Cenomanorum origine, situ, ac Bergami rebus antiquis, libri tres* (Venise, 1541, in-80). Ce livre, écrit dans un style élégant, laisse beaucoup à désirer au point de vue de la critique historique; mais il est précieux à consulter, parce qu'il renferme beaucoup d'inscriptions relatives à la ville et à la province de Bergame.

ZANCHI (Basile), littérateur italien, frère du précédent, né à Berrame vers 1501. Dès son enfance, il s'était livré avec une telle ardeur à l'étude des langues et de la littérature de l'antiquité, qu'à l'âge de dix-sept ans il avait déjà terminé son *Dictionnaire d'épithètes latines*, qu'il ne publia que plus tard. Il vint à Rome, où ses poésies latines lui valurent une grande réputation et lui ouvrirent les portes de l'Académie romaine, dont il fit partie sous le nom de Petreius Zanchus. De retour à Bergame, il entra en 1524, en même temps que son frère Jean-Chrysostome, dans l'ordre des chanoines de Saint-Jean-de-Latran, s'adonna d'abord exclusivement à l'étude de la théologie, puis revint à la poésie. Zanchi parcourut ensuite les principales villes de l'Italie et devint, dit-on, bibliothécaire au Vatican. Toutefois, l'opinion la plus vraisemblable est qu'il fut jeté dans un cachot et qu'il y mourut vers 1558. La cause de son emprisonnement est peu connue; on croit qu'il était soupçonné de pencher pour les doctrines de la Réformation. Parmi ses ouvrages, on cite surtout : *De hortis Sophis* (Rome, 1540, in-4°), poème où il expose en vers harmonieux et élégants les dogmes et les principes du christianisme; *Verborum latinorum ex variis auctoribus epitome* (Rome, 1541, in-4°); c'est un dictionnaire avec renvois; *Poemata, libri III* (Rome, 1550, in-8°), recueil de poésies pieuses, d'épithalames, d'épigrammes, de poèmes, etc.; *Epithetorum commentarii* (Rome, 1542, in-4°); *In omnes divinos libros notationes* (Rome, 1553, in-4°). Aucun poète italien du xvie siècle n'a surpassé Zanchi au point de vue de l'harmonie et de l'élégance du style.

ZANCHI (Girolamo), théologien protestant italien, cousin des précédents, né à Alzano, près de Bergame, en 1516, mort à Neustadt, Bavière rhénane, en 1590. Il était chanoine régulier de Latran, lorsqu'il embrassa la Réforme. S'étant enfui, en 1550, dans le pays des Grisons, il y exerça les fonctions de ministre protestant pendant trois années d'une vie d'aventures et de périls. Appelé à Strasbourg en 1553 comme professeur de philosophie et de théologie, il y rencontra des difficultés d'un nouveau genre. Il avait souscrit à la confession de foi des Eglises grisonnes peu avant son départ de Chiavenna. A Strasbourg, on lui en fit presque un crime. Vivement attaqué, notamment par Marbach, Zanchi dépensa beaucoup de science et d'activité dans ces mesquines luttes, mais finit par s'en lasser. Il retourna à Chiavenna au bout de dix ans (1563). En 1568, il fut nommé professeur de théologie à Heidelberg; mais, huit ans plus tard, l'électeur Frédéric III, qui avait encouragé le développement de cette université dans un sens libéral, étant venu à mourir, Zanchi accepta la place de recteur de l'école nouvellement fondée à Neustadt par le comte Jean-Casimir. C'est là qu'il passa ses dernières années. Zanchi avait épousé la jeune et charmante fille de Curione, qu'il perdit après quelques années de mariage. L'influence de Curione sur l'esprit de son gendre est incontestable. Il le poussa dans la voie de la tolérance, et c'est grâce à lui que Zanchi supprima des discours qu'il avait prononcés à Strasbourg pour prouver que les hérétiques doivent être mis à mort et traités comme les autres criminels. On a imprimé du vivant de Zanchi quelques-uns de ses sermons, notamment ceux de Chiavenna; quelques harangues prononcées dans ses différentes résidences en Allemagne; un traité, *De natura Dei* (Heidelberg, 1577, in-fol.); un autre plus savant, *De tribus Elohim, unoque Jehova* (Francfort, 1572, in-4°), essai de critique assez hardie pour le temps et pour l'école à laquelle appartenait Zanchi. On a réuni toutes ses œuvres en 8 vol. in-8° (1619). La seule partie qui ait aujourd'hui encore quelque intérêt, comme source précieuse de renseignements, c'est le recueil de ses *Lettres latines* (Hannau, 1609, in-8°). Zanchi était un théologien modéré, sans grande originalité, mais sans parti pris et sans fiel; il représentait parmi les réfugiés italiens l'élément à la fois conservateur et modéré.

ZANCHI (Lelio), théologien italien, né à Vérone, mort en 1588. Après s'être fait recevoir docteur en droit civil et en droit canon, il se fit admettre au collège des avocats de sa ville natale, entra dans les ordres, ce qui ne l'empêcha pas de remplir plusieurs fonctions municipales, fut député à plusieurs reprises à Rome, et il venait d'être nommé par Sixte-Quint évêque de Retino, lorsqu'il mourut. Nous citerons de lui : *De privilegiis Ecclesiae et casibus reservatis* (Vérone, 1587, in-fol.); *Dialogus inter militem sacrum et saecularem*, écrit contre le duel.

ZANCLE s. m. (zan-kle — du gr. *zanklé*, faux à faucher). Ichtyol. Nom scientifique du tranchoir, genre de poissons.

— Entom. Genre d'insectes névroptères, de la famille des phryganiens.

ZANCLE, nom ancien de MESSINE.

ZANCLIN, IENNE s. et adj. (zan-kli-ain, i-é-ne). Géogr. anc. Habitant de Zancle; qui appartient à cette ville ou à ses habitants : Les ZANCLINS. La population ZANCLINNE.

ZANCLOSTOME s. m. (zan-klo-sto-me — du gr. *zanklé*, faux; *stoma*, bouche). Ornith.

Genre d'oiseaux, de la famille des coucoux, dont l'espèce type habite Java.

ZANCLURE s. m. (zan-klu-ré — du gr. *zanklé*, faux; *oura*, queue). Ichtyol. Genre de poissons, de la famille des scombréroïdes.

ZANDER (Christophe-Edouard), peintre allemand, né à Radegast (Anhalt) en 1834, mort en 1868. Destiné d'abord à la paisible carrière de l'agriculture, il l'abandonna tout à coup pour se livrer à la peinture. Arrivé à Munich, il étudia laborieusement sans grand succès; il y végétait comme dessinateur obscur, quand le docteur Schimper le décida à aller le rejoindre en Abyssinie. Il arriva à Massoua, d'où il gagna Antischio après avoir couru de grands dangers et failli dix fois perdre la vie. Il fut pour le savant naturaliste un aide précieux et lui fit d'excellents dessins de plantes, d'animaux, de costumes, ainsi que des paysages. Le régent Ubéi, l'ayant chargé de construire l'église de Debr-Eskié, fut si content de lui qu'il lui donna des lettres de noblesse, le prit sous sa protection et le maria. Mais peu après éclata la guerre entre le régent et le fameux Théodoros. L'ancien peintre devenu architecte fut tout à coup promu au commandement en chef de l'artillerie. Ubéi fut battu à Debela. L'inconstant architecte passa alors au service du vainqueur Théodoros, qui l'envoya gouverner l'île de Gorgora, puis lui confia la défense du trésor royal et de l'arsenal. Enfin, en 1868, lorsque Théodoros fut renversé, Zander était son ministre de la guerre, et il est probable qu'il eût eu quelque peine à trouver grâce cette fois aux yeux des vainqueurs. Mais il eut la chance de mourir presque aussitôt après son maître, à Mul-kutto.

ZANDJAN ou **ZENGHIAN**, ville du royaume de Perse, dans la province de l'Irak-Adjemi, à 45 kilom. N.-O. de Sultannabad, sur une petite rivière de son nom; 12,000 hab. On y voit un beau bazar et aux environs de nombreuses ruines. Les historiens persans attribuent la fondation de cette ville à Ardechir-Babegan, premier roi de la dynastie sassanide. Détruite par Tamerlan, elle fut réédifiée à son retour de Turquie.

ZANDONATI (Vincente), archéologue italien, né à Aquilée en 1804, mort en 1870. Il s'est fait un nom en s'enfermant dans une très-étroite spécialité : les antiquités d'Aquilée. Sur cette question, son érudition était unique et faisait autorité. Il a laissé quelques monographies chères aux spécialistes.

ZANDRACARTA, ville de l'ancienne Hyrcanie. V. ZADRACARTA.

ZANE (Jacques), poète italien, né à Venise en 1529, mort en 1560. Tout en remplissant les fonctions de conseiller à La Canée, il s'adonna avec passion à la poésie, composa deux poèmes, *L'Art d'aimer*, imité d'Ovide, *Xerxès vaincu par les Grecs*; une tragédie, *Méléagre*; mais il acquit surtout une grande réputation par des poésies lyriques qui l'ont fait ranger parmi les meilleurs poètes italiens de ce genre. Ses *Poésies* et ses *Sonnets* ont été recueillis et publiés à Venise (1561, in-8°).

ZANESVILLE, ville des Etats-Unis (Ohio), ch.-l. du comté de Muskingum, à 106 kilom. E. de Columbus; 11,000 hab. Fabriques de toffes de laine, verreries, grand nombre de moulins de toute espèce, scieries hydrauliques. Commerce considérable avec La Nouvelle-Orléans, en viande salée, maïs, légumes, whiskey. Mines de houille dans les environs, ainsi que des puits salants.

Zanetta, opéra-comique en trois actes, paroles de Scribe et de Saint-Georges, musique de M. Auber; représenté à l'Opéra-Comique le 18 mai 1840. Le sous-titre : *Il ne faut pas jouer avec le feu*, a été supprimé après quelques représentations. Le livret est médiocre; au lieu de concentrer l'intérêt sur deux personnages, les auteurs ont multiplié outre mesure les intrigues. Une princesse sicilienne, de sang royal, aime Rodolphe de Montemar. Pour déjouer les soupçons, celui-ci feint de courtoiser Zanetta, fille du concierger du palais; mais il oublie auprès de celle-ci la princesse de Tarente, qui épouse l'empereur. L'ouverture est fort jolie. Nous signalerons dans le premier acte la *Scitienne*, le trio : *Où, si vous daignez m'approuver*, la cavatine de soprano : *Pendant toute la nuit*, et au troisième acte l'air : *Adieu, mes fleurs chéries*. Mmes Damoreau et Rossi se faisaient applaudir dans leur duo du second acte : *Contre l'hymen qu'ordonne*. Couderec et Mocker complétaient l'interprétation de cet agréable ouvrage.

ZANETTI (le comte Antoine-Marie), gentilhomme vénitien, célèbre dans le xviie siècle par sa passion éclairée pour les arts et son talent pour la gravure, né en 1680, mort en 1766. Il fut en 1722 un des restaurateurs du procédé perdu que Carpi et autres maîtres avaient employé pour obtenir, dans la gravure sur bois, différentes teintes et rendre le clair-obscur. Son cabinet d'antiques et de pierres gravées était un des plus riches qu'aucun particulier ait jamais possédés. Il lui coûta des sommes considérables, aussi était-il souvent gêné, bien qu'il fût riche et économe sur tout autre point. Pour compléter son instruction artistique et recueillir des objets d'art, il avait visité les principa-

les villes d'Italie, l'Angleterre et Paris, où il entra en relation avec les principaux artistes et amateurs du temps, notamment avec Crozat et Mariette, qui devint son ami. Il possédait un véritable talent comme graveur à l'eau-forte. On a de lui plusieurs recueils de gravures : *Antiche statue greche e romane* (Venise, 1740, 2 parties, in-fol.), dont l'exécution est magnifique; *Diversarum iconum series prima et secunda, quæ ex musæo suo deprompsit A. M. Zanetti* (Venise, 1743, 2 parties in-fol.), recueil composé de 100 planches et rare; *Raccolta di varie stampe* (Venise, 1749, 2 parties in-fol.), comprenant 101 pièces, dont 71 sur bois et le reste à l'eau-forte et au burin.

ZANETTI (Jérôme-François), archéologue italien, neveu du précédent, né à Venise en 1713, mort à Padoue en 1782. Il s'adonna avec ardeur à l'étude des monuments anciens et du moyen âge, commença à se faire connaître par de savantes dissertations sur divers points obscurs de l'histoire de l'Italie et envoya à l'Académie des inscriptions de Paris, en 1764 et en 1769, deux mémoires qui obtinrent des prix. L'Académie de Padoue ayant été réorganisée, il fut appelé à y occuper une chaire de droit. On lui doit de nombreux écrits, dont les principaux sont : *Itagionamento dell' origine e dell' antichità della moneta Veneziana* (Venise, 1750, in-8°); *Nuova trasfigurazione delle lettere etrusche* (Venise, 1751, in-4°); *Dell' origine di alcune arti principali appresso i Veneziani libri due* (Venise, 1758, in-4°); *Chronicon Venetum omnium* (Venise, 1765, in-8°).

ZANETTI (Antoine-Marie), littérateur italien, frère du précédent, né à Venise en 1716, mort en 1778. Il devint conservateur de la bibliothèque de Saint-Marc dans sa ville natale, publia le catalogue des manuscrits grecs, latins et italiens qu'elle contenait et acquit de vastes connaissances en archéologie, en numismatique et en peinture. On lui doit : *Varie pitture a fresco di principali maestri Veneziani, ora la prima volta con le stampe pubblicate* (Venise, 1760, in-fol.), avec 24 planches dessinées et gravées par l'auteur; *Della pittura Veneziana e delle opere pubbliche de' Veneziani maestri libri V* (Venise, 1771, in-8°), ouvrage qui abonde en recherches curieuses et intéressantes pour l'histoire de la peinture italienne.

ZANETTI (Bernardin), historien italien, né à Castelfranco (Trévise) en 1690, mort en 1762. Il se fit recevoir docteur en théologie, devint curé de Postuoma, près de Trévise, et partagea son temps entre sa profession et son goût pour les études historiques. Outre des opuscules ascétiques et des *Sermons*, on a de lui : *Del regno de Longobardi in Italia memorie storico-critico-cronologiche* (Venise, 1753, 3 vol. in-4°) et une *Histoire du royaume des Goths en Italie*, restée manuscrite.

ZANETTI (Guido), numismate italien, né au château de Bassano en 1741, mort en 1791. Entré comme commis à la banque de Bologne, il parvint par son intelligence aux fonctions de directeur de cet établissement. Il s'occupa ensuite de l'étude des monnaies et des médailles, employa la plus grande partie de son traitement à en acheter, acquit une connaissance approfondie de la numismatique et recueillit une énorme quantité de notes et de matériaux relatifs aux monnaies italiennes depuis les temps les plus reculés. C'est alors qu'il résolut de compléter le recueil d'Argellati. *De monetis Italiae*, et qu'il fit appel pour l'aider dans cette tâche aux plus remarquables numismates de son pays. Sa vaste érudition, la réputation qu'il s'était acquise lui valurent d'être nommé conservateur du musée des antiquités de Ferrare. La mort le surprit avant qu'il eût mis la dernière main à son grand ouvrage intitulé *Nuova raccolta delle monete e zecche d'Italia* (Bologne, 1775-1789, 15 vol. in-fol.), mais il laissa de nombreux matériaux pour les continuer. On lui doit encore une *Histoire des monnaies de Bologne*.

ZANETTINI (Jérôme), jurisconsulte italien, né à Bologne vers 1430, mort en 1493. Il professa le droit de la façon la plus brillante d'abord à Bologne (1459), puis à Pise (1472), et enfin de nouveau dans sa ville natale de 1478 jusqu'à sa mort. Ses principaux écrits sont : *Contrarietates sive diversitates inter jus civile et canonicum* (Bologne, 1490, in-fol.); *Elegans ac subtilis disputatio in qua examinantur plurima dubia* (Bologne, 1499, in-fol.), etc.

ZANG adj. (Zangh). Syn. de ZÉEN.

ZANG (Christophe-Boniface), chirurgien allemand, né à Frickenhausen-sur-le-Mein, mort en 1835. Il fit ses études médicales à Vienne, y prit le grade de docteur en chirurgie, puis il entra dans un régiment comme chirurgien. En 1806, il fut nommé professeur de chirurgie et directeur de la clinique chirurgicale de l'Académie Joséphine médico-chirurgicale. Il devint conseiller impérial en 1812 et prit sa retraite en 1833. On lui doit le traité d'opérations chirurgicales le plus étendu et jusqu'ici le plus estimé qu'on ait en Allemagne. Ce n'est pas son seul ouvrage; il a encore publié : *Würdigung der Komschen Methode Wunden zu behandeln* (Vienne, 1810, in-8°).

ZANGBIA, ville du Soudan (Afrique cen-

trale), dans le Haoussa, près de l'extrémité S.-O. de la chaîne de Douchi. C'était autrefois une ville très-importante et entourée de murailles dont la plus grande partie est en ruines. Elle est la résidence d'un gouverneur qui est sous la dépendance de celui de Kasso.

ZANGIACOMI (le baron Joseph), magistrat français, né à Nancy en 1766, mort à Paris en 1846. Son père, d'origine italienne, était venu s'établir à Nancy où il s'était livré à des opérations commerciales. Joseph fit ses études de droit, fut reçu avocat à dix-neuf ans et exerça sa profession près du parlement de sa ville natale. Chaud partisan des réformes lorsque éclata la Révolution, il gagna par son caractère et par son talent l'estime de ses concitoyens, qui l'éurent successivement substitut du procureur syndic, puis procureur syndic (1792). Nommé député à la Convention par les électeurs de Lunéville, il y siégea parmi les modérés, devint membre du comité de sûreté générale, se prononça pour la détention et l'appel au peuple lors du procès de Louis XVI, prit une grande part aux travaux des comités, proposa et fit décréter l'établissement de bureaux de bienfaisance et parvint à sauver plusieurs proscrits. A l'expiration de la session, Zangiacomini entra au conseil des Cinq-Cents, où il continua à montrer la même modération, la même prudence, et où il joua un rôle plus utile que brillant. Compris en 1798 parmi les députés sortants, il refusa les fonctions de ministre plénipotentiaire en Suède et accepta celles de substitut à la cour de cassation (1799), où il siégea comme juge à partir de l'année suivante. Son savoir, ses rapports le placèrent bientôt au premier rang dans un tribunal qui comptait tant d'hommes éminents. Sous l'Empire, tout en conservant ses fonctions judiciaires, il entra au conseil d'Etat, où il collabora activement aux projets de loi qui y étaient élaborés et fit un grand nombre de rapports regardés comme des modèles de netteté, de logique et de sagesse. Sous la Restauration il conserva son siège au conseil d'Etat et à la cour de cassation. En 1831, il fut nommé président de la chambre des requêtes à la même cour, et, l'année suivante, pair de France. Fidèle à ses habitudes judiciaires, il se tint, dans cette assemblée, en quelque sorte en dehors de la politique, ou du moins il ne prit point une part active aux débats qui passionnèrent le plus l'opinion. Jusqu'à la fin de sa longue vie, il siégea à la cour de cassation sans que son grand âge eût en rien altéré la vivacité de son intelligence. Il avait été nommé baron par Napoléon et grand officier de la Légion d'honneur par Louis-Philippe.

ZANGIACOMI (Marie-Joseph-Prosper, baron), magistrat, fils du précédent, né à Paris en 1802. Il fit ses études de droit à Paris, où il exerça pendant quelque temps la profession d'avocat. Nommé juge suppléant en 1830, il devint deux ans plus tard juge au tribunal de la Seine et fut chargé d'instruire un grand nombre de procès politiques, notamment ceux de la Société des droits de l'homme, des accusés d'avril, de Fieschi, etc. L'ardeur passionnée qu'il mit à poursuivre les républicains le rendit tristement célèbre dans l'histoire de la justice politique de cette époque. En 1841, M. Zangiacomini fut nommé conseiller à la cour d'appel. A ce titre, il présida fréquemment les assises et personifia en quelque sorte le système judiciaire, qui fait du président de cour d'assises l'adversaire de l'accusé au lieu d'en être le protecteur impartial jusqu'au moment où la justice a prononcé. Vers la fin du règne de Louis-Philippe, il fut question d'appeler M. Zangiacomini à la préfecture de police. Après la Révolution de 1848, il continua à siéger à la cour d'appel, et l'auteur du coup d'Etat de 1851 trouva naturellement en lui un chaud partisan. En 1853, il présida la cour d'assises chargée de juger les auteurs du complot de l'Opéra-Comique. La façon dont il dirigea les débats acheva de le faire connaître. « M. Zangiacomini, dit Taxile Delord, changeant l'interrogatoire en acte d'accusation, achevant la phrase commencée par l'accusé, déposant pour ainsi dire à sa place, n'épargnant rien pour l'amener à trahir les autres ou à se trahir lui-même, fut plutôt un accusateur qu'un président; tous les moyens lui furent bons contre les accusés. Il usa d'intimidation avec les témoins, reprocha à l'un d'eux d'avoir un frère déporté et ne voulut pas même qu'on prononçât le mot de citoyen. Enfin M. Zangiacomini, non content de diriger les débats avec tant d'apreté, rendit la tâche des avocats presque impossible. » En récompense d'un aussi beau zèle, ce magistrat fut nommé président de chambre à la cour impériale, puis, en 1868, conseiller à la cour de cassation et promu commandeur de la Légion d'honneur (1867). Appelé à présider la haute cour de justice lors du procès de Biais (juillet-août 1870), M. Zangiacomini dirigea les débats de sa façon habituelle. Ayant défendu à l'avocat Floquet de dire monsieur en parlant d'un accusé, celui-ci lui répondit : « Pardon, j'ai dit et j'entends continuer à dire : « M. Mggy. » Et depuis quand un accusé, présumé innocent, n'a-t-il pas droit au respect qu'on se témoigne entre honnêtes gens ? N'avons-nous pas entendu dans une autre enceinte le président de la

haute cour, s'adressant à un accusé, l'appeler non pas « Bonaparte », mais le saluer du titre de prince ? Depuis le procès de Blois, M. Zangiaccini n'a plus attiré sur lui l'attention publique.

ZANGOMERO, ville ou plutôt centre de trafic de l'Afrique australe, près de la côte de Zanguebar, dans le petit Etat d'Usagaru, à l'extrémité occidentale du bas pays ou pays de la côte, par 7° 30' de latit. S. et 35° de longit. E. Centre du commerce entre les caravanes de la côte et celles de l'intérieur. Ce lieu a été visité par l'Anglais Burton en 1858.

ZANGUEBAR (côte de), c'est-à-dire pays des Zangues, vaste contrée de l'Afrique orientale, le long de la côte de la mer des Indes, comprise entre 50° de latit. N. et 110° de latit. S., depuis la côte d'Ajan au N. jusqu'au cap Delgado au S. Cette côte présente peu de baies importantes, si l'on en excepte celle qui est sous le 6° parallèle méridional, vis-à-vis de l'île de Zanzibar; cette île, et celles de Pemba, Monba, Meha et Quiloa, sont les plus importantes qui bordent la côte de Zanguebar. Les Européens connaissent bien les bords de la mer, et les Arabes fréquentent ces parages de temps immémorial; ils y étaient déjà établis depuis une époque inconnue il y a dix-huit cents ans, lorsque les marins grecs, qui faisaient chaque année le voyage de la mer Rouge à la côte occidentale de l'Inde, abordèrent pour la première fois cette côte, où ils avaient été poussés par les vents. Durant de longs siècles, l'intérieur des terres resta inconnu; dans ces dernières années, il a été exploré par plusieurs voyageurs, notamment par l'Anglais Burton, dont nous résumons en quelques lignes les indications. En partant de la côte, on s'avance dans un pays plat ou légèrement ondulé, sans pente sensible ni grands accidents de terrain, entremêlé de savanes, où les eaux des rivières au temps des pluies laissent après elles, quand vient la saison sèche, une multitude de lagunes, de terrains vaseux et de marécages couverts d'énormes roseaux, demeure infectée de myriades de reptiles et d'insectes qui sont le fléau de ces terrains bas. C'est un pays de fièvres endémiques. Cette étendue de terrain plat, de formation alluviale, constitue la zone maritime; sa largeur, entre la côte et la première ligne de hauteurs, est d'environ 200 kilom. Les principales rivières qui l'arrosent sont : le Quillimancy, le Lofith, la Monbaza, la Brava et le Pangani. On y récolte du riz, de l'indigo, de la gomme, des patates, des bananes, mais peu de fruits. Les forêts abondent en caféiers, en tamaris, et servent de retraite à un grand nombre de léopards, d'éléphants, de zèbres et de girafes. Les crocodiles et les hippopotames sont communs dans les cours d'eau; parmi les animaux domestiques, nous citerons les chevaux, les chameaux, les moutons, dont les queues énormes pèsent jusqu'à 15 kilogrammes, et les bœufs employés comme bêtes de somme. Trois populations s'y succèdent : les Sauvannils (not qu signifie littorale), les Ouzarabils et les Ouaiboutous. Les premiers sont une race de métis, issus de nègres et de sang caucasien; ils sont d'une civilisation supérieure aux nègres purs; au moral, le contact de la demi-civilisation arabe leur a apporté, le climat aidant, plus de vices que d'améliorations. Fourbes, menteurs, défilants à l'excès, indolents, sensuels, profondément ignorants et superstitieux, ils offrent le triste spécimen d'une race dont nulle éducation morale n'a développé les qualités natives. Les deux autres populations qu'on rencontre sur la zone maritime de cette contrée sont de race nègre à peu près pure et présentent tous les caractères distinctifs de cette race inférieure.

A 200 kilom. de la côte commence une région d'un caractère tout nouveau. Le pays s'élève sensiblement, et bientôt les voyageurs ont à gravir des pentes rapides coupées de ravins et de défilés. On est arrivé aux montagnes qui marquent l'extrémité de la zone maritime et forment l'entrée du haut pays. Ces montagnes, qui, vues des plaines inférieures, se présentent comme une longue chaîne prolongée du S. au N. et qu'on retrouve à des distances variables de la côte, dans presque toute l'étendue de l'Afrique australe, ne sont, à vrai dire, que l'escarpement oriental du plateau intérieur; seulement, sur une largeur de près de 150 kilom., cette extrémité du plateau est surmontée de pics et sillonnée de vallées qui en font une véritable région alpestre, région bien arrosée de nombreux cours d'eau, et qui, par ses conditions climatologiques infiniment plus tempérées et plus salubres que la zone littorale, peut devenir un jour une des plus riches contrées de l'Afrique. Le climat de la côte est tout à fait celui de l'Afrique tropicale, c'est-à-dire d'une chaleur insupportable et, en outre, extrêmement malsain, à cause des miasmes exhalés par les marais et par les cours d'eau. Sur les plateaux de l'intérieur, au contraire, et à mesure que le sol s'élève, le climat devient plus froid et, par conséquent, plus sain. On n'y connaît que deux saisons, celle des sécheresses et celle des pluies, l'une et l'autre placées sous l'influence des vents périodiques ou moussons. Celle du N.-E., qui traverse l'océan Indien

xv.

et souffle pendant les mois d'hiver, amène la pluie. La mousson du S.-E., qui traverse les arides plateaux de l'intérieur de l'Afrique, produit la saison des sécheresses, laquelle répond à nos mois d'été. La partie du S. qui n'est pas sablonneuse est d'une très-grande fertilité. Les forêts tropicales donnent en abondance les produits ordinaires de l'Afrique, entre autres l'encens, la myrrhe, l'ambre et le bois d'ébène. Les îles voisines de la côte sont également d'une grande fécondité. La canne à sucre y donne des produits surabondants.

A la fin du xve siècle, les Portugais et aussi d'autres navigateurs étrangers reconquirent ou découvrirent les côtes orientales de l'Afrique. Ils y fondèrent des factoreries et des comptoirs; mais ils en furent chassés par les Arabes à la fin du xviie siècle. Plus tard, les Anglais se montrèrent sur cette côte comme partout, et ils y fondèrent des établissements de commerce; cependant, c'est encore avec l'Arabie et l'Inde que les relations du Zanguebar ont le plus d'importance.

Au point de vue politique, la côte de Zanguebar est partagée en divers Etats dont les chefs emportent le titre de sultan; ce sont : le Quiloa, le Zanzibar, le Monbaza, le Melinde, le Brava ou Bérroua, le Magadoxo. Le sultan de Zanzibar possède sur la côte de Zanguebar Quiloa, les îles de Pemba et de Zanzibar, où, malgré tous les efforts de l'Angleterre, on fait encore aujourd'hui la traite des esclaves.

Zanguebar (VOYAGES DANS LE) du baron de Decken (Gotha, 1865 et 1867). Compatriote de Barth, le baron de Decken voulut continuer l'exploration de l'Afrique orientale au sud de l'équateur. Sa fortune lui permettait de mettre au service de ses projets toutes les ressources matérielles qui peuvent faciliter l'exécution d'un lointain voyage. Par trois fois, il a attaqué le continent africain sur un point où des découvertes importantes sont assurées à un explorateur persévérant. Au début de ses courageuses entreprises, il se proposait de vérifier les renseignements transmis par les missionnaires Rebmman et Krupf, qui annonçaient l'existence de lacs situés non loin du mont Kenia et de montagnes neigeuses dans la région du Zanguebar, au sud ou sous l'équateur. Ses deux premiers voyages au Kilimandjaro en 1860 et 1862, avec les géologues Thornton et Kersten, confirmèrent, en effet, les rapports assez vagues transmis en Europe par les missionnaires. Des montagnes couvertes de neige s'élevaient à 200 ou 300 milles de la côte, entre le 1er et le 4e degré de latit. S. Situé à égale distance à peu près entre la côte du Zanguebar et le lac Kilimandjaro et un peu plus au nord, celui de Kenia a une très-grande importance au point de vue physique et au point de vue géographique. Abandonné de ses guides, M. de Decken n'avait pas reconnu la pente occidentale du massif, celle qui verse probablement ses eaux au Victoria-Nyanza. Il n'avait pu faire l'ascension du Kilimandjaro jusqu'au sommet; il s'était arrêté à une hauteur de 13,000 pieds. La montagne a une hauteur de 6,500 mètres. Il fut témoin de deux chutes d'avalanches. De retour en Europe, il y fit construire deux petits steamers et embarqua un nombreux personnel pour tenter, il revenait à Zanzibar, avec le projet de contourner le Kenia et de redescendre par le versant occidental dans le bassin du Victoria-Nyanza de Speke; au préalable, il lui fallait remonter au Kenia par une des rivières de la côte. Au commencement de 1865, M. de Decken fit une première tentative sur le Sabaki, rivière la plus rapprochée, puis une seconde sur l'Osé. Se portant beaucoup plus au nord jusqu'au Djib, dont l'embouchure s'ouvre presque sous l'équateur, il avait à traverser le territoire des Somalis, aussi grand que la France et presque inexploré. Les Somalis, peuple de même sang et de même langue que les Gallas, sont les Berbères de l'Afrique orientale; ils n'ont rien du nègre. Ces peuplades sont barbares. A l'entrée du Djib, une barre dangereuse faillit arrêter les deux steamers, le *Wolf* et le *Passe-partout*. L'expédition remonta le fleuve en juillet; le 19 septembre, elle arriva à Berderah ou Berdehr, résidence du sultan. Elle y reçut un accueil assez bienveillant, mais éprouva quelques difficultés pour obtenir des vivres. Le 25, en traversant des rapides, le *Wolf* toucha; on déposa à terre les effets et les munitions pour réparer le navire. M. de Decken retourna à Berderah sur le *Passe-partout*. Le lieutenant Schick, laissé à la garde du campement, vit bientôt les Somalis s'attrouper. Les indigènes, succombant à la tentation, attaquèrent le dépôt. Schick remit à flot le grand bateau et traversa rapidement Berderah dans la nuit du 1er au 2 octobre. Cette même nuit, M. de Decken était saisi, lié, tué à coups de lance. Le sultan, après avoir éludé ses demandes, avait mis secrètement l'embarco sur son navire. Pour quoi le lieutenant Schick ne s'était-il pas enquis du sort de son chef à Berderah ? Le 6 octobre, le *Wolf* arrivait à l'embouchure du Djib; le navire ne pouvant franchir la barre, il l'abandonna. A peine était-il de retour à Zanzibar, sur une embarcation indigène, le 24, qu'un vapeur anglais chauffa et partit pour le Djib. Il ne put que constater

la désastreuse issue d'une expédition entreprise à si grands frais. En 1866, la famille de M. de Decken envoya deux anciens compagnons du baron, Kinzelbach et M. R. Brenner, à la côte du Zanguebar pour recueillir des informations plus précises et plus sûres sur la catastrophe. M. R. Brenner a publié l'historique des voyages de M. de Decken dans le recueil de Petermann (1867).

ZANI (Hercule), voyageur italien, né à Bologne, mort en 1674. Il parcourut une partie de l'Europe et suivit, en 1671, une ambassade polonaise qui se rendait à Moscou. De retour en Italie, il écrivit ses impressions sur la Russie, qui était encore plongée dans la plus profonde barbarie, et sa relation fut publiée par son frère sous le titre de *Relazione e viaggio della Moscovia* (Bologne, 1690, in-12). Cet ouvrage, devenu très-rare, est recherché. — Un écrivain italien du même nom, Valère ZANI, né à Bologne, mort en 1696, se fit connaître comme poète, s'occupa beaucoup d'histoire, écrivit un assez grand nombre d'ouvrages oubliés et fit paraître un recueil contenant des extraits de voyages faits au xviii^e siècle. Ce recueil est intitulé : *Il gento vagante, bibliotheca curiosa di cento e più relazioni di viaggi stranieri di nostri tempi* (Paris, 1691-1693; 4 vol. in-12), avec cartes et figures.

ZANIBONI (le comte Antoine), littérateur italien, né à Bologne vers la fin du xviii^e siècle, mort en 1767. Il s'adonna avec passion à la poésie et fonda en 1717 dans sa ville natale l'Académie *de' Vascosti*. Zaniboni a composé un nombre considérable de *dramma per la musica* et d'*oratorios*. On lui doit, en outre, des discours, des panegyriques, des sermons, des traductions d'*Andromaque* de Racine, de *Hodogone* de Corneille, d'*Esopo à la cour* de Boursault, etc.

ZANICA, bourg du royaume d'Italie, province de Bergame, district de Treviglio, mandement de Verdello-Maggiore; 2,000 hab.

ZANNI s. m. (dzan-ni — corruption de l'italien *Zioanni*, Jean, pour lequel on a dit *Gianni*, et dans le dialecte bergamasque *Zanni*). Chantfort donne de ce mot une explication un peu différente : « L'Arlequin et le Scapin sont appelés en Italie *Zanni*. On a beaucoup disputé sur l'étymologie de ce mot; l'opinion la plus vraisemblable est qu'il vient de *sanno*, mot latin qui signifie un mime qui, de la bouche, du visage, des gestes, de la voix et des mouvements du corps, fait rire les spectateurs ». Théâtre. Personnage bouffon de la comédie italienne. On écrit aussi ZANI.

ZANNICHELLI (Jean-Jérôme), naturaliste italien, né à Modène en 1662, mort en 1729. D'abord pharmacien à Venise, il acquit tout à coup une grande réputation par la publication d'un ouvrage intitulé : *Pronptuarium remediumum chymicorum* (Venise, 1701, in-8v), qui lui fit donner par le duc de Modène un diplôme de docteur en médecine, en chimie et en chirurgie. Abandonnant ensuite la pharmacie, il s'adonna entièrement à l'étude des fossiles, en réunit, dans un voyage dans le Vicentin et le Véronais (1710), une collection qu'il accrût considérablement par la suite, s'occupa également de botanique et fut nommé par le collège de santé médecin et physicien du gouvernement dans toute l'étendue des Etats vénitiens. Outre l'ouvrage précité, on a de lui : *De ferro niois ejusque preparatione* (Venise, 1713, in-4v), sur une préparation de fer désignée par le chimiste français Saint-Hilaire sous le nom de neige de fer; *De lithographia duorum montium Veronensium* (Venise, 1721); *Opuscula botanica* (Venise, 1730, in-4v); *Storia delle piante che nascono ne contorni di Venezia* (Venise, 1735, in-fol.).

ZANNICHELLIE s. f. (zann-ni-kèl-li — de *Zannicelli*, botan. vénitien). Bot. Genre de plantes, de la famille des malacées, type de la tribu des zannichellies, comprenant quatre espèces, qui croissent dans les eaux douces de l'Europe et de l'Amérique du Nord : *La zannichellia des marais est une plante annuelle très-commune dans nos ruisseaux*. (Th. de Berneaud.) On dit aussi ZANICHELLIE.

— Encycl. Les *zannichellies* sont des plantes herbacées, à tiges faibles, rameuses, géminées; portant des feuilles longues, étroites, linéaires, solitaires ou géminées, engainantes à la base; à fleurs axillaires et peu apparentes. Ce genre comprend un très-petit nombre d'espèces mal déterminées qui croissent submergées dans les eaux douces de l'Europe et de l'Amérique du Nord. La seule bien connue est la *zannichellia* des marais. C'est une plante annuelle, très-commune dans nos ruisseaux, et dont le port rappelle un peu celui de la renouée d'eau. Ses petites fleurs jaunes s'épanouissent en juillet. Elle n'a pas de propriétés bien marquées et ne peut être utilisée, là où elle est abondante, qu'à augmenter la masse des fumières.

ZANNICHELLIE, ÉE adj. (zann-ni-kèl-li — rad. *zannichellie*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre *zannichellie*.

— s. f. pl. Tribu de la famille des malacées, ayant pour type le genre *zannichellie*.

ZANNINI (Paul), médecin italien, né en 1781, mort en 1843. Lorsqu'il eut achevé ses études à Padoue, il y devint successivement professeur de clinique à l'hôpital des incurables,

bles, anatomiste public et médecin directeur de l'hôpital. Pendant ses loisirs, il cultiva les lettres, ainsi que l'attestent plusieurs de ses écrits. Nous citerons de lui : *Sur les anévrysmes internes spontanés* (1814); *Rapports académiques* (1816); *Sur le meilleur moyen de rappeler les asphyxiés par submersion à la vie* (1831); *Description de l'île de Saint-Servole* (1838); *Biographie de François Aglietti* (Padoue, 1836).

ZANNONI (Giovanni-Baptista), archéologue italien, né à Florence en 1774, mort en 1832. Après avoir étudié la théologie dans sa ville natale, il obtint un emploi à la bibliothèque des Magliabechi et se lia avec Lanzi, qui lui inspira le goût des études archéologiques. Il se mit bientôt sur la même ligne que son maître, auquel il succéda, en 1811, en qualité de conservateur des antiques de la galerie des Offices à Florence. Il fut en outre nommé, en 1817, secrétaire de l'Académie de la Crusca. En archéologie, il marcha dans la même voie que Lanzi, dont il continua les études sur les Etrusques et sur leur langue. Comme fruit de ses travaux en ce genre, il faut citer ses ouvrages intitulés : *Degli Etruschi* (Florence, 1812); *Illustrazione di due urne etrusche* (Florence, 1826); *Saggio di lingua etrusca* (Florence, 1829). Il n'a publié aucun ouvrage d'une grande étendue; mais on estime beaucoup, à cause de leur érudition et de leur authenticité, ses documents pour la connaissance des monuments de l'épigraphie et de la numismatique, qu'il a publiés sous différents titres, tels que : *Inscriptionum libri II* (Florence, 1815-1822, 2 vol. in-8v); *Dei denarii consulari et di famiglia romani* (Florence, 1830), etc. En qualité de secrétaire de la Crusca, il écrivit l'histoire de cette Académie (Florence, 1818), ainsi que les panegyriques de plusieurs de ses membres, notamment de Lanzi (1824) et de E.-Quirinio Visconti. Ses éditions du *Tesoretto* et du *Favolotto* de Brunetto Latini, maître de Dante (Florence, 1824), sont les premières qui soient exactes et publiées d'après les manuscrits originaux. Il publia, en outre, avec A. Ramirez de Montalvo et autres, un grand ouvrage : *la Reale galleria di Firenze* (1810 et années suiv., 13 vol.), dans lequel il a écrit toute la partie archéologique. Enfin, il avait aussi composé des poésies d'un caractère assez mélancolique et fourni de nombreuses dissertations à plusieurs journaux et recueils archéologiques et littéraires.

ZANNOWICH (Stephano), aventurier et écrivain albanais, né à Pastrovicio (Albanie) en 1751, mort en 1785. Son père vint s'établir vers 1760 à Venise, où il ouvrit un magasin de chaussures, s'enrichit en jouant dans les tripots et fut expulsé de la ville comme escroc. De retour en Albanie, il acheta la seigneurie de Pastrovicio et fit donner à ses deux fils, Primislas et Stefano, une brillante éducation. Lorsque les deux frères eurent achevé leurs études à Padoue, ils se rendirent à Venise, d'où Primislas fut bientôt chassé pour les mêmes motifs qui avaient amené l'expulsion de son père. Stefano suivit successivement son frère à Florence, en France, en Angleterre et en Hollande, où ils firent partout des dupes; toutefois, las d'une existence aussi ignoble, il se sépara de Primislas en 1773 et résolut de vivre, non plus en escroc obscur, mais en aventurier du grand monde. S'étant rendu au Monténégro, il essaya sans succès de s'y faire passer pour le czar Pierre III, gagna ensuite la Pologne, où il se donna pour le prince d'Albanie Castrioto, descendant de Scanderbeg, prétendit qu'il avait dans son pays de nombreux partisans prêts à se soulever en sa faveur, obtint de seigneurs trop crédules des sommes considérables et parcourut ensuite l'Allemagne, où, grâce à cet argent, il put mener grand train. La variété de ses connaissances, les grâces de son esprit, le charme de ses manières, sa taille avantageuse le firent partout bien accueillir, et partout il fit de nouvelles dupes. Cet état de choses ne pouvait toujours durer. Arrêté à Vienne par la police en 1778, il fut relâché par ordre de l'empereur et jugea prudent de quitter l'Allemagne. Il prit alors la route d'Italie sous le nom de *Warta*, arriva à Rome, y entra en relation avec la belle duchesse de Kingston, qu'il sut charmer, et il était sur le point de l'épouser, lorsqu'elle apprit son vrai nom. Expulsé d'Italie, il poursuivit le cours de sa vie aventureuse, erra sous différents noms en Allemagne, dans les Pays-Bas, fit, entre autres dupes, le prince de Ligne, puis se retira dans un ermitage près de Ratisbonne. Là, ayant appris que la guerre allait éclater entre la Hollande et l'Autriche, il offrit aux états généraux comme prince d'Albanie un corps auxiliaire de 10,000 à 20,000 Monténégrins et emprunta aux banquiers d'Augsborg 80,000 florins qu'il dissipa rapidement. Arrêté sur les plaintes de ses créanciers et reconnu pour le fils de l'ancien marchand de chaussures de Venise, Zannowich prévint le supplice qui l'attendait en s'ouvrant les veines avec un morceau de verre. Cet aventurier a écrit plusieurs ouvrages curieux et peu connus en France. Nous citerons les suivants : *Opere diverse* (Milan, 1773); *Opere postume* (Dresde, 1775, in-8v), recueil de lettres, de poésies, de morceaux divers, auquel il donna le titre de posthume parce qu'il avait alors fait répan-

dre le bruit de sa mort; *Lettres turques* (Leipzig, 1777, 2 vol. in-8°); *Épîtres et chansons amoureuses d'un Oriental* (1779, in-8°); *L'Horoscope politique de la Pologne, de la Prusse, de l'Angleterre* (Porto-Vecchio, 1779); le *Grand Castrioto d'Albanie*, histoire (Paris, 1779, in-8°); la *Poésie et la philosophie d'un Turc à huit queues, à trois plumes de héros, etc.* (1775, in-8°), livre dans lequel on trouve des pensées philosophiques très-hardies et beaucoup d'imagination; *Fragment d'un chapitre du Diable boiteux envoyé de l'autre monde par Le Sage* (1782); l'*Alcoran des princes destinés au trône* (Saint-Petersbourg, 1782); le *Fameux Pierre III, empereur de Russie, qui parut dans le duché de Monténégro* (1784).

ZANOBI (Sostegno de'), poète italien, né à Florence. Il vivait au xiv^e siècle. On ne sait rien de certain sur son existence. Il s'est fait connaître par un poème épique en quarante chants qui parut d'abord sous le titre de *Questa si e la Spagna historata*, puis sous celui de *Libro chiamato la Spagna qual tratta li gran fatti* (Venise, 1488; Milan, 1512-1519, in-8°), et qui a été souvent réimprimé. Le sujet de ce poème, tiré en grande partie de la prétendue chronique de l'archevêque Turpin, est la dernière expédition de Charlemagne en Espagne, la défaite de Roncevaux et la vengeance que tire l'empereur de la mort de Roland et de la trahison de Ganelon. « Zanobi, dit Parisot, n'est point pour son temps un poète méprisable. Dénué de goût, il a parfois de l'imagination, et sa versification, inférieure à celle de Dante, ne manque ni de facilité ni d'une espèce d'harmonie. Plusieurs morceaux présentent des traits de force et captivent le lecteur. Tel est, entre autres, le chant où est raconté le désastre de Roncevaux. Peu de descriptions sont plus animées, plus vraies et plus énergiques que celle de ces 22.000 hommes enfermés dans les défilés des Pyrénées et attaqués subitement par trois armées de 100.000 hommes. Ce passage est digne d'Ossian et d'Homère. » Ajoutons que ce poème abonde en invraisemblances et que le merveilleux en est puéril.

ZANOBI DA STRATA, littérateur italien, né à Strata, près de Florence, en 1312, mort à Avignon en 1361. Il fit ses études sous la direction de son père, Giovanni de Mazzuoli, professa la grammaire et les belles-lettres à Florence, puis, grâce à la protection de Pétrarque, devint secrétaire du roi de Naples. Là, il acquit la faveur du grand sénéchal Acciajuoli, qui l'admit dans son intimité, l'emmena en 1355 à Pise, où se trouvait l'empereur Charles IV, et lui fit donner la couronne poétique. Cet honneur, que rien ne justifiait, fut vivement critiqué par les beaux esprits de l'Italie, notamment par Pétrarque. Après son retour à Naples, Zanobi fut envoyé en qualité de secrétaire apostolique à Avignon (1359), où il mourut deux ans plus tard de la peste. La plupart de ses écrits sont perdus. Nous citerons de lui : *I morali di san Gregorio vulgarizzati* (Florence, 1486, 2 vol. in-fol.), traduction fort estimée au point de vue du style, et *Registrum litterarum apostolicarum Innocentii VI*, inséré dans le *The-saurus anecdotorum* de Martène.

ZANOE s. m. (za-no-é). Ornith. Espèce de corbeau du Mexique.

ZANOJA (Joseph), littérateur italien, né en 1752, mort en 1817. Il entra dans les ordres, acquit beaucoup de réputation comme prédicateur par le style, la méthode et l'unction de ses sermons et devint chanoine de la basilique Ambrosienne, à Milan. En même temps, il cultiva la poésie, attaqua avec vigueur dans ses vers les vices et les ridicules de son temps et composa des comédies. A ses talents oratoires et poétiques, Zanoja joignit ceux d'un habile architecte. Il donna, en 1785, les dessins de la chapelle du Crucifix dans l'église de l'Oméga, puis ceux de l'église paroissiale de Catagno, du sépulcre tertartique de l'église de Maggiora, à Novarese. Ce fut également sur ses dessins que furent ornés le palais des Borromée, l'église d'Arona, l'auberge de la *Belle Vénitienne*, etc. En 1806, il fut nommé architecte du dôme de Milan et justifia pleinement ce choix par le zèle qu'il mit à poursuivre les travaux d'achèvement de cet édifice. Enfin, il encouragea de tout son pouvoir le goût des arts et contribua à la prospérité de l'institut de Brevia, d'où sont sortis un grand nombre d'artistes distingués. Outre des oraisons funèbres, on a de lui : *Sermons sur les dispositions pieuses dans les testaments*; *Sur la castigation* (Milan, 1809); la *Rosalinde*, l'*Heureuse équivoque* ou les *Mariages raisonnables*, les *Ravissements*, comédies; des *Discours prononcés à l'Académie des beaux-arts* de Milan (1806-1817); des projets d'architecture, etc. Enfin, on lui attribue un *Traité des cinq ordres d'architecture*, avec tables.

ZANOLINI (Antoine), célèbre orientaliste italien, né à Padoue en 1693, mort en 1762. De bonne heure, il se fit remarquer par sa vive intelligence, son heureuse mémoire et son désir de s'instruire. Zanolini étudia les langues orientales, la philosophie, la jurisprudence, prit le grade de docteur en droit civil et en droit canon, puis s'adonna à l'enseignement du syriaque et de l'hébreu dans sa ville natale jusqu'en 1759, époque où il prit sa retraite. Ce savant modeste ne vivait

qu'avec ses livres et était presque étranger aux usages de la société. Il aimait à causer avec des enfants ou avec des gens du peuple et prenait plaisir à se mêler aux jeux de ses élèves. Zanolini a composé un assez grand nombre d'ouvrages très-estimés, parmi lesquels nous citerons les suivants : *Questiones e sacra Scriptura ex linguarum orientalium usu ortæ* (Padoue, 1725, in-8°); *Dissertationes ad sacram Scripturam spectantes* (Padoue, 1729); *Lexicon hebraicum* (Padoue, 1732, in-4°), dictionnaire fort estimé; *Grammatica linguæ syriacæ* (Padoue, 1742, in-8°); *Lexicon syriacum* (Padoue, 1747, in-4°); *Lexicon chaldaico-rabbinicum cum rabbinorum abbreviatis* (Padoue, 1747, 2 vol. in-4°); *Dissertationes ad sacram Scripturam spectantes de festis et sectis Judæorum* (Venise, 1753, in-4°), etc. On lui doit aussi de nombreuses pièces de vers latins et italiens, publiées dans les *Raccolta*.

ZANONI (Jacques), botaniste italien, né à Montecchio (Lombardie) en 1615, mort à Bologne en 1822. Fils d'un pharmacien, il s'adonna dès son enfance à l'étude des plantes, se rendit à l'âge de vingt ans à Bologne, où il reçut les leçons d'Ambrosini, devint, en 1642, gardien du jardin botanique de cette ville et succéda comme professeur de botanique à Ambrosini en 1657. Zanoni enrichit de plantes nouvelles le jardin botanique de Bologne, fonda dans cette ville une pharmacie, réunit de riches collections d'animaux, de plantes, de minéraux, perfectionna la méthode de dissection des plantes et s'occupa de donner la description des richesses qu'il avait amoncées. On a de lui : *Indice delle piante portate nell'anno 1652 nel viaggio di Castiglione* (Bologne, 1652, in-fol.); *Descrizione di alcune piante nuove* (Bologne, 1670, in-fol.); *Historia botanica* (Bologne, 1675, in-fol.). Citons encore de lui : *Erbario minutato et naturale e ornato di frangi d'oro et Plantarum imagines quas frater Matthæus a S. Joseph extraxit ex libro Saladinii in urbe Balsora*.

ZANONI (Antoine), agronome italien, né à Udine en 1696, mort en 1770. Tout en se livrant au commerce, il s'occupa beaucoup d'agriculture, propagea dans le Frioul la plantation des muriers, l'éleva des vers à soie, la culture de la vigne et devint membre des sociétés d'économie rurale de Florence, de Capo-d'Istria et de Rovigo. On lui doit un certain nombre d'ouvrages estimés : *Lettres sur l'influence de l'agriculture, des arts et du commerce sur le bonheur des États* (Venise, 1762, 7 vol. in-8°); *De la formation et de l'usage de la tourbe et autres fossiles combustibles* (Venise, 1767, in-4°); *De la culture et de l'usage des palates et autres plantes comestibles* (Venise, 1767, in-4°); *De la merne et des autres fossiles pour engraisser les terres* (Venise, 1768, in-4°); *Essai d'histoire de la médecine vétérinaire* (Venise, 1770, in-8°); *De l'utilité morale, économique et politique des Académies d'agriculture, arts et commerce* (Udine, 1771, in-8°), ouvrage posthume.

ZANONI (Athanase), comédien italien, né à Ferrare, mort en 1792. Il entra dans la troupe du fameux A. Sacchi, dont il épousa la sœur, et devint un remarquable acteur. Zanoni joignait beaucoup d'instruction à de rares qualités du cœur. On lui doit un *Recueil de mots ingénieux et satiriques à l'usage des théâtres* (Venise, 1787).

Zanoni, roman par E.-L. Bulwer (Londres, 1840). Ce roman sort du cadre ordinaire des histoires qu'imaginent les auteurs de fictions. Il est difficile de définir le but que l'écrivain anglais s'est proposé et plus malaisé encore de dégager la moralité de son œuvre, où la fantasmagorie se mêle à la réalité. Dans un prologue, aussi éloquent que le livre même, le romancier semble promettre au lecteur de l'initier aux mystères de la confrérie des rose-croix, association de mystiques et d'illuminés, qu'il rattache aux temples, aux platoniciens, aux thaumaturges, aux pythagoriciens, aux mages chaldéens, aux gymnosophistes de l'Inde. Le surnaturel et le merveilleux ont toujours hanté les imaginations faibles ou vives et sont devenus des instruments de supercherie entre des mains habiles. A l'époque où commence le récit, il y avait de par le monde un Cagliostro, possesseur de la pierre philosophale, un comte de Saint-Germain, prétendu contemporain des personnages de Plutarque, des mesmériens, des martinistes et autres visionnaires ou théosophistes qui ont perpétué le règne des sciences occultes et des maladies mentales. Cazotte et sa prédiction célèbre, faite après coup par Laharpe, figurent au début de l'histoire (vers 1788). Zanoni, l'un des auditeurs de Cazotte, quitte bientôt Paris, où sa prescience singulière lui a fait sauver un vieillard tésauriseur, empoisonné par son fils adoptif, le rapin Jean Nicot. A Naples, où l'on retrouve cet homme étrange, il exerce sur tout le monde une sorte de domination prestigieuse; le savoir, l'esprit, la générosité, une fortune présumée sans limites, une beauté mâle, d'une expression saisissante, un renom d'alchimiste, une origine mystérieuse, le don de l'ubiquité, car on le voit partout présent, et en temps opportun, l'ont rendu un sujet d'admiration bienveillante, ou de crainte superstitieuse. Il y avait à Naples un seigneur Pisani, violoniste et

compositeur. Musicien novateur, on repoussait ses œuvres; virtuose, il était estimé. Son instrument était pour lui un ami, un confident, un être doué de la parole et du sentiment; son opéra inédit et incompris, la *Sirène*, l'enfant chéri de ses longues veilles, était condamné par les préjugés des dilettanti à ne jamais obtenir une audition. Cependant un cardinal, zélé protecteur des beaux-arts, a favorisé les débuts au théâtre de la fille de Pisani. Jeune, belle et naïve, ignorante même, Viola n'a consenti qu'avec peine à devenir cantatrice; elle a obtenu en tout bien et tout honneur qu'elle débût dans la *Sirène*. Timide dans le premier acte, gâtée par les bizarreries de l'imagination paternelle, elle a recouvré toutes ses facultés d'artiste sous les regards approbateurs d'un étranger. Zanoni est cet inconnu. Après la mort de son père, enseveli dans son triomphe, Viola a vécu sur le seuil de sa demeure l'étranger. Reconnaisance, l'orpheline aime à son insu l'unique ami qui lui reste. Zanoni lui a voué une tendresse fraternelle, destinée à se traduire bientôt en un profond amour. Mais il ne pourrait donner à Viola le bonheur; sacrifiant le sien propre, il engage la jeune fille à épouser un jeune Anglais, peintre amateur, son rival. En même temps, il la défend au péril de sa vie, contre les entreprises d'un prince napolitain, peu scrupuleux quand il s'agit de poison ou de poignard. Le peintre anglais, fortement épris de la cantatrice, hésite à donner son nom à une femme de théâtre. Zanoni lui fait honte de sa pusillanimité; il lui accorde un court délai pour se décider. Mais le dévouement de l'étranger, la noblesse de ses sentiments, la générosité de sa conduite, le mystère, en partie pénétré, qui couvre sa vie privée, sa naissance, sa doctrine, sa mission et même sa nature réelle, amènent le jeune homme à reconnaître dans le sphinx de Naples une créature extraordinaire, un esprit merveilleux, une force occulte. Il demande l'initiation, et, apprenant que toute passion terrestre s'oppose à l'accès de la science suprême, il renonce à son amour pour Viola. Zanoni lui confie quelques secrets préparatoires, l'admission du néophyte étant réservée à un autre dépositaire de l'antique sagesse. Quant à lui, il succombe...; il donne le bonheur terrestre à l'enfant qui ne peut vivre sans lui. Déchu de son rang et de sa mission, il reprend sa condition mortelle; il rentre dans la destinée humaine; il perd tout pouvoir surnaturel, mais sans être privé des connaissances supérieures acquises par lui dans une existence de plusieurs siècles. Zanoni épouse Viola. Le peintre anglais, soumis à diverses épreuves par Mejnour, le vieillard contemporain de Pythagore, disciple de Platon et chef actuel de la confrérie des rose-croix, réduite à deux membres, Mejnour et Zanoni, l'Anglais succombe par la faute d'une jeune et belle fille de la montagne, furie enamourée qui le poursuivra partout. Le récit ne s'arrête pas à ce dénouement; les incidents, les épisodes se succèdent; les visions, les évocations se superposent aux faits du monde réel. Tous les personnages se retrouvent à Paris, en pleine Révolution; ils coudoient les grands acteurs de l'époque; ils sont successivement entraînés dans les dernières péripéties de ce drame. La prédiction de Cazotte s'accomplit, et le mot de Vergniaud est devenu une vérité. La journée de thermidor va prononcer! Zanoni, destitué de tout pouvoir occulte, mais maître encore des fortes qualités intellectuelles et morales que le culte de l'Idéal a développées en lui, Zanoni, entrave les manœuvres dirigées contre les siens par certains agents terroristes; il aide à la chute de Robespierre et, au moyen d'un diamant donné au geôlier de la Conciergerie, il se substitue à Viola, promise à l'échafaud, et rentre par cette immolation volontaire dans ses prérogatives d'esprit supérieur.

L'auteur semble avoir voulu opposer la philosophie platonicienne à la philosophie révolutionnaire, l'idéal au relatif et enseigner que le progrès social n'est rien, s'il n'a pas pour antécédent et pour garantie le progrès moral de l'individu. Mais le symbolisme est obscurci dans son récit par le mysticisme et l'illumination. Tant qu'il reste sur le terrain solide de la réalité, il intéresse; par malheur, il a dépensé beaucoup de talent et d'érudition à vouloir animer des chimères.

ZANONIE s. f. (za-no-ni — de Zanoni, botan. ital.). Bot. Genre de plantes grimpantes, de la famille des nandihobées, comprenant dix espèces, qui croissent dans l'Inde. « Syn. de CAMPÉLIE, genre de commelynées.

ZANOTTI (Jean-Pierre), peintre et poète, né à Paris, d'une famille polonoise, en 1674, mort à Bologne en 1767. Aménagé fort jeune à Bologne, il suivit les leçons de Pasinelli et orna les principales villes d'Italie de tableaux estimés pour la sagesse de la composition et les qualités solides du coloris. Après la mort de Pasinelli, dont il avait épousé la nièce (1695), il visita l'Allemagne, la France et l'Italie, puis se fixa à Bologne, où il devint secrétaire de l'Académie Clementine et partagea son temps entre la peinture et la culture des lettres. Zanoni jouissait d'une grande réputation, surtout à Bologne, et s'était fait estimer de tous par sa vie privée. Parmi ses tableaux, on cite : *Sainte Catherine de Nigri*, au Corpus-Domini de Bologne; *L'Incrédulité*

de saint Thomas, à Saint-Martin; la *Résurrection des morts*, à la cathédrale; une *Ambassade des habitants de la Romagne aux Bolognais*, au Palais public; une *Madone entourée d'anges*, à Modène. Comme écrivain, on lui doit : *Vita di Pasinelli* (Bologne, 1703); *Didone*, tragédie (Bologne, 1718); *Storia dell'Accademia Clementina* (Bologne, 1739, 2 vol. in-4°), ouvrage très-estimé; *Poesie* (Bologne, 1741-1745, 3 vol. in-8°); *Vita di Eust. Manfredi* (Bologne, 1745, in-4°); *Avvertimenti per l'incamminamento di un giovane alla pittura* (Bologne, 1756, in-8°); *Descrizione delle pitture di Pellegrino Tibaldi e Niccolò Abati* (Venise, 1756, in-fol.), etc.

ZANOTTI (Hercule-Marie), littérateur et prédicateur italien, frère du précédent, né à Paris en 1684, mort en 1763. Lorsqu'il eut achevé ses études à Bologne, il entra dans les ordres, devint docteur en théologie (1714), chanoine de Saint-Pétrone, à Bologne, et se distingua par son talent pour la prédication. Outre des poésies, insérées dans divers recueils et des ouvrages manuscrits, nous citerons de lui : *Storia di san Brunone* (Bologne, 1741, in-4°); *Storia di san Procolo* (Bologne, 1742); *Vita del B. Niccolò Albergati* (Bologne, 1757), etc.

ZANOTTI (Eustache), astronome italien, neveu du précédent, fils du peintre et poète Jean-Pierre Zanotti, né Bologne en 1709, mort dans la même ville en 1782. Il reçut les premières leçons de mathématiques de son oncle François-Marie et étudia ensuite l'astronomie avec Manfredi. Ses progrès furent tels, qu'il fut choisi à vingt ans pour suppléer ce dernier dans sa chaire (1729). Dix ans plus tard, il venait d'être appelé à professer la mécanique au collège de sa ville natale, lorsque le sénat le choisit pour succéder à Manfredi dans sa chaire d'astronomie. Zanotti vérifia les observations que Lacaille avait faites au Cap de Bonne-Espérance pour déterminer la parallaxe de la lune. Les Académies de Berlin, de Londres, de Cassel l'admirent au nombre de leurs membres correspondants, et il devint, en 1777, président de l'Académie de Bologne. On a de lui : *Ephemerides motuum celestium ex anno 1751 ad annum 1786*; *Trattato teorico-prattico di prospettiva* (1766); *La meridiana del tempio di San-Petronio rinnovata* (1779) et des mémoires dans le recueil de l'Académie de Bologne. Fabroni a publié son éloge dans les *Mémoires de la Société de Vérone*. Ce fut lui qui restaura en 1779 la méridienne de San-Petronio que Cassani avait fait établir dans sa jeunesse et qui avait besoin d'une réparation, une des barres de fer qui soutenaient l'extrémité du gnomon s'étant infléchie. Un tremblement de terre lui fit subir depuis une nouvelle variation. Ces appareils commençaient, au reste, déjà à être abandonnés partout.

ZANOTTI (François-Marie), philosophe et littérateur italien, né à Bologne en 1682, mort en 1777. Il étudia la philosophie et les mathématiques dans sa ville natale, fut reçu docteur en 1716 et, dès 1718, y fut appelé à une chaire de philosophie. Il devint, en outre, dans la suite, bibliothécaire (1720), secrétaire (1723) et président (1766) de l'Institut des sciences de la même ville. Pendant un voyage qu'il fit à Rome en 1750, le pape Benoît XIV l'accueillit de la manière la plus flatteuse et le chargea de prononcer un discours à l'occasion de la distribution des prix académiques au Capitole. Zanotti, que les Académies de Londres, de Berlin et de Montpellier comptaient au nombre de leurs membres, était fort instruit, particulièrement en philosophie et en mathématiques. Le premier en Italie il substitua aux traditions surannées de l'école le libre examen, aux doctrines d'Aristote celles de Descartes, qu'il abandonna bientôt pour celles de Newton dès que ces dernières lui furent connues. Ecrivain remarquable, sachant cacher l'aridité des calculs sous l'agrément d'un style élégant et pur, vulgarisateur habile, il contribua beaucoup à répandre les nouvelles doctrines de l'attraction, de la lumière, des couleurs et, en général, le goût des sciences, ce qui fit dire de lui qu'il fut pour l'Italie ce que Fontenelle était pour la France. On a de lui : *Poesie volgari e latine* (Florence, 1734); *Della forza attrattiva delle idee* (Bologne, 1747); *Tre orazioni sopra la pittura, la scultura e l'architettura* (Bologne, 1750); *Della forza dei corpi chiamano vivo* (Bologne, 1752); *Filosofia morale* (Bologne, 1750); *De viribus centralibus* (Bologne, 1764); *Dell'arte poetica* (Bologne, 1768). Il avait, en outre, écrit dans les *Commentaires* de l'Académie une histoire de cette institution et une analyse de tous les travaux de mathématiques et de physique qui lui avaient été soumis. Le recueil de la même Académie renferme de lui un grand nombre de mémoires sur la géométrie, sur l'analyse, sur la physique et sur la musique. Tous ses écrits se distinguent par la richesse des pensées et par la pureté du style. Les *Œuvres complètes* de Zanotti furent publiées après sa mort par L. Falciani (Bologne, 1779 et ann. suiv., 9 vol. in-4°). Il a paru plus tard sous ce titre, *Opere scelle* (Milan, 1818, 2 vol. in-8°), un choix de celles qui sont écrites en italien.

ZANTE, anciennement *Zacynthe*, une des îles Ioniennes, à 12 kilom. S.-E. de Céphalonie, à 20 kilom. O. des côtes de la Morée, par 37° 47' 17" de latit. N. et 18° 34' 27" de

longit. E.; 410 kilom. carrés; 46,000 hab. La majeure partie de son sol consiste en une vaste plaine, couverte de plantations de vignes qui fournissent le raisin dit de Corinthe. Le climat est doux et moins variable que dans les autres îles Ioniennes; mais cet avantage est contre-balané par le fléau des tremblements de terre. Quant aux céréales, on n'en recueille guère que pour la consommation de la population pendant quatre mois; on tire le surplus de la Morée. Les raisins de Zante servent à fabriquer une liqueur appelée *iénorodi*, qui passe pour ressembler au vin de Tokai et que l'on classe au-dessus de toutes les autres liqueurs du Levant et même au-dessus du muscat de Syracuse; cette liqueur est absolument inconnue en France; elle s'exporte en Russie. Zante fournit aussi au commerce une grande quantité de raisins secs qui sont réputés supérieurs à ceux de Céphalonie et même à ceux de la Morée. Ces raisins sont égrappés, fort petits et rouges. Leur parfum tient du muscat et de la violette. On en récolte environ 8 millions de livres chaque année. Le vin ordinaire, fabriqué avec des raisins plus communs, est mélangé de plâtre pour sa conservation. On en exporte 4,000 barils environ.

Le costume des Zantiotes est à la fois italien et grec. La langue usuelle est le grec moderne; mais l'italien est fort en usage à Zante. Les fabriques de savon, soieries. Dans l'antiquité, elle portait le nom de *Zacynthos*. Elle fut successivement soumise aux Grecs, aux Romains, aux Napolitains et, depuis la fin du xiv^e siècle, aux Vénitiens. En 1797, elle tomba, comme toutes les autres îles Ioniennes, au pouvoir des Français, à qui les Russes l'enlevèrent en 1799. Elle passa alors sous le protectorat de la Turquie, redevint française en 1807, fut prise en 1809 par l'Angleterre, qui lui imposa son protectorat, et fut enfin réunie avec les autres îles Ioniennes au royaume de Grèce en 1864.

ZANTE, ville forte, capitale de l'île de ce nom, au pied d'une montagne, sur la côte E.; 23,000 hab. Archevêché grec, évêché catholique, lycée; arsenal, bourse. Fabriques de grosses cotonnades blanches et bleues pour vêtements d'hommes, d'étoffes de soie, mouchoirs et écharpes de différentes couleurs. On y fabrique, en outre, des ustensiles de ménage, des tuiles et des briques, ainsi que du savon très-commun. Les affaires commerciales y sont très-animées. Le vaste port de Zante, le principal des sept îles après celui de Corfou, est muni à l'entrée d'un beau môle terminé par un phare. Le commerce du raisin sec et de l'huile d'olive, ainsi que celui des articles manufacturés de provenance britannique, y occupe de riches maisons anglaises, tandis que le commerce des grains, nécessaire pour compléter l'approvisionnement des îles Ioniennes, y est surtout entre les mains de maisons indigènes.

ZANTÉDESCHIE s. f. (zan-té-dè-ski — du *Zantedeschi*, botan. ital.). Bot. Syn. de *RICIARDIE*, genre d'aroidées. || On dit aussi **ZANTÉDESQUE**.

ZANTEN (Jacob van), médecin hollandais, né vers le milieu du xv^e siècle, mort vers 1730. Il étudia la théologie et la médecine, se fit recevoir docteur, puis exerça la médecine à Harlem, où il fut à plusieurs reprises président du collège des médecins. Tout en se livrant à la pratique de son art, il remplit, à partir de 1707, les fonctions de pasteur des mennonites à Harlem. Ce savant n'a point laissé d'ouvrages originaux, mais il a traduit en hollandais un certain nombre d'écrits, parmi lesquels nous citerons : *l'Histoire du Symbole des apôtres* (Harlem, 1707, in-12); *les Causes de la décadence de la piété chrétienne* (1718); *Traité de la puissance de Dieu et de la liberté de l'homme* (Amsterdam, in-12); *Moyens de prévenir et de guérir la goutte avec du lait* (Harlem, 1709).

ZANTÈNE ou **ZANTHÈNE** s. m. (zan-tène). Ichtyol. Poisson du genre sparte, qui habite les mers d'Amérique.

ZANTEUMIE s. f. (zan-teu-mi — du gr. *zanthos*, jaune). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des lamellicornes, tribu des scarabées phylophages, formé aux dépens des hannetons, et ayant pour type le hanneton solstitial.

ZANTELIET (Cornelle de), chroniqueur flamand, né à Zantfliet vers la fin du xiv^e siècle, mort vers 1462. Il embrassa la vie monastique et devint doyen de l'abbaye de Stablo. Ce moine a laissé une *Chronique* qui va du commencement du monde jusqu'à 1461 et qui n'est intéressante que dans la partie où il peut s'appuyer de témoignages contemporains. Cette partie, qui s'étend de 1230 à 1461 et a été publiée dans l'*Amplissima collectio* de dom Martène, est écrite avec impartialité et exactitude.

ZANTH (Charles-Louis), célèbre architecte allemand, né à Breslau en 1796, mort à Stuttgart en 1857. Son éducation tout entière s'est faite à Paris, où il vint s'établir dès l'âge de quinze ans. Après s'être initié par des travaux sérieux à tous les secrets du métier, il alla visiter l'Italie, où il passa deux ou trois ans. A son retour, il traversa l'Allemagne et, rentré à Paris vers 1830, il exposa en 1831 *l'Intérieur de la basilique de Monreale*, en Sicile, aquarelle qui était un véritable tableau,

remarquable par le soin, l'érudition et l'exactitude. Le roi du Wurtemberg confia à l'auteur la construction d'un château qu'il voulait faire bâtir dans le genre mauresque. Zanth en a exposé en France les principaux dessins. Les *Détails du château de Wilhelm*, qui parurent en 1837, ainsi que le *Parc de Rosenstein*, appartenant au même prince et que l'on admira à Paris en 1845, sont les deux morceaux qui ont eu le plus de succès parmi ceux qu'on a vus de lui soit à Londres, soit à Paris. Zanth s'y montra non-seulement architecte savant, mais peintre consommé. Les exigences de l'architecture la plus austère ne l'empêchaient point de voir dans un édifice, dans un intérieur le côté pittoresque et la mise en scène. De là, la saveur particulière de ses aquarelles, d'un ton chaud et transparent. Cette qualité n'exclut pas chez lui le côté grave de l'architecte savant, et le château de la Wilhelm, à Canstadt, près de Stuttgart, est l'une des constructions les plus intéressantes de notre époque. Zanth ne voulut pas faire une imitation de ce gothique fleuri qui est en faveur chez les Allemands; il remonta aux sources et s'inspira surtout des motifs de l'Alhambra. C'est la mosquée des Arabes, c'est le palais des Maures au temps de la conquête. Il y a du soleil et de l'Orient dans ces silhouettes pittoresques et légères, accommodées cependant aux exigences du climat et au caractère du pays. Les diverses parties de cet édifice ont été souvent lithographiées ou photographiées. L'auteur en envoya une partie au Salon de Paris en 1855, sous le titre de *Quatre vues de la villa mauresque de la Wilhelm*. Cette exposition lui valut la croix de la Légion d'honneur.

ZANTHOMIZE s. m. (zan-to-mi-ze — du gr. *zanthos*, jaune; *muzô*, je suce). Ornith. Syn. de *MELLIPHAGE*.

ZANTHORHIZE, **ZANTHOXYLE**, **ZANTHORE**, **ZANTHOXYLE**, **ZANTHORE**, **ZANTHORE**, **ZANTHORE**, **ZANTHORE**, **ZANTHORE**.

ZANTI (Jean), littérateur italien, né à Bologne vers le milieu du xvi^e siècle. Il professa avec distinction l'anatomie dans sa ville natale et publia, entre autres écrits : *Discurso sopra la riforma dell'anno fatto da Gregorio XIII* (Bologne, 1583, in-4°); *Nomi e cognomi di tutte le strade, contrade e borghi di Bologna* (Bologne, 1583, in-4°), ouvrage rempli de recherches curieuses; *Vita di san Bernardino da Siena* (Bologne, 1630).

ZANTIOTE s. et adj. (zan-ti-o-te). Géogr. Habitant de l'île ou de la ville de Zante; qui appartient à cette île, à cette ville ou à leurs habitants : *Les ZANTIOTES*. La population ZANTIOTE.

ZANZALE (Jacob), moine syrien, surnommé *Baradat* ou *Baradé*, parce qu'il portait un vêtement de diverses pièces, mort à Edesse en 578. Il fut élevé en 541 au siège épiscopal d'Edesse par le patriarche d'Antioche, Sévère, et d'autres prélats attachés à l'eutychianisme pour relever, à l'aide du zèle fanatique qu'ils lui connaissaient, cette secte à peu près éteinte sous les coups du concile de Chalcedoine et des édits des empereurs. Zanzale répondit pleinement à leur attente. Couvert de haillons, il parcourut l'Arménie, la Mésopotamie et les pays voisins, réunis les membres épars de la secte, ordonna des prêtres, des évêques et remplit pendant son épiscopat, qui dura trente-sept ans, les principales chaires de l'Asie et de l'Afrique de ses disciples. Ses travaux et les services qu'il rendit à sa secte firent qu'on désigna sous le nom de jacobites les nouveaux eutychiens. Ces sectaires reconnaissaient la distinction des deux natures en Jésus-Christ avant l'incarnation; mais ils croyaient qu'à partir de ce moment elles s'étaient confondues. En certains lieux, ils joignaient au baptême la circoncision, marquant d'un fer chaud ceux qui se faisaient baptiser et se livraient à des austérités excessives et même incroyables.

ZANZIBAR ou **SOUAYELLI**, île de l'Afrique orientale, près de la côte de Zanguebar, dans la mer des Indes, par 6° 9' de latit. S. et 36° 54' de longit. E.; elle mesure 80 kilom. de longueur sur 25 de largeur; superficie, 1,425 kilom. carrés; 100,000 hab. environ, moitié Arabes de sang mêlé, moitié nègres ou bantians. La côte orientale est escarpée, mais la côte occidentale présente un bon port. Le sol offre de belles forêts, des terrains bien cultivés et de bons pâturages. Les forêts sont généralement formées de bambous, de tacks, de cèdres, de cafiéiers et d'autres arbres qui produisent en abondance la gomme copal. Le cotonnier, la canne à sucre, l'indigo y viennent sans culture. A certaines époques de l'année, la chaleur et l'humidité font éclore des richesses précieuses. Le climat est agréable. Pendant une saison, l'île est arrosée par de grandes pluies tropicales, ce qui fait que la végétation est très-riche. Les principales productions consistent en oranges, citrons, girofle, café, canne à sucre, ananas, cocos, bananes, patates. On en exporte du riz, de la gomme et de l'antimoine.

ZANZIBAR, sur la côte occidentale de l'île du même nom, ville dont la population est évaluée à 25,000 hab. Comme toutes les villes orientales, elle se compose de maisons sans fenêtres extérieures et à toit plat. Son port

est commode et sûr, et les navires s'y ravitaillent facilement. Une ligne de paquebots, ouverte entre Aden et Natal, dessert Zanzibar et les ports de cette région. Cette ville est la capitale du royaume de Zanzibar. Il entre annuellement dans son port environ 80 navires, y compris les bâtiments de guerre, représentant ensemble 50,000 à 60,000 tonneaux. La part de la France est de 11 à 12 navires et de 7,000 à 8,000 tonneaux. Depuis le traité de 1844, les Français ont le droit d'entrer à Zanzibar, d'y résider, d'acheter, de vendre, de prendre à bail des terres, des maisons et des magasins. Il n'existe nulle prohibition commerciale soit à l'entrée, soit à la sortie. Les droits de douane sont de 5 pour 100 au maximum, et nos nationaux jouissent de divers privilèges judiciaires.

ZANZIBAR (ROYAUME DE), comprenant, outre l'île de ce nom, les îles de Pemba et de Monfeyeh ou Monfia et un vaste territoire de l'Afrique continentale sur la côte de Zanguebar, lequel s'étend de Makdisku (2° de latit. N.) au cap Delgado (10° 42' de latit. S.). Ce territoire, dont le chiffre de la population n'est pas connu, consiste dans une bande de terrain s'étendant le long de la côte. Ses limites sont tout à fait indéterminées dans l'intérieur du pays parallèlement à la mer. Dans la partie septentrionale, les Arabes ont pénétré jusque dans la région des grands lacs et fondé une colonie sur le bord du lac Tanganika. Les revenus du royaume de Zanzibar, gouverné par un sultan musulman, sont d'environ 2 millions et demi. L'armée comprend 1,400 hommes, et la flotte se compose seulement d'une corvette à voiles et de deux yachts à vapeur. Le commerce d'exportation était évalué en 1871 à 10 millions et demi. Les principaux objets d'exportation sont, en commençant par les plus importants, l'ivoire, l'orselle, les peaux, le copal, le girofle, le sésame et l'huile de coco. Le Zanzibar commerce avec l'Inde, l'Arabie et la Perse, les États-Unis, l'Allemagne, l'Angleterre et la France.

Le Zanzibar fut pendant longtemps partagé entre divers chefs indigènes. Des Arabes de l'Oman vinrent en grand nombre dans cette partie de l'Afrique soit pour commercer avec les indigènes, soit pour les piller, et ils y fondèrent des villes, notamment Melinde, Monbasso, Zanzibar. Au xvi^e siècle, les Portugais s'emparèrent de Mascate et de Zanzibar. Par la suite, les Portugais furent chassés et les Persans étendirent leur domination sur l'Oman et une partie du Zanzibar. Un chef arabe, Ahmed-ben-Saïd, étant parvenu à chasser les Persans, se fit proclamer, en 1741, imam de Mascate. Son petit-fils, Si-Saïd, qui arriva au pouvoir en 1803, réunit l'Etat de Zanzibar à celui de Mascate. Il créa une marine militaire et marchande, mena de front le commerce et la guerre en Afrique, rétablit ou fonda dans les îles et sur le continent des comptoirs fortifiés, gagna du terrain en pays nègre et favorisa dans ses États l'établissement d'Indous qui y développèrent l'esprit de commerce. Cet homme remarquable signa des traités de commerce avec l'Angleterre (1839), avec la France (1844); il s'engagea envers le gouvernement anglais à faire cesser l'exportation des nègres et refusa d'accepter 6,000 livres sterling, payables en trois ans, que l'Angleterre lui offrait en compensation de la traite des nègres et de ses profits. Il est vrai que la traite continua comme par le passé. A sa mort (1856), deux de ses nombreux fils se partagèrent ses États; l'un, Thuwaini, devint sultan de Mascate; l'autre, Medjid, sultan de Zanzibar. Ils allaient en venir aux mains pour se disputer la possession totale de l'empire paternel, lorsque l'Angleterre intervint et rendit indépendants l'un de l'autre les États de Mascate et de Zanzibar, mais obligea Zanzibar à payer un tribut annuel d'environ 200,000 francs. En 1870, Si-Bargasch-ben-Saïd succéda à son frère Medjid sur le trône de Zanzibar. En juin 1873, il signa avec le gouvernement anglais un traité supprimant la traite (v. *TRAITE*) et fit, en 1875, un voyage à Londres et à Paris. A la fin de la même année, le gouvernement égyptien envoya un corps expéditionnaire qui occupa la partie nord des États de Zanzibar, ainsi que Brawa et Kismayo, villes importantes au point de vue commercial.

ZAOUDZI, forteresse du canal de Mozambique, sur une pointe de l'île de Pamanzi, près de l'île de Mayotte. La presqu'île de Zaoudzi forme deux rades : la première, au N., est exposée aux vents du N.-E.; la seconde, au S., est mal abritée contre la mousson du S.-E., qui règne six mois. La langue de sable qui l'unit à Pamanzi est chaque jour couverte et découverte par le flux et le reflux. L'eau des puits suffit à peine; on s'approvisionne aux sources de l'île Mayotte.

ZAOÛIAS s. f. (za-ou-ia). Nom que l'on donne à des mosquées qui ont droit d'asile. || On dit aussi *ZAVONIA*.

— *Encycl.* La *zaouia* est un établissement arabe dont les usages sont multiples. C'est à la fois une chapelle qui sert de sépulture à la famille du fondateur, une mosquée pour faire la prière en commun, une école où toutes les sciences sont enseignées, un lieu d'asile où tout homme poursuivi par la loi ou par un ennemi trouve un refuge inviolable, un hôpital, une hôtellerie où les voyageurs et les

malades trouvent un gîte et des secours, un office de publicité où l'on raconte et où l'on écrit l'histoire du temps présent, enfin une bibliothèque où l'on conserve la tradition du temps passé. E. de Neveu a donné des détails intéressants, dans son livre intitulé *les Khawar*, sur ces établissements, dont l'analogie n'existe pas en Europe.

ZAPADLISKI s. f. (za-pa-dli-ski). Nymphes des lacs, dans la mythologie slave.

— *Encycl.* Suivant les traditions populaires, ces nymphes n'habitaient que les lacs formés sur l'emplacement de villes qui s'étaient englouties dans la terre, en punition des crimes de leurs habitants. Ces nymphes avaient l'aspect le plus séduisant. Elles se présentaient aux mortels, et, si elles parvenaient à leur inspirer de l'amour, elles leur faisaient jurer un engagement éternel, mais ensuite refusaient de les épouser avant un laps de douze années au moins. Malheur à celui de leurs fiancés qui devenait infidèle à son serment; il était sûr de périr dans une tempête.

ZAPANIE s. f. (za-pa-ni — de *Zapani*, botan. ital.). Bot. Syn. et section des *LIPPIES*, genre de verbénacées.

— *Encycl.* Les *zapanies* sont des plantes herbacées ou sous-frutescentes, très-voisines des *verveines*; elles en diffèrent néanmoins par leur port, par leurs fleurs groupées en épis terminaux, les divisions du calice, leur corolle tubuleuse, enfin par leur fruit composé de deux akènes plans, oblongs, glabres et roussâtres. Les espèces peu nombreuses de ce genre habitent surtout les régions centrales de l'Amérique. La *zapanie nodiflore* est une plante à tiges rampantes et radicantes, portant des feuilles opposées, dentées, ovales lancéolées, et des fleurs d'un blanc jaunâtre. Cette plante croît dans les sols arides de la Jamaïque, où elle fleurit une grande partie de l'année. Le suc de ses tiges est vanté contre les affections catarrhales; l'infusion de ses feuilles et de ses fleurs possède les propriétés digestives du thé.

ZAPARA, petite île de l'Amérique du Sud, près de la côte septentrionale de la république de la Nouvelle-Grenade, dans le golfe de Maracabo. Elle s'étend de l'E. à l'O. sur une longueur de 22 kilom. C'est une dépendance de la province de Coro.

ZAPARDIEL, rivière d'Espagne. Elle prend sa source au N.-O. d'Avila, baigne la province de Valladolid et se jette dans le Douro par la rive gauche, au S.-O. de Tordesillas, après un cours de 110 kilom.

ZAPATA s. f. (za-pa-ta — mot espagn. qui signif. *soulier*, et qui a la même racine que notre mot *savate*). Coutume espagnole qui consiste à mettre des présents dans les souliers des enfants et des domestiques, le jour de la Saint-Nicolas.

ZAPATA (Jean-Baptiste), médecin italien, né à Rome, de parents espagnols, vers 1520, mort vers 1590. Sous la direction du célèbre H. Salviani, il s'attacha particulièrement à l'étude des propriétés médicinales des plantes et de la chimie, prit le grade de docteur et pratiqua avec succès l'art médical à Rome. C'était un habile praticien, qui guérissait ses malades avec les remèdes les plus simples : le repos, une nourriture plus saine, des tisanes faites avec les plantes les plus communes. Il s'était voué d'une façon toute particulière au service des ouvriers et des pauvres. Zapata a laissé, sous le titre de *Margaritoli secreti di medicina e chirurgia* (Rome, 1566, in-8°), un recueil des remèdes qu'il employait le plus souvent. Cet ouvrage, divisé en deux parties, l'une relative à la médecine, l'autre à la chirurgie, a été réimprimé souvent, ce qui ne l'empêcha pas d'être devenu très-rare. Le médecin Splissius l'a traduit en latin, avec des additions (Ulm, 1696, in-8°).

ZAPATA (Antoine), cardinal espagnol, né à Madrid vers 1550, mort en 1635. Son père était président du conseil suprême de Castille. Dès qu'il eut reçu l'ordre de la prêtrise, il devint chanoine de Tolède, puis fut successivement évêque de Cordix, de Pamplona, archevêque de Burgos et reçut le chapeau de cardinal en 1603. Appelé en 1620 à remplacer le cardinal Borghia comme vice-roi à Naples, il s'attacha à faire disparaître les abus de l'administration et à adoucir le sort des malheureux. Mais une révolte ayant éclaté en 1621, par suite d'une disette, il fit périr dans les tortures ou condamner aux galères les chefs des révoltés, se rendit par ces rigueurs odieuses au peuple et fut rappelé peu après en Espagne. De retour à Madrid, Zapata entra dans la junte d'Etat, puis reçut la dignité de grand inquisiteur (1626). Il n'eut garde de modérer le cruel fanatisme du sombre tribunal qu'il présidait, et de nombreuses victimes de l'intolérance religieuse expirèrent au milieu des flammes dans des autodafés. S'étant démis de tous ses emplois en 1632, il se retira à Burgos, où il termina sa vie. On lui doit un écrit intitulé : *De obligatione conscientie* et une nouvelle édition de l'*Index librorum prohibitorum* (Séville, 1631, in-fol.).

ZAPATA ou **ZAPPATA** (François), célèbre prédicateur italien, né en 1609, mort en 1672. Après avoir fait partie pendant quelque temps de l'ordre des jésuites, il s'adonna à la prédication avec un éclatant succès. L'impé-

trice Eléonore, l'ayant appelé à Vienne, le combla de faveurs et lui donna le titre de son prédicateur. Néanmoins, Zapata revint en Italie, se fit entendre à Rome et dans les principales villes de la Péninsule, devint chanoine de Saint-Laurent à Florence et se fixa dans cette ville, où le grand-duc Ferdinand II le nomma son prédicateur et son théologien. Outre des *Panegyriques*, on a de lui un recueil de *Sermons* (Venise, 1691, in-4°), qui attestent la vivacité de son imagination et de son esprit.

ZAPATA (Antoine ou Lupian), historien espagnol, né à Segorbe, royaume de Valence. Il vivait au ^{xviii} siècle, entra dans les ordres, passa plusieurs années à compiler les archives d'un couvent de bénédictins et devint historiographe du roi d'Espagne. Outre de nombreux ouvrages manuscrits, on a de lui : *Eptiome de la vida y muerte de la reyna doña Berenguela primogenita del rey don Alonso de Castilla acclamado el Noble* (Madrid, 1665, in-8°), livre qui atteste de l'érudition et de la critique.

ZAPATÉADO s. m. (za-pa-té-a-do — mot espagnol; de *zapata*, soulier). Chorégr. Danse espagnole, analogue à la sabotière, et qui s'exécute sur un air à 3/8 : *Il semble entendre claquer les castagnettes et gronder les tambours de Basque en regardant ces belles filles qui marquent de leur petit talon de satin le rythme du ZAPATÉADO*. (Th. Gaut.)

ZAPATERO s. m. (za-pa-té-ro). Bot. Nom que les colons, dans la Guyane espagnole, aux environs d'Angostura, donnent au courbaril fleuri. Il On l'appelle aussi NAZARENA.

ZAPF (Nicolas), théologien protestant allemand, né à Milwitz, bailliage de Zell, en 1600, mort en 1672. Son précoce savoir lui valut d'être nommé, tout jeune encore, surintendant provisoire de diverses Eglises protestantes de Wittenberg (1624), puis d'être appelé à professer la théologie à Erfurt (1633), où il se fit recevoir docteur l'année suivante. En 1637, Zapf devint professeur d'hébreu, puis fut appelé à la cour de Weimar (1642) et fut successivement nommé conseiller ecclésiastique, prédicateur aulique, surintendant, assesseur au consistoire général et pasteur des églises de Saint-Pierre et de Saint-Paul. Ce théologien avait acquis une grande réputation de sagesse et d'érudition, qui le fit à maintes reprises consulter pour des affaires politiques et ecclésiastiques. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous nous bornerons à citer : *Calena aurea articulorum fidei*; *Compendium locorum theologicorum*; *Philosophia universalis*; *Theoremata quædam e practica philosophia excerpta*, etc. — Un philosophe allemand du même nom, Godefroi ZAPF, né à Erfurt en 1635, mort en 1664, professa la philosophie à Iéna et laissa de nombreux écrits, dont les plus remarquables sont : *Aristoteles ad Cornæi appendicem rescribens*.

ZAPF (Georges-Guillaume), érudit allemand, né à Nordlingen en 1747, mort en 1810. Il devint conseiller du prince de Hohenlohe-Waldbourg, puis de l'électeur de Mayence et se retira ensuite des affaires publiques pour s'adonner entièrement à son goût pour l'érudition. Après avoir visité les archives et les bibliothèques de la Souabe, de la Bavière, de la Suisse pour y faire des recherches historiques et littéraires, il se retira dans une maison de campagne, près d'Augsbourg, et se servit de immenses matériaux qu'il avait réunis pour écrire un grand nombre d'ouvrages intéressants en allemand et en latin. Nous nous bornerons à citer les principaux : *De studio antiquitatum in historia æque ac jurisprudentia utili et necessario* (Augsbourg, 1774, in-8°); *Catalogus librorum rarissimorum ab artis typographice inventoribus excusorum* (Pappenheim, 1776, in-8°); *Bibliographie magica* (Augsbourg, 1776, 8°); *Annales typographice Augustanæ* (Augsbourg, 1778, in-4°); *Recherches sur l'histoire de la maison de Hohenlohe* (Augsbourg, 1779, in-8°); *Sur l'objet de mes voyages littéraires dans les couvents de la Souabe et de la Suisse* (Augsbourg, 1781, 2 vol. in-8°); *Littérature de l'antienne et nouvelle histoire* (Leingo, 1781, in-8°); *Voyage littéraire en Bavière, en France, en Souabe, en Suisse pendant les années 1780-1782* (Augsbourg, 1783, in-8°); *Monumenta anecdota historiam Germanicam illustrantia* (Augsbourg, 1785, in-4°); *Voyage dans quelques couvents de la Souabe* (Erlangen, 1786, in-4°); *Curiosités de la bibliothèque de Zapf* (Augsbourg, 1787, 2 vol. in-8°); *Histoire de l'imprimerie à Augsbourg* (Augsbourg, 1788-1791, 2 vol. in-8°); *Histoire des commencements de l'imprimerie à Mayence jusqu'en 1499* (Ulm, 1790, in-8°); *Histoire de l'imprimerie en Souabe depuis l'origine jusqu'en 1500* (Ulm, 1791, in-8°); *Bibliographie augsbourgeoise* (Ulm, 1795, 2 vol. in-8°); *De quelques raretés typographiques* (Nuremberg, 1803, in-4°); *Vies des plus célèbres savants et artistes de tous les temps* (Augsbourg, 1806, in-4°), etc.

ZAPHAR s. m. (za-far). Ornith. Espèce de faucon.

ZAPHARA s. m. (za-fa-ra). Minér. Variété d'oxyde de cobalt impur.

ZAPHI DIARBEKRI, pseudonyme de Timothée Carnoue, évêque de Mardin. Il vivait au ^{xviii} siècle. On a de lui, sous le titre de :

Zaphi Diarbechirensis theatrum arabico-latini (Padoue, 1690), un recueil de poésies arabes sur des sujets pieux et moraux, avec une traduction latine. D'après Silvestre de Sacy, Timothée Carnoue est le même personnage que Timothée Agnelli, auteur des *Proverbia utili et virtuosi in lingua araba* (Padoue, 1688) et traducteur d'un abrégé de la morale chrétienne en arabe, qui a paru sous le titre de : *Breve compendio della professione christiana* (Padoue, 1688).

ZAPHNE s. m. (za-fne). Entom. Genre d'insectes diptères, de la famille des athérécères, tribu des muscides.

ZAPHRENTIS s. m. (za-frain-tiss). Zooph. Section des turbinolies, genre de polypiers.

ZAPOLY ou **ZAPOLYA** (Etienne de), noble hongrois, un des lieutenants de Matthias Corvin, mort en 1499. Il avait été commandant supérieur de la haute Hongrie et avait succédé à son frère comme palatin lorsqu'il se prononça en faveur de Matthias Corvin, dont il fut un des plus braves lieutenants. Il parvint à chasser le fils de Casimir IV, roi de Pologne, qui voulait s'emparer du trône de Hongrie, combattit les Turcs qui avaient envahi son pays (1479-1485), remporta sur eux plusieurs victoires, puis contribua puissamment à la conquête de l'Autriche, dont il fut alors nommé gouverneur (1483). Après la mort de Corvin (1490), Zapol, de concert avec deux autres magnats, offrit la couronne hongroise à Wladislas Jagellon, à l'exclusion de Jean Corvin et de la reine Béatrix. Devenu un des plus puissants seigneurs de son pays, il déployait une magnificence toute royale et exerçait une influence considérable dans les diètes, où il se prononça à maintes reprises avec une grande énergie contre les ministres de Wladislas et la faiblesse de son gouvernement. Il se disposait à repousser une invasion des Turcs lorsqu'il mourut subitement. Zapol eut deux fils, Georges, qui périt à la bataille de Mohacs en 1526; JEAN, qui monta sur le trône de Hongrie, et une fille, qui épousa Sigismond, roi de Pologne, en 1512.

ZAPOLY (Jean I^{er}), roi de Hongrie, fils du précédent, né en 1487, mort à Mühlenbach (Saxe) en 1540. Il était vassal de Transylvanie lorsque, le légat du pape ayant prêché en Hongrie la croisade contre les Turcs, les paysans profitèrent de cette circonstance pour se révolter contre leurs seigneurs. Etienne Bathori, que le roi Wladislas avait chargé de comprimer l'insurrection, ayant été battu par les révoltés, qui commandait Tékéli, Zapol saisit cette occasion pour signifier sa vaine et ajouter à l'illustration de son nom. Il secourut ce chef et écrasa les rebelles, mais déshonora sa victoire par des cruautés inouïes. « Cette révolte, dit Gley, coûta la vie à 70,000 individus et à 400 gentilshommes, qui avaient été mis à mort par les paysans. On assure que Zapol ressentit par la suite de violents remords quand il pensait à ce qui s'était fait par ses ordres. » Après la bataille de Mohacs, dans laquelle le roi de Hongrie, Louis II, fut vaincu par les Turcs et trouva la mort (1526), Jean Zapol réunît les débris de l'armée vaincue, inquiéta l'ennemi dans sa retraite et parvint alors à défendre les frontières du royaume. Comme il avait acquis une influence non moins grande que celle dont son père avait joui, il conçut la pensée de parvenir au trône, gagna par de brillantes promesses un certain nombre de magnats et se fit proclamer roi par la diète d'Albe-Royale (1526), pendant qu'un autre parti proclamait à Presbourg Ferdinand I^{er} d'Autriche. Reconnu par la Croatie et la Slavonie, ainsi que par le roi de France, François I^{er}, Jean se préparait à combattre vigoureusement son compétiteur lorsque son beau-frère Sigismond, roi de Pologne, offrit sa médiation, qui fut acceptée. Mais le congrès tenu à cet effet à Olmütz n'ayant point abouti, l'archiduc d'Autriche, Ferdinand I^{er}, entra en Hongrie, fit déclarer Jean I^{er} traître à la patrie, lui enleva ses principales places fortes et le battit à Cassovie. Zapol, impuissant à prolonger la résistance, se réfugia en Pologne, implora l'appui du pape Clément VII, qui lui fit une réponse évasive, puis se jeta dans les bras du sultan Soliman II, dont il se reconnut vassal et qui lui promit de le rétablir sur son trône. En revenant du siège de Vienne, qu'il avait été forcé de lever, le sultan s'empara de Bude et remit la couronne sur la tête de Jean. Mais, après son départ, la guerre continua entre les deux compétiteurs. Enfermé dans Bude avec 3,000 Turcs, Zapol s'y défendit héroïquement contre le baron Roggendorf, général de Ferdinand, qui dut lever le siège (1531). Une trêve, conclue entre Ferdinand, Zapol et Soliman en 1533, rendit un peu de repos aux Hongrois. La diète ayant protesté contre une division du royaume, des négociations nouvelles furent entamées sous les auspices de Charles-Quint et de Sigismond, et enfin, en 1538, Jean I^{er} finit par conclure à Weitzen avec son rival une paix qui lui assurait la couronne jusqu'à sa mort, à la condition qu'elle retournerait alors à Ferdinand ou à ses enfants. Le fils de Jean, dans le cas où il en aurait un, devait hériter de la Transylvanie et des autres domaines de Zapol, sans toutefois prendre le titre de roi. Cette même année 1538, Jean I^{er} épousa sa nièce Isabelle, fille du roi Sigismond, et la fit cou-

ronner reine à Albe-Royale. Il était deux ans plus tard en Moldavie, et il venait d'apprendre la naissance de son fils Jean-Sigismond, lorsqu'il mourut tout à coup, âgé de cinquante-trois ans. C'était un prince brave, mais dépourvu de grandes qualités militaires et qui sacrifia à son ambition la tranquillité et le bonheur de sa patrie.

ZAPOLY (Jean II), prince de Transylvanie, né en 1540, mort en 1570. Il n'avait que quelques jours à la mort de son père, qui lui donna pour tuteurs Martinuzzi et Pierre Petrotich, et malgré le traité de Weitzen, conclu en 1538, il fut reconnu roi de Hongrie par le sultan Soliman II, qui saisissait toutes les occasions d'étendre son influence en Europe. La guerre ayant bientôt après éclaté entre Ferdinand et le jeune Zapol, et le général Roggendorf ayant mis le siège devant Bude (1541), le sultan en prit occasion pour envahir et ravager la Hongrie, battit les troupes autrichiennes, s'empara de la capitale et envoya en Transylvanie Jean II Zapol avec sa mère, la régente Isabelle, en s'engageant à lui restituer la Hongrie dès qu'il aurait atteint sa majorité. Dépouillé de ses Etats, trahi par Martinuzzi, le roi enfant dut conclure un traité par lequel il renonçait au titre de roi et à la Transylvanie en faveur de Ferdinand I^{er}, moyennant une pension de 15,000 florins et les principautés d'Opole et de Racibor, en Silésie. Il se retira alors avec sa mère auprès de son grand-père Sigismond, roi de Pologne, revint en Transylvanie en 1554, à l'appel de la diète de Maros-Vasarehly, n'y exerça qu'un pouvoir précaire, épousa Jeanne, fille de Ferdinand, et reprit le titre de roi en 1560. Avec l'appui du sultan, qui le mit en possession de quelques places de la Hongrie, Jean II fit la guerre à Maximilien, héritier des droits de Ferdinand. Mais une trêve de six ans ayant été conclue en 1568 entre le sultan et Maximilien, Jean Zapol entra en négociation avec ce dernier et signa avec lui un traité de paix par lequel il renonçait au titre de roi et gardait, outre la Transylvanie, son patrimoine, une partie de la basse Hongrie. Ce prince, qui fut le dernier membre de la famille Zapol, mourut d'apoplexie, après un règne plein de vicissitudes et sans avoir pu recouvrer d'autre portion de son royaume que la basse Hongrie jusqu'à la Theiss.

ZAPORNE s. f. (za-por-ni — du gr. *zaps*, mor; *ornis*, oiseau). Ornith. Syn. de PORZANE.

ZAPOROGUES ou **ZAPORAVIENS**, branche de Cosaques établis primitivement près des cataractes du Dniéper. Ils furent successivement au service de la Pologne, de la Suède et de la Russie, et furent renommés par leur valeur et leurs brigandages. Pierre le Grand, qui savait utiliser tous les éléments de puissance répandus sur son vaste territoire, organisa les Zaporogues et leur donna pour hetman Mazeppa. En 1775, Catherine II les transporta sur les rives du Kouban pour tenir en échec les Circassiens; dès lors, ils prirent le nom de Cosaques de la mer Noire, qu'ils ont conservé depuis.

ZAPOTE s. f. (za-po-te). Bot. Syn. de SAPOTE.

ZAPOTÈQUE s. m. (za-po-tè-ke). Linguist. Idiole mexicain.

— Encycl. Le *zapotèque* est parlé dans toute la Zapoteca, partie de l'Etat d'Oaxaca, république mexicaine, habitée encore par les Zapotèques. Ce peuple se distinguait des autres nations américaines par ses progrès dans la civilisation, même avant d'avoir été soumis aux Mexicains. C'est à lui que, selon le baron de Humboldt, est due la construction du Mitla ou Mignilán, désigné dans les environs d'Oaxaca, où il se trouve, sous le nom de palais de Mitla. Il est surtout remarquable par ses colonnes dépourvues de chapiteaux et par ses grecques, qui forment une sorte de mosaïque et qui ont beaucoup d'analogie avec celles des vases de la Grande-Grèce. L'architecture de ce palais, l'élégance des grecques et surtout le bas-relief trouvé vers la fin du ^{xviii} siècle près de la ville d'Oaxaca prouvent que la civilisation des Zapotèques était supérieure à celle des peuples de la vallée de Mexico.

Antonio del Pozzo et J. de Cordova ont composé chacun une grammaire *zapotèque*, et des dictionnaires de cette langue ont été publiés par Christophe Aquaro et par J. de Cordova. On trouve un vocabulaire *zapotèque* dans les *Nouvelles annales des voyages* (Paris, 1841, t. IV).

ZAPPALA (Sébastien), érudit italien, né à Catane en 1738, mort en 1820. Il fit une étude approfondie des chefs-d'œuvre de l'antiquité, devint à vingt ans professeur d'humanités et ne fut pas moins estimé par l'humanité de son caractère que par son érudition. Nous citerons de lui : une traduction des *Fables de l'affranchi d'Auguste* (Phédre); une *Grammaire* en cent leçons; *Excerpta ex Luciano Samosatensi, cum notis*; *Grammatica et præcipue idiotismi linguæ græcæ*.

ZAPPATA (Jean-Baptiste), littérateur italien, né à Commachio en 1694, mort en 1752. Lorsqu'il eut fait ses études de droit à Ravenne, il revint dans sa ville natale, où il remplit les fonctions de podestat et celles de vice-gouverneur. Tout en remplissant ces emplois avec zèle, il cultivait les lettres et la

poésie et fit paraître : *Della imitazione servile commentario* (Bologne, 1714, in-fol.); *Sonetti sopra gli attributi di Maria Vergine* (Ferrare, 1716, in-4°); *Poesie parte inedite, parte ora per la prima volta raccolte* (Venise, 1770), recueil posthume.

ZAPPATA (François), prédicateur italien. V. ZAPATA.

ZAPPERT (Georges), historien et antiquaire allemand, né à Alt-Ofen en 1806, mort en 1859. Il consacra sa vie particulièrement à l'étude de l'histoire du moyen âge et devint membre correspondant de l'Académie des sciences de Vienne. Indépendamment de savants mémoires insérés dans le recueil de l'Académie impériale et dans les *Annales autrichiennes* de Kaltenbaeck, on lui doit plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *De la gravure en bois au ^{xiii} siècle* (1837); *Des diverses antiquités au moyen âge* (1853); *Des ouvrages des confrères et des nécrologies au moyen âge* (1853); *Des bains au moyen âge* (1858); *Situation économique du peuple de la basse Autriche au ^{xiv} et au ^{xv} siècle*.

ZAPPI (Jean-Baptiste), littérateur et savant italien, né à Imola vers 1540, mort vers la fin du ^{xvi} siècle. Il se fit recevoir docteur en droit, mais abandonna bientôt le barreau pour s'adonner à l'étude de la philosophie, des mathématiques, de l'astronomie, de la théologie. On lui doit un ouvrage en prose entremêlé de vers, intitulé : *Frato della filosofia universale dove si contiene la somma del viver cristiano* (Bologne, 1577, in-4°). Dans ce livre remarquable, il traite des vertus, des vices, de la vie de Jésus-Christ et donne une paraphrase de divers psalmes et cantiques. Il avait composé en 1585 un poème, *Delle sfere di cieli*, qui est perdu.

ZAPPI (Jean-Baptiste-Félix), poète italien, petit-fils du précédent, né à Imola vers 1667, mort à Rome en 1719. Il étudia la jurisprudence à Rome, où il se fit connaître en même temps par son talent pour la poésie. Innocent XII ayant apprécié ses talents le nomma assesseur du tribunal d'agriculture et fiscal du tribunal des rues. Grâce au traitement de ces charges et à sa fortune personnelle, Zappi put se livrer sans entraves à ses goûts littéraires. Il entra en relation avec les hommes les plus distingués de l'Italie, que charmaient son talent poétique et l'aménité de ses manières, et vécut au milieu des lettrés, des savants et des artistes. Déjà membre de l'Académie des *Infecondi*, de celle del *Disegno*, de l'Académie des conciles, à laquelle il lut plusieurs intéressants mémoires, il jeta les fondements de l'Académie connue sous le nom d'Arcades de Rome, où il prit le nom de *Tirsi Leucanto*, et à laquelle il fit admettre sa femme sous le nom d'Aglaure Cidonia. Il a laissé un petit nombre de poésies, mais elles sont regardées comme de véritables chefs-d'œuvre au point de vue de la correction, de l'élégance et de la grâce du style. Malheureusement, elles manquent de chaleur et de sensibilité. Ses *Poésies*, réunies d'abord en un volume in-12, ont été réimprimées avec des pièces d'autres poètes (Venise, 1770, 2 vol in-12); elles consistent en *Sonnets*, en *Canzoni*, en *Epylogues*, *Cantates*, *Canzonette*, etc. — Sa femme, Faustina ZAPPI, fille du peintre Carlo Maratta, cultivait également la poésie et fut membre de l'Académie des Arcades. Elle a laissé trente-huit sonnets, publiés avec les pièces de vers de son mari, dont elle a imité le genre sans arriver à autant de grâce et de facilité.

ZAPTI s. f. (za-pti-é). Hist. ottom. Corps de troupe organisé comme la gendarmerie française, mais faisant avec son service de police un service de place.

ZAQUE s. m. (za-ke). Ancien roi de la Colombie : Les ZAQUES, espèce de pontifes-rois, gouvernaient, du sein de la cité de Condinamarca, les montagnes de la Terre-Ferme. (M.-Br.)

ZARA, en slave *Zardru*, ville de l'empire d'Autriche, dans la Dalmatie, ch.-l. du cercle de son nom, sur l'Adriatique, où elle a un port de commerce, à 475 kilom. S.-O. de Vienne, vis-à-vis de l'île d'Uglian, dont elle est séparée par le canal de son nom, par 44°6' de latit. N. et 12°53' de longit. E.; 19,000 hab. Place forte; siège d'archevêché, cours d'appel, gymnase, lycée; arsenal maritime. Fabrication de soieries, de lainages et de marasquin renommé.

Zara (LA PRISE DE), tableau du Tintoret, dans la salle du Scrutin, au palais des doges, à Venise. Cette grande peinture, qui a malheureusement beaucoup poussé au noir, est une des plus vigoureuses et des plus belles du Tintoret; le tumulte du combat entre les Vénitiens et les Turcs y est admirablement rendu. « C'est, a dit Th. Gautier, un chaos inextricable de galères aux châteaux à trois étages, de trinquets de gabie, de huniers, de triples éventails de rames, de tours, de machines de guerre et d'échelles renversées entraînant leurs grappes d'hommes; un mélange étonnant de gardes-chiourme, de forçats, de matelots et d'hommes d'armes s'assommant avec des masses, des coutelas et des engins barbares, les uns nus jusqu'à la ceinture, les autres vêtus de harnois singuliers ou de costumes orientaux d'un goût capricieux et baroque comme ceux des Turcs

de Rembrandt; tout cela fourmille et se débat sur des fonds de fumée et d'incendie ou sur des vagues faisant jaillir entre les galères qui se choquent leurs longues lanieres vertes que termine un flocon d'écume. Il est fâcheux que le temps soit venu ajouter sa fumée à celle du combat. Mais si l'œil y perd, l'imagination y gagne. » Ce fut sous la conduite du doge Marino Faliero que les Vénitiens s'emparèrent de Zara; mais ce personnage ayant été depuis décapité pour ses crimes, le sénat défendit au Tintoret de peindre son effigie dans le tableau de la salle du Scrutin. « Si le doge avait trahi la république, dit à ce sujet M. Charles Blanc, était-ce une raison pour la république de trahir à son tour la vérité? »

Dans une autre salle du palais ducal, le fils du Tintoret, Domenico Robusti, a peint la reddition de Zara : le doge, en grand costume, le sceptre en main, reçoit les clefs de la ville que lui présentent deux magistrats. Derrière ceux-ci se tiennent les habitants, hommes, femmes et enfants, dans des attitudes supplantes.

ZARA (CERCLE DE), division administrative de la Dalmatie. Il occupe la partie septentrionale de cette province, est baigné à l'O. par l'Adriatique et limité au S. par le cercle de Spalatro, à l'E. par l'empire ottoman et les Confins militaires au N.; superficie, 55,720 hectares; 148,571 hab. Près des côtes sont répandues plusieurs îles, dont les principales sont : Ugliun, Grossa, Meleda, Longa, Zuri et Inconorata.

ZARA (CANAL DE), bras de mer de l'Adriatique, entre la côte du cercle de Zara et l'île d'Ugliun, dépendance de la Dalmatie; il a 22 kilom. de longueur sur 2 kilom. de largeur moyenne.

ZARA-VECCHIA, c'est-à-dire *Vieille-Zara*, l'*Alba maritima* des Romains, ville de l'empire d'Autriche dans la Dalmatie, à 26 kilom. S.-E. de Zara, sur l'Adriatique; 2,000 hab. C'était autrefois une ville importante, qui fut la capitale de la Liburnie sous les Romains, puis la résidence de quelques rois de Croatie; au XI^e siècle, elle fut soumise par les Vénitiens, qui, en 1202, la détruisirent en punition d'une révolte.

ZARA (Antoine), prêtre et savant, né à Aquilée, dans le Frioul, en 1574. Son père, gouverneur du Frioul autrichien, le fit élever chez les jésuites de Gratz, où il montra autant d'intelligence que d'ardeur pour l'étude. L'archiduc Ferdinand, ayant remarqué son mérite précoce, lui donna plusieurs bénéfices et, bien que Zara fût destiné à la carrière des armes, bien qu'il n'eût point par conséquent reçu les ordres, le nomma, en 1600, évêque de Padena. Le jeune prêtre partagea son temps entre ses devoirs épiscopaux et son goût pour l'étude et acquit une rare érudition. On ignore l'époque de sa mort. On lui doit un ouvrage fort remarquable, intitulé : *Anatomia ingeniorum et scientiarum sectionibus quatuor comprehensa* (Venise, 1615, in-4°). Il y traite des connaissances humaines, entre autres de la magie et de l'astrologie, mais sans partager la crédulité de son temps et en donnant les preuves d'un vaste savoir.

ZARABELLE s. f. (za-ra-bèl-le — de *Zarabelli*, savant espagnol). Bot. Section des mélatropes, genre de composées. Il Syn. de berkheje, autre genre de composées.

ZARAB-KHANÉ-ÉMINI s. m. (za-ra-bka-né-e-mi-ni). Hist. ottom. Intendant général des monnaies et des mines.

ZARAGOZA, ville de l'Amérique du Sud, dans la république de la Nouvelle-Grenade, province d'Antioquia, près du confluent du Porcé et du Nechi; 2,000 hab. Climat malsain.

ZARAGOZA, ville d'Espagne. V. SARAGOSSE.

ZARAGOZA (Joseph DE), astronome et mathématicien espagnol, né à Alcalá en 1627, mort en 1678. Admis dans l'ordre des jésuites, il enseigna la théologie dans divers collèges de sa congrégation, puis se livra à son goût pour les sciences, obtint une chaire de mathématiques à Madrid et reçut le titre de mathématicien de Charles II. On lui doit un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : *Arithmetica universalis et algebra vulgaris* (Valence, 1669, in-4°); *Géométrie théorique et pratique* (Valence, 1671, in-4°); *Trigonométrie* (Majorque, 1672); *Euclides nova methodo illustratus* (Valence, 1673, in-4°); *Traité de la sphère* (Madrid, 1674, in-4°); *Architecture militaire* (Madrid, 1674, in-4°); *Geometria magna de minimis* (Toledo, 1674, 3 vol. in-4°).

ZARAGOZA (Ignace), général mexicain, né à Monteguala en 1829, mort en 1862. Il appartenait à la race indienne. Après avoir été commerçant à Monterey, il suivit quelque temps la carrière d'avocat, puis entra dans l'armée et eut un avancement rapide. En 1860, Juarez l'ayant mis à la tête d'une brigade de l'armée constitutionnelle, il eut à combattre Miramon, remporta sur lui des avantages en maintes rencontres et se signala particulièrement à la prise de Guadalupe. Lorsque la France, l'Angleterre et l'Espagne envoyèrent une armée au Mexique (1861) pour forcer le président Juarez à remplir ses engagements qu'il avait pris envers ces puis-

sances relativement aux intérêts de leurs nationaux, et que, bientôt après, à la suite des conférences d'Orizaba, l'Angleterre et l'Espagne s'étant déclarées satisfaites, le gouvernement français résolut de faire seul la guerre pour renverser la république mexicaine et la remplacer par un empire avec l'archiduc Maximilien pour chef, Juarez appela la nation à prendre les armes pour repousser l'invasion étrangère et donna le commandement en chef de l'armée d'Orient à Zaragoza. Ce général se signala par l'ardeur de son patriotisme, fit fusiller, le 24 mars 1862, le général Manuel Roblez, qui s'était rangé du côté de la France, et, avant l'expiration de la suspension d'armes signée aux conférences d'Orizaba, il somma le général Lorencez d'évacuer cette ville dans les vingt-quatre heures. Chassé par les Français d'Orizaba, où il avait fait son entrée, battu peu après aux montagnes des Combres, Zaragoza dut se replier à la hâte sur Puebla (5 mai), qu'il défendit vaillamment contre l'ennemi, et força le général français à rétrograder pour attendre des renforts. Il poursuivit alors Lorencez pendant sa retraite, fut battu à Aculeingo (18 mai), ne put reprendre la ville d'Orizaba et dut, son tour opérant sa retraite sur le Canada-de-Istapan. Atteint bientôt par une fièvre typhoïde, il succomba le 8 septembre, et Juarez fit célébrer en grande pompe ses funérailles. C'était un général habile et un ardent patriote.

ZARAISE, ville de la Russie d'Europe, dans le gouvernement de Riazan, ch.-l. du district de son nom, sur la rive droite de l'Osetz; 5,000 hab. Lieu de pèlerinage fréquent.

ZARAND, ancien comitat ou division administrative de la Transylvanie, à l'O., dans le pays des Hongrois, entre ceux de Huniad et de Weissembourg-Inferieur; ch.-l., Altenbourg. Le territoire de ce comitat est actuellement compris dans le cercle de Carlsbourg.

ZARAND, bourg de l'empire d'Autriche, dans la Hongrie, comitat et à 45 kilom. N.-E. d'Arad, sur le Koros; 2,900 hab. Importante culture de tabac renommé.

ZARANGES, en latin *Zarangaz*, peuple de l'ancienne Drangiane. Son nom s'est conservé dans celui de la ville de Zarang, ou Zarus, ville de l'Afghanistan, au S.-O. de Kandahar.

ZARAQUE s. m. (za-ra-ke). Entom. Genre d'insectes hyménoptères tétrabrants, de la famille des tenthrediniens.

ZARATE (Augustin DE), historien et administrateur espagnol, mort vers 1560. Depuis plusieurs années, il était secrétaire du conseil de Castille et contrôleur des comptes, lorsque, en 1543, l'empereur Charles-Quint, désireux de se rendre compte des revenus du Pérou, l'envoya dans ce pays, avec le titre de trésorier général, en même temps que le vice-roi Vela. Peu après son arrivée au Pérou, Zarate se vit engagé dans les luttes d'une guerre civile. La conduite imprudente de Vela l'ayant fait déposer, le trésorier général reçut de l'audience royale la mission de se rendre auprès de Gonzala Pizarro, qui était en réalité devenu souverain du pays, de le sommer de licencier ses troupes et de restituer ce qu'il avait pris des revenus royaux. Cette mission était des plus délicates, et l'envoyé courut en l'accomplissant les plus grands dangers. Les soldats de Pizarro lui ayant déclaré que, si on ne laissait à leur chef le gouvernement du Pérou, ils livreraient Lima au pillage, Zarate reprit la route de cette ville et annonça ces intentions aux membres de l'audience royale. Malgré son vif désir, il se vit dans l'impossibilité de réaliser les réformes financières dont on l'avait chargé, mais il avait montré trop de dévouement aux intérêts de Charles-Quint pour que, à son retour en Espagne, ce prince ne lui en témoignât pas sa satisfaction. Il fut en conséquence appelé au poste de surintendant des finances de Flandre. Pendant son long séjour au Pérou, Zarate avait recueilli un grand nombre de notes, de documents et de mémoires sur l'étonnante conquête de cette partie du nouveau monde. De retour en Europe, il entreprit d'en écrire l'histoire, et cet ouvrage parut sous le titre de *Historia del descubrimiento y conquista del Peru* (Anvers, 1555, in-8°). Ce livre, qui s'arrête à l'année 1548, est fort estimé. S'il pêche au point de vue de l'élégance et de la précision du style, il est du moins remarquable au point de vue de l'impartialité et de la concision. On y trouve des réflexions profondes, des jugements judicieux, des appréciations pleines de sens et qui jettent une vive lumière sur bien des parties jusqu'alors obscures. De Broe en a donné une traduction française (Amsterdam, 1700, 2 vol. in-12).

ZARATE (Jean ORTIZ DE), administrateur espagnol. Il vivait au XVI^e siècle. Nommé en 1565 gouverneur de Rio-de-la-Plata par le vice-roi du Pérou, il se rendit en Espagne, où il fut confirmé dans ces fonctions par Philippe II, revint en Amérique en 1573, remonta l'Uruguay pour fonder une ville sur ses rives, arriva au lieu où Mendoza avait jeté, en 1535, les fondements d'une ville détruite par les Indiens et rebâti, malgré les indigènes, la Trinité-de-Buenos-Ayres.

ZARATE (Francisco LOPEZ DE), poète espagnol, né à Logroño vers 1590, mort en

1658. Il embrassa d'abord la carrière des armes et, après avoir parcouru une partie de l'Europe, entra au service du marquis de Siete-Iglesias, dont la protection lui valut la faveur du premier ministre, le duc de Lerme, qui lui donna une place de secrétaire au ministère des affaires étrangères. Bien qu'il se fût distingué dans ce poste, il ne paraît pas qu'il ait été enveloppé dans la ruine de son protecteur; il n'en passa pas moins ses dernières années dans la retraite et dans la misère. Il avait débuté par un recueil de poésies lyriques, publié sous le titre de *Silvas* (Alcala, 1619; édition augmentée, 1651), où se trouvent des éloges, qui forment son meilleur titre littéraire auprès de la postérité. Sa tragédie, *Hercules furente y Ceta*, est défectueuse tout à la fois sous le rapport du plan et sous celui de l'exécution; elle renferme cependant quelques passages qui peuvent passer pour des modèles de lyrisme et de style. Quelques auteurs regardent comme son œuvre principale le poème épique intitulé *la Invenção de la cruz* (Madrid, 1648), dans lequel il célèbre la découverte de la vraie croix par Constantin le Grand; mais les beautés isolées que l'on rencontre dans cette composition ne compensent pas suffisamment les longueurs et les inventions puériles qui en rendent la lecture fatigante. Zarate publia lui-même le recueil de ses écrits sous le titre d'*Obras varias* (Madrid, 1651, in-4°).

ZARATE (François DE), auteur dramatique espagnol, qui vivait au XVII^e siècle. On manque de renseignements sur sa vie. Il s'est fait connaître par un assez grand nombre de comédies, dont quelques-unes eurent du succès à leur apparition, mais qui témoignent plutôt d'une rare habileté à traiter un sujet donné que d'un génie vraiment dramatique et d'une imagination originale. Parmi les comédies insérées dans le grand recueil des *Comedias escogidas* (1652-1704, 42 vol. in-4°), nous citerons : *La Presumida y la hermosa*, son chef-d'œuvre; *Mudarse por mejorarse*, *El maestro de Alejandro*, *La Batalla del honor*, *Los dos filosofos de Grecia*, *Quererse sin declararse*, *Antes que todo es mi amigo*, *A lo que obligan los celos*, *El vaso y la piedra*, *El primer conde de Flandres*, *La Escuela de la gracia*, *La Desgracia venturosa*, *Quien habla mas obra menos*, *La Palabra vengada*, etc. Zarate s'est, en outre, placé par divers poèmes au nombre des poètes ascétiques espagnols; mais ses compositions orthodoxes sont plutôt du ressort d'un docteur en théologie que de celui d'un véritable poète.

ZARATE (Antonio-Gil Y), auteur dramatique espagnol, né à San-Lorenzo-de-l'Escorial en 1795, mort en 1860. Son père, un excellent acteur, l'envoya faire ses études à Paris. Le jeune homme, tout en s'adonnant à ses goûts littéraires, apprit les sciences physiques et mathématiques et devint, à son retour en Espagne, professeur de physique à Grenade. Mais peu après, à la suite de la révolution de 1808, il entra dans l'administration, puis fut nommé archiviste à Cadix. Pendant les loisirs que lui laissaient ces dernières fonctions, Zarate composa deux comédies qui obtinrent un brillant succès et le décidèrent à se rendre à Madrid. Là, il continua à écrire pour le théâtre des comédies et des tragédies, obtint un emploi dans un ministère, fut destiné pour ses idées libérales, devint en 1843 secrétaire de son ami, le ministre Firmin Caballero, puis fut successivement nommé chef de section et directeur général au ministère du commerce et des travaux publics. Jusqu'à la fin de sa vie, il resta fidèle aux idées de libre penseur qu'il n'avait cessé de manifester. « Cet écrivain, dit Gustave Brunet, avait la science bien rare du cœur humain; il savait découvrir des situations dramatiques, mettre de la chaleur et de la vie dans le dialogue, rendre énergique une versification qui ne cessait jamais d'être harmonieuse. » Dans plusieurs de ses pièces, on trouve les procédés de l'école romantique française. Nous citerons, parmi ses œuvres dramatiques : *Artaxerxes*, le *Czar Démétrius*, *Blanche de Bourbon* (1835), qui ont eu un très-grand succès; *Don Carlos l'ensorcelé*, dont la vogue fut extrême; *Mazaniello*, *Don Alonso de Luna*, *Mathilde*, *Rosemonde*, *Guzman le Brave*, etc. Outre ces tragédies et ces drames, on a de lui un résumé lumineux, judicieux et fort estimé de l'histoire littéraire de la péninsule, intitulé *Manuel de la littérature espagnole* (1843).

ZARATHAN s. m. (za-ra-tan). Pathol. Induration des mamelles simulant un cancer.

ZARCA s. m. (zar-ka). Alchim. Etain.

ZARCO (Juan-Gonzalez), navigateur portugais, gentilhomme de la maison du prince Henri, né dans la deuxième moitié du XIV^e siècle. Il fut nommé chevalier (1415) pour sa belle conduite au siège de Ceuta, et on prétend que ce fut lui qui introduisit l'usage de l'artillerie sur les navires. Comme il avait acquis une grande connaissance de l'art naval, il fut chargé en 1417, par le prince dom Henri, d'aller explorer l'Océan, de concert avec Tristan Vaz Texeira. Envoyé pour doubler le cap Bojador, qui avait été jusqu'alors le terme de la navigation, il découvrit (1418) Porto-Santo, où la tempête l'avait jeté. Après avoir rendu compte de sa découverte et s'être attaché l'habile pilote Jean

Morales, il reprit la mer (1419) et retourna à l'île de Porto-Santo. Là, les habitants lui apprirent que l'on apercevait au sud-ouest une masse sombre et immobile. Pensant avec raison que ce devait être une terre inconnue, il monta sur une embarcation avec Alcafarado et découvrit, le 8 juillet, une île, à laquelle il donna le nom de Madère, à cause de la quantité de bois dont elle était couverte, et dont il s'empara au nom du Portugal. Zarco retourna peu après à Lisbonne et fut nommé par le prince dom Henri gouverneur de Madère. De retour dans cette île en 1421, il y fonda la ville de Funchal et s'y établit avec sa famille. « Ses enfants, dit Ferdinand Denis, prirent le nom de Canara, en souvenir d'une grotte peuplée de loups marins, que leur père avait visitée lors de ses premières explorations. »

ZARDRE s. m. (zar-dre). Art vétér. Ancien nom de l'éparvin.

ZARDRU, nom slave de la ville de ZARA.

ZAREMBA (Michel-Constantin DE KARLNOWA-), général allemand, né à Kiemelen, grand-duché de Lithuanie, en 1711, entra à Brieg en 1736. Tout jeune encore, il entra au service de la Prusse, fit comme lieutenant la seconde campagne de Silésie, se distingua en 1744 à la prise de Prague, de Neuhaus, de Budweis, de Tabor, en 1745 à la bataille de Hohenfriedberg et devint capitaine l'année suivante. La guerre de Sept ans lui fournit bientôt de nouvelles occasions de signaler sa valeur. Sous les ordres du prince de Prusse, il entra en Saxe, sauva en 1758, avec un bataillon, une grande partie d'un transport autrichien qui se rendait devant Olmutz, fut nommé à la suite d'autres faits marquants lieutenant-colonel (1762), colonel (1765), général-major (1770), commanda une brigade pendant la guerre de la succession de Bavière et reçut, en 1782, le grade de lieutenant général. Frédéric II aimait sa conversation, pleine de réparties vives et spirituelles.

ZARÈTE s. m. (za-rè-e). Entom. Genre d'insectes lépidoptères diurnes.

ZARÉTIN, INE s. et adj. (za-ré-tin, ine). Géogr. Habitant de Zara; qui appartient à cette ville ou à ses habitants : Les ZARÉTINS. La population ZARÉTINE.

ZAREVOKOKCHAIK, ville de la Russie d'Europe, dans le gouvernement de Kazan, chef-lieu du cercle de son nom, sur la Muloia-Kokchala; 5,000 hab.

ZAREVOSANTSCHOVSK, ville de la Russie d'Europe, dans le gouvernement et le cercle de Viatka, à 273 kilom. de la ville de ce nom; 2,000 hab.

ZARF s. m. (zarff). Sorte de pied en forme de coquetier, sur lequel les Turcs servent les tasses qui contiennent le café.

ZARIE s. f. (za-ri). Moll. Genre de mollusques gastéropodes, du groupe des trochoides.

ZARINE, reine des Scythes, qui vivait au VI^e siècle avant notre ère. Cette princesse, aussi remarquable par son courage et son esprit que par sa beauté et sa vertu, succéda à Marnarès, que le roi des Mèdes, Cyaxare, avait fait égorger dans un festin. S'étant mise aussitôt à la tête de son armée, elle fit pendant deux ans la guerre contre Cyaxare. Vaincue par Stryangès, gendre de ce prince, elle inspira une vive passion à son vainqueur, qui lui laissa ses États et se donna la mort en voyant qu'elle ne répondait point à son amour. Zarine montra de hautes capacités dans le gouvernement de la Scythie. Elle vainquit les voisins qui voulaient l'attaquer, fit bâtir des villes, défricher des terres incultes, s'attacha à civiliser son peuple et reçut après sa mort les honneurs qu'on rend aux héros.

ZARKI, ville de la Russie d'Europe, dans l'ancienne Pologne, gouvernement de Lublin, cercle et à 45 kilom. N.-O. d'Olkusz; 2,700 hab.

ZARLINO (Joseph), musicien et musicographe italien, né à Chioggia, Etat de Venise, en 1519, mort à Venise en 1590. Il était élève d'Adrien Villanet, auquel il succéda comme maître de chapelle de la république de Venise (1565). Comme il était entré dans les ordres, il devint chapelain de Saint-Sévère et chanoine de Chioggia. Zarlino acquit beaucoup de réputation comme compositeur. Ses messes, ses motets et surtout ses canzoni étaient très-populaires de son temps en Italie. Il composa un opéra, *Orfeo*, qui fut représenté en 1650 à Paris, par des chanteurs italiens. Les seules compositions qui restent de lui consistent en un recueil, intitulé : *Modulationes VI vocum* (Venise, 1566, in-4°), contenant vingt-six morceaux, moins remarquables par l'invention que par une grande habileté de facture. Comme théoricien, Zarlino a joué d'une renommée plus grande encore et plus méritée, et les ouvrages qu'il a composés en ce genre le placent, dit Fétis, au rang des plus grands musiciens de l'Italie. Nous citerons de lui : *Institutioni harmoniche divise in quattro parti* (Venise, 1558, in-fol.), répertoire où les théoriciens ont puisé pendant deux siècles et qui est un monument de profond savoir; *Le Dimostrazioni harmoniche* (Venise, 1571, in-fol.), ouvrage hérissé de calculs puerils, écrit d'un ton pédantesque et de beaucoup inférieur au précédent, dans

lequel il s'efforce de démontrer que la musique a pour base le diatonique de Ptolémée; *Supplimenti musicali, nei quali si dichiarano molti cose contenute nei istituzioni e dimostrazioni* (Venise, 1588, in-fol.), écrit dans lequel il répondit aux vives critiques faites par Vincent Galilée contre le dernier ouvrage que nous venons de citer. Dans cette discussion, tout l'avantage resta à Zarlino, et son système de proportions numériques est resté, dit Fétis, la base de la théorie mathématique de la musique jusqu'à l'époque actuelle. Outre ces ouvrages et quelques autres restés manuscrits, on a encore de Zarlino : *Trattato della pazienza* (Venise, 1561, in-4°); *Origine della congregazione dei capucini* (Venise, 1579); *De vera anni forma* (Venise, 1580); *Risolutioni di alcuni dubiti sopra la correzione dell' anno fatta dal papa Gregorio XIII* (Venise, 1580, in-4°), etc. Les *Œuvres* de Zarlino ont été réunies à Venise (1589, 4 vol. in-fol.).

ZARNCKE (Frédéric), philologue allemand, né dans les environs de Brühl (Mecklembourg-Schwerin) en 1825. Il fit ses études, qui portèrent principalement sur la philologie allemande, aux universités de Rostock, de Leipzig et de Berlin, prit ses grades à Rostock en 1847 et se rendit ensuite à Baumgartenbrück, près de Potsdam, pour y mettre en ordre la bibliothèque de Meusebach, qu'il fit acheter, en 1848, par la bibliothèque royale de Berlin. En 1850, il alla fonder à Leipzig un journal qui jout encore aujourd'hui d'une grande vogue et qui est intitulé : *Feuille centrale littéraire de l'Allemagne*. Deux ans plus tard, il se fit recevoir agrégé à l'université de la même ville, avec une thèse sur le *Caïon allemand*, qu'il publia peu après, avec de nombreuses additions (Leipzig, 1852). Sa première publication après celle-là fut une édition de la *Nef des fous* de Sébastien Brandt (Leipzig, 1854), qui tient le premier rang parmi les meilleures éditions que l'on ait données des écrivains allemands du xve et du xvie siècle. Il se mêla à la même époque à la polémique littéraire soulevée par l'épopee des *Nibelungen*, et, outre une édition de ce poème (Leipzig, 1856; 3^e tirage, 1868), publia une brochure *Sur la question des Nibelungen* (Leipzig, 1854) et des *Matériaux pour l'explication et l'histoire du poème des Nibelungen* (Leipzig, 1857). En 1858, il fut nommé professeur ordinaire de langue et de littérature allemande à l'université de Leipzig; mais une grave maladie l'obligea d'aller passer en Italie les années 1859 et 1860. Depuis cette époque, il a repris le cours de ses travaux et a encore publié dans les *Comptes rendus* de la Société des sciences de Saxe diverses études, telles que : *Matériaux pour la poésie proverbiale du moyen âge* (1863); *Nouveaux matériaux, etc.* (1865); *Sur la Præfatio ad librum antiquum, etc.*, mémoire relatif au poème anglo-saxon d'Héliand (1865); *Sur la légende troyenne des Francs* (1866), etc. Il s'est en outre occupé de recherches sur l'histoire des universités allemandes, sur laquelle il fait, de temps à autre, des cours publics, et au sujet de laquelle il a encore publié : les *Sources authentiques pour l'histoire de l'université de Leipzig* (Leipzig, 1857); les *Universités allemandes au moyen âge* (Leipzig, 1857); *Acta rectorum universitatis studii Lipsiensis* (Leipzig, 1860); le *Livre des statuts de l'université de Leipzig* (Leipzig, 1861). Enfin, il a encore écrit, à l'occasion du centième anniversaire du jour où Goethe fut inscrit sur le registre des élèves de l'université de Leipzig, une étude *Sur l'état de cinq pieds, par rapport surtout à l'emploi qu'en ont fait Lessing, Schiller et Goethe* (Leipzig, 1865).

ZARNECH s. m. (zar-nèk). Alchim. Mercure philosophal. || On disait aussi ZÉNICH.

ZARNOUCHI-BORHAN-EDDIN, écrivain arabe. V. ZERNOUCHI.

ZARNOWICE, ville de la Russie d'Europe, dans l'ancienne Pologne, gouvernement de Radom, cercle et à 22 kilom. N.-O. de Metchow, près de la Pilica; 4,200 hab.

ZAROTTI (César), médecin italien, né à Capo-d'Istria vers 1610, mort vers 1670. Il se fixa à Venise, où il acquit beaucoup de réputation comme praticien. C'était un homme d'une grande érudition, qui joignait la culture des lettres à celle des sciences. On lui doit : *De angelorum pugna libri tres* (Venise, 1642, in-8°), poème dédié à Urbain VIII; *M. Valerii Martialis epigrammatum, medicæ aut philosophicæ considerationis enarratio, sive de medicæ Martialis tractatione commentarius* (Venise, 1657, in-4°), ouvrage rempli de recherches curieuses sur l'état de la médecine à Rome du temps de Martial; *Centuria sacrorum epigrammatum* (Venise, 1666, in-8°).

ZANSKOË-SELO ou **SOFIE**, ville de la Russie d'Europe, gouvernement et à 20 kilom. de Saint-Petersbourg, chef-lieu du district de son nom; 5,200 hab. Magnifique château impérial, résidence d'été de la cour moscovite.

ZARUMA, ville de l'Amérique du Sud, dans la république de l'Équateur, département de l'Assuay, à 62 kilom. N.-O. de Loja, au milieu des Andes; 5,000 hab. Cette ville était autrefois plus importante à cause de ses riches mines d'or, aujourd'hui épuisées.

ZASE (Ulric), en latin *Zasius*, jurisconsulte suisse, né à Constance en 1461, mort en 1535. Il avait été notaire, puis syndic à Fribourg, en Brisgau, lorsqu'il résolut de faire une étude approfondie de la jurisprudence. Il prit le grade de docteur et occupa une chaire de droit jusqu'à sa mort à Fribourg. Zase, qui joignait à une excellente mémoire une rare érudition, devint un des professeurs les plus éminents de son temps et fut regardé comme un des oracles de la science du droit en Allemagne. Grâce à son éloquence naturelle, il savait donner de l'attrait aux discussions les plus arides, ce qui attira autour de sa chaire un nombre considérable d'auditeurs. Zase était lié avec Erasme et avec un grand nombre de savants distingués. On a de lui des ouvrages qui ont été pendant longtemps classiques et qu'on a réunis et publiés à Lyon (1550, 6 vol. in-fol.). Nous citerons, entre autres : *Intellectus legum singularis*; *Tractatus substitutionum*; *Épître in usus feudales*; *Tractatus de restitutione in integrum*; *Methodus juris*; *Catalogus rerum antiquarum*, etc. Riegger a publié un recueil de ses *Lettres* avec une notice sur sa vie (Ulm, 1774, in-4°).

— Son fils, Jean Ulric ZASE, né à Fribourg en 1521, mort en 1570, fut successivement professeur de droit à Bâle, vice-chancelier et chancelier des empereurs Ferdinand Ier et Maximilien II. On lui doit divers ouvrages de jurisprudence, notamment un *Traité des droits municipaux de la ville de Fribourg* et des *Commentaires* sur les *Pandectes*.

ZASLAW, ville de la Russie d'Europe, dans le gouvernement de Volhynie, à 204 kilom. O. de Zytomierz, sur la Goryn, chef-lieu du district de son nom; 8,200 hab.

ZASTROW (Henri-Adolphe DE), général prussien, né en 1801. Il fit d'abord partie du corps des cadets, puis il entra dans l'infanterie (1819). Officier instruit et laborieux, il commença à se faire connaître en publiant divers ouvrages sur l'art des fortifications. M. de Zastrow était chef de bataillon lorsque, en 1848, il prit du service dans l'armée du Slesvig-Holstein et y commanda une brigade, puis une division. En 1850, il reentra dans l'armée prussienne avec son ancien grade; mais, en 1853, il était général-major et, en 1863, lieutenant général. A la tête d'une division, M. de Zastrow prit une part brillante à la guerre de 1866 contre l'Autriche, et, deux ans plus tard, il fut nommé général d'infanterie. Lorsque éclata, en 1870, la guerre entre la Prusse et la France, le général de Zastrow, qui commandait le 7^e corps, fit partie de la première armée sous les ordres de Steinmetz. Après avoir contribué à la défaite du général Frossard (6 août), il prit part à la bataille de Gravelotte (18 août), à celle de Noisseville (31 août et 1^{er} sept.), à l'investissement de Metz, et, après la honteuse capitulation de Bazaine, il fut envoyé dans le Nord, où il s'empara des places de Thionville, Montmédy, Mézières, Rocroy et Longwy. Après la signature de la paix, une partie de son corps d'armée fut comprise dans le corps d'occupation qui resta en France jusqu'en septembre 1873. On doit à ce remarquable officier : *Aide-mémoire de fortification* (1828); *Histoire de la fortification permanente* (Berlin, 1838), traduit en français par Ed. de La Barre-Duparcq (2 vol. in-8°); *Corndt et la nouvelle manière de fortifier* (1841), etc. Il a traduit en allemand l'ouvrage de Vauban sur l'attaque et la défense des places.

ZATAIRE s. m. (za-tè-re). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des labiées, tribu des saturiées, dont l'espèce type croît en Perse.

ZATAS, rivière de Portugal, dans la province d'Alentejo. Elle descend du versant occidental des monts Lusitaniens. Elle coule à l'O. et se jette dans le Tage, au-dessous de Salvaterra, après un cours de 180 kilom. Elle porte aussi le nom de *Sorraya*.

ZATMAR, comitat de Hongrie. V. SZATHMAR.

ZATOU s. m. (za-tou). Métrol. Mesure dont les Madécasses se servent pour le riz non mondé.

ZATOURANE s. f. (za-tou-ra-ne). Boisson que l'on fait en Sibérie avec de la farine frite dans du beurre et délayée dans l'eau.

ZATRÉPHE s. m. (za-tré-fe — du gr. *zatrephés*, bien nourri). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, de la tribu des bombycides.

ZATRICION s. m. (za-tri-si-onn — gr. *zatrikion*, même sens). Antiq. Jeu semblable à celui des échecs.

ZAUCARA, bourg d'Espagne, province d'Albacète, juridiction de la Roda, sur le chemin de fer d'Albacète à Madrid; 3,000 hab.

ZAUNER (Jude-Thaddée), jurisconsulte allemand, né à Obertrumm, près de Salzbourg, en 1730, mort vers la fin du xviii^e siècle. On ne possède point de renseignements sur sa vie, qu'il consacra à l'étude et à la composition d'un grand nombre d'ouvrages écrits en latin et en allemand. Nous citerons de lui : *Sur les droits des Églises collégiales dans l'Eglise catholique* (Vienne, 1783, in-8°); *Recueil des principales lois qui régissent le pays de Salzbourg* (Vienne, 1785-1790, 3 vol. in-8°); *Biographie des jurisconsultes salzbourgeois* (Vienne, 1789-1797, 2 vol. in-8°); *Corps de*

droit public ou *Recueil des pièces les plus importantes qui ont rapport à la constitution de l'archevêché de Salzbourg* (Vienne, 1792); *Breviarium hominis christiani* (Vienne, 1794, in-8°); *Chronique de Salzbourg* (Vienne, 1796, 3 vol. in-8°); *Lois constitutionnelles du pays de Salzbourg*, etc.

ZAUNER (François), baron DE FELDPUTEN, sculpteur allemand, né à Kauns (Tyrol) en 1746, mort à Vienne en 1822. Il faisait ses études artistiques à Vienne, lorsque Marie-Thérèse, ayant vu de lui une statue représentant un fleuve, lui donna une pension pour qu'il pût faire le voyage d'Italie. Arrivé à Rome, Zauner étudia avec ardeur pendant cinq années les chefs-d'œuvre accumulés dans cette ville, puis revint dans la capitale de l'Autriche, fut nommé directeur de l'Académie de Vienne en 1805 et reçut des lettres de noblesse deux ans plus tard. Plein d'admiration pour la belle antiquité, il lutta de toutes ses forces contre le goût maniéré et fade qui régnait alors dans le domaine de la statuaire. Indépendamment d'un grand nombre de bustes, il a exécuté bon nombre d'œuvres remarquables, dont les plus importantes sont : la *Statue équestre en bronze de Joseph II* et le *Tombeau de l'empereur Léopold*, dans l'église de la cour.

ZAUPER (Jean-Stanislas), littérateur allemand, né en 1785, mort en 1851. Il suivit la carrière de l'enseignement et fut, pendant quarante ans, principal du collège de Pilsen. On lui doit des ouvrages en prose, où il a fait preuve d'érudition et de goût. Nous citerons de cet écrivain : *Voyage à Pihnitz* (1801), récit poétique; la *Poésie envisagée dans ses formes* (1805), essai didactique; *Principes d'une poésie allemande* (1822); une traduction en prose de l'*Odyssée* (1836, 4 vol.); l'*Odyssée épiquique* (1827, 2 vol.); *Études sur Goethe* (1840, 2 vol.).

ZAUSCHNERIE s. f. (zôss-chné-ri — de *Zauschner*, botan. allemand). Bot. Genre de sous-arbrisseaux, de la famille des onagracées, comprenant deux espèces, qui habitent le Mexique et la Californie.

ZAVALETA (Jean DE), littérateur et écrivain dramatique espagnol, né vers 1625. On ignore l'époque de sa mort, et tout ce qu'on sait sur sa vie, c'est qu'il devint historiographe de Philippe IV. Indépendamment de divers écrits réunis et publiés à Madrid (1667, in-4°), Zavaleta a laissé un grand nombre de comédies, qu'il écrivit soit seul, soit en collaboration. Ces pièces de théâtre ne sont pas absolument dépourvues de mérite, mais elles manquent de verve et d'originalité. Nous nous bornerons à citer : *La Mugeo contra el consejo*; *El ermitano galán*; *El hijo de Marco Aurelio*; *La dama corregidor*; *La Virgen de la Fuensista*; *El amor enamorado*; *El disparate creído*, etc. Ses comédies ont été publiées dans le recueil intitulé *Comedias escogidas*.

ZAVARRONI (Angelo), archéologue et biographe italien, né à Montalto vers 1710, mort dans la même ville en 1767. Une santé extrêmement délicate et des chagrins domestiques le plongèrent dans une profonde mélancolie. Il devint inquiet, soupçonneux, s'imaginait être trahi par tous ceux qui l'approchaient, se mit à vivre dans un complet isolement et se livra, pour essayer de se consoler de ses peines réelles ou imaginaires, avec une ardeur passionnée à l'étude des sciences et des lettres. Ce fut ainsi qu'il devint un très-savant antiquaire et qu'il acquit particulièrement une connaissance approfondie des monuments de la Calabre. On lui doit un certain nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : *Epistolæ apologetico-criticæ* (Venise, 1734, in-4°); *Epistolarum genialium decades duæ* (Naples, 1740-1741, 2 vol. in-8°); *Dissertatio historico-apologetica de vita Elæ Astorini*; *Bibliotheca calabra sive illustrum virorum Calabris qui litteris claruerunt* (Naples, 1753, in-4°), ouvrage fort curieux et devenu très-rare.

ZAVAVI (Zein-Eddin-Aboul-Hassan AL-), grammairien arabe, également connu sous le nom d'*Im-Mant*, né en 1168 de notre ère, mort au Caire en 1230. Il appartenait à une tribu africaine, appelée *Zavava*, et professait la doctrine des hanéfites. Pendant de longues années, Zavavi habita Damas, où il composa plusieurs ouvrages, qui lui acquirent une grande réputation. Le plus célèbre, intitulé *Durrat Alfayya*, parce que tous les vers se terminent par la lettre *alif*, est un traité de syntaxe de la langue arabe, qu'il acheva en 1193. Ce poème didactique a été l'objet d'un grand nombre de commentaires.

ZAWADOWSKI (Pierre, comte DE), ministre russe, né à Krasnowice en 1738, mort à Saint-Petersbourg en 1812. Lorsqu'il eut terminé ses études à Kiev, il entra dans l'administration, devint conseiller de la chancellerie intime du maréchal Romanzoff, qu'il emmena avec lui dans une campagne contre la Turquie, écrivit alors de remarquables rapports qui attirèrent l'attention de Catherine II et fut appelé, en 1775, par l'impératrice à la direction de son cabinet particulier, avec le titre de référendaire. Depuis lors, Zawadowski prit une part des plus importantes à l'administration de l'empire et s'occupa principalement de l'instruction publique, de commerce, d'industrie, d'agriculture. Non-seule-

ment l'impératrice, qui avait une grande confiance en ses lumières, le consulta pour ses projets de réforme, mais encore elle le chargea de rédiger le *Code de Catherine*, œuvre de laquelle on a pu dire dans un vers resté fameux :

C'est du Nord aujourd'hui que nous vient la lumière.

C'est également à lui que la Russie doit la création de ses deux premières banques publiques, dont il devint le directeur. En récompense de ses services, Catherine II l'appela à siéger au Sénat, le nomma comte et lui donna d'importants domaines. Sous le règne de Paul I^{er}, Zawadowski dut quitter la cour et les affaires; mais, en montant sur le trône, Alexandre I^{er} l'appela à Saint-Petersbourg et le nomma ministre de l'instruction publique. Préparé à ces hautes fonctions par les études de toute sa vie, il se mit aussitôt à l'œuvre. Il établit des universités dans les chefs-lieux de province, des collèges dans les villes, des écoles primaires dans les plus petits villages, porta l'université de Wilna à un haut degré de prospérité, érigea l'Académie de Krzemienec, etc. En 1810, il devint le chef de la magistrature sous le titre de ministre présidant la section des lois, de jurisprudence et de législation et remplit ces fonctions jusqu'à sa mort.

ZAWADZKI (Théodore), noble polonais, né à Cracovie; il vivait au commencement du xviii^e siècle. On lui doit un ouvrage utile et bien fait, intitulé *Statuta y constitucye praw Koronnych* (Cracovie, 1614, in-fol.), qui contient les constitutions, les statuts, les lois, la procédure judiciaire et les privilèges du royaume de Pologne. — Un diplomate polonais du même nom, Jean ZAWADZKI, palatin de Swiecki, de Parnaw, rempli au viii^e siècle, comme ambassadeur de Wladislas VII, des missions en Allemagne, en Hollande, en Angleterre et en France. Les instructions qu'il reçut pour ces ambassades, son journal et quelques autres pièces ont été publiés dans le *Choix des mémoires historiques sur l'ancienne Pologne* (Varsovie, 1822).

ZAWICHOST, ville de la Russie d'Europe, dans l'ancienne Pologne, gouvernement, district et à 17 kilom. N.-E. de Sandomir, près de la rive gauche de la Vistule; 3,070 hab.

ZAWISZA (Joseph), général polonais, né à Kamieniec-Podolski en 1752, d'une famille noble, mais pauvre, mort en 1826. Il fut destiné dès l'enfance au métier des armes. Entré fort jeune dans l'armée polonaise, il se fit remarquer par Branicki, grand général de la couronne, dont il fut l'aide de camp pendant plusieurs années. Devenu colonel propriétaire du régiment de Bulawa, il parut à la diète de 1786 et à celle de 1788 à 1792 et s'y distingua par la justesse de ses vues et par son indépendance. La dernière de ces diètes avait adopté la constitution du 3 mai 1791, laquelle avait été reçue avec enthousiasme dans tout le royaume. Le roi de Prusse, dans les lettres qu'il adressait à Stanislas-Auguste et dans les communications officielles de son ministre Lucchesini, félicitait le monarque sur le changement qui venait de s'opérer dans ses Etats. Enfin, les Polonais se croyaient assurés d'un bonheur inaltérable, lorsque tout à coup le roi de Prusse changea de langage, tandis que la Russie dirigeait contre eux 100,000 soldats. Les Polonais en vinrent aux mains; mais la première rencontre leur devint funeste. Ils prirent leur revanche le 18 juin, sous les ordres de Kosciusko, et Zawisza combattit à côté de ce général dans cette heureuse journée. Cependant, après avoir traversé Boug, cette armée s'établit de manière à arrêter l'ennemi, qui voulait passer la rivière. Le 17 juillet, les Russes trouvèrent encore, près de Dubienka, les soldats de Zawisza, et Kosciusko resta maître du champ de bataille. Ces efforts n'étaient point secondés par l'énergie du roi, qui, craignant Catherine II, conclut une suspension d'armes et qui, le 23 juillet, signa l'acte de la confédération de Targowitza. Zawisza se retira en pays étranger, après avoir fait ses adieux à l'armée polonaise, qui, privée de ses chefs, n'existait plus que dans des corps isolés et démoralisés. Cependant l'ambassadeur de Russie, Jacques Sievers, dirigeait les opérations de la diète, convoquée en 1793 à Grodno. Avec le canon braqué contre le château où se tenaient les séances, il arracha la ratification du traité, qui établit un second partage de la Pologne. Igelshtroin, nommé ministre de Russie et commandant de l'armée russe en Pologne, établit son quartier général à Varsovie. La nation, courbée sous le despotisme, crut cependant pouvoir se relever, ou du moins elle voulut tenter un dernier effort. Ce fut à Varsovie même, sous les yeux des Russes, que des hommes déterminés formèrent une association. Ils envoyèrent à l'armée, pour sonder ses dispositions, et elles parurent très-favorables. Kosciusko fut choisi pour chef et il se hâta de quitter Leipzig pour se rendre sur les frontières de la Pologne. Zawisza se chargea de pénétrer dans Varsovie, d'examiner les dispositions des habitants, et il demeura déguisé parmi eux pendant dix jours; mais les conjurés n'étaient pas encore prêts et déjà les Russes étaient informés de leurs mouvements; Kosciusko, pour détourner l'attention, prit le chemin de l'Italie et Zawisza vint à Dresde, d'où il fut chargé de correspondre avec son

général. Croyant n'avoir plus rien à craindre, il revint une seconde fois à Varsovie; mais le roi Stanislas-Auguste en informa lui-même les Russes, les engageant à le surveiller. Zawisza, pour parer le coup, demanda à Igels-troin une conférence qui fut extrêmement vive, et il reçut ordre de quitter sur-le-champ le territoire de la Pologne. Cette conférence donna cependant à l'association un grand avantage; Zawisza s'assura que les Russes n'avaient point de renseignements positifs sur ce qui se tramait. Igels-troin craignait le conseil permanent qui avait été conservé depuis 1775, et il craignait encore davantage l'armée; il fit prononcer sa dissolution par le conseil permanent lui-même. Le brigadier Madalinski, pressé, sommé de licencier son régiment, fut le premier qui leva l'étendard de l'indépendance, et en un instant toute la Pologne fut sous les armes. Les proscriptions, les exilés se montrèrent de toutes parts. Kosciusko entre dans Cracovie; le 24 mars 1794, il signe l'acte d'insurrection, et il est salué généralissime des armées de la couronne et de la Lithuanie. Le 1er avril, Madalinski vient se placer sous ses drapeaux. Le 4, ils rencontrent à Rasiawicé les Russes que, malgré l'inégalité des forces, Kosciusko, aidé de Zawisza, de Madalinski et de Manget, ne craignit point d'attaquer; et le succès qu'il obtint rendit l'insurrection générale. Zawisza arriva le 3 juin dans le palatinat de Chelm, pour y organiser les nouvelles levées. Le 8, on en vint aux mains, et l'artillerie polonaise qu'il dirigea fit des prodiges; mais Chomentowski ayant eu la tête emportée par un boulet, Zawisza eut beaucoup de peine à rétablir l'ordre parmi les nouveaux soldats. Il se hâta de retourner vers Varsovie, où Kosciusko avait besoin de son bras et de ses conseils. Le généralissime venait de battre les Russes à Szczekociny, quand tout à coup il fut attaqué par l'armée prussienne, qui s'était emparée de Cracovie par suite d'une trahison. Les habitants de Varsovie, prévoyant les malheurs qui allaient fondre sur eux, s'ameutaient et demandaient hautement le supplice des traîtres. Le 18 avril 1794, après avoir massacré la garnison, ils trouvèrent dans les papiers d'Igels-troin la liste des hommes vendus à la cour de Saint-Petersbourg et qui en recevaient des pensions. La voix publique demandait qu'ils fussent punis. Kosciusko nomma une commission d'enquête à la tête de laquelle il plaça Zawisza. Mais le général en chef ayant fait grâce à l'évêque Skarszewski, que cette commission avait condamné, Zawisza déclara qu'il ne la présiderait plus. Cependant les Russes et les Prussiens assiégeaient Varsovie. Kosciusko et Zawisza firent plusieurs sorties heureuses, et la Grande Pologne s'étant soulevée, les Prussiens, qui craignaient que leurs communications ne fussent interceptées, levèrent le siège dans la nuit du 5 au 6 septembre. Varsovie respira; mais on recevait de Brzez-Litewski des nouvelles extrêmement inquiétantes; Kosciusko, laissant à Zawisza le commandement général de Varsovie, se hâta de se rendre à l'armée de Sierakowski. A peine avait-il quitté les bords de la Vistule, qu'il apprend que Souwarow s'avance, poussant devant lui les divisions polonaises. Kosciusko les rallie; mais, battu près de Maciejowice, il tombe entre les mains du vainqueur. La nouvelle de ces tristes événements jette l'effroi dans Varsovie, et c'est en ce moment de désespoir que Zawisza, d'accord avec le vice-chancelier Kollontay, forma, dit-on, le projet d'égorger Stanislas-Auguste, sa famille, ses partisans et les prisonniers russes, ce que, dans ses mémoires, il rejette comme une calomnie inventée par ses ennemis. Souwarow marchant sur Varsovie, les Polonais défirent le commandement à Thomas Wawrzewski, et Zawisza fut chargé de défendre le faubourg de Praga, devant lequel Souwarow parut le 2 novembre. Le 4, à trois heures du matin, l'armée russe commença l'assaut. A neuf heures l'engagement fut général. Zawisza, quoique grièvement blessé dès le commencement de l'attaque, se jeta au milieu des ennemis, à la tête d'un corps qui avait résolu de périr les armes à la main. On se battit en désespérés. Zawisza fut enlevé de ce champ de carnage par ses amis, qui le transportèrent à Varsovie, avant que les Russes se fussent emparés du pont de la Vistule. On lui a justement reproché de n'avoir pas bien pris ses mesures pour défendre Praga. Ne connaissant pas le caractère impétueux de Souwarow, il s'attendait à un siège régulier et lent, comme celui de Varsovie, qui avait duré trois mois, et que, de concert avec Kosciusko, il avait fait lever. Couvert de blessures et accompagné de son frère, qui était membre du conseil permanent, il quitta Varsovie, et arriva sur les frontières de la Silésie, d'où il écrivit au général d'Harnoncourt, qui commandait les troupes autrichiennes en Galicie, le priant de lui accorder un asile dans cette province. Pour toute réponse, on le conduisit dans la forteresse de Josephstadt, en Moravie, où il fut détenu jusqu'à la mort de l'impératrice Catherine. Par ordre de l'empereur Paul, Kosciusko et plus de 12,000 Polonais, qui gémissaient dans les fers, furent alors mis en liberté. Les prisonniers de Josephstadt s'ouvrirent également. Zawisza vint à Paris, demandant à servir; il fut envoyé à l'armée

d'Italie, avec le rang de général de brigade. En 1797, il commanda le corps de troupes français qui, le 28 mars, après l'affaire de Parvis, s'avança jusqu'à Lintz, en suivant la vallée de la Drave, pour joindre le corps de Joubert, qui agissait dans le Tyrol. Il suivit ensuite Bonaparte dans l'expédition d'Egypte, où il fut nommé général de division, se fit remarquer dans toutes les occasions, surtout au combat de Chewreïs, à Ramanieh, à la bataille d'Héliopolis; il commanda plus tard une division au camp de Boulogne, en 1805, puis à l'armée d'Allemagne. Après la bataille d'Austerlitz, une maladie grave, suite d'anciennes blessures et d'une dure captivité, le força de rester quelque temps à Vienne. Lors de l'organisation du grand duché de Varsovie, il fut nommé général de la 2^e division, puis, sous Alexandre, général d'infanterie, obtint de grandes distinctions, notamment le titre de prince, et reçut de grandes récompenses.

ZAYAS Y SOTOMAYOR (Doña Maria de), femme de lettres espagnole, née à Madrid; elle vivait au xviii^e siècle. Tout ce qu'on sait sur l'existence de cette femme de talent et d'esprit, c'est qu'elle était d'une naissance illustre et qu'elle cultiva les lettres et la poésie avec succès. On lui doit deux recueils contenant chacun dix nouvelles. Le premier est intitulé *Novelas exemplares y amorosas* (Madrid, 1634, in-89); le second *Novelas y Sarao* (Madrid, 1647, in-89). Ces nouvelles ont été souvent rééditées et traduites en français (Paris, 1680, 5 vol. in-12). « Chaque recueil de nouvelles, dit Weiss, est précédé d'une introduction ou prologue qui forme une espèce de lien entre des histoires, d'ailleurs si diverses. Dans tous les deux, ce sont des dames unies par l'amitié et par le goût des lettres qui conviennent de raconter tour à tour une histoire pour se délasser. Leurs récits sont entremêlés de romances et de pièces de vers. Les nouvelles de doña Zayas, quoique plusieurs pèchent par le défaut de vraisemblance, sont d'un grand intérêt; la plupart roulent sur des événements amoureux, et le dénouement en est presque toujours tragique. » Scarron a imité plusieurs de ces récits en n'y faisant que de très-petits changements. Nous citerons particulièrement *l'Adultère innocent*, la *Précaution inutile*, le *Châtiment de l'avarice* et le *Juge dans sa propre cause*, qui forme le quatorzième chapitre du *Roman comique*.

ZAYN ou **ZAYIN** s. m. Philol. V. **zāin**.

ZAYONCHIEK (Joseph), général polonais. V. **ZAŁONCZEK**.

ZAZALÉ s. m. (za-za-lé). Bot. Nom vulgaire de la mentzelie hispide, plante qui croît au Mexique.

ZAZICHOVEN ou **ZETZENHOVEN** (Ulric de), minnesinger allemand, qui vivait au commencement du xiii^e siècle. Il contribua aux progrès de la poésie en Allemagne, et traduisit dans le dialecte souabe le *Roman de Lancelot du Lac*, écrit en français par Arnould Daniel. Cette traduction a été publiée dans les *Conversations* de Hambourg.

ZAZLACÉE, appelé souvent à tort *Zezelaze*, général abyssin, mis à mort en 1606. Issu d'une famille obscure, il s'éleva aux premiers emplois par ses talents et par son courage, et épousa une des parentes de l'empereur d'Abyssinie, Malac-Saghad, qui lui donna la vice-royauté de Dembea. Après la mort de ce prince (1596), son fils naturel Jacob fut désigné par les grands pour lui succéder; mais ayant voulu gouverner par lui-même, on le déposa et on le remplaça par son cousin Za-Denghel (1603). Bien qu'attaché à Jacob, Zazlacée s'efforça de reconnaître le nouvel empereur et le servit utilement dans la guerre qui survint entre les Abyssins et les Gallas. Za-Denghel s'attacha à accroître les relations commerciales de son empire, accueillit les étrangers et se convertit au catholicisme. Les prêtres abyssins, irrités de sa conversion, appelèrent le peuple aux armes, et Za-Denghel trouva le peuple en combattant les rebelles (1604). A cette nouvelle, Zazlacée résolut de rétablir Jacob sur le trône et l'envoya tirer de la prison où il était enfermé; mais, pendant ce temps, un prince de la famille royale, Socinios ou Susnejos, se fit proclamer empereur, entra en campagne contre Zazlacée et Jacob et, après des alternatives de succès et de revers, parvint à surprendre dans son camp le vice-roi de Dembea, qu'il égorga. Quelques mois plus tard, Jacob, attiré dans un défilé, trouva la mort dans un combat.

ZBARAWSKI (Jean, prince de), général polonais, descendant des Jagellons, né vers le milieu du xvi^e siècle, mort en 1608. Son père lui laissa en mourant le duché de Zbara et la starostie de Kirzemiencz. Il se signala par son courage pendant l'inter règne qui suivit la mort de Sigismond-Auguste, particulièrement en 1572, et acquit toute la confiance du roi Etienne Bathori, qui lui donna le titre de sénateur, le palatinat de Braclaw et le commandement de l'armée pendant les guerres que la Pologne eut à soutenir contre Ivan IV, grand-duc de Moscovie. Les succès qu'il obtint en prenant Sokol, Toropocz, etc., amenèrent la conclusion d'un traité tout à l'avantage de la Pologne (1582) et dont il fut un des négociateurs. Après la mort de Bathori (1592), il se

prononça pour l'archiduc Maximilien contre le fils du roi de Suède, Sigismond, qui fut élu roi de Pologne. Il n'en conserva pas moins tout son crédit sous le nouveau prince, et accrût encore sa réputation militaire en combattant les Cosaques et les Tartares, qu'il poursuivit jusqu'à Zaslav après leur avoir enlevé tout leur butin. — Son fils, le prince Christophe ZBARAWSKI, mort en 1624, s'est fait connaître par la mission diplomatique qu'il remplit à Constantinople sous Sigismond III, en 1622 et en 1623. Pendant cette ambassade, qui avait pour objet de faire renouveler les traités conclus entre Sigismond I^{er} et Soliman, Zbarawski déploya une magnificence telle que, pendant fort longtemps, lorsque les Turcs parlaient de quelque chose de grand, ils disaient : « Qu'est-ce que tout cela en comparaison de Zbarawski ? ». Après un long séjour à Constantinople, il parvint à conclure la paix, principal objet de sa mission, à obtenir la liberté des prisonniers polonais; fut comblé de présents par le grand vizir Bassa-Hussein, retourna à Varsovie rendre compte à Sigismond III du succès de sa mission et mourut peu après. Le journal de cette ambassade, qui contient des faits curieux, a été publié dans le *Choix de mémoires historiques de l'ancienne Pologne* (Varsovie, 1822).

ZBARAZ, ville de l'empire d'Autriche, dans la Galicie, cercle et à 26 kilom. N.-E. de Tarnopol, sur l'Ikwa; 5,800 hab., dont 2,000 juifs. Gymnase. Élevé de porcs et de bestiaux.

ZBIGNIEW I^{er}, duc de Bohême, mort en 915. Il succéda en 910 à son père Borziwoy, parvint, l'année suivante, à éloigner de ses frontières une invasion de Hongrois, et profita des fâcheuses circonstances dans lesquelles se trouvait l'empereur Conrad pour refuser le tribut que ses prédécesseurs payaient à l'empire. C'était un prince très-pieux qui, à l'exemple de son père, propagea le christianisme. Il multiplia les églises et fit construire à Rome, pour les pèlerins bohémien, un hôpital que Charles IV fit réparer en 1357.

ZBIGNIEW II, duc de Bohême, mort en 1061. Après la mort de son père, Brzezielas I^{er}, à qui il succéda en 1055, il chassa les Allemands de ses États, sans en excepter sa mère, Judith, fille de l'empereur Othon III, enleva à ses frères, Wraislas, Conrad et Othon, la Moravie, qui leur avait été donnée en apanage, rendit toutefois, dans la crainte d'une guerre, le comté d'Almutz à Wraislas, qui s'était réfugié en Hongrie et y avait épousé la sœur du roi de ce pays, et mourut sans laisser d'enfants.

ZBIGNIEW, duc de Masovie, mort vers 1116. Il était fils naturel du roi de Pologne, Wladislas Hermann, qui le fit élever dans un couvent en Saxe. Ayant quitté ce pays, il fomenta deux révoltes, et son faible père, loin de le châtier, consentit à lui donner le duché de Masovie, formant environ un tiers de ses États. Après la mort de Wladislas (1102), Zbigniew accourut à Polesck, y fit main basse sur les trésors laissés par le roi, et ce ne fut que moyennant la cession de la Masovie à titre de fief, qu'il consentit à en rendre la moitié à Boleslas, l'héritier légitime. Il continua sous le nouveau roi à fomenteur des révoltes, s'allia avec les Bohémiens et les Poméraniens contre la Pologne, obtint une première fois son pardon de Boleslas, fut fait prisonnier dans une nouvelle révolte et exilé, bien que l'armée polonaise demandât sa mort, erra plusieurs années dans les pays étrangers, obtint encore une fois sa grâce et disparut enfin vers 1116. Ce prince méprisable et devenu odieux à ses compatriotes fut, selon les uns, mis à mort par ordre de son frère Boleslas pour s'être jeté dans de nouvelles intrigues; selon d'autres, il eut les yeux crevés et mourut peu après en prison.

ZBIGNIEW, chancelier de Pologne, qui vivait au xiv^e siècle. D'abord prévôt de la cathédrale de Cracovie, il devint ensuite chancelier de Casimir le Grand, qui lui accorda toute sa confiance. Un congrès ayant été réuni, en 1355, à Trenezyn pour y régler, sous l'arbitrage de Charles-Robert, roi de Hongrie, la prétention de Jean, roi de Bohême, la couronne de Pologne, Casimir le Grand envoya pour le représenter à cette assemblée Zbigniew, qui consentit à abandonner, au nom de son maître, au roi de Bohême la Silésie et une partie de la Masovie, pendant que, de son côté, ce prince renonçait à toute prétention sur la Pologne. Pendant son séjour à Trenezyn, le chancelier fut comblé de présents par le roi de Hongrie, qui désirait ardemment voir le trône de Pologne passer à son fils aîné à la mort de Casimir le Grand, son beau-frère, lequel n'avait pas d'héritier mâle. De retour en Pologne, Zbigniew, gagné à cette cause, agit en ce sens près du roi et le fit entrer dans les idées du roi de Hongrie. Une diète ayant été convoquée à Cracovie en 1359, le chancelier parvint à faire élire par cette assemblée le prince Louis de Bohême pour successeur de Casimir. Cette résolution ne fut point agréable à la nation polonaise, et les historiens du temps ont traité avec une grande sévérité Zbigniew pour la grande

part qu'il prit à l'élection d'un prince étranger.

ZBIGNIEW D'OLESCHNITZ, cardinal et prélat polonais, de la même famille que le précédent, mort à Sandomir en 1455. Lors de la bataille de Grünsfeld, en 1410, il sauva la vie au roi Wladislas Jagellon, qui voulut le revêtir de ses propres armes; mais le jeune homme, qui voulait entrer dans les ordres, refusa cet honneur et jout, à partir de ce moment, de la plus grande faveur auprès du roi. Après avoir rempli, en 1420 et 1421, deux missions diplomatiques auprès de l'empereur Sigismond, il fut appelé au siège épiscopal de Cracovie (1422) et entra au sénat. En 1439, il suivit Jagellon à l'assemblée de Lucko, décida ce souverain à se prononcer contre le couronnement de Witold, comme roi de Lithuanie, fut envoyé à plusieurs reprises vers ce dernier prince, qui menaçait de faire la guerre à la Pologne, se rendit, comme ambassadeur à Bâle, en 1433, retourna à Cracovie dès qu'il apprit la mort de Jagellon et contribua à l'élection du jeune Wladislas Jagellon. En 1445, Zbigniew fut nommé cardinal par le pape Nicolas V et obtint à ce titre, en 1449, la présidence de la diète. Pendant le règne de Casimir, qui habitait le plus souvent la Lithuanie, l'évêque de Cracovie remplissait en son absence les fonctions de vice-roi de Pologne et de président du conseil royal. On trouve dans l'histoire de Duglaskz les sévères remontrances que Zbigniew adressait en plein sénat à Jagellon et aux deux rois ses successeurs.

ZBOROWSKI (Samuel), inagnat polonais, décapité en 1584. Lors des fêtes qui eurent lieu à Cracovie, en 1574, à l'occasion du couronnement de Henri, duc d'Anjou, il assumait un autre magnat, André Wapowski, fut banni à perpétuité du royaume, sans que cette sentence portât avec elle infamie, et se retira en Transylvanie. A l'avènement d'Etienne Bathori comme roi de Pologne, Zborowski demanda l'autorisation de revenir dans sa patrie, mais sa demande fut repoussée. Il entra alors à main armée dans le palatinat de Cracovie, avec l'intention de s'emparer de la personne du chancelier Zamoyiski afin de pouvoir, grâce à cet otage, dicter les conditions de son retour; mais le chancelier, averti de ses projets, les déjoua en faisant lui-même prisonnier Zborowski, qui fut conduit dans la prison de Cracovie. Bathori donna alors l'ordre de faire exécuter la sentence qui frappait de la peine capitale le meurtrier de Wapowski, dans le cas où il remettrait les pieds en Pologne, et le lendemain Samuel Zborowski fut décapité.

ZBOROWSKI (Christophe), magnat polonais, frère du précédent, mort dans l'exil vers la fin du xvi^e siècle. Il se retira à Vienne lorsque son frère eut été condamné à l'exil (1574), et fit d'inutiles efforts dix ans plus tard pour empêcher l'empereur de reconnaître Etienne Bathori comme roi de Pologne. Une diète générale ayant été convoquée en 1585 pour prononcer sur les délits dont il s'était rendu coupable, Zborowski refusa de se laisser juger par le sénat, se retira avec une troupe nombreuse en Moravie, puis à Vienne, et fut pendant ce temps déclaré infâme, déchu de tout honneur comme ayant conspiré contre les jours du roi et entretenu des relations criminelles avec le czar de Moscovie. Bathori réclama l'extradition de Christophe près de l'empereur Rodolphe, qui se contenta d'ordonner à ce dernier de sortir de ses États. Zborowski retourna en Moravie, où il apprit la mort de Bathori. Sans attendre sa réhabilitation, il reentra en Pologne à main armée, alla prendre part à la diète convoquée, le 30 juin 1587, pour élire un nouveau roi et vint augmenter les forces du parti qui voulait placer sur le trône l'archiduc Maximilien. Zamoyiski étant parvenu à faire élire Sigismond II, les deux partis opposés fuillirent et on vint aux mains. Bientôt après l'archiduc Maximilien fut battu et fait prisonnier; Zborowski dut quitter encore une fois la Pologne, et il termina sa vie dans l'exil.

ZBYLITOWSKI (Pierre), littérateur et poète polonais, né dans le palatinat de Lublin en 1634, mort à Varsovie en 1757. Après avoir terminé ses études à l'université de Varsovie, il devint un des chambellans de Stanislas-Auguste. Doué d'un esprit fin, humoristique, porté vers la satire, plein d'une verve mordante qui jaillissait en traits acérés, il se fit de nombreux ennemis à la cour et ne tarda point à tomber en disgrâce. Zbylitowski quitta alors la Pologne, visita successivement l'Angleterre, l'Italie, la France, les Antilles, l'Amérique du Nord, et finit par revenir dans sa patrie, où il termina ses jours. Comme poète, il fut le disciple de l'école française et, presque avec autant d'esprit que Voltaire, il sut manier le sarcasme et l'ironie. Ses vers sont écrits dans une langue pure, nerveuse, élégante, pleine de coloris, et ces mêmes qualités se retrouvent dans ses ouvrages en prose, où il se montre à la fois observateur sagace et critique profond, surtout lorsqu'il étudie les mœurs de son temps. Nous citerons de lui : *Recueil de satires* (1723, in-40); *Porydia*, poème (Varsovie, 1734, in-40); *Epigrammes* (Varsovie, 1735, in-40); *Esquisses de mœurs et tableaux littéraires* (Varsovie, 1736); *Etudes sur les œuvres de*

Voltaire (Varsovie, 1737); *Histoire d'un duel* (Varsovie, 1737, in-4°); *Élisa*, poème didactique (Varsovie, 1737, in-4°); *Vanda en Italie*, poème (Varsovie, 1738, in-4°); *le Non-cens* (Varsovie, 1739, in-4°); *Lucie*, poème érotique (Varsovie, 1739, in-4°), etc. Les mémoires qu'il avait écrits sur ses voyages ont été publiés après sa mort.

ZBYLITOWSKI (André), littérateur, philosophe et poète polonais, né en Galicie en 1732, mort en 1813. Il se fit recevoir docteur ès lettres et en philosophie à Cracovie, puis il parcourut la plus grande partie de l'Europe, l'Amérique méridionale, et s'attacha à étudier les mœurs et les habitudes des pays qu'il visitait. C'était un observateur sagace, un penseur élevé, un érudit et un savant. Il réunissait des collections précieuses de livres, d'objets d'archéologie qu'il apportait dans sa patrie, où il professa quelque temps, à l'Académie des Jagellons, la littérature et la philosophie ancienne, et devint membre de l'Académie et secrétaire perpétuel de la section des lettres. Il cultivait la poésie avec un grand succès, ses idylles sont d'une beauté ravissante; son style est élégant, plein de grâce et de coloris. Parmi ses productions littéraires les plus remarquables, nous citerons : *Rhythmes en vers polonais* (1763, in-4°); le *Maréchal*, récit historique (Cracovie, 1764, in-4°); *Fraski* (Cracovie, 1764, in-8°); *Une barbe*, roman (Cracovie, 1764, in-8°); la *Poétique d'Aristote* (1772, in-4°); *Quæstiones veteris ac novæ logicæ* (Cracovie, 1773, in-4°); *Generalis doctrina de modis significandi grammaticaliibus* (Cracovie, 1774, in-4°); *Leonardi Aretini, in morale disciplinam introductio* (Cracovie, 1775, in-4°); *Generalis doctrina* (Leopol, 1782, in-8°); *Dialectica Ciceronis* (Cracovie, 1785, in-4°); *De scholis seu academici libri duo* (Cracovie, 1787, in-4°); *Histoire de la philosophie romaine et grecque* (1789, in-4°); *Recherches sur la morale en général* (Cracovie, 1801, in-4°, etc.

ZDANOWICZ (Alexandre), lexicographe et pédagogue polonais, né en Lithuanie en 1769, mort en 1847. Il fit ses études à l'université de Wilna, et acquit une connaissance approfondie des langues et des littératures anciennes et modernes. Après avoir fait de longs voyages, il professa à l'université de Wilna les langues et les littératures grecques et romaines. Travailleur infatigable, il employa ses loisirs à écrire des ouvrages classiques, des livres utiles à la jeunesse, la propagation des lumières. Nous nous bornerons à indiquer ses œuvres les plus remarquables, qui sont : *Dictionnaire allemand-polonais et polonais-allemand* (Wilna, 1812-1814); *Dictionnaire de la langue polonaise* (Wilna, 1795-1799); *Esquisse de la grammaire polonaise* (1785, in-4°; 1786, 1787), etc.; la *Grammaire de la langue grecque* (Wilna, 1798, in-4°); les *Principes et les règles de l'orthographe polonaise* (Wilna, 1804, in-4°); la *Grammaire de la langue polonaise* (Wilna, 1797, in-4°); *Etude sur la prose*; *Dictionnaire latin-polonais et polonais-latin* (1801-1809); *Coup d'œil critique sur la prosodie polonaise* (Wilna, 1799, in-4°); *Etude sur l'art poétique* (Wilna, 1787, in-4°); la *Logique* (Wilna, 1788, in-4°). On lui doit aussi des traductions des œuvres d'Homère, d'Horace, de quelques comédies d'Aristophane, de Plaute, etc.

ZDUNSKAWOLA, ville de la Russie d'Europe, dans l'ancienne Pologne, gouvernement et cercle de Varsovie; 3,000 hab.

ZDUNY, ville de Prusse, province et régence de Posen, cercle et à 4 kilom. S.-O. de Krotoschin; 3,400 hab. Fabrication de draps, lainages, toiles; manufacture de tabac.

ZDZITOWIECKI (Joseph-Séverin), savant polonais, né dans le palatinat de Lublin en 1802. Après avoir terminé ses études à l'université de Varsovie, en 1822, il fut nommé professeur à Lublin, puis attaché à l'école polytechnique à titre de professeur. Envoyé à l'étranger pour s'y mettre au courant des travaux scientifiques, il visita la France, la Hongrie, la Saxe, parcourut l'Italie, l'Espagne, l'Angleterre, et, de retour dans son pays, il obtint la chaire de chimie et de métallurgie à l'école polytechnique. Ensuite il professa de nouveau à Lublin, puis à Varsovie, et fut nommé, en 1853, directeur de l'Institut agronomique et de l'école forestière de Marymont, près de Varsovie. Parmi ses ouvrages, nous citerons : *Esquisse de chimie organique* (Varsovie, 1841, in-4°); *Traité de chimie* (1842, in-4°); *Principes élémentaires de chimie* (Varsovie, 1843, in-8°); *Recherches sur les propriétés chimiques en général, l'analyse au point de vue chimique des différentes pierres, etc.*; *Examen de la tourbe considérée comme substance de chauffage* (Varsovie, 1851, in-4°); *Experientia et observationes chymicæ* (Varsovie, 1853, in-4°); *Historia rei herbariæ*, etc.

ZE s. m. (zé). Gramm. Onzième lettre de l'alphabet arabe. Il Signe numérique de 7 chez les Arabes.

ZÉA s. m. (zé-a — gr. *zea*, épeautre. V. ZÉINE). Bot. Nom scientifique du genre maïs.

ZEA ou **ZIA**, autrefois *Ceos*, île du royaume de Grèce, dans l'Archipel, une des Cyclades, près de la côte S.-E. de l'Attique, à 17 kilom. du cap Colonne, au N.-O. de l'île Thermaia, dont elle est séparée par le canal de ce nom,

par 37° 37' de latit. N., 22° 1' de longit. E. Cette île est de forme ovale; son grand axe, dirigé du N.-E. au S.-E., mesure 22 kilom. et son petit 16 kilom. Une petite chaîne de montagnes s'étend du N. au S. et présente au centre le mont Saint-Elie, point culminant de l'île (568 mètres). L'île, fertile et bien cultivée, compte environ 5,000 hab., dont 3,000 dans la ville de Zea, capitale de l'île. La valonée, le vin et les fruits sont ses meilleurs produits; on y élève aussi des vers à soie et on y récolte un peu de coton. « L'abondance de ses eaux, dit Joanne, l'avait fait nommer *Hydroussa* : la légende en faisait le séjour du demi-dieu pastoral Aristée. Céos a vu naître les poètes Simonide et Bacchylide, le médecin Erasistrate et le philosophe Ariston. Son histoire est celle de toutes les Cyclades. Céos contenait dans l'antiquité quatre villes, dont M. Bronstedt a déterminé la position. Le port de San-Nicolo, un des meilleurs de l'Archipel, a remplacé l'antique *Coressia*. La ville de Zea, située à une lieue du port, s'élève sur les ruines de l'antique *Ioulis*. Son aspect rappelle le vieux Syra. A un quart de lieue de la ville est un lion colossal, taillé sur place dans le rocher et qui se rapporte sans doute à une vieille légende de Céos, suivant laquelle les nymphes de l'île, effrayées par un lion, s'étaient réfugiées à Caristo. » Le lion est, couché sur le flanc gauche et redresse la tête. Il n'a pas moins de 9 mètres de longueur. Dans la cour du couvent de Hagia-Marina s'élève une tour carrée de construction hellénique. Elle est divisée en trois étages et l'ancien escalier existe encore en partie. C'est la plus belle tour antique qui existe actuellement en Grèce. Au S. de l'île, au lieu nommé Tais-Polais, on trouve les vestiges d'un temple d'Apollon qui appartenait à l'antique *Carthæa*. Les restes de *Pæssa* peuvent se voir à Condouro, au S.-O. de l'île.

ZEA (Francisco-Antonio), homme d'Etat et savant espagnol, un des fondateurs de la république colombienne, né à Medellín (Nouvelle-Grenade) en 1770, mort en 1822. Dès l'âge de seize ans, il obtint la chaire d'histoire naturelle au collège de Santa-Fé-de-Bogota, entra dans une conspiration ayant pour objet l'affranchissement de sa patrie, fut transporté en Espagne avec d'autres conjurés en 1797, subit une dure détention de deux années dans les prisons de Cadix, recouvra la liberté et reçut alors une mission scientifique pour la France. De retour en Espagne en 1802, Zea sollicita vainement l'autorisation de retourner en Amérique; mais il fut nommé directeur adjoint du cabinet botanique de Madrid, dont il devint directeur en 1804, et professeur de sciences naturelles. Lors des événements qui amenèrent la chute des Bourbons en Espagne, Zea, qui était attaché aux idées françaises, devint membre de la Junte réunie à Bayonne (1808) par le nouveau gouvernement, reçut du roi Joseph Bonaparte la direction d'une partie du ministère de l'intérieur et rempli ensuite les fonctions de préfet de Malaga jusqu'à la chute de ce prince. En 1814, il se rendit en Angleterre et, désireux de s'associer aux efforts des patriotes de la Nouvelle-Espagne qui, depuis 1811, combattaient pour leur indépendance, il alla rejoindre Bolivar, qui se l'associa en qualité d'intendant général de l'armée et le nomma ministre des finances en 1817. Président du congrès d'Angostura en 1819, il devint, lors de l'organisation de la république de Colombie, vice-président du gouvernement dont Bolivar était le chef, et montra dans l'administration intérieure du pays l'activité et le talent que ce chef militaire déployait à la tête des soldats. En 1820, ses compatriotes lui confièrent la mission délicate d'obtenir des cabinets de Londres, de Paris et de Madrid, la reconnaissance officielle de leur indépendance. Il se rendit d'abord en Angleterre, où il fut bien accueilli, puis passa en Espagne, où ses efforts réunis à ceux de deux agents spéciaux de Bolivar, envoyés dans la péninsule pour traiter avec les cortès, n'obtinrent qu'un résultat négatif. S'étant rendu à Paris en 1821, il fut accueilli avec empressement par les libéraux et demanda, par une note officielle, que le gouvernement français reconnût la république de Colombie; mais le ministère ne répondit point à cette note et se borna à envoyer en Amérique des agents pour y constater l'état des choses. En même temps, Zea s'occupa de contracter avec des banquiers de Londres un emprunt de 50 millions de francs. L'emprunt était favorablement accueilli lorsqu'on reçut en Angleterre la nouvelle que Zea n'avait aucun pouvoir pour le contracter. Vainement il déclara en avoir reçu de Bolivar en 1819; on lui opposa des décrets postérieurs de son gouvernement et il mourut d'un anévrisme à Bath au milieu de ces discussions. Par la suite, Bolivar fit reconnaître par le gouvernement de la Colombie la validité de l'emprunt contracté par son négociateur. Zea était un savant distingué, un érudit, un lettré, et il parlait avec une égale facilité le français et l'espagnol. Outre de nombreux articles insérés dans le *Mercurio* d'Espagne, le *Mercurio d'agriculture*, on a de lui : une *Description de la chute du Tequendama*, des mémoires sur le quina, etc.

ZEA-BERMUDEZ (don Francisco), diplomate espagnol, né à Malaga en 1772, mort à

Paris en 1850. Il entra de bonne heure dans la diplomatie, en qualité de secrétaire du consul général d'Espagne à Saint-Petersbourg, et contracta de nombreuses liaisons dans cette ville. A son retour à Madrid (1809), il se mit au service des cortès, qui l'envoyèrent de nouveau en Russie, pour y gagner l'empereur Alexandre à leur cause et à celle de la Constitution que cette assemblée avait élaborée à Cadix. Il demeura jusqu'en 1820 chargé d'affaires de l'Espagne à Saint-Petersbourg, et fut alors envoyé comme ambassadeur à Constantinople par Ferdinand VII. Rappelé en 1823, il devait aller reprendre ses premières fonctions en Russie; mais la cour de Saint-Petersbourg s'étant montrée peu disposée à le revoir de nouveau en cette qualité, il fut envoyé à Londres. Son séjour y fut de courte durée. Dès le mois de juin 1824, il fut nommé ministre des affaires étrangères, en remplacement du comte d'Oñalía, et, au mois de septembre suivant, prit possession de son portefeuille au milieu des circonstances les plus difficiles. Il avait, avant tout, à maintenir le système de la modération en face des prétentions exagérées du parti ultramontain. Il lui fallait en même temps lutter au début contre une faction puissante qui travaillait à sa perte et à laquelle appartenait le ministre de la justice Calomarde et tous les carlistes. Ce ne fut que grâce à sa prudence qu'il réussit à se maintenir assez longtemps; mais enfin les attaques dont il était l'objet de la part des absolutistes l'obligèrent à offrir sa démission au prince; celui-ci la refusa, et sa confiance en son ministre s'accrut encore après la répression du soulèvement des carlistes en août 1825. Sur sa demande, une junte consultative lui fut adjointe pour recevoir les demandes des membres les plus éminents du clergé et de la noblesse, et, en même temps, on redoubla de rigueur dans la procédure envers les partisans exaltés de l'absolutisme. Mais l'exécution du chef de carlistes Besières et de ses complices (août 1825) excita contre le ministre une indignation universelle; et, bien que le brave Empecinado et sept de ses officiers eussent été exécutés, comme francs-maçons, le 9 septembre 1825, par l'ordre du roi ou de Calomarde, la haine du parti de la cour contre Zea-Bermudez prit de telles proportions, qu'enfin le roi se décida à accepter sa démission (25 octobre 1825). Il fut alors appelé à l'ambassade de Dresde, qu'il quitta en 1828 pour celle de Londres. Il demeura dans cette ville jusqu'en 1833, époque où, pendant la première régence de la reine Christine, il prit la direction des affaires, qu'il conserva à la guérison du roi et après la mort de ce prince, jusqu'à ce qu'enfin la nécessité de prendre des mesures énergiques obligât la reine à le congédier (janvier 1834). Bien que depuis cette époque il eût toujours résidé à Paris, il n'en conserva pas moins une certaine influence sur la marche des affaires en Espagne, comme chef du parti modéré et comme confident de Christine et fut créé sénateur en 1845.

ZÉASITE s. 1. (ze-a-zi-te). Minér. Variété de silex résinite noir.

ZEBEN, en latin *Cibinium*, ville de l'empire d'Autriche, dans la Hongrie, comitat de Sáros, à 15 kilom. N.-O. d'Eperies; 2,900 hab. Collège et gymnase de pianistes. Fabrication de toiles et draps; papeteries.

ZEBET s. m. (zé-bé). Mamm. V. ZIBETH.

ZEBID, la *Sabea Regia* de Ptolémée, ville de l'Arabie, dans l'Yémen, près de la côte E. du golfe Arabique, à 150 kilom. S.-O. de Sana; environ 10,000 hab. Collège sunnite renommé. Entrepôt du commerce du café de Moka. La ville est encore d'assez belle apparence, quoique en partie détruite par les inondations périodiques qui désolent la belle vallée du Tehama.

ZÉBIL s. f. (zé-bil). Fontaine où les musulmans font leurs ablutions, dans une mosquée ou dans tout autre établissement public.

ZÉBLEU s. m. (zé-bleu — mot roumain). Comm. Sorte d'étoffe assez épaisse et assez large pour servir de tapis.

ZÉBOA s. m. (zé-bo-a — de l'hébr. *tseboa*, même sens). Erpét. Espèce de céraSTE.

— **Encycl.** Ce serpent, rapporté par les divers auteurs aux genres ammodyte ou céraSTE, est moucheté de taches rondes rousâtres sur les flancs; le dos fauve, avec une série de taches d'un châtain clair. La tête présente une sorte de bouclier rougeâtre et deux appendices en forme de petites cornes aplaties, dont les anciens auteurs ont beaucoup exagéré la dimension. On trouve cet ophidien dans l'île de Nera, près de Banda; mais il habiterait aussi d'autres régions, s'il est vrai, comme le prétendent certains commentateurs, que c'est le *tseboa* ou le *seboim* dont il est question dans la Bible. Nicander assure que sa morsure est non-seulement très-dangereuse, mais incurable. On croit que ce n'est autre que la vipère céraSTE.

ZÉBRASOME s. m. (zé-bra-so-me — de *zébre* et du gr. *soma*, corps). Ichtyol. Genre de poissons, de la famille des teuthyes. Il Nom vulgaire de divers poissons des genres acanthure et chétodon.

ZÉBRE s. m. (zé-bre). Mamm. Espèce de

cheval sauvage, dont le corps est rayé de bandes noires transversales. *Le zébre est peut-être de tous les animaux quadrupèdes le mieux fait et le plus élégamment vêtu.* (Buff.) *Il semble que la nature ait employé la règle et le compas pour peindre la robe du zébre.* (Buff.) *Le zébre a mérité l'admiration de tous les voyageurs.* (V. de Bomare.)

— Ichtyol. Nom vulgaire d'un poisson du genre chétodon. « Nom vulgaire d'un poisson du genre pieuronecte qui vit dans les mers de l'Inde.

— Moll. Nom vulgaire d'une coquille du genre casque.

— **Encycl.** Mamm. Le *zébre* est intermédiaire, pour la taille, entre le cheval et l'âne; il en est de même pour la longueur des oreilles, de la tête et du cou. Il a six incisives à chaque mâchoire, le bout du maseau blanc, la crinière courte, les jambes déliées et bien proportionnées, les pieds et les sabots assez semblables à ceux du mulet, la queue terminée par une touffe de longs poils. Mais ce qui caractérise surtout cet animal, c'est son pelage, fauve chez le mâle, blanc-châtre chez la femelle, marqué de bandes transversales noires, disposées avec tant de régularité et de symétrie, qu'on dirait qu'elles ont été tracées au compas. « En effet, dit V. de Bomare, ces bandes alternatives sont d'autant plus singulières qu'elles sont étroites, parallèles et très-exactement séparées, comme dans une étoffe rayée; que d'ailleurs elles s'étendent non-seulement sur le corps, mais sur la tête, sur les cuisses et les jambes, et jusque sur les oreilles et la queue; elles suivent les contours du corps et en marquent si avantageusement la forme qu'elles en dessinent les muscles, en s'élargissant plus ou moins sur les parties charnues et plus ou moins arrondies; ces bandes de différentes couleurs sont toujours d'une nuance vive et luisante sur un poil court, fin, fourni, lisse et doux, dont le lustre rend encore le tranchant des couleurs plus sensible. »

Le *zébre* habite l'Afrique australe, où il vit en troupes nombreuses; on le trouve surtout au Cap de Bonne-Espérance et aussi dans la Guinée, au Congo et jusqu'en Abyssinie. D'après plusieurs voyageurs, les sexes vivent ordinairement séparés, les mâles se tenant de préférence dans les plaines, tandis que les femelles paraissent affectionner surtout le séjour des montagnes. Cette particularité n'avait pas échappé à l'attention des anciens, amis du merveilleux; les troupeaux nombreux de femelles qu'ils voyaient, sans y trouver un seul mâle, et en même temps leur prodigieuse vélocité, leur avaient fait croire que ces animaux étaient fécondés par le vent. On avait aussi donné au *zébre* les noms de chevaux du soleil et d'hippopotame (cheval-tigre), à cause de son pelage. Les rois de Perse recherchaient ce quadrupède et en conservaient des dépôts dans quelques îles de la mer Rouge; ils en immolaient au soleil, dans les fêtes mithriaques. Les Romains ont aussi possédé cette espèce vivante. Plautius envoya des centurions enlever dans les îles de la mer Erythrée les chevaux du soleil, semblables à des tigris. Caracalla tua un jour, dit-on, un éléphant, un rhinocéros, un tigre et un hippogriffe.

D'après M. Ramon de La Sagra, le *zébre* aurait existé en Espagne à une époque reculée. Il se fonde pour cela sur un passage du moine Sarmiento, reprochant aux Espagnols, et particulièrement aux Galiciens, d'avoir détruit ou laissé disparaître les nombreuses bandes ou troupeaux de *zébres* qui existaient dans les montagnes élevées connues aujourd'hui sous le nom de *Zebroero*. Dès avant le xviii^e siècle, on aurait chassé ces animaux pour manger leur chair et employer leur peau, qui se vendait à un prix double de celle du cerf. Un écrivain du xiii^e siècle a traduit le mot *zebrero* par *mons onagrarium* (montagnes des onagres), parce qu'il croyait que le *zébre* était l'onagre des Grecs et des Latins. D'un autre côté, une ancienne version castillane des psaumes emploie le mot *zébre* comme équivalent du terme hébreu qu'on traduit ordinairement par onagre. A peu près vers la même époque, un auteur italien, Brunetto, le maître de Dante, dit que le *zébre* était un animal spécial à l'Espagne. M. Ramon de La Sagra se demande s'il était originaire de ce pays ou s'il y avait été introduit par les Arabes. La première de ces hypothèses ne saurait être admise aujourd'hui, quoi qu'en dise Sarmiento, commentant un passage d'Oppien. La seconde aurait plus de probabilité; le moine espagnol blâme l'ignorance des écrivains qui rapportent la découverte du *zébre* à l'époque de la conquête du Congo par les Portugais au xvi^e siècle. Depuis lors, cet animal a été introduit plusieurs fois en Europe et on l'a vu souvent dans nos ménageries; les souverains de Portugal en ont même possédé des attelages complets.

Les *zébres* se nourrissent de l'herbe sèche et dure qui croît dans les lieux escarpés ou arides. Ils ont beaucoup de force et se défendent par de vigoureuses ruades, même contre les grandes espèces de carnassiers. Leur caractère est extrêmement défiant, farouche et sauvage; leur rapidité et leur légèreté à la course sont si grandes qu'elles sont passées en proverbe. Aussi y a-t-il peu

d'animaux dont la capture soit aussi difficile, ce qui fait que ces animaux sont toujours rares et chers.

Le zébre est néanmoins recherché dans certains pays, parce qu'il est peut-être, suivant l'expression de Buffon, le mieux fait et le plus élégamment vêtu de tous les quadrupèdes; il réunit la grâce du cheval et la légèreté du cerf. Il s'apprivoise très-difficilement, à moins qu'on ne l'ait pris jeune. « Les Hollandais, dit V. de Bomare, ont employé tous leurs soins pour dompter ces animaux sauvages et farouches et pour les rendre domestiques, sans avoir jusqu'ici pleinement réussi. On était parvenu à monter celui qui était à Versailles, mais il fallait prendre bien des précautions. Il avait la bouche très-dure; pour peu qu'on lui touchât les oreilles, il ruait; il était têtu comme un mulet et rétif comme un cheval vicieux. Tel était aussi le zébre que nous avons vu à Londres et qui appartenait à la reine. Il y a cependant toute apparence que si l'on accoutumait le zébre dès le premier âge à la domesticité et à l'obéissance, il deviendrait aussi doux que le cheval et l'âne et pourrait les remplacer tous deux. » D'après Correa de Serra, la reine Charlotte de Portugal possédait, en 1802, un équipage de huit zébres, qui lui venaient du Cap de Bonne-Espérance; ces animaux étaient parfaitement domptés et doux comme des agneaux; la reine se rendait, avec cet équipage, jusqu'à ses résidences, situées à cinq ou six lieues de Lisbonne.

On a essayé de croiser le zébre avec les autres espèces du genre cheval; mais les premières tentatives ont été sans succès. En 1761, on présenta au zébre de la ménagerie de Versailles des ânesses en chaire, mais elles ne parurent lui causer aucune émotion; il jouait avec elles et les montait, mais sans érection ni hennissement; néanmoins ce sujet, âgé de quatre ans, était fort vif et très-léger à tout autre exercice. Un fait très-singulier, s'il était véridique, est rapporté ainsi qu'il suit par Allamand : « Milord Clive, en revenant de l'Inde, avait amené avec lui une femelle zébre dont on lui avait fait présent au Cap de Bonne-Espérance. Après l'avoir gardée quelque temps dans son parc en Angleterre, il lui donna un âne pour essayer si l'y aurait point d'accouplement entre ces animaux; mais cette femelle zébre ne voulut point s'en laisser approcher. Milord s'avisait de faire peindre cet âne comme un zébre; la femelle, dit-il, en fut la dupe; l'accouplement se fit, et il en est né un poulain semblable à la mère. » Au Muséum de Paris, on a obtenu un pareil métis, qui a vécu pendant quelque temps. Il était gris, avec des bandes noires transversales bien marquées sur la face externe des membres, et d'autres très-étroites et presque effacées sur la tête et sur les flancs. Il avait sur chacune des épaules une raie noire aussi apparente que celles de l'âne.

ZÉBRÉ, ÉE (zé-bré) part. passé du v. Zébrer. Marqué de lignes sinuées et parallèles, comme la robe du zébre : *Sous un ciel bleu, zébré de jaune, blanchit, au milieu de l'azur foncé de la mer, un terrain nu, ravagé, onché de morts.* (Th. Gaut.)

ZÉBRER v. a. ou tr. (zé-bré — rad. zébre). Marquer de lignes sinuées et parallèles, comme celles qui ornent la robe du zébre : *Des volées de bois vert ou sec pleuvent dans l'ombre sur le caud et lui zébrèrent sauvagement les côtes.* (Th. Gaut.) *Les éclairs zébraient de leurs sillons de feu les vapeurs noires du firmament.* (E. Gonzales.)

ZÉBRONIE s. f. (zé-bron-é — rad. zébre). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, de la tribu des pyralides.

ZÉBRURE s. f. (zé-bru-re — rad. zébrer). Disposition de lignes sinuées et parallèles : *On voit, sur les robes félines, la zébrure du tigre faire place aux ocellations du jaguar.* (Toussaint.)

ZÉBU s. m. (zé-bu). Mamm. Espèce de bœuf sauvage, qui habite le nord de l'Afrique : *Le zébu ne peut être regardé que comme une variété de l'aurochs, qui est le taurneau sauvage.* (Buff.) *On ferre et on harnache les zébus comme nos chevaux.* (Cuv.)

— Encycl. Zool. Le zébu (*bos indicus* de Linné) ressemble à notre bœuf ordinaire, au point que plusieurs auteurs l'ont regardé comme appartenant à la même espèce. Il en diffère néanmoins par sa taille, généralement plus petite, et surtout par une ou deux bosses grasses placées sur le garrot. Il a les cornes noires, courbées en rond et comme façonnées; le poil très-doux, très-beau, gris en dessus et blanchâtre en dessous; les jambes courtes, les sabots noirs et bien fendus, la queue terminée par une touffe de poils noirs. Cette espèce présente du reste plusieurs variétés; la plus remarquable est le zébu de Madagascar, qui approche de la taille de notre bœuf et lui ressemble aussi par ses cornes, mais qui s'en distingue par sa loupes grasseuse, unique et de grosseur moyenne, et par la saveur musquée de sa chair. Les autres zébus sont à peine de la taille d'un cochon; ils ont une ou deux bosses, mais souvent pas de cornes. Leur pelage varie d'ailleurs comme celui de nos bœufs domestiques.

Le zébu habite les régions chaudes de l'Asie et de l'Afrique. Mais nulle part encore

XX.

on n'a retrouvé son type sauvage. Toutefois, les traditions historiques et les analogies zoologiques s'accordent pour lui faire attribuer une origine indienne. Domestiqué dès la plus haute antiquité, il s'est répandu de l'Inde sur toutes les régions chaudes de l'ancien continent. C'est à tort que Buffon le regardait comme provenant de l'aurochs.

Le zébu a été connu des anciens, et la grande race est mentionnée dans Elien. Son caractère est doux et même caressant; aussi a-t-il été facilement et de bonne heure domestiqué dans les pays qu'il habite. « Dans certaines parties du continent indien, dit M. Vavasseur, ce sont presque les seules bêtes de trait. Ces animaux, dont l'allure égale presque celle des chevaux et leur permet de parcourir rapidement de longues routes, servent aussi de monture. Pour cela on les ferre, on les harnache comme on fait des chevaux, et on les guide, au lieu de mors, au moyen d'une corde qu'on leur passe dans la cloison des narines, percée à cet effet dans la jeunesse de l'animal. La race naine ne sert guère que comme objet de curiosité ou pour traîner de petits chariots proportionnés à sa taille.

La chair du zébu est généralement regardée comme inférieure en qualité à celle de nos bœufs domestiques. En revanche, son cuir est très-estimé; les naturels de certains pays en font des boucliers, qui passent pour être à l'épreuve des flèches. Le zébu s'est fréquemment reproduit dans les parcs de France et d'Angleterre; il se croise très-bien avec nos races de bœufs, et ses bosses grasses disparaissent complètement après quelques générations.

— Cont. relig. Le zébu ou bœuf de l'Inde est l'objet de la vénération publique depuis le cap Comorin jusqu'au pied de l'Himalaya. Les indiens, en effet, admettent, d'après leurs Védas, que Siva fut jadis transformé en veau par la chaste Anousayi, lorsqu'il voulut triompher de sa virginité. Effrayée de la punition qu'elle venait d'indiger, la vierge prit soin d'élever ce veau, qui cachait un dieu, et finit par rendre à Siva sa première forme. Voilà pourquoi le bœuf est consacré à Siva. On marque au moyen d'un fer rouge appliqué sur la cuisse droite l'animal consacré, qui se promène dès lors au milieu des bazars en pleine liberté. Il peut manger impunément les graines qui sont exposées à la porte des boutiques. Enfin, quand il vient à mourir, on l'enterre avec pompe. Il existe même à Bombay un hôpital spécial pour les animaux sacrés et où la place d'honneur est réservée au zébu. Bien imprudent serait l'Européen qui ne respecterait pas l'animal consacré par la superstition populaire, à Bénarès surtout, qui est la capitale religieuse des Indous, comme Delhi est celle des musulmans de l'Inde et Amrètsr celle des Sikhs. Un Anglais qui tuerait un bœuf serait exposé aux plus mauvais traitements et souvent même à la mort, malgré son titre essentiellement respectable et redouté de *Fertight* (Européen).

ZÉBU ou **CÉBU**, île de l'Océanie, dans la Malaisie, faisant partie de l'archipel des Philippines et du groupe des Bisayas, au N. de Mindanao, à l'E. de Négros et à l'O. de Leyte, compris entre 9° 25' 11" de latit. N. et entre 120° 38' 12" de longit. E. Sa plus grande longueur du N.-E. au S.-E. depuis la pointe de Taon jusqu'à celle de Bulalagui, est de 216 kilom.; sa plus grande largeur est de 59 kilom.; elle a un périmètre de 484 kilom. et une superficie de 7,700 kilom. carrés; c'est la plus grande des îles que comprend la province de Zebu; 200,000 hab. Chef-lieu, Zebu. Le climat de cette île est extrêmement chaud, un peu rafraîchi par les brises maritimes et par les forêts qui couvrent l'intérieur. Le sol est bas sur les côtes, s'élevant à l'intérieur vers le centre, en une chaîne de montagnes qui traversent l'île du N. au S. et qui fournissent de beaux bois de construction et d'ébénisterie. Les flancs de ces montagnes sont peuplés de tribus indépendantes. Le sol, insuffisamment arrosé, est moins fertile que celui des autres îles de l'archipel. Il produit cependant du riz, du cacao, le meilleur des Philippines, du sucre, du coton et du tabac; ses forêts, d'une hauteur prodigieuse, renferment un arbre dont le bois dur, incorruptible, mais difficile à travailler, peut prendre le plus beau poli. On y trouve aussi beaucoup de palmiers et on y récolte des résines et des baumes, du miel et de la cire en grande quantité. L'île de Zebu, découverte par Magellan en 1521, est la première dont les Espagnols se soient rendus maîtres dans l'archipel des Philippines. Toutefois, ils ne la conquièrent qu'après de longs efforts, et ils eurent à lutter, non-seulement contre l'énergie des indigènes, mais aussi contre la résistance des Chinois établis dans l'île depuis plusieurs années. L'histoire de cette île offre le fait remarquable de la mort de Magellan, qui y fut tué dans une expédition entreprise par les naturels de l'île contre ceux de Mactan.

ZÉBU (PROVINCE DE), dans la capitainerie générale des Philippines. Cette province, bornée à l'E. par l'île et la province de Leyte, à l'O. par celle de Négros, au S. par l'île de Mindanao et au N. par celle de Masbate, comprend les îles de Zebu, Bohol, Camotes, Mactan, Bantayan, Mino, Davis et Panglao.

On y exploite quelques mines d'or et de charbon, et le commerce, qui a surtout pour objet l'exportation de l'huile de coco, du tabac, du café et des nids d'hirondelle, se fait par les ports de Zébu, de Balagueta et d'Argao. La province, qui forme un diocèse suffragant de l'archevêché de Manille, est placée sous l'autorité civile et militaire d'un alcade mayor, qui réside à Zébu.

ZÉBU, chef-lieu de l'île et de la province de son nom, à 612 kilom. S.-E. de Manille, bâtie au bord de la mer, sur la côte O. de l'île de son nom, en face de Mactan, dans un site délicieux. Elle fait un commerce très-actif avec Manille et avec les autres îles du groupe des Bisayas. L'industrie de ses habitants, au nombre de 8,000, est l'agriculture, la pêche, la fabrication du sucre, le tissage du coton, de la laine et de la soie. Les principaux monuments de Zébu sont le palais de l'alcade, le palais épiscopal et le couvent de Saint-Augustin. Cette ville fut bâtie en 1571, un demi-siècle après la découverte de l'île par Magellan.

ZECCADORO (François), prêtre et écrivain italien, né à Gubbio en 1660, mort en 1703. Sa réputation comme prédicateur le fit appeler à Rome, où il devint camérier d'honneur du pape Innocent XII. Il mourut assassiné par un de ses domestiques. Outre des pièces de vers insérées dans divers recueils, on a de lui : *Problemata arithmetica* (Rome, 1677, in-4°); *Pro eligendo pontifice oratio* (Rome, 1700, in-4°); *Oratio in funere Caroli II, Hispaniarum regis* (Rome, 1700) et divers ouvrages manuscrits.

ZECCHI (Jean), en latin *Zecchius*, célèbre médecin italien, né à Bologne en 1533, mort à Rome en 1601. Depuis vingt ans, il enseignait la médecine avec un grand succès dans sa ville natale, lorsque le cardinal Peretti l'emmena à Rome en 1580, pour occuper une chaire au collège de la Sapience. De retour à Bologne en 1586, il y reprit son enseignement avec des appointements plus considérables que par le passé; mais, deux ans plus tard, il fut rappelé à Rome, où il reçut, avec des lettres de citoyen, le titre de premier médecin de l'État pontifical, puis, en 1590, celui de médecin des conclaves. Ce professeur éminent jouit de la faveur de plusieurs pontifes et dut à sa grande réputation d'être consulté de tous les points de l'Italie des qu'il se présentait un cas embarrassant. Ses principaux ouvrages sont : *De aquarum porretanarum usu atque præstantia* (Bologne, 1576, in-4°); *In primam Hippocratis aphorismorum sectionem lectiones* (Bologne, 1586, in-4°); *De ratione curandi febres* (Rome, 1596, in-4°); *Consultationes medicinales* (Rome, 1599, in-4°); *De puerorum tuenda valetudine* (Wissembourg, 1604); *De urinis brevis et pulcherrima methodus* (Bologne, 1613, in-4°). — Son neveu, Hercule Zecchi, professeur de médecine à Bologne, mort en 1622, publia les ouvrages laissés manuscrits par son oncle et montra du talent pour la poésie.

ZECCHI (Lelio), théologien et jurisconsulte italien, né à Bidiccioli (Brescian), mort dans la même ville vers 1610. Après avoir étudié les belles-lettres, la philosophie, la jurisprudence, la théologie, il entra dans les ordres, devint chanoine pénitencier, partagea son temps entre l'exercice de ses devoirs et la rédaction de nombreux ouvrages et acquit beaucoup de réputation. Nous citerons, parmi ses écrits : *De republica ecclesiastica* (Verone, 1599, in-4°); *Politica sive de principe* (Verone, 1600); *De indulgentiis et jubileo* (Cologne, 1601); *De beneficiis et pensionibus ecclesiasticis* (Verone, 1601, in-4°).

ZECCHINI (Pétrone), médecin italien, né à Bologne en 1739, mort en 1793. Après avoir pris le diplôme de docteur, il professa l'anatomie dans sa ville natale (1770) et la médecine à l'Académie de Ferrare. Ce savant adopta et préconisa dans ses écrits les doctrines de Boerhaave et celles de Gorter. Ses principaux ouvrages sont : *Della dietetica delle donne* (Bologne, 1771); *De Gorteriana corporum vitalitate* (Bologne, 1772); *Athleta medicus* (Ferrare, 1777); *De beneficiis et pensionibus ecclesiasticis* (Verone, 1601, in-4°).

ZECCHIUS, médecin italien. V. Zecchi.

ZECH (Bernard DE), homme d'État allemand, né à Weimar en 1649, mort à Dresde en 1720. D'abord secrétaire du gouvernement à Gotha (1676), il devint ensuite secrétaire intime à Weimar, conseiller d'État, puis suivit en Pologne l'électeur Frédéric-Auguste, qui venait d'être élu roi de ce pays, y remplit les mêmes fonctions et reçut de l'empereur Charles VI des lettres de noblesse. Outre plusieurs ouvrages manuscrits, on a de lui : *Evolutio insignium Saxonico-rum juxta artis heraldicæ principia*; *Théâtre des princes actuellement régnants* (4 vol. in-8°), etc. — Son fils, le comte Bernard DE ZECH, né en 1680, mort à Dresde en 1748, voyagea à l'étranger, puis devint successivement secrétaire d'ambassade (1711), conseiller aulique, référendaire du conseil secret, vicair pendant l'absence de l'électeur. Il a laissé : *Du gouvernement impérial en Allemagne, tel qu'il est d'après les conventions faites lors de l'élection de S. M. Charles VI* (Leipzig, 1713, in-4°).

ZECH (François-Xavier), savant canoniste allemand, né à Ellingen (Franconie) en 1692, mort à Munich en 1772. Après avoir pris le grade de docteur en lettres, en philosophie et en théologie, il succéda à son maître Fichler comme professeur à Ingolstadt, prit une grande part aux discussions théologiques de son temps et acquit la réputation du premier canoniste de l'Allemagne. Nous citerons, parmi ses ouvrages : *Illoger moderatus doctrinæ pontificiæ circa usuras* (Ingolstadt, 1747, in-4°), sur l'usure; *Præcognita juris canonici* (Ingolstadt, 1749, in-8°); *Hierarchia ecclesiastica ad Germaniæ catholicæ principia et usum declinata* (Ingolstadt, 1750, in-8°); *De jure verum ecclesiasticarum* (Ingolstadt, 1758-1762, 2 vol. in-8°); *De iuribus ecclesiasticis* (Ingolstadt, 1765; 1766, 2 vol. in-8°). Ces quatre derniers ouvrages forment un cours complet de droit canonique.

ZECHSTEIN s. m. (zéch-stain). Minér. Calcaire fin, compacte, gris de fumée.

— Encycl. Le zechstein, appelé aussi calcaire alpin ou magnésien, forme un étage ajouté au trias par la plupart des géologues et vient s'intercaler entre les grès rouges proprement dits et les grès bigarrés ou vosgiens. Peu développé en France, beaucoup plus important en Angleterre et surtout en Allemagne, il a été signalé aussi au Connecticut et dans la Colombie (Etats-Unis). Ses couches, généralement très-peu inclinées, atteignent une épaisseur de 100 à 150 mètres; elles forment des assises distinctes, dont le nombre varie, suivant les localités, de quatre à six. En France, on l'a observé dans le Calvados, à Arzon (Saône-et-Loire), dans le Lot et dans l'Aveyron, etc. Il se compose, dans ses parties inférieures, de schistes marno-bitumineux, en parties cuivreux, et d'un calcaire compacte, un peu terreux, gris, plus ou moins feuilleté, quelquefois cellulaire et bréchiforme; on y trouve aussi des bancs silicifiés ou une espèce de meulière calcédonieuse et à tubulures, ainsi que des nids d'aphte, de houille et de quartz.

En Angleterre, le zechstein présente un calcaire magnésien, compacte ou cellulaire, quelquefois globulaire ou botryoïde, d'autres fois grenu, ou bien encore schistoïde et presque flexible, souvent coquillier; des schistes marneux; des marnes argileuses, bigarrées et schisteuses, contenant des veines et des amas de gypse et, plus rarement, des nids de fer hématite et d'aragonite, ainsi que de petits filons de barytine. En Allemagne, on trouve, de bas en haut, des schistes cuivreux, des talcschistes et des marnes schisteuses, un calcaire magnésien, compacte, cellulaire, schistoïde ou marneux, des calcaires magnésifères gris, d'autres marneux; des calcaires bitumineux, d'abord friables, puis compactes et fétides, accompagnés et mélangés d'argile, de gypse et quelquefois de sel gemme; enfin, une marne bleuâtre ou grisâtre, passant à l'argile. Les autres roches ou minéraux subordonnés sont le gypse, en amas souvent considérables et creusés de vastes cavernes, la limonite, la sidérose, le silice corné, la barytine, etc.

Le zechstein présente un assez grand nombre de fossiles caractéristiques, disséminés surtout dans ses couches schisteuses et appartenant aux groupes suivants. *Reptiles* : monitor, protosaurus. *Poissons* : paléoniscus, paléothrissus, platysome, pygoptère. *Crustacés* : idotee, trilobite. *Mollusques* : productus, spirifère, tébratule. *Zoophytes* : gorgone. *Végétaux* : fucoides. Les roches plutoniques qui ont plus ou moins pénétré les couches du zechstein sont surtout le basalte, la diorite, l'eurite, le porphyre, le trapp, etc. Les éruptions de ces matières ont produit divers dérangements dans la stratification de tous les dépôts qui composent cette formation. Aussi remarque-t-on souvent des couches contournées d'une manière extraordinaire ou plissées en zigzag. L'aspect des montagnes surtout se distingue par les formes les plus variées. « Elles sont, dit J. Huot, escarpées et rocailleuses; la roideur de leur masse, leurs pentes arides et nues, les rochers inaccessibles qui, semblables à des remparts en ruine et à des tours gigantesques, s'élèvent sur leurs sommets ou paraissent prêts à rouler sur l'explorateur qui les gravit, les font facilement reconnaître. »

Parmi les matières utiles que renferme le zechstein, nous citerons : le calcaire magnésien, employé en moellons pour la bâtisse et servant aussi à fabriquer de la chaux; la limonite, le cuivre pyriteux, le cuivre carbonaté, la galène, l'argent; enfin, le gypse, le mica, l'aragonite, la barytine, etc. Au point de vue agricole, cette formation n'est pas non plus sans intérêt; ses couches marneuses, les plus souvent imperméables, renferment des sources; aussi le sol qui recouvre le zechstein est-il doué d'un certain degré de fertilité.

ZÉDARON s. m. (zé-da-ron). Astron. Étoile de seconde grandeur, qui fait partie de la constellation de Cassiopee.

ZÉDE s. m. (zé-de). Gramm. Ancien nom du z, aujourd'hui appelé ze.

ZEDLER (Jean-Henri), libraire et éditeur allemand, né à Breslau en 1706, mort vers 1760. Il fut successivement libraire à Freiberg et à Leipzig et obtint du roi de Prusse le titre de conseiller de commerce. Il a

rendu son nom excessivement populaire en Allemagne en éditant le *Grand Dictionnaire universel complet de toutes les sciences et de tous les arts* (Leipzig, 1731-1750, 64 vol.; supplément, 1751-1754, 4 vol.), ouvrage qui, pour certaines parties, est encore excellent à consulter.

ZEDLITZ (Charles-Abraham, baron de), homme d'Etat prussien, né près de Landshut (Silésie) en 1731, mort en 1793. Il était étudiant en droit à Halle, lorsque Frédéric le Grand, ayant eu occasion de remarquer la vivacité de son intelligence, lui conseilla d'apprendre la philosophie de Locke et lui fit donner des leçons par Meyer. En quittant l'université, Zedlitz fut nommé référendaire à la chambre des comptes de Berlin (1755), puis il devint conseiller de régence à Breslau (1759), président de la cour suprême de Silésie (1764) et chef du consistoire supérieur à Brieg. En 1770, Frédéric le Grand lui confia le portefeuille de la justice, avec la présidence du tribunal de cassation et l'inspection spéciale de la justice dans diverses parties du royaume. L'année suivante, Zedlitz devint ministre des affaires ecclésiastiques et de l'instruction publique, directeur des caisses des pauvres, de la bibliothèque royale, inspecteur des universités, puis président du tribunal des douanes (1772), directeur des collèges de médecine et de chirurgie.

Plein de zèle, d'activité, de vues élevées, cet éminent homme d'Etat s'attacha à apporter des réformes dans la justice criminelle, améliora le régime des prisons, introduisit en Prusse la liberté de la presse, fonda de nouvelles chaires, des écoles préparatoires, développa partout l'instruction publique et donna la mesure de son indépendance et de son amour pour la justice, lors du procès du meunier Arnold, en refusant de signer, malgré les menaces du roi, l'ordonnance qui dépouillait ce dernier de son moulin. Lorsque Frédéric-Guillaume II monta sur le trône (1787), Zedlitz reçut la direction du département supérieur des écoles; mais, deux ans plus tard, le favori du roi, Wöllner, étant arrivé au pouvoir, il ne crut pas devoir rester dans un cabinet où ses vues étaient contrecarrées; il se démit de ses emplois et alla terminer ses jours dans la retraite en Silésie. Zedlitz était membre de l'Académie de Berlin. On trouve plusieurs lettres de lui dans l'*Histoire des études théologiques de Halle*, par Schutz.

ZEDLITZ (Jean-Joseph-Christien, baron de), poète allemand, né à Johannsberg, Silésie autrichienne, en 1790, mort en 1862. Entré en 1806 dans un régiment de hussards, il prit, comme officier d'ordonnance du prince de Hohenlohe, une part brillante à la campagne de 1809; mais il quitta peu après le service et ne s'occupa plus que de littérature. Il s'était depuis longtemps acquis la réputation d'un poète éminent, lorsqu'en 1837 il obtint un emploi au ministère des affaires étrangères à Vienne. Là, il se lia étroitement avec le prince de Metternich, et mit sa plume au service de ce diplomate. C'est à lui que l'on attribue les articles à sensation que le cabinet Metternich fit paraître pendant plusieurs années dans l'*Allgemeine Zeitung* d'Augsbourg. De 1850 jusqu'à sa mort, outre ses fonctions au ministère, il représenta près la cour d'Autriche les duchés de Saxe-Weimar et de Nassau, avec le titre de ministre résident, et le duché de Brunswick, en qualité de chargé d'affaires. La première œuvre importante de Zedlitz fut un recueil de poésies, intitulé : *les Couronnes des morts* (1827), où il a célébré, dans un style noble et harmonieux, la mémoire des morts illustres. Il fit paraître ensuite un recueil de *Poésies lyriques* (1832; 4^e édit., 1855), qui, entre autres pièces, renferme la fameuse *Revue nocturne*, dont nous avons donné une double traduction l'une en prose, l'autre en vers, à notre article BALLADE (tome II, pages 121 et 122). Parmi ses *Œuvres dramatiques* (Stuttgart, 1830-1836, 4 vol.; 2^e édit., 1860), celles qui obtinrent le plus de succès furent l'*Étoile de Séville*, tragédie imitée de l'espagnol, et *Chaine et couronne*, drame qui a pour sujet les derniers jours du Tasse. On accueillit avec moins de faveur ses poèmes épiques, tels que la *Jeune fille de la forêt* (Stuttgart, 1856, 4^e édit.) et les *Tableaux de l'ancienne Scandinavie* (Stuttgart, 1850, 2 vol.; 1859, 2^e édit.). Plus de popularité était réservée à son *Petit livre du soldat* (1848), qui renferme une série de chansons destinées à relever le moral de l'armée autrichienne. Mentionnons encore, parmi ses publications, une traduction du *Childe Harold* de lord Byron (1836), qui est l'une des meilleures que possède la littérature allemande. Dans toutes ses compositions, Zedlitz a fait preuve d'une imagination brillante et d'un talent des plus fins; son style est d'une rare pureté, son vers plein de rythme et d'harmonie; mais il ne sait pas peindre les passions avec assez d'énergie, et l'on sent qu'il ne croit pas à ce qu'il écrit; il lui manque la conviction et le sentiment.

Voici en quels termes M. Saint-René Taillandier a apprécié, dans la *Revue des Deux-Mondes*, les poésies de Zedlitz : « On ne peut reprocher à l'auteur de s'être attaqué à des sujets trop élevés; ce n'est ni un poème

philosophique ni un drame emprunté aux pages les plus vivantes de l'histoire que le poète nous donne; c'est simplement une histoire de bonne femme; il est clair qu'il n'a désiré qu'un cadre pour mille petits détails descriptifs. La poésie de Zedlitz n'est pas autre chose; le style, n'étant pas soutenu par la pensée, ne gagne rien aux soins particuliers qu'on lui donne : il devient tourmenté, précieux. L'écrivain, pour relever l'insuffisance du fond, est forcé de prêter à la forme toutes sortes d'ornements inutiles, de la parer, de l'ajuster sans cesse. Rien ne fatigue plus que cette minutieuse coquetterie de tous les instants. »

ZÉDOAIRE s. f. (zé-do-è-re — du malais *zadura*, nom de la plante). Bot. Syn. de **KAMPFÉRIE**, genre de scitaminees.

— Pharm. Nom donné à des racines, ou mieux à des rhizomes de kampféries, de curcumas ou d'amomes.

— Encycl. On distingue les *zédaires*, dans la droguerie, sous des noms spécifiques qui les caractérisent essentiellement. Les *zédaires* ont été inconnus des anciens. Il est probable cependant que la *zédair* longue émit le *costus cyriaque* de Dioscoride. La *zédair* ronde a été succinément décrite par Sérapion, sous le nom de *zérumbet*. La *zédair* longue est probablement le *geduar* d'Avicenne.

Zédair longue. Cette racine arrive de l'Inde, en morceaux desséchés, un peu plus longs et moins gros que le petit doigt, ordinairement obtus aux deux extrémités, recouverts d'une écorce ridée, d'un gris blanchâtre. A l'intérieur, elle est comme cornée, d'une saveur amère, camphrée, d'une odeur aromatique analogue à celle du gingembre, auquel, du reste, elle ressemble assez. La *zédair* longue est produite, d'après Guibourt, par le kua de Rheedé, *anomon zedaria* de Willdenow, qui est un *curcuma*, *curcuma zerumbet* de Roxburgh, *curcuma zedaria* de Roscoe.

— *Zédair* ronde. C'est le zérumbet de Sérapion, Pomet et Lénery. Elle arrive de l'Inde orientale. Elle est ordinairement coupée en deux ou en quatre parties, représentant des moitiés ou des quartiers de petits œufs de poule. La partie convexe est souvent anguleuse et toujours garnie de pointes épineuses, qui sont des restes de radicules. L'épiderme, dans les morceaux qui n'en sont pas privés, est comme foliacé et marqué d'anneaux circulaires semblables à ceux du souchet et du curcuma rond. La *zédair* ronde est d'un blanc grisâtre au dehors, pesante, compacte, grise, cornée aussi à l'intérieur. Son odeur et sa saveur sont celles de la *zédair* longue, mais affaiblies. Plusieurs naturalistes la disent fournie par la plante de la *zédair* longue. Cependant, les auteurs anglais s'accordent pour l'attribuer à une autre espèce de curcuma, *curcuma zedaria* de Roxburgh, que Roscoe a nommé *curcuma aromatica*, d'après son opinion que la plante qui produit la *zédair* longue doit seule porter le nom de curcuma *zedaria*.

— *Zédair* jaune, appelée aussi racine du Bengale. Elle provient, selon Fée, du zinziber ou *curcuma zanthoxylon* de Roxburgh. Guibourt lui assigne pour synonyme le cassumuniar de Geoffroy. C'est le tommon beazar de Rumphius. Cette racine est peu connue. On la trouve mêlée en petite quantité à la *zédair* ronde, à laquelle, du reste, elle ressemble entièrement par sa forme, ses radicules et la disposition de ses prolongements cylindriques. Elle en diffère par sa couleur, sa saveur et son odeur.

Les *zédaires* renferment une essence analogue au camphre. On les emploie comme médicaments stimulants dans les mêmes circonstances et aux mêmes doses que le gingembre, le galanga et autres racines de la famille des amomacées. La *zédair* ronde entre dans les recettes de l'élixir de longue vie et du baume de Fioraventi. Selon Lénery, elles sont emménagogues.

ZÉDOARINE s. f. (zé-do-a-rine — rail, *zédair*). Chim. Substance extraite d'une espèce de zédair.

ZÉE s. m. (zé). Ichtyol. Genre de poissons, de la famille des scombréroïdes, type du groupe des zéides, comprenant deux espèces qui habitent les mers de l'Europe.

— Encycl. V. **DORÉE**.

ZEELAND, province de Hollande. V. **ZÉLANDE**.

ZEEMANN (Remi Nooms, dit), peintre et graveur hollandais. V. **NOOMS**.

ZÉEN adj. m. (zé-ain). Bot. Se dit d'une espèce de chêne qui croît en Algérie, et qu'on appelle aussi **CHÊNE ZANG**.

ZEGEDIN ou **SZEGEDIN** (Etienne Kis de), théologien protestant hongrois. V. **KIS**.

ZEGERS (le Père Tacite-Nicolas), théologien belge, né à Bruxelles vers la fin du x^e siècle, mort à Louvain en 1559. Il entra dans l'ordre des franciscains, remplaça en 1536 Titelman comme professeur de théologie au couvent des récollets de Louvain et abandonna en 1548 l'enseignement pour s'occuper de rédiger des ouvrages dans lesquels il a fait preuve d'une solide instruction, d'un esprit judicieux et sagace. Les principaux sont les suivants : *Proverbia teu-*

tonica latinitate donata (Anvers, 1550); *Scholion in omnes Novi Testamenti libros* (Cologne, 1553, in-12); *Epanorthotes, sive castigations Novi Testamenti* (Cologne, 1555, in-12), dont les notes sont très-estimées; *Inventorium in Testamentum Novum* (Anvers, 1558, in-12); *Testamentum justa veterem Ecclésiæ editionem* (Louvain, 1559, 2 vol. in-16), édition très-rare, accompagnée de notes courtes, mais excellentes. On lui doit encore des traductions d'ouvrages ascétiques, un catéchisme en flamand, etc.

ZEGERS (Gérard), peintre flamand, né à Anvers le 17 mars 1591, mort dans la même ville le 18 mars 1651. Inscrit comme élève de la confrérie de Saint-Luc en 1603, sans indication de maître, il fréquenta, dit-on, successivement l'atelier de H. van Balen le vieux et celui d'Abraham Janssens. En 1608, il fut reçu franc-maître, n'ayant encore que dix-sept ans. Il partit alors pour l'Italie, où il s'appliqua à imiter la manière du Caravage et de Manfredi; puis il se rendit en Espagne, muni de lettres de recommandation du cardinal Zapata, ambassadeur de ce pays à Rome, et peignit plusieurs tableaux pour le roi Philippe III, qui l'attacha à sa cour. En 1620, il était de retour à Anvers, où il se maria, l'année suivante, avec Catherine Wouters, dont il eut onze enfants, trois garçons et huit filles. En 1631, il fut admis dans la gilde des romanistes, c'est-à-dire des artistes qui avaient visité Rome, et, en 1637, il exerça les fonctions de doyen ou consul de cette confrérie. Zegers sut se faire une place dans l'école flamande, à côté de ses deux illustres contemporains, Rubens et Van Dyck. Celui-ci peignit son portrait; au bas de la gravure que Paul Pontius en a faite, on lit que Gérard était attaché comme peintre au cardinal infant Ferdinand d'Autriche. Zegers s'était, en outre, peint lui-même, et ce portrait fut gravé par Pierre de Jode le jeune.

Gérard Zegers est un peintre éminent, dit Waagen. Sans échapper complètement à la puissante influence de Rubens, il sut néanmoins, par sa tendance à l'idéal, se faire une position à part. Ses compositions sont bien équilibrées, ses têtes d'une forme élégante, quoique rarement expressives; ses figures élégantes, ses attitudes gracieuses; sa palette, sans avoir l'éclat de celle de Rubens, ne laisse pas d'être transparente et chaude, souvent nourrie et toujours harmonieuse; sa touche est ample et large. Anvers conserve un assez grand nombre de tableaux de Zegers; le musée en a sept, dont trois, le *Marriage de la Vierge*, l'*Extase de sainte Thérèse* et la *Vierge au scapulaire*, proviennent de l'église des carmes déchaussés; le *Christ revenant des limbes* et le *Saint Louis de Gonzague renonçant au monde* décoraient autrefois l'église des jésuites; la *Sainte Claire adorant l'Enfant Jésus* provient de la cathédrale, et le *Saint Norbert recevant l'habit religieux*, de l'église abbatiale de Saint-Michel. L'église Saint-André, à Anvers, conserve un *Saint François-Xavier adorant l'Enfant Jésus*, l'*Éducation de la Vierge* et l'*Érection de la croix*. La cathédrale de Liège possède une *Descente de croix*; l'église Saint-Pierre, à Gand, la *Résurrection de Lazare* et *Jésus guérissant l'aveugle*; l'église Saint-Bavon, dans la même ville, le *Martyre de saint Liévin*; l'église Notre-Dame, à Bruges, une *Adoration des bergers* et une *Adoration des mages*. Au musée de l'Académie de Bruges est une *Sainte Trinité*, au Louvre, un *Saint François d'Assise en extase*, qui a été gravé par L. Vorsterman; au musée du Belvédère, à Vienne, deux tableaux de la *Vierge avec l'Enfant Jésus* et *saint Jean* et un *Saint François de Borgia* (dans un paysage peint par J. van Arthois); au musée de Madrid, *Jésus dans la maison de Marthe et Marie*; au musée de Copenhague, la *Cène*; au musée de Rotterdam, *Vénus et Adonis*. Des biographes assurent que Zegers peignit avec succès des joueurs, des musiciens, dans le goût de Manfredi; ses ouvrages en ce genre sont devenus excessivement rares. Les anciens auteurs français ont souvent écrit le nom de ce peintre *Seghres*, conformément à la prononciation. L'orthographe *Seghers*, adoptée par beaucoup de biographes, n'est pas justifiée par les documents; le maître signait *Zegers*. Il n'était pas parent de Daniel Seghers, dit le jésuite d'Anvers, qui vécut dans le même temps (1590-1661) et se rendit célèbre comme peintre de fleurs (v. **SEGHERS**). C'est à tort que le nom de ce dernier est écrit quelquefois *Zegers* ou *Zeghers*; il signait *Daniel Seghers*.

ZEGERS (Hercule), peintre et graveur allemand, né vers 1625. Cet artiste, qui vivait du temps de Paul Potter, dont il égalait presque le talent, s'adonna au paysage et exécuta des tableaux extrêmement remarquables par de beaux effets de perspective et par des oppositions de lumière et d'ombre. Malgré tout son talent, il n'obtint point, tant qu'il vécut, la réputation qu'il méritait et mena une existence misérable. Dans l'espoir de trouver plus de ressources dans la gravure, il fit des estampes dont on n'apprécia pas davantage le mérite. Profondément découragé, il noya ses chagrins dans le vin, tomba dans son escalier un jour où il était ivre et mourut des suites de cette chute.

Zegers avait inventé un procédé pour imprimer des paysages en couleur sur toile.

ZÉGRIS s. m. (zé-griss — mot ar.). Entom. Genre d'insectes lépidoptères diurnes, de la tribu des pierides, dont l'espèce type habite le midi de l'Europe.

— Encycl. Les *zégris* ont la tête assez petite, courte, velue; les antennes courtes, brusquement terminées en massue aplatie; le corselet robuste et très-velu; l'abdomen assez gros et court; les ailes d'une texture délicate, les inférieures embrassant un peu le dessous de l'abdomen. Les chenilles sont épaisses et pubescentes. La chrysalide est courte, contractée, gibbeuse, attachée par sa queue, qui est arquée, et par un lien transversal, et enveloppée dans un réseau soyeux. Ce genre renferme trois ou quatre espèces, qui habitent l'Europe. Le *zégris* euphème se trouve dans les régions méridionales. C'est un très-beau papillon, qui vole très-rapidement, est fort rare et très-difficile à prendre. Sa chenille vit sur la moutarde sauvage.

ZEG-ZEG, vaste contrée de l'Afrique centrale, dans le Haoussa, entre le Kano au N., le Djakoba au S., le Niffé et le Gouari à l'E. Ch.-l., Zaria.

ZEHDENICK, ville de Prusse, province de Brandebourg, régence de Potsdam, à 56 kilom. N. de Berlin, sur la rive droite du Havel; 2,900 hab. Chantiers de construction de bateaux. Fabrication de draps et de tabac. Navigation active.

ZEHETER (Matthieu), écrivain allemand, né en 1788, mort en 1849. Il se livra à l'enseignement à Wasserbourg, puis à Eichstätt, et composa plusieurs ouvrages pédagogiques, parmi lesquels nous citerons : *Quelques principes d'éducation et d'enseignement à l'usage des professeurs et éducateurs* (1817); *Méthode de lecture calquée sur la nature et les principes* (1819-1821); *Guide pour l'enseignement oral du calcul* (1820); *Théorie sommaire d'éducation et d'instruction* (1838); *Théorie générale de la musique* (1838).

ZEHEMAYER (Franz), médecin autrichien, mort à Lemberg en 1846. Après avoir pris le diplôme de docteur, il entra dans l'enseignement et professa successivement la pathologie et la clinique à l'université de Vienne et à celle de Lemberg. Indépendamment d'articles insérés dans des journaux de médecine, on a de lui : *Principes de percussion et d'auscultation et de leur application à la diagnostic* (1843); *les Maladies du cœur* (1844).

ZEHNER (Louis-Edouard), littérateur et historien allemand, né à Brunn en 1735. Il devint en 1784 professeur d'histoire à l'université de Lemberg et écrivit plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Anecdotes* (Vienne, 1775, in-8°); *Réflexions sur les sciences et les arts* (Vienne, 1776, in-8°); *Libre élémentaire pour le cours de l'histoire littéraire* (Olmütz, 1776, in-8°); *Matériaux pris dans l'histoire littéraire des anciens temps* (Olmütz, 1777, in-8°); *Manuel pour les leçons publiques sur l'histoire littéraire* (Breslau, 1777, in-8°); *Evénements remarquables pris dans l'histoire ancienne* (Saint-Petersbourg, 1787, in-8°). On ignore la date de sa mort.

ZEHNÉRIE s. f. (zé-né-ri — de *Zehner*, savant allem.). Bot. Genre de plantes, de la famille des cucurbitacées, tribu des cucurbitées, comprenant une dizaine d'espèces, qui habitent les régions chaudes de l'Asie et de l'Afrique.

— Encycl. Les *zehneries* sont des plantes herbacées vivaces, à feuilles anguleuses, dentées ou lobées, à fleurs monoïques ou dioïques, axillaires, les fleurs mâles en grappes, les fleurs femelles solitaires ou aggrégées. Endlicher en a décrit huit espèces, parmi lesquelles nous citerons la *zehneria baueriana* et la *zehneria Ecklonis*.

ZEHNLING s. m. (zénn-lingh). Métrol. Poids usité dans le duché de Bade, et valant 50 grammes.

ZEIAD, célèbre capitaine arabe, né à Tafef vers 623 de notre ère, mort en 673. Il était fils naturel d'Abou-Sofyan et frère du calife Moawyah. Sous le califat d'Omar, il se fit remarquer par son éloquence, fut nommé cadi, puis devint secrétaire et trésorier du gouverneur de Koufah-al-Maghelaf, dont il avait gagné la faveur en le renvoyant absous d'une accusation d'adultère, et fut ensuite lieutenant d'Abdallah, gouverneur de Bassora. Zeiad remplit ces fonctions lorsqu'il vainquit, sous le califat d'Ali, le général que Moawyah avait envoyé pour s'emparer de Bassora (659), et il donna de telles preuves de son courage et de son habileté, qu'il reçut le gouvernement de la Perse, où il se fit aimer par la sagesse de son administration. Moawyah, étant parvenu au califat, résolut d'attirer à son parti son frère naturel et de le détacher du parti des enfants d'Ali. Dans ce but, il reconnut publiquement Zeiad pour son frère, obtint qu'il lui prêtât serment de fidélité, lui donna le gouvernement de la ville de Bassorah, infestée par les voleurs, et lorsque Zeiad, par des mesures pleines de vigueur, y eut rétabli la sécurité, il l'investit du comman-

dement de Koufah, de Bahr-Aïn, d'Oman et de toutes les provinces occidentales de l'empire. Zeiad gouverna alors tout le territoire qui s'étendait des frontières de l'Inde et du Turkestan au golfe Persique, y fit régner la tranquillité et la justice, comprima une révolte qui avait éclaté à Koufah, mit un terme au brigandage et obtint le gouvernement de l'Arabie. Peu après, il mourut d'un ulcère qui lui survint à la main droite. Zeiad, un des hommes les plus éloquents de son temps, se servit souvent de sa puissance oratoire pour faire exécuter ses ordres. Nul plus que lui peut-être n'a contribué à affermir la puissance des Omniades.

ZEIADET-ALLAH I^{er} (Abou-Mohammed), souverain de l'Afrique, de la dynastie des Aglabites, né en 776 de notre ère, mort en 838. Son père, Ibrahim, étant mort en 812, il lui succéda au préjudice de son frère aîné Abdallah; mais celui-ci étant revenu de Tripoli l'année suivante, il lui rendit le trône, sur lequel il remonta après la mort d'Abdallah en 817. Après avoir reconnu la suzeraineté du calife Al-Mamoun, il se prononça en faveur d'Ibrahim, ce qui donna lieu à plusieurs révoltes contre lui. La dureté dont il fit preuve envers ses administrés accrût encore le mécontentement, et il fut sur le point de perdre ses États. Éclairé par l'expérience, il s'attacha par une sage administration à réparer les maux qu'il avait causés, fit exécuter de nombreux travaux d'utilité publique, construisit la belle mosquée de Kalrowan, puis il résolut d'augmenter ses États par la conquête de la Sicile. Dans ce but, il équipa une flotte de 100 vaisseaux, dont il donna le commandement au cadî Asad-Ibn-Farat. Ses troupes, débarquées à Mazara en 817, battirent l'armée de l'empereur grec Michel le Bègue et s'emparèrent de plusieurs places. Zeiadet nomma alors gouverneur de l'île son cousin Mohammed-Ibn-Abdallah, qui prit Palerme après un siège de cinq ans et se rendit maître de l'île entière au bout de dix-neuf ans. Zeiadet mourut pendant le cours de cette conquête.

ZEIADET-ALLAH II (Abou-Mohammed), souverain d'Afrique, de la même dynastie que le précédent, mort en 864. Il succéda en 853 à son frère Ahmed et se fit remarquer pendant son règne, dont la durée fut courte, par sa sagesse et par ses vertus. Son neveu Mohammed III lui succéda.

ZEIADET-ALLAH III (Abou-Nasr), souverain d'Afrique, de la même dynastie que les précédents. Il régna de 903 à 909 de notre ère et se livra à de tels dérégléments, que son père, le vertueux Abdallah II, dut le faire enfermer. Ayant mis dans ses intérêts trois ennemis, il leur ordonna de tuer son père et parvint, grâce à ce paricide, à monter sur le trône. Son premier soin en s'emparant du pouvoir fut de se débarrasser de ses complices, puis il se plongea dans des débauches effrénées, ne prit aucun souci des affaires de l'État et fit mettre ses frères à mort, ainsi que ses principaux généraux. Sur les entrefaites, un chef arabe, nommé Abou-Abdallah, qui avait apporté en Afrique les doctrines des chiites, appela aux armes les tribus berbères. Zeiadet envoya contre les révoltés des troupes qui furent vaincues, s'enfuit alors à Tunis, gagna ensuite Tripoli avec ses femmes et ses trésors, fit mettre à mort son cousin et son vizir Ibrahim, puis, redoutant le même sort, il abandonna complètement ses États (909), passa en Égypte, où il fut mal accueilli, se rendit près d'Alexandrie et continua à se livrer à de honteuses débauches. Mais bientôt, épuisé, malade, sentant sa fin prochaine, il résolut de se rendre à Jérusalem pour s'y consacrer à Dieu. Il venait de partir pour cette ville lorsqu'il mourut près de Ramlah. Avec lui finit la dynastie des Aglabites, qui avait régné cent douze ans.

ZEIBECK s. m. (zé-i-bèk). Art milit. Irrégulier de l'Asie Mineure.

— *Encycl.* Les *zeibeks* forment une espèce de confrérie, ayant un costume particulier, qui se recrute des mauvais sujets du pays, de tous les réfractaires. Les *zeibeks* sont de vrais bandits; ils vivent en brigands, rançonnant les voyageurs, non-seulement pour s'enrichir, mais encore pour subvenir à leurs besoins journaliers. « Ils croient si bien avoir le droit de mener un pareil genre de vie, dit M. de Moustier, que, loin de se cacher, ils tiennent à être reconnus et veulent, grâce à leur costume, être assurés des égards qu'ils trouvent leur être dus. » Un pacha, trouvant leurs prétentions plus qu'osées, voulut leur interdire leur costume; il mit contre eux en campagne des troupes régulières, mais il n'obtint aucun résultat. Dans une expédition des Turcs dans le Monténégro, l'armée comprenait 3,000 *zeibeks*, dont la plupart furent massacrés, heureusement pour la Turquie.

ZEIBICH (Charles-Henri), érudit allemand, né à Edinbourg en 1717, mort à Wittenberg en 1763. Son père, professeur à l'université de cette dernière ville, lui fit donner une excellente instruction, et Charles-Henri devint professeur et conseiller de la Faculté de philosophie. Pendant le siège de Wittenberg, en 1760, il eut le chagrin de voir réduite en cendres sa magnifique bibliothèque, et il éprouva durant la guerre des pertes qui lui furent très-sensibles et hâtèrent sa fin.

On lui doit un grand nombre d'écrits, parmi lesquels nous citerons : *De Chaldaicorum Veteris Testamenti paraphrasium auctoritate* (Wittenberg, 1737); *De lingua Judaeorum hebraica temporibus Christi atque apostolorum* (Wittenberg, 1741), sur la différence entre l'ancien hébreu et le dialecte juif du temps de Jésus-Christ; *De codicum Veteris Testamenti orientalium et occidentalium dissensionibus* (Wittenberg, 1847); *De quaestionibus abstrusis reginae Sabae Salomoni regi propositis* (Wittenberg, 1744); *De statu animae Christi a corpore separatae illiusque praerogativis* (Wittenberg, 1746); *De ritu adjurandi summum Hebraeorum pontificem*, dans le tome IV du *Nova Miscellanea Lipsiensia*; *De ritu baptizandi ab Eunomianis recentioribus introductio* (Wittenberg, 1752), contre les frères moraves; *De Cantico canticorum* (Wittenberg, 1760), etc.

ZEID-BEN-THABET, l'un des secrétaires de Mahomet et l'un de ses sectateurs les plus dévoués, mort vers le commencement du vi^e siècle de notre ère. Il avait onze ans lors de la fameuse fuite du prophète à Médine. Dans la suite, il prit part à tous les combats livrés pour la propagation de l'islamisme et rassembla, par ordre du calife Abou-Bekr, après l'échec éprouvé par les croyants contre les Arabes du Yémamah, tous les fragments épars du livre sacré pour en former une copie complète. C'est le Coran tel que nous le possédons. Après le meurtre d'Othman, Zeid refusa de prêter serment à Ali. Son dévouement aveugle et son fanatisme sont restés célèbres, et le souvenir s'en est conservé dans notre mot de *zéide*.

ZEIDAN (Muley), sultan de Maroc. V. MULEY.

ZEÏDE adj. (zé-i-de — de *zée*, et du gr. *eidos*, aspect). Ichthyol. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre *zée*. Il On dit aussi *zéïde*, *és* et *zéin*, *ine*.

— s. m. pl. Groupe de poissons, de la famille des scombréoides, ayant pour type le genre *zée*.

ZEIDEN, bourg de l'empire d'Autriche, dans la Transylvanie, district et au N.-O. de Cronstadt; 3,200 hab. Fabrication très-active de coton et de cotonnades. Ruines de l'ancien château de Schwarzburg.

ZEIDLER (Jean-Godefroi), écrivain et poète allemand, mort à Halle en 1711. Comme son père, pasteur protestant à Freystadt, dans le comté de Mansfeld, il entra dans le ministère évangélique et s'adonna pendant vingt ans à la prédication. Mais, après la mort de son père, il abandonna le ministère pastoral pour se livrer à son goût pour la poésie, la philosophie et les sciences, et, disons-le aussi, à son goût pour la dépense et pour la débauche. En peu de temps, il devint un modeste patrimoine, usa sa santé dans des excès, tomba dans la misère et mourut jeune encore. Zeidler avait une imagination bizarre et vagabonde. Il a composé plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Theatrum virorum eruditum minus*, abrégé biographique bien fait et d'une lecture agréable; la *Très-noble, très-solide et très-érudite gnostologie ou science universelle*, parodie burlesque de la métaphysique scolastique; *Synopsis fscologica*; le *Carnaval caché et dévoilé*, comédie en trois actes; une traduction allemande du traité *De fundamentis juris naturae et gentium* de Thomasius, etc. — Sa sœur, Suzanne-Elisabeth ZEIDLER, s'adonna avec succès à la poésie et publia un recueil de vers intitulé : *Passé-temps d'une jeune fille* (1814).

ZEIDLER (Charles-Sébastien), magistrat et littérateur allemand, né à Nuremberg en 1719, mort en 1786. Pour compléter ses études, il visita les principales universités de l'Allemagne, puis revint dans sa ville natale, où il parvint aux charges les plus élevées de la magistrature. Il donna en 1773, à la bibliothèque de Nuremberg, les ouvrages de tous les jurisconsultes de l'université d'Aldorf. Ses principaux ouvrages sont : *De veterum philosophorum studio musico* (Nuremberg, 1745, in-4°); *Spicilegium observationum vitam Hugonis Donelli illustrantium* (Lucques, 1766, in-8°); *Vita professorum juris, qui in Academia Aldordina vixerunt* (Nuremberg, 1770, 3 vol. in-4°).

ZEIDLER (Jérôme, baron de), prélat allemand, né à Iglau en 1790, mort à Rome en 1870. Il fit ses études théologiques à l'université de Prague et y devint, dans la suite, professeur de dogmatique. Il remplit en outre, pendant plusieurs années, les fonctions de secrétaire du couvent de Strahow (ordre des prémontrés), dont il fut élu abbé en 1834. Depuis lors jusqu'à sa mort, il s'occupa sans relâche d'accroître la prospérité et l'éclat de cette maison; la célèbre bibliothèque de Strahow fut augmentée par lui de plusieurs milliers de volumes, et les autres collections scientifiques du couvent, notamment celle des monnaies, furent aussi l'objet de ses soins constants. En 1839, il fut nommé directeur des études philosophiques à l'université de Prague et devint en outre, dans la suite, doyen des facultés de théologie et de philosophie et, à quatre reprises, recteur de l'université. Créé baron en 1863 par l'empereur d'Autriche et élu la même année, par les grands propriétaires fonciers, député à la diète de Bohême, qui l'envoya ensuite au Reichstag, il y fit preuve des mêmes idées libérales dont il s'était montré animé pendant toute sa carrière ecclésiastique et, malgré son âge avancé, y fut l'un des champions les plus actifs de la cause de la liberté et de la constitution. En 1869, il se rendit à Rome pour assister au concile en qualité d'abbé général de l'ordre des prémontrés. Il s'y rangea parmi les prélats opposants et signa, l'un des premiers, les adresses contre le programme de questions à traiter, qui avait été imposé, et contre l'infaillibilité du pape. Il mourut à Rome en février 1870, quelques jours après avoir donné cette dernière preuve de libéralisme et d'indépendance.

ZEÏDOUN, écrivain et poète. V. Ibn-Zéïdoun.

ZEÏLE, ville de Bavière, cercle de Basse-Franconie, sur la rive droite du Mein, à 55 kilom. N.-E. de Wurtzbourg; 2,000 hab. Fabrication et commerce de potasse, bois et bestiaux.

ZEÏLE, hameau du Wurtemberg, cercle du Danube, à 4 kilom. N.-O. de Leutkirch; 105 hab. Château seigneurial des princes de Waldburg-Zeil-Tauchburg.

ZEÏLAN, l'*Avantiles Portus* des anciens et la *Mosyllon* de Ptolémée, ville de l'Afrique orientale, sur un flot de la côte d'Adel et dans le pays des Somaïlis, avec un port de commerce, par 11° 19' de latit. N. et 41° 14' de longit. E.; 5,000 hab. Commerce important de moutons, dents d'éléphant, poudre d'or et d'esclaves avec Moka, qui lui fournit du café, des toiles, de la quincaillerie. A l'époque des grandes chaleurs, cette ville devient déserte; les habitants vont chercher à la campagne un peu de fraîcheur.

ZEÏLANE s. f. (zé-la-ne). Hortie. Variété de tulipe.

ZEÏLER ou **ZEÏLLER** (Martin), géographe allemand, né près de Murau (Styrie) en 1589, mort à Ulm en 1661. Il parcourut l'Allemagne, la France, l'Italie, puis s'établit à Ulm, où il devint successivement principal du collège (1630) et inspecteur des écoles allemandes. Zeiler acquit la réputation d'un des savants les plus distingués de son temps. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Épîtres sur différents sujets politiques* (Heilbrunn, 1640, in-4°); *Fidus Achaëtes ou le Fidèle compagnon des voyages* (Ulm, 1651); *Centuria dialogorum ou Cent dialogues sur différentes matières* (Ulm, 1653, in-8°); *Collectanea ou Histoires singulières* (Augsbourg, 1658, in-8°); *Miscellanea ou Différents sujets historiques et poétiques* (Nuremberg, 1661, in-4°); *Nouvelle description du royaume de Hongrie* (Ulm, 1664, in-8°). On lui doit encore divers ouvrages sur la géographie : l'*Itinéraire de l'Allemagne*; *Topographie de la Bavière, de l'Alsace, de la Souabe*, etc., insérés dans la *Collection topographique de l'univers*, par Merian; des *Épigrammes* dans divers recueils; la traduction en allemand du *Theatrum tragicum ou Histoires merveilleuses et tristes* de Rosset (Linz, 1628, in-8°), plusieurs fois réédité.

ZEÏLIS s. m. (zé-liss). Hist. relig. Nom donné à des sectaires mahométans, qui attendent un prophète persan dont la loi doit abroger celle de Mahomet.

ZEÏN-ALA-BEDIN (Aly), imam des chiïtes, né en 668 de notre ère, mort en 713. Il était petit-fils du calife Aly. Fait prisonnier à douze ans à la bataille de Kerbala, où périt son père, il fut conduit, avec son frère Amrou, à Damas. Le calife Yézid I^{er}, prenant en pitié sa jeunesse, ne voulut point le faire mettre à mort, comme on le lui conseillait. Il pourvut à ses besoins et l'envoya à Médine. Zein-Ala-Bedin fut alors reconnu par les partisans de sa maison comme le quatrième des imams ou pontifes légitimes successeurs de Mahomet. Il eut pour successeur son fils Mohammed. Un autre de ses fils, Zeid, prit le titre de calife à Koufah en 739, mais fut bientôt après vaincu et mis à mort par le gouverneur de l'Irak, Yousouf-ben-Amer.

ZEÏNE s. f. (zé-i-ne — du gr. *zea*, *zeia*, qui désigne spécialement l'épeautre, mais qui doit s'être appliqué primitivement à l'orge et au froment. Le grec *zea*, *zeia*, pour *zeia*, représente, en effet, le sanscrit *zava*, *zavaka*, *ya*, par abréviation, appliqué ordinairement à l'*hordeum hexastichon*, mais aussi, dans les Védas, au *triticeum* ou *frumentum*). Chin. Gluten de la farine de maïs.

ZEÏNITE s. m. (zé-i-ni-te). Hist. relig. Membre d'un ordre monastique turc, fondé au x^ve siècle par Zein-Aboubekr-Khafy.

ZEÏRI-BEN-MOUNAD AL-TACLANI, chef de la tribu des Zeirides, située entre Alger et Tripoli, en Afrique, mort en 871 de notre ère. Son père, d'origine arabe, avait acquis une grande autorité par sa richesse et par sa bienfaisance. Riche, actif, ambitieux, Zeïri se fit un grand nombre de partisans dans plusieurs tribus arabes, se forma une armée, battit diverses tribus berbères, notamment les Zenates, et fonda, en 935, la ville d'Aschir, où il attira des marchands, des savants et des lettrés, et dont il fit le

centre de sa puissance. Attaqué par de nombreux ennemis, il sortit victorieux de la lutte, s'attacha à rester en bonnes relations avec les califes fatimites, les aida dans leurs conquêtes, contribua à la prise de Fèz, envoya son fils Balkin contre le rebelle Mohammed-ben-al-Khair, qui fut vaincu (971), et marcha lui-même contre Aly-ben-Ismadoun, qui avait soulevé les Zenates. Ayant rencontré l'ennemi près de Mansourah, il lui livra bataille et périt pendant la mêlée. Ce chef généreux et brave fut vivement regretté. Il avait eu plus de cent fils, dont l'aîné, Yousouf-Balkin, lui succéda.

ZEÏRI-BEN-ATYAH, roi de Fèz, de la dynastie des Zeirides ou Zenates, mort en 1001 de notre ère. Il était cheik de la tribu des Zenates, dans le Maghreb occidental, lorsque, profitant des troubles et de l'anarchie auxquels était alors en proie cette partie de l'Afrique, il s'affranchit de toute domination (979), puis s'empara de Fèz (988). Al-Mansour, qui était alors à la tête des affaires en Espagne, sous le règne du faible Herchamal-Mowayed, ferma les yeux sur la révolte de Zeïri, puis résolut de l'utiliser en opposant Zeïri à un autre rebelle, Aboul-Behar, prince sanhadjide, qui s'était formé un État puissant en Afrique. Zeïri, ayant reçu l'investiture de tous les pays qu'il pourrait enlever à Aboul-Behar, prit aussitôt les armes, conquit Telmesen, recula ses frontières vers l'orient jusqu'à la rivière Zeb et fut confirmé dans la souveraineté du Maghreb, comme vassal de la cour de Cordoue. Sa puissance ne tarda pas, toutefois, à donner de l'ombrage à son suzerain. Appelé à Cordoue, il y reçut de grands honneurs, le titre de wai-al-Khair (grand vice-roi), et s'aperçut bientôt qu'on voulait le renvoyer à la cour, afin d'annihiler sa puissance en Afrique. La révolte d'un chef de tribu, qui s'était rendu maître de Fèz pendant son absence, vint lui fournir l'occasion de demander un congé qu'on n'osa lui refuser. De retour en Afrique, il recouvra Fèz de vive force, releva et fortifia l'ancienne ville de Wadjida, dans la province de Telmesen, y établit sa résidence (993), se déclara complètement indépendant du calife de Cordoue, battit une armée envoyée d'Espagne (996), se vit attaqué bientôt après par une nouvelle armée beaucoup plus nombreuse, sous les ordres d'Abd-el-Melek, essuya deux défaites consécutives, perdit Fèz, qui ouvrit ses portes au vainqueur, abandonna la Mauritanie et se retira avec les débris de son armée dans le Sahara. Tournant alors ses armes contre les Sanhadjides, il les vainquit, prit Tahert, Telmesen, et il allait se créer un nouvel État lorsqu'il mourut de ses blessures, après un règne de vingt ans. Quelque temps après, son fils Moezz recouvra le royaume de Fèz.

ZEÏROPHÈRE s. m. (zé-ro-fè-re — du gr. *zeira*, vêtement; *phéro*, je porte). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, de la tribu des tortricides.

ZEÏSME s. m. (zé-i-sme — rad. *zéa*). Méd. Opinion qui attribue la pellagre à l'usage de la farine de maïs.

ZEÏST, bourg du royaume de Hollande, province d'Utrecht, dans l'arrondissement d'Amesfoort; 2,500 hab. Fabricas de gants, rubans, savons; fonderies, orfèvrerie, etc. A peu de distance se trouve un obélisque élevé en commémoration de l'union des sept provinces, conclue à Zeist en 1576. Ce bourg est célèbre par sa colonie de frères moraves, fondée en 1746, et qui compte aujourd'hui une population d'environ 300 personnes. M. Maxime Du Camp, dans son *Voyage en Hollande*, a décrit comme il suit cet établissement : « Un large chemin sépare deux immenses cours gazonnées, autour de chacune desquelles s'élève sur trois côtés un vaste bâtiment qui ressemble à une caserne énorme. D'une part, ce sont, en trois corps de logis distincts, les célibataires; les gens mariés et les écoles; de l'autre, ce sont les veuves et les filles, l'église, le pasteur et le chef de la communauté. Là, chacun est séparé et vit dans sa chambre, travaillant, priant, méditant, et ne se réunit à ses autres frères que pendant les exercices religieux. Tout cela est d'un calme qui fait froid. J'ai visité le bâtiment spécialement réservé aux célibataires; sauf l'absence de verrous et de grilles, on dirait une prison. De longs couloirs où s'ouvrent des chambres, une salle assez grande qui sert d'église particulière; sous les combles, des dortoirs où couchent les domestiques; au rez-de-chaussée, de petits magasins suffisamment pourvus de marchandises fabriquées par les frères eux-mêmes et revendues à un très-modique bénéfice. » Nous ajouterons, d'après M. Alphonse Esquiros, qu'un certain nombre de frères moraves exercent, dans Utrecht même, diverses industries, en conservant toujours avec la communauté un lien étroit de solidarité. Le prix de la pension à l'établissement de Zeist est de 400 florins par an pour les femmes; moyennant ce prix, elles apprennent, sous une direction intelligente, les divers travaux d'aiguille. Toutes portent un signe distinctif : les filles, les femmes et les veuves portent à leurs bonnets des rubans d'une couleur différente; le ruban des filles est rouge; celui des femmes mariées, bleu, et celui des veuves, blanc.

ZEITBIOM (Barthélemy), peintre allemand, né à Ulin vers 1440, mort vers 1518. Il eut pour premier maître Martin Schongauer et s'adonna d'abord à la gravure. Plus tard, il prit des leçons de peinture de Hans Schuelin, dont il épousa la fille, et il exécuta de nombreux tableaux d'église, des volets d'autel, etc. Les tableaux de cet artiste sont remarquables par la pureté et la vérité du sentiment religieux, qui s'élève parfois jusqu'au grandiose. On peut reprocher à ses figures d'être grêles et roides; mais, en revanche, les draperies sont originales et harmonieuses, et l'exécution de ses tableaux est d'un fini achevé. Parmi ses œuvres les plus estimées, nous citerons : une belle *Sainte face* et une *Tête de sainte Anne*, au musée de Berlin; deux tableaux représentant des traits de la vie de *Saint Valentin*, à la galerie d'Augsbourg.

ZEITE s. m. (zé-i-te). Hist. relig. Membre d'une secte d'Arabes mahométans, dans l'Yémen.

ZEITOUN, la *Lamia* des anciens, ville de la Grèce moderne, ch.-l. du nome de Phocide et de Phlithiote, à 7 kilom. de la rive occidentale du golfe de son nom et près des Thermopyles, à 65 kilom. N.-O. de Livadia, non loin de la frontière turque; 5,000 hab. Avec ses mosquées, son bazar et ses maisons, revêtues extérieurement de peintures, cette ville a conservé un aspect tout à fait turc. Elle possède une place publique entourée de jolies constructions et deux ou trois rues assez régulières. Lamia, la ville qu'a remplacée Zeitoun, est célèbre par la défaite qu'Antipater essuya de la part des Grecs (323 av. J.-C.), quand ceux-ci essayèrent de secourir le jeune macédonien, après la mort d'Alexandre. La ville était située sur une hauteur et avait alors une grande importance militaire. On voit encore de nos jours des vestiges des anciennes murailles au pied de la colline, et l'on retrouve quelques assises helléniques dans les murs de la citadelle actuelle, qui a remplacé l'Acropole.

ZEITOUN, ville de l'île de Malte, à 7 kilom. S.-E. de La Valette; 3,950 hab.

ZEITOUN (golfe de), l'ancien golfe *Malique*, vaste baie de la Grèce moderne, formée sur la côte orientale par l'Archipel, au N.-E. de l'île de Négrepont. Ce golfe mesure 26 kilom. de l'E. à l'O. et 13 kilom. du N. au S. Sa rive méridionale, où vient se jeter la rivière d'Hellada, forme avec les montagnes qui la bordent le fameux défilé des Thermopyles.

ZEITOUN (Oued-), rivière d'Algérie, province d'Oran, district ou arrond. de Tlemcen. Elle descend du versant septentrional de l'Atlas, coule au N. et se jette dans l'Oued-Isser, affluent de la Tafna, après un cours de 95 kilom.

ZEITRABA adj. (zé-i-traba). Alchim. Se dit des matières fusibles.

ZEITZ, ville de Prusse, province de Saxe, régence et à 45 kilom. S. de Mersebourg, ch.-l. du cercle de son nom, sur l'Elster-Blanc; 13,300 hab. Fabriques de draps, cotonnades, cuirs, poterie; brasseries, distilleries, toiles, amidon; impression sur étoffes, blanchisserie de cire. Cette ville, siège d'évêché au moyen âge, possède un ancien château, dont une partie sert de prison et l'autre a été convertie en hôpital. Dans la cour même du château, on voit l'église de la Trinité, qui renferme plusieurs tombeaux anciens, entre autres celui du fondateur du gymnase de Zeitz.

ZÉKAT s. f. (zé-katt). Dans le Maroc, impôt ou aumône obligatoire qui se perçoit proportionnellement au nombre des bestiaux, et qui représente environ 2 pour 100 de la valeur imposée : *La ZÉKAT donne naissance à une infinité d'exactions*.

ZEKY-KHAN (Mohammed), souverain de Perse, mort en 1779. Pendant le règne de son frère utérin Kerym-Khan, il se revolta à plusieurs reprises, et se signala par d'horribles cruautés. C'est ainsi qu'il faisait creuser des trous à distance égale, comme pour y planter des arbres, ordonnant d'y placer ceux qu'il voulait faire périr, la tête en bas, attaches à de fortes branches, puis faisait combler les trous. Après la mort de Kerym (1779), Zeky-Khan s'empara du pouvoir, bien que ce prince eût quatre fils. Mais, averti du danger de regner en son propre nom par la résistance de plusieurs chefs de la tribu de Zend, il proclama deux des fils du roi défunt, Aboul-Fetah et Mohammed-Aly-Khan, et se rendit par la perfidie maître de ses ennemis, dont il se débarrassa ensuite par des supplices atroces. Son neveu, le brave et ambitieux Aly Mourad-Khan, à qui il avait confié le commandement de l'élite de ses troupes, s'étant révolté contre lui et rendu maître d'Isfahan, Zeky-Khan entra en une fureur inexprimable, réunit ses forces et marcha contre le rebelle; mais arrivé à Yezukhast, près de l'Irak, il causa par des ordres cruels une telle indignation dans la population, qu'un des habitants l'assassina pendant la nuit. Ce monstre n'avait regné que quelques mois.

ZELA, ville du Pont. V. ZILÉH.

ZELADA (François-Xavier), cardinal ita-

lien, d'origine espagnole, né vers 1717, mort à Rome en 1801. Il entra de bonne heure dans les ordres, cultiva avec ardeur les sciences, se forma une belle bibliothèque, un musée d'antiques et de médailles, devint bibliothécaire du Vatican, où il fit construire un observatoire, et employa sa fortune et son crédit à favoriser les savants et les artistes. Lorsque l'ordre des jésuites fut supprimé, il reçut la mission de les remplacer dans les collèges par des professeurs instruits et il s'acquitta avec zèle de cette tâche. Pendant le pontificat de Pie VI, à l'élection duquel il avait beaucoup contribué, il devint secrétaire d'Etat et exerça une grande influence sur les affaires jusqu'en 1796, époque où il se démit de ses fonctions. Il se retira alors dans une campagne, près de Rome, assista au conclave de Venise dans lequel Pie VII fut élu pape, puis revint à Rome, où il termina ses jours. On a de lui un opuscule très-rare, intitulé : *De nummis aliquot aereis uncialibus epistola* (Rome, 1778, in-40).

ZELAIA (don Antoine), amiral sicilien, né à Palerme en 1678, mort à Naples en 1751. Il était lieutenant de vaisseau lorsque la Sicile fut cédée par le traité d'Utrecht au duc de Savoie, Victor-Amédée. Zelaia entra alors au service de ce prince, qu'il quitta quand l'empereur Charles VI devint maître de la Sicile, servit à partir de ce moment dans la marine espagnole, devint capitaine de vaisseau en 1724, se distingua dans plusieurs expéditions, reçut de l'infant don Carlos le commandement du vaisseau amiral lorsque ce prince alla faire la conquête de la Sicile en 1735, se signala par sa bravoure, devint en 1738 un des membres de la junte de guerre et mourut comblé d'honneurs.

ZELARA, lieu d'Espagne, dans la province et près de la ville de Badajoz. Alphonse VI, roi de Castille, y fut défait en 1086 par le chef des Almoravides, Yousouf-ben-Tasch-fyn.

ZEL-ALI, pacha de Bosnie, né dans la seconde moitié du xvi^e siècle. Pendant le règne de Mohammed III, il servit sous les ordres d'un chef de rebelles, nommé Serivano. Ce chef étant mort, il fit sa soumission à la Porte moyennant la promesse du pachalik de Bosnie, se mit alors à la tête d'une troupe de 12,000 hommes, avec lesquels il combattit vaillamment contre les Hongrois en 1602; puis, voyant que la Porte ne se hâtait pas de lui donner le gouvernement promis, il résolut de s'en emparer de vive force, entra en Bosnie, battit le pacha Djafar, se rendit maître du pays et s'installa dans la capitale Bagdad-Aluck. Aussi politique que brave, aussi rusé que ferme, il sut se maintenir au pouvoir, refusa constamment de se rendre à Constantinople, où on le manda plusieurs fois sous prétexte de lui faire honneur, mais réellement pour le faire périr, déclara que les faveurs qu'il avait reçues du sultan suffisaient à son ambition, et dit publiquement que, si on le troublait dans son gouvernement, il trouverait un allié dans l'empereur d'Allemagne. On ignore l'époque de sa mort.

ZÉLANDAIS, AISE s. et adj. (zé-lan-dé, è-zé). Géogr. Habitant de la Zélande, qui appartient à ce pays ou à ses habitants : *Les ZÉLANDAIS. Les mœurs ZÉLANDAISES.*

— *Néo-Zélandais, aise*, Habitant de la Nouvelle-Zélande; qui appartient à ce pays ou à ses habitants : *Les anthropophages Néo-ZÉLANDAIS.*

ZÉLANDE, en hollandais *Zeeland* (c'est-à-dire *pays de la mer*), province du royaume de Hollande, au S.-O., presque entièrement composée d'îles formées par les bouches de l'Escaut et de la Meuse. Elle est limitée au N. par le bras méridional de la Meuse, qui la sépare de la province de Hollande méridionale; à l'E., par la province de Brabant septentrional; au S. (où une partie de son territoire appartient au continent), par la province belge de la Flandre orientale, et à l'O. elle est baignée par la mer du Nord. Indépendamment de sa partie continentale au S., les principales îles qui composent la province de Zélande sont : Schouwen, Tholen, Nord-Beveland, Sud-Beveland et Walcheren. Superficie, 165,706 hect.; 166,000 h. Ch.-l., Middelburg. Cette province est subdivisée en cinq districts, qui portent les noms de leurs chefs-lieux : Middelburg, Sluis ou L'Ecluse, Goes, Hulst, Zieriksee. La Zélande est un pays plat et bas, garanti contre les invasions de la mer, dans des endroits où il n'y a pas de dunes, par des digues de 5 à 6 mètres de hauteur, dont l'entretien coûte annuellement plus de 2 millions de francs. Le sol, gras, fertile et bien cultivé, produit en abondance des céréales, des légumes, pommes de terre, chanvre, colza, etc. L'élevage du bétail et surtout du mouton y est importante; la volaille, le gibier et le poisson y sont abondants; mais, si la terre y fournit à peu près toutes les productions nécessaires à la consommation des habitants, le climat y est humide, brumeux, malsain et engendre des fièvres endémiques. L'industrie manufacturière de la Zélande est représentée par de nombreuses filatures de lin, des fabriques de toiles et d'étoffes de laine, des brasseries, distilleries, moulins à huile, raffineries de sel, fours à chaux, chantiers de construction pour la marine, etc. Le commerce exporte du blé, de la garance, du chanvre, du bé-

tail, des pois, des fèves, de la laine, du poisson et de l'huile. Les îles qui composent la province de Zélande étaient habitées à l'époque romaine par les Caninefates; elles subirent le contre-coup de la chute de l'empire, et, après les invasions des barbares, elles appartenirent pendant longtemps à des seigneurs indépendants. Florent V, comte de Hollande, les réunit sous sa domination en 1256. La Zélande passa ensuite, comme la Hollande, à la maison de Bourgogne, puis à la maison d'Autriche, et forma sous Charles-Quint une des dix-sept provinces espagnoles des Pays-Bas. Cette province fut une des premières à secourir le joug espagnol au xvi^e siècle; elle fit ensuite partie des Provinces-Unies jusqu'en 1795, époque où la république batave fut établie. En 1810, elle fut comprise dans l'empire français, où elle forma le département des Bouches-de-l'Escaut et une partie de celui des Bouches-de-la-Meuse. En 1814, en reprenant son nom de Zélande, elle forma une des provinces du royaume de Hollande.

ZÉLANDE (NOUVELLE-), nommée aussi terre des Etats et terre de Cook, archipel de l'Océanie, dans la Polynésie, à environ 900 kilom. S.-E. de la côte orientale du continent australien. Situé dans le grand Océan austral, ce groupe, composé de deux îles principales, s'étend en longueur du N.-E. au S.-O. entre 34° 12' et 47° 20' de latit. E. et, en largeur variable, entre 164° et 178° 39' de longit. E. L'île septentrionale, ou Tasmanie du Nord, nommée Ikand-Mawi par les indigènes, est séparée de l'île méridionale (appelée Tawaï-Pounamou par les indigènes, ou Tasmanie du Sud par les Européens) par le détroit de Cook; la première de ces îles a 750 kilom. de longueur, la seconde 800 kilom.; leur largeur varie de 200 à 230 kilom.; au S. de Tawaï-Pounamou s'étend la petite île Slewford, qui sépare le détroit de Foveaux. La superficie totale de ces trois îles est de 230,000 kilom. carrés. La population est d'environ 100,000 indigènes, appelés Maoris, et de 341,860 Européens (décembre 1874). La côte occidentale de ces îles décrit une ligne concave, parallèle à peu près à la ligne convexe de la côte S.-E. du continent australien, qui y est opposée; presque partout elle est élevée et d'un accès dangereux; cependant toutes ces îles, surtout celle du nord, possèdent d'excellents ports, parmi lesquels il faut citer : Port-Chalmers, Nelson, Wellington et Auckland. Les saillies et baies que présentent ces côtes sont : le cap Oton, à l'extrémité N.-O. de l'île septentrionale et le cap Kawa-Kawa à son extrémité S.-E.; citons encore le cap Warka-Keka, sur la côte orientale, où l'on rencontre la baie d'Abondance, au nord de ce dernier cap. Dans l'île méridionale ou Tawaï-Pounamou, on remarque les caps Farewell et Campbell au N., deux variétés très-distinctes. L'une, plus grande, plus belle, a le teint plus clair, des traits réguliers, les cheveux lisses, les yeux grands et bien fendus; ces indigènes ont une physionomie agréable, bien qu'ils se défigurent, les chefs surtout, par un tatouage en incision dont la disposition ne contribue pas peu à leur faire paraître, à tous, le nez aquilin; cette forme, toutefois, est assez commune, et elle se joint à l'écartement des narines. Leurs cheveux sont longs, leurs dents sont admirablement belles, le caractère de la physionomie est aussi varié qu'en Europe. La seconde variété des Maoris a les formes plus petites et moins belles, la physionomie peu expressive, les cheveux crépus et la barbe frisée. On n'y rencontre qu'un petit nombre d'individus tatoués, car cet ornement semble appartenir aux guerriers, et par conséquent aux chefs, qui le sont tous. Les femmes sont loin d'égaliser les hommes en beauté; petites pour la plupart, elles n'ont rien de ces grâces naturelles que l'on rencontre chez d'autres peuplades polynésiennes, à Sandwich, à Taïti, par exemple. Les femmes des chefs sont tatouées d'une manière particulière aux lèvres et sur les épaules. La langue des Néo-Zélandais diffère très-peu de celle des habitants de Tonga, de Taïti, des Marquises, des îles Sandwich et des autres terres de la Polynésie, ce qui suffit pour ne laisser aucun doute sur leur origine. Les insulaires de la Nouvelle-Zélande ne connaissent d'autres arts que ceux que demande la construction de leurs canoës et de leurs pirogues, qu'ils sculptent avec une grande adresse, ainsi que la fabrication de leurs belles nattes en *phormium tenax* (lin). Leurs casse-tête et leurs haches, en beau jade vert, demandent beaucoup de temps et de soin pour être fabriquées; aussi y tiennent-ils fort et ne les échangeront-ils que contre des armes à feu. Il est à remarquer que l'arc et les flèches ne sont point connus dans la mer du Sud. Le costume de ces insulaires est des plus pittoresques; il se compose de nattes de différentes espèces; il y en a, entre autres, de très-épaisses, couvertes de longs brins de phormium. Lorsqu'ils s'accroupissent sous ce vêtement, ils ressemblent à une ruhe surmontée d'une tête. Quelques-uns nouent leurs cheveux par derrière et les ornent de plumes; d'autres les enduisent d'ocre rouge par devant; c'est la toilette de cérémonie. Se couvrir les épaules est chez eux une marque de respect. Aujourd'hui, hommes et

velle-Zélande. Malgré sa position reculée vers le sud, ce pays jouit d'un climat salubre, qui a beaucoup d'analogie avec ceux de France et de l'Angleterre méridionale. La chaleur y est moins lourde qu'à Sydney, et l'on n'y est pas exposé à ces longues pluies torrentielles qui affligent les colonies de l'Australie. Cependant, à presque toutes les nouvelles lunes, la température change et il règne des vents très-violents. En général, l'air est salubre et propre à la longévité. Le climat de la Nouvelle-Zélande convient à la culture de toutes les productions de l'Europe. Sur plusieurs points, sa végétation, dans laquelle on distingue des fougères arborescentes, des dracénas qui s'élèvent comme des palmiers, ressemble, par son abondance et sa vigueur, à celle des tropiques. Le sol défriché est très-fertile et produit toute espèce de grains et de fruits, tels que blé, orge, avoine, maïs, pommes de terre, pommes, poires, raisins, etc. Le lin a de larges feuilles qui fournissent une filasse aussi fine que la soie et propre à la fabrication des étoffes. Le myrte à thés croît sur les collines voisines de la mer. Les feuilles d'un arbre semblable au pin d'Ecosse peuvent servir contre le scorbut. Les Européens ont introduit la culture des blés, des racines et des légumes d'Europe, qui réussissent très-bien. Les naturels de l'île septentrionale cultivent les patates, les ignames, la citrouille, et surtout une espèce de fougère dont les racines très-fibreuses donnent un suc nourrissant. Les épinauds de la Nouvelle-Zélande sont supérieurs à ceux d'Europe. Les espèces de céleri sauvage, le cresson et autres plantes antiscorbutiques y croissent en abondance. Il n'y a pas d'arbres à pain ni de palmiers. Les forêts, que l'on peut regarder comme inépuisables, fournissent beaucoup de bois à l'exportation de Sydney et d'autres colonies. Le pin y atteint une grosseur et une hauteur prodigieuse, surtout la variété du pin kaury. La faune de cette contrée présente une particularité tout à fait remarquable : c'est l'absence absolue de mammifères indigènes; les chevaux, bœufs, moutons, chèvres et porcs qu'on y trouve ont tous été importés; il n'y a pas jusqu'au chien et au rat qui n'aient été introduits dans ces contrées par les Européens. Des perroquets, perruches, canards sauvages et d'excellents pigeons habitent les profondeurs des forêts; la volaille commence à se propager par les soins des colons européens. On trouve dans la Nouvelle-Zélande d'énormes lézards qui attaquent les hommes. Les poissons abondent sur les côtes; on pêche des chiens de mer, dont la chair a le goût de la raie; les maquereaux et les homards y sont excellents.

Les indigènes, appelés Maoris, appartenant à la grande famille polynésienne, la race dominante du moins, car on y a trouvé deux variétés très-distinctes. L'une, plus grande, plus belle, a le teint plus clair, des traits réguliers, les cheveux lisses, les yeux grands et bien fendus; ces indigènes ont une physionomie agréable, bien qu'ils se défigurent, les chefs surtout, par un tatouage en incision dont la disposition ne contribue pas peu à leur faire paraître, à tous, le nez aquilin; cette forme, toutefois, est assez commune, et elle se joint à l'écartement des narines. Leurs cheveux sont longs, leurs dents sont admirablement belles, le caractère de la physionomie est aussi varié qu'en Europe. La seconde variété des Maoris a les formes plus petites et moins belles, la physionomie peu expressive, les cheveux crépus et la barbe frisée. On n'y rencontre qu'un petit nombre d'individus tatoués, car cet ornement semble appartenir aux guerriers, et par conséquent aux chefs, qui le sont tous. Les femmes sont loin d'égaliser les hommes en beauté; petites pour la plupart, elles n'ont rien de ces grâces naturelles que l'on rencontre chez d'autres peuplades polynésiennes, à Sandwich, à Taïti, par exemple. Les femmes des chefs sont tatouées d'une manière particulière aux lèvres et sur les épaules. La langue des Néo-Zélandais diffère très-peu de celle des habitants de Tonga, de Taïti, des Marquises, des îles Sandwich et des autres terres de la Polynésie, ce qui suffit pour ne laisser aucun doute sur leur origine. Les insulaires de la Nouvelle-Zélande ne connaissent d'autres arts que ceux que demande la construction de leurs canoës et de leurs pirogues, qu'ils sculptent avec une grande adresse, ainsi que la fabrication de leurs belles nattes en *phormium tenax* (lin). Leurs casse-tête et leurs haches, en beau jade vert, demandent beaucoup de temps et de soin pour être fabriquées; aussi y tiennent-ils fort et ne les échangeront-ils que contre des armes à feu. Il est à remarquer que l'arc et les flèches ne sont point connus dans la mer du Sud. Le costume de ces insulaires est des plus pittoresques; il se compose de nattes de différentes espèces; il y en a, entre autres, de très-épaisses, couvertes de longs brins de phormium. Lorsqu'ils s'accroupissent sous ce vêtement, ils ressemblent à une ruhe surmontée d'une tête. Quelques-uns nouent leurs cheveux par derrière et les ornent de plumes; d'autres les enduisent d'ocre rouge par devant; c'est la toilette de cérémonie. Se couvrir les épaules est chez eux une marque de respect. Aujourd'hui, hommes et

femmes sont passionnés pour les vêtements européens. Leur nourriture consiste habituellement en poissons et en patates douces; ils mangent aussi la racine des fougères qui couvrent le pays; c'est une nourriture peu coûteuse, mais aussi peu substantielle. Il faut ajouter à ces moyens d'alimentation les cochons, les choux, les pommes de terre, qu'ils doivent aux Européens. Mais, plus qu'aucun peuple polynésien, les Néo-Zélandais se livrent à l'horrible usage de manger leurs prisonniers après le combat, et ils paraissent y attacher une idée religieuse, puis-que les chefs vaincus semblent regarder comme un honneur d'être dévorés par leurs vainqueurs. Ceux des prisonniers qui survivent, quand on s'est rassasié de cette singulière pâture, deviennent esclaves; mais il y a, en outre, parmi le peuple, certains individus qui ne semblent pas jouir de toute leur liberté. Malgré leur penchant irrésistible à l'anthropophagie, les Néo-Zélandais ne sont point étrangers aux sentiments affectueux; ils chérissent tendrement leurs femmes et leurs enfants. Il est fort probable que l'anthropophagie doit son origine à quelque rit superstitieux, et qu'elle a été entretenue par la fureur que ces sauvages apportent dans leurs guerres et dans leurs rancunes personnelles. Leurs croyances religieuses sont encore assez peu connues. *Atoa*, chez eux, comme dans plusieurs îles plus septentrionales de l'Océanie, représente une divinité supérieure, mal définie, au-dessous de laquelle se rangent, dans une sorte de hiérarchie, des dieux secondaires et des esprits. *Atoa* revêt toutes les formes, mais surtout celle du lézard, et il signale sa présence par un sifflement sourd et léger, qui n'est perceptible que pour le prêtre ou *tahungu*. Celui-ci calme les vents, prévient les orages et surveille la stricte observance du *tabou*, pratique superstitieuse familière à la plupart des peuples océaniques, et dont les moindres détails sont connus par nombre de relations et récits. Les Zélandais admettent une sorte d'âme, un esprit, *waitona*, distinct du corps, et, par une singulière analogie avec des croyances judaïques, ils prétendent que dans les demeures célestes les esprits passent le temps en combats et en festins. Ils ne connaissent, à part quelques rythmes religieux, que des danses et des chants de guerre; ils préludent à leurs combats par des cris et des contorsions qui surexcitent leur fureur. Leurs instruments de musique consistent en une trompe marine et en diverses sortes de flûtes percées d'un petit nombre de trous; ils en tirent, en y soufflant avec les narines, des sons sourds et discordants. Cependant leur langue, dont quelques missionnaires anglais ont fait une étude assez approfondie, ne manque pas d'harmonie, et elle semble fondée en ressources oratoires, à en juger par les vives impressions que les harangues des chefs font passer dans les esprits et sur les visages des guerriers qui les entourent. On sait que le salut des Zélandais consiste, comme chez les autres Polynésiens, dans le frotement des nez. La polygamie règne dans ces îles; l'adultère est sévèrement puni, et par une contradiction étrange, les filles ont la liberté de se prostituer à qui bon leur semble jusqu'au moment du mariage.

On sait peu de chose sur le gouvernement des habitants de la Nouvelle-Zélande. On n'y rencontre point de souverain ayant une domination étendue; ce pays est divisé en nombreuses tribus, indépendantes l'une de l'autre et ayant chacune leur chef. Ce chef, loin d'être absolu, ne paraît avoir d'autre autorité que celle que lui donne l'opinion; il ne peut, dans aucun cas, forcer un homme libre à agir contre sa volonté. Chaque tribu représente donc une sorte de petite république, se fédérant parfois avec d'autres et obéissant alors à un seul chef pour faire la guerre. Si ces divisions infinies des tribus assurent leur indépendance, elles les empêchent de se civiliser, en entretenant des rivalités et des guerres continuelles; on peut même dire que les Néo-Zélandais sont entre eux dans un état permanent d'hostilité. Chaque tribu a son *Pā* ou *Hépa*, placé dans une île ou dans un lieu de difficile accès, entouré de fossés, garni de palissades et renfermant deux rangées de maisons très-basses, à toits arrondis, ayant un petit péristyle et une porte si basse qu'il faut se mettre à plat ventre pour pénétrer dans l'intérieur. Avant l'arrivée des Européens, les habitants de chaque *Pā* bravaient leurs ennemis dans ces réduits inexpugnables; mais depuis qu'ils ont appris à faire usage des armes à feu que leur fournissent les baleiniers anglais, ces citadelles ne présentent plus la même résistance; et comme les fusils sont inégalement répartis, il en résulte que certaines tribus plus favorisées exterminent les autres.

La Nouvelle-Zélande fut découverte par Tasman en 1642; le 13 décembre, ce célèbre navigateur aperçut pour la première fois les montagnes de Tawā-Pounaou. Ses efforts pour gagner la confiance des insulaires furent inutiles; quatre hommes de ses équipages furent tués et il dut s'abstenir de descendre à terre. Cent ans s'écouleront depuis la découverte de Tasman, sans qu'on connût de ces terres autre chose que leur existence. Il était réservé à Cook et à ses savants compagnons, Banks et Solander, de faire

connaître la forme et l'étendue de cette contrée, ses productions, les mœurs et les coutumes de ses habitants. Après Cook, plusieurs navigateurs visitèrent la Nouvelle-Zélande; nous citerons Surville, Marion, Vancouver, d'Entrecasteaux; plus récemment Dillon, Freycinet, Duperré et enfin Dumout-d'Urville. C'est surtout à la relation de ce dernier que nous avons emprunté la plupart des détails renfermés dans cette courte notice.

La situation de la Nouvelle-Zélande dans le voisinage de la puissante colonie anglaise de l'Australie, les richesses végétales et minérales de cet archipel et surtout l'activité commerciale de la race anglo-saxonne ont fatalement contribué à faire de la Nouvelle-Zélande une colonie anglaise. Dès le commencement du siècle actuel, quelques naturels de ces îles firent le voyage de Port-Jackson; un des chefs néo-zélandais se rendit même en Europe; de là quelques relations d'affaires s'établirent entre les Néo-Zélandais et les colons australiens. Bientôt des missionnaires anglais pénétrèrent dans l'intérieur de la Nouvelle-Zélande; mais, pendant plusieurs années, leurs efforts ne furent couronnés d'aucun succès. Les indigènes ne portaient qu'une faible attention aux exhortations des ministres chrétiens et ne témoignaient d'autre désir que de se procurer des fusils et des balles pour exterminer leurs ennemis. Cependant, par suite des relations plus fréquentes avec les Européens, cet état de choses se modifia peu à peu et une partie des indigènes finit par adopter les habitudes de la vie civilisée. En 1835, une colonie française y fonda un établissement qui, peu soutenu par la métropole, réussit médiocrement.

Jusqu'en 1840, les baleiniers, les commerçants, des aventuriers de la Nouvelle-Galles du Sud et des missionnaires de l'Eglise d'Angleterre, dans ces îles, furent les seuls Européens qui y résiderent. A cette époque, la compagnie de la Nouvelle-Zélande, dirigée par les frères Wakefield et leurs amis, y envoya des colons qui formèrent des établissements à Wellington, New-Plymouth ou Taranaki et Nelson, sur les côtes opposées du détroit de Cook. Cela détermina le gouvernement britannique; quoique avec quelque hésitation, à occuper la Nouvelle-Zélande (1842), qui est devenue depuis cette époque une de ses plus belles colonies. Auckland fut fondée la même année par le gouverneur Hobson; au sud et dans l'intérieur de l'île, Otago s'éleva en 1848 et Canterbury en 1851. Ces deux provinces ont bientôt surpassé toutes les autres en richesses matérielles, par l'accroissement de la population et la prospérité sociale. Westland, Marlborough et Hawke's Bay sont des provinces de formation plus récente encore, et Southland, qui pendant un temps assez court a été indépendante, fait maintenant partie d'Otago.

Chacune des neuf provinces dont se compose la colonie est administrée, sous le contrôle du gouvernement général anglais, par un intendant choisi par elle et par un conseil provincial. En outre, elle envoie des députés à la chambre législative qui siège à Auckland, capitale de la colonie, située dans l'île septentrionale. Les villes principales sont Wellington, Otago, Canterbury, Nelson, Westland, etc. Grâce à sa supériorité sur presque tout autre pays au point de vue de l'agriculture et de l'élevage des bestiaux, cette colonie s'est développée d'une façon véritablement extraordinaire. La population européenne, qui n'était que de 100,000 habitants en 1861, s'élevait à la fin de l'année 1874 à 347,860, grâce au flot d'émigrants qui s'y rendent. D'après des documents officiels publiés en 1875, à Londres, le pays a 264,000 acres en culture; le blé y produit en moyenne le double de ce qu'il donne en Amérique et en Australie. Plus d'un million d'acres est cultivé en prairies artificielles; il y a près de 12 millions de moutons et un demi-million de têtes de gros bétail. Le produit annuel de la laine s'élève à plus de 2,700,000 et l'or à plus de 2,000,000 de livres sterling. En totalité, les exportations de la Nouvelle-Zélande se montent à 6,500,000 de livres sterling et les importations ordinaires à 5,500,000.

Partout dans la Nouvelle-Zélande il y a des écoles pour l'éducation des enfants, des banques d'assurances sur la vie et les propriétés, et des bureaux de poste. La taxe des lettres est de 2 pence (0 fr. 20) dans toute l'étendue du territoire, et de 1 penny (0 fr. 10) dans l'intérieur de chaque ville; les lettres sont distribuées une ou deux fois par jour. Les lignes télégraphiques s'étendent sur les deux îles et les paiements d'argent peuvent se faire immédiatement par ordres télégraphiques. Enfin une ligne sous-marine qui, par l'Australie, met la Nouvelle-Zélande en rapport avec l'Angleterre, a été inaugurée le 20 février 1876.

ZÉLATEUR, TRICE s. (zé-la-teur, tri-se — rad. *zèle*). Personne qui montre un zèle ardent : Un ZÉLATEUR de la gloire de Dieu. Les ZÉLATEURS du bien public. Ces Beccaria, ces Genovesi, ces Veri, ces Filangieri sont d'ingénieux ZÉLATEURS d'idées étrangères. (Villem.) ZÉLATEUR de la gloire de sa patrie et du bien de l'humanité, de Brosses procédait, dans ses plans généraux, de la libre impulsion de Bacon. (Ste-Beuve.)

— Hist. hébr. *Zélateur* ou *Sicaire*, Membre d'une secte juive de Jérusalem, sous l'empereur Titus.

— Hist. ecclés. *Zélatrice*, Religieuse qui, dans quelques couvents, était chargée de la correspondance et des dépenses.

— Encycl. Hist. hébr. La secte des *zélateurs* était à la fois religieuse et politique; en religion elle demandait le retour à la stricte observation des lois de Moïse; en politique, s'appuyant sur les passions populaires, les haines soulevées contre les deux classes gouvernantes, les pharisiens et les sadducéens, elle prêchait la révolution sociale. Sa plus grande période d'activité coïncide avec les commencements de l'ère chrétienne et la recrudescence du fanatisme religieux, soulevé par la domination romaine. Mais le parti des *zélateurs* était bien plus ancien; c'est lui qui avait provoqué la séparation des royaumes de Juda et de Samarie, la guerre d'Assyrie et plus récemment la résistance à la monarchie gréco-syrienne.

Tandis que les pharisiens et les sadducéens, classes riches et éclairées, s'accommodaient assez de la domination romaine, peu lourde à la vérité, et qui respectait les mœurs, les lois, la nationalité des vaincus, les *zélateurs*, sous la conduite de Juda de Galilée et de Sadok, leurs chefs d'alors, profitèrent du recensement ordonné par Sulpicius Quirinus, le proconsul de Syrie, pour montrer que le roi de Judée n'avait qu'une autorité illusoire, qu'il n'était que le jouet des Romains, et, prenant pour texte les inscriptions de la loi mosaïque, qui défend de reconnaître un autre souverain que Dieu, prêchant la résistance à l'oppression. Une révolte, soulevée par eux, dont les historiens n'ont point parlé et que mentionnent seuls les *Actes des apôtres*, n'eut aucun succès.

En ce moment (au 54 de notre ère, époque de l'avènement de Néron), le désordre était à son comble en Judée; un cataclysme était imminent. « Des bandes de brigands, dit M. Munck, infestaient le pays; des fourbes de toute espèce, des magiciens, des faux prophètes, des faux messies séduisaient le peuple et excitaient des troubles continuels. Des assassins, armés de poignards (*sica*) cachés sous leurs vêtements, se mêlaient à la foule et commettaient des meurtres jusque dans le temple, sans qu'on sût d'où partaient les coups; on les appelait *sicaires*; Félix, le gouverneur romain, s'empara par ruse d'Eleazar, fils de Dinée, chef d'une bande de brigands, et l'envoya enchaîné à Rome. Plusieurs faux prophètes furent mis à mort. Un de ces imposteurs, juif égyptien, rassembla en Judée une grande multitude de peuple qu'il engagea à le suivre sur la montagne des Oliviers, du haut de laquelle, disait-il, on verrait s'écrouler à sa parole les murailles de Jérusalem, après quoi il pénétrerait dans la capitale et en expulserait les Romains. Dans le combat que Félix lui livra, la plupart de ses partisans furent tués ou faits prisonniers; mais l'imposteur s'échappa et on ne put le retrouver. Quelque temps après, l'apôtre Paul ayant été arrêté dans un tumulte à Jérusalem, le capitaine de la garde le prit un moment pour le prophète égyptien.

Trois gouverneurs s'épuisèrent à ramener la Judée à une situation plus calme: Félix, affranchi de Néron et frère du fameux Pallas immortalisé par Tacite, homme incapable d'ailleurs; Festus, qui sévit contre les fanatiques, les faux messies, et ne parvint qu'à augmenter l'irritation générale; Albinus, homme rapace, qui ne songeait qu'à s'enrichir et laissa les factions s'entre-déchirer. De guerre lasse, les Romains laissèrent les *zélateurs*, qui avaient organisé une sorte de gouvernement occulte, dominer les autres partis. Eleazar, fils de Simon, leur chef, gouverna véritablement la ville, décrétant le pillage, la proscription ou la mort des chefs et des partisans de la faction adverse.

Quels qu'aient été les excès dans lesquels les entraîna leur fougueux patriotisme, les *zélateurs* ne méritèrent pas les malédictions accumulées sur eux par des historiens exclusifs. Maître de Jérusalem, ce parti, composé en grande partie de la plèbe juive, accusa les hautes classes et les fonctionnaires publics, non sans raison peut-être, de pactiser avec les Romains, et en sacrifia un certain nombre à ses soupçons meurtriers. Par les mêmes motifs, il écarta des dignités sacerdotales les grandes familles qui en étaient en possession et en disposa en faveur d'hommes nouveaux. Le grand-prêtre Ananias ayant armé contre les *zélateurs* une partie de la population, ils furent contraints de faire du temple une citadelle et d'appeler les Iduméens à leur secours. Des scènes de carnage ensanglantèrent la ville, et l'aristocratie fut de nouveau décimée. Redevenus maîtres du pouvoir, ils se divisèrent alors en trois factions, qui se déchirèrent en de sanglants combats, ce qui précipita la ruine de Jérusalem (an 71 de notre ère). Ils montrèrent du moins par leur résistance héroïque que, si l'esprit de discipline et d'organisation leur manquait, comme à toutes les multitudes déchaînées, ils avaient du moins le courage de mourir pour leur patrie et pour leur foi. La plupart furent massacrés pendant le siège ou après la prise de la ville. Vaincus définitivement, les survivants ne désespé-

rent pourtant pas encore, et ce fut sous leur direction que s'organisèrent toutes les révoltes subséquentes.

On a porté sur les *zélateurs* des jugements contradictoires. Il est certain qu'ils comptaient parmi eux bon nombre de gens sans aveu, dont la résistance aux Romains était le prétexte et le pillage la grande affaire. Mais les chefs du parti avaient des visées plus hautes et aspiraient à une rénovation; le centre d'action qu'ils créèrent en Judée n'a d'égal que chez nous, dans la Révolution de 89; les gens sans aveu qui s'y mêlèrent n'empêchèrent point ses principes de triompher. Le mouvement juif avorta devant la puissance romaine et l'une des plus formidables exterminations de peuples que l'histoire ait enregistrées; il se continua néanmoins, sous une autre forme, par le christianisme.

ZÉLAYA, ville du Mexique, dans l'Etat et à 62 kilom. S.-E. de Guanajuato, sur le Rio-Grande de Santiago; 4,700 hab. Collège, commerce actif en sucre, vins et huile. On y voit une des plus belles églises du Mexique.

ZELCOVA s. m. (zél-ko-va). Bot. Section des *plunères*, genre d'arbres.

ZÈLE s. m. (zè-le — lat. *zelus*, mot venu du grec *zêlos*; envie ardente, ardeur, qui se rattache au verbe *zêd*, bouillir, être bouillant, bouillonner, d'où aussi le grec *zesma*, *zema*, décoction, *zésis*, ébullition. Le grec *zêd* répond à la racine sanscrite *yas*, *yasami*, *yasumi*, s'appliquer, travailler à, d'où le sanscrit *nizâgas*, faire transpirer, *prazgastas*, s'enfuir, s'épancher, se repandre en bouillant). Grande activité inspirée par une affection vive : Un ZÈLE ardent. Un ZÈLE dévorant. Etre plein de ZÈLE. Montrer du ZÈLE pour la foi, pour le salut des âmes, pour le bien public. Le ZÈLE religieux n'est souvent qu'un emportement déguisé. (Sully.) Le ZÈLE gratuit d'un bon citoyen doit aller jusqu'à négliger pour sa patrie le soin de sa réputation. (D'Ablanc.) Le véritable ZÈLE du bien public ne cherche qu'à se rendre utile. (Mass.) A Rome, on préconise la Saint-Barthélémy comme une œuvre de ZÈLE et de religion. (Le Courayer.) Le ZÈLE est l'activité dans l'intention et la volonté. (Mme Monmarson.) Les hommes ne font avec ZÈLE que ce qu'ils font ou croient faire avec liberté. (Guizot.)

Le zèle n'est pas tout, il faut de la prudence.

GRESSÉT.

— Grande foi religieuse, dévotion ardente : Il ne faut pas confondre la ferveur d'une piété raisonnable avec les excès d'un ZÈLE indiscret. (Boss.)

Dans tous les lieux dévots elle étale un grand zèle, Mais elle met du blanc et veut paraître belle.

MOLIÈRE.

— Faire du zèle, Montrer un emportement outré ou intempestif.

— Ecrit. sainte. *Zèle de la maison du Seigneur*, Ardeur extrême dans le service de Dieu : Le ZÈLE DE LA MAISON DU SEIGNEUR le dévore.

— Hist. hébr. *Jugement de zèle*, Supplice de la lapidation, infligé, d'après la loi de Moïse, à un grand nombre de crimes.

— Entom. Genre d'insectes hyménoptères tétrabrants, de la famille des ichneumonides, tribu des braconides.

— Syn. *Zélo*, empressément. V. EMPRESSEMENT.

— Encycl. Théol. Le *zèle* résulte de toutes les convictions fortes, dans quelque sens qu'elles se manifestent. Il y a un *zèle* politique comme un *zèle* religieux. Il y a du zèle dans l'amour actif d'un père pour son fils, d'un fils pour son père, d'un amant pour sa maîtresse, d'un auteur pour les idées qu'il défend dans ses livres. Mais ces différents *zèles* changent de nom suivant la matière sur laquelle ils s'exercent et on a spécialement réservé le titre de *zèle* aux effets ardents des croyances religieuses. Hors des limites de la modération qui convient à toute chose, le *zèle* religieux se change en fanatisme (v. ce mot). Dans ce cas, il est aveugle, persécuteur, un véritable fleau auquel on doit l'inquisition et une foule de maux que les institutions politiques ont dû souvent réprimer. Le *zèle* a été commun à tous les cultes. Le paganisme dégénéré avait encore des adeptes zélés lors de la prédication de l'Evangile : *Omnes qui interficiet vos putabit se obsequium præstare Deo*, ait saint Jean, « Quiconque vous tuera croira servir les intérêts de son Dieu. » Les premiers chrétiens avaient un *zèle* excessif, auquel ils durent une bonne part de leur action sur le monde païen. Voici comme en parle l'empereur Julien au IV^e siècle : « Les Galiléens, chrétiens, ont souffert sous mon prédécesseur l'exil et les prisons; on a massacré réciproquement ceux qui s'appelaient tour à tour hérétiques. J'ai rappelé leurs exilés, élargi leurs prisonniers; j'ai rendu leurs biens aux proscrits; je les ai forcés de vivre en paix; mais telle est la fureur inquiète des Galiléens, qu'ils se plaignent de ne pouvoir plus se dévorer les uns les autres. »

« Ce portrait ne paraît point outré, dit Voitaire, si l'on fait seulement attention aux colonies atroces dont les chrétiens se noircissaient réciproquement. Par exemple, saint Augustin accuse les manichéens de contrain-

dre leurs élus à recevoir l'eucharistie après l'avoir arrosée de senence humaine. Avant lui, saint Cyrille de Jérusalem les avait accusés de la même infamie en ces termes : « Je n'oserais dire en quoi ces sacrilèges trempent les *ischas* qu'ils donnent à leurs malheureux sectateurs, qu'ils exposent au milieu de leur autel et dont le manichéen souille sa bouche et sa langue. Que les hommes pensent à ce qui a coutume de leur arriver en songe et les femmes dans le temps de leurs règles. » Le pape saint Léon, dans un de ses sermons, appelle aussi le sacrifice des manichéens la turpitude même. Enfin Suidas et Cedrenus ont encore enchéri sur cette calomnie en avançant que les manichéens faisaient des assemblées nocturnes où, après avoir éteint les flambeaux, ils commettaient les plus énormes impudicités. »

Il a été démontré par la critique religieuse de ces derniers temps que les faits articulés contre les manichéens, s'ils ne s'appliquent point au parti tout entier, appartiennent certainement à plusieurs groupes manichéens. Ces excès ne leur étaient point particuliers, plusieurs sectes chrétiennes y ont participé. Du moins des témoignages graves et qu'on ne saurait aujourd'hui démontrer faux l'attestent, et les sévérités de la loi romaine contre certains sectaires semblent les confirmer. Le symbolisme habituel à cette époque d'une part, et de l'autre l'étroite superstition d'un grand nombre de nouveaux convertis, autorisent toutes les suppositions.

On peut attribuer au zèle farouche des premiers chrétiens les guerres civiles, les persécutions qui précédèrent ou suivirent l'émancipation officielle du christianisme. Aussi, l'empereur Julien, qui était un sceptique et les haïssait à ce titre, fait-il de leurs excès de zèle le principal de ses griefs contre eux : « Les bêtes féroces, dit-il, ne sont pas plus redoutables aux hommes que les chrétiens le sont les uns aux autres quand ils sont divisés de croyance et de sentiment. »

Ainsi si les maux qu'entraîna après lui le zèle tirent pour ainsi dire leur excuse de sa sincérité, il n'en est pas de même quand ce zèle est hypocrite, mis au service des passions politiques ou autres, comme par exemple le zèle des inquisiteurs du moyen âge et surtout celui de l'inquisition espagnole. Les inquisiteurs étaient des agents politiques, la plupart éclairés, quelques-uns, l'histoire en fait foi, sans convictions personnelles, condamnant de pauvres gens au bûcher pour satisfaire ce qu'on appelle la raison d'Etat, en d'autres termes, pour maintenir l'unité religieuse. L'unité religieuse peut être une bonne chose; mais lui sacrifier la conscience individuelle, qui est un droit naturel, froidement, sans scrupule et surtout par des moyens et des supplices qui rejaillissent à nos mœurs, et que les mœurs féodales n'expliquent qu'imparfaitement, est une entreprise que la raison reprouve autant que la morale.

De nos jours, comme dans tous les siècles, le zèle religieux s'est appliqué de préférence à ne pas laisser discuter le dogme. A l'heure qu'il est, l'Eglise catholique traite à huis clos tout ce qui concerne les croyances et elle parle aux populations dans une langue morte. Il n'y a pas longtemps qu'elle enchaînait de lire et de traduire la Bible. Elle sait que ce qu'on discute tous les jours n'est pas longtemps l'objet du respect.

Les passions et les guerres religieuses nées en Europe à la suite de la Réforme et fomentées par le zèle de chaque secte pour les doctrines qu'elle soutient ont remis dans tout son jour la vérité des beaux vers de Lucrèce :

*Tantum religio potuit suadere malorum
Quæ peperit sæpe scelerosa atque impia facta.*

Il faut mettre sur le compte du zèle cet immense atrait des controverses qui, depuis trois siècles, agitent les consciences et ont fait autant de mal au culte des lettres et de la vérité que les guerres religieuses ont nui au développement des intérêts et retardé la marche de la civilisation. Néanmoins l'exemple du passé ne corrigea point l'avenir. Les convictions ardentes mettront toujours le même zèle à s'imposer, dût le monde s'écrouler sur elles.

ZELE, ville de Belgique, province de la Flandre orientale, arrond. et à 7 kilom. N.-E. de Termonde, sur l'Escaut et la Durme, chef-lieu de canton, 12,200 hab. Fabriques de calicot, siamoise, toiles peintes, toiles d'emballage et à voiles, tabac, cordes, chandelles; teintureries, etc.

ZÉLÉ, **ÉE** adj. (zé-lé — rad. zèle). Qui a du zèle, qui montre du zèle : *Un serviteur zélé. Un commis zélé. Ceux qu'on honore du nom de zélés dans un parti sont d'ordinaire appelés persécuteurs dans l'autre.* (Bayle.)

— Substantif. Personne qui a du zèle, qui montre du zèle : *C'est un zélé, un zélé. Un zélé n'est bien souvent autre chose qu'un homme entêté, opiniâtre et fort échauffé pour ses sentiments.* (St-Evre.)

ZELECHOW, ville de la Russie d'Europe, dans la Pologne, gouvernement et à 65 kilom. N.-O. de Lublin, sur la rive gauche de la Wilga, chef-lieu de district; 3,500 hab.

ZELIA, ville du Pont. V. **ZILEH**.

ZÉLEUR s. m. (zé-leur — rad. zèle). Hist. ecclés. Procureur général des minimes.

ZELICH (Gérasime), archimandrite illyrien, né à Shëgar, au pied du mont Vélébit, en 1752, mort au monastère de Kupra vers 1822. Voué tout enfant à l'état religieux par sa mère, il entra au monastère de Kupra, près de Shëgar, et se fit ordonner prêtre en 1778. Il voyagea ensuite en Turquie et en Russie, passa plusieurs mois à l'abbaye de Petscherki, à Kiew, où il apprit l'art de peindre les images des saints (1782), se rendit de là à Cherson (1783), puis gagna Constantinople (1784), qu'il quitta pour aller au célèbre monastère du mont Athos, où il resta quelque temps et apprit le grec. Étant revenu à Constantinople (1785), il y fut pendant quelque temps chapelain des Monténégrins. La peste qui survint dans cette ville le décida à aller à Jérusalem, où le patriarche l'ordonna archimandrite. De retour à son couvent de Kupra, il ne put obtenir des religieux d'être reconnu archimandrite, ceux-ci prétendant que le patriarche n'avait nulle juridiction sur eux. Mécontent de cet accueil, et désireux du reste de continuer le cours de ses voyages, il partit en 1786 pour la Russie, traversa Vienne, Olmutz, Troppau, Cracovie, se fit présenter dans cette ville au roi Stanislas, prit ensuite la route de Kiew, où se trouvait l'impératrice Catherine, et se rendit à Saint-Petersbourg en 1787. Grâce à Potemkin, qui lui accorda un passe-port pour recueillir des aumônes dans la Russie méridionale, Zelich put visiter sans entraves les contrées arrosées par le Don, Azow, Taganrog, Mirgorod, où il passa un an au milieu de ses compatriotes émigrés, Elisabethgorod, où Potemkin avait établi son quartier général. La guerre étant sur le point d'éclater entre la Russie et la Turquie, Potemkin lui offrit d'être son premier aumônier et de lui faire avoir ensuite un évêché; mais Zelich refusa, préférant retourner dans son couvent de Kupra, dont il était devenu le chef (1789) et où il apporta un grand nombre de livres et d'ornements ecclésiastiques. En 1792, il obtint du gouvernement vénitien le titre de vicaire général en Dalmatie avec le droit d'officier la nuit sur la tête, et fit, en qualité d'archimandrite, la visite épiscopale de cette province. Pendant les années qui suivirent, la Dalmatie appartenait tantôt à l'Autriche, tantôt à la France, et fut en proie à une profonde anarchie. Zelich se rendit en 1808 à Milan pour obtenir du prince Eugène, vice-roi d'Italie, l'érection d'un évêché grec en Italie, et fit en 1810 partie d'une députation envoyée près de Napoléon, à Paris. L'empereur le nomma vers cette époque vicaire général de l'évêque de Dalmatie et le chargea d'administrer les Bouches du Cattaro. Par la suite, il se retira dans son monastère de Kupra, où il termina ses jours et composa de très-intéressants mémoires sous le titre de *Vie, aventures et voyages de Gérasime Zelich, archimandrite du monastère du Soumneik de Marie, à Kupra en Dalmatie* ou (Bude, 1823, in-80); cet ouvrage, le premier qui ait été publié dans l'idiome populaire dalmato-illyrien, est très-précieux sous le rapport philologique; il est, en outre, fort intéressant pour les nombreux détails topographiques et historiques qu'on y trouve.

ZÉLIE s. f. (zé-li — du lat. *zelus*, gr. *zêlos*, rivalité). Entom. Genre d'insectes diptères, de la famille des attericères, tribu des muscides, comprenant cinq espèces, qui habitent l'Amérique du Nord.

ZÉLIME s. f. (zé-li-me). Entom. Genre d'insectes lépidoptères diurnes, formé aux dépens des papillons, et dont l'espèce type habite la Guinée et le Sénégal.

ZÉLIQUE s. f. (zé-li-ke — du gr. *zelikia*, sillage). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, de la tribu des tortricides.

Zélica, comédie-ballet en prose et en trois actes, mêlée de divertissements, paroles de Sauvè de la Noue, musique de Jélyotte, représentée à Versailles pour les fêtes du mariage du dauphin le 8 et le 10 mars 1746. Cet ouvrage ne fut point représenté à Paris. Doné d'une voix admirable, pouvant atteindre sans effort aux notes les plus élevées de la haute-contre, Jélyotte passa, en 1733, de la cathédrale de Toulouse sur la première scène lyrique, qu'il occupa pendant vingt ans. Il était bon musicien, d'un caractère aimable, très-recherché dans les salons, où il chantait en s'accompagnant sur la guitare des romances de sa composition. L'engouement qu'on avait pour le chanteur rejaillit même sur le compositeur, au point de faire préférer son ballet de *Zélica* à la *Princesse de Navarre* de Voltaire et Rameau.

ZÉLITE adj. (zé-li-te — rad. *zelus*). Entom. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre *zelus*. Il On dit aussi **ZÉLINE**.

— s. m. pl. Groupe d'insectes hémiptères de la famille des réduviens, ayant pour type le genre *zelus*.

ZELL, ville de Prusse, province du Rhin, régence et à 53 kilom. S.-O. de Coblenz, chef-lieu du cercle de son nom, sur la Moselle, à son confluent avec la Zellerbach; 2,700 hab. Elle est entourée d'une vieille muraille flanquée de tours.

ZELL-AM-HAMERSBACH, petite ville du grand-duché de Bade, cercle du Rhin moyen,

bailliage de Gegenbach, dans la vallée de la Kinzig; 2,000 hab. Sources minérales et bains; forges, fabrication de poteries de grès, cotonnades, papier.

ZELL-IM-WIESENTHAL, ville du grand-duché de Bade, cercle du Haut-Rhin, bailliage et à 8 kilom. S. de Schonau, sur la Wieser; 5,000 hab. Fabrication de cotonnades, calicots, toiles; forges.

ZELL (Ulrich de), célèbre imprimeur allemand, né dans le comté de Hanau vers 1430, mort à Cologne vers 1500. Il se forma à l'art nouveau de la typographie dans l'atelier de Fust et Schœffer, établit ensuite vers 1465 un atelier à Cologne, le premier qui ait été institué dans cette ville, et exerçait encore son art en 1499. Comme ses caractères étaient à peu près semblables à ceux de Schœffer et que les ouvrages sortis de ses presses ne portaient pour la plupart aucune suscription, on en a longtemps attribué un grand nombre à son maître, erreurs qui ont été savamment rectifiées par les bibliographes. Beaucoup des ouvrages sortis de ses presses sont remarquables par une belle exécution. Un des premiers en date qu'on connaisse est un opuscule de saint Jean Chrysostome, intitulé : *Super psalmo quinquagesimo* (1466, in-40), et dont un exemplaire s'est vendu 364 francs en 1811. L'année précédente, il avait donné l'édition *princeps* de *De senectute* de Cicéron (1465, in-40). On cite, parmi ses plus belles éditions, une *Bible* latine (1470, 2 vol. in-fol.). En 1499, Zell donna de précieux renseignements sur la découverte de l'imprimerie à l'auteur de la *Chronique de Cologne*.

ZELL (Matthieu), premier apôtre de la Réforme à Strasbourg, né à Kaisersberg en 1477, mort à Strasbourg en 1548. Il fit ses études à Erfurt et à Fribourg. Nommé professeur dans cette dernière ville, Zell, qui s'était nourri de la lecture et de la méditation des livres saints, prit en dégoût les subtilités de la théologie scolastique, s'éloigna de Fribourg et parcourut pendant un an l'Allemagne, sans se fixer nulle part. En 1518, il accepta la place de prédicateur de la chapelle Saint-Laurent, à Strasbourg. Dans cette nouvelle position, il lut les écrits de Luther, qui répondirent aux aspirations de sa conscience, et il commença à prêcher contre les abus de l'Eglise romaine. Le nombre de ses auditeurs s'accrut tellement que l'évêque s'en émut et en appela au magistrat. Le magistrat répondit qu'il protégerait Zell tant qu'il prêcherait l'Evangile. Cependant les vexations se multiplièrent contre le novateur. Zell publia alors une sorte d'apologie qui obtint le plus grand succès et contribua puissamment aux progrès de la Réforme à Strasbourg. En 1533, il se maria et plusieurs moines et ecclésiastiques imitèrent son exemple; l'évêque les excommunia; mais l'excommunication eut un effet tout opposé à celui que le prélat en attendait. Le peuple se rangea du côté des excommuniés et la Réforme grandit rapidement.

Zell trouva dans sa femme un puissant appui. Instruite, charitable surtout, elle retint par ses bonnes œuvres et ses précieuses qualités tous ceux que la parole persuasive de son époux avait gagnés. Elle publia même plusieurs opuscules, entre autres, une *Justification* de son mari. Zell ne laissa aucun ouvrage important.

ZELL (Charles), philologue allemand, né à Mannheim en 1793. Il fit ses études à l'université de Heidelberg, où il suivit particulièrement les cours de Creuzer sur la philologie, alla, en 1813, se perfectionner à Göttingue et à Breslau, et, après avoir été, de 1814 à 1821, professeur au lycée de Rastadt, obtint une chaire à l'université de Fribourg, où il fonda en 1830 un séminaire philologique. Elu par l'université membre de la première Chambre badoise, il assista au Landtag orageux de 1831, où il sut défendre avec autant d'habileté que de modération les intérêts de l'enseignement public, et, nommé en 1834 membre de la commission extraordinaire établie à Carlsruhe pour l'élaboration d'un nouveau plan d'études, il contribua plus que tout autre à conduire à bonne fin les travaux de cette commission. En 1847, il devint professeur à l'université de Heidelberg, fut, de 1848 à 1853, membre de la seconde Chambre badoise, et, en cette qualité, appuya énergiquement au Landtag de 1851 la motion faite par Hirschberg pour la concession d'une plus grande indépendance à l'Eglise. En 1852 et en 1853, il fut élu président des assemblées générales de catholiques à Munster et à Vienne, et fut mis à la retraite en 1855. Il a pris depuis cette époque une part active aux polémiques soulevées dans le grand-duché de Bade par la question religieuse et par celle de l'enseignement. Il est surtout connu par son *Manuel d'épigraphie romaine* (Heidelberg, 1850-1857, 3 vol.) et par ses *Ecrits de fête* (Fribourg, 1826-1853, 3 vol.; Heidelberg, 1857), recueil de savantes dissertations qui nous retracent la vie des anciens dans ses détails les plus variés et les plus intimes, et que Goethe a appelées un nouveau trésor classique de la littérature moderne. On lui doit encore des éditions des *Ethica Nicomachea* d'Aristote, avec commentaire (Heidelberg, 1820, 2 vol.), et d'une collection de classiques latins qui n'a pas été continuée (Stuttgart, 1827-1831, 17 vol.); une traduc-

tion allemande de l'*Organon* d'Aristote (Stuttgart, 1836-1840, 5 vol.); plusieurs programmes universitaires écrits en latin et réunis sous le titre d'*Opuscula academica* (Fribourg, 1857); enfin, une étude sur *Lioba* et les *pieuses femmes anglo-saxonnes* (Fribourg, 1860).

ZELLA, ville de l'Allemagne du Nord, dans le duché de Saxe-Gotha, à 6 kilom. N.-O. de Suhl, dans la Thüringerwald; 2,200 hab. Beaux sites aux environs.

ZELLE ou **CELLE**, ville de Prusse (Hanovre). V. **CELLE**.

ZELLE (Sophie de), électrice de Hanovre. V. **SOPHIE-DOROTHEE**.

ZELLER (Jean-Godefroi), médecin allemand, né dans le duché de Wurtemberg en 1656, mort à Tubingue en 1734. Lorsqu'il eut fait ses études médicales à l'université de cette dernière ville, il visita la France, la Hollande, l'Allemagne, puis retourna à Tubingue, où il se fit recevoir docteur en 1684. Quelque temps après, il suivit dans ses voyages le prince d'Ettingen, qui l'avait pris pour médecin. A son retour, il devint professeur extraordinaire, puis professeur en titre. Zeller acquit beaucoup de réputation comme professeur et comme praticien. La renommée de son savoir devint telle qu'on venait le consulter de toutes les parties de l'Allemagne. On n'a de lui que des écrits peu étendus, mais qui attestent autant de jugement que de savoir. Nous citerons de lui : *De vasorum lymphaticorum administratione et phænomenis secundum et præter naturam* (Tubingue, 1687, in-40); *Vita humana ex funiculo pendens* (Tubingue, 1692, in-40); *De morbis ex structura glandularum præternaturali nutis* (Tubingue, 1690, in-40); *Theses inaugurales medicæ* (Tubingue, 1695); *De phthisi* (Tubingue, 1706); *De gonorrhæa virulenta in utroque sexu* (Tubingue, 1700); *De mammis et lacte* (Tubingue, 1727, in-40); *Thermæ ferinæ atque zellenses physico-medice consideratæ* (Tubingue, 1729); *De ectropio* (Tubingue, 1733, in-40), etc.

ZELLER (Edouard), philosophe et théologien allemand, né à Kleinbottwar, village du Wurtemberg, en 1814. Il fit ses études à l'université de Tubingue, où les cours de philosophie de Strauss et ceux de théologie de Baur exercèrent une grande influence sur ses idées. En 1836, il entreprit dans le nord de l'Allemagne un voyage, pendant lequel il s'arrêta six mois à Berlin, pour assister aux leçons de Marheineke, de Vatke, de Neander et de Gans. Nommé en 1839 répétiteur à l'université de Tubingue, il s'y fit recevoir agrégé l'année suivante et fonda, en 1842, avec plusieurs autres collaborateurs, les *Annales théologiques*, qui, jusqu'au jour où elles cessèrent de paraître (1857), furent regardées comme l'organe de la nouvelle école critique de théologie, dite école de Tubingue. Malgré l'opposition d'auditeurs qui se pressait à ses cours de théologie et de philosophie, le gouvernement ne voulut jamais lui accorder une chaire, à cause du libéralisme de ses opinions. Aussi, en 1847, accepta-t-il celle qui lui fut offerte à l'université de Berne. Sa nomination fit beaucoup de bruit dans cette ville et fournit le prétexte d'une agitation au parti conservateur, qui prétendit que la religion était menacée. Tout le canton fut en mouvement, une foule de brochures et d'articles de journaux furent publiés contre Zeller, ou plutôt contre le parti radical, que les conservateurs voulaient écraser; cependant, lorsque le grand conseil se fut prononcé à une imposante majorité pour le maintien de la nomination de Zeller, et que ce dernier eut pris possession de sa chaire, l'agitation s'apaisa graduellement; mais, comme il désirait surtout professer dans une université allemande, il accepta en 1849 une chaire de théologie à l'université de Marbourg. Là encore ses adversaires réussirent à l'écarter de la Faculté de philosophie. Il n'en fut pas de même plus tard à Heidelberg, où il enseigna cette science depuis 1862. Indépendamment d'un grand nombre d'articles insérés dans les *Annales théologiques* et dans divers journaux, on a de lui : *Études sur Platon* (Tubingue, 1839); la *Philosophie des Grecs* (Tubingue, 1844-1852, 3 vol.; 2^e edit., complètement remaniée, Tubingue et Leipzig, 1856-1863); *Histoire de l'Eglise chrétienne* (Stuttgart, 1847); le *Système théologique de Zwingle* (Tubingue, 1853); l'*Histoire des apôtres d'après sa matière et son origine* (Stuttgart, 1854); *De Hermodoro Ephesio et Hermodoro Platónico* (Marbourg, 1859); *Legens et traité* (Leipzig, 1865), etc. On lui doit, en outre, une traduction avec notes explicatives du *Festin* de Platon (Marbourg, 1847).

ZELLER (Jules-Sylvain), historien, né à Paris en 1820. Il commença l'étude du droit, qu'il abandonna pour celle des belles-lettres et de l'histoire, et, après avoir séjourné quelque temps en Allemagne, pour se familiariser avec la langue et la littérature de ce pays, il se fit recevoir agrégé d'histoire (1844), docteur es lettres (1849), puis entra dans l'enseignement. Après avoir professé l'histoire à Bordeaux, à Strasbourg, à Rennes, à la Faculté d'Aix (1854-1855), M. Zeller revint à Paris en qualité de maître de conférences à l'École normale. Quelque temps après, il fut nommé professeur suppléant d'histoire à la Sorbonne, où il fit en outre, de 1858 à 1859, un cours complémentaire d'histoire moderne.

En 1869, il remplaça M. Duruy comme professeur d'histoire à l'Ecole polytechnique et devint, en 1870, recteur de l'Académie de Strasbourg. Cette ville étant tombée au pouvoir des Allemands, M. Zeller est revenu à Paris. Il a été appelé, le 30 mai 1874, à remplacer Michelet comme membre de l'Académie des sciences morales. Ce savant professeur a publié plusieurs ouvrages estimés : *Ulric de Hutten, sa vie, ses amours, son époque, histoire du temps de la Réforme* (1849, in-8°), sa thèse pour le doctorat ; *Histoire de l'Italie depuis l'invasion des barbares jusqu'à nos jours* (1852, in-18), dans la collection Duruy ; *Episodes dramatiques de l'histoire d'Italie* (1855, in-12) ; *L'Année historique* (1860-1863, 3 vol. in-12), revue annuelle des événements politiques tant en France qu'à l'étranger ; les *Empereurs romains, caractères et portraits historiques* (1863, in-18) ; *Entretiens sur l'histoire ; Antiquité et moyen âge* (1865, in-12) ; *Abregé de l'histoire d'Italie depuis la chute de l'empire romain jusqu'en 1864* (1864, in-12) ; *Rapports sur les études historiques* (1868, in-8°), en collaboration avec MM. Gouffroy et Clément ; les *Tribuns et les révolutions en Italie* (1873, in-12) ; *Histoire de l'Allemagne* (1872 et suiv., in-8°), important ouvrage dont le troisième volume a paru en 1876 et qui doit en compter six ou sept.

ZELLERFELD, ville de Prusse, province de Hanovre, district de Clausthal, dont elle est séparée par le Zellbach ; 4,000 hab. Construction de machines, ateliers d'émail ; mines et usines de fer.

ZELLER-SEE, le *Lacus Venetus* des Romains, petit lac d'Europe, entre le grand-luché de Bude et le canton suisse de Thurgovie ; il est formé par le Rhin, à 4 kilom. au-dessous du lac de Constance ; il a une forme très-irrégulière, et mesure 18 kilom. dans sa plus grande longueur et 55 kilom. carrés de superficie ; sa plus grande profondeur est d'environ 20 mètres. Au milieu de ce lac s'élève la petite île de Reichenau.

ZELLIN, bourg de Prusse, province de Brandebourg, régence de Francfort, cercle et à 35 kilom. S. de Königsberg, sur la rive droite de l'Oder ; 2,100 hab. Toiles et lainages.

ZELLKIE s. f. (zèl-ki). Miner. Fer sulfuré cellulaire.

ZELLWEGER (Jean-Gaspard), historien et philanthrope suisse, né en 1767, mort à Trogen (canton d'Appenzell) en 1855. Il se signala en fondant plusieurs établissements et sociétés de bienfaisance et employa une partie de ses loisirs à composer des ouvrages intéressants et bien faits. Ces ouvrages ont pour titre : *Histoire du peuple d'Appenzell* (1830-1840, 3 vol.) ; *Documents pour servir à l'histoire d'Appenzell* (1830-1838).

Zelmire, tragédie en cinq actes et en vers, par de Belloy (1762). Cette pièce est imitée de *l'Hypsipyle* de Métastase ; de Belloy s'est, en outre, inspiré d'un coup de théâtre rapporté par Aristote de *l'Helles*, pièce perdue d'Euripide. *Zelmire* est la glorification de l'amour filial poussé à l'héroïsme. Azor, fils de Polydore, roi de Lesbos, a en prisonné son père ; dans l'intention de le sauver, Zelmire, sa sœur, feint de partager ses desseins ; mais secrètement elle allait le prisonnier, ne pouvant le nourrir autrement.

J'écoutai la nature ; elle vint m'inspirer
D'oser changer ses lois pour la mieux honorer...
Du lait que pour mon fils elle avait destiné
Mon sein même a nourri mon père infortuné.

Aidée par un simple soldat, elle parvient enfin à le faire évader et le cache dans le tombeau des rois de Lesbos, puis elle prévient son frère qu'il s'est réfugié dans le temple de Cérès. Azor fait alors brûler le temple et accuse, pour se justifier devant le peuple, son père d'avoir voulu l'assassiner. On le trouve bientôt poignardé lui-même. Zelmire, après avoir délivré Polydore, veut aller avec lui retrouver son mari Ilus, qui est à Troie. Leur entretien est interrompu par Anténor, auquel on a offert la couronne, mais qui par politique la refuse et la fait donner au fils de Zelmire. Prince du sang royal, Anténor est le type parfait du politique hypocrite. Rammès seul, son confident, connaît ses projets, car il lui dit : C'est moi qui ai brouillé le père et le fils, c'est moi qui ai tué Azor, et, quant au fils de Zelmire,

Tu me crois trop prudent pour lui laisser atteindre
L'âge de se connaître et le temps d'être à craindre.

Au second acte, Zelmire, abusée par sa fausse modestie, va confier son secret à Anténor, lorsque le soldat thrace l'avertit qu'il est le meurtrier d'Azor, et qu'il en a la preuve écrite de la main de la victime. Polydore étonné s'écrie :

Quels sentiments, ma fille, en cette humble fortune !
O leçon pour les grands trop vaine et trop commune !
A ces derniers humains quel roi vient s'abaisser ?
Quand ils sont malheureux, daignons-nous y penser ?
Nos yeux remarquent-ils leur obscure existence ?
Leur zèle la prodigue à notre indifférence,
Et, loin de se venger de nous mépris honteux,
Ils sont hommes pour nous quand nous souffrons
[comme eux !]

Ils fuiraient bien à Troie, mais le fils de Zelmire est entre les mains d'Anténor, et un terrible combat se livre en son cœur entre l'amour maternel et l'amour filial. Ses maux

vont redoubler. Anténor lui reproche d'avoir livré son père ; se justifier, c'est perdre Polydore. La situation se complique encore par le retour d'Ilus, à qui Anténor apprend le trépas d'Azor et de Polydore ; saisissant la main de sa femme, Ilus jure de venger les victimes et surtout son beau-père,

... Vous tenez la main qui l'a livré,
s'écrie Anténor. Ilus repousse Zelmire, qui ne peut se défendre, car, si elle parle, elle causera la mort de son père et de son époux. Elle ne peut que répondre d'une manière ambiguë :

Ce que j'ai fait enfin, je le ferais encore.

Au troisième acte, Ilus a repris son fils et se dispose à partir. Il est seul Anténor s'avance sur la pointe du pied pour l'assassiner ; mais Zelmire qui entrain s'élance et lui arrache le poignard. Ilus se retourne au bruit, et, par un trait de génie digne de sa noirceur, Anténor s'écrie :

... Vous voyez une épouse perfide
Qui, sans moi, consommait un nouveau parricide.
Zelmire s'évanouit, puis, revenant à elle, accuse Anténor, qui ne lui répond que par ces mots accablants :

Ose aussi m'accuser du meurtre de ton père.
L'infortunée laisse échapper quelques mots équivoques en regardant le tombeau où son père est caché, tandis qu'on l'entraîne en prison. Resté seul, Ilus se rappelle ses coups d'œil vers le tombeau, l'œuvre, et Polydore se jette dans ses bras. Un cri s'échappe de la bouche d'Ilus :

... Zelmire est innocente !
Je l'ai cru... Pardonnez...

Furieux, il va combattre Anténor avec d'autant plus d'espoir que le soldat thrace lui remet la preuve écrite de l'assassinat d'Azor par Anténor. Polydore veut aussi prendre part à la lutte ; Ilus refuse, malgré son insistance :

Souverain détroné, je ne suis qu'un soldat...
Et dans de tels moments vous voulez que je fuie !

Le quatrième acte nous fait assister à la défaite du bon droit. Zelmire, en prières pour son époux, voit passer un esclave troyen poursuivi par des soldats et qui cherche un refuge dans le tombeau des rois. Les vainqueurs le croient caché sur les vaisseaux d'Ilus, où Zelmire sait que son père doit être en sûreté, et veulent y mettre le feu. Livrera-t-elle ce fidèle serviteur de son père ou laissera-t-elle brûler Polydore ? Elle indique la retraite du fugitif. Le Troyen se défend, son casque tombe : c'est Polydore. On les conduit tous deux à Anténor victorieux. Polydore lui parle avec hauteur comme à un sujet rebelle, mais Anténor l'accuse du meurtre d'Azor de complicité avec Zelmire. On les enchaîne.

Au dernier acte, Ilus s'est laissé voler par Rammès l'écrit qui prouve le crime d'Anténor et voit son beau-père et sa femme condamnés à être immolés sur le tombeau des rois. Zelmire indignée lance contre les Lesbiens des imprécations presque aussi énergiques que celles de Camille :

Que vos fils arrachés de leurs berceaux brisés
Soient, à vos yeux, mourants sur la pierre écaras.

Qu'importe ? le moment fatal est arrivé. Rammès armé du glaive vengeur va frapper les coupables ; il le lève et, par un détour subit, renverse Anténor, en s'écriant : Meurs, trahire ! Le peuple va le massacrer ; mais les prêtres lisent l'écrit d'Azor tracé avec son sang ; Rammès prend la parole, raconte le dévouement de Zelmire, et les Lesbiens battant des mains acclament Polydore, Ilus et Zelmire.

Telle est cette tragédie, au sujet de laquelle Voltaire écrivait à l'auteur : « Vous avez le mérite de l'action théâtrale. » *Zelmire* est en effet une pièce de mouvements et de situations tragiques, fort animée et fort intéressante malgré ses invraisemblances.

Zelmire (*Zelmira*), opéra-séria italien en deux actes, livret de Tottola, musique de Rossini ; représenté sur le théâtre San-Carlo, à Naples, pendant le carnaval de 1822. Le livret est une imitation de la tragédie de *Zelmire* de de Belloy. Cet opéra a été représenté au Théâtre-Italien de Paris le 14 mars 1826. On y remarque les nouveaux effets d'instrumentation et d'expression dramatique qui caractérisent la seconde manière de Rossini, et la transition des opéras conçus d'après l'ancien goût italien, tels que : *Cenerentola* et la *Gazza ladra*, aux magnifiques développements de *Semiramide*. Les morceaux principaux de la partition de *Zelmire* sont : la cavatine de Polidoro : *Ah ! già trascorre il dì* ; le trio : *Souviens-toi* ; le duo : *Ah, ché quel tronchi accenti* ; le quintetto : *La sorpresa, lo stupore*, et le duetto : *Perché mi guardi*.

ZELOTTI (Jean-Baptiste), appelé parfois **Battista de Vérone**, peintre italien, né à Vérone vers 1532, mort vers 1592. Après avoir fréquenté l'atelier de A. Badile, où il se lia d'une vive amitié avec Callari, qui devait devenir si célèbre sous le nom de Paul Véronèse, il se rendit à Venise, où il reçut des leçons de Titien. Doué d'un esprit ingénieux, d'une imagination féconde, excellent dessinateur, brillant coloriste, possédant une touche légère et facile, Zellotti exécuta des œuvres fort remarquables qui se distinguent par

l'originalité de la composition en même temps que par la science de l'exécution. Inférieur à Veronese dans ses peintures à l'huile, il l'emporta souvent sur son illustre ami dans ses peintures à fresque, où il développa au plus haut point ses belles qualités. On trouve un grand nombre de fresques de lui dans des châteaux, des églises de village et dans des couvents. Parmi ses œuvres, nous citerons ses beaux plafonds dans la salle du conseil des Dix et à la bibliothèque Saint-Marc, à Venise ; ses superbes fresques de la villa de Catino, où il représenta les hauts faits des *Obizzi* ; la *Conversion de saint Paul* et la *Pêche miraculeuse*, dans la cathédrale de Vicence, ses tableaux à l'huile les plus estimés ; *Jésus remettant les clefs à saint Pierre*, à Saint-Pierre de Vicence ; le *Christ mort soutenu par sa mère*, au musée de Vienne ; la *Madone avec sainte Catherine et saint Sébastien*, au musée de Berlin.

ZELOTYPE adj. (zé-lo-ti-pe). Pathol. Atteint de zélotypie : *Femme ZÉLOTYPÉ*. — Substantif. Sujet atteint de zélotypie : *Un ZÉLOTYPE*.

ZÉLOTYPIE s. f. (zé-lo-ti-pt — gr. *zélotupia*, jalousie, de *zélos*, zèle ; *tupio*, je frappe). Pathol. Jalousie maniaque.

ZÉLOTYPIQUE adj. (zé-lo-ti-pi-ke — rad. *zélotypie*). Pathol. Qui a rapport à la zélotypie : *Pièvre ZÉLOTYPIQUE*.

ZELTER (Charles-Frédéric), compositeur allemand, né à Berlin en 1758, mort en 1832. Il était fils d'un maître maçon et, après avoir fait quelques études au gymnase de Joachimsthal, revint à l'âge de seize ans auprès de son père, qui le destinait au même métier que lui ; mais, à la suite d'une longue maladie dont le jeune Zelter souffrit jusqu'à sa dix-huitième année, une passion extraordinaire pour la musique s'éveilla en lui, et, tout en continuant le jour son travail manuel pour obéir à la volonté de son père, il consacra ses soirées à l'étude du piano et du violon. En 1783, il fut reçu maître maçon, et il put, dès lors, perfectionner sans obstacle son éducation musicale et apprendre le contrepoint. Fasch, qui fut son maître pour cette partie de l'art, fonda une académie de chant, dont son élève fut l'un des membres les plus zélés, avant d'en devenir le directeur, à la place de Fasch, qui mourut en 1800. En 1809, Zelter fut nommé par le roi de Prusse professeur d'harmonie à l'Académie des beaux-arts de Berlin et fonda la même année dans cette ville la première *Liedertafel* (société chorale, mot à mot table de chant), pour laquelle il écrivit une foule de compositions aussi originales qu'humoristiques. Cette institution était, en quelque sorte, une rénovation des sociétés des anciens maîtres chanteurs allemands, et elle est à tel point passée dans les mœurs allemandes, qu'il n'est pas aujourd'hui de l'autre côté du Rhin de bourgade qui ne possède sa *Liedertafel*. Les musicographes allemands parlent avec éloge des œuvres de Zelter, mais elles ne sont guère connues à l'étranger. Celles que l'on estime le plus sont ses motets et surtout ses chansons, dont la naïveté et le ton populaire sont les qualités principales. Il forma à Berlin un grand nombre d'excellents élèves, dont le plus célèbre fut Mendelssohn-Bartholdy. Après sa mort, on publia sa *Correspondance avec Gathe* (Berlin, 1833-1834, 6 vol.), qui renferme des documents intéressants à la fois pour son histoire et pour celle du grand poète, dont il fut jusqu'à la fin l'intime ami.

ZELTNER (Georges-Gustave), théologien et philologue allemand, né près de Nuremberg en 1672, mort en 1738. Lorsqu'il eut pris le diplôme de maître ès arts à l'université d'Iéna (1693), il compléta son instruction dans les principales universités de l'Allemagne, puis entra dans les ordres et devint successivement inspecteur à l'Académie d'Altdorf (1695), professeur de métaphysique à Nuremberg (1698) et professeur de théologie et de langues orientales à Altdorf (1706-1730). Après être resté vingt-quatre ans dans cette ville, il se retira près de Nuremberg, à Poppenreuth, où il mourut. Zeltner n'a pas laissé moins de soixante-dix ouvrages et dissertations. Nous nous bornerons à citer les plus importants : *De novis Bibliorum versionibus germanicis non temere vulgandis* (Altdorf, 1707) ; *De piorum desideriorum scriptoribus* (Nuremberg, 1707, in-4°) ; *De feminis ex hebraea gente eruditissimis* (Altdorf, 1708, in-4°) ; *Sciagraphia historiarum philosophiarum* (Nuremberg, 1710, in-fol.) ; *De initiis baptismi initiationis Judæorum* (Nuremberg, 1711, in-4°) ; *Historia ecclesiæ Noribergensis* (Nuremberg, 1715-1719, in-4°) ; *Summa theologiæ dogmaticæ* (Nuremberg, 1722) ; *Breviarium controversiarum cum enthusiastis et fanaticis habitum* (Leipzig, 1724, in-8°) ; *De choræ veterum Hebræorum* (Altdorf, 1726) ; *Des anciens et très-rare Bibles allemandes* (Altdorf, 1734) ; *Breviarium controversiarum cum Ecclésiæ græcæ ac cum ruthenica agitata* (Nuremberg, 1737) ; *Thesaurus bibliothecæ calis* (Nuremberg, 1738, 2 vol. in-8°) ; *Deucent orationes funebres* (Altdorf, 1747) ; *Enneas quæstionum philologicarum* (Altdorf, 1747), etc. Citons encore : *Vitæ theologorum altdorfinarum* (1722, in-4°), recueil biographique très-estimé ; *Historia cryptæ societatis altdorfinae quondam academice infestis arcana* (Leipzig, 1729, 2 vol. in-4°), ouvrage

très-curieux, mais plein de digressions inutiles. Tous les écrits que nous venons de citer sont remplis d'érudition et de recherches.

ZELTNER (Jean-Conrad), érudit allemand, frère du précédent, né à Nuremberg en 1687, mort en 1720. Il étudia la théologie à Altdorf et à Wittenberg (1711), se rendit ensuite à Berlin et en Saxe, entra à son retour dans les ordres, puis devint pasteur à Altenheim (1715) et vicaire à Altdorf, où il mourut. On a de lui : *Correctorium in typographis eruditorum centuriæ* (Nuremberg, 1716, in-8°), ouvrage réimprimé sous le titre de *Theatrum virorum eruditorum qui typographiæ operam præstiterunt* (Nuremberg, 1720, in-8°). On y trouve une dissertation sur les origines de l'imprimerie et les vies des plus célèbres correcteurs par ordre alphabétique. Zeltner a laissé, en outre, quelques ouvrages manuscrits.

ZÉLUS s. m. (zé-luss — du lat. *zelus*, gr. *zelos*, emulation). Entom. Genre d'insectes hémiptères hétéroptères, de la famille des récurviens, type du groupe des zelites, comprenant un assez grand nombre d'espèces, répandues surtout dans les pays chauds, et dont quelques-unes habitent l'Europe : *Les ZÉLUS sont de bons coureurs, ainsi que l'indique la disposition de leurs pattes*. (L. Desmarest.)

ZEMAGLA, déesse adorée par les Slaves. Elle avait une respiration de glace, des habits de gelée, un manteau de neige et une couronne de giboules.

ZEMBILDJI s. m. (zèmm-bil-dji). Hist. ottom. Bas officier des janissaires.

ZEMBLE (NOUVELLE-), en russe *Novaya-Zemlia*, c'est-à-dire *Terre-Neuve*, groupe de deux îles de la Russie d'Europe, faisant partie du gouvernement d'Arkhangel et situées dans l'Océan Glacial arctique, au N. du gouvernement d'Arkhangel, dont elles sont séparées par le détroit de Kara et l'île de Vaigatsch, par 68° 50' et 76° de latit. boréale, 50° et 68° de longit. orientale. Ces deux îles, séparées par le détroit de Matotchikine, s'étendent du S.-O. au N.-E. sur une longueur de 700 kilom., avec une largeur variable de 100 à 250 kilom. Superficie évaluée à 215,500 kilom. carrés. Ces îles présentent plusieurs caps, dont les plus importants sont : le cap Nassau dans la partie la plus septentrionale, le cap Vlessinger au N.-E., le cap Sukof et le cap Menschikoff sur le détroit de Kara. La seule de ces îles dont l'exploration ait pu se faire d'une manière à peu près complète est celle du Sud ; elle a des côtes très-découpées, et on la désigne quelquefois sous le nom de terre de Kouzoff. Au midi de cette région, les côtes sont plates et peu élevées ; à l'O., elles sont couvertes de hauteurs, dont quelques-unes sont formées par des roches qui s'élèvent à pic ; on y remarque la baie de Karelskaia, mais on n'y trouve aucun bon mouillage. Le territoire est arrosé par une quinzaine de rivières qui se jettent dans la mer de Kara, mais dont aucune ne peut être considérée comme un fleuve important. On y trouve aussi un assez grand nombre de lacs, parmi lesquels nous citerons ceux de Britskoe, de Gousinoe et de Nekhvutov. Les montagnes de la Nouvelle-Zemble ne sont pas très-élevées ; on en trouve quelques-unes qui ont 1,000 mètres d'altitude, et la plus haute de toutes, qui n'est qu'un rocher abrupt, mesure 1,330 mètres. La est aussi le volcan le plus septentrional de l'Europe, celui de Sarytcheff. Ces montagnes ne laissent entre elles et la mer que trois grands espaces ; ce sont : la prairie de Walkor-Ostrov, de 80 kilom. de longueur, qui offre un terrain tendre, recouvert d'herbe et parsemé de lacs d'eau douce ; Gousinoia-Zemlia (terre aux oies), qui a 120 kilom. de longueur et que l'on croit riche en houille et en naphthé ; enfin une plage basse et terreuse de 16 kilom., entre la baie de Gribovaia et le canal de Matotchikine. Le froid est excessif dans la Nouvelle-Zemble, principalement quand le vent du nord souffle. Les vents d'ouest et du sud amènent la neige et la pluie. Même dans les parties les plus méridionales, on cesse de voir le soleil à partir du 8 novembre, et on ne le voit que vers la fin de janvier. Au nord, les nuits sont beau-coup plus longues, les habitants restant trois mois et demi sans voir l'astre du jour ; mais sa lumière est souvent remplacée par celle que produisent les aurores boréales. En généra, la neige tombe au mois de septembre et dure jusqu'à la Pentecôte, l'été se fait alors sentir ; pendant cette courte saison, les orages et les pluies sont rares, mais il y a des rosées assez fortes pour rafraîchir le peu de plantes de cette contrée, qui offre à peine quelques traces de végétation dans les parties méridionales et occidentales ; on voit pousser çà et là des saules nains, des arbustes qui donnent des fleurs, mais sans feuilles ; des herbes chétiues et rares, des mousses, des lichens ; la flore de la Nouvelle-Zemble est si pauvre qu'elle mérite à peine d'être mentionnée. Les rennes, les renards polaires, les ours blancs, les hermines y abondent ; les côtes fourmillent de cachalots, de phoques de toute espèce, de dauphins, de marsouins, de requins, de lamentins ; les oiseaux aquatiques n'y sont pas rares. Il n'y a pas d'habitants à demeure fixe dans la Nouvelle-Zemble ; le pays est

fréquenté par des chasseurs et des pêcheurs russes qu'envoient des négociants d'Arkhangel, de Mézen; ceux qui viennent de cette dernière localité s'en retournent ordinairement avant l'hiver; mais ceux d'Arkhangel y passent ordinairement cette saison et ne s'en vont qu'en été. Ils débarquent sur la côte S.-O., où ils trouvent de petites cabanes construites par leurs prédécesseurs. Chaque navire porte, outre ses instruments de pêche et de chasse, du bois et de la farine pour l'hivernage. Le pays fournit du gibier et du poisson en abondance. Ce sont les Norvégiens qui sans doute ont donné à la Nouvelle-Zemle son nom russe. Après eux, les Hollandais paraissent y avoir débarqué les premiers, de 1594 à 1596. Dans cette dernière année, Guillaume Barenz atteignit le cap Nord-Est ou cap Vliessinger. Mais cette contrée n'a été vraiment explorée que de 1819 à 1824. L'expédition russe fit partir dans ce but cinq expéditions différentes, et c'est aux efforts intelligents et aux observations des commandants Lazaref et Lutke, ainsi qu'à ceux de l'académicien Baer, que nous devons les quelques notions exactes que nous possédons sur cette région hyperboréenne.

ZEMECH s. m. (ze-mék). Alchim. Pierre d'azur. || On dit aussi ZOME-LAZULI.

ZÉMÈRE s. m. (zé-mè-re). Entom. Genre d'insectes lépidoptères diurnes.

ZÈMES, dieux ou esprits malfaisants qui étaient, avant l'arrivée des Espagnols aux Antilles, l'objet d'un culte de la part des insulaires. On leur offrait des fruits, des gâteaux et du tabac dans leurs temples, qui n'étaient autre chose que des cabanes, et où ils étaient représentés sous une forme hideuse. Les jours où on leur rendait honneur, les indigènes allaient au temple en procession et s'enfonçaient une baguette dans la gorge pour se faire vomir avant de paraître devant leurs dieux. Les prêtres, enivrés de fumée de tabac, se livraient à une gesticulation effrénée et rendaient des oracles avec des hurlements affreux.

ZÉMIE s. f. (zé-mi — du gr. *zemia*, amende, punition, qui correspond exactement au sanscrit *yama*, punition, contrainte, pénitence, de la racine *yam*, presser, dompter. Le *z* grec remplace l'y sanscrit, comme dans *zug*, équivalant au sanscrit *yug*, *zea*, épeautre, *yava*, orge, etc.). Antig. gr. Sacrifice expiatoire qu'on célébrait à Eleusis, après les mystères, pour effacer les fautes commises pendant la solennité.

ZEMINA, déesse polonaise, la personnification de la terre.

ZÉMINDAR s. m. (zé-main-dar — mot persan qui signifie littéralement *propriétaire foncier*). Agent chargé de recueillir les impôts au nom du gouvernement, dans l'Indoustan.

— **Encycl.** Le mot *zémindar* a dû être introduit dans l'Inde par les mahométans, mais il est probable que les fonctions auxquelles il est appliqué existaient antérieurement, à en juger du moins par le système d'organisation des villages qui est en vigueur dans toute la contrée. Un village dans l'Indoustan n'est pas simplement une agglomération de maisons moins imposante que celle qui constitue une ville; c'est une étendue de pays comprenant des centaines, parfois des milliers d'acres (l'acre vaut 40 ares) de terre labourable ou stérile. Sur ce territoire, les habitants forment une sorte d'association, avec un certain nombre de magistrats, dont chacun a une fonction particulière. A la tête de cette association est placé le *potail*, qui a sous ses ordres la police du village. Plusieurs villages réunis forment un district, qui est plus ou moins grand, selon le nombre et l'étendue des villages qu'il comprend. Le chef du district porte dans la plus grande partie de l'Indoustan le titre de *zémindar* et le district lui-même forme une *zémindari*. Le devoir principal du *zémindar* est de recueillir les impôts pour le gouvernement, et, afin qu'il puisse le faire plus facilement, la police du district est placée sous ses ordres.

Ce que nous venons de dire des *zémindars* s'applique surtout aux Etats qui étaient demeurés indépendants de l'Angleterre; dans les autres, une modification fut introduite dans les perceptions des impôts par Warren Hastings en 1772, époque à laquelle les *zémindariers* furent concédés pour un certain nombre d'années aux plus offrants et derniers enchérisseurs; on donna toutefois la préférence aux *zémindars* déjà en fonction qui firent des offres suffisantes. L'organisation actuelle des *zémindars* fut introduite en 1793 par lord Cornwallis, auquel l'Inde doit une foule d'autres réformes financières et judiciaires. Le montant de la redevance à payer au gouvernement fut fixé à un chiffre déterminé pour une période de dix ans d'abord, mais ce chiffre devait demeurer invariable pour l'avenir s'il obtenait la sanction du gouvernement anglais. Les *zémindars* étaient reconnus comme propriétaires du sol et devenaient ainsi, sous le gouvernement de la Grande-Bretagne, ce qu'ils n'avaient jamais été auparavant, même sous leurs princes nationaux. Les *ryots*, qui possédaient tous leurs terres par droit héréditaire, furent ainsi livrés à la discrétion des

zémindars, qui usèrent souvent de leurs nouveaux droits de la façon la plus arbitraire. Ils peuvent disposer de la terre comme ils l'entendent, et le gouvernement n'a pas le droit d'intervenir tant que la redevance fixée est payée.

ZÉMINDARI s. m. (zé-min-da-ri). Hist. Soldat bénéficiaire de l'armée persane.

ZÉMINDARIE s. f. (zé-main-da-ri). District administré par un *zémindar*.

ZÉMINE s. f. (zé-mi-ne — du gr. *zemia*, dommage). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la tribu des buprestides, comprenant cinq espèces, qui habitent l'Amérique du Sud.

Zémire et Azor, opéra-comique de Grétry, paroles de Marmontel, en quatre actes; représenté à Fontainebleau le 9 novembre 1771 et à Paris le 10 décembre de la même année. Cette pièce est restée au répertoire, et elle est une de celles que le public revoit avec le plus de plaisir.

Marmontel l'a écrite en vers libres. *Zémire et Azor* eut autant de succès dans les provinces de la France qu'à la cour et à Paris. La pièce fut traduite dans presque toutes les langues, et l'on rapporte qu'un Français assista à trois spectacles, dans une foire d'Allemagne, où l'on jouait le même jour *Zémire et Azor* en flamand, en allemand

Larghetto.

Du mo-ment qu'on ai-me, On de-vient si doux!

Et je suis moi-mê-me, Et ie suis moi-mê-me

Plus tremblant que vous! Et je suis moi-mê-me Plus tremblant que

vous! Hé quoi! vous crai-gnez L'es-cla-ve ti-mi-de Sur

qui vous ré-gnez! N'a-yez plus de peur! La haine ho-mi-

-ci-de, La haine ho-mi-ci-de Est loin de mon cœur! Du mo-

ZEMLIÉ s. f. (zé-mi). Gramm. Huitième lettre de l'alphabet slave et russe, équivalant à notre *z*.

ZEMLIN, ville de l'Esclavonie autrichienne. V. **SEMLIR**.

ZEMME, bourg du royaume d'Italie, province de Pavie, district de la Lomelline, mandement de Sartirana; 2,200 hab.

ZEMMI s. m. (zém-mi). Hist. ottom. Nom que les Turcs donnent aux sujets non musulmans de l'empire.

ZEMNI s. m. (zé-mni). Mamm. Syn. de RAT-TAUPE ou SPALAX : Le ZEMNI a peu près le même naturel et les mêmes habitudes que le hamster. (V. de Bomare.)

ZEMPELBURG, ville de Prusse, province de Prusse, régence de Marienwerder, cercle et à 37 kilom. N.-E. de Flatow, sur le petit lac de son nom; 3,500 hab. Fabrication de draps.

ZEMPLIN (COMITAT DE), division administrative de la Hongrie, comprise entre la Galicie au N., les comitats d'Ungvar et de Szabolcs à l'E., d'Abauj-Torna et de Saros à l'O., de Borsod et de Nord-Bihar au S. Superficie, 6,169 kilom. carrés; 250,000 hab. Chef-lieu, Ujhely. Les Carpates couvrent de leurs ramifications méridionales la partie N. de ce comitat; à un de ces rameaux se rattache le Hegyalla, sur les flancs duquel on récolte l'excellent vin de Tokai. La Theiss limite en grande partie ce comitat vers le S., le Hernad vers le S.-O. Dans l'intérieur coulent le Bodrog et ses tributaires, l'Onava, la Topla et le Laborz. Le climat est très-froid dans la partie septentrionale du comitat, mais fort doux dans le sud. Les vallées sont riches en blé, tabac, chanvre, fruits; les collines en vins et les montagnes en bois. On y trouve du fer, de l'alun, du pétrole, du jaspé, du sapin et plusieurs sources minérales. L'élevé du bétail y est très-importante, surtout celle des chevaux et des moutons. Industrie manufacturière presque nulle; exportation des produits du sol.

Zemzem, fontaine qui se trouve du côté oriental de la Caaba, à La Mecque, sous une coupole, où les pèlerins vont boire dévotement son eau. Cette eau, regardée par les

et en français. A Londres, on le traduisit en italien; on y ajouta un seul rondeau qui n'était pas l'œuvre des auteurs. Le public, après l'avoir entendu, cria : « Plus de rondeau, il n'est pas de la pièce. »

Parmi les morceaux les plus applaudis et demeurés les plus populaires de cet opéra, on cite l'air :

Ah! quel tourment d'être sensible!
Personne n'a oublié le ravissant air :
Du moment qu'on aime,
On devient si doux!

Citons encore le remarquable trio : *Ah! laissez-moi, laissez-moi la pleurer!* et le duo : *Le temps est beau*, où les babillements d'Ali sont si parfaitement indiqués par les notes ténues du basson. La pièce se termine par un duo plein de verve entre Zémire et Azor : *Amour! amour! quand ta rigueur, etc.*

L'imagination de Grétry a montré toute sa fraîcheur dans *Zémire et Azor*. « Malgré les transformations de certaines parties de la musique, dit M. Fétis (*Biographie des musiciens*), de pareilles inspirations ne peuvent cesser d'être belles ni d'intéresser les artistes sans préjugés. » A toutes les reprises, cet opéra a été fort bien accueilli par le public, et l'on se rappelle encore l'effet produit par Ponchard dans le rôle d'Azor.

Nous citons l'air : *Du moment qu'on aime.*

Larghetto.

Du mo-ment qu'on ai-me, On de-vient si doux!

Et je suis moi-mê-me, Et ie suis moi-mê-me

Plus tremblant que vous! Et je suis moi-mê-me Plus tremblant que

vous! Hé quoi! vous crai-gnez L'es-cla-ve ti-mi-de Sur

qui vous ré-gnez! N'a-yez plus de peur! La haine ho-mi-

-ci-de, La haine ho-mi-ci-de Est loin de mon cœur! Du mo-

musulmans comme provenant de la source que Dieu fit jaillir de terre pour Agar et Ismaël lorsqu'ils furent chassés de la maison d'Abraham, passe pour avoir des vertus merveilleuses, aussi bien pour l'âme que pour le corps, et, de même que chez nous l'eau de la Salette, elle est transportée en bouteilles dans tous les Etats mahométans.

ZEMZEMA s. f. (zé-mzé-ma). Sorte de gourde faite de cuir, ou doublée de velours brodé, en usage dans la Tunisie.

ZÉNADÉCAH s. m. (zé-na-dé-kâ). Hist. relig. Sectaire mahométan.

ZÉNAÏDE s. f. (zé-na-i-de — nom de femme). Ornith. Genre d'oiseaux, de la famille des columbides ou pigeons.

— Entom. Genre d'insectes diptères, de la famille des athéricères, tribu des muscides, dont l'espèce type vit aux environs de La Rochelle.

ZENALE (Bernardin), peintre et architecte italien, également connu sous le nom de **Bernardino da Treviglio**, né à Treviglio, près de Bergame. Il vivait au xve siècle, et ce fut à Milan, sous la direction de Vincent Civecchio, dit le Vieux, qu'il fit son éducation artistique. Ses progrès furent très-rapides et le talent dont il fit preuve le fit charger de nombreux travaux pour lesquels il s'associa son compatriote Bernard Buttinone. En même temps, il se montra architecte très-habile et reçut la direction des travaux d'entretien et de réparation de la cathédrale de Milan. Cet artiste a exécuté un grand nombre de tableaux et de fresques tant à Milan que dans les villes voisines. Parmi ses œuvres, où l'on trouve de grandes qualités de dessin, mais un peu de sécheresse et de crudité, on cite : la *Résurrection*, dans le cloître de Sainte-Marie-delle-Grazie; le *Martyre de saint Pierre* et de *saint Paul*, autre belle fresque dans l'église des Franciscains; l'*Annunciation*, dans l'église Saint-Symphorien; la chapelle de la Madeleine, dans l'église del Carmine. Zenale avait composé un *Traité de perspective*, qui est resté manuscrit et dont Lomazzo fait un grand éloge.

ZENANAH s. m. (zé-na-nâ). Appartement des femmes, dans les habitations des riches musulmans de l'Inde.

— **Encycl.** On nomme ainsi, chez les musulmans de l'Indoustan, la gynécée, la retraite mystérieuse où s'écoule la vie des femmes dans le calme des soins domestiques. Une Anglaise, devenue l'épouse d'un mahométan, mistress Mir Hassan-Ali, a laissé une description curieuse des *zenanahs*.

Le *zenanah* forme généralement un carré assez régulier, dont trois côtés sont occupés par autant de bâtiments d'habitation à toiture plate, le quatrième par les cuisines, l'office, le garde-meuble, et le centre par une cour. Le rez-de-chaussée des pavillons habités est exhaussé de quelques pieds au-dessus du niveau de la cour; ces pavillons n'ont point d'étage supérieur, et leur façade se compose d'un rang de colonnes; les murs latéraux et ceux de derrière n'ont aucune ouverture et sont fort élevés; l'air ne pénètre dans l'intérieur que par la cour. Les appartements sont divisés en grandes salles, dont les placards ou cabinets de dépôt occupent les angles; ce sont les seuls endroits des *zenanahs* où l'on voie des portes. Le carreau est en terre battue, en dalle ou en briques. L'usage des parquets est inconnu. A défaut de portes et de croisées, d'épais rideaux occupent les entre-colonnements et défendent l'intérieur contre la chaleur et l'indiscretion. Quelques *zenanahs* ont une double colonnade garnie de rideaux, de manière à faire de chaque pièce, suivant l'occasion, un salon et une galerie, et à offrir à l'air extérieur un double rempart; cet arrangement est d'ailleurs utile partout où l'on a un nombreux domestique. Les rideaux sont en drap, ou plus communément en gros calicot de deux couleurs, à damier ou à ramages, et bordés de franges ou autres garnitures plus ou moins élégantes. Outre ces tentures, l'intérieur est abrité par des jalouses de bambou, de style et de couleur divers. Le carreau des salles est couvert de nattes.

Les lits sont dressés, pendant le jour, le long des murs de l'appartement; chaque soir on les place à l'endroit le plus convenable pour passer la nuit; souvent c'est dans la cour, pour jouir de la fraîcheur. Les dames ne font point de toilette de nuit; elles se couchent avec leurs vêtements du jour, qu'elles gardent jusqu'à ce qu'ils soient sales ou usés.

Ce qui distingue dans le *zenanah* la matresse de maison, c'est le siège d'honneur, le *musnud*, qui lui est exclusivement réservé. Ce meuble précieux repose sur un tapis étendu vers le milieu de la salle contre une des colonnes. Sa dimension est ordinairement de 6 pieds carrés; la richesse de l'étoffe qui le compose varie suivant la fortune et le rang des personnages; il est recouvert de drap d'or, de soie, de velours ou de calicot, et a pour satellites des coussinets qui servent de points d'appui aux coudes, aux genoux, etc. Lorsqu'une dame veut faire honneur à une personne d'un rang égal ou inférieur au sien, elle l'invite au partage du *musnud*. Quand c'est un personnage d'un rang plus élevé, elle lui cède la place et vient modestement s'asseoir au bord du tapis.

On voit très-peu de glaces, même dans les plus riches *zenanahs*; point de tables; les mets sont servis à terre, sans aucun ustensile qui ait le moindre rapport avec nos coutumes, fourchettes, etc.

La vie des femmes dans le *zenanah* est assez monotone. Il leur est défendu de recevoir des hommes étrangers à la famille, mais les rapports avec les personnes de leur sexe sont fort étendus. Certaines dames de distinction ont jusqu'à dix demoiselles de compagnie, sans compter leurs nombreuses esclaves. Un *zenanah* qui a un personnel nombreux est un signe de noblesse. Il n'est pas jusqu'aux femmes peu aisées qui ne cherchent à posséder au moins quelques esclaves. Des l'enfance, la société est pour elles un besoin; c'en est un que de fumer; le *houka* leur est aussi précieux que leur mari.

La première femme d'un musulman reste toujours à la tête du *zenanah*, et il est de règle qu'un homme ne doit pas épouser plus de femmes qu'il n'en peut entretenir convenablement. Les enfants sont élevés dans le *zenanah*; un de leurs grands amusements est l'éducation des pigeons, pour lesquels les musulmans de l'Inde conservent toute leur vie un grand attachement. Les filles y restent jusqu'à leur mariage; les fils en sortent sitôt qu'ils sont en état de monter à cheval et de manier la lance.

Le nombre de serviteurs et de servantes attachés au service des dames du *zenanah* d'un prince souverain de l'Inde, du roi d'Oude, par exemple, était considérable; il y avait d'abord les femmes cipayes, qui montaient la garde à la porte des appartements et qui formaient un régiment complet, armé et vêtu à peu de chose près comme les cipayes de l'autre sexe; il y avait ensuite les porteuses, dont l'occupation consistait à porter dans les cours intérieures les palanquins et autres voitures fermées à l'usage du roi et de ses femmes; puis venaient quantité de femmes employées à différents services. Les eunuques se trouvaient également en très-grand nombre dans les *zenanahs*. Il n'y en avait pas moins de cent cinquante dans celui du roi d'Oude. Ces eunuques sont ordinairement des enfants volés dans l'Inde supérieure; ils jouissent d'une foule de privi-

légés refusés aux autres classes d'esclaves, accompagnent d'ordinaire au bain les dames, et on les préfère même aux femmes pour cet emploi. Lorsque la *padshah begum* du roi d'Oude Nussir - ud - Deen se rendait à la sainte Durgah pour y faire ses prières, elle ne se faisait pas suivre de moins de cent cinquante à deux cents femmes. Le luxe des costumes de ces femmes et des serviteurs mâles qui lui faisaient cortège était si extraordinaire, si éblouissant, que les merveilleux des *Mille et une nuits* étaient bien dépassés.

ZEND, ZENDE adj. (zaindd, zain-de). Linguist. Se dit d'une langue aryenne qu'on parlait dans l'ancienne Médie : *La langue ZENDE. Les alphabets ZEND et pehlvi paraissent se rattacher aux alphabets arméniens.* (Renan.)

— s. m. Nom de la même langue : *Le ZEND, tel qu'il nous est connu, ne remonte pas aussi loin que le sanscrit, mais il est fort ancien.* (A. Réville.)

— Encycl. Le *zend* appartient au groupe des langues iraniennes ou persanes, division importante de la famille indo-européenne. C'est l'idiome sacré des mages, celui dont Zoroastre se servit pour exposer sa doctrine religieuse. Il fut parlé à une époque très-reculée, et, de même que le sanscrit, il avait cessé d'exister comme langue vivante longtemps avant l'ère chrétienne. On est peu d'accord sur la contrée où cette langue a été primitivement parlée. Les uns pensent que ce fut dans la Bactriane, d'autres dans l'Iran septentrional, d'autres encore dans la haute Médie, d'autres enfin dans la province d'Atropatène. On place aujourd'hui son berceau à côté de celui du sanscrit, chez les Aryas. Le mot *zend*, selon M. Max Müller, est identique au *sanscrit chhandas* (*scandere*), nom donné aux hymnes védiques. On sait que la doctrine de Zoroastre a été conservée dans un ouvrage connu sous le nom de *Zend-Avesta*. Cet ouvrage, dont il ne reste que quelques livres, avait déjà été traduit en français, d'après une traduction persane, par Anquetil-Duperron, lorsque la clef du *zend* fut trouvée par le Danois Érasme Rask. Après la mort prématurée de ce savant, ses recherches sur l'ancienne langue de Persé furent complétées par notre illustre orientaliste Eugène Burnouf. Ce fut Burnouf, un des plus grands savants que la France ait jamais produits, dit M. Max Müller, qui, à l'aide de sa connaissance du sanscrit et de la grammaire comparée, déchiffra le premier le texte original de l'ouvrage attribué au fondateur de l'antique religion de la lumière. Le premier aussi, il appliqua la même clef, avec un véritable succès, aux inscriptions cunéiformes de Darius et de Xerxès.

L'alphabet *zend*, d'origine sémitique, se compose de trente consonnes et de treize voyelles. Les lettres cérébrales, qui forment un des traits phonétiques du sanscrit, sont inconnues au *zend*, et on n'y voit point apparaître le *leh*, si usité dans cet idiome. La série des palatales et des labiales est incomplète; les semi-voyelles sont inconnues, notamment la lettre *e* voyelle. Par contre, il y a abondance de sifflantes et de nasales. Cette langue paraît avoir été peu cultivée et être restée à un état de développement incomplet. Burnouf a distingué dans les racines du *zend* quatre classes principales. La première comprend les racines qui lui sont communes seulement avec les formes les plus anciennes du sanscrit; la seconde présente celles qu'on ne retrouve que dans les listes des radicaux indiens, dont les dérivés n'existent plus dans le vocabulaire; la troisième classe, la plus riche, se compose de racines fréquentes, non seulement dans le sanscrit classique, mais encore dans les principales langues qui lui sont alliées, telles que le gothique, le slavon, le latin et le grec; la quatrième, enfin, comprend les mots qui ne se rencontrent dans aucune des langues étrangères à la Perse, bien qu'ils se conservent sous une forme plus ou moins altérée dans le persan moderne.

Le *zend* possède un temps conjonctif que n'a pas le sanscrit védique. Diverses formes verbales fort anciennes de cet idiome se trouvent également dans le *zend*. La racine du pronom *y* est la même qu'en sanscrit védique, mais le pronom de cet idiome n'appartient pas au *zend*, tandis qu'un autre radical nominal, *ava*, existant dans le *zend*, ne se retrouve plus dans le sanscrit. On constate dans le *zend*, comme caractère spécial, l'emploi fréquent de ces sortes de flexions appelées par les grammairiens *épenthèses* ou *intercalations*. Cette langue présente, comme le sanscrit et le grec, un *a* et même un *e* privatifs. Elle n'admet ni la distinction des genres grammaticaux ni l'emploi de l'article défini; mais elle a les trois nombres. On ne remarque dans cette langue aucune préposition proprement dite; en revanche, elle a un grand nombre d'afixes.

À côté de la dénomination du *zend*, on trouve fréquemment celle de *pazend*. On ignore la valeur de ce dernier mot; mais il a été admis généralement qu'il désigne une forme corrompue ou populaire du *zend*, un dialecte qui est à cet idiome ce que le prâcrit est au sanscrit. Le docteur Haug, parlant du *Zend-Avesta*, donne une nouvelle interprétation du mot *pazend*. Dans une leçon sur

xv.

l'Origine de la religion des parsis (Bombay, 1861), il pense qu'*Avesta* désigne les plus anciens textes des livres de Zoroastre, *Zend* le commentaire et *Pazend* les notes explicatives, et que les trois parties ont toutes été écrites dans ce que l'on est convenu d'appeler la langue *zende*.

Du *zend* est sorti, par voie d'altération, le vieux perse, qui a produit, après des mélanges sémitiques, le pehlvi et le parsi avant d'arriver au persan actuel. On a remarqué que presque tous les mots persans se sont formés du *zend* par la contraction des voyelles, des aspirations ou des lettres sifflantes médiales et par la suppression des finales. C'est ainsi que de *deotchengo*, lumière, on a fait *rouschen*; de *maongho*, la lune, *mah*; de *kecniao*, femme, *zen* (en arménien *kin*); de *mereto*, homme (littéralement *mortel*), *marid*; de *pôthro*, enfant, *pusr*, *pouhr*, pour (en latin *puer*); de *mehergo*, la mort, *merg*; de *maerio*, serpent, *mar*; de *dihko*, village, *dih*, etc. V. IRANIENNES (langues).

ZEND (ALPHABET) (*Das Ursprüngliche zend alphabet*), par Lepsius (1863, in-4°). Ces observations de M. Lepsius sur l'alphabet *zend* ont ouvert une nouvelle voie pour la critique des textes et l'étymologie des mots *zends*. Le savant auteur montre que l'alphabet bactrien doit avoir possédé soixante lettres correspondant à autant d'inflexions de la voix; que plus tard, probablement par l'influence des tendances de prononciation en Perse, une partie de ces inflexions s'est perdue et qu'il n'en reste que la trace dans d'anciens alphabets que les *finçet* nous ont conservés, et dans l'emploi confus de lettres, originellement différentes, pour une seule prononciation, comme nous le voyons dans les manuscrits du *Zend-Avesta*, pendant qu'un certain nombre de lettres, qui se trouvent dans les alphabets, ne se rencontrent plus dans les textes. Il essaye de reconstituer l'ancien alphabet et de fixer les nuances de prononciation qui ont disparu en se confondant avec des sons analogues et voisins. Il espère que, par l'examen plus attentif des manuscrits *zends*, on pourra arriver à rectifier jusqu'à un certain degré la négligence qui s'est introduite déjà très-anciennement dans l'orthographe *zende*. Il est évident que l'étymologie des mots *zends* gagnera en certitude si l'on parvient à rétablir ces distinctions délicates de prononciation et les habitudes de négligence que ce changement a nécessairement amenées dans l'orthographe.

ZEND (MANUEL DE LA LANGUE) [*Handbuch der Zendsprache*], par Ferd. Justi (Leipzig, 1864, 1 vol. in-8°). Cet ouvrage, qui a obtenu de l'Institut le prix Volney aux concours de 1865, comprend un dictionnaire, une grammaire et une chrestomathie. L'ouvrage entier est imprimé en caractères latins, et M. Justi y suit le système de transcription adopté par M. Brockhaus, avec quelques changements qu'il indique dans la préface. Le mot *zend* est suivi de son étymologie quand l'auteur a cru pouvoir en proposer une, ou de sa dérivation quand c'est une forme dérivée; ensuite viennent le sens et la citation des phrases dans lesquelles on le trouve employé. Ces citations n'indiquent pas tous les passages où un mot se trouve, excepté pour les mots rares et difficiles. La rédaction du lexique est aussi concise que possible, mais elle est claire. Les passages cités paraissent bien choisis, et les explications, les renvois aux auteurs qui ont spécialement traité une question, sont suffisamment développés. Dans la grammaire, l'auteur traite des sons, des racines, dont il donne la liste, de la formation des mots par affixes ou par composition, des numéraux, des pronoms, de la déclinaison divisée en douze classes et de la conjugaison en dix classes. Dans cette partie du livre, la concentration est poussée au dernier degré et paraît excessive. Le lecteur, dit M. Mohl, s'arrête devant ces listes d'afixes, sans indication de la nuance qu'ils apportent aux mots, et devant ces listes de mots sans traduction et sans autre explication que le numéro de la classe à laquelle ils appartiennent; on dirait qu'on a devant soi Fanini lui-même et ses énigmes grammaticales. Je ne doute pas que M. Justi n'ait réussi à y faire entrer tous les résultats de ses études sur le *zend* et qu'on ne puisse se rendre compte de ses listes; mais c'est un procédé très-laborieux. Quoi qu'il en soit, le livre de M. Justi est fait avec beaucoup de soin et une parfaite connaissance de l'état actuel de la science, et il a rendu un service signalé à l'étude de la langue *zende*. Jusqu'ici on n'avait eu qu'un vocabulaire *zend* très-restreint, publié par M. Brockhaus, et quiconque s'occupait de Zoroastre devait composer son propre dictionnaire.

Zend-Avesta, livre sacré des guébres. V. AVESTA.

ZENDICISME s. m. (zain-di-si-sme). Impiété, défaut de foi religieuse, dans le langage des mahométans : *Abouloula-Ahmed, fameux poète arabe, fut accusé de ZENDICISME ou de nier la Providence.* (S. Maréchal.)

ZENDIK s. m. (zain-dik). Hist. relig. Impie, homme sans foi religieuse, dans le lan-

gage des mahométans. « Membre d'une secte mahométane qui niait la résurrection et croyait à la métempsychose.

ZENDJANI (Azz-Eddin ou Ezz-Eddin Aboul-Fadhall Abd-Atwahhah), grammairien arabe, mort vers 1257 de notre ère. On ne possède aucun détail sur sa vie, mais il s'est fait connaître par une grammaire arabe, intitulée *Tasrif*, laquelle a pour objet la conjugaison des verbes et la formation des noms et des adjectifs verbaux. Pour distinguer cet ouvrage, qui joint en Orient d'une grande célébrité, on le désigne sous le nom d'*Azzi* ou d'*Ezzi*, dérivé d'Ezz-Eddin, titre honorifique de Zendjani. J.-B. Raymond a publié le *Tasrif* (Rome, 1810), dans le texte arabe, avec une traduction latine et un commentaire.

ZENDRINI (Bernard), célèbre hydraulicien italien, né à Savio, dans la vallée de l'Oglio, en 1679, mort en 1747. Il compléta son éducation scientifique à Padoue, sous Guglielmini, exerça quelque temps la médecine dans sa patrie et vint s'établir à Venise vers 1704. Il continua à s'occuper de matières médicales, mais se livra surtout aux sciences mathématiques, fut un des premiers à adopter les principes de Descartes, de Newton et de Leibniz, et débuta dans l'hydrologie par l'analyse et la solution d'un problème extrêmement compliqué sur la puissance d'érosion des eaux courantes. Il développa ensuite ses idées sur la matière dans une suite d'ouvrages qui lui valurent d'éclatants témoignages d'admiration. Les Ferrarais le nommèrent premier ingénieur hydraulicien, le duc de Modène le choisit également pour son premier ingénieur, et la république de Venise le nomma surintendant des eaux, fleuves, lagunes et ports des États vénitiens (1720). Outre les travaux journaliers que nécessitaient les hautes fonctions dont il était chargé, il améliora pour la république de Lucques le port de Viareggio (1735), creusa de nouveaux lits au Ronco et au Montone, qui inondaient périodiquement Ravenne, et exécuta un grand nombre d'autres opérations hydrauliques. Zendrini s'est également occupé avec succès d'astronomie et de météorologie. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages remarquables dans les diverses sciences qu'il avait cultivées; mais ce sont surtout ceux qu'il a écrits sur l'hydraulique qui l'ont placé au premier rang des grands ingénieurs de l'Europe. Les principaux sont les suivants : *Trattato della china china* (1715), sur les propriétés médicinales du quinquina; *Modo di ritovare ne fiumi la linea di corrosione* (1715), écrit qui commença à établir sa réputation comme hydraulicien et dans lequel il étudie le problème relatif à la forme que prend, sous l'action d'une masse fluide en mouvement, la surface d'une paroi susceptible d'érosion. On y trouve la description d'un instrument fort simple que Zendrini avait imaginé pour déterminer l'échelle des vitesses; *Considerazioni sopra la scienza delle acque correnti, et sopra la storia naturale del Po* (Ferrare, 1717, in-8°), où il expose les principes généraux sur les eaux courantes; *Relazione per la deviazione di Ronco e Montone* (1731); *Relazione che concerne le miglioniamenti, dell'aria di Viareggio* (1735), où l'on trouve des considérations sur le rehaussement du niveau attribué à la mer; sur des relations supposées entre le courant littoral et le flux et le reflux; *Leggi e fenomeni, regolazioni e usi delle acque correnti* (Venise, 1741, son ouvrage capital. Zendrini y traite du mouvement des fluides au sortir des vases, de celui des eaux courantes, des méthodes pour déterminer leurs vitesses, des causes des crues et des décroissances, des érosions des rives, des moyens de prévenir la rupture des digues, des dessèchements, des machines hydrauliques alors en usage, etc. « Cet ouvrage, dit Prony, réunissait au mérite de faire connaître la science dans l'état où elle était à l'époque de sa publication celui de présenter les rectifications d'anciennes théories et les conceptions nouvelles dont l'auteur l'avait enrichie. On le regardait à juste titre comme un ouvrage de premier ordre dans son genre lorsqu'il parut, et, malgré les grands progrès qu'a faits l'hydraulique depuis le milieu du siècle dernier, c'est encore un livre qu'un ingénieur doit avoir dans sa bibliothèque. » *Memorie storiche dello stato antico e moderno delle lagune di Venezia* (Padoue, 1811, 2 vol. in-4°), ouvrage publié, longtemps après sa mort, par son neveu Angelo Zendrini, professeur de mathématiques à Venise. Enfin on doit à ce savant divers mémoires sur des questions de mathématiques, d'astronomie et de météorologie, insérés dans des recueils scientifiques.

ZENGHI, en croate *Szeny*, en italien *Segna*, la *Senia* des Romains, ville de l'empire d'Autriche, dans les Contins militaires de Croatie, à 80 kilom. S.-O. de Carlsstadt, sur le golfe de Quarnero, où elle a un port franc; 5,000 hab. Evêché, lycée épiscopal; séminaire théologique; école de navigation. Commerce peu actif. Escalade des bateaux à vapeur de Trieste.

ZENGHIAN, ville de Perse. V. ZANDJAN.

ZENGHY (Emad-Eddyn), émir de Mossoul et d'Alep, fondateur de la dynastie des Atabeks de Syrie et de Mésopotamie, né en Turquie en 1084, mort assassiné en 1145 de notre ère. Ce prince, que les historiens des

croisades désignent sous le nom de *Sanguin*, était fils de Cachim Eddaulah, émir d'Alep, qui fut vaincu et tué par le roi de Damas en 1094. Le jeune Zenghy, devenu orphelin à dix ans, apprit l'art de la guerre sous le célèbre émir de Mossoul, Karbouga, et se distingua par sa valeur en combattant les chrétiens sous les successeurs de cet émir. Sa bravoure, ses talents militaires le firent remarquer du sultan de la Perse Mahmoud, qui le nomma successivement gouverneur de Waseth (1122), intendant, puis gouverneur de Bassora, intendant de Bagdad, enfin émir de Mossoul (1127). Ambitieux autant que brave, Zenghy ne songea plus qu'à agrandir ses États par tous les moyens, sans en excepter la perfidie, s'empara de plusieurs villes fortes de la Mésopotamie, secourut Joscelin, comte d'Edesse, contre Bohémond d'Antioche, devint maître d'Alep, dont les habitants lui ouvrirent leurs portes (1138), d'Hama, dont il enleva l'émir par un acte de trahison, voulut agir de même pour la possession d'Hemesse, mais n'y réussit point et s'attira par ses procédés la haine des princes, ses voisins. Ses frères *Daoud* et *Timour-Tasch*, rois de Hiskhaifa et de Nardin, ayant envahi ses États, il les battit complètement près de Dara, puis alla mettre le siège devant Athareb en Syrie (1130), gagna près de cette ville sur Bohémond II, roi d'Antioche, la bataille où ce prince perdit la vie, prit d'assaut et rasa Athareb et marcha sur Antioche; mais l'arrivée de Baudouin II, roi de Jérusalem, l'empêcha de profiter de sa victoire et d'enlever cette ville, puis, peu après, Foulques, successeur de Baudouin, le força à abandonner le siège de Barin et à revenir à Mossoul. Sa qualité de vassal des Seldjoucides contrainc, en 1132, Zenghy à marcher contre Bagdad au nom du sultan Sandja; mais, en arrivant devant cette ville qu'habitait le calife Mostarched, il se vit abandonné par une partie de ses troupes intimidées par la pensée d'entrer en lutte avec le chef de l'islamisme. Il dut alors se replier sur Mossoul, y fut assiégé par le calife, mais sut par une manœuvre habile lui couper les vivres et l'amena à signer la paix. Il ravagea alors le territoire des Kourdes, qui avaient combattu contre lui, entra en Syrie, où il essaya vainement de prendre Damas et Hemesse (1136), puis, pour punir les chrétiens d'avoir secouru le roi de Damas, il fit ravager les environs de Laodicée par ses troupes, qui amenèrent une quantité énorme de prisonniers des deux sexes et de dépouilles prises à l'ennemi. Pendant les années qui suivirent, Zenghy profita des divisions des Grecs et des Francs pour tomber sur ces derniers, à qui il enleva quelques places. Il continua cette guerre, même lorsqu'il eut vu l'empereur Jean Comnène se liquer avec les chrétiens de Syrie (1137), sema la mésintelligence entre les alliés, qui levèrent le siège de Schizour, les poursuivit et leur enleva une partie de leurs bagages. Après avoir pris la forteresse d'Arca, puis Balbeck, il assiégea ensuite Damas (1140); mais le régent Moïse Eddyn Anar lui fit la plus vigoureuse résistance, et il se trouva heureux de lui imposer la paix à la condition d'être nommé dans la *khatibah* ou prière publique. En 1142, il fit avec succès la guerre dans le Kourdistân, où il éleva la forteresse d'Emadiab. Le sultan Masoud, inquiet de l'ambition et des conquêtes de son vassal, résolut de lui faire la guerre; mais Zenghy, dont la puissance était encore mal affermie, jugea prudent de conjurer l'orage et sut, dans ce but, regagner la confiance de son suzerain en lui envoyant des sommes considérables, en lui donnant des marques apparentes de dévouement et en s'efforçant, tout en travaillant à sa propre grandeur, de lui montrer qu'il était le plus ferme soutien de l'islamisme. En 1144, il prit d'assaut Edesse, le boulevard des États chrétiens au delà de l'Euphrate, en repâra les fortifications, y laissa une garnison nombreuse et alla s'emparer alors des places qui restaient aux chrétiens dans la Mésopotamie. Malgré le déclin de la puissance des Seldjoucides, il continuait à leur témoigner une grande considération et affectait de ne régner qu'à l'ombre de leur autorité sous le titre modeste d'atabeck (vizir, lieutenant). Après avoir réprimé une sédition qui avait éclaté à Mossoul, il alla assiéger la forteresse de Djahar en Syrie (1145). Ce fut là qu'il fut assassiné dans sa tente par quelques-uns de ses mameluks. Zenghy, dit Audifret, possédait éminemment les qualités et les talents d'un guerrier, d'un grand roi, d'un fondateur de dynastie. Par son courage, sa prudence, son habileté, il se forma un État puissant en Mésopotamie et en Syrie aux dépens des princes ortocides, des Francs et du royaume de Damas. Il veillait avec une grande sollicitude sur le bien-être de ses soldats, vivait familièrement avec eux, les récompensait avec discernement. Il exigeait de ses ministres et de ses sujets l'exactitude et l'activité dont il donnait l'exemple; il était d'une grande sévérité sur l'article des mœurs. Enfin il repeupla Mossoul, y établit l'abondance et l'embellit de superbes monuments. A ses qualités, il joignait, entre autres défauts, l'art de la dissimulation, se montra souvent perfide et fut peu scrupuleux lorsqu'il s'agit de l'exécution des traités signés par lui. A sa mort, ses deux fils, le célèbre Nour-Eddyn et Seïf-Eddyn, se partagèrent ses États.

ZENGHY (Emad-Eddyn), prince de Sindjard, petit-fils, du précédent et gendre de Nour-Eddyn, mort en 1197. Bien qu'il fût le fils aîné de Cothb-Eddyn Maoudoud, il se vit dépouillé du royaume de Mossoul, à la mort de ce dernier (1188), par son frère Seif-Eddyn Ghazy II, et se vit contraint de se contenter de la principauté de Sindjard. Par la suite, il céda cette principauté à son frère Azz-Eddyn pour devenir sultan d'Alep; mais, en 1182, il livra lâchement cette ville au célèbre Saladin et alla gouverner de nouveau Sindjard. C'était un prince avare et sans courage, mais qui aimait à s'entourer de savants.

ZENGIANI (Azz-Eddyn), grammairien arabe. V. ZENJANI.

ZÉNIC s. m. (zé-nik). Alchim. Mercure philosophal.

— Zooph. Syn. de **ZENIE**.

ZÉNIK s. m. (zé-nik). Mamm. Nom donné à un mammifère carnivore, qui paraît être le même que le suricate.

ZÉNINIEN, IENNE (zé-ni-ni-ain, iè-ne). Zooph. Syn. de **ZÉNINIEN, IENNE**.

ZÉNITH s. m. (zé-nitt — mot corrompu de l'arabe *zénith*, chemin, route que l'on tient, droit chemin. Pou. désigner le zénith, les Arabes disent *semtabras*, c'est-à-dire lieu du sommet. Nous aurions donc non-seulement corrompu, mais encore tronqué l'expression arabe. L'expression *al semt* nous a fourni aussi le mot *azimut*). Astron. Point du ciel situé au-dessus de la tête de l'observateur, dans le prolongement du rayon terrestre mené par ses pieds : *Dans tous les points compris entre les deux tropiques, le soleil passe deux fois par an au zénith*. (Fr. Pillon.)

— Fig. Point culminant, perfection :

Il semble...
Qu'ils ont seuls ici-bas trouvé la pie au nid,
Et que des haute esjrits le leur est le zénith.

RÉONIER.

ZÉNITHAL, ALE adj. (zé-ni-tal, a-le — rad. *zénith*). Astron. Qui appartient au zénith : *Point zénithal*. La latitude d'un lieu terrestre est égale à la distance zénithale de l'équateur céleste. (L. Figuier.)

— Encycl. Pour un point quelconque du globe, le *zénith* est le point où la verticale du lieu rencontre la sphère céleste au-dessus de l'horizon; à proprement parler, c'est le point situé à l'infini sur la normale au sphéroïde terrestre passant par l'observateur. On a adopté comme système de coordonnées célestes des angles définis et rapportés à trois axes qui sont la verticale, la méridienne et la perpendiculaire au méridien passant par le point considéré. L'un des angles est le dièdre formé avec le méridien par le plan vertical contenant l'astre, l'autre angle est celui que forme avec la verticale le rayon visuel de l'étoile. L'angle dièdre est l'azimut; on le compte de 0° à 360° à partir du méridien; l'angle plan est la distance zénithale; on la compte de 0° à 180° sur le demi-grand cercle décrit de la sphère céleste.

Les coordonnées zénithales sont très-faciles à mesurer; la direction de la méridienne ayant été obtenue une fois pour toutes pour un point fixe central d'où l'on fait la série des observations, la verticale étant la direction la plus simple et connue, les plans azimutaux sont parfaitement définis et l'azimut s'en déduit simplement. Le théodolite est l'instrument qui sert à mesurer les coordonnées. Les formules l'Euler qui permettent de déterminer les coordonnées d'un point par rapport à trois axes rectangulaires, connaissant celles qu'il a par rapport à trois autres axes de même origine, rendent facile la transformation des coordonnées zénithales ou coordonnées géographiques ou monographiques.

En géodésie, la recherche de la distance zénithale et de l'azimut prend un intérêt particulier à cause des corrections délicates qu'il convient ici de faire subir aux mesures et qui n'avaient aucune importance dans les mesures célestes, c'est-à-dire les réductions des coordonnées au sommet du signal.

ZÉNITHICOLE s. m. (zé-ni-ti-ko-le — de *zénith*, et du lat. *coto*, je cherche). Entom. Genre d'insectes coléoptères, de la famille des malacodermes, tribu des clairones.

ZENKÉRIE s. f. (ain-ké-ri — de *Zenker*, savant allem.). Bot. Genre d'arbres, de la famille des légumineuses, tribu des césalpinées, dont l'espèce type croît au Brésil.

ZENLIE s. m. (zenn-li — mot indigène). Mamm. Nom vulgaire du chacal, au Cap de Bonne-Espérance.

ZENNAR s. m. (zenn-nar). Bande d'étoffe rouge, en coton ou en soie, qui se place entre deux pièces noires, pour former un maillay ou voile à l'usage des femmes fellahs de l'Égypte.

ZENNER (Godofroi), philologue et juriste-consulte allemand, né à Altenbourg en 1659, mort à Leipzig en 1721. Il fit d'abord l'éducation de jeunes seigneurs avec qui il voyagea en Allemagne, fit ensuite auditeur près de quelques régiments de Saxe-Cobourg, devint en 1700 secrétaire du cabinet et des archives à Anhalt, occupa longtemps ce poste, et, après avoir habité pendant quelque temps la Hollande et le Hanovre, se retira à Leipzig, où il mourut. On a de lui un certain nombre d'écrits dans lesquels on trouve des vues

originales et ingénieuses. Nous citerons : *Avis pour la science du monde, la géographie et l'histoire; Lettres interceptées; Lettres secrètes; l'Europe bouleversée à la mort du roi Guillaume; la Nouvelle Europe ou l'Ancien monde dans le Nouveau; Nouvelles mensuelles du monde savant* (1692-1697); *Parnasse du printemps, d'été, d'automne, d'hiver* (1693-1698).

ZENNER (Albert), théologien allemand, né à Cosnitz, mort dans la même ville en 1670, se livra à l'enseignement du droit canon. Ses principaux ouvrages sont : *Methodus impugnandi et propugnandi philosophiam thomisticam; Armamentarium evangelico-thomisticum; Manuale compendium veritatum*, etc.

ZENO (Raniero), doge de Venise, mort en 1268. Il avait été podestat de Fermo lorsqu'il succéda, en 1252, à Marino Morosini. Ce fut pendant son passage au pouvoir que commença, à propos de la possession d'une église à Saint-Jean-d'Acre, vers 1256, une guerre acharnée entre Venise et Gènes, guerre dont le véritable motif était une question de suprématie commerciale. Les Gênois s'allièrent avec l'empereur grec Michel Paléologue, firent chasser de Constantinople les Vénitiens qui s'y étaient établis, ravagèrent les comptoirs de la Syrie et détruisirent La Canée. Les Vénitiens remportèrent sur les flottes génoises, dans l'Archipel et l'Adriatique, plusieurs victoires chèrement achetées; l'empereur grec abandonna alors Gènes et signa la paix avec Venise; mais les Gênois n'en continuèrent pas moins une guerre de corsaires. Sur les entrefaîtes mourut Zeno, qui fut remplacé par le doge Tiepolo, et l'année suivante, en 1269, une trêve bientôt rompue fut signée entre les deux républiques.

ZENO (Charles), grand amiral de Venise, de la famille du précédent, né vers 1334, mort à Venise en 1418. Tout enfant, il reçut du pape une prébende à Patras, puis se rendit à Padoue pour y faire ses études. S'étant lié avec de jeunes libéraux, il perdit son argent au jeu, se jeta alors dans la carrière des armes et servit pendant cinq ans divers princes italiens. Zeno passa ensuite en Grèce pour prendre possession de sa prébende de Patras et combattre contre les Turcs. Mais, à la suite d'un duel, il renonça à la carrière ecclésiastique, se maria, passa à Constantinople et s'adonna à des spéculations commerciales. A cette époque, il entra en relations avec l'empereur Jean VI Paléologue, captif à Anemour et lui proposa de tenter de le délivrer, à la condition qu'il céderait aux Vénitiens l'île de Ténédos (1376). Après avoir vainement essayé de rendre la liberté à l'empereur, il prit, cette même année, possession de l'île qui lui avait été concédée. En 1377, Andronic, empereur de Constantinople, voulut lui enlever cette possession; mais Zeno le força à se rembarquer. Sur les entrefaîtes éclata la guerre de Chiozza entre les Hongrois, les Gênois et les Padouans d'un côté et les Vénitiens de l'autre. Zeno fut alors chargé par le doge de défendre Trévise contre les Hongrois. En 1379, il reçut le commandement de huit galères, après la bataille navale de Pola, croisa dans les parages de la Sicile, prit ou brûla de nombreux vaisseaux génois, ravagea les côtes de la Ligurie, alla chercher à Béryste un convoi considérable de marchandises, que les Vénitiens n'osaient faire venir en Europe, apporta à Chypre que Venise était bloquée par les Gênois et défendue à grand-peine par l'amiral Pisani, fit force de voiles et sauva la république. La paix ayant été conclue avec Gènes en 1381, Zeno se rendit en Lombardie sur la demande de Galeas Visconti, fut nommé gouverneur de Milan, représenta ce prince comme ambassadeur en France et en Angleterre et revint au bout de cinq ans à Venise, où il devint avogador du commerce et procureur de Saint-Marc. Chargé, en 1403, de surveiller le maréchal Boucicaut, qui commandait une flotte française sur les côtes de la Morée, il le rencontra près de Modon et le battit complètement. L'année suivante il passa à l'armée de terre et prit le commandement des troupes envoyées contre François de Carrare, seigneur de Padoue, à qui il enleva sa souveraineté et qui perdit bientôt après la vie. Lors du pillage du palais de ce prince, on trouva sur les registres de sa chancellerie qu'il avait payé 400 ducats à Zeno. La position de Zeno qui était alors le personnage le plus considérable de la république, l'intégrité dont il avait constamment fait preuve auraient dû le mettre à l'abri de tout soupçon. Il n'en fut point ainsi. Dénoncé au conseil des Dix comme s'étant laissé corrompre, vainement il déclara que ces 400 ducats n'étaient que la restitution d'une somme jadis prêtée par lui à François de Carrare lorsqu'il était prisonnier, il fut dépouillé de toutes ses dignités et condamné à deux ans d'emprisonnement (1406). En sortant de prison, il se rendit en Palestine, fut appelé en 1410 au secours des Lusignan de Chypre qu'il délivra des Gênois, puis retourna à Venise, où il employa à la culture des lettres ses dernières années, tourmentées par toutes sortes d'infirmités, la goutte, la pierre et la cécité. Ce grand homme avait quatre-vingt-quatre ans lorsqu'il mourut.

ZENO (Nicolas et Antoine), frères du pré-

cédent, célèbres par leurs explorations et leurs aventures dans les îles du Nord. Ils étaient nés à Venise entre 1326 et 1340 et moururent, le premier vers 1395, le second après 1405. Le nom de Nicolas apparaît fréquemment dans l'histoire de Venise, de 1365 à 1385. En 1365, il prit une part active à l'élection du doge Cornaro, fut, en 1367, l'un des députés envoyés par le sénat de Venise à Marseille pour ramener le pape à Rome, commanda, en 1379, une galère pendant la guerre de Chiozzia, et, en 1388, fut chargé avec deux autres nobles d'aller recevoir du seigneur de Padoue la cession de la ville de Trévise. Il disparaît ensuite de l'histoire de Venise et le reste de sa vie n'est connu que par un ouvrage, qu'un de ses descendants publia en 1558. D'après cet ouvrage, Nicolas Zeno s'étant embarqué sur un bâtiment qui lui appartenait, dans le but de se rendre en Angleterre et dans les Flandres, fut jeté hors de sa route par une tempête et fit naufrage sur les côtes de l'île de Prisländ. Là, il fut recueilli, ainsi que ses compagnons, par un prince nommé Zichmni, seigneur de Portland, au service duquel il entra en qualité de pilote. Au bout de deux ans, ayant été appelé à de hautes dignités en récompense de ses services, il écrivit à son frère Antoine de venir le rejoindre, ce que ce dernier fit aussitôt. Antoine arriva dans l'île, selon toute probabilité, vers 1391 et y demeura pendant quatorze ans au service du prince Zichmni. Son frère était mort deux ans après son arrivée. La relation des voyages des frères Zeno, qui, ainsi que nous l'avons dit, ne fut publiée qu'en 1558, mentionne encore, outre les îles de Prisländ et Portland, celles de Grisland, Engreneland, Bress, etc. On a supposé que ces dénominations s'appliquaient à celles que nous appelons aujourd'hui Féroé, le Groenland méridional, le Labrador, Terre-Neuve, etc. Mais les vives discussions auxquelles les géographes se sont livrés à ce sujet n'ont pu rien éclaircir, faute de dates et de désignations suffisantes, et il est même certains auteurs qui regardent les voyages des frères Zeno comme une invention due à l'imagination de leur descendant. Cette opinion est très-plausible.

ZENO (Jacques), littérateur italien, petit-fils de l'amiral Charles, né à Florence en 1417, mort en 1481. Après avoir pris le grade de docteur à Padoue, il revint dans sa ville natale pendant le concile tenu dans cette ville en 1439, entra au service du pape, qui le nomma référendaire apostolique, se signala bientôt comme un des premiers orateurs de son temps et devint successivement vicaire apostolique, évêque de Bellune et de Feltré (1447), enfin évêque de Padoue (1459), où il termina sa vie. On a de lui : *De vita, moribus, rebusque gestis Caroli Zeni*, biographie de son aïeul qui fut publiée pour la première fois en italien dans la collection des historiens de Muratori et dont une traduction latine avait été précédemment publiée par Querini (Venise, 1544); *Vita summunum pontificum*, ouvrage dont le manuscrit se trouve à la bibliothèque Ambrosienne et dans lequel les bollandistes ont beaucoup puisé; enfin des discours, des thèses, des dissertations, qui n'ont point été édités.

ZENO (Caterino), voyageur et diplomate vénitien, petit-fils d'Antoine Zeno, mort vers la fin du xve siècle. Son père, Pierre Zeno, dit *il Dragone*, était mort à Damas après avoir visité l'Arabie et la Perse. En 1472, Caterino, qui avait épousé Violante Crespo, parente de David Commène et alliée d'Ouzoun-Hagan-Beg, roi de Perse, fut envoyé par la république de Venise comme ambassadeur auprès de ce souverain. Il se rendit en conséquence à Tauris, où il reçut d'Ouzoun-Hagan l'accueil le plus flatteur et jouit à la cour de ce prince d'une plus grande liberté qu'aucun des Européens qui l'y avaient précédé. Il en profita pour recueillir des renseignements intéressants sur les mœurs des habitants de cette contrée et sur les événements qu'étaient passés depuis l'avènement d'Ouzoun. puis visita une partie de l'Arabie. Au bout de quelques années, après avoir rempli sa mission, il revint à Venise et y publia la relation de ce qu'il avait vu. Plus tard il retourna en Orient où il mourut, on ne sait en quelle année. Le livre qu'il avait fait paraître sur son voyage en Perse était devenu si rare, un demi-siècle seulement après sa mort, que ni Ramusio ni son neveu Nicolas Zeno ne purent s'en procurer un exemplaire. Ce dernier chercha à combler cette lacune en écrivant une relation des aventures de son oncle d'après les lettres qu'il avait écrites à ses amis pendant son absence. Il la publia sous le titre de *Dei commentari del viaggio di Persia di Caterino Zeno* (Venise, 1558, in-80) et y joignit l'histoire des voyages de Nicolas et d'Antoine Zeno. — Le neveu de Caterino, Nicolas ZENO dont nous venons de parler, né en 1515, mort en 1575, fut renommé de son temps pour son éloquence et pour ses connaissances étendues en mathématiques et en cosmographie. On a de lui un traité *Dell' origine di Venezia ed antichissima memoria de' Barbari*. — Un autre Antoine ZENO, parent et contemporain des précédents, fut un des philologues distingués de son temps. Il pu-

blia, entre autres écrits : *Commentarius in concionem Periclis et Lepidi ex Thucydide et Sallustio* (Venise, 1560, in-49).

ZENO (Pierre-Catherine), écrivain italien, clerc régulier de la congrégation des somasques, né à Venise en 1666, mort dans la même ville en 1732. Il entra dans l'ordre des somasques, reçut la prêtrise, professa la rhétorique et la philosophie et succéda, en 1718, à son frère Apostolo, lorsqu'il se rendit à Vienne, comme rédacteur du *Giornale de' letterati*, fondé en 1710. L'ardeur avec laquelle il se mit à ce travail affaiblit sa santé et il dut renoncer, au bout de dix ans, à en poursuivre la publication. Pierre Zeno connaissait à fond le latin et l'italien qu'il écrivait avec autant d'élégance que de facilité. Il devint membre de l'Académie des Arcades sous le nom de Camio Straziano et de l'Académie des *Assorditi* d'Urbino. C'était un savant aussi laborieux que modeste, qui remplissait ses devoirs religieux avec une extrême ponctualité. Indépendamment du *Journal de la littérature*, qui comprend 10 volumes, on lui doit des remarques anonymes sur les poésies de Jean della Casa, des remarques en latin sur deux histoires de la vie d'André Morosini; des traductions de la *Logique* d'Arnauld, de quelques *Sermans* de Bourdaloue, etc.

ZENO (Apostolo), poète, littérateur et critique italien, frère du précédent, né à Venise en 1668, mort dans la même ville en 1750. Orphelin dès son enfance, il fut élevé par les soins de son oncle Zeno, évêque de Capo-d'Istria, qui le plaça dans un collège de somasques, où il fit de rapides progrès. Dès l'âge de dix-huit ans, il composa de petits poèmes italiens : *l'Incendio de Venise, la Reddition de Modon, la Conquête de Navarin*, écrits avec facilité, mais entachés du mauvais goût du temps. Le jeune poète ne tarda point toutefois à être frappé de ce qu'il y avait de puéril dans les concetti et le cliquant littéraire alors à la mode et résolut, après avoir lu les classiques latins, Dante et Pétrarque, de faire une guerre acharnée au mauvais goût, de ramener les belles-lettres aux véritables conditions de l'art. C'est dans ce but que, de concert avec quelques amis, Salvini, Redi, Magliabechi, il fonda à Venise, en 1691, l'Académie *degli Animosi* (des courageux), puis entreprit, en 1710, la publication du *Giornale de' letterati* dont il fit paraître 20 volumes dans l'espace de huit ans, afin de propager les notions de la saine critique. A cette époque, les libretti d'opéras n'étaient que des bouffonneries sans plan ni style. Zeno entreprit de commencer par là sa réforme. Sa première pièce, *Gli Inganni felici*, représentée à Venise en 1695, obtint un succès bien fait pour l'encourager, et son *Zemistole* (1699), qui suivit *Lucio nero* (1700), étendit sa réputation non-seulement en Italie, mais encore en Allemagne. A partir de ce moment, de tous côtés où lui demanda des drames et il dut s'adjoindre comme collaborateur Pietro Parlati, qui l'aiderait à versifier les sujets dont il avait fait le plan. Mais comme il vivait de sa plume, comme les œuvres littéraires étaient à cette époque d'un très-médiocre revenu, comme ses libretti et son *Giornale de' letterati* ne lui procuraient que de médiocres ressources, il demanda et obtint pour vivre une place de prieur dans le vieux lazaret (1711), puis celle de gouverneur de la douane de mer (1716). Ce dernier emploi, prenant trop de temps pour qu'il pût se livrer à ses goûts littéraires, il s'en démit l'année suivante et sollicita, mais en vain, les fonctions de bibliothécaire de Saint-Marc. S'étant vu préférer un homme d'un mérite douteux, Zeno accepta les offres brillantes que lui avait faites l'empereur Charles VI (1718). Pendant son voyage à Vienne, il fit une chute de voiture, se brisa la jambe et demeura boiteux. Arrivé dans la capitale de l'Autriche, le poète italien y reçut le plus brillant accueil, fut nommé *poeta cesareo*, historiographe impérial et obtint une pension considérable, qui le mit pour toujours à l'abri du besoin. Pendant les onze années qu'il passa à Vienne, Apostolo Zeno composa dix-neuf pièces sur des sujets profanes et dix-sept sur des sujets sacrés, qui pour la plupart furent mises en musique par Caldora. En 1729, las du grand monde, désireux de repos, le célèbre poète reprit la route d'Italie et se fixa définitivement, en 1731, à Venise, où il coula des jours tranquilles, partageant son temps entre ses études favorites et ses amis. Il forma une belle bibliothèque qu'il légua aux dominicains *delle Zattere*, près de Venise. Zeno entretenait une correspondance active avec un grand nombre de savants et de lettrés italiens et étrangers. « Grand connaisseur en fait d'antiquités, dit Noël, bon critique, il joignait aux talents de l'esprit les qualités du cœur. Sa candeur, sa franchise, son affabilité, la douceur de son commerce lui avaient concilié tous les cœurs, et les anecdotes littéraires dont sa mémoire était ornée rendaient sa conversation aussi piquante qu'instructive. » Zeno joignait au sentiment de l'art dramatique et au talent de l'invention une fécondité rare, mais son style se ressent souvent de la rapidité de son travail et les intrigues de ses pièces sont souvent lentes, compliquées et embroussées. Zeno fut regardé comme le plus grand poète lyrique de l'Italie, jusqu'au jour où Métastase vint ba-

lancer sa réputation, qui s'efface complètement aujourd'hui devant celle de son rival. Du reste, il ne se montra pas jaloux des succès de ce dernier et le désigna lui-même au choix de l'empereur comme son successeur. Il a laissé soixante-trois pièces dramatiques, qui ont été publiées sous ce titre : *Poesie drammatiche* (Venise, 1744, 10 vol. in-8°) et dont 8 ont été traduites en français par Bouchaud (Paris, 1758, 2 vol. in-8°). Il faut encore citer parmi ses œuvres littéraires : *La Rosa di Modone* (Venise, 1687); *La Conquista di Navarino* (Venise, 1687); *Compendio del vocabolario della Crusca* (Venise, 1705); *Poesie sacre drammatiche* (Venise, 1735); *Dissertationi Vossiane* (Venise, 1752-1753, 2 vol.), additions à l'ouvrage de Vossius sur les historiens vénitiens; *Compendio della storia della repubblica di Venezia* (Venise, 1774), etc. Il s'était aussi occupé d'études géographiques et philosophiques, ainsi que le prouvent ses ouvrages intitulés : *Mappemondo istorico, continuazione dell' opera del Padre Foresti* (Venise, 1704), et *Lettere al Fontanini intorno la grand' opera delle meditazioni filosofiche di B. Trevisan* (Vienne, 1704). Après sa mort, ses *Lettere* furent recueillies et publiées par Forcellini (Venise, 1752, 3 vol.), nouvelle édition revue et augmentée par Morelli (Venise, 1785, 6 vol.). — Son frère aîné, Pietro Caterino ZÉNO, né à Venise en 1666, mort en 1732, entra de bonne heure dans les ordres et professa la rhétorique à Murano, puis la philosophie à Venise. Lorsque son frère partit pour l'Allemagne, il prit la direction du *Giornale de' letterati* dont il publia les tomes XXIX à XXXVIII. On a encore de lui des traductions de la *Logique* d'Arnaud et de quelques sermons de Bourdaloue, ainsi qu'une édition des poésies de Jean della Casa (Venise, 1728-1729, 5 vol.).

ZÉNOB (Clag), prélat arménien, né en Syrie, il vivait au iv^e siècle de notre ère. Après avoir été secrétaire de saint Grégoire, il devint évêque, fonda le célèbre monastère de Clag et occupa pendant vingt ans son siège épiscopal. On lui doit, outre un grand nombre d'*Homélies* dans lesquelles on trouve des détails historiques importants, une *Histoire de la province de Darou*, réimprimée à Constantinople (1719, in-12).

ZÉNOBE (saint), prélat italien, né vers 334, mort vers 415. Il fut converti au christianisme par Théodore, évêque de Fidésole, puis converti lui-même sa famille. Doué d'une éloquence entraînante, il s'adonna avec ardeur à la prédication, défendit les décisions du concile de Nicée contre les hérésies envahissantes et se signala par l'ardeur de sa foi lorsque Julien voulut rétablir le paganisme dans l'empire (361). Recommandé par saint Ambroise au pape Damascène, Zénobe fut appelé à Rome, nommé diacre de l'Eglise romaine, envoyé comme légat à Constantinople, puis sacré évêque de Florence. Une dissertation sur la vie de ce personnage que l'Eglise a canonisée, se trouve dans le voyage d'*Hippophile* et *Chariton*, imprimé dans les *Deliciae eruditiorum* de J. Lami.

ZÉNOBIE s. f. (zé-no-bi — nom de femme). Eutom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, tribu des noctuides, dont l'espèce type habite la Guyane.

— Crust. Syn. d'*Idotea*.

— Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des éricinées, tribu des andromédées, formé aux dépens des andromédées, et comprenant des espèces qui croissent dans l'Amérique du Nord.

ZÉNOBIE, épouse de Rhadamiste, roi d'Ibérie, et fille de Mithridate, roi d'Arménie, qui vivait au i^{er} siècle de notre ère. Son époux, qui avait fait périr son beau-père, fuyait devant les Arméniens soulevés; comme elle était enceinte et ne pouvait plus supporter les fatigues de la route, elle pria Rhadamiste de la soustraire par une mort honorable aux outrages et à l'avisement de l'esclavage qui l'attendait si elle tombait entre les mains de ceux qui les poursuivaient. Rhadamiste la poignarda et jeta son corps dans l'Araxe. Le courant du fleuve la déposa sur la rive; des pâtres la recueillirent et, comme elle respirait encore, lui donnèrent des soins et la conduisirent à Tiridate, roi d'Arménie, qui l'accueillit avec bonté (53 de notre ère).

Ce fait, qui tient plus de la légende que de l'histoire, est cependant raconté par Tacite, l'historien des *Annales* et de la *Vie d'Agrippa*.

C'est sur l'épisode dramatique que nous venons de conter qu'a été écrite la tragédie de *Rhadamiste* par Crébillon, substituant ainsi la terreur au sublime de Corneille et au sentiment de Racine, deux éléments dramatiques dont le spectateur était las.

ZÉNOBIE (Septimie), célèbre reine de Palmyre; elle était fille d'Amrour, prince arabe de la partie méridionale de la Mésopotamie, et épousa en secondes nocés le fameux Odenath, chef des tribus arabes du désert de Palmyre et sénateur de cette ville. Elle partagea tous les dangers de son époux pendant ses guerres contre Sapor et dans ces expéditions brillantes où les Arabes semblaient préluder aux conquêtes de l'Islamisme. Le génie militaire de cette race annonçait déjà, en effet, l'essor qu'il devait prendre sous les califes. Odenath, après

avoir repoussé les invasions des Perses et des Scythes, avait regu de Gallien les titres de général de l'Orient, dont il était en réalité le maître, et même d'Auguste, lorsqu'il périt assassiné et peut-être à l'instigation de son épouse. Zénobie prit alors le titre de reine de l'Orient (267), continua les conquêtes d'Odenath, résista vaillamment aux légions de Gallien et étendit la domination de Palmyre de l'Euphrate à la Méditerranée et des déserts de l'Arabie jusqu'au cœur de l'Asie Mineure. Ses troupes remportèrent même quelques avantages sur les Romains en Egypte.

Le peu de renseignements que nous possédons sur cette femme extraordinaire nous la dépeignent comme possédant les qualités les plus opposées, ou aspirant à les posséder, afin sans doute de concilier les éléments hétérogènes dont se composait son empire. Sobre et courageuse comme les Arabes, elle imitait en même temps le faste des Perses, parlait avec facilité le syriaque, l'égyptien et le grec, favorisait les juifs sans persécuter les chrétiens, faisait donner à ses fils une éducation toute romaine, pendant qu'elle-même haranguait ses troupes à la manière des généraux romains, bras nus et le casque en tête, cultivait les lettres grecques, attirait à sa cour les poètes et les savants de cette nation et accordait au rhéteur Longin le plus grand crédit.

Il y a toute apparence que cette préférence donnée aux civilisations de l'Europe dut éloigner d'elle ces tribus d'Arabes qui avaient fait sa force et celle d'Odenath. C'est du moins ce qu'on peut conclure de l'examen du récit des revers qu'elle éprouva dans la suite.

Pendant la courte période de son règne (267 à 272), Palmyre fut comme la capitale de l'Orient; ses habitants, enrichis par le commerce et par les dépouilles des peuples vaincus, l'ornèrent, sous les yeux de Zénobie, de ces monuments prodigieux dont les voyageurs admirent encore les débris après quinze siècles de mutilations. Le porphyre, le marbre, l'or, prodigués avec une magnificence inouïe, mis en œuvre par des artistes grecs ou imitateurs des Grecs, en avaient fait une des merveilles de l'Orient, la Babylone du désert, comme Zénobie était elle-même une autre Séмираmis.

Cependant, Aurélien, après avoir vaincu les Germains et les Vandales, songea à ramener sous la domination romaine les contrées dont s'était formé le royaume de Palmyre. Zénobie vint hardiment à sa rencontre. Vaincue près d'Antioche et à Emèse, elle fit une retraite habile, en même temps qu'elle lançait contre les légions les hordes de Bédouins du désert de Syrie; contrainte cependant de s'enfermer dans Palmyre, elle y fut suivie par Aurélien, qui emporta la ville après un siège meurtrier. La reine, montée sur un dromadaire, s'enfuit vers l'Euphrate; mais, atteinte par les cavaliers romains, elle fut ramenée à l'empereur, qu'elle étonna d'abord par l'énergie de ses réponses. Toutefois, intimidée par les cris de mort des farouches llyriens qui composaient les légions, elle sentit fondre son courage; le héros fit place à la femme et, pour sauver sa vie, livra tous ceux qui lui avaient conseillé la résistance. Emmenée à Rome, elle se laissa mourir de faim sur la route, si l'on en croit Zosime; mais, suivant Vopiscus, elle orna, chargée de pierres, le triomphe d'Aurélien, qui lui donna ensuite à Tibur une retraite, où elle termina ses jours. La ruine de Palmyre suivit de près la chute de celle qui l'avait élevée si haut. Cette cité arabe, qui dressait orgueilleusement ses édifices grecs au milieu de sa mer de sable, comme une Venise du désert, essaya dans la même année de secouer le joug des Romains. Vaincue, elle fut presque entièrement dévastée. Le petit nombre d'habitants échappés au massacre obtint la permission d'habiter ses débris; mais son importance fut à jamais perdue, et elle décrua obscurément, dévastée de siècle en siècle par les hordes de barbares, jusqu'à ce que les Turcs vinssent camper au milieu de ses ruines désertes, mais encore majestueuses.

Zénobie (*Zenobia*), opéra italien, livret de Métastase, musique de D. Guglielmo Slacchi; représenté sur le théâtre de Sant'Angiolo, à Venise, en 1740. Cette tragédie lyrique du grand poète italien eut un immense succès. Plusieurs compositeurs mirent en musique les airs dont voici l'indication : *Oh, ahmen, qualor si perde; Cadd l'indegno, o miri; Resta in pace, e gli astri amici; Di ricche gemme e rare; lasciami, o ciel pietoso, Ch'io parlo? M'accheto; Vi conosco, amate stelle; Non so, se la speranza; Ha negli occhi un tale incanto; Va ti consola, addio, duetto; Quel geloso, incerto sdegno; Perché, se re tu sei, duetto; Oh che felici pianti; Non respiro, che rabbia, e veleno; Salvo tu vuoi lo sposo; Voi leggete in ogni core; Ah perché, s'io ti detesto; Pace una volta, e calma; Si soffre una tiranna; Pastorella, tu giurerei; Fra tutte le pene; le chœur *E menzogna il dir, che amore, et un air final* de circonstance : *Qual de' tuoi pregi, Elisa*.*

Zénobie retirée de l'Araxe, groupe de marbre, par M. Marcellin; Salon de 1859. Un jeune homme vient de retirer des eaux du fleuve la reine d'Arménie et se penche

vers elle avec une naïve émotion. Le corps de Zénobie fléchit et s'affaisse : la mort est exprimée avec une vérité saisissante, mais la beauté persiste dans la mort. « Ce groupe, a dit M. Zacharie Astruc, est largement traité, vigoureux; il offre un grand style, une fière tournure, un intérêt profond. » M. Paul de Saint-Victor dont la critique, trop souvent superficielle, affecte parfois les allures les plus dédaigneuses, a résumé en ces termes son opinion sur l'œuvre de M. Marcellin : « Je ne puis guère louer que l'habileté de cette grosse machine; elle a la pompe médiocre d'un récit final de tragédie secondaire. » Suivant M. About, « le groupe de M. Marcellin est une œuvre importante où le public trouve de l'intérêt, où les artistes sont obligés de reconnaître des qualités de facture courante, où la critique doit louer un effort vigoureux pour construire une masse. » La *Zénobie retirée de l'Araxe* a valu une médaille de 2^e classe à M. Marcellin et a été acquise par l'Etat.

Un tableau de Blondel représentant *Zénobie trouvée mourante par des bergers sur les bords de l'Araxe* a paru au Salon de 1812 et a figuré pendant longtemps au musée du Luxembourg. Un tableau sur le même sujet par M. Pierre Dupuis a été exposé au Salon de 1867. Une composition de Devéria, *Rhadamiste et Zénobie*, a été gravée par A. Fouchery (Salon de 1833).

ZÉNOBIUS, sophiste grec, qui vivait au iv^e siècle de notre ère. Tout ce qu'on sait de sa vie, c'est qu'il se livrait à l'enseignement à Rome, du temps de l'empereur Adrien. Suidas lui attribue, entre autres ouvrages, l'*Horoscope* (*Genethliacum*) d'Adrien et une traduction grecque des *Histoires* de Salluste. Le seul écrit qui nous reste de lui est un recueil de proverbes expliqués, intitulé : *Epitome proverborum Lucii. Tarrhai et Didymi Alexandrini secundum ordinem alphabeticum, græce* (Florence, 1487, in-4°). Cet ouvrage a été plusieurs fois réédité et traduit en latin. Nous citerons la traduction, publiée avec le texte, par André Schott dans le recueil des *Adagia sive proverbia Græcorum* (Anvers, 1612, in-4°).

ZÉNOGARE (Guillaume SNOUCKAERT, plus connu sous le nom de), écrivain et gentilhomme flamand, né à Bruges en 1510, mort à La Haye vers 1565. Après avoir fait en France ses études de droit, il revint en Flandre, où il devint bibliothécaire de Charles-Quint, puis membre du conseil de Hollande. C'était un homme fort instruit, à qui l'on doit une vie de Charles-Quint, intitulée : *De vita Caroli Quinti imperatoris libri V* (Bruges, 1559, in-fol.). C'est un panegyrique plein de digressions, que sa rareté fait encore rechercher.

ZÉNODON s. m. (zé-no-don — du gr. *zenos*, étrange; *odon*, ossement, dent). Ichthyol. Genre de poissons sclérodermes.

ZÉNODORE, géomètre grec, qui vivait au ve siècle av. J.-C., un peu avant Platon. Il est l'auteur du plus ancien ouvrage de géométrie que nous ayons. Cet ouvrage a été conservé par Théon dans son commentaire sur l'*Almageste*; Zénodore s'y proposait de renverser l'opinion, alors vulgaire, que des contours égaux enfermaient des surfaces égales.

ZÉNODORE, tyran de Panias et d'une partie de la Syrie vers 32 av. J.-C., mort à Antioche l'an 20. Il obtint d'Auguste la tétrarchie de Chalcée et des pays voisins; mais il excita de tels murmures par la protection ouverte qu'il accordait aux brigands nomades de la Trachonitide, qu'il fut dépossédé par l'empereur, en faveur d'Hérode le Grand, et réduit à son ancienne possession de Panias. Zénodore eut alors recours à toutes sortes d'intrigues pour amener Auguste à revenir sur sa décision; mais elles n'eurent d'autre résultat que de le faire dépouiller de ce qui lui restait au profit d'Hérode. Il mourut subitement à Antioche, où il s'était rendu pour avoir une entrevue avec Auguste.

ZÉNODORE, fameux statuaire grec, qui vivait dans le 1^{er} siècle de notre ère, sous les règnes de Claude et de Néron. Appelé en Auvergne par le préfet Vibius Avitus, il exécuta en bronze une statue colossale de Mercure, à laquelle il travailla dix ans. Néron le fit venir à Rome et le chargea de fonder la statue qu'il avait résolu d'ériger à sa propre gloire. Ce nouveau colosse, qui n'avait pas moins de 33 mètres de hauteur, fut placé dans le vestibule du palais d'Or. Dans la suite, Vespasien consacra cette statue au Soleil, dont la tête, ornée de sept rayons, fut substituée à celle du fils d'Agrippine. Cet artiste passait pour le plus grand statuaire de son temps.

ZÉNODOTE D'ÉPHÈSE, célèbre grammairie et critique grec, qui vivait au i^{er} siècle avant notre ère. Il suivit, en même temps que Ptolémée Philadelphe, les leçons de Philétas et devint sous ce prince le premier directeur de la grande bibliothèque d'Alexandrie. Zénodote fut le fondateur de la critique des textes. Nous lui devons infiniment, ainsi qu'à Aristophane de Byzance et à Aristarque, ses dignes héritiers. Ils nous ont donné un *Homère* pur et correct. On connaît assez bien le détail de leurs travaux depuis la découverte et la publication des *Scholies* de Venise,

faite au dernier siècle par le philologue français d'Ansse de Villoison. C'est à eux aussi qu'on doit la détermination des auteurs véritables de la plupart des poèmes faussement attribués à Homère, tels que la *Batrachomyomachie*, les épopées cycliques, les hymnes, etc. Les Alexandrins excellaient dans la connaissance de la langue et des antiquités. On peut adopter sans scrupule tous les résultats de leurs investigations historiques, et il est probable que l'Homère qu'ils nous ont légué est le plus pur grammaticalement, le plus vrai, le plus authentique qu'on ait jamais possédé depuis Solon et Pisistrate. Mais la recension des poésies homériques et l'interprétation de ces vers immortels n'a été qu'une petite portion de leurs grands travaux. Ils ont restauré le texte de tous les auteurs anciens qu'ils comprenaient parmi les classiques, et il n'a pas tenu à eux que nous n'ayons Sophocle, ou Eschyle, ou Euripide, ou Aristophane, ou même Eupolis et Ménandre, aussi complets, aussi authentiques que nous avons encore Platon et Homère. Zénodote eut la gloire de diriger et de commencer ces grands travaux d'érudition et de critique. Ce qui reste de l'édition des poèmes homériques de Zénodote a été recueilli et publié par Düntzer sous ce titre : *De Zenodoti studiis homericis* (Göttingue, 1848, in-8°).

ZÉNON D'ÉLÉE, philosophe grec, né à Elée, dans la Grande-Grèce, vers l'an 490 av. J.-C. Il fut disciple de Parménide, et peut-être même son fils adoptif, l'accompagna dans plusieurs voyages qu'il fit à Athènes et contribua à jeter les fondements de l'école éleatique. Dans un de ces séjours, il eut la gloire de donner des leçons à Périclès, ainsi qu'à l'élite de la jeunesse athénienne, et son enseignement jeta un grand éclat. C'est à lui qu'Aristote rapporte l'invention de la dialectique; il fut, du moins, un des plus subtils et des plus rigoureux dialecticiens de son temps. Platon, voulant caractériser la souplesse de son argumentation et ses ressources infinies, l'appella le *Palamède d'Elée*. On a dit de lui qu'il était né pour la guerre. Sa vie fut, en effet, un continuel combat : combat dans la philosophie contre l'école des Ioniens, marqué par l'invention ou le perfectionnement de la dialectique et par l'emploi de la prose, chose nouvelle alors en ces matières, mais indispensable au caractère polémique de son enseignement; combat dans sa vie publique par sa résistance contre la tyrannie et l'héroïsme de sa mort. Quelques auteurs anciens pensent qu'il avait contribué avec Parménide à l'organisation politique de sa patrie. Quoi qu'il en soit, Elée étant tombée au pouvoir du tyran Démios (d'autres disent Nérarque), Zénon conspira contre lui, fut trahi, livré aux tortures et, sommé de révéler le nom de ses complices, désigna tous les amis du tyran et enfin le tyran lui-même. Puis il se coupa la langue avec les dents et la cracha à la face de Démios. Le peuple, exalté par un tel courage, se jeta sur ce dernier et le mit en pièces. Il y a plusieurs versions de cet événement. Hermippe, entre autres, dit que Zénon fut pilé dans un mortier. Ce philosophe continua l'œuvre de Xénophane et de Parménide; il développa les principes de l'école éleatique et particulièrement la doctrine de l'unité absolue contre les partisans de la pluralité. Sa méthode dialectique, qui parut si redoutable à ses adversaires, était la réfutation de l'erreur comme moyen indirect de ramener à la vérité. Ainsi, il se plaignait dans l'hypothèse de la pluralité, de la divisibilité à l'infini; il en tirait rigoureusement d'absurdes conséquences et en arrivait à nier le mouvement, le temps, l'espace, la mutabilité et concluait à l'immobilité absolue. De là ce système de scepticisme et de nihilisme qu'il opposait aux pluralitaires comme réduction à l'absurde et que des écrivains postérieurs ont pris au sérieux. Au reste, dans l'unité et l'autre hypothèse d'une unité sans pluralité et d'une pluralité sans unité, le mouvement périssait. L'anecdote de Diogène marchant devant Zénon pour prouver le mouvement est controvérsée, ou, du moins, ne peut se rapporter au philosophe d'Elée, car il était antérieur au Cynique de près d'un siècle. « Zénon ne niait pas les phénomènes physiques, dit M. Léo Joubert; il niait qu'ils pussent être démontrés logiquement par des principes absolus. Ce qu'il voulait établir et ce qu'il établit en effet, c'est que les philosophes naturalistes, les partisans de la pluralité absolue, n'étaient nullement fondés à arguer des phénomènes physiques contre l'hypothèse de l'unité absolue, puisque leur propre hypothèse était au moins aussi contradictoire que les faits. De cette polémique, qui, dans les mêmes termes ou avec des formes peu différentes, a été souvent reprise, il n'y a qu'une chose à conclure, c'est que l'unité absolue et la pluralité absolue sont des conceptions abstraites sans existence réelle; ce qui existe, c'est l'unité et la pluralité relatives, comme attribués des corps. A ce titre, l'unité et la pluralité ne s'excluent pas plus l'une l'autre qu'elles ne sont en contradiction avec les phénomènes. L'originalité de Zénon consista à placer l'élément négatif critique à côté de l'élément constructif dogmatique des premiers philosophes grecs; il mérita ainsi d'être regardé comme le créateur de la dialectique et le précurseur de Socrate. » Personne, avant M. Cousin, ne paraît avoir bien com-

pris la dialectique de ce vigoureux champion de l'école d'Elée. Ayant pris le parti de se transporter au milieu même de la doctrine de ses adversaires, de l'exposer, de la suivre dans toutes ses conséquences pour en dévoiler toutes les absurdités, Zénon a été accusé par des juges irréfléchis d'avoir plaidé le pour et le contre, d'être un sceptique, un sophiste. Cette erreur a été expliquée et réfutée par M. Cousin. Grâce à cette explication, les arguments fameux par lesquels Zénon établissait l'impossibilité du mouvement, notamment l'argument de la flèche, ne choquent plus la raison et ne sont pas une arme pour le scepticisme, puisqu'ils étaient dirigés contre l'empirisme ionien, avec l'intention d'asseoir sur ses ruines le dogmatisme absolu de la vérité éleatique. La véritable gloire de l'élève de Parménide est dans sa dialectique. Il écrivit beaucoup, non en vers, comme Xénophane et Parménide, mais en prose. D'après Suidas, il écrivit un traité intitulé : *Débats*, dans lequel il examinait certaines hypothèses qu'il réfutait; une *Exposition d'Empédocle, de ses opinions ou de ses ouvrages*; un *Traité contre les philosophes qui ont écrit sur la nature*, etc. Les *Fragments* peu nombreux qui nous restent de ce philosophe ont été recueillis et publiés par Muller dans ses *Philosophorum graecorum fragmenta*.

ZÉNON, fondateur du stoïcisme et l'un des plus illustres philosophes de l'antiquité, né à Giliun (Chypre) vers 362 avant notre ère, mort à Athènes vers 260. Il se livra d'abord aux spéculations mathématiques, fut ruiné par un naufrage et se livra tout entier dès lors à la philosophie, remercia les dieux de l'avoir par ce naufrage conduit au port, c'est-à-dire mis sur la route de la sagesse. Il suivit d'abord les leçons de Cratès le Cynique, puis s'instruisit sous Polémon, sous Stilpon, sous Diodore et, guidé par un oracle, « se teignit de la couleur des morts » en se livrant à l'étude. L'ignorance dont se targuaient les cyniques et l'impudence de leur vie contribuèrent sans doute à l'éloigner d'eux. Mais parmi les emprunts qu'il fit aux philosophes qui l'avaient précédé, c'est aux cyniques qu'il prit le premier principe de sa doctrine, l'amour du travail et le mépris de la volupté. L'un de ses premiers ouvrages, sa *République*, est conçu dans cet esprit. Il y admettait, comme Platon, une communauté des biens et même des femmes, supprimait les arts libéraux, les temples et les représentations des dieux; la notion de patrie s'y trouvait presque effacée au profit de la fraternité universelle, et la parenté s'y trouvait réduite à celle des hommes vertueux, indépendamment de tout lien de parenté ou de toute qualité fortuite de concitoyen. Mais toutes ces propositions furent écartées plus tard par les stoïciens nouveaux. Zénon ouvrit son école sous un portique célèbre d'Athènes, le Stœa, d'où son école fut nommée la stœïcienne (du grec *stoa*, portique) ou du Portique. Après un demi-siècle d'un enseignement resté à jamais fameux dans l'histoire de la philosophie, parvint à une extrême vieillesse, il mit volontairement fin à ses jours; c'est, du moins, l'opinion la plus généralement répandue. Le suicide était une chose assez commune dans les écoles de l'antiquité. Dans les idées du temps, c'était le dernier acte de vertu du sage devenu par ses infirmités inutile aux autres et à lui-même. Les Athéniens, saisis d'admiration pour le mâle courage, la vertu, la tempérance et l'indépendance de Zénon, lui décernèrent une couronne d'or et un tombeau public dans le Céramique. Ce philosophe avait sans aucun doute posé, dans ses leçons et dans ses livres, les bases de la théologie, de la morale et de la physique du stoïcisme; mais les développements de cette doctrine appartenant évidemment à ses disciples et à ses continuateurs. Aucun de ses nombreux écrits ne nous est parvenu. Il se préoccupait surtout de la morale; sa physique et sa logique étaient en partie empruntées aux philosophes antérieurs et dégénérèrent souvent entre les mains des Chrysippe et de ses successeurs en jeux d'esprit et en subtilités; mais la morale est restée la gloire des disciples du Portique, et, en écartant ce qu'elle renferme de paradoxal et d'outré, elle leur assure le premier rang parmi les précurseurs les plus purs et les plus directs du christianisme. Zénon, le premier, proclama la loi du devoir, et il en posa les fondements avec une abondance de preuves qui avait sa source dans une profonde conviction, indépendamment de toute argumentation dialectique. Les passions ne sont point des éléments nécessaires de notre condition; elles sont des maladies de l'âme; la santé, c'est l'apathie, l'absence de passions. Il n'y a pas d'autre bien que la vertu; il n'y a pas d'autre mal que le vice; tout le reste est indifférent. Le sage doit vivre harmoniquement, c'est-à-dire suivant la nature; en d'autres termes vertueusement, car la vertu, c'est l'ordre dans l'homme, comme la raison divine est l'ordre dans l'univers. La moindre faute brise l'ordre harmonique qui doit présider à toutes nos actions; il n'y a donc point de différence entre les fautes et les crimes; les premières ne méritent pas plus l'indulgence que les seconds. Le sage est au-dessus de toute faiblesse et de toute am-

bition; il méprise la volupté comme il méprise la douleur; il est supérieur à toutes les vicissitudes, aussi bien qu'aux plus éclatantes faveurs de la fortune, à la gloire, à l'opprobre, aux richesses, à la misère, à la maladie, à l'esclavage; il est le médiateur entre les hommes et Dieu et le vrai pontife de l'humanité. La théologie de Zénon, malgré de remarquables inspirations, aboutissait à une sorte de panthéisme. V., pour les développements de la doctrine et les destinées de l'école, les articles STOÏCISME, CLEANTHE, CHRYSIPPE, etc.

ZÉNON (saint), évêque de Vérone, né en Afrique, mort en 380. Appelé au siège de Vérone en 362, du temps de l'empereur Julien, il s'attacha à convertir les idolâtres, à combattre les hérésies des ariens et des pélagiens et s'éleva avec énergie contre les agapes ou repas de charité qui, de son temps, étaient devenus une occasion d'intemperance et de débauche. Ce vertueux prélat ne cessa de prêcher de parole et d'exemple la charité à ses diocésains, et lorsque, en 378, les Goths, après avoir défilé l'empereur Valens, amenèrent de l'Illyrie en Italie une multitude innombrable de prisonniers, les habitants de Vérone, à l'instigation de leur évêque, rachetèrent plusieurs milliers de ces malheureux. L'Eglise célèbre la fête de Zénon le 12 avril. On a de lui un grand nombre de *Sermons*, imprimés pour la première fois à Venise (1508), et on lui en a attribué plusieurs qui ne sont pas de lui. L'excellente édition publiée par les frères Ballerini, sous le titre de *Sancti Zenonis episcopi Veronensis sermones* (Vérone, 1739, in-4°), contient quatre-vingt-treize morceaux de Zénon, dans lesquels on trouve des faits importants pour le dogme, la morale et la discipline de l'Eglise. Une autre édition, celle d'Augsbourg (1758, in-fol.), bien que plus complète que la précédente, est néanmoins moins recherchée.

ZÉNON L'ISAURIEN, empereur grec, dont le véritable nom était *Trascalis*, né en Isaurie, d'une famille assez considérable, mort en 491. L'empereur Léon I^{er}, afin de s'attacher les peuplades belliqueuses de l'Isaurie, le créa patrice, lui fit épouser sa fille Ariadne (468), lui donna à cette occasion le nom de Zénon et l'opposa au puissant Aspar, dont il désirait se débarrasser. Aspar, jaloux de la subite fortune de Zénon, qui venait de recevoir le commandement de la garde impériale et de l'armée d'Asie Mineure et avait été appelé au consulat (469), essaya de le faire tuer pendant qu'il faisait la guerre aux Thraces. Mais le gendre de l'empereur échappa au guet-apens qui lui était tendu, en avertit Léon, surprit quelque temps après Aspar à Chalcedoine et le fit tuer avec son fils Ardaburius (471). Peu après, Zénon revint à Constantinople, où son crédit ne fit que s'accroître. Laid, difforme, méprisable, lâche et de mœurs infâmes, Zénon ne pouvait inspirer qu'un mépris mêlé de dégoût à la jeune Ariadne, élevée dans une cour brillante et magnifique. Mais, comme elle était aussi bien que lui dévorée d'ambition, elle l'aidera de tout son pouvoir à augmenter sa faveur auprès de Léon, qui, toutefois, n'osa pas braver l'opinion en le désignant pour son successeur et qui se contenta de faire proclamer auguste son petit-fils Léon, né du mariage de Zénon et d'Ariadne. Cet enfant de quatre ans mourut lui-même peu de temps après le vieil empereur, après avoir régné de janvier à novembre (474), et d'horribles soupçons planèrent sur les deux époux, que cette mort mettait en possession du trône. Devenu empereur (474), Zénon se rendit impopulaire et odieux en donnant l'exemple de tous les vices, d'une lâche cruauté, en s'entourant d'acélerats et en ne songeant qu'à se livrer à de honteuses orgies, pendant que les barbares désolaient les frontières et que Genséric menaçait l'empire. Sa belle-mère Vérine, irritée contre lui de quelques refus, poussée par son amant Patrice et par son frère Basilius, résolut alors de le renverser d'un trône où elle avait puissamment contribué à le faire monter et conspira pour le renverser. Le lâche empereur n'essaya même pas de tenir tête à l'orage. Il s'enfuit en Isaurie avec sa femme, pendant que Basilius s'emparait de la couronne, et s'enferma dans une forteresse (475). Mais Basilius se rendit bientôt plus odieux encore que celui qu'il remplaçait. Profitant du mécontentement du général Illus, Zénon l'attira à son parti, marcha sur Constantinople, rencontra l'armée de Basilius près de Nicée, parvint à corrompre Harmotius, général de ce dernier, dont les troupes passèrent de son côté, et revint à Constantinople en 477. Redevenu maître du pouvoir, il laissa ravager l'empire par les Goths, eut à lutter contre de nouveaux compétiteurs, Marcien (479), Léonce, combla de dignités Théodoric le Grand, qui l'aidera à triompher de la révolte d'Illus (484), autorisa en 487 le roi des Goths, qui était arrivé aux portes de Constantinople, à se jeter sur l'Italie, continua à se livrer à ses débauches et à toutes sortes de cruautés et finit par être enterré vivant par ordre de sa femme, qui fit couronner son amant Anastase. Ce prince était aussi cruel que lâche. C'est sous son règne que fut rendu l'*Édit de Thémistocle* (482), édit célèbre dans l'histoire ecclésiastique et qui avait pour but de réunir les catholiques et les eutychéens. Peu d'évêques l'adoptèrent.

ZÉNONIQUE adj. (zé-no-ni-ke). Philos. Qui appartient à la doctrine de l'un ou l'autre Zénon. *Point zénonique*, Point indivisible, dans le système de Zénon d'Elée.

ZÉNONISME s. m. (zé-no-ni-sme). Philos. Doctrine philosophique de l'un ou l'autre Zénon. *Se dit particulièrement de la doctrine de Zénon*, fondateur du stoïcisme, dont ce mot est alors synonyme. *Sectateurs de Zénon d'Elée*, stoïciens :

Mais je vois déjà d'ici

Frémir tout le zénonisme.

J.-B. ROUSSEAU.

ZÉNONISTE s. m. (zé-no-ni-ste). Philos. Partisan de la doctrine de l'un ou l'autre Zénon.

ZÉNOPÉLITIS s. m. (zé-no-pèl-liss). Erpét. Syn. de ZÉNOPÉLIS.

ZÉNOPHASIE s. f. (zé-no-fa-zi — du gr. *zenos*, étranger; *phasis*, apparence). Ornith. Syn. de GLYPHORHYNQUE et de PICUCULE, genres d'oiseaux.

ZÉNOTHÉMIS, riche citoyen de Marseille, qui vivait au I^{er} siècle de notre ère. Son ami Ménécrate, ayant été condamné par le conseil des Six-Cents à la perte de sa fortune et de ses honneurs pour avoir proposé un décret contraire aux lois, en éprouva un chagrin d'autant plus vif qu'il se trouvait désormais dans l'impossibilité de marier sa fille, dont la figure était repoussante. Zénothémis, vivement affecté de son chagrin, résolut de le faire cesser. Dans ce but, non-seulement il donna à son ami une partie de ses biens, mais encore il voulut épouser Cydimagne, malgré les protestations de Ménécrate, qui, en apprenant sa résolution, s'écria : « Je ne souffrirai jamais qu'un aussi beau jeune homme épouse une fille laide et contrefaite comme est la mienne ! » De son mariage avec Cydimagne, Zénothémis eut un fils charmant. Il le conduisit un jour au sénat, revêtu d'une robe noire et portant une couronne d'olivier, et se servit avec bonheur de ses grâces naïves pour faire rétablir Ménécrate dans ses honneurs. C'est Lucien qui nous a appris, dans son dialogue intitulé *Toxaris ou De l'amitié*, ce que nous venons de raconter de Zénothémis, son contemporain. Arnaud Baculard a publié, sous le titre de *Zénothémis*, une nouvelle dans laquelle il raconte le beau trait d'amitié du noble citoyen marseillais.

ZÉNOVIA, la Diane des Slaves. C'est elle qui préside à la chasse et qui procure des chasses heureuses à ses plus fervents adorateurs.

ZÉNOWICZ (Georges), général polonais, né en Lithuanie vers 1782, mort à Bruxelles vers 1853. Pour échapper à la domination russe, il gagna l'Italie, où il entra dans la légion polonoise au service de la France (1799). Il fut blessé à Novi, puis se rendit à Paris après de Kosciuszko, son parent, obtint d'être naturalisé et se fit incorporer peu après dans un régiment de grenadiers sous les ordres d'Oudinot. A partir de ce moment, il assista à la plupart des grandes batailles qui eurent lieu jusqu'à la fin de l'Empire et se distingua par sa valeur, notamment à Eylau et à Wagram, où il reçut une nouvelle blessure. Attaché au quartier impérial pendant les Cent-jours, il fut dépeché par Napoléon du champ de bataille de Waterloo à Grouchy pour lui porter l'ordre de rejoindre immédiatement la grande armée, mouvement qui ne put être exécuté. Lorsque l'armée de la Loire eut été licenciée (1815), Zenowicz retourna à Paris, fut impliqué dans le procès du *Nain tricolore*, accusé d'excitation au renversement des Bourbons, se défendit lui-même et se vit condamné par la cour d'assises de Paris à la peine de la déportation (11 juin 1816). Toutefois, sur l'intervention de l'empereur Alexandre, sa peine fut commuée, en 1817, en celle du bannissement perpétuel. Zenowicz se retira alors en Allemagne, où il s'occupa de travaux littéraires. Fatigué de la surveillance dont il était l'objet de la part de la police française, il se décida, en 1823, à passer en Espagne pour y offrir ses services aux progressistes qui venaient de renverser le gouvernement personnel. Mais à peine y fut-il arrivé, que la France envoya une armée pour combattre les libéraux et rétablir Ferdinand dans son pouvoir absolu. Zenowicz ne voulut pas servir contre ses anciens frères d'armes; il resta néanmoins en Espagne, vivant dans l'intimité de Riego, jusqu'au siège de Cadix. Il passa alors en Angleterre, puis alla se fixer à Bruxelles, où il employa ses loisirs forcés à composer divers ouvrages politiques, notamment un intéressant ouvrage sur les causes du désastre de Waterloo, lequel parut en 1848.

ZENSON, bourg du royaume d'Italie, province et district de Trévise, mandement d'Udizzo; 3,100 hab.

ZENT s. m. (zaint). Métrol. Unité de poids usitée en Prusse, et qui vaut 0^{gr},1666.

ZENTA ou **ZENTHA**, ville de l'empire d'Autriche, dans la voyvodie sur la Theiss, cercle et à 70 kilom. N.-E. de Zombor. Le prince Eugène et l'électeur de Saxe Frédéric-Auguste y défirent les Turcs en 1697.

ZENTGRAVE (Jean-Joachim) en latin *Zengravus*, théologien protestant, né à

Strasbourg en 1643, mort en 1707. Après avoir été professeur adjoint à la Faculté de philosophie de Wittenberg, il enseigna la morale, puis la théologie dans sa ville natale. On lui doit un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons à citer : *Moses, princeps Hebraeorum, caractere politico expressus*, dissertation curieuse; *Liber a republica Hebraeorum sub judicibus, caractere politico expressa*, écrit qui complète le précédent; *Theses theologicae hodiernis originibus, pelagismi, syncretismi et pietismi assertoribus oppositae*, ouvrage dans lequel il combat une fusion de systèmes qui ne saurait satisfaire aucune opinion; *De furoris poetico* (1693, in-4°), amplification oratoire qui a été beaucoup plus louée qu'elle ne le mérite; *De fine hominis vulgo summo bono* (Strasbourg, 1693, in-8°), recueil de thèses sur les opinions des anciens philosophes relativement au souverain bien; *Ex legibus Hebraeorum forensibus contra magiam*, thèse sur la pratique de la magie par les Hébreux. — Un jurisconsulte du même nom, Frédéric-Albert ZENTGRAVE, né à Strasbourg, a laissé un ouvrage intitulé *De judicio militari*, dans lequel il expose la procédure militaire usitée en Allemagne.

ZENTINA, nom ancien d'une rivière de l'Illyrie, qui limitait au S.-E. l'empire de Charlemagne. C'est aujourd'hui la NARANTA.

ZENTNER (Georges-Frédéric, baron DE), homme d'Etat bavarois, né à Strassenheim (Palatinat) en 1752, mort en 1835. Lorsqu'il eut achevé ses études juridiques à Göttingue et à Weizlar, il fut nommé par l'électeur Charles-Théodore professeur de droit des gens à Heidelberg (1777); mais presque aussitôt il obtint un congé, se rendit successivement à Göttingue, à Vienne et à Ingolstadt, où il passa son doctorat, revint à Heidelberg en 1799 et se livra avec beaucoup de succès à l'enseignement. Ses talents lui valurent d'être nommé ensuite conseiller intime, d'assister comme envoyé de l'électeur palatin au congrès de Rastadt et d'être appelé en 1799, par Charles-Théodore, à Munich, pour s'occuper des réformes à introduire dans l'instruction publique et des améliorations à apporter dans l'intérêt des classes inférieures. En 1808, Zentner reçut la direction des études, puis devint successivement conseiller d'Etat, directeur général du ministère de l'intérieur (1817), ministre sans portefeuille (1820), enfin ministre de la justice (1823), poste qu'il occupa jusqu'en 1832, époque où son grand âge le força de prendre sa retraite. Ce fut cet homme d'Etat qui rédigea la constitution de la Bavière. Son souverain lui avait conféré en 1819 des titres de noblesse.

ZÉOCRITE s. m. (zé-o-cri-te — de *zea*, épeautre; *krithe*, orgue). Bot. Section du genre orgue, de la famille des graminées.

ZÉOLITHE s. f. (zé-o-li-te — du gr. *zeo*, je bouis; *lithos*, pierre). Minér. Nom donné à plusieurs substances pierreuses qui, dissoutes par les acides, prennent une consistance gélatineuse. *Zeolithe cubique*. Syn. de CHABASIS. *Zeolithe tenace*. Syn. d'ORCENITE. = L'Académie fait ce mot masculin, contrairement à l'usage général.

— *Encycl.* On a réuni sous le nom de *zéolithes* un certain nombre de silicates hydratés, dont les uns renferment comme bases des alcalis et de la chaux, et d'autres même de l'alumine, quelquefois un peu de peroxyde de fer. Toutes les *zéolithes* ont une composition presque identique; du reste, ces diverses substances sont le plus souvent réunies et présentent de très-grandes analogies de gisement; souvent même plusieurs se trouvent mélangées sur un seul échantillon. Les caractères chimiques diffèrent peu, toutes donnant de l'eau par la calcination. Ces *zéolithes* se rencontrent le plus souvent dans des roches dites amygdaloïdes, d'origine volcanique, à bases multiples et présentant un grand nombre de cavités, dont les parois sont tapissées par les *zéolithes*. Ces dernières se trouvent fréquemment aussi dans des filons métalliques, dont elles constituent la gangue. On a pu reproduire artificiellement les *zéolithes*. M. Wöhler a obtenu des cristaux d'apophyllite, en exposant pendant longtemps à une température de 200° une eau chargée de poussière de cette substance. Les eaux siliceuses de Plombières, en traversant les travaux des Romains abandonnés aujourd'hui, ont déposé des *zéolithes*, qui ont une composition différente suivant la portion de la maçonnerie où elles se sont formées; ainsi dans le béton, on trouve l'apophyllite à base de chaux, et dans la brique, la stilbite à base d'alumine. Le groupe des *zéolithes* comprend un très-grand nombre d'espèces, quelques-unes très-rares, d'autres peu nettement définies. Les plus importantes sont : l'apophyllite, la laumontite, la stilbite, la heulandite, la mésothite, la chabasite, l'harmotome, l'analcime, la préhnite et la brewsterite.

ZÉOLITHIFORME adj. (zé-o-li-ti-for-me — de *zéolithe*, et de *forme*). Minér. Qui ressemble aux zéolithes.

ZÉOLITHIQUE adj. (zé-o-li-ti-ke — rad. *zéolithe*). Minér. Qui contient de la zéolithe : *Roche zéolithique*.

ZÉONIE s. f. (zé-o-ni — du gr. *zeo*, je

fourmille). Entom. Genre d'insectes lépidoptères diurnes.

ZÉOPHAGE adj. (zé-o-fa-je — de *zéa*, et du gr. *phagô*, je mange). Qui se nourrit de maïs : *Les populations zéophages sont sujettes à la pellagre*.

ZÉORE s. f. (zé-o-re). Bot. Genre de lichens.

ZÉOSCOPE s. m. (zé-o-sko-pe — du gr. *zéô*, je bous ; *skopô*, j'examine). Physiq. Syn. d'ÉBULLIOSCOPE.

ZEPERNICK (Charles-Frédéric), jurisconsulte allemand, né à Halle en 1751, mort en 1801. Il remplit les fonctions de magistrat à Halle et écrivit plusieurs ouvrages importants, parmi lesquels nous citerons : *Historia juris civilis de legitima portione parentum* (Halle, 1773) ; *De novellis Leonis Augusti et philosophi earumque usu et auctoritate* (Halle, 1779, in-8°) ; *Præmissa de vita rebus gestis et constitutionibus* (Halle, 1781) ; *Analecta juris feudalis, sive selectæ variorum observationes feudales* (Halle, 1783-1784, 2 vol. in-8°) ; *Mélanges sur le droit féodal* (Halle, 1787-1794, 4 vol. in-8°) ; *Repertorium juris feudalis theoretico-practicum* (Halle, 1787, in-8°).

ZÉPHIRE ou **ZÉPHYRE** s. m. (zé-fi-re — lat. *zephyrus*, gr. *zéphuros*, vent d'ouest, et aussi vent doux et agréable, ainsi nommé, suivant quelques-uns, de *zôd*, vie, et de *phérô*, je porte, parce que ces vents raniment toute la nature. Curtius croit que *zéphuros* appartient à la même famille que *zophos*, ténèbres, obscurité, soir, occident. *Zéphuros* désignerait ainsi proprement le vent d'ouest, le vent de l'occident, c'est-à-dire des régions du soir et des ténèbres, des régions où le soleil se couche. Il est du moins certain que, chez les anciens, *zéphuros* ou *zephyrus* désignait tantôt le vent d'ouest, violent ou non, tantôt les vents doux et tièdes qui soufflent au printemps). Poétiq. Vent d'ouest. Ne s'emploie qu'en poésie, et seulement comme personification mythologique : *Les amours de Flore et de Zéphire*. Le souffle de ZÉPHIRE.

Sans cesse vous allez de bergère en bergère ;
Zéphire n'eut jamais d'ardeur si passagère.

LA FONTAINE.

— Chorégr. *Pas de Zéphire*. Pas que l'on exécute en se tenant sur un pied et balançant l'autre.

— Entom. Genre d'insectes lépidoptères diurnes.

— Bot. Genre de plantes, de la famille des conantherées ou de celle des lilacées, suivant les divers auteurs, dont l'espèce type croît au Pérou.

— Rem. L'orthographe *Zéphire*, adoptée par l'Académie, est vicieuse.

ZÉPHIRE, nom mythologique donné par les Grecs au vent d'ouest. Zéphire personnifié ordinairement, mais pas toujours, les vents doux et tièdes qui soufflent au printemps. Aussi quelques mythologues le font naître d'Astrée et de l'Aurore et lui donnent pour fils l'Amour, qu'il enfanta d'un souffle sur les lèvres d'Iris. D'après les Grecs, il épousa Chloris, et, d'après les Latins, la déesse Flore, à laquelle, au dire d'Ovide, il s'unit au mois de mai. Les orphiques lui donnent pour enfants les Brises. On le représentait sous la figure d'un jeune homme, aux ailes diaprées comme un papillon, à la figure douce et sereine, le front couvert de violettes et de primevères, glissant presque nu à travers les airs avec autant de légèreté que de grâce et tenant à la main une corbeille de fleurs printanières. Zéphire avait un autel à Athènes et dans le temple octogone des Vents.

Zéphire. Iconogr. Zéphire est représenté par les artistes sous les traits d'un bel adolescent, à la taille svelte et souple, au visage souriant ; « on lui donne des ailes et une couronne composée de toutes sortes de fleurs, pour désigner, dit Lacombe de Prézel (*Dict. iconol.*), que par la douceur de son souffle il rend la vie aux fleurs et aux fruits. » Le musée des Studi possède une très-intéressante peinture antique, trouvée à Pompéi, et qui représente la fable de Zéphire et Chloris. Sur les bords d'une rivière limpide, la nymphe Chloris dort dans une attitude pleine d'abandon et de grâce, appuyée contre les genoux du génie de l'Hymen ou du Sommeil, beau jeune homme assis sur un rocher et tenant de la main gauche une corbeille de fleurs. L'Amour écarte les vêtements de la dormeuse et de la montre à Zéphire, qui vole à travers l'espace, soutenu par deux autres Amours et tenant à la main une gerbe de fleurs. Zéphire a quatre ailes, deux aux épaules et deux autres plus petites à la tête, qui est couronnée de fleurs ; ses formes sont délicates et nerveuses ; son teint est bruni par le grand air. Une déesse, qui paraît être Vénus, est assise sous une espèce de tente : un Amour la découvre à demi ; elle a un collier attaché sur le sein par un bijou et porte des bracelets aux bras et aux poignets. Le chevalier Quaranta a donné une savante explication de cette composition, dans son *Mystagoge ou Guide général du musée royal Bourbon* (Naples, 1844).

Les peintures de Zéphire et de Flore (ou Chloris) ont été exécutées par beaucoup d'artistes modernes, notamment par Noël Coypel (musée d'Angers), Antoine Coypel

(pour le château de Marly, pour le palais de Trianon, pour l'hôtel Lambert, à Paris), Jouvenet (pour le palais de Trianon), L. Galloche (gravé par François Beauvarlet), Vien (pour l'hôtel du président Amelot de Biseul, devenu ensuite l'hôtel de Hollande, rue Vieille-du-Temple, à Paris), A. Corradini (gravé par Lindemann), Amiconi (gravé par P. Peiroleri), S. de Perger (gravé par J.-J. Neidl), Bouguereau (Salon de 1875), etc. Des statues de Zéphire et de Flore ont été sculptées par Roger pour la décoration de l'un des avant-corps du château de Versailles, par Louis Lecomte pour le parterre de l'Orangerie du même château, par Gillet pour les jardins du château de Valenton (près de Paris). Une statue de marbre de Zéphire a été exposée par J.-B. Boyer au Salon de 1827 ; une statue de Zéphire jaloux, par Ogé, a paru au Salon de 1847. Le marquis de Caumont a gravé, d'après Sébastien Conca, une jolie composition représentant deux Zéphires ornant de guirlandes de fleurs un buste de femme. Au palais du Grand-Trianon est un tableau de Michel Corneille, où l'on voit des Zéphires portés par les nuages, soufflant dans de petits cornets ou tenant des fleurs. Nous décrivons ci-après un chef-d'œuvre de Prud'hon : *Zéphire se balançant sur les eaux*.

Zéphire se balançant sur les eaux, chef-d'œuvre de Prud'hon. Dans un bocage plein d'ombre et de fraîcheur, Zéphire, sous les traits d'un enfant entièrement nu, avec des ailes de papillon, se tient des deux mains aux branches de deux arbres plantés au bord d'une source limpide, son corps est légèrement infléchi ; il penche sa jolie tête bouclée et regarde en riant son image dans le miroir liquide, qu'il effleure de son pied droit ; il a replié sa jambe gauche, comme sous l'impression de la fraîcheur de l'eau. Une légère draperie bleue flotte en arrière, autour de ses épaules. Ce tableau, qui parut au Salon de 1814, est l'expression si non la plus haute, du moins la plus complète du talent de Prud'hon. « Les plus rares qualités de l'artiste, dit M. Ch. Clément, se trouvent réunies dans cette peinture exquise, et ses défauts habituels y sont à peine sensibles. C'est une inspiration simple, franche et admirablement exécutée, un de ces poèmes sans tache qui semblent être les fruits naturels de la gracieuse imagination de Prud'hon et que les plus heureux ne rencontrent qu'une ou deux fois... La figure de Zéphire, d'un galbe délicieux, d'une exquise et délicate beauté, éclairée d'une lumière mystérieuse, se détache sur le fond obscur du paysage, se modèle par larges plans au moyen de demi-teintes légères, sans aucun de ces excès d'ombre auxquels Prud'hon n'avait que trop souvent recours. L'exécution est fine, moelleuse et cependant d'une remarquable fermeté. L'ensemble, parfaitement harmonieux, est revêtu des plus exquises séductions de la couleur. Il est impossible d'exprimer la grâce touchante, la candeur, l'innocence de la jeunesse avec plus de bonheur. » On raconte que l'idée de ce chef-d'œuvre vint à Prud'hon pendant qu'il exécutait le portrait de M. Lezay-Marnesia. Le jeune fils de M. Lezay accompagnait son père. La séance se prolongeait, et, pour se distraire, l'enfant, ayant avisé deux cordes qui pendaient dans l'atelier, s'y était suspendu et se balançait. Cette donnée frappa Prud'hon, et une de ces scènes que l'on nomme antiques parce qu'elles sont profondément belles apparut à son imagination.

Le *Zéphire se balançant* fut acheté à Prud'hon par le comte de Sommariva ; à la vente de la galerie de cet amateur (1839), il fut adjugé à M. Guérin, qui l'a légué à M. Valpignon, à qui il appartient aujourd'hui. Il a été gravé en 1850 par J.-N. Laugier et plus tard par Réveil. Une ravissante esquisse de ce tableau, donnée par Prud'hon au comte de Forbin, a appartenu ensuite à la comtesse d'Espagnac et fait aujourd'hui partie de la collection de lord Hertford.

Zéphire et Flore, tableau de Bouguereau ; Salon de 1875. La déesse est assise sur le gazon, au milieu de fleurs de toutes sortes, vêtue d'une tunique blanche et les jambes recouvertes d'une draperie rose ; derrière elle, des iris et des lilas forment des touffes abondantes. Son bras gauche, écarté du corps, s'appuie sur l'herbe ; sa main droite est abandonnée ; sa tête, couronnée de fleurs, se retourne vers Zéphire, qui l'enlace amoureux et se penche pour lui murmurer à l'oreille des paroles d'amour. Le jeune dieu est debout, la jambe droite relevée en arrière, dans une attitude qui rappelle un peu trop celle des danseurs de l'Opéra. Le paysage n'a rien de mythologique ; la vue s'étend, à gauche, sur des prés et des coteaux qui font rêver à la Normandie ou au Charolais, bien plus qu'à la vallée de Tempé ; il n'y manque que des bestiaux.

Cette composition, bien dessinée et peinte d'une main sûre, manque des qualités de verve, de chaleur, d'expression, que l'on prise par-dessus tout dans les œuvres d'art.

ZÉPHRONIE s. f. (zé-fro-ni). Myriap. Genre de myriapodes, de l'ordre des diplopedes, famille des glomérideres. V. SPHÉROPE et SPHÉROTHÉRIEN.

ZÉPHYR s. m. (zé-â-r. — V. ZÉPHIRE). Vent doux et léger : *Duquesne demandait un jour*

à un officier de marine où étaient les vents :
« Tout est calme, répondit l'officier ; il n'y a que les ZÉPHYRS qui se jouent légèrement sur les flots. — Des ZÉPHYRS ! monsieur, reprit brusquement Duquesne, apprenez que les ZÉPHYRS sont des j... f..... sur mer. »

Le plus sage s'endort sur la foi des zéphirs.

LA FONTAINE.

Sous le feuille tremblante un zéphyr vous éveille.

DELILLE.

Le zéphyr cueille sur les fleurs

Les parfums que la terre exhale.

J.-B. ROUSSEAU.

Le zéphyr à la douce haleine

Entr'ouvre la rose des bois.

TU. DE BANVILLE.

— Art milit. Nom que l'on donne en Afrique à des soldats formant des compagnies spéciales, et qui sont pris parmi les détenus condamnés à des peines correctionnelles, sans avoir encouru la dégradation ; on assure que ce nom leur vient de leurs habitudes de vol : *On a trop souvent confondu les ZÉPHYRS avec les compagnies de discipline proprement dites.* (A. Landon.)

— Encycl. Art milit. Les bataillons de zéphirs, sauf bien entendu les cadres des officiers et des sous-officiers, sont alimentés par des militaires de toutes armes ayant subi des condamnations plus ou moins graves et qui viennent y terminer le temps de service qu'ils doivent encore à l'État. Là se trouvent malheureusement confondus les hommes coupables d'infraction aux lois militaires et ceux qui se sont laissés tenter par le bien d'aurui.

Quoi qu'il en soit, autant qu'ils sont marauds, indisciplinés, bamboucheurs en garnison, autant ils sont braves et insoucients devant le feu de l'ennemi. Un chef qui sait bien les prendre fait merveille avec eux. Ils ont figuré dans les épisodes les plus glorieux de notre longue guerre d'Afrique. La compagnie française qui marcha des premières à l'assaut de Constantine était formée de zéphirs. Ce sont 123 zéphirs qui ont défendu Mazagran en 1840 contre des milliers d'Arabes. Les zéphirs ont figuré avec honneur en Crimée, en Chine, en Cochinchine, au Mexique. De hautes sommités militaires du jour ont figuré jadis dans les cadres d'officiers des bataillons d'infanterie légère d'Afrique.

ZÉPHYRANTHE s. m. (zé-fi-ran-te — du gr. *zephyros*, zéphyr ; *anthos*, fleur). Bot. Section du genre amaryllis.

ZÉPHYRE s. m. V. ZÉPHIRE.

ZÉPHYRIEN, **IENNE** adj. (zé-fi-ri-ain, i-è-ne). Neol. Doux et léger comme un zéphyr : *Danse ZÉPHYRIENNE*.

— Qui appartient aux compagnies des zéphirs : *Il regrette la pluie qui le glace, le soleil qui le brûle ; alors il casse la croûte d'un fusil ou vend une paire de souliers ; une condamnation le fait rentrer dans la catégorie zéphyrienne, on le renvoie en Afrique, où il retrouve la vie errante qui fait du zéphyr le bolézien de l'armée.* (Alex. Dum.)

— Ornith. Œuf zéphyrien, Œuf dépourvu de germe, que pondent souvent des oiseaux de basse-cour.

ZÉPHYRIN ou **ZÉPHIRIN** (saint), pape de 202 à 218. Il était Romain de naissance et succéda à Victor I^{er}. Pendant la persécution de Septime-Sévère, il se tint caché et eut la douleur de voir son pontificat troublé par diverses hérésies. L'Eglise l'honore comme un martyr le 29 juillet, bien qu'on ne sache rien de certain sur sa mort.

ZÉPHYRINE s. f. (zé-fi-ri-ne — rad. *zéphyr*). Comm. Sorte d'étoffe de couleur, fabriquée à Saint-Quentin.

— Moll. Genre de mollusques gastéropodes nudibranches, voisin des éolides, dont l'espèce type habite les côtes de la Manche.

ZÉPHYRIUM PROMONTORIUM, cap de l'Italie ancienne, sur la côte du Brutium et la mer de Sicile, près de Locres. C'est de nos jours le cap BRUZZANO.

ZÉPLICAL (Antoine-Michel), jésuite et littérateur allemand, né à Trebitz (Moravie) en 1737, mort à la fin du XVIII^e siècle. Il devint recteur de l'université de Breslau et directeur des établissements catholiques d'instruction publique dans la Silésie prussienne. On lui doit un assez grand nombre d'écrits, parmi lesquels nous citerons : *Introduction à la connaissance du globe* (Breslau, 1771, in-8°) ; *Nouvelle géographie à l'usage de la jeunesse* (Breslau, 1772, in-8°) ; *De juris naturalis et gentium institutionibus* (Breslau, 1772, in-4°) ; *Plan pour l'histoire générale, d'après une table chronologique* (Breslau, 1774, in-8°) ; *Sur la manière de lire avec fruit les auteurs classiques latins* (Breslau, 1775, in-8°) ; *Chrestomathie grammaticale* (Breslau, 1775, in-8°) ; *Chrestomathie poétique* (Breslau, 1777, in-8°), etc.

ZEPPENFELD (Victor), peintre allemand, né à Greitz, principauté de Reuss-Greiz, en 1834. Élève de Gensler, dont il reçut les leçons à Hambourg, il fit ses études à Munich et à Dusseldorf, sous la direction de Jordan. Il voyagea ensuite en Allemagne, en Suisse et dans la haute Italie et y prit les motifs de ses tableaux les plus gracieux. Il excelle à traduire sous une forme artistique soignée et presque savante des scènes d'idylles populaires. Ses tableaux les plus connus sont : le

Matin d'un tir, la Guérison, le Musicien aveugle, Dans la boutique, Un théâtre d'été, etc. La seule énumération de ces titres nous transporte en pléines mœurs allemandes, et les toiles de Zeppenfeld respirent, en effet, un genre de poésie qu'il serait assez difficile de transporter dans un autre cadre sans lui ôter ce qui en fait le charme, son naturel et sa simplicité villageoise. C'est en 1862 qu'il s'est décidément fait remarquer dans ce genre, où il s'est tenu depuis, par ses petits tableaux, *Devant la porte, Devant le marchand de souricières*, etc. C'est, dans son domaine, un des peintres aujourd'hui les plus populaires de l'école de Dusseldorf.

ZER-AFCHAN, rivière d'Asie, dans le Turkestan, la même que le Sogd. V. ce mot.

ZÉRAL s. m. (zé-ra). Mamm. Espèce d'antilope du Sennar.

ZERBI (île), île de l'Etat de Tunis. V. GERBI.

ZERBI ou **DE ZERBI** (Gabriel), célèbre médecin italien, né à Vérone vers 1440, assassiné en Dalmatie en 1505. Il acquit des connaissances étendues, non-seulement en médecine, mais encore en philosophie, enseigna cette dernière science à Padoue et à Bologne, se rendit ensuite à Rome, où il occupa une chaire de médecine, s'attira la colère de Sixte IV en le traitant un jour, en pleine assemblée, d'ignorant et retourna alors à Padoue. Sous Innocent VIII, il revint à Rome (1489), où il reprit l'enseignement de l'art médical. Mais, en 1492, il se rendit de nouveau à Padoue sur l'invitation des magistrats de cette ville, y reçut le titre de premier professeur de médecine avec un traitement qui fut fixé d'abord à 400, puis à 500 ducats (1495), y enseigna avec éclat, se livra à la pratique avec un grand succès et acquit la réputation d'un des plus savants médecins de l'Europe. Ce fut précisément sa réputation qui devint la cause de sa fin tragique. Un pacha turc, gravement malade, ayant fait demander au doge Grütli, en 1505, un habile médecin, Zerbi se vit naturellement désigné pour cette mission, que l'appât du gain lui fit accepter avec empressement. Il se rendit en Turquie et, après avoir guéri son malade, reprit, comblé de richesses, la route de Venise. Mais, sur les entrefaites, le pacha, à peine sorti de maladie, se livra à la débauche qui l'emporta en peu de jours. Ses enfants crurent que le médecin italien l'avait empoisonné en partant. Ils envoyèrent à sa poursuite des esclaves, qui rejoignirent Zerbi en Dalmatie. Après avoir scie son fils entre deux planches, les émissaires saisirent Zerbi et le firent périr dans les plus cruels supplices. Tiraboschi a réfuté victorieusement des imputations calomnieuses dont ce médecin avait été l'objet de la part de ses ennemis. On lui doit les ouvrages suivants : *Questiones metaphysicæ* (Bologne, 1482, in-fol.) ; *Cautela medicorum* (Bologne, 1482, in-fol.) ; *Gerontocomia* (Rome, 1489, in-4°), recueil de conseils pour les vieillards ; *Liber anatomia corporis humani et singulorum membrorum illius* (Venise, 1502, in-fol.), son ouvrage capital, dans lequel on trouve le germe de plusieurs découvertes importantes, notamment une description des trompes de Fallope, mais qui est écrit dans un latin détestable et que de nombreuses abréviations rendent d'une lecture difficile ; *Anatomia infantis et porci ex traditione Cephonis* (Marbourg, 1529, in-4°).

ZERBIA s. f. (zèr-bi-a). Tapis du genre des moquettes, fabriqué par les Arabes algériens.

ZERBIN (Gaspard), poète provençal, qui florissait au XVIII^e siècle. Il a publié un livre qui a pour titre : *La Perlo dey Musos e coumedies prouvençals* (Aix, 1655, in-12). On ne sait rien de la vie de ce troubadour, sinon que, de famille bourgeoise et aisée, il fit de bonnes études et fut regu avocat ; mais il aimait mieux cultiver la poésie que le *Digeste*. Son éditeur, Jean Roize, dit qu'il était « brave homme, grandement lettré, savant surtout en la poésie et en rimes provençales, agréable et divertissant en ses actions autant qu'en ses écrits. » *La Perlo dey Musos* est fort rare. La Bibliothèque nationale en possède un exemplaire qui est classé dans la réserve. Au verso de la première page, on lit ce quatrain, dû sans doute à Jean Roize, l'éditeur :

PER FEU MONSU ZERBIN.

Zerbin és moèrt, eyçit' és viou,

Si Zerbin a pluyà paryello,

Zerbin d'avant qu'anar à Diou

A Zerbinat aquesto perlo.

ZERBST, en latin *Servesta*, ville de l'Allemagne du Nord, dans le duché d'Anhalt-Dessau, sur la Nuthe, à 22 kilom. N.-O. de Dessau, chef-lieu du bailliage de son nom ; 12,000 hab. Gymnase, école secondaire, école des arts et métiers, cour d'appel. Fabriques d'orfèvrerie, soieries, bougies, savon, carrosserie, draps ; tanneries. Important commerce de bestiaux et de chevaux. On y remarque l'église moderne de Saint-Nicolas, une des plus belles de l'Allemagne ; un beau château, jadis résidence des ducs d'Anhalt-Dessau, famille aujourd'hui éteinte ; l'hôtel de ville et la grande place du marché. Zerbst est la patrie de Catherine II, impératrice de Russie.

ZERCI s. m. (zèr-si). Alchim. Vitriol.

ZERCON s. m. (zer-kon). Arachn. Genre d'arachnides, de l'ordre des acarides, dont l'espèce type habite l'Allemagne.

ZERDA s. m. (zèr-da — du mont *Zerde*, montagne de Perse). Mamm. Un des noms vulgaires du fennec. Il On dit aussi ZERDO.

ZERDANE s. f. (zèr-da-ne — du mont *Zerde*, en Perse). Bot. Genre de plantes, de la famille des crucifères, tribu des sisymbriées, dont l'espèce type croît en Perse, sur le mont Zerde.

ZERDUST, nom persan de ZOROASTRE.

ZÉREH, nom d'un lac et d'une ville de l'Afghanistan. V. ZERRAH.

ZÉRÈNE s. f. (zé-è-ne — du gr. *zèrainé*, je sèche). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, de la tribu des phalénides, type du groupe des zérénides, comprenant quatre espèces, qui habitent l'Europe.

— Encycl. Les zérènes ont comme caractères : les antennes similes chez les deux sexes ; les palpes grêles, très-courtes, terminées en pointe ; la trompe longue ; les ailes grandes, arrondies, marquées de points, qui forment quelquefois des taches par leur réunion. Les chenilles sont peu allongées, cylindriques, un peu velues, à tête arrondie ; elles vivent sur les arbres et les arbustes. Les chrysalides sont tantôt fixées sous les feuilles à l'aide de quelques fils, tantôt enterrées. La zérène du grosellier a 0m,06 d'envergure ; elle est fauve, avec une série de taches et de points noirs sur les ailes. Sa chenille nuit beaucoup aux groselliers, et, quand elle les a dépourvus de feuilles, elle se porte sur les arbres fruitiers voisins. La zérène palustre détruit souvent le feuillage des frênes.

ZÉRÉNITE adj. (zé-ré-ni-te — rad. *zèrainé*). Entom. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre zérène. Il On dit aussi ZÉRÉNIDE.

— s. f. pl. Groupe d'insectes lépidoptères nocturnes, de la tribu des phalénides, ayant pour type le genre zérène.

ZÉRÉRITE s. f. (zé-ré-ri-te). Minér. Cérum oxydé silicifié naturel, de couleur rouge.

ZÉRETH s. m. (zé-réth). Métrol. Mesure de longueur égyptienne, qui valait 6 condyles ou 0m,328.

ZERI, bourg du royaume d'Italie, province de Massa-e-Carrara, district et mandement de Pontremoli ; 3,400 hab.

ZÉRINTHIE s. f. (zé-rain-ti). Entom. V. ZÉRYNTHUS.

ZÉRITIS s. m. (zé-ri-tiss). Entom. Genre d'insectes lépidoptères diurnes.

ZERKINDEN ou **ZERKINDEN**, ancienne famille bernoise, qui donna à la république helvétique, du xve au xvne siècle, plusieurs hommes distingués, entre autres Nicolas ZERKINDEN, bailli d'Aarburg en 1464 ; un autre NICOLAS, préfet à Zweisimmen en 1472, et qui se distingua dans quelques expéditions militaires ; un troisième NICOLAS, à qui nous allons consacrer un article spécial (v. ci-dessous), et, après lui, une longue suite de descendants, dans la famille desquels se perpétuèrent les fonctions de secrétaire d'Etat, secrétaire du grand conseil et autres fonctions administratives, qu'ils remplirent, en général, à la satisfaction publique pendant plus d'un siècle.

ZERKINDEN (Nicolas), administrateur suisse, né au commencement du xve siècle. Il fut successivement greffier du tribunal en 1530, secrétaire du conseil en 1531, bailli de Bonmont en 1537, bailli de Nyon en 1544, trésorier général en 1548, commissaire général en 1551, puis en 1565, enfin secrétaire de ville en 1561 et dans les années suivantes, enfin envoyé pour conclure un traité avec le duc de Savoie. Au moment du supplice de Servet, Zerkinden fut le premier à écrire à Calvin une lettre où, sans excuser l'hérétique, il blâme la persécution pour cause d'hérésie en des termes plus dignes de notre siècle que du sien. Calvin lui répondit pour se justifier ; Zerkinden, quoique fervent calviniste et respectueux presque à l'excès pour le grand nom de Calvin, ne lui cacha pas et ne diminua en rien l'expression de sa désapprobation. Cette belle conduite eut alors trop peu d'imitateurs pour ne pas être citée. Zerkinden fut toute sa vie intimement lié avec Castellion et avec les autres auteurs du fameux traité *De hæreticis*. Il se fit respecter et aimer à Berne par ses qualités de magistrat et d'homme politique. Il déploya les rigueurs employées à l'égard des anabaptistes, d'Ochino, de Castellion, des sectateurs de David-Gorges, etc. Il porta cet esprit de modération dans ses différentes fonctions. Enfin, il écrivit un traité, *De la tolérance*, et un autre en faveur de l'abolition de la torture judiciaire. Des fragments de sa correspondance avec Calvin, Bèze, Castellion et les ministres bernois ont été publiés par MM. J. Bonnet, Mähly, Buisson, etc.

Zerline ou la *Corbeille d'oranges*, opéra en trois actes, paroles de Scribe, musique de

M. Auber ; représenté sur le théâtre de l'Académie nationale de musique le 16 mai 1851. Le livret aurait mieux convenu à un vaudeville qu'à un opéra. La scène se passe à Palerme. Le prince de Roccanera est devenu l'époux de la sœur du roi, et il élève auprès de lui une prétendue nièce, Gemma, qui n'est autre que sa fille. Zerline, mère de Gemma, est marchande d'oranges. A peine débarquée à Palerme, elle retrouve sa fille, apprend qu'elle est aimée d'un jeune officier de marine nommé Rodolphe et que la femme du prince veut lui faire épouser contre son gré le cousin du roi. Au troisième acte, Zerline, déjà instruite d'une intrigue compromettante pour ces deux personnages, et dans laquelle une orange joue le rôle ordinairement réservé aux fleurs dans les déclarations d'amour, fait remonter cette orange à la fausse tante par la prétendue nièce, avec les mots sacramentels : *Je sais tout*. Personne ne comprend rien à ce mystérieux dénouement, si ce n'est l'heureuse Zerline, qui unit ainsi Gemma au jeune officier. Le rôle de Zerline a été la première création de Mlle Albani. Son magnifique talent a fait beaucoup valoir la musique légère écrite par M. Auber sur ces légers canevas. Nous signalerons, parmi les morceaux chantés par Mlle Albani, le grand air : *O Palerme ! ô Sicile ! la canzonetta : Achetez mes belles oranges* ; le duo pour soprano et contralto : *Quel trouble en mon âme*, au premier acte. Dans le reste de l'ouvrage, on a remarqué encore, dans un assez joli trio, les couplets : *Qu'importent les obstacles* ; un ensemble harmonieux : *Bonne espérance et confiance*, et, au commencement du troisième acte, un chœur d'un effet original et accompagné par l'orchestre d'une manière piquante. Mlles Nau et Dameron, MM. Lyon, Merly et Aimés ont complété l'ensemble de l'interprétation.

ZERMEGH (Jean), historien hongrois, né en Slavonie vers la fin du xve siècle, mort dans un âge très-avancé. Il devint secrétaire du prévôt de la cathédrale de Bude, puis conseiller du roi à la chambre des finances de Hongrie. On a de lui des *Commentaires*, qui vont de la bataille de Mohacz (1526) à la mort du roi Jean Zapoly (1540). Cet ouvrage, imprimé pour la première fois à Amsterdam (1662), contient, dans un style simple et naïf, de précieux détails sur les guerres qui eurent lieu entre Jean Zapoly et Ferdinand d'Autriche.

ZERNETZ, village de Suisse. V. CERNETZ.

ZERNITZ (Chrétien-Frédéric), poète allemand, né à Tangermünde (Vieille-Marche) en 1717, mort en 1744. Il étudia la jurisprudence et consacra ses loisirs à la poésie. Zernitz mourut avant d'avoir eu le temps de mettre la dernière main à ses écrits, qui ont paru sous le titre de : *Essais de C.-F. Zernitz dans la poésie morale et dans l'idylle, avec des réflexions sur ce genre de poésie* (Leipzig, 1748, in-80). Ses idylles et ses chansons sont médiocres ; mais ses essais didactiques sont fort remarquables par l'énergie de la pensée et par l'esprit philosophique qui y règne. Dans son morceau intitulé : *la Fin ou Destination de ce monde*, il a surtout fait preuve d'un rare talent. Il sait présenter, dit Kuttner, d'une manière agréable et facile à saisir des vérités prises dans les abstractions de la métaphysique ; mais, uniquement occupé de son sujet, il a trop négligé les agréments du style et de la versification. On trouve des pièces choisies de Zernitz dans l'*Anthologie* d'Eschenburg, dans l'*Anthologie lyrique* de Matthiesson, etc.

ZERNOUDJI ou **ZARNOUCHI-BORHAN-ED-DIN**, écrivain arabe, né à Zarnoudj (Transoxiane). Il vivait au xiiie siècle de notre ère. Tout ce qu'on sait de sa vie, c'est qu'il fut le disciple de Borhan-Eddin-Ali-Marghinani, auteur du livre intitulé *Hedayeh*. On lui doit un petit ouvrage, dont le titre est : *Taalim al-moteallim tarik el-teaaloum*, c'est-à-dire *Instruction pour celui qui veut apprendre le chemin de la science*. Dans ce traité, qui comprend treize chapitres, l'auteur s'occupe de l'excellence et des avantages de la science, de l'ordre des études et de la manière d'étudier, du choix d'un maître, des moyens de prolonger la vie, etc. Le texte en a été publié par Reland (Utrecht, 1709), avec deux traductions latines, l'une d'Echellensis, l'autre de Rostgaard, qui sont également médiocres. Ibn-Ismaël a écrit un commentaire de ce livre, où l'on trouve des préceptes sensés et des observations justes, pour les élèves du palais d'Amurat III, en 1587.

ZÉRO (zé-ro. — Plusieurs étymologistes font venir ce mot de l'hébreu *ezor*, ceinture, ou de l'arabe *zeroh*, cercle). Ce chiffre serait ainsi désigné de sa forme circulaire ; mais le mot *zéro* est probablement une corruption de l'arabe *cafrun*, *cafrun*, qui signifie proprement *vide*, comme *cifr*, qui est le type du français *chiffre*. En arabe moderne et en turc, le *zéro* s'appelle *syfr*. Arithm. Signe numérique (0) qui n'a pas de valeur par lui-même, et qui est seulement destiné à tenir la place des espèces d'unités absentes dans les nombres : *On multiplie un nombre entier par une puissance de dix en ajoutant à sa droite autant de zéros qu'il y a d'unités dans le degré de la puissance. Le dernier chiffre que l'arithmétique a découvert est le zéro.* (A. Laugel.)

Certains êtres sont comme les zéros : il leur faut un chiffre qui les précède. (Balz.)

Quand Alcippe se présente,
Pourquoi tant crier haro ?
Dans le nombre de quarante,
Ne faut-il pas un zéro ?

(*Épigramme contre La Bruyère.*)

— Fig. Personne sans mérite, sans influence, sans considération ; on dit parfois en ce sens *zéro en chiffre* : *On n'aime pas à avoir l'air d'un zéro.* (Balz.) *Ferdinand Ier ne fut jamais qu'un zéro devant sa femme.* (T. Dolor.)

Du maître, quel qu'il soit, peu, beaucoup ou zéro,
Le valet fut toujours ou le singe ou l'écho.

PIRON.

Les courtisans sont des jetons ;
Leur valeur dépend de leur place :
Dans la faveur, des millions,
Et des zéros dans la disgrâce.

BRÉNEUF.

Il Absolument rien : *Sa fortune se trouve réduite à zéro. L'homme d'Etat est un homme qui a la clef du mystère et qui sait que le tout se réduit à zéro.* (L'abbé Galiani.) *Le bonheur n'est que la somme des plaisirs quand on a retranché les maux ; je crois qu'on doit être très-satisfait du calcul si le résultat est zéro.* (Réveillé-Parise.) Il Objet qui n'a pas de valeur par lui-même, mais qui en donne à d'autres, comme un zéro multiplié par dix les nombres placés à sa gauche : *L'esprit est le zéro qui ajoute aux qualités morales, mais qui, seul, ne représente que le néant.* (Mme Necker.)

— Physiq. Degré de température correspondant à la glace fondante, dans le thermomètre centigrade et dans celui de Réaumur : *Le thermomètre est à zéro, à six degrés au-dessous de zéro.* Il Degré de température qui indiquerait l'absence complète du calorique : *On a cherché à déterminer le zéro réel, c'est-à-dire de combien de degrés un thermomètre baisserait s'il n'y avait point de chaleur du tout.* (Cuv.)

— Mus. Signe qui, placé sur une note, dans une partie d'instruments à cordes, indique que cette note doit être produite sur la corde à vide.

ZEROBRANCO, bourg du royaume d'Italie, province, district et mandement de Trévise ; 3,300 hab.

ZEROLA (Thomas), savant canoniste italien, né à Benevent en 1543, mort en 1603. Après avoir été vicaire général dans plusieurs diocèses, il fut nommé évêque de Minori par Clément VIII, en 1597. On lui doit les ouvrages suivants : *Praecepta episcopalis* (Rome, 1597, in-40), plusieurs fois réédité ; *Praecepta sacramentalia penitentium* (Rome, 1597, in-80).

ZERRAH, **ZÉREH** ou **ZIRREH**, l'*Aria Palus* des anciens, lac de l'Afghanistan, dans le Seistan ; il mesure 160 kilom. de longueur sur 45 de largeur. C'est la partie méridionale du lac Hamoun, presque desséchée et débordant pendant la saison des pluies.

ZERRAH, **ZÉREH** ou **ZIRREH**, ville de l'Afghanistan, située sur la rive S.-O. du lac du même nom ; 5,000 hab. environ.

ZERRENNER (Charles-Christophe), écrivain pédagogique allemand, né en 1779, mort à Magdebourg en 1850. Après avoir été professeur au gymnase de Magdebourg, il devint prédicateur à l'église du Saint-Esprit dans cette ville, puis remplit les fonctions de conseiller consistorial. Outre des ouvrages ascétiques, on lui doit beaucoup d'écrits sur l'éducation, lesquels ont été pour la plupart souvent réédités. Nous citerons : *Livre auxiliaire à l'usage des instituteurs et éducateurs en ce qui concerne les exercices intellectuels de la jeunesse* (1803, 4 vol.) ; le *Nouvel ami de l'enfance* (1811) ; *Principes d'éducation sociale* (1827) ; *Livre de méthodes à l'usage des instituteurs du peuple* (1814).

ZERTE s. f. (zèr-te). Ichthyol. Nom vulgaire d'un poisson du genre brème.

ZÉRUMBET s. m. (zé-rôn-bètt — ar. *ze-roumbet*, même sens). Bot. Genre de plantes, de la famille des amomées, qui habite l'Inde : *La racine du zérumbet contient à peu près les mêmes principes que celle de la zédoaire.* (V. de Boiss.) Il Syn. d'ALPINIS et de CURCUMA, autres genres d'amomées.

— Encycl. Le zérumbet a des racines tubéreuses ; des tiges simples, hautes de 1m,60 au plus, portant des feuilles lancéolées, aiguës, longues de 0m,70 ; des fleurs d'un blanc pur, teintées de jaune et de rouge, en grappes pendantes. Cette plante croît dans l'Inde et se trouve surtout dans les endroits humides et ombragés. Sa racine est aromatique, d'une saveur acre et d'une odeur qui rappelle celle de la zédoaire. Elle a les mêmes propriétés que celle-ci et que le gingembre ; mais elle est beaucoup moins usitée. Réduite en farine et séchée, elle perd beaucoup de son acréité et entre, dit-on, quelquefois dans la panification. On cultive cette plante dans nos serres chaudes, où on la propage de rejets ; elle doit être bien arrosée pendant sa végétation.

ZÉRYNTHIA adj. f. (zé-rain-ti-a). Mythol. gr. Surnom de Vénus et d'Hécate, adorées dans l'antre de Zérynthus.

ZÉRYNTHIE ou **ZÉRINTHIE** s. f. (zé-rain-ti — de *Zérynthia*, surnom de Vénus).

Entom. Syn. de TRIALS, genre d'insectes lépidoptères diurnes. Il Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, de la tribu des géométrides.

ZERYNTHUS, ancienne ville de Thrace, dans le territoire d'Énos. Elle possédait un temple d'Apollon et une grotte d'Hécate, également consacrée à Vénus.

ZESCHAU (Henri-Guillaume von), général saxon, né à Garenchen, basse Lusace, en 1760, mort en 1832. Il fut d'abord sous-lieutenant d'artillerie sous les ordres du comte de Schaumbourg-Lippe, puis entra au service de la Saxe (1776), fit des campagnes contre, puis pour la France, de 1793 à 1809, devint lieutenant général en 1810 et reçut en 1813 le commandement de l'unique division qui restait des troupes saxonnes réunies à l'armée française lors de la campagne de Russie. Sur le champ de bataille de Leipzig, les Saxons sous ses ordres étant passés du côté de la coalition, Zeschau, bien que dévoué à la cause de l'indépendance de l'Allemagne, ne crut pas que l'honneur militaire lui permît de suivre leur exemple, se rendit auprès du roi de Saxe, qui venait d'être dépourvu de ses États, le suivit en qualité d'aide de camp et se mêla activement aux négociations qui eurent pour résultat de rendre au roi une partie de ses États. Zeschau devint alors ministre de la guerre, fut chargé à ce titre de réorganiser l'armée (1815), puis reçut le commandement de Dresde (1823), qu'il garda jusqu'en 1830, époque où il prit sa retraite. C'était un brave militaire, qui fit preuve de capacité comme administrateur.

ZESCHAU (Henri-Antoine von), homme d'Etat allemand, né à Jessen, ville de Prusse, en 1789. Lorsque, en 1813, l'Allemagne se souleva contre Napoléon, il reçut la mission d'organiser la landwehr dans le cercle de Wittemberg. Après les événements de 1815, son pays natal fut annexé à la Prusse, et il fut nommé par le gouvernement prussien conseiller à Mersebourg, puis à Potsdam. Par la suite, Zeschau entra au service de la Saxe. Nommé conseiller intime des finances en 1822, député à la diète de Francfort en 1829, il montra dans ces divers postes de remarquables qualités administratives et politiques, qui lui valurent d'être nommé en 1831 ministre des finances et d'être chargé en même temps, quatre ans plus tard, du portefeuille des affaires étrangères. Doué d'une intelligence élevée, d'un esprit novateur, pénétré de la nécessité pour le pouvoir de se montrer à la hauteur des idées du temps, il se mit activement à l'œuvre, réduisit les impôts et la dette publique, reforma et simplifia le système financier, fit décréter la construction d'un réseau de chemins de fer, introduisit le système décimal dans les monnaies et fit entrer son pays dans l'association douanière connue sous le nom de Zollverein. Malgré les réformes accomplies par lui, il dut quitter le pouvoir lors de l'agitation révolutionnaire qui eut lieu en 1848 ; mais, dès l'année suivante, il était envoyé comme ministre plénipotentiaire par le gouvernement saxon aux conférences de Berlin et devenait membre du conseil d'administration des gouvernements alliés. En 1851, le roi de Saxe le nomma ministre de sa maison, poste qu'il a occupé depuis lors. On doit à cet homme d'Etat : *Influence du gouvernement et du royaume de Saxe à la diète constitutionnelle* (Leipzig, 1834).

ZESSEN (Philippe, comte de), en latin *Cassius*, poète allemand, né à Priornau, village des environs de Dessau, en 1619, mort en 1689. Il fit ses études aux universités de Halle, de Wittemberg et de Leipzig, s'y occupa surtout de philologie, de poésie et de littérature allemande et, bien qu'il n'eût jamais voulu accepter de fonctions publiques, dut bientôt à ses ouvrages une grande réputation. Il fut créé comte palatin, reçut la couronne décernée au plus grand poète de l'Allemagne et, après avoir fait différents voyages en Allemagne et en Hollande, s'établit à Hambourg, où il résida jusqu'à sa mort. L'idée de toute sa vie fut le perfectionnement de la langue allemande. Dans ce but, il fonda à Hambourg, en 1643, une société, à laquelle il donna le nom de l'ordre des Roses, et dont il fit partie sous le pseudonyme de *Fering* (l'habile). On ne peut s'empêcher de reconnaître qu'il possédait un certain talent et des connaissances étendues ; mais son parti pris de chasser de la langue allemande tous les mots étrangers et de les remplacer par une foule de néologismes barbares et en dehors de toute étymologie fit de lui un objet de dérision et de raillerie. Il poussa, du reste, trop loin ce principe « que l'on doit écrire une langue comme on la parle. » Il fut, également, peu heureux dans le choix des mots qu'il voulait substituer à ceux que la langue allemande avait empruntés aux langues anciennes ou modernes et, comme tous les novateurs du même genre, il se laissa entraîner au delà des limites du bon goût et de la force de la « chose reçue. » Pour les divinités grecques, par exemple, il voulut remplacer le nom de Minerve par *Klugin* (de l'allemand *klug*, sage), celui de Vénus par *Lustin* (de *lust*, plaisir), celui de Vulcain par *Glutfang* (de *glut*, braise, et *fangen*, prendre), etc. Quelques-uns des mots nouveaux qu'il avait introduits sont cependant restés dans la langue allemande, au perfectionne-

ment de laquelle il a, quoi qu'on en dise, contribué dans une certaine mesure. Il a publié plus de soixante-dix ouvrages poétiques, critiques, satiriques et moraux; mais, sur ce nombre, plus de quarante sont demeurés inachevés. Les seuls qui méritent encore d'être mentionnés sont les suivants : l'*Hélicon allemand* (Wittenberg, 1640); le *Cantique des cantiques de Salomon*, en vers dactyliques (Wittenberg, 1641); *Exercices sur le haut allemand* (Hambourg, 1643); *Scala Heiliconis Teutonici* (Amsterdam, 1645); *la Rosemonde de l'Adriatique* (Amsterdam, 1645), récit de ses amours avec une jeune blanchisseuse de Leipzig; la *Lune des roses* (Rosenmond) ou la *Mine merveilleuse ouverte en trente et un dialogues à la pierre inestimable des sages* (Hambourg, 1651), ouvrage qui, sous ce titre bizarre, n'est autre chose qu'une série d'entretiens sur la langue allemande; *Moralia Horatiana* (Amsterdam, 1656); *Description de la ville d'Amsterdam* (Amsterdam, 1664), traduit en français; la *Vallée poétique des roses et des lilas* (Hambourg, 1672); *Priorat ou l'Eloge de la patrie* (Amsterdam, 1680), l'un des meilleurs écrits de l'auteur, qui y raconte une partie de sa vie; *Mythologie allemande* (Nuremberg, 1688), etc.

ZÉSIE s. m. (zé-si — du gr. *zēd*, je fourmille). Entom. Genre d'insectes lépidoptères diurnes.

ZEST s. m. (zèst. — V. ZESTE). Soufflet dont les perruquiers se servaient autrefois pour poudrer la tête.

— *Être entre le zist et le zest*, Être incertain sur le parti qu'on prendra. Il Être entre le bien et le mal; n'être ni bon ni mauvais : *Comment va la santé? — Elle est entre le zist et le zest. Pour le roi, il est tantôt comme ci, tantôt comme ça... Oui, entre le zist et le zest.* (A. de Vigny.)

ZEST interj. (zèst — de zeste, pour exprimer un objet de peu de valeur). Sert à marquer le dédain, le mépris, l'action de rejeter ce qu'un autre affirme ou propose : *Vous croyez arriver là? Zest! cela n'est pas pour vous.* Il Indique aussi une action prompte, soudaine : *Madame se trouve-t-elle incommodée, zest! en deux pas te voilà chez elle.* (Beaumarchais.)

— On l'écrit quelquefois *zeste* : *Je le savais bien, moi, que, dès qu'elle parlerait, toutes vos belles résolutions, zeste!* (Brueys.)

Devant quatre témoins assistés d'un notaire, Zest! Ledit Héronne avoua hautement Qu'il la tient pour sensée et de bon jugement.

ZESTE s. m. (zè-ste — du lat. *schistus*, séparé, divisé). On a d'abord donné ce nom à une petite peau dure qui sépare les parties de la noix, puis à une petite tranche de l'écorce des oranges, des citrons. Le latin *schistus*, qui représente le grec *schistos*, séparé, fendu, est aussi le type du français *schiste*. Partie extérieure et colorée que l'on coupe en longues bandes sur la peau des oranges, des citrons et des cédrats : *Un zeste de citron.* Des zestes confits.

— Membrane sèche qui cloisonne l'intérieur de certains fruits : *Le zeste d'une noix, d'une châtaigne.*

— Fig. Chose de nulle valeur : *Cela ne vaut pas un zeste.* Il Effet complètement nul : *Votre souhait n'y fera pas un zeste; ce sera selon ce qui est écrit là-haut.* (Vider.)

ZESTÉ, **ÉE** (zè-sté) part. passé du v. Zester : *Citron zesté.*

ZESTER v. a. ou tr. (zè-sté — rad. *zeste*). Couper des zestes sur : *Zester un citron, une orange.*

ZËTA s. m. (dzè-ta). Gramm. Lettre double grecque, dont nous avons fait notre z. V. Z.

— Antiq. Appartement chauffé en hiver par une sorte de calorifère, dont on remplissait les tuyaux d'eau froide en été, pour donner de la fraîcheur.

ZËTE s. m. (zè-te — du gr. *zēteō*, je cherche). Arachn. Genre d'araignées, de l'ordre des acariens, dont l'espèce type habite l'Allemagne.

ZÉTÉBORE s. m. (zè-té-bo-re — du gr. *zēteō*, je cherche; *bora*, nourriture). Entom. Genre d'insectes orthoptères coureurs, section des dermaptères, réunis aux blattes par plusieurs auteurs.

ZÉTÈTE s. m. (zè-té-te — du gr. *zētelēs*, proprement inquisiteur; de *zēteō*, chercher). Le grec *zēteō* est rattaché par Bopp et Schleicher à une racine *zat*, chercher. Le *z* grec remplacerait le *y* sanscrit, comme dans beaucoup d'autres cas : grec *zugeon*, joug, en sanscrit *yuga*; grec *zēta*, épave, en sanscrit *yata*, orge; grec *zēta*, punition, en sanscrit *yata*, etc.). Antiq. gr. Nom que l'on donnait à des magistrats athéniens chargés des enquêtes criminelles.

— Encycl. Les *zétètes* avaient la mission de faire les enquêtes pour découvrir les auteurs d'un crime contre l'Etat et de les traduire devant les juges. Quelquefois des accusateurs publics, remplissant l'office de nos avocats généraux, leur étaient adjoints et les assistaient dans leur tâche. Souvent l'Aréopage se chargeait lui-même des enquêtes relatives aux crimes d'Etat et rendait ainsi l'office du *zétète* inutile. Mais les *zétètes* avaient

fréquemment à accomplir d'autres devoirs qui présentaient de grandes difficultés et leur demandaient beaucoup de soin et de temps. C'étaient les recherches relatives aux propriétés confisquées, aux biens des criminels condamnés et aux sommes dues à l'Etat. Ils recherchaient principalement ceux qui cachaient quelque argent sur lequel l'Etat avait des droits et ceux qui aidaient à frauder l'Etat. Le délinquant était poursuivi, soit devant les syndics, soit devant les *zétètes* eux-mêmes. Si quelqu'un prétendait un droit sur les sommes dénoncées par les *zétètes*, il réclamait contre leur dénonciation, et si sa cause était juste, il obtenait le remboursement de ce qui lui était dû, malgré l'opposition du magistrat qui avait fait l'enquête.

ZÉTÉTIQUE adj. (zè-té-ti-ke — gr. *zētelikos*; de *zēteō*, chercher. V. ZÉTÈTE). Se dit des méthodes de recherches scientifiques : *Méthode zététique.*

— s. m. Hist. philos. Nom donné à des sceptiques de certaines écoles.

— s. f. Méthode de recherches scientifiques : *La zététique.*

— Encycl. Hist. philos. Le nom de *zététiques*, qui signifie chercheurs, indique une nuance assez originale du scepticisme : c'est le scepticisme provisoire, c'est presque l'idée de Descartes considérant le doute comme un moyen, non comme une fin, comme un procédé préliminaire, non comme un résultat définitif. Si tous les sceptiques avaient été réellement *zététiques* et seulement *zététiques*, ils auraient dit avec Pyrrhon : « Nous arrivons non au doute, mais à la suspension du jugement » (*epoché*). Les *zététiques*, d'après les renseignements sommaires que nous donne Sextus Empiricus, en s'appelant chercheurs voulaient dire surtout que l'esprit humain est fait pour chercher toujours et ne trouver jamais. La même amphibologie, difficile à élucider, se retrouve dans les quatre noms que se donne la secte de Pyrrhon et d'Énésidème; sceptiques signifie littéralement examinateurs, gens qui pèsent, réfléchissent, étudient attentivement; mais il a pris à la longue un sens plus négatif que dubitatif, et a signifié ceux qui sous prétexte d'examiner toujours ne décident jamais. Ephéctiques, ceux qui suspendent leur jugement, qui attendent d'avoir une raison suffisante pour se prononcer, est un mot qui a eu la même fortune; il a fini par désigner ceux qui passent leur vie à attendre et ne sortent pas de cette suspension, d'abord donnée comme provisoire. Enfin, aporetiques, gens qui reconnaissent l'impossibilité de se prononcer, a eu également deux sens : veut-on dire qu'il y a impossibilité actuelle, momentanée, c'est le scepticisme provisoire, qui est excellent; veut-on dire que cette impossibilité dure toujours, alors c'est le scepticisme systématique et de parti pris. Le mot *zététiques* n'est pas fait pour trancher le débat entre les deux acceptions de tous ces termes, l'une répondant au scepticisme partiel, modéré et nécessaire à l'esprit humain, l'autre au scepticisme d'école et de secte, qui n'est qu'une autre forme de la négation de tous les principes de la philosophie et de la science. Le nom de *zététiques* est resté, d'ailleurs, dans l'enceinte de l'école qui l'a créé; et, malgré sa très-large extension, qui eût permis d'en faire le terme général désignant tous les chercheurs de la vérité dans tous les domaines, il est exclusivement appliqué aux sceptiques, et on peut même dire aux sceptiques grecs ou pyrrhoniens.

ZËTHE s. m. (zè-te). Entom. Genre d'insectes hyménoptères porte-aiguillon, de la famille des vespéens, tribu des vespétes, comprenant une dizaine d'espèces, toutes étrangères à l'Europe. Il Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, de la tribu des pyralides ou des ophiures, dont l'espèce type habite la Corse.

ZËTHÈS et **CALAÏS**, fils jumeaux de Borée et d'Orithyie, appelés quelquefois *Boréades*. Ils étaient d'une rare beauté et avaient des ailes aux épaules. Ils accompagnèrent Jason à la conquête de la Toison d'or, chassèrent les Harpyes, qui tourmentaient leur beau-frère Phinée, roi d'Arcadie, et furent tués par Hercule, selon les uns à Ténédos, aux funérailles de Pélias, à la suite d'une querelle avec Typhis; selon d'autres, pour avoir insulté Hylas, favori du héros. Ils furent transformés en deux vents, qu'on nomma *Prodrômes* (avant-coureurs), parce qu'ils soufflaient neuf jours avant l'apparition de la canicule.

ZËTHUS ou **ZËTUS** s. m. (zè-tuss). Astron. Nom que l'on donne quelquefois à la constellation des Gémeaux.

— Entom. Nom latin du genre zète.

— Crust. Genre de crustacés, de l'ordre des trilobites, formé aux dépens des calymènes, et dont l'espèce type a été trouvée à l'état fossile, en Russie.

ZËTHUS, fils de Jupiter et d'Antiope. Il fut recueilli par des bergers sur le Cithéron et devint un habile chasseur, pendant que son frère Amphion devenait un chanteur célèbre. Il aida Amphion à se venger de Dirce et à bâtir la ville de Thèbes. Apollodore raconte que, comme Zéthus soulevait sur sa tête un énorme bloc de pierre, son frère en fit approcher un deux fois plus gros en jouant de la lyre. Il épousa Thébé, fille d'Asopus, et fut

enterré à Thèbes. D'après Homère, il était roi de Thèbes et époux d'Aédon. Les mythologues racontent que Zéthus fut transporté au ciel, où il brille parmi les constellations sous la figure d'un homme tenant une ceinture.

ZËTIDE s. m. (zè-ti-de). Entom. Genre d'insectes lépidoptères diurnes.

ZETLAND, îles d'Ecosse. V. SHETLAND.

ZETOUTT s. m. (za-toutt). Bulbe d'une espèce d'iris, recherché comme aliment par les indigènes de l'Algérie.

ZETTERSTEDT (Jean-Guillaume), naturaliste suédois, né à Mielby en 1785. Il est le fils d'un arpenteur et se fit recevoir, en 1808, docteur en philosophie à l'université de Lund, où il devint, en 1839, professeur de botanique et dont il fut recteur de 1846 à 1847. Il fit un voyage aux îles d'Eland et de Gothland, et fit paraître ses impressions de voyage en Laponie en deux ouvrages différents. M. Zetterstedt, qui est chevalier des ordres du Dannebrog, de Wasa et de l'Etoile polaire, est membre de la Société physiographique de Lund (1818), de l'Académie des sciences de Stockholm (1831), de la Société entomologique de France (1833) et de la Société cuvérienne. Il a pris sa retraite en 1853. On a de ce savant : *De plantis cibariis Romanorum* (Lund, 1808); *De fecundatione plantarum* (Lund, 1810-1812); *Orthoptera Suecica* (Lund, 1821); *Fauna insectorum laponica* (1828); *Remarques sur les mœurs des hirondelles* (Christianstadt, 1835); *Conspéctus plantarum horit botanici Lundensis* (1838); *Insecta laponica* (Leipzig, 1838-1840); *Diptera Scandinavia disposita et descripta* (Lund, 1842-1850, t. 1er à XVII), ouvrage auquel l'Académie des sciences de Stockholm a décerné la grande médaille de Linné.

ZETTIGNE, ville du Monténégro. V. CERTIGNE.

ZËTUS s. m. V. ZËTHUS.

ZETZENHOVEN (Ulric DE), minnesinger allemand. V. ZACHOVEN.

ZËUGITANE, en latin *Zeugitana*, contrée de l'Afrique romaine, entre la Méditerranée au N. et à l'E., la Byzacène au S. et la Numidie à l'O. Les villes principales étaient Carthage et Utique. Elle est aujourd'hui comprise dans la régence de Tunis.

ZËUGITE s. m. (zèu-gi-te — du gr. *zeugos*, paire). Bot. Genre de plantes, de la famille des graminées, tribu des andropogonées, dont l'espèce type croît aux Antilles.

— Adjectiv. Syn. de ZYGITE.

ZËUGISTES, troisième classe de citoyens, à Athènes, d'après l'organisation de Solon. Elle se composait des Athéniens qui possédaient un revenu de 200 médimnes, en fruits, en grains et en liquides, et un attelage de bêtes de somme. Suivant l'évaluation de M. de Fouqueville, ce revenu équivalait à 5,500 francs de notre monnaie. Les zeugistes avaient entrée aux magistratures. On donnait aussi le nom de zeugites aux marins qui, dans les trirèmes, manœuvraient la rame du milieu.

ZËUGLODON s. m. (zèu-glo-don — du gr. *zeuglō*, joug; *odon*, dent). Mamm. Genre de mammifères, de l'ordre des cétacés ou du groupe des siréniens, suivant les divers auteurs, connu seulement par des débris fossiles, trouvés dans les terrains tertiaires des États-Unis. Le nom de *zeuglodon* est tiré de la forme des dents. (Laurillard.)

— Encycl. Ce genre fossile est caractérisé par un museau allongé et mince, des os nasaux grêles; des dents de deux sortes, les dents antérieures coniques et pointues, les dents postérieures à deux racines et à couronne comprimée, composée de pyramides disposées sur un seul plan; des vertèbres à corps allongés, à apophyses épineuses soudées au corps, mais petites; des membres antérieurs petits et en nageoires, des membres postérieurs probablement nuls.

Les *zeuglodon* ont un crâne très-allongé et étranglé en arrière des frontaux; la région occipitale relevée par une pente abrupte; les frontaux très-développés en largeur au-dessus des orbites; la face grêle, les os nasaux allongés, l'ouverture du nez anormale; les intermaxillaires grêles et allongés, la mâchoire inférieure analogue à celle des dauphins et des cachalots. A la mâchoire supérieure, l'os incisif porte trois dents à une seule racine, dont la couronne est en forme de cône pointu et recourbé en arrière; ensuite vient une dent à deux racines, ayant une couronne semblable. Les molaires ont pour la plupart deux racines, dont la longueur est quelquefois double de celle de la couronne; celle-ci est comprimée et composée de pyramides disposées sur un même plan au nombre de quatre à neuf. L'intervalle des racines se continue sur la couronne par une dépression assez marquée. A la mâchoire inférieure, on trouve d'abord quatre dents à une seule racine et à couronne conique; les molaires, semblables à celles de la mâchoire supérieure, sont au nombre de cinq. La formule dentaire de la plus grande espèce paraît être :

Incis. $\frac{3}{4}$; can. anom. $\frac{1}{0}$; mol. $\frac{5}{5} = \frac{9}{9}$.

Les vertèbres sont composées de corps cy-

lindriques, allongés, avec des apophyses épineuses et transverses relativement petites; les apophyses épineuses sont soudées avec les corps, mais ne se touchent pas entre elles; les vertèbres cervicales sont très-courtes; les côtes sont un peu épaisses vers leur extrémité inférieure. Le membre antérieur n'est connu que par une omoplate, un humérus et une portion de l'avant-bras; il paraît avoir été très-court relativement et apte à la natation. Le membre postérieur est douteux. D'après ces caractères, le *zeuglodon* n'est pas un véritable cétacé. On l'a trouvé dans les terrains tertiaires anciens.

ZËUGMA s. m. (zèu-gma — mot gr. qui signif. *attache*. V. ZËUGME). Entom. Genre d'insectes hémiptères homoptères, de la famille des fulgoriens, voisins des fulgore.

ZËUGMA, ville de la Syrie ancienne, dans la Comagène, sur la rive droite de l'Euphrate en face d'Apamée, avec laquelle elle communiquait par un pont. Fondée par Séleucus Nicator.

ZËUGME s. m. (zèu-gme — du g. *zeugma*; de *zeugō*, *zeugnum*, joindre, d'un radical *zug*, qui correspond à la racine sanscrite *yug*, *yugakti*, joindre, à laquelle se rattachent aussi le zend *yaoxhsti*, désir de se joindre, l'arménien *zugel*, accoupler, le latin *jungo*, joindre, et le principal nom du joug dans les langues de la famille indo-européenne). Gramm. Figure d'élocution qui consiste à sous-entendre dans une proposition un mot déjà exprimé dans une proposition précédente. Exemple : *L'un FRAPPE à droite, l'autre à gauche.* Il On dit aussi ADJONCTION.

— Encycl. Cette figure est très-fréquemment employée dans toutes les langues. Ainsi, en latin : *Vicit pudorem libido, timorem audacia, rationem amentia*. « La passion a vaincu la pudeur, l'audace, la crainte, la folie, la raison. » Le mot *vicit* (a vaincu), qui est exprimé dans la première proposition, est sous-entendu dans les deux dernières, analogues à la première, et les lie toutes les trois ensemble. Dans la phrase suivante de Voltaire : « Tout rang, tout sexe, tout âge doit aspirer au bonheur, » l'expression « doit aspirer au bonheur » est sous-entendue dans les deux premières propositions qui ne comprennent que les mots « tout rang, tout sexe. »

L'*Encyclopédie* de Diderot distingue trois espèces de *zeugme* : 1^o le protozeugma, ce qui signifie que le *zeugme* ou le lien est dans la première proposition, comme dans l'exemple ci-dessus, *Vicit pudorem libido, timorem audacia, rationem amentia*; 2^o le mésozeugma, quand le mot sous-entendu aux extrémités de la phrase est dans la proposition du milieu, comme *Pudorem libido, timorem vicit audacia, rationem amentia*; 3^o l'hypozeugma, quand le mot sous-entendu au commencement se trouve dans la proposition finale, comme *Pudorem libido, timorem audacia, rationem amentia vicit*.

Dans chacune de ces trois espèces de *zeugme*, le mot sous-entendu peut être sous la même forme, comme dans l'exemple précédent où *vicit* est partout sous-entendu. Il peut aussi être sous-entendu dans une forme différente, résultant d'une différence de nombre, de personne, de genre et de cas. Dans cette phrase de M^{me} de La Fayette : « Vos heures sont libres, et votre tête encore plus; » il faut sous-entendre « est libre » dans la seconde proposition. Quand Virgile dit : *Sociis et rege recepto*, il faut entendre *receptis* avec *sociis*.

Le bon sens suffit à indiquer que le *zeugme* ne peut avoir lieu entre des propositions où la diversité de sens est si complète, que vouloir les lier l'une à l'autre, c'est tomber dans le ridicule. Cependant le savant Lancelot a cru pouvoir admettre le *zeugme* suivant : *Tu cotis barbam, ille patrem*, phrase qui, dans le mot à mot latin, signifie : « Tu cultives ta barbe, et lui son père, » et que nous rendrions à peu près par celle-ci : « Tu soignes ta barbe, et lui son père. » Evidemment cette liaison intime de deux propositions si différentes par le sens forme une construction vicieuse, à l'usage exclusif des rédacteurs du *Tintamarre*.

ZËUGOPHORE s. m. (zèu-go-fo-re — du gr. *zeugos*, joug, paire; *phoros*, qui porte). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la tribu des criocérides, comprenant une douzaine d'espèces, dont la moitié environ se trouve en Europe.

ZËUGOPHYLLITE s. m. (zèu-go-phi-li-te — du gr. *zeugos*, paire; *phyllon*, feuille). Bot. Genre de végétaux fossiles, de la famille des palmiers, trouvés dans l'Indoustan.

ZËUGOPTÉRYGIEN, **IENNE** adj. (zèu-goptéri-ji-ain, i-ène — du gr. *zeugos*, paire; *ptéraz*, nageoire). Zool. Qui a les nageoires disposées par paires.

— s. m. pl. Section de la classe des poissons, comprenant ceux qui ont les nageoires disposées par paires.

ZËUGOS s. m. (zèu-goss — mot gr. qui signif. proprement *paire*). Antiq. Instrument des Grecs formé de deux flûtes réunies.

ZËUIDE adj. (zèu-i-de). Ichtyol. Syn. de ZËIDE.

ZËULENRODA, ville de l'Allemagne du Nord, dans la principauté de Reuss-Greiz,

ch.-l. du bailliage (e son nom, sur un plateau élevé, à 16 kilo n.-O. de Greiz; 3,000 hab. Fabrique de bonne erie, de colonnades, de toiles, de gants. On y remarque un bel hôtel de ville.

ZEUNE (Jean-Charles), érudit allemand, né en Saxe en 1736, mort en 1788. Il fut professeur à Leipzig, puis à l'université de Wittenberg. Zeune se livra à des travaux d'érudition, publia diverses dissertations, des remarques sur l'idylle des *Pêcheurs de Théocrète*, mit au jour des éditions de *Térence* (1774), de *Macrobe*, des *Idiotismes grecs* de Vigier (1777), puis fit des études philologiques et critiques sur Xénophon, dont il fit successivement paraître les *Opusculs politiques, équestres et cynégétiques* (Leipzig, 1778); la *Cyropédie* (1780), les *Mémorables* (1781); le *Banquet* (1782). Ces éditions peuvent être consultées avec fruit par un lecteur érudit.

ZEUNE (Auguste), géographe et philanthrope allemand, né à Wittenberg en 1778, mort en 1853. Nommé en 1802 professeur de géographie dans sa ville natale, il y publia un écrit, *De historia geographica*, qui fut très-remarqué et lui valut d'être appelé cette même année à Berlin, où il enseigna la même science au Cloître-707 jusqu'en 1805. Dans cette ville, il entra en relations avec Fichte, Alexandre de Humboldt, Jean de Müller, qui l'encouragèrent dans ses travaux, et il publia bientôt son excellent ouvrage, intitulé : *Ges. ou Essai d'une description scientifique de la terre* (Berlin, 1808; 3^e édit., 1830), dans lequel il s'est monté le digne précurseur de Ritter en établissant la science géographique sur des bases sérieuses et naturelles. Sa brochure *Sur la polarité du basalte* (Berlin, 1809) produisit aussi une certaine sensation dans le monde scientifique. En 1810, Zeune devint professeur de géographie à l'université de Berlin et y fit, en outre, pendant l'hiver de 1812-1813, des cours sur le poème des *Nibelungen*. Ces cours, dans lesquels il faisait appel aux passions patriotiques qui excitaient alors l'Allemagne contre Napoléon et enflammait l'ardeur de la jeunesse, eurent un grand retentissement. A la même époque et dans le même but, il publia de nombreuses brochures politiques. Puis, lorsque l'Allemagne eut retrouvé la paix, Zeune s'occupa avec ardeur d'une œuvre philanthropique qu'il avait essayée de réaliser plusieurs années auparavant. En 1806, il avait fondé à Berlin une école pour l'éducation des jeunes aveugles. A peine créée, cette institution avait failli être détruite, car, à la suite de la défaite des armées prussiennes à Jena, elle ne reçut plus aucun subside du gouvernement; mais Zeune parvint à la sauver en sacrifiant à son entretien toute sa fortune, et fut récompensé de ce sacrifice par le succès que finit par obtenir cette école, grâce à son habile direction et au dévouement de sa femme. Pour y apporter tous les perfectionnements désirables, il parcourut en 1820 et en 1824 la Hollande, la France, l'Angleterre et la Suisse, en étudiant avec soin l'organisation des écoles de sourds-muets et d'aveugles de ces différentes contrées. En 1824, Zeune contribua activement à la fondation de la Société de langue allemande et, en 1828, à celle de la Société de géographie. Outre les ouvrages précités, on lui doit une traduction allemande du poème des *Nibelungen* (Berlin, 1814), complétée par une édition du texte original (Berlin, 1815); *Béatrice ou De l'éducation des aveugles* (Berlin, 1831); *De la structure du crâne au point de vue de la détermination des races humaines* (Berlin, 1836). Il avait, en outre, exécuté en relief d'excellents globes terrestres.

ZEUS, un des noms de Jupiter. V. JUPITER.

ZEUSS (Jean-Gaspar), historien et philologue allemand, né à Vogtendorf (haute Franconie) en 1807, mort en 1856. Il commença au lycée de Bamberg ses études philosophiques, qu'il alla ensuite continuer à Munich. Mais là il s'adonna de préférence à la philologie historique et comparée et utilisa les trésors que renfermait la riche bibliothèque publique de cette ville pour se livrer à des recherches sur l'histoire et sur les idiomes des peuples primitifs de l'Europe. Ce sont les résultats de ces recherches qu'il a consignés dans son premier ouvrage de quelque importance, les *Allemands et les peuples voisins* (Munich, 1837), que suivit un travail sur les *Barbares descendants des Marcomans* (Munich, 1839). Il devint, en 1839, professeur au lycée de Spire, et, appelé en 1847 à une chaire d'histoire à Munich, préféra en accepter une au lycée de Bamberg. Il l'occupa jusqu'à sa mort. On a encore de lui : *Traditions possessionnesque Wizenburgenses* (Spire, 1842) recueil de matériaux historiques encore inédits, quoique d'une haute importance; la *Ville libre impériale de Spire avant sa destruction* (Spire, 1843), et *Grammatica celtica* (Leipzig, 1853), ouvrage philologique que l'on doit mettre sur la même ligne que ceux de J. Grimm et de Dietz, et pour lequel l'auteur avait, depuis longues années, recueilli des matériaux dans les manuscrits encore inédits de Carlsruhe, de Saint-Gall, de Wurtzbourg, de Milan, de Turin, de Paris, de Londres, d'Oxford, etc. Le mérite de ce livre a été dignement apprécié dans la Grande-Bretagne, à Dublin surtout, et il y a marqué,

en quelque sorte, le point de départ d'une nouvelle époque dans l'étude de la langue et des antiquités celtiques.

ZEUXIDIE adj. f. (zeu-ksi-di — gr. *zeuxidia*; de *zeuxis*, union). Myth. gr. Epithète de Junon à Argos.

ZEUXIE s. f. (zeu-ksi). Entom. Genre d'insectes diptères, de la famille des athéricères, tribu des muscides.

ZEUXINE s. f. (zeu-ksi-ne). Bot. Genre de plantes, de la famille des orchidées, tribu des gastrodicées, comprenant cinq ou six espèces, qui croissent dans l'Inde.

ZEUXIS, peintre grec, l'un des plus illustres de l'antiquité, né vers 468 av. J.-C. dans une des nombreuses villes portant le nom d'Héraclée (on croit que c'est celle de la Grande-Grèce), mort vers 400. On croit qu'il reçut les leçons soit de Démophile d'Himère, soit de Mécas de Thaseos; mais il perfectionna surtout son talent en voyant à Athènes les œuvres d'Apollodore, son contemporain, qui, selon l'expression de Plinie, lui ouvrit les portes de l'art. Bienôt il dépassa ce grand maître du coloris et perfectionna les procédés artistiques de son temps, notamment l'art de fonder les ombres, que les artistes antérieurs exécutaient par des hachures croisées de diverses couleurs (ce qu'on retrouve au moyen âge dans les peintures du XIII^e et du XIV^e siècle). Le premier, Apollodore avait su fonder plus ou moins les ombres avec les teintes environnantes de manière à obtenir des tons moyens, à imiter les moelleux de la nature, à donner aux parties creuses plus de vérité, au raccourcis plus de relief et de légèreté. Zeuxis ajouta de nouveaux perfectionnements à ceux qu'avait introduits Apollodore, et ce dernier reconnut lui-même la supériorité de son jeune rival dans un vers où il disait : « Zeuxis m'a dérobé l'art, il l'emporte avec lui. » Ce fut à Athènes que Zeuxis acquit sa grande réputation et qu'il entra en lutte avec un artiste également célèbre, Parrhasius. Les anciens ont raconté à ce sujet plusieurs anecdotes d'une valeur historique très-contestable, mais qui montrent combien ils attachaient de prix à l'exacte imitation de la nature. Zeuxis peignit un jour une grappe de raisins, représentée avec tant d'art, que des oiseaux se jetèrent sur le tableau pour la becqueter. Parrhasius exécuta à son tour un tableau couvert d'un rideau. Zeuxis avança la main pour écarter le rideau et s'aperçut alors qu'il était peint. « Je t'ai vaincu, lui dit Parrhasius, car tu n'as trompé que des oiseaux et je t'ai fait illusion à toi-même. » Dans un autre de ses tableaux, Zeuxis avait représenté un enfant portant des grappes; des oiseaux s'approchèrent du raisin, et l'artiste fit cette remarque que si l'enfant avait été aussi habilement représenté que les raisins, les oiseaux ne s'en seraient point approchés.

Après avoir longtemps vécu à Athènes, l'illustre peintre se rendit à la cour du roi de Macédoine, Archélaüs, qui le chargea d'exécuter des peintures dans son palais et lui donna une somme de 400 mines (environ 120,000 francs d'aujourd'hui). Il visita ensuite, croit-on, la Grande-Grèce et la Sicile. Devenu très-riche, dit Emeric David, Zeuxis crut au-dessous de lui de vendre ses tableaux, et, dès lors, il les donna. Il fit hommage au roi Archélaüs de sa figure de *Pan*, à la ville d'Agigente de son tableau d'*Alcmène*. Une vanité excessive s'empara alors de son esprit; il se crut l'égal des rois et des peuples qui acceptaient ses présents. On le vit aux jeux Olympiques, revêtu d'un manteau dans l'étoffe duquel son nom était tissé en or. Au bas de son tableau d'*Hélène*, il traça ces vers d'Homère : « Ne vous étonnez pas que Priam et les Troyens se soient exposés à tant de maux pour Hélène, puisque sa beauté égale celle des déesses. » Au-dessous de son *Athlète*, il écrivit cette inscription : « Il sera plus facile de l'envier que de l'imiter. » Sa gloire, comme on voit, l'avait étourdi. A côté de ces mots orgueilleux, on cite une réponse de lui qui n'est pas exempte de vanité, mais qui est pleine aussi de justesse et de sens. « Je peins vite, disait Agatharque à Zeuxis. — Moi, je peins lentement, répondit celui-ci, mais je peins pour longtemps. » On prétend qu'en regardant un tableau qu'il venait d'achever, et qui représentait une vieille femme, il fut pris d'un tel accès de rire qu'il en mourut. Lorsqu'il fut mort, ses œuvres se vendirent à des prix exorbitants. Après avoir orné la ville de Rome, la plupart furent transportées à Constantinople, où elles furent successivement anéanties dans les incendies qui ravagèrent cette nouvelle capitale.

En suivant les indications qui nous restent dans les auteurs, Zeuxis avait un style majestueux et noble, grandiose et expressif, un dessin large et pur, analogue à celui de Phidias et de son école. « Zeuxis, dit Léo Joubert, traitait de préférence des sujets mythologiques, se rapprochant en cela de son grand prédécesseur Polygnote, dont il s'éloignait, du reste, par la perfection plus minutieuse de son art et par une imitation plus exacte de la nature. Il gardait pourtant de cette école précédente le sentiment de la grandeur qu'il traduisait avec moins de simplicité, avec plus de préoccupation de l'élégance et de l'agrément. C'est ce qu'Aristote constate en lui reprochant de manquer de cette qualité que les Grecs appellent *εὐκλεία*,

c'est-à-dire l'élévation morale. Il semble qu'entre Polygnote et lui il y eut la même différence qu'entre Sophocle et Euripide; mais si son art était moins noble, il était plus habile, plus riche, plus complet. « Zeuxis rechercha la majesté dont l'*Iliade* avait imprimé l'idée dans l'esprit de tous les Grecs; et pour atteindre ce but, dit Quintilien, il prêta quelquefois aux membres des contours trop robustes, même dans les figures de femme. Ses tableaux les plus célèbres étaient ceux de *Pénélope*, de l'*Amour*, de l'*Hippocentaure femelle*, que Sylla envoya à Rome et qui périt dans un naufrage; un *Marsyas enchaîné*, *Alcmène*, *Hercule enfant étouffant des serpents*, *Jupiter sur son trône*, *entouré de tous les dieux*, regardé comme son chef-d'œuvre; plusieurs *Hélènes*, dont la plus célèbre est son *Hélène courtisane*, pour l'exécution de laquelle il avait fait poser nues les cinq plus belles jeunes filles d'Agigente, et dont les anciens ne parlaient qu'avec l'accent de l'enthousiasme. Comme on le voit, Zeuxis ne peignait presque jamais que des sujets nobles et grandioses. Il ne dédaignait pas d'exécuter des figures monochromes en blanc, et les anciens prétendaient posséder des vases d'argile peints par lui.

ZEUXO s. m. (zeu-kso). Crust. Genre de crustacés, rapporté avec doute à l'ordre des amphipodes, et dont l'espèce type vit sur les côtes de l'île Maurice.

ZEUZÈRE s. m. (zeu-zè-re). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, de la tribu des hépalides ou zeuzérides, dont l'espèce type habite l'Europe : *Les zeuzères ressemblent assez aux cossus*. (H. Lucas.)

— **Encycl.** Les *zeuzères* ont la tête et le corps couverts d'un duvet cotonneux; le corselet ovoïde; les ailes supérieures longues, étroites, à sommet aigu; les ailes inférieures beaucoup plus courtes. Les chenilles sont cylindriques, avec un large écusson corné sur le premier anneau et des points verrouqueux noirs sur les autres. Elles vivent dans le tronc des arbres et se nourrissent de matières ligneuses. Les chrysalides sont longues, cylindriques, convexes en dessus, avec deux rangées transversales d'épines inclinées en arrière sur chaque segment de l'abdomen; elles sont renfermées dans des coques composées de soie et de scierie de bois. Le *zeuzère du marronnier*, vulgairement appelé *coquette*, a une envergure de 0m,06 à 0m,07; les ailes blanches, avec un grand nombre de points d'un bleu noirâtre, gros sur les ailes antérieures, petits sur les ailes inférieures; le corselet blanc avec six points de même couleur; les pattes et l'abdomen également d'un bleu noirâtre. La femelle a l'anus terminé par une tarière jaunâtre. La chenille est cylindrique, d'un jaune pâle, avec la tête noire et de nombreux points noirs sur tout le corps. Elle vit dans l'intérieur des tiges du marronnier d'Inde, et de beaucoup d'autres arbres et arbrisseaux, tels que l'orme, le tilleul, le pommier, le poirier, le sorbier des oiseaux, le houx, le noisetier, le lilas, etc. Ce papillon est répandu, en juillet et août, dans une partie de l'Europe; il n'est pas rare aux environs de Paris.

ZEUZÉRIDE adj. (zeu-zé-ri-de — de *zeuzère*, et du gr. *eidos*, aspect). Entom. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre zeuzère.

— s. m. pl. Tribu d'insectes lépidoptères nocturnes ayant pour type le genre zeuzère. || Syn. d'HÉPALIDES.

ZEVALLOS (Pierre-Ordoñez), voyageur espagnol, né en Andalousie dans la première moitié du XVII^e siècle, mort vers 1630. Tout jeune encore, il s'embarqua pour l'Amérique, visita le Chili, les Antilles, le Mexique, puis se rendit aux îles Philippines, dans les Indes orientales, le Levant, parcourut ensuite l'Europe, arriva jusqu'en Islande et, après trente-quatre ans de voyages, il revint dans sa patrie. Zevallos, qui était parti comme simple soldat et était devenu capitaine, finit par se faire ordonner prêtre. On lui doit : *Historia y viaje del mundo, en los cinco partes de la Europa, Asia, Africa, America y Magellanica* (Madrid, 1614, in-4°), où l'on trouve de bonnes observations sur les productions de chaque contrée, sur les positions des lieux et où il parle sans ménagement des cruautés exercées par ses compatriotes en Amérique; *Relaciones verdaderas de los reynos de la China, Cochinchina y Camboja* (Jañ, 1628, in-4°); *Historia de la antigua y continuada nobleza de la ciudad de Jaén* (Jaén, 1628, in-4°).

ZEVECOT (Jacques), en latin *Zevecotius*, poète hollandais, né à Gand en 1604, mort en 1646. Il suivit quelque temps la carrière du barreau, qu'il abandonna pour embrasser la profession religieuse sous la règle de saint Augustin. Zevecot commença à se faire avantageusement connaître par ses poésies latines lorsqu'il partit pour l'Italie (1624), visita Rome, où il fut bien accueilli par le pape Urbain, qui lui offrit inutilement plusieurs emplois, parcourut ensuite le Piémont et la France, puis revint dans sa ville natale. Comme il avait vu de près la corruption qui régnait dans le clergé, il se prononça aussitôt après son retour pour les réformes que Luther avait introduites dans l'Eglise, fit ouvertement profession de protestantisme en 1625, devint peu après professeur d'histoire et d'éloquence à Harderwick, se maria, eut

une fille qu'il perdit en 1633, et éprouva un tel chagrin de cette perte qu'à partir de ce moment il cessa de composer des vers, ne fit plus que languir et mourut à l'âge de quarante-deux ans. Zevecot passait aux yeux de ses compatriotes pour le premier poète latin de son temps. Il composa trois livres d'*Élégies*, deux tragédies, *Maria græca* et *Rosimunda*, dépourvues d'action et de déclamatoires, mais où l'on trouve quelques pensées fortes; des *Epigrammes*, dont quelques-unes touchent à l'obscénité; des *Sylves*, dont la plus remarquable est une satire contre la dépravation des mœurs; une tragi-comédie, intitulée *Es-ther*; une tragédie en vers flamands, le *Siège de Leyde* (1626); des *Emblèmes*, des écrits satiriques contre la maison d'Autriche : *Ob-servata politica ad C. Suetonii Julium Casarem* (Amsterdam, 1630, in-24) et *Observationes maxime politicae in L. Florum* (Harderwick, 1633, in-12). Zevecot a publié plusieurs éditions de ses poésies; la dernière a pour titre *Jacobi Zevecotii J. U. D. poematum editio ultima* (Amsterdam, 1740, in-12).

ZÉVELCA s. m. (zé-vèl-ka). Tablier que portent les paysannes moldo-valaques. || On l'appelle aussi FOTA et PESTELCA.

ZEVENBERGEN, bourg du royaume de Hollande, province du Brabant septentrional, arrond. et à 16 kilom. N.-O. de Bréda, sur un petit canal; 3,600 hab.

ZEVENEEKEN, bourg de Belgique, province de la Flandre orientale, arrond. et à 10 kilom. N.-E. de Gand; 2,800 hab. Fabriques d'étoffes de coton et de siamoise; tissage de fil et de coton; fabrique d'amidon, teintureries. Commerce de graines, lin, toiles et bêtes à cornes.

ZEVIQ, bourg du royaume d'Italie, province, district et mandement de Vérone; 5,150 hab. Commerce de soie et de bestiaux. On y voit un beau château, entouré d'un large fossé.

ZEVIANI (Jean), médecin italien, mort à Vérone dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Il pratiqua l'art de guérir avec beaucoup de distinction et publia à Vérone les ouvrages suivants, qui ne sont pas sans mérite : *Nuovo fonte de cavar pronostici nelle malattie* (1754, in-4°); *Melchiodo circa l'uso della purga e del solasso* (1752, in-4°); *Sopra lo scorbuto* (1770, in-8°); *Della cura dei bambini attaccati dalla rachitide* (1761, in-8°); *Trattato del flato a favore degli ipocondriaci* (1761, in-4°).

ZÉVORT (Charles-Marie), littérateur français, né à Bourges en 1816. En sortant de l'école normale, où il avait été admis en 1836, il fut chargé en 1839 de la chaire de philosophie au collège de Rennes et y fut en butte à de vives hostilités de la part des cléricaux et des adversaires de l'Université. En 1846, M. Zévort alla également professer la philosophie à Metz et fut nommé en 1850 inspecteur de l'académie de Montpellier. S'étant trouvé activement mêlé à un conflit qui intéressait la dignité du corps universitaire et ayant éprouvé de vifs ennuis à ce sujet, il donna sa démission et fit l'éducation des enfants du duc d'Uzes. Toutefois, en 1856, il accepta le poste d'inspecteur d'académie à Aix. Depuis lors, il est devenu vice-recteur (1860), recteur (1862) à Chambéry, à Bordeaux et à Aix (1874), et a été nommé, cette dernière année, commandeur de la Légion d'honneur. M. Zévort s'est fait surtout connaître par des traductions estimées d'ouvrages grecs : la *Métaphysique* d'Aristote (1840-1841, 2 vol. in-8°), traduite pour la première fois en français, en collaboration avec M. Pier-ron; la *Vie des philosophes de l'antiquité*, par Diogène Laërce (1848, 2 vol. in-18); l'*Histoire de la guerre du Péloponèse*, de Thucydide (1853, 2 vol. in-18), etc. Citons encore de cet érudit : *Dissertation sur la vie et la doctrine d'Anaxagore* (1843).

ZEXMÉNIE s. f. (zèk-smé-ni). Bot. Syn. douteux de LIPOCHÉTE.

ZEYAN (Abou-Djamaï), appelé *Zaen* par les historiens espagnols, dernier roi maure de Valence. Il vivait dans la première moitié du XIII^e siècle de notre ère et descendait de Mohammed-ben-Saad, qui avait régné pendant vingt-cinq ans sur une partie de l'Espagne orientale. Ayant excité à Valence une sédition contre les Almohades, qui avaient renversé sa famille, il chassa de cette ville le roi Abou-Zéïd, le vainquit dans plusieurs combats et le força à aller chercher en 1229 un refuge à la cour du roi d'Aragon, don Jayme le Conquérant, où il se fit chrétien. Comme il possédait à peine la moitié du royaume de Valence, Zeyan résolut de s'agrandir et profita des embarras du roi de Murcie et de Cordoue, en guerre avec les rois de Castille et de Léon, pour lui enlever Denia, puis ravagea l'Aragon pendant une expédition de don Jayme contre les îles Baléares. Mais ce prince, de retour dans ses Etats, reprit l'offensive contre Zeyan, lui enleva plusieurs places et lui fit une guerre qui dura plusieurs années. Le roi maure, qui avait à lutter dans son royaume contre des factions hostiles, notamment contre les partisans des Almohades, et qui trouvait des difficultés à réunir de l'argent et des troupes pour combattre l'ennemi du dehors, entama des négociations avec don Jayme. Mais celui-ci les repoussa et, trouvant l'occasion

favorable pour accabler son ennemi, prit avec Abou-Zéid la route de Valence et vint mettre le siège devant cette ville. En peu de temps sa petite armée se grossit de nombreux renforts venus de tous les points de la chrétienté, et bientôt don Jayme compta sous ses ordres 60.000 combattants, pendant qu'une flotte de bâtiments français et catalans bloquait la place par mer. Zeyan, de son côté, reçut des secours des rois maures de Tlemcen et de Murcie. Néanmoins, après une résistance de cinq mois, il se vit contraint de signer la reddition de Valence et de consentir à la perte de toutes ses possessions au nord du Xucar. Bientôt même il ne lui resta de ses Etats que la ville de Cullera, qu'il perdit dans une nouvelle guerre. D'après une version, Zeyan prit part ensuite aux troubles de Murcie, dont il fit périr le roi. D'après une autre, il aida, au contraire, ce prince à comprimer la révolte du wali de Lorca et reçut en récompense les villes de Lorca et de Carthagène (1243). Quoi qu'il en soit, à partir de cette époque, la plus profonde obscurité enveloppe la vie de l'ancien roi de Valence.

ZEYHERIE s. f. (zè-zié-ri — de *Zeyher*, savant allem.). Bot. Genre d'arbres, de la famille des bignoniacées, tribu des tecomées, comprenant deux espèces, qui croissent au Brésil et à la Guyane. Il Syn. de *GEIGERIE*, autre genre de végétaux.

ZEYRING, bourg de l'empire d'Autriche, dans la Styrie, cercle et à 31 kilom. N. de Judenburg, au pied des Alpes Styriennes; 2.800 hab. Mine d'argent, mines de fer, forges et aciéries.

ZÉZAIEMENT s. m. (zè-zè-man — rad. *zé-zayer*). Gramm. Action ou manière de zézayer : *Le zézaiement est très-commun chez les enfants. L'évêque de Rennes parlait avec un léger zézaiement qui n'était pas sans grâce.* (Chateaub.)

ZÉZAYER v. n. ou intr. (zè-zè-zié — rad. *z*). Gramm. Prononcer des *z* au lieu des *f* et des *g* doux, comme *sardin, manzer, zover*, au lieu de *jardin, manger, jover*; de *s* dur au lieu de *ch*, comme *sarman, serser*, au lieu de *charmant, chercher*.

— Activ. Prononcer en zézayant : *Zézayer tous ses mots.*

ZEZERE, rivière du Portugal, province de Beira. Elle prend sa source dans la serra da Strella, coule au S.-O. et se jette dans le Tage, à l'O. d'Abrantes, après un cours de 175 kilom.

ZGIERZ, ville de la Russie d'Europe, dans la Pologne, gouvernement de Varsovie, sur la Bzura; 5.600 hab.

ZHINGA ou **ZINGHA-BANDI**, célèbre reine des nègres d'Angola, née en 1582, morte en 1633. On l'a appelée Elisabeth de la race noire. Son père, Bandi, roi d'Angola, s'était vu enlever une grande partie de ses Etats par les Portugais. Il avait laissé le trône à son fils Ngola-Bandi qui, dans la crainte d'une rivalité dangereuse, avait mis à mort un enfant de sa sœur Zingha. La princesse dissimula son ressentiment, afin d'en mieux tirer vengeance. Ngola-Bandi, battu par les Portugais, chargea Zingha d'aller négocier avec eux. Elle partit pour Louanda, chef-lieu des établissements portugais, accompagnée d'une suite nombreuse, et montra dans les négociations un bon sens et une fermeté qui étonnèrent les Portugais. On demandait que Ngola-Bandi reconnût la suzeraineté du roi de Portugal et lui payât un tribut annuel. Elle refusa fièrement et obtint même un traité d'alliance, à la condition que les prisonniers portugais seraient rendus par son frère et que certains avantages commerciaux seraient accordés aux Européens. Elle resta, à la suite de cette négociation, pendant près d'un mois à Louanda. On s'efforça de l'attirer au christianisme. Elle consentit par politique à recevoir le baptême. Revenue auprès de son frère, elle finit par le faire empoisonner, poignarda de sa main un enfant qui restait de lui et s'empara du trône. Après quoi, elle ne songea qu'à se débarrasser des Portugais. Elle réunit des forces considérables, les disciplina, rassembla des armes et des provisions en grande quantité, s'allia avec les Hollandais, les tribus guerrières des Gias et le roi de Congo, et, attaquant les Portugais à l'improviste, remporta sur eux quelques avantages. Mais en 1648, dom Salvar Corrêa repartit l'offensive, battit les Hollandais et s'avança jusqu'au cœur des Etats de Zingha. La reine fut obligée de se retirer dans les déserts avec les débris de ses troupes. Tout lui manquait, soldats, armes, munitions. Elle ne se découragea pas. On lui proposa des arrangements qu'elle repoussa. Proclamée reine par les Gias, elle soutint pendant de longues années la guerre contre les Portugais, et ses incursions sur leur territoire leur firent éprouver des pertes sérieuses. On ne put ni la soumettre par les armes ni la gagner par des présents. Elle avait abjuré le christianisme depuis longtemps. Elle fut une fois cernée par les troupes ennemies dans la petite île de Coanza et allait être prise après une résistance désespérée, lorsqu'elle demanda une trêve de vingt-quatre heures, qu'on lui accorda. Elle en profita pour passer la rivière avec les siens, en trompant la surveillance des ennemis, et elle gagna la province d'Oacoo, d'où elle tomba à l'impro-

viste sur les Portugais et reconquit la plupart des provinces qu'elle avait perdues. Mais les Portugais lui suscitèrent des ennemis parmi ses voisins. Le Giaga Cassange envahit le Malamba en son absence; elle fut forcée de revenir. Tombée malade, elle vit le vice-roi lui offrir la paix. Elle réclama la restitution de ses provinces, sinon elle déclara qu'elle poursuivrait la guerre à outrance. Elle recommença en effet la lutte, dont les chances lui furent encore défavorables, malgré son énergie. Sa sœur, qu'elle avait envoyée à Louanda pour espionner les mouvements des ennemis, sous couleur de négocier avec eux, fut livrée au supplice par les Portugais. Enfin, à bout de ruses et de forces, elle accepta la paix. Elle abjura solennellement en 1655, exhorta ses sujets à se faire chrétiens et conclut un traité de paix définitive avec les Portugais; mais, malgré les exhortations des capucins qu'elle avait pris pour conseillers, elle refusa toujours de se reconnaître vassale du roi de Portugal. Dans cette dernière période, elle abolit la polygamie dans ses Etats, jeta les fondements d'une grande ville dont elle voulait faire sa capitale et essaya de civiliser ses peuples.

ZHRALL, dieu scandinave, fils d'Heimdall. Ainsi que ses frères, Asi et Fadir, il fut père d'un fils qui eut à son tour douze enfants. Ce fut des enfants de son fils Ai que sortit la classe des esclaves.

ZIA s. m. (zi-a — du gr. *zeia*, épeautre). Crust. Genre de crustacés isopodes, de la famille des cloportides, dont l'espèce type habite l'Allemagne.

ZIANI (Sébastien), doge de Venise, mort en 1179. Après la mort du doge Vitale Michel, poignardé dans une sédition populaire en 1173, la quarantaine apporta diverses modifications dans l'institution du dogat, dont le pouvoir fut contre-balancé par l'institution d'un sénat de 40 membres, d'un grand conseil de 470 membres élus, chargés de délibérer sur les affaires de la république, et d'un conseil intime, que le doge devait consulter avant de prendre ses décisions. Orio Malipieri fut alors élu doge, non par le peuple, mais par 11 citoyens délégués à cet effet, et, sur son refus d'accepter, ce fut Ziani qu'on désigna pour la première magistrature de la république. En 1177, le pape Alexandre III, s'étant réfugié à Venise, le gouvernement consentit à lui prêter son appui dans la guerre qui venait d'éclater entre lui et l'empereur. Ziani se mit à la tête d'une flotte et prit dans un combat 48 galères ennemies et le prince Othon, fils de l'empereur. A la suite de cette bataille, Frédéric Barberousse demanda à faire la paix et se rendit à Venise pour s'y réconcilier avec le pape. C'est alors que Ziani conclut, comme médiateur, la trêve de Venise entre l'empereur Frédéric Barberousse et la ligue lombarde, qui servit de base au droit public européen à cette époque. Ce fut ce doge qui, voulant consacrer par un acte public et en quelque sorte religieux l'empire de sa patrie sur la mer, institua la fameuse cérémonie des épousailles et prononça la déclaration : *Desponsamus te, mare, in signum veri et perpetui domini* (1177). On a prétendu que le pape Alexandre III avait bû en personne ce singulier mariage et donné son anneau pour le jeter dans la mer. Mais ce fait n'est pas prouvé. Cette même année, le pape retourna à Rome, accompagné de Ziani. Ce doge agrandit et décora de deux obélisques de granit la place Saint-Marc. Orio Malipieri lui succéda.

ZIANI (Pierre), doge de Venise, fils du précédent, mort en 1229. Il était comte de l'île d'Arbo et chef de la colonie vénitienne à Constantinople lorsqu'il fut appelé à succéder à Henri Dandolo en 1205. Son long règne fut une époque de grandeur et de prospérité pour la république, qui acheva de conquérir l'empire grec, prit Corfou, Malte, Candie (1207) et donna en fief à des gentilshommes vénitiens et français les îles de l'Archipel, Négrepont, l'Achale, dont ils s'étaient emparés. Gènes, effrayée par ces conquêtes, voulut les empêcher en armant ses flottes; mais elle fut vaincue, et les Grecs ne furent pas plus heureux en attaquant les Vénitiens et les Français, qui s'étaient établis au milieu d'eux. Ziani envoya des secours à André de Hongrie, en échange de ses droits sur la Dalmatie (1217). Affaibli par les infirmités et par l'âge, il se vit contraint d'abdiquer le dogat en 1229 et mourut un mois après. Jacopo Tiepolo lui succéda.

ZIBAN (les). C'est le nom donné, en Algérie, à la région voisine des Biskra et qui comprend plusieurs oasis. Les Ziban forment trois groupes principaux : le zab Daharaoui ou du N., le zab Guébli ou du S., le zab Cherki ou de l'E. La population des Ziban comprend deux races distinctes : les nomades, qui émigrent dans le Tell; les habitants sédentaires des oasis, qui cultivent la terre et font la récolte des dattes. Les nomades sont en quelque sorte les seigneurs des ksours; ils y commandent en maîtres et méprisent le cultivateur, l'homme sédentaire, qui, la plupart du temps, n'est que leur fermier. Les populations des oasis jouissent cependant d'une assez grande prospérité, due principalement à la production des palmiers, toujours très-abondante, et à la fabrication des haïks fins, des burnous et des riches tapis

que l'on rencontre sur les marchés d'Alger, de Constantine et de Tunis. Une autre source de cette prospérité est la situation même du pays des Ziban, qui en fait le lieu de transit pour le commerce des peuples de l'Afrique centrale avec les habitants des côtes. C'est au milieu des Ziban que s'engagea en 1849 la colonne expéditionnaire appelée à réprimer l'insurrection des tribus sahariennes.

ZIBELINE s. f. (zi-be-li-ne. — Ce mot répond à l'italien *zibellina*, provençal *sebelin*, espagnol et portugais *cebellina*, *zebellina*, bas latin *sabellinus*, dont le primitif *sabellum* répond au vieux français et anglais *sable*, allemand *zobel*. Il nous a donné le terme héraldique *sable*, nom de la couleur noire). Mamm. Espèce de martre de Sibérie, qui fournit une fourrure très-estimée : *On ne met au-dessus de la fourrure du glouton que celle de la zibeline et du renard noir.* (Buff.) *Les zibelines sont très-ardentes en amour.* (V. de Bomare.) *Fourrure que fournit cet animal : Le renard noir est, après la zibeline, la fourrure la plus belle et la plus chère.* (Buff.)

— **Encycl.** La zibeline ressemble beaucoup au putois pour la taille et à la martre commune pour les couleurs. Elle a la mâchoire supérieure armée de petites dents très-aiguës, tandis que l'inférieure présente six incisives assez longues et un peu courbées, avec six fortes canines; la bouche entourée de longues moustaches. Son pelage est généralement d'un brun marron plus ou moins foncé et plus ou moins brillant, suivant les saisons; elle a les parties inférieures du cou et de la gorge grisâtres. Elle présente, du reste, plusieurs variétés de couleurs. Parmi les zibelines, les unes sont grises; les autres, plus rares, sont blanches; d'autres, enfin, ont sous le cou une tache blanche ou jaune. La couleur varie aussi suivant les saisons. Tel individu qui en hiver était brun noir se trouve en été d'un jaune brunâtre. Mais ce qui caractérise particulièrement cet animal, c'est que ses pieds sont larges et entièrement garnis de poils en dessous.

La zibeline habite les régions les plus septentrionales de l'Europe et de l'Asie; mais, par suite de la guerre acharnée qu'on lui fait, elle est devenue très-rare et a même complètement disparu dans certaines provinces. Elle fréquente surtout le bord des fleuves, les lieux ombragés et les bois épais. Elle vit dans des trous qu'elle se creuse dans la terre ou bien dans les cavités que présentent les tiges ou les racines des arbres ou les rochers. A défaut de ces retraites naturelles, elle se fait un abri dans les interstices des branches des arbres avec du menu bois, des mousses et du gazon. Cet animal est un peu nocturne; il fuit la lumière vive et se cache une grande partie de la journée dans sa bauge. Par les temps de neige, il se tapit dans son trou et reste quelquefois trois semaines sans sortir.

La zibeline vit de chasse pendant une grande partie de l'année; elle fait la guerre aux belettes, aux hermines, aux écureuils et surtout aux lièvres; elle poursuit aussi les oiseaux et s'attaque même aux poissons. Mais, dans la belle saison, elle préfère les fruits; elle mange volontiers des baies, et plus particulièrement celles du sorbier. Cet aliment lui cause des démangeaisons qui l'obligent à se frotter contre les arbres. Par là, sa peau s'use et devient défectueuse. Aussi a-t-on remarqué que, dans les années où les fruits du sorbier sont abondants, les chasseurs ont de la peine à se procurer de belles peaux de l'animal en question.

Les zibelines sont très-ardentes en amour; elles entrent en chaleur dans le courant de janvier, et cette période dure environ un mois chez elles. Les mâles se livrent entre eux des combats furieux et quelquefois sanglants pour la possession des femelles. Pendant ce temps-là, ces animaux exhalent une odeur très-forte et désagréable. Après l'accouplement, la femelle reste encore au nid une quinzaine de jours. Elle met bas ordinairement vers la fin de mars, et sa portée est de trois, de quatre ou de cinq petits, qu'elle allaite avec soin pendant cinq ou six semaines.

La zibeline est très-agile, court avec vitesse et saute lestement d'arbre en arbre. Quand elle est poursuivie, elle fuit pendant longtemps en faisant mille détours avant de gagner un asile assuré. Aussi sa chasse est-elle difficile; elle devient même périlleuse dans les régions glacées du Nord, et les dangers augmentent en raison de la saison pendant laquelle a lieu cette chasse. D'ailleurs, comme le poil de ces carnassiers tombe au printemps, qu'il est très-court en été et n'est point encore assez fourni en automne, les peaux capturées à ces diverses époques sont de qualité inférieure et se vendent à bas prix. C'est surtout pendant l'hiver que l'on chasse la zibeline. Voici ce que dit à ce sujet V. de Bomare :

« Les chasseurs partent ensemble jusqu'au nombre de trente et quarante; ils s'embarquent en canot sur les rivières et prennent des provisions pour trois ou quatre mois. Ils ont un chef qui, lorsqu'on est arrivé au lieu du rendez-vous, assigne à chaque bande son quartier, son canton, qui fixe le temps du retour et auquel tous les chasseurs doivent obéir. La plus grande partie des zibelines se prend dans des pièges qu'on dresse en écar-

tant la neige. Chaque chasseur en dresse vingt par jour; il choisit un petit espace près des arbres; on l'entoure à une certaine hauteur de pieux pointus et on le couvre de petites planches, afin que la neige ne tombe pas dedans, en y laissant une entrée fort étroite, au-dessus de laquelle est placée une poutre qui n'est soutenue que par un trébuchet. Sitôt que la zibeline y touche pour prendre le morceau de viande ou de poisson qu'on a mis pour amorce, la bascule tombe et la tue. On cache les peaux de ces zibelines dans des trous d'arbres, de peur que les Tonguses errants ne les enlèvent. Avec les pièges, on emploie aussi les filets. Quand un chasseur a trouvé la trace d'une zibeline, il la suit jusqu'à son terrier ou son nid et l'oblige d'en sortir au moyen de la fumée du feu qu'il allume à l'entrée. Son filet est tendu alentour. La zibeline, sortant de son trou, manque rarement de s'y prendre, et quand elle est bien embarrassée dans le filet, les chiens l'étranglent. Lorsqu'on voit des zibelines sur les arbres, on les tue à coups de flèches dont la pointe est émoussée, pour ne point endommager leur peau.

Quand le temps de la chasse est fini, toutes les bandes de chasseurs se rassemblent auprès du chef commun, à qui l'on rend compte de la quantité de zibelines que l'on a prises; on lui dénonce ceux qui ont prévariqué au règlement; le chef les punit. Ceux qui ont volé des peaux sont battus et privés de leur part au butin. En attendant le temps du retour, qui est celui du dégel des rivières, on prépare les peaux des zibelines. Arrivés chez eux, les chasseurs donnent d'abord à l'église quelques-unes de leurs fourrures, suivant le vœu qu'ils en ont fait avant de partir. Ces zibelines se nomment *zibelines* de Dieu. Ensuite ils payent leur tribut en fourrures aux receveurs du souverain; ils vendent le reste, et les profits se partagent également entre eux. Les peaux ou les fourrures de zibeline les plus chères et les plus estimées sont celles qui sont les plus noires et dont les poils sont les plus longs.

La zibeline joue un rôle considérable dans la pelletterie; elle fournit des fourrures de luxe fort recherchées non-seulement en Europe, mais dans tout l'Orient et jusqu'en Chine. En Turquie, elles tiennent lieu de galons et de broderies et sont l'insigne du haut rang et de l'opulence. On a cherché, au moyen de la teinture, à donner artificiellement aux zibelines de qualité inférieure au moins l'apparence des beautés qui leur manquent. Mais il est un mérite que l'on ne parvient pas à imiter; c'est la souplesse des poils et leur propriété de se courber dans quelque sens qu'on les pousse. Les zibelines les plus recherchées sont celles qui viennent de la Sibérie, surtout de Vitinsk. On en trouve aussi au Kamtchatka, mais elles ne sont pas d'un aussi beau noir. Cependant les Chinois, qui ont le secret d'en embellir la couleur, les achètent à un prix assez élevé.

ZIBELLO, bourg du royaume d'Italie, province de Parme, district et mandement de Borgo-Sau-Donnino; 3.700 hab.

ZIBETH s. m. (zi-béth — mot d'origine orientale, le même que le français *civet*, italien *zibetto*, anglais *civet*, allemand *zibeth*, grec du moyen âge *zapieton*, etc.). Mamm. Espèce de martre, voisine de la civette.

— **Encycl.** Le zibeth a été confondu par plusieurs auteurs avec la civette. Il en diffère néanmoins en ce qu'il a le corps plus allongé et moins épais; le museau plus effilé, plus plat et un peu concave en dessus; les oreilles plus élevées et plus larges; le cou dépourvu de crinière; le poil bien plus court et plus doux; la queue plus longue. Il a d'ailleurs sur le dos et sur les flancs des taches plus nombreuses, souvent assez rapprochées pour former des lignes; une bande noire bien distincte le long de l'épine dorsale. Cet animal habite l'Inde; ses mœurs sont peu connues. Sa matière odorante, analogue à celle de la civette, est à peine employée en Europe, parce qu'il en vient peu du pays qu'habite l'animal. V. *CIVETTE*.

ZIBETHIN, INE adj. (zi-bé-tain, i-ne — rad. *zibeth*). Mamm. Qui ressemble au zibeth. *Il Rat zibethin*, Rat musqué du Canada, qui répand une odeur de civette.

ZIBOG, idole des Wendes et des Sorbes, peu connue quant à ses attributions. Elle avait la figure d'une femme.

ZICAVO, bourg de France (Corse), chef-lieu de canton, arrond. et à 61 kilom. E. d'Ajaccio; pop. aggl., 1.370 hab. — pop. tot., 1.642 hab. Récolte et commerce de vins, châtaignes et fruits.

ZICCA s. m. (zi-ka). Entom. Genre d'insectes hémiptères hétéroptères, de la famille des ligéens, tribu des coréides, dont l'espèce type habite la Guyane.

ZICHEN (Eustache DE), controversiste flamand, né à Zichen en 1482, mort à Louvain en 1538. Il appartenait à la famille des Van der Rivieren. Ce religieux, qui faisait partie de l'ordre des dominicains, enseigna la théologie dans diverses maisons de son ordre et devint définitif de la province de Flandre. Il défendit avec chaleur le catholicisme contre les luthériens. Ses principaux ouvrages sont : *Errorum Martini Lutheri brevis con-*

futatio (Anvers, 1523, in-40); *Sacramentorum brevis elucidatio* (Anvers, 1523), contre Luther; *Apologia pro pietate in Erasmi Rotterodami enchiridii canonem quintum* (Anvers, 1531, in-12).

ZICHEN (le Père François DE), théologien flamand, né à Zichen, mort en 1560. Il entra dans l'ordre des cordeliers, se signala par son talent de prédicateur et remplit diverses charges dans les couvents de Maëstricht et de Malines. On lui doit, entre autres écrits : *Pia meditatio in oratione dominicam* (Anvers, 1550); *Exhortatio laica ad mortem* (Maëstricht, 1554, in-16); *Septem verborum quæ Christus ex cruce protulit brevis et pia explicatio* (Maëstricht, 1556); *Enarvatio in prophetam Jeremiam* (Cologne, 1559, in-12).

ZICHY DE VASONYKEË, nom d'une des plus anciennes et des plus illustres familles de la Hongrie. Elle était d'origine tartare, et son nom figure dans l'histoire hongroise dès l'an 1210. Ses membres furent élevés en 1625 au rang de comte. Elle se partage actuellement en trois branches, celle d'Adony et Szent-Miklos, celle de Nagy-Lang et celle de Palota. — Le comte Charles DE ZICHY, né à Presbourg en 1753, mort en 1826, devint, en 1786, *obergespan* du comitat de Raab et président de la chambre aulique hongroise, puis *judez curia* en 1788, et, en cette qualité, contribua éminemment à apaiser les mouvements qui agitaient la Hongrie. En 1802, il fut appelé à la présidence de la chambre aulique générale et reçut, en même temps, la direction des finances. Nommé, en 1808, ministre d'Etat, puis, en 1809, ministre de la guerre, il fut, en outre, placé, pendant les années critiques 1813 et 1814, à la tête de l'administration intérieure. C'était l'un des membres les plus éloquents et les plus influents de la diète hongroise. — Le comte Ferdinand DE ZICHY, né en 1783, lieutenant-feld-maréchal et commandant de la forteresse de Venise, capitula, en même temps que le comte Palffy, avec les insurgés, le 22 mars 1848, et leur abandonna le commandement civil et militaire de la ville. Traduit devant un conseil de guerre et condamné, en juin 1848, à la dégradation, à la perte de ses décorations militaires et à dix ans de détention dans une forteresse, il fut gracié par l'empereur en janvier 1851. — Le comte Eugène DE ZICHY, né en 1803, était, en 1848, administrateur du comitat de Weissembourg. Pendant l'insurrection hongroise, il suivit le grand-duc palatin Etienne à Stuhlweissenbourg et, après le départ de ce prince, ne voulut pas quitter cette ville. Les insurgés se saisirent de sa personne, et l'accusant d'avoir des communications avec l'armée autrichienne, qui s'approchait, et d'avoir essayé de distribuer la proclamation de l'empereur. Traduit, le 30 septembre 1848, dans l'île de Csepel, devant un tribunal composé de nobles et présidé par Gergei, il fut condamné à mort et passé par les armes.

ZICHYE s. f. (zi-chi — du nom de la comtesse Zichy, dame autrichienne). Bot. Genre d'arbrisseaux grimpants, de la famille des légumineuses, tribu des phaseolées, formé aux dépens des *keunédys*, et comprenant une dizaine d'espèces, qui croissent en Australie.

ZICLOF (Wolfgang), médecin allemand. V. CYCLOPS.

ZICRONE s. f. (zi-kro-ne). Entom. Genre d'insectes hémiptères hétéroptères, de la famille des scutellariens, tribu des pentatomites, comprenant trois espèces, dont la principale est commune en France.

ZIDORE adj. (zi-do-re — gr. *zeïdora*, qui donne la vie; de *zeô*, je vis, et de *dôron*, présent). Mythol. gr. Surnom de Cérès, déesse des moissons.

ZIDRAC s. m. (zi-drak). Ichthyol. Un des noms de l'hippocampe.

ZIEBLAND (Georges-Frédéric), architecte allemand, né à Ratisbonne en 1800. Il fut élevé par J.-Marie Quaglio et commença, dès 1812, ses études artistiques à l'Académie des beaux-arts de Munich, sous la direction de Fischer. Il y travailla pendant douze ans, et les plans et dessins qu'il exécuta dans cet intervalle attirèrent l'attention du roi Louis, qui l'envoya à ses frais en Italie pour y étudier les anciennes basiliques, afin d'en faire ensuite construire une à Munich. Son attention se porta aussi, pendant son séjour dans cette contrée (1827-1829), sur les décorations de Pompeï, d'après lesquelles il traça l'esquisse des décorations murales de la villa Malta, qui appartenait au roi Louis à Rome, travail qui fut ensuite exécuté sous la direction de Wagner. A son retour à Munich, Ziebland fut attaché à la sect on d'architecture du ministère et devint, en même temps, membre de la commission d'architecture. Après avoir dirigé la construction du nouveau local de la commission au cadastre et celle du monument d'Aibling (style gothique), il fut chargé d'exécuter le plan du baldaquin de fonte du tombeau des princes dans l'église des théâtres de Saint-Gaëtan à Munich; c'est là que se trouvent aujourd'hui les cercueils du roi Maximilien I^{er} et de la reine Caroline. Il dirigea lui-même, de 1842 à 1843, la fonte de ce monument à la fonderie royale de Munich. Dans l'intervalle, il avait posé (12 octobre 1835) la première pierre de la basilique

consacrée à saint Boniface, qui fut terminée en 1848. A part les colonnes, cet édifice est tout entier construit en briques et a un aspect imposant à cause de la sévère simplicité de son extérieur et de ses colossales dimensions. Dans l'intérieur, en revanche, éclate toute la magnificence que peut comporter le style dans lequel il est construit. Les cinq nefs sont séparées les unes des autres par quatre rangées de seize colonnes de marbre; tous les détails sont d'une rare délicatesse de plan et d'exécution; la partie supérieure des murs et le chœur sont ornés de fresques de Henri Hess; les poutres et les chevrons sont peints et dorés. Immédiatement après le chœur, on trouve le couvent de Saint-Boniface, construit dans un style tout à fait simple, et, après cet édifice, en face de la glyptothèque, les bâtiments de l'exposition industrielle, qui ont été terminés en 1845 et dont la construction s'est faite aussi d'après les plans et sous la direction de Ziebland. Ce dernier a été chargé, à la mort d'Olmüller, de terminer l'église de Sainte-Marie, dans le faubourg d'Au à Munich, ainsi que de surveiller et de continuer les travaux artistiques du château de Hohenschwangau, qui a été considérablement agrandi par les nouvelles constructions qu'il y a ajoutées.

ZIEGELBAUER (Magnold), érudit et bénédictin allemand, né à Elwangen (Souabe) en 1696, mort à Olmutz en 1750. Admis en 1707 dans l'ordre des bénédictins, il fut chargé d'enseigner la philosophie et la théologie dans divers couvents de son ordre, alla ensuite remplir une mission à Vienne, puis se rendit en Bohême et présida à l'organisation du collège académique de Prague. De retour à Vienne, il se mit à rédiger le catalogue de tous les écrivains qui avaient fait des ouvrages sur la Bohême. Quelque temps après, en 1747, il devint secrétaire de l'Académie des inconnus, à Olmutz. S'étant mis à composer un ouvrage dans lequel il signalait au pape les abus commis par le clergé dans ce pays, il fut empoisonné, dit-on, par des personnes intéressées à ce que ce livre ne fût pas achevé. Ses principaux ouvrages sont : *De l'étendard de saint Georges* (Vienne, 1735); *Vie et histoire de saint Etienne* (Vienne, 1736); *Epitome historica monasterii Brennoiensis prope Pragam* (Cologne, 1740, in-fol.); *Historia didactica de crucis cultu in ordinem S. Benedicti* (Vienne, 1746); *Centifolium camaldulense* (Vienne, 1750, in-fol.), prospectus d'une bibliothèque historique sur les religieux camaldoules; *Historia rei literariæ ordinis S. Benedicti* (Augsbourg, 1754, 4 vol. in-fol.), son ouvrage capital, publié après sa mort par son collaborateur dom Legipont.

ZIEGELERZ s. m. (zié-ghe-lèrz). Minér. Minerai de cuivre rouge mêlé de peroxyde de fer. Il On dit aussi ZIEGELIN et ZIGUELINE.

— *Encycl.* Le *ziegelerz*, appelé aussi cuivre oxydulé, cuivre oxydé rouge, cuivre vitreux, est un protoxyde de cuivre. C'est une substance rouge, lithoïde ou vitreuse, cristallisant en octaèdres réguliers, rayée par une pointe d'acier, rayant le calcaire, et d'une pesanteur spécifique égale à 5,7. Attaquée par l'acide azotique, elle fond au chalumeau en une matière noire et peut se réduire en globules de cuivre. Elle présente les variétés suivantes : cristallisée, en octaèdre ou en dodécaèdre rhomboïdal, parfois modifiée sur les angles et les arêtes; capillaire, en fines aiguilles entre-croisées d'un rouge vif; compacte, en masse vitreuse, à cassure conchoïde; lithoïde, en masses lithoïdes plus ou moins agrégées. Le *ziegelerz* se trouve dans les dépôts de chauxsine et de chalkopyrite, avec l'azurite, à Chessy (près de Lyon), dans l'Altai et les monts Ouralis.

ZIEGENBALG (Barthélemy), célèbre missionnaire protestant allemand, né à Pulsnitz (haute Lusace) en 1683, mort en 1719. Il fit ses études théologiques à Halle et se trouvait à Berlin lorsque, en 1705, il se rendit en Danemark à l'appel du roi Frédéric IV, qui voulait fonder une mission dans les Indes. Après avoir reçu les ordres à Copenhague, il s'embarqua et arriva en 1706 dans la colonie de Tranquebar, sur la côte de Coromandel, avec un autre missionnaire, nommé Plustow. Il se mit aussitôt à étudier avec ardeur le tamoul, langue parlée par les indigènes, et fut en état, dès 1707, de prêcher le catéchisme dans cette langue; mais il eut à lutter non-seulement contre les défiances et la haine que les Européens inspièrent aux indigènes, mais encore contre la résistance du gouvernement colonial danois, qui le fit emprisonner et ne lui permit pas de continuer la traduction qu'il avait commencée du Nouveau Testament en langue tamoule. Ce ne fut qu'en 1709 que des ordres sévères venus de la mère patrie lui rendirent la liberté nécessaire à ses travaux. A partir de ce moment, il redoubla de zèle, et, comme les ressources de la mission avaient considérablement augmenté, il fit fonder en Europe des caractères tamouls afin de propager la foi sur la côte de Coromandel en y répandant des ouvrages religieux compréhensibles pour le peuple. Après avoir fait un voyage à Madras et dans les pays voisins (1711), Ziegenbalg retourna en Europe, alla rendre compte de sa mission au roi de Danemark (1715), reçut le titre d'inspecteur de la mission de Tranquebar, puis visita la Hol-

lande, l'Allemagne, l'Angleterre, ou le roi George I^{er} l'accueillit avec une grande bienveillance, et revint, en 1716, dans les Indes, rapportant des secours en argent qui lui permirent d'organiser une imprimerie et de publier de nombreux ouvrages. En même temps, il reprit avec un zèle infatigable ses travaux apostoliques, pénétra dans l'intérieur de l'Inde (1718), où ses efforts furent couronnés de succès, et mourut à l'âge de trente-six ans d'une maladie d'entrailles. « On a de la peine à comprendre, dit Parisot, comment une vie si courte a pu suffire à tant d'études, de travaux, de voyages, de débats; comment ce même homme pouvait prêcher l'Evangile sur toute la côte, composer des lexiques et des grammaires, déjouer les intrigues des ennemis de la mission, solliciter les protections et les secours en Europe, enfin créer et surveiller une imprimerie. » Ziegenbalg écrivait avec une grande pureté l'idiome tamoul. Il a laissé plusieurs ouvrages qui n'ont encore rien perdu de leur valeur. Tels sont, entre autres : *l'Ecole de la sagesse* (Halle, 1707); *le Christianisme agréable à Dieu; Lettres sur l'état des idolâtres dans les Indes orientales* (Halle, 1718); *Novum Testamentum tamulicum* (Tranquebar, 1714); *Grammatica tamulica* (Halle, 1716, in-40), remarquable par la clarté et la méthode; *Theologia thelica* (Tranquebar, 1717); *Explicatio doctrinæ christianæ tamulice* (1719); *Biblia tamulica* (1723). Citons encore : *Rapports détaillés sur la mission* (Halle, 1710 et suiv.), recueil qui fut continué sous son nom jusqu'en 1770, et la *Généalogie des dieux du Malabar* (Erlangen, 1858), publiée d'après un de ses manuscrits par le missionnaire Germann.

ZIEGENBEIN (Jean-Guillaume-Henri), écrivain allemand, né à Brunswick vers le milieu du xvi^e siècle, mort dans la même ville en 1624. Il se lia avec Lessing, Zacharie et autres savants et attira par ses talents l'attention du duc de Brunswick, qui le chargea de diriger les écoles de son duché. Devenu surintendant général à Blankenbourg, il y établit des écoles pour les jeunes filles, fut ensuite nommé abbé de Michelstein, devint, à ce titre, membre des états du duché et proposa, pour la propagation de l'instruction, d'excellentes mesures, qui furent adoptées. Outre plusieurs écrits relatifs à l'éducation, on a de lui : *Vie et écrits de Calvin et de Bèze* (Hambourg, 1789-1790, 2 vol. in-80); *Résultat de nos observations à la fin de l'année 1793* (Brunswick, 1794, in-80); *Sur les avantages des écoles tenues le dimanche en Angleterre* (Brunswick, 1794, in-40).

ZIEGENHAGEN (George), médecin allemand, qui vivait au xviii^e siècle. On manque de renseignements sur sa vie; mais il a laissé divers ouvrages et opuscules estimés, entre autres : *la Cataracte et les moyens de la guérir* (Strasbourg, 1788, in-80); *Instructions élémentaires pour le traitement pratique de toutes les affections vénériennes* (Augsbourg, 1789, in-80); *Essai sur la théorie de l'inflammation* (Strasbourg, 1790, in-80).

ZIEGENHAGEN (F.-Henri), pédagogue allemand, né en 1753, mort près de Strasbourg en 1806. Il était négociant à Hambourg lorsque, s'étant occupé d'études philosophiques, il imagina un système d'éducation dans lequel, à l'exemple de Rousseau, il prend pour point de départ la nature. Il abandonna alors le commerce et, désireux de mettre ses idées à l'épreuve de la pratique, il fonda un institut d'éducation, qu'il dirigea pendant plusieurs années. Ziegenhagen a exposé ses vues dans un ouvrage intitulé : *Théorie des vrais rapports de l'homme avec les ouvrages de la création, qui, étant publiquement introduite et pratiquée, peut seule opérer le bonheur du genre humain* (1792). Cet ouvrage, fort recherché des bibliomanes allemands, contient des idées ingénieuses et des observations pleines de finesse et de vérité; mais il est assez mal écrit et manque d'intérêt. La *Théorie* de Ziegenhagen fut supprimée par ordre de l'autorité.

ZIEGENHAIN, bourg de Prusse, province de Hesse, chef-lieu du cercle et du bailliage de son nom, à 35 kilom. de Marbourg, sur la Schwalm; 2,200 hab. On y voit un ancien château fort des comtes de Ziegenhain, fondé au commencement du xii^e siècle et autrefois capitale du comté de son nom. C'est là qu'était le dépôt des archives de la Hesse avant l'annexion de ce duché à la Prusse. La ville, autrefois fortifiée et la plus forte place de la Hesse, fut démantelée par les Français, en 1806.

ZIEGENHALS, ville de Prusse, province de Silésie, régence, cercle et à 22 kilom. S. de Neisse, sur la Biele; 3,800 hab. Culture du lin; fabrication importante de toiles et de poterie.

ZIEGENRUCK, en latin *Capræ Dorsum*, bourg de Prusse, province de Saxe, chef-lieu du cercle de son nom, dans la régence et à 71 kilom. S.-E. d'Erfurt, sur la Saale et le Debrebach; 1,300 hab. Aux environs, belles carrières d'ardoises.

ZIEGLER (Jacques), théologien et mathématicien allemand, né à Landshut (Bavière) vers 1430, mort à Passau en 1549. Lorsqu'il eut reçu les ordres, il se mit à parcourir l'Allemagne et la Hongrie, explorant les bibliothèques et les archives pour y recueillir des

matériaux historiques, se lia à Bude avec Celio Calcagnini, qui avait accompagné dans cette ville le cardinal Hippolyte d'Este, et, n'ayant pu, comme il l'espérait, obtenir un bénéfice en Hongrie, il se rendit à Rome et entra en relations avec plusieurs savants personnages, notamment avec Magnus, archevêque d'Upsal, et Pierre d'Arosen, évêque de Vesteras, qui lui procurèrent des renseignements intéressants sur la Scandinavie. Par la suite, Ziegler devint secrétaire de Georges Fronsperg ou Frundsberg, général de Charles-Quint, et assista, en 1526, au sac de Rome. S'étant rendu ensuite à Ferrare, il y vécut pendant quelque temps auprès de son ami Calcagnini, qui essaya, mais vainement, de le retenir en Italie en lui faisant offrir une chaire de mathématiques. Désireux de revoir sa patrie, Ziegler revint en Allemagne, après s'être arrêté quelque temps à Venise, devint, selon quelques écrivains, professeur à Ingolstadt, puis s'établit à Vienne, où il ouvrit une maison d'éducation; mais, les Turcs menaçant sans cesse de fondre sur cette ville, il la quitta pour aller chercher une paisible retraite auprès de Wolfgang, évêque de Passau. Ce fut là qu'il termina sa vie, occupé, jusqu'à la fin, de l'étude des lettres et des sciences.

A une haute intelligence, Ziegler joignait une douceur de caractère et une affabilité qui lui firent des amis partout où il passa. Ennemis des abus, il signala à plusieurs reprises ceux de l'Eglise, les empiétements de la cour de Rome, et entra en relations épistolaires avec Luther; il resta néanmoins fidèle à la foi catholique. Ce savant théologien a laissé de nombreux ouvrages, dont quelques-uns ont été mis à l'index par l'inquisition. Nous nous bornerons à citer les principaux : *Libri V adversus Waldenses* (Leipzig, 1512, in-12); *Libellus adversus Jacobi Stunica maledicentiam* (Bâle, 1523, in-80), défense de la traduction du Nouveau Testament par Erasme, son ami; *In Plinii de naturali historia librum secundum commentarius* (Bâle, 1521, in-fol.); *Syria ad Ptolemaici operis rationem, præterea Strabone, Plinio et Antonino auctoribus locupletata, Arabia Petrea, sive itinera fletorum Israel per desertum, etc.* (Strasbourg, 1532, in-fol.), rare et précieux recueil; *Christierni II, regis Danmarchiæ, crudelitas in proceres Sueciæ et populum Holmensem* (Bâle, 1536, in-fol.), où l'on trouve des particularités exactes et curieuses; *Liber de constructione solidæ spheræ* (Bâle, 1536, in-40); *Conceptionum in genesis mundi et Exodus commentarii* (Bâle, 1548, in-fol.), etc.

ZIEGLER (Jérôme), poète et biographe allemand, né à Rotenbourg vers 1520, mort à une époque inconnue. Il enseigna la littérature à Augsbourg, puis à l'Académie d'Ingolstadt (1554), et composa plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Scholæ in Plinium de viris illustribus* (Augsbourg, 1542); *Protolapsus sive de creatione hominis, comico-tragædia; Isaac immolatio monothèria; Samson, Heli sive Padonathia*, trois pièces insérées dans les *Dramata sacra Veteris Testamenti* (Bâle, 1547, 2 vol. in-80); *Cyrus Major, drama tragicum* (Augsbourg, 1547, in-80); *Christi vinea, drama sacrum* (Bâle, 1550, in-80); *Regales nuptiæ, drama comico-tragicum* (Augsbourg, 1553, in-80).

ZIEGLER (Jean-Erhard), jésuite allemand, né à Uedikhoven, près de Spire, en 1569, mort en 1636. Il se fit recevoir docteur en théologie, professa la philosophie, les mathématiques et la théologie à Mayence, remplit ensuite les fonctions de recteur dans cette ville et à Aschaffembourg, et devint confesseur des archevêques de Mayence. On lui doit des *Oraisons funèbres* et une édition des *Œuvres mathématiques* du Père Clavius (Mayence, 1612, 5 vol. in-fol.).

ZIEGLER (Gaspard), juriconsulte et canoniste protestant allemand, né à Leipzig en 1621, mort en 1690. Après avoir étudié la théologie et l'hébreu, il apprit le droit, se fit recevoir docteur en 1654, fut nommé cette même année professeur d'*Institutes* à Wittenberg, enseigna successivement ensuite le *Digeste* (1657), le *Code*, les *Décretales* (1662), devint membre du tribunal d'appel et fit, à partir de 1664, partie du tribunal ecclésiastique. Pendant toute sa vie, il éprouva de violentes douleurs de tête, causées par une chute qu'il avait faite dans son enfance; il fut ensuite tourmenté par la pierre et eut, peu de temps avant de mourir de cette maladie, une jambe cassée en tombant. Ziegler était un homme d'une grande instruction et jouissait d'une réputation méritée. « Il fut le premier, dit Schoell, qui réunît l'étude de l'histoire ecclésiastique à celle du droit canon et qui, non content d'expliquer celui-ci, le soumit à une critique sévère. » Ses principaux ouvrages sont : *De dote Ecclesiæ* (1678); *De episcopis eorumque juribus, privilegiis et vendi ratione* (1685), ouvrage qui fut classique. On lui doit, en outre, des dissertations fort estimées sur divers points de droit, dont un certain nombre ont été réunies et publiées à Leipzig (1712, in-40), une édition du droit canon de Lancelot, avec commentaires, dans laquelle il montre son grand savoir comme canoniste, et un grand nombre de madrigaux et d'épigrammes sacrées, en allemand.

ZIEGLER (François DE), médecin suisse, né à Schaffhouse vers la fin du xvi^e siècle, mort

en 1761. Il occupa, à partir de 1731, une chaire de médecine à l'université de Rinteln. C'était un homme fort instruit, à qui l'on doit un grand nombre de dissertations intéressantes et instructives. Nous citerons, entre autres : *De aphonia periodica a veribus orta* (Bâle, 1724); *Programma de naturæ benignitate circa conservandos incolas quosdam* (1737, in-4°); *Programma de creati hominis officio primario* (1748, in-8°); *Dissertatio de sarcomate curato* (1754, in-4°), etc.

ZIEGLER (Chrétien-Jacques-Auguste), médecin allemand, né à Quedlinbourg en 1735, mort en 1795. Il prit le grade de docteur à Halle, puis revint dans sa ville natale, où il reçut le titre d'archiâtre et introduisit le premier l'inoculation. C'était un savant praticien, qui se vit consulter par plusieurs princes et souverains de l'Allemagne. Indépendamment d'articles insérés dans divers journaux de médecine et d'histoire naturelle, on lui doit : *Sur les maladies de l'esprit* (Halle, 1762, in-4°); *Observations sur l'inoculation et la petite vérole* (Quedlinbourg, 1776, in-8°); *Remarques sur la médecine, la chirurgie et la jurisprudence médicale* (Leipzig, 1787, in-8°).

ZIEGLER (Frédéric-Guillaume), acteur et auteur dramatique allemand, né à Brunswick en 1760, mort à Vienne en 1827. Il avait déjà paru sur quelques scènes secondaires, lorsque sa bonne mine et ses rares talents attirèrent l'attention de l'empereur Joseph II, qui l'envoya à ses frais poursuivre ses études dramatiques dans les meilleurs théâtres de l'Allemagne et le fit ensuite engager à celui de la cour, à Vienne, où Ziegler joua près de quarante ans avec un succès qui ne se démentit jamais. Non content de la réputation qu'il avait acquise comme acteur, il en désira une autre, celle d'auteur dramatique, et, ses premiers essais ayant été favorablement accueillis, il devint l'un des écrivains les plus populaires et les plus féconds de son époque. Ses pièces, qui consistent en comédies, en tragédies et en drames, furent représentées à Vienne et dans la plupart des villes de l'Allemagne méridionale, où elles obtinrent presque autant de succès que celles d'Ifland et de Kotzebue. Du reste, l'auteur savait habilement y combiner l'invention, les situations et l'effet, et elles étaient presque toujours parfaitement adaptées à la scène; aussi, grâce à ces qualités, plusieurs d'entre elles, telles que la *Rage des partis* et les *Quatre tempéraments*, sont-elles restées jusqu'à nos jours au répertoire, quoique leur dialogue ait quelque chose de suranné. Kotzebue ayant remplacé Alvinger comme directeur du théâtre de Vienne en 1798, Ziegler et plusieurs autres lui firent une si vive opposition, que, au bout de deux ans, il fut forcé de résigner ses fonctions. Ziegler s'essaya aussi dans la critique du théâtre et des beaux-arts; mais il réussit peu dans ce genre, parce qu'il ne possédait pas de connaissances philosophiques suffisantes, et ses ouvrages d'esthétique n'ont pas une grande valeur. On a de lui : *Œuvres dramatiques* (Vienne, 1791-1794, 5 vol.); *Analyse du caractère d'Hamlet d'après les principes psychologiques et physiologiques* (Vienne, 1803); *L'Art dramatique dans toute son étendue* (Vienne, 1821); *L'Homme intérieur et extérieur par rapport aux beaux-arts, et en particulier à l'art dramatique* (Vienne, 1825, 2 vol.).

ZIEGLER (Verner-Charles-Louis), théologien allemand, né près de Lunebourg en 1763, mort en 1808. Pendant plusieurs années, il occupa une chaire de théologie à Rostock, puis tomba dans une mélancolie profonde qui abrégua ses jours. Ziegler avait fait une étude approfondie des littératures anciennes et orientales. Il a laissé de nombreux écrits, dont les principaux sont : *De minimis Romanorum* (Göttingue, 1788, in-8°); *Discussions théologiques* (Göttingue, 1790); *Introduction à l'épître aux Hébreux, où l'on discute les différentes opinions sur l'authenticité et l'autorité canonique de cette épître* (Göttingue, 1791, in-8°); *Historia dogmatum de redemptione sive de modis quibus redemptio Christi explicatur* (Göttingue, 1791, in-4°); *Constitution de l'Eglise pendant ses six premiers siècles* (Leipzig, 1790, in-8°); *Sur la poésie italienne depuis son origine jusqu'au moment où elle est arrivée à son plus haut degré de culture*, dans le *Magasin de Hanovre*, etc.

ZIEGLER (Jules-Claude), peintre français, né à Langres en 1804, mort à Paris en 1856. Lorsqu'il eut achevé ses études à Nancy, il se rendit à Paris pour y apprendre le droit. Mais la jurisprudence avait pour lui beaucoup moins d'attrait que les sciences physiques et naturelles et le dessin; aussi suivit-il avec moins d'assiduité les cours de droit que ceux de la Sorbonne et du Jardin des plantes et se fit admettre, en 1825, dans l'atelier de Heine. C'est alors que s'éveilla en lui la vocation artistique avec une telle vivacité qu'il résolut de s'adonner entièrement à la peinture. Toutefois, comme son père exigeait de lui qu'il terminât son droit, il prit son diplôme de licencié en 1826, puis obtint de sa famille d'étudier la peinture pendant dix-huit mois, en promettant d'abandonner la palette pour le barreau si, au bout de ce temps, il n'avait pu acquérir un talent remarquable. Ziegler devint alors élève d'Ingres et fit des progrès rapides; mais une ophthalmie, causée par un excès de travail,

vint interrompre ses études, et lorsqu'il eut recouvré la vue, lorsque le délai de dix-huit mois fut expiré, son père jugea qu'il devait renoncer aux arts, puis lui retira sa pension pour le forcer à revenir auprès de lui. Le jeune artiste n'hésita point à tenter les rudes épreuves d'une vie précaire pour suivre sa vocation et demanda des ressources à son pinceau. Il parvint à vendre quelques tableaux qui décelaient un certain talent, partit en 1830 pour l'Italie, visita ensuite l'Allemagne et les Pays-Bas et revint à Paris après avoir beaucoup étudié et beaucoup appris. Une *Vue de Venise*, achetée par Louis-Philippe; une *Scène de la vie de Henri IV*, exposée en 1832; un beau portrait du *Cardinal Mouton*; le *Doge Foscarini rentrant dans son palais après son abdication* et surtout *Giotto dans l'atelier de Cimabue*, qui figurèrent au Salon de 1833, mirent tout à coup Ziegler en évidence et commencèrent sa réputation. Ce dernier tableau, aussi remarquable par la correction du dessin que par la vigueur de l'exécution et la solidité de la couleur, fut acquis par l'Etat pour le musée du Luxembourg. Il en fut de même du *Saint Luc peignant la sainte Vierge*, qui parut au Salon de 1834, en même temps qu'un *Saint Georges terrassant le dragon*, acheté par le musée de Douai. Peu après, Ziegler reçut du gouvernement la mission d'aller étudier en Allemagne les procédés employés dans la fabrication des vitraux et de la porcelaine. De retour en France, il exécuta pour la princesse Marie de charmants dessins représentant au trait des sujets tirés du poème d'*Eloa* d'Alfred de Vigny, puis peignit pour le musée de Versailles les portraits du *Comte de Sancerre* et du *Maréchal Kellermann* (1835). A cette époque, Paul Delaroche venait d'être chargé d'exécuter toutes les peintures de l'église de la Madeleine, à Paris, et s'était rendu en Italie pour y faire les études nécessaires à cet immense travail. Un jour, le ministre de l'intérieur, M. Thiers, s'étant trouvé avec Ziegler, lui demanda quel était le sujet qui lui paraissait le mieux convenir à l'immense coupole de la nouvelle église. L'artiste lui exposa ses idées et lui remit peu après l'esquisse de la composition qu'il avait conçue. Cette esquisse fut tellement au ministre que, quelques jours après, Ziegler était chargé de l'exécution de la coupole. A cette nouvelle, Paul Delaroche accourut de Rome, réclama la peinture de la coupole, fit appuyer ses réclamations par son beau-père Horace Vernet, qui s'adressa à Louis-Philippe, et bientôt après Ziegler fut appelé auprès du roi, qui lui demanda de renoncer à la commande faite par M. Thiers. Le jeune artiste refusa et par ce refus mécontenta vivement Louis-Philippe, qui ne pensa pas pouvoir user de son autorité pour vaincre son obstination, mais qui ne lui pardonna jamais. Ziegler se mit donc à l'œuvre et, après trois ans de travail, il put mettre en 1838, sous les yeux du public, l'immense peinture dans laquelle il a représenté la Madeleine aux pieds du Christ, les apôtres, les martyrs, les héros et les plus puissants défenseurs du christianisme. Bien que cette colossale composition fût loin d'être sans défauts, la critique s'accorda pour reconnaître la bonne ordonnance des groupes dessinés et peints avec beaucoup de talent, l'harmonie de la couleur et le grand effet de l'ensemble. La croix d'honneur fut la récompense bien méritée de l'habile et laborieux artiste, qui pendant plusieurs années dut cesser de peindre pour reposer sa vue fatiguée et déformée par un continu travail sur une surface concave. Il alla fonder alors près de Beauvais, à Voisinlieu, une fabrique de poterie pour laquelle il dessina des vases aussi nouveaux que gracieux, aussi remarquables par l'élégance des formes que par la perfection de l'exécution et qui sont connus sous le nom de poterie de Ziegler. Il reprit ensuite ses pinceaux et exécuta plusieurs tableaux d'histoire; mais ces tableaux, qui ne pouvaient guère être acquis que par l'Etat, restèrent presque tous dans son atelier, et, comme Louis-Philippe lui avait gardé rancune de son refus, il ne put obtenir aucune commande du gouvernement. Profondément découragé, l'artiste cessa presque entièrement de peindre et passa la plus grande partie de son temps à la campagne, près de Langres. En 1854, il accepta la direction de l'Ecole des beaux-arts de Dijon, dont il ne tarda point à se démettre. Il était revenu à Paris pour y achever une *Immaculée conception*, lorsqu'il mourut. Ziegler tient une place distinguée parmi les peintres français de la première moitié de notre siècle. « Son dessin, dit M. de Saint-Ferjeux, est généralement très-correct, son exécution large et pleine d'énergie; sa couleur rappelle souvent les peintures de l'école espagnole; ses tableaux se font généralement remarquer par une disposition harmonieuse et pleine de goût; mais son exécution, qui convenait surtout pour la peinture monumentale, pêche quelquefois par le manque de finesse et de détails. De toutes ses qualités, celle qu'il possédait à un degré le plus éminent, c'était le goût. Il avait le sentiment des proportions, des formes, à un degré extraordinaire. » Outre les tableaux déjà mentionnés, nous citerons de lui : *Daniel dans la fosse aux lions* (1838), œuvre fort remarquable; la *Vierge aux neiges*, une de ses plus belles produc-

tions (1844); la *Rosée répandant ses perles sur les fleurs* (1844); la *Vision de Jacob et Judith aux portes de Béthulie* (1847), au musée de Lyon; les *Pasteurs de la Bible*, au musée de Dijon; une belle tête de *Léda*; une *Assomption*; *Charles-Quint, devenu moine, renvoyant son portrait avec les insignes de l'empire*, à Londres; *Henri II et Diane de Poitiers*; *Agnès Sorel et Charles VII*; le *Cardinal Gighi faisant des excuses à Louis XIV*, au musée de Versailles; *Saint Dominique et sainte Catherine*, excellent tableau que possède l'église d'Ouge; le *Congrès d'Amiens*; le portrait du *Marquis de Coislin*, etc. On lui doit encore quelques ouvrages : *Etudes céramiques, recherches des principes du beau dans l'architecture, l'art céramique et la forme en général; théorie de la coloration des reliefs* (Paris, 1850, in-8°); *Traité de la couleur et de la lumière* (Paris, 1852, in-8°); *Compte rendu de la photographie à l'Exposition de 1855* (Dijon, 1855, in-8°); enfin, un atlas in-fol., contenant les dessins lithographiés des plus beaux vases qu'il a fait exécuter dans sa fabrique de Voisinlieu.

ZIEGLER-ET-KLIPP-HAUSEN (Henri-Anselme né), poète allemand, né à Radmeritz, haute Lusace, en 1685, mort en 1690. Il alla étudier la jurisprudence à l'université de Francfort-sur-l'Oder, mais négligea bientôt le droit pour les langues, la littérature, la poésie, se retira en 1684 dans une propriété qu'il possédait près de Leipzig, s'y livra entièrement à ses goûts littéraires et altera rapidement sa santé par un travail excessif. Ziegler a laissé plusieurs romans héroïques qui, écrits dans un style boursoufflé, n'offrent guère d'intérêt que pour ceux qui veulent étudier les phases historiques de la littérature allemande. Nous citerons de cet écrivain : la *Danise asiatique* ou le *Pégu sanglant et courageux, poème héroïque qui cache bien des vérités* (Leipzig, 1688, in-8°), qui a eu sept éditions; *Roman héroïque tiré de l'Ancien Testament* (Leipzig, 1691 et 1710, 2 vol. in-8°); *Théâtre historique du temps* (Leipzig, 1695-1718, 3 vol. in-fol.); la *Vengeance russe*, tragédie en vers, traduite de l'italien (Leipzig, 1687, in-8°).

ZIELA, bourg de la Turquie d'Asie. V. ZILHA.

ZIELENIEWSKI (Michel), chimiste polonais, né à Cracovie en 1797. Il étudia la médecine à l'université de sa ville natale, où il prit le diplôme de docteur en 1824, et fut appelé, l'année suivante, à occuper une chaire de pharmacie, qu'il échangea en 1833 pour une chaire de chimie. En 1859, Zieleniewski prit sa retraite, laissant la réputation d'un excellent professeur. Tout en se livrant à l'enseignement, il a dirigé une pharmacie qui est devenue entre ses mains un établissement modèle. Ce savant a inventé une machine à vapeur pour l'usage de la pharmacie et a écrit plusieurs ouvrages fort estimés, parmi lesquels nous citerons : *Sur la peste d'Athènes* (Cracovie, 1831, in-4°); *Sur la médecine chez les peuples sauvages* (Cracovie, 1832, in-4°); *Histoire de la police médicale* (Cracovie, 1841, in-4°); *Essai sur les propriétés chimiques de l'eau de Cracovie*; *Description des plantes les plus ordinairement employées en pharmacie sous le rapport de leurs ressemblances et de leurs différences* (Cracovie, 1850), avec gravures; *Observations anatomico-pathologiques* (Cracovie, 1854, 4 vol. in-4°); *Cours complet de chimie organique* (Cracovie, 1855, 4 vol. in-4°).

ZIELENZIG, ville de Prusse, province de Brandebourg, régence et à 60 kilom. N.-E. de Francfort-sur-l'Oder, ch.-l. du cercle de son nom, sur la Peste; 4,600 hab. Houillères importantes aux environs; fabrication de draps, toiles, bonneterie, ganterie, chapellerie, tannerie.

ZIELINSKI (Charles), écrivain et jésuite polonais, né en 1716, mort à Varsovie en 1793. Il devint en 1716 recteur du collège des nobles à Varsovie et, en 1787, abbé commandataire de Hadow. Il a écrit plusieurs savants ouvrages sur la géographie et l'histoire des peuples du Nord. Les plus remarquables sont les suivants : *Chronologie des souverains russes depuis 879 jusqu'en 1762, pour faire suite à la chronique de Strykowski* (Varsovie, 1766); *Abregé raisonné de l'histoire universelle sacrée et profane* (1766-1771, 2 vol. in-8°); *Géographie des Etats actuellement existants, avec la description de leurs gouvernements, de leurs lois, de leur commerce, de leurs manufactures, de leurs mœurs, etc.* (Varsovie, 1768, t. 1^{er}, in-8°), ouvrage classique qui se recommande par son exactitude, par la clarté et l'élégance du style. Le second volume n'a point paru, et la vente du premier fut même prohibée à la demande, croit-on, de l'ambassadeur de Russie. Zieleniski, ayant fondu ensemble ces deux volumes, publia son nouvel ouvrage également à Varsovie (1773, in-8°). Citons enfin de cet écrivain le *Mémorial politique et historique*, journal publié en polonais de 1782 à 1793 et qui a été continué depuis sous un autre titre.

ZIELINSKI (Félix), écrivain et juriconsulte polonais, né en Volhynie en 1732, mort à Varsovie en 1805. Tout jeune encore, il montra un goût extraordinaire pour l'étude, et il n'avait pas quatorze ans lorsqu'il composa son premier écrit, intitulé : *Sur l'amour de la patrie*. Après avoir terminé ses études

littéraires, il se rendit à l'université de Vilna, où il suivit les cours de philosophie, d'histoire et de droit, se fit recevoir docteur, puis revint dans son pays natal. Elu maréchal de la noblesse de son district, il rendit, par son savoir, par ses grandes capacités administratives, par l'élévation de ses vues, des services éminents à ses concitoyens. Philosophe et libre penseur, il se montra très-sympathique à la cause du peuple; partisan du progrès en tout, travailleur infatigable, il se mit au courant du mouvement littéraire de son temps et fit preuve dans ses écrits d'un esprit critique plein de sagacité. Nous citerons, parmi ses œuvres : *Sur l'ancien et le nouveau style* (Vilna, 1763, in-4°); *Critique des œuvres de Koramsine* (Vilna, 1764, in-4°); *Aperçu critique sur la société actuelle* (Vilna, 1772, in-8°); *Louise sans souci* (Vilna, 1771, in-4°), écrit humoristique; *Histoire de la littérature polonaise au point de vue critique* (Vilna, 1776, in-4°); *L'Esprit d'un campagnard* (Vilna, 1775, in-4°); *Aperçu critique sur les œuvres de Voltaire* (Vilna, 1782, in-4°), etc.

ZIEM (Félix), peintre français, né à Beaune vers 1826. Il a débuté au Salon de 1849 par trois tableaux représentant une *Vue du Bos-phore*, une *Vue de l'escalier de la villa Corsini, à Rome*, et une *Vue prise dans le grand canal de Venise*. Il se signala aussi, du premier coup, comme un interprète des sites lumineux et des architectures pittoresques de la ville des sultans et de la ville des doges. De pareils sujets lui valurent, par la suite, ses plus brillants succès. En 1851, il exposa une seconde vue de *Venise*; mais un tableau de *Fruits* et une *Vue prise au bas Meudon*, qu'il fit paraître en même temps, prouvèrent qu'il hésitait encore à cette époque et cherchait sa voie. Toutefois, il avait déjà fait de remarquables progrès et il mérita, cette année, une médaille de 3^e classe. L'année suivante, il conquist une médaille de 1^{re} classe par deux vues de Hollande, le *Soir au bord de l'Amstel, à Amsterdam*, et une *Chaudière aux environs de La Haye*, et par une *Vue de Venise prise du Jardin Français*. Ce dernier ouvrage, qui a pris place au musée du Luxembourg, fut particulièrement admiré du public et loué par la critique. « C'est étincelant de couleur, de lumière et de caprice, dit Mme Claude Vignon. Il y a là-dedans une adresse, disons mieux, un bonheur extraordinaire, car le ciel et la mer ont de ces tons resplendissants qui ne se rencontrent que par hasard, à ces heures suprêmes où la nature est en fête et déploie avec orgueil ses plus riches vêtements. » A partir de cette époque, M. Ziem vit ses œuvres recherchées par les amateurs les plus distingués; l'engouement pour ses vues de Venise devint même excessif et le poussa naturellement à exagérer l'éclat lumineux, la variété de tons, la légèreté et la vivacité de touche qu'on avait admirées dans ses premiers ouvrages. Son *Intérieur du port de Marseille* et son tableau de *Venise le soir*, qui parurent au Salon de 1853, offraient encore une chaude harmonie et une certaine solidité d'exécution; la *Fête à Venise*, qui figura avec une *Vue d'Anvers* (appartenant à l'Etat) à l'Exposition universelle de 1855, révéla une exagération de coloris et une négligence de dessin regrettables. Th. Gautier parla avec son indulgence habituelle de cette toile, « flamboyante comme une queue de poulx; » Etienne Delécluse, le critique des *Débats*, la traita de la façon la plus sévère : « Je ne citerai l'inconcevable *Fête à Venise* de M. Ziem, dit-il, que pour avertir les peintres exclusivement coloristes de ce temps à quels effets ridiculement kaléidoscopiques peut conduire la rage d'assortir des tons de couleur, sans les assujettir à aucune forme. » Le même critique écrivait quatre ans plus tard : « L'engouement des amateurs pour ces à peu près de paysage est tel aujourd'hui que l'on va jusqu'à désigner comme des maîtres ceux qui les font. Alors ceux qui ne partagent pas tout à fait cette admiration se demandent si ce sont ces maîtres modernes qui ont raison ou, comme on l'a cru jusqu'ici, les Poussin, les Claude Lorrain, les Paul Potter, les Karel Du Jardin et quelques autres qui mettaient tant de soin à perfectionner toutes les parties de leurs paysages... En regardant les vues peintes avec soin par M. Ziem, on se demande encore si, pour rendre la lumière éclatante du soleil, il faut suivre la méthode simple de Claude Lorrain ou la manière négligée et exagérée de l'artiste moderne. » M. About a défini avec beaucoup d'esprit et de justesse la manière de M. Ziem : « Entre un tableau de M. Isabey et un tableau de M. Ziem, dit-il, la différence est à peu près la même qu'entre un beau damas de soie et une belle étoffe de gaze. Chez M. Ziem, la mer est une gaze verte, aussi fine et aussi transparente que le voile d'une touriste anglaise, les navires sont de gaze, sans excepter le mât et le gouvernail; les constructions sont une gaze imperceptiblement amidonnée et soutenue par quelques fils de fer; les hommes et les femmes sont de délicieux chiffons qu'un soufflé du vent fait trembloter. L'esprit n'a jamais rien conçu de plus léger, les yeux n'ont jamais rien vu de plus brillant. Mais on craint toujours une goutte de pluie qui viendrait tout abattre ou une bouffée d'air qui vien-

drat tout emporter. » Dans un autre de ses Salons, M. About a dit : « Si Canaletti s'appelait Molière, le vrai nom de M. Ziem serait Marivaux. Canaletti, peintre de génie, sait ciseler à fond sans laisser voir la marque du ciseau, sans altérer le charme onctueux de la nature. Son dessin petit s'étaler hardiment en plein midi; ses bautés n'ont pas besoin de crépuscule. M. Ziem est obligé de cacher dans une vapeur agréable l'insuffisance de son dessin. Il a la grâce sans la fermeté; ses terrains et ses monuments ondulent dans le vague; il n'a jamais su arrêter une silhouette. Ce n'est pas que M. Ziem soit un artiste médiocre. L'excelle à faire miroiter dans un canal les couleurs les plus brillantes :

Le moindre vent qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau

fournit à son pinceau une matière délicate. Ses marines nous procurent ce petit frisson délectable dont on est saisi lorsqu'on met le pied sur un bateau. Mais M. Ziem nous donnerait des plaisirs plus sérieux et plus durables, s'il dessinait seulement comme Joyant. »

Au grand concours universel de 1855, M. Ziem fut jugé digne d'une médaille de 3^e classe. Il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur à la suite du Salon de 1857, où il avait exposé une éblouissante *Vue de la Corne d'or à Constantinople* et la *Place Saint-Marc à Venise pendant une inondation*. Paul de Saint-Victor dit de ce dernier tableau : « Imaginez un salnigondis de tons verts, jaunes, rouges, posés et raccordés au hasard, une mascarade d'édifices, un carnaval d'architecture : la bas lique est tatouée de la base au faite; le campanile, peint en bavochures, papillottes et gambade comme un arlequin gigantesque. C'est Venise, je le veux bien, mais Venise vue à travers un bouchon de carafe. » M. Ziem a exposé au Salon de 1859 deux *Vues de Constantinople* et deux *Effets de soleil couchant*, l'un sur les bords du Nil, à Damahor, l'autre sur les Dardanelles, à Gallipoli. Il revint en 1861 à sa chère Venise et lui consacra un triptyque représentant la *Place Saint-Marc*, le *Pont des soupirs* et le *Palais des doges*. On a vu de lui aux Salons suivants : en 1863, des *Pélerinages sortant d'une mosquée de Constantinople et s'embrasant pour la Mecque*, une *Vue de Tripoli (Syrie)* et *l'amaris, solitude*; en 1864, *Stamboul et Venise*; en 1865, *Venise, le Mas Vincent dans la Canargue* et deux aquarelles : *Cléopâtre dans la haute Egypte* et une *Battue de macreuses sur l'étang de Marignane*; en 1866, *Venise, le soir, après la pluie*, et *Stamboul au soleil couchant*; en 1867, le *Bucentaur part pour la cérémonie du mariage du doge avec l'Adriatique* et *Carmagnola décapité à Venise pour crime de haute trahison*. A l'Exposition universelle de 1867, M. Ziem envoya sa *Venise au crépuscule*, du Salon de 1867, et deux autres vues : *Venise le soir* et *Venise le matin*. En 1868, il exposa une *Partie de plaisir à Venise* et le *Quai du vieux port à Marseille*. Depuis cette dernière date, il s'est complètement abstenu de prendre part à x expositions officielles, se bornant à travailler pour les collectionneurs et suivant en cela l'exemple de Diaz, de Meissonier, de Jules Dupré, de Rosa Bonheur.

ZIEMNI s. m. (zie-mni). Mamm. Syn. de ZEMNI.

ZIÉNOWIT, duc de Pologne, mort en 1427. Lorsque le trône de Pologne fut devenu vacant par suite de la mort du roi Louis (1382), il se mit au rang des compétiteurs de la couronne et fut proclamé roi par une diète réunie à Sieradz. Toutefois, si noble avait demandé qu'arrivée de lui remettre le pouvoir on attendît l'arrivée de la jeune princesse Hedwige, qui consentirait peut-être à l'épouser, ce qui concilierait tous les intérêts, on se rangea à son avis. Ziémowit dut, en attendant, rester éloigné de Cracovie. Il entra alors dans la grande Pologne, la souleva en sa faveur et se fit une seconde fois proclamer roi par une nouvelle diète réunie à Sieradz. Mais sur les entrefaites Sigismond envahit la Pologne et Hedwige épousa Wladislas Jagellon. Trop faible pour résister, Ziémowit consentit à faire la paix avec ce dernier et à renoncer en sa faveur à la couronne, sous la condition qu'il recevrait une somme considérable et garderait la Lujavie jusqu'à entier remboursement (1385).

ZIERENBERG, ville de Prusse, province de Hesse, cercle et à 10 kilom. de Wolfhagen, 15 kilom. N.-O. de Cassel, sur la rive droite de la Warne; 2,000 hab. On y voit les ruines des châteaux de Scharfberg et de Gudenburg. Cette petite ville fut prise sur les Français par le duc de Brunswick en 1760.

ZIÉRIE s. f. (zi-ri — de Zier, botan. polonais). Bot. Genre d'arbres et d'arbrisseaux, de la famille des diosmées, tribu des boroniées, comprenant une dizaine d'espèces, qui croissent en Australie.

— Encycl. Les *ziéries* sont des arbrisseaux, plus rarement des arbres à feuilles opposées, quelquefois simples, le plus souvent à trois folioles, marquées de points glanduleux, à fleurs petites, généralement blanches. Ce genre comprend une dizaine d'espèces, qui croissent en Australie et dont plusieurs se cultivent dans nos jardins. Leurs feuilles et

leurs fleurs répandent, surtout quand on les froisse ou qu'on les écrase, une odeur agréable, l'odeur caractéristique des diosmées. La *ziérie trifoliée* est l'espèce la plus connue et l'une des plus remarquables. C'est un charmant arbrisseau, haut de 1 mètre au plus, à feuilles d'un beau vert foncé, à fleurs blanches, teintées de rose. On le conserve en orangerie.

ZIÉRIKZÉE, ville forte du royaume de Hollande, province de Zélande, ch.-l. de l'arrondissement et du canton de son nom, dans la partie S.-E. de l'île de Schouwen, à 25 kilom. N.-E. de Middelburg, avec un petit port sur l'Escaut oriental; 6,700 hab. Autrefois siège d'évêché. Gymnase, filature de laine, fabrication de garancine, raffinerie de sel, chantiers de construction navale; exportation d'huîtres estimées. Cette ville, la plus ancienne de la Zélande, fut bâtie en 859 et devint la résidence des comtes de Zélande. Prés de là, les Flamands furent battus sur mer par les Français en 1304.

ZIERVOGLIA s. m. (ziér-vo-lla; // ml.). Bot. Syn. de CYANAGUS, genre d'asclepadiées.

ZIESAR, ville de Prusse, province de Saxe, régence et à 57 kilom. N.-E. de Marbourg; 2,900 hab. Tanneries, poteries, papeteries; fabrication de draps, toiles, bas, etc.

ZIESENIS (Anne-Cornélie WATTIER, dame), célèbre actrice hollandaise, née à Rotterdam en 1762, morte à La Haye en 1827. Elle était fille d'un maître de danse français d'origine, qui s'occupa à peine de lui faire apprendre à lire et la laissa courir les rues. Un directeur de théâtre, ayant rencontré un jour la jeune fille, fut frappé par le caractère de son visage, se chargea de la faire instruire et l'emmena à Amsterdam, où elle débuta avec beaucoup de succès sur le grand théâtre. Son intelligence était loin d'être vive, et, avant de saisir un rôle, elle était obligée de l'étudier longtemps; mais lorsqu'elle le savait, elle s'identifiait complètement avec son personnage; comme elle avait une âme passionnée, ardente, elle s'abandonnait à son inspiration, qui produisait des effets sublimes. Elle jouait également bien dans la tragédie et dans la haute comédie. Les rôles dans lesquels elle parut avec le plus d'éclat furent ceux de *Sémiramis*, d'*Andromaque*, de *Gabriele de Verger*, d'*Électre*, de *Lorine*, dans *Tartuffe*. Louis Bonaparte, devenu roi de Hollande, et Napoléon, bien que ne comprenant pas le hollandais, voulurent voir l'actrice qui était alors à son apogée. Ce dernier la fit jouer dans la tragédie de *Phèdre* avec Taima, qui récitait son rôle en français pendant que Mme Ziesenis débitait le sien en hollandais, et il fut si satisfait de la tragédienne qu'il lui donna une pension de 6,000 fr. En 1825, Cornélie Wattier quitta le théâtre pour se retirer près de La Haye, dans une campagne où elle termina ses jours. Elle avait épousé un architecte, M. Ziesenis, membre de l'institut de Hollande.

ZIÉTÉNIE s. f. (zi-é-té-ni). Bot. Section des épiacées ou stachydées, genre de labiées.

ZIETHEN (Jean-Joachim DE), général prussien, né à Wustrow, comte de Ruppau, en 1699, mort en 1786. Il s'engagea dès l'âge de quatorze ans dans un régiment d'infanterie, mais quitta le service au bout de quelque temps et se retira sur ses terres, où il vécut jusqu'en 1726, époque à laquelle le roi le rentra dans l'armée avec le grade de lieutenant de dragons. A la suite d'une querelle avec un de ses supérieurs, il fut condamné à un an de détention, puis dégradé; mais il obtint en 1730 sa réinstallation et fut admis dans la compagnie des hussards de la garde, que le roi venait de former à Berlin et qui fut le noyau du régiment, si célèbre plus tard sous le nom de régiment de Ziethen. Promu capitaine en 1731, il fit, en 1735, sous les ordres du général Baronay, la campagne contre la France et y conquit le grade de major. Pendant la campagne de Silésie, il se distingua à l'affaire de Rothschloss et fut promu colonel et commandant du régiment de hussards, qui avait alors atteint tout son effectif. Pendant la campagne de 1745, il repoussa, à la tête de l'avant-garde, jusqu'à Stockerau, près de Vienne, un corps envoyé d'Olmütz contre lui et, dans la seconde guerre de Silésie, fut nommé major général. En 1745, il exécuta, à la tête de son régiment, cette célèbre marche à travers les positions ennemies dans la haute Silésie, afin de porter au margrave Charles, qui se trouvait dans cette province, l'ordre d'aller rejoindre le roi auprès de Frankenstein. Ce qui le servit beaucoup en cette occasion, c'est que son régiment avait reçu peu auparavant des pelisses bleues, entièrement semblables à celles des Autrichiens. Lorsque enfin les ennemis soupçonnèrent une trahison, il se fit jour complètement, sans éprouver de grandes pertes, et atteignit heureusement Jägerndorf, où le margrave était campé. Il prit ensuite une part glorieuse à la bataille de Hohenfriedberg (4 juin) et gagna la même année la bataille de Katolisch-Hennersdorf (23 novembre), où il fut grièvement blessé. L'intervalle entre la seconde et la troisième guerre de Silésie fut pour lui une époque désastreuse; il perdit sa femme et son fils, et ses ennemis le firent tomber en disgrâce auprès du roi, qui ne lui rendit sa confiance

qu'en 1756. Ce fut surtout à la guerre de Sept ans qu'il dut sa grande réputation militaire. Il eut tout l'honneur des batailles de Reichenberg et de Prague, commanda à la bataille de Kollin la cavalerie de l'aile gauche et chargea trois fois la cavalerie autrichienne, en sorte qu'il resta maître du champ de bataille jusqu'au soir, alors que la retraite était déjà commencée. A Leuthen, en repoussant le corps du général Nadassy, il ouvrit le chemin de la victoire, empêcha à Liegnitz le corps principal de l'armée autrichienne de prendre part à la lutte, et à Torgau, alors que tout semblait perdu pour les Prussiens, leur donna la victoire en prenant d'assaut les hauteurs de Spilitz. Couvert de gloire et promu général de cavalerie, il revint à Berlin et s'y remaria à l'âge de soixante-cinq ans. Le roi fut le parrain du fils qui lui naquit l'année suivante et qu'il nomma cornette au berceau. Le roi lui prodigua encore de nombreuses marques de sa faveur et ne perdit aucune occasion de rendre hommage aux talents et aux qualités de celui qui était le plus populaire de ses généraux. A l'âge de soixante-dix ans, Ziethen voulut encore prendre part à la guerre de la succession de Bavière, mais Frédéric II ne voulut pas le lui permettre à cause de la faiblesse de sa santé. Il mourut sept mois seulement avant son souverain. Le prince Henri lui fit élever, en 1790, un tombeau à Weinsberg et, quatre ans plus tard, sa statue, œuvre de Schadow, fut placée, par l'ordre de Frédéric-Guillaume II, sur la place Guillaume, à Berlin. La petite place qui se trouve devant la statue s'appelle aujourd'hui place de Ziethen. Sa Vie a été écrite par Louise-Jeanne-Léopoldine de Blumenthal (Berlin, 1800), traduite en français (Berlin, 1803, 2 vol.), et par Hahn (Berlin, 1867, 4^e édit.).

ZIETHEN (Jean-Ernest-Charles, comte DE), général prussien, de la famille du précédent, né en 1770, mort en 1838. Officier supérieur des dragons de la reine en 1806, il se fit remarquer par sa bravoure, se distingua pendant les campagnes de 1813 et de 1814, devint major général et commandant d'une brigade du corps d'armée de Kleist et prit part aux batailles de Katsbach, de Leipzig, à la campagne de France. Promu lieutenant général pendant les Cent-Jours (1815), Ziethen combattit glorieusement à Ligny, à la Belle-Alliance, dégagea les Anglais à Waterloo et regut, après le second traité de Paris, le commandement de l'armée d'occupation prussienne en France. Il établit son quartier général à Sedan et se concilia la confiance des Français par la sévère discipline qu'il sut maintenir parmi ses soldats. De retour en Prusse, il reçut le titre de comte, fut ensuite nommé commandant général de la Silésie, devint feld-maréchal en 1835 et prit peu après sa retraite. — Son fils aîné, le comte Léopold-Charles DE ZIETHEN, né en 1802, est devenu conseiller intime d'Etat du roi de Prusse.

ZIEWANA, déesse de la virginité chez les anciens Slaves. Elle prenait sous sa protection les jeunes filles qui ne voulaient pas reconnaître le pouvoir de Godoun, le dieu de l'amour, ou qui ne trouvaient pas grâce devant lui. Ce fut à cette déesse que se consacra la reine polonaise Wanda.

ZIGUE s. m. (zi-ghe). Argot. Camarade, compagnon : *Un bon zigue*.

ZIGUÉLINE s. f. (zi-ghé-li-ne). Min. V. ZIEGLIZ.

ZIGUEUNE s. (zi-gheu-ne). Ethnogr. Bohémiens errant, de l'un ou de l'autre sexe. Il On dit aussi ZINGANO, ZINGARO, etc.

ZIGZAG s. m. (zi-gzag — sorte de mimologisme. Cependant, quelques-uns font venir ce mot de l'arabe *zig*, table astronomique, les tables astronomiques des Arabes étant disposées en zigzag). Ligne brisée formant des angles alternativement saillants et rentrants : *Tracer des zigzags. Ses rides dessinaient leurs zigzags aux endroits les plus visibles*. (G. Sand.) *D'immenses rochers à pic où serpentent les zigzags d'un escalier creusé dans le roc dressent vers le ciel leurs parois presque verticales*. (Th. Gaut.) Il Marche dirigée tantôt à droite, tantôt à gauche : *Les zigzags d'un ivrogne*.

— Fig. Changements de conduite fréquents et alternatifs : *Pourquoi ont-ils préféré, à cette conduite si simple, les zigzags de leur tactique unitaire?* (Proudh.)

— Art milit. Tranchée étroite formant une suite d'angles aigus, et disposée de façon qu'aucune de ses parties ne peut être enfilée de la place.

— Mécan. Appareil formé de pièces croisées en X, et qui s'allonge ou se raccourcit selon qu'on rapproche ou qu'on écarte les deux pièces extrêmes : *Le zigzag d'un dévidoir*.

— Moll. Nom vulgaire de diverses coquilles, des genres porcelaine, troque, peigne, vénus.

— Entom. Papillon nocturne, du genre bombyx : *Le zigzag à ventre rouge provient de la chenille à oreilles du pommier*. (V. de Bomare.)

— Loc. adv. *En zigzag*, En formant des angles alternativement saillants et rentrants : *Ligne en zigzag. Marcher en zigzag. L'épi est composé d'épillets, rangés alternativement sur les deux côtés de la tige et disposés en*

ZIGZAG. (M. de Dombasle.) *Les couches de houille sont le plus souvent rompues par des failles contournées, parfois repliées sur elles-mêmes en zigzag*. (L. Figuier.)

ZIGZAGUER v. n. ou intr. (zi-gza-ghé — rail. *zigzag*). Néol. Faire des zigzags, marcher en zigzag : *Avec mes pierres, mes plantes, mes bêtes et mes poissons, je ne ne pouvais zigzaguer dans l'Himalaya jusqu'au Sutledge*. (V. Jacquemont.)

ZIIS-MUS s. m. (zi-i-smuss). Mamm. Un des noms de la musaraigne.

ZIL s. m. (zil). Mus. Cymbale des Turcs.

ZILAH, bourg de l'empire d'Autriche, dans la Transylvanie, à 240 kilom. N.-O. de Hermanstadt, au pied des Meszes; 8,500 hab. Gymnase calviniste.

ZILATAT s. m. (zi-la-tatt — abrégé. du mexicain *hoiriazatl*). Ornith. Héron blanc du Mexique.

ZILCADÉ s. m. (zil-ka-dé). Chronol. Nom de l'un des mois sacrés de l'année arabe.

ZILDA, opéra-comique en deux actes, paroles de MM. de Saint-Georges et Henri Chivot, musique de M. de Flottow; représenté à l'Opéra-Comique le 28 mai 1866. Le livret a été tiré d'un conte des *Mille et une nuits*. Zilda, femme d'un négociant de Mossoul, vient à Bagdad pour recevoir une somme de 1,000 sequins qui est due à son mari par un vieux médecin. Epris des charmes de la créancière, le vieux docteur met au paiement de sa dette une condition déshonorante. Zilda a recours au cadî. Ce magistrat promet son appui, mais tombe à son tour amoureux de la jeune femme. Il en est de même du grand vizir. Heureusement le calife, déguisé en derviche, puis en corsaire, surveille la conduite de ses fonctionnaires. Il fait payer à chacun de ces séducteurs 1,000 sequins, enrichit ainsi le marchand qu'ils voulaient déshonorer, et venge la jeune femme en la rendant témoin des humiliations qu'il inflige aux coupables. M. de Flottow a écrit sur ce sujet une partition qui ne fera pas oublier *Maria*, mais qui abonde en motifs mélodiques élégants et gracieux. Le chœur du marché est fort gai, l'air de Zilda est distingué. Plusieurs couplets sont d'une facture franche et réussie. On a remarqué un bon quintette et une scène de danse spirituellement écrite. Chanté par Sainte-Foy, Prilleux, Bernard, Mme Cabet et Mlle Révilly.

ZILEH, la *Zela* des Romains, bourg de la Turquie d'Asie, pachlik et à 45 kilom. N.-O. de Sivas. On y voit un beau temple d'Anatilis. C'est près de cette ville que Mithridate remporta une grande victoire sur les Romains l'an 67 av. J.-C. et que César vainquit Pharnace l'an 47.

ZILETTI (Jean-Baptiste), jurisconsulte italien, né à Venise; il vivait au xvi^e siècle et ne nous est connu que par ses ouvrages. On lui doit un traité *De testibus* (Venise, 1568, in-4°); *Consilia* (5 vol. in-fol.), recueil de consultations sur les mariages, sur les testaments et sur les matières criminelles; mais l'ouvrage qui l'a surtout fait connaître, tant en Italie qu'en Allemagne, est un catalogue intitulé *Index librorum omnium juris tam pontifici quam cæsarei* (Venise, 1553, in-4°), qui a été souvent réimprimé avec des additions de divers jurisconsultes.

ZILETTI (François), imprimeur italien du xvi^e siècle. Il a publié une des collections de jurisprudence les plus considérables qui aient jamais paru. Elle a pour titre : *Tractatus tractatum sive tractatus illustrium jurisconsultorum in utroque jure cæsareo et pontificio* (Venise, 1584-1586, 29 vol. in-fol.).

ZILHAGÉ s. m. (zi-la-jé). Chronol. Douzième mois de l'année persane.

ZILHIDJÉ s. m. (zi-li-djé). Chronol. Dernier mois de l'année arabe.

ZILIOI (Alexandre), historien italien, né à Venise vers la fin du xvi^e siècle, mort en 1650. Il acquit de vastes connaissances en droit, en histoire et en littérature. C'était un homme de beaucoup d'esprit et de jugement. On lui doit : *Storie memorabili de nostri tempi libri X* (Venise, 1642, in-4°), qui comprend les quarante premières années du xvii^e siècle et fait suite à l'histoire de Taregnata. Il a laissé, en outre, plusieurs ouvrages manuscrits, entre autres : *Constantinopoli acquistato, poema*; *Memorie antiche de popoli Veneziani*; *Istituto civile e criminale per il foro di Venezia*; *Lucubrations astrologica*; *Vite de poeti italiani* (in-fol.). Ce dernier ouvrage, très-recherché des curieux, est extrêmement remarquable par le style, surtout par la franchise des jugements, ce qui en a empêché la publication.

ZILLE s. f. (zi-lle; // ml.). Arachn. Genre d'araignées, tribu des araignées, dont l'espèce type habite l'Allemagne.

— Bot. Genre de plantes, de la famille des crucifères, type de la tribu des zillées, comprenant quatre espèces, qui croissent en Orient.

ZILLÉ, ÊE adj. (zi-llé; // ml. — rad. *zille*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte à la zille.

— s. f. pl. Tribu de la famille des crucifères, ayant pour type le genre zille.

ZILLERTHAL, belle vallée du Tyrol, dont

le nom vient de la petite rivière Ziller, qui l'arrose, bornée au S. et au S.-O. par les glaciers des Alpes Noriques; elle se termine par la vallée de l'Inn au N. Elle a 45 kilom. de longueur et une superficie de 815 kilom. carrés. Les habitants, au nombre d'environ 15,000, s'occupent principalement de l'élevage des bestiaux. Un assez grand nombre d'habitants de la vallée, ayant embrassé le protestantisme et n'ayant pu obtenir le libre exercice de leur culte, émigrèrent en 1837 dans la Silésie prussienne et y fondèrent le village de Zillertal.

ZILLERTHITE s. f. (zi-lèr-ti-te). Minér. Variété d'actinote.

ZILLY, ville de l'empire d'Autriche. V. CILLY.

ZIMAPAN, ville du Mexique, dans l'Etat et à 150 kilom. N.-O. de Mexico; 5,200 hab. Mines d'argent.

ZIMARA (Marc-Antoine), médecin italien, né à Galatina, terre d'Otrante, en 1460, mort en 1532. Il passa son doctorat à Padoue, où il devint professeur de philosophie vers 1507. Par suite des guerres qui désolaient l'Italie, il abandonna sa chaire pour retourner dans sa ville natale. Ses concitoyens le députèrent en 1522 près du roi de Naples pour défendre leurs droits contre le duc Castriotto, et il accepta une chaire de théologie dans cette ville. Etant retourné à Padoue, il y reprit son ancienne chaire de philosophie (1525), qu'il garda jusqu'à sa mort. On lui doit plusieurs ouvrages, dans lesquels on trouve un singulier mélange des idées d'Aristote, de la doctrine médicale des Arabes et des croyances superstitieuses qui avaient cours à son époque. Nous citerons de lui : *Tabulæ et diductationes in dicta Aristotelis et Averrois recognitione* (Venise, 1564, 2 vol. in-fol.); *Antrum magico-medici* (Francfort, 1625, in-8°); *Antri magico-medici pars secunda* (Francfort, 1626, in-8°). — Son fils, Théophile ZIMARA, mort à Lecce en 1598, a laissé un gros commentaire latin sur le *Traité de l'âme* d'Aristote (Venise, 1558).

ZIMATLAN, petite ville du Mexique, dans l'Etat d'Oajaca, sur la rive droite du rio Verde; 2,000 hab., pour la plupart Indiens.

ZIMAX s. m. (zi-maks). Alchim. Vitriol vert d'Arabie.

ZIMBAOE ou **ZIMBOA**, ville de l'Afrique orientale, ancienne capitale du Monomotapa, sur la rive droite du Zambèze, près de son confluent avec la Manzora, entre Tete et Sena. Quelques savants ont pensé que c'était l'Agyssimba des anciens.

ZIMBIS s. m. (zain-biss). Moll. Syn. de CAURIS, coquille du genre porcelaine : *La pêche des zimbis était anciennement un droit réservé aux rois du Congo; mais les Portugais l'ont usurpé*. (Mérolia.)

ZIMBRE s. m. (zaim-bre). Mamm. Un des noms vulgaires de l'aurochs ou bison.

ZIMBRE, île d'Afrique, dans la Méditerranée, sur la côte de la Tunisie, par 37° 8' 30" de latit. N. et 8° 28' 10" de longit. E.

ZIMISCÈS (Jean Ter dit), empereur d'Orient, né en Arménie en 925, mort à Constantinople en 976. Il dut son surnom à sa toute petite taille. Doué d'un brillant courage et d'une force prodigieuse, il acquit bientôt une grande réputation par ses exploits. L'eunuque Bindas, le tout-puissant ministre de Romain II, ayant complété la perte de Nicéphore, qui commandait l'armée d'Asie, fit les plus brillantes propositions à Zimiscès pour le débarrasser de l'homme qui le gênait. Mais Zimiscès révéla tout à Nicéphore et même le décida à se faire proclamer empereur par l'armée (962). En échange de ce service, il reçut le commandement de l'armée d'Orient, marcha contre les Sarrasins en Cilicie, les battit complètement à Adana (963), s'empara de la plus grande partie de cette province, franchit le mont Amanus, entra en Syrie, prit d'assaut Massigna et sa place, par cette série de succès, au premier rang des généraux de l'empire. La gloire qu'il venait d'acquiescer excita la jalousie de Léon, frère de l'empereur, qui parvint par ses intrigues à lui faire ôter son commandement. Zimiscès manifesta son mécontentement avec tant de vivacité qu'il reçut un ordre d'exil. Mais Théophanon, veuve de Romain II et remariée à Nicéphore, désespérée du départ du général, avec qui elle avait des relations adultères, lui fit obtenir la permission de venir en Chalcédoine et le pressa de s'emparer de l'empire. Grâce à elle, Zimiscès s'introduisit pendant la nuit dans le palais impérial avec quelques hommes dévoués, surprit Nicéphore pendant son sommeil et le fit assassiner après lui avoir brisé la mâchoire d'un coup du pommeau de son épée (969). Devenu empereur, il commença par déclarer avec une modération hypocrite qu'il ne voulait être que le collègue ou plutôt le père des deux jeunes princes Basile II et Constantin VIII, fut obligé, pour être couronné par le patriarche Polyeucte, de jurer qu'il n'avait point trempé ses mains dans le sang de Nicéphore, de bannir les assassinats et l'impérialisme Théophanon, sa complice, et de rétablir dans son premier état la discipline ecclésiastique, modifiée par un édit de Nicéphore. Parvenu par un crime au but de son ambition, il s'attacha à faire oublier la façon dont il était arrivé au pou-

voir en gouvernant glorieusement. Il commença par distribuer une partie de ses biens aux habitants des campagnes voisines de Constantinople et à agrandir une léproserie près de cette ville, puis se concilia l'affection du peuple, décimé depuis trois ans par une famine, en faisant venir une quantité considérable de blé qu'il revendit à bas prix. Zimiscès s'occupa alors de protéger l'empire menacé au dehors par les musulmans, les Bulgares et les Russes. Il envoya un de ses meilleurs généraux, le patrice Nicolas, contre les musulmans coalisés qui menaçaient Antioche, et les fit battre complètement, puis il mit à la tête d'une autre armée son beau-frère, Bardas Sclerus, qui remporta sur les Russes une victoire près d'Andrinople, étouffa la révolte de Bardas Phocas, proclamé empereur à Césarée, et prit lui-même le commandement d'une armée formidable pour chasser les Russes de la Bulgarie. Il déploya autant de bravoure que de talents militaires dans cette campagne, battit l'ennemi à plusieurs reprises et força le chef des Moscovites, Sviatoslaff, à lui céder la Bulgarie et à demander la paix. A son retour à Constantinople, l'empereur fut reçu en triomphe par le clergé, le sénat et le peuple et répondit à ces marques d'attachement par l'abolition de quelques impôts onéreux. Après avoir fait alliance avec l'empereur Othon (973), il résolut d'enlever Jérusalem aux infidèles, avec ce qu'ils avaient conquis en Syrie et en Mésopotamie; mais l'armée qu'il avait envoyée dans ce but ayant été taillée en pièces dans un défilé, près des sources du Tigre (972), Zimiscès se mit lui-même, au printemps suivant, à la tête d'une nouvelle armée, fit dans deux campagnes de nombreuses et rapides conquêtes avec son bonheur accoutumé, puis reprit la route de Constantinople avec un butin considérable. Comme il traversait la Cilicie, il vit des campagnes et des maisons magnifiques, demanda à qui elles appartenaient et apprit qu'elles étaient la propriété de son grand chambellan, l'eunuque Basile. « Eh quoi! s'écria-t-il, c'est donc pour enrichir un eunuque que les peuples s'épuisent, que les armées essuient tant de fatigues et que les empereurs eux-mêmes vont exposer leur vie aux extrémités de l'empire? » Instruit de ces paroles, Basile craignit que son maître ne s'en tint pas à des plaintes indignées, et le lendemain il fit verser du poison dans le breuvage de l'empereur. Tous les remèdes furent impuissants pour combattre le mal, et Zimiscès expira presque aussitôt après son retour à Constantinople. Avant de mourir, il avait ordonné de donner aux pauvres et aux malades tout l'argent qui se trouvait dans son trésor particulier. Ce prince emporta les regrets du peuple et des soldats, dont il avait gagné l'affection. Il avait eu deux femmes, dont aucune ne lui laissa d'enfants; son meurtrier, Basile II, lui succéda comme il avait succédé lui-même à Nicéphore, qu'il avait assassiné.

ZIMMER s. m. (zimm-mèr). Comm. Dix paires de peaux.

ZIMMERMANN (Guillaume), historien et controversiste allemand, né à Neustadt (Wurtemberg). Il vivait au xvi^e siècle et fut successivement prédicateur à Wimpfen (1569), membre du consistoire dans l'électorat, prédicateur aulique à Heidelberg (1578), surintendant particulier à Vayhingen, inspecteur des églises et écoles de Gratz. Après ses funérailles, les jésuites firent déterrer son corps et le jetèrent à l'eau. On lui doit, entre autres ouvrages, une *Histoire d'Allemagne* et une apologie contre les habitants d'Heidelberg.

ZIMMERMANN (Matthias), théologien honnois, né à Epéris en 1625, mort en 1689. Il alla étudier la philosophie et la théologie à Strasbourg, où il se fit recevoir maître ès arts, alla compléter ensuite son instruction à Leipzig et, de retour dans son pays (1651), fut nommé recteur du collège de Deutsch. Mais, dès l'année suivante, il revint dans sa ville natale et y exerça le ministère pastoral. Zimmermann devint successivement ensuite coadjuteur du surintendant de Colditz (Saxe), ministre et surintendant de Meissen, et se fit recevoir docteur en 1666. C'était un théologien fort instruit, à qui l'on doit un grand nombre d'ouvrages curieux. Les principaux sont : *Historia Eutychniana* (Leipzig, 1659, in-4°); *Notæ pietatis Romanenses historice, canonice, theologice detectæ* (Leipzig, 1670, in-4°); *Planctus Misenenensis* (Leipzig, 1680, in-4°); *Amentitates historice ecclesiasticæ* (Dresde, 1681, in-4°); *Florilegium philologico-historicum* (Meissen, 1687, in-4°).

ZIMMERMANN (Jean-Jacques), célèbre fanatique allemand, né à Vayhingen (Wurtemberg) en 1644, mort en 1693. Après avoir appris la théologie, les mathématiques et la philologie à Tubingue, il devint diacre à Bittgenheim (1671), y entra en relation avec un fanatique nommé Bronquell, qui l'initia aux rêveries de l'illumination, et devint alors un partisan déclaré des idées de Boehm. Comme il était doué de beaucoup d'éloquence, il propagea avec un grand éclat les doctrines de ce théosophe, fut cité à comparaitre devant le consistoire de Stuttgart pour rendre compte de sa conduite et en fut quitte

pour une simple réprimande. Loin de le calmer, cette réprimande ne fit qu'accroître son exaltation, et bientôt après il écrivit l'ouvrage intitulé : *Révélation presque complète de l'Antechrist*, dans lequel il attaqua avec une grande violence les dignitaires du protestantisme. Révoqué de son diaconat, il ne garda plus aucune mesure et parcourut une partie de l'Allemagne, les Provinces-Unies, Amsterdam, Francfort, en faisant partout des prosélytes. S'étant établi à Heidelberg, il y enseigna les mathématiques, tout en publiant des ouvrages pour stimuler le zèle de ses coreligionnaires, abandonna cette ville en 1689, passa à Hambourg où il donna des leçons, se fit correcteur et fabriqua des globes, puis, voyant la difficulté d'accroître en Europe le nombre des sectaires dont il était un des chefs, il résolut de passer dans le nouveau monde. Dans ce but, il se rendit en Hollande, et il était sur le point de s'embarquer à Rotterdam, lorsqu'il mourut subitement. Zimmermann joignait à une brillante intelligence une rare érudition. Il possédait de vastes connaissances en mathématiques et en astronomie, et il est à regretter qu'il n'ait pas tourné ses puissantes facultés tout entières vers la science, à laquelle il eût certainement fait faire de notables progrès. Au milieu de ses écrits extravagants sur le mysticisme, on remarque les ouvrages suivants, qui attestent sa valeur comme savant : *Scriptura sancta copernicana*, écrit curieux dans lequel il essaye de prouver qu'aucun passage de l'Écriture n'est en contradiction avec les lois découvertes par Kepler et Copernic; *Orthodoxia theosophia teutonico-bohemiana*, où il expose les opinions des bohémiens; *Logistica astronomo-logarithmica*; *Amphiheatrum orbis stellati*; *Comitobium nocturnale stelligerum* ou le *Globe céleste transféré sur un cône étoilé* (Hambourg, 1740, in-8°).

ZIMMERMANN (Jean-Jacques), écrivain suisse, né à Zurich en 1685, mort dans la même ville en 1756. Il étudia avec ardeur la littérature ancienne et la théologie dans diverses universités de l'Allemagne et à Brème, revint ensuite dans sa ville natale, où il dut se faire instituteur, puis devint successivement professeur de droit naturel (1731), de théologie (1737) et chanoine. On lui doit des écrits et des mémoires estimés, parmi lesquels nous citerons : *Phileleutherus helveticus de miraculis quæ Pythagoræ, Apollonio Tyanensi, Francisco Assisio, Dominico et Ignacio Loyola tribuuntur* (Douai, 1734), ouvrage rare et curieux; *Disquisitiones de visionibus* (1737); *Méditationes XII de causis magis magisque invalenscentibus incredulitatis* (1739-1750); *Dissertationes V de crimine hæredificationis* (1752-1756). Une partie de ses ouvrages a été publiée sous le titre de *Opuscula varia historica et philosophica* (Zurich, 1751-1783, 3 vol. in-4°).

ZIMMERMANN (Jean-Georges), médecin et philosophe, né à Brugg, en Argovie (Suisse), en 1728, mort en 1795. Il étudia à l'université de Göttingue sous Haller, exerça quelque temps la médecine à Berne, puis dans son lieu natal, où il vécut retiré pendant quatorze ans. C'est dans cette retraite qu'il composa son livre *De la solitude* (1756), œuvre d'un esprit triste et chagrin, dont nous avons parlé ailleurs (v. SOLITUDE). Ce traité eut un prodigieux succès en Allemagne et en Angleterre. Il fut traduit en français par Mercier (1788, in-12) et plus tard par Jourdan (1825, in-8°). C'est encore là qu'il composa d'autres ouvrages fort remarquables. Mais, affecté de cette cruelle irritabilité nerveuse qui fait qu'on n'est bien nulle part, il voulut changer de lieu, et après des démarches inutiles de ses amis pour lui procurer un poste qui ne fût pas au-dessous de son mérite, Tissot, qui était l'un de ses meilleurs, quoique ne l'ayant encore jamais vu, fut assez heureux pour lui faire donner la charge de médecin du roi d'Angleterre à la cour de Hanovre. Il y succéda à Werlhoff en 1768. Les souffrances occasionnées par une hernie congénitale, dont il se fit opérer; le chagrin profond que lui causa la mort successive de sa femme, de sa belle-mère et de sa fille; le chagrin non moins vif qu'il ressentit en voyant son fils mourir en quelque sorte intellectuellement, tout en conservant l'existence; tant de malheurs, capables de bouleverser l'âme la plus forte et d'altérer la constitution la plus robuste, durent être sentis par un homme tel que lui avec une extrême violence. Les travaux intellectuels furent le seul secours qui le soutint. L'activité de son esprit s'appliquait à tout : médecine, philosophie, histoire, politique, tout était de son ressort. La politique surtout le préoccupa fortement dans ses dernières années, et les symptômes avant-coureurs d'une révolution immense qui ne devait pas tarder à s'opérer, agissant avec force sur un esprit auquel l'hypocondrie avait imprimé des dispositions profondes à la terreur, rendirent extrêmement pénibles les dernières années de sa vie. Il se mit à attaquer avec violence les plus illustres savants de l'Allemagne, qu'il accusait de former une secte redoutable dont les principes subversifs avaient donné naissance à la Révolution française. Lorsque les troupes de la République envahirent le Hanovre, il s'imagina qu'elles venaient tout exprès pour le tourmenter. Bien qu'il n'eût

pas éprouvé de leur part le moindre dommage, il s'écria plusieurs fois sur son lit de mort : « Ils m'ont entièrement ruiné, il faut que je meure de faim! » Tissot a écrit sur Zimmermann une notice intéressante et qui donne une juste idée du mérite de ses ouvrages. Outre les écrits que nous avons cités dans cet article, nous devons encore à ce savant illustre : *Dissertatio physiologica de irritabilitate* (Göttingue, 1751, in-4°); *Historia vitii deglutitionis quinque annorum sanati* (1755, in-4°); *Méditationes sur la solitude* (Zurich, 1756, in-8°); *De l'orgueil national* (Zurich, 1758, in-8°), traduit en français (Paris, 1759); *De l'expérience en médecine* (Zurich, 1763-1767, 2 vol. in-12), son ouvrage capital, traduit en français par Lefebvre de Villebrune (Paris, 1774); *De la dysenterie épidémique* (Zurich, 1767), traité fort remarquable, traduit en français par le même (Paris 1775); *Sur Frédéric le Grand et ses entretiens avec lui peu de temps avant sa mort* (Leipzig, 1788, in-8°), traduit en français (1790); *Fragments sur Frédéric le Grand, son gouvernement et son caractère* (Leipzig, 1790, 3 vol. in-8°).

ZIMMERMANN (Eberhard-Auguste-Guillaume DE), géographe, naturaliste et philosophe allemand, né à Uelzen (Hanovre) en 1743, mort en 1815. Il fit ses études aux universités de Göttingue et de Leyde et, pendant son séjour dans cette dernière ville, publia un travail sur l'analyse des courbes, ainsi qu'une relation des observations météorologiques qu'il avait faites durant une excursion dans le Harz. En 1766, il devint professeur au Carolinum de Brunswick et fut plus tard nommé conseiller aulique. Sa propre fortune et les subsides qu'il reçut du duc de Brunswick le mirent à même de faire en Angleterre, en Italie et en France plusieurs voyages dans l'intérêt de ses travaux; il visita aussi dans la suite la Russie et la Suède. En Angleterre, où il se rendit à trois reprises différentes, il publia, en anglais, son *Relevé politique de l'état actuel de l'Europe* (1788). Les résultats de son voyage en Italie furent consignés dans son *Coup d'œil général sur l'Italie* (Gotha, 1797). A Paris, où il se trouvait au moment de la Révolution, il conçut le plan des *Annales géographiques*, qui parurent pendant trois ans. Anobli par l'empereur Léopold et créé conseiller d'Etat par le duc de Brunswick, il fut mis à la retraite en 1810. Outre les ouvrages que nous avons mentionnés, on a encore de lui : *Histoire géographique de l'homme et de tous les quadrupèdes répandus sur la surface du globe* (Leipzig, 1778-1783, 2 vol.); *De la compressibilité et de l'élasticité de l'eau* (Leipzig, 1779); *la France et les États libres de l'Amérique du Nord* (Berlin, 1795); *Coup d'œil général sur la France depuis François I^{er} jusqu'à Louis XVI et sur les États libres de l'Amérique du Nord* (Berlin, 1800, 2 vol.), ouvrage plutôt ethnographique et géographique qu'historique; *Amanach géographique ou Amanach des voyages* (Leipzig, 1802-1813, 12 années), dont il a publié un extrait sous ce titre : *la Terre et ses habitants d'après les découvertes les plus récentes* (Leipzig, 1810-1813, 5 vol.). C'est la plus importante de ses publications. Zimmermann prit la part la plus active aux événements politiques des premières années du XIX^e siècle. Sa haine contre la domination française, qui pesait depuis 1806 sur l'Allemagne, se fit jour dans ses derniers ouvrages avec une franchise et une violence qui le mirent souvent en danger.

ZIMMERMANN (le chevalier Joseph), littérateur suisse, né à Lucerne vers le milieu du XVII^e siècle, mort vers 1790. Il suivit la carrière des armes, devint lieutenant en premier d'un régiment de gardes-suisse au service de la France et employa ses loisirs à la culture des lettres. On a de lui, en allemand : *Essai des principes d'une morale militaire, suivi de chansons militaires et d'un hymne à l'obéissance* (Paris et Amsterdam, 1769, in-8°).

ZIMMERMANN (Christophe-Gottlieb), mathématicien allemand, né à Königsberg en 1776, mort à Berlin en 1842. Après avoir été correcteur et professeur au gymnase Frédéric-Werder à Berlin, il fut successivement dans la même ville professeur de mathématiques à l'école d'artillerie et des ingénieurs (1816) et enfin directeur du gymnase Werder. On lui doit : *Tableau sommaire de la trigonométrie sphérique* (1810); *Premiers principes de calcul différentiel et intégral* (1810); *Principes de géométrie* (1813); *Principes de mathématiques pures* (1818).

ZIMMERMANN (Henri), voyageur allemand, né à Wissloch (Palatinat), il vivait au XVIII^e siècle. D'abord ouvrier teinturier, il se mit, à l'exemple des compagnons de corps de métiers, à voyager (1770), fut successivement doreur à Genève, employé chez un fondeur de cloches à Lyon, chez un raffineur de sucre à Londres, puis, désireux d'entreprendre ses voyages, il s'embarqua comme matelot sur la *Découverte*, une des corvettes placées sous les ordres de Cook lorsqu'il entreprit, en 1776, son troisième voyage autour du monde. De retour en Allemagne en 1781, il devint patron sur divers navires de l'électeur de Bavière. Pendant son voyage autour du monde, il avait noté avec soin les

événements les plus remarquables dont il avait été témoin. C'est à l'aide de ce petit journal qu'il écrivit son *Voyage autour du monde avec le capitaine Cook* (Manheim, 1782, in-8°), traduit en français par Rolland, sous le titre de *Dernier voyage du capitaine Cook autour du monde, où se trouvent les circonstances de sa mort* (Berne, 1783, in-8°). On y trouve des particularités intéressantes, notamment sur la fin déplorable du célèbre navigateur.

ZIMMERMANN (Pierre-Joseph-Guillaume), compositeur et pianiste distingué, né à Paris en 1785, mort dans la même ville en 1853. Son père, facteur de pianos, lui fit commencer de très-bonne heure l'étude de la musique, et il fut admis, en 1798, au Conservatoire où il reçut des leçons de piano de Boieldieu, d'harmonie de Rey et de Catel. Ses progrès furent si rapides, qu'à quinze ans il remportait le grand prix de piano et à dix-sept ans celui d'harmonie. Zimmermann se perfectionna ensuite sous la direction du célèbre Cherubini, fut nommé professeur de piano au Conservatoire en 1817 et remplit ces fonctions avec autant de zèle que de talent. En 1821, il obtint au concours la place de professeur de contre-point et de fugue; mais comme il ne pouvait cumuler ces deux enseignements dans la même institution, il opta pour celui du piano. Professeur éminent, il dut consacrer à ses leçons, dont le nombre était considérable, presque tout son temps et renoncer bientôt à se produire en public. Le peu de loisir qui lui restait, il l'employa à composer des sonates, des concertos, des rondes, des fantaisies pour le piano; six recueils de romances; un opéra, *l'Enlèvement*, qui fut représenté à l'Opéra-Comique en 1830; un grand opéra, *Nausicaa*, qui n'a point été joué; divers morceaux dans le genre religieux, notamment une messe à grand orchestre, qui a été exécutée à Saint-Eustache, à Paris. En 1848, il cessa d'être professeur au Conservatoire et devint inspecteur des études musicales. Malgré tout son mérite comme compositeur et comme virtuose, il doit surtout sa réputation à son talent de professeur. Il a formé un grand nombre d'élèves remarquables, entre autres Alkan, Goria, Lefebvre, Lacombe, Ravina, Prudent, Ambroise Thomas, le prince de la Moskowa. Outre une *Méthode élémentaire de piano*, Zimmermann a publié une *Encyclopédie du pianiste* dans laquelle il a exposé sa méthode d'enseignement et qui contient une méthode complète de piano, un traité de contre-point et d'harmonie.

ZIMMERMANN (Ernest), théologien allemand, né à Darmstadt en 1786, mort en 1832. Il étudia, jusqu'en 1804, la philologie et la théologie à Giessen, exerça les fonctions du ministère sacré dans diverses localités et devint, en 1816, prédicateur de la cour de Darmstadt. Il dirigea, en outre, de 1815 à 1824, l'éducation du jeune duc Louis d'Anhalt-Köthen, ainsi qu'une partie de celle du grand-duc héritier de Darmstadt et de son frère, le prince Charles, et fut appelé dans le même intervalle à une chaire d'histoire à la nouvelle école militaire de Darmstadt. En 1822, il fonda la *Gazette universelle ecclésiastique*, puis, en 1824, la *Gazette universelle des écoles*, auxquelles vinrent plus tard s'ajouter la *Feuille littéraire de théologie* et la *Feuille littéraire de pédagogie et de philologie*. Outre plusieurs recueils de sermons remarquables, dont l'un est intitulé : *Sermons patriotiques prononcés à l'époque de la guerre d'affranchissement de l'Allemagne* (Darmstadt, 1814), on a de lui : des éditions d'Euripide (Francfort, 1808-1815, 4 vol.); d'Eusèbe (Francfort, 1822); *Manuel d'homilétique pour les prédicateurs qui se livrent à la méditation* (Francfort, 1812-1822, 4 vol.); *Bulletin mensuel pour la science de la chaire* (Darmstadt, 1811-1824, 6 vol.); *Lettres sur l'union religieuse dans le grand-duché de Bade* (1822); *L'Esprit des écrits de Luther, avec divers collaborateurs* (Darmstadt, 1828-1830, 6 vol.). Sa biographie a été écrite par son frère, Charles Zimmermann (Darmstadt, 1833).

ZIMMERMANN (Charles), théologien et prédicateur allemand, frère du précédent, né à Darmstadt en 1803. Il fit ses études au lycée de Darmstadt, où il devint professeur. Nommé, en 1829, prédicateur adjoint de la cathédrale de Darmstadt, puis, en 1833, professeur d'histoire à l'école militaire, il parvint à la prélature en 1847, après avoir souvent prêché devant la cour. Il a fait l'éducation des enfants du grand-duc de Hesse, et est devenu membre du conseil supérieur du consistoire. Parmi les ouvrages de M. Zimmermann, il faut citer : le *Sermon de la montagne* (Neustadt, 1836-1837); la *Prière du chrétien* (Neustadt, 1837); la *Vie de Jésus* (1837-1839); les *Paraboles et images de la sainte Ecriture* (Darmstadt, 1840-1851); *Sermons pour les fêtes* (Darmstadt, 1815); *Appel aux protestants de l'Allemagne, relation historique de la Société de Gustave-Adolphe*; *Vie d'Ernest Zimmermann*; *Ecrits sur la Réformation*; *Lettres de Luther adressées à des femmes*; *L'Association des femmes de la Société de Gustave-Adolphe* (Darmstadt, 1864); *Matériaux pour l'homilétique comparée* (Darmstadt, 1866); la *Tolérance chrétienne* (Darmstadt, 1868), etc., ainsi que de nombreux articles dans la *Gazette des écoles*, la *Fête du dimanche* et le

Journal de littérature théologique, dont il est depuis 1841 le rédacteur en chef. M. Zimmermann a aussi été directeur du *Messager de la Société évangélique de Gustave-Adolphe*, fondé en 1843, et il a, en outre, fondé récemment à Leipzig, avec Fricke, la *Gazette universelle ecclésiastique*.

ZIMMERMANN (Clément DB), peintre allemand, né à Dusseldorf en 1789. Il fit ses premières études à l'école des beaux-arts de sa ville natale, partit en 1806 pour Munich et, trois ans plus tard, fut admis comme élève dans l'Académie qui venait d'être fondée dans cette ville. Il attira pour la première fois l'attention publique par son *Sacrifice de Noé*, toile dont le sujet avait été mis au concours par l'Académie. Nommé, en 1815, professeur de peinture historique à l'école des beaux-arts d'Augsbourg, il fit, aux frais du roi de Bavière, un voyage en Italie, avant d'aller commencer son enseignement, qu'il poursuivit avec succès jusqu'en 1825, époque où il devint professeur ordinaire à l'Académie de Munich. Il eut là une arène plus vaste pour son activité, contribua à former un grand nombre d'artistes distingués et travailla à la plupart des œuvres artistiques exécutées sous le règne du roi Louis. Ce fut ainsi qu'il peignit sous les arcades la fresque représentant *l'Investiture d'Otton de Wittelsbach*, qu'il aida Cornélius dans les travaux de la glyptothèque, et qu'il exécuta, d'après les dessins du même maître, les fresques du corridor de la pinacothèque. Parmi ses autres travaux, il faut citer en première ligne les peintures de la salle à manger du château royal, qu'il exécuta, soit à la fresque, soit à l'encaustique, et qui ont pour sujets des épisodes des poésies d'Anacréon; divers tableaux à l'huile, tels que : *Cimabue rencontrant Giotto*; une *Ascension de la Vierge*, de proportions colossales, qui orne aujourd'hui l'église de Claire-Village, en Australie; la *Conversion de Paul*; la *Conquête de Jérusalem par les Croisés*, etc. On lui doit aussi plusieurs portraits et un grand nombre de petits tableaux à l'huile, dont les sujets sont, en majeure partie, empruntés à l'histoire sainte. Nommé, en 1846, par le roi Louis, directeur de la galerie centrale du musée royal de Munich, il a occupé cet emploi jusqu'en 1865, époque où il a été mis à la retraite.

ZIMMERMANN (François-Joseph), philosophe allemand, né à Weibling (Brigau) en 1795, mort en 1833. Fils d'un paysan, il fut lui-même agriculteur jusqu'à l'âge de dix-neuf ans et employa ses loisirs à cultiver les lettres et les sciences sous la direction du pasteur de son village. En 1814, il alla suivre les cours de l'université de Fribourg, où il étudia la théologie, puis la philosophie, et trouva un maître éclairé dans le professeur Erhardt. Ayant passé son doctorat en 1820, il obtint cette même année une place de professeur à l'institution de Fellenberg, à Hösly, y passa trois années, puis se rendit à Fribourg, y donna d'abord des leçons particulières de philosophie et y devint ensuite professeur extraordinaire à l'université (1828). Zimmermann avait fait une étude approfondie des questions les plus abstraites. Ses ouvrages sont surtout remarquables par la clarté, l'érudition, et portent l'empreinte d'un esprit philosophique original. On lui doit : *Recherches sur l'espace et sur le temps* (Fribourg, 1824), où il combat quelques-unes des idées de Kant; *Leçons sur l'unité et la pluralité* (Fribourg, 1826); *L'Art de penser* (Fribourg, 1832), traité de logique fort estimé. En 1832, il était devenu le principal rédacteur du journal populaire le *Franc habitant de la forêt Noire*, dans lequel il a écrit des articles destinés à intéresser et à instruire les habitants de la campagne.

ZIMMERMANN (Albert), peintre allemand, né à Zittau en 1809. Destiné à la musique par son père, il commença à Dresde l'étude théorique et pratique de cet art; mais, cédant à son penchant naturel, il apprit seul, sans autre maître que la nature, les premiers éléments du dessin et de la peinture, et, libre enfin de suivre ses goûts, put aller, en 1832, se perfectionner à Munich, dont les environs lui fournirent pendant longtemps les sujets de ses paysages. Dès le début, il fit preuve dans ses petites toiles de ces qualités qui ont fait de lui l'un des meilleurs peintres de paysage historique de l'Allemagne contemporaine. Bientôt, du reste, les dimensions de ses toiles s'agrandirent, et l'artiste acquit une rare habileté d'exécution et une connaissance approfondie de toutes les ressources du genre qu'il avait adopté. Il excelle surtout à reproduire les ciels nuageux, le jeu des couleurs, les arbres, les rochers, les clairs de lune, les sites et les lacs alpestres, etc. Ses compositions, largement conçues et hardiment exécutées, sont presque toujours relevées par un épisode emprunté soit à l'histoire, soit à la mythologie. Tels sont, entre autres, ses paysages qui ont pour sujets : le *Combat des Centaures*, *Marie revenant de la croix*, *Troupeau dispersé et berger tué par un ouragan dans la montagne*, toile qui a 2m,50 de hauteur sur 3m,50 de longueur, etc. Citons encore un grand paysage montagneux, qui a obtenu à Bruxelles la grande médaille d'or et qui se trouve aujourd'hui dans l'institut de Stædel, à Francfort. En 1837, M. Zimmermann de-

vint professeur de paysage à l'Académie des beaux-arts de Milan. Il a, en outre, appris la peinture à ses trois frères, qui, comme lui, se sont d'abord livrés à l'étude de la musique. — L'ainé, Max ZIMMERMANN, né en 1811, fonda un établissement de lithographie à Munich et était déjà âgé de vingt-neuf ans lorsqu'il se mit à travailler sous la direction de son frère. Il se distingua par un grand talent dans la perspective et peignit de préférence des scènes de forêts. Ses bois de chênes sont surtout admirables et l'on retrouve dans ses compositions cet aspect poétique qui donne tant de charme aux œuvres de Ruysdael, dont il reproduit, du reste, la manière avec beaucoup de succès. — Auguste-Robert ZIMMERMANN, né en 1818, mort en 1864, avait trente ans lorsqu'il devint l'élève de son frère. Il a laissé des paysages, des vues d'architecture et des scènes de la vie des animaux. — Le quatrième frère, Richard ZIMMERMANN, né en 1820, étudia sous la direction de Richter avant de suivre les leçons de son frère. On a de lui des marines, des vues de montagnes, des scènes villageoises, etc., qui, bien que d'un style généralement sévère, ne manquent pas d'une certaine grâce poétique.

ZIMMERN (GROSS-), bourg du grand-duché de Hesse-Darmstadt, dans la province de Starkenburg, à 2 kilom. de Dieburg, sur la rive gauche du Gersprenz; 2,900 hab. Fabrication de poterie, toiles, tabac et tanneries.

ZIMMET s. m. (zimm-mèti). Hist. ottom. Bureau des finances chargé des créances de l'Etat.

ZIMOROWICZ (Joseph-Barthélemy), poète et écrivain polonais, né en 1597, mort en 1682. Il devint conseiller et préfet de Leopol. Lors du mémorable siège de cette ville en 1642, Zimorowicz, par ses sages conseils, par son sang-froid et son héroïsme, sut entretenir le patriotisme des habitants et forcer l'ennemi à se retirer. C'est à lui qu'on doit le perfectionnement du genre idyllique en Pologne. Parmi ses compositions, nous citerons : *Recueil de nouvelles idylles ruthéniennes* (Varsovie, 1663); *Sur la guerre de Turquie en 1621, provoquée par le peuple polonais et heureusement terminée* (Leopol, 1622), poème héroïque; *Viri illustres civitatis Leopoliensis* (Lemberg, 1661, in-4°). Zimorowicz a laissé, en outre, plusieurs ouvrages historiques latins en manuscrit.

ZIMOROWICZ (Simon), poète polonais, frère du précédent, né à Lemberg en 1604, mort en 1629. Tout ce qu'on sait de sa vie, c'est qu'il fut le contemporain de Szymonowicz, son modèle, et qu'il reçut le surnom de *Moschus polonais* pour avoir traduit en vers les œuvres de ce poète. Il écrivit bon nombre de ses pièces de vers dans la langue russe, idiome parlé par les anciens Russes et qui se prête facilement aux tours simples, naturels et naïfs; ses poésies ont une originalité et une variété qu'on rencontre rarement chez les autres poètes polonais. Parmi ses productions les plus remarquables, nous citerons : les *Rocozolans* ou *Dames ruskes* (Lemberg, 1654); *Recueil d'idylles* (Cracovie, 1654); la *Fortune* ou le *Bonheur* (Cracovie, 1655, in-4°); *Venus polska* (Cracovie, 1656, in-fol.); *Nouveaux rondeaux en langue russe* (1663, in-4°); *Psalmodya polska* (Cracovie, 1665, in-4°); le *Deuil* (Varsovie, 1777, in-4°); *Méjora* (Varsovie, 1778, in-4°); *Pomartica* (Varsovie, 1778), etc. Un certain nombre de poésies de Zimorowicz ont été éditées dans le *Recueil des rondeaux polonais* (1778) et dans le *Choix d'auteurs polonais* de Mostrowski (Varsovie, 1803-1805, 26 vol.).

ZINASCIO, bourg du royaume d'Italie, province et district de Pavie, mandement de Sannazaro-de-Burgondi; 3,500 hab.

ZINC s. m. (zaink — allemand *zink*, mot qui ne paraît pas être une provenance germanique, mais une altération de quelque mot étranger accommodé au mot *zinn*, qui signifie *étain*, et qui est lui-même allié à l'ancien allemand *zin*, anglo-saxon et anglais *tin*). Chim. et métallurg. Corps simple métallique, d'un blanc bleuâtre, fort employé dans l'industrie : *Feuille de zinc*. *Tuyau de zinc*. *Voiture en zinc*. *Oxyde de zinc*. Le zinc forme avec le cuivre les alliages connus sous le nom de *laiton*, de *cuivre jaune*, de *similor*, d'*or de Manheim*. (Rolin.) La nature ne fournit guère de zinc pur; il est le plus souvent associé à d'autres corps. (A. Maury.) *Fleur de zinc*. Oxyde obtenu par la volatilisation du zinc à l'air libre. *Le Zinc en navettes*, Saumons de zinc coulé.

— Argot des théâtres. Voix sonore, métallique : *Il a du zinc*. Elle manque de zinc.

— Encycl. Le zinc est un métal dont le poids atomique est 65 et le symbole Zn. Son minéral, la calamine ou cadmia, mais non le métal pur, était connu des anciens Grecs, qui l'employaient dans les manufactures d'airain. C'est Paracelse qui a mentionné le premier le métal pur. Pendant longtemps le zinc a été importé d'Orient; mais, depuis le milieu du XVIII^e siècle, on le prépare en Europe.

Le zinc est très-abondant dans la nature à l'état de carbonate; il forme ainsi le minéral appelé calamine; on le rencontre aussi à

l'état de silicate (calamine silicatée), à l'état de sulfure (blende) et à l'état d'oxyde (minéral rouge de zinc). Il existe aussi dans la nature, mais en quantités beaucoup moindres, de l'aluminate, de l'arséniate, du phosphate et du sulfate de zinc. Tout récemment on a trouvé à Victoria, en Australie, du zinc métallique natif. Le zinc se rencontre aussi dans les cendres d'une espèce de violet (*viola calaminaria*), qui se forme à la surface des tas de calamine, dans les mines de la Prusse rhénane.

— I. MÉTALLURGIE DU ZINC. Il existe quatre minerais employés dans l'industrie à l'extraction du zinc : ce sont la calamine, la blende, la calamine siliceuse et l'oxyde rouge. Avant de les soumettre à la fusion, on leur fait subir à tous une calcination préalable. Cette calcination est nécessaire, dans le cas de la blende, pour chasser le soufre et transformer le sulfure en un oxyde de zinc plus ou moins pur. La calamine, par la calcination, perd son anhydride carbonique et son humidité. Quant à l'oxyde rouge et à la calamine siliceuse, ils perdent leur eau, se désagrègent, deviennent ainsi plus poreux et sont alors d'une réduction plus facile.

Autrefois, on grillait la calamine dans des fours; mais aujourd'hui on opère ordinairement ce grillage dans des fourneaux à réverbère. La blende est assez souvent soumise à un grillage préalable dans des fours disposés de manière qu'on puisse recueillir et utiliser le gaz sulfureux qui se dégage au cours de l'opération. Mais il faut, dans tous les cas, le broyer ensuite et achever la calcination dans des fourneaux à réverbère semblables à ceux dont on fait usage dans la métallurgie du cuivre.

— Réduction. Le minéral grillé est mélangé avec la moitié de son poids de charbon en poudre, coke ou anthracite, et introduit dans des creusets ou des cornues d'une construction spéciale. En Silésie, d'où nous arrive la majeure partie du zinc consommé dans les arts, on chauffe le mélange d'oxyde de zinc et de coke ou de charbon de bois dans des mouffes de 1 mètre environ de longueur sur 0m,16 à 0m,18 d'élevation, mouffes dont on place six sur deux rangs dans un seul et même fourneau. Le mélange de gaz carbonique et de zinc en vapeur qui se dégage au moment où la partie supérieure de l'appareil, traverse un conduit coulé qui est horizontal dans sa partie la plus voisine de la masse calcinée et qui est dirigé en bas dans sa partie la plus éloignée de cette masse. Le zinc se condense dans ce conduit, par l'ouverture inférieure duquel il s'écoule goutte à goutte. Une partie de la vapeur de zinc, mêlée à un peu de vapeur de cadmium, échappe à la condensation, est entraînée par le courant gazeux et vient brûler à l'air, où elle donne naissance à une substance appelée fleurs de zinc de Silésie et qui n'est qu'un mélange impur d'oxydes de zinc et de cadmium. A Liège, on opère la réduction dans des tubes placés côte à côte, dont on retire de temps en temps le métal liquéfié. En Angleterre, on place un certain nombre de pots de fonte dans un fourneau commun, où on les range en cercle. Par la partie inférieure de chacun de ces pots pénètre un tube ouvert à ses deux extrémités. On introduit le mélange dans ces pots en le faisant arriver à une hauteur telle qu'il ne risque pas de pénétrer dans les tubes; puis on les ferme hermétiquement avec un couvercle et l'on chauffe. Le zinc s'écoule alors goutte à goutte par la portion inférieure du tube qui sort du creuset. Cette méthode a reçu le nom de distillation par *descensus*, par opposition à la méthode silésienne qu'on appelle distillation par *ascensus*. A Goslard, dans le Harz, on obtient le zinc comme produit secondaire dans le traitement des minerais de plomb. Les vapeurs de zinc se condensent dans les parties supérieures du fourneau et s'écoulent sur une pierre oblique que les Anglais appellent *zinc-stool*. Le zinc ainsi obtenu est fondu dans des vases en fer et mis en plaques.

— Purification. Le zinc commercial renferme de petites quantités de fer et de plomb, ainsi que des quantités plus faibles encore d'étain et de cadmium et quelquefois des traces d'arsenic et de cuivre. On a également mentionné le carbone parmi les impuretés qui souillent le zinc brut. Mais Elliot et Storer n'en ont pas trouvé trace dans treize spécimens qu'ils ont examinés, tandis qu'ils ont toujours rencontré une certaine quantité de soufre. Le meilleur moyen pour obtenir le zinc chimiquement pur consiste à transformer ce métal en sulfate en le dissolvant dans l'acide sulfurique étendu, et à faire passer, à travers une solution aqueuse concentrée et légèrement acide, un courant de gaz hydrogène sulfuré qui précipite le plomb, l'étain, le cadmium, l'arsenic et le cuivre. On filtre la liqueur, on la soumet à l'ébullition pour en chasser l'excès d'acide sulfhydrique et l'on en précipite le zinc à l'état de carbonate au moyen d'une solution de carbonate sodique. Le carbonate, dûment lavé, est redissous dans l'acide sulfurique pur et le métal est précipité de ce sel par l'électrolyse. On peut aussi dessécher le carbonate, le convertir en oxyde par la calcination et le soumettre à la distillation dans une cornue

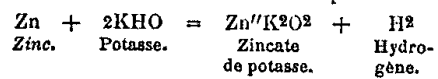
de porcelaine après l'avoir mélangé avec du charbon de sucre.

— II. PROPRIÉTÉS. Le zinc est un métal blanc teinté de bleu, susceptible de prendre un beau poli et jouissant alors d'un superbe éclat métallique. Il est ordinairement cassant et sa cassure offre un aspect cristallin. Toutefois, le zinc pur peut être réduit en feuilles minces par le marteau, pourvu que l'on opère aux températures ordinaires. Le zinc commercial, qui est impur et beaucoup plus cassant, acquiert la même malléabilité entre 100° et 150°. On peut alors le laminier. C'est ainsi que l'on fabrique les plaques de zinc que l'on emploie à un grand nombre d'usages. A 210°, le métal redevient cassant à ce point que, à cette température, il est facile de le réduire en poudre dans un mortier. Enfin, à de très-basses températures, le zinc prend une texture cristalline, se désagrège et tombe en poussière. Il nous a été donné de voir de la poudre de zinc qui s'était formée spontanément par l'exposition, pendant tout un hiver, d'un morceau de ce métal à la température extérieure de Saint-Petersbourg, qui, cette année-là, fut très-rude.

La densité du zinc fondu est de 6,862; cette densité s'accroît lorsqu'on forge ce métal et atteint jusqu'à 7,21. Le zinc fond à 412° (Daniell) et bout à 1,040° (Deville et Troost). Au rouge, il se réduit en vapeurs et prend feu à l'air, où il brûle avec une flamme blanche que l'on peut comparer à celle du phosphore, en répandant d'épaisses fumées blanches d'oxyde de zinc. Le zinc laminé est une substance fort utile à cause de son peu de tendance à subir l'oxydation. Exposé à l'air ou placé dans l'eau, il se recouvre à la surface d'une couche grise de suboxyde qui protège le reste de la masse et, par cela même, ne s'accroît pas. Le zinc ordinaire se dissout avec facilité dans l'acide chlorhydrique, dans l'acide sulfurique étendu et dans d'autres acides hydratés en se substituant à l'hydrogène que ces acides renferment. Le zinc pur, au contraire, ne se dissout qu'avec difficulté dans ces acides, à moins qu'il ne soit en contact avec du platine, du cuivre ou tout autre métal moins positif avec lequel il puisse former un couple galvanique. Ce qui fait que le zinc commercial est plus facilement attaqué que le zinc pur, c'est que le plomb qu'il contient se précipite à l'état métallique et concourt à former un couple galvanique. En conséquence de cette action électrolytique, le zinc, en contact avec le fer ou le cuivre dans une solution saline, protège le second métal contre l'oxydation. Le fer dit galvanisé consiste en fer dont la surface est recouverte d'une couche de zinc, qui protège le premier de ces métaux contre l'action de l'eau et de l'air.

Le zinc précipite l'argent, le cuivre, le mercure et la plupart des métaux lourds qui sont moins oxydables que lui, de leurs solutions salines.

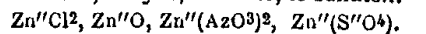
Le zinc se dissout aussi dans les alcalis aqueux, avec dégagement d'hydrogène, en formant un zincate alcalin. Exemple :



Dans ce cas, comme dans celui de l'action des acides, la dissolution du zinc est accélérée par le contact des métaux moins oxydables, tels que le platine et le fer.

Le zinc réduit, par la fusion, certains oxydes métalliques, tels que l'oxyde chromique. La plupart des chlorures et des fluorures sont également réduits lorsqu'on les chauffe dans un courant de vapeur de zinc et d'hydrogène. A une température très-élevée, le zinc réduit l'anhydride carbonique en formant de l'oxyde de zinc. A une température moins haute, une réaction inverse a lieu, et c'est le charbon qui réduit l'oxyde zincique.

Le zinc est un métal diatomique. Il ne forme ordinairement qu'une seule classe de composés répondant à la formule $\text{Zn}''\text{X}^2$, tels que le chlorure, l'oxyde, l'azotate, le sulfate...



On connaît un dioxyde et un suboxyde de zinc; mais ces corps n'ont pas le caractère de corps bien définis.

— III. ALLIAGES DE ZINC. Le zinc s'unit à la plupart des autres métaux en formant des alliages qui sont ordinairement durs et très-souvent cassants. On les prépare en fondant directement ensemble les deux métaux. Toutefois, si l'on chauffait trop, le zinc se volatiliserait et il ne se formerait plus d'alliage. Nous avons décrit les principaux alliages de zinc en nous occupant des autres métaux.

Le zinc ne s'allie pas au bismuth; en mêlant les deux métaux à l'état de fusion, on voit la masse se séparer en deux couches, dont l'une consiste en zinc renfermant 2,4 pour 100 de bismuth et l'autre en bismuth renfermant 8,6 à 14,3 pour 100 de zinc.

L'étain se combine facilement au zinc fondu en formant des alliages qui sont plus durs que l'étain, mais plus mous que le zinc. Ces alliages sont moins malléables que l'étain. Un alliage de 11 parties d'étain et de 1 partie de zinc forme des feuilles qui imitent l'argent. D'après Rudberg, l'alliage $\text{Zn}''\text{Sn}^{1/6}$ (1 partie d'étain contre 10 3/4 de zinc) se solidifie complètement à 204°; mais tous les autres alli-

ges se séparent par le refroidissement en deux portions, dont l'une consiste dans l'alliage défini ZnSn^6 , qui ne se solidifie qu'au-dessous de 204°, tandis que le reste renferme une plus grande quantité soit de l'un, soit de l'autre de ces deux métaux et se solidifie à des températures plus élevées.

Relativement aux alliages de zinc, d'étain et de plomb, v. PLOMB.

Les alliages de zinc, d'étain et de cuivre constituent plusieurs variétés de bronze, tom-bac, etc. Des alliages renfermant moins de zinc servent, à cause de leur dureté, à la fabrication de certains organes des machines.

Suivant Calvert et Johnson, les alliages $\text{ZnCu}^{10}\text{Sn}$ et $\text{ZnCu}^{18}\text{Sn}$ sont des composés chimiques définis. Ils sont très-peu attaqués par l'acide azotique de 1,1 de densité et par l'acide chlorhydrique concentré et ne sont pas attaqués du tout par l'acide sulfurique de 1,6 de densité. Tous ces alliages, à cause de leur dureté, sont utilement employés à la construction de certaines parties des machines.

Certains bronzes renferment du plomb, aussi bien que du cuivre, de l'étain et du zinc. Le métal blanc d'Angleterre renferme 5,6 parties de zinc, 10,1 d'étain, 80,0 de cuivre et 4,3 de plomb. Le bidderly-ware de l'Inde renferme 3 parties d'un alliage de cuivre, d'étain et de plomb (16 parties de cuivre, 4 de plomb et 2 d'étain) et 16 parties de zinc.

On se sert beaucoup d'un alliage de zinc et d'étain pour frotter les coussins des machines électriques.

— COMPOSÉS HALOÏDES DE ZINC. Bromure de zinc $\text{Zn}''\text{Br}^2$. Ce composé se forme directement par la combustion du zinc dans la vapeur de brome. Une solution d'oxyde de zinc dans l'acide bromhydrique aqueux se prend, à un certain degré de concentration, en une masse cristalline indistincte très-déliquescente de bromure hydraté renfermant un excès d'oxyde. Sous l'influence de la chaleur, cette masse donne un sublimé de bromure de zinc en aiguilles blanches de 3,643 de densité et laisse un résidu d'oxyde de zinc. D'après Kremers, des solutions de bromure de zinc, à différents degrés de concentration, présentent à 199,5 les densités indiquées ci-dessous :

Quantités de bromure de zinc pour 100 parties d'eau : 20,6, 42,6, 76,0, 91,4, 111,2, 150,3, 313,0, 318,3; densité à 199,5 : 1,1715, 1,3770, 1,5276, 1,6101, 1,7082, 1,8797, 2,1027, 2,3914.

Une solution ammoniacale de bromure de zinc dans l'ammoniaque donne, par évaporation, des octaèdres incolores de bromure de de zinc-ammonium $(\text{Az}^2\text{H}^2\text{Zn}''\text{Br})^2$, sel décomposable par l'action de la chaleur et par celle de l'eau.

Par l'action simultanée du zinc et du brome sur l'éther anhydre, il se forme, suivant Nickles, en même temps que du bromure de carbone, un composé instable d'éther et de bromure de zinc qui fume à l'air et se dissout dans l'eau.

Le bromure de zinc se combine avec les bromures alcalins et forme des sels doubles, exactement comme les composés chlorés correspondants. Le sel double d'ammonium a une densité de 2,628.

— Chlorure de zinc $\text{Zn}''\text{Cl}^2$. Syn. *Beurre de zinc*. Des feuilles de zinc minces prennent feu à la température ordinaire dans le gaz chlore en formant du chlorure du zinc. Le même sel prend naissance par voie humide lorsqu'on dissout le zinc métallique ou l'oxyde de zinc dans l'acide chlorhydrique, ou lorsqu'on décompose certains chlorures métalliques en solution par le zinc métallique ou par un sel de zinc; ainsi, lorsqu'on abandonne au refroidissement une solution qui renferme des quantités équivalentes de chlorure de sodium et de sulfate de zinc, il se dépose à + 10° des cristaux de sulfate zincosodique; mais à 0° il se dépose du sulfate de soude pur et il reste du chlorure de zinc en solution. On peut obtenir du chlorure de zinc anhydre en distillant une partie de fils de zinc avec 2 parties de chlorure mercurique, ou 1 partie d'oxyde de zinc avec 2 parties de sel ammoniac, ou encore en distillant le résidu qui reste après l'évaporation de la solution aqueuse, ou enfin en distillant un mélange de sulfate de zinc sec et de chlorure de sodium.

Le chlorure de zinc est une substance translucide d'un gris blanchâtre, molle comme la cire et de 2,753 de densité; il a une saveur brûlante et une action émetique; il fond aisément et distille ou se sublime en aiguilles blanches à la chaleur rouge. Il est très-déliquescent à l'air et se dissout très-facilement dans l'eau et dans l'alcool.

La solution aqueuse du chlorure de zinc évaporée en consistance sirupeuse, après avoir été additionnée d'une petite quantité d'acide chlorhydrique, laisse déposer de petits octaèdres déliquescents formés par un sel hydraté $\text{Zn}''\text{Cl}^2\text{H}_2\text{O}$. La solution alcoolique saturée du même sel laisse déposer un alcoolate $\text{Zn}''\text{Cl}^2\text{C}_2\text{H}_5\text{O}$ en petits cristaux.

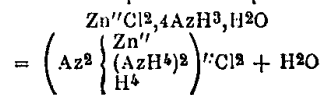
Le chlorure de zinc anhydre est un puissant agent de déshydratation; il agit sur les substances organiques comme l'acide sulfurique concentré; ainsi, il carbonise le bois, convertit l'alcool en éther et a été recommandé par Kraft et Motray comme remplaçant avantageusement l'acide sulfurique pour la préparation des acides gras au moyen des glycérides. Les solutions aqueuses concen-

trées de ce réactif elles-mêmes détruisent la fibre végétale et ne peuvent être filtrées au papier. D'après Persoz, elles dissolvent la soie.

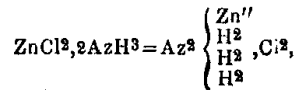
Une solution aqueuse étendue de chlorure de zinc est très-usitée, sous le nom de fluide désinfectant de Burnett, comme antiseptique pour préserver le bois et les fibres végétales contre les altérations auxquelles ils sont sujets. On se sert dans les laboratoires de ses dissolutions concentrées comme bain, pour obtenir une température constante. Le chlorure sec, obtenu par évaporation, est usité comme caustique par les chirurgiens.

Le chlorure de zinc se combine facilement avec l'ammoniaque, les chlorures alcalins et l'oxyde de zinc, en formant avec ce dernier divers oxychlorures.

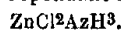
a. *Chlorure de zinc ammoniacal*. Lorsqu'on soumet une solution chaude concentrée de chlorure de zinc à l'action du gaz ammoniac ou de l'ammoniaque aqueuse jusqu'à ce que le précipité formé d'abord soit redissous, la solution laisse déposer le composé



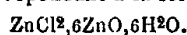
en écailles ou en lames brillantes qui, chauffées à 150°, perdent de l'eau et de l'ammoniaque et laissent du chlorure de zinc-ammonium



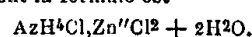
sous la forme d'une poudre blanche. Ce dernier composé se sépare aussi en cristaux rhombiques brillants d'une solution ammoniacale concentrée de chlorure de zinc, quelquefois immédiatement, quelquefois seulement de l'eau mère du composé tétrammoniacal. Les deux chlorures de zinc, suffisamment chauffés, perdent leur ammoniaque et laissent un liquide clair qui, par le refroidissement, se prend en une masse indistinctement cristalline répondant à la formule



Ce dernier corps distille indécomposé à la chaleur rouge et se résout par l'eau en chlorure de zinc-ammonium $\text{Az}^2\text{H}^2\text{Zn}''\text{Cl}^2$ et en un oxychlorure répondant à la formule



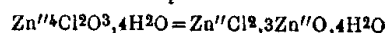
β. *Chlorures doubles zinco-alcalins*. Le chlorure de zinc se combine en différentes proportions avec le chlorure ammonique. Le sel $(\text{AzH}^4\text{Cl})^2\text{Zn}''\text{Cl}^2$ prend naissance lorsqu'on dissout l'hydrate de zinc à une douce chaleur dans une solution aqueuse de sel ammoniac, dans la proportion de 1 partie d'oxyde de zinc pour 1 partie de chlorure d'ammonium. On peut aussi dissoudre le mélange d'oxyde zincique et de sel ammoniac dans l'acide chlorhydrique. Le sel double cristallise par l'évaporation en prismes rectangulaires ou en larges lames contenant 1 molécule d'eau de cristallisation; il est soluble dans 0,66 d'eau froide et dans 9,28 parties d'eau bouillante. Le sel anhydre se résout par la chaleur en chlorure de zinc et chlorure d'ammonium. Rammelsberg a obtenu le même sel double en cristaux rhombiques anhydres en évaporant des solutions mélangées des deux sels constituants. Mari-gnac, en évaporant lentement une solution renfermant environ 2 molécules de sel ammoniac pour 1 molécule de chlorure de zinc, a obtenu le sel $(\text{AzH}^4\text{Cl})^2\text{Zn}''\text{Cl}^2$. L'eau mère de ce sel a laissé déposer des lamelles rhombiques du sel anhydre $(\text{AzH}^4\text{Cl})^2\text{Zn}''\text{Cl}^2$. Enfin, une solution renfermant 1 molécule de sel ammoniac et 2 molécules de chlorure de zinc donne des cristaux rhombiques d'un sel double dont la formule est



On emploie une solution concentrée de chlorure ammoniacal-zincique pour enlever la couche d'oxyde qui recouvre le fer, le zinc ou le cuivre lorsqu'on décape ces métaux pour les souder.

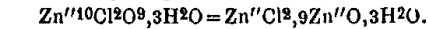
Le chlorure zincopotassique $(\text{KCl})^2\text{Zn}''\text{Cl}^2$ forme des cristaux rhombiques de 2,297 de densité, isomorphes avec le sel ammoniac de même constitution. Le chlorure zincosodique $(\text{NaCl})^2\text{Zn}''\text{Cl}^2 + 3\text{H}_2\text{O}$ cristallise en petites aiguilles très-déliquescentes qui appartiennent au système hexagonal.

γ. *Combinaisons de chlorure et d'oxyde de zinc*. Lorsqu'on évapore à siccité du chlorure de zinc aqueux, une partie du chlore se dégage à l'état d'acide chlorhydrique formé aux dépens de l'oxygène de l'eau, et il reste comme résidu un oxychlorure ou chlorure basique de zinc, en partie seulement soluble dans l'eau. Ce composé



s'obtient lorsqu'on fait bouillir une solution concentrée de chlorure de zinc avec de l'oxyde du même métal, ou lorsqu'on précipite cette même solution par une quantité insuffisante d'ammoniaque et qu'on laisse digérer le précipité dans le liquide. Il forme de petits octaèdres nacrés ou une poussière molle et blanchâtre; il perd à 100° la moitié de son eau de cristallisation. Lorsqu'on évapore à siccité une solution aqueuse de chlorure de zinc comme il a été dit, et qu'on reprend le ré-

sidu par l'eau, il reste une poudre blanche insoluble qui répond à la formule



Le même oxychlorure se précipite, combiné à 14 molécules d'eau, lorsqu'on mélange une solution de chlorure de zinc avec une quantité de potasse juste suffisante pour produire une réaction alcaline.

Persoz emploie une solution basique de chlorure de zinc (préparée par l'ébullition d'une solution de chlorure neutre de 1,70 environ de densité avec un excès d'oxyde de zinc) pour dissoudre la soie et la séparer de la laine et des fibres végétales.

Lorsqu'on fait bouillir de l'oxyde de zinc avec une solution concentrée de chlorure de zinc, en gardant certaines proportions, on obtient une masse plastique qui, au bout d'un certain temps, devient très-dure et que l'on peut employer à prendre des empreintes. Un ciment, préparé par l'addition de 3 parties d'oxyde de zinc et de 1 partie de verre en poudre à 50 parties d'une solution de chlorure zincique de 1,5 - 1,6 de densité et à 1 partie de borax dissous dans la plus faible quantité d'eau possible, est très-usité à Paris pour boucher les dents et pour faire des dents artificielles. Un oxychlorure préparé par la même méthode peut être également usité pour peindre le bois, le papier, les pierres et le métal. Il sèche rapidement et ne présente aucune odeur.

— *Cyanure de zinc*. V. CYANURE.

— *Iodure de zinc* $\text{Zn}''\text{I}^2$. Le zinc très-divisé s'unit facilement à l'iode en formant un composé très-fusible et sublimable en aiguilles dont la densité égale 4,696. Le même sel se sépare en octaèdres réguliers ou en cubo-octaèdres lorsqu'on évapore une solution obtenue par la digestion de l'iode avec un excès de zinc et d'eau jusqu'à la disparition de la couleur de l'iode. L'iodure de zinc est très-déliquescent et se dissout facilement dans l'eau. La densité de la solution varie beaucoup suivant la concentration du liquide.

L'iodure de zinc se décompose lorsqu'on le chauffe au contact de l'air; il se dégage de l'iode et il se produit de l'oxyde de zinc.

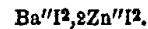
La solution aqueuse dissout le zinc au contact de l'air, et le liquide filtré à chaud laisse déposer par le refroidissement un oxyiodure. La même solution digérée avec de l'iode forme un liquide brun qui renferme 4 atomes d'iode par atome de zinc.

L'iodure de zinc sec absorbe 27 pour 100 (environ 6 molécules) de gaz ammoniaque sec, en formant une poudre blanche peu liée, soluble dans les acides et décomposable par l'eau. Une solution d'iodure de zinc dans l'ammoniaque aqueuse laisse déposer par évaporation spontanée des prismes rectangulaires brillants du composé $(\text{AzH}^3)^4\text{Zn}''\text{I}^2$, qui, lui aussi, est décomposable par l'eau.

L'iodure de zinc se combine aux iodures des métaux alcalins, en formant des sels doubles solides et déliquescents, que l'on peut faire cristalliser en abandonnant leur solution dans une atmosphère maintenue sèche par le moyen de l'acide sulfurique. On a obtenu ainsi les sels



et



— *Fluorure de zinc* $\text{Zn}''\text{F}^2$. Le zinc se dissout dans l'acide fluorhydrique aqueux, et la solution, lorsqu'on l'évapore, laisse déposer le sel hydraté $\text{Zn}''\text{F}^2, 4\text{H}_2\text{O}$ en petits octaèdres rhombiques brillants. Le fluorure de zinc ne se dissout que lentement, mais complètement dans l'eau; l'addition d'acide fluorhydrique, d'acide chlorhydrique, d'acide azotique ou d'ammoniaque au liquide en favorise la dissolution. Chauffé en vase ouvert, le fluorure de zinc dissout l'oxyde de ce métal. Le fluorure de zinc forme des sels doubles avec les fluorures d'aluminium et de potassium.

Le sel aluminique $\text{Zn}''\text{F}^2, \text{AlF}^3$ forme de longues aiguilles incolores. Le sel potassique $(\text{KF})^2\text{Zn}''\text{F}^2$ se présente en grains cristallins incolores.

— COMPOSÉS OXYGÉNÉS DU ZINC. On ne connaît bien qu'un seul oxyde de zinc, le protoxyde $\text{Zn}''\text{O}$. Berzélius a décrit comme suboxyde la couche qui recouvre le métal exposé à l'air; mais il est probable que c'est un mélange de protoxyde et de zinc métallique. Thenard, de son côté, affirme l'existence d'un peroxyde de zinc $\text{Zn}''\text{O}_2$ qui se formerait par l'action de l'eau oxygénée sur l'hydrate de zinc. A l'oxyde de zinc correspondent deux hydrates et des sels oxygénés ou sels amphides.

— *Oxyde de zinc* $\text{Zn}''\text{O}$. Cet oxyde se rencontre à l'état natif contaminé par de l'oxyde de manganèse (il forme alors la zincite ou minéral rouge de zinc) ou contaminé à la fois par des oxydes de manganèse et de fer (il forme alors la franklinite). On trouve ces deux minéraux à Sterling-Hill, comté de Sussex, Nouvelle-Jersey. Le premier forme des hexagones, le dernier des cristaux monométriques.

L'oxyde de zinc prend naissance dans la combustion du zinc à l'air et par la calcination des sels zinciques dérivant d'acides volatils ou de l'hydrate de zinc. Fréquemment, lorsqu'on fond dans les fourneaux des minerais zincifères, il se produit et cristallise en

prismes à six pans. On produit enfin artificiellement l'oxyde de zinc cristallisé en chauffant le chlorure de zinc dans un courant de vapeur d'eau.

On prépare l'oxyde de zinc ordinaire amorphe, sous la forme d'une poudre floconneuse fine, en brûlant le zinc au contact de l'air. Lorsqu'on jette le zinc par petites quantités à la fois dans un grand creuset de terre préalablement chauffé à 1 rouge blanc, ce métal brûle avec une flamme d'un blanc bleuâtre brillant et répand une épaisse fumée blanche qui laisse déposer de gros flocons blanc bleuâtre d'oxyde mélangé de petites parcelles de zinc métallique et traîne mécaniquement. Un lavage suffit pour séparer l'oxyde de ces parcelles de métal, celles-ci, plus lourdes, gagnant rapidement le fond du vase et laissant l'oxyde pur en suspension. Cet oxyde est fort usité dans la peinture sous le nom de blanc de zinc. On le fabrique en grand pour cet usage en distillant du zinc dans des cornues en terre et on faisant arriver la vapeur métallique dans des chambres à travers lesquelles on dirige un courant d'air. Le métal vaporisé brûle dans ces conditions, à cause de la haute température à laquelle il se trouve, et l'oxyde formé vient se déposer dans une série de chambres, par degré de ténuité, l'oxyde le plus ténu se déposant dans les chambres les plus éloignées, et vice versa. Le blanc de zinc ainsi obtenu est permanent, ne noircit pas comme la céruse sous l'action de l'acide sulfhydrique et est beaucoup moins vénéneux que ce dernier corps. Il existe un oxyde impur connu sous le nom de tuthio, qui se forme dans les flux des hauts fourneaux où l'on fond des minerais zincifères. On prépare l'oxyde de zinc pour les besoins de la médecine ou de la pharmacie en calcinant l'hydrate ou le carbonate de zinc précipité.

L'oxyde de zinc cristallisé forme des prismes transparents, jaunâtres, à six faces, de 6,0 de densité environ. L'oxyde amorphe est une poudre blanche dont la densité égale environ 5,6. Il est insoluble dans l'eau. Chauffé, il prend une couleur jaune citron, mais redevient blanc par le refroidissement. Il est très-réfractaire au feu, on dit cependant que, aux plus hautes températures connues, il émet des vapeurs. Le charbon le réduit facilement; l'hydrogène et l'oxyde de carbone moins facilement. Chauffé avec du soufre, il forme du sulfure de zinc et de l'anhydride sulfureux. Avec le chlore, à la chaleur rouge, il donne du chlorure de zinc qui distille et de l'oxygène à l'état de liberté.

L'oxyde de zinc jouit de puissantes propriétés basiques. Il se dissout facilement dans les acides en formant les sels de zinc, mais agit également à la manière d'une base vis-à-vis des oxydes de la forme M_2O_3 . Ainsi, il forme avec l'alumine la gahnite ZnO, Al_2O_3 . Une solution potassique d'oxyde de zinc laisse déposer, lorsqu'on ajoute de l'hydrate chromique, à la liqueur, un composé vert qui renferme, d'après Chancel, $Zn''O, Cr_2O_3$.

Ebelmen a obtenu des composés semblables (spinelles) cristallisés en chauffant pendant longtemps les oxydes composés avec de l'anhydride borique dans un fourneau à poterie. Le composé ZnO, Cr_2O_3 forme de petits octaèdres vert noirâtre de 5,309 de densité; le composé ZnO, Fe_2O_3 cristallise en octaèdres microscopiques noirs et brillants dont le poids spécifique égale 1,132. L'aluminate de zinc (gahnite) se présente en octaèdres incolores, plus durs que le quartz, d'une densité de 4,58.

— *Hydrates de zinc*. L'oxyde de zinc anhydre ne se combine pas directement à l'eau. Les sels de zinc soumis à l'action de l'ammoniaque donnent un précipité gélatineux d'hydrate zincique, soluble dans un excès de potasse ou d'ammoniaque. On obtient un monohydrate cristallisé $Zn''O, H_2O = Zn''H_2O_2$ en mettant en contact une lame de zinc et une lame de fer et en maintenant le tout immergé dans l'ammoniaque aqueuse. On peut remplacer le fer par du plomb ou par du cuivre; il se dégage dans ce cas de l'hydrogène, et au bout d'un certain temps l'hydrate zincique se dépose sur le zinc en prismes rhombiques de 2,677 de densité. Il se dépose un dihydrate $Zn''H_2O_2, H_2O$ lorsqu'on abandonne pendant longtemps à elle-même dans un vase clos une solution saturée d'oxyde de zinc dans une lessive de soude. Cet hydrate forme des octaèdres réguliers incolores, d'un puissant éclat adamantin, qui retiennent leur éclat et leur transparence après avoir été lavés à l'eau froide et desséchés au-dessus du chlorure de calcium, mais deviennent blancs lorsqu'on les soumet à l'action de l'eau chaude. L'hydrate de zinc se dissout facilement dans les acides étendus, dans les alcalis caustiques et dans le carbonate d'ammonium. Il perd facilement son eau lorsqu'on le chauffe.

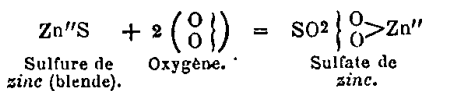
— *Azotate de zinc* ($2Zn''O, 3N''O_2, 6H_2O$). Ce sel se dépose en prismes quadrilatères aplatis, terminés par des pyramides, lorsqu'on abandonne à l'évaporation spontanée une dissolution incolore de zinc dans l'acide azotique. Il est déliquescant, soluble dans l'alcool, perd la moitié de son eau de cristallisation quand on l'expose à une douce chaleur et se décompose bien avant le rouge sombre en laissant d'abord un résidu d'azotate de zinc basique, puis de l'oxyde de zinc pur.

Ce sel est sans usage. On l'obtient facile-

ment exempt de fer, quoiqu'en se servant du zinc commercial. Il suffit pour cela de mettre le métal avec une quantité d'acide azotique insuffisante à sa complète dissolution.

— *Sulfate neutre de zinc* $SO_4Zn''O_2$. Dans les laboratoires, on prépare le sulfate neutre de zinc en faisant dissoudre le zinc métallique dans l'acide sulfurique dilué dont il remplace l'hydrogène basique. On utilise à cet égard les résidus de la préparation de l'hydrogène; il suffit, en effet, de filtrer ces liquides et de les faire cristalliser.

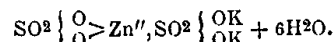
Dans l'industrie, on grille la blende naturelle (sulfure de zinc); l'oxygène se fixe sur ce corps, qui passe à l'état de sulfate. On traite ensuite la masse par l'eau, qui dissout le sulfate de zinc, on décante et l'on fait cristalliser :



Pour rendre le transport de ce sel plus facile, on le fond dans son eau de cristallisation et on le coule en pains.

À la température ordinaire, le sulfate de zinc se dissout dans deux ou trois fois son poids d'eau. À cette même température, il cristallise avec 7 molécules d'eau de cristallisation; il peut aussi cristalliser avec des quantités d'eau différentes, lorsqu'on fait varier les conditions dans lesquelles la cristallisation s'opère. Dans tous les cas, les cristaux de sulfate de zinc sont isomorphes avec les cristaux de sulfate de magnésium, qui renferment la même quantité d'eau.

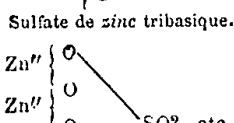
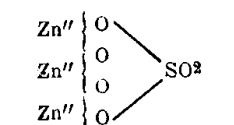
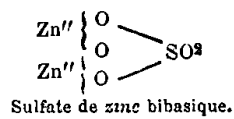
Le sulfate de zinc se combine avec les sulfates alcalins et donne des sels doubles qui cristallisent avec 6 molécules d'eau. Le sel double de zinc et de potassium répond à la formule



Fortement chauffé, le sulfate de zinc se décompose et laisse un résidu d'oxyde de zinc. Il existe un sulfate double de zinc et de magnésie qui renferme 14 molécules d'eau; on peut le considérer comme résultant de l'union directe des deux sulfates hydratés à 7 molécules d'eau. Lorsque ce sel cristallise au-dessus de 35°, il ne contient plus que 10 molécules d'eau et correspond alors à une combinaison des deux sulfates à 5H₂O.

On emploie le sulfate de zinc dans quelques opérations de teinture; on s'en sert aussi en médecine pour le traitement des maladies des yeux. Depuis une trentaine d'années, on s'en sert à Paris pour désinfecter les fosses d'aisances.

— *Sulfates de zinc basiques*. Il existe plusieurs sulfates de zinc basiques qui résultent de l'union de 1, 2, 3, 5 et 6 molécules d'oxyde de zinc avec une seule molécule de sulfate neutre. Ces sels sont analogues par leur constitution aux glycols polyéthyléniques (v. glycol) et doivent être représentés par les formules



Soumis à l'action d'une chaleur modérée, tous ces sels basiques perdent leur eau de combinaison; le résidu, repris par l'eau, donne une dissolution de sulfate neutre de zinc et laisse de l'oxyde insoluble.

— *Sulfite et hyposulfite de zinc*. L'acide sulfureux dissous dans l'eau attaque rapidement le zinc sans dégager de gaz. Il se forme de l'hyposulfite de zinc qui, à l'air, se transforme en sulfite $ZnSO_3, H_2O$.

L'hyposulfite de zinc est très-peu stable; il ne peut être évaporé même dans le vide sans se décomposer en un mélange de sulfure et de trithionate de zinc.

— *Carbonate neutre de zinc* $Zn''CO_3$. Ce sel se rencontre dans la nature en petits cristaux et plus souvent sous des formes épigéniques, empruntées à la chaux carbonatée; on le trouve aussi en stalactites et en masses amorphes. Il est connu des minéralogistes sous les noms de smithsonite, de calamine ou de zincite.

Le carbonate de zinc naturel se souvent mélangé au silicate de zinc, aux carbonates de fer et de cuivre et à la galène.

On peut préparer le carbonate neutre de zinc en décomposant, à la température de 150°, le chlorure de zinc par le carbonate

de chaux ou par le bicarbonate de soude. On obtient ainsi une poudre blanche anhydre, composée de cristaux extrêmement petits et facilement décomposables par les acides.

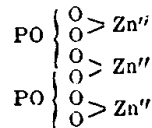
Lorsqu'on fait digérer le carbonate de zinc avec une dissolution de bicarbonate d'ammoniaque, il se forme un carbonate neutre hydraté $CZn''O_3, H_2O$, qui est très-dense et n'a plus l'aspect gélatineux du carbonate basique.

— *Carbonates basiques de zinc*. Ces sels résultent de la combinaison de 1, 2, ..., n molécules d'oxyde de zinc avec le carbonate neutre. Ils sont représentés par des formules semblables à celles que nous avons développées à propos des sous-sulfates de zinc. Ce ne sont pas à proprement parler des sels basiques; ce sont des sels polyzinciques, des sels condensés. Ces sels se forment lorsqu'on décompose un sel neutre de zinc en solution par un carbonate alcalin neutre à la température ordinaire, mais le produit n'a pas une composition constante.

Lorsqu'on soumet les divers carbonates de zinc à l'action de la chaleur, il se dégage du gaz carbonique et il reste de l'oxyde de zinc.

— *Phosphates de zinc*. Le phosphate de zinc obtenu en précipitant un sel de zinc par le phosphate neutre de sodium est blanc, léger, amorphe, insoluble dans l'eau, soluble dans un excès d'acide phosphorique.

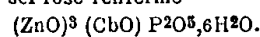
Le phosphate neutre ou trimétallique



est un précipité blanc, gélatineux, qui devient peu à peu grenu.

Ces deux phosphates de zinc se combinent, le premier avec deux molécules d'ammoniaque, le second avec une seule molécule de ce même corps. Ces composés s'obtiennent en précipitant par un phosphate soluble une dissolution de phosphate de zinc ammoniacal contenant un excès d'ammoniaque.

Lorsqu'on verse un phosphate soluble dans un mélange de sel de zinc et d'un sel de cobalt, on obtient des phosphates doubles, d'un rose pur ou d'un beau bleu, en petits cristaux brillants, soyeux et doux au toucher. Le sel rose renferme

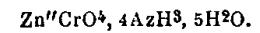


— *Chromates de zinc*. Le chromate neutre de zinc est soluble dans l'eau. On obtient des cristaux jaunes, isomorphes avec ceux du sulfate à 7 molécules d'eau et représentés par la formule $CrO_4Zn'', 7H_2O$, en saturant une dissolution d'acide chromique par du carbonate de zinc et évaporant la liqueur. Les cristaux ainsi préparés perdent complètement leur eau par l'action de la chaleur.

Le chromate de zinc tétrazincique $CrO_4, Zn'', 3Zn''O, 5H_2O$

s'obtient en faisant bouillir le chromate neutre de zinc avec un excès de carbonate de zinc. La liqueur laisse déposer une poudre jaune cristalline, dont la composition est représentée par la formule ci-dessus.

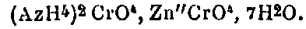
Quand on fait digérer pendant longtemps ce dernier sel avec un excès d'ammoniaque caustique et qu'on ajoute de l'alcool au mélange, de manière à produire un précipité permanent, on obtient de petits cristaux cubiques d'un sel neutre ammonié



Le chromate neutre de zinc se combine avec les chromates de potasse et d'ammoniaque.

Quand on verse du sulfate de zinc dans une dissolution de chromate neutre de potasse, il se forme un précipité floconneux, jaune orangé, qui se transforme peu à peu en une poudre cristalline d'une teinte plus claire. La liqueur demeure jaune même en présence d'un grand excès de zinc. Le précipité est un chromate neutre de zinc et de potassium qui se dissout partiellement dans l'eau froide, et surtout dans l'eau bouillante, en se convertissant dans un sel basique d'un jaune moins foncé, qui est insoluble dans l'eau. Chauffé au rouge, le chromate zincico-potassique donne du chromate potassique et une combinaison d'oxyde de chrome et d'oxyde de zinc d'un bleu violacé.

Le chromate zincico-ammoniacal s'obtient en saturant avec de l'ammoniaque le chromate neutre de zinc, de manière à redissoudre le précipité formé d'abord. En versant de l'alcool dans la liqueur, on donne naissance à des cristaux jaunes groupés en feuilles de fougère, qui ont pour formule



L'eau décompose ces cristaux et les transforme en un sel basique insoluble.

— *Fulminate de zinc*. Pour préparer le fulminate de zinc, on forme un amalgame de ce dernier métal en agitant 1 partie de mercure avec 2 parties de limaille de zinc et 24 parties d'eau; l'amalgame se dépose quand on abandonne le mélange pendant quelque temps à une température de 25° à 30°. La liqueur claire est évaporée dans le vide et

laisse déposer le fulminate sous la forme de paillettes rhomboïdales incolores, qu'on ne peut plus redissoudre dans l'eau, même à l'aide de la chaleur.

Le fulminate de zinc détone lorsqu'on le chauffe à 175°, en produisant une flamme rouge. Il détone aussi par le choc, par le frottement ou par le contact de l'acide sulfurique concentré. Il se dissout dans les acides étendus et dans les alcalis; sa dissolution est décomposée par le chlore et laisse déposer, sous l'influence de cet agent, un corps jaune, oléagineux, d'une odeur forte, qui n'est pas explosif. Lorsque, au lieu d'évaporer dans le vide la dissolution du fulminate de zinc, on la soumet à l'action d'une chaleur ménagée, on obtient une masse friable, d'un jaune foncé, qui détone par l'action de la chaleur, mais qui ne fait pas explosion au contact de l'acide sulfurique concentré, comme le fulminate cristallisé en paillettes.

Le fulminate de zinc se combine avec les fulminates alcalins et terreux et avec ceux de manganèse, de cobalt, de nickel, de cadmium, en formant des sels doubles cristallins.

Pour la formule du fulminate de zinc, comme pour celles des autres fulminates, v. les mots FULMINIQUE, FULMINATE et MERCURE.

— *Sulfures de zinc*. Le mieux connu de ces composés est celui qui correspond à l'oxyde. D'après Schiff, il existe aussi un pentasulfure $Zn''S_5$.

Le protosulfure $Zn''S$ se rencontre à l'état natif, sous la forme de blende, en cristaux monométriques. On le trouve aussi sous la forme de deux tétraèdres opposés constituant à eux deux un octaèdre régulier. Le clivage en est parfait et parallèle à la face αO . Ce même minéral existe encore sous la forme botryoïdale et sous d'autres formes imitatives. Sa dureté varie de 3,5 à 4; sa densité, de 3,9 à 4,2; il est transparent ou plus exactement translucide. Son éclat varie de l'éclat résineux à l'éclat adamantin. Sa couleur est brune, jaune, noire, rouge, verte ou blanche quand elle est pure. Sa poussière varie du blanc au brun rougeâtre. Sa cassure est conchoïdale.

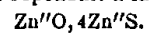
La blende fait à la fois partie et des roches cristallines et des roches sédimentaires; elle est souvent associée à la galène, au spath pesant, aux pyrites de cuivre, au fer spathique et aux minerais d'argent. C'est dans le Derbyshire, le Cumberland et les Cornouailles que l'on rencontre les variétés noires de ce minéral; il en existe aussi dans le Harz, en Hongrie et en Transylvanie. Sala, en Suède, Ratiborsitz, en Bohême, et beaucoup de localités en Saxe sont riches en splendides cristaux bruns et noirs de galène.

On ne peut pas préparer artificiellement le sulfure de zinc en fondant ensemble le zinc et le soufre, par la raison que le soufre se volatilise avant d'avoir atteint la température où la combinaison aurait lieu. Mais il se produit, et la réaction qui lui donne naissance s'accompagne de détonation lorsqu'on chauffe des fils de zinc avec du cinabre ou du sulfure potassique. On peut encore l'obtenir en chauffant un mélange de soufre libre et d'oxyde de zinc ou un mélange d'oxyde de zinc, de soufre et de charbon. On peut aussi chauffer l'oxyde de zinc ou le sulfure de zinc hydraté dans un courant de gaz acide sulfhydrique. On peut enfin réduire le sulfure de zinc par le charbon à une température élevée. Préparé par l'une ou l'autre de ces méthodes, il constitue une poudre blanche ou jaunâtre, de 3,92 de densité; il fond seulement à une température très-élevée et ne se volatilise qu'à la chaleur blanche.

Le sulfure de zinc cristallisé s'oxyde facilement lorsqu'on le fond avec du nitre. Il s'oxyde aussi complètement, quoique lentement, lorsqu'on le grille au contact de l'air. Les acides le décomposent lentement avec dégagement d'acide sulfhydrique. Le sulfure amorphe s'oxyde au contact de l'air et se décompose sous l'influence des acides beaucoup plus rapidement que le sulfure cristallisé.

Le sulfure hydraté $Zn''S, H_2O$, obtenu par précipitation et desséché à 100°, est une poudre blanche qui, plus fortement chauffée, perd son eau et devient jaunâtre. Il s'oxyde rapidement à l'air et se dissout facilement dans les acides minéraux étendus; il n'est soluble que dans un très-grand excès d'acide acétique, ce qui fait que l'acétate de zinc est précipitable par l'acide sulfhydrique, tandis que les sels de zinc à acide minéral ne le sont pas.

Le sulfure de zinc desséché à l'air renferme d'ordinaire une petite quantité d'oxyde. On rencontre de l'oxysulfure de zinc dans les cristallisations des fourneaux. Kersten, dans un fourneau de Freiberg, a trouvé un oxysulfure qui répondait à la formule



C'était un corps défini et non un mélange d'oxyde et de sulfure, car l'acide acétique ne l'attaquait pas, tandis que, si c'eût été un mélange, cet acide, respectant le sulfure, aurait dissous l'oxyde de zinc. Le même composé se rencontre à Rosières, dans le Puy-de-Dôme, et dans les mines d'Élias, près de Joachimsthal, en Bohême, en petits

ZINC

globules sphériques implantés dans la galène. Il prend alors le nom de *voitzi* ou de *voizine*.

Le composé $Zn^{2+}OS$ ou $Zn^{2+}O, Zn^{2+}S$ se forme, d'après Arrvedson, lorsqu'on chauffe au rouge du sulfate de zinc bien sec dans un courant de gaz hydrogène.

— **Pentasulfure de zinc** $Zn^{2+}S^5$. Il prend naissance, d'après Schiff, lorsqu'on précipite un sel neutre de zinc par du pentasulfure de potassium. Le précipité est blanc, mais acquiert une couleur jaune paille lorsqu'on le comprime et qu'on le dessèche. Chauffé en vase clos, il se résout en proto-sulfure et en soufre libre. Les acides le dissolvent en donnant lieu à un dégagement d'acide sulfhydrique et à un dépôt de soufre.

— **Sélénure de zinc**. Il prend naissance lorsqu'on fait passer de la vapeur de sélénium sur du zinc chauffé au rouge. C'est un corps pulvérulent d'un jaune citron. Les acides le décomposent en dissolvant le zinc et en précipitant le sélénium qui, à la longue, se redissout lui-même à l'état d'acide sélénieux.

— **Tellurure de zinc**. Le tellure et le zinc se combinent lorsqu'on les fond ensemble, en dégagant beaucoup de chaleur. Le produit est gris, cristallin, difficilement fusible, insoluble dans l'acide sulfurique étendu et dans l'acide chlorhydrique concentré.

— **Azoture de zinc**. Ce composé se forme, d'après Grove, dans l'électrolyse de l'eau chargée de sel ammoniac, lorsque le pôle positif est en zinc et le pôle négatif en platine.

— **PHOSPHURES DE ZINC**. Le composé

$Zn^{2+}P^3$

a été obtenu en chauffant fortement un mélange d'oxyde de zinc (2 molécules), d'anhydride phosphorique (1 molécule) et de charbon (7 molécules). Il se réunit dans le col de la cornue sous la forme d'un sublimé cassant, qui présente une couleur gris d'acier foncé et qui se dissout dans l'acide chlorhydrique avec dégagement d'hydrogène phosphoré non spontanément inflammable.

L'oxyde de zinc, chauffé dans la vapeur de phosphore, forme une masse cristalline noire en même temps qu'un phosphore rouge de zinc. La masse noire, bouillie avec de l'acide chlorhydrique, laisse une poudre cristalline grise qui répond vraisemblablement à la formule $Zn^{2+}P^3$.

— **COMPOSÉS ORGANO-MÉTALLIQUES À BASE DE ZINC**. Le zinc se combine à l'éthyle, au méthyle et à l'amyle en donnant le zinc-éthyle $Zn^{2+}(C_2H_5)^2$, le zinc-méthyle

$(Zn^{2+}(CH_3)^2)$

et le zinc-amyle $Zn^{2+}(C_5H_{11})^2$. Ces corps ont été décrits aux mots AMYLE, MÉTHYLE, ÉTHYLE et au mot ORGANO-MÉTALLIQUE. V. ces mots.

— **RECHERCHES ET DOSAGE DU ZINC**. 10 *Réactions au chalumeau*. Tous les composés de zinc, chauffés avec du carbonate sodique dans la flamme intérieure du chalumeau, donnent une incrustation d'oxyde de zinc qui est jaune à chaud et qui est blanche après refroidissement; cette incrustation ne se volatilise pas dans la flamme extérieure. Avec le borax ou le sel microcosmique, les sels de zinc donnent, aussi bien dans la flamme extérieure que dans la flamme intérieure, une perle jaune à chaud, blanche à froid et opaque si la quantité de zinc qu'elle renferme est un peu considérable. Si l'on imprègne d'une solution étendue d'azotate de cobalt soit la perle incolore, soit l'incrustation blanche et qu'on chauffe ensuite fortement dans la flamme extérieure, il se produit une fine couleur verte.

20 *Réactions par voie humide*. Les sels de zinc sont incolores et forment des solutions incolores comme eux. Les sels neutres donnent avec l'acide sulfhydrique un précipité de sulfure zincique qui ne renferme pas la totalité du zinc, l'acide devenu libre par la décomposition d'une partie du sel empêchant la précipitation de l'autre partie; en effet, ces sels ne sont point précipités par l'acide sulfhydrique en présence d'un excès d'acide chlorhydrique, d'acide sulfurique ou de tout autre acide minéral. Lorsqu'au contraire on opère sur de l'acétate de zinc ou sur un sel de zinc quelconque mélangé d'acétate de sodium, le zinc se précipite complètement à l'état de sulfure, même en présence d'un excès considérable d'acide acétique libre. Le sulfure précipité est insoluble dans les alcalis.

Le sulfate d'ammonium précipite complètement les sels de zinc.

Le cyanure potassique fait naître dans ces solutions un précipité blanc de cyanure de zinc, soluble dans un excès de réactif et précipitable de nouveau par le sulfure ammonique.

Le ferrocyanure de potassium y forme un précipité blanc, insoluble dans l'acide chlorhydrique. L'acide oxalique et le phosphate de sodium en précipitent de l'oxalate et du phosphate de zinc, solubles à la fois dans les solutions acides et dans les solutions alcalines. La présence de l'ammoniaque ou du sel ammoniac s'oppose à la précipitation du phosphate.

Les carbonates des alcalis fixes donnent

21.

ZINC

un précipité blanc de sous-carbonate de zinc, insoluble dans un excès de précipitant, mais soluble dans les lessives alcalines caustiques; la présence du chlorure ammonique empêche cette précipitation à froid.

La potasse, l'ammoniaque et le carbonate ammonique forment des précipités blancs solubles dans un excès de réactif, qui se précipitent soit lorsqu'on fait bouillir la liqueur, soit lorsqu'on l'étend d'eau. Ces précipités sont également solubles dans le sel ammoniac. L'acide sulfhydrique fait naître un précipité de sulfure dans toutes ces solutions.

En somme, on découvre le zinc au milieu de tous les autres métaux comme il suit :

On précipite d'abord la solution saline légèrement acide par l'acide sulfhydrique, on filtre, on neutralise par l'ammoniaque, on ajoute un excès de sulfure d'ammonium au mélange, on filtre de nouveau et on lave le précipité. C'est dans le précipité que se trouve le zinc. On dessèche ce précipité, on le calcine avec un mélange de carbonate et d'azotate de potasse et l'on reprend par l'eau. La liqueur filtrée sert à la recherche du manganèse, du chrome, de l'acide phosphorique et de l'acide fluorhydrique; le zinc reste dans la partie insoluble, qu'on lave avec soin, qu'on redissout dans l'acide chlorhydrique et qu'on précipite de nouveau par l'ammoniaque et le sulfure d'ammonium.

Le précipité bien lavé et traité par l'acide chlorhydrique faible se dissout intégralement, à moins qu'il ne contienne du nickel ou du cobalt dont les sulfures restent comme résidu. C'est dans la liqueur chlorhydrique qu'il faut chercher le zinc après l'avoir filtrée.

A cet effet, on précipite cette solution par la potasse en excès; on filtre pour séparer le précipité insoluble s'il s'en est formé un et l'on fait agir un courant d'acide sulfhydrique sur le liquide filtré. La présence du zinc se manifeste alors par la formation d'un précipité blanc de sulfure de zinc hydraté.

— **Dosage du zinc, sa séparation d'avec les autres métaux**. Le zinc est précipité de ses solutions par le carbonate de sodium, lequel, lorsqu'on en met un excès et qu'on fait bouillir le liquide, le convertit intégralement en carbonate de zinc. Il vaut mieux verser goutte à goutte la solution zincique dans la solution alcaline bouillante que de verser la solution alcaline dans la solution zincique et de chauffer ensuite, parce que, par la première méthode, on évite plus sûrement la formation d'un sous-carbonate de zinc.

Si la solution zincique renferme des sels d'ammonium, il faut commencer par la faire bouillir avec une quantité de carbonate de soude suffisante pour en chasser la totalité de l'ammoniaque. On évapore à siccité, on reprend le résidu par l'eau pour en dissoudre les parties solubles et l'on recueille sur un filtre le résidu de carbonate de zinc; on le lave ensuite à l'eau bouillante. L'évaporation doit être conduite aussi vivement que possible. Le carbonate de zinc bien desséché, puis calciné, se transforme en oxyde, qu'on pèse et qui renferme 80,26 pour 100 de métal.

Lorsqu'on a à séparer le zinc des autres métaux, il est souvent nécessaire de précipiter par le sulfure ammonique. Quand la solution est acide, il est indispensable de la neutraliser au préalable par l'ammoniaque, sans se préoccuper du précipité que cet alcali fait naître. Le précipité formé par le sulfure ammonique ne peut pas être filtré immédiatement. Il faut d'abord le laisser déposer; on jette alors d'abord sur le filtre le liquide clair, et c'est seulement après qu'il a filtré qu'on jette à son tour le précipité sur le filtre. Sans cette précaution, le sulfure de zinc boucherait les pores du filtre et empêcherait la filtration. On lave le précipité avec de l'eau chargée d'un peu de sulfure ammonique, on le redissout ensuite dans l'acide chlorhydrique étendu, on fait bouillir jusqu'à élimination complète de l'acide sulfhydrique et l'on précipite par le carbonate de soude comme nous l'avons dit ci-dessus.

Le sulfure d'ammonium sépare le zinc des métaux alcalins et alcalino-terreux (baryum, strontium et calcium). Dans le cas, toutefois, où il y a des métaux alcalino-terreux, il faut avoir bien soin d'empêcher le liquide ammoniacal d'absorber le gaz carbonique de l'air; sans quoi ces métaux se précipitent à l'état de carbonate et se mêlent au sulfure de zinc. Pour éviter cet inconvénient, on filtre aussi rapidement que possible, et l'on protège le liquide contre l'accès de l'air. On peut aussi se servir de l'acide sulfurique pour séparer le zinc, du baryum et de l'oxalate ammonique pour séparer le zinc du calcium.

Lorsque la solution acide qu'il s'agit de précipiter par le sulfure ammonique renferme du phosphate, du fluorure ou de l'oxalate de baryte, de strontium et de chaux, ces sels se précipitent en même temps que le sulfure de zinc, et il faut les en séparer. Le mieux pour cela est de calciner le précipité avec un mélange de carbonate et d'azotate de potasse. Les acides phosphorique et fluorhydrique passent à l'état de sels solubles; l'acide oxalique se détruit, et les métaux restent à l'état de carbonates. Il suffit alors de laver à l'eau bouillante le résidu, de redissoudre celui-ci dans l'acide chlorhydrique et de précipiter

ZINC

de nouveau la liqueur par le sulfure ammonique pour séparer le zinc des métaux terreux, lesquels, n'étant plus à l'état de phosphate, d'oxalate ou de fluorure, restent dans la liqueur, comme nous l'avons déjà dit.

On peut séparer le zinc du magnésium au moyen du sulfure ammonique, qui précipite le premier de ces métaux et qui ne précipite pas le second si l'on a eu soin d'ajouter au préalable la liqueur d'une certaine quantité de chlorure ammonique. On peut aussi convertir les deux métaux en acétates et précipiter le zinc à l'état de sulfure par l'acide sulfhydrique.

Pour séparer le zinc de l'aluminium, du glucinium et du chrome (sous la forme d'oxyde chromique), on convertit tous ces métaux en acétates et l'on traite la liqueur par l'hydrogène sulfuré, qui en précipite le zinc seul. On peut aussi dissoudre toutes ces bases dans la potasse et en précipiter le zinc par l'acide sulfhydrique; mais, au point de vue quantitatif, la première méthode est préférable. Quant au chrome, on le sépare aisément du zinc comme de tous les autres métaux en le convertissant en chromate par fusion avec un mélange d'azotate et de carbonate alcalins.

La précipitation par l'acide sulfhydrique du métal dissous à l'état d'acétate peut également être employée pour séparer le zinc du zirconium, du thorium et du manganèse. On peut encore, pour séparer le zinc du manganèse, convertir les deux métaux en chlorure, précipiter le manganèse à l'état de bioxyde au moyen d'un courant de chlore, et en complétant la précipitation en faisant bouillir la liqueur filtrée avec du carbonate de baryum pur.

Du fer, le zinc peut être séparé par l'ammoniaque ou mieux par le succinate d'ammonium (v. *fer*). Le fer au maximum est également précipitable par le carbonate de baryum ou de calcium.

Ce dernier mode de précipitation permet aussi de séparer le zinc de l'uranium supposé à l'état d'oxyde uranique.

La séparation du zinc d'avec le cobalt et le nickel a été décrite aux mots COBALTE et NICKEL.

Le molybdène, le tungstène et le vanadium peuvent être facilement séparés du zinc. Il suffit, pour cela, de mettre à profit l'insolubilité du sulfure de zinc dans le sulfure d'ammonium, ou le sulfure des trois autres métaux est soluble.

La séparation du zinc et du titane est décrite au mot TITANE (v. ce mot). Pour séparer le zinc du thallium, on précipite ce dernier métal par l'iodure potassique, qui est sans action sur les sels de zinc.

Enfin, l'acide sulfhydrique permet de séparer aisément le zinc du plomb, du mercure, de l'argent, du bismuth, de l'arsenic, de l'antimoine, de l'or, du platine, du palladium, du cadmium, et d'une manière générale de tous les métaux que ce réactif précipite de leurs sels en solution acide.

— **POIDS ATOMIQUE DU ZINC**. Gay-Lussac, en oxydant le zinc par l'acide azotique et en mesurant la quantité d'hydrogène qui se dégage lorsqu'on dissout ce métal dans les acides étendus, a conclu que 100 parties d'oxyde de zinc renferment 19,62 parties d'oxygène, ce qui conduirait pour le poids atomique du zinc au nombre 64,56. Berzelius, opérant d'après la première de ces deux méthodes, est tombé sur le même chiffre. Jacquelin, par la décomposition de l'azotate et du sulfate de zinc, a obtenu le nombre 66,24, et Favre, opérant sur l'oxalate de zinc, et sur la quantité d'hydrogène dégagé pendant la dissolution du zinc dans l'acide sulfurique, a obtenu le nombre 66. Plus tard, Erdmann a préparé de l'oxyde de zinc pur, a mélangé cet oxyde avec du charbon pur résultant de la calcination du sucre et a réduit l'oxyde à l'état métallique en chauffant ce mélange dans un courant d'hydrogène. Il a ensuite oxydé le métal en le dissolvant dans l'acide azotique et l'a de nouveau converti en oxyde par la calcination. Le poids atomique du zinc déduit comme moyenne de quatre expériences semblables a été de 65,04. Pelouze est arrivé au même chiffre en partant de l'analyse du lactate de zinc. Les quatre centièmes ne dépassant pas les erreurs possibles de l'analyse, nous avons adopté, avec tous les auteurs modernes, pour le poids atomique du zinc, le chiffre 65.

ZINCAGE s. m. (zain-ka-je). V. ZINGAGE.

ZINCICO - ALUMINIQUE adj. (zain-si-ko-ju-ni-ke). Chim. Se dit d'un sel double de zinc et d'alumine : *Sel zincico-aluminique*.

ZINCICO-AMMONIQUE adj. (zain-si-ko-anu-mo-ni-ke). Chim. Se dit d'un sel double de zinc et d'ammoniaque : *Sel zincico-ammonique*.

ZINCICO-NICCOLIQUE adj. (zain-si-ko-ni-ko-li-ke). Chim. Se dit d'une combinaison d'un sel zincique avec un sel niccolique.

ZINCICO-POTASSIQUE adj. (zain-si-ko-po-ta-si-ke). Chim. Se dit d'un sel double de zinc et de potassium : *Sel zincico-potassique*.

ZINCIDE adj. (zain-si-de — rad. *zinc*).

Minér. Qui ressemble au zinc.

— s. m. pl. Famille de minéraux qui comprend le zinc et ses composés.

ZINC

1489

ZINCIFÈRE adj. (zain-si-fè-re — de *zinc*, et du lat. *fero*, je porte). Minér. Qui contient du zinc : *On a appliqué le nom de eudmie à l'oxyde de zinc, qui, dans le traitement des minerais zincifères, s'attache aux parois du fourneau*. (D'Orbigny.)

ZINCIQUE adj. (zain-si-ke — rad. *zinc*). Chim. Se dit d'un oxyde de zinc, et des sels formés par cet oxyde.

ZINCKE (Chrétien-Frédéric), peintre allemand, né à Dresde vers 1684, mort en 1767. Il se rendit en 1706 en Angleterre où il se perfectionna dans l'art de la peinture sur émail sous la direction de Boit, surpassa bientôt cet artiste et vit en peu de temps sa réputation égaler celle de Petitot. Le prince de Galles le nomma peintre de son cabinet, et, comme il était accablé de commandes, il mit ses œuvres à un très-haut prix. En 1737, il retourna en Allemagne, mais il y séjourna peu de temps et il revint en Angleterre, où il passa les dernières années de sa vie. Il s'était marié deux fois et avait épousé sa première femme dans des circonstances très-singulières. Ayant été atteint d'une maladie grave que les médecins ne pouvaient guérir, il reçut le conseil de boire du lait de femme. Quelques jours après, une jeune mendiant tenant un petit enfant dans ses bras lui demanda l'aumône. Zinccke lui donna quelque argent, causa avec elle, la conduisit dans sa maison dont il lui confia bientôt la direction, partagea le lait qu'elle donnait à son nourrisson, se rétablit complètement et, ayant appris peu après que son mari venait de mourir, il l'épousa. Cet artiste a laissé de très-beaux portraits sur émail dont plusieurs se trouvent dans la collection du duc de Cumberland. Il avait peint toute la famille royale d'Angleterre. Une de ses dernières œuvres est un portrait de Louis XV, qu'il exécuta sur la demande de la marquise de Pompadour.

ZINCOGRAPHIE s. f. (zain-ko-gra-fi — de *zinc*, et du gr. *graphô*, j'écris). Procédé nouveau analogue à la lithographie, mais dans lequel la pierre lithographique est remplacée par le zinc. *|| Zincographie galvanique*. Procédé de gravure galvanique inventé en 1852 par M. Dumont, graveur à Paris, et au moyen duquel on obtient des planches en relief sur zinc, propres à être tirées sous la presse typographique.

ZINCOGRAPHIER v. a. ou tr. (zain-ko-gra-fi-é). Imprimer par les procédés de la zincographie.

ZINCONISE s. f. (zain-ko-ni-ze — de *zinc*, et du gr. *konis*, poussière). Minér. Oxyde de zinc naturel.

— *Encycl.* La *zinconise*, appelée aussi cadmie native, calamine fossile, fleur de zinc, etc., se présente sous la forme d'une matière pulvérulente ou terreuse, dont la pesanteur spécifique est égale à 3,6. Comme composition chimique, c'est une combinaison de 3 équivalents de carbonate de zinc et de 1 équivalent d'oxyde de zinc hydraté. Elle donne de l'eau par la calcination. L'acide azotique la dissout avec effervescence; la solution, traitée par l'ammoniaque, donne un précipité blanc qui se redissout par un excès d'alcali. Cette substance, qui a beaucoup d'affinité avec la smithsonite et surtout la calamine, a d'abord été confondue avec cette dernière. On la trouve en petites masses dans les mines de plomb de Bleiberg (Carinthie); mais elle n'est pas assez abondante pour être l'objet d'une exploitation métallurgique.

ZINCONITE s. f. (zain-ko-ni-te — rad. *zinc*). Chim. Carbonate de zinc natif, plus connu sous le nom de CALAMINE, et qui est un des principaux minerais de zinc. *||* On le nomme encore SMITHSONITE ou CADMIE.

— *Encycl.* V. ZINC.

ZINDIKITE s. m. (zain-di-ki-te). Hist. relig. Sorte de panthéiste mahométan.

ZING s. m. (zaingh). Bot. Nom vulgaire d'une espèce d'acacia de la Sénégambie.

ZINGAGE s. m. (zain-ga-je — rad. *zinguer*). Techn. Action de couvrir de zinc : *Le ZINGAGE de la tôle*.

ZINGANE s. m. (zain-ga-ne). Ethnogr. Nom que l'on donnait autrefois au peuple errant appelé aujourd'hui BOHÉMIEN.

Zingara dansant (Lx), statue de marbre par Clesinger; Salon de 1859. Elle est appuyée sur le bout du pied, une jambe rejetée en arrière, les bras mollement arrondis au-dessus de la tête renversée, les mains faisant frémir le tambour de basque; elle danse avec une ardeur voluptueuse et qui tient de l'ivresse. « Cette ivresse met en branle une gorge épaisse, des jambes empâtées et des pieds épais; la robe gonflante, aux plis tuyautés, rabut l'essor de la danseuse. » C'est ainsi que M. Paul de Saint-Victor a apprécié cette statue; mais il semble qu'il ait surtout cédé au besoin de terminer par cette pointe d'un goût douteux : « Comment voler avec des ailes à l'empois ? » Un littérateur qui est en même temps un sculpteur, M. Z. Astruc, a jugé tout autrement la *Zingara* : « Cette danseuse ne frémit pas en l'air comme une libellule, mais elle s'agitte à terre avec la grâce légère et nerveuse d'un jeune chat. La tunique, serrée

au-dessous des seins par petits plis, est d'une forme toute coquette. Les bras sont purs, larges, pleins; la beauté des jambes fait rêver. » Alexandre Dumas père a parlé de la *Zingara* d'une façon si usélogieuse encore : « Cette figure, si-t-elle est, est d'une ampleur et d'une allure remarquables. C'est le mouvement, c'est la santé, c'est la vie. Les chairs sont palpitantes de vérité; de quelque côté que l'on regarde ce marbre, on trouve des lignes admirables, gracieuses, unies à la force et à la volonté dans le dessin. Les linges et les draperies sont traités à la fois en maître puissant et en ratonien habile; c'est fouillé avec l'impatience et la délicatesse de l'amour; l'exécution est large et savante. La *Zingara* est une sculpture pleine de couleur. »

Un tableau de Corot représentant une *Zingara* a figuré à la vente de la galerie de Khalil-Bey, en 1870. E. Hébert, l'auteur de la *Mal'aria*, a peint une *Zingara italienne* (Salon de 1867). Une *Zingarella*, des environs de Naples, a été exposée par M. Reynaud au Salon de 1864. Des tableaux de *Zingari*, par Armand Leleux et Félix Hauffner, ont paru aux Salons de 1845 et 1849. N'oublions pas que c'est à Naples que l'on a baptisé du nom de *Zingari* ou *Zingarella* une délicate madone du Corrège, qui est au musée des Studi; elle doit ce singulier surnom à son teint bruni (*zigra, sed formosa*) et au mouchoir blanc dont elle est coiffée, comme les *Zingare* napolitaines. On l'appelle encore la *Madone au lapin*, à cause de la présence d'un lapin dans le paysage où elle est assise. V. MADONE (t. X, p. 899).

Zingarella (LA), statue antique en marbre pentélique; musée du Louvre, n° 462. Cette charmante figure paraît être une Diane; des trous aux épaules indiquent qu'elle portait un carquois. Son costume, très-rare, ressemble à celui de la Flore du Capitole. La longue tunique à manches courtes est recouverte de la *panula*, sorte de vêtement qui rappelle le poncho des habitants de l'Amérique méridionale. La *Zingarella* provient de la villa Borghèse, où elle était connue sous ce nom qui signifie la Bohémienne. La tête, le nu des bras, les pieds et une partie de la tunique sont modernes; hauteur, 1 m, 581.

ZINGARELLI (Niccolo-Antonio), célèbre compositeur italien, né à Naples le 4 avril 1752, mort dans cette ville le 5 mai 1837. Fils d'un maître de chant, il suivit fort jeune les cours du Conservatoire de Loreto, où il apprit le violon et la composition. Obligé de donner des leçons pour vivre, il accepta une place modeste à l'Oratorio dell'Annunziata. Ce fut là qu'il fut distingué par la duchesse de Castelpagano, qui lui donna un logement à Naples, dans son palais, et fit tant de démarches en faveur de son protégé, qu'elle lui fit présenter son premier opéra, *Montezuma* (1781), qui n'obtint qu'un accueil assez froid au théâtre San-Carlo. *Alcina*, opéra bouffe, joué à Milan quatre ans après, fut au contraire reçu avec faveur. Encouragé par ce succès, il écrivit pour le théâtre de la Scala : *Telemaco* (1785), *Ifigenia in Aulide* (1787), *La Morte di Cesare* (1791), *Pirro* (1792), *La Secchia rapita*, dont le poème fut emprunté à Tassoni (1793); *Giuletta e Romeo*, son chef-d'œuvre (1796); *Meleagro* (1798). *Ines de Castro* (1803), etc. Bientôt il vint à Paris pour mettre le sceau à sa réputation chaque jour grandissante et donna tout d'abord *Antigone* (1789), froide composition qui n'eut aucun succès. En 1792, il avait été nommé maître de chapelle de la cathédrale de Milan. Deux ans après, il passa à Loreto, avec la même qualité, et enfin à Saint-Pierre de Rome, où il remplaça Guglielmi en 1804. S'étant refusé à faire chanter un *Te Deum* en l'honneur du roi de Rome (1811), le général Miollis le fit arrêter et conduire à Paris sous une escorte de gendarmes. Interrogé par Napoléon sur le motif de son refus, il répondit fièrement qu'il ne connaissait d'autre roi de Rome que le pape. L'empereur sourit, lui commanda une messe pour sa propre chapelle et lui fit remettre le lendemain 12,000 francs à titre de rémunération. Sa place de maître de chapelle à Saint-Pierre ayant été donnée à Fioravanti en 1812, il retourna à Naples, où il remplaça Paisiello comme maître de chapelle de la cathédrale. En 1813, Murat mit Zingarelli à la tête du Conservatoire de Naples, place qu'il a conservée jusqu'à sa mort. Cet artiste a eu pour condisciple Cimarosa, et pour élèves Bellini, Corti, Mercadante, les frères Ricci, etc. Un des derniers représentants de l'ancienne école italienne, il défendait à ses élèves de s'exercer sur les partitions de Rossini. C'était un homme d'un esprit étroit, plein de préjugés et de préventions, livré aux exercices d'une piété exagérée et qui n'avait ni méthode ni plan d'enseignement. « Rejetant, dit Deime-Baron, les productions des grands musiciens qui s'étaient illustrés dans les pays étrangers pendant la seconde moitié du XVIII^e siècle et au commencement du XIX^e, dont il n'approuvait pas les innovations, il retenait consummément ses élèves dans les anciennes limites, établissant avant tout que la partie vocale seule doit être prise en considération et que, dans tous les cas, les idées ne sauraient être trop simples, l'harmonie trop claire, l'exécution trop facile. » Depuis sa nomination comme directeur du Conservatoire de Naples, Zingarelli

ne quitta plus cette ville et abandonna le théâtre pour s'occuper exclusivement de musique religieuse. Il a laissé une grande quantité de compositions de ce genre d'un style grave et soutenu, mais monotone; un grand nombre de cantates, *Oreste*, *Alceste*, *L'Amour filial*, *Héro*, *Sapho*, la *Fuite en Egypte* (1835), etc.; une espèce de drame sacré intitulé *Saul*; une foule de *Magnificat*, de *Te Deum*, de *Stabat mater*, d'hymnes, de motets, de messes, dont la plus belle est celle qu'il composa pour les funérailles du ministre Medici; des oratorios, parmi lesquels on distingue celui de la *Passion*, exécuté à Milan; son *Miserere* à quatre voix, sans accompagnement, regardé comme un chef-d'œuvre de simplicité et d'élevation, etc. En somme, Zingarelli n'a fait aucun essai pour ouvrir à l'art une voie nouvelle. « Sa renommée comme compositeur, dit Fétis, a été plus grande que son mérite. Il n'était pas dépourvu d'un certain sentiment délicat dans la mélodie; mais il avait peu d'idées, peu de force dramatique. Son opéra religieux, la *Distruzione di Gerusalemme* (1810), est le seul de ses ouvrages où l'on remarque quelque énergie de sentiment. » Il avait été nommé, en 1804, membre associé de l'Institut de France.

ZINGARI, pl. de ZINGARO.

ZINGARO s. m. (zain-ga-ro). Ethnogr. Nom italien des bohémien errants. || Pl. ZINGARI. — Encycl. V. BOHÉMIEN.

ZINGARO (le), peintre italien. V. SOLARI (Andrea).

ZINGEL s. m. (zain-jèl). Ichtyol. Espèce de perche, qui vit dans le Danube.

ZINGHA-BANDI, reine d'Angola. V. ZHINGA.

ZINGI s. m. (zain-ji — mot chinois). Bot. Nom donné par les Chinois à la graine de la badiane ou anis étoilé.

ZINGIBER s. m. (zain-ji-bèr — mot lat.). Bot. Nom scientifique du genre gingembre.

ZINGIBÉRACÉ, **EE** adj. (zain-ji-bé-ra-sé — rad. *zingiber*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre gingembre.

— s. f. pl. Famille de plantes monocotylédones, ayant pour type le genre gingembre : *Les plantes de la famille des zingibéracées sont des herbes vivaces*. (P. Duchartre.) || On dit aussi AMOMÉES, DRYMYRHIZÉES, SCITAMINEES.

ZINGIBÉRIQUE adj. (zain-ji-bé-ri-ke — rad. *zingiber*). Chin. Se dit d'un acide que l'on suppose exister dans le gingembre : *Acide ZINGIBÉRIQUE*.

ZINGST, petite île de la Baltique, près de la côte de la province prussienne de Poméranie, dont elle est une dépendance, régence de Stralsund, par 50° 25' de latit. N. et 10° 30' de longit. E. Elle mesure 22 kilom. 500 de l'E. à l'O. et 4 kilom. dans sa plus grande largeur; 70 kilom. de superficie; 1,300 hab. Pêche active et navigation.

ZINGUER v. a. ou tr. (zain-ghé — rad. *zinc*). Additionner d'une certaine quantité de zinc : ZINGUER de l'eau.

— Galvaniser avec du zinc : ZINGUER du fer. || Couvrir avec du zinc : ZINGUER un toit, une terrasse. || On dit moins souvent, mais plus régulièrement, ZINGUER : *Rien n'empêche de ZINGUER le fil de fer employé à une foule d'usages, et qui, loin de se rouiller, se conservera maintenant pendant de bien longues années*. (Dumas.)

Se zinguer v. pr. Etre zingué : *Le fer se ZINGUE très-bien*.

ZINGUERIE s. f. (zain-ghe-ri — rad. *zinguer*). Atelier où l'on prépare le zinc. || Commerce du zinc : *S'enrichir dans la ZINGUERIE*.

ZINGUEUR s. m. (zain-gheur — rad. *zinguer*). Ouvrier qui travaille le zinc.

ZINI (Pierre-François), helléniste italien, né à Vérone vers 1520, mort vers 1580. Il entra dans les ordres, devint professeur d'éthique à l'université de Padoue en 1547, puis fut nommé archiprêtre de Loanto et chanoine de Saint-Etienne de Vérone. On lui doit : *Talulæ græcarum institutionum*; *Orationes tres* (Venise, 1754, in-4°), et un grand nombre de traductions d'ouvrages grecs, entre autres : *Sancti Gregorii Nazianzeni commentarius in Hexameron* (Venise, 1553, in-8°); *Beati Isaiæ abbatiss opera* (Venise, 1558, in-8°); *Sancti Ephremi opera quædam* (Venise, 1561, in-8°); *Beati Theodoretii in Canticum canticorum explanatio* (Rome, 1563, in-fol.), etc. — Un parent du précédent, Vincent ZINI, né à Brescia et qui vivait au XVII^e siècle, est connu par un recueil de vers, intitulé *Carminum libri tres* (Venise, 1560, in-8°).

ZINK (Jean-Jacques), littérateur allemand, né à Meinungen (Henneberg) en 1688, mort dans la même ville en 1743. Lorsqu'il eut fait ses études dans les principales universités de l'Allemagne, il donna des leçons particulières. L'habileté avec laquelle il s'acquitta d'une mission dont le baron d'Urbig l'avait chargé près du cabinet de Saint-Petersbourg le fit remarquer du comte de Meinungen, qui le fit successivement nommer secrétaire de cabinet, secrétaire intime, conseiller et le chargea, tant qu'il vécut, de nombreuses missions diplomatiques. On lui doit une collection des traités conclus en Europe sous Charles VI, sous le titre de *l'Europe actuelle en paix* (Cobourg, 1726, 2 vol. in-4°). Cette

collection a été insérée dans plusieurs recueils.

ZINK (Frédéric, baron de), littérateur et poète allemand, né à Querfurth (Thuringe) en 1753, mort en 1802. Après avoir rempli pendant quelque temps les fonctions d'assesseur à Carlsruhe, il se retira dans le beau domaine qu'il possédait à Emmeligen, où il passa le reste de sa vie, entièrement occupé de la culture des lettres. De Zink avait d'amicales relations avec Jacobi, Schnetzer et Schloffer, qu'il allait fréquemment voir à Fribourg en Brisgau, et à qui il communiquait ses essais littéraires. C'était un homme instruit, parlant plusieurs langues et d'une rare modestie. Sa prose est facile, mais elle est dépourvue de concision et d'énergie. Ses vers sont élégants, harmonieux, et la forme en est plus ferme. On y trouve un parfum de vertu et de sensibilité qui leur donne un grand charme. Nous citerons, parmi ses écrits : les traductions du *Voyage autour de ma chambre* (Bâle, 1798) et de *Mon oncle Thomas* (Bâle, 1801), roman de Pigault-Lebrun; des pièces de vers et des épitres, insérées dans le *Vade-mecum* de Jacobi. Ses meilleures épitres sont celles qu'il a composées *Sur le bonheur domestique*, un chef-d'œuvre de délicatesse, et *Sur la mort de Schloffer* (1786).

ZINKE (Georges-Henri), économiste allemand, né à Altenrode, près de Naumbourg, en 1692, mort à Helmstedt en 1769. Il occupa dans cette dernière ville une chaire de science administrative et de finances. On lui doit plusieurs ouvrages dans lesquels on trouve des idées judicieuses et saines sur les matières qui faisaient l'objet de son enseignement. Nous citerons de lui : *l'Economie politique, la police et les finances* (Leipzig, 1744-1767, 16 vol. in-8°); *Introduction à la science des finances* (Leipzig, 1742, 2 vol. in-8°); *Dictionnaire général d'économie politique* (Leipzig, 1744, in-8°), souvent réédité; *Bibliothèque pour ceux qui s'occupent des finances* (Leipzig, 1754, 2 vol. in-8°); *Principes élémentaires de la théorie des finances* (Leipzig, 1755, 2 vol. in-8°).

ZINKEISEN (Jean-Guillaume), historien allemand, né à Altenbourg en 1803, mort en 1863. Il commença à l'université d'Iéna des études théologiques qu'il interrompit bientôt après pour se consacrer exclusivement à l'histoire, et, après avoir pris ses grades en 1826, résida à Dresde jusqu'en 1829, époque où il se rendit à Munich. Ce fut là qu'il écrivit le premier volume d'une *Histoire de la Grèce*, qui parut à Leipzig en 1832. L'année suivante, il partit pour Paris, afin d'y puiser aux sources authentiques les matériaux d'une *Histoire de l'empire ottoman en Europe*, éditée par Perthes pour la grande collection historique de Heeren et d'Ukert. Il trouva dans la capitale de la France l'occasion d'étudier de plus près les événements politiques du temps, et cette circonstance exerça une influence décisive sur le reste de sa carrière. Après avoir refusé, en 1834, une chaire d'histoire que le gouvernement grec lui offrait à Athènes, il revint en 1840 en Allemagne et prit à Berlin la rédaction en chef de la *Gazette d'Etat de Prusse*, à la tête de laquelle il demeura jusqu'en 1851. Dans l'intervalle, cette feuille avait changé de titre et était devenue *le Moniteur de l'Etat de Prusse* (*Preussischer Staatsanzeiger*). Plus tard M. Zinkeisen revint à ses travaux historiques et se remit surtout à continuer son *Histoire de l'empire ottoman*, dont sept volumes ont paru à Gotha de 1840 à 1863. Le tome VII de cet ouvrage, qui est le premier où le sujet soit véritablement traité au point de vue de la critique historique, renferme l'histoire de la Turquie depuis la paix de 1802 avec la France jusqu'au traité conclu à Bucharest avec la Russie en 1812. Outre cette œuvre capitale que la mort de l'auteur a interrompue, on a encore de ce dernier : *Histoire de la révolution grecque* (Leipzig, 1840, 2 vol.); *le Club des jacobins, matériaux pour l'histoire des partis et des mœurs politiques à l'époque de la Révolution* (Berlin, 1852, 2 vol.); *Trois mémoires sur la question d'Orient* (Gotha, 1854). Il a, en outre, fourni plusieurs études remarquables à *l'Annuaire historique*.

ZINKÉNITE s. f. (zain-ké-ni-te). Minér. Sulfure de plomb et d'antimoine.

— Encycl. La *zinkénite*, ainsi nommée de Zinken, qui en a fait la découverte, est un sulfure double d'antimoine et de plomb, renfermant en outre des traces de cuivre. Elle se présente sous la forme d'une substance métalloïde, d'un gris d'acier, en cristaux assez semblables à des prismes hexaèdres réguliers, mais qui paraissent plutôt résulter de la réunion de prismes rhomboïdaux à sommet dièdre. Sa pesanteur spécifique est 5,3. Elle fond au chalumeau, en dégageant des vapeurs blanches et laissant déposer sur le charbon un oxyde jaune. On la trouve à Wolfsberg, près de Stolberg, dans la partie orientale du Harz. Elle présente une variété qui diffère du type en ce que le plomb y est plus abondant et que le cuivre y est remplacé par une petite quantité de fer et de zinc; on a proposé pour celle-ci le nom de *wolfsbergite*.

ZINKGREF (Jules-Guillaume), poète allemand, né à Heidelberg en 1591, mort à Saint-Goar, Prusse rhénane, en 1635. Après avoir

étudié le droit à l'université de sa ville natale (1611), il se mit à visiter la Suisse, la France, l'Angleterre, les Pays-Bas, revint dans sa ville natale au bout de cinq ans, se fit recevoir docteur et fut nommé auditeur général de la garnison d'Heidelberg. Zinkgref eut beaucoup à souffrir des vicissitudes de la guerre de Trente ans. Sa ville natale étant tombée au pouvoir des Bavares en 1623, il se rendit à Strasbourg, devint secrétaire interprète de l'ambassadeur français Marescot, suivit ce diplomate dans divers cours de l'Allemagne, entra ensuite au service de l'électeur palatin, dut s'enfuir du Palatinat après la bataille de Nördlingen, fut pris et blessé par les soldats de Bernard, duc de Weimar, parvint à s'échapper de leurs mains et à gagner Saint-Goar, où demeurait son beau-père; mais, peu de temps après, il y mourut de la peste. Zinkgref joignait à une rare érudition un goût fin et sûr. Il se rattache à l'école de Weckherlin, dont il a le style énergique et vigoureux; mais on sent aussi dans ses œuvres l'influence d'Opitz, qui était son ami. Parmi les œuvres de cet écrivain qui occupe en Allemagne un rang distingué, nous citerons : *Emblematum ethico-politicorum centuria* ou *Cent allégories morales et politiques en vers* (Francfort, 1623, in-8°); *Apophthegmata* ou *Sentences prises dans les auteurs allemands* (Strasbourg, 1626-1631, 2 vol. in-8°), excellent recueil d'anecdotes, d'épigrammes, de discours tirés des meilleurs écrivains du XVI^e et du XVII^e siècle, et qui présente un cours de lectures intéressantes d'une haute valeur pour l'étude des mœurs allemandes; *Eloge du soldat* (Francfort, 1632), imitation de Tyrtée; *Carmina latina*, dans les *Triga poetica* de Weidner. Le tome VII de la *Bibliothèque des poètes allemands du XVII^e siècle*, publiée par W. Müller, contient un choix de poésies de Zinkgref, à qui l'on doit, en outre, la première édition des *Poésies allemandes* de Martin Opitz (Strasbourg, 1624, in-4°).

ZINN (Jean-Godefroy), anatomiste et médecin allemand, né à Schwabach en 1727, mort à Göttingue en 1759. Il fit ses études d'abord à Anspach, puis à Göttingue, où il fut reçu docteur en médecine en 1749, après avoir soutenu, sous la présidence de Haller, une thèse remarquable, pleine d'expériences sur les diverses parties de l'encéphale des animaux. En quittant Göttingue, il alla à Berlin, où il devait trouver des moyens de se perfectionner encore dans l'anatomie et la botanique, qui étaient ses sciences de prédilection. En 1753, il fut rappelé à Göttingue pour y être professeur de médecine et pour y avoir la direction du jardin de botanique. Il n'arriva pas au terme de sa trente-deuxième année. Parmi ses écrits, nous signalerons : *Dissertatio exhibens experimenta circa corpus callosum, cerebellum et duram meningem, in vivis animalibus instituta* (Göttingue, 1749, in-4°); *De ligamentis ciliaribus* (Göttingue, 1753, in-4°); *Observationes quædam botanicæ et anatomicæ de vasis subtilioribus oculi et cochleæ auris internæ* (Göttingue, 1753, in-4°); *Descriptio anatomica oculi humani iconibus illustrata* (1753, in-4°); *Descriptio plantarum horii et agri Göttingensis* (Göttingue, 1757, in-8°).

ZINNA, ville de Prusse, province de Brandebourg, régence de Potsdam, cercle et à 2 kilom. N. de Jüterbock, sur la Nuthe; 2,000 hab. Fabrication de toiles, lainages, cotons et cuirs. Aux environs, riche et célèbre abbaye, fondée en 1171. Cette ville a été bâtie en 1774 par Frédéric le Grand.

ZINNÈQUE s. f. (zinn-nè-ke). Entom. Genre d'insectes hémiptères homoptères, de la famille des cicadens, dont l'espèce type habite l'Amérique du Sud.

ZINNIE s. f. (zinn-ni — de Zinn, baron allemand). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des hélianthées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent dans l'Amérique du Nord : *La France s'est enrichie, par les soins de Cavanilles, d'une fort belle espèce, la ZINNIE élégante*. (T. de Berneaud.)

— Encycl. Les *zinnies* sont des plantes herbacées annuelles, à feuilles opposées, entières, nervées, à fleurs jaunes ou rouges, réunies en larges capitules terminaux, rayonnés, entourés d'un involucre dont les écailles imbriquées sont bordées de noir. On en connaît une douzaine d'espèces, qui croissent dans les régions centrales et chaudes de l'Amérique. La plus remarquable est la *zinnie élégante*; cette plante, dont la tige est haute de 1 mètre, croît au Mexique; elle a produit de nombreuses variétés, à fleurs simples ou doubles, offrant toutes les nuances du blanc au rouge pourpre. Elle croît en plein air et se resseme souvent d'elle-même; sa propagation n'offre donc aucune difficulté. On cultive aussi la *zinnie multiflore* ou *brésine*; celle-ci a des tiges moins hautes que la précédente et des fleurs d'un rouge terne, jaunes dans une variété. Nous citerons encore la *zinnie du Mexique*, à tiges couchées à la base, puis redressées, hautes de 0 m, 30 à 0 m, 40 et à fleurs d'un jaune orangé mélangé d'un peu de brun. Les *zinnies*, la première espèce et sa variété double surtout, sont des plantes ornementales d'un bel effet, tant par l'élégance de leur port que par le coloris varié et la longue durée de

leur floraison. On les emploie à décorer les plates-bandes et à former des massifs, surtout dans les parcs et les grands jardins, là où il faut des plantes très-rustiques et supportant au besoin la sécheresse. Leurs fleurs coupées conviennent d'ailleurs parfaitement pour garnir les vases et les bouquets.

ZINTEN, ville de Prusse, province de Prusse, régence et à 30 kilom. S. de Königsberg, sur le Straddick; 2,500 hab. Fabrication de draps et de toiles; forges.

ZINTZEL, petite rivière de l'Alsace-Lorraine, dans l'ancien département du Bas-Rhin. Elle se forme à Monterhausen de deux ruisseaux descendus de la forêt de Gotzenbrück, coule entre la forêt de Philippsbourg au N. et celle de Bœrenthal au S., passe à Bœrenthal, reçoit la rivière de Niederbronn et se jette dans la Moder, à Schweighausen, après un cours de 48 kilom.

ZINTZEL, autre rivière de l'Alsace-Lorraine, ancien département du Bas-Rhin. Elle se forme dans le canton de Phalsbourg des eaux descendues de plusieurs ravins des Vosges et se jette dans la Zorn, près de Steinbourg, après un cours de 32 kilom.

ZINZARE s. m. (zain-za-re — ital. *zinzaro*, même sens). Entom. Nom donné aux cousins, dans les relations de voyage en Italie : *Hélène se tenait à sa fenêtre comme si elle n'eût éprouvé aucune crainte des ZINZARES.* (H. Beyle.)

ZINZENDORF (Philippe-Louis, comte DE), homme d'Etat autrichien, né en 1671, mort en 1742. Son père était président de la cour impériale de Vienne. Le jeune Louis fit avec un tel succès ses études, qu'à peine âgé de vingt-trois ans il reçut de l'empereur, dont il s'était fait remarquer, une mission diplomatique auprès des électeurs de Bavière et du Palatinat. De retour à Vienne, il devint membre du conseil aulique de l'empire, puis fut envoyé, après le traité de Ryswick, en qualité d'ambassadeur, à la cour de Versailles, où il resta jusqu'en 1705. La guerre ayant alors recommencé, le duc de Zinzendorf dut revenir en Autriche, où il reçut le titre de conseiller privé. L'électeur de Cologne ayant été dépossédé, il se rendit, comme commissaire impérial, à Liège, y convoqua les états et y établit un nouveau gouvernement. La façon dont il s'était acquitté de ces diverses missions lui avait acquis une grande influence dans les affaires de l'Etat. Joseph I^{er}, parvenu au trône, le nomma premier chancelier de la cour, protecteur de l'Académie impériale des arts et sciences, puis ambassadeur dans les Pays-Bas (1707), afin d'y négocier un emprunt. Bien qu'il n'eût point réussi dans sa négociation, l'empereur ne lui en conféra pas moins l'ordre de la Toison d'or et lui donna la riche seigneurie de Schoeding. Sous Charles VI, Zinzendorf conserva tout son crédit, représenta l'Autriche aux conférences de Cambrai et d'Utrecht, et prit la direction suprême des affaires lorsque le prince Eugène se vit contraint, par l'état de sa santé, de rentrer dans la retraite. Le nouveau ministre fit regretter son prédécesseur par la dureté de son gouvernement et en se jetant dans des entreprises qui contribuèrent encore à le rendre impopulaire. C'est ainsi qu'il décida la guerre avec la Turquie, la quadruple alliance, etc., dont les résultats ne furent point heureux pour l'empire. Il dut quitter les affaires lorsque Marie-Thérèse prit en main les rênes de l'Etat, et il mourut d'une attaque d'apoplexie. Le comte de Zinzendorf était fier, hautain, travaillait fort peu et aimait la bonne chère.

ZINZENDORF (Philippe-Louis, comte DE), cardinal allemand, fils du précédent, né à Paris en 1699, mort en 1747. Il compléta son instruction en voyageant dans divers pays de l'Europe, entra dans les ordres, suivit comme conclaviste le cardinal Ciniugues à Rome en 1721, passa quelque temps dans cette ville, puis retourna à Vienne, prêcha avec succès devant la cour, devint, en 1725, évêque de Raab, et fut promu, en 1727, au cardinalat. Lors du conclave de 1730, il retourna à Rome, seconda de tout son pouvoir les vues de l'Autriche et concourut à l'élection de Clément XII. Il avait, depuis 1732, quitté le siège de Raab pour celui de Breslau, lorsque le roi de Prusse envahit la Silésie. Arrêté par ordre de Frédéric II, pour avoir entretenu une correspondance avec les journaux autrichiens, il fut expulsé peu après de la Silésie et retourna à Vienne. Mais cette province ayant été annexée à la Prusse, Zinzendorf se rendit à Berlin et fit sa soumission au roi, qui l'accueillit avec distinction, le rétablit dans ses possessions épiscopales, le nomma vicaire général de tous les catholiques de son royaume et le chargea de trancher, sans avoir recours au pape, toutes les questions litigieuses en matière de dogme et de discipline. Lorsque le pape apprit cette décision de Frédéric, il protesta et appela à Rome Zinzendorf pour lui demander des explications; mais le cardinal refusa d'obéir et s'attacha, par une docilité sans réserve, à plaire à son nouveau souverain.

ZINZENDORF (Nicolas-Louis, comte DE), fondateur de la secte des hernhutes, né à Dresde en 1700, mort à Hernhut (Saxe) en

1760. Fils d'un ministre des conférences d'Auguste II, électeur de Saxe et roi de Pologne, il perdit son père peu de temps après sa naissance. Sa mère s'étant remariée avec le comte de Natzmer, feld-marché prussien, il fut élevé par les soins de sa grand-mère maternelle, la baronne de Gersdorf, femme instruite, qui avait écrit des hymnes et des traités sur différents sujets religieux, et qui correspondait en latin avec plusieurs théologiens et érudits distingués de son époque. Elle vivait retirée dans une de ses terres, en Lusace, où elle recevait fréquemment la visite des chefs du piétisme, Jacques Spener, le plus illustre de tous, était son ami intime, et ce fut l'influence de ce théologien qui fit naître dans l'esprit du jeune Zinzendorf ces tendances religieuses qui le rendirent célèbre dès son enfance et qui, plus tard, l'amènèrent à essayer de réformer la religion protestante. A l'âge de dix ans, il fut envoyé au Pädagogium de Halle, qui était alors dirigé par Franck, aux soins particuliers duquel il fut confié. Il y demeura six ans, et, comme les doctrines piétistes étaient celles qui dominaient dans cette école, il s'y laissa bientôt aller entièrement. Il y fonda, de concert avec plusieurs de ses condisciples, un ordre mystique, qui reçut le nom d'ordre du Grain de sénévé, par allusion au passage de saint Matthieu (xiii, 31, 32). Mais sa famille, peu satisfaite de le voir se livrer à de pareilles occupations et désireuse d'en faire un homme d'Etat, l'envoya, en 1716, étudier le droit à Wittemberg, où dominait un esprit religieux complètement opposé au piétisme de Halle. Il n'en continua pas moins de suivre son penchant pour les études théologiques et résolut même d'entrer dans les ordres. Sa conduite n'était cependant rien moins qu'édifiante à cette époque; on le voyait aussi souvent dans les maisons de jeu que dans les assemblées de théologiens. Beau, spirituel, élégant, recherché des femmes, il céda pour un temps à l'entraînement de la jeunesse; mais, s'il revint bientôt à une vie régulière, on n'en est pas moins forcé de reconnaître que ces premiers écarts exercèrent une certaine influence sur son imagination, car les doctrines qu'il émit plus tard présentent un singulier mélange d'idéalisme et de sensualisme et l'ont fait accuser d'hypocrisie et de dérèglement de mœurs par quelques-uns des plus grands théologiens de son temps. A Wittemberg, il se lia avec Frédéric de Watteville, de Berne, qui devint plus tard le protecteur des hernhutes en Suisse, ainsi qu'avec le missionnaire Ziegenbalg, qui revenait du Malabar, où il avait été envoyé par le roi de Danemark.

En 1719, Zinzendorf quitta l'université et visita la Hollande et la France dans le but surtout de faire la connaissance des théologiens. A Utrecht, il fut très-bien accueilli par Basnage et par le juriconsulte Vitruvius, et à Paris il se lia intimement avec le Père de La Tour et avec le cardinal de Noailles, ainsi qu'avec lord Stair, ambassadeur d'Angleterre. Après avoir encore visité la Suisse, il revint, en 1721, dans sa patrie et fut nommé conseiller aulique près la régence provinciale de Dresde, emploi qu'il occupa jusqu'en 1728, époque où il s'en démit volontairement.

En 1722, il avait épousé la sœur d'un de ses amis, le comte de Reuss-Ebersdorf, et s'était fixé sur une de ses terres, à Bernhutsdorf (haute Lusace). Ce fut là qu'il rencontra un charpentier nommé Christian David, qui appartenait à la secte des frères moraves et qui lui fit le récit des persécutions dont ses coreligionnaires étaient l'objet de la part du gouvernement autrichien. Zinzendorf l'engagea alors à venir s'établir sur ses terres avec ceux de ses amis qui préféreraient la liberté de conscience sous un ciel étranger à l'oppression religieuse dans leur propre patrie. David accepta la proposition et revint, en 1722, avec trois hommes, deux femmes et cinq enfants. Le comte leur donna des terres et une maison en bois, située au pied de la montagne du Hutberg. Tels furent les commencements de la célèbre communauté de Hernhut (nom qui signifie *bergerie du Seigneur*). Les premiers colons étaient si pauvres, que la comtesse dut leur donner des habits et une vache laitière pour fournir à la nourriture des enfants.

Ce fut à cette occasion que Zinzendorf conçut l'idée de fonder une secte et qu'il écrivit différentes brochures, qui se contredisaient parfois l'une l'autre, mais d'après lesquelles on peut voir cependant qu'il n'avait pas l'intention de se séparer de la confession d'Augsbourg. Hernhut fut destiné à devenir le centre de cette secte, et il invita d'autres frères moraves à venir s'y établir. Il pourvut avec une grande générosité aux besoins de ceux qui répondirent à son appel, et sa communauté ne tarda pas à attirer l'attention de l'Allemagne et des autres pays protestants. Le nombre de ses adversaires s'accrut en même temps que celui de ses partisans. Il fut attaqué dans sa vie publique et dans sa vie privée, mais il reçut aussi des témoignages de respect et d'estime de la part des personnages les plus éminents. L'empereur Charles VI l'invita à venir à la cour de Vienne; il refusa cet honneur, ainsi que beaucoup d'autres.

Fidèle au projet qu'il avait conçu, dès sa

liaison avec Ziegenbalg, de propager la religion chrétienne parmi les idolâtres, il se rendit, en 1731, à Copenhague pour s'y renseigner sur l'état des missions danoises dans le Groenland et dans les Indes orientales, et envoya plusieurs de ses disciples dans ces contrées. Telle fut l'origine première des missions moraves, qui sont aujourd'hui très-répandues.

En 1734, Zinzendorf alla à Stralsund pour s'y faire ordonner ministre de l'Eglise luthérienne; mais, comme il comptait un grand nombre d'ennemis, il s'y présenta sous le nom supposé de Freideck et entra comme précepteur chez un marchand. Après avoir reçu les ordres, il entreprit une série de voyages dont le but était la propagation de ses doctrines. Il se rendit d'abord en Suède; mais, à peine arrivé à Malmoe, il reçut l'ordre de quitter le pays. Il attaqua alors le roi de Suède, Frédéric de Hesse-Cassel, dans une brochure dont il envoya des exemplaires à toutes les cours de l'Europe. Il se fit ainsi de nouveaux ennemis, et, en 1736, il fut banni de la Saxe, comme convaincu de prêcher des doctrines dangereuses. Il se retira alors auprès de son beau-frère et fut appelé, la même année, par la princesse douairière d'Orange, en Hollande, où il fonda la colonie d'Heerendyk (la *digue du Seigneur*), qui fut plus tard transférée à Zuyst. De là il passa en Livonie et en Esthonie, y fonda plusieurs colonies moraves et fit traduire la Bible en livonien et en esthonien. A son retour, il fut appelé à Berlin par le roi de Prusse, dont il sut gagner à tel point les bonnes grâces, que ce prince le fit ordonner évêque de l'Eglise morave par son chapelain Jablonski (1737). L'ordination d'un évêque par un simple ministre était en contradiction flagrante avec les lois canoniques; mais comme Luther avait aussi ordonné un évêque (Amsdorf) sans l'être lui-même, le précédent fut jugé suffisant. La même année, Zinzendorf se rendit à Londres et s'y lia avec Wesley. De Londres, il partit pour l'île Saint-Thomas, dans les Indes orientales, où, à son arrivée, il trouva les missionnaires moraves, qui y étaient établis depuis plusieurs années déjà, persécutés par le gouvernement local. Il obtint qu'ils ne seraient plus contrariés dans leurs travaux de propagande. Il revint alors en Allemagne, parcourut ensuite la Suisse et commença, en 1742, son grand voyage à travers les colonies anglaises de l'Amérique du Nord. Après avoir éprouvé en Pensylvanie une réception des plus désagréables, il se rendit à Geraintown, où il excita un tel enthousiasme que les habitants, Allemands en majorité, le choisirent pour ministre. Il reprit cependant bientôt après ses voyages, visita les tribus indiennes de l'intérieur et, après avoir fondé la colonie de Bethléem, revint en Europe en 1743.

Pendant son absence, les frères moraves de la Livonie avaient eu recours aux moyens les plus arbitraires pour établir leur religion dans toutes les églises de cette contrée, et Zinzendorf avait été accusé de les avoir encouragés dans leur manière d'agir. Il partit aussitôt pour la Russie, afin de se justifier; mais il ne put aller que jusqu'à Riga, où il trouva un ordre de l'impératrice Elisabeth qui lui enjoignait de quitter le territoire russe. Quelques années plus tard, il obtint la permission de rentrer en Saxe. Il n'y fit qu'un séjour de peu de durée et revint pour de nouveaux voyages. En 1749, il visita une seconde fois l'Angleterre, où, par la protection de l'archevêque Potter, du général Oglethorpe et autres personnages influents, il obtint du Parlement un bill pour l'établissement de colonies et de missions moraves dans les possessions anglaises de l'Amérique du Nord. Il passa de là en Amérique et y séjourna quelques années. Son dernier grand voyage eut lieu en 1757, époque où il alla voir son ami Watteville dans le canton de Berne, d'où il revint ensuite en Hollande.

Sa femme étant morte en 1756, il épousa l'année suivante Anna Nitschmann, fille d'un charron, qui avait été l'un des premiers colons d'Hernhut; elle était elle-même supérieure des filles de cette communauté.

L'activité de Zinzendorf était prodigieuse. Il écrivit plus de cent brochures, ayant toutes pour but la propagation de ses doctrines ou sa défense personnelle et celle de ses disciples. Les plus connues sont : *Voyage d'Atticus à travers le monde; la Bonne parole du Seigneur, sorte de catéchisme* (1739); *le Lait pur de la doctrine de Jésus*; *le Socrate allemand*, revue périodique, etc. On a aussi de lui un grand nombre d'hymnes, qui se trouvent dans les recueils de chants des frères moraves. Elles ont un ton mystique; le style en est souvent pénible et la versification dure, mais elles sont parfaitement adaptées à l'orgue et aux chœurs. Ces écrits offrent le plus singulier mélange de beautés et de défauts, de clarté et d'obscurité mystique, de pensées profondes et de lieux communs. Ses premiers ouvrages ont encore un autre défaut, qu'il a lui-même déploré plus tard, c'est l'ardeur presque obscène qui anime beaucoup de ses hymnes et de ses sermons. On peut consulter, au sujet de sa vie et de ses écrits : Spangenberg, *Vie du comte de Zinzendorf* (Barby, 1772-1775, 8 part.); Muller, *Confessions des hommes illustres* (tome III); Varnhagen von Ense, la *Vie du comte de Zinzendorf*,

dans le tome V des *Monuments* (Berlin, 1830); Verbeck, *Vie et caractère du comte de Zinzendorf* (Gnadau, 1845); Vœlbling, le *Comte de Zinzendorf peint d'après ses poésies* (Gnadau, 1850); de Schruetersbach, le *Comte de Zinzendorf et la communauté des frères moraves à son époque* (Gnadau, 1857); enfin, F. Bovet, le *Comte de Zinzendorf* (Paris, 1865). Ce dernier ouvrage est écrit en français; tous les autres sont en allemand.

ZINZERLING (Jean ou Just), en latin *Jodocus Sincerus*, philologue allemand, né en Thuringe vers 1590, mort vers 1620. Il fit ses études de droit à Bâle, où il prit ses grades, puis visita la France, l'Angleterre, les Pays-Bas et finit par se fixer à Lyon, où il devint correcteur dans une imprimerie. Ses principaux ouvrages sont : *De appellationibus* (Bâle, 1610, in-4°); *Itinerarium Galliarum et finitimarum regionum* (Lyon, 1612, in-12), avec un appendice, *De Burdigalia* (Lyon, 1616, in-12). Ce curieux ouvrage, publié sous le nom de *Jodocus Sincerus* et souvent réédité, est un itinéraire ou guide pour le voyageur en France. Il contient d'intéressants détails sur les meilleures hôtelleries de chaque ville, sur les monuments, les bibliothèques, les antiquités, sur tout ce qui peut offrir de l'intérêt pour les étrangers. Citons encore de lui : *Opiniones variorum de vero intellectu legis V de nautico fanore* (Lyon, 1614, in-4°) et une édition, devenue très-rare, de l'*Argonautique* de Valerius (1617, in-12).

ZINZIBÉRIN, **INE** adj. (zain-zi-bé-rain, i-ne). Qui appartient au gingembre : *Poudre ZINZIBÉRINE.* || Vieux mot.

ZINZIBET s. m. (zain-zi-bètt). Bot. Ancien nom du GINGEMBRE.

ZINZINE ou **ZINZINUS**, antipape, qui vivait au IX^e siècle. A la mort de Pascal I^{er}, en 824, il fut élu pape par une partie du peuple, pendant que la noblesse nommait Eugène II; mais Louis le Débonnaire se prononça en faveur de ce dernier, et Zinzine abdiqua.

ZINZOLIN s. m. (zain-zo-lain. — Mânago tire ce mot de l'arabe *giololan*, semence de sésame, qui fournit une matière tinctoriale violette; d'autres le font venir du latin *hispilonum*, diminutif de *hispinum*, plante qui fournit un suc de même couleur. Couleur qui est un violet rougeâtre.

ZINZOLIN, **INE** adj. (zain-zo-lain, i-ne). Qui est de la couleur appelée zinzolin : *Catapultiste sait satiner des chairs par un brusque luisant, friper des taffetas ZINZOLINS.* (Th. Gaut.)

ZINZOLINER v. a. ou tr. (zain-zo-li-né — rad. *zinzolin*). Teindre en zinzolin; donner une couleur zinzoline à :

D'une lumière zinzoline
Il zinzolisa la marine.

SCARRON.

ZIO s. m. (zi-o). Chronol. Second mois sacré des Hébreux, correspondant à la lune d'avril.

ZIAPAQUIRA, ville de la Nouvelle-Grenade, Amérique du Sud, Etat et à 22 kilom. N.-N.-E. de Bogota; 4,300 hab. Riche mine de sel gemme.

ZIPE (Henri VAN DER), bénédictin flamand. V. ZYPÉUS.

ZIPH, nom ancien d'un désert de la Palestine, dans la tribu de Juda, au S.-E. de Jérusalem et près de la mer Morte. On y voyait de nombreuses cavernes.

ZIPHIUS s. m. (zi-fi-uss — du gr. *ziphos*, épee). Mamm. Genre de mammifères cétacés fossiles, du groupe des dauphins.

ZIPHORYNQUE s. m. (zi-fô-rain-ke — du gr. *ziphos*, épee; *rhyngchos*, bec). Ornith. Syn. de PICOLAPTE.

ZIPHOTIQUE s. m. (zi-fô-ti-ke — du gr. *ziphos*, épee). Ichtyol. Sous-genre de lépidopodes.

ZIPPE (Augustin), bénédictin et écrivain allemand, né à Mergenthal (Bohême) en 1746, mort vers la fin du XVIII^e siècle. Il fut successivement abbé des bénédictins de Braunau, supérieur du séminaire général de Prague (1783), directeur des études théologiques en Autriche, doyen à Kamnitz, conseiller aulique, révérendiro à la chambre des comptes ecclésiastiques, président et directeur de la Faculté de théologie de Vienne. Outre des discours, on lui doit : *Instruction de la jeunesse dans la morale et dans la foi* (Prague, 1778, in-8°) et *Sur l'éducation morale des jeunes ecclésiastiques placés dans le séminaire de Prague* (Prague, 1784, in-8°).

ZIPPÉE s. f. (zi-pé). Bot. Genre de végétaux fossiles, de la famille des fougères.

ZIPPÉLIE s. f. (zi-pé-li — de *Zippel*, savant allemand). Bot. Genre de plantes, de la famille des pipéracées, dont l'espèce type croît à Java.

ZIPS (COMITAT DE), division administrative de la Hongrie, tirant son nom du village de Zips, où l'on voit les ruines d'un ancien château royal. Ce comitat, situé dans la partie septentrionale de la Hongrie, au pied des Karpathes, est borné au N. par la Galicie, à l'E. par le comitat de Saros, au S. par ceux d'Abauj-Torna et de Gomor, à l'O. par celui de Liptau. Il mesure 103 kilom. du N.-O. au S.-E., sur 36 kilom. de largeur moyenne;

superficie, 3,712 kilom. carrés; 160,000 hab. Ch.-l., Leutschau. On y trouve 16 villes privilégiées, 2 villes royales, 20 bourgs et 175 villages. Ce comitat est en grande partie couvert par les Karpathes et leurs ramifications méridionales; le Poprad l'arrose du S.-O. au N.-E.; le Hernad et le Gohnitz baignent la partie méridionale. Le climat est froid et ne permet pas la culture de la vigne. On n'y récolte pas assez de grains pour la consommation des habitants; mais le pays est riche en orge, lin, pois, fruits, bois, bestiaux, moutons, porcs, gibier, volailles, poissons, abeilles. On y trouve du fer et du cuivre et plusieurs sources minérales, dont les plus renommées sont celles de Neu-Lublau. L'industrie y est assez active; ses principales branches sont l'exploitation des mines, la fabrication des toiles, des cuirs et de la poterie. Le pays de Z. appartenait autrefois à la Pologne; il échut au xiii^e siècle à la Hongrie, fut engagé à la Pologne en 1412 et passa à l'Autriche lors du premier partage de la Pologne.

ZIRARDINI (Antoine), jurisconsulte italien, né à Ravenne en 1725, mort dans la même ville en 1784. Il se fit recevoir docteur en droit (1749), puis se rendit à Rome pour y étudier la langue grecque dans le but de s'occuper de recherches historiques et de jurisprudence ancienne. Après avoir passé trois ans dans cette ville au milieu des hommes les plus distingués, il retourna à Ravenne, devint professeur d'*Institutes* au collège des Nobles, fut investi à plusieurs reprises des fonctions de podestat et refusa des chaires de droit que lui offrirent les Académies de Parme et de Pavie. On lui doit : *Degli antichi edifici profani di Ravenna libri due* (Faenza, 1762, in-4°), ouvrage qui établit sa réputation; *Imperatorum Theodost Junioris et Valentianus III novellæ leges* (Faenza, 1766, in-8°), avec un savant commentaire; *Cours de droit civil*, etc.

ZIRCON s. m. (zir-kon). Minér. Nom donné au silicate natif et cristallisé de zirconium, qu'on appelle aussi ZIRCONITE, JARGON, HYACINTHE.

— **Encycl.** Le *zircon* répond à la formule $Zr^{IV}SiO_4$, dans laquelle le zirconium est tétravalent. Il se rencontre en cristaux quadratiques.

Le *zircon* se rencontre aussi en cristaux grenus et irréguliers. Sa dureté est de 7,5; son poids spécifique de 4 à 4,75; son éclat est de la nature de celui du diamant, quoique beaucoup plus faible. Il a une couleur rouge, brune, jaune, grise ou blanche; sa poussière est incolore. Il est transparent ou sous-translucide, suivant les échantillons. Sa cassure est conchoïdale et brillante. Devant le chalumeau, il perd sa couleur, mais ne fond pas, à moins qu'on ne le mélange avec du carbonate sodique ou du sel microcosmique. Avec le borax, il fond aussi, mais difficilement, en donnant un verre diphane; si cependant la proportion de borax est trop forte, ce verre devient opaque.

Le *zircon* pur renferme 33,2 pour 100 de silice et 66,8 de zircon; quelques spécimens renferment de petites quantités de chaux et d'oxyde ferrique.

On donne le nom d'hyacinthe aux variétés colorées de *zircon*, qui sont quelquefois assez grosses pour être utilisées comme pierres précieuses; les variétés grisâtres ou brunâtres reçoivent le nom de zirconite. Une variété de Ceylan incolore ou d'une très-légère teinte fumée, que l'on vend comme diamant inférieur, est connue sous le nom de jargon.

L'hyacinthe se trouve dans le sable et dans certains dépôts d'alluvion des rivières de l'île de Ceylan; à Expail y, près du Puy (Haute-Loire); à Ohlapian, en Transylvanie; à Pfisch, dans le Tyrol; à Bilin, en Bohême; à Lebnitz, en Saxe; quelquefois dans les tufs volcaniques de l'Auvergne et aussi dans le Groenland; dans la zircon-syénite de Frederichsvärn, en Norvège; près de B'évig, où on lui donne quelquefois le nom d'erdmanite; à Minsk, dans les monts Ourals; dans les mines de fer d'Arendal, en Ecosse; à Scalpary, en Harris; dans le granit de Criffel, dans le Kirkcudbrightshire; au Vésuve, où on la rencontre mêlée à la rayolite en octaèdres blancs et bleus; à Sainte-Jose, dans la Nouvelle-Grenade, où on la rencontre en petits cristaux incolores, et dans différentes localités, telles que la Caroline du Nord, l'État de New-York, le New-Jersey, la Pensylvanie, la Californie et le Canada. Il est probable que le minéral que Breithaupt a nommé oestranite n'est qu'un *zircon* gris brun de Frederichsvärn.

La zirconite est un des minéraux les plus inaltérables que l'on connaisse; mais on la trouve quelquefois à l'état hydraté et elle est alors attaquée par les liqueurs alcalines, qui lui enlèvent une partie de la silice. La calypolite, la malacone, l'ørstedtite et la tachyphalite, que nous avons décrites à leur place, paraissent être des *zircons* ainsi altérés.

Certains *zircons* de la variété connue sous le nom de jargone offrent dans leur état naturel, et lorsqu'ils ont été fondus avec le borax, un spectre remarquable que Sorby a décrit le premier. On a supposé, par suite, qu'ils renferment un nouvel élément, que l'on a appelé jargonium. Sorby et Church ont même donné des méthodes propres à obtenir la jargone (oxyde de jargonium) et à la séparer de

la zirconite (oxyde de zirconium) et ont décrit les propriétés de cette base. Plus récemment, toutefois, Sorby a découvert que le spectre spécial en question est dû au mélange de la zirconite avec certains composés uraniques, ce mélange donnant un spectre qui renferme des bandes obscures que n'offrent ni le spectre de l'oxyde uranique seul, ni celui de la zirconite seule. Des mélanges artificiels de zirconite et d'oxyde uranique offrent, en effet, absolument le même spectre que le minéral naturel. Sorby conclut de là que le jargonium supposé n'existe pas.

R. Hermann a confirmé des résultats qu'avait obtenus Berlin par rapport à la terre connue sous le nom de noria, et que Svanberg croyait avoir découverte dans les zircons de Norvège et de quelques autres localités. Il a démontré que la soi-disant noria n'est qu'un mélange de zirconite et de petites quantités d'alumine.

ZIRCONATE s. m. (zir-ko-na-te). Chim. Sel produit par l'action des acides sur la zirconite ou hydrate de zirconium faisant office de base.

— **Encycl.** V. ZIRCONIUM.

ZIRCOE s. f. (zir-ko-ne). Chim. Oxyde de zirconium.

— **Encycl.** V. ZIRCONIUM.

ZIRCONICO-AMMONIQUE adj. (zir-ko-ni-ko-amm-mo-ni-ke). Chim. Se dit d'un sel double de zirconium et d'ammoniaque : *Sel zirconico-ammonique*.

ZIRCONICO-POTASSIQUE adj. (zir-ko-ni-ko-po-ta-si-ke). Chim. Se dit d'un sel double de zirconium et de potasse : *Sel zirconico-potassique*.

ZIRCONIDE adj. (zir-ko-ni-de — de *zircon*, et du gr. *eidos*, aspect). Minér. Qui ressemble au zirconium.

— s. m. pl. Famille de minéraux comprenant le zirconium et ses composés.

ZIRCONIEN, IENNE adj. (zir-ko-ni-ain, i-ène — rad. *zirconium*). Minér. Qui contient du zirconium.

ZIRCONIQUE adj. (zir-ko-ni-ke). Chim. Se dit des sels de zirconium.

— **Encycl.** V. ZIRCONIUM.

ZIRCONITE s. f. (zir-ko-ni-te). Minér. Nom donné à des variétés grisâtres ou brunâtres de zircons. V. ce dernier mot.

ZIRCONIUM s. m. (zir-ko-ni-omm). Chim. Métal intermédiaire entre l'aluminium et le silicium.

— **Encycl.** Le *zirconium* a pour symbole Zr et pour poids atomique 89,6. C'est un élément tétratomique, jouant à la fois le rôle de métal et de métalloïde, et que l'on peut classer entre l'aluminium et le silicium. Son oxyde, la zirconite, a été d'abord tiré du *zircon* et reconnu comme une substance particulière par Klaproth, en 1789; on l'a ensuite trouvée dans d'autres minéraux, tels que l'ørstedtite, la polymignite, l'ørstedtite et la fergusonite. L'ørstedtite, où l'on avait cru d'abord trouver de la zirconite, n'en renferme pas la moindre trace, ainsi que l'ont prouvé les dernières expériences de Hermann.

Le *zirconium* métallique existe, comme le silicium, sous trois états : amorphe, graphitoïde et cristallisé. Le *zirconium* amorphe a été obtenu par Berzelius au moyen de méthodes identiques à celles dont ce chimiste s'est servi pour préparer le silicium et le bore amorphe, c'est-à-dire par la calcination du fluorure zirconico-potassique avec le potassium métallique : on fait digérer la masse fondue dans de l'eau légèrement acidifiée par l'acide chlorhydrique et on lave le résidu d'abord avec une solution de sel ammoniac, puis à l'alcool. On peut encore le préparer en dirigeant un courant de chlorure de *zirconium* en vapeur sur du sodium placé dans une nacelle posée elle-même dans un tube de porcelaine chauffé au rouge, ou en chauffant du chlorure zirconico-sodique dans un creuset avec du sodium ou du magnésium. C'est une poudre amorphe, compressible sous le brunissoir en lamelles graphitiques minces, d'un éclat assez faible. Quand il n'a pas été calciné, il se diffuse dans l'eau en particules extrêmement fines qui passent au travers des filtres; mais par le repos, et plus rapidement si l'on ajoute un acide ou un sel soluble à la liqueur, il gagne le fond du vase. C'est un mauvais conducteur de l'électricité; il ne s'altère pas lorsqu'on le calcine dans un courant d'hydrogène; mais si, après qu'on l'a laissé refroidir dans ce gaz, on le porte au contact de l'air, il s'échauffe au point de devenir incandescent, par suite de la chaleur dégagée par l'absorption de l'oxygène. Chauffé à l'air, le *zirconium* amorphe prend feu bien au-dessous du rouge et brûle avec une flamme brillante en répandant des fumées de zirconite. Les acides ordinaires ne l'attaquent que fort peu; il en est de même de l'eau régale; mais l'acide fluorhydrique le dissout facilement en dégageant de l'hydrogène, et un mélange d'acide azotique et d'acide fluorhydrique l'attaque avec une extrême énergie.

On prépare le *zirconium* cristallin en chauffant 1 partie de chlorure zirconico-potassique avec 1 partie 1/2 d'aluminium dans un creuset de plombagine à la température de fusion du fer. Après le refroidissement du creuset on trouve la surface de l'aluminium

recouverte de lamelles cristallines en forme de feuilles qui consistent en *zirconium* presque pur. On les sépare de l'excès d'aluminium en traitant la masse par l'acide chlorhydrique qui dissout et ce métal et le chlorure aluminico-potassique formé pendant la réaction. Le *zirconium* cristallin ainsi obtenu est très-dur, très-cassant et ressemble encore à l'antimoine par son éclat et sa couleur. Il cristallise en grosses lamelles qui paraissent dériver du prisme monoclinique. Sa densité égale 4,15; il est moins fusible encore que le silicium et ne brûle qu'à la température du chalumeau oxyhydrique. Il prend feu au rouge dans le gaz chlore et décompose l'acide chlorhydrique gazeux à la même température. Les acides sulfurique, azotique et chlorhydrique ne l'attaquent que faiblement, même à chaud; mais l'eau régale le dissout avec facilité; il en est de même de l'acide fluorhydrique, même à froid.

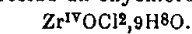
Le *zirconium* graphitoïde paraît se former dans certaines circonstances particulières. Troost, en essayant de décomposer le zirconate de sodium par le fer, a obtenu du *zirconium* en petites écailles très-légères, d'une couleur gris d'acier.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, le *zirconium* est un élément tétratomique; son oxyde répond à la formule ZrO_2 et son chlorure à la formule $ZrCl_4$. Il ne forme, toutefois, qu'une seule classe de composés avec les métalloïdes halogènes. Son oxyde peut être à la fois considéré comme un anhydride basique ou comme un anhydride acide. Il fait, en effet, indistinctement la double décomposition avec les bases, en formant des zirconates, et avec les acides en formant des sels zirconiques.

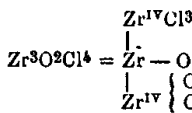
— **COMPOSÉS HALOÏDES DU ZIRCONIUM.** CHLORURE DE ZIRCONIUM $ZrCl_4$. Ce composé se forme, avec incandescence, lorsqu'on chauffe le *zirconium* dans le chlore gazeux, ou encore lorsqu'on chauffe dans un courant de chlore un mélange intime de charbon et de zirconite ou de zircon pulvérisé. Dans ce dernier cas, il se réunit dans la partie froide de l'appareil sous la forme d'un sublimé blanc. Sa densité de vapeur, déterminée par Deville et Troost, égale 8,15. Sa densité théorique, calculée pour 2 volumes pour la formule $ZrCl_4$, serait de 8,00. Le chlorure anhydre de *zirconium* se dissout facilement dans l'eau avec élévation de température.

On obtient un chlorure hydraté en évaporant une solution de zirconite hydratée dans l'acide chlorhydrique. Il forme des aiguilles incolores, soyeuses, d'une saveur astringente, aisément solubles dans l'eau et dans l'alcool, peu solubles dans l'acide chlorhydrique concentré.

Les cristaux de chlorure de *zirconium* hydraté deviennent opaques à 50° en perdant une partie de leur eau et la moitié de leur chlore à l'état d'acide chlorhydrique; ils laissent pour résidu un oxychlorure

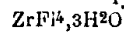


On obtient le même composé en groupes étoilés de prismes blancs soyeux lorsqu'on évapore la solution aqueuse de chlorure zirconique. Chauffés, ces cristaux deviennent blancs, opaques et se convertissent en dioxychlorure



— **BROMURE DE ZIRCONIUM.** Une solution d'hydrate de *zirconium* dans l'acide chlorhydrique laisse, lorsqu'on l'évapore, un bromure hydraté en grains cristallins qui, sous l'influence de la chaleur, se résout en acide bromhydrique et en zirconite.

— **FLUORURE DE ZIRCONIUM** ZrF_4 . La zirconite calcinée se dissout avec difficulté dans l'acide fluorhydrique; mais l'hydrate zirconique s'y dissout facilement. Le fluorure anhydre de *zirconium* prend naissance lorsqu'on chauffe la zirconite avec deux fois son poids de fluorure double d'hydrogène et d'ammonium, jusqu'à ce qu'il ne se dégage plus de vapeurs de fluorure ammonique. Il est facilement soluble dans l'eau acidulée par l'acide fluorhydrique, et, lorsqu'on évapore la solution renfermant un excès de cet acide, il se sépare du fluorure zirconique hydraté

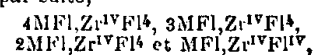


en petits cristaux brillants tricliniques, qui ont souvent l'aspect de tablettes. Ces cristaux perdent, sous l'influence de la chaleur, de l'eau et de l'acide chlorhydrique, et, si l'action de la chaleur est longtemps continuée (même au-dessous du rouge), il reste un résidu de zirconite pure. Le fluorure zirconique se dissout sans décomposition dans l'acide fluorhydrique étendu. Mais si on le dissout dans l'eau, il se décompose en donnant un oxychlorure.

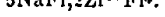
— **FLUOZIRCONATES.** Le fluorure de *zirconium* se combine avec un grand nombre d'autres fluorures métalliques, en formant des sels doubles isomorphes avec les fluosilicates (silicofluorures) correspondants, les fluostannates et les fluotitanates. Le rapport du fluor du fluorure zirconique au fluor du fluorure métallique est, dans ces sels, dans les proportions de 1 : 1; de 1 : 1 $\frac{1}{2}$; de 1 : 2 et de 1 : 4.

Dans le sel sodique seul, le rapport est 5 : 8.

Les formules générales des fluozirconates sont, par suite,



le sel de sodium seul répondant à la formule



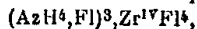
C'est Marignac qui a surtout étudié les fluozirconates.

Les fluozirconates sont ordinairement solubles dans l'eau et bien cristallisables. On les obtient en mélangeant des dissolutions des deux sels constitutifs ou en dissolvant soit un oxyde, soit un carbonate métallique dans un mélange de fluorure de *zirconium* et d'acide fluorhydrique.

Les fluozirconates de baryum, de strontium, de calcium sont insolubles dans l'eau, d'où il résulte que les fluozirconates solubles sont précipités par les solutions salines de ces trois métaux. Lorsqu'on traite le carbonate barytique par une solution de fluorure de *zirconium* renfermant de l'acide fluorhydrique libre, il se dégage de l'anhydride carbonique et il se forme un précipité qui consiste en un mélange de fluorure et de fluozirconate de baryum; des mélanges analogues prennent naissance lorsqu'on remplace, dans cette opération, le carbonate de baryum par du carbonate de calcium ou de strontium.

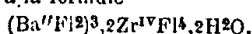
Beaucoup de fluozirconates se dissolvent dans l'eau sans se décomposer, soit à chaud, soit à froid; beaucoup d'autres se décomposent lorsqu'on soumet à l'ébullition leur solution aqueuse, avec mise en liberté d'une portion du fluorure métallique qui se dépose, et formation d'un fluozirconate de la formule $(MF_2)2Zr^{IV}F_4$ qui reste dissous. La plupart des fluozirconates chauffés au contact de l'air humide perdent la moitié de leur fluor à l'état d'acide fluorhydrique et laissent un mélange de zirconite et de l'oxyde du second métal. Chauffés avec une suffisante quantité d'acide sulfurique, ils donnent un mélange de sulfate de *zirconium* et de sulfate du second métal et perdent la totalité de leur fluor à l'état d'acide fluorhydrique.

— **Fluozirconates d'ammonium.** Le sel diammonique $(AzH_4, F)_2Zr^{IV}F_4$ forme des cristaux rhombiques, isomorphes avec ceux du sel potassique et qui ne perdent rien de leur poids à 100°. Le sel triammonique

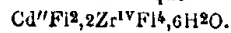


cristallise en cubo-octaèdres réguliers d'une solution renfermant un grand excès de fluorure d'ammonium.

— **Fluozirconate de baryum.** C'est un précipité blanc qui se forme lorsqu'on mélange une solution de fluozirconate potassique avec une solution de chlorure barytique. Il paraît répondre à la formule



— **Fluozirconates de cadmium.** Le sel dicadmique $(Cd^{II}F)_2Zr^{IV}F_4, 6H_2O$ forme des cristaux monocliniques isomorphes avec ceux du sel manganèse. Il se dissout dans l'eau et reproduit les mêmes cristaux lorsqu'on évapore la liqueur. Une solution renfermant le fluorure zirconique en excès donne des cristaux d'un sel hémicadmique

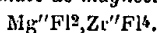


Ce dernier cristallise en cristaux lamellaires groupés sous forme d'éventail.

— **Fluozirconates de cuivre.** Le sel sesquicuprique $(Cu^{II}F)_3Zr^{IV}F_4, 16H_2O$ forme des cristaux monocliniques et cristallise inaltéré de sa solution aqueuse. Mais si cette solution renferme un excès de fluorure zirconique, il se forme, outre les gros cristaux de ce sel, des cristaux bien tendres de fluorure zirconique, contaminé par des traces du sel cuivrique précédent.

— **Fluozirconate de plomb.** Lorsqu'on neutralise par du carbonate de plomb une dissolution de fluorure de *zirconium* chargée d'acide fluorhydrique, il se forme du fluozirconate de plomb, dont une partie se précipite tandis qu'une autre partie demeure dissoute. Si l'on filtre et qu'on évapore, cette seconde partie se dépose en grains cristallins, que l'eau décompose promptement, surtout en présence de l'acide fluorhydrique, avec séparation de fluorure de plomb.

— **Fluozirconate de magnésium,**



Ce sel forme de petits cristaux brillants, à faces courbes, isomorphes avec ceux du sel manganèse. Ces cristaux, peu solubles dans l'eau, recristallisent cependant lorsqu'on évapore la solution, souvent en couples. Chauffés pendant longtemps au contact de l'air, ils se convertissent en un mélange de magnésie et de fluorure zirconique.

— **Fluozirconates de manganèse.** Le sel monomanganèseux $Mn^{II}F_2, Zr^{IV}F_4, 5H_2O$ forme des cristaux monocliniques isomorphes avec ceux du sel magnésique, dont ils diffèrent cependant par le nombre plus considérable et le plus grand aplatissement de leurs faces; ils possèdent un clivage imparfait, parallèle à OP; sous l'influence prolongée de la chaleur au contact de l'air, il noircit et se convertit en un mélange de fluorure de *zirconium* et de peroxyde de manganèse.

Le sel dimanganèseux $(Mn^{II}F)_2Zr^{IV}F_4, 6H_2O$ forme des cristaux monocliniques roses qui prennent naissance en présence d'un grand

excès de fluorure zirconique. Ce sel se dissout dans l'eau sans altération et ne se décompose même pas lorsqu'on chauffe la solution; mais lorsqu'on verse de l'eau chaude sur les cristaux, le fluorure de manganèse se sépare et la solution évaporée donne des cristaux de sel monomanganéux.

— *Fluozirconates de nickel*. Le sel normal $\text{Ni}^{10}\text{F}_{12}\text{Zr}^{10}\text{F}_{14}\cdot 6\text{H}_2\text{O}$, forme des prismes hexagonaux terminés par les faces d'un rhomboïdre de $127^\circ 10'$, qui se clivent parallèlement aux faces prismatiques. Le sel dinickélique ($\text{Ni}^{10}\text{F}_{12}\text{Zr}^{10}\text{F}_{14}\cdot 12\text{H}_2\text{O}$) se produit en présence d'un grand excès de fluorure de nickel; il forme des cristaux monocliniques d'une fine couleur vert émeraude qui souvent sont assez peu distincts. Ces cristaux se dissolvent sans décomposition dans l'eau; mais la solution, bouillie pendant quelque temps, devient trouble et laisse déposer du fluorure de nickel.

Le fluozirconate de Nickel et de potassium $\text{Ni}^{10}\text{F}_{12}\cdot 2\text{KF}\cdot 2\text{ZrF}_4\cdot 8\text{H}_2\text{O}$ se sépare en cristaux petits, mais réguliers, qui appartiennent au système monoclinique, lorsqu'on mélange les solutions des deux fluozirconates constituants. C'est un sel peu soluble dans l'eau, qui ne perd pas d'eau à 100° , mais qui, à une température plus élevée, perd à la fois de l'eau et de l'acide fluorhydrique.

— *Fluozirconates de potassium*. Le sel dipotassique (KF) $2\text{Zr}^{10}\text{F}_{14}$ peut être préparé par la calcination du zircon avec deux ou trois fois son poids de fluorure de potassium. On fait bouillir avec de l'eau le produit, qui est un mélange de fluosilicate et de fluozirconate potassiques, en ajoutant un peu d'acide fluorhydrique à la liqueur et l'on filtre. Par le refroidissement, le fluozirconate se dépose en cristaux rhomboïques anhydres terminés par des pyramides à six faces. Ce sel se dissout dans 128 parties d'eau à 20° , dans 71 parties d'eau à 15° , dans 59 parties d'eau à 19° et dans 4 parties d'eau à 100° . Chauffés à la température rouge, ses cristaux se convertissent en une masse pâteuse qui, exposée à l'air humide, perd graduellement son fluor à l'état d'acide fluorhydrique. Les solutions étendues donnent ce sel en plus gros cristaux.

Le sel monopotassique $\text{KF}\cdot \text{Zr}^{10}\text{F}_{14}\cdot \text{H}_2\text{O}$ se sépare d'une solution renfermant un grand excès de fluorure zirconique, en cristaux monocliniques mal définis, qui perdent à 100° leur eau de cristallisation et, à une température plus élevée, leur fluor à l'état d'acide fluorhydrique. Lorsqu'on cherche à les faire recristalliser dans l'eau, ils se convertissent dans le sel précédent (le sel dipotassique).

Le sel tripotassique (KF) $3\text{Zr}^{10}\text{F}_{14}$ cristallise d'une solution renfermant un excès de fluorure de potassium en octaèdres réguliers, petits, mais bien définis, ou en cubo-octaèdres. Il décrépite lorsqu'on le chauffe, bien qu'il ne renferme pas la moindre trace d'eau de cristallisation. L'eau le dissout en le décomposant. Si, en effet, on la sature de ce sel à l'ébullition, elle abandonne, en se refroidissant, des cristaux du sel dipotassique. Le fluozirconate dipotassique constitue donc, dans les circonstances ordinaires, le terme le plus stable de la série des fluozirconates de potassium.

— *Fluozirconate de sodium*
(NaF) $5\cdot 2\text{Zr}^{10}\text{F}_{14}$.

Ce sel est le seul fluozirconate de sodium qui se forme quelle que soit la proportion dans laquelle on mélange les deux fluorures constituants. Il forme de petits cristaux monocliniques fort peu distincts, solubles dans 258 fois leur poids d'eau à 18° et dans environ 60 parties d'eau bouillante. Par suite de cette faible solubilité, on peut l'obtenir en précipitant la plupart des fluozirconates par le chlorure de sodium. Les cristaux secs ne s'altèrent pas à la chaleur rouge.

— *Fluozirconate de zinc*
 $\text{Zn}^{10}\text{F}_{12}\text{Zr}^{10}\text{F}_{14}\cdot 6\text{H}_2\text{O}$.

Ce sel, isomorphe avec le fluosilicate et le fluostannate de zinc, cristallise en assez gros prismes hexagonaux réguliers, terminés par des rhomboïdres et clivables parallèlement aux faces du prisme hexagonal. Il est très-soluble dans l'eau. Une solution renfermant un excès de fluorure de zinc laisse déposer le sel ($\text{Zn}^{10}\text{F}_{12}\cdot 2\text{Zr}^{10}\text{F}_{14}\cdot 12\text{H}_2\text{O}$) en cristaux monocliniques, isomorphes avec ceux du sel nickélique correspondant. Ces cristaux se dissolvent complètement dans l'eau froide; mais la solution laisse déposer du fluorure de zinc lorsqu'on la fait bouillir.

— *COMPOSÉS AMPHIDES DE ZIRCONIUM*. Oxyde de zirconium Zr^{10}O_2 . Syn. *zircon*. Ce composé, le seul oxyde connu du zirconium, prend naissance lorsqu'on chauffe au rouge le métal au contact de l'air, ou lorsqu'on le fond avec les hydrates, les carbonates ou les borates hydratés des métaux alcalins. Dans ce dernier cas, ce n'est point directement l'oxyde, mais un zirconate qui se forme. Le zirconium s'oxyde encore, quoique lentement, lorsqu'on le fait bouillir avec de l'eau régulière ou de l'acide sulfurique concentré; il se forme alors un sel zirconique.

On prépare ordinairement la zircone au moyen du zircon. A cet effet, on commence par immerger dans l'eau froide le minéral préalablement chauffé au rouge, pour le ren-

dre friable. On choisit les morceaux les moins colorés, qui sont aussi ceux les moins riches en fer, on les pulvérise, et on soumet la poussière à la lévigation pour l'avoir impalpable. On mélange ensuite cette poussière impalpable avec quatre fois son poids de carbonate sodique et l'on chauffe fortement ce mélange dans un creuset de platine. Henneberg et Wackenrode ajoutent un peu de nitre au mélange. Berzélius calcinait le zircon réduit en poudre avec trois fois son poids de carbonate sodique et ajoutait de temps en temps à la masse en fusion de petits morceaux d'hydrate de sodium, en ayant bien soin de les jeter dans le milieu de la masse pour qu'ils ne tombassent pas sur le creuset, le platine étant attaqué par les alcalis caustiques. On peut encore décomposer la poudre de zircon par deux ou trois fois son poids de soude caustique en opérant dans un creuset d'argent.

Après refroidissement, on traite la masse par l'acide chlorhydrique, on évapore le liquide presque à siccité pour en séparer la silice et l'on fait digérer le résidu avec l'eau. La liqueur filtrée, traitée par l'ammoniaque, donne un précipité d'hydrate zirconique (zircon hydraté), mélangée d'hydrate ferrique.

La meilleure méthode pour séparer le fer et obtenir la zircone pure consiste à redissoudre le précipité dans l'acide chlorhydrique et à faire bouillir la liqueur avec de l'hyposulfite de sodium; le zirconium se précipite alors à l'état d'hyposulfite, tandis que la totalité du fer reste en dissolution à l'état de sel ferreux. On recueille le précipité sur un filtre; on le lave à l'eau avec soin et on le fait ensuite bouillir avec de l'acide chlorhydrique aussi longtemps qu'il se dégage du gaz anhydride sulfureux. On obtient une solution de chlorure de zirconium pur que l'on précipite par l'ammoniaque. On donne ainsi naissance à de l'hydrate de zirconium pur, lequel laisse de l'oxyde anhydre ou zircone pure lorsqu'on le calcine. Chancel et Stromeyer ont fait connaître un mode d'emploi qui permet, au moyen de l'hyposulfite sodique, d'obtenir l'hydrate zirconique du premier coup. Nous décrirons cette méthode plus bas en nous occupant du dosage du zirconium et de sa séparation d'avec les autres métaux.

On peut encore précipiter du fer en mélangeant d'acide tartrique la solution de chlorure de zirconium qui renferme des composés ferriques, l'additionnant ensuite d'ammoniaque et y ajoutant un excès de sulfure d'ammonium. Le fer se précipite alors intégralement à l'état de sulfure et le liquide filtré et évaporé laisse un résidu qui, calciné au contact de l'air, fournit de la zircone pure.

Marignac calcine le zircon avec du fluorhydrate d'ammoniaque, ainsi que nous l'indiquons plus bas à propos du dosage du zirconium et de sa séparation d'avec les autres métaux. Il chauffe avec de l'acide sulfurique concentré le fluozirconate potassique qui résulte de cette opération et lave à l'eau bouillante le résidu après l'avoir fortement calciné. Il reste de la zircone pure.

Suivant la méthode suivie dans sa préparation, la zircone se présente sous la forme d'une poudre blanche incolore et inodore ou en fragments durs de 4,36 à 4,90 de densité qui rayent le verre et donnent des étincelles lorsqu'on les bat contre l'acier. Deville et Caron, en chauffant le fluorure de zirconium avec du borax dans un creuset baigné muni de son couvercle, ont obtenu la zircone en groupes dendritiques de petits cristaux qui rappellent le sel ammoniac. Lorsqu'on fond la zircone avec du borax dans un four à poterie et qu'on épuise le résidu par l'acide chlorhydrique, la zircone reste sous la forme de prismes quadratiques, microscopiques, transparents et incolores, isomorphes avec l'oxyde d'étain et le rutile. Elle possède alors une densité de 5,71 à 5,72 et elle jouit de la propriété de polariser la lumière.

Lorsqu'on chauffe au rouge sombre de la zircone dans la préparation de laquelle on a chauffé aussi peu que possible, elle subit un phénomène d'incandescence, devient dense et n'est plus alors susceptible de se dissoudre dans les acides ordinaires. L'acide fluorhydrique lui-même la dissout alors avec difficulté. Elle n'est plus soluble que dans l'acide sulfurique concentré, où on la dissout en la chauffant, après l'avoir pulvérisée, avec un mélange de 2 parties de H_2SO_4 et de 1 partie d'eau. Calcinée dans un courant de chlore après avoir été intimement mélangée de charbon, la zircone se convertit en chlorure de zirconium.

— *HYDRATE DE ZIRCONIUM OU ZIRCON HYDRATÉ*. L'hydrate zirconique se précipite lorsqu'on ajoute de l'ammoniaque à la solution aqueuse d'un sel de zirconium. Récemment précipité, il forme une gelée blanche volumineuse; mais la masse se contracte par la dessiccation et prend la forme d'une gomme jaunâtre et translucide à cassure conchoïdale. L'hydrate sec présente, suivant Berzélius, la composition $\text{Zr}^{10}\text{H}_2\text{O}_3$, qui en fait un premier anhydride de l'hydrate normal



absolument comme pour l'hydrate silicique. D'après Hermann, l'hydrate desséché à 170° aurait la composition normale $\text{Zr}^{10}\text{H}_4\text{O}_4$, ce

qui prouverait que le composé analysé par Berzélius avait été desséché à une plus haute température. Sous l'influence de la chaleur, la zircone hydratée perd son eau et laisse un résidu de zircone anhydre. Il se dissout dans 5,000 parties d'eau et communique à la liqueur la faculté de rougir le tournesol.

La zircone hydratée se comporte à la fois comme un hydrate acide et comme un hydrate basique; elle fait également la double décomposition avec les acides en formant des sels de zirconium et avec les bases en formant des zirconates; c'est donc un hydrate indifférent. Lorsqu'on la précipite d'une solution chaude d'un sel zirconique ou qu'on la lave à l'eau chaude, elle perd la faculté de se dissoudre dans les acides étendus.

Les sels de zirconium qui résultent de la dissolution de l'hydrate zirconique dans les acides ont une saveur astringente et acide et rougissent tous le tournesol.

— *ZIRCONATES*. Ce sont les sels qui se forment lorsqu'on traite la zircone, qui fait alors fonction d'acide, par les bases puissantes, soit qu'on précipite un sel de zirconium par la potasse ou la soude et qu'on redissolve le précipité dans un excès de réactif, soit qu'on calcine l'oxyde de zirconium anhydre avec un hydrate alcalin. Le zirconate de potassium ainsi préparé est complètement soluble dans l'eau.

— *Zirconates de sodium*. a. Zirconate sodique Na_2ZrO_3 . On obtient facilement ce sel en calcinant la zircone anhydre avec du carbonate de soude. C'est une masse cristalline que l'on décompose lentement avec séparation de zircone amorphe. b. Lorsqu'on chauffe au rouge blanc la zircone pendant longtemps avec un excès de carbonate de soude, il se dégage deux molécules d'anhydride carbonique pour 1 molécule de zircone, et il se forme le zirconate normal ou tétrasodique $\text{Zr}^{10}\text{Na}_4\text{O}_4$. La masse fondue, traitée par l'eau, laisse de petites lamelles hexagonales d'un troisième sel, le sel γ ou sel acide $\text{ZrNa}_2\text{O}_3\cdot 7\text{ZrO}_2\cdot 12\text{H}_2\text{O}$. Ces lamelles s'agrégent souvent en groupes qui rappellent le clinoclase.

— *Zirconate de calcium*. On obtient le zirconate calcique en chauffant un mélange de silice et de zircone (dans la proportion où ces deux acides existent dans le zircon) au rouge brillant pendant cinq ou six heures avec un excès de chlorure de calcium et en traitant le produit par l'acide chlorhydrique. Le zirconate se sépare alors sous la forme d'une poudre cristalline brillante, en même temps que des flocons de silice et de la zircone amorphe.

— *Zirconate de magnésium*. On l'obtient en plaçant dans un creuset de platine un mélange de zircone, de silice et de chlorure de magnésium, après avoir eu soin de placer une couche de sel ammoniac dans le fond du creuset. On chauffe au rouge blanc et l'on maintient cette température pendant une heure. La masse refroidie, soumise à l'action de l'acide chlorhydrique très-étendu, laisse déposer une poudre cristalline formée d'octaèdres distincts de périclase et de cristaux prismatiques de zirconate de magnésium.

— *SULFURE DE ZIRCONIUM*. Le sulfure de zirconium se forme lorsqu'on chauffe le zirconium avec du soufre, soit dans le vide, soit dans un courant d'hydrogène. Dans ce dernier cas, la combinaison s'accompagne d'une légère incandescence. C'est une poudre d'un brun de cannelle qui acquiert l'éclat métallique sous le brunissoir; ni l'eau, ni les acides (pas même l'acide azotique), ni les alcalis aqueux ne l'altèrent; l'eau régale la dissout lentement, l'acide fluorhydrique rapidement en dégageant de l'acide sulfurique. Fondue avec la potasse, elle donne de la zircone et du sulfure de potassium.

Frémy, en calcinant la zircone dans un courant de vapeur de sulfure de carbone, après l'avoir placée dans une nacelle en charbon, a obtenu un composé (peut-être un oxysulfure) en écailles graphitoïdes d'un gris d'acier, dont la poudre était jaune. Ces écailles étaient insolubles dans l'eau et dans les acides étendus, mais étaient facilement décomposées par l'acide azotique avec dépôt de soufre.

— *AZOTURE DE ZIRCONIUM*. Le zirconium, fortement chauffé dans un courant rapide de gaz ammoniac, se transforme en un corps brun ou noir qui renferme de l'azote. Mallet, en fondant le zirconium amorphe avec de l'aluminium dans un creuset de chaux, a obtenu une masse poreuse d'un gris foncé qui, soumise à l'action de l'acide chlorhydrique, laisse des cubes microscopiques d'un éclat d'or, que l'eau régale n'altère pas, non plus que les alcalis aqueux, mais qui dégagent de l'ammoniaque lorsqu'on les fond avec la potasse caustique.

— *RECHERCHE ANALYTIQUE DU ZIRCONIUM, SA SÉPARATION D'AVEC LES AUTRES MÉTAUX*. Les réactions des sels de zirconium avec les alcalis, les carbonates alcalins et le sulfure d'ammonium sont très-semblables à celles du thorium, de l'yttrium et des métaux du groupe du cérium. Le précipité formé par les alcalis caustiques et l'ammoniaque renferme de l'alcali et est insoluble dans un excès de réactif (ce qui le distingue des sels d'aluminium et de glucinium). Il est également insoluble dans le chlorhydrate d'am-

moniaque. Le précipité formé par les carbonates alcalins et les bicarbonates se redissout dans un excès de réactif.

Le sulfate potassique fournit une réaction caractéristique; lorsqu'on le verse dans une solution bouillante d'un sel de zirconium, il en précipite ce métal à l'état de sulfate zirconico-potassique, insoluble dans l'eau et presque insoluble même dans l'acide chlorhydrique.

Le zirconium se précipite de ses solutions lorsqu'on les fait bouillir avec de l'hyposulfite de soude, caractère qui permet de le distinguer de l'yttrium et du cérium. On le distingue, en outre, du cérium et du didyme par la propriété négative qu'il possède de ne donner au chalumeau aucune réaction colorée.

Pour doser le zirconium, lorsque celui-ci se trouve uni à des acides volatiles, il suffit d'évaporer à siccité ses solutions et de calciner le résidu; il reste un résidu de zircone que l'on pèse et qui renferme 73,78 pour 100 de métal. On peut aussi précipiter le zirconium de ses solutions salines par l'ammoniaque à l'état de sel basique, qui laisse aussi de la zircone anhydre par la calcination.

Pour séparer le zirconium de l'yttrium des métaux du groupe du cérium et du fer, on a recours à l'hyposulfite sodique, qui, à la température de l'ébullition, ne précipite que la zircone; ce précipité, calciné, laisse un résidu de zircone pure.

Pour effectuer une séparation complète des métaux du groupe du cérium par cette méthode, il faut opérer dans des dissolutions étendues. Pour séparer le zirconium du fer (à l'état de composés ferriques) par la même méthode, Chancel et Stromeyer recommandent de saturer d'abord la solution étendue par du carbonate sodique, puis d'y ajouter à froid de l'hyposulfite de soude jusqu'à ce qu'elle soit complètement décolorée, et enfin de faire bouillir le liquide aussi longtemps qu'il se dégage de l'anhydride sulfureux. Dans ces conditions, le zirconium se précipite complètement à l'état d'oxyde, tandis que la totalité du fer reste indissoute à l'état de sel ferreux. On peut encore séparer le zirconium de ces métaux en traitant la solution bouillante par le sulfate de potassium et en ajoutant à la liqueur une goutte ou deux d'ammoniaque; le zirconium se précipite et les autres métaux demeurent dissous.

La précipitation au moyen de l'hyposulfite sodique sert aussi à séparer le zirconium de l'acide phosphorique et de l'acide borique.

Pour séparer le zirconium du thorium, on se sert de l'oxalate ammonique, qui, en excès, précipite le thorium à l'état d'oxalate et laisse le zirconium en solution. Enfin, on se sert encore du sulfate de potassium pour séparer le zirconium du titane, du tantal et du niobium.

— *Poids atomique du zirconium*. Berzélius a trouvé que le sulfate de zirconium renferme 75,583 parties de zircone pour 100 parties d'anhydride sulfurique (moyenne de huit expériences); il en déduit pour le poids atomique du zirconium le nombre 44,7, 67 ou 89,4, selon que l'on attribue à la zircone la formule ZrO , Zr_2O_3 ou Zr^{10}O_2 . Hermann, par l'analyse du chlorure zirconique, a obtenu à très-peu près les mêmes résultats numériques. Si nous considérons maintenant que la densité de vapeur du chlorure a été trouvée égale à 8,15, nombre qui s'accorde avec le chiffre théorique (8,0), calculé pour la formule $\text{Zr}^{10}\text{Cl}_4$ avec le poids atomique 89,4, on en arrive à adopter, pour le chlorure de zirconium la formule $\text{Zr}^{10}\text{Cl}_4$, pour la zircone la formule Zr^{10}O_2 , et pour le zirconium le poids atomique 89,4. Ces conclusions ont été confirmées par les expériences de Marignac sur l'isomorphisme des fluozirconates avec les fluosilicates et les fluostannates.

ZIRFÉE s. f. (zir-fé). Moll. Genre de mollusques acéphales, du groupe des enfermes.

ZIRIGUENZA s. m. (zi-ri-gu-ain-dza). Sorte d'argot que parlent les bohémien errants.

ZIRKE, ville de Prusse, province de Posen, région et à 40 kilom. N.-O. de Posen, cercle de Birnbaum, sur la Wartha; 2,150 hab. Fabrication de draps et de cuirs. Ecole normale; haras royal.

ZIRKNITZ ou **CIRKNITZ**, en latin *Circuntum*, lac de l'empire d'Autriche, dans la Carinthie, cercle d'Adelsberg. Il mesure 11 kilom. de longueur sur 5 kilom. de largeur. Ce lac est célèbre par ses alternatives de crue et de dessèchement, phénomène dû à l'existence des canaux souterrains qui l'alimentent ou servent d'écoulement à ses eaux. Peu profond en général, son fond offre des entonnoirs, dont la profondeur varie de 15 à 18 mètres. Vers le milieu de l'été, il commence à décroître, d'autant plus rapidement que les chaleurs sont plus fortes, et en peu de semaines il est à sec. Les riverains ensemencent immédiatement son fond en trèfle, sainfoin, luzerne et riz, dont la récolte est faite avant la réapparition des eaux qui arrivent avec les pluies d'automne.

ZIRMIE, ville de l'Afrique centrale (Nigritie), dans le Haoussa, chef-lieu de la province de Zamfra, sur une petite rivière de son nom, affluent du Kouara.

ZIRNGIBL (Romain), écrivain allemand, né

à Teyspach (Bavière) en 1740, mort au commencement du XIX^e siècle. Il devint prévôt des bénédictins de Haundling, puis prieur de l'abbaye de Saint-Emmran à Ratisbonne. On lui doit un certain nombre d'écrits, parmi lesquels nous citerons : *Sur les prérogatives et sur l'ordre de succession des princesses abesses d'Obermunster* (Ratisbonne, 1787, in-8°) ; *Sur les ducs de Bavière avant Charlemagne, des différentes époques de leur gouvernement, etc.* ; *Sur la situation de la marche et des comtés de la Bavière carlovingienne* ; *Sur la naissance et l'élection du roi Arnolf, sur la ville de Ratisbonne qu'il rebâtit à neuf* ; *Comment et par quelle raison la Bavière fut conquise lorsque Henri le Lion fut mis au ban de l'empire*, etc. Ces diverses dissertations, dans lesquelles on trouve des détails intéressants, ont été publiées dans les *Mémoires de l'Académie des sciences de Bavière*.

ZIROPHORE s. m. (zi-ro-fo-re — du gr. *zeira*, manteau; *phoros*, qui porte). Entom. Syn. de **PIESTE** : *Le zirophore fronticorne a été trouvé en Colombie*. (H. Lucas.)

— **Encycl.** Les *zirophores* sont caractérisés par des antennes filiformes et velues; des palpes courtes, filiformes; le corps allongé, aplati, presque linéaire; le corselet carré, canaliculé en dessus, échancré aux angles postérieurs; les pattes courtes; les jambes antérieures crénelées. Ce genre renferme un petit nombre d'espèces, qui habitent les contrées chaudes de l'Amérique. Leurs mœurs sont peu connues; on sait seulement que ces insectes vivent sous les écorces en décomposition et les fouillent dans tous les sens. Le *zirophore fronticorne*, qu'on peut citer comme le type du genre, a environ 0m,01 de longueur; il est d'un noir luisant, avec la bouche et les antennes d'un brun rouge, et l'extrémité de l'abdomen jaune roussâtre. Il habite la Colombie.

ZISEL ou **ZIZEL** s. m. (zi-zèl). Mamm. Espèce de mammifère rongeur, du groupe des rats, qui habite l'Autriche, la Hongrie et la Pologne : *Le zisel diffère assez du hamster pour qu'on doive le considérer comme étant d'une espèce différente*. (V. de Bomare.)

— **Encycl.** Le *zisel*, confondu par plusieurs auteurs avec le hamster, lui ressemble en effet par son système dentaire, ses jambes basses, sa queue courte, et aussi par ses mœurs. Mais il en diffère par son corps allongé et menu comme celui de la belette; par ses oreilles non apparentes à l'extérieur et réduites à des trous auditifs cachés sous le poil, et par sa couleur gris cendré uniforme. Le hamster, au contraire, a le corps assez gros et ramassé, les oreilles courtes, mais larges et très-apparentes, et trois grandes taches blanches sur chaque côté du corps. Le *zisel* paraît donc offrir des caractères suffisants pour former une espèce distincte. Il habite l'Autriche, la Pologne et la Hongrie; il se creuse des retraites, où il établit ses magasins, aux dépens des amas de blé, qu'il ravaste.

ZISKA ou **ZIZKA** (Jean), le héros national de la Bohême, chef militaire des hussites, né à Troczona, district de Kœnigsgratz, en 1380, mort en 1424. Il y a tant d'obscurité sur les commencements de ce personnage qu'on ignore son nom de famille. Son prénom, Jean, est seul certain; le surnom de Ziska signifie *borgne*, et il paraît que le célèbre capitaine était borgne dès son enfance. Il devait être noble, car il fut pag, de Charles IV. Il servit avec éclat en Pologne dans la guerre contre les chevaliers teutoniques, en 1410. Il était au service de Wenceslas à l'époque du supplice de Jean Hus, et on assure qu'il obtint de son maître la permission de jurer haine et vengeance contre les inquisiteurs. D'après une tradition du pays, un prêtre avait débauché ou violé sa sœur, qui était religieuse, et Ziska aurait fait aussi le serment de venger ce crime sur tous les ecclésiastiques qui lui tomberaient sous la main. Il tint parole. Complètement désintéressé d'ailleurs dans le pillage des couvents et refusant sa part du butin avec une rigidité lacédémonienne, dépourvu de vanité ou d'ambition, nullement enthousiaste à la façon des fanatiques dont il était le chef, il sembla qu'un motif personnel de vengeance ait pu seul l'entraîner à des fureurs si soutenues, si implacables et si froides. On est frappé cependant de l'habileté politique qui présida à tous ses actes et de la volonté clairvoyante et opiniâtre qu'il apporta au service de sa cause : l'indépendance nationale de la Bohême.

En 1418, au milieu des troubles suscités par le retour du cardinal inquisiteur Jean-Dominique, Jean Ziska, muni d'une patente que, dans ses jours d'abandon, son maître Wenceslas lui avait remis, scellée de sa main, pour l'autoriser à venger la mort de Jean Hus, rassembla une grande troupe et parcourut le district de Eilsen, où il mit tout à feu et à sang, s'empara de la capitale, se rendit maître de la province et en chassa tous les prêtres et tous les moines. Il y établit la communion sous les deux espèces et institua prêtre l'ardent et ingénieux Coranda. Toutefois, craignant de tomber dans quelque embuscade, il songea à se camper dans une position forte avec son armée; il choisit pour cela le site inexpugnable de Hradistie, dans la province de Béchin, et, en attendant qu'il

pût y bâtir une ville, il ordonna à ses gens de dresser leurs tentes dans les endroits où ils voulaient avoir leurs maisons. Nicolas de Hussinetz, celui à qui Wenceslas avait promis une corde pour le pendre, vint l'y joindre avec sa bande. Au bout de peu de jours, il se rassembla en ce lieu 40,000 personnes de tout sexe et de tout âge, qui venaient de tous les pays environnants et surtout de Prague, et pour lesquelles 300 tables furent dressées afin de fraterniser dans la nouvelle communion (jour de la Saint-Michel 1419). C'est alors que la montagne du campement fut inaugurée sous le nom mystique de Tabor qu'elle a toujours porté depuis, ainsi que la forteresse de Ziska et celle qu'on y voit encore aujourd'hui. A partir de ce moment, les hussites de Jean Ziska portèrent le nom de taborites et peu à peu formèrent une secte de plus en plus tranchée et une armée de plus en plus intrépide et redoutable.

Jusque-là le terrible chef militaire des hussites ne commandait que de pauvres gens du peuple. Il les exerça au métier des armes et en fit d'excellents soldats. Sa forteresse de Tabor se construisait rapidement. Protégée par des rochers escarpés et par deux torrents qui en faisaient une péninsule, elle fut défendue, en outre, par des fossés profonds et des murailles si épaisses, qu'elles pouvaient braver toutes les machines de guerre, des tours et des remparts savamment disposés. Jean Ziska se procura bientôt de la cavalerie, en enlevant par surprise un poste où l'empereur Sigismond avait envoyé 1,000 chevaux. Il apprit à ses gens à les monter et leur fit faire l'exercice du manège. Puis il se rendit à Prague avec 4,000 hommes qui suffirent pour y porter l'épouvante chez les uns et pour enflammer l'ardeur des autres. Les hussites de Prague leur proposèrent de détruire les forteresses et de faire serment de ne jamais recevoir Sigismond. Ziska pensa que le moment n'était pas venu et qu'avant tout il fallait se débarrasser du clergé. L'impatience des taborites était extrême. Ils parlaient de déposer Wenceslas et d'élire un roi bourgeois nommé Nicolas Ganzs. Pour les occuper, Ziska, qui ne voulait peut-être pas abandonner le maître qu'il avait servi et qui s'était montré pour lui si débonnaire, leur fit le pillage des couvents, tandis que Wenceslas se retirait dans une forteresse à l'issue de Prague. Le monastère de Saint-André et le couvent des Carmes furent dévastés et les moines chassés. Le gage de chaque victoire était l'inauguration de la communion nouvelle dans les églises. On y portait la *monstrance*, c'est-à-dire l'eucharistie, dans un calice de bois, afin de contraster avec les vases d'or et les ostensoirs chargés de pierrieres dont se servaient les catholiques. Ziska, à leur tête, entra dans la maison du prêtre qui avait abusé de sa sœur, le tua, le dépouilla de ses habits sacerdotaux et le pendit aux fenêtres. De là ils allèrent à la maison de ville, où le sénat venait de s'assembler pour prendre des mesures contre eux. Un moine prémontré, nommé Jean, rallié aux hussites, et l'un des hommes les plus terribles de cette révolution, animait la fureur populaire en promenant un tableau où était peint le calice hussite. Le sénat répondait avec fermeté au peuple qui réclamait la mise en liberté de quelques prisonniers. En ce moment, quelqu'un lança une pierre sur Jean le prémontré et sur sa *monstrance*. A cet outrage, la fureur du peuple se réveilla; il fit irruption dans le palais; ce que voyant, onze sénateurs prirent la fuite; tous les autres, avec le juge et des citoyens de leur parti, furent jetés par les fenêtres et reçus en bas sur des fourches.

On s'était promis seulement d'abord de marcher sur toutes les églises et tous les couvents, pour y renverser les autels catholiques et y insulter le nouveau culte; mais ce premier sang versé avait exalté le fanatisme des taborites. Ziska s'était trompé en espérant satisfaire aux exigences des siens par le pillage des églises et des monastères; d'ailleurs, en assouvissant sa vengeance personnelle, il avait donné un fatal exemple. Tout fut bientôt à feu et à sang dans Prague, et Ziska, qui était cependant un guerrier patriote et un vrai capitaine, se vit entraîné du premier coup dans les horreurs de la guerre civile. La nuit seule mit fin au combat. Le lendemain, la sédition n'eut plus de bornes. En apprenant ces désastres, Wenceslas mourut d'apoplexie. Sa mort fut suivie d'un long interregne, durant lequel le terrible et vaillant borgne de Tabor fut de fait l'unique souverain de la Bohême. A peu de temps de là, toutefois, la veuve de Wenceslas, Sophie de Bavière, après s'être vainement adressée à Sigismond, effrayée de son abandon et de l'agitation croissante des esprits, résolut de tenter un coup hardi : elle rassembla quelques troupes, sortit secrètement de la ville avec un seigneur de Schwamberg et attaqua l'improvisiste le redoutable Ziska, dans le district de Pilsen, où il avait son quartier général. Ziska n'avait avec lui, en cet instant, qu'une petite troupe de taborites, avec leurs femmes et leurs enfants, qui les suivaient partout. Réfugié sur une colline où il n'y avait que pierres et broussailles et que la cavalerie de la reine ne pouvait gravir sans mettre pied à terre, il n'attendait pas sans inquiétude l'issue d'un combat où il se voyait entouré de tous côtés. Les femmes des taborites le sau-

vèrent par un stratagème singulier : aux approches de la nuit, elles étendirent leurs robes et leurs voiles dans les broussailles où les impériaux devaient s'engager tout bottés et tout éperonnés. En effet, des qu'ils eurent laissé leurs chevaux au bas de la colline et qu'ils eurent fait quelques pas dans ces filets, ils s'y embarrassèrent si bien les pieds, qu'ils ne purent avancer ni reculer; et, tandis qu'ils essayaient de se dépatrer, Ziska fondit sur eux et les tailla en pièces. La reine et son général prirent la fuite.

Ziska, poursuivant son œuvre, détruisit ou fit détruire par les nombreuses bandes des siens presque toutes les églises conventuelles et les monastères de la Bohême. On compte 550 de ces édifices dont il ne laissa pas pierre sur pierre. Les historiens catholiques ne tarissent pas en gémissements sur les funestes résultats de cette dévastation. Les pompeuses descriptions qu'ils nous ont laissées de ces sanctuaires du luxe et de la paresse expliquent assez la rage d'un peuple laborieux et pauvre qui avait vu prélever sur son travail et sur ses besoins l'impôt exorbitant du clergé. Dans les premiers jours de l'année 1420, Ziska tomba du haut de son Tabor sur la ville d'Aust, située presque sous ses pieds. « On était au carnaval, dit un chroniqueur, et, après ces soirées de débauches, les habitants dormaient si profondément, qu'ils furent pris et massacrés en sursaut. Tous furent passés au fil de l'épée. Leurs maisons rasées disparurent du sol. Ce nid de papistes offusquait la vue de Ziska. Il en fit un champ de blé. » Ziska détruisit et massacra, au commencement de cette même année 1420, une douzaine de communautés religieuses. Coranda l'accompagnait dans ces expéditions. Hyneck Krussina, « homme de tête et de main, » imitant le zèle de Ziska, réunit, sur une montagne qu'il baptisa *Oreb*, des troupes de paysans qui prirent le nom d'orebites. Les taborites et les orebites fraternisèrent dans les combats et communierent ensemble sur les champs de bataille. En cas de danger, ils convinrent de se donner toujours avis et de se secourir mutuellement. En attendant la guerre du dehors, ils se tinrent en haleine en détruisant ces moines que Ziska appelait les ennemis domestiques. Cette guerre aux moines n'était pas, au reste, sans fatigues et sans dangers. Presque tous les monastères étaient fortifiés, et les abbés, quand ils ne pouvaient pas compter sur leurs vassaux, appelaient des corps d'impériaux pour les défendre. Quelquefois même on voyait des paysans ou des ouvriers prendre parti contre les taborites, à cause de quelque privilège agricole ou industriel qu'ils voulaient conserver. Les mineurs de Cuttemberg, qui étaient Allemands pour la plupart, haïssaient tellement les orebites, qu'ils les guettaient au passage dans les passes étroites de leurs montagnes, les chassaient comme des bêtes fauves avec des chiens dressés à cet usage et les précipitaient dans les mines après les avoir forcés à la course. On dit que 6,000 hussites furent entassés dans une de ces cavernes.

Au milieu de ces événements, Jean Ziska devint aveugle. Comme il assiégeait la forteresse de Raby, il monta sur un arbre afin de voir et d'encourager « ses anges exterminateurs, » comme il appelait ses gens. Une bombe, en passant près de lui et en fracassant les branches, lui fit sauter un petit éclat de bois dans l'œil. La forteresse n'en fut pas moins emportée d'assaut; puis Jean Ziska alla se faire panser à Prague, et peu de temps après il retourna en campagne, privé entièrement de la vue. Revenu à Prague à la tête de son armée, il essaya de s'emparer de haute lutte du fort Saint-Wenceslas; mais les grands du royaume étant intervenus usèrent de leur influence auprès des Praguois et les firent consentir à une trêve de quatre mois, que Ziska ne voulut point accepter; car, aux termes de ce traité d'armistice, il devait restituer Pilsen et ses autres conquêtes. Cependant les hussites de Prague avaient assiégé de nouveau, en son absence, la forteresse de Saint-Wenceslas; ce qu'apprenant il quitta son Tabor pour venir à leur secours. Il n'avait avec lui que 30 chevaux; il entre, et à peine a-t-on aperçu sa grosse tête rasée, sa longue moustache polonoise et ses yeux à jamais éteints, qui, dit-on, le rendaient plus terrible, que les Praguois se raniment et se sentent exaltés d'une rage et d'une force nouvelles. Saint-Wenceslas est enfin emporté et Ziska retourne à Tabor, en leur recommandant de l'appeler toujours dans le danger. Au mois de juin de cette même année (1420), Sigismond entra en Bohême, à la tête de 140,000 hommes, commandés par l'électeur de Brandebourg, les deux marquis de Misnie, l'archiduc d'Autriche et les princes de Bavière. Ulric de Rosenberg, qui jusqu'alors avait été uni à Ziska, après avoir abjuré le hussitisme devant le légat du pape, alla rejoindre l'empereur avec 500 cavaliers. Son premier exploit fut d'enlever une ville hussite et d'en raser les murailles; mais, ayant été défié Ziska au pied du mont Thabor, il y fut reçu et taillé en pièces par Nicolas de Hussinetz. Cependant l'armée impériale arriva sans encombre sous les murs de Prague, et le 11 juillet Sigismond se décida à livrer un assaut général. Les taborites se battirent en désespérés, et l'empereur leva le siège au bout d'un mois, « durant lequel ceux de Prague,

pour montrer qu'ils n'avaient pas peur, ne fermaient les portes ni jour ni nuit. » Ziska quitta la capitale peu de temps après Sigismond et alla de nouveau travailler à affaiblir l'armée impériale lorsqu'il lui plaisait de venir; c'est-à-dire qu'il reprit son système de ravage et d'extermination, ne perdant pas un seul jour pour cette œuvre de patriotisme infernal, ne laissant pas refroidir un instant la sanglante ferveur de ses taborites. Il passait sans interruption et sans repos d'une conquête à l'autre. La ville royale de Miss ou Meiss se rendit à lui volontairement; la forteresse de Schwamberg capitula après six jours de siège; Rockisane, patrie de ce fameux Jean Rockisane qui devait bientôt jouer un grand rôle dans cette révolution, fut conquise; Chotieboz et Przelauz eurent le même sort. Cottiburg se défendit; plus de 1,000 taborites y périrent. Commotau fut livré par une sentinelle allemande, qui tendit son chapeau par un trou de la muraille, pour qu'on le lui remplît d'argent. Les taborites châtièrent sa lâcheté après en avoir profité et l'immolèrent le premier. Ziska avait été aigri durant le siège de cette ville par les bravades des femmes qui s'étaient montrées nues sur les murailles pour l'insulter. Précédemment, plusieurs des siens et ceux de leurs prêtres y avaient été brûlés. Il fit passer 2,000 ou 3,000 citoyens au fil de l'épée et cette fois n'épargna ni femmes ni enfants. Les femmes taborites se chargèrent de l'exécution des femmes catholiques, « sans même épargner les femmes grosses. » Après Commotau, les taborites prirent Beraun et s'y conduisirent avec plus de douceur; Ziska commanda d'épargner le sang. Les prêtres ne furent brûlés qu'après avoir refusé pendant tout un jour d'embrasser le hussitisme. Melnik, Kaurschim, Kolín, Chrudim et Raudnitz se rendirent et firent profession de foi taborite. De là, le redoutable aveugle marcha vers la montagne de Cuttemberg, dans le Boheim-Wald, où les ouvriers des mines, qui étaient presque tous Allemands et du parti de l'empereur, avaient fait périr 1,700 taborites dans la première mine, 1,300 dans la seconde et autant dans la troisième. « C'est pourquoi, dit un historien, on a toujours célébré l'office des martyrs en ce lieu le 8 avril, sans que personne ait pu l'empêcher, jusqu'en 1621. »

Vers cette époque (1421), Ziska, sentant qu'un ferment de discord s'était introduit parmi les siens, résolut de le combattre énergiquement. La capitulation de Cuttemberg n'avait pas été observée très-fidèlement par les taborites de Prague; on avait maltraité plusieurs catholiques, en dépit de la loi jurée. A Sedlitz, dans le district de Czaslau, Ziska voulut épargner les bâtiments d'un superbe monastère et défendit à ses gens de l'endommager en aucune façon. Cependant un d'entre eux y mit le feu durant la nuit. Jean Ziska, pour châtier cette désobéissance, usa de sa ruse et de sa cruauté accoutumées; il feignit d'approuver l'incendie et de vouloir récompenser par le don d'une somme d'argent celui qui en était l'auteur. Le coupable se nomma. Ziska lui compta l'argent promis et le lui fit avaler fondu; ensuite il décréta de fortes peines contre ceux qui mettraient désormais le feu sans son ordre. On peut croire, d'après cette mesure, qu'en plus d'une occasion ses desseins de vengeance à l'égard des vaincus avaient été outre-passés et qu'il n'avait pas toujours été aussi obéi qu'il avait voulu le paraître. Cependant il se borna, pour cette fois, à faire périr à Tabor quelques-uns de ces picards qui murmuraient contre lui. Les historiens ont presque tous donné indifféremment le nom de picards à la secte qui s'était introduite au sein du taborisme, vers l'année 1417, du nom d'un prêtre nommé Picard, venu de France ou de la Belgique. Le moine prémontré Jean en était un des plus ardents apôtres, et il essaya bientôt d'ébranler le pouvoir illimité de J. Ziska. Quant aux calixtins de Prague, on les appelait par dérision hussites clochants, parce qu'ils avaient abandonné Jean Hus en plusieurs circonstances; à Tabor, on les appelait faux hussites, parce qu'ils se tenaient à la lettre de Jean Hus et de Wicleff plus qu'à l'esprit de leur prédication.

Le capitaine, entraînant ses soldats à de nouvelles expéditions, leur laissa détruire encore plus de trente monastères. Enfin, réuni à ceux de Prague, il prit Jaromir avec beaucoup de peine et le traita fort durement, parce que ses habitants avaient déclaré vouloir se rendre aux calixtins de Prague et non à lui. Sur ces entrefaites, une diète s'assembla à Czaslau, où presque toute la noblesse déclara qu'elle se détachait du parti de l'empereur. On ne dit pas si Ziska fut présent à cette diète, mais il est certain qu'il y donna les mains et qu'il ne rejeta pas l'alliance des seigneurs catholiques contre Sigismond. Le gros des taborites se laissait guider par lui; mais les picards et ceux qui s'intitulaient déjà nouveaux taborites ou taborites réformés l'en blâmèrent ouvertement. Bientôt Ziska dut sévir contre eux avec vigueur; puis, se rapprochant des calixtins, il semble qu'il ait voulu sauver la Bohême selon un plan conçu avec autant de prudence que de courage. Il se mit en mesure de sacrifier ceux de ses partisans qui lui semblaient, par leur fougueuse sincérité, devoir compromettre la révolution; il craignait, en effet, que la négation du dogme de la présence réelle n'effarouchât

les timides et ne le brouillât lui-même sans retour avec les classes dont il voyait que son œuvre ne pouvait se passer. Mais il se trompait en espérant faire marcher de front les résistances de divers ordres de l'Etat contre l'empereur. En ce moment, il était enivré sans doute de l'adhésion du parti catholique et il concevait de grandes espérances. Il éprouva bientôt ce qu'il devait attendre de ces alliances impossibles. Sigismond étant rentré en Bohême, Ziska accourut à Prague pour mettre la ville en état de défense. Il y fut reçu comme un héros, comme le sauveur de la patrie; on sonna toutes les cloches, les prêtres et la jeunesse allèrent au-devant de lui, et « il n'y eut égal qu'on ne fit son monde. » Au commencement de 1422, il alla faire la conquête de Sobieslaw, d'où dépendaient dix-huit autres villes ou villages et un territoire rempli d'étangs poissonneux; il fit ensuite une course en Autriche, porta la terreur chez les habitants et s'empara d'une grande provision de bétail. Un autre corps de tabornes entra dans la Marche de Brundebourg, y mit tout à feu et à sang et assiégea Francfort-sur-l'Oder, dont les faubourgs et la Chartreuse furent brûlés. Ceux de Prague prirent et dévastèrent la ville de Luditz, pendant que Sigismond Coribut, parent du roi de Pologne, entra dans Prague pour s'y faire reconnaître comme roi de Bohême. A cette nouvelle, Ziska se hâta de revenir sur ses pas, et, après avoir veillé à tout et balayé la frontière, il revenait se prendre corps à corps avec le fantôme de la royauté. Il était déjà à l'œuvre. Mais de vagues prophéties tabornes portaient que Ziska rendrait la Bohême glorieuse pendant sept ans et qu'il mourrait pour revivre dans un autre héros qui, pendant sept ans encore, continuerait son œuvre. Ce héros était Procope le Basé, appelé aussi Procope le Picard, et considéré comme le vrai taborne. J. Ziska devait jeter quelque éclat encore et mourir à temps, car il ne lui restait plus qu'à choisir entre l'abandon des siens ou celui de sa propre gloire. On était arrivé au milieu de l'année 1424. Il venait de remporter de nouvelles victoires sur les impériaux; il était enfin arrivé aux portes de Prague, et cette fois avec la résolution et la certitude de s'en rendre maître. Mais Coribut étant rentré secrètement en Bohême et ayant été accueilli avec enthousiasme, l'empereur se résolut à envoyer des ambassadeurs à Ziska avec des offres magnifiques, dans l'espoir de le séduire. Il lui offrait le gouvernement du royaume s'il voulait se ranger à son parti et ramener les rebelles. « Étrange séduction, dit à ce sujet un historien catholique, qu'un empereur d'une si haute réputation en Italie, en Allemagne, en France, par toute l'Europe, fût contraint de s'abaisser pour recouvrer son royaume devant un petit gentilhomme, un aveugle, un profane, un sacrilège et un scélérat ! » On dit que Ziska fut ébloui de ces offres et qu'il se dirigea aussitôt vers la Moravie, comme pour combattre l'empereur, mais en réalité pour trahir avec lui. Peut-être est-ce là une calomnie; car Jean Ziska n'en a pas moins laissé aux tabornes un souvenir sacré et à sa patrie un nom illustre. Il mourut de la peste qui était dans son armée, aux confins de la Bohême et de la Moravie, avant qu'aucun acte de sa part eût trahi sa prétendue défection. Les uns rapportent qu'en mourant il ordonna à ses gens de livrer son corps aux corbeaux, aimant mieux passer dans les oiseaux du ciel que dans les vers du sépulcre; d'autres, qu'il leur commanda de l'écorcher et de faire un tambour de sa peau, leur prédisant que le son de ce tambour suffirait pour jeter l'épouvante dans les rangs ennemis, et que, là où serait la peau de Ziska, là aussi serait la victoire. Voltaire n'a pas dédaigné, dans son *Essai sur les mœurs* et dans l'*Esprit des nations*, d'adopter cette tradition, afin d'avoir le droit de dire de Ziska que « ce reste de lui-même fut encore longtemps fatal à Sigismond. » Toutefois, si le héros mort fut écorché, du moins son corps ne fut pas privé des honneurs de la sépulture. Par les soins des tabornes, il fut enterré dans la cathédrale de Czeslaw, où son tombeau fut longtemps un objet de vénération pour ses compatriotes.

ZISLDOGG, chez les Wendes, la déesse de la lune, la Diane des Romains. On l'adorait tous les mois et on la confondait souvent dans le même culte avec Krikko ou Curcho, le protecteur des récoltes.

ZIST s. m. (zisti). Ne s'emploie qu'avec le mot ZEST. V. ce mot.

ZITTANG ou **SITTANG**, fleuve de l'Indo-Chine, dans l'empire birman. C'est une branche de l'Iraouaddy, dont il se sépare entre Ava et Amarapura, et qui se jette dans le golfe de Martaban, à l'E. de Rangoon, après un cours de 700 kilom. Il porte aussi le nom de PAN-LAN.

ZITTARD (Matthias von), en latin *Zittardus*, prédicateur allemand, né à Aix-la-Chapelle au commencement du xvie siècle, mort à Vienne en 1571. Il entra dans l'ordre des dominicains, se fit recevoir docteur en théologie, se distingua comme orateur de la chaire et devint aumônier des empereurs Ferdinand Ier et Maximilien II. On lui doit : des *Méditations sur les Éptres* et les *Evangeliques* (Cologne, 1567); vingt-sept *Homélies*

(Cologne, 1571, in-fol.); des *Sermons* et des *Oraisons funébres*.

ZITTAU, ville de la Saxe royale, cercle et à 42 kilom. S.-E. de Bautzen, chef-lieu du bailliage de son nom, sur la Mandau; 13,100 hab. Gynmase; bibliothèque publique; musée d'histoire naturelle; cabinet de médailles. Nombreux établissements industriels, tels que blanchisseries, teintureries, imprimeries sur toiles; fabriques de draps et de pianos. Centre d'un important commerce de fil et de toiles. Zittau, une des plus riches villes de la Saxe, fut rebâtie presque entièrement, après son bombardement par les Autrichiens, en 1757. Aux environs, on voit sur une éminence les ruines d'un vieux château et du vaste monastère d'Oybin. Patrie de l'orientaliste Michaëlis.

ZITTMANN (Jean-Frédéric), médecin allemand, né en 1671, mort en 1757. Il fut médecin d'armée et, plus tard, conseiller et médecin de la cour de Saxe. Il avait, dans sa longue pratique, employé avec beaucoup de succès, dans le traitement des maladies vénériennes, une décoction particulière de salsepareille dont il donna la formule à Roebisch; Roebisch la communiqua à Theden, qui l'a donnée au public dans le second volume de ses *Remarques et observations pour le progrès de la chirurgie*. Zittmann publia le recueil de consultations médico-légales données par la Faculté de Leipzig de 1650 à 1700, recueil qui avait été préparé par Ch.-J. Lange. En voici le titre : *Medicina forensis, hoc est responsa facultatis medicæ Lipsiensis ad quæstiones et casus medicinales* (Leipzig, 1706, 2 vol. in-4°).

ZIT-ZIL s. m. (zi-tzil — mot mexicain). Ornith. Espèce de colibri qui vit au Mexique.

ZIUS s. m. (zi-uss). Chronol. Deuxième mois de l'année civile des Hébreux. Il On l'appelle aussi ZIV et IJAR.

ZIVER-PACHA, poète et administrateur turc, né en 1793, mort en 1862. Il entra de bonne heure dans les fonctions publiques, sous le règne du sultan Mahmoud, et remplit de nombreuses charges, entre autres celles de président de l'hôtel des monnaies, de directeur au ministère de la marine, de membre du conseil de l'instruction publique, de président du conseil des yakoufs, de membre du conseil d'Etat et de justice, etc. Un an avant sa mort, Ziver fut élevé à la dignité de fonctionnaire du premier rang. Tout en remplissant ces emplois, il avait cultivé avec succès la poésie et avait reçu le titre de poète impérial. Ses poésies, fort estimées des Turcs, ont été recueillies et publiées à Constantinople sous le titre de *Diwan*.

ZIZ, rivière d'Afrique, dans l'empire du Maroc, province de Tafilet. Elle descend du versant méridional du Grand-Atlas et paraît se perdre dans les sables du Sahara.

ZIZANIE s. f. (zi-za-ni — gr. *zizanon*, lat. *zizania*, qu'on rapporte au syriaque *zizano*, même sens). Bot. Ivraie, mauvaise herbe qui pousse parmi les blés. Vieux en ce sens. Il Genre de plantes, de la famille des graminées, tribu des oryzées, dont l'espèce type croît dans les marais de l'Amérique du Nord : *On a tenté la culture de la ZIZANIE en France*. (Th. de Berneaud.)

— Fig. Mal qui se mêle au bien et le dénature ou le détruit. Il Cause de trouble, de mésintelligence : *Semer la ZIZANIE dans une société. Que nos guerres de plume et nos ZIZANIES littéraires nous semblent petites, misérables!* (Ste-Beuve.)

Pourras-tu bien, d'un air de prud'homme, Dans la maison semer la zizanie? VOLTAIRE.

... On a vu souvent la calomnie Entre d'heureux époux semer la zizanie. SAURIN.

Je cours, j'écris, j'invente des scandales, Pour les combattre et pour me faire un nom, Pieusement semant la zizanie. Et l'arrosant d'un peu de calomnie. VOLTAIRE.

— Encycl. Bot. Les *zizanies* sont des plantes à fleurs dichées, monoïques, réunies en une panicule terminale, dont les fleurs mâles occupent la base et les fleurs femelles le sommet. La seule espèce qu'on puisse rapporter positivement à ce genre est la *zizanie* aquatique ou miliacée, vulgairement nommée riz sauvage. Mais elle présente plusieurs variétés, que divers auteurs ont élevées au rang d'espèces, bien qu'elles reposent sur des caractères peu importants. La *zizanie* aquatique est une plante annuelle, à racines courtes, fibreuses, fasciculées; à tiges hautes de 2 mètres à 3 mètres, portant des feuilles très-longues, alternes et engainantes; les fleurs femelles ont des pédoncules renflés en massue; les caryopses qui leur succèdent ont près de 0m,02 de longueur. Cette plante croît dans l'Amérique du Nord, particulièrement au Canada et dans la Caroline. Mais on la cultive aussi aux Antilles et même dans certaines contrées de l'Amérique du Sud. Elle se plaît dans les terrains aquatiques, inondés ou marécageux. Les caryopses mûrissent successivement dans les mois de septembre et d'octobre. Malheureusement, la récolte n'en est pas facile, puisqu'il faut la faire souvent avec de l'eau jusqu'aux

genoux, en portant d'une main une sorte de van pour recevoir la graine et ayant dans l'autre une bague pour frapper les panicules et faire tomber la graine qui est mûre. Cette récolte produit ainsi, par journée commune et par chaque ouvrier, 2 kilogrammes à 3 kilogrammes de grains épurés, d'un brun noirâtre et luisant. La plante se resseme ordinairement d'elle-même. Le grain de cette graminée est très-volumineux, riche en fécule, très-savoureux et doué d'excellentes qualités alimentaires. Il est très-nourrissant et s'accommode, comme le riz, au gras ou au maigre. Les indigènes de l'Amérique du Nord le mangeaient, cuit avec des viandes, avant l'introduction du riz. Il est même susceptible d'entrer dans la panification. Les oiseaux le recherchent avidement et on en tire un bon parti pour nourrir ceux qu'on élève dans les basses-cours. Le chaume, comme celui du maïs, est rempli d'un suc doux et sucré; vert ou sec, il fournit aux animaux domestiques un fourrage dont ils sont très-friands et qui donne un excellent produit, surtout dans les terres irriguées. On a essayé avec quelque succès sa culture en Europe.

ZIZEL s. m. Mamm. V. ZISEL.

ZIZELITZ, bourg de l'empire d'Autriche, dans la Bohême, cercle de Bischof, sur un bras de la Cydlin; 2,000 hab.

ZIZI s. m. (zi-zi — onomatop. du cri de l'oiseau). Ornith. Bruant des haies : *Le zizi a presque toujours le bec terreux*. (Buff.)

— Encycl. Le *zizi*, appelé aussi le bruant des haies, et dans le Midi chic, est à peu près de la taille du bruant ordinaire; il mesure environ 0m,17 de longueur totale. Il a la tête variée de jaune et de vert olive, ponctuée et rayée de noir; la gorge et la poitrine mélangées de jaune, de noir et de brun; le dessus du corps roux et noir; le dessous d'un jaune plus ou moins foncé, taché de brun par places; les plumes bigarrées de blanc, de roux, de brun et de noir; la queue noirâtre; le bec et l'iris bruns; les pieds brunâtres. En hiver, les plumes noires de la gorge sont frangées de jaunâtre. La femelle est jaunâtre en dessous, avec des lignes brunes sur la baguette des plumes; elle a un peu de roux sur la poitrine et un trait noir au coin du bec. Cet oiseau habite l'Europe centrale; il ne remonte jamais vers le nord au delà des bords du Rhin. Vers le mois d'octobre, il commence à arriver dans nos provinces méridionales. Il voyage de très-grand matin et par petites troupes de cinq à dix individus. Il se mêle volontiers avec les pinsons. Tantôt il perche sur les arbres, tantôt il court sur les terres fraîchement labourées, pour chercher sa nourriture, qui consiste surtout en graines. En hiver, il fréquente les bois, les buissons et les endroits élevés, de préférence aux plaines découvertes. Il est peu rusé et donne facilement dans les filets qu'on lui tend, si l'on est muni d'un bon appelant. Il s'accoutume aisément à la captivité et y devient même très-familier.

ZIZIANOFF (Paul-Dimitrievitch, prince), général russe, mort en 1805. Il appartenait à une des plus puissantes familles de la Géorgie. De bonne heure, il entra au service du gouvernement russe, qui le nomma en 1803 commandant en chef de l'armée destinée à maintenir la Géorgie sous son pouvoir. Redoutant l'influence qu'exerçait sur ses compatriotes Marie, femme du dernier roi de Géorgie, laquelle était restée à Tiflis avec ses enfants, il l'envoya en Russie, puis soumit à un tribut les Lesghiz de Tchar et de Belakkan, habitant les montagnes de la frontière géorgienne orientale, et fit chasser, cette même année, les Lesghiz à la solde de la Turquie, dont les fréquentes incursions causaient de grands ravages dans une partie du pays. En 1804, Zizianoff entreprit trois expéditions, l'une contre Erivan, où il échoua; les deux autres, qui réussirent, contre Djawat, kan de Gandja, ancien fief des rois de Géorgie, et contre les Ossètes, du district de Djankour, au nord de cette contrée. En 1805, il s'empara de Nankhi, capitale du pays de Chak'li, y établit Djaphar-Kouli-Khan, qui reconnut la suzeraineté de la Russie, et marcha ensuite contre Ibrahim, kan de Karabagh. Ce dernier, se voyant dans l'impossibilité de résister aux Russes, proposa à Zizianoff de se rendre à une conférence pour traiter des conditions de la paix, avec l'intention de le faire assassiner. Le général russe fut prévenu du sort qui l'attendait; mais, convaincu qu'on n'oserait pas porter la main sur lui, il se rendit à l'invitation d'Ibrahim et périt sous les coups de ses sicaires.

ZIZIE s. f. (zi-zi). Bot. Genre de plantes, de la famille des ombellifères, tribu des annimées, comprenant trois espèces, qui croissent dans l'Amérique du Nord.

ZIZIM ou **DIEM**, prince ottoman, célèbre par ses aventures et par ses malheurs. V. DIEM.

Zizine, roman, par Paul de Kock (1836, 2 vol. in-8°). Au bout de deux années d'une douce et paisible union, M. Guerreville a perdu sa femme, et dès lors il concentre toute son affection sur sa fille Pauline, qui, d'ailleurs, justifie la tendresse et l'idolâtrie de son père. A seize ans, elle attire tous les

regards par sa beauté. M. Guerreville, qui habite les environs d'Orléans, fait la connaissance d'un de ses voisins de campagne, le jeune d'Aubray, dont la figure et les manières distinguées produisent une vive impression sur l'innocente Pauline. M. Guerreville ne demande pas mieux que d'assurer le bonheur de sa fille en l'unissant à l'homme de son choix; mais d'Aubray a d'autres desseins. Il fait croire à Pauline que son père lui a refusé sa main et la décide à se laisser enlever. C'est un coup terrible pour le malheureux Guerreville; mais l'espoir le soutient : il pense que sa fille ne peut manquer de revenir pour implorer son pardon. Vain espoir ! sept années s'écoulent sans qu'il puisse rien apprendre sur le sort de Pauline, malgré les démarches les plus actives.

Un jour, dans une maison de la rue Montmartre, où il poursuivait le cours de ses investigations, il voit à un quatrième étage un pauvre porteur d'eau malade, à qui le portier vient annoncer que, le lendemain, son grabat sera vendu pour payer son loyer. L'Auvergnat est consterné; sa fille, jolie enfant de six ans, Zizine, pleure auprès de lui. Emu de ce spectacle, M. Guerreville prend Zizine à part, lui donne sa bourse et envoie son médecin soigner le père. Quelque temps après, Zizine, dont tout le quartier fait l'éloge, est prise en affection par une riche propriétaire, Mme Dalbert, qui se charge de son éducation. Quelque temps après, le porteur d'eau, craignant que Zizine ne s'enluyât avec cette vieille dame, veut la reprendre et vient à ce sujet demander conseil à Guerreville, qui lui promet d'aller s'entendre avec Mme Dalbert. Il se présente, en effet, chez cette dame, où il rencontre une nombreuse société réunie pour les fiançailles de Mlle Stéphanie Dalbert. Le futur parait et Guerreville reconnaît en lui le séducteur de sa fille, qui feint de ne pas le reconnaître. Incapable de se contenir en face de celui qui a causé tous ses malheurs, Guerreville l'accable des plus cruels reproches et, n'obtenant que de dédaigneuses réponses, le soufflette et se retire. Un duel a naturellement lieu; Guerreville est dangereusement blessé; mais le porteur d'eau rencontre le séducteur de Pauline dans un endroit isolé, le force à se battre au pistolet et le tue. Guerreville se lie alors avec lui et lui raconte tous ses malheurs. Il ne pouvait choisir un meilleur confident. Abandonnée il y a sept années, Pauline s'était réfugiée dans une maison de la rue Saint-Denis, où il demeurerait alors. Elle y est morte en donnant le jour à une fille, et cette fille, c'est Zizine. Le cœur de M. Guerreville renaît à la tendresse et au bonheur.

Ici, comme dans plusieurs de ses livres, Paul de Kock se plaît à donner le beau rôle à un ouvrier honnête et laborieux, le brave Michel, tandis que le mauvais sujet est un jeune homme riche et oisif. C'est une manière indirecte d'enseigner à ses lecteurs que le travail moralise l'homme.

ZIZIPHIN s. m. (zi-zi-fain — du lat. *ziziphinus*, qui a rapport à la jujube). Moll. Genre de mollusques gastéropodes pectinibranches, du groupe des trochoides.

ZIZIPHORE s. f. (zi-zi-fo-re). Bot. Genre de plantes, de la famille des labiées, tribu des monardées, comprenant une quinzaine d'espèces, qui habitent le midi de l'Europe et l'Asie centrale.

— Encycl. Les *ziziphores* sont des plantes herbacées ou sous-frutescentes, à feuilles entières ou dentées; les fleurs, groupées en petits bouquets, ordinairement rapprochés au sommet des rameaux, présentant un calice tubuleux, allongé, bilobé; une corolle à deux lèvres presque égales; quatre étamines, dont deux stériles ou rudimentaires; le fruit se compose de quatre akènes lisses. Les espèces peu nombreuses de ce genre sont disséminées dans l'Europe centrale, au pourtour du bassin méditerranéen et dans l'Amérique du Nord. Quelques-unes sont cultivées dans nos jardins, mais se recommandent moins par leur mérite ornemental que par leur odeur agréable, assez analogue à celle du thym ou de la sarriette. On les propage aisément de graines semées en place; elles se ressement ensuite d'elles-mêmes. Nous citerons, entre autres, les *ziziphores* d'Espagne, *acinoïde*, en tête, etc.

ZIZIPHUS s. m. (zi-zi-fuss — du gr. *ziziphon*, jujube). Bot. Nom scientifique du genre jujubier.

ZIZITH s. m. (zi-zitt). Hist. relig. Nom donné autrefois à des houppes de couleurs variées, que les Israélites portaient sur leur vêtement, pour se rappeler les commandements de Dieu. « Aujourd'hui, France qui entoure un petit morceau de drap placé sous le vêtement des Israélites.

ZIZKA (Jean), célèbre chef des hussites. V. ZISKA.

ZLIN, bourg de l'empire d'Autriche, dans la Moravie, cercle et à 21 kilom. N. de Hradisch, sur la Drevnitza; 2,700 hab.

ZLOCZOW, ville de l'empire d'Autriche, dans la Galicie, à 80 kilom. E. de Lemberg, chef-lieu du cercle de son nom; 6,000 hab. Fabrication de toiles à voiles.

ZLOCZOW (CHERLE DE), division administrative de la Galicie, comprise entre la Russie

au N. et à l'E., et les cercles de Lemberg, de Brzezany, de Tarnopol et de Zolkiew; 5,230 kilom. carrés; 275,000 hab. Le sol, généralement plat, est assez fertile; mais on y trouve quelques marais et des espaces sablonneux et non boisés. L'agriculture et l'élevé du bétail sont la principale occupation des habitants.

ZMEINIGORSKOÏ, bourg fortifié de la Russie d'Asie, gouvernement et à 522 kilom. S. de Toms; 3,000 hab. Lavages d'or.

ZMYGROD, bourg de l'empire d'Autriche, dans la Galicie, cercle et à 17 kilom. S.-E. de Jaslo, sur la Dembowka; 2,200 hab. Blanchisseries de fil; commerce de toiles et de vins.

Zn, Chim. Abréviation du mot zinc.

ZNAIM, ville de l'empire d'Autriche, dans la Moravie, à 56 kilom. de Brunn, chef-lieu du cercle de son nom, sur la Taja; 7,000 hab. Gynmase; maison d'éducation pour enfants de militaires. Aux environs, exploitation de terre à porcelaine. Fabrication de draps, toiles, faïence, moutarde. On y remarque la caserne, autrefois chateau et résidence des margraves de Moravie; les églises de Saint-Nicolas et de Saint-Wenzel, et dans les environs l'ancienne abbaye de Luka. Le 11 juillet 1809, les Français, sous les ordres de Mar-mont, y remportèrent une victoire sur les Autrichiens commandés par l'archiduc Charles; cette victoire fut suivie d'un armistice, qui fut le prélude de la paix de Vienne. V. plus bas.

Znaïm (ARMISTICE DE), conclu entre l'armée française et l'armée autrichienne après la bataille de Wagram. Napoléon savait profiter de la victoire, et ne laissant aucun repos aux ennemis qu'il venait de battre, les pour-suisvant sans trêve et rendant leur retraite quelquefois plus meurtrière que le combat lui-même. C'est ainsi qu' aussitôt que les derniers coups de canion eurent retenti sur le champ de bataille de Wagram, il lança ses soldats sur la trace des Autrichiens, qui, serrés de près dans leur fuite et acculés enfin à Znaïm, perdirent encore près de 10,000 hommes aux environs de cette ville. La lutte allait même se terminer pour eux par un désastre plus considérable, lorsque le colonel Murbot et le général d'Aspre arrivèrent aux avant-postes en criant : « Paix ! Paix ! ne tirez plus. » Voici ce qui était arrivé : le prince Jean de Lichtenstein, au nom de l'armée autrichienne, s'était présenté à Napoléon et lui avait demandé une suspension d'armes, promettant au nom de l'honneur militaire qu'on ouvrirait immédiatement des négociations pour la conclusion de la paix. Aussitôt les chefs d'état-major des deux armées, Berthier pour la France, M. de Wimpffen pour l'Autriche, s'étant abouchés sur le terrain même du combat, et avaient commencé à débattre les conditions d'un armistice, qui fut signé à Znaïm le 11 juillet à minuit (1809) et porta la date du 12. Cet armistice célèbre devait durer un mois, délai suffisant pour les débats qui avaient suivi relativement à la conclusion de la paix. Les conditions étaient dures pour l'Autriche, mais le vainqueur lui avait mis le pied sur la gorge; il lui fallut bien céder.

Napoléon, pour assurer sa position militaire dans le cas où l'on ne pourrait pas s'entendre et où l'on reprendrait les hostilités, exigea l'occupation permanente par ses troupes de toutes les provinces qu'elles avaient seulement traversées, c'est-à-dire la haute et la basse Autriche, les districts de Znaïm et de Brunn, compris entre la moitié de la Moravie; la Styrie, la Carinthie, la partie de la Hongrie située entre la Raab et Vienne, et une portion de la Carniole qui assurait ses communications avec la Dalmatie et l'Italie. De cette manière, les armées belligérantes avaient pour ligne de séparation Linz, Krems, Znaïm, Brunn, Gûding, Presbourg, Raab, Grätz, Laybach et Trieste. Napoléon voulut, de plus, qu'on lui laissât ou qu'on lui rendît immédiatement la citadelle de Brunn, la ville de Presbourg, ainsi que les places de Raab, de Grätz et de Laybach. De cette manière, il occupait plus d'un tiers de l'empire d'Autriche. Appuyé ainsi sur la capitale de cet empire et sur les principales places, il pouvait, si la guerre se renouvelait, pousser ses conquêtes jusqu'au fond des provinces les plus éloignées. Au reste, la paix allait se signer à Vienne, et mettre un terme aux conditions de l'armistice de Znaïm.

ZNAIM (CERCLE DE) entre ceux de Brunn à l'E. et au N.-E., d'Iglau à l'O. et l'archiduché d'Autriche au S. Il mesure 3,664 kilom. carrés de superficie et renferme 20,000 hab. Montagneux dans sa partie septentrionale, il est composé à l'E. et au S. de plaines fertiles en blé, fruits, vins, lin, anis, moutarde et fenouil. On y trouve de belles forêts et on y élève beaucoup de bestiaux, surtout des chevaux et des bœufs.

ZNITSCH, idole adorée à Kiev et à Novgorod; c'était le feu sacré lui-même à la conservation duquel on avait élevé chez les Slaves plusieurs temples. On l'adorait surtout au moment des épidémies et quelquefois on lui sacrifiait les prisonniers chrétiens.

ZO, préf. qui signifie Animal. V. zoo.

ZOAGÈNE s. f. (zo-a-jè-ne — du gr. *zôa*, vie; *gennô*, j'engendre). Bot. Espèce d'algue, qui croît dans les eaux thermales : *Nous*

avons vu la ZOAGÈNE reparaitre comme une matière glaireuse. (Th. de Berneaud.)

— **Encycl.** La *zoagène*, trouvée dans diverses eaux thermales, a été signalée sous les noms différents de glairine, barégine, né-rine, plombiérine, spaginé, etc., d'après son aspect extérieur et les localités dans lesquelles on l'a rencontrée. Quelques auteurs l'ont signalée comme une matière animale, donnant les mêmes produits à la distillation, et pouvant fournir, par l'ébullition, une gélatine propre au collage du papier; on l'a même comparée à de la chair humaine recouverte de son épiderme. On en a fait, dit T. de Berneaud, tantôt une substance gélatineuse, transparente, presque incolore, sans trace d'organisation apparente; tantôt un amas mucilagineux, formé, par dépôt, d'un grand nombre de particules, provenant, en majeure partie, de la décomposition de végétaux ou d'animaux, la plupart infusoires; tantôt on y a reconnu ce chaos du règne organisé dans lequel tous les individus puisent directement ou indirectement leur nourriture et dans lequel ils viennent ensuite se confondre; et mieux encore, pour parler d'une manière plus précise, les nombreux matériaux épars et en désordre d'un édifice qui s'est écroulé et qui n'existe plus. En réalité, la *zoagène* se présente comme une matière glaireuse, azotée, simplement organique, mais non organisée. Il est probable que l'on a confondu sous ce nom les premiers états de ces hydrophytes, ou mieux de ces être ambigus, polymorphes, gélatineux, charnus, qui semblent flotter entre les deux règnes organiques.

ZOAGLIO, bourg du royaume d'Italie, province de Gènes, district de Chiavari, mandement de Rapallo; 3,385 hab.

ZOAMELGE adj. (zo-a-mèl-ge — du préf. *zo*, et du gr. *mélô*, je trais). Zool. Qui vit en parasite sur les animaux.

— s. m. pl. Entom. Grande division des insectes hémiptères, comprenant ceux qui vivent en parasites sur les animaux.

ZOANTHAIRE adj. (zo-an-tè-re — rad. *zanthè*). Zooph. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre zanthè.

— s. m. pl. Ordre de polypiers parenchymateux ou anthozoaires, ayant pour type le genre zanthè.

— **Encycl.** Les *zoanthaires* forment, dans la classe des polypes, un groupe caractérisé par un corps régulier en forme de fleur, plus ou moins allongé, libre ou fixé, très-contractile, pourvu d'un canal intestinal à parois non distinctes, avec une seule et grande ouverture terminale entourée de tentacules creux. Ils se divisent en trois tribus renfermant un grand nombre de genres, dont nous citerons les principaux. I. *Zoanthaires mous* : lucernaire, moschate, actinote, discosome, méridie, actinérie, actinie, actinobole, actinocère, etc. II. *Zoanthaires corallies* : zanthè, mamillifère, corticière. — III. *Zoanthaires pierreux* : fongie, turbinolie, méandrine, astrée, agarie, oculine, madrépore, porite, palmipore, etc.

ZOANTHE s. m. (zo-an-tè — du préf. *zo*, et du gr. *anthos*, fleur). Zooph. Genre de polypes charnus, type de la famille des zoanthiens, voisin des actinies et comprenant plusieurs espèces, répandues dans les diverses mers : *Les zoanthies ont le corps allongé*. (E. Baudement.) Le *ZOANTHE d'Ellis vit dans les mers d'Amérique*. (A. Rousseau.)

— **Encycl.** Les *zoanthies* sont caractérisés par un corps charnu, presque cylindrique ou conique, allongé, élargi à la partie supérieure en forme de massue, avec une bouche terminale, linéaire, transversale, entourée de tentacules courts, rayonnants, rétractiles, tandis que la base est amincie, pédonculée, en forme de tube charnu et rampant. Ces animaux ressemblent beaucoup aux actinies; mais ils en diffèrent en ce que, au lieu d'être libres, ils sont fixés en assez grand nombre sur une base commune plus ou moins élargie. Le *zoanthè* se sert de ses tentacules pour arrêter sa proie et l'amenner à sa bouche. Le *zoanthè d'Ellis* habite les mers d'Amérique, où les groupes de ses individus pendent aux rochers.

ZOANTHIEN, IENNE adj. (zo-an-ti-ain, i-è-ne — rad. *zoanthè*). Zooph. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre zoanthè. Il On dit aussi ZOANTHINIEN.

— s. m. pl. Famille de polypiers anthozoaires, ayant pour type le genre zoanthè.

ZOANTHROPE s. (zo-an-tro-pe — du préf. *zo*, et du gr. *anthrôpos*, homme). Pathol. Personne affectée de zoanthropie : *Nouveau Nabuchodonosor, le ZOANTHROPE se trouve tout à coup métamorphosé en bête fauve, et s'en va errant au milieu des cimetières et des bois, où il se sent harcelé par la meute et les chasseurs*. (Macario.)

ZOANTHROPIE s. f. (zo-an-tro-pi — du préf. *zo*, et du gr. *anthrôpos*, homme). Pathol. Hallucination dans laquelle le malade se croit changé en bête.

ZOANTHROPIQUE adj. (zo-an-tro-pi-ke — rad. *zoanthrope*). Pathol. Qui a rapport à la zoanthropie : *Hallucination ZOANTHROPIQUE*.

ZOARE s. m. (zo-a-re). Antiq. Fût de colonne ou tronc d'arbre poli, qui représentait une divinité chez les Scythes.

ZOARCÈS s. m. (zo-ar-sèss — du gr. *zoar-chés*, vital, qui fait vivre). Ichtyol. Genre de poissons acanthoptérygiens, de la famille des gobioides, comprenant plusieurs espèces, qui habitent les mers d'Europe et d'Amérique. Il On dit aussi ZOARCÉE et ZOARQUE.

ZOARQUE s. m. (zo-ar-ke — du préf. *zo*, et du gr. *archos*, chef). Antiq. Chef d'une troupe montée sur des éléphants.

— Ichtyol. V. ZOARCÈS.

ZOBÉIDAH ou **ZEBI-EL-KHEWATIN** (la fleur des dames), princesse abbasside, morte en 831 de notre ère. Elle perdit, toute jeune encore, en 767, son père Djafar, fils aîné du calife Al-Mansour. Zobéidah devint la femme légitime de son cousin, le célèbre Haroun-al-Raschid, qui monta sur le trône des califes en 787. Cette même année, elle mit au monde Aryn. Ce prince, bien que son père eût d'autres enfants de ses concubines, notamment Mamoun, devint alors l'héritier présomptif du califat; mais il perdit une partie de l'affection d'Haroun-al-Raschid, et lorsque ce dernier mourut (809), il ne reçut en partage qu'une partie de l'empire musulman. Zobéidah en éprouva un vif chagrin, qui suivit une douleur plus grande encore lorsque Aryn perdit à la fois la couronne et la vie. Elle continua néanmoins à résider à Bagdad, où le calife Mamoun la maintint dans tous ses honneurs et où elle termina sa vie. Cette princesse, dont il est fréquemment question dans les *Mille et une nuits*, se rendit célèbre par sa piété et par sa générosité. C'est à elle que les historiens persans attribuent la fondation de Tauriz ou Tebriz, une des villes les plus importantes de la Perse (791).

ZOBÉIDI (Abou-Bekr-Mohammed), philologue arabe, né en Espagne, mort à Cordoue en 941 de notre ère. Il s'est fait connaître comme l'auteur d'une *Grammaire arabe*, d'une *Histoire des grammairiens*, et pour avoir corrigé et disposé dans un meilleur ordre le plus ancien dictionnaire arabe connu, le *Kitab elain*, dû au célèbre grammairien Khalil. Il a laissé aussi quelques poésies. On croit qu'il était le père d'Abou-Bekr-Hagân, fils de Zobéidi, mort en 989; à qui l'on doit une *Histoire des juriconsultes de Cordoue*.

ZOBÉIR, ville de la Turquie d'Asie, dans le pachalik et à 15 kilom. S.-O. de Bassora. Elle fut fondée par des familles qui fuyaient les attaques des Wahabites; son nom lui vient de Zobéir, l'un des premiers disciples de Mahomet, dont le tombeau a été trouvé dans les ruines voisines.

ZOBEL (Jean-Charles-Henri DE), théologien et géographe allemand, né à Grœppendorf en 1773, mort en 1849. Il fut successivement assesseur à la Faculté de philosophie de Wittenberg, professeur à Wiederau (1799), enfin évêque protestant à Borna. Nous citerons, parmi ses ouvrages : *Magasin d'interprétation biblique* (1805); *Introduction populaire à l'ensemble des saintes Ecritures* (1806); *Principes, opinions et œuvres de Luther en matière d'enseignement* (1817); *De oraculorum divinorum in concionibus sacris usu inepto eodemque nozio* (1817); *Aperçu général de la géographie ecclésiastique et de la statistique du royaume de Saxe* (1831).

ZOBELTZ, ville du royaume de Saxe, dans le cercle et à 52 kilom. de Zwickau, bailliage de Lauterstein; 2,000 hab. Riches carrières de serpentine; fabrication de dentelles, de coton, d'ouvrages en bois. Aux environs, ruines du château de Lauterstein et affinerie d'argent de Grunthal.

ZOBOLI (Alphonse), astronome italien, né à Reggio vers la fin du xvi^e siècle, mort à Bologne vers 1640. Il passa la plus grande partie de sa vie dans cette dernière ville, suivit les idées admises par Tycho-Brahé en astronomie, et, à l'exemple de la plupart de ses contemporains, se laissa prendre aux rêveries de l'astrologie. Ses principaux ouvrages sont : *Asicometrologia* (Bologne, 1619, in-40); *Discorso astrologico sopra la mutazione dell'aria e vari accidenti* (Vicence, 1631, in-40).

ZOCCA, bourg du royaume d'Italie, province de Modène, district de Pavullo-nel-Frignano, mandement de Modène; 4,500 hab.

ZOCCOLI (Charles), architecte italien, né à Naples en 1718, mort en 1771. Après avoir servi pendant quelque temps dans le génie militaire, il donna sa démission pour s'occuper d'architecture, d'hydraulique et de la partie de la jurisprudence qui s'y rapporte. Des ouvrages qu'il fit paraître lui valurent bientôt d'être chargé de régler les différends si fréquents entre les riverains des cours d'eau, de voir ses décisions acceptées comme des oracles et d'être nommé contrôleur des bâtiments de la ville de Naples. Comme architecte, il a élevé des constructions solides et d'un aspect agréable. On lui doit notamment la cathédrale, le séminaire et le palais épiscopal de Calvi; plusieurs couvents; les jolies villas du marquis de Palomba, à Cassa, près d'Avverse, des princes de Supino, à Portici; les moulins de Capoue sur le Volturne de Scilla, dans la Calabre, etc. Comme écrivain, il a publié un bon traité des servitudes, intitulé : *De servitu*, et un traité d'hydraulique, *Della gravitazione de' corpi e della forza de' fluidi*.

ZOCHOWSKI (Félix), prêtre, homme d'Etat, juriconsulte et historien polonais, né en 1663, mort à Lowicz en 1748. Après avoir suivi les cours de l'académie de Cracovie, il se rendit à Rome, où il étudia le droit civil et le droit canon, la théologie et l'histoire. De retour dans sa patrie, il entra dans les ordres et devint successivement chanoine de Premysl (1699), évêque de Kujawy, grand référendaire de la couronne (1709), chanoine de Varsovie et évêque d'Infland. Ses talents lui méritèrent la faveur d'Auguste III, roi de Pologne, et celle de Pierre le Grand, czar de Russie. Chargé par son souverain de plusieurs missions diplomatiques fort délicates, il y fit preuve d'autant d'habileté que de savoir et d'éloquence. Zochowski se signala surtout pendant son ambassade à Vienne, où il avait été envoyé pour provoquer une entente dans le but d'empêcher les Turcs d'entrer dans le territoire polonais. Son succès fut complet, et, en récompense de ses services, il reçut l'abbaye de Mogilsk (1716) et l'évêché de Posen (1717). Comme membre du sénat, il se montra profondément versé dans la connaissance des affaires et fit preuve d'autant de zèle pour le bien public que d'élevation dans les vues. A la diète de Varsovie en 1726, Zochowski fut chargé d'entrer en pourparlers avec les ambassadeurs de l'empereur, de la Suède et de la Prusse, et de s'occuper de la révision de la constitution due à Kozuchowski. Auguste III le nomma peu après archevêque de Guesne et primat. L'habile prêtre prit ensuite une part active aux affaires de Torun, présida plusieurs fois les assemblées nationales et exerça une grande influence sur les délibérations des diètes de Grodno (1744) et de Varsovie (1746). Nous citerons, parmi ses ouvrages : *Synodus diocœsana Poseniensis* (Varsovie, 1720, in-40); *Sanctissimi D. N. Clementis papæ XI duæ constitutiones* (Varsovie, 1719, in-40); *Epistola pastoralis* (Varsovie, 1720); *Monita pastoralia* (Breslau, 1727, in-40); *Recueil de sermons* (Varsovie, 1728), etc.

ZOCHOWSKI (Jean), juriconsulte et philosophe polonais, né en Galicie en 1803, mort à Cracovie en 1855. Il se fit recevoir docteur en droit et en philosophie à l'université de Cracovie, dont il devint bibliothécaire adjoint. Zochowski commença par se livrer à la poésie et publia des pièces de vers dans différents recueils, puis il revint à des travaux plus sérieux. Chargé d'un cours de philosophie à l'université, il professa bientôt en même temps le droit romain, en se servant des commentaires de Cujas, et le droit civil. Par la suite, il obtint une chaire de droit naturel, de droit pénal, de législation comparée et devint en 1850 professeur de philosophie. Tout en se livrant à l'enseignement, il exerçait avec beaucoup d'éclat la profession d'avocat. Elu représentant en 1844, il exerça une grande influence sur la commission législative, dont il faisait partie. Indépendamment d'un grand nombre de dissertations et d'articles philosophiques et bibliographiques, insérés dans divers journaux et recueils périodiques, on lui doit des ouvrages fort estimés dans son pays. Nous citerons, entre autres : *De usuris secundum jus romanum* (Cracovie, 1828); *Esquisse historique du droit romain d'après Gibbon* (Cracovie, 1830, in-80); *Traité sur la philosophie en général et sur son état actuel* (Cracovie, 1834, in-80); *Esquisse de l'histoire de la philosophie*, d'après Tennemann (Cracovie, 1836-1837, 2 vol. in-80); les *Codes civil*, de procédure civile et de commerce français, traduits en polonais avec des commentaires sur l'interprétation des textes (Cracovie, 1845); *Cours de droit criminel* (Cracovie); *Critiques sur le droit international* (Cracovie, 1849); *Traité sur le droit des gens* (Cracovie, 1851); *Des rapports internationaux au point de vue de la justice* (Cracovie, 1849); *Essai sur le principe de la souveraineté* (Cracovie, 1852); *Sur les tendances de réorganisation sociale* (Cracovie, 1852); *De la représentation* (Cracovie, 1853), etc.

ZOCODON s. m. (zo-ko-don). Zooph. Genre de polypiers, comprenant deux espèces propres à la mer de Sicile.

ZOCOR ou **ZOKOR** s. m. (zo-kor). Mamm. Espèce de rat-taupe ou spalax. Il On dit aussi ZOCCR.

ZODARION s. m. (zo-da-ri-on — du gr. *zôdion*, animalcule; *areios*, belliqueux). Arachn. Genre d'araignées, de la tribu des araignées, formé aux dépens du genre clotho.

ZODIACAL, ALE adj. (zo-di-a-kal, a-le — rad. *zodiaque*). Astron. Qui appartient au zodiaque : *Constellations zodiacales*. Il *La première zodiacale*, Lueur blanche qui qu'on aperçoit après le coucher du soleil dans le plan de l'écliptique, sous la forme d'un triangle très-allongé, dont la base semble reposer sur l'astre : *C'est Cassini qui a découvert la LUMIÈRE ZODIACALE, cette lueur blanche qui entoure le soleil comme une lentille aplatie dont il serait le centre et dont les bords s'étendent dans son équateur*. (Biot.)

— Numism. *Monnaies zodiacales*, Monnaies d'Orient, sur lesquelles est figuré le zodiaque.

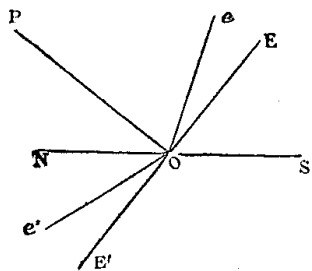
— **Encycl.** Astron. *Constellations zodiacales*. Ces constellations sont des groupes d'étoiles qui occupaient autrefois les douze si-

gnes du zodiaque. Elles portent les mêmes noms que ces douze signes, mais n'y correspondent plus aujourd'hui, parce que le point équinoxial du printemps, qui a dans le sens rétrograde un mouvement de 50",2 par an et d'où part toujours l'origine du premier signe, s'est déplacé par rapport aux étoiles, et par conséquent par rapport aux constellations zodiacales. Ainsi, du temps d'Hipparque, 130 ans avant Jésus-Christ, les constellations zodiacales occupaient encore à peu près les milieux des signes de mêmes noms; mais la rétrogradation totale étant depuis cette époque d'environ 270, chaque constellation a avancé à peu près d'un signe. La constellation du Bélier se trouve donc dans le signe du Taureau, celle du Taureau dans le signe des Gémeaux, et ainsi de suite.

— *Planètes zodiacales.* On nomme souvent ainsi les planètes connues des anciens dont les orbites étaient assez peu inclinées sur le plan de l'écliptique pour que leurs routes apparentes dans le ciel ne sortissent pas du zodiaque. Parmi les planètes découvertes par les modernes, Uranus et Neptune méritent au même degré que les anciennes le nom de *zodiacales*; un grand nombre des petites planètes qui forment le groupe compris entre Mars et Jupiter ne sortent pas non plus du zodiaque, mais il en est aussi beaucoup qui s'en écartent à des distances plus ou moins grandes; telles sont principalement Phocée, Hébé, Gérie, Thalio, Panope, Junon, Alexandra, Atalante, Niobé, Cérès, Daphné, Pallas, Lætitia, Calliope, Danaé, Euphrosyne, Mnemosyne, etc. Pallas est de toutes celle qui s'écarte le plus du zodiaque, l'inclinaison de son orbite sur l'écliptique étant de 34°.

— *Lumière zodiacale.* On nomme ainsi une lueur qu'on aperçoit, à certaines époques de l'année, près de l'horizon, soit le soir un peu après le coucher du soleil, lorsque le crépuscule a cessé, soit le matin avant l'aurore. La partie du ciel occupée par cette lueur a la forme d'un triangle. Sa base est à l'horizon, son sommet s'élève quelquefois jusqu'à une hauteur de 50°. Si l'on mène par la pensée la bissectrice de l'angle au sommet, on reconnaît aisément que, prolongée au-dessous de l'horizon, elle irait passer par la position que doit occuper le soleil au moment de l'observation. Cette bissectrice se confond avec un petit arc de l'écliptique. Si l'on observe pendant quelques heures le triangle lumineux, on reconnaît qu'il participe au mouvement diurne de la sphère céleste, de sorte qu'il suit le soleil dans sa marche, s'abaisse de plus en plus si l'observation est faite le soir et disparaît bientôt, ou, dans le cas contraire, monte au-dessus de l'horizon en grandissant jusqu'à ce que les premiers rayons de l'aurore l'éclipsent par leur éclat plus considérable.

Il résulte des hypothèses que suggèrent naturellement ces premières observations que la lumière zodiacale ne doit pouvoir être aperçue nettement qu'à des époques bien déterminées. En effet, si le plan de l'écliptique est très-peu incliné sur l'horizon, aux instants soit du lever, soit du coucher du soleil, le triangle lumineux fera lui-même un très-petit angle avec ce plan; son sommet ne s'en écartera pas beaucoup; la lueur se perdra donc dans les brumes qui obscurcissent toujours la partie du ciel voisine de l'horizon. Au contraire, si l'écliptique fait aux mêmes instants un très-grand angle avec l'horizon, la bissectrice de l'angle au sommet du triangle lumineux sera presque droite, le sommet lui-même sera très-élevé, et si le ciel est d'ailleurs suffisamment pur, la lueur sera facile à apercevoir. Or, l'horizon, qui dans le cours d'une même journée achève un tour complet autour de la ligne des pôles célestes, conserve bien toujours la même inclinaison sur l'équateur; mais l'angle qu'il fait avec l'écliptique varie considérablement dans le même intervalle, comme il est aisé de le reconnaître. Prenons pour plan du tableau le



plan méridien du lieu; soient O la position occupée par l'observateur; NS la ligne nord-sud ou la méridienne, par laquelle passe le plan de l'horizon, ici perpendiculaire à celui de la figure; OP l'axe du monde; l'E' la trace sur le plan du tableau du plan de l'équateur, qui coupe l'horizon suivant la ligne est-ouest projetée en un seul point O; la ligne des équinoxes par laquelle passe constamment le plan de l'écliptique va tourner autour du point O, dans le plan de l'équateur, de manière à achever sa révolution dans un intervalle de vingt-quatre heures, et, pour avoir à chaque instant la direction du plan de l'écliptique, il faudrait par cette ligne mobile mener un plan constamment incliné de 23° 28' sur le plan de l'équateur. Aux deux instants

xv.

de la journée, séparés entre eux par un intervalle de douze heures, où la ligne des équinoxes viendra se confondre avec la perpendiculaire au plan du tableau, c'est-à-dire avec la ligne est-ouest, le plan de l'écliptique sera lui-même perpendiculaire au plan du tableau et sa trace sera dirigée soit suivant Oe, soit suivant Oe'; il fera donc avec le plan de l'horizon soit l'angle e'OS, qui est la somme de la latitude du lieu et de l'obliquité de l'écliptique, soit l'angle e'ON, qui en est la différence, et, dans l'intervalle, il prendra toutes les valeurs comprises entre ces deux limites. Ainsi, l'angle de l'écliptique avec l'horizon varie chaque jour entre deux limites différant entre elles de deux fois 23° 28'. Ces deux limites variant elles-mêmes d'un point à un autre de la surface de la terre, par exemple à Paris, où la latitude est de 41° 10', l'inclinaison de l'écliptique sur l'horizon prend tous les jours toutes les valeurs comprises entre 64° 38' et 17° 42'. Cela posé, comme le solstice d'été se trouve dans l'hémisphère boréal, la trace du plan de l'écliptique sur le plan de l'équateur occupe la position Oe lorsque c'est le point équinoxial du printemps qui se trouve en avant de la figure; cette même trace vient en Oe' dans le cas contraire. Et puisque, pour que la lumière zodiacale soit facile à apercevoir, il faut que l'instant où l'inclinaison de l'écliptique par rapport à l'horizon est maximum coïncide à peu près avec celui où le soleil se trouve lui-même dans ce plan, la condition est donc que le soleil soit assez voisin de l'un ou de l'autre des points équinoxiaux; s'il est près du point équinoxial du printemps, ce sera au moment de son coucher que le point équinoxial du printemps sera en avant; la lumière zodiacale pourra être aperçue le soir; au contraire, s'il est près du point équinoxial d'automne, ce sera au moment de son lever que l'équinoxe du printemps sera en avant; la lumière zodiacale pourra être aperçue le matin. Ainsi, la lumière zodiacale doit être visible le soir aux environs du 21 mars, et le matin aux environs du 22 septembre. C'est ce que confirme pleinement l'observation.

On avait d'abord attribué la lumière zodiacale à une atmosphère du soleil; mais, outre que sa forme lenticulaire ne paraît pas pouvoir s'accorder avec cette hypothèse, on a aussi remarqué que, dans cette même hypothèse, la matière qui nous transmet la lumière zodiacale devrait participer au mouvement de rotation du soleil sur lui-même, et, en raison de la distance au soleil de sa circonférence extérieure, les parties voisines de cette circonférence extérieure auraient une vitesse telle que leur force centrifuge dépasserait la puissance attractive du soleil.

On admet généralement aujourd'hui que la matière qui nous envoie la lumière zodiacale est ou bien une partie non encore condensée de la nébuleuse qui a donné naissance à notre système planétaire, ou un amas d'astéroïdes en nombre immense, formant un second groupe analogue à celui des planètes télescopiques placées entre Mars et Jupiter. Les étoiles filantes que la terre rencontre chaque année deux fois dans sa route seraient peut-être les plus excentriques de ces astéroïdes. Dans la première hypothèse, la matière zodiacale serait analogue à la matière cométaire et, comme elle, en partie lumineuse par elle-même; dans la seconde, les astéroïdes que nous verrions seraient ceux qui, occupant la partie de l'anneau opposée à nous, tourneraient de notre côté leurs hémisphères éclairés par le soleil.

ZODIAQUE s. m. (zo-di-a-ke — gr. *zodion*; de *zōon*, animal, à cause des figures d'animaux qui représentent la plupart des constellations du zodiaque). Astron. Zone circulaire dont l'écliptique occupe le milieu, et qui contient les douze constellations que le soleil semble parcourir dans l'espace d'un an : *Les constellations du zodiaque*.

Le brillant zodiaque, en son plan incliné, D'un cortège nombreux se trouve environné. DE SAINT-ANGE.

Représentation de la même zone, avec les constellations dessinées ou figurées par des signes : *Le zodiaque de Denderah*.

— *Encycl.* Le zodiaque est une zone de la sphère céleste comprise entre deux petits cercles parallèles à l'écliptique menés à 90° de part et d'autre de ce plan. Le zodiaque, dans l'intérieur duquel sont comprises les routes apparentes du soleil, de la lune et des planètes connues des anciens, est divisé en douze parties égales, à partir du point équinoxial du printemps, par de grands cercles perpendiculaires au plan de l'écliptique; ces douze parties portent les noms des douze signes : le Bélier, le Taureau, les Gémeaux, le Cancer, le Lion, la Vierge, la Balance, le Scorpion, le Sagittaire, le Capricorne, le Verseau et les Poissons; mais il faut bien remarquer qu'elles ne correspondent plus aujourd'hui aux douze constellations zodiacales qui portent les mêmes noms. En raison, en effet, de la précession des équinoxes, chacun des douze grands cercles qui divisent le zodiaque à l'axe de l'écliptique et dans le sens rétrograde, c'est-à-dire dans le sens contraire à celui dans lequel marchent le soleil et la lune, un mouvement de 50",2 par an, d'où résulte que chaque signe passe d'une constellation à la précédente dans un

intervalle de 2,166 ans environ. D'ailleurs, le plan de l'écliptique tournant lui-même autour de la ligne des équinoxes, comme pour se rabattre sur le plan de l'équateur, avec une vitesse très-petite, il est vrai, puisqu'elle n'atteint qu'à 48" par siècle, il en résulte que le zodiaque ne comprend pas les mêmes étoiles à des époques différentes. Les anciens s'étaient plu à voir sous les configurations des constellations zodiacales des figures d'hommes et d'animaux qui formaient la partie décorative de leurs zodiaques et que l'on reproduit encore aujourd'hui sur la plupart des globes célestes et des cartes du ciel.

On a retrouvé dans les monuments de l'antiquité plusieurs zodiaques, celui de Denderah entre autres, fort intéressants au point de vue archéologique, parce qu'ils portent en eux-mêmes, jusqu'à un certain point, la date de leur construction. En effet, les divisions du zodiaque rétrogradant chaque année de 50",2, par rapport aux étoiles, la situation de ces divisions, sur les anciens zodiaques, permettrait aisément de savoir à quelles époques ils ont été gravés, si toutefois il était possible d'admettre que chaque artiste eût fait au moins quelques observations grossières pour mettre son tableau d'accord avec les faits. Malheureusement, le contraire est beaucoup plus probable; l'immuabilité du tableau, d'ailleurs, était de préjugé quasi religieux. Il en résulte que la plupart des peintres se sont copiés les uns les autres pour tout ce qui concerne les données scientifiques de la question et n'ont cherché à rivaliser que pour les figures d'animaux qui devaient représenter les douze constellations zodiacales. On a pu, toutefois, tirer d'utiles enseignements de l'étude de ces anciens spécimens de l'art, surtout en comparant ceux qui ont été retrouvés dans des lieux assez éloignés les uns des autres pour que la probabilité du plagiat fut moins grande.

Zodiaque de Denderah. Ce fut le général Desaix qui, poursuivant à travers les solitudes de la Thébaine les débris du corps de Mourad-Bey, signala le premier, à l'attention des savants, le planisphère sculpté en relief dans une des salles supérieures du temple de Denderah. M. Denon, qui partageait les fatigues et les périls de la division Desaix, dessina ce monument, et le dessin, parvenu en France, devint l'objet de nombreuses controverses parmi les savants. Dans le cours de l'année 1820, alors que les archéologues s'occupaient avec le plus de zèle de mettre à profit la protection que leur accordait le pacha d'Egypte, Mohamed-Ali, le projet de conquérir pour la France le zodiaque circulaire de Denderah fut conçu par M. Saulnier fils, qui s'associa M. Lelorrain. Au commencement du mois d'octobre de cette même année, M. Lelorrain s'embarqua pour Alexandrie avec des instruments de travail, tels que des scies, des ciseaux, des crics et un traineau de nouvelle invention. Arrivé au Caire, il se présenta au pacha, en lui faisant seulement part de son intention de faire des recherches d'antiquités dans la haute Egypte. Mohamed-Ali lui fit remettre aussitôt un firman en langue turque. M. Lelorrain, muni de ce passe-port et ayant nolisé un bateau, partit du Caire le 12 février 1821 avec un interprète et un janissaire de la garde du pacha pour veiller à la conservation de ses effets et de ses outils. Après une navigation de plus d'un mois, il arriva à Denderah, au milieu de la nuit, et il reçut du cheik de cette bourgade une hospitalité digne des temps antiques. Denderah est un bourg arabe situé sur la rive occidentale du Nil, à 140 lieues du Caire et à 20 lieues de Thèbes. Les ruines de l'ancienne Tentyris, autrefois une des plus grandes villes de l'Egypte, n'en sont éloignées que d'une demi-lieue. C'est dans celui des temples de Tentyris, désigné aujourd'hui sous le nom de grand Temple, et anciennement dédié à Isis, que se trouvait le zodiaque circulaire, objet du voyage de M. Lelorrain.

Des voyageurs anglais s'étaient arrêtés depuis quelque temps à Denderah pour dessiner diverses parties du grand Temple. M. Lelorrain ne voulut pas commencer son entreprise devant eux, de peur d'éveiller les soupçons de certains amateurs de monuments antiques, qui avaient quelque pouvoir et lui auraient vraisemblablement suscité des entraves. Il se dirigea vers Thèbes; puis, les Anglais ayant vidé la place, il revint à Denderah et commença aussitôt à faire scier le planisphère avec le carré dans lequel il était enfoncé. La pierre était très-dure, et il fut obligé de se servir de poudre pour faciliter et accélérer le travail. On ne pouvait pas scier plus d'un pied par jour, et il y en avait 24. Enfin, cette première opération terminée, le transport du zodiaque jusqu'au Nil, éloigné de 2 lieues, offrit de grandes difficultés à cause des amas de débris de monuments et des inégalités du terrain. On rencontra mille obstacles qu'il serait trop long d'énumérer; par exemple, au moment du départ, le patron de la barque prétendit que les eaux étaient trop basses; il avait reçu d'un archéologue rival 1,000 piastres turques pour retarder le voyage de M. Lelorrain. Celui-ci donna la somme et l'on partit. Au Caire, M. Salt, consul général de la Grande-Bretagne, chercha vainement à obtenir le zodiaque du pacha. Quelques Turcs attachés à la personne de Mohamed-Ali ne concevaient

point comment deux pierres pouvaient être l'objet de contestations semblables dans un pays où, disaient-ils, il y en avait pour tout le monde. Le 18 juillet 1821, le zodiaque fut embarqué à Alexandrie; le 9 septembre suivant, il entra dans la rade de Marseille, et, au commencement de janvier 1822 il était à Paris, où son arrivée fit grand bruit dans le monde des savants. Acheté par le gouvernement, il est aujourd'hui placé contre une muraille d'une salle de la Bibliothèque nationale, située au rez-de-chaussée.

— *Description du zodiaque.* L'ensemble du planisphère de Denderah présente l'image d'un grand cercle inscrit dans un carré. Dans tous les sens, il a 7 pieds 9 pouces de développement. Le diamètre du cercle intérieur est de 4 pieds 9 pouces. Comme nous l'avons dit plus haut, le monument est divisé en deux morceaux; l'un contient environ les trois quarts de la largeur totale, et l'autre le quart seulement. Le planisphère est en grès, d'un grain compacte, mais cependant assez friable à la surface. Vers le milieu du cercle intérieur, on voit les douze constellations zodiacales, rangées sur une ligne à peu près circulaire, se terminer en forme de spirale. Le Lion ouvre la marche; après, mais un peu au-dessous, est l'Ecrevisse, reentrant dans le cercle des douze signes. Dans l'intérieur sont les constellations boréales, parmi lesquelles on distingue facilement la Grande Ourse, placée assez exactement au milieu du planisphère. Cette constellation, selon Plutarque, était appelée l'astre de Typhon; et on retrouve ici un animal monstrueux, avec une tête et un corps d'hippopotame, animal consacré à Typhon. Pour les autres constellations boréales, qui sont au nombre de dix-neuf, elles n'offrent presque aucun rapport avec celles qui sont représentées par nos sphères. Cinq autres astérismes se trouvent placés au milieu des signes du zodiaque, précisément sur la même ligne. Pour les constellations inférieures, quatorze sont placées dans le champ du planisphère, immédiatement au-dessous des constellations zodiacales. Les autres, au nombre de trente-sept, sont toutes sur le bord extrême du cercle intérieur, la tête tournée vers le centre. Toutes les figures marchent dans le même sens, et elles décrivent des cercles qui s'agrandissent du centre à la circonférence, de sorte que le pôle est facile à reconnaître. Les trente-sept constellations qui environnent le planisphère sont toutes accompagnées d'un certain nombre de caractères hiéroglyphiques qui contiennent sans doute leurs noms. Le cercle entier est porté par douze figures, distribuées aux huit principaux points de la circonférence, les bras étendus, comme pour soutenir le planisphère. Aux angles du carré sont quatre femmes debout, et à chacun des points intermédiaires on voit un groupe de deux hommes à tête d'épervier et agenouillés. Une grande bande circulaire entièrement remplie de caractères hiéroglyphiques, mais coupée en huit portions par les figures de support, environne toutes les représentations célestes. D'autres bandes d'hiéroglyphes, en nombre irrégulier, sont vers les quatre angles, auprès des figures de femmes. On trouve, dans l'espace qui sépare la bande circulaire du planisphère proprement dit, deux courtes séries d'hiéroglyphes qui s'avancent en saillie. Elles sont situées aux deux angles opposés, mais l'une à droite, et l'autre à gauche de la diagonale. Dans les angles, on voit encore quelques autres signes dont on ignore le sens et la valeur.

La teinte générale du monument est celle de l'âtre d'un foyer. Les flammes des initiés et des voyageurs ont communiqué aux deux pierres des nuances qui ne leur sont pas naturelles.

Les discussions qui se sont élevées dans le monde savant, relativement au degré d'antiquité que l'on doit assigner au zodiaque de Denderah ont longtemps occupé l'attention publique. Parmi les écrivains les plus célèbres qui ont émis une opinion sur cet important sujet de l'archéologie, on compte Dupuis, Volney, l'abbé Testu, Visconti, Laplace, Fourier, Saint-Martin, Lalande, Cuvier, Savigny, Francœur, etc. Nous allons résumer en peu de lignes les diverses opinions de ces savants.

Les zodiaques sculptés sur les monuments ont été définis : « la représentation d'un des grands cercles de la sphère où les planètes se meuvent, et qui est divisée en douze signes que le soleil parcourt tous les ans. » On a cherché si cette représentation était placée dans les monuments antiques comme devant indiquer par l'ordre des signes l'état du ciel à l'époque où le monument a été construit; ou, en d'autres termes, si les zodiaques étaient des descriptions chronologiques qui donnaient la date de la construction des édifices. Quelques savants ont donné une solution affirmative, et ont supposé que le zodiaque de Denderah avait été construit 2,500 ans avant notre ère. D'autres ont, au contraire, conclu, de l'ordre des signes et des conjectures sur la date même des monuments, que les zodiaques ont tous été exécutés lors de l'époque romaine. Ainsi, le zodiaque rectangulaire de Denderah appartiendrait, d'après l'inscription du pronao, au temps de Tibère, et le zodiaque circulaire au temps de Néron. On a encore cherché à expliquer les

représentations zodiacales par la signification plus ou moins probable de leurs signes, et par leur rapport avec les travaux d'agriculture, selon chacun des mois de l'année. En effet, les figures ionnées aux constellations ont pu avoir été inventées pour indiquer le retour des travaux agricoles ou des circonstances atmosphériques importantes; alors le zodiaque aurait été une sorte de calendrier. Le caractère le plus élevé des zodiaques paraît être celui de monuments pieux, consacrés par cette croyance antique, qui s'est reflétée dans l'astrologie judiciaire au moyen âge, que les diverses divinités ou pouvoirs surnaturels présidaient aux constellations, et qu'il existait une influence, non-seulement physique, mais morale, des astres sur les hommes. On explique facilement de cette manière la multiplication des représentations zodiacales dans les temples.

Au nombre des zodiaques les plus remarquables, après celui de Denderah, on compte ceux des grands temples d'Ésné et de Palmyre. On retrouve le zodiaque parmi les sculptures des églises gothiques. Dupuis a décrit celui de l'église Notre-Dame de Paris; La Lande a donné les détails du zodiaque de l'église de Strasbourg. Il en existe un très-ancien, sculpté à l'uré des portes latérales de l'église cathédrale d'Autun.

Zodiaque. Iconogr. Les bandes zodiacales qui décoraient les grands temples d'Ésné et de Denderah ont fourni aux mythographes et aux iconographes d'intéressants sujets d'étude. L'antique Égypte possédait de nombreux tableaux astronomiques semblables à celui qui possède la bibliothèque de Paris. Le zodiaque est figuré sur diverses médailles antiques, notamment sur une médaille d'Antonin le Pieux; au centre, Jupiter Sérapis est représenté par une tête couronnée du *modius*; une auréole lumineuse l'entoure; puis, dans une zone intermédiaire, se trouvent les planètes; enfin, dans un cercle extérieur, viennent les douze signes du zodiaque. Sur une médaille de Nicée, Jupiter, assis sur la foudre, et également entouré du zodiaque, apparaît encore comme point central du monde, mais avec un degré supérieur de puissance et de majesté. Suivant Hérodote, les Perses appelaient Jupiter le Cercle entier des cieux; il parcourait les douze signes du zodiaque, répandant partout sur son passage la terreur ou la grâce. Une médaille d'Alexandre le Grand offre aussi Jupiter au milieu du zodiaque. D'après l'explication donnée par quelques archéologues, ce serait là une sorte d'allégorie astronomique désignant l'heureuse étoile des princes, et la conservation de tous les membres de l'État que le prince soutient, comme le zodiaque, suivant l'opinion des anciens, soutient les astres. La pinacothèque de Munich possède une mosaïque antique découverte à Saffo Ferrato en 1828 et représentant Apollon, dieu du jour, au milieu des signes du zodiaque, avec les Saisons personnifiées dans la partie inférieure du tableau.

Il existe un certain nombre de monuments chrétiens primitifs sur lesquels est figuré le zodiaque. Tels sont un bracelet publié par Boldetti (p. 500) et une peinture publiée par Bottari, où l'on voit un homme debout, près d'une montagne, indiquant du doigt un segment du cercle du zodiaque, sur lequel sont marquées quatre étoiles. « Dans les quatre premiers siècles du christianisme, dit M. l'abbé Martigny, les opinions vulgaires au sujet de l'influence bonne ou mauvaise des astres préoccupaient encore vivement les esprits; ce qui le prouve, c'est qu'il existait entre les mains de tout le monde certaines tables astronomiques où étaient marqués les présages heureux ou sinistres qui s'attachaient à chaque heure du jour et de la nuit; et ces tables n'étaient point exclues des livres composés pour l'usage des chrétiens. Une ancienne inscription de l'an 364, publiée par de Rossi, nous donne la mesure de l'importance qu'avaient de tels présages même dans l'esprit de nos pères. C'est l'épithaphe d'un enfant nommé Simplicius, dont l'existence ne paraît pas s'être prolongée au-delà du jour qui l'avait vu naître. Or l'épithaphe porte que ce double événement avait eu lieu à la quatrième heure de la nuit du 8 des ides de mai, le jour de Saturne, dans la vingtième lune, sous le signe du Capricorne. » Cette annotation de date si exceptionnellement minutieuse accuse une intention évidente de mettre sur le compte d'une influence néfaste une mort si prématurée et si affligeante pour des parents. Nous lisons, en effet, dans les tables astrologiques que rapporte M. Mommsen, que « tout ce qui arrive en ce jour de Saturne, à telle heure que ce soit du jour ou de la nuit, est obscur et laborieux, et que ceux qui naissent sous une telle influence courent de grands dangers. » Au moyen âge, les signes du zodiaque se rencontrent assez fréquemment dans des monuments religieux. On les voit sculptés dans le portail de Saint-Firmin à la cathédrale d'Amiens, avec les mois de l'année distingués par les travaux auxquels on a coutume de se livrer pendant chacun d'eux. Le même sujet décore le porche de la cathédrale d'Autun. Dans le baptistère de Florence, un cercle de marbre contenant les signes du zodiaque servait autrefois de méridienne. Claude Ramey a sculpté pour le palais du Luxembourg deux figures

du méridien portant les signes du zodiaque. Sur la coupole d'une chapelle de l'église de Sainte-Marie-du-Peuple, à Rome, Raphaël a représenté le Créateur commandant à l'univers et tenant sous sa main puissante les cieux représentés par le soleil, par les planètes et par le zodiaque. Conformément au système de Ptolémée, les planètes sont dans leurs domiciles respectifs : Saturne est dans le Capricorne, Jupiter dans le Sagittaire et dans les Poissons, Mars dans le Scorpion et dans le Bélier, Apollon (le soleil) dans le Lion, Vénus dans la Balance et dans le Taureau, Mercure dans la Vierge et dans les Gémeaux, Diane (la lune) dans le Cancer. Le signe du Verseau manque seul à cette nomenclature. J.-F. Chauveau et J.-S. Bergmüller ont gravé chacun une suite de douze estampes représentant les *Signes du zodiaque*.

ZODION s. m. (zo-di-on — du gr. *zôdion*, animalcule). Entom. Genre d'insectes diptères, de la famille des athérécères, tribu des myodaires, comprenant trois espèces, dont le type vit en France.

ZOË s. f. (zo-é — du gr. *zôé*, vie). Crust. Genre de crustacés, dont la place dans la classification n'est pas encore bien fixée : La zoë pélagique se trouve dans l'océan Atlantique. (H. Lucas.) De nouvelles recherches sur les zoës ne seraient pas sans intérêt. (Milne Edwards.)

— Encycl. Les zoës ont le corselet presque ovale, d'une seule pièce, portant en avant un rostre droit, mince, inflexible, uni, pointu; aux deux côtés sont deux yeux presque sessiles, très-gros, saillants, et plus bas deux paires d'antennes. Le corselet est armé de trois épines divergentes; il recouvre l'abdomen. Les pattes sont très-courtes et à peine visibles, à l'exception des deux dernières, qui sont très-longues et en forme de nageoires. La zoë pélagique, qui est l'espèce la mieux connue, atteint à peine 0m,0005 de longueur totale; elle est transparente comme du verre; les yeux, qui sont d'un beau bleu très-vif, et une petite tache verte à l'épine supérieure la distinguent seuls du liquide dans lequel elle est plongée. Lorsque sa queue est repliée, ce crustacé ressemble à un globe presque imperceptible, qui serait percé d'outre en outre par une épine. La zoë se meut avec une grande vélocité au moyen de ses pattes en nageoires, soit circulairement, soit de bas en haut ou de haut en bas; souvent elle tourne sur elle-même. Il est impossible, à cause de sa petitesse et de sa transparence, de voir, lorsqu'elle est en vie, non-seulement les parties de sa bouche, mais même ses pattes, autrement que par leur mouvement. Bosc a observé cet animal dans la haute mer, à 500 ou 600 lieues des côtes d'Europe. La zoë en masse est plus grosse que la précédente et a deux prolongements en masse; elle vit sur les côtes occidentales de l'Afrique.

ZOË, impératrice d'Orient, morte en 893. Douée d'une grande beauté, elle attira l'attention de Léon VI, qui en fit sa maîtresse, et, pour se rapprocher du trône, elle épousa son mari. Devenu empereur, Léon rendit publiques ses relations avec Zoë, et lorsque sa vertueuse femme Théophane fut morte (891), il épousa sa concubine, qui, du reste, venait de lui rendre un signalé service en lui faisant connaître un complot tramé contre sa vie. Zoë ne jouit pas longtemps des honneurs du pouvoir suprême, car elle mourut au bout de vingt mois.

ZOË (Carbonopsine), impératrice d'Orient, morte dans la première moitié du x^e siècle. Comme la précédente, elle commença par être la concubine de l'empereur Léon VI. Lorsqu'elle eut mis au monde Constantin Porphyrogénète, l'empereur consentit à l'épouser et fit consacrer son mariage malgré les obstacles opposés par le patriarche. Chassée du palais après la mort de Léon (919), elle fut rappelée trois ans plus tard par son fils, s'empara du pouvoir et régna avec vigueur. Mais, en 919, à la suite d'intrigues de palais, Romain Lecapène, qui avait été son amant, la fit ruser et reléguer dans un cloître, où elle termina obscurément sa vie.

ZOË, impératrice grecque, fille de Constantin VIII et sœur de Théodora, née en 980, morte à Constantinople en 1054. Elle avait quarante-huit ans lorsqu'elle épousa par ordre de son père Romain Argyre, qui, trois jours après, monta sur le trône (1028). Cette princesse astucieuse, débauchée et cruelle commença par faire chasser sa sœur, s'empara de l'esprit de son faible époux, se livra, sans contrainte, à son penchant effréné pour la volupté, s'éprit d'un Paphlagonien nommé Michel, résolut, pour faire monter son amant sur le trône, de se défaire de son mari, l'empoisonna, puis, trouvant l'action du poison trop lente à son gré, le fit étrangler dans son bain. Dès le lendemain, elle épousait et faisait couronner Michel (1034); mais ce dernier, gouverné par son frère l'eunuque Jean, enleva tout pouvoir à Zoë et la tint presque prisonnière dans son palais. A la mort de Michel le Paphlagonien (1041), elle reprit le pouvoir pendant quelques jours, puis consentit à laisser régner le neveu de son mari Michel Calaphate, qui, peu après, la chassa du palais et la fit enfermer dans un couvent. Une révolte populaire renversa, au commen-

cement de 1042, le nouvel empereur et rendit le pouvoir à Zoë, conjointement avec sa sœur Théodora, dont elle avait été jusqu'alors la persécutrice. Voyant l'ascendant que Théodora prenait dans la direction des affaires, elle résolut de la contre-balancer en prenant un nouvel époux. A l'âge de soixante-trois ans, elle contracta un troisième mariage avec un de ses anciens amants, Constantin Monomaque, et mourut en 1054, méprisée pour ses débauches et ses crimes.

ZOËCIE s. f. (zo-é-si — du préf. *zo*, et du gr. *oikia*, maison). Zooph. Polypier, enveloppe solide dans laquelle les polypes sont logés.

ZOBGA (Georges), célèbre archéologue danois, né à Dahler (Jutland) en 1755, mort à Rome en 1809. Il fit ses études à Altona, puis à Göttingue (1773), sous la direction de Heyne, dont il devint l'ami, et puis, dès cette époque, dans les ouvrages de Winckelmann, son goût pour l'étude de l'antiquité, qui fut la passion dominante de sa vie. Peu après, il partit pour l'Italie, visita Rome, Venise, la Suisse, les principales universités de l'Allemagne, retourna auprès de son père en 1777 et s'occupa pendant quelque temps de poésie. L'année suivante, il devint précepteur dans l'île de Fühnen, puis accepta avec empressement, en 1780, l'offre qui lui fut faite d'accompagner un jeune gentilhomme dans ses voyages sur le continent. Il parcourut alors de nouveau une partie de l'Allemagne et l'Italie, s'arrêta à Rome, visita les ruines de Baies, de Cumès et d'Herculanum, et il était sur le point de partir pour la France, lorsque la mort inattendue du père de son compagnon de voyage le força à reprendre la route du Danemark. Grâce à la recommandation de Heyne, il gagna bientôt après l'estime et la protection du ministre danois Guldberg, qui le chargea de classer des collections de médailles appartenant à l'État, puis lui fit donner une mission scientifique aux frais du roi.

Zoega quitta de nouveau, en 1782, sa patrie, qu'il ne devait plus revoir, pour rechercher en Europe les pièces qui manquaient au cabinet de numismatique de Copenhague. Après avoir passé quelque temps à Vienne, où il entra en relation avec Neumann et Eckhel, il arriva à Rome (1783), où il trouva bientôt un ami zélé dans le savant archéologue Borgia, alors secrétaire de la Propagande. S'étant vivement épris d'une jeune italienne nommée Maria Pietruccioli, il abjura pour l'épouser le luthéranisme (1783), ce qui lui coûta peu, car il était devenu fort sceptique en matière religieuse; mais, pour ne pas encourir les reproches de son gouvernement et pour pouvoir accomplir sa mission, il tint son abjuration et son mariage secrets. Zoega, selon les instructions qu'il avait reçues, se rendit ensuite à Naples, à Florence et à Paris. Ce fut là qu'il apprit la chute de son protecteur Guldberg. Il retourna alors à Rome, y tomba gravement malade, avoua son abjuration et son mariage au nouveau ministre de Danemark, et, contrairement à ses craintes, non-seulement sa mission lui fut continuée, mais encore il reçut une augmentation de traitement. De son côté, Pie VI le nomma interprète de la Propagande pour les langues modernes. Un ouvrage qu'il publia en 1787 sur les monnaies frappées en Égypte sous la domination romaine établit sa réputation d'érudit et de critique non-seulement en Italie, mais encore dans toute l'Europe savante. En 1789, Zoega fut chargé de deux missions, l'une à Naples par le gouvernement danois, l'autre à Venise par le gouvernement anglais, pour y collationner des manuscrits de la Bible des Septante. Comme il était très-versé dans la connaissance des antiquités égyptiennes, Pie VI, qui voulait relever les obélisques gisant sur le sol romain, le chargea d'étudier et d'interpréter les hiéroglyphes de ces curieux monuments. C'est après sept années d'études que le savant archéologue écrivit son fameux ouvrage *De usu et origine obeliscorum*, vaste répertoire de toutes les connaissances relatives à l'archéologie égyptienne. Sur les entrefaites, les Français envahirent la péninsule, et la république fut proclamée à Rome. Zoega continua à résider dans cette ville, où il remplit les fonctions d'agent consulaire du Danemark, et fut nommé membre de l'institut national qui venait d'y être créé. En 1802, le roi de Danemark le rappela et le nomma professeur à l'université de Kiel, et, vers la même époque, la Société royale des sciences de Copenhague le reçut au nombre de ses membres. Extrêmement attaché au séjour de Rome, Zoega demanda délai sur délai et finit par obtenir l'autorisation d'y demeurer en conservant les avantages attachés à la chaire qu'on lui avait donnée. La mort de sa femme et celle de presque tous ses enfants remplirent de tristesse et d'amertume les dernières années d'une vie si bien remplie.

Zoega a surtout étudié deux branches de l'archéologie, les antiquités égyptiennes et celles de l'époque gréco-romaine; il a fait preuve, dans ses divers travaux, de connaissances aussi solides que variées en histoire, en littérature et en mythologie. Il a su réunir le sentiment vif de l'art, la chaleur d'expression propres aux peuples du Midi avec l'érudition profonde et sérieuse des races du Nord. Quelquefois, il est vrai, ses idées sont

un peu excusives. En mythologie, il penche visiblement du côté des énéalistes. Mais tous ses écrits portent un cachet de grandeur incomparable.

Parmi ceux de ses ouvrages qui sont relatifs aux antiquités égyptiennes, il faut citer avant tout celui qui traite de l'origine et de l'usage des obélisques, *De origine et usu obeliscorum* (Rome, 1797, in-fol.). Imprimé aux frais de Pie VI et composé à l'occasion des obélisques antiques que ce pape avait fait relever du sol où ils étaient couchés depuis des siècles, ce livre a été dépassé sur beaucoup de points par suite des dernières découvertes. L'auteur n'en a pas moins le mérite d'avoir ouvert la voie aux investigateurs qui l'ont suivi en établissant que l'écriture hiéroglyphique fut employée jusqu'à la chute du paganisme. Le *Catalogus codicum copticorum musei Borgiani* (Rome, 1801-1805, in-fol.) est également important; il donne une liste d'ouvrages rédigés en langue copte, qui fut, comme on le sait, une combinaison du grec avec l'égyptien. Les *Nunti ægyptii imperatoris, prostantes in musæo Borgiano Vaticano* (Rome, 1787, in-4°), sont précieux aux numismates qui veulent étudier les monnaies frappées en Égypte sous la domination romaine. Ils forment la transition aux ouvrages de Zoega sur les antiquités de l'époque classique; dans cette catégorie, mentionnons les *Basilitieri antichi di Roma* (Rome, 1808-1809, in-4°), études sur la sculpture ancienne et commentaires explicatifs sur un grand nombre de ces monuments, traduits en allemand par Welcker (Giessen, 1811-1812, avec les planches de Piroli, 2 vol. in-fol.). Ce dernier a aussi recueilli des dissertations de Zoega, avec notes (Göttingue, 1817, in-8°), qui ne sont pas les moindres de ses productions scientifiques. Consulter Welcker, *Vie de Zoega* (Tubingue, 1819, 2 vol. in-8°), en allemand.

ZOËGÉE s. f. (zo-é-jé — de *Zoega*, botan. suédois). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des carduacées, formé aux dépens des centaures et comprenant trois ou quatre espèces, qui croissent en Orient : La zoégée a le réceptacle garni de soies et la semence ornée d'une aigrette sétacée. (Th. de Berneaud.)

ZOELLNER (Jean-Frédéric), écrivain allemand, né à Neudamm (Nouvelle-Marche) en 1753, mort à Francfort-sur-l'Oder en 1804. Il remplit, entre autres fonctions, celles de premier ministre de l'église Saint-Nicolas, d'inspecteur du diocèse protestant de Berlin, de préfet du gymnase de cette ville. On lui doit plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *Libre de lecture pour les différents états* (Berlin, 1781-1790, 9 vol. in-8°), souvent réédité; *Histoire de l'Europe moderne depuis le ve jusqu'au xviii^e siècle* (Berlin, 1785-1793, 12 vol. in-8°); *Entretiens sur le globe et ses habitants* (1784-1791); *Sur la philosophie spéculative* (1789, in-8°); *Lettres sur la Silésie, sur Cracovie, etc.* (Berlin, 1792-1793, 2 vol. in-8°, avec gravures); *Voyage en Poméranie, dans l'île de Rugen et dans une partie du duché de Mecklenbourg* (Berlin, 1797, in-8°); *Sur la théodicée; Description d'un voyage fait en 1793 dans l'île de Helgoland*, insérée dans les *Archives du temps* de Berlin.

ZOELLNER (Charles-Henri), compositeur allemand, né à Oels (Silésie) en 1790, mort en 1836. Il visita, en donnant des concerts, les principales villes de l'Europe, séjourna assez longtemps à Leipzig et à Stuttgart et devint organisateur à Hambourg. Outre deux opéras, *Une heure et Kunz de Künfingen*, on lui doit des morceaux pour l'orgue et pour le piano.

ZOELLNER (Charles-Frédéric), compositeur allemand, né à Mittelhausen, village du grand-duché de Weimar, en 1800, mort en 1860. A l'âge de quatorze ans, il vint à Leipzig suivre les cours de l'école de Saint-Thomas, où son talent musical se développa rapidement sous la direction de Schicht. Mais n'ayant pas, à cette époque, l'intention de faire sa carrière de l'art musical, il étudia la théologie à l'université de la même ville. En 1820, cependant, il accepta une place de maître de chant à l'école gratuite du conseil municipal de Leipzig, mais n'en continua pas moins de s'occuper de théologie jusqu'en 1822, époque où, d'après les conseils de Schicht, il renonça à cette étude pour se consacrer tout entier à l'harmonie. Dans la suite, il devint professeur de chant à différentes écoles de la même ville et, en dernier lieu, à l'école Saint-Thomas. Ses quatuors pour voix d'hommes, tels que les *Chants du meunier*, les *Bohémiens*, etc., ont rendu son nom populaire dans toute l'Allemagne. On a encore de lui plusieurs cahiers de chants à une seule voix, des motets et différents morceaux pour chœurs mixtes. Il a, en outre, fondé et dirigé jusqu'à sa mort plusieurs sociétés de chant, qui, après sa mort, se sont formées en une association qui a pris le nom de ligue de Zoellner et qui a fait élever à ses frais, en 1868, à Rosenthal, près de Leipzig, un monument consacré à la mémoire de Zoellner.

ZOEMEREN (Henri des), théologien flamand, né à Zoemeren vers 1420, mort à Louvain en 1472. Il s'était fait recevoir docteur en théologie à l'université de Paris, lorsque le légat

du saint-siège à Vienne, le cardinal Bessarion, l'appela auprès de lui et le chargea de faire l'abrégé de l'ouvrage qu'Occam avait écrit contre les hérétiques. Par la suite, Zomerren devint professeur de théologie à Louvain (1460), chanoine de Saint-Jean à Bois-le-Duc et doyen de la cathédrale d'Anvers. Accusé d'hérésie par l'université de Louvain au sujet de propositions émises par lui dans une controverse théologique, il se rendit à Rome pour y exposer sa conduite et se justifia complètement. Il venait de revenir à Louvain, lorsqu'il mourut. On lui doit : *Epitome primæ partis dialogi Gul. Occam quæ intitulatur De hereticis* (Louvain, 1481, in-fol.); *Epistolarum liber* (Louvain, 1481, in-fol.); *Epistolarum liber* (Louvain, 1481, in-fol.), etc.

ZOËNIE s. f. (zo-é-ni). Zooph. Nom proposé pour les alcyons à double ouverture.

ZÖPFL (Henri-Matthieu), juriconsulte allemand, né à Bamberg en 1806. Après avoir étudié, de 1824 à 1827, le droit à l'université de Wurtzbourg, il se fit recevoir en 1828 agrégé à celle de Heidelberg et y devint successivement professeur extraordinaire (1839) et professeur ordinaire de droit public (1842). Pendant les mouvements politiques de 1849, il fut protecteur de cette université et remplit ces fonctions avec autant de prudence que de fermeté. Elle l'envoya l'année suivante à la première Chambre badoise, d'où il fut appelé ensuite au parlement d'Erft. On cite, comme ses deux principaux ouvrages, les *Principes du droit public universel et allemand* (Heidelberg, 1839; 1863, 5e édit.) et l'*Histoire du droit allemand* (Heidelberg, 1858, 3e édit.). On a encore de lui : l'*Ancien droit de Bamberg* (Heidelberg, 1839), document important pour l'histoire du droit allemand au XIV^e siècle; les *Ordonnances de justice criminelle pénale de l'empereur Charles-Quint* (Heidelberg, 1842); les *Antiquités de l'empire et du droit allemand* (Heidelberg et Leipzig, 1860-1861, 3 vol.). Indépendamment de ces ouvrages, qui ont presque exclusivement la jurisprudence pour objet, il a encore publié un grand nombre de facsimiles et de brochures qui intéressent à la fois le droit et la politique; tels sont, entre autres, les suivants : *Des mésalliances dans les maisons princières allemandes régnantes, et en particulier dans la maison d'Oldenbourg* (Stuttgart, 1853); *De la compétence de la diète germanique au sujet des débats d'héritage dans les maisons princières allemandes* (Leipzig, 1864); *Documents pour servir à la critique de la décision du syndicat de la couronne concernant les ducs de Holstein, de Slesvig et de Lauenbourg* (Heidelberg, 1866). Dans un *Mémoire* (Heidelberg, 1864), il s'était prononcé pour le droit de succession du prince Frédéric-Guillaume de Hesse au duché de Lauenbourg, et, depuis, il a encore fait paraître une brochure, qui a excité une certaine sensation en Allemagne : *Sur les dernières attaques contre la situation des membres des États allemands, envisagée au point de vue du droit public* (Carlsruhe, 1867; 2e édit., la même année).

ZOES (Henri), en latin *Zoestus*, célèbre juriconsulte, né à Amersfoort en 1571, mort en 1627. Ses études de jurisprudence furent si brillantes que ses condisciples de l'université de Louvain le nommèrent doyen et fiscal du collège des bacheliers. Peu après, il fut chargé d'accompagner un jeune gentilhomme en Espagne et en profita pour suivre les cours de l'université de Salamanque, où il se fit remarquer par son érudition. En revenant à Louvain, il prit ses grades puis devint successivement professeur de grec au collège Busleiden, professeur d'*Institutes* et de *Pandectes* à l'université (1619). On lui doit plusieurs ouvrages, qui ont été publiés après sa mort. Nous citerons : *Prælectiones sive commentarii de jure feudorum* (Louvain, 1641, in-4°); *Universum jus canonicum sive commentarius ad decretales epistolæ Gregorij IX* (Louvain, 1647, in-fol.); *Commentarius ad institutiones juris civilis* (Louvain, 1653, in-4°); *Commentarius in codicem Justinianum* (Cologne, 1660, in-4°); *Commentarius ad Digestum seu Pandectarum juris civilis libros quinquaginta* (in-fol.), ouvrage très-souvent réédité.

ZOËTHIQUE s. f. (zo-é-ti-ka — du préf. zo, et du gr. *ethos*, mœurs, manière d'être). Zool. Partie de la zoologie qui s'occupe des mœurs ou de la manière de vivre des animaux.

ZOFFANY (Jean), peintre allemand, né à Ratisbonne en 1735, mort en 1810. Après avoir passé quelques années en Italie, il se rendit à Coblenz, puis en Angleterre, où son talent le fit admettre en 1768 à l'Académie de peinture, qui venait d'être fondée. Des portraits de Garrick, avec qui il s'était lié, ceux de plusieurs artistes dramatiques, surtout une composition représentant dix membres de la famille royale (1771) et gravée par Earlom, mirent Zoffany complètement en évidence et eurent un succès populaire. Peu après, il retourna en Italie, revint à Londres en 1777, passa en 1781 dans l'Inde, où il exécuta de curieux tableaux, se fit grassement payer ses œuvres par des princes de cette contrée, reprit avec une fortune considérable la route de Londres en 1798 et alla terminer ses jours à Kew près de cette ville. On cite parmi ses tableaux les plus remar-

quables : la *Vue intérieure de la galerie de Florence*, achetée par George III; les *Elèves de l'école de dessin à l'Académie royale peignant d'après le modèle*, où l'on trouve trente-six portraits d'artistes éminents de l'époque; l'*Entrée à Patna de l'ambassadeur du vizir d'Oude*, vaste composition contenant plus de cent figures; un *Combats de coqs*; une *Chasse au tigre*; une *Réunion de famille*, gracieuse composition, dont les têtes sont pleines de vérité et d'expression.

ZOFINGUE ou **ZOFINGEN**, ville de Suisse, canton d'Argovie, chef-lieu du bailliage de son nom, sur la rive droite de la Wigger, à 22 kilom. S.-O. d'Aarau; 6,500 hab. Fabrication de coton, mousseline, indiennes, toiles, rubans de soie, velours et cuirs; industrie active. La situation de cette petite ville est fort agréable; elle s'étend au pied de plusieurs petites montagnes couronnées de belles forêts et dans une plaine extrêmement fertile, très-bien cultivée, arrosée par la Wigger. On y voit plusieurs jolies maisons et quelques bâtiments remarquables, tels que l'église Saint-Maurice, bâtie peu de temps avant la Réforme, l'hôtel de ville et la maison des tireurs. La bibliothèque occupe deux salles vastes et bien éclairées; elle contient une riche collection d'anciens ouvrages et plusieurs manuscrits et autographes précieux. Aux environs de la ville, on trouve de beaux sites et des promenades agréables.

ZOGÈNE s. m. (zo-jè-ne). Ichtyol. Syn. de **ZYGENE** ou **MARTEAU**.

ZOGRAPHIE, **ZOGRAPHIE**, **ZOGRAPHIQUE**, **ZOGRAPHIE**, **ZOGRAPHIE**, **ZOGRAPHIQUE**. V. ces mots.

ZOGRAPHIE s. m. (zo-gra-fe — du préf. zo, et du gr. *graphô*, j'écris). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des longicornes, tribu des lamiaires, comprenant trois ou quatre espèces, qui habitent l'Afrique australe.

ZOGRAPHOS (Constantin), homme d'Etat grec, né à Calavryta (Morée) en 1797, mort à Saint-Petersbourg en 1856. Il alla étudier la médecine en Italie et revint en Grèce lorsque ce pays se souleva pour reconquérir son indépendance. Le jeune homme se fit bientôt remarquer par son patriotisme et par son éloquence, devint député aux assemblées nationales, se prononça, lorsque la Grèce eut été délivrée de l'étranger, contre Capo d'Istria, qui l'envoya en exil, et devint en 1832 secrétaire du gouvernement provisoire, dit commission des Sept. Après l'avènement du roi Othon, Zographos, dont les talents avaient été complètement avérés, reçut des portefeuilles dans diverses combinaisons ministérielles. L'Assemblée nationale ayant refusé de ratifier un traité de commerce qu'il avait négocié avec la Turquie, il quitta le pouvoir et accepta en 1850 les fonctions de chargé d'affaires de Grèce en Russie. Dans ce poste, il donna de nombreuses preuves de sa sagacité politique, surtout lors des discussions diplomatiques qui eurent lieu lorsque éclata en 1854 la guerre d'Orient. Il mourut peu de temps avant la conclusion de la paix. Zographos a publié plusieurs écrits de circonstance, entre autres une *Réponse* à un livre de M. Duvergier sur la Grèce, dans laquelle il prend naturellement la défense de son pays.

ZOHARA (littéralement la *Belle*, la *Fleur*), la Vénus des Arabes, la même qu'Astarté, Aphrodite, Anahid et Vénus Uranie. Elle n'est autre que la planète Vénus. Les astrologues arabes la qualifient de Sâad-Maghir (*Fortuna minor*), par opposition à la planète de Jupiter, qu'ils nomment Moschéri et qualifient de Sâad-Kébir (*Fortuna major*). Le poète persan Scheus-Fukhr dit métaphoriquement que Zohara remplissait dans un festin les fonctions de *barbud*, ou de maître de musique, *Barbud*, musicien de Khosrou-Parviz, dix-neuvième roi de Perse, de la dynastie des Sassanides, passant en Orient pour l'inventeur d'un instrument à cordes, semblable à la lyre des Grecs, et d'un air célèbre sous le nom d'*Aurenki*, ou air royal.

Suivant, en effet, l'habitude des anciens de diviser les planètes, les Arabes avaient fait de Zohara la déesse de la musique et mis entre ses mains la lyre d'Apollon. Ainsi, dans le récit d'un long combat livré à un dev (sorcier ou géant), par Caherman-Catel, trisaïeul de Roustem, l'Achille de la Perse, l'auteur du *Caherman-Naméh* ne manque point d'observer que Zohara elle-même, oubliant un moment la conduite des sphères, dont le soin lui est confié, quitte les cordes de son instrument, afin d'être plus attentive à la lutte.

Un génie femelle, chargé de l'harmonie des sphères, qu'il règle aux sons de sa lyre, réside donc, d'après les mythologies orientales, dans l'étoile du matin, qui est aussi l'étoile du soir. Les Perses la nommaient *Anahid*. Cette divinité n'était point indigène chez eux; ils en avaient emprunté le culte aux Lydiens, aux Arméniens, aux Médés, aux Phéniciens surtout, qui très-probablement le tenaient eux-mêmes des Syriens et des Arabes, puisque ces deux derniers peuples, à une époque bien antérieure, la connaissaient déjà, ceux-ci sous le nom de Zohara, ceux-là sous le nom d'Astarté. Les trois divinités identiques, Astarté, Anahid et Zohara, paraissent

n'avoir désigné, dans le principe, qu'une seule idole, c'est-à-dire Uranie ou la Vénus Céleste. Les Phéniciens en transportèrent le culte en Egypte, et Hérodote nous apprend qu'elle avait à Memphis, dans le temple de Protée, une chapelle avec un autel, sous la dédicace de Vénus Etrangère. Hérodote, rappelant une erreur accréditée de son temps, prend cette Vénus pour Hélène, fille de Leda; mais Bochart lui substitue, non sans raison, la Vénus Uranie des Phéniciens, étrangère en effet à l'Egypte. Anahid, adoptée par les Grecs, se transforma dans leur langue en Anahitis; mais Anahitis ne représente pas exclusivement Vénus ou Uranie. Pausanias affirme expressément que c'était la déesse de Tauride, Diane Orthia, ou mieux Artémis-Anahitis, dont la statue, enlevée par Oreste, jouissait encore de son temps d'une si grande réputation, que les peuples de la Lydie, de la Cappadoce et du Pont-Euxin se disputaient l'honneur de la posséder.

ZOHEIR (Ben-Abou-Selma), poète arabe, qui vivait dans la seconde moitié du VII^e siècle de notre ère. Il est rangé parmi les trois plus grands écrivains moralistes qui précéderont la venue de Mahomet. Il avait cent ans lorsqu'il reçut la visite de ce dernier et mourut quelques jours après. A l'âge de quatre-vingts ans, il avait composé un poème en 64 distiques, lequel est compris parmi les sept *Moallakat*. Dans ce poème, le poète arabe célèbre la paix qui termina une guerre de quarante ans entre les tribus d'Abs et de Dabouyan. L'œuvre de Zohair a été publiée avec les autres *Moallakat*, accompagnée d'une traduction anglaise par W. Jones et d'une traduction latine par Rosenmüller (Leipzig, 1792, in-4°). Zohair était le père d'un autre poète également fameux, Kaab, auteur du *Bordâ*.

ZOÏLE s. m. (zo-i-le — nom d'un ancien critique d'Homère). Mauvais critique; critique envieux et méchant. V. l'article suivant.

ZOÏLE, célèbre grammairien et critique grec, dont le nom était déjà proverbial au temps d'Ovide pour désigner les critiques envieux et passionnés, mais sur la vie duquel on n'a que des renseignements incertains. Les uns le font naître à Amphipolis, d'autres à Ephèse, dans le IV^e siècle avant notre ère. Les scolastes d'Homère, Suidas, Vitruve, échos d'anciennes traditions, rapportent que ses amères critiques de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* lui valurent le surnom d'*Héméromastix* (le fouet ou le fléau d'Homère). Le dernier prétend que Ptolémée Philadelphe, roi d'Egypte, indigné de ces blâmes littéraires, le fit crucifier ou brûler vif. Mais cette assertion ressemble tout à fait à un conte populaire, d'autant plus qu'il existe d'autres versions, toutes inconciliables au triple point de vue historique, chronologique et littéraire, et qui n'ont pas un caractère plus respectable d'authenticité. Il paraît cependant indubitable qu'il a existé un rhéteur célèbre de ce nom qui avait composé neuf livres de remarques critiques sur Homère, un examen de quelques dialogues de Platon, un *Discours contre Isocrate*, une *Histoire d'Amphipolis*, une *Histoire générale* et divers traités de grammaire et de rhétorique, etc.; mais il ne reste de ces ouvrages que quelques fragments insignifiants. Il faut remarquer que tous les auteurs anciens ne désignent pas Zoïle aussi défavorablement. Denys d'Halicarnasse le donne comme un orateur et un critique estimé à Athènes; il rend hommage à la modération et à l'impartialité de ses remarques sur Platon; il fait mention de sa censure d'Homère, mais sans la caractériser. Athénée le cite également plusieurs fois comme un rhéteur et un grammairien recommandable. En l'absence de textes suffisants, les savants ont offert mille conjectures pour concilier les diverses opinions répandues sur ce personnage; mais jusqu'à présent leurs efforts sont restés impuissants.

Le nom de Zoïle est devenu le type du critique passionné et de mauvais foi :

Et son nom paraîtra, dans la race future, Aux plus cruels censeurs une cruelle injure.

« Je persiste dans mon sentiment, que, non-seulement la liberté des opinions doit être indéfinie pour le député, mais même la liberté de la presse pour le journaliste. Permis à Hébert d'être le journaliste. Permis à Zoïle de tous les vieux patriotes et un calomniateur à gages ! Mais, au lieu de blasphémer contre la liberté de la presse, qu'il rende grâce à cette liberté indéfinie, à laquelle seule il doit de ne point aller au tribunal révolutionnaire et de n'être mené qu'à la guillotine de l'opinion. »

CAMILLE DESMOULINS.

Dans les courses qu'à pied me prescrit l'hygiène, Mes pas n'ont pas besoin qu'un bâton les soutienne. D'un fossé de cinq pieds ma prestesse se rit; Et dût certain Zoïle en crever de dépit, Les vers que fait jaillir ma verve octogénaire Au public qui m'entend n'ont pas l'air de déplaire.

VIENNET.

« Il est des *Zoïles* niais dont les fourbes se servent pour combattre l'influence des honnêtes gens, et dont ils se moquent en se-

cret pendant qu'ils les applaudissent en public. »

LOUIS BLANC.

ZOÏSITE s. f. (zo-i-zi-le). Cristal transparent d'un vert foncé, qui est une espèce d'épidote.

ZOLA-PREDOSA, bourg du royaume d'Italie, province, district et mandement de Bologne; 4,300 hab.

ZOLA (Joseph), érudit et théologien italien, né à Concesio, près de Bressin, en 1739, mort dans le même lieu en 1806. Il entra dans les ordres, devint successivement bibliothécaire, professeur de morale et recteur à l'université de Brescia, dut quitter cette ville en 1771, par suite de différends avec son évêque au sujet de quelques points de théologie, se rendit à Rome et y enseigna la morale jusqu'en 1774. A cette époque, il alla occuper à Pavie une chaire d'histoire ecclésiastique et fut quelque temps après nommé recteur du collège hongrois établi dans cette ville par Joseph II. Zola, dont les idées étaient avancées, se montra un des plus chauds partisans des réformes faites par ce prince, tant dans son enseignement que dans ses écrits, et son exemple fut suivi par la plupart des professeurs de l'université de Pavie. Les évêques de Lombardie s'en émurent; le séminaire de cette ville fut supprimé (1791) et Zola perdit sa chaire. Lorsque les Français eurent conquis la haute Italie, Zola devint professeur d'histoire, de jurisprudence et de diplomatie à l'université qui fut supprimée en 1799 après le retour des Autrichiens en Lombardie. Mais après la bataille de Marengo Zola retourna à Pavie, y enseigna de nouveau l'histoire et figura parmi les députés italiens que Napoléon convoqua à Lyon. On lui doit un assez grand nombre d'écrits parmi lesquels nous citerons : *Traité des lieux théologiques; De la fin dernière; Commentaires sur l'histoire de l'Eglise* (1780-1786, 3 vol.); dont les *Prolegomènes* avaient paru en 1778; *Dissertation sur l'autorité de saint Augustin en matière théologique* (in-8°); *Derebus christianis ante Constantinum* (3 vol.); *Leçons théologiques à Brescia* (2 vol.), etc. Ces deux derniers ouvrages ont été mis à l'index. Zola a édité, en outre, plusieurs ouvrages, qu'il a enrichis de notes et de commentaires.

ZOLA (Emile), littérateur, né à Paris en 1840. Il avait sept ans lorsqu'il perdit son père, ingénieur italien, qui fut chargé de construire en Provence le canal d'Aix, auquel on a donné son nom. M. Emile Zola fut envoyé à Paris pour y achever ses études. En quittant le lycée Saint-Louis, il obtint un emploi chez un libraire, et résolut de suivre la carrière des lettres. A vingt-quatre ans, il débuta par un recueil de nouvelles, intitulé *Contes à Ninon* (1864, in-18). La *Confession de Claude*, qu'il publia l'année suivante (1865, in-18), commença à attirer sur lui l'attention. Depuis lors, indépendamment d'articles publiés dans le *Figaro*, l'*Événement*, la *Vie parisienne*, le *Petit Journal*, la *Tribune*, le *Salut public*, le *Corsaire*, qu'un article de lui intitulé le *Lendemain de la crise*, fit supprimer en 1872, etc., l'on doit à M. Emile Zola des études et des romans qui l'ont mis au rang des écrivains les plus en vue de la génération nouvelle. Appartenant à l'école des écrivains réalistes, mais en même temps doué d'une imagination très-vive, « il se distingue, dit M. Sarcos, par un talent de description qui est vraiment prodigieux; il met les choses sous nos yeux avec un rendu étonnant; relief, couleur, et jusqu'au plus petit détail, tout y est peint de façon à saisir l'imagination. Il possède une aptitude singulière à observer les moindres circonstances de la vie bourgeoise et à montrer comment les caractères s'y marquent. Il se plaît dans les peintures excessives d'un réalisme brutal et grossier. Les types qu'il représente sont le plus souvent des grotesques ou des monstres dont l'aspect est trivial et répulsif. Il s'attache avec une ténacité singulière au détail cru et avilissant. Aussi la lecture de ses ouvrages laisse-t-elle presque toujours une impression pénible. Toutefois M. Zola a, malgré ses partis pris, un talent très-réel et, si son style est parfois maniéré, il est le plus souvent plein de relief, de vigueur et de coloris. » Outre les ouvrages précités, on lui doit : le *Vau d'une morte* (1866, in-18); *Mes haines*, causeries littéraires et artistiques (1866, in-18); les *Mystères de Marseille* (1867, 3 parties in-18); *Manet* (1867, in-8°), étude biographique; *Thérèse Raquin* (1867, in-18), roman qui a fait beaucoup de bruit et auquel nous avons consacré un article spécial; *Madeleine Ferat* (1868, in-18). Sous ce titre : *Les Rougon-Macquart, histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second Empire*, M. Emile Zola a publié une série de romans dans lesquels on voit reparaître les mêmes personnages et où l'on trouve une peinture satirique des mœurs sous l'Empire. Cette série fort remarquable, dans laquelle on trouve les défauts et les qualités de l'auteur, comprend jusqu'ici six volumes in-18 : la *Fortune des Rougon* (1871); la *Curée* (1874); la *Conquête de Plassans* (1874); le *Ventre de Paris* (1875); la *Faute de l'abbé Mouret* (1875); *Son Excellence Eugène Rougon* (1876). Enfin M. Zola a donné au théâtre deux pièces qui n'ont pas eu de succès : *Thérèse Raquin*,

drame en quatre actes, joué à la Renaissance en 1873, et les *Héritiers Rabourdin*, comédie humoristique, représentée au théâtre Cluny en 1874.

ZOLKIEW, ville de l'empire d'Autriche, dans la Galicie, à 33 kilom. N. de Lemberg, ch.-l. du cercle de son nom; 4,500 hab. Fabrication de draps, la nages, cuirs, faïence. On y voit un ancien château de la famille Sobieski. Le cercle de Zolkiew, entre ceux de Zloczow à l'E., de Przemyśl et de Lemberg au S. et à l'O. et la Prusse au N., a 5,167 kilom. carrés et renferme 240,000 hab. Il est généralement plat et renferme de grands forêts. Le Bug en est la principale rivière. On y récolte beaucoup de graines de lin, de chanvre et de légumes.

ZOLKIEWSKI (Stanislas), célèbre général polonais, né à Turynk, en 1547, près de Zolkiew (Galicie), mort en 1620. Après avoir reçu une excellente éducation dans les écoles de Lemberg, il entra au service et fit ses premières armes sous le roi Etienne Bathori, pendant les campagnes contre le czar Ivan IV le Terrible. Il servit ensuite sous les ordres de Zamojski à la bataille de Byczyna (24 novembre 1587), où l'archiduc Maximilien fut fait prisonnier, et se distingua plus tard dans les guerres contre les Turcs et les Tartares, puis, en 1596, contre les Cosaques révoltés, qu'il força à rentrer dans le devoir. Il alla aussi en 1602 combattre les Suédois en Livonie. A la mort de Zamojski, son courage et sa réputation militaire le désignèrent comme le plus digne de lui succéder dans la charge de grand général de Pologne; mais il ne l'obtint pas, et ses ennemis réussirent à le faire passer aux yeux du faible Sigismond III pour l'un des complices du soulèvement de Zebrydowski. Zolkiewski se justifia en marchant lui-même contre les rebelles et eut une part importante à leur défaite, près de Radom (1608). Deux ans plus tard, il fut appelé au commandement de l'armée envoyée contre les Russes. Il remporta sur eux, à Kluzyn (4 juillet 1610), une victoire complète, marcha ensuite sur Moscou, s'en empara, fit les czars Schouiski prisonniers et conclut avec eux boyards un traité, d'après lequel le fils de Sigismond, Wladislas, devait être élevé au trône. Mais Sigismond, d'un instinct ombrageux, mal conseillé et, de plus, jaloux de la gloire de son général, refusa de ratifier le traité et d'assurer ainsi à la Pologne la possession des belles provinces qui venaient d'être conquises. Zolkiewski, voyant ses services méconnus, résigna le commandement aux mains de Chodkiewicz et revint en Pologne, où il fit à Varsovie une entrée triomphante. En 1617, il reçut enfin le titre de grand général et fut envoyé sur les frontières pour repousser les Turcs et les Tartares. Après plusieurs combats acharnés, il se vit obligé de conclure, la même année, à Busza, un traité par lequel la Moldavie et la Valachie étaient cédées aux Turcs. Ses ennemis triomphèrent alors et l'accusèrent d'être vendu à la Porte. Aussi lorsque, en 1620, il fut de nouveau envoyé en Valachie et qu'il eut reçu l'ordre de franchir le Dniester, il préféra s'exposer à une mort certaine en luttant avec des forces plusieurs fois supérieures aux siennes que de s'exposer de nouveau aux attaques de la calomnie. Pendant huit jours, il se maintint à Cecora, sur les bords du Dniester, mais enfin, le 8 octobre 1620, il périt avec la plus grande partie de l'armée polonaise. Voici comment un témoin oculaire raconte ses derniers moments : « Le chancelier, étant descendu de son cheval, le tua d'un coup de sabre, pour montrer à ses soldats qu'il ne pensait pas à fuir; il marcha ensuite à pied pendant un quart de mille. Nous le priâmes de remonter à cheval et de suivre les autres. Il refusa en disant : « Je ne remonterai pas à cheval; je désire mourir avec vous. Que Dieu exécute l'arrêt qu'il a prononcé contre moi. » La famille du général racheta son corps aux Turcs et fit graver sur sa tombe ces mots : *Eziorare nostris aliquis nostris ex ossibus ultor* (Qu'un vengeur renaisse de nos cendres). Ce vengeur devait être Sobieski, arrière-petit-fils de Zolkiewski. Ce dernier avait laissé en manuscrit la relation de sa campagne contre les Russes. Elle n'a été publiée qu'en 1833, à Lemberg, sous ce titre : *Commentaires et progrès de la guerre de Moscou sous le règne de Sigismond III*. C'est un document d'une haute importance pour la connaissance approfondie de cette période de l'histoire de Pologne.

ZOLL s. m. (zoll). Métrol. Mesure de longueur usitée en Prusse, et qui équivaut à 0m,0261.

ZOLL (Hermann), jurisconsulte allemand, né à Cassel en 1843, mort en 1925. Lorsqu'il eut passé son doctorat à Rinteln, il alla exercer la profession d'avocat à Marbourg, y enseigna le droit à partir de 1874 et fut successivement nommé avocat fiscal, auditeur, conseiller du prince de Rinteln, doyen du conseil (1914) et directeur de la chancellerie de la principauté. Zoll a laissé un certain nombre de dissertations fort remarquables sur des points capitaux de législation. Les plus remarquables sont : *De oculi inspectione*, *De preferentia statutorum discrepantium*, *De nullitate sententiarum earumque deductione*, *Conclusiones octo selectæ*, *Quæ-*

tiones quædam illustres, *Differentia juris civilis communis et hildensis circa instrumenta hypothecarum publicorum*, *Semcenturia assertionum et quæstionum*, *Decas observationum singularium*, etc.

ZOLLERNIE s. m. (zo-lèr-ni — de *Hohen-zollern*, prince allem.). Bot. Genre d'arbres et d'arbrisseaux, de la famille des légumineuses, tribu des césalpiniées, comprenant dix espèces, qui croissent au Brésil.

ZOLLIKOFER (Georges-Joachim), célèbre prédicateur suisse, né à Saint-Gall en 1730, mort en 1788. Il fit ses études à l'université d'Utrecht et s'y occupa de théologie, de philosophie et de littérature antique. De retour en Suisse, il exerça les fonctions du ministre sacré dans diverses localités et fut enfin nommé pasteur de la commune calviniste de Leipzig en 1758. Il conserva cet emploi jusqu'à sa mort, malgré les offres brillantes qui lui furent faites dans d'autres villes d'Allemagne. Il eut la réputation du premier prédicateur de son époque, non pas tant à cause de la profondeur de ses connaissances, qui étaient plutôt variées qu'étendues, que parce qu'il savait exposer les vérités de l'évangile avec une clarté et une éloquence toutes populaires, et que surtout il attachait plus de prix aux vertus pratiques de la religion qu'à l'érudition théologique et aux théories de la spéculation. Ce qui contribuait, du reste, à ajouter à l'efficacité de ses sermons, c'est que sa conduite fut toujours exemplaire et que ses actions étaient la confirmation vivante de ses préceptes. Au point de vue purement théologique, il fit preuve, du reste, d'une rare indépendance d'idées et ne craignit même pas de s'écarter, en certains points, de la doctrine de Calvin. Le nombre de ses sermons qui ont été publiés s'élève à environ deux cent cinquante. Il en fit paraître lui-même quatre recueils de 1769 à 1788. Ils furent de nouveau réunis après sa mort, sous ce titre : *Sermons complets de Zollikofer* (Leipzig, 1789-1804, 15 vol.). On lui doit encore : *Nouveau recueil de cantiques* (Leipzig, 1766; Leipzig, 1794, 9^e édit.); *Valeur des choses les plus importantes pour le bonheur des hommes* (Leipzig, 1784), traduit en français (Lausanne, 1793, 2 vol.); *Exercices de piété et prières* (Leipzig, 1785, 4 vol.), traduit en français (Strasbourg, 1788, 2 vol.). Il traduisit en outre, de l'anglais et du français, différents ouvrages, notamment les *Voyages en Sicile et à Malte*, de P. Brydone, et donna une édition du *Journal de Lavater* (1771, in-8°).

ZOLLIKOFÉRIE s. f. (zo-li-ko-fé-ri — de *Zollikofer*, savant allem.). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des chicoracées, comprenant trois espèces, qui croissent dans la région méditerranéenne. Il Syn. de *WILLEMETIE*, autre genre de chicoracées.

ZOLLVEREIN s. m. (zoll-ver-éin — mot allemand, formé de *zoll*, douane, et de *verein*, union). Association douanière, fondée en 1828 entre divers Etats allemands.

— **Encycl.** — En 1815, dit M. Legoyt dans le *Dictionnaire d'économie politique* de Coquelin et Guillaumin, l'Allemagne, épuisée par la guerre, n'avait plus ni commerce, ni industrie, ni agriculture. Déjà avant les guerres de la République et de l'Empire les monopoles, l'abus des réglementations, des tarifs prohibitifs, le morcellement excessif des territoires, un système compliqué de douanes intérieures, l'organisation de la propriété avaient arrêté le développement de sa prospérité... En 1815, elle résolut de faire un vigoureux effort pour reconstruire avec les ruines qui s'étaient accumulées autour d'elle un nouvel et puissant édifice, à la fois politique et commercial. La grande assise de cet édifice fut l'établissement de la Confédération germanique, ce premier pas vers l'unité allemande. La constitution de la Confédération germanique devait, tout en réalisant les espérances politiques de la nation allemande, prendre pour tâche de faciliter le développement de son commerce et de son industrie par l'unification des tarifs douaniers. En effet, partout la production et le commerce se trouvaient entravés par des frontières politiques; partout existaient encore les systèmes d'impôts les plus opposés; partout les barrières de la douane paralysaient l'échange des produits. Le gouvernement prussien résolut alors de supprimer les douanes établies dans l'intérieur des provinces, de n'en plus laisser subsister que sur les frontières de son territoire et de donner une liberté aussi grande que possible au commerce des pays qu'enfermaient ces frontières. Il annonça, par une déclaration publique à l'adresse des autres Etats allemands, que son intention était : 1^o de protéger l'industrie indigène en frappant de droits équivalents au dixième de la valeur au plus les produits des fabriques étrangères; 2^o d'assurer ainsi à l'Etat un revenu que le commerce et la consommation acquitteraient sans être grevés; 3^o d'admettre tous les produits naturels et manufacturés de l'étranger, soit pour la consommation, soit pour le transit; 4^o de permettre la libre exportation de tous les produits industriels ou agricoles prussiens; 5^o de prendre ces principes de liberté commerciale relative comme bases de tout traité avec les autres

Etats. Mais, en cette circonstance, la Prusse rencontra l'opposition la plus vive de la part des autres gouvernements allemands et surtout de la part de la diète germanique elle-même, parce que les petits Etats isolés (Hanovre, les deux Hesse et Francfort-sur-le-Mein), qui sont enclavés dans son territoire et qui séparent complètement ses provinces septentrionales de ses provinces occidentales, se trouvaient forcés d'accéder à son système douanier et commercial. La Prusse déclara alors qu'elle était prête à admettre dans ses frontières douanières ceux des Etats allemands qui, au point de vue de l'impôt sur le commerce et l'industrie, traiteraient comme leurs nationaux les sujets prussiens établis sur leur territoire. Cette nouvelle proposition n'obtint aucun succès, sauf auprès d'un petit nombre d'Etats secondaires (Schwarzbourg-Rudolstadt, Saxe-Weimar, Anhalt-Bernbourg, Anhalt-Dessau, Anhalt-Kothen, Lippe-Deimold et Mecklembourg-Schwerin), qui, du 25 octobre 1819 jusqu'en 1828, se rattachèrent successivement, les uns en entier, les autres en partie, au système douanier de la Prusse. Les adversaires de celle-ci cherchèrent à lui opposer ses propres armes, et il se forma dans l'intérieur de l'Allemagne plusieurs associations commerciales dirigées contre elle. Ce fut ainsi que se conclurent : en 1827, l'union de la Bavière et du Wurtemberg; en 1828, celle de ces deux Etats avec le Hohenzollern, puis, la même année, les unions commerciales des Etats secondaires (Saxe, Hanovre, Hesse électorale, Brunswick, Nassau, Oldenbourg, Brême, Francfort-sur-le-Mein, etc.) et enfin, en 1834, l'union dite des taxes (*Steuerverein*), qui comprenait le Hanovre, le Brunswick et la principauté de Schaumbourg-Lippe, et à laquelle l'Oldenbourg se joignit en 1836. Mais ces différentes associations exerçaient leur action sur des territoires de trop peu d'étendue pour qu'elles pussent être durables, et elles finirent par disparaître complètement, car les Etats qui en faisaient partie accédèrent graduellement au système douanier prussien. Ce fut la Hesse électorale qui se détacha la première de l'union commerciale des Etats secondaires pour s'unir à la Prusse (1831), et cet exemple fut suivi en 1833 par la Bavière et par le Wurtemberg, puis, peu après, par la Saxe et les Etats de Thuringe. Ainsi se forma en 1834 le premier *Zollverein*, auquel se réunirent successivement la Hesse-Hombourg, Bade et Nassau (1835), Francfort (1836), le Luxembourg (1842), le Hanovre (1851) et l'Oldenbourg (1852). Un nouveau traité fut conclu en 1855 et pendant la durée de ce traité (1854-1855) le *Zollverein* comprit tous les Etats de l'Allemagne, à l'exception de l'Autriche, des deux Mecklembourg et des villes hanséatiques. Cependant les alliances formées entre ces différents Etats avaient été plus ou moins imposées par les circonstances et surtout parce qu'il était nécessaire de s'unir pour garantir la liberté du commerce à l'intérieur de l'Allemagne; mais les parties contractantes différaient d'opinion sur le but que l'on devait poursuivre et surtout pour décider s'il fallait percevoir aux frontières du *Zollverein* des droits protecteurs ou des droits financiers. L'Allemagne du Sud demandait des droits protecteurs, c'est-à-dire d'un taux assez élevé pour protéger l'industrie nationale contre la concurrence étrangère; l'Allemagne du Nord désirait, au contraire, des droits financiers, qui, tout en étant un impôt sur la commerce étranger, étaient surtout destinés à entrer en compte avec les impôts intérieurs pour satisfaire aux besoins de l'Etat. Cette divergence d'opinions sur le but et sur l'esprit du *Zollverein* donna lieu à une foule de négociations oiseuses entre les différents membres de l'Union. De plus, l'Autriche usa, autant qu'elle le put, de l'influence qu'elle possédait dans l'Allemagne du Sud, soit pour être admise dans le *Zollverein*, soit pour le rompre. Ce qui venait encore s'opposer à la conciliation des opinions et des intérêts des parties, c'est que, chaque Etat n'ayant, en vertu de son droit conventionnel, qu'une seule voix à la diète du *Zollverein*, la Prusse, l'Etat le plus grand et le plus peuplé de ceux qui en faisaient partie, ne pouvait pas y exercer plus d'influence que le plus petit de tous. Cette situation était en contradiction complète avec la nature des choses. Elle dura cependant jusqu'à l'expiration du traité de 1854, et, sans la force des circonstances, elle eût duré longtemps encore, car le dernier des traités du *Zollverein* qui appartenait complètement à l'histoire, celui du 16 mai 1855, qui devait être en vigueur du 1^{er} janvier 1856 jusqu'à la fin de l'année 1877, présentait encore, à côté de grands progrès, des vices énormes.

Les événements dont l'Allemagne fut le théâtre en 1866 annulèrent, entre autres traités, celui dont nous venons de parler. Au début, il put paraître rationnel que l'Allemagne du Sud se séparât de l'Allemagne du Nord pour tout ce qui touchait aux traités de commerce. Et cependant, le 8 juillet 1867, intervint, entre la Confédération germanique du Nord, d'une part, et la Bavière, le Wurtemberg, Bade et la Hesse, de l'autre, un traité d'association douanière, reposant sur des bases toutes nouvelles et qui devait avoir force de loi du 1^{er} janvier 1868 au 1^{er} janvier 1880. D'après les stipulations de cette

convention nouvelle, le *Zollverein* comprend les territoires suivants :

1^o La Confédération germanique du Nord, à l'exclusion provisoire des villes hanséatiques, Brême et Hambourg, c'est-à-dire :

	Habitants.
Le royaume de Prusse, avec une population de	24,061,210
Le duché de Lauenbourg	50,002
Le royaume de Saxe	2,420,795
Le grand-duché de Hesse (région du nord du Mein)	257,273
Le grand-duché de Mecklembourg-Schwerin	560,578
Le grand-duché de Saxe-Weimar	282,856
Le grand-duché de Mecklembourg-Strelitz	98,698
Le grand-duché d'Oldenbourg	316,960
Le duché de Brunswick	304,039
Le duché de Saxe-Meiningen	180,193
Le duché de Saxe-Altenbourg	141,650
Le duché de Saxe-Cobourg-Gotha	168,290
Le duché d'Anhalt	196,553
La principauté de Schwarzbourg-Rudolstadt	75,132
La principauté de Schwarzbourg-Sondershausen	67,452
La principauté de Waldeck et Pyrmont	57,050
La principauté de Reuss (ligne aînée)	44,172
La principauté de Reuss (ligne cadette)	87,974
La principauté de Schaumbourg-Lippe	31,168
La principauté de Lippe-Deimold	112,599
La ville hanséatique de Lübeck	48,439
2 ^o Le royaume de Bavière	4,824,421
3 ^o Le royaume de Wurtemberg	1,778,479
4 ^o Le grand-duché de Bade	1,438,372
5 ^o Le grand-duché de Hesse (région au sud du Mein)	564,971
6 ^o Le grand-duché de Luxembourg	199,958
TOTAL	38,370,089

Le *Zollverein* compte donc actuellement une population de 38,370,089 habitants.

Le *Zollverein* embrasse aujourd'hui un territoire complètement arrondi, qui a pour bornes : au N., la mer Baltique et le Danemark; à l'O., la mer du Nord, la Hollande, la Belgique et la France; au S., la France, la Suisse et l'Autriche, et à l'E. l'Autriche et la Russie.

Antérieurement à la formation du nouveau *Zollverein*, plusieurs traités avaient déjà été conclus avec les Etats étrangers. Ce sont les suivants : des traités avec la France, au sujet du commerce, de la navigation, des chemins de fer, de l'imitation et de la reproduction littéraire (1862); des traités de commerce, de navigation et d'extradition avec la Hollande (1851), ainsi qu'un autre traité avec la même puissance (renouvelé en 1865), au sujet de l'annexion du Luxembourg; des traités de commerce, de navigation et de reproduction littéraire avec la Belgique (1863 et 1865) et avec la Grande-Bretagne (1864 et 1865); un traité de commerce avec l'Italie (1865); des traités de commerce et de navigation avec le Portugal (1844), la Turquie (1862), la Grèce (1839), le Mexique (1855), le Chili (1862), le Paraguay (1860), l'Uruguay (1866), la confédération Argentine (1857), la Chine (1861), le Japon (1861), le royaume de Siam (1862) et la Perse (1857). Celui qui avait été conclu en 1865 avec l'Autriche ayant été rompu par la guerre de 1866, il en a été conclu, en mars 1868, un nouveau fort détaillé, relatif au commerce et à la douane. Le nouveau *Zollverein* a en outre conclu lui-même un traité de commerce et de navigation avec l'Italie (octobre 1867) et des traités de commerce et de navigation avec l'Espagne (mars 1868) et avec les Etats de l'Eglise (mai 1868). Ce traité a été naturellement annulé en 1870.

Les organes du *Zollverein* sont, d'après les nouvelles conventions, le conseil de la Confédération douanière et le parlement douanier. Le conseil se compose d'un collège de députés des différents Etats du *Zollverein*. La présidence en appartient à la Prusse, qui a le plus grand nombre de voix, car elle en compte 17 pour elle seule. La Bavière en a 6, la Saxe 4, le Wurtemberg 4, Bade 3, la Hesse 3, le Mecklembourg-Schwerin 2, le Brunswick 2 et les autres Etats 1 chacun, ce qui donne un total de 58 voix. Chacun des Etats appartenant au *Zollverein* peut nommer à ce conseil autant de plénipotentiaires qu'il y possède de voix, mais chaque vote doit être donné isolément, et si un Etat n'est pas représenté, son vote n'est pas compté. Le président du conseil doit, en règle générale, le convoquer tous les ans et, en outre, toutes les fois que cette convocation est réclamée par un tiers de toutes les voix. Le président peut aussi conclure des traités avec les Etats étrangers, sous la réserve que ces traités obtiendront l'assentiment du conseil et du parlement douanier. Chaque membre du conseil peut assister aux débats du parlement douanier et y parler au nom du son gouvernement, sans qu'il soit nécessaire qu'il fasse partie de ce parlement. Ce der-

nier est, en quelque sorte, l'assemblée des représentants du peuple du *Zollverein*. Il est formé de membres du Reichstag de la Confédération germanique du Nord et de députés des Etats de l'Allemagne du Sud, qui sont nommés, au scrutin secret, par voie d'élection générale et directe. Le parlement douanier a à discuter les projets de loi du conseil et peut lui-même en proposer et soumettre des pétitions à l'examen du conseil. Ses séances sont publiques et la liberté de la parole y est garantie. C'est le roi de Prusse qui convoque le parlement douanier, et il doit le faire toutes les fois que cela est demandé par un tiers des voix du conseil de la Confédération douanière. La majorité des voix décide dans les débats, qui n'ont pas lieu sans la présence de la moitié au moins du nombre total des membres. La dissolution et la prorogation du parlement douanier ne peuvent avoir lieu que dans les cas déterminés par la constitution.

Ces règlements donnent au nouveau *Zollverein* un caractère organique d'une haute importance pour le développement de la prospérité commerciale et industrielle de l'Allemagne. Les différents Etats n'y sont plus placés sur une seule et même ligne d'égalité les uns en face des autres, mais le rang de chacun d'eux est déterminé par le nombre de voix qu'il possède au conseil. Le plus petit d'entre eux ne peut plus aujourd'hui entraver, par son *liberum veto*, les tentatives d'amélioration et de progrès. Les intérêts économiques du peuple ne sont plus discutés seulement par les gouvernements et par leurs plénipotentiaires, mais bien par une assemblée parlementaire émanant du peuple. Le *Zollverein*, dans sa nouvelle forme, est plus que jamais l'emblème de l'unité nationale économique de l'Allemagne. Depuis la constitution de l'empire d'Allemagne (1870), il n'a été apporté que des modifications insignifiantes aux traités conclus et sur lesquels repose, pour jusqu'en 1880, l'union commerciale des Etats d'Allemagne. A consulter : Dieterici, *Revue statistique des objets les plus importants du commerce et de la consommation dans la monarchie prussienne et dans le Zollverein* (Berlin, 1838; *Suppléments* 1^{er} à V, 1842-1857); Hauth-Weber, *le Zollverein depuis son agrandissement par l'union des taxes* (Hanovre, 1861); Robolsky, *le Zollverein allemand* (Brunswick, 1862); Eimringhaus, *Développement, crise et avenir du Zollverein* (Leipzig, 1863); Bienengraber, *Statistique du commerce et de la consommation dans le Zollverein* (Berlin, 1868); Hirth, *Annales de la Confédération germanique du Nord et du Zollverein allemand* (Berlin, 1868 et suiv.).

ZOLOTAYA-RABA, la mère des dieux, dans la mythologie slave. Près de la rivière Obigo se trouvait son temple, où elle était représentée tenant un enfant dans ses bras, et était entourée d'instruments de musique. Ses prêtres rendaient des oracles en son nom. Pour se la rendre propice, il fallait lui apporter des offrandes, qu'on déposait à ses pieds en s'inclinant jusqu'à terre.

ZOLOTCHER, ville de la Russie d'Europe, dans le gouvernement et le cercle de Karkow, sur l'Ouda; 5,000 hab.

ZOLOTNIK s. m. (zo-lo-tnik). Métrol. Poids de Russie, valant 4 grammes 26.

ZOLOTTA s. m. (zo-lo-ta). Métrol. Monnaie d'argent de Turquie, valant 2 francs 64.

ZOLTAN ou **ZULTAN**, chef des Hongrois, fils d'Arpad, mort en 960. Ce prince, qui peut être considéré, à bon droit, comme un des fondateurs du royaume de Saint-Etienne, succéda à son père en 907. Son règne est rempli par une série d'aventures sanglantes et lointaines qui jetèrent l'effroi au cœur de l'Europe. Les Hongrois, au nombre de 200,000 combattants, étaient descendus du Caucase sous son aïeul, Almus, avaient pris possession de la Pannonie et s'étaient emparés de la Moravie sous son père, Arpad. Ce fut lui qui les précipita, comme un torrent dévastateur, sur la plus grande partie de l'Europe. Après avoir battu Léopold, duc de Bavière (907), Zoltan ravagea successivement la Saxe, la Thuringe, la Franconie, força Louis l'Enfant à lui payer tribut, pilla les environs de Brême, de Hambourg (916), Bâle, qui fut réduite en cendres (917), l'Alsace, la Lorraine, la Carinthie, puis envoya ses hordes en Italie, porta la dévastation de nouveau en Saxe (922), en Franconie, en Souabe, puis se jeta sur la Suisse, l'Alsace et la Lorraine. Ayant conclu avec l'empereur Henri une trêve de neuf ans, le terrible chef envoya de nouveau en Lombardie ses bandes, qui, après avoir brûlé Pavie, pénétrèrent en Provence et allèrent jusqu'à Nîmes (925). En 932, il essaya une défaite en Saxe et marcha sur Constantinople, où les Grecs achetèrent la paix à force d'or. Continuant sans cesse ses courses dévastatrices, Zoltan promena de nouveau ses Magyars à travers la Souabe, l'Alsace, la Lorraine, la Bourgogne, le royaume de Naples, la Savoie, la Lombardie, l'empire d'Orient, la France jusqu'à Reims (935-955), changeant à chaque instant de direction, tombant à l'improviste tantôt sur un peuple, tantôt sur un autre. Enfin, en 955, l'empereur Othon marcha contre les lieutenants du nouvel Attila, qui se trouvaient en Souabe, les rencontra sur le Lech, remporta sur eux une sanglante victoire, leur fit des prisonniers par milliers,

et rendit enfin le courage et la confiance à l'Allemagne, qui regardait comme un châtiement de Dieu les Magyars, « tombés directement du ciel. » Ce désastre fut une leçon dont Zoltan sut profiter; il comprit qu'il était temps d'arrêter dans leurs courses les hordes asiatiques auxquelles il commandait, et qu'il devait travailler désormais à changer leurs mœurs et leurs habitudes, pour amener graduellement au milieu d'elles la civilisation européenne. Il traça alors les limites de ses Etats, qui comprenaient la Dalmatie, la Croatie, la Transylvanie, une partie de la Valachie et de la Styrie, s'occupa d'organiser l'administration intérieure et donna l'autorité législative aux princes des tribus et aux chefs des familles. Son fils, Taksony ou Taxer, lui succéda. Son petit-fils, Geyra, épousa une chrétienne, Sarolta, dite la reine Blanche (*Biala Knežina*), et ce fut de ce mariage que naquit saint Etienne, roi de Hongrie, regardé comme l'apôtre de ce pays.

ZOMBA, montagne de l'Afrique centrale, découverte en 1855 près de la rivière du Shire par l'illustre voyageur anglais Livingstone. « Le mont Zomba a 7,000 à 8,000 pieds de hauteur. Là, quoiqu'il fasse froid, il y a beaucoup de cultures, mais non de cotonniers. » (Lettre du docteur Livingstone.)

ZOMBI s. m. (zon-bi). Sorte d'épouvantail dont les créoles d'Amérique menacent les petits enfants.

ZOMBOR ou **SOMBOR**, ville de l'empire d'Autriche, dans la Hongrie, chef-lieu du comitat de Bacs-Bodrogh, à 173 kilom. S.-E. de Pesth, près du canal François, qui fait communiquer le Danube à la Theiss; 22,000 hab. Administration des domaines; école normale d'instituteurs grecs orthodoxes. Récolte de soie et fabrication de soieries; important commerce de grains et de bétail. On y remarque le palais du comitat, l'église paroissiale catholique et deux églises grecques.

ZOMIDINE s. f. (zo-mi-di-ne — du gr. *zōmidion*, bouillon). Chim. Syn. d'OSMAZOME.

ZONA s. m. (zo-na — mot lat. formé du gr. *zōnē*, qui signifie proprement ceinture), P. thol. Sorte de darte qui n'affecte qu'une des moitiés latérales de la poitrine ou de l'abdomen.

— Encycl. Pathol. V. HERPÈS ZONA.

ZONAIRE adj. (zo-nè-re — du lat. *zona*, gr. *zōnē*, ceinture). Hist. nat. Qui a des zones colorées; *Agaric ZONAIRE*. *Chaux carbonatée ZONAIRE*. *Cithérée ZONAIRE*.

— s. m. Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la tribu des érotyliens, comprenant une dizaine d'espèces, qui habitent l'Amérique centrale.

— s. f. Bot. Genre d'algues, comprenant une dizaine d'espèces, qui habitent surtout les mers équatoriales.

ZONAL, **ALE** adj. (zo-nal, a-le — du lat. *zona*, gr. *zōnē*, zone). Hist. nat. Qui a des bandes transversales colorées; *Spondyle ZONAL*.

ZONAPTÈRE s. m. (zo-na-ptè-re — du gr. *zōnē*, ceinture; *pteron*, aile). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des longicornes, tribu des cérambycins, dont l'espèce type habite l'Inde.

ZONARAS ou **ZONARE** (Jean), historien et canoniste grec, né à Constantinople, mort vers 1130. Il devint commandant des gardes du corps et secrétaire d'Etat sous Alexis Comnène, se démit de ses charges sous Jean II et abandonna le monde pour aller prendre l'habit monastique au mont Athos. On a de lui des *Annales* (Bâle, 1557, 7 vol. in-fol.), qui s'étendent du commencement du monde jusqu'à la mort d'Alexis Comnène (1118). C'est un abrégé assez impartial, qui fait surtout bien connaître Constantin et les princes de sa maison. Du Cange en a donné une excellente édition (1636, 2 vol. in-fol.), faisant partie du corps de l'histoire byzantine, et le président Cousin l'a traduit en partie en français (1678). Zonaras est également l'auteur d'un *Lexique* assez utile, publié pour la première fois à Leipzig (1808, 2 vol. in-4°); de *Commentaires* estimés, en ce qu'ils font bien connaître la discipline de l'Eglise grecque, sur les *Canons des apôtres*, les *Conciles*, les *Épîtres canoniques* des papes (Oxford, 1672, in-fol.); enfin, de divers *Traité*s ou *Discours* insérés dans le *Jus græco-romanum* et dans les *Monumenta Ecclesiæ græcæ* de Cotelier.

ZONARITE s. f. (zo-na-ri-te — rad. *zonaire*). Bot. Genre de végétaux fossiles, analogue aux zonaires.

ZONCA (Victor), mécanicien italien, né vers 1580. Il étudia les mathématiques, l'architecture, la mécanique et devint architecte de la ville de Padoue. Il fit un grand nombre de perfectionnements et d'inventions ingénieuses, parmi lesquelles nous citerons une machine pour rôtir les viandes, mise en mouvement par la fumée, et une machine à filer, mue par l'eau, semblable à celle qu'on a importée d'Angleterre en France au commencement de notre siècle. Zonca a consigné les résultats de ses recherches et de ses travaux dans un ouvrage intitulé : *Nuovo teatro di macchine ed edifiz per varie e sicure operazioni* (Padoue, 1607 et 1621, in-fol., avec 44 pl.).

ZONDADARI (Marc-Antoine, grand maître de l'ordre de Malte, né à Sienna en 1658, mort

en 1722. Il était par sa mère petit-neveu du pape Alexandre VIII. Il entra de bonne heure dans l'ordre des chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, se signala vite par son intrépidité, reçut le commandement d'une galère, puis trois commanderies, et devint, sous le grand maître dom Raymond Perellos, qui le prit en affection, grand officier et maître de chambre (1701). En 1712, Zondadari fut chargé, comme ambassadeur, de se rendre auprès du pape Clément XI, pour lui demander de mettre un terme à la tyrannie que l'inquisition exerçait à Naples, et il vit sa mission couronnée de succès. Devenu grand maître à la mort de Perellos, Zondadari s'attacha à restaurer la marine, à réparer les fortifications, à rétablir la discipline, à faire fleurir le commerce, et mit à la tête des galères de l'ordre le brave Ruffi, qui remporta d'importants succès. Il eut pour successeur Antoine-Manuel de Villena. On lui doit une *Courte instruction sur l'ordre militaire des chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem* (Rome, 1719, in-12), réimprimée avec une paraphrase du psaume XLI, églement de lui (Padoue, 1724).

ZONDAGS, rivière de l'Afrique australe, dans la colonie anglaise du Cap, province de l'Est. Elle prend sa source aux montagnes du Rhinocéros, coule au S., et se jette dans l'Océan Indien par la baie d'Algoa, après un cours de 220 kilom.

ZONE s. f. (zo-ne — lat. *zona*, gr. *zōnē*, ceinture). Géogr. Espace compris entre deux cercles parallèles tracés sur une sphère : *Les degrés de latitude divisent la terre, d'un pôle à l'autre, en 180 ZONES larges de 111,111 mètres.* « Nom donné à cinq divisions de la terre déterminées par les pôles, les cercles polaires et les tropiques. » Nom donné aux parties du ciel qui correspondent aux zones de la terre : Cinq zones de l'Olympe embrassent le contour.

DELLIE.

« *Zone torride*, Espace compris entre les deux tropiques : *Quelques natures, comme les arbres de la zone torride, ne portent de fruits qu'une seule fois et meurent prématurément.* (Cicasse de Blessington.) *La lumière embellit les couleurs de l'inséc, et, sous la zone torride, on voit s'accroître le nombre de ceux qui offrent les teintes les plus brillantes.* (A. Maury.)

« *Zones glaciales*, Espaces compris entre chacun des pôles et le cercle polaire le plus voisin : *ZONE GLACIALE boréale ou arctique.* *ZONE GLACIALE australe ou antarctique.* « *Zones tempérées*, Espaces compris entre les tropiques et les cercles polaires : *ZONE TEMPÉRÉE boréale.* *ZONE TEMPÉRÉE australe.*

— Par ext. Espace de pays long et étroit, caractérisé par quelque circonstance particulière; espace de terrain qui se trouve dans des conditions analogues : *L'Océan était pour les Grecs une zone immense qui entourait la terre. Le boulevard Saint-Germain achèvera la zone des boulevards intérieurs de Paris. La chaîne du Velay forme une zone composée de pics et de plateaux indépendants.* (L. Figuier.)

— Fig. Région morale; classe d'objets ou de personnes, considérée métaphoriquement comme un terrain d'une étendue déterminée : *En haut, la noblesse et le pouvoir; en bas, le commerce et l'argent, deux zones sociales constamment ennemies en tous lieux.* (Balz.)

— Administr. Etendue de pays formant une division dont les limites sont tracées par son éloignement d'un autre : *ZONE douanière.* *ZONE postale.* « *Zone des frontières*, Espace de terrain le long des frontières de mer, sur lequel les travaux publics sont soumis au contrôle d'une commission mixte. » *Zone militaire*, Espace de terrain appartenant à l'Etat, dans les fortifications des places de guerre. « *Zone des servitudes militaires*, Espace de terrain, autour des places de guerre, sur lequel il est défendu de bâtir et de faire des travaux de déblai ou de terrassement.

— Géom. Portion de la surface d'une sphère comprise entre deux plans parallèles.

— Mécan. Espace vide compris entre deux spires d'une corde enroulée sur un cylindre.

— Géol. et minér. Bande formée par l'épaisseur des couches, visible à l'extérieur : *Les ZONES d'un terrain, d'une roche. Les ZONES de l'onyx.*

— Anat. *Zone tendineuse*, Cercle blanchâtre qui se voit autour de l'orifice auriculo-ventriculaire du côté droit du cœur. « *Zone transparente*, Enveloppe du vitellus.

— Chir. *Zone dangereuse*, Région qui s'étend autour de la clavicule, au cou, au bras et à la poitrine, et où l'on ne peut ouvrir les veines sans danger d'y introduire de l'air.

— Entom. Insecte lépidoptère nocturne, du groupe des bombyx.

— Encycl. Administr. *Zone des servitudes militaires*. V. SERVITUDE.

— Géom. La zone est à une base et prend le nom de calotte sphérique lorsque l'un des plans qui la limitent arrive à être tangent à la sphère. Sur une même sphère, la surface d'une zone ne dépend que de sa hauteur, c'est-à-dire de la distance des plans de ses bases; elle a pour mesure le produit des mesures de cette hauteur et de la circonférence d'un grand cercle $2\pi RH$. En raison de la propriété caractéristique qui vient d'être énoncée, le centre de gravité de la surface de la zone est au milieu de la droite qui joint les centres de ses bases.

— Géogr. Le plan de l'écliptique dans lequel paraît se mouvoir le soleil fait avec l'équateur terrestre un certain angle décliné qui a pour mesure l'angle plan formé par la ligne des pôles terrestres avec celle des pôles de l'écliptique; il est de 23° 27' 30" environ. Les géographes se sont fondés sur ce fait pour diviser la surface terrestre en cinq zones, l'une centrale ou torride, deux extrêmes ou glaciales, enfin deux intermédiaires ou tempérées. On les a délimitées de la manière suivante : on a mené des parallèles par les deux pôles de l'écliptique sur la surface terrestre et par les deux solstices; les calottes extérieures forment les zones glaciales; la zone symétriquement coupée par l'équateur constitue la zone torride; enfin les zones tempérées sont situées de chaque côté de la zone torride. On voit facilement que tout point dont la latitude boréale ou australe est comprise entre 0° et 23° 27' 30" est dans la zone torride; il est dans la zone tempérée lorsque sa latitude varie de ce dernier nombre à 90° — 23° 27' 30" ou 66° 32' 30"; enfin à une latitude supérieure, on est dans la zone glaciale.

Les zones terrestres occupent des surfaces différentes sur le globe. Les dimensions superficielles relatives des zones sont sensiblement 4 pour chaque zone glaciale, 26 pour chaque zone tempérée et 40 pour la zone torride.

ZONÉ, **ÉE** adj. (zo-né — rad. *zone*). Hist. nat. Qui a des bandes concentriques colorées : *Telline ZONÉE*.

ZONÉCOLIN s. m. (zo-né-ko-lain — de *zoné*, et de *colin*). Ornith. Espèce de perdrix, qui habite l'Amérique centrale.

ZONÉPHORE s. m. (zo-né-fo-re — du gr. *zōnē*, ceinture; *phoros*, qui porte). Ichtyol. Poisson du genre spare, qui se trouve dans les mers d'Europe, et surtout dans celles du Japon.

ZONHOVEN, bourg de Belgique, province de Limbourg, arrond. et à 5 kilom. N. de Hasselt; 3,000 hab. Commerce de chevaux.

ZONICHTHYS s. m. (zo-ni-ktiss — du gr. *zōnē*, ceinture; *ichthys*, poisson). Ichtyol. Genre de poissons, de la famille des scombroïdes.

ZONIFORME adj. (zo-ni-for-me — de *zone*, et de *forme*). Hist. nat. Qui a la forme d'une ceinture.

ZONITE s. m. (zo-ni-te — du gr. *zōnē*, ceinture). Métallurg. Cadmie des fourneaux disposée en zone.

Entom. Genre d'insectes coléoptères hétéromères, du groupe des vésicaux, comprenant une quarantaine d'espèces, répandues dans les deux continents : *Le zonite bout-brûlé se trouve communément dans la France méridionale.* (H. Lucas.)

— Moll. Genre de gastéropodes pulmonés, formé aux dépens des hélices.

— Encycl. Les *zonites*, réunis par plusieurs auteurs aux cantharides, sont caractérisés par des antennes longues, filiformes; le labre avancé, presque carré; les mandibules cornées, triangulaires; les pulpes filiformes, un peu inégales; la tête incluse, presque cordiforme; le corps assez mou, presque cylindrique; le corselet petit, à peu près aussi large que les élytres, qui sont mous et linéaires; les pattes allongées. Les espèces assez nombreuses de ce genre habitent les régions chaudes de l'ancien continent. Elles vivent sur les fleurs, dans les prairies, et sont fort peu agiles; leurs mœurs rappellent celles des cantharides. D'après Latreille, leurs larves vivraient aux dépens de quelques apiaires. Le *zonite bout-brûlé* est commun dans le midi de la France.

ZONNAS s. m. (zonn-nass). Large ceinture de cuir, que portent les Orientaux.

ZONNEBEKE, bourg de Belgique, province de la Flandre occidentale, arrond. et à 6 kilom. N.-E. d'Ypres; 2,531 hab. Fabriques d'étoffes de laine et manufacture de tabac.

ZONODONTE s. m. (zo-no-don-te — du gr. *zōnē*, ceinture; *odon*, dent). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, de la tribu des géométrés.

ZONOTRICHIE s. f. (zo-no-tri-ki — du gr. *zōnē*, ceinture; *trichis*, trichos, filament). Ornith. Genre de passereaux, formé aux dépens des bruants.

— Bot. Genre d'algues filamenteuses, de la tribu des rivulariées, dont l'espèce type croît sur les côtes de l'Adriatique.

ZONURE s. m. (zo-nu-re — du gr. *zōnē*, ceinture; *oura*, queue). Erpét. Genre de reptiles sauriens, de la famille des chalcidiens, type du groupe des zonurides, comprenant cinq ou six espèces, qui habitent l'Afrique australe et occidentale : *La physionomie des ZONURES rappelle assez celle des stelliotes et de certaines espèces d'agames.* (E. Baudement.)

ZONURIDE adj. (zo-nu-ri-de — de *zonure*, et du gr. *eidos*, aspect). Erpét. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre zonure. « On dit aussi ZONURIDÉ, ÉE.

— s. m. pl. Groupe de reptiles sauriens, de la famille des chalcidiens, ayant pour type le genre zonure.

ZONYPTILE s. m. (zo-ni-pti-le — du gr.

soné, ceinture; *pilon*, plume). Entom. Genre d'insectes coléoptères per lamères, de la tribu des oxytelins, dont l'espèce type habite la Géorgie asiatique.

ZON-ZON ou simplement **ZON**, mimologisme qui imite le son d'un instrument, et particulièrement d'un instrument à cordes :

Zon ! flûte et basse !
Zon ! violon !
Zon ! flûte et basse !
Et violon, zon ! on !

BÉRANGER.

ZONZONATE, ville de la république de San-Salvador. V. SONSCNATE.

ZOO ou **ZO**, préfixe qui signifie animal, et qui vient du gr. *zôon*, proprement vivant, allié à *zôd*, vivre, *zôos*, vivant. Ces mots appartiennent peut-être, ainsi que le présume Curtius, à la même famille que le sanscrit *gio*, vivre, *givos*, vivant, *givathas*, *givitam*, *givatu*, vie, *ginu*, se mouvoir et vivifier, ranimer; le grec *bios*, *bidus*, *bidê*, vie, vivre, *biôd*, vivre, etc., pour *bifos*, etc.; le latin *vivo*, vivre, *vivus*, vivant, *vita*, vie; le gothique *quius*, vivant, *qajutuman*, revivre, ressusciter; ancien haut allemand *quek*, ancien norrois, *kvik*, allant modernement *quiek*, *quack*, vivant; le moyen haut allemand *quieken*, allemand moderne *erquieken*, vivifier, ranimer; l'ancien norrois *kvikvendi*, animal; l'ancien slave *ziva*, vivre, *zivu*, vivant, *zivotu*, vivante, et le lithuanien *gyvenu*, vivre, *gyvas*, vivant, *gyvata*, vie, vivre, etc.

ZOOBIE adj. (zo-o-bi — du préf. *zoo*, et du gr. *biôd*, je vis). Zool. Qui vit en parasite sur les animaux.

— s. f. Se dit quelquefois pour **ZOOBIOLOGIE**.

— s. f. pl. Entom. Grande division des insectes diptères, comprenant ceux qui vivent en parasites dans le corps d'autres insectes, ou sur les mammifères herbivores.

ZOOBIOLOGIE s. f. (zo-o-bi-o-lo-jî — du préf. *zoo*, et du gr. *biôd*, vie; *logos*, discours). Zool. Physiologie animale.

ZOOBIOLOGIQUE adj. (zo-o-bi-o-lo-jî-ke — rad. *zoo*biologie). Zool. Qui appartient ou qui se rapporte à la zoobiologie : *Etudes zoobiologiques*.

ZOOBOTRYON s. m. (zo-o-bo-tri-on — du préf. *zoo*, et du gr. *botryon*, grappe). Zooph. Genre de polypiers brachyzoaires, de la famille des cristatellins, voisin des dédalées.

ZOOCARPE s. m. (zo-o-kar-pe — du préf. *zoo*, et du gr. *karpôs*, fruit). Zooph. Animalcule produit par un être zoocarpé.

ZOOCARPÉ, **ÉE** adj. (zo-o-kar-pé — du préf. *zoo*, et du gr. *karpôs*, fruit). Zooph. Se dit des animaux qui, se présentant sous l'apparence d'une expansion végétale, produisent des animalcules destinés à se transformer en expansions du même genre, et se reproduisent ainsi indéfiniment.

— s. m. pl. Famill. d'animalcules, qui offrent le caractère ci-dessus.

ZOOCHIMIE s. f. (zo-o-chi-mi — du préf. *zoo*, et de *chimie*). Syn. de **CHIMIE ANIMALE**. || Peu usité.

ZOOCHIMIQUE adj. (zo-o-chi-mi-ke — rad. *zoo*chimie). Qui appartient ou qui se rapporte à la zoochimie : *Etudes zoochimiques*.

ZOOCHRÉSIE s. f. (zo-o-krê-si — du préf. *zoo*, et du gr. *chrêsi*, usage). Dans la classification d'Ampère, science qui a pour but l'élève et l'utilité des animaux.

ZOOCHRESTIQUE adj. (zo-o-krê-si-ke — rad. *zoo*chrésie). Qui a rapport à la zoochrésie : *Méthodes zoochrestiques*.

ZOOCLADIE s. f. (zo-o-kla-di — du préf. *zoo*, et du gr. *kladis*, rameau). Infus. Syn. de **ZOOTHAMNIE**.

ZOOCCOCINE s. f. (zo-o-ko-ksi-ne — du préf. *zoo*, et du gr. *kokkos*, kermès). Chim. Matière animale fournie par le kermès.

ZOOCORALLIEN, **IENNE** adj. (zo-o-kor-alli-en, i-en-ne, — du préf. *zoo*, et du gr. *korallion*, corail). Zooph. Se dit des polypiers anthozoaires qui ressemblent plus ou moins au genre corail.

— s. m. pl. Ordre de polypiers anthozoaires. || On dit aussi **ZOOCORAUX**.

ZOOÉTHIQUE s. f. (zo-o-é-ti-ke). Syn. de **ZOÉTHIQUE**.

ZOOGENE s. m. (zo-o-jê-ne — du préf. *zoo*, et du gr. *gennô*, je produis). Cette matière est ainsi nommée parce qu'elle donne à l'analyse les mêmes éléments que les matières animales). Chim. Matière visqueuse qui existe dans les eaux thermales.

ZOOGÉNIE s. f. (zo-o-jê-ni — du préf. *zoo*, et du gr. *gennô*, origine). Partie de la zoologie qui traite du développement progressif des animaux et de leurs organes. || On dit aussi **ZOOGONIE** et **ZOOGONOLOGIE**.

ZOOGÉNIQUE adj. (zo-o-jê-ni-ke — rad. *zoo*généie). Zool. Qui appartient ou qui se rapporte à la zoogénie : *Etudes zoogéniques*.

ZOOGLYPHIE s. m. (zo-o-gli-fi-te — du préf. *zoo*, et du gr. *glyphê*, gravure). Zool. Empreinte d'animal fossile.

ZOOGONE adj. m. (zo-o-go-ne — gr. *zôgonos*, vivifiant; c. *zôon*, animal; *gonos*, génération). Mythol. gr. Epithète de Jupiter.

— s. m. Titre donné aux dieux protecteurs des animaux.

ZOOGONIE s. f. V. **ZOOGÉNIE**.

ZOOGONIQUE adj. (zo-o-go-ni-ke). Qui a rapport à la zoogonie. || On dit aussi **ZOOGONOLOGIQUE**.

ZOOGONOLOGIE s. f. V. **ZOOGÉNIE**.

ZOOGRAPHE s. m. (zo-o-gra-fe — du gr. *zôon*, animal; *graphô*, je décris). Auteur d'une zoographie; naturaliste qui s'occupe de cette science : *Leuwenhoeck, Swammerdam, Spallanzani, Réaumur, Ch. Bonnet, Muller, Hüller et autres patients zoographes ont démontré combien les mœurs des animaux sont intéressantes*. (Balz.)

— Peint. Se disait, chez les anciens, pour Peintre d'animaux, animalier.

ZOOGRAPHIE s. f. (zo-o-gra-fi — du préf. *zoo*, et du gr. *graphô*, je décris). Partie de la zoologie qui s'occupe de la description des diverses espèces d'animaux : *L'embryogénie rentre nécessairement dans la zoographie*. (P. Gervais.)

— Art de représenter les animaux et leurs organes dans un but d'étude.

— Peint. Se disait, chez les anciens, pour Peinture d'animaux.

ZOOGRAPHIQUE adj. (zo-o-gra-fi-ke — rad. *zoo*graphie). Qui appartient ou qui se rapporte à la zoographie : *Etudes zoographiques*. *Système zoographique*.

— Diplom. *Lettres zoographiques*, Lettres formées de figures d'animaux diversement agencées.

— Minér. *Talc zoographique*, Talc employé par les peintres.

ZOOHÉMATINE s. f. (zo-o-é-ma-ti-ne — du préf. *zoo*, et du gr. *haima*, hématoz, sang). Chim. Matière colorante rouge des globules du sang.

ZOOIÂTRE s. m. (zo-o-i-â-tre — du préf. *zoo*, et du gr. *iâtros*, médecin). Médecin vétérinaire. || Peu usité.

ZOOIÂTRIE s. f. (zo-o-i-â-tri — du préf. *zoo*, et du gr. *iâtrud*, je guéris). Médecine vétérinaire. || Peu usité.

ZOOIÂTRIQUE adj. (zo-o-i-â-tri-ke — rad. *zoo*iâtrie). Qui a rapport à la zooiâtrie : *Système zooiâtrique*.

ZOOÏDE adj. (zo-o-i-de — du préf. *zoo*, et du gr. *eidos*, aspect). Minér. Qui porte une figure d'animal ou de quelque une des parties d'un animal : *Minéraux zooïdes*.

ZOOL. Abréviation du mot **ZOOLOGIE**.

ZOOLÂTRE s. (zo-o-lâ-tre — du préf. *zoo*, et du gr. *latreud*, j'adore). Adorateur d'animaux.

— Adjectiv. : *Les Egyptiens étaient zoo-lâtres*.

ZOOLÂTRIE s. f. (zo-o-lâ-tri — du préf. *zoo*, et du gr. *latreud*, j'adore). Adoration des animaux.

ZOOLÂTRIQUE adj. (zo-o-lâ-tri-ke). Qui a rapport à la zooiâtrie, qui est basé sur la zooiâtrie : *Religion zooiâtrique*.

ZOOLÉE s. f. (zo-o-lé — du préf. *zoo*, et du gr. *oïlumi*, je détruis). Entom. Section des théoclytes ou vates, genre d'insectes orthoptères, dont l'espèce type vit, dit-on, à Tranquebar.

ZOOLIQUE adj. (zo-o-li-ke — du gr. *zôon*, animal). Mécan. Qui est mû par une force animale : *Machine zoolique*.

ZOOLITHE ou **ZOOLITE** s. m. (zo-o-li-te — du préf. *zoo*, et du gr. *lithos*, pierre). Zool. Nom vulgaire de diverses parties d'animaux fossiles ou pétrifiées : *L'ivoire fossile et les turquoise sont des espèces de zoolithes*. (V. de Bomare.)

ZOOLITHIFÈRE ou **ZOOLITIFÈRE** adj. (zo-o-li-ti-fe-re — de *zoolithe*, et du lat. *fero*, je porte). Minér. Qui contient des débris d'animaux fossiles.

ZOOLITHIQUE ou **ZOOLITIQUE** adj. (zo-o-li-ti-ke — rad. *zoolithe*). Minér. Qui contient des zoolithes : *Roches zoolithiques*. || Qui ressemble à un zoolithe; qui a rapport aux zoolithes : *Fossiles zoolithiques*.

ZOOLOGIE s. f. (zo-o-lo-jî — du préf. *zoo*, et du gr. *logos*, discours). Partie de l'histoire naturelle qui traite de l'étude des animaux : *Il serait difficile de dire à quelle direction obéit aujourd'hui l'étude de la zoologie*. (E. Baudement.) *La zoologie philosophique ou abstraite a pour but de raisonner les matériaux de la zoologie descriptive*. (P. Gervais.) *Cuvier a reconstruit des mondes avec des os blanchis et repeuplé mille forêts avec les mystères de la zoologie*. (Balz.)

— *Zoologie médicale*, Connaissance des animaux qui fournissent des matières à la thérapeutique ou qui sont capables de produire des maladies.

— *Encycl. Hist.* Les tentatives de classification zoologique paraissent remonter aux premières observations, et la légende hébraïque place le premier essai de ce genre à l'origine même du monde. La *Genèse*, en effet, nous montre Adam, à peine sorti des mains du créateur, avant même la création de la femme, occupé à nommer les animaux de la terre et les oiseaux du ciel, et les noms qu'il leur donna, ajoute le texte sacré, furent leurs

vrais noms. Si nous nous en rapportons aux témoignages plus positifs fournis par les études historiques, ou mieux antéhistoriques, nous trouvons les restes de l'homme ou de son industrie associés aux débris d'un nombre assez considérable d'animaux sauvages, ou même domestiques, qui, dans tous les cas, durent de bonne heure appeler son attention et être l'objet d'observations suivies.

Dans les premiers temps, la *zoologie* est confondue avec la plupart des autres sciences dans l'étude générale de la nature. Toutefois, on ne peut douter qu'elle n'ait été sérieusement étudiée en Égypte. La grande étendue de ce pays, le voisinage du désert, la difficulté de voyager sans l'aide d'animaux domestiques, le grand nombre de mammifères et de reptiles nuisibles à l'homme, la multitude de poissons alimentaires qui peuplent le Nil, et jusqu'à ces myriades d'insectes si incommodes sous les climats chauds, imposaient aux habitants la nécessité, en même temps qu'ils leur offraient les moyens de recueillir des faits et des notions utiles. « Le savoir zoologique des Égyptiens, dit Is. Geoffroy Saint-Hilaire, est en effet mis hors de doute par les témoignages de l'histoire sur la religion égyptienne, dont chaque mystère était l'expression allégorique de l'un des grands phénomènes naturels; par les peintures des monuments sur lesquels une multitude d'animaux sont représentés, et presque toujours avec une entente remarquable de leurs habitudes; par les monies, les statuettes d'animaux et d'autres documents de diverses sortes qui ont été recueillis dans les monuments et les catacombes; enfin, par les récits d'Hérodote, dont le magnifique ouvrage est une histoire scientifique, religieuse et morale en même temps que politique. Les détails qu'Hérodote nous a transmis sur l'organisation de plusieurs animaux de l'Égypte, les récits si fidèlement naïfs qu'il nous a faits de leurs mœurs ne sont sans doute qu'un pâle reflet du savoir des Égyptiens. »

En Grèce, la *zoologie* présente d'abord le même caractère. Mais ici, après Thalès, Anaxagore, Démocrite, Pythagore, Hippocrate, Zénon d'Élée et autres, dont les travaux ne se rattachent que d'une manière indirecte aux sciences naturelles, nous trouvons à citer deux grands noms. Théophraste avait étudié d'une manière approfondie les trois règnes de la nature et exposé leur histoire complète; mais son livre sur les animaux n'est parvenu jusqu'à nous, et quelques fragments, retrouvés en divers lieux, ne suffisent pas à nous en donner une idée exacte; c'est une perte très-regrettable. Aristote peut être regardé comme le prince des naturalistes de l'antiquité. Il ne se contente pas d'exposer une multitude de faits sur les formes extérieures, l'organisation et les mœurs des animaux, de les analyser, de les discuter; mais encore il les généralise, et alors il s'élève parfois jusqu'aux plus hautes théories de la *zoologie* et de l'anatomie philosophiques.

Plin est moins un savant qu'un compilateur, à la vérité très-éloquent et très-spirituel; il amuse plus qu'il n'instruit. À côté de faits réels, il réédite, des fables absurdes, des inepties populaires, des contes de bonne femme, dont Aristote, quatre siècles avant lui, avait déjà fait justice. La chute est encore plus grande, si nous arrivons à ses successeurs, Oppien, Athénée, Elien, Ausone, etc. Galien seul, savant disciple de l'école d'Alexandrie, mérite de faire une honorable exception.

Au moyen âge, la *zoologie* subit un temps d'arrêt, ou pour mieux dire elle traverse ce qu'on pourrait appeler la période fabuleuse. Une foule d'êtres imaginaires, les uns hérités de l'antiquité, les autres échos dans l'imagination des peuples nouveaux, forment une sorte de règne fantastique. C'est alors qu'on voit apparaître, ou du moins arriver à l'apogée de leur gloire, la licorne, la vampire, le phénix, l'oiseau rock, la guivre, le dragon, le basilic, le serpent de mer, le kraken, la sirène et bien d'autres encore. Néanmoins, quelques auteurs semblent protester contre cette extension du domaine fabuleux; tels sont, entre autres, Isidore de Séville, Albert le Grand, Thomas d'Aquin, Manuel Phile, Vincent de Beauvais, Wotton, etc. Mais ce ne sont là encore que des compilateurs plus ou moins déserts, et malheureusement ils ne puisent guère que dans les compilations de Plin et de ses successeurs, les ouvrages d'Aristote n'étant connus alors que par des extraits peu fidèles, faits sur une traduction arabe.

À la Renaissance, les choses changent de face. Après la prise de Constantinople, un Grec réfugié publie une nouvelle traduction d'Aristote, et fournit ainsi un champ plus vaste, une base plus sûre aux compilateurs, qui n'ont pas encore arrivés à étudier dans le grand livre de la nature. Lonicerus ouvre en quelque sorte la marche; s'il n'enrichit pas la science de notions nouvelles, il a du moins le mérite de mieux classer celles que l'on possédait déjà. Toutefois, l'histoire commence à enregistrer quelques observations originales sur les animaux indigènes et même sur certaines espèces exotiques. C'est ainsi que Pierre Gyllius, parcourant la mer Rouge, fait connaître quelques-unes des productions des contrées qu'il a visitées.

Conrad Gesner, de Zurich, est encore un compilateur; mais c'est aussi un commentateur érudit et un observateur sagace. On ne lit plus aujourd'hui ses ouvrages, mais on les consulte avec profit. C'est avec justice qu'on l'a appelé le restaurateur de l'histoire naturelle. « Sa grande *Histoire des animaux*, dit Is. Geoffroy Saint-Hilaire, n'est pas un simple traité, mais bien plutôt une bibliothèque complète de *zoologie*. Tout ce qu'on savait alors sur les animaux, tout ce que l'antiquité et le moyen âge avaient transmis aux temps modernes de notions zoologiques, tout s'y trouve fidèlement rapporté, méthodiquement classé et de plus augmenté d'un certain nombre de faits habilement observés par Gesner lui-même. Cette œuvre résume donc en elle tous les livres précédents avec un immense avantage et les complète par les premiers résultats de la science moderne; c'est tout à la fois l'époque de la compilation qui se clôt et celle de l'observation qui s'ouvre; c'est le passé qui finit et l'avenir qui commence. »

Bélon, voyageur infatigable et observateur judicieux, en décrivant les êtres vus par lui dans les contrées lointaines, s'est adonné surtout à l'histoire des oiseaux; en mettant en face leur squelette et celui de l'homme, en désignant par des signes communs toutes les parties qui leur sont communes, il a le premier essayé de démontrer le grand principe de l'unité de composition organique. Il s'est occupé aussi de l'histoire des poissons, ou, pour parler plus exactement, des animaux aquatiques. Mais ses écrits sur cette partie sont moins célèbres que ceux de son contemporain Rondelet. Salviani s'est encore distingué dans cette branche de la *zoologie*. Nous ne devons pas omettre non plus de citer des noms célèbres, ceux de Vésale, d'Aldrovandini et de Johnston; si les deux derniers sont encore des compilateurs, il n'en est pas de même de Vésale, qui a fait faire de grands progrès aux sciences de l'organisation.

Jean Ray, dont les travaux appartiennent à la seconde moitié du XVII^e siècle, apporta à la *zoologie* un notable perfectionnement en établissant, pour plusieurs groupes, des classifications régulières et rationnelles qui sont encore en vigueur. Vers la même époque se créait la ménagerie de Versailles; Claude Perrault et Duverney posaient les premières bases de l'anatomie comparée; Harvey immortalisait autant par ses beaux travaux sur la génération que par sa brillante découverte de la circulation du sang; Leuwenhoeck et Hartsoeker, en perfectionnant le microscope, permirent d'observer les petits êtres et les menus détails de l'organisation des grands animaux et préludèrent ainsi aux grandes découvertes zoologiques de Malpighi et de Swammerdam.

Le XVIII^e siècle a été une époque brillante pour la *zoologie*. Deux grands noms suffiraient seuls pour l'illustrer. Linné a porté dans toutes les branches des sciences naturelles cet esprit méthodique, cet accord de l'analyse et de la synthèse qui sait allier la précision des détails à la justesse des grandes vues d'ensemble. En *zoologie* particulièrement on le regarde aujourd'hui avec juste raison comme le véritable fondateur de la méthode naturelle. Si sa classification a été modifiée sur des points nombreux, son esprit régnait encore. Personne n'a mieux apprécié la valeur des caractères; les espèces et les variétés, les genres, les ordres, les classes ont reçu, grâce à lui, une signification précise. Il a le grand mérite d'avoir fondé la nomenclature binaire, nomenclature qu'on peut appeler universelle dans son objet comme dans ses applications et à laquelle la reconnaissance du monde savant a donné le nom de nomenclature linnéenne. Il n'est pas jusqu'à son style clair, précis, simple, élégant à l'occasion, qui ne puisse être regardé comme le type du genre.

Buffon contribua surtout à imprimer à la *zoologie* un caractère philosophique. « Buffon, dit encore Is. Geoffroy Saint-Hilaire, sagace, ingénieux, négligeant de créer, de multiplier pour lui les faits d'observation, mais en saisissant toutes les conséquences et, sur une base en apparence étroite et fragile, élevant hardiment un édifice dont lui seul et la postérité concevront le gigantesque plan; dédaignant les détails techniques, les divisions systématiques, parce qu'il sait planer au-dessus d'eux dans ses hautes conceptions, et cependant, par une heureuse contradiction, créant lui-même un jour une classification méthodique digne de servir de modèle à tous; s'égarant quelquefois dans ces espaces inconnus où il s'élance sans guide, mais de ses erreurs mêmes sachant faire naître des vérités utiles; passionné pour tout ce qui est beau, pour tout ce qui est grand, avide de contempler la nature dans son ensemble et appelant à son aide, pour en peindre dignement les grandes scènes, tous les trésors d'une éloquence que nulle autre n'a surpassée; un de ces hommes qui ne terminent rien, mais qui osent tout commencer; un de ces hommes puissants par la synthèse, qui, franchissant à un pied hardi les limites de leur époque, marchent seuls en avant et s'élancent vers les siècles futurs en tenant tout de leur génie comme un conquérant de son épée. » Nous ne relèverons pas ici ce qu'un pareil éloge a d'exagéré (v. HISTOIRE NATURELLE). Ajoutons seulement que Buffon, par sa position à la tête du Jardin des

plantes, fut à même de réunir de riches matériaux de toute sorte et de fournir ainsi des sujets d'étude à tous les zoologistes.

À côté des deux noms qui précèdent, il est de toute justice de citer celui de Pallas, qui a tant fait pour la science par ses voyages et plus encore peut-être par ses beaux travaux sur la *zoologie*, sur l'anatomie des vertébrés, sur la classification des zoophytes et des infusoires. Puis vient une pléiade de noms qui remplissent avec beaucoup d'honneur les seconds rangs : Fabricius, second fondateur de l'entomologie ; O.-F. Muller, auteur d'excellents travaux sur les infusoires ; Trembley, dont les belles expériences sur les hydres sont bien connues ; Bernard de Jussieu et Guettard, auteurs de travaux importants sur les polypes et les spongiaires ; Lyonnet, qui, dans ses observations sur l'anatomie des insectes, a poussé la patience et la persévérance jusqu'au prodige ; Peyssonnel, qui reconnut la nature animale des actinies, des coraux et des madrépores ; Réaumur, qui pénétra les mystères de la vie et des mœurs des insectes et fonda une riche collection, dont Brisson fut plus tard le conservateur ; Degeer, digne d'être cité aussi pour ses études entomologiques ; Spallanzani, aussi habile dans l'expérience que dans l'observation et souvent très-hardi dans ses déductions ; Cuvier, anatomiste plein de génie ; Haller, dont la grande physiologie, bien que consacrée surtout à la connaissance de l'homme, contient tant de faits nouveaux et importants sur les animaux ; Daubenton, aussi célèbre comme collaborateur de Buffon que comme créateur de nouvelles applications de la *zoologie*, ou plutôt d'une science nouvelle, la zootechnie ; Vicq d'Azyr, si brillant dans ses conceptions sur l'anatomie philosophique ; Bonnet, observateur ingénieux, en même temps que penseur profond et audacieux ; Adanson, dont les voyages au Sénégal ont si puissamment enrichi la *zoologie* et notamment la branche relative aux mollusques ; Bonnaterre, l'un des collaborateurs les plus actifs de l'*Encyclopédie méthodique* ; L.-C. Richard, explorateur de la Guyane ; Olivier, Tenon, Broussonet, Hermann et bien d'autres encore.

L'époque moderne, qui commence en 1789, a été une ère glorieuse pour la science zoologique. L'élan général imprimé aux esprits, la fondation du Muséum d'histoire naturelle et de la ménagerie, l'expédition d'Égypte sont autant d'événements mémorables. La science alors était libre, dégagée de toute entrave, et les savants, pour être souvent improvisés comme les généraux, n'en avaient pas moins une haute valeur. Lamarck, en même temps qu'il se livrait aux travaux descriptifs les plus patients et les plus exacts, lançait la *zoologie* dans des spéculations de la plus haute portée. Cuvier perfectionnait l'anatomie comparée et l'étude des animaux fossiles, en même temps qu'il enrichissait la science de travaux spéciaux sur l'histoire naturelle des mammifères, des poissons et des mollusques.

« E. Geoffroy Saint-Hilaire entra, dit M. E. Baudement, avec beaucoup plus de hardiesse dans cette voie. Héritier de tous les philosophes qui ont cherché à embrasser d'un coup d'œil et à résumer dans ses lois propres le grand règne animal, il est en même temps fondateur d'une école philosophique dont les disciples passionnés appartiennent surtout à l'Allemagne et qui, par son contraste même avec l'école de Cuvier, a contribué puissamment à vulgariser l'étude de la *zoologie* et à fonder son unité. » Au nombre de ses principales découvertes et des théories qui servent de base à sa doctrine, nous citerons la loi de l'unité de composition, le principe des inégalités ou des arrêts de développement, celui de la compensation ou du balancement des organes, l'étude des monstruosités, etc.

Pour terminer notre rapide revue, nous citerons, parmi les zoologistes français vivant à cette époque : Lacépède, Latreille, Lamarson, Faujas de Saint-Fond, Risso, Huber, et plus près de nous : Blainville, Is. Geoffroy Saint-Hilaire, Flourens, Travençolo, Coste, Lanrillard, Duméril, Savigny, Dujardin, Jolly, Jourdan, Lereboullet, etc. ; enfin, parmi les savants étrangers : Everard Home, Meckel, de Humboldt, Rudolphi, Gœthe, Gall, Oken, Virchow, Owen, etc. Les études zoologiques sont de nos jours en haute faveur ; de nombreuses expéditions scientifiques nous ont fait connaître la faune de régions inconnues ; des sociétés savantes ont été fondées et des jardins zoologiques établis dans les principales villes. En un mot, le mouvement continue, et nul ne peut dire où il s'arrêtera.

M. Hofer a publié en 1873 une remarquable *Histoire de la zoologie*.

— *Considérations générales et divisions.* La *zoologie*, envisagée dans son acception la plus large, peut être définie l'histoire des animaux étudiés sous tous les points de vue en tant qu'êtres organisés agissant sur le monde extérieur et en subissant l'influence, celle de leur exploitation en rapport avec nos besoins et des lumières que leur observation apporte dans la philosophie générale. C'est donc une science très-vaste ; mais beaucoup d'auteurs en ont restreint l'étendue et la portée, en indiquant comme sciences collatérales et de même valeur que celle-ci

différents points de vue isolés de l'étude des animaux. C'est ainsi que l'étude de l'homme est devenue une science distincte sous le nom d'anthropologie, qu'on a fait une anatomie, une physiologie, une pathologie comparées. La *zoologie* a dès lors été bornée à la connaissance extérieure des animaux et à leur classification. Mais elle perd ainsi, pour ainsi dire, son caractère scientifique et ne consiste plus qu'en un amas de faits spéciaux si nombreux qu'il devient impossible à un seul homme de les connaître tous.

« Aussi ne faut-il pas oublier, dit M. P. Gervais, que l'étude des lois, l'établissement des formules qui les représentent et la discussion et la confirmation des principes au moyen desquels on arrive à la reconnaissance des uns et des autres sont, en *zoologie*, comme dans toute autre science, le but principal vers lequel doivent tendre les efforts de l'esprit humain. C'est là que les observations de toute nature des zoologistes doivent conduire, et les faits n'ont par eux-mêmes une valeur que parce qu'ils sont le seul moyen d'arriver à ce résultat, lorsqu'on a su les interpréter et en comprendre la signification. La *zoologie* élémentaire ou dogmatique semble donc consister dans la démonstration, au moyen d'exemples habilement choisis, des lois, des formules et des principes démontrés par la science, et sa tendance sera l'exposition des faits généraux qui, bien connus, permettront à l'élève de comprendre avec facilité la plupart de ceux que les cas de spécialité lui offriront ultérieurement. Il y a en *zoologie* plus de points scientifiques évidents qu'on ne le pense généralement, et le degré de positivisme que cette branche des connaissances ne peut manquer d'acquiescer bientôt n'est point une fiction, ainsi qu'on l'a pensé quelquefois. »

Les différents points de vue sous lesquels on peut envisager le règne animal ont fait établir dans la *zoologie* des divisions plus ou moins importantes. On peut admettre d'abord trois grandes coupes primitives.

1^o La *zoologie* générale, ou simplement *zoologie*, a pour objet l'étude de l'extérieur des animaux (zoomorphie ou morphologie), leur structure interne (zootomie ou anatomie comparée), le mode d'action de leurs organes ou leurs fonctions vitales (physiologie ou biologie), enfin la vie de ces animaux en rapport avec le monde extérieur (zoéthique). À cette première coupe se rattachent encore l'embryogénie (compréhendant l'ovologie et l'organogénie), ou étude des développements successifs de l'être et de ses organes à partir de son origine première ; la tératologie, qui traite des anomalies de l'organisation ou des altérations des formes normales, et la pathologie, ou étude des désordres survenus dans les fonctions.

2^o La *zoologie* descriptive ou zoographie a pour objet principal l'étude des nombreuses espèces animales qui peuplent actuellement le globe ; mais on y joint aussi celle des espèces éteintes ou fossiles (paléontologie). Les rapports plus ou moins étroits des espèces entre elles permettent d'établir une classification rationnelle. Elle s'occupe encore des modifications que subissent les êtres sous l'influence de causes diverses, de la formation des races, des croisements, enfin des lois qui régissent la distribution des animaux sur le globe, ce qui constitue la géographie zoologique.

3^o La *zoologie* appliquée, appelée aussi zoonomie, s'occupe surtout des animaux par rapport à l'homme : détruire ou refouler les espèces nuisibles, tirer, au contraire, le plus grand parti possible des espèces utiles, soumettre au besoin celles-ci aux soins spéciaux que comporte la domesticité, telles sont les grandes questions qu'elle soulève. La dernière forme une branche connue sous les noms de zoopédie ou zootechnie.

Que les animaux présentent dans leurs formes extérieures et dans leur organisation des différences pour ainsi dire infinies, c'est un fait qui n'a pas besoin d'être démontré. Mais les naturalistes en ont déduit des conséquences très-diverses et ont établi à ce sujet des théories plus ou moins ingénieuses, plus ou moins fécondes. L'idée de la série zoologique ou de l'échelle animale est une des plus remarquables. « Lamarck admettait cette série, dit M. P. Gervais, mais il était loin de la prouver, quoique son système l'exigeât néanmoins plus parfaite qu'elle n'est réellement, puisqu'en effet, d'après lui, la série est continue depuis les êtres inférieurs jusqu'à l'homme et composée d'individus seulement, les espèces n'existant pas à l'état fixe dans la nature, et l'animal inférieur s'élevant successivement perfectionné, en laissant néanmoins trace de ses divers passages, et étant parvenu de la condition d'infusoire homogène à celle d'être le plus parfait. Cette hypothèse, née du panthéisme, a donné lieu à cette autre de plusieurs philosophes allemands, que les animaux supérieurs ne sont que le résultat des complications ajoutées à l'organisme des êtres inférieurs, qui n'en sont plus alors, comme on l'a dit depuis en France, qu'un arrêt permanent du développement. Cette gradation existe aussi dans le développement de chaque individu de l'échelle zoologique, et ce qui est pour l'animal supérieur caractéristique du premier âge seulement est, au contraire, permanent et de toute la vie pour

tel autre des degrés inférieurs de l'échelle, celui-ci devenant alors un embryon permanent de l'espèce supérieure. » Plus tard, Blainville a admis aussi la théorie de l'échelle ou série zoologique, dont il a donné une nouvelle démonstration. Mais ce sujet sera complété dans ce qui nous reste à dire sur la classification.

— *Classification.* Tant qu'on n'était pas fixé sur la valeur réelle ou, en d'autres termes, sur la subordination des caractères, il était difficile de se faire une idée un peu exacte de l'ordre hiérarchique des végétaux, et aujourd'hui encore les botanistes discutent sur le point de savoir quelle est la famille de plantes phanérogames qui forme le terme supérieur de la série botanique. Par suite d'incertitude est impossible en *zoologie*. L'homme et les mammifères occupent évidemment le sommet de l'échelle ; les oiseaux viennent ensuite, puis les reptiles et les poissons. Est-ce aux animaux articulés ou aux mollusques que revient la place suivante ? Sur ce point, il y a doute ; mais l'incertitude cesse à l'égard des échelons inférieurs du règne. Ils doivent évidemment être occupés par les zoophytes, qui se rapprochent tant des plantes. Il est donc aisé de comprendre que les zoologistes aient eu de tout temps, bien plus que les botanistes, le sentiment de la méthode naturelle ; cela tient à la nature même des caractères qui distinguent les animaux et à la facilité avec laquelle on en apprécie la supériorité ou l'infériorité relative. Aussi la classification zoologique la plus perfectionnée a-t-elle beaucoup de points communs avec la plus ancienne, qui est celle d'Aristote. Il divisait les animaux en raisonnables, section qui ne renfermait que l'homme, et irraisonnables. Ces derniers se partageaient en deux grands groupes : les animaux pourvus de sang, savoir les quadrupèdes vivipares (nos mammifères, y compris les cétacés), les quadrupèdes ovipares (tortues et lézards), les oiseaux, les poissons et les serpents, et les animaux exsangues ou privés de sang, savoir les mollusques (nos céphalopodes), les testacés (nos mollusques gastéropodes et lamellibranches), les crustacés, les insectes. La classification de Linné, quoique abandonnée, mérite aussi d'être rappelée, attendu qu'elle est, comme celle d'Aristote, une des origines des distributions méthodiques les plus récentes. Linné partageait les animaux en six classes : 1^o les mammifères (*mammalia*), 2^o les quadrupèdes vivipares d'Aristote ; 3^o les oiseaux ; 4^o les amphibiens, répondant à nos reptiles et à nos batraciens, mais comprenant quelques poissons, les plagiostomes entre autres ; 5^o les poissons ; 6^o les insectes, parmi lesquels les myriapodes, les arachnides et les crustacés constituaient un ordre sous le nom d'aptères ; 7^o les vers, partagés en intestinaux, mollusques, testacés, lithophytes et zoophytes. Lamarck se rapprocha d'Aristote lorsqu'il institua les deux grandes divisions des animaux vertébrés et des animaux sans vertèbres. Mais ses animaux sans vertèbres ne constituaient certainement pas un groupe naturel équivalent à celui des vertébrés, et il fut nécessaire de partager les premiers en plusieurs embranchements. C'est ce que firent Georges Cuvier et de Blainville. Dans un mémoire publié en 1812 sous le titre de *Nouveau rapprochement à établir entre les classes qui composent le règne animal*, Cuvier entreprit de montrer qu'il y a dans ce règne quatre groupes principaux. Il appela ces groupes embranchements et distribua entre eux, de la manière suivante, toutes les classes d'animaux : 1^o les vertébrés, comprenant les mammifères, les oiseaux, les reptiles et les poissons ; 2^o les mollusques, partagés en céphalopodes (les mollusques d'Aristote), ptéropodes, gastéropodes, acéphales, brachiopodes et cirrhopodes ; 3^o les articulés, divisés en annélides, crustacés, arachnides et insectes ; 4^o les zoophytes ou rayonnés, renfermant les échinodermes, les vers intestinaux, les acalèphes ou orties de mer, les polypes et les infusoires, animaux sur lesquels on avait depuis l'époque de Linné publié des travaux importants. Dans la même année Blainville fit également connaître ses idées sur la classification du règne animal. Il tenait compte, comme Cuvier, des dispositions anatomiques propres aux différents groupes naturels, et il avait soin de rattacher ces dispositions à des caractères extérieurs, qui en devenaient pour ainsi dire la traduction. Il arrivait ainsi à établir que les caractères tirés de l'organisation des animaux et de la forme générale de leur corps indiquent cinq grandes divisions primitives, savoir : les animaux vertébrés, que l'auteur nommait ostéozoaires, pour rappeler qu'ils sont pourvus d'os ; les animaux articulés ou entomozoaires ; les mollusques ou malacozoaires ; les animaux rayonnés ou actinozoaires, et les animaux hétéromorphes ou amorphozoaires, dont l'organisme est extrêmement simple et qui n'ont pas de forme déterminée. De Blainville considérait ces cinq divisions comme représentant un nombre égal de modes particuliers d'organisation. Il comparait ces formes élémentaires des animaux aux formes primitives des cristaux et appelait les catégories qu'elles représentent, non plus des embranchements, comme le faisait Cuvier, mais des types. Ces types rentraient d'ail-

leurs dans trois sous-règnes, caractérisés par des particularités également tirées de la forme extérieure, envisagée cette fois d'une manière purement géométrique. Ainsi, les vertébrés, les articulés et les mollusques ont les parties du corps disposées symétriquement à droite et à gauche, ce qui permettrait de les partager en deux par le milieu ; ils sont de forme paire, comme leur nom l'indique. Les rayonnés sont, au contraire, susceptibles d'être partagés en plus de deux parties similaires, et leurs divisions sont groupées autour d'un axe central comme les rayons d'un même cercle. Enfin, la forme est indifférente ou indéterminée chez les hétéromorphes. Ce qu'on doit en outre remarquer dans la classification de ce zoologiste, c'est la séparation des batraciens d'avec les reptiles à peau écailleuse et leur distinction comme classe. De Blainville les rapprochait des batraciens poissons, et il rapprochait au contraire les reptiles des oiseaux, ce qu'a justifié depuis l'étude comparative du développement de ces animaux. Il fut mieux inspiré que ses contemporains lorsque, renversant la série des animaux articulés établie par Cuvier, il mit les insectes en tête de cet embranchement, au lieu d'y placer les annélides. Il différait de Cuvier sur la valeur des caractères, et tandis que celui-ci mettait en première ligne ceux qui fournissent les organes de la nutrition, comme le cœur, les vaisseaux ou les organes respiratoires, de Blainville faisait passer avant tous les caractères tirés des organes de la vie de relation. C'est depuis lors qu'on apporta tant d'attention aux particularités fondamentales du système nerveux, aux rapports qu'elles présentent avec les manifestations diverses de la sensibilité, du mouvement. Quelques observations sur le mode de développement des animaux ont montré quel grand parti on pouvait tirer des métamorphoses dans la classification. Enfin, les fossiles sont venus prendre place dans les cadres zoologiques à côté des espèces vivantes.

Aujourd'hui on s'accorde à diviser le règne animal en cinq types ou embranchements, savoir : les vertébrés, les articulés, les mollusques, les rayonnés et les protozoaires. 1^o Les vertébrés possèdent constamment un squelette intérieur, composé de vertèbres qui donnent insertion aux muscles locomoteurs et renferment dans sa cavité la masse encéphalo-rachidienne ou cérébro-spinale. Pendant la vie embryonnaire, leurs petits possèdent une vésicule vitelline, appendue à la face ventrale de leur corps et dont le contenu est destiné à leur première alimentation. Les mammifères, les oiseaux, les reptiles, les batraciens et les poissons constituent autant de classes appartenant à l'embranchement des vertébrés. 2^o Les articulés, appelés aussi entomozoaires et annelés, ont presque toujours le corps partagé extérieurement en anneaux successifs. Leur système nerveux est formé d'un cerveau comparable à celui des vertébrés, mais il n'y a pas de moelle épinière ou système nerveux rachidien. Les nerfs du corps naissent d'une double chaîne de ganglions placés au-dessous du canal digestif ou sur les portions latérales du tronc, et il y a le plus souvent un collier nerveux autour de l'œsophage. Dans le premier âge, la masse vitelline forme chez tous les individus une vésicule placée sur le dos, ce qui est le contraire de ce qu'on voit chez les vertébrés. Les dernières familles de cet embranchement sont si inférieures aux autres, qu'on les avait d'abord réunies aux zoophytes sous le nom de vers intestinaux. Les différentes classes d'animaux articulés sont celles des insectes, des myriapodes, des arachnides, des crustacés, des annélides et des helminthes ou vers intestinaux ; ces derniers se divisent en plusieurs catégories qui diffèrent notablement les uns des autres. Les insectes et les trois classes suivantes forment un premier sous-embranchement caractérisé par la présence de pattes articulées. On donne à ce sous-embranchement le nom d'articulés condylopoies ou arthropodes. Les annélides et les helminthes constituent un second sous-embranchement qui reçoit la dénomination de vers. Beaucoup de condylopoies se montrent d'abord sous une forme assez comparable à celle des articulés du sous-embranchement des vers. 3^o Les mollusques ont un corps mou, sans squelette intérieur ni articulations externes, mais souvent protégé par des pièces dures constituant une coquille. Leur cerveau fournit habituellement, comme celui de la plupart des articulés, un collier entourant l'œsophage ; mais les ganglions nerveux ne sont pas disposés sous forme de chaîne longitudinale. Rarement le vitellus constitue une vésicule distincte. Le plus ordinairement, l'amas de cellules nutritives qu'il renferme se transforme directement en embryons ; mais on l'aperçoit dans l'intérieur du corps longtemps avant qu'il ait été employé entièrement. Le vitellus est donc ici intérieur, du moins dans la majorité des cas, car les céphalopodes et les gastéropodes de la division des limaces et des colimaçons possèdent une véritable vésicule. Cet embranchement se partage en céphalopodes, céphalidiens (compréhendant les gastéropodes, les hétéropodes et les ptéropodes), lamellibranches, brachiopodes, unciens et bryozoaires. 4^o Les rayonnés ont leurs organes disposés non par rapport à un plan comme les précé-

dents, mais par rapport à un axe. Ils se répètent autour de cet axe, comme les rayons d'un cercle autour du centre. De là leur nom de rayonnés. Leur système nerveux se réduit, là où il est apparent, à un collier de ganglions disposé autour de la bouche, le nombre de ces ganglions répondant au nombre des divisions du corps. L'état d'infériorité des autres organes répond à celui des systèmes nerveux; et de même les fonctions de ces organes sont bien moins parfaites que chez les animaux précédents. Les rayonnés se partagent en deux sous-embranchements bien distincts : celui des échinodermes, dont font partie les échinides ou oursins, les astérides ou étoiles de mer et les holothuries, et celui des polypes, répondant aux deux anciennes classes des polypes et des acalèphes. 50 Les protozoaires, dont le nom rappelle la simplicité de leur organisation, sont pourvus, les uns, de coquilles calcaires qui les avaient fait prendre pour des mollusques céphalopodes : ce sont les foraminifères; les autres, connus seulement depuis l'invention du microscope, apparaissent en quantités innombrables dans les liquides ou on laisse infuser des substances organiques : ce sont les infusoires. Une dernière catégorie comprend les spongiaires.

Zoologie (DE L'ESPÈCE ET DE LA CLASSIFICATION EN), par L. Agassiz. Traduction de l'anglais par Félix Vogeli, édition revue et augmentée par l'auteur (Paris, in-80). Le grand naturaliste américain est partisan de la fixité des espèces et de leur pluralité d'origine. Il combat le système de Darwin et n'admet pas qu'on puisse légitimement conclure des variations des espèces domestiques, sous l'action de l'homme, aux variations naturelles. « La géologie, dit-il, montre seulement que, à des périodes différentes, il a existé des espèces différentes; mais nulle part on n'a découvert d'intermédiaires entre celles d'une époque et celles d'une autre époque consécutive. » Quant aux espèces considérées dans une même ère de l'histoire du globe, « rien ne fournit l'argument, même le plus faible, en faveur de la mutabilité; au contraire, toutes les recherches modernes n'ont fait que confirmer les résultats obtenus d'abord par Cuvier et les vus de ce grand maître sur la fixité de l'espèce. »

Agassiz croit à des créations successives séparées par de très-longs intervalles : « Loin de manifester les effets des causes physiques, les modifications que conques ayant eu lieu dans le cours du temps chez les êtres organisés apparaissent comme le résultat de l'action d'une puissance intelligente. Elles donnent, par conséquent, une base matérielle au jugement qui, dans les différences observées chez ces êtres finis, voit une institution de l'intelligence suprême et non le produit des causes physiques. Ce jugement acquiert une force nouvelle quand on considère que les différences existent entre nos diverses races d'animaux domestiques, ou entre nos plantes cultivées, et encore celles observées entre les races humaines, persistent et se conservent sous les influences climatiques les plus diverses... L'antiquité croyait que tout avait existé de toute éternité ou que tout avait été créé à la fois. La science moderne, au contraire, peut prouver de la manière la plus satisfaisante que tous les êtres finis ont fait apparition successivement à de longs intervalles, que chaque espèce d'êtres organisés ayant vécu aux époques antérieures n'a existé que pendant une période définie et que celles qui existent aujourd'hui ont une origine relativement récente. En même temps, l'ordre dans lequel elles se sont succédé, leur immutabilité dans le cours de chaque période cosmique, au lieu d'indiquer un lien de causalité avec les forces physiques et quelque chose qui rentre dans la sphère d'activité naturelle de ces agents, témoignent, au contraire, de l'intervention répétée du créateur... »

M. Agassiz voit la source unique du darwinisme, celle du moins qu'offrent des faits réels de la nature, dans l'observation des différences individuelles chez les animaux. Il conclut de ses propres études dirigées en ce sens que, « dans le règne animal, l'individualité joue un rôle aussi considérable que dans l'humanité même. » Mais l'espèce, d'après lui, étant représentée par la somme de ces individus divers, ne varie pas au delà de leurs propres différences, qui n'atteignent jamais la valeur que le naturaliste pratique attache à une différence spécifique et ne dépassent pas certaines bornes de flexibilité.

Le système de l'unité originelle de chaque espèce en un couple donne est refuté avec beaucoup de force par Agassiz. « On s'imaginait, dit-il, qu'un critérium infaillible de l'identité spécifique est fourni par le rapprochement sexuel qui réunit si naturellement les individus de la même espèce dans la fonction reproductrice. Eh bien ! je crois, moi, que c'est là une erreur complète, tout au moins une pétition de principe... Tant qu'on n'aura pas prouvé pour toutes nos variétés de chiens, pour toutes celles de nos animaux domestiques et de nos plantes cultivées, qu'elles sont respectivement dérivées d'une espèce unique pure et sans mélange, tant qu'un doute pourra être conservé sur la descendance unique de toutes les races humaines, il sera illogique d'admettre que le rapprochement sexuel, même donnant lieu à un produit

fécond, soit un témoignage irrécusable de l'identité spécifique. »

M. Agassiz prend l'individualité pour principe philosophique des classifications et soutient que non-seulement l'espèce, mais le genre, la famille, l'ordre, la classe et l'embranchement sont représentés au même titre par les sommes d'individus qui constituent ces groupes de généralité croissante et en sont les uniques supports. « Ainsi envisagés, les individus réassument toute leur dignité, ils cessent d'être absorbés dans l'espèce... L'individu est, pour l'heure présente, le glorieux porteur de toutes les richesses que l'innépisable fécondité de la nature prodigue à la vie. »

Il est facile de remarquer encore chez le savant naturaliste une tendance qui fut longtemps funeste à la science et qui consiste à admirer de parti pris, au lieu d'étudier froidement des faits, ce que l'ancienne école qualifie de dispositions de la Providence ou de la nature; mais on trouve dans l'ouvrage d'Agassiz, en dehors de la critique du darwinisme, une étude historique très-intéressante des systèmes de classification depuis Linné jusqu'à nos jours, avec des tableaux à l'appui de chaque système.

Zoologie passionnelle, par A. Toussenel. V. ESPRIT DES BÊTES (1°).

ZOOLOGIQUE adj. (zo-o-lo-ji-ke — rad. *zoologie*). Qui a rapport à la zoologie ou aux animaux : *Etude zoologique. Famille zoologique. Géographie zoologique. La classe des insectes constitue l'une des populations zoologiques les plus abondantes de notre globe.* (A. Maury.) *Les édentés semblent établir le passage zoologique entre les mammifères onguiculés et les mammifères ongulés.* (L. Fiquier.) *Les vases hermétiquement clos présentent une population zoologique particulière.* (F. Pillon.)

ZOOLOGIQUEMENT adv. (zo-o-lo-ji-ke-man — rad. *zoologique*). Au point de vue de la zoologie.

ZOOLOGISTE s. m. (zo-o-lo-ji-ste — rad. *zoologie*). Celui qui s'occupe de zoologie, qui est versé dans cette science : *Une base solide et durable est désormais offerte aux travaux des zoologistes futurs, et la voie du progrès est largement ouverte.* (Geoffroy Saint-Hilaire.) *Le nom de zoologiste est quelquefois appliqué au savant qui s'attache à l'étude unique d'un groupe d'animaux.* (E. Baudement.) || On dit quelquefois *zoologue*.

ZOOLOGOGRAPHE s. m. (zo-o-lo-go-gra-fe — de *zoologie*, et du gr. *graphô*, j'écris). Celui qui écrit sur la zoologie. || Peu usité.

ZOOLOGOGRAPHIE s. f. (zo-o-lo-go-gra-fi — de *zoologie*, et du gr. *graphô*, j'écris). Art d'écrire sur la zoologie. || *Traité de la zoologie.* || Peu usité.

ZOOLOGOGRAPHIQUE adj. (zo-o-lo-go-gra-fi-ke — rad. *zoologographie*). Qui a rapport à la zoologographie : *Science zoologographique.* || Peu usité.

ZOOMAGNÉTIQUE adj. (zo-o-ma-gné-ti-ke; gn mill. — du préf. *zoo*, et de *magnétique*). Qui a rapport au magnétisme animal : *Fluides zoomagnétiques.*

ZOOMAGNÉTISME s. m. (zo-o-ma-gné-tisme; gn mill. — du préf. *zoo*, et de *magnétisme*). Magnétisme animal. || Peu usité.

ZOOMORPHIE s. f. (zo-o-mor-fi — du préf. *zoo*, et du gr. *morphé*, forme). Partie de la zoologie qui traite des formes extérieures des animaux. || Peu usité.

ZOOMORPHIQUE adj. (zo-o-mor-fi-ke — rad. *zoomorphie*). Zool. Qui appartient ou qui se rapporte à la zoomorphie : *Etudes zoomorphiques.*

ZOOMORPHISME s. m. (zo-o-mor-fi-sme du préf. *zoo*, et du gr. *morphé*, forme). Mythol. Métamorphose en animal. || Croyance superstitieuse d'après laquelle certains hommes auraient la faculté de se transformer en animaux.

ZOOMORPHITE s. f. (zo-o-mor-fi-te — du préf. *zoo*, et du gr. *morphé*, forme). Zool. Syn. de *zoolite*.

ZOOMORPHOSE s. f. (zo-o-mor-fo-ze du préf. *zoo*, et du gr. *morphé*, forme). Moll. Nom employé par les anciens auteurs pour désigner la partie de la zoologie qui s'occupe de la description des animaux contenus dans les coquilles.

ZOOMYE s. f. (zo-o-mi — du préf. *zoo*, et du gr. *muia*, mouche). Entom. Se dit des insectes diptères qui attaquent les animaux.

— s. f. pl. Division de la tribu des muscides, comprenant les genres stomoxe, hématobie et némorhine.

ZOONATE s. m. (zo-o-na-te). Chim. Sol fourni par la combinaison de l'acide zoonique avec une base.

ZOONIQUE adj. (zo-o-ni-ke — du gr. *zoon*, animal). Chim. Se dit quelquefois pour acétique, l'acide de ce nom s'extrayant ordinairement des substances animales.

ZOONITE s. m. (zo-o-ni-te — du gr. *zoon*, animal). Physiol. Type idéal qui, d'après le système de certains zoologistes, répète un certain nombre de fois, composerait le corps des animaux : *Les zoonites cessent d'être distincts dans toute la classe des mollusques.* (L. Laurent.)

ZOONITÉS s. m. pl. (zo-o-ni-té — rad. *zoonite*). Zool. Classe d'animaux comprenant les articulés, les vers et les échinodermes, dans le système de Moquin-Tandon.

ZOONOMIE s. f. (zo-o-no-mi — du préf. *zoo*, et du gr. *nomos*, loi). Ensemble des lois qui régissent la vie animale.

ZOONOMIQUE adj. (zo-o-no-mi-ke). Qui a rapport à la zoonomie : *Lois zoonomiques.*

ZOONOMISTE s. m. (zo-o-no-mi-ste — du rad. *zoonomie*). Celui qui est versé dans la zoonomie, qui s'occupe de zoonomie : *Un savant zoonomiste.*

— Adjectiv. : *Naturaliste zoonomiste.*

ZOONOSOLOGIE s. f. (zo-o-no-zo-lo-ji — du préf. *zoo*, et de *nosologie*). Art vétér. Pathologie animale, connaissance des maladies des animaux. || On dit aussi *zoopathologie*.

ZOONOSOLOGIQUE adj. (zo-o-no-zo-lo-ji-ke — rad. *zoonosologie*). Art. vétér. Qui a rapport à la zoonosologie. || On dit aussi *zoopathologique*.

ZOOPÉDIE s. f. (zo-o-pé-di — du préf. *zoo*, et du gr. *paidia*, éducation). Education des animaux domestiques.

ZOOPHAGE adj. (zo-o-fa-je — du préf. *zoo*, et du gr. *phagô*, je mange). Zool. Qui se nourrit de matières animales : *Animaux zoophages.*

— s. m. Animal qui se nourrit de substances animales : *On entend communément par zoophages des mouches qui se nourrissent sur le corps des animaux, et les sucent.* (V. de Bomare.)

— s. m. pl. Moll. Grande division des mollusques trachélopodes, comprenant ceux qui se nourrissent de matières animales.

ZOOPHAGIE s. f. (zo-o-fa-ji — rad. *zoophage*). Zool. Instinct qui pousse certains animaux à se nourrir de matières animales.

ZOOPHAGIQUE adj. (zo-o-fa-ji-ke). Zool. Qui a rapport à la zoophagie : *Habitudes zoophagiques.*

ZOOPHORE s. m. (zo-o-fo-re — du préf. *zoo*, et du gr. *phoros*, qui porte). Archit. Nom que portait autrefois la frise de l'entablement, partie alors chargée de figures d'animaux.

— Astron. Ancien nom du zodiaque.

ZOOPHORIQUE adj. (zo-o-fo-ri-ke — du préf. *zoo*, et du gr. *phoros*, qui porte). Archit. Qui sert de support à une figure d'animal : *Colonne zoophorique.*

ZOOPHTHALME s. m. (zo-o-ftal-me — du préf. *zoo*, et du gr. *ophthalmos*, œil). Bot. Section des mucunac, genre de légumineuses.

ZOOPHYTAIRE adj. (zo-o-fi-tè-re — rad. *zoophyte*). Zool. Se dit des animaux dont la forme rappelle plus ou moins celle d'une plante. || Qui a la forme d'un zoophyte. *Blainville a ramené toutes les formes zoophytaires à la forme rayonnante ou radiaire.* (L. Laurent.)

— s. m. pl. Zooph. Classe de polypes actinozoaires.

ZOOPHYTANTHÈRE adj. (zo-o-fi-tan-trè-re du préf. *zoo*, et du gr. *phuton*, plante, *anthrax*, charbon). Minér. Se dit des charbons minéraux formés d'un mélange de débris d'animaux et de végétaux. || Peu usité.

ZOOPHYTE s. m. (zo-o-fi-te — du préf. *zoo*, et du gr. *phuton*, plante). Zool. Animal qui a la forme d'une plante : *Ces sortes de fleurs animales n'ont pas été considérées d'abord comme de vrais zoophytes.* (Laurent.) *Zoophyte est synonyme d'animaux rayonnés ou radiaires.* (P. Gervais.)

— s. m. pl. Dernier embranchement du règne animal, comprenant les invertébrés inférieurs, dont la forme se rapproche plus ou moins de celle des plantes : *Presque tous les zoophytes rayonnés sont marins.* (L. Laurent.) *On ne saurait appliquer la dénomination de zoophytes à tous les êtres animés dont la forme est radiaire.* (P. Gervais.)

— Encycl. Hist. nat. La dénomination de *zoophyte* a été quelquefois attribuée à Aristote, mais ne se trouve nulle part dans ses ouvrages. M. de Blainville a prouvé que c'est Sextus Empiricus, médecin contemporain d'Antonin le Pieux, qui pour la première fois se servit de cette dénomination, que du reste il appliquait fort mal. Isidore de Séville et Albert le Grand en firent un emploi plus exact. Depuis eux ce mot a eu continuellement cours dans la science. Par *zoophytes*, on entend maintenant des animaux comme les actinozoaires et les radiaires, ou bien comme les actinaires. Quelquefois on lui donne un sens beaucoup plus restreint et on ne désigne par là que les animaux radiaires qui ressemblent à des herbes ou à des tiges. Longtemps l'aspect extérieur a trompé les naturalistes : ainsi on prenait pour des végétaux d'un genre particulier ces animaux qui vivent au milieu d'une gaine cornée ou calcaire qu'ils sécrètent; de là ces dénominations de cérotophytes, de lithophytes ou de lithodendrons. On s'est servi anciennement, pour le classement des *zoophytes*, de ces apparences de fleurs, de feuilles, de tiges, de racines, etc., qui sont pourtant très-inconstantes. Ainsi M. de Blainville, après avoir ramené toutes les formes zoophytaires à la forme rayonnante ou radiaire, a cru pouvoir

la faire contraster, d'une part, avec la forme binaire et symétrique d'un premier sous-règne qui comprend ses trois grands types supérieurs (ostéozoaires, entozoaires et malacozoaires), et de l'autre avec les organismes animaux inférieurs qui constituent son troisième sous-règne, celui des amorphozoaires. Aujourd'hui, d'après les travaux récents, on classe les *zoophytes* d'abord en cinq grandes classes : ce sont les échinodermes, les acalèphes, les coralliaires ou polypiers, les infusoires et les spongiaires. Les *zoophytes* diffèrent des autres êtres animés par deux principales particularités. La première est de changer de place à volonté en tout ou en partie, et de porter avec eux leur nourriture au dedans d'eux-mêmes, ce en quoi ils diffèrent des végétaux; la seconde, c'est de paraître privés de tous les organes que l'on observe chez les autres animaux, à l'exception de ceux de la nutrition et du mouvement. Ainsi, ils n'ont pas de vertèbres et par conséquent pas de cavité solide pour recevoir et protéger leurs viscères. Ils n'ont ni vaisseaux, ni organes respiratoires distincts et particuliers, ni cerveau, ni nerfs, ni organes des sens apparents, autres que celui du toucher; enfin, ils n'ont point de membres articulés ni d'organes de la génération bien développés, au moins pour le plus grand nombre. Ces animaux prennent en général leur nourriture par des orifices, souvent au nombre de plusieurs centaines, qui font l'office de pores cutanés. Quelques-uns sont hermaphrodites, la plupart n'ont pas de sexe et se reproduisent par caïeux, par boutures ou par séparation de quelques-unes de leurs parties. Leurs œufs, quand ils en ont, sont excessivement nombreux, et ordinairement la femelle périt après la ponte, ou du moins les organes qui ont servi au développement des germes se séparent de la partie vivante, comme les fleurs des végétaux. Enfin, ils respirent par leur surface. Tous ces êtres vivent et se développent dans les lieux humides où les aliments semblent se présenter d'eux-mêmes à leurs besoins.

Les échinodermes sont des animaux rayonnés dont la peau est épaisse et souvent soutenue par une sorte de squelette solide, et dont la structure intérieure est très-compiquée. Ils sont conformés pour ramper au fond de l'eau, et sont en général pourvus à cet effet d'une multitude de petits tentacules rétractiles qui passent à travers des pores dont les téguments sont percés et agissent par leur extrémité à la façon des ventouses. Chez la plupart de ces *zoophytes*, la cavité digestive a la forme d'un tube ouvert à ses deux extrémités, mais chez d'autres elle ne consiste que dans un sac garni tout autour d'appendices plus ou moins rameux et communiquant au dehors par une seule ouverture qui remplit à la fois l'office de bouche et d'anus. Les échinodermes possèdent un appareil respiratoire assez développé, et sont de tous les *zoophytes* ceux dont l'organisation est la plus compliquée et la plus parfaite. Ils vivent dans la mer et subsistent pendant leur jeune âge des métamorphoses très-remarquables. Les échinodermes forment trois groupes principaux, les holothuries, les oursins et les astéries, ou étoiles de mer. Quelques espèces de cette dernière famille se fixent à l'aide d'une sorte de tige; tels sont les encrinures qui sont très-rare à l'époque actuelle, mais se trouvaient en grand nombre dans les mers à diverses époques géologiques. Les holothuries sont remarquables par leur appareil respiratoire, composé de tubes membraneux ramifiés comme un arbre et recevant l'eau dans son intérieur par un cloaque et un anus. Les acalèphes sont des animaux mous, d'une consistance gélatineuse, qui flottent toujours dans la mer et sont essentiellement organisés pour la nage. Ils n'ont pas, comme les échinodermes, une peau bien distincte des parties sous-jacentes et une cavité intérieure logeant les viscères; leur organisation est très-simple et leurs organes intérieurs se réduisent presque à un estomac communiquant en général au dehors par une bouche seulement, et donnant naissance à des canaux qui se rendent dans les diverses parties du corps et qui s'y ramifient souvent de manière à donner naissance à un système vasculaire. La famille la plus connue est celle des méduses, parmi lesquelles on range les rhizostomes, qui abondent sur nos côtes et qui sont remarquables par la disposition de leur tube digestif. En effet, l'estomac ne communique pas au dehors, comme d'ordinaire, au moyen d'une bouche centrale placée entre les bases des tentacules, mais à l'aide d'un grand nombre de petits canaux terminés par des pores, à l'extrémité libre de ces appendices. On range aussi dans cette classe les béroés, qui ressemblent à de petits ballons; les cestes, qui ont la forme d'un long ruban gélatineux, et les pyrosphères, qui offrent l'aspect d'une guirlande chargée de fleurs et de fruits. En étudiant la reproduction de ces animaux, on a observé un fait physiologique très-remarquable : les méduses produisent des œufs comme la plupart des êtres animés, mais les jeunes qui sortent de ces œufs ne ressemblent en rien à leur mère; ce sont de petits corps ovoïdes, à surface garnie de cils vibratiles, qui bientôt se fixent en se développant et constituent les *zoophytes* connus sous le nom de polypes hydriques. Ceux-ci se multiplient par bourgeonnement, de façon à constituer des

colonies d'animaux agrégés, et les divers individus de la nouvelle génération ainsi produite se développent, deviennent libres et se métamorphosent en méduses. Cette succession d'individus de deux sortes qui se succèdent alternativement et ne représentent les mêmes formes qu'à la seconde génération, a été désignée sous le nom de *métagénèse* ou de *génération alternante*.

— *Classe des polypiers*. On confond souvent sous le nom de polypes les bryozoaires et les coralliaires ou polypes proprement dits, qui ont une structure toute différente et bien moins complète. Ce sont des animaux dont le corps est cylindrique, mou et percé à l'une de ses extrémités d'un trou ou bouche centrale qu'entourent des tentacules plus ou moins nombreux et dépourvus de cils vibratiles. Cet orifice tient lieu d'anus et conduit directement, ou par l'intermédiaire d'un tube membraneux, dans une grande cavité qui occupe tout le corps, se continue supérieurement dans l'intérieur des tentacules et loge les ovaires suspendus à ses parois. L'extrémité inférieure du polype est disposée de façon à adhérer aux corps étrangers sur lesquels l'animal est destiné à vivre fixé, et sa peau se durcit en général en grande partie, de manière à lui constituer une enveloppe cornée ou calcaire. Les polypes proprement dits ressemblent aux molluscoïdes par leur mode de multiplication; car la plupart d'entre eux se reproduisent non-seulement par des œufs, mais aussi au moyen de bourgeons qui naissent sur diverses parties de la surface de leur corps et ne s'en séparent jamais, de sorte que les diverses générations restent greffées en quelque sorte les unes sur les autres, et forment des masses plus ou moins considérables dans lesquelles tous les individus se tiennent et vivent, jusqu'à un certain point, d'une vie commune. La portion en quelque sorte ossifiée de la tunique tégumentaire de ces polypes présente des formes variées et constitue tantôt des tubes, tantôt des espèces de cellules. Pendant longtemps, on l'a considérée comme étant la demeure des polypes qui la forment, et c'est elle que l'on désigne sous le nom de polypier. Quelquefois chaque polype possède un polypier distinct; mais d'ordinaire c'est la portion commune d'une masse de polypes agrégés qui présente les caractères propres à ce corps, et il se forme ainsi des polypiers agrégés, dont le volume peut devenir extrêmement considérable, quoique chacune de ses parties constitutives n'ait que des dimensions fort petites. C'est de la sorte que des polypes dont le corps n'a que quelques pouces de longueur élèvent, dans les mers voisines des tropiques, des récifs et des îles. Lorsqu'ils sont placés dans des circonstances favorables à leur développement, certains animaux de cette classe pullulent au point de recouvrir des chaînes de rochers ou d'immenses bancs sous-marins et de former, avec les masses pierreuses de leurs polypiers amoncelés les uns au-dessus des autres, des amas dont l'étendue s'accroît sans cesse par la naissance de nouveaux individus. La dépouille solide de chaque colonie de polypes reste intacte après que ces frères architectes ont péri et sert de base pour le développement d'autres polypiers, jusqu'à ce que ces récifs vivants atteignent la surface de l'eau; car alors ces animaux ne peuvent plus vivre, et le sol formé par leurs débris cesse de s'élever. Mais bientôt la surface de ces amas de polypes, exposée à l'action de l'atmosphère, devient le siège d'une autre série de phénomènes: des graines déposées par le vent ou apportées par les vagues y germent et la couvrent d'une riche végétation, jusqu'à ce qu'enfin ces vastes charniers de *zoophytes* deviennent des îles habitables. Dans l'océan Pacifique, on rencontre une foule de récifs et d'îles qui n'ont pas d'autre origine. En général, ils semblent avoir pour base quelque cratère de volcan éteint, car presque toujours ils ont la forme circulaire et présentent au centre une lacune communiquant au dehors par un seul chenal; on en connaît qui ont plus de 10 lieues de diamètre. Presque tous les coralliaires habitent la mer; on en trouve cependant dans les eaux douces. Ceux dont le polypier est simplement charnu ou corné sont répandus dans toutes les latitudes. Mais ce n'est guère que dans les mers chaudes que l'on trouve des coralliaires à polypier pierreux. Quelquefois les polypes agrégés déposent dans l'intérieur du tissu commun par lequel ils sont unis une matière cornée ou calcaire, qui constitue une sorte de tige intérieure et qui se ramifie comme un arbre à mesure que la masse animée pousse de nouvelles branches. C'est de la sorte que se forme la matière pierreuse appelée corail. On doit ranger dans cette division du règne animal: les actinies ou anémones de mer, qui ont le corps charnu et qui se voient en si grand nombre sur nos côtes; les caryophyllies et les astères, qui concourent principalement à la formation des récifs de corail; le corail lui-même, et les néréidites, qui n'adhèrent pas au sol, mais sont simplement enfoncées dans le sable par une extrémité de leur tige commune. On y classe aussi les hydres.

— *Classe des infusoires*. Ces animalcules, qui ne s'aperçoivent qu'au microscope et qui se développent en abondance dans l'eau con-

tenant des débris de corps organisés, ont été jusqu'à ces derniers temps confondus avec les rotateurs dont la structure est très-différente. Leur corps, tantôt arrondi, tantôt allongé, est souvent couvert de petits cils et offre dans son intérieur un nombre ordinairement très-considérable de petites cavités qui paraissent remplir les fonctions d'autant d'estomacs. Chez quelques-uns, ces sortes d'ampoules paraissent être groupées autour d'un canal qui s'ouvre au dehors par ses deux extrémités; mais, d'autres fois, elles paraissent être tout à fait isolées, et les personnes qui ont fait de ces petits êtres l'objet d'une étude spéciale ne s'accordent pas sur l'existence d'une cavité communiquant avec le dehors. La manière dont les infusoires se propagent a été l'objet d'une étude très-profonde, et un grand nombre de naturalistes pensent qu'ils peuvent se former directement par la désagrégation des matières dont les feuilles, la chair musculaire et les autres corps organisés se composent. Mais aussi ils naissent d'une autre façon les uns des autres. Du reste, leur mode de propagation est bien d'accord avec la simplicité de leur structure; c'est par la division spontanée de leur corps en deux ou plusieurs fragments, dont chacun continue de vivre et devient bientôt semblable à un nouvel individu, que ces êtres singuliers se propagent.

Leur forme est très-variée. On les a divisés en plusieurs genres, parmi lesquels nous citerons: les enchélides, dont le corps est oblong; les volvoques, qui sont globuleux et tournent continuellement sur eux-mêmes, et les monades, qui ressemblent à de petits tourbillons dans l'eau où ils nagent. C'est à la présence de myriades d'une espèce particulière de ces petites monades, dont le corps est coloré en rouge, que les eaux des étangs sa- lés doivent la couleur sanguinolente qu'elles offrent quelquefois.

— *Classe des spongiaires*. Les éponges et les autres corps d'une structure analogue n'offrent les caractères les plus saillants de l'animalité que pendant les premiers temps de la vie et ressemblent plus tard à des végétaux informes plutôt qu'à des animaux ordinaires. Lors de leur naissance, ces êtres ressemblent assez à certains infusoires; leur corps est ovulaire et garni partout de cils vibratiles à l'aide desquels ils nagent dans l'eau; sous ce rapport, ils ressemblent aussi aux larves de certains polypes au moment où ils sortent de l'œuf; mais bientôt les jeunes spongiaires se fixent sur quelque corps étranger, deviennent complètement immobiles, ne donnent plus aucun signe de sensibilité ni de contractilité et, en grandissant, se déforment complètement. La substance gélatineuse de leur corps se crible de trous et de canaux traversés sans cesse par l'eau, et il se développe dans leur intérieur une multitude de filaments cornés et de spicules, tantôt calcaires et tantôt siliceux, qui, disposés en faisceaux entre-croisés, constituent une espèce de charpente solide. Enfin, à certaines époques de l'année, on voit se développer dans la substance de ces masses informes des corpuscules ovoïdes ou sphériques, qui tombent dans les canaux dont il vient d'être question et qui, entraînés au dehors par le courant dont l'éponge est sans cesse traversée, constituent des espèces de larves ou corps reproducteurs, doués de la faculté locomotive dont nous avons parlé. On connaît un grand nombre de spongiaires; la plupart sont propres aux mers des régions chaudes, mais plusieurs habitent nos côtes. Celles dont on fait un si grand usage dans l'économie domestique se distinguent par la nature purement cornée et par l'élasticité des filaments dont leur charpente solide se compose; l'une de ces espèces, l'éponge commune, se trouve en grande abondance dans la Méditerranée; l'autre, appelée éponge usuelle, est propre aux mers d'Amérique. Ces corps sont l'objet d'un commerce important, et, pour les préparer aux usages auxquels on les destine, il suffit de bien les laver pour détacher de leur squelette corné la matière animale dont il est naturellement recouvert.

Bien que placés au degré inférieur de l'échelle animale, les *zoophytes*, par leurs formes et leur organisation singulière, ont dû de bonne heure attirer l'attention; mais leur véritable nature a été longtemps méconnue. On les a regardés soit comme de véritables plantes, soit au moins comme des animaux-plantes; c'est ainsi qu'Aristote et Plin le parent d'êtres ambigus et présentant ce double caractère. Toutefois, le mot *zoophyte* se rencontre pour la première fois dans les écrits de Sextus Empiricus, médecin latin du II^e siècle de notre ère; encore même n'est-il pas appliqué exactement. On le trouve employé sous sa véritable acception, au VI^e siècle, par Isidore de Séville et plus tard par Albert le Grand. Même à l'époque de Tournefort et sur l'autorité de ce botaniste, on rangeait encore les *zoophytes*, ou tout au moins les polypes et les spongiaires, dans le règne végétal. Ce fut Peyssonnel qui le premier démontra la nature animale de ces productions et en particulier du corail. « A cette époque, dit M. P. Gervais, les belles observations de Trembley sur l'hydre et des travaux importants de Bernard de Jussieu et de Guettard sur les polypes et les spongiaires marins et fluviatiles vinrent étendre,

pour ainsi dire, le domaine de la zoologie, en lui rendant définitivement des productions qui lui appartenaient et dont cependant l'histoire était faite par les botanistes. En effet, on rangeait alors les polypiers parmi les végétaux sous le nom de lithophytes; mais, par suite d'une méprise qui résultait d'une fausse analogie, les zoologistes s'approprièrent aussi les calciphytes, les diatomées, etc., que la botanique réclame aujourd'hui avec raison. » Vers le même temps, les perfectionnements du microscope et son application à l'étude des sciences naturelles permirent de mieux observer les *zoophytes* et surtout les infusoires. Dès lors la zoophytologie commençait à être fondée et l'on voyait poindre les premiers essais de classification rationnelle. Linné, se basant uniquement sur les caractères extérieurs, rangeait les *zoophytes* dans sa classe des vers et les répartissait dans les trois ordres des vers mollusques, lithophytes et *zoophytes*. Lamarck, à partir duquel le mot *zoophytes* commence à être remplacé par ceux de radiateurs ou rayonnés, les divise en deux classes, les polypiaires et les radiateurs; Latreille, en trois groupes, les entozoés, les actinozoés et les phytozoés. Cuvier divisa son embranchement des rayonnés en cinq classes: les échinodermes, les acalèphes, les helminthes, les polypes et les infusoires. Mais dans sa classification, très-savante d'ailleurs, il eut le tort de faire entrer parmi les radiateurs des animaux qui appartiennent à l'embranchement des articulés, comme les helminthes, les lernées, les rotifères, ou à celui des mollusques, comme les bryozoaires; tandis qu'il laissait dans ce dernier embranchement les foraminifères que l'on s'accorde en général aujourd'hui à placer auprès des infusoires. Pour Blainville, les *zoophytes* ne forment plus seulement un embranchement, mais une division d'un ordre plus élevé, un sous-règne, qu'il nomme actinozoaires. Ce savant naturaliste a corrigé les erreurs de Cuvier et circonscrit le groupe d'une manière bien plus exacte. La forme de ces animaux et la dégradation de plus en plus manifeste de leur organisme sont les deux principes dominants de cette classification. On doit encore à cet auteur la première histoire de la zoophytologie. Cette branche de la zoologie a fait dans ces derniers temps de notables progrès. Les découvertes paléontologiques ont enrichi la science d'un grand nombre de genres et d'espèces fossiles. M. Ehrenberg a étudié les espèces vivantes de la mer Rouge et M. Milne Edwards celles de nos côtes; ce dernier a publié aussi de nombreux travaux sur la zoophytologie, entre autres une *Histoire générale des polypes*. Nous citerons encore, comme une des plus belles découvertes zoologiques, les observations de M. Sars sur les générations alternantes.

ZOOPHYTIQUE adj. (zo-o-fi-ti-ke — rad. *zoophyte*). Hist. nat. Qui contient des *zoophytes*: *Roches zoophytiques*.

ZOOPHYTOGRAPHE s. m. (zo-o-fi-to-gra-fe — de *zoophyte*, et du gr. *graphô*, je décris). Naturaliste qui s'occupe de zoophytographie. || Auteur d'une zoophytographie.

ZOOPHYTOGRAPHIE s. f. (zo-o-fi-to-gra-fi — de *zoophyte*, et du gr. *graphô*, je décris). Hist. nat. Description des *zoophytes*.

ZOOPHYTOGRAPHIQUE adj. (zo-o-fi-to-gra-fi-ke — rad. *zoophytographie*). Hist. nat. Qui a rapport à la zoophytographie: *Méthode zoophytographique*.

ZOOPHYTOÏDE adj. (zo-o-fi-to-i-de — de *zoophyte*, et du gr. *eidos*, aspect). Zool. Qui ressemble à un *zoophyte*, qui se rapporte aux *zoophytes*: *Organisation zoophytoïde*.

— s. m. pl. Classe d'animaux inférieurs, voisine des *zoophytes*, et comprenant les infusoires, les spongiaires, etc.: *Iles articulées et des mollusques ont été considérées, à tort ou à raison, comme zoophytoïdes*. (L. Laurent.)

ZOOPHYTOLITHE s. m. (zo-o-fi-to-li-te — de *zoophyte*, et du gr. *lithos*, pierre). Zooph. Nom donné par les anciens auteurs aux *zoophytes* fossiles ou pétrifiées.

ZOOPHYTOLOGIE s. f. (zo-o-fi-to-lo-ji — de *zoophyte*, et du gr. *logos*, discours). Zool. Partie de la zoologie qui traite de l'étude des *zoophytes*: *L'histoire de la zoophytologie a été présentée pour la première fois par M. de Blainville*. (L. Laurent.)

— Encycl. V. *ZOOPHYTE*.

ZOOPHYTOLOGIQUE adj. (zo-o-fi-to-lo-ji-ke — rad. *zoophytologie*). Zool. Qui appartient ou qui se rapporte à la zoophytologie: *La classification zoophytologique de Cuvier doit avoir une valeur philosophique qui commence à être sentie*. (L. Laurent.)

ZOOPHYTOLOGISTE s. m. (zo-o-fi-to-lo-ji-ste — rad. *zoophytologie*). Zool. Celui qui s'occupe de l'étude de la zoophytologie. || On dit aussi *ZOOPHYTOLOGUE*.

ZOOPSIDE s. f. (zo-o-psi-de — du préf. *zoo*, et du gr. *opsis*, apparence). Bot. Genre de cryptogames, de la famille des hépatiques, tribu des jongermanniées, dont l'espèce type croît à la Nouvelle-Zélande.

ZOORISTIQUE s. f. (zo-o-ri-sti-ke — du préf. *zoo*, animal, et du gr. *orizô*, je limite, je précise). Dans la nomenclature d'Ampère,

Art de calculer les profits et les pertes que peut donner une spéculation sur les animaux domestiques.

— adj. Qui a rapport à la zooristique: *Science zooristique*.

ZOOSCOPIE s. f. (zo-o-sko-pi — du préf. *zoo*, et du gr. *skopô*, j'examine). Zool. Partie de la zoologie qui s'occupe de l'observation extérieure ou intérieure des animaux.

ZOOSCOPIQUE adj. (zo-o-sko-pi-ke — rad. *zooscopie*). Zool. Qui appartient ou qui se rapporte à la zooscopie: *Méthode zooscopique*.

ZOOSPERME s. m. (zo-o-spér-me — du préf. *zoo*, et de *sperme*). Zool. Syn. de *SPERMATOZOÏDE*.

— Encycl. V. *SPERME*.

ZOOSPORE s. m. (zo-o-spo-re — du préf. *zoo*, et de *spore*). Bot. Nom donné aux spores de certaines algues, qui sont munies de cils vibratiles et animées de certains mouvements.

— Encycl. L'existence, chez certains végétaux, de corpuscules reproducteurs munis de cils vibratiles et animés de mouvements propres est un fait que les découvertes de la science généralisent de plus en plus et qui prendra peut-être plus tard un caractère d'universalité absolue, soit que l'animalité, comme quelques-uns le soupçonnent, se trouve à la base de toute évolution organique, soit, au contraire, qu'il existe entre les spermatozoïdes animaux et les spermatozoïdes végétaux des différences essentielles, ou même (telle est l'opinion de M. Robin) qu'il faille rejeter le nom d'animal et repousser tout mouvement volontaire dans les spermatozoïdes des deux règnes. Il est à présumer qu'on hésitera encore longtemps entre ces trois hypothèses: nature animale commune à tous les spermatozoïdes tant végétaux qu'animaux; nature animale particulière aux seuls spermatozoïdes animaux; nature animale refusée à tous les spermatozoïdes. Mais, s'il est difficile d'interpréter les mouvements des spermatozoïdes végétaux, et particulièrement des *zoosporés*, il est désormais absolument impossible de les nier, et il n'est aucun micrographe sérieux qui n'ait été souvent à même de les constater d'une manière qui ne laisse place à aucun doute. Quelques-uns même ont pu suivre le développement de ces corps singuliers, qui semblent réservés à nous fournir le secret de la vie, et, bien que leurs observations puissent encore paraître discutables, elles ont néanmoins un haut caractère de probabilité.

L'existence des *zoosporés* dans la matière que contiennent les sporanges est un fait mis hors de doute. Ils nagent dans cette matière, mais sont dépourvus de cils vibratiles jusqu'à l'époque de la segmentation. Quand celle-ci a lieu, les cils naissent en nombre variable. La matière qui compose alors les *zoosporés* paraît être purement azotée; mais, dès ce moment, les corpuscules commencent à s'entourer d'une paroi de cellulose, qui est légèrement interrompue aux points seulement d'où émergent les cils vibratiles. Les *zoosporés* sont dès lors doués de mouvements propres, énergiques, qui cessent lorsque le spermatozoïde est venu au contact d'un corps solide. Il se fixe alors sur ce corps et semble passer dès ce moment du règne animal dans le règne végétal, ne possédant plus aucun mouvement volontaire vrai ou apparent, et germinant, à la manière des ovules végétaux, pour reproduire l'espèce de laquelle il est issu.

Les *zoosporés* ont été observés dans un grand nombre d'algues différentes; nous nous contenterons de signaler les familles des nostochinées, des conferves, des ulvacées, des eciocarpées, etc.

ZOOSPORÉ, ÉE adj. (zo-o-spo-ré — du préf. *zoo*, et de *spore*). Bot. Dont les spores sont munis de cils vibratiles. || On dit aussi *ZOOSPORANÉ*, ÉE.

— s. f. pl. Famille d'algues, comprenant les espèces placées au plus bas degré de la série, et dont les spores, par leurs formes et leurs mouvements, ressemblent à des animaux: *Les zoosporées sont des algues le plus souvent vertes*. (C. Montagne.)

— Encycl. Les *zoosporées* présentent une fronde membraneuse formée de cellules juxtaposées sur un même plan, ou de tubes continus ou cloisonnés, simples ou rameux, tantôt rayonnant autour d'un axe filamenteux, tantôt enveloppés dans une gangue gélatineuse. Leur couleur est le plus souvent verte, quelquefois olivâtre, très-rarement rouge ou violette. On y reconnaît deux sortes de fructifications, souvent réunies sur le même individu. Ces hydrophytes, qui occupent l'extrémité inférieure de la série, sont répandues dans presque toutes les eaux douces du globe, plus rarement dans la mer, quelquefois en même temps dans les eaux douces et salées.

ZOOSTÈRE s. f. (zo-o-stè-re). Bot. Syn. de *ZOSTÈRE*: *On emploie la zoostère à l'emballage des objets fragiles, à fumer les terres, à fabriquer de la soude*. (Bosc.)

ZOOTAXIE s. f. (zo-o-ta-xi — du préf. *zoo*, et du gr. *taxis*, ordre). Classification méthodique du règne animal.

ZOOTAXIQUE adj. (zo-o-ta-ksi-ke — rad. *zootaxie*). Qui a rapport à la zootaxie : *Méthode zootaxique*.

ZOOTE s. m. (zo-o-te — du gr. *zootés*, vivant). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, de la triu des chélonides.

ZOOTECNICIEN s. m. (zo-o-tè-kni-si-ain — du préf. *zoo*, et de *technicien*). Celui qui s'occupe de zootechnie. || On dit aussi **ZOOTECNISTE**.

ZOOTECNIE s. f. (zo-o-tè-knt — du préf. *zoo*, et du gr. *techné*, art). Art d'élever, de multiplier et d'améliorer les animaux domestiques.

— **Encycl.** La *zootechnie* a pris naissance le jour où l'homme a essayé pour la première fois d'approprier, de dresser, de domestiquer un animal sauvage. C'est l'Orient qui est son lieu d'origine, comme celui de l'humanité. Les animaux domestiques formèrent, dans les temps les plus reculés, la richesse des hommes. La grande immigration des peuples orientaux qui a précédé les temps historiques a fait avancer de l'est à l'ouest la civilisation primitive, avec les animaux domestiques qui en sont un des signes matériels. La science a démontré jusqu'à l'évidence l'origine asiatique des animaux que nous élevons. Les besoins toujours croissants d'une civilisation naissante expliquent les progrès de la *zootechnie*.

« Une autre cause », dit Is. Geoffroy Saint-Hilaire, est dans le caractère des dogmes religieux qui ont longtemps dominé dans une grande partie de l'Asie et qui érigeaient en devoirs sacrés, à des titres divers, le soin et la culture des animaux. Les sectateurs de Brahma voyaient en eux leurs frères momentanément transformés et déchus, et la possession de certaines espèces était nécessaire à l'exercice même de leur religion. Sur l'autre rive de l'Indus, la loi de Zoroastre érigeait en devoirs également pieux la destruction des animaux nuisibles, ouvrages détestés d'Ahriman, et l'amour, la protection, le soin des espèces utiles, œuvre du bienfaisant Ormazd. La première domestication des animaux a ainsi été due, au moins en grande partie, à l'influence des idées religieuses, et peut-être fallait-il à l'homme un tel mobile, un tel sentiment de ses propres besoins, pour l'engager et le soutenir dans une œuvre si longue, si difficile et, à l'origine, si incertaine.

Les peuples anciens connaissaient parfaitement l'avantage du posséder de grands troupeaux et de les renouveler fréquemment. D'après la Bible, Job possédait jusqu'à sept mille brebis, trois mille chameaux, cinq cents paires de bœufs et cinq cents ânesses. Les poèmes d'Homère nous donnent des détails analogues sur les personnages de leur époque.

Les Romains semblent avoir fait peu d'efforts pour augmenter le nombre des animaux domestiques réellement utiles; ils ont profité surtout des conquêtes anciennement faites en Orient. Cela ne veut pas dire que la *zootechnie* ait été négligée chez eux; elle y était, au contraire, très-bien entendue et y a fait de notables progrès. Caton, à qui on demandait quel était le meilleur moyen de s'enrichir en agriculture, fit une réponse qu'il serait difficile de traduire littéralement, mais qu'on peut rendre par ces mots : du bétail, du bétail et toujours du bétail. Il fallait, du reste, que ces idées fussent en honneur dans l'économie rurale, car nous voyons Virgile consacrer deux livres de ses *Georgiques* au bétail et aux abeilles, sans parler d'ailleurs des nombreux auteurs géoponiques.

Les Romains avaient porté à un haut degré de perfection l'élevage des animaux qui pouvaient servir aux jeux du cirque ou fournir aux besoins de leurs tables. Tandis qu'ils dressaient des éléphants à danser sur la corde, ils élevaient divers oiseaux que nos basses-cours ne possèdent plus, engraisaient les lièvres, les loirs, les grues et jusqu'aux escargots. L'oie, depuis l'aventure du Capitole, était chez eux l'objet d'une sorte de culte, et un passage d'Horace nous prouve que l'industrie des foies gras était bien connue. Quant à la pisciculture, on sait que cet art était très-avancé. Varron a consacré un chapitre aux viviers et traite des moyens de nourrir les poissons et de les engraisser. On connaît d'ailleurs les merveilles ou, si l'on veut, les folies réalisées par Lucullus.

Dans l'ancienne Gaule, il est permis de croire que la *zootechnie* fut cultivée avant même les âges historiques; les rares monuments des arts graphiques qui nous restent de l'âge de pierre, les nombreux ossements d'animaux domestiques trouvés dans les cavernes, dans les sépultures et surtout dans les cités lacustres sont des témoignages qui doivent être pris en considération. Plus tard, nous voyons les Gaulois élever une grande quantité de gros bétail, se nourrir du lait et de la chair de leurs troupeaux, perfectionner l'élevage des animaux domestiques, notamment des moutons, préparer et exporter à Rome des saisons de porc et faire même le commerce des oies. La domination romaine dut encore exercer une heureuse influence à cet égard. Mais les invasions des barbares firent reculer les industries agricoles, qui restèrent plongées, durant tout le moyen

âge, dans un état d'infériorité facile à constater. Ce n'est pas que dans les domaines dépendants de la couronne, des châteaux et des abbayes on n'élevât beaucoup de bétail, que Charlemagne ne se soit occupé de ce sujet dans ses capitulaires; mais nous n'avons pas de progrès notables à constater.

Il faut arriver jusqu'à la Renaissance et même au règne des Bourbons pour trouver quelques faits intéressants à signaler. Henri IV voulut que la France produisît en abondance tout ce qui était nécessaire à sa consommation; il s'occupa surtout activement de l'industrie séricicole, et l'on connaît la maxime favorite de Sully : « Labourage et pâturage sont les deux mamelles de l'État. » Louis XIII voulut améliorer la race chevaline et essaya d'organiser des haras aux frais de l'État; mais il échoua, faute d'employés instruits. Louis XIV ne fut pas plus heureux, malgré les efforts de Colbert, malgré les voyages du célèbre écuyer Garsault pour se procurer des étalons et des juments poulinières en Orient, dans le nord de l'Afrique et en Espagne. Colbert ne réussit pas mieux pour les moutons mérinos qu'il fit venir d'Espagne et d'Angleterre. Il voulut les croiser avec nos races et améliorer nos laines; mais il confia ce soin à des hommes qui ne comprenaient pas son système et par suite étaient hors d'état de seconder ses vues. On le voit, c'est toujours cette dernière cause qui amena tous les insuccès.

Au XVIII^e siècle, les haras reçurent une nouvelle et cette fois satisfaisante organisation. En 1786, Daubenton obtint du roi d'Espagne et établit à la ferme de Rambouillet un troupeau de moutons d'où sont sortis tous les mérinos et tous les métis aujourd'hui répandus en France. En même temps, il poursuivait l'amélioration de nos races ovines, par une suite d'expériences dignes de servir de modèle à tous les essais de ce genre; enfin, il établissait l'élevage des bêtes à laine d'après des principes exacts résultant d'une longue expérience faite sur des sujets de toutes races. La fondation de l'école vétérinaire d'Alfort fit faire un grand pas à la *zootechnie*, et, plus tard, on eut des établissements analogues à Lyon et à Toulouse. Quant à l'école des haras établie en 1840, elle donna peu de résultats et fut bientôt supprimée.

Il était réservé à l'époque actuelle, qui d'ailleurs a produit tant de grandes choses dans tout ce qui tient aux sciences naturelles, d'entrer franchement dans la voie du progrès, où l'Allemagne nous avait précédés depuis longtemps. Quelques écoles d'agriculture, fondées par l'initiative privée, ont passé plus tard sous la direction de l'État, lors de la promulgation de la loi sur l'enseignement agricole. Malheureusement, l'institut de Versailles, où l'enseignement spécial de la *zootechnie* fut consacré pour la première fois d'une manière officielle, n'a eu qu'une existence éphémère. Mais, d'un autre côté, la création des grands concours agricoles nationaux ou régionaux, établis par l'État, et celle des sociétés d'agriculture de province ont inauguré une sorte d'enseignement pratique, appelé à produire de très-bons résultats. Le Jardin d'acclimation, établi à Paris, est destiné à rendre de grands services pour l'introduction des espèces exotiques, et nous pouvons dire que cet établissement hors ligne a donné déjà plus qu'on attendait de lui, car il a pu, durant ces dernières années, fournir à nos muséums officiels et notamment à celui de Paris, plusieurs espèces d'animaux qu'ils ne possédaient pas. Il a pu faire des expériences multiples, croiser des animaux qui jusqu'alors avaient résisté à toute tentative et donner des métiis non encore obtenus.

La *zootechnie* est l'art d'élever, d'entretenir et d'utiliser les animaux domestiques. On distingue la *zootechnie* générale, comprenant l'ensemble des règles qui sont communes à tous les animaux, et la *zootechnie* spéciale, qui s'applique à chaque espèce en particulier. L'élevage comprend la reproduction et l'amélioration des races et des individus. Nous dirons seulement que leurs caractères se déduisent des formes, de la couleur ou d'aptitudes particulières, au point de vue du travail ou des produits; on leur donne le plus souvent le nom de la localité où elles dominent. Les causes qui tendent à modifier ces caractères peuvent se ramener à trois : le climat, le régime et la génération.

Il y a trois choses à considérer dans l'élevage : le but, les moyens, la mise en œuvre. L'éleveur doit d'abord, dit Lefour, bien arrêter le but qu'il se propose d'atteindre et y persévérer ensuite, tout en apportant à sa marche les modifications que lui indiquent l'expérience. L'opération de l'élevage se divise souvent; une localité fait naître et vend dans le premier âge, l'autre élève jusqu'à l'âge adulte, une troisième entretient l'animal de travail et le revend à une autre qui fait l'engraissement. Ces différences sont la conséquence de circonstances culturelles ou commerciales que le cultivateur doit étudier. Le sol, le climat, l'état de culture, les ressources dont on dispose, les débouchés déterminent pour l'éleveur l'espèce et la race à choisir, le but à poursuivre; le profit net est le but définitif. Les moyens d'amélioration des races se ramènent à trois : 1^o reproduction dans la race locale avec sélection et sans mélange; 2^o importation d'une

race indigène ou étrangère que l'on conserve pure; 3^o croisement entre des races différentes. On doit apporter un grand soin au choix des reproducteurs, ainsi qu'à l'appariement. Quant aux soins qu'exige la femelle pendant la gestation, comme à ceux qu'il faut donner aux jeunes sujets, ils varient suivant les espèces animales et doivent être l'objet de l'attention scrupuleuse des éleveurs.

Les aliments sont au bétail ce que l'engrais est à la plante; ils doivent contenir du carbone, des principes azotés, des matières grasses, des substances féculentes, des sels de chaux et autres. La plupart de nos animaux domestiques sont herbivores ou nourris presque exclusivement d'aliments végétaux. Les substances salines n'entrent dans l'alimentation qu'à titre de condiments; quant à l'eau et aux autres boissons, elles ne servent guère que de véhicule. Les substances végétales ont besoin, dans certains cas, pour être absorbées, de subir tantôt la cuisson, tantôt la division mécanique au moyen de coupe-racines, hache-paille, concasseurs de grains ou de tourteaux, etc. La valeur nutritive des aliments doit être prise en sérieuse considération; la détermination de cette valeur est un problème complexe et difficile, mais dont nous ne pouvons nous occuper ici. Il en est de même de ce qui concerne les rations, qui doivent varier suivant la force de l'animal, la situation où il se trouve, le travail auquel il est soumis, etc.

La manière d'administrer les aliments, en d'autres termes le régime, influe beaucoup sur leur action. Les animaux sont nourris soit au pâturage, soit à l'intérieur; ce dernier mode constitue la stabulation, qui peut être temporaire ou permanente, suivant que les animaux vont de temps en temps pâturer ou bien qu'ils restent constamment à l'étable. Le choix du mode à employer est déterminé par les circonstances culturelles ou économiques. Nous citerons encore ici le savant agronome Lefour : « Une culture peu avancée, pauvre en capitaux et en moyens de travail sur un sol très-herbifère, dans des montagnes gazonnées ou des landes, peut provoquer l'adoption du pâturage; il peut également être fructueux sur de riches herbages naturels de vallées ou de marais. Les chaumes, les jachères, les champs, ainsi que les prés, au printemps et à l'automne, constituent des pâturages temporaires. Suivant la nature et l'abondance de l'herbe, le pâturage est affecté aux bœufs et aux moutons, à l'élève ou à l'engraissement, à la production des chevaux forts ou légers, etc. La stabulation est adoptée dans les localités privées de pâturages, dans le voisinage des grandes villes, lorsque le sol est très-fertile et qu'une culture riche produit les racines, les fourrages verts et fournit des litières abondantes. La stabulation donne les moyens de régler plus sûrement l'alimentation et le régime; en outre, elle fournit du fumier abondant et devient ainsi la base d'une culture riche et progressive. »

Une des parties les plus importantes de la *zootechnie* générale est l'hygiène, qui comprend l'ensemble des soins destinés à préserver l'animal des causes de maladie, d'accident ou de mort. Ces causes sont : 1^o l'action des agents physiques ou milieux ambiants, tels que le climat, l'atmosphère, le sol, les eaux, etc.; 2^o l'action même de l'homme qui dirige l'éducation de l'animal et l'exercice de ses organes dans le travail et la production. Le premier point concerne l'hygiène de l'habitation, le second l'hygiène du régime, du travail et de la production. Il nous resterait à parler de l'utilisation des animaux et de leurs produits. Nous renverrons pour cela aux articles concernant chaque espèce.

ZOOTECNIQUE adj. (zo-o-tè-kni-ke — rad. *zootecnie*). Zool. Qui appartient ou qui se rapporte à la zootechnie : *Études zootechniques*.

ZOOTECNISTE s. m. (zo-o-tè-kni-ste — rad. *zootecnie*). Zool. Celui qui s'occupe de zootechnie. || On dit aussi **ZOOTECNICIEN**.

ZOOTHAMNIE s. f. (zo-o-ta-mni — du préf. *zoo*, et du gr. *thamnon*, buisson). Infus. Genre de vorticelles.

ZOOTHÈQUE s. f. (zo-o-tè-ke — du préf. *zoo*, et du gr. *tithéni*, je place). Antiq. Endroit où l'on gardait les animaux destinés aux sacrifices.

ZOOTHÉRAPEUTIQUE adj. (zo-o-tè-ra-peu-ti-ke — du préf. *zoo*, et de *thérapeutique*). Art vétér. Qui a rapport à la thérapeutique des animaux. || On dit aussi **ZOOTHÉRALIQUE**.

— s. f. Thérapeutique des animaux. || On dit aussi **ZOOTHÉRAPIE**.

ZOOTHÈRE s. m. (zo-o-tè-re — du préf. *zoo*, et du gr. *thér*, bête fauve). Ornith. Genre de merles, qui habite l'Himalaya.

ZOOTIQUE adj. (zo-o-ti-ke — du gr. *zoon*, animal). Minér. Qui contient des débris d'animaux : *Spilite zootique*.

ZOOTOMIE s. f. (zo-o-to-mi — du préf. *zoo*, et du gr. *tomé*, section). Zool. Partie de la zoologie qui s'occupe de la dissection des animaux et de l'étude de leur organisation intérieure : *En zootomie, ainsi que dans toute autre science, il faut préalablement clas-*

ser, ensuite décrire convenablement et enfin résumer. (L. Laurent.)

ZOOTOMIQUE adj. (zo-o-to-mi-ke — rad. *zootomie*). Zool. Qui appartient ou qui se rapporte à la zootomie : *Procédés zootomiques*.

ZOOTOMISTE s. m. (zo-o-to-mi-ste — rad. *zootomie*). Celui qui s'occupe de zootomie : *Meckel fut supérieur encore à Home comme zootomiste*. (I. Geoffroy St-Hilaire.)

ZOOTIQUE s. m. (zo-o-to-ke — du gr. *zootokos*, vivipare — de *zoon*, animal vivant; *teké*, j'enfante). Erpét. Genre de reptiles sauriens, formé aux dépens des lézards.

ZOOTYPOLITHE s. m. (zo-o-ti-po-li-te — du préf. *zoo*, et du gr. *typos*, empreinte; *lithe*, pierre). Zool. Nom donné aux empreintes d'animaux fossiles sur les pierres ou les gangues diverses.

ZOOXANTHINE s. f. (zo-o-ksan-ti-ne — du préf. *zoo*, et du gr. *xanthos*, jaune). Chim. Principe colorant extrait des plumes de couleur jaune.

— **Encycl.** Lorsqu'on eut découvert que la disposition des substances transparentes en lames très-minces suffit pour leur donner une coloration spéciale, variable suivant l'épaisseur de ces lames, on fut naturellement porté à en conclure que la coloration si remarquable des plumes d'oiseau était uniquement due à cette circonstance et non à un principe propre. M. Bogdanow a pu, sans nier l'effet naturel des lames minces au point de vue de la coloration, constater qu'elle était souvent due aussi à une autre cause, à la présence dans le tissu des plumes de principes colorants particuliers, dont il a pu essayer l'analyse distinctive. C'est ainsi qu'il a constaté la présence d'un pigment noir, celle d'un pigment rouge et de toute une série de pigments jaunes ayant pour base commune une substance particulière, à laquelle il a donné le nom de *zooxanthine*.

Des découvertes plus récentes ont permis de constater dans des substances autres que les plumes d'oiseau la présence de la *zooxanthine*. Une substance tout à fait analogue a été découverte, sous forme de granulations moléculaires, dans la choréide des céphalopodes.

Lorsqu'on veut isoler la *zooxanthine* des plumes d'oiseau, on choisit naturellement des plumes jaunes ou des plumes d'une couleur composée contenant du jaune, notamment des plumes vertes, et préférentiellement celles d'un vert tirant sur le jaune. On les traite par l'acide acétique, on évapore à siccité et l'on traite le résidu par l'alcool. Le corps qu'on a ainsi obtenu, et qui a pris le nom de *zooxanthine*, n'est pas encore assez connu pour que nous puissions en donner une formule même hypothétique.

Nous avons indiqué, au début de cet article, que la coloration des plumes d'oiseau peut être due à deux causes différentes; mais il est facile de pressentir que ces plumes doivent donner lieu à des phénomènes physiques différents, suivant le principe de leur coloration. C'est ainsi qu'on a pu constater que les plumes colorées par la *zooxanthine* n'ont jamais ces reflets chatoyants, ces couleurs changeantes si remarquables dans les plumes de certains oiseaux. Ce phénomène, en effet, est dû exclusivement à des accidents de réfraction et de réflexion que les plaques transparentes expliquent très-bien, mais que les matières colorantes ne sauraient produire. Il n'est pas nécessaire d'ajouter que les plumes colorées par l'épaisseur des lames qui les composent ne donnent aucun produit spécial sous l'action des acides. Il est d'ailleurs facile de les distinguer des plumes colorées par la *zooxanthine*, par ce fait que la substance de ces dernières est relativement molle, au lieu que celle des autres est dure, cornée, élastique.

ZOPELLI (Jacques), poète italien, né à Venise en 1639, mort en 1718. Ayant achevé ses études au séminaire de Venise, qui était dirigé par les Pères somasques, il reçut la prêtrise et montra tant de talent et de zèle dans l'exercice des fonctions qui lui furent successivement confiées, qu'il s'attira la faveur et la bienveillance des prélats qui occupèrent le siège patriarcal de Venise. Elevé à la dignité d'archidiacre, il eut quelques loisirs et il les employa à la culture des lettres. L'Académie des *Raccolti* (Recueillis) le reçut parmi ses membres. Il rimait avec la plus grande facilité sur toutes sortes de sujets. Sa vieillesse fut calme et heureuse, comme l'avait été sa vie entière. Il fut inhumé dans l'église patriarcale, et on lui consacra une épitaphe, où l'on rendait justice à ses vertus et à ses talents. On a de lui un recueil de vers, écrits avec facilité, mais qui portent la marque du goût maniéré du temps. Il a pour titre : *Trattamenti poetici seri et geniali* (Venise, 1673, in-12).

ZOPF (Jean-Henri), historien allemand, né à Géra en 1691, mort en 1774. Il remplit de 1719 jusqu'à la fin de sa vie les fonctions de directeur du gymnase d'Essen. Zopf est l'auteur d'un *Précis d'histoire universelle* (1729) qui a eu un très-grand nombre d'éditions et dans lequel il regarde l'empire germanique comme la suite de l'empire romain et y rattache toute l'histoire moderne. Schoell en a donné une traduction française, sous le titre de *Précis d'histoire universelle, politique, ec-*

clésiastique et littéraire depuis la création du monde jusqu'à la paix de Schœnbrunn, augmentée d'une *Histoire de la Révolution française* (Paris, 1810, 5 vol. in-12).

ZOPHÈRE s. m. (zo-fère — du gr. *zopheros*, sombre). Entom. Genre d'insectes coléoptères hétéromères, de la famille des coléoptères, type de la tribu des zophérites, comprenant une dizaine d'espèces, qui habitent l'Amérique centrale.

ZOPHÉRITE adj. (zo-fé-rite — rad. *zophère*). Entom. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre zophère.

— s. m. pl. Tribu d'insectes coléoptères hétéromères, de la famille des coléoptères, ayant pour type le genre zophère.

ZOPHIE s. m. (zo-fi — du gr. *zophos*, obscurité). Entom. Genre d'insectes coléoptères hétéromères, de la tribu des blaspides, dont l'espèce type vit au Cap de Bonne-Espérance.

ZOPHOBAS s. m. (zo-fo-bass). Entom. Genre d'insectes coléoptères hétéromères, de la tribu des ténébrionites, comprenant une dizaine d'espèces, qui habitent surtout l'Amérique méridionale.

ZOPHOBIE s. m. (zo-fo-bi — du gr. *zophos*, obscurité; *bios*, je vis). Entom. Genre d'insectes coléoptères hétéromères, de la famille des mélasomes, dont l'espèce type habite le Tucuman.

ZOPHODIE s. f. (zo-fo-di — du gr. *zophodios*, obscur). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, de la tribu des pyralides.

ZOPHOMYIE s. f. (zo-fo-mi-t — du gr. *zophos*, obscurité; *myia*, mouche). Entom. Genre d'insectes diptères, de la famille des athérinères, tribu des myiides, formé aux dépens des tachines, et comprenant une dizaine d'espèces, qui habitent l'Europe.

— **Encycl.** Les *zophomyies* présentent beaucoup d'analogie avec les tachines, auxquelles on les réunissait autrefois. Ce sont des insectes de taille petite ou moyenne, d'une couleur noire, luisante, ayant quelquefois des reflets métalliques; ils ont, du reste, le faciès et la plupart des caractères généraux des muscides. On en connaît une douzaine d'espèces, qui habitent l'Europe. Les *zophomyies* habitent les bois; on ne sait rien de positif sur leur développement. Plusieurs espèces ont été trouvées dans les endroits sablonneux percés de trous par les hyménoptères fouisseurs; on pense que leurs larves vivent en parasites. La *zophomyie* renflée est assez commune aux environs de Paris.

ZOPHOSE s. m. (zo-fo-ze — du gr. *zophos*, obscurité). Entom. Genre d'insectes coléoptères hétéromères, de la tribu des érodités, comprenant plus de trente espèces, répandues dans l'ancien continent.

ZOPILOTE s. m. (zo-pi-lo-te — du préf. *zo*, et du gr. *pilos*, bonnet). Ornith. Syn. de *SARCORAMPHUS*, genre de vautours.

ZOPISSA s. f. (zo-pi-sa — du gr. *zodé*, je bous; *piassa*, poix). Résine fondue, poix. Vieux mot.

— Mar. Résine grasse tirée du vieux bois de pin. Vieux goudron pris sur la carène d'un bâtiment.

ZOPLEME s. m. (zo-plé-me). Bot. Ancien nom de l'ellébore d'Orient.

ZOPPIO (Jérôme), littérateur italien, né à Bologne, mort dans la même ville en 1591. Tout en exerçant la profession médicale, il s'adonna à la culture des lettres et de la philosophie, alla professer la logique et la morale à Macerata, où il fonda l'Académie des *Catani*, puis enseigna la littérature dans sa ville natale. Zoppio se méla activement aux disputes littéraires et grammaticales de son temps, se rangea parmi les défenseurs de Dante, de Pétrarque, d'Annibal Caro, au sujet du canzone *De gli di d'oro*, et attaqua vivement le Muzio. Fontanini prétend que ce fut parce que le Muzio avait dit que les philosophes sont les patriarches des hérétiques; mais il est inutile de chercher d'autre cause à la sortie de Zoppio que la chaleur inséparable de toute discussion. Outre une traduction en vers des quatre premiers livres de l'*Enéide* (1554), on lui doit: *Rime e prose* (Bologne, 1567, in-80); *Atamante*, tragédie (Macerata, 1578, in-40); faibles au point de vue de la composition; *Ragionamenti in difesa di Dante e del Petrarcho* (Bologne, 1583, in-40); *Particelle poetiche sopra Dante* (Bologne, in-40); *La Poetica sopra Dante* (Bologne, 1586, in-40), etc. Les ouvrages de Zoppio sont écrits dans un style élégant et pur.

ZOPPIO (Melchior), littérateur italien, fils du précédent, né à Bologne vers 1544, mort en 1634. Comme son père, il se fit médecin, puis se livra à l'enseignement et professa successivement la philosophie à Macerata et à Bologne. Zoppio contribua à fonder dans cette dernière ville, en 1588, l'Académie des *Gelati*, dont il fit partie sous le nom de Caliginoso. Par son enseignement, son vaste savoir et ses écrits, il acquit de son temps une très-grande réputation. On a de lui deux comédies, *Il Diogene accusato* (Venise, 1598) et *Il Giuliano*; quatre tragédies, *Admeto*, *Medea*, *Creusa*, *Meandro* (Bologne, 1629, in-12); plusieurs ouvrages de philosophie scolastique. Il a laissé, en outre, plusieurs traités

manuscrits, notamment six volumes in-folio sur des sujets de philosophie.

ZOPPO DI LUGANO (Jean-Baptiste DISCEPOLI, dit le), peintre italien. V. DISCEPOLI.

ZOPPOLA, bourg du royaume d'Italie, province d'Udine, district de Pordenone, mandement de San-Vito-Udinese; 3,800 hab.

ZOPPOT, ville de Prusse, province de Prusse, régence et à 12 kilom. N. de Dantzig, sur la Baltique; 2,000 hab. Etablissement très-comfortable de bains de mer, fréquenté par les habitants de Dantzig.

ZOPYRE, fils de Mégabyse, célèbre par son dévouement envers Darius. Il vivait au vi^e siècle avant notre ère. Pendant que ce prince assiégeait Babylone révoltée, il se coupa le nez et les oreilles, se présenta aux assiégés comme une victime de la cruauté du roi de Perse, gagna leur confiance et, quand il eut enfin obtenu le commandement de la ville, ouvrit les portes aux troupes de Darius (vers 520 av. J.-C.).

ZOPYRE, médecin grec. Il vivait au i^{er} siècle avant notre ère. Ce savant, sur lequel on a fort peu de renseignements, paraît avoir eu des connaissances assez étendues sur la botanique. Ce fut pour Ptolémée Aulète, roi d'Égypte, qui l'avait attiré à sa cour, qu'il composa l'antidote universel appelé *ambrosia*, dont Celse et Galien, dans son *Antidotarium*, nous ont transmis la composition. L'*ambrosia* avait, croit-on, beaucoup d'analogie avec le fameux antidote de Mithridate et était peut-être la même chose. Galien parle d'une lettre de Zopyre à Mithridate, dans laquelle le médecin propose au roi de tenter l'essai de son antidote: il lui conseillait de faire avaler à un criminel un poison mortel et de lui donner sur-le-champ son *ambrosia*, afin de s'assurer si cette composition avait la force de détruire l'effet de la substance vénéneuse. Zopyre, ainsi que nous l'apprend Oribase dans ses *Collectanea*, avait classé les médicaments d'après leur mode d'action. Le clinopédion, plante appelée par les Grecs *zopyron*, devait vraisemblablement son nom à Zopyre, soit qu'il l'eût découverte, soit qu'il en eût indiqué le premier les propriétés médicales.

Zoraine et Zulnar, drame lyrique en trois actes, en prose, paroles de Saint-Just, musique de Boieldieu; représenté au théâtre Favart (Opéra-Comique) le 16 mai 1798. Le sujet du poème est tiré de *Gonzalve de Cordone*, roman de Florian. Boieldieu avait déjà fait représenter quatre petits opéras sans réussir à fixer sérieusement l'attention publique. Celui de *Zoraine et Zulnar* fit connaître les qualités de son charmant génie, l'élégance de son style, la finesse et la vivacité de son instrumentation, la grâce de sa mélodie.

ZORBIG, ville de Prusse, province de Saxe, régence de Mersebourg, cercle de Bitterfeld, sur la Fulne; 2,900 hab. Manufacture de tabac.

ZORÈVE s. m. (zor-è-ve — de l'hébreu *zavav*, couler). Entom. Genre d'insectes hémiptères hétéromères, de la famille des ligéens, tribu des coréides, dont l'espèce type habite la Guyane.

ZORG ou **SORGH** (Hendrik-Martensz ROKES, plus connu sous le nom de), peintre hollandais, né à Rotterdam en 1621, mort en 1682. Son père, qui était voiturier par eau, avait reçu, dit-on, le surnom de *Zorg* (mot hollandais qui veut dire *soin*), à cause de son exactitude à remplir les commissions dont on le chargeait. Ce surnom aurait passé au fils, qui l'aurait justifié, à son tour, par le soin avec lequel il exécutait ses tableaux. Nous ne savons ce qu'il y a de vrai dans ces particularités rapportées par les biographes; ce qui est certain, c'est que Rokes n'a jamais signé autrement que *Sorgh*. On prétend encore qu'il aurait d'abord étudié sous la direction de David Teniers, à Anvers, et qu'il serait revenu à Rotterdam prendre des leçons de Willem Buytenweg, qui est plus connu comme graveur que comme peintre. Si l'on n'en juge que d'après ses œuvres, Zorgh se rapproche beaucoup plus d'Adrien van Ostade et de Brauwer que de Teniers. Bien qu'il n'occupe dans l'école hollandaise qu'un rang secondaire, il est très-estimé par les amateurs. Il possède, dit Waagen, un sentiment profond de la nature, du goût comme compositeur, un dessin exact et une exécution soignée. Sa couleur est chaude et harmonieuse, bien que plus opaque et plus terne que celle de Brauwer, tandis que sa facture est plus sèche et plus léchée. Le Louvre possède deux tableaux de ce maître; l'un représente un *Intérieur de cuisine*; l'autre, provenant de la collection La Caze, est un *Intérieur flamand*, composition de neuf figures, signée « M. Sorgh, 1648. » Parmi les autres tableaux sur lesquels on a relevé des dates, nous citerons: des *Vases sur une console*, peinture de 1640, qui a figuré à la vente de la célèbre galerie de Pommersfelden en 1867; un *Alchimiste*, de 1643, dans la collection Henderson, à Londres; un *Intérieur de cuisine*, de la même année, dans la collection Lasenki, à Varsovie; un *Intérieur flamand*, de 1646, payé 800 francs à la vente Cotureau (1861); une *Marine*, de 1660, au musée de l'Ermitage. Cette dernière galerie possède deux autres tableaux de Zorgh: une *Rixe de paysans* et une *Adoration des bergers*. Une

seconde peinture sur ce dernier sujet est au musée de Copenhague. On connaît encore un sujet du Nouveau Testament peint par cet artiste, le *Maître de la vigne payant ses ouvriers*, dans la galerie de Dresde. Le musée de Rotterdam possède un portrait de vieillard, en colerette blanche et de grandeur naturelle, sujet très-rare, sinon unique, dans l'œuvre de Zorgh. Le plus souvent, ce maître a peint des *Intérieurs de cuisine*, avec une ou deux petites figures seulement et un très-grand nombre d'accessoires finement traités; des compositions de ce genre, outre celles que nous avons déjà citées, se voient au musée de Toulon, dans la collection J. Walter, en Angleterre; dans la collection Van der Aa, en Belgique; les figures de ce dernier tableau sont attribuées à Teniers. Un *Intérieur de ferme*, qui a été payé 600 francs à la vente Ullens de Schooten, en 1844, offre de curieux ustensiles de ménage peints par Zorgh et des figures attribuées à Heemskerck. Il y a deux des meilleurs ouvrages de cet artiste à la pinacothèque de Munich, l'*Intérieur d'une taverne hollandaise* et une *Famille de paysans*; Wangen dit qu'ils se rapprochent des œuvres de Brauwer par l'harmonie de la couleur. Une des plus importantes compositions de Zorgh appartient au musée Van der Hoop, d'Amsterdam; c'est un *Marché aux poissons*, où il n'y a pas moins de vingt-huit figures. Le musée de Dresde possède une *Marchande de poissons* en conversation avec une cuisinière et un pêcheur. Au musée de Nantes est un *Vieillard caressant une servante*; dans la galerie Ellesmere, à Londres, un *Intérieur de cabaret*; dans la collection Wilson, à Paris, la *Bonne aventure*; dans la collection Dubus de Gisignies, à Bruxelles, la *Partie de cartes*, etc. P. Lastman, le maître de Rembrandt, a gravé à l'eau-forte, d'après Zorgh, un *Bourgmestre donnant l'aumône à un petit garçon*.

On raconte qu'à la mort de son père, H.-M. Rokes, dit Zorgh ou Sorgh, se décida à faire le métier de voiturier et que, depuis, il ne s'occupa plus de peinture que dans les instants de loisir qui lui étaient laissés par sa nouvelle profession.

ZORGDRAGER (Cornelle-Gisbert), navigateur hollandais, né vers 1650, mort dans la première moitié du xviii^e siècle. Il prit en 1690 le commandement d'un navire expédié dans les parages du Groenland pour la pêche de la baleine. Zorghdrager renouvela un certain nombre de fois ces sortes d'expéditions et y passa la plus grande partie de sa vie. Un Hollandais, Abraham Monbach, a rédigé sur ses notes un ouvrage fort intéressant, qui contient à la fois le résultat des voyages et des observations du navigateur, avec des considérations générales sur la pêche. Cet ouvrage est intitulé: *Progrès florissant de la pêche au Groenland et Traité de la pêche de la baleine*, en hollandais (Amsterdam, 1720, in-40, avec plusieurs cartes et figures). « Ma profession pendant plusieurs années, dit Zorghdrager, ayant été la pêche au Groenland, je me crus obligé d'acquiescer les connaissances et l'instruction qu'elle exigeait. Aussi, indépendamment de ce que j'ai appris par ma propre expérience, je m'attachai à me bien pénétrer de tout ce qu'avient sur les capitaines les plus expérimentés. Je parcourus et je lus beaucoup de journaux de route, d'histoire et d'annales; je notai très-soigneusement dans mon registre annuel tous les faits remarquables qui m'étaient arrivés, afin d'avoir une idée exacte de mes opérations. » En recherchant ce qui avait été écrit sur la pêche dans les parages qu'il explorait, Zorghdrager put se convaincre qu'il avait été publié bien peu d'ouvrages utiles; les meilleurs, rédigés par des gens crédules et qui manquaient de l'esprit d'observation, contenaient des fables ridicules à côté de renseignements qui pouvaient être exacts, mais qu'on avait négligé d'exposer avec toute la rigueur désirable. Il y avait donc à faire un livre sérieux, utile à tous les navigateurs désireux de s'aventurer dans les mers boréales et en qui on pût avoir pleine confiance. C'est ce qu'entreprit de faire Zorghdrager. Son ouvrage indique la manière dont doit être équipé tout navire expédié à la pêche dans les parages en question; les procédés à suivre pour rendre la pêche fructueuse; les routes où l'on rencontre en grand nombre les baleines, etc.; il offre en outre, sur le climat, les glaces, la formation des banquises et leur marche en certaines saisons, sur les météores de l'océan Glacial arctique, les renseignements les plus exacts, augmentés de la description du Groenland, de l'Islande, du Spitzberg, de la Nouvelle-Zemble, du détroit de Davis, de l'île de Jean-Mayen, des figures d'oiseaux et d'animaux, de plantes et d'arbres, des cartes de géographie, des relevés de côtes, etc. Ce livre est le plus complet qui ait paru sur ces régions avant celui du capitaine Scoresby, et tous ceux qui ont eu à en parler y ont puisé la plus grande partie de leur science. Il a été traduit en allemand, avec un complément formé de la *Pêche à la morue* de Nicolas Denis (Leipzig, 1723, in-40), et en anglais sous le titre de *Tableau du commerce du Groenland et de la pêche à la baleine* (Londres, 1725, in-40).

ZORILLE s. m. (zo-ri-ille; *Il mil.*). Mamm. Mammifère carnassier du genre martre.

— Arachn. *Tétragnathe zorille*, Espèce d'araignée de la Caroline.

— **Encycl.** Les *zorilles* forment, dans le grand genre martre, un sous-genre caractérisé surtout par un museau court; la molaière tuberculeuse d'en haut assez large; deux fausses molaires supérieures, trois inférieures de chaque côté; quant au reste, les *zorilles* présentent le système dentaire des putois; les ongles des pieds de devant longs, obtus, épais, robustes et propres à fouiller la terre. Ce groupe ne renferme jusqu'à présent qu'une seule espèce, appelée *zorille*, blaireau du Cap, blaireau puant, etc. Cet animal rassemble beaucoup au putois par sa taille et sa forme générale; il a le pelage d'un fond brun marqué de bandes longitudinales, courtes, d'un blanc jaunâtre; les cuisses et le ventre d'un noir uniforme; la queue garnie de longs poils variés de noir et de blanc. Le *zorille* vit dans les environs du Cap de Bonne-Espérance; on le retrouve aussi au Sénégal et sur les bords de la Gambie, avec quelques différences peu importantes dans la disposition et le fond des couleurs. Cet animal se rapproche du blaireau et surtout du putois, tant par ses habitudes naturelles que par l'odeur désagréable qu'il exhale et qui devient plus sensible par la chaleur du climat. La disposition et l'étendue de ses ongles dénotent suffisamment un animal fouisseur; en effet, il se creuse des terriers où il mène une vie souterraine. Quelques auteurs ont regardé le *zorille* comme une simple variété du putois, auquel la différence de climat aurait apporté quelque modification dans la nature et surtout dans la couleur du poil.

ZORIN s. m. (zo-rain). Un des noms vulgaires de la bignone grimpante ou liane rouge.

ZORITA, bourg d'Espagne, province de Caceres, juridiction et à 18 kilom. S.-O. de Lagrosan; 3,000 hab.

ZORN, rivière de France. Elle prend sa source sur le versant oriental des Vosges, non loin des sources de la Sarre, dans l'ancien département de la Meurthe, traverse une gorge profonde et pittoresque, entre dans le département du Bas-Rhin, débouche dans la plaine de Saverne, rencontre le canal de la Marne au Rhin, baigne Brumath et se jette dans la Moder, au-dessous d'Herlisheim, après un cours de 95 kilom.

ZORN (Pierre), philologue et théologien allemand, né à Hambourg en 1682, mort en 1746. Il mena une vie errante et des plus agitées. Doué d'une vive et précoce intelligence, il avait, dès l'âge de quatorze ans, traduit plusieurs ouvrages grecs. Après avoir complété ses études à Leipzig et à Wittemberg, il entra dans les ordres, se fit recevoir en 1705 bachelier en théologie à Rostock, où il publia divers écrits contre les théologiens relâchés, voyagea ensuite dans les Pays-Bas, puis habita successivement Giessen, Kiel (1707), Ploen (1715), où il remplit les fonctions de recteur jusqu'en 1720; Hambourg, Stettin (1725), où il enseigna l'éloquence, l'histoire profane et l'histoire ecclésiastique, et enfin Thorn, dans la Pologne prussienne. C'est là qu'il termina sa vie, après avoir été professeur, recteur et bibliothécaire de la ville. C'était un homme d'un grand savoir, mais d'une humeur changeante qui l'empêchait de se plaire nulle part, et il apportait dans les controverses auxquelles il prenait part un emportement et une amertume qui lui faisaient de nombreux ennemis. Il a laissé un très-grand nombre d'écrits, où l'on trouve la preuve de sa grande érudition. Nous nous bornerons à citer: *Index auctorum ab Eustathio in commentario in Homerum allegatorum*, inséré dans la *Bibliothèque grecque* de Fabricius; *Bibliotheca antiquaria et ecclesiastica in Scripturam sacram; historia et antiquitates urbis quondam in Aegyptio celeberrimae Thebarum; De antiquo signatum in canis nuptialibus usu; De catacumbis seu cryptis sepulchralibus sanctorum martyrum; Opuscula sacra* (2 vol.).

ZORN (Joseph), naturaliste allemand, né à Kempen en 1739, mort en 1799. Il exerça la profession de pharmacien dans sa ville natale, s'occupa beaucoup de botanique et publia les ouvrages suivants: *Icones plantarum medicinalium* (Nuremberg, 1779-1790, 6 centurées, avec gravures); *Trois cents espèces de plantes américaines* (Nuremberg, 1785-1789, 2 vol. in-80); *Choix de plantes rares et remarquables par leur beauté* (Nuremberg, 1794-1798, 3 vol. in-80).

ZORN DORF, ville de Prusse, province de Brandebourg, régence de Francfort-sur-l'Oder, cercle et à 7 kilom. N. de Custrin; 1,400 hab. C'est là que, en 1758, Frédéric le Grand défait les Russes commandés par Fernor. V. ci-après.

Zorndorf (BATAILLE DE), gagnée par Frédéric II sur les Russes le 25 août 1758, et l'une des batailles les plus disputées, les plus sanglantes qui se soient livrées pendant cette lutte gigantesque qui s'appelle la guerre de Sept ans. Le général russe Fernor, à la tête de 80,000 hommes, s'était avancé jusque sur les frontières de la Poméranie et de la Nouvelle-Marche, pour seconder les opérations des autres ennemis du roi de Prusse. Il assigna alors Custrin, bombardé cette malheureuse ville et la réduisit en

condes; mais la garnison, retranchée sur des monceaux de ruines, refusait fièrement de capituler. Frédéric vola au secours de la place avec 14,000 hommes seulement et rejoignit l'armée de son lieutenant Dohna, forte de 16,000 hommes et campée sur la gauche de l'Oder, vis-à-vis de Custrin.

En apprenant l'approche du roi, Fermor leva le siège et, avec 50,000 hommes, atterrit à Zorndorf l'armée prussienne, qui n'en comptait pas plus de 30,000. Frédéric, après avoir reconnu l'ennemi, prescrivit aussitôt à chacun de ses lieutenants les mouvements qu'ils auraient à exécuter. A neuf heures du matin, l'avant-garde s'ébranla, passant à droite et à gauche de Zorndorf. Les batteries, établies sur des monticules en avant du village, commencèrent l'attaque, à laquelle répondit l'artillerie russe, deux fois plus nombreuse; mais le feu des Prussiens, supérieurement dirigé, eut bientôt contraint Fermor à porter en arrière les troupes sur lesquelles les canons prussiens tonnaient concentriquement. Tandis que l'avant-garde, dirigée par Nantufel, continuait son mouvement, une solide infanterie la suit et l'appuie. En même temps la cavalerie se prolonge sur la gauche de Zorndorf, tandis que les cuirassiers Prince-de-Prusse et Prince-Frédéric se portent sur la droite. Les débuts du combat ne furent pas d'un favorable augure pour les Prussiens; l'extrême gauche, qui devait soutenir l'avant-garde, marchant à deux cent cinquante pas en avant, convergée presque entièrement à droite, laissant ainsi cette avant-garde isolée et prêtant elle-même le flanc à l'ennemi. Fermor saisit l'occasion et lança sa cavalerie sur les bataillons découverts, qui bientôt furent mis en déroute et prirent la fuite. A l'aspect de ce désordre, Frédéric donna l'ordre de charger à Seidlitz et à son intrépide cavalerie. Alors les hussards du Ziethen et de Malackowski, avec les cuirassiers de Seidlitz, se ruèrent sur la cavalerie russe et la culbutèrent; puis, se rejetant sur l'infanterie, en firent un horrible carnage. Presque toute l'aile droite des Russes, jusqu'au Galgengrund, était hachée, et le reste refoulé dans les marais de Quartschen. Bientôt les fuyards, tombant sur les bagages, mirent le désordre en son comble. Défouant les tonneaux d'eau-de-vie, ivres morts, ils massacraient leurs officiers et couraient çà et là comme des insensés.

Il était une heure; la cavalerie prussienne, fatiguée de sabrer, se rapprocha de Zorndorf pour se reformer et combiner une nouvelle attaque. En ce moment, Frédéric prescrivit aux brigades, qui étaient jusqu'alors restées immobiles, d'avancer et d'attaquer la gauche des Russes. Les deux ailes marchèrent en ligne et l'artillerie recommença son feu. Les escadrons essayèrent alors, mais vainement, d'enlever les batteries. Bientôt, culbutés vers Zichen, dans les marais, par les cuirassiers Prince-de-Prusse et Prince-Frédéric, par les dragons Zettritz et Normann et les hussards de Ruesch, ils y restèrent embourbés. Les Cosaques incendièrent le village, mais la cavalerie prussienne l'avait déjà enveloppé, et tous furent sabrés ou brûlés.

Cependant l'infanterie de l'aile gauche plia sous les charges de la cavalerie russe, et les mêmes bataillons qui avaient si vaillamment combattu dans la campagne précédente reculent devant quelques escadrons à moitié rompus, sous les yeux mêmes de Frédéric, qui brave la mort à leur tête. Telles sont les vicissitudes de la guerre. Mais l'intrépide Seidlitz est là avec son admirable cavalerie; il accourt à la tête des escadrons de l'aile gauche, remplit les vides laissés par l'infanterie en retraite, charge les cavaliers russes avec une impétuosité irrésistible, et les précipite loin du champ de bataille, dans les marais de Quartschen. En même temps, les régiments de la droite, rompant l'aile gauche des Russes, la jetaient sur la cavalerie de Seidlitz, qui, malgré un horrible feu de mitraille et de mousqueterie, opéra un mouvement à droite et se précipita sur l'infanterie russe, essayant encore de résister près du Galgengrund. Alors le feu cessa entièrement, et la lutte revêtit un caractère d'acharnement atroce, dont l'histoire n'offre que peu d'exemples. On ne se battit plus qu'avec le sabre, les baïonnettes et les crosses de fusil. « Les charges à la baïonnette et les grandes mêlées, dit Jomini dans son *Traité des grandes opérations militaires*, n'ont lieu ordinairement que dans les relations; à Zorndorf, elles existèrent réellement sur le champ de bataille. Frédéric en donna la certitude lui-même et mille témoins l'ont confirmée. » Sur toute la ligne, on entendait crier : « Les Prussiens ne font pas de quartier. — Nous non plus, » répondaient les Russes, et les soldats des deux armées se ruaient avec rage les uns sur les autres. On vit un Cosaque, couvert de blessures mortelles, se traîner sur un Prussien expirant et lui arracher des larmes de chair avec les dents. Réfugiés au milieu de leurs bagages, les vaincus combattaient encore. « Ces gens-ci, disait Frédéric, sont plus difficiles à tuer qu'à vaincre. » Enfin, les Russes furent enfoncés et dispersés de tous les côtés. Dans cette journée sanglante, Frédéric avait employé l'ordre oblique, déjà appliqué dans l'antiquité, mais qu'il éleva à la hau-

teur d'un système. Lui-même, tour à tour général et soldat, se prodigua pour enlever son armée. Plusieurs de ses aides de camp et de ses pages furent tués à ses côtés. Mais le héros du jour fut Seidlitz, et Frédéric, assez grand pour être juste, lui attribua publiquement l'honneur de la victoire.

La bataille avait duré depuis neuf heures du matin jusqu'à huit heures et demie du soir. Les Russes perdirent 21,500 tués et 3,000 prisonniers; 105 pièces de canon tombèrent au pouvoir des Prussiens, dont la perte s'élevait à 12,000 hommes, perte énorme cependant, puisqu'elle constituait presque la moitié de l'armée de Frédéric. De tels triomphes l'eussent bientôt épuisée. Il est vrai que dans ses rangs combattaient les braves de Prague, de Rosbach et de Leuthen.

Quelques jours avant la bataille, le maréchal Daun, qui projetait une tentative sur la Saxe, avait écrit au comte de Fermor pour lui recommander « de ne pas se compromettre, et surtout de ne point risquer de bataille contre un ennemi rusé qu'il ne connaissait pas encore, mais de gagner seulement du temps jusqu'à ce que l'expédition de Saxe eût réussi. »

Le courrier fut enlevé et la lettre portée à Frédéric, qui, après la victoire, se fit un malin plaisir de répondre de sa propre main au maréchal, pour lequel il professait d'ailleurs une grande estime : « Vous avez eu raison de conseiller au général Fermor d'être circonspect avec un ennemi rusé que vous connaissez mieux que lui, car il a tenu ferme et a été battu. »

ZORNIE s. f. (zor-ni). Bot. Genre de plantes, de la famille des légumineuses, tribu des hédysarées, formé aux dépens des sainfoins, et comprenant une trentaine d'espèces, qui croissent surtout dans les régions tropicales.

— **Encycl.** Ce genre a été formé par Gmelin et comprend un certain nombre de plantes herbacées et sous-frutescentes marquées de ponctuations transparentes. Leurs fleurs forment des épis terminaux et axillaires flexueux. Leur gousse est muriquée, sessile, comprimée et présente de quatre à six articles qui s'isolent à la maturité. Les espèces qui ont servi de base à ce genre étaient des hédysarums pour Linné et les auteurs antérieurs à Gmelin.

ZOROASTERISME s. m. (zo-ro-a-sté-risme). Philos. Doctrine de Zoroastre : *Les anges furent, chez les Hébreux, un vestige du culte des divinités sidérales et des génies bons et mauvais que le ZOROASTERISME avait aussi fait entrer dans la théologie.* (A. Maury.)

ZOROASTRE, fondateur ou réformateur du magisme. Sa patrie et l'époque où il vécut sont également inconnues. L'histoire n'a recueilli des événements de sa vie que quelques traits qui ne concordent même pas entre eux, et c'est en vain que des savants du premier ordre ont essayé de reconstituer cette histoire en s'aidant des brèves indications des auteurs grecs, des fragments mutilés ou interpolés des livres sacrés du magisme, et des légendes merveilleuses des poètes et historiens de l'Orient. Cette incertitude serait déjà une preuve de haute antiquité, s'il n'en existait pas, d'ailleurs, d'autres d'un caractère plus précis. L'opinion générale de l'antiquité grecque était que Zoroastre avait vécu 5000 ans avant la guerre de Troie. Quelque exagérée que paraisse cette donnée chronologique, il faut constater que les anciens étaient à peu près unanimes sur ce point, et c'est un témoignage auquel on ne peut méconnaître un poids considérable. Une opinion contraire a cependant surgi dans le XVIII^e siècle; Zoroastre, au lieu d'être un législateur des temps primitifs, serait simplement contemporain d'Hystaspes et de Darius. Cette opinion, qui a longtemps régné et dont toute la force était basée sur la similitude du nom de Gustasp, dont il est fait mention à plusieurs reprises dans le *Zend-Avesta*, et de celui d'Hystaspes, a été savamment réfutée par M. J. Reynaud, dans l'*Encyclopédie nouvelle*, et ne peut plus se soutenir aujourd'hui. Sans qu'on puisse assigner, même approximativement, l'époque où vécut le législateur religieux du magisme, il paraît hors de doute qu'il appartient à la plus haute antiquité et qu'il est peut-être même antérieur au brahmanisme. Les poèmes primitifs révélés par Zoroastre, qui commencent peut-être son œuvre de prophète et de pontife dans la Bactriane, se nomment originellement *Nasakas*; le *Zend-Avesta* tel que nous le possédons a été composé de leurs débris (v. *AVESTA*). Ils étaient écrits dans la langue zende, un des plus anciens idiomes connus et qui ne se parlait plus depuis longtemps dans la haute Asie au temps de Darius. Ils contenaient les traditions sacrées, les dogmes, le culte, la liturgie, les institutions politiques et civiles, les observances, etc. Ce qui nous en reste, quoique incomplet, quoique mêlé de compositions postérieures, peut nous fournir les principaux traits de cette antique religion du feu. Le premier livre, le *Vendidad*, qui est comme la *Genèse* du *Zend-Avesta*, contient la revue des lieux donnés successivement aux hommes par Ormuzd, c'est-à-dire probablement le récit des migrations des races venues de la vallée de l'Iaxarte. Elles habitaient primitivement une contrée riante nommée Ariane (que quelques

savants regardent comme le berceau du genre humain), d'un climat doux et où régnaient sept mois d'été contre cinq mois d'hiver. Ahriman, dieu du mal, envoya dans le pays un grand froid qui ne laissait que deux mois d'été sur dix mois d'hiver, ce qui contrainquit les habitants à émigrer. Cette tradition, qui semble, dit Heeren, un des échos du monde antédiluvien, est confirmée par les découvertes mêmes de la géologie, et on retrouve dans cette contrée de l'Ariane primitive, d'un climat si rude aujourd'hui, des fossiles de plantes et d'animaux qui attestent la douceur et la beauté de l'ancien climat. L'ordre que suit le *Vendidad* dans son énumération se déroule du nord au midi, jusqu'au seizième lieu, que M. Burnouf conjecture être le Sindh actuel. Il résulte de ces données géographiques, que la religion de Zoroastre, née au berceau des peuples aryens, se répandit ensuite dans la Bactriane, l'Iran, la Médie, etc. En voici les dogmes principaux. Dans l'empire de la lumière règne Ormuzd, auteur et préparateur de tout ce qui est bon; dans l'empire des ténèbres règne Ahriman, source de tout le mal moral et physique. Autour du trône d'Ormuzd se tiennent les sept amshaspands, ou princes de la lumière, dont il est lui-même le chef. Ahriman est de même entouré de sept dews, génies du mal. Une quantité innombrable d'amshaspands et de dews inférieurs remplissent les deux empires, qui sont dans une guerre permanente; mais Ahriman sera vaincu un jour, et la domination d'Ormuzd (la lumière, le bien) embrassera tout l'univers. Ce qu'il y a de remarquable dans cette théologie naturaliste, c'est qu'après la victoire définitive de la lumière, le Satan du magisme a part à la redemption universelle et rentre comme tous les êtres dans la divine harmonie du bien. Le grand dualisme du bien et du mal, qui est l'idée fondamentale de cette religion, ne s'arrête pas à une seule généralité. Il forme une hiérarchie de tous les êtres animés ou inanimés, hommes, animaux, insectes, végétaux, qui, soit purs ou impurs, se rattachent à Ormuzd ou à Ahriman. Le culte consistait en purifications, qui s'accomplissaient devant le feu sacré. La législation de Zoroastre était déduite de sa doctrine religieuse. Le despotisme était posé en principe; au-dessous du despote souverain s'étagaient toute la hiérarchie du gouvernement, et toujours par groupes de sept, nombre sacré qui représentait les sept astres des cultes primitifs. Les lois morales avaient pour principales dispositions les vertus domestiques. La polygamie y est clairement énoncée. La caste des prêtres était savamment organisée et disposait d'un pouvoir presque souverain. La nation était également partagée en castes. Anquetil-Duperron a placé en tête de sa traduction du *Zend-Avesta* une *Vie de Zoroastre* qui n'a plus maintenant une aussi grande autorité.

Une note que nous empruntons à la *Bibliographie Michaud* fera connaître les importants travaux qui ont été publiés en Allemagne et en Angleterre sur les livres de Zoroastre. « Le *Vendidad* a été publié d'après les manuscrits de Paris, avec une traduction latine et les variantes, par Jules Gellhausen (Hambourg, 1829, in-4°). Une traduction allemande de l'*Avesta*, faite d'après le texte original par le docteur F. Spiegel, a paru à Leipzig, de 1852 à 1863, en 3 volumes in-8°. Citons aussi *Zend-Avesta edited and interpreted by N.-L. Westergaard* (Copenhague, 1852, in-4°), et le *Zendeschta*, texte original, avec une triple version (française, polonaise et allemande), entreprise par M. Ignace Petraszewski. Le *Zend-Avesta* a également été l'objet d'un travail, en allemand, de M. G.-F. Fechter (Leipzig, 1848-1851, 3 vol. in-8°). Eugène Burnouf avait entrepris la publication du *Vendidad-Sadé*, avec un commentaire, une traduction nouvelle et un mémoire sur la langue zende considérée dans ses rapports avec le sanscrit et les anciens idiomes de l'Europe; cet important travail, que recommandait le nom de l'illustre indianiste qui s'en était courageusement chargé, a paru de 1829 à 1843; il a été tiré à 100 exemplaires. Burnouf a également mis au jour, en 1833 et 1835, en deux parties, le premier volume d'une édition (restée inachevée) du *Yagna*, texte zende, avec les variantes de quatre manuscrits de la bibliothèque de Paris et la version sanscrite inédite de Nériosengh. Une continuation du commentaire de Burnouf sur le *Yagna*, formée d'articles insérés dans le *Journal asiatique* de 1840 à 1850, a été réunie en 1 volume in-8° (Paris, Imprimerie royale), sous le titre de *Etude sur la langue et sur les textes zends*. M. Jules Thonneller a, de son côté, entrepris, en 1855, une reproduction autographiée, d'après les manuscrits zend-pehlvis de la bibliothèque de Paris, du *Vendidad-Sadé*, traduit en langue huzvarsch ou pehlie. La bibliothèque de Paris possède un exemplaire d'une édition très-rare, autographiée à Bombay, du *Vendidad-Sadé*, texte zende, avec titre persan et commentaire guzarati de la première partie des livres des parsi; par les soins de Manakelhi Cursetji. M. Hermann Brockhaus a fait paraître à Leipzig, en 1850, grand in-4°, l'*Yagna*, le *Vispered* et le *Vendidad*, d'après les éditions lithographiées de Paris et de Bombay, avec un index et un glossaire. En 1842, un guebère, du nom d'Aspandiarj, avait mis au

jour, à Bombay, l'*Yagna*, en zend, mais en caractères guzarates, avec une traduction guzarate, une paraphrase et un commentaire. Ceci nous rappelle un autre ouvrage en guzarate, qui a été publié à Bombay en 1859, et dont le titre peut se traduire par : *Essai sur les livres religieux de Zoroastre, la langue dans laquelle ils sont écrits et leur antiquité*, par Sohrabji Shapourji. Ce qui manque encore à la France, c'est une traduction complète et fidèle des livres zends. Le travail d'Anquetil ne répond nullement aux vœux de la critique moderne; il a été fait d'après une version persane, où le texte et les commentaires sont confondus. M. Lanjoulais a écrit une analyse du *Zend-Avesta*, concise et claire, mais qui aujourd'hui est fort incomplète. On peut aussi consulter l'ouvrage de J.-A. Vulliers : *Fragments sur la religion de Zoroastre*, en allemand (Bonn, 1831).

Zoroastre et sa doctrine par Windischmann (en allemand, *Zoroastriische Studie, Etudes zoroastriennes*, 1862, in-8°). L'auteur est un des savants qui ont le plus approfondi les doctrines et l'histoire de Zoroastre. Ses travaux, peu connus en France, peuvent être considérés comme fournissant les données les plus complètes sur cet intéressant personnage. Cet ouvrage, qui a été publié après sa mort, par Spiegel, consacre à Zoroastre trois chapitres importants. Le premier traite du nom même de Zoroastre, le second du lieu de sa naissance, le troisième des documents conservés sur lui par l'antiquité classique. Résumer ces trois chapitres, c'est le meilleur moyen de donner aux lecteurs une idée exacte, précise, conforme aux dernières découvertes de la science, sur ce personnage si mal connu et si digne de l'être mieux.

Windischmann commence par comparer entre elles les différentes formes du nom de Zoroastre que nous ont transmises les Grecs. Les plus anciens écrivains jusqu'à l'ère chrétienne se servent de la forme Zoroastres ou Zoroastros. Plus tard apparaît une nouvelle forme, celle de Zarades. On trouve encore Zaratos, Zorathès, Zaras, Zarès. Suidas parle même d'un Zoramasdres, sage chaldéen, confondant ainsi Zoroastre avec Oromasdes. Windischmann explique l'existence des formes plus modernes par la confusion opérée entre Zoroastre et l'Assyrien Zaratus, le précepteur de Pythagore. Diodore d' Sicile nous montre une autre forme, Zathraustès, que Windischmann suppose être une corruption de Zarathustès. Diodore donne au roi bactrien, qui fut vaincu par Sémiramis, et que plusieurs écrivains grecs appellent Zoroastre, le nom de Oxyartès.

On sait que le véritable nom de Zoroastre est en zend Zarathustra. On est naturellement aussitôt porté à se demander pourquoi les Grecs ne transcrivaient pas tout bonnement ce mot sous la forme exacte de Zarathustrès. Windischmann démontre que c'est parce que les Grecs n'ont entendu parler de Zoroastre qu'indirectement, par l'intermédiaire des Perses ou Babyloniens, qui l'avaient confondu avec celui d'Ahura-Mazda ou Oromasdes.

Si maintenant nous cherchons dans les autres dialectes iraniens quel nom porte Zoroastre, nous trouvons en huzvarsch Zar-tust et Zartuhast, en parsi Zarathust, en persan moderne Zartucht, Zarducht, Zarduhacht, Zârucht, Zârûcht, etc., etc. Quelle est l'étymologie réelle du nom de Zoroastre, quelle que soit la forme qu'il doive être considérée comme primitive? Déjà Burnouf avait cru reconnaître dans la seconde partie de ce nom le mot zend *ustra*, chameau. Ce qui semble justifier cette opinion, c'est la fréquence, dans les textes zends, de noms propres qui ne sont autre chose que des noms d'animaux, exactement comme dans nos langues indo-germaniques : *Wolf*, *Loup*, *Chèvreau*, *Lebawf*, etc. Ainsi le père du prophète est appelé Pourus-acpa, où *acpa* signifie *cheval*; on rencontre encore Aurvatâcpa, Vistâcpa, Hitiâcpa, etc. D'autres noms renferment le mot *ukhchan*, taureau. Le mot *ustra* lui-même, qui est l'objet de l'hypothèse de Burnouf, se rencontre dans quelques noms propres de personnages figurant dans les textes zends, tels que : Frachaostra, Fraorastra, Vôhuustra, Aravaostra.

Reste à expliquer la première partie du nom de Zoroastre, *Zarath*, et c'est là le point le plus difficile. On a cru pouvoir identifier *Zarath* avec l'adjectif *zairiti* et *zairina*, jaune, fauve, ce qui donnait un sens très-satisfaisant, mais ce qui ne pouvait aucunement se justifier sous le rapport exactement grammatical et phonétique.

Windischmann, s'appuyant sur ces considérations, rejette l'opinion de Burnouf, et pense qu'il faut séparer le nom, non pas en *Zarathustra*, mais bien en *Zara-thustra*. De cette manière on obtient pour la première partie du mot une forme et une signification très-rationnelles, celles de *jaune* ou d'*or*, comme celle de l'adjectif *zairina* précédemment cité. Quant à la seconde partie du mot, *thustra*, Windischmann la rapproche, avec Lassen, du sanscrit *trachidh*, dérivant d'une racine *trich* ou *trach*, briller. On a donc induit que ce second mot devait avoir le sens d'*étoile*, bien qu'on ne puisse rigoureusement justifier l'origine grammaticale de cette forme. Il faut

draît donc admettre, mais sous réserve, néanmoins, que le nom de Zoroastre signifiait *étoile d'or*.

Quel était le lien de naissance de Zoroastre ? Le *Bundehech* dit que le père de Zoroastre habitait sur une hauteur près du fleuve Dàraga, et que c'est là qu'est né Zoroastre. Les renseignements les plus exacts et les plus détaillés que nous trouvons sur Zoroastre nous sont fournis par les historiens grecs. C'est là la source la plus sûre et la plus abondante à laquelle nous puissions puiser. Les premières données qui aient trait aux rapports des Grecs et des mages remontent à l'époque de Pythagore. Ce rapprochement nous fournit immédiatement un synchronisme, soit que l'on admette, avec quelques auteurs, que Pythagore, après avoir quitté sa patrie vers la mort de Cyrus pour commencer ses voyages scientifiques servit dans l'armée d'Assarhaddon, soit que l'on admette avec d'autres qu'il fut fait prisonnier par Cambyse en Egypte et ramené à Babylone, où il vécut douze années avec les Chaldéens. L'époque à laquelle Pythagore fut emmené à Babylone doit donc être placée entre l'expédition de Cambyse en Egypte (525) et la mort de ce conquérant (521). C'est là que Pythagore fut instruit des pratiques du magisme par un certain Zaratas, dans lequel on a voulu voir à tort Zoroastre lui-même. Cette opinion, basée sur un malentendu, fut de bonne heure adoptée, et nous voyons la plupart des auteurs anciens donner Zoroastre comme maître à Pythagore. Lorsque Pythagore vint à Babylone, le zoroastrisme y florissait avec une vigueur qui supposait une existence déjà ancienne.

Plus tard Démocrite, à l'exemple de Pythagore, visita Babylone et s'entretint avec les Chaldéens et les mages.

Le plus ancien auteur grec qui fasse clairement mention de Zoroastre et de son système philosophique est le Lydien Xanthus, qui vivait encore au commencement de la guerre du Péloponèse et dont on a inutilement taxé les œuvres d'apocryphes. Un des historiens qui nous ont parlé le plus longuement de Zoroastre est assurément Dino, père de Clitarque, le compagnon d'armes d'Alexandre le Grand, qui composa sous le titre de *Persika* un ouvrage du plus haut intérêt, dont malheureusement quelques fragments seuls nous sont parvenus. Les renseignements contenus dans ces fragments sont d'une exactitude singulière. Ainsi Dino affirme que le zoroastrisme repoussait les pratiques de sorcellerie, ce qui est parfaitement vrai, comme nous le voyons aujourd'hui par les malédictions du *Zend-Avesta* contre les sorciers et les magiciens. Théopompe avait également, dans son ouvrage historique intitulé *Phlippika*, qui ne nous est malheureusement pas parvenu, consacré un chapitre du plus haut intérêt à Zoroastre et aux mages. Hermodore avait aussi donné des détails sur Zoroastre, ainsi que l'Alexandrin Sotion, qui vivait sous Ptolémée Epiphane. Hermippe termine la liste des auteurs grecs qui se sont occupés de Zoroastre, antérieurement à l'ère chrétienne; il avait écrit un livre intitulé : *Sur les mages*, également perdu. Trois passages nous en ont été conservés par Plin le Naturaliste : ils dénotent une connaissance étendue du sujet traité par l'auteur. A partir de ce moment, nous voyons se former sur Zoroastre et sa doctrine une foule d'opinions plus ou moins erronées. Mentionnons encore les passages importants que Strabon a consacrés à cette question, et particulièrement au culte si caractéristique du feu ainsi que sur les pratiques spéciales de la Bactriane et de la Cappadoce. Plin parle beaucoup de Zoroastre dans son grand ouvrage, et nous a conservé plusieurs passages d'auteurs perdus qui y étaient relatifs. Il dit qu'un nommé Ostanès, qui accompagnait Xerxès dans sa malheureuse expédition, répandit partout des doctrines des mages. Beaucoup d'autres écrivains postérieurs à ceux que nous venons de nommer se sont occupés de Zoroastre; il est inutile de les énumérer et nous renvoyons le lecteur au livre de Windischmann lui-même. Les détails que nous venons de donner suffiront pour faire comprendre l'importance et l'intérêt de ces études.

Zoroastre, tragédie lyrique en cinq actes, paroles de Calusac, musique de Rameau, représentée par l'Académie royale de musique le vendredi 5 novembre 1749. Cette pièce, à grand spectacle, offre deux personnages rivaux en puissance et en amour, Zoroastre et Abramane; l'un représente le principe bienfaisant, l'autre celui du mal. La magie intervient naturellement, et à l'Opéra elle se trouve dans son élément. Le prologue fut supprimé pour la première fois, et remplacé par une ouverture, sorte de symphonie descriptive, dont la première partie « trace un tableau pathétique du pouvoir barbare d'Abramane et des gémissements des peuples qu'il opprime; un doux calme succède, l'espoir renaît. La seconde partie est une image vive et riante de la domination bienfaisante de Zoroastre et du bonheur des peuples qu'il a délivrés de l'oppression. » Le quatrième acte fut le plus admiré. Rameau déploya dans cet ouvrage toutes ses ressources harmoniques. Les airs de danse offrent surtout un grand intérêt. Voici la distribu-

tion des rôles : Zoroastre, instituteur des mages, Jélyotte; Abramane, grand prêtre des idoles, Chas-sé; Amélite, héritière du trône de Bactriane, Mlle Fel; Erinice, princesse de Bactriane, Mlle Chevalier; Zopire, prêtre des idoles, Person; jeunes Bactriennes de la suite d'Amélite, Mlles Jacquet et Duperey; Abénis, jeune sauvage indien, Poirier; une voix sortant du nuage enflammé, Latour; une Salamandre, Lepage; une sylphide, Mlle Coupée; la Vengeance, Lepage; une voix souterraine, Lefebvre; la Jalousie, Mlle Dalière; la Colère, Mlle Rollet; Furies, Poirier et Cuvillier.

Le ballet se composait des entrées suivantes : première entrée, Bactriennes; deuxième, Indiens sauvages et mages; troisième, peuples élémentaires; quatrième, prêtre d'Ahriman, esprits cruels des ténèbres, la Haine, le Désespoir; cinquième, peuples élémentaires, bergers et bergères.

Les principaux acteurs du ballet étaient : Laval, Cailliez, Feuillade, Lelièvre et le célèbre Dupré; Mlles Puvigné, Labutte, Thierry, Carville, Lallemand, Lany, Lyonnais, Beaufort, Deschamps et enfin Mlle Camargo.

Rameau employa pour ce grand ouvrage la musique qu'il avait composée longtemps auparavant pour l'opéra de *Samson*, dont les paroles étaient de Voltaire, et qui avait été refusé par l'Académie de musique.

Le chœur des mages de *Zoroastre* est un des plus beaux que Rameau ait écrits.

ZOROASTRIEN, IENNE adj. (zo-ro-a-stri-ain, i-e-ne). Qui a rapport à Zoroastre ou à sa doctrine.

ZOROASTRIQUE adj. (zo-ro-a-stri-ke). Philos. Qui a rapport à Zoroastre ou à sa doctrine; qui est partisan des doctrines de Zoroastre : *Système zoroastrique*. *Sous les Sassanides, la Perse se retrouva immuable en sa foi, plus zoroastrique que jamais*. (Michelet.) On dit aussi ZOROASTRIEN et ZOROASTRIEN : *En Perse, l'orthodoxie recule devant le dualisme zoroastrien réveillé par Manès*. (Proudh.)

ZOROASTRISME s. m. (zo-ro-a-stri-sme). Religion de Zoroastre.

— Encycl. V. ZOROASTRE ET AVESTA.

ZOROBABEL, chef du peuple juif, qui vivait au vi^e siècle avant notre ère. Il se mit à la tête des Israélites à qui Cyrus permit de retourner en Judée (538 av. J.-C.), seconda le grand prêtre Jésus dans ses efforts pour rétablir le culte et rebâtit le temple, malgré les intrigues des Samaritains, qui réussirent même à interrompre les travaux pendant quelque temps. Là se borna la mission de Zorobabel, annoncée par une vision du prophète Zacharie. Il eut sept enfants mâles, dont l'un, Hananias, était, croit-on, le même qu'Abiad, placé dans la généalogie de Jésus-Christ.

ZOROCHE s. f. (zo-ro-che). Miner. Mine-ral d'argent qui ressemble au talc.

ZORONGO s. m. (zo-ron-go). Chorégr. Nom d'une danse espagnole.

ZORRICA, bourg de l'île de Malte, à 10 kilom. S. de La Valette, près de la côte méridionale de l'île; 3,500 hab.

ZORRILLA (Manuel-Ruiz), avocat et homme d'Etat espagnol, né à Osma (Vieille-Castille) en 1834. Il étudia le droit à Valladolid, puis se fit recevoir avocat à Madrid, où il plaida avec talent. Très-libéral et anticlérical, il s'affilia au parti progressiste, dont il devint un des membres les plus ardents, fut élu député de l'opposition en 1856, devint secrétaire des cortès et attira sur lui l'attention tant par son éloquence que par son hostilité constante à la politique ministérielle. Vers cette époque, il publia une brochure politique intitulée : *Trois négations et une affirmation*, dans laquelle il attaquait avec vigueur les néo-catholiques. Lorsque Prim se jeta dans l'opposition, M. Zorrilla se lia avec lui. La part qu'il prit à l'insurrection de Madrid, le 22 juin 1866, le força à quitter l'Espagne. Il se rendit alors à Paris et habita pendant quelque temps Passy. Instruit de la révolution qui allait éclater en Espagne en septembre 1868, M. Zorrilla se rendit à Cadix avec Prim et Sagasta et, après la chute d'Isabelle, fit partie du gouvernement provisoire, comme ministre des travaux publics (8 octobre 1868).

Le nouveau gouvernement, acclamé par les libéraux, ne tarda pas à entrer dans la voie de la réaction et à devenir impopulaire. Pendant quelque temps, M. Zorrilla échappa à cette impopularité et trouva un appui dans la minorité republicaine, qui lui savait gré de ses idées anticléricales et de ses tendances réformatrices. Toutefois, il ne tarda pas à se discréditer en faisant, en décembre 1869, une campagne en faveur du duc de Gènes, à qui il voulait faire donner le trône d'Espagne. En janvier 1870, il remplaça M. Rivero comme président des cortès. Devenu un des chefs du parti radical, il flotta entre le parti républicain et le parti libéral, sans avoir une ligne politique bien nette. A la fin de cette même année, il se rendit à Florence pour présenter au jeune Amédée le vote des cortès qui l'appelaient au trône d'Espagne. Lorsque le maréchal Serrano quitta le pouvoir en juillet 1871, M. Zorrilla fut appelé à la présidence du conseil (24 juillet). Dans son discours-programme, il annonça qu'il suivrait le programme politique inauguré par la ré-

volution de septembre et qu'il ferait des réformes dans l'administration et les finances. M. Zorrilla venait de faire avec le roi Amédée un voyage à travers l'Espagne, lorsque les cortès nommèrent pour président M. Sagasta, devenu le chef de la coalition réactionnaire contre le cabinet. Devant cette attitude de la Chambre, M. Ruiz Zorrilla donna sa démission (3 octobre 1871). Aux élections du 3 avril 1872, il fut élu député à Madrid. Le 31 mai suivant, il se démit de son mandat, quitta Madrid et annonça l'intention de vivre dans la retraite. Toutefois, le maréchal Serrano ayant de nouveau quitté le pouvoir en juin 1872, M. Zorrilla, sur la demande du roi Amédée et sur les instances de ses amis, consentit à devenir le chef d'un nouveau ministère (13 juin). Au mois de juillet suivant, il fit procéder à de nouvelles élections qui lui donnèrent une majorité. Dans un discours prononcé le 15 septembre suivant, il déclara qu'il voulait gouverner avec le pays, et non avec un parti et que, résolu à défendre la dynastie d'Amédée, il était prêt à périr aux portes du palais pour la protéger si cela était nécessaire. Dans son programme, il promit d'instituer le jury, d'abolir la conscription et l'inscription maritime, de développer l'instruction publique, de supprimer les entraves qui pèsent sur l'industrie et le commerce, de réformer le budget des cultes, etc. Au mois de décembre 1872, il proposa d'abolir l'esclavage à Porto-Rico. Mais aucune de ces réformes ne fut réalisée par lui. La dissolution du corps d'artillerie, en désorganisant l'armée, vint permettre à l'insurrection carliste de s'étendre et de renouer d'audace. L'état de l'Espagne ne fit qu'empirer, et lorsque, le 11 février 1873, le roi Amédée envoya aux cortès son abdication, M. Zorrilla tomba encore une fois du pouvoir. La république ayant été proclamée, il se retira en Portugal. Quelque temps après, il revint à Madrid et il déclara hautement, en septembre 1874, se rallier à la république conservatrice, telle que la comprenait M. Castelar. Après le coup d'Etat militaire qui fit monter sur le trône d'Espagne le jeune Alphonse XII, M. Zorrilla reçut du nouveau gouvernement l'ordre de quitter l'Espagne (février 1875) et se retira en France.

ZORRILLA Y MORAL (Joseph), le plus célèbre et le plus populaire des poètes espagnols de notre époque, né à Valladolid en 1818. Il fut élevé au séminaire des nobles de Madrid et y montra de bonne heure un penchant décidé pour la littérature dramatique et pour la poésie. Il faisait à cette époque sa lecture favorite de deux livres d'un esprit bien différent, la Bible et le *Génie du christianisme*. Son père, qui le destinait à la magistrature, l'envoya à Tolède pour qu'il y commençât ses études de droit; mais le jeune étudiant songea plutôt à errer à l'aventure dans les riantes campagnes qui entourent cette ville et à composer des vers, qu'à se pénétrer des arides prescriptions de la jurisprudence. On l'éloigna alors de Tolède et on l'envoya à Valladolid; mais là il abandonna complètement le code pour la littérature et fit ses débuts dans l'Artiste, journal littéraire de cette ville. Quelque temps après, il partit pour Madrid à l'insu de sa famille, et celle-ci n'entendit plus parler de lui pendant près d'un an. Ce fut pour Zorrilla une année de souffrance et de privations; mais la renommée vint bientôt les lui faire oublier. Le 15 février 1837, on célébrait à Madrid les funérailles du poète Larra, qu'un désespoir d'amour avait poussé au suicide. Roca de Togores venait de prononcer l'oraison funèbre du défunt, lorsque, raconte M. Pastor Diaz, l'un des témoins de cette scène, du milieu de nous et au moment où j'allais m'éloigner de la tombe, nous vîmes sortir un jeune homme, presque un enfant, qui nous était inconnu à tous. Son visage était tout pâle; il jeta un regard inspiré à la tombe d'abord, puis au ciel, et, faisant entendre une voix qui retentissait pour la première fois à nos oreilles, il se mit à lire d'un ton hésitant et entrecoupé des vers que Roca de Togores dut lui prendre des mains, car, vaincu par l'émotion, il ne put en achever la lecture. Notre étonnement n'eut d'égal que notre enthousiasme. Dès que nous connûmes le nom du mortel de génie qui avait bercé nos oreilles d'une aussi nouvelle et aussi céleste harmonie, nous parûmes en remerciant la Providence qui avait suscité un poète à la mort d'un autre, et la même procession funèbre qui avait accompagné l'illustre Larra à la demeure des morts quitta l'enceinte du cimetière, ramenant en triomphe un nouveau poète au monde des vivants et proclamant avec enthousiasme le nom de Zorrilla.

Ces quelques lignes sont traduites de la préface placée par Pastor Diaz en tête du premier volume des poésies de Zorrilla, qui parut la même année (1837). La première pièce de ce recueil est le poème écrit à la louange de Larra; le reste se compose de poésies où l'on reconnaît l'influence de Byron, mais plus encore celle de l'école romantique française. Ce livre était plein de promesses, eu égard surtout à la jeunesse du poète, et il fit concevoir pour l'avenir de ce dernier de brillantes espérances qui ont été pleinement réalisées. Dans un second volume de poésies qui parut bientôt après, Zorrilla entra dans un nouvel ordre d'idées et annonça

que, chrétien et Espagnol, il célébrerait à l'avenir les gloires du christianisme et de l'Espagne. Il a été fidèle à cette détermination pendant les trente années qui se sont écoulées depuis lors, et c'est peut-être pour ce motif que le bruit de son nom n'a guère franchi les frontières de son pays natal, où il est universellement reconnu pour le plus grand poète de l'époque actuelle. Ses productions sont aussi nombreuses que variées. Ses drames seuls s'élèvent au nombre de plus de vingt et traitent tous des sujets nationaux; ils sont écrits dans l'antique mètre de Lope et de Calderon. L'un d'eux, *l'Apothéose de Calderon*, est conçu tout à fait dans l'esprit du vieux théâtre espagnol, car il a pour personnages la Renommée, le Repos, la Critique, Homère, Virgile, Cervantes et Shakespeare. Dans *Don Juan Tenorio*, drame qui roule sur les hauts faits du célèbre don Juan, le dénoûment laisse le héros non en enfer, mais dans le purgatoire, où il est en proie aux remords et déclame des tirades religieuses qui ne pourraient être admises sur un théâtre français. Le plus populaire des drames de Zorrilla est intitulé *le Savetier et le roi* et a été l'un des plus grands succès de la scène espagnole au xix^e siècle. Ses ballades et ses petites pièces de vers portent la même empreinte nationale que ses compositions dramatiques. Une des plus remarquables est incontestablement celle qui a pour titre : *A bon juge meilleur témoin*; c'est l'histoire d'une jeune fille séduite, qui, ne pouvant prouver que son séducteur lui a fait une promesse de mariage, invoque le crucifix devant lequel cette promesse a été faite et en obtient une réponse. Voilà certes de quoi faire lever les épaules même à un croyant; mais il y a une telle vivacité dans le style de cette ballade, le récit est tellement entraînant que, saisi par le charme de la forme, le lecteur oublie le fond et trouve le dénoûment tout naturel. Mais si les sujets traités par Zorrilla ont un caractère aussi national et aussi antique, son style, en revanche, n'a rien de l'ampleur emphatique et du pathos amphigourique dont ne sont pas exempts même les meilleurs auteurs espagnols. Il est rapide, concis, énergique, et l'on y sent l'influence de la littérature française de notre siècle, que Zorrilla semble avoir profondément étudiée. Le meilleur de tous ses ouvrages, en quelque genre que ce soit, est peut-être celui qui a pour titre : *les Chants du troubadour* (Madrid, 1840-1841, 3 vol.). Son poème épique, *Grenade, poème oriental* (Paris, 1852, 2 vol.), ne peut pas être mis sur la même ligne. Dans sa préface, l'auteur nous parle en termes quelque peu hyperboliques de Grenade, « qui était devenue pour lui l'objet d'un culte superstitieux qui avait absorbé toutes ses pensées. » L'histoire tout entière de cette ville devait se trouver dans ce poème et dans un autre intitulé *le Conte des contes*, qui n'a pas encore vu le jour.

Bien que dévoué sans réserve à la gloire de sa patrie, Zorrilla a depuis plusieurs années cessé d'y habiter. Après avoir résidé successivement en France et en Belgique, il est parti pour l'Amérique, où il semble s'être fixé définitivement. Il y continue ses travaux littéraires, et l'un des ouvrages qu'il y a écrits, *la Croix et le croissant*, a obtenu un grand succès en Espagne. Outre les écrits que nous avons mentionnés au cours de cette notice, nous citerons encore : parmi ses drames, *Catin le pirate*, *Soironia*, *Un an et jour*, *le Cheval du roi don Sanche*, *l'Alcade Ronquillo ou le Diable à Valladolid*, *Dandolo*, *le Roi fou*, *Traître impénitent et martyr*, *l'Echo du torrent*, *les Deux vice-rois*, *le Moulin de Guadalupe*, *Sancho Garcia*, *le Poignard du Goth*, *la Calenture*, *la Reine et les favoris*, *la Création et le déluge*, *l'Excommunié*, etc. (nous avons rendu compte des plus importantes de ces œuvres); parmi ses comédies, *l'Espée est la meilleure raison*, *Gagner en perdant*, *la Loyauté d'une femme*, *l'Olivier et le laurier*, *la Coupe d'ivoire*; parmi ses légendes et nouvelles, *le Jour sans soleil*, *les Veillées d'été*, *la Princesse Doña Luz*, *Histoire d'une Espagnole et de deux Françaises*, *la Fleur de la Passion*, *Marquise la tourtière*, *les Pitules de Salomon*, *Deux hommes généreux*, légende orientale; *le Lis de la forêt*, légende religieuse du ix^e siècle; *Al-Hamur-el-Nazarita*, *roi de Grenade*, légende orientale, etc. Ildefonso de Ovejuna a publié un choix des œuvres de Zorrilla, précédé de sa biographie (Paris, 1864, 3^e édit.).

ZORZI (Alexandre), en latin *Georgius*, jésuite et écrivain italien, né à Venise en 1747, mort à Ferrare en 1779. Lorsque son ordre fut supprimé, il professait la théologie à Bologne. Zorzi donna alors des leçons particulières, se rendit à Ferrare, apprit plusieurs langues modernes et acquit des connaissances approfondies en philosophie et en théologie. Nous citerons, parmi ses écrits : *Del modo d'insegnare a fanciulli le due lingue italiana e latina* (Ferrare, 1775, in 8°); *Prospetto di una nuova enciclopedia italiana* (Ferrare, 1775, in-8°); *Lettiere tre a cio che ha scritto Mart. Serlock, prima dello stato della poesia italiana, seconda dell'Ariosto, terza del Shakespeare* (Ferrare, 1779); *Prodrome della nuova enciclopedia italiana* (Sienne, 1779, in-8°), essai qui contient de remarquables articles sur la liberté, la grâce et le péché originel.

ZOSIME (saint), pape d'origine grecque,

mort à Rome en 418. Il parvint au souverain pontificat en 417, après la mort d'Innocent I^{er}. Ses doctrines avaient été condamnées par un synode de Carthage (417), se rendirent à Rome pour en appeler au pape de cette sentence. Après les avoir entendus, Zosime les reconnut innocents, condamna la conduite des évêques d'Afrique à leur égard, punit deux envoyés de Carthage, chargés de soutenir la décision du synode, et écrivit une lettre dans laquelle il se déclarait complètement satisfait des déclarations de Pélage. Mais, sur les entrefaites, l'empereur Honorius ayant publié un édit contre les pélagiens, on vit tout à coup Zosime changer complètement d'opinion, condamner dans une encyclique Pélage et Cœlestius comme étant d'incorrigibles hérétiques et envoyer cette condamnation à tous les évêques. Dix-huit évêques africains refusèrent de reconnaître la sentence du souverain pontife et en appelèrent, pour la première fois dans l'histoire de l'Eglise, de la décision du pape à un futur concile. Vers la même époque, un différend s'éleva entre Patrocius, évêque d'Arles, et Proculus, évêque de Marseille, au sujet du droit de métropole sur les provinces Viennoise et Narbonnaise, le pape se prononça en faveur du premier et excommunia le second. Enfin, il rétablit dans le siège épiscopal de Sicca (Afrique) Apianus, qui de graves fautes avaient fait déposer par ses diocésains. Il existe de ce pontife quatorze *Épîtres* et *Décrets* et des fragments de son encyclique ou constitution contre Pélage. Ces divers écrits ont été publiés dans la *Bibliotheca Patrum* de Galland (Venise, 1773, in-fol.) et dans d'autres recueils.

ZOSIME, savant grec, né à Panopolis, en Egypte. Il vivait au I^{er} siècle de notre ère, s'occupa particulièrement d'alchimie et écrivit quelques ouvrages qui n'offrent d'intérêt qu'au point de vue de l'histoire de la science. Ses écrits, intitulés : *Sur la composition des cieux*, *Sur la vertu des interprétations*, *Sur l'art sacré et divin*, *Sur les instruments et les fourneaux*, se trouvent manuscrits à la Bibliothèque nationale de Paris.

ZOSIME, historien grec, qui vivait probablement sous l'empereur Anastase, à la fin du ve siècle de notre ère. Suivant les uns, il avait une charge dans le palais impérial; suivant les autres, c'était un sophiste. Son *Histoire romaine* se compose de six livres : dans le premier, l'auteur résume rapidement l'histoire de l'empire depuis Auguste jusqu'à Dioclétien; les cinq autres s'étendent jusqu'au siège de Rome par Alaric (410). On peut suivre dans son récit intéressant la décadence rapide de la puissance romaine et rassembler des éléments précieux pour le tableau de cette étrange et hideuse époque, où les dangers du dehors faisaient à peine diversion aux discordes du dedans, où Alaric et les Wisigoths, Radagaise et les Suèves traversaient et dévastaient l'Italie, ne trouvant pour les arrêter qu'un autre barbare, Stilicon, tandis qu'à Rome et à Ravenne les factions palennes et chrétiennes se déchiraient furieusement, et qu'enfermés dans son palais, indifférent à tout, Honorius soignait sa poule favorite à laquelle il avait donné le nom de Rome. M. Amédée Thierry, dans ses *Nouveaux entretiens sur l'histoire romaine*, s'est servi avec un rare bonheur des matériaux fournis par Zosime. Zosime était un païen convaincu, attribuant aux seuls chrétiens la chute de l'empire et se plaignant avec amertume de ces gens qui, « sous le voile de piété chrétienne, cachaient tant de méchanceté. » Et peut-être n'avait-il pas entièrement tort; le sentiment chrétien inspirait bien moins de patriotisme que l'ancienne religion nationale; c'était avec une sorte d'indifférence dédaigneuse et presque de joie triomphale que les Pères de l'Eglise voyaient s'écrouler la grande domination romaine. Augustin, Paul Orose, son disciple, y montraient avec complaisance l'action de la Providence; Jérôme s'écriait du fond de son désert : « Elle est brisée, celle qui a pris tout l'univers ! » C'est contre ces cris de joie que Zosime protestait avec colère, au nom de la patrie et des dieux de la patrie. A ses réclamations aigres et quelquefois injustes, il faut opposer la complaisance marquée de Sozomène pour les chrétiens. Ceux qui, comme celui-ci, appartiennent à la foi nouvelle ne se préoccupent, dans cette ruine universelle, que du salut de l'Eglise naissante. Zosime a été traduit en 1678 par M. Cousin, président de la cour des monnaies. Son histoire est réunie par le traducteur à celle de Xiphilin, et de Zonare.

ZOSIS s. m. (zo-zis). Arachn. Syn. de zozis.

ZOSMÈRE s. m. (zo-smè-re — du gr. *zosma*, ceinture). Entom. Genre d'insectes hémiptères, de la famille des réduviens, tribu des aradides.

ZOSSEN, ville de Prusse, province de Brandebourg, régence de Potsdam, à 35 kilom. S.-E. de Berlin; 2,500 hab. Fabrication de toiles, vinaigre; manufacture de tabac.

ZOSTER s. m. (zo-stér — gr. *zostér*, ceinture). Pathol. Syn. de ZONA.

ZOSTER, promontoire sur la côte O. de l'Attique, entre Phalerum et Sunium.

ZOSTÉRACÉ, ÉE adj. (zo-sté-ra-sé — rad. *zostère*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre *zostère*.

— s. f. pl. Famille de plantes monocotylédones, ayant pour type le genre *zostère*, et réunie par plusieurs auteurs, comme simple tribu, à la famille des naïadées.

ZOSTÈRE s. f. (zo-stè-re — gr. *zostér*, ceinture). Bot. Genre de plantes, de la famille des naïadées, ou type de la famille des zostéracées, comprenant plusieurs espèces, répandues dans les diverses mers : *La zostère marine se trouve sur les fonds de sable de presque toutes les mers.* (F. Duchartre.) *La zostère marine n'a point de tige proprement dite.* (Th. de Berneaud.)

— Encycl. Les *zostères* sont des herbes marines à tige rampante, portant des feuilles linéaires ou rubanées, mais très-étroites et très-longues, engainantes à la base; des fleurs monoïques, entourées d'une spathe formée par la base même d'une feuille qui s'ouvre longitudinalement. Ces plantes sont répandues dans presque toutes les mers. Les flots les rejettent en quantité considérable sur les côtes, où elles sont mélangées avec les ulves, les varechs et autres algues. Dans le langage populaire, on les confond sous les mêmes noms d'algue, mousse de mer, goémon, varech, sart, etc. Elles abondent particulièrement sur les fonds de sable vaseux où leurs racines longues et filiformes s'enfoncent facilement; elles y forment des sortes de prairies sous-marines d'un beau vert, que la marée basse découvre souvent. Elles servent à la nourriture de quelques animaux marins; à beaucoup elles offrent un abri et une retraite où ils sont à couvert des poursuites de leurs ennemis, des ardeurs du soleil et des mouvements trop violents des vagues.

Le genre *zostère*, tel que l'avait délimité Linné, a été depuis considérablement réduit. La *zostère* océanique est devenue le type du genre *posidonia*, créé par Kœnig (caulinie de Candolle). La *zostère* méditerranéenne est aujourd'hui le type du genre *cymodocea* (Kœnig). Le genre *thalassia* (Solander) a été formé avec des prétendues *zostères* de la mer Rouge et du golfe du Mexique. Les espèces conservées dans le genre *zostère* sont aujourd'hui réduites à un petit nombre, et même, selon quelques naturalistes, bornées à une seule, la *zostère* marine de Linné. C'est cette espèce qui, abondante dans toutes les mers, donne lieu à l'exploitation considérable que nous décrivons plus bas. La population parisienne la connaît très-bien sous le nom de varech, car elle est très-largement employée dans la capitale pour la fabrication de matelas économiques.

« Les *zostères*, dit d'Orbigny, outre qu'elles fournissent un bon engrais, peuvent encore, étant coupées, dessalées et bien desséchées, donner une bonne litière aux bestiaux; elles servent encore, surtout en Hollande, à la construction des digues; elles sont préférées, pour cet usage, à toutes les autres plantes marines, parce qu'elles ne sont pas, comme les varechs et les ulves, solubles dans l'eau douce; elles remplacent avec avantage le foin et la paille pour l'emballage des objets fragiles, tels que verreries, faïences, porcelaines, etc. Sur les côtes de la mer Baltique, on se sert de ces plantes, bien dessalées dans l'eau douce et séchées avec soin, pour former des sommiers et des matelas très-élastiques. Dans le Nord, les habitants des bords de la mer couvrent leurs maisons avec de nombreuses couches de *zostères*; ils les préfèrent, pour cet usage, aux chaumes des graminées, qui pourrissent plus vite et sont plus facilement perméables à l'eau. Tous les cinq ou six ans, ils enlèvent la couche supérieure et la remplacent par d'autres *zostères* préparées à cet effet; les couches inférieures peuvent ainsi rester saines pendant longtemps. »

Les *zostères* ne renferment qu'une très-petite quantité d'azote; mais cette pauvreté est compensée par la grande quantité d'animalcules marins qui s'y trouvent mêlés. En Portugal, on les fait dessaler dans plusieurs baigns d'eau douce, et on en garnit alors les crèches des animaux domestiques, qui les mangent avec plaisir. Les débris de leurs feuilles, roulés par les flots, forment des pelotes ou des boules arrondies, qui ressemblent à des égaropiles et qu'on désigne pour cela sous le nom d'égaropiles marins. L'ancienne médecine, après avoir fait torréfier ces pelotes, en employait la poudre comme médicament antiscrofuleux. Les cendres de soude et de potasse et sont employées par les verriers, qui, préférant, en général, les *zostères* de la Méditerranée.

— *Recette des zostères.* On récolte ces plantes de diverses manières, pour les faire servir à des usages très-variés. Dans certains pays, on se contente de ramasser celles que la mer rejette sur le rivage; c'est l'enfance de l'art; toutefois ce procédé est à peu près le seul qui puisse être appliqué dans la Méditerranée et les autres mers intérieures peu ou point sujettes aux marées. Dans d'autres localités, on va les couper quand le flot s'est retiré; mais alors elles sont couchées sur le sol, et on ne peut employer que

la faucille; le travail est plus lent, et l'on n'obtient ainsi que des plantes salées par la vase. Il vaudrait beaucoup mieux les recueillir quand le fond n'est recouvert que d'environ 1 demi-mètre d'eau; les tiges alors se tiennent dressées, et on pourrait les couper à la faux, ce qui donnerait un produit plus propre et expédierait le travail; tandis qu'une partie des ouvriers faucheraient, l'autre pourrait tirer les plantes à terre, à l'aide de râtaux; mais cette méthode est rarement usitée. L'abbé Le Noir a décrit en 1858, dans la *Science pour tous*, d'une manière intéressante, la récolte et le commerce considérables qui se font depuis une trentaine d'années de cette herbe marine dans quelques localités des côtes de la Manche, entre Cherbourg et Granville; nous croyons qu'on lira avec intérêt plusieurs parties de cette description.

« Dans des espaces bas, que l'eau salée ne laisse jamais complètement à sec et que protègent contre les courants des enceintes formées par des rochers, sont des espèces de parcs marins à fond de sable, de gravier, de coquilles brisées et de petits cailloux. C'est dans ces parcs que croît avec abondance cette herbe aux rubans verts très-étroits et très-longs, nageant et se tortillant dans l'eau, au fond de laquelle elle végète et forme des prairies sous-marines de 2 à 3 pieds d'épaisseur. Ces prairies, qui deviennent abondantes pour l'homme dans les basses marées, à la condition qu'il se mouille jusqu'à la ceinture, sont connues dans le pays sous les noms d'herbiers, de verdiers, de verdriers, et l'on y appelle les espèces de varechs qui les composent pafeuls, lorsque ces varechs sont sur pied; plise, lorsqu'ils sont arrachés et jetés sur la plage par les vagues. C'est dans ces herbes surtout, dont le nom scientifique est *zostère*, que l'on pêche la plus belle crevette, le bouquet. Ce joli crustacé se multiplie dans le touffu de ces herbages marins, comme le criot et la cigale dans nos prés, et on l'y prend en glissant doucement un petit filet, fait comme un attrape-papillon, sous les touffes où il se cache, puis retirant ce filet avec assez d'adresse pour que l'agilité du subtil animal ne lui permette pas d'échapper.

« Pour avoir les *zostères* propres aux divers emplois qu'en fait l'industrie, il faut les cueillir dans la prairie même qui les produit, et on les y fauche, en effet, comme on fauche le foin dans nos prés terrestres. On suit la mer à mesure qu'elle se retire, les uns à pied, les autres avec des charrettes conduites par des chevaux formés à ce manège. On emporte des faux; toute la caravane s'avance en file jusqu'aux verdrières, puis les hommes se mettent à faucher dans l'eau, métier pénible; et d'autres, avec les femmes, chargent à brassées, métier, dit-on, plus pénible encore, les herbes fauchées, après les avoir accumulées dans l'eau où elles surnagent.

« Or, tel se présentent deux manières de ramener les tas de verdrières. Il y en a qui les chargent simplement sur leurs charrettes, et les chevaux, bons, vaches, car tout travaille en ces jours-là, traînent la charrette jusqu'aux sables de la côte. C'est ainsi qu'on s'y prend dans plusieurs communes où les herbiers sont moins abondants et où cette industrie ne fait encore que s'introduire. Mais à Linville, délicieux rivage où elle prit naissance il y a une quinzaine d'années, par l'idée heureuse d'un habitant qui avait entendu dire qu'on recueillait de ces herbes sur les bords de la Baltique et qui en avait vu de sèches à Paris, on a inventé un procédé beaucoup plus intéressant et plus ingénieux. Ce procédé est fécond en incidents et en péripéties, comme les jeux de hasard; la Fortune s'y joue, dans les vagues, avec la moisson des travailleurs et sous les yeux de ceux-ci.

« On a emporté dans les verdriers des claies de branchages et d'osier, de forme ronde, à petit rebord et d'à peu près 3 mètres de diamètre. On dépose ces claies, qu'on appelle avec assez de raison des dromes, puisqu'elles sont destinées à devenir tout à l'heure des radieux flottants; on les charge de tas de *zostères* qu'on enlève dessus avec des cordes et des bâtons; on en fait ainsi un énorme monceau compacte et indissoluble, puis on l'abandonne au gré de la mer montante, dès que le retour des eaux ordonne le départ. En ce moment, il ne faut plus attendre, mais au plus vite interrompre le travail. La mer est un maître sourd, devant lequel l'obéissance est le seul moyen de salut. Tout le monde fuit donc, et la plage est bientôt submergée.

« La caravane revient en longue file par la charrière, c'est le nom qu'on donne à la voie connue comme sûre sous l'eau, entre les rochers; puis on se disperse sur la grève, regardant flotter sur la mer les dromes que la vague et le vent ramènent vers la côte en les portant au nord ou au sud, selon les caprices de la journée. Chacun suit, autant qu'il peut, la sienne d'un regard inquiet. Quand elle aborde, heureuse épave, là même où on l'attend, c'est la bonne chance; quand elle est transportée sur d'autres côtes, on la perd ou l'on fait un pénible voyage pour l'aller recueillir. Une fois jetées sur la rive, ces dromes nombreuses, qui parsemaient tout à l'heure l'Océan de points noirs grossièrement pavés, sont facilement reconnues par

leurs mâtres; ceux-ci ont eu soin d'y attacher un drapeau spécial, signe de propriété.

« Rien n'est plus amusant que de suivre des yeux ces flottilles livrées aux fantaisies de la mer et de voir toute la population du lieu les attendre avec anxiété, chercher à les reconnaître et à les suivre, faire ses pronostics sur les directions que prendront telles ou telles, à l'aide des connaissances pratiques que chacun possède du ciel et des marées.

« Une dromée est une belle conquête, car le varech à sommiers se vend de 50 à 60 francs les 500 kilogrammes, une fois sec, et si l'habitant de la côte a gagné de la sorte ses 10 ou 15 francs dans quelques heures, il trouve cela magnifique.

« Dans le pays où j'ai vu se pratiquer cette pêche végétale, la mer est bordée de plaines sableuses, de dunes dites les muelles; c'est là qu'on charrie ensuite ces amas de verdrières jetés à sec sur la rive, et on les y étend par couches extrêmement minces, sur des espaces qu'on tient, pour cet usage, en location des propriétaires de ces dunes, qui n'en retireraient rien jadis. L'herbe marine, ainsi étendue, reste exposée à l'air, au soleil et à la pluie pendant une quinzaine de jours. Plus il pleuvra durant ce temps, meilleure elle sera; l'eau douce, en faisant dissoudre le sel marin dont elle est couverte, lui donne la propriété de sécher plus parfaitement, de ne point rompre l'humidité de l'air et de se conserver mieux. On la porte alors, roulée par longues bottes et à charrettes énormes, à la ville de Coutances, d'où elle est expédiée sur les grands centres, et elle se vend d'autant plus cher qu'elle a été mieux lavée, mieux séchée; que les filaments, qui ressemblent alors à de minces boyaux secs, sont mieux frisés, plus solides et que les musses en sont plus élastiques.

« Les dunes où elle a séché sont fumées par le sel qu'elle dépose et se couvrent d'une petite herbe fine, que paissent avec avidité les brebis de la contrée. Ces brebis y font une chair excellente, véritable mouton de pré salé.

« Depuis que ce commerce a pris de l'extension, l'administration s'est préoccupée de savoir si cette espèce de fenaison des prairies marines, qui sont immenses, ne serait point une cause de dépouillement sur cette côte. N'est-ce pas dans ces herbes que le poisson se retire, se mort à l'abri pour frayer? n'est-ce pas à ces refuges qu'il confie sa progéniture? Des naturalistes de Paris ont été appelés et ont fait leur rapport. La réponse a été que, sans doute, la pêche en deviendra moins productive, mais que cette industrie est devenue une telle source de richesses pour les habitants qu'il y a plus d'avantage que d'inconvénient à la tolérer. En effet, cette cueillette des *zostères* vaut 1 million par an à deux ou trois petites communes du rivage. On s'est contenté de la limiter à quelques mois de l'année, du 15 juillet au 15 octobre. »

ZOSTÉRÉ, ÉE adj. (zo-sté-ré — rad. *zostère*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre *zostère*.

— s. f. pl. Tribu de la famille des naïadées, ayant pour type le genre *zostère*, et érigée par quelques auteurs en famille distincte, sous le nom de zostéracées.

ZOSTÉRICOLE adj. (zo-sté-ri-ko-le — de *zostère*, et du lat. *colo*, j'habite). Hist. nat. Qui vit ou croît sur les zostères : *Batrachosperme zostéricole*.

ZOSTÉRIE adj. f. (zo-sté-ri — gr. *zostéria*, de *zostér*, ceinture). Mythol. gr. Surnom de Minerve, qui avait une statue à Thèbes, à l'endroit où Amphitryon se ceignit pour combattre.

ZOSTÉRIEN, IENNE adj. (zo-sté-ri-ain, i-ène — du gr. *zostér*, ceinture). Mythol. gr. Surnom d'Apollon, de Diane et de Latone, adorés à Zoster.

ZOSTÉRITE s. f. (zo-sté-ri-te — rad. *zostère*). Bot. Genre de végétaux fossiles, analogues aux zostères.

ZOSTÉROPS s. m. (zo-sté-rops — du gr. *zostér*, ceinture; *ops*, œil). Ornith. Genre d'oiseaux, de la famille des sylviacées, formé aux dépens des sylviens.

— Encycl. Ce genre, formé aux dépens des fauvettes, s'en distingue surtout par un petit cercle de plumes blanches qui entoure les yeux; les autres caractères sont ceux des becs-fins. L'espèce type est le *zostérops* ou fauvette de Madagascar, dont le plumage est d'un vert olivâtre en dessus et jaunâtre en dessous. Cet oiseau est assez commun dans l'Afrique australe. D'après Levaillant, il vit par petites troupes de sept ou huit individus; il se nourrit de chenilles, qu'il cherche sur les arbres avec tant de soin, qu'il est difficile d'en retrouver encore sur les pieds qu'il vient de visiter. Il fait son nid à l'extrémité des branches basses de certaines espèces de mimosa; la ponte est de quatre ou cinq œufs, que le mâle et la femelle couvent tour à tour.

ZOSTÉROSTYLE s. m. (zo-sté-ro-stile — du gr. *zostér*, baudrier, et de *style*). Bot. Syn. de *CRYPTOSTYLIS*, genre d'orchidées.

ZOSTOWSKI (Pierre, comte de), homme d'Etat russe, né à Krasnowice, gouvernement de Czerwiechow, en 1738, mort à Saint-

Pétersbourg en 1812. Lorsqu'il eut terminé ses études à l'académie de Kiev, il entra dans l'administration civile du palatinat de la Petite-Russie, puis fut attaché à la chancellerie du maréchal Romanzoff, gouverneur de cette province. Il remplit ses fonctions avec tant de talent et de zèle, que le maréchal l'emmena avec lui lorsque la guerre éclata avec la Turquie et le nomma conseiller de sa chancellerie intime, avec le rang de colonel. Zostowski était à une excellente école, et il sut en profiter. L'impératrice Catherine, ayant été frappée des remarquables rapports qu'il rédigeait, l'appela à faire partie de son cabinet. Nommé référendaire en 1775 et chargé, à ce titre, de lui présenter les requêtes et suppliques qui lui étaient personnellement adressées, il remplit ces délicates fonctions de manière à gagner entièrement la confiance de sa souveraine; considérant, pour nous servir de ses expressions, le cabinet de Catherine II comme «un vaste laboratoire,» dont il devait se servir pour le bien de l'empire, il nota avec soin toute requête qui lui paraissait contenir des vues utiles et s'occupa d'une façon toute particulière des réformes à introduire dans l'instruction publique et dans les diverses branches de l'administration intérieure. L'impératrice, frappée de sa rare compétence en ces matières, le consulta sur tout ce qui touchait à l'intérieur et aux écoles, lui confia pour les examiner tous les projets en discussion et le chargea de rédiger les ukases destinés à leur donner force de loi. Deux grands actes d'ordre et de justice intérieurs, la division de l'empire en gouvernements exactement limités et le code de Catherine, sont en grande partie l'œuvre de Zostowski. Cet homme d'Etat s'occupa ensuite du commerce, de l'agriculture, de l'industrie, des diverses sources de la richesse publique, et ce fut grâce à son initiative qu'on créa deux banques publiques, dont il reçut la direction. Catherine le nomma membre du Sénat, comte de l'empire et lui donna de riches domaines. Paul 1^{er} lui conféra l'ordre de Saint-André; mais, comme il avait adopté pour ligne de conduite de ne point accorder sa confiance aux personnes qui avaient eu celle de sa mère, Zostowski dut se démettre de ses fonctions et se retirer dans le lieu de sa naissance, où il resta jusqu'à l'avènement d'Alexandre 1^{er}. Ce prince le rappela aussitôt à Saint-Pétersbourg et lui confia en 1802 le ministère de l'instruction publique. Zostowski s'empessa d'établir des écoles primaires dans chaque paroisse, des écoles plus élevées dans les chefs-lieux de district, des collèges dans les chefs-lieux de gouvernement et des universités dans les principales provinces. Grâce à lui, l'université de Wilna fut complètement réorganisée et acquit une grande prospérité. Le ministre montra particulièrement une grande sollicitude pour la classe indigène, et il fit assigner sur le trésor public des fonds pour venir en aide aux écoles établies dans les paroisses de chaque gouvernement.

ZOTHÉE s. f. (zo-té). Annél. Genre d'anélides, du groupe des amphinomes.

ZOTHÈQUE s. f. (zo-té-ke — gr. *zothékê* : de *zod*, je vis; *thékê*, boîte, lieu fermé). Antiq. gr. Endroit d'une chambre à coucher où l'on plaçait le lit.

— **Encycl.** La *zothèque* était un enfoncement pratiqué pour y placer le lit, et qui avait quelque analogie avec nos alcôves modernes. Les fouilles de Pompéi ont fait découvrir des réduits de ce genre dans la maison du poète tragique et dans celle de Pansa. Il en existe aussi dans la villa d'Adrien. La *zothèque* était d'autant plus utile chez les anciens qu'ils chauffaient rarement les chambres. Du moins, ils ne les chauffaient pas comme nous. Quelquefois, à la vérité, ils y faisaient venir, comme on le voit dans une lettre de Pléne, de l'air chaud par le moyen de conduits qui partaient d'un foyer placé dans une partie inférieure de la maison; mais, le plus souvent, ils se contentaient de braser, portatifs, qu'ils laissaient quelques temps dans la chambre pour combattre le froid. Dans beaucoup de maisons même, on ne prenait d'autres précautions contre la rigueur de l'hiver que de disposer au midi les pièces qui devaient être habitées par les maitres; ce sont les chambres qu'on nommait *heliocamini*. On comprend facilement qu'avec de telles coutumes la disposition d'une chambre en *zothèque* ou alcôve présentait des avantages très-appreciables.

ZOTIDE adj. (zo-ti-de — du gr. *zod*, je vivifie, parce que l'oxygène entretient la vie). Chim. Qui ressemble à l'oxygène. « Peu usité.

— s. m. pl. Famille de corps comprenant l'oxygène et ses composés.

ZOTTON, premier duc de Bénévent, mort en 591. Après avoir aidé Alboin à conquérir la Lombardie, il se mit en 591 à la tête d'une troupe de hardis aventuriers, s'empara de la principauté de Bénévent, puis conquit une partie des provinces qui devaient former plus tard le royaume de Naples. Pendant son règne, qui dura vingt ans, Zotton fut presque constamment en guerre avec les Grecs. Il eut pour successeur Arigise 1^{er}.

ZOUAVE s. m. (zoua-ve — de *zouaoua*, nom d'une tribu kabyle). Soldat appartenant

à un corps qui fut d'abord exclusivement composé d'indigènes de l'Algérie. « Corps de troupes des Etats pontificaux, créé à l'imitation des zouaves de France : *Les ZOUAVES pontificaux*.

— **Encycl.** D'après Ruffino, Savoisien qui partagea la captivité et l'amitié de Cervantes et qui a écrit une relation du siège de Tunis par les Espagnols en 1574, les *zouaves* ou *zuaghi* formaient déjà une milice très-redoutable au service de la Sublime Porte. « Les *zuaghi*, dit-il, ne sont ni Turcs ni Maures, mais pourtant ils suivent une seule et même religion. Ils prétendent que leurs ancêtres étaient chrétiens, et plusieurs d'entre eux portent sur leur front rasé un tatouage représentant une croix. Rien ne peut résister à leur impétuosité. Lorsqu'on les voit au milieu du combat, ils ressemblent à une armée de lions furieux; c'est pourquoi les Ottomans les mettent toujours au premier rang lorsqu'il s'agit de livrer un assaut, car, pour l'empereur des Turcs, ils sont une troupe d'élite, comme l'est chez nous l'infanterie allemande. Leur costume est des plus bizarres et n'a aucune ressemblance avec celui des Turcs et des Maures. Il est d'une grande simplicité et consiste dans un mélange des uniformes barbaresques et européens. Rien ne peut être comparé à leur agilité et à leur air martial. Pendant la mêlée, ils sont féroces et impitoyables; mais lorsque le feu a cessé, ils redeviennent bons et généreux envers l'ennemi vaincu. En outre, ils supportent avec résignation les fatigues de la guerre et les longues marches, et cela grâce à une gaieté intarissable, qui est un de leurs traits caractéristiques. » Telle est la traduction exacte d'un écrivain du siècle de Charles-Quint. N'y a-t-il pas entre ces *zouaves* musulmans et ceux qui ont figuré dans nos armées du XIX^e siècle une certaine ressemblance?

Les *zouaves* ne sont pas vieux, quoique leurs faits d'armes soient déjà légendaires. Un arrêté du 1^{er} octobre 1830 du général Clausel, commandant en Algérie, approuvé par une ordonnance royale du 21 mars 1831, créa les deux premiers bataillons de *zouaves*. Aussitôt après la conquête de la ville d'Alger, les troupes turques avaient été chassées du pays, et nous étions restés isolés au milieu de populations hostiles, dont nous ne connaissions ni les mœurs ni même le langage. Afin de remédier à cet isolement et aussi pour augmenter l'effectif de ses troupes, le général créa deux bataillons de *zouaves*, en arabe *zouaous*. Les *Zouaous* sont une confédération de tribus kabyles qui habitent les gorges les plus reculées du Jurjura, hommes fiers, intrépides, belliqueux, qui avaient la réputation d'être les meilleurs fantassins de la région.

On avait d'abord eu l'intention de faire des *zouaves* un corps spécialement indigène; mais le recrutement arabe n'ayant pas fourni un grand nombre d'hommes, on enrôla des Européens dans ce corps. Le 1^{er} bataillon fut bientôt sous les armes, et on lui donna pour commandant le capitaine d'état-major Maunet. Le 2^e bataillon, formé presque aussitôt, fut confié au capitaine du génie Duvivier. Les officiers et les sous-officiers, exclusivement Français, étaient des volontaires jeunes, entreprenants, énergiques. Les premiers volontaires de la Charte que le gouvernement avait dirigés sur l'Afrique y furent incorporés. On y reçut aussi quelques étrangers; mais bientôt le nombre des uns et des autres s'étant singulièrement accru, les Européens non Français furent organisés en légion étrangère. Le noyau des *zouaves* fut donc composé d'enfants de Paris et d'indigènes des environs d'Alger. Six semaines après la création de la nouvelle troupe, elle tenait déjà la campagne à la suite du général en chef, qui l'emmenait avec lui à la première expédition de Médéah, où elle reçut le baptême du feu. Les *zouaves* donnèrent bientôt la mesure de leur courage au col de Mouzala. Les troupes étaient épuisées de fatigue; la colonne française s'était allongée sur un étroit sentier de montagnes. L'officier qui commandait l'arrière-garde tombe blessé, et ses soldats, entourés par l'ennemi, reculent en désordre, lorsque le commandant Duvivier, voyant le péril qui menaçait l'armée, accourt avec le 2^e bataillon de *zouaves*. Les indigènes poussent leur cri de guerre; les volontaires de la Charte, qui portaient encore la blouse gauloise, entonnent la *Marseillaise*, et tous ensemble tombent sur les Kabyles, dont ils arrêtent la poursuite. Pendant tout le reste du jour, Duvivier couvrit la retraite; secondé par son héroïque troupe, il se reploya de mamelon en mamelon et arriva ainsi à la ferme de Mouzala, où l'armée se ralliait. Cette belle retraite donna aux *zouaves* droit de cité dans l'armée française. Cependant, le recrutement s'était ralenti; le 2^e bataillon ne pouvant se compléter, les deux furent réunis en un seul (1833). Le nombre des compagnies fut fixé à dix, huit françaises et deux indigènes; il devait y avoir douze soldats français dans chaque compagnie indigène. Le capitaine Lamoricière reçut le commandement des *zouaves* avec le grade de chef de bataillon. Le poste de Dely-Ibrahim leur fut assigné; ils y créèrent seuls tous les établissements. C'est à cette époque que l'uni-

forme et l'équipement furent définitivement réglés. L'un et l'autre sont si connus, que ce serait peine perdue de les décrire. C'est le costume oriental sous les couleurs de l'infanterie française. Les officiers seuls avaient conservé un uniforme européen, le costume oriental ayant été jugé trop coûteux pour des officiers. Toutefois ceux-ci, lorsqu'ils étaient en route, échangeaient leur képi contre le chaud bonnet de laine rouge que les Turcs appellent *fez* et les Arabes *chachia*. M. de Lamoricière n'était connu dans la province d'Alger que sous le nom de *Bou-chachia*, le Père au bonnet, comme il le fut plus tard dans la province d'Oran sous celui de *Bou-araoua*, le Père au bâton. Ils firent partie de l'expédition de Mascara en 1835 et combattirent plusieurs fois sous les yeux du duc d'Orléans, qui ne manqua pas de les apprécier à leur juste valeur, et une ordonnance du roi constitua bientôt le régiment à deux bataillons de six compagnies chacun, mais pouvant être portés à dix. M. de Lamoricière en conserva le commandement avec le grade de lieutenant-colonel, et le nouveau régiment concourut à la prise de Constantine, où il fut décimé (1837). « Pendant l'établissement des batteries, on les vit en plein jour, sous le feu de la place, relever et traîner jusqu'au sommet du Mansourah les pièces de 24 que, dans la nuit, les chevaux de l'artillerie n'avaient pu arracher à la boue. Le jour de l'assaut, ils obtinrent l'insigne honneur de marcher en tête de la première colonne. Tous ceux qui ont parcouru les galeries de Versailles se rappellent le saisissant tableau d'Horace Vernet : Lamoricière, au sommet de la brèche, où il allait disparaître bientôt dans un nuage de fumée et de poussière, au milieu d'une effroyable explosion; à côté de lui, le commandant Viens, du génie, escaladant le pan du mur sur lequel il allait être frappé à mort; à ses pieds, le capitaine Gardarens, tombé blessé au pied du drapeau qu'il avait planté sur la brèche et qu'il tient encore embrassé; un peu plus bas, l'héroïque colonel Combes, du 47^e, et tant d'autres braves que le peintre n'a connus que par les regrets de ses camarades! La gloire se paye cher : le petit bataillon de *zouaves* fut plus que décimé dans ce meurtrier assaut; plusieurs officiers étaient restés morts sur la brèche; les autres, presque jusqu'au dernier, étaient ou grièvement blessés ou horriblement brûlés par l'explosion. » (Les *Zouaves et les chasseurs à pied*.)

Il fallut, au retour, compléter les cadres, ce que l'on fit en y incorporant les débris du bataillon du Méchouar. Ce bataillon était une troupe de volontaires commandée par le capitaine Cavaignac, laquelle troupe avait déployé un courage héroïque à la défense du Méchouar ou citadelle de Tlemcen (1836). Mais si l'effectif français se maintenait selon les cadres, le contingent arabe diminuait par suite de nombreuses désertions, les indigènes allant porter dans les rangs de l'ennemi l'instruction militaire que nous leur avions donnée. On les retrouve plus tard à la tête des soldats d'Abd-el-Kader, jusqu'au fond de la province de Constantine. En 1840, le régiment des *zouaves* fit la campagne contre le célèbre émir. Nous ne saurions raconter ici tous les combats livrés durant cette sanglante campagne. Nous dirons seulement que les *zouaves* ne manquèrent pas une course, pas un combat. Après cette campagne, l'état-major fut renouvelé, et Cavaignac fut nommé colonel, avec les commandants Le Flô et Saint-Arnaud sous ses ordres. Le général Bugeaud, comprenant le parti qu'il pouvait tirer de cette troupe courageuse et industrieuse, porta le nombre de leurs bataillons à trois (ordonnance royale du 8 septembre 1841), lui donna un état-major complet, semblable à celui de tous les régiments d'infanterie. Une seule compagnie par bataillon pouvait recevoir les indigènes et en petit nombre. On ne les y conservait en quelque sorte que pour justifier le nom et l'uniforme du corps, et l'on créa, sous le nom de tirailleurs indigènes, des corps spéciaux connus aujourd'hui sous le nom de turcos. Le régiment de *zouaves*, étant ainsi reconstitué, reçut un drapeau qui est aujourd'hui celui du 1^{er} régiment et fut réduit par les balles à l'état de guenille. Les trois bataillons se séparèrent pour aller servir dans chacune des provinces et devinrent le noyau des trois régiments que l'on a formés depuis. La guerre continuait sans relâche. Les *zouaves* furent représentés par un ou deux de leurs bataillons dans la plupart des actions importantes des campagnes de 1843 et 1844, combats acharnés contre les Kabyles, marches dans le désert, au Jurjura, dans l'Ouarensis, chez les Beni-Menasser, à la prise de la Smalah, et enfin à cette mémorable bataille d'Isly, qui rappelle la journée des Pyramides. Le colonel Cavaignac, continuant sa brillante carrière, avait quitté le corps par avancement au mois d'octobre 1844. Il fut remplacé par l'un des survivants de l'assaut de Constantine, le colonel Ladmiralet, qui est devenu général. Parmi les officiers qui figuraient alors à la tête des *zouaves*, nous citerons MM. Despinoy, de Chasseloup-Laubat, Bouat, d'Autemarre, Gardarens, Espinasse, Tarbouriech, qui mourut en Crimée colonel des *zouaves*; Bourbaki, devenu général, car tous les officiers qui se sentaient de l'avenir désiraient obtenir un

commandement dans ce corps déjà célèbre. Au mois d'avril 1846, après six mois de marches et de combats, le 1^{er} bataillon de *zouaves* venait de rentrer à Blidah, lorsque le grand-duc Constantin, fils de l'empereur Nicolas, débarqué la veille à Alger, témoigna le désir de voir cette troupe, dont la renommée était parvenue jusqu'à Saint-Pétersbourg. Dans la nuit, les *zouaves* reçurent leurs uniformes neufs. Le lendemain, à neuf heures, ils étaient à Boufarick, attendant le prince. Celui-ci, en descendant de voiture, ne put dissimuler un mouvement de surprise et manifesta son étonnement de voir une troupe robuste et bien habillée, qui ne connaissait depuis six mois d'autre lit que la terre et d'autre toit que le ciel. Il emporta de cette revue des impressions que la campagne de Crimée n'a pas effacées. Aussitôt après la révolution de Février, les *zouaves* changèrent de chefs et furent commandés par le colonel Canrobert. Ils assistaient en 1849 au siège de Zanatcha, qui fut aussi terrible que celui de Constantine. Les services des *zouaves* étaient si constamment utiles, que le gouvernement se décida à augmenter leur nombre. Un décret du 13 février 1852 donna une nouvelle organisation à leur corps. Il devait y avoir trois régiments de trois bataillons chacun. Les trois bataillons existant devaient servir de noyau aux nouveaux régiments, qui étaient répartis entre les trois provinces de l'Algérie, savoir le 1^{er} dans la province d'Alger, le 2^e dans la province d'Oran et le 3^e dans celle de Constantine. Ce décret, habilement exécuté, donna de fort beaux résultats. D'anciens *zouaves*, de vieux soldats d'Afrique fournirent presque tout le personnel des cadres. L'armement fut aussi modifié. On leur donna le fusil rayé et l'on doubla ainsi l'efficacité de leurs services. Le 1^{er} et le 2^e *zouaves* eurent la plus grande part à la prise de Laghouat (1852) et y perdirent 8 officiers et 123 hommes, qui y furent mis hors de combat, mais ce fut un de leurs capitaines qui eut l'honneur de mettre le premier le pied dans la ville. Depuis la prise de Laghouat, la guerre d'Afrique étant à peu près terminée, le rôle des *zouaves* eût été un peu moins actif si une épreuve bien autrement décisive ne les eût attendus. Au mois de mars 1854, ils quittaient l'Algérie, pleins d'enthousiasme. Ils appartenaient à l'armée d'Orient et firent vaillamment la campagne.

Il n'y eut bientôt qu'un cri d'admiration pour ces braves soldats. Dès le jour de leur débarquement, ils avaient donné un exemple de leur manière de combattre. Les Russes avaient établi leurs batteries sur les falaises de l'Alma et nous regardaient débarquer avec le plus grand calme. Protégés par la hauteur de la colline et connaissant parfaitement le terrain sur lequel ils allaient combattre, nos ennemis se croyaient sûrs de nous vaincre. Comment les aurions-nous délogés, n'ayant pu débarquer notre artillerie? Les Russes donc, qui comptaient sans les *zouaves*, avaient fait venir leurs femmes de Sébastopol, afin de leur donner le spectacle de notre défaite. Les *zouaves* s'avancèrent en silence, presque rampants. Une colonne de fumée s'éleva au-dessus de la falaise. C'est une batterie qui fut vue contre eux. Un cri se fut entendre, semblable à celui du chacal; mille cris lui répondirent, et tous les hommes se laissèrent choir comme s'ils eussent été tués. Les boulets russes passèrent au-dessus de leurs têtes et blessèrent quelques hommes seulement. Aussitôt chacun se relève et continue sa marche, jusqu'à ce qu'un nouveau cri vienne annoncer un nouveau danger. Après une demi-heure de cette marche accidentée, nos *zouaves* se sont avancés jusqu'au pied du rocher. Là, le canon n'est plus à craindre, mais il faut arriver à l'ennemi, et c'est le plus difficile de la besogne. Nos soldats africains, habitués à franchir les montagnes escarpées de la Kabylie, ne se montrent point étonnés de ce nouvel obstacle. Ils grimpent sur la falaise, l'un portant l'autre, et bientôt leur calotte rouge apparaît sur la hauteur. A cette vue, l'ennemi, stupéfait de tant de courage, de tant de ténacité, de tant d'audace, perd contenance et, attaqué à la baïonnette, il lâche pied et s'enfuit. Le premier *zouave* qui franchit la falaise fut un sergent-major, nommé Fleury. Pendant tout le temps que dura la guerre de Crimée, les *zouaves* furent les héros de l'armée des alliés. Leurs moindres actions passant de bouche en bouche, grossies par la renommée, arrivaient en Europe, où elles étaient accueillies avec la plus avide curiosité. Nous renonçons à suivre les *zouaves* dans tous les détails du siège de Sébastopol. Ce serait sortir du cadre restreint où nous devons nous renfermer. Nous dirons seulement que, formés en compagnies de francs-tireurs, surnommés Enfants perdus, ils furent de la plus grande utilité à l'armée. Aussi quelles ovations ne reçurent-ils pas à leur entrée à Paris après la signature de la paix! Trois années plus tard, les *zouaves* furent appelés en Italie. Le 3^e régiment fut le héros de l'une des premières batailles, Palestro. Depuis le matin, on se battait sans aucun avantage, lorsque cet héroïque régiment se jeta dans l'action. Arrêté par un canal d'irrigation, il le traverse à la hâte sous le feu de l'ennemi. Ces braves franchissent un coteau, atteignent les canons autrichiens, tuent les servants sur leurs pièces, poursuivent les fuyards et en tuent 800 au passage

de la rivière Sesia, qui se trouve de l'autre côté de la colline. Le combat prit sur ce point un acharnement extrême; 5 pièces de canon et 800 prisonniers furent les trophées du régiment, mais il avait perdu 300 hommes. Quelques jours après, le 2^e zouaves s'immortalisait à Magenta. Comme après la guerre de Crimée, les zouaves furent en 1859 les héros de l'ovation parisiens. Ils firent depuis les expéditions de Beyrouth et du Mexique; au premier assaut de Puebla, un bataillon du 1^{er} zouaves, engagé dans une impasse, préféra se laisser décapiter plutôt que de se rendre. Ils firent campagne en 1870-1871 et furent souvent les premiers au feu.

Après leur histoire, quelques mots sur leurs mœurs, sur leurs habitudes. Les zouaves sont en général des hommes d'une taille moyenne, plutôt petite que grande. L'habitude de vivre au bivac les endurcit bientôt à la souffrance. Ils deviennent intrépides marcheurs; et comme il faut vivre et que l'administration ne leur fournit pas toujours à milieu des solitudes africaines les aliments nécessaires, ils sont forcés par la nécessité de se procurer par des moyens souvent peu réguliers des plats plus ou moins succulents, qui ne figurent pas à l'ordinaire. Lorsqu'ils arrivent au bivac, quelques hommes sortent des rangs et courent à la source voisine pour remplir les bidons d'escouade. La halte sonne, les faisceaux se forment, les tentes se dressent, les feux s'allument, la soupe aux oignons ou au lard se prépare, ou si l'ordinaire est à sec, elle se fait au café, c'est-à-dire que le café liquide est rempli de poussière de biscuit et transformé en une sorte de pâte qui ne serait peut-être pas du goût de tout le monde, mais qui est tonique et nourrissant; ou bien encore le pêcheur ou le chasseur de l'escouade ont pourvu la gamelle qu'un lièvre, qui d'une brochette de poissons, sans parler de certains mets que l'on déroberait à la vue des officiers. La soupe mangée, la dernière pipe fumée, on s'endort entre les deux couvertes; les factionnaires disparaissent, car leurs positions auraient pu être reconnues. Mais on aperçoit, malgré l'obscurité, des zouaves couchés à plat ventre qui veillent l'œil au guet, le doigt sur la détente. Le maraudeur, l'ennemi qui s'approche du camp pour tenter une surprise tombera bientôt sous sa balonnette, car il frappe sans bruit afin de ne pas signaler sa présence. S'ils ont leurs qualités, les soldats d'Afrique ont aussi leurs imperfections. Les hommes qui embrassent par goût la profession des armes, sans espoir d'une brillante carrière, sont aventureux, ardents. Ils savent souffrir, mais ne savent pas, après de longues privations, résister aux séductions du cabaret; ils aiment à gaspiller; leurs notions du juste et de l'injuste sont incomplètes, et le fruit défendu est plein d'attrait pour eux; en pays ennemi ou ami, ils ont bientôt tout ramené, tout fouillé, tout scruté; vêtements, poules, provisions, ils ne respectent rien, pas même les propriétés du gouvernement. Un jour le maréchal Bugeaud, après une razzia, entend certains béneux non loin de sa tente. Il sort en toute hâte et voit les zouaves répandus au milieu d'un troupeau de moutons. Le maréchal court l'épée à main, dominant le tumulte de sa voix de Stentor. Les zouaves disparaissent avec leur proie, et une perquisition faite dans leur bivac ne donna aucun résultat; personne ne manqua à l'appel et personne n'avait vu de moutons. Le père Bugeaud fut forcé d'en rire. A Alger, un d'entre eux voulant régler ses camarades et n'ayant pas le sou, avisa d'un stratagème ingénieux pour se procurer du vin à bon marché. Dans le fond d'une cruche, il établit une grosse éponge et va chez un marchand de vin. On remplit sa cruche; il fait semblant de trouver le prix trop élevé, s'empare, se fâche et finalement vide son broc dans la barrique du marchand, en disant: « Je n'en veux pas », et il s'en retourne vers ses camarades, emportant dans son éponge la valeur d'une bouteille de vin. Deux ou trois tournées semblables faites chez différents marchands lui fournirent largement de quoi passer joyeusement la soirée avec ses amis.

Quoique cet article soit déjà un peu long, nous croyons qu'on nous saura gré de mentionner une statue de zouave qui décore l'une des piles du pont de l'Alma et que tous les Parisiens, tous les étrangers qui viennent visiter les monuments de Paris ont certainement remarquée.

— *Zouaves pontificaux*. Lorsque, en 1860, le général Lamoricière, devenu légitimiste et cléricale, consentit, sur les sollicitations de M. de Mérode, à aller organiser à Rome l'armée pontificale destinée à défendre le pouvoir temporel du pape contre les revendications de l'Italie, il eut l'idée de former un petit corps de troupes rappelant, par son organisation, ces zouaves d'Afrique à la tête desquels il avait jadis conquis sa réputation. Peu après, un des officiers de son état-major, le baron de Charette, organisa les *zouaves pontificaux*, recrutés pour la plupart parmi de jeunes volontaires français appartenant à des familles nobles. Les *zouaves pontificaux* prirent part à la bataille de Castelfidardo, où l'armée du pape essuya une déroute complète. Par la suite, on les vit figurer à Mentana, où ils combattirent contre Garibaldi et où les chassepots du général de Failly « firent merveille. » Ces jeu-

nes croisés, par leur morgue et leurs airs vainqueurs, avaient excité la plus vive antipathie dans la population romaine, lorsque se produisirent les événements de septembre 1870. Après le retrait des troupes françaises de Rome, les *zouaves pontificaux* se virent harcelés par la population, qui appelait à grands cris Victor-Emmanuel. Le général Cadorna, étant arrivé devant Rome avec une armée italienne, somma le général pontifical Kanzler de lui en ouvrir les portes. Celui-ci refusa. Les *zouaves pontificaux*, qui avaient donné des preuves incontestables de bravoure, entreprirent à peu près seuls de défendre la ville. Sous les ordres de M. de Charette, ils soutenaient depuis quatre heures un combat des plus vifs, lorsque Pie IX donna l'ordre de cesser le feu et d'arborer le drapeau parlementaire. Peu après, les *zouaves pontificaux* français étaient embarqués pour la France. M. de Charette se rendit alors à Tours, se mit à la disposition du gouvernement de la Défense avec ses anciens *zouaves* et obtint de former dans cette ville un corps qui reçut le nom de légion des volontaires de l'Ouest. Les anciens *zouaves pontificaux*, grossis d'un assez grand nombre de volontaires, formèrent bientôt deux bataillons, que commanda M. de Charette avec le grade de colonel. Envoyés à l'armée d'Orléans, ils se firent remarquer par leur bravoure, particulièrement en combattant devant cette ville le 11 octobre 1870, puis à Fayat le 2 décembre suivant.

La conduite des *zouaves* aux vestes grises dans cette dernière affaire fut des plus brillantes. Ils perdirent bon nombre d'entre eux, et leur chef, qui fut grièvement blessé, reçut de M. Gambetta le grade de général de brigade. Après l'armistice, M. de Charette attendit à Rennes avec sa légion la marche des événements. A la nouvelle de l'insurrection du 18 mars 1871, à Paris, il se mit avec ses hommes à la disposition du gouvernement, qui le chargea d'augmenter sa légion, puis se rendit à Versailles et prit part dans les rangs de l'armée réorganisée aux opérations du second siège de Paris. Le corps des *zouaves pontificaux* fut dissous après l'entrée de l'armée de Versailles à Paris, et depuis lors il n'en a plus été question. M. S. Jacquemont, capitaine aux *zouaves pontificaux*, a publié en 1871 le récit de la *Campagne des zouaves pontificaux* en France, 1870-1871 (in-18).

Zouaves et les chasseurs à pied (LES), esquisses militaires, par le duc d'Aumale (1855, in-16). Cet opuscule parut d'abord anonyme dans la *Revue des Deux-Mondes*.

Le sujet, intéressant par lui-même, est traité avec simplicité et sobriété; peu de phrases, beaucoup de faits. Le principal mérite de l'ouvrage consiste dans l'extrême équité des appréciations. On s'en convaincra surtout en lisant le portrait du duc d'Orléans et celui du général Cavaignac, « qui fit toujours preuve de vertus militaires du premier ordre. Si l'armée avait eu à élire le colonel des zouaves, son choix serait certainement tombé sur lui. L'héroïque défenseur du Méchouar et de l'émancipation depuis deux ans dans le commandement difficile du 2^e bataillon d'Afrique toutes les qualités d'un excellent chef de corps, et tous ceux qui l'avaient vu à l'œuvre admiraient son caractère énergique, son esprit plein de ressources et de courage, qui, pour être calme toujours, ne laissait pas d'être entraînant. » Rarement le général Cavaignac a été apprécié aussi justement.

En lisant l'esquisse historique du duc d'Aumale et en consultant l'*Annuaire militaire*, on se convaincra de la vérité d'une parole du général Cavaignac, disant que l'Afrique était pour la France une pépinière de bons généraux. Il est intéressant d'assister à leurs débuts sur ce sol africain, où chaque grade devait se conquérir à la pointe de l'épée. A ce dernier point de vue, les *Zouaves et les chasseurs à pied* n'ont pas à se plaindre; le duc d'Aumale a recueilli leurs titres de gloire en homme capable de les apprécier.

Zouaves dans la tranchée (LES), tableau d'Isidore Pils. Dans un des fossés étroits et profonds creusés par le génie devant Sébastopol et au moyen desquels notre armée atteignit lentement et péniblement la tour Malakoff, une demi-douzaine de zouaves s'avancent pour faire le coup de feu avec les avant-postes de l'ennemi; il se baissent, ils s'effacent de leur mieux, tout en cheminant et ayant l'œil au guet. Ce « défilé dans la tranchée » a été rendu par Pils avec une grande vérité; ce peintre est un de ceux qui ont le mieux observé le soldat moderne; il a réussi tout particulièrement à exprimer l'allure tour à tour pleine de souplesse et de cranerie des zouaves. Ajoutons que le tableau dont nous venons de faire la description est peint avec une fermeté et une largeur peu communes. Il a figuré à l'exposition posthume des œuvres Pils, en 1876, et faisait partie à cette époque de la collection de M. Eggly. Une très-belle aquarelle reproduisant la même scène appartient à M. d'Huolstein. M. Picart possède un tableau sur le même sujet, ainsi qu'une autre toile exécutée par Pils en 1861 et qui représente un zouave sonnant du clairon et courant dans une tranchée.

Horace Vernet a peint des *Zouaves à l'as-*

saut de Sébastopol; cette composition a été gravée en manière noire par L.-A. Gautier. George Diebolt a sculpté pour la décoration d'une des piles du pont de l'Alma, à Paris, la statue colossale d'un *Zouave en tenue de campagne*. Une statuette en bronze, représentant un *Zouave de la garde*, a été exposée par Fremiet au Salon de 1859.

ZOUBOFF (Valérien, comte), général en chef russe, né en 1760, mort en 1804. Il eut part, avec son frère, aux faveurs de Catherine, qui fit aussi de lui, dit-on, son amant, en profita pour amasser des richesses et faire son chemin dans l'armée, devint lieutenant général en 1794, perdit une jambe dans la guerre contre Kosciusko, en Pologne, commanda en chef l'expédition de 1796 contre le Caucase, prit Derbent, poussa ses succès dans le Schirwan contre les Persans, mais finit par éprouver quelques revers, eut beaucoup à souffrir de l'insalubrité du climat et reçut l'ordre de battre en retraite à l'avènement de Paul 1^{er} (1796). Il se démit alors de ses emplois, se retira volontairement en Courlande et ne revint à Pétersbourg que dans les premières années du règne d'Alexandre. Comme son frère Platow, il était beau, bien fait, séduisant, profondément corrompu et acquit plus de réputation par le dérèglement de sa conduite que par ses talents militaires.

ZOUBOFF (Platow, prince), le dernier des favoris de Catherine II et frère du précédent, né vers 1765, mort en 1817. Il était âgé de vingt-cinq ans, et simple lieutenant des gardes, lorsque l'impératrice le remarqua. Elle le fit son aide de camp, lui donna le titre de prince, la charge de grand maître de l'artillerie, le combla de richesses. A défaut des formes athlétiques, du génie et de l'ambition des Orloff et des Potemkin, Zouboff avait des traits agréables, beaucoup d'aisance dans les manières, du goût pour les arts, un esprit orné et insinuant. Ses passions étaient l'avarice et la vanité. L'archevêque catholique Rostoki ayant refusé de lui donner 6,000 pièces d'or, il le persécuta en 1795 et 1796 les prêtres de la même religion et força un grand nombre d'eux à l'apostasie. Zouboff exerçait sur la vieille impératrice un pouvoir absolu, et pendant quelque temps il dirigea toutes les affaires. Ce fut lui, dit-on, qui fut le principal instigateur du partage de la Pologne. A l'avènement de Paul 1^{er} (1796), il perdit tous ses emplois, reçut l'ordre de quitter la cour, puis la Russie, voyagea en Pologne, où il épousa Thecla Valentynovitch, parcourut ensuite l'Allemagne et obtint, grâce à l'intervention de Pahlen, l'autorisation de revenir en Russie. Peu après, il devint avec ce dernier le chef du complot qui renversa et mit à mort Paul 1^{er}. Pendant la nuit où eut lieu cette sanglante tragédie, il se montra un des plus ardents parmi les meurtriers du czar. Ce fut lui qui commença par lui lire son acte d'abdication. Au reproche d'ingratitude que le monarque lui adressa dans ce moment suprême, Zouboff répondit: « Vous n'êtes plus empereur; la Russie a choisi pour maître le prince Alexandre. » A cette réponse, il reçut un soufflet. La lutte s'engagea, lutte dans laquelle Zouboff, mordu à la joue, finit par étrangler le czar avec une écharpe. Aucun des assassins de Paul ne fut puni. Néanmoins, Zouboff ne fut point employé sous le nouveau règne et passa le reste de sa vie éloigné de la capitale. — Un autre frère des précédents, le comte Nicolas Zouboff, mort également en 1804, participa à la fortune de Platow et de Valérien, épousa la fille de Souvarow, devint général, sénateur et tomba en disgrâce à la mort de Catherine. Un des principaux conspirateurs dans le complot qui renversa Paul 1^{er}, il fut le premier qui osa le frapper de son épée et lui brisa un bras. Après cet assassinat, il se retira dans ses terres, où il termina sa vie.

ZOUCH ou **ZOUCHE** (Richard), jurisconsulte, né à Ansley, comté de Wilts, en 1590, mort en 1660. Il devint, en 1620, professeur de droit à l'université d'Oxford, où il avait fait ses études, fit partie du dernier Parlement du règne de Charles 1^{er}, puis fut nommé chancelier du collège d'Oxford (1625), principal du collège de Saint-Alban et juge de la haute cour de l'amirauté. Zouch fut, en 1647, un des rédacteurs de la protestation légale publiée par l'université d'Oxford contre la ligue solennelle et le covenant; néanmoins, dès l'année suivante, il fit sa soumission aux commissaires du Parlement et conserva sa chaire à Oxford sous le gouvernement de Cromwell. En 1653, le Protecteur le désigna pour faire partie du tribunal chargé de juger don Pantaléon Sa, frère de l'ambassadeur de Portugal, qui avait assassiné un gentilhomme anglais et se prononça pour la peine capitale. Lors de la restauration de Charles II, Zouch fut réintégré dans ses fonctions de juge de l'amirauté et devint un des commissaires chargés de réglementer l'université. On lui doit plusieurs ouvrages, dont les principaux sont: *Elementa jurisprudentiæ definitionibus, regulis et sententiis selectioribus juris civilis illustrata* (Oxford, 1629, in-8°); *Descriptio juris et judicii feudalis secundum consuetudines Mediolani et Normanniæ* (Oxford, 1634, in-8°); *Descriptio juris et judicii ecclesiastici secundum canones et consuetudines anglicanas* (Oxford, 1636, in-4°); *Descriptiones juris et judicii sacri, juris et ju-*

dicti militaris et juris et judicii maritimi (Oxford, 1640, in-4°); *Juris et judicii feccialis explicatio* (Oxford, 1650, in-4°); *Cas et questions resolutæ in droit civil* (Oxford, 1653, in-8°); *Solutio questionis de legatî delinquentis judice competente* (Oxford, 1657); *Eruditionis ingenus specimen* (Oxford, 1657); *Questionum juris civilis centuria* (Oxford, 1660), etc.

Après la mort de Richard Zouch, on a encore publié de lui un ouvrage posthume intitulé: la *Juridiction de l'amirauté contre les Articulés admiralitatis de sir Ed. Coke*, dans le XXII^e chapitre de la *Juridiction des cours* (Londres, 1663).

ZOUCH (Thomas), littérateur anglais, né à Sandal, comté d'York, en 1737, mort en 1815. Après avoir professé pendant quelque temps à l'université de Cambridge, il renonça à l'enseignement, remplit diverses fonctions ecclésiastiques et devint en 1805 prébendier de l'église de Durham. Son âge avancé lui fit refuser en 1808 l'évêché de Carlisle. Il était membre de la Société linéenne et très-versé dans l'étude de la botanique. Nous citerons, parmi ses écrits: le *Crucifément*, poème (1765, in-4°); *Considérations sur le caractère prophétique des Romains tel qu'il est représenté dans Daniel* (1792); *Essai d'éclaircissement de quelques prophéties de l'Ancien et du Nouveau Testament* (1800, in-12); *Mémoires sur la vie et les écrits de sir Philippe Sidney* (1808, in-4°). On lui doit aussi des éditions d'*Amour et vérité*, de Walton (1795, in-8°), et des *Vies* du même auteur, avec additions (1796, in-4°).

ZOUCHET s. m. (zou-chè). Ornith. Un des noms vulgaires du souchet, espèce de canard. || On dit aussi zouchet.

ZOUDI-BOUDJOU s. m. (zou-di-bou-djou). Métrol. Monnaie d'argent des Etats barbaresques, valant 3 fr. 72. || On dit aussi double Boudjou.

ZOUGOU, Etat du Soudan, Afrique centrale, entre le Dagoumba et le Kouba.

ZOUILA, ville de l'Afrique septentrionale, dans le Fezzan, à 142 kilom. N.-E. de Mourzouk; 5,000 hab. environ. C'est une des plus anciennes villes du pays, et qui passe pour la *Cillaba* de Plin.

ZOUIISKI ou **CHOUISKI** (Vasili, prince), général et homme d'Etat russe, mis à mort en 1544. Il descendait de Vladimir le Grand. Pendant la minorité du jeune Ivan IV, parvenu au trône à l'âge de quatre ans, en 1534, il s'empara du pouvoir et maintint le czar dans une tutelle si étroite que celui-ci, pour se débarrasser du joug, donna en 1537 à Zouiskî l'ordre de se rendre à Vladimir, sous le prétexte de contenir les Tartares qui menaçaient les frontières de l'empire. Le prince obéit, mais parvint peu après à se faire rappeler, revint en grande pompe à Moscou et fit exiler ou mettre à mort ceux qui lui portaient ombrage et avaient gagné la confiance d'Ivan IV. Mais à peine le czar eut-il atteint quatorze ans, l'âge de sa majorité, que, prenant en main le pouvoir, il ordonna d'arrêter le ministre, qui fut condamné à mort et immédiatement exécuté.

ZOUIISKI ou **CHOUISKI** (Vasili, prince), célèbre général russe, fils du précédent, mort en 1587. La guerre ayant éclaté, en 1581, entre la Pologne et la Russie, Zouiskî reçut le commandement de l'aile gauche de l'armée, afin de soutenir le choc des Tartares, alliés aux Polonais, puis fut chargé de défendre Pleskow, place forte qui protégeait la capitale. Au mois d'août 1582, le roi Bathori et Zamoyski, à la tête d'une armée forte de près de 100,000 hommes, vinrent mettre le siège devant Pleskow. Zouiskî combattit avec un courage héroïque les Polonais, qui livrèrent un assaut général le 3 septembre, et, après une lutte acharnée qui dura tout un jour, il les repoussa, en leur faisant un grand nombre de prisonniers. Pendant quatre mois et demi, le vaillant général fit quarante-six sorties et se signala constamment par ses exploits. Pour se débarrasser d'un ennemi qu'ils ne pouvaient vaincre, les Polonais firent construire par un de leurs artilleurs, nommé Ostromène, une espèce de machine infernale, qui devait éclater en l'ouvrant, et l'envoyèrent à Zouiskî, comme veuant d'un officier qui, voulant désertir, lui faisait parvenir un coffre rempli d'or et de pierres précieuses. Fort heureusement, cet odieux stratagème ne produisit qu'à demi l'effet qu'on en attendait. Au moment où on l'apporta, le général russe était absent. Un de ses lieutenants l'ouvrit et tomba foudroyé, ainsi que plusieurs officiers présents. Zouiskî protesta avec indignation contre une pareille perfidie et envoya un cartel à Zamoyski; mais l'affaire n'eut pas de suite. Enfin, au mois de janvier 1582, une trêve fut signée entre les belligérants. En récompense de sa brillante conduite, Zouiskî reçut du czar Fedor (1584) les revenus de la ville de Pleskow. Mais la grande popularité qu'il avait acquise, la haute situation qu'il occupait à la cour portèrent ombrage au tout-puissant favori Boris Godounof. Les membres de sa famille furent exilés. Quant à lui, on le jeta dans un cachot, où il mourut étranglé.

ZOUIISKI ou **CHOUISKI** (Vasili), fils du précédent, czar de Russie. V. VASIL V.

ZOUK-MIKHAËL, ville de la Turquie d'Asie,

dans la Syrie, à 30 kilom. N.-E. de Beyrouth, près du Nahr-el-Kelb; 12,000 hab. Fabrication de soieries, toiles et feutres. Grand commerce de soie et de vin.

ZOUMALACARREGUI (Thomas), général espagnol. V. ZUMALACARREGUI.

ZOUMARA s. f. (zou-ma-ra). Sorte de clarinette dont les Egyptiens font usage lorsqu'ils accompagnent le cortège des mariés.

ZUMBO, établissement portugais de l'Afrique orientale, dans le gouvernement de Mozambique, sur une île formée par le Zambeze, à 400 kilom. S.-O. de Tête. Commerce de poudre d'or et d'ivoire.

ZOUNGARIE, contrée de l'Asie centrale. V. DZOUNGARIE.

ZOUPAN s. m. (zou-pan). Hist. Prince slave, gouverneur d'une des douze zoupanies de la Croatie. || On dit aussi JUPAN.

ZOUPANIE s. f. (zou-pa-ni). Hist. Gouvernement croate administré par un zoupán. || On dit aussi JUPANIE.

ZOUPPA, district de la Dalmatie. V. ZUPPA.

ZOURKENIS, petites îles de la régence de Tunis, dans le golfe de Gabès, au S.-O. des îles Kerkenn; la plus grande est par 34° 20' de latit. N. et 7° 47' de longit. E.

ZOURNAS (zour-nass). Sorte de tambourin double, en usage en Orient.

ZOUST (Gérard), appelé parfois *Sowst* ou *Soest*, peintre allemand, né en Westphalie vers 1637, mort en 1681. Il se rendit en Angleterre, où il acquit beaucoup de réputation comme peintre de portrait. Zoust était d'un caractère vaniteux, irritable et morose. Comme il était d'ordinaire fort mal vêtu, il lui arrivait souvent d'aller ouvrir lui-même la porte à ceux qui venaient le voir et, lorsque le visiteur lui déplaissait, il le renvoyait en lui disant que son maître était sorti. On cite, parmi ses meilleures productions, son propre portrait, ceux du graveur Loggan, de sir John Trockmorton et d'un gentilhomme coiffé d'une perruque noire, son chef-d'œuvre. Il dessinait avec beaucoup de correction et de hardiesse. Son coloris était chaud; il reproduisait avec beaucoup d'art les étoffes, surtout le satin; mais il était loin d'égaliser la grâce de Lely dans ses portraits de femmes.

ZOUZOU s. m. (zou-zou). Pop. Zouave : *Un bataillon de zouzous*.

ZOYSIE s. f. (zoi-zi). Bot. Genre de plantes, de la famille des graminées, tribu des andropogonées, dont l'espèce type habite l'Inde et l'Australie. || On dit aussi ZOYDIE.

ZOZIME s. m. V. ZOZIMIE et ZOZYME.

ZOZIME, dit le *Panopolitain* ou le *Philosophe divin*, célèbre philosophe hermétique, né vers le milieu du III^e siècle, mort au commencement du IV^e. Initié dans les mystères de l'Égypte, il peut être regardé comme le chef ou le principal maître des alchimistes. Suivant l'historien Photius, Zozime avait écrit vingt-huit ouvrages d'art les étoiles, surtout le saïn; mais il était loin d'égaliser la grâce de Lely dans ses portraits de femmes.

ZOZIME s. f. (zo-zi-mi). Bot. Genre de plantes, de la famille des ombellifères, tribu des peucedanées, formé aux dépens des berces, et comprenant trois ou quatre espèces, qui croissent en Orient. || On dit aussi ZOZIMIE.

— *Encycl.* Ce nouveau genre, créé par Hoffmann, forme le passage naturel entre le genre berce et le genre tordylidium. Son fruit épais sur le bord le distingue des berces, dont le fruit est plat. Quant aux tordylidium, ils ont aussi des fruits épais, mais tuberculeux sur le bord, ce qui n'existe pas pour la *zozimie*. Hoffmann avait fondé son genre sur la *zozimie* à feuilles d'absinthe; on a depuis ajouté deux autres espèces.

ZOZIS s. m. (zo-ziss). Arachn. Genre d'a-

xv.

ranéides, de la tribu des aranéides, qui paraît devoir être réuni aux ulobores.

ZOZYME ou **ZOZYME** s. m. (zo-zi-me — nom d'homme). Crust. Genre de crustacés décapodes brachyures, de la famille des cyclomètes, tribu des cancériens, comprenant cinq ou six espèces, qui vivent dans l'océan Indien et les mers d'Australie.

ZRAZI s. m. (zra-zi). Art culin. Mets très-estimé en Pologne, qui se prépare avec des tranches de bœuf très-minces et très-aplaties, sur lesquelles on étend un hachis de bœuf bouilli, de chair à saucisses, de mie de pain trempée dans du lait, d'œufs durs, de zestes de citron, etc., et que l'on fait cuire, roulées et ficelées, dans un mélange de bouillon, de vin et de vinaigre, relevé avec des épices.

ZRINY (Nicolas, comte DE), général hongrois, ban de Croatie, de Dalmatie, de Slavonie et de Tavarnicus, en Hongrie, né en 1503, mort en 1566. Il descendait de l'ancienne famille slave des comtes de Brebir, dont l'un des membres prit en 1347 le nom de Zriny, du château de Zrin. Dès l'âge de vingt et un ans, il s'attira, lors du siège de Vienne par les Ottomans, la faveur de l'empereur Charles-Quint, qui récompensa sa valeur par le don d'un cheval de bataille et d'une chaîne d'or. Dans la suite, il se distingua pendant les campagnes contre Jean de Zapolya, qui disputait le trône de Hongrie au grand-duc Ferdinand, ainsi que dans celles contre le sultan Soliman, allié de Zapolya. Il commanda presque toujours l'avant-garde ou l'arrière-garde et introduisit un grand nombre d'améliorations dans les manœuvres de la cavalerie légère. Sa taille gigantesque, son aspect martial, son activité infatigable et son esprit d'impartialité l'avaient rendu l'idole de ses soldats, que les entreprises les plus téméraires ne pouvaient faire reculer lorsqu'il était à leur tête. En 1542, son arrivée soudaine sur le champ de bataille de Pesh, où la victoire était depuis plusieurs heures incertaine, décida du triomphe des impériaux. En qualité de gouverneur de la Croatie, il défendit avec succès pendant douze ans cette province contre les Ottomans, qu'il battit à Szigeth en 1562; mais dans l'intervalle une grande partie de la Hongrie était devenue un pachalik turc, et le reste de la contrée payait un tribut à Soliman. Ce prince résolut en 1566 de marcher de Belgrade à la conquête de Szigeth. Une défaite que Zriny fit essuyer à son avant-garde près de Szigeth excita sa colère et le décida à une prompte attaque. Il se fit précéder dans sa marche par le célèbre grand vizir Méhémed-Sokolowitch, renégat croate, qui avait sous ses ordres une armée de 65,000 hommes. Ce ne fut qu'au prix des plus grandes difficultés qu'un pont put être jeté sur la Drave, qui fut gonflée par les orages et que les troupes turques mirent cinq jours à franchir (du 1^{er} au 5 août 1566). Zriny rassembla ses guerriers, dont le nombre ne s'élevait pas au-dessus de 2,500, et, à son exemple, ils jurèrent tous de mourir pour la foi, pour l'empereur et pour la patrie. La garnison de Szigeth ne comptait elle-même que 3,000 hommes; ce qui pouvait lui venir en aide, c'était la situation de la ville entre deux fleuves, dans un terrain marécageux, sa division en vieille ville et en ville neuve, ainsi que la possession de plusieurs forts avec doubles fossés et doubles remparts. Les Turcs établirent des batteries en trois endroits différents et bombardèrent nuit et jour la vieille ville, qui n'avait qu'une seule enceinte de murs; mais les assiégés se défendirent par de vigoureuses sorties, repoussèrent plusieurs assauts et triomphèrent même dans un sanglant combat. Lorsque la vieille ville ne put plus tenir, ils la brûlèrent et se retirèrent dans la ville neuve, qui avait un fossé profond et garni d'eau, mais de peu de largeur. Les Turcs élevèrent alors des murs de terre, du haut desquels leurs batteries dominaient toute la ville. Zriny chercha surtout à empêcher que les fossés ne fussent comblés; mais, grâce à leur nombre, les ennemis rétablissaient pendant la nuit les travaux qu'on leur avait détruits pendant le jour. Alors Zriny incendia aussi la ville neuve et se retira dans le château. Les assiégeants n'interrompirent pas leur feu et minèrent la forteresse. L'aga des janissaires, Ali-Bassa, ayant voulu détourner l'eau des fossés pour parvenir jusqu'aux bastions, les assiégés, au nombre de 400, firent une sortie qui fut couronnée d'un plein succès. Du 26 août au 1^{er} septembre, il ne fut pas donné, chaque jour, au château moins de sept assauts, qui furent tous repoussés. Zriny ne voulut écouter aucune des propositions que lui fit l'ennemi; vainement même le grand vizir le menaça-il de faire mettre à mort, s'il ne se rendait pas, son fils, qui, disait-il, était prisonnier des Turcs; rien ne put ébranler la résolution du héros. La colère que causa à Soliman l'échec de ses armes fut telle, que ce prince mourut le 4 septembre, après avoir mis à prix la tête de Zriny. Le grand vizir cacha sa mort à ses soldats et réussit, le 5, à incendier le château extérieur; Zriny se réfugia alors avec les siens dans le fort intérieur; mais celui-ci ne renfermait ni provisions de bouche ni munitions, et sa conservation dépendait exclusivement de la possession du châ-

teau extérieur. Le 7 enfin, les Turcs donnèrent un assaut général; le château brûlait déjà, lorsque Zriny, suivi de ses soldats, réduits à 600, se précipita au milieu des assiégeants; bien qu'il eût reçu presque aussitôt et coup sur coup deux blessures, il combattit jusqu'à son dernier soupir. Tous ses compagnons furent tués et refoulés en partie dans le château en flammes. Mais là, les magasins à poudre firent tout à coup explosion, et un grand nombre de Turcs furent mis en pièces. Ce siège coûtait aux Turcs plus de 20,000 soldats. L'aga des janissaires fit couper la tête de Zriny, que l'on plaça sur une perche devant la tente du sultan; mais, par respect pour la mort héroïque du défenseur de Szigeth, cette tête redoutable fut ensuite envoyée à Raab, au comte de Salm, général des troupes impériales. On peut voir encore aujourd'hui les ruines des murailles des forts, détruits par l'armée turque; elles sont plantées de vignes. Le siège de Szigeth a été plusieurs fois mis sur la scène, notamment par Théodore Körner. Salomon a publié nos jours, en Hongrie, un ouvrage intitulé *les Premiers Zriny* (Pesth, 1865).

Zriny, drame allemand, de Théodore Körner (1814). Ce qui fait le génie de Körner, a dit un de ses biographes, c'est son patriotisme et son enthousiasme. C'est toujours un soldat, même la plume à la main. Dans *Zriny*, ainsi que dans la *Lyre et l'épée*, son lyrisme est à la hauteur de son amour ardent de la patrie. C'est encore un héros et une victime de cet amour qu'il peint dans son drame. Zriny, le Léonidas hongrois, a été chargé par l'empereur Maximilien de défendre la forteresse Szigeth contre les attaques incessantes des hordes de Soliman. Le vaillant soldat a accepté cette tâche et a su inspirer à tous ceux qui l'entourent le courage dont il est animé lui-même. Juranitsch surtout, un de ses officiers qui aime sa fille Hélène, a juré de mourir avec lui. La position devient de plus en plus critique; il n'y a plus de secours à espérer de l'extérieur, et les assauts réitérés des Turcs ont épuisé et décimé la garnison. Une dernière ressource, ressource héroïque, reste aux assiégés, et Zriny n'hésite pas un instant à l'employer. Pendant que lui et ses fidèles soldats font une sortie et trouvent une mort glorieuse sur le champ de bataille, l'épouse du grand capitaine fait sauter le château fort et s'ensevelit avec des milliers d'ennemis sous ses ruines. Des sentiments tour à tour tendres et héroïques émeuvent et enthousiasment le lecteur. Zriny rappelle les caractères les plus beaux de l'antiquité, Régulus ou Léonidas; sa femme, sa fille et Juranitsch sont à sa hauteur. Deux scènes surtout produisent le plus grand effet, l'une par son mérite littéraire, l'autre par la situation dramatique qu'elle dépeint. C'est d'abord le monologue de Zriny, qui se voit forcé de mourir et d'entraîner dans sa mort toute une ville qui dort paisible à ses pieds; puis la scène où Hélène demande à son fiancé Juranitsch de la poignarder pour qu'elle ne tombe pas entre les mains des païens. La situation est horrible et ne serait pas acceptable, surtout avec son dévouement, qui est la mort d'Hélène par la main de Juranitsch, s'il ne ressortait pas clairement des données précédentes que la vie, pour la jeune fille, c'est la honte et le déshonneur. Körner s'est élevé dans cette scène à la hauteur des plus grands tragiques. Les vers sont d'une pureté remarquable, et, comme expression, d'une énergie peu commune. Représentée en 1814, la tragédie de Zriny figure encore aujourd'hui dans le répertoire des théâtres allemands et se joue sans rien perdre au voisinage des grandes pièces de Schiller, de Goethe et de Lessing.

ZRINY (Nicolas), arrière-petit-fils du précédent, né en 1616, mort en 1664. Il se distingua à la fois comme homme de guerre et comme diplomate et devint en 1647 gouverneur de Croatie. Il lutta aussi avec succès contre les Turcs, mais ne put s'accorder avec Montecucoli, son général en chef. Il périt victime d'un accident de chasse. Il avait écrit des poésies remarquables, qui parurent sous ce titre : *la Sirène de la mer Adriatique* (Vienne, 1651). C'est dans ce recueil que se trouve le poème épique, *la Chute de Szigeth*, dans lequel il célèbre, en quinze chants, l'héroïsme de son aïeul. C'est la plus ancienne épopée que possède la littérature hongroise. — Son frère, Pierre ZRINY, fut également gouverneur de la Croatie et, ayant pris part à la conspiration de Wesselény, fut décapité en 1671, avec Nadasdy et Frélangpan. Sa famille s'éteignit dans la personne de son fils Balthazar, qui mourut en 1703. — Sa fille HÉLÈNE épousa François I^{er} Rakoczy et fut la mère du célèbre François II Rakoczy. Etant devenue veuve, elle se remaria avec le fameux Emeric Tékéli, le suivit dans son exil et mourut à Nicomédie.

ZSCHACKWITZ (Jean-Ehrenfried), juriste allemand, né près de Naumbourg en 1669, mort en 1744. Il se livra à l'enseignement du droit à Cobourg et à Hildburghausen, fut cité devant le fiscal de l'empire pour avoir parlé trop librement dans un de ses ouvrages, *De regimine Carolorum Caesarum*, et vit son traité brûlé par la main du bourreau à Cobourg. Zschackwitz

se retira à Halle, où il professa la philosophie et la jurisprudence. On lui doit plusieurs ouvrages estimés sur l'histoire et le droit public, notamment : *Introduction aux prétentions que forment les souverains* (Frankfort, 1734, 3 vol. in-8°); *la Science héraldique, avec des observations sur l'ancienne constitution militaire* (Leipzig, 1735); *Base sur laquelle s'appuie l'empire et la nation allemande* (Leipzig, 1736, in-4°); *Traité sur l'économie politique et l'administration des finances* (Halle, 1739, in-8°); *Origine des maisons électORALES et principières* (Zerbst, 1740); *Sur le traité de paix de la Westphalie, d'après les faits de l'histoire* (Halle, 1741, in-8°); *Droit féodal de l'empire germanique* (Halle, 1741, in-8°).

ZSCHINSKY (Ferdinand), homme d'Etat allemand, né à Borstendorf en 1797, mort à Dresde en 1858. Avocat distingué, il remplit successivement en Saxe les fonctions de directeur de la juridiction patrimoniale à Leipzig, d'assesseur à la Faculté des juristes (1828), de conseiller aulique (1829), de conseiller d'appel (1835) et de vice-président de la cour d'appel. En mars 1849, Zschinsky devint ministre de l'intérieur et, deux mois plus tard, ministre de la justice avec la présidence du conseil. Ce fut lui qui introduisit en Saxe la procédure orale. Il fit faire un nouveau code pénal, contribua à la réforme du code civil, à la réorganisation du notariat, de l'ordre des avocats, etc.

ZSCHOKKE (Jean-Henri-Daniel), littérateur allemand, né à Magdebourg en 1771, mort à Aarau en 1848. Il était fils d'un drapier, qui mourut lorsqu'il n'avait encore que huit ans. Fort jeune, Zschokke quitta la maison de ses parents pour s'en aller avec une troupe de comédiens, où, comme Shakspeare et Molière, il était à la fois auteur et acteur. Il ne mena cependant pas longtemps cette vie aventureuse, et, après s'être ruinés dans les bonnes grâces de sa famille, il alla continuer ses études à l'université de Francfort-sur-l'Oder. Toutefois, il ne laissait pas de s'occuper de littérature, et il fit représenter deux drames, *Abelline le bandit* (Berlin, 1793) et *Jules de Sassen* (Zurich, 1798), qui obtinrent un assez grand succès. Zschokke désirait obtenir une place de professeur; mais ses opinions très-avancées étaient mal vues du gouvernement prussien; il dut y renoncer et quitter même son pays. Successivement, il voyagea en Allemagne et en France et alla enfin fonder à Reichenau, en Suisse, une maison d'éducation qui compta bientôt un très-grand nombre d'élèves. L'invasion de la Suisse par les troupes françaises et la proclamation de la république helvétique l'obligèrent à quitter cette nouvelle position en 1798. Il alla se retirer à Aarau, où il se mêla au mouvement politique et poussa fermement à l'unification de la Suisse démocratique. De 1798 à 1800, il fut commissaire du directoire suisse dans le canton d'Unterwald, puis dans ceux de Berne et de Bâle, fonctions qu'il résigna en 1803, lors de la promulgation de l'acte de médiation.

A partir du jour où cessa la vie politique de Zschokke commença sa vie littéraire. Il quitta en 1808 le château de Biberstein, pour aller se fixer définitivement à Aarau, où il devait publier presque tous ses ouvrages. Nommé en 1803 membre de la direction des forêts, il se démit en 1829, et dès lors n'exerça plus que les fonctions de membre du grand conseil et d'inspecteur des écoles à Aarau.

On a de lui : *Histoire de l'Etat libre des trois ligues dans la Rhétie* (Zurich, 1798); *Histoire des combats et de la chute des cantons montagnards et forestiers de la Suisse* (Zurich, 1801), traduit en français par Briatte, à Paris, en 1802, et par Pictet, à Genève, en 1823; la *Princesse de Wolfenbüttel*, roman (1802, in-12); les *Forêts des montagnes* (Aarau, 1804, 2 vol.); les *Forêts de la Suisse* (Stuttgart, 1804); *Histoire de la nation bavarroise et de ses princes* (Aarau, 1813-1818, 4 vol.); *Histoire de la Suisse pour le peuple suisse* (1822, in-8°); *Contributions à l'histoire de notre temps* (Aarau, 1817-1823); le *Village des faiseurs d'or*, trad. par Mme Gauteron (1819, in-8°); *Contes suisses*, trad. par Loëve-Weimar (4 vol. in-12); *Tableaux de la Suisse* (1824-1825, 5 vol. in-8°); le *Grisou ou la Côte aux fées, épisode des troubles de la Suisse en 1799*, trad. par Loëve-Weimar, ainsi que les ouvrages suivants : le *Ménétrier ou Une insurrection en Suisse*, histoire de 1653 (Paris, 1828, 5 vol. in-12); *Véronique ou la Béguine d'Aarau*, histoire de 1644 (1828, 4 vol. in-12); *Contes suisses* (9^e série, 1828, 5 vol. in-12); les *Soirées d'Aarau* (1829, 4 vol. in-12); le *Galérien*, trad. par Theil et Gaertner (1829, 2 vol. in-12); les *Matinées suisses*, trad. par A.-J. et J. Cherbuliez (1830-1832, 12 vol. in-12); le *Giesbach*, scènes de la vie, trad. par J. Lepierre (1831, 4 vol. in-12); *Nouvelles soirées d'Aarau*, précédé des mémoires sur la vie de l'auteur écrits par lui-même, trad. par Cherbuliez (1833, 4 vol. in-12); le *Sorcier* (1834, 5 vol. in-12); les *Contes*; les *Matinées de Brienz*, trad. de Suckau (1832, 4 vol. in-12); *Nouvelles allemandes*, trad. par X. Marmier (1847, in-8°).

ZSCHOPAU, ville de la Saxe royale, cercle de Zwickau, bailliage et à 7 kilom. S. d'Augustusburg, sur la rive gauche de la rivière

de son nom; 6,300 hab. Fabrication de coton et passementerie; imprimerie sur étoffes.

ZSCHOPAU, rivière de la Saxe royale. Elle prend sa source au versant septentrional de l'Ezgebirge, dans la partie méridionale du cercle de Zwickau, coule d'abord du S. au N., puis à l'E. et se jette dans la Mulde, à 4 kilom. N.-O. de Döbeln, après un cours de 112 kilom.

ZUALLART (Jean), voyageur belge, né à Ath (Hainaut) vers le milieu du xvi^e siècle, mort vers 1635. Il devint receveur du comté d'Autreppes (1580), puis à All de Silly, se rendit, en 1585, à Rome avec Philippe de Mérope, dont il avait été le précepteur, et passa de là à Venise, où il s'embarqua pour la terre sainte avec ce jeune homme et plusieurs autres personnes (1586). Zuallart visita successivement Trioli, Jaffa, Jérusalem, Bethléem, et revint en Europe à la fin de cette même année. Par la suite, il remplit les fonctions de mayeur de la ville d'Ath. On lui doit, sous le titre de *Devotissimo viaggio di Gerusalemme* (Rome, 1587, in-8°), une relation de son voyage, qu'il traduisit en français sous le titre de : *Très-dévoit voyage de Jérusalem avec les figures des lieux saints et plusieurs autres tirées au naturel* (Anvers, 1606, in-4°), où il se montre prolixe, crédule, mais de bonne foi. Il a aussi, en outre, une *Description de la ville d'Ath* (Ath, 1610, in-8°).

ZUAZNAVAR Y FRANCIA (Jose-Maria), historien espagnol, mort vers 1840. Il entra dans la magistrature et remplit pendant longtemps les fonctions de procureur de l'audience des Canaries et de membre du conseil royal. Ses principaux ouvrages sont : *Catalogue des localités du district de l'audience royale des Canaries* (Palm, 1803); *Notices historiques sur l'audience royale des Canaries depuis la conquête de ces îles jusqu'à l'année 1735* (Madrid, 1815); *Abregé de l'histoire des Canaries* (Madrid, 1816); *Essai historique et critique sur la législation de la Navarre* (Pampelune, 1820-1821, 2 vol.; 3^e édit., 1827-1829, 5 vol.); *Eloge historique d'Alphonse V d'Aragon* (Madrid, 1832); *Mémoires pour l'histoire de ma vie*, etc.

ZUAZO (Alphonse), jurisconsulte espagnol, né à Olmedo vers 1460, mort à Saint-Domingue en 1527. Il était professeur de droit à Valladolid et s'était acquis une grande réputation de savoir et d'honnêteté, lorsque le cardinal Ximénès, après de lui le célèbre Las Casas avait plaidé avec chaleur la cause des infortunés Indiens, résolut d'envoyer dans le nouveau monde, comme commissaires, trois moines hiéronymites, avec pleins pouvoirs pour décider en dernier ressort toutes les affaires, et leur adjoignit le licencié Zuazo, chargé non-seulement de régler l'administration de la justice, mais encore de prendre part au gouvernement (1516). En arrivant à Saint-Domingue, Zuazo et Las Casas commencèrent par rendre la liberté aux Indiens donnés aux courtisans espagnols et aux personnes qui ne résidaient point en Amérique. Cette mesure excita de telles clameurs parmi les colons, que la commission ne crut pas devoir pousser plus avant l'œuvre d'émancipation. Elle se borna à adoucir le sort des malheureux Indiens et à empêcher les mauvais traitements dont ils étaient l'objet. Zuazo s'attacha à réformer les tribunaux, à ordonner aux juges de faire respecter les droits de l'humanité, à régler la police intérieure et à promulguer des ordonnances inspirées par les vues les plus droites. Cependant Las Casas fut mécontent de voir maintenir l'état de servitude, et, de leur côté, les colons montrèrent une vive irritation contre la commission qui venait contrôler leurs actes. Ximénès ayant été forcé, sur ces entrefaites, de se démettre du pouvoir, les colons et Las Casas réunirent leurs efforts pour décrier le commissaire, pour attaquer leur conduite auprès du jeune roi Charles. Zuazo fut frappé d'un des premiers; on le révoqua de ses fonctions et on le remplaça par le jurisconsulte Figueroa. L'enquête qui suivit mit en pleine lumière la sagesse de l'administration de Zuazo, et Charles-Quint le nomma gouverneur de l'île de Cuba (1529). Mais là encore l'honnête légiste vint se heurter contre tous ceux qui vivaient des abus et qui ne voulaient à aucun prix les voir détruire. Vainement il s'attira, par sa conduite, les bénédictions des malheureux, il ne put réformer l'administration comme il l'entendait et se vit en butte à une si violente opposition que le gouverneur de Saint-Domingue, don Diego, dut se rendre à Cuba pour y rétablir la tranquillité. Zuazo fut remplacé par Velazquez et alla finir ses jours à Saint-Domingue.

ZUBENEL-CHEMALI s. m. (zu-bé-nèl-chéma-li). Astron. Étoile de quatrième grandeur, qui fait partie de la constellation du Scorpion.

ZUBENEL-GENUBI s. f. (zu-bé-nèl-jé-nu-bi). Astron. Étoile de troisième grandeur, qui fait partie de la constellation du Scorpion.

ZUBER (Matthieu), poète latin moderne, né à Neubourg, sur le Danube, en 1570, mort à Nuremberg en 1623. Il professa la poésie au collège de Suzbach en 1616 et alla, trois ans plus tard, se fixer à Nuremberg. Il

acquit beaucoup de réputation par ses poésies grecques et latines, fort estimées de ses contemporains. Nous citerons de lui : *Poemata varia* (Francfort, 1598); *Epigrammata* (Strasbourg, 1605); *Otolohyle seu epigrammatum aliorumque carminum poemata* (Halle, 1613, in-8°); *Illustrium sententiarum latinarum unico versu expressarum centuriæ XIX* (Nuremberg, 1622, in-8°), etc.

ZUBIENA, bourg du royaume d'Italie, province de Novare, district et à 6 kilom. N.-O. de Biella, sur l'Elve; 2,200 hab. Fabrication de toiles et de draps, commerce de bestiaux et céréales.

ZUCAPA, ville de l'Amérique centrale, dans la république de Guatemala; 8,000 hab. Industrie agricole.

ZUCCA s. m. (zu-ka-gi; gn mill — de *Zuccagna*, savant espagnol). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des légumineuses, tribu des césalpiniées, dont l'espèce type croît sur les montagnes du Chili. || Syn. d'*URORÉ-TALS*, genre de liliacées.

ZUCCAGNIE s. f. (zu-ka-gi; gn mill — de *Zuccagna*, savant espagnol). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des légumineuses, tribu des césalpiniées, dont l'espèce type croît sur les montagnes du Chili. || Syn. d'*URORÉ-TALS*, genre de liliacées.

ZUCCALA (Jean), littérateur italien, né à Bergame en 1788, mort en 1836. Il reçut à Padoue une instruction très-variée et étudia la théologie tout en se livrant à l'enseignement au collège de Celana, puis à celui de Sainte-Justine, dans la même ville. Par la suite, il devint préfet des études et professeur de rhétorique au collège de Morate (1814), professeur de langue et d'éloquence latine au collège de Calchi-Tozzetti (1818) et enfin professeur d'esthétique à l'université de Pavie (1819). On lui doit quelques bons ouvrages : *Eloge historique de Melchior Cesarotti*; *De l'influence du commerce sur les beaux-arts et les lettres*; *Traité de l'art de composer*; *Leçons sur la solitude et la vie de Torquato Tasso* (Milan, 1819); *Principes d'esthétique*. C'était un bon écrivain et un excellent professeur.

ZUCCARDI (Ubertino), jurisconsulte italien, né à Corregio vers 1480, mort en 1541. Il prit le grade de docteur, puis devint successivement auditeur de rote à Florence et à Sienne et professeur de droit civil à l'Académie de Ferrare (1519). En récompense de son mérite, le duc Alphonse I^{er} l'exempta de plusieurs charges publiques, lui et ses descendants. On lui doit : *Aurea et subtilia commentaria super legem fin. de edicto D. Adriani* (Ferrare, 1537); *Tractatus de missione in possessionem* (Lyon, 1539); *Consilia seu responsa* (Venise, 1595, in-fol.); *Repetitiones*, etc.

ZUCCARELLI (François), peintre et graveur italien, né à Piagliano (Siennois) en 1702, mort en 1788. Après avoir reçu les leçons de J.-M. Morandi, il alla habiter Venise, où il se fit connaître comme un habile paysagiste et acquit la protection du consul anglais, Joseph Smith. Grâce à l'intermédiaire de ce dernier, plusieurs de ses tableaux furent envoyés en Angleterre et chèrement vendus. Zuccarelli se décida alors à partir pour Londres. Il exécuta pour de riches amateurs les plus beaux sites de la Tamise et devint un des fondateurs de l'Académie de peinture de Londres. Au bout de cinq ans, il retourna en Italie avec une belle fortune, mais n'en continua pas moins à cultiver son art. Ce fut à cette époque qu'il exécuta pour la galerie de Dresde deux tableaux fort remarquables, deux tableaux dont le roi de Prusse voulut avoir des copies exécutées par lui. Ce remarquable artiste peignait constamment d'après nature et d'après le modèle vivant. C'était un excellent dessinateur. Ses paysages, à la touche facile et exécutés avec un soin extrême, offrent une admirable entente des couleurs; ses têtes sont belles et pleines de noblesse. Il a exécuté, en outre, des gravures à l'eau-forte, fort appréciées des amateurs. On remarque surtout, parmi ses estampes : la *Statue de la Victoire*, d'après Michel-Ange; les *Virgines sages et les vierges folles*, d'après Manozzi; la *Vierge*, d'après Andrea del Sarto, etc.

ZUCCARINIE s. f. (zu-ka-ri-ni — de *Zuccarini*, botan. ital.). Bot. Genre d'arbres, de la famille des rubiacées, tribu des cinchonées, dont l'espèce type croît à Java. || Syn. de JACKIE, autre genre de rubiacées.

— *Encycl.* La *zuccarinie* macrophyllie, sur laquelle Blume a fondé le genre, est un bel arbre à feuilles distiques, elliptiques, oblongues, ayant plus de 3 décimètres de long, ce qui a valu son nom à l'espèce. Les fleurs de cet arbre sont sessiles, agrégées, ont des capitules solitaires sur un réceptacle hémisphérique. Les fruits qui succèdent à ces fleurs sont des baies stipulées, biloculaires. Le genre de Blume est assez naturel pour qu'il nous paraisse opportun d'abandonner le genre *zuccarinie* de Sprengel, qui fait double emploi avec le genre jackie, et qui est d'ailleurs assez incomplètement étudié pour que sa place dans la famille des rubiacées ne puisse être encore nettement assignée.

ZUCCARO ou **ZUCCHERO** (Taddée), peintre italien, né à San-Angelo-in-Vado en 1529, mort en 1566. Il eut pour maîtres Pompeo da Fano et Giacomo da Faenza, puis se rendit à Rome, où il exécuta pour les marchands un nombre considérable de tableaux

qui se ressentent de la rapidité de l'exécution. Dans les toiles qu'il exécuta avec plus de soin, il montra de la facilité, du talent, mais un style peu élevé. « Ses peintures, dit Artaud, offrent comme des collections de portraits. Les têtes sont soignées; les nus ne sont ni fréquents ni maniérés, comme on le voulait alors dans l'école florentine; les vêtements sont proprement de l'époque, ainsi que les ornements et le mouvement de la barbe et des cheveux. Il répète souvent les mêmes physionomies et ses propres traits. Il est encore moins varié dans les pieds, dans les mains, dans les plis des draperies, et nécessairement ce défaut lui ôte un certain bon goût qui réveille l'attention. » Outre quelques bons tableaux religieux, on cite comme ses meilleures œuvres les fresques qu'il exécuta au château de Caprarola, près de Viterbe, et qui représentent les faits les plus remarquables de la vie des Farnèse. Ces peintures, qui décorent un des chefs-d'œuvre de Vignole, ont été gravées en 1748 et décrites en 1741 par Sebastiani.

ZUCCARO ou **ZUCCHERO** (Frédéric), peintre italien, frère du précédent, né en 1542, mort à Ancône en 1609. Il reçut les leçons de son frère, qu'il suivit à Rome et après la mort duquel il termina des peintures laissées inachevées par lui à la Trinité-du-Mont. Appelé à Florence pour y peindre la grande coupole de la cathédrale, il y exécuta des figures hautes de 50 pieds et un Lucifer tellement colossal, que près de lui les autres personnages ressemblaient à des enfants. Bien que ce travail fût médiocre, il fut chargé, à son retour à Rome, de décorer la voûte de la chapelle Pauline et d'achever une peinture commencée par Michel-Ange. Quelques propos inconsidérés qu'il avait tenus ayant été rapportés au pape Grégoire XIII, Zuccaro exécuta son tableau de la *Calomnie*, dans lequel il avait représenté ses accusateurs avec des oreilles d'âne. Ceux-ci se plaignirent vivement de cette vengeance artistique, et Zuccaro dut sortir de Rome. Il voyagea alors en Flandre, en Hollande, en Angleterre, revint en Italie, et, après avoir séjourné quelque temps à Venise, il retourna à Rome, où il rentra en grâce après du pape. Peu après, il passa en Espagne, sur l'invitation de Philippe II; mais les peintures qu'il exécuta à Madrid parurent très-médiocres et furent bientôt effacées. Toutefois, le roi, pour le consoler d'un échec qui devait lui être si sensible, lui donna une forte pension. Vers 1595, il devint prince de l'Académie de Saint-Luc. Il fit alors un nouveau voyage en Espagne, se rendit ensuite à Venise, à Turin et mourut à Ancône, où il était tombé malade. Cet artiste avait l'esprit cultivé et des manières charmantes, qui avaient beaucoup contribué à ses succès. Il avait amassé une fortune immense, mais il la perdit en partie par son excessive générosité. En somme, ce ne fut qu'un peintre de décadence. Il avait publié, sous le titre de *Idea de pittori, scultori e architetti* (Turin, 1607, in-fol.), un traité d'un style dogmatique et plein d'emphase.

ZUCCARO (Mario), médecin italien, né à Naples, mort en 1634. Il professa avec une grande distinction la médecine dans sa ville natale et légua en mourant tous ses biens à l'hospice des incurables. Zuccaro croyait fort peu à l'efficacité de la médecine et pensait que le praticien doit se borner à aider la nature, à laquelle seule on doit rapporter la guérison. On lui doit, entre autres ouvrages : *De vera ac methodica nutriendi ratione Neapoli usurpata pro curandis morbis* (Naples, 1602); *De morbis puerorum tractatus* (Naples, 1604, in-4°); *Methodus occurrendi venenatis corporibus compendiosa tractatio* (Naples, 1611, in-4°); *De morbis partis animalis* (Naples, 1623, in-4°).

ZUCCHELLI (Antoine), capucin et missionnaire italien, né dans la seconde moitié du xvi^e siècle, mort à une époque inconnue. Il partit de Gènes en 1697, passa à Lisbonne, d'où il se rendit à San-Salvador, dans le Brésil, puis s'embarqua pour Loanda-de-Saint-Paul-d'Angola et se livra à l'œuvre des missions dans les royaumes d'Angola, de Congo et surtout dans la province de Sogno, à l'embouchure du Zaïre, où il résida longtemps. De retour en Europe en 1704, il rentra dans son couvent de Gradisca, et depuis lors on n'entendit plus parler de lui. Zucchelli a écrit une très-naïve et très-curieuse relation de ses voyages, que Walckenaer a publiée dans son *Histoire générale des voyages*. Cet ouvrage, divisé en vingt-trois parties, est écrit dans un style clair et avec ordre. On y trouve d'intéressants détails sur les mœurs des habitants, sur les localités, les productions des pays qu'il visita. On y voit aussi de quel fanatisme aveugle étaient animés les missionnaires capucins. « C'est en les soumettant au supplice de la question, dit Walckenaer; c'est en les faisant déchirer à coups de fouet ou en les meurtrissant à coups de bâton; c'est en les réduisant en esclavage et en les condamnant aux travaux des mines que les révérends pères prétendaient convertir les nègres à la foi de Jésus-Christ. Non contents d'outrager sans ménagement, sans préparation tout ce que révéraient ces peuples superstitieux, les missionnaires, excités par une sorte de délire religieux, réduisaient en cendres les temples et les idoles en présence de la foule ou en secret et dans

l'ombre des nuits. Souvent le feu, allumé par leurs mains incendiaires, consumait des villages entiers, et les habitants fuyaient épouvantés de tant de violence. »

ZUCHELLIE s. f. (zu-kèl-li — de *Zucchelli*, voyageur ital.). Bot. Genre de plantes, de la famille des asclépiadées, tribu des périploées, dont l'espèce type croît à Angola.

ZUCCHERO, peintre italien. V. ZUCCARO.

ZUCCHI (Jacques), peintre italien, né à Florence, mort vers 1590. Après avoir reçu les leçons de Vasari, il se rendit à Rome vers 1572 et trouva un chaud protecteur dans le cardinal Ferdinand de Médicis. Un tableau représentant la *Pêche du corail*, et dans lequel il avait eu soin de mettre les portraits des plus belles dames de Rome, obtint un très-grand succès et le mit complètement en évidence. A partir de ce moment il obtint de nombreuses commandes et acquit une grande fortune. On cite de lui des fresques qu'il exécuta au Vatican et dans diverses églises, et surtout son *Saint Grégoire célébrant la messe*. Dans ce tableau, il a représenté, par un anachronisme volontaire, les principaux membres du sacré collège, notamment son protecteur, le cardinal de Médicis. — Son frère et son élève, François Zucchi, mort vers 1620, s'adonna d'abord à la peinture de fleurs et de fruits, puis s'appliqua à la mosaïque et acquit une grande réputation dans cet art. On admire surtout les belles mosaïques qu'il exécuta dans la coupole de Saint-Pierre, d'après les dessins du Jospin.

ZUCCHI (Barthélemy), littérateur italien, né à Monza (Milanais), d'une famille patricienne, vers 1560, mort dans la même ville en 1631. Il entra dans les ordres, puis se rendit à Rome, où il devint secrétaire du cardinal Mondovi, entra en relation avec les savants les plus distingués et eut des rapports d'amitié avec le cardinal Baronius. En 1597, il retourna dans sa ville natale, y continua ses travaux littéraires et y mourut pendant une épidémie. Ses principaux ouvrages sont : *L'Idée de style épistolaire*; *Istoria di Teodolinda, reina de Longobardi* (Venise, 1613, in-4°); *Istoria della corona ferrea* (Venise, 1619); *Vita di Marcello Cantinelli* (Venise, 1619, in-8°); *Esercizi per ordinamento della vita* (Brescia, 1623). On lui doit aussi quelques traductions. Zucchi était passé maître dans l'art de la calligraphie.

ZUCCHI ou **ZUCCO** (dom Marc-Antoine), célèbre improvisateur italien, né à Vérone, mort en 1764. Il se signala par une grande précocité intellectuelle, acheva ses études à treize ans et soutint publiquement des thèses sur la philosophie. Étant entré dans la congrégation de Mont-Olivet, il s'adonna avec un grand succès à la prédication et se fit remarquer par un talent extraordinaire d'improvisation, soit en prose, soit en vers. « Lorsque Zucchi composait des vers, dit Weiss, il n'avait pas besoin, pour s'animer, du secours de la musique, comme les autres improvisateurs. Il récitait jusqu'à cent tercets de suite sur un sujet donné par ses auditeurs, et si l'un d'eux lui proposait un sonnet pour modèle, il en composait cinq ou six sur les mêmes rimes. Pendant vingt ans il visita les principales villes d'Italie et fut accueilli partout avec le plus vif enthousiasme. » Zucchi devint abbé de Mont-Olivet, puis vicaire général de sa congrégation. Les poésies de cet improvisateur n'ont point été imprimées, mais il en existe un certain nombre manuscrites. On trouve dans plusieurs recueils une traduction faite par lui sur le *Veni Sancte Spiritus*.

ZUCCHI (Antoine), peintre italien, né à Venise en 1726, mort à Rome en 1795. Après avoir appris le dessin de son père, il étudia la peinture sous Fontebasso et J. Amigoni. L'architecte Robert Adam, dont il fit connaissance, l'emmena avec lui en Angleterre, où il exécuta un grand nombre de peintures décoratives, à l'huile et à fresque, dans les châteaux de l'aristocratie britannique. Il réussissait principalement dans la représentation des sujets mythologiques et des ruines, peignait avec une grande facilité et donnait à ses œuvres, qui manquaient de correction et de fini, beaucoup d'agrément. Ses tableaux les plus estimés se trouvent au château d'Osterley et à l'ancien hôtel Buckingham. Il avait été reçu membre de l'Académie royale de Londres. Après une longue résidence en Angleterre, il alla terminer ses jours en Italie.

ZUCCHINI, chanteur italien, né à Bologne vers 1820. Après avoir joué avec beaucoup de succès comme primo buffo au théâtre de la Scala, à Milan, et sur d'autres scènes importantes en Italie, il vint à Paris, en 1855, recueillir en tremblant la succession de Lablache. Il débuta le 9 octobre à la salle Ventadour, dans la *Cenerentola*. « Quelques minutes avant le lever du rideau, dit M. A. de Rovray, on eût juré qu'il ne serait pas en état de paraître et de se tenir debout devant la rampe, tellement ses jambes flageolaient sous lui. Il entre, plus mort que vif; sa figure prévient en sa faveur; il a la physionomie ouverte, riante, sympathique, le masque extrêmement mobile, les traits animés, la bouche un peu grande. Il dit les premières notes du fameux air : *Miei rampolli femminili*; une

voix juste, franche, pleine, bien timbrée, de la gaieté, de l'accent, du goût. Les bravos éclatent de toutes parts; il prend courage, et le voila lancé. Il chante et joue son air et tout son rôle, surtout le grand duo avec Dandini, de la façon la plus magistrale et la plus triomphante. On le rappelle, on l'applaudit, on le rappelle encore, il est définitivement adopté. » Il aborda ensuite Bartholo d'*Il Barbier di Siviglia*, et selon le même critique, il fut aussi vrai, aussi naturel, aussi amusant que Lablache, dont il est cependant la vivante antithèse, physiquement parlant. Il a parfaitement chanté et d'une voix très-agréable et très-juste l'air de Romani, que Rossini intercalait au premier acte; dans le finale, ce n'est pas un homme, c'est la statue de l'étonnement, de la bêtise et de la stupeur. Il créa avec non moins de verve et de justesse d'expression dans le chant don Magnifico de *Florina*, opéra semi-seria en trois actes, de Charles Pedrotti. Il interpréta tour à tour : en 1856, la *Gazza ladra*; en 1857, *Don Pasquale*, incarnation heureuse, même après Lablache; *V'ltutiana in Algeri*; en 1858, Tristano de *Marta*; *Don Desiderio* du prince Poniatowski; en 1859, Taddeo d'*Un Curioso accidente*, opéra bouffe en deux actes, arrangé sur la musique de Rossini; en 1860, Gerónimo d'*Il Malrimonio segreto*; en 1861, Leporello de *Don Giovanni*; en 1862, Isidore de *Matilde di Shabran*; en 1863, l'*Élisir d'amore*, la *Linda di Chamounix*; en 1865, *Don Lucefalo de Cagnoni*, un de ses meilleurs rôles. En 1866, il chanta avec le plus vif succès, à côté de la Patti, *Crispino e la comare*, des frères Ricci. Devenu le pensionnaire de M. Bagier, il n'attendit pas la fin de la gestion de ce directeur et partit pour l'étranger. Il fut engagé, au mois d'août 1870, au Circo de Barcelone, où il chanta pendant une saison. De retour à Paris, il fit sa rentrée aux Italiens le 7 octobre 1873 et se montra successivement dans les quatre principaux rôles de son répertoire : *Don Pasquale*, le *Barbier de Séville*, *Don Juan* et *Cendrillon*. Au mois de mars 1876, il alla chanter à Moscou les duos bouffes d'*Élisir d'amore* et de *Don Bucefalo*, avant de se rendre à Vienne, où l'appela un brillant engagement.

ZUCCOLO (Sinéon), littérateur italien, né à Cologne. Il vivait au xvi^e siècle. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il est auteur d'un ouvrage, aujourd'hui très-rare et rempli de remarques érudites et curieuses, intitulé : la *Pazzia del ballo* (Padoue, 1549, in-4°). Dans ce livre, divisé en douze chapitres, Zuccolo examine les diverses opinions émises sur l'antiquité et l'origine de ce qu'il appelle « la folie de la danse » et prétend que l'amour, le vin et la musique sont les trois principales causes qui ont amené de tout temps les individus des deux sexes à se réunir dans des bals.

ZUCCOLO (dom Vital), écrivain et religieux italien, né à Padoue en 1556, mort à Vienne en 1630. Il entra dans l'ordre des camaldules à Venise, se livra avec passion à l'étude et devint successivement abbé du couvent de Saint-Michel dans cette ville et procureur général de son ordre. Zuccolo a écrit un très-grand nombre d'ouvrages qui, pour la plupart, sont restés manuscrits. Parmi ceux qui ont été imprimés nous citerons : *Discorsi sopra le cinquanta conclusioni del Tasso* (Bergame, 1588, in-4°); *Dialogo delle cose meteorologiche secondo i filosofi* (Venise, 1590, in-4°); *Enarrationes in Evangelia D. Marci et D. Luca* (Venise, 1605-1617, 2 vol. in-4°).

ZUCCOLO (Louis), littérateur italien, né à Faenza (Romagne) vers 1570. La plus grande partie de sa vie s'écoula à la cour des ducs d'Urbino, où il entra en relations amicales avec les hommes les plus distingués du temps. Il s'occupa principalement de littérature et de philosophie morale et composa plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *Il Grandegno, dialogo contro all' amor platonico e intorno a quello del Petrarcho* (Bologne, 1608, in-8°); *Dialoghi ne quali si scuoprono vari pensieri filosofici morali e politici* (Pérouse, 1615, in-8°); *Considerazioni politiche e morali* (Venise, 1621, in-4°); *Discorso delle ragioni del numero del verso italiano* (Venise, 1623, in-4°); *Nobiltà commune ed eroica* (Venise, 1625, in-4°).

ZUCCOLO (Louis), jurisconsulte italien, né à Santa-Croce, près de Carpi, mort en 1668. Après avoir passé son doctorat à Bologne (1617), il remplit à Carpi diverses fonctions municipales, puis devint auditeur de la rote de Florence (1637) et fut nommé par le duc de Modène, en 1646, conseiller de justice et auditeur général. On lui doit un traité de politique intitulé : *De ratione status* (Hambourg, 1663, in-8°).

ZUCHETTE s. f. (zu-chè-tè — de l'ital. *zucchetta*, petite courge). Bot. Espèce de concombre.

ZUCCHETTI s. m. pl. (dzou-kètt-ti). Art culin. Mets italien préparé avec des oranges et de petites courges.

ZUCKERT (Jean-Frédéric), médecin allemand, né à Berlin en 1737, mort en 1778. Il étudia d'abord la pharmacie, puis commença en 1756 l'étude de la médecine. En 1758, il se rendit à l'université de Francfort-sur-l'Oder, où il prit le grade de docteur (1760). Il parcourut alors diverses parties de l'Alle-

magne, et, de retour à Berlin en 1761, il fut agrégé au collège supérieur des médecins de Berlin; mais la faiblesse de sa santé ne lui permit point de se livrer beaucoup à la pratique. En revanche, il s'adonna aux travaux de cabinet et publia de nombreux ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Anatomico-medica dissertatio de morbis ex alieno situ partium thoracis* (Vienne, 1760, in-4°); *Materia alimentaria in genera, classes et species disposita* (Berlin, 1769, in-4°); *De insomniis ut signo in medicina*, etc.

ZUCKMANTEL, ville de l'empire d'Autriche, dans la Silésie, cercle de Troppau, à 35 kilom. N.-O. de Jagerndorf; 3,200 hab. Fabrication importante de toiles; commerce de toiles et de fils. Aux environs, mines d'or, dont l'exploitation est abandonnée.

ZUÉLANIE s. f. (zu-é-la-ni). Bot. Genre d'arbres, de la famille des bixacées, dont l'espèce type croît aux Antilles. || On dit aussi ZUÉLANDIE.

— Encycl. A. Richard, dans sa *Flore de Cuba*, donne le nom de *zuelania latitoides* à une espèce de bixacées qui se distinguerait par ses fleurs apétales, étroitement aggrégées dans l'aisselle des feuilles; ses feuilles alternes, elliptiques, cotonneuses en dessous, marquées en dessus de ponctuations transparentes. Mais plusieurs botanistes expriment le doute que ce genre doive être maintenu comme réellement distinct.

ZUERA, en latin *Zurononium*, bourg d'Espagne, province et à 19 kilom. N. de Saragosse, sur le Gallego; 2,000 hab.

ZUEROS, bourg d'Espagne, province de Cordoue, à 13 kilom. N. de Lucena, à la source de la Marbella; 3,200 hab.

ZUFFI (Jean), jurisconsulte italien, né à Final, duché de Modène, mort en 1644. Il alla se fixer à Rome, où il acquit la réputation d'un éloquent avocat et d'un savant juriste. On lui doit des ouvrages longtemps estimés : *Tractatus de criminalis processu legitimatione* (Rome, 1605, in-fol.); *Institutiones criminales, quibus judiciorum materia, judiciali ac practica methodo libris quatuor comprehenditur* (Rome, 1667, in-8°).

ZUG, anciennement *Tugium*, ville de Suisse, chef-lieu du canton du même nom, sur le bord oriental du lac de Zug, à 80 kilom. E.-N.-E. de Berne, par 47° 9' 57" de latit. N. et par 6° 10' 50" de longit. E.; 3,800 hab. Gymnase, bibliothèque, théâtre, hôpital, arsenal; papeteries. Commerce de bétail, bois, kirsch-wasser, cidre, vins, fruits, châtaignes, fruits séchés. On y remarque l'église Saint-Oswald et l'hôtel de ville. En 1795, une partie de la ville fut détruite par un incendie.

ZUG (CANTON DE), un des vingt-deux cantons de la Suisse, entre 47° 5' et 47° 13' de latit. N., et 6° 4' et 6° 19' de longit. E. Situé au centre de la république, il est borné au N. par le canton de Zurich, à l'O. par ceux de Lucerne et d'Argovie, au S. et à l'E. par celui de Schwitz. Le plus petit de tous les cantons, il n'a que 239 kilom. carrés. D'après le recensement de novembre 1870, sa population est de 20,933 hab., dont 20,082 catholiques et 851 protestants. Chef-lieu, Zug. Dans la partie S.-E., le pays est montagneux; toutefois, les cimes les plus élevées ne dépassent pas 1,666 mètres d'altitude. Parmi les montagnes de cette région, dont les habitants s'occupent principalement de l'élevé du bétail, nous citerons les monts Rossberg et Morgarten. La partie N.-O. du canton est généralement plate. Elle produit beaucoup de grains et de fruits. Les principaux cours d'eau sont la Reuss, la Limmat, la Loretz. On y trouve deux lacs, celui de Zug et celui d'Egeri. Le climat est généralement doux, ce qui permet de récolter des grains, des fruits, des légumes, etc. Les châtaigniers y sont abondants et la vigne y réussit. Les principaux objets d'exportation sont : le bétail, le cidre, le kirsch-wasser, les fruits secs, etc. L'industrie y est restreinte. On trouve quelques filatures de soie, des papeteries, des tanneries, des fabriques de tissus en paille. Les habitants parlent l'allemand. Le canton de Zug est le 6^e de la Suisse par ordre d'admission. Il fut admis dans la confédération en 1352. Par l'étendue, il est le 22^e et par la population le 21^e. Sa constitution, qui date de 1814, mais qui a été successivement révisée en 1848 et 1874, est complètement démocratique. Le pouvoir souverain appartient à une assemblée nationale, qui se réunit chaque année le 1^{er} mai, procède à l'élection des fonctionnaires et examine les comptes des fonctionnaires en exercice. Le pouvoir exécutif et judiciaire appartient à un landamman, assisté d'un conseil. Le pouvoir législatif est exercé par un grand conseil, qui élit les députés à la diète fédérale. Du temps des Romains, le pays de Zug était habité par les *Tugenii*. Au moyen âge, il appartenait successivement aux comtes de Lenzbourg, de Kybourg et de Habsbourg. Ce fut sur les bords du lac Egeri, à Morgarten, que les Suisses remportèrent, en 1315, une victoire qui contribua à leur indépendance, et obtinrent un avantage sur les Français en 1798.

ZUG (lac de), lac de Suisse, compris au N. dans le canton de son nom et au S. dans le canton de Schwitz. Il s'étend du N. au S. sur une longueur de 18 kilom., avec une lar-

geur moyenne de 4,500 mètres; il a 200 mètres de profondeur, et son niveau est à 434 mètres au-dessus de celui de la mer. Ce lac est compris dans le bassin du Rhin, où ses eaux affluent par l'intermédiaire successif de la Lörze, de la Reuss et de l'Aa. Son principal affluent est la Lörze, qui sort du lac Egeri, traverse dans son cours le lac de Zug, et en sort au N. pour porter ses eaux à la Reuss.

ZUICHEM D'AYTA (Vigile DE), célèbre jurisconsulte. V. AYTA (Zuichem D').

ZUIDERZÉE, golfe formé par la mer du Nord. V. ZUYDERZÉE.

ZUINGLE (Ulric), célèbre réformateur suisse. V. ZWINGLE.

ZUINGLIEN s. m. V. ZWINGLIEN.

ZUJAR, bourg d'Espagne, province de Grenade, à 13 kilom. N.-O. de Baza, près de la Barbata; 2,800 hab. Sources sulfureuses et mines de cuivre.

ZULATTI (Angelo), médecin, né à Lissuri, île de Céphalonie, en 1732, mort en 1798. Après avoir passé son doctorat à Padoue en 1750, il exerça avec beaucoup de succès son art à Bologne, se rendit en 1754 à Constantinople en qualité de médecin de l'ambassade de Venise, puis revint à Venise, où il devint médecin en chef de l'hôpital militaire (1762). Il se signala par son dévouement pendant une épidémie de fièvre scarlatine maligne qui fit, cette même année, de grands ravages à Venise. Ce médecin fut un des premiers qui se servit de l'électricité dans le traitement des maladies nerveuses, et il obtint quelques cures par ce procédé. On lui doit plusieurs ouvrages estimés. Nous citerons particulièrement : *Lettera ad un medico sopra le riflessioni sul villo Pitagorico di Giuseppe Pujati* (Florence, 1752), où il soutient que Pythagore connaissait la forme sphérique de la terre, les véritables lois astronomiques, les principes de la génération des animaux, etc.; *Compendio di medicina pratica, nel quale si descrivono le principali malattie del corpo umano* (1758 et 1764); *Description d'un téta-nos observé à Bologne en 1751* (1762); *Mixti pariter generis scarlatina maligna et epidemica* (1763), travail curieux, etc.

ZULATTI (Jean-François), médecin, fils du précédent, né à Lissuri (Céphalonie) en 1762, mort en 1805. Il compléta son instruction scientifique par des voyages, devint un praticien habile, fut gouverneur de l'île d'Iliaca, puis médecin en chef de l'hôpital de Corfou pendant la possession des îles Ioniennes par les Français, et reçut par la suite de l'empereur de Russie Alexandre I^{er} le titre de conseiller aulique. Zulatti s'occupa beaucoup d'hygiène et de l'influence que la musique et la danse peuvent exercer sur les maladies. Nous citerons de lui, entre autres écrits qui attestent une véritable érudition : *Saggio della virtù febbrifuga dell' ipocastano*; *Saggio sopra alcuni fenomeni della peste, la natura del contagio*; *Dei danni che recano all'agricoltura dell' isola di Cefalonía lo smembramento, la dispersione e la lontananza dei poderi* (1794).

ZULFÉCAR-EFFENDI, diplomate turc, né à Constantinople. Il vivait au xviii^e siècle et dut probablement à sa réputation d'habileté et d'adresse son surnom de *Zulfécar*, sous lequel il est connu, et qui est le nom de l'épée à deux tranchants du fameux Ali. Ce personnage tenait le registre des janissaires, un emploi des plus lucratifs, et s'était fait remarquer du sultan Soliman III, lorsque ce prince le chargea avec Maurocordato, en 1688, d'aller négocier la paix avec l'empereur Léopold I^{er}. Mais la cour de Vienne, qui venait de remporter de grands succès et de s'emparer de Belgrade, posa des conditions tellement exagérées et inacceptables que les négociations ne purent aboutir. Soliman recommença la guerre, fut de nouveau battu et donna l'ordre à ses ambassadeurs de faire de nouvelles ouvertures de paix en insistant sur la remise de Belgrade. Mustapha Koprolî fut appelé alors aux fonctions de grand vizir et aussitôt les choses changèrent de face. Ne voulant point négocier en vertu des instructions données à Zulfécar et à Maurocordato, il écrivit à Vienne pour désavouer ces deux agents, entra en campagne, remporta de brillantes victoires et mourut au milieu de son triomphe (1690). Rappelés à Constantinople, les deux négociateurs engagèrent le nouveau vizir à continuer la guerre avec l'Autriche épuisée, lui assurant qu'il lui serait facile d'arracher à cette puissance une paix avantageuse. Leurs prévisions ne tardèrent point à se réaliser; mais Zulfécar mourut avant la signature du traité de Carlowitz. Il laissait ses immenses richesses à son fils Osman-Aga, qui devint lieutenant du grand vizir.

ZULIA, rivière de l'Amérique du Sud, dans la république de Venezuela, affluent du lac de Maracaibo. Elle donnait son nom à un département de la Colombie, qui a formé dans la république les quatre provinces de Maracaibo, Truxillo, Coro et Mérida.

ZULIANI (François), médecin italien, né en 1743, mort en 1806. Il étudia successivement la philosophie, le droit, la médecine, alla pratiquer cette dernière science à Milan, puis à Brescia et entra en relation avec les savants les plus remarquables de la pénin-

sule. L'Académie de Goettingue l'avait admis au nombre de ses membres. On lui doit : *De apoplezia præsertim nervæ commentarius* (Brescia, 1789, in-8°); *De quibusdam cordis affectionibus, ac præsertim de ejusdem, ut aiant, prolapsu specimen* (Brescia, 1805, in-4°). — Son frère, André ZULIANI, enseigna en 1804 le droit à Brescia. Outre une traduction des œuvres de d'Aguesseau (1786, 6 vol. in-8°) et la révision d'une traduction des *Lois civiles* de Domat (1793, 9 vol. in-8°), il a publié : *Lettre aux peuples libres de l'Etat de Venise* (Milan, 1797, in-12).

Zulime, tragédie en cinq actes, de Voltaire; Théâtre-Français, 8 juin 1740. « Le sujet, dit l'auteur lui-même dans une lettre au comte d'Argental, est un père trahi par une fille dont il est l'idole et qui en est idolâtre. C'est une fille malheureuse, sacrifiant tout à un amour effréné, sauvant la vie à son amant, quitant tout pour lui et abandonnée par lui; c'est un combat perpétuel de passions; ce sont des crimes presque involontaires et des passions insurmontables. Figurez-vous un peu de Chimène, de Roxane et d'Ariane; ces trois situations s'y trouvent, la même personne les éprouve. Je ne réponds pas du reste, mais j'ai l'intention de vous faire pleurer. » Bénéssar, roi des Maures, a été attaqué; il est sauvé par Ramire, un captif espagnol; mais, après la défaite des ennemis, les Maures, ingrats, réclament la mort du héros, Zulime, la fille de Bénéssar, a conçu pour lui un amour insensé, qu'il tente en vain d'amoindrir, car il est marié avec Atide, une autre captive de sa race. Zulime, aveuglée par la passion, ne comprend pas sa froideur et, d'un autre côté, Ramire, qui a besoin de l'aide de Zulime pour éviter la mort et regagner sa patrie, ne peut lui dire ouvertement la vérité. Zulime est décidée à fuir avec Ramire et Atide, lorsque Ramire jure à Bénéssar, sur la tête d'Atide, de ne pas emmener sa fille. Mais, pendant leur entretien, Zulime est montée sur le vaisseau qui doit les emporter, et son père, croyant Ramire trahir sa parole, l'attaque. Un combat s'engage, dans lequel le héros ménage les jours de Bénéssar. Il se voit offrir, en récompense de sa générosité, le trône et la main de Zulime. Poussé dans ses derniers retranchements, il avoue la vérité; Atide, pour lui rendre la liberté, veut se frapper d'un poignard, mais Zulime le lui arrache et se perce le cœur en s'écriant :

C'est à moi de mourir, puisque c'est toi qu'il aime!

Telle est la fable de *Zulime*. Dans le principe, Voltaire avait fait tomber Bénéssar sous les coups de Ramire, et c'est Atide qui se tuait pour le laisser à l'amour de sa rivale. Le public goûta peu ce dénouement, et Voltaire le changea, en écrivant au comte d'Argental : « La mort du père tue la pièce, parce que l'intérêt change, et cela fait une pièce double. Le cœur n'aime pas à se voir déroulé; et, quand une fois il est plein d'un sentiment qu'on lui a inspiré, il rebute tout ce qui se présente à la traverser. D'ailleurs, les passions qui règnent dans *Zulime* ne sont plus assez neuves. » Ce dernier point est capital; le défaut de *Zulime* est d'être le même sujet que *Bajazet* et *Ariane*. En reprenant la même fable que Corneille et Racine, Voltaire voulut que ni le héros, ni l'amante abandonnée, ni l'amante préférée ne fussent avilis. C'est d'après cette idée que toute sa pièce a été combinée. La fuite de Zulime, sa révolte contre son père sont des crimes, mais il n'y a dans ces crimes ni trahison ni cruauté. Ses emportements sont ceux d'une âme entraînée par son amour, mais née pour la vertu, que les passions ont pu égarer, mais qu'elles n'ont pu corrompre. Ce rôle était à cette époque le seul rôle de femme de ce genre qu'il y eût dans nos tragédies, et Voltaire est le premier qui ait marqué sur le théâtre la différence des fureurs de la passion aux véritables crimes de l'amour. Le père de Zulime était également une nouveauté intéressante, ce père qui avait à punir une fille unique d'un amour criminel. Le rôle de Ramire est faible et la médiocrité de ce personnage se répand sur toute la pièce. « Un héros, disait Voltaire à Mlle Clairon, qui ne joue d'autre rôle que celui d'être aimé ou amoureux ne peut jamais émouvoir; il cesse dès lors d'être un personnage de tragédie, ce qu'on peut reprocher à quelques héros de Racine. » Ce qui relève *Zulime*, c'est le cinquième acte et la catastrophe de Zulime, qui sont d'une grande beauté, puis l'élégance facile du style et enfin quelques vers énergiques.

ZULLICHAU, ville de Prusse, province de Brandebourg, régence et à 89 kilom. E. de Francfort-sur-l'Oder, chef-lieu du cercle de son nom; 6,000 hab. Gymnase; maison d'orphelins. Fabrication de draps, lainages; eau-de-vie et vinaigre.

ZULPICH, ville de Prusse, province du Rhin, régence et à 33 kilom. S.-O. de Cologne, cercle d'Euskirchen; 1,500 hab. Tanneries; fabrication de lainages. Cette ville est regardée comme l'ancienne Tolbiac, près de laquelle Clovis défait les Allemani en 400.

ZULTAU, duc de Hongrie. V. ZOLTAU.

ZULTEPEC, ville du Mexique, dans l'Etat et à 45 kilom. S.-O. de Mexico; 2,000 hab. Mines d'argent.

ZULUFLU-BALTATGI s. m. (zu-lu-flu-bal-ta-dji). Hist. ottom. Garde du sérail.

ZULZ, ville de Prusse, province de Silésie, régence d'Oppeln, cercle et à 13 kilom. N.-E. de Neustadt, sur la Biala; 2,800 hab. Distilleries. Beau château.

ZUMALACARREGUI (Tomaso), général espagnol, né à Ormaiztegui, dans la province de Guipuzcoa, en 1783, mort à Cegama, en Biscaye, en 1835. Il appartenait à une famille noble, mais peu fortunée. Lors de la première invasion française, il était étudiant en droit à l'université de Pampelune, qu'il quitta aussitôt pour s'engager comme volontaire. Il prit part à la première défense de Saragosse (1808) et, passé sous les ordres de Jauréguy, il obtint rapidement le grade de capitaine. Par la suite, il fut attaché en qualité d'aide de camp au capitaine général des provinces basques, Arceizaga, puis il reçut le commandement d'un bataillon d'infanterie. En 1820, il se maria, mais continua à servir dans l'armée. Zumalacarregui était un intrépide soldat, doué de remarquables talents militaires; mais, comme la plupart des Espagnols, son esprit était absolument fermé aux idées de progrès. Catholique ardent, considérant la royauté comme un dogme indiscutable, incapable de comprendre la nécessité qui s'impose aux peuples qui ne veulent pas tomber dans une irréversible décadence de marcher dans la voie de la liberté, il embrassa avec ardeur la cause de l'odieux roi Ferdinand, un des types les plus parfaits des tyrans abrutis et sanguinaires. Pour défendre la cause de cet homme contre les justes revendications des libéraux, Zumalacarregui prit du service dans l'armée de la foi, commandée par Quesada, qui le mit à la tête du 2^e bataillon des volontaires de Navarre. Durant cette campagne, il put apprécier l'excellente organisation de l'armée française, et il profita plus tard de ses observations, lorsque, après l'abolition de la constitution, il eut obtenu le grade de lieutenant-colonel du 1^{er} régiment d'infanterie légère, en 1825. Il fut ensuite nommé colonel du 3^e régiment de la même arme, puis passa avec ce grade au régiment d'Estramadure, puis au 14^e de ligne. Il fut encore mis en disponibilité, à cause de ses opinions carlistes, lors de la dernière maladie de Ferdinand VII et se retira momentanément à Pampelune. Il y était lors de la mort de ce prince, qui fut le signal des hostilités entre les carlistes et les partisans de Christine. A l'appel de don Carlos, frère de Ferdinand, les partisans de l'absolutisme royal se soulevèrent dans la Biscaye, l'Alava, le Guipuzcoa, et commencent cette lutte fanatique qui devait précipiter encore la décadence de l'Espagne et contribuer à sa ruine. Au début de la guerre civile, le grade de brigadier général fut offert à Zumalacarregui, à la condition qu'il reconnaitrait le gouvernement de la reine Isabelle; mais il refusa et, s'étant échappé, il alla rejoindre, le 30 octobre 1833, les insurgés en Biscaye, où il prit le commandement de bandes carlistes qui comptaient environ 1,500 hommes.

Actif, audacieux, entreprenant, le chef carliste donna bientôt aux opérations de guerre une vigueur qui jusque-là leur avait manqué. Aidé du colonel Eraso, qui avait commandé jusqu'à ce jour les bandes navarraises, dit un écrivain, il organisa la junte chargée de régulariser l'ensemble du mouvement insurrectionnel et l'administration intérieure de la province et distribua le peu d'hommes dont il disposait dans le sens d'une guerre défensive, la seule que la disproportion numérique de ses forces lui permit d'entreprendre. Son chétif contingent était à peine réuni, quand la députation de Biscaye appela en toute hâte Zumalacarregui au secours de Bilbao, menacé par le général chrétien Saarsfield. Bilbao était la seule place importante qui fût restée au pouvoir du frère de Ferdinand. Le chef carliste obéit à regret, pressentant l'insuccès de son concours. Il n'arriva, en effet, que pour assister à une défaite si complète que la cause de don Carlos parut à ce moment perdue sans retour. Zumalacarregui céda point à l'abattement général. Il se hâta de rassembler ses soldats dispersés et, secondé par Bruno Villaréal, il parvint, presque sans ressources, par le seul ascendant de son énergie et de sa ténacité, à constituer et peu de jours l'armée carliste basco-navarraise. Cependant les chrétiens se montraient impatients de profiter de leur dernière victoire. Le général Espelata, qui commandait l'Aragon comme capitaine général, ordonna au colonel Orza de se réunir à Saarsfield pour consommer l'extermination des bandes carlistes.

Le 29 décembre 1833, Zumalacarregui, ayant réussi à attirer deux chefs ennemis, Lorenzo et Orza, dans la vallée de Berrueza, leur présenta la bataille entre Nazar et Asarta avec 2,500 hommes environ, mal armés, mais généralement bien commandés. Ce faible corps ne put tenir longtemps contre les nombreux bataillons des deux chefs chrétiens; mais cette action montra pour la première fois la possibilité de résister aux troupes de la reine, et les nombreux volontaires vinrent s'enrôler sous les ordres de Zumalacarregui, qui avait rallié en bon ordre les débris de sa petite armée au village de Santa-Cruz-de-Campezo. A partir de ce moment, il se mit à harceler les partisans de

Christine et parvint, à force d'habileté et de promptitude, à suppléer à son infériorité numérique. Au mois d'avril 1831, don Carlos lui adressa une lettre dans laquelle il lui donnait de pleins pouvoirs pour la conduite de la guerre. En ce moment, il venait de rompre des négociations entamées avec Quesada. Prenant aussitôt l'offensive, il marcha contre ce général, le rencontra près de Segura et lui livra un sanglant combat, à la suite duquel il fit fusiller ses prisonniers. Quesada, qui dut se replier devant lui, fut remplacé par Bodil au mois de juin 1834. Ce dernier réunissait environ 40,000 hommes sous ses ordres. Par contre, les soldats de Zumalacarregui manquaient de tout, même de cartouches, et avaient encore à veiller sur le prétendant don Carlos, qui s'était rendu au milieu d'eux. Le général carliste battit complètement à Olegria, le 27 octobre 1834, le général O'Doyle, qui tomba entre ses mains et qu'il fit fusiller, puis, le lendemain, le général Osma. De nouvelles troupes ayant été dirigées contre lui, il décida don Carlos à parcourir la province, sous la conduite d'Eraso, afin de diviser les forces de l'ennemi, en l'obligeant de se mettre à sa poursuite. Bodil commit la faute de tomber dans ce piège, et il permit à Zumalacarregui de repousser ses lieutenants jusque dans la Vieille-Castille, où il parvint à pénétrer. Inquiet des succès de Zumalacarregui, le ministère recourut alors aux talents militaires de Mina, qui vivait dans la retraite; mais le vieux général ne fut pas plus heureux que ceux qui l'avaient précédé. Il fut battu par Zumalacarregui, le 27 octobre, près de Vittoria, à Alegria, ce qui ouvrit à ce dernier la route d'Elcharri-Arancez (19 mars 1835). Après la prise de cette place, Mina donna sa démission et fut remplacé par Valdés, le ministre de la guerre. Valdés, prenant l'offensive (20 avril), s'avança vers Contrasta, où il rencontra le chef carliste; mais il fut repoussé et dut se replier derrière l'Ebre. Zumalacarregui, marchant de succès en succès, prit successivement Trevino, Estella, Villafranca et contraignit les chrétiens à abandonner Tolosa, Vergara, Eybar, etc. Sur l'ordre de don Carlos, il marcha alors sur Bilbao avec 14 bataillons et 7 canons, afin de s'emparer de cette ville. Mais cette entreprise n'avait aucune chance de réussir, car les troupes assiégées étaient bien supérieures en nombre à celles des assiégeants. Le moment venait où l'audace seule ne pouvait suffire aux carlistes. L'assaut était leur dernière ressource; mais la brèche ouverte, les munitions vinrent à manquer; on dut remettre l'assaut au lendemain. Dans une reconnaissance que Zumalacarregui fit ce jour même de la place, il fut atteint d'une balle à la jambe droite et mourut quelques jours après. La mort de ce général fut le signal de la défaite générale des carlistes. C'était un homme de guerre tout à fait remarquable, au coup d'œil prompt, à l'esprit plein de ressources et qui semblait né pour le commandement. « Quelque resserré qu'ait été le théâtre sur lequel s'est présenté Zumalacarregui, écrivait en 1835 Armand Carrel, et bien qu'il n'ait commandé que de petites armées et n'ait livré que de petits combats, l'histoire ne pourra pas lui ravir le titre de héros que va lui décerner l'opinion qu'il a servie et dont il était à la fois la tête et l'épée. Sa guerre était dirigée par des principes tellement à lui, que ceux qui, de loin, auraient voulu la juger, n'ont pu admirer que l'infailibilité de ses résultats. »

ZUMATE s. f. (zu-ma-te — du gr. *zumé*, levure). Chim. Syn. de NANCÉATE. V. LACTIQUE.

ZUMBO (Gaétan-Jules), célèbre modelleur italien, né à Syracuse en 1656, mort en France en 1701. Il manifesta de très-bonne heure d'étonnantes dispositions pour les arts, apprit sans maître la sculpture, étudia l'anatomie à Rome et à Bologne, puis se mit à modeler avec de la cire, colorée par lui, des compositions extrêmement remarquables qui lui acquirent en peu de temps beaucoup de réputation. S'étant rendu à Florence à l'appel du grand-duc, qui lui donna un traitement très-élevé, il exécuta pour ce prince plusieurs ouvrages, dont le plus célèbre est celui qui est connu sous le nom de la *Corruzione* et qui comprend cinq pièces représentant un moribond, un mort, un mort qui commence à se corrompre, un corps à demi corrompu et un cadavre rongé par des vers. De Florence, Zumbo passa à Gènes, où il modela une *Descente de croix* et une *Nativité*, regardées comme des chefs-d'œuvre. Vers cette époque il entra en relation avec un chirurgien français, nommé Desnoues, et s'associa avec lui pour la reproduction de pièces anatomiques. Puis il se rendit à Marseille et à Paris, et présenta en 1700 à l'Académie des sciences une tête en cire, où l'on trouvait avec une admirable exactitude les veines, les artères, les nerfs, les muscles. Cette tête fut achetée par Louis XIV, qui en fit don à son premier chirurgien, Maréchal. Zumbo mourut peu de mois après.

ZUME-LAZULI s. m. (zu-me-la-zu-li). Alchim. Pierre d'azur, appelée aussi ZEMACH.

ZUMINE s. f. (zu-mi-ne — du gr. *zumé*, levure). Chim. Nom scientifique du ferment.

ZUMIQUE adj. (zu-mi-ke — du gr. *zumé*, levure). Chim. Se dit d'un acide qui se pro-

duit dans la fermentation des matières végétales.

— **Encycl.** L'acide *zumique* a été découvert au commencement de 1815 par Braconnot, qui l'appela acide nancéique, du nom de la ville de Nancy, qu'il habitait. Cette dénomination trop impropre a été changée par Pelletier et Caventou en celle d'acide *zumique*, indiquant assez bien que cet acide est un des produits des matières végétales qui passent à la fermentation acide (*ζύμη*, en grec, signifie levain ou ferment). Pour obtenir cet acide, Braconnot abandonna à la fermentation acide un mélange de riz et d'eau. Cette liqueur, filtrée, fut soumise à la distillation; il en tira de l'acide acétique et eut pour résidu une matière d'apparence gommeuse, d'une saveur très-acide. Il la traita par le carbonate de zinc et obtint un zumaté de zinc soluble dans l'eau bouillante. La dissolution de ce sel fut décomposée par la baryte en excès. Dans cette liqueur filtrée, il versa avec précaution de l'acide sulfurique affaibli jusqu'à ce qu'il cessât d'en troubler la transparence. Le dépôt formé et séparé, la liqueur fut évaporée en consistance sirupeuse et laissa l'acide incristallisable, presque incolore. Il se procura encore le même acide par la fermentation acide du jus de betterave, des haricots bouillis dans l'eau. Cet acide, traité à feu nu, donne de l'acide acétique, du charbon et pas une trace, un indice d'azote. Il ne précipite aucun des métaux de leurs dissolutions, si ce n'est le zinc, des dissolutions concentrées de ce métal. Si l'on compare les propriétés de l'acide *zumique* avec celles de l'acide lactique, on voit qu'ils en possèdent plusieurs qui leur sont communes. Les différences principales qui existent entre eux consistent dans le mode de cristallisation de leurs sels, et cette différence, suivant Thomson, pourrait bien provenir de ce que l'acide lactique serait altéré par la présence de quelques matières animales. Vogel a, de son côté, fait plusieurs expériences nouvelles qui sembleraient confirmer cette opinion, aussi bien que l'identité de ces deux acides, qui ne devraient plus être considérés que comme de l'acide lactique plus ou moins pur.

ZUMPT (Charles-Timothée), pédagogue et humaniste allemand, né à Berlin vers 1792, mort à Carlsbad en 1849. Il étudia dans les collèges de sa ville natale sous Gedicke, Spalding et Buttman, entra en 1809 à l'université de Heidelberg et fut, l'année suivante, un des premiers élèves de celle de Berlin, qu'on venait d'organiser. Dès l'âge de vingt ans, il débuta dans l'enseignement secondaire, où il eut un grand succès et un rapide avancement. En 1824, il reçut de l'université de Bonn le titre de docteur honoraire et, depuis lors, il fut successivement professeur d'histoire à l'Ecole militaire (1825), professeur extraordinaire (1827) et professeur titulaire à l'université (1838). L'Académie de Berlin l'avait admis au nombre de ses membres en 1837. Zumpt n'était pas un de ces érudits qui mettent toute leur gloire à publier de gros livres. Faisant passer avant tout ses devoirs de professeur, il ne perdit jamais de vue l'intérêt direct de ses élèves et rédigea quelques ouvrages classiques qui ont eu de nombreuses éditions et où l'on remarque surtout un grand sens pratique. Les quelques auteurs qu'il a publiés sont commentés avec beaucoup de soin et d'intelligence; on sent qu'il n'épargnait ni la peine ni le travail. Enfin, il a donné à l'Académie de Berlin d'excellents mémoires sur différentes questions d'antiquités et l'on trouve de lui, dans les journaux littéraires de l'époque, beaucoup d'articles critiques et de comptes rendus fort bien faits. Deux voyages en Italie (1831-1842) et un voyage en Grèce (1835), où il faillit avoir le sort d'Otfrid Müller, avaient complété ses études; mais il n'en fit aucune relation spéciale, se contentant de profiter de ce qu'il avait vu pour mieux expliquer les auteurs. On a de lui : une *Grammaire latine* (1818), souvent réimprimée et traduite en anglais en 1823; des *Thèmes latins*, ou morceaux traduits des meilleurs auteurs anciens ou modernes (1816); un *Manuel de chronologie ancienne*, rédigé sur un plan très-net, en latin; *Annales veterum populorum et regnorum, præsertim Romanorum* (1819, in-4°). Il a donné à la nouvelle édition de l'*Horace* de Heindorf (1843) une *Vie* et une *Chronologie* du poète; c'est à lui qu'on doit en partie l'achèvement du *Quintilien* de Spalding. Lui-même a fait pour les écoles une édition du texte de cet auteur (1831). Son *Quinte-Curce*, avec un commentaire latin qui est un chef-d'œuvre de philologie, parut en 1846; c'est, avec le *De officiis* de Cicéron (1838), avec notes latines, son meilleur travail. Il donna aussi les *Discours contre Verrès* (1831). Parmi ses dissertations, il faut citer celle sur le *Décret municipal de Trieste* (inscription latine), qui a montré en lui un excellent épigraphiste; *De legibus judicisque repetundarum* (1845-1847, 3 fasc.); *De equitibus romanis* (1840); en allemand, le *Vote des comices par tribus et M. Curius* (1837); les *Écoles philosophiques d'Athènes et la série des scholares* (1843); *Origine et compétence du tribunal des centumvirs à Rome* (1838); *De l'état de la population et de son augmentation dans l'antiquité* (1841).

ZUMPT (Augusta-Guillaume), archéologue allemand, né en 1815. Il fit ses études à Francfort-sur-l'Oder, puis à l'université de Berlin. Il fut nommé professeur en 1837 et, en 1851, il a obtenu une chaire au collège Frédéric-Guillaume. On a de lui : une édition de *Rutilius Numatianus* (Berlin, 1840); *De Cati Cæsaris colonis* (1840); *De Lavinio et Laurentibus Lavinialibus* (1845); *De Augustalibus et Severis Augustalibus* (1845); *De fastorum campanorum fragmento ad C. B. de Rossium epistola critica* (Berlin, 1854); *Commentationes epigraphicae ad antiquitates romanas pertinentes*, ouvrage dont le premier volume (Berlin, 1850) est le tableau de la municipalité de Rome, tandis que le second (1854) traite des provinces romaines; ce second volume a aussi attiré l'attention des théologiens, car il renferme de curieux renseignements sur l'année de la naissance du Christ. On a encore de M. Zumpt des dissertations d'un haut intérêt pour l'explication des auteurs anciens, entre autres : *De Ciceronis et M. Bruti epistolis mutuis* (Berlin, 1845) et *De Livianorum librorum inscriptione* (Berlin, 1859). On estime aussi beaucoup, à cause de leur commentaire étendu, ses éditions de l'*Oratio pro L. Murena* (Berlin, 1859) et *Orationes tres de lege agraria* (Berlin, 1861). Enfin, parmi ses publications d'une époque plus récente, il faut citer : *Studia romana* (Berlin, 1859), savant ouvrage d'épigraphie et d'archéologie, et le *Droit criminel de la république romaine* (Berlin, 1865-1868, 4 parties). On lui doit aussi des traductions allemandes de plusieurs traités de Cicéron, et il a été l'un des collaborateurs les plus actifs des *Annales de critique scientifique* de Berlin.

ZUMSTEEG (Jean-Rodolphe), compositeur allemand, né à Sachsenfur, dans l'Odenwald, en 1802, mort en 1892. Son père, valet de chambre du duc de Wurtemberg, lui fit faire ses études à l'Ecole militaire, puis le plaça dans l'atelier d'un sculpteur. Mais le jeune Zumsteeg renonça bientôt à cet art pour s'adonner entièrement à son goût pour la musique. Formé par Foli, Borani, Mazzanti, il fit sous ces maîtres des progrès rapides et composa, étant encore élève, des cantates pour les fêtes de la cour, des messes à grand orchestre, des airs pour les chœurs des *Brigands* de Schiller, son ancien condisciple. Après avoir fait partie, comme violoncelliste, des musiciens du duc de Wurtemberg, il succéda à Poli comme maître des concerts de la chapelle ducal. Zumsteeg composa à cette époque la musique de la *Fête du printemps* de Klopstock, des ballades, etc., et ces compositions obtinrent un tel succès à la cour et dans le public, qu'il fut nommé en 1792 directeur de l'Opéra de Weimar et maître des concerts du grand-duc. Il mourut dans la force de l'âge d'une attaque d'apoplexie. « Zumsteeg excellent, dit Parisot, à rendre les impressions solennelles et graves, pathétiques et douces. Il y a dans l'ensemble comme dans les détails de son harmonie quelque chose de grandiose et de continu qui élève l'âme sans la faire sortir d'un calme auguste et plein de noblesse. Par un artifice trop rare de nos jours, sa musique satisfait à la fois le savant, qui aime à voir le compositeur se jouer autour des difficultés musicales, et le dilettante novice, encore inhabile à dégager le fond de la forme et l'idée musicale de la broderie qui l'enveloppe et la varie. » Il fut le premier compositeur allemand qui écrivit des ballades avec accompagnement pour piano, et il tint longtemps le premier rang parmi ceux qui se firent bientôt ses imitateurs. Plusieurs de ses œuvres en ce genre ont conservé encore aujourd'hui toute leur valeur et se distinguent par un chant moelleux et large, gracieux et sublime. Nous citerons particulièrement : la *Plainte d'Agar*, *Léonore, les Penitents*, la *Fille du pasteur de Taubenheim*, le *Chevalier Toggenburg*, le *Chevalier Charles d'Eichenhardt*, le *Chant mélancolique*, etc. Ses chansons et ses romances sont également fort belles. Sa *Kolma*, en particulier, est un chef-d'œuvre du genre. Les plus réussies parmi ses opéras sont : *l'Île des esprits*, la *Fête des paons* *Elbondokani*. — Sa fille, Emilie Zumsteeg, née en 1766, morte en 1857, est également connue comme auteur de morceaux de piano et de morceaux de chant.

ZUNGARO s. m. (zon-ga-ro — mot créole). Ichtyol. Syn. de TIBURON.

ZUNGOLI, bourg du royaume d'Italie, province de la Principauté Ulérieure, district d'Arcano, mandement d'Ariano; 2,300 hab.

ZUNIGA, bourg d'Espagne, province de Navarre, à 50 kilom. S.-O. de Pampelune. Il a donné son nom à une famille noble qui a fourni plusieurs hommes distingués à l'armée, à l'Eglise et à l'administration.

ZUNIGA (don Diego Ortiz de), historien espagnol, né à Séville vers 1610, mort dans la même ville en 1680. Il appartenait à une ancienne famille de l'Andalousie et était chevalier de l'ordre de Saint-Jacques. Tout en remplissant des fonctions dans la magistrature de sa ville natale, il s'occupa beaucoup de recherches historiques et composa les ouvrages suivants : *Discurso genealogico de los artizes de Sevilla* (Cadix, 1670, in-4°); *Tratado de la posteridad de Juan de Cespedes* (Madrid, 1677, in-fol.); *Annales ecclesiasticas*

ZUPP

y *seculares de la ciudad de Sevilla* (Cadix, 1677, in-fol.), ouvrage devenu très-rare et qui fait autorité.

ZUNZ (Léopold), écrivain allemand, né à Detmold en 1794. Il fit ses études à l'université de Berlin, fut ensuite, de 1820 à 1822, prédicateur de la synagogue, puis rédacteur de la *Gazette de Spener* et directeur de l'école communale juive de Berlin et enfin, de 1839 à 1850, directeur de l'Ecole normale. M. Zunz jouit en Allemagne d'une réputation méritée comme hébraïsant. Les services rendus par ce savant à la cause israélite lui ont obtenu de la commune israélite de Berlin une pension viagère. On a de lui : *De la littérature rabbinique juive* (Berlin, 1818); *Discours religieux des juifs* (Berlin, 1832); *Les Noms des juifs* (1836); *Etudes historiques et littéraires* (1845); la *Poésie synagogale du moyen âge* (1855); le *Rit du service religieux synagogal exposé historiquement* (1859); *Histoire littéraire de la poésie synagogale* (1865).

ZUPHIE s. m. (zu-f). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des carabiques, tribu des troncatipennes, comprenant sept espèces, qui, presque toutes, habitent l'Europe ou l'Afrique : *Le zuphie odorant se trouve dans le midi de la France*. (H. Lucas.)

ZUPPA ou **ZOUPPA**, district de la Dalmatie, qui fait partie du cercle de Cattaro, et qui, pendant les trois derniers mois de l'année 1869, a été le principal théâtre du soulèvement des Dalmates contre l'Autriche. Ce district est une vallée qui a la forme d'un triangle, borné au S.-E. par une ligne de hauteurs qui se détachent des Alpes Dinariques et se prolongent jusqu'à la côte de l'Adriatique; au N. et à l'E. par la même chaîne de montagnes; et à l'O. par la mer. Elle a une superficie d'environ 17 myriamètres carrés et compte 40,000 habitants. C'est une région excessivement fertile, qui est habitée par une race belliqueuse, intrépide et jalouse de son indépendance. Lorsque, en 1849, le gouvernement autrichien voulut introduire dans cette partie de la Dalmatie le recrutement et les impôts, les Zuppaniens opposèrent la plus vive résistance, et l'on se vit forcé de leur faire certaines concessions. Jadis, la Zuppa était divisée en quatre comtés, qui, du temps où les Vénitiens possédaient cette contrée, étaient administrés par des comtes. Chacun de ces comtés avait son comte particulier, que les habitants élaient eux-mêmes, mais dont l'élection était confirmée par le gouvernement de Venise. Ces comtes étaient presque toujours choisis dans les mêmes familles, et, bien que la dignité n'existe plus de nos jours, le titre s'est conservé et transmis dans différentes familles de la Zuppa. Le costume des Zuppaniens est aussi brillant que pittoresque. On ne les voit jamais sans armes. Outre des pistolets et un poignard à la ceinture, ils portent, lorsqu'ils se rendent à Cattaro, un fusil dont le bois est garni d'ornements précieux, et une pipe au long tuyau, mais le poids de tout cet attirail ne les empêche pas de gravir avec une grande légèreté les rochers et les montagnes et de franchir d'un bond de larges précipices. Les Zuppaniens montre pour sa femme plus d'égards que le Monténégrin et la traite plutôt comme sa compagne que comme sa servante. Les femmes, même lorsqu'elles se livrent aux travaux domestiques les plus ordinaires, sont parées des pieds à la tête. Elles ont toujours leur collier de perles autour du cou, leur peigne brillant dans les cheveux et leur *poyas* (ceinture) autour de la taille. La ceinture d'une riche Zuppanienne est d'ordinaire large d'un demi-pied, épaisse d'un pouce et pèse autant qu'une cuirasse. Elle est garnie de pierres, le plus souvent d'agates d'un rouge brun, incrustées dans de l'argent doré et délicatement ciselé. Le prix d'une ceinture de ce genre s'élève jusqu'à 80 francs. Les maisons des Zuppaniens sont, en général, grandes, spacieuses et propres. Partout règne une grande aisance, et cependant le pays est loin de rendre ce qu'une culture intelligente en pourrait tirer. On y cultive le blé avec succès, ainsi que des arbres fruitiers, des légumes, la vigne, l'olivier, le mûrier, le figuier, le myrte, l'orange et le citronnier; ces deux derniers arbrustes y atteignent la taille et la grosseur de véritables arbres. Le palmier même pourrait y pousser; mais les habitants ne savent pas exploiter tous les avantages naturels du pays, et leur indolence naturelle les empêche de se livrer à tout travail trop fatigant. Ils fabriquent l'huile et le vin d'une façon toute primitive, et ces produits ne peuvent pas soutenir la concurrence avec ceux des marchés européens. Le sol de la vallée est inhabité, parce que, pendant la saison des pluies, il est trop marécageux et est inondé par des torrents dont on ne cherche pas à détourner le cours. Les villages sont situés dans deux côtés sur la pente des montagnes, et la plaine semble ne former qu'un immense champ de maïs.

De tout temps, on a reconnu l'importance stratégique de la Zuppa, et les Vénitiens cherchaient de bonne heure à l'enlever aux Turcs, sous la domination desquels elle se trouvait primitivement. Ils y réussirent à la longue et en formèrent une division politique, qu'ils nommèrent Albanie vénitienne, pour la dis-

ZURB

tinguer de l'Albanie turque, située de l'autre côté des montagnes. Plus tard elle passa, avec le reste de la Dalmatie, sous la domination de l'Autriche, qui n'est jamais parvenue à soumettre ces montagnards aux lois qui régissent les autres contrées de l'empire. Agueris par leurs luttes incessantes avec les Turcs et les Monténégrins, ils n'ont laissé échapper aucune occasion de reconquérir leur indépendance, et, en octobre 1869, ce furent eux qui donnèrent le signal de l'insurrection dalmate. Les premiers combats furent livrés près du fort Dragali, qui est situé au milieu des montagnes sur la frontière du Monténégro, et qui fut pris, à trois reprises différentes, par les insurgés. Après trois mois d'une lutte acharnée, les insurgés furent forcés de déposer successivement les armes et, un peu après le milieu de janvier 1870, le calme était complètement rétabli dans la contrée.

ZURA s. m. (zu-ra). Arachn. Genre d'arachnides, de l'ordre des acariens.

ZURANDALE s. f. (zu-ran-da-le). Hortic. Variété de tulipe.

ZURAWNO, bourg de l'empire d'Autriche, dans la Galicie, cercle et à 31 kilom. E. de Stry, sur le Dniester; 2,700 hab. Ce bourg est célèbre par la belle défense de Jean Sobieski, qui, avec 10,000 Polonais, se soutint aux environs pendant vingt-trois jours contre 90,000 Turcs et 130,000 Tartares, et obligea ses nombreux ennemis à un traité glorieux.

ZURBANO (Martin), général espagnol, né dans l'Aragon en 1780, mort en 1845. Lors de l'invasion de l'Espagne par les armées françaises, il se mit à la tête d'une bande de volontaires et se signala par son intrépidité et par son habileté à faire la guerre de partisans. L'étranger ayant évacué la péninsule, Zurbano dut déposer les armes et se fit contrebandier. Il exerçait encore ce métier lorsque la guerre éclata après la mort de Ferdinand VII. Zurbano alla offrir ses services à la régente Marie-Christine, qui lui donna le commandement d'un corps franc chargé de combattre et de poursuivre les carlistes dans les provinces basques. Le vieux guerrillero établit dans sa troupe une discipline d'une inflexible sévérité. « Infatigable et audacieux, dit Brunet, il excellait dans les surprises, les coups de main, les embuscades, les marches forcées qu'il faisait faire à sa troupe tenant du prodige; il tombait brusquement à l'endroit où il était le moins attendu, frappait un coup vigoureux et disparaissait. » La grande part qu'il prit dans la défaite des partisans de don Carlos lui fit donner le grade de général. Zurbano servit le régent Espartero avec la même vigueur et avec le même dévouement que Christine. Il comprima plusieurs soulèvements, mais ne put venir à bout d'étouffer l'insurrection républicaine qui avait éclaté à Barcelone, marcha contre Narvaez et d'autres généraux qui s'étaient prononcés contre le régent, se vit abandonné par ses troupes et s'enfuit dans les montagnes de l'Aragon. En 1844, il repartit tout à coup à la tête d'une bande de partisans; mais il ne trouva pas d'appui dans la population, fut battu, vit ses deux fils pris et fusillés et se réfugia chez un de ses parents, qui le dénonça. Arrêté aussitôt, Zurbano subit le sort qu'il avait fait subir à tant d'autres; il fut passé par les armes.

ZURBARAN (Francisco), peintre espagnol, né à Fuente-de-Cantos (Estramadure) en 1598, mort en 1662. Il étudia d'abord sous la direction de Morales et passa ensuite dans l'atelier de Juan de Las Roelas, qui était en réputation à Séville et qui avait rapporté d'Italie le goût de la couleur vénitienne. Sous ce professeur habile et patient, Zurbaran fit de rapides progrès et devint bientôt maître à son tour. Des ses débuts, dit M. Viardot, il s'imposa la loi de copier fidèlement la nature; jamais il ne peignait une figure sans avoir sous les yeux le modèle, et les ajustements mêmes étaient toujours disposés sur un mannequin avant qu'il les transportât sur la toile. Cette habitude, dont il ne se départit jamais, explique la parfaite correction de dessin qui forme une de ses qualités les plus saillantes. Il ne se borna pas, d'ailleurs, à reproduire avec une extrême vérité les apparences des choses; il s'appliqua à peindre sous les vêtements la forme du corps, et sous les formes du corps les tourments les plus secrets de l'esprit, les plus intimes émotions de l'âme. S'il montra une grande science pour peindre les draperies, et particulièrement les draperies blanches (*con especialidad en los blancos*), comme il en a été loué par Bernudez, s'il n'eut pas son pareil pour imiter les robes de bure et les ceintures de corde des moines, il ne fut pas moins heureux dans l'art d'exprimer l'enthousiasme religieux et la dévotion ascétique. « Sous le linceul blanc, délice de ses études, dit M. Léon Gozlan, se cachait cette population hâve, triste, macérée, souffrante, décharnée, de moines, de capucins, de carmes, de mercenaires chaussés et déchaussés. Le jour qu'il le souleva, il découvrit au monde, mieux que si les murs de tous les couvents d'Espagne fussent tombés, les noires passions, la brutale pitié, la stupidité innocente de tant de créatures étouffées par le cilice et les vœux exagérés.

ZURB

Zurbaran poétisa la douleur et la résignation. Il est le Job de la peinture. Aucun de ses compatriotes n'a réduit son génie à une plus dure unité, et il est douteux qu'il n'y eût pas le parti pris de la pénitence dans l'immobilité lugubre donnée à ses conceptions. « La vue de quelques tableaux du Caravage, qui avaient été apportés à Séville, inspira une vive admiration à Zurbaran et ne laissa pas sans doute d'influer sur sa manière de peindre; il s'est si bien rapproché, à certains égards, de ce maître véhément, qu'il a mérité d'être surnommé *le Caravage espagnol*. Mais, en lui donnant ce titre, « l'histoire, dit M. Ch. Blanc, n'a rendu qu'une incomplète justice à Zurbaran. C'est seulement par l'énergie de l'exécution que ce fier et puissant artiste ressemble au Caravage, car il lui est supérieur par l'élevation, par la dignité du sentiment. A ses figures, qui souvent sont communes à force d'être vraies, il a su imprimer un caractère d'ardente foi, une expression de beauté morale et d'amour qui les rehausse jusqu'aux régions de la poésie. Par un de ces contrastes violents, particuliers à l'art de l'Espagne, il a été aussi mystique dans la pensée que brutal dans le maniement du pinceau, et l'on peut dire qu'il a exprimé comme Caravage et senti comme Lesueur. Entre ces deux peintres de la vie monastique, il y a pourtant une différence qui tient surtout au tempérament des deux nations espagnole et française. Sous la pâleur de ses teintes, Lesueur nous montre l'austérité tendre du croyant qu'anime l'espérance d'une vie meilleure; Zurbaran, de son rude et mâle pinceau, représente les rigueurs de l'ascétisme et les tourments de chrétiens qu'épouvantent jusqu'au fond du cœur, les images de l'enfer. »

En 1625, Zurbaran fut chargé par le marquis de Malagon de peindre neuf tableaux pour la décoration du retable de la chapelle de San-Pedro, dans la cathédrale de Séville. Il peignit ensuite pour l'église du collège de Saint-Thomas-d'Aquin un tableau consacré à ce saint docteur; c'est la plus vaste de ses compositions, celle où il a donné la plus haute mesure de son talent. Au sommet du tableau, le Christ et la Vierge trônent entre saint Paul et saint Dominique; au-dessous, saint Thomas, debout, entouré des quatre docteurs de l'Eglise latine, est assis sur les nuages; plus bas, au premier plan, l'empereur Charles-Quint, accompagné d'une nombreuse escorte de chevaliers, et l'archevêque Deza, fondateur du collège, avec une suite de moines et de clercs, se tiennent dans l'attitude du recueillement et de l'adoration. « Dans cette composition, où tous les personnages sont plus grands que nature, dit M. Viardot, on admire également l'élevation du style, la sagesse de l'ordonnance, l'étonnant fini des costumes, la vérité des attitudes et la beauté des têtes, qui semblent autant de portraits. C'est une œuvre admirable digne de rivaliser avec les plus grandes compositions de l'Italie et qui, seule, aurait posé pour l'Espagne le nom de son auteur, si quelque savant dessin l'eût reproduite et répandue. » Appelé plus tard à Gualupe, Zurbaran peignit dans l'église de cette ville plusieurs grands tableaux, huit, entre autres, représentant l'*Histoire de saint Jérôme*. Il revint ensuite à Séville, où il exécuta de nombreux ouvrages pour les églises des communautés religieuses, notamment pour la chartreuse de Santa-Maria-de-las-Cuevas, pour le couvent de los Mercenarios-descalzos, pour celui de San-Pablo, etc. En 1633, il acheva les peintures de la chartreuse de Xérès, consacrées pour la plupart à saint Bruno et à saint Hugues; sa signature, sur l'un de ces tableaux, étant suivie des mots *pintor del rey*, peintre du roi, on en a conclu qu'il était aile, dès cette époque, à Madrid et y aurait travaillé pour le souverain. Ce ne fut toutefois que beaucoup plus tard qu'il fit un assez long séjour dans cette capitale; il y fut appelé en 1650 par Velazquez, qui occupait à la cour de Philippe IV un poste analogue à celui de surintendant des beaux-arts, et il peignit dans le palais du Buen-Retiro une série de tableaux représentant les *Travaux d'Hercule*. On a raconté qu'une aventure sanglante avait troublé l'existence de Zurbaran; qu'un duel dont il avait été le héros et dont les causes sont ignorées, l'aurait fait condamner par le roi à se retirer dans un cloître; que la vie monastique avait développé en lui le goût de l'austérité et le talent d'en représenter les images; qu'il portait, en effet, le froc et la capuce quand il peignit les *Visions de saint Pierre Nolasque*. La même chose a été dite de notre Lesueur, qui se serait fait chartreux à la suite d'un duel. Ce sont là des « embellissements » biographiques, imaginés par des historiens plus désireux d'amuser que d'instruire. Ce qui paraît certain, c'est que Zurbaran fut employé, dans les derniers temps de sa vie, à la décoration des diverses résidences royales de Madrid et des environs, et qu'il gagna à ces travaux une honnête fortune.

Un acte du 14 décembre 1657, retrouvé par Cean Bermudez dans les archives du chapitre de la cathédrale de Séville, porte concession viagère par Zurbaran à l'une de ses filles d'une maison située rue de los Abades. Don Lazare Diaz del Valle nous apprend qu'en 1662 il reçut dans sa maison, à Madrid, le peintre Zurbaran, qui, suivant Palomino,

mourut en cette même année, à l'âge de soixante-quatre ans.

Le musée royal de Madrid possède deux beaux ouvrages de Zurbaran, consacrés à saint Pierre Nolasque, le *Sommeil de l'Enfant Jésus*, *Sainte Casilda*, et les *Travaux d'Hercule* en dix tableaux, qui prouvent que l'artiste s'entendait mieux à peindre les saints du paradis que les dieux de l'Olympe. Les figures de *Moines* qu'on voit de lui au musée national du Fomento, dans la galerie de l'Académie de Madrid et dans celle de l'Académie de dessin de Cadix, sont excellentes. Cette dernière collection renferme, en outre, deux *Saint Bruno*, un *Saint François d'Assise*, la *Mort d'Abel*, etc. La cathédrale de Cadix possède une *Adoration des mages*; le musée de la Merced, à Séville, le *Ravissement de saint Thomas de Villeneuve*, le *Christ en croix*, la *Vierge de las Cuevas* (des Cavernes), *Saint Hugues et saint Bruno*, un *Refectoire de dominicains* (chef-d'œuvre), deux *Moines*, le portrait d'un pape et celui d'un cardinal, l'hôpital de la Charité, à Séville, le portrait du fondateur de cet hospice; le musée de Valence, *Saint Benoît tenant une tête de mort*, et une *Vierge*. Les œuvres de Zurbaran sont assez peu répandues hors d'Espagne. Le Louvre en possède deux, depuis quelques années seulement, *Saint Pierre Nolasque* et *saint Raymond* et les *Funérailles d'un évêque*, provenant de la vente Soult (le premier de ces tableaux a été payé 19,500 fr. et le deuxième 5,000 fr.). Des figures de *Saint François d'Assise*, attribuées à Zurbaran, se voient dans les musées de Besançon, de Nantes, de Lyon. La pinacothèque du Munich a deux tableaux : *Saint François en extase* et la *Vierge et saint Jean sur le chemin du Golgotha*; la galerie de Dresde, un *Saint François d'Assise* et *Saint Célestin visité par un ange*; le musée de Berlin, un sujet de la vie de *Saint Pierre Nolasque* et un *Christ au prétoire*; le musée de l'Ermitage, *Saint Laurent*; la National Gallery, *Saint François en extase*; la galerie du duc de Sutherland : une *Madone*, le *Christ à Emmaüs*, des *Moines*; la collection de M. W. Stirling, une *Vierge*, *Sainte Juste et sainte Rufine*, le *Mariage de sainte Catherine*; la collection de miss Ford, en Angleterre, une *Madeleine*, le portrait du peintre et celui de sa fille; la galerie de lord Elich, la *Vierge dans une gloire*; la galerie Stafford, des *Moines*, l'*Enfant Jésus*; la galerie Esterhazy, à Vienne, une tête de *Vierge*; la galerie du duc de Galliera, à Paris, *Sainte Ursule* et *Sainte Euphémie* (provenant de la vente Soult), etc.

ZURCENA, bourg d'Espagne, province de Grenade, à 22 kilom. N.-O. de Vera, sur l'Almanzora; 2,500 hab.

ZURCHER (Frédéric), savant français, né à Mulhouse en 1816. Elève de l'Ecole polytechnique, il entra ensuite dans la marine, servit avec distinction et devint lieutenant de vaisseau. Ayant quitté le service, M. Zurcher s'est adonné à des travaux scientifiques et s'est rangé dans le groupe des écrivains qui se sont attachés à vulgariser la science et à la rendre accessible à tous. Il a composé la plupart de ses ouvrages en collaboration avec M. Elie Margollé, comme lui lieutenant de vaisseau en retraite. Outre une traduction de la *Géographie physique* de F. Maury, on lui doit : les *Phénomènes de l'atmosphère* (1862, in-16), faisant partie de la *Bibliothèque utile*; les *Météores* (1864, in-12, avec 23 vignettes sur bois); les *Tempêtes* (1864, in-12); les *Glaciers* (1867, in-18); *Histoire de la navigation* (1867, in-18). On doit encore à M. Zurcher : les *Etoiles filantes* (1870, in-18); *Los Ventisqueros* (1870, in-18); le *Monde sous-marin* (1874, in-18); les *Ascensions célèbres aux plus hautes montagnes du globe* (1874, in-18), etc. Les ouvrages de ce savant vulgarisateur sont écrits dans un style simple, net, clair, qui convient particulièrement à ce genre de travaux.

ZURI, fle de l'empire d'Autriche, dans l'Adriatique, près des côtes de Dalmatie, dans le groupe de Sebenico, à 28 kilom. S.-O. de la ville de ce nom; 10 kilom. de longueur sur 1 kilom. 500 de largeur. Elle est fertile en vignes et oliviers.

ZURICH, en latin *Turicum*, *Tigurum* et *Durégum*, ville de Suisse, ch.-l. du canton de son nom, sur la Limmat, à sa sortie du lac de Zurich et à son confluent avec la Sihl, à 70 kilom. S.-E. de Bâle, à 87 kilom. N.-E. de Berne et à 37 kilom. N.-E. de Lucerne, par 47° 22' de latit. N. et 6° 42' de longit. E.; 40,000 hab. Avant la révolution de 1848, Zurich était l'un des trois sièges alternatifs de la diète suisse et du gouvernement fédéral; tribunal suprême et tribunal criminel du canton, synode et directoire ecclésiastique, université, institut de sourds-muets, école fédérale polytechnique, institut de médecine et de chirurgie, bibliothèque publique, cabinets de médailles et d'histoire naturelle, jardin botanique, arsenal, maison de force et de correction. Zurich est surtout une ville manufacturière, et, parmi les différentes branches d'industrie dont elle est le foyer ou le centre, les deux plus importantes et les plus remarquables sont, sans contredit, la fabrication des étoffes de soie et les manufactures de coton, répandues sur tout le nord-est de la Suisse. Toutes les deux travaillent prin-

1517

cipalement pour l'exportation et font concurrence aux soieries de Lyon et aux cotonnades anglaises sur les marchés du nouveau monde comme sur ceux du Levant. A ces deux grandes branches d'industrie se rattachent un grand nombre de teintureries et d'ateliers pour impression sur étoffes. On fabrique, en outre, dans cette ville des draps, des casimirs et des flanelles, du cuir, du papier ordinaire et de tûture, du tabac, savon, chandelles, vinaigre, kirsch, pianos, chapeaux de paille et des machines à vapeur. Cette ville est aussi le principal marché de la Suisse pour les soies grêges et les autres matières premières qui alimentent son industrie, telles que coton, teintures et drogues, céréales, métaux, quincaillerie, mercerie, etc. L'activité commerciale de Zurich ne se borne pas à l'expédition et à la commission; les opérations de banque et de recouvrement avec les principales places de l'Europe et d'Amérique y ont également leur importance. Unie par des voies ferrées avec toutes les parties de la confédération helvétique et les principaux centres commerciaux de l'Europe, elle se trouve dans une position intermédiaire des plus avantageuses pour le commerce avec l'Allemagne, la France et l'Italie.

Rien de plus ravissant que la situation de cette ville. Placée à l'extrémité septentrionale d'un lac délicieux, elle est entourée à l'E. par une ceinture de coteaux fertiles, couverts de vignes et couronnés de forêts; à l'O. s'élèvent d'autres collines, ornées de vignes, de poiriers et de vergers, au-dessus desquels on découvre l'Hallberg, qui forme la plus haute sommité de l'Albis; au N.-O. s'étend une plaine très-bien cultivée. Les Romains avaient créé dans ces lieux un établissement et une étape. L'enceinte qu'occupait à une époque moins reculée la ville de Zurich, alors entièrement située sur la rive droite de la Limmat, était indiquée par plusieurs tours. L'église cathédrale (Gross-Münster) et la demeure des chanoines se trouvent hors des murs et au milieu des vignes. Sur la rive gauche étaient la célèbre abbaye de Fraumünster et le Lindenhof, place où l'on rendait la justice; une petite chapelle, consacrée à saint Pierre, s'élevait dans le voisinage. C'est autour de ces bâtiments que se forma la partie de Zurich qu'on appelle la petite ville. Sur l'autre rive, la cathédrale et les vastes faubourgs de l'Oberdorf et du Niederdorf furent réunis à la vieille cité, laquelle, ainsi que la nouvelle fut pour la seconde fois entourée de murs et de tours. La ville de Zurich resta dans les limites de cette enceinte jusqu'au milieu du xvi^e siècle, où l'étendue qu'elle occupe aujourd'hui fut déterminée par les fortifications dont on la munit. De nos jours, ces fortifications ont été détruites pour agrandir la ville et élargir quelques-unes de ses principales rues. Malgré ces améliorations, la ville est généralement mal bâtie; ses rues sont étroites, irrégulières, mal pavées et ont conservé tout le caractère des villes du moyen âge. Les deux parties de la ville communiquent entre elles par trois ponts sur la Limmat. Au milieu de ce fouillis de rues, de cette agglomération de maisons anciennes, on remarque quelques beaux édifices: l'hôtel de ville ou palais du gouvernement, construit au xvi^e siècle; la belle église de Fraumünster, riche et célèbre abbaye de femmes fondée par Louis le Germanique en 853; les églises Gross Münster et Sankt-Peter, dans laquelle Lavater prêcha pendant vingt-trois ans; l'ancienne église des dominicains; la maison des orphelins, celle des aliénés; la tour de Waltenberg, qui s'élève en un point où la Limmat sort du lac.

Zurich existait, comme nous l'avons dit, au temps des Romains; déclarée ville libre impériale en 1218, elle ne tarda pas à secouer le joug de la noblesse qui la gouvernait, et, après s'être alliée aux cantons de Schwitz, d'Uri, d'Unterwald et de Lucerne pour lutter contre les ducs d'Autriche, elle fut admise en 1351 dans la ligue des cantons helvétiques. Mais, en lutte avec Glaris et Schwitz pour la possession du Tockenberg depuis 1436, elle s'allia avec l'Autriche en 1439 et ne reentra dans la confédération qu'en 1450. Zwingle y prêcha la Réforme dès 1516. Les environs de Zurich ont été illustrés par deux victoires mémorables, la première remportée par les Suisses sur les Autrichiens le 22 juillet 1443; la seconde, par les Français sur les Russes les 25 et 26 septembre 1799 (v. ci-après). Patrie de Gessner, de Simler, de Lavater, de Fuesli et de Pestalozzi.

Zurich (BATAILLE DE), gagnée par Masséna sur les Russes les 25 et 26 septembre 1799. Tandis que Bonaparte quittait l'Egypte, Masséna occupait en Suisse la ligne de la Limmat, attendant toujours un moment favorable pour reprendre l'offensive contre les Russes et les Autrichiens réunis et relever le prestige de nos armes, affaibli par une double défaite, à Novi et à la Trebbia. Sur ces entrefaites, le conseil aulique, pour des raisons que nous n'avons pas à exposer ici, décida que l'archiduc Charles, qui opérait en Suisse avec le général russe Korsakof, serait envoyé sur le Rhin et que Souvarow, qui agissait de concert en Italie avec Mélas, irait le remplacer, de manière que les troupes de même nation fussent réunies ensemble.

Il fallait être bien aveugle pour ordonner un tel mouvement en présence d'un adversaire tel que Masséna. Celui-ci, en effet, entrevit avec une admirable justesse de coup d'œil l'espoir, la certitude même d'écraser les Russes de Korsakof après le départ de l'archiduc Charles et avant l'arrivée de Souvarow, car il était impossible que ce double mouvement s'exécutât simultanément et à jour fixe. Toutefois, l'ennemi crut parer à cet inconvénient en laissant sur la Lint le général Hotze avec le corps autrichien du Vorarlberg, afin de tendre la main à Souvarow arrivant d'Italie. Mais Masséna comptait bien déjouer cette disposition. Quoique inférieur en forces, il avait l'avantage de pouvoir concentrer sa masse sur le point principal, et il espérait bien, avec les 37,000 hommes qu'il avait sous la main, écraser Korsakof qui n'en avait que 26,000; lui opposer, puis se rejeter sur Hotze, qui n'en avait que 25,000, et enfin accabler Souvarow lui-même, arrivant en Suisse avec 18,000 hommes en face d'un adversaire vainqueur. Instruit des projets des ennemis, Masséna résolut de devancer d'un jour son attaque générale, qu'il fixa au 25 septembre (1799). Il prit ses dispositions de manière à masquer plutôt qu'à attaquer le point de Zurich, où Korsakof s'était concentré, en avant de la Limmat, après avoir laissé seulement 3 bataillons à Closter-Fahr pour garder une position où cette rivière est plus accessible et avoir envoyé le général Durasof avec une division au confluent de la Limmat et de l'Aar, pour surveiller ce point.

A cinq heures du matin, Masséna commença son mouvement; la division Lorges, avec une partie de la division Mesnard, s'ébranla pour franchir la Limmat à Closter-Fahr, passage pour lequel toutes les dispositions avaient été admirablement prises. Le général Foy, qui commandait l'artillerie à cette immortelle bataille, eut bientôt éteint le feu des 3 bataillons russes établis sur ce point; 600 hommes traversèrent rapidement la rivière sur des barques et atteignirent bientôt l'autre rive; puis le général Canzan leur adjoignant un renfort suffisant, on marcha sur les 3 bataillons, qui se défendirent vaillamment et se firent tuer jusqu'au dernier homme. En quelques instants, 15,000 Français se portèrent au delà de la rivière et furent disposés de manière à converger sur Zurich. A gauche, Mesnard avec une autre partie de sa division retenait Durasof sur la basse Limmat par ses démonstrations, tandis qu'à droite Mortier s'avancait sur Zurich par Wollishofen. Mais alors celui-ci se heurta contre la masse des troupes russes et dut se replier jusqu'à ce que, renforcé par la division Klein et 4,000 grenadiers du général Humbert, il eût rétabli le combat, repoussé les Russes et les eût enfermés dans Zurich. En même temps, Oudinot, avec les 15,000 hommes qui avaient franchi la Limmat à Closter-Fahr, remonta cette rivière, de sorte qu'à la fin de la journée Korsakof se vit bloqué dans Zurich avec 18,000 hommes devant lui et 15,000 sur ses derrières; un immense désastre l'attendait pour le lendemain.

Korsakof, dit M. Thiers, s'était enfin aperçu de sa position et avait porté ses troupes dans l'autre partie de Zurich, en arrière de la Limmat. Durasof, sur la basse Limmat, apprenant enfin le passage, s'était dérobé et, évitant la brigade Bontemps par un détour, était venu regagner la route de Winterthur. Le lendemain, 4 vendémiaire (26 septembre), le combat devait être acharné, car les Russes voulaient se faire jour, et les Français voulaient recueillir d'immenses trophées. Le combat commença de bonne heure. La malheureuse ville de Zurich, encombrée d'artillerie, d'équipages, de blessés, attaquée de tous côtés, était comme enveloppée de feux. De ce côté-ci de la Limmat, Mortier et Klein l'avaient abordée et étaient près d'y pénétrer. Au delà, Oudinot la serrait par derrière et voulait fermer la route à Korsakof. Cette route de Winterthur, théâtre d'un combat sanglant, avait été prise et reprise plusieurs fois. Korsakof, songeant enfin à se retirer, avait mis son infanterie en tête, sa cavalerie au centre, son artillerie et ses équipages à la queue. Il s'avancait ainsi formant une longue colonne. Sa brave infanterie, chargeant avec furie, renversa tout devant elle et s'ouvrit un passage; mais quand elle eut passé avec une partie de la cavalerie, les Français revinrent à la charge, attaquèrent le reste de la cavalerie et des bagages et les refoulèrent jusqu'aux portes de Zurich. Au même instant, Klein, Mortier y entrèrent de leur côté. On se bat dans les rues. L'illustre et malheureux Lavater, voulant désarmer des soldats furieux, est atteint d'une balle et tué. Enfin, tout ce qui était resté dans Zurich est obligé de mettre bas les armes; 100 pièces de canon, tous les bagages, le personnel administratif, le trésor de l'armée et 5,000 prisonniers deviennent la proie des Français. Korsakof avait eu, en outre, 8,000 hommes hors de combat dans cette lutte acharnée; 8,000 et 5,000 faisaient 13,000 hommes perdus, c'est-à-dire la moitié de son armée. Les grandes batailles d'Italie n'avaient pas présenté des résultats plus extraordinaires. Les conséquences pour le reste de la campagne n'allaient pas être moins grandes que les résultats matériels.

Korsakof, avec 13,000 hommes au plus, se hâta de regagner le Rhin.

Tandis que la ville de Zurich était le théâtre de ces sanglantes péripéties, Soult franchissait la Lint au-dessus du lac de Zurich et abordait le corps autrichien de Hotze. Celui-ci accourut aussitôt au lieu du danger; mais presque au même moment il tomba frappé à mort. Le général Petrasch, qui lui succéda dans le commandement, essaya en vain d'arrêter nos soldats et de les rejeter dans la Lint; il fut obligé de battre en retraite sur Saint-Gall et le Rhin, laissant entre nos mains 3,000 prisonniers et une partie de ses canons. Ainsi donc, près de 60,000 hommes, après avoir éprouvé des pertes immenses, étaient rejetés de la Limmat sur le Rhin.

Pendant ce temps-là, que faisait Souvarow? Parti d'Italie à la tête de 18,000 hommes, il était arrivé le 21 septembre au pied du Saint-Gothard, dont les passages étaient gardés par le général Lecourbe. Il réussit d'abord, grâce à la supériorité de ses forces, à se frayer une route à travers des défilés et des précipices affreux, où ses soldats, ne pouvant passer qu'un à un, étaient décimés par nos tirailleurs. Les sentiers de ces âpres montagnes étaient couverts d'équipages, de chevaux, de soldats mourant de faim ou de fatigue. Bientôt, il se vit assailli en tête et en queue par Masséna, qui arrivait du côté de Schwitz avec la division Mortier, et par Molitor, qui occupait le défilé du Kloenthal, vers les bords de la Lint.

« Souvarow, après avoir livré des combats sanglants et meurtriers, coupé de toutes les routes, rejeté sur Glaris, n'avait d'autre ressource que de remonter la vallée d'Engi pour se jeter dans celle du Rhin. Mais cette route était encore plus affreuse que celle qu'il avait parcourue. Il s'y décida cependant, et, après quatre jours d'efforts et de souffrances inouïes, il atteignit Coire et le Rhin. De ses 18,000 hommes, il en avait à peine sauvé 10,000. Les cadavres de ses soldats emplissaient les Alpes. Ce barbare, prétendu invincible, se retirait couvert de confusion et plein de rage. En quinze jours, plus de 20,000 Russes et 5,000 à 6,000 Autrichiens avaient succombé. Les armées prêtes à nous envahir étaient chassées de la Suisse et rejetées en Allemagne. La coalition était dissoute, car Souvarow, irrité contre les Autrichiens, ne voulait plus servir avec eux. On peut dire que la France était sauvée.

« Gloire éternelle à Masséna, qui venait d'exécuter l'une des plus belles opérations dont l'histoire de la guerre fasse mention, opération qui nous avait sauvés dans un moment plus périlleux que celui de Valmy et celui de Fleurus! Il faut admirer les batailles grandes par la conception ou le résultat politique; mais il faut célébrer surtout celles qui sauvent. On doit l'admiration aux unes et la reconnaissance aux autres. Zurich est le plus beau fleuron de Masséna, et il n'en existe de plus beaux dans aucune couronne militaire. » (Thiers, *Histoire de la Révolution*.)

Zurich (TRAITÉ DE), conclu le 10 novembre 1859 entre la France et l'Autriche. Ce traité, qui n'était que la suite des préliminaires de paix arrêtés à Villafranca, mettait fin à cette guerre d'Italie qui, d'après la solennelle déclaration de Napoléon III, devait avoir pour résultat l'affranchissement de l'Italie tout entière, depuis les Alpes jusqu'à l'Adriatique. Au lieu d'en faire l'analyse, pour que nos lecteurs en aient une connaissance plus exacte et plus complète, nous le reproduisons ici textuellement :

Article 1^{er}. Il y aura, à l'avenir, paix et amitié entre Sa Majesté l'empereur des Français et Sa Majesté l'empereur d'Autriche, ainsi qu'entre leurs héritiers et successeurs, leurs États et sujets respectifs, à perpétuité.

Art. 2. Les prisonniers de guerre seront immédiatement rendus de part et d'autre.

Art. 3. Pour atténuer les maux de la guerre et par une dérogation exceptionnelle à la jurisprudence généralement consacrée, les bâtiments autrichiens capturés qui n'ont point encore été l'objet d'une condamnation de la part du conseil des prises seront restitués.

Les bâtiments et chargements seront rendus dans l'état où ils se trouveront lors de la remise, après le paiement de toutes les dépenses et de tous les frais auxquels auront pu donner lieu la conduite, la garde et l'insubstruction des dites prises, ainsi que du fret acquis aux capteurs; et, enfin, il ne pourra être réclamé aucune indemnité pour raison de prises coulées ou détruites, pas plus que pour les préhensions exercées sur les marchandises qui étaient propriétés ennemies, alors même qu'elles n'auraient pas encore été l'objet d'une décision du conseil des prises.

Il est bien entendu, d'autre part, que les jugements prononcés par le conseil des prises sont définitifs et acquis aux ayants droit.

Art. 4. Sa Majesté l'empereur d'Autriche renonce pour lui et tous ses descendants et successeurs, en faveur de Sa Majesté l'empereur des Français, à ses droits et titres sur la Lombardie, à l'exception des forteresses de Peschiera et de Mantoue, et des territoires déterminés par la nouvelle délimitation qui restera en la possession de Sa Majesté Impériale et Royale Apostolique.

La frontière, partant de la limite méridio-

nale du Tyrol, sur le lac de Garda, suivra le milieu du lac jusqu'à la hauteur de Bardolino et de Manerba, d'où elle rejoindra en ligne droite le point d'intersection de la zone de défense de la place de Peschiera avec le lac de Garda.

Cette zone sera déterminée par une conférence dont le rayon, compté à partir du centre de la place, est fixé à 3,500 mètres, plus la distance dudit centre au glacis du fort le plus avancé. Du point d'intersection de la circonférence ainsi désignée avec le Mincio, la frontière suivra le thalweg de la rivière jusqu'à Le Grazie, s'étendra de Le Grazie, en ligne droite, jusqu'à Scorzarolo, suivra le thalweg du Pô jusqu'à Luzzara, point à partir duquel il n'est rien changé aux limites actuelles telles qu'elles existaient avant la guerre.

Une commission militaire, instituée par les gouvernements intéressés, sera chargée d'exécuter le tracé sur le terrain, dans le plus bref délai possible.

Art. 5. Sa Majesté l'empereur des Français déclare son intention de remettre à Sa Majesté le roi de Sardaigne les territoires cédés par l'article précédent.

Art. 6. Les territoires encore occupés en vertu de l'armistice du 8 juillet dernier seront réciproquement évacués par les puissances belligérantes, dont les troupes se retireront immédiatement en deçà des frontières déterminées par l'article 4.

Art. 7. Le nouveau gouvernement de la Lombardie prendra à sa charge les trois cinquièmes de la dette du Monte-Lombardo-Veneto.

Il supportera également une portion de l'emprunt national de 1854, fixée entre les hautes parties contractantes à 40 millions de florins (monnaie de convention).

Le mode de paiement de ces 40 millions de florins sera déterminé dans un article additionnel.

Art. 8. Une commission internationale sera immédiatement instituée pour procéder à la liquidation du Monte-Lombardo-Veneto. Le partage de l'actif et du passif de cet établissement s'effectuera en prenant pour base la répartition de trois cinquièmes pour le nouveau gouvernement et de deux cinquièmes pour l'Autriche.

De l'actif du fonds d'amortissement du Monte et de sa caisse de dépôts consistant en effets publics, le nouveau gouvernement recevra trois cinquièmes, et l'Autriche deux cinquièmes; et quant à la partie de l'actif qui se compose de biens-fonds ou de créances hypothécaires, la commission effectuera le partage en tenant compte de la situation des immeubles, de manière à en attribuer la propriété, autant que faire se pourra, à celui des deux gouvernements sur le territoire duquel ils se trouvent situés.

Quant aux différentes catégories de dettes inscrites jusqu'au 4 juin 1859 sur le Monte-Lombardo-Veneto et aux capitaux placés à intérêt à la caisse de dépôts du fonds d'amortissement, le nouveau gouvernement se charge pour trois cinquièmes et l'Autriche pour deux cinquièmes, soit de payer les intérêts, soit de rembourser le capital, conformément aux règlements jusqu'ici en vigueur. Les titres de créance des sujets autrichiens entreront de préférence dans la quote-part de l'Autriche, qui, dans un délai de trois mois à partir de l'échange des ratifications, ou plus tôt, si faire se peut, transmettra au nouveau gouvernement de la Lombardie des tableaux spécifiés de ces titres.

Art. 9. Le nouveau gouvernement de la Lombardie succédera aux droits et obligations résultant de contrats régulièrement conclus par l'administration autrichienne pour des objets d'intérêt public concernant spécialement le pays cédé.

Art. 10. Le gouvernement autrichien restera chargé du remboursement de toutes les sommes versées par les sujets lombards, par les communes, établissements publics et corporations religieuses dans les caisses publiques autrichiennes, à titre de cautionnements, dépôts ou consignations.

De même, les sujets autrichiens, communes, établissements publics et corporations religieuses qui auront versé des sommes, à titre de cautionnements, dépôts ou consignations, dans les caisses de la Lombardie, seront exactement remboursés par le nouveau gouvernement.

Art. 11. Le nouveau gouvernement de la Lombardie reconnaît et confirme les concessions de chemins de fer accordées par le gouvernement autrichien sur le territoire cédé, dans toutes leurs dispositions et pour toute leur durée, et notamment les concessions résultant des contrats passés en date des 14 mars 1856, 8 avril 1857 et 23 septembre 1858.

A partir de l'échange des ratifications du présent traité, le nouveau gouvernement est subrogé à tous les droits et à toutes les obligations qui résultaient, pour le gouvernement autrichien, des concessions précitées, en ce qui concerne les lignes de chemins de fer situées sur le territoire cédé.

En conséquence, le droit de dévolution, qui appartenait au gouvernement autrichien à l'égard de ces chemins de fer, est transférée au nouveau gouvernement de la Lombardie.

Les paiements qui restent à faire sur la

somme due à l'Etat par les concessionnaires en vertu du contrat du 14 mars 1856, comme équivalent des dépenses de construction desdits chemins, seront effectués intégralement dans le trésor autrichien.

Les créances des entrepreneurs de constructions et des fournisseurs, de même que les indemnités pour expropriations de terrains, se rapportant à la période où les chemins de fer en question étaient administrés pour le compte de l'Etat et qui n'auraient pas encore été acquittées, seront payées par le gouvernement autrichien, et, pour autant qu'ils y sont tenus en vertu de l'acte de concession, par les concessionnaires, au nom du gouvernement autrichien.

Une convention spéciale réglera, dans le plus bref délai possible, le service international des chemins de fer entre les pays respectifs.

Art. 12. Les sujets lombards domiciliés sur le territoire cédé par le présent traité jouiront, pendant l'espace d'un an, à partir de l'échange des ratifications, et moyennant une déclaration préalable à l'autorité compétente, de la faculté pleine et entière d'exporter leurs biens meubles en franchise de droits et de se retirer, avec leurs familles, dans les Etats de Sa Majesté Impériale et Royale Apostolique; auquel cas la qualité de sujets autrichiens leur sera maintenue. Ils seront libres de conserver leurs immeubles situés sur le territoire de la Lombardie.

La même faculté est accordée réciproquement aux individus originaires du territoire cédé de la Lombardie, établis dans les Etats de Sa Majesté l'empereur d'Autriche.

Les Lombards qui profiteront des présentes dispositions ne pourront être, du fait de leur option, inquiétés, de part ni d'autre, dans leurs personnes ou dans leurs propriétés situées dans les Etats respectifs.

Le délai d'un an est étendu à deux ans pour les sujets originaires du territoire cédé de la Lombardie qui, à l'époque de l'échange des ratifications du traité, se trouveront hors du territoire de la monarchie autrichienne. Leur déclaration pourra être reçue par la mission autrichienne la plus voisine, ou par l'autorité supérieure d'une province quelconque de la monarchie.

Art. 13. Les sujets lombards faisant partie de l'armée autrichienne, à l'exception de ceux qui sont originaires de la partie du territoire lombard réservée à Sa Majesté l'empereur d'Autriche par le présent traité, seront immédiatement libérés du service militaire et renvoyés dans leurs foyers.

Il est entendu que ceux d'entre eux qui déclareront vouloir rester au service de Sa Majesté Impériale et Royale Apostolique ne seront point inquiétés pour ce fait, soit dans leurs personnes, soit dans leurs propriétés.

Les mêmes garanties sont assurées aux employés civils originaires de la Lombardie qui manifesteront l'intention de conserver les fonctions qu'ils occupent au service de l'Autriche.

Art. 14. Les pensions, tant civiles que militaires, régulièrement liquidées, et qui étaient à la charge des caisses publiques de la Lombardie, restent acquises à leurs titulaires, et, s'il y a lieu, à leurs veuves et à leurs enfants, et seront acquittées à l'avenir par le nouveau gouvernement de la Lombardie.

Cette stipulation est étendue aux pensionnaires, tant civils que militaires, ainsi qu'à leurs veuves et enfants, sans distinction d'origine, qui conserveront leur domicile dans le territoire cédé, et dont les traitements, acquittés jusqu'en 1814 par le ci-devant royaume d'Italie, sont alors tombés à la charge du trésor autrichien.

Art. 15. Les archives contenant les titres de propriété et documents administratifs et de justice civile, relatifs soit à la partie de la Lombardie dont la possession est réservée à Sa Majesté l'empereur d'Autriche par le présent traité, soit aux provinces vénitiennes, seront remises aux commissaires de Sa Majesté Impériale et Royale Apostolique aussitôt que faire se pourra.

Réciproquement, les titres de propriété, documents administratifs et de justice civile concernant le territoire cédé, qui peuvent se trouver dans les archives de l'empire d'Autriche, seront remis aux commissaires du gouvernement de la Lombardie.

Les hautes parties contractantes s'engagent à se communiquer réciproquement, sur la demande des autorités administratives supérieures, tous les documents et informations relatifs à des affaires concernant à la fois la Lombardie et la Vénétie.

Art. 16. Les corporations religieuses établies en Lombardie pourront librement disposer de leurs propriétés mobilières et immobilières, dans le cas où la législation nouvelle sous laquelle elles passent n'autoriserait pas le maintien de leurs établissements.

Art. 17. Sa Majesté l'empereur des Français se réserve de transférer à Sa Majesté le roi de Sardaigne, dans la forme consacrée des transactions internationales, les droits et obligations résultant des articles 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15 et 16 du présent traité.

Art. 18. Sa Majesté l'empereur des Français et Sa Majesté l'empereur d'Autriche s'engagent à favoriser de tous leurs efforts la création d'une confédération entre les Etats italiens, qui serait placée sous la présidence honoraire du saint-père, et dont le

but serait de maintenir l'indépendance et l'inviolabilité des Etats confédérés, d'assurer le développement de leurs intérêts moraux et matériels, et de garantir la sûreté intérieure et extérieure de l'Italie par l'existence d'une armée fédérale.

La Vénétie, qui reste placée sous la couronne de Sa Majesté Impériale et Royale Apostolique, formera un des Etats de cette confédération et participera aux obligations comme aux droits résultant du pacte fédéral, dont les clauses seront déterminées par une assemblée composée des représentants de tous les Etats italiens.

Art. 19. Les circonscriptions territoriales des Etats indépendants de l'Italie qui n'étaient pas parties dans la dernière guerre ne pouvant être changées qu'avec le concours des puissances qui ont présidé à leur formation et reconnu leur existence, les droits du grand-duc de Toscane, du duc de Modène et du duc de Parme sont expressément réservés entre les hautes parties contractantes.

Art. 20. Désirant voir assurés la tranquillité des Etats de l'Eglise et le pouvoir du saint-père; convaincus que ce but ne saurait être plus efficacement atteint que par l'adoption d'un système approprié aux besoins des populations et conforme aux généreuses intentions déjà manifestées du souverain pontife, Sa Majesté l'empereur des Français et Sa Majesté l'empereur d'Autriche uniront leurs efforts pour obtenir de Sa Sainteté que la nécessité d'introduire dans l'administration de ses Etats les réformes reconnues indispensables soit prise par son gouvernement en sérieuse considération.

Art. 21. Pour contribuer de tous leurs efforts à la pacification des esprits, les hautes parties contractantes déclarent et promettent que, dans leurs territoires respectifs et dans les pays restitués ou cédés, aucun individu compromis à l'occasion des derniers événements de la Péninsule, de quelque classe et condition qu'il soit, ne pourra être poursuivi, inquiété ou troublé dans sa personne ou dans sa propriété, à raison de sa conduite ou de ses opinions politiques.

Art. 22. Le présent traité sera ratifié, et les ratifications en seront échangées à Zurich dans l'espace de quinze jours, ou plus tôt, si faire se peut.

— ARTICLE ADDITIONNEL. Le gouvernement de Sa Majesté l'empereur des Français s'engage envers le gouvernement de Sa Majesté Impériale et Royale Apostolique à effectuer pour le compte du nouveau gouvernement de la Lombardie, qui lui en garantira le remboursement, le paiement des 40 millions de florins (monnaie de convention) stipulés par l'article 7 du présent traité, dans le mode et aux échéances ci-après déterminées :

8 millions de florins seront payés en argent comptant, moyennant un mandat payable à Paris, sans intérêts, à l'expiration du troisième mois, à dater du jour de la signature du présent traité, et qui sera remis aux plénipotentiaires de Sa Majesté Impériale et Royale Apostolique lors de l'échange des ratifications.

Le paiement des 33 millions de florins restants aura lieu à Vienne en argent comptant et en dix versements successifs à effectuer, de deux mois en deux mois, en lettres de change sur Paris, à raison de 3,200,000 florins (monnaie de convention) chacune. Le premier de ces dix versements aura lieu deux mois après le paiement du mandat de 8 millions de florins ci-dessus stipulé. Pour ce terme, comme pour tous les termes suivants, les intérêts seront comptés à 5 pour 100 à partir du premier jour du mois qui suivra l'échange des ratifications du présent traité.

Le présent article additionnel aura la même force et valeur que s'il était inséré mot à mot au traité de ce jour.

Il sera ratifié en un seul acte, et les ratifications en seront échangées en même temps.

Le même jour, 10 novembre 1859, un autre traité fut conclu entre la France et la Sardaigne, pour la cession de la Lombardie à cette dernière puissance. Voici les termes de ce second traité :

Article 1^{er}. L'objet de cet article est de rappeler les conventions établies entre la France et l'Autriche par le traité précédent.

Art. 2. Sa Majesté le roi de Sardaigne, en prenant possession des territoires à lui cédés par Sa Majesté l'empereur des Français, accepte les charges et conditions attachées à cette cession, telles qu'elles sont stipulées dans les articles 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15 et 16 du traité conclu en date de ce jour entre Sa Majesté l'empereur des Français et Sa Majesté l'empereur d'Autriche, qui sont ainsi conçus (comme aux articles précités).

Art. 3. Par l'article additionnel au traité conclu en date de ce jour entre Sa Majesté l'empereur des Français et Sa Majesté l'empereur d'Autriche, le gouvernement français s'étant engagé vis-à-vis du gouvernement autrichien à effectuer, pour le compte du nouveau gouvernement de la Lombardie, le paiement des 40 millions de florins (monnaie de convention) stipulés par l'article 7 du traité précité, Sa Majesté le roi de Sardaigne, en conséquence des obligations qu'il a acceptées par l'article précédent, s'engage à rembourser cette somme à la France de la manière suivante :

Le gouvernement sarde remettra à celui

de Sa Majesté l'empereur des Français des titres de rente sarde 5 pour 100 au porteur, pour une valeur de 100 millions de francs. Le gouvernement français les accepte au cours moyen de la Bourse de Paris du 29 octobre 1859. Les intérêts de ces rentes courront au profit de la France à partir du jour de la remise des titres, qui aura lieu un mois après l'échange des ratifications du présent traité.

Art. 4. Pour atténuer les charges que la France s'est imposées dans la dernière guerre, le gouvernement de Sa Majesté le roi de Sardaigne s'engage à rembourser au gouvernement de Sa Majesté l'empereur des Français une somme de 60 millions de francs, pour le paiement de laquelle une rente 5 pour 100 de 3 millions sera inscrite sur le grand-livre de la dette publique de Sardaigne. Les titres en seront remis au gouvernement français, qui les accepte au pair. Les intérêts de ces rentes courront, au profit de la France, à partir du jour de la remise des titres, qui aura lieu un mois après l'échange des ratifications.

Art. 5. Le présent traité sera ratifié, et les ratifications en seront échangées à Zurich dans un délai de quinze jours, ou plus tôt, si faire se peut.

En foi de quoi, les plénipotentiaires respectifs l'ont signé et y ont apposé le sceau de leurs armes.

Fait à Zurich le dixième jour du mois de novembre de l'an de grâce mil huit cent cinquante-neuf.

ZURICH (CANTON DE), un des vingt-deux cantons de la confédération helvétique, au N. Il est compris entre le grand-duché de Bade et le canton de Schaffhouse au N., les cantons d'Argovie à l'O., de Zug et de Schwitz au S., de Saint-Gall et de Thurgovie à l'E., par 47° 9' - 47° 51' de latit. N. et 6° 2' - 6° 29' de longit. E. Il mesure 54 kilom. du N. au S. et 40 kilom. dans sa plus grande largeur; superficie, 1,733 kilom. carrés. D'après le recensement de décembre 1870, la population du canton est de 284,000 hab., sur lesquels on compte 263,000 protestants et 17,000 catholiques. A l'exception de quelques montagnes peu élevées, le sol de ce canton se compose de collines et de plaines; aucune hauteur n'atteint la limite des neiges. Il y a trois chaînes de montagnes qui traversent le territoire de Zurich : sur la frontière orientale, celle de l'Altman, de laquelle le Hornli est ordinairement considéré comme la plus haute sommité; la seconde chaîne, celle du Lager, qui forme un embranchement du Jura, entre dans le canton à l'O.; la troisième, celle de l'Albis, à l'O. du lac de Zurich et parallèle à la direction de ce dernier, se prolonge vers le canton d'Argovie. Dans la partie où l'Altman commence à s'abaisser, on trouve au N.-E. la contrée qui est la plus fertile de tout le pays; les belles plaines dont elle est composée s'étendent entre la Toss, la Tour, la Morgue et le Rhin jusqu'à Schaffhouse. A l'O. de l'Altman se déploie une large vallée, arrosée par la tranche Glatt. On y remarque les lacs de Greifensee et de Pfäfers et quantité de beaux villages et de campagnes fertiles; elle s'étend jusqu'aux bords du Rhin dans la partie où l'une des dernières ramifications du Jura vient également aboutir. Elle est séparée par une chaîne de collines d'avec le bassin du lac de Zurich et de la Limmat. A l'opposite de cette chaîne s'étend celle de l'Albis; l'espace contenu entre cette double chaîne de montagnes forme la délicieuse vallée qui renferme le lac de Zurich, ses bords enchanterés et la capitale du canton. C'est aussi dans cette vallée que coule l'impétueuse Sihl et la Limmat, seule rivière navigable du canton, qui appartient tout entier au bassin du Rhin.

Le climat du canton de Zurich est tempéré, mais sujet à des changements fréquents et subits; on ne trouve dans le canton ni glaciers ni neiges perpétuelles. Le sol, naturellement peu fertile, est très-bien cultivé; dans aucun des cantons de la Suisse l'agriculture n'est plus avancée que dans celui de Zurich. On y recueille des céréales à peu près pour la consommation des habitants, des pommes de terre, fourrages, fruits, vins rouges; la sylviculture y est très-avancée et très-productive; élevée importante de gros bétail, moutons, porcs, chèvres; fabrication considérable de beurre et de fromages. Les richesses minérales de Zurich ne sont ni variées ni importantes; mentionnons cependant quelques exploitations de houille, tourbe, pierre à chaux hydraulique, terre à potier, marne et gypse. L'industrie manufacturière y est très-avancée et a son centre principal dans la capitale du canton, qui est aussi, avec Bâle et Genève, une des trois cités les plus commerçantes de la Suisse. Le canton de Zurich est le cinquième par l'ordre de son admission dans la confédération, le deuxième par sa population et le septième par son étendue. Sa constitution actuelle, toute démocratique, date de 1839 et a été révisée en 1863 et en 1869. La souveraineté appartient au peuple et est déléguée à un grand conseil de 212 membres, qui se renouvellent par moitié tous les deux ans. Ce conseil rédige les lois et décrets et nomme les députés à la diète fédérale. Le pouvoir exécutif est confié à un petit conseil composé de 25 membres

élus directement par le peuple; son président est le premier magistrat du canton. Tout citoyen est électeur à vingt ans, éligible à trente et tenu au service militaire jusqu'à quarante ans. Depuis 1863, le canton de Zurich a remplacé le système représentatif par le vote direct du peuple entier, c'est-à-dire de tous les citoyens actifs, sur les projets de loi.

ZURICH (lac de), lac de la Suisse, situé dans les cantons de Zurich, de Schwitz et de Saint-Gall. Sa forme allongée et assez étroite offre plutôt l'aspect d'un grand fleuve que celui d'un lac; il s'allonge du N.-O. au S.-E. en formant un vaste croissant dont la convexité est tournée au S.-O.; sa longueur est de 40 kilom. et sa plus grande largeur n'est que de 3 kilom. L'endroit le plus étroit est coupé par le pont de Rapperschwil. Ce lac reçoit la Linth par son extrémité S.-E.; l'Aa y tombe à Lachen, au S.; enfin, la Limmat en sort par son extrémité N.-O., à Zurich même. Le niveau moyen des eaux du lac est de 426 mètres au-dessus du niveau de la mer; en quelques endroits il a 200 mètres de profondeur. Le poisson y abonde. Ses rives sont riantes, bien cultivées et animées par une nombreuse population. La rive occidentale, escarpée et couverte en partie de forêts de sapins, se trouve dominée par la chaîne de l'Albis; la rive orientale offre des coteaux d'une pente plus douce et presque entièrement couverts de vignobles et d'innombrables habitations, qui semblent n'en faire qu'un immense et magnifique village.

ZURICHOIS, OISE s. et adj. (zu-ri-koi, oi-ze.) Géogr. Habitant de Zurich; qui appartient à cette ville ou à ses habitants : *Les Zurichois. La population zurichoise. Des bisets zurichois font l'exercice sur une petite place voisine de l'hôtel que j'habite.* (V. Hugo.)

— s. f. Comm. Sorte de toile peinte.

Zurichois à Strasbourg pour le tir célébré en 1576 (ARRIVÉE DES), tableau de Théophile Schuler. Ce tableau, dû à un peintre alsacien de grand talent, parut au Salon de 1857 et obtint une mention honorable; il est aujourd'hui au musée de Strasbourg. C'est une grande toile, où figurent de très-nombreux personnages : au centre, sur un piédestal, est un vase couronné de fleurs qui contient le vin d'honneur offert selon l'usage aux étrangers par leurs hôtes; au premier plan, on remarque des groupes soigneusement disposés; le seul reproche qu'on pourrait faire au tableau, c'est de manquer d'unité; il attire les regards sur trois points différents; pourtant la scène principale est bien en relief, et les petits épisodes qui l'entourent ne la font jamais absolument perdre de vue. C'est plus encore par le dessin que par la couleur que ce tableau est remarquable. Il n'est peut-être personne, perdu dans cette foule immense, que le peintre n'ait dessiné avec le plus grand soin. Le souci de la ligne est apparent. Quant à la vérité historique, elle est aussi très-fidèlement observée.

ZURITA ou **ÇURITA** (Jérôme), en latin **Sarrin**, historien espagnol, né d'une famille noble à Saragosse, en 1512, mort dans la même ville en 1580. Envoyé à l'université d'Alcala, où il eut pour maître le savant Nuñez de Guzman, il y fit de brillantes études, attira par son mérite l'attention de Charles-Quint, devint, en 1530, gentilhomme de la chambre du roi, chef des municipalités de Balbastro et d'Huesca, succéda par la suite à son beau-père, Garcias de Olivan, comme secrétaire de l'inquisition à Madrid et devint, en 1543, membre du conseil suprême de Castille, qui le chargea d'une mission en Allemagne. A son retour, il fut nommé par les cortès historiographe d'Aragon, charge qui venait d'être créée (1549). A partir de ce moment jusqu'en 1567, Zurita s'occupa exclusivement de remplir, à la satisfaction des états, ses devoirs d'historien. Il explora non-seulement les bibliothèques et les collections de l'Aragon, mais encore celles de l'Italie, de la Sicile, où il recueillit un nombre considérable de documents de la plus haute importance pour l'histoire d'Espagne, et Philippe II, parvenu au trône, rendit une ordonnance enjoignant à toutes les municipalités et à toutes les abbayes des Etats de lui ouvrir leurs archives et de lui communiquer tous leurs papiers secrets. En 1567, Zurita devint secrétaire particulier du roi, et, l'année suivante, le grand inquisiteur le chargea de toute la correspondance du saint office. Vers la fin de sa vie, il se retira au couvent des hiéronimites de Saragosse et légua en mourant sa riche bibliothèque aux chartreux de la même ville; mais, en 1626, la plus grande partie des ouvrages dont elle se composait fut transportée à la bibliothèque de l'Escurial. Zurita est un des historiens les plus éminents de l'Espagne. Il apporta dans l'examen des preuves historiques un calme impartial, également éloigné d'une légèreté téméraire et d'une crédulité aveugle. Il s'était fait une idée juste de la manière de traiter l'histoire en philosophe et en politique; il possédait les qualités qui font les grands historiens; malheureusement, son style n'est pas irréprochable, et il a encouru avec raison le reproche de prolixité. Il est à regretter, en outre, que les circonstances dans lesquelles il se

trouvait placé et que la crainte d'encourir la colère du soupçonneux Philippe II ne lui aient pas permis de se débarrasser complètement des préjugés de religion et de parti. Le plus important de ses ouvrages a pour titre : *Annales de la couronne d'Aragon* (Saragosse, 1562-1569, 6 v. in-fol.). Ces annales s'étendent depuis les temps les plus reculés de l'histoire d'Espagne jusqu'à la mort de Ferdinand le Catholique et forment le plus riche recueil de documents que l'on possède sur cette période. Zurita y a montré particulièrement, par un enchaînement lumineux de faits, comment était née et comment s'était perfectionnée la constitution nationale des provinces aragonaises. Ces annales ont été continuées par B.-J., d'Argensola et par V. de Blasco-Lanuz (1622, 2 vol. in-fol.) et ont été plusieurs fois rééditées. On doit, en outre, à Zurita : *In lices rerum ab Aragonis regibus gestarum ab initio regni ad annum 1410* (Saragosse, 1578, in-fol.), contenant un abrégé des *Annales* et une histoire de la conquête de la Sicile par les Normands ; *Prograssos de la historia en el regno de Aragon de 1512 à 1580* (Saragosse, 1580, in-fol.), pour faire suite aux *Annales* ; *Enmiendas y advertencias en las coronas de los reis de Castilla que escrivio don Lopez de Ayala* (Saragosse, 1583). Il a laissé manuscrite une *Historia del rey D. Henrique III de Castilla*. C'est Zurita qui a découvert le *Chronicon Alexandrinum* que Du Cange a publié parmi les œuvres des historiens byzantins.

ZURITA (Alonso 1485), historien espagnol qui vivait au xv^e siècle. Il habita pendant dix-neuf ans, entre 1540 et 1560, divers États de l'Amérique centrale, où il remplit des fonctions administratives, puis revint en Espagne. On a de lui plusieurs ouvrages, dont un a été traduit par M. Ternaux-Compans sous le titre de *Rapport sur les diverses classes des chefs de la Nouvelle-Espagne* (Paris, 1839, in-8°). Cet ouvrage, relatif à l'organisation sociale de la population indigène au Mexique, renferme de curieux renseignements sur les origines de l'histoire de ce pays.

ZURLA (Placide), cardinal et écrivain italien, né à Legnano en 1769, mort à Palerme en 1834. Il entra dans l'ordre des bénédictins, se fit connaître par des travaux qui attestent de longues recherches et une solide érudition, reçu de Pie VII le chapeau de cardinal (1823), devint vicaire général de Léon XII, présida pendant plusieurs années le collège de la Propagande et mourut en Sicile pendant une inspection des monastères. On lui doit : *Il Mappamondo di fra Mauro descritto ed illustrato* (Venise, 1806, in-fol.) ; *Dissertazione intorno di viaggi e scoperte settentrionali de' fratelli Zeni* (Venise, 1808) ; *Dei viaggi e delle scoperte africane di Cadamosto* (Venise, 1814) ; *Di Marco Polo e degli altri viaggiatori veneziani* (Venise, 1818-1819, 2 v. in-4°). Citons encore de ce savant prélat : *Des avantages que les sciences et surtout la géographie ont retirés de la religion chrétienne* (Rome, 1823), ouvrage dans lequel il parle de l'utilité du collège de la Propagande.

ZURLAUBEN, nom d'une noble famille suisse, dont les membres, qui portèrent d'abord le nom de La Tour-Châtillon, reçurent le titre de barons de l'empire sous l'empereur Othon le Grand, furent longtemps en guerre avec les habitants du Valais, de Berne et de Fribourg et jouèrent un rôle important en Suisse. Nous allons donner de courtes notices biographiques sur les principaux membres de cette famille. Parmi ceux qui ont porté le nom de La Tour-Châtillon, nous mentionnerons les suivants : — Pierre de La Tour-Châtillon, qui vivait au xiv^e siècle, excita contre lui l'animosité du roi des Romains, Frédéric de Bavière, en se proclamant contre lui. A l'instigation de ce prince, les Bernois firent la guerre à Pierre, qui les vainquit en 1316, mais il se fit battre à son tour en 1350, et les Bernois détruisirent ses châteaux de Manenberg et de Laubeck. Cinq ans plus tard, Pierre fit un voyage en France, et l'on ne sait ce qu'il devint à partir de ce moment. — Son fils, Antoine, mort en 1402, entra en lutte, en 1375, avec son oncle Guichard, évêque et prince de Sion. Pendant la guerre qui s'ensuivit, les vassaux d'Antoine prirent d'assaut un château fort où se trouvaient le prélat et son chapelain, qui furent précipités du haut des tours. Le Valais a toujours été un pays essentiellement catholique, et partant docile au joug cléricale. Les habitants, furieux, se réunirent en grand nombre et jurèrent de venger la mort de leur évêque ; une terrible bataille s'ensuivit, et Antoine subit une sanglante défaite au bord du Rhône, près de Sion. Antoine se rendit alors à la cour du duc de Savoie, où il mourut après avoir abandonné ses droits à ce prince. — Son fils, BALTAZAR, après la défaite essuyée par Antoine, se cacha dans les bois pour ne pas tomber aux mains de l'ennemi, qui n'aurait pas manqué de lui faire un mauvais parti. Le nom de La Tour-Châtillon leur étant odieux, dit Gley, il s'en fit un « à lieu de sa retraite », se nommant au mot allemand *Laube* (feuilles d'arbre), *Zurlauben* ou *Zur-Lauben* (ad frondem), marquant par là que les feuilles de la

forêt lui avaient servi d'asile. Quelque temps après, il se réfugia chez son frère, Conrad, chevalier dans une commanderie de Saint-Lazare du canton d'Uri, et ce fut là qu'il termina ses jours. — Oswald de ZURLAUBEN, arrière-petit-fils du précédent, mort à Zug en 1549, fut capitaine dans les troupes suisses au service des papes Jules II, Léon X et de Maximilien Sforza. Il combattit à Novare, à Ravenna, à Pavie, à Bellinzona et à Marignan. Après avoir servi quelque temps François I^{er}, roi de France, il revint dans sa patrie, où il fut nommé, vers 1531, major général des troupes du canton de Zug. Ce fut en partie grâce à sa bravoure et à sa tactique que les cantons catholiques furent vainqueurs des cantons protestants dans la bataille où Zwingle périt. Il dirigea le gouvernement de son canton jusqu'à sa mort. — Antoine de ZURLAUBEN, fils du précédent, né en 1505, mort en 1584, prit du service de fort bonne heure dans l'armée française. Il reçut trois blessures à la bataille de Blaville (1567), où son fils lui sauva la vie, servit Charles IX, roi de France, et combattit encore à Dreux, à Saint-Denis, à Jarnac, à Moncontour. On a de lui, en allemand, une relation de ces événements militaires auxquels il avait pris part, et une *Histoire des troubles arrivés à Zug en 1585*, et une *Relation d'un voyage à la terre sainte*. Ces deux ouvrages restèrent manuscrits. Antoine remplit à Zug d'importantes fonctions administratives. — JEAN III, son fils, et OSWALD II, son petit-fils, entrèrent dans la même carrière. Oswald II mourut en 1641 sans laisser de postérité. — Bât I^{er} de ZURLAUBEN, d'une autre branche que les précédents, était fort jeune quand il entra au service de la France. Il se signala par sa bravoure dans divers combats, notamment à Moncontour. Sa compagnie, après la réforme du régiment, resta attachée à Charles IX et à Henri III sous le nom, célèbre depuis, de gardes-suisses. Bât s'étant retiré à Zug fut nommé landamman et mourut en 1566. — CONRAD, fils aîné du précédent, mort à Zug en 1639, fut militaire et diplomate. Il remplit des missions auprès de Henri IV (1602) et de Louis XIII (1619), servit avec distinction dans la Valteline (1626), pacifia ce pays ainsi que le Valais et fut fait chevalier de Saint-Michel par Louis XIII. Il se montra sage, avisé et prudent au sein des conseils des treize cantons helvétiques. Il a laissé un traité, *De concordia fidei*. — HENRI, fils du précédent, mort à Zug en 1650, donna de brillantes preuves de bravoure et de sang-froid au siège de Hedin (1639), à ceux d'Aire (1641), de Piombino (1647) et reçut de Louis XIV une pension de 3,000 livres. Ce capitaine retourna à Zug, où il mourut. — Bât II de ZURLAUBEN, frère du précédent, mort à Zug en 1663, remplit d'importantes missions politiques et de hauts emplois administratifs à Zug. Il fut envoyé auprès de Louis XIII pour sauvegarder la neutralité helvétique compromise par le voisinage de l'armée suédoise, apaisa la révolte de Lucerne (1637), les troubles des Grisons (1644), enfin il pacifia Glaris, Zurich et Berne (1656). Ses compatriotes catholiques le surnommèrent *Père de la patrie* et *Colonne de la religion*. Cet homme politique remarquable a écrit l'histoire de ses ancêtres et, ce qui est beaucoup plus intéressant, l'histoire des négociations auxquelles il avait pris part ou qu'il avait menées seul à bonne fin. Cette relation intéressante n'a pas été publiée, bien qu'elle renferme sur la cour de Louis XIII des notes qui ne sont pas sans valeur. — Bât-Jacques I^{er} de ZURLAUBEN, mort à Zug en 1690, se montra fidèle aux traditions de sa race. Il fut placé, en 1638, par les cantons catholiques, à la tête de 800 hommes pour surveiller les mouvements des Suédois sur la frontière, puis il commanda un régiment au service du grand-duc de Toscane. Il commanda également les troupes des cinq cantons catholiques armés contre Zurich et Berne, battit les Bernois et, à cette occasion, fut décoré de l'Épéron d'Or par le pape Alexandre VII ; enfin, comblé d'honneurs par ses compatriotes reconnaissants, il fut un des deux chefs de l'armée helvétique d'observation lors de la conquête de la Franche-Comté par Louis XIV et ensuite alla complimenter ce prince en Alsace. Le canton de Lucerne lui adressa des remerciements et celui de Zug lui confia les plus hautes fonctions administratives. Sur la fin de sa carrière, en 1681, il renouvela l'alliance qui avait été conclue avec le canton du Valais, puis, trois ans plus tard, celle qui existait entre le canton de Zug et le duc de Savoie. — Conrad de ZURLAUBEN, frère du précédent, mort à Perpignan en 1682, fut d'abord lieutenant aux gardes-suisses de Louis XIV. Il devint, en 1675, colonel du régiment de Furstenberg, puis fut gouverneur du château de Zwolle, en Hollande, et brigadier de l'armée française. En 1677, il fit glorieusement la campagne de Catalogne et fut nommé inspecteur général d'infanterie dans le Roussillon et la Catalogne. Louis XIV lui fit don de deux terres seigneuriales en Alsace et le nomma chevalier de Saint-Michel. — Bât-Gaspard de ZURLAUBEN, neveu du précédent, mort à Zug en 1706, servit d'abord le duc de Savoie et gouverna la province d'Asti. Ayant quitté le service, il retourna dans sa patrie où, en 1695, il occupa le poste élevé de landam-

man (chef du canton). • Il renouvela, dit Gley, l'alliance avec l'évêque de Bâle et le canton de Valais. Louis XIV le nomma chevalier de Saint-Michel. L'empereur Léopold ayant, en 1701, élevé Placide, frère de Bât-Gaspard, à la dignité de prince de l'empire, celui-ci fut nommé maréchal héréditaire de l'abbaye de Muri. — Bât-Jacques II de ZURLAUBEN, fils cadet de Bât-Jacques I^{er}, mort à Zug en 1717, concourut, en 1689, aux sièges de Perpignan et de Gironne. Revenu à Zug en 1692, il y occupa les fonctions de landamman. Ce fut lui qui renouvela l'alliance, pour le service militaire appelé depuis capitulations, avec Philippe V, roi d'Espagne et avec Louis XV, roi de France (1715). — Bât-François-Placide de ZURLAUBEN, fils du précédent, mort en 1770, servit dans plusieurs corps, devint lieutenant général des armées françaises (1745) et, dix ans après, il reçut la grande croix de l'ordre de Saint-Louis. Il suivit Louis XV dans les campagnes de 1744 à 1747. Cet officier supérieur s'était trouvé aux batailles de Ramillies et d'Oudenarde, aux sièges de Menin, d'Ypres, de Fribourg, d'Oudenarde et de Dendermonde. D'autres membres de cette illustre maison se distinguèrent au service de la France, le plus remarquable est le suivant :

ZURLAUBEN (Bât-Fidèle-Antoine-Jean-Dominique, baron de La Tour-Châtillon de), général suisse au service de la France, né à Zug en 1720, mort en 1795. Elevé au collège des Quatre-Nations, il fut l'objet des soins tout particuliers du célèbre Rollin, ami intime de son oncle. Ayant terminé brillamment ses études, il entra dans le régiment de Zurlauben et fit plusieurs campagnes, depuis 1742, ce qui lui permit de se distinguer aux batailles de Fontenoy et de Raucoux, aux sièges de Tournay, d'Oudenarde et de Maastricht. Créé brigadier des armées du roi, il obtint en 1758 une compagnie dans le régiment de Zurlauben, en survivance de son oncle, colonel du régiment. Les nombreux ouvrages qu'il publia lui valurent d'être nommé membre associé de l'Académie des inscriptions et belles-lettres de Paris (1749), membre de l'Académie de Zurich, de celle des Arcades de Rome, etc. Il était lieutenant général et conseiller du roi lorsque, en 1780, il obtint du roi une pension de retraite de 12,000 livres. De Zurlauben se retira alors dans une campagne des environs de Zug et s'y livra jusqu'à sa mort à l'étude des antiquités suisses. On lui doit les ouvrages suivants : *Histoire militaire des Suisses au service de la France, avec les pièces justificatives, dédiée à S. A. R. M^{te} de Dombes, colonel général des Suisses et Grisons* (Paris, 1751-1753, 8 vol. in-12), Στρατηγικὸς λόγος, ou la Science du général d'armée, par Onosander, trad. du grec (Paris, 1754, Nuremberg, 1761, in-fol.) ; *Mémoires et lettres de Henri, duc de Rohan, sur la guerre de la Valteline, publiés pour la première fois et accompagnés d'observations historiques* (Genève [Paris], 1753, 3 vol. in-12) ; *Code militaire des Suisses, pour servir de suite à l'histoire militaire des Suisses au service de la France* (Paris, 1758-1764, 4 vol. in-12) ; *Principes du droit public d'Allemagne*, par Muscovy, traduit du latin en français (Paris, 1758) ; *Histoire diplomatique des commanderies de Saint-Lazare à Sedon et Gélenn en Suisse* (1769, in-fol.) ; *Différentes pièces de Therurdaun, poème héroïque, appartenant aux anciens temps de la poésie allemande, traduit en français avec des remarques* (Paris, 1776) ; *Bibliothèque militaire historique et politique* (Paris, 1760, 3 vol. in-12, avec figures) ; *Mémoires sur l'origine de l'auguste maison de Hapsbourg-Autriche, en français et en latin* (1760, in-4°) ; *Lettre sur Guillaume Tell, adressée au président Hénault* (Paris, 1767, in-12) ; *Tables généalogiques des maisons d'Autriche et de Lorraine et de leurs alliances avec la maison de France* (Paris, 1778, in-8°) ; *Tableaux topographiques, pittoresques, physiques, historiques, moraux, politiques et littéraires de la Suisse* (Paris, 1780-1786, 4 vol. in-fol.), avec 420 gravures, représentant les vues les plus remarquables de la Suisse, réimprimés sous ce titre : *Tableaux de la Suisse ou Voyage pittoresque fait dans les treize cantons du corps helvétique* (Paris, 1784-1788, 12 vol. in-4°), une troisième édition est sans gravures ; le *Soleil adoré par les Tauriques sur le mont Gothard* (Zurich, 1782, in-4°) ; *Mémoire sur l'inscription d'une colonne militaire au bourg de Saint-Pierre-Montjoux, en Valais* (Paris, 1782, in-fol.) ; *Mémoire sur les Alpes Pennines et sur le dieu Pennin ou Paninus ; Mémoire sur deux documents passés sous Rodolphe II, roi de Bourgogne, ayant rapport à Genève, à Lausanne et au Pays equestre, avec des notes géographiques et diplomatiques, en allemand* (1784) ; *Observations sur la Valteline et sur les terres que l'abbaye de Saint-Denis, en France, possédait dans ce pays, sous l'empire de Charlemagne et de ses successeurs, dans les Preuves des tableaux topographiques, etc., de la Suisse* (Paris, 1781, in-fol.) ; *Observations sur un titre original de l'an 1255, dans lequel sont nommées les villes de Zurich, de Lucerne, de Zug, de Klingnau et de Meyenberg* (en allemand) ; dans le *Muséum de la Suisse* (Zurich, 1787, in-8°). Outre ces ouvrages d'érudition et de haute science, Zurlauben a produit un nombre si conside-

nable de notices archéologiques et historiques, de mémoires, etc., qu'il nous faut renoncer à en donner ici la liste.

ZURLITE s. f. (zur-li-te — du nom d'un homme d'Etat napoléonien, le comte Zurlo). Minér. Substance jaune, demi-transparente, à éclat vitreux, qu'on trouve dans les roches de la Somma, au Vésuve, et qui, après avoir été d'abord considérée comme une espèce particulière, a été ensuite reconnue identique avec la humboldtite. ¶ On dit aussi ZURLONITE et ZURLÉRITE.

ZURLO (Joseph), comte d'ALTAMURA, célèbre ministre napoléonien, né à Naples en 1759, mort en 1832. Il était fils d'un simple bourgeois, qui lui fit embrasser la carrière du barreau. Nommé, en 1783, membre de la commission chargée de visiter la Calabre, dont les provinces venaient d'être victimes de terribles tremblements de terre, Zurlo rédigea, à cette occasion, un remarquable rapport qui le mit en évidence, lui valut une place dans la magistrature, et le portefeuille des finances en 1798. A la suite de l'invasion française, qui eut lieu peu après, il suivit la cour en Sicile, revint avec elle après la chute de la république parthenopéenne, fut destitué par l'influence du ministre Acton, subit une détention momentanée et accompagna de nouveau Ferdinand en Sicile en 1806 ; mais, revenu à Naples au bout de deux ans, il accepta de Murat le ministère de l'intérieur. Il travailla avec énergie au renversement de la féodalité, ne respectant pas même la prescription centenaire établie par Napoléon dans le royaume d'Italie pour le partage des biens féodaux. Il déployait une activité incroyable : on raconte qu'il ne dormait presque pas, dinait en cinq minutes, marchait presque en courant, montait les escaliers de son ministère comme s'il était poursuivi par des voleurs, appelait les chefs de bureaux qui se précipitaient dans son cabinet pour prendre ses ordres. C'est à Murat qu'il doit le titre de comte. En 1815, il accompagna à Trieste la reine fugitive, repartit à Naples en 1818, et reprit le portefeuille de l'intérieur lors de la révolution du 6 juillet 1820. Porté au pouvoir comme l'homme du peuple, mais devenu l'homme du roi, une sorte de coup d'Etat qu'il voulut accomplir entraîna sa chute. Il fit afficher un soir que Ferdinand se rendait à Leybach pour y négocier avec le congrès une nouvelle constitution pour le royaume. C'était prononcer, de fait, l'abolition de la constitution libérale existante. Une effervescence redoutable s'ensuivit qui força le cabinet à se retirer en masse. Zurlo, dépouillé ainsi de cette popularité qui l'avait soutenu pendant sa vie publique, termina ses jours dans la retraite.

ZURNABA s. m. (zur-na-ba — mot arabe). Mammi. Nom vulgaire de la girafe, en Orient. ¶ On dit aussi ZURNAPA et ZURNAPA.

ZURKACH, bourg de la Suisse, dans le canton d'Argovie, chef-lieu du district de son nom, à 15 kilom. N.-E. de Bruck, près du Rhin ; 1,200 hab. Il y avait jadis une abbaye célèbre, lieu d'un pèlerinage très-fréquent. Antiquités romaines et ruines du château de Kussenberg. Foires importantes.

ZUT interj. (Zut). Pop. Exclamation usitée chez le peuple de Paris, pour exprimer une sorte de dépit, et particulièrement un mécontentement de voir impossibles ou inadéquates les combinaisons que l'on a proposées : *Tu ne viens pas avec nous ? — Impossible. — Oh ! zur alors !*

ZUTPHEN, ville forte du royaume de Hollande, dans la province de Gueldre, chef-lieu de l'arrondissement de son nom, à 24 kilom. N.-E. d'Arnhem, à 14 kilom. S. de Deventer, sur l'Yssel, qui la divise en deux parties et y reçoit le Berkel ; 14,000 hab. Ecole latine ; Société des sciences physiques. Fabrication de papiers, huiles, toiles, cuirs, toiles cirées. Commerce de grains. On y remarque l'église Saint-Walbruge, surmontée d'une haute tour, l'hôtel de ville et l'ancien palais des comtes. Zutphen était autrefois une ville libre, membre de la ligue hanséatique ; elle devint la capitale d'un comté, passa aux ducs de Gueldre, fut prise et pillée par les Espagnols en 1572 et 1583 ; prise par Maurice de Nassau en 1591 et en 1692 par les Français, qui la démantellèrent. Peu après ses fortifications furent réparées ; elle tomba de nouveau au pouvoir des Français en 1795, mais fut prise par les Prussiens en 1813.

ZUTTIBUR, idole des Wendes et des Polonais ; on l'adorait surtout dans un bois sacré près de Mersebourg. C'était probablement un dieu des forêts.

ZUVIA, bourg d'Espagne, province et à 4 kilom. S. de Grenade, sur la rive gauche du Xénil ; 3,800 hab.

ZUYDERZÉE, c'est-à-dire mer du Sud, golfe du royaume de Hollande, formé par la mer du Nord, entre les provinces de la Hollande septentrionale à l'O., d'Utrecht au S., de Gueldre au S.-E., d'Over-Yssel et de Frise à l'E., fermé en partie au N. par les îles de Texel, de Vlieland, de Ter-Schelling et d'Ameland, entre lesquelles s'ouvrent des détroits qui livrent passage aux vaisseaux. Entre les avancements de terre de Stavoren, dans la Frise, et d'Enkhuizen, dans la Hollande, le Zuyderzée n'a que 17 kilom. de largeur ; plus au sud, il forme un vaste bassin circulaire ou

Zuyderzée proprement dit qui a 75 kilom. de largeur; sa longueur totale est de 220 kilom. Au sud-ouest, il s'avance profondément dans les terres, où il forme le petit golfe de l'Y, qui communique au Zuyderzée par le canal de Pampus et sur le bord méridional duquel s'élève Amsterdam. L'entrée de ce golfe est parsemée de bancs de sable; le Zuyderzée proprement dit en renferme moins; cependant les côtes en sont bordées. On y trouve les petites îles de Schokland à l'E., d'Urck au milieu, de Marken au S.-O. L'Yssel, branche du Rhin, la Zwart-Water, et la Vecht, autre branche du Rhin, sont les principaux tributaires du Zuyderzée.

A l'époque romaine, le Zuyderzée n'était que le lac *Flevo*, qu'une inondation confondit avec la mer en 1282. Cette inondation submergea 72 villes ou villages, noya 100,000 personnes et enleva la portion de terre qui séparait du côté du nord ce lac de la mer. Sous le premier Empire français, de 1810 à 1814, le Zuyderzée donna son nom à un département formé de la Hollande septentrionale et de la province d'Utrecht, avec Amsterdam pour chef-lieu.

Il est depuis longtemps question de dessécher le Zuyderzée. Au mois d'août 1875, la Chambre des députés des Pays-Bas a voté un crédit de 8,000 florins pour faire faire de nouveaux sondages et pour s'assurer de la qualité des terres qui se trouvent au fond de cette mer, particulièrement dans la partie méridionale, qu'on se propose de dessécher seulement aujourd'hui.

L'idée première de cette vaste entreprise a été conçue en 1865 par M. Rochussen, ministre d'Etat de Hollande. M. Heemskerk s'y intéressa vivement et nomma une commission d'ingénieurs du waterstaat pour lui en faire un rapport. En 1866, la commission s'acquitta de sa mission, et on arrêta les bases du projet définitif. Toutefois, ce projet paraissait condamné à rester à l'état de lettre morte, lorsque M. Heemskerk entra de nouveau aux affaires. Il s'en occupa si sérieusement, que le roi de Hollande a annoncé dans le discours d'ouverture des Chambres, en 1875, le projet arrêté du dessèchement. En effet, la commission déclara unanimement le plan exécutable, mais aux frais de l'Etat, car les énormes dépenses d'un pareil travail exigent des capitaux tels qu'ils ne seraient pas à la portée d'une entreprise privée.

En jetant un coup d'œil sur la carte des Pays-Bas, on se fera aisément une idée des travaux qu'il s'agira d'exécuter. Avant qu'il puisse être question du dessèchement proprement dit de Kampen, sur l'Yssel, jusqu'à Enkhuizen, sur l'autre rive du Zuyderzée, soit sur une distance de 41 kilomètres, une énorme digue devra être établie dans la mer, afin d'empêcher l'eau de pénétrer dans les terres. Cette digue aura 7 mètres de hauteur au-dessus du niveau de l'eau, avec un sommet de 5 mètres, une largeur de 3 mètres et une berge extérieure de 5 mètres; elle sera formée de sable et de terre glaise; le pied sera protégé par des claies ou fascines; les talus seront munis d'un fort revêtement en pierre. Les dimensions transversales adoptées seront suffisantes pour éviter dans l'avenir tout danger de rupture. La dépense par mètre courant sera de 1,100 francs environ. On entreprendra la construction de cette digue sur quatre points à la fois, savoir à Enkhuizen (Nord-Hollande), son point de départ des deux côtés de l'île d'Urck, et à Kampen, point où elle se termine; de cette manière, les travaux n'exigeront qu'une durée de sept à huit ans.

La berge intérieure de la digue servira de chemin de halage, et plus tard elle pourra être utilisée pour une voie ferrée. En dehors de cette digue, qui coûtera plus de 53 millions de francs, on devra établir de grands bassins pour recueillir l'eau extraite de la mer et, afin de rendre la navigation possible, une dizaine de grands canaux avec de nombreuses écluses; le tout aménagé de façon à pouvoir être mis en rapport avec le chemin de fer.

Un premier canal de ceinture partant d'Uitermeer, près de Menden, suivra les côtes méridionale et orientale du Zuyderzée par Naarden, Huizen, Nijkerk, Harderwijk, Elburg et débouchera dans le golfe au Ketel. Il sera formé de deux biefs et pourvu d'écluses à son embouchure; ce canal recevra les eaux de l'Amstel, du Vecht, de l'Eem et du versant septentrional du Veluwe. Sur la côte septentrionale du Zuyderzée, un autre canal de ceinture, partant d'IJpendam, empruntera jusque près d'Edam le canal de Purmer, qu'on élargira, puis se dirigera sur Schardam, Horn et Enkhuizen, pour déboucher dans le golfe au Ven. Son embouchure sera munie d'écluses. Un service de machines à épuisement pourvoira à l'insuffisance des canaux de ceinture et maintiendra les niveaux constants pendant les crues exceptionnelles. En outre, on élargira le canal d'Amsterdam à la mer et on y établira une machine à vapeur de 300 chevaux. L'ensemble des travaux nécessaires pour assurer l'écoulement des eaux fluviales coûtera de 30 à 35 millions de francs. Les canaux de ceinture seront navigables.

Après avoir desséché le polder du Zuyderzée, on s'occupera de son aménagement hydraulique intérieur. Les canaux destinés à recueillir les eaux puisées dans ce polder

par les machines élévatoires seront établis en relief sur le sol, sur des digues ou levées. Un de ces canaux de décharge partira de Schellingwoude, à peu de distance d'Amsterdam, passera par Marken et aboutira au Ven. Sa largeur sera de 150 mètres. Deux immenses réservoirs seront établis, l'un sur les mauvais terrains des bords d'Enkhuizen, l'autre dans le bassin d'Urck; ils communiqueront ensemble par un canal de 100 mètres de largeur, qui se prolongera jusqu'à la côte d'Over-Yssel en suivant la digue de barrage. Un autre canal collecteur de 70 mètres de largeur, établi dans le sud du polder, passera près de Huizen et aboutira à Harderwijk. Tous ces canaux auront une profondeur de 3 mètres à 4 m, 50, ce qui les rendra accessibles aux bâtiments de mer d'un tonnage moyen. Des machines spéciales de 800 chevaux serviront à maintenir le niveau des canaux de décharge ou collecteurs à 0 m, 40 au-dessous de l'étiage d'Amsterdam. On construira d'autre part, dans l'intérieur du polder, divers canaux de communication avec écluses de 8 mètres de largeur. Les deux principaux iront respectivement de l'Eem au bassin d'Urck et d'Amsterdam au canal que longe la digue de barrage en face de l'île de Schokland. Des voies ferrées seront établies sur les digues de ces deux grands canaux intérieurs, sur celles du canal de ceinture de Hoorn à Enkhuizen, enfin sur la digue de barrage. On pourvoira le polder de canaux, fossés et rigoles d'écoulement secondaire. Il ne restera plus qu'à le parcelier. La dépense à faire pour exécuter tous ces travaux d'aménagement sera de 60 à 80 millions de francs.

L'étendue qu'il s'agit de dessécher est de 195,000 hectares, dont il convient de déduire 19,000 hectares pour les chemins, canaux, etc., en sorte que 176,000 hectares pourront être rendus à la culture. Pour se faire une idée exacte de l'entreprise, il suffira de connaître l'étendue des onze provinces du royaume, qui contiennent :

Le Brabant septentrional.	512,370 hect.
La Gueldre.	508,960 —
La Hollande méridionale.	503,540 —
L'Over-Yssel.	332,010 —
La Frise.	327,000 —
La Hollande septentrionale.	267,520 —
Le Drenthe.	265,670 —
Groningue.	234,890 —
Le Limbourg.	220,550 —
La Zélande.	165,700 —
Utrecht.	138,560 —

Par conséquent, la nouvelle province de Zuyderzée, d'une étendue de 195,000 hectares, serait la dixième province. Elle augmenterait d'un dix-huitième le sol du royaume.

Les frais de cette grande entreprise sont évalués à 250 millions de francs. Chaque hectare desséché revient donc à environ 1,440 francs. Des milliers de sondages et de nombreuses analyses ont prouvé que les terrains du Zuyderzée sont d'une qualité très-supérieure à celle des terrains du lac de Harlem. Ces derniers sont évalués aujourd'hui à 2,000 francs l'hectare en moyenne. En décembre 1874, on a vendu 350 hectares de Wykmeer au prix de 760,294 florins, ce qui fait 2,173 fr. 50 par hectare. La conquête du polder du Zuyderzée paraît donc devoir être une bonne opération au point de vue financier. Au surplus, si l'Etat perd momentanément, il recouvrera bientôt la dépense par les impôts de toute espèce que la nouvelle province produira.

Il y a divergence d'opinion sur le temps qu'il faudra pour l'exécution des travaux. Les uns disent qu'en douze ans tout pourra être terminé; d'autres prétendant qu'il faudra seize ans. La profondeur moyenne du Zuyderzée étant de 4 m, 50, on estime que la quantité totale d'eau à retirer est de 5 milliards 850 millions de mètres cubes. Les machines à vapeur, d'une force totale de 9,440 chevaux, retireront 4,500 mètres cubes par minute. Le dessèchement même ne durerait donc guère plus de deux ans.

La conquête du Zuyderzée sera la plus gigantesque des entreprises de dessèchement que les Hollandais aient faites depuis trois siècles dans leur pays envahi par la mer.

Sous le titre de *Voyage aux villes mortes du Zuyderzée*, M. Henry Havard a publié un ouvrage fort intéressant, dans lequel on trouve la description des paysages curieux, des sites pittoresques, des villes ignorées, des cités perdues qu'il a découvertes en explorant cette mer intérieure, en compagnie du peintre Van Heemskerck.

ZUYLEN VAN NYEVELT (Hugo, baron de), homme d'Etat hollandais, né à Rotterdam en 1781, mort en 1853. Il entra de bonne heure dans la diplomatie et devint, en 1805, secrétaire particulier de Gérard Brantsen, ambassadeur de Hollande à Paris. De cette ville, il passa en Espagne, d'abord comme secrétaire de légation (1807), puis comme chargé d'affaires (1809). Mais l'incorporation de la Hollande à la France vint interrompre pendant plusieurs années sa carrière. Aussi prit-il une part active aux efforts qui furent faits pour secourir le joug de Napoléon. En janvier 1814, Zuylen fut envoyé en qualité de commissaire général près des généraux des armées alliées en Belgique et suivit, à ce titre, l'état-major du général prussien de Bulow; mais il fut

bientôt rappelé sur les réclamations de l'Angleterre, qui l'accusait de chercher à former, au profit du roi Guillaume I^{er} de Hollande, un parti complètement indépendant des puissances alliées. Nommé alors ambassadeur à Stockholm, il passa, deux ans plus tard, à Madrid en la même qualité, conclut dans cette ville le traité d'Alcala et joua surtout un rôle important dans les négociations relatives au règlement des affaires commerciales de la Hollande. Les événements de l'année 1822 amenèrent son rappel. En 1825, il devint ambassadeur à Constantinople, et lorsque les représentants de l'Angleterre, de la France et de la Russie eurent quitté cette ville après la bataille de Navarin, il prit sous sa protection les sujets de ces trois puissances, puis négocia la reprise des relations diplomatiques avec la Porte. De retour à La Haye en 1829, il déploya l'année suivante, lors de la révolution belge, une rare activité, et devint, avec Verstolk de Soelen, l'âme de la politique hollandaise jusqu'à la conclusion du traité définitif avec le nouveau royaume. Zuylen fut ensuite envoyé avec Falk à la conférence de Londres et ce fut lui qui rédigea, jusqu'en février 1833, la plus grande partie des notes et documents politiques adressés par son gouvernement à cette conférence; mais la vacuité des termes dans lesquels quelques-unes de ces notes étaient conçues motiva son rappel (1833). Nommé à son retour en Hollande ministre d'Etat, il fut chargé à diverses reprises, par intérim, du portefeuille des affaires étrangères. L'activité qu'il déploya pour amener la conclusion de la convention au sujet des droits des agnats de Nassau et l'habileté dont il fit preuve dans deux missions à Paris et à Bruxelles faisaient supposer qu'il succéderait, en 1841, au ministre Verstolk qui venait de se retirer; mais ce ne fut encore que par intérim qu'il prit son portefeuille. En mars 1842, il devint ministre des cultes pour la confession protestante et conserva ce poste jusqu'en 1848, époque où il rentra dans la vie privée.

ZUZ s. m. (zuz). Métrol. Nom égyptien et hébraïque de la drachme.

ZUZARE s. m. (zu-za-re). Crust. Genre de crustacés isopodes, de la famille des sphéromiens, réuni par plusieurs auteurs aux sphéromes.

ZUZZERI (Jean-Luc), numismate et archéologue italien, né à Raguse en 1716, mort à Rome en 1746. Il entra dans l'ordre des jésuites, acquit une vaste érudition en archéologie, fit un voyage à Paris, et découvrit à son retour en Italie, dans les ruines de Tusculum, plusieurs restes précieux d'antiquités. On lui doit : *D'una antica villa scoperia sul dosso del Tuscolo* (Venise, 1746, in-4°); *Sopra una medaglia di Attila Filadelfo, e sopra una parimente d'Annia Faustina* (Venise, 1747, in-4°).

ZVORNIGOROD, ville de la Russie d'Europe, dans le gouvernement de Moscou, chef-lieu du cercle de son nom; à 53 kilom. S.-O. de Moscou, sur la rive gauche de la Moskova; 1,300 hab.

ZVORNIK ou **ISVORNIK**, ville de la Turquie d'Europe, dans la Bosnie, chef-lieu de livah, sur la Drina, à 140 kilom. N.-E. de Travnik; 15,000 hab. Commerce de bois. Mines de plomb aux environs.

ZWANZIGER (Joseph-Chrétien), philosophe allemand, né à Leutschau (Hongrie) en 1732, mort en 1808. Il professa les mathématiques et la philosophie à l'université de Leipzig et écrivit plusieurs ouvrages dans la plupart desquels il combat les idées de Kant. Les principaux sont : *De eo quod libertatem et necessitatem interest* (Leipzig, 1765, in-4°); *Deus elevé contre certains aphorismes philosophiques de Platon* (Leipzig, 1768, in-8°); *Théorie des stoïciens et des académiciens sur la perception et le probabilisme, d'après la doctrine de Cicéron* (Leipzig, 1788, in-8°); *Commentaire sur la Critique de la raison pure de Kant* (Leipzig, 1792, in-8°); *Commentaire sur la Critique de la raison pratique de Kant* (Leipzig, 1794, in-8°); *Examen impartial de la doctrine de Kant sur les idées et les antinomies* (Leipzig, 1797, in-8°); *Religion du philosophe et son symbole* (Dresde, 1799, in-8°).

ZWANGIS s. m. (zouan-jiss). Espèce de sorcier moloquois qui évoque les esprits.

ZWARTE-WATER, rivière de Hollande. V. VECHE.

ZWASTESLIUS, bourg du royaume de Hollande, province d'Over-Yssel, arrond. de Zwolle, à 6 kilom. N.-O. de Hasselt, au confluent du Zwart-Water et du Havelter-Aa; 2,500 hab. Place forte.

ZWEERS (Jérôme), poète hollandais, né en 1627, mort en 1696. On n'a point de détails sur sa vie. Il s'adonna avec succès à la poésie critique et composa des pièces qui ont été réunies et publiées par son fils sous le titre de *Poésies* (Amsterdam, 1737, 2 vol. in-4°). — Son fils, Philippe **ZWEERS**, mort en 1774, remplit les fonctions de notaire à Amsterdam. Il consacra ses loisirs à composer des vers et des pièces de théâtre, notamment *Sémiramis* ou la *Mort de Ninus* (Amsterdam, 1729), tragédie qui fut très-bien accueillie; *Scipion* (Amsterdam, 1739); *Mérop*, imitée de Maf-

fei (Amsterdam, 1746). Ses *Poésies* ont été publiées à Amsterdam (1759, 1 vol. in-4°).

ZWEIBRUCKEN, nom allemand de la ville de DEUX-PONTS.

ZWELFER (Jean), médecin et chimiste allemand, né dans le Palatinat en 1618, mort à Padoue en 1668. Ce fut après s'être occupé pendant plusieurs années de pharmacie qu'il alla étudier la médecine à Padoue, où il prit le grade de docteur. De retour en Allemagne, il s'établit à Vienne et pratiqua avec beaucoup de succès l'art de guérir. Comme il possédait de grandes connaissances dans la préparation des remèdes, il travailla à réformer la pharmacologie, qui avait alors tant besoin de réformes, et s'attacha à signaler les erreurs répandues dans la *Pharmacopœia augusta* d'Augsbourg, à peu près généralement adoptée à cette époque en Allemagne. D'une humeur caustique, il poursuivit d'épigrammes, de sarcasmes et de personnalités les membres du collège médical d'Augsbourg et se fit de nombreux ennemis. Ses ouvrages, que les progrès de la science ont fait tomber dans l'oubli, prouvent qu'il était très-instruit et l'un des meilleurs chimistes de son temps. On lui doit : *Animadversiones in pharmacopœiam augustanam* (Vienne, 1652, in-fol.); *Pharmacopœia regia seu Dispensatorium absolutissimum* (Vienne, 1652, in-4°); *Discursus apologeticus adversus Hippocratem chymicum* *Ottonis Tacketti* (Vienne, 1669, in-4°); *Vindicta adversus Franc. Verny pharmacopœiam Montpelensem*. Les ouvrages de Zwelfer ont été réunis et publiés à Dordrecht (1672, 2 vol. in-4°).

ZWELLEDAM, ville de l'Afrique australe, dans la colonie anglaise du Cap, chef-lieu du district de son nom, à 200 kilom. E. de la ville du Cap, sur la rive gauche de la Brede; 5,000 hab.

ZWENIGORODSKI (Siméon), prince russe; il vivait au xiv^e siècle. Le czar Fédor l'envoya en 1589 en Géorgie pour soumettre à la domination russe cette contrée gouvernée par le prince Alexandre et menacée de devenir la proie de la Turquie ou de la Perse, qui se la disputaient. C'était le prince Alexandre lui-même qui, pour obtenir la protection de la Russie, avait demandé à Fédor d'être son vassal et son tributaire. Zwenigorodski s'acquitta avec habileté de cette mission, fit venir de Russie des prêtres grecs et promit au nom du czar de rétablir les villes et les temples en ruine. C'est à partir de cette époque que les czars ont pris le titre de souverains d'Ibérie, czars de Géorgie, de la Kabarda, etc. Peu après son retour à Moscou en 1592, le prince Zwenigorodski alla prendre part à Kola, sur les frontières de la Norvège et de la Laponie, à un congrès dans lequel furent arrêtées des stipulations en faveur du commerce de la Russie avec le Danemark et l'Angleterre. Zwenigorodski a laissé une curieuse relation en langue russe sur ses missions diplomatiques.

ZWENKAU, ville de la Saxe royale, cercle et à 9 kilom. de Leipzig, chef-lieu du bailliage de son nom; 3,100 hab. Raffinerie de salpêtre, fabrique de poudre à canon.

ZWETTEL, ville de l'empire d'Autriche, dans la basse Autriche, cercle et à 53 kilom. N.-O. de Krems; 1,600 hab. Industrie active; fabrication de toiles, coton, draps, tricots; tanneries. Importants marchés pour le commerce du lin, des grains et des bestiaux. Aux environs, on voit une ancienne abbaye de cisterciens, fondée en 1138, avec une riche bibliothèque et une bergerie modèle.

ZWICKAU, ville du royaume de Saxe, chef-lieu du cercle et du bailliage de son nom, à 91 kilom. S.-O. de Dresde, sur la rive gauche de la Mulde; 26,000 hab. Cour d'appel; gynécée, maison de correction dans l'ancien château; centre d'une vaste exploitation de houille; grandes manufactures de glaces et de porcelaines; fabriques de draps, clouteries, bonneteries, papiers, huiles, etc. Parmi les cinq églises de cette ville, on remarque l'église de Sainte-Marie, bâtie de 1453 à 1556, dans le style gothique flamboyant et restaurée en 1839. Luther est souvent monté au haut de la tour pour contempler le panorama qu'on y découvre. A l'intérieur, on admire les sculptures du maître-autel; le saint Sépulchre, dans la sacristie, et un beau tableau de L. Cranach. Mentionnons encore l'hôtel de ville, construit en 1851, la douane et le château d'Osterstein transformé en prison. Zwickau a été ville libre de 1290 à 1348; elle adopta la Réforme en 1521, et le fameux Thomas Munzer y prêcha. On compte dans le cercle de Zwickau 80 mines de charbon, occupant plus de 8,000 ouvriers.

ZWICKAU, petite ville de l'empire d'Autriche, dans la Bohême, cercle et à 35 kilom. N.-O. de Bunzlau, sur le Bobar; 3,600 hab.

ZWICKER (Daniel), sectaire allemand, né à Dantzic en 1612, mort à Amsterdam en 1678. Il fit ses études de médecine et prit le grade de docteur; mais il abandonna bientôt la pratique de son art pour s'occuper de questions théologiques. Peu satisfait du protestantisme, il adopta bientôt la doctrine socinienne, qu'il abandonna, pendant un voyage en Hollande, pour le système des arminiens dont les idées de paix et de tolérance le séduisirent. Frappé de ce fait que les chrétiens étaient constamment en guerre au sujet de dogmes dont l'uti-

lité ne lui parut point démontrée et dont les inconvénients étaient palpables, il songea à rapprocher toutes les communautés chrétiennes dans un nouveau système fondé sur la raison, la tolérance et l'écriture sainte, et devint le chef d'une secte dite des conciliateurs et des tolérants. Zwicker exposa ses idées dans des ouvrages dont l'unique résultat fut de soulever contre lui tous ceux qu'il prétendait rapprocher. Complètement désabusé sur l'efficacité de sa tentative, il rompit avec toutes les communions et passa dans une indifférence philosophique les dernières années de sa vie. « Si vous demandez quel animal est Zwicker et quelle est sa religion, dit Ysiander, il vous répondra lui-même qu'il n'est ni luthérien, ni calviniste, ni chrétien grec, ni catholique romain, ni remontrant, ni mennoniste, etc., mais que, quoiqu'il n'ait rien de commun avec aucune secte, il n'en désire pas moins avec ardeur qu'elles se réforment toutes d'après la vérité divine dont il se déclare l'interprète. » On lui doit une cinquantaine d'ouvrages de controverse, tant imprimés que manuscrits. Nous nous bornerons à citer : *Irenicon Irenicorum, seu reconciliatoris christianorum hodiernorum norma triplex* (Amsterdam, 1653, in-8°); *Discours de conciliation adressé aux chrétiens* (Amsterdam, 1661, in-4°), publié sous le nom de *M. de Celse*; *Irenico-Mistica perpetuo convictus et constructus* (Amsterdam, 1662, in-8°); *Compendium intrare seu de contradictione Ecclesie ostensa* (Amsterdam, 1666, in-4°); *Irenico-Mistica posterior* (Amsterdam, 1667, in-8°); *Novi fœderis Jostas* (Amsterdam, 1670); *Revelatio demonolatris inter christianos* (Amsterdam, 1672, in-4°), etc.

ZWIEFALTEN, le *Duplices aquæ* des Romains, bourg du Wurtemberg, dans le cercle du Danube, bailliage et à 18 kilom. S. de Munsingen, sur l'Aach; 350 hab. Il y avait autrefois une riche abbaye impériale, devenue hospice central d'aliénés. Près de là, pèlerinage très-fréquenté à Notre-Dame de Lotte.

ZWIESEL ou **SWIESEI**, bourg de Bavière, dans le cercle de la basse Bavière, à 9 kilom. N.-E. de Regen, sur la Regen; 2,728 hab. Brasseries importantes.

ZWIESÉLITE s. f. (svin-zé-lite — de *Zwiesel*, nom de lieu). Minér. Phosphate de fer et de manganèse naturel, trouvé à Zwiesel, en Bavière.

— *En cycl.* La *zwieselite* se présente en masses cristallines lumineuses, formant de petits amas dans le granite. Elle est d'un brun de clou de girofle. Sa densité est de 3,9. Ce minéral a les plus grands rapports avec la triphylite; il ne se distingue même de cette dernière, au point de vue de la composition, qu'en ce qu'il contient une certaine quantité de fluor. Aussi plusieurs minéralogistes sont-ils portés à le considérer comme une triphylite fluorifère. D'après Fuchs, la *zwieselite* renferme 35,60 d'acide phosphorique, 35,44 de protoxyde de fer, 20,24 de protoxyde de manganèse, 4,76 de fer métallique, 3,18 de fluor et 0,60 de silice. On ne l'a encore rencontrée qu'à Zwiesel.

ZWINGER ou **ZUINGER** (Théodore), dit *l'Ancien*, célèbre médecin suisse, né à Bâle en 1533, mort en 1588. Il était fils d'un corroyeur et d'une sœur de l'imprimeur Jean Oporin. Après avoir fait son éducation première à Bâle, il se rendit à Lyon, où il passa trois ans, en qualité de prote, dans l'imprimerie des Bérins. De là, il gagna Paris, y suivit les leçons du célèbre Ramus, revint au bout de cinq ans dans sa ville natale (1553) et parut presque aussitôt pour l'Italie. Pendant son séjour dans la péninsule, il étudia la médecine à Padoue et à Venise, prit le grade de docteur à l'université de cette première ville et retourna, en 1559, à Bâle, où il se fixa définitivement. Peu après, il épousa la veuve d'un riche commerçant, s'adonna à la pratique de son art, devint professeur de langue grecque à l'académie (1565), puis occupa successivement les chaires de morale (1571) et de médecine théorique. Zwinger succomba aux atteintes d'une épidémie qui ravageait la ville de Bâle. C'était un homme de beaucoup de savoir et du commerce le plus agréable. Ses principaux ouvrages sont : *Tabula et commentarius in artem medicinalem Galeni* (1561, in-fol.); *Theatrum vitæ humanæ* (Bâle, 1565-1571-1586-1596, 1604, 5 vol. in-fol.), vaste compilation de traits historiques et d'anecdotes, de rapprochements curieux et piquants; *Leges ordinis medici basilienensis* (Bâle, 1570, in-fol.); *Alorum philosophia practica* (Bâle, 1575, 2 vol. in-8°); *Methodus similitudinum* (Bâle, 1575, in-8°); *Methodus rustica Catonis et Varrois præceptis aphoristicis per locos communes digestis* (Bâle, 1576, in-8°); *Methodus apodemica* (Bâle, 1577, in-4°); *Analysis Psal-morum Davidis* (Bâle, 1593, in-fol.); *Physiologia medica Th. Paracelsi dogmatibus illustrata* (Bâle, 1590, in-8°), ouvrage posthume dans lequel Zwinger a cherché à concilier la doctrine d'Hippocrate et des anciens médecins avec celle de Paracelse, etc.

ZWINGER (Jacques), philologue et médecin suisse, fils du précédent, né à Bâle en 1569, mort en 1610. Son père l'envoya faire ses études à l'université de Padoue, puis il visita l'Italie et l'Allemagne pour y compléter son instruction, revint à Bâle en 1593 et se fit recevoir docteur en médecine l'année suivante.

Peu après, il devint professeur suppléant, puis professeur en titre de langue et de littérature grecques, donna en même temps des leçons de médecine et pratiqua son art avec un grand désintéressement. Zwinger mourut à quarante et un ans d'une maladie contagieuse. C'était un homme de goût à qui l'on doit, entre autres écrits : *Græcarum dialecticarum hypotyposis*, travail inséré à la fin du *Lezique de Scapula* (1600); *Vita Luciani* (Bâle, 1602, in-8°); *Principiorum chymicorum examen ad Hippocratis, Galeni, cæterorumque Græcorum et Arabum consensum* (Bâle, 1606, in-8°), où il combat la doctrine de Paracelse et de ses disciples, etc.

ZWINGER (Théodore), théologien protestant, fils du précédent, né à Bâle en 1597, mort en 1654. Il resta orphelin à treize ans et résolut d'étudier la médecine, bien qu'il sût que son père le destinait à l'état ecclésiastique; mais, étant tombé gravement malade sur les entrefaites, il crut y voir la punition de sa désobéissance aux vœux paternels et, à peine guéri, il s'adonna à l'étude de la théologie et des langues orientales. En 1617, il reçut les ordres, puis voyagea pendant deux ans en Allemagne, dans les Pays-Bas, en Angleterre, en France. De retour dans sa ville natale, il y remplit diverses fonctions pastorales, notamment celles de pasteur de Saint-Théodore (1627), de premier pasteur (1630), de surintendant des églises de Bâle, à la fin de la même année, et de professeur de l'Ancien Testament à l'Académie. Pendant vingt-quatre ans, il occupa avec un grand succès cette chaire et publia les deux ouvrages suivants : *Theatrum sapientiæ cœlestis, sive analysis institutionum Calvini* (Bâle, 1652, in-4°); *Analysis Epistolæ D. Pauli ad Romanos* (Bâle, 1655, in-4°).

ZWINGER (Jean), théologien suisse, fils du précédent, né à Bâle en 1634, mort en 1696. Il entra dans les ordres en 1654, alla compléter ses études théologiques à Genève, y devint pasteur de l'Eglise allemande, donna par suite de sa mauvaise santé sa démission en 1656, et se mit à visiter les principales villes de l'Allemagne et de la Hollande. De retour dans sa ville natale, Jean Zwinger fut nommé professeur de langue grecque à l'Académie, devint en 1662 conservateur de la bibliothèque académique, prit le grade de docteur en théologie en 1665 et occupa pendant trente ans les principales chaires de la Faculté théologique. Outre le *Catalogue systématique* (6 vol. in-fol.) de la bibliothèque confiée à ses soins, on lui doit un grand nombre de harangues et de thèses parmi lesquelles nous nous bornerons à citer : *De monstris eorum que causis ac differentiis* (Bâle, 1660, in-4°); *Oratio de barbarie superiorum sæculorum* (Bâle, 1661); quarante-deux thèses *De peccato* (1668-1693); vingt-huit *De rege Salomone peccante* (1687-1696).

ZWINGER (Théodore), dit *le Jeune*, médecin suisse, fils du précédent, né à Bâle en 1658, mort en 1724. Il marqua tout jeune une ardeur extraordinaire pour l'étude, se fit recevoir maître ès arts en 1675, apprit la philosophie, les lettres anciennes et modernes, la botanique, l'histoire naturelle à Schaffhouse et à Zurich, et se fit recevoir docteur à Bâle en 1680. Zwinger alla compléter ensuite son instruction à Paris et à Strasbourg, puis retourna en 1682 dans sa ville natale, où il acquit comme praticien une réputation qui s'étendit non-seulement en Suisse, mais encore dans une partie de l'Allemagne. Nommé professeur d'éloquence en 1684, il devint en 1687 professeur de physique à l'Académie de Bâle, où il établit à ses frais un cabinet de physique. S'étant rendu à Vienne en 1694, il y reçut l'accueil le plus flatteur et fut nommé, vers cette époque, membre de la Société royale de Berlin et de l'Académie des Curieux de la nature. De retour dans sa ville natale, il y reprit ses leçons de physique, par lesquelles il avait produit une véritable révolution, en remplaçant l'enseignement purement théorique par l'enseignement expérimental. Il quitta cette chaire, en 1703, pour celle d'anatomie et de botanique et fut enfin chargé, en 1711, du cours de médecine théorique et pratique. Il enrichit le jardin de l'Académie de nouvelles plantes recueillies dans les montagnes de la Suisse et se signala par son dévouement et son zèle infatigable pendant une épidémie qui ravagea Fribourg en Brisgau en 1710. Indépendamment d'un grand nombre d'observations et de thèses, on doit à cet éminent médecin : *Théâtre botanique* (Bâle, 1696, in-fol.), ouvrage dans lequel il a réuni les plantes décrites par Camerarius, Gesner et Bauhin, en y joignant leurs propriétés médicales; *Epitome totius medicinæ* (Londres, 1701, in-8°); *Specimen physicæ eclecticæ experimentalis* (Bâle, 1707, in-12); *Fasciculus dissertationum medicorum selectiorum* (Bâle, 1710, in-8°); *Theatrum præceps medicæ* (Bâle, 1710, in-4°); *Pædatria practica, seu curatio morborum puerilium* (Bâle, 1722, 2 vol. in-8°). Citons encore de lui : *Desyncho purida* (Bâle, 1680, in-4°); *De pædophilia* (Bâle, 1680, in-4°); *Positiones miscellanæ et variis philosophiæ physico-medicinæ* (Bâle, 1797, in-4°); *Scrutinium magnetis physico-medicinæ* (Bâle, 1797, in-4°); *De vitæ hominis sanæ* (Bâle, 1699); *Lucubrations de plantarum doctrinæ in genere* (Bâle, 1698, in-4°); *Typum consultationum medica-*

rum (Bâle, 1699, in-4°); *De acquitenda vitæ longitudine* (Bâle, 1703), etc.

ZWINGER (Jean-Rodolphe), théologien suisse, frère du précédent, né à Bâle en 1660, mort en 1708. Après avoir reçu les ordres (1680), il se rendit à Zurich, puis à Genève, où il perfectionna son talent pour la chaire, devint en 1686 chapelain d'un régiment suisse au service de la France, passa à ce titre en France, puis revint dans sa patrie, remplit diverses fonctions pastorales et devint successivement ensuite pasteur de Sainte-Elisabeth, à Bâle (1700), surintendant ecclésiastique (1703) et professeur de controverse à l'Académie. Nous citerons de lui : *Tracté de l'espoir d'Israël* (Bâle, 1685, in-12), en allemand; la traduction de *l'Histoire de la révolution d'Angleterre* (Bâle, 1690, in-8°); *Sermon contre les arts magiques* (Bâle, 1692, in-4°); *De morientium ad partitionem* (1704).

ZWINGER (Jean-Rodolphe), médecin suisse, neveu du précédent et fils de Théodore, né à Bâle en 1692, mort en 1777. Dès l'âge de quinze ans, il se fit recevoir maître ès arts, puis étudia la médecine à Bâle et à Strasbourg, passa son doctorat dans sa ville natale (1709), obtint en 1712 la chaire de logique et se livra en même temps à la pratique de son art avec un succès qui lui acquit une grande réputation en Allemagne. En 1721, il devint professeur d'anatomie et de botanique et remplaça, trois ans plus tard, son père dans la chaire de médecine théorique et pratique, qu'il occupa cinquante-trois ans de la façon la plus brillante. Il mourut à quatre-vingt-cinq ans, après en avoir passé soixante-cinq dans le professorat. Ce savant médecin était, sous le nom d'Avicenne II, membre de l'Académie des Curieux de la nature et fut un des fondateurs de la Société médico-physique helvétique. Zwinger avait formé un grand nombre d'élèves remarquables, dont l'un fut le célèbre Haller. Indépendamment de nombreuses thèses et observations médicales insérées dans les *Actes des curieux de la nature*, on lui doit des ouvrages, dont les principaux sont : *De cerebri humani structura naturali* (Bâle, 1710, in-4°); *De usu et functionibus cerebri* (Bâle, 1712, in-4°); *De methodo medicinæ docendi mathematica* (Bâle, 1714, in-4°); *Paradoxum logicum: quod omnis homo benedictus* (Bâle, 1718, in-8°); *De divinitate medicinæ* (Bâle, 1724, in-4°); *Problemata medica de prole cranii experte* (Bâle, 1728, in-4°); *Speculum hippocraticum de notis et præsignis morborum* (Bâle, 1748, 2 vol. in-8°), recueil très-estimé, contenant une nomenclature méthodique des sentences et des prédictions d'Hippocrate; *Hippocratis opuscula aphoristica* (Bâle, 1754, in-8°).

ZWINGER (Frédéric), médecin suisse, frère du précédent, né à Bâle en 1707, mort en 1776. Ce fut d'abord vers la jurisprudence qu'il dirigea ses études; mais, poussé par son goût pour les sciences, il se décida, après la mort de son père, à étudier la médecine et suivit successivement dans ce but les cours des universités d'Heidelberg, de Leyde, où il entra en relations avec Boerhaave, et de Paris. De retour à Bâle (1731), il y passa son doctorat, acquit la réputation d'un excellent praticien, devint en 1743 premier médecin du marquis de Bade-Dourlach, revint par la suite dans sa ville natale et y devint successivement professeur d'anatomie et de botanique (1750), doyen et recteur de l'Académie. Outre des thèses, on a de lui des observations relatives à la médecine et à l'histoire naturelle, insérées dans les *Acta helvetica physico-medica*, une édition du *Theatrum botanicum* de son père, auquel il ajouta la description de plantes rares, et une édition du *Medicus sœvus ac celeris*, du même, qu'il enrichit de nombreuses et intéressantes additions.

ZWINGÈRE s. m. (zouain-jè-re — de *Zwinger*, natural. allem.). Bot. Syn. de *NOLANA* et de *SIMABA*.

ZWINGLE ou **ZWINGLI** (Ulric), célèbre réformateur suisse, né à Wildhaus, canton de Glaris, le 1er janvier 1484, mort sur le champ de bataille de Cappel le 8 octobre 1531. Quoique sans fortune, ses parents ne négligèrent rien pour lui donner une excellente éducation. Son oncle, curé de Wesen, dirigea ses premières études, et il obtint de si rapides succès avec son jeune élève qu'il engagea le père à l'envoyer à Berne, où le savant Wœlfelin enseignait le grec. Les dominicains, toujours à l'affût des talents naissants, désirèrent s'attacher ce jeune homme déjà si distingué. Mais le père de Zwingle se hâta de l'envoyer à Vienne, où il resta jusqu'en 1502. Parvenu alors à sa dix-huitième année, Zwingle retourna à Bâle. Là, il professa le latin et étudia la théologie sous Thomas Wytenbach.

Il prit le grade de maître ès arts en 1506, et, cette même année, il fut promu à la cure de Glaris. Il dirigea cette église avec cette sagesse d'esprit, cette douceur de sentiments qui le distinguaient si profondément de Luther. Il y porta surtout un incomparable amour pour le maintien de la vieille indépendance de son pays. En 1512, il avait accompagné, en qualité d'aumônier, les Suisses que Jules II appela en Italie contre Louis XII, assista à la bataille de Novare, puis à celle de Marignan contre François Ier. De retour dans sa patrie, il blâma la coutume des Suisses

de se mettre au service de l'étranger comme mercenaires, et se fit remarquer par l'austérité de ses mœurs et la sévérité de ses principes. Avant Luther, il sentit la nécessité d'une réforme religieuse et ne craignit pas d'en jeter les fondements dans ses sermons et dans une lettre au cardinal de Sion, où il attaquait le luxe de la cour papale, les désordres des prélats, le culte, et surtout les moines, qu'il nomme *de pieux fainéants*. Ces idées nouvelles répon-daient trop aux vagues sentiments d'opposition qui couvaient dans les âmes pour ne pas avoir l'appui de l'opinion. Avec une largeur de vues que les autres réformateurs ne possédèrent pas, il fit passer dans sa conduite un esprit de tolérance trop rare à cette époque, même parmi ceux qui l'invoquaient à leur profit. Zwingle pensait que les pafens vertueux étaient dignes d'entrer dans le ciel, puisque, selon la parole d'un Père de l'Eglise, ils ont été « chrétiens avant le Christ. » Sa lecture principale était celle du Nouveau Testament. On prétend qu'il copia et apprit par cœur les *Epîtres* de saint Paul pour mieux s'en pénétrer. Il entra en correspondance avec Erasme et sentit se dissiper peu à peu ses anciennes croyances touchant l'Eglise romaine; mais sans formuler encore ses nouvelles opinions, il se contenta de blâmer le culte des reliques, les pèlerinages et toutes ces cérémonies purement extérieures auxquelles le catholicisme attache un si grand prix.

En 1516, Zwingle fut nommé curé d'Ensieden et se trouva ainsi préposé en quelque sorte aux pèlerinages qui se faisaient à Notre-Dame-des-Ermîtes. La porte de l'abbaye portait cette inscription : *Ici l'on trouve la pleine remission de ses péchés*; l'inscription fut effacée, les reliques furent enterrées. Une fête, célébrée tous les sept ans en l'honneur de la Vierge, réunissait des milliers de pèlerins. Il leur annonça l'inutilité des pèlerinages et des donations pieuses, l'impuissance des châtimens corporels pour l'œuvre du salut. Zwingle, prêchant ces idées, devançait d'un an le réformateur de l'Allemagne.

Il eut des ennemis et des admirateurs, mais il quitta bientôt Ensieden pour Zurich, où il prononça son discours d'ouverture le 1er janvier 1519. Dès le lendemain, il aborda l'explication de l'Evangile de saint Matthieu. C'était changer l'ancienne prédication et ouvrir l'Eglise à de hardies nouveautés; mais les magistrats de Zurich l'encourageaient. En 1520, le sénat prescrivit à tous les curés du canton d'expliquer le Nouveau Testament sans y rien changer; il défendit en même temps aux citoyens d'accepter à l'avenir des pensions de l'étranger, et Zwingle, qui recevait 500 florins du pape, en fit le sacrifice immédiat.

Cependant, l'orage se préparait. Plusieurs citoyens ayant refusé d'observer le carême, les prêtres s'en plaignirent à l'évêque de Constance, qui expédia son grand vicairé à Zurich. Zwingle publia un écrit sur le *Libre choix des mets*, qui lui valut de l'évêque une menace de destitution. Sans se laisser intimider, soutenu d'ailleurs par le sentiment populaire, il répliqua par la publication de *l'Archétèlès* (le *Commencement et la fin*), ouvrage hardi, où les cérémonies catholiques étaient examinées sans faiblesse et combattues sans pitié. En même temps, il adressait à la diète helvétique une pétition signée de dix ecclésiastiques du canton, qui demandaient comme lui la libre prédication de l'Evangile et l'abolition du célibat des prêtres. La haine des partisans de l'ancien culte allait toujours croissant; mais la Réforme grandissait toujours. En 1524, Zwingle épousa Anna Reinhard; en 1525, la messe était abolie à Zurich, et l'on célébrait pour la première fois la Cène selon la doctrine du réformateur, qui la regardait comme un simple acte commémoratif de la mort de Jésus-Christ.

Le réformateur soutint dès lors des luttes continuelles, et, pour chacune d'elles, il obtint d'importants succès. Ainsi, après la publication de ses soixante-sept thèses, le 29 janvier 1523, il avait hardiment demandé le retour à l'Eglise primitive. A la suite d'une assemblée tenue le 23 octobre de la même année, il avait fait prononcer par le grand conseil l'émancipation complète de l'Eglise de Zurich. A la décapitation de son collègue Hottinger, à Lucerne, il répondit par la destruction immédiate de toutes les ornementations des temples. Moins violent que Luther, il se montra plus radical que lui. Il publiait à la même époque son traité de la *Vraie et de la fausse religion*. On y trouve cette définition de la liberté : « La liberté ne consiste pas à pouvoir satisfaire sans obstacle tous ses desirs et toutes ses passions, ce qui serait une tyrannie pire que le despotisme d'un seul ou de plusieurs; mais elle existe là où on laisse un libre cours à la vérité et à la justice, et où règne une égalité entière de droits et de devoirs. »

Mais tous les cantons de la Suisse n'embrassaient pas la Réforme, et la diète de la confédération travaillait à lui imposer des limites. Les cantons de Schwitz, d'Uri, d'Unterwald, de Zug et de Lucerne, restés attachés à l'Eglise romaine, menaçaient d'exclusion ceux qui s'en étaient éloignés. Plusieurs partisans de Zwingle furent condamnés au supplice; le réformateur lui-même fut brûlé en effigie à Lucerne. Le colloque tenu à

Bade en 1526 n'aboutit à rien; on ne s'enfendit pas davantage dans la dispute ouverte à Berne en 1528, et il devint manifeste, dès ce moment, que les deux partis allaient avoir recours aux armes.

Les cantons catholiques se hâtèrent de s'unir à la maison d'Autriche. La guerre fut déclarée en 1529. Le 8 juin de cette année, Zwingli sortit de Zurich accompagné, en qualité d'ambassadeur, ses amis prêts à commencer la guerre civile. On voulait le retenir : « Quand mes frères exposent leur vie, répondit-il, je ne demeurerai pas tranquillement assis auprès de mes foyers. D'ailleurs, l'armée aussi a besoin d'un œil vigilant, qui se porte sans cesse tout à l'entour d'elle. » Les deux armées étaient à la veille d'en venir aux mains lorsque la paix se fit. Mais c'était une paix boiteuse. Quelques mois après, mis au ban des cantons protestants, qui refusaient de leur vendre des vivres, les catholiques firent des préparatifs secrets et envahirent le canton de Zurich. Les Zurichois accoururent et furent complètement battus à Cappel.

Zwingli, frappé d'une pierre à la tête au moment où il assistait un de ses parents, fut blessé mortellement : « Qu'est-ce que cela ? Ils peuvent tuer le corps, mais non pas l'âme ! » s'écria-t-il. Ce furent ses dernières paroles. Deux soldats catholiques le voyant sur le point d'expirer : « Veux-tu que nous t'amenions un prêtre pour te confesser ? » lui dirent-ils. Zwingli refusa d'un signe. « Si tu ne peux plus parler, ajoutèrent-ils, pense au moins dans ton cœur à la mère de Dieu et invoque les saints, afin qu'ils intercèdent pour toi et t'obtiennent la grâce devant Dieu. » Le mourant regarda le ciel. « Sans doute, répondirent-ils, tu es un de ces hérétiques de la ville ? — Je crois que c'est Zwingli ! dit l'un d'eux. — Zwingli ! s'écria le capitaine Fockinger d'Unterwald, qui arrivait en ce moment, Zwingli, ce vil hérétique, ce scélérat, ce traître ! » et il l'acheva d'un coup d'épée. La soldatesque déchira son cadavre.

ZWINGLIANISME ou **ZUINGLIANISME** s. m. (zuin-gli-a-ni-sme). Hist. relig. Doctrine de Zwingli et des zwingliens.

ZWINGLIEN ou **ZUINGLIEN** s. m. (zuin-gli-ain). Hist. relig. Membre de la secte fondée par le curé suisse Ulric Zwingli au XVI^e siècle.

ZWIRNER (Ernest-Frédéric), architecte allemand, né à Jakobsvalde (Silésie) en 1802, mort en 1861. Il commença ses études artistiques à l'école d'architecture de Breslau, alla en 1821 les continuer à celle de Berlin, dont il devint bientôt l'un des élèves les plus distingués, et fut choisi par Schinkel pour l'aider dans ses travaux. En 1829, il fut chargé de diriger les travaux de reconstruction de l'hôtel de ville de Colberg, qui furent exécutés dans le style gothique, d'après les plans de Schinkel. En 1828, il avait été attaché à la députation supérieure d'architecture, où il travailla, sous la direction du même maître, à plusieurs projets importants. A la mort de l'inspecteur d'architecture Ahlert (1833), qui dirigeait depuis 1824 les travaux de restauration de la cathédrale de Cologne, Zwirner fut choisi pour lui succéder, comme celui de tous les architectes de Berlin qui connaissait le mieux le style gothique. Il prit donc, en août 1833, la direction des travaux, qui entrèrent dès lors dans une phase toute nouvelle. Tout en restaurant cet imposant édifice, il entreprit aussi de le continuer et de le terminer. Il s'était tellement pénétré du plan primitif, que lorsque, en 1841, les travaux de restauration furent achevés et le chœur rétabli, il présenta au roi Frédéric-Guillaume IV un plan pour la continuation et l'achèvement de l'édifice dans le style de l'ancien plan; il fournit, en même temps, un devis exact des dépenses que ces nouveaux travaux entraîneraient. Le roi approuva le plan, affecta à son exécution une somme annuelle de 50,000 thalers (187,500 fr.) et posa, le 4 septembre 1842, la première pierre du portail du sud. Grâce à l'activité de Zwirner, ainsi que des aides et des ouvriers habiles qu'il avait formés lui-même, les travaux firent des progrès rapides; mais il ne devait pas être donné à l'artiste d'en voir le complet achèvement. Il a presque entièrement reconstruit les portails du sud et du nord, ainsi que l'aile y adossée, terminée la nef principale, à l'exception des voûtes du centre et d'une partie de la charpente, élevée à une hauteur considérable la tour principale du nord et posé le toit, avec ses gargouilles élégantes. Bien que la construction de la cathédrale de Cologne l'eût occupé sans relâche, Zwirner trouva cependant les loisirs nécessaires pour exécuter plusieurs autres édifices importants, parmi lesquels se place au premier rang l'église Saint-Apollinaire, à Remigen, l'une des plus belles œuvres d'architecture en style gothique qui aient été conçues et construites à notre époque. Il a, en outre, fourni les plans d'un grand nombre de petites églises, entre autres de celles d'Elberfeld et de Mulheim-sur-le-Rhin; de plusieurs châteaux, tels que celui des princes de Fürstenberg, à Herdringen, celui d'Argenfels-sur-le-Rhin, celui de Moyland, près de Clèves, etc. Sa dernière œuvre fut la synagogue de Cologne.

ZWITTAU, ville murée de l'empire d'Autriche, dans la Moravie, cercle et à 66 ki-

lom. O. d'Olmütz, près des sources de la Zwitawa, petit affluent de la Schwarza; 4,000 hab. Evêché. Commerce de laine, lin, draps et toiles.

ZWOLEN, ville de la Russie d'Europe, dans la Pologne, gouvernement et à 28 kilom. O. de Radom; 2,100 hab.

ZWOLLE, ville forte du royaume de Hollande, chef-lieu de la province d'Over-Yssel et de l'arrondissement de son nom, à 71 kilom. N.-E. d'Amsterdam, sur la Zwart-Water et près de la rive droite de l'Yssel, auquel elle est réunie par le canal Guillaume, par 52° 30' de latit. N. et 3° 45' de longit. E.; 22,000 hab. Tribunaux de 1^{re} instance et de commerce; maison de correction. Fabrication de toiles; raffinerie de sucre et de sel, fabriques de savon, bougie, draps, chapeaux, bas, cotonnades. Commerce actif avec l'Allemagne. Près de la ville s'élève la colline d'Agnetenberg, que couronnaient autrefois un monastère, où vécut, au X^e siècle, Thomas a Kempis. Zwolle était, au moyen âge, ville libre et hanséatique; elle fut prise par les Français en 1672. Sous le premier Empire français, elle fut le chef-lieu du département des Bouches-de-l'Yssel. En 1825, elle fut ravagée par une inondation.

ZWONITZ, ville du royaume de Saxe, cercle de Zwickau, bailliage et à 6 kilom. de Grunhain, sur la petite rivière de son nom; 4,500 hab. Fabrication de dentelles et de tissus de coton; bains sulfureux.

ZWYNDRICHT, bourg de Belgique, province de la Flandre orientale, arrond. et à 28 kilom. N.-E. de Termonde, sur l'Escaut; 2,200 hab. Elève de bétail; chantiers de construction de la marine de l'Etat.

ZYDACZOW, ville de l'empire d'Autriche, dans la Galicie, cercle et à 22 kilom. N.-E. de Stry, près de l'embouchure de la Stry dans le Dniester; 2,500 hab., dont 200 juifs.

ZYGEË s. f. (zi-é-jé). Bot. Syn. de ZOËGÉE.

ZYGADÈNE s. m. (zi-ga-dè-ne — du gr. *zygos*, paire; *adén*, glande). Bot. Genre de plantes, de la famille des colchicacées ou mélanthacées, comprenant cinq ou six espèces, qui croissent dans l'Amérique du Nord.

ZYGANTES, ancien peuple de la Libye, établi à l'O. du fleuve Triton. D'après Hérodote, les Zygantes se peignaient le corps de vermillon et se nourrissaient de singes.

ZYGENE s. f. (zi-jè-ne — du gr. *zugaina*, espèce de requin). Ichtyol. Nom scientifique du genre marteau.

— Entom. Genre d'insectes lépidoptères crépusculaires, type de la tribu des zygénides, comprenant une cinquantaine d'espèces, qui habitent l'Europe. Les ZYGÈNES ont les antennes épaisses. (E. Desmarest.) Les chenilles des ZYGÈNES sont courtes, renflées au milieu, amincies à chaque bout. (H. Lucas.) Les ZYGÈNES sont exclusivement propres aux légumineuses herbacées. (Guérin-Mèneville.)

— Encycl. Entom. Les zygènes ont des antennes généralement épaisses, très-renflées et obtuses vers l'extrémité, simples dans les deux sexes, plus ou moins contournées en corne de bœuf; les palpes cylindro-coniques, pointues; la trompe longue et roulée en spirale; les ailes supérieures ordinairement d'un bleu vif, quelquefois verdâtres, ornées de taches symétriques rouges, rarement blanches ou jaunes; les ailes inférieures presque toujours rouges et bordées de bleu, rarement de la couleur des ailes supérieures; le thorax, les pattes et l'abdomen ordinairement de la couleur de celles-ci. Les chenilles sont courtes, pubescentes, atténuées aux deux extrémités, avec des anneaux profondément incisés; leur tête est petite et rétractile. Leur démarche est lente et paresseuse. Elles vivent sur les plantes basses, telles que certaines légumineuses. Pour se métamorphoser en nymphes, elles se filent un cocon allongé, de forme ovale ou naviculaire, aminci aux deux extrémités, lisse, comme vernissé, fixé à la tige même de la plante où elles ont vécu; sa consistance est celle du parchemin ou d'une coquille d'œuf. La chrysalide a ordinairement une forme conique et raccourcie.

On connaît un très-grand nombre d'espèces de zygènes, qui, pour la plupart, habitent l'Europe; elles sont aussi remarquables par l'élégance de leurs formes que par la richesse de leurs couleurs. Elles éclosent vers la fin du printemps ou dans le cours de l'été. Bien qu'ayant l'organisation des crépusculaires, elles volent en plein jour, à l'ardeur du soleil; leur vol est rapide et en ligne directe, mais de peu de durée. Généralement lourdes et paresseuses, elles aiment à se poser par petits groupes sur les capitules de fleurs des plantes basses. C'est toujours sur les fleurs qu'à lieu l'accouplement, qui dure de douze à vingt-quatre heures. Le mâle vit encore pendant deux ou trois jours, et la femelle meurt dès qu'elle a achevé sa ponte.

Les œufs, dit M. H. Lucas, sont ovoïdes, oblongs, jaunâtres ou verdâtres, luisants; ils éclosent au bout de quinze jours ou de trois semaines au plus tard. Les petites chenilles, en sortant de l'œuf, sont velues, noires ou brunâtres, sans aucune tache; elles conservent cette couleur jusqu'à la première mue. Après le second, mais plus ordi-

nairement après le troisième changement de peau, elles prennent le dessin qu'elles doivent conserver jusqu'à leur métamorphose. Ces chenilles adultes sont très-raccourcies, épaisses, vertes, jaunes ou glauques, toujours avec des points ou taches noires disposés régulièrement et des poils rares et soyeux, non tuberculés. Ces petites chenilles passent ordinairement l'hiver. Les zygènes sont exclusivement propres aux légumineuses herbacées; en captivité, elles se nourrissent indistinctement de toutes ces plantes. Les chenilles des zygènes vivent toujours à découvert, solitaires ou réunies sur la même plante.

Toutes les espèces se ressemblent par leur aspect et par leurs mœurs; nous nous contenterons de nommer les zygènes de la filipendule, du chèvre-feuille, du méliot, du trèfle, de l'achillée, de l'angelique, de la luzerne, de la lavande, etc.

ZYGENIDE adj. (zi-jé-ni-de — de *zygène*, et du gr. *eidos*, aspect). Entom. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre zygène.

— s. f. pl. Tribu d'insectes lépidoptères crépusculaires, ayant pour type le genre zygène : Les ZYGENIDES ont les ailes en toit, plus longues que le corps. (Guérin-Mèneville.)

ZYGETH, bourg de Hongrie. V. SZYGETH.

ZYGIE s. f. (zi-ji — du gr. *zygos*, union). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la tribu des mélyrides, dont l'espèce type habite le pourtour du bassin méditerranéen : La ZYGIE oblongue se trouve en Espagne. (H. Lucas.)

— Arachn. Genre d'araignées, de la tribu des araignées, réuni par plusieurs auteurs aux épéires ou diadèmes.

— Bot. Genre d'arbres et d'arbrisseaux, de la famille des légumineuses, tribu des mimosées.

ZYGIS s. m. (zi-ziss — du gr. *zygis*, serpolet). Bot. Syn. de MICROMÉRIE, genre de labiées. || Nom scientifique d'une espèce de thym. || Nom du serpolet, chez les auteurs grecs.

ZYGITE s. m. (zi-ji-te — gr. *zygites*; de *zygos*, union). Antiq. gr. Membre de la première classe du peuple athénien, comprenant les paysans et les laboureurs. || Rameur du deuxième rang, sur les vaisseaux athéniens. || Soldat athénien pesamment armé. || Soldat athénien employé aux charrois.

— adj. f. Mythol. gr. Epithète de Junon, qui présidait au mariage.

ZYGMÈNE s. f. (zi-gmè-ne — du gr. *zeugnumi*, je lie). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, de la tribu des géométrés.

ZYGMÈNE s. m. (zi-ghné-mé — du gr. *zygos*, couple; *néma*, filament). Bot. Genre d'algues, type de la tribu des zygmnées ou conjuguées, comprenant une dizaine d'espèces.

ZYGMÉMÉ, ÉE adj. (zi-ghné-mé — rad. *zygmène*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre zygème.

— s. f. pl. Tribu d'algues filamenteuses, ayant pour type le genre zygème et syn. de CONJUGUÉS.

ZYGNIS s. m. (zi-ghniss — du gr. *zygnis*, espèce de lézard). Éryt. Genre de reptiles sauriens, de la famille des scinques. On dit aussi ZYGNIDE. || Syn. de SIPS et d'UNEMERGIS, autres genres de scinques.

ZYGOBATE s. m. (zi-go-ba-te — du gr. *zygos*, joug, couple; *bates*, je marche). Ichtyol. Genre de poissons cartilagineux, du groupe des raies, comprenant deux espèces, qui vivent au Brésil.

ZYGOCHÈRE s. m. (zi-go-sè-re — du gr. *zygos*, union; *keras*, corne). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des longicornes, tribu des lamiaires, qui habite l'Australie.

— s. f. Bot. Genre d'algues, de la tribu des bacillaires ou diatomées, comprenant des espèces qui habitent les mers du Nord.

ZYGOCHÈRE, ÉE, adj. (zi-go-sé-ré — du gr. *zygos*, paire; *keras*, corne). Zool. Qui a des tentacules en nombre pair.

— s. m. pl. Section de la famille des nérides, à système tentaculaire pair.

ZYGODACTYLE adj. (zi-go-da-kti-le — du gr. *zygos*, paire; *daktulos*, doigt). Zool. Qui a les doigts en nombre pair.

— s. m. Acal. Genre d'acalèphes, de la famille des médusaires, formé aux dépens des éphorées.

— s. m. pl. Ornith. Syn. de GRIMPEURS. || Tribu de l'ordre des sylvains, comprenant les genres qui ont quatre doigts dirigés deux en avant et deux en arrière.

ZYGODON s. m. (zi-go-don — du gr. *zygos*, union; *odous*, dent). Bot. Genre de mousses, type de la tribu des zygodontées, comprenant une douzaine d'espèces, qui croissent en Europe.

ZYGODONTÉ, ÉE adj. (zi-go-don-té — rad. *zygodon*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre zygodon.

— s. f. pl. Tribu de mousses, ayant pour type le genre zygodon.

ZYGOGLOSSÉ s. f. (zi-go-glo-sé — du gr. *zygos*, couple; *glôssa*, langue). Bot. Syn. de CIRRHOPÉTALE, genre d'orchidées.

ZYGOGOMPHE adj. (zi-go-gon-fe — du gr. *zygos*, paire; *gomphos*, dent). Zool. Qui a les dents disposées par paires. || Se dit de quelques infusoires rotateurs.

ZYGOGONIE s. f. (zi-go-go-ni — du gr. *zygos*, union; *goné*, génération). Bot. Genre d'algues filamenteuses; de la tribu des zygmnées ou conjuguées, dont l'espèce type croît sur la terre humide.

ZYGOGRAMME s. m. (zi-go-gra-me — du gr. *zygos*, union; *gramma*, ligne). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des cycliques, tribu des chrysomèles, comprenant plus de trente espèces, qui habitent l'Amérique.

ZYGOMA s. m. (zi-go-ma — du gr. *zugôma*, jonction). Anat. Os de la pommette, qui joint la face à la partie latérale du crâne.

ZYGMATIQUE adj. (zi-go-ma-ti-ke — rad. *zygoma*). Anat. Qui appartient au zygoma ou os de la pommette. || Apophyse zygomatique. Longue apophyse qui sert d'articulation au zygoma et au temporal. || Arcade zygomatique. Arcade que forment au bas de la tempe l'os de la pommette et le temporal : Chez les rongeurs, les ARCADES ZYGMATIQUES sont peu saillantes. (Richard.) || Os zygomatique. Petit os triangulaire qui forme le côté externe de l'orbite et la base de l'arcade zygomatique. || Fosse zygomatique. Espace compris entre le bord externe de l'apophyse ptérygoïde et la crête qui descend de la tubérosité malaire au bord alvéolaire supérieur. || Muscles zygomatiques. Nom des deux muscles qui tirent vers les oreilles les coins de la bouche, et agissent l'un dans le rire et l'autre dans l'expression du chagrin. || Nerf zygomatique. Rameau du nerf facial.

— Encycl. Anat. Apophyse zygomatique ou anse de la tête. C'est une apophyse très-longue, qui appartient à la portion écailleuse de l'os temporal et qui vient se joindre à l'angle externe de l'os malaire. Elle est large à son origine et dirigée en dehors; elle se rétrécit et se contourne en se portant d'arrière en avant, présentant une face externe lisse, que l'on sent à travers la peau sur les côtes de la tête, et une face profonde, interne et concave. Son bord supérieur donne attache à l'aponévrose temporale; son bord inférieur au muscle masséter; son sommet est taillé en biseau, allongé et dentelé; sa base présente une gorgo qui sert de poulie de réflexion au muscle temporal et naît de deux racines qui circonscrivent la cavité glénoïde du temporal ou cavité articulaire du maxillaire inférieur.

— Muscle grand zygomatique. C'est un muscle grêle et allongé, situé à la partie moyenne et latérale de la face. Il s'insère, d'une part, à l'angle postérieur et à la face externe de l'os malaire; de l'autre, il se perd dans la commissure des lèvres en confondant ses fibres avec celles de l'orbiculaire et du triangulaire des lèvres. Il est recouvert par la peau et recouvre le masséter et le buccinateur. Il a pour action d'élever la commissure des lèvres, qu'il porte en arrière et en dehors; suivant M. Duchenne de Boulogne, il est le véritable muscle de la joie, et c'est par sa contraction que les lèvres rient.

— Muscle petit zygomatique. L'existence de ce muscle n'est pas constante. Quand il existe, il naît à la face externe de l'os malaire et va se noyer dans la commissure des lèvres. Il est recouvert par la peau et recouvre le muscle canin et le buccinateur. Il a pour action de relever la commissure des lèvres; mais, suivant M. Duchenne de Boulogne, ce muscle, loin d'être l'auxiliaire ou le congénère du grand zygomatique, lui est antagoniste; c'est le muscle des expressions tristes; lorsqu'il se contracte, la physionomie revêt un caractère de chagrin profond, les lèvres se sécrètent. Il est aussi le muscle du dédain.

ZYGOMATO-AURICULAIRE adj. m. (zi-goma-to-ô-ri-ku-le-re). Anat. Se dit d'un muscle de l'oreille qui s'étend de l'aponévrose occipito-frontale à la partie antérieure, supérieure et convexe du pavillon.

— Substantif. : Le ZYGOMATO-AURICULAIRE.

ZYGOMATO-CONCHINIEN adj. m. (zi-goma-to-kon-ki-ni-ain). Anat. Se dit d'un muscle de l'oreille qui s'étend de l'arcade zygomatique à la conque.

— Substantif. : Le ZYGOMATO-CONCHINIEN.

ZYGOMATO-LABIAL adj. m. (zi-go-ma-to-la-bi-ai). Anat. Se dit de deux muscles de la lèvre supérieure.

— Substantif. : Les ZYGOMATO-LABIAUX.

ZYGOMATO-MAXILLAIRE adj. m. (zi-goma-to-ma-kxil-le-re). Anat. Se dit d'un muscle de la joue situé entre l'arcade zygomatique et la face externe de la branche de la mâchoire inférieure.

— Substantif. : Le ZYGOMATO-MAXILLAIRE.

ZYGMÈNE s. m. (zi-go-nè-ne — du gr. *zygonenos*, accouplé). Bot. Syn. de CYANOTIDÉ, genre de commélynées.

ZYGONÈVRE s. f. (zi-go-nè-vre — du gr. *zygos*, jonction; *neuron*, nervure). Entom. Genre d'insectes diptères, de la famille des tipulaires, tribu des galicoles, qui habite l'Allemagne.

ZYGOPELTIDE s. f. (zi-go-pél-ti-de — du gr. *zygos*, union; *pelté*, bouclier). Bot. Genre

de plantes, de la famille des crucifères, tribu des thlaspidées, dont l'espèce type croît sur le Taurus.

ZYGOPÉTALE s. m. (zi-go-pé-ta-le — du gr. *zugos*, union, et de *pétale*). Bot. Genre de plantes, de la famille des orchidées, tribu des vandées, comprenant un petit nombre d'espèces, qui croissent dans l'Amérique tropicale.

ZYGOPHYLLE s. m. (zi-go-fi-le — du gr. *zugos*, paire; *phyllon*, feuille). Bot. Syn. de **FABAGELLE**.

ZYGOPHYLLÉ, ÉE adj. (zi-go-fil-lé — rad. *zygophylle*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre fabagelle.

— s. f. pl. Famille de plantes dicotylédones, ayant pour type le genre fabagelle ou *zygophylle*.

— **Encycl.** La famille des *zygophyllées* renferme des arbres, des arbrisseaux et des plantes herbacées, à feuil opposées, pennées, munies de stipules. Les fleurs, solitaires à l'extrémité de pédoncules axillaires ou terminaux, présentent un calice à quatre ou cinq divisions; une corolle formée d'un même nombre de pétales; des étamines rarement en nombre égal, le plus souvent en nombre double, à filets dilatés à la base ou munis d'un appendice intérieur; un ovaire simple, inséré sur un disque glanduleux, à quatre ou cinq loges contenant chacune deux ou plusieurs ovules, surmonté de quatre ou cinq styles distincts ou plus souvent soudés et terminés chacun par un stigmat simple. Le fruit est une baie ou une capsule qui se sépare à la maturité en quatre ou cinq coques ou en autant de valves; il renferme des graines à tégument mince et herbacé, à embryon sans albumen ou entouré d'un albumen cartilagineux.

Cette famille, qui a des affinités avec les rutacées et les diosmées, comprend les genres *zygophylle* ou *fabagelle*, *arçophylle*, *chitonie*, *julanie*, *fagonie*, *sarcozygie*, *rospère*, *gafac*, *porlière*, *pleurocarpe*, *lerse* ou *tribule*, *kallstroemie*, *ehrenbergie*, etc. Les *zygophyllées* habitent surtout les régions tempérées des deux hémisphères. Elles renferment quelquefois une matière résineuse, âcre et amère, qui leur communique des propriétés stimulantes. Plusieurs sont cultivées dans nos jardins.

ZYGOPS s. m. (zi-gops — du gr. *zugos*, union; *ops*, œil). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des charançons, comprenant une trentaine d'espèces, qui habitent l'Amérique.

ZYGOPTÉRIS s. m. (zi-go-pté-riss — du gr.

zugos, couple; *pteris*, fougère). Bot. Genre de fougères fossiles.

ZYGOSELMIS s. m. (zi-go-sèl-miss — du gr. *zugos*, paire; *selmis*, filament). Infus. Genre d'infusoires, du groupe des eugléniens.

ZYGOSPORE s. m. (zi-go-spo-re — du gr. *zugos*, couple, et de *spore*). Bot. Spore formée de deux filaments voisins. || Genre de champignons, du groupe des mucédinées.

ZYGOSTASE s. f. (zi-go-sta-ze — rad. *zygostate*). Antiq. Charge de zygostate.

ZYGOSTATE s. m. (zi-go-sta-te — du gr. *zygostates*; de *zugos*, fléau; *istemi*, je suis debout). Antiq. gr. Officier chargé de la vérification des poids et mesures.

— s. f. Bot. Genre de plantes, de la famille des orchidées, tribu des vandées, comprenant deux espèces, qui croissent sur les arbres, dans les forêts de l'Amérique équatoriale.

ZYGOSTIGMA s. m. (zi-go-sti-gma — du gr. *zugos*, jong; *stigma*, stigmat). Bot. Genre de plantes, de la famille des gentianées, comprenant deux espèces, qui croissent à Buenos-Ayres.

ZYGOTRICHE s. f. (zi-go-tri-che — du gr. *zugos*, paire; *thrix*, poil). Entom. Genre d'insectes diptères, de la famille des athéricères, tribu des muscides.

ZYGOTRICHE s. f. (zi-go-tri-ki — du gr. *zugos*, lien; *thrix*, cheveu). Genre de mousses.

ZYGOTROQUE adj. (zi-go-tro-ke — du gr. *zugos*, paire; *trochos*, roue). Infus. Qui a les organes rotateurs groupés par paire.

— s. m. pl. Division d'infusoires systolides ou rotateurs.

ZYL (Dirk van), peintre sur verre. Il vivait à Utrecht du temps des frères Crabeth. C'est de lui que sont cinq des célèbres fenêtres de l'église de Gouda, représentant *Saint Jean et Hérode*, *l'Annonciation*, *l'Auge et Zacharie*, *la Naissance de Jean*, *Jésus au temple*. Ces vitraux datent de 1559.

ZYL (Gérard-Pieters van), peintre hollandais, nommé ordinairement **Gerards**. Il vivait au XVII^e siècle et était à Londres en même temps qu'Antoine van Dyck, dont il avait si bien imité les qualités et adopté la manière qu'on le nommait le *petit Van Dyck*. A son retour à Amsterdam, il se fit peintre de genre; il se distingua surtout dans la représentation des fêtes, des réunions gaies, joyeuses, folâtres, des kermesses, par exemple. On admirait surtout chez lui le dessin délicat et le blanc coloris des mains, qu'il faisait jolies, potelées et mignonnes. Houbraken cite comme son principal ouvrage le *Retour de l'enfant prodige*. Les monographies hollan-

daïses relatives à l'histoire de l'art lui consacrent une place honorable.

ZYMASE s. f. (zi-ma-ze — du gr. *zumé*, levain). Chim. Ferment glycosique du sucre de canne, dans les moisissures.

ZYMIQUE adj. (zi-mi-ke — du gr. *zumé*, ferment). Chim. Se dit d'un acide appelé aussi acide LACTIQUE.

ZYMOLOGIE s. f. (zi-mo-lo-ji — du gr. *zumé*, levain; *logos*, discours). Partie de la chimie qui a rapport à la fermentation.

ZYMOLOGIQUE adj. (zi-mo-lo-ji-ke — rad. *zymologie*). Chim. Qui a rapport à la zymologie : *Système ZYMOLOGIQUE*.

ZYMOME s. m. (zi-mo-me — du gr. *zumé*, levain). Chim. Portion du gluten qui est susceptible de fermentation.

ZYMOSCOPE s. m. (zi-mo-sko-pe — du gr. *zumé*, ferment; *skopeo*, j'examine). V. ZYMOSIMÈTRE.

ZYMOSIMÈTRE s. m. (zi-mo-zimè-tre — du gr. *zumosis*, fermentation; *metron*, mesure). Physiq. Instrument dont on se sert pour mesurer le degré de fermentation d'un liquide. || On dit aussi ZYMOSCOPE.

ZYMOSIMÉTRIE s. f. (zi-mo-zimé-tri — rad. *zymosimètre*). Physiq. Art de mesurer le degré de fermentation des liquides.

ZYMOSIMÉTRIQUE adj. (zi-mo-zimé-tri-ke). Physiq. Qui a rapport à la zymosimétrie : *Système ZYMOSIMÉTRIQUE*.

ZYMOTECNIE s. f. (zi-mo-tè-kni — du gr. *zumé*, levain; *techné*, art). Physiq. Art de produire et de diriger la fermentation.

ZYMOTECNIQUE adj. (zi-mo-tè-kni-ke — rad. *zymotechnie*). Physiq. Qui a rapport à la zymotechnie : *Études ZYMOTECNIQUES*.

ZYMOTIQUE adj. (zi-mo-ti-ke — du gr. *zumé*, levain). Qui est propre à la fermentation : *Phénomènes ZYMOTIQUES*.

— **Pathol.** *Maladies zymotiques*. Nom donné à des maladies dues à des principes toxiques, et qui semblent présenter des phénomènes de fermentation.

ZYMUM s. m. (zi-momm — du gr. *zumé*, levain). Bot. Syn. de **TRISTELLATEA**, genre de muphigiacées.

ZYPE (François van den), en latin *Zypeus*, médecin flamand, né à Louvain. Il vivait au XVII^e siècle. Le talent dont il fit preuve comme lecteur d'anatomie et de chirurgie à Bruxelles lui acquit beaucoup de réputation et lui valut d'être nommé professeur d'anatomie à l'université de sa ville natale. Il était le dépositaire de la méthode de Bils pour l'embaumement des cadavres. On lui doit :

Fundamenta medicinx physico-anatomica (Bruxelles, 1683, in 80), ouvrage dans lequel il traite de l'hygiène, de la séméiotique, de la pathologie et de la thérapeutique médico-chirurgicale.

ZYRAS s. m. (zi-rass). Entom. Syn. de MYRMÉDONIE.

ZYRIAIN, IAINÉ adj. (zi-ri-ain, i-è-ne). Linguist. Se dit d'une des langues appelées langues permienne. V. PERMIEN.

ZYRIANES, peuplade de l'empire russe, appartenant à la race ouraliennne ou finnoise, et répandue dans les gouvernements de Perm, de Vologda et de Tobolsk. On évalue le nombre des Zyrianes à 32,000 âmes.

ZYRPHÉLIDE s. f. (zir-fé-li-de). Bot. Syn. de *mairia*, genre de composées.

ZYTHIE s. f. (zi-ti — du gr. *zuthos*, bière). Bot. Genre de champignons, du groupe des sphéronémés.

ZYTHOGALA s. m. (zi-to-ga-la — du gr. *zuthos*, bière; *gala*, lait). Mélange de bière et de lait, qui sert de boisson dans certains pays. || On dit aussi ZITHOGALE.

ZYTHUM s. m. (zi-tomm — gr. *zuthos*, même sens). Antiq. Bière que les Égyptiens fabriquaient avec de l'orge fermentée.

ZYTIERS, ville de Russie. V. JIOTMIR.

ZYWIEC, ville de l'empire d'Autriche, dans la Galicie, cercle et à 23 kilom. S.-O. de Wadowice, sur la Sola; 3,000 hab. Fabrication de toiles et de draps.

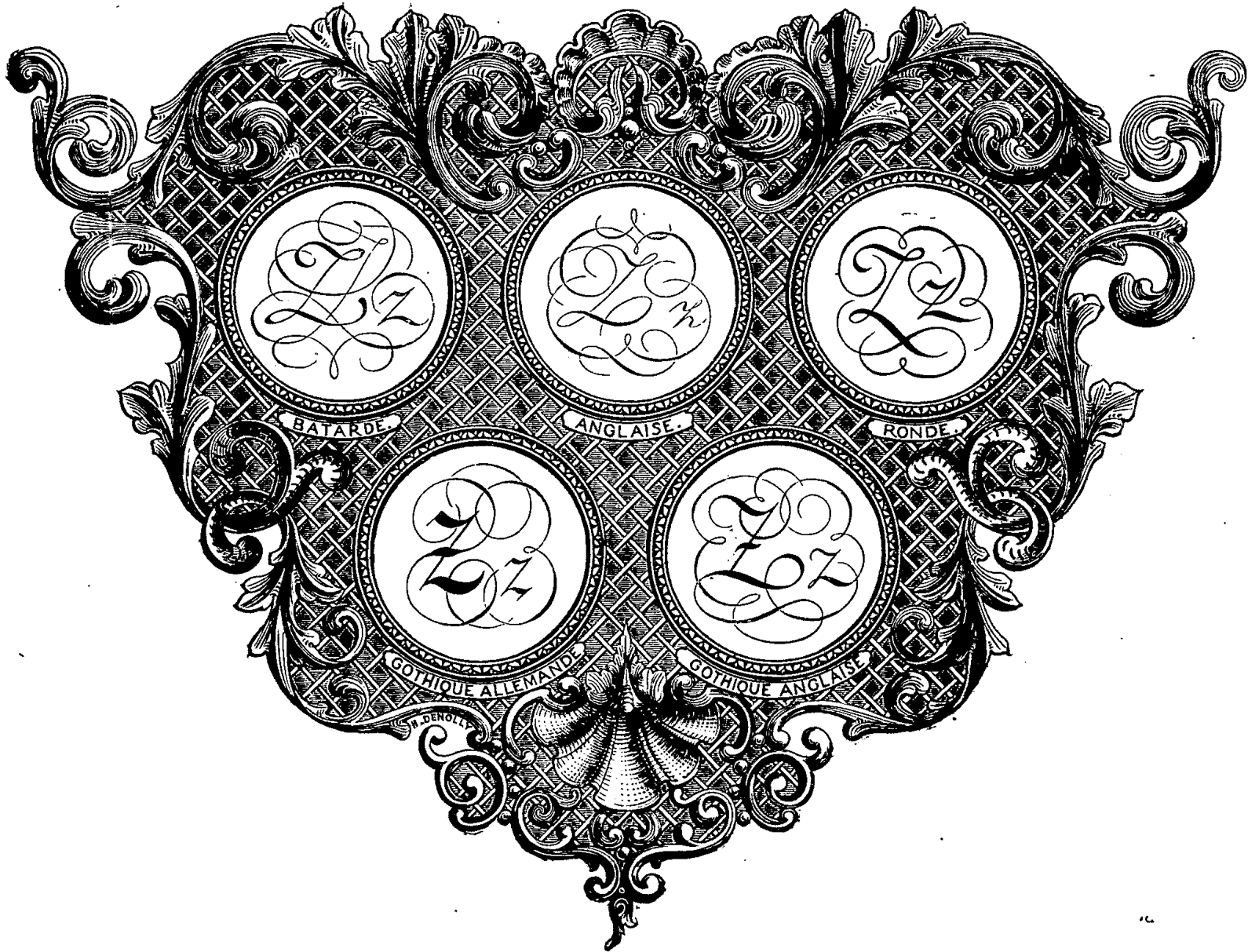
ZYWIENIA (du slave *zywic*, nourrir), l'épouse de Radogast, le dieu de l'hospitalité, dans la mythologie slave. Cette déesse présidait elle-même à tout ce qui sert à la nourriture de l'homme. C'était en quelque sorte la mère nourrice du genre humain. Après les moissons, on célébrait en son honneur une fête dont la coutume s'est perpétuée jusqu'à nos jours.

ZYXOMME s. m. (zi-kso-me — du gr. *zugos*, lien; *omma*, œil). Entom. Genre d'insectes névroptères, de la famille des libelluliers, voisins des libellules, dont l'espèce type habite Bombay.

ZYZEL s. m. (zi-zèl). Mamm. V. ZISEL.

ZZ. Méd. Ancienne abréviation du mot MYRRHE. || Abréviation du mot GINGEMBRE, en latin *zinziber*.

— s. m. Sorte de ligature que l'on employait encore dans le siècle dernier au lieu de *et*, et qui figure à la fin des alphabets comme un vingt-sixième signe. On l'appelait généralement un *et cætera*, mais elle portait dans le Nord le nom de **PARLUEÛT** ou **ESPERLUEÛT**.



AUX LECTEURS DU GRAND DICTIONNAIRE

Le *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle* est achevé. Nous venons poser la dernière pierre du monument, et nous ne saurions mieux couronner l'édifice qu'en rappelant les admirables efforts de celui qui en a conçu le plan et poursuivi l'exécution au prix de sa vie. Aujourd'hui, d'ailleurs, chacun peut, en toute connaissance de cause, porter un jugement sur l'œuvre colossale à laquelle le nom de Pierre Larousse restera éternellement attaché.

Les lecteurs du *Grand Dictionnaire* n'ont pas oublié les premières pages dans lesquelles l'auteur, après avoir passé en revue toutes les œuvres de même nature publiées jusqu'à ce jour et en avoir sincèrement fait ressortir les qualités et les défauts, a raconté en termes simples et honnêtes les difficultés de ses débuts, les obstacles qui se dressaient devant lui et la fermeté opiniâtre qu'il opposa à ces obstacles mêmes.

Ses recherches incessantes et son infatigable labeur lui avaient fait regretter l'absence d'un livre où seraient réunies et condensées toutes les connaissances humaines.

Que sait-on aujourd'hui en histoire, en géographie, en astronomie, en physique, en chimie, en mathématiques ?

Où en est-on en littérature, en art, en industrie ?

Que connaît-on du globe que nous habitons, de son état actuel et de son passé ?

Que sait-on de l'homme lui-même et des graves problèmes religieux, politiques, sociaux, qui n'ont cessé de l'agiter dès le moment où il a commencé à penser ?

Telles étaient les questions que se posait sans cesse Pierre Larousse et, pour y répondre, il résolut de dresser le bilan de toutes les époques et de tous les peuples ; il entreprit de réunir en un immense faisceau toutes les manifestations de l'activité et de la pensée humaine.

Vaste et noble entreprise, bien digne de cet esprit audacieux !

Les lecteurs du *Grand Dictionnaire* savent que cette tâche, capable de faire reculer le plus résolu, Pierre Larousse l'a accomplie.

Sans parler des soins que l'auteur ou plutôt le créateur de la méthode lexicologique pouvait mieux que personne apporter à la partie grammaticale de l'œuvre, l'histoire, la géographie, la biographie, la bibliographie, les sciences ont été traitées avec des développements que l'on aurait peine à trouver dans beaucoup de recueils spéciaux.

L'histoire a été écrite avec l'impartialité la plus complète, en dehors de toute opinion préconçue, de tout esprit systématique, sans ménagement comme sans faiblesse.

Le *Grand Dictionnaire* a donné à la géographie toute l'extension possible, mettant à profit les auteurs les plus compétents et surtout les relations modernes qui ont jeté une si vive lumière sur un grand nombre de questions restées jusqu'ici non résolues.

On retrouve, dans la biographie, la même indépendance que nous signalions plus haut dans l'histoire, et si l'auteur du *Grand Dictionnaire* s'est renfermé dans les limites d'une appréciation courtoise à l'égard des vivants, il s'est souvenu, avec Voltaire, que l'on doit aux morts la vérité.

Quant aux sciences basées sur le calcul et l'observation, le *Grand Dictionnaire* a cherché à élucider toutes les

questions, à éclaircir tous les doutes, dans la mesure, bien entendu, du degré de perfection auquel sont arrivées ces diverses branches de nos connaissances.

Enfin les doctrines philosophiques, religieuses, politiques et économiques, même les plus controversées, ont été présentées sans autre préoccupation que de leur conserver leur véritable physionomie, laissant à chacune d'elles le soin de plaider sa cause.

Pour les diverses parties que nous venons d'énumérer, l'auteur du *Grand Dictionnaire*, après avoir péniblement amassé des matériaux sans nombre, les a classés dans un ordre logique, en tenant compte des travaux de ses devanciers et des progrès de la science actuelle. Là, il a amélioré plutôt qu'innové. Mais ce qui constitue le côté véritablement neuf, original, du *Grand Dictionnaire*; ce qui lui imprime un cachet tout particulier d'intérêt et d'utilité, ce sont les innombrables articles de bibliographie, de littérature et d'art, articles que le lecteur n'avait jusqu'ici jamais rencontrés réunis dans un même ouvrage.

Ainsi se trouve entièrement parcouru le vaste cercle des connaissances humaines; ainsi le XIX^e siècle se trouve doté d'une Encyclopédie sans précédent, le plus vaste monument de littérature et de science qui ait paru jusqu'ici; ainsi se trouve réalisé le rêve, ainsi se trouvent couronnés les efforts de Pierre Larousse!

Le *Grand Dictionnaire* restera l'œuvre de vulgarisation la plus complète qui ait été tentée. Ce qui était épars en cent ou mille ouvrages est là réuni et condensé. Il faudrait, pour étudier seulement une partie des matières qui le composent, de grands loisirs, des recherches dans des collections immenses et hors de la portée du plus grand nombre, une vie entière d'études; ici, on a tout sous la main. On pourrait comparer le *Grand Dictionnaire* à ces expositions universelles où, des quatre points de l'horizon, affluent les produits du monde entier; où tous les peuples se donnent rendez-vous, chacun apportant son histoire, son industrie, ses arts, sa religion, son costume, son langage.

En présence de tant de matières si diverses et si disparates, on pouvait craindre la confusion, l'encombrement. Comment se reconnaître au milieu de tant d'éléments divers appelés à tour de rôle, au hasard, par ordre alphabétique, et destinés cependant à faire un tout systématique et harmonieux? Pierre Larousse a résolu la difficulté, grâce à la simplicité lumineuse de son plan. Partout le même ordre a présidé à la distribution des matières; des articles généraux présentent la définition, l'origine, les progrès et les développements successifs de la science, de l'art, de l'industrie, de la littérature dont on s'occupe; une multitude d'articles spéciaux font pénétrer jusque dans les plus petits détails.

L'apparition de cette œuvre gigantesque fut accueillie d'abord avec une sorte de surprise causée par son immensité même; quelques esprits naturellement portés à la défiance conçurent et manifestèrent des doutes sur la possibilité de son achèvement. L'œuvre marchait pourtant toujours, un peu lentement d'abord, à cause de certaines difficultés matérielles, puis de plus en plus rapidement, surtout à partir du jour où le *Grand Dictionnaire* eut son imprimerie spéciale, dirigée par Pierre Larousse, qui ne craignit pas d'ajouter cette surcharge nouvelle aux occupations déjà si nombreuses dont il était accablé. Les événements désastreux de 1870-1871 auraient pu tout compromettre, si les matériaux n'avaient pas été consciencieusement amassés d'avance. L'aurore de jours plus calmes venait à peine de naître, que les premières atteintes d'une cruelle maladie mirent bientôt Pierre Larousse dans l'impossibilité de présider lui-même à la dernière révision des manuscrits, à l'impression, à la correction des épreuves, à toutes ces opérations multiples qui depuis vingt ans absorbaient ses journées et ses veilles. Mais le *Dictionnaire* était resté sa préoccupation constante, et lorsque la mort est venue l'enlever à l'affection de tous, sa pensée se reportait encore sur son œuvre, qu'il nous laissait la mission d'achever.

La tâche était lourde. Nous l'avons entreprise parce que nous avions la ferme intention de ne pas dévier de la ligne que Pierre Larousse avait tracée et parce que nous sentions nos efforts encouragés par la sympathie du public. Aujourd'hui que l'ouvrage est terminé, nous pouvons dire que, pour accomplir religieusement la promesse que nous avons faite, il nous a suffi de nous conformer à l'esprit qui a toujours dirigé et soutenu Pierre Larousse. Cet esprit se dévoile à chaque page, à chaque ligne. Comme il l'a écrit: « Il n'a pas cherché à abriter derrière des réticences obscures ou des euphémismes pusillanimes la pensée qui a présidé à la rédaction de tous les articles, parce que cette pensée est honnête, loyale et impartiale, et qu'elle est en harmonie avec la tendance et les aspirations du siècle. »

Pierre Larousse a écrit dans la dernière ligne de sa préface: « Le germe de 89 est impérissable; il serait déjà arraché, s'il avait pu l'être. »

Ces paroles que nous venons de citer, et qui résument si bien le programme du *Grand Dictionnaire*, sont restées constamment présentes à notre pensée; nous étions, en outre, soutenus dans nos efforts par des collaborateurs pleins de zèle, depuis longtemps attachés à Pierre Larousse, qui l'avaient, pour ainsi dire, suivi dans toutes les phases de son existence laborieuse, et dont quelques-uns connaissaient ses plans et pouvaient deviner ses intentions les plus intimes.

Pierre Larousse avait promis, quand la bataille serait gagnée, comme il se plaisait à le dire dans le langage figuré qui se présentait naturellement sous sa plume, de rendre un hommage public et détaillé à tous ceux qui, pour prendre part au combat, étaient venus lui apporter le tribut de leurs travaux individuels. Nous voudrions qu'il fût en notre pouvoir de remplacer aussi Pierre Larousse pour l'exécution de cette promesse; mais, si nous connaissons l'estime dans laquelle l'auteur du *Grand Dictionnaire* tenait ceux qui l'avaient aidé dans sa tâche, lui seul savait bien des détails qu'il se serait fait un plaisir d'écrire, donnant à chacun la part qui lui revenait. Au lieu d'un témoignage chaleureux où Pierre Larousse eût mis son cœur tout entier, nous ne pouvons, nous, à notre grand regret, que donner une énumération succincte et sèche du genre d'articles fournis par chacun des principaux collaborateurs du *Grand Dictionnaire*.

M. Abrant a rédigé, pour le *Grand Dictionnaire*, presque tous les récits des grandes batailles, les traités de paix et de commerce, ainsi que plusieurs articles importants de littérature; il a aussi pris une part très-grande à la préparation des *Allusions historiques* ou *littéraires*.

M. Boissière a eu d'abord pour sa part la rédaction des articles de synonymie et de ceux où il fallait exposer les principales règles de la syntaxe française. Il a été souvent chargé de revoir les articles de philosophie; il en a même rédigé plusieurs. Il s'est aussi longtemps occupé de la lecture définitive des épreuves. Depuis le 11 mars 1875, il est secrétaire de la rédaction.

Beaucoup d'articles importants sur la médecine et l'anatomie sont dus à la plume de M. Bonassies; d'autres ont été rédigés par M. Paul Labarthe, M. Henry Chéneau et M. Izard.

M. Alcide Bonneau, à qui l'italien et l'espagnol sont des langues familières, qui a fait une étude spéciale de la littérature française depuis ses premières origines jusqu'au romantisme et au temps actuel, a rédigé ou revu de nombreuses biographies de littérateurs, de poètes ou d'artistes, des comptes rendus d'œuvres littéraires ou dramatiques, des articles de littérature didactique, des peintures de mœurs, etc.

Le *Grand Dictionnaire* doit à M. Castets un grand nombre de biographies, d'articles de droit, etc. M. Castets s'était chargé, dès le commencement, de prendre journellement toutes les notes qui devaient servir à la rédaction de la partie biographique, géographique, ainsi qu'à l'histoire politique ou militaire des différents peuples. Ces documents ont été d'une grande utilité, soit pour lui fournir des matériaux de rédaction, soit pour le mettre à même de rectifier ou de compléter ce qui avait été rédigé par d'autres.

M. Marius Chaumelin a eu pour spécialité la description des tableaux, des statues, des monuments, des œuvres d'art en général, et la biographie des principaux artistes. — Son fils, ancien élève de l'Ecole polytechnique, a traité, mais dans les derniers volumes seulement, plusieurs points importants relatifs aux mathématiques pures ou appliquées aux arts et à l'industrie.

M. Félix Clément, dont le nom a déjà été associé à celui de Pierre Larousse dans la publication du *Dictionnaire lyrique*, a vu beaucoup de ses comptes rendus d'opéras passer naturellement de ce livre dans les colonnes du *Grand Dictionnaire*.

L'histoire des principaux événements et des hommes célèbres de notre grande Révolution a été la part spéciale de M. Louis Combes. L'étude approfondie qu'il a faite de cette grande époque lui a permis de reconnaître et de signaler un assez grand nombre d'erreurs généralement accréditées.

M. Deberle a été secrétaire de la rédaction de 1872 jusqu'au commencement de 1875; il a écrit, en outre, des articles de genres divers se rattachant à la critique littéraire ou artistique.

M. Dupuis a rédigé en grande partie ce qui se rapporte à la botanique et à la zoologie. Ses nombreux travaux sont répandus dans toutes les parties du *Grand Dictionnaire*.

M. Fauré composait ou revoyait principalement les articles relatifs à l'histoire, à la politique, à l'administration, à l'économie sociale.

L'art vétérinaire doit à M. Filet presque tous les développements, très-étendus, que lui a consacrés le *Grand Dictionnaire*.

M. Jules Joffroy n'est entré qu'assez tard dans la collaboration. Il a traité quelques actualités politiques, ainsi que diverses questions d'administration ou de réformes sociales et même quelquefois de chimie; son travail principal consistait surtout, dans les derniers temps, à faire la révision définitive des épreuves.

M. Pierre Lefranc a fourni d'importants articles d'histoire générale, de morale, d'économie politique et sociale.

On doit à M. Legros des discussions très-développées sur la philosophie du droit et sur son histoire. Il a aussi traité diverses questions spéciales de législation et de jurisprudence.

M. Liard, professeur de philosophie, a exposé les doctrines de plusieurs philosophes célèbres, surtout chez les anciens; il a, en outre, donné de savantes dissertations sur divers points de la métaphysique et de la morale.

Les parties les plus élevées des mathématiques ont été traitées par M. Maximilien Marie, répétiteur à l'Ecole polytechnique. Ses travaux dans le *Grand Dictionnaire* sont d'une réelle importance; ils sont surtout complètement appréciés par les lecteurs qui ont poussé assez loin l'étude des sciences exactes. Dans les premiers volumes, les mêmes articles avaient d'abord été confiés à M. Catalan.

On doit à M. Mathieu de nombreuses descriptions et des renseignements de nature diverse sur tout ce qui rentre dans l'art si complexe et si important de l'ingénieur.

La chimie, avec tous les perfectionnements apportés dans ses formules, dans ses procédés d'analyse et de

synthèse, avec les découvertes dues aux expériences si multipliées des savants français et étrangers, a été traitée d'une manière très-complète par M. Alfred Naquet.

Les sciences philosophiques et sociales ont été pour M. Pillon l'objet de travaux nombreux ; c'est à lui qu'on doit une foule d'articles où sont approfondies les doctrines de Descartes, de Malebranche, de Leibniz, des philosophes allemands et anglais.

M. Pourret a constamment été chargé de tout ce qui constitue proprement le dictionnaire de la langue. Les diverses acceptions des mots, les définitions, la prononciation, le choix des exemples, tout cela était de son ressort. Il s'occupait aussi de l'étymologie, mais sans la faire remonter jusqu'aux langues de l'Inde ou du Nord ; car, pour ce qui regarde les rapprochements étymologiques avec le sanscrit, par exemple, c'est à MM. Ganneau et Mourot que la tâche avait été confiée. M. Pourret a de plus fait, pour le *Grand Dictionnaire*, quelques articles de science et de philosophie sociale.

M. Saulnier, éminent jurisconsulte, a traité d'intéressantes questions de droit et fourni de précieux renseignements pour la rédaction de plusieurs biographies.

Nous pourrions citer, en outre, pour des travaux dont la spécification deviendrait trop longue : MM. Accoyer-Spoll, Andrieu, Bienvenu, Boëns, de Bougy, Boutron, B. Buisson, F. Buisson, Caignard, Caumont (Aldrick), Champier, Eugène Clément, Combarieu, Cornu, Cosse, J. Dany, Denizet, Derome, Després, Durand, Flourens, E. Giraud, Gourdon de Genouillac, Grange, Guerrier de Haupt, Humbert, Laluyé, F. Larcher, Laroque, Amédée Le Faure, Le Mansois, Le Noir, Llobet, Maigne, Melvil-Bloncourt, Mialaret, Mickiewicz, Miréniewicz, Nicolle, Niel, Papillon, Pougens, Prodhomme, Prot, Puissant, Racot, Romey, Ruelle, Schnerb, Secondigné, Troussel, Vermorel.

Enfin, nous ne devons pas oublier M. Charles Bournot, metteur en pages et chef de l'atelier de composition, ainsi que MM. Eug. Boutmy, A. Bernier et F. Lhernault, correcteurs, dont le zèle constant et éclairé a beaucoup contribué à la bonne exécution du travail.

A tous ces noms, nous pourrions ajouter ceux de plusieurs hommes de lettres et de savants distingués qui, spontanément, ont apporté des notes, des renseignements, quelquefois des articles tout rédigés.

Il va sans dire que Pierre Larousse, après avoir distribué leur tâche à tant de collaborateurs, classait leurs travaux parmi les siens propres, les revoyait ou les faisait revoir, s'assurait qu'ils s'accordaient avec les idées générales dont il voulait être et dont il a été, en effet, le ferme défenseur.

Quand la mort est venue le priver du bonheur de voir terminer la tâche grandiose qu'il s'était imposée, l'impulsion était si bien donnée que le mouvement ne s'est pas arrêté, et nous, qui avons reçu de lui la mission de le remplacer, nous avons cru ne pouvoir mieux y parvenir qu'en exécutant fidèlement et ses pensées et ses désirs.

Maintenir l'œuvre à la hauteur où il l'a placée lui-même, toujours digne du public auquel elle s'adresse ; faire que, jusqu'au bout, on puisse dire : *Ceci est un livre de bonne foi* ; nous appliquer toujours à en faire rejaillir l'honneur sur son nom et sur sa mémoire, tel a été le but constant de nos efforts.

Aux lecteurs de dire si nous avons réussi.

LES ÉDITEURS.

